DICTIONNAIRE

GÉNÉRAL

DE BIOGRAPHIE ET D'HISTOIRE

DE

GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET MODERNE

COMPARÉE, ETC.

A LA MÊME LIBRAIRIE :

DICTIONNAIRE GÉNÉRAL
DES LETTRES, DES BEAUX-ARTS
ET DES
SCIENCES MORALES ET POLITIQUES
PAR TH. BACHELET

L'un des auteurs-directeurs du *Dictionnaire de Biographie et d'Histoire*, etc.;

UNE SOCIÉTÉ

DE LITTÉRATEURS, D'ARTISTES, DE PUBLICISTES, DE SAVANTS,

Et CH. DEZOBRY

L'un des auteurs-directeurs du *Dictionnaire de Biographie et d'Histoire*, etc.

1 vol. grand in-8° jésus, de plus de 1,800 pages, en 2 parties, formant 1 ou 2 tomes à volonté.

Prix, broché : 25 francs.

DICTIONNAIRE GÉNÉRAL
DES SCIENCES THÉORIQUES ET APPLIQUÉES

PAR MM.

PRIVAT-DESCHANEL
Professeur agrégé de sciences physiques au lycée impérial Louis-le-Grand, à Paris.

ADOLPHE FOCILLON
Professeur agrégé de sciences naturelles au lycée impérial Louis-le-Grand, à Paris,

ET UNE SOCIÉTÉ DE SAVANTS

2 volumes grand in-8° jésus, enrichis d'un grand nombre de figures dans le texte. Prix, br. **30 fr.**

Publié en 4 fascicules, à 7 francs 50 centimes chacun.

DICTIONNAIRE
DE CHIMIE INDUSTRIELLE

PAR

MM. BARRESWIL ET AIMÉ GIRARD

AVEC LA COLLABORATION DE

M. DE LUCA, ET DE MM. AUBERGIER, BALARD (de l'Institut), BAYVET, BESSAND, BERTHELOT, H. BOUILLET, COLIN, COLLINET, DAVANNE, DECAUX, DUSARD, DUBRUNFAUT, GANNAL, GÉRARD, GIRARDIN (de l'Institut), GOVI, HUGARD, LEGRAND, BARON DE LIEBIG (de l'Institut), H. MANGON, MAUMENÉ, MILLE, POGGIALE, RICHE, RUAU, SAINTE-CLAIRE DEVILLE, Dr SOBRERO, TROOST, ETC.

6 volumes in-8°, avec de nombreuses figures intercalées dans le texte.

Prix, broché : 25 francs.

ATLAS GÉNÉRAL
DE GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET POLITIQUE, ANCIENNE, DU MOYEN AGE ET MODERNE

Par MM. BARBERET et CH. PÉRIGOT

1 magnifique in-folio colombier, contenant 95 planches coloriées. Prix, relié élégamment en demi-veau, plats toile ..... **40 fr.**
En demi-chagrin, plats toile ..... **42 f.**

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

DICTIONNAIRE

GÉNÉRAL

DE

BIOGRAPHIE ET D'HISTOIRE

DE MYTHOLOGIE,

DE GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET MODERNE

COMPARÉE,

DES ANTIQUITÉS ET DES INSTITUTIONS

GRECQUES, ROMAINES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES,

COMPRENANT :

BIOGRAPHIE : La vie des hommes célèbres par leurs actions, leurs vertus, leurs écrits, leurs talents, ou fameux par leurs crimes, dans tous les pays et dans tous les temps;

HISTOIRE : L'abrégé de l'histoire de tous les peuples; la chronologie des dynasties et des familles illustres, la relation particulière de tous les événements de quelque importance, guerres, batailles, traités, révolutions religieuses ou politiques, etc.;

MYTHOLOGIE : L'exposé des religions de l'antiquité, et de tous les cultes idolâtriques anciens ou modernes, avec les rites, les fêtes, les mystères, les livres sacrés, etc.;

GÉOGRAPHIE : La description de tous les lieux du Globe utiles à connaître pour l'histoire universelle, l'importance politique, industrielle et commerciale,
passée ou présente,
des empires, royaumes, provinces, villes, etc., et leur population officielle;
l'étude des plus célèbres monuments;
la concordance des noms anciens et modernes, etc.;

ANTIQUITÉS ET INSTITUTIONS : Le tableau des usages et des coutumes de tous les peuples, leurs constitutions, gouvernements, cérémonies publiques ou privées;
leurs établissements
religieux, civils, politiques, militaires, littéraires, etc.;
les ordres monastiques et de chevalerie; les sectes politiques, religieuses, philosophiques;
la nomenclature et l'histoire des charges, emplois, dignités
religieuses, politiques, civiles, militaires, etc.

PAR MM.

CH. DEZOBRY
Auteur
DE ROME AU SIÈCLE D'AUGUSTE

TH. BACHELET
Agrégé d'histoire
PROFESSEUR AU LYCÉE IMPÉRIAL DE ROUEN

ET UNE SOCIÉTÉ
DE LITTÉRATEURS, DE PROFESSEURS ET DE SAVANTS

Quatrième édition revue

DEUXIÈME PARTIE

BIBLIOTHECA DO SENADO DO I. DO BRAZIL

PARIS

ANCIENNE MAISON DEZOBRY, E. MAGDELEINE ET Cie

CH. DELAGRAVE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

78, RUE DES ÉCOLES, 78

1866

Tous droits réservés.

R 903 D532 d

Tout exemplaire non revêtu de la griffe des éditeurs sera réputé contrefait.

Charles Delagrave et Cie

BIBLIOTECA DO SENADO FEDERAL
Este volume acha-se registrado
sob o nº 1456 B
do ano de 1946

BIBLIOTHECA DO SENADO DO I.DO BRAZIL

DICTIONNAIRE

GÉNÉRAL

DE BIOGRAPHIE, D'HISTOIRE

DE GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET MODERNE, ETC.

K

K. Les Romains adoptèrent cette lettre, qui était le *kappa* des Grecs. Ils l'employèrent dans certains mots comme *kalendæ*, calendes, *kaput*, chapitre de loi, dans le nom propre *Kæso* pour *Cæso*, dans *Kalumnia*, calomnie. On marquait, au front, d'un K, les calomniateurs avérés, afin qu'ils ne pussent plus accuser en justice. Quelques auteurs ont employé le K comme une lettre numérale représentant 250 livres, et, avec un trait au-dessus $\overline{K}$, 250,000 livres. — Dans les chartes et les diplômes du moyen âge, le K est employé, suivi d'une ou de deux lettres, comme abréviation : KR, *chorus*; KR. C, *cara civitas*; KRM., *carmen*; KS., *chaos*; K. T., *capite tonsus*.

KAAB, poëte arabe. *V.* CAAB.

KAABA (LA). *V.* CABA.

KAADEN, en bohémien *Kadanie*, v. de Bohême, à 25 kil. N.-N.-O. de Saaz, sur la rive g. de l'Eger; 3,500 hab. Mines de houille; manuf. de draps et indiennes; fabr. de fil de fer; commerce de blé.

KAAFJORD, vge de Norvége (Finmark), sur le golfe d'Alten. Riche mine de cuivre avec fonderie, exploitée par des Anglais depuis 1822.

KAARTA, roy. indigène de l'Afrique occidentale (Sénégambie), au pays des Mandingues, entre le Bambara à l'E., le Ludamar au N., le Kassou à l'O., et le Fouladou au S.; v. princip.; Elimané, Kemmou, et Nioro, capitale actuelle. On en tire de la poudre d'or et de l'ivoire.

KAAW BOERHAAVE (Abraham), médecin, né en 1715 à Gravenhaaes, près de Leyde, m. en 1758, neveu et élève du célèbre Boërhaave, fut médecin de l'empereur de Russie. Parmi ses ouvrages, il en est un assez remarquable, où l'auteur établit l'existence d'un principe vital : *Impetum faciens dictum Hippocratis*, etc., Leyde, 1746, in-8°. D—G.

KABAILS. *V.* KABYLES.

KABAN-KOULAK ou BEILE-KOUL, lac de l'Asie centrale, un des plus considérables de l'Asie, dans le pays des Kirghiz. Il reçoit le Tchouï.

KABAN-MAADEN, v. de la Turquie d'Asie, eyalet et à 44 kil. N.-O. de Kharbout, près de la rive gauche de l'Euphrate. Aux environs, exploit. d'argent, cuivre et fer.

KABARDAH ou CABARDIE, pays de la Russie d'Europe, (région Caucasienne, territ. du Kouban et du Térek), est divisé en *Grande-Kabardah*, dans le bassin du Kouban, et *Petite-Kabardah*, dans la partie moyenne du bassin du Térek. Climat doux, sol fertile. Les habitants, qui forment 6 hordes, cultivent peu la terre, mènent la vie nomade ou pastorale, et se livrent au brigandage.

KABBALE (LA). *V.* CABALE.

KABÈS, v. de la régence de Tunis. *V.* CABÈS.

KABINDA, v. de Guinée. *V.* CABINDA.

KABOU, pays de l'Afrique occidentale (Sénégambie), entre le Rio-Grande et le cours supérieur de la Gambie. Climat chaud, humide et malsain. Sol arrosé par le Geba, et fertile en céréales, riz, coton, indigo. On en tire de la poudre d'or et de l'ivoire.

KABOUCHAN, v. de la Perse (Khoraçan), à 110 kil. N.-O. de Meschehed. Résidence d'un chef indépendant.

KABOUL, anc. *Cophès* (*V. ce mot*); rivière d'Asie, naît dans l'Hindou-Kho, arrose dans l'Afghanistan la prov. de Kaboul, passe à Kaboul, Djelalabad, et se jette dans le Sind au N. d'Attock. Cours de 350 kil., trop rapide pour que la navigation soit possible.

KABOUL, en anglais *Caubul* v. d'Asie, cap. de la prov. de Kaboul et de tout l'Afghanistan, à 320 kil. N.-E. de Kandahar, sur le Kaboul, par 34° 10' lat. N. et 66° 55' long. E.; 60,000 hab. Citadelle dite *Bala-hissar*, renfermant un palais royal. Riches bazars. La douceur du climat et la fertilité du territoire en font une des villes les plus délicieuses de l'Asie. Fabr. de soieries, cotonnades, tapis, châles. Grand marché aux chevaux. — Prise par Nadir-Chah en 1739, elle devint, sous Timour-Chah, en 1774, la capitale de tout l'Afghanistan. Les Anglais l'ont saccagée en 1842.

KABOUL (Province de), partie de l'Afghanistan, entre le Tocharistan au N. et au N.-O, le royaume d'Hérat à l'O., les prov. de Kandahar et de Siwistan au S., le Pendjab à l'E.; 200 kil. sur 80; ch.-l., *Kaboul*. Sol montueux, mal arrosé, peu fertile. Quelques mines inexploitées d'or, d'argent et de fer. Peu de commerce et d'industrie : cuirs, tapis, tissus de coton.

KABOUL (royaume de). *V.* AFGHANISTAN.

KABR-IBRAHIM ou KHATIL, petite v. de la Turquie d'Asie (Syrie), anc. *Cariath-Arbé* ou *Hébron*, à 35 kil. S. de Jérusalem; 5,000 hab. On y montre, dans une mosquée, anc. église bâtie par l'impératrice Hélène, les tombeaux d'Abraham et de Sara, et, dans une église gothique, ceux d'Isaac, de Rebecca, de Jacob, de Rachel et de Joseph. Verrerie, la seule que possède la Syrie.

KABYLES ou KABAILS, peuple indigène de l'Afrique septentrionale, dans les parties montueuses de la chaîne de l'Atlas (Algérie et Maroc). De race berbère, ils ont été primitivement nomades; les invasions des divers conquérants de l'Afrique les ayant chassés des plaines et refoulés vers les lieux d'accès difficile, ils ont modifié leurs habitudes, pris une vie sédentaire, cultivé les champs, bâti des villages, exploité plusieurs genres d'industrie. Ils sont forgerons, maçons, taillandiers, armuriers, fabricants de monnaie, construisent des pressoirs à huile, dressent des ruches à abeilles, connaissent la cuisson des tuiles, la fabrication du savon et de la poudre. D'un esprit pratique et positif, simples et rudes, ils sont doués du don de l'imitation et de l'aptitude des doigts et des mains. On a retrouvé en eux les mœurs et les qualités des Auvergnats et des Savoyards, la sobriété à toute épreuve, le labeur infatigable, la plus sévère épargne, l'honnêteté, la franchise, mais en même temps la violence de caractère, l'opiniâtreté dans les ressentiments. Les Kabyles opposent à la domination française une grande résistance, qui paraît avoir, en partie, pour cause principale l'appré-

hension d'être placés sous le commandement des caïds arabes. B.

KABYLIE, nom donné au vaste quadrilatère compris entre Dellys, Aumale, Sétif et Bougie. Elle occupe, sur le bord de la Méditerranée, une étendue de 146 kil., depuis l'Oued-Nessa à l'O. jusqu'à l'Oued-Aghrioun à l'E. Superf., 930,000 hectares. Pop., 435,000 hab. La Kabylie est divisée en tribus, indépendantes les unes des autres, se gouvernant elles-mêmes, et dont la fédération n'a pas de caractère permanent ni d'institutions centrales. Les chefs de tribu sont nommés, par tous les membres de la tribu, pour 6 mois ou pour un an. — Les deys d'Alger n'exerçaient aucune autorité sur la Kabylie, et Abd-el-Kader essaya vainement d'y faire accepter la sienne. L'occupation de Bougie par les Français, en 1833, n'amena même pas la soumission des tribus les plus voisines. Ce fut seulement en 1844 que la vallée de Sebaou fut conquise. Après des expéditions sans résultats décisifs en 1844, 1845 et 1846, une grande partie du territoire Kabyle a été soumise en 1847, et, trois ans après, le général Leroy de Saint-Arnaud a subjugué le reste. *V. Supplément.* B.

KACHAN, v. de Perse. *V.* KASCHAN.

KACHAU, v. de Hongrie. *V.* KASCHAU.

KACHEMYR. *V.* CACHEMIRE.

KACHENAH, v. de Nigritie. *V.* KASCHNA.

KACHGAR, v. et riv. du Turkestan chinois. *V.* KASCHGAR.

KACHIN, v. de Russie. *V.* KASCHIN

KACHIRA, v. de Russie. *V.* KASCHIRA.

KACHMIR. *V.* CACHEMIRE.

KADANIE. *V.* KAADEN.

KADDALOR ou GONDELOUR, en anglais *Cuddalore*, v. de l'Hindoustan anglais (Madras), à 20 kil. S.-O. de Poudichéry, entre deux bras du Palaour.

KADDAPA, CODDAPA ou CUDDAPA, v. de l'Hindoustan anglais, présid. et au N.-O. de Madras, sur le Panaar. Autrefois résidence d'un radjah, vassal du souverain de Golconde. Prise en 1800 par les Anglais, qui y ont bâti une prison pour les condamnés aux travaux forcés. —Le district de Kaddapa a été formé d'une partie de l'ancienne prov. de Balaghat.

KADER-BILLAH, petit-fils de Moctadir, 25e calife abbasside, 991-1031. Il régna sous la tutelle des Bouïdes, et n'exerça qu'une autorité spirituelle. Sous son règne, Mahmoud le Ghaznévide fonda en Perse le vaste empire des Ghaznévides. D.

KADI. *V.* CADI.

KADIAK (Iles). *V.* KODIAK.

KADICHAH, Ire femme de Mahomet, née en 564, m. en 628, riche marchande de la tribu des Koraïchites, avait eu déjà deux maris, lorsqu'à l'âge de 40 ans elle épousa le prophète, qui n'en avait que 25, et qu'elle avait employé comme facteur ou intendant. Elle eut de lui 4 fils et 4 filles, entre autres Fatime.

KADI-KEUI, anc. *Chalcédoine*, vge de la Turquie d'Asie, sur la mer de Marmara, vis-à-vis de Constantinople, à 3 kil. S.-E. de Scutari. Dévasté par un incendie, en 1855.

KADJAAGA ou KAYAGA. *V.* GALAM.

KADJARS (Dynastie des), dynastie turcomane, originaire du Khoraçan. Son chef, Mohammed-Hassan, fils d'un gouverneur du Mazendéran, se rendit indépendant vers 1748, à la faveur des troubles qui suivirent la mort de Thamas-Khouli-Khan. Maître de Mazendéran, du Ghilan et d'Asterabad, il les transmit à son fils Aga-Mohammed. En 1794, les Kadjars montèrent sur le trône de Perse, qu'ils occupent encore maintenant.

KADJARS ou GADJARS (Monts), chaîne de montagnes de l'Asie, au N. du plateau de Kobi, fait partie du système des monts Célestes, et se rattache vers l'E., du côté de la Mongolie, aux cimes du Ta-Hang.

KADLUBEK ou KADLUBKO (Vincent), historien polonais, né à Kariwow près d'Opatow (Gallicie), fut prévôt de Sandomir, puis évêque de Cracovie en 1208, résilia sa dignité en 1218, et mourut dans une maison de l'ordre de Cîteaux en 1223. On a de lui : *Historia Polonica, cum commentario Anonymi*, Dobromisl, 1612; 2e édit., Leipzig, 1712, à la suite de l'histoire de Dlugosz. Cette histoire s'étend depuis les premiers rois de Pologne jusqu'en 1202.

KADNIKOV, v. de la Russie d'Europe, ch.-l. de district, dans le gvt et à 42 kil. N.-N.-E. de Vologda; 2,000 hab. Commerce de goudron et de poix tirés des forêts voisines.

KADOM, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 258 kil. N. de Tambov; 5,500 hab. Victoire des Russes sur les Bulgares, en 1209.

KADSAND ou CASSANDRIA, île du roy. de Hollande (Zélande), entre la mer du Nord au N., l'Escaut occidental au N.-E., et divers canaux au S. et au S.-O.; 16 kil. sur 7. Ch.-l., *Kadsand*, à 20 kil. S.-O. de Middelbourg, 4 N. de l'Ecluse; 700 hab. Beaux pâturages; fromages renommés. — Autrefois rattachée à la Flandre hollandaise, cette île reçut, au XVIe siècle, beaucoup de protestants chassés de France, fut prise par les Provinces-Unies en 1604, par les Français en 1794, et, sous l'Empire, fit partie du dép. de l'Escaut.

KÆMPFER (Engelbert), médecin et voyageur, né en 1651 à Lemgo (Westphalie), m. en 1716, étudia les sciences naturelles et la médecine à Kœnigsberg, alla en Suède, accompagna comme secrétaire l'ambassade de Suède à la cour de Perse, 1683, fut attaché comme médecin à la Compagnie hollandaise des Indes, 1688, visita Siam, la Chine et le Japon, revint à Amsterdam en 1693, fut reçu docteur à Leyde, et pratiqua la médecine, avec le titre de médecin du comte de Lippe. Il a introduit l'acuponcture en Europe. Parmi ses ouvrages, on remarque : *Amœnitatum exoticarum...fasciculi*, Lemgo, 1712, in-4°, contenant beaucoup de détails sur les pays qu'il avait visités; *The history of Japon and Siam*, Londres, 1727, 2 vol. in-fol., trad. en français par Desmaizeaux, La Haye, 1729, 2 vol. in-fol. D—G.

KÆSMARKT ou KAISERSMARKT, v. forte des Etats autrichiens (Hongrie), dans le comitat de Zips, sur la Poprad, à 17 kil. N.-O. de Leutschau; 4,000 hab. Gymnase luthérien. Fabr. importantes de toiles et de flanelle. — Peuplée par des Saxons que les rois de Hongrie avaient attirés, elle fut fortifiée contre les Hussites par l'empereur Sigismond, en 1433.

KÆSTNER (Abraham-Gotthelf), savant allemand, né à Leipzig en 1719, m. en 1800, cultiva de bonne heure avec succès les sciences et même la poésie, se passionna pour l'astronomie, et devint directeur de l'Observatoire de Gœttingue. Nommé professeur extraordinaire de mathématiques dans cette ville, il s'y acquit une immense réputation par ses cours. Il possédait 12 langues, et était aussi célèbre par son esprit que par son savoir. Ses ouvrages s'élèvent à plus de 200; on y remarque : *Histoire des mathématiques*, depuis le renouvellement des sciences jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, 1796-1800, 4 vol. in-8°, ouvrage qui n'est pas une histoire de la science, mais une histoire ou revue des livres écrits sur cette science; *Nouvelle démonstration de l'immortalité de l'âme*, 1767, in-4°; *Eléments d'arithmétique, de géométrie, de trigonométrie et de perspective*, 1758, in-8°, etc.

KAFÉRISTAN (de l'arabe *Kafir*, infidèle), région asiatique, voisine de l'Hindou-Kosch, dans le bassin supérieur de l'Oxus et celui du Kamèh, entre Peschaouer, Koundouz, Badakschan et le Petit-Thibet; habitée par 40,000 familles longtemps idolâtres, qui ont récemment embrassé le mahométisme et font partie de la secte des Chiytes. Sol montueux et boisé. Elève de bestiaux.

KAFER-NIHAN, riv. de la Tartarie (Etat d'Hissar), sort de la chaîne du Fan-Tau, coule au S.-O., et se jette dans le Djihoun. Cours de 450 kil.

KAFFA, v. de la Russie d'Europe. *V.* CAFFA.

KAFFER, riv. de Perse, prend sa source dans le mont Kobil, à l'O. de Schiraz, coule au S.-E., et se perd dans une vallée, après un cours de 200 kil.

KAFOUR, un des eunuques noirs du sultan d'Egypte Aboubekr-Mohammed-al-Ikchid, gagna par ses talents la confiance de son maître, qui lui laissa la tutelle de son fils Aboul-Cacem, en 946. Il conserva l'autorité sous Aboul-Haçan, frère d'Aboul-Cacem, et régna lui-même de 966 à 968. A sa mort, l'Egypte passa sous la domination des Fatimites.

KAFSA, v. de la régence de Tunis. *V.* CAFSA.

KAGOUL, petite v. forte des Principautés-Unies (Moldavie), district d'Ismaïl, à 193 kil. S.-E. d'Iassy.

KAHER-BILLAH, 19e calife abbasside, succéda à son frère Moctadir, en 932. Sa cruauté et son avarice le firent détester. Saisi dans son palais par la milice turque, il fut privé de la vue et de la liberté, 934. Ayant recouvré la liberté, il vécut simple particulier, et sa misère fut si grande, qu'il allait tous les vendredis demander l'aumône à la porte de la grande mosquée. Sous son règne, les Bouïdes formèrent un empire dans la Mésopotamie, et Mohammed-Ikchid se rendit indépendant en Egypte. D.

KAHIRÈH (EL-), nom arabe du CAIRE.

KAHLE (Louis-Martin), jurisconsulte, né à Magdebourg en 1712, m. en 1775, enseigna le droit à Gœttingue et à Marbourg. On a de lui une édition augmentée de la *Bibliotheca philosophica* de Struvius, Gœttingue, 1748, 2 vol. in-8°; un *Examen du livre intitulé Métaphysique de*

Newton et de Leibnitz, en allemand, 1740, in-4°, trad. en français par Gautier de Saint-Blanchard, La Haye, 1744; *Corpus juris publici*, 1744-45, 2 vol. in-8°.

KAHLENGEBIRGE, anc. *Cetius mons*, chaîne de mont. des Etats autrichiens, est un chaînon des Alpes Noriques qui s'étend, sur une longueur de 100 kil., le long de la rive g. du Danube, depuis la Carniole jusqu'au N.-O. de Vienne, et forme le *Wienerwald* (forêt de Vienne). A l'extrémité orientale sont les cimes élevées du *Josephsberg* et du *Kahlenberg*, par où Sobieski arriva au secours de Vienne assiégée par les Turcs en 1683.

KAIAGA. *V.* Galam.

KAIANIENS ou KAIANIDES (de *Kaï*, grand), 2e dynastie persane, fondée par Kaï-Kobad. On connaît surtout parmi ses successeurs : Kaï-Kaous (Astyage); Kaï-Kosrou (Cyrus), 536; Lohrasp (Cambyse), 530; Gouchtasp (Darius, fils d'Hystaspe), 521; Xercès, 486; Ardechir-Dirar-Dest (Artaxercès Longue-main), 471; Xercès II et Sogdien, 424; Darab (Darius II Nothus), 423; Artaxercès Mnémon, 404; Artaxercès Ochus, 362; Arsès, 338; Darab (Darius III Codoman), 336. L'histoire de cette dynastie tient de l'épopée et du roman par les hauts faits et les aventures amoureuses qui la remplissent, et notamment par les exploits miraculeux de Roustem. Elle offre deux grands événements : l'apparition de Zoroastre et la chute de l'empire des Perses, conquis par Alexandre en 331 av. J.-C. D.

KAIEM. *V.* Kaïm.

KAIFFA, v. de Syrie. *V.* Caïffa.

KAI-KAOUS. *V.* Kaianiens et Konièh.

KAI-KOBAD. *V.* Kaianiens.

KAI-KOSROU. *V.* Kaianiens et Konièh.

KAIM-BIAMRILLAH, 2e Mahdi de la dynastie des Fatimites, succéda à son père Obéidallah en 936, et régna en Afrique jusqu'en 945. Abou-Zéyd, son chancelier, se révolta contre lui, et l'obligea de se renfermer et de se fortifier dans le château de Mahdyya. Mais la mort du chancelier, 945, lui rendit la liberté. Son fils Al-Mançour-Ismaïl, qu'il avait déclaré son successeur, le vengea de l'affront que lui avait fait souffrir Abou-Zéyd. D.

KAÏM-BIAMRILLAH, 26e calife abbasside, fils de Kâder-Billah, auquel il succéda en 1031, attaqué par Mostancir, calife fatimite d'Egypte, appela à son secours Togrul-Beg, fondateur de la dynastie des Seldjoukides, qui venait de conquérir la Perse. Togrul entra dans Bagdad en 1055, s'empara de la personne et de la place de l'Emir-Al-Omara. La dynastie des Bouïdes s'éteignit en la personne de ce ministre, nommé Melik-Errahim; celle des Seldjoukides lui succéda. Kaïm jouit paisiblement du khalifat, sous la tutelle d'Alp-Arslan et de Mélik-Chah, jusqu'à sa mort, 1075. Vertueux et honnête, il protégea les lettres, et cultiva la poésie. D.

KAIMES (Lord). *V.* Home.

KAINARDJI (Koutchouk-), v. de la Turquie d'Europe, eyalet et à 7 kilom. Sud de Silistrie. Un traité qu'y signèrent, le 2 juillet 1774, Abdul-Hamid et Catherine II, donnait à la Russie le pays situé entre le Dniéper et le Boug, les villes d'Azov, Iénikalèh, et Kertch, lui ouvrait la mer Noire, et déclarait indépendants les Tartares de Crimée et du Kouban; la Porte s'engageait à protéger dans ses Etats la religion chrétienne et ses églises, ce qui impliquait pour la Russie, au dire de cette puissance, un droit de surveillance.

KAINSK, v. forte de la Sibérie, gvt et à 420 kil. O.-S.-O. de Tomsk; 4,000 hab. Bâtie pour contenir les Kalmouks et les Kirghiz. Comm. de fourrures.

KAIOR ou CAYOR, Etat de la Nigritie, chez les Ghiolofs, le long de l'océan Atlantique jusqu'au delà du cap Vert; gr. comm. de mil et d'arachides avec St-Louis.

KAIOUK ou GAIOU-KHAN, 3e grand-khan des Mongols, petit-fils de Gengis-Khan et fils d'Octaï, né en 1205, m. en 1248, succéda, après un assez long séjour en Hongrie, à son père, 1246. Il continua avec succès la guerre contre la Chine, et força le roi de Corée à payer tribut. Mais il ne put résister à la douleur que lui causa la mort de sa mère, et mourut à l'âge de 43 ans. C'était un prince tolérant envers les chrétiens.

KAIR-EDDYN. *V.* Barberousse.

KAIRA, v. forte de l'Hindoustan anglais (Bombay), ch.-l. d'un district de même nom, à 180 kil. N.-N.-O. de Surate.

KAIROUAN ou KAIRWAN, anc. *Vicus Augusti*, v. d'Afrique (Barbarie), dans l'Etat et à 140 kil. S.-E. de Tunis; par 35° 36' lat. N., et 7° 37' long. E.; 12,000 hab. Ville forte dans l'intérieur des terres, fondée par les Arabes à la fin du VIIe siècle, et ch.-l. des possessions des anciens khalifes en Afrique. Belle mosquée. Commerce de dattes, peaux de bœufs et de chèvres; fabr. de maroquin jaune. A l'O. de la ville, les monts Uselet sont habités par une population guerrière. — Kairouan fut la capitale des Aglabites, 789-909, des Fatimites, 909-972, des Zeïrites, 972-1150, puis des Almohades, et passa, au XIIIe siècle, sous la domination des princes de Tunis.

KAISAKS. *V.* Kirghiz.

KAISARIÈH, anc. *Mazaca*, puis, sous Tibère, *Cæsarea*, v. de la Turquie d'Asie, au centre, près du mont Ardjich, et sur le Kara-sou, affluent du Kizil-Ermak, avec un pont bâti par Sélim; dans l'eyalet de Bozoq, 140 kil. S.-E. de Juzghat; par 38° 40' lat. N., et 32° 58' long. E.; 75,000 hab. (elle en avait 400,000, quand elle fut prise et pillée par Sapor). Métropolitain grec orthodoxe; collége grec. Vastes bazars. Comm. de coton; fabr. de maroquin jaune, d'étoffes de soie et de coton. Ruines de deux châteaux, l'un turc, l'autre génois.

KAISARIÈH, anc. *Cæsarea Palestinæ*, v. de la Turquie d'Asie (Syrie), à 22 kil. S. d'Acre, 95 N.-O. de Jérusalem, sur la Méditerranée. Elle est en ruines.

KAISER, *empereur* en allemand, dérivé du latin *Cæsar* : Kaiserstadt, ville impériale.

KAISERSBERG, ch.-l. de cant. (Haut-Rhin), arr. et à 14 kil. N.-O. de Colmar, sur la Weiss; 3,065 hab. Vins estimés. Filatures de laine, coton, chanvre; tanneries, blanchisseries, distilleries de kirschwasser. Ruines d'un château fort. — Fondée par l'empereur Frédéric Barberousse, qui la fit ville libre et impériale; cédée à la France en 1648.

KAISERSLAUTERN, *Cæsarea-Lutra*, v. forte de la Bavière rhénane, à 50 kil. N.-O. de Spire, sur le mont Haard, près d'un lac formé par la Lauter; 12,000 hab. Elle domine la route des Vosges à Mayence et à Landau. Ecole latine; école d'agriculture; mines de fer; manufactures d'indiennes et de bas; papeteries, tanneries. Prison bâtie sur l'emplacement d'un magnifique palais de Frédéric Barberousse. Défaite du général Hoche par le duc de Brunswick, les 28-30 nov. 1793. Les Français y battirent les Prussiens, les 22 mai, 15 juillet et 20 septembre 1794. De 1795 à 1814, elle fut le ch.-l. d'un arr. du dép. du Mont Tonnerre.

KAISERSMARKT. *V.* Kæsmarkt.

KAISERSTUHL, anc. *Forum Tiberii*, v. de Suisse (Argovie), sur le Rhin, à 31 kil. N.-E. d'Aarau; 385 hab., catholiques. Ruines et antiquités romaines.

KAISERSTUHL, mont d'Allemagne (grand-duché de Bade), à l'O. de Kenzigen; 2 kil. et demi de tour; entièrement isolé; traces volcaniques; bons vins et beaucoup de fruits. Le Kaiserstuhl proprement dit est un petit plateau nommé *Tête de mort*, rendez-vous de chasse de Rodolphe de Habsbourg, quand il était campé à Vieux-Brisach.

KAISERSWERTH, v. des Etats prussiens (Province rhénane), près de la rive dr. du Rhin, à 9 kil. N.-O. de Dusseldorf; 1,554 hab. Fabr. de rubans de soie et de velours, de tabac, et de vases de porcelaine. Le pasteur Fliedner y a fondé, en 1836, un pénitencier, un hospice pour les fous, une maison d'orphelins, une salle d'asile, un hôpital, une école normale pour former des diaconesses à l'éducation. Quelques ruines d'un château bâti par Pepin d'Héristal.

KAKHÈTI, pays de la Russie d'Europe (Région caucasienne), dans l'anc. Géorgie, entre le Caucase au N., le pays des Lesghiz à l'E., le Karthli et le Somkheth à l'O.; 200 kil. sur 100; 90,000 hab.; villes princ. : Thélavi et Sinak. Sol fertile en céréales, fruits, vin, garance. — Il appartient, depuis 1802, aux Russes, et fait partie du gvt de Tiflis.

KAKIG Ier, roi d'Arménie, de la dynastie des Bagratides, 989-1019, succéda à son frère Sempad II. L'armée se révolta contre lui. Une femme prétendant que Sempad était vivant dans son tombeau, Kakig se vit obligé de l'exhumer, le montra à l'armée, qu'il apaisa, délivra l'Arménie de ses ennemis, et se consacra tout entier à sa prospérité. Il embellit Ani, éleva une magnifique église en l'honneur de St Grégoire l'Illuminateur, tandis que la reine faisait achever la cathédrale commencée par Sempad II. C—a.

KAKIG II, dernier roi Bagratide, succéda à son oncle Jean, à l'âge de 16 ans, 1042. Quoique plein de courage et de fermeté, il ne put délivrer l'Arménie de ses ennemis, à cause des dissensions de ses ambitieux satrapes, qui en vinrent jusqu'à demander à l'empereur grec, Constantin Monomaque, qu'il exigeât de Kakig la cession d'Ani. Sur son refus, il fut appelé à Constantinople, et jeté en prison. Constantin s'étant rendu maître de la ville par la

trahison des satrapes, Kakig put se retirer à Bizou (Asie Mineure), où il fut assassiné par les Grecs après 35 ans d'exil, 1080. La dynastie des Bagratides avait duré 221 ans, 859-1080. C—A.

KAKONDI, v. de la Nigritie occidentale (Sénégambie), chez les Nalous, à 280 kil. N. de Sierra-Leone.

KAKONGO. *V.* CACONGO.

KAKORO, riv. de la Sénégambie, dans le Fouladou, affluent au Sénégal. Cours de 400 kil.

KALABAR. *V.* CALABAR.

KALAFAT, v. des Principautés-Unies (Valachie), sur la rive g. du Danube, en face de Widdin; 6,000 habit. En 1854, Omer-Pacha l'a fortifiée pour arrêter les Russes sur la route de Servie.

KALAMAI ou KALAMATA. *V.* CALAMATA.

KALARASCH, v. des Principautés-Unies (Valachie), appelée aussi Likorescht; ch.-l. du district de Jalomnitza; à 10 kil. N.-E. de Silistrie; 3,500 hab.

KALAVRYTA. *V.* CALAVRYTA.

KALB (Jean, baron de), né près de Nuremberg en 1732, m. en 1780, servit d'abord en France, où il devint brigadier des armées du roi, et fut chargé par le duc de Choiseul d'une mission en Amérique. Plus tard, il se lia avec Franklin, et accepta, avec d'autres officiers, des brevets dans l'armée américaine. Il partit avec La Fayette en 1777, fut nommé major-général, et se rangea sous les ordres de Gates, général de l'armée du Sud, dont tout son courage ne fit que retarder la défaite à Clermont par lord Cornwallis. Blessé grièvement pendant l'action, il succomba peu après. Le Congrès américain lui a fait élever un monument à Annapolis.

KALBE, v. des Etats prussiens (Saxe), sur la Saale, à 27 kil. S.-S.-E. de Magdebourg; 5,000 hab. Fabr. importante de lainages.

KALCKREUTH (Frédéric-Adolphe, comte de), né à Eisleben en 1737, m. en 1818, entra au service dans les gardes du-corps prussiens en 1751, gagna tous les grades jusqu'à celui de général dans la guerre de Sept Ans, dirigea le siége de Mayence en 1793, contribua au succès remporté à Kaiserslautern par Mœllendorf sur le général Hoche, fut nommé, en 1806, gouverneur de Dantzick, qu'il défendit, l'année suivante, contre le maréchal Lefebvre, fut un des signataires de la paix de Tilsitt, et, dans ses dernières années, reçut le gouvernement de Berlin. B.

KALDEN, vge de la Hesse-Cassel, à 10 kil. de Cassel; 1,000 hab. Château électoral de *Wilhelmsthal*, bâti au XVIIIe siècle. Victoire du duc de Brunswick sur les Français, le 24 juin 1762.

KALED. *V.* KHALED.

KALENBERG, anc. principauté, auj. dépendance du royaume de Hanovre, dans l'arrond. de Hanovre; bornée par les principautés de Lunebourg et de Hildesheim, le duché de Brunswick, la principauté de Lippe-Detmold, la Hesse-Électorale, la principauté de Schaumbourg-Lippe, et le comté de Hoya. Superficie, 242,000 hectares. Pop., 180,000 hab. Pays sablonneux; marais et bruyères. On en tire de la houille, du plâtre, de la chaux et de la brique. Peu d'industrie. Il est arrosé par le Wéser au S.-O. et la Leine au N.-O. — La principauté tira son nom du château de Kalenberg, situé à 20 kil. S.-E. de Hanovre. Au moyen âge, elle faisait partie du duché de Lunebourg; de 1473 à 1634, elle appartint à la maison de Brunswick-Wolffenbuttel, échut ensuite de nouveau à la maison de Lunebourg, en 1668 à la maison de Celle, et, après l'extinction de la ligne mâle de cette dernière, 1705, à l'électeur Ernest-Auguste de Hanovre.

KALGOUEV, île de la Russie d'Europe (Arkhangel), dans l'océan Glacial arctique, par 68° 44'-69° 27' lat. N., et 45° 50'-46° 20' long. E.; 90 kil. sur 60. Habitée par quelques Samoyèdes, qui font commerce de duvet, de plumes, de peaux de cygnes, d'oies salées, de peaux de renards.

KALI, riv. de l'Hindoustan, naît dans l'Himalaya, arrose le Népaul et le district d'Oude, et se jette dans la Gograh, affluent du Gange. Cours de 450 kil.

KALIANI, v. de l'Hindoustan anglais, présidence et à 49 kil. N.-E. de Bombay, sur la rive g. de l'Houlas.

KALIB-TCHELEBI. *V.* HADJI-KHALFA.

KALICH. *V.* KALISCH.

KALIDAÇA ou CALIDAÇA, poète indien, auteur du drame intitulé: *la Reconnaissance de Sakountala, ou l'Anneau fatal* (trad. en franç. par Chézy, avec le texte sanscrit, Paris, 1830), et de plusieurs poèmes, vivait à la cour brillante de Vikramaditya, vers 56 av. J.-C. Il fut, par conséquent, contemporain de Virgile et d'Horace. La tendresse des sentiments et la puissance de l'invention lui assurent un rang élevé parmi les poètes de tous les pays. On peut juger de l'attrait de ses descriptions par le charmant drame de *Vikrama et Urvasi*, par le poème des *Saisons*, et par *le Nuage messager* (Meghadouta), où il a peint les transports qu'excite, après une longue sécheresse, le premier nuage qui annonce la saison des pluies.

KALIFES. *V.* CALIFES.

KALIL-ACHRAF, sultan d'Egypte, 1290-93, succéda à son père Kélaoun, saccagea Damas, et soumit presque toute la Syrie. Devenu odieux à ses sujets par ses cruautés, il périt assassiné.

KALIL-PACHA, grand-vizir d'Amurat II, s'éleva des derniers rangs de l'armée au commandement suprême, et gagna sur les Hongrois, 1444, la bataille de Varna, où périt leur roi Ladislas. Sous Mahomet II, il contribua à la prise de Constantinople, 1453, puis fut éloigné peu à peu des affaires, et mourut dans l'obscurité.

KALIOUGA, c.-à-d. *âge noir, age de fer*, ère des Hindous, marquant le commencement de leur histoire authentique, et que l'on rapporte à l'an 301 av. J.-C.

KALISCH ou KALISZ, v. de la Russie d'Europe (Pologne), ch.-l. de l'ex-waiwodie de ce nom, sur la rive dr. de la Prosna, à 224 kil. O.-S.-O. de Varsovie; 12,000 hab. Murs et tours; églises et monastères en pierre; maisons en bois. Bibliothèque, collections scientifiques; son ancien collége de Jésuites était célèbre. Fabr. de lainages, toiles; cordonnerie, ganterie. En 1706, les Russes y battirent les Suédois. En 1813, le roi de Prusse et le tzar y signèrent un traité d'alliance contre Napoléon Ier. — L'ex-waiwodie de Kalisch, entre celles de Mazovie au N.-E., de Sandomir à l'E., de Cracovie au S.-E., et les États prussiens à l'O., a 200 kil. sur 90, et 590,000 hab. Sol arrosé par la Warta; elle est aujourd'hui comprise dans le gvt. de Varsovie.

KALKA (La). *V.* KHALKA.

KALKAR, v. des Etats prussiens. *V.* CALCAR.

KALKAS (Les). *V.* KHALKAS.

KALKBRENNER (Christian), compositeur de musique, né en 1755 à Munden (Hanovre), m. en 1806, fut attaché à la reine de Prusse, puis au prince Henri, frère du grand Frédéric, vint à Paris en 1799, et obtint une place de chef de chant à l'Opéra. Il a laissé quelques opéras (*la Veuve du Malabar, Olympie, Saül*, etc.), des œuvres instrumentales, une *Histoire de la musique*, 1802, 2 vol. in-8o, et publié le *Traité d'harmonie et de composition* de Richter.

KALKBRENNER (Frédéric), pianiste et compositeur, fils du précédent, né à Berlin en 1784, enlevé par le choléra à Paris en 1849, eut pour maîtres Catel, Haydn et Clementi. Il se livra à l'enseignement en Angleterre et en France: son école est le dernier développement de celle de Clementi; il interdit tout effort musculaire des bras, et se renferme dans l'action libre et indépendante des doigts. Mme Pleyel est son élève. Kalkbrenner a publié 187 ouvrages pour le piano. On estime sa *Méthode de piano*, et son *Traité de composition pour les pianistes*.

KALLINGER, v. de l'Hindoustan anglais (prov. Nord-Ouest), à 135 kil. S.-O. d'Allahabad, sur une montagne. Sa forteresse et ses fortifications, prises par les Anglais en 1813, ont été détruites en 1820.

KALLUNDBORG, v. et port de Danemark, sur la côte O. de l'île de Seeland, à 89 kilom. O. de Copenhague; 2,587 hab. Commerce de grains et bestiaux. Le château, construit autrefois contre les pirates, est devenu prison d'Etat; Albert, roi de Suède, et Christian II y ont été enfermés; il a été ruiné en 1658 par les Suédois.

KALMAR, v. de Suède. *V.* CALMAR.

KALMINA, v. de Guinée. *V.* CALMINA.

KALMOUKS, peuple de race mongole, habitant l'Asie et l'Europe orientale, et divisé en 4 hordes principales: 1° les *Khokhots*, au nombre de 40,000 familles, qui sont dans le pays du Khou-khou-noor et le Thibet oriental; 2° les *Dzoungares*, formant 20 à 30,000 familles qui habitent la Dzoungarie (*V.* ce *mot*); 3° les *Torgouts*, tribu primitive de Dzoungarie, tributaire des Russes depuis 1616, établie en 1662 entre le Don et le Volga, et de retour en Dzoungarie depuis 1771 par suite des vexations des agents de la Russie; 4° les *Derbets*, *Durbets* ou *Tchoros*, qui allèrent de la Dzoungarie sur le Tobol supérieur en 1621, y devinrent vassaux de la Russie, et sont établis, depuis le XVIIIe siècle, au nombre de 15,000 familles, dans la steppe qui est entre le Don et le Volga. Les Kalmouks sont petits, maigres, laids, ont la figure plate, les yeux étroits, le nez comprimé, les pommettes saillantes, les lèvres épaisses, la barbe rare, le teint brun. Ils sont paresseux, sales, mais intelligents, rusés, de mœurs douces et hospitalières, et possèdent une vue extraordinairement perçante, une mémoire prodigieuse. Ils vivent sous la tente,

se livrent à la chasse, à la pêche, à l'élève des chevaux et des moutons, excellent dans la préparation des peaux d'agneau, professent le bouddhisme ou le lamisme, et obéissent à des khans électifs. B.

KALOCSA, v. de Hongrie. *V.* COLOCSA.

KALOUGA, v. de la Russie d'Europe, ch.-l. du gvt de même nom, sur la rive g. de l'Oka, à 880 kil. S.-E. de St-Pétersbourg, 180 S.-O. de Moscou, par 54° 30' 27" lat. N., et 33° 56' 57" long. E.; 34,700 hab.; 10 kil. de tour. Eparchie grecque; évêché, tribunaux. Gymnase, école pour les enfants nobles pauvres, hospice d'enfants trouvés, maison de correction, théâtre. Ecole *d'art forestier*, tanneries, préparation de soies de porcs. Fabr. de toile à voiles, draps, chapeaux, papier de tenture, huile, savon, poterie; filatures, brasseries, raffineries de sucre, tuileries. Comm. de blé, lin, miel, peaux, cuirs, etc. — Le gvt de Kalouga, entre ceux de Smolensk au N.-O., de Moscou au N.-E., de Toula à l'E., d'Orel au S. et au S.-O., a 30,000 kil. carr., et 1,007,471 hab. Sol boisé, sablonneux, mais bien arrosé, assez fertile en plantes oléagineuses et en céréales. Mines de fer. Industrie des toiles, rubans de soie, papeteries, savons, huiles, etc. Ce gouvernement a été détaché, en 1776, de celui de Moscou.

KALPI, v. forte de l'Hindoustan angl. (prov. N.-Ouest), près de la rive dr. de la Djoumnah, à 210 kil. S.-E. d'Agra. Comm. important de coton. Les Anglais y battirent les Mahrattes en 1765, elle leur a été cédée par le roi du Holkar en 1806.

KALSI, en anglais *Kalses*, v. de l'Hindoustan anglais (Pendjab), au confluent de la Djoumnah et de la Tonse, à 105 kil. O.-N.-O. de Serinagor. Entrepôt des denrées du Pendjab et du Ghéroual.

KALW, v. du royaume de Wurtemberg, sur la Nagold, à 39 kil. O. de Stuttgard; 4,400 hab. Fabr. de draps, lainages, bonneterie, mercerie, colle forte. Filatures de laine et de coton, tanneries, maroquineries, teintureries. Comm. de bois. Restes d'un château des comtes de Kalw.

KAM, prov. du Thibet, entre le pays du Khou-khou-noor au N., l'Ouéi à l'O., la Chine et l'Empire birman au S.; ch.-l., *Bathang*. Sol montueux; mines d'argent, cuivre, fer, plomb.

KAMA, riv. de la Russie d'Europe, naît dans les monts Ourals, au N.-E. de Glasoff (Viatka), coule à l'E., puis au S., à travers les gouvernements de Viatka, Perm, Orenbourg et Kazan, reçoit la Biélaia, et se jette dans le Volga, rive g., à 65 kil. au-dessous de Kazan. Cours de 1,600 kil., presque entièrement navigable.

KAMA ou KAMADÉVA, dieu de l'amour chez les Hindous. On le représente monté sur un perroquet; il a un arc fait de canne à sucre; ses flèches sont des fleurs.

KAMAR (DJEBEL-EL-). *V.* DJEBEL-EL-KAMAR.

KAMEH ou KASCHGAR, riv. de l'Asie centrale, naît dans les monts Bolor, arrose le Kaféristan, et se jette dans le Kaboul, à 20 kil. S.-E. de Djelalabad. Cours de 450 kil.

KAMEL, botaniste. *V.* CAMELLI.

KAMENETZ, v. de la Russie d'Europe. *V.* KAMINIEC.

KAMENOI-OSTROW, petite île de la Russie d'Europe, à l'embouchure de la Néva, communiquant par un pont avec St-Pétersbourg. Beau palais d'Alexandre Ier.

KAMENSKOI, v. de la Russie d'Europe (Perm), à 70 kil. E. d'Iékatérinenburg; 2,500 hab. Mines de fer appartenant à la couronne.

KAMENZ, v. du roy. de Saxe, sur la rive g. de l'Elster-Noir, à 23 kil. O.-N.-O. de Budissin; 5,000 hab. Fabr. de draps et toiles. Presque détruite par un incendie en 1842. Patrie de Lessing.

KAMIESCH (Baie de), c.-à-d. baie *des Roseaux*, baie formée par la mer Noire sur la côte de Crimée, près et au S. de Sébastopol. Station de la flotte française pendant la campagne de 1855; protégée par des fortifications.

KAMIN, v. de Prusse. *V.* CAMIN.

KAMINIEC-PODOLSKI ou KAMENETZ, v. forte de la Russie d'Europe, ch.-l. du gvt de Podolie, à 1,523 kil. S.-O. de St-Pétersbourg, sur la Smotritsch; par 48° 40' 30" lat. N., et 24° 14' 25" long. E.; 18,017 hab. Archevêque de la religion grecque; évêque catholique, suffragant de l'archevêque de Lemberg. Belle cathédrale catholique de St-Pierre et St-Paul. Comm. de pelleteries. — Fondée au XVIe siècle, cette ville servit longtemps de boulevard à la Pologne contre la Turquie. Prise par les Turcs en 1672, elle fut restituée à la paix de Carlowitz, 1699.

KAMIS, demi-dieux ou héros déifiés, les plus anciens objets du culte des Japonais. Leurs temples, simples chapelles sans décorations, se nomment *Miaos* (demeure des âmes).

KAMNITZ (BŒHMISCH-), v. des Etats autrichiens (Bohême), sur la Kamnitz, à 36 kil. N.-N.-E. de Leitmeritz; 2,200 hab. Fabr. d'indiennes, blanchisseries, verreries, bonneterie.

KAMPEN, v. du royaume de Hollande (Over-Yssel), à 13 kil. O.-N.-O. de Zwolle, sur l'Yssel et près de son embouch. dans le Zuyderzée; 14,500 hab. Mauvaises fortifications. Construction de navires; fours à chaux. — Fondée en 1286, ville libre de l'empire et ville hanséatique, elle fut réunie aux Provinces-Unies en 1578; elle a perdu son commerce par suite de l'ensablement de l'Yssel.

KAMROUP, partie de l'Inde; 220 kil. sur 100; ch.-l. *Gwalatee* ou *Gohati*. Autrefois État indépendant, auj. aux Anglais; au centre de l'Assam.

KAMTCHADALES, peuple indigène du Kamtchatka méridional, au nombre d'environ 4,000 individus. Leurs traits rappellent la race mongole; cependant quelques auteurs les rangent parmi les Esquimaux. Laids et malpropres, ils ne manquent ni d'intelligence, ni d'adresse. Ils ont des habitudes sédentaires, bien qu'ils ne vivent que de chasse et de pêche; l'ivrognerie les a abrutis sous la domination des Russes, auxquels ils payent un tribut de fourrures.

KAMTCHATKA, riv. de la Russie d'Asie, traverse du S. au N. la péninsule de même nom, et se jette, après un cours de 560 kil., dans la *mer de Kamtchatka* ou *de Behring*, formée par le Grand-Océan, entre le Kamtchatka à l'O., l'Amérique à l'E., et les îles Aléoutiennes au S.

KAMTCHATKA, grande péninsule de la Sibérie orientale, au N.-E. de l'Asie, entre la mer d'Okhotsk à l'O., celle de Behring à l'E., et le pays des Tchouktchis au N.; par 51°-63° lat. N., et 152° 50'-171° long. E. Superf. évaluée à 1,223,000 kil. carr.; 1350 kil. de long, sur 150 à 400 de large. Pop., 8,000 hab., Kamtchadales, Koriaks et Russes. Ch.-l., *Pétropaulowski* ou *Avatscha*. Climat froid; vents très-âpres et épais brouillards. Côtes généralement hérissées de falaises, surtout à l'E. Sol presque stérile, sillonné par des montagnes volcaniques; le Klutchevskoï atteint 4,804 mèt. de hauteur. Végétation chétive; forêts de sapins, peupliers, cèdres, saules, genièvres. Il y a peu d'animaux domestiques, mais beaucoup d'animaux à fourrures, ours, lynx, renards, loutres, castors, rennes, martres zibelines, etc. On exporte environ 30,000 fourrures par an. Pêche abondante. — Le Kamtchatka fut inconnu aux Russes jusqu'en 1690; ils le soumirent en 1706. L'agriculture n'y a été introduite qu'en 1810, et n'a encore donné que peu de résultats pour les céréales. Après avoir fait partie du gvt d'Irkoutsk, il forme auj. une des divisions du littoral de la Sibérie orientale. Un gouverneur militaire réside à Pétropaulowski. B.

KAMYSCHIN, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 180 kil. S.-S.-O. de Saratov, sur la rive droite du Volga, par 50° 5' lat. N., 43° 4' long. E.; 11,248 hab.

KANA, brg de la Turquie d'Asie. *V.* CANA.

KANARA, anc. prov. de l'Hindoustan (Dekkan méridional), sur la côte O., comprise auj. dans la présidence anglaise de Madras; par 12° 5'-15° 30' lat. N., et 71° 50'-73° 25' long. E.; entre le territoire de Goa et le Bedjapour anglais au N., le Maïssour à l'E., le Malabar au S., et la mer d'Oman à l'O. Superf., 195,000 kil. carr.; 400 kil. de long sur 100 de large. Pop., 760,000 hab. Ch.-l., *Mangalore*. Sol traversé par les Ghattes occidentales, bien arrosé, fertile en riz, canne à sucre, poivre, bétel, cardamome, bois de sandal et de tek, coton, tabac. Elève de moutons. Salines sur les côtes. — Le Kanara, conquis par Haider-Ali en 1767, fut cédé aux Anglais en 1799.

KAND, *royaume, forteresse* en sanscrit; terminaison commune à plusieurs noms boukhares : *Tasch*KAND, bourg des pierres; *Samar*KAND, *Kho*KAND, etc.

KANDAHAR, anc. *Alexandrie du Caucase* ou *Alexandrie d'Arachosie?* autrefois *Gandhara*, et quelque temps *Nadir-Abad*, v. de l'Afghanistan ou roy. de Kaboul, ch.-l. de la prov. de son nom, à 300 kil. S.-O. de Kaboul, entre l'Ourghandab, affl. de l'Helmend, et le Tarnak, au centre du pays des Douranis; par 32° 20' lat. N. et 64° long. E.; 100,000 hab. C'est la ville la plus industrieuse du royaume; elle en fut la capitale de 1747 à 1774. On y voit le tombeau d'Ahmed-Chah. Près de là sont les ruines d'une autre Kandahar, qui fut détruite par Nadir. — Occupée en 1839 par les Anglais, qui firent sauter ses fortifications en 1842.

KANDAHAR, province de l'Afghanistan, entre le royaume d'Hérat au N., la prov. de Kaboul au N.-E., celle de Siwistan au S.-E., le Béloutchistan au S., le Sigistan au S.-O., et la prov. de Ferrah à l'O. Ch.-l., *Kandahar*.

KANDEISCH, anc. prov. de l'Hindoustan (Dekkan septentrional), au N.-O., entre le Malwa au N., le Bérar et l'Allahabad à l'E., l'Aurengabad au S., et le Guzzerat à l'O.; comprise auj. dans la présidence anglaise de Bombay; 360 kil. sur 160; 2,000,000 d'hab. Ch.-l., *Nandodé*. Sol traversé par les Ghattes, arrosé par la Nerbuddah et le Tapti, boisé et fertile, mais mal cultivé, et plein d'animaux sauvages. — Gouverné au XVe siècle par des princes afghans, le Kandeisch passa sous la domination du Grand-Mogol, puis sous celle des Mahrattes; en 1818, les Anglais en enlevèrent la plus grande partie au souverain d'Holkar; le reste est au royaume de Sindhya.

KANDJAM, anc. nom du COÏMBETOUR.

KANDOUZ, v. du Turkestan. *V.* KOUNDOUZ.

KANDSAG, v. de Russie. *V.* IÉLISAVETPOL.

KANDY, v. de l'île de Ceylan. *V.* CANDY.

KANE, riv. de Sibérie, naît dans le Petit-Altaï, coule au N., et se jette dans l'Iénisséi. Cours de 450 kil.

KANETI, lieu du Turkestan, sur la route de Boukhara à Khokand. Victoire d'Abdallah-Saheb-Kéran, khan de Boukhara, sur les khans de Tachkend du Turkestan et du Kaptchak, en 1569.

KANEV, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 105 kil. S.-E. de Kiev, sur le Dniéper; 2,600 hab. Autrefois place forte, prise par Batou-Khan en 1239. Catherine II y eut une entrevue avec le roi de Pologne Stanislas-Auguste, en 1782.

KANG-HI, empereur de la Chine, né en 1653, m. en 1722, succéda à son père Choun-Tchi, à l'âge de 8 ans, mais ne commença à régner par lui-même qu'en 1666. Sous son règne, un des plus longs et des plus glorieux de l'Empire, eurent lieu quelques invasions des Tatars-Mongols, qui furent repoussées avec succès. Il encouragea les sciences et les arts, qu'il cultivait lui-même, protégea les missionnaires jésuites, et autorisa l'exercice de la religion chrétienne, 1692. Kang-hi a composé un grand nombre d'ouvrages, entre autres, des *Maximes pour le gouvernement des Etats*, et des *Instructions morales pour son fils*.

KANGHRI, v. d'Anatolie. *V.* KIANGARI.

KANGOUROUS (île des), en anglais *Kangvroo*, île de Mélanésie, sur la côte S. de la Nouvelle-Hollande, où elle ferme le golfe St-Vincent, par 35° 43′ lat. S., et 135° 39′ long. E.; 4,750 kil. carr. Découverte en 1802 par Flinders, qui lui donna le nom qu'elle porte, à cause des nombreux kangourous que son équipage y tua. Visitée par l'amiral Baudin en 1803.

KANGRAH ou NAGORKOTE, v. de l'Hindoustan anglais, dans la présidence du Pendjab, sur une montagne, près du Ravi; 20,000 hab. Citadelle.

KANISA (ALT- ou UNGRISCH-), v. de Hongrie (Bacs), sur la rive dr. de la Théiss, à 79 kil. E.-N.-E. de Zombor; 9,000 hab. Gymnase de Piaristes.

KANISA (NAGY-), v. de Hongrie (Szalad), sur la Kanisa, à 35 kil. S. d'Egerszegh; 8,500 hab. Gymnase de Piaristes. Importantes foires à bestiaux.

KANITZ, v. de Moravie. *V.* KAUNITZ.

KAN-KIANG, riv. de Chine, naît dans le S. de la prov. de Kian-si, coule à l'E., puis au N., et se jette dans le lac Poyang. Cours de 600 kil.

KANO ou GHANAT, v. de la Nigritie, cap. du pays de Haoussa, à 150 kil. S.-E. de Cachena; par 12° lat. N. et 7° long. E.; 60,000 hab., la moitié esclaves; 20 kil. de tour. La ville a 15 portes et contient des champs, des marais et des jardins; un quart est bâti de maisons d'argile. Fabr. de tissus de coton, sandales, portefeuilles, armes blanches, etc., tanneries. Commerce de coton, blé, sarrasin, noix de gourrou.

KANOBIN. *V.* CANUBIN.

KANODJE ou CANOUGE, *Calinapaxa* de Pline? v. de l'Hindoustan ang. (pr. N.-Ouest), à 190 kil. E. d'Agra, sur le Cally-Neddy, et près du Gange, avec lequel elle communique par un canal. Jadis une des places les plus florissantes de l'Inde, elle se soumit en 1018 à Mahmoud le Gaznévide, après la mort duquel les radjahs du Delhi la saccagèrent. Elle fut encore dévastée par les Mahrattes en 1761. Au milieu de ses ruines est une rue longue de 9 kil.

KANSA. *V.* KRICHNA.

KANSAS, riv. des États-Unis (Kansas), affluent dr. du Missouri, sort des plateaux entre l'Arkansas et la Platte, et se forme du Smoky-Hill et du Republican-Fork. Cours de 600 kil. Il donne son nom à un Etat. (*V.* le *Supplément*).

KANSOU ou GAURI, sultan d'Egypte, l'avant-dernier des Mameluks-Bordjites, 1501-1516, avait été d'abord esclave. Elevé au pouvoir à l'âge de 60 ans, il fut attaqué par Sélim Ier, sultan des Turcs Ottomans, et perdit la bataille et la vie à Mardj-Dabek, près d'Alep.

KAN-SOU, une des 18 provinces de la Chine propre, au N.-O., entre la Mongolie au N., le Khou-Khou-noor à l'O., les prov. de Szu-tchouan au S. et de Chen-si à l'E.; 15,193,000 hab. Ch.-l., *Lan-tchéou*. Sol peu fertile, arrosé du S.-O. au N.-E. par le Hoang-ho. Mines d'or et de mercure; carrières de marbre, salines.

KANSTADT, v. du royaume de Wurtemberg, sur le Neckar, à 4 kil. N.-E. de Stuttgard; 7,143 hab. Bains d'eaux minérales acidules très-fréquentés. Fabr. de drap, cotons, tabac; teintureries en rouge d'Andrinople. Riche entrepôt de commerce; port franc à l'origine de la navigation du Neckar. Victoire de Moreau sur l'archiduc Charles, en 1796.

KANT (Emmanuel), fondateur de la philosophie allemande, né à Kœnigsberg en 1724, m. en 1804, fit ses études et professa dans la même ville, où il passa toute sa vie, sans s'en être éloigné de plus de quelques milles. Sa longue carrière, qui fut celle d'un philosophe uniquement occupé de ses idées et de ses travaux, ne présente aucun événement digne d'être remarqué. Il était d'un caractère honorable, de mœurs sévères, et poussait la régularité dans l'emploi de son temps jusqu'à une ponctualité mathématique. Son système par lequel il changea la face de la philosophie, et qui exerça une si profonde influence sur l'esprit de son siècle, s'appelle *Philosophie Critique* ou *Idéalisme subjectif*. En voici l'origine et le caractère général: La philosophie était partagée alors entre le dogmatisme et le scepticisme, le dogmatisme de Wolf et le scepticisme de Hume, issu du sensualisme de Locke et de Condillac. Kant voulut en finir avec l'un et avec l'autre. Pour cela, il entreprit de faire la critique de la raison humaine, de marquer ses bornes et son étendue, de mesurer sa portée. De là tout son système, qui se partage en trois critiques, et est représenté surtout par trois ouvrages: 1° *la Critique de la raison pure;* 2° *la Critique de la raison pratique;* 3° *la Critique du jugement*. Tous ses autres écrits philosophiques viennent se ranger autour de ceux-là, les préparent, les développent et les complètent. — I. *Critique de la raison pure*. Kant procède d'abord à la critique de la raison pure, comme étant la faculté la plus haute de l'esprit, la faculté des *idées*. Il l'étudie dans ses rapports avec la *sensibilité*, à laquelle elle fournit les deux conceptions pures de l'*espace* et du *temps*. Il distingue ces deux notions, les sépare de tout élément empirique ou sensible; il reconnaît leurs caractères et assigne leur rôle. Ce sont les conditions de la connaissance sensible, mais de pures formes de notre esprit. A cette première partie, qu'il appelle *Esthétique transcendantale*, succède la *Logique transcendantale*. Là il soumet à l'analyse les idées ou les *concepts* de la raison qui accompagnent nos jugements, et renouvelle le travail d'Aristote sur les *catégories*. Les formes générales du jugement répondent aux quatre catégories de *quantité*, de *qualité*, de *relation* et de *modalité*. Ces formes n'ont aussi qu'une valeur subjective, ce sont de simples lois ou conditions de nos jugements. De là Kant passe à l'analyse et à la critique d'une faculté plus haute, de la raison proprement dite, de la faculté par laquelle l'esprit conçoit l'*absolu*, l'*idéal*, et Dieu l'être absolu. Le philosophe arrive à cette conclusion: que ces idées n'ont de réalité que dans notre esprit, comme conditions de nos connaissances et principes régulateurs de nos jugements. Il leur refuse, par conséquent, toute valeur *objective;* elles ne sont rien en dehors de l'esprit humain qui les conçoit. Il tombe ainsi lui-même dans le scepticisme qu'il avait voulu éviter et réfuter. La seule différence entre son scepticisme et le scepticisme vulgaire, c'est que ces conceptions, comme celle de l'espace et du temps, sont des conceptions nécessaires et universelles de la raison humaine, les formes nécessaires de notre intelligence. Elles ont une valeur et une réalité *subjectives* comme inhérentes à la pensée humaine et à la constitution même de notre être. Pour justifier cette théorie, Kant entreprend, sous le titre de *Dialectique transcendantale*, une polémique contre l'objectivité et la réalité des idées et des principes de la raison. Il prétend démontrer que dès qu'on accorde à la raison que ses idées ont un objet réel, elle tombe inévitablement en contradiction avec elle-même. C'est ce qu'il appelle les *Paralogismes et les Antinomies de la raison*. Les paralogismes roulent sur l'existence de l'*âme*, les antinomies sur le *monde extérieur*. Les *Preuves de l'existence de Dieu* sont également attaquées. Sa conclusion théorique est donc que, par la raison pure, nous ne pouvons rien savoir de certain sur ces trois grands objets de la connaissance humaine: le *moi*, le *monde* et *Dieu*, et le système aboutit à ce scepticisme qui a été appelé *idéalisme subjectif*. Mais, sceptique en théorie, Kant croit pouvoir échapper à cette conclusion désolante en

faisant appel à la *raison pratique*, qui démontre ce que la raison *spéculative* n'a pu établir, et nous conduit, par une voie différente, aux vérités de la morale et de la religion. — II. *Critique de la raison pratique*. A côté des idées et des principes qui dirigent la raison spéculative, sont les lois qui dirigent la *volonté*. Ces lois forment la sphère de la raison pratique. Kant fait pour celle-ci ce qu'il a fait pour la raison pure : il établit son existence et ses principes ; il montre comment ces principes impliquent l'existence des objets et des vérités que la raison spéculative avait niés ou n'avait pu démontrer. Ainsi, après avoir établi la loi morale sur une base inébranlable et déterminé ses caractères avec une rigoureuse précision, il en déduit comme corollaires la liberté morale, l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme ou la destinée future. Cette partie de son système, bien qu'elle soit en contradiction avec la première, n'en est pas moins belle. La rigueur des démonstrations, l'élévation des idées, la pureté de la doctrine, font de son auteur un des plus grands moralistes.—III. *Critique du jugement*. Il existe une autre sphère de jugements que ceux de la raison spéculative et de la raison pratique : ce sont les jugements du *goût*, qui ont pour objet le *beau* et le *sublime*, et les jugements sur l'*ordre de la nature*. Ces jugements ne sont pas non plus simplement empiriques ; ils renferment un élément *à priori*. Ce sont les jugements *esthétiques* et les jugements *téléologiques*. Kant les réunit sous le nom de *Critique de la faculté de juger*. Celle-ci forme le lien entre la raison *théorique* et la raison *pratique*, parce que si les jugements du goût ont quelque chose de sensible, ils ont aussi quelque chose d'intelligible. Ils nous retiennent dans un intermédiaire entre le monde de la nature et celui de la liberté. — Nous renonçons à suivre Kant dans cette nouvelle analyse, qui n'est ni moins originale ni moins remarquable que celle des deux autres critiques. Telles sont, en substance, les bases de ce vaste système, dont les développements sont consignés dans les autres écrits du philosophe. Kant ne fut pas seulement un grand penseur et un métaphysicien qui rappelle Aristote, mais aussi un savant digne de ce nom : il cultiva les mathématiques avec succès ; ses travaux sur l'astronomie et la géographie lui ont mérité une place dans l'histoire de ces sciences. — Ses principaux ouvrages sont : *Critique de la raison pure*, Riga, 1781 ; *Critique de la raison pratique*, Riga, 1788 ; *Critique du jugement esthétique et téléologique...* ; *Prolégomènes pour toute métaphysique future*, Riga, 1783 ; *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Riga, 1785 ; *Principes métaphysiques de la science de la nature*, Riga, 1786 ; *la Religion dans les limites de la pure raison*, Kœnigsberg, 1793 ; *Métaphysique des mœurs en deux parties* : 1° *Métaphysique du droit*; 1797 ; 2° *Principes métaphysiques de la doctrine de la vertu*, 1797, *Anthropologie dans le sens pragmatique*, Kœnigsberg, 1798 ; *Logique* (Manuel), Kœnigsberg, 1800 ; *Pædagogie*, publiée par Pœlitz, Leipsick, 1817 ; *Leçons sur la métaphysique*, publiées par le même, Erfurt, 1821. — Ouvrages relatifs aux sciences et à la philosophie de la nature : *Pensées sur la vraie estimation des forces vives*, Kœnigsberg, 1746, in-4° ; *Théorie générale du ciel*, 1755 ; *Metaphysicæ cum Geometria junctæ usus in philosophia*, 1746 ; *Nouvelle Théorie du mouvement et du repos*, 1758 ; *Essai sur les maladies de l'esprit*, 1764 ; *Programme d'un cours de géographie physique*, 1765 ; *des Différentes races d'hommes*, 1775. — Une édition complète des *Œuvres de Kant* a été publiée en Allemagne par Rosenkranz. Ses principaux ouvrages philosophiques ont été traduits en français par J. Tissot et par J. Barni, Paris, 1841-1854, 1 vol. in-8°. B—D.

KAN-TCHÉOU, v. forte de Chine (Kiang-tchéou), sur le Kan et le Tchan, à 400 kil. S.-O. de Nan-tchâng ; par 39° lat. N. et 98° 35' long. E. Elle est mentionnée par Marco-Polo sous le nom de *Kampion* ou *Kan-pian*.

KAO-LI, nom chinois de la Corée.

KAPELLE (Jean Van), peintre hollandais du XVII^e siècle, dont on ne connaît ni le lieu, ni la date de naissance, ni l'époque de sa mort. Albert Cuyp, Van de Velde, Jean Van Goyen n'ont pas mieux reproduit les grandes eaux de la Hollande ; il dessinait les vaisseaux avec une remarquable exactitude. Sa touche est agréable, son coloris chaud et harmonieux. Il rend d'une manière très-habile les effets du soleil sur les rivières, les canaux, les golfes et les bras de mer. A. M.

KAPILA ou CAPILA, philosophe indien, est le fondateur de la secte nommée *sankya*, laquelle, niant l'existence de Dieu, rapporte la création à *Prakrati* (la nature), regarde le monde comme immortel, et adopte l'existence de deux substances éternelles, *Poroch* (le mâle) et *Prakrati*, l'un source, l'autre dispensateur de la vie et du mouvement. On conjecture que Kapila vivait entre le IX^e et le XII^e siècle de l'ère vulgaire, époque à laquelle florissaient les principaux sophistes hindous.

KAPORNA, lieu de Hongrie, près d'Erlau. Succès des généraux autrichiens Schlick et Windischgrætz sur les Hongrois, commandés par Georgei et Dembinski, généraux de l'insurrection hongroise, en 1849.

KAPOSVAR, brg des Etats autrichiens (Hongrie), ch.-l. du comitat de Somogy ou Schimegh, sur le Kapos, à 145 kil. S.-O. de Bude ; 3,000 hab. Gymnase catholique. Culture du tabac. — Pris par les Turcs en 1555, 1654 et 1686.

KAPOUR, v. de l'Inde. *V.* Canpour.

KAPPEL, v. de Suisse. *V.* Cappel.

KAPPELN, brg situé dans le duché et à 28 kil. N.-E. de Slesvig, sur la Slei ; 1,300 hab. Port de pêche ; chantiers de construction.

KAPRENA, brg de Grèce (diocèse de Béotie), ch.-l. du dème de Chéronée, à 11 kil. E. de Lébadée, et près de l'emplacement de l'anc. Chéronée.

KAPRONCZA. *V.* Kopreinitz.

KAPSALI, brg des îles Ioniennes, ch.-l. de l'île Cérigo, sur la côte S. ; 5,000 hab.

KAPTCHAK, nom donné, au moyen âge, au pays situé entre l'Oural et l'Aluta, et habité par les Cumans ou Polovtses. Au XIII^e siècle, les Mongols, sous des khans gengiskhanides, y fondèrent la *horde d'or*, vaste empire qui, après s'être agrandi aux dépens des Russes, subit plusieurs démembrements. Au milieu du XV^e, cet empire formait 5 khanats : 1° le khanat des Tartares Nogaïs, sur les bords de la mer Noire et de la mer d'Azov, entre le Don et le Dniester, qui fut détruit au XVIII^e siècle ; 2° le khanat de Crimée, tributaire des Russes en 1474, puis soumis aux Turcs, qui le cédèrent à la Russie en 1784 ; 3° le khanat d'Astrakhan, entre le Volga, le Don et le Caucase, conquis par les Russes en 1554 ; 4° le khanat de Kaptchak proprement dit, au N. du précédent, entre l'Oural et le Volga, détruit par Ivan III en 1481 ; 5° le khanat de Kazan, depuis la Samara jusqu'à Viatka, soumis par Ivan III en 1486, et de nouveau par Ivan IV en 1552.

KARA, c.-à-d. *noir* dans les langues tartares ; Kara-*manie*, pays des hommes noirs. En opposition à un mot des mêmes idiomes, qui signifie à la fois *blanc* et *libre*, on a fait de *Kara* le synonyme de *tributaire*.

KARA, riv. de l'empire russe, sort des monts Ourals, coule au N., puis au N.-O., forme une partie de la limite entre l'Europe et l'Asie, et se jette dans la mer de Kara. Cours de 250 kil.

KARA (Détroit de), détroit qui sépare la Nouvelle-Zemble de l'île de Vaigatch.

KARA (Mer de), grand golfe de l'océan Glacial arctique, entre la Nouvelle-Zemble et une presqu'île du gvt de Tobolsk, tire son nom de la Kara qui s'y jette.

KARA-AMID, v. de la Turquie d'Asie. *V.* Diarbékir.

KARABAGH, c.-à-d. *jardin noir*, contrée de la Russie d'Asie (gouvt de Chemaki), entre le Kour au N., l'Aras à l'E. et au S., l'Arménie russe et la Géorgie à l'O. Les habitants sont musulmans ; ville princip., *Schouscha*.

KARA-CHEHER, c.-à-d. *ville noire*, v. du Turkestan chinois (Thian-Chan-nan-lou), à 500 kil. N.-E. de Kaschgar. Habitée par des Kalmouks Torgouts.

KARA-DAGH, c.-à-d. *montagnes noires*, district de la Perse (Aderbaïdjan), riche en mines de fer.

KARADJA-DAGH, anc. *Masius mons*, chaînes de montagnes de la Turquie d'Asie, entre les bassins de l'Euphrate et du Tigre ; direction de l'E. à l'O.

KARADJÉ-BOUROUN, anc. *Criou-Metopon*, cap de la Crimée, au S., sur la mer Noire ; par 44° 28' lat. N. et 31° 30' long. E.

KARA-HISSAR, c.-à-d. *château noir*, sandjak de la Turquie d'Asie (Khodawendiguiar), entre celui de Kermian au N., les eyalets d'Aïdin à l'O., de Caransan au S. et de Bozoq à l'E. ; 200 kil. sur 80. Ch.-l., *Afioum-Kara-Hissar*. Sol fertile en pavots et en tabac.

KARA-HISSAR, anc. *Tyane*, v. de la Turquie d'Asie (eyalet de Bozoq), sur le versant S. de l'Ardjisch et à 45 kil. S.-O. de Kaisarich.

KARA-HISSAR, v. de la Turquie d'Asie (Trébizonde), à 126 kil. S.-O. de Trébizonde ; 50,000 hab. Ch.-l. de sandjak. Manuf de laine. Récolte considérable d'opium.

KARAK ou KHAREK, île du golfe Persique, sur la côte du Farsistan (Perse), à 150 kil. de l'embouch. du Chat-el-Arab. Occupée, de 1746 à 1768, par les Hollandais, et en 1839 par les Anglais, qui en ont fait une dépendance de la présidence de Bombay ; 1,000 hab.

KARAKAL, v. des Principautés-Unies (Valachie),

à 154 kil. O.-S.-O. de Bukharest non loin de Slatina, sur la rive g. de l'Aluta; 12,000 hab.

KARAKALPAKS, tribus nomades du Turkestan, sur les rives du Sir-Daria. Quelques-unes obéissent au khan de Khiva.

KARAKORUM, v. d'Asie. *V.* CARACORUM.

KARA-KOUL, v. du Turkestan, dans le khanat et à 66 kil. S.-O. de Boukhara, sur le Zer-Afschan, et près de son embouchure dans le lac de Karakoul; 30,000 hab. Entrepôt du commerce entre le Khiva et la Boukharie.

KARAMAN, KARAMANIE. *V.* CARAMAN, CARAMANIE.

KARAMOUSSAL, anc. *Proneclus*, v. de la Turquie d'Asie (Khodawendiguiar), sur la mer de Marmara, à 40 kil. d'Ismikmid.

KARA-MOUSTAPHA, grand vizir de Mahomet IV en 1660, avait été d'abord grand écuyer, pacha, amiral. Vaincu sous les murs de Vienne par Jean Sobieski, 1683, il fut décapité par ordre du sultan.

KARAMSIN (Nicolas-Michaïlovitch), célèbre historien russe, né en 1765 dans le gvt de Simbirsk, d'une famille noble, m. en 1827, fit ses études à Moscou, débuta par des traductions du *Jules César* de Shakspeare, de l'*Emilia Galotti* de Lessing, du poëme de Haller *Sur l'origine du mal*, et publia aussi quelques poésies légères. De 1789 à 1791, il voyagea en Allemagne, en Suisse, en France, en Angleterre, se liant avec les hommes célèbres. A son retour, il se fixa à Moscou, et publia successivement : *Lettres d'un voyageur russe*, 4 vol. in-8°; *Bagatelles*, recueil de poésies et de contes, 1792; une traduction des *Contes* de Marmontel, 1794 et 1815; *les Aonides*, recueil de poésies de divers auteurs; *le Panthéon des auteurs russes; le Panthéon de la littérature étrangère*, contenant des traductions d'écrivains français (Buffon, Barthélemy, etc.); *Recueil de nouvelles; Eloge de Catherine la Grande; Marwa Posadnitza, ou Novogorod conquise*, roman historique, trad. en franç. par Saint-Hippolyte, Paris, 1818, in-12; *Nathalie, fille d'un boïard*, nouvelle; une traduction des *Contes* de Mme de Genlis, 1816; *Entretiens sur le bonheur*, etc. Karamsin a aussi rédigé le *Journal de Moscou*, une feuille littéraire intitulée *Aglaé*, et fondé *le Courrier de l'Europe*. Des éditions de ses Œuvres ont paru à Moscou en 1804, 1815 et 1820. Mais ce qui a établi surtout sa renommée, c'est une *Histoire générale de la Russie*, St-Pétersb., 1818-28, 12 vol. in-8°, dont le dernier est de Bloudoff; l'ouvrage, qui s'arrête à l'an 1560, est empreint d'une vive couleur locale, plein de recherches curieuses, puisées aux meilleures sources; la narration en est intéressante, grave, noble, élevée. Ses défauts sont un peu de monotonie dans le style; une sorte d'indifférence partiale dans le récit de certains faits; trop d'amour de la patrie; de l'obscurité dans plusieurs parties, et pas assez de critique et de profondeur dans d'autres. Cependant l'*Histoire* de Karamsin n'en reste pas moins une grande et belle composition, qui obtint un brillant succès en Russie, et même en Europe, où elle fut traduite chez les principales nations. Une traduction française en a été donnée par Jauffret, Saint-Thomas et Divoff, 1819 et suiv., 11 vol. in-8°. Karamsin fut historiographe du tzar Alexandre Ier, conseiller d'Etat, membre de l'Académie de St-Pétersbourg, reçut de Nicolas Ier une pension de 50,000 roubles, et termina ses jours dans le palais de Tauride. PL.

KARAMSIN, v. de Perse. *V.* KERMANCHAH.

KARANSEBES, v. des Etats autrichiens, chef-lieu du régiment Valaque-Illyrien, sur la Témès, à 83 kil. S.-E. de Temeswar; 2,900 hab. Elle défend le défilé de la *Porte-de-Fer*, qui conduit de Hongrie en Transylvanie.

KARASOU, c.-à-d. *rivière noire*, nom donné par les Turcs à tous les cours d'eau dont le lit est profond, ou dont l'eau est trouble; voici les principaux :

KARASOU, anc. *Strymon*, nommé aussi *Strouma*, riv. de la Turquie d'Europe, prend sa source dans le mont Argentaro (Balkans), traverse l'eyalet de Salonique, et se jette dans le golfe d'Orfano. Cours de 200 kil.

KARASOU, anc. *Nestus*, riv. de la Turquie d'Europe, naît dans le mont Doubnitza, et afflue au golfe de Kavala. Cours de 170 kil.

KARASOU, anc. *Melas*, riv. de la Turquie d'Asie, naît à 70 kil. S.-E. de Sivas, et se jette dans l'Euphrate, à 24 kil. N.-E. de Malatia. Cours de 400 kil.

KARASOU, riv. de la Russie d'Europe (Tauride), passe à Karasou-Bazar, et se joint au Salgair.

KARASOU, nom moderne du CYDNUS.

KARASOU (INDJÉ-). *V.* INDJÉ-KARASOU.

KARASOU-BAZAR, v. de la Russie d'Europe (Tauride), en Crimée, sur le Karasou, à 41 kilomèt. E.-N.-E. de Simféropol; 15,287 habitants. Tanneries, poteries; fabriques de maroquins, de feutres, de savons, de chaussures, de sellerie; commerce très-actif de laines, cuirs, lins, fer, chevaux et bestiaux. Autrefois résidence des khans de Crimée.

KARASSI, sandjak de la Turquie d'Asie (Khodawendigular), entre ceux de Biga et d'Aïwaly à l'O., de Kermian et de Khodawendiguiar à l'E., la mer de Marmara au N., et l'eyalet d'Aïdin au S.; ch.-l., *Balik-Cheher*.

KARATCH. *V.* CHARADJ.

KARATCHEV, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 87 kil. O.-N.-O. d'Orel; 5,000 hab. Comm. de cordages et graines de pavots.

KARAVÉRIA, v. de la Turquie d'Europe. *V.* VERIA.

KARA-YOUSSOUF, 1er prince turcoman de la dynastie du Mouton-Noir, régnait sur le Diarbékir et l'Arménie. Pendant l'invasion de Tamerlan, il s'enfuit en Egypte; il revint après la mort du conquérant mongol, subjugua l'Irak-Arabi, une partie de la Mésopotamie et de la Géorgie, et mourut près de Tauris, en 1420.

KARCHI ou NAKCHEB, v. du Turkestan, dans le khanat et à 130 kil. S.-E. de Boukhara, sur la riv. de Karchi; 40,000 hab. Station de caravanes. Comm. important de pelleteries, coton, soieries, fruits secs.

KARCHOUT, *Tripolis*, riv. de la Turquie d'Asie, naît dans le Gjaur-Dagh, au Sud de l'eyalet de Trébizonde, et se jette dans la mer Noire près de Tireboli. Cours de 200 kil.

KARDZAG-UJ-SZALLAS, v. de Hongrie (Grande-Cumanie), sur le Hortobagy, à 90 kil. S.-O. de Debreczin; 12,000 hab.

KAREM. *V.* CHARAX.

KARGEH (EL-), v. d'Egypte, dans la Grande-Oasis, à 440 kil. S.-S.-O. du Caire; 2,000 hab. Riz et dattes. Entrepôt de commerce entre l'Egypte, le Darfour et le Sennaar.

KARGOPOL, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 32 kil. S. d'Olonetz, sur l'Onéga; 3,000 hab. Lieu d'exil de quelques grands personnages.

KARIKAL, v. de l'Hindoustan français (Karnatic), sur la côte de Coromandel, à 114 kil. S. de Pondichéry, 11 de Tranquebar, à l'embouchure du Cavéry, par 10° 55' lat. N., et 77° 44' long. E.; 10,000 hab. (60,000 dans le territoire). Trib. de 1re instance. Fabr. de toiles très-estimées; commerce de riz. Construction de navires. — Cédée à la France, en 1739, par le sultan de Tandjaour; prise par les Anglais en 1803, et restituée en 1814. Le territoire de Karikal est divisé en 5 *maganoms* ou districts, renfermant 109 *aldées*, et a une superf. de 16,184 hectares.

KARISM. *V.* KHARISM.

KARITENA. *V.* CARITENA.

KARKISSA. *V.* KERKISIÈH.

KARL, forme germanique du nom de Charles.

KARLEBY (GAMLA-). *V.* GAMLA-KARLEBY.

KARLOWITZ, v. d'Esclavonie. *V.* CARLOWITZ.

KARLSBAD, v. de Bohême. *V.* CARLSBAD.

KARLSBURG, v. de Transylvanie. *V.* CARLSBOURG.

KARLSHAFEN, v. de la Hesse-Cassel. *V.* CARLSHAFEN.

KARLSHAMN, v. de Suède. *V.* CARLSHAMN.

KARLSKRONA, v. de Suède. *V.* CARLSKRONA.

KARLSRUHE, v. du gr.-duché de Bade. *V.* CARLSRUHE.

KARLSTAD, v. de Suède. *V.* CARLSTAD.

KARLSTADT, v. de Croatie et de Bavière. *V.* CARLSTADT.

KARLSTEIN, v. de Bohême. *V.* CARLSTEIN.

KARMATH (HAMDAN, dit), fondateur de la secte musulmane des Karmathes (*V. ce mot*), vivait au IXe siècle. Il s'était établi au N.-E. de l'Arabie, sur les confins de la Mésopotamie, dans une forteresse d'où il répandait sa doctrine aux environs. On croit qu'il fut assassiné par les émissaires du *Vieux de la Montagne*, chef des Ismaéliens, vers 900.

KARMATHES, secte de musulmans. Elle eut pour chef Al-Faradj ou Kersah, appelé Karmath, soit parce qu'il avait les yeux rouges (*carminat* en arabe), soit parce qu'il était originaire de la ville de Karmathi, dans l'Irak; il se disait le fils de Dieu, l'ange Gabriel, l'Esprit saint, prescrivait 50 prières par jour au lieu de 5, remplaçait la solennité du vendredi par une autre le lundi, et détruisait tous les préceptes du Coran par des interprétations allégoriques. Les Karmathes commencèrent à exciter des troubles en 891, dévastèrent la prov. de Bahreïn, 898, mirent à sac Hadjar et Al-Ahsa, 901, puis Sana, 906, et Bassora, 923, pillèrent la caravane sacrée qui revenait de la Mecque, 924, et prirent même cette ville, 931, d'où ils enlevèrent la fameuse pierre noire, après avoir souillé la Kaaba. Les

califes abbassides furent insultés jusque dans Bagdad. Mais bientôt l'anarchie affaiblit les sectaires, qui, vers la fin du xe siècle, furent partout exterminés. B.

KARNAK, vge de la Haute-Egypte, près de la rive dr. du Nil, à 49 kil. N.-E. d'Esnèh, au milieu des ruines de l'anc. Thèbes. (*V.* Thèbes.)

KARNAL, vge de l'Hindoustan anglais (prov. Nord-Ouest), à 105 kil. N.-N.-O. de Delhi. Batailles entre Mohammed-Chah et Nadir-Chah en 1739, entre les Mahrattes et les radjahs musulmans en 1761.

KARNATIC, c.-à-d. *pays noir,* nom donné autrefois à toute la partie de l'Hindoustan (Dekkan) qui se trouve au S. de la Krischna et à l'E. des Ghattes occidentales. Il comprenait le Balaghat, le Baramahal, le Maïssour et le Coïmbétour, et formait plusieurs principautés arrosées par la Toumbédra et le Kavéry. Les dissensions des radjahs, dans lesquelles les Anglais et les Français intervinrent, morcelèrent le Karnatic, et en facilitèrent la conquête; les Anglais le soumirent presque entièrement de 1801 à 1803. — On nomme maintenant Karnatic une partie de la présidence anglaise de Madras, le long de la côte de Coromandel, depuis la Krischna au N. jusqu'au cap Calymère au S.; plage sablonneuse, basse, aride, mais où sont les comptoirs français de Pondichéry et de Karikal, les villes anglaises de Madras et de Tranquebar; 136,000 kil. carr.; 5,600,000 hab.

KAR-NICOBAR (île). *V.* Car-Nicobar.

KARNOUL, v. forte de l'Hindoustan anglais (Madras), dans le Balaghat; 4,000 hab. Autrefois ch.-l. d'une principauté, conquise par les Anglais en 1851.

KARNOW, v. des Etats autrichiens, la même que Lægerndorf.

KARNTEN, nom allemand de la Carinthie.

KAROLATH, brg des États prussiens (Silésie), sur l'Oder, à 9 kil. S.-E. de Liegnitz. Beau château des princes de Karolath-Beuthen.

KAROLY (NAGY-), v. des Etats autrichiens (Hongrie), ch.-l. du comitat de Szathmar, près des marais d'Ecsed, à 28 kil. S.-O. de Szathmar, 224 E. de Bude; 11,000 hab. Gymnase de Piaristes. Beau château. Récolte de vin, blé, maïs, tabac.

Karoly-fejervar, nom hongrois de Carlsbourg.

KAROTCHA, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 110 kil. S.-E. de Koursk, sur la Karotcha; 8,000 hab. Pommes renommées. — Fondée en 1658 par Michel Fédorovitch.

KAROUSS-ARALS ou KASSAYS, tribu de Tartares Nogaïs, habitant la région caucasienne de l'empire russe, au S. du Kouban; 8,000 individus.

KARPATHES ou KRAPACKS, en slave *Tatry, Carpathes* des anciens, système de montagnes de l'Europe centrale, s'étendant depuis les Sudètes jusque dans l'empire ottoman, à travers les Etats autrichiens, et séparant la Galicie de la Hongrie, la Transylvanie de la Moldavie et de la Valachie, sur une longueur d'environ 1,300 kil. La direction des monts Karpathes est du S.-O. au N.-E., puis à l'E. et au S., pour revenir encore vers l'O. Ils forment, depuis Presbourg, vers le confluent de la March et du Danube, jusqu'à Orsowa, un vaste hémicycle, dont la concavité est tournée vers le S. Ils se composent de plusieurs rangées de montagnes, aboutissant les unes aux autres et formant une chaîne principale, mais n'ayant pas de crête continue. Plusieurs cimes sont très-élevées: l'Eisthaler-spitz en Hongrie (2,651 mèt.), le Budœshegy en Transylvanie (2,822 mèt.). On divise les Karpathes en 3 sections: 1° *Karpathes occidentaux,* comprenant: les Petits-Karpathes, ou monts de Possing, ou Wetterling-gebirge, depuis Presbourg jusqu'à Miava; de l'autre côté du Waag, les monts Faczkowa; le Biele-hory ou chaîne d'Iablunka, qui touche d'un côté aux Sudètes, de l'autre aux Karpathes septentrionaux; 2° *Karpathes septentrionaux,* comprenant les groupes Bieslawy, Bieskidy, et Biesczady; 3° *Karpathes orientaux,* ou monts de Bukowine, ou monts de Moldavie, séparant la Bukowine et la Moldavie de la Hongrie et de la Transylvanie. Les Karpathes, à partir de la source du Tatros, où ils se recourbent vers le S.-O., se nomment monts de Fagaras. Une grande quantité de cours d'eau prennent leurs sources dans ces montagnes: la Theiss, le Dniester, le Pruth, l'Aluta. Belles forêts d'arbres résineux. Mines d'or, argent, fer, cuivre, plomb, mercure, sel gemme (*V.* Wielczka). Culture du blé et des arbres fruitiers jusqu'à une hauteur de 1,900 mètres. La chaîne des Karpathes est fort escarpée, surtout sur les versants du N.; néanmoins elle est coupée par plusieurs routes ou passages: d'Orsowa à Temeswar, par le col de Teregova; de Rimnik à Hermanstadt, par la vallée de l'Aluta et le col de la Tour rouge; de Kronstadt à Waleni, par le col de Boza, et à Kimpina, par le col de Tomosch; de Soutschawa à Bistritz, par le col de Borgo; d'Eperiès à Lemberg, par le col de Barwinek; de Kremnitz à Teschen, par le col d'Iablunka, etc. B.

KARPENISI, brg de Grèce, ch.-l. du diocèse d'Eurytania, à 150 kil. N.-O. d'Athènes.

KARPFEN ou KARPONA, v. de Hongrie (comitat de Sohl), à 22 kil. S. de Neu-Sohl; 3,500 hab. Gymnase de Piaristes.

KARROUS, nom de vastes plaines stériles de l'Afrique australe, pays des Hottentots. Sol glaiseux et pierreux.

KARS, v. de la Turquie d'Asie (Erzeroum), ch.-l. du sandjak de son nom, sur l'Arpa-Tchaï, affluent de l'Aras, à 136 kil. N.-E. d'Erzeroum; 12,000 hab. C'est le boulevard de la Turquie sur cette limite de l'Empire russe; elle est enveloppée à l'E. et au S. d'une double enceinte, et dominée par une citadelle que bâtit Amurat III. Prise par le général Paskéwitch en 1828, et par Mourawief en 1855. — Le sandjak de Kars, formé de l'Arménie turque, est borné au N. et à l'E. par la région caucasienne de l'Empire russe, et arrosé au S. par l'Aras; 160 kil. sur 120; 130,000 hab.

KARSKOE, nom russe de la mer de Kara.

KARSCH ou KARST, nom donné au rameau des Alpes qui passe entre Goritz, Trieste et Fiume.

KARSOUN, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 100 kil. O.-S.-O. de Simbirsk, sur la Barysch et la Karsounka; 3,800 hab. Tanneries.

KARTALINIE ou KARTHLI, contrée de l'empire russe (gouvernem. de Tiflis), l'une des 3 subdivisions de la Géorgie, entre l'Iméréthie et le Kakhéti; 150 kil. de l'E. à l'O., sur 130 du S. au N. Ch.-l., *Tiflis.* Arrosée par le Kour.

KASAN. *V.* Kazan.

KASBAH. *V.* Casbah.

KASBEK. *V.* Kazbek.

KASBIN. *V.* Kazbin.

KASCHAN, v. de Perse (Irak-Adjémi), à 152 kil. N.-O. d'Ispahan, par 33° 51' lat. N. et 48° 51' long. E.; 30,000 hab. Elle est défendue par un mur en terre, et possède 30 mosquées, 10 médressèhs ou colléges. Fabr. d'ustensiles de cuivre, châles-cachemires, soieries, velours, tapis, brocarts d'or et d'argent, tissus de coton. Son territoire produit d'excellents fruits, et surtout des melons d'eau.— Fondée par Zobéide, femme d'Haroun-al-Raschid, elle fut renversée par un tremblement de terre sous Kérim-Khan, mais ne tarda point à se relever.

KASCHAU ou CASSOVIE, en hongrois *Kassa,* v. des Etats autrichiens (Hongrie), à 156 kil. N.-E. de Bude, confl. du Hernath et de la Tchemed; 12,500 hab. Ch.-l. du comitat d'Abaujvar. Evêché; académie, bibliothèque, gymnase et séminaire catholiques. Université fondée en 1657 par Benoît Kischdy, évêque d'Erlau, confirmée en 1661 par Léopold Ier. Principal entrepôt de la Hongrie du N.; vins, grains, tabac. Fabr. de faïence, papiers, poudre, etc. Bains alcalins du *Bänko,* aux environs. — Fortifiée dès le xiiie siècle, elle soutint un siége contre les Bohémiens en 1441.

KASCHGAR, v. de l'empire chinois (Thian-Chan-nan-lou), sur la riv. de son nom, par 39° 15' lat. N. et 69° 55' long. E.; 40,000 hab. Place de guerre; puissante sous les Gengiskhanides, elle est déchue sous les Tartares. Industrie et commerce encore importants; soie, brocarts et chevaux.

Kaschgar, riv. du Turkestan chinois, coule de l'O. à l'E., passe à Kaschgar, et se jette dans l'Yarkand-Daria. Cours de 900 kil. — Riv. de l'Asie centrale. *V.* kameh.

KASCHIN, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 131 kil. N.-E. de Tver, sur la Kaschinka, affl. du Volga; 5,000 hab. Ch.-l. d'un district qui compte 80,000 hab. Elève de bestiaux et de chevaux.

KASCHIRA, v. de la Russie d'Europe, gvt ét à 104 kil. N.-N.-E. de Toula, 140 S.-E. de Moscou, sur l'Oka; 5,000 hab. Ch.-l. d'un district qui compte 100,000 hab. Blanchisseries de cire, tanneries.

KASCHMIR. *V.* Cachemire.

KASCHNA, KACHENAH ou KASYNAH, v. de la Nigritie centrale, dans le pays des Fellatahs, était autrefois capitale d'un royaume de même nom, qui s'étendait au N.-O. du lac Tchad et était arrosé au S. par le Niger.

KASCHUBEN. *V.* Cassoubes.

KAS-DAGH, nom moderne du mont Ida.

KASIMOV, v. de Russie. *V.* Kassimov.

KASKASKIA, riv. des Etats-Unis (Illinois), affl. du Mississipi. Cours de 380 kil.

KASKASKIA, v. des Etats-Unis (Illinois), sur la rive dr. de la Kaskaskia et près de son confl. avec le Mississipi, à 127 kil. S.-O. de Vandalia.

KASMARKT. *V.* KÆSMARKT.

KASSA, nom hongrois de KASCHAU.

KASSAN, v. de Sénégambie, dans l'Etat d'Yani, sur la Gambie, à 50 kil. N.-O. de Pisania. Résidence du prince.

KASSAY, contrée de l'Inde. *V.* CASSAY.

KASSAYS. *V.* KAROUSS-ARALS.

KASSEL, v. de la Hesse. *V.* CASSEL.

KASSIM-BAZAR. *V.* COSSIM-BAZAR.

KASSIMOV, autrefois *Gorodetz*, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 135 kil. E.-N.-E. de Riazan, sur la rive g. de l'Oka; 9,000 hab. Fabr. de cordages, vitriol, poterie; tanneries; comm. de fourrures. Jadis résidence de chefs tartares, dont le 1er, Kassim, donna son nom à la ville.

KASSOU, Etat de l'Afrique occidentale (Sénégambie), entre le Jafnou au N. et le Fouladou au S.; ch.-l., *Kouniakari*; 150,000 hab. La France y a le poste de Médine.

KASSOVO. *V.* CASSOVIE.

KASTAMOUNI. *V.* COSTAMBOUL.

KASTRI, brg de Grèce (nome d'Argolide et Corinthie, éparchie de Trézène), petit port sur le détroit d'Hermione, vis-à-vis l'île d'Hydra, à 70 kil. S.-S.-O. d'Athènes. Aux environs, ruines de l'anc. *Hermione*.

KASTRI, brg du royaume de Grèce (Phocide), à 12 kil. E. de Salona. Ruines de l'anc. *Delphes*.

KASYNAH, v. de Nigritie. *V.* KASCHNA.

KASZEBEN. *V.* CASSOUBES.

KATABA (Royaume de). *V.* YANI.

KATAGOUM, v. de la Nigritie centrale, dans l'Etat d'Haoussa, près de la rive g. du Yéou, à 200 kil. E.-N.-E. de Kano; 8,000 hab. Une des principales forteresses des Fellatahs. Comm. de grains, bétail, esclaves.

KATCH ou KOTCH (Golfe de), anc. *Canthi sinus* ou *Baraces*, en anglais *Cutch*, golfe formé par la mer d'Oman sur la côte O. de l'Hindoustan, près des bouches du Sind, entre le Katch-Bhoudj au N., et le Guzerate au S.; 380 kil. de l'O. à l'E., 65 de largeur à l'entrée et 9 à l'extrémité. Il communique avec la lagune marécageuse du Rinn.

KATCH-BAHAR, anc. principauté de l'Hindoustan, dans l'anc. Bengale, est auj. comprise dans la présidence anglaise de Calcutta, et a pour ch.-l. Bahar; cong. en 1765.

KATCH-BHOUDJ, principauté médiate de l'Hindoustan anglais, au N.-O., ch.-l. *Bhoudj*; 280 kil. sur 150; entre le Goudjérate au S.-E., l'Adjemir au N.-E., et le Sindhy au N., comprend deux parties : celle du N., occupée par le marais du Rinn, que traverse le Louny; celle du S., formant une île entre le Gony (bras du Sind) au N., le Rinn au N.-E., le golfe de Katch au S., et la mer d'Oman au S.-O. Sol bas et marécageux. Chaleurs excessives, fréquents tremblements de terre. Elève de bœufs, ânes, chevaux, chameaux. Comm. de coton, sel, tabac.

KATCH-GANDAVA, prov. de Béloutchistan, au N.-E., ch.-l. *Gandava*; entre l'Afghanistan au N. et à l'E., le Sindhy au S., les prov. de Djalaouan et de Saravan à l'O.; 225 kil. sur 200. Sol plat, bien arrosé et très-fertile. Très-forte chaleur en été. Récolte de grains, coton, indigo.

KATCHAR ou HAIROUMBO, région de l'Inde transgangétique, entre l'Assam au N., dont le sépare le Brahmapoutra, le Djintiah à l'O., le Cassay au S. et à l'E.; 250 kil. du N. au S., sur 180 de l'E. à l'O.; 17,000 kil. carr.; 500,000 hab. Ch.-l., *Khospour*. Sol montueux, boisé, bien arrosé, et fertile en riz, canne à sucre, coton. Comm. de fer, cuivre, bois de charpente, cire, soie, sel.—Occupé par les Birmans en 1818, le Katchar fait partie, depuis 1853, de la présidence anglaise de Calcutta.

KATMANDOU, v. de l'Hindoustan. *V.* CATMANDOU.

KATRINE (Lac), lac d'Ecosse (Perth), formé par la Teath; 13 kil. sur 3. Il est célèbre par le poëme de W.-Scott intitulé la *Dame-du-Lac*.

KATTAK, KETEK ou CUTTAK, v. de l'Hindoustan anglais, dans l'anc. Orissa, présid. et à 370 kil. S.-O. de Calcutta, sur le Mahanaddy ou Kattak, par 20° 30' lat. N. et 83° 41' long. E.; 40,000 hab.—Le district de Kattak a 18,400 kil. car., et 2,000,000 d'hab. Sol marécageux sur la côte du golfe de Bengale, sec au centre, montagneux dans l'O. Récolte de riz, blé, maïs, canne à sucre, légumes, épices. Exploitations de fer et de sel.

KATTAK, riv. de l'Hindoustan. *V.* MAHANADDY.

KATTYAVAR, district de l'Hindoustan, au centre de la presqu'île de Guzzerat, ainsi nommé de la tribu des Kattys qui l'habite. Environ 1,500,000 hab.

KATUNGA, v. de la Nigritie centrale, capit. du roy. d'Yarriba, par 9° 9' lat. N. et 3° 46' long. E.

KATYF (EL-), v. forte d'Arabie (Lahsa), à 80 kil. N.-O. de Lahsa, à 520 S.-S.-E. de Bassora, port sur le golfe Persique; 6,000 hab. Pêche de perles.

KATZ, poëte hollandais. *V.* CATZ.

KATZBACH, riv. des Etats prussiens (Silésie), affl. de l'Oder; cours de 60 kil. Sur ses bords Blücher battit les Français, entre Goldberg et Liegnitz, le 26 août 1813.

KATZENELLENBOGEN, anc. comté d'Allemagne, entre l'Odenwald, la Wettéravie et le Rhin, entra dans la maison de Hesse au XIVe siècle, et passa aux ducs de Nassau en 1815.

KAUFBEUREN, v. murée de Bavière (Haut-Danube), sur la Wertach, à 61 kil. S.-S.-O. d'Augsbourg; 4,900 hab. Gymnase. Fabr. de flanelle, cotonnades, toiles, papier.

KAUFFMANN (Marie-Anne-Angélique-Catherine), femme célèbre dans la peinture, née à Coire (Grisons), en 1741, m. en 1807, eut pour premier maître son père, peintre médiocre, et se distingua dès l'âge de 20 ans dans le portrait, où elle devait se faire une réputation européenne. Comme elle était habile musicienne, on voulut lui faire préférer cet art à la peinture; mais, après quelque hésitation, elle resta dans la 1re voie, et ne cultiva plus la musique que comme délassement. Elle voyagea pour se perfectionner dans la peinture, visita Parme, Florence, Rome, Naples, se fixa à Londres en 1766, y épousa d'abord un aventurier qui la trompa en prenant le nom de comte de Horn, et, après sa mort, se maria, en 1784, avec Antoine Zacchi, peintre vénitien. Retournant alors à Rome, où l'accueillirent les plus brillants hommages, elle y mourut. Parmi ses plus belles compositions, on cite : *Léonard de Vinci expirant dans les bras de François Ier; le Retour d'Arminius vainqueur de Varus; Nymphe surprise, se couvrant à la hâte d'un voile blanc; la Pompe funèbre de Pallas*, etc. Les tableaux d'Angélique Kauffmann ont, avec les écrits de Mengs, affranchi la peinture des principes de l'école exclusive de Carlo Maratti; ils sont d'un faire élégant et facile, mais pèchent souvent par le dessin.

KAUFUNGEN, brg de la Hesse-Cassel (Basse-Hesse), sur la Losse; 2,000 hab. Anc. abbaye impériale, fondée par Ste-Cunégonde en 1008 et supprimée en 1527. Exploit. de houille. Poteries et meubles.

KAUNITZ ou KANITZ, v. des États autrichiens (Moravie), à 26 kil. S.-S.-O. de Brünn, sur l'Iglawa; 2,600 hab. Anc. château fort. Comm. de fruits, grains et vins.

KAUNITZ (Wenceslas-Antoine, prince de), comte de Rietberg, célèbre homme d'Etat autrichien, né en 1711 à Vienne, m. en 1794, fut nommé par l'empereur Charles VI conseiller aulique. L'impératrice Marie-Thérèse lui donna différentes missions diplomatiques à Rome, à Turin et aux Pays-Bas. De 1745 à 1746, il administra provisoirement les Pays-Bas. En 1748, il signa le traité d'Aix-la-Chapelle, et fut nommé, en 1750, ambassadeur auprès de la cour de France. Par son habileté, il sut gagner la faveur de la marquise de Pompadour, et conclut un traité d'alliance entre la France et l'Autriche, 1752, traité qui ne fut connu qu'en 1756, mais qui garantit à l'Autriche le secours de la France contre le roi de Prusse. En 1753, il retourna à Vienne, et fut nommé chancelier d'Etat. Dès lors il dirigea toutes les affaires jusqu'à la mort de Marie-Thérèse, quoiqu'il n'eût pas soutenu sa réputation de diplomate dans l'affaire de la succession de Bavière. Joseph II, et surtout Léopold II, s'affranchirent peu à peu de l'influence de Kaunitz; enfin, à l'avénement de François II, ce ministre donna sa démission, et rentra dans la vie privée. É. S.

KAURZIM, autrefois *Kurim* et *Zlicsko*, v. des Etats autrichiens (Bohême), anc. ch.-l. de cercle, à 40 kil. E.-S.-E. de Prague; 2,500 hab.— Le cercle de Kaurzim, au centre de la Bohême, entre ceux de Bunzlau et de Bidczow au N., de Czaslau à l'E., de Tabor et de Beraun au S., de Rakonitz à l'O., avait 2,876 kil. carr., 90 kil. sur 65, et 194,000 hab. Sol boisé, arrosé par l'Elbe et la Moldau; il est auj. réparti entre ceux de Prague et de Czaslau.

KAVALA ou LA CAVALE, anc. *Neapolis*, v. de la Turquie d'Europe (Salonique), port sur le golfe du même nom, à 128 kil. N.-E. de Salonique; 4,000 hab. Comm. de tabac. Patrie de Méhémet-Ali.

KAVARNA, petite v. de la Turquie d'Europe (Silistrie), sur la mer Noire, à 45 kil. N. de Varna; 3,000 hab. Excellent mouillage.

KAVÉRY, fl. de l'Hindoustan. *V.* CAVÉRY.

KAYAGA. *V.* GALAM.

KAYSERSBERG. *V.* KAISERSBERG.

KAZAN, v. forte de la Russie d'Europe, à l'E., ch.-l. du gvt de son nom, sur la Kazanka et à 10 kil. de son embouch. dans le Volga, à 900 kil. E. de Moscou, 1,656 S.-E. de St-Pétersbourg; par 55° 47' 30" lat. N. et 46° 46' 10" long. E.; 63,100 hab. Archevêché; tribunaux. Univer-

sité fondée en 1803, avec bibliothèque, observatoire, jardin botanique, cabinet de médailles; académie ecclésiastique, deux gymnases pour l'enseignement des langues, école militaire de cadets, école de navigation; imprimerie turque. Arsenal, poudrerie militaire. Import. tanneries, savonneries, fonderies de suif, fabr. de chandelles, bougies, etc. Chantiers de construction. Grand commerce par la mer Caspienne; entrepôt du commerce de la Boukharie et de la Sibérie avec la Russie d'Europe. — Fondée en 1257 par Sayn, fils de Batou-khan, prise et détruite en 1397 par Vasili Dmitriévitch, rebâtie peu après par les Tartares, elle fut la capitale d'un khanat dépendant de l'empire du Kaptchak; elle fut définitivement soumise par les Russes sous Ivan IV, en 1552. Pugatchef la pilla en 1774.

KAZAN (Gouvernement de), division administrative de la Russie d'Europe, entre ceux de Vjatka au N., de Nijni-Novogorod à l'O., de Simbirsk au S., et d'Orenbourg à l'E.; 60,264 kil. carr.; 1,543,341 hab., en majorité de races tartare et turque. Ch.-l., *Kazan*. Sol plat, arrosé par la Kama et le Volga, couvert en grande partie de forêts. Mines de fer, cuivre; albâtre. Récolte de grains, chanvre, houblon, légumes, fruits. Fabr. de tapis en écorce de tilleul. Elève de bétail et de chevaux.

KAZBEK ou MQUINWARI, une des plus hautes montagnes du Caucase, dans la région caucasienne de l'Empire russe, sur la limite des gouvernements de Stavropol et Tiflis, à 115 kil. N.-O. de Tiflis; 4,755 mèt.

KAZBIN, anc. *Arsacia*? v. de Perse (Irak-Adjémi), près du Chah-Roud, à 145 kil. O.-N.-O. de Téhéran; par 36° 15' lat. N. et 47° 17' long. E.; 40,000 hab. Jadis renommée pour la fabrication des lames de sabre. Manuf. d'étoffes et de couvertures pour les chevaux. Entrepôt de commerce. Aux environs, vins renommés. Bien que Kazbin soit exposée en été à d'étouffantes chaleurs et à une poussière suffocante, les Persans la nomment *Djemal-Abad* (ville de perfection).

KAZEROUN, v. de Perse (Farsistan), à 100 kil. S.-O. de Schiraz; 4,000 hab. Presque ruinée par les tremblements de terre et les guerres civiles. Près de là et au N.-O. sont les ruines de Schapour.

KAZIMIERZ, v. de Pologne, sur la rive dr. de la Vistule, à 41 kil. O.-N.-O. de Lublin; 6,700 hab. — brg des Etats prussiens (Posen), à 24 kil. N.-O. de Posen; 700 hab. Patkul y fut exécuté, en 1707, par ordre du roi de Suède Charles XII.

KAZWINI (Zacharia-ben-Mohammed), naturaliste arabe de Cazwyn (Cazbin) en Perse, m. en 1283. Son livre le plus célèbre est intitulé : *Merveilles de la nature et singularités des choses créées*. C'est de là qu'ont été tirées les *Recherches sur l'origine et la signification des noms des constellations*, publiées en allemand par Ideler, Berlin, 1809, et la *Description des trois règnes de la nature*, placée par Chézy à la suite de la *Chrestomathie* de S. de Sacy.

KCHATRYAS, CHATRIAS ou XATHRYAS, ou les guerriers, 2e caste de l'Inde. Ils descendent de Kchatrya, 2e fils de Brahma. On les distingue à leur ceinture, formée de fils de mourvi, et à leur cordon, qui est de laine, tandis que celui des Brahmanes est de coton. Autrefois ils avaient seuls le droit de régner et de rendre la justice.

KÉABÉ (LA). *V.* CABA.

KEADY, paroisse et vge d'Irlande, comté et à 11 kil. S.-S.-O. d'Armagh; 1,571 hab. Mine de plomb. Fabr. importante de toiles, nombreuses blanchisseries.

KEAN (Edmond), célèbre acteur anglais, né à Londres en 1787, d'un pauvre tailleur, et m. en 1833, s'enrôla de bonne heure dans une troupe de comédiens ambulants, puis s'essaya dans la tragédie, où il réussit. Engagé en 1814 au théâtre de Drury-Lane à Londres, il y joua avec un succès prodigieux la comédie et la tragédie, et fut, jusqu'à sa mort, en possession de la faveur du public. Il gagna dans sa profession des sommes énormes, qu'il dissipa avec la prodigalité la plus insensée. Il a laissé la réputation méritée d'un véritable acteur de génie.

KEATE (George), écrivain anglais, né vers 1729, m. en 1797, visita presque tous les pays de l'Europe, puis entra au barreau, et se livra enfin à la littérature. Il était lié avec Voltaire. Ses principaux ouvrages sont : *Rome ancienne et moderne*, poëme, 1760; *Tableau abrégé de l'histoire ancienne, du gouvernement et des lois de la république de Genève*, 1 vol. in-8°, 1761; *Ferney*, épître en vers adressée à Voltaire, 1769; *les Alpes*, son chef-d'œuvre comme poëme, 1763; *Esquisses d'après nature dans un voyage à Margate*, 1779, 2 vol. in-12, imitation du *Voyage sentimental* de Sterne; une traduction de la *Sémiramis* de Voltaire; *Relation des îles Pelew*, 1788, traduit en français, 1 vol. in-4°, ou 2 vol. in-8°.

KÉBIR, c.-à-d. *grand* en arabe, entre dans la composition de beaucoup de noms géographiques.

KÉCHAN ou ROUSKOINAN, v. forte de la Turquie d'Europe (Andrinople), à 47 kil. N. de Gallipoli; 5,000 hab.

KÉCHO. *V.* KESCHO.

KECSKEMET, KESKEMET ou KETSKEMET, v. des Etats autrichiens (Hongrie), comitat et à 120 kil. S.-E. de Pesth, dans une vaste lande qui s'étend entre le Danube et la Theiss; 40,000 hab., dont 12,000 protestants. Gymnase de Piaristes, gymnase calviniste. Tanneries, savonneries; comm. de bétail, chevaux, laine, suif, tabac.

KÉDAH, v. de la presqu'île de Malacca, sur la côte O., cap. d'un royaume de même nom, à l'embouch. du Kédah dans le détroit de Malacca; par 6° 7' lat. N. et 98° long. E.; 6,000 hab. — Le royaume de Kédah, entre 5° 30'-8° 35' lat. N., 96° 15'-98° 47' long. E., a 400 kil. sur 80. Son nom signifie *enclos pour prendre des éléphants*; ces animaux y vivent en effet très-nombreux dans les bois.

KEDJÉ, v. du Béloutchistan, capit. de la prov. de Mekran, sur le Doust, à 430 kil. S.-O. de Kélat. Grand commerce avec le Kandahar, Kélat et les ports de l'Inde.

KEENE (Benjamin), ambassadeur d'Angleterre à Madrid de 1729 à 1742, et de 1749 à 1757. Sa Correspondance, modèle de sens, de finesse et de jugement, a beaucoup servi à M. Coxe dans son *Histoire de l'Espagne sous la maison de Bourbon*.

KEENE, v. des États-Unis (New-Hampshire), ch.-l. de comté, à 90 kil. N. de Sandy-Hill; 3,000 hab. Mines de fer.

KEF (EL-), v. de l'État de Tunis. *V.* EL-KEF.

KÉFA, v. de la Russie d'Europe. *V.* CAFFA.

KEFT, v. de la Haute-Egypte. *V.* COPTOS.

KEHL, v. du gr.-duché de Bade (Offenbourg), sur la Kinzig et la rive dr. du Rhin, à 15 kil. N.-O. d'Offenbourg, en face de Strasbourg, avec laquelle elle communique par le fameux pont de Kehl; 1,500 hab. Chemin de fer pour Manheim, Carlsruhe, Bâle et Fribourg. Là était la célèbre imprimerie où Beaumarchais fit la grande édition de Voltaire, dite de Kehl. La ville fut prise par les Français en 1703, 1733, 1793, 1796 et 1797. A l'O. sont les ruines du fort de Kehl, construit à la tête du pont par Vauban en 1688, et rasé en 1815; pont fixe construit en 1860-61.

KE-HOA ou TOHAN-HOA, ville et port de l'empire d'Annam (Cochinchine), ch.-l. d'une province de même nom, à 400 kil. N.-O. de Hué; 30,000 hab.

KEICHME, KICHEMA ou KISCHM, anc. *Oaracta*, île du golfe Persique, sur la côte du Laristan, et dans le détroit d'Ormuz; 115 kil. sur 26; 16,000 hab., dont 4,000 dans une ville de Keichme, sur la côte E. de l'île. Sol fertile en coton et raisins. Pêche de perles. — Elle dépend de l'iman de Mascate.

KEIGHLEY, paroisse et brg d'Angleterre, sur l'Aire, comté et à 53 kil. O.-S.-O. d'York (West-Riding); 14,000 hab. Fabr. de toiles, draps, lainages, coton.

KEILL (Jean), mathématicien, né à Edimbourg en 1671, m. en 1721, débuta d'une manière brillante à Oxford dans l'enseignement des sciences, fut nommé en 1700 professeur suppléant de philosophie, et en 1710 professeur d'astronomie dans la même université : il fut reçu membre de la Société royale de Londres en 1706. C'est lui qui fut choisi pour arbitre entre Newton et Leibnitz, qui réclamaient l'un et l'autre l'invention du calcul différentiel; il se déclara pour Newton. On a de lui : *Examen de la théorie de la terre*, 1698, où il réfute les livres de Burnet et de Whiston; *Introductio ad veram physicam*, 1700 et 1705; *Introductio ad veram astronomiam*, 1718, réimpr. en anglais en 1721.

KEIROTONIE ou CHEIROTONIE, manière de recueillir les suffrages par l'élévation de la main, dans les assemblées populaires d'Athènes. Ce fut aussi le mode d'élection des évêques et des prêtres dans la primitive Eglise.

KEISER (Reinhard), compositeur de musique, né vers 1673 près de Leipsick, m. en 1739, organisa de célèbres concerts à Hambourg, et fut maître de chapelle du roi de Danemark. Hændel, Hasse et Graun devaient beaucoup à la lecture de ses œuvres si profondes d'expression, si originales de forme. Keiser fit représenter plus de cent opéras, dont une partie n'a pas été publiée; *Basilius* est un chef-d'œuvre. Il a écrit aussi une grande quantité de musique d'église. B.

KEITH (George), général écossais, plus connu sous le nom de *Milord Maréchal*, titre qu'il tenait de son père, comte-maréchal d'Ecosse, né en 1685, m. en 1778, fut nommé capitaine des gardes de la reine Anne, se distingua sous les ordres de Marlborough, refusa de reconnaître George Ier, 1714, souleva l'Ecosse en faveur du *Prétendant*, quitta sa patrie après la fuite de ce prince, fut dépouillé de ses biens et condamné à mort par le parlement, et s'en-

gagea au service de l'Espagne, puis à celui de Frédéric II, roi de Prusse, qui le nomma gouverneur de Neuchâtel, et le fit réhabiliter dans sa patrie. Après un court séjour en Ecosse, il revint près de Frédéric, qui lui témoigna jusqu'à sa mort l'affection la plus sincère. Il fut le protecteur de J.-J. Rousseau.

KEITH (Jacques), frère du précédent, né en 1696, m. en 1758, quitta l'Angleterre après l'avénement de George Ier, 1715, étudia en France sous Maupertuis, voyagea en Italie, en Suisse et en Portugal, refusa, en 1717, les offres de Pierre le Grand, qui voulait l'attirer à son service, mais, après avoir servi à Madrid dans les brigades irlandaises du duc d'Ormond, passa à la cour de la tzarine Anne Ivanowna. Général dans la guerre contre les Turcs, il contribua à la prise d'Otchakow. Envoyé en Finlande sous les ordres de Lascy, 1741, il gagna la bataille de Wilmanstrand, et prit les îles d'Aland. Il participa à la révolution qui mit sur le trône Elisabeth Pétrowna, fut chargé d'une ambassade en Suède en 1743, commanda un corps de troupes pour Adolphe-Frédéric de Holstein contre le roi de Danemark, et reçut à son retour le grade de maréchal, 1744. Quelque temps après, il passa au service de Frédéric II, roi de Prusse, fut nommé feld-maréchal et gouverneur de Berlin, assista aux batailles de Kollin, de Rosbach, de Leuthen, et périt à celle de Hochkirchen. B.

KEITH (George ELPHINSTONE, lord), né en 1747, m. en 1823, entra dans la marine en 1762, servit en Amérique, prit part à la défense de Toulon en 1793 sous les ordres de lord Hood, fut nommé vice-amiral en 1795, dirigea l'expédition qui mit au pouvoir de l'Angleterre le Cap de Bonne-Espérance, conduisit en Egypte l'armée d'Abercromby en 1801, devint amiral et pair du royaume, et reçut, en 1803, le commandement de toutes les forces maritimes dans la Manche et dans la mer du Nord. En 1815, il était chargé de couper la retraite à Napoléon vaincu, et dirigea son embarquement pour Ste-Hélène.

KEITH, v. et paroisse d'Ecosse, comté et à 23 kil. O.-S.-O. de Banff, sur l'Isla; 2,650 hab. Fabr. de toiles et lainages. Patrie de l'astronome Ferguson.

KÉLAOUN (Malek-Almançour-Saïd-Eddyn), sultan d'Egypte, était un esclave amené du Kaptchak. Il entra, en 1249, dans les Mamelouks, devint un puissant émir, détrôna Malek-al-Saïd, puis Selamesch, et enfin se fit reconnaître sultan en 1279. Il repoussa une invasion des Tartares-Mongols, et gagna sur eux une grande bataille à Emèse, 1281; voulant chasser les chrétiens de la Syrie, il les attaqua en 1285, détruisit Tripoli, 1288, et allait peut-être s'emparer d'Acre, quand il mourut, 1290.

KÉLAT, c.-à-d. *forteresse*, v. capit. du Béloutchistan et ch.-l. de la prov. de Saraouan, sur un plateau élevé, par 29° 6' lat. N., et 63° 21' long. E.; 20,000 hab. Place forte. Manuf. d'armes. — Prise par les Anglais en 1839.

KELENDRI, anc. *Celenderis*, v. de la Turquie d'Asie (Caramanie), à 59 kil. O.-S.-O. de Selefkéh, port sur la Méditerranée, vis-à-vis l'île de Chypre. Comm. de bois.

KELHEIM, v. de Bavière (Basse-Bavière), à 17 kil. S.-O. de Ratisbonne, au confl. de l'Altmühl et du Danube, et à l'une des extrémités du canal Louis; 2,900 hab. Navigation active; comm. de grains; exploit. de marbre.

KELLER (Jacques), en latin *Cellarius*, célèbre jésuite allemand, né à Seckingen en 1568, m. en 1631, professa la rhétorique et la philosophie, fut recteur du collége de Ratisbonne, puis de celui de Munich. Son écrit le plus curieux a pour titre : *Tyrannicidium, seu scitum catholicum de tyranni internecione*, Munich, 1611, in-4°, où il réfute ceux qui accusaient son Ordre d'avoir enseigné le régicide.

KELLER (Jean-Balthasar), fondeur, né à Zurich en 1638, m. en 1702, commissaire général de la fonte de l'artillerie du roi, inspecteur de la fonderie de l'Arsenal à Paris, est encore, avec son frère Jean-Jacques, l'auteur de presque tous les bronzes, vases, statues et groupes de Versailles, de Marly, de St-Cloud et des Tuileries. Il osa, le premier, fondre de grands ouvrages en une seule pièce. Son chef-d'œuvre était la statue équestre de Louis XIV, qui occupa le centre de la place Vendôme de 1692 à 1792.

KELLERMANN (François-Christophe), *duc de Valmy*, né à Strasbourg en 1735, m. en 1820, entra au service en 1752, fit la guerre de Sept Ans, s'acquitta honorablement d'une mission en Pologne, 1771, et fut nommé colonel en 1784, maréchal de camp en 1785. Dévoué à la Révolution il devint de général de division, commandant de l'armée de la Moselle, et gagna sur les Prussiens, de concert avec Dumouriez, la bataille de Valmy, 20 septembre 1792. Custine, commandant de l'armée du Rhin, le dénonça deux fois à la Convention; envoyé à l'armée des Alpes et d'Italie, la calomnie le poursuivit encore, et il fut enfermé 13 mois à l'Abbaye. Mis en liberté après le 9 thermidor, il eut de nouveau le commandement de l'armée des Alpes. De retour à Paris en 1797, il organisa la gendarmerie, et fut nommé membre du bureau militaire établi près du Directoire. Napoléon Ier le nomma sénateur, grand-cordon de la Légion d'honneur, maréchal de l'Empire, duc de Valmy, commandant de toutes les troupes de réserve sur le Rhin; néanmoins Kellermann vota, en 1814, la déchéance de l'Empereur, et accepta de la Restauration le titre de pair de France. Il vota, du reste, pour nos libertés publiques jusqu'à sa mort. — Son fils, François-Etienne, marquis, puis duc de Valmy, né à Metz en 1770, m. en 1835, suivit Bonaparte en Italie, fut nommé général de division après la journée de Marengo, se distingua aux batailles d'Austerlitz, de Vimeiro, de Bautzen, dans la campagne de France, puis à Waterloo, fut pair pendant les Cent-Jours; exclu par la 2e Restauration, il succéda, en 1820, à la pairie de son père. J. T.

KELSO, v. d'Ecosse (Roxburgh), à 13 kil. N.-N.-E. de Jedburgh, sur la rive g. de la Tweed, vis-à-vis l'embouchure du Teviot; 3,500 hab. Fabr. de draps, toiles, bonneterie, souliers. Beau château de *Fleurs*, aux ducs de Roxburgh. Ruines d'une abbaye, fondée par David Ier en 1128, et de la forteresse de *Marchidun*.

KELYOUB, v. de la Basse-Egypte, à 16 kil. N. du Caire. Ch.-l. d'une prov. du même nom, de 553 kil. carr.; 180,000 hab.; station du chem. de fer d'Alexandrie au Caire.

KEM. *V.* IÉNISSÉI.

KEMAON, district de l'Hindoustan anglais (prov. Nord-Ouest), dans l'anc. prov. de Ghéroual, séparé du Népaul au N. par le Kali, et limitrophe de l'Himalaya; 200 kil. sur 110. Ch.-l., *Almorà*. Sol montagneux, arrosé par le Kali, l'Alakananda, le Kosila, le Ramganga. Vastes forêts et pâturages. Conquis par les Anglais sur les Gorkhas.

KEMBLE (Jean-Philippe), illustre acteur anglais, né en 1757 à Prescot (Lancastre), m. en 1823, fils d'un directeur du théâtre de Worcester, débuta, en 1782, sur le théâtre de Dublin, et parut à Londres, en 1783, sur celui de Drury-Lane, où il joua la tragédie avec un succès prodigieux. Il devint directeur de ce théâtre en 1788, un des administrateurs de celui de Covent-Garden, et quitta la scène en 1817. Il composa quelques pièces, en rajeunit plusieurs anciennes, enrichit la scène anglaise de divers chefs-d'œuvre étrangers, et établit un système de décorations et de costumes conforme à la vérité historique. On a de lui des *Essais sur Macbeth et Richard III*, 1817, in-8°. *V. Memoirs of the life of J.-Ph. Kemble*, Londres, 1825, 2 vol. in-8°.

KEMBLE (Charles), frère du précédent, né à Brecknock (Galles) en 1775, m. en 1854, étudia à Douai, fut d'abord commis de l'administration des postes, mais fut entraîné par la vocation théâtrale. Il a contribué, avec son frère et sa sœur, mistress Siddons, à la gloire de la scène anglaise. Il jouait avec une si grande perfection la haute comédie, qu'aucun autre acteur n'a pu l'égaler; plusieurs de ses rôles tragiques ne lui ont pas non plus été disputés. Il fut un digne rival de Kean.

KÉMÉNI (Jean), vaïwode de Transylvanie, fut élu, en 1660, par la diète du pays, grâce à la protection de l'empereur Léopold Ier, et opposé à Michel Abaffi, qui l'emporta cependant. Il fut tué dans une bataille contre les Turcs, 1662.

KÉMI, riv. de la Russie d'Europe (Finlande), naît dans les monts de Laponie, coule au S., puis à l'O. et au S.-O., et tombe dans le golfe de Botnie à Kémi. Cours de 450 kil., en partie navigable.

KEMLIK, v. de la Turquie d'Asie (Khodawendiguiar), à 26 kil. N. de Brousse, port sur le golfe de Moudania; 2,000 hab. Arsenal, chantiers de const. pour la marine.

KEMOULDJINA. *V.* GHUMOURDJINA.

KEMPELEN (WOLFGANG, baron de), mécanicien distingué, né à Presbourg (Hongrie) en 1734, m. en 1804, annonça, en 1769, et fit voir à Paris, en 1784, un automate joueur d'échecs, dont le mécanisme resta un problème, puis un autre qui articulait distinctement quelques phrases. Le secret de ce dernier fut publié par l'auteur sous ce titre : *le Mécanisme de la parole, suivi de la Description d'une machine parlante*, Vienne, 1791, gr. in-8°. Le baron de Kempelen fut successivement conseiller des finances, directeur des salines de Hongrie, et référendaire de la chancellerie hongroise à Vienne. Il a encore laissé quelques poésies et pièces de théâtre estimées.

KEMPEN, v. des Etats prussiens (prov. du Rhin), à 50 kil. S. de Clèves, 27 O.-N.-O. de Dusseldorf, près de la Niers; 3,300 hab. Fabr. de lainages, toiles, rubans; brasseries. Patrie de Thomas A-Kempis. — Elle fit partie

du diocèse de Cologne, puis de la prov. de Clèves-et-Berg. Victoire du maréchal de Guébriant sur les Impériaux, 17 janvier 1642. Les Français y gagnèrent une autre bataille en 1760.

KEMPEN, v. des Etats prussiens, duché et à 132 kil. S.-E. de Posen; 6,000 hab. Comm. de chevaux et tabac.

KEMPER (Jean-Melchior), jurisconsulte hollandais, né à Amsterdam en 1776, m. en 1821, professa le droit civil et le droit naturel à Harderwick, 1799, à l'Athénée d'Amsterdam, 1806, à Leyde, 1809, et devint, en 1813, recteur de l'université de cette ville. Ennemi de l'influence française, il fut, après la chute de la famille de Napoléon, comblé d'honneurs par le nouveau gouvernement. L'organisation des universités et des colléges en Hollande fut en partie son ouvrage. Il rédigea aussi le projet de code civil pour le royaume des Pays-Bas, et fut député aux États-Généraux en 1817. On a de lui : *de Jure naturæ immutabili et æterno*, Harderwick, 1799, in-4°; *de Populorum legibus, optimis increscentis vel decrescentis humanitatis indiciis*, Amsterdam, 1806, in-4°, etc.

KEMPTEN, *Cambodunum, Campidona*, v. de Bavière (cercle de Souabe), sur la rive g. de l'Iller, à 83 kil. S.-O. d'Augsbourg; 9,000 hab. Chemin de fer pour Augsbourg et Lindau. La ville est divisée en deux parties, la Stifstadt ou Ste-Hildegarde, sur une hauteur, et l'anc. ville impériale, dans la vallée. Fabr. de toiles, cotonnades. Comm. de bois, bière, fromages.

KEN, en anglais *Cane*, le *Cainas* de Pline? rivière de l'Hindoustan, naît dans les monts Vindhya, et se jette dans la Djoumnah. Cours de 400 kil.

KENDAL ou KIRKBY-IN-KENDAL, v. et borough d'Angleterre (Westmoreland), à 64 kil. S. de Carlisle, sur la Kent, et à la tête d'un canal qui conduit à Lancastre; 12,000 hab. Belle église de la Trinité. Bibliothèque, institût de mécanique, théâtre, musée d'histoire naturelle. Tissus de laine et de coton, flanelle, serges, draps, chapeaux. Ecole classique; cours de sciences appliquées. Maison de correction du comté. Grands marchés aux grains. Beaux marbres aux environs.

KENDI (AL-), philosophe arabe. *V.* AL-KENDI.

KÉNÈH, anc. *Cœne, Cœnopolis* ou *Neapolis*, v. de la Haute-Égypte, sur la rive dr. du Nil, à 580 kil. S.-E. du Caire; 5,000 hab. Ch.-l. d'une prov. de même nom. Entrepôt du commerce entre le Caire et Djiddah, et passage des caravanes qui vont à la Mecque par Cosséir. Fabr. de jarres et de *bardaques* pour faire rafraîchir l'eau. Soufrière abondante, exploitée depuis 1850, à Bahar-el-Sefingue.

KENGOUN ou ZENGHOUN, v. de Perse (Farsistan), sur le golfe Persique, à 220 kil. S.-S.-O. de Schiraz; 6,000 hab. Bonne rade.

KENHAWA, nom de 2 rivières des Etats-Unis : *Great-Kenhawa*, qui naît dans les Alleghany (Caroline du Nord), arrose la Virginie, et se jette dans l'Ohio à Point-Plaisant; cours de 450 kil.; — et *Little-Kenhawa*, qui arrose aussi la Virginie, et se jette dans l'Ohio à Parkersburg; cours de 150 kil. On écrit aussi *Kanawha*.

KENILWORTH, v. d'Angleterre, comté et à 7 kil. N.-O. de Warwick; 4,000 hab. Fabr. de peignes en corne, ammoniaque, bleu de Prusse. Ruines d'un château bâti par Jean de Gaunt, embelli par le comte de Leicester, détruit sous Cromwell, et immortalisé par un roman de Walter Scott.

KENMARE, vge d'Irlande (Kerry), au fond d'une baie de même nom; 1,500 hab. Château des marquis de Lansdowne.

KENNEBEC, fleuve des Etats-Unis (Maine), prend sa source dans le lac Moose-Head, passe à Norridgewock, Bloomfield, Waterville, où il devient navigable, Augusta, Hallowell, Gardiner, Bath, et se jette dans l'Atlantique. Il donne son nom à un comté.

KENNETH, nom de trois rois d'Ecosse. Le 1er régna de 604 à 605; le 2e, de 833 à 857, régna le premier sur toute l'Ecosse; le 3e, de 976 à 984, vainquit les Danois, et donna, dit-on, le premier un code de lois à l'Ecosse; il mourut assassiné.

KENNICOTT (Benjamin), théologien et hébraïsant, né en 1718 dans le Devonshire, m. en 1783, était maître d'école à Totness, sa patrie, lorsque le succès d'une de ses pièces de vers lui valut d'être admis à l'université d'Oxford, 1744. Son immense érudition le fit nommer successivement professeur au collége d'Exeter, conservateur de la bibliothèque de Radcliffe, chanoine de l'église du Christ, et membre de la Société royale de Londres. On lui doit un grand travail sur l'Ancien Testament, pour lequel, à l'aide d'une souscription accueillie avec enthousiasme, il collationna ou fit collationner plus de 600 textes et manuscrits hébreux, chaldaïques, samaritains et autres, tirés de toutes les bibliothèques de l'Europe. Il publia chaque année, à dater de 1762, le produit de ses immenses recherches sous le titre de : *The annual accounts of the old Testament*. En 1776, il fit paraître le 1er vol. de sa *Bible hébraïque*, et le 2e en 1780, in-fol.

KENRICK (William), poëte et critique anglais, m. à Londres en 1777, soutint, avec beaucoup d'esprit et de goût, un grand nombre de querelles littéraires, traduisit l'*Emile* et la *Nouvelle Héloïse* de J.-J. Rousseau, donna une édition des œuvres de R. Lloyd, fonda le *Morning-Chronicle*, et fit jouer une comédie, *les Noces de Falstaff*, qu'il prétendit être de Shakspeare, et qui est une habile imitation de la manière et du style de cet auteur.

KENSINGTON, paroisse et v. d'Angleterre (Middlesex), à 5 kil. O. de Londres, dont elle forme un des faubourgs; 21,000 hab. Château royal, avec galerie de tableaux, et vaste parc servant de promenade aux habitants de Londres. Nombreuses maisons de campagne, entre autres, *Holland-House*, où mourut Addison.

KENT (d'un mot celtique signifiant *projection*), *Cantium*, comté d'Angleterre, à l'extrémité S.-E., entre la Tamise et le comté d'Essex au N., la Manche au S., les comtés de Middlesex, Surrey et Sussex à l'O., et le Pas-de-Calais à l'E.; aréa : 400,592 hect., dont 363,000 susceptibles de culture; 733,675 hab.; ch.-l., *Cantorbéry*; v. princ.: Maidstone, Chatam, Rochester, Greenwich, Douvres, Sheerness. Riv. : la Medway. Agriculture très-avancée; élève de bétail. Le *Gavel-Kind* des anciens Bretons, c.-à-d. le partage égal de la terre entre tous les fils, y est encore pratiqué. Peu d'industrie.

KENT (royaume de), un des 7 Etats de l'Heptarchie anglo-saxonne; ch.-l., *Cantorbéry*. Fondé en 455 par le saxon Hengist, il comprenait, outre le comté actuel de Kent, ceux de Norfolk, Suffolk, Essex, Middlesex. Rétréci par la fondation du royaume d'Essex en 526, il conserva néanmoins, sous Ethelbert, 585-615, la supériorité sur les Etats saxons de Wessex, Sussex et Essex. Puis, de 645 à 687, il fut soumis aux rois de Wessex, Cenwall et Cedwalla. En 773, Offa, roi de Mercie, le réunit à ses domaines. Enfin, en 823, Baldred, dernier roi de Kent, fut détrôné par Egbert, roi de Wessex.

KENT, nom de plusieurs comtés des Etats-Unis : l'un, dans l'Etat de Delaware, ch.-l., *Dover*, a 25,000 hab.; un autre, dans le Maryland, ch.-l., *Chester*, en a 15,000.

KENT (Edouard-Auguste, duc de), quatrième fils du roi d'Angleterre George III, né en 1767, m. en 1820, fit son éducation militaire en Allemagne, prit part, en 1791, à l'expédition de sir Charles Grey contre les possessions françaises de l'Amérique, fut nommé commandant de la Nouvelle-Ecosse en 1796, entra à la Chambre des Lords en 1799, et reçut le gouvernement de Gibraltar en 1803. Il se fit rappeler en 1809, pour avoir, par trop de sévérité, causé une révolte des troupes. Il épousa, en 1818, une fille du duc de Saxe-Cobourg. Sa fille Victoria est auj. reine d'Angleterre. Ce fut lui qui introduisit les écoles régimentaires dans les différents corps de l'armée. B.

KENT (William), peintre et architecte, né dans le Yorkshire en 1685, m. en 1748, est regardé comme l'inventeur des *jardins anglais*.

KENTUCKY, riv. des Etats-Unis (Kentucky), formee par le North-Fork et d'autres cours d'eau qui viennent des monts Cumberland, passe à Francfort, et se jette dans l'Ohio, rive g., à Port-William. Cours de 400 kil., navigable sur 200.

KENTUCKY, un des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, borné au N. par les Etats d'Illinois, d'Indiana et d'Ohio, à l'O. par le Missouri, à l'E. par la Virginie, au S. par le Tennessee; par 36° 30'-39° 10' lat. N., et 84° 25'-91° 39' long. O. Superf., 95,688 kil. carr.; 640 kil. de l'E. à l'O., sur 250. Pop., 1,155,713 hab., dont 225,490 esclaves jusqu'en 1865. Ch.-l., *Frankfort*; v. princ., Louisville. Climat sain, excepté sur les bords du Mississipi. Cet Etat est arrosé par le Mississipi, l'Ohio, la Kentucky, qui lui donne son nom, la Cumberland, et la Big-Sandy, formant, avec les monts Cumberland, la frontière de l'E. Sol fertile, surtout au centre, en céréales, chanvre; tabac, maïs, coton, etc. Mines de houille, fer; sources salées; vastes forêts. Industrie très-développée. Il est divisé en 90 comtés. — Le Kentucky fut exploré en 1754 par James Macbridge, en 1770 par John Finlay et Daniel Boone. Réuni d'abord à la Virginie, il en fut séparé en 1789, et admis dans l'Union en 1792. Il est représenté au Congrès par 2 sénateurs et 9 membres de la Chambre des Représentants. Sa première constitution fut décrétée en 1790; celle qui le régit aujourd'hui est de

1799. Le pouvoir exécutif est délégué à un gouverneur élu pour 4 ans par le peuple, qui lui adjoint un lieutenant-gouverneur, président du sénat. Le pouvoir législatif est exercé par une assemblée générale, composée d'un sénat de 38 membres élus pour 4 ans et renouvelés par quart chaque année, et d'une Chambre des Représentants de 100 membres élus pour 2 ans. Tout citoyen âgé de 21 ans et résidant depuis 2 ans dans l'Etat ou depuis un an dans le comté où il doit voter, a le droit de suffrage. O.

KENTY, v. des Etats autrichiens (Gallicie), sur la rive dr. de la Sola, à 22 kil. O. de Wadowice; 3,600 hab. Toiles et draps.

KENSINGEN, v. du gr.-duché de Bade, sur l'Elz et la Bleiche, à 14 kil. N.-N.-O. de Fribourg; 2,500 hab. Culture du chanvre. Aux environs, bains de *Kürnhalden*.

KEPLER ou KEPPLER (Jean), illustre astronome, né à Magstatt près de Weil (Wurtemberg), le 27 décembre 1571, m. le 15 nov. 1630. Il servit jusqu'à l'âge de 12 ans dans un cabaret qu'avait ouvert son père, ruiné par une faillite, puis fut employé aux travaux des champs, qu'il dut abandonner à cause de la faiblesse de sa constitution. Dirigé alors vers la théologie, il entra, à 18 ans, au séminaire de Tubingue. Bientôt, d'après les conseils de Mœstlin, il se livra à l'étude des mathématiques, et, à 22 ans, fut nommé professeur à Grætz (Styrie). Mais, en 1600, les professeurs protestants étant chassés du collége, il fut forcé d'abandonner la ville; Tycho Brahé le fit appeler à Prague. A la mort de ce savant, 1601, Képler le remplaça comme astronome de la cour, aux appointements de 1,500 florins, qui lui furent toujours fort mal payés. Il fut ensuite professeur à Linz; c'est de là qu'il fut appelé pour sauver du bûcher sa mère accusée de sorcellerie. Il mourut à Ratisbonne, dans un des voyages qu'il était obligé de faire pour solliciter les paiements arriérés de ses pensions, ne laissant que 22 écus, un habit et deux chemises; les princes qu'il avait servis lui devaient 29,000 florins. Képler avait embrassé de bonne heure le système de Copernic, et désirait ardemment faire une découverte qui pût le confirmer. Copernic et Tycho Brahé avaient conservé une partie des cercles de Ptolémée, et Képler ne s'écarta pas d'abord de ces systèmes. Dans l'hypothèse des mouvements circulaires des planètes autour du soleil, admise jusqu'alors, on était obligé de placer les centres des orbites en dehors du soleil, en un point vide de matière. Képler soutint que les mouvements planétaires devaient être rapportés au centre du soleil vrai. Pour expliquer ses observations, il entreprit des calculs longs et pénibles, qui le conduisirent enfin à la vérité. Les observations de Mars, faites par Tycho Brahé, lui avaient fait reconnaître que les intersections des plans des orbites planétaires avec celui de l'écliptique sont des droites passant par le centre du soleil. Il découvrit que les aires décrites par les rayons menés du centre au soleil sont proportionnelles aux temps, et que les courbes décrites sont des ellipses dont le centre du soleil est un foyer. Ce ne fut que le 6 mars 1618 qu'il songea à comparer les durées des révolutions aux cubes des distances; mais une erreur de calcul ne lui permit pas de découvrir la loi; il y revint le 15 mai suivant, et trouva enfin la proportionnalité des carrés des temps des révolutions aux cubes des grands axes. Malheureusement Képler mêlait aux plus belles découvertes de son génie des dissertations bizarres sur les idées pythagoriciennes relatives aux propriétés mystiques des nombres, à la musique des corps célestes, et d'autres sur les influences des astres, ou l'astrologie. Pour les prédictions tirées des observations astronomiques, on l'excuse en disant qu'il n'a fait que céder aux sollicitations des princes qui l'employaient et aux préjugés de son temps. Quant aux autres idées, elles sont le fruit de son imagination féconde et rêveuse. Il avait cherché longtemps les liaisons qui peuvent exister entre les distances moyennes des planètes au soleil; et il avait trouvé qu'en imaginant une suite de sphères de rayons égaux à ceux des orbites de Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter, Saturne, et circonscrivant aux cinq premières l'octaèdre, l'icosaèdre, le dodécaèdre, le tétraèdre et l'hexaèdre réguliers, chaque solide serait en même temps inscrit dans la sphère suivante. Mais les distances, mieux connues aujourd'hui, ne s'accordent pas avec les nombres qu'on tire de ces considérations géométriques; et d'ailleurs les planètes découvertes depuis ne pourraient être classées, puisqu'il ne peut y avoir plus de cinq polyèdres réguliers. Ces essais sont bien antérieurs à la découverte de la troisième loi; on voit par là de quelle persévérance Képler était doué pour la poursuite de la vérité. Ces idées se trouvent exposées dans son premier ouvrage : *Prodromus dissertationum cosmographicarum*, Tubingue, 1596. Après avoir déterminé les lois du mouvement des planètes, Képler était trop près de leur cause, c.-à-d. de la loi newtonienne, pour ne pas chercher à la trouver. Aussi le voit-on faire résider la force motrice dans le soleil, et comparer l'action de cette force au flux de lumière qui émane de cet astre, dire qu'il y a affection mutuelle entre les corps, et que cette attraction, qu'il assimile à celle d'un aimant, est proportionnelle à la masse. Mais on est surpris que la comparaison qu'il établit entre l'attraction et la lumière ne l'ait pas conduit à la loi de la raison inverse du carré des distances. Les notions mécaniques étaient peu avancées à cette époque, et ce fut la cause sans doute que Képler laissa à Newton la gloire de découvrir le principe de la gravitation universelle. Ces beaux aperçus se trouvent dans l'ouvrage qui a pour titre: *Astronomia nova, sive physica cœlestis*, Prague, 1609. Képler s'est aussi appliqué à l'optique; on lui doit une théorie de la vision, des études sur la réfraction qui ne le conduisirent pas à la loi du sinus, une table de réfractions astronomiques qui donne des nombres presque exacts du zénith à 70°, et diverses explications de phénomènes qui tiennent à l'astronomie : *Ad Vitellionem paralipomena*, Francfort, 1604. Parmi les autres écrits de Képler, les principaux sont : *De stellâ novâ in pede serpentarii*, Prague, 1606, ouvrage où il s'agit de l'apparition d'une étoile nouvelle dans la constellation du Serpentaire et de l'étoile nouvelle du Cygne, et dans lequel se trouve aussi une dissertation tendant à prouver que le commencement de notre ère doit être reculé de 4 ou 5 ans; *Dioptrica*, Francfort, 1611, et Londres, 1653, où il étudie les propriétés des lentilles; *Harmonia mundi*, Linz, 1619, où se trouve exposée la troisième loi; *De cometis libri tres*, Augsbourg, 1619, où il fait mouvoir les comètes en ligne droite; *Tabulæ Rudolphinæ*, Ulm, 1627, dédiées à l'empereur Rodolphe II, commencées par Tycho Brahé, et où l'on trouve une histoire de l'invention des logarithmes; *J. Kepleri somnium*, Francfort, 1634, ouvrage publié par son fils; il y décrit les phénomènes célestes tels qu'ils apparaîtraient à un observateur placé sur la lune. V.

KEPPEL (Arn. J. VAN), *comte d'Albemarle*, né dans la Gueldre en 1669, m. en 1718, fut le favori de Guillaume III, roi d'Angleterre. Après la mort de ce prince, il commanda les troupes hollandaises contre Louis XIV, fut battu et fait prisonnier à Denain, 1712.

KÉRAH ou KERKAH, le *Choaspès* ou le *Gyndès* des anciens, riv. de Perse, naît dans le N. du Kourdistan, coule au S., passe à Kermanchah, entre dans le Khousistan, baigne les ruines de Suse, et se jette dans le Chat-el-Arab, à 32 kil. S. de Corna. Cours de 600 kil.

KÉRALIO (Louis-Félix GUINEMENT de), littérateur français, né à Rennes en 1731, m. en 1793, suivit d'abord la carrière des armes, devint major, abandonna le service pour se livrer aux lettres, devint plus tard professeur à l'École-Militaire de Paris, enfin inspecteur des écoles militaires de France. Il était membre de l'Académie des Inscriptions. On a de lui : une traduction abrégée du *Voyage de Gmelin en Sibérie*, 1767; *Histoire de la guerre des Russes et des Turcs*, de 1736 à 1739, Paris, 2 vol. in-12, 1772 et 1780, 2 vol. in-8°, ouvrage qui paraît avoir été fait sur de bons documents; *Histoire de la guerre de 1759 entre la Russie et la Turquie*, Saint-Pétersbourg (Amsterdam), 1773, in-4°. Kéralio a été l'un des rédacteurs du *Journal des Savants* de 1785 à 1792, et du *Mercure national* de 1789 à 1791. — Marie-Françoise ABEILLE, sa femme, née en Bretagne, a traduit de l'anglais les *Fables* de Gay, 1759; *les Succès d'un fat*, 1762; *les Visites*, 1772, in-8°. — Sa fille, Louise de Kéralio, née à Paris en 1758, m. à Bruxelles en 1821, a publié : une *Histoire d'Elisabeth, reine d'Angleterre*; une *Collection des meilleurs ouvrages composés par des femmes*, 1786-89; plusieurs romans, et des traductions de l'anglais et de l'italien.

KERAR, v. de l'Hindoustan anglais (présidence de Bombay), dans l'anc. prov. et à 160 kil. O.-N.-O. de Beydjapour, au confl. de la Krischna et de la Kiyna; 8,000 hab.

KÉRATION ou CÉRATION, monnaie d'or du Bas-Empire. Elle fut en usage sous Constantin et ses successeurs, et valait 12 onces de cuivre, environ 3 fr. de notre monnaie.

KERBECHI, riv. d'Asie, voisine du fleuve Amour et de la ville de Nipchou, forma, par le traité de 1689, la limite entre la Chine et les possessions russes (Sibérie).

KERBOGATH ou KORBOUGHA. *V.* BARKIAROK.

KERCOLAN ou TOLOUR, île de la Malaisie, dans l'archipel Salibabo; 140 kil. de tour. Occupée d'abord par les Hollandais, qui en furent chassés vers 1773 par les habitants de Mindanao.

KÉREK ou KARAK, brg de la Turquie d'Asie (Syrie), dans l'eyalet de Damas, à 65 kil. S.-E. de Jérusalem, près de la mer Morte. Résidence d'un cheikh arabe et d'un évêque grec. Son territoire correspond en partie à l'anc. pays des Moabites.

KERENSK, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 150 kil. N.-O. de Penza, sur la Kerenga; 4,400 hab. Fabr. de toile à voiles.

KÈRES, déesses grecques, personnification tantôt des destinées, tantôt de la mort. Filles de la Nuit, selon Hésiode, et compagnes des Parques, elles parcourent les champs de bataille, et se disputent les corps des mourants. Comme divinités vengeresses, on les fit apparaître aussi à côté des Furies. Les Grecs donnèrent encore le nom de Kères aux soucis qui abrégent la vie de l'homme et aux épidémies.

KERESOUN, anc. *Cerasus*, v. de la Turquie d'Asie (Arménie), dans l'eyalet et à 110 kil. O. de Trébizonde, au fond de la baie de Vona. Exportation de noisettes..

KERESZTUR, v. de Hongrie. *V.* BODROG-KERESZTUR.

KERGUÉLEN-TRÉMAREC (Ives-Joseph de), marin français, né à Quimper en 1734, m. en 1797, commanda, dès 1767, une frégate dans les parages de l'Islande, et fut chargé, en 1771, d'aller à la recherche des Terres Australes; il découvrit dans la mer des Indes une île déserte, à laquelle il donna son nom. Nommé capitaine de vaisseau à son retour, il fut, après un second voyage, 1773, sur les dénonciations de quelques-uns de ses officiers, mis en jugement comme ayant abandonné une embarcation, et enfermé au château de Saumur, 1774. Il en sortit bientôt, et fit encore sur mer quelques courses peu importantes. Il a laissé : *Relation d'un voyage dans la mer du Nord*, Paris, 1771, in-4°; *Relation de deux voyages dans les mers Australes et dans les Indes*, 1782, in-8°; *Relation des événements de la guerre maritime de* 1778 *entre la France et l'Angleterre*, 1796, in-8°; des *Cartes marines* de la Manche, des îles Orcades, etc.

KERGUÉLEN (Terre de), île de l'océan Indien, par 49° 54' 30" lat. S. et 67° 62' long. E.; 160 kil. sur 80. Environnée de glaces, stérile et inhabitée. Un port a reçu le nom de *Havre de Noël*.— Découverte en 1772 par Kerguélen; revue par Cook, 1776, qui la nomma *Ile de la Désolation*.

KÉRIM-KHAN, souverain de la Perse, né à la fin du XVII^e siècle, m. en 1779, était fils d'un chef de partisans. Il servit dans l'armée de Nadir-Chah, gouverna quelque temps au nom d'Ismaël, fils de ce prince, finit par usurper le pouvoir en 1761, et se fit aimer par sa bonté et sa justice. Le commerce, l'agriculture, les lettres et les arts furent protégés; Schiraz fut embellie de plusieurs monuments.

KERKA ou TIZIO, anc. *Titius*, riv. des Etats autrichiens (Dalmatie), passe à Sebenico, et se jette dans l'Adriatique, vis-à-vis l'île de Slanira. Cours de 60 kil.

KERKAH. *V.* KÉRAH.

KERKE ou KERQUE, corruption flamande du germanique *Kirche*, église : *Dun*KERQUE, *Stein*KERQUE, etc.

KERKÉNY, anc. *Cercina*, île de l'Etat de Tunis, dans la Méditerranée et le golfe de Cabès, à 15 kil. de la côte. Sol stérile et peu habité. On la nomme aussi *Kerkennah*.

KERKHOVE (Joseph VAN), peintre, né à Bruges en 1669, m. en 1724, fut le fondateur et le directeur de l'Académie de sa ville natale. Ses tableaux sont d'une composition noble et grande, d'un coloris vigoureux; on distingue : *la Vie de J.-C.*, dans l'église des Jacobins de Bruges; *la Circoncision*, dans l'église des Carmes; *le Conseil des dieux*, plafond de l'hôtel de ville d'Ostende.

KERKISIÈH ou KARKISSA, *Circesium*, île de la Turquie d'Asie (eyalet d'Alep), au confluent du Khabour et de l'Euphrate, à 326 kil. S.-E. d'Alep.

KERKOUK, *Corcura*, v. forte de la Turquie d'Asie, ch.-l. d'un sandjak de l'eyalet de Bagdad, sur un affl. du Tigre, à 132 kil. S.-E. de Mossoul, 250 N.-N.-O. de Bagdad; 16,000 hab. Comm. de farines avec Bagdad et Bassora. On prétend y conserver le tombeau de Daniel. Près de là est la source de bitume de *Memnis*, qui fournit le ciment des murs de Babylone.—Victoire des Turcs sur les Persans, 1733. Prise par Nadir-Chah en 1741.

KERKRAEDE, brg de Belgique (Limbourg), à 20 kil. E. de Maestricht; 3,300 hab. Embranchement du chemin de fer pour Maestricht et Aix-la-Chapelle. Houillères appartenant à l'Etat. Séminaire.

KERLON. *V.* AMOUR.

KERLOUAN, brg (Finistère), arr. et à 31 kil. N.-N.-E. de Brest; 3,406 hab.

KERMAN, anc. *Caramanie*, prov. de la Perse, au S.-E., entre le Kouhistan au N., le Farsistan et le Laristan à l'O., le détroit d'Ormuz au S., et le Béloutchistan (Sigistan et Mekran) à l'E.; entre 25° 30'-32° lat. N., et 52° 20'-58° 40' long. E. Superf., 170,000 kil. car. environ sur 600. Pop., 600,000 hab. Ch.-l., *Kerman*; v. principale : Ormuz. Sol montagneux au centre; vaste désert dans le N. Peu de sources. Culture de blé, maïs, coton, tabac, safran, dattes. Elève de vers à soie et de moutons. Exploit. de fer, cuivre et soufre. Fabr. d'essence de rose, lainages, tapis, châles en poil de chameau et de chèvre. Pêche abondante sur le littoral. — Le Kerman forma, de 1062 à 1187, un Etat seldjoukide, que détruisirent les Salgouriens. La partie S. est auj. tributaire de l'imam de Mascate (*V.* MOGHOSTAN).

KERMAN, SERJAN ou SIRDJAN, anc. *Carmana*, v. forte de la Perse, ch.-l. de la prov. de son nom, à 580 kil. S.-E. d'Ispahan, 450 E. de Schiraz, par 29° 50' lat. N. et 53° 50' long. E.; 30,000 hab. Manuf. de châles, tapis, armes à feu; filatures de laine. Comm. actif avec le Khoraçan, la Turquie, la Boukharie, l'Hérat et l'Hindoustan.—Prise et dévastée par Mohammed-Khan, en 1794.

KERMANCHAH ou KARAMSIN, v. forte de la Perse, ch.-l. du Kourdistan, sur la rive dr. de la Kérah, à 378 kil. S.-O. de Téhéran, par 34° 20' lat. N. et 44° 10' long. E.; 30,000 hab. Manuf. d'armes blanches et de tapis. Comm. de coton, raisins, fruits, beurre et bestiaux. Près de là est le mont Bisoutoun (*V. ce mot*).— Fondée, dit-on, par Bahram, fils de Sapor II. Thamas-Kouli-Khan la prit aux Turcs en 1730, et la fortifia.

KERMEIAN ou KERMIAN, sandjak de l'eyalet de Khodawendiguiar (Turquie d'Asie); ch.-l., Koutayèh.

KERMESSE, fête annuelle dans les villes ou villages de l'ancienne Flandre, et dans la Belgique. On la célèbre par des jeux, des mascarades publiques et des banquets. La plus grande magnificence est déployée dans les mascarades : ce sont souvent des représentations de faits historiques, avec tous les costumes du temps. On y mêle toujours une partie comique, en portant dans ces fêtes des géants figurés par des mannequins d'osier, hauts de 8 à 10 mètres. Kermesse vient de deux mots flamands signifiant compagnie d'église, réunion paroissiale, c.-à-d. fête paroissiale. *V.* DUCASSE.

KERNEVEL, vge (Finistère), arr. et à 23 kil. N.-O. de Quimperlé; 2,033 hab.

KERNOK, v. forte de Nigritie, capit. du pays de Loggoun, à 280 kil. S.-E. de Kouka; 15,000 hab.

KÉROULY, v. de l'Hindoustan, située à 130 kil. S.-O. de Bhertpour. Ch.-l. d'un Etat tributaire des Anglais depuis 1817.

KERRAPAY ou CREPI, pays de la Guinée septentrionale, sur la Côte des Esclaves, entre l'Anagou au N., le Dahomey et l'Ouiddah à l'E., le golfe de Guinée au S., l'Aquambou, l'Amina et l'Adampie à l'O.; 225 kil. sur 140; v. principale, *Quitta*.

KERRY, comté d'Irlande, au S.-O., dans le Munster, entre le comté de Clarke, l'estuaire du Shannon au N., les comtés de Limerick et de Cork à l'E. et au S., et l'Atlantique à l'O. Superficie, 175,140 hect. Pop., 201,988 hab., ne parlant guère qu'irlandais. Ch.-l. *Tralee*. Sol très-montagneux. Les Macgillicuddy-Reeks, les plus hauts monts d'Irlande, sont dans ce comté. Baies de Tralee, Dingle et Kenmare. Riv. : Feale, Maine, Laune et Roughty. Lacs de Killarney, Carra, Currane. Agriculture arriérée : culture de l'orge et des pommes de terre, dont se nourrit toute une population très-pauvre. Quelques pêcheries. Mines de fer, cuivre, plomb, quartz, houille et ardoises, fort négligées. Elève de gros bétail et de petits chevaux estimés. Export. de blé, beurre et jambons.—Créé comté en 1210, il donne le titre de comte au marquis de Lansdowne.

KERRY, paroisse d'Angleterre (Galles), à 9 kil. S.-O. de Montgomery; 2,200 hab.

KERTCH, anc. *Panticapée* ou *Bospore*, appelée au moyen âge *Vospro* et *Aspromonte*, v. forte de la Russie d'Europe (Tauride), dans la Crimée, sur le côté occidental du détroit de Kertch ou d'Iénikalèh, à 182 kil. E. de Simféropol, 80 N.-E. de Caffa, 11 S.-O. d'Iénikalèh; par 45° 21' 6" lat. N., et 34° 9' 30" long. E.; 13,106 hab. (19,012 avec la banlieue). Atelier de construction et de réparation militaire; fonderie. Hôpital, théâtre, bibliothèque. Douane; trib. de commerce. Eglise grecque du x^e siècle. Beau port construit sous Alexandre I^er. Cabotage actif avec Taganrog et Rostof. Les bâtiments y font quarantaine avant d'entrer dans la mer d'Azov. En 1853, le port reçut 1,689 navires. Comm. important de sel, pelleteries, étain, cire, miel, fruits secs, grains, caviar, chevaux. Sources de naphte. La ville, bâtie régulièrement en pierres, est au pied

du mont Mithridate, où l'on prétend que ce roi de Pont, fut enterré; à moitié de cette hauteur est un muséum, copie exacte du temple de Thésée à Athènes. Tout le pays à l'entour est rempli de tombeaux et autres antiquités.— Fondée, dit-on, par des Milésiens au VIe siècle av. J.-C. sous le nom de Panticapée, elle devint la capitale du roy. de Bosphore. Mithridate y mourut. Saccagée par les Barbares en 465 et en 528, elle fut rétablie par Justinien. Un évêché des Goths, créé vers le temps de Constantin, y fut érigé en archevêché au IXe siècle. Au XIVe, les Génois prirent possession de la ville; Mahomet II la leur enleva en 1476. Les Turcs la cédèrent aux Russes en 1774. Des troupes anglo-françaises l'ont occupée presque sans résistance en 1855. B.

KERTCH (Détroit de). *V.* IÉNIKALÈH.

KESCHO, KECHO ou KETCHO, dite aussi *Bak-Kinh, Bak-Than, Dong-King,* en anglais *Cachao,* v. de l'Empire d'Annam, ch.-l. du Tonkin, port sur la rive dr. de la riv. de Tonkin, à 660 kil. N. de Hué, par 22°36' lat. N. et 102° 36' long. E.; 40,000 hab. Les maisons sont en bois ou en terre, couvertes en feuilles de palmier, en roseaux ou en chaume. Export. d'or, soieries, porcelaine, ouvrages en laque. Les Français, les Anglais et les Hollandais y ont eu jadis des comptoirs.

KESKEMET. *V.* KECSKEMET.

KESRAOUAN, région montagneuse de Syrie, dans le nouvel eyalet du Liban, habitée par 120,000 Maronites et Druses à peine soumis. Le pays est fertile en blé, coton et vins. On y montre des cèdres qu'on dit contemporains de ceux qu'employa Salomon pour la construction du temple de Jérusalem.

KESSEL (Jean VAN), peintre, né à Anvers en 1626, m. en 1679, copiait avec une grande habileté les plantes, les fleurs, les oiseaux, les insectes, les coquillages, et en formait d'agréables compositions, où l'on reconnaissait le style de Jean Breughel et l'influence du vieux De Heem. Ses tableaux sont ordinairement de petites dimensions. Le roi d'Espagne, Philippe IV, l'attira à Madrid, et le nomma peintre de la reine. Au delà des Pyrénées, Kessel s'essaya dans le portrait, cherchant à imiter Van Dyck; mais la tentative ne réussit point. De retour à Anvers, il y mourut. A. M.

KESSEL (Ferdinand VAN), fils du précédent, né à Anvers en 1660, peignit les mêmes sujets que son père. Il alla s'établir en Pologne, sur les pressantes invitations du roi Jean Sobieski. Le Louvre possède deux toiles de lui.

KESSEL (Jean VAN), neveu du précédent, peintre, né à Amsterdam en 1648, m. en 1698. Il peignait très-bien les campagnes de son pays, avec des châteaux, des maisons de plaisance, des cabanes, des eaux courantes ou immobiles. Observateur de la nature, il en comprenait la poésie et la rendait parfaitement. Sa couleur, ses effets de lumière, ses combinaisons champêtres sont des plus agréables. Les amateurs recherchent beaucoup ses tableaux, et même ses dessins à l'encre de Chine. A. M.

KESSEL, vge de Hollande (Limbourg), à 11 kilomèt. N.-E. de Ruremonde; 1,300 hab. Ancien château, sur la Meuse.

KESSELDORF, vge du roy. de Saxe, à 9 kil. O. de Dresde; 400 hab. Victoire des Prussiens, commandés par Léopold de Dessau, sur les Saxons, en 1745.

KESWICK, v. d'Angleterre (Cumberland), à 40 kil. S.-S.-O. de Carlisle, sur la Greta, et à l'extrémité N. du lac de Derwentwater; 2,442 hab. Bien bâtie en pierre; 2 musées (de minéraux); fabr. de crayons, etc. La vallée de St-Jean, entre Keswick et Ambleside au S.-E., et les bords des lacs voisins, sont visités par tous les touristes.

KESZTHELY, v. de Hongrie (Szalad), sur le lac Balaton, à 60 kil. S.-O. de Veszprim; 8,000 hab. Beau château, avec haras et bergeries. Gymnase catholique; institut agricole, avec école forestière; écoles de musique et de dessin. Bains sulfureux. Exploit. de marbre.

KET ou KETA, riv. de la Russie d'Asie (Sibérie), naît au S. d'Iénisséisk, et se jette dans l'Obi, rive dr. Cours de 800 kil.

KETBOGHA, 10e sultan d'Égypte de la dynastie des Mameluks Baharites, Mogol de naissance, avait été esclave du sultan Kélaoun. Le sultan Nasser ayant été déposé à cause de son jeune âge, Ketbogha, qui avait été chargé de sa garde, fut proclamé à sa place, 1294. Cette année, le Nil ne crut pas, et la peste s'ensuivit. L'année suivante, 10,000 familles de Syrie, poursuivies par les Mogols, se réfugièrent en Égypte, où Ketbogha les accueillit et leur donna des terres. Un chef des Mameluks, Ladjin, s'étant révolté, il s'enfuit à Damas, où il abdiqua. Ladjin se fit proclamer, 1296. D.

KETCH ou KILISSE-HISSAR, v. de la Turquie d'Asie (Caraman), à 176 kil. E. de Konieh. Fabr. de poudre. On y remarque un aqueduc de granit, long de 10 kilomèt.

KÉTCHO. *V.* KÉCHO.

KÉTEK. *V.* KATTAK.

KETEL (Corneille), peintre hollandais, né à Gouda en 1548, m. en 1610, voyagea en France et en Angleterre, où il s'acquit une grande réputation par ses portraits. De retour en Hollande en 1581, il exécuta à Amsterdam, pour la compagnie des Arquebusiers et la confrérie de l'Arc, deux grands tableaux restés célèbres. Vers la fin de sa vie, il se mit à peindre avec les doigts des mains et des pieds, et abandonna presque l'usage des pinceaux.

KETELAER (Nicolas), imprimeur, est, avec Gérard de Leempt, le plus ancien des typographes de la Hollande. Ils étaient établis à Utrecht vers la fin du XVe siècle. Un seul livre porte leur nom; c'est l'édition *princeps* de la *Scholastica historia super Novum Testamentum*, 1473, in-fol. On leur attribue : l'édition *princeps* de l'*Historia ecclesiastica* d'Eusèbe, 1474, in-fol.; *Alexandri magni liber de prœliis*, in-fol.; *Thomæ A-Kempis opera*, que l'on croit imprimé en 1474, et où ne se trouve pas le livre de l'*Imitation de J.-C.*

KETSKEMET. *V.* KECSKEMET.

KETTENHOF, vge des Etats autrichiens (Basse-Autriche), à 11 kil. S.-E. de Vienne; 1,100 hab. Château. Grande fabr. de cotons et d'indiennes, vinaigre, produits chimiques.

KETTERING, v. d'Angleterre, comté et à 22 kil. N. de Northampton; 5,000 hab. Préparation, lavage et filage de la laine; fabr. de lainages, lustrines, étamines.

KETTLER (Gothard), dernier grand maître de l'Ordre Teutonique de Livonie, embrassa la réformation de Luther, et céda, en 1561, les droits de l'Ordre sur la Livonie à Sigismond-Auguste, roi de Pologne. En échange, il fut créé par celui-ci duc de Courlande et de Sémigalle, à condition de faire hommage. Il mourut en 1587. E. S.

KETTWIG, v. des États prussiens (prov. du Rhin), sur la Ruhr, à 19 kil. N.-E. de Dusseldorf; 2,600 hab. Fabr. de draps.

KEUILU-HISSAR, anc. *Lycus*, riv. de la Turquie d'Asie, porte d'abord le nom de Kerkif, coule à l'O., traverse une ville de Keuilu-Hissar (à 50 kil. O. de Kara-Hissar), et se jette dans l'Iékil-Ermak. Cours de 450 kil.

KEUMURDJIAN (Gomidas), prêtre arménien, né à Constantinople en 1652, souffrit le martyre par la décollation, en 1707. Son corps fut transféré en France par l'ambassadeur français. Son tombeau est vénéré de tout le monde à Constantinople; on lui attribue des vertus miraculeuses. Sa Vie a été publiée à Rome, 1807, 1 vol. in-8°. On a de lui un *Calendrier* comparé des trois nations grecque, arménienne et latine; un *Mémoire* des événements arrivés de son temps à Constantinople; une *Poésie* sur le livre des *Actes des Apôtres*, Constantinople, 1704; une *Elégie* sur la nation arménienne. C—A.

KEW, v. d'Angleterre (Surrey), sur la rive dr. de la Tamise, à 13 kil. O. de Londres; 1,500 hab. Château royal, avec observatoire, et jardin botanique créé par George III. W. Aiton a publié : *Hortus Kewensis*, 1789, 3 vol. in-8°.

KEXHOLM, v. de la Russie d'Europe (Finlande), à l'embouch. de la Voxa dans le lac Ladoga, à 80 kil. N.-E. de Viborg; 1,000 hab. — Fondée en 1295 par les Suédois et comprise dans la Carélie suédoise, cédée aux Russes en 1598, reprise en 1611, elle tomba au pouvoir de Pierre le Grand en 1710, et lui fut confirmée par la paix de Nystadt en 1721.

KEY, groupe d'îles du Grand Océan, fait partie de l'archipel des Moluques et du groupe de Banda.

KEYLHAU (Eberhart), peintre danois, né en 1624, m. à Rome en 1683 ou 1687, alla se perfectionner à l'école de Rembrandt, puis se rendit en Italie, où il devint célèbre sous le nom de *Monsu Bernardo*. Son coloris est beau et vrai, sa composition facile et soignée, ses physionomies pleines d'expression. On cite de lui une *Assomption* à Mayence, un *St Benoît en extase* à Ravenne. Quoique peintre d'histoire, il fit aussi d'excellents tableaux de chevalet. M. V—I.

KEZANLIK, v. de la Turquie d'Europe (Andrinople), aux sources de la Tondja et au pied des Balkans, à 150 kil. N.-O. d'Andrinople; 16,000 hab. Fabr. d'essence de roses.

KHABOUR, anc. *Chaboras* ou *Aborras*, riv. de la Turquie d'Asie, naît dans le N. de l'eyalet de Diarbékir, et se jette dans l'Euphrate, rive g., près de Kerkisièh. Cours de 380 kilomètres.

KHABOUR, anc. *Nicephorius*, riv. de la Turquie d'Asie, naît dans l'eyalet de Van, entre dans celui de Diarbékir, et se jette dans le Tigre, rive gauche. Cours de 400 kil.

KHAI-FOUNG, v. de l'empire chinois (Chine propre), ch.-l. de la prov. de Ho-nan; par 34° 52' lat. N. et 112° 12' long. E.; 200,000 hab. Située sur la rive dr. du Hoang-ho, mais au-dessous du niveau de ce fleuve, elle est protégée par des digues contre l'inondation. Il y a une synagogue de juifs, qu'on dit être venus dans le pays 600 ans av. J.-C.

KHAI-SANG, dit aussi *Wou-tsoung*, empereur chinois de la dynastie des Mongols, 1308-11, né en 1281, protégea les lettres, et réunit en code les lois de ses prédécesseurs.

KHALAF, souverain du Sigistan, de la dynastie des Soffarides, régna pendant 40 ans, presque toujours en guerre avec Mansour, chef des Samanides, avec les Gaznévides et les Bouïdes. Il égorgea son cousin Taher, en faveur duquel ses ennemis l'avaient contraint d'abdiquer, fut chassé pour ce crime, et mourut en 1008. Il avait fait faire une copie correcte du Coran, à laquelle étaient joints les commentaires, les versions diverses, les explications des plus fameux docteurs, les traditions, et les corrections grammaticales.

KHALDOUN (IBN-). *V.* IBN-KHALDOUN.

KHALED, célèbre général arabe, fut un des Koreischites de la Mecque qui se déclarèrent contre Mahomet et le battirent à Ohod. Bientôt s'étant rangé sous les étendards du Prophète, il devint son officier le plus dévoué, et conquit, sous le califat d'Omar, la Syrie en 6 ans. Son courage et ses talents militaires l'avaient fait surnommer l'*Epée de Dieu*. Il mourut en 642.

KHALGAN, nom mongol de la ville de CHANG-KIA-KÉOU.

KHALIFES. *V.* CALIFES.

KHALIL. *V.* KALIL.

KHALKA, riv. de la Russie d'Europe (Iékatérinoslav), se jette dans le Dniéper, près de son embouchure. Victoire des Mongols sur les Russes, en 1223.

KHALKAS, peuple mongol de l'Empire chinois, au S. de la Sibérie, à l'E. de la Dzoungarie, habite la partie N. de la Mongolie, qu'arrosent la Sélenga, l'Orkhone, l'Amour et l'Iénisséï, dans un espace de 2,200 kil. sur 800. Ch.-l., *Ourga* ou *Kouren* selon les uns, *Oulia-Soutai* suivant d'autres. Ils sont nomades et pasteurs. Gengis-Khan est sorti de leur sein.

KHAMÉFIS, c.-à-d. *gardiens de l'Egypte*, nom commun de trois dieux de l'anc. Egypte formant une sorte de Trinité, comme Brahma, Vischnou et Siva dans l'Inde. On suppose que ces dieux sont Knef, Phtha et Phré.

KHAN, c.-à-d. *seigneur*, titre que prennent les chefs des tribus tartares. Il s'ajoute presque toujours au nom propre: Gengis-Khan, Thamas-Kouli-Khan, etc.

KHANDEISCH. *V.* KANDEISCH.

KHANG-HI, empereur de la Chine. *V.* KANG-HI.

KHARADJ. *V.* CHARADJ.

KHARAN, v. forte du Béloutchistan, au Sud de la prov. de Saraouan, à 100 kil. S.-E. de Saraouan. Chameaux renommés.

KHAREK, île du golfe Persique. *V.* KARAK.

KHARGÈH (EL). *V.* KARGÈH.

KHARISM ou KHOWARESM, contrée du Turkestan occidental, au S. de la mer d'Aral, à l'E. de la mer Caspienne, et à l'O. du khanat de Boukhara. Arrosée par le Djihoun; entremêlée de steppes et de plaines fertiles en céréales, coton, mûriers, plantes oléagineuses, et où l'on élève beaucoup de gros bétail et de chevaux. On y comprend le khanat de Khiva et le pays des Turcomans. — Habité primitivement par les Chorasmiens, le Kharism forma, de 994 à 1231, un Etat indépendant, fondé par un prince turc aux dépens des Samanides, et dont les souverains, après avoir renversé en 1193 les Seldjoukides de la Perse, s'emparèrent encore de Samarkand en 1197. Cet Etat fut renversé par Gengis-Khan. D'autres princes du Kharism renversèrent en 1213 les Gourides de l'Hindoustan, et régnèrent à Delhi jusqu'en 1398. Le Kharism, quelque temps compris dans l'empire du Kaptchak, s'en détacha vers la fin du XVe siècle.

KHARISM (Lac de), nom donné quelquefois à la mer d'Aral.

KHARIZI. *V.* CHARIZI.

KHARKOW, v. de la Russie d'Europe (Petite-Russie), ch.-l. du gvt de son nom, sur le Lopan et la Kharkowa, à 1,405 kil. S.-S.-E. de St-Pétersbourg, 710 S.-S.-O. de Moscou, par 49° 59' 27" lat. N., et 33° 53' de long. E.; 52,000 hab. Chemin de fer pour Odessa. Evêché; tribunaux; université fondée en 1804; biblioth., jardin botanique, cabinets de physique, de minéralogie et de médailles; école vétérinaire. Comm. de transit; 4 foires importantes par an, surtout pour le commerce des laines et des chevaux; grands lavoirs de laines, fonderies de suif, savonneries. Fabr. de chapeaux de feutre, tapis, cuirs, etc. — Kharkow fut fondée en 1650, sous le tzar Alexis, par Chmielnicki, hetman des Cosaques. — Le gouvernement de Kharkow, entre ceux de Koursk au N., de Poltava à l'O., d'Iékatérinoslav au S., et de Voronèje à l'E., a 53,298 kil. carrés, 380 kil. sur 110, et 1,528,571 hab. Il comprend le pays nommé les *Slobodes de l'Ukraine*. Sol plat, peu boisé, généralement fertile. Récolte de vins; élève considérable de chevaux, de bestiaux, et de vers à soie.

KHASPOUR. *V.* KHOSPOUR.

KHATANGA, riv. de la Russie d'Asie (Sibérie), naît dans le gvt d'Inisseisk, coule à l'E., puis au N. et au N.-E., et arrive à l'océan Glacial arctique, dans le golfe de Khatanga. Cours de 1,000 kil.

KHATIL. *V.* KABR-IBRAHIM.

KHAZARES, peuple scythique de l'Europe orientale. Campé, au Ve siècle, près de la mer Caspienne, sur les deux rives du Volga inférieur, il s'avança vers l'O. après les invasions des Barbares dans le monde romain, et prit aux Avares, en 534, la Russie actuelle jusqu'au Dniéper et à l'Oka. Allié d'Héraclius, il fit une diversion en sa faveur, en attaquant la Perse, 626. Quand l'empereur Justinien II eut été chassé, les Khazares le ramenèrent, 715. Une de leurs princesses épousa Constantin Copronyme. Ils embrassèrent le christianisme en 858. De 862 à 885, les Varègues conquirent une partie de leur territoire; les progrès des Petchenègues ne leur laissèrent même que la Crimée, d'où Sviatopolk Ier les chassa en 1016. Leur nom disparut alors de l'histoire; il se perpétua seulement dans celui de *Gazarie*, que les Génois donnèrent longtemps à la Crimée.

KHAZARES (Mer des), nom donné quelquefois à la mer Caspienne.

KHAZARIE, nom désignant tantôt tout l'empire des Khazares, tantôt la Crimée seulement.

KHERASKOFF, poëte russe. *V.* CHERASKOFF.

KHERSON, v. forte de la Russie d'Europe, au S., ch.-l. du gvt de son nom, sur la rive dr. du liman du Dniéper, et à 75 kil. de son embouch. dans la mer Noire, à 1,787 kil. S.-E. de St-Pétersbourg, 1,297 S.-S.-O. de Moscou; par 46° 37' 46" lat. N. et 30° 17' 32" long. E.; 40,400 hab., Grecs, Juifs, Russes et Allemands. Port militaire: chantiers de construction, magasins de vivres et arsenal pour la marine; fonderie de canons, hôtel des monnaies. Tribunaux. Gymnase, séminaire catholique arménien, école de navigation, école pour les fils d'employés civils. Corderies, lavoirs de laine, fonderies de suif. Kherson, bâtie en 1778 par Potemkin, eut un accroissement rapide; la plupart de ses édifices ont été élevés par des architectes français. Le développement de Nikolaïeff et d'Odessa a beaucoup diminué son importance, et l'amirauté, que Catherine II y avait établie, a été transportée à Sébastopol. — Le gvt de Kherson ou de Nikolaïeff, formé, en 1802, avec quelques districts de celui d'Iékatérinoslav, une partie de la prov. de Kiev, et la steppe d'Otchakov, est situé entre le gvt de Kiev au N., la Podolie et la Bessarabie à l'O., la mer Noire au S., le gvt de Tauride au S.-E., et celui d'Iékatérinoslav à l'E.; 72,846 kil. carrés, 375 kil. sur 200; 1,083,852 hab. Les Cosaques du Boug, qui ont une administration particulière, et le petit gvt d'Odessa, y sont enclavés. Sol ondulé et couvert de forêts au N., rempli de prairies ou steppes dans l'E., fertile à l'O.; arrosé par le Boug, et limité à l'O. par le Dniester, à l'E. par le Dniéper. Culture de grains, lin, chanvre, tabac, safran, mûriers, vignes. Élève considérable de bétail. Salines. Fabr. de toiles, lainages, cuirs, chandelles, etc.

KHETA, riv. de la Russie d'Asie (Iénisséisk), affl. de la Khatanga. Cours de 450 kil.

KHIAN-LOUNG ou KIEN-LOUNG, empereur de la Chine, de la dynastie des Mandchoux, 1736-1795, né vers 1709, réprima, en 1755, une révolte des Tartares, conquit tout leur pays jusqu'à la Perse, donna des terres, en 1770, à près de 400,000 Torgouts qui vinrent se soumettre à sa domination, et anéantit la tribu des Miao-tseu révoltés, 1775. La Chine atteignit alors un haut degré de prospérité. Khian-Loung encouragea l'étude des sciences et des arts, composa lui-même en vers l'*Eloge de la ville de Moukden*, trad. en français par le P. Amiot, Paris, 1770, réunit une bibliothèque de 600,000 vol., et entreprit de faire imprimer un choix des œuvres de la littérature chinoise, d'environ 180,000 vol.; ce travail était déjà fort avancé à sa mort. Défenseur ardent de la foi de

ses pères, il proscrivit toujours l'exercice de la religion chrétienne dans ses Etats. La Bibliothèque impériale de Paris possède 24 vol. de poésies composées par lui.

KHILCAN (IBN-), historien arabe. *V.* IBN-KHILCAN.

KHILKOF ou HILCOF (le prince André-Jacovlévitch), 1er maître d'hôtel de Pierre le Grand, fut envoyé, en 1700, comme ministre résident auprès du roi de Suède Charles XII. Incarcéré dès le début de la guerre entre les deux princes, il mourut à Vesteras en 1718. Pendant sa captivité, il avait écrit un *Précis de l'histoire de Russie,* imprimé à Moscou en 1771; il y a peu de critique dans le choix et l'emploi des matériaux.

KHILOK, riv. de la Russie d'Asie (Sibérie), affl. de la Selenga, à 35 kil. N. de Selinginsk. Cours de 650 kil.

KHIMIAROLI, nom actuel des monts Acrocérauniens des anciens.

KHIOUNG-TCHÉOU, v. de l'empire chinois, ch.-l. de l'île d'Haï-nan, sur la côte N. et sur le détroit d'Haïnan, qui la sépare du continent, à 250 kil. S.-O. de Canton; par 20° de lat. N. et 108° 2′ de long. E.; 200,000 hab. Comm. actif avec Macao, le Tonkin, la Cochinchine, Singapour; ouverte aux Européens en 1858.

KHIRPOUR, v. de l'Hindoustan anglais, dans le Sindhy, anc. ch.-l. de principauté, sur un canal dérivé de l'Indus, au N.-E. d'Harderabad; 15,000 hab.

KHIU-TCHÉOU, v. de la Chine (Tché-Kiang), ch.-l. du départ. de son nom; par 29° 2′ lat. N., et 116° 42′ long. E. Comm. actif avec la prov. de Fou-Kian.

KHIVA, v. forte du Turkestan, cap. du khanat de son nom, sur un canal dérivé du Djihoun, à 560 kil. N.-E. d'Asterabad; par 41° 40′ lat. N., et 58° 20′ long. E.; 12,000 hab. Il y a 30 mosquées, un médressèh ou collége célèbre. Grand marché d'esclaves. — Le khanat de Khiva, entre la mer d'Aral et les steppes des Kirghiz au N., le Djihoun à l'E., les Turcomans à l'O., et la Perse au S.; par 39°-44° lat. N., et 53°-61° long. E., a une superf. de 380,000 kil. carrés environ, et 900,000 hab. Ch.-l., *Khiva;* ville princip., Ourghendj. Il comprend la plus grande partie de l'anc. Kharism, est occupé par de vastes déserts, et arrosé par le Djihoun, dont on a dérivé beaucoup de canaux d'irrigation. Culture de céréales, lin, sésame, et même de mûrier et de coton, quoique le climat soit froid. Les Khiviens sont avides, avares, pillards; ils appartiennent à la secte Sunnite. Ils font commerce par caravanes avec l'Afghanistan, la Perse, Astrakan et Orenbourg.

KHODAWENDIGUIAR, eyalet de la Turquie d'Asie au N.-O., entre deux de Kastamouni et de Bozoq à l'E., de Karaman et d'Aïdin au S., l'Archipel, les Détroits et la mer de Marmara à l'O., et la mer Noire au N.; environ 400 kil. de l'O. à l'E., et 300 du S. au N. Ch.-l., *Brousse;* 7 sandjaks : *Kodja-Ili,* ch.-l. Ismid; *Khodawendiguiar,* ch.-l. Brousse; *Karassi, Bigha,* ch.-l. Kale-Sultanieh; *Kidonie* ou *Ilaïvali, Kermeian, Afium-Kara-Hissar;* environ 1,500,000 hab. Il correspond à l'ancienne Mysie et à la plus grande partie de la Bithynie et de la Phrygie. C. P.

KHODJEND, v. du Turkestan, dans le khanat et à 100 kil. N.-O. de Khokand, sur la rive g. du Sir-Daria; par 41° 50′ lat. N. et 67° long. E.; 50,000 hab. Grande fabr. de toiles de coton exportées en Russie. Passage des caravanes qui vont d'Orenbourg en Boukharie. — Elle occupe l'emplacement de l'anc. *Cyreschata* ou *Alexandria ultima.*

KHOI, anc. *Artaxata?* v. forte de Perse (Aderbaïdjan), à 130 kil. N.-O. de Tauris, au N. du lac d'Ourmiah, sur un affl. de l'Aras; 25,000 hab. On remarque le palais du khan et le caravansérail. Les rues sont droites et bordées d'arbres. Récolte de céréales, vins et fruits. Fabr. de lames de sabre, d'étoffes de laine et de coton.— Victoire du sultan Sélim Ier sur Chah-Ismaïl, en 1514.

KHOKAND, v. forte du Turkestan, capitale du khanat de son nom, près du Sir-Daria, à 270 kil. N.-E. de Samarkand; par 68° 14′ long. E., et 41° 20′ lat. N., 100,000 hab. On y compte, dit-on, 400 mosquées. Fabr. de cotonnades et de soieries brochées d'or et d'argent, qu'on échange en Boukharie contre des marchandises tirées de la Russie (fer, peaux de loutre, cochenille, sandal). Résidence principale de Gengis-Khan. Le mariage des petits-fils de Tamerlan y fut célébré, et l'on y vit 500 ambassadeurs de peuples soumis. —Le khanat de Khokand, partie de l'anc. *Scythie en deçà de l'Imaüs,* est situé entre les steppes des Kirghiz au N., le khanat de Boukhara à l'O., la Chine à l'E., et les Kirghiz au S.; par 40°-46° lat. N., et 62°-73° long. E.; 200,000 kil. carrés environ; 560 kil. sur 200; 3 à 400,000 hab. Il comprend les territoires de Ferganah, de Tounkat, de Tachkend et de Tarez. Sol montagneux, arrosé par le Sir-Daria, riche en mines d'or, de lapis-lazuli, de cuivre, fer, houille, etc., et très-fertile en grains, fruits, raisins, melons, grenades, coton, mûriers. Elève considérable de chevaux, ânes, chameaux, bêtes à laine, vers à soie. L'usage de la houille comme combustible y était connu du temps d'Aboulféda, en 1300. Comm. actif par caravanes avec Boukhara, l'Afghanistan, l'Hindoustan et la Chine. Les limites de la Russie (pour le territoire des Kirghiz) et du Khokand ont été fixées par un traité en 1828. Le khan peut lever 10,000 cavaliers et 30,000 fantassins.

KHOLMOGORY, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 72 kil. E.-S.-E. d'Arkhangel, dans une île de la Dvina; 1,600 hab. Elève de bêtes à cornes, d'origine hollandaise et anglaise. — Elle fut la capit. du royaume de Biarmie.

KHONDÉMIR, historien persan du XVe siècle, fils de Mirkhond, fut protégé, comme son père, par Aly-Chir, qui lui confia la garde d'une bibliothèque. Ses deux ouvrages historiques, le *Khilasset el-akhbar* (pureté des histoires), depuis la création jusqu'en 1500, et le *Habib Essayyar* (l'ami des biographies), jusqu'en 1524, sont d'une grande importance pour l'histoire politique et littéraire de la Perse. Ce dernier est en grande partie l'abrégé du *Rouzat Essafa* de Mirkhond; mais il donne de plus, à la suite du règne de chaque prince, des renseignements sur les grands hommes qui ont vécu à cette époque, et il contient des détails sur quelques dynasties dont Mirkhond n'a point parlé. Ces deux ouvrages, réunis au *Khilasset al-akhbar,* forment un corps complet d'histoire persane. D.

KHONDS, tribu de l'Hindoustan, à 400 kil. O. de Calcutta. Ils sacrifient des hommes à leurs idoles, et se nourrissent des victimes égorgées.

KHONSAR, v. de Perse (Irak-Adjémi), à 131 kil. O.-N.-O. d'Ispahan; 13,000 hab.

KHOPER, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le N. du gvt de Saratov, traverse celui de Voronèje et le pays des Cosaques du Don, et se jette dans le Don, rive g. Cours de 750 kil.

KHORAÇAN ou KHORASSAN, anc. *Parthiène, Margiane* et partie de l'*Arie,* prov. de la Perse, au N.-E., entre le Turkestan au N., le Mazendéran et Irak-Adjemi à l'O., le Konhistan au S., le roy. d'Hérat à l'E., et le khanat de Boukhara au N.-E.; 200,000 kil. carrés; 1,900,000 hab. Ch.-l., *Meschehed;* v. princ. : Yezd, Nichapour, Tebbes, Kabouchan. Sol sillonné par des ramifications de l'Hindou-Kho, arrosé au nord par le Tedjend, fertile à l'O. Mines de cuivre, plomb, fer, sel gemme, albâtre, turquoises et rubis. Culture de céréales, riz, vignes, chanvre, tabac; élève de chameaux et de chèvres. Fabr. d'étoffes de soie et de coton, châles, tapis, papier, cuirs. — Le Khoraçan persan est appelé quelquefois *Khoraçan occidental,* par rapport au Khoraçan afghan ou *oriental* (roy. d'Hérat).

KHOROBUT, historien persan, secrétaire de Sapor II, roi de Perse, vivait au IVe siècle. Fait prisonnier et conduit à Constantinople par l'empereur Julien, il y apprit le grec, et composa en cette langue l'histoire de Sapor, de Khosrov (Chosroès), roi d'Arménie, et de Julien l'Apostat. Il traduisit aussi dans la même langue les écrits historiques de son compatriote Barsuma. Il est cité par Moïse de Khoren. C—A.

KHORREMABAD, *Corbiena,* v. forte de Perse (Khouzistan), ch.-l. du Louristan, près de la Kerkah, à 110 kil. S.-O. d'Hamadan.

KHORSABAD, vge de la Turquie d'Asie, à 20 kil. N.-N.-E. de Mossoul. C'est là qu'a été faite, en 1843, par M. Botta, consul de France, la découverte d'un palais assyrien de l'antique Ninive. Des bas-reliefs et des inscriptions cunéiformes en ont été rapportées en France par M. Flandin, en 1845.

KHOSPOUR, v. de l'Inde transgangétique, cap. du Katchar.

KHOSREW-PACHA, homme d'Etat turc, né en Circassie vers 1769, m. en 1855, fut d'abord esclave, et s'éleva par sa capacité et son mérite aux plus hautes dignités de l'Empire. Après l'expédition des Français en Egypte, il fut nommé gouverneur de cette province, que l'insurrection de Méhémet-Ali l'obligea bientôt d'abandonner. Il fut ensuite tour à tour capitan-pacha, gouverneur de Constantinople, ministre de la police, commandant en chef des troupes régulières, président du grand conseil d'Etat, et enfin grand-vizir. Malgré les revers qu'il essuya à la tête des armées, et les accusations de ses ennemis, il conserva toujours la faveur du sultan Mahmoud, qu'il aida dans ses réformes. Il obtint les deux filles aînées du sultan pour Halil et Saïd, ses fils adoptifs.

KHOSROV. *V.* CHOSROÈS.

KHOTAIS. *V.* KOTAIS.

KHOTAN ou KHOTIAN, v. de l'empire chinois (Thian-

Chan-nan-lou), à 400 kil. S.-E. d'Yarkand, ch.-l. d'une principauté de son nom. Soieries, toiles de lin.

KHOTIN, v. de la Russie d'Europe. *V.* CHOCZIM.

KHOTMYJSK, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 173 kil. S.-S.-O. de Koursk, sur la rive dr. de la Vorskla; 3,000 hab.

KHOUKHOU-NOOR, c.-à-d. *lac bleu*, lac de l'empire chinois, au N.-E., dans la prov. de Mongolie, par 37° lat. N., et 96° long. E.; 110 kil. sur 45. Il a donné son nom à un massif de montagnes, dont descendent le Hoang-ho, le Salouen, le Menam-kong, et à la région environnante, que peuplent des Mongols et des Kalmouks.

KHOULM ou KHOULLOUM, v. du Turkestan, dans le khanat et au S.-O. de Koundouz, à 57 kil. E. de Balkh, sur la Khoulm, affluent du Djihoun; 10,000 hab.

KHOUZISTAN, anc. *Susiane*, *Elymaïde* et *pays des Uxiens*, prov. de Perse, au S.-O., entre le Kourdistan au N., l'eyalet turc de Bagdad à l'O., le golfe Persique au S., et le Farsistan à l'E.; par 30°-34° lat. N., et 44°-50° long. E.; 24,000 kil. carrés; 400 kil. sur 310; 900,000 hab., presque tous Kourdes. Ch.-l. : *Chouster*; villes princip. : Dizfoul, Khorremabad. Sol montagneux à l'E., plat et sablonneux à l'O., peu fertile en général. Ni industrie ni commerce. Le Louristan en fait partie.

KHOWARESM. *V.* KHARISM.

KHOWAREZMI (MOHAMMED-BEN-MOUÇA-AL-), astronome arabe du IXe siècle, rédigea des *Tables astronomiques* qui furent suivies jusqu'au règne d'Houlagou. Il fut, dit-on, le 1er qui fit connaître l'algèbre aux Arabes.

KHVALYNSK, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 217 kil. N.-E. de Saratov, sur la rive dr. du Volga; 3,000 hab.

KIA-HING, v. de Chine (Tché-kiang), ch.-l. du dép. de son nom, à 70 kil. N.-E. de Hang-Tchéou. On y remarque 15 tours de marbre, des portiques, des arcs de triomphe. Comm. actif, favorisé par de nombreux canaux.

KIAKHTA, v. de la Sibérie (Transbaïkal), située à 290 kil. S.-E. d'Irkoutsk, sur la frontière de Chine; 5,000 hab. Forteresse. Elle est en face de la ville chinoise de Maï-Matchin, et est l'entrepôt d'un grand commerce d'échange entre la Russie et la Chine. Les Russes apportent les fourrures, les peaux, les cuirs, les draps, les toiles, les bestiaux, et reçoivent le thé (202,874 caisses à 500 fr. en 1860), la soie, le nankin, la porcelaine, la rhubarbe, le tabac, le musc. — Ecole de langue chinoise. La ville fut fondée en 1728.

KIAMA, v. de la Nigritie centrale, dans le Borgou; 30,000 hab.

KIANG, mot chinois qui signifie *rivière* · KIANG*yuen*, pays des rivières, etc.

KIANGARI ou KANGHRI, *Gangra*, v. de la Turquie d'Asie (Bozoq), à 100 kil. N.-E. d'Angora. Ch.-l. d'un livah qui correspond à des parties de l'anc. *Galatie* et de la *Paphlagonie*.

KIANG-NING, v. de Chine. *V.* NANKING.

KIANG-SI, prov. de l'Empire chinois (Chine propre), au S.-E., entre celles de Hou-pé au N.-O., de Hou-nan à l'O., de Kouang-toung au S., de Fou-kian et de Tché-kiang à l'E., de Ngan-Hoéi au N.-E.; 188,000 kil. carr., 660 kil. sur 400; 30,000,000 d'hab. Ch.-l., *Nan-tchang*. Sol presque partout entouré de montagnes, traversé dans le centre par le Kan, qui afflue au lac Phou-yang, et dans le N. par le Yang-tsé-kiang; fertile en riz, thé vert, coton, indigo, canne à sucre. Mines d'or, d'argent et de pierres précieuses. Principal siége de l'industrie de la porcelaine.

KIANG-SOU, prov. de l'empire chinois (Chine propre), à l'E., entre celles de Chan-toung au N., Ho-nan et Ngan-Hoéi à l'O., Tché-kiang au S., la mer Bleue et la mer Jaune à l'E.; 520 kil. sur 230; 38,000,000 d'hab. Ch.-l., *Nanking*. Sol plat, arrosé au N. par l'Hoang-ho, au S. par l'Yang-tsé-kiang, traversé par le canal Impérial, et contenant beaucoup de lacs; très-fertile en céréales, coton, riz, thé vert. Élève de vers à soie.

KIBURG. *V.* KYBURG.

KICHEMA, île du golfe Persique. *V.* KEICHME.

KICHENEV, v. de la Russie d'Europe, au S., ch.-l. de la Bessarabie, à 1,693 kil. S.-S.-O. de Saint-Pétersbourg, 1,418 de Moscou, 53 N.-O. de Bender; 91,533 hab. Archevêché grec, séminaire métropolitain. Tribunaux. École arménienne; 47° 1′ lat. N., 26° 31′ long. E.

KICKIOUERRI, v. de la Guinée supérieure (côte d'Or), dans le pays des Ashantees, à 70 kil. S.-E. de Coumassie; 12,000 hab.

KIDDERMINSTER, v. d'Angleterre, comté et à 22 kil. N. de Worcester, sur la Stour et le canal du comté de Stafford; 15,398 hab. Fabr. très-importante de tapis, peluches, étoffes de soie, draps, étamines, etc.

KIDONIE ou HAIVALI, anc. *Héraclée*, ch.-l. d'un sandjak de l'eyalet de Khodawendiguiar, sur le golfe d'Adramiti, à 105 kil. N.-O. de Smyrne. Collége grec.

KIDWELLY, brg d'Angleterre (Galles), comté et à 16 kil. S. de Carmarthen; 1,600 hab. Mines de houille. Vastes fonderies de fer et d'étain.

KIEL, v. d'Allemagne (duché de Holstein), sur la mer Baltique, à 105 kil. N.-E. de Hambourg, 80 de Glückstadt, 215 S.-O. de Copenhague; par 54° 19′ 24″ lat. N. et 7° 49′ 5″ long. E.; 17,541 hab. Port très-important; chantiers de construction; bains de mer. Export. considérable de grains, bestiaux, beurre, etc. Fabr. de chapeaux, tabac, amidon; raffineries de sucre; pêche et préparation du hareng. Chemin de fer pour Hambourg, Glustadt, etc.; service de bateaux à vapeur pour Copenhague, les îles et tous les grands ports de la Baltique. Siége de la cour d'appel des duchés de Holstein, de Slesvig, et de Lauenbourg. Université célèbre, fondée en 1665, avec observatoire, jardin botanique, bibliothèque, collections scientifiques. Le château contient un musée d'arts. Sociétés d'histoire et d'antiquités nationales. — La ville, qui date du Xe siècle, devint la résidence des comtes de Holstein en 1243. Pendant la guerre de Trente Ans, elle fut plusieurs fois assiégée et occupée. De 1721 à 1773, elle a été la résidence des ducs de Holstein-Gottorp. Le 14 janvier 1814 y fut conclu, contre Napoléon Ier, le traité de paix entre l'Angleterre, la Suède et le Danemark. E. S.

KIELCE, v. de la Russie d'Europe (Pologne), gvt de Radom, à 158 kil. S.-S.-O. de Varsovie, 102 N.-E. de Cracovie; 5,000 hab. Palais de l'évêque de Cracovie, bibliothèque, musée, école des mines. Comm. en blé et en ferronnerie. — Le gvt de Kielce ou de Cracovie, entre ceux de Kalisch au N.-O., la Silésie à l'O., le pays de Cracovie et Galicie au S., le gvt de Sandomir à l'E., a été réuni en 1844 à celui de Radom.

KIEN-LONG, empereur de la Chine. *V.* KHIAN-LOUNG.

KIERSY ou QUIERZY-SUR-OISE, vge (Aisne), arr. et à 35 kil. O. de Laon; 760 hab. La maison d'Héristal y eut un château, où se tinrent, sous Charlemagne et ses successeurs, plusieurs conciles et champs-de-mai. Charles II, le Chauve, y rendit, en 877, un capitulaire érigeant en droit l'hérédité des bénéfices et des offices royaux, et autorisant les seigneurs à construire des châteaux forts.

KIEV, v. de la Russie d'Europe (Petite-Russie), ch.-l. du gvt de son nom, sur la rive dr. du Dniéper, à 1,251 kil. S. de St-Pétersbourg, 888 S.-O. de Moscou; par 50° 26′ 53″ lat. N. et 28° 10′ long. E.; 70,598 hab. Place forte. Archevêché. Tribunaux. Université de St-Vladimir, avec bibliothèque, cabinets de médailles et d'histoire naturelle. On remarque la cathédrale de Ste-Sophie, le plus anc. monument de l'architecture russe, dite *Eglise de la dîme*, en mémoire du tribut que Vladimir paya au prêtre grec Anastase; le monastère Petcherskoï avec catacombes renfermant les tombeaux de 110 martyrs; le palais impérial en bois, l'arsenal, etc. Grande foire annuelle; tanneries, fabr. de produits chimiques, bougies. Centre d'un comm. important. — Kiev existait dès le Ve siècle; c'est une des villes saintes des Russes, à cause des nombreuses reliques qu'elle conserve, et parce que Vladimir y reçut le baptême avec toute son armée en 789. Elle fut, depuis Rurik, la capitale de la Russie méridionale, et, depuis Iaroslaf, 1037, celle de toute la Russie. Elle passa ensuite tour à tour aux Lithuaniens, aux Polonais, aux Tartares, aux khans de Crimée, et ne revint aux tzars qu'en 1686. — Le gvt de Kiev, entre ceux de Minsk au N., de Volhynie et de Podolie à l'O., de Kherson au S., de Poltava et de Tchernigov à l'E., a 49,572 kil. carr. et 1,941,334 hab. Sol généralement plat, couvert de belles forêts, très-fertile en céréales, fruits, tabac, maïs, lin, chanvre, vignes, etc. Élève considérable de bestiaux et d'abeilles; sucreries, distilleries d'eau-de-vie.

KIEVEROVA-HORKA, brg de la Russie d'Europe (Pskov), près de Porkhov. Le tzar Ivan IV y céda par traité la Livonie à Etienne Bathori, roi de Pologne, 1582.

KIKINDA (NAGY-), v. de Hongrie (Torontal), à 50 kil. N. de Gross-Becskerek; 12,000 hab. Ch.-l. d'un district.

KILBARCHAN, brg d'Ecosse, comté et à 9 kil. O.-S.-O. de Renfrew; 1,100 hab. Exploit. de houille. Fabr. et blanchisseries de toiles et cotons.

KILBOURN, forteresse de la Russie d'Europe (Tauride), sur une langue de terre à l'embouchure du Dniéper, à 15 kil. au S. d'Otchakow; victoire de Souwarow sur les Turcs en 1785; prise par les Français et les Anglais le 17 octobre 1855. Kilbourn fut fondée par les Turcs; son nom vient de *kil*, sable, et *bourn*, pointe.

KILBRIDGE, vge d'Ecosse (Lanark), à 8 kil. S.-E.

de Glasgow; 3,500 hab. Manuf. de coton. Patrie de l'anatomiste Hunter.

KILDA (SAINT-), île d'Écosse (Inverness), la plus occidentale des Hébrides, dans l'océan Atlantique, au N.-O. de North-Uist, au S.-O. de Lewis; par 57° 50' lat. N. et 10° 40' long. O.; superficie, 1,600 hectares. Elle a moins de 200 habitants.

KILDARE (comté de), c.-à-d. *cellule du chêne*, comté de l'Irlande (Leinster), entre ceux d'East-Meath au N., de Dublin et de Wicklow à l'E., de Carlow au S., du Roi et de la Reine à l'O.; 159,364 hect.; 65 kil. sur 26; 84,930 hab. Ch.-l., *Athy;* v. princip., Kildare, Naas. Sol très-plat. Riv., Boyne, Barrow, Liffey. Climat humide. La région centrale, dite *Curragh*, est célèbre pour sa riche verdure. Peu de minéraux et d'industrie. Commerce de blé, exporté par le Barrow et deux canaux pour Dublin, Waterford et le Shannon. Grande exploit. de tourbe. Chemin de fer du S. et de l'O. Il donne depuis 1316 le titre de duc aux Fitzgeralds, auj. ducs de Leinster.

KILDARE, v. d'Irlande, dans le comté de son nom, sur le chemin de fer du S. et de l'O., à 50 kil. O.-S.-O. de Dublin; 1,629 hab. Quoique ville épiscopale, elle se compose de cabanes au milieu de vieux édifices. Elle souffre surtout du manque d'eau, malgré le voisinage du Curragh. Ruines d'une très-vieille cathédrale, avec la sépulture des Fitzgéralds, et une chapelle du v^e siècle. Chapelle catholique. Beaucoup d'hôtels, remplis à l'époque des célèbres courses du Curragh, en avril, juin, septembre et octobre. L'évêché, réuni auj. à celui de Dublin, comprend 81 paroisses. C'est aussi le siége d'un évêque catholique.

KILIA, v. forte des Principautés-Unies (Moldavie), sur la rive g. du bras septentrional du Danube, à 30 kil. de son embouchure dans la mer Noire, à 190 kil. S.-E. d'Iassy; 7,000 hab.

KILIAN (Saint), Irlandais, sacré évêque par le pape, passa en Germanie, 685, convertit la Franconie, et subit le martyre à Wurtzbourg, 689. Fête, le 8 juillet.

KILIAN (Lucas), graveur, né à Augsbourg en 1579, m. en 1637, se forma en Italie par l'étude des grands maîtres. Ses principaux ouvrages sont : *la Résurrection*, d'après Paul Véronèse; *la Multiplication des pains*, d'après le Tintoret; un *Christ mort*, d'après Michel-Ange; le portrait de Gustave-Adolphe, etc.

KILIAN (Philippe-André), graveur, né à Augsbourg en 1714, m. en 1759, eut le titre de graveur d'Auguste III, roi de Pologne, et travailla pour la galerie de Dresde, où l'on distingue l'*Adoration des rois*, d'après Paul Véronèse, et *la Femme adultère*, d'après le Tintoret. Il employa aussi son burin pour la galerie du comte de Bruhl.

KILIDJE-ARSLAN, nom de plusieurs sultans seldjoukides de Konieh. Le 1^er, de 1092 à 1107, se laissa enlever Nicée par les croisés, et perdit la bataille de Dorylée. Le 2^e, de 1155 à 1192, fit longtemps la guerre à l'empereur grec Manuel, fit alliance avec Saladin, qu'il aida à dépouiller Roupen II, roi d'Arménie, mais fut vaincu dans deux batailles par Frédéric Barberousse en 1190. — Le 3^e, de 1204 à 1210, se vit disputer le trône par Kaï-Kaïous II son frère, en resta maître par le secours des Mongols, qui bientôt le dépouillèrent à son tour et le massacrèrent.

KILITI-BAHAR. *V.* DARDANELLES.

KILKENNY, cité-comté d'Irlande (Leinster), cap. du comté de son nom, à 100 kil. S.-O. de Dublin, avec chemin de fer; 13,019 hab. Bien bâtie en pierre, pavée de marbre noir, divisée par la Nore en ville anglaise et ville irlandaise. Cathédrale de St-Canice ou Kenny, du XIV^e siècle. Ruines d'une église de dominicains et d'un couvent de franciscains. Siége de l'évêché d'Ossory. Château construit par Strongbow, auj. résidence du marquis d'Ormonde. Beaucoup de misère, malgré le nombre de ses riches résidences. Cette ville est célèbre par les *constitutions de Kilkenny*, rendues sous Edouard III, et qui assuraient d'importants priviléges à l'Irlande. — Le comté de Kilkenny, au S.-E. de l'Irlande, entre ceux de la Reine au N., de Carlow et de Wexford à l'E., de Waterford au S., et de Tipperary à l'O., a 208,033 hectares, 65 kil. sur 30, et 109,476 hab., sans la cité de Kilkenny. Rivières : Nore, Barrow, Suir. Peu de marais. Exportation de grains. Exploitation de granit, marbre noir et anthracite. Ses manuf. de laine, introduites autrefois dans le pays par la famille Butler, sont aujourd'hui presque nulles. Kilkenny donne le titre de comte à la famille Butler.

KILLALA, paroisse et brg d'Irlande (Mayo), sur la baie de son nom, à 66 kil. N. de Ballinrobe; 3,600 hab. Autrefois évêché, réuni à celui de Tuam. Fabr. de toiles fortes et lainages. — Occupée par les Français en 1798.

KILLALOE, paroisse et brg d'Irlande (Clare), sur le Shannon, à 35 kil. E. d'Ennis: 1,672 hab. Evêché anglican et évêché catholique. Carrière d'ardoises.

KILLARNEY, v. d'Irlande (Kerry), à 2 kil. E. du lac de ce nom, à 65 kil. O. de Cork, 26 S.-S.-E. de Tralee; 5,187 hab. Evêché catholique. Fabr. de toiles. Aux environs, exploit. de cuivre. — Le lac de Killarney, dit aussi *Lough-Lane*, se compose de 3 lacs qui communiquent ensemble, et dont la longueur totale est de 16 kil. Ils sont parsemés d'îles, entourés de beaux sites, et l'on y entend un écho très-remarquable.

KILLFENORA, paroisse et vge d'Irlande (Clare), à 22 kil. N.-O. d'Ennis; 5,500 hab. Evêché anglican. L'évêché catholique a été réuni à celui de Killaloe.

KILLIS, v. de la Turquie d'Asie, eyalet et à 55 kil. N. d'Alep; 12,000 hab. Comm. de toiles de coton, huiles, sellerie.

KILLMACDUAGH, paroisse et vge d'Irlande, comté et à 31 kil. S.-S.-E. de Galway; 1,900 hab. Evêchés anglican et catholique.

KILLMORE, paroisse et vge d'Irlande, comté et à 6 kil. S.-O. de Cavan; 6,300 hab. Evêché anglican et évêché catholique.

KILLRUSH, paroisse et brg d'Irlande (Clare), à 29 kil. S.-O. d'Ennis, port de commerce sur l'estuaire du Shannon et à 50 kil. de son embouchure; 4,565 hab.

KILMAINE (Charles-Joseph), général irlandais au service de la République française, né à Dublin en 1754, m. à Paris en 1799, fut amené en France dès l'âge de 15 ans, entra, comme simple hussard, dans le régiment de Lauzun, suivit Lafayette en Amérique, fut, pendant la Révolution, général de brigade à l'armée du Nord, se signala à Jemmapes, passa dans la Vendée, puis en Italie, où il figura à Mantoue, Peschiera, Castiglione. Une descente en Irlande ayant été projetée, Kilmaine fut nommé général du corps d'armée qui devait l'effectuer; mais elle n'eut pas lieu. Commandant de l'armée française en Suisse, il ne put arrêter les Russes, et fut remplacé par Masséna. Kilmaine était un excellent officier de cavalerie, et de plus un esprit fin et plein de discernement, propre aux missions délicates et difficiles.

KILMAINHAM, vge d'Irlande, sur la Liffey, à l'O. de Dublin, dont on le regarde comme un faubourg. Hospice royal des Invalides, où réside le commandant général des troupes de l'Irlande. Anc. commanderie des chevaliers de St-Jean-de-Jérusalem.

KILMALLOCK, paroisse et vge d'Irlande, comté et à 31 kil. S. de Limerick; 2,200 hab. Autrefois très-importante, et auj. surnommée *la Baalbek de l'Irlande*, à cause de ses nombreuses ruines de palais et d'églises.

KILMARNOCK, vge d'Écosse, comté et à 19 kil. N.-E. d'Ayr; 1,800 habit. On y remarque l'hôtel de ville et le collége. Fabr. de tapis, lainages, toiles peintes, mousselines, châles, sellerie. Chemin de fer pour le port de Troon. Ruines d'un ancien château. Riches houillères.

KILMORE, paroisse d'Écosse (Argyle), sur l'océan Atlantique; 800 hab. Anc. château de *Dunstaffnage*, résidence des premiers rois d'Ecosse, et où l'on gardait la célèbre pierre leur servant de siége lors du couronnement. Transférée depuis à Scone, elle est auj. dans l'abbaye de Westminster.

KILPATRICK (NEW- ou EAST-), paroisse d'Ecosse (Dumbarton et Stirling), à 9 kil. N.-E. de Glasgow; 1,600 hab. Manuf. de coton, tabac, papier.

KILPATRICK (OLD- ou WEST-), paroisse d'Ecosse, comte et à 4 kil. E. de Dumbarton, sur le canal de Forth-et-Clyde; 3,700 hab. Exploit. de houille; fonderies de fer, papeteries, fabr. de draps et toiles, blanchisseries et imprimeries sur étoffes. Ruines du château de *Dunglass*.

KILSYTH, paroisse et vge d'Ecossè, comté et à 25 kil. S.-O. de Stirling, 16 N.-E. de Glasgow; 4,300 hab. Exploit. de fer, houille, pierres à bâtir. — Défaite des Covenanters par Montrose, en 1645.

KILWINNING, paroisse et vge d'Ecosse, comté et à 22 kil. N. d'Ayr; 3,800 hab. Ruines de la célèbre abbaye de St-Winning, fondée en 1140, et pendant la construction de laquelle se forma, dit-on, la 1^re loge maçonnique du royaume. Magnifique château d'*Eglington*.

KIMBOLTON, *Cinnibantum*, v. d'Angleterre, comté et à 15 kil. O.-S.-O. d'Huntingdon; 1,600 hab. Beau château des ducs de Manchester.

KIMOLO, anc. *Cimolos*, île de la Grèce, dans l'Archipel, au N.-E. de Milo, dont elle est séparée par un canal de 2 kil. de large; 300 hab. Sol volcanique, peu fertile. Il n'y a plus de traces des mines qui lui firent donner autrefois le nom de *L'Argentière*.

KIMPOLUNG, v. des Principautés-Unies (Valachie

supérieure), à 125 kil. N.-O. de Bukharest, 53 E.-N.-E. de Rimnik; 4,000 hab. Comm. de transit avec la Transylvanie.

KINBOURN. *V.* KILBOURN.

KINCARDINE, vge d'Ecosse, comté de son nom, dont il était jadis la capitale. Ruines d'un anc. château royal.

KINCARDINE, v. et port d'Ecosse, comté et à 40 kil. S.-S.-O. de Perth, sur le golfe du Forth; 2,200 hab. Construction maritime. Exportation de houille.

KINCARDINE, v. d'Ecosse (Ross et Cromarty), à 25 kil. O.-N.-O. de Tain; 2,108 hab. Montrose y perdit sa dernière bataille, 1650. — Le comté de Kincardine ou Mearns, à l'E. de l'Ecosse, entre la mer du Nord à l'E., les comtés d'Aberdeen au N., de Forfar au S. et à l'O., a 99,000 hect., et 31,500 hab. Les monts Grampians le traversent. A leurs pieds est la riche plaine nommée *Howe of the Mearns*. Riv.: Dee, Esk N., Bervie. Agriculture avancée. Fabr. de grosses toiles, de tabatières, etc. Cap.: *Stonehaven*; v. princ.: Inverbervie.

KIN-CHA-KIANG, c.-à-d. *rivière au sable d'or*, riv. de l'Empire chinois, naît dans le pays de Khou-khou-noor, arrose les prov. de Ssé-Tchouan et d'Yun-nan, et, après un cours de 1,600 kil., se réunit au Yaloung-kiang pour former le Yang-tsé-kiang.

KINETON. *V.* KINGTON.

KING (William), prélat irlandais, né à Antrim en 1650, m. en 1729, écrivit, comme protestant, plusieurs pamphlets contre Jacques II, fut enfermé à Dublin, mis en liberté après l'avénement du prince d'Orange, en 1689, et créé archevêque de Dublin en 1702. On a de lui plusieurs ouvrages de controverse, entre autres, un traité fameux *de Origine mali*, Dublin, 1702, in-4°, que Bayle et Leibnitz ont essayé de réfuter.

KING (William), écrivain anglais, né à Londres en 1663, m. en 1712, célèbre par son esprit original et mordant, suivit d'abord la carrière du droit, la quitta pour se livrer exclusivement à la vie littéraire, fut secrétaire du prince George en 1692, vicaire général du primat d'Irlande, un des premiers auteurs de *l'Examiner*, et rédacteur du *Gazetier*. On a de lui : *Dialogues des morts*, 1697, et *Voyage fait à Londres en* 1698, remplis tous deux d'une raillerie piquante et acérée; *l'Art d'aimer d'Ovide*, trad. en vers, 1708; *l'Art de la cuisine, à l'imitation de l'Art poétique d'Horace*, 1709, etc. On a publié, en 1776, ses *Œuvres complètes en vers et en prose*, Londres, 3 vol. in-8°; ses Œuvres posthumes l'ont été en 1732, sous le titre de *Remains* ou *Restes*.

KING (Pierre), né en 1669 à Exeter, m. en 1744, parent de Locke, étudia le droit, alla suivre en Hollande les leçons des plus habiles maîtres, entra à la Chambre des communes, fut greffier de la ville de Londres, 1er juge des Plaids communs, membre du conseil privé en 1714, pair et grand-chancelier d'Angleterre en 1725. Il a laissé, en anglais : *Recherches sur la constitution, la discipline, l'unité et le culte de la primitive Eglise*, Londres, 1691, 2 part. in-8°; *Histoire du Symbole des Apôtres*, 1702, in-8°, traduit en latin par Godefroy Olearius, Leips., 1706.

KING, île d'Australie, dans le détroit de Bass, entre la Nouvelle-Hollande et la Tasmanie; 60 kil. sur 35. Point de ports sûrs. — Découverte par Head, en 1799.

KINGO (Thomas), poëte danois, né à Slagerup en 1643, m. en 1703, fils d'un tisserand, étudia à Copenhague, et devint prêtre. En 1677, il fut nommé évêque en Fionie. En 1682, le roi lui conféra le titre de docteur. En 1683, il fut anobli. Les Danois le comparent à Horace, et le vantent comme le régénérateur de leur poésie nationale. Malgré sa nature toute poétique et malgré l'élévation de ses écrits, Kingo était d'un caractère querelleur, et fort avare. Quelques-uns de ses nombreux *Psaumes*, 1689, sont de doucs et tendres élégies, et sont restés dans le Psautier danois; on lui attribue le chant dont les veilleurs de nuit récitent un couplet à chaque heure qui sonne. A. G.

KINGS, c.-à-d. *livres*, mot par lequel les Chinois désignent spécialement 5 ouvrages qu'ils regardent comme sacrés : *Y-King*, cosmogonie; *Chi-King*, chants populaires; *Chou-King*, livre des annales, œuvre de Confucius; *Li-Ki*, livre des rites et cérémonies religieuses; *Tchun-Tsiéou*, chronique du roy. de Lou (patrie de Confucius). On y joint quelquefois le *Tao-té-King* de Lao-Tseu.

KING'S COUNTY, c.-à-d. *Comté du roi*, ainsi nommé de Philippe II, époux de la reine Marie Tudor, au centre de l'Irlande, dans le Leinster occidental, entre ceux de Meath et de West-Meath au N., de Roscommon à l'O., de Tipperary au S., de Kildare à l'E.; 211,907 hect.; 88,491 hab. Sol plat, excepté au S. Grand marais d'Allen au N. Riv.: Shannon, Brosna, Barrow, Boyne. Le Grand-Canal le traverse. Climat assez sec. Vastes tourbières. Culture des céréales; élève de gros bétail. Peu d'industrie. Ch.-l., *Philipstown*, v. princ.: Tullamore et Birr.

KING'S LYNN. *V.* LYNN-REGIS.

KING'S MOUNTAIN, montagne des Etats-Unis, dans l'O. de la Caroline du Nord, à 35 kil. O. de Charlottenbourg. Victoire des Américains sur les Anglais, 7 oct. 1780.

KINGSTON, v. et port de la Jamaïque (Antilles anglaises), sur la côte S. de l'île, au fond de la magnifique baie de Port-Royal, que défendent 2 forts; par 18° lat. N. et 78° 53′ long. O.; jolie ville, bien percée, bien bâtie, malsaine en été; 35,000 hab. Comm. très-important en sucre et rhum. — Fondée en 1693, à la suite d'un tremblement de terre qui détruisit Port-Royal, érigée en ville en 1802, dévastée par un incendie en 1843.

KINGSTON, v. forte de l'Amérique anglaise (Haut-Canada), sur le St-Laurent, à l'extrémité N.-E. du lac Ontario, à 225 kil. E.-N.-E. de Toronto; 12,000 hab. Arsenal, chantier militaire, station de la flotte anglaise pour l'intérieur. Entrepôt du commerce entre Montréal et les lacs de l'E. Elle donne son nom à l'évêché catholique du Haut-Canada, dont le siége a été transféré à Toronto. Elle a été la cap. de tout le Canada, de 1839 à 1843.

KINGSTON, v. des Etats-Unis (New-York), sur l'Esopus, à 81 kil. S. d'Albany, à 5 kil. de l'Hudson; 5,900 hab.

KINGSTON, v. de la Guinée anglaise (Sierra-Leone), à 310 kil. S.-E. de Freetown, à l'embouchure du Mesurado. Fondée en 1809.

KINGSTON-UPON-HULL. *V.* HULL.

KINGSTON-UPON-THAMES, v. d'Angleterre (Surrey), à 19 kil. S.-O. de Londres, sur la rive dr. de la Tamise, vis-à-vis Hampton; 9,800 hab. Elle a toujours appartenu au domaine de la couronne. Maison de correction. Anc. résidence des rois anglo-saxons.

KINGSTON (Elisabeth CHUDLEIGH, duchesse de), femme célèbre par sa vie aventureuse, née dans le Devonshire en 1720, m. en 1788, fut admise, grâce à sa beauté et à l'aimable vivacité de son esprit, parmi les filles d'honneur de la princesse de Galles, et se vit bientôt recherchée par le duc d'Hamilton. Puis elle épousa le capitaine Hervey, fils du comte de Bristol, l'abandonna le lendemain de son mariage, s'embarqua pour le continent avec un major dont elle avait demandé la société par la voie des journaux, et, ennuyée de sa compagnie, le quitta à Berlin. Elle parcourut seule l'Europe entière, reçue partout, fêtée à Berlin par le grand Frédéric, à Dresde par l'électrice de Saxe. De retour à Londres, elle fit casser son mariage pour épouser le duc de Kingston, à la mort duquel, 1773, héritière de sa fortune à la condition de ne se point remarier, elle recommença ses voyages par l'Italie. Elle allait épouser à Rome un aventurier qui se disait duc d'Albany, quand il fut arrêté pour vol. La famille du duc de Kingston l'attaquant à Londres comme bigame, elle revint à la hâte, plaida elle-même sa cause, fut condamnée, mais garda l'héritage. Echappant à la flétrissure par droit de pairie, lady Kingston quitta l'Angleterre, visita la Russie, refusa pour époux le prince Radziwill, et vint enfin se fixer à Paris, où sa réputation, son esprit, ses prodigalités et ses aventures lui assurèrent jusqu'à sa mort une brillante existence. Elle mourut au château de Ste-Assise, près de Fontainebleau.

KINGSTOWN ou DUNLEARY, brg d'Irlande, comté et à 9 kil. S. de Dublin, sur la mer d'Irlande; 11,584 hab. Beau port artificiel, construit pour tenir lieu de port à Dublin. Station des paquebots à vapeur de Bristol et de Liverpool. Bains de mer très-fréquentés.

KINGSWINFORD, v. et paroisse d'Angleterre, comté et à 31 kil. S. de Stafford; 15,200 hab. Verreries, fabr. renommées de poterie et de faïence.

KING-TÉ-TCHIN, v. de l'empire chinois (Chine propre), dans la prov. de Kiang-si, à 150 kil. S. de Nanking, par 29° 15′ lat. N., et 114° 55′ long. E.; 500,000 hab. La fabrication de la porcelaine fine y alimente 500 fourneaux.

KINGTON, v. d'Angleterre, comté et à 32 kil. N.-O. de Hereford, sur l'Arrow et le canal de Kington; 2,800 hab. Fabr. de draps.

KINGTON ou KINETON, brg d'Angleterre, comté et à 13 kil. S.-E. de Warwick; 1,000 hab. Résidence royale sous Edouard le Confesseur et Guillaume le Conquérant.

KINNAIRDS-HEAD, cap d'Ecosse (Aberdeen), à l'extrémité S.-E. du golfe de Murray, par 57° 41′ 40″ lat. N. et 4° 20′ 34″ long. O.

KINROSS, v. d'Ecosse, cap. du comté de son nom, sur la Leven, à l'extrémité O. du Loch Leven, à 25 kil. S.-S.-E. de Perth; 2,100 hab. Manuf. de cotons, châles et tartans. Célèbre autrefois pour sa coutellerie. Près de là est le château bâti par sir W. Bruce pour le duc d'York en 1685,

Kinross-House.— Le comté, entre ceux de Fife à l'E. et au S., de Perth à l'O. et au N., a 20,477 hect., 20 kil. sur 16, et 8,000 hab. Peu d'industrie. Il fut détaché du comté de Fife en 1426.

KINSALE, paroisse et brg d'Irlande (Munster), comté et à 24 kil. S. de Cork, à l'embouch. du Bandon dans le havre de Kinsale; 4,000 hab. Forteresse importante. Arsenal et chantier de marine. Brasseries renommées; pêche d'huîtres. Export. de grains, poissons, viandes salées. Bains de mer. — Occupée par les Espagnols en 1600. Jacques II y débarqua en 1689 à son retour de France. Prise par Marlborough en 1690.

KINSKY (Franç.-Joseph, comte), né à Prague en 1739, m. en 1805, entra au service en 1759, fut capitaine en 1760, major en 1764, colonel en 1768, major-général en 1773, dirigea l'école de Neustadt, à laquelle il donna des statuts encore en vigueur aujourd'hui, fit les campagnes contre les Turcs, 1788, et contre la France, 1793-96, et devint maître de l'artillerie autrichienne. Il a légué à la ville de Prague une bibliothèque, une collection de machines, et un cabinet de minéralogie. On lui doit des ouvrages sur l'éducation et la stratégie, publiés sous le titre *Recueil*, 1785-87, et réimpr. en 1825, 7 vol., qui sont très-répandus dans l'armée.

KINTYRE (presqu'île de). *V.* CANTYRE.

KINZIG, riv. d'Allemagne, naît à 6 kil. S.-S.-E. de Freudenstadt (Wurtemberg), entre dans le gr.-duché de Bade, passe à Wolfach et Offenburg, et se jette dans le Rhin, rive dr., près de Kehl. Cours de 70 kil. — Le cercle de la Kinzig, anc. division administrative du gr.-duché de Bade, entre ceux de Murg-et-Pfinz au N., de Treisam au S., avait 90 kil. sur 40, et 200,000 hab. Ch.-l., *Offenburg*.

KIO, v. du Japon. *V.* MEAKO.

KIŒJE, petite v. du Danemark, sur la côte E. de l'île de Fionie, dans la partie la plus large du Sund, à 28 kil. S. de Copenhague. Baie magnifique; 2,734 hab.

KIŒLEN, chaîne de montagnes, entre la Suède et la Norvége, est un prolongement des Dofrines.

KIOUPERLI. *V.* KOPROLI.

KIOU-SIOU, île du Japon. *V.* XIMO.

KIOVIE, gvt de KIEW. *V. ce mot.*

KIPPING (Henri), en latin *Kippingius*, philologue et archéologue, né à Rostock, vers 1623, m. en 1678, fut correcteur de l'académie de Brême. Son principal ouvrage est : *Antiquitatum romanarum libri IV*, 2e édit., revue et augmentée, Leyde 1713, 3 volumes in-8°.

KIRCHBERG, v. du roy. de Wurtemberg (laxt), sur l'Iaxt, à 35 kil. O. d'Œhringen; 1,300 hab. Château seigneurial, résidence des princes de Hohenlohe-Kirchberg.

KIRCHBERG, v. du roy. de Saxe, à 9 kil. S. de Zwickau; 5,172 hab. Fabr. de draps, dentelles, bonneterie.

KIRCHBERG, vge de Suisse, cant. et à 26 kil. O. de St-Gall, sur la rive g. de la Thur; 3,800 hab. Anc. château, berceau de la famille des comtes de Toggenburg.

KIRCHDRAUF, v. de Hongrie (Zips), à 11 kil. S.-E. de Leutschau; 3,000 hab. Aux environs, source minérale de *Baldock*.

KIRCHE, et, dans la composition des mots, KIRCHEN, signifie *église* en allemand.

KIRCHER (Athanase), savant jésuite allemand, né en 1602 à Geysen, près de Fulde, m. en 1680, enseigna la philosophie et les langues orientales à Wurtzbourg, fut contraint, par les calamités de la guerre de Trente Ans, de se retirer à Avignon, puis se rendit à Rome vers 1636. Il y professa quelque temps les mathématiques au Collége romain. Son érudition extraordinaire embrassait la physique, l'histoire naturelle, la philosophie, les mathématiques, la théologie, les antiquités, la musique, les langues anciennes et modernes; mais il eut peu de critique. Il voulait tout expliquer par le magnétisme, et l'appliquait même au traitement des maladies. On lui attribue l'invention de la lanterne magique. Il a renouvelé l'usage du porte-voix, connu dans l'antiquité, inventé un pantomètre, un orgue mathématique, et autres machines auj. oubliées. Il imagina aussi une écriture universelle, que chacun pût lire dans sa langue. L'un des premiers il étudia la langue copte, et chercha à expliquer les hiéroglyphes égyptiens. Les collections scientifiques qu'il avait formées sont auj. au Collége romain, et la description en a été publiée sous le titre de *Museum Kircherianum*, 1 vol. in-fol., Rome, 1678. Ses principaux ouvrages sont : *Prodromus coptus*, 1636, in-4°; *Magnes*, Rome, 1641; *Lingua Ægyptiaca restituta*, 1644, in-4°; *Ars magna lucis et umbræ*, ibid., 1646, 2 vol. in-fol.; *Musurgia universalis*, 1650, 2 vol. in-fol.; *Œdipus Ægyptiacus*, 1652-55, 4 vol. in-fol.; *Polygraphia*, 1663; *Mundus subterraneus*, Amst., 1664-68, 2 vol. in-fol.; *Magneticum regnum, seu de triplici in natura magnete*, 1667; *China monumentis illustrata*, 1667, in-fol.; *Latium*, 1671; *Phonurgia nova*, 1673, in-f°; *Itinerarium exstaticum...*, 1656, in-4°, etc.

KIRCHHAIN, v. de la Hesse-Cassel, ch.-l. de cercle, à l'embouch. de l'Ohm et de la Whora; 1,800 hab. Comm. de bestiaux. — Le cercle de Kirchhain a 35,750 hect., et 35,000 hab. Sol fertile en grains et lin. Élève de gros bétail.

KIRCHHAIN, v. des Etats prussiens (Brandebourg), à 97 kil. S.-O. de Francfort-sur-l'Oder, sur l'Elster; 2,000 hab. Culture du tabac. Fabr. de draps, cordonnerie, etc.

KIRCHHEIM, v. du royaume de Wurtemberg (cercle du Danube), sur la Lauter, à 49 kil. N.-O. d'Ulm; 5,200 hab. Importantes foires à bétail pour les bœufs et les moutons; marchés aux laines et aux grains. Tournerie et menuiserie, coutellerie, outre-mer. Château royal, bâti en 1538.

KIRCHHEIMBOLANDEN, v. de Bavière, à 42 kil. N.-O. de Spire; 3,300 hab. Magasin à sel. Exploit. de fer, mercure, cinabre. Fabr. d'instruments de musique. Résidence, jusqu'en 1792, de la famille de Nassau-Weilburg.

KIRCHMANN (Jean), en latin *Kirchmannus*, savant antiquaire, né à Lubeck en 1575, m. en 1643, a publié, entre autres ouvrages : *de Funeribus Romanorum libri* IV, Hambourg, 1605, 1 vol. in-8°, traité aussi complet qu'il pouvait l'être alors sur la matière; *de Annulis, liber singularis*, Lubeck, 1623, 1 vol. in-8°.

KIRCHWŒRDER. *V.* BERGEDORF.

KIRENSK, v. de Sibérie (Irkoutsk), sur la Léna, à 690 kil. N.-E. d'Irkoutsk; 500 hab. Comm. de pelleteries. — Fondée en 1655.

KIRGHIZ ou KAISAKS, peuple nomade, d'origine tartare, répandu dans le Turkestan et dans les contrées limitrophes des empires chinois et russe. Ils sont divisés en trois hordes (*orda*) : la *Grande*, à l'E. du Turkestan russe, dans le bassin du lac Balchash et dans le territoire de Semipolatinsk au N.-E. (70,000 tentes et 360,000 individus); — la *Moyenne*, entre les fleuves Tchoui, Tourgaï, Irtysch, et le lac Balkhasch (65,000 tentes et 262,000 individus); — la *Petite*, entre le Tourgaï et le Volga (160,000 tentes et 650,000 individus). Ces trois hordes sont soumises à la Russie d'une manière complète depuis 1854 seulement. Les Kirghiz se livrent principalement à l'élève des moutons et des chevaux. Ils sont musulmans sunnites. La petite horde dépend du gvt d'Orenbourg; les deux autres, de la Sibérie occidentale. *V.* TURKESTAN. C. P.

KIRIN ou GHIRIN. *V.* MANDCHOURIE.

KIRK, *église*, corrélatif anglais de l'allemand *Kirche* : KIRKwood, bois de l'église.

KIRKBY-IN-KENDAL. *V.* KENDAL.

KIRKBY-LONSDALE, paroisse et vge d'Angleterre (Westmoreland), à 39 kil. S. d'Appleby, 17 S.-E. de Kendal, sur la Loyne; 3,800 hab. Fabr. de couvertures de laine, tapis, bonneterie.

KIRKBY-MOORSIDE, paroisse et vge d'Angleterre, comté et à 35 kil. N. d'York (North-Riding), sur la Dove; 3,000 hab. Pierres de taille et à chaux. Commerce de grains et drèche.

KIRKBY-STEPHEN, paroisse et vge d'Angleterre (Westmoreland), à 15 kil. S.-E. d'Appleby, sur l'Eden; 2,700 hab. Fabr. de drap, tricots, soieries. Mines de cuivre et de plomb.

KIRKCALDY, v. d'Ecosse (Fife), sur l'estuaire du Forth, à 22 kil. S.-S.-O. de Cupar; 5,200 hab. Filatures de lin; fabr. de cotons et de bonneterie de coton. Tanneries, distilleries de whiskey. Mines de houille et de fer; exploit. de marais salants. Construction de navires. Bains de mer fréquentés. — Patrie d'Adam Smith.

KIRKCUDBRIGHT, v. et port d'Ecosse, cap. du comté de son nom, sur l'estuaire de la Dee, à 10 kil. au-dessus de son embouch. dans le golfe de Solway, à 48 kil. S.-O. de Dumfries, 137 d'Edimbourg; 2,638 hab. Ruines d'un château où se réfugia Henri VI, roi d'Angleterre, après la défaite de Towton. Belles ruines du château bâti en 1582 par les Maclellans. Port excellent; peu de commerce cependant. Résidence de familles riches. Paquebot pour Liverpool. Près de là sont les ruines de l'abbaye de *Dundrennan*. — Le comté ou stewartry de ce nom, appelé aussi *East Galloway*, au S.-O. de l'Ecosse, entre les comtés d'Ayr au N., de Dumfries à l'E., de Wigton à l'O., et le golfe de Solway au S., a 228,000 hect., 65 kil. sur 31, et 42,500 hab. Sol montagneux au N.-O. Riv. : Dee, Fleet, Ken, Urr. Nombreux lacs. Climat très-doux; excellents pâturages. Élève de chevaux connus sous le nom de *Galloways*. Miel renommé. Villes principales : New-Galloway, Dalry.

KIRKDALE, lieu du comté d'York (North-Riding), cé-

lèbre par une caverne où Buckland découvrit, en 1820, des ossements fossiles.

KIRKHAM, paroisse et brg d'Angleterre, comté et à 22 kil. S. de Lancastre, sur la Ribble; 12,000 hab. Fabr. de toiles à voile et cordages.

KIRK-KILISSIA, c.-à-d. les *Quarantes-Eglises*, v. de la Turquie d'Europe (Andrinople), à 170 kil. N.-O. de Constantinople, 60 E. d'Andrinople; 15,000 hab. Château fort. Comm. de produits agricoles. — Prise par Amurat II, en 1436.

KIRKPATRICK-FLEEMING, vge d'Ecosse, comté et à 22 kil. O.-S.-O. de Dumfries; 1,700 hab. Sources ferrugineuses et sulfureuses renommées.

KIRKWALL, *Carcoviaca*, v. et port d'Ecosse, cap. du comté d'Orcades-et-Shettlands, sur la côte N.-E. de Pomona ou Mainland, la principale des Orcades; 2,206 hab. Vieilles maisons en pierre. Cathédrale gothique de St-Magnus, fondée au XII^e siècle; elle contient des tombeaux de chefs scandinaves. Ruines du château des comtes des Orcades, et du palais épiscopal où mourut, en 1263, Haquin, roi de Norvége. Fabr. de cotons et tissus de paille. Exportation de grains, peaux, salaisons, soude de varech, etc. Armements pour la pêche au hareng. Paquebots pour Leith, Aberdeen, Lerwick.

KIRNBERGER (Jean-Philippe), un des plus savants théoriciens de la musique, né en 1721 à Saalfeld (Thuringe), m. en 1783, a laissé, entre autres ouvrages : *l'Art de la composition pure*, 1771-77, 2 vol. in-4°; *Instruction pour la composition du chant*, 1782, in-fol.

KIRRIEMUIR, brg d'Ecosse, comté et à 6 kil. N.-O. de Forfar; 3,300 hab. Fabr. de toiles, occupant 3,000 ouvriers.

KIRWAN (Richard), chimiste irlandais, né en 1750, dans le comté de Galway, m. en 1812, a donné son nom à la société *Kirwanienne*, instituée à Dublin. On lui doit un grand nombre d'écrits sur la géologie, la minéralogie, la chimie, et même sur la métaphysique et la logique. Quelques-uns se trouvent dans les *Transactions philosophiques d'Irlande* et dans la *Bibliothèque britannique*. Les principaux sont : *Eléments de minéralogie*, 1784; *Estimation de la température de différents degrés de latitude*, trad. en franç. par Adet, Paris, 1789, in-8°; *Expériences sur une nouvelle terre* (la strontiane) *trouvée près de Strontian*, en Ecosse, 1794; *Essai sur le phlogistique et sur la constitution des acides*, 1787, ouvrage important, traduit par M^me Lavoisier, avec des notes de Lavoisier, Laplace, Monge, Guyton-Morveau, Berthollet, in-8°; *Essai de Géologie*, 1799; *Logique*, 1809, 2 vol. in-8°; *Essai de métaphysique*, 1809, in-8°. Les longs travaux de Kirwan ont fait progresser presque toutes les sciences naturelles; le premier, il classa les minéraux d'après leur composition chimique. On lui doit aussi des recherches sur *l'hydrogène phosphoré*, 1783. C. L.

KIS, c.-à-d. *petit* en hongrois, entre dans la composition de beaucoup de noms géographiques.

KISAMOS, anc. *Cysamus*, v. de la Turquie d'Europe, sur la côte N.-O. de l'île de Candie, à 31 kil. O. de La Canée, au fond du golfe de Kisamos.

KISCHENEV, v. de Russie. *V.* KICHENEV.

KISCHM, île du golfe Persique. *V.* KEICHME.

KISIL. *V.* KIZIL.

KISLAR, v. de Russie. *V.* KIZLIAR.

KISSENBRUCH, vge du duché de Brunswick, sur l'Ocker. Les Saxons, vaincus par Charlemagne, y furent baptisés.

KISSINGEN, vge de Bavière, près de Wurtzbourg, sur la Saale; 2,000 hab. Bains renommés d'eaux minérales. Ruines du château de *Bodenlauben*.

KISSOVO, nom actuel de l'*Ossa* des anciens.

KISTES, peuple de l'Empire russe, dans la région Caucasienne. Il comprend les Tchetchenzes, les Ingouches, les Touches, les Karaboukales, etc.

KISTNAH, riv. de l'Inde. *V.* KRISCHNA.

KITZINGEN, v. forte de Bavière (Basse-Franconie), à 12 kil. S.-E. de Wurzbourg, sur le Mein; 6,000 hab. Fabr. de bas, chapeaux, toiles peintes. Nombreuses imprimeries; brasseries. Comm. de vins.

KIUPERLI. *V.* KOPROLI.

KIUTAYA. *V.* KUTAIÈH.

KIVEROVA. *V.* KIEVEROVA.

KIZIL, c.-à-d. *rouge* en turc, entre dans la composition de beaucoup de noms.

KIZIL-ARSLAN (Othman), souverain de l'Aderbaïdjan, 1166-71, était de la dynastie des Atabeks. Il se souleva contre Togrul III, souverain seldjoukide de Perse, l'enferma dans une forteresse, se fit proclamer à Hamadan, et mécontenta ses officiers, qui l'assassinèrent.

KIZIL-DARIA, rivière du Turkestan, sort des monts Nourarabas, coule au N., puis au N.-O., et se jette dans la mer d'Aral. Cours de 600 kil., très-peu connu.

KIZIL-ERMAK, anc. *Halys*, riv. de la Turquie d'Asie, se forme de deux cours d'eau qui viennent de l'Anti-Taurus à l'E. de Sivas, coule tour à tour au S.-O., à l'O., au N., au N.-E., arrose les eyalets de Sivas et de Bozoq, sépare ceux de Sivas et de Kastamouni, et se jette dans la mer Noire, après avoir passé à Sivas, Osmandjik, et Biafra. Cours de 960 kil.

KIZIL-OUZEN, anc. *Mardus*, rivière de Perse, naît près de Sinna, dans le Kourdistan, coule au N. et à l'E., sépare l'Irak-Adjémi de l'Aderbaïdjan, entre dans le Ghilan, et afflue à la mer Caspienne près de Recht. Cours de 500 kil.

KIZLIAR ou KISLAR, v. forte de la Russie d'Europe, gvt et à 375 kilom. S.-E. de Stavropol, 300 kilom. E. de Georgievsk, sur la rive gauche du Térek et à 70 kil. de son embouchure dans la mer Caspienne; 8,600 habit., Grecs et Arméniens pour la plupart. Fabr. de coton, tissus de coton et soieries. Le sol environnant est fertile en riz, safran, sésame, garance. Comm. actif avec la Perse.

KJERTEMINDE, v. de Danemark, dans l'île de Fionie, à 16 kil. E. d'Odensée, sur un beau havre du Grand-Belt; 1,700 hab. Port de commerce; chantiers de construction. Distilleries d'eau-de-vie.

KJŒBENHAVN, nom danois de COPENHAGUE.

KLAARWATER, v. de l'Afrique anglaise (Hottentotis), chez les Koranas, à 800 kil. N.-E. du Cap, près de l'Orange; 1,200 hab.

KLAGENFURT, v. des Etats autrichiens, ch.-l. du gouvernement de Carinthie, à 72 kil. N.-O. de Laybach, sur le Glau et le canal émissaire du lac de Klagenfurt; par 46° 37′ 36″ lat. N., et 11° 58′ 24″ long. E.; 13,479 hab. Tribunaux. Résidence de l'évêque de Gurk. Lycée, gymnase, bibliothèque, séminaire théologique. Société d'agriculture et des arts. Les rues sont régulières; on remarque le château impérial, et une place ornée des statues de Marie-Thérèse et de Léopold I^er. Fabrique de céruse; draps fins, soieries, rubans; commerce de fer. Les Français prirent Klagenfurt en 1797 et 1809, et en démantelèrent les fortifications. — L'ancien cercle de Klagenfurt, entre ceux de Laybach au S., de Villach à l'O., la Styrie au N. et à l'E., avait 4,889 hect., et 180,000 hab. Mines d'argent, de plomb, de cuivre, de fer; eaux thermales et minérales.

KLAPROTH (Martin-Henri), célèbre chimiste, né à Vernigerode (Prusse) en 1743, m. à Berlin en 1817, exerça la pharmacie jusqu'en 1788, époque à laquelle il professa la chimie à Berlin. Il fut membre de l'Académie des Sciences de cette ville, associé de l'Institut de France, docteur en philosophie, conseiller du comité sanitaire et médical de Prusse. Ses recherches ont porté principalement sur la minéralogie, à laquelle il fit faire de grands progrès par ses moyens particuliers d'analyse. On lui doit la découverte de l'urane et de la zircone; il fit connaître la nature du grenat blanc, de l'argent rouge (sulfure d'argent et d'antimoine), du molybdate de plomb, du sulfate de strontiane. Il a laissé un grand nombre d'écrits, insérés dans les *Mémoires de la Société d'histoire naturelle* et de *l'Académie des Sciences* de Berlin, dans la *Bibliothèque physico-chimique* de Hermbstædt, dans le *Magasin helvétique* de Læpfner, dans le *Journal de physique*, dans les *Annales de chimie*, dans les *Annales* de Crell, dans le *Journal des mines* de Kohler, et autres recueils scientifiques. Ses *Mémoires de chimie*, contenant des analyses de minéraux, ont été recueillis et traduits en français par Tassaërt, Paris, 1807, 2 vol. in-8°. On a encore de Klaproth : *de la Connaissance chimique des minéraux*, avec supplément, 7 vol. in-8°, 1790 à 1795-1825; *Dictionnaire de chimie*, fait en commun avec Wolf, 1807-1809, trad. en français par Bouillon-Lagrange et Vogel, 1810, 4 vol. in-8°. C. L.

KLAPROTH (Henri-Jules), orientaliste, fils du précédent, né à Berlin en 1783, m. à Paris en 1835, abandonna la chimie et la physique pour les langues orientales, accompagna, en 1805, l'ambassade russe envoyée en Chine, rapporta de ce pays, en 1807, une foule de livres chinois, mandchoux, mongols et japonais, visita le Caucase de 1808 à 1810 avec une mission de l'Académie de St-Pétersbourg, et fut appelé, en 1812, à la chaire de langues asiatiques de Berlin, dont les événements politiques l'empêchèrent de prendre possession. Il vint se fixer à Paris en 1815. On a de lui : *Voyage au Caucase et en Géorgie*, en allem., Halle, 1812-14, et en français, Paris, 1823, 2 vol. in-8°; *Tableaux historiques de l'Asie depuis la monarchie de Cyrus jusqu'à nos jours*, Paris, 1826, in-4°, avec atlas in-fol.; *Description géographique, statistique et historique de la Chine*, en anglais, Londres, 1825, 2 vol. in-4°; *Catalogue des*

tivres et manuscrits chinois et mandchous de la bibliothèque de Berlin, et Dissertation sur la langue et l'origine des Ouigours, Paris, 1822, en allem.; *Chrestomathie mandchoue*, Paris, 1828, in-8°; *sur la langue et l'origine des Afghans*, St-Pétersbourg, 1810, in-4°; *Vocabulaire de la langue géorgienne*, Paris, 1827, in-8°; *Asia polyglotta, ou Classification des peuples de l'Asie d'après leurs langues*, Paris, 1823, in-4°; *Mémoires sur l'Asie*, 1824-28, 3 vol. in-4°; *Tableau historique, géographique et ethnographique du Caucase*, 1827; *Nouveau Mithridate, ou Classification de toutes les langues connues*, etc.

KLAR ou CLARA, riv. de la péninsule scandinave, naît en Norvége (Aggerhuus), et se jette dans le lac Wener en Suède. Cours de 270 kil.

KLATTAU ou KLATOW, v. des Etats autrichiens (Bohême), à 108 kil. S.-O. de Prague; 5,500 hab. Anc. ch.-l. de cercle. Gymnase de bénédictins. Fabr. de draps. Eaux minérales aux environs. — L'anc. cercle de Klattau, entre ceux de Pilsen au N. et à l'E., de Prachin au S.-E., et la Bavière à l'O., avait 2,530 kil. carr., 80 kil. sur 49, et 178,000 hab.; il est auj. réuni à celui de Pilsen.

KLAUSENBOURG, en hongrois *Koloswar*, *Napocensis colonia* des Romains, ville capit. de la Transylvanie, ch.-l. du comitat de son nom, et avant 1860 d'un cercle, sur le Szamos; par 46° 44' lat. N., et 41° 14' long. E., à 555 kil. S.-E. de Vienne; 26,006 hab., Hongrois, Allemands, Grecs, et Valaques. Place forte. Eglise bâtie en 1404 par le roi Sigismond; hôpital militaire, où naquit Mathias Corvin; 5 écoles primaires; 3 colléges, dont un catholique, fondé en 1581, un protestant, et un unitaire, le seul du continent. Foire aux chevaux. Fabr. de draps, faïence; brasseries. Grand incendie en 1793. — Le comitat de Klausenbourg, dit aussi *Kolos* ou *Kolosch*, entre ceux de Doboka au N., de Weissenbourg-Supérieur à l'E., de Thorda ou Thorenbourg, et de Weissenbourg-Inférieur au S., et la Hongrie à l'O., a 4,806 kil. carr., et 150,000 hab. Récolte de céréales et vin; élève de bétail; exploit. de sel.

KLAUSTHAL, v. du royaume de Hanovre, ch.-l. du capitanat de son nom, sur le plateau occidental du Harz et près des sources de l'Innerste, à 75 kil. S.-S.-E. de Hanovre; 10,000 hab. Siége de la direction des mines du Harz; hôtel des monnaies, gymnase, école des mines et des forêts. Le produit annuel moyen des mines s'élève à 24,000 marcs d'argent, et à 48,000 quintaux de plomb et de litharge; on admire les magnifiques constructions hydrauliques de la mine d'argent appelée *Dorothée*. Bel hôtel du directeur, bâti en 1726. — Le capitanat de Klausthal, entre le duché de Brunswick au N. et à l'E., les Etats prussiens au S. et au S.-E., et l'arrondissement d'Hildesheim à l'O., a 35 kil. sur 12, et 32,871 hab. Sol sillonné par le Harz, très-boisé et riche en mines.

KLAVEN, nom allemand de CHIAVENNA.

KLÉBER (Jean-Baptiste), général français, né à Strasbourg en 1753, m. le 14 juin 1800, était fils d'un ouvrier maçon. Deux gentilshommes bavarois lui donnèrent les moyens de venir à Paris étudier les mathématiques et l'architecture, et d'entrer comme élève à l'Ecole militaire de Munich. Engagé au service de l'Autriche, dans le régiment de Kaunitz, où il fut sous-lieutenant, 1776, il donna sa démission en 1783, parce qu'il n'y avait d'avancement que pour les nobles; il rentra en France, et obtint une place d'inspecteur des bâtiments publics à Béfort. En 1792, il partit comme volontaire, servit sous Custine, se fit remarquer par sa rare bravoure et ses connaissances militaires, défendit Mayence comme adjudant-général, et commença sa réputation militaire dans ce poste, bien qu'il n'eût pu conserver la ville. Incarcéré après la reddition de la place, puis envoyé général de brigade en Vendée, il se distingua à la rencontre de Torfou, où, avec 4,000 hommes, il résista à 20,000 Vendéens; il décida la victoire à Cholet, et, après une disgrâce momentanée que lui attirèrent quelques échecs, battit les Vendéens au Mans et à Savenay. Il aurait terminé la guerre civile, si on l'avait laissé maître d'administrer le pays comme il voulait; mais le Comité de salut public fit dresser les échafauds; Kléber témoigna son indignation, et fut exilé. Cependant on avait besoin de ses talents militaires; en 1794, il fut nommé général de division et envoyé à l'armée du Nord, puis à celle de Sambre-et-Meuse. Il se couvrit de gloire à Fleurus, défit les ennemis à Marchiennes, prit Mons, Louvain et Maëstricht, et dirigea le blocus de Mayence pendant l'hiver. En 1795, il fit des prodiges à la tête d'une aile de l'armée de Jourdan, força le passage du Rhin, vainquit le prince de Wurtemberg à Altenkirchen, le général Kray à Kaldieck, le général de Wartensleben à Friedberg. Ces succès allaient être couronnés par la chute de Francfort, lorsqu'il tomba dans la disgrâce du Directoire, 1797. Retiré à Strasbourg, il y travailla à ses *Mémoires*. Bonaparte, chargé de l'expédition d'Egypte, et voulant avoir les plus habiles généraux avec lui, demanda Kléber, qui accepta. Il reçut un coup de feu à la tête en escaladant les murs d'Alexandrie. A peine guéri, il accompagna le général en chef en Syrie, se fit admirer à Jaffa, à Gaza, à Corsoum, au Mont-Thabor, à Aboukir. Bonaparte, quittant l'Egypte, confia l'armée à Kléber, qui consentit à la convention d'El-Arisch, pour ramener ses soldats en France; mais l'amiral anglais Keith ayant refusé de ratifier la convention, dont on avait commencé l'exécution en livrant aux Turcs tous les forts de la Haute-Egypte, et exigeant que les Français se rendissent prisonniers de guerre, Kléber, indigné, mit à l'ordre du jour de l'armée la lettre de refus de l'amiral, et la fit suivre de ces simples mots : « Soldats, à de telles insolences, on ne répond que par des victoires : Préparez-vous à combattre. » La bataille d'Héliopolis fut gagnée par 10,000 Français contre 80,000 Turcs, et, en moins d'un mois, la Haute-Egypte reconquise. Le vainqueur consolidait habilement son ouvrage, lorsqu'un musulman fanatique l'assassina au Caire. L'éloge de Kléber fut prononcé en Egypte par Fourier; à Paris, par Garat, sur la place des Victoires. Strasbourg lui a élevé une statue colossale en bronze, le 14 juin 1840. Kléber fut véritablement un héros. Il était d'une taille élevée, d'une belle figure, où respiraient la fierté de son âme et la noblesse de son caractère; il avait une bravoure à la fois audacieuse et calme, une intelligence prompte et sûre, et montra, en Egypte, qu'il savait, au besoin, joindre les talents de l'homme d'Etat et de l'administrateur à ceux du guerrier. J. T.

KLEBERGER (Jean), *le bon Allemand*, vulgairement appelé *l'homme de la Roche*, né à Nuremberg (Bavière) en 1486, m. à Lyon en 1546, prit part à la bataille de Pavie, 1525, où il sauva la vie à François Ier. Il fut le principal fondateur de l'hospice de la Charité. Sa statue en pied a été inaugurée sur la place Kléberger, le 16 sept. 1849.

KLEEBERG, vge (Bas-Rhin), arr. et à 6 kil. S.-O. de Wissembourg, à 40 kil. S.-E. de Deux-Ponts; 630 hab. Château qui fut le berceau des rois de Suède de la maison de Deux-Ponts (Charles-Gustave, Charles XI et Charles XII).

KLEEBRONN, vge du royaume de Wurtemberg (Neckar); 1,400 hab. Très-curieux château de *Magenheim*, sur le mont Michelsberg. Anc. église de St-Michel, autrefois but de pèlerinage.

KLEFEKER (Jean), magistrat, né à Hambourg en 1698, m. en 1775, a laissé : *Bibliotheca eruditorum præcocium*, Hambourg, 1717, in-8°; *Curæ geographicæ*, publié par J. Busch, 1758, in-8°; *Collection des lois et ordonnances de Hambourg*, 1765-73, 12 vol. in-8°, en allemand, ouvrage important, continué jusqu'à la fin du XVIIIe siècle par Chr. Anderson, 1783-1801, 5 vol. in-8°. Un catalogue lui attribue un livre singulier, intitulé : *le Fondement de la doctrine de la pierre philosophale, ou la Table d'émeraude d'Hermès Trismégiste expliquée en allemand et vérifiée par l'expérience*, par Pyrophilus, Hambourg, 1736, in-1°.

KLEIN (Jean-Théodore), naturaliste, né à Kœnigsberg en 1685, m. en 1759 à Dantzick, où il était secrétaire du sénat, fut membre de l'Académie des Sciences de St-Pétersbourg, de la Société royale de Londres, et de l'Institut de Bologne. On a de lui : *Naturalis dispositio echinodermatum*, Dantzick, 1734, et Leipzig, 1778, in-4°, trad. en français sous le titre d'*Ordre naturel des oursins de mer et fossiles*, Paris, 1754, in-8°; *Historia piscium naturalis*, Leipz., 1802, in-4°, etc.

KLEIN (Ernest-Ferdinand), jurisconsulte, né à Breslau en 1743, m. en 1810, fut appelé à Berlin vers 1780 pour coopérer à la rédaction du code prussien, devint ensuite directeur de l'université de Halle, puis juge au tribunal suprême, enfin secrétaire d'Etat au département de la justice. Il a laissé : *Annales de la législation et du droit dans les Etats prussiens*, Berlin et Stettin, 1788-1807, 24 vol. in-8°; *Principes du droit pénal allemand et prussien*, Halle, 1799, in-8°; *Système du droit civil prussien*, Halle, 1801, in-8°.

KLEIN (Bernard), compositeur de musique, né à Cologne en 1794, m. à Berlin en 1832, reçut des leçons de Cherubini, dirigea la musique de la cathédrale de Cologne, et fut ensuite appelé à l'université de Berlin. Il réussit peu dans la carrière dramatique; mais ses oratorios de *Job*, 1820, de *Jephté*, 1828, de *David*, 1830, et sa musique d'église, lui ont fait un nom honorable.

KLEINHARTS, linguiste. *V.* CLÉNARD.

KLEIST (Ewald Christian de), poëte allemand, né en 1715 à Zeblin (Poméranie), m. en 1759, entra, en 1736, au service du Danemark, bientôt après à celui de Frédé-

rie II de Prusse, arriva au rang de major, et mourut des blessures qu'il avait reçues à la bataille de Kunersdorf. Il était soldat plutôt par admiration pour le grand roi que par goût. Cette opposition entre son sort et son cœur, ainsi qu'un amour malheureux, ont probablement contribué à faire de Kleist un poëte élégiaque. En 1756, il publia un premier recueil de poésies, un deuxième en 1758. Son poëme le plus célèbre est *le Printemps*. Il a été traduit en français par Hubert, 1766, par Nicolas Béguelin, 1788, et par Sarrazin, 1802. Après sa mort, le poëte Ramler publia les *Œuvres complètes* de Kleist, 2 vol. in-8°, Berlin, 1760. E. S.

KLEIST (Henri de), poëte allemand, né en 1777 à Francfort-sur-l'Oder, m. en 1811, servit, de 1793 à 1799, dans l'armée prussienne, voyagea ensuite en France et en Suisse, et fut plus tard employé au ministère des finances. En 1806, il prit son congé, et se consacra entièrement à la poésie et aux belles-lettres. A la fin, il tomba dans une profonde mélancolie, et se suicida avec Adolfine Vogel, qu'il aimait passionnément. Les poésies de Kleist se distinguent par l'originalité dans l'invention et par l'élévation du sentiment. Parmi ses drames, on cite *Catherine de Heilbronn*, *le Prince de Hombourg*, *la Bataille d'Hermann*, et une comédie intitulée *la Cruche cassée*. Il a laissé aussi des *Nouvelles* et des *Contes*, 2 vol., Berlin, 1810. E. S.

KLEIST-DE NOLLENDORF (le comte), général prussien, né à Berlin en 1762, fit la campagne de 1778, servit sur le Rhin en 1795, se distingua au siége de Mayence, combattit ensuite contre les Polonais, fit partie du corps d'armée qui agit avec les Français contre les Russes en 1812, reçut le grade de lieutenant général après la défection du duc d'York, fit les campagnes de 1813 et 1814 contre la France, forma la principale attaque de Paris sur les villages de La Villette et de La Chapelle, fut gouverneur du gr.-duché de Berg, et mourut à Berlin en 1823.

KLEPHTES. *V.* ARMATOLES.

KLIAZMA, riv. de la Russie d'Europe, naît à l'O. de Dmitrov (Moscou), coule au S.-E., puis à l'E., passe à Vladimir, reçoit à gauche la Tcherna, la Pekcha et le Loukh, à droite la Soudogda, et se jette dans l'Oka au-dessous de Gorbatov (Nijni-Novogorod). Cours de 570 kil., navigable sur 450.

KLIN, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 85 kil. N.-O. de Moscou, sur la Sestra; 1,200 hab. Anc. patrimoine de la famille Romanov.

KLINGENMUNSTER, vge de Bavière (Rhin), à 7 kil. S.-O. de Landau; 1,000 hab. Ruines d'un monastère fondé par Dagobert. Beau château de *Landeck*.

KLINGENTHAL, hameau (Bas-Rhin), sur l'Ehn, arr. et à 25 kil. N.-N.-O. de Schelestadt; 1,000 hab. Manufacture impériale d'armes blanches, outils pour l'artillerie et la marine; instruments aratoires, fleurets, quincaillerie, coutellerie, cuivre rouge.

KLIPPHAUSEN, vge du royaume de Saxe, à 10 kil. O.-N.-O. de Dresde; 400 hab. Château des princes de Reuss-Kostritz, avec très-belle bergerie de mérinos.

KLOPSTOCK (Frédéric-Gottlieb), un des grands poëtes de l'Allemagne, né à Quedlinbourg (Saxe) le 2 juillet 1724, m. le 14 mars 1803, étudia à Iéna et à Leipsick, et s'attacha à ce cercle d'hommes éminents dont les livres et les journaux étaient dirigés contre Gottsched, défenseur infatigable des imitations et des traductions. Cependant il se mêla peu aux disputes des écoles, et au lieu d'écrire pour démontrer que les Allemands devaient songer à produire par eux-mêmes, il se mit à l'œuvre. Quittant les routes frayées, il aborda un sujet plus difficile et plus grand que ceux des poëmes épiques en renom, le *Messie*, dont les trois premiers chants parurent en 1748. A cette publication l'Allemagne fut saisie d'admiration; on plaça avec orgueil le nom de l'auteur à côté de ceux d'Homère et de Milton. Klopstock poursuivit l'achèvement de son poëme avec la lenteur et le calme que réclamait la majesté du sujet. Après avoir visité la Suisse, et reçu les encouragements de Bodmer, il fit paraître les 5 premiers chants, 1751, et donna, en 1755, les 10 premiers, qui conduisent jusqu'à la mort du Christ. Il habitait alors Copenhague, où l'avait appelé le roi Frédéric V; en 1754, il avait épousé Marguerite Moler, plus connue sous le nom de Méta, et qui est chantée, sous celui de Cidli, dans la *Messiade*. Les 10 derniers chants de ce poëme, qui célèbrent la résurrection et les prodiges dont elle fut accompagnée, ne parurent qu'en 1773. Tout l'ouvrage est écrit en vers hexamètres, à l'imitation des anciens. Klopstock a voulu, comme l'indique le nom de son épopée, chanter la venue du Christ; ce que Milton avait trouvé dans l'Ancien Testament, il le trouva dans le Nouveau. Comme Milton, il est resté fidèle à toutes les saintes traditions, se permettant seulement, en poëte, de choisir les noms, les faits et les dates qui convenaient le mieux à ses chants poétiques. Le poëme du *Messie* est plein de puissance et d'élévation; les épisodes sont bien amenés, et racontés avec un talent d'écrivain supérieur; mais les discours ont souvent paru trop longs et trop pompeux, les héros trop au-dessus de l'humanité, et les chants qui suivent la mort du Christ n'offrent peut-être plus assez d'intérêt. Malgré ces critiques, la *Messiade* est le plus beau poëme épique de l'Allemagne, et occupe un rang honorable à côté des épopées antiques et modernes.—Outre ce poëme, Klopstock a laissé des *Odes;* pendant sa longue carrière, il en publia chaque année une série : on y rencontre tour à tour les grâces d'Horace, l'énergie un peu rude des anciens bardes, et l'enthousiasme sincère des poésies hébraïques. Klopstock a écrit aussi trois tragédies : *la Mort d'Adam*, *Salomon*, et *David;* un poëme héroïque et patriotique, *Hermann;* enfin quelques essais en prose : *République des lettres allemandes*, 1774; *Sur l'orthographie allemande*, 1778; *Dialogues grammaticaux*, 1794; une correspondance volumineuse et intéressante. Les Œuvres de Klopstock ont été réunies par Gœschen, Leipz., 1798-1809, 7 vol. in-4°, ou 10 vol. in-8°; et par MM. Spindler et Back, Leipz., 18 vol. in-8°. Les tomes XIII à XXIII, publiés en 1830, contiennent les œuvres inédites. Enfin il existe une édition en un vol. grand in-8°., impr. par Cotta à Stuttgard. La *Messiade* a été trad. en franç. par d'Horrer, 1825, 3 vol. in-8°; par Mme A. de Carlowitz, 1840, 1 vol. in-12. *V.* l'*Eloge* de Klopstock par Dacier (*Magasin encyclopédique*, 1805, t. II). L—Y.

KLOSTERCAMP. *V.* CLOSTERCAMP.

KLOSTERLE, vge des Etats autrichiens (Bohême), sur l'Eger, à 30 kil. O.-N.-O. de Saaz; 1,000 hab. Grande manufacture de porcelaine et de faïence; fabr. de dentelles et d'ouvrages en acier.

KLOSTERNEUBOURG, v. des Etats autrichiens (Basse-Autriche), sur la rive dr. du Danube, à 11 kil. N. de Vienne; 4,000 hab. Riche monastère d'augustins, fondé en 1114, et qui contient une bibliothèque, une école de théologie, des collections artistiques et scientifiques. Collége mekhitariste arménien. Chantier de construction de la flottille du Danube. Vins estimés. Fabr. de maroquins, dentelles, produits chimiques, etc.

KLOSTERSEVEN. *V.* CLOSTERSEVEN.

KLUBER (Jean-Louis), publiciste allemand, né en 1762 à Thann près de Fulde, m. en 1839, étudia aux universités d'Erlangen, de Giessen, et de Leipzig, obtint le grade de docteur en droit en 1785, et débuta dans la carrière littéraire par deux dissertations *de Arimanniâ*, un *Essai sur l'histoire de la juridiction féodale*, et la publication de la *Petite bibliothèque de jurisprudence*, qu'il continua jusqu'en 1794. Professeur de droit à Erlangen dès 1786, employé par le margrave d'Anspach-Baireuth et par le cabinet prussien à des négociations diplomatiques, instituteur du prince électoral de Bade en 1804, professeur à l'université d'Heidelberg en 1807, il alla suivre en 1814 les opérations du congrès de Vienne. Les membres de ce congrès eurent plusieurs fois recours à ses lumières. Il publia successivement : *Actes du congrès de Vienne dans les années* 1814 *et* 1815, Erlangen, 1815-19, 8 vol., avec un Supplément en 1835; *Coup d'œil sur les négociations diplomatiques du congrès de Vienne*, Francf., 1816; *le Droit public de la confédération germanique*, ibid., 1817, ouvrage aussi remarquable par l'excellente disposition des matières que par la profondeur des commentaires; *le Droit des gens de l'Europe*, Stuttgard, 1819. Kluber avait été appelé à Berlin en 1817, et attaché au département des affaires étrangères; il se retira en 1833, à cause des entraves que l'on mettait à sa pensée et alla vivre à Francfort-sur-le-Mein. Il fit paraître encore : *les Sources du droit public de la Confédération germanique*, Erlangen, 3e édit., 1830; *de l'Indépendance des tribunaux et de l'autorité souveraine de leurs arrêts*, Francf., 1832; *Traités et observations historiques, politiques et juridiques*, ibid., 1830-34, 2 vol. Il était membre correspondant de l'Institut de France. B.

KLUIT (Adrien), historien et publiciste, né à Dordrecht en 1735, m. à Leyde en 1807, professa à Rotterdam, La Haye, Alkmaër et Middelbourg. Une chaire de statistique fut créée pour lui en 1806. On a de lui, entre autres ouvrages : *Historia critica comitatûs Hollandiæ et Zelandiæ*, Middelbourg, 1777-82, 4 part. in-4°; *Histoire de l'administration politique de la Hollande jusqu'en* 1795, Amsterdam, 1802-1805, 5 vol. in-8°, livres très-intéressants.

KLUNDERT, v. du roy. de Hollande (Brabant septentrional), à 17 kil. N.-O. de Bréda; 2,200 hab. Prise par Dumouriez en 1793.

KNARED, brg de Suède, à 33 kil. S.-E. de Holmstad. Traité entre le Danemark et la Suède, en 1613.

KNARESBOROUGH, paroisse et brg d'Angleterre, comté et à 26 kil. O.-N.-O. d'York (West-Riding), sur la Nidd; 5,404 hab. Fabr. importante de toiles. Ruines de la forteresse où Richard II fut enfermé après sa déposition. Près de là est une fontaine incrustante et pétrifiante.

KNEF, dieu égyptien, le 1er des trois Kamésis (*V. ce mot*). Emanation première de l'Être incompréhensible, principe fécondateur et créateur, à la fois mâle et femelle, il était représenté sous la figure d'un homme au teint bleuâtre, la tête couverte de magnifiques plumes, et un sceptre à la main; de sa bouche sortait l'œuf primitif, qui a donné naissance aux autres êtres. Knef avait des temples célèbres à Canope et à Syène.

KNELLER (Godefroi), peintre de portraits, né à Lubeck en 1648, m. en 1723, eut pour premier maître Rembrandt, séjourna longtemps en Flandre, étudia les grands maîtres en Italie, et vint se fixer à Londres, où Charles II le nomma son premier peintre. Sans être doué d'un talent éminent, Kneller acquit une vogue et une fortune immenses. Les plus grands princes de l'Europe lui commandèrent leur portrait, et le comblèrent de distinctions flatteuses.

KNESSELAERE, brg de Belgique (Flandre orientale), à 26 kil. O. de Gand; 3,000 hab. Fabr. importante de toiles.

KNIPHAUSEN, anc. seigneurie souveraine et le plus petit Etat de la Confédération germanique, enclave du duché d'Oldenbourg, sur le golfe de l'Iahde; 4,510 hect., ou 28 kil. carr.; 3,100 hab. Ch.-l., *Kniphausen*, vge de 50 hab. Le comte résidait à *Varel*. — Dans l'empire d'Allemagne, Kniphausen était une seigneurie immédiate. Réunie en 1807 à la Hollande, en 1810 au départ. français de l'Ems-Oriental, en 1813 au duché d'Oldenbourg, elle fut, sur les réclamations du comte de Bentinck qui en était propriétaire, déclarée Etat indépendant en 1826. La maison d'Oldenbourg l'a définitivement achetée en 1854.

KNISTENAUX (LES), peuple indigène de l'Amérique du Nord, répandu dans le Haut-Canada et le district du Saskatchawan, entre le lac Ouinipeg à l'E. et les monts Rocheux à l'O.; population, 20,000 têtes.

KNITTLINGEN, v. du royaume de Wurtemberg (Neckar), à 30 kil. O. de Heilbronn, sur la frontière de Bade; 2,250 hab.

KNOBELSDORF (Jean-George-Wenceslas de), architecte, né en 1697, m. en 1753, servit dans l'armée prussienne jusqu'en 1730, puis étudia la peinture et l'architecture, voyagea en Italie et en France, et fut nommé, par le grand Frédéric, inspecteur général des édifices royaux. Il a bâti le château de Sans-Souci, une partie de ceux de Charlottenbourg et de Dessau, et l'opéra de Berlin.

KNOLLES (Robert), capitaine anglais, né vers 1317 dans le comté de Chester, m. vers 1406, pénétra en 1349 dans le Berry et l'Auvergne, fut repoussé, et prit part, l'année suivante, au combat des Trente. Commandant d'une partie de l'armée qui battit Duguesclin à Auray en 1364, il fut défait à son tour par ce connétable près de Pont-Villain en 1370. Il devint grand sénéchal de Guyenne.

KNORR DE ROSENROTH (Christian), baron allemand, né à Alt-Rauten près de Liegnitz en 1636, m. en 1689, releva les sciences rabbiniques et cabalistiques, excella dans la jurisprudence et la chimie, et fut nommé conseiller et chancelier du comte palatin de Sulzbach. On a de lui, entre autres ouvrages : *Kabbala denudata, seu doctrina Hebræorum transcendentalis*, 4 parties en 2 tomes in-4°, Sulzbach, 1677; *Kabbalæ denudatæ tomus secundus, id est liber Sohar restitutus*, Francfort, 1683, in-4°.

KNOUT, instrument de supplice en usage chez les Russes. C'est une courroie de cuir dure et épaisse, ou un assemblage de nerfs de bœuf, qu'on attache à l'extrémité d'un bâton, de manière à s'en servir comme d'un fléau. On en frappe le patient, qu'un petit nombre de coups peut tuer.

KNOW-NOTHINGS, parti d'origine récente aux États-Unis de l'Amérique du Nord. Ennemis déclarés de tout ce qui est émigrant ou naturalisé, ils se donnent comme les véritables représentants de la nationalité américaine, demandent la réforme radicale des lois de naturalisation, condamnent d'une manière absolue l'admission aux droits politiques et aux emplois administratifs de quiconque n'est pas né sur le sol ou d'un père américain, et, mêlant le fanatisme religieux au fanatisme politique, soutiennent l'incompatibilité de la République américaine protestante avec l'Église catholique romaine.

KNOX (John), un des principaux chefs de la Réforme en Ecosse, né en 1505 à Gifford (Lothian oriental), m. en 1572, fit ses études pour entrer dans les ordres; mais séduit par les discours de G. Wishart, il embrassa la Réforme, et se mit bientôt lui-même à la prêcher avec ardeur. Nommé prédicateur à St-André, 1547, il y fut fait prisonnier avec la garnison et emmené en France, s'échappa, se rendit à Londres, et dut à ses succès comme prédicateur d'être choisi pour chapelain par Edouard VI, 1552. L'avénement de la reine Marie le força de chercher un refuge à Genève près de Calvin, 1554. Les vœux des chefs du parti protestant le rappelèrent en Ecosse; ses sermons irritant de plus en plus le clergé catholique, Knox fut sommé de comparaître à Edimbourg, et condamné par contumace à être brûlé; il était déjà revenu à Genève. Il y publia un virulent pamphlet, intitulé : *Le premier son de la trompette contre le monstrueux gouvernement des femmes*, 1557, dirigé contre la reine Marie et la régente d'Ecosse Marie de Lorraine. A l'avénement d'Elisabeth, 1558, Knox revint en Angleterre, d'où il dut sortir par ordre de la reine, se rendit en Ecosse en 1559, prêcha avec violence contre l'idolâtrie de la messe, et souleva dans Perth une révolte des protestants, qui détruisirent les églises et les monastères catholiques. Excité par lui, le parlement écossais adopta une confession de foi qui interdisait l'exercice de la religion catholique et lui substituait le culte presbytérien. Marie Stuart, rappelée de France par les Ecossais, trouva en lui un cruel ennemi, de concert avec Elisabeth, la diffama publiquement dans ses sermons, même en sa présence, ne l'appelant jamais que la *nouvelle Jézabel*. Sous Jacques VI, Knox continua de diriger les réformés par ses sermons et ses ordonnances. On a de lui : *Appel de Jean Knox contre le jugement du tribunal d'Edimbourg*, 1558, Genève; *Lettres à la reine Marie*. On publia après sa mort son *Histoire de la Réforme en Ecosse*.

KNOXVILLE, v. des Etats-Unis (Tennessee), sur la rive dr. de l'Holston, à l'E. de Nashville; 5,000 hab. Université fondée en 1807.

KNUT. *V.* CANUT.

KNUTSFORD, v. d'Angleterre, comté et à 45 kil. N.-E. de Chester; 4,200 hab. Fil à coudre et à tisser; tanneries. Courses annuelles de chevaux. Près de là est la belle résidence de lord Tabley.

KOBAD, roi de Perse. *V.* CABADÈS.

KOBBÉ, v. cap. du Darfour, à 580 kil. O.-N.-O. de Sennaar; 6,000 hab. Un des entrepôts du commerce de l'intérieur de l'Afrique.

KOBBI, v. de Nigritie, dans le roy. d'Haoussa, à 100 kil. N.-E. de Sakatou.

KOBI ou COBI (Désert de), partie occidentale des déserts et des steppes du plateau central de l'Asie, dans l'empire chinois; 3,300 kil. sur 730. Il y a quelques oasis, mais nulle trace d'habitations. On nomme *Chamo* la partie orientale des mêmes déserts; de 800 à 1,500 mèt. de haut.

KOBLENZ, nom allemand de COBLENTZ.

KOBURG, nom allemand de COBOURG.

KOBURGER (Antoine), imprimeur du XVe siècle, m. en 1513, imprima à Nuremberg, et peut-être aussi à Lyon, de 1471 à 1513. Ses éditions de la Bible sont recherchées.

KOCH (Christophe-Guillaume de), historien et publiciste français, né en 1737 à Bouxwiller (Alsace), m. en 1813, étudia le droit à l'université protestante de Strasbourg, fut nommé en 1766 bibliothécaire de cette ville, en 1780 professeur de droit public, en 1791 député à l'Assemblée législative, où il s'éleva contre les excès révolutionnaires, subit un emprisonnement après le 10 août, journée fatale, contre laquelle il s'était prononcé, recouvra sa liberté au 9 thermidor, et, en 1795, reprit à Strasbourg sa place de professeur. Nommé membre du Tribunat en 1802, il reçut, en 1808, une pension de retraite de 3,000 fr., et, en 1810, le titre de recteur honoraire de l'Académie de Strasbourg. Ses principaux ouvrages sont : *Tableau des révolutions de l'Europe depuis le bouleversement de l'empire romain jusqu'à nos jours*, 1813-1814, Paris, 4 vol. in-8°; *Tables généalogiques des maisons souveraines de l'Europe*, 1782, in-4°; *Sanctio-pragmatica Germanorum illustrata*, 1789; *Histoire abrégée des traités de paix depuis la paix de Westphalie*, 1796, 4 vol. in-8°, et, avec augmentations de Schœll, Paris, 1817-18, 15 vol. in-8°; *Table des traités entre la France et les puissances étrangères, depuis la paix de Westphalie jusqu'à nos jours*, Bâle, 1802, 2 vol. in-8°. Koch est un historien exact, judicieux et savant. Tous ses ouvrages sont utiles, et composés avec beaucoup de méthode et une grande lucidité; son *Tableau des révolutions de l'Europe*, publié dès 1807, 3 vol. in-8°, est un des livres qui ont le plus contribué à éclaircir l'histoire du moyen âge; il a su y renfermer, dans un cadre étroit, le récit animé de tous les événements importants de l'histoire moderne.

KOCHER, rivière du royaume de Wurtemberg, affluent dr. du Neckar, passe à Aalen et Hall; cours de 200 kil. Flottage important.

KOCHHEIM, v. des Etats prussiens (prov. du Rhin), sur la Moselle, à 40 kil. S.-O. de Coblentz; 2,500 hab. Fabr. de draps, cuirs, potasse.

KOCKELBURG, en hongrois *Kukullovar*, brg de Transylvanie, dans le comitat de ce nom, sur le Petit-Kockel, à 50 kil. N.-E. de Carlsbourg. Beau château des comtes de Bethlen. — Le comitat de Kockelburg, au S. de ceux de Maros et de Thorda, avait 1,556 kil. carrés, 90 kil. sur 30, et 80,000 hab. Ch.-l., Diesö-Szent-Marton.

KODAVENKIAR. *V.* KHODAWENDIGUIAR.

KODIAK ou KADIAK (îles), groupe d'îles de l'Amérique russe, sur la côte N.-O., dans le Grand-Océan, séparé du continent par le détroit de Kenaiskoï. La plus grande et la plus fertile, appelée particulièrement Kodiak, a 200 kil. de long sur 24 à 30 de large, et 3,600 hab., occupés de chasse et de pêche; le ch.-l. est *St-Paul*, par 57° 46' 50" lat. N., et 154° 33' 39" long. O. C'est là qu'on rassemble les fourrures qui doivent être expédiées en Russie.

KODJEND. *V.* KHODJEND.

KOEBERGER (Wenceslas), peintre, né à Anvers en 1560, m. en 1634, apprit les éléments de la peinture dans l'atelier de Martin de Vos, puis alla passer quelques années en Italie. Il était aussi très-bon architecte, ingénieur distingué et savant numismate. L'archiduc Albert l'attacha au service de la cour. Koeberger construisit les fontaines et dessina tous les ornements du château de Tervueren. L'église de Notre-Dame à Montaigu, celles des Augustins à Bruxelles et à Anvers, et beaucoup d'autres édifices religieux furent bâtis sur ses plans. On le regarde comme l'introducteur des monts-de-piété en Belgique. Il présida encore au desséchement de grands lacs, entre autres, de celui qu'on voyait jadis près de Dunkerque. Comme écrivain, il a laissé un traité sur la peinture, la sculpture et l'architecture. On le regardait, à juste titre, comme le coloriste le plus habile des Pays-Bas, avec Abraham Janssens, avant que Rubens les éclipsât. A. M.

KŒCHLIN (Samuel), manufacturier, né à Mulhouse en 1719, m. en 1771, fonda dans sa ville natale, en 1746, la première manufacture d'indiennes connue.

KŒCHLIN (Jean), fils du précédent, a fondé, sous le nom d'*Institut de Mulhouse*, une espèce d'école de commerce, qui eut un grand succès.

KŒCHLIN (Jacques), fils du précédent, né à Mulhouse vers 1770, m. en 1834, a puissamment contribué au développement de l'industrie en Alsace et à la prospérité de ce pays par les grandes et belles manufactures qu'il y a exploitées. Généreux et bienfaisant, il soulagea les populations pauvres dans les temps difficiles, et sut, comme maire de Mulhouse, calmer l'agitation des esprits. Il fut député de l'Alsace de 1820 à 1830, et siégea avec l'opposition. — Son frère Nicolas, né en 1781, combattit sous le maréchal Lefebvre en 1814 contre les alliés, fut député de 1830 à 1841, et donna tous ses soins à l'exécution du chemin de fer de Strasbourg à Bâle. Il a fondé tout un quartier de Mulhouse, et donné le vaste édifice qui sert de local à la Société industrielle, à la Chambre de commerce, et à la Bourse de cette ville. Il est mort en 1852.

KŒLLIN. *V.* KOLLIN.

KŒLN, nom allemand de COLOGNE.

KŒLN-AN-DER-SPREE, jadis ville indépendante d'Allemagne, réunie, depuis le XIVe siècle, à Berlin, et auj. un des quartiers de cette capitale. Avant leur jonction, Kœln et Berlin eurent de fréquentes querelles, violemment réprimées par l'électeur Frédéric II, dit la Dent-de-Fer.

KŒMŒRN. *V.* KOMORN.

KŒNIG (George-Mathias), biographe, né en 1616 à Altdorf, m. en 1699, occupa, à partir de 1647, dans l'université de sa ville natale, les chaires d'histoire, de langue grecque et de poésie, et devint en 1655 bibliothécaire. On a de lui : *Bibliotheca vetus et nova à prima mundi origine*, Altdorf, 1678, in-fol., catalogue des écrivains des différentes nations.

KŒNIG (Samuel), mathématicien, né en 1712 à Budingen (Hesse), m. à La Haye en 1757, enseigna les mathématiques à la marquise Du Châtelet, fut nommé membre de l'Académie des Sciences de Paris en 1740, professeur de philosophie à Franeker en 1745, de philosophie et de droit naturel à La Haye en 1749, et bibliothécaire du stathouder de Hollande. Il eut avec Maupertuis une querelle fameuse au sujet d'une découverte que ce savant s'attribuait; Kœnig la rapportait à Leibnitz.

KŒNIG (Frédéric), inventeur de la presse mécanique typographique, appliqua cette invention à l'impression du *Times*, journal anglais. On lui doit aussi les presses à vapeur de la *Gazette d'Augsbourg*. Il mourut en 1833 à Oberzell, où il avait fondé un établissement pour la fabrication de ces machines.

KŒNIGGRÆTZ ou KŒNIGINGRÆTZ, en bohémien *Kralowy-Hradecz*, v. forte des Etats autrichiens (Bohême), sur la rive g. de l'Elbe, au confl. de l'Adler, à 102 kil. E.-N.-E. de Prague; 6,000 hab. Ch.-l. de cercle. Evêché suffragant de Prague. Tribunal criminel. Gymnase, séminaire; haras; fonderie de canons. — Le cercle de Kœnigsgrætz, au N.-E. de la Bohême, entre ceux de Gitschin à l'O., de Chrudim au S., les Etats prussiens (province de Silésie) à l'E. et au N., a 2,916 kil. carrés, 83 kil. sur 53, et 340,000 hab.

KŒNIGINNHOF ou KŒNIGSHOF, v. des Etats autrichiens (Bohême), sur la rive gauche de l'Elbe, à 24 kil. N. de Kœniggrætz; 4,600 hab. Fabr. et imprimerie de cotons.

KŒNIGSBERG, c.-à-d. *Mont du roi*, en latin moderne *Regiomontium* ou *Mons regius*, v. forte des Etats prussiens, cap. de la prov. de Prusse et ch.-l. de régence, la 2e résidence royale, à 577 kil. N.-E. de Berlin, et à 1,700 kil. N.-E. de Paris, sur le Pregel, qu'on y passe sur 7 ponts, à 15 kil. E. de la Baltique, par 54° 42' 50" lat. N. et 18° 9' 42" long. E.; 87,267 hab. Tribunaux. Université très-célèbre, fondée en 1544; bibliothèque, musée, jardin botanique, observatoire, séminaire de pasteurs évangéliques; écoles de sourds-muets, d'aveugles, d'arts et métiers, de musique; nombreuses sociétés savantes. La ville se compose des quartiers d'Altstadt, Lœbenicht, Kneiphof, Sacksheim, Rossgarten, et plusieurs faubourgs. Commerce maritime considérable : grains, chanvre, lin, fil, laine, denrées coloniales. Brasseries. Fabr. de faïence, ouvrages en ambre jaune, cuirs maroquinés; fonderies de fer, raffineries de sucre. La cathédrale contient les tombeaux des grands-maîtres teutoniques. On remarque aussi le palais de Keyserling, le tombeau de Kant, l'arsenal, la statue équestre de Frédéric-Guillaume III sur le Kœnigsgarten. Fondée en 1255, d'après le conseil du roi Ottokar II de Bohême, par l'ordre Teutonique, comme appui contre les Samlandais, Kœnigsberg, après l'établissement de la Réformation en 1523, devint la capitale du nouveau duché de Prusse. En 1701, l'électeur Frédéric III de Brandebourg s'y fit couronner roi de Prusse. De 1806 à 1810, elle fut la résidence de la cour. En 1843, on commença de nouvelles fortifications. Chemin de fer sur Berlin, et projeté, sur Varsovie. — La régence de Kœnigsberg, bornée au N. par la Baltique et la Russie, à l'E. par la Russie et la régence de Gumbinnen, au S. par la Pologne, à l'O. par les régences de Dantzick et de Marienwerder, a 2,210,000 hect., et 938,059 hab. Sol montagneux au S., arrosé par le Pregel, le Guber, et la Passarge; beaucoup de lacs; sur la côte sont les lagunes dites *Frische-haff* et *Kurische-haff*.

KŒNIGSBERG, v. des Etats prussiens (Brandebourg), régence et à 75 kil. N. de Francfort-sur-l'Oder, à 52 kil. N.-O. de Custrin, sur la Norike; 5,000 hab. Gymnase. Fabr. de draps, tissus de coton, cuirs, chapeaux, bonneterie.

KŒNIGSBERG, v. des Etats autrichiens (Bohême), à 34 kil. S.-O. d'Ellenbogen, sur la rive dr. de l'Eger; 3,300 hab. Anc. château-fort. Commerce de grains et de houblon.

KŒNIGSBERG, vge de Bavière (Bas-Mein), à 26 kil. N.-O. de Bamberg; 800 hab. Patrie de J. Müller, dit *Regiomontanus*, et du comte de Seckendorf.

KŒNIGSBERG, en hongrois *Uj-Banya*, v. de Hongrie (Bars), sur le Gran, à 41 kil. N.-O. de Kremnitz; 3,800 hab. Mines d'or et d'argent autrefois importantes; pierres meulières.

KŒNIGSBRUCK ou KUNSBERG, v. du roy. de Saxe, à 26 kil. N.-E. de Dresde, sur le Plaulsnitz; 1,884 hab. Ch.-l. de seigneurie. Fabr. de rubans, faïence et poterie.

KŒNIGSHOF. *V.* KŒNIGINNHOF.

KŒNIGSHOFEN, v. du gr.-duché de Bade, sur la Tauber, à 20 kil. S.-E. de Wertheim; 1,500 hab. Patrie de G. Schott.

KŒNIGSHOFEN-IN-GRABFELDE, v. de Bavière (Bas-Mein), à 66 kil. N.-E. de Wurtzbourg, 8 S.-E. de Bischofsheim; 1,600 hab. Château.

KŒNIGSHOVEN (Jacques TWINGER, dit), chroniqueur, né à Strasbourg en 1346, m. en 1420, est auteur d'une *Chronique alsacienne et strasbourgeoise*, en latin, conservée en ms. à la bibliothèque de Strasbourg, mais dont un abrégé en allemand a paru en 1678, in-4°.

KŒNIGSHUTTE, vge de Hanovre (Harz), à 22 kil. S. de

Klausthal, et près de Lauterberg. La plus importante des usines à fer du royaume, établie en 1732.

KŒNIGSLUTTER, v. du duché de Brunswick, à 22 kil. E. de Brunswick; 3,000 hab. Brasseries, tanneries; fabr. de tabac, bougie, rouets. Anc. abbaye de St-Pierre et St-Paul, dont l'église renferme les tombeaux de l'empereur Lothaire II et du duc Henri de Bavière.

KŒNIGSMARK (Jean-Christophe, comte de), célèbre général, né le 25 févr. 1600 à Kœtzlin (Brandebourg), m. à Stockholm le 20 février 1663, fut page du duc Frédéric-Ulrik de Brunswick-Lunebourg, servit dès 1630 sous les drapeaux suédois, devint feld-maréchal, comte, conseiller, gouverneur de Brême et de Verden. Il contribua beaucoup à la victoire des Français à Wolfenbüttel, battit 1,800 hommes à Schweidnitz, commanda l'aile gauche à la 2e bataille de Leipzig, ruina Gallas à Leipzig en 1644, réduisit Brême et Verden, et planta l'étendard suédois sur les murs de Prague, d'où il rapporta dans sa patrie d'adoption la *Bible* d'Ulphilas, le célèbre rubis qui est conservé dans le trésor royal, 80 canons, et un lion vivant qu'il envoya à la reine Christine. Il reçut de cette princesse le vieux comté des Stures, Westerwik et Stegeborg, avec Rothenbourg en fief. Quand il dut suivre Charles X Gustave dans sa guerre de Pologne, il eut le malheur de faire naufrage, fut prisonnier à Dantzig, et enfermé dans le fort de Weixelmünde, d'où il ne fut délivré que par la paix d'Oliva. A. G.

KŒNIGSMARK (Othon-Guillaume), fils du précédent, né à Minden (Westphalie) le 3 janv. 1639, m. en 1688. Son éducation fut de bonne heure profonde; il entendit promptement l'hébreu et parla le grec; il se montrait ami des arts et de la science. Envoyé à 22 ans par le gouvernement en Angleterre, il y déploya un luxe inouï; il acquit tous les grades militaires, jusqu'à celui de colonel, et il alla, en 1665, comme ambassadeur en France. Il resta quelques années au service de cette puissance, fut maréchal de camp, et mérita les éloges du prince de Condé et de Louis XIV. En 1676, il devint feld-maréchal, remporta une victoire à Rugen contre les Brandebourgeois, défendit trois ans Stralsund, fut, après la paix de Nimègue, gouverneur général de la Poméranie, de Rugen et Wismar, et en même temps chancelier de l'Académie de Greifswald. En 1685, la république de Venise l'appela pour être son général; il accepta avec la permission du roi, se rendit à Venise avec la comtesse sa femme, fille de Magnus-Gabriel de La Gardie, qu'il avait épousée en 1682, commanda les armées vénitiennes en Morée, défit les Turcs, prit Navarin et Napoli, mais mourut d'une fièvre au siége de Négrepont. A. G.

KŒNIGSMARK (Charles-Jean de), neveu du précédent, né en 1659 à Nienbourg en Fionie, m. en 1686, entra à 18 ans dans l'ordre des chevaliers de Malte, se mit ensuite au service de l'Angleterre, se distingua à l'assaut de Tanger et dans beaucoup d'autres occasions, où il acquit une telle réputation, qu'il fut mis hors d'accusation quand il fut, en 1682, incriminé à Londres pour participation dans un meurtre dont il n'était probablement pas innocent. Il passa alors en France, et fit la guerre d'Espagne; mais il refusa de combattre les Français réformés; il préféra aller combattre les Turcs en Morée, où il fut enlevé par une fièvre chaude. A. G.

KŒNIGSMARK (Maria-Aurora, comtesse de), née vers 1673, m. en 1728, maîtresse du roi Auguste de Pologne, eut de lui un fils, qui devint le célèbre Maurice de Saxe. Loin de chercher à exciter, chez son royal amant, de la froideur et du mauvais vouloir contre son épouse, elle l'engagea à ne jamais oublier ses devoirs envers elle, et jouit du sort, inaccoutumé pour une femme de sa position, d'être bien vue de la reine, et de ne voir contre elle aucune inimitié de femme à la cour. Elle avait de remarquables dons d'esprit, écrivait et parlait le suédois, le français, l'italien, l'allemand, et le latin. Elle a composé des poésies en plusieurs de ces langues, une comédie en français, un opéra allemand, et elle était aussi fort habile en politique, et quand Charles XII était avec son armée en Saxe, Auguste l'envoya près du vainqueur pour tâcher d'en obtenir des conditions de paix raisonnables. Cette mission ne réussit pas, parce que le roi de Suède refusa de la recevoir. Auguste lui avait donné, avec de grands revenus, le titre de chanoinesse ou prieure de Quedlinbourg, et comme sa mauvaise santé l'empêcha, dans ses dernières années, de mener son luxe habituel, elle put léguer à son fils une fortune importante. A. G.

KŒNIGSTEIN, v. du royaume de Saxe (Misnie), sur la rive g. de l'Elbe, à son confluent avec la Biela, à 26 kil. S.-E. de Dresde; 2,654 hab. Citadelle au sommet d'un rocher escarpé; puits de 190 mèt. de profondeur; tonneau contenant 220,000 litres.

KŒNIGSTEIN, ancien *Castellum Drusi et Germanici*, v. du duché de Nassau, dans un vallon du Taunus, à 19 kil. N.-E. de Wiesbaden; 1,200 hab. Ruines d'un château fort, détruit par les Français en 1796.

KŒPENICK, v. des Etats prussiens (Brandebourg), à 10 kil. S.-E. de Berlin, sur une île de la Sprée; 2,300 hab. Château royal, servant de dépôt d'effets militaires.

KŒPING (prononcez *Tcheuping*), finale de beaucoup de noms de villes scandinaves, vient de *Kopa*, acheter, et signifie : rendez-vous de marchands.

KŒRNER (Théodore), poete, surnommé *le Tyrtée de l'Allemagne*, né en 1788 à Dresde, m. en 1813 à la bataille de Leipzig, a laissé quelques pièces de théâtre, et des poésies belliqueuses, justement estimées pour l'énergie et le patriotisme que l'on y trouve. On a publié ces poésies à Vienne, en 1814, sous le titre de *la Lyre et l'Épée*, et les Œuvres complètes à Carlsruhe, 1821. 4 vol. in-8°.

KŒROES. *V.* Koros.

KOESFELD, v. des Etats prussiens (Westphalie), sur le Berkel, à 35 kil. S.-O. de Munster, 5,600 habit. Gymnase catholique. Château des princes de Salm-Horstmar. Fabr. de toiles et lainages. — Jadis ville hanséatique.

KOESLIN, v. des Etats prussiens. *V.* Coeslin.

KOESTRITZ, v. de la principauté de Reuss sur l'Elster, à 5 kil. N. de Géra; 1,500 hab. Résidence d'une branche de la maison de Reuss.

KOETHEN, v. d'Allemagne. *V.* Cœthen.

KOETVORDEN, v. du roy. de Hollande (Drenthe), à 35 kil. S. d'Assen; 3,000 hab. Ses fortifications, œuvre de Cohorn, ont été abattues en 1854.

KŒUR-LA-PETITE, vge (Meuse), arr. et à 13 kil. N.-O. de Commercy; 503 hab. Château qui servit de résidence à René d'Anjou, puis à sa fille Marguerite, chassée d'Angleterre, 1464-70.

KOHISTAN, prov. du Beloutchistan. *V.* Kouhistan.

KOIMBETOUR. *V.* Coimbetour.

KOLA, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 520 kil. N.-O. d'Arkhangel, à l'embouch. de la Kola dans l'océan Glacial arctique; par 68° 52' 48" lat. N. et 30° 40' 17" long. E.; 2,000 hab. Port de commerce : fourrures, poisson salé et fumé.

KOLAPOUR, v. de l'Hindoustan. *V.* Colapour.

KOLAR, v. de l'Hindoustan anglais, dans les possessions médiates. Ch.-l. d'une principauté de même nom, comprise dans le royaume de Maïssour.

KOLAU, plaine à 4 kil. de Varsovie, où la noblesse polonaise se rassemblait pour l'élection des rois.

KOLBERG, v. des Etats prussiens. *V.* Colberg.

KOLDING, v. forte de Danemark, dans le stift et à 50 kil. E.-N.-E. de Ribe, sur le golfe de son nom, formé par le Petit-Belt; 3,978 hab. Petit port de commerce.

KOLDITZ, v. du royaume de Saxe, à 40 kil. S.-E. de Leipzig, sur la rive dr. de la Mulde; 3,300 hab. Hospice d'aliénés et d'incurables. Fabr. de passementerie, bonneterie, feutres, toiles, poterie.

KOLÉAH, v. d'Algérie. *V.* Coléah.

KOLIMA, KOLYMA ou KOVIMA, riv. de la Russie d'Asie (Iakoutsk), naît dans les monts Iablonoï, coule au N., et se jette dans l'océan Glacial arctique. Cours de 1,300 kil.

KOLIMA DE L'OUEST. *V.* Indighirka.

KOL-KO-KRO, lac de Sibérie (Kamtchatka), joint à l'Océan par une rivière de même nom; 200 kil. de tour. Pêche de veaux marins.

KOLLIN, v. des Etats autrichiens (Bohême), sur l'Elbe, à 55 kil. E. de Prague, 15 N.-E. de Kaurzim; 5,800 hab. Toiles peintes, orfévrerie, bijouterie. — Victoire de l'Autrichien Daun sur Frédéric II, roi de Prusse, le 18 juin 1757.

KOLN. *V.* Kœln.

KOLOCSA. *V.* Colocsa.

KOLOKOTRONIS. *V.* Colocotronis.

KOLOKYTHIA, nom actuel de l'anc. golfe de *Laconie*

KOLOMEA ou KOLOMIA, v. des Etats autrichiens (Galicie), sur la rive g. du Pruth, à 180 kil. S.-E. de Lemberg; 9,000 hab. Ch.-l. de cercle. Salines. — Le cercle de Kolomea, entre ceux de Czortkow, de Stanislawow, la Bukowine et la Hongrie, a 4,482 kil. carrés, et 285,872 hab., dont 19,000 Juifs.

KOLOMNA, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 140 kil. S.-E. de Moscou, sur la Moskowa et la Kolomenka; 16,000 hab. Fabr. de toiles, de tissus de soie et de coton, de velours, de maroquins. — Ville ancienne, qui dépendait au XIIe siècle de la principauté de Riazan; elle fut saccagée en 1237

par Batou-Khan, et relevée en 1530 par Vasili Ivanovitch.

KOLOS ou KOLOSCH (comitat de). *V.* KLAUSENBOURG.

KOLOSVAR, v. de Transylvanie. *V.* KLAUSENBOURG.

KOLOURI, île de la Grèce. *V.* COLOURI.

KOLYMA, riv. de Russie. *V.* KOLIMA.

KOLYVAN (Monts de), chaîne de mont. de la Russie d'Asie (Sibérie), dans le gvt de Tomsk, sur la rive g. de l'Obi; 600 kil. de long depuis Oust-Kaménogorsk jusqu'à Bursk. Mines d'or, d'argent et de plomb, exploitées en 1727 par Demidoff, et abandonnées depuis, faute de bois.

KOLYVAN, nom russe de Revel.

KOM, v. de Perse. *V.* KOUM.

KOMANS ou KUMANS. *V.* CUMANS.

KOMARZEWSKI (Jean-Baptiste), né à Varsovie vers 1744, m. à Paris en 1810, remplit, sous le règne de Stanislas-Auguste, diverses missions en Russie, en Allemagne et à Constantinople, devint chef des bureaux de la guerre, lieutenant général, 1er aide de camp, et intendant général des mines de Pologne. Il imagina un *graphomètre souterrain*, instrument destiné à remplacer la boussole dans les travaux des mines. On lui doit : *Coup d'œil rapide sur les causes réelles de la décadence de la Pologne*, Paris, 1806, in-8°; *Carte hydrographique de Pologne*, 1809.

KOMORN ou KŒMŒRN, en hongrois *Komarom*, ville forte des Etats autrichiens (Hongrie), ch.-l. du comitat de son nom, dans l'île de Schütt, au confl. du Danube et de la Waag, à 80 kil. O.-N.-O. de Bude, 100 kil. S. de Presbourg; 18,000 hab. La citadelle, construite par Mathias Corvin, augmentée en 1805, est une des plus fortes de l'Europe. Gymnase de bénédictins; gymnase de réformés. Fabr. de draps et cuirs. Pêche d'esturgeons. Récolte de vins du *Monostor*. Comm. de grains et de bois. — Prise et brûlée par Soliman le Magnifique en 1543, pillée de nouveau par les Turcs en 1594, par les Impériaux en 1597; elle eut à souffrir de terribles incendies, 1767 et 1768, et deux tremblements de terre, 1763 et 1783. Joseph II la releva. Elle soutint un long siége contre les Autrichiens en 1849.

KOMORN (Comitat de), division des Etats autrichiens (Hongrie), dans le cercle en deçà du Danube, entre les comitats de Veszprim, de Raab et de Presbourg à l'O., de Stuhlweissenburg au S., de Gran à l'E., de Neitra et de Bars au N., a 2,953 kil. carr., et 147,000 hab. Récolte abondante de grains, fruits et vins.

KOMOTAU, en bohémien *Chamutow*, v. des Etats autrichiens (Bohême), à 17 kil. N.-O. de Saaz; 3,800 hab. Tribunal criminel; gymnase cistercien. Fabr. d'indiennes.

KONDA, riv. de Sibérie (Tobolsk), affluent gauche de l'Irtich; cours de 700 kil.

KONDAPILLI, v. de l'Hindoustan anglais (Madras), dans l'anc. prov. des Circars du Nord, à 80 kil. N.-O. de Masulipatam; par 16° 37′ lat. N., et 78° 7′ long. E. Il y eut autrefois des mines de diamants très-productives.

KONDAPOUR, v. de l'Hindoustan anglais (Madras), dans le Kanara, sur la mer d'Oman, à 100 kil. N.-O. de Mangalore; par 13° 33′ lat. N., et 72° 27′ long. E.

KONDATCHY, v. de l'île de Ceylan. *V.* CONDATCHY.

KONDÉMIR, historien persan. *V.* KHONDÉMIR.

KONG, chaîne de montagnes de l'Afrique occidentale, se dirige de l'E. à l'O. entre la Nigritie occidentale et la Guinée inférieure, jusqu'aux caps Sierra-Leone et Verga sur l'océan Atlantique. Vers l'E., les Kong laissent passage par une large brèche au cours du Niger.

KONG, v. de la Nigritie centrale, au pied des monts Kong et à 420 kil. N. de Coumassie. Ch.-l. d'un Etat de même nom. Ses habitants sont mahométans.

KONG-FOU-TSEU. *V.* CONFUCIUS.

KONGSBERG, v. de Norvége (Buskerud), sur le Lauven-elf, à 66 kil. O.-S.-O. de Christiania; 4,000 hab. Belle église. Ecole des mines, hôtel des monnaies, manuf. royale d'armes, poudrerie. Mine d'argent, la plus importante du royaume; découverte en 1623, elle occupait, un siècle après, plus de 2,000 ouvriers; abandonnée en 1805, reprise en 1816, elle donne annuellement 20,000 marcs.

KONGSŒR, domaine royal de Suède, dans la paroisse de Torpa (Westmanland), un peu au S. de la ville d'Arboga; et non loin du lac Mélar. Le château, construit par Gustave Ier, a été détruit par des incendies en 1822 et 1825. Il y avait un haras, transporté en 1811 à Strömsholm. Gustave-Adolphe y fit établir, en 1622, des fabr. de gants et de draps. Jolie église, bâtie par Charles XI.

KONG-TCHAN-FOU, v. de l'empire chinois (Chine propre), dans la prov. de Chen-si, sur l'Hoeï, à 400 kil. S.-O. de Si-ngan. On y voit le tombeau de Fo-hi. Aux environs, beaucoup de musc et d'orpiment.

KONIÈH, anc. *Iconium*, v. forte de la Turquie d'Asie (Asie Mineure), ch.-l. de l'eyalet de Konièh ou de Caramanie, à 500 kil. S.-E. de Smyrne; par 37°-50′ lat. N. et 30° 18′ long. E.; 30,000 hab. Siége d'un métropolitain grec. Nombreuses mosquées, dont l'une, celle de Sélim, est une copie de Ste-Sophie de Constantinople. Beaucoup de médressèhs ou colléges. Les murailles ont été construites avec des débris d'anc. édifices. Le cimetière est au milieu de la ville. Fabr. de tapis et maroquins. Comm. de soie, noix de galle, gomme, etc.—Capitale d'une sultanie seldjoukide de 1074 à 1294, prise par Frédéric Barberousse en 1189, et plus tard par Gengis-Khan, elle fut ensuite le ch.-l. du royaume de Caramanie. Bajazet Ier l'annexa à l'empire ottoman. Djem ou Zizim y résida. Victoire d'Ibrahim-Pacha, fils de Méhémet-Ali, sur les troupes du sultan, le 20 déc. 1832.

KONIÈH (Eyalet de). *V.* CARAMANIE.

KONIÈH (sultanie de) ou de *Roum*, un des États formés, en 1074, du démembrement de l'empire des Turcs seldjoukides sous Mâlek-Chah. Il avait pour bornes au N. la mer Noire et l'Etat grec de Trébizonde, à l'O. le Sakaria, le Mœnder-Buïuk et l'Archipel, au S. la Méditerranée et le Taurus, et à l'E. l'Euphrate; villes princip., Konièh, Nicée, Smyrne, Laodicée, Dorylée, Ancyre, Kastamouni, Tarse, etc. Affaibli par les attaques des chrétiens lors des premières croisades, ravagé par les Mongols, il se morcela, 1294, en 10 principautés indépendantes. Voici la liste des sultans :

Soliman	1074-1085	Azzeddin Kai-Kaous Ier	1210
Interrègne	1085-1092	Alaeddin Kai-Kobad	1219
Kilidje Arslan Ier	1092	Gaiatheddin Kai-Kosrou II	1237
Saïssan	1107	Azzeddin Kai-Kaous II	1245
Masoud	1117	Rokneddin	1261
Kilidje-Arslan II	1155	Gaiatheddin Kai-Kosrou III	1267
Gaiatheddin-Kai-Kosrou Ier	1192	Gaiatheddin Masoud	1283-1294
Soliman II	1198		
Kilidje-Arslan III	1204		

KONIG. *V.* KŒNIG.

KONING (Philippe de), peintre, né à Amsterdam en 1619, m. en 1689, fut élève de Rembrandt, dont il imita la manière avec une grande habileté dans l'histoire, le portrait et le paysage. On voit de lui, au musée de La Haye, une campagne très-étendue, avec des figures de Lingelbach; au musée d'Amsterdam, l'entrée d'un bois d'où semblent sortir un pasteur, quelques bœufs et un chien. Ce dernier tableau est un des meilleurs de l'artiste : les animaux et le berger ont été peints par Dirk Van Bergen. Koning fit le portrait de Vandel, lorsque le poëte était âgé de 69 ans; aussi trouve-t-on des vers en son honneur dans les œuvres du célèbre écrivain, comme dans celles de Jean Vas. A. M.

KONING (David de), peintre; né à Anvers en 1636, m. en 1687, eut pour maître Jean Fyt, et peignit des animaux vivants ou morts, des fleurs et des fruits. Après avoir acquis une certaine habileté dans son art, il visita l'Allemagne, la France et l'Italie : il se fixa à Rome, ce qui l'a fait surnommer le *Romain*. A. M.

KONITZ, v. des Etats prussiens (Prusse), à 112 kil. O. de Marienwerder; 3,400 hab. Gymnase catholique. Fabr. de toiles. Autrefois place forte.

KONKADOU, Etat de la Sénégambie orientale, entre le Sénégal et le Falémé. Cap., *Fajemmia*. Tributaire du Bambouk.

KONKAN, contrée de l'Hindoustan anglais (Bombay), dans l'anc. Bedjapour, entre l'Aurengabad au N., les Ghattes occidentales à l'E., le Kanara au S., et l'Océan indien à l'O.; 280 kil. sur 60. Il est divisé en *Konkan septentrional*, ch.-l. Tanna, et *Konkan méridional*, ch.-l. Raïpour. Aux Anglais depuis 1818, moins Goa et Colapour.

KONNERN, v. des Etats prussiens (Saxe), dans la régence de Merseburg; 2,500 hab. Importante exploitation de pierres meulières.

KONRATS ou ARALES, tribu nombreuse de Turkestan, campent à 220 kil. N.-O. de Khiva, et reconnaissent la suprématie du khan de cette ville.

KONSKIE, v. de Pologne, gouvernement et à 57 kil. O.-S.-O. de Radom; 4,000 hab. Beau palais des comtes Malachowski. Fabr. d'ustensiles en fer et en cuivre.

KONSTANZ, v. du gr.-duché de Bade. *V.* CONSTANCE.

KONZ, vge des Etats prussiens, le même que CONSARBRUCK.

KOOM, v. de Perse. *V.* KOUM.

KOPF, *tête* en allemand, affixe qui désigne le *sommet* d'une montagne.

KOPP (Frédéric), philologue, né à Cassel en 1762, m.

à Marbourg en 1834, a laissé : *Palæographia critica*, Manheim, 1817-29, 4 vol. in-4° ; *Anciennes écritures*, 1819-21, 2 vol. in-4°. Une édition de Martianus Capella, qu'il avait préparée, a été publiée par G. Hermann, 1836.

KOPPERVENDJE, v. de l'Hindoustan anglais (Bombay), dans l'anc. prov. de Goudjerate, à 80 kil. N.-O. de Baroda, 45 E. d'Ahmedabad ; 10,000 hab. Comm. de savon.

KOPREINITZ, en croate *Kapronca*, v. des Etats autrichiens (Croatie), à 26 kil. N.-E. de Kreutz, sur une riv. de son nom ; 3,500 hab. Anc. château fort et vieilles murailles bien conservées.

KOPROLI ou KIUPERLI (Méhémet), grand-vizir, régent pendant la minorité de Mahomet IV, gouverna l'empire ottoman, de 1655 à 1661, avec une sagesse et une sévérité qui l'ont fait comparer au cardinal de Richelieu, rétablit les finances, dirigea habilement les relations extérieures, frappa sans pitié les ennemis de l'Etat et les siens, et, avant de mourir, désigna au sultan son fils Achmet comme le plus capable de remplir dignement sa place.

KOPROLI (Achmet), fils du précédent, lui succéda dans son titre et dans la confiance du sultan Mahomet IV, à l'âge de 32 ans. Aussi habile que son père, il fut plus généreux et plus grand. Ayant fait déclarer la guerre à l'Autriche, il entra en Hongrie, perdit la bataille de St-Gothard contre Montecuculli, et signa la paix de Temeswar, 1664, glorieuse néanmoins pour les Turcs. En 1669, il s'empara de Candie, dont le siége durait depuis 24 ans, et traita généreusement les vaincus. Le siége et la prise de Kaminièh en 1672 fut son dernier exploit ; il mourut en 1675.

KOPROLI (Mustapha), fils d'Achmet, grand-vizir sous Soliman III, 1689, opéra les réformes les plus utiles à l'Empire, le rendit florissant au dedans, et respecté au dehors par la prise de Nissa, de Widdin, de Belgrade, et la victoire d'Eszek. Soliman III étant mort, 1691, il fit élire Achmet II, entra immédiatement en campagne contre le prince Louis de Bade, et lui livra la bataille de Salankémen, où il fut tué, 1691.

KOPROLI (Niuhman), fils de Mustapha, grand vizir sous Achmet III, 1710, fut disgracié au bout de 2 mois, pour s'être opposé aux injustices du sultan, et à la guerre qu'il voulait déclarer aux Russes en faveur de Charles XII, roi de Suède. Ses vertus le firent respecter dans sa disgrâce, après laquelle il se retira dans l'île de Négrepont.

KOPTES (Les). *V.* COPTES.

KOR, riv. de Perse. *V.* KOUR.

KORAH ou DJIHAN-ABAD, v. forte de l'Hindoustan anglais (provinces Nord-Ouest), à 167 kil. N.-O. d'Allahabad, sur le Rinde, par 26° 6′ lat. N., et 78° 20′ long. E. Commerce de grains et de coton. Autrefois ch.-l. d'un district, conquis par les Anglais en 1763 et 1801.

KORAICHITES ou KOREICHITES, tribu arabe, la principale de la Mecque et de tout l'Hedjaz au temps de Mahomet, se disait issue d'Ismaël, fils du patriarche Abraham, et avait la garde de la Caaba. Le prophète et sa femme Kadichah en faisaient partie.

KORAN (Le). *V.* CORAN.

KORANAS, peuple hottentot qui habite sur les bords de l'Orange supérieure et moyenne ; ch.-l., *Klaarwater*.

KORASSAN ou KORAÇAN. *V.* KHORAÇAN.

KORATCHY ou KOURATCHY, anc. *Crocala*, en anglais *Kurachee*, v. de l'Indoustan anglais (Bombay), au N. de l'embouchure de la branche la plus occidentale du Sind, avec un bon port, par 24° 45′ lat. N., et 65° 20′ long. E. ; 18,000 hab. Comm. actif ; gr. foire annuelle. Export. de laines, graines oléagineuses, indigo, soie grége, etc. La citadelle fut occupée par les Anglais en 1839 ; la ville et le Sindhy ont été conquis en 1843.

KORBACH. *V.* CORBACH.

KORBOUGHA ou KERBOGATH. *V.* BARKIAROK.

KORDOFAN, contrée de l'Afrique orientale (Nigritie), entre la Nubie au N., le Darfour à l'O., l'Abyssinie et le Sennaar au S. et à l'E., par 10°-15° lat. N. et 24°-30° long. E. Cap., *Obéid*. Sol peu fertile, excepté dans quelques oasis et sur les bords du Bahr-el-Abiad, qui arrose le S. et l'E. Les habitants sont noirs, mahométans, parlent arabe, et font quelque commerce ; ils travaillent le fer, et fabriquent des étoffes de coton. — Soumis successivement au Sennaar et au Darfour, le Kordofan a été annexé à l'Egypte par Méhémet-Ali, en 1820.

KOREFF (David-Frédéric), médecin, né à Breslau en 1783, m. à Paris le 15 mai 1851, vécut à Paris de 1804 à 1814, puis à Vienne, et fut nommé professeur à l'université de Berlin, et médecin en titre des princes. En même temps, secrétaire du prince de Hardenberg, il inspira ou dicta la plupart de ses mesures utiles et libérales. Il revint en France, où Cuvier lui fit assurer le droit d'exercer la médecine. Partout il se fit rechercher pour son esprit intarissable, et exerça une infatigable charité envers les pauvres et ceux qui souffraient.

KORÉICHITES. *V.* KORAÏCHITES.

KOREN (Moïse de). *V.* MOÏSE.

KORENNAIA, vge de la Russie d'Europe, gvt et à 27 kil. de Koursk. Couvent, but de pèlerinage très-fréquenté. Foire importante à Pâques : on y a vendu pour 3,395,000 roubles argent, en 1851.

KORIAKS, peuple de la Russie d'Asie, dans le N. du Kamtchatka. Ils sont nomades, à peu près indépendants, se livrent au brigandage et à la chasse, et possèdent de nombreux troupeaux de rennes.

KORIBUTH WISNIOWIECKI (Michel), roi de Pologne, 1669-73, n'accepta qu'à regret la couronne, eut à dissoudre une ligue formée contre lui par Sobieski, recourut à l'Autriche pour se maintenir, n'en vit pas moins ses Etats ravagés par les Cosaques et les Turcs, et signa avec ces derniers le traité de Buczacz, 1672.

KORNA, anc. *Apamea*, v. forte de la Turquie d'Asie (eyalet de Bagdad), à 57 kil. N.-O. de Bassora, au confl. du Tigre et de l'Euphrate ; 5,000 hab.

KORNEUBURG, v. des Etats autrichiens (Basse-Autriche), près de la rive g. du Danube, à 15 kilom. N. de Vienne ; 2,000 hab. Traité de paix entre l'empereur Frédéric III et Mathias Corvin, en 1477.

KOROLEVETZ ou KROLEVETZ, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 158 kil. E. de Tchernigov ; 8,000 hab.

KORORARIKA, établissement anglais de l'Océanie, dans la Nouvelle-Zélande, sur la baie des Iles ; 2,000 hab.

KOROS ou KŒRŒS, riv. de Hongrie et de Transylvanie, formée de trois branches que l'on nomme *Sebes* (rapide), *Fejer* (blanc) et *Fekete* (noir), et qui se réunissent à Békès ; elle coule à l'O., et se jette dans la Theiss, vis-à-vis de Csongrad.

KOROS (KIS-), v. de Hongrie, comitat et à 57 kil. S.-S.-E. de Pesth ; 8,000 hab. Industrie agricole.

KOROS (NAGY-), v. de Hongrie, comitat et à 74 kil. N.-E. de Pesth ; 16,000 hab. Gymnase. Elève de bétail. Comm. de laines.

POROS-BANYA ou ALTENBURG, ville de Hongrie sur le Fejer-Koros, ch.-l. du comitat de Zarand, à 112 kil. E. d'Arad. Mine d'or.

KOROS, v. de Croatie. *V.* KREUTZ.

KOROTCHA, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 146 kil. S.-S.-E. de Koursk, sur une rivière de son nom ; 10,000 hab. Fabr. de salpêtre.

KORRAH, en anglais *Kurrah*, v. forte de l'Hindoustan anglais (province Nord-Ouest), dans l'anc. prov. et à 53 kil. N.-O. d'Allahabad, 60 S.-E. de Djounyr, sur la rive droite du Gange, par 25° 7′ lat. N., et 78° 50′ long. E. — Prise par les Anglais en 1802.

KORSOER, v. forte de Danemark, sur la côte S.-O. de Seeland, à 100 kil. S.-O. de Copenhague ; 2,957 hab. Port de commerce sur le Grand-Belt. Communications directes avec Nyborg et Copenhague par chemin de fer.

KORTHOLT (Christian), théologien protestant, né en 1633 à Burg (Holstein), m. en 1694, soutint dans plusieurs universités des thèses publiques avec éclat, et fut professeur de théologie à l'université de Kiel, dont il devint vice-chancelier perpétuel. Il a composé, entre autres ouvrages : *de Tribus impostoribus magnis liber, Ed. Herbert, Th. Hobbes et B. Spinosæ oppositus*, Kiel, 1680, in-8°, et Hambourg, 1701, in-4°, livre curieux et recherché, dirigé contre les matérialistes.

KORTHOLT (Sébastien), fils du précédent, né à Kiel en 1670, m. en 1740, fut professeur de poésie et bibliothécaire dans sa ville natale. On a de lui : *de Enthusiasmo poetico*, 1696 ; *de Poetis episcopis*, 1699, in-4° ; *de Puellis poetis*, 1700 ; *de Studio senili*, 1701 ; *de Bibliothecâ academiæ Kiloniensis*, 1705, in-4°. Il fut en correspondance avec Bayle et Leibnitz.

KORTHOLT (Christian), fils de Sébastien, né à Kiel en 1709, m. en 1751, visita la Hollande et l'Angleterre, fut recteur du collége de Leipzig, puis professeur de théologie à Gœttingue. On a de lui : *Commentatio historico-ecclesiastica de Ecclesiis suburbicariis*, Leipzig, 1731, in-4° ; *de Societate antiquariâ Londinensi*, 1735, in-4°, lettre remplie de détails curieux sur cette société peu connue alors ; *Dissertatio de Math. Tindalio*, 1734, in-4°. Il a publié une collection des Lettres de Leibnitz, Leipz., 1734-42, et un recueil de pièces du même auteur, Hambourg, 1734.

KORTRYK, nom flamand de COURTRAI.

KORVEY. *V.* CORVEY.

KOSAKS. *V.* COSAQUES.

KOSCHMIN, en polonais *Kozmin*, v. des Etats prussiens, prov. et à 70 kil. S.-S.-E. de Posen, sur l'Orla 3,500 hab.

KOSCIUSZKO (Thaddée), général polonais, né en 1746 à Siehniewicze (Lithuanie), de parents nobles, mais pauvres, m. à Soleure en 1817. Elevé à l'école des Cadets de Varsovie, il fut envoyé en France pour y compléter ses études. De retour en Pologne, il entra au service, et était déjà capitaine, quand une intrigue d'amour le contraignit de s'expatrier. Il se rendit en Amérique, se présenta à Washington, fut nommé ingénieur de l'armée de l'Union avec le grade de colonel, puis général-major, et ne revint en Europe qu'après la conclusion de la paix, 1783. Il vécut dans la retraite pendant quelques années. Placé par la diète polonaise sous les ordres du prince Poniatowski, il soutint le principal effort des Russes à la bataille de Zielence (Volhynie) en 1792. Mais le roi Stanislas-Auguste ayant accepté une convention qui livrait la Pologne à ses ennemis, il se retira, avec plus de 500 officiers, à Leipzig. Ce fut alors que l'Assemblée législative lui donna le titre de citoyen français. Quand le général Madalinski eut de nouveau insurgé le pays, Kosciuszko fut rappelé par les Polonais, et nommé général en chef, 1794. Il battit les Russes à Raclawice, près de Cracovie, perdit ensuite la bataille de Maciejowice, fut blessé, pris par les Russes, et conduit à St-Pétersbourg, où il demeura 2 ans en prison. Mis en liberté à l'avénement de Paul Ier, 1796, il voyagea en Angleterre et en Amérique, vint à Paris en 1798, et contribua, par ses démarches auprès du Directoire, à opérer un rapprochement entre la France et les Etats-Unis. Il vécut obscurément, soit à Paris, soit dans une maison de campagne près de Fontainebleau, jusqu'en 1814. Voyant, en 1815, que l'empereur Alexandre Ier ne voulait rien faire pour l'ancienne Pologne, il retourna en Suisse, où il mourut. Après sa mort, son corps fut transporté à Cracovie, et inhumé dans la cathédrale, entre Jean Sobieski et Joseph Poniatowski. Kosciuszko créa par testament une école pour l'instruction des noirs en Amérique; Jefferson l'a ouverte à Newark.

KOSEL, en polonais *Kozle*, v. forte des Etats prussiens (Silésie), sur la rive g. de l'Oder, à 40 kil. S.-E. d'Oppeln; 2,900 hab. Arsenal. — Prise par les Français en 1807.

KOSFELD, v. des Etats prussiens. *V.* KŒSFELD.

KOSI, *Cossoanus* d'Arrien? riv. de l'Hindoustan, naît dans le Népaul, et se jette dans le Gange, rive g. Cours de 450 kil.

KOSIE, Etat de la Guinée septentrionale, sur la rive g. et à l'embouchure du Lagos; ch.-l. *Kosie*.

KOSLIN, v. des Etats prussiens. *V.* COESLIN.

KOSLOV, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 82 kil. N.-O. de Tambov; 20,336 hab.

KOSLOV. *V.* EUPATORIA et CHERSON.

KOSMO-DEMIANSK, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 205 kil. N.-O. de Kazan, sur la rive dr. du Volga, vis-à-vis l'embouchure de la Vetlouga; 6,000 hab.

KOSSEIR, v. d'Egypte. *V.* COSSÉIR.

KOSSOVO. *V.* CASSOVIE.

KOSSTANITZ, v. des Etats autrichiens (Confins militaires), sur l'Unna, à 80 kil. S.-E. d'Agram; 3,200 hab. Commerce actif de transit.

KOSTENDIL. *V.* KUSTENDJI.

KOSTROMA, v. de la Russie d'Europe, ch.-l. du gvt de son nom, au confl. de la Kostroma et du Volga, à 825 kil. E.-S.-E. de St-Pétersbourg, 320 N.-E. de Moscou, par 57° 45′ 52″ lat. N. et 38° 36′ 2″ long. E.; 14,000 hab. Evêché grec. Tribunaux, gymnase. Fonderie de cloches; fabr. de toiles de lin, savon, chandelles; tanneries, construct. de machines. — Le gvt de Kostroma, entre ceux de Vologda au N., d'Iaroslaf à l'O., de Vladimir et de Nijni-Novogorod au S., et de Viatka à l'E., a 78,351 kil. carr., 450 kil. sur 200, et 1,076,000 hab. Sol généralement plat, marécageux au N., sablonneux et argileux au S. Récolte insuffisante de grains, très-abondante de chanvre et de lin. Vastes forêts. Fabr. de tapis en écorce de tilleul. Emigration de maçons et de charpentiers.

KOSTROMA, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gvt de Vologda, entre dans celui de Kostroma, et se jette dans le Volga, près de Kostroma. Cours de 250 kil.

KOSTNITZ, nom allemand de la ville de CONSTANCE.

KOSWIG, ville du duché d'Anhalt, située sur la rive dr. de l'Elbe, à 14 kil. E.-N.-E. de Dessau; 2,800 hab. Tabac, draps, bois. Château ducal.

KOTAK, v. forte de l'Hindoustan anglais (Possessions médiates), dans le S.-E. du Radjepoutanah, sur le Tchoumboul, à 35 kil. S.-E. de Boundy. Ch.-l. d'un Etat de même nom, qui a 11,500 kil. carrés.

KOTAIBAH, général arabe sous le calife Walid Ier, fut chargé du gouvernement du Khoraçan, et étendit jusqu'à la Chine la domination des Ommiades par deux grandes victoires sur les Turks de la Transoxiane et la prise de Samarkand. A la mort de Walid, il se révolta contre Soliman, et fut mis à mort, en 716.

KOTATIS, KHOTAIS ou KOUTAIS, v. de l'empire russe (Région caucasienne), ch.-l. du gvt (*V. Supplément*) de son nom et de l'Iméréthie, sur le Rioni, à 200 kil. N.-O. de Tiflis, par 42° 10′ lat. N., et 40° 13′ long. E.; 4,000 hab. Anciennes fortifications; belle cathédrale. Elle est sur l'emplacement de *Cotatis*, capitale de l'ancienne Colchide.

KOTCH. *V.* KATCH.

KOTCHIN, v. de l'Hindoustan. *V.* COCHIN.

KOTELNOI, île de la Russie d'Asie, dans l'océan Glacial arctique, la plus grande de l'archipel Liaikhov; 195 kil. sur 105. Inhabitée.

KOTHB-EDDYN. *V.* COTHB-EDDYN.

KOTHEN, v. d'Allemagne. *V.* CŒTHEN.

KOTTBUS, v. des Etats prussiens (Brandebourg), sur la rive dr. de la Sprée, à 105 kil. S.-E. de Berlin, 66 S. de Francfort-sur-l'Oder; 8,000 hab. Ch.-l. de cercle; tribunaux; gymnase évangélique; maison d'orphelins. Fabr. de draps, lainages, toiles, bonneterie, tabac; distilleries. Château royal.

KOTZEBUE (Auguste-Frédéric-Ferdinand de), littérateur allemand, né à Weimar en 1761, m. en 1819. Secrétaire, à 20 ans, d'un général du génie russe, il fut recommandé par lui à Catherine II, qui le nomma gouverneur civil de la prov. de Revel. Il quitta cette place en 1795, fut quelque temps directeur du théâtre de Vienne, revint en Russie en 1800, subit une année d'exil en Sibérie pour avoir écrit, disait-on, un pamphlet contre Paul Ier, dirigea le théâtre allemand de St-Pétersbourg, se rendit à Weimar, d'où ses querelles avec Gœthe l'obligèrent de partir, voyagea en France et en Italie, alla rédiger à Berlin un journal hostile à la France, et enfin fut attaché comme secrétaire ou écrivain politique, de 1811 à 1814, à l'empereur Alexandre Ier, dont il rédigea les manifestes, les proclamations et les notes diplomatiques. Au rétablissement de la paix, il reçut la charge de consul général de Russie à Kœnigsberg. Ayant obtenu une pension de retraite, 1817, il retourna en Allemagne; ses écrits, peu favorables à la liberté, irritaient contre lui les étudiants; l'un d'eux, Sand, le poignarda à Manheim. Kotzebue s'est exercé dans presque tous les genres, roman, histoire, voyages, drame, etc. Sa réputation est surtout fondée sur ses ouvrages dramatiques, dont on compte près de 300, et où il a montré une grande entente de la scène. On distingue principalement *Misanthropie et Repentir, la Réconciliation ou les Deux frères, Gustave Vasa, les Hussites, Hugo Grotius, Octavie, Rolla*, etc. Les meilleures pièces de Kotzebue ont été traduites en français par Weiss et L.-F. Jauffret, 1799, 2 vol. in-8°, et dans la *Collection des théâtres étrangers; Misanthropie* et *les Deux frères* ont été arrangés pour la scène française, et joués avec succès, la 1re en 1799, la 2e en 1801. Il y a aussi des traductions des ouvrages suivants : *les Malheurs de la famille d'Ortemberg*, par Goffaux, 1801, 3 vol. in-12; *Aventures de mon père*, par Muller, 1799, in-12; *l'Année la plus remarquable de ma vie*, 2 vol. in-8°, 1802; *les Bijoux dangereux*, 1802; *Souvenirs de Paris en 1804*, par Guilbert de Pixérécourt, 1805, 2 vol. in-12; *Souvenirs d'un voyage en Livonie, à Rome et à Naples*, par le même, 1806, 4 vol. in-12. Dans le genre historique, Kotzebue a laissé une *Histoire des premiers siècles de la Prusse*, Riga, 1808-9, 4 vol., et une *Histoire de l'Empire germanique*, 1814-15, 2 vol., continuée par Ruder, 1832, 2 vol. Les Œuvres complètes de Kotzebue pour le théâtre ont été publiées à Leipzig, 1827 et suiv., 44 vol. in-12. B.

KOTZEBUE (Otto de), fils du précédent, né à Revel en 1787, m. en 1846, s'est distingué dans la marine russe, et a découvert en 1816 le golfe qui porte son nom. Ses *Voyages* ont été publiés à Weimar en 1821 et 1830.

KOTZEBUE (Golfe de), golfe formé par l'océan Glacial arctique, sur la côte N.-O. de l'Amérique russe, au S.-E. de celui de Behring. Découvert par le capitaine Kotzebue en 1816.

KOUA-HAN, v. de Cochinchine. *V.* TOURON.

KOUANG-NAN, v. de Chine (Yun-nan), à 230 kil. S.-E. d'Yun-nan, par 24° 9′ lat. N., et 102° 45′ long. E. Les habitants sont regardés comme barbares par les autres Chinois.

KOUANG-SI, en anglais *Kwang-si*, prov. de l'empire chinois, une des 18 de la Chine propre, au S.; ch.-l., *Kouéi-lin*; entre les prov. de Hou-nan et de Kouéi-tchéou au N., de Yun-nan à l'O., de Kouang-toung au S. et à

l'E.; 203,450 kil. carr.; 800 kil. sur 400; 7,314,000 hab. Sol entouré de montagnes, et arrosé par le Si-Kiang. Mines d'or, d'argent et de cuivre, dont le produit appartient à la couronne. Récolte de soie, cannelle, cire.

KOUANG-SIN, v. de Chine (Kiang-si), à 225 kil. E. de Nan-tchang, par 28° 27' lat. N., et 115° 21' long. E. Beau papier.

KOUANG-TCHÉOU, nom chinois de CANTON.

KOUANG-TOUNG, prov. de l'empire chinois, une des 18 de la Chine propre, au S.; ch.-l., *Kouang-Tchéou* (Canton); entre celles de Kiang-si et de Hou-nan au N., de Kouang-si à l'O., de Fou-kian à l'E., la mer de Chine au S., et le golfe du Tonkin au S.-O.; 206,585 kil. carr.; 1,000 kil. sur 300; 19,174,000 hab. Sol montagneux; les côtes sont bordées d'îles (Macao, Hong-Kong, Haï-nan, le groupe des Pirates ou des Larrons).

KOUBA, v. de la Russie d'Europe, dans le gouvernement et à 98 kil. S.-S.-E. de Chamaki; 10,800 hab. Ch.-l. d'une horde de Lesghiz, et autrefois d'un khanat qui comptait 60,000 hab. Sources de naphte.

KOUBAN, *Hypanis* de Strabon, *Vardanes* de Ptolémée, riv. de la Russie d'Europe (Région caucasienne), descend du mont Elbourz dans la chaîne du Caucase, coule au N., puis au S.-O. et à l'O., dans les gouvts de Stawropol et des Cosaques de la Mer Noire, et se divise en plusieurs branches, dont les unes se jettent dans la mer Noire, et les autres dans la mer d'Azov. Cours de 570 kil. *V. Suppl.*

KOUBATCHA, KOUBETCHI ou KOUBITCHI, v. de la Russie d'Europe, dans la Région caucasienne, gouvernement et à 50 kil. N.-O. de Derbent; 4,000 hab. Elle forme une petite république indépendante, gouvernée par un chef religieux mahométan, et dont les habitants descendent, dit-on, d'ouvriers allemands qu'un schah de Perse fit venir à l'époque des Croisades. Fabriques de draps et d'armes.

KOUBENSK ou KOUBINSKOE, lac de la Russie d'Europe, dans le gvt et au N.-O. de Vologda. La Soukhona en sort.

KOUBLAI-KHAN (KOUPILAI-KHAN, dit par corruption), en chinois *Chi-Tsou*, empereur mogol, fondateur de la 20e dynastie chinoise, celle des *Mogols* ou *Yen*, né en 1214, m. en 1294, succéda à son frère Mangou-Khan en 1260. Non content d'avoir réuni sous son pouvoir tous les pays d'Asie et d'Europe qui formaient l'empire de Gengis-Khan, son aïeul, il envahit la Chine, 1267, vainquit dans 2 batailles l'empereur chinois, s'empara de sa personne, et fit périr tous les rejetons de la dynastie des *Song*. Le Thibet, le Pégu, la Cochinchine, furent conquis à leur tour. L'empire mogol s'étendit alors depuis le Dniéper jusqu'au Japon. Koublaï-Khan répara les maux de tant de guerres par une sage administration, et fit fleurir les lettres, le commerce, l'industrie et l'agriculture. Marco-Polo, qui passa 17 ans à la cour de ce prince, nous a laissé sur lui des détails intéressants.

KOUBO ou SEOGOUN, nom que porte le chef temporel du Japon.

KOUÉÏ-LIN, v. forte de l'empire chinois (Chine propre), ch.-l. de la prov. de Kouang-si, par 25° 12' lat., et 107° 40' long. E. Principal entrepôt du commerce de l'empire avec la Cochinchine.

KOUÉÏ-TCHÉOU, prov. de l'empire chinois, l'une des 18 de la Chine propre, au S.-O.; ch.-l., *Kouéï-Yang*; entre celles de Szu-tchouan au N., de Yun-nan à l'O., de Kouang-si au S., et de Hou-nan à l'E.; 167,840 kil. carr.; 600 kil. sur 280; 5,288,000 hab. Sol montagneux. Au S., habite le peuple sauvage des *Miaotse*.

KOUÉÏ-YANG, v. de la Chine propre, ch.-l. de la prov. de Kouéï-tchéou, au S.-O. de Pékin, par 26° 30' lat. N., et 104° 2' long. E.

KOUFA ou KUFA, anc. *Borsippa*, v. de la Turquie d'Asie, dans l'eyalet et à 140 kil. S. de Bagdad, près de la rive dr. de l'Euphrate. Fondée en 636 sous le calife Omar, elle fut la résidence de plusieurs califes, et l'une des grandes villes de l'Asie. Auj. elle est en ruines. Son nom est resté à un genre d'écriture. *V.* CUFIQUE (Ecriture).

KOUHISTAN, c.-à-d. *pays montagneux*, prov. de la Perse, à l'E., entre le Khoraçan au Nord et à l'Ouest, le Kerman au Sud, le royaume de l'Afghanistan et d'Hérat à l'Est; elle a 450 kilomètr. sur 360, et 300,000 habitants. Chef-lieu, *Bihrdjan*; villes principales : Toun et Tabbas. Son territoire comprend une partie de l'*Aria* ancienne.

KOUHISTAN, prov. du Béloutchistan, au N.-O., entre la Perse à l'O., le Mekran au S. et à l'E., le royaume de Kaboul au N.-E.; 310 kil. sur 140. Ch.-l., *Poulra*. Il comprend une partie de la *Carmanie* ancienne.

KOUISTAN, province de l'Hindoustan, au N. du Pendjab et dans les vallées de l'Himalaya, partagée en petits États qui obéissent à des princes seykhs.

KOUKA, v. de Nigritie (Bournou), à 23 kil. N.-O. d'Engornou, près de la rive O. du lac Tchad; par 12° 55' lat. N., et 11° 3' long. E.; 30,000 hab.

KOUL, *lac* dans les langues tatares; *Jet*KOUL, lac du chien, etc.

KOULFA, v. de Nigritie (Yaouri), à 16 kil. N.-E. de Tabra; 15,000 hab.

KOULI-KHAN (THAMAS-). *V.* NADIR-CHAH.

KOULIKOVO, vaste plaine de la Russie d'Europe (Toula), entre le Don et la Népeiadva. Démétrius y extermina l'armée tartare de Mamaï, le 8 sept. 1380, et mérita par cette victoire le surnom de *Donskoï*.

KOULLA, Etat de Nigritie, au S.-E. du Bournou, dont il est tributaire, au S. du Bagbermé, au S.-O. du Darfour. Pays peu connu.

KOULON ou DALAI, lac de l'empire chinois, sur la limite de la Mandchourie et de la prov. russe de Transbaïkal; 270 kil. de tour. Formé par les eaux du Kerlon, qui en ressort ensuite sous les noms d'Argoun et d'Amour.

KOULOUGLIS. *V.* COULOUGLIS.

KOULOUM, khanat du Turkestan. *V.* KHOULM.

KOUM, KOM ou KOOM, anc. *Choama*, v. de Perse (Irak-Adjémi), à 200 kil. N. d'Ispahan; 16,000 hab. On voit, dans sa célèbre mosquée, le tombeau de Fatime, petite-fille de Mahomet, et ceux des derniers Sophis.

KOUMA, riv. de l'Empire russe (Région caucasienne), naît sur le versant N. du Caucase, coule à l'E., détermine une partie de la limite entre les gouvts de Stavropol et d'Astrakan, arrose Georgievsk, et se jette dans la mer Caspienne par plusieurs embouchures. Cours de 400 kil.

KOUMAON, prov. de l'Hindoustan. *V.* KEMAON.

KOUNACHIR, île du Japon, dans l'archipel des Kouriles, près et au N.-E. d'Yéso, au S.-O. d'Itiroup; 115 kil. sur 76.

KOUNDOUZ, ville du Turkestan indépendant, ch.-l d'un khanat de même nom, sur la rive g. du Benghi, à 130 kil. S.-E. de Balkh; 2,000 hab. — Le khanat de Kounduz, appelé aussi Tocharistan, comprend la partie supérieure du cours du Djihoun.

KOUNGOUR, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 87 kil. S.-S.-E. de Perm, au confl. de l'Iren et de la Sylva; 6,000 hab. Exploit. de fer, cuivre, albâtre. Fabr. de savon, tanneries. — Fondée en 1047, détruite par les Baskirs, et relevée en 1663.

KOUOPIO, v. de Finlande. *V.* KUOPIO.

KOUPANG. *V.* COUPANG.

KOUR ou MKVARI, anc. *Cyrus*, riv. d'Asie, naît dans la Turquie d'Asie (Erzeroum), entre dans le gouvernement russe de Koutaïs, qu'il arrose dans la direction du S.-O. au N.-E., passe à Gori, à Tiflis, où il devient navigable, reçoit l'Aras, arrose le gouvernement de Chamaki, et se jette dans la mer Caspienne au-dessous de Salian. Cours de 900 kil.

KOUR ou KOR, anc. *Corius, Salsos*, dit aussi *Abi-chor* et *Chor-roud*, riv. de Perse (Farsistan), coule du N. au S., et se jette dans le golfe Persique, en face de l'île Kischm. Cours de 250 kil.

KOUR ou BENDEMIR, riv. de Perse, naît sur les confins de l'Irak-Adjémi, coule du N.-O. au S.-E., et se perd dans le lac Baghteghian, à 95 kil. N.-E. de Schiraz. Cours de 450 kil.

KOURAKIN (Boris-Ivanovitch), né en 1677, m. en 1727, fils d'un boïard de Smolensk, fut chambellan de Pierre le Grand, épousa une sœur de la tzarine Eudoxie, prit part aux deux expéditions d'Azov en 1695 et 1696, assista aux deux siéges de Narva, 1700-1701, fut envoyé à Rome en 1707 pour empêcher Clément XI de reconnaître Stanislas Leczinski comme roi de Pologne, combattit glorieusement à Pultava, 1709, sut détacher le Hanovre de l'alliance suédoise en 1710, occupa le poste d'ambassadeur dans les Pays-Bas, en Angleterre, en Espagne, à Vienne, et administra l'empire pendant l'expédition du tzar contre la Perse, 1722. Il a fondé à Moscou une maison de retraite pour les officiers.

KOURAKIN (le prince Alexandre), né en 1752, m. en 1818, attaché dès sa jeunesse à la personne du tzar Paul Ier, l'accompagna dans ses voyages en Prusse et en France, fut ministre et vice-chancelier de Russie de 1796 à 1802, puis ambassadeur à Vienne, et négocia la paix de Tilsitt en 1807. Il eut l'ambassade de France de 1808 à 1812. Sa Correspondance officielle est pleine d'intérêt; elle atteste à la fois l'habileté et la droiture du diplomate.

KOURATCHY. *V.* KORATCHY.

KOURDES (en persan *Kourd*, fort, brave, aguerri), anc. *Curdi, Gordyæi, Carduci*, peuple de l'Asie occidentale, au milieu des montagnes à l'E. du Tigre, au S. des lacs de Van et d'Ourmia, est répandu dans l'empire ottoman et dans la Perse, dont il dépend de nom seulement, et où il a donné son nom au pays qu'il habite. Les Kourdes vivent indépendants, soumis à des lois particulières, gouvernés par leurs propres chefs, sans autre obligation qu'un tribut. Ceux du territoire ottoman sont plus sédentaires que ceux de la Perse. La plupart sont musulmans sunnites; on compte environ 100,000 nestoriens. On les regarde comme les descendants des Chaldéens et des Parthes. Chez eux, les femmes ne se voilent pas; les vieillards seuls laissent croître leur barbe.

KOURDISTAN, c.-à-d. *pays des Kourdes*, anc. *Gordyène*, pays des *Carduques* et partie de l'*Assyrie*, contrée de la Turquie d'Asie, entre l'Arménie au N., l'Al-Djézirèh à l'O., l'Irak-Arabi au S., et la Perse à l'E.; par 35°-39° lat. N., et 36°-43° 30' long. E.; 380 kil. sur 400; ch.-l., *Kerkouk*. Elle forme les eyalets de Kharbout, Diarbekir, Chehrezour, le S. de Van et le N. de Bagdad. Son territoire s'appuie à l'E. au Djebel-Tak, et est limité à l'O. par l'Euphrate; il est arrosé par le Grand-Zab, et fertile en céréales, riz, sésame, fruits, tabac, coton, manne en larmes, noix de galle, etc. On en tire aussi du soufre, de l'orpiment et de l'alun.

KOURDISTAN, prov. de la Perse, formée de l'anc. *Médie*, entre l'Aderbaïdjan au N., l'Irak-Adjémi à l'E., le Khouzistan au S., et le Kourdistan turc à l'O.; par 33° 30'-36° 15' lat. N., et 43° 50'-46° 30' long. E.; 380 kil. sur 225; 400,000 hab. Ch.-l., *Kermanchah*. Sol montagneux et cependant assez fertile. Gibier abondant. Pêche de sangsues.

KOUREN. *V.* OURGA.

KOURILES, archipel d'Asie, au S.-O. du cap Lopatka (Kamtchatka); par 43° 40'-51° lat. N. et 142° 30'-154° long. E., entre le Grand-Océan à l'E. et la mer d'Okhotsk à l'O. Ces îles sont au nombre de 26, en grande partie inhabitées, toutes volcaniques, exposées à de fréquents tremblements de terre et aux brumes. Trois appartiennent au Japon; ce sont Tchikotan, Kounachir, Itouroup; les autres, parmi lesquelles on distingue Onékotan, Chimouchir, Matoua, Paramouchir, Ouchichir et Ouroup, paient tribut aux Russes. Côtes d'accès difficile; flore et faune à peu près les mêmes qu'au Kamtchatka. Gisements de fer, cuivre, soufre. Les habitants se donnent le nom d'*Aïnos* (hommes); ils se tatouent, vivent de chasse et de pêche, élèvent des ours, se couvrent de peaux de phoque, habitent des espèces de terriers, professent le chamanisme, et font commerce de fourrures, plumes d'aigle, graisse de baleine. Ils en sont restés au gouvernement patriarcal.—Les Russes eurent connaissance des Kouriles en 1713, et en complétèrent la découverte en 1778.

KOURK ou KOURG, en anglais *Koorg*, district de l'Hindoustan anglais (Madras), dans l'anc. Malabar, entre le Kanara au N., le Maïssour à l'E., le district de Wyenaad au S., ceux de Cotite et de Tcherical à l'O.; 100 kil. sur 55; ch.-l., *Markery* ou *Merkara*. — Gouverné d'abord par des radjahs indépendants, et, depuis 1632, par les Nairs, il subit la domination d'Haïder-Ali en 1773, s'affranchit en 1788, et soutint les Anglais contre Tippoo-Saëb.

KOUROUS. *V.* PANDOUS.

KOURSIKA, riv. de la Russie d'Asie, naît dans le gvt d'Iénisséisk, et se jette dans l'Iénisséi à 80 kil. N. de Touroukansk. Cours de 600 kil.

KOURSK, v. de la Russie d'Europe (Grande-Russie), ch.-l. du gvt de son nom, sur la Sem et la Touskara, à 1,200 kil. S.-S.-E. de St-Pétersbourg, 500 de Moscou, par 51° 44' lat. N., et 33° 51' long. E.; 27,060 hab. Evêché, tribunaux, gymnase, séminaire théologique. Tanneries, poteries, fonderies de fer et de suif; fil de caret pour câbles. Près de là se tient la célèbre foire de Korennaia (*V. ce mot*). Koursk, une des plus anc. villes de la Russie, fut ravagée par les Tartares au XIIIe siècle, resta déserte de 1237 à 1597, et fut repeuplée par Fédor Ivanovitch. — Le gvt de Koursk, entre ceux d'Orel au N., de Tchernigov et de Poltava à l'O., de Kharkov au S., et de Voronèje à l'E., a 44,230 kil. carr., 330 kil. sur 220, et 1,811,972 hab. Sol généralement plat, peu boisé, arrosé par la Sem, et très-fertile en grains, fruits, lin, chanvre, tabac, houblon. Elève de chevaux et d'abeilles. Fabr. de draps, cuir, savon; sucreries, distilleries, brosseries; lavoirs de laine, papeteries.

KOUS ou QOUS, anc. *Apollinopolis parva*, v. de la Haute-Egypte, sur la rive dr. du Nil, à 35 kil. S. de Kénéh.

KOUSOU, v. de Nigritie (Yarriba), au pied des monts Kong, à 80 kil. S. de Kiama; 20,000 hab.

KOUTAIEH, v. de la Turquie d'Asie. *V.* KUTAIEH.

KOUTAIS. *V.* KOTATIS.

KOUTCH. *V.* KATCH.

KOUTCHOUK-KAINARDJI. *V.* KAINARDJI.

KOUTOULMICH ou KOUTLOUMICH, petit-fils de Seldjouk, combattit sous les ordres de Togrul-Beg, son cousin, reçut le gouvernement de la Mésopotamie, se révolta, fut vaincu et obligé de fuir en Arménie et en Arabie, reparut après la mort de Togrul, et périt dans une bataille contre Alp-Arslan, en 1064.

KOUTOUSOFF-SMOLENSKOI (Michel-Lavrinovitch-Golemnitcheff), feld-maréchal des armées russes, né en 1745, m. en 1813. Après avoir terminé son éducation à Strasbourg, il entra au service à 16 ans, et atteignit le grade de général-major dès 1783. Il donna des preuves d'un grand courage et fut blessé au siége d'Otchakov, 1788. Il participa à la prise d'Ismaïl en 1790, fut nommé lieutenant général en 1791, alla en ambassade à Constantinople en 1793, et reçut, l'année suivante, le commandement de l'Ukraine. Gouverneur militaire de St-Pétersbourg à l'avénement d'Alexandre Ier, il fut envoyé avec une armée, en 1805, au secours de l'Autriche, et assista à la bataille d'Austerlitz, livrée, dit-on, contre son avis. En 1811, il fit campagne contre les Turcs, leur dicta la paix de Bukharest, 1812, et fut élevé aux dignités de prince, de président du conseil d'Etat, et de généralissime de l'armée russe, du moment où Napoléon Ier envahit la Russie. Il perdit la bataille de la Moskowa; mais, pendant la retraite des Français, il eut l'avantage à Dorogobouj et à Krasnoï près de Smolensk. Il commandait encore l'armée russe au commencement de l'année 1813, quand une maladie l'enleva à Bunzlau (Silésie). Koutousoff avait un caractère liant et des mœurs douces; il aimait la littérature française, et parlait la plupart des langues de l'Europe. Il eut le bonheur de commander au moment où son pays échappait à une invasion terrible, et reçut le titre de *sauveur de la Russie*. B.

KOUZNETZK, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 200 kil. N.-E. de Saratov; 11,461 hab.

KOUZNETZK, v. de la Russie d'Asie, gvt et à 310 kil. S.-E. de Tomsk; 3,500 hab. Comm. de martres-zibelines.

KOVAR ou KŒVAR, anc. district de la Transylvanie; ch.-l., *Nagy-Somkut*; 1,028 kil. carrés; 38,000 hab. Elève de bétail. Exploitations de bois, charbon, et métaux. — Il a été réuni à la Hongrie en 1836.

KOWNO, v. de la Russie d'Europe, ch.-l. du gvt de son nom, au confluent du Niémen et de la Wilia; 20,199 hab. Commerce de blé, lin, miel. Hydromel renommé.

KOWNO (Gouvernement de). *V. Supplément.*

KOZAKS. *V.* COSAQUES.

KRAFFT (Jean-Charles), architecte-dessinateur, né à Brunn-Infeld (Autriche) en 1764, m. en 1833, à Paris, où il habitait depuis longtemps. Il a publié, entre autres ouvrages : *Nouvelle Architecture française, ou Plans, coupes et élévations des plus belles maisons et des hôtels construits à Paris et dans les environs*, Paris, 1801, in-fol., 120 pl., texte en français, en allemand, et en anglais; *Architecture civile, contenant les plans, coupes et élévations des châteaux, maisons de campagne, habitations rurales, etc., situés dans les environs de Paris et départements voisins*, Paris, 1804, in-fol., 121 pl. et texte; *Description des fêtes à l'occasion du mariage de Napoléon Ier*, Paris, 1810, 1 vol. in-8°, fig.; *Traité sur l'art de la charpente théorique et pratique*, Paris, 1819, 6 vol. in-fol., fig., texte français, allemand et anglais. Cet ouvrage a joui pendant longtemps d'une haute estime parmi les praticiens; mais il est arriéré aujourd'hui, surtout depuis la substitution ou le mélange du fer au bois dans la construction des planchers et des combles.

KRAFT (George-Wolfgang), physicien, né en 1701 à Duttlingen (Wurtemberg), m. en 1754, étudia à Tubingue, fut nommé professeur de mathématiques et de physique à St-Pétersbourg en 1728, à Tubingue en 1744; et fit partie de l'académie de Berlin. Un grand nombre de *Dissertations* sur ses découvertes et ses expériences se trouvent dans les Mémoires des académies de Berlin et de St-Pétersbourg. On cite, entre autres : *Experimentorum physicorum brevis descriptio*, Pétersbourg, 1738, in-8°; *Description de la maison de glace construite à St-Pétersbourg en* 1740, en russe et en allemand, trad. en franç. en 1741 par P. L. Leroy; *de Atmosphærâ solis*, Tubingue, 1746, in-4°.

KRAFT (Wolfgang-Ludovic), né à St-Pétersbourg en 1743, m. en 1814, fils du précédent, fut un astronome distingué. Il fut envoyé en 1767 à Orenbourg pour observer le passage de Vénus devant le soleil, et travailla avec Euler aux Tables de la lune. On a de lui, outre plusieurs *Mémoires* d'arithmétique : *Dissertatio de ratione ponderum sub polo et æquatore*, Tubingue, 1761, in-4°.

KRAGEROE, v. de Norvége, dans l'amt de Bradsberg, port de commerce sur le Skager-Rack, à 140 kil. S.-S.-O. de Christiania; 1,600 hab. Exportation de bois, fer, harengs, etc.

KRAIBURG, brg de Bavière, à 7 kil. S.-O. de Mühldorf; 1,200 hab. Importants marchés aux chevaux.

KRAILSHEIM, v. du Wurtemberg. *V.* CRAILSHEIM.

KRAIN, nom allemand de la CARNIOLE

KRAINBURG, v. des États autrichiens (Carniole), au confl. de la Save et du Kanker, à 32 kil. N.-O. de Laybach, 1,800 hab. Fab. de draps, tissus de crin, cuirs. Comm. de grains, miel, cire.

KRAJOGEWATZ, ville de la Principauté de Servie, sur la Lepenitza, à 100 kil. S. de Semendria; 5,000 hab.

KRAJOVA ou CRAIOVA, v. des Principautés-Unies, (Valachie), ch.-l. de la Petite-Valachie, sur le Tchyl, à 189 kil. O. de Bukharest; 9,000 hab. Tribunaux. École centrale; hôpital militaire. Commerce assez actif.

KRAK ou KRACUS, duc de Pologne vers la fin du VI^e siècle, et que les vieilles chroniques désignent comme fondateur de Cracovie. On montre, près de cette ville, un tumulus où il est enseveli, et formé, dit-on, d'une poignée de terre jetée par chacun de ses soldats.

KRAKOW, nom polonais de CRACOVIE.

KRALOWY-HRADECZ, nom bohémien de KŒNIGGRÆTZ.

KRANACH (Lucas). *V.* CRANACH.

KRANENBURG, v. des États prussiens (prov. du Rhin), à 10 kil. O. de Clèves, sur le Weteringbach; 2,700 hab. Bureau de douanes. Bière, toiles. Aux environs, tanneries et papeteries.

KRANICHFELD, v. de la Saxe-Weimar-Eisenach, à 17 kil. S.-O. de Weimar; 800 hab. Autrefois ch.-l. d'une seigneurie. — v. de la Saxe-Meiningen, à 60 kil. N.-E. de Meiningen; 1,400 hab.

KRANTZ (Albert), chroniqueur, né vers le milieu du XV^e siècle à Hambourg, m. en 1517, fut professeur de théologie à Hambourg, syndic de cette ville, et reçut plusieurs missions honorables, entre autres celle de décider entre Jean, roi de Danemark, et Frédéric, duc de Holstein, qui se disputaient la province des Ditmarses. On a de lui : *Chronica regnorum aquilonarium, Daniæ, Succiæ, Norvagiæ,* Strasbourg, 1546, in-fol.; *Saxonia, sive de Saxonicæ gentis vetusta origine,* Cologne, 1520, in-fol.; *Wandalia, sive historia Wandaliorum,* Cologne, 1519, in-fol.

KRAPACKS (Monts). *V.* KARPATHES.

KRASCHENINNIKOF (Etienne), voyageur, né à Moscou en 1712, m. en 1754, professeur de botanique à l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, visita la Sibérie et le Kamtchatka de 1733 à 1743. La relation de son voyage parut à Saint-Pétersbourg en 1744, 2 vol. in-4° et fut traduite en français par Eidous, Lyon, 1767, 2 vol. in-12, plus complétement par Sainpré, Amsterdam, 1771, 2 vol. in-8°. Il a encore laissé un *Discours sur l'utilité des sciences et des arts,* Saint-Pétersbourg, 1750.

KRASCHOW. *V.* KRASSO.

KRASICKI (Ignace), écrivain polonais, comte de Siczin, né à Doubiecko (Gallicie) en 1735, m. en 1801, fut prince-évêque de Warmie, puis archevêque de Gnesne. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en prose et en vers, qui font les délices de sa nation. Les principaux sont : la *Mysreis,* 1776, in-8°, poëme héroï-comique en 10 chants, traduit en franç. par Dubois, 1784, et, sous le titre de la *Souriade,* par J.-B. Lavoisier, Paris, 1818; *les Aventures de Nicolas Doswiaczinski,* trad. par Lavoisier, Paris, 1818, in-8°; *l'Histoire,* trad. par le même, 1817; la *Monachomachie, ou la Guerre des moines,* en 6 chants, 1778; des *Fables,* 1779, traduit en français par J.-B.-M. de Vienne, 1828; la *Guerre de Choczim,* 1780, poëme épique en 12 chants; des *Satires,* des *Contes,* une traduction partielle d'*Ossian,* etc. Ses Œuvres ont été réunies par Dmochowski, Varsovie, 1803 et suiv., 10 vol. in-8°, et à Paris, 1830, 1 vol. gr. in-8°. On l'a surnommé le *Voltaire de la Pologne.*

KRASNOI, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 46 kil. S.-O. de Smolensk, sur la Svinaia. Ch.-l. de district. Les Français y éprouvèrent de grandes pertes pendant la retraite de Russie, le 18 novembre 1812.

KRASNOIARSK, v. de la Russie d'Asie (Sibérie), ch.-l. du gvt d'Iénisséisk et du district de son nom, au confl. de la Katcha et de l'Iénisséï, à 880 kil. N.-O. d'Irkoutsk; 5,000 hab. Elle est sur la route principale de la Russie d'Europe à Kiakhta. Comm. de peaux, fourrures, suif.

KRASNOKOUTSK, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 65 kil. O. de Kharkov; 5,000 hab.

KRASNO-OUFIMSK, v. de Russie, gvt et à 200 kil. S.-S.-E. de Perm, sur la rive dr. de l'Oufa; 5,000 hab.

KRASNOSLOBODSK, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 230 kil. N.-O. de Penza, sur la Mokcha; 5,000 hab. Comm. de grains.

KRASNOSTAW, v. de Pologne, à 50 kil. S.-E. de Lublin, sur la rive g. du Wieprz; 3,900 hab.

KRASSO, KRASSOVA ou KRASCHOW, comitat de Hongrie (cercle au delà de la Theiss), entre ceux d'Arad au N., de Témès à l'O., les Confins militaires au S., et la Transylvanie à l'E.; 5,130 kil. carrés, 150 kil. sur 45; 235,000 hab. Ch.-l., *Lugos.* Sol montagneux, riche en mines de cuivre, plomb, fer, houille, bien arrosé, et très-fertile en blé, maïs, lin, chanvre, fruits, vin. Compris de 1850 à 1860 dans la vaivodie serbe et banat de Temeswar.

KRASZNA, anc. comitat de Transylvanie, au N.-O., dans le pays des Hongrois; entre ceux de Szolnok, de Doboka, de Klausenburg, et la Hongrie; 1,134 kil. carrés, 35 kil. sur 35; 20,000 hab. Ch.-l., *Somlyo.* En 1860, à la Hongrie.

KRAUSE (Charles-Chrétien-Frédéric), philosophe, né en 1781 à Eidenberg (Altenbourg), m. en 1832, de l'école de Schelling, professa la philosophie, le droit et les mathématiques à Iéna en 1802, puis à Dresde, à Berlin, 1817, enfin à Gœttingue. On a de lui : *Introduction à la philosophie de la nature,* Iéna, 1804; *Esquisses de logique,* 1803;— *de Droit naturel,* 1803; *Système de morale,* 1810; *Idéal de l'humanité,* 1811.

KRAY (Paul, baron de), né en 1735 à Kœsmarkt (Hongrie), m. en 1804, fit ses premières armes sous Laudon dans la guerre de Sept Ans, étouffa, en 1778, la révolte des Valaques de la Transylvanie, servit contre la France dans l'armée du prince de Cobourg en 1792, fut nommé grand maître de l'artillerie, succéda, en 1799, à Mélas dans commandement en chef des troupes impériales en Italie, se distingua à Vérone, à Leguano, prit Mantoue, mais, appelé à remplacer l'archiduc Charles sur le Rhin et le Danube, fut contraint de battre en retraite devant l'armée française commandée par Moreau, 1800.

KREFELD, v. des Etats prussiens. *V.* CREVELT.

KREIG (Jean-Frédéric), général allemand au service de la France, né en 1730 à Lahr en Brisgau, m. en 1803, servit en Hanovre sous le maréchal de Saxe, se distingua aux batailles de Rosbach et de Minden, et fut fait prisonnier à Closterecamp. Il figura au siége de Gibraltar en 1782. Pendant la révolution française, il reçut le titre de général de division, défendit, en 1792, Thionville contre les émigrés et les Autrichiens, et fut, pendant 18 mois, gouverneur de Paris sous le Directoire.

KREMENETZ, en polonais *Krzemieniec,* v. de la Russie d'Europe (Volhynie), sur l'Ikva, à 280 kil. S.-O. de Jitomir; 5,800 hab. Château fort. Lycée; jardin de naturalisation. Foires importantes.

KREMENTCHOUG, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 110 kil. S.-O. de Poltava, sur le Dniéper; par 49° 4′ lat. N., et 31° 4′ long. E.; 23,219 hab. Entrepôt de vivres pour l'armée. Fabr. de savon, tabac, liqueurs, chapeaux. Commerce de bois, fruits confits, mercerie.

KREMLIN. *V.* MOSCOU.

KREMNITZ, en hongrois *Kœrmœcz-Banya,* v. de Hongrie (Bars), à 42 kil. N.-E. d'Aranyos-Maroth, 26 N. de Chemnitz; 10,000 hab. Direction des mines; hôtel des monnaies; gymnase. Aux environs, mines de cuivre sulfureux aurifère et argentifère; sources vitrioliques.

KREMS, v. de la Basse-Autriche. *V.* CREMS.

KREMSIER, en morave *Kromieriz,* v. des Etats autrichiens (Moravie), sur la rive dr. de la March, à 36 kil. S.-E. d'Olmütz; 5,800 hab. Gymnase de Piaristes; maison d'éducation pour enfants de militaires. Beau château des archevêques d'Olmütz, avec riche bibliothèque, galerie de tableaux, etc. — La diète autrichienne s'y tint en 1848.

KREMSMUNSTER, en latin *Cremisanum,* brg des Etats autrichiens (Haute-Autriche), sur la rive g. du Krems, à 19 kil. O. de Steier; 1,000 hab. Célèbre abbaye de bénédictins, fondée en 772, et l'une des plus riches au moyen âge; lycée, gymnase, écoles polytechnique et de musique, collection d'histoire naturelle et d'objets d'arts, bibliothèque, observatoire, établissements agricoles.

KREUTZ ou KREUZ (c.-à-d. *croix*), en hongrois *Kœrœs-Vasarhely,* en latin *Crisium,* v. forte des Etats autrichiens (Croatie civile), ch.-l. du comitat de son nom, sur la Glogovnicza, à 33 kil. S.-E. de Warasdin; 3,500 hab. Evêché grec-uni. — Le comitat de Kreutz, entre ceux de Warasdin au N.-O., d'Agram à l'O. et au S.-O., la Croatie militaire au S. et à l'E., et la Hongrie au N.-E., a 1,660 kil. car., 60 kil. sur 22, et 100,000 hab. Sol montagneux au N.-O. Récolte de blé, maïs, tabac, fruits, vins.

KREUTZ, district régimentaire des Etats autrichiens (Confins militaires de Croatie), dans le généralat de

Warasdin, entre le comitat de Kreutz au S., à l'O. et au N., l'Esclavonie au S.-E., et le district de St-George à l'E.; 1,566 kil. car., 70 kil. sur 55; 60,000 hab.; v. principales: Ivanich, Belovar.

KREUTZER (Rodolphe), célèbre violoniste et compositeur de musique, né à Versailles en 1766, d'un musicien allemand de la chapelle du roi, m. à Genève en 1831, fut protégé par la reine Marie-Antoinette. Premier violon au Théâtre-Italien en 1790, il écrivit, sans connaître l'harmonie, et fit représenter un opéra de *Jeanne d'Arc à Orléans*, dont le succès fut éclipsé, l'année suivante, par *Paul et Virginie*, ouvrage plein de grâce, de fraîcheur, et de couleur locale. La romance de *Lodoïska*, et surtout l'introduction, suivie de la marche des Tartares, sont devenues populaires. Nommé professeur de violon au Conservatoire de musique de Paris, Kreutzer étudia sérieusement la composition. En 1797, il fut chargé d'aller recueillir en Italie les chefs-d'œuvre des maîtres; puis il voyagea en Allemagne et en Hollande, obtenant partout des triomphes, grâce à son jeu noble, grave, sévère, et néanmoins plein de brillant et de verve. Attaché à l'Opéra en 1801, à la chapelle du premier consul en 1802, il écrivit *Astyanax*, dont les chœurs sont remarquables, *Aristippe*, 1808, son meilleur ouvrage pour la scène, et la *Mort d'Abel*, 1810. Premier violon de la chapelle du roi en 1814, chef d'orchestre de l'Académie royale de musique de 1817 à 1825, inspecteur général de ce théâtre de 1825 à 1827, il fit jouer encore d'autres opéras et des ballets aujourd'hui oubliés. Il a publié enfin un grand nombre d'œuvres instrumentales, symphonies, sonates de violon, etc. B.

KREUTZER (Conradin), compositeur de musique, né dans le grand-duché de Bade en 1782, m. en 1849, eut un talent distingué sur l'orgue, la clarinette et le hautbois. Il inventa un *Panmelodion* instrument assez semblable à l'harmonica. Après avoir composé des messes et des pièces instrumentales, il se livra avec passion au genre dramatique: il a des qualités de facture et d'expérience plutôt que le don d'invention. Les opéras qu'on accueillit avec faveur furent: *Conradin de Souabe, Théodore, Libussa, Cordelia, le Plongeur*, et *une Nuit à Grenade*. B.

KREUZBURG, *Cruciburgum*, v. des Etats prussiens (Silésie), sur la Stober, à 37 kil. N.-N.-E. d'Oppeln; 3,400 hab. Trib. de 1re instance. Dépôt de mendicité. Fabr. de draps, toiles, bonneterie, cuirs.

KREUZNACH, *Cruciniacum*, v. des Etats prussiens (prov. du Rhin), sur la Nahe, à 57 kil. S.-S.-E. de Coblentz; 10,000 hab., dont 3,000 catholiques. Gymnase; ruines d'une église gothique. Fabr. de cuirs, tabac, pâtes. Comm. de grains, vins, eaux-de-vie, potasse, huile, etc. Sources minérales et bains; salines produisant annuellement plus de 25,000 quintaux de sel.

KRICHNA, nom que prit Vishnou dans sa 8e incarnation, la plus belle et la plus pure de toutes. Suivant les légendes hindoues, Krichna naquit à Mathura, de Vaçoudéva et de Dévaki. Le frère de celle-ci, Kansa (incarnation de Siva), effrayé par une prédiction qui menaçait sa vie, voulut tuer son neveu. Mais l'enfant fut élevé en secret parmi des pasteurs. Devenu grand, il triompha dans toutes les épreuves dangereuses que Kansa lui fit traverser; après l'avoir tué lui-même, il prit parti pour les Pandous, race opprimée par les Kansous, et assura la victoire à leur chef Ardjouna; cette guerre est appelée *Mahabharata* (grande guerre). Suivant les uns, il remonta ensuite dans le Vaikounta, palais divin; suivant les autres, il fut tué accidentellement par le chasseur Angada, et alors commença l'âge noir ou de fer, *Kaliouga* (*V. ce mot*). Une autre tradition dit que le corps de l'hommedieu fut changé en un trône de sandal, et que, porté par les eaux sur la côte d'Orissa, il y est encore adoré à Djaguernat. Seize mille huit cents femmes, à qui il avait inspiré de l'amour, se brûlèrent après sa mort. Le mythe de Krichna offre des analogies frappantes avec ceux de Jupiter, d'Apollon, d'Hercule, etc., et est sans doute le symbole poétique d'une lutte réelle des sectateurs de Vichnou et de Siva. La vie de Krichna est le sujet d'un poëme indien, le *Bhagavata-Purana*, qu'on attribue à Vopadéva (XIIIe siècle), et qui a été trad. en français par E. Burnouf, 1841. B.

KRICHNA ou KISTNAH, fl. de l'Hindoustan, naît dans les Ghattes occidentales, et coupe la presqu'île en deux parties (Décan septentrional et Décan méridional). Il baigne Satarah, forme en partie la limite S. du Nizam, entre dans la présid. de Madras, se divise en deux branches, la Krichna propre, qui passe à Masulipatam, et le Sippelek, et se jette dans le golfe du Bengale. Cours de 1,200 kil. Il reçoit, à droite, la Malporba et la Toumbedra; à gauche, la Bimah et la Moussy. On y trouve beaucoup de diamants et de pierres précieuses.

KRILOFF. *V.* KRYLOFF.

KRIM. *V.* CRIM.

KRIMMITZSCHAU, v. du royaume de Saxe, à 13 kil. N.-O. de Zwickau; 10,650 hab. Fabr. de draps et cotonnades, teintureries, imprimeries sur étoffes.

KRIOU-MÉTOPON. *V.* CRIOU-MÉTOPON.

KRISCHNA. *V.* KRICHNA.

KRISTENAUX. *V.* KNISTENAUX.

KROIA, v. de la Turquie d'Europe. *V.* CROIA.

KROLEVETZ. *V.* KOROLEVETZ.

KROMIERIZ. *V.* KREMSIER.

KRONACH ou CRANACH, v. de Bavière (Mein supérieur), à 36 kil. N.-N.-O. de Baireuth; 3,000 hab. Verrerie, fabr. d'armes; comm. de bois. Patrie du peintre Lucas, dit Cranach.

KRONBORG, château fort de Danemark, dans l'île de Seeland, à 40 kil. E. de Copenhague; il défend le passage du Sund. Construit en 1583 par Frédéric II. La reine Caroline Mathilde, entraînée dans la chute de Struensée, y fut enfermée en 1772.

KRONOBERG ou CRONENBURG, län ou préfecture de Suède (Gothie), entre celles de Jœnkœping au N., d'Elfsborg et de Halmstad à l'O., de Christianstad et de Blékinge au S., et de Calmar à l'E.; 159,000 hab. Ch.-l., *Vexiœ*. Formée de l'anc. Smaland. On y trouve de nombreux lacs; superf., 9,612 kil. carrés.

KRONSLOTT. *V.* KRONSTADT.

KRONSTADT, c.-à-d. *ville de la couronne*, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 40 kil. O. de St-Pétersbourg, dont elle est le port, à l'extrémité S.-E. de l'île de Kotlin, en face de l'embouchure de la Néva, par 59° 59′ 46″ lat. N., et 27° 25′ 36″ long. E.; 28,400 hab., et 20,000 hommes de garnison. Station principale de la flotte de la Baltique. Place forte de 1er ordre, dont les approches sont embarrassées de bancs de sable et d'écueils, et à laquelle on n'arrive en venant de la mer Baltique que par deux passages, l'un peu profond au N., l'autre au S. de l'île. Le long de ce dernier, sont échelonnés 8 forts, citadelles ou batteries formidables en granit (forts Constantin, Catherine, Michel, Alexandre, Pierre Ier, Risbank, Kronslott, Menschikoff). Du mois de décembre à la fin de mars, le golfe de Finlande est gelé, et l'on peut aller de pied ferme de Kronstadt à St-Pétersbourg. Il y a trois ports, le port marchand, le port militaire, et le port d'armement. La plupart des maisons sont en bois; mais les arsenaux, les docks, les casernes, l'hôpital de marine, où se trouvent 3,000 lits, ont été solidement construits. Siége de l'amirauté; école de marine, fonderie de canons, chantiers de construction et de réparation pour les vaisseaux de guerre. Deux canaux, dit de Pierre le Grand et de Catherine, traversent la ville. En 1863, le nombre des navires de tous pavillons entrés à Kronstadt était de 2,272; les importations s'élèvent annuellement à 140 millions de fr., et les exportations à 100 millions.—Kronstadt a été bâtie en 1710 par Pierre le Grand; les travaux de défense qu'il commença furent continués sous la tzarine Elisabeth par l'architecte Kokorinof, puis par Catherine II, Paul Ier, Alexandre Ier, et Nicolas Ier.

KRONSTADT, en hongrois *Brassow*, v. forte des Etats autrichiens (Transylvanie), dans le pays des Saxons, ch.-l. du cercle de son nom, à 170 kil. E.-S.-E. de Klausenburg; 27,000 hab. Gymnase luthérien, école normale catholique, école grecque et valaque, maison d'éducation pour enfants de militaires. Fabr. de draps, lainages, passementerie. On remarque l'église luthérienne, la bourse, et la maison de détention. Comm. de vins, bétail, grains, et produits manufacturés, avec la Moldavie et la Valachie. — Bâtie en 1203, souvent ravagée par les Turcs, la peste et les tremblements de terre.

KROSNO, v. des Etats autrichiens (Gallicie), sur la Wisloka, à 22 kil. E.-S.-E. d'Iaslo; 5,000 hab. Anc. château royal. Comm. de vins.

KROSSEN, v. des Etats prussiens (Brandebourg), près du confl. de l'Oder et du Bober, à 50 kil. S.-E. de Francfort; 6,000 hab. Tribunaux. Fabr. de draps et bonneterie, tanneries, forges à fer. Comm. de vins. Anc. château fort.

KROTOSCHIN ou KROTOSZIN, v. des Etats prussiens, prov. et à 95 kil. S.-S.-E. de Posen; 6,400 hab. Draps, toiles, maroquins.

KROTZKA ou STOLNATZ, brg de la Principauté de Servie, à 15 kil. O. de Semendria. Victoire des Turcs sur l'Autrichien Wallis, en 1739.

KROUKOVATZ ou ALADJA-HISSAR, v. de la Prin-

cipauté de Servie, près de la jonction des deux Morawa, à 150 kil. S.-S.-E. de Semendria, 54 O. de Nissa. Évêché grec. Autrefois ch.-l. de livah.

KRUDNER (Julie de Wiktinghoff, baronne de), célèbre mystique, née à Riga en 1766, d'un gouverneur de cette ville, m. en 1824. Dès son extrême jeunesse, amenée à Paris par son père, elle brilla dans la société des philosophes. Belle et gracieuse, elle fut mariée à 14 ans à M. de Krudner, ambassadeur de Russie à Berlin, le suivit dans différents voyages, notamment à Venise, et, quoique mère de deux enfants, mena une vie si dissipée, que son époux se sépara d'elle par le divorce, 1791. Après une série d'aventures, que l'on croit retrouver en partie dans son roman de *Valérie, ou Lettres de Gustave de Linar à Ernest de G...*, Paris, 1803, 2 vol. in-12, elle s'insinua dans l'intimité de la reine Louise de Prusse. La mort de cette princesse l'ayant vivement frappée, elle se jeta, vers 1807, dans une dévotion exaltée. Disciple de Jung Stilling, dont elle outrepassa bientôt le mysticisme, elle se crut appelée à rétablir le règne du Christ sur la terre, et parcourut l'Allemagne, distribuant des aumônes, visitant les prisonniers, prêchant en plein air. Elle était à Paris en 1814, lors de l'entrée des alliés. Elle prit un grand ascendant sur l'empereur Alexandre Ier, au moyen, dit-on, de certaines prophéties qui s'accomplirent, telles que le retour prochain de Napoléon de l'île d'Elbe, et les événements de Waterloo. Bientôt l'autorité politique s'alarma des bizarres prédications de Mme de Krudner; elle fut expulsée successivement d'Allemagne et de Suisse, s'arrêta quelque temps dans une de ses propriétés près de Riga, où elle se mit en rapport avec les Frères Moraves, et partit enfin pour la Crimée, 1822, dans le dessein de former une maison de refuge pour les criminels et les pécheurs. Elle mourut à Karasou-Bazar. B.

KRUG (Wilhelm-Traugott), philosophe, né en 1770 près de Wittemberg, m. en 1842, enseigna successivement à Wittemberg, 1794, à Francfort-sur-l'Oder, 1801, remplaça Kant à Kœnigsberg en 1804, fut appelé à Leipzig en 1809, et, en 1813, saisi de l'enthousiasme qui animait l'Allemagne contre la France, entra dans les chasseurs à cheval de la Saxe. Au rétablissement de la paix, il combattit ardemment dans ses écrits le pouvoir absolu. L'université de Leipzig le choisit, en 1833, pour son député à la diète saxonne. On a de lui : *Lettres sur la perfectibilité de la religion révélée*, Iéna et Leipzig, 1795; *Essai d'une encyclopédie systématique des sciences*, Wittemb., 1796-97, 2 vol., auxquels il en ajouta un 3e, Leipz., 1804; *Sur les rapports de la philosophie critique avec la culture morale, politique et religieuse de l'homme*, Iéna, 1798; *Aphorismes sur la philosophie du droit*, Iéna, 1800, dont les *Traités sur le droit naturel*, Leipz., 1811, forment le 2e vol.; *Philosophie du mariage*, Leipz., 1800; *Lettres sur l'idéalisme de nos jours*, ibid., 1801; *Plan d'un nouvel Organon de la philosophie*, Meissen, 1801; *Essai d'une encyclopédie systématique des beaux-arts*, Leipz., 1802; *Philosophie fondamentale*, Zullichau, 1803; *Système de philosophie théorique*, Kœnigsberg, 1806-10, 3 vol.; *Plan encyclopédique des sciences militaires*, Leipz., 1815; *Histoire de la philosophie de l'antiquité, principalement chez les Grecs et les Romains*, ibid.; *Système de philosophie pratique*, Kœnigsb., 1817-19, 3 vol.; *Manuel de la philosophie et de la littérature philosophique*, Leipzig, 1820-21, 2 vol.; *Exposition historique du libéralisme ancien et moderne*, ibid., 1822; *Essai d'une nouvelle théorie des sensations et du sentiment*, Kœnigsb., 1823; *Dicéopolitique*, Leipz., 1824; *Dictionnaire général des sciences philosophiques*, ibid., 2e édit., 1832-34, 5 vol. Krug, disciple de Kant, a formulé un système, qu'il nomme *Synthétisme transcendental;* c'est une conciliation du réalisme et de l'idéalisme.

KRUMMACHER (Frédéric-Adolphe), écrivain protestant, né en 1768 à Tecklenburg (Westphalie), m. en 1845, enseigna la théologie à Duisbourg, puis fut prédicateur à Crevelt, à Bernbourg, et à Brême. On a de lui : *Paraboles*, 1805, trad. en français par l'abbé Bautain, 1821, 2 vol. in-12, et par Teillac, 1838; le *Monde des enfants*, 1806 et 1813; *Apologues et Paramythies*, 1810; *Livre pour les jours de fête*, 1819-21, 3 vol.; *Sur l'Esprit et la Forme de l'histoire évangélique*, 1815; *Paragraphes sur l'histoire sainte*, 1818; *Catéchisme avec des images*, 10e édit., 1832, etc. Krummacher écrit pour les enfants, auxquels il veut rendre accessibles et attrayantes les vérités de la religion et de la morale.

KRUMMAU, v. des Etats autrichiens (Bohême), sur la Moldau, à 20 kil. S.-S.-O. de Budweis; 5,500 hab. Beau château des princes de Schwarzenberg. Maison d'éducation pour les enfants de militaires. Fabr. de papier. Aux environs, mines d'argent et houillères.

KRUNITZ (Jean-George), compilateur allemand, né à Berlin en 1728, m. en 1796, exerça la médecine à Francfort, et l'abandonna bientôt pour se livrer à la littérature. Son ouvrage capital est *l'Encyclopédie économico-technologique, ou Système général de l'économie politique, domestique et morale*, ouvrage immense, commencé en 1773, et qu'il mena jusqu'à la lettre L, 72 gros vol. in-8°. Cette encyclopédie a été continuée par les frères Flœrke, et a eu une 2e édition, Berlin, 1786 et suiv. Schutz a commencé en 1786 un *Abrégé de l'Encyclopédie* de Krunitz, travail continué successivement par Grassmann et Flœrke. Un certain nombre des articles les plus étendus ont été publiés à part. Krunitz a donné encore une traduction de l'*Histoire naturelle du Groenland*, par Egède, 1763, et des *Principes chimiques de l'agriculture*, par Wallerius, 1764; un *Recueil* d'articles choisis sur l'agriculture, l'économie domestique et les arts, 3 vol. avec fig., Leipzig, 1761, 1768, in-8°.

KRUSCHWIZ, vge des Etats prussiens (Posen), sur la rive N. du lac Goplo, à 55 kil. S.-E. de Bromberg, 36 d'Inowraclaw; 300 hab. Berceau de la famille des Piast.

KRUSE (Christian), chronologiste, né en 1753 à Hiddigwarden (Oldenbourg), m. en 1827, fut directeur des établissements d'instruction dans le duché d'Oldenbourg, puis, en 1812, professeur d'histoire à l'université de Leipzig. Son principal ouvrage est un *Atlas des Etats européens*, où se trouvent réunies les cartes des différents siècles et les tables chronologiques des événements qui ont rempli ces siècles. Cet atlas a été publié en français, avec des améliorations, par MM. Le Bas et Ansart, Paris, 1832 et 1836, in-fol.

KRUSENSTERN (Adam-Jean de), navigateur russe, né en 1770 à Haggud (Esthonie), m. en 1846, étudia à Revel, entra de bonne heure dans la marine, servit sur la flotte anglaise dans la guerre de 1793, visita l'Inde et la Chine, et fut chargé par l'empereur Alexandre Ier d'exécuter un voyage autour du monde. Ce voyage, pendant lequel il découvrit les îles Orloff, reconnut plus exactement les îles de Washington et de Noukahiva, le Japon et les îles de la mer de Chine, dura trois ans, 1803-1806; la *Relation*, publiée en allemand, St-Pétersb., 1810-12, 3 vol. in-4°, a été trad. en franç. par Eyriès, Paris, 1821, 2 vol. in-8° et atlas. En 1815, Krusenstern explora le détroit de Behring, et chercha un passage qui conduisît d'Amérique à Arkhangel par le N.-O. Commodore en 1819, vice-amiral en 1826, il fut encore sous-directeur du corps des Cadets de la marine. On a de lui, outre son *Voyage* : *Vocabulaire des langues de quelques peuples de l'Asie orientale et de la côte d'Amérique*, St-Pétersb., 1813, in-4°; *Matériaux pour servir à l'hydrographie du Grand-Océan*, Leipz., 1819, in-4°; *Atlas de l'océan Pacifique*, 1824 et suiv. B.

KRYLOFF (Ivan-Andréiévitch), fabuliste russe, né à Moscou en 1768, m. en 1844, fut, depuis 1811, conservateur de la bibliothèque impériale de St-Pétersbourg. C'est un des auteurs les plus originaux et les plus populaires de son pays. Il avait débuté par une bonne comédie, *le Magasin de modes*, 1807, trad. en franç. dans la *Collection des théâtres étrangers;* mais il s'adonna bientôt tout entier au genre de l'apologue. Il a emprunté une partie de ses sujets à La Fontaine, mais en les appropriant aux mœurs et au goût de la Russie. Il employa avec une égale habileté les rhythmes les plus variés. Le comte Orloff a publié à Paris, en 1825, les *Fables russes tirées du recueil de M. Kryloff, et imitées en vers français et italiens par divers auteurs*, avec une introduction française de Lémontey et une préface italienne de Salfi, 2 vol. in-8°. M. Bougeault a donné une trad. en vers des principales fables de Kryloff, Paris, 1852. in-12.

KRZEMIENIEC. *V.* Kremenetz.

KRZESZOWICE, v. des Etats autrichiens, dans l'anc. république et à 27 kil. N.-O. de Cracovie; 3,000 hab. Sources ferrugineuses et sulfureuses. Exploit. de marbre, pierre et houille.

KSAR, au pluriel *Ksour*, lieu fortifié où les tribus des oasis du Sahara algérien, au S. du Tell, déposent leurs marchandises.

KSARIN. *V.* Csarin.

KTIMA, v. de l'île de Chypre; 1,200 hab. (autrefois 30,000). Évêché. Beau palais épiscopal.

KUBIN (ALSO-), v. des Etats autrichiens (Hongrie), ch.-l. du comitat d'Arva, à 175 kil. N. de Bude, sur l'Arva.

KUBLAI-KHAN. *V.* Koublaï-Khan.

KUDOWA. *V.* Cudowa.

KUFA. *V.* Koufa.

KUHN (Charles-Gottlob), médecin érudit, né en 1754 à Spergau, près de Mersebourg, m. en 1840, professa l'a-

natomie, la chirurgie, la physiologie et la pathologie à l'université de Leipzig. On a de lui : *Histoire de l'électricité médicinale et physique*, 1783-85, 2 vol.; *Découvertes les plus récentes relatives à l'électricité physique et médicinale*, 1796-97, 2 vol.; *la Vaccine, moyen de se guérir de la variole*, 1801 ; *Opera medicorum græcorum quæ supersunt*, grec-lat., Leipz., 1821-33, 26 vol. in-8°, précieuse collection, où l'on ne trouve pas cependant Aétius, Oribase, Alexandre de Tralles et Paul d'Egine; *Opuscula academica et philologica*, 1827-28, 2 vol. — Son fils, Othon-Bernard, né en 1800, professeur de chimie à Leipzig, a laissé : *Essai d'anthropochimie*, 1824; *Chimie pratique pour les médecins*, 1829 ; *Introduction aux recherches chimiques sur les qualités des corps*, 1830; *Manuel de stœchiométrie*, 1837.

KUJAVIE. *V.* Cujavie.

KUKULLOVAR. *V.* Kockelburg.

KULM, v. des Etats prussiens. *V.* Culm.

KULMBACH, v. de Bavière. *V.* Culmbach.

KULMSEE, v. des Etats prussiens. *V.* Culmsee.

KULPA, anc. *Colapis*, riv. de Croatie, arrose Carlstadt, et se jette dans la Save, rive dr. Cours de 240 kil.

KUMA. *V.* Kouma.

KUMANIE, KUMANS. *V.* Cumanie, Cumans.

KUMR (AL-). *V.* Lune (Monts de la).

KUNCKEL (Jean), chimiste, né en 1630 à Hutten Slesvig), m. en 1702 à Stockholm, professa la chimie à Wittemberg en 1676, année où il découvrit le phosphore qui porte son nom, fut ensuite appelé par les électeurs de Saxe et de Brandebourg, enfin attiré en Suède, en 1693, par Charles XI, qui le créa conseiller des mines et lui donna des lettres de noblesse. On a de lui : *Recherches ou observations sur les sels fixes et volatils*, Hambourg, 1676, in-8°, trad. en latin par Ramsay, Londres et Rotterdam, 1678, in-8°; *Observations chimiques*, Hambourg, 1677, in-8°, trad. en latin par Ramsay, Londres, 1678, in-8°; *Lettre aux médecins et aux philosophes de Saxe sur le phosphore et les pilules lumineuses*, 1679, in-8° ; *l'Art de faire le verre*, 1679, in-4°, trad. en franç. par le baron d'Holbach, Paris, 1752, in-4°.

KUNERSDORF, vge des Etats prussiens (Brandebourg), près de Francfort-sur-l'Oder, à 60 kil. O. de Berlin. Victoires des Russes et des Autrichiens, commandés par Soltikoff et Laudon, sur le grand Frédéric, le 24 août 1759.

KUNSBERG. *V.* Kœnigsbruck.

KUNZELKAU, v. du royaume de Wurtemberg (Iaxt), sur le Kocher, à 48 kil. N.-O. d'Ellwangen ; 2,600 hab. Fabr. de linge de table ; tanneries. Comm. de gros bétail. Château des princes de Hohenlohe-Kirchberg et Hohenlohe-Langenburg.

KUOPIO ou KOUOPIO, v. de la Russie d'Europe (Finlande), ch.-l. du län de son nom, sur une presqu'île du lac Killavesi, à 288 kil. E. de Vasa, par 62° 53' lat. N. et 25° 12' long. E.; 4,300 hab. Ecole de cadets. — La prov. de Kuopio, entre celles d'Uleaborg au N., de Vasa à l'O., de St-Michel et de Viborg au S., et la Russie à l'E., a 44,275 kil. carr., et 205,000 hab. Sol en grande partie couvert de marais et de lacs.

KUPETZKI (Jean), peintre de portraits, né en 1667 à Pessing (Bohême), m. en 1740, abandonna la maison de son père qui voulait le faire tisserand, et alla étudier à Rome, où il trouva dans le prince Stanislas Sobieski un protecteur éclairé. Les empereurs Joseph Ier, Charles VI, François Ier, le comblèrent d'honneurs. Parmi ses ouvrages, on cite : *la Famille Kupetzki*, et *le Samaritain plaçant le blessé sur son cheval*.

KUPFERZELL, brg du royaume de Wurtemberg (Iaxt), sur le Kupfer, à 15 kil. N.-E. d'Œhringen; 1,350 hab. Château des princes de Hohenlohe-Waldenburg.

KUPROLI ou KUPROGLI. *V.* Koproli.

KUREACHE. *V.* Koratchy.

KURDES, KURDISTAN. *V.* Kourdes, Kourdistan.

KUREN. *V.* Cyrène.

KURILES, îles de la Russie d'Asie. *V.* Kouriles.

KURIN (DJEBEL-). *V.* Taurus.

KURISCHE-HAFF, c.-à-d. *havre de Courlande*, en latin *Curonensis lacus*, lagune formée par la mer Baltique sur la côte de la Prusse orientale. Elle est séparée de cette mer par une langue de terre sablonneuse, *Kurische-Nehrung*, et longue de 90 kil., et communique avec elle par le goulet de Tief, à Memel. Superf., 1,540 kil. carr.

KURLAND, nom allemand de la Courlande.

KURRAH. *V.* Korrah.

KURRICHANE, v. de l'Afrique australe (Cafrerie), à 320 kil. N.-E. de Litakou; 16,000 hab. Poterie, travail des métaux. Les habitants sont les plus civilisés des Cafres.

KURSLACK. *V.* Bergedorf.

KUSSNACHT, brg de Suisse, cant. et à 17 kil. N.-O. de Schwitz, sur la rive N. du lac de Lucerne ; 2,800 hab. On y voit les ruines du château de Gessler, et la chapelle bâtie à l'endroit où Guillaume Tell s'échappa de la barque de ce tyran. Sur la route de Kussnacht à Immensee est le défilé où Gessler fut tué par G. Tell.

KUSTENDJI ou GHIUSTENDIL. *Justiniana secunda*, v. de la Turquie d'Europe, dans l'eyalet de Nisch, dont elle forme un des sandjaks; 10,000 hab. Bains sulfureux. Évêché grec.

KUSTER (Ludolphe), philologue, né en 1670 à Blomberg (Westphalie), m. en 1716, fit d'abord une éducation particulière, puis visita les plus célèbres bibliothèques de l'Europe, abjura le luthéranisme en 1713, et se fit catholique. Attiré à Paris par l'abbé Bignon, il y reçut du roi une pension et une place à l'Académie des Inscriptions. On a de lui : *Histoire critique d'Homère*, Francfort, 1696; *Bibliotheca librorum novorum collecta à Neocoro*, journal latin, dont il a paru 5 vol. de 1697 à la fin de 1699; des éditions de *Suidas*, 1705, Cambridge, 3 vol. in-fol.; de la *Vie de Pythagore*, par Jamblique, Amsterdam, 1707; d'*Aristophane*, ibid., 1710; du *Nouveau Testament*, ibid., 1710; *Traité des verbes grecs moyens*, souvent réimprimé. Il travailla aussi aux grandes compilations de Grœvius et de Gronovius.

KUSTER (George-Godefroy), historien, né à Halle en 1695, m. en 1776, professeur à Berlin, a laissé, outre une savante dissertation *De Sanchoniatone, philosopho phœnicio*, une importante compilation sur le Brandebourg : *Collectio opusculorum historiam Marchicam illustrantium*, Berlin, 1727-1743, 24 part. in-8°.

KUSTRIN, v. des Etats prussiens. *V.* Custrin.

KUTAIÈH, KOUTAIÈH, KIUTAJIIA, KUTAYAH, anc. *Cotyæum*, v. de la Turquie d'Asie, au pied du Mouraddagh, et près de la rive g. du Poursak, par 39° 24' lat. N., et 27° 55' long. E., à 389 kil. S.-S.-E. de Constantinople; 55,000 hab., dont 10,000 Arméniens et 5,000 Grecs. Ch.-l. du sandjak de Kerman (Khodawendiguiar). Mosquées et fontaines nombreuses. Le château, ouvrage des empereurs byzantins, est aujourd'hui abandonné. Il y a une église assez bien conservée, avec des traces de peintures. Comm. de produits agricoles, poil de chèvre, etc. Fabr. de pipes. — Près de cette ville, les Turcs furent défaits par les Egyptiens, que commandait Ibrahim-Pacha, en 1833.

KUTCH. *V.* Katch.

KUTCHUH-KAINARDJI. *V.* Kainardji.

KUTHÉENS. *V.* Cuthéens.

KUTTENBERG, v. des Etats autrichiens (Bohême), à 9 kil. N.-O. de Czaslau ; 10,000 hab. Tribunal des mines, tribunal criminel ; maison d'éducation pour enfants de militaires. Filatures de coton, imprimerie de toiles, fabr. d'amidon. Belle église gothique de Santa-Barbara. Aux environs, mines d'argent, de cuivre et de plomb.

KUTUSOW. *V.* Koutousoff.

KUTY, v. des Etats autrichiens (Galicie), à 30 kil. S.-S.-E. de Kolomea; 3,600 hab. Fabr. de maroquins.

KUXHAVEN. *V.* Cuxhaven.

KYBURG, vge de Suisse, cant. et à 15 kil. N.-E. de Zurich; 350 hab. Anc. château fort, berceau de la famille des comtes de Kyburg.

KYENDUEN, riv. de l'Inde transgangétique (empire birman), naît dans le N. de ce pays, et se jette dans l'Iraouaddy. Cours de 650 kil.

KYMENE, forteresse de la Russie d'Europe (Finlande), à 45 kil. O. de Fredrikshamn, sur un promontoire entre deux bras de la rivière Kymene.

KYMMENEGAARD. *V.* Michel (Saint-).

KYMRIS, peuple de l'Europe ancienne, d'origine scythique, et que l'on a identifié avec les Cimbres et les Cimmériens (*V. ces mots*). Il vint des bords du Pont-Euxin s'établir dans la Gaule (*V.* Gaule, *Histoire*).

KYNŒTHE, éparchie du royaume de Grèce (Morée); 36,000 hab. Ch.-l., *Calavryta* (nome d'Achaïe et Elide).

KYPARISSIA. *V.* Cyparisse.

KYRILLOF, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 600 kil. de Novogorod. Elle est encore aussi déserte qu'à l'époque où Catherine la fit bâtir autour d'un cloître célèbre dans l'histoire de Russie. Le couvent est très-déchu. Il y a aussi un cloître de femmes, qui s'occupent de la peinture des portraits des saints.

KYRPOY, v. de l'Hindoustan anglais, présidence et à 15 kil. O. de Calcutta, près de la rive gauche du Selaï; 90,000, hab. Tissus de coton.

L

LAA, v. des Etats autrichiens (Basse-Autriche), sur la Thaya, à 42 kil. N. de Kornenburg; 1,400 hab. Bataille dite *de Marchfeld*, où Rodolphe de Habsbourg vainquit Ottokar II, roi de Bohême, en 1278.

LAACHERSEE, lac des États prussiens (prov. du Rhin), à 23 kil. O.-N.-O. de Coblentz, formé dans le cratère d'un ancien volcan; 2,900 mèt. de long, 2,633 de large, 70 de profondeur. Sur ses bords, à l'extrémité S.-O., une célèbre abbaye de bénédictins fut fondée en 1093; les bâtiments formaient un véritable château, où, selon une tradition, Lancelot du Lac habita; transformés en magasins par la famille Delius, ils ont été incendiés en 1855, et il n'en reste que l'église, propriété de l'Etat, restaurée en 1847.

LAALAND ou LOLLAND, en latin *Lalandia*, île de Danemark, dans la mer Baltique, à l'O. de celle de Falster, à l'E. de Langeland; 1,190 hect. de superf.; 53 kil. sur 22; 40,000 hab. Ch.-l., *Maribœ*. Sol plat et fertile.—Elle forme, avec Falster et quelques petites îles, un stift du gouvernement des Iles, qui a 164,700 hectares, et 87,000 hab.

LAAR (Pierre de). *V.* BAMBOCHE (LE).

LABACCO (Antoine), habile charpentier, né au commencement du XVI^e^ siècle, m. en 1580. Elève de San-Gallo, il a laissé : *Libro appartenente a l'architettura, nel quale figurano alcune notabili antichità di Roma*, Venise, in-folio, 1576, ouvrage rare et précieux par les plans de quelques monuments antiques détruits aujourd'hui.

LABACUM, nom latin de LAYBACH au moyen âge.

LABACUS SINUS, nom latin du LAUWER-ZEE.

LABADIE (Jean), sectaire, né en 1610 à Bourg (Guyenne), m. en 1674, étudia chez les jésuites, et acquit de bonne heure une très-grande réputation dans l'éloquence de la chaire. Exalté par le succès et par trop d'austérités, il se crut inspiré, abandonna la société de Jésus, vint à Paris, et obtint successivement quelques cures, d'où ses principes le firent chasser. En 1650, il abjura le catholicisme à Montauban, où il resta huit années comme ministre protestant. Expulsé pour avoir excité une sédition par ses prédications, il passa à Genève, accepta en 1666 une place de pasteur à Middelbourg, y causa de nouveaux désordres, et fut condamné comme hérésiarque par le synode de Dordrecht. Après avoir erré dans quelques villes, il mourut à Altona. Il avait des mœurs licencieuses, et enseignait que les actions les plus impures peuvent être sanctifiées en les rapportant à Dieu; que le baptême ne devait être donné qu'à un âge avancé, etc. Les titres des ouvrages de ce fanatique sont très-singuliers : *le Hérault du grand roi Jésus*, Amsterdam, 1667, in-12; *le Véritable exorcisme; le Chant royal du roi Jésus-Christ*, etc.

LA BALUE (le cardinal). *V.* BALUE (LA).

LABAN, fils de Bathuel et frère de Rebecca, femme d'Isaac, donna successivement pour femmes à son neveu Jacob ses deux filles, Lia et Rachel.

LABANA, LEBNA ou LIBNA, v. lévitique de Palestine, dans la tribu de Juda.

LABARBEN, *Barbentum*, vge (Bouches-du-Rhône), arr. et à 24 kil. N.-O. d'Aix; 1,613 hab. Les Romains eurent, dans les environs, de nombreuses villas sur les bords de la Touloubre. Les Templiers y fondèrent un hospice et une église. Château-fort, un des plus beaux de la Provence, ayant successivement appartenu à la famille de Pontevès, au roi René, et à la famille de Forbin.

LA BARDE (Jean de), marquis de Marolles, né au commencement du XVII^e^ siècle, m. en 1692, fut d'abord employé dans les bureaux des affaires étrangères. Protégé par Mazarin, il avança rapidement, représenta la France au congrès d'Osnabrück, fut ambassadeur en Suisse, et enfin conseiller d'Etat. Il a composé en latin l'*Histoire de son temps*, ouvrage impartial et bien écrit.

LABARRAQUE (Antoine-Germain), pharmacien, né en 1777 à Oloron (Basses-Pyrénées), m. en 1850, fut d'abord employé dans la pharmacie militaire, et pharmacien en chef de l'hôpital de Berra (Espagne); puis il compléta ses études à Montpellier sous Chaptal, à Paris sous Bertrand, Pelletier et Vauquelin. Etant pharmacien à Paris il découvrit les moyens d'assainir l'art du boyaudier par l'emploi des chlorures de chaux et d'oxyde de sodium; ce dernier porte, depuis, le nom de *liqueur de Labarraque*. Il publia sa découverte et en fit de nombreuses applications au curage des égouts, à l'assainissement des lieux infects, à l'embaumement des corps, au traitement de certaines maladies contagieuses, etc. Ses procédés sont décrits dans son livre de l'*Art du boyaudier*, 1822, 1 vol. in-8°; dans celui de l'*Emploi des chlorures d'oxyde de sodium et de chaux*, Paris, 1825, in-8°; et dans une brochure intitulée : *Documents scientifiques et administratifs concernant spécialement la liqueur Labarraque*, Paris, 1843, in-8°. Diverses notes de Labarraque sur l'emploi et les applications des chlorures d'oxydes sont insérées dans le *Journal de pharmacie* et dans le *Journal de chimie médicale*. Labarraque fut élu membre de l'Académie de Médecine en 1824, et du conseil de salubrité. C. L

LA BARRE (Louis-Franç.-Joseph de), né à Tournai en 1688, m. en 1738, membre de l'Académie des Inscriptions en 1727, enrichit les Mémoires de cette compagnie d'*Eclaircissements sur l'histoire de Lycurgue*, d'un *Traité du poëme épique*, et autres morceaux curieux. Il rédigea le *Journal de Verdun* depuis 1727 jusqu'à sa mort, donna une édition estimée du *Spicilegium* de D'Achéry, 1723, et publia des *Mémoires de Charles VI*, 1730.

LA BARRE (Jean-François LEFEBVRE, chevalier de), né à Abbeville en 1747, m. en 1766, fut accusé d'avoir mutilé un crucifix sur le pont d'Abbeville, et condamné, pour ce fait, à avoir la langue et la main droite coupées, et à être ensuite brûlé vif. Le parlement de Paris permit, *par indulgence*, qu'il eût la tête tranchée avant d'être livré aux flammes. La Barre subit son supplice avec courage. Voltaire, dans un Mémoire qui parut sous le nom de M. de Caseu, a flétri cet odieux acte de fanatisme. La mémoire de La Barre fut réhabilitée par la Convention en 1793. L—H.

LA BARRE (Eloi), architecte, né à Ourscamps (Oise) en 1764, m. en 1833, élève de Raymond, entra à l'Institut en 1826. Il fit, sous Chalgrin, la restauration du Luxembourg, à Paris, obtint, au concours, l'exécution de la colonne de Boulogne-sur-Mer, et fut chargé, en 1813, de la construction du superbe palais de la Bourse et du tribunal de commerce de Paris.

LA BARTHE. *V.* BARTHE (LA).

LABARUM, étendard impérial institué par Constantin. C'était un petit drapeau de pourpre, carré, fixé et tendu au sommet d'une lance, avec une frange par en bas. Au centre étaient peintes, entrelacées, les deux lettres grecques XP, figurant tout à la fois et le monogramme du mot Christ, et la croix du Sauveur. — Constantin marchait contre Maxence, en 312, lorsqu'une croix lumineuse lui apparut dans le ciel avec ces mots : « *Hoc signo vinces*, tu triompheras par ce signe. » La nuit suivante, il vit en songe Jésus-Christ portant un étendard orné d'un signe semblable. Alors il en fit faire un comme celui qu'il avait vu aux mains de l'Homme-Dieu, et l'appela *Labarum*, nom dont on ignore l'origine. Ce drapeau était porté à la tête de l'armée, et confié à la garde de 50 prétoriens des plus braves et des plus vaillants. C. D—Y.

LA BASTIDE (CHINIAC DE). *V.* CHINIAC.

LA BASTIDE. *V.* BASTIDE (LA).

LABAT (Jean Baptiste), dominicain, né à Paris en 1663, m. en 1738, s'embarqua, en 1693, comme missionnaire pour les Antilles, fut nommé procureur général de cette mission, se fit remarquer par ses connaissances en mathématiques, visita, avec le titre d'ingénieur, tout l'archipel des Antilles, fortifia la Martinique, contribua en 1704 à la défense de la Guadeloupe, et fut rappelé pour une mission à Rome en 1706. De retour à Paris, 1716, il s'occupa de la publication de ses voyages. On a de lui : *Nouveau voyage aux îles de l'Amérique, contenant l'histoire naturelle de ce pays, l'origine, les mœurs*, etc., Paris, 1722, 6 vol. in-12, et 1742, 8 vol. in-12, livre instructif et amusant; *Nouvelle relation de l'Afrique occidentale*, etc., 1728, 5 vol. in-12, d'après les Mémoires de Brue, livre excellent, plein de détails exacts; *Voyage du chevalier Desmarchais en Guinée*, 1730, 4 vol. in-12; *Relation histo-*

rique de l'Ethiopie occidentale, 1732, 5 vol, in-12; *Voyage en Espagne et en Italie*, 1730, 8 vol. in-12; *Mémoires du chevalier d'Arvieux, contenant ses voyages en Asie, en Syrie, en Palestine*, etc., 1735, 6 vol. in-12. Dans ses divers ouvrages, Labat a traité avec soin des productions botaniques des contrées qu'il a parcourues.

LA BAUME. *V.* Baume et Griffet.

LABBANA, anc. v. de Mésopotamie, sur le Tigre, près de Ninive. Selon quelques-uns, auj. *Mossoul*.

LABBE (Philippe), jésuite érudit, né à Bourges en 1607, m. en 1667, enseigna dans les maisons de son ordre la rhétorique, la philosophie et la théologie. Ses ouvrages, où l'érudition est considérable, mais où il y a peu de pureté et de goût, sont presque tous en latin et au nombre de 75. Les principaux sont : *le Chronologiste français*, 1666, 5 vol. in-12; *Histoire du Berry*, Paris, 1647, in-12; *Abrégé royal de l'alliance chronologique de l'histoire sacrée et profane*, 1652, 2 vol. in-4°; *Nova bibliotheca manuscriptorum*, 1657, 2 vol. in-fol.; *Thesaurus epitaphorum*, 1666, in-8°; *Concordia chronologica, technica et historica*, 1670, 5 vol. in-fol.; *Collection des conciles*, 1671, 18 vol. in-fol., dont 10 sont du P. Cossart; *Collection des historiens byzantins*, qu'il n'a que commencée, et où il donna *Olympiodore* et *Hésychius*, 1648; *Galeni vita ex propriis operibus collecta*, 1660, in-8°; *Bibliothèque des bibliothèques*, 1664 et 1686, in-4°. C. N.

LABBEY (dom Fauste), bénédictin, né à Vesoul en 1657, m. à Luxeuil en 1727, a laissé : *Luxovii chronicon lib.* x, 2 vol. in-4°; *Recherches sur les monastères de l'ordre de St-Benoît établis dans le comté de Bourgogne*, in-4°; *Analyse et table des registres de l'hôtel-de-ville de Vesoul*, in-fol. Il avait aussi travaillé à un *Dictionnaire de la Bible*; ses notes passèrent entre les mains de dom Calmet.

LABDACUS, fils de Polydore, roi de Thèbes, fut père de Laïus. Ses descendants, Laïus, Œdipe, Etéocle, Polynice, Thersandre, etc., sont appelés quelquefois, de son nom, *Labdacides*.

LABE, nom bohémien de l'Elbe.

LABÉ (Louise Charlin ou Charly, dite Louise), née à Lyon en 1526, m. en 1566, reçut de la nature tous les agréments de l'esprit et les grâces de son sexe. A peine âgée de 16 ans, elle alla au siége de Perpignan avec son père, qui avait un emploi dans l'armée, et mérita par sa bravoure le surnom de *Capitaine Loys*. Mais bientôt elle quitta la profession des armes, et revint à Lyon où elle épousa un riche cordier nommé Perrin, dont la fortune lui permit de satisfaire ses goûts pour la littérature; de là lui vint le surnom de *la Belle Cordière*. Elle attira chez elle une nombreuse réunion d'artistes et de gens de lettres, et se rendit célèbre par des poésies, qui parurent pour la 1re fois en 1555, 1 vol. in-12; ce sont 3 *Elégies* et 24 *Sonnets*. Les meilleures de ces dernières pièces sont passionnées à la manière de Sapho. Il y a aussi le *Débat de Folie et d'Amour*, dialogue en prose, plein de grâce, de finesse, d'esprit et d'élégance. La Fontaine en a tiré sa fable de *l'Amour et la Folie*. Les *Œuvres* de Louise Labé ont été souvent réimprimées; Bréghot en a donné une édition avec notes, commentaires, glossaire, Lyon, 1824, 1 vol. in-12; le texte seul a été publié par Boisel, 1845, 1 vol. in-12.

LABÉATES, peuple de l'ancienne Dalmatie; v. principale : *Scodra*.

LABÉATIS, lac de l'anc. Dalmatie. Auj. *lac de Zante*.

LA BEAUMELLE (Laurent Angliviel de), littérateur, né à Valleraugue (Gard) en 1726, m. à Paris en 1773, doit l'avantage d'être fort connu à sa querelle avec Voltaire bien plus qu'à ses écrits. Il fit ses études dans un collége de charité, dirigé par l'évêque d'Alais, et où on élevait dans la religion catholique les enfants nés, comme La Beaumelle, de parents protestants. Il alla ensuite à Genève, où il fit sa philosophie et rentra dans le sein de l'église protestante. Appelé à Copenhague pour y professer la littérature française, 1751, il y resta un an. De là, il vint à Berlin, où il prit à tâche, on ne sait pourquoi, d'indisposer Voltaire contre lui, en se posant comme son rival en littérature. Il expia cruellement cette audace, et quand Voltaire aurait eu le tort de pousser trop loin sa vengeance, La Beaumelle aura toujours celui de l'avoir attaqué le premier. Ses principaux ouvrages sont : *Mémoires pour servir à l'histoire de Mme de Maintenon*, suivis des *Lettres* de cette dame, Amsterdam, 15 vol. in-12, 1755-1756, qu'il fut accusé d'avoir dérobés à St-Cyr, sans qu'il s'en soit parfaitement justifié; *Mes Pensées, ou Qu'en dira-t-on?* 1751, in-12, petit livre hardi, paradoxal, où il décide, d'un ton souvent fort impertinent, des intérêts des puissances de l'Europe; *Notes sur le Siècle de Louis XIV*, publiées avec le texte de cet ouvrage, Francfort, 3 vol. in-12, 1753, et dont la hardiesse de quelques-unes le firent mettre à la Bastille, où il resta un an; *Lettres à M. de Voltaire*, en réponse au *Supplément au Siècle de Louis XIV*, 1761 et 1763, in-12, où il repousse les calomnies de Voltaire et fait preuve d'une modération envers son antagoniste et d'un sens que sa conduite à Berlin était bien loin de faire présumer; *Commentaire sur la Henriade*, qui ne parut qu'après sa mort, édité par Fréron, Paris, 1775, in-4°; il y gâte l'excellente critique qu'il y fait la plupart du temps de ce poëme fameux, en en refaisant des vers, des tirades et même des chants tout entiers. Après sa querelle avec Voltaire, il se retira à Toulouse, où il se maria. En 1772, il vint à Paris prendre possession d'une place à la Bibliothèque du roi. On a publié de lui une *Vie de Maupertuis*, Paris, 1856, in-12. *V.* une Notice sur sa vie et ses écrits par Mich. Nicolas, Paris, 1852, in-8°. C. N.

LABÉDOYÈRE (Charles-Angélique Huchet, comte de), né à Paris en 1786, d'une famille d'ancienne noblesse, prit le parti des armes dès l'âge de 20 ans, et fit toutes les guerres de l'Empire; il se distingua par une rare bravoure, particulièrement au siége de Ratisbonne, où il monta presque seul à l'assaut et décida la reddition de la place, et à la bataille de la Moskowa. Tour à tour aide de camp du maréchal Lannes et du prince Eugène Beauharnais, puis colonel, il vit avec une profonde douleur la chute de Napoléon. Cependant, plusieurs de ses parents, qui tenaient à la famille des Bourbons, le rallièrent, en quelque sorte malgré lui, à la Restauration. Il était sans emploi; Louis XVIII lui donna le 7e régiment d'infanterie de ligne, en garnison à Grenoble. Il part pour se rendre à son poste, apprend que Napoléon a quitté l'île d'Elbe et qu'il marche sur Grenoble. Toutes ses affections se réveillent, et il se joint à l'Empereur, qui le nomme son aide de camp, et bientôt général de division et pair de France. Après la 2e Restauration, lorsque l'armée de la Loire eut été licenciée, il se retira à Riom; compris dans la liste des généraux accusés d'avoir trahi le roi (juillet 1815), il allait partir pour l'Amérique; mais il voulut auparavant embrasser sa femme et son fils, vint à Paris, y fut arrêté, traduit devant un conseil de guerre, où il se défendit lui-même avec beaucoup de noblesse et de résignation, condamné à mort, le 15 août 1815, et fusillé le 19 dans la plaine de Grenelle.

LA BELLE (Etienne de). *V.* Bella (Della).

LABÉON, *Labeo*, surnom de plusieurs familles de l'anc. Rome. Il exprimait un défaut physique, soit des taches (*labes*) de rousseur, soit des lèvres (*labia*) épaisses.

LABÉON (Q. Fabius), général romain, vainquit Antiochus, roi de Syrie, l'an 565 de Rome, 188 av. J.-C. Peu généreux et sans bonne foi, il fit couper en deux tous les vaisseaux du vaincu, qui avait juré de livrer la moitié de sa flotte. Ami de Térence, il l'aida, dit-on, de ses conseils.

LABÉON (C. Antistius), jurisconsulte romain, servit sous César en Gaule. Cependant il entra dans la conjuration formée contre lui, combattit et se tua après la bataille de Philippes, en 42 av. J.-C. — Son fils, qui portait le même nom, hérita de ses opinions et de sa science; Auguste paraît ne pas l'avoir inquiété. De ses nombreux ouvrages, nous n'avons qu'un fragment cité dans les *Pandectes*. Il fut le rival d'Atéius Capito. D—r.

LABERGERIE (J.-B. Rougier de), agronome, né à Bourgueil (Touraine) en 1759, m. en 1836, fut membre de l'Assemblée législative en 1791, préfet de l'Yonne sous le Consulat, s'occupa toute sa vie d'agriculture pratique et théorique, et a laissé, entre autres ouvrages assez estimés : *Histoire de l'agriculture ancienne des Grecs...*, 1829, 1 vol. in-8°; *Histoire de l'agriculture ancienne des Romains...*, 1831, 1 vol. in-8°; *Histoire de l'agriculture des Gaulois...*, 1829, 1 vol. in-8°; *Histoire de l'agriculture française, considérée dans ses rapports avec les lois, le culte, les mœurs, le commerce...*; 1815, 1 vol. in-8°.

LABÉRIUS (Décimus-Junius), chevalier romain, m. en l'an 44 av. J.-C., écrivit des pièces bouffonnes appelées *Mimes*. Il fut contraint par César de jouer dans l'une de ses pièces. Macrobe nous a conservé le prologue qu'il prononça. Il a été publié, avec quelques autres fragments, par H. Estienne, Paris, 1564, in-8°, et par L.-F. Becher, Leipzig, 1787, in-8°. Horace estimait peu les écrits de Labérius. D—r.

LABES, v. des Etats prussiens (Poméranie), au confl. du Rega et du Lotznitz, à 66 kil. E.-N.-E. de Stettin; 2,600 hab. Draps et toiles; industrie agricole.

LABIAU, *Labiavia*, v. des Etats prussiens (Prusse), sur la Deine, à 50 kil. E.-N.-E. de Kœnigsberg; 3,500 hab. Pêche active; tanneries, distilleries.

LABID, fils de Rabia, de la tribu d'Amir-ibn-Sassâa, poëte arabe avant Mahomet, auteur d'une *Moallaqa*, em-

brassa l'islamisme, et mourut en 662. Sa *Moallaqa* a été traduite par S. de Sacy, qui a donné une notice sur ce poëte, à la suite des *Fables* de Bidpaï. Labîd, dans ce morceau, offre d'abord une peinture, remarquable dans les détails, de quelques scènes du désert, et fait ensuite son apologie. D.

LABIÉNUS (Titus), chevalier romain, fit ses premières armes dans la guerre contre les pirates, passa successivement par le tribunat, l'édilité, la préture, et servit avec distinction en Gaule comme lieutenant de César. Lorsque celui-ci eut passé le Rubicon, il se déclara contre lui, et combattit dans les rangs des Pompéiens à Pharsale, 48, à Thapsus, 46, et enfin à Munda, où il périt, 45 avant J.-C.

LABIÉNUS (Quintus), fils du précédent, suivit le parti de Brutus et de Cassius, se retira chez les Parthes après la défaite de Philippes, seconda leur roi Orodes dans ses guerres contre les Romains, fut fait prisonnier par Ventidius, lieutenant d'Antoine, et probablement mis à mort.

LABILLARDIÈRE (Jacques-Julien HOUTON de), botaniste, né en 1775 à Alençon, m. en 1834, accompagna d'Entrecasteaux dans son expédition à la recherche de La Pérouse. On lui doit : *Icones plantarum Syriæ*, 1791-1812, 1 vol. in-4°; *Novæ Hollandiæ plantarum specimen*, Paris, 1804-6, 2 vol. in-4°, fig.; *Sertum Austro-Caledonicum*, Paris, 1824-25, 2 vol. in-4°, fig.; *Relation du voyage à la recherche de La Pérouse...*, Paris, an VIII, 2 vol. in-4°. Il fut élu membre de l'Académie des sciences en 1800. La Billardière est un des naturalistes voyageurs qui ont le plus contribué aux progrès de l'histoire naturelle; il a surtout beaucoup étendu les bases de la botanique des terres australes.

LA BLETTERIE (Jean-Philippe René de), oratorien, professeur d'éloquence au Collége royal, né à Rennes en 1696, m. à Paris en 1772. Il a laissé une *Vie de l'empereur Julien*, Paris, 1735, in-12, judicieusement, mais incorrectement écrite, et assez impartiale; une *Histoire de Jovien*, Paris, 1748, 2 vol. in-12; une traduction des *Annales* de Tacite, Paris, 1768, 3 vol. in-12, d'un style pénible et commun; des *Mœurs des Germains* et de la *Vie d'Agricola*, Paris, 1755, 2 vol. in-12; enfin quelques *Dissertations* insérées dans les *Mémoires* de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dont il fut membre depuis 1742. C. N.

LA BOÉTIE (Etienne de), conseiller au parlement de Bordeaux, né à Sarlat (Dordogne) en 1530, m. en 1563. Son éducation fut mâle et sévère. Vivement épris des beautés de l'antiquité, il s'efforça de les faire passer dans notre langue par des traductions. Ce fut au milieu des troubles de la Guyenne, violemment comprimés par Montmorency, qu'il composa, à l'âge de 18 ans, son discours *De la servitude volontaire*, qu'on appela après lui *le Contre un*, brûlante philippique à l'adresse de la royauté, mais qui ne renferme aucune allusion aux passions du moment. La lecture de cette œuvre valut à l'auteur l'estime et l'amitié de Montaigne. En mourant, La Boétie institua Montaigne héritier de ses papiers et de sa bibliothèque; cet ami lui a donné une gloire immortelle, d'abord par la publication partielle de ses écrits, qu'il fit précéder d'*Epîtres dédicatoires* dictées par l'attachement le plus tendre, et ensuite par le fameux chapitre *de l'Amitié* (Essais, liv. I, c. XXVII), où il exprime les regrets les plus touchants. La Boétie avait traduit *la Mesnagerie de Xénophon, les Règles de mariage de Plutarque, la Lettre de consolation de Plutarque à sa femme*, composé des vers latins, 29 sonnets, et le discours *De la servitude volontaire*. M. Léon Feugère a donné une édit. de ses œuvres avec une *Etude sur La Boétie*, Paris, 1846, in-12. *V.* J.-F. Payen, *Notice biobibliographique sur La Boétie*, Paris, 1855, in-8°. F. B.

LABORDE (Jean-Benjamin de), né à Paris en 1734, m. en 1794, 1er valet de chambre et favori de Louis XV, étudia sous Dauvergne et Rameau, et mit en musique quelques opéras de Quinault et de Marmontel. Après la mort de Louis XV, il devint fermier général, et fut envoyé à l'échafaud sous la Terreur. Il a laissé : *Essai sur la musique ancienne et moderne*, mauvais ouvrage; *Essai d'histoire chronologique; Voyage pittoresque de la France; Histoire abrégée de la mer du Sud; Mémoires historiques sur Raoul de Coucy.*

LABORDE (Henri-François, comte de), général, né à Dijon en 1764, m. en 1833, entra au service en 1783, commanda une division, en 1793, au siége de Toulon, et prit d'assaut les deux plus importantes redoutes. Il était à l'armée des Pyrénées-Occidentales en 1794, à celle du Rhin en 1795. Il fit avec honneur toutes les campagnes de l'Empire, reçut le commandement d'une division de la jeune garde en 1813, et fut blessé à Dresde. Nommé pair de France dans les Cent-Jours, il fut banni en 1815.

LABORDE (Alexandre-Louis-Joseph, comte de), né à Paris en 1774, d'une famille du Béarn, m. en 1842, était fils d'un riche financier. Il prit du service dans l'armée autrichienne en 1790, rentra en France après le traité de Campo-Formio, 1797, et fut attaché, quelque temps après, à l'ambassade de Lucien Bonaparte en Espagne. Il visita ce pays en artiste, et commença, en 1807, la publication d'un *Voyage pittoresque et historique de l'Espagne*, 4 vol. in-fol., magnifique ouvrage qui absorba une partie de sa fortune, et qu'il ne put achever qu'en 1820. Auditeur au conseil d'Etat en 1808, maître des requêtes en 1810, chargé du service des ponts et chaussées du départ. de la Seine en 1811, il trouva le temps de publier encore un *Itinéraire descriptif de l'Espagne*, 1809-27, 5 vol. in-8° et atlas in-4°. Adjudant-major de la garde nationale de Paris en 1814, il débattit avec les alliés les conditions de la capitulation de cette garde. Député de la gauche en 1822, il combattit, l'année suivante, l'intervention armée de la France en Espagne. Le 30 juillet 1830, il fut nommé préfet provisoire du département de la Seine, devint bientôt aide de camp du roi Louis-Philippe, et questeur de la Chambre des députés, entra à l'Académie des Inscriptions en 1819, et à celle des Sciences morales et politiques en 1832. On le compte parmi les propagateurs de la méthode d'enseignement mutuel. Outre les ouvrages déjà cités, il a laissé : *les Monuments de la France*, 1816; *Voyage pittoresque en Autriche*, 1821-23, 3 vol. in-fol.; *Paris municipe*, 1833, in-8°; *Versailles ancien et moderne*, 1840, in-8°. — Son fils, Léon de LABORDE, né en 1807, membre de l'Académie des Inscriptions depuis 1842, a publié : *Journal d'un voyage dans le Fayoum*, 1829; *les Grandes habitations françaises au XVIIe siècle*; *Voyage dans l'Arabie Pétrée*, 1830; *Flore de l'Arabie Pétrée*, 1833, in-4°; *Essai pour servir à l'histoire de la gravure sur bois*, 1833, in-8°; *Histoire de la découverte de l'imprimerie*, 1836, in-8°; *Voyages en Asie Mineure et en Syrie*, 1838; *Débuts de l'imprimerie à Strasbourg*, 1840, in-8°; *les Anciens monuments de Paris*, 1846; in-4°; *de l'Organisation des bibliothèques dans Paris*, 1846-47; *les Ducs de Bourgogne, Etudes sur les lettres, les arts et l'industrie pendant le XVe siècle*, 1849-51, 2 vol. in-8°; *la Renaissance des arts à la cour de France, Etudes sur le XVIe siècle*, 1850, in-8°; *Mémoires et dissertations*, 1853, in-8°; *Notice des émaux, bijoux et objets divers exposés dans les galeries du Louvre*, 1853, in-12; *Athènes aux XVe, XVIe et XVIIe siècles*, 1855, 2 vol. in-8°

LABOUAN, îlot de la mer de Chine, près de la côte N.-O. de l'île de Bornéo; occupé par les Anglais en 1846.

LABOUR (TERRE DE), en italien *Terra di Lavoro*, anc. *Laborinus pagus*, partie de la *Campanie*, anc. prov. du roy. d'Italie, au N.-O., entre la province d'Aquila au N., les Etats de l'Eglise au N.-O., la mer Tyrrhénienne à l'O., la prov. de Naples, la prov. de Salerne et la prov. d'Avellino au S., les prov. de Bénévent et de Molise à l'E. Superf., 5,975 kil. carr., 145 kil. sur 68. Pop., 653,464 hab. Ch.-l., *Caserta*. Elle est divisée en 5 districts, Caserta, Nole, Gaëte, Sora, Piedimonte. Sol plat, très-fertile et bien cultivé, arrosé par le Volturno. Récolte de céréales, maïs, lin, chanvre, olives, vins, fruits, légumes. Depuis 1864, la Terre de Labour se nomme *Province de Caserta*.

LABOURD (Le), en basque *Laphur-duy* (solitude), en latin *Lapurdensis pagus*, petit pays de l'anc. France (Gascogne), entre le golfe de Gascogne à l'O., l'Adour au N., la Basse-Navarre à l'E., et les Pyrénées au S. Ch.-l., *Bayonne*; villes princip. : St-Jean-de-Luz, Guiche, Ustaritz, Andaye. — Souvent dévasté par les Cantabres, il fut protégé, au temps des Romains, par la construction de *Lapurdum* (Bayonne). Il s'étendit primitivement de l'autre côté de la Bidassoa jusqu'à St-Sébastien. Il suivit les destinées de la Guyenne. C'est auj. l'arrond. de Bayonne (Basses-Pyrénées).

LA BOURDONNAIS (Bertrand-François MAHÉ DE), né en 1699 à St-Malo, m. en 1755, entra de bonne heure au service de la Compagnie française des Indes, et s'y fit remarquer au point d'être nommé, à 35 ans, gouverneur général des îles de France et de Bourbon. Ces deux colonies lui durent tout, justice, industrie, commerce, culture du manioc, du sucre, du café et du coton. Bernardin de Saint-Pierre, dans *Paul et Virginie*, a dépeint avec chaleur et vérité les bienfaits de son administration. La guerre ayant éclaté avec l'Angleterre en 1743, La Bourdonnais équipa une escadre, vint au secours de Dupleix, gouverneur des Indes françaises, menacé dans Pondichéry, assiégea les Anglais dans Madras, et les força à capituler, 1746. Un article de la capitulation laissait aux Anglais le droit de racheter Madras; Dupleix refusa de ratifier ce traité. La Bourdonnais, indigné, évacua Madras, mais fut aussitôt destitué de son commandement. Mandé à la cour, en 1748, pour répondre aux accusations de ses ennemis, il revint en France, et là, sans avoir été entendu, fut jeté

à la Bastille. Il y resta 4 ans, victime de la plus odieuse iniquité. En 1752, il lui fut permis de se défendre, et son innocence fut reconnue. La Bourdonnais ne put jouir longtemps de la liberté; tombé dans l'indigence, il succomba après une douloureuse agonie de 3 ans. Il a laissé des *Mémoires* intéressants et fidèles sur tous les événements auxquels il fut mêlé, Paris, 1750.

LA BOURDONNAYE (François-Régis, comte de), né à Angers en 1767, m. en 1839. Il émigra à Coblentz en 1792, servit dans l'armée de Condé contre la République française, puis parmi les Vendéens, se rallia au gouvernement consulaire, fut membre du conseil général de Maine-et-Loire et maire d'Angers, accueillit avec joie la Restauration, se montra, dans les Chambres de 1815 et de 1816, un des plus fougueux d'entre les ultra-royalistes, joua le principal rôle dans l'exclusion de Manuel en 1823, contribua au renversement du ministère Villèle, 1829, entra dans le cabinet Polignac comme ministre de l'intérieur, mais, par scrupule ou par habileté, recula devant le coup d'Etat de 1830, et donna sa démission; Charles X le nomma pair de France. Il est resté de lui une bonne ordonnance, relative à l'Ecole des chartes. Sous le roi Louis-Philippe, il vécut dans la retraite. B.

LABOUREUR (Jean LE). *V.* LE LABOUREUR.

LABRADOR, vaste presqu'île de l'Amérique du N., dans la Nouvelle-Bretagne, à l'E.; bornée au N. par le détroit d'Hudson et la mer de Davis, qui la séparent de la terre de Baffin et du Groënland, au N.-E. par l'océan Atlantique, au S.-E. par le détroit de Belle-Ile, qui la sépare de Terre-Neuve, au S. par la baie du St-Laurent et le Bas-Canada, à l'O. par la mer d'Hudson; entre 50°-63° lat. N., et 57° 40'-82° long. O.; 1,500 kil. sur 1,300. Comprise dans le gvt anglais de Terre-Neuve, elle est peu connue à l'intérieur, et habitée par 4,000 Esquimaux environ, et 10,000 Indiens Chippeouans, qui s'occupent principalement de la pêche. Climat très-froid. Côtes rocheuses, escarpées, semées d'îlots, et offrant beaucoup de havres (Ungava, Bradore, Forteau, etc.). Découvert par Séb. Cabot en 1497 ce pays fut visité par l'espagnol Gaspard Cortéréal, 1501, qui le nomma *Tierra de Laborador* (terre de labour), à cause de la fertilité de la côte. Les Frères Moraves ont formé sur la côte O. les établissements de *Nain, Okkak, Hoffenthal* et *Hébron*. B.

LABRE (Benoît-Joseph), né en 1748 à Ammette, près de Boulogne-sur-Mer, m. en 1783, se rendit célèbre par sa pauvreté volontaire et évangélique, ses longues et pénibles austérités, ses pèlerinages, son dévouement pour les pauvres. Sa vie ne fut qu'un long martyre, relevé par la plus grande humilité. Proclamé saint par le peuple de Rome, qui fut témoin pendant 15 ans de ses vertus, il fut béatifié par Pie IX, en juin 1859.

LA BRÈDE. *V.* BRÈDE (LA).

LABRIT, LEBRET ou ALBRET, *Leporetum*, ch.-l. de cant. (Landes), arr. et à 24 kil. N. de Mont-de-Marsan, sur le Lestrigon; 1,036 hab. Autrefois ch.-l. de la sirie d'Albret. Quelques ruines du château de Henri IV.

LA BROSSE (Pierre de), d'abord barbier de St Louis, puis chambellan et favori de Philippe le Hardi, craignant de perdre son crédit par l'ascendant de la reine Marie, accusa cette princesse d'avoir causé la mort du fils aîné du roi, né d'un premier lit. La calomnie ayant été reconnue, on l'accusa du crime à son tour, et il fut pendu en 1276.

LA BROSSE (Guy de), médecin de Louis XIII, né à Rouen, on ne sait en quelle année, m. en 1641, était grand-oncle maternel du célèbre Fagon, premier médecin de Louis XIV. Son goût pour la botanique, et l'utilité que la pratique de la médecine pouvait retirer de l'étude de cette science, lui firent concevoir l'idée de la création d'un jardin où l'on pourrait cultiver les plantes médicinales; à cet effet, il donna au roi un terrain qui fait auj. partie du Jardin des Plantes de Paris; mais ce ne fut qu'au bout de sept ans de démarches et de sollicitations, en 1626, qu'il vint à bout d'arracher à Richelieu les moyens d'existence de cet établissement. Il en fut nommé le premier intendant, et dès lors il s'appliqua à faire venir de toutes parts les plantes qui pouvaient y être cultivées. On a de La Brosse : *Traité de la peste*, 1623; *de la Nature, vertu et utilité des plantes, et dessin du Jardin royal de médecine*, 1650, in-fol., avec 50 fig. sur cuivre. F.

LABRUGUIÈRE, ch.-l. de cant. (Tarn), arr. et à 12 kil. S.-S.-E. de Castres, sur le Thauré; 1,393 hab. Draps, tuiles, briques.

LA BRUYÈRE (Jean de), célèbre moraliste, né en 1645 à Paris, et non à Dourdan (Seine-et-Oise), m. en 1696, après avoir été trésorier de France à Caen, fut placé, sur la recommandation de Bossuet, près de M. Le Duc, Louis de Bourbon, petit-fils du grand Condé, pour lui apprendre l'histoire. Ses fonctions durent cesser avant 1685, époque du mariage de son élève avec Mlle de Nantes. Mais il n'en passa pas moins le reste de ses jours dans l'hôtel de Condé, à Versailles, attaché au prince en qualité d'homme de lettres, avec mille écus de pension. Loin de se répandre dans le monde, il ne se lia guère qu'avec Santeuil, rechercha le commerce des grands écrivains de son temps, Boileau et Bossuet, et préféra le rôle d'observateur. En 1688, il sortit tout à coup de son obscurité par la publication des *Caractères de Théophraste traduits du grec, avec les Caractères ou les mœurs de ce siècle*, 1 vol. in-12, dont il avait donné le manuscrit au libraire comme présent de noces de sa fille. L'ouvrage obtint beaucoup de succès, et ouvrit à l'auteur les portes de l'Académie Française, en 1693. Par une innovation hardie, il fit, dans son discours de réception, l'éloge de plusieurs académiciens vivants, de ceux surtout qui lui avaient été favorables. Les *Caractères* en étaient à la 9e édition, quand il mourut. La traduction de *Théophraste* laisse à désirer; mais cela tient peut-être en partie aux textes défectueux sur lesquels La Bruyère travailla. Il a pris, dans *les Mœurs de ce siècle*, la forme et la manière de Théophraste; mais, pour la pensée, il est le disciple de Descartes dans le traité *des Passions*. Son plan nous a été révélé par lui-même : « De seize chapitres, dit-il, il y en a quinze qui, s'attachant à découvrir le faux et le ridicule qui se rencontrent dans les objets des passions et des attachements humains, ne tendent qu'à ruiner tous les obstacles qui affaiblissent d'abord, et qui éteignent ensuite dans tous les hommes la connaissance de Dieu. C'est une préparation au seizième et dernier chapitre, où les preuves de Dieu sont apportées, où la Providence est défendue contre l'incrédulité. » (Préface du discours à l'Académie.) Son but est de montrer en quoi tous les objets qui sont en dehors de l'âme, de la raison et de la vérité, sont incertains, capricieux, et incapables d'assurer le bonheur de l'homme. Il se sert de ses défauts et de ses faiblesses pour corriger son esprit et ses mœurs. Ce n'est pas l'homme en général qu'il a voulu peindre, mais bien l'homme de son siècle, sur lequel il a sans cesse les yeux attachés. Aussi les contemporains, et, après eux, les modernes, ont-ils cru pouvoir donner la clef des caractères et des portraits dont se compose cette vaste galerie. Le style de La Bruyère est toujours concis, élégant, varié, plein d'images, savamment travaillé; il produit les effets les plus inattendus par le mélange de la familiarité et de l'éloquence, de la simplicité et de l'ironie, par l'emploi de quelques tournures nouvelles et de mots anciens heureusement rajeunis. L'ouvrage n'est pas sans défauts : certains portraits sont chargés, quelques-uns trop longs, et on y rencontre parfois de l'affectation; le désir de tout peindre, d'avoir le trait, de tenir toujours l'esprit en suspens, a donné au style de l'auteur quelque chose d'un peu apprêté et de maniéré. Ensuite La Bruyère a cédé quelquefois à des mouvements de tristesse profonde, à des accès de colère chagrine, qui ont assombri ses tableaux et passionné ses satires. *Philinte*, avec l'idée bien arrêtée *d'être peuple*, a plus d'une fois exagéré les travers et les ridicules de ces grands qui ne le valaient pas. Encouragé par le succès, La Bruyère augmenta sans cesse son livre, et, dans la 8e édition, le petit volume in-12 qui, en 1688, ne comptait que 360 pages, formait en 1694, avec le *Discours de réception à l'Académie* et la *Préface* dont il est précédé, un énorme volume in-12 de 836 pages. L'ouvrage perdit un peu de sa réputation, après la mort de l'auteur; ce fut Fontenelle, irrité de se reconnaître dans le caractère de *Cydias*, qui lui porta les premiers coups. Mais le bon goût de Voltaire lui vint en aide, et il reprit complétement faveur avec La Harpe et Suard, dont notre époque partage la légitime admiration pour ce grand peintre des faiblesses du cœur humain et des petitesses de l'amour-propre. S'il avait eu des devanciers dans Descartes, Pascal, Nicole, La Rochefoucauld, il eut aussi des imitateurs dans Duclos et Vauvenargues. Il avait également composé des *Dialogues sur le quiétisme*; mais ceux qui ont été imprimés sous son nom appartiennent à Elliès Du Pin. Les siens ont été supprimés ou perdus. Les plus remarquables éditions des *Caractères* sont celles de Coste, 1720, 3 vol. in-12; de Suard, 1781, in-12; de Mme de Genlis, 1812, in-12; de Lefebvre, 1822, in-8°; d'Augér, 1823, in-12; de Walckenaër, Paris, 1845, 2 vol. in-12; de M. Hémardinquer, avec un commentaire historique, anecdotique et littéraire, Paris, 1849, 1 vol. in-12; de M. A. Destailleur, avec toutes les variantes, 2 vol. in-18, Paris, 1854. Un *Eloge de La Bruyère*, par Victorin Fabre, a été

couronné à l'Académie Française en 1810. *V.* Caboche, *de La Bruyère*, thèse, Paris, 1844, in-8°. F. B.

LABYNIT, roi de Babylone. *V.* Balthasar.

LABYRINTHE, nom donné par les anciens à une réunion de salles ou de galeries nombreuses, communiquant les unes avec les autres, à tout lieu plein de détours, coupé de chemins enchevêtrés les uns dans les autres, au point qu'il était difficile d'en trouver l'issue. Il y en avait deux en Egypte : le *Labyrinthe de Mendès*, attribué à un prince de ce nom, et situé dans l'île du lac Mœris; le *Labyrinthe des douze Seigneurs*, construit au S.-E. du lac Mœris, vers l'an 660 av. J.-C., par Psammétichus et ses compagnons de pouvoir. Ce dernier était divisé en 12 palais voûtés, dont chacun avait 12 portes; il avait 2 étages, l'un au-dessus du sol, l'autre au-dessous, contenant ensemble 3,000 chambres; dans la partie souterraine étaient des tombeaux de rois, et de crocodiles sacrés. Ce monument existait encore au temps de l'empereur Auguste. Le *Labyrinthe de Crète*, près de Cnosse, construit, dit-on, par Dédale, sur le modèle de celui des douze Seigneurs, était creusé dans des carrières, et destiné aux sépultures royales; selon la Fable, il servit de prison au Minotaure. Il y eut encore un *Labyrinthe de Lemnos*, où les Cabires célébraient leur culte, et qui, suivant Pline, surpassait tous les autres en magnificence; et un *Labyrinthe de Clusium* en Italie, vaste hypogée, dont Porsenna était regardé comme l'auteur.

LAC (Cercle du), en allemand *See*, anc. divis. administrative du gr.-duché de Bade, entre celui du Rhin supérieur au N.-O., le Wurtemberg au N.-E., le lac de Constance au S.-E., la Suisse au S., le cercle du Rhin supér. à l'O.; 3,575 kil. carr.; 105 kil. sur 35; 200,000 hab. Ch.-l., *Constance*. *V.* Bade, au *Supplément*.

LAC, *lacus*. Les Romains donnaient ce nom à des bassins de fontaines d'eau vive, à des abreuvoirs, et à des sources. Il y avait à Rome 3 lacs connus historiquement : 1° *le Lac Curtius*, ancienne fontaine profonde, qui existait originairement au milieu du Forum; il prit son nom du Sabin Metius Curtius, qui s'y noya pendant la guerre de Romulus et de Tatius. Suivant une autre tradition, c'était un gouffre qui s'ouvrit en ce lieu l'an de Rome 393, et dans lequel le Romain Marcus Curtius se jeta tout armé, en se dévouant aux dieux infernaux, parce que l'ouverture de ce gouffre annonçait, disait-on, que ces dieux voulaient ruiner la ville. Le gouffre se referma aussitôt, ou plutôt fut comblé dans la suite, mais le lieu garda le nom de Lac Curtius. Sur son emplacement on éleva un petit autel, qu'ombragèrent une vigne, un figuier, et un olivier sauvages. — 2° *Lac de Juturne*. Petite source d'eau vive située sur le Forum romain, près des temples de Castor et de Vesta. — 3° *Lac Servilius*. Fontaine que l'on trouvait vers le côté S.-E. du mont Capitolin, à l'entrée du Vicus Jugarius. C. D—Y.

LACAILLE (Nicolas-Louis de), célèbre astronome, né le 15 mars 1713 à Chalon-sur-Saône, d'un capitaine des chasses de la duchesse de Vendôme, m. à Paris le 21 mars 1762, fit ses études au collége de Lisieux, à Paris, entra dans la carrière ecclésiastique, mais n'alla pas plus loin que le diaconat, et revint à l'étude des sciences, dont le goût lui avait été inspiré par son père. Lié avec J. Cassini et Maraldi, il fut associé, dès 1739, aux travaux de révision de la méridienne de France. Il conclut de calculs minutieux que les degrés vont en croissant quand on s'éloigne de l'équateur; des erreurs de mesure avaient fait croire à Cassini que le contraire avait lieu. Pendant qu'il exécutait ce travail, on le nomma professeur de mathématiques au collége Mazarin, ce qui fut pour lui l'occasion de publier des ouvrages d'enseignement : *Leçons de mathématiques*, 1741; *Leçons de mécanique*, 1743; *Leçons d'astronomie*, 1746; *Eléments d'optique*, 1750. On lui donna la jouissance, dans ce collége, d'un petit observatoire, où il installa quelques instruments bien imparfaits, mais avec lesquels cependant il réussit à obtenir des mesures d'une exactitude surprenante. Il fut admis à l'Académie des Sciences en 1741. En 1750, il partit pour le Cap de Bonne-Espérance; là il mesura un arc du méridien, la longueur du pendule, et détermina les positions de plus de 10,000 étoiles du ciel austral, dans lequel il forma 16 constellations; il fut chargé aussi de lever la carte de l'île de France. On a déduit de ses observations faites au Cap, comparées à celles de Lalande à Berlin, les parallaxes de la lune, de Mars et de Vénus. Pendant son absence de 4 ans environ, il ne dépensa pas entièrement, pour lui, un aide-artiste et l'achat de ses instruments, les 10,000 livres qu'on lui avait données. A son retour, il rendit le surplus; scrupuleuse exactitude qui étonna beaucoup. Rentré à Paris, il publia ses *Fondements de l'astronomie*, 1757, in-4°, en latin, et ses *Tables solaires*, 1758. Il s'occupa ensuite des étoiles zodiacales; pour cela, il substitua l'emploi de la lunette méridienne à la méthode des hauteurs correspondantes, qu'il avait toujours employée. Lalande a dit de Lacaille « qu'il avait fait à lui seul, pendant la durée de sa vie, plus d'observations et de calculs que tous les astronomes ses contemporains réunis »; et Delambre, « qu'il était le calculateur le plus courageux et l'observateur le plus zélé, le plus actif, le plus assidu qui eût jamais existé. » Maraldi a publié, d'après les manuscrits de Lacaille, le *Cœlum australe stelliferum*, 1763, in-4°; et Carlier a rédigé le *Journal historique du voyage au Cap*, 1763, in-12. — V.

LA CALPRENÈDE (Gautier de Costes de), né vers 1610 au château de Toulgou, près de Sarlat (Dordogne), m. en 1663. Fils d'un juge, il vint à Paris jeune encore, entra au service, et fut nommé gentilhomme ordinaire de la chambre du roi. Il s'est exercé dans le roman et dans la poésie dramatique. Ses romans les plus fameux sont : *Cassandre*, 10 vol. in-8°, 1642, où il fait entrer une grande partie de l'histoire d'Alexandre; *Cléopâtre*, où tout le règne d'Auguste est mis à contribution dans 23 tomes, dont la composition successive tint le public en haleine pendant plus de 12 ans; *Pharamond ou l'Histoire de France*, avec préface protestant contre la qualification de *romans* donnée à ces sortes de productions, et réclamant pour elles le nom d'*histoires*. Ces dissertations galantes, ces interminables descriptions, ces portraits sans nombre, ce verbiage fade et langoureux, jouirent d'une grande renommée, à laquelle Boileau lui-même se laissa prendre dans sa jeunesse. La Calprenède a fait représenter sept pièces, tant tragi-comédies que tragédies. De ces dernières, les plus connues sont : *Mithridate*, 1635; *Edouard, roi d'Angleterre*, 1638; *le Comte d'Essex*, 1639. Leur caractère commun est d'avoir substitué au ton cavalier et hardi du temps de Louis XIII, des sentiments tendres et langoureux. F. B.

LA CANAU. *V.* Canau (la).

LA CAUNE. *V.* Caune (la).

LACAZE, brg (Tarn), arr. et à 35 kil. N.-E. de Castres, sur le Gijon; 447 hab. Fabr. de draps.

LACÉDÉMON, fils de Jupiter et de Taygète, donna son nom à Sparte, dont il fut le 4e roi. Les Lacédémoniens lui attribuaient l'introduction du culte des Grâces dans la Grèce.

LACÉDÉMONE, un des deux noms que portait indifféremment la ville de Sparte. Cependant le nom de *Lacédémoniens* s'appliquait plus spécialement aux habitants du territoire de Sparte, et celui de *Spartiates* aux habitants de la ville même.

Lacédémone (Eparchie de), division administrative du royaume de Grèce; 40,000 hab. Ch.-l., *Sparte*. Formée d'une partie de l'ancienne Laconie.

LACEDOGNA, anc. *Aquilonia*, v. du royaume d'Italie (Principauté Ultérieure), à 24 kil. N.-E. de San-Angelo-dei-Lombardi; 6,404 hab. Evêché.

LACÉPÈDE (Bernard-Germain-Étienne de la Ville-sur-Illon, comte de), écrivain naturaliste, né à Agen en 1756, m. en 1825. Il dut à l'heureuse situation de fortune de ses parents de pouvoir se livrer dès l'enfance à son goût pour l'étude des sciences et des arts. Après avoir fait beaucoup de bruit dans sa ville natale, il vint en 1776 à Paris, où ses premiers essais en physique et en musique lui valurent un accueil très-flatteur de la part de Gluck et de Buffon. Il hésita quelque temps entre les deux voies qui s'ouvraient devant lui, composa la musique de l'opéra d'*Omphale*, et publia la *Poétique de la musique*, 1785, ouvrage médiocre, mais qui eut un grand succès. En 1781, il fit paraître un *Essai sur l'électricité*; en 1783, une *Physique générale et particulière*, qui furent l'objet de violentes attaques. On a dit avec raison que Lacépède, c'est Buffon, moins le style; ses deux ouvrages reproduisaient les défauts du maître sans en avoir les qualités. Lacépède devint le disciple favori de Buffon, qui le choisit en 1785 pour sous-démonstrateur du Cabinet du roi. En 1788-1789 parut, comme suite aux œuvres de Buffon, l'*Histoire générale et particulière des quadrupèdes ovipares et des serpents*, 2 vol. in-4°, ouvrage où l'on trouve un grand esprit de méthode, mais une classification fondée sur des caractères beaucoup trop superficiels, et une multitude d'erreurs, inévitables du reste à une époque où tant de pays restaient inexplorés. Pendant la Révolution, Lacépède devint membre, et même un moment président de l'Assemblée législative, et refusa la place alors assez périlleuse de gouverneur du fils de Louis XVI. Bientôt cependant, ne se croyant plus en sûreté, il donna sa démission de la place qu'il occupait au Muséum, et se retira à la campagne. Après le 9 thermidor, il revint à Paris sous le simple titre d'élève de l'Ecole normale, et finit par retrouver une chaire au Muséum, celle des reptiles

et des poissons. En 1796, il fut admis à l'Institut ; il publia l'*Histoire naturelle des poissons*, 5 vol. in-4°, 1798-1803, où se rencontrent les mêmes qualités et les mêmes défauts que dans le précédent ouvrage, et, en 1804, l'*Histoire naturelle des cétacés*, 1 vol. in-4°. Il prit part aussi, avec Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire, à la publication de la *Ménagerie du Muséum*, 1801 et suiv., recueil resté inachevé. Il fut sénateur en 1799, président du sénat en 1801, grand-chancelier de la Légion d'honneur en 1803, ministre d'Etat en 1804, grand-maître de l'Université pendant les Cent-Jours. Il fut nommé pair de France pendant la première Restauration, rayé de la liste à la seconde rentrée des Bourbons, puis réintégré en 1819. La fin de sa vie fut consacrée à la rédaction d'une *Histoire générale de l'Europe*, 1826, vaste cadre assez mal rempli. Après sa mort, on publia l'*Histoire naturelle de l'homme*, 1827, in-8° ; et les *Ages de la nature*, 1830, 2 vol. in-8°. Il existe une édition des *Œuvres complètes d'histoire naturelle*, 1826 et suiv., 11 vol. in-8°. Lacépède a rédigé en outre un grand nombre de notices, mémoires, etc., insérés dans les recueils de l'Institut et du Muséum, ou dans divers journaux scientifiques. Ses travaux ont été beaucoup trop vantés de son vivant, et peut-être un peu trop dépréciés après sa mort. C'était un homme très-laborieux, de vie et de mœurs simples, d'un style pompeux et brillanté, d'un esprit méthodique, mais sans hauteur de vues ; il était d'une indifférence parfaite en matière politique. Il ne fut jamais riche, car il pratiquait largement la bienfaisance. M—u.

LACER (C.-Julius), architecte romain, contemporain de Trajan. Il a construit le beau pont qu'on voit encore sur le Tage, près d'Alcantara.

LA CERDA (Ferdinand de), infant de Castille, né en 1254, m. en 1275, était fils aîné du roi Alphonse X. Il fut chargé de la régence pendant que ce prince faisait valoir ses prétentions à l'Empire. Il était gendre de S^t Louis. Il mourut avant Alphonse, laissant des enfants qui furent frustrés du trône par leur oncle Sanche IV.

LA CERDA (Alphonse de), dit *le Déshérité*, fils du précédent, fit de vains efforts pour monter sur le trône de Castille, se réfugia en France en 1303, reçut de Charles le Bel la baronnie de Lunel, et mourut en 1327.

LA CERDA (Louis de), dit *Louis d'Espagne*, fils aîné du précédent, amiral de France en 1341, servit sous Philippe VI de Valois contre les Anglais, auxquels il prit Guérande en 1345, puis sous Charles de Blois en Bretagne. Le pape lui donna le vain titre de *roi des îles Fortunées*, 1344.

LA CERDA (Charles de), dit *Charles d'Espagne*, frère du précédent, favori du roi de France Jean le Bon, connétable en 1350, fut assassiné par Charles le Mauvais, roi de Navarre, en 1354.

LACERDA (Jean-Louis de), jésuite, né à Tolède en 1560, m. en 1643, professa pendant plus de 50 ans dans sa patrie la logique, la théologie, la rhétorique et la poésie. On a de lui un *Commentaire sur Virgile*, le plus complet que l'on connaisse, 3 vol. in-fol., Madrid et Lyon, 1608-17 ; une édition de *Tertullien*, avec des notes, Paris, 1624-30 ; une grammaire latine en 5 livres (*de Institutione grammaticâ*), 1613, longtemps classique en Espagne ; *Adversaria sacra*, Lyon, 1626, in-fol., où il éclaircit le texte de plusieurs auteurs sacrés.

LA CERDA (Melchior de), jésuite espagnol, né à Cifuentès dans le XVI^e siècle, professa les belles-lettres, la philosophie, et la théologie à Séville pendant 30 ans, et publia : *Apparatus latini sermonis per topographiam, chronographiam, prosographiam*, etc., Séville, 1598, in-4° ; *Usus et exercitatio demonstrationis*, 1598, in-4° ; *Campi eloquentiæ*, Lyon, 1674, 2 vol. in-4° ; *Consolatio ad Hispanos*, 1621, in-4°, écrit publié au sujet de la défaite de l'*Invincible Armada*.

LACERDA (Dona Bernarda FERREIRA DE), née à Porto en 1595, m. en 1644, mariée à Fern. Correa de Souza, enseigna les lettres latines aux infants d'Espagne, fils de Philippe III. Elle écrivit des comédies, des poésies diverses, un poëme épique intitulé *l'Espagne délivrée*, Lisbonne, 1618, in-4°, etc. Lope de Vega la loue de son cœur portugais et de sa plume espagnole.

LACERNA. Espèce de toge quadrangulaire longue, beaucoup moins ample que la toge véritable, et s'attachant sur la poitrine avec une boucle. Elle était en usage comme manteau militaire dans les premiers siècles de Rome, et remplaça souvent la toge, du temps des empereurs, dès le principat d'Auguste. Les lacerna ordinaires étaient en laine blanche ou brune ; les plus riches, en pourpre. C. D—y.

LACÉTANS, *Lacetani*, peuple d'Hispanie, le même que les Iaccétans (*V. ce mot*).

LACHA, nom moderne du mont OLYMPE.

LACHABEAUSSIÈRE (Ange-Etienne-Xavier POISSON de), auteur dramatique, né en 1752, à Paris, m. en 1820, fut administrateur de l'Opéra en 1798. Accusé bientôt de dilapidation, il réussit à se faire absoudre. On a de lui : *l'Intrigante*, 1776, comédie en 5 actes et en vers ; *Gulistan*, 1817, opéra-comique en 3 actes, en société avec Etienne, musique de Dalayrac ; une foule de petites pièces, de poésies diverses, et des imitations d'*Anacréon*, *Bion*, *Moschus*, etc., en vers français, 1803.

LA CHAISE (François D'AIX, dit le P. de), jésuite, né en 1624, au château d'Aix (Forez), d'une famille de gentilshommes, m. en 1709, était petit-neveu du P. Cotton, confesseur de Louis XIII. Tour à tour professeur dans son ordre, recteur de Grenoble et de Lyon, provincial, il succéda au P. Ferrier dans la direction de la conscience de Louis XIV, en 1675. D'un esprit médiocre, mais insinuant et persuasif, d'un caractère aimable et bon, il conserva la confiance du roi pendant 34 ans. Il approuva la révocation de l'édit de Nantes, 1685, et la condamnation du livre des *Maximes des Saints*, par Fénelon, 1699, mais défendit longtemps le *Nouveau Testament* du P. Quesnel, attaché aux opinions de Jansénius, contre les dénonciations de ses ennemis, 1703. On prétend que ce fut lui qui décida Louis XIV à épouser M^me de Maintenon. On a de lui un cours de philosophie sous le titre de *Peripateticæ philosophiæ placita*, Lyon, 1661, et plusieurs Dissertations dans le recueil de l'Académie des Inscriptions, dont il fut membre en 1701. G.

LACHAISE (Cimetière du Père), ou DU MONT-LOUIS OU DE L'EST, principal cimetière de Paris, situé au N.-E. et hors de l'anc. enceinte de la ville avant 1860, vis-à-vis de la ci-devant barrière d'Aulnay, dont il était séparé par le boulevard alors extérieur de ce nom. Il s'étend sur le penchant et sur le plateau d'une haute colline qui domine tout Paris. Avant la Révolution, cet endroit s'appelait Mont-Louis. Il y avait là une maison de campagne appartenant aux jésuites ; sur la demande du P. de La Chaise, confesseur de Louis XIV, le roi la rebâtit, et le P. de La Chaise y séjournait fréquemment. Le 1^er prairial an XII (21 mai 1804), ce domaine fut consacré aux sépultures publiques sous le nom de Cimetière du Père Lachaise, du nom du personnage historique qui l'avait habité, ou de Mont-Louis, de son nom primitif, ou de l'Est, de sa situation relativement à Paris. L'entrée principale s'annonce par un hémicycle, formé d'un mur monumental. Au centre s'ouvre une large porte, dont les pieds droits figurent deux grands cippes funéraires, en pierre, terminés en demi-cercle, et ornés de sculptures en bas-reliefs représentant les emblèmes de la mort et du deuil : vers le haut de chaque cippe, un sablier ailé dans un médaillon ; sur chaque angle, une torche funèbre ; au milieu, une guirlande de cyprès allant d'un côté à l'autre ; sur l'imposte de la porte, des lacrymatoires (*V. ce mot*) : on se croirait en pleine antiquité païenne, si on ne voyait sous les guirlandes, au milieu des cippes, les deux inscriptions suivantes, prises de nos livres saints, à droite : *Qui credit in me, etiamsi mortuus fuerit, vivet* (JOANN. XI.) « Celui qui croit en moi, quand il serait mort, vivra. » A gauche : *Spes illiorum immortalitate plena est;* (SAPIENT., III, 4.) « Leur espérance est pleine d'immortalité. » On pénètre dans ce champ de sépulture par une large avenue, droite, bordée de cyprès et de tombeaux. Elle s'étend jusqu'au pied escarpé de la colline, où, presque au sommet, s'élève, en perspective, une chapelle d'architecture dorique fort simple, bâtie sur une esplanade, occupée encore, en 1820, par la maison du P. de Lachaise. Les autres parties du cimetière sont dessinées à peu près en jardin paysagiste, sauf quelques longues allées de tilleuls ou de marronniers qui en forment les divisions principales. Les tombeaux remplissent ces divisions, pêle-mêle, excepté sur les bords des chemins, où ils s'alignent. Ils sont presque tous petits, et la forme de la plupart est inspirée ou copiée de l'antique : ce sont des cippes, des colonnes surmontées d'une urne cinéraire figurée, des obélisques de pierre, de marbre ou de granit. D'autres sont de petites chapelles sépulcrales, ou des caveaux pour un mort, souvent pour une famille. Les plus pauvres ont une simple dalle verticale, ou couchée à terre, ou une croix de bois peinte en noir, avec un grillage également noir et en bois, pour protéger les 2 mètres de terrain où ils reposent. Beaucoup sont ombragés de cyprès, de thuyas, ou plantés d'arbustes ou de fleurs. Le P. Lachaise est presque le cimetière de l'aristocratie ; aussi y trouve-t-on beaucoup de tombeaux somptueux et magnifiques, grandes œuvres d'art, où l'on a prodigué par masse la pierre ou le marbre blanc. Quelques-uns de ces monuments appartiennent à des noms

illustres, tels que Héloïse et Abélard, Molière, La Fontaine, Delille, Masséna, le maréchal Lefebvre, Decrès, Casimir Périer, la princesse Demidoff, Aguado, Larrey, C. Delavigne, etc.; mais la plupart ne rappellent que l'illustration essentiellement viagère de la fortune, impuissante à faire retenir les noms obscurs gravés sur les mausolées les plus superbes. Les épitaphes forment le luxe des petits tombeaux; tous en ont, les unes touchantes, la plupart triviales ou emphatiques. Le cimetière du P. Lachaise a 43 hectares de superficie environ, plus de dix fois l'étendue du parc dont il fut d'abord formé, et de temps en temps on l'agrandit encore. Véritable ville des morts, un officier, sous le titre de gardien en chef, en tient l'état civil. La plupart des célébrités parisiennes y veulent être inhumées, car il y a une mode jusque dans le trépas. Il semble que leur réunion soit comme un écho silencieux du bruit qu'ils ont fait dans la grande cité. Ce cimetière est une des choses remarquables de Paris, peut-être une chose unique en son genre; ses monuments innombrables et toujours augmentant, pressés les uns contre les autres, somptueux, riches, coquets, ou tout au moins élégants, lui donnent quelque chose de mondain et de vaniteux; c'est presque une promenade publique, et on y rencontre plus de curieux visiteurs que de parents ou d'amis affligés. Depuis 1860, ce cimetière est dans Paris, 20e arrond. C. D—r.

LA CHALOTAIS (Louis-René de CARADEUC DE), procureur-général au parlement de Rennes, né dans cette ville en 1701, m. en 1785, provoqua la suppression des Jésuites en publiant *le Compte-rendu des Constitutions* de cet ordre, 1761-62. En 1765, il refusa, avec d'autres membres du parlement de Bretagne, d'enregistrer des édits bursaux du gouvernement, qui attentaient aux droits de cette province. Enfermé avec son fils dans la citadelle de St-Malo, et privé de papier et d'encre, il y écrivit un Mémoire contre ses détracteurs avec un cure-dent et de la suie délayée. L'indignation publique éclata en sa faveur, et il sortit de sa prison, mais fut exilé à Saintes jusqu'à la mort de Louis XV. Il reprit ses fonctions en 1775, et les garda jusqu'à sa mort. On a de lui, outre *le Compte-rendu*, et 3 vol. de *Mémoires* pour sa justification, 1767, un *Essai d'éducation nationale*, 1763, in-12, qui renferme des vues élevées. L—h.

LACHAMBRE (Marin CUREAU DE), médecin de Louis XIV, né au Mans en 1594, m. à Paris en 1669, membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences, fut un médecin médiocre, mais dut sa réputation à son habileté comme physionomiste, qui le fit consulter souvent par le roi. On a de lui : *l'Art de connaître les hommes*, 1653; *les Caractères des passions*, 5 vol., 1640-62, ouvrage estimé, où se trouve une *Dissertation sur les animaux*; *Système de l'âme*, 1664, etc. Ses ouvrages témoignent d'une grande simplicité : il ajoutait foi à la chiromancie, aux prédictions des astrologues, etc.

LA CHAPELLE (Jean de), né à Bourges en 1655, m. à Paris en 1723, fut secrétaire du prince de Conti, et chargé par Louis XIV d'une mission en Suisse. Il fit jouer *Zaïde*, *Cléopâtre*, *Télèphonte*, *Ajax*, mauvaises tragédies que soutint un instant le talent de l'acteur Baron; on lui doit encore deux pitoyables romans, *les Amours de Catulle*, 1680, et *les Amours de Tibulle*, 1723; enfin une *Lettre d'un Suisse à un Français*, 1703. Malgré ses œuvres, il remplaça Furetière à l'Académie Française. J. T.

LACHAPELLE (Armand BOISBELEAU DE), ministre protestant, né en 1676 à Ozillac près de Jonzac (Saintonge), m. en 1746, passa très-jeune en Angleterre, et prêcha en Irlande, à Londres, à La Haye. Il a traduit en français : *la Religion chrétienne démontrée par la résurrection de J.-C.*, de Ditton, Amsterdam, 1728, 2 vol. in-8°; *le Babillard*, de Steele, ibid., 1734 et 35, 2 vol. in-12. Il est connu surtout par sa coopération à *la Bibliothèque anglaise*, Amsterdam, 1729 et suiv., 15 vol. in-12, et à *la Bibliothèque raisonnée des savants de l'Europe*, ibid., 1728-53, 52 vol. in-12.

LACHAPELLE (Madame), sage-femme, née à Paris en 1769, m. en 1821, a su, par son habileté et un rare esprit d'observation, conquérir un nom dans la science. Elle fut directrice de l'hospice de la Maternité en 1797, fit des cours publics, et forma par ses leçons un grand nombre d'élèves distinguées. On a d'elle : *Pratique des accouchements*, 3 vol. in-8°, 1821-25.

LA CHATEIGNERAIE. *V.* JARNAC.

LA CHATRE. *V.* CHATRE (LA).

LA CHAUSSÉE (Pierre-Claude NIVELLE DE), auteur dramatique, né à Paris en 1692, m. en 1754, se fit connaître par une *Epître à Clio*, 1731, dans laquelle il combattit le paradoxe de Lamotte sur les tragédies et les odes en prose. En 1734, il débuta au théâtre par *la Fausse antipathie*, où s'entrevoit le drame, genre nouveau pour notre scène, et qu'il y sut introduire avec talent et succès. Témoin *le Préjugé à la mode*, 1735; *Mélanide*, 1741; *l'Ecole des mères*, 1745; *la Gouvernante*, 1747, les meilleures pièces de l'auteur, toutes en 5 actes, en vers, sans qu'aucune d'elles soit restée au théâtre. Ce drame larmoyant, où le comique et le tragique sont accouplés, porte souvent l'intérêt à son comble; il n'est pourtant qu'une nouvelle voie ouverte à l'art, il n'est point un perfectionnement de l'art. La Chaussée donna, en 1738, une tragédie médiocre, *Maximien*. Il a inséré quelques *Contes* dans le *Recueil de ces messieurs* (avec Caylus, Duclos, etc.), 1745. Il fut membre de l'Académie française. Piron le poursuivit de ses épigrammes, et Collé le surnomma *le Cotlin dramatique*. Ses Œuvres ont été publiées en 5 vol. in-12, Paris, 1762. Si, malgré un style lâché, une versification faible et sans couleur, La Chaussée a fait honneur au théâtre français, Voltaire l'a cependant bien jugé « un des premiers après ceux qui ont eu du génie. » J. T.

LA CHAUX-DE-FOND. *V.* CHAUX-DE-FOND (LA).

LACHÉSIS, une des Parques. *V.* PARQUES.

LACHESNAYE-DESBOIS (Aubert de), littérateur, né dans le Maine en 1699, m. en 1784, entra dans l'ordre des Capucins, puis, renonçant au cloître, se mit aux gages des abbés Desfontaines et Granet, pour lesquels il écrivit des articles littéraires. On a de lui : *Dictionnaire d'agriculture*, 1751; *Dictionnaire militaire*, 1758; — *domestique*, 1762; — *des Mœurs et Coutumes des Français*, 1767; — *de la Noblesse*, 1770, etc.

LACHMANN (Charles), écrivain allemand, né à Brunswick en 1793, m. en 1851, étudia à Leipzig et à Gœttingue, et obtint en 1816 une chaire de philosophie à Berlin, après une thèse remarquable sur les *Niebelungen*, le premier ouvrage dont la critique ait éclairé les beautés de cette vieille épopée germanique. Il donna ensuite de ce poëme une édition, où les interpolations sont savamment distinguées. Il prit part à la publication des anciens historiens allemands, donna des éditions de Lessing, du *Nouveau Testament*, des *Institutes* de Gaius, de *l'Iliade* d'Homère, de Properce, de Lucrèce, etc. On lui doit encore un *Traité du système des chœurs dans la tragédie grecque*, en latin.

LACHMI. *V.* LAKCHMI.

LACHNITZ (Louis-Wenceslas), compositeur de musique, né à Prague en 1756, m. en 1820, a arrangé pour l'Opéra de Paris *les Mystères d'Isis*, 1801, d'après *la Flûte enchantée* de Mozart, et le *Don Juan* du même auteur, 1805. Il composa, avec Kalkbrenner, l'oratorio de *Saül*, 1803, et *la Prise de Jéricho*, 1805.

LACINIENNE (Table). Inscription relatant le sommaire de l'invasion carthaginoise en Italie, pendant la 2e guerre punique. Elle était en langues punique et grecque, et gravée sur des tables d'airain fixées à un autel près du temple de Junon, au cap Lacinium, auj. cap des Colonnes. Annibal éleva l'autel et fit graver l'inscription, l'an 547 de Rome, 206 av. J.-C. Cette inscription est perdue.

LACINIUM PROMONTORIUM, nom ancien du cap des COLONNES.

LACINIUS, brigand italien de la Grande-Grèce, fut tué par Hercule, à qui il avait voulu dérober les bœufs de Géryon; son nom est resté au cap Lacinium, où le vainqueur avait bâti un temple à Junon *Lacinienne*.

LACKNAU, v. de l'Hindoustan. *V.* LAKNAU.

LACLOS (Pierre-Ambroise-François CHODERLOS DE), né à Amiens en 1741, m. en 1803, officier d'artillerie, est auteur d'un roman, mauvais de tous points, qui fit scandale, *les Liaisons dangereuses*, 1784, 2 vol. in-8°; il fut secrétaire et agent du duc d'Orléans, dont il seconda habilement la cause après 1789. Il rédigea le *Journal des Amis de la Constitution*, et fit avec Brissot la fameuse pétition du Champ-de-Mars. Arrêté en 1793, lors de la mort de son protecteur, il fut épargné, dit-on, par Robespierre, qui lui faisait composer ses discours au fond de sa prison. Le 9 thermidor lui rendit la liberté, et il rentra dans la carrière militaire avec le grade de général de brigade, pour être, bientôt après, chargé du commandement de l'artillerie à l'armée d'Italie. Ce fut là qu'il mourut des suites de ses fatigues, laissant la réputation d'un officier distingué et d'un honnête homme. Il s'était signalé par d'utiles travaux de génie militaire, et par l'invention de nouveaux projectiles. Laclos a laissé encore : *Galerie des Etats-Généraux*, 1789; *Galerie des dames françaises*, 1793, avec Luchet, Rivarol et Mirabeau; *les Folies philosophiques, par un homme retiré du monde*, 1784; et des *Poésies fugitives*. G. L.

LACOBRIGA, v. d'Hispanie (Lusitanie), dans le *Cunéus*. On voit ses ruines près de *Lagos*.

LACOMBE (François), littérateur, né à Avignon en

1733, m. vers 1795 à Montpellier, où il était commissaire de police, a publié : *Lettres historiques du comte d'Orrery sur les ouvrages de Swift*, trad. de l'anglais, 1753, in-12; *Lettres choisies de Christine, reine de Suède*, 1759, in-12; *Lettres secrètes de Christine de Suède*, Paris, 1762, in-12, apocryphes; *Lettres de Shaftesbury sur l'enthousiasme*, trad. de l'anglais, Paris, 1762, in-12; *Dictionnaire du vieux langage français*, 1765-67, 2 vol. in-8°; *Tableau de Londres et de ses environs*, 1780, in-12.

LACOMBE (Jacques), compilateur, né à Paris en 1724, m. en 1811, fut avocat, puis libraire. On a de lui : *Dictionnaire portatif des beaux-arts*, Paris, 1752, 53 et 59, in-8°; *Abrégé chronologique de l'histoire ancienne*, 1757; — *de l'Histoire du Nord*, 1762, 2 vol. in-8°; — *de l'Histoire d'Espagne et de Portugal* (commencé par le président Hénault), 1759 et 1765, 2 vol. in-8°; *Mémoires secrets de la duchesse de Portsmouth*, 1805, 2 vol. in-12; *Précis de l'art dramatique des anciens et des modernes*, 1808, 2 vol. in 8°, en société avec Champfort. Il a fourni à *l'Encyclopédie méthodique* les Dictionnaires *des Arts et métiers*, — *des Chasses*, — *de l'Art oratoire*, — *des Amusements des sciences*.

LACOMBE DE PREZEL (Honoré), frère du précédent, avocat, né à Paris en 1725, a laissé : *Dictionnaire d'anecdotes*, 1756, 2 vol. in-8°; *Dictionnaire iconologique*, 1756, in-12; *Progrès du commerce*, 1760, in-12; *Dictionnaire portatif de jurisprudence*, 1763, 3 vol. in-12; *Dictionnaire des portraits historiques*, 1768, 3 vol. in-8°; *les Pensées de Pope*, 1766, in-12.

LA CONDAMINE (Charles-Marie de), savant voyageur, né à Paris en 1701, m. en 1774, s'enrôla d'abord comme volontaire, puis, dégoûté du service, entra en qualité d'adjoint-chimiste à l'Académie des Sciences, et fut attaché par elle au voyage que Bouguer fit à l'équateur, en 1736, pour déterminer la grandeur et la figure de la terre. Dans cette expédition, qui dura dix ans, il ne montra pas moins de sagacité que de courage, et, à son retour, il publia ses observations, d'où naquit une querelle entre lui et ses collègues. La Condamine, gai et spirituel, mit les rieurs de son côté. D'une curiosité insatiable, mais unie à de solides qualités, il fit encore pour son propre compte de nombreux voyages scientifiques, et fut reçu en 1760 à l'Académie Française. Voici ses principaux ouvrages : *Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale*, 1745, in-8°; *La figure de la terre déterminée par les observations de MM. de La Condamine et Bouguer*, 1749, in-4°; *Journal du voyage fait par ordre du roi à l'équateur*, 1751, in-4°; *Histoire des pyramides de Quito*, 1751, in-4°; divers *Mémoires sur l'inoculation*, recueillis en 2 vol. in-12. On a aussi de lui des poésies et autres opuscules. L—H.

LACONICUM. Espèce de poêle, placé près du sudataire d'un bain, chez les anc. Romains, et destiné à en augmenter, ou du moins en conserver la chaleur.

LACONIE, *Laconia*, contrée de l'anc. Grèce (Péloponèse, au S.-E.), entre l'Argolide et l'Arcadie au N., la Messénie à l'O., le golfe de Laconie au S., et le golfe Argolique à l'E. Ch.-l., *Sparte*. Sol très-montueux, dominé par les chaînes du Taygète et du Parnon, qui se terminaient dans deux presqu'îles, l'une au cap Ténare, l'autre au cap Malée; arrosé par l'Eurotas, et peu fertile. Il y avait de riches forêts et de belles carrières de marbre. On divisait la Laconie en 4 parties : le *District politique*, où était Sparte, au S. de cette ville; et le long du cours supérieur de l'Eurotas; le *Nome d'Amyclæ*, à l'O. du précédent; l'*Egialée*, le long de la côte E.; et le *pays des Périèques*, au S. — La Laconie fut habitée d'abord par des Pélasges, de la tribu des Lélèges, d'où le pays s'appela *Lelegia*. Lors de l'invasion hellénique, il fut soumis par les Achéens, à l'exception de l'Egialée, qui resta au pouvoir de la tribu pélasgique des Cynuriens. Les Doriens, sous la conduite des Héraclides, ne s'emparèrent d'abord que de la partie N. de la Laconie jusqu'à Sparte; le reste du pays, Amyclée, Géronthrées, Hélos, ne fut complétement soumis que trois siècles après, et les habitants réduits à la condition, les uns de sujets (*V.* LACONIENS), les autres d'esclaves (*V.* HILOTES). Dès ce moment, la Laconie suivit le sort de Sparte. Après la conquête romaine, elle fut comprise dans les mêmes divisions administratives, et soumise jusqu'à nos jours aux mêmes dominations que le reste de la Morée. C. P.

LACONIE (Golfe de), golfe formé par la mer de Crète entre les deux presqu'îles qui terminent la Laconie au S.; fermé à l'O. par le cap Ténare, à l'E. par le cap Malée. Anj. golfe de *Kolokythia*.

LACONIE, nomarchie du royaume de Grèce; ch.-l., *Sparte*. Pop., 113,336 hab. De 1836 à 1845, ce fut un gouvernement composé du canton de Maïna. Avant cette époque, le nom de Laconie était donné à un nome comprenant les cantons de Maïna, de Monembasie et de Misitra.

LACONIE, nom donné au New-Hampshire par les navigateurs qui le découvrirent, à cause de son aspect aride.

LACONIE (ELEUTHÉRO-). *V.* ELEUTHÉRO-LACONIE.

LACONIENS, nom donné, après la conquête dorienne, à la classe intermédiaire des habitants de la Laconie. C'était un mélange de la population achéenne, qui avait précédé les Doriens, et des étrangers, qui avaient aidé les conquérants, ou avaient été invités par eux à venir occuper la place des anciens habitants. Sans partager les droits politiques des Doriens de Sparte, ils n'étaient pas esclaves comme les Hilotes, et vivaient dans la condition de sujets libres. Ils avaient reçu une grande partie des terres de la Laconie, et payaient, à ce titre, un tribut à l'Etat. Ils étaient forcés d'accompagner les Spartiates à la guerre; mais ils possédaient sans partage le commerce et l'industrie, que dédaignaient les Doriens. Ils se révoltèrent plusieurs fois contre les Spartiates, mais furent toujours réprimés. On leur donnait aussi le nom de *Périèques* (qui habitent aux environs, les gens de la campagne), par opposition aux habitants de la ville et du district politique, aux citoyens. C. P.

LACOUR (dom Didier de), bénédictin, né en 1550 à Marzeville près de Verdun, m. en 1633, entra de bonne heure dans les ordres, se distingua par sa science, fut nommé supérieur du monastère de St-Vannes de Verdun, parvint à y rétablir la discipline méconnue, et fonda sur le même modèle la congrégation de St-Maur.

LACRETELLE (Pierre-Louis), dit *l'Aîné*, né à Metz en 1751, m. en 1824, fut reçu au barreau de Paris en 1778, et se voua principalement aux travaux de cabinet. Lié avec les encyclopédistes, il fut couronné, en 1784, par l'Académie de Metz, pour un *Discours contre les peines infamantes*, qui obtint ensuite le prix Monthyon, 1786. Dévoué à la Révolution, il essaya de la modérer, fut député suppléant à l'Assemblée constituante, membre de la Législative, et vécut dans la retraite pendant le règne de la Convention. Il entra, en 1801, au Corps législatif, et, l'année suivante, succéda à La Harpe à l'Académie Française. Fidèle à la liberté, il n'accepta rien de l'Empire ni de la Restauration, et écrivit contre celle-ci dans le *Mercure de France* et dans *la Minerve*. On a de lui divers mélanges, et tous les articles de *Logique*, de *Métaphysique* et de *Morale*, contenus dans l'*Encyclopédie méthodique*. Ses Œuvres complètes, publiées en 1823 et années suivantes, contiennent : *Eloquence judiciaire et Philosophie législative*, 3 vol.; *Roman théâtral*, 1 vol.; *Portraits et tableaux*, 2 vol.; *Etudes sur la Révolution*; *Mes soirées à Malesherbes*, etc. L—N.

LACRETELLE (Jean-Charles-Dominique), dit *le Jeune*, né à Metz en 1766, m. en 1855, commença par écrire une tragédie, *Caton d'Utique*, vint à Paris en 1787, entra au *Journal des Débats de l'Assemblée constituante*, et y montra dès le début les qualités qui l'ont toujours distingué, la netteté d'esprit et l'élégance du style. Rédacteur du *Précurseur* lors du 13 vendémiaire, il se déclara contre la Convention, et fut proscrit. Victime encore du 18 fructidor, il fit deux ans de prison à la Force et au Temple. Nommé membre du bureau de la presse en 1801, il commença de publier un *Précis historique de la Révolution française*, qui contint les parties suivantes : *Assemblée législative*, 1801, 1 vol. in-18; *Convention nationale*, 1803, 2 vol. in-18; *Directoire exécutif*, 1806, 2 vol. in-18. Un ouvrage plus important fut l'*Histoire de France pendant le XVIIIe siècle*, 1808, 6 vol. in-8°. En même temps, Lacretelle dirigeait *le Publiciste*, qui fut supprimé en 1810, et remplissait les fonctions de censeur dramatique. Nommé professeur-adjoint d'histoire à la Faculté des lettres de Paris, 1809, puis professeur titulaire, 1812, il remplaça Esménard à l'Académie Française en 1811. Lors des événements de 1814, il se rallia des premiers aux Bourbons. Sous la Restauration, il fit paraître une *Histoire de France pendant les guerres de religion*, 1814-16, 4 vol. in-8°; une *Histoire de la Révolution française*, 1821-27, 8 vol. in-8°; des *Considérations sur la cause des Grecs*, 1825, in-8°, une *Histoire de France depuis la Restauration*, 1829 et suiv., 4 vol. in-8°. En 1827, la manifestation qu'il provoqua, au sein de l'Académie, en faveur de la liberté de la presse, lui fit perdre sa place de censeur dramatique. Comme historien, Lacretelle se recommande plus par une certaine habileté d'arrangement que par la profondeur. « Beaucoup de phrases, a dit de lui Napoléon, et peu de couleur; point de résultats; il est académique, et nullement historien. » En ce qui concerne la période révolutionnaire, acteur ou spectateur intéressé, il a été souvent pamphlétaire. Dans sa vieillesse, il publia son *Testament politique et littéraire*, 1840, 2 vol. in-8°, et, peu

de temps avant sa mort, il écrivait l'*Eloge de Delille* et l'*Histoire de l'abbaye de Cluny*. B.

LACROIX (Louis-Antoine NICOLLE DE), géographe, né à Paris en 1704, m. en 1760, se fit prêtre, et, dans ses loisirs, enseigna la géographie. On a de lui une *Géographie moderne*, 1747, in-12, ouvrage remarquable pour son temps, et qui servit de base, pendant 50 ans, à l'enseignement dans les colléges.

LACROIX DU MAINE (François GRUDÉ DE), en latin *Crucimanus*, bibliographe, né au Mans en 1552, m. en 1592, composa une *Bibliothèque française*, Paris, 1584, in-fol., catalogue des auteurs qui avaient écrit en français jusqu'à cette époque, dont une 2e édition fut donnée en 1777, Paris, 6 vol. in-4°, en y joignant le *Dictionnaire des écrivains français* de Duverdier et les notes de La Monnoye, Bouhier et Falconet. Lacroix du Maine fut assassiné par des fanatiques, qui le soupçonnaient d'être partisan de la Réformation. C—s.

LACROIX (Jean-Franç. de), compilateur du XVIIIe siècle, né à Compiègne, a publié : *Anecdotes anglaises, — italiennes, — arabes, — militaires*, etc., 1769 et suiv.; *Dictionnaire des faits et dits mémorables*, 1768; — *des Femmes célèbres*, 1769; — *des Cultes*, 1770; — *des Saints*, 1772.

LACROIX (Sylvestre-François), mathématicien, né à Paris en 1765, m. en 1843, se fit connaître par un travail sur les assurances maritimes, que l'Académie des Sciences couronna en 1787, enseigna les mathématiques successivement à l'École des gardes-marines de Rochefort, à l'École militaire de Paris, à l'École d'artillerie de Besançon, fut nommé examinateur des aspirants et des élèves du corps d'artillerie en 1793, professeur-adjoint de géométrie descriptive à l'École normale en 1795, puis professeur de mathématiques à l'École centrale des Quatre-Nations, enfin, en 1799, professeur d'analyse à l'École polytechnique et membre de l'Institut. Lors de l'organisation de l'Université impériale, il eut la chaire de mathématiques transcendantes et le décanat de la Faculté des Sciences. Il entra au Collége de France en 1815. On a de lui : *Cours de mathématiques élémentaires* (arithmétique, algèbre, géométrie, trigonométrie), 1796-1801, ouvrage clair et méthodique, qui a puissamment contribué au progrès des études; *Traité du calcul différentiel et intégral*, 1797, 2 vol. in-4°, et 1810-19, 3 vol. in-4°, son principal titre de gloire; *Traité des différences et des séries*, 1800, in-8°; *Essai sur l'enseignement des mathématiques*, 1805, in-8°; *Traité du calcul des probabilités*, 1816, in-8°; *Manuel d'arpentage*, 1826, in-18; *Introduction à la connaissance de la sphère*, 1828, in-18, etc.

LACROSSE (Jean-Baptiste-Raymond, baron de), marin français, né en 1761 à Meilhan (Lot-et-Garonne), m. en 1829, entra à 18 ans dans la marine royale, fit la campagne d'Amérique, commanda une division dans la malheureuse expédition d'Irlande, fut nommé contre-amiral, soutint une espèce de siége dans le port de La Hogue, reçut la place d'inspecteur-général des côtes depuis Cherbourg jusqu'à Anvers, commanda à la Guadeloupe, dirigea l'armement de la flottille destinée à une descente en Angleterre et en reçut le commandement après la mort de Brueix, fut préfet maritime à Rochefort, et prit sa retraite en 1816. *V.* LACROSSE, au *Supplément*.

LACROZE (Mathurin VEYSSIÈRES DE), orientaliste, né à Nantes en 1661, m. en 1739, partit à l'âge de 14 ans pour la Guadeloupe, où il acquit la connaissance de l'anglais, de l'espagnol et du portugais. Il revint à Nantes en 1677, et apprit la médecine; mais dégoûté de sa nouvelle profession, il prit l'habit de St-Benoît dans la congrégation de St-Maur, en 1682. D'un caractère indépendant, il lutta contre ses supérieurs, et n'échappa à la prison que par la fuite. Il arriva à Bâle, dépourvu de ressources, puis se rendit à Berlin, où il fut nommé bibliothécaire du roi, précepteur de la princesse royale, et plus tard professeur de philosophie au collége français. Ce savant était doué d'un esprit pénétrant et d'une mémoire prodigieuse. Ses principaux ouvrages sont : *Vindiciæ veterum scriptorum contra Harduinum*, Rotterdam, 1708; *Histoire du christianisme des Indes*, La Haye, 1724; — *de celui d'Ethiopie et d'Arménie*, ibid., 1739; *Lexicon Ægyptiaco-latinum*, Oxford, 1775, in-4°; *Thesaurus epistolicus Lacrozianus*, 3 vol. in-4°, ouvrage précieux pour l'histoire littéraire et pour la philologie orientale, chinoise et tartare. D.

LA CRUZ (Pantoja de), peintre, né à Madrid en 1551, m. en 1610, fut chargé par Philippe II de décorer les plafonds de l'Escurial. Il excella dans le portrait. Ses ouvrages les plus remarquables sont : une *Adoration des bergers*, où, suivant le goût du temps, il a représenté toute la famille du roi; le portrait de *Philippe III à cheval*, conservé au palais des ducs d'Uzeda à Montalvan, ceux de *Charles-Quint et de Philippe II*, en pied, au palais de l'Escurial.

LA CRUZ (Juana-Inez de), religieuse et poëte espagnole, née en 1614 à Mexico, m. en 1695, prit d'abord pour modèles Garcilaso et Boscan, mais s'égara bientôt à la suite de Gongora. Le recueil de ses poésies, publié à Madrid en 1670, contient quelques *autos*, des sonnets, des romances, et des chants religieux. Sur le titre de cet ouvrage, elle est qualifiée de *dixième Muse*.

LA CRUZ Y CANO (Ramon de), poëte dramatique espagnol, né en 1728 à Madrid, m. en 1795, fut avocat, secrétaire, professeur, avant de se consacrer au théâtre. Le recueil de ses œuvres, publié en 10 vol., 1788, contient des comédies, des drames, des intermèdes, des prologues allégoriques, où l'on reconnaît l'influence d'une étude sérieuse de Molière.

LACRYMATOIRE, nom créé au XVIe siècle pour désigner de petits vases à long col, en verre, en terre cuite, ou en albâtre, trouvés dans les urnes cinéraires de beaucoup de tombeaux romains. Les antiquaires s'imaginèrent que ces vases servaient à recueillir les larmes des pleureuses ou des parents, pour les enfermer ensuite avec les cendres des défunts, en vertu de cette croyance que les larmes réjouissaient les Mânes. Une opinion mieux discutée paraît établir que les prétendus lacrymatoires, qui avaient de 8 à 15 centimèt. de haut, et d'autres, seulement 3 ou 4, servaient à mettre des parfums pour parfumer les cendres des morts. Ils étaient petits, parce que les parfums étaient fort chers, et que d'ailleurs tous les parents devant en apporter, il fallait forcément que la part fournie par chacun fût petite. Néanmoins on a trouvé quelques-unes de ces fioles qui contenaient aussi des larmes, outre les parfums; mais c'était là l'exception et non la règle. La plupart des lacrymatoires ont été trouvés dans des tombes gallo-romaines. C. D—Y.

LACTANCE (Lucius-Cœlius-Firmianus), écrivain latin, né vers le milieu du IIIe siècle, sans doute en Afrique, m. à Trèves vers 325. Il fut d'abord païen, étudia à Sicca (Numidie) sous Arnobe, et Dioclétien lui confia, vers 290, une chaire d'éloquence à Nicomédie. Puis il devint chrétien vers 300, fut chargé par Constantin, vers 318, de l'éducation de son fils Crispus, et combattit par ses écrits les philosophes païens. Son principal ouvrage est le traité des *Institutions divines*, en 7 livres, où il attaque le polythéisme et la philosophie païenne. On y admire la pureté du style, qui a fait donner à l'auteur par St Jérôme le titre de *Cicéron chrétien*, et la force des raisonnements; mais Lactance, remarquable comme apologiste, a moins d'autorité dans l'exposition de la doctrine. Il a fait lui-même un *Epitome* de ses *Institutions*, adressé à son frère. Nous avons aussi ses traités *Sur la colère de Dieu*, *Sur l'œuvre de Dieu ou la création de l'homme*, *Sur la mort des persécuteurs*. Les meilleures éditions de ses œuvres sont celles de Rome, 1651-1659, 14 vol. in-8°; de Paris, 1748, 2 vol. in-4°; de Deux-Ponts, 2 vol. in-8°, 1786. Les *Institutions divines* ont été traduites en français par René Famé, Paris, 1746; la *Mort des persécuteurs*, par Maucroix, Paris, 1680, in-12, et par Basnage, Utrecht, 1687, in-8°. D—R.

LAC-TCHIOU, pays d'Asie, tributaire de l'Annam, au S. de la Chine, à l'E. de l'Empire birman, et à l'O. du Tonkin. Il est peu connu.

LACTÉE (Voie). *V.* au *Supplément*.

LACTORATES, peuple de la Gaule (Novempopulanie), séparé des Tolosates par la Gimone. Ch.-l., *Lactora* (Lectoure).

LACUÉE DE CESSAC (Jean-Gérard, comte de), général, né en 1752 à Massas près d'Agen, m. en 1841, était au service quand la Révolution éclata. Député à l'Assemblée législative, il s'y déclara l'adversaire de Dumouriez. Membre du conseil des Anciens en 1795, partisan du 18 brumaire, il prit la défense de Carnot en disgrâce. Il fut appelé au conseil d'État, où il présida la section de la guerre, fut ministre de la guerre par intérim, gouverneur de l'École polytechnique, directeur général des revues et de la conscription militaire, et enfin ministre en 1807. Directeur de l'administration de la guerre après le comte Dejean, il se fit beaucoup d'ennemis en poursuivant les dilapidations, fut destitué après la campagne de Russie, et n'en demeura pas moins fidèle à l'empereur jusqu'à la fin. Il n'eut aucun emploi sous la Restauration, mais entra à la Chambre des pairs en 1831. On a de lui un *Guide des officiers particuliers en campagne*, 1786 et 1815, 2 vol. in-8°, et le *Dictionnaire d'art militaire* de l'*Encyclopédie méthodique*.

LACUNA ou LAGUNA (André), médecin, né à Ségovie en 1499, m. à Anvers en 1560, étudia d'abord à Salamanque, puis à Paris, revint en Espagne en 1536, fut reçu

docteur, alla dans les Pays-Bas auprès de Charles-Quint qui l'attacha à sa personne, se distingua par sa conduite au milieu d'une épidémie qui régna à Metz, voyagea en Italie et en Allemagne, et fut nommé comte palatin. On a de lui, entre autres ouvrages : *Anatomica methodus*, Paris, 1535, in-8°; *Epitome Galeni operum*, Bâle, 1551 et 1571, 4 vol. in-fol.; une traduction espagnole des œuvres de Dioscoride, Salamanque, 1563, in-fol., et Valence, 1636, in-fol. D—g.

LACURNE. *V.* Sainte-Palaye.

LACY. *V.* Lascy.

LACYDES, philosophe académicien, né à Cyrène, fut élève d'Arcésilas, écrivit des ouvrages sceptiques dont il ne nous est rien parvenu, et mourut vers l'an 215 av. J.-C.

LADAK ou LEI, v. de l'empire chinois, capit. du Petit-Thibet, près de l'Indus, à 300 kil. N.-E. de Cachemire; 10,000 hab. Comm. de laine destinée à la fabrication des châles. — Gouvernée par un radjah tributaire du Dalaï-lama; 34° 8′ 21″ lat. N., 75° 34′ 22″ long. E.

LADENBURG, *Lupodunum* des Romains, v. du grand duché de Bade, sur la rive dr. du Neckar, à 10 kil. E. de Manheim; 2,500 hab. Murailles flanquées de tours. Les Français la brûlèrent en 1668. Culture et préparation du tabac.

LADIGNAC, brg (Haute-Vienne), arr. et à 12 kil. N.-O. de Saint-Yrieix; 542 hab. Hauts fourneaux; affineries. Terre à porcelaine.

LADIK, LADIKIÈH. *V.* Latakièh.

LADISLAS Ier, roi de Hongrie, né en 1041, m. en 1095, partagea d'abord le trône avec son frère Geysa, fut proclamé seul roi à sa mort en 1079, repoussa les Tartares, rendit tributaires les Cumans, les Bulgares et les Serviens, réunit à ses Etats la Dalmatie et la Croatie, et fonda Gross-Wardein. Il préparait une expédition en Terre-Sainte, quand il mourut. Célèbre par sa justice et sa piété, il fut canonisé par Célestin III en 1198. Fête, le 27 juin.

LADISLAS II, roi de Hongrie, succéda en 1200 à son père Emérie, et régna six mois.

LADISLAS III, fils et successeur d'Etienne IV, 1272-90, aida l'empereur Rodolphe contre le roi de Bohême Ottokar, fut abandonné par lui dans une guerre contre les Tartares, vit la Hongrie horriblement ravagée, répudia sa femme pour en prendre une parmi ses ennemis, ne put obtenir la paix par cette faiblesse, fut fait prisonnier par les Cumans, et égorgé dans sa tente.

LADISLAS IV, fils et successeur de Jagellon en Lithuanie et en Pologne, fut élu roi de Hongrie à la mort d'Albert d'Autriche, 1440, triompha de la veuve de ce prince qui avait fait sacrer son fils, repoussa les Turcs, grâce à la valeur de Jean Hunyade, jura une paix de 10 ans avec Amurat II, la rompit aussitôt, et perdit la bataille et la vie à Varna, 1444.

LADISLAS V, fils d'Albert d'Autriche, fut arraché de force à l'empereur Frédéric III son tuteur, et proclamé roi de Hongrie après la bataille de Varna, 1444. Jean Hunyade sauva de nouveau le pays menacé par les Turcs, 1453; mais Ladislas, qui le détestait, ayant fait périr, sous prétexte de conspiration, le fils aîné de ce héros, se rendit tellement odieux à ses sujets, qu'il fut obligé d'abandonner son royaume; il se réfugia à Prague, où il mourut, empoisonné, dit-on, en 1458, à l'âge de 19 ans. Il eut pour successeur Mathias Corvin, 2e fils de Jean Hunyade.

LADISLAS VI, fils de Casimir IV, roi de Pologne, succéda en 1471 à George Podiebrad sur le trône de Bohême, et en 1490 à Mathias Corvin sur celui de Hongrie. Confiant la défense du royaume à Etienne Zapoly, digne successeur de Hunyade, il travailla à pacifier la Hongrie, et rassembla les lois en un seul code, qu'il fit sanctionner par les Etats en 1514. Pour prévenir les troubles d'une élection à sa mort, il désigna pour successeur son fils aîné Louis, et mourut 2 mois après, 1516.

LADISLAS ou LANCELOT, roi de Naples, né en 1376, m. en 1414, succéda, en 1386, à son père Charles III de Durazzo, sous la régence de sa mère Marguerite, perdit un instant ses Etats, qui lui furent enlevés par Louis II d'Anjou, les recouvra en 1399, épousa Marie de Lusignan, fille du roi de Chypre, disputa la couronne impériale à Wenceslas et à Robert, occupa Rome en 1408, voulut conquérir la Toscane, mais fut vaincu par Louis d'Anjou à Roca-Secca, en 1411. Sa sœur, Jeanne II, lui succéda.

LADISLAS, nom de plusieurs rois de Pologne et de Bohême. *V.* Vladislas.

LADJYN (Mélik-al-Mançour-Housam-Eddyn), 11e sultan d'Egypte de la dynastie des Mamelouks Baharites, était, dit-on, un esclave allemand, acheté par Kélaoun, qui le fit mameluk, puis gouverneur du château de Damas. Ladjyn avait été plus tard condamné à mort par Kalil-Aschraf, fils de Kélaoun; mais le cordon qui devait l'étrangler s'étant cassé dans les mains de l'exécuteur, il avait reçu sa grâce. Il assassina Kalil, s'enfuit après ce crime, revint sous la minorité de Nasser-Mohammed, capta la confiance du régent Ketbogha, lui persuada d'usurper le trône, devint son favori et lieutenant général en Egypte, et le contraignit bientôt d'abdiquer à son tour, 1296. Devenu sultan, il en parut digne d'abord par ses vertus et une sage administration; mais ayant abandonné le gouvernement à un esclave, Mangou-Timour, qui opprima le peuple, il devint odieux, et périt assassiné par ses émirs, 1299.

L'ADMIRAL. *V.* Amiral ou Admiral (l').

LADOGA, lac de la Russie (le plus grand de l'Europe), entre les gvts de Viborg au N. et à l'O., de St-Pétersbourg au S., et d'Olonetz à l'E.; 18,344 kil. carr. Il baigne Schlusselbourg, Serdebol, Novaïa-Ladoga, Kexholm, etc.; communique avec la mer Baltique par la Néva, avec le lac Onéga par la Svir, avec le lac Saïma par la Voxa, et avec le lac Ilmen par la Wolkov. Ses eaux sont d'une profondeur variable, très-poissonneuses, mais remplies d'écueils et de bancs, et agitées par de fréquentes tempêtes. La navigation y a été facilitée par un canal latéral, ouvrage de Pierre Ier. Sur ses bords, près de l'embouchure de la Wolkov, est la ville de *Vieux-Ladoga*, célèbre comme ayant été la résidence de Rurik. — *Nouveau-Ladoga*, située à 11 kil. de la précédente, à 105 kil. E. de St-Pétersbourg, a été fondée en 1704, et a 1,700 hab.

LADON, anc. riv. du Péloponèse, naissait près de Leucosium, et se jetait dans l'Alphée, un peu au-dessous d'Hérée, sur les frontières de l'Arcadie et de la Triphylie. — Personnifié par la Fable, le Ladon est le père de Daphné et de Syrinx. Les roseaux pris sur ses bords servirent au dieu Pan pour faire sa flûte à sept tuyaux.

LADOUCETTE (le baron J.-Ch.-Fr. de), né à Nancy en 1772, m. en 1848, fut, sous le 1er empire français, préfet des Hautes-Alpes, de la Roër, et de la Moselle, et président de la Société des Antiquaires. Ce fut lui qui fit faire la route du mont Genèvre. Il a laissé : *Archéologie du mont Séleucus* (Saléon), 1806; *Voyage entre Meuse et Rhin*, 1818; *Histoire, antiquités... des Hautes-Alpes*, 1820; *Fables* en vers, 1826; des romans, contes, nouvelles, etc.

LADRERIES, LADRES. *V.* Lépreux.

LADRONES, nom espagnol des îles Mariannes.

LADVOCAT (J.-Bapt.), savant hébraïsant, né à Vaucouleurs en 1709, m. en 1765, venait de recevoir le bonnet de docteur, quand l'évêque de Toul le nomma à la cure de Domrémy, le destinant à l'une des premières places du diocèse; mais la Sorbonne donna une chaire au jeune docteur en 1742. Il devint bibliothécaire de la Sorbonne, et, en 1751, le duc d'Orléans fonda en sa faveur une chaire pour expliquer l'Ecriture sainte, selon le texte hébreu. Doué d'un esprit pénétrant et d'une mémoire fidèle, il avait des connaissances étendues et très-variées. Ses principaux ouvrages sont : *Dictionnaire géographique portatif*, 1747, qu'il donna sous le nom de Vosgien (c.-à-d. né dans les Vosges), comme traduit de l'anglais; *Dictionnaire historique portatif des grands hommes*, 1752, 2 vol. in-8°, abrégé de Moréri, rempli de fautes; *Bibliothèque annuelle et universelle*; *Dissertation historique et critique sur le naufrage de St Paul*; *Grammaire hébraïque*, 1755, in-8°. D.

LADY, titre qui appartient de droit, en Angleterre, aux femmes des lords, des baronnets, des squires, aux filles de ducs et de comtes, et qu'on donne par courtoisie à toutes les femmes de la bonne société.

LÆDUS, nom latin du Loir.

LAEKEN ou LAKEN, faubourg oriental de Bruxelles, où se trouve un beau château royal, bâti en 1782, par l'architecte Montayer, sur les plans du duc Albert de Saxe-Teschen; il y a une galerie de tableaux et un parc magnifique. Vaste cimetière.

LÆLIUS NÉPOS (Caïus), Romain célèbre par ses vertus et par son amitié pour Scipion l'Africain, l'accompagna en Espagne comme commandant de la flotte, et contribua à la prise de Carthagène et à la conquête de la péninsule ibérique. Envoyé en Afrique avec lui, il brûla le camp de Syphax, et amena ce roi numide prisonnier à Rome. Préteur en Sicile en 197, il fut élevé au consulat en 190 av. J.-C., et fut chargé du gouvernement de l'Italie. C'est d'après les récits de Lælius que Polybe écrivit les campagnes de Scipion en Espagne.

LÆLIUS NÉPOS, surnommé *Sapiens*, fils du précédent, fut l'ami de Scipion Emilien, prit part au siége de Carthage, fut préteur en Espagne, où il battit Viriathe, puis consul en 140 av. J.-C. Retiré à la campagne, il y vécut

en sage, partageant ses loisirs entre l'étude et les travaux champêtres. Il fut lié avec Pacuvius et Térence. Cicéron a placé le nom de Lælius en tête de son dialogue *sur l'Amitié*.

LÆNA, espèce de manteau de laine, commun aux Romains et aux Grecs. Ces derniers l'appelaient *chlæna*, χλαῖνα. La Læna était ample, mais courte, et s'attachait sur les épaules, de manière à laisser les bras libres. Les Romains ne la portaient qu'à la campagne; on en faisait un vêtement d'hiver. C. D—Y.

LAENNEC (René-Théophile-Hyacinthe), célèbre médecin, né en 1781 à Quimper, m. en 1826. Fils d'un avocat au parlement de Bretagne, il reçut une bonne éducation littéraire, étudia la médecine à Nantes sous son oncle Laennec, puis à Paris depuis 1800 sous Corvisart, devint médecin de l'hôpital Necker en 1816, médecin de la duchesse de Berry, succéda à Hallé en 1822 comme professeur au Collége de France, et fut nommé professeur de clinique médicale à la Faculté de Paris en 1823. Il se fit remarquer par son esprit observateur et son érudition; c'était un homme religieusement attaché à ses devoirs, doué de beaucoup de modestie, très-désintéressé; il fit preuve d'une grande modération dans ses discussions avec Broussais. Il a fait faire de notables progrès à l'anatomie pathologique; mais son plus beau titre de gloire est la découverte de l'*auscultation*. Son ouvrage sur ce sujet est intitulé : *de l'Auscultation médiate, ou Traité du Diagnostic des maladies des poumons et du cœur*, Paris, 1819, 2 vol. in-8°; 2e édit. beaucoup augmentée, Paris, 1826, 2 vol. in-8°. Il est l'inventeur du *Stéthoscope*. On trouve divers travaux de lui dans le *Journal de médecine*, le *Dictionnaire des sciences médicales*, etc. D—G.

LAENSBERG (Mathieu), chanoine de St-Barthélemy de Liége vers l'an 1600, passe pour l'inventeur du fameux *Almanach de Liége*, dont le plus ancien exemplaire connu est de 1636; mais on n'est pas assuré que ce soit le premier.

LAERTE, roi d'Ithaque, épousa Anticlée, dont il eut Ulysse. D'autres prétendent qu'Ulysse était né d'un commerce illégitime de sa mère avec Sisyphe, et que Laërte l'éleva néanmoins comme son fils.

LÆTITIA (Marie-Ramolino), née à Ajaccio le 25 août 1750, d'une ancienne famille italienne, m. à Rome en 1836, épousa, à l'âge de 16 ans, Charles Bonaparte, et en eut 13 enfants, dont 8 seulement survécurent (*V.* BONAPARTE). D'une beauté rare, d'un caractère énergique, elle accompagna souvent à cheval son mari et Paoli pendant la guerre de la Corse contre les Génois. Veuve en 1785, elle dirigea avec sagesse les affaires de sa maison et l'éducation de ses enfants, resta attachée au parti français malgré les instances de Paoli, vit ses propriétés dévastées, et dut enfin se réfugier à Marseille, 1793. Son existence y fut plus que modeste, et elle ne sortit de la misère qu'à la nomination de son fils, le général Bonaparte, à l'armée d'Italie. Appelée à Paris après le 18 brumaire, mise à la tête des établissements de bienfaisance sous l'Empire, elle ne s'enivra jamais de sa nouvelle position, ne prit aucune part aux intrigues de la cour, maintint l'union entre ses enfants, ne donna pas une seule fois prise à la critique, et, augmentant ses charités avec sa fortune, garda ses habitudes de dignité et de modestie. En 1814, elle se retira à Rome; quand Napoléon fut envoyé à Ste-Hélène, elle demanda en vain la permission de l'y suivre, et ne put lui faire passer qu'en secret quelques secours d'argent. Depuis la mort de l'Empereur, elle porta toujours le deuil. Ses dernières années s'écoulèrent dans les exercices de piété et de charité. B.

LÆTUS (Q.-Ælius), préfet du prétoire sous l'empereur Commode. Ayant appris que ce prince avait résolu sa mort, il le prévint en le faisant étrangler, 192 de J.-C., et plaça sur le trône Pertinax, qu'il fit aussi égorger par les soldats trois mois après, 193. Didius Julianus ordonna de le tuer.

LÆVINUS (P.-Valérius), consul romain, fut vaincu par Pyrrhus à Héraclée, l'an 280 av. J.-C.

LÆVINUS (Marcus-Valérius), chargé, en qualité de propréteur, de combattre Philippe, roi de Macédoine, qui avait attaqué l'Illyrie, reprit Oricum, envoya son lieutenant Navius délivrer Apollonie assiégée, 214 av. J.-C., et souleva les Étoliens contre Philippe, 213. Nommé consul, il chassa les Carthaginois de la Sicile, et y rétablit la domination romaine, 210.

LA FARE (Charles-Auguste, marquis de), né en 1624 à Valgorge (Ardèche), m. en 1712, était, à 18 ans, mestre de camp du régiment de Languedoc. Il servit contre les Turcs dans l'armée autrichienne, 1664, et en Hollande sous Louis XIV, 1672, fut nommé l'un des capitaines des gardes de Monsieur en 1684, et remplit ensuite la même charge auprès du duc d'Orléans. Ami de Chaulieu, comme lui épicurien spirituel, il composa quelques poésies légères, où l'on trouve de l'aisance, du naturel et de la grâce dans l'expression et dans les sentiments, un mélange de réflexion et de volupté. Il écrivit des *Mémoires sur Louis XIV*, 1716, in-8°, suite d'observations historiques sur les grands événements, les hommes et le gouvernement de l'époque.

LA FARE (Henri, cardinal de), petit-fils du précédent, né en 1752 au château de Bessay, près Luçon, m. en 1829, était évêque de Nancy en 1787. Député du clergé aux Etats-Généraux de 1789, il y défendit les droits de son ordre, et s'opposa à toutes les réformes de la Révolution naissante. En 1791, il se retira en Autriche, servit les Bourbons pendant vingt ans comme secrétaire, rentra en France en 1814, fut nommé aumônier de la duchesse d'Angoulême, pair de France, archevêque de Sens en 1817, enfin cardinal en 1823.

LAFAYE (Antoine de), ministre protestant, né à Châteaudun dans le XVIe siècle, m. à Genève en 1618, fut l'ami de Théodore de Bèze, dont il partagea les doctrines. On a de lui : des traductions de l'*Histoire des Juifs* de Josèphe, in-fol., Genève, 1560, et de *Tite-Live*, Paris, in-fol., 1582; *Geneva liberata*, ou Histoire de l'invasion du duc de Savoie, Genève, 1603, in 12, etc.

LA FAYETTE (Gilbert MOTIER DE), d'une noble et ancienne famille d'Auvergne, maréchal de France sous Charles VII, auquel il s'était attaché pendant la démence de Charles VI, battit les Anglais à Baugé, 1421, prit une part brillante à la délivrance d'Orléans, figura au sacre du roi, et mourut en 1464.

LA FAYETTE (Louise MOTIER DE), fille d'honneur de la reine Anne d'Autriche, se vit recherchée du roi Louis XIII à cause de sa beauté et de son esprit. Elle aima mieux renoncer au monde que de céder à la séduction, s'enferma, en 1637, au couvent de la Visitation sous le nom de sœur Angélique, et mourut en 1665. Mme de Genlis a fait un roman intitulé : *Mademoiselle de La Fayette*, 1812.

LA FAYETTE (Marie-Madeleine PIOCHE DE LA VERGNE, comtesse de), née au Havre en 1633, m. en 1693, épousa le comte de La Fayette en 1655. Formée dans la société la plus lettrée de son temps, douée d'une imagination gracieuse, d'un goût pur et d'une sensibilité naturelle, elle fit une révolution dans le roman : aux aventures chimériques, aux faux sentiments et au style ampoulé des romans héroïques et des pastorales, elle substitua, dans *Zayde*, 1670, et *la Princesse de Clèves*, 1678, les événements ordinaires de la vie, l'histoire et le langage du cœur et des passions. Ses *Œuvres* ont été publiées avec celles de Mmes de Tencin et de Fontaines, Paris, 1814, 5 vol. in-8°; elles comprennent, outre les ouvrages précédents, *la Comtesse de Tende*, *la Comtesse de Montpensier*, et une *Histoire d'Henriette d'Angleterre*. On a aussi de courts et intéressants *Mémoires* de Mme de La Fayette, et une *Correspondance* inédite, fort curieuse au point de vue biographique et littéraire. G. L.

LA FAYETTE (Marie-Paul-Joseph-Roch-Ives-Gilbert de MOTIER, marquis de), un des plus célèbres personnages de la Révolution française, né au château de Chavaniac, près de Brioude (Auvergne), en sept. 1757, m. à Paris, le 19 mai 1834, finit son éducation au collége du Plessis, à Paris. Orphelin dès son jeune âge, et possesseur d'une grande fortune, à 16 ans il épousa Mlle de Noailles, préféra la carrière militaire aux honneurs de la cour, et se trouvait en garnison à Metz lors de l'insurrection des colonies anglaises d'Amérique. Plein d'enthousiasme pour leur cause, il équipe une frégate à ses frais, part, malgré l'opposition du gouvernement et celle de sa famille, et débarque à George-Town, en juin 1777. Les Américains étaient réduits à une armée de 2,000 hommes. La Fayette, âgé d'un peu moins de 20 ans, demande à servir à ses frais et comme volontaire; mais le Congrès le nomma major-général de l'armée. A sa première affaire, la bataille de Brandywine, il fut blessé grièvement (11 sept.). Envoyé dans le Nord, avec le titre de général, il se distingua à la bataille de Monmouth, 1778. Sur des bruits sérieux de guerre entre la France et l'Angleterre, il revint à Paris, 1779, où il fut accueilli partout avec la plus grande faveur, et reçut une épée d'honneur au nom du peuple américain. Il obtint du cabinet de Versailles qu'un corps de 4,000 hommes serait envoyé aux insurgés, repartit aussitôt, 1780, fut chargé de défendre la Virginie, avec des troupes à peine suffisantes, contre Arnold et Cornwallis, et par suite de manœuvres habiles, de combats partiels, et en évitant toujours une bataille, força l'armée anglaise à capituler dans York-Town, 1781. Revenu de

nouveau en France, avec toute la confiance du Congrès, il avait déterminé l'Espagne à se joindre à la France pour une expédition combinée contre les colonies anglaises; déjà il allait s'embarquer avec 8,000 hommes, lorsqu'il apprit que l'Angleterre venait de reconnaître l'indépendance de ses anciennes colonies, 1783. Alors la réputation de La Fayette fut immense : Louis XVI et Marie-Antoinette, le roi de Prusse Frédéric et Joseph II, donnèrent des marques d'estime au jeune marquis de haute noblesse, qui ne craignait pas de montrer des sentiments républicains. Sa popularité, son zèle à demander la réforme des abus, le firent appeler par le roi à l'Assemblée des notables, 1787; il fut un de ceux qui provoquèrent la réunion des Etats-Généraux, 1789, où le députa la noblesse d'Auvergne. Vice-président de l'Assemblée à l'époque du 14 juillet, il fut proclamé commandant de la garde bourgeoise, improvisée de la veille, et qu'il appela *garde nationale*. Aux journées de 5 et 6 octobre, il essaya d'empêcher le peuple de Paris de se porter sur Versailles, et finit par le suivre, avec la garde nationale, afin de diriger le mouvement. Sa présence empêcha de grands malheurs, et préserva la famille royale des atteintes d'une plèbe furieuse. Le Roi, en 1790, appela la garde nationale à faire le service près de lui; La Fayette se trouva donc compromis lors de la fuite de Varennes (21 juin 1791). Après le retour, il combattit, dans l'Assemblée, le parti qui voulait la déchéance de Louis XVI, et lorsque les démagogues ameutèrent la foule au Champ-de-Mars, pour signer une pétition dans ce sens, il fit déployer le drapeau rouge et disperser les factieux par la force (17 juill. 1791). En sept. 1791, quand le Roi eut accepté la Constitution, La Fayette donna sa démission de commandant de la garde nationale, puis au moment de la coalition de Pilniz, fut nommé général en chef de l'armée du centre. Il fit une tentative vaine pour faire punir les auteurs de la journée du 20 juin (*V. ce mot*), en venant lui-même dénoncer les jacobins à l'Assemblée; tenta, sans plus de succès, quelques ouvertures à la Cour, et repartit à son armée, où, cinq semaines après, il apprit la ruine de la royauté au 10 août. Il ne voulut pas encore désespérer d'arracher la France aux jacobins; mais destitué, décrété d'accusation, il chercha un asile en pays neutre, fut arrêté près de Namur; subit en Prusse, puis en Autriche, la plus dure captivité, qu'il supporta avec autant de fermeté que de noblesse. Détenu dans la citadelle d'Olmütz, il ne dut la liberté qu'à un article spécial du traité de Campo-Formio, 1797. Rentré en France après le 18 brumaire seulement, il vota contre le consulat à vie, et vécut dans la retraite durant tout l'Empire. En 1814, La Fayette essaya de se rallier aux Bourbons. Pendant les Cent-Jours, envoyé à la chambre des représentants par le département de Seine-et-Marne, il prit une part active aux mesures qui contraignirent Napoléon à sa deuxième abdication. Rentré de nouveau dans la vie privée, il redevint député, de 1818 à 1823, siégea constamment avec l'opposition, et, considérant les Bourbons comme radicalement absolutistes, il se crut obligé de seconder tous les projets ayant pour but leur renversement. N'ayant point été réélu aux élections de 1824, il fit un voyage en Amérique, où il reçut partout un accueil enthousiaste. Le gouvernement de l'Union, en reconnaissance de ses sacrifices pour la guerre de l'indépendance, lui fit présent d'un domaine choisi parmi les terres les plus fertiles, et d'une somme de 200,000 dollars. Rentré à la Chambre des députés en 1827, La Fayette reprit sa ligne de conduite. A la révolution de 1830, on le porta, par acclamation, au commandement des gardes nationales; chef du gouvernement provisoire, ce fut lui qui répondit à l'envoyé porteur du retrait des fameuses ordonnances, les mots devenus célèbres : « Il n'est plus temps. » Lorsque Louis-Philippe accepta la couronne, on prétend, mais sans une parfaite certitude, que La Fayette, en l'embrassant, s'écria : « Voilà la meilleure des républiques. » Cependant trois semaines après il donnait sa démission de commandant des gardes nationales, et ne cessa de voter avec l'opposition. Mirabeau jugeait La Fayette « un caractère moins grand que singulier, plus roide que véritablement fort; généreux, noble, mais se nourrissant d'hypothèses, vivant d'illusions sans vouloir tenir compte des faits. » Tous les partis ont reconnu l'honnêteté de La Fayette; cependant sa mort ne produisit qu'une médiocre sensation en France; il en fut autrement en Amérique : le Congrès prit le deuil pendant 30 jours, les citoyens furent invités à en faire autant, le Président de l'Union prononça, dans le Congrès, l'éloge du général, et l'on rendit à sa mémoire les mêmes honneurs militaires qui avaient été rendus à celle de Washington. La famille de La Fayette a publié : *Mémoires, correspondance, et manuscrits du général La Fayette*, Paris, 1837-38, 6 vol. in-8°. On y trouve beaucoup de notes intéressantes et curieuses sur la Révolution, et particulièrement les événements auxquels La Fayette prit part; mais de *Mémoires* proprement dits, écrits de sa main, il n'y en a qu'un fragment peu étendu qui se rapporte à sa jeunesse.

LA FÈRE. *V.* Fère (la).

LA FERTÉ. *V.* Ferté (la).

LA FEUILLADE. *V.* Feuillade (la).

LAFFEMAS (Barthélemy de), valet de chambre de Henri IV, et contrôleur-général du commerce, né en 1545 à Beausemblant (Dauphiné), m. vers 1612, a publié divers ouvrages dont le but était d'indiquer les sources de prospérité de la France, les abus du gouvernement, les moyens d'améliorer l'agriculture et le commerce. Ce sont : *les Trésors et richesses pour mettre l'État en splendeur*, Paris, 1598, in-8°; *Remontrances sur l'abus des charlatans, pipeurs et enchanteurs*, 1601, in-8°; *Preuve du plant et profit des meuriers* (mûriers), 1603; *Lettres et exemples de la feue royne mère comme elle faisoit travailler aux manufactures,... avec la preuve certaine de faire les soyes en ce royaume*, pièce insérée dans les Archives curieuses de l'histoire de France, 1re série, t. IX; *Histoire du commerce de France*, 1606, in-12.

LAFFEMAS (Isaac de), fils du précédent, né en 1589, m. vers 1650, fut d'abord avocat au parlement, puis maître des requêtes, conseiller d'État et lieutenant civil en 1638. Dévoué au cardinal de Richelieu, il a laissé, comme Laubardemont, une mémoire exécrée. Pendant la Fronde, il soutint Mazarin.

LAFFITTE (CHATEAU-). *V.* Château-Laffitte.

LAFFITTE (Jacques), l'un des plus honorables financiers, et des esprits les plus libéraux à la fois et les plus modérés de la 1re moitié du XIXe siècle, né en 1767 à Bayonne, m. en 1844. Son père était un charpentier arrivé à l'aisance par le travail et l'économie. Le jeune Laffitte quitta de bonne heure la maison paternelle pour se rendre à Paris. Une physionomie intelligente, une parole expressive, un caractère liant, une heureuse humeur, semblaient le destiner à une prompte fortune. Entré comme teneur de livres chez le banquier Perrégaux, en 1783, il montra aussitôt une capacité rare pour les affaires, et, au bout de quelques années, devint associé de son patron et le vrai directeur de la maison. Perrégaux, en mourant, le nomma son exécuteur testamentaire et son successeur. Laffitte devint ensuite régent de la Banque de France, 1809, juge au tribunal de commerce de Paris, 1813, président de la chambre de commerce, enfin gouverneur de la Banque, 1814, dont il refusa le riche traitement avec une noble générosité. Cette même année les étrangers coalisés entraient dans Paris, le trésor était vide, et le gouvernement provisoire, ne sachant comment payer l'armée qui allait se retirer au delà de la Loire, voulut puiser dans la caisse de la Banque, en imposant à cet établissement un emprunt forcé qui aurait compromis le crédit public. Laffitte, pour maintenir intact le dépôt qui en était la sauvegarde, avança au gouvernement, sans garantie, deux millions de ses propres deniers. A la 1re rentrée des Bourbons, il fut le banquier de la famille royale, dont il reçut en dépôt des sommes considérables, et qui n'eut jamais qu'à se louer de son extrême désintéressement. Nommé membre de la Chambre des représentants pendant les Cent-Jours, il reçut de Napoléon partant pour l'exil un dépôt sur parole de 4 millions de francs, qui servirent plus tard à satisfaire aux clauses du testament de l'Empereur. Après l'invasion de 1815, il fut seul à proposer et à signer une souscription pour la contribution extraordinaire imposée à la ville de Paris. Député de la Seine en 1816, il prit place dans l'opposition, fut réélu en 1817 par les 20 sections électorales de Paris, et se montra le défenseur de toutes les libertés attaquées. En 1818, lors d'une crise commerciale, Laffitte fit 5 millions d'avances pour rassurer le crédit. En même temps sa libéralité, trop magnifique peut-être, venait en aide à des négociants malheureux, à des officiers sans ressources, à des villes que l'État ne pouvait secourir, et même à des particuliers illustres, à qui ces services étaient rendus avec la plus noble délicatesse. Il prit une part capitale à la fondation de la caisse d'Epargne de Paris, et se sépara de l'opposition pour appuyer la conversion des rentes 5 0/0 en 3 0/0, 1824. Pendant les dernières années de la Restauration, sa demeure devint le rendez-vous de ceux pour qui la révolution anglaise de 1688 était un précédent historique plein d'enseignements et de présages; il se fit le centre du parti orléaniste, séduisit les ambitieux, les habiles, où ceux

que sa bonne foi persuadait. Quand les fameuses ordonnances de Juillet 1830 parurent, Laffitte, par un effort de loyauté, se rendit encore aux Tuileries avec Gérard, Casimir Périer, Lobau, et Mauguin; on demanda un ministère populaire et le retrait des ordonnances. La demande fut transmise au roi, qui était à St-Cloud, et qui refusa; Laffitte alors, après un jour d'incertitude, se jette dans l'insurrection, et propose un gouvernement provisoire; au retrait tardif des ordonnances, il fait la fameuse réponse : » Il est trop tard ! » lancé une proclamation en faveur du duc d'Orléans, préside au palais Bourbon une assemblée de quarante-quatre députés qui décernent au duc la lieutenance-générale du royaume, le décide à se présenter hardiment à l'hôtel de ville, et, le rapprochant du général La Fayette au moment où l'on parlait de faire une république, termine la révolution de Juillet par une royauté bourgeoise et constitutionnelle qui est presque son œuvre. Après avoir été une 1re fois ministre sans portefeuille, il accepte le portefeuille des finances et la présidence du conseil. A partir de ce moment, la destinée de Laffitte s'assombrit : les moyens dont une monarchie a besoin pour se soutenir lui parurent moins conformes qu'il ne l'avait cru à ses principes et à ses espérances. Déjà le général La Fayette avait été écarté après le procès des ministres de Charles X. Une émeute, qui fut suivie du pillage de l'archevêché, 14 février 1831, lui ouvrit à lui-même les yeux en lui montrant une lutte déclarée là où il avait cru préparer une conciliation. Cependant sa maison de banque, qui ne cessait pas d'être ouverte à toutes les détresses, et qu'il avait dû négliger pour la politique, menaçait ruine; le roi, pour la soutenir, acheta de Laffitte la forêt de Breteuil, et autorisa son ministre à emprunter 13 millions à la Banque; mais, malgré la promesse qu'il lui en avait faite, il rendit publiques, par l'enregistrement, ces nécessités dont le secret pouvait seul sauver Laffitte de la ruine. Cette défiance était déjà un avertissement. Une dépêche et des notes sur la politique européenne, qu'on ne lui communiqua point, quoique président du conseil, lui firent sentir qu'on ne le croyait plus nécessaire. Il se retira, en mars 1831, prit place sur les bancs de l'opposition, s'occupa de la liquidation de sa maison qui dura plusieurs années, vendit son hôtel de la rue d'Artois, nommée rue Laffitte depuis 1830, en souvenir de la part qu'il avait prise à cette révolution, et en redevint propriétaire par une souscription nationale qui le lui rendit; il reconstitua une nouvelle maison de banque qui prospéra sous le nom de *Banque sociale*, et rêva d'anciens projets financiers pleins de grandeur et d'avenir, mais qu'il n'eut pas le temps d'exécuter. La considération publique et le profond respect des esprits élevés l'accompagnèrent dans sa retraite, et la popularité même revint pour escorter son convoi par une manifestation imposante. Il mourut à 77 ans, ne laissant qu'une fille, qui avait épousé le prince de la Moskowa, fils du maréchal Ney. Laffitte a écrit des *Mémoires* encore inédits, qui répandront sans doute des lumières nouvelles sur son rôle avant et après la Révolution de Juillet. M—L.

LAFITAU (Joseph-François), jésuite, né à Bordeaux, m. en 1740, fut employé aux missions du Canada. On a de lui : *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps*, Paris, 1723, 2 vol. in-4°, et Rouen, 1724, 4 vol. in-12; *Histoire des découvertes et des conquêtes des Portugais dans le Nouveau Monde*, Paris, 1733, 2 vol. in-4°.

LAFITAU (Pierre-François), jésuite, évêque de Sisteron; né à Bordeaux en 1685, m. en 1764, fut un des partisans les plus outrés de la constitution *Unigenitus*. Il était chargé des affaires de France à Rome, lorsque Dubois, qui briguait le cardinalat, le chargea d'appuyer sa candidature près du pape, obtint pour lui-même de Sa Sainteté qu'elle le fit proposer pour un évêché en France, et daignât le sacrer elle-même à Rome, en 1719. On a de lui : une *Histoire de la constitution Unigenitus*, Paris, 1737 et 1738, 2 vol. in-12, qui offre plus de légèreté dans le style que d'exactitude sévère dans les faits, mais qui ne manque pas d'une certaine modération; *la Vie et les mystères de la Ste Vierge*, Paris, 1759, 2 vol. in-12. C. N.

LAFON (Pierre), célèbre acteur tragique, né à la Linde (Périgord), en 1773, m. en 1846. Sa famille le destinait à la profession de médecin, et il étudia pendant quelque temps à Montpellier; mais son goût pour le théâtre, manifesté dès le collége, finit par l'emporter : il s'engagea dans une troupe ambulante, puis vint à Paris, suivit pendant quelque temps les leçons de Dugazon, au Conservatoire, et débuta en 1800 au Théâtre-Français, par le rôle d'Achille d'*Iphigénie en Aulide*, où il obtint le succès le plus brillant. Il conserva la faveur du public pendant toute sa carrière théâtrale, qu'il termina en 1829. Lafon était doué d'une taille avantageuse, d'une belle figure, d'un organe sonore, d'une sensibilité communicative, mais il portait dans ses rôles un sentiment, peut-être exagéré, de la dignité théâtrale. Il s'essaya aussi avec succès dans la haute comédie.

LAFOND (Charles-Philippe), célèbre violoniste, né à Paris en 1776, m. en 1839. Élève de Boucher, puis de Rode, il parcourut les principales villes de l'Europe, et partout fut accueilli avec une grande faveur. Son talent se distinguait par l'élégance, la grâce, une exécution facile, et qui l'avait fait surnommer *le Violoniste des dames;* mais il manquait de verve, de force et de brillant.

LA FONTAINE (Jean de), le premier des fabulistes français, et peut-être de tous les fabulistes, né à Château-Thierry (Champagne) le 8 juillet 1621, m. à Paris en 1695, était fils d'un maître des eaux et forêts, et fut élevé au collége de Reims. Doué d'une imagination très-vive, quelques livres ascétiques qu'il lut au sortir du collége firent sur lui une impression telle, qu'il se crut une vocation pour l'état ecclésiastique, et entra au séminaire. Bientôt il se repentit de la décision qu'il avait prise, et après une année, revint dans le monde. Il s'y fit remarquer par ses distractions, son indolence, et un vif penchant pour les plaisirs. Un an à peine s'était écoulé depuis qu'il avait renoncé au séminaire, et il menait dans la maison paternelle une vie presque désœuvrée, lorsqu'un officier, en garnison à Château-Thierry, déclama un jour devant lui l'ode de Malherbe sur la tentative d'assassinat commise sur Henri IV, en 1605 : cette ode produisit sur La Fontaine un effet extraordinaire; il se passionna pour Malherbe, puis pour la littérature; et le génie poétique s'éveillant en lui, il essaya d'imiter les poëtes, objet de son admiration. Mais son goût courait risque de s'égarer par l'imitation de mauvais modèles, lorsqu'un ami lui fit comprendre qu'il fallait lire et relire Homère, Virgile, Horace, Térence, et Quintilien. Alors il se mit à étudier les anciens, et donna une imitation en vers de *l'Eunuque*, comédie de Térence. Cette étude ne lui fit pas négliger celle des auteurs modernes, parmi lesquels il préférait surtout Marot, Rabelais et Voiture. La Fontaine passa quatre années à ne s'occuper que de plaisir et de poésie. Lorsqu'il eut atteint l'âge de vingt-six ans, son père voulut l'établir, lui transmit sa charge, et le maria. Mais La Fontaine était l'homme le moins capable de supporter un lien quelconque, et l'esprit le moins propre aux affaires. Il rencontra peu de sympathie entre le caractère de sa femme et le sien, l'hymen lui parut un esclavage, et peu à peu il s'éloigna du toit conjugal; il finit par se fixer tout à fait à Paris, fut présenté au surintendant Fouquet, qui se l'attacha comme poëte, avec une pension de 1,000 livres, à condition d'en acquitter chaque quartier par une pièce de vers. La Fontaine mena chez le Surintendant la vie la plus conforme à son humeur et à ses goûts. Cette situation dura sept années; alors arriva la disgrâce de Fouquet. La Fontaine demeura fidèle à son protecteur tombé, plaida sa cause dans une très-belle élégie (la VIe), 1661, et dans une *Ode au roi*, 1663. En 1664 et 1671, La Fontaine donna des *Contes* et des *Nouvelles* en vers, où les lois de la morale sont souvent offensées; et en 1668, c.-à-d. à l'âge de 47 ans, il commença de publier l'ouvrage sur lequel repose sa réputation, un recueil de *Fables*, toutes imitées de divers auteurs anciens ou modernes, mais d'une manière si originale, qu'elles ont valu au poëte le nom d'*inimitable*. Elles sont au nombre de 239, réunies en 12 livres. Il donna d'abord les 6 premiers livres; les 6 derniers ne parurent que de 1678 à 1694. « La Fontaine a porté, dit Chamfort, la peinture des mœurs dans l'apologue, et l'apologue dans le champ de la poésie; il a fait de son livre

Une ample comédie à cent actes divers.

Son caractère distinctif est une étonnante aptitude à se rendre présent à l'action qu'il nous montre; de donner à chacun de ses personnages un caractère particulier dont l'unité se conserve dans la variété de ses fables, et le fait reconnaître partout. » Le style est toujours simple, naturel, élégant, gracieux, quelquefois sublime, quand le sujet l'exige, et empreint d'une sensibilité vraie; « il est peut-être ce que l'histoire littéraire de tous les siècles offre de plus étonnant. Nul auteur n'a mieux possédé cette souplesse de l'âme et de l'imagination qui suit tous les mouvements de son sujet. » Parmi les œuvres de La Fontaine, on remarque encore trois poëmes mythologiques : *Psyché*, *Adonis*, 1669, *Philémon et Baucis*, 1685, dans lesquels on retrouve la brillante imagination et la magie de style du poëte. *Psyché*, roman imité d'Apulée, est en prose mêlée de vers, et se divise en 2 livres. Outre *l'Eunuque*, La Fon-

taine a composé encore 4 ou 5 petites comédies et 2 opéras, qui n'ajoutent rien à sa gloire. — La Fontaine fut lié avec les hommes les plus illustres de son temps, non-seulement les gens de lettres, mais aussi les gens du monde. Ses talents supérieurs, et la douceur de son caractère, qui eut toujours quelque chose de la simplicité et de la candeur d'un enfant, le faisaient chérir et rechercher. Par suite de son incapacité pour les affaires, il avait quitté sa charge de maître des eaux et forêts, et son insouciance pour tout ce qui tenait aux intérêts matériels, jointe à son peu de conduite, avait fini par anéantir presque complétement sa petite fortune. Ses amis lui firent alors obtenir la charge de gentilhomme servant de la duchesse douairière d'Orléans; mais cette princesse étant morte en 1672, il allait retomber dans une position précaire, lorsque Mme de La Sablière, femme aussi distinguée par les qualités du cœur que par les dons de l'esprit, retira le *grand enfant* chez elle. Pendant vingt ans elle lui épargna les tracas et les soucis de la vie matérielle. La Fontaine eut la douleur de lui survivre. Bien qu'alors âgé de 72 ans, la tutelle et l'appui d'un ami lui étaient devenus désormais indispensables; il trouva l'une et l'autre dans M. d'Hervart, conseiller au parlement de Paris, qu'il avait connu chez sa bienfaitrice. Cet homme bon et généreux s'empressa de se rendre auprès de La Fontaine : « Venez loger chez moi, lui dit-il. — J'y allais, » répondit le poëte avec une admirable bonhomie. Pendant les dernières années de sa vie, La Fontaine, outre l'hospitalité de M. d'Hervart, n'eut d'autre fortune que les bienfaits de ses protecteurs, les princes de Conti et de Vendôme, le duc de Bourgogne, et il sollicita vainement ceux de Louis XIV. L'âge amena un changement notable dans son caractère et dans ses mœurs : jeune, il avait mené une vie fort dissipée; vieux, il se repentit des erreurs de sa jeunesse, et les expia en pratiquant les exercices de la plus austère piété. La Fontaine a joui de sa réputation de son vivant; néanmoins, il était plus que sexagénaire quand il se présenta à l'Académie Française, où il fut reçu en 1684. Chamfort a résumé, sur La Fontaine, un jugement que l'on peut regarder comme l'écho de l'opinion générale : « Il offrit, dit-il, le singulier contraste d'un conteur trop libre et d'un excellent moraliste; reçut en partage l'esprit le plus fin qui fut jamais, et devint en tout le modèle de la simplicité; posséda le génie de l'observation, même de la satire, et ne passa jamais que pour un bon homme; déroba, sous l'air d'une négligence quelquefois réelle, les artifices de la composition la plus savante; fit ressembler l'art au naturel, souvent même à l'instinct; cacha son génie par son génie même; tourna au profit de son talent l'opposition de son esprit et de son âme, et fut dans le siècle des grands écrivains, sinon le premier, du moins le plus étonnant. » Les éditions des *Œuvres complètes* de La Fontaine sont peu nombreuses, mais celles des *Fables* sont innombrables; parmi les premières nous citerons celles en 6 vol. in-8°, Paris, 1814, et en 2 vol. gr. in-8°, Paris, 1817; parmi les secondes, *Fables de La Fontaine, avec un commentaire littéraire et grammatical*, par Ch. Nodier; Paris, 1818, 2 vol. in-8°; de Walckenaër, avec notes, Paris, 1827, 2 vol. in-8°; de Crapelet, édition dite *parisienne*, avec notes et 75 vignettes sur bois, Paris, 1830, 2 vol. in-32; de Colincamp, avec notes philologiques, Paris, 1863, in-12. *V.* les *Eloges de La Fontaine*, par Chamfort et par La Harpe; Walckenaër, *Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, Paris, 1824, 3e édit., 1 vol. in-8°; Taine, *La Fontaine et ses Fables*, Paris, 1861, 3e édition, in-12, etc. C. D—Y.

LAFONTAINE (Henri-Jules-Auguste), romancier allemand, né en 1759 à Brunswick, d'une famille de réfugiés protestants français, m. en 1831, fut aumônier de régiment, puis pasteur à Halle. Il a écrit plus de 80 romans; mais ce sont, sous des noms divers, les mêmes caractères et les mêmes événements, avec de bien légères nuances. Pour Lafontaine, les hommes sont bons, doux, sensibles; de là l'abandon où sont tombées ses compositions, tant lues autrefois, et dont le style d'ailleurs a plus d'une qualité remarquable. Ses principaux ouvrages sont : *l'Homme singulier; l'Arcadie;* les *Histoires de famille*, véritable cours d'éducation; *Vie d'un pauvre ministre de village; le Journal de Charles; Blanche et Mina; Raphaël; Charles et Emma; Emilie; Walter; la Famille de Halden*, etc. Les œuvres de Lafontaine ont été imitées et traduites plusieurs fois en français. L—Y.

LA FORCE (Jacques NOMPAR DE CAUMONT, duc de), *marquis de Castelnau*, né vers 1559, m. en 1652, échappa au massacre de la St-Barthélemy en contrefaisant le mort, couché près de son père et de son frère, que les assassins frappèrent au hasard, se cacha dans sa famille jusqu'au moment où Henri IV se mit à la tête des protestants, et fut un de ses plus dévoués compagnons. Sous Louis XIII, il défendit Montauban contre les troupes royales, 1621, revint bientôt au parti du roi, obtint sa grâce et le bâton de maréchal. En 1630, il prit part à l'expédition d'Italie, enleva Saluces au duc de Savoie, et vainquit les Espagnols à Carignan. Il se signala aussi pendant la guerre de Trente Ans : chargé d'opérer en Lorraine contre les Espagnols et les Impériaux, il investit Lunéville, s'empara de La Motte et de Spire, et battit le général autrichien Colloredo, qui fut fait prisonnier. Sa terre de La Force, en Périgord, fut érigée en duché-pairie, en 1637. Il s'y retira fort mécontent de Mazarin; et se déclara, en 1652, pour le prince de Condé.

LA FORCE (Armand, duc de), fils du précédent, servit avec distinction en Italie, en Allemagne et en Flandre, contribua puissamment à la reprise de Corbie en 1636, fut nommé maréchal de France en 1652, et mourut en 1675. Il a laissé des *Mémoires*, publiés, avec ceux de son père, en 1842, Paris, 4 vol. in-8°.

LA FORCE (Charlotte-Rose DE CAUMONT DE), petite-fille de Jacques de La Force, née en 1650, m. en 1724, s'est rendue célèbre par son esprit et ses connaissances, aussi bien que par la légèreté de sa conduite. Elle a laissé quelques poésies et des romans historiques, entre autres : *Histoire secrète du duc de Bourgogne*, 1694; *Histoire secrète de Marie de Bourgogne*, 1712; *Histoire de Marguerite de Valois*, 1696; *Histoire secrète de Catherine de Bourgogne, duchesse de Bar*, 1703; *Gustave Wasa*, 1698; *les Fées, contes des contes*, 1692, ouvrage d'éducation.

LA FORCE (Henri-Jacques NOMPAR, duc de), né en 1675, m. en 1726, membre de l'Académie française en 1715, vice-président du conseil des finances en 1716, se compromit en faisant l'agiotage à l'époque de Law.

LA FORCE (Louis-Joseph, duc de), petit-fils du maréchal de Tourville, m. en 1838, fut aide de camp du comte de Provence (depuis Louis XVIII) pendant l'émigration, servit dans l'armée de Condé, rentra en France en 1809, devint membre du Corps législatif, signa en 1814 la déchéance de l'empereur, rejoignit le duc d'Angoulême à Nîmes, fut emprisonné pendant les Cent-Jours, et entra à la Chambre des pairs lors de la 2e Restauration. — Son frère, qui avait été membre du Corps législatif sous Napoléon Ier, député de 1825 à 1827, pair de France en 1839, est mort en 1854, à l'âge de 82 ans.

LA FORCE (PIGANIOL DE). *V.* PIGANIOL.

LA FORCE, ch.-l. de cant. (Dordogne), arr. et à 11 kil. O. de Bergerac; 210 hab.

LA FOREST (Pierre de), archevêque de Rouen et cardinal, né en 1314 près du Mans, m. en 1361, fut successivement chancelier des duchés de Normandie et d'Aquitaine, chancelier de France, évêque de Paris, et prit une part active à l'administration des affaires publiques sous Philippe de Valois et Jean le Bon.

LA FORGE (Louis de), médecin, né à Saumur, publia en 1664 le *Traité de l'homme*, de Descartes, avec des notes intéressantes. Il a écrit lui-même un *Traité de l'âme et de son union avec le corps, d'après les principes de Descartes*, en latin, 1666.

LAFOSSE (Charles de), peintre, né à Paris en 1640, m. en 1716, étudia son art dans l'école de Lebrun, et se rendit ensuite en Italie, où il prit pour modèles Paul Véronèse et le Titien. De retour à Paris, il exécuta à St-Eustache plusieurs fresques qui ont été détruites lors de la reconstruction du portail de cette église, et peignit le dôme et le chœur de l'église de l'Assomption. Appelé en Angleterre, il fit, dans l'hôtel de lord Montaigu, deux grands plafonds, *l'Apothéose d'Isis* et *l'Assemblée des dieux*. Mais les offres de Charles II ne purent le retenir : il espérait succéder à Lebrun comme premier peintre de Louis XIV. Ce titre ne lui fut pas accordé. Il entra à l'Académie de peinture en 1683, fut chargé de quelques tableaux pour Trianon et Marly, et peignit divers sujets dans la chapelle et dans les salles du Trône et de Diane à Versailles. Son ouvrage capital est le dôme des Invalides, où 38 figures disposées en cinq groupes et les évangélistes des pendentifs lui appartiennent. Le musée du Louvre possède de lui *l'Enlèvement de Proserpine*, le *Mariage de la Vierge*, et *Moïse sauvé des eaux*. Les tableaux de Lafosse sont bien composés, sa manière large, ses effets de lumière parfaitement entendus, son coloris brillant et vigoureux; mais le dessin en est souvent lourd. B.

LA FOSSE (Antoine D'AUBIGNY DE), poëte dramatique, né à Paris vers 1653, m. en 1708, fut successivement secrétaire d'un envoyé français à Florence, du marquis de Créqui, et du duc d'Aumont; il consacra ses loisirs à l'étude de l'antiquité et à la composition de quatre tragé-

dies: *Polyxène, Thésée, Corésus et Callirhoé*, et *Manlius Capitolinus*. Péniblement versifiées, ces pièces portent l'empreinte du travail; mais des beautés mâles ont fait revivre la dernière, où Talma sut révéler des traits inaperçus. Le théâtre de La Fosse a été publié en 1747, 2 vol. in-12. J. T.

LAFOSSE (Etienne-Guillaume), médecin vétérinaire, maréchal des écuries du roi, m. en 1765, a publié : *Traité sur le véritable siége de la morve des chevaux*, in-8°, Paris, 1749; *Observations et découvertes faites sur les chevaux*, Paris, 1754, in-8°.

LAFOSSE (Philippe-Etienne), fils du précédent, l'a surpassé encore comme médecin vétérinaire. On a de lui : *Guide du maréchal*, Paris, 1766; *Cours d'Hippiatrique*, 1774; *Dictionnaire raisonné d'Hippiatrique, cavalerie, manége et maréchallerie*, 1785, 2 vol. in-4°, ou Bruxelles, 1786, 4 vol. in-4°; *Manuel d'Hippiatrique*, 5e édit., 1813, in-12.

LA FRESNAYE (Vauquelin de). *V.* Vauquelin.

LA GALISSONNIÈRE (Le marquis de), lieutenant général des armées navales de France, né en 1693 à Rochefort, m. en 1756, étudia à Paris sous la direction de Rollin, entra dans la marine en 1710, et fut nommé en 1745 gouverneur du Canada, où il fit chérir son administration. Chargé en 1756 du commandement de l'escadre de la Méditerranée, il remporta une victoire sur l'amiral anglais Byng devant Minorque, et contribua puissamment par là à la conquête de cette île et de Port-Mahon. Il pouvait espérer de nouveaux succès, quand la mort vint le frapper la même année.

LAGANUM. Pâte de fleur de farine de froment, allongée en rubans très-minces, et qui chez les anc. Romains, se servait cuite avec une sauce au poivre. C'était un mets économique, à l'usage des gens peu riches. C. D—y.

LA GARDE (Antoine Escalin des Aimars, baron de), né d'une famille obscure à La Garde en Dauphiné vers 1498, m. en 1578, connu d'abord sous le nom de *capitaine Paulin*, s'éleva par son courage, son intelligence et sa bonne conduite, des derniers rangs de l'armée aux grades les plus importants, et se signala sur terre comme sur mer. François Ier, à qui il fut présenté par Langey Du Bellay, lui confia plusieurs missions importantes. Ce fut lui qui conclut le traité d'alliance offensive et défensive entre ce prince et Venise, et qui, envoyé comme ambassadeur à Soliman II, décida ce sultan à s'unir à la France contre Charles-Quint. A son retour, nommé général des galères, il fit faire de grands progrès à la construction et à la manœuvre des navires. Il se signala par sa violence à l'égard des Vaudois de Cabrières et de Mérindol. Pendant les guerres de religion, il combattit à Jarnac et à Montcontour, et au siége de La Rochelle.

LA GARDIE (Pontus de), né en Gascogne, m. en 1585, prit du service en Danemark, et commanda les lansquenets dans la guerre de 1563-70 contre la Suède, fait prisonnier, il entra au service d'Eric XIV, roi de Suède, contribua à le renverser, servit activement Jean III dans la guerre et les négociations, combattit glorieusement les Russes en 1580, devint sénateur, feld-maréchal, baron, gendre du roi et chef d'une famille illustre en Suède.

LA GARDIE (Jacques de), fils du précédent, né en 1583, m. en 1652, général des Suédois sous le roi Charles IX, fit heureusement la guerre contre les Russes, vit Gustave-Adolphe se former sous lui à l'art militaire, fut tuteur de la reine Christine, et président du département de la guerre.

LA GARDIE (Magnus-Gabriel de), fils du précédent, né en 1622 à Revel, m. en 1682. Son imagination brillante et ses rares qualités séduisirent Christine de Suède, qui, sans l'opposition d'Oxenstiern, l'eût épousé. Elle l'envoya en ambassade en France, en 1642, avec une suite de 250 personnes; au retour, elle lui fit épouser sa cousine Euphrosine, sœur du roi Charles X, sous qui il conserva son crédit. Tuteur de Charles XI et grand-chancelier, il continua, avec Tott et Sparre, l'ancien système politique de la Suède en conservant l'alliance de Louis XIV; mais le traité de 1672 ayant amené des revers, le parti allemand, conduit par Bioernklow, le renversa. Un décret de 1680 réclama les domaines royaux qui avaient été aliénés, et Magnus, qui avait gouverné 20 ans et construit sur ses terres 3 châteaux et 16 églises, mourut pauvre. Protecteur des arts, des lettres et des sciences, il avait chez lui une imprimerie; il fit recueillir les monuments de l'histoire de la Suède, dota la bibliothèque d'Upsal de précieux mss. (il était chancelier de cette université), et pensionna l'historien Mézerai. A. G.

LAGÉNIE. *V.* Leinster.

LAGERBRING (Sven), historien suédois, né en 1707, m. en 1788, professeur d'histoire à l'université de Lund (Scanie), puis conseiller de la chancellerie et membre de l'académie de Stockholm, a publié une *Histoire générale de Suède*, jusqu'en 1457, en 4 vol. in-4°, 1769; un *Abrégé* jusqu'aux temps modernes, traduit en français, Paris, 1788, in-12; une *Statistique de la Suède*, et plusieurs dissertations, comme *de Statu rei litterariæ in Suecia per tempora unionis Calmariensis*, in-4°. A. G.

LAGHMAN, prov. d'Afghanistan. *V.* Loghman.

LAGHOUAT, v. d'Algérie, à 180 kil. S. d'Alger, par 34° lat. N. et 0° 50' long. E. Prise par le général Marey, en 1844.

LAGIDES. *V.* Lagus.

LAGIE, nom primitif de l'île de Délos.

LAGNIEU, ch.-l. de cant. (Ain), arr. et à 48 kil. N.-O. de Belley; 2,518 hab. Fabr. de chapeaux de paille imitant ceux d'Italie. Comm. de fil, chanvre, blé. Récolte de vins rouges.—Au XIIIe siècle, cette ville appartenait à la maison de Coligny; elle passa aux ducs de Nemours en 1571.

LAGNY, *Latiniacum*, ch.-l. de cant. (Seine-et-Marne), arr. et à 17 kil. S.-O. de Meaux, sur la rive g. de la Marne, station du chemin de fer de Paris à Strasbourg; 3,219 hab. Exploitation de plâtre; fort marché aux grains; comm. de volailles, fruits, fromages de Brie, etc. Bel hospice. Autrefois place forte, brûlée par les Anglais en 1358; saccagée par le maréchal de Lorges à la suite d'une révolte en 1544; prise par le duc de Parme en 1590. Il y eut une riche abbaye de bénédictins.

LAGNY (Thomas FANTET DE), mathématicien, né à Lyon en 1660, m. à Paris en 1734, abandonna l'étude du droit pour celle des mathématiques. Il fut reçu à l'Académie des sciences en 1695, devint professeur d'hydrographie à Rochefort, puis, en 1716, sous-directeur de la banque générale. Lagny s'est plus appliqué aux principes des mathématiques qu'à leur développement. Ses ouvrages renferment des vues ingénieuses, et on y remarque surtout ses méthodes d'approximation et d'abréviation. Il a laissé : *Méthodes nouvelles et abrégées pour l'extraction et l'approximation des racines*, Paris, 1691-92, in-4°; *Nouveaux éléments d'arithmétique et d'algèbre*, ibid., 1697, in-12; *la Cubature de la sphère*, La Rochelle, 1702, in-12; *Arithmétique nouvelle*, (binaire), Rochefort, 1703, in-4°. V.

LAGOA (Baie de). *V.* Lorenzo-Marquez.

LAGONEGRO, v. du roy. d'Italie (prov. de Potenza), près d'un lac de même nom, à 17 kil. N.-E. de Policastro, au pied des Apennins; 5,718 hab. Toiles et chapellerie. Les Napolitains y furent battus par les Français en 1806.

LAGOR, ch.-l. de canton (Basses-Pyrénées), arr. et à 17 kil. S.-E. d'Orthez, près du Gave de Pau; 437 hab.

LAGOS, *Lacobriga*, ville forte de Portugal (Algarves), port sur l'océan Atlantique, à 164 kil. S. de Lisbonne; par 37° 7' 48'' lat. N., et 11° 7'' long. O.; 7,000 habit. Commerce de poissons, fruits et vins. Elle fut, dit-on, fondée par les Carthaginois.

LAGOS, anc. *Bistonis palus*, baie de la Turquie d'Europe (Andrinople), dans le sandjak de Gallipoli; par 41° lat. N. et 22° 45'' long. E.

LAGOS, riv. d'Afrique (Guinée Supérieure). Près de son embouchure, dans la baie du même nom formée par l'Atlantique, il se faisait, avant l'abolition de la traite des nègres, un grand commerce d'esclaves.

LAGOS ou AOUANI, v. de la Guinée Supérieure (Nigritie), dans une petite île du Lagos, près de la Côte des Esclaves; 5,000 hab. Occupée par l'Angleterre le 7 août 1861. Pays fertile en coton.

LAGOS, v. du Mexique, dép. et à 74 kil. S.-E. d'Aguas-Calientes; 2,000 hab. Foire célèbre. Mines d'argent aux environs.

LAGRANGE (Joseph de), poëte dramatique, connu sous le nom de *Lagrange-Chancel*, né à Périgueux en 1676, m. en 1758. Enfant précoce, il composa une comédie à 9 ans, fut appelé à la cour, où le roi parut désireux de le voir, et entra page chez la princesse de Conti. Racine l'encouragea, et, en 1694, à 17 ans, il donna une tragédie d'*Adherbal*, fort applaudie. Il entra dans les mousquetaires, pour vivre à Paris et se livrer à son goût pour le théâtre; il donna les tragédies d'*Oreste et Pylade*, 1697; *Méléagre*, 1699; *Athénaïs*, 1699; *Amasis*, 1701; *Alceste*, 1708; *Ino et Mélicerte*, 1713; *Erigone, Cassius*, et les opéras de *Méduse, Cassandre, Orphée, Pyrame et Thisbé*. Aucun de ces ouvrages ne s'élève au-dessus du médiocre, soit pour la conception, soit pour le style. Ayant eu le malheur de composer contre le Régent Philippe d'Orléans des odes sanglantes, qu'il fit courir manuscrites sous le titre de *Philippiques*, Lagrange fut emprisonné aux îles Ste-Marguerite; il s'en échappa pour errer en Italie, en Espagne et en Hollande,

et ne rentra en France qu'à la mort du Régent. Il donna, en 1758, une édition de ses œuvres, 5 vol. in-12. J. T.

LAGRANGE (N.), traducteur, né en 1738 à Paris, m. en 1775, fut précepteur des enfants du baron d'Holbach. On a de lui plusieurs traductions estimées : *les Antiquités de la Grèce*, par Lambert Bos, Paris, 1769; le poëme *de Naturâ rerum* de Lucrèce, 1768, 2 vol. in-8°, réimprimé en 2 vol. in-12, Paris, 1833; les *Œuvres de Sénèque le Philosophe*, Paris, 1778, 7 vol. in-12, ouvrage posthume, terminé et publié par Naigeon, réimprimé en 1819, Paris, 14 vol. in-12.

LAGRANGE (Joseph, comte), né à Lectoure en 1763, m. en 1836, partit comme volontaire en 1794, franchit rapidement les premiers grades, devint général de brigade pendant la campagne d'Egypte et de Syrie, où il se signala à El-Arisch, St-Jean-d'Acre et Héliopolis, fut nommé, à son retour en France, général de division et inspecteur général de la gendarmerie, dirigea une expédition aux Antilles en 1805, fit avec gloire la campagne de Prusse en 1807, accepta les fonctions de chef d'état-major et de ministre de la guerre du roi Jérôme en Westphalie, servit encore en Espagne, où il contribua à la victoire de Tudela, 1808, et prit part enfin aux campagnes de Russie et de France. La Restauration le nomma inspecteur général de la gendarmerie en 1817, et pair de France. Il fut mis en disponibilité en 1830. B.

LAGRANGE (Joseph-Louis), l'un des plus grands géomètres des temps modernes, né à Turin le 25 janv. 1736, de parents d'origine française, m. à Paris le 10 avril 1813. Son goût pour l'analyse se manifesta à la lecture qu'il fit, à 17 ans, d'un Mémoire de Halley sur la supériorité des méthodes analytiques. Dès ce moment, il entra dans la carrière qu'il devait illustrer, et, âgé seulement de 18 ans, signala ses premiers pas par un travail adressé à Fagnano, où il donne une série pour les différentielles et les intégrales d'un ordre quelconque. Euler, dans l'ouvrage intitulé *Methodus inveniendi*, avait résolu, par des méthodes particulières, des problèmes se rattachant à la méthode connue auj. sous le nom de calcul des variations; reconnaissant que ses procédés manquaient de généralité, il fit appel aux savants de l'Europe, et leur demanda une solution indépendante de considérations géométriques. Lagrange, qui n'avait que 19 ans, résolut la question, communiqua sa méthode à Euler, qui ne dédaigna pas de la commenter, et lui donna plus tard le nom sous lequel elle est actuellement connue. Lagrange était alors professeur à l'école d'artillerie de Turin. Il généralisa ensuite le principe mécanique de la moindre action. En 1759 parut le 1er vol. des Mémoires de l'Académie de Turin, qui venait d'être fondée; il se composait principalement de Mémoires de Lagrange, parmi lesquels on a remarqué surtout des recherches sur la question, très-difficile alors, de la propagation du son. En 1764, il obtint le prix proposé par l'Académie des Sciences de Paris pour la théorie de la libration de la lune, et, en 1766, pour la théorie des satellites de Jupiter. Dans le premier de ces travaux, il montra toute la généralité du principe des vitesses virtuelles, et sa liaison avec les autres principes de la mécanique. Vers cette époque, Lagrange quitta le Piémont, pour remplacer Euler comme directeur à l'Académie de Berlin. Mais, à la mort du grand Frédéric, poussé par son désir secret, et sollicité par Mirabeau, il se rendit en France, malgré les offres des cours de Naples, de Toscane et de Sardaigne, 1787. L'année suivante, il publia *la Mécanique analytique*, où il développe les conséquences des principes les plus généraux, celui des vitesses virtuelles et celui de Dalembert, et ne fait dépendre ainsi les progrès de la mécanique rationnelle que de ceux de l'analyse. Pendant la Révolution, il prit part à l'établissement du système métrique, et fut quelque temps un des trois administrateurs de la Monnaie. Lorsqu'un décret de la Convention força à sortir de France tous ceux qui étaient nés en pays étranger, un arrêté du comité de salut public mit Lagrange en réquisition, sur les instances de Guyton-Morveau, afin de le conserver à la France. Il fut ensuite professeur à l'Ecole normale et à l'Ecole polytechnique, lorsqu'on fonda ces deux institutions; ses leçons, données en 1795, se trouvent dans le *Journal de l'Ecole polytechnique*, cah. 7-8. C'est pour les élèves de l'Ecole polytechnique qu'il développa ses idées sur le calcul différentiel dans la *Théorie des fonctions analytiques* et les *Leçons sur le calcul des fonctions*. Il y abandonne les idées d'infiniment petits, et fait sortir la notion des dérivées de celle du développement en série des fonctions, suivant les puissances de l'accroissement de la variable. Ses idées à ce sujet n'ont pas prévalu; mais quelques notations de lui ont subsisté. Lorsqu'on fonda l'Institut et le Bureau des Longitudes, Lagrange fut appelé un des premiers à en faire partie. Sa célébrité était si grande et son mérite si bien apprécié en France, qu'à l'époque où l'armée française entra à Turin, le Directoire donna l'ordre au commissaire civil, d'Eymar, d'aller complimenter le père du célèbre géomètre. Plus tard, Lagrange fut sénateur, grand-officier de la Légion d'honneur, comte de l'Empire, etc. Après sa mort, ses restes furent portés au Panthéon. Voici ses principaux ouvrages : *Essai d'une nouvelle méthode pour résoudre le problème des trois corps*, in-4°, 1772; *Sur différentes questions d'analyse relatives à la théorie des intégrales particulières*, in-4°, 1779; *Mémoire sur la théorie des variations des éléments des planètes*, in-4°, 1808; *Mémoire sur la théorie générale de la variation des constantes arbitraires dans tous les problèmes de la mécanique*, in-4°, 1809; *Traité de la résolution des équations numériques de tous les degrés*, ouvrage enrichi de plusieurs notes très-importantes, et où se trouve exposée la méthode pour la détermination des racines incommensurables, méthode fondée sur la théorie des fractions continues, 3e édit., in-4°, annotée par M. Poinsot; *Leçons sur le calcul des fonctions*, in-4°, dernière édit., revue par M. Serret; *Théorie des fonctions analytiques*, in-4°, 1847, revue par M. Serret; *Mécanique analytique*, 3e édit., annotée par M. Bertrand, 2 vol. in-4°, 1855. Lagrange a écrit des *Additions à l'Algèbre* d'Euler, dans la traduction publiée en 1774, 2 vol. in-8°, réimpr. en 1796. On a encore de lui un très-grand nombre de Mémoires insérés parmi ceux des académies de Turin, de Berlin, de Paris, dans *la Connaissance des temps* et le *Journal de l'Ecole polytechnique*. Il a laissé plusieurs manuscrits, dont Carnot, ministre de l'intérieur en 1815, fit l'acquisition, pour les donner à l'Académie des Sciences. Son Eloge, par Delambre, se trouve dans les Mémoires de l'Institut. V.

LA GRASSE. *V.* GRASSE (LA).

LAGRENÉE (Louis-Jean-François), peintre, né à Paris en 1724, m. en 1805, élève de Carle Vanloo, remporta le grand prix de peinture, et passa quelques années en Italie comme pensionnaire du gouvernement. Admis à l'Académie en 1755, il fut appelé en Russie par Catherine II, et nommé directeur de l'Académie de St-Pétersbourg. En 1781, on le mit à la tête de l'Académie Française de Rome. Pendant la Révolution, il devint professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, et conservateur honoraire du Musée. Ses tableaux sont aux Gobelins, à Versailles, et dans des collections particulières; on distingue *Sara et Agar, la Chaste Susanne, le Sacrifice de Polyxène, les Grâces lutinées par les Amours, Cérès enseignant l'agriculture, l'Enlèvement de Déjanire, Alexandre consolant la famille de Darius, le Désespoir d'Armide, la Mort du dauphin*. Lagrenée a été surnommé *l'Albane français*, pour la fraîcheur de son coloris, la grâce et le moelleux de ses contours; mais il a de la mollesse et de la manière. B.

LAGRENÉE (Jean-Jacques), frère et élève du précédent, m. en 1821 à Paris, entra à l'Académie en 1775. Il s'appliqua à imiter l'art antique, et exerça une heureuse influence sur les produits de la manufacture de Sèvres, à laquelle il fut attaché. Ses travaux dans la peinture sur verre et sur émail eurent un grand succès. Il inventa enfin un procédé pour faire sur marbre, en incrustations, toutes sortes de dessins. On cite avec éloge la table représentant *Napoléon couronné par la Victoire*. B.

LA GUAYRA. *V.* GUAYRA (LA).

LA GUICHE (famille de), ancienne maison de Bourgogne, a produit plusieurs hommes remarquables : *Pierre de* LA GUICHE, né en 1464, m. en 1544, ambassadeur sous Charles VIII, Louis XII et François Ier, remplit avec succès plusieurs missions importantes; — *Philibert de* LA GUICHE, petit-fils de Pierre, bailli et capitaine de Mâcon dès sa jeunesse, refusa, en 1572, de massacrer les protestants de cette ville, fut nommé, en 1578, grand-maître de l'artillerie, en 1595 gouverneur de Lyon, et mourut en 1607; — *Jean-François de* LA GUICHE, comte de la Palice, seigneur de St-Géran, neveu de Philibert, fut fait, en 1619, maréchal de France par Louis XIII, fit les siéges de Montauban et de Montpellier, et mourut en 1632; — *Bernard de* LA GUICHE, petit-fils du précédent, comte de St-Géran et de La Palice, soutint un long procès pour prouver sa naissance, le gagna en 1666, et mourut sans enfant mâle, en 1696. Avec lui s'éteignit la branche de La Guiche-St-Géran; mais il existe encore une famille de La Guiche, issue de Philibert. L—H.

LAGUILLE (Louis), jésuite, né à Autun en 1658, m. à Pont-à-Mousson en 1742, est auteur d'un ouvrage estimé, l'*Histoire de l'Alsace depuis J. César jusqu'au mariage de Louis XV*, Strasb., 1727, 3 part. in-fol.

LA GUIOLE. *V.* GUIOLE (LA).

LAGUNA (La). *V.* CARMEN, au *Supplément*.

LAGUNA (SAN-ANTONIO DE LA), v. du Brésil (prov. de Ste-Catherine), sur une langue de terre entre l'océan Atlantique et un lac, à 80 kil. S. de Nossa-Senhora-do-Desterro.

LAGUNA (SAN-CHRISTÓVAL DE LA), v. de l'île de Ténériffe, sur la côte N.-E.; 9,000 hab. Évêché.

LAGUS, Macédonien obscur, père de Ptolémée Soter Ier, 360 av. J.-C., a donné son nom aux descendants de ce prince, appelés de lui les *Lagides*. Sa femme, séduite, dit-on, par le roi Philippe, donna le jour à cet enfant, que Lagus éleva comme son fils, et qui devait fonder plus tard le royaume grec d'Égypte.

LAHARPE (Jean-François DE), très-célèbre critique, né à Paris en 1739, m. en 1803, était issu de parents nobles du pays de Vaux, mais fort pauvres. Il les perdit dès l'âge de 9 ans, et ne trouva d'asile que chez des sœurs de charité, qui le gardèrent pendant six mois. Son intelligence précoce intéressa en sa faveur, et il fut admis comme boursier, au collége d'Harcourt, où il fit les plus brillantes études. Lancé dans le monde littéraire, il y débuta par des *Héroïdes*, et, peu d'années après, donna *le Comte de Warwick*, tragédie en 5 actes, 1763, son premier et son meilleur ouvrage de théâtre. Elle obtint un succès éclatant, et valut la célébrité au jeune poëte de 23 ans, et l'amitié de Voltaire, auquel il avait dédié sa pièce. Laharpe se crut alors appelé à conquérir un rang distingué sur la scène française, et donna coup sur coup trois tragédies en 5 actes, qui ne reçurent que le plus froid accueil, *Timoléon*, 1764; *Pharamond*, 1765; *Gustave*, 1766. Ces chutes le découragèrent; il entreprit d'autres travaux, une traduction de Suétone, 2 vol. in-8°, 1770, faite un peu trop à la hâte; des traductions en vers de quelques chants de la *Jérusalem délivrée*, et de *la Pharsale*, et s'occupa surtout de concourir pour les prix académiques (*Eloges de Fénelon*, 1771; *de Racine*, 1772; *de Catinat*, 1775; *Conseils à un jeune poëte*, discours en vers, 1775.) Il remporta 11 prix en 10 ans, dont 8 à l'Académie Française, qui l'admit dans son sein en 1776. Un an auparavant, il avait reparu au théâtre avec une nouvelle ardeur, où il fit jouer successivement *Menzicoff*, 1775; *les Barmécides*, 1778; *Jeanne de Naples*, 1781; *les Brames, Philoctète*, 1783; *Coriolan*, 1784; *Virginie*, 1786. Cette liste de tragédies n'est guère qu'un nécrologe, à l'exception de *Philoctète*, en 3 actes, imité de Sophocle, et de *Coriolan*, qui obtinrent assez de succès. Laharpe est le disciple, ou plutôt l'écolier de Voltaire; il s'efforce de l'imiter en tout, tragédies, discours ou épîtres en vers, satires, et il n'arrive jamais qu'à produire un calque sec, froid, roide, inanimé, et d'une élégance vulgaire; sa critique même est une imitation dont on trouve le modèle dans plusieurs dissertations de son maître; mais dans ce genre, comme il a rencontré sa vocation, il a beaucoup réussi; *le Mercure de France*, dont il eut le privilége pendant plusieurs années, lui fournit l'occasion de montrer son talent pour juger les autres. Il avait le goût très-juste et très-fin, sentait vivement les beautés et les défauts de toute espèce d'écrits, et en parlait avec une chaleur, une sensibilité qu'il n'eut jamais dans ses compositions littéraires. Pendant 40 ans, il tint le sceptre de la critique avec une incontestable supériorité, malheureusement gâtée souvent par une dureté et une morgue qui lui firent beaucoup d'ennemis. Néanmoins, la réputation qu'il acquit dans ses fonctions d'Aristarque, lui valut d'être choisi, en 1774, pour correspondant littéraire du grand-duc de Russie (depuis, Paul Ier). Il entreprit, en 1780, un *Abrégé de l'histoire des voyages* de l'abbé Prévost, en 24 vol. in-8°, et porta dans ce recueil son esprit sage et méthodique. Laharpe embrassa les principes de la Révolution avec une ardeur qui, en 1792, alla jusqu'à l'exaltation, et qu'il manifesta jusqu'à composer une ode ultra-révolutionnaire qu'il récita en public. L'année précédente, il avait fait jouer *Mélanie*, drame en 3 actes en vers, composé, dès 1770, contre les vœux religieux, et qui, bien que très-médiocre, sans intérêt, sans action, avait été vantée et préconisée comme un chef-d'œuvre par les philosophes. Ayant été incarcéré pendant la Terreur, le malheur produisit un changement subit dans ses idées : il chercha et trouva des consolations dans la religion, abjura ses erreurs, et se déclara l'un des adversaires du parti philosophique, dont il avait jusqu'alors approuvé et suivi les doctrines. Sorti de prison après le 9 thermidor, il reprit des leçons de littérature qu'il avait commencées, en 1786, au *Lycée*, société littéraire qui existe encore à Paris sous le nom d'*Athénée*. Il les fit pendant 12 ans, avec un succès soutenu. De ces leçons réunies, il forma l'ouvrage sur lequel repose sa réputation de critique, et qu'il a intitulé, du lieu où il les a faites, *Lycée, ou Cours de littérature ancienne et moderne*. C'est l'histoire raisonnée de tous les arts de l'esprit et de l'imagination, chez les anciens et en France, depuis Homère jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Un ouvrage de ce genre, et d'aussi longue haleine, n'avait encore été publié dans aucun pays. La partie consacrée aux anciens est superficielle, souvent insuffisante et peu exacte; dans la partie moderne, quelques chapitres sur la littérature légère sont trop développés, et, quand l'auteur aborde ses contemporains, il ne conserve pas toujours une impartialité rigoureuse; enfin, le point de vue général est un peu étroit. Malgré ces défauts, le *Lycée*, par la sûreté des doctrines, la sagesse des théories, l'habileté des analyses, n'en reste pas moins une œuvre très-remarquable de critique littéraire. Il fut publié de 1799 à 1805 en 12 vol. in-8°, et, depuis, on en a fait de nombreuses éditions dans tous les formats; une des meilleures est celle de Lefèvre, 15 vol. in-8°, Paris, 1816. Auger en a donné un abrégé en 8 vol. in-12, Paris, 1813. Petitot a réuni les *Œuvres choisies et posthumes de La Harpe*, 4 vol. in-8°, Paris, 1806, en retranchant toutes les pièces qui n'étaient plus conformes aux opinions de l'auteur depuis sa conversion. Il y a une collection des *Œuvres littéraires*, faite par Saint-Surin, 16 vol. in-8°, Paris, 1821. Enfin La Harpe lui-même, pressé par le besoin, a publié sa *Correspondance littéraire adressée à S. A. I. le grand-duc de Russie, depuis* 1774 *jusqu'à* 1789..., 4 vol. in-8°, Paris, 1804; et, en 1807, l'éditeur a donné 2 autres volumes qui vont jusqu'à 1791. La publication de cette espèce de gazette, où les jugements sont d'autant moins mesurés qu'elle n'était pas destinée à voir le jour, excita un grand scandale; cependant, si l'on doit en blâmer le ton, il faut convenir que presque tous les brefs jugements qu'elle contient sont devenus ceux de la postérité. On a encore, parmi les œuvres posthumes de La Harpe, un *Commentaire sur le Théâtre de Voltaire*, composé en 1760, 1 vol. in-8°, Paris, 1814, qui ne contient qu'un examen du style; et un *Commentaire sur le Théâtre de Racine*, travail plus complet, écrit en 1795-96, et joint à une édition des œuvres de Racine en 7 vol. in-8°, Paris, 1807. C. D—Y.

LAHARPE (Frédéric-César), né à Rolle (pays de Vaud) en 1754, m. en 1838, quitta, par esprit d'indépendance, sa position d'avocat et sa patrie, pour se rendre à St-Pétersbourg, en 1782, comme précepteur dans une famille noble. Il fut chargé ensuite de l'éducation des grands-ducs Alexandre et Constantin, revint, en 1795, en Suisse avec le titre de colonel, s'établit à Genève, et prit une part active à la révolution de 1798. Élu membre du sénat, il devint un des directeurs de la République helvétique; un coup d'État dont il fut la victime le força de nouveau à s'expatrier en 1800; il résida presque toujours en France, et parvint, en 1814, par la protection de l'empereur de Russie Alexandre Ier, à faire maintenir l'indépendance du canton de Vaux, qui s'était séparé de celui de Berne depuis 1803.

LA HAYE, en allemand *Haag*, en hollandais *S'Gravenhaag*, en latin moderne *Haga comitis*, v. capit. du royaume de Hollande et de la prov. de Hollande-Méridionale, à 53 kil. S.-O. d'Amsterdam, à 3 kil. de la mer du Nord, sur une branche du canal entre Leyde et Rotterdam; par 52° 4' 20" lat. N., et 1° 58' 16" long. E.; 38,000 hab. en 1796, 42,000 en 1815, 84,650 en 1864. Résidence habituelle du roi et de la cour; siége des Chambres et des administrations générales du royaume. C'est une des plus belles villes de l'Europe; elle est coupée de nombreux canaux, offre des places magnifiques et plantées d'arbres, de belles rues, droites et pavées en briques, entre autres la *Prinzengracht*. On y remarque : le palais du roi; celui des États-Généraux; la Bourse; le *Binnenhof*, monument gothique, près d'une belle pièce d'eau dite *le Vivier*, débris de l'anc. palais des comtes de Hollande, où furent détenus Grotius et Barneveldt; le *Mauritshuis*, ou anc. palais du prince Maurice de Nassau, qui renferme une riche galerie de tableaux, et un musée d'objets rares des Indes, de la Chine et du Japon, le plus considérable de ce genre qu'il y ait en Europe; une fonderie de canons, établie en 1668; l'église St-Jacques, surmontée d'une tour hexagone avec beau carillon; le *Kloosterkerk*, anc. cloître de dominicains; la promenade du *Voorhout*, bordée de riches hôtels. Nombreux établissements scientifiques et littéraires, école de musique, académie de peinture, société de poésie. Importante bibliothèque, avec cabinet de médailles; théâtre où l'on joue alternativement en hollandais et en français. Imprimerie royale; construction de navires, fonderies de fer et de cuivre, fabr. de laiton pour doublage des navires; pêche du hareng; meubles, carrosserie, distilleries, etc.—La Haye n'était, au IXe siècle,

qu'un hameau. Les comtes de Hollande en firent un rendez-vous de chasse; Guillaume II y construisit un palais en 1250. Au XVIe siècle, elle devint la résidence des États-Généraux, du stathouder et des ambassadeurs. En 1630, un traité d'alliance y fut conclu entre la France et la Hollande; ces deux puissances y signèrent encore avec l'Angleterre, en 1658, un traité pour le maintien de l'équilibre des États du Nord. Elle vit, en 1672, le meurtre du grand-pensionnaire Jean de Witt et de son frère Corneille. Une ligue entre l'Empire, l'Angleterre, la Hollande et la Prusse contre Louis XIV y fut conclue en 1701. La Haye fut prise par les Français en 1795; lors de la création du royaume de Hollande, 1806, pour le prince Louis, frère de Napoléon Ier, elle perdit le titre de capitale, qu'elle a repris en 1814. Elle est la patrie du poëte latin Jean Second, du physicien Huyghens, de l'anatomiste Ruysch, du roi Guillaume III. — Près de La Haye se trouve le château royal de *Bosch* (Bois) ou *Huis-in-den-Bosch*, au fond d'une magnifique forêt, et entouré de belles promenades; il y a une précieuse collection de tableaux. B.

LA HAYE-DESCARTES, ch.-l. de cant. (Indre-et-Loire), arr. et à 29 kil. S.-O. de Loches, sur la Creuse; 1,620 hab. Préparation de pruneaux; comm. de cire et de miel. Baronnie appartenant à la maison de Rohan, et qui passa aux Montbazon en 1588. Patrie de René Descartes, dont elle porte le nom, et à qui l'on y a érigé une statue en 1849.

LA HAYE-PESNEL, ch.-l. de cant. (Manche), arr. et à 15 kil. N.-O. d'Avranches; 484 hab.

LA HAYE-DU-PUITS, ch.-l. de cant. (Manche), arr. et à 31 kil. N.-O. de Coutances; 1,381 hab. Autrefois ch.-l. de marquisat.

LAHIDJAN, v. de la Perse, autrefois ch.-l. du Ghilan, à 17 kil. de la mer Caspienne. Depuis que Chah-Abbas la prit, elle a été presque abandonnée.

LA HIRE (Étienne VIGNOLLES, dit), un des capitaines du roi Charles VII, reçut des Bourguignons ce surnom de *La Hyrr* (vieux mot qui veut dire grognement d'un chien), à cause de sa brusquerie de caractère. Il paraît pour la première fois dans l'histoire, en 1418, au siége de Coucy, qu'il défendait avec Xaintrailles contre les Bourguignons. Il contribua, en 1427, à sauver Montargis attaqué par Bedford. Quand il alla demander à Charles VII des secours pour Orléans, ce prince lui ayant demandé son avis sur une fête qu'il ordonnait: « Je pense, répondit-il, qu'on ne peut perdre plus gaîment un royaume. » Il escorta Jeanne d'Arc à son entrée dans Orléans, fit des prodiges de valeur à Jargeau et à Patay, 1429, et essaya de délivrer la Pucelle prisonnière à Rouen; mais il fut pris par les Anglais. A peine échappé de leurs mains, il leur enleva Chartres et plusieurs autres places, et alla mourir à Montauban, des suites de ses blessures, en 1442. Le nom de La Hire a été donné, dans le jeu de cartes, au valet de cœur. L—H.

LAHIRE (Laurent de), peintre et graveur, né à Paris en 1606, m. en 1656, élève de Vouet, fut reçu à l'Académie de peinture en 1648. Il a un style agréable et facile, un grand talent de perspective, mais peu de dessin. Ses meilleures œuvres sont: *Laban cherchant ses idoles, l'Apparition du Christ aux trois Maries, Nicolas V visitant le tombeau de St François d'Assise.* Il fit de bonnes compositions pour être exécutées en tapisserie. On a de lui une histoire de St Etienne, dont les dessins sont conservés au musée du Louvre, et qui est un chef-d'œuvre. Il a gravé plusieurs de ses compositions, *la Conversion de St Paul, le Repos de la Sainte Famille en Egypte,* etc.

LAHIRE (Philippe de), mathématicien, fils du précédent, né à Paris en 1640, m. en 1718. Il s'exerça sur les sections coniques, qu'il traita à la manière des anciens; ses ouvrages sur cette matière ont beaucoup de prix pour l'époque où ils ont été écrits, mais l'analyse moderne les a facilement dépassés. Lahire fut employé, conjointement avec Picard, à la carte de France, entreprise par ordre de Colbert, et, plus tard, à des études de nivellement pour amener de l'eau à Versailles. Il s'est occupé aussi d'astronomie, de physique et de mécanique, avec assez de succès pour mériter que Fontenelle pût dire de lui, qu'il était une Académie entière des sciences. Il entra à l'Académie en 1678. Son *Éloge* a été prononcé par Fontenelle. Ses principaux ouvrages sont: *Nouvelle méthode de géométrie pour la section des superficies coniques et cylindriques,* Paris, 1673, in-4°; *De cycloïde opusculum,* ibid., 1676, in-4°; *Nouveaux éléments des sections coniques,* ibid., 1679, in-12; *la Gnomonique,* 1682, in-12, et 1698; *Sectiones conicæ in* IX *libros distributæ,* 1685, in-fol.; *Tabulæ astronomicæ,* 1702, in-4°; *l'Ecole des arpenteurs,* 1675, in-12; *Traité de mécanique,* 1675, in-12. Lahire a été l'éditeur du *Traité du nivellement* par Picard, et du *Traité du mouvement des eaux* par Mariotte. On trouve de lui plusieurs Mémoires parmi ceux de l'Académie des sciences. V.

LAHN, riv. d'Allemagne, prend sa source dans la Westphalie prussienne. Cours de 150 kil., navigable sur 40, depuis Weilbourg. Elle passe à Marbourg, Giessen, Wetzlar, Leun, Löhnberg, Weilbourg, Wilmar, Runkel, Limbourg, Nassau, et reçoit la Dille, l'Ohm, l'Aar, le Mühl, etc. Embouchure dans le Rhin à Nieder-Lahnstein (Nassau).

LAHNSTEIN (NIEDER-), v. du duché de Nassau, sur le Rhin, à l'embouchure de la Lahn; 2,000 hab. Exploitation de fer.

LAHNSTEIN (OBER-), v. murée du duché de Nassau, sur le Rhin, près de l'embouchure de la Lahn, à 4 kil. N. de Braubach; 1,600 hab. Ruines de l'anc. château de Lahneck. Sources minérales. Forges à fer.

LAHORE, v. forte de l'Hindoustan, capit. de la prov. de son nom, à 368 kil. N.-E. de Dehli, sur le Ravi; par 31° 34' lat. N., et 72° 34' long. E.; 95,000 hab. Autrefois très-florissante, elle est maintenant en décadence. Fabr. d'étoffes de coton, lainages, armes. On y remarque le mausolée de Chah-Djihan et le palais de Runjet-Sing. — Lahore est peut-être l'ancienne *Sagala,* fondée du temps d'Alexandre. Elle fut conquise par Babour en 1520, et fut quelque temps le siége du gouvernement des Mongols dans l'Inde. Les Seikhs l'ont prise en 1788, et les Anglais en 1846.

LAHORE (Province de), contrée de l'Hindoustan, entre le Cachemire au N., le Thibet à l'E., le Moultan au S., et le Kaboul à l'O.; par 30°-34° lat. N., et 69°-75° 30' long. E.; 156,000 kil. carrés environ; pop. évaluée à 10,000,000 d'hab.; villes princip.: Lahore, Amretsir. Climat chaud; sol fertile au S., rocailleux au N., arrosé par le Sind et ses affluents le Kaboul, la Kama, et le Pendjab. Beaux pâturages. Récolte de blé, tabac, coton, sucre. Cette province est divisée en deux régions, le *Pendjab* au S., et le *Kouistan* au N. — Dans l'Antiquité, le Lahore faisait partie des Etats de Porus. Pendant bien des siècles, il a été tour à tour indépendant, ou soumis aux empereurs mongols ou afghans. Au XVIIIe siècle, il formait de nombreuses principautés, possédées par les Seikhs. Runjet-Sing, m. en 1840, parvint, avec l'aide du général Allard et d'autres officiers européens, à étendre sa domination sur le Lahore presque entier; mais, après lui, son fils Shere-Sing fut assassiné, 1843; Chanda, veuve de ce prince, ne put contenir les partis. Les Anglais prof[illegible]rent de ces divisions pour intervenir, 1845; les Seikhs, vaincus à Mondky, cédèrent à la Compagnie des Indes le territoire compris entre la Beyah et le Setledje, 1846. Le reste du pays, entre le Sind et le Ravi, a été occupé par les Anglais en 1849.

LAHORE (Royaume de), nom donné, tantôt aux possessions des Seikhs occidentaux (Lahore, Cachemire, Moultan, et partie de l'Afghanistan entre l'Indus et les monts Soliman), tantôt au Lahore et au Cachemire réunis.

LAHOU, v. d'Afrique (Guinée supérieure), sur la Côte des Dents et dans le pays des Ashantees; 6,000 hab. Comm. d'ivoire et de poudre d'or.

LA HOUSSAYE. *V.* AMELOT.

LAHR, v. du grand-duché de Bade, à 80 kil. S.-S.-O. de Carlsruhe, 36 N. de Fribourg, 36 S.-E. de Strasbourg; 6,500 hab. Industrie très-active: toiles, rubans de soie, tissus de coton; manufact. import. de café-chicorée et de tabac. Vieille tour, bâtie sur les ruines d'un fort romain.

LAHSA, région d'Arabie, à l'E., le long du golfe Persique, au N.-O. de l'Oman; 150,000 hab.; villes princip.: El-Katif, El-Kouéït, Ras-el-Khyma. On en tire des chameaux et des perles; celles-ci viennent des îles Bahreïn.

LAI (Frère). *V.* CONVERS.

LAIBACH, v. d'Illyrie. *V.* LAYBACH.

LAÏC ou LAÏQUE (du grec λαος, peuple), mot servant à désigner tout chrétien qui n'est pas ecclésiastique ou qui n'appartient pas temporellement à l'Eglise.

LAIGLE, ch.-l. de canton (Orne), arr. et à 35 kil. N.-E. de Mortagne, sur la Rille, et près d'une belle forêt; 4,945 hab. Trib. de commerce; chambre consultative des manufactures. Fabr. importantes d'épingles, aiguilles, agrafes, anneaux, fils de fer et de laiton, toile métallique, pointes de Paris, dés, chaudronnerie, grosse quincaillerie, gants, corsets, tanneries, papeteries, cristallerie. On remarque les églises St-Martin et St-Barthélemy, et le château élevé par Mansard. La ville est bâtie toute en briques.

LAIGNES, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), arr. et à 18 kil. O. de Châtillon-sur-Seine; 1,322 hab. Commerce de laine et de chanvre.

LAINÉ (Joseph-Henri-Joachim, vicomte), né à Bordeaux en 1767, m. en 1835. Avocat au moment de la Ré-

volution, il fut nommé, en 1793, administrateur des subsistances du district de la Réole, et en 1795 membre de l'administration de la Gironde, rentra bientôt au barreau, fit partie du Corps législatif depuis 1808, y montra une rare indépendance, rédigea, le 28 décembre 1813, un rapport, devenu célèbre, qui soulevait des questions intérieures alors qu'il fallait soutenir l'honneur national, accueillit avec sympathie la Restauration, présida la Chambre des députés de 1814, se retira en Hollande pendant les Cent-Jours, fût membre de l'Académie Française en 1816, ministre de l'intérieur de 1816 à 1818, provoqua la dissolution de la *Chambre introuvable*, fit adopter une loi électorale plus libérale, fut nommé président du conseil de l'instruction publique, mais refusa, puis pair de France en 1823, et se rallia au gouvernement de 1830. C'était un orateur chaleureux et brillant, mais visant trop à l'effet. C'est lui qui a dit le mot célèbre : *Les rois s'en vont.* B.

LAINEZ ou LAYNEZ (Jacques), 2e général des Jésuites, né en 1512 à Almançario (Castille), m. en 1565 à Rome, s'associa de bonne heure à Ignace de Loyola, organisa avec lui le plan de la Compagnie de Jésus, fut député par Paul III au concile de Trente, refusa de Paul IV la dignité de cardinal, et succéda à Ignace dans la charge de général en 1558. Il prit part au colloque de Poissy, 1561.

LAINEZ (Etienne), acteur lyrique, né en 1752 à Vaugirard, près de Paris, m. en 1822, débuta à l'Opéra en 1774, se retira en 1817, et se ruina en dirigeant le théâtre de Lyon. Ce fut lui qui créa les rôles de ténor dans la plupart des opéras de Gluck et de Sacchini. Il avait un talent très-dramatique, plein d'âme et de chaleur.

LAIRD, nom donné, chez les Ecossais, au propriétaire d'une terre, d'un bien. Il est purement honorifique, et ne confère pas la noblesse.

LAIRE (François-Xavier), bibliographe, né en 1738 à Vadans (Franche-Comté), m. en 1801, entra dans l'ordre des Minimes, professa la philosophie au collége d'Arbois, visita plusieurs fois l'Italie, et fut nommé successivement bibliothécaire du prince de Salm-Salm, et de Loménie de Brienne. Léopold II voulut l'attirer à Vienne, et Pie VI lui offrit la place de bibliothétaire du Vatican, qu'il refusa. Il fut nommé plus tard bibliothécaire du départ. de l'Yonne. On a de lui : *Specimen historicum typographiæ romanæ* XV *sæculi*, Rome, 1778, in-8°; *Dissertations sur l'origine et les progrès de l'imprimerie en Franche-Comté pendant le* XVe *siècle*, Dôle, 1785, in-8°; *Serie dell' edizioni Aldine*, Pise, 1790, Venise, 1799, et Florence, 1800, in-12; *Index librorum ab inventâ typopraphiâ usque ad annum* 1500, Sens, 1791, 2 vol. in-8°. C—s.

LAIRESSE (Gérard de), peintre, né à Liége en 1640, m. en 1711, étudia aussi les langues anciennes, l'histoire et la musique. A 15 ans, il peignait déjà de bons portraits. Plusieurs morceaux d'histoire, qu'il exécuta pour l'électeur de Cologne et l'électeur de Brandebourg, commencèrent sa réputation. Liége ne lui fournissant pas de travaux suffisants, il alla vivre à Bois-le-Duc, puis à Utrecht, toujours poursuivi par le besoin. Un marchand de tableaux l'appela enfin à Amsterdam, où il trouva la fortune. Devenu aveugle par excès de travail, il composa et dicta à ses fils des *Principes du dessin*, en français, Amst., 1719 et 1729, in-fol., et des *Leçons de peinture* pour les jeunes gens qui veulent s'instruire dans l'art sans maître, 1720, en hollandais, trad. en français, Paris, 1787, 2 vol. in-4°. Wallon d'origine, Lairesse subit l'influence du goût français : on l'a surnommé *le Poussin de la Belgique*. On retrouve chez lui l'invention spirituelle, le contour prudent, la couleur froide et argentine des Lesueur, des Greuze et de toute l'école parisienne. Il avait une grande prédilection pour les sujets tirés de la Fable et de l'histoire ancienne. A. M.

LAIS, célèbre courtisane grecque, née à Hyccara vers 420 av. J.-C., fut amenée captive par les Athéniens lors de leur expédition en Sicile, puis transportée à Corinthe, où la réputation de son esprit et de sa beauté attira les plus illustres des Grecs. Les Corinthiens lui érigèrent un monument, que Pausanias a décrit. — Une autre Laïs, qui vivait 50 ou 60 ans plus tard, passe pour la fille de la première et d'Alcibiade.

LAÏS ou LAYS (François), célèbre chanteur, né en 1758 à La Barthe, près Bagnères (Hautes-Pyrénées), m. en 1831, fut attaché à l'Opéra de 1779 à 1822. Doué d'une voix de baryton admirable, il devint l'objet constant de la faveur du public, bien que sa vocalisation fût lourde, et qu'il n'ait jamais su égaliser les registres de sa voix. Il fut professeur au Conservatoire de musique de Paris. Ses principaux rôles étaient ceux du marchand dans *la Caravane du Caire*, du consul dans *le Triomphe de Trajan*, et de Cinna dans *la Vestale*.

LAÏS, ville de Palestine. *V.* DAN.

LAISSAC, ch.-l. de cant. (Aveyron). arr. et à 46 kil. N.-O. de Milhau, près de l'Aveyron; 870 hab. Poterie.

LAITRE. *V.* VAL-D'AJOL.

LAIUS, roi de Thèbes, fils de Labdacus, ne lui succéda qu'après la mort des deux usurpateurs Lycus et Amphion. Il épousa Jocaste, et en eut un fils, Œdipe, qui le tua fatalement (*V.* ŒDIPE).

LAKANAL (Joseph), né en 1762 à Serres (Ariége), m. en 1845, entra dans les Doctrinaires, enseigna la philosophie à Moulins, adhéra, en 1791, à la Constitution civile du clergé, et fut député de l'Ariége à la Convention en 1792. Il y vota la mort de Louis XVI, sans appel ni sursis. Président du comité de l'instruction publique, il fit conserver le Jardin du Roi, que l'on réorganisa sous le nom de Muséum d'histoire naturelle, concourut à la création de l'Ecole normale, de l'Institut, des écoles centrales et des écoles primaires, à l'adoption de la télégraphie aérienne. Il rédigea le rapport sur les honneurs à rendre à Marat, et alla jusqu'à proposer de démolir le Palais-Royal, souvenir de la monarchie, pour élever sur ses ruines la statue de la Liberté. Après la journée du 13 vendémiaire, il demanda le désarmement de la milice parisienne, qui n'avait pas secondé la Convention, l'expulsion de ceux qui n'habitaient point Paris avant 1789, et la formation d'une garde pour l'Assemblée. En 1795, il entra au conseil des Cinq-Cents. Deux ans après, il fut envoyé comme commissaire par le Directoire dans plusieurs départements récemment réunis au territoire français. Après le 18 brumaire, il ne conserva qu'une chaire à l'École centrale de la rue St-Antoine (auj. lycée Charlemagne). En 1816, banni comme régicide, et rayé de la liste de l'Institut, dont il faisait partie depuis la fondation, il passa aux Etats-Unis, devint président de l'université de la Louisiane, puis se fit planteur dans l'Alabama, sur les bords de la Mobile. L'Académie des Sciences morales et politiques ayant été rétablie en 1832, il revint en France pour y réclamer sa place, qui lui fut rendue en 1834. On a de lui : *Exposé sommaire des travaux de J. Lakanal*, Paris, 1838, in-8°. *V.* son Eloge par M. Mignet, Paris, 1857. B.

LAKCHMI, déesse indienne de l'abondance, femme de Vichnou, naquit des flots d'un océan de lait. On la représente, sur les monnaies, la tête couverte d'une mitre, et tenant un enfant qu'elle allaite, ou une fleur de lotos. Le manglier et le lotos lui sont consacrés. Dans plusieurs pagodes, un feu brûle continuellement en son honneur.

LAKEN. *V.* LAEKEN.

LAKISTES, nom donné, vers la fin du XVIIIe siècle, à certains poëtes anglais (Coleridge, Southey, Wordsworth, etc.), qui ont surtout décrit les paysages de leur pays où les *lacs* abondent.

LAKNAOUTY, v. de l'Hindoustan. *V.* GOUR.

LAKNAU, en anglais *Lucknow*, v. de l'Hindoustan anglais, anc. cap. de l'Aoude, 300 kil. S.-E. d'Agra, 880 N.-O. de Calcutta, sur la rive dr. du Goumty, par 26° 51' lat. N., et 78° 35' long. E.; 200,000 hab. On y remarque quelques mosquées, le palais du roi, les deux ponts du Goumty, et, aux environs, la magnifique résidence de *Constancia*. Bibliothèque très-précieuse en mss. persans, arabes et hindous. Arsenal. Manuf. de coton, soie, cuir, salpêtre. Elle fut capitale de l'État depuis 1775. *V.* OUDE.

LALA, femme peintre, célèbre dans l'antiquité, née à Cyzique (Mysie), florissait à Rome vers l'an 80 av. J.-C. Elle peignit à l'encaustique et sur ivoire, et excella surtout dans les portraits de femmes.

LALAIN (Jacques de), surnommé *le Bon chevalier*, né vers 1421 dans le château de Lalain, d'une famille noble, m. en 1453, fut l'un des chevaliers les plus accomplis de son siècle; après avoir brillé aux cours de Clèves et de Bourgogne, il parcourut l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre, se mesurant avec les plus valeureux champions, sans trouver de vainqueur. Il fit deux voyages en Terre-Sainte, fut reçu chevalier de la Toison-d'Or, s'attacha de nouveau au duc de Bourgogne, le suivit contre les Gantois révoltés, se signala au combat de Rupelmonde, et fut tué au siége du fort de Pouckes. George Châtelain a écrit l'*Histoire de Jacques de Lalain*, Bruxelles, 1634, in-4°.

LALAIN ou LALAING, vge (Nord), sur la Scarpe, arr. et à 7 kil. E.-N.-E. de Douai; 1,991 hab. Jadis titre d'un duché.

LALAND, île de Danemark. *V.* LAALAND.

LALANDE (Michel-Richard de), surintendant de la musique de Louis XIV et de Louis XV, né à Paris, en 1647, m. en 1726, fut le plus habile compositeur français de son temps dans le genre religieux. On a de lui 20 livres de motets; il a écrit aussi la musique de *Méliccrte*, pasto-

rale comique de Molière, et le ballet des *Eléments*, dont Roi avait fait les paroles.

LALANDE (Joseph-Jérôme LEFRANÇAIS DE), illustre astronome, né à Bourg (Ain) le 11 juillet 1732, m. à Paris le 4 avril 1807, fit ses études chez les Jésuites, et commença dans les pratiques de la dévotion une vie qui devait finir par l'athéisme. Il alla étudier le droit à Paris, et se fit recevoir avocat. Là, il fut mis en rapport avec Delisle, Messier et Lemonnier ; ce dernier réussit à le faire agréer pour aller à Berlin faire les observations astronomiques qui devaient correspondre avec celles que Lacaille allait effectuer au Cap. En 1753, il entra à l'Académie des sciences. Il remplaça Maraldi à la rédaction de la *Connaissance des temps*, dont il publia les volumes de 1760 à 1775 ; il en reprit la direction en 1794, et la conserva jusqu'en 1807 ; la forme qu'il lui a donnée a été conservée. Il succéda à Delisle au Collége de France, et y enseigna l'astronomie avec beaucoup de talent pendant 46 ans ; il y a fait un très-grand nombre d'élèves. « S'il n'est à tous égards, a dit Delambre, qu'un astronome de 2e ordre, il a été le premier de tous comme professeur. Plus qu'aucun autre il a su répandre l'instruction et le goût de la science. Par ses travaux, par son autorité, par son crédit et ses sollicitations, et par la correspondance la plus étendue, il chercha sans cesse à faire le bien de l'astronomie ; il voulut la servir même après sa mort par la fondation d'une médaille que l'Institut décerne annuellement à l'auteur de l'Observation la plus intéressante ou du Mémoire le plus utile aux progrès de l'astronomie. Ses méthodes de calcul sont abandonnées, mais après avoir longtemps servi. » Pendant que Lalande était à Berlin, il publia dans les *Acta eruditorum* : *D. Delalande, astronomi regii, de observationibus suis Berolinensibus, ad parallaxin Lunæ deficiendam, epistola*, 1752. Pour l'intelligence des explications de la *Connaissance des temps*, il a écrit l'*Exposition du calcul astronomique*, 1762. En 1764 parut son *Traité d'astronomie*, 2 vol. in-4°, ouvrage très-complet et qui obtint un grand succès. Il a aussi donné : *Réflexions sur les comètes qui peuvent approcher de la terre*, 1773 ; *Réflexions sur les éclipses de soleil*, 1778 ; *Abrégé de navigation historique, théorique et pratique*, avec des tables horaires calculées par Mme Lalande sa nièce, 1793 ; *Abrégé d'astronomie ; Astronomie des dames*, 1795 ; *Catalogue de mille étoiles circumpolaires*, 1796 ; *Mémoire sur la hauteur de Paris au-dessus du niveau de la mer*, 1796 ; *Histoire céleste française*, 1801 ; *Bibliographie astronomique*, 1802. Lalande a continué l'*Histoire des mathématiques* de Montucla, les *Ephémérides* de Lacaille, et publié un très-grand nombre de Mémoires. Il s'est beaucoup occupé de gnomonique (*V.* l'art. *Cadran* dans le *Dictionn. de Mathématiques* de l'*Encyclopédie méthodique*). Le premier, il fit connaître le platine en France. On lui doit encore un *Voyage en Italie*, en 1765-66, Paris, 1768, 8 vol. in-12 ; 1786, 9 vol. in-12, ouvrage estimé. V.

LALASIDE, contrée de l'anc. Cilicie-Trachée, au N.-O. ; v. principale : *Homonada*.

LALBENQUE, ch.-l. de cant. (Lot), arr. et à 18 kil. S.-S.-E. de Cahors ; 600 hab. Fabr. de tresses de chapeaux de paille.

LALÉTANS, *Laletani*, peuple d'Hispanie (Tarraconaise), au N.-E., sur les bords de la Méditerranée, entre les embouch. de la Blanda et du Rubricatus. Ch.-l. *Barcino*.

LALINDE, ch.-l. de cant. (Dordogne), arr. et à 24 kil. E. de Bergerac ; 823 hab.

LALITA-PATAM, v. de l'Hindoustan (Népaul), près de la rive g. du Bogmotty, à 3 kil. S. de Catmandou ; 24,000 hab. Fabr. de toiles de coton, articles en cuivre et en laiton.

LALLA-MAGHRNIA, poste militaire français (Algérie), à 164 kil. S.-O. d'Oran, près de la frontière du Maroc, à 8 kil. de la ville marocaine d'Ourchda. Un traité de délimitation entre l'Algérie et le Maroc y fut signé en 1845.

LALLEMAND (Charles-François, baron), né à Metz en 1774, m. en 1839, était maréchal de camp dans l'artillerie en 1815 ; au retour de l'île d'Elbe, il se déclara pour Napoléon, fut nommé général de division, et assista à la bataille de Waterloo. Mis en jugement avec d'autres officiers et condamné à mort par contumace à la seconde Restauration, il passa en Amérique, où il tenta, en 1818, de fonder au Texas, pour les réfugiés ou proscrits politiques français, une espèce de colonie sous le nom de *Champ d'Asile*. Ses essais ayant été infructueux, il alla aux Etats-Unis, rentra en France après 1830, et fut créé pair en 1833.

LALLEMAND (Charles-François), médecin et chirurgien, né à Metz en 1790, m. en 1854, servit dans la chirurgie militaire avant de suivre à Paris les leçons de Dupuytren et de Récamier. Il devint professeur de clinique chirurgicale à la Faculté de Montpellier, 1819, puis membre de l'Institut. Ce fut un praticien des plus habiles, un observateur plein de sagacité, un esprit éminemment philosophique, un écrivain plein de charme. Il a donné une vive impulsion à la méthode de Pravaz. Son principal ouvrage est intitulé : *Recherches anatomico-pathologiques sur l'encéphale et ses dépendances*, 1820-23, 2 vol. in-8°. Il s'est occupé d'une manière spéciale des maladies des organes génito-urinaires.

LALLEMANT (Richard CONTERAY), imprimeur, né en 1726 à Rouen, m. en 1807, fut juge-syndic du commerce, échevin, puis maire de Rouen. Louis XV lui fit expédier des lettres de noblesse. Il s'attacha à ne reproduire que des ouvrages estimables. Outre d'excellentes éditions de classiques, on remarque comme sortis de ses presses : *le Petit apparat royal, ou Nouveau Dictionnaire universel*, français et latin, 1760, in-8° ; *l'Ecole de la chasse aux chiens courants*, par Verrier de la Conterie, précédée de la *Bibliothèque des théreuticographes*, 1763, in-8°.

LALLI (Jean-Baptiste), poëte burlesque et jurisconsulte italien, né en 1572 à Norcia (Ombria), m. en 1637. Il a laissé, entre autres ouvrages : *l'Eneide travestita*, in-12, Rome, 1641 ; *Il Tito, ovvero la Gerusalemme desolata*, poëme sérieux ; *Moscheide, ovvero Domitiano Moschicida*, c.-à-d. *la Moschéide, ou Domitien massacreur de mouches*. Ses poésies ont été recueillies et imprimées à Milan, 1630, 2 part. in-12, sous le titre d'*Opere poetiche del dottor G. B. Lalli*. On a aussi de lui un livre de jurisprudence estimé, intitulé *Viridarium praticabilium materiarum*, 3 vol. C. N.

LALLOUETTE (Jean-Franç.), compositeur de musique sacrée, né en 1653, m. en 1728, élève de Lulli, fut maître de musique à l'église St-Germain-l'Auxerrois et à Notre-Dame de Paris. On a gravé de lui un *Miserere* et plusieurs motets estimés.

LALLY (Thomas-Arthur, comte de), baron de *Tollendal* en Irlande, né en 1702, à Romans (Dauphiné), m. en 1766, était fils de sir Gérard Lally, qui avait suivi en France Jacques II. Il entra fort jeune au service, dans un régiment commandé par son père. Doué d'une activité, d'un coup d'œil et d'une force remarquables, il devint rapidement un des meilleurs officiers d'état-major. Chargé d'une mission à St-Pétersbourg en 1738, il en rapporta au cardinal de Fleury deux Mémoires, chefs-d'œuvre de finesse et d'habileté. Il se distingua à Fontenoy, 1745, où, à la tête de sa brigade irlandaise, il décida la victoire, et fut fait brigadier sur le champ de bataille par Louis XV. La même année, il alla en Angleterre soutenir la cause du prince Charles-Edouard, et ne put rentrer en France qu'à travers mille périls. En 1756, il accepta le commandement d'une expédition contre les Anglais dans les Indes. Nommé gouverneur-général des établissements français, il ne put partir qu'avec des ressources insuffisantes. Dès son arrivée, il rencontra de l'opposition aux réformes les plus nécessaires. Néanmoins la côte de Coromandel fut conquise, et les Anglais assiégés dans Madras. Mais Lally, n'étant pas secondé par le chef d'escadre d'Aché, sans argent pour payer ses soldats mutinés, fut contraint de lever le siége. Bientôt, attaqué lui-même dans Pondichéry, abandonné par la flotte, à bout de forces et de sacrifices, il dut, après 9 mois de résistance, se rendre avec 700 hommes aux 22,000 du général anglais Coote, appuyés d'une escadre de 14 vaisseaux, 1761. Conduit en Angleterre et relâché sur parole pour venir répondre aux calomnies de ses ennemis, il se constitua prisonnier à la Bastille, et y resta 19 mois sans être interrogé. Accusé enfin de trahison et de concussion par ceux-là même qui avaient causé sa ruine, Lally-Tollendal, après un procès inique, sans avoir pu obtenir de défenseur, fut condamné à mort par la grand'-chambre du Parlement de Paris, et mené au supplice, un bâillon à la bouche. Cet arrêt, revisé à la sollicitation du fils de Lally par ordre de Louis XVI, fut cassé à l'unanimité par le parlement en 1778, et la mémoire du comte réhabilitée. *V.* de Saint-Priest, *Études diplomatiques et littéraires*, Paris, 1850, 2 vol. in-8°.

LALLY-TOLLENDAL (Trophime-Gérard, marquis de), fils du précédent, né à Paris en 1751, m. en 1830, se rendit d'abord célèbre par les efforts qu'il fit pendant dix ans pour faire réhabiliter la mémoire de son père. Député de la noblesse de Paris aux Etats-Généraux de 1789, il fut partisan des réformes modérées, et se prononça pour une monarchie tempérée par deux chambres, avec le *veto* absolu du roi. Après les journées des 5 et 6 octobre, il désespéra de la monarchie, et se retira à Coppet (Suisse) avec Mounier. Là il écrivit *Q. Capitolinus aux Romains*, 1790, in-8°,

critique des actes de l'Assemblée constituante. Il rentra en France en 1792, dans le dessein de combattre les Jacobins, fut arrêté après le 10 août et enfermé à l'Abbaye, mais eut le bonheur de s'en échapper. Réfugié en Angleterre, il demanda à la Convention d'être l'avocat de Louis XVI. Il revint sous le Consulat, vécut loin des affaires jusqu'à la Restauration, et fut alors créé pair de France, 1815. Dévoué à la monarchie, mais éclairé sur ses véritables intérêts, il essaya d'en prévenir les fautes, et siégea avec l'opposition libérale. On a de lui : *Mémoires* pour la réhabilitation de son père; *Lettres à Edmond Burke,* 1791; *Plaidoyer pour Louis XVI,* 1795; *Mémoire au roi de Prusse pour réclamer la liberté de La Fayette,* 1795; *le Comte de Strafford,* tragédie en 5 actes et en vers, 1795, qui ne fut point représentée; *Essai sur la vie de Strafford,* Londres, 1795, et Paris, 1814, in-8°; *Défense des émigrés français,* 1797 et 1825, 2 vol. in-8°; *Observations sur la nature de la propriété littéraire,* 1826, in-8°, etc. Lally-Tollendal était membre de l'Académie Française depuis 1816.

LALOUBÈRE (Simon de), né à Toulouse en 1642, m. en 1729, fut accrédité en 1678 comme résident français auprès de la république de Strasbourg, et prépara l'exécution des projets de Louvois sur cette ville. Il fut ensuite secrétaire d'ambassade en Suisse, et, en 1687, envoyé extraordinaire à Siam. A son retour, on le chargea d'une mission secrète en Espagne, pour travailler à détacher de l'alliance anglaise le cabinet de Madrid : arrêté comme suspect, il ne recouvra qu'avec peine sa liberté. Admis à l'Académie française en 1693 par le crédit de Pontchartrain, à celle des Inscriptions en 1694, il se retira, peu de temps après, à Toulouse, où il rétablit les Jeux floraux. On a de lui : *du Royaume de Siam,* Paris, 1691, 2 vol. in-12; *Traité de l'origine des Jeux floraux,* Toulouse, 1715, in-8°.

LALOUBÈRE, vge (Hautes-Pyrénées), arr. et à 3 kil. S. de Tarbes, 1,100 hab. Château avec beau parc et belles eaux. Grand cirque, où ont lieu des courses régionales de chevaux.

LA LUZERNE (César-Henri, comte de), né à Paris en 1737, d'une anc. maison de Normandie, m. en 1799, était neveu de Malesherbes. Il entra de bonne heure au service, devint lieutenant-général, gouverneur des Iles-sous-le-Vent en 1786, ministre de la marine en 1787, donna sa démission en 1791, et émigra d'abord en Angleterre, puis en Autriche. Il a traduit de Xénophon *la Retraite des dix mille,* 1786, 2 vol. in-8°, et *la Constitution des Athéniens,* Londres, 1793, in-8°.

LA LUZERNE (Anne-César de), frère du précédent, né à Paris en 1741, m. à Londres en 1791, servit sous le duc de Broglie, son parent, parvint au grade de major général de la cavalerie, et fut nommé colonel général des grenadiers de France. Entrant ensuite dans la diplomatie, il fut envoyé extraordinaire près de l'électeur de Bavière en 1776, ministre de France aux Etats-Unis en 1778, et ambassadeur en Angleterre en 1788.

LA LUZERNE (César-Guillaume, cardinal de), frère des précédents, né à Paris en 1738, m. en 1821, fut nommé évêque de Langres en 1770. Il fit partie de l'Assemblée des notables et de l'Assemblée constituante. Epouvanté par les journées des 5 et 6 oct. 1789, il se retira dans son diocèse, qu'il quitta en 1791 pour émigrer. Pair de France à la Restauration, il obtint encore le chapeau de cardinal en 1817. C'était un ecclésiastique fort instruit. Il a laissé : *Dissertations sur la liberté; — la Loi naturelle; — la Spiritualité de l'âme; — l'Existence de Dieu,* 1808; *Considérations sur divers points de morale chrétienne,* 1811; *Oraisons funèbres de Charles-Emmanuel, roi de Sardaigne,* 1773; — *de Louis XV,* 1774; *Explication des Evangiles,* 4 vol. in-12, etc. *Œuv. complèt.,* Petit-Montrouge, 1856, 6 vol. gr. in-8°.

LAMA, nom des prêtres chez les Thibétains et les Mongols bouddhistes. Un *Dalaï-Lama* ou *Grand-Lama,* exerce le pouvoir spirituel et temporel au Thibet, sous la suzeraineté de la Chine, et est regardé comme une incarnation de la divinité sur la terre; il réside à H'lassa, presque invisible au fond d'un temple, et y reçoit les honneurs divins. De *Lama* est venu *Lamisme,* nom par lequel on désigne une des formes du bouddhisme.

LAMA, v. d'Hispanie (Lusitanie); auj. *Lamégo.*

LAMA, ch.-l. de cant. (Corse), arr. et à 50 kil. S.-O. de Bastia; 445 hab. Huile d'olive très-estimée.

LAMACHUS, général athénien, commanda, avec Alcibiade et Nicias, l'expédition dirigée contre la Sicile, 415 av. J.-C. Défié à un combat singulier par Callicrate, général syracusain, il porta à son ennemi un coup mortel; mais, blessé le premier, il expira en même temps que lui. O.

LAMALLE. *V.* DELAMALLE et DUREAU DE LAMALLE.

LAMANDÉ (François-Laurent), né à Dinan, en 1735, m. en 1819, ingénieur distingué, a fait exécuter des travaux importants aux ports de Dieppe, Fécamp, Honfleur, et surtout à ceux du Havre et des Sables-d'Olonne. — LAMANDÉ (Mandé), fils du précédent, né aux Sables-d'Olonne en 1777, m. en 1837, fut aussi un ingénieur de beaucoup de talent; il a construit à Paris le pont d'Austerlitz, en fer fondu, alors que ce genre de construction était peu connu, pont qui a été cintré en pierre en 1855, et le beau pont d'Iéna, tout en pierre, à l'extrémité N. du Champ-de-Mars.

LA MAR (PUERTO-DE-) *V.* PUERTO-DE-LA-MAR.

LAMARCHE. *V.* DELAMARCHE et MARCHE (LA).

LAMARCK (Jean-Baptiste-Pierre-Antoine DE MONET DE), célèbre naturaliste, né en 1744 à Bazantin (Picardie), m. à Paris en 1829, servit d'abord comme volontaire dans les guerres d'Allemagne, vint à Paris à la suite d'un accident qui l'obligeait à quitter le service, et se livra tout d'abord avec passion à l'étude de la botanique. En 1778, il fit paraître une *Flore française,* 3 vol., remarquable par l'introduction de la méthode dichotomique dans la science, et pour la rédaction et la publication de laquelle il fut aidé par Haüy et Buffon. En 1779, il entra à l'Académie des sciences; mais, malgré cette distinction honorifique et le succès de sa *Flore,* il vivait dans une situation très-précaire; après un voyage qu'il fit en Hollande, en Hongrie et en Allemagne pendant les années 1781-82, avec le titre de botaniste du roi, il fut obligé de travailler pour les libraires qui publiaient l'*Encyclopédie méthodique,* et il en rédigea toute la partie botanique, 2 vol., 1783-86. En 1788, il fut nommé botaniste du Cabinet du Roi. En 1793, lorsque la Convention réorganisa le Muséum, Lamarck, le dernier venu des professeurs, dut accepter la dernière des 12 chaires nouvellement créées, celle des insectes et des vers. Il était presque étranger à cette étude; malgré son âge, il se mit au travail : de botaniste distingué, il se fit zoologiste illustre; il avait publié la *Flore française,* il donna le *Système des animaux sans vertèbres,* 1 vol. in-8°, 1801, et la *Philosophie zoologique,* 2 vol. in-8°, 1809. Le premier de ces ouvrages, œuvre linnéenne, présentait pour la première fois méthodiquement classés dans leur ensemble tous les groupes inférieurs du règne animal; il fut le point de départ de la grande *Histoire naturelle des animaux sans vertèbres,* publiée en 7 vol. in-8°, de 1815 à 1822. La *Philosophie zoologique* n'eut point le succès du livre sur les animaux sans vertèbres, et cependant c'était une œuvre de premier mérite, où tous les grands problèmes de la science se trouvaient abordés de front, sinon résolus. Etranger à l'anatomie, écrivain fort médiocre, Lamarck était doué d'une rare vigueur d'esprit et d'un sentiment instinctif pour les idées de coordination, et personne plus que lui n'a contribué à étendre les horizons de l'histoire naturelle. Malheureusement il fut mal apprécié par ses contemporains, et toujours il vécut pauvre et presque obscur. De bonne heure les infirmités étaient venues l'atteindre; à peine était-il entré à l'Institut, en 1796, que déjà sa vue affaiblie lui rendait nécessaire le concours de Latreille, et il finit par devenir complétement aveugle, sans pour cela renoncer à ses travaux. Outre les ouvrages déjà cités, Lamarck a publié : *Recherches sur les causes des principaux faits physiques,* 2 vol. in-8°, Paris, 1794; *Mémoires de Physique et d'Histoire naturelle,* 1 vol. in-8°, 1797; *Hydréologie,* 1 vol. in-8°, 1802; une série d'*Annuaires météorologiques,* 1800-10, dont l'objet fut mal compris par Napoléon Ier, et que l'auteur fut obligé d'interrompre; *Histoire naturelle des végétaux classés par familles,* 1802 et 1826; *Recherches sur l'organisation des corps vivants,* 1802; *Extrait du cours de zoologie du Muséum,* 1 vol. in-8°, 1812; *Mémoire sur les fossiles des environs de Paris,* 1 vol. in-4°, 1823, qui traite seulement des coquilles fossiles, une des études favorites de Lamarck; *Système analytique des connaissances positives,* 1 vol. in-8°, 1830. M—D.

LA MARCK (Maison de). *V.* MARCK (LA).

LAMARQUE (François), né dans le Périgord en 1756, fut envoyé à l'Assemblée législative en 1791, demanda, l'un des premiers, la déchéance de Louis XVI dans la journée du 10 août 1792, prit place parmi les montagnards de la Convention, vota la mort du roi sans appel ni sursis, défendit le duc d'Orléans contre Robespierre et Buzot, fut un des quatre commissaires envoyés pour arrêter Dumouriez, demeura prisonnier des Autrichiens avec ses collègues jusqu'à la fin de 1795, puis entra au conseil des Cinq-Cents, seconda le coup d'Etat du 18 fructidor, fut frappé à son tour au 22 floréal, et obtint l'ambassade de Suède. Réintégré au conseil en 1799, il devint, après le 18 brumaire, préfet du Tarn, entra en 1804 à la Cour de cassation, dont

il cessa de faire partie à la Restauration, et fut au nombre des bannis de 1816. B.

LAMARQUE (Maximilien, comte), né à St-Sever (Landes) en 1770, m. en 1832, entra au service comme simple soldat en 1791, et devint bientôt capitaine de grenadiers dans le corps dit *Colonne infernale*, commandé par La Tour-d'Auvergne. On admira son audace à la prise de Fontarabie en Espagne. Il était général de brigade à Hohenlinden, 1801, et soutint sa réputation dans les grandes guerres du 1er Empire. Il contribua à la prise de Gaëte, 1806, réduisit les insurgés calabrois, 1807, fut nommé général de division et chef d'état-major du roi Joseph, et, sous le règne de Joachim Murat, prit le fort et l'île de Capri sur les Anglais, 1808, fait d'armes d'une difficulté extraordinaire. A la bataille de Wagram, 1809, il eut 4 chevaux tués sous lui. Dans la guerre d'Espagne, ses ennemis rendaient justice à son humanité. La 1re Restauration n'eut pas ses sympathies; un homme de la cour lui disant que le nouveau régime le ferait jouir du repos : « Nous n'appelons pas cela du repos, répondit Lamarque, c'est une halte dans la boue. » Au retour de l'île d'Elbe, Napoléon lui donna le commandement de Paris, et l'envoya dans la Vendée, dont il fut bientôt appelé le pacificateur. A la 2e Restauration, il fut exilé. Rappelé en 1818, il se fit élire député des Landes en 1828, et remarquer parmi les plus énergiques orateurs d'une opposition que ne satisfit point la Révolution de Juillet 1830. On lui avait donné le commandement supérieur de la Vendée; on le lui retira. Alors il combattit le ministère pour son système de *paix à tout prix*, et lutta avec talent sur le terrain de la politique étrangère. Son caractère et la bonne foi de ses opinions l'avaient rendu singulièrement populaire, lorsqu'il mourut du choléra. Ses funérailles furent une occasion ou un prétexte de troubles, les 5 et 6 juin 1832. *V.* JUIN 1832 (Journées de). Lamarque a publié divers écrits de circonstance : *Nécessité d'une armée permanente*, 1820; *De l'esprit militaire en France*, 1826, etc. Depuis sa mort, on a donné ses *Souvenirs, Mémoires et Lettres*, Paris, 3 vol. in-8°, 1835. J. T.

LAMARRE (Nicolas de), né en 1639 à Noisy-le-Grand près Paris, m. en 1723, commissaire au Châtelet, est connu par une *Histoire de la police*, 1725, 2 vol. in-fol., ouvrage rempli de détails instructifs, réimprimé avec 2 autres vol. en 1722-38, et refondu dans le *Dictionnaire de police* de Desessarts. G.

LA MARTINIÈRE (Ant.-Aug. BRUZEN DE), compilateur et géographe, né à Dieppe en 1662, m. en 1746, était neveu de l'hébraïsant Richard Simon. Secrétaire français près du duc de Meklembourg, 1709, il se fixa ensuite à La Haye. Le roi d'Espagne le nomma son premier géographe, et le roi de Naples lui fit une pension. On a de lui : *Dictionnaire géographique, historique et critique*, La Haye, 1726-1730, 10 vol. in-fol., et Paris, 1768, 6 vol. in-fol.; *Essai sur l'origine et les progrès de la géographie*, Amsterdam, 1722; *Histoire de Pologne sous Auguste II*, 1733; *Histoire de Frédéric Guillaume, roi de Prusse*, 1741; *Introduction générale à l'étude des sciences et des belles-lettres*, La Haye, 1731, in-8°; *Etat politique de l'Europe*, ibid., 1742-49, 13 vol. in-12. La Martinière a édité la *Géographie* de Clavier, 1729; les *Lettres* de Richard Simon, 1730, etc.

LA MARTINIÈRE (P.-Martin), voyageur, né à Rouen, servit le roi de Danemark, fit partie, en 1753, d'un voyage de découverte au N. de l'Europe, et en publia la relation, Paris, 1671.

LAMB (Charles), écrivain humoristique anglais, né à Londres en 1775, m. en 1834, occupa un emploi dans les bureaux de la Compagnie des Indes. Ses Œuvres complètes ont été publiées à Londres en 1842, 1 vol. grand in-8°, avec une Notice par Talfourd; on y remarque : *Rosamund Gray, la Vieille aveugle Marguerite*, les *Contes tirés de Shakspeare*, les *Essai d'Elia*, etc.

LAMB (William). *V.* MELBOURNE (lord).

LAMBACH, *Ovilabis, Lambacum*, brg des États autrichiens (Haute-Autriche), sur la rive g. de la Traun, à 14 kil. S.-O. de Wels; 1,300 hab. Riche abbaye de bénédictins, avec belle église, bibliothèque, archives, collections d'histoire naturelle et d'objets d'art. — Ravagée par un incendie en 1809. Près de là, succès des Français sur les Russes en 1805.

LAMBÆSA ou LAMBESSA. anc. v. de Numidie, dont les ruines se trouvent au point que les Arabes appellent *Tezzoulet*, à 100 kil. S.-E. de Constantine, 10 de Bathna. Une colonie d'insurgés de juin 1848 y fut établie en 1850.

LAMBALLE (Marie-Thérèse-Louise de SAVOIE-CARIGNAN, princesse de), née à Turin en 1749, m. en 1792, épousa le fils du duc de Penthièvre, Louis-Alex.-Jos.-Stanislas de Bourbon, prince de Lamballe, fut présentée en 1767 à la cour de France, et devint veuve après 15 mois de mariage. Les grâces de sa personne et la douceur de son caractère lui avaient gagné tous les cœurs; la reine Marie-Antoinette lui confia la surintendance de sa maison, et se l'attacha par les liens de l'amitié la plus dévouée. Cette amitié perdit la princesse. Au 10 août 1792, elle ne quitta point la reine, et voulut partager sa captivité. Un ordre de la Commune sépara bientôt les deux amies. On transféra Mme de Lamballe à la Force, où, le 3 septembre, des juges iniques la livrèrent aux égorgeurs. Son corps fut l'objet d'affreuses profanations; sa tête et son cœur, placés au bout d'une pique, après avoir été promenés dans les rues de Paris, furent portés au Temple, sous les fenêtres de la reine. En 1826, Mme C. Hyde, marquise G.-B. Solari, a publié, d'après les papiers et les entretiens de Mme de Lamballe, des *Mémoires relatifs à la famille royale de France*, 2 vol. in-8°. J. T.

LAMBALLE, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), arr. et à 24 kil. E.-S.-E. de St-Brieuc, sur le Gouessant; 4,138 hab. Entourée de murailles, et divisée en haute et basse ville; d'un ancien château fort, il ne reste que la chapelle et une tour carrée. On remarque les églises de Notre-Dame et de St-Jean. Dépôt d'étalons. Comm. de grains, bestiaux, chevaux, cidre, miel, parchemin. Collége. César la désigne comme capitale des *Ambiliates;* elle devint, en 1317, le ch.-l. du duché de Penthièvre.

LAMBAYÈQUE, v. du Pérou, sur la rive g. de la rivière de ce nom, à 8 kil. de son embouchure dans le Grand-Océan; 8,000 hab. Fabr. de couvertures de laine, cotonnades, savon.

LAMBECIUS (Pierre), savant bibliographe allemand, né à Hambourg en 1628, m. en 1680, fut nommé professeur d'histoire dans sa ville natale en 1652, puis recteur de l'*Ecole illustre* en 1659. Forcé de partir pour avoir abjuré le luthéranisme, il se fixa à Vienne, où l'empereur Léopold Ier le nomma son historiographe et son bibliothécaire. On a de lui : *Origines hamburgenses*, Hambourg, 1652-1661, 2 vol. in-4°, et 1706, in-fol.; *Prodromus historiæ litterariæ*, 1659, in-fol., et 1710, in-fol.; *Commentarii de bibliothecâ Cæsareâ Vindobonensi*, Vienne, 1665-1679, 8 vol. in-fol., catalogue malheureusement inachevé.

LAMBERT (Saint), évêque de Maëstricht en 668, né vers 640 dans le pays de Liége, m. en 708, fut le conseiller de Childéric II, roi d'Austrasie. A la mort de ce prince, chassé et dépouillé par Ebroïn, il se retira au monastère de Stavelo, mais reprit ses premières fonctions en 681. Il convertit au christianisme les habitants de la Zélande, et périt assassiné à Liége par Dodon, beau-frère de Pepin d'Héristal. St Hubert fit déposer le corps du saint dans une chapelle bâtie au lieu où il avait péri, et transporta à Liége le siége épiscopal en 720. Fête, le 17 septembre.

LAMBERT, fils de Gui, duc de Spolète, qui disputait l'Italie à Bérenger, duc de Frioul, fut associé à la couronne dès 891, et succéda à son père en 894. Il s'unit avec son rival contre un prétendant étranger, Arnulf, roi de Germanie, et tous deux se partagèrent l'Italie, 896. Il mourut d'une chute de cheval dans la forêt de Marengo, 898. G.

LAMBERT, marquis et duc de Toscane, fils d'Adalbert II le Riche, 929-931. Son frère utérin, Hugues, roi d'Italie, pour lui enlever la Toscane, attaqua la légitimité de sa naissance. Lambert en appela au jugement de Dieu, et tua le champion qui lui fut opposé. Il n'échappa point cependant au ressentiment de Hugues, qui lui fit crever les yeux et le dépouilla de son duché, 931. Il vécut encore quelques années. G.

LAMBERT, chroniqueur allemand, né à Aschaffenbourg vers le commencement du XIe siècle, prit l'habit de St Benoît en 1058, et fit un pèlerinage à Jérusalem. Il a publié une *Chronique* qui s'étend depuis Adam jusqu'à l'année 1077; elle a été continuée jusqu'en 1472 par un moine d'Erfurt; mais cette suite est loin d'être estimée comme la Chronique de Lambert, qui est d'une exactitude et d'une élégance de style remarquables. Mélanchthon la découvrit et la fit publier, Tubingue, 1525, in-8°. La meilleure édition est celle de Krause, Halle, 1797. *V.* Piderit, *de Lamberto Schafnaburgensi*, Hersfeld, 1828.

LAMBERT BEGGH. *V.* BÉGUINAGES.

LAMBERT-LI-CORS (c.-à-d. *le Court* ou *le Petit*), poëte français du XIIe siècle, né à Châteaudun ou à Dinan, commença le célèbre roman d'*Alexandre;* continué par Alexandre de Bernay.

LAMBERT (John), général anglais, était avocat quand éclata la Révolution de 1648. Adoptant avec ardeur ses principes, il prit du service dans l'armée parlementaire, se distingua aux batailles de Marston-Moor et de Naseby, et

devint l'officier le plus célèbre par son audace et ses talents après Cromwell. Sur sa proposition, ce dernier fut nommé protecteur; mais Lambert s'opposa à ce qu'il reçût le titre de roi. Pendant le règne de Cromwell, Lambert se retira prudemment des affaires; après sa mort, il rentra dans la vie publique, devint le chef des mécontents et le protecteur du *Rump-parlement*, qui, voyant bientôt qu'il s'était donné un maître, voulut lui ôter le commandement. Lambert cassa le parlement, et marcha contre Monk, qui venait d'Ecosse, pour le défendre, disait-on. Abandonné de son armée, qui passa à son rival, Lambert fut arrêté, enfermé à la Tour de Londres, s'en échappa, et il reformait son armée quand il fut arrêté de nouveau. Mis en jugement après la Restauration, il fut déclaré coupable de haute trahison, 1662, gracié de la peine de mort, et relégué à l'île de Guernesey, où il mourut dans l'oubli en 1692.

LAMBERT (Michel), musicien, né en 1610 à Vivonne, près de Poitiers, m. à Paris en 1696, fut protégé par le cardinal de Richelieu. Il a laissé des *Motets*, des *Leçons pour les Ténèbres*, des cantates et des chansons sur des paroles de Benserade, Boisrobert, Perrin et Quinault. Son gendre Lulli le fit oublier.

LAMBERT (Anne-Thérèse DE MARGUENAT DE COURCELLES, marquise de), née à Paris en 1647, m. en 1733, resta veuve, en 1686, avec un fils et une fille en bas âge, fit leur éducation avec autant d'intelligence que de zèle, et ouvrit sa maison aux gens de lettres. Saint-Aulaire, Fontenelle, Lamotte-Houdar, furent au nombre de ses amis intimes. Quoiqu'elle craignît plus que tout au monde la réputation de femme-auteur, elle fit paraître deux ouvrages dont elle avait fait des lectures confidentielles : *Avis d'une mère à son fils*; *Avis d'une mère à sa fille*, ouvrages excellents, où les grâces et la simplicité d'un style pur relèvent encore la finesse des observations, le mérite des sentiments les plus nobles et de la plus haute raison. Ses œuvres, réunies en 1748, 2 vol. in-12, et 1813, 2 vol. in-18, renferment, outre ses *Avis* : *Traité de l'amitié*, *Traité de la vieillesse*, *Réflexions sur le goût*, *sur les femmes*, *sur les richesses*, etc.; des *Lettres*, des *Portraits*, etc. Fontenelle a écrit sa Vie. J.-T.

LAMBERT (Claude-François), compilateur, membre de la société de Jésus, né à Dôle vers 1700, m. en 1765, a laissé : *Recueil d'observations curieuses sur les mœurs, les coutumes, les arts et les sciences des différents peuples de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique*, Paris, 1749, 4 vol. in-12; *Histoire générale, civile, naturelle, politique et religieuse de tous les peuples du monde*, ibid., 1750 et suiv., 15 vol. in-12; *Histoire littéraire du règne de Louis XIV*, ibid., 1751, 3 vol. in-4°; *Histoire de Henri II*, ibid., 1752, 2 vol. in-12; *Bibliothèque de physique et d'histoire naturelle*, 1756, 6 vol. in-12; *Abrégé de l'Histoire de l'Empire*, Londres, 1757, 2 vol. in-12.

LAMBERT (Jean-Henri), mathématicien, né à Mulhouse en 1728, m. à Berlin en 1777, appartenait à une famille protestante expatriée à la suite de la révocation de l'édit de Nantes. Il ne dut qu'à lui-même son immense savoir. Chargé de l'éducation des petits-fils du comte de Salis, il profita des voyages qu'il fit avec eux pour faire des recherches dans les bibliothèques et visiter les établissements scientifiques. En 1764, il devint membre de l'Académie de Berlin. Lambert n'a été qu'un mathématicien de second ordre; dans les éléments, il s'est occupé des nombres premiers, de la théorie des parallèles, de la trigonométrie; il a prouvé l'incommensurabilité du rapport de la circonférence au diamètre, travail repris par Legendre. Un travail de Lambert a donné naissance à la série à laquelle Lagrange a attaché son nom. Il a perfectionné les méthodes géodésiques. En astronomie, les orbites des comètes ont été l'objet de son étude; il y a trouvé un théorème simple qui porte son nom. En mécanique, il s'est occupé des moteurs, a publié des Mémoires sur le frottement, l'hydraulique, etc. Ses principaux écrits, sont : *Perspective libre*, Zurich, 1759, in-8°; *Photometria, sive de gradibus luminis*, Augsbourg, 1760, 1 vol. in-8°; *Insigniores orbitæ cometarum proprietates*, Augsbourg, 1761, in-8°; *Lettres cosmologiques* (en allem.), 1761, trad. en français par d'Arquier, Amst., 1801, in-8°; *Novum organon*, Leipzig, 1763, 2 vol. in-8°; *Echelles logarithmiques*, 1761; *Supplementa tabularum logarithmicarum*, Berlin, 1770; *Hygrométrie*, Augsbourg, 1770, in-4°; *Pyrométrie*, Berlin, 1779, in-4°; *Beytræge zur mathematik*, Berlin, 1765 à 1772, 4 vol. in-8°, recueil de Mémoires sur diverses parties des mathématiques; on y trouve la *Logique algébrique*. V.

LAMBESC (Charles-Eugène DE LORRAINE, duc d'Elbeuf, prince de), en qui s'est éteinte la branche mâle de la maison de Lorraine, né en 1751, m. en 1825, parent de la reine Marie-Antoinette, et colonel-propriétaire du régiment Royal-Allemand, se montra hostile à la Révolution française. On prétendit qu'il avait chargé brutalement les citoyens près des Tuileries, le 12 juillet 1789. Accusé par le comité des recherches de l'Assemblée constituante, il fut acquitté par le Châtelet, et se retira en Autriche, où il parvint au grade de feld-maréchal dans les armées qui combattirent contre la France. Chevalier des ordres du roi de France, il continua de vivre à Vienne, où il mourut. J. T.

LAMBESC, ch.-l. de cant. (Bouches-du-Rhône), arr. et à 21 kil. N.-O. d'Aix; 2,278 hab. Anc. titre de principauté. Siége des assemblées de la Provence de 1644 à 1786. Fabr. d'huiles, soude, tuiles.

LAMBESSA. *V.* LAMBÆSA.

LAMBETH, paroisse d'Angleterre (Surrey), à l'extrémité O. de Londres, dont elle fait partie, sur la rive dr. de la Tamise; 298,032 hab. Avant le XVIe siècle, les rois d'Angleterre y résidèrent souvent. Palais des archevêques de Cantorbéry, avec une riche bibliothèque.

LAMBEZELLEC, petite v. (Finistère), arr. et à 4 kil. N. de Brest; 3,416 hab. Industrie considérable : capotes, chapeaux vernis, ris de haubans; huileries, minoteries. Exploit. de granit.

LAMBIN (Denis), philologue, né vers 1516 à Montreuil-sur-Mer, m. en 1572, enseigna au collége d'Amiens, visita l'Italie, et fut professeur de grec au Collége de France en 1561. Lent dans son travail et dans son style, il a donné naissance au mot *lambiner*. On a de lui : des traductions latines de quelques harangues d'Eschine et de Démosthène, de la *Politique* et de la *Morale* d'Aristote; des éditions de *Lucrèce*, Paris, 1563, 1565, 1570, avec des corrections prétendues qui défigurent le texte; d'autres de *Cicéron*, 1566 et 1585; d'*Horace*, Lyon, 1561; de *Démosthène*, Paris, 1570; de *Plaute*, Paris, 1576; de *Corn. Nepos*, Paris, 1569. D—R.

LAMBINET (Pierre), bibliographe, né à Tourne (Ardennes) en 1742, m. à Mézières en 1813, entra, en 1776, dans l'ordre des Prémontrés, puis en partit et se retira à Bruxelles. Il est auteur de *Recherches historiques, littéraires et critiques sur l'origine de l'imprimerie*, Bruxelles, 1798, réimprimé à Paris, 1818, 2 vol. in-8°, ouvrage très-estimé. C—S.

LAMBRECHTS (Charles-Joseph-Mathieu), magistrat français, né en 1753 à St-Trond (Belgique), m. en 1823, professa le droit à Louvain. Après la réunion de la Belgique à la France, il occupa plusieurs postes élevés, et remplaça Merlin de Douai au ministère de la justice. Sénateur, il vota contre l'Empire en 1804, et proposa dans le même corps l'acte de déchéance de Napoléon le 2 avril 1814. Il parut à la Chambre des députés en 1819. En mourant, il a légué 12,000 fr. pour la fondation d'un hospice destiné aux aveugles protestants.

LAMBREQUINS. *V.* BLASON.

LAMBTON. *V.* DURHAM (comte de).

LAMECH, patriarche, fils de Mathusalem et père de Noé, vécut, selon la Bible, 777 ans (de 4090 à 3313 av. J.-C.).

LAMECH, descendant de Caïn, a le premier donné l'exemple de la polygamie, en épousant Ada et Stella. Il eut, de l'une, Jabel, le plus ancien pasteur nomade, et Jubal, inventeur des instruments de musique; de l'autre, Tubal-Caïn, qui imagina de forger le fer, et Noéma, qui inventa le tissage de la toile.

LAMÉGO, *Lama*, v. de Portugal (Beira), sur le Balsamao, à 129 kil. N.-N.-E. de Coïmbre; 9,000 hab. Evêché suffragant de Lisbonne; séminaire. Vins renommés. Siége des Cortès de 1144 pour la confirmation de l'élection d'Alphonse Ier, et la rédaction d'une constitution. En 1828, don Miguel, régent pour dona Maria y fit assembler les Etats pour se faire nommer roi.

LA MEILLERAIE. *V.* MEILLERAIE (LA).

LAMENNAIS (Hugues-Félicité-Robert, abbé de), écrivain catholique, philosophe réformateur, journaliste révolutionnaire, né le 19 juin 1782 à St-Malo, m. le 27 février 1854. Son père était armateur. Lamennais eut une enfance difficile, une éducation étrange, personnelle, où les maîtres ne pouvaient rien, où l'intelligence solitaire faisait tout à elle seule. A 12 ans, il avait lu J.-J. Rousseau, Nicole, Tite-Live, Plutarque; il dévora tout entière la bibliothèque d'un vieil oncle; religieux avec un mélange d'exaltation et d'inquiétude, il voulut de bonne heure se satisfaire sur ses convictions, et ne fit sa 1re communion qu'à 22 ans. Il refusa de rester dans le commerce, accepta une place de professeur de mathématiques au collége de St-Malo, et vint, après la mort de son père, se retirer à La Chesnaie, petite propriété près de Dinan, pour y travailler avec son frère,

devenu prêtre, à une traduction du *Guide spirituel*, de Louis de Blois, il songeait à entrer dans l'Eglise, et publia en 1808, à l'occasion du Concordat, son 1er ouvrage : *Réflexions sur l'état de l'Eglise en France pendant le* XVIIIe *siècle, et sur sa situation actuelle*. La 1re édition, sans nom d'auteur, fut saisie et supprimée par la police impériale; le livre était trop ultramontain; la papauté trouvait un auxiliaire tellement puissant, qu'il en paraissait dangereux. En 1811, Lamennais fut tonsuré, professa les mathématiques au petit séminaire de St-Malo, écrivit, en 1812, avec son frère, un livre sur l'*Institution des évêques*, vint à Paris en 1814, y attaqua violemment l'Université de l'Empire, se réfugia à Londres pendant les Cent-Jours, et fut maître d'études dans l'institution que l'abbé Caron avait établie près de cette ville pour les jeunes émigrés. De retour à Paris, en 1815, il s'installa aux Feuillantines, demeura quelque temps à St-Sulpice, supporta mal la règle de cet établissement, se fit ordonner prêtre à Rennes en 1816, à 34 ans, et fit paraître de 1817 à 1823, d'abord sans nom d'auteur, un livre qui a fondé sa réputation, l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, suivi, dès 1821, d'une *Défense* des volumes publiés. Un 1er volume donné seul parut l'œuvre d'un Bossuet nouveau; l'auteur, s'attaquant aux diverses catégories d'indifférents, essaie, par une nouvelle théorie de la certitude, de démontrer radicalement le christianisme. Toute dissidence avec le pape est un schisme coupable. Il ne voit de salut que dans la foi, l'autorité, le dogme rigide. La tolérance religieuse est une sorte d'hérésie, et l'église gallicane un protestantisme plus pernicieux que celui de Luther et de Calvin. Ce livre, commencé par inspiration, grandit avec les développements de la pensée de l'auteur et les attaques de ses ennemis; il en parut cinq volumes au lieu de deux. Vers 1820, Lamennais fut mêlé à un commerce de librairie catholique, et fournit des traductions, des préfaces, et quelques morceaux originaux à la *Bibliothèque des dames chrétiennes*. Trompé par un associé, et presque ruiné, il vécut plus retiré que jamais, et sa vie n'eut plus guère d'autres événements que ses écrits. Un article publié, en 1823, dans le journal *le Drapeau blanc*, contre le grand-maître de l'Université, lui attira un 1er procès. Le succès de l'*Essai sur l'indifférence* avait créé une revue, *le Conservateur*, où Lamennais s'était associé MM. de Bonald, de Châteaubriand, de Villèle, etc. Mais son indomptable ténacité lui fit des ennemis dans ce parti qui ne pouvait lui arracher aucun engagement. Il travailla encore au *Mémorial catholique*, au *Défenseur*, à *la Quotidienne*, combattant, dans tous ses écrits, la liberté au nom de l'autorité, le scepticisme au nom de l'intolérance, et l'esprit libéral au nom de l'absolutisme. Mais déjà le clergé s'inquiétait de ce défenseur excessif qui semblait vouloir se substituer à lui; l'Eglise de France s'éleva la 1re contre Lamennais; Rome s'apprêtait à parler à son tour. La Révolution de 1830 trouva Lamennais déjà bien transformé; il jugeait l'Eglise au-dessous de sa mission, et l'autorité ecclésiastique faible vis-à-vis des pouvoirs temporels; cherchant alors un point d'appui hors de ces deux autorités, il choisit le peuple. Dans le journal *l'Avenir*, qu'il fonda avec MM. de Montalembert, Lacordaire, Gerbet, etc., il s'agissait d'opérer la conciliation des idées libérales avec le catholicisme. Traduits devant les assises, les rédacteurs furent acquittés. Mais la lutte commença plus sérieuse avec la cour de Rome : seize propositions tirées des divers numéros de l'*Avenir* furent censurées par l'autorité ecclésiastique; on négocia pour faire rentrer Lamennais dans le giron de l'Eglise; il partit pour Rome après avoir suspendu la publication de *l'Avenir*. Accueilli par le pape Grégoire XVI avec une faveur apparente, il n'obtint de vive voix ni censure ni approbation; il s'arrêta à Frascati pour y attendre la décision du pape, et y composa un opuscule *Sur les maux de l'Eglise*, qui annonce déjà l'insoumission. Il revenait en France, quand une lettre encyclique l'atteignit à Munich, sept. 1832. Il parut s'humilier, et reçut même du pape une lettre de félicitation; mais cette lettre arrivait trop tard : un nouveau changement s'était fait dans l'esprit de Lamennais; il publiait les *Paroles d'un croyant*, éclatant démenti donné à sa soumission : dès ce moment il était républicain, il se séparait de tous ses amis et de l'Eglise. Quelques fragments avaient paru dans la *Revue des Deux Mondes* et la *Revue de Paris* en 1834; la même année le livre entier fut publié, et huit éditions, quelques-unes à plus de 10,000 exemplaires, furent épuisées en un an. Ce livre étrange, écrit en versets, est l'évangile fantastique de la sédition; les peintures les plus douces et les plus ravissantes s'y trouvent mêlées à de terribles et menaçantes visions, ce qui fit dire à un évêque : « que c'était l'Apocalypse du démon. » Lamennais, saisi de ce *malaise inconnu* dont il parlait si éloquemment, dès 1824, dans ses *Réflexions* sur l'Imitation de J.-C., transportait définitivement dans le domaine politique cette rébellion qui s'agitait dans sa pensée : jamais on n'avait dépensé contre les choses établies tant de sarcasme, une éloquence aussi sombre et aussi courroucée. Une lettre encyclique du pape condamna ce livre. Lamennais irrité par la résistance ne s'arrêta plus dans cette voie; les écrits, les articles de revues se succédèrent. En 1837 il publia, sous le titre d'*Affaires de Rome*, l'histoire de ses démêlés et de sa rupture avec l'Eglise; il se présenta comme l'ennemi personnel du pape et de la papauté; il s'attaquait à l'édifice entier du catholicisme, et s'était fait de sa pensée un Vatican d'où il foudroyait les pontifes et les rois. Le *Livre du peuple*, second appel aux ressentiments démocratiques, reportait de nouveau le débat dans la politique; il eut sept éditions la même année, 1838, et souleva une polémique ardente. Un autre livre, *le Pays et le Gouvernement*, amena Lamennais devant la justice pour la 4e fois, et le fit condamner à la prison. Il n'en publia pas moins, en 1839, le livre de l'*Esclavage moderne*, prêta sa collaboration au journal de M. Louis Blanc, la *Revue du progrès politique, social et littéraire*, réunit, sous le titre de *Conseils au peuple*, ses nombreux articles, et fit paraître, en 1841, des *Discussions critiques et pensées diverses sur la religion et la philosophie*. La même année, il donna les 3 premiers volumes d'une *Esquisse d'une philosophie*, où il essayait, non sans grandeur, d'édifier enfin une doctrine; en 1843, il publia *Amschaspands et Darvands*, satire amère du règne de Louis-Philippe sous forme de dialogue entre les génies du bien et du mal, de la cosmogonie persane. Lamennais avait donné, en 1824, une traduction de l'*Imitation de J.-C.*; il fit imprimer, en 1846, dans des dispositions bien différentes, une traduction des *Evangiles*, avec notes et réflexions. La Révolution de février 1848 parut un instant donner raison aux prévisions de Lamennais. Il fut nommé à l'Assemblée constituante, où il ne prit point la parole et siégea parmi les Montagnards, publia un projet de *Constitution de la république française*, fonda un journal, *le Peuple constituant*, qui se fit remarquer par l'âpreté de sa rédaction, et qui cessa de paraître faute d'un cautionnement, et travailla enfin au journal *la Réforme*. Les événements politiques assombrirent les dernières années de Lamennais. Cherchant pour son intelligence un travail conforme aux dispositions où elle était alors, il traduisit *la Divine comédie* du Dante. Ce livre n'a paru que dans ses *Œuvres posthumes*, 1855-56, 3 vol. in-8°, avec une introduction restée inachevée, où l'auteur exposait ses doctrines religieuses et sociales. Lamennais mourut dans les opinions de la seconde partie de sa vie; un convoi furtif l'emporta au cimetière. — On peut ranger Lamennais parmi les plus grands écrivains du XIXe siècle; il rappelle Pascal, Rousseau, de Maistre, de Bonald. Chercheur infatigable, âme ardente, tourmentée, inconséquente, il était préparé par l'excès même de ses 1res convictions à toutes les contradictions et à tous les revirements. Nul n'a écrit de plus éloquentes paroles contre et pour la Révolution, contre et pour le peuple, pour et contre l'Eglise. Il exagère le mal qu'il attaque, voit dans tout adversaire un ennemi, dans tout abus un crime. Cette intelligence audacieuse, cette imagination emportée, étaient renfermées dans une de ces enveloppes qui prédestinent à la misanthropie, dans un corps malingre et toujours souffrant. Sa vie privée fut d'ailleurs exemplaire; elle resta pure parmi le scandale de tout le reste. On pourrait prendre pour le juger ces mots qui sont de lui : « Nous n'avons à désavouer aucune de nos paroles en tant que sincères; mais nous nous sommes souvent trompé, et même gravement. »

M—L.

LAMENTIN (LE), v. de l'île de la Martinique, à 35 kil. N.-E. de Fort-Royal; 9,000 hab. Sur son territoire fertile, mais malsain, sont de nombreuses sucreries.

LAMENTIN (LE), brg de l'île de la Guadeloupe, sur la côte N. de la Grande-Terre, à 8 kil. N.-E. de la Pointe-à-Pitre; 4,000 hab.

LAMÉTH (Théodore, comte de), né à Paris en 1756, d'une famille noble de Picardie, m. en 1854, fut enseigne de vaisseau, puis capitaine de cavalerie, servit dans la guerre d'Amérique, fut maréchal de camp en 1791 et député du Jura à l'Assemblée législative, siégea parmi les constitutionnels, se retira en Suisse en 1793, ne revint qu'après le 18 brumaire, se tint à l'écart jusqu'en 1815, fut député de la Somme à la Chambre des Cent-Jours, et, depuis cette époque, disparut de la scène politique. J. T.

LAMETH (Charles-Malo-François, comte de), frère du précédent, né à Paris en 1757, m. en 1832; il fit, sous

Rochambeau, la guerre d'Amérique, où il fut blessé, reçut, à son retour, le commandement des cuirassiers du roi, fut député, en 1789, aux Etats-Généraux par l'ordre de la noblesse de la province d'Artois. Après la réunion des ordres, il siégea constamment au côté gauche, se montra l'adversaire des priviléges, vota pour l'abolition de la noblesse et pour la liberté de la presse, et contribua de tout son pouvoir à l'établissement du régime constitutionnel. En 1792, il commanda la division de cavalerie de l'armée du Nord, fut arrêté comme noble après le 10 août, puis relâché, et se réfugia à Hambourg. Rentré en France après le 18 brumaire, il reprit du service en 1809, obtint le grade de lieutenant général en 1814, et fut envoyé à la Chambre des députés, en 1829, par l'arrondissement de Pontoise. Il fit partie des 221 en 1830, et vota pour l'hérédité de la pairie. J. T.

LAMETH (Alexandre de), frère des précédents, né à Paris en 1760, m. en 1829, fit avec ses frères la guerre d'Amérique, devint à son retour colonel de cavalerie fut député aux Etats-Généraux de 1789 par la noblesse de Péronne, siégea au côté gauche, et poursuivit ardemment l'abolition de tous les priviléges, surtout de ceux du clergé. Il fit et soutint une foule de motions libérales, et reçut des ovations populaires. En 1792, il servit comme maréchal de camp sous Luckner et sous La Fayette, partagea trois ans la captivité de ce dernier en Autriche, et passa à Londres à la fin de 1795, puis à Hambourg. Napoléon le nomma préfet des Basses-Alpes en 1802, et de Rhin-et-Moselle en 1805, de la Roër en 1806, du Pô en 1809, baron de l'Empire, et pair de France en 1815. Déchu de la pairie sous la Restauration, Lameth fut député de la Seine-Inférieure, de 1819 à 1823, de Seine-et-Oise en 1827, et l'un des orateurs de l'opposition. Auteur de brochures politiques, d'une *Histoire de l'Assemblée constituante*, il a travaillé au *Logographe*, à la *Minerve française*, à la *Revue encyclopédique*, et au *Précis des événements militaires*, publié par Mathieu Dumas. J. T.

LAMÉTHERIE (J.-Claude de), naturaliste et physicien, né à Clayette (Mâconnais) en 1743, m. en 1817, fut nommé, en 1800, adjoint à la chaire d'histoire naturelle du Collége de France. On a de lui : *Essai sur la philosophie naturelle*, Genève, 1778; *Vues physiologiques*, 1780; *Essai sur l'air pur*, 1785; *Théorie de la Terre*, 1791; *Leçons de minéralogie données au Collége de France*, 1812; *de l'Homme considéré moralement*, 1802; *Considérations sur les êtres organisés*, 1804; *Sur la nature des êtres existants*, 1805. Il a de plus rédigé, depuis 1785 jusqu'à sa mort, le *Journal de physique*.

LAMETTRIE (Julien Offroy de), médecin et philosophe, né à St-Malo en 1709, m. à Berlin en 1751, étudia la médecine à Paris, puis à Leyde, 1733, sous Boerhaave; rappelé à Paris, 1742, il devint médecin des gardes-françaises. Peu d'années après, il publia une *Histoire naturelle de l'âme*, La Haye, 1745, ouvrage matérialiste, qui souleva contre lui les gens sensés, et lui fit perdre sa place. L'année suivante, il fit, sous le titre de *Politique du médecin Machiavel, ou le Chemin de la fortune ouvert aux médecins*, in-12, une espèce de libelle contre les médecins, qui fut condamné au feu par le parlement. Alors il se réfugia à Leyde, où il publia l'*Homme-Machine*, 1748, in-12; il professe ouvertement dans cet ouvrage la doctrine matérialiste, et aurait couru risque de l'échafaud, sans une prompte fuite. Le roi de Prusse Frédéric II lui offrit un asile à Berlin, et le nomma membre de son Académie. Lamettrie donna alors *l'Homme-plante*, Potsdam, 1748; *sur l'Origine des animaux*, Berlin, 1750; *Vénus métaphysique, ou de l'Origine de l'âme*, ibid., 1751. A ses derniers moments, il abjura, dit-on, ses erreurs, et donna de son repentir des preuves non équivoques. Outre ses *Œuvres philosophiques*, publiées en 1 vol. in-4°, Londres (Berlin), 1751, en 2 vol. in-8°, on a encore *les Charlatans démasqués, ou Pluton vengeur de la Société de médecine*, comédie satirique (Hollande), 1772, in-8°; *Lettres sur l'art de conserver la santé et de prolonger la vie*, 1738, in-12; *Observations sur la médecine pratique*, 1743, in-12, etc. C. N.

LAMI (Dom François), bénédictin, né à Montreau près de Chartres en 1636, m. en 1711, possédait au plus haut degré le talent de la conversation et de la discussion, et eut des polémiques célèbres avec l'abbé de Rancé, Bossuet, Nicole, Arnaud, Malebranche et Leibnitz. On a de lui : *la Connaissance de soi-même*, 1694-1698, et 1700, 6 vol. in-12, ouvrage auquel il doit en partie sa réputation; *Lettres théologiques et morales*, 1708, in-12; *Réfutation du système de Spinosa*, 1696, in-12; *l'Incrédule amené à la religion par la raison*, 1710, in-12, livre estimé et rare, etc.

LAMI (Bernard), oratorien, né au Mans en 1645, m. en 1716, professa les belles-lettres à Vendôme et à Juilly, la philosophie à Saumur et à Angers. Son zèle pour la philosophie de Descartes le fit éloigner de cette dernière ville; il fut grand-vicaire à Grenoble, et vint à Paris au séminaire de St-Magloire, en 1684. On a de lui : *l'Art de parler*, Paris, 1670, in-16; *Nouvelles réflexions sur l'art poétique*, ibid., 1668, in-16; *Traité de mécanique*, 1679, in-12; *Entretiens sur les sciences*, Grenoble, 1683, in-12; *Eléments de géométrie*, Paris, 1684; *Apparatus Biblicus*, Grenoble, 1687, in-fol.; *Démonstration de la vérité et de la sainteté de la morale chrétienne*, Paris, 1706 à 1711, 5 vol. in-12; *Harmonia sive concordia quatuor Evangelistarum*, Paris, 1689, in-12; *de Tabernaculo fœderis, de sancta civitate et de templo ejus*, ibid., 1720, in-fol., ouvrage orné de très-belles planches, qui lui coûta 30 ans de travail.

LAMI (Jean), savant italien, né en 1697 à Santa-Croce près de Pise, m. en 1770, professa l'histoire ecclésiastique à Florence. Il rédigea, depuis 1740 jusqu'à sa mort, les *Nouvelles littéraires*, feuille périodique, remarquable par le style et l'impartialité. On a de lui : *de Eruditione apostolorum*, Florence, 1738, in-8°, et 1766, 2 vol. in-4°; *Deliciæ eruditorum, seu veterum opusculorum collectanea*, 1736-69, 18 vol. in-8°, recueil qui contient plusieurs documents précieux de la bibliothèque Riccardiana; une volumineuse *Correspondance*, etc.

LAMIA, auj. *Zeitoun*, v. de l'anc. Grèce (Thessalie), dans la Phthiotide, près du Sperchius et du golfe de son nom. *V.* Zeitoun.

LAMIAQUE (Guerre), nom donné à une guerre qui s'alluma, après la mort d'Alexandre le Grand, 323 av. J.-C., entre la Macédoine et la Grèce, et dont les événements se passèrent autour de Lamia. Hypéride et Démosthène avaient poussé les Athéniens et les autres Grecs à prendre les armes pour leur délivrance contre Antipater. Ce général, battu par Léosthène, chef des troupes coalisées, fut assiégé dans Lamia; Léonat perdit une bataille et la vie en voulant le délivrer. Mais Léosthène étant mort d'une blessure reçue dans une escarmouche, les Grecs furent vaincus par Antipater et Cratère à Cranon, 322. Antipater imposa aux Athéniens une constitution aristocratique, et une garnison macédonienne dans Munychie. La guerre Lamiaque entraîna aussi la mort d'Hypéride et de Démosthène (*V. ces noms*). B.

LAMIES, fantômes horribles, à figure de femme, qui, selon la croyance des anciens, arrachaient les enfants du sein de leurs mères pour les dévorer, ou se cachaient dans les buissons, près des grands chemins, pour se jeter sur les passants. D'autres traditions leur donnent des formes enchanteresses et des voix séduisantes, à l'aide desquelles elles attiraient des jeunes gens.

LAMISME. *V.* Lama.

LAMNÉE. *V.* Binda.

LAMOIGNON (Guillaume Ier de), d'une ancienne famille du Nivernais, né à Paris en 1617, m. en 1677, fut conseiller au parlement de Paris, 1635, maître des requêtes au conseil d'Etat, 1644, et Ier président au parlement, 1658. Louis XIV, en le nommant à ce dernier poste, lui adressa ces glorieuses paroles : « Si j'avais connu un plus homme de bien que vous, et un plus digne sujet, je l'aurais choisi. » Chargé de diriger le procès de Fouquet, Lamoignon, qui était brouillé avec le surintendant, résista aux dispositions pleines de partialité introduites par Colbert dans cette cause, offrit au roi sa démission, et finit par céder au chancelier Séguier la présidence de la chambre. Ce fut chez lui que se tinrent les conférences célèbres d'où sont sortis les *Arrêtés de Lamoignon*. Le rêve de ce magistrat était de donner à la France un code de législation complète et uniforme. La mort seule l'empêcha de parvenir aux fonctions de chancelier, que lui destinait l'opinion publique. Ami éclairé des lettres, il décida Boileau à composer *le Lutrin*, où il est désigné sous le nom d'*Ariste*. L—H.

LAMOIGNON (Chrétien-François-Ier de), *marquis de Basville*, fils aîné du précédent, né à Paris en 1644, m. en 1709, conseiller au parlement en 1666, puis maître des requêtes, ayocat général, et enfin président à mortier en 1690, était lié avec Bourdaloue, Boileau, Racine, Regnard. Il fut membre de l'Académie des Inscriptions. Ce fut à lui que Boileau adressa sa 6e épître. B.

LAMOIGNON DE BASVILLE (Nicolas de), frère du précédent, né en 1648, m. en 1724, fut d'abord avocat distingué, puis conseiller au parlement en 1670, maître des requêtes en 1675, suivit ensuite la carrière administrative, et occupa successivement les intendances de Montauban, de Pau, de Poitiers et de Montpellier. Dans cette dernière ville, il acquit une triste célébrité, après la révocation de

l'édit de Nantes, et pendant la guerre des Cévennes, par les cruautés qu'il exerça contre les protestants. Il composa, par ordre du roi et pour l'instruction du duc de Bourgogne, des *Mémoires pour servir à l'histoire du Languedoc,* qui ont été imprimés à Amsterdam (Marseille), 1734. B.

LAMOIGNON (Guillaume II de), fils de Chrétien-François, *seigneur de Malesherbes,* né à Paris en 1683, m. en 1772, fut successivement avocat général, président du parlement de Paris, 1er président de la cour des aides, enfin chancelier de France en 1750, mais sans avoir les sceaux de l'Etat. Pour complaire au parlement, il révoqua le privilége de l'*Encyclopédie,* et s'attira ainsi la haine des philosophes. Les intrigues amenèrent son éloignement de la cour en 1763, mais il ne donna sa démission qu'en 1768, et vécut dans la retraite. Il fut le père du célèbre Lamoignon de Malesherbes. *V.* MALESHERBES. L—H.

LAMOIGNON (Chrétien-François II de), arrière-petit-fils de Chrétien-François Ier, né en 1735 à Paris, m. en 1789, fut président à mortier du parlement de Paris en 1758, et partagea l'exil de cette compagnie en 1771. Il prit part à la *Correspondance,* sorte de satire contre le parlement Maupeou. Nommé garde des sceaux, en 1787, il dut se rallier à la cour, et, changeant alors de rôle, contribua à l'exil du parlement à Troyes. Associé d'abord à tous les actes de l'archevêque de Sens, Loménie de Brienne, alors principal ministre, en particulier aux édits du timbre et de la subvention territoriale, il se brouilla ensuite avec lui, et donna sa démission après un an de charge. L—H.

LA MONNOYE (Bernard de), littérateur, né en 1641 à Dijon, m. en 1728. Fils d'un pâtissier, il étudia aux Jésuites de Dijon, fit son droit à Orléans, et acheta une charge de conseiller-correcteur en la Chambre des comptes de Dijon. Poëte dès le collége, il débuta par des épigrammes. On lui attribue la chanson de *M. de La Palisse.* Il fut couronné par l'Académie Française, en 1671, pour un poëme intitulé : *le Duel aboli.* Il a fait de nombreux travaux de critique et de philologie, qui, bien qu'un peu superficiels, le firent connaître en Italie, en Hollande, en Allemagne. Il entra à l'Académie Française en 1713. Il donna, en 1715, un *Menagiana,* et, en 1722, un *Segraisiana.* Ruiné par le système de Law, en 1720, il vendit, pour vivre, ses jetons de l'Académie. Quelques secours honorables ne lui manquèrent pas. La Monnoye est connu surtout par des *Noei borguignon,* noëls en patois bourguignon, publiés en 1700, 1701, 1706, avec un *Glossaire* savant et badin à la fois, 1720. Ch. Nodier a dit de ces noëls : « La charmante naïveté et surtout la hardiesse de certains traits, d'une causticité peu commune, flattaient les opinions des incrédules », et rendirent une *Apologie* nécessaire. On ne lit plus guère ses autres poésies. Rigoley de Juvigny a publié les *Œuvres choisies de La Monnoye,* Dijon, 1770, 3 vol. in-8°.

LAMORAL. *V.* EGMONT,

LA MOTHE-ACHARD, ch.-l. de cant. (Vendée), arr. et à 17 kil. N.-E. des Sables-d'Olonne, sur l'Auzance; 594 hab. Anc. château.

LA MOTHE-BROONS. *V.* BROONS.

LAMOTHE-FÉNELON, vge (Lot), arr. et à 18 kil. N. de Gourdon; 792 hab. Ce n'est pas la patrie de Fénelon, qui naquit à La Mothe-Salignac (Dordogne).

LA MOTHE-FOUQUÉ. *V.* le *Supplément.*

LA MOTHE-HOUDANCOURT (Philippe de), duc de Cardone, né en 1605, m. en 1657, se distingua de bonne heure en France, en Italie et dans les Pays-Bas. En 1641, Louis XIII lui donna, avec le titre de vice-roi, le commandement de la Catalogne. Après de brillants succès à Tarragone et à Villefranche, qui lui valurent le grade de maréchal de France, il fut battu devant Lérida, 1644, accusé de trahison, et déféré au parlement de Grenoble, qui le justifia, 1648. Il retourna alors en Catalogne, dirigea la glorieuse défense de Barcelone, et ne revint à Paris qu'en 1657. L—H.

LA MOTHE-SAINT-HÉRAYE, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), arr. et à 18 kil. N. de Melle, sur la rive dr. de la Sèvre-Niortaise; 2,038 hab. Source purgative du *Grelet.* Fabr. d'étoffes communes; tanneries, moulins à farine. Comm. de grains, chevaux, mulets et bestiaux. On y voyait un magnifique château, qui a été détruit en 1855.

LA MOTHE-LE-VAYER. *V.* LE VAYER.

LA MOTTE, v. ruinée (Haute-Marne), arr. de Chaumont. Prise, en 1634, sur le duc de Lorraine par le maréchal de La Force, après un siége de 5 mois, où l'on fit pour la 1re fois usage de la bombe. Rendue en 1641, elle fut reprise par Villeroy en 1644, et rasée.

LA MOTTE, vge (Côtes-du-Nord), arr. et à 9 kil. N. de Loudéac; 310 hab. Toiles et fil de lin.

LA MOTTE (Jeanne de VALOIS, comtesse de), née en 1756 à Fontette (Champagne), m. en Angleterre en 1791, se rattachait à la famille royale des Valois par un fils naturel de Henri II. Elle acquit une triste célébrité sous le règne de Louis XVI par l'affaire du *Collier* (*V. ce mot*).

LAMOTTE (Antoine HOUDAR DE), né à Paris en 1672, m. en 1731, était fils d'un chapelier, qui lui fit faire de bonnes études chez les jésuites. Poëte et littérateur, il tint dans le monde littéraire une place considérable, bien qu'il n'ait plus auj. qu'un rang très-secondaire. Il s'est essayé avec succès dans tous les genres de poésie, sans avoir laissé aucun ouvrage qu'on lise encore. Des opéras furent ses débuts, et, dans ce genre, *Issé, l'Europe galante, Amadis de Grèce,* etc., le firent mettre presque au même rang que Quinault. Il donna 4 tragédies au Théâtre-Français, dont une seule, *Inès de Castro,* en 5 actes, 1723, obtint un vrai succès, qui ne s'est pas soutenu à la lecture; il y fit jouer aussi quelques comédies : déjà, à la fin du siècle dernier, on n'en citait plus guère que les titres, *le Magnifique, l'Amant difficile,* etc. Il composa des *Odes,* la plupart sur des sujets de morale, et en vers très-prosaïques; des *Fables,* dont on lit encore quelques-unes, mais qui manquent de naturel et de poésie; enfin des *Eglogues* ingénieuses. Lamotte avait l'esprit paradoxal; après avoir composé beaucoup d'ouvrages en vers, il prétendit que les tragédies devaient être écrites en prose. Dans la célèbre querelle sur les anciens et les modernes, il prit parti pour les derniers, et, afin d'appuyer son opinion, il mit en vers, d'après une traduction française (car il ne savait pas le grec), l'*Iliade* d'Homère, en la réduisant à 12 chants, par la suppression des épisodes, qu'il trouvait oiseux et nuisibles au développement du sujet. Lamotte entra à l'Académie Française en 1710. Sa prose est élégante, facile, mais sans chaleur ni coloris; néanmoins, on lit encore avec plaisir ses œuvres polémiques, et des *Discours* qu'il a composés, à l'appui de ses doctrines littéraires, *sur la Tragédie, la Fable,* et *l'Eglogue.* On remarque encore un *Eloge funèbre de Louis le Grand.* Lamotte fut aveugle pendant les 16 dernières années de sa vie, et cette infirmité n'altéra jamais la douceur ni l'urbanité de son caractère, qu'il conserva toujours, même dans les plus vives discussions. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées en 10 vol. in-12, Paris, 1754.

LA MOTTE-BEUVRON, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), arr. et à 35 kil. N.-E. de Romorantin, sur la rive g. du Beuvron et le chemin de fer de Bordeaux; 1,074 hab. Château impérial.

LA MOTTE-DU-CAIRE, ch.-l. de cant. (Basses-Alpes), arr. et à 22 kil. N. de Sisteron; 491 hab.

LA MOTTE-CHALANÇON, ch.-l. de cant. (Drôme), sur l'Oulle, arr. et à 39 kil. S. de Die; 825 hab. Eglise calviniste.

LA MOTTE-PIQUET (le comte Toussaint-Guillaume de), amiral français, né à Rennes en 1720, m. en 1791, entra dans la marine royale, en 1737, et y gagna tous ses grades par son courage. En 1778, il prit une part très-brillante à la bataille d'Ouessant; en 1779, au combat de Fort-Royal, il battit une escadre anglaise; puis il rendit d'éminents services au comte de Guichen dans les trois combats qu'il livra avec succès dans les Antilles, 1780. En 1781, il captura 26 vaisseaux de l'escadre de Rodney, et fut nommé lieutenant général des armées navales. A la paix, en 1783, il quitta le service, après 28 campagnes presque toutes heureuses.

LAMOURETTE (Adrien), né à Frevent (Pas-de-Calais) vers 1742, m. en 1794, grand-vicaire de l'évêque d'Arras en 1789, s'était fait connaître par des écrits où il s'efforçait de concilier la philosophie et la religion. Mirabeau se servit de sa plume quand il s'occupa du clergé. Lamourette dut à cette influence l'évêché constitutionnel de Rhône-et-Loire, et sa nomination à l'Assemblée législative. Il eut un jour de célébrité dans cette assemblée : le 7 juillet 1792, dans un moment où des craintes réciproques se changeaient en haines, il monte à la tribune, parle, avec effusion, de réconciliation, de concorde, de fraternité; l'émotion gagne les ennemis politiques les plus acharnés, on se précipite des bancs opposés, on s'embrasse : une députation, conduite par Lamourette, court en informer le roi; le soir, la réconciliation est oubliée, et, le lendemain, on ne l'appelle que *baiser Lamourette;* le mot est resté proverbe. Le malheureux évêque se retira bientôt dans son diocèse, et, traduit au Tribunal révolutionnaire de Paris, il porta courageusement sa tête sur l'échafaud. Il a publié : *Pensées sur la philosophie de l'incrédulité,* 1786, in-8°; *les Délices de la religion,* 1789, in-12; *Le décret de l'Assemblée nationale sur les biens du clergé, considéré dans son rapport avec la nature et les lois de l'institution ecclésiastique,*

1789, in-8°; *Prônes civiques*, 1790-91, par nos in-8°. J. T.

LAMOUROUX (Jean-Vincent-Félix), naturaliste, né en 1779 à Agen, m. en 1825, enseigna l'histoire naturelle à Caen, et donna à cette ville de précieuses collections. Il collabora au *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*. On a de lui : *Dissertation sur plusieurs espèces de fucus*, 1805; *Essai sur les thalassiophytes*, 1813; *Histoire des polypiers coralligènes*, 1816; *Exposition des genres de l'ordre des polypiers*, 1821; *Résumé d'un cours élémentaire de géographie physique*, 1821.

LAMOV (NIJNI-), v. de la Russie d'Europe, gvt et à 102 kil. N.-O. de Penza; 4,000 hab.

LAMOV (VERKNÉI-), v. de la Russie d'Europe (Penza), à 13 kil. S.-O. de Nijni-Lamov; 4,500 hab.

LAMPADAIRE, *Lampadarius*. Esclave qui soignait et allumait les lampes du palais de l'empereur, chez les anc. Romains. — Officier qui, sous le Bas-Empire, portait devant l'empereur un flambeau allumé comme devant une divinité. Plus tard, les grands magistrats de cet empire eurent aussi des lampadaires, par une faveur spéciale de l'empereur. — On nommait encore Lampadaire un petit trépied, plus ou moins élégant, que l'on mettait sur une table pour y poser une lampe, afin que sa lumière portât plus loin. Ce petit meuble était en airain, haut de 24 ou 25 centimètres environ. C. D—Y.

LAMPADOMANCIE, divination dans laquelle on observait la forme, la couleur et les mouvements de la lumière d'une lampe, afin d'en tirer des présages pour l'avenir.

LAMPADOPHORIES, fêtes annuelles chez les anciens Athéniens. Il y en avait trois : *l'Athénée*, célébrée à la fête de Minerve; *l'Héphestiée* ou *Vulcanie*, à la fête de Vulcain; la *Prométhée*, à la fête de Prométhée. Elles avaient lieu sur la route de l'Académie à la porte Dipyle, au N.-E. de la ville, et consistaient en courses à pied ou à cheval, exécutées par la jeunesse d'Athènes. Les coureurs devaient parcourir une distance de 6 stades olympiques (1,100 mèt. environ), en courant à toutes jambes ou au galop, avec une torche allumée à la main. Celui qui touchait le but sans qu'elle s'éteignît, recevait un prix; dans le cas contraire, il passait la torche à un autre et se retirait.

LAMPÉDOUSE, *Lopadusa*, île du roy. d'Italie, dans la Méditerranée, sur la côte E. de l'Etat de Tunis, à 110 kil. S.-O. de Malte; 35 kil. de tour. Port au S.-E. Les îlots du *Lampion* et de *Linosa* en dépendent. Le roi de Naples en est entré en possession en 1843, malgré les prétentions des Anglais, et en a fait un lieu de déportation pour les condamnés politiques.

LAMPONG, district de l'île de Sumatra, au S.-E., habité par les Lampongs, vassaux des Hollandais.

LAMPOURDAN (Le), pays de l'anc. France, le même que le Labourd (*V. ce mot*).

LAMPRIDE (Ælius-Lampridius), un des écrivains latins de l'*Histoire Auguste*, vivait au commencement du IVe siècle, sous le règne de Dioclétien. Selon Vossius et Fabricius, ce serait le même que Spartien (*V. ce mot*). On a de lui les *Vies de Commode, Diadumène, Héliogabale*, et *Alexandre Sévère*, dans les *Historiæ Augustæ scriptores*, Leyde, 1671, 2 vol. in-8°. Lampride passe pour être assez véridique, mais il manque de critique, de méthode et de goût. Il a été traduit par Moulines, ainsi que les autres historiens de cette collection, Berlin, 1783, et Paris, 1806; trad. seul par M. Laas d'Aguen, dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, 2e série, in-8°, Paris, 1847. D—R.

LAMPRONATZI (NERSÈS-), auteur classique arménien du XIIe siècle, archevêque de Darson (Tarse), appelé par les Grecs et les Latins *le 2e St Paul de Tarse*, fils du prince Oschin, seigneur du château de Lampron en Cilicie, né en 1153, m. en 1198. Porté à la vie ascétique, il quitta la cour de Constantinople, se retira au couvent de Sguèvre en Arménie, et y apprit à fond les sciences sacrées et profanes, les langues grecque, latine et syriaque. En 1169, il se rendit à Hrom-Gla, en Mésopotamie, où il fut ordonné prêtre. Il fut nommé archevêque de Tarse, à peine âgé de 23 ans. En 1179 il assista au concile assemblé à Hrom-Gla, et y prononça, au sujet de la réunion des églises grecque et arménienne, un discours éloquent qui a été publié à Venise 1812, in-18, avec une trad. italienne en regard et des notes par le P. P. Aucher. Il a laissé : *Commentaire sur la liturgie arménienne*, ouvrage plein d'érudition et d'éloquence, Venise, 1 vol. gr. in-8°, 1847; *Commentaires sur les Psaumes*, dont il indique le sens allégorique et moral, ainsi que sur les trois *Livres de Salomon* (Proverbes, Ecclésiaste et livre de la Sagesse); *Commentaire des douze petits prophètes*, Const., 1826, modèle de pur arménien; deux *Homélies sur l'Ascension* et *sur la Pentecôte*, Venise, 1838; deux *Lettres*, dont une à Léon, roi d'Arménie, l'autre au moine Oskan, chefs-d'œuvre d'éloquence et d'énergie, 1 vol. in-24, 1838; des *Hymnes*, des *Poésies sacrées*, etc.; une traduction du *Commentaire de l'Apocalypse*, d'Andréa, archevêque de Césarée en Cappadoce; une traduction des *Dialogues* de St Grégoire le Grand, avec la *Vie* du même pontife; une traduction de *la Règle de St Benoît*; quelques *Prières*, etc. C—A.

LAMPSAQUE, *Lampsacus*, anc. v. de l'Asie-Mineure (Mysie), sur la Propontide, à l'entrée de l'Hellespont, était célèbre par ses vins et par le culte qu'on y rendait à Priape. Patrie d'Anaximène et de Straton. — Le vge moderne d'*Ampsakié*, *Lampsaki* ou *Lepsek*, est à peu de distance de l'anc. Lampsaque, qui elle-même porte le nom de *Tchar-Dak*.

LAMPSAR, établissement français du Sénégal, à 32 kil. de St-Louis. Superf., 3,200 hect.; 136 hab.

LAMPTÉRIES, fêtes des anc. Grecs, célébrées à Pellène en l'honneur de Bacchus, et nommées ainsi parce qu'elles se faisaient à la clarté des flambeaux. Son époque revenait après les vendanges, et on y versait du vin à tous les passants.

LAMUS, fils de Neptune, roi des Lestrygons et fondateur de Formies.

LAN, nom des principales divisions territoriales du royaume de Suède. Il signifie *gouvernement* ou *préfecture*.

LANARK, v. d'Ecosse, ch.-l. du comté de son nom, près de la Clyde, à 51 kil. S.-O. d'Edimboug; 5,400 hab. dans la paroisse. Environs pittoresques. Grandes fabriques de mousseline et de tissus de coton. Le 1er parlement d'Ecosse y fut assemblé par Kenneth III en 978. Près de là sont les célèbres chutes de la Clyde, des ruines romaines et féodales, et les souvenirs de Wallace, dont l'église de Lanark a une statue colossale. Donne le titre de comte au duc d'Hamilton. — A 2 kil. au S. est le vge de *New-Lanark*, rempli de filatures de coton, fondées et organisées par David Dale en 1784; les règlements en sont admirés. Robert Owen a fait dans ce village ses 1ers essais d'organisation sociale; 1,642 hab. Le comté de Lanark, borné au N. par ceux de Dumbarton et de Stirling, à l'E. par ceux de Linlithgow, d'Edimbourg et de Peebles, au S. par celui de Dumfries, et à l'O. par ceux d'Ayr et de Renfrew, a 88 kil. sur 53; 631,600 hab.; v. princip. : Glasgow, Lanark, Hamilton, Douglas, etc. Sol varié, traversé du S.-E. au N.-O. par la Clyde. Industrie la plus active de l'Ecosse : mines de houille, de fer et de plomb.

LANCASTER (James), navigateur anglais, m. vers 1620, fut le premier qui commanda une flotte expédiée pour les Indes orientales. Il y fit, pour la Compagnie des Indes, deux voyages, en 1591 et 1594, réussit à conclure un traité d'alliance avec le roi d'Achem, et causa de grands dommages aux Portugais. Il tenta vainement de trouver le passage par le N.-O. aux Indes orientales, et s'avança jusqu'à 62° 30'. Le récit de ses voyages est dans le 3e vol. du recueil d'Hackluyt et dans le 1er de celui de Purchas. Son nom est resté à un détroit, situé à l'entrée de la mer de Baffin.

LANCASTER (Joseph), fondateur des *Ecoles à la Lancastre*, né à Londres en 1778, m. à New-York en 1838, était maître d'école dans le faubourg de Southwark, lorsque André Bell rapporta de l'Inde, en 1793, la méthode d'enseignement mutuel; il l'adopta dans son école, qui était nombreuse, populärisa ainsi la méthode, reçut de toutes parts des encouragements pécuniaires, et s'attribua même l'honneur de la découverte. Après quelques années d'une vogue extraordinaire, pendant laquelle il compta 1,200 enfants dans ses écoles, le clergé anglican lui suscita pour rival le docteur Bell lui-même; alors son établissement étant devenu désert, Lancaster passa en Amérique. On a de lui un opuscule intitulé : *Amélioration de l'éducation*, 1803, in-8, traduit en français par le duc de La Rochefoucauld-Liancourt, sous le titre de *Système anglais d'instruction*, Paris, 1815.

LANCASTER ou LANCASTRE (de *Lune*, rivière voisine, et *Ceaster*, fort), *Longovicum*, v. d'Angleterre, cap. du comté de son nom, port à l'embouch. de la Lune, à l'ouverture de son estuaire dans la mer d'Irlande, et sur le canal de son nom, qui traverse la Lune sur un admirable pont-aqueduc; à 384 kil. N.-N.-O. de Londres; 24,149 hab. dans la paroisse. Gouverneur militaire, cour du duché, assises et quarter-sessions du comté, douane. Beau château fort normand, reconstruit par Jean de Gand. On remarque une église gothique, l'hôtel de ville, et l'hospice des aliénés. Commerce encore important, déchu depuis l'accroissement de Liverpool. La guerre des Deux-Roses, entre ses ducs et ceux d'York, lui causa de grands dommages, que répara la confirmation d'une charte par Charles II. Ébénisterie, toile à voiles, cordages. Chantiers de construction.

—Le comté de Lancastre, ou Lancashire, situé entre celui de Cumberland et celui de Westmoreland (qui le coupe en deux parties inégales) au N., celui d'York à l'E., dont le sépare une chaîne montagneuse appelée l'Epine dorsale de l'Angleterre, celui de Chester au S., est baigné à l'O. par la mer d'Irlande; 110 kil. sur 44. Pop., 2,428,744 hab., dont 250,000 d'origine irlandaise. Il comprend 70 paroisses. Climat doux, mais humide. Peu d'arbres, peu d'agriculture. On y plante surtout la pomme de terre. Ses immenses houillères, ses mines de cuivre, etc., y ont amené, depuis 1760, l'industrie cotonnière, les filatures, les forges, etc. Nombreux canaux et chemins de fer. Ce comté contient à lui seul Liverpool, Manchester, Preston, Bolton, Oldham, Wigan, Bury, Ashton, Blackburn. Le comté a été érigé en duché et comté-palatin ou souveraineté indépendante sous Edouard III pour son fils Jean de Gand. Il fut réuni à la couronne sous Edouard IV. Le titre de duc de Lancastre, créé pour Jean de Gand, appartient, depuis Henri IV, au souverain d'Angleterre, qui y possède de grands domaines.

LANCASTER OU LANCASTRE (Maison de), la 3e des quatre branches royales d'Angleterre issues d'Edouard III. La Ire, issue d'Edouard, prince de Galles (*le Prince noir*), ne fournit qu'un roi, Richard II, 1377-99. A la mort de ce prince, la 3e, dite de Lancastre, issue de Jean de Gand, prit la couronne au détriment de la 2e, dite de Clarence, qui n'avait point alors de représentant mâle; elle donna 3 rois, Henri IV, Henri V et Henri VI. La 4e, celle d'York, en s'alliant aux Clarence, prétendit avoir hérité de leurs droits, et attaqua les Lancastre : de là vint la guerre des Deux-Roses (*V. ce mot*), qui fit arriver au trône trois princes d'York, Edouard IV, Edouard V et Richard III. Henri VII Tudor, qui fut ensuite proclamé roi, 1485, se rattachait aux Lancastre par les femmes; il éteignit les prétentions des Yorkistes, en épousant l'héritière de la maison d'York. *V.* LANCASTRE, au *Supplément*.

LANCASTER (Détroit de). *V.* BARROW.

LANCASTER, v. des Etats-Unis (Pensylvanie), à 105 kil. O. de Philadelphie; 17,600 hab., la plupart Allemands. Ch.-l. du comté de son nom. Bien bâtie. Importantes fabriques de toiles de coton, bonneterie, sellerie, armes à feu; aiguilles.

LANCASTER, v. des États-Unis (Massachusetts), à 49 kil. O.-N.-O. de Boston; 2,000 hab.

LANCASTER (NEW-), v. des Etats-Unis (Ohio), à 45 kil. S.-E. de Columbus; 3,300 hab.

LANCE, arme particulière aux nobles dans les temps féodaux. D'abord très-longue et terminée par un fer aigu et tranchant, elle devint plus courte et plus épaisse au XIVe siècle, et on y ajouta une forte poignée. Instrument de tournoi, la lance était plus légère (la hampe étant en partie creuse) et ornée d'une banderole; elle reposait sur un faucre, ou avait un point d'appui contre la selle du cavalier. On nommait *lances brisées* celles qui avaient été sciées à demi près du bout, pour que le choc fût moins violent; *lances courtoises*, celles qui avaient un anneau au bout du fer. On cessa de se servir de la lance dans les tournois et dans les batailles vers la fin du XVIe siècle.

LANCE FOURNIE OU GARNIE, nom donné autrefois à une troupe de 6 hommes, comprenant un chevalier armé de la lance, un page ou varlet, trois archers et un coutillier.

LANCE ET LICIO (Recherche *per*), c.-à-d. par le bassin et la ceinture. Les archéologues sont très-partagés sur l'interprétation de cette formule romaine; la plus vraisemblable est qu'elle désigne une perquisition domiciliaire faite à la suite d'un vol par la personne volée. Le plaignant demandait au préteur urbain l'autorisation de la pratiquer, en jurant qu'il n'avait d'autre but que de réclamer son bien. Afin de prévenir toute fraude, et pour que le perquisiteur ne pût introduire méchamment, dans la maison visitée, des objets qu'il feindrait ensuite d'y trouver, il devait se présenter sans vêtements, avec une *ceinture* seulement pour la décence. Il portait un *bassin*, dans lequel il mettait d'abord la permission du préteur, puis l'objet cherché, s'il le trouvait et s'il pouvait tenir dans ce bassin; alors il le portait au Forum devant ce magistrat. C. D—Y.

LANCELOT, roi de Naples. *V.* LADISLAS.

LANCELOT (Dom Claude), grammairien célèbre, né à Paris en 1615, m. en 1695, fut attaché en 1638 à Port-Royal de Paris. Il s'occupa d'y fonder des écoles où l'on enseignerait les lettres, la philosophie et la doctrine chrétienne; telle fut l'origine des *Petites écoles de Port-Royal* au faubourg St-Jacques, dans l'impasse St-Dominique (auj. Royer-Collard). Chargé surtout de l'enseignement de la grammaire, il sentit toute l'imperfection des méthodes suivies jusqu'alors, et fit paraître, en 1644, une *Nouvelle méthode pour apprendre facilement la langue latine*. Elle était nouvelle, en effet, pour le plan, les règles en vers, les exemples traduits, les avertissements et les remarques, le tout en français, tandis que les livres dont on se servait auparavant étaient entièrement écrits en latin. Encouragé par le succès, il publia, en 1655, une *Nouvelle méthode pour apprendre facilement la langue grecque*, écrite aussi en français, et qui fut accueillie non moins favorablement. En 1657, il donna *le Jardin des racines grecques*, divisé en 216 stances de dix vers français, de huit syllabes, dus à De Sacy. Outre cette première partie, accompagnée de *dérivés*, il y en avait trois autres renfermant les *racines moins importantes, les particules indéclinables*, et les *mots français tirés du grec*. Elles ont été profondément modifiées de nos jours. Lancelot écrivit encore, en 1660, une *Nouvelle méthode pour apprendre la langue italienne*, une *Nouvelle méthode pour apprendre la langue espagnole*, et enfin la *Grammaire générale et raisonnée*, dont le fond est dû en grande partie à Antoine Arnauld. Dans ce dernier ouvrage, il a eu surtout en vue la langue maternelle. Après la dispersion des solitaires de Port-Royal, Lancelot fut nommé précepteur du duc de Chevreuse, puis, de 1669 à 1672, remplit les mêmes fonctions auprès des deux princes de Conti. Dégoûté du monde par les persécutions que lui attira son attachement à Port-Royal, il se retira dans l'abbaye de St-Cyran (Indre), en 1673. Par humilité, il ne voulut jamais être que sous-diacre. Il finit sa vie dans les austérités chez les bénédictins de Quimperlé, où il avait été relégué en 1680. On doit encore à Lancelot une *Traduction de Phèdre*, 1646; une *Méthode de plain-chant*, 1668; une *Dissertation sur l'hémine de vin et la livre de pain accordées par St Benoît à ses religieux*; les *Notes chronologiques et historiques* de la Bible latine de Vitré; enfin la *Chronologie sacrée*, en français, de la *Bible* de Sacy. F. B.

LANCELOT (Antoine), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, né à Paris en 1675, m. en 1740, a laissé : *Mémoires pour les pairs de France*, 1720, in-fol.; *Abrégé de l'histoire universelle* de Claude Delisle, 1731, 7 vol. in-12; *Amours de Daphnis et de Chloé*, 1731, in-8°; et de nombreuses dissertations dans le recueil de l'Académie.

LANCELOT DU LAC, un des 12 chevaliers de la Table-ronde, fils de Ban, roi de Brucie, avait été élevé par la fée Viviane, dame du Lac. Il dédaigna la fée Morgane, mais eut une vive passion pour Genièvre, femme du roi Arthur. On a sur Lancelot un roman du moyen âge, écrit d'abord en latin par un anonyme, puis traduit en langue vulgaire par Gautier Map, chevalier du XIIe siècle. Chrestien de Troyes a tiré de ce roman le sujet d'un poëme intitulé : *Lancelot de la Charette*.

LANCEPESSADE. *V.* ANSPESSADE.

LANCEROTE, en espagnol *Lanzarote*, île de l'archipel des Canaries, au N.-E., à 12 kil. N.-E. de celle de Fortaventure; par 29° lat. N. et 16° long. O.; 53 kil. sur 22; 15,400 hab. Ch.-l., *Téguise*. Climat chaud. Sol volcanique, dont les productions sont souvent ruinées par la sécheresse.

LAN-CHANG ou LAYN-ZAYN, v. du Laos, et autrefois capitale, à 500 kil. N.-O. de Hué; par 18° 37' lat. N. et 100° 30' long. E. Grand commerce. Aux environs, mines d'or et de pierres précieuses.

LANCIA OPPIDANA, v. d'Hispanie (Lusitanie), chez les Vettons. Auj. *Guarda*.

LANCIA TRANSCUDANA, v. d'Hispanie (Lusitanie), chez les Vettons. Auj. *Ciudad-Rodrigo*.

LANCIANO, anc. *Anxanum*, v. du royaume d'Italie (prov. de Chieti), sur le torrent de Feltrino, à 20 kil. S.-E. de Chieti; 16,622 hab. Bâtie sur trois collines, dont deux sont réunies par un pont dit *de Dioclétien*. Archevêché; cathédrale remarquable. Récolte de vins muscats; 2 foires renommées.

LANCIERS, corps de cavalerie créé par Napoléon Ier; il y eut, dans la garde impériale, 2 régiments de lanciers polonais, institués, sous le nom de *chevau-légers-lanciers*, en 1807 et en 1812, et un régiment français, dit les *lanciers rouges*, formé en 1810. Un décret de 1811 attacha un régiment de chevau-légers-lanciers à chaque division de cavalerie; ce qui fit, en 1812, 9 régiments, dont 6 français et 3 polonais. A la Restauration, on ne conserva que le régiment des lanciers français de la garde, sous le nom de *chevau-légers-lanciers de France*; seulement, la lance fut laissée aux derniers escadrons des chasseurs à cheval. En 1830, les lanciers de la garde furent supprimés, mais on établit un régiment de *lanciers d'Orléans*. En 1831, les 5 premiers régiments de chasseurs formèrent, avec celui d'Orléans, 6 régiments de lanciers. En 1836, 2 nouveaux régiments de chasseurs furent transformés en lanciers, dont il existe auj. 8 régiments, formant 13,500 hommes. B.

LANCISI (Jean-Marie), né à Rome en 1654, m. en 1720, fut médecin de l'hôpital du St-Esprit à Rome, professeur d'anatomie au collége de la Sapience, et médecin des papes Innocent XI et Clément XI. Il a laissé sur la médecine, l'hygiène et l'histoire naturelle, des ouvrages estimés; ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Genève, 1718, 2 vol. in-4°; Venise, 1739, in-fol.; Rome, 1745, 4 vol. in-4°.

LANCRET (Nicolas), peintre de genre, né à Paris en 1690, m. en 1743, appartient à cette école d'afféterie et de mauvais goût dont Watteau fut le chef. Telle était la dégradation de l'art, qu'en 1719 Lancret fut reçu à l'Académie à titre de *peintre des fêtes galantes*.

LANCRET (Michel), ingénieur des ponts et chaussées, né en 1774, m. en 1807, étudia d'abord l'architecture, se livra ensuite aux sciences mathématiques, entra à l'Ecole polytechnique dès sa formation, fit partie de l'Institut d'Egypte, et fut chargé de diriger l'exécution du grand ouvrage de cette commission. Il n'eut pas le temps de le voir publier.

LAND, *pays, terre, patrie,* dans les langues germaniques; *Eng*LAND (Angleterre), terre des Angles; *Ir*LANDE, terre d'Erin; *Is*LANDE, terre de glace, etc.

LANDAIS, ou mieux LANDOYS (Pierre), trésorier, c.-à-d. ministre des finances du duc de Bretagne François II, né à Vitré vers la 1re moitié du XVe siècle, m. en 1485, était fils d'un marchand de draps, de soie et de laine, qui avait épousé une demoiselle de famille anoblie. Landais rendit à la Bretagne, administrée par lui durant 25 ans, d'éminents services: traités de commerce avec l'Angleterre, le Portugal, les villes hanséatiques, l'Espagne; établissement d'une manufacture de soieries à Vitré, où l'on fit venir des ouvriers de Florence; priviléges accordés à des ouvriers venus d'Arras à Rennes pour y fonder une manufacture de tapisseries; relations commerciales étendues jusque dans le Levant, avec la permission du pape; immixtion opportune de la Bretagne à la guerre du *Bien public*, qui la sauva des attaques de Louis XI; immenses constructions militaires, faites au château de Nantes et sur plusieurs autres points de la province. Une rivalité suscitée contre Landais par des hommes jaloux de sa puissance, et enhardie par la faiblesse du duc François II, le mit aux prises avec le chancelier Chauvin, ambassadeur de Bretagne auprès du roi de France. Emporté par un caractère violent, Pierre Landais poussa l'animosité jusqu'à la haine; et il ne cessa de poursuivre son ennemi, même après sa mort en prison. Cette mort souleva contre Landais les barons, les clercs, et les magistrats, à la corporation desquels appartenait sa victime. Une lutte armée s'engagea entre les confédérés et les partisans de Landais, qui fut abandonné par François II. Une commission l'accusa, et le convainquit, au moyen de la question, de concussion, d'extorsion et de meurtre; elle le condamna, le 19 juillet 1485, à être pendu, et la sentence fut exécutée le soir même. E. T.

LANDAK, v. de l'île de Bornéo, à 100 kil. N.-E. de Pontiana; ch.-l. d'un petit Etat, tributaire des Hollandais. Mines de diamants, d'or et de fer.

LANDAMMANN ou LANDMANN, nom donné, en Suisse, au premier fonctionnaire de l'administration d'un canton. Dans plusieurs cantons, il préside aussi aux assemblées législatives. Dans celui de Berne, il préside seulement le grand conseil.

LANDAU, *Landavia*, v. de Bavière (cercle du Rhin), sur la Queich, à 26 kil. O.-S.-O. de Spire; 12,300 hab. Place de guerre importante, fortifiée par Vauban. Anc. ville impériale; prise et reprise sous Louis XIV, cédée à la France en 1680, et confirmée à cette puissance par le traité de Rastadt, 1714. Assiégée vainement en 1793 par les Prussiens et les Autrichiens, elle a été enlevée aux Français par les traités de 1815. C'est auj. une forteresse fédérale.

LANDÉAN, vge (Ille-et-Vilaine), arr. et à 10 kil. N.-E. de Fougères; 1,500 hab. Teinture en écarlate. Aux environs, vastes souterrains, creusés par Raoul de Fougères, et connus sous le nom de *Celliers de Landéan*.

LANDEN, v. de Belgique (Liége), sur le Bech, à 31 kil. N.-O. de Huy; 800 hab. Autrefois fortifiée. Le maire du palais Pepin le Vieux ou de Landen y avait un domaine.

LANDEN (John), géomètre anglais, né en 1719 à Peakirk, près de Péterborough, m. en 1790. On a de lui, dans les *Transactions philosophiques* de 1754, un Mémoire sur les coniques. Il s'est occupé aussi de recherches sur la sommation des séries, l'intégration des équations différentielles, la rectification des courbes, etc. Il a formulé, sur le rapport entre un arc d'hyperbole et deux arcs d'ellipse, un théorème dont une démonstration plus simple a été donnée par Legendre; enfin il a essayé de substituer à la méthode des fluxions une méthode algébrique, qu'il appelle *analyse résiduelle*. Landen entra en 1766 à la Société royale de Londres. V.

LANDENOLFE Ier, prince de Capoue, de 884 à 887, avait été évêque de Capoue en 879, avant de succéder à son frère Pandolfe dans la principauté. Il eut à se défendre contre les agressions des Sarrasins, fut détrôné par son oncle Atenolfe, et périt en revendiquant ses droits les armes à la main.

LANDENOLFE II, prince de Bénévent et de Capoue, succéda à son père Landolfe VI, tué à la bataille de Basentello contre les Grecs en 982, et fut assassiné en 993 par les Bénéventins, sur les instigations de son frère Landolfe VII, qui lui succéda.

LANDER (Richard), voyageur anglais, né à Truro (Cornouailles) en 1804, m. en 1834, s'est illustré par trois voyages dans l'intérieur de l'Afrique, faits à travers mille dangers, et pendant lesquels il a découvert le cours du Niger. Son frère John l'accompagna dans un de ces voyages. La relation des voyages de Lander est fort intéressante; elle a été publiée à Londres, et forme environ 8 vol., dont les derniers sont de 1835.

LANDERNEAU, ch.-l. de cant. (Finistère), arr. et à 25 kil. E.-N.-E. de Brest, port à l'embouchure de l'Elorn dans la rade de Brest; 5,791 hab. Autrefois place forte. Collége; hospice de la marine, hospice de la ville. On remarque l'église de St-Houardon et la fontaine de la Pompe. Près de là, château de la Roche-Maurice ou Roche-Morvan. Manuf. de cuirs, toiles de lin, toiles à voiles, chandelles; fabr. de chemises, pantalons et guêtres pour fournitures militaires. Comm. de céréales, cire, miel; chevaux pour la remonte de la cavalerie.

LANDES, nom donné aux couches végétales de sable fin, d'argile, et d'anciens détritus de bruyères, d'un aspect monotone, arides en été, marécageuses en hiver, qui s'étendent au S.-O. de la France, le long de l'Océan, entre Bordeaux et Bayonne, sur une longueur d'environ 160 kil. Le pin maritime et le chêne noir en taillis prospèrent dans le sable des landes; le seigle et différentes sortes de millet sont les seuls grains qui puissent y être cultivés. Quelques pauvres hameaux, au bord des ruisseaux, y forment des oasis. Pour traverser les landes, les habitants se servent presque toujours d'échasses.

LANDES (les), dép. du S.-O. de la France, ch.-l., *Mont-de-Marsan*; formé d'une partie du pays des Landes, de la Chalosse, du Condomois, de la Guyenne et du Béarn; borné par l'océan Atlantique (golfe de Gascogne) à l'O., les dép. de la Gironde au N., de Lot-et-Garonne et du Gers à l'E., des Basses-Pyrénées au S. Superf., 928,769 hect. Pop., 300,839 hab. Arrosé par l'Adour, la Midouze, le Luy, les Gaves de Pau et d'Oloron, la Bidouze, la Leyre. Pays plat; 35,820 hect. de landes, au milieu desquelles sont les étangs de Cazau, de Biscaros, de Mimizan, de Parentis, de Soustons, etc. Récolte de miel, grains, maïs, sarrasins, pommes de terre, vins estimés. Bons chevaux, moutons, porcs, volailles. Elève de sangsues. Exploit. de fer, houille, marbre, kaolin, ocre, pierres lithographiques. Sources minérales à Dax et à Prehacq; sources salées; tourbières considérables. Quelques tanneries, poteries, faïenceries; extraction de la résine fournie par les forêts de pins; préparation de jambons. Ce département forme le diocèse d'Aire, et dépend de la Cour impériale de Pau.

LANDES (les), *Syrticus ager*, pays de l'anc. France (Gascogne et Guyenne propre). Il comprenait: 1° les *Grandes Landes*, où étaient Castets, Arjuzan, Labrit (Landes), et Belin (Gironde); 2° les *Petites Landes*, c.-à-d. le Marsan, et partie de l'Albret et du Bazadais; 3° les *Landes propres*, v. princip., Dax et Tartas, et où étaient la Chalosse, le Tursan, la vicomté d'Orthez; 4° les *Landes de Bordeaux*, où étaient Hostenz (Gironde); 5° le Seignans, le pays des Marennes, le Marensin, le pays de Born, le captalat de Buch.

LANDGRAVE, en allemand *Landgraf* (comte du pays). Autrefois on appelait ainsi les comtes nommés par l'empereur pour rendre en son nom la justice à l'intérieur du pays. En 1130, Louis III, comte de Thuringe, prit le titre de landgrave, qui, depuis ce temps, a été adopté par plusieurs souverains, entre autres, par Thierry, comte de Basse-Alsace, 1137, par Albert de Habsbourg, comte de Haute-Alsace, 1186. Le titre de landgrave est porté auj. par le souverain de Hesse-Hombourg, et par quelques princes cadets de la maison de Hesse. E. S.

LANDI (Gaspard), peintre d'histoire, né à Plaisance en 1756, m. en 1830, fut président de l'académie de

St-Luc à Rome. Ses tableaux se recommandent par la variété de l'invention, la force de l'expression, la liberté du pinceau. Les plus remarquables sont *l'Assomption de la Vierge*, au dôme de Plaisance ; *Jésus portant sa croix et rencontré par les saintes femmes* ; *Œdipe à Colone* : *Marie Stuart quittant la France*. Landi eut aussi une grande réputation comme portraitiste.

LANDIT ou LENDIT (du latin *indictum*, indiqué), foire célèbre, instituée, dit-on, par Charlemagne à Aix-la-Chapelle, et transférée par Charles le Chauve dans la plaine St-Denis, près de Paris, où l'on faisait un immense et très-riche étalage, puis, vers le milieu du XVe siècle, dans la ville même de Saint-Denis. Le Landit fut établi l'an 1109. Il revenait tous les ans au mois de juin, le jour de la St-Barnabé; sa durée, primitivement de 3 jours, fut plus tard portée à 8, puis à 15 jours. L'évêque de Paris en faisait l'ouverture avec solennité, et le recteur de l'Université s'y rendait en grande pompe, avec les régents et les écoliers des colléges de Paris : il venait lever un droit sur tout le parchemin exposé en vente, et faire la provision des colléges. Dès le commencement du XVIIe siècle, l'évêque et le recteur cessèrent d'aller ouvrir le Landit; mais, jusqu'à la Révolution, les écoliers continuèrent de s'y rendre en partie de plaisir, à cheval, escortant leurs régents en carrosses. Le Landit n'existe plus auj. que comme foire importante aux bêtes ovines; elle s'ouvre le 11 juin, et dure 8 jours.

LANDIVISIAU, ch.-l. de cant. (Finistère), arr. et à 25 kil. S.-O. de Morlaix, sur l'Elorn et près de sa source; 1,856 hab. Fabr. de toiles ; tanneries.

LANDIVY, ch.-l. de cant. (Mayenne), arr. et à 46 kil. N.-O. de Mayenne; 451 hab. Bestiaux et toiles.

LANDO (Michel), cardeur de laine à Florence, fut élevé, pendant la révolution de 1378, à la dignité de gonfalonier, parvint à reprimer beaucoup de désordres, et, pendant trois années que dura son pouvoir, montra une modération et une prudence qu'on n'avait pas lieu d'attendre d'un homme de si basse origine.

LANDOLFE ou LANDULFE, nom de plusieurs princes Lombards de Capoue et de Bénévent : ils descendaient de Landolfe, premier comte de Capoue, 840-879, et de son fils Atenolfe, qui enleva Bénévent au duc Radelgise II, 900. Le dernier de cette famille, Landolfe VIII, fut dépouillé de la principauté de Capoue par Richard, comte normand d'Aversa, 1062, et ne conserva que celle de Bénévent, qui, après sa mort passa à Robert Guiscard, 1077. G.

LANDON (C.-P.), peintre et littérateur, conservateur du Musée du Louvre, né vers 1760, m. en 1826, a publié : *Annales du Musée et de l'école moderne des Beaux-Arts*, 1801-17, 29 vol. in-8°, auxquels on joint les *Paysages et tableaux de genre*, 1805, 4 vol. in-8°, avec de nombreuses planches gravées au trait; *Vies et Œuvres des peintres les plus célèbres*, 1803-17, 22 vol. in-4° ; *Description historique de Paris et de ses édifices*, avec un précis historique par Legrand, 1806-9, 2 vol. in-8°; *Galerie historique des hommes les plus célèbres de tous les siècles et de toutes les nations*, 1805-9, 12 vol. in-12; *Recueil des ouvrages de peinture et de sculpture qui ont concouru pour les prix décennaux*, in-8°. Tous ces ouvrages sont pleins d'intérêt; mais Landon n'en fut ni le dessinateur, ni le graveur.

LANDRÉCIES ou LANDRECY, ch.-l. de cant. (Nord), arr. et à 19 kil. O. d'Avesnes, sur la Sambre; 3,321 hab. Place de guerre. Comm. de bétail, fromages, beurre, lin. Blanchisseries de toiles, verreries à bouteilles. Dépôt de charbon de Charleroi, et d'ardoises de Fumay. — Prise par François Ier en 1543, elle résista, la même année, à Charles-Quint, qui l'assiégeait avec 50,000 hommes. Fortifiée par Vauban, elle repoussa le prince Eugène en 1712, fut prise par les Autrichiens en 1793, et reprise en 1794.

LANDRI ou LANDRY, maire du palais de Neustrie, assassina le roi Chilpéric, 584, à l'instigation de Frédégonde, dont il était l'amant. Celle-ci étant restée tutrice de Clotaire II, il défendit le jeune prince contre Childebert II, roi d'Austrasie, qu'il défit en plusieurs rencontres, 593.

LANDRI (Saint), évêque de Paris vers 650, fonda l'Hôtel-Dieu de cette ville; pendant une famine, il distribua au peuple les richesses des églises. Fête, le 10 juin.

LANDRIANO, brg du royaume d'Italie, prov. et à 15 kil. N.-E. de Pavie; 2,189 hab. Victoire d'Antonio de Leyva, général de Charles-Quint, sur les Français, en 1529.

LANDSBERG, v. de Bavière, sur le Lech, à 51 kil. O.-S.-O. de Munich; 3,245 hab. Nombreuses brasseries. Les jésuites y avaient autrefois leur collége de noviciat pour l'Allemagne. Les Français la prirent en 1646 et en 1800, et y défirent les Autrichiens le 11 octobre 1805.

LANDSBERG, v. des Etats prussiens (Brandebourg), sur la Warthe, à 79 kil. N.-E. de Francfort; 15,750 hab. Lainages, papiers, cuirs; brasseries. Grands marchés de grains et de laines. Pépinières d'arbres fruitiers. Maison de détention et de correction; maison d'aliénés.

LAND'S END (c.-à-d. *fin de la terre*), anc. *Bolerium promontorium*, cap qui forme l'extrémité S.-O. de l'Angleterre et du comté de Cornouailles; par 50° 6' lat. N. et 8° 51' long. O.

LANDSER, ch.-l. de cant. (Haut-Rhin), arr. et à 8 kil. S.-E. de Mulhouse; 520 hab.

LANDSHUT, v. de Bavière, sur l'Isar, à 61 kil. N.-E. de Munich; 12,000 habitants. Lycée, gymnase, école de chirurgie. Curieuse collection d'estampes. Elle fut pendant quelques années, après 1800, le siége de l'Université d'Ingolstadt, transférée en 1826 à Munich. Biblioth., observatoire. La plus belle ville de la Bavière après Munich. On y remarque l'église de St-Martin et son clocher de 152 mètres. Château fort, dit *Trausnitz*, fondé au XIIe siècle, achevé aux XVe et XVIe. Fabr. de lainages, bonneterie, tabac, papier, carton. Brasseries et distilleries. Comm. de grains, bétail et laine. — Elle fut prise par les Français en 1796, 1800, 1805 et 1809.

LANDSHUT, v. des Etats prussiens (Silésie), à 45 kil. S. de Liegnitz, au confluent du Bober et du Zieder; 4,000 hab. Tribunal. Marchés importants de fil et toiles de lin.

LANDSKRON, v. des Etats autrichiens (Galicie), à 14 kil. E. de Wadowice; 2,700 hab. Château. — v. des Etats autrichiens (Bohême), sur la Frisawa, à 50 kil. E. de Chrudim; 4,600 hab. Fabr. de toiles et cotons.

LANDSKRONA, *Coronia*, v. forte de Suède, bon port sur le Sund, dans le län et à 33 kil. N. de Malmö; 6,100 hab. Rues larges. Fabr. de gants de Suède. — Elle fut cédée en 1658 à la Suède par les Danois, qui la reprirent en 1676. Elle appartint définitivement à la Suède après la bataille qui s'y livra en 1677.

LANDSTURM. *V.* LANDWEHR.

LANDWEHR, c.-à-d. *défense du pays* (de *land*, pays, et de *wehr*, guerre, défense) enrôlement obligé, dans l'empire des Francs, en cas de guerre étrangère, de tous les hommes libres, propriétaires d'alleux. Cette institution a été respectée dans plusieurs Etats de l'Allemagne : on y donne le nom de Landwehr à une partie de l'armée qui n'est appelée que dans le cas de mobilisation; elle sert alors d'auxiliaire de l'armée active. L'institution de la Landwehr moderne a son origine en Prusse, où elle fut créée en 1812 par le général Scharnhorst. L'Autriche, la Bavière et quelques petits Etats l'ont imitée. En Prusse, il y a, en temps de guerre, un second ban de la landwehr, qui comprend tous les hommes ayant déjà servi dans l'armée active, et âgés de 30 à 40 ans. Dans le cas d'une invasion étrangère, on organise le *Landsturm* (de *land*, terre, et *sturm*, ouragan, assaut), levée en masse de tous les hommes capables de porter les armes, et qui n'appartiennent ni à l'armée de ligne ni à la landwehr. Ce dernier genre de milice existe aussi en Suisse. E. S.

LANE-END, v. d'Angleterre (Stafford), à 7 kil. S.-E. de Newcastle-under-Lyne; 5,000 hab. Poteries.

LANFRANC, né en 1005 à Pavie, m. en 1089, étudia le droit à Bologne, l'enseigna dans cette ville, puis à Pavie et à Avranches en Normandie, fut quelque temps prieur à l'abbaye du Bec, et abbé de St-Etienne de Caen. Il refusa l'archevêché de Rouen, et finit par accepter celui de Cantorbéry, où il était porté par Guillaume Ier. Lanfranc fut en Angleterre le représentant de la cour de Rome, dont il servit les intérêts en même temps que ceux de la conquête normande. Mais il chercha surtout à relever l'Église de l'état déplorable où elle était tombée par suite des brigandages des Normands. Pour cela, il travailla à rétablir la hiérarchie, et à réduire les diverses églises à l'unité, en faisant reconnaître la suprématie du siége de Cantorbéry. S'il favorisa ainsi les desseins du Conquérant, il peut être justifié des vues d'ambition personnelle contraires à son caractère et à sa vie. Lanfranc est un des hommes qui contribuèrent le plus à ranimer le goût des études au moyen âge, quoiqu'il ait lui-même montré peu d'originalité dans ses écrits. Il fonda l'école de l'abbaye du Bec, où il établit une bibliothèque, et fut le maître de St-Anselme, qui resta son ami et son successeur. Il serait difficile de connaître à fond ses doctrines; il est à présumer qu'il cultiva à la fois la dialectique et la théologie, en subordonnant l'une à l'autre. Comme théologien, il soutint une controverse très-vive contre Béranger sur la transsubstantiation et le dogme de l'Eucharistie. On lui attribue

aussi des Commentaires sur les Epîtres de St Paul, des règles pour l'ordre de St-Benoît, et un traité sur le secret de la confession. — Ses œuvres ont été publiées par le bénédictin D'Achéry, in-fol., Paris, 1648. Voy. *Milonis Crispini vita Lanfranci*, dans Mabillon, *Acta S.S. ord. Bened.*, Sect. VI, p. 11; Charma, *Notice biographique, littéraire et philosophique sur Lanfranc*, Paris et Caen, 1850, in-8°. B—D.

LANFRANC (Jean), peintre, né à Parme en 1581, m. en 1647, élève des Carrache, excella dans la peinture des coupoles. Ses plus grandes compositions sont les coupoles de St-André-Della-Valle, à Rome; de la Trinité et de la chapelle dite Trésor de St-Janvier, à Naples. Il fut un des persécuteurs les plus acharnés du Dominiquin. Le musée du Louvre possède 4 tableaux de Lanfranc : *Agar dans le désert*, *St Pierre*, *St Paul*, et *St Augustin*. Il a aussi gravé à l'eau-forte la *Bible de Raphaël*, 1607, 51 feuilles in-4°. Lanfranc a un grand relief et une belle fonte de couleurs.

LANGADAIS (LE), *Lengiacensis ager*, petit pays de l'ancienne France (Basse-Auvergne), où était Langeac (Hte-Loire).

LANGDALE (Marmaduke), général anglais, né dans le comté d'York vers la fin du XVIe siècle, m. en 1661, embrassa le parti de Charles Ier contre le Long-Parlement, leva à ses frais 3 compagnies d'infanterie, délivra le château de Pontefract assiégé par Fairfax, commanda l'aile gauche de l'armée royale à la bataille de Naseby, alla chercher de nouvelles troupes en Ecosse après la défaite, mais tomba entre les mains de Cromwell, et fut emprisonné à Nottingham. Il corrompit ses gardes, rejoignit Charles II sur le continent, et, à la Restauration, fut nommé pair du royaume, lord-lieutenant de la ville et du comté d'York. B.

LANGE, *long* en allemand; en composition, *langen*.

LANGEAC, ch.-l. de cant. (Haute-Loire), arr. et à 28 kil. S.-S.-E. de Brioude, sur la rive g. de l'Allier; 2,481 hab. Possédait une abbaye célèbre de dominicaines. Mines de houille, carrières de grès, meules à aiguiser; dentelles. Pierres druidiques aux environs.

LANGEAIS, ch.-l. de cant. (Indre-et-Loire), arr. et à 26 kil. N.-E. de Chinon, sur la rive dr. de la Loire et le chemin de fer de Nantes; 1,783 hab. Dominé par un château bâti en 992 et réédifié au XIIIe siècle par Pierre de La Brosse. Le mariage de Charles VIII et d'Anne de Bretagne y fut célébré en 1491. Comm. d'huile, toiles de ménage, tuiles et carreaux; melons renommés. La terre de Langeais appartint aux familles Du Bellay et d'Effiat.

LANGEBECK (Jacques), savant polygraphe, né à Skioldborg (Jutland) en 1710, m. en 1775, n'était qu'un pauvre théologien, quand il obtint une place à la Bibliothèque royale. Dès l'âge de 20 ans, il commença ses recherches historiques. En 1737, il publia un recueil périodique d'histoire. Il a laissé 16 vol. in-fol., première moitié d'un Dictionnaire danois. Il fonda le *Magasin danois*, recueil historique et critique qui eut beaucoup d'influence. Son œuvre principale est la *Collection des écrivains danois du moyen âge*, écrite en latin, et dont il donna les 3 premiers vol. in-fol., 1772-75; elle a été continuée par Suhm, 1776, puis par d'autres, 1783-1839, jusqu'au 9e vol. Langebeck fut membre de l'Académie royale de Suède, de la Société des Sciences de Copenhague, etc., garde des archives du royaume, conseiller de justice, et conseiller d'Etat. On a encore de lui : *Bibliothèque danoise*, 3 vol., en allemand; *Histoire des mines de Norvége*, en latin, in-4°, dans le t. VII des *Mémoires de la Société de Copenhague*; *Trois bardits*, Copenhague, 1772, in-4°, en allemand; *Catalogues* danois, etc. A. G.

LANGELAND (Robert). *V.* LONGLAND.

LANGELAND (c.-à-d. *longue terre*), île de Danemark, dans la Baltique, faisant partie du stift de Fionie, entre cette île et Laaland; 275 kil. carrés; 50 kil. sur 10; 12,000 hab. Ch.-l., *Rudkiœbing*. Sol assez élevé. Industrie agricole, et élève de bétail.

LANGEN, brg de la Hesse-Darmstadt, à 13 kil. de Darmstadt; 2,600 hab. Huileries; exploitation de grès.

LANGENAU, brg du royaume de Wurtemberg (cercle du Danube), à 16 kil. N.-E. d'Ulm; 3,800 hab. Récolte de lin; fabr. de toiles : moulins à farine.

LANGENAU, v. des Etats autrichiens (Bohême), à 14 kil. N.-E. de Biczow; 2,500 hab. Fabr. de cristaux.

LANGENAU, v. de Valachie. *V.* KIMPOLUNG.

LANGENBIELAU, v. des Etats prussiens (Silésie), à 9 kil. S. de Reichenbach; 12,000 hab. Lainages, indiennes, mousselines.

LANGENBURG, vge du royaume de Wurtemberg, sur l'Iaxt, à 22 kil. N.-E. de Hall; 1,000 hab. Beau château des princes de Hohenlohe-Langenburg.

LANGENLOIS, brg des Etats autrichiens (Basse-Autriche), à 10 kil. N.-E. de Krems; 4,000 hab.

LANGENMARK, vge de Belgique (Flandre-Occident.), à 9 kil. N.-N.-E. d'Ypres; 5,800 hab. Fabr. d'huiles, tabac, savon.

LANGENSALZA, v. des Etats prussiens (Saxe), sur la Salza, à 26 kil. N.-O. d'Erfurt; 7,200 hab. Ch.-l. du cercle de son nom. Agriculture et industrie florissantes. Carrières de tuf, riches en belles stalactites. Fabr. de poudre; teintureries, brasseries, etc. Bains d'eaux sulfureuses. En 1760, un corps français et saxon y fut défait par les Prussiens.

LANGENTHAL, brg de Suisse, cant. et à 44 kil. N.-E. de Berne; 2,700 hab. Comm. de fil, chanvre, toiles écrues, fromages.

LANGESUND, brg de Norvége, petit port sur le golfe de son nom, à 19 kil. O.-S.-O. de Laurvig; 578 hab. Export. de fer, bois et meules de grès.

LANGEZWAAG, v. du royaume de Hollande (Frise), à 17 kil. E.-N.-E. de Heerenveen; 6,000 hab.

LANGHOLM, v. d'Ecosse, sur l'Esk, dans le comté et à 60 kil. E.-N.-E. de Dumfries; 2,880 hab. dans la paroisse. Sellerie, bonneterie. Foire d'agneaux, la plus importante du royaume. Ruines du château des Armstrongs.

LANGIUS (Jean) ou LANGHE, jurisconsulte, né en 1503 à Freistadt (Silésie), m. en 1567, a traduit en latin l'*Histoire ecclésiastique* de Nicéphore Calliste, Bâle, 1553, in-fol., souvent réimprimée; les *Œuvres* de St Justin le Martyr, Paris, 1615, in-fol.; et trois livres des *Sentences* de St Grégoire de Nazianze. Il a joint, dans toutes ces versions, une fidélité fort rare à une élégance de style remarquable. C. N.

LANGIUS (Jean) ou LANGE, médecin, né en 1485 à Lœwenberg (Silésie), m. en 1565, fut médecin de 4 électeurs palatins, dont le dernier était Frédéric III. Il soutint l'excellence du fromage contre les médecins de son temps qui le décriaient. Il a laissé des ouvrages de médecine estimés; les principaux sont : *de Syrmatismo et ratione purgandi per vomitum ex Ægyptiorum invento*, Paris, 1572, in-8°; *de Scorbuto Epistolæ II*; *Miscellanea epistolarum medicinalium*, etc. C. N.

LANGLÉ (Honoré-François-Marie), compositeur de musique, né en 1741 à Monaco, d'une famille originaire de Picardie, m. en 1807, fut élève de Leo à Naples, professeur à l'école de chant et de déclamation de Paris en 1784, et bibliothécaire au Conservatoire de musique de Paris. Il a formé Dalayrac. Ses opéras n'eurent aucun succès; les ouvrages sur l'harmonie et la composition, qui le firent particulièrement connaître, fourmillent de fautes grossières. B.

LANGLÈS (Louis-Mathieu), orientaliste, né en 1763 à Péronne, m. en 1824, acquit une connaissance profonde des langues orientales, fut longtemps professeur de persan et de malais à l'Ecole spéciale des langues, et devint conservateur des manuscrits orientaux de la Bibliothèque impériale. Il a traduit les *Instituts politiques et militaires de Tamerlan*, 1787, in-8°; *Alphabet tatar-mandchou*, 1787, in-4°; des *Fables et contes indiens*, 1790, et publié : le *Dictionnaire tataremandchou-français*, rédigé par le P. Amiot, 1790, 2 vol. in-4°; *les Monuments anciens et modernes de l'Hindoustan*, 1821, 2 vol. in-fol.; *Collection portative de Voyages*, 1797-1805, 5 vol. in-8° et atlas; *Voyage de Thunberg au Japon*, 1796, 2 vol. in-4° ou 4 vol. in-8°; *Voyage de Hornemann dans l'Afrique septentrionale*, 1803, 2 vol. in-8°, etc. Enfin il a écrit dans la *Biographie universelle* de Michaud, dans le *Magasin*, les *Annales*, et la *Revue encyclopédique*.

LANGLEY (Edmond de). *V.* YORK.

LANGLOIS (Eustache-Hyacinthe), peintre, dessinateur, graveur et antiquaire, né en 1777 au Pont-de-l'Arche, m. en 1837, élève de David, s'occupa avec passion de l'archéologie. Parmi ses ouvrages, ornés de paysages, sujets historiques, costumes et dessins de toutes sortes, on remarque : *Monuments, sites et costumes de la Normandie*, in-4°; *Mémoire sur la calligraphie des manuscrits du moyen âge*, 1821, in-8°; *Description historique des maisons de Rouen*, 1821, in-8°; *Mémoire sur la peinture sur verre*, in-8°; *Notice sur le tombeau des Enervés et sur l'abbaye de Jumiéges*, in-8°; *Essai sur l'abbaye de Saint-Wandrille*, 1827, in-8°. B.

LANGLOIS (Jérôme-Martin), peintre d'histoire, né à Paris en 1779, m. en 1838, élève de David, et membre de l'Institut, a laissé : *Cassandre aux pieds de la statue de Minerve*, 1817; *Alexandre cédant Campaspe à Apelles*, 1817; *Diane et Endymion; la Mort d'Hyrnétho*.

LANGLOIS (Simon-Alexandre), orientaliste, né à Paris en 1788, m. en 1854, parcourut les divers degrés de l'en-

seignement public, et étudia le sanscrit. Il fut membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. On a de lui : *Monuments littéraires de l'Inde*, 1827, 1 vol. in-8°, où l'on trouve un tableau de la littérature sanscrite; *Chefs-d'œuvre du théâtre indien*, trad. de l'anglais de Wilson, 1828, 2 vol. in-8°; *Harivansa, ou Histoire de la famille de Hari*, poëme traduit du sanscrit, 1835, 2 vol. in-4°; divers Mémoires dans le recueil de l'Institut.

LANGNAU, v. de Suisse, cant. et à 25 kil. E. de Berne; 5,860 hab. Fabr. de cotons, toiles, draps. Monument élevé en 1849 aux Bernois tués en 1847 dans la guerre du Sonderbund.

LANGOBARDS. *V.* LOMBARDS.

LANGOGNE, ch.-l. de cant. (Lozère), arr. et à 44 kil. N.-E. de Mende, près des sources de l'Allier, 2,611 hab. Doit son origine à un monastère fondé au x^e siècle, et dont l'église subsiste encore. Petit séminaire. Comm. de mulets et bestiaux; lainages. Près de là, sur le mont Milan, vestiges d'un camp romain.

LANGOIRAN, vge (Gironde), sur la rive g. de la Garonne, arr. et à 27 kil. S.-E. de Bordeaux; 1,910 hab. Bons vins blancs; carrières de pierre. Ruines d'un château du XIII^e siècle. Aux environs, belles grottes à stalactites. — Patrie de Berquin.

LANGON, *Alingo*, ch.-l. de cant. (Gironde), arr. et à 20 kil. N. de Bazas, petit port sur la rive g. de la Garonne, avec pont suspendu depuis 1831, en face de St-Macaire; 2,653 hab. Vins blancs estimés, venant de Toulenne. On y remarque les ruines de trois enceintes fortifiées, dont la première paraît remonter aux Romains. Eglise de Notre-Dame-du-Bourg, bâtie au XII^e siècle par les bénédictins de La Sauve.

LANGONNET, brg (Morbihan), arr. et à 45 kil. O.-N.-O. de Napoléonville; 221 hab. Dépôt d'étalons.

LANGPORT, v. d'Angleterre (Somerset), sur le Parret, à 45 kil. S.-S.-O. de Bristol; 1,172 hab. Comm. important en houille, bois, pierre, etc., facilité par la navigation du Parret jusqu'à Bridgewater et par plusieurs canaux.

LANGRES, *Andomatunum, civitas Lingonum*, v. forte, s.-préfect. (Haute-Marne), à 35 kil. S.-E. de Chaumont, sur un plateau, le plus élevé de France après celui de Briançon, près de la rive g. de la Marne; 5,014 hab. Evêché suffragant de celui de Lyon; trib. de 1re instance et de commerce; collége magnifique, bâti par les jésuites; petit et grand séminaire; musées de peinture et d'antiquités, cabinet d'histoire naturelle; bibliothèque; belle et anc. cathédrale St-Mamès, du style gothique roman; église St-Martin, avec une jolie tour gothique; arc de triomphe attribué à Constance Chlore, et plus probablement de Marc-Aurèle; belle promenade de *Blanche-Fontaine*. Commerce très-actif. Coutellerie renommée; meules à émoudre. Entrepôt considérable de mercerie, épicerie, grains, farines, rouenneries, etc. Enceinte de fortes murailles, et citadelle formidable. — Langres est une des plus anciennes villes de la Gaule; capitale des *Lingones*, qui s'allièrent à César, elle fut très-florissante sous les Romains, et devint siége d'évêché au III^e siècle. Les Vandales la ravagèrent, 407; Attila la prit et la brûla, 451; elle fit ensuite partie du royaume de Bourgogne, puis eut des comtes particuliers. Louis VII l'érigea en duché-pairie en l'annexant à la couronne de France. Une charte de commune lui fut accordée en 1153. Elle résista aux Anglais au XV^e siècle, et prit parti contre la Ligue au XVI^e. Les troupes coalisées contre la France l'occupèrent en 1814. Langres fut jadis fortifiée, puis démantelée; ses fortifications actuelle datent de 1842. A 4 kil. environ, on voyait encore, il y a quelques années, une grotte qui servit, dit-on, de retraite à Sabinus (*V. ce nom*). Patrie de Barbier d'Aucour, de Diderot, du poëte comique Roger.

LANGSIDE, vge d'Ecosse (Renfrew), à 3 kil. S. de Glasgow; 300 hab. Les troupes de Marie Stuart y furent battues, le 13 mai 1568, par le régent Murray.

LANGTON (Etienne), prélat anglais, étudia à l'Université de Paris, dont il devint chancelier, fut créé cardinal, et archevêque de Cantorbéry par Innocent III en 1207. Il se mit au nombre des ennemis de Jean-sans-Terre, et se joignit à la noblesse pour obtenir de ce prince la Grande-Charte, 1215. Il mourut en 1228. On a de lui une *Histoire de la translation du corps de Thomas de Cantorbéry*, à la suite des Lettres de ce saint, Bruxelles, 1683.

LANGUE, nom donné aux divisions de différents pays ou nations qui composent l'ordre de Malte. Avant la Révolution française, il y avait 3 langues pour la France, celles de Provence, d'Auvergne, et de France. Après avoir perdu son siége dans l'île de Malte, l'ordre a conservé les langues d'Italie, d'Allemagne, d'Aragon et de Castille. Chaque langue a un chef qu'on nomme *Pilier*.

LANGUE D'OC. Au XIII^e siècle, on donnait ce nom à tout le pays au S. de la Loire, où l'on disait oc (du latin *hoc?*) pour *oui*, et on appelait LANGUE D'OÏL (du latin *illud?*) le pays situé au N. du même fleuve. Les pays de Langue d'oc suivaient le droit écrit ou le droit romain; ceux de Langue d'oïl suivaient le droit coutumier.

LANGUEDOC, *Occitania*, province de l'anc. France; capit., *Toulouse*; bornée au N. par le Lyonnais et l'Auvergne; à l'E. par le Rhône, qui la séparait du Dauphiné, de la Provence et du Comtat Venaissin; au S. par la Méditerranée, le Roussillon et le pays de Foix; à l'O. par la Gascogne et la Guyenne. Elle est arrosée par le Rhône inférieur, la Haute-Garonne, le Tarn, l'Allier, et la Loire, qui y prend sa source. Les Cévennes la traversent presque entière du N. au S. Les peuples gaulois principaux furent les *Bébrices, Volskes Tectosages* et *Arécomices, Vellaves, Gabals* et *Helviens*. Les Romains comprirent sa partie S. dans la Narbonnaise première, et sa partie N. dans la première Aquitaine. L'Eglise établit des siéges archiépiscopaux à Toulouse, avec suffragants à Pamiers, St-Papoul, Rieux, Montauban, Lavaur et Mirepoix; à Narbonne, avec suffragants à St-Pons-de-Tommières, Nimes, Lodève, Uzès, Agde, Montpellier, Carcassonne, Béziers et Alet; à Albi, avec deux suffragants dans le Languedoc, Castres et Mende. Les pays du Languedoc étaient, dans le Haut-Languedoc: le Sault, le Lauraguais et l'Albigeois; dans les Cévennes, le Gévaudan, le Vivarais et le Vélay. Les sénéchaussées de Beaucaire, Carcassonne, Toulouse et Béziers datent, les deux premières de 1254, et les autres de 1278 et de 1303. Le parlement de Toulouse fut, pour l'ancienneté, le 2e de France: créé en 1302, supprimé en 1312, rétabli en 1419, et définitivement en 1443, il comprenait dans son ressort le Languedoc, le Rouergue, le Quercy, le Foix, l'Isle-Jourdain, Auch, Tarbes et Pamiers. Deux généralités furent créées en 1577, à Toulouse et à Montpellier. Toulouse avait eu sa célèbre université en 1223; Montpellier en obtint une en 1289. Enfin en 1791 la province forma 8 départements: la Haute-Garonne, le Tarn, l'Aude, l'Hérault, le Gard, la Lozère, l'Ardèche et la Haute-Loire. — *Histoire*. Cette province faisait partie de la Gallia Braccata, quand, en 121 av. J.-C., le consul Domitius en fit une province romaine. En 117, les Romains y élevèrent Narbonne (*Narbo Martius*), colonie militaire, et la province prit le nom de Narbonnaise. C'est par là que le christianisme pénétra en Gaule; St Paul devint le patron de Narbonne, et St Saturnin celui de Toulouse; mais, après Constantin, l'arianisme s'y introduisit, et y laissa de funestes semences. Vinrent les Barbares: en 412, Ataulf, roi des Visigoths, pilla Narbonne; la Septimanie, c.-à-d. Toulouse, Nimes, Agde, Béziers, Maguelone, Lodève et Uzès, fut soumise. Les Sarrasins, vainqueurs à Xérès, 711, envahirent cette province, la seule que les Visigoths eussent conservée en Gaule après leur défaite par Clovis à Vouillé, 507. Charles-Martel les battit à Poitiers, 732, et démantela en Septimanie les villes qui faisaient la force de ses ennemis. Pepin les prit dans ses guerres contre Hunald et Waifre, 744-768. Sous Charlemagne, la Septimanie ou Gothie devint une *marche*, et fut confiée au pieux Guillaume, père de Bernard, qui devint célèbre à la cour de Louis le Débonnaire par sa faveur et ses disgrâces, 828-830. Sunifred, 844, Aledrand, 848, et Udalric, lui succédèrent. Les Sarrasins et les Hongrois ravagèrent le Languedoc, comme les Normands le N. de la Gaule. Mais, après la victoire de Raymond Pons, en 924, on vit renaître la religion, l'industrie, et la prospérité. Les efforts de l'Eglise pour instituer la trêve de Dieu après le concile de Tuluges, 1041, y furent accueillis mieux que partout ailleurs. Toulouse, Nimes, Montpellier, Albi, les communes riches et presque indépendantes, brillaient de tout l'éclat du luxe, en même temps que se développaient une langue, une poésie et une civilisation hâtives, brillantes, mais bientôt flétries. La langue nouvelle, fille du latin, s'appela *langue d'oc*, et donna son nom à la contrée, qui cesse, au XIII^e siècle, de s'appeler Gothie. Mais il ne faut pas croire que l'usage de cette langue fut restreint à cette province; la Provence, la Guyenne, l'Auvergne, ont parlé ses dialectes divers, qui aujourd'hui se retrouvent encore dans les patois sonores et expressifs des Méridionaux. En 1096, Raymond IV, comte de Toulouse, prit part à la 1re croisade, et en 1159, Raymond V repoussa Henri II, roi d'Angleterre, qui était venu en personne assiéger la ville. Mais une guerre d'extermination, la croisade du Nord contre le Midi, menaçait ce riche pays. Le meurtre de Pierre de Castelnau, 1208, en fut le signal, et la défaite de Muret, 1213, livra Tou-

louse à Simon de Montfort. Quand Simon eut été tué devant la ville qui l'avait chassé, 1218, Raymond VI recouvra presque ses Etats; mais il mourut excommunié, et son fils Raymond VII dut subir l'Inquisition. Le traité de Meaux, 1229, livra à Louis IX le duché de Narbonne, les comtés particuliers de Narbonne, Béziers, Agde, Maguelone, Nîmes, Uzès, Viviers, la moitié de l'Albigeois, la vicomté de Gévaudan. La mort de Jeanne, fille de Raymond et d'Alphonse, qui ne laissèrent pas d'enfants, 1271, donna à Philippe le Hardi le reste du Languedoc, c.-à-d. le comté de Toulouse; et, en 1361, des lettres-patentes de Jean II consacrèrent cette réunion. La guerre des Albigeois avait frappé de mort la civilisation, la poésie et la langue méridionales. Cependant Toulouse resta la demeure du *gai savoir;* en 1323 et 1356 se forma la *Compagnie des sept troubadours,* et en 1498 Clémence Isaure fonda les *Jeux floraux.* Cependant la province n'avait pas échappé aux ravages des Anglais; mais elle eut plus à souffrir des rébellions de la noblesse aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles. En 1632, le maréchal de Montmorency eut la tête tranchée à Toulouse, après la défaite de Castelnaudary. Epuisée par ces troubles, la province ne se releva que sous le règne de Louis XIV : le canal de jonction entre l'Océan et la Méditerranée lui rendit sa prospérité, et le port de Cette la dédommagea de la perte d'Aigues-Mortes, que lui avait donné S^t^ Louis. Les dragonnades, la guerre des Camisards la troublèrent encore.—A la Révolution, cinquante-cinq des magistrats de Toulouse furent mis à mort à Paris; Narbonne se distingua noblement sous la Terreur, en donnant asile aux proscrits. La grande insurrection de l'an VII fut étouffée; une demi-brigade de l'armée d'Egypte et d'Italie, la 32^e^, était toute formée de Toulousains; enfin, à l'invasion de 1814, le 10 avril, les armes françaises remportèrent, sous les murs de la capitale du Languedoc, un succès éclatant. — Le Languedoc était pays de droit écrit; il a donné à la France Cujas, La Pérouse, Florian, Montfaucon, etc. C'est une contrée riche en grains dans quelques parties; les vignobles de l'Hérault donnent les vins de Lunel et de Frontignan; l'éducation du ver à soie fait la richesse de l'Ardèche, et, dans la Haute-Loire, *lou riou* (le ruisseau) charrie des saphirs, des rubis, des grenats et des hyacinthes. La variété des sites et la beauté de son climat en font une des plus agréables régions de la France. J.

LANGUEDOC (canal du), ou *du Midi,* ou *des Deux-Mers,* canal qui joint l'océan Atlantique, par la Garonne, à la Méditerranée. Il commence à 2 kil. au-dessous de Toulouse, et finit à l'étang de Thau, près d'Agde. Son parcours est de 239 kil., par Villefranche-de-Lauraguais (Haute-Garonne), Castelnaudary et Carcassonne (Aude), Béziers et Agde (Hérault). Il est à point de partage entre Castelnaudary et Villefranche, et a 100 écluses : 26 jusqu'à la Garonne, dans une pente de 63 mèt., et 74 vers l'étang de Thau, dans une pente de 129 mèt. Sa largeur est de 10 mèt. au fond, de 20 mèt. à la superficie, et sa profondeur, de 2 mèt. — Les premières études de ce canal furent faites en 1598, sous Henri IV; les événements politiques empêchèrent ce prince, et plus tard Richelieu, d'entreprendre les travaux. Paul Riquet fit adopter à Colbert et à Louis XIV les plans d'Andréossy (*V.* ANDRÉOSSY). Le canal fut décrété en 1666 et ouvert en 1681; il coûta 17 millions de francs, qui en vaudraient auj. plus de 34.

LANGUET (Hubert), diplomate et publiciste, né à Vitteaux (Bourgogne) en 1518, m. en 1581, se lia avec Mélanchthon en 1549, et adopta la Réformation. Il habita Wittemberg jusqu'en 1560, visita la Suède en 1551 et 1557, la France et l'Italie en 1555, puis l'Ingrie, la Livonie et la Laponie. Après 1560, il entra au service d'Auguste, électeur de Saxe, qui le chargea de missions en France et en Allemagne. Il vit à Paris la S^t^-Barthélemy, fut ensuite ministre au duc de Saxe auprès de l'empereur jusqu'en 1577, remplit depuis 1579 plusieurs missions de Guillaume de Nassau près de la diète de Cologne et en France. On a de lui : *Vindiciæ contra tyrannos,* 1579, un des écrits de discussion politique les plus hardis du XVI^e^ siècle, publié sous le pseudonyme de *Junius Brutus,* trad. par Fr. Estienne, sous le titre : *De la Puissance légitime du prince,* 1581, in-8°. *V.* Henri Chevreul, *Etude sur le* XVI^e^ *siècle,* par *Hubert Languet,* Paris, in-8°. L'auteur de cette Etude a comparé les *Vindiciæ* au *Franco-Gallia* d'Hotman, à la *Servitude volontaire* de La Boétie, et à *la République* de Bodin. A. G.

LANGUET DE GERGY (Jean-Baptiste-Joseph), né à Dijon en 1675, m. en 1750, curé de S^t^-Sulpice de Paris en 1714, fit terminer son église, dont la construction était interrompue depuis 50 ans, en recourant à la générosité des fidèles, qu'il savait stimuler par une foule de moyens ingénieux. Il fonda, en 1732, un hôpital, rue de Sèvres, pour les femmes malades de sa paroisse. Sa charité était inépuisable, et l'estime dont il jouit lui fournit sans cesse de quoi subvenir à ses immenses aumônes. On prétend qu'il distribuait, chaque année, un million de francs aux malheureux, et que, pendant la peste de Marseille, il fit passer dans la Provence des sommes incroyables pour le soulagement des malades. En 1725, le blé étant très-cher, il vendit tout ce qu'il possédait, et ne se réserva que 3 couverts et un lit de serge. Il recevait beaucoup de legs pour ses pauvres; mais il ne les acceptait qu'après s'être assuré que les héritiers naturels des défunts n'étaient point trop durement lésés. En 1748, il résigna sa cure, et se retira dans son abbaye de Bernay. Un monument, œuvre de Slodtz, lui a été érigé dans S^t^-Sulpice.

LANGUET DE GERGY (Jean-Joseph), frère du précédent, né à Dijon en 1677, m. en 1753, fut évêque de Soissons en 1715, archevêque de Sens en 1730, et membre de l'Académie Française. Il prit part à toutes les querelles de son temps, particulièrement à celle du jansénisme. On a de lui, entre autres ouvrages : *Traité de la confiance en la miséricorde de Dieu, pour la consolation des âmes que la crainte jette dans le découragement,* Paris, 1718, in-12; *Catéchisme à l'usage du diocèse de Sens,* 1727, in-12; *Recueil des ouvrages polémiques de M. Languet de Gergy,* Sens, 1752, 2 vol. in-folio.

LANGUIDIC, brg (Morbihan), arr. et à 23 kil. N.-E. de Lorient; 669 hab.

LANISTE, *Lanista,* ancien gladiateur affranchi, qui dressait les jeunes gens au métier de gladiateurs, leur enseignait la théorie et la pratique de ce genre de combats. Certains lanistes avaient des écoles à eux, où ils élevaient et nourrissaient des gladiateurs à leurs frais, pour les vendre ensuite ou les louer aux donneurs de jeux. C. D—Y.

LANJARON, brg d'Espagne (Andalousie), prov. et à 35 kil. S.-S.-E. de Grenade; 3,900 hab.

LANJUINAIS (Jean-Denis, comte), né à Rennes en 1753, m. en 1827, professa le droit ecclésiastique, et fut député du Tiers aux Etats-Généraux de 1789, qui devinrent Assemblée constituante, il proposa et fit voter le fatal décret du 7 novembre, interdisant à tout député de pouvoir devenir ministre, mais combattit le décret qui déclarait les biens du clergé biens nationaux. Pendant la Législative, il fut nommé juré pour la haute cour nationale. Membre de la Convention, il attaqua l'acte d'accusation de Louis XVI, pour le faire annuler, comme monstrueux. Dans le procès du roi, après avoir essayé de se récuser comme juge, il vota pour la reclusion et le bannissement à la paix. Il lutta ensuite avec le courage le plus énergique contre les anarchistes, fut mis hors la loi, et n'échappa à la mort qu'en se tenant caché pendant 18 mois; après la chute de Robespierre, il réclama son rang de député, ne l'obtint qu'en 1795, et devint président de l'Assemblée. 73 départements le portèrent au Conseil des Anciens, dont il fut secrétaire. Sénateur, il se prononça contre le consulat à vie, s'opposa souvent aux volontés de Napoléon, dont il vota la déchéance en 1814, entra, cette même année, à la Chambre des pairs, se rallia à Napoléon pendant les Cent-Jours et présida la Chambre des représentants, rentra dans la Chambre des pairs à la 2^e^ Restauration, et défendit le système constitutionnel jusqu'à sa mort. Lanjuinais était fort érudit dans le droit public, et très-versé dans les langues orientales. Il fut membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres depuis 1808, de la Société asiatique de Paris, et de la Société philosophique de Philadelphie. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 4 vol. in-8°, Paris, 1832, ainsi divisées : tome 1^er^, *Pièces historiques et politiques;* t. 2^e^, *Constitutions de la nation française;* t. 3^e^, *Opinions et fragments sur la religion;* t. 4^e^, *Recherches sur les langues, la littérature, la religion et la philosophie des Indiens. V. Notice historique sur la vie et les ouvrages du comte Lanjuinais,* par M. V. Lanjuinais, 1 vol. in-8°, Paris, 1855. J. T.

LANMEUR, ch.-l. de cant. (Finistère), arr. et 15 kil. N.-E. de Morlaix; 901 hab. Comm. de grains.

LANNEAU (Pierre-Antoine-Victor de), né en 1758, m. en 1830, entra, jeune encore, dans l'ordre des Théatins, fut professeur au collége de Tulle, puis vicaire épiscopal à Autun, 1791, quitta l'habit ecclésiastique, devint maire d'Autun et député suppléant à l'Assemblée législative. Il se fixa à Paris, et fonda, en 1798, dans les bâtiments abandonnés de l'anc. collége de S^te^-Barbe, une institution qui porta d'abord le nom de *Collége des sciences et des arts,* puis, après le rétablissement du culte, celui d'institution *Ste-Barbe.* Elle existe encore, et c'est auj. (1857) l'une des plus importantes et des plus florissantes de France. De Lanneau

fut un excellent instituteur et un homme de bien; il exerça sa profession avec la plus noble générosité, en accueillant gratuitement chez lui beaucoup d'enfants dont les familles étaient trop pauvres pour payer pension.

LANNEMEZAN, ch.-l. de cant. (Hautes-Pyrénées), arr. et à 26 kil. E.-N.-E. de Bagnères-en-Bigorre, près de la source du Gers; 1,421 hab.

LANNES (Jean), *duc de Montebello,* né en 1769 à Lectoure, m. en 1809, était fils d'un garçon d'écurie, et fut mis en apprentissage chez un teinturier. Enrôlé volontaire en 1792, il partit sergent-major, et parvint promptement au grade de chef de demi-brigade, nom donné alors aux colonels. En 1795, il se rendit, en qualité de simple volontaire, à l'armée d'Italie, commandée par le général Bonaparte, s'y fit remarquer par son intrépidité et une rare intelligence militaire, qui le firent nommer colonel, après le combat de Dégo, 1796, et général de brigade, 1797. Il se distingua encore au siége de Mantoue, et à la bataille d'Arcole. Une amitié sincère l'attacha dès lors à Bonaparte, et lui fit partager sa fortune. Il l'accompagna en Egypte, revint avec lui, et lui prêta un puissant concours au 18 brumaire. Nommé commandant de la garde consulaire, il retourna en Italie en 1800, gagna la victoire de Montebello, et, quelques jours après, se couvrit de gloire à Marengo, où son opiniâtreté, en arrêtant, pendant 4 heures, les Autrichiens, donna à Desaix le temps d'entrer en ligne. A la proclamation de l'Empire, il fut nommé maréchal et duc de Montebello, 1804. La campagne d'Allemagne, 1805-1806, celles d'Autriche et de Prusse, ouvrirent de brillantes carrières à sa valeur, qui le fit surnommer le *Roland de l'armée.* Chargé des commandements les plus importants, le maréchal Lannes sut, avec un bonheur rare, contribuer à l'exécution des plans de l'empereur, et recueillit sa part de gloire aux victoires d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau, de Friedland, d'Essling. Il fut blessé mortellement à cette dernière bataille, et succomba, peu de jours après, à l'amputation des deux jambes. Napoléon pleura sa mort, lui fit faire de magnifiques funérailles à Paris, et fit placer son corps au Panthéon. « Chez Lannes, disait Napoléon, le courage l'emportait sur l'esprit; mais l'esprit montait chaque jour, et, quand il est mort, il avait grandi au niveau de son courage, il était devenu un géant. »

LANNILIS, ch.-l. de cant. (Finistère), arr. et à 25 kil. N. de Brest; 1,076 hab. Fonderies; poterie de terre.

LANNION, *Alauna,* s.-préf. (Côtes-du-Nord), à 75 kil. N.-O. de St-Brieuc, port sur le Guer, près de son embouchure dans la Manche; 5,998 hab. Trib. de 1re instance, collége. Comm. de grains, bestiaux, chevaux, lin, chanvre, beurre, etc. Eaux minérales.

LANNOY (Charles de), général de Charles-Quint, né vers l'an 1470, d'une des plus illustres familles de Flandre, m. en 1527, se fit remarquer, par son courage et ses talents, de l'empereur Maximilien Ier, qui lui donna le collier de la Toison-d'Or en 1516, et le gouvernement de Tournai en 1521. Charles-Quint le nomma, en 1522, vice-roi de Naples, et, en 1523, général en chef des armées impériales après la mort de Prosper Colonna. A la bataille de Pavie, François Ier ne voulut rendre qu'à Lannoy son épée. Ce fut lui aussi qui ramena en France ce monarque, après le traité de Madrid.

LANNOY (Ferdinand de), fils du précédent, né en Italie vers 1510, m. en 1579, se signala par sa valeur dans les guerres d'Italie, d'Allemagne et de Flandre, et fut fait général de l'artillerie espagnole, puis gouverneur de la Hollande et de l'Artois. On lui attribue l'invention des pièces de montagne. Aussi savant que brave, il a laissé plusieurs cartes estimées de la Bourgogne et de la Franche-Comté.

LANNOY, *Alnetum,* ch.-l. de cant. (Nord), arr. et à 12 kil. N.-E. de Lille; 1,638 hab. Filatures de coton; fabr. de couvertures de coton; culture de fleurs. Appartient à la France depuis 1667.

LANOUAILLE, ch.-l. de cant. (Dordogne), arr. et à 49 kil. S.-E. de Nontron; 657 hab. Forges.

LA NOUE (François de), dit *Bras-de-Fer,* célèbre capitaine calviniste, né en Bretagne en 1531, d'une famille noble, m. en 1591, servit d'abord en Italie sous Brissac, puis dans les Pays-Bas. Il embrassa le calvinisme en 1557. Au commencement des guerres de religion, il se mit à la tête des protestants du centre, prit Orléans et Saumur en 1567, et fut chargé du commandement de La Rochelle. Sage, désintéressé, humain, il déplut aux Rochellois, parce qu'il leur donnait des avis sensés; obligé de passer dans le camp du duc d'Anjou, 1573, il avertit ce prince d'un complot tramé contre lui par son frère le duc d'Alençon. Les calvinistes, sentant bientôt le prix de son expérience, lui firent des offres de réconciliation, qu'il accepta. Entré dans La Rochelle avec un pouvoir absolu, il en fit une place de guerre redoutable, et se prononça pour Henri III contre la Ligue, dont il battit l'un des chefs, le duc d'Aumale, frère des Guises. A l'avénement de Henri IV, il lui rendit La Rochelle, et le fit reconnaître dans tout son gouvernement. Nommé lieutenant général, il combattit à Ivry, puis fut envoyé contre le duc de Mercœur, qui se déclarait indépendant en Bretagne; il fut tué au siége de Lamballe. Il a laissé des Mémoires sous le titre de *Discours politiques et militaires,* Bâle, 1587, in-4°, qui sont remplis de détails intéressants sur les guerres de religion, et des *Remarques* sur l'*Histoire* de Guichardin, en marge de la traduction française de Chomedey, Paris, 1568.

LA NOUE (Jean SAUVÉ, dit), acteur et poëte dramatique, né à Meaux en 1701, m. en 1761, fut reçu au Théâtre-Français en 1742, et se distingua par son intelligence, sans être cependant un grand artiste. Il donna au théâtre plusieurs ouvrages, à peu près oubliés; on a gardé quelque souvenir d'une tragédie de *Mahomet II,* 1739, et d'une comédie en 5 actes en vers, *la Coquette corrigée,* 1755, bien que ces deux ouvrages soient faibles et écrits d'un style incorrect. Les *Œuvres de théâtre* de La Noue furent recueillies en 1 vol. in-12, Paris, 1765.

LANSAC, vge (Gironde), à 2,760 mèt. N. de Bourg. Vieux château, connu sous les noms de Castelet et de Tours de Broglie; 650 hab.

LANSDOWNE *V.* GRANVILLE et SHELBURNE.

LANSQUENETS, en allemand *Lanzknechte* (gens de la lance), ou *Landsknechte* (gens du pays). A l'origine, on appelait ainsi les valets d'armée qui accompagnaient les chevaliers dans leurs campagnes. Plus tard, ce furent des bandes de mercenaires, pour la plupart Allemands, qui apparurent pour la première fois en France dans l'armée de Charles VIII. Pendant plus d'un siècle, les lansquenets composèrent une partie de l'armée française. En Allemagne, ils devinrent célèbres sous Maximilien Ier. Ils avaient alors pour chef le fameux George de Frundsberg. Dès la formation des armées permanentes, les lansquenets ne tardèrent pas à disparaître. E. S.

LANSQUENET (Jeu de). *V.* JEUX.

LANTA, ch.-l. de cant. (Hte-Garonne), arr. et à 22 kil. N. de Villefranche-de-Lauraguais; 420 hab.

LANTARA (Simon-Mathurin), peintre de paysages, né à Oncy (Seine-et-Oise) en 1729, m. en 1778, a produit peu d'ouvrages; il aimait l'oisiveté, et, après avoir beaucoup vécu au cabaret, il mourut à l'hôpital. Ses œuvres ont toujours été très-recherchées; les plus connues sont *la Rencontre fâcheuse, le Pêcheur amoureux, l'Heureux baigneur, le Berger amoureux, la Nappe d'eau, les Chasse-marées.* Il excellait à rendre les effets du soleil et de la lumière; ses *Points du jour* et ses *Couchants* rappellent Claude Lorrain. Il a laissé aussi des dessins fort estimés, à deux crayons, noir et blanc, sur papier bleu. *V.* B. de la Chavignerie, *Recherches historiques sur Lantara,* Paris, 1852.

LAN-TCHÉOU, v. de Chine, sur la rive dr. du Hoang-ho, à 1,100 kil. O.-S.-O. de Pékin; ch.-l. de la prov. de Kan-sou et du dép. de son nom; par 36° 8' 24" lat. N., et 101° 34' long. E. Commerce, surtout avec les Mongols.

LANTERNE (A la), menace ou supplice que la populace parisienne infligeait, pendant la Révolution, aux gens qu'elle croyait ses ennemis. Ce supplice, sans légalité, prit naissance dans l'assassinat de Foullon, contrôleur général des finances, qui fut traîné et pendu par la populace, le 22 juillet 1789, à la potence d'une lanterne publique, au coin de la rue de la Vannerie, voie étroite, débouchant sur la place de Grève, vis-à-vis de l'Hôtel de ville, et que l'ouverture du boulevard Victoria a fait disparaître en 1855.

LANTIER (Etienne-François), littérateur, né en 1734 à Marseille, m. en 1826, servit quelque temps dans la cavalerie, puis vint à Paris, et, doué d'une certaine facilité pour tourner des vers, s'y livra à la culture des lettres, obtint des succès de salon, fit jouer, en 1778, *l'Impatient,* comédie médiocre, en un acte et en vers libres, qui eut du succès. Il publia ensuite des *Contes en vers et en prose,* 1782, et les *Voyages d'Anténor en Grèce et en Asie,* 3 vol. in-8°, Paris, 1798. Ce dernier ouvrage, roman avec des personnages antiques, est un pastiche faux, très-léger, très-superficiel, du *Voyage du jeune Anacharsis.* Il fut traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, et obtint en France un succès prodigieux; auj. l'ouvrage est fort tombé, et n'a plus guère de lecteurs. Lantier a donné encore : *les Voyageurs en Suisse,* 1803, 1817, 3 vol. in-8°; *Recueil de poésies,* 1817, in-8°, etc. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées en 1 vol. grand in-8°, Paris, 1836.

LANUÉJOLS ou LANOUGEOLE, vge (Lozère), arr. et à 8 kil. E.-S.-E. de Mende; 581 hab. Près de là se trouve un mausolée antique bien conservé, et qui semble appartenir au IIIe siècle ap. J.-C.; sur le territoire de Lanuejols sont aussi le château du Boy et les ruines de celui de Chapieu.

LANUVIUM, anc. v. du Latium, à 24 kil. S. de Rome, à droite de la voie Appienne. On attribuait sa fondation à Diomède, 1282 av. J.-C. Elle devint municipe l'an 417 de Rome. Patrie d'Antonin le Pieux. On y voyait un temple et un bois célèbres de Junon Sospita. Lanuvium est auj. *Civita-Lavinia* ou *Città di Lavigna*. Il reste quelques ruines de l'antique cité.

LANVOLLON, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), arr. et à 24 kil. N.-O. de St-Brieuc; 1,203 hab.

LANZAROTE, une des îles Canaries. *V.* LANCEROTE.

LANZI (l'abbé Louis), savant jésuite italien, né en 1732 à Monte-del-Olmo, près de Macerata, m. à Florence en 1810, était conservateur de la galerie de cette ville. Ses ouvrages les plus estimés sont ceux qui concernent la langue et les antiquités de l'Etrurie : *Saggio di lingua etrusca*, Rome, 1789, 3 vol. in-8°, livre original, et de la plus profonde érudition : *De' vasi antichi dipenti, chiamati etruschi*, Florence, 1806, in-8°; *Histoire de la peinture en Italie, depuis la renaissance des beaux-arts jusqu'à la fin du* XVIIIe *siècle*, Bassano, 1809, 6 vol. in-8°, ouvrage divisé par écoles, et plein d'excellents jugements sur les peintres. On doit encore à Lanzi la fondation du *Cabinet étrusque*, qu'il disposa dans un ordre admirable.

LAOCOON, fils de Priam et d'Hécube, et prêtre d'Apollon ou de Neptune, s'opposa à l'entrée du cheval de bois dans Troie, et le frappa d'un javelot. Ce fut pour ce motif, ou, selon d'autres, parce qu'il s'était marié malgré Apollon, qu'il fut étouffé, avec ses deux fils Antiphatès et Thymbréus, par deux serpents monstrueux. Le célèbre groupe du Laocoon, un des chefs-d'œuvre de la sculpture antique, est, selon Pline, l'ouvrage de trois artistes grecs, Agésandre, Polydore et Athénodore, qui florissaient dans le Ier siècle ap. J.-C. Il fut retrouvé, en 1506, par Félix de Frédi, à Rome, dans les bains de Titus, au lieu dit *Setti Sale*; il est auj. au Vatican.

LAODICE, mère de Séleucus Nicator. Ce prince fit bâtir en son honneur la ville de *Laodicée*.

LAODICE, sœur et femme du roi séleucide Antiochus II, fut répudiée quand son mari épousa, en 250, Bérénice, fille de Ptolémée II; ce prince étant mort peu d'années après, Antiochus rappela Laodice; mais cette reine, pour protéger contre un nouveau caprice du roi leur père ses deux fils Séleucus II et Antiochus Hiérax, l'empoisonna, fit mettre dans le lit royal un homme qui ressemblait au roi, et qui dicta les dispositions ordonnées par Laodice. Bérénice et son fils furent assassinés par Séleucus II, devenu roi. Pour venger Bérénice, son frère Ptolémée Evergète envahit et ravagea toute la Syrie, et fit périr Laodice, en 240. A. G.

LAODICÉE, *Laodicæa ad Lycum*, anc. v. d'Asie Mineure (Phrygie), au confluent du Lycus et de l'Halys, était appelée d'abord *Diospolis*, puis *Rhoas*. Fondée par Laodice, sœur d'Antiochus Théos, ruinée par un tremblement de terre en 65 av. J.-C., prise par les Turcs l'an 1255 de J.-C., et détruite par Tamerlan en 1402. Auj. *Eski-Hissar*.

LAODICÉE-LA-BRULÉE, *Laodicæa combusta*, anc. v. d'Asie Mineure (Lycaonie), au S.-O. d'Iconium, sur un sol volcanique. Auj. *Ladik*.

LAODICÉE, *Laodicæa ad mare*, anc. v. de Syrie, dans le canton dit Séleucide, près du mont Bélus et de la Méditerranée; fondée en l'honneur de Laodice, mère de Séleucus Nicator. Auj. *Latakièh* ou *Ladikièh*.

LAODICÉE, *Laodicæa Scabiosa* ou *ad Libanum*, anc. v. de la Syrie méridionale, dans le canton dit Laodicène, entre le Liban et Héliopolis; auj. *Jouschia*.

LAOMÉDON, roi de Troie, fils d'Ilus, et père de Priam et d'Hésione, éleva les murailles de sa ville avec l'aide de Neptune et d'Apollon; ayant refusé à ces dieux le salaire promis, ils firent ravager ses Etats par un monstre marin. Laomédon, devenu parjure de nouveau envers Hercule, qui l'avait délivré du monstre et avait sauvé Hésione, vit ses Etats dévastés par le héros grec, et périt au milieu des ruines de Troie.

LAON, *Bibrax*, *Ludgunum Clavatum*, *Laudunum*, ch.-l. du dép. de l'Aisne, à 130 kil. N.-E. de Paris, sur une colline isolée au milieu d'une vaste plaine; par 49° 33' 54" lat. N., et 1° 17' 19" long. E.; 8,204 hab. Citadelle importante, à l'E. de la ville. Trib. de 1re instance; collége, bibliothèque. Ecole normale primaire; école de dessin. Dépôt de mendicité; maison de détention; 2 hospices, dont un d'enfants trouvés. Entouré de six faubourgs, Laon est triste et mal bâti. Magnifique cathédrale du XIIe siècle, surmontée de 4 tours, dont les deux plus belles, celles du portail, ont été restaurées en 1856; église St-Martin, qui contient le tombeau de Raoul II, sire de Coucy. Une tour penchée, qui remontait à Louis d'Outre-mer, a été démolie en 1832. Le palais des évêques est devenu le siége des tribunaux; la préfecture occupe une partie de l'anc. abbaye de St-Jean, qui renfermait autrefois 7 églises dans son enceinte. Près de la promenade extérieure sont quelques restes d'une abbaye de St-Vincent, fondée par Brunehaut. Entre la ville et le fort St-Vincent s'étend un vallon planté de vignobles, et appelé *cuve de St Vincent*. Comm. de grains, cuirs, légumes secs, artichauts renommés. — Cette ville reçut le christianisme au IIIe siècle; Louis IV d'Outre-mer y fut sacré, et elle devint la résidence des derniers rois carlovingiens. On y battit monnaie. La commune de Laon fut instituée, après de sanglantes divisions, en 1128; la charte de franchise, qui est parvenue jusqu'à nous, devint, pendant près de deux siècles, l'objet constant de l'opposition de l'évêque et du chapitre, qui parvinrent à la faire supprimer en 1322. Les Laonnais obtinrent une nouvelle charte en 1332. L'évêque et duc de Laon était un des 12 pairs de France; il porta, jusqu'à la Révolution, la sainte-ampoule au sacre des rois. Laon fut livrée par le duc de Bourgogne aux Anglais en 1419, et revint à Charles VII en 1429. Henri IV y entra en 1594, et l'entoura de fortifications. Après la victoire de Craonne, Napoléon Ier essuya un échec sous ses murs, 9 et 10 mars 1814. Patrie de Méchain et de Serurier.

LAONNAIS, pays de l'anc. France, à l'extrémité N.-E. de l'Ile-de-France; ch.-l., *Laon*; villes princip. : Crépy-en-Laonnais, Coucy, Corbigny, Prémontré, Notre-Dame-de-Liesse. Auj. compris dans le dép. de l'Aisne.

LAOS, anc. v. d'Italie (Lucanie), près de l'embouchure de la riv. de Laos, dans le golfe du même nom (auj. golfe de *Policastro*).

LAOS, anc. royaume de l'Inde transgangétique, entre le Tonkin et la Cochinchine à l'E.; le pays de Siam à l'O.; 870 kil. du N. au S., 365 de l'E. à l'O. Cap., *Leng*. Il est auj. partagé entre l'empire birman, l'Annam et le roy. de Siam. Le *Laos birman*, entre le Birma et le Salouen, a pour ch.-l. Leng. Le *Laos siamois* contient le royaume de Zimé et le N. de celui des Lanjans; villes princip. : Zimé, Langione. Le *Laos annamitique* comprend : le royaume du Petit-Laos, ch.-l., Hannieh; le royaume de Tiem; et le S. de celui des Lanjans, ch.-l., Sandapoura.

LAO-TSEU ou LAO-TSÉE, appelé aussi *Lao-Kiun*, célèbre philosophe chinois, né vers 600 av. J.-C., enseignait la métempsycose. Sa doctrine, dont les prêtres sont désignés, ainsi que ceux de Bouddha, sous le nom de *Bonzes*, a 100 millions de sectateurs en Chine. Lao-Tseu est l'auteur du *Tao-te-King* (la Raison primordiale), un des livres sacrés des Chinois, traduit en français par M. Stanislas Julien, Paris, 1842, et d'une secte nommée *Tao-tsée*, rivale de celle de Confucius. M. Abel-Rémusat a traduit en français un des principaux ouvrages de cette secte, le *Livre des récompenses et des peines*, Paris, 1816, in-8°, et publié des *Mémoires sur la vie et les opinions de Lao-Tseu*, Paris, 1823, in-8°.

LAOUDÉAH, lac salé de la régence de Tunis, au S. du golfe de Cabès; 135 kil. sur 40.

LA PALICE (Jacques DE CHABANNES, seigneur de), accompagna Charles VIII en Italie, contribua à la conquête du royaume de Naples, et fut nommé lieutenant-général de ce royaume après la mort du comte d'Armagnac. Sous Louis XII, il prit part à la conquête du Milanais, 1499-1500; envoyé dans les Etats napolitains, 1502, il défendit Rubos contre Gonsalve de Cordoue, et dut se rendre prisonnier. Il se signala à la bataille de Ravenne, 1512, dirigea la retraite des troupes françaises après la mort de Gaston de Foix, fit une expédition malheureuse en Navarre, 1513, fut pris par les ennemis à la bataille de Guinegate, et réussit à s'échapper. Nommé maréchal de France par François Ier, 1515, il fut un des héros de la bataille de Marignan, assista à la défaite de la Bicoque en 1522, délivra Fontarabie attaquée par les Espagnols, contraignit à la retraite le connétable de Bourbon, qui avait envahi la Provence à la tête des Impériaux, 1524, et fut tué à la bataille de Pavie, livrée contre son avis, 1525. Le nom de La Palice fut longtemps populaire parmi les soldats français. On suppose que la vieille chanson où son nom figure aura été faite sur un certain La Galisse, personnage imaginaire, auquel le nom de La Palice, qui était dans toutes les bouches, s'est substitué par corruption. B.

LA PALICE ou LA PALISSE, s.-préf. (Allier), à 50 kil. S.-E. de Moulins, sur la Bèbre; 1,826 hab. Comm. de produits agricoles. Elle appartint aux sires de La Palice, dont le château, en partie ruiné, domine la ville. Le tribunal de 1re instance est à Cusset.

LAPARELLI (François), ingénieur et architecte, né à Cortone en 1521, m. en 1570, fut employé aux fortifications de Civita-Vecchia et de Malte, passa ensuite au service des Vénitiens pendant le siége de Candie, et aida Michel-Ange dans les travaux de St-Pierre de Rome.

LA PAUSE (J. de PLANTAVIT DE), savant hébraïsant, né en 1576 dans le Gévaudan, d'une famille protestante, m. en 1651, abjura de bonne heure, entra dans les ordres, fut chargé de quelques missions par Paul V en Italie, et nommé aumônier de Marie de Médicis, puis d'Elisabeth de France, enfin évêque de Lodève. Compromis dans la révolte de Gaston d'Orléans et de Montmorency, qu'il avait excitée, il obtint sa grâce; mais, depuis cette époque, il ne s'occupa que de travaux littéraires. On a de lui un grand *Dictionnaire hébréo-chaldaïco-rabbinique*, 3 vol. in-fol., 1644-45.

LA PÉROUSE (Jean-Franç. GALAUP DE), célèbre navigateur, né à Albi en 1741, entra fort jeune dans la marine royale. Capitaine en 1780 après plusieurs campagnes où il se distingua par son intrépidité, il accomplit en 1782, avec autant de bonheur que d'humanité, la mission de détruire les établissements des Anglais dans la baie d'Hudson. Chargé par Louis XVI, d'un voyage autour du monde, en 1785, il partit de Brest avec les frégates *la Boussole* et *l'Astrolabe*, explora les côtes de la Tartarie et des îles adjacentes, se rendit, par le détroit qui a conservé son nom, dans le havre de Pétropaulowski au Kamtchatka, fit ensuite route vers le S. en passant par les îles des Navigateurs et des Amis, et arriva à Botany-Bay en 1788. Depuis cette époque, on ne reçut plus de ses nouvelles. D'Entrecasteaux, chargé d'aller à sa recherche, ne recueillit aucun indice. En 1827, le capitaine anglais Dillon trouva les débris des navires de La Pérouse dans l'une des îles Vanikoro, et, l'année suivante, Dumont d'Urville éleva sur le rivage un monument à la mémoire de ses compatriotes. La relation du voyage très-intéressant de La Pérouse a été publiée par Milet de Mureau, 1797, 4 vol. in-4°. B.

LA PÉROUSE (île de). *V.* VANIKORO.

LAPEYRÈRE (Isaac de), né à Bordeaux en 1594, m. en 1676, calviniste, gentilhomme de la maison du prince de Condé, est auteur du livre des *Préadamites* (*V. ce mot*), qui fit beaucoup de bruit, et qu'il fut obligé de rétracter.

LA PEYRONIE (Franç. GIGOT DE), chirurgien, né à Montpellier en 1678, m. en 1747, vint à Paris en 1714, obtint, en 1732, le titre d'associé libre de l'Académie des sciences, et fut nommé 1er chirurgien de Louis XV en 1736. Il réforma le service militaire de santé, fit établir en 1731 l'Académie de chirurgie, convertit son château de Marigny en une sorte d'hospice pour les indigents, et légua sa fortune presque entière à des établissements de charité. On a de lui des *Recherches sur le siége de l'âme*, dans les *Mém. de l'Acad. des sciences*, 1741.

LAPIDEI CAMPI. *V.* CRAU (LA).

LAPISSE (Anne-Pierre-Nicolas de), général du génie, né à Rocroy en 1773, m. en 1850, fit les campagnes de 1792 et 1793, se trouva aux siéges de Namur, de Bréda et de Gertruydenberg, prit part à la défense de Valenciennes, fut mis en arrestation, après la reddition de cette place, par ordre du Comité de salut public, et ne dut sa liberté qu'aux événements du 9 thermidor. Il travailla comme ingénieur en chef au canal de Sambre-et-Oise, passa en 1800 en Italie, se trouva à la défense du pont du Var, aux siéges de Savone et de Vérone, dirigea plus tard les fortifications d'Ostende et de Maubeuge, et fit exécuter, de 1810 à 1813, les beaux travaux de défense qui font de Mayence et de Cassel une place et une tête de pont presque inexpugnables. Sous la Restauration, il eut les directions du Havre et de Verdun. En 1831, il fut nommé inspecteur du génie et membre du Comité des fortifications, et prit sa retraite en 1835. B.

LAPITHES, anc. peuple de la Thessalie, célèbre par sa lutte contre les Centaures. La Fable les représente comme d'habiles cavaliers, et leur attribue l'invention du mors. Vainqueurs des Perrhèbes, ils s'établirent à leur place sur les bords du Pénée, et eurent pour chefs divers héros fameux dans l'histoire mythique, Pirithoüs, Cénée, Ixion, etc.

LA PLACE (Pierre de), en latin *Plateanus*, jurisconsulte, né à Angoulême vers 1520, enveloppé comme protestant dans le massacre de la St-Barthélemy en 1572, fut président de la Cour des aides. On a de lui, outre plusieurs ouvrages de droit : *les Commentaires de l'état de la religion et république, sous les rois Henri II, François II et Charles IX*, 1565, in-8°, espèce de journal des événements depuis 1556 jusqu'en 1561, reproduit dans les collections de Mémoires relatifs à l'histoire de France.

LA PLACE (Pierre-Ant. de), littérateur, né à Calais en 1707, m. en 1793, eut, de 1762 à 1764, le privilége du *Mercure de France*, fit représenter, en 1747, une tragédie de *Venise sauvée*, imitée d'Otway, et publia des comédies, des romans, entièrement oubliés. On a de lui encore : *Théâtre anglais*, 1745-48, 8 vol. in-12, traduction des chefs-d'œuvre de la scène anglaise; *Recueil d'épitaphes*, 1782; *Pièces intéressantes pour servir à l'histoire*, 1785-90, 8 vol. in-12, etc. Tous les ouvrages de La Place sont au-dessous du médiocre.

LAPLACE (Pierre-Simon, marquis de), grand géomètre, né à Beaumont-en-Auge (Calvados), le 23 mars 1749, m. le 5 mars 1827, était fils d'un pauvre cultivateur. Ayant adressé à Dalembert une lettre sur les principes de la mécanique, ce travail fit plus que les recommandations dont il avait essayé de se servir; il obtint en 1768 la place de professeur de mathématiques à l'Ecole militaire de Paris. L'Académie des Sciences l'admit dans son sein en 1773; il remplaça Bezout comme examinateur du corps de l'artillerie en 1784, et présida, en 1796, la députation qui présenta au conseil des Cinq-Cents l'exposé des travaux de l'Institut de France depuis sa création. Après les travaux de Clairaut, d'Euler, de Dalembert, de Lagrange, il restait encore bien des régions de la science astronomique à explorer, et des doutes à lever sur la question débattue de la stabilité du système du monde en n'admettant que le principe de la gravitation universelle. Laplace conçut le projet de rassembler les travaux accomplis, et de rechercher la raison des phénomènes non expliqués, en n'admettant que le principe newtonien. Telle est l'origine du grand et immortel ouvrage qu'il intitula : *Traité de la Mécanique céleste*, et appelé par Fourier *l'Almageste* de ce siècle. Les deux premiers volumes parurent en 1799, in-4°, le 3e en 1802, le 4e en 1805, les différentes parties du 5e en 1823, 1824 et 1825. L'ouvrage est divisé en deux parties : dans la 1re, l'auteur donne les méthodes et les formules pour déterminer les mouvements des centres de gravité des corps célestes, la figure de ces corps, les oscillations des fluides qui les recouvrent, et leurs mouvements autour de leurs propres centres de gravité; dans la 2e, il applique les formules trouvées dans la 1re aux planètes, aux comètes et aux satellites. Il réussit à prouver que toutes les particularités inexpliquées des mouvements de la Lune, de Jupiter et de Saturne, sont des conséquences du principe de la pesanteur universelle; que la forme du sphéroïde terrestre peut servir à rendre raison de quelques inégalités du mouvement de la lune. Dans l'étude des satellites de Jupiter, Laplace a trouvé des lois qui portent son nom. Il a prouvé l'invariabilité des moyennes distances des planètes au soleil. Il a donné des marées une théorie analytique qui permet d'en prédire la hauteur. La *Mécanique céleste* est un ouvrage hors ligne, par l'importance des solutions, l'ordre, la clarté, et la beauté de l'exposition; une très-grande partie des matières appartient à Laplace seul, qui, d'une autre part, a su presque s'approprier les découvertes déjà acquises à la science avant lui. Un autre ouvrage, *l'Exposition du système du monde*, 1796, 2 vol. in-8°, est l'exposé, débarrassé des formules mathématiques, de l'état des connaissances astronomiques. Ce livre, écrit avec beaucoup de simplicité et de netteté, est suivi d'une histoire abrégée de l'astronomie. Laplace y a exposé, dans une note, sa théorie de la formation de notre système planétaire; cette théorie, plus conforme aux vérités connues et aux observations des astronomes sur les nébuleuses, est bien préférable à celle de Buffon. Laplace a encore réuni, développé et appliqué les principes du calcul des probabilités dans la *Théorie analytique des probabilités*, 1812; c'est là qu'il expose son importante *Théorie des fonctions génératrices*. Les leçons données par Laplace à l'Ecole normale se trouvent dans les cahiers 7 et 8 du *Journal de l'Ecole polytechnique*; ce journal et le recueil de l'Académie renferment encore beaucoup de Mémoires de ce laborieux géomètre. Laplace s'est réuni à Lavoisier pour des *Recherches sur le calorique*, et sur *la Théorie des vapeurs et de l'électricité*, et à Condorcet pour des travaux de statique. Après le 18 brumaire, Laplace fut pendant quelque temps ministre de l'intérieur; il entra ensuite au sénat, dont il fut vice-président, puis chancelier en 1803; deux ans après, il fit le rapport sur la nécessité d'abandonner le calendrier de la république pour reprendre le calendrier grégorien. En 1808, il fut fait

comte de l'Empire, vota la déchéance de Napoléon en 1814, fut créé pair de France par Louis XVIII, et en 1817, marquis. Son Eloge a été prononcé par Fourier. En 1842, les Chambres législatives ont voté la réimpression, aux frais de l'Etat, de la *Mécanique céleste*, de l'*Exposition du système du monde* et de la *Théorie analytique des probabilités*, 7 vol. in-4°. Il faut ajouter aux ouvrages déjà cités : *Théorie du mouvement et de la figure elliptique des planètes*, 1784, in-4°; *Théorie des attractions des sphéroïdes et de la figure des planètes*, 1785, in-4°; *Essai philosophique sur les probabilités*, 1814, réuni à la *Théorie analytique des probabilités* dans l'édition du gouvernement. V.

LAPLACE (Franç.-Marie-Joseph de), humaniste, né à Arras en 1757, m. en 1823, fut professeur d'humanités au collége Louis-le-Grand avant la Révolution, et remplaça Guéroult comme professeur d'éloquence à la Faculté des lettres de Paris en 1810. Il a publié, avec Noël : *Leçons de littérature française, — latine, — grecque; Conciones poeticæ*; *Manuel du rhétoricien*, etc. *V.* NOEL (Franç.-Joseph).

LA PLACETTE (Jean de), moraliste protestant, né en 1639 à Pontac (Béarn), m. en 1718, fut pasteur de l'église d'Orthez, sortit de France après la révocation de l'édit de Nantes, et devint pasteur à Copenhague. Il a laissé, entre autres ouvrages : *Nouveaux essais de morale*, Amst., 1692.

LA PLANCHE (Louis Régnier de), historien du XVI^e^ siècle, né à Paris, fut conseiller intime du connétable de Montmorency. Il a laissé : *Histoire de l'estat de France sous le règne de François II*, 1576, in-8°; *le Livre des marchands ou du grand et loyal devoir*, 1565. Ces deux ouvrages ont été réimprimés dans le *Panthéon littéraire*.

LAPLEAU, ch.-l. de cant. (Corrèze), arr. et à 44 kil. E. de Tulle; 197 hab. Exploit. de houille.

LAPONIE, *Saméanda* en lapon, *Lappland* en suédois, la contrée la plus septentrionale de l'Europe, par 64°-71° 20' lat. N., 12°-40° long. E.; bornée au N. par l'océan Glacial arctique, à l'O. par le même Océan, à l'E. par la mer Blanche, elle n'a pas de limites fixes vers le S. Superf. 160,000 kil. carr. Elle se divise en *Laponie suédoise* à l'O., 68,000 hab., ville : Wardœhuus; et *Laponie russe*, comprenant 1,200 familles, et formant les cercles de Kola (Arkhangel) et de Kémi (Finlande). La Laponie est un plateau de 600 à 700 mèt. d'altitude, accidenté, couvert de forêts, de sapins et de bouleaux, de lichens, de mousses, d'arbustes à baies : quelques champs produisent des céréales. Le renne habille et nourrit les habitants. La Laponie, au delà du cercle polaire, est couverte de neige pendant 9 mois; la chaleur y est excessive en juillet et août; pendant 6 semaines, le soleil ne se couche pas. Les aurores boréales sont fréquentes. Les Lapons sont de race finnoise, mais petits et rabougris, peu civilisés, gais et hospitaliers; ils vivent presque tous à l'état nomade, sont pasteurs ou pêcheurs, font le commerce des fourrures, poissons, fromages de renne, jouets d'enfants. En Suède, ils sont luthériens; en Russie, ils suivent la religion grecque, mêlée de superstitions. Leur langue est un idiome ouralien ou finnois. — Il existait, avant 1814, trois Laponies : norvégienne ou danoise, suédoise, russe. Les limites des deux premières excitèrent une guerre entre Christian IV et Charles IX au commencement du XVII^e^ siècle.

LA POPELINIÈRE (Lancelot VOISIN DE), noble protestant du Bas-Poitou, né vers 1540, m. en 1608, commanda l'expédition contre l'île de Ré en 1575, vainquit les catholiques, et rédigea contre la décision des Etats de Blois la protestation des religionnaires en 1576. Depuis la paix, il ne s'occupa que de travaux historiques. On loue sa modération et sa franche impartialité. Il a publié : *la Vraie et entière Histoire des derniers troubles*, Cologne, 1571, in-8°; *Histoire de France*, depuis l'an 1550, La Rochelle, 1581, 2 vol. in-fol.; *les Trois mondes*, Paris, 1582, in-4°; *l'Amiral de France*, 1584, in-4°; *Histoire des histoires*, 1599, in-8°; *Histoire de la conquête du pays de Bresse et de Savoie*, 1601, in-8°. J. T.

LA POPELINIÈRE. *V.* LA POUPLINIÈRE.

LA PORTE (Pierre de), porte-manteau d'Anne d'Autriche, né en 1603, m. en 1680, fut l'intermédiaire secret des relations de cette reine avec la cour d'Espagne, la gouvernante des Pays-Bas et la duchesse de Chevreuse, fut mis à la torture et jeté à la Bastille par ordre de Richelieu, subit un exil à Saumur de 1638 à 1643, devint 1^er^ valet de chambre de Louis XIV enfant, mais fut disgracié pour sa franchise en 1653. On a de lui des *Mémoires concernant plusieurs particularités des règnes de Louis XIII et de Louis XIV*, Genève, 1756, in-12, réimprimés dans les collections de Mémoires sur l'histoire de France.

LA PORTE (L'abbé Joseph de), littérateur, né à Béfort en 1713, m. en 1779, débuta dans la carrière des lettres par des journaux et des ouvrages de critique, et se fit ensuite compilateur. Ses principaux ouvrages sont : *Observations sur la littérature moderne*, 1749 et suiv., 9 vol. in-12; *Calendrier historique et chronologique des théâtres de Paris*, 1751-78, 28 vol. in-24; *le Portefeuille d'un homme de goût*, 1770, 3 vol. in-12; *le Voyageur français*, de 1765 à 1795, 42 vol. in-12, dont les 26 premiers seulement sont de lui; *l'Esprit de l'Encyclopédie*, 1768, 5 vol. in-12. L'abbé de Laporte est un écrivain judicieux, mais plat, diffus, et quelquefois d'une partialité choquante. C. N.

LA PORTE (Arnaud de), né en 1737, m. en 1792, intendant-général de la marine en 1783, s'effraya dès le début de la Révolution, et chercha un asile en Espagne, 1789. Rappelé par Louis XVI, qui le nomma intendant de la liste civile, 1790, il devint le dépositaire des secrets du monarque. Il refusa de les révéler devant l'Assemblée constituante, lors de l'arrestation de Louis XVI à Varennes; mis en accusation après la journée du 10 août, il fut condamné à mort et exécuté.

LA PORTE (Charles de). *V.* MEILLERAIE (duc de LA).

LA PORTE DU THEIL (Franç.-Jean-Gabriel de), littérateur, né à Paris en 1742, m. en 1815, débuta dans la carrière militaire dès l'âge de 14 ans, et y gagna la croix de St-Louis; mais il quitta le service en 1763, pour se livrer à l'étude de la littérature grecque, qu'il avait toujours aimée. Une traduction de l'*Oreste* d'Euripide, avec notes, 1770, le fit admettre à l'Académie des Inscriptions. En 1775, il donna la traduction des *Hymnes* de Callimaque. Membre du comité des chartes établi pour la recherche des monuments historiques, il partit pour l'Italie en 1776, y séjourna plusieurs années, et en rapporta 17 à 18,000 pièces intéressantes, concernant surtout le XIII^e^ et le XIV^e^ siècle. Un grand nombre de ces pièces ont été imprimées dans le *Recueil des chartes, actes et diplômes relatifs à l'histoire de France*, 1791, 3 vol. in-fol., dont les 2 derniers sont entièrement de La Porte. Ce savant fut nommé membre de l'Institut en 1795, puis conservateur de la bibliothèque nationale. Il a publié, avec Rochefort, une nouvelle édition du *Théâtre des Grecs* (du P. Brumoy), en y insérant sa traduction d'*Eschyle*. Il prit part, avec Gossellin et Coray, à la traduction de *Strabon*, commandée par le gouvernement (*V.* STRABON). Il a inséré de nombreux travaux dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions et de l'Institut, ainsi que dans les Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque du roi. B.

LAPOSTOLLE (Alexandre), professeur de physique et de chimie à Amiens, né à Maubeuge en 1749, m. à Paris en 1831, inventa, sous le nom de *paragrêle*, un moyen d'empêcher la formation de la grêle.

LA POUPLINIÈRE (Alexandre-Jean-Joseph LE RICHE DE), né à Paris en 1692, m. en 1762, fut fermier-général dès l'âge de 26 ans. Il a tenu un rang considérable dans la société du XVIII^e^ siècle par son faste, et par la protection qu'il accorda aux lettres et aux arts. Il avait de l'esprit, et, quoique sans étude, composa quelques jolis ouvrages de société qui sont restés anonymes. Il n'a publié sous son nom que deux romans immoraux.

LAPURDENSIS PAGUS, nom latin du LABOURD.

LAPURDUM (du mot cantabre *Lapur*, piraterie), v. de la Gaule (Novempopulanie), chez les Tarbelles. Auj. *Bayonne*.

LAQUÉAIRES. *V.* GLADIATEURS.

LAQUEDIVES (îles), archipel de la mer des Indes, à l'O. des côtes de Kanara et de Malabar, près la côte S.-O. de l'Hindoustan, entre 10 et 14° 30' lat. N., 69° 50' et 72° long. E. Formé de 15 groupes d'îles et îlots; 19 îles seulement sont peuplées de 10,000 hab. Les principales sont Kalpeny, Seuheli-Par, Aucutta, Bingaro, Ameni, etc. Des récifs de corail en rendent l'approche difficile. Sol rocailleux. Les Laquediviens sont musulmans; leur chef est vassal de l'Angleterre. Comm. de sucre de palmier, bétel, arec, corail.—Vasco de Gama les découvrit en 1499.

LA QUINTINIE (Jean de), agronome, né en 1626 à Chabanais (Angoumois), m. en 1688, se fit recevoir avocat à Paris, alla étudier en Italie la théorie de l'agriculture et du jardinage, et fut appelé par Louis XIV à Versailles pour y créer les jardins potagers de cette résidence. La Quintinie était fort habile, et fut, en beaucoup de points, l'inventeur de la taille des arbres fruitiers. Il écrivit sur son art un ouvrage très-intéressant, publié après sa mort sous le titre de : *Instruction pour les jardins fruitiers et potagers, avec un Traité des orangers, et des réflexions sur l'agriculture*, 2 vol. in-4°, 1690, réimprimés en 1746. La Quintinie ouvrit la voie où brillèrent, un peu plus tard de Combles et de La Bretonnerie. Son livre n'a plus qu'une importance historique, sans pouvoir auj. servir de guide.

LAR, v. de Perse (Laristan), sur un affluent du Khalatou, à 70 kil. du golfe Persique, à 290 kil. S.-E. de Schiras; par 27° 21′ lat. N., 51° 45′ long. E.; 12,000 hab. Autrefois florissante, il n'en reste plus que des ruines et des huttes de terre. Grand commerce de grains, d'armes et de poudre avec Schiraz et Gomberoum. Elle fut la cap. d'un roy. arabe détruit par Chah-Abbas, roi de Perse, et qui s'étendait des îles Bahrein à celles d'Ormuz.

LARA, v. d'Espagne (Vieille-Castille), prov. et à 26 kil. S.-S.-E. de Burgos, sur l'Arlanza; 1,500 hab. Elle a donné son nom à une famille noble.

LARA (maison de), famille célèbre de Castille, issue de Ferdinand Gonzalez, comte de Castille et de Lara, qui descendait, par son père, de Ramire Ier, roi des Asturies et de Galice, et qui mourut en 970. Gonzalez Gustios, frère de Ferdinand, ayant eu une querelle avec Ruy Vélasquez, son beau-frère, fut livré par lui à Almanzor, gouverneur arabe de Cordoue, et vit ses sept fils, dits *les Infants de Lara*, attirés dans une embuscade près du pic de Moncayo, et massacrés vers 993; mais il séduisit Zaïde, fille d'Almanzor, et le fils qu'il en eut, Mudarra, tua plus tard Ruy Vélasquez. Cette histoire tragique, qui inspira un drame à Lope de Véga, a été transportée sur la scène française par M. Malefille, 1836. — Depuis le meurtre des infants de Lara, la famille fut continuée par Gonzalez, fils de Ferdinand, ou, selon d'autres, par Mudarra. En 1130, elle se partagea en 2 branches, les vicomtes de Narbonne et les comtes de Lara; la dernière, qui s'éteignit vers la fin du XIVe siècle, est célèbre, dans l'histoire de Castille, par ses luttes contre les rois, et par sa rivalité avec les maisons de Castro et de Haro.

LARA, naïade, fille du fleuve Almon. Mercure, épris de cette nymphe, en eut deux enfants, qui furent appelés *Lares*, du nom de leur mère.

LARACHE (*El A'raich*, le jardin), anc. *Lixa*, v. forte du Maroc, port à l'embouchure de l'Oued-Kous ou Lukos dans l'Atlantique, à 133 kil. N.-O. de Fez; 3,000 hab. Exportation de cuirs, peaux de chèvres, écorces de chêne, cire, laine, etc. L'interdiction de l'entrée des Européens depuis 1780 a fait déchoir son commerce.

LARAGNE, ch.-l. de cant. (Hautes-Alpes), arr. et à 38 kil. S.-O. de Gap, sur le Buech; 760 hab. Draps communs et toiles.

LARAIRE, *Lararium*, petit temple ou oratoire dans les maisons particulières des anc. Romains, où chaque famille conservait et honorait ses dieux Lares. On y déposait aussi quelquefois les archives de la famille. C. D—Y.

LA RAMÉE (Pierre). *V.* RAMUS.

LARARIES, fête chez les anc. Romains; la même que les *Compitales* (*V. ce mot*).

LARAUZA (Jean-Louis), professeur de langues anciennes et de grammaire générale à l'Ecole normale, né à Paris en 1793, m. en 1825, a laissé une *Histoire critique du passage des Alpes par Annibal*, publiée par M. Viguier, Paris, 1826, in-8°, ouvrage très-estimable et très-judicieux.

LA RAVALLIÈRE. *V.* LÉVESQUE.

LARCHAMP, brg (Mayenne), arr. et à 33 kil. O.-N.-O. de Mayenne; 303 hab.

LARCHE, ch.-l. de cant. (Corrèze), arr. et à 11 kil. S.-O. de Brives, sur la Vézère; 545 hab.

LARCHER (Pierre-Henri), érudit, né à Dijon en 1726, d'une famille de robe, m. en 1812, fit ses études au collége de Pont-à-Mousson, puis vint à Paris pour se livrer à la littérature. Une traduction de l'*Electre* d'Euripide, 1750, son premier ouvrage, n'eut pas de succès. Puis il traduisit de l'anglais le *Martin Scriblère* de Pope, 1755, et un *Essai sur le blanchiment des toiles*, de Home, 1762. En 1763, il traduisit le roman grec de Chariton, et cette version fut réimprimée, deux ans après, dans la *Bibliothèque des romans grecs*, t. VIII et IX. Voltaire ayant publié une *Philosophie de l'histoire*, sous le pseudonyme de l'abbé Bazin, Larcher écrivit en 1767, comme réfutation de cet ouvrage, un *Supplément à la Philosophie de l'histoire*; à la réponse intitulée : *Défense de mon oncle*, il répliqua par la *Réponse à la Défense de mon oncle*. Après cette polémique, qui eut du retentissement, Larcher traduisit l'*Apologie de Socrate* par Xénophon, 1769; vinrent ensuite un *Mémoire sur Vénus*, couronné par l'Académie des Inscriptions en 1775, et des traductions de l'*Anabase* de Xénophon, 1778, 2 vol. in-12, et d'*Hérodote*, 1786, 7 vol. in-4° ou 9 vol. in-8°, estimées pour leur fidélité, mais faiblement écrites. Larcher, membre de l'Académie des Inscriptions depuis 1778, fit partie de l'Institut dès sa création, et fut nommé, en 1809, professeur de littérature grecque à la Faculté des lettres de Paris, mais ne remplit pas ses fonctions. Il a inséré de savants travaux dans les Mémoires de l'ancienne Académie des Inscriptions et dans ceux de l'Institut. B.

LARDNER (Nathaniel), ministre dissident anglais, né en 1684 à Hawkhurst (Kent), m. en 1768, a laissé, entre autres ouvrages, *la Crédibilité de l'histoire évangélique*, un des traités où la vérité du christianisme est le mieux établie. Tous ses écrits théologiques ont été réunis à Londres, 1788, 11 vol. in-8°, et 1815, 5 vol. in-4°.

LARECAJA, district de la Bolivie (La Paz); 380 kil. sur 90; 31,000 hab. Ch.-l., *Zarata*. Mines d'or.

LAREDO, v. d'Espagne, province et à 37 kil. E.-S.-E. de Santander; petit port sur l'Atlantique. Population de la commune : 3,850 hab.

LA RENAUDIE (Godefroi de BARRY, seigneur de), dit *La Forest*, gentilhomme périgourdin, fut le chef ostensible de la conjuration d'Amboise. *V.* AMBOISE, AVENELLES.

LA RENAUDIÈRE (Philippe de), géographe, né à Vire en 1780, m. en 1845, se fit connaître d'abord par quelques poésies. Une de ses pièces, *la Fête-Dieu dans un hameau*, fut insérée par Châteaubriand dans le *Génie du christianisme*. Il exerça, pendant plusieurs années, les fonctions de président du tribunal de Vire, puis ses goûts littéraires le poussèrent vers Paris. Il y fonda, avec Malte-Brun, les *Annales des voyages*. Il a fourni à la collection de l'*Univers pittoresque* de Didot, l'histoire du *Mexique* et du *Pérou*, 1843, in-8°.

LARENTALES, *Larentalia*, fête d'Acca Larentia, nourrice de Rémus et Romulus; ou, suivant une autre tradition, riche courtisane en l'honneur de laquelle le roi Ancus établit un sacrifice annuel, parce qu'elle avait institué le peuple romain son héritier. La fête était aussi consacrée à Jupiter. Elle revenait le 10 des calendes de janvier (23 décembre), et consistait en quelques libations de vin et de lait offertes sur un autel situé à Rome dans le Vélabre supérieur. C. D—Y.

LA RÉOLE. *V.* RÉOLE (LA).

LARES ET PÉNATES, *Lares et Penates*, dieux domestiques des anc. Romains, protecteurs de la maison et de la famille. C'était quelqu'une des divinités de l'Olympe que chacun se choisissait à son gré, et dont il avait une statuette de pierre, de bois ou d'argent, qu'il honorait chez lui, les riches, dans un oratoire spécial appelé *lararire* (*V. ce mot*), les gens d'une condition ordinaire, dans une armoire, sous les portiques de l'atrium ou dans la cuisine; les plus pauvres, au foyer domestique. On mettait auprès du dieu Lare une image de chien, symbole de la vigilance. La dévotion à ce dieu était relative à ses services : si le protégé ne le trouvait pas assez tutélaire, il l'injuriait, le mettait en gage, ou même le vendait. Les Lares se transmettaient de génération en génération; aussi les appelait-on *dieux paternels*. Il y avait aussi des Lares publics, les uns *urbains*, exposés dans des niches, aux carrefours des villes; les autres *viales*, placés à l'embranchement des grands chemins, et figurés comme des termes. La ville de Rome avait aussi ses Lares, gardés dans un petit temple vers le haut de la voie Sacrée : on croit que c'étaient Jupiter et Junon, ou Castor et Pollux; on n'avait à cet égard nulle certitude, le nom de ces Lares étant un mystère, afin que les ennemis de Rome ne pussent les évoquer (*V.* EVOCATION), et le temple, très-obscur, pour que personne n'en reconnût les divinités. Il existait encore un temple pour les Lares marins dans le Champ-de-Mars, sur les bords du Tibre. Le culte des Lares était libre : les uns les adoraient tous les jours; les autres, aux calendes, aux ides et aux nones; d'autres, seulement à la nouvelle lune. On leur offrait des libations de vin, quelques parcelles des prémices du festin, des couronnes de fleurs, des fruits, de l'encens, ou seulement un peu de farine et de sel. Les Lares publics pouvaient être honorés par tout le monde, en tout temps; mais ils avaient une fête publique annuelle, appelée les *Compitales* (*V. ce mot*). Les *Pénates* étaient les dieux domestiques des Grecs; leur nom signifiait grands dieux. Quand Enée, fugitif de Troie, vint en Italie, il y apporta ses Pénates, et les déposa à Lavinium. Les Italiens adoptèrent ce culte, et le nom de Pénates, traduit dans la langue du pays, devint celui de Lares, tiré de l'étrusque *Lars*, signifiant seigneur. Les Romains disaient indifféremment Pénates ou Lares, mais plus volontiers *Pénates du peuple romain*, quand il s'agissait des Lares de Rome. C. D—Y.

LARÉVEILLÈRE-LEPEAUX (Louis-Marie), né à Montaigu (Vendée) en 1753, m. en 1824, avocat au parlement de Paris en 1775, professeur de botanique à Angers, député aux Etats-Généraux de 1789 par le bailliage de cette ville, se déclara pour les idées démocratiques, qu'il propagea pendant la Législative, et qui le firent nommer

à la Convention. Il y jeta sa première fougue, et s'éclaira dans la lutte des Girondins et des Montagnards. Après le 31 mai, il combattit les mesures démagogiques, fut mis hors la loi, et reparut à la Convention après le 9 thermidor. Membre de la commission des onze, qui fit la Constitution de l'an III, il passa de la présidence de la Convention à celle du Conseil des Anciens, et fut choisi pour l'un des 5 membres du Directoire. Sa voix y forma la majorité qui fit le coup d'Etat du 18 fructidor : aussi fut-il renversé par la réaction du 30 prairial. Son dévouement aux idées religieuses des théophilanthropes jeta sur lui quelque ridicule. Membre de l'Académie des sciences morales et politiques, il passa le reste de sa vie dans la culture des lettres. Il a laissé des *Mémoires* encore manuscrits. J. T.

LA REYNIE (Gabriel-Nicolas, seigneur de), né à Limoges vers 1624, m. en 1709, fut président au présidial de Bordeaux, et, en 1661, maître des requêtes au conseil d'Etat. Au mois d'octobre 1666, un conseil fut formé pour aviser aux moyens d'entretenir la propreté des rues de Paris, et d'établir la sûreté publique dans cette cité toujours croissante et infestée de voleurs. On proposa la création d'un lieutenant-général de police, et cette charge fut donnée, en mars 1667, à La Reynie, qui, dès la même année, fit nettoyer et éclairer la ville, réorganisa le guet, et rédigea une foule d'excellents règlements sur la police et la salubrité. Il présida la *Chambre ardente* (*V. ce mot*), chargée de rechercher les empoisonneurs. J. T.

LARGENTIÈRE ou L'ARGENTIÈRE, s.-préf. (Ardèche), à 42 kil. S.-O. de Privas, sur la rive g. du torrent de la Ligne, dans une situation très-pittoresque; 2,418 hab. Elle doit son nom aux mines de plomb argentifère qui s'y exploitaient au XIIe siècle. Trib. de 1re instance. Fabr. de soie ouvrée. Comm. de soie grége et ouvrée, tirtis, filoselles. Restes d'un château féodal, approprié pour un hôpital. Territoire fertile en vins, olives, châtaignes, arbres fruitiers. Aux environs se trouvent des grottes curieuses.

LARGENTIÈRE, ch.-l. de cant. (Hautes-Alpes), arr. et à 18 kil. S.-O. de Briançon, près de la Durance; 127 hab. Mines de plomb et d'anthracite.

LARGENTIÈRE, île. *V.* KIMOLO.

LARGILLIÈRE (Nicolas), peintre de portraits, né à Paris en 1656, m. en 1746, admis à l'Académie de peinture en 1686, mérita le surnom de *Van-Dyck français*. Ses portraits, parmi lesquels on cite le sien, qui est à la galerie de Florence, et ceux de Louis XIV, de Lebrun, de Van der Meulen, sont largement faits, d'un dessin correct, et d'une belle couleur. On connaît de lui un grand tableau, placé au musée des Petits-Augustins; deux autres, représentant un *Repas donné en* 1687 *par la ville de Paris à Louis XIV* et le *Mariage du duc de Bourgogne*, 1697, furent détruits pendant la Révolution. B.

LARGS, v. d'Ecosse (Ayr), sur la baie du même nom, à 35 kil. O.-S.-O. de Glasgow; 2,600 hab. Bains de mer très-fréquentés. De nombreux tertres y rappellent la victoire d'Alexandre III, roi d'Ecosse, sur Haquin, roi de Norvége, 1263.

LARGUS (Scribonius). *V.* SCRIBONIUS.

LARIBOISIÈRE (Jean-Ambroise BASTON de), excellent général d'artillerie, né à Fougères en 1759, m. en 1812, après avoir pris le parti des armes dès sa jeunesse, trouva dans les guerres de la Révolution et de l'Empire une occasion de déployer ses talents. Il servit aux armées du Rhin et du Danube en 1794-95, prit une part glorieuse aux batailles d'Austerlitz, d'Eylau, au siége de Dantzick, et fit les grandes campagnes d'Allemagne, d'Espagne et de Russie. Il mourut à Wilna, d'épuisement et de chagrin, pendant la terrible retraite de Moscou.

LARINO, anc. *Larinum*, v. du roy. d'Italie, prov. et à 32 kil. N.-E. de Campo-Basso, 24 S.-O. de Termoli; 5,947 hab. Evêché.

LARIO, département du royaume d'Italie sous Napoléon Ier; ch.-l., *Côme*. Ainsi appelé du lac de Côme, jadis *Larius lacus*.

LARISSE, en turc *Yenitscher*, anc. *Larissa*, v. forte de la Turquie d'Europe, sur la Salembria (anc. *Pénée*), à 40 kil. N.-O. de Volo; 28,000 hab. Archevêché grec. Fabr. de maroquins, tabac, soieries, teintureries en rouge. Comm. avec Janina, Salonique et la Morée. — Larisse était la capit. du royaume d'Achille; Philippe, père d'Alexandre le Grand, y résida. Elle fut prise en 302 par Démétrius Poliorcète, en 192 par Antiochus le Grand. Après la bataille de Pharsale, Pompée se réfugia d'abord dans cette ville. De nos jours, la guerre de l'indépendance lui a fait un tort considérable. L'anc. sandjak de Larisse (eyalet de Janina), entre ceux de Janina et d'Arta à l'O., les eyalets de Roumélie et de Salonique au N., l'Archipel à l'E., et la Grèce au S., est l'anc. *Thessalie*, est auj. l'eyalet de *Trikala*.

LARISTAN, prov. de la Perse, au S., entre le Farsistan au N., le Kerman à l'E., le golfe Persique au S. et à l'O.; 450 kil. sur 160; ch.-l., *Lar*. On en fait quelquefois une dépendance du Farsistan. Sol montagneux et aride, mais riche en sel, dattes, plantes balsamiques.

LARIUS, nom latin du lac de Côme.

LARIVE (Jean MAUDUIT, dit), acteur tragique, né à La Rochelle en 1746, m. en 1827, courut la province pendant quelques années, puis vint à Paris, reçut les leçons de Mlle Clairon, devint le premier comédien du Théâtre-Français après la mort de Lekain, 1778, et fut sans rival jusqu'à la venue de Talma. Pendant la Révolution, il fut longtemps détenu comme partisan de La Fayette. En 1806, il devint lecteur du roi Joseph Bonaparte. On a de lui : *Pyrame et Thisbé*, scène lyrique, 1784; *Réflexions sur l'art théâtral*, 1801; *Cours de déclamation*, 1804 et 1810, 3 vol. in-8°, ouvrage intéressant et écrit avec élégance. Larive n'était pas un acteur profond, mais il avait beaucoup de noblesse, une belle voix, de la chaleur, et réussissait surtout dans le genre chevaleresque.

LARIVEY (Pierre de), auteur comique, né à Troyes vers 1550, m. vers 1612, étudia les auteurs grecs, latins et italiens. On a de lui un recueil de *Comédies facétieuses*, au nombre de 9, en prose, Paris, 1579, et Troyes, 1611, 2 vol. in-12, parmi lesquelles on distingue *le Laquais*, pièce imitée de Louis Dolce, et *les Esprits*. Il a de la gaieté et du naturel, mais plus encore de trivialité. Molière et Regnard lui ont fait quelques emprunts. Ses comédies ont été réimprimées, dans les t. V et VI de *l'Ancien théâtre français*, publié par M. Viollet Le Duc, Paris, 1855.

LA RIVIÈRE (Jean BUREAU, SIRE DE), né dans le Nivernais, premier chambellan de Charles V, roi de France, puis de Charles VI, dévoila à ce jeune prince la rapacité et le mauvais gouvernement de ses oncles, fut emprisonné par eux pendant la démence de leur neveu, et mourut en 1400. On l'enterra à St-Denis, aux pieds de Charles V.

LA RIVIÈRE (Jean BUREAU DE), maître de l'artillerie sous Charles VII et Louis XI, régularisa et réduisit en art l'emploi de l'artillerie de siége. Il contribua en particulier à la prise de Meaux, 1439, de Pontoise, 1441, d'Harfleur, 1449, à la bataille de Castillon et à la réduction de Bordeaux, 1453.

LARIVIÈRE, médecin, dont le véritable nom est Roch LE BAILLY ou BAILLIF, né à Falaise on ne sait en quelle année, m. à Paris en 1605. Savant littérateur, philosophe, il eut une grande réputation comme praticien, et devint médecin de Henri IV. Parmi ses ouvrages, où l'on retrouve les doctrines et le style de Paracelse, on remarque : *Discours sur la signification de la comète apparue en Occident*, Rennes, 1557, in-4°; *Demosterion, seu aphorismi CCC*, etc., Paris, 1578, in-8°, trad. en français, Rennes, 1578, in-4°; *Conformité de l'ancienne et moderne médecine, d'Hippocrate à Paracelse*, Rennes, 1592, in-8°. D—G.

LARMESSIN (Nicolas de), dessinateur et graveur, né à Paris vers 1640, a gravé les portraits d'un grand nombre de personnages célèbres, tels que Guttenberg, Paul Manuce, Henriette d'Angleterre, La Reynie, Mlle de La Vallière, et publié *les Augustes représentations des rois de France jusqu'à Louis le Grand*, Paris, 1688, in-4°. — Son fils, qui porta les mêmes noms, né en 1683, m. en 1755, membre de l'Académie de peinture depuis 1730, et graveur du roi, fit les portraits du sculpteur G. Coustou et du peintre Hallé, beaucoup d'autres qui entrèrent dans le *Recueil de Crozat*, et reproduisit par le burin les œuvres de Watteau, de Boucher et de Lancret. B.

LARNACA. *V.* LARNICA.

LARNE, v. du N.-E. de l'Irlande, sur la baie de Lough-Larne qui la joint à la mer d'Irlande, comté et à 26 kil. N.-E. d'Antrim; 3,345 hab. Salines. Manuf. de coton, cordages, etc.

LARNICA ou LARNACA, v. de la Turquie d'Asie, port sur la côte S.-E. de l'île de Chypre, à 30 kil. S.-S.-E. de Nicosie; 5,000 hab. Evêché grec; consulat français. Commerce de grains, coton, soie, vins. Salines importantes. Cette ville, la seconde de l'île, est assez mal bâtie, près du cap du Chiti, où sont des ruines que l'on croit être celles de l'antique *Citium*.

LAROCHE (P.-L. LEFEBVRE DE), littérateur, né en Normandie vers 1740, m. en 1806, fut bénédictin, puis curé de Grémonville (pays de Caux). On lui doit des éditions d'*Helvétius*, Paris, 1795, 14 vol. in-18, et de *Montesquieu*, 1795, 12 vol. in-18.

LA ROCHE (Marie-Sophie GUTTERMANN, dame), romancière allemande, née en 1731 à Kaufbeuren, m. en 1807.

fut intimement liée avec Wieland. Ses principaux ouvrages sont : *Mademoiselle de Sternheim*, Leipz., 1771, 2 vol. in-8°, traduit en français par Mme de La Fite, 1773 ; *les Caprices de l'Amour et de l'Amitié*, 1773 ; *Lettres de Rosalie*, 1779 ; *Contes moraux*, 1782 ; *les Soirées de Mélusine*, 1806.

LA ROCHE, v. de Belgique (Luxembourg), sur l'Ourthe, à 14 kil. E.-S.-E. de Marche ; 1,150 hab. Louis XIV y avait bâti, en 1680, une citadelle, auj. en ruines.

LA ROCHE, v. de France, département de la Haute-Savoie, arrondissement et à 4 kil. S.-O. de Bonneville ; 2,600 hab.

LA ROCHE-ABEILLE, brg (Haute-Vienne), arr. et à 12 kil. N. de St-Yrieix ; 1,819 hab. Victoire des protestants, commandés par Coligny et Henri de Béarn, sur les catholiques, 1569.

LA ROCHE-AYMON (Charles-Antoine de), né en 1692 à Mainsac, près de Limoges, m. en 1777, fut évêque de Tarbes, archevêque de Toulouse en 1740, de Narbonne en 1752, de Reims en 1762, ministre de la feuille des bénéfices, et cardinal en 1771.

LA ROCHE-BERNARD, ch.-l. de cant. (Morbihan), arr. et à 40 kil. E.-S.-E. de Vannes, sur la rive g. de la Vilaine, à 12 kil. de la mer ; 1,198 hab. Pont suspendu très-remarquable, construit en 1839 par l'ingénieur Leblanc. Commerce de blé, bois, miel. — Erigée en duché-pairie en 1663.

LA ROCHE-CANILLAC, ch.-l. de cant. (Corrèze), arr. et à 25 kil. S.-E. de Tulle ; 427 hab.

LA ROCHE-CHALAIS, vge (Dordogne), arr. et à 36 kil. S.-O. de Ribérac, sur la rive gauche de la Dronne ; 1,150 hab.

LA ROCHE-DE-GLUN, vge (Drôme), arr. et à 12 kil. N. de Valence, sur la rive gauche du Rhône ; 542 hab. Ruines d'un château fort.

LA ROCHE-DERRIEN, ch.-l. de canton (Côtes-du-Nord), arr. et à 20 kil. E. de Lannion ; 1,542 hab. Autrefois fortifié. Charles de Blois y fut battu et fait prisonnier en 1347.

LA ROCHEFOUCAULD, ch.-l. de cant. (Charente), arr. et à 21 kil. N.-E. d'Angoulême, sur la Tardouère ; 2,438 hab. Tanneries. Commerce de fils et bestiaux. Baronnie connue dès le XIe siècle sous le nom de *La Roche*, auquel s'ajouta celui de *Foucauld*, prénom du second de ses barons ; elle fut érigée en comté en 1515, et en duché-pairie en 1622. La ville est dominée par un château, charmant édifice de la Renaissance, et à l'entrée duquel se trouve une grosse tour, bâtie, dit-on, sous Charlemagne.

LA ROCHEFOUCAULD (François Ier, baron de), conseiller de Charles VIII et de Louis XII, m. en 1517, fut le parrain du roi François Ier, auquel il donna son nom, et qui fit de lui plus tard son chambellan ordinaire. Depuis lors, l'aîné de la famille porta toujours le nom de François.

LA ROCHEFOUCAULD (François II, comte de), fils du précédent, reçut en 1539 l'empereur Charles-Quint dans son château de Verteuil. Sa veuve, Anne de Polignac, acheva la magnifique chapelle de La Rochefoucauld, un des plus beaux morceaux d'architecture de l'époque.

LA ROCHEFOUCAULD (François III de), gouverneur et lieutenant général en Champagne, fut fait prisonnier à la bataille de Saint-Quentin en 1557, paya une rançon de 100,000 livres, embrassa plus tard le calvinisme, et fut enveloppé dans le massacre de la St-Barthélemy, 1572.

LA ROCHEFOUCAULD (François de), d'une branche cadette, né à Paris en 1558, m. en 1645, fut évêque de Clermont en 1584, refusa de reconnaître Henri IV avant son abjuration, devint cardinal en 1607, évêque de Senlis sous Louis XIII, assista aux Etats-Généraux de 1614, où il proposa l'acceptation des décrets du concile de Trente, avec réserve des libertés de l'Eglise gallicane et des immunités du royaume, succéda en 1618 à Duperron dans la charge de grand-aumônier de France, fut nommé en 1619 abbé de Ste-Geneviève, en 1622 président du conseil d'Etat, et se démit de toutes ses fonctions en 1624, pour ne s'occuper que de la réforme des ordres religieux, dont Grégoire XV et Louis XIII l'avaient chargé. On lui doit l'établissement de la congrégation de Ste-Geneviève, dite *Congrégation de France*. B.

LA ROCHEFOUCAULD (François VI, duc de), prince de *Marsillac*, né à Paris en 1613, m. en 1680. Fait pour être courtisan, mais repoussé par Richelieu et Mazarin, il se jeta, par dépit, dans la Fronde. Pour satisfaire sa mesquine ambition, son besoin de mouvement et d'intrigue, il se servit de l'amour d'une femme, coupable, il est vrai, mais dévouée et magnanime, et surtout réhabilitée par le repentir, Mme de Longueville, qui fut son instrument et sa victime. Il ne joua cependant qu'un rôle très-secondaire dans la Fronde ; au combat de la porte St-Antoine, il reçut un coup de feu, qui lui fit perdre momentanément la vue. Au rétablissement de la paix, il sut très-bien arranger ses affaires avec la cour ; on lui donna des charges, des honneurs, et sa vieillesse s'écoula, heureuse et choyée, au milieu des beaux-esprits qu'il attirait autour de lui, et des femmes aimables qui lui avaient voué une admiration et une amitié passionnées, Mme de Sablé, Mme de Sévigné, et surtout Mme de La Fayette. Il refusa toujours d'entrer à l'Académie Française, parce qu'il craignait de parler en public. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1818 et en 1825, in-8° ; elles se composent de deux ouvrages, les *Mémoires sur la régence d'Anne d'Autriche*, qui parurent en 1662, et les *Maximes*, en 1665, sous le titre de *Réflexions et Sentences, ou Maximes morales*, 1 vol. in-18. Les Mémoires, peu remarquables comme œuvre littéraire, sont un monument curieux pour l'étude de la Fronde et surtout du moraliste ; il y déchire Mme de Longueville, dont il était devenu l'ennemi. Le livre des *Maximes* est l'œuvre d'un homme d'infiniment d'esprit, mais profondément égoïste et petitement ambitieux, qui, n'ayant vécu qu'au milieu d'un conflit de de frivoles passions, crut connaître l'homme parce qu'il connaissait les hommes et se connaissait lui-même. Ces maximes frappent l'esprit par leur éclat, leur précision, et par la rare distinction du style ; mais elles ne sont le plus souvent que l'expression de ce système désolant qui rapporte toutes nos actions et tous nos sentiments à un seul mobile, l'intérêt personnel, l'amour de soi. Ce livre a été souvent réimprimé : la meilleure édition est celle de Brotier, Paris, 1789. G. L.

LA ROCHEFOUCAULD (Dominique de), né en 1713 dans le diocèse de Mende, m. en 1800, fut grand-vicaire de Bourges, archevêque d'Albi en 1747, de Rouen en 1759, cardinal en 1778, présida les assemblées du clergé de 1780 et de 1782, fut député aux Etats-généraux de 1789, refusa de prêter le serment constitutionnel, et émigra après le 10 août 1792.

LA ROCHEFOUCAULD (Louis-Alexandre, duc de), né en 1743, m. en 1792, fut membre de l'Académie des sciences, député de la noblesse de Paris aux Etats-Généraux de 1789, fit partie de ceux qui se réunirent au tiers état, soutint avec chaleur la cause de l'affranchissement des noirs, devint président de l'administration du département de Paris, se retira à Gisors après le 10 août 1792, et y fut massacré, un mois après, par les Jacobins.

LA ROCHEFOUCAULD-LIANCOURT (Franç.-Alexandre-Frédéric, duc de), cousin du précédent, né en 1747, m. en 1827, fut grand-maître de la garde-robe sous Louis XV et Louis XVI. Député par la noblesse du bailliage de Clermont (Beauvaisis) aux Etats-Généraux de 1789, il s'y montra dévoué tout à la fois à Louis XVI et aux intérêts de la nation, eut part au rappel de Necker après la prise de la Bastille, défendit le roi après la fuite de Varennes, et fut un membre actif du club des Feuillants. Nommé, en 1792, commandant militaire de Rouen, il y prépara une retraite pour la famille royale, qui ne voulut pas l'accepter, et fut destitué après le 10 août. Il sortit de France, habita quelque temps à Bury (Angleterre), puis passa aux Etats-Unis. De retour après le 18 brumaire, il créa, dans sa propriété de Liancourt, une école des arts et métiers, dont il avait donné le modèle dès 1780, et qui fut transférée successivement à Compiègne, à Châlons et à Toulouse. Il y fit faire aussi les premiers essais de la vaccine, ouvrit un asile aux enfants trouvés, créa des manufactures, fournit des travaux aux indigents, et fut un des patrons de l'enseignement mutuel. Appelé à la Chambre des pairs par la Restauration, il déplut bientôt au pouvoir par ses idées libérales, fut disgracié sous Charles X, et privé même des fonctions de philanthropie qu'il remplissait gratuitement. Le jour de ses funérailles, la police empêcha par la force les élèves de l'Ecole des arts et métiers de porter son cercueil. On a de lui : *Plan du travail du comité pour l'extinction de la mendicité, présenté à l'Assemblée nationale*, 1790, in-4° ; *Travail des comités de mendicité*, 1790, in-8° ; *des Prisons de Philadelphie*, 1796, in-8°, ouvrage dans lequel il développe ses idées sur l'abolition de la peine de mort ; *Voyage dans les Etats-Unis* de 1795 à 1798, 1800, 8 vol. in-8° ; *Etat des pauvres ou Histoire des classes travaillantes en Angleterre*, 1800, in-8° ; *Notes sur l'impôt territorial de l'Angleterre*, 1801, in-8° ; *Notes sur la législation anglaise des chemins*, 1801, in-8°, etc. B.

LA ROCHEFOUCAULD (Alexandre, comte de), fils du précédent, né en 1767, m. en 1841. Mis hors la loi en 1792, il ne reparut en France qu'après la chute du gouvernement révolutionnaire, et fut, sous Napoléon Ier, préfet de Seine-et-Marne, chargé d'affaires en Saxe, ambassadeur à

Vienne et en Hollande. Député en 1822, 1828, 1830 et 1831, il entra à la Chambre des pairs en 1833. B.

LA ROCHEFOUCAULD-DOUDEAUVILLE (Ambroise-Polycarpe de), né à Paris en 1765, m. en 1841, était major au 2e régiment de chasseurs en 1789. Il émigra, mais sans porter les armes contre son pays, visita presque toute l'Europe, et revint après le 18 brumaire. Alors se vouant tout entier à des œuvres de bienfaisance, il ne voulut accepter d'autres fonctions que celles de membre, puis de président du conseil général du département de la Marne. Pair de France en 1814, président du conseil de perfectionnement de l'Ecole polytechnique en 1815, directeur des postes en 1821, ministre de la maison du roi en 1824, il se montra l'adversaire ardent de la liberté de la presse, mais déposa son portefeuille en 1827 pour ne pas concourir à la dissolution de la garde nationale. Il refusa de prêter serment au gouvernement de 1830. Il a été membre d'une foule d'associations charitables (société philanthropique, société pour l'instruction élémentaire, société des prisons, conseil des hospices, etc.), administrateur des sourds-muets, fondateur du musée des antiquités égyptiennes. Il introduisit en France les moutons à longue laine, perfectionna l'élève des vers à soie, et favorisa l'Institut agronomique de Grignon. Sa femme, descendante de Le Tellier, a fondé la maison d'éducation des dames de Nazareth, à Montmirail. — Son fils, Sosthènes, né en 1785, proposa en 1815 d'abattre la statue de Napoléon sur la colonne de la place Vendôme, fut aide de camp du comte d'Artois, fonctions qu'il conserva après l'élévation de ce prince au trône, fut chargé de la direction des beaux-arts en 1824, où il se montra prodigue d'encouragements pour les artistes, et rentra dans la vie privée en 1830. Il a publié des *Mémoires*, 5 vol. in-8°; un *Pèlerinage à Goritz*; des *Pensées*, 1835, etc. En 1854, il a été nommé président de la Société orientale et algérienne. Il est mort en 1864. B.

LA ROCHE-GUILHEM (Mlle de), romancière, m. en 1710, était calviniste, et dut se retirer en Hollande lors de la révocation de l'édit de Nantes. Elle a laissé : *Astérie, ou Tamerlan*, 1675; *Histoire des guerres civiles de Grenade*, 1683; *le Grand Scanderberg*, 1688; *Histoire des Favorites*, etc. Elle est dans la tradition littéraire de Mlle de Scudéry.

LA ROCHE-GUYON, vge (Seine-et-Oise), arr. et à 17 kil. N.-N.-O. de Mantes, sur la rive droite de l'Oise; 833 hab. Bâtie au pied d'un rocher, auquel est adossé un antique château. Nitrières naturelles. Erigée en duché-pairie en 1621, elle appartint à Louvois, qui y a, dit-on, signé la révocation de l'édit de Nantes.

LA ROCHEJACQUELEIN (Henri DU VERGER, comte de), illustre chef vendéen, né en 1773 près de Châtillon-sur-Sèvre, m. en 1794. Fils d'un colonel de cavalerie, il fut élevé à l'Ecole militaire, fit partie de la garde constitutionnelle de Louis XVI en 1790, et, après le 10 août 1792, se retira dans la terre de Clisson, auprès du marquis de Lescure, son parent et son ami. Il accepta un commandement parmi les Vendéens soulevés, 1793, alla rejoindre Bonchamp et d'Elbée, entra l'un des premiers dans Saumur, sauva les royalistes d'une déroute complète à Luçon, vainquit les troupes républicaines à Chantonnay, et prit part à l'affaire désastreuse de Chollet. Après la mort de Lescure, il fut élu généralissime des Vendéens, vainquit à Antrain, prit Laval et La Flèche, puis le Mans, où il ne put se maintenir, et fut tué dans une rencontre près de Nouaillé. On admire la courte harangue qu'il adressait aux siens avant un combat : « Si je recule, tuez-moi; si j'avance, suivez-moi; si je meurs, vengez-moi. »

LA ROCHEJACQUELEIN (Louis DU VERGER, marquis de), frère du précédent, né en 1777 à St-Aubin-de-Beaubigné (Poitou), m. en 1815, émigra avec son père à la Révolution, prit du service dans le régiment autrichien de La Tour, fit ensuite deux campagnes à St-Domingue dans les rangs des Anglais, rentra en France en 1801, épousa la veuve du marquis de Lescure, accueillit avec enthousiasme le retour des Bourbons en 1814, fut nommé commandant des grenadiers de la garde royale, suivit Louis XVIII à Gand, revint par mer en Vendée, où il essaya d'organiser une insurrection contre le gouvernement des Cent-Jours, et fut tué près du vge des Mathes. — Sa femme a publié des *Mémoires*, Bordeaux, 1815. Son fils Henri, pair de France sous la Restauration, donna sa démission après la révolution de 1830, figura depuis à la Chambre des députés dans les rangs de l'opposition, ainsi qu'à l'Assemblée constituante de 1848, fut fait sénateur en 1852. B.

LA ROCHE-POSAY, brg (Vienne), arr. et à 24 kil. E.-S.-E. de Châtellerault, sur la rive g. de la Gartempe, à son confluent avec la Creuse; 1,485 hab. Eaux minérales froides, et bains.

LA ROCHE-SUR-LOIRE. *V.* LUYNES.

LA ROCHE-SUR-YON. *V.* NAPOLÉON-VENDÉE.

LA ROCHELLE. *V.* ROCHELLE (LA).

LA ROMANA (Pedro CARO Y SUREDA, marquis de), général espagnol, né à Palma en 1761, m. en 1811, étudia chez les oratoriens de Lyon, à l'université de Salamanque et au Collége des nobles à Madrid, servit d'abord dans la marine, au siége de Gibraltar, 1782, passa dans l'armée de terre en 1792, fit campagne contre la France sur la frontière des Pyrénées jusqu'en 1795, fut appelé au commandement général de la Catalogne en 1800, puis au Conseil suprême de la guerre, conduisit le corps de troupes espagnoles qui combattit sous Bernadotte dans la Poméranie en 1807, ne voulut point reconnaître le roi Joseph Bonaparte, se fit ramener en Espagne avec la plupart de ses soldats sur une escadre anglaise, commanda en chef dans les provinces du Nord insurgées contre la domination française, organisa une terrible guerre de partisans, et fut enlevé par une courte maladie, au moment où il allait rejoindre Wellington, menacé dans le Portugal par Masséna. On trouve un *Journal* qu'il rédigea, et une partie de sa Correspondance, dans la collection complémentaire des *Mémoires relatifs à la Révolution*, Paris, 1825. B.

LAROMIGUIÈRE (Pierre), un des fondateurs de l'éclectisme philosophique en France, né à Lévignac (Rouergue), en 1756, m. en 1837. Membre de la congrégation enseignante de la Doctrine, il la quitta pour s'occuper de politique, vint à Paris en 1795, se lia avec Garat, et devint membre du Tribunat. Ayant été éliminé de ce corps, il renonça à la politique, se consacra de nouveau à la philosophie, et professa au Prytanée français (auj. Lycée Louis-le-Grand), jusqu'à ce qu'il fut appelé à la chaire de philosophie de la Faculté des lettres de Paris, 1811, où l'intérêt de ses leçons et l'agrément de sa parole lui amenèrent de nombreux auditeurs. Après avoir été l'apôtre ingénieux des doctrines sensualistes de Locke et de Condillac, Laromiguière, s'écartant de ses maîtres, établit une sorte de compromis entre l'empirisme d'Aristote et l'idéalisme de Descartes, en distinguant, à côté de la *passivité* de l'âme dans la sensation, son *activité* dans les diverses opérations de la conscience, de l'intelligence et de la volonté, opérations qu'il rattache à une faculté supérieure et générale, appelée *sentiment*. C'était l'alliance de la *sensation* et du *sentiment*. Si ce n'était pas là un système complétement neuf, ni une solution fort satisfaisante du problème de l'origine des idées, Laromiguière eut au moins le mérite de populariser, par la clarté et le charme de son style, les études philosophiques, et de faire pour la France ce que l'Ecole écossaise faisait pour l'Angleterre. En 1813, il cessa ses leçons, et se fit suppléer. Il était bibliothécaire de l'Université, et fut, en 1831, élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques. On a de Laromiguière : *Projet d'éléments de métaphysique*, 1793, broch. in-8°; *Paradoxes de Condillac, ou Réflexions sur la langue des calculs*, 1805, 1 vol. in-8°, ou 1828, 1 vol. in-12, un de ses meilleurs écrits; *Leçons de philosophie, ou Essai sur les facultés de l'âme*, 1815-17, 2 vol. in-8°, et 5e édit., 1833. G.L.

LA ROQUE (Gilles-André de), héraldiste, né en 1597 à Cormeilles près de Caen, m. en 1686, fut d'abord prêtre, puis obtint du pape une dispense pour se marier. On a de lui : *Eloge de la maison de Bellièvre*, 1653, in-fol.; *Histoire générale des maisons nobles de Normandie*, Caen, 1654, in-fol., ouvrage inachevé; *Histoire généalogique de la maison d'Harcourt*, Paris, 1662, 4 vol. in-fol.; *Traité du blason*, ibid., 1673, 1691, in-12; *Traité du ban et arrière-ban*, ibid., 1676, in-12; *Traité de la noblesse et de ses différentes espèces*, 1678, in-4°, réimpr. à Rouen, 1720 et 1734; *Traité de l'origine des noms, surnoms et de leur diversité*, Paris, 1681, in-12; *le Blason des armes de la maison royale de Bourbon et de ses alliances*, 1626, in-fol.

LA ROQUE (Jean de), littérateur, né à Marseille en 1661, m. à Paris en 1745, voyagea dans le Levant, et publia : *Voyage de l'Arabie Heureuse*, de 1708 à 1713, Paris, 1716, in-12; *Voyage dans la Palestine*, ibid., 1717, in-12; *Voyage de Syrie et du mont Liban*, ibid., 1722; *Voyage dans la Basse-Normandie*, publié dans *le Mercure de France* de 1726 à 1733.

LA ROQUE (Antoine de), frère du précédent, né à Marseille en 1672, m. en 1744, voyagea dans le Levant, servit dans les gendarmes de la maison du roi, fut blessé à la bataille de Malplaquet, et obtint en 1721 le privilége du *Mercure de France*, dont il publia 321 vol.

LA ROQUE. *V.* aussi ROQUE (LA).

LARRAGA, anc. *Tarraga*, v. d'Espagne (Navarre), prov. et à 20 kil. S.-S.-O. de Pampelune; 2,000 hab.

LARREY (Isaac de), historien, né en 1638 à Montivil-

liers, m. en 1729, était protestant, et s'enfuit en Hollande, puis à Berlin, pour échapper aux édits de Louis XIV. Il a laissé : *Histoire d'Auguste*, Rotterdam (Berlin), 1690, in-12; *l'Héritière de Guyenne, ou Histoire d'Eléonore*, ibid., 1691, in-8°; *Histoire d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande*, ibid., 1707-13, 4 vol. in-fol., *Histoire des sept sages de la Grèce*, 1713-16, 2 vol. in-8°; *Histoire de France sous le règne de Louis XIV*, 1718-19-21, 3 vol. in-4° ou 9 vol. in-12. Tous ces ouvrages sont médiocres, et auj. peu lus.

LARREY (Dominique-Jean, baron), célèbre chirurgien, né en 1766 à Baudéan (Htes-Pyrénées), m. à Lyon en 1842, étudia la médecine dès l'âge de 13 ans à Toulouse sous la direction de son oncle Alexis Larrey, vint à Paris en 1787, s'embarqua en qualité de chirurgien-aide, alla en Amérique, et s'y fit remarquer par son zèle et son intelligence. De retour à Paris, il suivit les leçons de Desault et de Sabatier, devint en 1792 aide-major à l'armée du Rhin, où il organisa pour la première fois des *ambulances volantes*, puis suivit les armées en Corse et en Egypte. Le général Bonaparte le remarqua, et le mit à la tête du service de santé de l'armée; Larrey assista à presque toutes les grandes batailles de l'Empire, et rendit partout de grands services; sa conduite fut admirable à Eylau, dans la retraite de Russie, et à Waterloo, où il faillit perdre la vie. Il avait le titre de chirurgien en chef de la garde impériale. Napoléon disait que c'était le plus honnête homme qu'il eût jamais connu, et lui légua 100,000 fr. par testament. La Restauration lui ôta ses titres et sa pension, qu'elle lui rendit en 1818; il resta attaché à la garde royale, et devint chirurgien en chef des Invalides et de l'hôpital du Gros-Caillou. On doit à Larrey beaucoup de procédés chirurgicaux, entre autres, la désarticulation de la cuisse, un procédé de désarticulation du bras, un autre pour le débridement des plaies d'armes à feu, des recherches sur la peste, sur l'ophthalmie d'Egypte, etc., des appareils pour fractures, le traitement par congélation. Ses travaux scientifiques l'ont moins illustré que son caractère; on a de lui : *Relation historique et chirurgicale de l'expédition d'Orient*, Paris, 1803, in-8°; *Mémoires de médecine et de chirurgie militaires*, Paris, 1812-31, 5 vol. in-8°; *Clinique chirurgicale*, Paris, 1829-36, 5 vol. in-8° avec atlas. On lui a élevé une statue au Val-de-Grâce, où il avait été nommé professeur en 1796. D—G.

LARRIVÉE (Henri), acteur célèbre de l'Opéra pendant le XVIII^e^ siècle, né à Lyon en 1733, m. en 1802. Il débuta en 1755. Il avait une très-belle voix de basse-taille, reçut des conseils de Gluck, et perfectionna le récitatif. Il jouait et chantait d'une manière sublime Agamemnon dans *l'Iphigénie en Aulide*, et Oreste, dans *l'Iphigénie en Tauride* de Gluck.

LARRONS (Iles des). *V.* MARIANNES.

LARROQUE (Mathieu de), ministre protestant très-érudit, né en 1619 à Leirac près d'Agen, m. en 1684, fut pasteur de l'église de Rouen. On a de lui : *Histoire de l'Eucharistie*, Amst., 1669; *Réponse au livre de M. l'évêque de Meaux* (Bossuet) *sur la communion sous les deux espèces*, 1683, in-12; *Nouveau traité de la régale*, 1685, in-12.

LARROQUE (Daniel de), fils du précédent, né vers 1660 à Vitré, m. en 1731, sortit de France à la révocation de l'édit de Nantes, 1685, y rentra en abjurant cinq ans après, et subit un long emprisonnement pour avoir attribué à l'impéritie des ministres la famine de 1693. Il a laissé : *les Véritables motifs de la conversion de l'abbé de la Trappe* (De Rancé), Cologne, 1685, in-12; *Vie de Mézeray*, Amst., 1720, in-12.

LARS, mot qui signifiait *roi* ou *seigneur* chez les Etrusques.

LARTIUS (Titus-Flavus), d'abord consul, l'an 252 de Rome, 501 av. J.-C., fut ensuite le premier dictateur, l'an 265 de Rome, 498 av. J.-C. Dans la guerre suscitée par les Tarquins, il défit les Fidénates, et s'empara de leur ville.

LA RUE (Charles DE), né à Paris en 1643, m. en 1725, entra et professa chez les jésuites, et eut de la réputation comme poëte latin et comme orateur de la chaire. Son éloquence a moins d'éclat, mais plus de naturel que celle de Fléchier. On a de lui, en 4 vol. in-8°, un recueil de *Sermons*, parmi lesquels on en remarque deux sur *le Pécheur mourant* et sur *le Pécheur mort*; des *Panégyriques et oraisons funèbres* en 4 vol. in-8°, où l'on estime l'*Eloge funèbre du duc de Bourgogne*, et surtout celui *du maréchal de Boufflers*; des tragédies latines, *Lysimachus* et *Cyrus*, et une autre en vers français, *Sylla*, oubliées, malgré le suffrage de Corneille; enfin un recueil de vers latins, *Carminum libri* IV, 1668, qui plaît encore aux amis des Muses. La Rue a donné des éditions estimées de Virgile et d'Horace dans la collection *Ad usum Delphini*, et souvent on lui a attribué l'*Andrienne* et l'*Homme à bonnes fortunes*, comédies de son ami l'acteur Baron. J. T.

LA RUE (Gervais, abbé DE), né à Caen en 1751, m. en 1835, professa dans sa ville natale, et fit des recherches sur nos antiquités nationales avant la Révolution. Prêtre insermenté, il se réfugia en Angleterre, y fut reçu membre de la Société des Antiquaires, et explora pendant plusieurs années les archives anglo-normandes de la Tour de Londres. Il découvrit cette foule de poëmes français du moyen âge, dont l'existence n'était pas même soupçonnée, et que l'on a étudiés depuis avec tant de succès. Des dissertations historiques et littéraires l'avaient fait connaître avant son retour en France. En 1808, il fut nommé professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Caen, et membre correspondant de l'Institut en 1815. Cette même année, La Rue publia un *Mémoire sur les bardes armoricains*, in-8°; en 1820, *Essais sur la ville de Caen*, 2 vol. in-8°; en 1824, *Recherches sur la tapisserie dite de la reine Mathilde*, in-4°; en 1834, *Essais sur les bardes, les jongleurs et les trouvères normands*, 3 vol. in-8°. Depuis sa mort, on a publié : *Nouveaux essais sur la ville de Caen et son arrondissement*, 2 vol. in-8°; *Mémoire historique sur le Palinod de Caen*, in-8°. J. T.

LARUETTE (Jean-Louis), compositeur de musique et chanteur, né à Toulouse en 1731, m. en 1792, entra à l'Opéra-Comique de Paris en 1762, et joua les rôles de père et de tuteur avec tant de naturel et de vérité, et un tel succès, que son nom a toujours servi depuis à désigner cet emploi. Il composa les ariettes de quelques opéras-comiques qui réussirent dans le temps, mais qui sont auj. tombés dans l'oubli.

LARUNS, ch.-l. de cant. (Basses-Pyrénées), arr. et à 33 kil. S.-S.-E. d'Oloron, entre les Eaux-Chaudes et les Eaux-Bonnes, près du Gave d'Ossau; 1,721 hab. Haut fourneau pour le traitement du cuivre, exploit. de marbres, et mines de plomb; eaux minérales.

LARVES. *V.* LÉMURES.

LASA ou CALLIRHOÉ, anc. v. de l'Arabie Pétrée (Pérée), au S.-E. du lac Asphaltite.

LA SABLIÈRE (Mme de). *V.* SABLIÈRE (LA).

LA SALE (Antoine de), romancier français, né en 1398, probablement dans le comté de Bourgogne, m. vers 1462, fut attaché à la cour de Provence sous les règnes de Louis III et de René d'Anjou, puis à Philippe le Bon, duc de Bourgogne. On a de lui : *Hystoire et plaisante chronique du petit Jehan de Saintré et de la jeune dame des Belles Cousines*, Paris, 1517, réimpr. en 1724, 3 vol. in-12, et rajeunie par le comte de Tressan; *Chronique et généalogie des comtes d'Anjou de la maison de France*, 1517, in-4°; *la Salade, laquelle fait mention de tous les pays du monde*, 1521, in-fol.; un traité de morale, manuscrit à la Bibliothèque impériale.

LA SALLE (Robert de), voyageur, né à Rouen vers 1640, m. en 1687, se rendit au Canada vers 1670, obtint une commission du marquis de Seignelay, ministre de la marine, pour explorer le Mississipi, navigua sur ce fleuve depuis le pays des Illinois jusqu'à son embouchure, prit possession, au nom de la France, d'une grande partie de la Louisiane, et fut assassiné par trois de ses compagnons dans le Texas actuel. On a publié, d'après les papiers d'un de ceux qui l'avaient accompagné, un *Journal historique* de son voyage, Paris, 1723, in-12.

LA SALLE (Jean-Baptiste de), chanoine de Reims, né dans cette ville en 1651, m. en 1719, consacra son patrimoine à l'institution des *Frères des écoles chrétiennes* (*V.* FRÈRES), qu'il fonda, en surmontant, avec la persévérance du dévouement le plus absolu et le plus admirable, une foule d'obstacles et de persécutions. Il a écrit pour les enfants de ces écoles deux ouvrages : *les Devoirs du chrétien envers Dieu*, et *la Civilité chrétienne*.

LA SALLE (Philippe de), dessinateur, né à Seyssel en 1723, m. en 1804, prit des leçons de Boucher. Il porta de nombreuses améliorations dans les manufactures de Lyon, donna de beaux dessins pour les étoffes, eut l'idée des soieries pour meubles, inventa la navette volante, et perfectionna le tour et le moulin à soie.

LASALLE (Antoine), littérateur, né en 1754, m. en 1829, fils naturel d'un Montmorency, fut destiné à l'état ecclésiastique, puis au commerce, et finit par entrer dans la marine. De 1771 à 1778, il visita les îles de l'Amérique, l'Inde et la Chine. A son retour, il s'occupa de philosophie, et publia quelques ouvrages, qui dénotent une imagination hardie et bizarre : *le Désordre régulier*, 1786, in-8°; *la Balance naturelle*, 1788, 2 vol. in-8°; *la Mécanique morale*, 1789, 2 vol. in-8°. Ruiné par la Révolution, il publia une traduction incomplète et peu fidèle des *Œuvres de*

Bacon, Dijon, 1800-1803, 15 vol. in-8°. Il mourut à l'Hôtel-Dieu de Paris.

LASALLE (Antoine-Charles-Louis COLLINET, comte de), général de cavalerie, né à Metz en 1775, m. en 1809, arrière-petit-fils de Fabert, entra au service, avant la Révolution, dans le régiment d'Alsace, s'engagea ensuite comme simple chasseur à cheval dans l'armée du Nord, puis passa dans celle d'Italie, où il fut fait prisonnier; conduit au vieux feld-maréchal Wurmser, et interrogé par ce dernier sur l'âge qu'avait le général Bonaparte : « Celui de Scipion quand il vainquit Annibal, » répondit fièrement Lasalle. Sa captivité dura peu, et il put prendre part à la bataille de Rivoli, où il se fit remarquer. Il suivit Bonaparte en Egypte, gagna le grade de colonel à la bataille des Pyramides, fit la seconde campagne d'Italie, 1800, 1801, devint général de brigade en 1804, prit la part la plus glorieuse à la campagne d'Allemagne en 1805, fut nommé général de division en 1806, partit pour l'Espagne en 1808, et contribua aux victoires de Medina-del-Rio-Secco, de Burgos, et de Medelin; puis, rappelé en Allemagne, où il commanda la cavalerie de l'avant-garde, il s'illustra à Raab, à Essling, et à Wagram, où il fut tué. Lasalle, mort jeune encore, se distinguait par un coup d'œil prompt et sûr, et par une vigueur intrépide qui décidait le succès.

LASALLE, ch.-l. de cant. (Gard), arr. et à 30 kil. N.-E. du Vigan; 1,193 hab. Fabr. de bonneterie.

LASCA (IL). *V.* GRAZZINI.

LASCARIS, nom d'une famille illustre de l'empire grec. Son éclat date de Théodore Lascaris, gendre d'Alexis l'Ange, et fondateur de l'empire de Nicée en 1204. Il eut pour successeurs son gendre Jean Ducas Vatace, 1222-1255; puis Théodore II, fils de Vatace, 1255-1259; enfin Jean Lascaris, 1259-1261 (*V.* JEAN, THÉODORE). Cette famille produisit aussi des savants distingués (*V. les art. suiv.*). Le Génois Guillaume, comte de Vintimille, ayant épousé Eudocie, fille de Théodore II, 1258, fit prendre à sa postérité le nom de Lascaris, qui a subsisté dans le comté de Nice jusqu'au siècle dernier. S.

LASCARIS (Constantin), savant grec, quitta Constantinople en 1454, passa en Italie, où le duc de Milan, François Sforza, le chargea d'enseigner la langue grecque à sa fille Hippolyte, s'établit à Rome près du cardinal Bessarion, fut appelé à Naples par le roi Ferdinand, et mourut à Messine en 1493. On a de lui : *Grammatica græca, sive compendium octo orationis partium*, Milan, 1476, in-4°, le 1er livre imprimé en grec. B.

LASCARIS (Jean), dit *Rhyndacenus*, parce qu'il était né vers 1445 près du Rhyndacus en Phrygie, se retira, après la prise de Constantinople par les Turcs, à Florence, auprès de Laurent de Médicis, retourna deux fois en Grèce pour recueillir des manuscrits précieux, fut appelé en France par Charles VIII, y donna des leçons de grec à Budé et à Danès, servit d'ambassadeur à Louis XII auprès de la république de Venise, s'attacha ensuite au pape Léon X, qui le mit à la tête du collége grec à Rome, reçut de François Ier la mission de former la bibliothèque de Fontainebleau, et mourut en 1535. On lui doit : *Epigrammata græca et latina*, Paris, 1527, in-8°; *de Veris græcarum litterarum formis ac causis apud antiquos*, ibid., 1536, in-8°; *Orationes*, Francfort, 1573; des éditions de *Callimaque*, Florence, 1492, in-4°; de l'*Anthologie*, ibid., 1494, in-4°; des *Scholies sur l'Iliade*, Rome, 1517, in-fol., etc. M. Villemain a publié un intéressant ouvrage sous le titre de *Lascaris, ou les Grecs du XVe siècle*, Paris, 1825, in-8°. B.

LAS CASAS (Barthélemy de), célèbre prélat espagnol, né à Séville en 1474, m. à Madrid en 1566, s'embarqua à 19 ans avec son père sur la flottille de Christophe Colomb, entra dans l'ordre des Dominicains à son retour, et partit de nouveau pour l'Amérique, afin de travailler à la conversion des indigènes. Il prêcha en même temps l'Evangile aux peuplades conquises et l'humanité à leurs oppresseurs, fit de fréquents voyages en Europe pour plaider auprès de Charles-Quint la cause de ses infortunés néophytes, devint évêque de Chiapa au Mexique, et ne revint définitivement en Espagne qu'en 1551. On a de lui : *Brévissima relacion de la destruccion de las Indias*, Séville, 1552, in-4°, trad. en latin sous le titre de *Narratio regionum Indicarum*, Francf., 1598, in-4°, et en français sous celui de *Tyrannies et cruautés des Espagnols*, Anvers, 1679, in-4°. C'est une réponse à un ouvrage de Sepulveda (*V. ce mot*). Les *Œuvres* de Las Casas, réunies à Séville, 1552, 5 part. in-4°, ont été traduites en français, Paris, 1822, 2 vol. in-8°. On a accusé ce vertueux prélat d'avoir conseillé aux Espagnols la traite des nègres, afin de ménager les Indiens; c'est une imputation dont H. Grégoire l'a justifié (*V. Mémoires de l'Académie des Sciences morales et politiques*, t. IV). B.

LAS CASES (Marin-Joseph-Emmanuel-Auguste-Dieudonné, comte de), né en 1766 au château de Las Cases, près de Revel (Haute-Garonne), m. en 1842, entra à l'Ecole militaire, puis à l'Ecole de marine, et il était à 23 ans capitaine de vaisseau. Il émigra, fit, dans l'armée de Condé, la campagne de 1792, prit part à l'expédition de Quiberon, et rentra en France après le 18 brumaire. C'est alors qu'il composa l'*Atlas historique, chronologique et géographique*, publié sous le pseudonyme de *Le Sage*, 1803-4, gr. in-fol., vaste résumé d'histoire en tableaux très-commodes comme aide-mémoire, et dont le succès a été grand. Devenu, en 1810, chambellan de Napoléon Ier, il fut chargé de plusieurs missions, séjourna en Angleterre pendant que l'Empereur était à l'île d'Elbe, et fut agréé pour l'un de ses compagnons d'exil à Ste-Hélène. Au mois de novembre 1816, on le sépara de l'illustre prisonnier; on le retint 13 mois captif au Cap. Quand il revint en France, Napoléon n'était plus. Alors il publia le *Mémorial de Ste-Hélène*, Paris, 1823, 8 vol. in-8° et atlas, ouvrage souvent réimprimé depuis, et qui est, en grande partie, un journal des entretiens de l'Empereur sur toutes les époques de son histoire. En 1830, Las Cases fut envoyé à la Chambre des députés par l'arrond. de St-Denis (Seine), et siégea dans l'opposition. — Son fils, Emmanuel-Pons-Dieudonné, né à Vieux-Châtel (Finistère) en 1800, m. en 1854, fut, à Ste-Hélène, le secrétaire de Napoléon, et, à son retour en Europe, alla souffleter Hudson-Lowe, qui refusa de se battre en duel avec lui. Député après 1830, il accompagna, en 1840, le prince de Joinville, chargé de rapporter en France les restes de l'Empereur sur la frégate la *Belle-Poule*, publia, en 1841, un *Journal écrit à bord de la Belle-Poule*, et fut nommé sénateur en 1852. J. T.

LASCURA, nom latin de LESCAR.

LASCY (Pierre, comte de), né en 1678 dans le comté de Limerick (Irlande), m. en 1751, avait servi, sans obtenir un avancement marqué, en France, en Autriche et en Pologne, lorsque Pierre le Grand l'appela en Russie. Il s'illustra dans la guerre contre les Suédois, fut blessé à Pultawa, devint lieutenant-général en 1721, général en chef de l'infanterie en 1722, feld-maréchal en 1735, et enfin gouverneur de la Livonie.

LASCY (Joseph-François-Maurice), fils du précédent, né à St-Pétersbourg en 1725, m. en 1801, prit du service en Autriche en 1744, se distingua à Lowositz, 1756, à Breslau, 1757, à Hochkirchen, 1758, fut nommé lieutenant-général en 1759, feld-maréchal en 1762, entra au conseil aulique, introduisit beaucoup d'ordre et d'économie dans l'administration, réforma le système des fortifications adopté en Autriche, et servit de conseil à Joseph II dans la guerre contre les Turcs, 1788. PL.

LASERNA. *V.* SANTANDER.

LA SERRE (Jean PUGET DE), littérateur, né à Toulouse vers 1600, m. en 1665, publia plus de 100 vol. sur toutes sortes de sujets, morale, histoire, philosophie, théâtre, etc., mais n'est plus guère connu que par les sarcasmes de Boileau et comme personnage de la scène de *Chapelain décoiffé*. Il fut bibliothécaire du duc d'Orléans et historiographe de France.

LA SERRE (Jean-Louis-Ignace de), sieur de Langlade, poëte dramatique, né à Cahors en 1662, m. à Paris en 1756, ami intime de Mlle de Lussan, donna à l'Opéra *Polyxène*, 1706; *Diomède*, 1710; *Polydore*, 1720; *Pirithoüs*, 1723; *Pyrame et Thisbé*, 1726, etc.; au Théâtre-Français, une tragédie d'*Artaxare*, 1718. On a de lui aussi des *Mémoires pour servir à l'histoire de Molière et de ses ouvrages*, 1734.

LASIA. *V.* ANDROS.

LASOE, île du Danemark (diocèse d'Aalborg), dans le Cattégat, près la côte E. du Jutland; 1,600 hab., pêcheurs pour la plupart. Sol sablonneux. Salines au N.

LASNE (Michel), dessinateur et graveur au burin, né à Caen en 1596, m. à Paris en 1667, a exécuté *la Vierge et l'enfant Jésus*, d'après Annibal Carrache; *la Visitation*, d'après L. Carrache; *la Vierge assise dans les nues*, d'après l'Albane; *Jésus dans sa gloire avec St Pierre et St Paul*, d'après Paul Véronèse; un *Ecce Homo*, d'après le Titien; une *Sainte Famille*, d'après Rubens. Il a une manière facile et pleine d'adresse. Son œuvre se compose de 600 pièces.

LA SOURCE. *V.* ALBA (Marc-David).

LASPHRISE (PAPILLON DE). *V.* PAPILLON.

LASSA, L'HASSA, IL'LASSA ou BARATOLA, v. cap. du Thibet (empire chinois), près du Kaldjao-Mouran, à 2,400 kil. S.-O. de Pékin, par 30° 43' lat. N., et 89° 30' long. E. Pop. évaluée différemment, de 30,000 à 80,000 hab. Ch.-l. de la prov. d'Ouei. Résidence d'un vice-roi chinois et du Dalaï-lama. On admire le vaste palais de ce

grand-prêtre, orné d'un dôme doré et de pyramides incrustées d'or et d'argent, et continuellement visité par des pèlerins. Lassa est aussi le centre du commerce du Thibet, et l'on y compte plus de 5,000 marchands de la Chine, de l'Inde et du Cachemire. La ville est grande et bien bâtie. Elle est, du reste, peu connue des Européens.

LASSAY, ch.-l. de cant. (Mayenne), arr. et à 20 kil. N.-O. de Mayenne; 1,531 hab. Ancien marquisat. Château bâti au IXe siècle, et conservé presque dans son entier. Halle d'une construction très-hardie.

LASSEUBE, ch.-l. de cant. (Basses-Pyrénées), arr. et à 14 kil. E.-N.-E. d'Oloron, sur la Baïse; 462 hab. Exploit. de bois pour la marine.

LASSIGNY, ch.-l. de cant. (Oise), arr. et à 24 kil. N. de Compiègne; 830 hab.

LASSONE (Joseph-Marie-François), médecin de Marie Leczinska, de Louis XVI et de Marie-Antoinette, né à Carpentras en 1717, m. en 1788, a laissé 43 *Mémoires* ou *Observations*, insérés dans les recueils de l'Académie des Sciences et de la Société de médecine, dont il était membre. Il s'est occupé particulièrement de quelques combinaisons de l'acide borique, des sels de mercure, d'antimoine et de fer, du phosphore, etc. *V.* son *Eloge* par Vicq-d'Azyr, Paris, 1789, in-4°.

LASSUS (Orlando ou Roland de), célèbre compositeur de musique, né à Mons en 1520, m. à Munich en 1595, se nommait Roland de Lattre. Il fut maître de chapelle à St-Jean-de-Latran, à Notre-Dame d'Anvers et à la cour de Bavière, et mérita d'être mis en parallèle avec Palestrina. Ses messes, psaumes, hymnes, motets, chansons, madrigaux, etc., s'élèvent à plus de 2,000. Un choix en fut publié par son fils sous le titre de *Magnum opus musicum*, Munich, 1604, 7 vol. in-fol. Mons lui a élevé une statue. B.

LASSUS (Pierre), chirurgien, né à Paris en 1741, m. en 1807, fut chirurgien ordinaire des filles de Louis XV en 1770, professeur d'histoire de la médecine légale à la Faculté de Paris en 1794, puis professeur de pathologie externe, membre de l'Institut, et chirurgien consultant de Napoléon Ier. On a de lui : *Traité élémentaire de médecine opératoire*, Paris, 1795, 2 vol. in-8°; *Pathologie chirurgicale*, ibid., 1805-6, 2 vol. in-8°, etc. — *V.* au *Supplément*.

LASTEYRIE (le comte Charles-Philibert de), agronome, né en 1759 à Brives-la-Gaillarde, m. en 1849, étudia à Limoges et à Paris, visita l'Angleterre, où il connut Joseph Banks, Adam Smith, Arthur Young, Wilberforce, John Sinclair, Fox, puis l'Italie, où il fréquenta Lavater et Fellenberg. Rappelé à Paris par la Révolution, il se lia avec La Fayette, dont il devint l'ami. Après la tourmente révolutionnaire, il voyagea en Belgique, en Hollande, en Danemark, en Suède, étudia en Espagne la culture du pastel et du cotonnier, et contribua à importer les moutons mérinos en France. Il s'occupa aussi de la culture de l'indigotier, du riz, de la chicorée sauvage, du souchet tuberculeux, etc., décrivit les lavoirs à laine et les moulins à broyer le plâtre qu'il avait remarqués en Espagne, la préparation des olives dans ce pays, l'usage de l'aloès dans la fabrication du fil et de la dentelle selon le procédé catalan, un moulin à manége employé à Barcelone pour broyer le chocolat, etc., établit la première fabrique de plumes métalliques, alla en 1812 étudier à Munich, auprès de Sennefelder, l'art nouveau de la lithographie, et créa à Paris la 1re imprimerie lithographique. Membre de la Société philanthropique, il fut encore un des fondateurs de la Société pour l'encouragement de l'industrie nationale, de la Société pour l'instruction élémentaire, propagea la méthode d'enseignement mutuel, fonda et dirigea pendant plusieurs années le *Journal des connaissances usuelles et pratiques*. Il a laissé des écrits sur *les Bêtes à laines d'Espagne*, 1799 et 1802; une *Collection de machines et instruments employés dans l'économie rurale, domestique et industrielle*, 1820-25, 2 vol. in-4°; des *Remarques sur les briques creuses des Romains pour l'égouttage des terres humides; Des fosses propres à la conservation des grains*; divers Mémoires qui enrichissent le *Cours d'agriculture* de Rozier; *les Maximes de Sextius; Sur les droits naturels de l'homme en société*, etc.

LASTHÉNIE, femme qui s'illustra, dans l'anc. Grèce, par son goût pour l'étude et sa passion pour la philosophie. Elle s'habillait en homme pour assister régulièrement aux leçons de Platon. Lasthénie naquit à Mantinée, vers l'an 420 av. J.-C.; on ignore la date de sa mort.

LASTIC (Jean BONPAR DE), 34e grand-maître de l'ordre de St-Jean-de-Jérusalem, né en Auvergne vers 1371, m. en 1454, entra en religion en 1395, fut élu grand-maître en 1437, repoussa deux attaques d'Abou-Zaïd-Yacmak, sultan d'Egypte, en 1440 et 1444, contre l'île de Rhodes.

LATAKIÈH ou LADIKIÈH, anc. *Laodicæa ad mare*, ville de la Turquie d'Asie (Syrie), sur l'escarpement du cap Ziaret, à 1 kil. de la Méditerranée, dans l'eyalet et à 200 kil. N. de Beyrouth; 7,000 habitants. Elle sert de port à Alep; exportation de laines, sésame, orge; manufact. d'excellent tabac. Evêché grec; consuls de France, d'Angleterre, d'Autriche. Dans la ville et aux environs, ruines romaines curieuses. Cette ville a été dévastée par des tremblements de terre en 1796 et 1822.

LATAKIÈH ou LADIK, anc. *Laodicæa combusta*, v. de la Turquie d'Asie (Caramanie), à 44 kil. N.-O. de Konièh; 500 hab. Ruines nombreuses.

LATERANUS. *V.* SEXTIUS LATERANUS.

LATERZA, v. du roy. d'Italie (Prov. de Lecce), à 41 kil. N.-O. de Tarente; 5,342 hab.

LA THAUMASSIÈRE. *V.* THAUMASSIÈRE (LA).

LA THORILLIÈRE. *V.* THORILLIÈRE (LA).

LATIAR ou LATIAL. *V.* FÉRIES LATINES.

LATIARIS. *V.* COLLINES DE ROME.

LATICLAVE, *Latusclavus*, tunique des anciens Romains. Elle était bordée d'une large bande de pourpre. Les patriciens et les consuls avaient seuls le droit de la porter. C. D—Y.

LATIL (J.-B.-Marie-Anne-Ant. de), prélat français, né aux îles Ste-Marguerite en 1761, m. en 1839, fut élevé au séminaire de St-Sulpice à Paris, refusa, en 1791, de prêter serment à la constitution civile du clergé, se retira d'abord en Allemagne, puis en Angleterre, devint aumônier et confesseur du comte d'Artois, rentra avec lui en France en 1814, fut nommé évêque *in partibus* d'Amyclée en 1816, évêque de Chartres en 1817, archevêque de Reims en 1824, cardinal en 1826, et accompagna dans l'exil, en 1830, la branche aînée des Bourbons. On lui a attribué la plus grande influence dans la question du rappel des jésuites pendant le règne de Charles X, et dans la publication des ordonnances de juillet 1830.

LATIMER (Hugh), évêque de Worcester, né en 1470 à Thurcaston (Leicester), m. en 1555, combattit d'abord les doctrines de la Réformation, puis devint un des plus ardents soutiens du schisme de Henri VIII. Il subit cependant une captivité de 6 ans à la Tour de Londres, comme coupable de paroles offensantes sur la cour. Rendu à la liberté lors de l'avénement d'Edouard VI, il fut brûlé vif comme hérétique à Oxford pendant la réaction catholique du règne de Marie Tudor.

LATIN (Empire), nom donné à l'empire que formèrent à Constantinople les Croisés de race latine, en 1204, après la chute de Ducas Murtzuphle, et qui fut renversé, en 1261, par Michel Paléologue. Les empereurs furent :

Baudouin Ier, comte de Flandre	1204
Henri	1206
Pierre de Courtenay	1216
Robert de Courtenay	1219
Baudouin II	1228-1261
Jean de Brienne, tuteur de Baudouin II, est empereur	1231-1237

LATINE (Eglise). *V.* EGLISE.

LATINES (Féries). *V.* FÉRIES.

LATINI (Latino), savant critique italien, né à Viterbe en 1513, m. en 1593, fut secrétaire de trois cardinaux, et travailla à la correction du décret de Gratien. On a de lui : *Bibliotheca sacra et profana*, Rome, 1677, in-fol., recueil contenant des observations, des corrections et des leçons sur un très-grand nombre d'auteurs ecclésiastiques et profanes; *Epistolæ, conjecturæ et observationes, sacrâ profanâque eruditione ornatæ*, Rome, 1659, in-4°. On a imprimé les notes de Latini sur Tertullien avec les *Commentaires* de Pamélius sur cet auteur, Paris, 1635, in-fol. C. N.

LATINI (Brunetto). *V.* BRUNETTO.

LATINIACUM, nom anc. de LAGNY.

LATINS, *Latini*, habitants du Latium. — Au moyen âge, on donna le même nom à tous les peuples qui avaient été sous la domination de l'empire romain d'Occident.

LATINS (affranchis). *V.* AFFRANCHIS.

LATINUS, roi du Latium, fils de Faune et de Marica, épousa Amate, et en eut Lavinie, qu'il fiança à Enée. Telle est la tradition de Virgile. Hésiode fait de lui un roi des Tyrrhéniens, fils d'Ulysse et de Circé; suivant Hygin, il devait le jour à Télémaque; enfin Denys d'Halicarnasse le donne comme fils d'Hercule et d'une nymphe hyperboréenne. On dit que Latinus perdit la vie dans un combat contre Mézence.

LATISANA, v. des Etats autrichiens (Vénétie), délégation et à 40 kil. S.-O. d'Udine, sur la rive gauche du Tagliamento; 4,000 hab.

LATITUDE, distance d'un lieu terrestre à l'équateur de la terre. Elle est *septentrionale* ou *méridionale*, suivant que ce lieu est situé dans l'un ou dans l'autre hémisphère. La latitude se détermine par la hauteur du pôle au-dessus de l'horizon. Elle se mesure en degrés, et l'on compte 90 degrés de latitude N., et autant de latitude S.

LATIUM, anc. région de l'Italie centrale, était divisée en *Vieux Latium*, qui comprenait la partie occupée par la race latine antérieurement à la fondation de Rome, et en *Grand Latium* ou *Latium nouveau*, formé par les conquêtes des Romains, et devenu une division administrative de l'Italie. La race latine, mélange de Sicules, de Pélasges, d'Aborigènes et de Troyens, habitait, vers l'époque de la fondation de Rome, le pays borné au N.-O. par le Tibre du côté de l'Etrurie; au N., vers la Sabine, par la vallée qui s'étend du Monte-Rotondo, du Monte-Gennaro (Lucretile), des Monti-Peschiavatori (Casillus mons), jusqu'à Tibur, sur l'Anio; à l'E., du côté des Eques, par le territoire montagneux où étaient bâties Æsula et Prænestе, les deux villes les plus orientales du Latium; au S., du côté des Volsques et des Rutules, par une ligne incertaine qui allait des hauteurs du Monte-Artemisio au Rio-Torto vers la mer, mais laissait en dehors, de ce côté comme sur les autres, quelques villes latines enclavées dans les pays voisins. C'était là l'étendue de l'anc. Latium, ayant Albe pour capitale religieuse, mais divisé en autant de petits États distincts qu'il y avait de villes, Etats qui se réunissaient accidentellement à l'approche d'un grand danger. Les villes latines étaient, vers la Sabine, au N. de l'Anio : Fidènes, qui reçut plus tard une colonie étrusque, Crustumerium, Ficulea, Corniculum, Cameria, Ameriola, Medullia, Nomentum, Cenina; du côté des Eques : Æsula, Prænestе, Bola, Ortona, Tolerium, Pedum, Labicum, Tusculum, Vitellia; du côté des Volsques et des Rutules : Albe, Aricie, Lanuvium, Cora, enclavée dans le pays des Volsques, Lavinium; du côté de l'Etrurie : Antemnæ, et plus tard Rome. — Les conquêtes de Rome et la soumission des peuples de même race qui s'étaient joints aux Latins proprement dits, Rutules, Eques, Volsques, Herniques, Ausones, agrandirent le Latium vers le S. A l'époque d'Auguste, le Latium, qui formait la partie septentrionale de la 1re région de l'Italie, s'étendait de la mer Tyrrhénienne au lac Fucin, comprenant, au delà de l'anc. limite du vieux Latium, quelques parties du pays des Sabins et de celui des Marses; et du Tibre au Liris et même au Vulturne, puisque Strabon attribue au Latium les territoires de Sinuessa, d'Aquinum et de Casinum, situés au-delà du Liris, que l'on considère ordinairement comme la limite du Latium et de la Campanie. *V.* E. Desjardins, *Essai sur la topographie du Latium*, Paris, 1854, 1 vol. in-4°, avec cartes. C. P.

LATIUM (Droit de), droit de cité particulier aux Latins, mais très-inférieur au droit de cité romaine, car il ne donnait pas le droit paternel. Depuis la conquête du Latium par Rome, il s'augmenta des priviléges suivants, donnés par le vainqueur : un Latin, présent à Rome au moment des comices, pouvait y voter, sur l'invitation du président de l'assemblée; la cité romaine était acquise de droit aux Latins qui avaient exercé l'une des grandes magistratures annuelles de leur pays; sous l'empire d'Auguste, un simple citoyen latin pouvait devenir citoyen romain, en abandonnant sa patrie et y laissant un fils âgé d'un an. Les Latins n'étaient pour Rome que des alliés et des auxiliaires. Le droit de Latium disparut après la guerre Sociale, quand toute l'Italie eut reçu le droit de cité romaine; mais il resta dans la législation, pour être donné à des cités étrangères, que l'on voulait moins favoriser, ainsi qu'à une certaine classe d'affranchis. (*V.* Affranchis.) C. D—y.

LATMOS, mont. de l'Asie Mineure, sur les confins de la Carie et de l'Ionie, entre Milet et Héraclée, près du rivage de la mer Egée. Selon la Fable, Diane y venait visiter le berger Endymion. Au mont Latmos était adossée une ville de même nom.

LATOBRIGES, tribu de l'anc. Germanie, aux environs de Donaueschingen, vers les sources du Danube.

LATOFAO ou LEUCOFAO, lieu mentionné pour deux batailles dans les temps mérovingiens, gagnées, l'une par Frédégonde sur les Austrasiens en 596, l'autre par Ebroïn sur Pépin d'Héristal et Martin en 680. C'est auj. *Laffaux*, entre Soissons et Laon, ou *Liffol*, à 28 kil. S.-E. de Joinville (Haute-Marne).

LATOMIES, carrières de l'anc. Syracuse, à peu près au milieu de la ville. Il y en a trois, très-profondes, très-vastes, et qui servirent jadis de prisons. L'une est appelée *l'Oreille de Denys*, parce qu'à une certaine hauteur, il y a une chambre étroite où ce tyran venait, dit-on, épier secrètement les discours des prisonniers qu'il faisait enfermer dans cette Latomie, qui est très-sonore. Une 4e, à ciel ouvert, a été convertie en jardin de couvent.

LATOMUS (Jean), né à Berg-op-Zoom en 1523, m. à Anvers en 1578, chanoine régulier de la règle de St-Augustin, prieur du monastère du Trône-de-la-Vierge à Grobbendonck, près de Herrstal, passe pour avoir découvert, dans le couvent de Ste-Agnès près de Zwolle, le manuscrit de l'*Imitation* par Thomas A-Kempis, dont on a perdu la trace depuis le XVIIe siècle.

LATONE, fille du Titan Cœus et de la Titanide Phébe, et mère d'Apollon et de Diane. Dans Homère et Hésiode, elle est seulement l'une des femmes de Jupiter avant Junon. C'est dans les hymnes homériques qu'elle devient la rivale de Junon, et qu'elle est exposée à ses persécutions. Elle parcourt toute la terre sans trouver un lieu où elle puisse mettre au monde les deux enfants qu'elle porte en son sein. Enfin l'île de Délos sort des flots pour la recevoir, ou, flottante jusque-là, devient fixe au moyen de 4 colonnes qui s'élèvent du fond de la mer. Junon suscita aussi contre elle le serpent Python, qu'Apollon fit périr à coups de flèches, 4 jours après sa naissance. Au reste, ses enfants la vengèrent plus d'une fois (*V.* Niobé). Son culte, très-répandu en Grèce, était lié à celui d'Apollon. P.

LATOPOLIS, c.-à-d. *ville de Latone*, anc. v. de la Haute-Egypte, au S. d'Hermonthis, ch.-l. du *nome Latopolite*; consacrée à la déesse Bouto, que les Grecs identifiaient avec leur Latone. Auj. *Esnèh*.

LATOUCHE (Guimond de). *V.* Guimond.

LATOUCHE-TRÉVILLE (Louis-René-Madeleine LEVASSOR DE), né à Rochefort en 1745, m. en 1804, entra dans la marine à 13 ans, et assista au combat de Belle-Ile. Compris dans une réforme en 1768, il servit dans l'armée de terre jusqu'en 1772. Capitaine de la frégate *l'Hermione*, il soutint, en 1781, avec *l'Astrée*, que commandait La Pérouse, une brillante lutte contre 4 frégates et 2 corvettes anglaises. Chancelier de la maison du duc d'Orléans en 1787, député de la noblesse du bailliage de Montargis aux Etats-Généraux de 1789, destitué et incarcéré comme noble en 1793, il commanda en 1799 la flottille de Boulogne, repoussa les deux attaques dirigées contre elle par Nelson en 1801, dirigea ensuite l'escadre partie de Rochefort pour St-Domingue, et fut nommé vice-amiral, peu de temps avant de mourir. B.

LATOUCHE (Hyacinthe THABAUD DE), littérateur, né à La Châtre (Berri) en 1785, m. en 1851, débuta par quelques pièces de théâtre spirituellement écrites : *les Projets de sagesse*, comédie en vers, 1811; *Selmours*, comédie, 1818; *le Tour de faveur*, un acte en vers, 1818. Il écrivit ensuite : *Histoire du procès Fualdès*, 1818; *Lettres à David sur le salon de* 1819; *Biographie pittoresque des députés*, 1820; *Dernières lettres de deux amants de Barcelone*, 1821. A cette même époque de sa vie appartient une bonne édition des *Poésies* d'A. Chénier. En littérature, il était de l'école romantique; en politique, du parti libéral. Il rédigea en grande partie, dès 1825, *le Mercure du XIXe siècle*, et publia, entre autres jolis romans, *Fragoletta*, 1829, et la *Correspondance de Clément XIV et de Carlo Bertinazzi*, 1827. Après la révolution de 1830, il se montra irritable et violent, et rédigea en chef le journal *le Figaro* de 1831. En 1852, on a publié ses dernières poésies sous le titre de : *Encore adieu*, 1 vol. in-18. Ce fut lui qui accueillit et dirigea Mme Sand à ses débuts.

LATOUR (Maurice-Quentin de), peintre illustre, né à St-Quentin en 1704, m. en 1788, se forma en étudiant les richesses artistiques de Reims. Il se plaçait déjà à côté de Rigaud et de Largillière, quand sa mauvaise santé le força d'abandonner la peinture à l'huile : il fit alors des portraits au pastel, et sut donner à ce genre si fragile un éclat extraordinaire. Ses œuvres se distinguent à la fois par une perfection de ressemblance qui ajoute aux traits de la physionomie le caractère moral, et par un fini précieux de travail qui n'exclut pas le nerf et le ressort. On cite les portraits du peintre Silvestre, du sculpteur Frémin, de Restaut, de Louis XV, de Voltaire, de La Condamine et de Dalembert. Latour, qui avait acquis par son travail une belle fortune, fonda une école gratuite de dessin à St-Quentin; beaucoup de ses ouvrages sont conservés au musée de cette ville. On lui a érigé une statue en 1856. B.

LA TOUR (BAILLET, comte de), général autrichien, né au château de La Tour (Luxembourg), vers le milieu du XVIIIe siècle, m. en 1806, fit ses premières armes en 1778 contre les Turcs, devint colonel d'un régiment de dragons qui porta son nom, puis général-major, fut employé à comprimer la révolte des Pays-Bas en 1789, se trouva à la

bataille de Jemmapes en 1793, contribua aux succès du prince de Cobourg dans la Belgique, commanda le seul corps qui obtint quelque avantage à Wattignies, fut nommé feld-zeugmeister en 1796, ne sut ni empêcher Moreau de passer le Rhin ni profiter de sa retraite, et fut gouverneur de la Styrie, puis de la Haute-Autriche, enfin président du conseil aulique de guerre. B.

LA TOUR-D'AIGUES, brg (Vaucluse), arr. et à 27 kil. S.-S.-E. d'Apt; 1,613 hab. Passementerie; moulinage de soie. Belles ruines d'un anc. château.

LA TOUR-D'AUVERGNE, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), arr. et à 55 kil. E. d'Issoire; 653 hab. Anc. château des seigneurs de ce nom.

LA TOUR-D'AUVERGNE (Maison de), famille noble, connue dès le XIIe siècle. Les seigneurs de La Tour devinrent comtes d'Auvergne en 1389, par le mariage de Bertrand IV de La Tour avec Marie, héritière des comtés d'Auvergne et de Boulogne. La famille forma plusieurs branches, entre autres celles des ducs de Bouillon, des vicomtes de Turenne, et des barons de Murat. Ses membres les plus célèbres ont été :

LA TOUR-D'AUVERGNE (Henri de), vicomte de Turenne, *duc de Bouillon*, né en 1555, m. en 1623, embrassa le calvinisme, s'attacha à Henri de Navarre, contribua en 1587 à la victoire de Coutras, épousa en 1591 Charlotte de la Marck, qui lui apporta le duché de Bouillon et la principauté de Sedan, fut créé maréchal de France en 1592, se compromit dans la conspiration de Biron en 1602, obtint son pardon, se rangea dans le parti des nobles contre Concini sous Louis XIII, puis s'attacha à Marie de Médicis en haine du connétable de Luynes. C'est lui qui a fondé l'université de Sedan. Il a laissé des *Mémoires*, publiés à Paris, 1666. D'un second mariage avec Isabelle de Nassau, il eut Frédéric-Maurice (*V. l'art suiv.*) et le célèbre maréchal de Turenne. B.

LA TOUR-D'AUVERGNE (Frédéric-Maurice de), *duc de Bouillon*, fils du précédent, né à Sedan en 1605, m. en 1652, servit avec distinction en Hollande sous les princes d'Orange, ses oncles maternels, abjura le calvinisme en 1634, seconda la révolte du comte de Soissons contre le cardinal de Richelieu, et prit part à la bataille de la Marfée, 1641. Arrêté comme complice de Cinq-Mars, 1642, il ne recouvra la liberté qu'en livrant sa forteresse de Sedan. Il joua encore un des principaux rôles dans la Fronde. B.

LA TOUR-D'AUVERGNE (Théophile-Malo CORRET DE), dit le *Premier Grenadier de la République*, né à Carhaix en 1743, d'un bâtard de la maison de La Tour, m. en 1800, entra dans les mousquetaires en 1767 en qualité de sous-lieutenant, puis passa au service de l'Espagne, et se distingua au siége de Mahon. Il était capitaine quand éclata la Révolution, servit à l'armée des Pyrénées-Orientales, en 1793-95, et il commanda la *Colonne infernale*. (*V. ce nom au Supplément.*) Il refusa tout avancement militaire, ainsi que le titre de membre du Corps législatif. Le Ier consul lui décerna un sabre d'honneur, avec le titre de *Premier Grenadier de la République*, il accepta le sabre, mais refusa le titre, dont sa modestie se montra blessée, et qui cependant lui est demeuré. Il s'était retiré dans sa ville natale après la paix de Bâle : ayant appris que le fils de Lebrigant, son vieil ami, était enlevé par la conscription, il obtint du Ier consul de remplacer le jeune soldat. Il fit la campagne de 1799 en Suisse, dans la 46e demi-brigade, son ancien corps, où il reprit le grade de capitaine, passa de là à l'armée du Rhin, et fut tué au combat de Neubourg, le 27 juin 1800. On l'ensevelit dans des branches de laurier et de chêne, et un grenadier lui tourna, dans sa fosse, la face vers le ciel, en disant : « Il ne faut pas que celui qui n'a jamais tourné le dos à l'ennemi de son vivant, le lui tourne après sa mort. » Son cœur fut conservé dans une urne d'argent, et porté dans sa compagnie; à chaque appel de son nom, resté sur les contrôles, un grenadier répondait : « Mort au champ d'honneur. » La Tour-d'Auvergne était un savant distingué, et possédait un grand nombre de langues; il publia : *Nouvelles recherches sur la langue, l'origine et les antiquités des Bretons*, Bayonne, 1792, ouvrage réimprimé en 1801 sous le titre d'*Origines gauloises*, 1 vol. in-8°, et où il soutient, avec érudition et originalité, un système erroné. On lui a érigé une statue en bronze à Carhaix, en 1841. B.

LA TOUR-DE-FRANCE, ch.-l. de cant. (Pyrénées-Orientales), arr. et à 25 kil. O.-N.-O. de Perpignan, sur l'Agly; 1,251 hab. Vins et eaux-de-vie.

LA TOUR-DU-PIN, s.-préf. (Isère), à 64 kil. N.-N.-O. de Grenoble, sur la rive g. de la Bourbre; 2,201 hab. Le trib. de 1re instance est à Bourgoin. Château sur une éminence voisine (*Pen* en celtique signifiait *hauteur*).

LA TOUR-DU-PIN (Maison de), famille noble, dont on fait remonter l'origine aux dauphins de Viennois. La branche aînée s'éteignit à la fin du XIVe siècle; son nom passa à la branche collatérale des Sassenages. Les personnages les plus illustres de cette famille sont : *René de* LA TOUR-DU-PIN-GOUVERNET, né en 1543 à Gouvernet (Dauphiné), m. en 1619, un des chefs du parti calviniste dans le Dauphiné, maréchal de camp sous Henri IV, puis gouverneur de Die et de Montélimart; — *Hector de* LA TOUR-DU-PIN-MONTAUBAN, fils du précédent, dernier chef des protestants du Dauphiné, soumis en 1626, et investi du gouvernement de Montélimart; — *René de* LA TOUR-DU-PIN-MONTAUBAN, fils du précédent, né en 1620, m. en 1687, combattit avec distinction en Italie, en Allemagne et en Catalogne, prit part à la victoire de St-Gothard sur les Turcs en 1664, à la conquête de la Franche-Comté, 1668, et de la Hollande, 1672, fut blessé à la bataille de Senef en 1674, contribua aux succès de Mulhausen et d'Altenheim, servit encore en Sicile sous le duc de Vivonne, et fut gouverneur de la Franche-Comté; — *Philis de* LA TOUR-DU-PIN DE LA CHARCE, héroïne, repoussa du Dauphiné les troupes du duc de Savoie, en 1692; — *René-François-André de* LA TOUR-DU-PIN DE LA CHARCE, combattant de Lawfeld en 1747, devint, par son mariage avec l'héritière de la maison de Chambly, le chef de la branche de La Tour-Chambly; — *Jean-Frédéric de* LA TOUR-DU-PIN-GOUVERNET, né à Grenoble en 1727, m. en 1794, se distingua dans la guerre de Sept-Ans, devint lieutenant général, commandant du Poitou et de la Saintonge, membre de l'Assemblée constituante, ministre de la guerre, et périt sur l'échafaud, victime d'accusations banales et sans preuves.

LA TOUR-MAUBOURG (Marie-Victor FAY, marquis de), né en 1756, d'une anc. famille du Vivarais, m. en 1851, était sous-lieutenant des gardes du corps en 1789. Colonel dans l'armée de La Fayette, il émigra avec lui en 1792, ne rentra en France qu'en 1798, fit partie de l'expédition d'Egypte, gagna le grade de général de brigade à Austerlitz, celui de général de division dans les campagnes de Prusse et de Pologne, fut blessé à Friedland, commanda un corps de cavalerie en Espagne, fit la campagne de Russie, où il opéra une belle retraite à Mojaïsk, et se couvrit de gloire à Dresde, puis à Leipzig, où il eut une jambe emportée. La Restauration le nomma pair de France en 1814, ministre de la guerre en 1820, et gouverneur des Invalides en 1821 jusqu'en 1830. B.

LATRAN (palais et basilique de). Le palais fut bâti à Rome par Lateranus Plautius, que Néron fit périr pour s'emparer de ses biens, et donné par Constantin le Grand au pape Melchiade. Il servit de résidence aux souverains pontifes jusqu'à leur départ pour Avignon, 1308. Sixte-Quint a rebâti le palais de Latran vers la fin du XVIe siècle. — *Basilique.* Près et joignant ce palais, Constantin fit bâtir, vers 324, la basilique de St-Jean de Latran, et la donna au pape Silvestre Ier. Elle est une des 5 basiliques patriarcales de Rome, et la première en ordre de préséance, parce que les papes y prennent possession de leur dignité épiscopale. On l'appelle quelquefois basilique *constantinienne*, du nom de son fondateur. C'est une des plus belles et des plus vastes de Rome. Il s'y tint 13 conciles, dont 5 œcuméniques, jusqu'à l'année 1725. Le Ier de ceux-ci, sous Calixte II, en 1123, eut pour objet la querelle des investitures; dans la 2e, sous Innocent II, en 1139, on condamna Arnaud de Brescia; le 3e, sous Alexandre III, en 1179, régla l'élection des papes; le 4e, sous Innocent III, en 1215, excommunia les Vaudois et les Albigeois; le 5e, sous Jules X, puis Léon X, pour l'extinction du schisme, la réforme de l'Eglise, et la guerre contre les Turcs.

LATREILLE (Pierre-André), naturaliste, né à Brive en 1762, m. en 1833, fit ses études à Paris, et débuta dans la science par un Mémoire sur les *mutilles*, et quelques articles entomologiques de l'*Encyclopédie méthodique*. Durant la Révolution, incarcéré à Bordeaux comme ecclésiastique, il dut sa liberté au don d'un insecte rare qu'il fit offrir à l'un des proconsuls bordelais, amateur passionné d'entomologie. Revenu à Paris, il devint correspondant de l'Institut, et obtint au Muséum d'histoire naturelle un emploi inférieur, où il resta près de 30 ans, malgré des travaux d'un mérite supérieur. En 1814, il entra à l'Institut, et, en 1829, eut une des deux chaires créées par le dédoublement de celle de Lamarck. Latreille fut un des fondateurs de la science entomologique. Personne n'a contribué plus que lui à constituer une classification naturelle des insectes, et ses observations, pleines de sagacité, sur leurs mœurs et leur organisation extérieure, seront toujours consultées avec fruit. Plein de défiance de lui-même

doué de peu d'énergie, Latreille ne fit jamais d'efforts pour sortir de son humble situation, et vécut pauvre. Il a publié : *Genera crustaceorum et insectorum secundum ordinem naturalem in familias disposita*, Paris, 1806-1809, 4 vol. in-8°, son ouvrage capital; *Précis des caractères génériques des insectes, disposé dans un ordre naturel*, Brives, 1796; *Essai sur l'histoire des fourmis de France*, Brives, 1798; *Histoire naturelle des salamandres de France*, Paris, 1800; *Histoire naturelle des singes*, Paris, 1802; *Histoire naturelle des fourmis*, suivie de Mémoires sur différents insectes, Paris, 1802; *Histoire naturelle des reptiles*, Paris, 1802; *Histoire naturelle des crustacés et des insectes*, Paris, 1802, 1805; *Cours d'entomologie*, Paris, 1831; différents Mémoires sur des questions de géographie, de chronologie, d'archéologie, et une multitude d'articles insérés dans divers recueils. Latreille a concouru aussi, pour ce qui concerne l'entomologie, à la publication du *Règne animal* de Cuvier, des *Observations de zoologie* de Humboldt, de l'*Encyclopédie méthodique*, et du *Dictionnaire d'histoire naturelle*. M—u.

LA TRÉMOILLE, LA TRIMOUILLE ou LA TRÉMOUILLE (hôtel de), fief régulier, créé à Paris sous Charles VI, et relevant directement du roi, plus tard de l'évêque, était enclavé entre ceux du Roule et de Tirechape. L'hôtel, situé rue des Bourdonnais, n° 11, a été détruit en 1841.

LA TRÉMOILLE (Maison de), famille noble, qui tirait son nom d'une terre du Poitou, et remontait au XI^e siècle. Elle se divisa en plusieurs branches, les princes de Talmont, les comtes d'Olonne, de Joigny, les ducs de Noirmoutiers, les vicomtes de Thouars.

LA TRÉMOILLE (Gui de), dit *le Vaillant*, défendit Troyes contre les Anglais en 1380, reçut des mains de Charles VI, en 1383, l'oriflamme de France, accompagna Louis II de Bourbon dans sa croisade en Afrique, figura dans l'expédition de Hongrie contre les Turcs, fut fait prisonnier à la bataille de Nicopolis en 1396, et mourut, deux ans après, en revenant en France. B.

LA TRÉMOILLE (George de), comte de Guines, de Boulogne et d'Auvergne, baron de Sully et de Craon, fut grand-maître des eaux et forêts, et favori du roi Charles VII. Il assassina le sire de Giac, dont il épousa la veuve, combattit l'influence du connétable de Richemond, qui l'avait présenté à la cour, essaya même de le faire périr, entrava les opérations de guerre contre les Anglais, fut enfin enlevé à Chinon par les ordres de Richemond, et relégué au château de Montrésor, d'où il ne sortit qu'un instant pour figurer dans la Praguerie. Il mourut en 1446.

LA TRÉMOILLE (Louis, sire de), vicomte de Thouars et prince de Talmont, né en 1460, m. en 1525, commanda les troupes royales pendant la minorité de Charles VIII, gagna sur François II, duc de Bretagne, la bataille de St-Aubin-du-Cormier, 1488, et y fit prisonnier le duc d'Orléans (depuis Louis XII). En 1491, il assiégea Rennes, et hâta ainsi le mariage de la duchesse Anne de Bretagne avec le roi. Pendant l'expédition d'Italie, il commanda à la bataille de Fornoue, 1495, puis il eut le gouvernement du Poitou et de l'Angoumois. En montant sur le trône, Louis XII, qu'on engageait à se venger de son ancien vainqueur, répondit : « Un roi de France ne venge pas les injures d'un duc d'Orléans. ». En effet, La Trémoille fut mis à la tête de l'armée qui occupa le Milanais en 1500, reçut ensuite le gouvernement de la Bourgogne, le titre d'amiral de Guyenne et de Bretagne, dirigea une expédition vers Naples, 1503, mais ne put rien entreprendre, par la contrainte où il fut d'appuyer à Rome les prétentions de George d'Amboise qui voulait être pape. Il contribua à la victoire d'Agnadel, 1509, perdit la bataille de Novarre contre les Suisses, 1513, les combattit avec succès en Bourgogne, et parvint à les éloigner au moyen d'un traité peu sincère. Sous François I^er, il fut un des héros de la bataille de Marignan, 1515, couvrit avec peu de troupes la Picardie envahie par les Impériaux et les Anglais, 1522-23, et fut tué à la bataille de Pavie. On l'avait surnommé *le chevalier sans reproche*, et il avait pris pour devise une roue et ces mots : *sans sortir de l'ornière*. B.

LA TRÉMOILLE (François de), petit-fils du précédent, né en 1501, m. en 1541, épousa en 1525 Anne de Laval, fille de Gui, comte de Laval, et de Charlotte d'Aragon, issue du roi de Naples, Frédéric III. C'est de ce mariage que dérivent les prétentions de la maison de La Trémoille sur Naples au XVII^e siècle.

LA TRÉMOILLE (Henri-Charles, duc de), né à Thouars en 1620, m. en 1672, fit ses premières armes en Hollande sous Frédéric-Louis, prince d'Orange, son grand-oncle, entra dans le parti de la Fronde contre Mazarin, fut arrêté et détenu à Amiens, puis relégué dans le Poitou, servit de nouveau en Hollande contre l'évêque de Munster en 1663, et abjura le calvinisme en 1670. On a de lui des *Mémoires*, publiés par Griffet, Liége, 1767, in-12. B.

LATRONICO, v. du roy. d'Italie (Prov. de Potenza), à 22 kil. E. de Lagonegro; 4,424 hab.

LATRUNCULI, jeu des anc. Romains; il se jouait à deux personnes, qui faisaient manœuvrer chacune 15 petits disques, les uns blancs, les autres noirs, sur une table divisée en carreaux alternativement blancs et noirs. C'était à peu près notre jeu de dames.

L'ATTAIGNANT (l'abbé Gabriel-Charles de), poëte français, né à Paris en 1697, m. en 1779, fut pourvu de bonne heure d'un canonicat à Reims; mais il passa toute sa vie à Paris, qu'il amusa par ses bons mots et ses chansons. La plupart sont froides et peu naturelles, mais il y en a beaucoup d'ingénieuses et de très-délicates. Elles ont été publiées par l'abbé de Laporte, en 1747, 4 vol. in-12, Paris. Millevoye en a donné un choix, Paris, 1810, 1 vol. in-18, qui contient encore bien des choses médiocres. L'Attaignant finit sa vie chez les Pères de la doctrine chrétienne, où il s'était retiré, et où il écrivit des *Cantiques spirituels*. C. N.

LATUDE (Henri MASERS DE), né en 1725 au château de Craisich (Languedoc), m. en 1805, vint chercher fortune à Paris en 1748, et crut gagner la faveur de M^me de Pompadour, en lui donnant avis d'un prétendu complot tramé contre elle. Il fut arrêté et conduit à la Bastille. La favorite montra constamment la dureté la plus impitoyable contre l'auteur de cette espièglerie, et la lui fit expier par une longue captivité; il ne recouvra la liberté qu'en 1784. En 1793, la Convention lui fit adjuger 60,000 fr. de dommages-intérêts sur les biens laissés par M^me de Pompadour; mais il ne les toucha jamais. On a de lui des *Mémoires* intéressants sur sa captivité, 3 vol. in-18, 1791-92; 2 vol. in-8°, 1793.

LAUBACH, v. de la Hesse-Darmstadt (Haute-Hesse), sur le Wetter, à 24 kil. S.-E. de Giessen; 2,100 hab. Chef-lieu de la seigneurie de Solms-Laubach.

LAUBAN, v. des Etats prussiens (Silésie), sur la Queis, dans la régence et à 62 kil. O.-S.-O. de Liegnitz; 6,000 hab. Ch-l. du cercle de son nom. Gymnase, bibliothèque, musée. Fabrication, teintureries et imprimeries de cotonnades; toiles de lin; tabac.

LAUBARDEMONT (Jean-Martin, baron de), né vers 1590, m. vers 1656, était fils d'un trésorier-général de Guyenne, et devint, en 1631, conseiller d'Etat. Juge inique, magistrat sans foi et sans honneur, Richelieu en fit son principal instrument pour perdre Urbain Grandier (*V. ce nom*), 1633, Cinq-Mars et de Thou, 1644, en disant au premier que son ami avait tout avoué en le chargeant, et en usant de la même manœuvre avec le second. Laubardemont disait : « Donnez-moi une ligne, la plus indifférente, de la main d'un homme, et j'y trouverai de quoi le faire pendre. »

LAUBERT (Charles-Jean), pharmacien militaire, né à Teano (royaume d'Italie) en 1762, m. à Paris en 1834, s'adonna d'abord aux mathématiques, vint en France après 1789, fut admis dans l'armée d'Italie comme pharmacien de 1^re classe, et fit des cours pour les officiers de santé. Plus tard, il fut appelé à Paris, et Napoléon I^er le nomma successivement pharmacien en chef aux armées du Nord, d'Espagne, de Russie, où il justifia la confiance de l'empereur; après la mort de Parmentier, il devint inspecteur général du service de santé militaire. Il était membre de l'Académie de médecine et de la Société de pharmacie de Paris. On lui doit la rédaction du *Formulaire des hôpitaux*, précédé d'un Précis de matière médicale, vade-mecum des pharmaciens militaires. Il a publié plusieurs Mémoires sur les quinquinas, dans le *Journal de pharmacie* et dans le *Journal de médecine, de chirurgie et de pharmacie militaires*, dont il était un des rédacteurs. C. L.

L'AUBESPINE (L'). *V.* AUBESPINE (L').

LAUCH, rivière de France (Haut-Rhin), descend des Vosges, coule à l'E., reçoit le Thann à droite, passe à Guebwiller, Rouffach, Colmar, et tombe dans l'Ill, rive g. Cours de 50 kil.

LAUD (William), célèbre prélat anglais, né en 1573 à Reading (Berks), d'un marchand de draps, m. en 1645, étudia au collége de St-Jean à Oxford, prit les ordres en 1601, devint évêque de St-David en 1621, de Bath en 1626, archevêque de Cantorbéry en 1633, succéda à Buckingham comme premier ministre de Charles I^er, voulut réunir l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande sous une même religion, celle de l'Église anglicane, s'attira des haines violentes en essayant d'imposer de force à toutes les sectes une liturgie

qu'il avait rédigée dans ce but, fut arrêté en 1640 par ordre du Long-Parlement, enfermé dans la Tour de Londres sans qu'on instruisit son procès, et ne fut condamné et exécuté que cinq ans après, comme coupable de trahison. Il montra sur l'échafaud autant de courage que devant ses juges. On a de lui : des *Sermons*, Londres, 1651, in-8° ; des *Notes sur la vie et la mort du roi Jacques; Officium quotidianum*, 1650, in-8°. B.

LAUDER (William), critique écossais, imagina d'interpoler divers auteurs en y insérant des vers du *Paradis perdu* de Milton, et d'accuser ensuite ce poëte de plagiat. Sa calomnie fut découverte; il dut en signer l'aveu, abandonner l'Angleterre, et alla mourir maître d'école aux Barbades en 1771.

LAUDER, v. d'Ecosse (Berwick), sur la Leader, à 36 kil. S.-E. d'Edimbourg; 1,100 hab. dans la paroisse. Ville ancienne, où siégea plusieurs fois le parlement écossais, et où fut pendu, par la noblesse révoltée, Cochrane, favori de Jacques III.

LAUDERDALE (John, duc de), fut un des seigneurs les plus ardents pour l'acceptation du Covenant (*V. ce mot*), et l'un des commissaires chargés par les Covenantaires de traiter avec Charles Ier. Les conférences ayant échoué, il prit parti pour le roi pendant la guerre civile. Fugitif à la mort de Charles Ier, il revint avec Charles II, fut fait prisonnier à la bataille de Worcester, et subit une captivité de 9 ans. Il devint premier ministre pour l'Écosse en 1669, fit partie du ministère de la cabale (*V. ce mot*), et mourut en 1682.

LAUDERDALE, c.-à-d. *vallée de la Leader*. Elle formait l'ancien district occidental du comté de Berwick, et donne auj. le titre de comte à la famille de Maitland, dont le beau château de Thirlestane est près de Lauder.

LAUDES, 2e partie de l'Office du Bréviaire, suivant immédiatement Matines; ainsi nommée parce que les psaumes qui la composent sont particulièrement des cantiques de louange.

LAUDIN (Nicolas), peintre émailleur, né à Limoges en 1628, m. en 1698. On conserve, à la cathédrale de Limoges, plusieurs de ses émaux, qui sont d'une exécution ravissante : composition, dessin, couleur, tout y est parfait. Il était d'une famille qui produisit 5 ou 6 artistes dans son genre, et datant du XVIe siècle. Le plus distingué fut Noël Laudin, né en 1657, m. en 1727. Il a traité des sujets de la Bible.

LAUDON (Gédéon-Ernest, baron de), généralissime des armées autrichiennes, né en 1716 à Tootzen (Livonie), m. en 1790, s'engagea en 1731 dans l'infanterie russe, et fit la guerre contre les Turcs de 1736 à 1739. Blessé d'un passe-droit, il entra au service de l'Autriche, fit les campagnes de 1743 et 1744, à la tête d'une compagnie de Pandours, fut nommé major dans un régiment de Croates en 1753, colonel et général-major en 1757, lieutenant-général en 1758, eut une grande part à la victoire de Daun sur les Prussiens près de Hochkirchen, battit Frédéric à Kunersdorf, 1759, à Landshut, 1760, mais fut vaincu à Liegnitz. Lors de la guerre contre les Turcs, 1788, il prit Belgrade, et reçut le titre de généralissime.

LAUDONNIÈRE (René de), gentilhomme protestant, fut chargé par Charles IX, en 1564, de conduire une colonie de calvinistes dans la Floride. Il rentra en France en 1566. On a de lui : *Histoire notable de la Floride*, Paris, 1586, in-8°.

LAUDUN, brg (Gard), arr. et à 22 kil. N.-E. d'Uzes; 1,927 hab. Vins estimés.

LAUENBOURG, *Leoburgum*, v. d'Allemagne, ch.-l. du duché de son nom, sur la rive dr. de l'Elbe, jointe là par un canal à la Steckenitz, qui, débouchant dans la Trave, offre à la navigation un chemin de la mer du Nord à la Baltique; à 45 kil. E.-S.-E. de Hambourg; 4,086 hab. Douane et péage de la navigation de l'Elbe, qui y est très-importante. Grand commerce de bois. Restes d'un château, ex-résidence des ducs de Saxe-Lauenbourg. — En 1803, un traité y fut conclu qui cédait le Hanovre à la France. En 1813, il y eut, près de là, un combat entre les Prussiens et les Français.

LAUENBOURG (duché de), État allemand, dépendant du Danemark jusqu'en 1864, auj. de la Prusse, comprenant un territoire de 53 kil. sur 40, entre le territoire de Lubeck et le Mecklembourg-Strélitz au N. et à l'E., le Hanovre au S., le territoire de Hambourg au S.-O., et le Hanovre au N.-O. Superf. 104,310 hect. Pop., 50,000 hab. Il se subdivise en bailliages de Ratzebourg, Lauenbourg, Schwarzenbeck, et Steinhorst. — Il fut d'abord habité par les Wendes-Polabes ou Wendes-sur-l'Elbe; il appartint ensuite à Henri-le-Lion, puis, après bien des vicissitudes, à Albert Ier, duc de Saxe, de la maison Ascanienne. Jean, fils d'Albert, fut la tige de la maison de Saxe-Lauenbourg. En 1389, les maisons de Brunswick et de Lauenbourg conclurent un traité de succession mutuelle en vertu duquel le Lauenbourg passa en 1689 à la maison de Brunswick-Celle. En 1716, il échut à celle de Brunswick-Lunebourg. Les Français l'occupèrent en 1803, et le comprirent en 1810 dans le département des Bouches-de-l'Elbe. Les traités de 1815 l'ont donné au Hanovre, qui le céda à la Prusse, et celle-ci au Danemark, 1816. Le Lauenbourg possède, conjointement avec le Holstein, 3 voix à l'assemblée plénière de la Diète germanique, et une voix au conseil restreint.

LAUENBOURG, v. des Etats prussiens (Poméranie), sur la Léba, dans la régence et à 119 kil. E.-N.-E. de Kœslin; 3,150 hab. Ch.-l. de cercle; tribunal. Draps, toiles, cuirs.

LAUENSTEIN, v. du roy. de Saxe, sur la Müglitz, à 21 kil. S.-S.-O. de Pirna; 595 hab. Belle chapelle sépulcrale de la famille de Bünau.

LAUFELD. *V.* Lawfeld.

LAUFEN, v. de Bavière (Haute-Bavière), sur la Salza, à 103 kil. E.-S.-E. de Munich; 4,700 hab. Construction de bateaux; bière, cuirs, draps, toiles.

LAUFEN, vge de Suisse (Zurich), à 5 kil. S.-O. de Schaffouse, bâti autour d'un château, sur des rochers d'où le Rhin se précipite d'une hauteur de plus de 25 mètres. C'est la plus forte cataracte de l'Europe; 702 hab. Forge et fonderie de fer, fabr. de wagons.

LAUFENBOURG, *Gannodurum*, v. de Suisse (Argovie), sur le Rhin, à 35 kil. E. de Bâle, 17 N. d'Aarau; 667 hab. Cascade, dite *le Petit-Lauffen*, dans le Rhin, et qui oblige à descendre les bateaux à la corde. Auprès sont les ruines du château des comtes de Hans.

LAUFFEN, v. du royaume de Wurtemberg (Neckar), au confluent du Neckar et de la Zaber, à 35 kil. de Stuttgard; 4,500 hab. On remarque l'église de Ste Régiswinde, et le pont du Neckar. Autrefois capitale d'un comté.

LAUGIER (Marc-Antoine), littérateur, né à Manosque en 1713, m. en 1769, a laissé : *Essais sur l'architecture*, Paris, 1753, in-12, et 1755, in-8°; *Apologie de la musique française*, 1754, in-8°; *Histoire de la république de Venise*, 1759-68, 12 vol. in-12.

LAUGIER (André), chimiste et pharmacien, né à Paris en 1770, m. en 1832, fut élève de Fourcroy, son parent, et de Vauquelin. Nommé pharmacien-major à l'armée d'Egypte, il resta attaché à l'hôpital militaire d'instruction de Toulon, où il fit des cours de chimie et de botanique. De 1799 à 1802, il professa la chimie à l'hôpital militaire d'instruction de Lille, puis suppléa Fourcroy au Muséum d'histoire naturelle, et finit par le remplacer. Lorsque l'Ecole de pharmacie fut réorganisée, il y professa la minéralogie jusqu'en 1811, fut alors nommé vice-directeur de cette école, puis succéda, comme directeur, à Vauquelin. Laugier a fait de nombreuses recherches analytiques sur les minéraux; il étudia spécialement les aérolithes, les calculs vésicaux, les concrétions arthritiques; on lui doit aussi des travaux sur l'acide mucique. Un grand nombre de ses analyses ont été jugées par Berzélius d'une exactitude telle, qu'elles lui ont servi de type pour établir son système de minéralogie. On a de lui : *Leçons de chimie générale*, 1828, 2 vol. in-8°, ouvrage qui résume son cours au Muséum. Ses Mémoires sont insérés dans les *Annales du Muséum*, les *Annales de chimie*, le *Journal de pharmacie*. C. L.

LAUINGEN, v. de Bavière (Danube-Supérieur), sur la rive g. du Danube, à 40 kil. N.-O. d'Augsbourg; 4,000 hab. Six églises; sur la tour de l'une d'elles sont gravés les principaux faits de l'histoire du pays. Patrie d'Albert le Grand Le duc de Bavière la prit en 1702.

LAUJAR-DE-ANDARAX, v. d'Espagne (Andalousie), prov. et à 26 kil. N.-O. d'Alméria; 3,400 hab. Fonderie d'antimoine.

LAUJON (Pierre), poëte, né à Paris en 1727, m. en 1811, débuta dans les lettres par une pastorale de *Daphnis et Chloé*, imitée de Longus, et fut secrétaire du comte de Clermont, puis du prince de Condé. La Révolution le réduisit presque à l'indigence, sans lui ravir sa gaieté. Il était surtout chansonnier; il a aussi composé plusieurs ouvrages légers pour la scène, bagatelles agréables dans leur nouveauté, et auj. bien oubliées. En 1807, il fut admis à l'Académie Française, et donna, en 1809-11, ses *Œuvres choisies*, en 4 vol. in-8°, mais beaucoup trop volumineuses encore. Il avait publié, dès 1771, sous le titre d'*A-propos de société*, trois volumes de chansons.

LAUNAY (Bernard-René Jourdan, marquis de), né

à Paris en 1740, d'un gouverneur de la Bastille, eut aussi le commandement de cette forteresse depuis 1776; il fut massacré par la populace, le 14 juillet 1789, après avoir rendu la place au peuple.

LAUNAY (Mlle de). *V.* STAAL (Mme de).

LAUNAY (J.-B.), très-habile fondeur, né à Avranches en 1769, m. en 1827. Il dirigea la fonte des arcs en fer du pont des Arts et de l'ancien pont d'Austerlitz, à Paris. Il est surtout connu pour avoir fondu la colonne en bronze de la place Vendôme. Il a publié : *Manuel du fondeur sur tous métaux*, Paris, 1827, 2 vol. in-8°.

LAUNCESTON ou DUNHEVID, v. d'Angleterre, cap. du comté de Cornouailles, sur l'Attery, à 75 kil. N.-E. de Falmouth, à 35 N.-N.-O. de Plymouth; 5,139 hab. Ruines du *Château-Terrible*, construit par les anciens rois du pays. Vieille église bâtie en granit bien sculpté; vieilles portes de ville, etc. Près de là est *Werrington-House*, belle résidence du duc de Northumberland.

LAUNCESTON, v. de la Terre de Van-Diémen, sur la Tamer; 5,000 hab. Port franc depuis 1845. Collége. Commerce avec Sidney et Hobart-Town.

LAUNOY (Jean de), célèbre docteur de Sorbonne, né en 1603 à Valdéric près de Coutances, m. en 1678, fut appelé *le dénicheur de saints*, parce qu'il s'occupa de vérifier les légendes, de rechercher la vie et les actes d'un grand nombre d'hommes qui figuraient à tort dans les martyrologes. Il soutenait aussi que la célèbre *Somme* n'était pas de St Thomas d'Aquin. Il fut exclu de la Sorbonne, pour avoir refusé de souscrire à la condamnation d'Ant. Arnauld. On a de lui : *de Tempore quo primùm in Galliis suscepta est Christi fides*, Paris, 1659, in-8°; *de Scholis celebrioribus, seu à Carolo Magno, seu post Carolum per Occidentem instauratis*, 1672; *Regia in matrimonium potestas*, 1674, in-4°; *de Variâ Aristotelis in Academiâ Parisinâ fortunâ; Tradition de l'Eglise sur la prédestination et la grâce*, 1702, etc. Ses Œuvres ont été recueillies et publiées par l'abbé Granet, Genève, 1731-33, 10 vol. in-fol.

LAUPEN, v. de Suisse (Berne), au confluent de la Sarine et de la Singine, à 18 kil. O.-S.-O. de Berne; 700 hab. Victoire des Bernois sur les Autrichiens en 1339; un monument a été érigé en 1829 pour la rappeler.

LAUPHEIM, brg du royaume de Wurtemberg (Danube), sur la Rottum, à 16 kil. S.-S.-O. de Wiblingen; 3,300 hab. Comm. de cuirs et peaux brutes.

LAURAC-LE-GRAND, vge (Aude), arr. et à 16 kil. S.-E. de Castelnaudary; 540 hab. Autrefois place forte, démantelée par Louis IX.

LAURAGUAIS (LE), *Lauracensis ager*, petit pays de l'anc. France (Bas-Languedoc), entre l'Albigeois et le Haut-Languedoc, tirait son nom de la ville de Laurac. On le divisait en *Haut-Lauraguais*, où étaient Castelnaudary et St-Papoul, et *Bas-Lauraguais*, où étaient Lavaur et Villefranche. Il avait titre de comté. Il est auj. partagé entre les dép. de l'Aude et de la Haute-Garonne. — Le Lauraguais appartint successivement aux comtes de Carcassonne, à ceux de Barcelone, aux rois d'Aragon, aux vicomtes de Béziers, et fut cédé à Louis IX en 1258. Louis XI le donna, en 1478, à Bertrand II de La Tour d'Auvergne; Catherine de Médicis en hérita en même temps que du comté d'Auvergne, et sa fille le transmit à Louis XIII. Au XVIIIe siècle, il fut au pouvoir des Villars-Brancas.

LAURAGUAIS (Louis-Léon-Félicité, comte de), de la maison de Villars-Brancas, né à Paris en 1733, m. en 1824, avait une grande fortune, qu'il consacra aux plaisirs et aux sciences. En 1759, il donna 20,000 livres aux comédiens pour qu'ils supprimassent les banquettes de spectateurs qui garnissaient les deux côtés de l'avant-scène du Théâtre-Français. Il contribua aussi à faire adopter le costume historique pour les représentations. Associé de l'Académie des Sciences, il eut part, avec Lavoisier, à la découverte de la décomposition du diamant, introduisit des perfectionnements dans la fabrication de la porcelaine, et propagea l'inoculation. Il adopta avec ardeur les principes de la Révolution, fut incarcéré comme noble pendant la Terreur, recouvra la liberté au 9 thermidor, et devint pair de France en 1814. Il a laissé 2 tragédies (*Clytemnestre, Jocaste*), qui ne furent pas représentées, et des brochures de circonstance. Il avait infiniment d'esprit, et l'on citait fréquemment ses bons mots dans la société. B.

LAURE, femme célèbre pour sa beauté, née vers 1307 à Noves près d'Avignon, était fille d'Audibert de Noves, et épousa, en 1325, Hugues de Sade. Pétrarque, qui la vit à Avignon deux ans après, conçut pour elle un amour laissé sans espoir, et la chanta dans ses poésies. Laure, mère de 11 enfants, fut enlevée par la Peste noire en 1348. On croit retrouver son portrait dans quelques tableaux de Simon de Sienne. *V. Essai sur la vie de Pétrarque* par Du Laurens, Avignon, 1839, 1 vol. in-8°, où l'auteur prouve que Laure fut bien Mme de Sade.

LAURÉAT (Poëte), nom donné à des poëtes qui recevaient des princes ou des corps savants une couronne de *laurier*, comme signe de leur supériorité littéraire. Le plus ancien couronnement de ce genre en Italie est celui de Pétrarque à Rome, 1341. En Allemagne, l'empereur Maximilien Ier établit à Vienne, en 1504, un *Collége poétique*, pour décerner la couronne aux meilleurs poëtes. En Angleterre, il y a, depuis le XVe siècle, un poëte lauréat, choisi par le souverain, et obligé d'écrire chaque année deux odes, à l'anniversaire de la naissance du souverain, et au nouvel an; il reçoit un traitement annuel de 127 liv. sterl.

LAURENT (Saint), martyr vers 258, diacre de l'Eglise romaine. Après le martyre de St Sixte, pape, le préfet de Rome ordonna à Laurent de lui livrer les trésors de l'Église; le saint lui montra les vieillards, les veuves et les orphelins; le préfet, furieux, le fit étendre sur un gril et brûler à petit feu; Laurent témoigna une admirable patience devant le bourreau, en demandant lui-même qu'on retournât son corps demi-brûlé. C'est le sujet d'un des plus beaux tableaux de Lesueur. Fête, le 10 août. *V.* ESCURIAL.

LAURENT, antipape. *V.* SYMMAQUE.

LAURENT JUSTINIEN. *V.* GIUSTINIANI.

LAURENT DE MÉDICIS. *V.* MÉDICIS.

LAURENT (Pierre-Joseph), ingénieur et mécanicien, né à Bouchain en 1715, m. en 1773, donna le plan du canal de Flandre, imagina une machine ingénieuse pour lever la grille qui ferme l'Escaut à Valenciennes, une autre machine connue dans l'exploitation des mines sous le nom de *grand puits*, et un bras mécanique pour un soldat mutilé. Voltaire et Delille ont célébré ses talents.

LAURENT (Pierre), graveur, né à Marseille en 1739, m. à Paris en 1809, se fit une réputation pour le paysage et les animaux. Il entreprit de publier les principaux tableaux du musée du Louvre; mais cette œuvre ne fut achevée que par son fils Henri. Il a gravé *le Chevalier d'Assas*, d'après Casanova, et *le Déluge*, d'après le Poussin.

LAURENT (SAINT-), fleuve de l'Amérique du Nord, sort de l'extrémité N.-E. du lac Ontario, à Kingston (Haut-Canada), a un cours de 1,000 kil., passe par Montréal et Québec, sépare le Haut-Canada de l'État de New-York, arrose ensuite le Bas-Canada, et se jette dans l'océan Atlantique par le golfe de son nom. On peut aussi considérer ce fleuve comme traversant tous les grands lacs et les réunissant; dans ce cas, il porterait successivement les noms de St-Louis, depuis sa source jusqu'au lac Supérieur; de Ste-Marie, depuis le lac Supérieur jusqu'au lac Huron; de St-Clair, depuis le lac Huron jusqu'au lac St-Clair; de Détroit, depuis le lac St-Clair jusqu'au lac Erié; de Niagara, depuis le lac Erié jusqu'au lac Ontario; et de St-Laurent, depuis le lac Ontario jusqu'à son embouchure. Il forme les deux grandes chutes de Ste-Marie et du Niagara. Son cours serait alors de 3,350 kil. Il reçoit l'Oswegatche, la Radicet, la Richelieu, la St-Francis et la Chaudière à droite, et, à gauche, le Rideau, l'Ottawa, la St-Maurice, la Ste-Anné, la Saguenay, la Manicouagan. L'immensité de son lit, et le volume d'eau de 61,952,000 mètres cubes qui s'écoule par heure de son embouchure, large de 200 kil., en font un des plus grands fleuves du globe. Sa largeur varie de 800 à 3,000 mèt. au-dessous de Québec, dans les endroits où il n'y a pas d'îles. Sa navigation, quoique dangereuse en quelques endroits à cause de nombreux rapides, n'en est pas moins considérable; les vaisseaux de ligne le remontent jusqu'à Québec, et les bâtiments de 600 tonneaux jusqu'à Montréal. La marée se fait sentir jusque entre ces deux villes. Les eaux du St-Laurent conservent toujours un niveau presque égal; elles sont limpides et poissonneuses, et bordées d'une riche végétation. C'est un Français, Jacques Cartier, qui, le premier, le remonta jusqu'à l'île de Montréal, et lui donna le nom qu'il porte. La Roque le remonta en 1540, et Champlain, ayant reconnu le cours supérieur, en dressa une carte, et fonda, en 1608, la ville de Québec.

LAURENT (Golfe du SAINT-), golfe de l'Amérique septentrionale, dans l'océan Atlantique, sur lequel il s'ouvre au S.-O. et au N.-E. par trois issues, dont le détroit de Belle-Isle et celui de Canseau. Les terres qui l'embrassent sont le Labrador et le Bas-Canada au N., le New-Brunswick à l'O., la Nouvelle-Ecosse et l'île de Cap-Breton au S., et l'île de Terre-Neuve à l'E.; 720 kil. sur 400; entre 46°-52° lat. N., 59°-69° long. O. Un courant violent, augmenté par l'écoulement des eaux du fleuve du même nom qui s'y jette, en rend les parages dangereux. Les princi-

pales îles qui s'y trouvent sont celles d'Anticosti, de la Madeleine, de St-Jean, et du Prince-Edouard.

LAURENT (SAINT-), île de la mer de Behring, au S. O. du détroit de Behring; 120 kil. sur 40. Elle est inhabitée.

LAURENT (SAINT-), ch.-l. de cant. (Corse), arr. et à 18 kil. N.-E. de Corte; 526 hab.; huile, blé, vin.

LAURENT-LES-BAINS (SAINT-), vge (Ardèche), arr. et à 35 kil. O.-N.-O. de Largentière, dans une situation très-pittoresque; 1,000 hab. Source thermale fréquentée.

LAURENT-BLANGY (SAINT-), vge (Pas-de-Calais), arr. et à 4 kil. N.-E. d'Arras; 1,300 hab. Forges considérables; fabr. de sucre de betteraves, noir d'ivoire; distillerie de genièvre.

LAURENT-DE-CERDANS (SAINT-), brg (Pyrénées-Orientales), arr. et à 29 kil. S.-O. de Céret, à la source du Tech, et à 3 kil. de la frontière d'Espagne; 1,236 hab. Elève d'abeilles. Forges, clouterie, corderie. Comm. de bestiaux.

LAURENT-DE-CHAMOUSSET (SAINT-), ch.-l. de cant. (Rhône), arr. et à 29 kil. O. de Lyon; 908 hab. Filat. et fabr. de tissus de coton.

LAURENT-DE-L'AIN ou LEZ-MACON (SAINT-), brg (Ain), arr. et à 33 kil. O.-N.-O. de Bourg, sur la rive g. de la Saône, en face de Mâcon; 1,518 hab. Fonderies de fer, construction de machines à vapeur. Comm. de grains, farines, bois, chevaux, bétail.

LAURENT-DE-GORRE ou SUR-GORRE (SAINT-), ch.-l. de cant. (Haute-Vienne), arr. et à 14 kil. S.-E. de Rochechouart; 326 hab.

LAURENT-DE-MÉDOC (SAINT-), ch.-l. de cant. (Gironde), arr. et à 20 kil. S.-S.-E. de Lesparre; 723 hab. Vins excellents. Résines, brais et goudrons.

LAURENT-DU-PONT (SAINT-), ch.-l. de cant. (Isère), arr. et à 33 kil. N. de Grenoble, sur le Guiers; 1,284 hab. Forges, fabr. de toiles. Près de là et au S.-E. est la Grande-Chartreuse.

LAURENT-DE-LA-SALANQUE (SAINT-), brg (Pyrénées-Orientales), arr. et à 14 kil. N.-E. de Perpignan, près de l'étang de Leucate; 3,788 hab. Clouterie; vins.

LAURENT-DU-VAR (SAINT-), vge de l'arr. et à 26 kil. E.-N.-E. de Grasse, sur la rive dr. du Var et près de son embouchure (Alpes Maritimes); 800 hab. Bons vins.

LAURENT-EN-GRAND-VAUX (SAINT-), ch.-l. de canton (Jura), arr. et à 26 kil. N. de St-Claude; 795 hab. Elève d'abeilles. Comm. de bois et fromages.

LAURENTALES. *V.* LARENTALES.

LAURENTE, *Laurentum*, v. de l'Italie ancienne (Latium), à 16 kil. S. de Rome, sur le bord de la mer Tyrrhénienne; capit. du roi Latinus. Auj. *Paterno*. Pline le Jeune y avait une magnifique villa. *V. Le Laurentin*, par M. J. Bouchet, Paris, 1852, 1 vol. in-4°, fig.

LAURENTIUS LYDUS. *V.* LYDUS.

LAURENZANA, v. du royaume d'Italie, dans la prov. et à 25 kil. S.-S.-E. de Potenza; 7,865 hab.

LAURIA ou LORIA (Ruggiero ou Roger de), et non Doria ou d'Auria, amiral de Pierre III d'Aragon, était né en Sicile; son père avait été proscrit par Charles d'Anjou. D'un caractère violent et perfide, d'un courage incomparable et d'un bonheur constant, il eut l'âme d'un pirate, et le génie d'un grand homme de mer. Il triompha de l'amiral provençal Guillaume Cornut.

LAURIA (François-Laurent DE' BRANCATI, cardinal de), né à Naples en 1611, m. en 1693, entra d'abord dans l'ordre des Franciscains, reçut la pourpre romaine en 1687, et fut compétiteur d'Alexandre VII. On a de lui : *De prædestinatione et reprobatione*, Rome, 1688, in-4°.

LAURIA, v. du roy. d'Italie (Province de Potenza), à 10 kil. S.-S.-E. de Lagonegro; 10,458 hab.

LAURICOCHA, v. du Pérou (Lima), près du lac de même nom; 6,000 hab. Aux environs, riches mines d'argent de *Pasco*. — Le lac de Lauricocha a 13 kil. sur 5; la Tunguragua en sort.

LAURIÈRE, ch.-l. de cant. (Haute-Vienne), arr. et à 36 kil. N.-E. de Limoges, sur l'Adour, près d'une belle forêt; 431 hab. Papeteries.

LAURIÈRE (Eusèbe-Jacob de), jurisconsulte, né à Paris en 1659, m. en 1728, s'occupa surtout du droit coutumier. On a de lui : *Bibliothèque des coutumes de France*, 1699, in-4°; *les Institutes coutumières de Loisel, avec commentaires et notes*, 1710, 2 vol. in-12; *Texte des coutumes de la prévôté de Paris, du droit français*, 1704, in-4°; *Ordonnances des rois de France de la 3e race*, 1723, ouvrage continué par Secousse, etc.

LAURILLARD (Charles-Léopold), naturaliste, né à Montbéliard en 1783, m. en 1853, vint à Paris, en 1804, servit de secrétaire, de dessinateur et d'aide particulier à George Cuvier, et devint garde du Cabinet d'anatomie comparée au Muséum d'histoire naturelle. Il a donné les planches des *Leçons d'anatomie comparée* de Cuvier, dont il publia la 2e édit. avec des additions, et celles des *Recherches sur les ossements fossiles*. Cuvier le chargea même, en mourant, de publier son grand ouvrage sur l'anatomie comparée. On a de Laurillard beaucoup d'articles de paléontologie dans le *Dictionnaire d'histoire naturelle* de M. Ch. d'Orbigny.

LAURISTON (Jacques-Alexandre-Bernard LAW, comte, puis marquis de), petit-fils du financier Law, né à Pondichéry en 1768, m. en 1828, entra dans l'artillerie, devint chef de brigade en 1795, aide de camp du premier consul Bonaparte en 1800, remplit une mission diplomatique à Copenhague en 1801, porta à Londres, l'année suivante, la ratification du traité d'Amiens, fut nommé général de division en 1804, commanda l'armée embarquée sur l'escadre de l'amiral Villeneuve, s'empara de Raguse en 1807, concourut à l'attaque de Castel-Nuovo, reçut le gouvernement de Venise, accompagna l'Empereur aux conférences d'Erfurt, puis en Espagne, passa à l'armée d'Italie en 1809, commanda l'artillerie de la garde impériale aux batailles de Raab et de Wagram, fut ambassadeur à St-Pétersbourg en 1811, dirigea l'arrière-garde pendant la retraite de Russie, combattit à Lutzen et à Bautzen, fut fait prisonnier à Leipzig, et rentra en France après la Restauration. Louis XVIII le nomma pair en 1815, commandant d'une division de la garde royale, ministre de sa maison en 1820, et maréchal après la guerre d'Espagne en 1823. B.

LAURIUM, v. de la Grèce ancienne, à l'extrémité S. de l'Attique, près de la mer, au pied du mont Laurium. Auj. *Legrano*. Le mont avait jadis des mines d'argent très-riches, mais qui étaient déjà épuisées du temps de Strabon.

LAURVIG, v. de Norvége, port de commerce au confluent du Louven et du Farriself dans le Skager-Back; à 100 kil. S.-S.-O. de Christiania; 3,400 hab. Douane. Exportation de homards, harengs, fer, et bois de construction. — Aux environs est l'usine importante de Fritzoë, pour l'exploitation du fer, la fonte des canons et des boulets.

LAUSANNE, anc. *Lausanium*, v. de Suisse, ch.-l. du canton de Vaud, sur un plateau du Jorat, au-dessus et à 2 kil. du lac de Genève, sur lequel elle a un port au vge d'Ouchy, à 56 kil. N.-E. de Genève; 26,790 hab., dont 24,590 protestants. Evêché, dont le siége est à Fribourg. Administration cantonale; banque cantonale vaudoise; académie fondée en 1537, et où professèrent Théodore de Bèze et H. Estienne. Trois colléges, école normale primaire, bibliothèque; musées d'histoire naturelle, d'antiquités et des beaux-arts. Société d'agriculture; arsenal. Ville admirablement située, plus agricole et lettrée qu'industrielle. Ses principaux édifices sont : la cathédrale, bâtie en l'an 1000, et qui renferme les tombeaux du pape Félix V, de la princesse Orloff, de la duchesse de Courlande et de lady Strafford-Canning, par Canova; l'église St-François, où se tinrent, en 1449, les dernières séances du concile de Bâle; l'hôtel de ville, le château, etc. Fabr. de toiles, draps, chapeaux, instruments de musique; joaillerie, gants, boîtes en platane, teintureries, tanneries. — Bâtie sur les ruines d'une station romaine, Lausanne fut longtemps franche et libre; au moyen âge, son évêque, prince du St-Empire, obtint de partager la souveraineté avec les bourgeois. La Réformation venue, la ville fut, en 1536, prise par les Bernois, qui la conservèrent jusqu'en 1798, date de son affranchissement par les Français.

LAUS POMPEIA, anc. v. d'Italie (Gaule cisalpine), au S.-E. de Mediolanum, fondée par les Boïens. Pompéius Strabo, père du grand Pompée, y établit une colonie romaine. Auj. *Lodi Vecchio*.

LAUSUS, prince d'Ausonie, fut tué par Énée, en sauvant la vie de son père Mézence.

LAUTENTHAL, v. du Hanovre (Harz), à 10 kil. N.-N.-O. de Klausthal; 2,300 hab. Mines du *Kreutzberg*, d'où l'on tire de l'argent, de la litharge, du plomb, du cuivre.

LAUTER, préfixe de plusieurs noms allemands, signifie *clair*.

LAUTER, rivière qui prend sa source près de Deux-Ponts (Bavière, cercle du Rhin), coule au S.-E. sur 70 kil., arrive à Boenthal, où elle forme la limite de la France et de la Bavière, passe à Wissembourg (Bas-Rhin) sur le territoire français, qu'elle quitte bientôt pour être encore sa limite, et se jeter ensuite dans le Rhin à Neubourg. Flottable depuis Dœhn (Bavière).

LAUTERBACH, v. de la Hesse-Darmstadt (Hesse supérieure), sur la Schlitz, à 26 kil. N.-O. de Fulde; 3,380 hab.

Industrie active. Toiles de fil et cirées ; tanneries, coutelleries, fabriques d'armes ; salaisons, etc.

LAUTERBERG, v. du Hanovre, au confl. de l'Oder et du Lutter, dans les montagnes du Harz, à 22 kil. S.-E. de Klausthal ; 3,500 hab. Ecole d'industrie. Mines de cuivre, de fer et de cobalt ; forge royale de *Konigshütte ;* clous, aiguilles.

LAUTERBOURG, ch.-l. de cant. (Bas-Rhin), arr. et à 20 kil. E.-S.-E. de Wissembourg, sur la rive dr. de la Lauter, près de son confl. avec le Rhin ; 1,920 hab. Place de guerre de 4e classe. Jadis ch.-l. d'un comté, qui fut donné en 1254 à l'église de Spire. Prise par les Impériaux en 1744, par les Prussiens en 1793, et reprise, la même année, par le général Hoche.

LAUTERBRUNNEN, vge de Suisse, cant. et à 55 kil. S.-E. de Berne, pittoresquement situé dans la vallée de son nom, où sont les cascades célèbres du Schmadribach et du Staubach, formées par la Weisse-Lutschine ; 1,750 hab.

LAUTERN. *V.* KAISERSLAUTERN.

LAUTH (Thomas), anatomiste, né à Strasbourg en 1758, m. en 1826, étudia d'abord les mathématiques, puis la médecine, vint à Paris suivre les leçons de Desault, et visita Londres, la Hollande et l'Allemagne. Nommé adjoint des professeurs d'accouchement à Strasbourg en 1782, démonstrateur d'anatomie en 1784, il obtint la chaire de médecine en 1784, et celle d'anatomie l'année suivante, et fut nommé correspondant de l'Académie de médecine. Parmi ses écrits, on remarque une *Histoire de l'anatomie*, t. I, in-4°, Strasbourg, 1815, ouvrage inachevé. D—G.

LAUTREC (Odet de FOIX, vicomte de), frère de Lescun, de Lesparre et de la duchesse de Châteaubriant, accompagna Louis XII dans son expédition d'Italie, et reçut tant de blessures à la bataille de Ravenne, 1512, à côté de son cousin Gaston de Foix, qu'on l'y laissa pour mort. Sous François Ier, il contribua puissamment à la conquête du Milanais, 1515, fut nommé lieutenant général du roi en Italie, prit Brescia et Vérone aux Impériaux, fit lever le siége de Parme, mais se rendit odieux par sa sévérité. Louise de Savoie, mère du roi, en détournant l'argent qui devait être distribué aux Suisses mercenaires l'obligea de lever des contributions onéreuses sur les Milanais ; réduit à livrer la bataille de la Bicoque, il la perdit, 1522, et dut évacuer complétement l'Italie. Chargé de protéger la Guyenne contre les Espagnols, il brava leurs attaques dans Bayonne, 1523. Il retourna en Italie avec François Ier, 1525, ne put le détourner d'attaquer les ennemis à Pavie, et combattit vaillamment à ses côtés. En 1527, il commanda l'armée destinée à soustraire l'Italie au joug de Charles-Quint, livra au pillage Alexandrie et Pavie, dispersa dans les Etats romains les dernières bandes du connétable de Bourbon, et mourut d'une maladie contagieuse pendant le siége de Naples, 1528. B.

LAUTREC, ch.-l. de cant. (Tarn), arr. et à 16 kil. N.-O. de Castres ; 891 hab. Anc. vicomté. Commerce de bestiaux, volaille, vins, melons.

LAUWER-ZEE, *Labacus sinus*, golfe formé par la mer du Nord sur les côtes du royaume de Hollande, entre les prov. de Frise et de Groningue, à l'embouchure de la Hunse.

LAUWERZ, nom allemand de LUGANO.

LAUZERTE, ch.-l. de cant. (Tarn-et-Garonne), arr. et à 26 kil. N. de Moissac ; 1,442 hab. Comm. de grains, vins et bestiaux. Anc. château, servant de prison.

LAUZÉS, ch.-l. de cant. (Lot), arr. et à 22 kil. E. de Cahors ; 191 hab.

LAUZET (LE), ch.-l. de cant. (Basses-Alpes), arr. et à 24 kil. O.-N.-O. de Barcelonette, près de la rive g. de l'Ubaye ; 393 hab.

LAUZUN (Antonin NOMPAR DE CAUMONT, comte, puis duc de), né en Gascogne en 1633, m. en 1723, était un pauvre cadet de famille, connu d'abord sous le nom de marquis de Puy-Guilhem. Louis XIV le remarqua chez la comtesse de Soissons, ne tarda pas à en faire son favori, et le nomma successivement gouverneur du Berry, maréchal de camp, et colonel-général des dragons. Il lui avait promis la charge de grand maître de l'artillerie, 1669 ; mais Lauzun s'étant vanté de cette promesse, le roi la révoqua, et l'ambitieux courtisan s'oublia dans sa fureur jusqu'à briser son épée devant lui. Louis jeta sa canne par la fenêtre, pour ne point frapper un gentilhomme ; mais Lauzun fut envoyé à la Bastille. Il en sortit peu de jours après, rentra en faveur, fut nommé capitaine des gardes, et, l'année suivante, faillit épouser Mlle de Montpensier, petite-fille de Henri IV. On dit cependant qu'ils se marièrent plus tard secrètement. Créé lieutenant-général, 1670, il commanda l'armée qui accompagna le roi en Flandre ; mais Mme de Montespan, qui avait fait manquer son mariage, et qu'il ne cessait d'insulter, se réunit à Louvois pour obtenir sa disgrâce. Il passa 5 ans dans la forteresse de Pignerol, 4 ans en exil à Angers, et obtint enfin de revenir à Paris par les sollicitations de Mlle de Montpensier, qui livra même au duc du Maine le comté d'Eu, le duché d'Aumale et la principauté de Dombes. En 1688, il se rendit en Angleterre, où Jacques II lui confia le soin de conduire la reine et le prince de Galles auprès de Louis XIV. En 1689, il commanda 6,000 hommes dans l'expédition d'Irlande. Sans recouvrer toute sa faveur à la cour, il fut élevé à la dignité de duc, 1692. Il épousa, en 1695, Mlle de Durfort, fille du maréchal de Lorges. B.

LAUZUN (Armand-Louis de GONTAUT DE BIRON, duc de). *V.* BIRON.

LAUZUN, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), arr. et à 32 kil. N.-E. de Marmande, sur le Drot ; 606 hab. Comm. de bestiaux. — Anc. baronnie, érigée en comté en 1570, et en duché en 1692.

LA VACQUERIE (Jean de). *V.* VACQUERIE (LA).

LAVAGNA, brg du royaume d'Italie (Gênes), au S.-E. de Chiavari ; 6,054 hab. Bureau de douane.

LAVAL, *Vallis Guidonis*, ch.-l. du département de la Mayenne, à 301 kil. O.-S.-O. de Paris, sur la Mayenne et le chemin de fer de l'Ouest ; par 48° 4′ 7″ lat. N. et 3° 6′ 39″ long. O. ; 19,903 hab. Évêché érigé en 1855. Tribunaux de 1re inst. et de commerce ; lycée depuis 1842, bibliothèque, cabinet d'histoire naturelle ; école normale primaire, société de l'industrie. Jolie ville, avec beaucoup de maisons modernes, construites en partie depuis peu d'années. On y remarque : le vieux château, dont on a fait une prison ; l'hôtel de ville, sur la place duquel est une statue d'Ambroise Paré, né aux environs ; les églises St-Vénérand, des Cordeliers, la cathédrale, la galerie de l'Industrie, la porte Beucheresse, vestige d'anc. fortifications, le palais de justice, l'hospice St-Louis, un viaduc sur la Mayenne, de jolies promenades. Fabr. import. et renommée de coutils pour modes et literie, industrie qui y fut apportée en 1298 par Béatrice de Gaure ; siamoises. Tanneries, teintureries. Forts marchés de grains et de bestiaux. Exploit. de marbre. Mines d'anthracite et de fer. Succursale de la Banque de France. — Laval se forma autour d'un château fort bâti, dit-on, au temps de Charles le Chauve. La ville était gouvernée par des seigneurs indépendants dès le XIe siècle ; Charles VII l'érigea en comté en 1429. Au XVIe siècle, elle passa par héritage à la famille de La Trémoille, et son dernier comte fut le prince de Talmont, général dans l'armée vendéenne. Les Vendéens s'emparèrent de Laval en octobre et décembre 1793.

LAVAL (Maison de), famille noble qui remontait au IXe siècle. Le titre de seigneur de Laval, après avoir passé par mariage dans diverses maisons, passa au XIIe siècle, dans celle des Montmorency. Cette dernière forma les branches des Laval-Montmorency, des Chateaubriand, des seigneurs de Retz, de Châtillon, de Loué, de Pezay, de La Faigne, d'Attichy, etc.

LAVAL (Gilles de), dit *le marechal de Retz*, né vers 1396, m. en 1440, se distingua dans les guerres de Charles VII contre les Anglais, et devint maréchal de France. Mis en jugement pour avoir méconnu l'autorité de Jean VI, duc de Bretagne, il fut aussi reconnu coupable d'horribles débauches et de meurtres secrets à Vannes, à Nantes, à Machecoul, à Chantocé. Il fut pendu et brûlé à Nantes. On l'avait surnommé *Barbe-Bleue*.

LA VALETTE (Jean PARISOT DE), 48e grand-maître de l'ordre de Malte, né en 1494, d'une anc. famille qui avait donné des capitouls à Toulouse, m. en 1568, était grand-prieur de St-Gilles de la langue de Provence, quand il succéda à Claude de la Sangle, 1557. Il fit rentrer dans l'obéissance les prieurs et les commandeurs d'Allemagne et de Venise, qui refusaient de payer les taxes imposées par les chapitres généraux, tenta vainement de conquérir Tripoli, soutint un siége glorieux de 4 mois contre les troupes de Soliman II, que commandait Dragut, et bâtit, sur l'emplacement du fort St-Elme, qui avait été détruit, une nouvelle ville, la *Cité-Valette*. Il refusa la dignité de cardinal.

LA VALETTE (Jean-Louis de NOGARET DE), duc d'Épernon. *V.* EPERNON.

LA VALETTE (Bernard de NOGARET, duc de), fils du duc d'Épernon, né à Angoulême en 1592, m. en 1661, se signala en 1636 contre les Espagnols qui avaient envahi le Labourd, puis contre les Croquants, servit sous Condé en 1638 en qualité de colonel-général de l'infanterie, fit échouer, par jalousie contre son chef, le siége de Fontarabie, s'enfuit en Angleterre pour échapper à la colère de Richelieu, et fut condamné à mort par contumace, 1639. Il

rentra en France après la mort de Louis XIII, obtint l'annulation du jugement, et fut successivement gouverneur de Guyenne et de Bourgogne. B.

LA VALETTE (Louis de NOGARET, cardinal de), frère du précédent, né en 1593, m. en 1639, fut d'abord abbé de St-Victor de Marseille, puis archevêque de Toulouse. Après avoir suivi quelque temps le parti de Marie de Médicis, il montra à Richelieu et au P. Joseph tant de dévouement, que son père, le duc d'Épernon, l'appela le *Cardinal-valet*. Ce fut lui qui releva le courage de Richelieu lors de la *Journée des dupes*. Il obtint, en 1635, le commandement de l'armée qui se joignit sur les bords du Rhin aux troupes de Bernard de Saxe-Weimar, remplaça Créqui à l'armée d'Italie en 1638, conclut un traité d'alliance avec la régente de Savoie, mais fit preuve de très-médiocres talents. Ses *Mémoires*, publiés en 1772, 2 vol. in-12, furent rédigés par Jacques Talon. B.

LA VALETTE (Louis de THOMAS DE), 7e supérieur-général de la congrégation de l'Oratoire, né à Toulon en 1678, m. en 1772, fut nommé directeur de l'institut de Paris en 1710, et supérieur de la maison de St-Honoré en 1730, avant d'être mis à la tête de l'ordre entier. Il n'accepta qu'après de longs délais la bulle *Unigenitus*.

LA VALETTE (Antoine de), né en 1707, près de Saint-Afrique (Provence), entra dans la compagnie de Jésus à l'âge de 13 ans; fut envoyé dans les missions de la Martinique, et en devint supérieur en 1747. Il y monopolisait le commerce, en société avec un juif de la Dominique. Sur les plaintes des habitants ruinés, il fut rappelé par le gouvernement en 1753. Envoyé de nouveau aux Antilles avec le titre de visiteur général et de préfet apostolique, il recommença ses spéculations. Les Anglais ayant pris plusieurs de ses navires pendant la guerre de Sept-Ans, il déclara une faillite d'environ trois millions. Poursuivi par deux créanciers, il fut condamné par le parlement de Paris comme coupable de banqueroute frauduleuse, 1762. Ce procès amena l'expulsion des jésuites (*V. ce mot*). On ignore la date de la mort de La Valette.

LA VALETTE (Antoine-Marie-Joseph CHAMANS, comte de), né à Paris en 1769, m. en 1830, prit part à la défense des Tuileries au 10 août 1792, s'engagea volontaire dans l'armée des Alpes, et devint aide de camp du général Bonaparte, qui lui fit épouser une fille du marquis de Beauharnais, nièce de Joséphine. Il fit les campagnes d'Egypte, d'Allemagne et de Prusse, et fut nommé comte de l'Empire et directeur des postes. Destitué par la 1re Restauration, il seconda de tout son pouvoir le retour de Napoléon en 1815. Accusé de trahison après les Cent-Jours, il fut condamné à mort. La veille du jour fixé pour l'exécution, sa femme pénétra dans sa prison, et le sauva en changeant de vêtements avec lui. Le général Wilson et deux autres Anglais, Bruce et Hutchinson, le conduisirent hors de France. Réfugié en Bavière, il fut gracié en 1822; mais Mme de La Valette était devenue folle de chagrin. Elle mourut en 1855. On a publié : *Mémoires et souvenirs du comte de La Valette*, Paris, 1831, 2 vol. in-8°. B.

LA VALETTE. *V.* VALETTE (Cité).

LA VALLIÈRE (Louise-Françoise DE LA BAUME LE BLANC, duchesse de), née en 1644, d'une famille originaire du Bourbonnais et établie en Touraine, m. en 1710. Elle perdit son père de bonne heure. Sa mère s'étant remariée à un maître d'hôtel de Gaston, duc d'Orléans, oncle de Louis XIV, elle fut placée comme fille d'honneur auprès de la nouvelle duchesse. Louis en fut épris, et l'admiration qu'elle avait pour lui se changea bientôt en amour. Elle avait précédemment rejeté les offres du surintendant Fouquet. Devenue la maîtresse du roi en 1661, elle cacha pendant deux ans cette liaison qui eût affligé la reine Marie-Thérèse, et où l'entraînement d'une passion véritable l'avait engagée. Mais, au milieu même de son bonheur, elle fut toujours troublée par des remords. Elle y céda lorsque naquit la faveur de Mme de Montespan. Deux fois fugitive au couvent des Carmélites, à Chaillot, 1670-71, deux fois ramenée à la cour par Louis XIV, qui sentait son amour renaître, toujours en butte à l'arrogance de sa rivale, elle retourna définitivement aux Carmélites, 1674, et y prit le voile, sous le nom de *sœur Louise de la Miséricorde*. La reine et la duchesse d'Orléans allèrent souvent la visiter dans la retraite où elle finit pieusement ses jours. Mlle de La Vallière avait eu du roi trois enfants, dont deux vécurent et furent légitimés : Mlle de Blois, mariée au prince de Conti en 1679, et le comte de Vermandois, m. en 1683. Elle a laissé des *Lettres*, et des *Réflexions sur la Miséricorde de Dieu, par une dame pénitente*, 1680, in-12. En 1852, M. Damas-Hinard signala un exemplaire de ce livre, 1688, chargé de corrections de la main de Bossuet. M. Romain Cornut a publié le texte original et le texte corrigé, sous le nom de *Confessions de Mlle de La Vallière*, 1854, in-18. Il existe une *Vie de Mlle de La Vallière*, par Quatremère de Roissy, 1823, et sous le titre : *la Duchesse de La Vallière*, un roman dit historique, par Mme de Genlis. On croit que la *Madeleine* de Lebrun, au Val-de-Grâce de Paris, reproduit les traits de Mlle de La Vallière. B.

LA VALLIÈRE (Louis-César DE LA BAUME LE BLANC, duc de), petit-neveu de la précédente, né à Paris en 1708, m. en 1780, grand fauconnier de la couronne, s'est rendu célèbre comme bibliophile. Il forma, dans son château de Montrouge, une magnifique bibliothèque, dont le catalogue a été publié en 2 parties, 1783, 3 vol. in-8°, et 1788, 6 vol. in-8°. Achetée en 1788 par le comte d'Artois, payée par le roi, cette bibliothèque a été réunie à celle de l'Arsenal, créée par le marquis de Paulmy d'Argenson.

LAVARDAC, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), arr. et à 7 kil. N.-O. de Nérac, sur la rive dr. de la Baïse; 1,134 hab. Fabr. de bouchons, eaux-de-vie, etc.

LAVARDIN (Jean de BEAUMANOIR DE), né dans le Maine en 1551, m. en 1614, prit une part active aux guerres de religion dans les rangs des huguenots, se fit catholique après la St-Barthélemy, où avait péri son père, s'attacha à Catherine de Médicis en 1578, servit sous le duc de Joyeuse à la bataille de Coutras, 1587, et se rallia plus tard à Henri IV, qui le nomma gouverneur du Maine et maréchal de France en 1595. Il était dans le carrosse du roi, lorsque ce prince fut assassiné, 1610. Sous Louis XIII, il fut chargé d'une mission extraordinaire en Angleterre, 1612, et remplit les fonctions de grand-maître de France.

LAVARDIN (Charles-Henri de BEAUMANOIR, marquis de), arrière-petit-fils du précédent, né en 1643, m. en 1701, fut lieutenant-général au gouvernement de Bretagne. Envoyé en ambassade à Rome, 1687, au moment où Louis XIV avait un différend avec Innocent XI au sujet des franchises, il entra dans la ville malgré la défense du pape, et fut excommunié. La mort du souverain pontife prévint de plus graves complications.

LAVARDIN, vge (Loir-et-Cher), arr. et à 15 kil. S.-O. de Vendôme; 433 hab. Restes d'un ancien château.

LA VARENNE (Guillaume FOUQUET, marquis de), ne à La Flèche en 1560, m. en 1616, avait été cuisinier à la cour, avant d'être anobli. Il devint porte-manteau de Henri IV, contrôleur-général des postes, et gouverneur de sa ville natale. C'était lui que le roi chargeait de ses messages d'amour. Il a fondé le collége des jésuites de La Flèche.

LAVATER (Jean-Gaspard), né à Zurich en 1741, m. en 1801, célèbre par un ouvrage sur la physiognomonie ou l'art de connaître les hommes par la physionomie. Destiné à l'église, il fut mis dans un séminaire, puis envoyé à Berlin, où il perfectionna son instruction littéraire. De 1767 à 1769, il fut diacre, pasteur de l'église St-Pierre, et membre du consistoire suprême de Zurich. Il avait un penchant secret pour le catholicisme, entretenait des liaisons avec les Jésuites, et publia des poëmes en l'honneur du culte romain. Toutefois, il ne changea pas ostensiblement de religion, et sa charité inépuisable, surtout pendant la disette de 1770, fit oublier en partie aux calvinistes ses tergiversations religieuses. En 1796, il défendit les insurgés des bords du lac de Zurich contre les mesures violentes auxquelles le gouvernement n'était que trop disposé, et empêcha que les chefs ne fussent condamnés à mort. En 1798, il s'éleva avec force contre les mesures démocratiques du gouvernement français et du Directoire Helvétique, et fut déporté à Bâle. Rappelé, bientôt après, dans sa ville natale, occupée par les armées austro-russes, il prêcha la modération et l'oubli du passé. Lors de la reprise de Zurich par les Français, 1799, il eut l'imprudence de haranguer, au milieu d'une émeute populaire, un soldat de la légion Helvétique, qui lui tira un coup de fusil, dont il mourut après 15 mois de souffrances. Tour à tour partisan et ennemi de la controverse, penchant vers une religion et en pratiquant une autre, écrivant pour et contre la philosophie, prêchant en faveur de l'aristocratie et en faveur de la démocratie, défendant les persécutés et devenant persécuteur lui-même, mais toujours de bonne foi, tel s'est montré Lavater pendant le cours de son existence tourmentée. Il croyait aux sorciers autant qu'aux prophètes, aux jongleries des charlatans et des thaumaturges autant qu'aux Saintes Ecritures, aux rêveries des somnambulistes, à l'évocation des esprits. Il se figurait lire sur la physionomie le passé, le présent, et l'avenir, le pronostic de la mort ou de la guérison. Extrêmement irritable, il avait trop de sensibilité

et peu de jugement. Lavater a vécu sur la limite de la raison et de la folie; et même, dans les dernières années de sa vie il prit l'air inspiré, prophétisa, et mourut persuadé qu'il était l'apôtre St Jean. Sa physionomie fine et animée par une expression sentimentale, sa parole, tantôt naïve et douce, tantôt pressante et exaltée, ont souvent masqué la forme défectueuse de ses prédications improvisées, et lui ont valu une réputation éphémère; cependant ses sermons ne sont remarquables que par une absence complète d'éloquence et d'art oratoire. Lavater composa plus de 130 volumes sur la théologie, la morale, la philosophie, des poëmes, des drames, des traductions, etc.; mais on ne lit plus que ses *Chansons helvétiques*, publiées en 1767; elles respirent, dans leur simplicité, une verve entraînante, ont une couleur locale qui émeut puissamment les habitants des montagnes, et sont encore chantées par les paysans et les pâtres de Morat, de Lucerne et de l'Oberland. Un second ouvrage, les *Fragments physiognomoniques*, a survécu aussi; ce livre ne présente rien qui ne se trouve chez des auteurs antérieurs; seulement Lavater a voulu rassembler tous les éléments relatifs à l'étude de la physiognomonie, et y joindre ce qu'il croyait être le résultat de sa propre expérience; mais il n'a fait qu'augmenter le désordre qui y régnait déjà. Il n'a pas systématisé non plus la physiognomonie : il en a confondu toutes les règles, et lui a ôté toute limite, en l'appliquant jusqu'aux vêtements et aux actes. La physiognomonie a pour base l'anatomie et la physiologie; son étude et ses conséquences appartiennent à la psychologie, à l'histoire naturelle, à la médecine et aux beaux-arts; or Lavater ignorait les sciences, et n'était guère moins étranger aux beaux-arts : à peine savait-il dessiner fort médiocrement. Il n'avait ni assez de suite ni assez de fixité dans les idées pour être un observateur et un connaisseur sérieux. Ses *Fragments* fourmillent de paradoxes, de divagations et d'absurdités; à peine y trouve-t-on quelques pages vraiment intéressantes et quelques vues ingénieuses. Il y a des chapitres sur les apparitions et les monstres, qui dénotent une crédulité inouïe. Les observations de Lavater sont fréquemment dépourvues de tout caractère raisonnable : il compare la physionomie de l'homme avec celle des animaux, et n'arrive à trouver la ressemblance que par un artifice de dessin, qui ne peut avoir rien de sérieux: les figures intermédiaires, offertes et commentées comme expression de la vérité, sont inacceptables. L'ouvrage de Lavater parut en allemand, 1775-78, 4 vol. in-4°. Il fut traduit en français, La Haye, 1783, 3 vol. petit in-fol., avec un 4e vol. en 1802; et Paris, 1806-7, 9 vol. in-4°, par M. Moreau, avec 500 gravures. Une traduction abrégée en a été donnée par M. Bacharach, Paris, 1841, 1 vol. gr. in-8°. R. D.

LA VAUGUYON (Ant.-Paul-Jacques de QUÉLEN, duc de), né à Tonneins en 1706, m. en 1772, fit plusieurs campagnes, à la suite desquelles il fut promu au grade de brigadier en 1743, gagna celui de maréchal de camp à la bataille de Fontenoy, 1745, se distingua encore à Raucoux et à Lawfeld, fut créé lieutenant-général en 1748, et remplit la charge de gouverneur des petits-fils de Louis XV.

LA VAUGUYON (Paul-Franç., duc de), fils du précédent, né en 1746, m. en 1828, fut ambassadeur en Hollande en 1776, en Espagne de 1784 à 1790. Ministre du comte de Provence (Louis XVIII) de 1795 à 1797, il lui servit d'intermédiaire principal auprès de ses agents en France. Il revint en France en 1805, entra à la Chambre des pairs lors de la Restauration, et y défendit les principes constitutionnels.

LA VAUGUYON (Paul, comte de), un des fils du précédent, né à Paris en 1777, m. en 1839, servit dans un corps d'émigrés en Espagne, rentra en France avec son père, s'enrôla, combattit à Austerlitz, fut nommé aide de camp de Murat, général de division, commandant de l'infanterie de sa garde, et conserva son grade en France après les événements de 1815.

LAVAUR, *Vaurum*, *Vera* ou *Vora*, s.-préf. (Tarn), à 42 kil. S.-O. d'Albi, sur la rive g. de l'Agout; 4,550 hab. Trib. de 1re instance, collége, bibliothèque. Elève considérable de vers à soie; filatures de soie, fabr. de tissus et de bas de soie. Ruines d'un château démantelé par Henri IV. — Cette ville, une des plus fortes places des Albigeois, fut saccagée par Simon de Montfort en 1211; en 1213, on y tint un concile. Un évêché y fut créé en 1318.

LAVEAUX (Jean-Charles THIBAULT DE), lexicographe et homme de lettres, né à Troyes en 1749, m. en 1827, fit ses études à Paris, enseigna la langue française à Bâle, devint professeur de littérature française et membre de l'Académie Caroline à Stuttgard, fut appelé à l'université de Berlin par Frédéric II, vint s'établir à Strasbourg après la mort de ce prince, et y rédigea *le Courrier de Strasbourg*. Il vint à Paris en 1792, et y fut quelque temps rédacteur en chef du *Journal de la Montagne*; plusieurs fois dénoncé et incarcéré, il finit, après le 9 thermidor, par renoncer à la politique. Sous le Consulat, il devint chef de bureau à la préfecture de la Seine, et inspecteur-général des prisons et hospices sous l'Empire. La Restauration le destitua. On a de lui des traductions de l'*Histoire des Allemands* de Schmidt, Berlin, 1784, 9 vol. in-8°, et de l'*Histoire des sciences dans la Grèce* de Meiners, Paris, 1799, 5 vol. in-8°; *Histoire des premiers peuples libres qui ont habité la France*, 1787, 3 vol. in-8°; *Vie de Frédéric II, roi de Prusse*, Strasbourg, 1788-9, 7 vol. in-8°; *Cours théorique et pratique de langue et de littérature française*, Berlin, 1784, in-8°, entrepris sur la demande du roi de Prusse; *Dictionnaire français-allemand et allemand-français*, 1784-5, 2 vol. in-8°; *Nouveau dictionnaire de la langue française, où l'on trouve tous les mots de la langue usuelle, les étymologies, l'explication détaillée des synonymes*, etc., Paris, 1820, 2 vol. in-4°, ouvrage très-estimable, 2e édit., Paris, 1828, 2 vol. in-4°; *Dictionnaire raisonné des difficultés grammaticales et littéraires de la langue française*, Paris, 1818, 1 vol. in-8°, travail fait avec beaucoup de sagacité et de goût; 2e édit., 1822, 2 vol. in-8°; *Dictionnaire synonymique de la langue française*, 1826, 1 vol. in-8°, etc.

LAVÉDAN (LE), *Levitania*, petit pays de l'anc. France (Bigorre), où étaient Lourdes et Campan (IIIes-Pyrénées).

LAVELANET, ch.-l. de cant. (Ariége), arr. et à 27 kil. E. de Foix, sur la Touire, qui se jette près de là dans un gouffre profond; 2,763 hab. Fabr. de draps.

LAVELLO, *Labellum*, v. du royaume d'Italie (Potenza), à 13 kil. N.-E. de Melfi; 4,649 hab. Evêché.

LAVEMENT DES PIEDS. La veille de Pâques, lorsque Jésus-Christ célébra la cène avec ses disciples, il leur lava les pieds, pour leur apprendre les devoirs de charité mutuelle que se doivent les chrétiens. En France, avant la Révolution et pendant la Restauration, il y avait à la cour, le jeudi saint, une cérémonie commémorative de cet acte d'humilité du Sauveur : le roi lavait les pieds à douze pauvres vieillards, représentant les 12 apôtres, mandés dans son palais. Bientôt après, accompagné de tous les princes de la maison royale, il servait à table ces mêmes vieillards. Cette cérémonie a cessé d'être pratiquée à la cour après juillet 1830; mais elle l'est encore par les évêques. On croit que la coutume en fut établie au XIe siècle, par le roi Robert II, *le Pieux*, qui la pratiquait couvert d'un cilice.

LAVENHAM ou LANHAM, brg et paroisse d'Angleterre (Suffolk), sur la Brit, à 24 kil. O.-N.-O. d'Ipswich; 4,600 hab. Fabr. de fil à coudre. Belle église du XVe siècle.

LAVENTIE, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), arr. et à 20 kil. N.-E. de Béthune; 1,318 hab. Miel, toiles.

LAVERDY (Clément-Charles-Franç. de), né à Paris en 1723, m. en 1793, conseiller au parlement, fut contrôleur général des finances de 1763 à 1768. Sa complicité dans le prétendu *Pacte de Famine* (*V.* FAMINE — Pacte de) le fit condamner à mort à la Révolution.

LAVERNE, *Laverna*, déesse des fourbes et des voleurs chez les anc. Romains.

LAVIEU, LAVIEUX ou LADVIEU, petit pays de l'anc. France (Forez), où étaient Lavieux, Rivière-en-Ladvieu et Montagne-en-Ladvieu (Loire).

LA VIEUVILLE (Charles, marquis de), né à Paris vers 1582, m. en 1653, fut surintendant des finances en 1623, se fit des querelles avec tous les gens de cour par son naturel emporté et présomptueux, fut enfermé au château d'Amboise en 1624, s'enfuit à l'étranger, obtint de rentrer en France en 1628, entra dans des intrigues contre le cardinal de Richelieu, dut s'enfuir à Bruxelles en 1631, ne revint que sous le ministère de Mazarin, et obtint, en 1649, la direction des finances, avec le titre de duc et pair. B.

LA VILLE DE MIRMONT (Alexandre-Jean-Joseph de), poëte dramatique, né à Versailles en 1783, m. en 1845, fut chef de division au ministère de l'Intérieur, puis inspecteur des prisons. Il a laissé une tragédie de *Charles VI*, 1826, et, entre autres comédies estimables : *le Folliculaire*, en 5 actes, 1820; *Une journée d'élection*, en 3 actes, 1822, interdite par la censure; *le Roman*, en 5 actes, 1825; *les Intrigants*, en 5 actes, 1831. Ses *Œuvres* ont paru en 1845, 4 vol. in-8°. Toutes les comédies de de La Ville sont écrites en vers; le style en est agréable, facile et correct. *Le Folliculaire*, son meilleur ouvrage, renferme de fort jolies scènes, des portraits bien observés, et a obtenu beaucoup de succès.

LA VILLEHEURNOIS (Charles-Honoré BERTHELOT DE), né à Toulon vers 1750, m. en 1799, maître des re-

quêtes sous Louis XVI, fut un des agents secrets des Bourbons pendant la Révolution, et intrigua surtout auprès de l'armée. Arrêté avec l'abbé Brotier et Duverne de Presles, comme coupable de conspiration, 1797, il fut condamné à un an de réclusion; le coup d'Etat du 18 fructidor fournit un prétexte pour le déporter à Sinnamary, où il mourut.

LAVINIE, fille de Latinus, était fiancée à Turnus, lorsque, pour obéir à un oracle, elle épousa Enée, qui bâtit en son honneur la ville de Lavinium. Elle fut mère de Sylvius.

LAVINIUM, v. de l'Italie ancienne (Latium), au S. et à 18 milles (26 kil. 1/2 environ) de Rome, sur une petite colline; bâtie par Enée en l'honneur de Lavinie. Une colonie en sortit pour fonder Albe. Lavinium fut détruite aux IXe et Xe siècles par les Sarrasins. C'est auj. le vge de Pratica.

LAVIT-DE-LOMAGNE, ch.-l. de cant. (Tarn-et-Garonne), arr. et à 23 kil. S.-O. de Castel-Sarrazin; 987 hab.

LAVOISIER (Antoine-Laurent), très-célèbre chimiste, né à Paris le 16 août 1743, m. en 1794. Fils d'un riche commerçant, il fit ses études au collége Mazarin, et s'y distingua par son application autant que par ses succès. Dès sa première jeunesse, il montra le goût le plus vif pour les sciences exactes, et se voua à leur étude; il apprit l'astronomie près de l'abbé de La Caille, la chimie près de Rouelle, et la botanique avec B. de Jussieu. Il se séquestra du monde, se condamna à la vie la plus frugale, afin de pouvoir mieux suivre ses études. A 20 ans, 1763, il remporta un prix à l'Académie des Sciences pour un *Mémoire sur le meilleur système d'éclairage de Paris;* et, en 1768, il entra dans ce corps savant, après un autre *Mémoire sur les couches des montagnes.* Puis, désirant la fortune, comme moyen de se livrer aux sciences d'une manière indépendante, il sollicita et obtint une charge de fermier général en 1769. Il fit dès lors deux pârts dans sa vie, et tint noblement sa place comme administrateur. Les juifs de Metz lui durent l'abolition d'un impôt odieux, vieux reste des temps barbares. Turgot le plaça, en 1776, à la tête de la régie des salpêtres. Lavoisier fit cesser les fouilles forcées alors en usage, et améliora la fabrication des poudres. En 1788 il fut attaché à la caisse d'escompte; en 1790, membre de la commission des poids et mesures, et en 1791, commissaire de la Trésorerie. Il publia, en 1791, un traité *de la Richesse territoriale du royaume de France,* dont l'Assemblée constituante décréta l'impression aux frais de l'Etat. En 1772, il avait jeté les premiers fondements de sa théorie chimique; mais, esprit essentiellement créateur, il attendit jusqu'en 1783 pour anéantir à jamais la doctrine du phlogistique. Sachant se multiplier à l'infini, il publia, de 1772 à 1786, plus de 40 Mémoires relatifs à l'établissement de sa doctrine. Tous ses travaux se suivent avec une logique telle, qu'il suffit de les lire pour apprendre comment une science se fait. *Rien ne se perd, rien ne se crée,* voilà sa devise; la matière peut être modifiée dans sa forme, mais jamais altérée dans son poids. Puis, mettant la *balance* au service de cette pensée féconde, elle devient entre ses mains un réactif infaillible, qui devait et pouvait seul révolutionner la chimie. Parmi ses nombreux travaux, nous citerons surtout: la découverte de l'oxygène, qu'il fit en même temps que Priestley, et qui devint la base de sa théorie; l'analyse et la synthèse de l'air, 1777; celle de l'acide carbonique; celle de l'eau, et celle des matières organiques. Dès lors il put expliquer la respiration, la combustion et la fermentation. En même temps, Lavoisier se livre à tous les travaux que commandent les circonstances: il entreprend, dans un but d'humanité, une longue suite d'expériences malsaines et dangereuses sur les gaz dégagés par les matières fécales; puis il les raconte avec une simplicité sublime. Dans son *Traité de chimie,* 1789, 2 vol. in-8°, où il pose les bases de la chimie moderne, il se montre, comme philosophe et comme logicien, le digne émule de Condillac. En 1787, Fourcroy et Berthollet adoptèrent sa théorie. Enfin il créa, avec Guyton de Morveau, la nomenclature chimique. Lavoisier a aussi laissé d'importants travaux sur la chaleur: il établit que la chaleur était impondérable, démontra l'analogie entre les vapeurs et les gaz, et inventa, avec Laplace, un calorimètre, à l'aide duquel ils expliquèrent les phénomènes de la respiration et de la chaleur animale. Une mort prématurée arrêta le cours de ses travaux, au moment où il les recueillait tous pour en former un seul ouvrage. Le 2 mai 1794, le conventionnel Dupin ayant déposé un acte d'accusation contre tous les fermiers généraux, Lavoisier vint lui-même se constituer prisonnier. Le 6, il fut enveloppé dans l'arrêt de condamnation capitale prononcé en masse contre sa compagnie par le tribunal révolutionnaire, et, le 8, il monta à l'échafaud. Hallé et Loysel osèrent seuls élever la voix en sa faveur, mais en vain. La veille de sa mort, les membres du Lycée, auj. l'Athénée, vinrent apporter à l'illustre condamné une couronne dans son cachot. Aucun monument n'a été consacré à la gloire de Lavoisier; il ne reste de lui qu'un portrait peint par David; cependant l'ensemble de ses travaux, l'empreinte qu'il laissa même sur les sujets qu'il ne fit qu'effleurer, le placent parmi les génies les plus féconds du XVIIIe siècle. Aujourd'hui, après 60 années, ses découvertes font toujours l'admiration des savants, et ses théories servent encore de fil conducteur dans le dédale, souvent inextricable, des sciences chimiques. G—R.

LA VOULTE, ch.-l. de cant. (Ardèche), arr. et à 21 kil. N.-E. de Privas, sur la rive dr. du Rhône; 2,818 hab. Eglise calviniste. Culture de la vigne et du mûrier. Mine de fer, hauts fourneaux; fonderie et fabr. de projectiles de guerre. Vaste château, qui appartint aux ducs de Ventadour.

LAVOUTE-CHILHAC, ch.-l. de cant. (Haute-Loire), arr. et à 18 kil. S. de Brioude, sur l'Allier; 578 hab.

LA VRILLIÈRE. *V.* VRILLIÈRE (LA).

LAW DE LAURISTON (Jean), financier fameux, né à Edimbourg en 1671, d'un riche orfévre, m. en 1729, montra dès son enfance de rares dispositions pour le calcul et les sciences positives. Condamné à mort, à l'âge de 24 ans, après un duel, il parvint à s'évader, et parcourut la France et la Hollande, étudiant le commerce et le crédit. Il imagina un système qui devait, à son avis, faire la prospérité des Etats : imbu des idées de l'époque, qui ne considérait comme richesse que le numéraire, il crut qu'on pourrait l'augmenter et y suppléer par la formation de banques dont le papier circulerait comme monnaie courante. Il suffirait d'établir, dans chaque Etat, une banque générale, chargée de la perception des revenus, du paiement des dépenses, et à laquelle seraient donnés les priviléges des divers commerces. Le numéraire, retiré de la circulation, servirait de réserve métallique, et serait remplacé par le papier, dont le crédit permettrait d'émettre une valeur supérieure à la réserve. Le capital de ces banques, divisé en actions, auxquelles seraient répartis les profits de l'escompte, de l'administration et du commerce, servirait de placement aux capitaux. Tel était le système de Law, système faux par sa base, mais dont quelques parties réalisables se retrouvent dans l'organisation actuelle de la Banque d'Angleterre. De retour en Ecosse, après avoir été gracié, 1700, Law développa ses idées dans un Mémoire intitulé : *Considérations sur le numéraire et le commerce,* La Haye, 1705, trad. en français, 1790, 1 vol. in-8°, et proposa ses plans pour la fondation d'une banque à Edimbourg. Ne pouvant les faire admettre, il retourna sur le continent, visita Bruxelles, Paris, Gênes, Venise, Turin, proposant en vain son système, et rentra dans sa patrie, possesseur d'une assez belle fortune acquise au jeu. A la mort de Louis XIV, attiré par le mauvais état des finances de la France, alors menacée d'une banqueroute, il vint offrir ses idées au Régent, et obtint l'autorisation de fonder une banque particulière avec émission de billets au porteur, 1716. Elle eut un crédit assez rapide. Law obtint alors le privilége du commerce de la Louisiane et du Mississipi, et forma une compagnie de commerce, sous le nom de *Compagnie des Indes occidentales,* 1718, dont le capital fut divisé en actions. Puis, malgré l'opposition du Conseil des finances et du Parlement de Paris, sa banque fut déclarée *Banque royale.* Les actions de la Compagnie eurent d'abord moins de vogue que les billets de la banque. Le Conseil des finances leur opposait des actions dites de l'*anti-système,* créées sur le capital des fermiers généraux. Law triompha des obstacles, fit monter le cours des billets, au moyen de marchés à prime, et obtint pour la Compagnie le privilége du commerce des Indes occidentales, 1719. Il y joignit aussi l'administration et la fabrication des monnaies. Une faveur extraordinaire s'attacha dès lors aux actions; on se les disputa avec fureur; on les revendit avec prime dans la rue Quincampoix, centre des agioteurs. Law voulut compléter la réalisation de son système en obtenant les fermes générales. Il avait promis au Régent de payer la dette publique. Au moyen de nouvelles actions, la Compagnie prêta à l'Etat 1,500 millions nécessaires au paiement de la dette, et obtint en échange les fermes générales, dont les profits devaient couvrir les intérêts des nouvelles actions. Nommé contrôleur général, Law joignit enfin à la Compagnie les recettes générales. Elle se trouvait ainsi chargée de la perception de tous les

revenus du royaume. Mais la faveur du système ne dura pas : vers la fin de 1719, quelques réaliseurs accaparèrent le numéraire et acquirent des propriétés. La confiance fut ébranlée ; en vain Law essaya de la rétablir par ses *Lettres à un créancier*, 1720 ; il fallut recourir aux expédients violents, donner aux billets un cours forcé, défendre les accaparements de capitaux, etc. Les actions baissaient ; les billets se dépréciaient. Un édit prononça la réduction progressive des actions et des billets ; on cria à la banqueroute, et l'édit fut révoqué. Law dut quitter le contrôle général, 27 mai 1720. Bientôt la banque fut obligée de renoncer au remboursement des billets supérieurs à 10 livres ! Le peuple se souleva ; l'émeute gronda jusqu'au Palais-Royal, où Law s'était réfugié. Ce fut la ruine du système. La banque fut abolie, et les billets changés en rentes ; la Compagnie perdit ses principaux priviléges. Law s'enfuit à Bruxelles, et ses biens furent séquestrés. Il parcourut quelque temps l'Europe, puis se fixa à Venise, où il mourut en 1729, pauvre et oublié. Il n'a écrit que des Mémoires sur les monnaies et les banques, et quelques Lettres justificatives du système. Ses Œuvres complètes, avec ces Lettres, ont été publiées par E. Daire (*Collection des Economistes français du* XVIII^e *siècle*, 1843, Paris, 1 vol. in-8°). Le système a été expliqué et critiqué par Dutot, Forbonnais, et quelques autres. M. Thiers en a publié un exposé remarquable dans l'*Encyclopédie progressive*, 1826, reproduit par le *Dictionnaire de la conversation*, au mot *Law*. Bu.

LAW DE LAURISTON, général. *V.* LAURISTON.

LAWFELD, vge du roy. de Hollande (Limbourg), près de Maestricht ; célèbre par une victoire du maréchal de Saxe sur le duc de Cumberland, le 2 juillet 1747, et par un autre succès des Français en 1794.

LAWRENCE (P. Thomas), célèbre peintre anglais, né à Bristol en 1769, m. en 1830, fils d'un aubergiste, étudia sous Reynolds, devint peintre de Georges III en 1792, et président de l'Académie royale de peinture en 1820. Il se consacra au portrait, et y acquit une fortune immense. Lawrence a de la grâce, beaucoup d'habileté dans les ajustements, une couleur éclatante, qui séduit sans captiver, parce que l'éclat en est artificiel ; il saisit très-spirituellement la physionomie de ses personnages, mais son dessin est souvent incorrect et maniéré.

LAXENBURG, autrefois *Laxendorf*, brg des Etats autrichiens (Basse-Autriche), sur la Schwæcha, à 15 kil. S.-S.-E. de Vienne ; 800 hab. Palais d'été des empereurs, avec un très-beau parc. Un traité y fut conclu entre l'Autriche et l'Espagne en 1725.

LAY, riv. de France (Vendée), naît à 20 kil. N. de Fontenay-le-Comte, et se jette dans l'anse de l'Aiguillon (golfe de Gascogne), vis-à-vis l'île de Ré. Cours de 105 kil.

LAYA (Jean-Louis), littérateur et poëte dramatique, né à Paris en 1761, d'une famille originaire d'Espagne, m. en 1833, fut le condisciple et l'ami de Legouvé. Ils publièrent ensemble un volume d'héroïdes, sous le titre d'*Essais de deux amis*, 1786, in-8°. Bientôt Laya se tourna vers le théâtre, et donna *Jean Calas*, tragédie en 5 actes en vers, 1789, et les *Dangers de l'opinion*, drame en 5 actes en vers, 1790, où il attaque le préjugé des peines infamantes. L'une et l'autre pièce furent accueillies très-favorablement. Mais l'ouvrage auquel Laya dut surtout sa réputation, fut *l'Ami des lois*, comédie en 5 actes en vers, jouée au Théâtre-Français le 2 janvier 1793, pendant le procès de Louis XVI. C'était une protestation chaleureuse contre les anarchistes de l'époque : le succès fut immense, et prit non-seulement à Paris, mais dans les départements, les proportions d'une manifestation de l'opinion publique contre les gouvernants d'alors. Cette comédie est médiocre, et écrite médiocrement ; Laya en disait, à 25 ans de distance : « Ce n'était pas un bon ouvrage, mais c'était une bonne action. » Nous ajouterons : et une action courageuse, car il brava des hommes tout-puissants, fut proscrit et obligé de se cacher jusqu'après le 9 thermidor. En 1799, Laya donna *Falkland, ou la Conscience*, drame en 5 actes en prose, où il a montré un coupable perpétuellement poursuivi par sa conscience. Laya, chargé pendant 15 ans de la critique littéraire dans le *Moniteur*, fut professeur de belles-lettres au lycée Charlemagne, puis au lycée Napoléon, professeur d'histoire littéraire et de poésie française à la Faculté des lettres de Paris après Delille, et entra à l'Académie française en 1817. Les *Œuvres* de Laya ont été recueillies en 5 vol. in-8°, Paris, 1833. — M. Laya (Léon), fils du précédent, a donné et donne encore de temps en temps, sur nos scènes secondaires, de jolies comédies-vaudevilles, parmi lesquelles nous citerons *l'Etourneau*, en 3 actes ; *Emma*, en 3 actes ; *la Peau du Lion*, 1844 ; *Georges et Maurice*, *les Demoiselles de noces*, 1846, etc., en société avec Bayard.

LAYBACH ou LAIBACH, en italien *Lubiana*, anc. *Æmona*, *Labacum* au moyen âge, v. des Etats autrichiens (Carniole), sur la Laybach, à 350 kil. S.-O. de Vienne, 98 N.-E. de Trieste, sur le chemin de fer du Sud ; par 46° 2′ 57″ lat. N., et 12° 10′ 26″ long. E. ; 20,747 hab. Capit. de la prov. de Carniole, ch.-l. du gvt et du cercle de son nom. Evêché suffrag. de Gœrz ; trib., lycée avec privilége d'université, gymnase, séminaire, observatoire, bibliothèque, jardin botanique, musée, école militaire, arsenal. Société impériale d'agriculture et des arts. On y remarque la cathédrale de S^t-Nicolas, la maison des Etats, l'hôtel de ville, le théâtre, l'ancien château fort archiducal, auj. maison de force, etc. Grand commerce de chanvre, lin, blé, miel, éponges. Fabr. de faïences, soieries, dentelles, chapeaux. — Connue des Romains et des Francs, cette ville, après avoir dépendu longtemps des Slaves et des ducs de Bavière, eut ses seigneurs particuliers, après lesquels elle se donna à l'Autriche. Prise par Bernadotte en 1797, par Macdonald en 1809. Elle est célèbre par un congrès des puissances européennes, tenu en 1820-21, pour le rétablissement de l'absolutisme dans le roy. de Naples. — Le gvt de Laybach, nom donné quelquefois à la prov. de Carniole, est borné au N. par la prov. de Styrie, à l'O. par les provinces de Carinthie et de Littoral ou gouvernement de Trieste, au S.-et à l'E. par la Croatie, et est divisé en 3 cercles : Laybach, Neustadt, Adelsberg ; 9,774 kil. carr. ; 451,941 hab. — Le cercle de Laybach, entre ceux de Klagenfurt et de Villach au N., la Styrie à l'E., le cercle de Neustadt au S., celui d'Adelsberg et le gvt de Trieste à l'O., est montagneux ; il est arrosé par la Save, a 330,000 hectares environ, et 165,000 hab.

LAYE (la), *Ledia Silva*, petit pays de l'anc. France (Ile-de-France), où étaient S^t-Germain-en-Laye, Montaigu-en-Laye et S^t-Léger-en-Laye (Seine-et-Oise).

LAYEN ou LEYEN (Principauté de la), anc. Etat de l'empire d'Allemagne, dont les souverains résidaient à Ahrenfels sur le Rhin. Il comprenait le comté de Hohengerolseck, le château de Waal près d'Augsbourg, et quelques seigneuries dans les districts du Rhin et de la Moselle, entre autres, le château de Layen. Après avoir été compris dans la Confédération du Rhin en 1806, il fut incorporé au grand duché de Bade en 1815.

LAYNEZ. *V.* LAINEZ.

LAYRAC, brg (Lot-et-Garonne), arr. et à 10 kil. S. d'Agen, sur le Gers ; 1,458 hab.

LAYS, célèbre chanteur. *V.* LAÏS.

LAZARE (Saint), frère de Marthe et de Marie, était hôte de Jésus à Béthanie. Jésus pleura sur son tombeau, et le ressuscita le 4^e jour. Bien qu'on ignore le reste de sa vie, l'Eglise l'honore le 2 septembre.

LAZARE, homme pauvre et couvert d'ulcères, essaya, mais en vain, de toucher le Mauvais-Riche. Tous deux moururent, et le Mauvais-Riche, à son tour, implora inutilement, du fond de l'enfer, Lazare devenu un bienheureux. On n'est pas certain si cette parabole de Jésus-Christ est une histoire ou une allégorie.

LAZARE (Hospitaliers de SAINT-), ordre religieux et militaire, établi à Jérusalem pendant les Croisades, en 1119, pour soigner les lépreux, et confirmé par le pape Alexandre IV en 1255. Cet ordre tirait son nom du pauvre Lazare, qui en était le patron. Introduit en France au temps du roi Louis VII, il perdit son importance à mesure que la lèpre disparut ; néanmoins il a existé jusqu'à la Révolution de 1789, après avoir été réuni sous Henri IV à celui de Notre-Dame du mont Carmel. En Savoie, dès 1572, on l'avait réuni à celui de S^t-Maurice. Les chevaliers de S^t-Lazare étaient au nombre de 100 ; ils pouvaient se marier, et posséder des pensions sur toutes sortes de bénéfices. L'insigne était une croix à 8 pointes, émaillée de pourpre et de vert alternativement, bordée d'or, anglée de 4 fleurs de lis d'or, et portant au centre, d'un côté l'image de la Vierge, de l'autre celle de S^t Lazare.

LAZARE (SAINT-), en italien *Lazzaro-degli-Armeni*, petite île de la mer Adriatique, dans les lagunes et à 4 kil. S.-E. de Venise, près de Lido. Jusqu'en 1594, il y eut un hôpital pour les lépreux. Cédée en 1717 à la Congrégation des Mekhitaristes, qu'une invasion des Turcs en Morée contraignait de chercher un nouvel asile, elle est devenue un centre de propagation apostolique pour l'Asie, et d'instruction pour la nation arménienne. Huit presses y fonctionnent sans relâche, et livrent à la circulation un grand nombre d'ouvrages destinés à répandre en Orient la civilisation moderne et la foi catholique. On y voit une magnifique bibliothèque, où se trouvent plus de 1,500 manuscrits arméniens, la plupart inédits et du plus haut intérêt pour

l'histoire ancienne de l'Asie. Les voyageurs y trouvent toujours le meilleur accueil. Lord Byron y apprit l'arménien. C—a.

LAZARET, nom qui désignait primitivement un hospice de lépreux, placé sous l'invocation de St Lazare, et qu'on applique aux bâtiments isolés où l'on fait faire *quarantaine* aux hommes et aux marchandises arrivant de pays infectés ou soupçonnés de contagion.

LAZARISTES ou PRÊTRES DE LA MISSION, congrégation fondée en 1625 par saint Vincent de Paule pour former des missionnaires, approuvée par le pape Urbain VIII en 1632, et ainsi nommée parce qu'on l'établit à Paris dans une ancienne maison des hospitaliers de St-Lazare. Le général devait être Français et résider à Paris. Le couvent de St-Lazare était aussi une maison de force, où l'on enfermait les jeunes gens de mauvaise conduite. Les Lazaristes continuent de prêcher dans les pays étrangers; ils dirigent aussi les séminaires de plusieurs diocèses.

LAZIQUE, *Lazica*, partie de l'anc. Colchide, au S. du Phase et au N. de l'Arménie. Ses habitants étaient appelés *Lazes*. L'an 554, les Perses et les Grecs s'en disputèrent vivement la possession. Un peuple de la région caucasienne de l'empire russe porte encore auj. le nom de Lazes; il est féroce, vit de rapines et de brigandages.

LAZISE, v. des Etats autrichiens (Vénétie), sur le lac de Garda, délégation et à 21 kil. N.-O. de Vérone; 2,200 hab. Vieilles fortifications.

LAZZARI (Donato). *V.* Bramante.

LAZZARO-DEGLI-ARMENI. *V.* Lazare (Saint-).

LAZZARONI, nom de la populace de Naples, en général, et qui signifie de *grands Lazares*, par similitude avec leur patron, le Lazare de l'Evangile, type de la pauvreté et du dénûment. Autrefois les Lazzaroni étaient des fainéants, à peine vêtus, ne travaillant que tout juste pour ne pas mourir de faim, se reposant, quand, en quelques heures, ils avaient gagné de quoi vivre quelques jours, et couchant le soir, en plein air, dans de grands paniers. Vers la fin du XVIIIe siècle, ils formaient une population de 40,000 individus environ, qui se choisissait un chef lazare, *capo lazaro*. Masaniello (*V. ce nom*) l'était, quand éclata l'émeute de 1647. En 1798, les Lazzaroni, armés par le cardinal Ruffo, essayèrent de défendre Naples contre l'armée française et le général Championnet. Auj. les Lazzaroni, au moins ceux du port, sont actifs et occupés; ils ne vont plus quasi-nus, comme jadis, mais portent une chemise, un caleçon de toile, et, l'hiver, un gilet long à manches et à capuchon de gros drap brun. Ils sont locataires et paroissiens.

LEA, riv. d'Angleterre, naît à Luton (Bedford), coule à l'E.-S.-E. et au S. par le comté de Hertford, arrose Hertford, Ware, Waltham, sépare les comtés de Middlesex et d'Essex, et se jette dans la Tamise à Blackwall, au-dessous de Londres; cours de 65 kil.

LEACHMAREPOINT, faubourg de Boston (Massachusetts), joint à cette ville par un pont sur la riv. Charles; 7,500 hab. Verreries considérables, savonneries; immense abattoir.

LEADHILLS, v. d'Ecosse (Lanark), à 65 kil. S.-E. de Glasgow, sur un massif de montagnes, le plus élevé du S. de l'Ecosse 842 habit. Mines de plomb, les plus riches d'Ecosse. Patrie d'Allan Ramsay.

LEÆNA, hétère athénienne, maîtresse d'Aristogiton, se coupa la langue avec ses dents, pour ne rien révéler de la conspiration de son amant. On lui érigea un monument qui représentait une lionne sans langue à côté d'une image de Vénus.

LEAMINGTON, jolie v. du centre de l'Angleterre, sur la Leam, affl. de l'Avon, dans le comté et à 5 kil. E. de Warwick; 12,864 hab. dans la paroisse. Sources minérales, bains très-fréquentés. Belle église gothique, théâtre, musée, jardins publics.

LÉANDRE, jeune grec d'Abydos, fut aimé de Héro, prêtresse de Vénus à Sestos; pour l'aller voir, il traversait tous les soirs l'Hellespont à la nage; un flambeau allumé par elle sur une tour élevée lui servait de phare. Léandre se noya pendant une tempête; Héro désespérée se précipita dans la mer. Les *Amours de Héro et de Léandre* ont été chantés par Musée.

LÉANDRE (Saint), archevêque de Séville, né à Carthagène vers 540, m. en 596, était frère de St Isidore. Il combattit l'arianisme, convertit plusieurs princes wisigoths, fut exilé par le roi Léovigilde, et, rappelé par Récarède, présida en 589 le 3e concile de Tolède. Fête, 27 février et 13 mars. On a de lui : *Liber de institutione virginum et contemptu mundi*, Rome, 1661, in-4°. On attribue à St Léandre la liturgie mozarabique.

LÉARQUE. *V.* Athamas.

LÉBADÉE, *Lebadea*, anc. v. de Béotie, au S.-O., près de Chéronée et de l'Hélicon. Auj. *Livadie*. — Près de là était le bois de Trophonius.

LE BAILLEUL, vge (Orne), arr. et à 10 kil. N. d'Argentan; 774 hab. Berceau de la famille des Baliol ou Bailleul qui régna en Ecosse.

LE BAILLI (Ant.-François), fabuliste, né à Caen en 1756, m. à Paris en 1832, abandonna le barreau pour les lettres. On a de lui des *Fables nouvelles*, Paris, 1784, 1 vol. in-12, qui ont de l'élégance et de la bonhomie, et lui ont fait un nom parmi les fabulistes que l'on cite après La Fontaine. Il a aussi donné divers opéras, *Corisandre*, 1792; *OEnone*, 1812; *Diane et Endymion*, 1814, etc.

LEBANON, v. des Etats-Unis (Pensylvanie), à 110 kil. N.-O. de Philadelphie; 6,197 hab.

LEBANON (NEW-), brg des Etats-Unis (New-York), a 40 kil. S.-E. d'Albany; 3,000 hab. Eaux thermales.

LEBARBIER (Jean-Jacques-François), peintre, né a Rouen en 1738, m. à Paris en 1826, membre de l'Institut en 1816, a laissé beaucoup de vignettes et de dessins. Il en a fourni pour l'édition de *Gesner*, 1786-93, 3 vol. in-4°. Parmi ses tableaux, on distingue : *Sully aux pieds de Henri IV*, aux Gobelins; *l'Apothéose de St Louis* et *St Louis prenant l'oriflamme*, à St Denis; *Jupiter sur le mont Ida*, à Versailles; *Aristomène*, au château de Compiègne; un *Christ*, à la cathédrale de Sens; *le Siége de Nancy*, à l'hôtel de ville de Nancy.

LEBAS (Jacques-Philippe), graveur, né à Paris en 1707, m. en 1783, fut admis à l'Académie de peinture en 1743, et reçut, sous Louis XVI, 1782, le titre de graveur du roi. Son burin est facile et brillant. Il est le premier qui, après Rembrandt, ait fait un grand usage de la pointe sèche. Il reproduisit les tableaux de bons maîtres, Berghem, Wouwermans, Van Ostade, Téniers et Vernet. Il a gravé aussi d'après ses propres compositions; on cite *les Réjouissances flamandes*, *les OEuvres de miséricorde*, *l'Enfant prodigue*, *David Téniers et sa famille*. On lui doit encore quelques gouaches d'une couleur vigoureuse et d'un effet piquant. Il a formé des élèves distingués, Lemire, Gaucher, Laurent, etc.

LEBAS (Philippe-Franç.-Joseph), né en 1765 à Frévent (Pas-de-Calais), m. en 1794, fit ses études à Paris, au collége de Montaigu, fut reçu avocat au parlement en 1789, représenta les habitants de St-Pol à la Fédération de 1790, fut nommé administrateur de son département, membre de la Convention en 1792, y vota la mort de Louis XVI, fut commissaire de l'Assemblée à l'armée de Sambre-et-Meuse, devint membre du comité de sûreté générale, surveilla l'école de Mars établie dans la plaine de Sablons, défendit, au 9 thermidor, Robespierre son ami, fut arrêté avec lui, conduit à la Force, délivré par la multitude, et se tua d'un coup de pistolet à l'hôtel de ville, au moment d'être saisi de nouveau.

LE BATTEUX. *V.* Batteux.

LEBAUD (Pierre), doyen de St-Tugdual de Laval, aumônier de la duchesse Anne de Bretagne, est auteur d'une *Histoire de Bretagne*, publiée par d'Hozier, Paris, 1638, in-fol., et encore estimée aujourd'hui. Il avait consulté les titres déposés dans les chapitres, abbayes, communautés et archives du pays.

LEBBEKE, v. de Belgique (Flandre orientale), à 5 kil. S.-E. de Termonde; 4,000 hab. Brasseries, huileries, tanneries.

LEBDA. *V.* Lébida.

LEBÉ (Guillaume), graveur et fondeur de caractères d'imprimerie, né à Troyes en 1525, m. à Paris en 1598. A l'âge de 20 ans, il grava à Venise plusieurs caractères hébraïques. Revenu à Paris en 1539, il fut choisi par François Ier pour graver et fondre les caractères orientaux dont Robert Estienne fit usage. En 1561, sa fonderie, augmentée des poinçons et matrices de Garamond, était la plus célèbre de l'Europe. Par ordre de Philippe II, Plantin imprima avec les caractères de Lebé la Polyglotte d'Anvers, 1569, 6 vol. in-fol. — Son fils, Guillaume II, né en 1570, créa, en 1604, un gros caractère arabe qui existe encore à l'Imprimerie impériale. C—s.

LE BEAU (Charles), professeur, historien et poëte latin, né à Paris en 1701, m. en 1778, fit ses premières études au collége Ste-Barbe, sa rhétorique au collége des Grassins, et compléta son instruction au collége du Plessis. A 26 ans, il y occupa la chaire de seconde; comme le collége du Plessis imposait le célibat à ses professeurs, il le quitta pour la chaire de rhétorique au collége des Grassins. Le cardinal de Polignac ayant laissé inachevé son *Anti-Lucretius*, Le Beau en remplit les lacunes, l'acheva

et l'édita en 1747; on ne sait ce qui est de lui. En 1748, admis à l'Académie des Inscriptions, dont il fut secrétaire perpétuel, il y donna régulièrement les Mémoires imposés par le règlement, et, entre autres, vingt-six *Dissertations sur la légion romaine*. Il fit aussi les *Éloges historiques* des académiciens morts pendant qu'il était secrétaire. En 1752, il fut nommé professeur d'éloquence au Collége de France. En 1757, il donna les deux premiers volumes d'une *Histoire du Bas-Empire*, qui, au moment de sa mort, en comptait 22. Ameilhon continua l'ouvrage jusqu'au 27e volume, en 1811. La meilleure édition est celle de Saint-Martin, Paris, 1829-33, 21 vol. in-8°. Consciencieusement érudit, Le Beau est aride, terne et fatigant. Quoique écrivain habile et correct, il n'a pu éviter la monotonie et le défaut d'unité. Il avait suivi la voie ouverte par Rollin, en écrivant son ouvrage en français, ce qui passait alors pour une nouveauté dans l'Université, où l'on n'écrivait guère qu'en latin. Malgré ses recherches étendues et un sens critique assez remarquable, Le Beau fut peu lu. La célébrité lui vint, après sa mort, de ses ouvrages latins, qui sont : *Carmina et Orationes*, 1782, 3 vol. in-8°, vers, amplifications et harangues, renfermant une grande variété de sujets, dans une latinité toujours élégante, quoique un peu maniérée. Il a mis aussi en vers hexamètres 22 fables de La Fontaine, qui ont donné lieu au *Parallèle curieux des Fables en vers latins de M. Le Beau avec La Fontaine et tous les poëtes latins qui ont traité les mêmes fables*, 1785, 1 vol. in-8°. F. B.

LEBEDAH. *V.* Lébida.

LEBEDIAN, v. de la Russie d'Europe, près du Don, gvt et à 200 kil. O.-N.-O. de Tambov; 3,000 hab. 4 foires importantes; courses de chevaux.

LEBEDIN, v. de la Russie d'Europe, sur l'Olchana, gvt et à 150 kil. O.-N.-O. de Kharkov; 10,325 hab. Eaux-de-vie de fruits; 50° 34′ lat. N., 32° 9′ long. E.

LEBEDOS, anc. v. d'Asie-Mineure (Ionie), sur la mer Egée, au N. de Colophon. On y célébrait, chaque année, de grandes fêtes en l'honneur de Bacchus. Lysimaque la détruisit et en transporta les habitants à Ephèse.

LE BEL (Jean), né à Liége vers 1290, m. en 1370. Devenu chanoine de Liége après avoir servi sous Jean de Hainaut, seigneur de Beaumont, dans l'expédition d'Edouard III contre les Ecossais, il écrivit une *Chronique*, dont Froissart déclare s'être servi. On en a la première partie (1325-1340).

LEBERBERG, nom allemand du Jura.

LEBERON (Montagnes de), partie des Alpes du Dauphiné, dans le départ. des Basses-Alpes, le long de la Durance; 800 mèt. dans leur plus grande élévation.

LEBEUF (Jean), chanoine d'Auxerre, né dans cette ville en 1687, m. en 1760, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, a fait de savantes recherches sur notre histoire nationale. Parmi ses nombreux ouvrages, on distingue : *Discours sur l'état des sciences dans l'étendue de la monarchie française sous Charlemagne*, 1734, in-12; *Recueil de divers écrits pour servir d'éclaircissements à l'histoire de France*, 1738, 2 vol. in-12; *Dissertations sur l'histoire ecclésiastique et civile de France*, 1739-43, 3 vol. in-12; *Histoire ecclésiastique et civile d'Auxerre*, 1743, 2 vol. in-4°; *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris*, 1754, 15 vol. in-12. Le recueil de l'Académie des Inscriptions contient de lui 46 Mémoires. B.

LÉBIDA, LEBEDAH ou LEBDA, v. d'Afrique (Tripoli), sur la Méditerranée. Ce n'est plus guère, depuis le VIIe siècle, qu'un amas de ruines de l'anc. *Leptis Magna*, qu'avaient fondée les Phéniciens, et qui était devenue une ville grande et si florissante par son commerce, que le tribut qu'elle payait aux Carthaginois s'éleva jusqu'à un talent (5,560 fr.) par jour. Rangée au parti des Romains, elle fut protégée et embellie par les empereurs, et surtout par Septime-Sévère, qui y était né. Il y avait encore en Afrique, dans la Byzacène, sur la côte, entre Adrumète et Thapsus, une autre *Leptis*, dite *Leptis Parva* ou *Minor*, *Leptiminus*, sur les ruines de laquelle est bâti le bourg de *Lempta*.

LEBIDI, vge de Grèce (éparchie de Mantinée). On y voit les ruines d'Orchomène.

LEBLANC (Franç.), numismatiste, gentilhomme dauphinois, m. à Versailles en 1698, a laissé : *Dissertation sur quelques monnaies de Charlemagne, Louis le Débonnaire, Lothaire et ses successeurs, frappées à Rome*, 1689, in-4°; *Traité historique des monnaies de France*, 1690, in-4°, ouvrage qui ne contient que les monnaies des rois; une 2e partie, concernant les monnaies des seigneurs, est restée manuscrite. B.

LEBLOND (Jacques-Christophe), peintre en miniature, né à Francfort en 1670, m. en 1741. Il tenta d'établir à Londres une manufacture de papiers de tapisserie, mais ne réussit point. Il inventa l'art d'imiter la peinture par la gravure, en imprimant l'une sur l'autre trois couleurs, le rouge, le jaune et le bleu, qui, par leurs combinaisons, produisaient des nuances plus nombreuses.

LEBNA. *V.* Labana.

LE BON (Philippe), ingénieur des ponts et chaussées, eut l'idée, dès 1785, de faire servir à l'éclairage les gaz qui se produisent pendant la combustion des bois. Il fit part de sa découverte à l'Institut en 1799, prit un brevet d'invention en 1800, et publia le résultat de ses recherches dans un Mémoire intitulé : *Thermolampes, ou poêles qui chauffent, éclairent avec économie, et offrent, avec plusieurs produits précieux, une force motrice applicable à toute espèce de machines*, 1801. Il avait commencé par distiller le bois pour en recueillir le gaz, l'huile, le goudron, l'acide pyroligneux; mais son Mémoire indiquait la possibilité de distiller toutes les substances grasses. C'est au Havre que Le Bon établit ses premiers thermolampes; mais le gaz qu'il obtenait, formé d'hydrogène carboné et d'oxyde de carbone, n'était point épuré, éclairait mal, et avait une odeur désagréable; aussi ne fit-on pas une grande attention à sa découverte. Il alla ensuite organiser à Versailles, près de l'aqueduc de Marly, une fabrique d'acide pyroligneux.

LE BON (Joseph), né à Arras en 1765, m. en 1795, était membre de la congrégation de l'Oratoire à la Révolution. Il en sortit alors à la suite de démêlés avec ses supérieurs, fut nommé curé de Neuville près d'Arras en 1791, maire d'Arras après le 10 août 1792, procureur-syndic du département du Pas-de-Calais, député à la Convention, établit dans sa ville natale, en 1793, le régime de la Terreur, se distingua entre tous les proconsuls par ses cruautés et ses folies révolutionnaires, fut accusé devant l'Assemblée par les habitants de Cambrai après le 9 thermidor, condamné à mort par le tribunal criminel d'Amiens, et exécuté le 9 octobre 1795. B.

LE BOSSU (René), critique, né en 1631, chanoine-régulier de Ste-Geneviève, est auteur d'un *Parallèle de la philosophie d'Aristote et de Descartes*, Paris, 1674, in-12, et d'un *Traité du poëme épique*, La Haye, 1714, in-8°. Il a le goût peu sûr, pose des principes souvent contestables, veut tout juger d'après Aristote ou la poétique moderne, et fait de l'art un véritable lieu commun.

LEBOUCHER (Odet-Julien), né à Bourey près de Coutances en 1744, m. en 1826, fit de fortes études, et travailla sous les ordres de Bertin, contrôleur général. Parfaitement instruit des détails, il écrivit une judicieuse *Histoire de la dernière guerre entre la Grande-Bretagne, les Etats-Unis d'Amérique, la France, l'Espagne et la Hollande*, in-4°, 1787, réimprimée en 2 vol. in-8°, 1830. J. T.

LE BOUVIER (Gilles), dit *Berry*, né à Bourges en 1386, fut 1er héraut d'armes de Charles VII. On a de lui une *Histoire de Charles VII depuis* 1402 *jusqu'en* 1455, dont la plus grande partie semble appartenir à Alain Chartier, et une *Description de la France*, imprimée dans l'*Abrégé royal de l'alliance chronologique* du P. Labbe, 1651, in-4°.

LEBRET, v. de France. *V.* Labrit.

LE BRIGANT (Jacques), avocat, né à Pontrieux (Côtes-du-Nord) en 1720, m. en 1801, attira l'attention par un ouvrage intitulé : *La langue primitive conservée*, Paris, 1787, in-4°, qui faisait dériver toutes les langues du celtique. Il prétendait établir des rapports entre le celtique, le chinois, le sanscrit, la langue des Caraïbes et celle de Taïti. Il avait déjà donné : une *Dissertation sur les Brigants, peuple celte*, 1762, in-8°; des *Eléments de la langue des Celtes*, Strasbourg, 1779, in-8°; et plusieurs *Mémoires*. Il y avait de sérieuses recherches au milieu de ses exagérations. Il était aussi minéralogiste distingué. Marié deux fois, il avait eu 22 enfants; mais tous étaient morts ou aux armées, quand son dernier fils fut aussi appelé. L'ami dévoué de Le Brigant, le célèbre La Tour d'Auvergne, remplaça ce jeune homme à l'armée de Sambre-et-Meuse, et y fut tué. A. G.

LEBRIXA (Antoine de), en latin *Nebrissensis*, savant espagnol, né à Lebrixa en 1444, m. en 1522, fut pour l'Espagne ce que Budé fut pour la France. Après un séjour de 10 ans en Italie, il revint en Espagne, avec l'intention d'y propager la littérature classique. Il fit des cours dans les universités de Séville, de Salamanque et d'Alcala, et publia des instructions sur les grammaires castillane, latine, grecque et hébraïque, qui contribuèrent singulièrement à dissiper la barbarie qui régnait dans les écoles. Ses principaux ouvrages sont : *Institutiones grammaticæ*, livre très-rare, et le premier qui fut imprimé à Séville, 1481, in-fol.; *Grammatica sobre la langua castillana*, Sala-

manque, 1492, in-4°, première grammaire espagnole qui ait été publiée; *Lexicon latino-hispanicum et hispano-latinum*, ibid., 1492, 2 vol. in-fol., le premier dictionnaire qu'on ait eu en Espagne; *Lexicon artis medicamentariæ*, Alcala, 1518, imprimé à la suite d'un *Dioscoride*, et dont le but était de mettre en garde les jeunes gens contre les empiriques; *Juris civilis lexicon*, Salamanque, 1486, in-fol., ouvrage qui a mérité à l'auteur le titre de premier restaurateur du droit civil. Lebrixa a travaillé à la magnifique Bible polyglotte de Ximénès, Alcala, 5 vol. in-fol., 1514-1517. C. N.

LEBRIXA ou LEBRIJA, anc. *Nebrissa*, v. d'Espagne (Andalousie), prov. et à 63 kil. S.-S.-O. de Séville, près de la rive g. du Guadalquivir; 11,000 hab. Belle église de style mêlé, gothique et roman. Huile d'olive.

LEBRUN (Charles), un des grands peintres de l'école française, né à Paris en 1619, m. en 1690, étudia sous Simon Vouet; dès l'âge de 15 ans il se fit remarquer des artistes. Le chancelier Séguier, son protecteur, l'envoya à Rome en 1642, où il l'entretint. Il y reçut les conseils du Poussin. De retour à Paris en 1648, Lebrun se plaça au premier rang par trois tableaux de sainteté, le *Crucifiement de St André*, le *Martyre de St Etienne* et un *Moïse frappant le rocher*. Chargé par Fouquet des peintures du superbe château de Vaux, il reçut du surintendant une pension de 12,000 livres. Mazarin le présenta à Louis XIV, et Colbert le fit nommer premier peintre du roi en 1662, puis directeur de tous les ouvrages de peinture, de sculpture et d'ornement dans les bâtiments de la couronne. Délivré, par la mort de Lesueur, d'un rival dangereux, investi d'une espèce de dictature sur les arts, il fut l'arbitre du goût, le dispensateur des commandes, le régulateur des modes, des étoffes, des meubles, des arcs de triomphe, des catafalques, et ne se montra pas toujours exempt d'orgueil et de despotisme envers ses confrères. Ses ouvrages servirent de modèles à ses élèves, et furent reproduits dans les tapisseries des Gobelins. Placé à la tête de cette manufacture, il devint encore recteur, chancelier, et directeur de l'Académie de peinture : quoique absent et étranger, il fut élu prince de l'académie de St-Luc à Rome. Mais, après la mort de Colbert, Lebrun fut en butte aux persécutions de Louvois, qui lui opposa Mignard et l'abreuva de dégoûts. Le caractère principal du talent de Lebrun est la richesse de la composition, la puissance de l'imagination; il brillait surtout dans l'allégorie et la mythologie : mais sa couleur est lourde, terne, monotone, tirant sur la brique; son dessin est généralement mou, rond, lourd, et néanmoins ne manque pas de grandeur. Dans ses tableaux d'histoire ancienne, Lebrun est inexact et théâtral. Ses œuvres capitales sont les *Batailles d'Alexandre*, et la grande galerie du palais de Versailles représentant l'*histoire de Louis XIV* depuis le moment où il gouverna par lui-même, jusqu'à la paix de Nimègue. Il travailla 14 ans à cet immense ouvrage. On cite encore de lui : le *Christ aux anges*, à Notre-Dame de Paris; la *Madeleine aux pieds du Sauveur*, tableau échangé en 1815 avec le tzar Alexandre Ier contre *les Noces de Cana* de Paul Véronèse; *le Massacre des Innocents*, *la Mort de Sénèque*, *la Madeleine pénitente*. Beaucoup de ses tableaux ont été gravés par Audran, Edelinck et Leclerc. Lebrun s'est aussi exercé dans la gravure à l'eau-forte. On a de lui le buste de *St Charles Borromée*, *l'Enfant Jésus à genoux sur la croix*, et *les Quatre heures du jour*. Il a laissé deux ouvrages sur son art : *Conférences sur l'expression des différents caractères des passions*, Paris, 1667, in-4°; *Traité de la physionomie*, in-fol. Enfin, c'est à ses sollicitations qu'est due la création de l'Ecole française des Beaux-Arts à Rome. B.

LEBRUN (Denis), avocat à Paris, m. en 1708, est auteur d'un *Traité de la communauté entre mari et femme*, Paris, 1709, 1757, in-fol.; d'un *Traité des successions*, ibid., 1743, 1775, in-fol.; et surtout d'un travail plein d'idées neuves et ingénieuses sur la *Théorie des dommages-intérêts*, qui a servi en partie de base aux travaux les plus récents en Allemagne et en France sur ce sujet. ED. T.

LEBRUN DE GRANVILLE (Jean-Etienne), littérateur, né à Paris en 1738, m. en 1765. On lui a faussement attribué *la Wasprie, ou l'ami Wasp* (Fréron), 1761, 2 vol. in-12, et *l'Ane littéraire, ou les Aneries de maître Aliboron* (Fréron), 1761, in-12. Il a écrit *la Renommée littéraire*, ouvrage périodique, 1762-3, 2 vol. in-12, et quelques *Poésies*.

LEBRUN (Ponce-Denis ÉCOUCHARD-), poëte lyrique, né à Paris en 1729, m. en 1807, fils d'un serviteur du prince de Conti, fut élevé dans la maison de ce prince, montra, dès son enfance, des dispositions pour la poésie, et reçut des conseils de Louis Racine. A 18 ans, son bienfaiteur le nomma secrétaire de ses commandements, place qui lui laissa des loisirs pour les travaux poétiques, rêves de son avenir. Lebrun, après la mort du prince, perdit son titre et sa place, et se vit enlever, dans la banqueroute d'un grand seigneur, un petit capital, son unique fortune; il menait une existence très-précaire, lorsque le ministre De Calonne lui donna une pension de 2,000 livres. Lebrun, irascible, caustique, et d'une rare versatilité de caractère, se fit de nombreux ennemis parmi les gens de lettres; il attaqua le parti des philosophes, et Fréron, l'ennemi des philosophes, et publia contre ce dernier deux mauvais libelles, *la Wasprie*, 1761, 2 vol. in-12, et *l'Ane littéraire*, 1761, 1 vol. in-12. Quand la Révolution commença, il loua tour à tour de Calonne, la Terreur et Robespierre; il se montra, en paroles, du moins, fougueux démagogue, au point d'attaquer, dans une satire, la malheureuse reine Marie-Antoinette. Le Directoire le nomma membre de l'Institut, lors de la formation de ce corps; il se rallia au 1er consul, puis à l'empereur Napoléon Ier, dont il fut pensionné. Lebrun ne manquait cependant pas d'une certaine élévation de sentiments, et ce fut lui qui provoqua la bienfaisance de Voltaire en faveur de la petite-nièce de Corneille. Il jouit de son vivant d'une assez grande réputation, comme poëte; ses amis lui décernèrent le surnom un peu exagéré de *Pindare français*. Aujourd'hui il est plus estimé que lu : son œuvre lyrique comprend 140 odes dans tous les genres, et bien peu sont citées par les connaisseurs. Cependant « son talent lyrique est grand, dit M. Sainte-Beuve, quelquefois immense, presque partout incomplet... Son style a quelque chose de fort, de noble, de nu, de roide, de sec et de décharné; l'accent déclamatoire y perce à tout moment. » La réputation de Lebrun est plus solide comme épigrammatiste : il a laissé plus de 600 épigrammes, remarquables par une verdeur franche, souvent acerbe, quelquefois gaie. On sent qu'il se délecte à la satire. On a encore de lui 4 livres d'*Elégies*, qui ont aussi une teinte satirique très-prononcée, et manquent de sensibilité; deux livres d'*Epîtres* peu remarquables, excepté celle *sur la bonne et la mauvaise plaisanterie*, qui renferme beaucoup de vers très-bien frappés; deux poëmes inachevés, *les Veillées du Parnasse*, imitations de divers épisodes de Virgile ou d'Ovide, et *la Nature, ou le Bonheur philosophique et champêtre*. Ginguené a donné les *Œuvres de Lebrun*, 4 vol. in-8°, Paris, 1811, mais en retranchant ce qui pouvait nuire à la mémoire du poëte.

LEBRUN (Mme). *V.* VIGÉE.

LEBRUN (Charles-François), *duc de Plaisance*, né en 1739 à St-Sauveur-Landelin (Manche), m. en 1824, fut secrétaire du chancelier Maupeou, dont il dirigea le fils dans l'étude du droit, devint successivement censeur royal, payeur des rentes, inspecteur-général des biens de la couronne, et partagea la disgrâce de son protecteur. Retiré des affaires, il consacra ses loisirs à des traductions en prose, peu fidèles, mais élégantes, de la *Jérusalem délivrée*, 1774, 2 vol. in-8°, et de l'*Iliade*, 1776, 2 vol. in-12, souvent réimprimées. Un remarquable écrit politique, *la Voix du citoyen*, qu'il publia en 1789, le fit nommer député aux Etats-Généraux. Il y fit preuve de connaissances et d'habileté dans les finances, et, dans les débats sur la constitution, soutint le système anglais d'une double chambre. Après la session, il fut président du directoire de Seine-et-Oise. Incarcéré en 1793 et en 1794, rendu à la liberté après le 9 thermidor, il entra au conseil des Anciens. A la suite du coup d'État du 18 brumaire, auquel il avait contribué, il fut désigné par Bonaparte comme 3e consul. La réorganisation des finances et la création de la Cour des comptes furent en grande partie son ouvrage. Sous l'Empire, il fut créé archi-trésorier, duc de Plaisance, gouverneur de la Ligurie en 1805, reçut en 1806 la mission d'organiser l'Etat de Gênes en départements, et, en 1810, celle d'administrer la Hollande après l'abdication du roi Louis Bonaparte. En 1814, il ne signa point la déchéance de Napoléon Ier, mais adhéra au rappel des Bourbons, qui le nommèrent pair de France. Pendant les Cent-Jours, l'Empereur lui laissa ce titre, et lui donna encore celui de grand-maître de l'Université. La 2e Restauration en garda rancune à Lebrun, qui ne recouvra la pairie qu'en 1819. Cette même année, il compléta sa traduction d'Homère par la publication de l'*Odyssée*. Lebrun était membre de l'Académie des Inscriptions depuis 1803. On lui a élevé une statue à Coutances, sur la place du Palais-de-Justice en 1847. B.

LEBRUN. *V.* TONDU.

LECAMUS DE MÉZIÈRES (Nicolas), architecte, né à Paris en 1721, m. en 1789, a construit la halle au blé de Paris, moins la coupole qui la surmonte (*V.* HALLE AU BLÉ). Il a laissé : *Recueil de différents plans concernant la nouvelle halle aux grains*, 1769, in-fol.; *le Génie de l'architec-*

ture, 1780, in-8° ; *Traité de la force des bois,* 1782, in-8° ; *le Guide de ceux qui veulent bâtir,* 2 vol. in-8°.

LÉCANOMANCIE (du grec *lekanè,* bassin, et *manteia,* divination), genre de divination au moyen de lames d'or ou d'argent et de pierres précieuses, gravées de certains caractères, et que l'on jetait dans un bassin d'eau, avec des mots consacrés, en offrande aux démons. Ceux-ci faisaient, ou devaient faire entendre leur réponse du fond de l'eau.

LECAPÈNE (ROMAIN-), empereur. *V.* ROMAIN.

LECARON, jurisconsulte. *V.* CHARONDAS.

LECAT (Claude-Nicolas), chirurgien, né en 1700 à Blérancourt (Aisne), m. à Rouen en 1768. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il le quitta pour étudier la médecine à Paris. En 1731, il concourut pour obtenir la survivance dans la place de chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu de Rouen. Reçu maître en chirurgie, il fit des cours d'anatomie et de chirurgie, et acquit une grande réputation en remportant tous les ans, de 1732 à 1738, le prix de l'Académie de chirurgie. On voulut en vain l'attirer à Paris. Il a fondé l'Académie de Rouen en 1744. Il introduisit en France la méthode de Cheselden pour l'opération de la taille, et la perfectionna. Le roi lui accorda des lettres de noblesse et une pension, en 1764. On a de Lecat beaucoup de Mémoires, dont plusieurs sont insérés dans le recueil de l'Académie de chirurgie. Parmi ses ouvrages, on distingue un *Traité des sens,* 1740, in-8°, et un *Traité des sensations et des passions en général,* 1766, 2 vol. in-8°, réunis sous le titre d'*Œuvres physiologiques de Lecat,* 1767, 3 vol. in-8° ; des *Lettres concernant l'opération de la taille,* 1749, in-8° ; un *Traité de l'existence et de la nature du fluide des nerfs,* 1765, in-8° ; un *Traité de la couleur de la peau humaine,* 1765, in-8° ; un *Cours abrégé d'ostéologie,* 1768, in-18. D—G.

LECCA, nom latin du LECK.

LECCE, *Lupia* ou *Aletium* des Romains, v. forte du royaume d'Italie, ch.-l. de la prov. de son nom, à 90 kil. E.-S.-E. de Tarente ; 19.419 hab. Evêché ; tribunal civil et criminel. Ecole royale, fondée par Ferdinand IV. Manuf. royale de tabac. On y remarque le château, la cathédrale, la statue de Philippe II. Comm. d'huiles, fruits, dentelles, soie, gomme. — Prov. de Lecce. *V.* OTRANTE.

LECCHI, île d'Italie, sur le lac de Garda. Au XVI^e siècle, il y avait une école célèbre de théologie.

LECCO, *Leucum,* ville du royaume d'Italie, bâtie dans une situation charmante, sur le lac de son nom, qui est une branche de celui de Côme, province et à 24 kilom. E.-N.-E. de Côme ; 5,718 habitants. Fabrique de soieries, cotons filés ; fonderies de fer et de cuivre. Foires à bestiaux.

LECH, *Licus,* riv. du Tyrol (Etats autrichiens). Source dans les montagnes de l'Arlberg, près de Bludeny ; cours rapide et sinueux au N.-E. et au N., sur 250 kil., passant en Bavière, à Landsberg, et près d'Augsbourg ; embouchure dans le Danube, rive dr., à 18 kil. O. de Neubourg ; n'est navigable que pour des trains de bois. Elle reçoit la Vils et la Vertach.

LE CHAPELIER (Isaac-René-Guy), né à Rennes en 1754, m. en 1794, avocat au parlement de sa ville natale, fut député aux Etats-Généraux de 1789, y prit rang parmi les meilleurs orateurs, provoqua l'établissement des gardes nationales, contribua à faire établir le principe de l'égalité dans les successions, fut l'auteur de la loi sur la propriété littéraire, rédigea le décret portant abolition de la noblesse et des titres féodaux, participa à l'organisation du tribunal de cassation et de l'ordre judiciaire, et fit partie du comité de constitution. Après la session, il se retira en Angleterre, revint sur la nouvelle du décret qui séquestrait les biens des absents, fut arrêté pendant la Terreur, et condamné à mort avec Thouret et d'Eprémesnil. Il avait rédigé, avec Condorcet, la *Bibliothèque d'un homme public,* 1790-92, 28 vol. in-12. B.

LECHÉE, *Lechæum,* v. du Péloponèse, sur le golfe et près du cap de son nom, servait de port à Corinthe sur la mer de Crissa ou golfe de Corinthe.

LECHELLE, général de la République française, était maître d'armes à Saintes en 1789. Il s'engagea comme volontaire, devint commandant de l'armée de l'Ouest, battit les Vendéens à Mortagne et à Chollet, perdit la bataille de Laval, fut arrêté par ordre du représentant Merlin de Thionville, et mourut de chagrin au château de Nantes.

LECHENICH, *Legionacum,* brg des Etats prussiens (prov. du Rhin), sur la Nassel, dans la régence et à 19 kil. S.-O. de Cologne ; 1,500 hab. Place forte autrefois importante et souvent disputée, que le traité de Westphalie fit démanteler.

LECHEVALIER (Jean-Baptiste), né à Trelly (Manche) en 1752, m. en 1836, professa, de 1772 à 1778, dans les colléges du Plessis, d'Harcourt et de Navarre, à Paris. Secrétaire du comte de Choiseul-Gouffier, ambassadeur à Constantinople, il voyagea en Italie, partit pour l'Asie Mineure, explora la plaine de Troie, visita la Propontide et le Pont-Euxin, et remplit de périlleuses missions en Moldavie. En 1806, il fut nommé conservateur de la bibliothèque Ste-Geneviève, à Paris. Il a publié : *Voyage de la Troade,* 1 vol. in-8°, 1800, 3e édition, 1802, 3 vol. in-4° ; *Voyage de la Propontide et du Pont-Euxin,* 1800, 2 vol. in-8°, ouvrage exact et très-estimé ; *Ulysse-Homère, ou du véritable auteur de l'Iliade et de l'Odyssée,* 1829, petit in-fol., dans lequel, sous le pseudonyme de Koliadès, il soutient le paradoxe qu'Ulysse est l'auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée.* J. T.

LECHFELD, plaine de Bavière (cercle de Souabe), arrosée par le Lech, et où est Augsbourg. Victoire de Pépin le Bref sur les Bavarois et les Saxons en 743, de Charlemagne sur les Awares en 794, des Hongrois sur les Francs et les Bavarois en 910, et d'Othon Ier sur les Hongrois en 955.

LECK, *Lecca,* riv. du royaume de Hollande ; c'est un bras du Rhin se séparant du fleuve à Duurstede, dans la prov. d'Utrecht. Cours à l'O. de 65 kil., par Culembourg, Vialen, Niewport ; embouchure dans la Meuse à Krimpen, après avoir formé avec elle l'île d'Ysselmonde. A Schoonhoven, une branche du Leck forme l'Yssel, qui se jette dans la Meuse au-dessus de Rotterdam. Navigation libre.

LECKHES, peuple slave, souche des Polonais.

LECLERC (Perrinet), bourgeois de Paris, marchand de fer au Petit-Pont, n'ayant pu obtenir justice des Armagnacs qui l'avaient maltraité, déroba à son père, qui était quartenier, les clefs de la porte St-Germain-des-Prés, et ouvrit la ville au sire de l'Ile-Adam, chef bourguignon, qui commandait à Pontoise, en 1418. B.

LECLERC (Sébastien), graveur, né à Metz en 1637, m. à Paris en 1714, fut protégé par Lebrun et Colbert, et nommé professeur de dessin aux Gobelins. Il a gravé les *Batailles d'Alexandre,* d'après Lebrun, les *Conquêtes de Louis XIV,* en 13 pièces, les *Costumes des Grecs et des Romains,* les *Médailles, jetons et monnaies de France.* Il a publié aussi un *Traité de géométrie,* 1669, et un *Système sur la vision,* 1679. Son œuvre monte à près de 4,000 pièces. B.

LECLERC (Daniel), médecin, né à Genève en 1652, m. en 1728, étudia à Montpellier et à Paris. De retour à Genève, il se livra à la pratique de la médecine, et surtout à des recherches historiques sur cet art. Il travailla à la *Bibliothèque anatomique* de Manget. On a de lui, entre autres écrits : *Histoire de la médecine,* Genève, 1696, in-12 ; 2e édit., augmentée, Amsterdam, 1702 et 1723, in-8°, La Haye, 1729, in-4°. D—G.

LECLERC (Jean), célèbre critique, frère du précédent, né à Genève en 1657, m. en 1736, professa la philosophie, les belles-lettres et l'hébreu à Amsterdam, et fut pasteur de la secte des Remontrants. Rival de Bayle dans la science et dans la critique, et souvent son adversaire dans les questions religieuses, il n'en a pas le scepticisme indiscret ; sa croyance est l'effet d'un raisonnement, dont la force le dispute à la subtilité. Sa logique, aussi ambitieuse qu'inflexible, l'entraîna insensiblement vers les opinions philosophiques et religieuses les plus hardies, et il devint suspect de socinianisme. Ennemi de la contradiction, il ne laissait pas de la rechercher, pour la combattre avec aigreur ou avec la plus fine ironie. C'est à trois séries de revues qu'il doit une grande partie de sa renommée. Ce furent : 1° la *Bibliothèque universelle et historique,* 1686-1693, 26 vol. in-12 ; 2° la *Bibliothèque choisie,* 1703-1713, 28 vol. in-12 ; 3° la *Bibliothèque ancienne et moderne,* 1714-1730, 29 vol. in-12. La 2e est peut-être la plus connue ; mais l'analyse des principaux ouvrages, la variété et le bon choix des extraits, accompagnés de remarques originales, rendent fort utile la *Bibliothèque universelle.* Les autres ouvrages de Leclerc sont : *Commentaires sur l'Ancien Testament,* Amsterdam, 1698, et Francfort, 1714, 2 vol. in-fol. ; *Parrhasiana,* 1699, moins amusant, moins varié que certains *ana,* mais où il règne un vif amour pour la vérité ; *Harmonia Evangelica,* gr.-lat., Amsterd., 1699, in-fol. ; *Epistolæ theologicæ,* sous le pseudonyme de *Libérius à Sancto Amore,* Irenopolis (Saumur), 1679, in-8° ; *Ars critica,* 1712-30, 3 vol. in-8° ; *Vie du cardinal de Richelieu,* Cologne, 1695, 2 vol. in 12. C. N.

LECLERC DE SEPTCHÊNES. *V.* SEPTCHÊNES.

LECLERC DU TREMBLAY. *V.* JOSEPH (le P.).

LECLERC (Victor-Emmanuel), général, né à Pontoise en 1772, d'un marchand de farines, m. en 1802, entra au service comme volontaire en 1791, fut nommé capitaine au siége de Toulon en 1793, s'y lia avec Bonaparte, commanda

la place de Marseille, fit la campagne d'Italie, où il se distingua au mont Cenis, au Mincio, à Rivoli, devint général de brigade, et épousa Pauline Bonaparte (depuis princesse Borghèse) en 1797. Il fut successivement chef d'état-major de Berthier et de Brune, et seconda le coup d'État du 18 brumaire, en expulsant, à la tête d'une compagnie de grenadiers, les opposants du conseil des Cinq-Cents. Il servit ensuite, avec le grade de général de division, à l'armée du Rhin sous Moreau, se fit remarquer à Hohenlinden, reçut le commandement supérieur des 17e, 18e et 19e divisions militaires, envahit le Portugal en 1801, puis commanda l'expédition contre St-Domingue, et, après quelques succès sur Toussaint-Louverture, fut enlevé par la fièvre jaune. B.

LECLÈRE (Achille-François-René), architecte, né à Paris en 1785, m. en 1853, élève de Percier, remporta le grand prix d'architecture en 1808, partit pour Rome avec Mazois, visita aussi Naples et la Toscane, et produisit une vive sensation parmi les artistes français par l'envoi d'un essai de restauration du Panthéon d'Agrippa. Il rentra à Paris en 1814, et, tout en se vouant à l'enseignement de son art, exécuta d'importants travaux dans les châteaux de Monthuchet, de Bandeville, et de Verneuil, dans l'hôtel Pourtalès à Paris. Il fut chargé, en 1820, de la partie architecturale du monument élevé à Bonchamps dans St-Florent, restaura, en 1821, le château du comte de Chastellux, construisit, en 1822, les deux chapelles et le cloître du couvent du Sacré-Cœur à Paris, et restaura le château de Villebois, donna ses soins, en 1824 et 1825, au tracé du nouveau quartier Poissonnière, et enfin bâtit le château de Mareuil. On lui doit aussi le tombeau de Casimir Périer au cimetière du P. Lachaise. Leclère fut nommé membre de l'Institut en 1831, membre honoraire du conseil des bâtiments civils en 1833, membre titulaire et inspecteur-général en 1840. C'était un artiste d'un goût très-pur, partisan zélé, et peut-être exagéré, des doctrines classiques. B.

LECLERCQ (Michel-Théodore), auteur de proverbes dramatiques, né à Paris en 1777, d'un riche fabricant de papiers peints, m. en 1851, s'est fait une réputation dans un genre de littérature secondaire, parce qu'il y fut presque supérieur. Homme du monde aimable, dans un temps où la mode était de jouer des proverbes en société, il en joua d'abord, et finit par en composer. Il avait de l'esprit d'observation, saisissait finement les ridicules, les travers, les commérages, les mille petites faiblesses de la société, et obtint beaucoup de succès. Ses débuts, comme auteur, datent de 1810. Sous la Restauration, il devint à la mode, et ses ingénieuses esquisses, portraits en miniature de la société de son temps, sortirent des cercles pour lesquels il les avait crayonnés. Dès 1823 il en donna un recueil en 2 vol. in-8o, qui, peu d'années après, s'augmenta de 6 autres. Leclercq a composé ainsi 80 Proverbes environ, qui, par la vérité de l'observation et des caractères, de jolies scènes, et l'esprit du dialogue, sont presque des comédies. Voici les titres de quelques-uns des principaux : *la Manie des proverbes, le Mariage manqué, Tous les comédiens ne sont pas au théâtre, l'Humoriste, le Château de cartes, l'Intrigant malencontreux, le Retour du baron, le Père Joseph, le Jury*, etc. Plusieurs ont la teinte politique frondeuse de l'époque; « ce sont les vignettes amusantes et vraies de l'histoire, » suivant la spirituelle et juste expression de M. Sainte-Beuve. Beaucoup de ces petites pièces ont été arrangées avec succès pour l'optique du théâtre par beaucoup d'auteurs de nos scènes de vaudeville. Le recueil complet des *Proverbes dramatiques* de Leclercq forme 8 vol. in-8o, ornés de 78 vignettes, Paris, 1834-38. C. D.-Y.

LÉCLUSE (Charles de), en latin *Clusius*, botaniste, né à Arras en 1526, m. en 1609, étudia le droit à Louvain, renonça à la jurisprudence pour suivre la carrière médicale, fut reçu docteur à Montpellier, parcourut, en herborisant, la France, l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne, dirigea pendant 14 ans les jardins de l'empereur Maximilien II à Vienne, et accepta, en 1589, la chaire de botanique à l'université de Leyde. On a de lui : *Rariorum plantarum historia*, Anvers, 1611, in-fol., avec 1,135 fig., où se trouve la plus ancienne description connue de la pomme de terre; *Exoticorum lib. X, quibus animalium, plantarum..., historiæ describuntur*, ibid., 1605, in-fol., etc. Plumier a nommé *Clusia* un genre de la famille des guttifères.

L'ÉCLUSE. *V.* ÉCLUSE (L').

LECOCQ (Robert), personnage fameux du XIVe siècle, né à Montdidier, d'une famille de bourgeois originaire d'Orléans, fut avocat du roi au parlement de Paris, puis maître des requêtes, entra dans les ordres, devint précheantre du chapitre d'Amiens, évêque de Laon en 1351, se fit, avec Etienne Marcel (*V. ce mot*), le chef du mouvement démocratique qui éclata dans les États-Généraux de 1357 se retira dans son évêché après la mort du prévôt, et, pour ne point être arrêté par les agents du dauphin Charles, s'enfuit à Melun, auprès du roi de Navarre, Charles le Mauvais, qui lui donna l'évêché de Calahorra. B.

LECOINTE (Charles), savant oratorien, né à Troyes en 1611, m. en 1681, accompagna l'ambassadeur Servien aux négociations de Munster. Il a laissé des *Annales ecclésiastiques des Francs*, en latin, Paris, 1665-79, 8 vol. in-fol., depuis l'an 417 jusqu'en 845; c'est un monument utile.

LECOINTE-PUIRAVEAUX (Mathieu), né à Saint-Maixant vers 1750, m. en 1825, était homme de loi dans sa ville natale en 1789, fut administrateur des Deux-Sèvres en 1790, député de ce département à l'Assemblée législative en 1791, puis à la Convention en 1792; accusa Marat d'avoir organisé les massacres de septembre, et vota la mort de Louis XVI. Réélu membre du Conseil des Cinq-Cents, en 1798, il provoqua des rigueurs contre les royalistes, et fut nommé président de l'Assemblée en 1797. Appelé au Conseil des Anciens, 1799, il s'opposa à la mise en accusation des anciens directeurs Merlin, Rewbell et La Réveillère-Lepeaux. Il entra au Tribunat après le 18 brumaire, fut chargé par le 1er consul de négocier une pacification dans la Vendée, et devint, en 1801, commissaire-général de police à Marseille. Disgracié en 1803, il fut nommé, pendant les Cent-Jours, lieutenant-général pour dix ou douze départements. Les persécutions de la Restauration l'obligèrent, en 1815, de fuir à Bruxelles, où il mourut. B.

LECOINTRE (Laurent), dit *de Versailles*, né dans cette ville en 1750, m. en 1805, était marchand de toiles, et, au commencement de la Révolution, fut nommé commandant en second de la garde nationale. L'exaltation de ses opinions le fit nommer président du département, membre de l'Assemblée législative, puis de la Convention, où il vota la mort du roi sans appel ni sursis. Ennemi acharné des Girondins avant le 31 mai, il le devint des Montagnards après le 9 thermidor. Décrété d'accusation le 16 germinal an III, il ne reparut plus dans aucune assemblée politique. Son opposition à la constitution consulaire lui valut un court exil. On a de lui des discours et des brochures de circonstance. J. T.

LECOMTE (Louis), jésuite, né à Bordeaux vers 1655, m. en 1729, fut l'un des 6 missionnaires mathématiciens envoyés à la Chine en 1685. Il passa près de deux ans à la cour du roi de Siam, et arriva à Pékin en 1688. Il prit une part active aux discussions qui s'élevèrent entre les jésuites et les autres missionnaires, au sujet de certaines cérémonies que les premiers toléraient chez les convertis comme innocentes, et que les autres traitaient d'idolâtres. On a de lui : *Nouveaux Mémoires sur l'état présent de la Chine*, Paris, 1696, 3 vol. in-12; *Lettre à M. le duc du Maine sur les cérémonies de la Chine*, Liége, 1700, in-12. Ces deux ouvrages furent condamnés par le pape Innocent XII, en 1702.

LECOMTE (Noël). *V.* CONTI (Noël).

LECOURBE (Claude-Jacques), général, né à Ruffey, près Lons-le-Saulnier en 1759, m. en 1815, s'engagea fort jeune dans le régiment d'Aquitaine, et y servit 8 ans. Rentré dans sa famille à l'époque de la Révolution, il devint commandant de la garde nationale de Ruffey, puis chef d'un bataillon de volontaires du Jura, et, envoyé à l'armée du Rhin, se fit remarquer à Spire, à Worms, à Mayence. Passant à l'armée du Nord, il obtint le grade de chef de brigade, et combattit glorieusement à Maubeuge, Wattignies, Hondschoote, Fleurus. Général de brigade, puis général de division, 1797-99, il se signala aux armées de Rhin-et-Moselle, du Rhin, et du Danube, déploya de grands talents comme tacticien pendant la campagne de Suisse en 1799, et s'illustra sous Moreau à Hohenlinden. S'étant déclaré pour ce général lors de sa mise en jugement, il tomba en disgrâce, et ne fut remis en activité qu'à la Ire Restauration. Nommé comte et inspecteur-général d'infanterie par Louis XVIII, il accepta néanmoins de Napoléon Ier, pendant les Cent-Jours, le commandement d'un corps d'armée dans le Haut-Rhin, et conserva le camp retranché de Béfort, attaqué par l'archiduc Ferdinand. Sa ville natale lui a érigé une statue en 1857. B.

LECOURT ou LE CORS (Lambert). *V.* LAMBERT-LICORS.

LECOUVREUR (Adrienne), célèbre tragédienne, née à Fismes (Marne) en 1690, m. en 1730, vint jeune à Paris, eut des leçons de déclamation de l'acteur-auteur Legrand, alla jouer à Strasbourg, et débuta en 1717 à la Comédie-Française par le rôle de Monime. La vérité et la chaleur

de son débit, l'énergie et le naturel de son jeu, opérèrent une révolution dans la déclamation dramatique ; elle enseigna comment il faut *parler la tragédie*. Jocaste, Pauline, Athalie, Zénobie, Roxane, Hermione, Eriphyle, Mariane, Cornélie, Phèdre surtout, sont les rôles dans lesquels elle excella. Elle eut peu de succès dans la comédie, qu'elle s'obstina pourtant à jouer. Aimée de Voltaire et de Maurice de Saxe, elle est citée pour d'heureuses reparties, de jolis vers et des lettres pleines d'esprit et de sentiment. On dit qu'elle mourut empoisonnée par une princesse sa rivale ; mais ce fait n'est nullement prouvé. J. T.

LECTEUR, le 2e des quatre ordres mineurs dans l'Eglise latine primitive. Les lecteurs étaient chargés de lire dans l'église les saintes Ecritures, les Actes des martyrs, les homélies des Pères, les lettres des évêques à leurs administrés, de chanter les leçons à chaque nocturne des Matines, de bénir le pain et les fruits nouveaux, d'instruire les catéchumènes et les enfants. Dans l'Eglise grecque, l'office de lecteur est le 1er degré pour parvenir à la prêtrise ; celui qui l'a reçu est chargé de lire la sainte Ecriture au peuple, les jours de grandes fêtes.

LECTEURS ROYAUX, nom donné autrefois aux professeurs du Collége de France, parce qu'ils étaient censés ne lire que des leçons écrites à l'avance.

LECTICAIRES (du latin *lectica*, voiture), hommes chargés, dans le Bas-Empire, d'emporter les morts, afin de les enterrer.

LECTISTERNE, *Lectisternium*, espèce de sacrifice public, chez les anciens Romains. Il consistait en un simulacre de festin donné aux dieux dans les temples : on plaçait leurs statues sur des lits de triclinium, devant une table où l'on servait un festin simple et frugal. Les déesses étaient placées sur des siéges et non couchées. Les Lectisternes étaient publics, et préparés par les Septemvirs-épulons (*V.* Epulons). Il y en avait de périodiques, fondés dans certains temples ; mais, plus ordinairement, ils n'étaient qu'occasionnels, et duraient depuis un jour jusqu'à huit jours. On célébrait les Lectisternes à propos de prodiges qui intéressaient la félicité publique, et quelquefois en signe de réjouissance. Les quindécemvirs les ordonnaient, après avoir consulté les livres Sibyllins. C. D—y.

LECTIUS (Jacques de Lect, en latin), jurisconsulte, né à Genève en 1560, m. en 1612, professa le droit dans sa patrie, fut ensuite conseiller d'État, et ambassadeur de la république en Angleterre sous la reine Elisabeth, puis dans les Provinces-Unies. Il a laissé des ouvrages de droit, dont les éditions particulières sont très-rares, mais qui font partie du *Thesaurus juris romani* d'Everard Otton, Leyde, 1725. On a encore de lui une édition estimée des *Lettres de Symmaque*, avec des notes latines, Lyon, 1598, in-8° ; *Notæ et variæ lectiones in poetas græcos*, Genève, 1606, in-8° ; *Claudiomastyx*, ibid., 1610, in-8°. C. N.

LECTOURE, *Lactora*, s.-préf. (Gers), à 36 kil. N. d'Auch, sur un rocher escarpé, près de la rive dr. du Gers ; 3,000 hab. Trib. de 1re instance, collége. On y remarque : une fontaine antique de Diane, dite Hondelia ; l'église gothique ; la belle promenade du Bastion, d'où la vue s'étend jusqu'aux Pyrénées. Patrie de Roquelaure et du maréchal Lannes, auquel une statue en marbre blanc a été élevée. Fabr. de serges, grosses draperies et cuirs. Comm. de grains, vins, eaux-de-vie, bestiaux. — Ancienne cité ibérienne, les Phocéens y apportèrent leur civilisation ; sous les Romains, elle devint une des grandes cités de la Gaule méridionale ; en 844, les Normands la pillèrent. Au xe siècle, elle était la capitale de la vicomté de Lomagne, gouvernée par ses seigneurs, et qui passa, en 1312, aux comtes d'Armagnac. La souveraineté de Lectoure était partagée entre ses évêques et les comtes, mais elle conservait ses libertés municipales. Elle fut prise par Charles VII sur Jean d'Armagnac en 1455, et par Louis XI, en 1473. Montluc l'enleva aux protestants en 1562. Henri IV la leur donna comme place de sûreté. Son château servit de prison, en 1632, au duc de Montmorency.

LÉCUY (Jean-Baptiste), dernier abbé de l'ordre de Prémontré, né en 1740 à Ivoy-Carignan (Ardennes), m. en 1834, prit l'habit de religieux en 1761, devint supérieur général de son ordre en 1780, membre de l'administration provinciale de Soissons en 1787, chanoine honoraire de Paris en 1802, chapelain de Marie-Julie, épouse de Joseph Bonaparte, en 1804, et vicaire général honoraire de Paris en 1824. On a de lui de nombreux ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Abrégé de l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament*, 1810, 2 vol. in-8° ; *Manuel d'une mère chrétienne, ou Courtes homélies sur les épîtres et les évangiles des dimanches et fêtes*, 1822, 2 vol. in-12 ; *Recueil de pièces sur la prise de Constantinople, pour faire suite à l'Histoire byzantine*, 1823, in-fol. Lécuy a fourni aussi beaucoup d'articles à la *Biographie universelle* de Michaud.

LECZINSKA (Marie). *V.* Marie.

LECZINSKI (Stanislas). *V.* Stanislas.

LÉDA, fille de Thestius, roi d'Étolie, épousa Tyndare, roi de Sparte ; aimée de Jupiter, qui prit, pour la séduire, la forme d'un cygne, elle mit au monde deux œufs : de l'un sortirent Pollux et Hélène ; de l'autre, Castor et Clytemnestre.

LE DAIM (Olivier Teufel, dit), ou *le Diable*, favori de Louis XI, né à Thielt, valet de chambre et barbier du roi, obtint des lettres de noblesse, et se fit créer comte de Meulan, capitaine du château de Loches, gouverneur de St-Quentin. Envoyé en mission à Gand, auprès de Marie de Bourgogne, en 1477, il se rendit ridicule par son luxe et son orgueil. Après la mort de Louis XI, la régente Anne de Beaujeu le sacrifia à la haine populaire ; il fut pendu, en 1484.

LEDBURY, v. d'Angleterre, comté et à 22 kil. S.-E. de Hereford, près des monts Malvern et de la Leden ; 4,600 hab. Fabr. de cordes et de sacs. Curieuse église saxonne.

LEDE, v. de Belgique (Flandre orientale), à 12 kil. S.-O. de Termonde ; 3,500 hab.

LEDEGHEM, v. de Belgique (Flandre occidentale), à 9 kil. O.-N.-O. de Courtrai ; 3,200 hab. Fabrication de toiles.

LEDERLIN (Jean-Henri), philologue, né à Strasbourg en 1672, m. en 1737, a donné des éditions estimées de l'*Onomasticon* de Pollux, 1706, 2 vol. in-fol. ; de l'*Iliade*, Amsterdam, 1707, 2 vol. in-12 ; des *Variæ historiæ* d'Elien, 1713, in-8°.

LEDESIA, nom latin de Leeds.

LEDESMA, *Bletisa*, v. d'Espagne (Léon), prov. et à 33 kil. O.-N.-O. de Salamanque, sur la Tormès ; 5,000 hab. Eaux minérales.

LEDIA SILVA, nom du pays de Laye.

LÉDIGNAN, ch.-l. de cant. (Gard), arr. et à 17 kil. S. d'Alais ; 662 hab.

LEDO SALINARIUS, nom latin de Lons-le-Saunier.

LEDOUX (Claude-Nicolas), architecte, né en 1756 à Dormans (Champagne), m. à Paris en 1806, étudia sous Blondel. Il construisit, à Paris, les hôtels de Montmorency, d'Halleville, de Montesquiou, et de Thélusson, la belle porte monumentale de l'hôtel d'Uzès, constructions auj. détruites pour la plupart. Ses travaux les plus importants sont les Barrières de Paris, auxquelles il s'efforça de donner un caractère monumental. Il tomba souvent dans le bizarre et dans le lourd. Néanmoins plusieurs sont très-bien réussies, entre autres, celles du Trône, de La Villette, de l'Etoile, du Roule, d'Italie, et d'Enfer. Ses principaux ouvrages ont été gravés dans les *Annales du Musée* de Landon. On a de lui : *l'Architecture considérée sous le rapport de l'art, des mœurs et de la législation*, Paris, 1804, gr. in-fol., avec 125 pl., très-bel ouvrage. *V.* notre *Dictionn. des lettres et des arts*, au mot Propylées de Paris.

LEDRAN (Henri-François), chirurgien, né à Paris en 1685, m. en 1770, fut chirurgien-major et démonstrateur d'anatomie à l'hôpital de la Charité, chirurgien-consultant des camps et armées du roi, et membre de l'Académie de chirurgie. Il a laissé : *Parallèle des différentes manières de tirer la pierre*, Paris, 1730 et 1740, in-8°, où il se déclare partisan du grand appareil ; *Observations de chirurgie*, ibid., 1731, 2 vol. in-12 ; *Traité des opérations de chirurgie*, ibid., 1741 et 1742, et Londres, 1749, in-8°, avec des additions de Cheselden ; *Réflexions pratiques sur les plaies d'armes à feu*, ibid., 1737, 1740 et 1759, in-8°, etc. On lui doit l'invention et le perfectionnement de divers instruments chirurgicaux.

LEDRU (Nicolas-Philippe), dit *Comus*, physicien, né à Paris en 1731, m. en 1807, fut nommé par Louis XV professeur de mathématiques des enfants de France, et reçut un brevet pour convertir le fer en acier et fabriquer les instruments de physique. Il montra le premier en France la catoptrique ou fantasmagorie, et appliqua l'électricité au traitement des affections nerveuses.

LE DUCHAT (J.), avocat, né à Metz en 1658, m. en 1735 à Berlin, où il s'était retiré en 1700, s'est fait un nom comme philologue. Il a donné, avec notes grammaticales et historiques, de bonnes éditions de la *Satire Ménippée*, Amst., 1709, 3 vol. in-8° ; de *Rabelais*, 1711, 6 vol. in-8° ; des *Aventures du baron de Fœneste* et de la *Confession de Sancy* par d'Aubigné, Amst., 1729, 2 vol. in-8° ; de l'*Apologie pour Hérodote* de H. Estienne, ibid., 1735, 3 vol. in-8°. Formey a publié, sous le titre de *Ducatiana*, Amsterdam, 1737, 2 parties in-8°, les notes dont Le Duchat n'avait pas fait usage.

LEE (Nathaniel), poëte dramatique anglais, né dans le comté d'Hertford vers 1648, m. en 1691 ou 1692, vécut dans la misère et dans les excès, et devint fou. Il a laissé 11 tragédies, dont 2 en société avec Dryden. Elles ont été réunies à Londres, 1734, 3 vol. in-8°.

LEE (Sophie), née à Londres en 1750, m. en 1824, cultiva les lettres avec succès. Elle a laissé : *le Chapitre des accidents*, 1780, comédie qui réussit; *the Recess*, 1784, roman dont le sujet est le même que celui du *Château de Kenilworth* de Walter Scott; les *Contes de Canterbury*, 1798, 5 vol. in-12, en société avec sa sœur, miss Harietta Lee, etc.

LEE, riv. d'Irlande, affluent de la baie de Cork. Cours de 55 kil.

LEEDS, *Ledesia*, v. d'Angleterre (York, West-Riding), à 35 kil. S.-O. d'York, à 300 N.-O. de Londres, par le chemin de fer Nord-Central; 190,000 habitants en 1851, 207,153 au recensement de 1861. Ecole d'industrie et de comm., bibliothèque, société littéraire. Succursale de la Banque d'Angleterre. Leeds s'étend en amphithéâtre sur la rive g. de l'Aire; on remarque les églises St-Pierre, St-Paul, St-Jean et St-Jacques; le pont de Wellington; le palais de justice; le marché au blé, orné d'une statue de la reine Anne; l'hôtel de ville, en style grec, le plus beau du royaume. C'est la première ville d'Angleterre pour la fabrication de la laine, des tapis, couvertures, draps, étoffes de soie, de fil et de coton; elle possède aussi des papeteries, des fonderies, des fabr. de machines, savons, houillères, des carrières d'ardoises. Elle communique par chemins de fer avec York, Hull, Wakefield, Derby, Manchester, Halifax et Liverpool; par l'Aire avec la mer du Nord. Leeds, qui existait au temps d'Edouard le Confesseur, avait autrefois une forteresse, où fut enfermé Richard II. Elle garde encore la charte de Charles II.

LEEK, v. d'Angleterre, comté et à 33 kil. N.-N.-E. de Stafford; 11,736 hab. dans la paroisse. Grande fabrication de boutons et de cotonnades, de foulards et de rubans. Un canal l'unit avec le Trent et la Mersey, et la houille est toute voisine. Jolie église de St-Edouard le Confesseur.

LEER, v. du royaume de Hanovre (Frise-Orientale), port de commerce sur la Leda, qui est à 10 kil. de son embouchure dans l'Ems, à 24 kil. S. d'Aurich; 8,000 hab. Grands chantiers de construction, sucrerie, savon, navigation importante. Grains et bestiaux.

LEERDAM, v. du royaume de Hollande (Hollande méridionale), sur la Linge, à 12 kil. N.-O. de Gorkum; 2,000 hab. Aux environs est le village d'Acquoi, où naquit Jansénius.

LEEUVEN (Simon VAN), en latin *Leevius*, jurisconsulte hollandais, né à Leyde en 1625, m. à La Haye en 1682, est auteur d'un recueil très-utile et très-savant : *de Origine et de progressu juris civilis romani*, etc. ED. T.

LEEUWARDEN, v. forte du roy. de Hollande, capitale de la Frise, sur l'Ee, à 105 kil. N.-E. d'Amsterdam; 25,377 hab. Ch.-l. d'arrond. Trib. civil et de commerce; école latine, bibliothèque; arsenal; bourse; maison de correction. Entrecoupée de canaux et bien bâtie; on y remarque une église renfermant les tombeaux des stathouders de la Frise, le palais de ces princes, l'hôtel de ville, etc. Fabr. de toiles et de papier; grande foire annuelle de chevaux.

LEEUWIN (Terre de), ou *de la Lionne*, partie S.-O. de l'Australie, au S. de la Terre d'Edels, de 31° 43' à 35° 4' lat. S. Découverte en 1622.

LEEWARD (Iles). *V.* ANTILLES.

LEFEBVRE (Jean), dit *Toison d'Or*, seigneur de Saint-Remy, chroniqueur du XV^e siècle, né à Abbeville, m. à Bruges en 1468, héraut de la cour de Bourgogne, a laissé des *Mémoires* sur les années 1407-1436; ils ont été publiés par Buchon, dans sa *Collection des chroniques nationales*, t. VII et VIII. Ce n'est guère qu'un abrégé, souvent un plagiat, des chroniques de Monstrelet. B.

LEFEBVRE d'Étaples (Jacques), en latin *Faber Stapulensis*, savant critique, né vers 1455, m. en 1536, fut un de ceux qui commencèrent à chasser la barbarie qui régnait dans l'Université de Paris. Devenu suspect de luthéranisme, il se réfugia à Meaux, chez l'évêque Briçonnet, qui était son ami. Inquiété jusque dans cet asile, il reçut de l'évêque même le conseil de partir, et il se retira à Blois, puis en Guyenne. Il mourut à Nérac, âgé de près de cent un ans, honoré de la protection de Marguerite de Navarre. La plupart de ses écrits roulent sur des matières de théologie ou de philosophie. Les principaux sont : *Psalterium quintuplex gallicum, romanum, hebraicum, vetus, conciliatum*, 1509 et 1513; *Commentaires sur les Evangiles*, Meaux, 1525; — *sur les Epîtres canoniques*, ibid., 1525; *De tribus et unicâ Magdalenâ dissertatio*, Paris, 1519, in-4°, où il soutient, contre l'opinion de plusieurs docteurs et l'office de Ste-Marie-Madeleine dans le bréviaire romain, que Madeleine la pécheresse, Marie-Madeleine, et Marie, sœur de Lazare, sont trois femmes différentes. C. N.

LEFEBVRE (Franç.-Joseph), *duc de Dantzick*, né en 1756 à Rouffach (H.-Rhin), m. en 1820. Fils d'un meunier, qui le destinait à l'état ecclésiastique, il s'engagea dans les gardes-françaises en 1773. Il était parvenu au grade de sergent en 1789. Sous la République, son avancement fut rapide : général de division dès 1794, il se distingua aux combats de Lambach et de Giesberg, à la bataille de Fleurus, 1794, au premier passage du Rhin, 1795, aux batailles d'Altenkirchen, 1796, et de Stockach, 1799. Nommé commandant de la 17^e division militaire, dont le chef-lieu était Paris, il contribua au coup d'Etat du 18 brumaire. Sénateur en 1800, maréchal de l'Empire en 1804, il commandait la garde impériale à pied aux batailles d'Iéna, 1806, et d'Eylau, 1807. Cette même année, il s'empara de Dantzick, que l'on réputait imprenable, conquête qui lui valut le titre de duc de Dantzick. En 1808, il dirigea le 4^e corps de l'armée d'Espagne, reçut, l'année suivante, en Allemagne, le commandement de l'armée bavaroise, et se signala à Abersberg, Eckmühl, Wagram. Il fit la campagne de Russie à la tête de toute la garde impériale, et, pendant la campagne de 1814, opéra des prodiges à Montmirail, Arcis-sur-Aube, et Champaubert. A la 1re Restauration, Louis XVIII le nomma pair de France; ce titre lui fut conservé pendant les Cent-Jours; mais la 2e Restauration le lui enleva; il ne le reprit qu'en 1819. A d'éminentes qualités comme général, Lefebvre joignait toutes les vertus du citoyen, la modestie, la simplicité de mœurs, le désintéressement. B.

LEFEBVRE DE SAINT-MARC. *V.* SAINT-MARC.

LEFEBVRE DE VILLEBRUNE. *V.* VILLEBRUNE.

LEFÈVRE (Jean), astronome, né à Lisieux dans le XVII^e siècle, m. en 1706, était fils d'un tisserand, et fut tisserand lui-même. Il se passionna pour l'astronomie, à la lecture d'un livre qui en traitait, et y fit de tels progrès, qu'il devint membre de l'Académie des Sciences. Mais, ayant accusé Lahire, son rival, de lui avoir dérobé ses tables astronomiques, il fut exclu de l'Académie par le crédit de Pontchartrain. On a de lui : *les Ephémérides calculées sur le méridien de Paris, pour les années* 1684, 1685; *la Connaissance des temps*, ouvrage périodique, de 1681 à 1701. C. N.

LEFÈVRE (TANNEGUY-), en latin *Tanaquillus Faber*, savant philologue, né à Caen en 1615, m. en 1672, fut élève des jésuites à La Flèche. Le cardinal de Richelieu lui donna l'inspection de l'imprimerie du Louvre, avec un traitement de 2,000 livres. Après la mort de Richelieu, il résigna ses fonctions, et embrassa le protestantisme. Il professa les humanités à Saumur en 1672. Il est le père de la célèbre Mme Dacier. On lui doit des éditions estimées de Longin, Elien, Lucrèce, Phèdre, Térence, Anacréon, Sapho, Aristophane, et des *Vies des poëtes grecs*, Saumur, 1665, in-12. C. N.

LEFÈVRE (Mlle). *V.* DACIER (Mme).

LE FÈVRE (Nicolas), chimiste du XVII^e siècle, fut l'un des premiers membres de l'Académie des Sciences de Paris, fondée en 1666. Il créa l'enseignement de la chimie en France et en Angleterre. Elève de l'Académie protestante de Sedan, il fut nommé démonstrateur de chimie au Jardin des Plantes de Paris. Bientôt Jacques II l'appela en Angleterre, et lui confia le laboratoire de St-James, établi à l'occasion de la création de la Société royale de Londres. Il a écrit un *Traité de chimie raisonnée* qui témoigne d'une méthode claire et précise, et résume bien toute la philosophie chimique de son époque. Il admettait 5 éléments (l'eau, l'esprit, l'huile, le sel, et la terre), qui lui étaient fournis par la calcination des matières végétales en vase clos; il croyait à un *esprit universel*, qu'il n'avait jamais vu, et auquel il faisait jouer le rôle de l'oxygène, qui semble s'être confusément révélé à lui. G—R.

LEFÈVRE-GINEAU (Louis), physicien, né en 1751 à Authe (Ardennes), m. en 1829, fut nommé, en 1788, professeur de physique expérimentale au Collége de France. Membre de la Commune de Paris pendant la Révolution, il fit les expériences nécessaires pour fixer l'unité de poids. Il entra à l'Institut dès sa création, fut inspecteur général des études de l'Université impériale, membre du Corps législatif en 1807 et 1813, député en 1815, et encourut la destitution en 1824, à cause de son opposition politique. Il a donné une édition des *Infiniment petits* de L'Hôpital, 1780.

LEFORT (François), général et amiral de Russie, né à Genève en 1656, m. en 1699 à Moscou, entra, à l'âge de

14 ans, dans un régiment des gardes-suisses en France, passa ensuite au service de la Hollande sous le duc de Courlande, et de là en Russie, où il fut nommé capitaine par le tzar Fédor Alexiévitch. Il fit avec distinction la guerre contre les Turcs, de 1678 à 1681. Il contribua à l'élévation de Pierre le Grand, dont il fut toujours le favori et le conseiller. Instruit dans l'art militaire, dans la politique, dans l'administration, doué d'un caractère ferme, d'un génie entreprenant, et plus âgé de 17 ans que le jeune souverain qui l'avait pris à son service, il lui inspira la plus grande partie des réformes qui changèrent la face de la Russie. Nommé successivement major, lieutenant-général, amiral, il créa une marine, disciplina les Russes à l'allemande, organisa le système financier. Il dit toujours la vérité à son maître, ne craignit pas de lui reprocher ses vices, et après avoir administré toutes les richesses de la Russie, ne laissa pas de quoi subvenir aux frais de ses funérailles. B.

LEFRANC DE POMPIGNAN. *V.* POMPIGNAN.

LE FRANÇOIS (l'abbé). *V.* CROZAT.

LEGALLOIS (Julien-Jean-César), médecin, né à Cherneix (Ille-et-Vilaine), on ne sait en quelle année, m. en 1814, étudia d'abord à Caen, puis à Paris, où il suivit les leçons de Bichat, et devint médecin de l'hospice de Bicêtre. Il s'est distingué comme physiologiste expérimentateur; ses recherches sur le système nerveux et les mouvements du cœur l'ont rendu célèbre. On a de lui, entre autres écrits: *Expériences sur le principe de la vie*, etc., Paris, 1812, in-8°. D—G.

LEGANÈS (le marquis de), général espagnol, servit dans le Piémont contre les Français, ne put prendre Turin en 1639, mais, chargé de défendre la Catalogne, contraignit le comte d'Harcourt à lever le siége de Lérida en 1646.

LEGANÈS, brg d'Espagne (Nouv.-Castille), prov. et à 11 kil. S.-O. de Madrid; 3,000 hab. Savon et chocolat.

LÉGAT, *Legatus*, magistrat, chez les anc. Romains. C'était proprement un envoyé-lieutenant. Les ambassadeurs étaient les légats du sénat, qui les choisissait dans son sein. Les proconsuls avaient des légats, qui commandaient des corps d'armée; leur nombre se proportionnait à l'importance de la province: César, proconsul dans les Gaules, eut jusqu'à 10 légats. Sous les empereurs, tous les généraux, tous les employés, étaient légats de l'empereur. Auguste eut des *légats consulaires*, qu'il envoyait gouverner les provinces dites de César (*V.* ROMAIN (Empire)): ils avaient le pouvoir militaire; des *légats propréteurs*, gouverneurs de provinces d'outre-mer, investis tout à la fois du pouvoir civil et militaire; des *légats légionnaires*, relevant des précédents, et chefs d'une légion faisant partie d'un corps stationnant dans une province frontière pour la garder et la défendre.—Sous la République, on avait imaginé des *légats libres*, c.-à-d. honoraires. C'étaient des sénateurs qui, ayant à se rendre dans une province pour leurs affaires privées, obtenaient du sénat le titre de légats, qui leur donnait le droit de jouir des immunités et des honneurs attachés à la légation. Originairement, la durée de ces missions était illimitée, et prêtait à beaucoup d'abus; Cicéron la fit réduire à une année. César constitua les légations libres par une loi, qui en fixa la durée à 5 ans. C. D—Y.

LÉGATS DU PAPE, envoyés et représentants du souverain pontife. Il faut distinguer parmi eux: 1° les légats *à latere*, choisis uniquement parmi les cardinaux, qui, pour remplir leur mission, quittent la place qu'ils occupent habituellement *à côté* du pape. Ils sont *ordinaires*, comme ceux qui président aux légations (*V. ce mot*) de l'Etat de l'Eglise, ou *extraordinaires*, et investis de pouvoirs très-étendus, dans quelque circonstance d'une importance toute spéciale et où de graves intérêts religieux sont en question: c'est ainsi qu'on voit, dès les premiers siècles, des légats présider les conciles; 2° les légats, *envoyés* ou *nonces apostoliques*, représentants pontificaux du second rang, ils peuvent être pris en dehors du sacré-collége; leur mission est temporaire ou permanente. Habituellement ils ne pénètrent plus dans les détails de l'administration ecclésiastique intérieure des pays où ils résident, et ne sont que des personnages diplomatiques, organes des communications nécessaires entre les deux cours: les internonces ou résidents sont des nonces d'un rang inférieur; 3° les *légats-nés*. Ceux-ci doivent leur titre de légat, sans autre distinction que des droits honorifiques, à la seule possession d'une dignité ecclésiastique à laquelle ce titre est attaché: ainsi les archevêques de Reims en France, de Tolède en Espagne, de Cologne en Allemagne, de Prague en Bohême, et autrefois de Cantorbéry en Angleterre. En Sicile, le roi lui-même, d'après une bulle d'Urbain II, 1099, confirmée par Benoît XIII, 1728, a le titre de légat apostolique. R.

LÉGATIONS et DÉLÉGATIONS: noms donnés aux provinces ou gouvernements des Etats de l'Eglise et de la prov. autrichienne de Vénétie. Celle-ci comprend 9 délégations, dont 8 pour les anciennes provinces vénitiennes, et 1 pour celle de Mantoue de l'anc. Lombardie (1860). — Avant novembre 1850, outre le territoire de Rome et la province de Loreto, qu'on appelait commissariat, l'Etat de l'Eglise comprenait 6 légations et 13 délégations, qui n'avaient guère d'autre différence que le nom. Un édit du pape Pie IX a changé alors cette organisation, et partagé tout le pays, moins l'arrondissement de Rome (Rome, Viterbe, Civita-Vecchia, Orvieto), soumis à un régime spécial, en 4 légations, gouvernées chacune par un cardinal-légat avec un conseil de 4 membres à la nomination du pape, et divisées en délégations ou provinces qu'administre un délégat, assisté aussi de 4 conseillers, désignés, comme lui; par le souverain. R.

LEGE, brg (Gironde), arr. et à 50 kil. O. de Bordeaux, n'est séparé des dunes que par un ruisseau. Ce bourg fut autrefois plus considérable; les sables et la mer ont envahi une partie de son territoire; plusieurs hameaux et un château ont disparu, et il a fallu trois fois déjà rebâtir l'église de Lège; 472 hab.

LEGÉ, ch.-l. de cant. (Loire-Infér.), arr. et à 40 kil. S. de Nantes; 898 hab.

LÉGENDES, nom donné aux recueils de Vies des saints, parce que ces Vies devaient être *lues* dans les leçons de Matines et dans les réfectoires des communautés. Quand on n'avait pas les Actes des saints, on en composait de vraisemblables, qu'une bonne foi crédule embellissait de détails merveilleux; c'est ainsi que des personnages historiques sont devenus des personnages légendaires.

LEGENDRE (Louis), historien, né à Rouen en 1655, m. en 1734, chanoine de Paris, a laissé plusieurs ouvrages estimables: *Nouvelle histoire de France jusqu'à la mort de Louis XIII*, Paris, 1718, 2 vol. in-fol., et 1719, 8 vol. in-12; *Mœurs et coutumes des Français*, 1712 et 1753, in-12, ouvrage intéressant; *Vie du cardinal d'Amboise*, 1724, 2 vol. in-12; *Vie de François de Harlay*, 1720, in-4°, en latin.

LEGENDRE (Gilbert-Charles), marquis de St-Aubin-sur-Loire, né à Paris en 1688, m. en 1746, a laissé: *Traité de l'opinion, ou Mémoires pour servir à l'histoire de l'esprit humain*, Paris, 1733, 6 vol. in-12, ouvrage savant et curieux, mais trop diffus; *Antiquités de la maison de France*, 1739, in-4°; *Antiquités de la nation et de la monarchie française*, 1741, in-4°, livre qui manque souvent de critique.

LEGENDRE (Louis), né à Paris en 1756, m. en 1797, était boucher à l'époque de la Révolution. Il en adopta les idées avec ardeur, fut, dès l'origine, un fougueux démagogue, décida le peuple à se rendre aux Invalides pour y prendre des armes, et le conduisit ensuite à la prise de la Bastille. Il se lia avec Danton, Desmoulins, Fabre d'Eglantine, Marat, fut un des principaux acteurs des journées des 5 et 6 octobre, un des fondateurs du club des Cordeliers, un des instigateurs de la pétition du Champ-de-Mars. A la journée du 20 juin 1792, ce fut lui qui présenta le bonnet rouge à Louis XVI; il était encore à celle du 10 août. Député à la Convention, il vota la mort du roi sans appel ni sursis, fit partie du Comité de sûreté générale, contribua puissamment à la chute des Girondins, et montra en toute occasion une éloquence sauvage qui le fit surnommer *le Paysan du Danube*. Vers la fin de la Terreur, il abandonna successivement ses anciens amis pour se rapprocher de Tallien et de Fréron, et, après le 9 thermidor, alla fermer lui-même le club des Jacobins. Président de la Convention, il prononça le décret d'accusation contre Carrier. Sous le Directoire, il fut membre du conseil des Anciens, où il parla encore contre les ex-conventionnels et les émigrés. En mourant, il légua son corps à l'École de médecine. B.

LEGENDRE (Adrien-Marie), géomètre, né à Paris en 1752, m. en 1833, professeur de mathématiques à l'Ecole militaire 1774, successeur de Dalembert à l'Académie des Sciences, 1783, de l'Institut, 1795, fit avec Cassini et Méchain la réunion trigonométrique des observatoires de Paris et de Greenwich, simplifia, à cette occasion, la résolution des triangles de la sphère et du sphéroïde, révisa tous les calculs de la méridienne de Barcelone à Dunkerque pour la détermination du mètre, construisit avec Prony des tables centésimales de trigonométrie, établit seul toutes les propriétés des fonctions elliptiques, perfectionna la théorie des intégrales eulériennes, et commença celle des fonctions ultra-elliptiques. Il fut nommé conseiller de l'Université en 1808. Il a laissé: *Mémoire sur les transcendantes elliptiques*, 1794; *Eléments de géométrie*,

1794, ouvrage très-souvent réimprimé, adopté dans les écoles et traduit dans presque toutes les langues de l'Europe; *Essai sur la théorie des nombres*, 1798, in-8°, réimprimé sous le titre de *Théorie des nombres*, 1830, 2 vol. in-4°; *Nouvelle méthode pour déterminer l'orbite des comètes*, 1805; *Exercices du calcul intégral, sur divers ordres transcendantes et sur les quadratures*, 1811-1819, 3 vol. in-4°; *Traité des fonctions elliptiques et des intégrales eulériennes*, 1827-32, 3 vol. in-4°; un grand nombre de Mémoires dans le recueil de l'Académie des Sciences. Legendre occupa, de son vivant, un des premiers rangs dans la science. Ses ouvrages se distinguent par la fécondité et la vigueur de l'invention, et par la lucidité et l'élégance de la rédaction.

LÉGER-DE-FOURCHERETS (SAINT-), vge (Yonne), arr. et à 16 kil. S.-E. d'Avallon; 1,376 hab. Exploitation de sable micacé, dit *poudre d'or*, à l'usage des bureaux.

LÉGER-SOUS-BEUVRAY (SAINT-), ch.-l. de canton (Saône-et-Loire), arr. et à 17 kil. O.-S.-O. d'Autun; 238 hab.

LEGIA, nom latin de la Lys.

LÉGION, *legio*, l'une des divisions des armées romaines, et composée entièrement de citoyens romains. C'était un corps complet, qui réunissait infanterie pesante et légère, cavalerie, équipage de siége. L'infanterie y formait 10 cohortes; la cavalerie, 10 turmes ou escadrons. On attribue à Romulus la création de la légion; elle fut d'abord de 3,000 fantassins et de 300 cavaliers. Servius la porta à 4,000 ou 4,200 fantassins. Depuis la bataille de Cannes jusqu'à Marius, elle fut de 5,000, et quelquefois de 6,000 ou 6,100 fantassins et 300 cavaliers, et conserva cet effectif jusqu'au temps de Valentinien II; la cavalerie, seulement, en fut portée à 720 hommes. Constantin, redoutant la puissance des soldats, réduisit la légion à 1,000 ou 1,500 hommes. Une légion avait un numéro d'ordre et un nom, tel que *la Ravissante, la Victorieuse, la Martiale*, etc., et un tribun la commandait. C. D—Y.

LÉGION FULMINANTE. *V.* MÉLITÈNE.

LÉGION D'HONNEUR, ordre institué, le 19 mai 1802, par le 1er consul Bonaparte, pour récompenser les services militaires et civils. L'insigne est une étoile à 5 rayons doubles émaillés de blanc, et surmontée d'une couronne impériale. Le centre, entouré d'une couronne de chêne et de laurier, offre d'un côté, sur un petit médaillon d'or, la figure de Napoléon Ier, et de l'autre une aigle tenant la foudre, avec cette devise : *Honneur et patrie*. La Restauration remplaça l'image de Napoléon par celle de Henri IV, et l'aigle par 3 fleurs de lis. Sous Louis-Philippe, deux drapeaux tricolores furent substitués aux fleurs de lis. La forme primitive de la croix a été rétablie après 1848. Dans l'origine, la Légion se composait de 16 cohortes; un grand-chancelier, pour tout l'ordre, résidait à Paris; chaque cohorte avait, en outre, son chancelier et son chef-lieu. Il n'y eut d'abord que 4 degrés hiérarchiques : *légionnaire*, *officier*, *commandant*, et *grand-officier*. Chaque cohorte compta 7 grands-officiers, 20 commandants, 30 officiers, et 350 légionnaires. La Légion comprit 6,512 membres. A l'institution de l'Empire, il fut créé un 5e grade supérieur à tous, celui de *grand-cordon* ou *grand-aigle*. Puis, les légionnaires changèrent leur nom en celui de *chevaliers*, et le nombre de tous les dignitaires fut successivement augmenté. On ne devenait membre de la Légion d'honneur qu'après 25 années de services, sauf les actions d'éclat en temps de guerre et les cas exceptionnels à spécifier par ordonnances; il fallait rester 4 ans dans le grade de légionnaire pour passer à celui d'officier, 2 ans dans le grade d'officier pour passer à celui de commandant, 3 ans dans le grade de commandant pour passer à celui de grand-officier, et 5 ans dans le grade de grand-officier pour obtenir celui de grand-cordon. En 1829, on réduisit à 20 ans, en faveur des militaires, le temps de service exigé pour être légionnaire. Un traitement fut affecté par Napoléon Ier à chaque grade : 20,000 fr. au grand-cordon, 5,000 au grand-officier, 2,000 au commandant, 1,000 à l'officier, et 250 au chevalier; une dotation en domaines nationaux ou en biens situés à l'étranger fut destinée à servir ces traitements. Les événements de 1814 et de 1815 ayant enlevé à la Légion d'honneur la plupart de ses propriétés, on réduisit de moitié le traitement de tous les membres, et on n'en accorda plus aux nouveaux nommés; on excepta toutefois de cette disposition les sous-officiers et les soldats. Louis XVIII, par ordonnance du 9 juillet 1814, changea les commandants en *commandeurs*, et les grands-cordons en *grand'-croix;* il fixa le nombre des grand'-croix à 80, celui des grands-officiers à 160, celui des commandeurs à 400, celui des officiers à 2,000; le nombre des chevaliers fut illimité. D'après un décret de Napoléon III (16 mars 1852), le temps obligatoire à passer dans chaque grade pour monter au grade supérieur se trouve rétabli comme dans l'origine; le nombre des chevaliers de l'ordre est illimité; il peut y avoir 4,000 officiers, 1,000 commandeurs, 200 grands-officiers et 80 grand'-croix. Les réceptions se font, pour les chevaliers, les officiers et les commandeurs, par un délégué du grand-chancelier d'un grade au moins égal à celui du récipiendaire; les grands-officiers et les grand'-croix sont reçus par l'Empereur, ou le grand-chancelier, ou tel autre haut fonctionnaire délégué par Sa Majesté, et d'un grade égal au moins au récipiendaire. Les membres des armées de terre ou de mer doivent être reçus à la parade. Les étrangers sont admis dans l'ordre, mais sans réception, et ne figurent pas dans les cadres. Le traitement a été rétabli pour tous les légionnaires militaires, et fixé ainsi : chevalier, 250 fr.; officier, 500 fr.; commandeur, 1,000 fr.; grand-officier, 2,000 fr.; grand'-croix, 3,000 fr. Il est incessible et insaisissable; mais si un légionnaire ne remplit pas envers sa femme ou ses enfants les obligations résultant des chap. 5 et 6 du Code Napoléon, le ministre de la guerre peut autoriser une retenue d'un tiers sur le traitement. La qualité de membre de la Légion d'honneur se perd par la naturalisation en pays étranger, ou l'acceptation, non autorisée, de fonctions conférées par un gouvernement étranger, enfin, par l'une des causes qui suspendent les droits de citoyen français. Aucune peine infamante ne peut être exécutée contre un légionnaire avant qu'il n'ait été dégradé. — Dans tous les grades, la croix est suspendue à un ruban rouge de soie moirée. Les chevaliers et les officiers militaires l'attachent sur la poitrine, à gauche; les civils la mettent à la boutonnière de l'habit. Les chevaliers ont une croix d'argent et un ruban simple; les officiers, une croix d'or, et une rosette sur le ruban. Les commandeurs portent la croix en sautoir avec un ruban un peu plus large; les grands-officiers portent la croix en or à la boutonnière, et, au côté droit de l'habit, une plaque en argent où sont répétés les insignes de la décoration; les grand'-croix, outre une plaque un peu plus grande au côté gauche de l'habit, portent un large ruban de l'épaule droite au côté gauche, au bas duquel est suspendue l'aigle de la Légion. — Les soldats en service sont tenus de rendre les honneurs aux membres de l'ordre : ils doivent porter l'arme aux chevaliers et aux officiers, et la présenter aux autres grades. Tous les légionnaires ont droit aux honneurs funèbres militaires. *V.* de Chambéret, *Manuel du légionnaire*, ou *Recueil des principaux décrets, lois, etc., relatifs à la Légion d'honneur*, 1854, in-8°; Mazas, *Histoire de la Légion d'honneur*, 1854, in-8°. B. et C. D—Y.

LÉGION D'HONNEUR (Maisons d'éducation des filles de la), nommées aussi : MAISONS IMPÉRIALES NAPOLÉON. Quelques jours après la bataille d'Austerlitz, le 15 décembre 1805, Napoléon Ier décréta qu'il serait fondé 3 maisons pour les filles des membres de la Légion d'honneur. Un décret, du 2 mai 1806, qui ne fut jamais exécuté, ordonna l'établissement d'une de ces maisons au château de Chambord. Cependant, à la fin de 1806, on établit une maison au château d'Ecouen, qui comptait, au commencement de 1808, 250 élèves, filles de légionnaires officiers-généraux, officiers supérieurs, et légionnaires de l'ordre civil. Un décret du 29 mars 1809 fixa à 300 le nombre des élèves dans cette maison, et ordonna qu'une 2e serait établie pour 300 élèves aussi, dans l'ancien et magnifique couvent des Bénédictins de Saint-Denis (Seine). Cette dernière ne fut ouverte que vers le milieu de 1811. Le même décret fixa le prix de pension à 1000 fr. par an, et ordonna que dans chaque maison 50 élèves seraient à pension entière, 150 à demi-pension, et le reste aux frais de la Légion d'honneur. Les élèves à titre gratuit ou semi-gratuit devaient être filles ou sœurs de légionnaires; et les pensionnaires, sœurs, nièces, ou cousines-germaines. On payait 400 fr. de trousseau en entrant; aucune élève ne pouvait rester dans la maison après 18 ans accomplis. Pendant toute la durée du 1er Empire, les maisons d'Ecouen et de Saint-Denis furent au complet, et la dernière eut jusqu'à 500 élèves. Une ordonnance royale, du 19 juillet 1814, supprima la maison d'Ecouen, et la réunit à celle de Saint-Denis, qui existe encore en pleine prospérité, et dont nous allons dire l'organisation. — *Maison impériale Napoléon, à Saint-Denis.* C'est un établissement unique en France, et qui fut d'abord destiné à recevoir des filles d'officiers supérieurs; mais depuis 1830 on y admet des filles de militaires jusqu'au grade de capitaine, inclusivement, et des filles de légionnaires de l'ordre civil. L'éducation

comprend l'instruction morale et religieuse, la langue et la littérature françaises, l'arithmétique l'histoire et la géographie anciennes et modernes, des notions des sciences physiques et naturelles, la langue anglaise, le dessin, la musique, les travaux d'aiguille, et les soins du ménage. Le cours d'études est divisé en 13 classes ou sections, et le programme de chaque section embrasse un semestre. La 13e section est une classe de perfectionnement, où l'on repasse toutes les études des cours précédents. Le personnel de la maison est séculier; il se compose d'une surintendante; de 5 dames dignitaires, faisant les fonctions d'inspectrice, de directrice des études, d'économe, de dépositaire de la lingerie et de la roberie, et de directrice des infirmeries; de 12 dames de 1re classe, et de 32 de 2e classe, dont les unes sont institutrices, maîtresses de dessin ou de musique, et les autres sont surveillantes; de 20 novices ou aspirantes dames; et de 10 à 20 postulantes, ou aspirantes novices. Toutes ces personnes vivent dans le célibat ou sont veuves, et habitent dans la maison. Il y a 3 aumôniers et 2 médecins, qui logent au dehors. La maison est sous la haute direction du grand-chancelier de la Légion d'honneur, et administrée par la surintendante, assistée des dames dignitaires réunies en conseil. Les dames ont un costume uniforme, qui est une robe d'escot noir et un chapeau noir. L'insigne de leur grade est une croix de vermeil et d'émail, à 4 branches, surmontée de la couronne impériale, et suspendue au ruban rouge de la Légion d'honneur; la surintendante la porte en bandoulière, de droite à gauche, et les dignitaires en sautoir, avec un large ruban; les dames l'attachent à gauche, sur la poitrine, celles de 1re classe avec la rosette de la Légion d'honneur, les autres avec le ruban uni. Les élèves ont pour costume une robe d'escot noir, un chapeau de paille noire et blanche avec rubans noirs, des souliers de peau noire, des bas gris; l'hiver, une pélerine noire; enfin une ceinture de couleur qui, pour chaque classe, est différenciée ainsi, à commencer par les plus petites classes : 1. vert liseré de blanc; —2. vert uni; —3. violet liseré de blanc; —4. violet uni; —5. aurore liseré de blanc; —6. aurore uni; —7. bleu liseré de blanc; —8. bleu uni; — 9. nacarat liseré de blanc; — 10. nacarat uni; — 11. blanc liseré de rose; — 12. blanc uni; — 13. toutes les couleurs précédentes réunies.—Les élèves sont admises à l'âge de 8 à 10 ans; à 12 ans, il faut une autorisation spéciale. A 18 ans, elles doivent quitter la maison, à moins qu'elles n'y soient agréées comme postulantes. Mme la baronne Daumesnil, veuve du général Daumesnil, est aujourd'hui surintendante de la maison impériale de St-Denis. Par décret du 18 nov. 1855, les maisons d'éducation de la Légion d'honneur ont pris le nom de *Maisons impériales Napoléon*, et ont été placées sous le patronage de l'Impératrice. C. D—Y.

LÉGION D'HONNEUR (Maisons d'éducation, succursales de la). Un décret impérial, du 2 septembre 1810, ordonna la fondation de 3 maisons pour les orphelines de la Légion d'honneur, et un décret du 15 fév. suiv. leur assigna, pour lieu d'établissement, 1° la maison dite de Corberon, à Paris, rue Barbette; 2° la maison des Barbeaux, près de Fontainebleau; 3° la maison des Loges, dans la forêt de St-Germain. Une ordonnance royale du 19 juillet 1814 supprima ces maisons. Celles de la rue Barbette et des Loges ont été rétablies depuis. En 1851, on a transféré la première au château d'Écouen. Les élèves de ces maisons sont filles ou parentes de légionnaires, et toutes à titre gratuit. L'éducation qu'elles reçoivent est un peu inférieure à celle de la maison de St-Denis, et donnée par des sœurs de l'ordre de St-Augustin. C. D.—Y.

LÉGIONS DÉPARTEMENTALES, corps institués, au nombre de 86 (un par département), en vertu d'une ordonnance du 3 août 1815, pour remplacer les troupes impériales licenciées. Chaque légion, d'un effectif de 1,687 hommes, dont 103 officiers, devait se composer de 2 bataillons d'infanterie de ligne (chacun de 8 compagnies, dont une de grenadiers et une de voltigeurs), d'un bataillon de chasseurs à pied (8 compagnies), de 3 cadres de compagnies de dépôt, d'une compagnie d'éclaireurs à cheval, et d'une compagnie d'artillerie. Les compagnies d'éclaireurs et d'artillerie ne furent pas organisées. L'infanterie de ligne avait l'habit blanc, les revers aux couleurs distinctives de chaque légion; les chasseurs portaient l'habit vert. Une ordonnance du 8 avril 1818 réduisit l'effectif de chaque légion à 536 hommes, dont 60 officiers, et ne conserva qu'un bataillon actif et le cadre du second. Par ordonnance du 19 février 1819, les légions furent portées à 94, et réparties de la manière suivante :

8 départements	eurent	2	légions	de 3	bataillons,	
3	—	—	1	—	de 4	—
48	—	—	1	—	de 3	—
27	—	—	1	—	de 2	—

Dix départements de la dernière catégorie formèrent 10 légions d'infanterie légère. Chaque bataillon des légions eut une compagnie de carabiniers et une de voltigeurs. Enfin une ordonnance du 23 octobre 1820 rendit aux légions le nom de régiments.

LÉGIONS PROVINCIALES, corps d'infanterie organisés en 1532 par François Ier. Il y en avait sept, de 6,000 hommes chacun, et ils portaient le nom des provinces suivantes : 1° Bretagne; 2° Normandie; 3° Picardie; 4° Bourgogne, Champagne et Nivernais; 5° Dauphiné, Provence, Lyonnais et Auvergne; 6° Languedoc; 7° Guyenne. Ils subsistèrent jusqu'à Charles IX, qui organisa les régiments.

LÉGION THÉBAINE. *V.* THÉBAINE.

LÉGISLATIF (Corps). *V.* CORPS LÉGISLATIF.

LÉGITIMISTES, nom donné en France, depuis 1830, aux partisans de la branche aînée des Bourbons.

LEGISLATIVE (Assemblée). *V.* ASSEMBLÉE.

LEGNANO ou PORTO-LEGNANO, v. forte des Etats autrichiens (Vénétie), sur l'Adige, à 35 kil. S.-E. de Vérone; 10,795 hab. Prise en 1796 par les Français.

LEGNANO, *Leoniacum*, v. du roy. d'Italie, sur l'Olonia, province et à 24 kil. N.-O. de Milan; 6,000 hab. Victoire des Italiens sur Frédéric Barberousse en 1176.

LEGOBIEN (Charles), jésuite, né à St-Malo en 1653, m. à Paris en 1708, procureur des missions de la Chine, a laissé : *Lettres sur les progrès de la religion à la Chine*, Paris, 1697, in-8°; *Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne*, ibid., 1698, in-12; *Eclaircissements sur les honneurs que les Chinois rendent à Confucius et aux morts*, ibid., 1698, in-12; *Histoire des îles Mariannes*, ibid., 1700, 1701, in-12; *Lettres de quelques missionnaires écrites de la Chine et des Indes orientales*, 1702, in-12; *Lettres édifiantes*, recueil célèbre, dont il a publié les 8 premiers volumes.

LEGONIDEC (Jean-François), savant linguiste, né au Conquet en 1775, m. en 1838, contribua à la formation de l'Académie celtique, et publia : *Grammaire celto-bretonne*, Paris, 1807; *Dictionnaire celto-breton*, Angoulême, 1821.

LEGOUVÉ (Gabriel-Marie-Jean-Baptiste), poëte, né à Paris en 1764, m. en 1811, fils d'un avocat distingué, débuta par des tragédies, où de beaux vers et quelques situations pathétiques compensaient en partie la faiblesse de la composition : *la Mort d'Abel*, 1792, pièce en 3 actes, imitée de Gesner et de Klopstock; *Epicharis et Néron*, 1793, allusion courageuse à la tyrannie de Robespierre; *Etéocle*, 1799; enfin *la Mort d'Henri IV*, 1806. Aujourd'hui sa gloire n'est plus guère attachée qu'à quelques opuscules descriptifs et didactiques, où le charme du style se joint à une imagination gracieuse et mélancolique : *la Sépulture*, *les Souvenirs*, *la Mélancolie*, 1798, et surtout *le Mérite des Femmes*, 1801, jolie épître plutôt que poëme, qui a eu jusqu'à 50 éditions. Legouvé fut appelé à l'Institut en 1798, dirigea le *Mercure de France*, de 1807 à 1810, et suppléa Delille pendant plusieurs années dans la chaire de poésie latine au Collége de France. Il eut le talent de former à la déclamation Mlle Duchesnois. Ses Œuvres complètes ont été publiées en 1826, Paris, 3 vol. in-8°. — Son fils Ernest LEGOUVÉ, né en 1807, s'est aussi livré à la culture des lettres, et a donné au Théâtre-Français, soit seul, soit en collaboration, plusieurs ouvrages très-favorablement accueillis du public, tels que : *Louise de Lignerolles*, drame en 5 actes en prose, 1838; *Guerrero ou la Trahison*, tragédie en 5 actes, 1845; *Adrienne Lecouvreur*, comédie-drame, en 5 actes en prose, 1849; *les Contes de la reine de Navarre*, comédie en 5 actes en prose, 1850; *Par droit de conquête*, comédie en 3 actes en prose, 1855, etc. On doit encore à M. E. Legouvé un joli roman, *Edith de Falsen*, 1 vol. in-12, 1841; et l'*Histoire morale des femmes*, reproduction d'un cours fait au Collége de France, 1 vol. in-8°, Paris, 1848. Il a été reçu à l'Académie Française en 1855. G. L.

LEGRAD, brg de Hongrie (Szalad), à 16 kil. N. de Kopreinitz, sur la rive dr. de la Drave, vis-à-vis l'embouch. de la Mur; 2,400 hab. Coutellerie renommée.

LEGRAND (Jacques), *Jacobus Magnus*, religieux augustin, né à Toulouse vers le milieu du XIVe siècle, m. vers 1422, professa la philosophie et la théologie à Padoue, puis vint à Paris, où il acquit une grande réputation comme prédicateur. En 1405, en présence d'Isabeau de Bavière, il osa blâmer dans un sermon les déréglements

de cette reine. Après l'assassinat de Charles d'Orléans, il fut chargé par les Armagnacs d'aller demander l'appui des Anglais contre Jean-sans-Peur. On a de lui : *le Livre des bonnes mœurs*, 1478, in-fol. de 51 feuillets ; *Sophologium, ex antiquorum poetarum, oratorum sententiis collectum*, Paris, 1475, in-fol., ouvrage dont il a fait lui-même une traduction française, l'*Archiloge Sophie*, en ms. à la bibliothèque impériale de Paris.

LEGRAND (Antoine), religieux franciscain, né à Douai, fut un sectateur enthousiaste de Descartes, dont il propagea la doctrine. Il a écrit : *Physica*, Amsterdam, 1664, in-4° ; *Philosophia veterum è mente Renati Descartes*, Lond., 1671, in-12 ; *Institutio philosophiæ secundùm principia Renati Descartes*, ibid., 1672, in-8° ; *Historia naturæ variis experimentis et ratiocinitis elucidata*, ibid., 1673, in-8° ; *Dissert. de carentiâ sensûs in brutis*, Leyde, 1675, in-8° ; *Apologia pro R. Descartes*, Lond., 1679, in-8° ; *Historia sacra, à mundi exordio ad Constantini magni imperium reducta*, ibid., 1685, in-8°.

LEGRAND (Jacques-Guillaume), architecte, élève de Clérisseau, né à Paris en 1743, m. à St-Denis en 1807, construisit, avec Molinos, le théâtre Feydeau, la halle aux draps, à Paris, édifices auj. détruits, et l'hôtel Marbeuf. On lui doit : *Parallèle de l'architecture ancienne et moderne*, Paris, 1799, in-4° ; le texte des *Antiquités de la France*, de Clérisseau, 1804, 2 vol. in-fol. ; *Galerie antique*, Paris, 1806, in-fol. ; *Essai sur l'histoire de l'architecture*, 1809 et 1810, 1 vol. in-fol.

LEGRAND D'AUSSY (Pierre-Jean-Baptiste), né à Amiens en 1737, m. en 1800, fut élevé chez les Jésuites, entra dans leur ordre, et professa la rhétorique à Caen. Lorsque la société de Jésus fut dissoute, il vint à Paris, fut associé aux recherches de Lacurne de Sainte-Palaye et du marquis de Paulmy sur les antiquités de la France, et devint en 1795 membre de l'Institut, et conservateur des manuscrits de la bibliothèque nationale. Il a publié : *Fabliaux ou contes des XII^e et XIII^e siècles*, Paris, 1779, 3 vol. in-8°, réimpr. avec augmentations par Renouard, 1829, 5 vol. in-8° ; *Histoire de la vie privée des Français*, 1782, 3 vol. in-8°, rééditée par Roquefort en 1815, ouvrage inachevé, et qui ne traite que de la nourriture ; *Vie d'Apollonius de Tyane*, 1808, 2 vol. in-8° ; plusieurs Mémoires dans le recueil de l'Académie des Inscriptions ; des analyses de vieux poëtes français dans les *Notices des manuscrits de la bibliothèque du roi*. B.

LEGRAS (Louise de MARILLAC, dame), née en 1591, m. en 1660, était fille de Louis de Marillac, frère du garde des sceaux et du maréchal de ce nom. Mariée à un secrétaire de Marie de Médicis, veuve en 1625, elle se consacra au service des malades et des enfants trouvés, et eut une part importante à la création des établissements de charité qui signalèrent la vie de St Vincent de Paul. Elle fonda avec lui les *Sœurs de la charité* ou *Sœurs grises*, et se mit à la tête de cette congrégation.

LEGRAVEREND (Jean-Marie-Emmanuel), jurisconsulte, né à Rennes en 1776, m. en 1827, fut chef de division des affaires criminelles au ministère de la justice. On a de lui : *Traité de la législation criminelle en France*, 1816-1823, continué et complété, jusqu'en 1830, par M. Duvergier, 2 vol. in-4°, livre bien fait, mais où l'auteur ne s'est occupé que de la procédure et a négligé la pénalité ; *des Lacunes et des besoins de la législation française en matière politique et en matière criminelle*, 1824, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage est le complément du précédent, et purement théorique ; il est rempli de vues sages, et qui dénotent une profonde instruction.

LEGRIS-DUVAL, prêtre, né à Landerneau en 1765, m. en 1819, s'offrit à la Commune de Paris pour assister Louis XVI à ses derniers moments, forma de nombreuses associations charitables et philanthropiques sous la République et l'Empire, refusa l'épiscopat lors de la Restauration, et travailla au rétablissement des jésuites. On a de lui : *le Mentor chrétien*, 1797, 1 vol. in-12 ; et des *Sermons*, 1820, 2 vol. in-12.

LEGROS (Pierre), sculpteur, né à Paris en 1656, m. en 1719, remporta à 20 ans le grand prix de sculpture, et passa presque toute sa vie en Italie, où se trouvent la plupart de ses productions. Il ressentit l'influence du mauvais goût qui commençait à s'introduire dans les arts, et, au lieu de s'arrêter à la pureté et à la correction des modèles antiques, il voulut y ajouter trop de grâce. Son exécution est pourtant savante et délicate. Ses meilleurs ouvrages sont : la statue de *St Dominique*, l'un des chefs-d'œuvre de St-Pierre de Rome ; le *Mausolée de Pie IV*, à Ste-Marie-Majeure ; une statue en pied et le tombeau du cardinal *Casanata*, à St-Jean de Latran ; *St Ignace et trois anges*, groupe en argent dans l'église de Jésus ; le tombeau du cardinal *Aldobrandini*, à St-Pierre-ès-Liens ; les statues de *St Thomas*, de *St Barthélemy*, à St-Jean de Latran ; *Ste Thérèse*, aux Carmélites de Turin ; la statue du *Silence*, dans le jardin des Tuileries. Legros fit aussi quelques copies de l'antique pour le château et le jardin de Versailles. B.

LÉGUÉ (LE). *V.* BRIEUC (SAINT-).

LÉGUEVIN, ch.-l. de cant. (Haute-Garonne), arr. et à 18 kil. O. de Toulouse ; 570 hab.

LE HENNUYER. *V.* HENNUYER (LE).

LEI ou LEH, v. de Chine. *V.* LADAK.

LEIBITZ, en hongrois *Laibicz*, brg de Hongrie (Zips), à 2 kil. S. de Kæsmarkt ; 3,000 hab. Culture du lin ; fabr. de toiles, draps communs, tabac. Source sulfureuse et bains.

LEIBNIZ (Godefroy-Guillaume), né à Leipsick en 1646, m. en 1716, un des plus grands génies qui aient existé et l'esprit le plus universel des temps modernes ; à la fois philosophe, théologien, mathématicien, physicien, jurisconsulte, historien, philologue, il cultiva et perfectionna presque toutes les branches des connaissances humaines. L'histoire de ses travaux et de ses découvertes, ainsi que de ses relations avec les savants et les hommes les plus éminents de son siècle, offre un haut intérêt. Leibniz, ayant terminé ses études à 15 ans, se partagea entre les mathématiques, la philosophie et le droit, sans négliger la philologie, la physique, l'histoire et les autres sciences. Il étudia les anciens, surtout Platon et Aristote, et les pythagoriciens ; il passa ensuite aux modernes. A 21 ans, il se présenta pour être reçu docteur. Repoussé comme trop jeune à Leipsick, il obtient son titre à Altdorf, se fait agréger à une société d'alchimistes à Nuremberg, puis s'attache au baron de Boinebourg, qui le conduit à Francfort. Là, il publie deux écrits relatifs à l'étude du droit (*Nouvelle méthode pour l'étude du droit*, 1667 ; *Réforme du corps du droit*, précédée d'une dissertation remarquable sur le *style philosophique*), puis deux Mémoires de physique générale : l'un sur le *mouvement abstrait*, l'autre sur le *mouvement concret*, qu'il adressa à l'Académie des sciences de Paris. En 1672, il se rendit à Paris, où il étudia les mathématiques sous la direction de Huyghens, et, l'année suivante, à Londres, fut nommé membre de la Société royale, et revint à Paris, où il séjourna jusqu'en 1677. Il retourna à Londres, visita la Hollande, et vint se fixer à Hanovre, où il fut nommé conservateur de la bibliothèque par la protection du duc Fr. de Brunswick. On est étonné de la prodigieuse activité que déploie son esprit à cette époque, et qui se manifeste par une foule de projets, d'entreprises et de découvertes. Il annonce à la fois un *Ars combinatoria*, analogue à l'Art de Raymond Lulle et de Kircher, une *Géométrie mécanique*, un *Nouveau Code de procédure*, une *Théologie naturelle*, et les bases d'un *Système des monades*. Il demeura six années consécutives à Hanovre, occupé surtout de physique et de mathématiques. Il prit part à la fondation des *Acta eruditorum* de Leipsick, 1683, recueil conçu sur le modèle du *Journal des Savants*. Chargé, en même temps, d'écrire l'histoire de la maison de Brunswick, il publia des documents qui contribuèrent à élever le duc Ernest-Auguste à la dignité d'électeur de l'Empire. Il fit paraître aussi la *Protogæa*, 1693, esquisse sur les révolutions du globe, où il devine les bases de la géologie. Il faut ajouter un *Recueil diplomatique du droit des gens*, en latin, 1698, 2 vol. in-4°, et un exposé de sa doctrine sur les Substances et la vraie nature des choses dans les *Acta* de Leipsick, et de son système de l'*Harmonie préétablie* dans le *Journal des Savants*. En 1699, l'Académie des sciences de Paris le nomma associé étranger. Un peu plus tard, il fonda l'Académie des sciences de Berlin, dont il fut nommé, le premier, président, 1700. En 1707, il commença la publication des *Scriptores rerum Brunsvicensium*, dont il donna 3 vol. in-fol. En 1711, il eut une entrevue à Torgau avec Pierre le Grand, qui le consulta sur divers projets de civilisation, et le gratifia d'un titre honorifique et d'une pension. La même année, il reçut des titres de noblesse et aussi une pension de l'empereur Charles IV, pour la part qu'il prit à la paix d'Utrecht. A la mort de François Ier, il se rendit à Vienne pour y fonder une Académie ; la peste, qui régnait en cette ville, l'empêcha d'exécuter son dessein. Il retourne à la cour de Hanovre, publie une *Théodicée*, une *Monadologie* et de *Nouveaux essais sur l'entendement humain*. La publication de sa correspondance avec Clarke date aussi des dernières années de sa vie. — Les principaux traits de son caractère furent la bienveillance et l'urbanité, la dignité des mœurs, le désintéressement, l'amour de la gloire exempt de toute envie, le désir de concilier toutes les opinions et tous les

intérêts. Il prit part à tous les travaux scientifiques de son siècle et aux affaires de la vie publique, littéraire et religieuse. Il entretint une correspondance suivie avec tous les savants et les hommes distingués de l'époque. On sait qu'il essaya de s'entendre avec Bossuet sur le moyen de réunir les églises chrétiennes, et que ce projet avorta. Sa vaste intelligence était servie par une mémoire prodigieuse; son érudition était immense, et ne nuisait en rien à l'originalité de son esprit, à son génie essentiellement inventeur. La découverte du calcul infinitésimal, qu'il fit concurremment avec Newton, n'est qu'un des nombreux exemples de la fécondité et de la force de son génie. Il émit aussi les premières notions du calcul intégral. Voici sa méthode et son système. — I. *Méthode.* Leibniz admet une double méthode, 1° une méthode de certitude ou de démonstration et de vérification de la vérité, méthode *négative;* elle repose sur le *principe de contradiction*, en vertu duquel est réputé faux tout ce qui implique contradiction, et sur le principe de la *raison suffisante*, qui rend compte de toute vérité non immédiate; 2° une méthode *positive* ou logique supérieure, dont la logique ordinaire n'est qu'une préparation, et qui repose sur une psychologie rationnelle, ou sur la connaissance de la *raison* et des *idées*. La connaissance a deux sources, d'où découlent les vérités contingentes d'une part, de l'autre les vérités nécessaires ou rationnelles; toutes deux ont leur principe dans la raison divine. Il faut donc revenir aux premières idées par *l'analyse*, qui est l'instrument de toute science. Les premières notions, qui sont les plus simples, coordonnées par la raison, sont les lois des choses et les règles de l'entendement; elles se correspondent dans la nature et la raison humaine; leur lien est la raison divine; la science est leur interprétation. Ce système a de l'affinité avec le platonisme. Toutefois, Leibniz est réaliste en même temps qu'idéaliste; pour lui, tout ce qui est possible est réel, et la sensation enveloppe la connaissance; par là, il se rapproche d'Aristote. L'esprit est inné à lui-même, inné à la nature, comme tous deux sont nés de Dieu. Dieu est la lumière du monde; nous voyons tout en Dieu : le Verbe divin, l'esprit universel est présent en nous, et c'est lui qui nous éclaire. Ce système, qui échappe au panthéisme, achève le mouvement cartésien; il développe la pensée de Descartes, de Fénelon et de Malebranche. — II. Le *Système* métaphysique de Leibniz est appelé *Système des monades et de l'harmonie préétablie.* Selon Leibniz, toutes les substances sont simples et indivisibles (*monades* veut dire substances simples). A l'opposé de Descartes qui considère les substances comme *passives*, Leibniz les proclame essentiellement *actives;* toute substance est douée de force, d'activité, de mouvement spontané; de sorte qu'entre l'âme ou l'esprit et l'atome matériel la différence n'est pas dans la substance, mais dans les attributs divers. Toutes les substances sont, comme telles, de même nature, simples et actives; mais elles revêtent des qualités distinctes, à mesure qu'on s'élève du corps inorganique à la plante, à l'animal, à l'homme et aux esprits supérieurs, en parcourant la chaîne des êtres qui aboutit à Dieu, la monade suprême d'où sont sorties toutes les monades créées, qui est leur lien et leur principe. Cette partie du système n'offre rien que de raisonnable, et elle a l'avantage d'aplanir plusieurs des grandes difficultés de la science philosophique. Il n'en est pas de même de *l'harmonie préétablie*, qui n'est qu'une hypothèse imaginée pour expliquer la communication des substances, comme les *causes occasionnelles* de Malebranche, et qui succombe sous les mêmes objections. Leibniz suppose que Dieu a établi, dès l'origine, des lois invariables d'après lesquelles tous les êtres se meuvent et accomplissent leurs actes sans exercer les uns sur les autres aucune influence; tout s'accomplit dans l'univers en vertu d'une harmonie intérieure qui règle d'avance tous les mouvements des êtres. C'est ainsi que se produisent les mouvements correspondants de l'âme et du corps, comme ceux de deux horloges montées de même et qui s'accordent parfaitement. L'âme est ainsi entièrement libre, mais sa liberté n'est qu'une spontanéité intelligente. Le développement de ces principes fournit à l'auteur l'occasion d'exposer une foule de vues élevées et ingénieuses et de grandes vérités qui restent indépendantes du système. — Leibniz partage le monde en deux : le monde des corps ou de la *nature*, et le monde des esprits ou de la *grâce;* entre le règne de la nature et celui de la grâce, il y a harmonie; tout ce qui se passe dans l'un concourt aux événements de l'autre. La nature est pleine de miracles, de merveilles d'intelligence; mais Dieu n'est pas seulement géomètre, l'architecte du monde des corps, il est le monarque des esprits. Il a tout réglé d'après sa sagesse, sa bonté et sa justice. C'est ainsi que Leibniz arrive à des vues élevées sur le gouvernement du monde moral, sur la Providence, et à ce qu'on appelle son *optimisme.* Cet optimisme, souvent mal compris, et qui diffère de l'optimisme vulgaire, le seul qui puisse être tourné en ridicule, aboutit à une justification des desseins de Dieu sur le monde et à la démonstration sensible de ses attributs; c'est l'âme et le fondement de la *Théodicée.* Il est exposé dans les *Essais de théodicée.* Dans son livre intitulé *Nouveaux essais sur l'entendement*, Leibniz réfute et corrige Locke sur les principes et les conséquences du sensualisme. Ses idées sur le *droit naturel* ne sont pas moins remarquables : il proclame l'origine divine du droit; la justice, qui est une bienveillance intelligente, a son principe en Dieu, qui est l'auteur de tout droit, non par sa volonté arbitraire, mais comme étant la raison éternelle. Au-dessus de la société civile, il y a donc une société divine dont nous faisons partie, la cité de Dieu, où les principes de la justice trouvent leur application et leur réalité. — Il n'existe aucune édition complète des œuvres de Leibniz; la collection de Dutens, Genève, 1768, 6 vol. in-4°, est imparfaite. Ses écrits philosophiques ont été recueillis par Raspe, Amsterdam, in-4°, 1765; et par Erdmann, in-4°, Berlin, 1839-40; les *Œuvres choisies de Leibniz* ont été données par A. Jacques, 2 vol. in-12, Paris, 1842. La *Correspondance mathématique et philosophique avec Bernouilli*, en latin, parut à Genève, 1745, 2 vol. in-4°. Consultez l'article de Maine de Biran dans la *Biographie universelle* de Michaud, celui du *Dictionnaire des sciences philosophiques;* M. Damiron, *Histoire de la philosophie au* XVII^e *siècle; l'Esprit de Leibniz* par l'abbé Emery, ou *Choix de ses pensées sur la religion et la morale*, Lyon, 1772, 2 vol. in-8°, réimprimés en 1803 sous le titre de *Pensées de Leibniz.* Guhrauer a publié les écrits de Leibniz en langue allemande, Berlin, 1838-40, 2 vol. in-8°, et une *Vie* de ce philosophe, en allemand, Breslau, 1842. On doit à M. Foucher de Careil des *Lettres et opuscules inédits de Leibniz*, Paris, 1854, 1 vol. in-8°. B—D.

LEICESTER (de *Leir*, anc. nom de la Soar, et *ceaster*, fort), *Ratæ Coritanorum* des Romains, v. d'Angleterre, sur la Soar, à la jonction des canaux de l'Union et de Leicester, sur la grande ligne de navigation du Trent à la Tamise, à 153 kil. N.-N.-O. de Londres, par le chemin de fer central; 68,052 hab. Capitale du comté de son nom; siége des assises du comté. Ruines romaines et de l'abbaye de S^te-Marie-des-Prés, fondée en 1143, et où mourut le cardinal Wolsey. Filatures et manufactures de laine et de coton; bonneterie, bas, flanelle, gants; teintureries, cordèries, etc. Succursale de la Banque d'Angleterre. — Leicester, capit. des *Coritani*, fut, sous les Romains, une de leurs stations, et, au temps de l'Heptarchie, une ville très-florissante. — Le comté de Leicester, long de 65 kil. sur 35 de large, est compris entre ceux de Nottingham au N., de Lincoln et de Rutland à l'E., de Northampton au S., de Warwick au S.-O., de Stafford à l'O., et de Derby au N.-O.; 237,402 hab. Culture en grand des pâturages pour l'élève des chevaux, des porcs, et surtout des moutons. Industrie très-active, principalement des lainages; 10 mines de charbon. Il comprend 216 paroisses; v. princip.: Loughboro', Hinckley, Market Arboro', Ashby de la Zouch, Melton Mowbray. Il donne le titre de comte à la famille Coke.

LEICESTER (Comtes de). *V.* COKE, DUDLEY, MONTFORT, SIDNEY.

LEIDRADE, archevêque de Lyon, né à Nuremberg vers 736, m. en 816 dans l'abbaye de Soissons, fut un des *Missi dominici* de Charlemagne, fonda deux écoles dans son diocèse, et combattit les doctrines de Félix et d'Elipand. On a de lui 4 *Lettres*, et un *Traité sur le Baptême* imprimé dans les *Analecta* de Mabillon.

LEIGH, v. d'Angleterre (Lancastre), à 17 kil. O. de Manchester, avec lequel elle communique par un bras du canal de Bridgewater; 22,229 hab. dans la paroisse. Houillères, pierres à chaux; fabr. importantes d'étoffes de laine et de coton. Fromages estimés.

LEIGHLIN (OLD-), *Lechlinia*, vge du S.-E. de l'Irlande (Leinster), comté et à 12 kil. S. de Carlow; 140 hab. Evêché fondé en 632, auj. évêché anglican de Leighlin, Ferns et Ossory. L'évêque réside depuis 1833 à Kilkenny. Vénérable cathédrale, bâtie en 1185.

LEIGHTON-BUZZARD, v. d'Angleterre, sur l'Ouse et sur le canal de Grande-Jonction, station du chemin de fer de Londres à Birmingham, dans le comté et à 26 kilom. S.-S.-O. de Bedford, et à 61 N.-O. de Londres; 6,053 hab. dans la paroisse. Tulles et tresses de paille.

LEIGNÉ-SUR-USSEAU, ch.-l. de cant. (Vienne), arr. et à 14 kil. N.-O. de Châtellerault; 63 hab.

LEINE, riv. d'Allemagne, naît dans le Harz, au mont Dün (Saxe prussienne), passe à Heiligenstadt, Gœttingue, Hanovre, et se jette dans l'Aller, rive g.; elle reçoit l'Innerste. Cours de 250 kil.

LEININGEN. *V.* LINANGE.

LEINSTER, *Lagenia,* une des quatre grandes provinces d'Irlande, au S.-E., longue de 250 kil. sur 100 de large, entre l'Ulster au N., la mer d'Irlande à l'E., le canal Saint-George au S., le Munster et le Connaught à l'O.; 1,439,596 hab. Ch.-l., Dublin; elle comprend les 12 comtés de Carlow, Dublin, Kildare, Kilkenny, King's, Longford, Louth, Meath, Queen's, West-Meath, Wexford, Wicklow. Le S. formait l'anc. roy. de Leinster, et le N. celui de Meath. Donne le titre de duc à la famille Fitzgerald, dont le chef est premier pair d'Irlande.

LEIPA (BŒHMISCH-), ville des Etats autrichiens (Bohême), à 35 kil. E.-N.-E. de Leitmeritz; 5,800 hab. Gymnase d'Augustins. Fabr. de lainages; polissage des glaces.

LEIPNICK, v. des Etats autrichiens (Moravie), à 13 kil. N.-O. de Prérau; 5,300 hab. Fabr. de draps. Château des princes de Dietrichstein.

LEIPZIG ou LEIPSICK, *Lipsia,* v. du royaume de Saxe, au confluent de la Parde, de la Pleisse et d'un des bras de l'Elster, ch.-l. du cercle de son nom, par 51° 20' 20" lat. N. et 10° 2' 25" long. E., à 115 kil. O.-N.-O. de Dresde, 220 de Berlin, 1,040 de Paris; 78,495 hab. Chemins de fer pour Dresde, Magdebourg, Berlin, Nuremberg, Hanovre, Breslau, etc. Consistoire réformé; cour d'appel civile et criminelle, et tribunaux inférieurs; administration des ports du royaume et loterie royale. Université renommée, érigée en 1409, à laquelle sont annexés une riche bibliothèque, un amphithéâtre d'anatomie, un jardin botanique, un séminaire philologique, etc. Académie des Beaux-Arts; haute école normale, séminaire théologique, 2 gymnases; écoles de commerce, d'industrie, des sourds-muets; sociétés littéraires et scientifiques; 5 bibliothèques publiques; muséum d'histoire naturelle, galerie de tableaux. On y remarque le château de Pleissenbourg avec observatoire, la grande place, la bourse des libraires, l'hôtel de ville, la halle aux draps, les églises Saint-Nicolas et Saint-Thomas, l'arsenal, l'*Augusteum,* occupé par l'Université, etc. Au N.-O. de la ville est le beau parc du *Rosenthal.* Ville plus commerçante que manufacturière, surtout célèbre par trois grandes foires, de trois semaines chacune, qui s'y tiennent au 1er janvier, à Pâques, et à la St-Michel; elles sont fréquentées par plus de 20,000 négociants d'Europe, d'Asie et d'Amérique. La foire de Pâques est consacrée à la librairie. On évalue à 240 millions de fr. le montant des opérations des foires. Fabr. de toiles cirées, pianos, cigares, produits chimiques, machines; nombreuses typographies. —Leipsick (autrefois *Lipzk,* mot slave qui signifie *tilleul,* à cause des plantations qui l'entouraient) est une ville ancienne, et plus d'une fois célèbre dans les annales allemandes; champ de bataille des Suédois victorieux et des Impériaux en 1631 et 1642, prise par les Prussiens en 1745, par Ferdinand de Brunswick en 1756, et par les Français en 1806, elle fut, en 1813 (16-18 octobre), le théâtre d'une bataille gigantesque, dite par les Allemands *bataille des nations,* où les Français, accablés enfin sous le nombre et trahis par les Saxons, leurs alliés, qui se tournèrent contre eux au plus fort du combat, durent battre en retraite. Patrie de Leibniz et de Thomasius son maître, de Mencke, le fondateur des *Acta Eruditorum,* de Fabricius, du mathématicien Kaestner, et de Teller, célèbre théologien protestant.

LEIPZIG (Cercle de), division administrative du royaume de Saxe, au N.-O., entre les Etats prussiens au N. et à l'O., les cercles de Zwickau au S., de Dresde à l'E.; ch.-l., *Leipzig.* Superf., 345,870 hect. Pop., 506,294 hab.

LEIRIA, v. forte de Portugal (Estramadure), à 115 kil. N.-N.-E. de Lisbonne, près de la rive dr. du Liz; 2,500 hab. Evêché suffragant de Lisbonne. Palais du roi Denis. Superbe verrerie, à *Marinha-Grande,* qui fournit aux besoins de la plus grande partie du Portugal et de ses colonies.

LEIRIA, v. d'Espagne. *V.* LIRIA.

LEISSÈGUES (Corentin-Urbain de), vice-amiral, né en 1758 à Hanvec (Finistère), m. en 1832, reprit la Guadeloupe au nom du Directoire, rétablit, pendant le Consulat, la prépondérance du pavillon français ou les relations commerciales et politiques à Alger, Tunis, Constantinople, Alexandrie, et, sous l'Empire, pourvut à la défense de Venise, ainsi qu'à l'approvisionnement de Corfou. B.

LEISSNIG, v. du royaume de Saxe, sur la rive g. de la Mulde, à 44 kil. E.-S.-E. de Leipzig; 5,770 hab. Draps, pipes de terre.

LEITH, jadis *Inverleith,* v. d'Écosse, comté et à 3 kil. N. d'Édimbourg, à qui elle sert de port à l'embouchure du Leith dans le golfe de Forth; 33,700 hab. Douane. Bains de mer. Gymnase; bibliothèque. Commerce maritime très-important. En 1854, le mouvement du port, entrée et sortie, a été de 1,479 navires jaugeant 207,131 tonneaux. Ce port avait 34 bâtiments à vapeur. La valeur annuelle des exportations est de 14 à 15 millions de fr. Immenses chantiers de construction. Expédition pour la pêche de la baleine et du hareng. Verreries, savonneries, corderies, manuf. de toiles à voile et de papier, raffineries de sucre et de sel; fabr. d'ancres. On y remarque la bourse, la douane, les docks, la jetée. Elle fut brûlée par une flotte anglaise en 1544; en 1551, les Français, venus au secours de Marie de Lorraine, s'en emparèrent. Elle est auj. gouvernée par un prévôt, 4 baillis et 10 conseillers; elle grandit rapidement, et ses faubourgs joindront bientôt ceux d'Édimbourg.

LEITHA, riv. d'Autriche, formée dans le cercle de Wienerwald, près et au S. de Neustadt, par la réunion du Schwarzau et du Pitten, a un cours de 130 kil. à l'E.-N.-E., puis à l'E.-S.-E., entre en Hongrie, où elle baigne Neusiedel et Altenbourg, près de laquelle elle se jette dans un bras du Danube.

LEITMERITZ ou LEUTMERITZ, v. forte des États autrichiens (Bohême), sur l'Elbe, ch.-l. de cercle, à 53 kil. N.-N.-O. de Prague; 6,000 hab. Evêché suffragant de Prague, érigé en 1665; tribunal criminel; séminaire; gymnase impérial, fondé en 1547. Douane. On remarque le palais épiscopal et l'hôtel-de-ville. Comm. de grains, vins et fruits. Pêche de saumons.—Le cercle de Leitmeritz, entre ceux de Saatz à l'O., Prague au S., Bunzlau à l'E., est séparé de la Saxe au N. par l'Erzgebirge, et arrosé par l'Elbe; 312,930 hect., 98 kil. sur 35; 411,391 hab.

LEITOMISCHL, v. de Bohême. *V.* LEUTOMISCHL.

LEITRIM, comté du N.-O. de l'Irlande (Connaught); ch.-l., *Carrick;* entre ceux de Sligo et de Roscommon à l'O., de Donegal au N., de Fermanagh à l'E., et de Longford au S.-E. Superf., 168,000 hect., 90 kil. sur 22; pop., 104,615 hab. Sol montagneux. Rivières: Shannon, Bonnet, Blackwater; lacs Allen, Melvin, Gill. Pays pauvre, excepté dans les vallées.

LEITRIM, brg d'Irlande (Leitrim), à 5 kil. N. de Carrick. Autrefois plus important.

LEJAY (Guy-Michel), né à Paris en 1588, m. en 1674, fut avocat au parlement, entra ensuite dans les ordres, et mourut doyen de Vézelay. Il a été l'éditeur d'une *Bible polyglotte* en 7 langues (hébraïque, samaritaine, chaldéenne, grecque, syriaque, latine, arabe), 1628-45, 9 tomes en 10 vol.; elle est d'une belle exécution typographique, mais fourmille de fautes.

LEJAY (Gabriel-François), jésuite, né à Paris en 1657 ou 1662, m. en 1734, professa la rhétorique au collége Louis-le-Grand, et compta Voltaire au nombre de ses élèves. On a de lui une traduction des *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse, avec notes historiques, critiques et géographiques, Paris, 1723, 2 vol. in-4°; *Bibliotheca rhetorum, præcepta et exempla complectens quæ tam ad oratoriam facultatem quam ad poeticam pertinent,* 1725, 2 vol. in-4°, rééditée par Amar, 1809-13, 3 vol. in-8°.

LEJEUNE (Jean), orateur, né à Poligny en 1592, d'un conseiller au parlement de Dôle, m. en 1672, eut de grands succès comme prédicateur. Il s'attachait à détruire les vices plutôt qu'à traiter du dogme. On a de lui des *Sermons,* Toulouse, 1662 et suiv., 10 vol. in-8°, réimprimés sous le titre de *Missionnaire de l'Oratoire,* Lyon, 1825-27, 15 vol. in-8°.

LEKAIN (Henri-Louis), célèbre tragédien, né en 1728, d'un orfèvre de Paris, m. en 1778, étudia au collége Mazarin, et fut poussé par une vocation irrésistible vers le théâtre, d'où une taille courte et pesante, une figure commune, et un organe voilé, semblaient devoir l'éloigner. Par l'étude, il corrigea ou fit oublier ses défauts. Accueilli par Voltaire, il obtint un ordre de début au Théâtre-Français en 1750. Vendôme, Zamore, Orosmane, Manlius, le Cid, Rhadamiste, Oreste, Néron, Mahomet, furent ses principaux rôles; il apporta à la scène une sensibilité forte et profonde, un rare talent à s'identifier avec les personnages, une science parfaite de la déclamation et du costume. D'abord lent et cadencé, il s'animait par degrés, et, dans l'expression des passions fortes, il s'élevait jusqu'au sublime. On a publié, sous le nom de *Mémoires de Lekain,* 1801, in-8°, le récit, écrit par lui-même, de ses premières relations avec Voltaire.

LE LABOUREUR (Jean), historien, né à Montmorency en 1623, m. en 1675, aumônier du roi et prieur de Juigné, a laissé: *Tombeaux des personnes illustres, avec leurs éloges, généalogies, armes et devises,* Paris, 1642, in-fol.; *Histoire*

du maréchal de Guébriant, 1656, in-fol.; *Histoire de la pairie et du parlement de Paris*, Lond., 1740, in-12, etc. On lui doit encore une édition des Mémoires de Castelnau, 1659, 2 vol. in-fol., et une *Histoire de Charles VI*, traduite du latin des religieux de St-Denis, 1663, 2 vol. in-fol.

LELAND (John), antiquaire, né à Londres au commencement du XVIe siècle, m. en 1552, étudia à Cambridge et à Oxford, embrassa l'état ecclésiastique, et abandonna ensuite la religion romaine pour plaire au roi Henri VIII. On a de lui : *Principum ac illustrium aliquot et eruditorum in Anglia virorum encomia*, Lond., 1589, in-4°; *Commentaria de scriptoribus britannicis*, Oxford, 1709, 2 vol. in-8°; *Itinerary of England*, ibid., 1710, 9 vol. in-8°; *Collectanea de rebus britannicis*, ibid., 1715, 6 vol. in-8°.

LELAND (John), théologien anglais, né en 1691 à Wigan (Lancastre), m. en 1766, ministre presbytérien à Dublin, a défendu la religion chrétienne contre Tindal, Morgan, Dodwell, Bolingbroke, par des écrits pleins de savoir et de modération. Le principal est intitulé : *Avantages et nécessité de la révélation chrétienne*, 1760, 2 vol. in-4°, trad. en français sous le titre de *Démonstration évangélique*, 1768, 4 vol. in-12.

LELAND (Thomas), né à Dublin en 1722, m. en 1785, a laissé : *Histoire de Philippe, père d'Alexandre*, Dublin, 1758, 2 vol. in-4°, en anglais; *Histoire d'Irlande depuis l'invasion de Henri II*, 1773, 3 vol. in-4°, trad. en franç., 1779, 7 vol. in-12; une traduction anglaise de *Démosthène*, 1756-61-70, 3 vol. in-4°.

LÉLÈGES, un des peuples primitifs de la Grèce. En Asie Mineure, Hérodote et Strabon les montrent mêlés aux Cariens, et occupant les îles de la mer Egée et la portion de la côte qui devint plus tard l'Ionie. Ils se répandent dans le Péloponèse, où nous trouvons un Lélex à Mégare, un autre en Laconie, un 3e en Messénie. Dans Homère, ils sont les auxiliaires de Priam contre les Hellènes; ils habitent une ville nommée Pédase, comme en Messénie. Enfin ils furent les premiers habitants de Samos, et y fondèrent, dit-on, le temple le plus ancien d'Héra, déesse pélasgique. Tous ces indices portent à considérer les Lélèges comme une tribu de Pélasges. Dans le N. de la Grèce, sur la côte d'Acarnanie et dans les îles voisines, ils se montrent à nous, d'après Aristote et Denys d'Halicarnasse, comme une race hellénique pure, aidant Deucalion à chasser les Pélasges de la Thessalie, et appartenant à la même famille que les Locriens, c.-à-d. à la race éolienne. Selon les plus grandes probabilités, on doit les considérer, et c'est l'avis de Strabon, comme une race mixte, alliée aux Pélasges et aux Hellènes, sortie originairement des premiers, et ayant reçu, à l'invasion hellénique, des chefs de cette nation, comme les Locriens, auxquels Aristote les compare. C. P.

LÉLEX. *V.* LÉLÈGES.

LELIO. *V.* RICCOBONI.

LÉLIUS. *V.* LÆLIUS.

LELONG (Jacques), savant oratorien, né à Paris en 1665, m. en 1721, fut, dans son enfance, clerc de l'ordre de Malte. Revenu en France, il professa les mathématiques au collége de Juilly. On a de cet infatigable érudit : *Bibliotheca sacra*, réimpr. en 1723 par le P. Desmolets, in-fol.; *Discours sur les principales éditions des Bibles polyglottes*, 1713; *Bibliothèque historique de la France*, Paris, 1719, in-fol., que Fevret de Fontette réédita en 1768, 5 vol. in-fol., en se servant d'un ms. du P. Lelong, qui avait rassemblé de nouveaux matériaux pour une nouvelle édition. Il avait aussi préparé des matériaux pour un *Recueil des historiens de France*, recueil que dom Bouquet a commencé, et que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres continue.

LELORRAIN (Robert), sculpteur, né à Paris en 1666, m. en 1743, élève de Girardon, remporta le grand prix en 1689, et alla en Italie, où il subit la funeste influence de l'école du Bernin. Reçu à l'Académie en 1701, il y fut nommé professeur, 1717, et recteur, 1737. Ses œuvres sont empreintes de manière et d'affétérie; elles manquent de correction et de pureté. On a de lui : un *Faune*, exécuté pour la cascade de Marly; une *Vierge*, pour la paroisse du roi à Marly; un *Bacchus*, dans le jardin de Versailles, et dans la chapelle du même palais, le bas-relief de *Jésus devant Caïphe*; *St Emilien*, aux Invalides; *le Christ sur la croix*, à la chartreuse de Mortefontaine; plusieurs figures et caryatides, dans le palais de Saverne, etc. B.

LELORRAIN (Louis-Joseph), peintre et graveur à l'eau-forte, né à Paris en 1715, m. à St-Pétersbourg en 1760, fut reçu académicien en 1756. La plupart de ses tableaux sont en Russie. Il a gravé *le Jugement de Salomon*, *Esther devant Assuérus*, et *la Mort de Cléopâtre*, d'après De Troy.

LELY (Pierre VAN DER FAES, dit le chevalier), peintre, né en 1618 à Soest (Westphalie), m. à Londres en 1680, s'essaya d'abord dans le paysage, puis adopta le portrait. Nommé peintre de Charles Ier d'Angleterre, il fit le dernier portrait de ce prince dans la prison de Hampton-Court. Il reproduisit aussi les traits de Cromwell, et fut peintre de Charles II en 1668. Il cherchait à imiter Van-Dyck; on estime son dessin et son coloris, mais on lui reproche un peu de manière dans les poses et dans les airs de tête.

LEMAIRE (Jean), dit *de Belges*, historien et poëte, né vers 1473 à Belges (Bavay en Hainaut), m. vers 1520, ou, selon d'autres, en 1517, fut clerc des finances du roi de France et du duc de Bourbon, passa au service de Marguerite d'Autriche en 1503, fut chargé par Louis XII de diverses missions à Venise et à Rome, et écrivit en faveur de ce prince contre le pape Jules II. On a de lui : *le Temple d'honneur et de vertus*, en prose et en vers, Paris, 1503; *la Légende des Vénitiens*, 1509, in-8°; *la Légende du Désiré*, 1509, in-8°; *Traits singuliers*, 1525, in-8°; *Traité de la différence des schismes et des conciles*, Lyon, 1511, in-4°; *Promptuaire des conciles de l'Eglise*, Paris, 1512, in-16; *Trois livres des illustrations des Gaules*, 1512, in-fol.; *la Couronne margaritique*, Lyon, 1549, in-fol., etc.

LEMAIRE (Jacques), navigateur hollandais, né à Amsterdam, découvrit en 1616, avec le pilote Schouten, le détroit qui porte son nom, au S. de l'Amérique, doubla le cap Horn, parcourut ensuite le grand Océan, visita la Nouvelle-Guinée, relâcha à Batavia, et mourut en retournant en Europe. La relation de son voyage parut à Amsterdam, 1617, in-4°, et fut, dès l'année suivante, traduite en français.

LEMAIRE (Nicolas-Eloi), humaniste et philologue, né en 1767 à Triancourt (Meuse), m. à Paris en 1832, fit ses premières études au couvent de Beaulieu, près de Triancourt, passa au collége de Ste-Ménéhould, et de là au collége Ste-Barbe, à Paris, et professa la rhétorique dès l'âge de 21 ans. A la Révolution, il embrassa avec ardeur les idées nouvelles, et devint juge-suppléant au tribunal civil du 6e arrondissement de Paris. L'Empire exerça sur son esprit la même influence que la Révolution; mais il était revenu aux lettres, sa prédilection durable. Il suppléa Delille et Legouvé au Collége de France, fut nommé professeur de poésie latine à la Faculté des Lettres de Paris, en 1811, et doyen de la même Faculté en 1825. Professeur, il sut attirer à ses cours une foule choisie, que captivait la facilité, l'éclat, la verve de sa parole, et son intarissable admiration pour les classiques anciens. Il se rallia à la Restauration, et fut chargé par Louis XVIII de publier une collection des classiques latins, qui parut sous le titre de : *Bibliotheca classica latina, sive collectio auctorum classicorum latinorum, cum notis et indicibus*, 152 vol. in-8°, Paris, 1818 et suiv. Cette vaste publication remplit le reste de sa vie, et ne fut achevée que par ses neveux, qui la complétèrent en donnant *Lucrèce*, 2 vol. in-8°, que Louis XVIII, par scrupule, avait exclu de sa liste. La Bibliothèque latine de Lemaire a rendu de grands services, et peut en rendre encore; mais, comme toutes les grandes collections, elle a des parties très-inégalement estimables; l'ensemble offre peu d'originalité; c'est une assez bonne publication *variorum*, où l'abondance diffuse des commentaires écrase souvent un texte qui n'est pas toujours le plus pur; il y a un luxe d'*excursus*, auxquels l'érudition française ne s'est pas habituée. Du reste, la part réelle de Lemaire n'est pas très-grande dans la publication entière; néanmoins, cette collection, telle qu'elle est, et dont la beauté typographique est remarquable, a une certaine importance dans les lettres, et datera dans l'histoire des études en France; elle a été la plus haute expression de cette protection, sans portée sérieuse, que Louis XVIII affectait d'accorder aux lettres anciennes. On a encore de Lemaire des poésies latines, qu'il excellait à composer (poëme sur l'heureuse grossesse de l'impératrice Marie-Louise; épîtres, inscriptions, vers en l'honneur de Ste-Barbe, etc.), ainsi que des fragments de ses leçons. Ils ajoutent peu à sa réputation. Lemaire, homme d'esprit, d'imagination, de convictions changeantes, d'une érudition plus vaste que réglée, d'ailleurs bienfaisant et du plus agréable commerce, mérite une place moins grande qu'on ne la lui a faite dans l'estime des hommes d'étude. — Il a laissé deux neveux de son nom, qui font honneur à l'enseignement dans l'Académie de Paris. M—L.

LEMAIRE (Détroit de), détroit de l'océan Atlantique austral, à l'extrémité S. de l'Amérique, sépare la Terre des Etats à l'E., de la Terre de Feu à l'O. Découvert par le hollandais Lemaire en 1616.

LEMAISTRE (Jean), avocat-général au parlement de Paris, fut nommé président, en 1591, par le duc de Mayenne

et les autres Ligueurs, à la place de Brisson. Cependant il ne tarda pas à incliner vers Henri IV, et c'est à lui qu'on attribue le célèbre arrêt du parlement, du 28 juin 1593, par lequel tous traités faits ou à faire pour l'élévation de personnages étrangers au trône de France étaient déclarés nuls, comme contraires à la loi salique et autres lois fondamentales du royaume. Il contribua aussi à gagner Brissac, qui ouvrit les portes de Paris au roi. Il mourut en 1596. B.

LEMAISTRE (Antoine), célèbre avocat au parlement de Paris, né à Paris en 1608, m. en 1658, neveu, par sa mère, des Arnauld de Port-Royal, leur dut une solide et brillante éducation, et, à 21 ans, débuta au barreau. On lui a reproché de l'emphase, l'étalage de la science, et l'abus des citations. Le chancelier Séguier lui offrit la place d'avocat-général au parlement de Metz et le brevet de conseiller d'Etat; mais au lieu d'accepter, il renonça au monde, se retira à Port-Royal, 1637, et y vécut dans les exercices de la pénitence la plus austère. A la prière de Saint-Cyran et de Singlin, il se livra de nouveau à l'étude, et composa un recueil des plus beaux passages des Pères sur la *Virginité*, et un autre sur la *Viduité*. Le récit de la vie des plus grands hommes de l'Eglise étant mêlé de fables, il entreprit d'en faire une nouvelle rédaction plus exacte, remonta aux sources, et donna, à titre d'essai, la *Vie de St Bernard*, modèle du genre, la *Vie de St-Ignace*, de *St Jean Climaque*, et *l'Histoire des martyrs de Lyon*. En 1654, il publia ses *Plaidoyers*, 1 vol. in-4°. Obligé de sortir de Port-Royal en 1656, lorsque son oncle Arnauld eut été chassé de la Sorbonne, il obtint de Mazarin d'y rentrer, en 1657, avec Du Fossé. Ils travaillèrent ensemble à préparer les matériaux de l'important ouvrage des *Vies des saints*. L'influence de Lemaistre fut grande à Port-Royal; par ses exemples et par ses paroles, il enflammait tout le monde, et on l'a surnommé *le Père des solitaires;* quatre de ses frères s'y retirèrent comme lui. *V.* Oscar de Vallée, *Antoine Lemaistre et ses contemporains*, Paris, 1856, in-8°. F. B.

LEMAISTRE DE SACY. *V.* SACY.

LÉMAN (lac). *V.* GENÈVE (lac de).

LÉMAN, département du 1er Empire français, entre ceux du Simplon à l'E., du Mont-Blanc au S., de l'Ain et du Jura à l'O., le lac Léman et la Suisse au N.; ch.-l., *Genève*. Il fut formé, en 1801, de la ville et du territoire de Genève, et de la partie N. de la Savoie; il comprenait 3 arrond. : Genève, Bonneville et Thonon.

LÉMAN (Canton du), nom que porta, depuis 1798 jusqu'en 1815, le canton de Vaud.

LEMANIS PORTUS, nom latin de LYME-REGIS.

LEMARE (Pierre-Alexandre), grammairien, né en 1766 à Grande-Rivière (Jura), m. en 1835, fut à 19 ans professeur de rhétorique et principal du collége de St-Flour, embrassa l'état ecclésiastique, et était principal du collége de St-Claude en 1789. Il se jeta avec ardeur dans la Révolution, fut nommé en 1793 membre de l'administration du Jura, protesta contre le 18 brumaire, vint fonder à Paris l'Athénée de la jeunesse, fut compromis dans des intrigues contre Napoléon Ier, alla étudier sous un faux nom la médecine à Montpellier, devint chirurgien-major dans la campagne de Russie, et, pendant les Cent-Jours, servit d'agent aux Bourbons dans les départements de l'Est et du Midi. Il a composé plusieurs ouvrages didactiques pour l'enseignement des langues latine et française, parmi lesquels on distingue : *Cours théorique et pratique de langue latine*, 1804, 3 vol. in-8°; *Cours de langue française*, 1807, 2 vol. in-8°; *Dictionnaire français par ordre d'analogie*, 1820, in-8°. Lemare s'était occupé de physique; il inventa le *caléfacteur* qui porte son nom.

LEMARROIS (Jean-Léonard-François, comte), né en 1776 à Briquebec (Manche), m. en 1836, fut élève de l'Ecole de Mars en 1794, aide de camp du général Bonaparte, se distingua aux batailles de Lodi et de Roveredo, et apporta au Directoire les drapeaux conquis sur les Autrichiens à Arcole. Il était aux côtés de son général lors du 18 brumaire. Colonel à Marengo, général de brigade en 1802, général de division après Austerlitz, gouverneur d'Ancône, de Fermo et d'Urbin en 1806, grièvement blessé à Iéna, il comprima ensuite l'insurrection de Torgau, reçut le gouvernement de Stettin et celui de Varsovie en 1807, fut élu, la même année, membre et vice-président du Corps législatif, eut le gouvernement de Rome en 1809, et le commandement du camp de Boulogne pendant la campagne de Russie, fit la campagne de 1813 à la grande armée, défendit glorieusement Magdebourg, resta sans emploi pendant la 1re Restauration, fut nommé pair de France et commandant des 14e et 15e divisions militaires pendant les Cent-jours, et fut mis à la retraite après le retour définitif des Bourbons. On lui a érigé une statue dans son lieu natal. B.

LEMBERG ou LÉOPOL, v. cap. du royaume de Gallicie, Lodomérie et Bukowine (Etats autrichiens), sur le Peltew, à 630 kil. E.-N.-E. de Vienne, 300 E. de Cracovie, par le chem. de fer de Vienne sur Cracovie; 70,000 hab., dont 20,000 juifs. Ch.-l. de cercle. Résidence de 3 archevêques, catholique, grec-uni, arménien, d'un surintendant évangélique, et d'un grand-rabbin. Siége du commandement militaire de la Galicie; cour d'appel, tribunaux; université célèbre, fondée en 1784, et restaurée en 1817; bibliothèque; séminaires, gymnase, école d'agriculture. Ville assez bien bâtie, où l'on remarque surtout la cathédrale catholique, le palais de l'archevêque arménien, et le couvent des Dominicains, dont l'église renferme le mausolée de la mère des comtes Borkouski, œuvre de Thorwaldsen. Fabriques de draps et tissus de coton; papeteries, distilleries d'eau-de-vie; transit très-important pour Odessa et les autres ports de la mer Noire, dont elle est en même temps l'entrepôt pour le commerce avec Vienne et l'intérieur de l'Allemagne. — Lemberg, qui s'était défendue contre les Russes en 1656, fut mise à contribution par les Turcs en 1671, et prise d'assaut en 1704 par Charles XII, qui y fit sacrer roi de Pologne Stanislas Leczinski, né dans ses murs.

LEMBEYE, ch.-l. de cant. (B.-Pyrénées), arr. et à 30 kil. N.-E. de Pau; 1,025 hab.

LEMÈNE (François de), poëte italien, né à Lodi en 1639, m. en 1704, voulut surtout décrire les jeux badins des enfants, des nymphes et des bergers; en cherchant la grâce et l'ingénuité, il tombe quelquefois dans la recherche. Il a chanté aussi les mystères de la théologie et de la foi. Ses *Poésies diverses* ont été publiées à Milan et à Parme, 1698, 2 vol. in-12.

LEMERCIER (Jacques), architecte, né à Pontoise vers 1590, m. en 1660, fut chargé par le cardinal de Richelieu d'élever la Sorbonne et le Palais-Cardinal, depuis Palais-Royal. Il construisit aussi les portails des églises de Rueil et de Bagnolet, acheva l'église de l'Oratoire de la rue St-Honoré, à Paris, commencée par Metezeau, bâtit celle de l'Annonciade à Tours, et le château de Richelieu. Il n'eut pas le temps de terminer l'église de St-Roch, commencée en 1653. On lui doit enfin l'aile du Louvre à droite du pavillon de l'Horloge, et la partie supérieure de ce pavillon. En général, son style est lourd; cependant il y a souvent de l'imagination et de la grandeur dans ses compositions. B.

LEMERCIER (Népomucène-Louis), poëte, né à Paris en 1771, m. en 1840, était fils d'un secrétaire des commandements de la princesse de Lamballe, et, dès l'âge de 17 ans, composa une tragédie de *Méléagre*, où il y avait déjà quelque talent. A la Révolution, il en embrassa les principes, mais avec une ardeur tempérée par la raison, et ne se mêla jamais aux événements politiques; sa vie fut toute littéraire, et très-laborieuse : poëte tragique, comique et lyrique, il donna au théâtre 16 tragédies, 15 comédies ou drames, presque tous en 5 actes en vers, et publia plus de 50 chants de poëmes héroïques, héroï-comiques ou satiriques. Esprit novateur et hardi, bizarre par système, il fut souvent malheureux au théâtre, sans jamais se décourager, ni faire au public la moindre concession. Ses principales tragédies sont : *le Lévite d'Ephraïm*, en 3 actes, 1796; *Agamemnon*, en 5 actes, 1797; *Frédégonde et Brunehaut*, en 5 actes, 1820; *Richard III et Jeanne Shore*, en 5 actes, 1823; *les Martyrs de Souli*, en 5 actes, 1825, etc. Parmi ses comédies ou drames, on distingue : *le Tartufe révolutionnaire*, en 5 actes en vers, 1795, comédie dirigée contre les terroristes; *Pinto, ou la Journée d'une conspiration*, drame historique, en 5 actes en prose, 1805, dont le sujet est la révolution de Portugal qui donna le trône au duc de Bragance; *Plaute, ou la Comédie latine*, en 3 actes, 1808; *l'Ostracisme*, en 3 actes, 1828, ingénieuse imitation de la comédie grecque moyenne; *Richelieu, ou la Journée des dupes*, en 5 actes en vers, 1804, comédie d'intrigue et de caractère, écrite avec verve, etc. Le génie de Lemercier ne s'éclipse jamais en entier : on rencontre d'excellentes choses, et des scènes de premier ordre, dans ses plus faibles ouvrages. Rarement il soigne son style, et souvent il prend le bizarre et le trivial pour le naturel. Ce mélange de bon et de mauvais se retrouve aussi dans ses poëmes les plus importants, qui sont : *les Ages français*, en 15 chants, 1803; *l'Atlantiade, ou la Théogonie newtonienne*, en 6 chants, 1812, composition bizarre, où il imagine une mythologie nouvelle, dont les divinités sont l'oxygène, le calorique, le phosphore, la gravitation, etc.; *la Mérovéide, ou les Champs catalauniques*, poëme badin en 14 chants, 1818; *la Panhypocrisiade, ou le Spectacle infernal du XVIe siècle*, 1819, longue comédie épisodique, qui tient à la fois de

l'épopée et de la satire, et dans laquelle, à côté d'une verve bizarre et bouffonne, étincelle souvent une raison supérieure et une observation profonde. Lemercier a donné un *Cours analytique de littérature générale*, 4 vol. in-8°, 1820, recueil des leçons qu'il fit à l'Athénée de Paris, de 1811 à 1814, livre sagement composé, mais où l'on ne retrouve pas l'esprit novateur qui distingue ses ouvrages de poésie. Lemercier était un poëte de génie, mais d'un goût peu sûr. Il fut le précurseur de l'école romantique, qu'il reniait cependant, et contre laquelle il ne cessa de lutter dans l'Académie Française, dont il était membre depuis 1810. Sa place est sur la limite des deux écoles, et ses deux meilleurs ouvrages la lui marquent : *Agamemnon*, très-belle tragédie classique, son chef-d'œuvre, et *Pinto*, tragédie par le sujet, drame plein d'intérêt, et comédie charmante par la forme. Lemercier occupera toujours un rang élevé dans la littérature du commencement du XIX^e^ siècle; mais il sera plus célèbre que lu, parce que le bizarre et le mauvais sont, chez lui, trop souvent mêlés au bon. Il n'existe pas de collection de ses œuvres.

LÉMERY (Nicolas), chimiste célèbre, né à Rouen en 1645, m. en 1715. Élève en pharmacie, il fut d'abord adressé à Glazer, qui le rebuta par son caractère dur et mystérieux. Il se mit alors à voyager, et débuta avec succès à Montpellier, comme professeur de chimie. Ramené à Paris en 1672, il y professa 25 ans avec une vogue inouïe, et compta parmi ses auditeurs Tournefort et le grand Condé. Le premier, il parla chimie en français, professa une science sage et réservée, qui tient tout ce qu'elle promet, et qui ne promet que ce qu'elle peut tenir. En 1675, il publia son *Cours de chimie*, dont la meilleure édition fut donnée par Baron, 1756, in-4°; ce livre fut traduit dans toutes les langues. Forcé, comme protestant, d'abandonner son pays en 1681, Lémery se réfugia en Angleterre. Il revint en France en 1683, et, après 3 ans de misère, embrassa le catholicisme. Dès lors il reprit tous ses droits : il publia son *Traité des drogues simples* et sa *Pharmacopée universelle*, 1697, in-4°. En 1699, il entra à l'Académie des Sciences. Son dernier ouvrage, le *Traité de l'antimoine*, est encore consulté. G—R.

LEMGO, v. de la principauté de Lippe-Detmold, à 11 kil. N. de Detmold; 4,600 hab. Gymnase de la principauté; chapitre luthérien de dames nobles; château princier de *Lipperhof*; curieux hôtel-de-ville gothique. Ancienne ville hanséatique et impériale, Lemgo est encore une ville très-industrielle; toiles, cuirs, lainages; pipes, dites d'écume de mer.

LEMIERRE (Antoine-Marin), poëte tragique et descriptif, né à Paris en 1721, m. en 1793. Enfant d'une famille pauvre qui lui fit faire de bonnes études, quelques essais poétiques lui valurent, au sortir du collége, la protection du fermier-général Dupin, qui le prit pour secrétaire, en lui laissant tous les loisirs nécessaires à la culture des lettres. Lemierre concourut d'abord pour les prix de poésie de l'Académie Française, et en remporta plusieurs. Mais le théâtre l'attirait : en 1758, il y donna *Hypermnestre*, tragédie en 5 actes, qui obtint beaucoup de succès, et est demeurée son meilleur ouvrage. Dans l'espace de plus de 30 ans, il fit jouer 9 tragédies, qui, à l'exception d'*Hypermnestre*, de *Guillaume Tell*, 5 actes, 1766, et de *la Veuve du Malabar*, 5 actes, 1770, sont à peu près oubliées, malgré quelques beautés de détail. On a encore de Lemierre *la Peinture*, poëme didactique en 3 chants, 1769, imité, en partie, du poëme latin de l'abbé de Marsy sur le même sujet; et *les Fastes, ou les usages de l'année*, poëme descriptif en 16 chants, 1779. Ces deux ouvrages sont fort défectueux; on y trouve cependant des morceaux bien écrits, et qui sont d'un vrai poëte. Lemierre entra à l'Académie Française en 1781. Sa réputation est celle d'un poëte médiocre, dont le style manque presque toujours d'élégance, de correction, et surtout d'harmonie. On a recueilli ses *Œuvres* en 3 vol. in-8°, Paris, 1810.

LEMIRE (Noël), graveur au burin, né à Rouen en 1724, m. à Paris en 1801, élève de Lebas, eut plus d'esprit, mais moins de correction que son maître. *Le Château des rois ou le Partage de la Pologne* est son œuvre principale. Outre des vignettes pour les *Contes* de La Fontaine, les *Métamorphoses* d'Ovide et *le Temple de Gnide*, il a laissé : *la Mort de Lucrèce*, d'après André del Sarto; *Jupiter et Danaé*, d'après le Carrache; *les Nouvellistes flamands*, d'après Téniers.

LEMIRE (AUBERT-). *V.* AUBERT.

LEMNISQUE, *Lemniscus*, bandelette ou ruban de pourpre, dont les anc. Romains se servaient pour attacher les couronnes de feuillage et de fleurs qu'ils portaient dans les festins, et les couronnes de laurier réservées aux triomphateurs et aux empereurs. Les extrémités du nœud étaient découpées en deux pointes, et on les ramenait le long du cou pour les faire pendre devant l'épaule. C. D—Y.

LEMNO, anc. *Myrina*, v. de la Turquie d'Europe, ch.-l. de l'île de Stalimène ou Lemnos, sur la côte O.; 2,000 hab.

LEMNOS, auj. *Lemno* ou *Stalimène*, île de la mer Egée, au N., à peu près à égale distance de la côte d'Asie et de celle de Grèce. La partie E. est stérile; là se trouve le mont *Mosychlos* des anciens, volcan éteint auj., mais qui avait fait donner à l'île le nom d'*Æthalie* (brûlante), et y placer le séjour ordinaire de Vulcain et des Cyclopes. La partie O. et S. est plus fertile et bien arrosée : on y trouve des figuiers, des noyers, des amandiers, quelques oliviers et des hêtres; les bestiaux y sont nombreux. On y récolte en abondance du vin, des céréales et des légumes. C'était aussi de Lemnos que l'on tirait la *terre sigillée*, fameuse dans l'antiquité, et auj. encore parmi les Grecs et les Turcs, par ses vertus médicinales; elle guérissait, dit-on, de la morsure des serpents. Lemnos avait deux villes, d'où lui venait le nom de *Dipolis*; l'une à l'E., près du mont Mosychlos, *Hephæstia*, la ville de Vulcain, auj. *Cochino*, avec un beau port; l'autre, sur la côte O., *Myrina*, auj. *Stalimène* ou *Lemno*. Elle était célèbre par son labyrinthe, dont il ne reste plus de traces. Les premiers habitants de Lemnos sont appelés *Sinthiens*, et représentés comme d'origine thrace; c'étaient sans doute des Pélasges. La tradition leur attribuait la première idée de forger des armes : ainsi s'explique la légende de Vulcain, qui avait établi ses ateliers dans l'île. Les Lemniennes, poursuivies par la vengeance de Vénus, immolèrent, pendant les fêtes de Bacchus, tous les hommes, et choisirent l'une d'elles, Hypsipyle, pour reine. Mais bientôt les Argonautes débarquèrent à Lemnos, et de leur union passagère avec les Lemniennes naquit une race qui prit le nom de *Myniens*. Les Myniens dominèrent jusque vers l'an 1160, époque où l'île fut conquise par une autre tribu de Pélasges, les Tyrrhéniens, chassés de l'Attique pour avoir outragé les jeunes filles d'Athènes. Les Myniens furent forcés d'émigrer dans le Péloponèse, et les Pélasges Tyrrhéniens occupèrent Lemnos jusqu'en 510, époque où les Athéniens, sous la conduite de Miltiade, s'emparèrent de l'île. Conquise bientôt après par les Perses, elle fut reprise par les Athéniens après la bataille de Salamine, fut enlevée à ceux-ci par Lysandre en 405, et recouvrée par Conon en 396. La population pélasgique avait été expulsée, ou s'était confondue avec les nouveaux colons Athéniens. Après la guerre Lamiaque, 322, Lemnos passa sous la domination des rois de Macédoine, revint à Athènes après la défaite de Persée, 168, mais lui fut enlevée pour jamais par la conquête romaine, 146. Elle appartint à l'empire d'Orient jusqu'à la 4^e^ croisade : alors elle passa aux Vénitiens, puis, au XIV^e^ siècle, avec Lesbos et d'autres îles, à la famille génoise des Gateluzi, que Mahomet II dépouilla en 1462. Mais les Vénitiens s'étaient emparés de l'île; ils ne la cédèrent aux Turcs qu'en 1478. Elle leur est demeurée depuis cette époque, si ce n'est en 1656, où elle fut pendant un an au pouvoir des Vénitiens. C. P.

LEMOINE (Jean), né à Cressy (Ponthieu), m. à Avignon en 1313, docteur en théologie de l'Université de Paris, se rendit à Rome, y fut nommé par Boniface VIII auditeur de Rote, évêque de Poitiers, cardinal, légat auprès de Philippe le Bel, chercha à rétablir la paix entre le pontife et le roi, et assista au conclave de Pérouse pour l'élection de Clément V. Il a fondé, à Paris, rue St-Victor, n° 76, un collége qui porta son nom jusqu'à la Révolution. B.

LEMOINE (François), peintre d'histoire, né à Paris en 1688, m. en 1737, remporta le grand prix de peinture en 1711, mais ne put se rendre à Rome à cause de la guerre. Il devint académicien, en 1718, et premier peintre de Louis XV. Ses plus importants travaux sont le plafond de la chapelle de la Vierge à St-Sulpice, restauré en 1780 par Callet, et le plafond du salon d'Hercule à Versailles. Il a donné le signal de la décadence de l'art en France, en cherchant la grâce, et ses élèves, Boucher, Natoire, Nonotte, n'ont fait qu'exagérer cette tendance. B.

LEMOINE (Edme-Marie-Joseph), né à Essoies (Champagne) en 1751, m. en 1816, abandonna le barreau pour se consacrer à l'éducation, vint à Paris enseigner les mathématiques et la physique, et y fonda une *Institution polytechnique*. On a de lui : *Traité élémentaire de mathématiques*, 1778, in-8°; *Principes de géographie*, Paris, 1780, 1784, in-12; *Traité du globe*, ibid., in-12; *Principes d'arithmétique décimale*, 1801 et 1804, in-12.

LÉMONES ou LIMONES, c.-à-d. *qui cultivent le miel*; nom que prenaient collectivement les *Pictones* et les *Lemovices* (*V. ces mots*).

LEMONNIER (Pierre), né en 1675 à St-Sever, près de Vire, m. en 1757, professa la philosophie au collége d'Harcourt à Paris, et devint membre de l'Académie des Sciences. On a de lui : *Cursus philosophicæ*, 1750, 6 vol. in-12, ouvrage qui a été classique dans les écoles.

LEMONNIER (Pierre-Charles), astronome, fils du précédent, né à Paris en 1715, m. en 1799, débuta, à 16 ans, par des observations sur l'opposition de Saturne. Il prit part, avec Clairaut et Maupertuis, à la mesure d'un degré septentrional du méridien, détermina les changements des réfractions en hiver et en été, introduisit en France l'instrument des passages et plusieurs instruments qu'il avait appréciés dans ses relations avec les astronomes d'Angleterre. Lemonnier entra à l'Académie des Sciences en 1736; il fut professeur au Collége de France, un des premiers maîtres de Lalande, et membre de l'Institut. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire céleste*, 1741, in-4°; *Théorie des comètes*, 1743, in-8°; *Institutions astronomiques*, 1746, in-4°; *Observations de la lune, du soleil et des étoiles fixes*, in-fol., 1751, 1754, 1759, 1775; *Nouveau zodiaque réduit à l'année* 1755, Paris, 1755, in-8°; *Astronomie nautique lunaire*, 1771, in-8°; *Essais sur les marées et leurs effets*, 1774, in-8°; *Description et usage des principaux instruments d'astronomie*, 1774, in-fol. V.

LEMONNIER (Louis-Guillaume), frère du précédent, né en 1717, m. en 1799, fut attaché, en 1738, à l'infirmerie de St-Germain-en-Laye, devint ensuite professeur de botanique au Jardin du Roi, médecin en chef des armées, et premier médecin de Louis XVI. On a de lui : *Leçons de physique expérimentale*, 1742, in-8°; *Observations sur l'histoire naturelle*, 1744, in-4°; des articles dans l'*Encyclopédie;* des Mémoires dans le recueil de l'Académie des Sciences.

LEMONNIER (Guillaume-Antoine), né à St-Sauveur-le-Vicomte en 1721, m. en 1797, fut nommé chapelain de la Ste-Chapelle en 1743, obtint ensuite une cure en Basse-Normandie, et refusa le serment à la Constitution civile du clergé; incarcéré en 1793, il dut la liberté à la journée du 9 thermidor, et fut nommé, en 1794, bibliothécaire du Panthéon (Ste-Geneviève). Il a laissé une traduction fidèle et élégante de *Térence*, 1770, 3 vol. in-8°; une autre des *Satires* de Perse, 1771, in-8°, très-estimée aussi; des *Fables, Contes et Epîtres*, 1773, in-8°, etc., qui l'ont fait distinguer parmi les fabulistes français.

LEMONNIER (Anicet-Charles-Gabriel), peintre, né à Rouen en 1743, m. en 1824, élève de Vien, remporta le grand prix en 1770, et fit le voyage de Rome. Reçu académicien en 1789, il devint peintre du cabinet de l'École de médecine, 1794, et directeur des Gobelins, 1810. Ses tableaux se recommandent par le goût de la composition, l'expression des personnages, et la fermeté du pinceau. On cite surtout : *St Charles Borromée parmi les pestiférés de Milan*, au musée de Rouen; *Cléombrote; une Soirée chez Mme Geoffrin*, tableau exécuté pour l'impératrice Joséphine; *les Envoyés romains demandant à l'Aréopage les lois de Solon;* l'allégorie du *Commerce*, dans la salle des séances de la Chambre de commerce à Rouen; *François Ier recevant un tableau de Raphaël; la Présentation des notables de Rouen à Louis XVI; Louis XIV à l'inauguration de la statue du Puget.* B.

LEMONTEY (Pierre-Edouard), né à Lyon en 1760, m. en 1826, suivit la carrière du barreau et celle de la littérature, et obtint deux prix de l'Académie de Marseille pour les Eloges de *Peyresc*, en 1785, et de *Cook*, en 1788. Lors de la convocation des États-Généraux, il se fit remarquer par quelques écrits politiques. Député du Rhône à l'Assemblée législative, il en fut élu président plusieurs fois. Il prit part à la défense de Lyon contre les troupes de la Convention, 1793, échappa à la mort en se réfugiant en Suisse, revint en 1795, fut nommé, en 1804, chef de la commission de censure dramatique, et entra à l'Académie Française en 1819. On a de lui, entre autres ouvrages : *Etude littéraire sur la partie historique du roman de Paul et Virginie*, 1823, in-8°; *Eloge historique de Vicq d'Azyr*, 1825, in-4°; *Essai sur l'établissement monarchique de Louis XIV*, 1818, in-8°, ouvrage plein de recherches curieuses, puisées dans les archives de l'Etat; *Histoire de la régence et de la minorité de Louis XV*, 1832, 2 vol. in-8°, ouvrage non moins intéressant que le précédent. Ses Œuvres complètes forment 7 vol. in-8°, 1829-31. B.

LEMOS (Pedro-Juan, comte de), homme d'Etat espagnol, né en 1564, m. en 1634, se signala par sa bravoure au siége d'Ostende en 1604, fut nommé président du conseil des Indes en 1609, et vice-roi de Naples en 1611. Ami des lettres, il protégea Cervantès, Saavedra-Faxardo, de Villegas les frères Argensola, etc.

LEMOT (le baron François-Frédéric), sculpteur, né à Lyon en 1775, m. à Paris en 1827, élève de Dejoux, remporta le grand prix en 1790, et alla étudier successivement à Rome, à Naples et à Florence. De retour en France, 1795, il eut de nombreuses commandes de tous les gouvernements qui se succédèrent. Il entra à l'Institut en 1805, et remplaça Chaudet comme professeur à l'Ecole des Beaux-Arts en 1810. Ses principaux ouvrages sont : le modèle en plâtre de la statue de *Numa Pompilius*, pour la salle du conseil des Cinq-Cents; la statue en marbre de *Cicéron*, pour la salle du Tribunat au Palais-Royal; le modèle en plâtre d'une statue de *Léonidas*, et un bas-relief en pierre de liais, pour le palais du Sénat; les statues de *Lycurgue* et de *Brutus*, pour le Corps Législatif sous l'Empire, et un bas-relief à la tribune; les figures de la *Victoire* et de la *Paix* en plomb doré, pour accompagner le quadrige du Carrousel; un grandiose bas-relief au fronton du Louvre, du côté de St-Germain-l'Auxerrois; la statue de *Murat* en costume de grand-amiral; les sculptures de l'arc de triomphe de Châlons-sur-Marne, qui fut détruit par les étrangers en 1814; le buste colossal de *Jean Bart;* la statue de *Henri IV*, sur le Pont-Neuf; la statue équestre de *Louis XIV*, sur la place Bellecour à Lyon; une *Hébé* versant le nectar; une *Femme couchée*. Il a enfin publié, sous le voile de l'anonyme, un *Voyage pittoresque dans le Bocage de la Vendée*, Paris, 1817, in-4°. B.

LEMOVICES, *Lemovices*, peuple de la Gaule (Aquitaine 1re), entre les Bituriges-Cubiens au N., et les Cadurces au S.; ch.-l., *Augustoritum* ou *Lemovices* (auj. Limoges). Du nom de ce peuple vint plus tard celui de *Limousin*, donné au pays qu'il habitait. — Des *Lémovices armoricains* ou *maritimes* habitaient dans la 2e Aquitaine, au S. et près de l'embouchure de la Loire, dans les arrond. actuels de Nantes et de Paimbœuf; il y a encore en cette région un lieu nommé *La Limousinière*.

LEMOYNE (Pierre), poëte, né en 1602 à Chaumont-en-Bassigny, m. en 1671, entra dans l'ordre des Jésuites à l'âge de 18 ans. Il s'adonna successivement à l'enseignement de la philosophie, à la prédication, à la poésie, à l'histoire, et à la polémique contre les jansénistes. Se croyant appelé à doter la France d'une épopée nationale, il choisit le sujet de *Saint Louis* ou *la Sainte Couronne reconquise sur les infidèles*, qu'il traita en 18 chants, dont les sept premiers parurent en 1651, et la totalité en 1653. Ce poëme ne manque pas d'imagination; mais il n'a ni suite dans la fable, ni intérêt dans les épisodes, ni noblesse dans la diction, déparée par l'abus du style figuré et les alliances de mots les plus bizarres. Les autres poésies de Lemoyne, recueillies en 1672, sont : *le Triomphe de Louis XIII; la France guérie dans le rétablissement de la santé du roi; les Hymnes de la sagesse et de l'amour de Dieu; les Peintures morales*, en prose et en vers, vivement attaquées, par Pascal à la fin de la XIe Lettre provinciale. En prose, il a composé la *Galerie des femmes fortes*, 1647; la *Dévotion aisée*, 1652, que Pascal proclame moins propre à donner du respect que du mépris pour la religion; un *Traité de l'Histoire;* et enfin une *Histoire du cardinal de Richelieu*, qui a été perdue. F. B.

LEMOYNE (Jean-Louis), sculpteur, né à Paris en 1665, m. en 1755, élève de Coysevox, a laissé deux *Anges adorateurs* dans l'église des Invalides, et une *Diane* dans le parc de la Muette.—Son fils, Jean-Baptiste, né en 1704, m. en 1778, eut une réputation beaucoup plus grande, et fut spécialement protégé par Louis XV. Dédaignant l'antique, il mit, dans ses ouvrages, des expressions fausses et exagérées, des poses théâtrales, quelque chose de tourmenté et de guindé. Il a fait le mausolée du cardinal Fleury, les tombeaux de Mignard et de Crébillon, un grand nombre de portraits, et la statue équestre de Louis XV pour la ville de Bordeaux. B.

LEMOYNE (Jean-Baptiste MOYNE, dit), musicien, né en 1751 à Eymet (Périgord), m. en 1796, alla étudier en Allemagne sous Graun et Kirnberger, et, de retour en France, chercha à imiter successivement Glück et Piccini. Deux de ses opéras réussirent, *Phèdre*, 1786, et *les Prétendus*, 1789.

LEMPRIÈRE (John), littérateur anglais, né dans l'île de Jersey, m. en 1824, dirigea des écoles à Abingdon et Exeter, et devint en 1811 recteur de Meeth (Devonshire). On a de lui : *Dictionnaire classique des noms propres mentionnés dans les auteurs anciens*, 1788, in-8°, traduit en français par Christophe, 1804, ouvrage extrait en grande partie du *Dictionnaire des auteurs classiques* de Sabbathier; *Biographie universelle*, 1808, in-4°.

LEMPS (LE GRAND-). *V.* GRAND-LEMPS.

LEMPTA, brg d'Afrique. *V.* LEBIDA.

LEMUET (Pierre), architecte, né à Dijon en 1591,

m. en 1669, fortifia plusieurs villes de Picardie, construisit le Val-de-Grâce avec François Mansard, donna les plans de l'église des Petits-Pères, à Paris, et des châteaux de Luynes, de Laigle, et de Beauvilliers. On a de lui : *Traité des cinq ordres d'architecture*, traduit de Palladio, Paris, 1626 et 1641, in-8° ; *la Manière de bien bâtir*, 1625, 1663, in-fol. ; *les Règles des cinq ordres d'architecture de Vignole*, 1632, in-4°. B.

LÉMURES ou LARVES, nom donné par les anciens Romains aux âmes des hommes méchants, qui reviennent, après la mort, tourmenter pendant la nuit les vivants. On qualifiait de même tous ceux qui avaient péri de mort violente, ou n'avaient pas reçu les honneurs de la sépulture.

LÉMURIES, *Lemuria*, fête funèbre chez les anc. Romains, pour écarter des maisons les lémures. Elle consistait en certaines conjurations, pendant lesquelles on jetait des fèves noires aux lémures, et on frappait sur des vases d'airain pour les éloigner. Les Lémuries revenaient annuellement le 3 des ides de mai (13 mai), et duraient 3 jours, avec un jour d'intervalle entre chacun. On les célébrait la nuit, et nul mariage ne pouvait être contracté à cette époque. Suivant une tradition, *Rémuries* aurait été le nom de cette fête, instituée par Romulus pour apaiser les mânes de Rémus, errantes sur les bords du Styx. C. D—y.

LENA, c.-à-d. *paresseuse*, rivière de la Russie d'Asie ; source dans le gvt d'Irkoutsk (Sibérie orientale), sur le versant N.-O. des montagnes du Baïkal ; cours lent et sinueux de 2,700 kil., navigable sur 2,500 ; coule au N.-E. jusqu'à Iakoutsk, puis au N. ; embouchure dans l'océan Glacial arctique par 8 bras principaux.

LE NAIN DE TILLEMONT. *V.* TILLEMONT.

LENCLOITRE, ch.-lieu de cant. (Vienne), arr. et à 17 kil. O. de Châtellerault ; 1,114 hab.

LENCLOS (Ninon de), l'Aspasie du siècle de Louis XIV, née en 1616 à Paris, m. en 1705. Fille d'un gentilhomme de Touraine, maîtresse d'elle-même à 15 ans, assez riche pour vivre indépendante, elle préféra au mariage la liberté d'une vie épicurienne, mais en couvrant ses faiblesses par des qualités capables d'imposer à son siècle l'admiration et même le respect. Tandis que les Condé, les Longueville, les d'Estrées, les La Rochefoucauld, les Sévigné, les La Châtre, les Villarceaux, se succédaient auprès d'elle, devenant ses amis quand ils n'étaient plus ses amants, Mmes de Sully, de La Fayette, de La Sablière, lui donnaient le nom d'amie, et Mme de Maintenon et la reine Christine essayaient tour à tour, mais en vain, de se l'attacher. Ninon sacrifia le séjour de Versailles à sa petite cour de la rue des Tournelles, au Marais, dont elle avait fait l'école du bon goût et du bon ton, et où elle put régner jusqu'à plus de 80 ans, toujours belle, toujours spirituelle, généreuse et dévouée à ses amis. Après avoir été la conseillère de Molière, elle devina le génie de Voltaire enfant, et lui légua en mourant 2,000 fr. pour acheter des livres. Il reste de Ninon quelques *Lettres*, dans les Œuvres de Saint-Evremond. Les *Lettres de Ninon de Lenclos au marquis de Sévigné*, Paris, 1752, 2 vol. in-12, et sa *Correspondance secrète avec M. de Villarceaux et Mme de Maintenon*, 1789, sont supposées. Bret a écrit des *Mémoires sur Ninon*, 1751, in-12. G. L.

LENDINARA, brg des États autrichiens (Vénétie), à 15 kil. O. de Rovigo, sur l'Adigetto ; 6,000 hab.

LENÉES (du grec *lènos*, pressoir), fêtes athéniennes en l'honneur de Bacchus. C'était pendant leur célébration qu'avaient lieu les concours dramatiques.

LENFANT (Jacques), ministre protestant, né en 1661 à Bazoche (Beauce), m. en 1728, étudia à Saumur et à Genève, passa, en 1684, à Heidelberg, où il fut chapelain de l'électrice douairière et pasteur de l'église française, dut s'éloigner lors de l'invasion des Français dans le Palatinat, 1688, et se retira à Berlin, où il fut admis à l'Académie des Sciences, et nommé prédicateur de la reine. On a de lui : *Histoire du concile de Constance*, Amst., 1714, in-4°, et 1727, 2 vol. in-4° ; — *du concile de Pise*, 1724, 2 vol. in-4° ; — *du concile de Bâle*, 1731, 2 vol. in-4° ; *Poggiana, ou Vie, caractère et sentences de Pogge*, 1720, 2 vol. in-8°. B.

LENFANT (Alexandre-Charles-Anne), prédicateur célèbre, né à Lyon en 1726, m. en 1792, entra chez les jésuites, professa la rhétorique à Marseille, prêcha dans les principales villes de France, se fit une grande réputation par ses Oraisons funèbres du Dauphin et de M. de Belzunce, s'éloigna lors de l'expulsion de son ordre, devint prédicateur de l'empereur Joseph II, rentra en France sous Louis XVI, refusa le serment à la Constitution civile du clergé en 1791, fut enfermé à l'Abbaye après le 10 août 1792, et périt dans les massacres de septembre. Ses *Sermons* ont été publiés en 1818, 8 vol. in-12. B.

LENGEFELD, brg du royaume de Saxe, à 20 kil. N.-E. de Plauen ; 3,000 hab. Tissus de coton, mouchoirs en fil, bonneterie.

LENGERICH, v. des Etats prussiens (Westphalie), à 27 kil. N.-N.-E. de Munster ; 1,365 hab. Les préliminaires du traité de Westphalie y furent signés en 1648.

LENGIACENSIS AGER, nom latin du LANGADAIS.

LENGLET-DUFRESNOY (Nicolas), savant ecclésiastique, né à Beauvais en 1674, m. en 1755, fit ses études à Paris, fut nommé, en 1705, secrétaire pour les langues latine et française à la cour de l'électeur de Cologne, revint à Paris pendant la minorité de Louis XV, aida le ministère à découvrir le complot de Cellamare en 1718, refusa les offres du prince Eugène qui voulait l'attacher à sa personne, et se fit emprisonner à Strasbourg, à Vincennes, et 5 fois à la Bastille, pour avoir rétabli, dans ses écrits, des passages supprimés par les censeurs royaux. Il mourut, en tombant endormi dans le feu. Il avait une mémoire immense et une vaste érudition ; mais il manqua de goût, de critique et de bonne foi ; ses livres ne doivent être lus qu'avec défiance. Les principaux sont : *Traité du secret inviolable de la confession*, 1708, in-12 ; *Méthode pour étudier l'histoire*, 1713, 2 vol. in-12 ; *Méthode pour étudier la géographie*, 1716, 4 vol. in-12, ouvrage successivement augmenté, et porté à 10 vol. dans l'édition de 1768 ; *De l'usage des romans*, 1734, 2 vol. in-12, publié sous le nom de Gordon de Percel ; *Principes de l'histoire*, 1735-37, 6 vol. in-12 ; *l'Histoire justifiée contre les romans*, 1735, in-12 ; *Histoire de la philosophie hermétique*, 1742, 3 vol. in-12 ; *Tablettes chronologiques de l'histoire universelle, sacrée et profane*, 1744, 2 vol. in-8°, et 1808, 3 vol. in-8° ; *Traité sur les apparitions*, 1751, 2 vol. in-12 ; *Histoire de Jeanne d'Arc*, 1753, 3 part. in-12 ; *Plan de l'histoire générale et particulière de la monarchie française*, 1754, 3 vol. in-12, ouvrage inachevé. On lui doit, en outre, des éditions de Cl. Marot, de Comines, de L'Estoile, du *Roman de la Rose*, etc. B.

LENGNAU, vge de Suisse (Berne), au pied du Jura, à 6 kil. N. de Buren ; 820 hab. Combat entre les Français et les Suisses, 1798.

LENNAPE (Famille), grande nation indigène de l'Amérique du N., à l'E. des monts Alleghany, depuis Cap-Breton jusqu'au cap Hatteras, a progressivement diminué depuis l'arrivée des Européens. Elle comprend maintenant les *Illinois*, les *Lenni-Lennapes* ou *Delawares*, les *Algonquins*, les *Chippeways*, les *Knisteneaux*, etc.

LENNEP (Jean-Daniel VAN), helléniste, né à Leeuwarden en 1724, m. à Aix-la-Chapelle en 1771, occupa, de 1752 à 1768, la chaire de littérature grecque et latine à Groningue, puis à Franeker. On lui doit des éditions de *Coluthus*, Leeuwarden, 1747, in-8°, et des *Lettres de Phalaris*, 1777 ; des *Observations sur l'analogie de la langue grecque, suivies d'étymologies grecques*, Utrecht, 1790, 3 vol. in-8°.

LENNEP (David-Jacques VAN), né à Amsterdam en 1774, m. en 1849, professeur à l'Athénée de sa ville natale dès 1799, accepta ensuite la chaire d'éloquence à l'université de Leyde. Il a laissé de bonnes éditions des *Héroïdes* d'Ovide, Amst., 1807, et 1812, et de l'*Anthologie grecque*, Utrecht, 1795-1822, 5 vol. ; une traduction en vers hollandais d'*Hésiode*, 1823, etc.

LENNEP, v. des Etats prussiens (province du Rhin), sur la rivière de son nom, régence et à 34 kil. E. de Dusseldorf ; 5,800 hab. Ch.-l. de cercle. Draps, casimirs, quincaillerie ; poudrerie. Comm. de vins et de bois.

LENNOX (Charlotte), née à New-York en 1720, m. en 1804, vint à Londres dès l'âge de 15 ans, et y vécut de ses travaux littéraires. Elle a publié : *Mémoires d'Henriette Stuart*, 1751 ; *le Don Quichotte femelle*, 1752, trad. librement en français, Lyon, 1772, 2 vol. in-12 ; *Shakspeare éclairci*, 1753-54, 3 vol. in-12 ; *Henriette*, roman, 1758, traduit en français par Monod, 2 vol. in-12 ; *Sophie*, 1763, traduit en français par La Flotte, 1778, 2 vol. in-12 ; *Musée des dames*, 1771, 2 vol. in-8°, etc. Elle traduisit en anglais les *Mémoires* de Sully, et le *Théâtre des Grecs* du P. Brumoy.

LENNOX, région d'Ecosse. *V.* LENOX.

LENO, ville du royaume d'Italie, située dans la province et à 19 kilomètres Sud de Brescia ; 3,879 hab. Lin estimé.

LENOIR (Jacques-Nicolas), bénédictin de St-Maur, né à Alençon en 1721, m. à Paris en 1792, s'occupa de l'histoire de la Normandie, vint à Paris, à l'abbaye de St-Germain-des-Prés, fouiller pendant plus de 25 ans le dépôt de la Chambre des comptes de Normandie, dépouilla ou copia plus de 100,000 titres. Il avait publié, en 1760, un *Mémoire relatif au projet d'une histoire générale de la Nor-*

mandie. Il fit paraître, en 1790, *la Normandie anciennement pays d'Etats*. A. G.

LENOIR (Nicolas), architecte, né à Paris en 1726, m. en 1810, élève de Blondel, remporta le grand prix d'architecture, et alla étudier en Italie les monuments de l'art antique. A son retour, il fut chargé de construire plusieurs des édifices que Voltaire élevait à Ferney. C'est lui qui a bâti à Paris le théâtre de la Porte-St-Martin en 40 jours, la salle du *Prado*, et le marché Beauvau. B.

LENOIR (Jean-Pierre-Charles), magistrat, né à Paris en 1732, m. en 1807, fut lieutenant-criminel au Châtelet en 1759, maître des requêtes en 1765, et membre de la commission chargée du procès de La Chalotais, enfin appelé au poste de lieutenant-général de police à Paris en 1774. Dans ce dernier poste, il prévint par sa prudence beaucoup de désordres, contribua à l'abolition de la torture, à l'assainissement de la capitale, à l'amélioration des hôpitaux et des prisons. On lui doit la suppression du cimetière des Innocents, la construction de plusieurs halles, l'éclairage perpétuel des rues, la création du Mont-de-Piété. Il quitta la police en 1785, fut nommé bibliothécaire du roi et président de la commission des finances, donna sa démission en 1790, se retira en Suisse, puis à Vienne, refusa les offres de Paul Ier qui l'appelait en Russie, rentra en France en 1802, et obtint de Napoléon Ier une pension de 4,000 fr. sur le Mont-de-Piété. Il a laissé : *Détails sur quelques établissements de la ville de Paris*, 1780, in-8°. B.

LENOIR (Etienne), habile constructeur d'instruments de mathématiques, né en 1744 à Mer (Loir-et-Cher), m. en 1832, exécuta le cercle de réflexion inventé par Borda, fut chargé de la confection des instruments nécessaires aux explorations de La Pérouse, de D'Entrecasteaux et de Baudin, fabriqua ceux que Méchain et Delambre employèrent pour mesurer un arc du méridien, ceux aussi qu'emportèrent les marins et les savants de l'expédition d'Egypte, et enfin le fanal à miroir parabolique de la tour de Cordouan. B.

LENOIR-LAROCHE (Jean-Jacques, comte), né à Grenoble en 1749, m. en 1825, entra dans le barreau, où il fut l'élève et l'ami de Servan, siégea à l'Assemblée constituante, écrivit dans plusieurs feuilles politiques, osa élever la voix en faveur de Louis XVI, parvint à échapper aux terroristes, professa la législation à l'Ecole centrale du Panthéon, fut appelé un instant par le Directoire au ministère de la police, entra au conseil des Anciens, concourut à la révolution du 18 brumaire, devint sénateur, adhéra à la déchéance de Napoléon Ier, et, sous la Restauration, reçut la pairie. B.

LENOIR (Alexandre), né à Paris en 1764, m. en 1839, étudia la peinture sous Doyen, et la cultiva jusqu'en 1790. La suppression d'un grand nombre de couvents et d'églises lui inspirant alors des craintes pour les monuments des arts qu'ils renfermaient, il obtint de l'Assemblée constituante que ces monuments fussent réunis dans le vieux cloître des Petits-Augustins, et fut nommé conservateur de la collection qu'on appela *le Musée des monuments français*, ou *Musée des Petits-Augustins*. Il rassembla plus de 500 objets d'art, tombeaux, statues, etc., les restaura, et les classa par siècles dans des salles distinctes. Dans un jardin attenant au cloître, il confia à des sarcophages de sa composition les restes de Turenne, de Molière et de La Fontaine. Il alla exhumer à Nogent-sur-Seine les dépouilles mortelles d'Abélard et d'Héloïse, et fit construire, pour les déposer, une chapelle gothique avec les débris du Paraclet. En 1793, il sauva de la destruction les mausolées de Louis XII, de François Ier et de Henri II, dans la cathédrale de St-Denis. Quand le gouvernement consulaire établit, en 1800, dans le jardin de Mousseaux, une succursale du Musée des Augustins, Lenoir en fut encore nommé administrateur. En 1816, le Musée fut supprimé, en vertu d'une ordonnance royale qui rendait aux édifices religieux leurs anciens monuments. Lenoir eut alors l'administration des monuments de l'église de St-Denis. Ses principaux ouvrages sont : *Description historique et chronologique des monuments de sculpture réunis au Musée des Petits-Augustins*, 1795, in-8°; *Musée des monuments français*, 1800-22, 8 vol. in-8°, avec 258 planches gravées au trait; *Histoire des arts en France, prouvée par les monuments*, 1811, in-4°, et atlas de 164 pl.; *Nouvelle explication des hiéroglyphes*, 1809-22, 4 vol. in-8° et 88 pl.; *Description du Musée royal*, 1820-22, 8 vol. in-8°; *Observations scientifiques et critiques sur le génie des peintres*, 1821, in-8°; *Atlas des monuments et des arts libéraux, formant un corps de doctrine*, 1820-1827, in-fol.; *la Vraie Science des artistes*, 1823, 2 volumes in-8°; *Observations sur les comédiens et sur les masques à l'usage du théâtre des Anciens*, 1825, in-8°. B.

LENORMAND (Marie-Anne), célèbre devineresse, née en 1772 à Alençon, m. en 1843, fut élevée chez les bénédictines de sa ville natale, y commença son rôle de prophétesse, vint à Paris en 1790, se mit à prédire l'avenir en tirant les cartes, et fut consultée par l'impératrice Joséphine et d autrés personnages de distinction. La vogue lui resta sous la Restauration. Elle a publié : *la Sibylle au congrès d'Aix-la-Chapelle*, 1818; *Mémoires historiques et secrets de l'impératrice Joséphine*, 1820, 3 vol. in-8°.

LENOTRE (André), célèbre architecte, dessinateur de jardins et de parcs, né à Paris en 1613, m. en 1700, renonça à la peinture, qu'il avait étudiée dans l'école de Vouet, pour créer un genre dans lequel il n'eut ni modèles, ni imitateurs. L'essai de son talent au château de Vaux lui fit confier par Louis XIV la direction de tous ses parcs et jardins. Il fut anobli, décoré de l'ordre de St-Michel, et nommé contrôleur général des maisons et manufactures royales. On lui doit les parcs de Versailles, de St-Cloud, de Meudon, les jardins des Tuileries, de Marly, de Chantilly, de Clagny, de Sceaux, la magnifique terrasse de St-Germain, le parterre du Tibre à Fontainebleau. Partout il a introduit des portiques, des labyrinthes, des grottes, une disposition d'arbres artificielle; ses plans sont beaux, ses ordonnances simples et variées, ses inventions heureuses; toutefois la régularité majestueuse avec laquelle il disposait les gazons, les arbres, les eaux, nuit quelque peu au charme et à la beauté irrégulière de la nature champêtre. Lenôtre fut appelé en Angleterre, où il dessina les parcs de Greenwich et de St-James. B.

LENOX ou LENNOX, *Elgovia, Levina*, anc. pays d'Ecosse, au N. de la Clyde, auj. partagé entre les comtés de Stirling et de Dumbarton. Jadis comté, puis duché, le Lenox appartint à une branche de la famille des Stuarts, fut réuni à la couronne par le mariage de Darnley avec Marie Stuart, et passa au duc de Richmond, fils naturel de Charles II.

LENOX, v. des Etats-Unis (New-York), à 290 kil. N.-O. de New-York, sur le canal Erié; 5,500 hab.

LENS, *Lentium, Lendum, Helenæ vicus?* ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), arr. et à 20 kil. S.-E. de Béthune, sur le Souchez; 4,506 hab. Autrefois place forte. Fabr. de toiles, dentelles, huile, savon, sucre indigène, genièvre, eau-de-vie de grains.—Lens reçut une charte de commune en 1209. Le maréchal de Gassion fut tué sous ses murs en 1647, et, en 1648, Condé y vainquit les Espagnols.

LENS, brg de Belgique (Hainaut), sur un bras de la Dendre, à 13 kil. N.-N.-O. de Mons; 1,800 hab. Beau château. Calcaire à chaux et à construction.

LENS (André-Cornélis), peintre, né à Anvers en 1739, m. en 1822, eut pour maîtres Eyckens et Beschey. A 16 ans, il remporta le 1er prix à l'Académie d'Anvers. Quoique le style de Boucher et la manière de Vanloo fussent alors en vogue, il ne les imita point : il s'éprit, au contraire, de l'antique, et essaya de réformer la peinture. Pendant son séjour en Italie, les statues païennes et les œuvres de Raphaël occupèrent exclusivement son attention. Revenu dans sa ville natale vers la fin de 1768, il fut nommé professeur de dessin à l'Académie; mais il avait une étroite manière de comprendre les anciens, qui ne pouvait exercer une influence heureuse. Tous ses personnages sont du plus beau rose, ont des fronts bas, des nez raides et des yeux microscopiques. En 1781, il alla habiter Bruxelles; il y fit un grand nombre de morceaux de chevalet, retraçant tous des scènes mythologiques. Il a publié deux ouvrages estimables : *le Costume des peuples de l'antiquité prouvé par les monuments*, Liége, 1770, in-8°; nouvelle édit., corrigée, rectifiée, et considérablement augmentée par Martini, Dresde, 1785, in-4°, 57 pl.; *Essai sur le bon goût en peinture*, Bruxelles, 1811, in-4°. A. M.

LENTAGIO, brg du roy. d'Italie, près de Ravenne et de Nocéra. Victoire de Narsès sur Totila, roi des Ostrogoths, en 552.

LENTIA, nom latin de LINZ.

LENTINI ou LEONTINI, anc. *Leontium*, v. de Sicile, près d'un lac de son nom, à 35 kil. N.-O. de Syracuse; 7,373 hab. Ruinée par un tremblement de terre en 1169.

LENTULUS, nom d'une des branches les plus illustres de la *gens Cornelia*, ainsi appelée parce qu'un de ses membres était né avec une lentille sur le visage, ou peut-être parce qu'elle cultivait particulièrement ce légume.

LENTULUS SURA (P.-Cornélius), l'un des principaux complices de Catilina, fut successivement questeur, édile curule, préteur et consul. Les livres sibyllins annonçant que C., C. et C. devaient régner à Rome, il se crut destiné, après Cinna et Cornélius Sylla, à réaliser, lui troisième,

la prophétie, et se jeta dans la conspiration de Catilina. Il était alors préteur pour la seconde fois, l'an 690 de Rome, 63 av. J.-C. Ayant tenté d'entraîner dans la conjuration les députés des Allobroges, Cicéron, averti de ses menées, le dénonça au sénat, le fit arrêter et étrangler dans la prison publique. O.

LENTULUS SPINTHER (P.-Cornélius), édile l'an 690 de Rome, 63 av. J.-C., demanda l'an 696, comme consul, le rappel de Cicéron exilé. Lors de la rupture entre César et Pompée, il embrassa le parti de ce dernier.

LENZBURG, v. de Suisse (Argovie), sur la rive dr. de l'Aa, à 11 kil. E. d'Aarau; 2,000 hab. Anc. château des comtes de Lenzburg. Ecole normale cantonale d'instituteurs primaires.

LEO (Léonard), célèbre compositeur de musique, né à Naples en 1694, m. en 1756, professeur au Conservatoire de Santo-Onufrio, fut l'un des chefs de l'école napolitaine du XVIIIe siècle; il eut pour élèves Traetta, Piccini et Jommelli. Dans la musique d'église, il n'a pas moins de majesté que Durante, il possède plus de charme; son *Miserere* à deux chœurs est un chef-d'œuvre. Les ouvrages dramatiqués de Leo ont au plus haut degré le caractère expressif; on distingue *Sofonisbe*, 1718; *Caio Graccho*, 1720; *Tamerlane*, 1722; *Timocrate*, 1723; *Olimpiade*, 1724; *Demofoonte*, 1725; *Catone in Utica*, 1726; *la Clemenza di Tito*, 1735; *Ciro riconosciuto*, 1739; *Achille in Sciro*, 1740; *Vologese*, 1744; et l'oratorio de *Santa-Elena al Calvario*. B.

LEO (SAN), v. du roy. d'Italie, prov. de Pesaro-et-Urbino; 1,200 hab. Evêché. Maison de détention.

LEOBEN, v. des Etats autrichiens (Styrie), sur la Muhr, à 12 kil. O.-S.-O. de Brück; 3,000 hab. Evêché suffragant de Salzbourg. Mines considérables de houille et de fer; forges et fabr. de quincaillerie. Direction et tribunal des mines de la Styrie. — Le général Bonaparte et l'archiduc Charles y signèrent, le 29 avril 1797, les préliminaires du traité de Campo-Formio.

LEOBSCHUTZ, v. des Etats prussiens (Silésie), à 49 kil. S. d'Oppeln, sur la Zinna; 5,700 hab. Gymnase catholique. Fabr. de toiles, draps, bonneterie, cuirs.

LEOBURGUM, nom latin de LAUENBOURG.

LEOCATA, nom latin de LEUCATE.

LÉOCHARÈS, sculpteur grec du IVe siècle av. J.-C., travailla au tombeau de Mausole, exécuta, en or et en ivoire, les statues des rois Philippe et Alexandre le Grand, d'Olympias, d'Eurydice, et, en bronze, celle d'Isocrate. On citait comme ses chefs-d'œuvre un *Ganymède* enlevé par l'aigle de Jupiter, et un *Jupiter tonnant*, placé depuis au Capitole.

LEODEGARIUS. *V.* LÉGER (Saint).

LEODIA, LEODICUM, LEODIUM, noms latins de LIÉGE.

LÉOGANE, v. de l'île d'Haïti, prov. de l'Ouest, à 26 kil. O. de Port-au-Prince, sur un petit affluent du golfe de Léogane; 2,800 hab. Saccagée par Dessalines. Elle fut pendant quelques années le siége de l'anc. gouvernement colonial, jusqu'à ce que Port-au-Prince en fut déclaré capitale. — Le *golfe de Léogane* ou *de Gonave*, formé par la mer des Antilles sur la côte O. de l'île d'Haïti, a 200 kil. de large sur autant de profondeur, reçoit l'Artibonite, et renferme les îles de Gonave et des Cayemites.

LEOMANIA, nom latin de la LOMAGNE.

LEOMINSTER, v. et paroisse d'Angleterre, comté et à 18 kil. N. de Hereford, sur la Lug; 6,000 hab. Tanneries; fabr. de gants, chapeaux, etc.

LÉON, *Legio septima gemina* des Romains, v. d'Espagne, ch.-l. de l'anc. royaume et de la prov. actuelle de son nom, à 334 kil. N.-O. de Madrid, 115 N.-O. de Valladolid, au confl. du Torio et de la Bernesga; pop. de la commune: 9,866 hab. Evêché. On remarque: une magnifique cathédrale gothique; l'église St-Isidore, du XIe siècle, mais réédifiée dans quelques parties, et qui renferme les tombeaux d'un grand nombre de rois et de princes; l'église St-Marc, et le couvent du même nom, qui appartenait à l'ordre de St-Jacques, et qui est approprié aujourd'hui à un établissement d'instruction publique; la maison consistoriale; les palais de Guzman et de Luna. Fabr. de toiles, lainages, gants, bonneterie. Cette ville fut fondée par les Romains au Ier siècle après J.-C.; conquise sur les Mores par Pélage en 722, elle devint au Xe siècle la cap. du royaume de Léon. — La province ou intendance de Léon, division administrative du royaume d'Espagne (Vieille-Castille), formée d'une partie de l'ancien royaume de Léon, entre celles des Asturies au N., de Lugo à l'O., de Zamora au S., et de Palencia à l'E., a 15,971 kil. carr.; 288,333 hab. en 1849; 340,250 en 1860. Sol couvert au N. par le versant méridional des monts Cantabres, au S. par la Sierra de Gata. Climat sec et sain; riches forêts, récolte abondante de céréales, élève de moutons. B.

LÉON (royaume de), une des 15 grandes divisions anciennes de l'Espagne, entre les Asturies au N., la Vieille-Castille à l'E., l'Estramadure au S., la Galice et le Portugal à l'O; par 40° 10'-43° 5' lat. N. et 7°-9° 30' long. O. On en a formé 3 intendances, *Léon* au N., *Zamora* au centre, et *Salamanque*. — Le royaume des Asturies ou d'Oviédo prit en 913, au début du règne d'Ordogno II, le nom de Léon, sa nouvelle capitale. Dix rois le gouvernèrent depuis cette époque jusqu'en 1037, où la défaite et la mort de Bermude III sur les bords du Carrion le livrèrent à Ferdinand Ier, qui régnait déjà sur la Castille, indépendante vers 960, royaume depuis 1033:

Ordogno II.....	913-23	Sanche I le Gros..	955-67
Froila II.....	923-24	Ramire III.....	967-82
Alphonse IV.....	924-27	Bermude II.....	982-99
Ramire II.....	927-50	Alphonse V.....	999-1027
Ordogno III.....	950-55	Bermude III.....	1027-37

Dans cette période, les chrétiens de Léon, après avoir, dans la première moitié du Xe siècle, poussé parfois leurs courses jusqu'au Tage, rasé Talavera, 914, démantelé Lisbonne, 953, virent dans la seconde, leur capitale détruite par Almanzor, pour ne se relever que 20 ans plus tard, 996-1016, leurs acquisitions perdues jusqu'à la chaîne Asturique, et leur roi Bermude II réduit à se replier sur Oviédo. Il fallut, pour rétablir la fortune du pays, un instant compromise par les succès des Musulmans, la grande victoire de Calatanasor, 1002. Deux fois encore, le royaume de Léon fut séparé de celui de Castille: 1° de 1065 à 1072, sous Alphonse VI, qui ne tarda pas à les réunir, mais pour en détacher, en 1094, le comté de Portugal, transformé bientôt en royaume, 1139; 2° de 1157 à 1230, sous Ferdinand II et Alphonse IX (*V.* CASTILLE). Lors de la réunion définitive, en 1230, le royaume de Léon avait atteint depuis un siècle les limites qu'il a conservées depuis. Il correspondait à peu près à l'ancien pays des Astures, des Vaccéens, des Vettons, traversé en partie plutôt que conquis par Annibal, 220 av. J.-C., et soumis successivement, avant l'invasion arabe, par les Romains (192 à 178; 26 à 21 pour les Astures), par les Suèves, 409 ap. J.-C., et par les Wisigoths, 467-585. R.

LÉON (Ile de), anc. *Cotinussa* ou *Erythea*, île de l'océan Atlantique, sur la côte d'Espagne (prov. de Cadix); séparée du continent à l'E. par un canal de 2 kil. de large, dit *Santi-Petri*, et au N. par la baie de Cadix; elle renferme les villes de Cadix et de San-Fernando. — C'est le seul point de l'Espagne que Napoléon Ier n'a pas occupé; la Révolution de 1820 y prit naissance, et le duc d'Angoulême s'en empara en 1823.

LÉON, v. de l'Amérique centrale et capitale de la république de Nicaragua, à l'extrémité S.-O. d'un lac de son nom, à 550 kil. S.-E. de Guatemala-la-Nueva, par 12° 20' lat. N. et 88° 36' long. O.; 38,000 hab. Evêché; belle cathédrale. Université fondée en 1812. — L'origine de cette ville remonte à 1523.

LÉON (NOUVEAU-), dép. du Mexique (divis. de Monterey); ch.-l., *Monterey*; entre ceux de Cohahuila au N., au N.-O. et à l'O., de San-Luis de Potosi au S., et de Tamaulipas au S.-E. et à l'E.; 270 kil. sur 180; 135,000 hab.

LÉON, v. du Mexique, dans le dép. et à 57 kil. O.-N.-O. de Guanaxuato; 6,500 hab.

LÉON DE CARACAS. *V.* CARACAS.

LÉON (SAINT-POL DE). *V.* POL-DE-LÉON (SAINT-).

LÉON Ier, dit *le Thrace*, *l'Ancien* ou *le Grand*, empereur d'Orient, 457-474, fut élevé à l'empire, après la mort de Marcien, par le crédit du patrice Aspar, qui, l'ayant eu pour intendant, pensait s'en faire une créature. Léon, fatigué de ses exigences, le fit massacrer sous ses yeux, 471. Il fut, du reste, zélé pour la foi orthodoxe, exclut des charges quiconque n'en faisait pas profession, et renouvela les dispositions prises par Marcien contre les eutychéens. Il retira des mains de Genséric, roi des Vandales, Eudoxie, veuve de l'empereur d'Occident Valentinien III. S.

LÉON II *le Jeune*, empereur d'Orient, 474, petit-fils du précédent par sa mère Ariadne, femme de Zénon l'Isaurien, lui succéda, à l'âge de 4 ans, avec Zénon pour collègue; mais il ne survécut que dix mois à son aïeul. S.

LÉON III *l'Isaurien*, empereur grec, 717-741, était né en Isaurie d'une famille obscure, fit son chemin dans la milice, et parvint aux premiers grades sous Anastase II. Il succéda à Théodose III, et soutint contre les Arabes le troisième siége de Constantinople, 717-718. Ce fut lui qui, le premier, déclara la guerre au culte des images, en 726. Excommunié par les papes Grégoire II et Grégoire III, il

vit les îles de l'Archipel et l'exarchat de Ravenne en Italie se révolter contre lui, et envoya inutilement contre les rebelles une flotte, qui fit naufrage dans la mer Adriatique.

LÉON IV *le Khazare*, empereur d'Orient, 775-780. Ce surnom lui vint de sa mère, qui était fille d'un khan des Khazares. Il succéda à son père Constantin Copronyme, épousa la célèbre Irène, et mourut lorsqu'il allait reprendre la lutte contre les partisans du culte des Images. S.

LÉON V *l'Arménien*, empereur grec, 813-820. Il avait pris la place de Michel Rhangabé; Michel le Bègue le renversa à son tour. Il avait repoussé les Bulgares pour longtemps; mais, à l'intérieur, ce fut un violent iconoclaste et un rude persécuteur des moines. S.

LÉON VI *le Sage* ou *le Philosophe*, empereur d'Orient, 886-911, succéda, à l'âge de 19 ans, à son père Basile Ier, et, bien qu'associé à son plus jeune frère Alexandre, s'occupa seul du gouvernement. Il déposa une 2e fois Photius, 886, qu'il regardait comme son ennemi, s'attira les armes de Siméon, roi des Bulgares, éprouva de sanglants revers, 889, et excita contre ce prince les Hongrois, mais sans succès. Ce fut sous son règne que les Russes parurent pour la première fois devant Constantinople, 906-911. Il ne put tenir tête aux Sarrasins d'Asie et d'Afrique, qui vinrent saccager Thessalonique en 904. Léon acheva le recueil des *Basiliques* (*V. ce mot*) commencé par son père, et qui a été publié par Fabrot, 1647. Il a aussi laissé un *Traité de Tactique*, publié par Meursius, Leyde, 1612, et traduit en français par M. de Maizeroy, 2 vol. in-8°; et seize *Prédictions*, publiées par Rutgers. Léon VI s'était fait excommunier par le patriarche de Constantinople pour un 4e mariage, dont il eut Constantin VII, 905. S.

LÉON I, prince arménien de la dynastie des Roupéniens, 1123-41, succéda à son frère Théodose Ier, et fit avec succès la guerre aux Grecs. Baudouin, comte d'Antioche, paya cher la perfidie qu'il avait montrée en l'arrêtant dans un festin : Léon lui enleva un grand nombre de villes, jusqu'à ce que les Latins effrayés l'eussent apaisé par des présents. L'empereur grec, Jean II Comnène, inonda l'Arménie de ses troupes, s'empara de Léon par trahison, et l'emmena à Constantinople, avec ses deux fils Roupen et Thoros, 1137. C—A.

LÉON II, dit *le Grand*, 1er roi arménien de la dynastie des Roupéniens, 1185-1219, succéda à son frère Roupen II, rebâtit la ville de Sis, y établit sa résidence, construisit des hôpitaux et des églises, aida l'empereur Frédéric Ier Barberousse dans la conquête de la Terre-Sainte, et, avec l'assentiment de Henri VI, successeur de ce prince, et du pape Célestin III, fut couronné roi de toute l'Arménie, 1198. Le calife de Bagdad et l'empereur d'Orient Alexis l'Ange l'en félicitèrent par de riches présents. Léon épousa la fille de Gui de Lusignan, roi de Chypre. C—A.

LÉON III, roi d'Arménie, 1269-89, succéda à son père Hétoum Ier, établit sa résidence à Tarse, l'embellit, bâtit des églises, des écoles et des hôpitaux, répara les dommages causés par des Sarrasins, les battit, et les expulsa complétement.

LÉON IV, roi d'Arménie, 1305-1308, fils de Thoros III, succéda à son oncle Hétoum II, et fut tué par Bilarghou, général mongol.

LÉON V, roi d'Arménie, 1320-42, succéda à son père Oschin à l'âge de 12 ans, et vit son royaume continuellement désolé par les discordes civiles et par les invasions impunies des Mamelouks, des Tatares et des Turcomans.

LÉON VI de Lusignan, roi d'Arménie, 1365-93, né d'une mère arménienne, et proche parent de Pierre, roi de Chypre, envoya contre les Mamelouks, en Cilicie, son connétable Libarid, qui fut tué, et paya, pour obtenir la paix, une forte somme d'argent. Comme il députa des ambassadeurs en Europe pour armer les princes chrétiens, les Mamelouks recommencèrent la guerre. Sis, capitale de l'Arménie, fut brûlée, 1371; Léon, vaincu et blessé, se réfugia dans des montagnes inaccessibles, où il se tint longtemps caché. On le crut mort; mais il revint dans Tarse en 1373, au moment où sa femme Marie, parente de St Louis, allait épouser Othon, duc de Brunswick, qui devait être couronné roi d'Arménie. Les Mamelouks revinrent en 1374, dévastèrent le pays, et contraignirent Léon à se renfermer dans la forteresse de Gaban, où, après 9 mois de résistance, il dut capituler, 1375. Au mépris des conventions, il fut enchaîné avec toute sa famille, et conduit au Caire. Il écrivit de sa prison au pape et à Jean Ier, roi de Castille, lequel finit par obtenir sa délivrance, 1382. Léon se rendit à Jérusalem, y laissa la reine, alla à Rome, en Castille, en France, et mourut à Paris. Il fut enterré dans l'église des Célestins, où l'on voit encore son tombeau. Son buste est au Musée de Versailles. Avec lui s'éteignit la dynastie des Roupéniens. C—A.

LÉON Ier (saint), *le Grand*, pape de 440 à 461, né à Rome ou en Toscane, expulsa de Rome les manichéens, condamna les erreurs des nestoriens, des eutychéens, des priscillianistes et des pélagiens, approuva les actes du concile de Chalcédoine tenu en 451, excepté celui qui donnait au siége de Constantinople la prééminence sur ceux d'Antioche et d'Alexandrie, alla au-devant d'Attila, roi des Huns, qui envahissait l'Italie en 452, le dissuada de marcher sur Rome, mais ne put empêcher Genséric, roi des Vandales, de piller cette ville, en 455. Fête, le 11 avril à Rome, le 10 novembre à Paris. Les Œuvres de St Léon, comprenant 96 sermons, 141 lettres, un traité sur la vocation des Gentils, et un code des anciens canons, ont été publiées par le P. Quesnel, 1675, 2 vol. in-4°, et par le P. Cacciari, Rome, 1751-53-55, 3 vol. in-fol. Les sermons ont été trad. en franç. par l'abbé de Bellegarde, Paris, 1701. B.

LÉON II (saint), pape de 682 à 683, Sicilien, traduisit du grec en latin les Actes du 6e concile œcuménique, soutint avec fermeté ses droits contre l'exarque de Ravenne, veilla à la discipline de l'Eglise, perfectionna le chant grégorien, composa quelques hymnes, et institua l'aspersion de l'eau bénite sur le peuple. Fête, le 28 juin. B.

LÉON III, pape de 795 à 816, Romain, succéda à Adrien Ier, fut assailli, au milieu d'une procession en 799, par une bande de conjurés, que dirigeaient Pascal et Campule, neveux de son prédécesseur, endura toutes sortes d'outrages, fut enfermé dans le monastère de St-Etienne, s'en échappa, trouva un asile en France auprès de Charlemagne, qui lui fournit une escorte pour rentrer en maître dans Rome, et, en 800, sacra le roi frank empereur d'Occident. Une nouvelle conspiration fut étouffée en 815. On a de Léon III treize Lettres, insérées dans les Collections des conciles. *L'Enchiridion contra omnia mundi pericula*, imprimé sous son nom, Rome, 1525, et Lyon, 1601, 1633, est un ouvrage apocryphe. B.

LÉON IV, pape de 847 à 855, Romain, défendit les Etats de l'Eglise contre les Sarrasins, fit réparer l'église St-Pierre dévastée par ces barbares, et entoura de murs tout un quartier, qui a gardé le nom de *cité Léonine*. C'est après sa mort qu'on a placé la fable de la papesse Jeanne.

LÉON V, pape en 903, né à Ardée, ne régna que 40 jours, et mourut de chagrin dans la prison où l'avaient jeté quelques séditieux.

LÉON VI, pape de 928 à 929, était Romain.

LÉON VII, pape de 936 à 939, Romain, se déclara contre le mariage des prêtres.

LÉON VIII, pape de 963 à 965, élu au concile de Rome par l'autorité de l'empereur Othon le Grand, du vivant même de Jean XII, fut chassé par ce rival, revint après qu'il fut mort, mais eut à lutter contre un autre compétiteur, Benoît V. Léon VIII est regardé comme intrus.

LÉON IX (saint), nommé d'abord *Brunon*, né à Dachsbourg, d'un comte alsacien, en 1002, m. en 1054, était évêque de Toul, lorsque l'empereur Henri III, son cousin, le choisit pour succéder au pape Damase II, 1048. D'après le conseil d'Hildebrand, prieur de Cluny (Grégoire VII), qu'il nomma cardinal peu après, il se fit élire, en arrivant à Rome, par le clergé et le peuple, 1049, pour montrer que le choix impérial, qui tendait à remplacer l'élection canonique, ne pouvait en tenir lieu, et n'était qu'une sorte de recommandation. Sa suzeraineté temporelle fut notablement agrandie. En échange de nombreux domaines que le saint-siége possédait en Allemagne, Henri III lui donna le duché de Bénévent, qui toutefois resta à ses princes comme feudataires, 1052. Battu, l'année suivante, à Civitata par le normand Robert Guiscard, qui, en empiétant sur ce duché, était devenu l'ennemi du saint-siége, il accepta l'hommage que ses vainqueurs lui offraient, en échange de l'investiture des conquêtes faites par eux dans la Pouille, et à faire en Calabre et en Sicile, 1054. Mais en même temps sa suprématie spirituelle s'amoindrissait par la séparation définitive de l'Eglise grecque, alors dirigée par le patriarche Michel Cérularius. Fête, le 19 avril. R.

LÉON X (Jean de Médicis), 2e fils de Laurent le Magnifique, né à Florence en 1475, cardinal à 13 ans, succéda à Jules II en 1513. Il fut tout à la fois un pape zélé, un souverain habile, et l'un des plus ardents promoteurs du mouvement littéraire et artistique de l'Italie au XVIe siècle. Tandis qu'il cherchait, comme pape, à réformer l'Eglise par les décrets du concile de Latran, 1512-17, qu'il se réjouissait d'avoir, en 1516, remplacé en France la Pragmatique-Sanction par le Concordat (*V. ces mots*), et fait conclure à Cambrai, contre les Turcs, un traité d'alliance entre les quatre grau-

des puissances de l'Europe, 1517, la prédication des indulgences, dont le produit devait servir à terminer la basilique de St-Pierre, devint en Allemagne, en 1517, l'occasion de la révolution religieuse opérée par Luther : elle allait séparer du saint-siége une partie de l'Europe, et ce fut en vain que Léon X condamna, en 1520, les hérésies du réformateur. Comme souverain, au milieu des rivalités entre les Espagnols, maîtres de Naples, et les Français, toujours avides du Milanais, et malgré la fidélité souvent douteuse des feudataires du saint-siége (*V.* URBIN et ROVÈRE), il sut conserver sans perte sa souveraineté temporelle, et l'augmenta même de Modène, qu'il acheta, en 1514, à l'empereur Maximilien. D'abord hostile à Louis XII, comme il l'avait été sous Jules II, il conclut à Malines, 1513, avec les ennemis de la France, une ligue nouvelle, dont François Ier le punit, après Marignan, en lui imposant un traité qui lui enlevait Parme et Plaisance, 1515. En 1519, il essaya en vain de faire échouer les prétentions des rois de France et d'Espagne à la couronne impériale, comme également dangereuses pour la liberté de l'Europe, l'indépendance du saint-siége et le repos de l'Italie. Reprenant alors la politique de Jules II, qui était de chasser les étrangers, les *barbares*, les uns par les autres, il offrit sans succès à François Ier d'attaquer en commun le royaume de Naples. Repoussé par la France, il se rattacha à la cause de l'empereur, dont le rapprochaient naturellement le désir de réprimer en Allemagne la réformation religieuse et celui de recouvrer Parme et Plaisance, contribua aux revers des Français dans le Milanais, et mourut au milieu du bonheur que lui apporta la nouvelle de la reprise de ces deux villes, 1521. Digne enfant des Médicis, élevé au milieu des savants les plus célèbres, des Chalcondyle, des Marsile Ficin, des Pic de La Mirandole, des Politien, il mérita, par son amour pour les lettres et les arts, l'honneur de donner son nom à cette époque brillante où l'Italie offrait, au-dessous de Machiavel, de Guichardin et de l'Arioste, des littérateurs comme Berni, Bibbiena, Paul Jove, Sannazar, Vida, Sadolet, Bembo, et, au-dessous de Bramante, de Michel-Ange et de Raphaël, des artistes comme Bandinelli, Jules Romain, Léonard de Vinci, le Titien, André del Sarto et le Corrège. — L'histoire de Léon X, écrite en latin par Fabroni, Pise, 1797, en anglais par Roscoe, Londres, 4 vol. in-4°, 1805, trad. par Henry, Paris, 4 vol. in-8°, 1813, l'a été en français par M. Audin, Paris, 2 vol. in-8°, 1844, et 2 vol. in-18, 1850. Tous s'accordent à reconnaître en lui, sinon une vie austère, du moins une pureté exemplaire de mœurs, et à rejeter les accusations scandaleuses et sans fondement dont on a voulu flétrir sa mémoire. R.

LÉON XI (Alexandre-Octavien de Médicis), fut pape 27 jours, en 1605.

LÉON XII (Annibal DELLA GENGA), né à la Genga près Spolète en 1760, pape de 1823 à 1829, détruisit les bandes de voleurs des environs de Rome, et s'efforça, sans grand succès, d'arrêter dans ses Etats l'extension toujours croissante des sociétés secrètes, que son encyclique de 1825 dénonçait au monde chrétien. Tout en diminuant les impôts, il améliora la situation du trésor, et releva le crédit. M. Artaud de Montor a écrit son Histoire, Paris, 2 vol. in-8°, 1843. R.

LÉON, antipape sous le nom de Grégoire VI, fut, après la mort du pape Sergius IV, 1012, le compétiteur de Benoît VIII, l'expulsa de Rome, mais fut chassé à son tour par l'empereur Henri II.

LÉON (Ponce de). *V.* PONCE.

LÉON LE DIACRE, historien du Xe siècle, né à Caloé (Ionie), étudia à Constantinople, suivit l'empereur Basile II dans une guerre contre les Bulgares, et écrivit une histoire des événements dont il fut le témoin, de 959 à 975. Cet ouvrage, complément de la Byzantine, a été publié par M. Hase, Paris, 1819, in-fol.

LÉON LE GRAMMAIRIEN, un des auteurs de l'Histoire byzantine, a écrit, au commencement du XIe siècle, sous le titre de *Chronographia*, l'histoire des empereurs d'Orient, de 813 à 949. Ce livre a été publié, avec trad. latine, à la suite de Théophane, Paris, 1655, in-fol., et traduit en français par le président Cousin.

LÉON DE MARSI, moine du Mont-Cassin au XIIe siècle, cardinal et évêque d'Ostie, composa les *Chroniques du mont Cassin*, en 3 livres, auxquels Pierre Diacre en ajouta plus tard un 4e, qui conduit l'histoire de ce couvent jusqu'en 1138. Ces chroniques ont été publiées à Paris, 1603 et 1668, in-fol., avec celle d'Aimoin, et dans le recueil de Muratori.

LÉON D'ORVIÉTO, moine du XIIIe siècle, a laissé 2 *Chroniques*, l'une des papes, qui se termine en 1314, l'autre des empereurs, qui ne va que jusqu'à 1308. J. Lami les a insérées dans ses *Deliciæ eruditorum*, 1737.

LÉON L'AFRICAIN (Jean), géographe arabe du XVIe siècle, né à Grenade, fut élevé à Fez, visita, soit comme chargé d'ambassades, soit comme voyageur, une grande partie de l'Afrique septentrionale, l'Arabie, la Syrie, la Perse, l'Arménie, etc., fut pris à son retour par des corsaires chrétiens, 1517, présenté au pape Léon X, qui lui fit embrasser la religion chrétienne, et enseigna l'arabe à Rome. Il écrivit en arabe une *Description de l'Afrique*, et en donna lui-même une traduction italienne, insérée dans le *Recueil de voyages* de Ramusio. Cet ouvrage, que l'on estime encore maintenant, a été traduit en latin par Florius, Anvers, 1556, et en français dans le *Recueil de voyages* de Temporal, Lyon, 1556. Léon l'Africain a aussi laissé un *Vocabulaire arabe et espagnol*, resté en manuscrit à la bibliothèque de l'Escurial.

LÉON DE MODÈNE, célèbre rabbin, né vers 1574, m. en 1654, a laissé, entre autres ouvrages : *Biblia rabbinica*, Venise, 1610, 4 vol. in-fol. ; *Dictionnaire hébreu-italien*, Padoue, 1640, in-4° ; *Histoire de la Pâque*, en italien, Venise, 1609, in-fol. ; *Histoire des rites hébraïques*, en italien, Paris, 1637, trad. en français, 1674, 1681, in-12.

LÉON DE JUDA. *V.* JUDA.

LEONA-VICARIO, v. de l'empire du Mexique, ch.-l. du dép. de Cohahuila (*V.* SALTILLO) ; 20,000 hab.

LEONARD ou LIENART (Saint), l'un des compagnons de Clovis, se convertit avec ce prince après la bataille de Tolbiac, et se retira dans une solitude du Limousin, où il bâtit un couvent, dans le lieu appelé depuis St Léonard-le-Noblet. Fête, le 6 novembre.

LÉONARD, dit *le Limousin*, peintre émailleur, né à Limoges en 1480, m. vers 1550, fut placé par François Ier à la tête de la manufacture de Limoges, et fit exécuter, sur des dessins empruntés à Raphaël, à Jean Cousin, à Jules Romain, une multitude de vases, coupes, aiguières, d'une forme élégante. Ses couleurs ont un éclat et une transparence remarquables. Parmi les œuvres qui lui ont survécu, on cite les 4 médaillons du tombeau de Diane de Poitiers, et les portraits de l'amiral Philippe de Chabot, de François de Guise, de Henri II, du connétable de Montmorency, conservés au Louvre. B.

LÉONARD (Nicolas-Germain), poëte français, né à la Guadeloupe en 1744, m. à Nantes en 1793, se fit connaître, en 1766, par un recueil d'*Idylles morales*, fut chargé d'affaires de France à Liége de 1773 à 1782, lieutenant-général de l'amirauté et vice-sénéchal de son île natale en 1788. Il a laissé un poëme des *Saisons*, un roman pastoral d'*Alexis*, un *Voyage aux Antilles*, une traduction en vers du *Temple de Gnide*, etc. En général, ses vers respirent la mélancolie et la grâce. Ses *Œuvres* ont été réunies par Campenon, son neveu, Paris, 1798, 3 vol. in-8°.

LÉONARD ARÉTIN. *V.* BRUNI.

LÉONARD DE PISE. *V.* FIBONACCI.

LÉONARD DE PISTOIE. *V.* PISTOIE.

LÉONARD D'UDINE, prédicateur dominicain, m. vers 1470, parut avec éclat à Venise, à Rome, à Milan, fut prieur de son ordre à Bologne, puis provincial de la Lombardie. Ses *Sermons*, souvent imprimés, ont de l'analogie avec ceux de Barletta et de Ménot.

LÉONARD DE VINCI. *V.* VINCI.

LÉONARD-LE-NOBLAC OU LE-NOBLET (SAINT-), *Nobiliacum*, ch.-l. de cant. (Haute-Vienne), arr. et à 22 kil. E. de Limoges, près de la rive dr. de la Vienne ; 3,615 hab. Eglise du Xe siècle, autrefois collégiale. Lainages, porcelaines, papeteries, tanneries ; martinets à cuivre. Comm. de bestiaux. Patrie de Gay-Lussac.

LEONARDI (Jean), né dans le XVIe siècle à Decimo près de Lucques, m. en 1609, exerça d'abord la pharmacie à Lucques, se fit prêtre en 1571, et fonda, pour l'instruction des pauvres, la congrégation des clercs réguliers de la Mère de Dieu, dont le cardinal Baronius le nomma supérieur général.

LEONARDO (Augustin), peintre espagnol, né à Valence vers 1580, m. en 1640, se fit moine au couvent de St-Philippe de sa ville natale, vers 1610. Ayant appris la peinture, il employa son talent à décorer les monastères. Il travailla à Madrid en 1624 et 1625. Quoiqu'un peu faibles d'exécution, ses portraits sont fort recherchés à cause de leur exactitude. Valence, Madrid, Tolède, Cordoue, possèdent le plus grand nombre de ses ouvrages. A. M.

LEONARDO (Joseph), peintre, né à Madrid en 1616, m. à Saragosse en 1656, étudia dans l'atelier de Pierre de las Cuevas. Il se distinguait par la fraîcheur du coloris et la grâce du dessin. Le roi d'Espagne le nomma peintre de

la cour; mais des envieux lui firent prendre une boisson empoisonnée, qui lui ôta la raison : il passa les derniers temps de sa vie dans ce malheureux état. On voit de lui au *Retiro* des ouvrages admirables. Il exécuta un portrait en pied du prince goth Alaric, pour la collection des rois d'Espagne, et l'on fait grand cas de cette peinture. A. M.

LEONAT, un des généraux d'Alexandre le Grand, obtint, dans le partage de l'empire macédonien en 323 av. J.-C., la Petite-Phrygie, sur l'Hellespont. Appelé en Grèce par Antipater, qui venait d'éprouver une défaite près de Lamia, il se fit battre par les Athéniens, et périt dans le combat, 322. O.

LEONBERG, autrefois *Lowenberg*, v. du royaume de Wurtemberg, sur la Glems, à 14 kil. N.-O. de Stuttgard; 2,200 hab. Patrie de Schelling.

LÉONCE, patrice d'Orient, se révolta en Syrie contre l'empereur Zénon en 485, et fut mis à mort trois ans après.

LÉONCE, empereur grec de 695 à 698, avait renversé et exilé Justinien II. Absimare lui fit subir le même sort; on lui coupa le nez, et on le jeta dans un monastère. Sept ans après, il fut tiré de prison, et exécuté par ordre de Justinien II, qui avait repris le pouvoir, 705. S.

LEONDARI. *V.* LEONTARION.

LEONENSIS PAGUS, nom latin du pays de St-Pol-de-Léon.

LÉONESSA, v. du royaume d'Italie, dans la province d'Aquila, sur le Corno, à 45 kil. N.-O. d'Aquila, 19 kil. N. de Civita-Ducale; 7,306 hab.

LEONFORTE, v. de Sicile, à 13 kil. S. de Nicosie; 11,522 hab. Commerce de grains, vins, soie. Soufrière.

LÉONI, ville du royaume d'Italie, dans la province d'Avellino, à 50 kil. S. de San-Angelo-dei-Lombardi; 4,100 hab.

LEONI (Leone), orfévre, sculpteur et graveur en médailles, né à Arezzo vers le milieu du XVe siècle, introduisit à Milan le goût de l'école florentine, fut appelé à Bruxelles par Charles-Quint, et résida aussi quelque temps à l'Escurial. Parmi ses œuvres, on cite surtout le mausolée de Jacques de Médicis dans la cathédrale de Milan, et une statue de Charles-Quint foulant aux pieds la Discorde. M. V—I.

LEONIACUM, nom latin de LEGNANO.

LÉONICÈNE, grammairien, dont le véritable nom était *Ognibene*, né à Lonigo (*Leonicum*) près de Vicence en 1420, m. vers 1500, étudia sous Victorin de Feltre et Emmanuel Chrysoloras, et dirigea l'imprimerie de Nic. Jenson à Venise. On a de lui : *De octo partibus orationis*, Venise, 1473, in-4o; *De versu heroïco*, Milan, 1473, in-4o; *Tractatus ad scandendum*, in-4o. Ces trois ouvrages ont été réunis sous le titre de *Grammatices rudimenta*, Vicence, 1506. Il a aussi édité et commenté Lucain, Valère-Maxime, le *Traité de l'Orateur*, l'*Invention* et les *Offices* de Cicéron, et publié une traduction latine d'Esope.

LÉONICÈNE (Nicolas), médecin, né en 1428 à Lonigo, m. en 1524, passa presque toute sa vie à Ferrare, où il enseignait la médecine. Il se livra peu à la pratique de son art, et s'occupa principalement des auteurs anciens. Il a laissé : *Liber de epidemiâ quam Itali morbum gallicum vocant*, Venise, in-4o, réimpr. sous ce titre : *de Morbo gallico liber*, Bologne, 1516, in-fol., et Bâle, 1530, in-4o; *Galeni ars medica*, Venise, 1606, première traduction latine des œuvres de Galien, etc. D—G.

LÉONIDAS Ier, roi de Sparte, de la race des Agides, 491-480 av. J.-C. Lors de l'invasion de Xerxès en Grèce, il prit position aux Thermopyles avec 300 Spartiates et environ 4,000 autres Grecs, fut sourd aux menaces et aux promesses du roi de Perse, défendit intrépidement le défilé jusqu'au moment où le Phocidien Ephialtès enseigna aux ennemis un sentier pour le tourner, renvoya alors ses compagnons, excepté les Spartiates, pénétra avec ceux-ci pendant la nuit dans le camp des Perses, et, après un horrible carnage, y trouva la mort. Le passage des Thermopyles avait coûté à Xerxès 20,000 hommes. Dans la suite, Pausanias transporta les ossements de Léonidas à Sparte, où l'on érigea à ce roi un tombeau magnifique; un temple fut élevé aux trois cents; on institua en leur honneur la fête des *Léonidées*, à laquelle les Spartiates seuls avaient droit d'assister, et où l'on prononçait l'Eloge funèbre de Léonidas. Le peintre David a fait un beau tableau de Léonidas aux Thermopyles. B.

LÉONIDAS II, roi de Sparte, de la race des Agides, 257-238 av. J.-C. Il s'opposa aux projets de son collègue Agis III, qui voulait rétablir les institutions de Lycurgue, fut exilé, remplacé par son gendre Cléombrote, revint deux ans après, et fit condamner Agis à mort.

LÉONIUS, poëte latin du XIIe siècle, que l'on croit avoir été bénédictin de St-Victor à Paris, est regardé à tort comme l'inventeur des vers rimés connus sous le nom de *léonins*, et dont on a des exemples dès le VIIIe siècle.

LEONTARION ou LEONDARI, v. de Grèce (Morée), sur l'Alphée, à 23 kil. S. de Carytène. On croit que c'est l'anc. *Mégalopolis*.

LÉONTIS, nom d'une des tribus de l'Attique.

LEONTIUM, anc. v. de la Sicile orientale, au N. de Syracuse : auj. *Lentini*. Colonie naxienne, fondée vers 650 av. J.-C. Patrie de Gorgias.

LÉONTIUM, célèbre courtisane athénienne, étudia la philosophie à l'école d'Epicure, et fut intimement liée avec Métrodore et le poëte Hermésianax. Celui-ci donna le nom de Léontium au recueil de ses élégies. Cicéron parle d'un livre que la courtisane composa contre Théophraste, et loue l'élégance et l'atticisme de son style.

LEONTOPOLIS, anc. v. de la Basse-Égypte, à l'E. de Busiris. Auj. *Tel-Essabé*. On y adorait sans doute Neith à la tête de lion; de là son nom.

LEOPARDI (le comte Giacomo), écrivain italien, né en 1798 à Recanati (Marche d'Ancône), m. à Naples en 1837, se fit connaître de bonne heure par des travaux philologiques. En 1814, il donna une édition de la *Vie de Plotin*, par Porphyre, une *Dissertation sur la vie et les écrits des principaux rhéteurs du IIe siècle* (Dion Chrysostome, Aristide, Hermogène, et Fronton), des *Fragments des Pères grecs* du même siècle, et des *Fragments des historiens ecclésiastiques antérieurs à Eusèbe*. En 1815, il composa un *Essai sur les superstitions populaires des anciens*, et réunit les *Fragments de Jules l'Africain*. En 1816, il entreprit une traduction de *Fronton*, et, en 1817, adressa à Giordani une *Lettre critique sur le Denys d'Halicarnasse du cardinal Mai*. Des *Canzoni*, qu'il publia depuis 1818, et qui parurent à Bologne, 1824, le mirent au rang des meilleurs poëtes lyriques; un second recueil, contenant surtout des idylles et des élégies, des traductions en vers de la *Batrachomyomachie* d'Homère et de la satire de Simonide d'Amorgos, fut imprimé, sous le titre de *Versi*, à Bologne, 1826. Ces diverses œuvres poétiques furent rééditées, avec des augmentations successives et sous le titre de *Canti*, à Florence, 1830, et à Naples, 1834. Pendant un séjour à Rome, Leopardi fit le catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque Barberini. On lui doit encore un grand travail critique sur la *Chronique* d'Eusèbe publiée par Maï et Zhorab, Rome, 1823; une édition de *Pétrarque*, avec un excellent commentaire, Milan, 1826; deux *Chrestomathies italiennes*, l'une en prose et l'autre en vers, ibid., 1827 et 1828; divers morceaux en prose, insérés dans des publications périodiques, recueillis sous le titre d'*Operette morali*, Florence, 1827, et où l'on remarque un esprit de satire chagrine et de découragement, mais un des meilleurs styles de la littérature contemporaine. Les *Œuvres complètes* de Leopardi ont été publiées par A. Ranieri, Florence, 1845, 2 vol. in-8o. On a placé le tombeau de cet auteur près de celui de Virgile, à Naples. B.

LÉOPOL, v. de Gallicie. *V.* LEMBERG.

LÉOPOLD, duc de Bavière, profita de la minorité de Louis l'Enfant, roi de Germanie, pour rétablir le duché de Bavière détruit par Charlemagne, et périt à Augsbourg en combattant les Hongrois, 907.

LÉOPOLD (saint), dit *le Pieux*, margrave d'Autriche, 1096-1136, adoucit les mœurs de ses sujets, diminua les impôts, rendit la justice avec exactitude, prit le parti d'Henri V, dont il épousa la sœur Agnès, et fut en concurrence pour l'Empire avec Lothaire; mais, craignant d'allumer la guerre, il lui céda généreusement ses droits. Il fut canonisé en 1485. Fête, le 15 novembre.

LÉOPOLD II, *le Glorieux*, duc d'Autriche, 1308-1326, 3e fils de l'empereur Albert Ier, continua la lutte commencée par son père contre les Suisses, et fut battu à Morgarten, 1315. Il opposa son frère Frédéric à Louis de Bavière comme compétiteur à l'empire, et obtint pour lui, malgré une défaite à Muhldorf, le partage du trône.

LÉOPOLD III, dit *le Preux*, duc d'Autriche, 3e fils et successeur d'Albert le Sage, né vers 1350, m. en 1386, eut la Souabe à la mort de son père, gouverna le Tyrol avec son frère Albert III, puis se fit céder ce pays, ainsi que la Styrie et la Carinthie, tenta vainement d'unir son fils Guillaume à Hedwige, héritière de Pologne, et fut tué à la bataille de Sempach contre les Suisses.

LÉOPOLD, duc de Lorraine, fils de Charles V. Ce dernier ayant été chassé de ses États par Louis XIV, Léopold ne rentra dans ses droits que par la paix de Ryswick, 1697. Il fit beaucoup pour relever le pays ruiné par la guerre, et mourut en 1729. Il eut pour successeur son fils

François III, plus tard époux de Marie-Thérèse et empereur sous le nom de François Ier. E. S.

LÉOPOLD Ier, empereur d'Allemagne en 1658, né en 1640, m. en 1705, était le 2e fils de Ferdinand III, à qui il succéda. En recevant des électeurs la couronne, il dut signer une capitulation en 45 articles, dont un des principaux lui interdisait de secourir l'Espagne contre la France. Une invasion des Turcs en Hongrie fut repoussée par Montecuculli, vainqueur à la bataille de St-Gothard, 1664. Dix ans après, Léopold entra dans une coalition contre Louis XIV, vit ses troupes battues sur le Rhin par Turenne, et fut contraint d'accepter la paix de Nimègue, 1679. Il fit encore partie de la ligue d'Augsbourg, provoquée par les empiétements de Louis XIV, 1686, laissa les Français saccager le Palatinat, et signa le traité de Ryswick, 1697. La lutte contre la France avait été entravée par la révolte de Tékély en Hongrie, et par une nouvelle invasion des Ottomans, qui eussent pris Vienne, en 1683, si Jean Sobieski, roi de Pologne, n'eût sauvé cette ville par une bataille rangée. Louis de Bade, le duc de Lorraine, et le prince Eugène, prirent alors l'offensive; les victoires de Zentha et de Salankémen amenèrent la paix de Carlowitz, 1699. A la mort de Charles II, roi d'Espagne, 1700, Léopold voulut placer sur le trône de ce pays son fils Charles (depuis l'empereur Charles VI), et engagea l'Allemagne dans une guerre de succession dont il ne vit pas la fin. *V.* Succession d'Espagne. B.

LÉOPOLD II, empereur d'Allemagne, 1790-1792, 2e fils de François Ier et de Marie-Thérèse, né en 1747, succéda à son père comme grand-duc de Toscane, 1765, et gouverna ce pays pendant 25 ans avec une grande sagesse. A la mort de son frère aîné, Joseph II, 1790, il hérita de la couronne impériale. Par son esprit conciliateur, il réussit bientôt à rétablir la paix intérieure dans ses Etats. Après avoir réduit à l'obéissance les Pays-Bas insurgés, 1791, il leur rendit leurs anciennes libertés. Par la convention de Reichenbach, 1790, il se concilia la Prusse, et, en 1791, il conclut à Szistowa un traité de paix avec la Turquie, à laquelle il restitua ses anciennes conquêtes de Servie. La Révolution française l'arrêta dans ses réformes libérales, et le détermina à entrer dans la coalition de Pillnitz, 1791, et à conclure une alliance offensive et défensive avec la Prusse, 1792. Il mourut peu de temps après, et eut pour successeur son fils François II. Il était frère de la reine de France Marie-Antoinette. E. S.

LÉOPOLD (Charles-Guillaume de), poëte suédois, né à Stockholm en 1766, m. en 1829, bibliothécaire d'Upsal, membre de l'Académie suédoise en 1786, secrétaire particulier de Gustave III en 1788, conseiller de chancellerie en 1799, secrétaire d'Etat en 1818, a laissé de belles odes patriotiques (*la Victoire d'Hogland*, *le Combat naval de Frederikshamn*, etc.), et plusieurs tragédies, dont deux, *Oden* et *Virginia*, ont été traduites en français dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*.

LÉOPOLD (Ordre de), ordre créé en Autriche par l'empereur François Ier en 1808, en mémoire de son père Léopold II, pour récompenser le mérite civil ou militaire. La croix, suspendue à un ruban rouge bordé de blanc, est à 8 pointes; l'écusson du milieu porte les lettres F. I. A. (*Franciscus imperator Austriæ*), avec les mots *Integritati et merito*, et, au revers, cette devise de Léopold : *Opes regum, corda subditorum*.—Ordre de Belgique, institué par le roi Léopold Ier en 1832. La croix, suspendue à un ruban rouge moiré, est blanche, émaillée, entourée d'une guirlande de laurier et de chêne; au milieu se trouve, d'un côté, le chiffre du roi, et, de l'autre, le lion belge avec cette devise : *L'union fait la force*.

LEOPOLDSTADT, v. forte de Hongrie (Neutra), dans une plaine marécageuse, sur la rive dr. de la Waag, à 24 kil. O. de Neutra. Arsenal; hôtel des Invalides.

LÉOSTHÈNE. *V.* Lamiaque (Guerre).

LÉOTYCHIDE, roi de Sparte, de la race des Proclides, 492-467 av. J.-C., remplaça Démarate, son cousin, fit la guerre aux Eginètes, commanda avec l'Athénien Xantippe la flotte grecque qui mit en fuite les Perses à Mycale, 479, fit ensuite la guerre en Thessalie, se laissa gagner par les présents des vaincus, fut banni, et mourut à Tégée.

LÉOVIGILDE ou LEUVIGILDE, roi des Wisigoths de 569 à 586. Appelé au pouvoir par son frère Liuva, il gouverna l'Espagne en son nom pendant trois ans, et resta seul maître du royaume en 572. Son règne vit éclater la lutte ouverte du catholicisme espagnol contre l'arianisme des vainqueurs, qui fut bientôt vaincu. Il reprit aux Grecs Cordoue et Medina-Sidonia, soumit les Vascons rebelles, bâtit Vittoria, réunit le royaume des Suèves à la monarchie gothique en 585, repoussa trois attaques des Francs, et les poursuivit jusque sous les murs de Toulouse et de Beaucaire. H.

LEPAGE (Mlle). *V.* Bocage (Mme du).

LÉPANTE ou EPAKTO, *Naupactus* des Latins, v. forte de la Grèce (Hellade), port sur le golfe de son nom, à 170 kil. O. d'Athènes; 2,000 hab. Les Vénitiens l'occupèrent au XIIIe siècle, et l'entourèrent de puissantes forteresses, devant lesquelles les Turcs durent reculer en 1475, après un siége de 4 mois; Bajazet II, plus heureux, la prit en 1498; reprise par les Vénitiens en 1687, le traité de Carlowitz la leur fit évacuer de nouveau en 1699.

LÉPANTE (golfe de), *Sinus Corinthiacus* des Romains, golfe formé par la mer Ionienne sur la côte O. de la Grèce, où il s'enfonce profondément entre l'Hellade et la Morée; long de 125 kil., sur 35 dans sa plus grande largeur; communiquant à l'O. avec le golfe de Patras, et fermé à l'E. par l'isthme de Corinthe. C'est dans ses eaux qu'eut lieu en 1571 (7 oct.) une grande bataille navale, où les flottes combinées de Venise, de l'Espagne, et du pape, commandées par don Juan d'Autriche, battirent celle des Turcs, qui y perdirent, dit-on, 200 galères et 30,000 hommes, et furent par cette défaite arrêtés dans leurs envahissements.

LEPAUTE (Jean-André), célèbre horloger, né en 1707 près de Montmédy, m. en 1789, vint à Paris en 1740, construisit, en 1753, pour le Palais du Luxembourg, la première horloge horizontale que l'on eût vue à Paris, et présenta, la même année, à l'Académie des sciences, une pendule à une seule roue de son invention. Ce fut alors qu'il devint ami intime de l'astronome Lalande. On lui doit un *Traité d'horlogerie*, Paris, 1755, in-4o, avec un supplément, 1760. — Sa femme, née à Paris en 1723, m. en 1788, travailla à la *Connaissance des temps* et aux *Éphémérides des mouvements célestes*. Son frère, Jean-Baptiste, m. en 1802, a fait l'horloge de l'Hôtel-de-Ville de Paris. Son neveu, Pierre-Basile, m. en 1843, a construit celles des Tuileries, du Palais-Royal, et du Muséum d'histoire naturelle.

LEPAUTRE (Antoine), architecte, né à Paris en 1614, m. en 1691, membre de l'Académie de sculpture depuis 1671, construisit les deux ailes du château de St-Cloud, dessina la cascade du parc, et éleva l'église de Port-Royal dans le faubourg St-Jacques à Paris. Mme de Montespan l'avait désigné pour bâtir le château de Clagny; mais Mansard le supplanta. Lepautre a publié ses *Œuvres d'architecture*, 1652, enrichies de dessins estimés, et de dissertations par A. Ch. d'Aviler. Un choix de ses plus belles compositions a été imprimé en 1 vol. in-8o, Paris, 1854. Lepautre a beaucoup d'imagination et de goût, et son dessin est plein de grandeur et de majesté. — Son frère, Jean Lepautre, né à Paris en 1617, m. en 1682, reçu à l'Académie en 1677, a publié d'excellents dessins d'architecture et d'ornement, et gravé des portraits et des paysages. B.

LEPAUTRE (Pierre), sculpteur, fils d'Antoine, né à Paris en 1659, m. en 1744, remporta le grand prix de sculpture, et alla passer 15 ans à Rome. On voit de lui, dans le jardin des Tuileries, les groupes d'*Enée et Anchise*, d'*Arrie et Pœtus*, une *Atalante*, et un *Faune à la biche*. Il a exécuté aussi les délicates sculptures en bois de l'*œuvre de St-Eustache*, et fait plusieurs gravures à l'eau-forte. B.

LEPAYS (René), sieur du Plessis-Villeneuve, né à Nantes ou à Fougères en 1636, m. en 1690, directeur des gabelles du Dauphiné et de la Provence, est un des poëtes médiocres dont s'est moqué Boileau. On a de lui : *Amitiés, Amours et Amourettes*, recueil de lettres, Grenoble, 1664; *Zélotide, histoire galante*, Paris, 1655; *Nouvelles œuvres*, ibid., 1672; *le Démêlé de l'esprit et du cœur*, ibid., 1688.

LEPECQ DE LA CLOTURE (Louis), médecin, né à Caen en 1736, m. en 1804. Reçu docteur à Caen, il s'y établit, et fut nommé professeur de chirurgie; il pratiqua aussi à Rouen, et passa la fin de sa vie dans la retraite. Médecin hippocratique, il a rendu des services à la science des épidémies. Parmi ses ouvrages, on remarque : *Observations sur les maladies épidémiques*, Paris, 1776, in-4o; *Collection d'observations sur les maladies et constitutions épidémiques*, Rouen et Paris, 1778, 2 vol. in-4o. D—G.

LEPE, v. d'Espagne (prov. d'Huelva), petit port près de l'océan Atlantique, et à 126 kil. O.-S.-O. de Séville. Pêche de thons et sardines. Population de la commune : 4,000 hab.

L'ÉPÉE (Abbé de). *V.* Épée (l').

LEPEJA, nom lithuanien de Libau.

LEPEL, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 141 kil. O.-S.-O. de Witebsk, sur le lac de son nom; 2,700 hab.

LE PELLETIER (Claude), né en 1630 à Paris, m. en 1711 dans la retraite, fut président aux enquêtes dans le Parlement, prévôt des marchands, et successeur de Colbert au ministère des finances de 1683 à 1689. On dit au roi qu'il ne convenait pas à cette place, parce qu'il n'était pas assez dur. « C'est pour cela que je le choisis, » répondit Louis XIV. Homme de bien, modeste, intègre, il abandonna, au bout de six ans, une charge qui était trop lourde pour lui. Il fit construire le quai *Pelletier*, à Paris, fut le protecteur et l'ami de Rollin. On lui doit : le *Corps de droit canon*; l'*Ancien code ecclésiastique*; des *Observations sur le Code et les Novelles*; le *Comes rusticus*, 1692; le *Comes senectutis*, 1709; des éditions du *Comes juridicus* et du *Comes theologus* de P. Pithou. G.

LEPELLETIER-DES-FORTS (Michel-Robert), neveu du précédent, né en 1675, m. en 1740, membre honoraire de l'Académie des sciences, fut contrôleur général des finances de 1726 à 1730, mais n'agit que selon le bon plaisir du cardinal Fleury.

LEPELLETIER DE LA HOUSSAYE (Félix), m. en 1723, devint contrôleur général des finances au milieu de la crise financière produite par la banqueroute de Law, fut au-dessous de sa tâche, et laissa la direction des affaires aux frères Pâris.

LEPELLETIER DE SAINT-FARGEAU (Louis-Michel), arrière-petit-fils de Lepelletier-des-Forts, né à Paris en 1760, m. en 1793, avocat-général, ensuite président à mortier au parlement de Paris, fut député de la noblesse aux États-généraux de 1789. Après quelques hésitations, il embrassa la cause démocratique, fit décréter l'abolition des qualifications nobiliaires, 1790, et rédigea un remarquable rapport sur la 1re partie du projet de Code pénal, 1791. Nommé à la Convention, il vota la mort du roi sans appel ni sursis. Son vote ayant entraîné celui de ses amis et décidé la majorité, un garde-du-corps, nommé Pâris, le rencontra dans un restaurant du Palais-Royal, le 20 janvier 1793, et le tua d'un coup de sabre. La Convention lui décerna les plus pompeuses funérailles; elle décréta que ses restes seraient mis au Panthéon, et que sa fille serait adoptée par la nation. Ses Œuvres ont été publiées à Bruxelles, 1826, 1 vol. in-8°. J. T.

LEPELLETIER DE SAINT-FARGEAU (Félix), frère du précédent, né en 1767, m. en 1837, était, en 1789, aide de camp du prince de Lambesc. Il se rangea parmi les partisans de la démocratie après le meurtre de son frère, fut impliqué dans la conspiration de Babeuf, élu membre de la Chambre des représentants pendant les Cent-Jours, proscrit par la Restauration, rentra en France en 1820, et vécut dans l'obscurité.

LEPÈRE (Jean-Baptiste), architecte, né à Paris en 1762, m. en 1844, partit en 1787 pour St-Domingue, où il construisit, avec le seul secours des nègres, plusieurs grandes habitations, revint en France en 1790, s'adjoignit en 1796 à une compagnie d'artistes et d'artisans appelés à Constantinople pour y établir et y diriger une fonderie de canons, fit partie de l'expédition d'Egypte en 1798, et enrichit de ses dessins le grand ouvrage de l'Institut d'Egypte sur ce pays. Connu personnellement du général Bonaparte, il fut nommé architecte de la Malmaison en 1802, et chargé en 1805, avec Gondouin, d'élever la colonne de bronze de la place Vendôme, premier ouvrage de ce genre exécuté dans d'aussi grandes proportions. Après ce travail, on lui confia la construction d'un obélisque en granit, sur le terre-plein du Pont-Neuf; le soubassement fut seul exécuté en 1814; Lepère y éleva le piédestal de la statue équestre de Henri IV. Architecte de l'empereur à St-Cloud, puis architecte de Fontainebleau sous la Restauration, il perdit ces fonctions en 1830. Ce fut lui qui monta, en 1833, au sommet de la colonne Vendôme, la nouvelle statue de l'empereur. Son dernier monument fut l'église de St-Vincent-de-Paul, commencée en 1824, et terminée par M. Hittorff, son gendre. Il a trouvé le moyen de sculpter le granit aussi facilement que la pierre, et inventé un mécanisme pour accorder les pianos à l'aide de la vue seule et sans le secours de l'ouïe. B.

LEPIC (Louis, comte), né à Montpellier en 1765, m. en 1827, entra au service en 1781 comme simple dragon, était déjà lieutenant-colonel en 1793, se fit remarquer à l'armée de l'Ouest par sa bravoure et son humanité, fit les campagnes de 1797 à 1799 en Italie, fut nommé colonel après la bataille de Marengo, puis major dans les grenadiers à cheval de la garde consulaire, se signala à Austerlitz, gagna le grade de général de brigade à Eylau, donna encore de grandes preuves de valeur à Wagram, remplit en Espagne les fonctions de capitaine-général sous les ordres de Murat et du roi Joseph, accompagna la garde impériale en Russie, fut nommé général de division en 1813, commanda le 2e régiment des gardes d'honneur pendant les campagnes de Saxe et de France, accepta, pendant la Ire Restauration, la 21e division militaire, prit part à la bataille de Waterloo, et reçut sa retraite à la seconde rentrée des Bourbons. B.

LEPICIÉ (Bernard), graveur, né à Paris en 1698, m. en 1755, élève de Mariette et de Duchange, fut admis à l'Académie de peinture en 1737. Son dessin est correct, son faire sage et moelleux. Dans un voyage en Angleterre, il grava les cartons de Raphaël qui sont au palais de Hamptoncourt. Parmi ses estampes, on cite : *l'Amour précepteur*, d'après Coypel; *Vertumne et Pomone*, d'après Rembrandt; *Jupiter et Io*, *Jupiter et Junon*, d'après Jules Romain; *le Philosophe flamand*, d'après Téniers. Il a aussi dressé le *Catalogue des tableaux du roi*, et composé un *Recueil des vies des premiers peintres du roi*. — Son fils, Nicolas-Bernard, né à Paris en 1755, m. en 1784, s'adonna à la peinture; il eut un dessin incorrect, et un coloris de convention. On a de lui : *Adonis changé en anémone*, pour le pavillon de Trianon; *St Louis rendant la justice*, à l'Ecole militaire; une *Descente de croix*, à la cathédrale de Châlon-sur-Saône.

LÉPIDUS (Æmilius), maître de la cavalerie de Jules César, fut chargé par lui du gouvernement de Rome, et le fit proclamer dictateur, l'an 704 de la ville, 49 av. J.-C. Après la mort de César, il s'unit avec Antoine, et obtint le grand-pontificat avec le gouvernement de la Gaule narbonaise et de l'Espagne citérieure. Collègue d'Antoine et d'Octave dans le second triumvirat, en 43, il conserva ces deux provinces; mais il fut exclu du nouveau partage qui se fit après la bataille de Philippes (42), parce qu'on le croyait d'intelligence avec Sextus Pompée, et ne reçut l'Afrique que deux ans après, 40. Pendant la guerre de Pérouse, 41-40, il s'opposa avec Octave aux projets de Fulvie et de L. Antonius, mais il ne put empêcher celui-ci de s'emparer de Rome. Après la défaite de Sextus Pompée en Sicile, ayant réuni les légions de celui-ci aux siennes, il se crut assez fort pour prétendre ajouter cette province à son gouvernement d'Afrique, 35; mais Octave entraîna ses soldats, et le relégua à Circéi, en ne lui laissant que sa dignité de grand-pontife. Il y vécut encore 23 ans. « C'était, dit Montesquieu, le plus méchant citoyen de la République. » Sans fermeté, sans talent, il dut uniquement aux circonstances son élévation. Durant les proscriptions, il se montra le digne collègue d'Octave et d'Antoine, et leur livra la tête de son propre frère. Ce fut lui qui ouvrit la voie *Emilienne*. O.

LÉPONTIENNES (Alpes). *V.* ALPES.

LÉPONTIENS, *Lepontii*, anc. peuple des Alpes, qui habitait la région de montagnes et de vallées d'où sortent le Rhin, le Rhône et le Tésin, depuis le mont Rosa jusqu'au Bernardino, partie dans la Rhétie, partie dans la Gaule cisalpine; villes princip. : *Oscelum* (Domo-d'Ossola), *Eudracinum* (Eutranne), etc.

LEPORETUM, nom latin de LABRIT.

LÉPREUX. Dès les temps les plus anciens, on considéra la lèpre comme une marque de la colère de Dieu contre ceux qui en étaient frappés. La loi de Moïse chercha à en empêcher la propagation : elle séquestrait les malades loin des lieux habités, et défendait toute communication avec eux. Chez les peuples chrétiens, on regarda aussi les lépreux comme morts au monde; la plupart des législations les privèrent du droit de disposer de leurs biens, et on ne put les appeler devant les tribunaux pour une cause personnelle. Il leur était défendu d'entrer dans les églises, les moulins, les boulangeries, les foires et marchés, de se laver dans les fontaines et les ruisseaux, de toucher la corde des puits, de boire en d'autres vases que leur écuelle; ils ne devaient toucher qu'avec une baguette aux objets qu'ils voulaient marchander; sur un pont, ils devaient être gantés pour s'appuyer à la rampe. Toujours vêtus de noir, ils portaient un voile sur la bouche, agitaient une crécelle ou claquette pour donner avis de leur approche, et se mettaient au-dessous du vent des passants. Souvent, dans les moments de peste, le vulgaire les accusa d'avoir empoisonné les sources. Les lépreux habitaient hors des villes et villages, sous des cabanes, qu'on brûlait après leur mort. Ils avaient pour patron St Lazare, frère de Marie et de Marthe, qu'on supposait être mort de la lèpre; le nom de Lazare ayant été changé par le peuple en celui de Ladre, les lépreux furent appelés *ladres*, et les hôpitaux dans lesquels on les soigna portèrent les noms de *lazarets*, *ladreries* ou *maladreries*. C'est qu'en effet l'Eglise chercha à vaincre les répugnances qu'inspiraient les lépreux; elle leur assigna une place distincte dans le lieu

saint et au cimetière; un ordre religieux, celui de St-Lazare, fut institué pour leur soulagement spécial; au XIIIe siècle, on comptait 19,000 léproseries dans la chrétienté, 2,000 en France seulement. La lèpre étant devenue plus rare et moins dangereuse depuis le XVIe siècle, et une foule de vagabonds et de mendiants, aux maladies factices, s'étant glissés parmi les vrais lépreux pour partager les aumônes des fidèles, beaucoup de seigneurs s'approprièrent les biens affectés aux léproseries; Henri IV employa une partie de ces biens à l'entretien des soldats blessés, et Louis XIV donna le reste aux hôpitaux ordinaires. *V.* Labourt, *Recherches sur l'origine des ladreries, maladreries et léproseries*, Paris, 1854, in-8°. B.

LEPRÉVOST D'IRAY (le vicomte), né en 1768 au château d'Iray (Orne), m. en 1849, perdit son patrimoine à la Révolution, demanda à la culture des lettres ses moyens d'existence, fut professeur aux écoles centrales, censeur au Lycée impérial, inspecteur général des études, et entra à l'Académie des Inscriptions en 1818. Il a laissé : *Manlius Torquatus*, tragédie, 1794; des comédies, odes, poésies fugitives; *Tableau comparatif de l'histoire ancienne*, 1802; — *de l'histoire moderne*, 1804; *Histoire de l'Egypte sous les Romains*, 1807; *l'Hercule thébain*, 1817, qui n'a pas été publié, et dont il n'existe que quelques exemplaires d'épreuves; *la Vendée*, poëme en 6 chants, 1824, etc.

LEPRÉVOT DE BEAUMONT (J.-C.-G.), secrétaire du clergé de France, né dans la Haute-Normandie, est célèbre pour avoir divulgué le *Pacte de famine* (*V.* FAMINE), 1768, et par la captivité de 22 ans dont il paya cette indiscrétion. Mis en liberté à la Révolution, il publia : *Tableau historique de la captivité de Leprévôt de Beaumont, écrit par lui-même*, Paris, 1791, in-8°.

LEPRINCE DE BEAUMONT (Marie), femme auteur, née à Rouen en 1711, m. en 1780, épousa à Lunéville, en 1743, un M. de Beaumont, fit annuler, deux ans après, ce mariage qui avait fait son malheur, passa à Londres, où elle séjourna 17 ans et fut chargée de plusieurs éducations, se remaria, et s'établit en Suisse en 1764. Elle a écrit environ 70 volumes, la plupart destinés à l'instruction de la jeunesse, et traduits dans presque toutes les langues de l'Europe. Les principaux sont : *le Nouveau magasin français, ou Bibliothèque instructive*, Londres, 1750-51-55, 3 vol. in-8°; *Education complète*, à l'usage de la famille de la princesse de Galles, ibid., 1753, 3 vol. in-12; *Magasin des enfants*, ibid., 1757, 4 vol. in-12, souvent réimprimé; *Magasin des adolescents*, ibid., 1760, 4 vol. in-12; *Principes de l'histoire sainte*, ibid., 1761, 3 vol. in-12; *Magasin des pauvres, des artisans*, Lyon, 1768, 2 vol. in-12; *Manuel de la jeunesse*, ibid., 1774, 2 vol. in-12; *Nouveaux contes moraux*, ibid., 1776, 2 part. in-8°. Ces ouvrages offrent une morale pure et attachante, une instruction variée, des exemples judicieusement choisis; le style, assez faible, est toujours naturel et facile.

LEPROSUM, nom latin de LEVROUX.

LEPSINA ou LEFSINA, anc. *Eleusis*, vge de Grèce, à 17 kil. N.-O. d'Athènes, donne son nom au golfe qui la sépare de l'île de Salamine.

LEPTINE, frère de Denys l'Ancien, vaincu sur mer par le carthaginois Magon, 396 av. J.-C., fut un instant disgracié, épousa ensuite la fille de Denys, et périt à la bataille de Cranium, 383.

LEPTINES. *V.* LESTINES.

LEPTIS, nom de deux anciennes villes d'Afrique. *V.* LEBIDA.

LEQUIEN (Michel), savant dominicain, né à Boulogne-sur-Mer en 1661, m. en 1733, a laissé : *Défense du texte hébreu de la Bible et de la Vulgate*, 1690, in-12; et *l'Antiquité des temps détruite*, 1693, in-12, ouvrages dirigés contre Dom Pezron; *Nullité des ordinations anglicanes*, 1725, 2 vol. in-12; une édition de *St Jean Damascène*, 1712, 2 vol. in-fol.; *Oriens christianus*, 1740, 3 vol. in-fol. Il a travaillé à la collection de l'Histoire byzantine.

LEQUIEN DE LA NEUVILLE (Jacques), né à Paris en 1647, m. en 1723, abandonna la carrière des armes pour le barreau et la littérature, fut avocat-général de la Cour des monnaies, membre de l'Académie des Inscriptions en 1706, directeur des postes au Quesnoy, et secrétaire d'ambassade à Lisbonne. On a de lui : *Origine des postes chez les anciens et les modernes*, Paris, 1708, in-12; *Histoire de Portugal*, ibid., 1720, 2 vol. in-4°; *Histoire des dauphins du Viennois, d'Auvergne et de France*, 1759, 2 vol. in-12.

LE RAGOIS (l'abbé), précepteur du duc du Maine, m. vers 1683, a rédigé pour son élève, sous le titre d'*Instruction sur l'histoire de France et sur l'histoire romaine*, par demandes et par réponses, 1684, in-12, un très-médiocre ouvrage, réimprimé néanmoins très-souvent.

LERAMBERT (Louis), sculpteur, né à Paris en 1614, m. en 1670, fut membre de l'Académie en 1663, et garde des antiques. Elève de Sarazin, il fut chargé d'exécuter, pour les jardins de Versailles, un *Dieu Pan*, une *Nymphe jouant du tambour*, une *Hamadryade dansant*, un *Faune* et deux *Sphinx*. On voit deux de ses bas-reliefs, *la Mémoire* et *la Méditation*, dans la cathédrale de Blois. Il est aussi l'auteur du tombeau du marquis de Dampierre.

LE RAY (Théodore-Constant), marin français, né à Pornic en 1795, m. en 1849, fut mousse en 1804, aspirant de marine en 1812, lieutenant de vaisseau en 1823, fit la campagne de Grèce comme chef d'état-major de l'amiral de Rigny, devint capitaine de frégate après cette guerre, conquit le grade de contre-amiral en contribuant à la prise de Bougie, en montant un des premiers sur les remparts de Vera-Cruz, en bloquant Tunis à la tête d'une division navale, fut député de Paimbœuf en 1836, 1841 et 1842, et membre du conseil-général de la Loire-Inférieure. Une statue lui a été érigée à Pornic en 1855. B.

LERCARI, *V.* IMPERIALI.

LÉRÉ, ch.-l. de cant. (Cher), arr. et à 20 kil. N. de Sancerre, près de la rive g. de la Loire; 829 hab.

LEREBOURS (N.-J.), opticien, né à Mortain en 1762, m. à Paris en 1840, fut membre du Bureau des longitudes. Il a fabriqué des instruments de mathématiques et d'optique d'une admirable précision et d'une grande puissance. On lui doit les meilleures lunettes de l'Observatoire de Paris.

LERICI, anc. *Ericis Portus*, *Castrum Ilicis*, v. du roy. d'Italie, à 8 kil. S.-E. de Spezzia, port sur la côte O. du golfe de Spezzia; 5,176 hab. Beau château.

LÉRIDA, anc. *Ilerda*, v. d'Espagne (Catalogne), cap. de la prov. de son nom, à 207 kil. O.-N.-O. de Barcelone, sur la rive dr. de la Sègre; pop. de la commune : 19,600 hab. Place de guerre très-forte. Evêché suffragant de Tarragone. On y remarque l'ancienne cathédrale, magnifique monument du style gothique byzantin, commencée en 1202 et achevée en 1278; la nouvelle cathédrale, du XVIIIe siècle; la maison consistoriale, du XIIIe siècle. Siége épiscopal dès le VIe siècle, Lérida fut prise par les Arabes en 797, conquise et réunie à l'Aragon par Bérenger IV en 1149; Jean II d'Aragon y fonda, en 1300, une université, supprimée par Philippe V. Les Français, commandés par le comte d'Harcourt en 1646, et par Condé en 1647, assiégèrent vainement cette ville; mais le duc d'Orléans la prit en 1707, et le maréchal Suchet en 1810. En 1812, elle fut dévastée par une explosion des poudres, préparée par trahison et dans l'intention de remettre la ville aux mains des Espagnols; mais le but du complot ne fut pas atteint. — La prov. ou intendance de Lérida, division administrative du royaume d'Espagne, formée d'une partie de l'anc. prov. de Catalogne, entre la France au N., l'Aragon à l'O., la prov. de Tarragone au S., et celle de Barcelone à l'E., s'appuie vers le N. aux Pyrénées, renferme le mont Maladetta, et est traversée du N.-E. au S.-O. par la Sègre. Superf., 12,365 kil. carrés; 314,500 hab.

LERIN, *Iturisa*, v. d'Espagne (Navarre), est située à 50 kil. S.-S.-O. de Pampelune; 2,600 hab. Titre de comté depuis 1425.

LÉRINS (Iles de), îles françaises de la Méditerranée, côte S.-E. des Alpes Maritimes, arr. de Grasse, à 5 kil de Cannes et en face du golfe de la Napoule. Ce sont deux îlots entourés d'écueils, savoir : St-Honorat (anc. *Lerina*), où fut fondé, en 410, par St Honorat, un monastère dont il reste des ruines; 800 mèt. sur 350; et Ste-Marguerite (anc. *Lero*), à 2 kil. du continent, séparée de la précédente par un canal d'un kil. de large; 6 kil. de long; il y a une citadelle servant auj. de prison d'Etat, et où fut détenu l'homme au masque de fer. — André Doria prit les îles de Lérins en 1536, et les Espagnols en 1635.

LERME (François DE SANDOVAL DE ROXAS, comte, puis duc de), ministre du roi d'Espagne Philippe III, fut pendant vingt ans, 1598-1618, le vrai chef de la monarchie : et, quand ses ennemis le firent écarter, ce fut son fils, le duc d'Uzéda, qui le remplaça. Comprenant sans doute qu'après les entreprises ruineuses de Philippe II, l'Espagne avait besoin de repos, secondé d'ailleurs par la mort d'Elisabeth, 1603, et par celle d'Henri IV, 1610, qui préparait la ruine presque complète des deux branches de la maison d'Autriche, il se rapprocha de l'Angleterre par un traité avec Jacques Ier, 1604, et de la France en faisant épouser à l'infant Philippe la sœur de Louis XIII et à celui-ci Anne d'Autriche, fille de Philippe III (convenu en 1612, accompli en 1615). S'il fit quelques tentatives contre les Provinces-Unies, les trois ans de siége et les 80,000 hommes que coûta la prise d'Ostende, 1604, lui

montrèrent qu'il fallait y renoncer, et il conclut la trêve de douze ans, 1609. Malheureusement, prodigue comme s'il n'était pas le ministre d'un pays ruiné, il perdait d'un côté les économies que son système pacifique lui permettait de faire de l'autre, et l'expulsion des Maures, 1609-10 (*V.* PHILIPPE III), activa encore la décadence; l'Espagne continua de s'affaiblir. Flétri, sous Philippe IV, par d'odieuses accusations, dépouillé de ses biens, il mourut en 1625. Il avait, dans les derniers temps de sa carrière politique, embrassé l'état ecclésiastique et reçu le titre de cardinal. R.

LERME, *Lerma*, v. d'Espagne (Vieille-Castille), près de l'Arlanza, prov. et à 38 kil. S. de Burgos; 2,300 hab. Ruines du palais des ducs de Lerme.

LERNE, marais de l'anc. Argolide, où les Danaïdes jetèrent les têtes de leurs époux égorgés, et où se trouvait l'hydre tuée par Hercule.

LERO, anc. *Leros* ou *Leria*, île de l'Archipel, près de la côte d'Anatolie (Turquie d'Asie), par 37° 10' lat. N. et 24° 31' long. E.; 13 kil. sur 4; 2,000 hab. Elle renferme une ville du même nom, et a un bon port sur la côte N. Sol montagneux; miel et moutons d'excellente qualité.

LEROUX (les frères Jacques et Roulland), artistes du XVIe siècle, ont construit le portail de la cathédrale de Rouen et l'église de St-Maclou de la même ville. Roulland Leroux fit aussi l'admirable mausolée du cardinal d'Amboise, dans la cathédrale de Rouen. B.

LEROY (Louis), en latin *Regius*, né à Coutances vers 1510, m. à Paris en 1577, fut nommé, en 1572, professeur de grec au Collége de France. On a de lui : *Vie de Budé*, en latin, Paris, 1540, in-4°; des traductions françaises de Platon, Aristote, Démosthène, Xénophon; *De la vicissitude et variété des choses*, 1576, in-fol.; *De l'origine et excellence de l'art politique*, 1567, in-8°; *De l'excellence du gouvernement royal*, 1576, in-4°, etc.

LEROY (Pierre), chanoine de la cathédrale de Reims, est connu par sa collaboration à la *Satire Ménippée*; il est seul auteur de la *Vertu du catholicon d'Espagne*. *V.* MÉNIPPÉE.

LEROY (Jacques), historien, né à Bruxelles en 1633, m. en 1719, a laissé : *Topographia historica Gallo-Brabantina*, 1692, in-fol.; *Chronicon Balduini Avennensis*, Anvers, 1693, in-fol.; *le Grand théâtre sacré du duché de Brabant*, La Haye, 1729, 2 tom. en 4 part. in-fol.; *le Grand théâtre profane*, etc., 1734, in-fol., etc.

LEROY (Henri), médecin. *V.* REGIUS.

LEROY (Sylvain), cartésien. *V.* RÉGIS.

LEROY (Julien), horloger, né à Tours en 1686, m. en 1759, horloger du roi en 1739, fixa l'huile au pivot des roues et du balancier des montres, réduisit le volume de celles à répétitions, inventa un mécanisme de compensation pour rendre nuls les effets de la chaleur et du froid sur le pendule, donna le modèle des horloges publiques dites horizontales, et enrichit la gnomonique de plusieurs découvertes.

LEROY (Pierre), fils aîné du précédent, né en 1717, m. en 1785, perfectionna les montres marines. On a de lui : *Mémoire sur la meilleure manière de mesurer le temps en mer*, couronné par l'Académie des Sciences; *Précis des recherches faites en France depuis* 1730 *pour la détermination des longitudes en mer*, Paris, 1773, in-4°.

LEROY (Charles), 2e fils de Julien Leroy, né à Paris en 1726, m. en 1779, professa la médecine à Montpellier. Il a émis, sur le scorbut et les fièvres aiguës, des idées auj. généralement admises. Il a publié : *Mémoires et observations de médecine*, Montpellier, 1766, in-8°; *Mélanges de physique, de chimie et de médecine*, Paris, 1771, in-8°; *Mélanges de médecine*, ibid., 1776, in-8°.

LEROY (Julien-David), architecte, 3e fils de Julien Leroy, né à Paris en 1728, m. en 1803, alla en Grèce étudier l'art antique. Il fut membre de l'Académie des Inscriptions. On a de lui : *les Ruines des plus beaux monuments de la Grèce*, 1758, 1 vol. gr. in-fol., 2e édit. corrigée, 1770; *Observations sur les édifices des anciens peuples*, 1767, in-8°; *la Marine des anciens peuples*, 1777, 1 vol. in-8°, fig.; *les Navires des anciens considérés par rapport à leurs voiles*, 1783, in-8°; *Recherches sur le vaisseau long des anciens*, 1785, in-8°, etc. Leroy professa pendant 40 ans à l'Académie d'architecture; ses leçons, et son ouvrage sur les monuments de la Grèce, contribuèrent à ramener le bon goût dans l'exercice de cet art.

LEROY (Chrétien), né en 1711 à Wadelencourt, près Donchery, m. en 1780, successeur de Crevier dans la chaire de rhétorique au collége du cardinal Lemoine, à Paris, a laissé des *Eléments de langue grecque*, et un *Choix de Fables d'Esope*, livres qui ont été aussi répandus dans les écoles que ceux de Lhomond pour la langue latine.

LEROY (Charles-Georges), lieutenant des chasses du parc de Versailles, né en 1723, m. en 1789, a publié d'intéressantes *Lettres philosophiques sur l'intelligence et la perfectibilité des animaux*, Paris, 1781, in-12, et une défense du livre *De l'Esprit* d'Helvétius, 1760, in-12.

LEROY (Alphonse-Louis-Vincent), médecin, né à Rouen en 1742, m. en 1816, étudia d'abord le droit, et fut reçu avocat. Les succès de Lecat lui donnèrent l'envie d'être médecin; il étudia à Paris, et devint professeur à l'ancienne Faculté de médecine. Il s'est occupé surtout des accouchements et des maladies des enfants; adversaire constant de la vaccine, il contribua à introduire dans la pratique l'opération de la symphyséotomie. Il a laissé : *la Pratique des accouchements*, Paris, 1776, in-8°; *la Médecine maternelle*, Paris, 1803, in-8°; *Manuel des goutteux et des rhumatiques*, Paris, 1803, in-8°, etc. D—G.

LEROY (C.-F.-A.), mathématicien, m. en 1854, professeur à l'Ecole normale supérieure et à l'Ecole polytechnique, est auteur d'ouvrages rédigés avec méthode et netteté : *Traité de stéréotomie*, 1844, in-4°, avec pl. in-fol.; *Traité de géométrie descriptive*, 4e édit., revue par M. Martelet, 1855, in-4°, avec pl.; *Analyse appliquée à la géométrie des trois dimensions*, 4e édit., 1854, in-8°. V.

LEROY DE SAINT-ARNAUD. *V.* SAINT-ARNAUD.

LERWICK, v. d'Écosse, capitale des îles Shetland, au S.-E. de Mainland, une d'elles; 3,060 hab., employés à pêcher la baleine et le hareng, ou à tresser la paille. Résidence du vice-shériff des Shetlands.

LÉSADEZ ou LÉZADOIS, petit pays de l'anc. France (Foix et Languedoc), où étaient Lézat (Ariége) et St-Sulpice-Lézadois ou St-Sulpice-de-Lézat (Haute-Garonne).

LESAGE (Alain-René), célèbre écrivain, né à Sarzeau (Morbihan) en 1668, m. en 1747, étudia chez les jésuites de Vannes, occupa un modique emploi dans les Fermes, vint à Paris en 1692, pour y vivre de sa plume, et la pauvreté fut le prix de son indépendance. Ses premières productions furent une traduction des *Lettres d'Aristénète*, une autre des *Nouvelles aventures de don Quichotte* par Avellana, et plusieurs comédies imitées de l'espagnol. Une comédie en 1 acte et en prose, *Crispin rival de son maître*, et un roman, *le Diable boiteux*, publiés en 1707, révélèrent, l'une la spirituelle gaieté et la verve comique de l'auteur, l'autre sa connaissance du cœur humain, son expérience des choses de la vie, et son talent à les peindre. L'idée du *Diable boiteux* fut empruntée à Guevara. Avec une autre comédie en 5 actes et en prose, *Turcaret*, 1708, et un roman de mœurs, *Gil Blas*, dont la 1re partie parut en 1715, et la suite en 1724 et 1735, Lesage a presque égalé Molière dans la peinture des vices, des travers et des ridicules de la société à tous les rangs; nul mieux que lui n'a reproduit le style franc et naturel, la verve satirique, l'observation profonde, et le génie du bon sens de son maître. *Turcaret*, où il peignit les mœurs des traitants d'alors, fut pour Lesage une occasion de faire voir l'indépendance et le désintéressement de son caractère, car il refusa 100,000 fr. que les traitants lui offrirent pour supprimer sa pièce. *Gil Blas* est un type vrai de la nature humaine, avec ses contrastes de misère et d'élévation, de bon sens, de courage et de sotte vanité; il a voulu déguiser son origine sous la cape et l'épée castillane, et, à l'aide de la couleur locale, le déguisement a si bien réussi, qu'un savant jésuite, Isla, a prétendu prouver que c'était une traduction de l'espagnol, et que Fr. de Neufchâteau et Audiffret ont cru devoir dûment constater son originalité française. Lesage était trop fier pour faire fortune avec la célébrité; une cabale des comédiens du Théâtre-Français l'empêcha de produire encore des œuvres dignes de *Turcaret* et de *Crispin rival de son maître*, et le réduisit à faire, pendant 20 ans, pour les théâtres de la foire, de spirituelles parades, des comédies-vaudevilles, qui sont restées les modèles du genre, bien qu'on ne les joue plus, 1712-35. Quant à ses autres romans, il eut beau emprunter à l'Espagne les héros du genre picaresque; ni *Guzman d'Alfarache*, 1732, imité d'Aleman, ni *le Chevalier de Beauchêne*, 1732, ni *Estevanille Gonzalès*, 1734, ni *le Bachelier de Salamanque*, 1738, ne purent rivaliser avec *Gil Blas*. Les meilleures éditions des *Œuvres complètes* de Lesage sont celles de 1821-22, 12 vol. in-8°, et de 1828, 12 vol. in-8°. *Gil Blas* a été mille fois réimprimé, traduit et imité. M. Patin a finement analysé le talent de Lesage dans un Éloge, couronné en 1822 par l'Académie Française. G. L.

LESAGE (Georges-Louis), physicien, né à Genève en 1724, d'un père français, m. en 1803, étudia la médecine à Paris, fut quelque temps précepteur, puis se livra à l'enseignement des sciences. Il a cherché à expliquer la gravitation; ses idées sur ce sujet sont exprimées dans une

dissertation qui a pour titre : *Lucrèce newtonien* (Mém. de l'Acad. de Berlin, 1782). On a trouvé de lui un manuscrit intitulé : *Dissertation sur l'électricité appliquée à la transmission des nouvelles.* Il établit en 1774, à Genève, un télégraphe électrique, construit suivant sa méthode. Ce télégraphe se composait d'autant de fils isolés qu'il y a de lettres; on opérait sur ces fils au moyen d'une machine électrique. V.

LESAGE, pseudonyme de Las Cases. *V.* LAS CASES.

LESBONAX, rhéteur et philosophe grec, né à Mitylène, florissait sous l'empereur Auguste. On lui attribue deux harangues, imprimées dans les *Orationes rhetorum græcorum*, Venise, Alde, 1513, et Paris, H. Estienne, 1575. J.-C. Orelli a donné une édition de Lesbonax, grec-lat., avec notes, Leipzig, 1820, in-8°.

LESBONAX, grammairien de Constantinople, d'une époque incertaine, a laissé un traité *De figuris grammaticis*, publié avec Ammonius par Walckenaër, Leyde, 1739.

LESBOS, auj. *Mételin* ou *Midilli*, une des îles les plus considérables de la mer Egée, sur la côte de l'Asie-Mineure, par 38° 57'-39° 24' lat. N., 23° 30'-24° 18' long. E. Chaîne de montagnes, allant de l'E. à l'O., et où les Anciens distinguaient les monts *Lepethymnus* au N., *Ordymnus* à l'O., *Créon* au centre, *Olympe* au S., et découpée par deux baies profondes, l'une à l'E., l'autre, l'Eurypos Pyrrhææ (Porto-Coloni), au S. Le climat était si salubre, que les anciens appelaient Lesbos une *île fortunée*. Le blé, le vin et les huîtres de Lesbos étaient renommés dans l'antiquité; les montagnes fournissaient de beaux bois de construction, et recélaient d'inépuisables carrières de marbre estimé, des mines d'agate, et la pierre noire appelée *Lesbias*. Auj. la côte O. est inculte; mais le littoral qui regarde l'Asie est couvert de belles forêts, d'oliviers, de vignes, d'orangers et de myrtes. Lesbos renfermait 5 villes principales : à l'E., *Mitylène* (Mételin), capitale; à l'O., *Eresus* (Erisso), *Antissa*, et *Méthymne* (Molivo), la 2e ville de l'île; *Pyrrha*, dans l'intérieur. — Les premiers habitants furent des Pélasges, que la tradition représente comme venus d'Argos sous la conduite de Xanthus, fils de Triopas. Au temps de la guerre de Troie, l'île avait passé sous la domination de Priam. Plus d'un siècle après, elle fut conquise par des émigrants éoliens, que commandaient des chefs achéens sortis de la famille d'Oreste. De Lesbos, les Eoliens se répandirent sur toute la côte de l'Asie-Mineure jusqu'à l'Hermus, et y fondèrent de puissantes villes qui, jointes aux cités de Lesbos, formèrent la confédération éolienne. La première forme de gouvernement de Lesbos avait été la royauté, héréditaire à Mitylène, dans la famille des Penthélides, issue d'Oreste. Les Penthélides, s'étant rendus odieux par leur tyrannie, furent massacrés, et un gouvernement aristocratique substitué à la royauté. Mais chaque ville prétendit à l'indépendance, et l'anarchie désola Lesbos, jusqu'à ce que le sage Pittacus fut investi par ses concitoyens de l'autorité suprême. Lesbos fut conquise par les Perses dès le règne de Cyrus : révoltée contre Darius avec les cités ioniennes, elle fut soumise après la prise de Milet, et fournit des vaisseaux à Darius et à Xerxès dans leurs expéditions contre la Grèce. Les victoires de Platée et de Mycale lui rendirent la liberté. Entrée de force dans l'alliance d'Athènes, elle se révolta au commencement de la guerre du Péloponèse, pour se donner aux Spartiates, 428. Mais Mitylène fut prise par les Athéniens, plus de mille habitants mis à mort, les murs rasés, la flotte confisquée, les colonies mityléniennes soumises à Athènes, et tout le territoire de l'île, moins celui de Méthymne, distribué à des colons athéniens. La bataille d'Ægos-Potamos, 405, soumit Lesbos à Lacédémone, et, après avoir, dans le siècle suivant, obéi tour à tour à chacune des deux villes rivales, et, pendant quelque temps, gardé son indépendance à la faveur de leurs divisions, l'île tomba sous la domination d'Alexandre, puis sous celle des Romains après la défaite de Persée. — Lesbos était fameuse dans l'antiquité par la beauté et la corruption de ses femmes, par l'éclat qu'y jetèrent les lettres et les arts; les poëtes Terpandre, Arion, Leschès, Alcée, et deux femmes célèbres, Sapho et Erinne, étaient de Lesbos, ainsi que le musicien Phrynis, les historiens Hellanicus, Myrtile, Charès et Théophane, les philosophes Pittacus et Théophraste. Lesbos fit partie de l'empire grec jusqu'à la 4e croisade; comprise alors dans l'empire latin, elle fut reconquise par les Grecs de Nicée, 1247, et tomba, en 1355, au pouvoir de la famille génoise des Gateluzi, qui la conservèrent jusqu'en 1462. Mahomet II s'en empara; elle forme auj. un des 6 livas de l'eyalet ou gouvernement des Iles. C. P.

LESCAR, ch.-l. de cant. (B.-Pyrénées), arr. et à 8 kil. N.-O. de Pau, et près du Gave de Pau; 1,599 hab. Cette petite ville s'éleva au xe siècle, peut-être sur les ruines de l'antique *Beneharnum*, et devint un siége épiscopal; elle souffrit cruellement des guerres de religion; depuis la suppression de son évêché, 1790, elle a perdu toute son importance. On y remarque l'église Notre-Dame, du xe siècle. Laines filées, bonneterie.

LESCHÉ, c.-à-d. *conversation*, nom donné à un lieu particulier de chaque ville de l'anc. Grèce, où l'on se rendait pour converser. A Sparte, c'était la salle où l'on s'assemblait pour les affaires d'Etat, et où l'on portait chaque nouveau-né pour le faire visiter par les magistrats.

LESCOT (Pierre), architecte illustre, né à Paris en 1510, m. en 1571, ami de Jean Goujon qui orna de sculptures ses monuments, fut le restaurateur de l'architecture française au XVIe siècle, en substituant au gothique altéré les belles proportions de l'architecture grecque. En 1541, il éleva la façade du vieux Louvre, à gauche du pavillon de l'Horloge, dans la cour de ce palais, véritable chef-d'œuvre, qui réunit à la pureté des lignes, à la correction, à la perfection des profils, les ornements du meilleur goût et de la plus grande richesse. On lui doit aussi, dans le même corps de bâtiment, la salle des caryatides, autrefois des Cent-Suisses, et aux Halles, l'élégante fontaine des Innocents. Lescot est un des plus grands architectes dont s'honore la France, et son élévation du Louvre n'a été surpassée dans aucun pays.

LESCUN (Odet d'Aydie, sire de), né en Guienne, m. en 1498, fut le favori du duc de Guienne, frère de Louis XI, puis du duc de Bretagne François II, se vendit secrètement au roi, devint amiral de Guienne, capitaine des châteaux de Bordeaux et de Blaye, comte de Comminges, contribua activement à la ruine de Landois, son rival, entra en 1486 dans la ligue formée par le duc d'Orléans contre la régente Anne de Beaujeu, fut dépouillé de ses charges et condamné à mort, mais garda néanmoins son influence en Bretagne.

LESCUN (Thomas de Foix, seigneur de), frère puîné de Lautrec, se distingua dans la campagne de 1515 en Italie, sous les yeux de François Ier, devint maréchal de France en 1521, se fit détester dans le gouvernement du Milanais et excommunier par le pape pour une attaque contre Reggio, combattit vaillamment à la Bicoque, 1522, et fut tué à la journée de Pavie, 1525. B.

LESCUN, vge (B.-Pyrénées), arr. et à 29 kil. S. d'Oloron; 1,458 hab. Titre d'une anc. baronnie du Béarn. On y battit monnaie au moyen âge.

LESCURE (Louis-Marie, marquis de), célèbre chef vendéen, né en 1766 près de Bressuire, m. en 1793, fut élevé à l'Ecole militaire, commanda quelque temps une compagnie de cavalerie dans le régiment de Royal-Piémont, émigra en 1791, revint presque aussitôt, prit part à la défense des Tuileries dans la journée du 10 août 1792, fut un des premiers organisateurs de l'insurrection vendéenne, se distingua par son héroïsme à l'attaque du pont de Thouars, à Fontenay, Saumur, Torfou, fut blessé mortellement au combat de La Tremblaye, le 15 oct. 1793, et mourut le 3 novembre. Sa veuve épousa La Rochejacquelein. B.

LESCURE, vge (Tarn), arr. et à 4 kil. N.-E. d'Albi; 489 hab. Titre d'un anc. marquisat du Languedoc.

LESDIGUIÈRES, hameau (H.-Alpes), arr. et à 24 kil. N.-O. de Gap. Erigé en duché-pairie en 1611. On voit encore quelques restes de son anc. château.

LESDIGUIÈRES (Franç. DE BONNE, duc de), né en 1543 à St-Bonnet-de-Champsaur (Haut-Dauphiné), m. en 1626, fut destiné par ses parents nobles, mais pauvres, à la carrière de la magistrature, se fit recevoir avocat au parlement de Grenoble, mais abandonna bientôt sa profession pour celle des armes. Simple archer en 1562, il devint par ses talents un des chefs du parti calviniste, succéda à Montbrun en 1575 dans le commandement des réformés du Dauphiné, combattit avec succès le duc d'Epernon en Provence, contribua puissamment à faire monter Henri IV sur le trône de France, défit le duc de Savoie à Esparron, 1591, et à Vigort, 1592, fut créé maréchal en 1608, duc et pair en 1611, abjura le calvinisme en 1622, et commanda les troupes royales contre ses anciens coreligionnaires, au prix du titre de connétable. Sa Vie a été écrite par L. Videl, son secrétaire, 1638, in-fol.—Ses deux filles furent successivement mariées au maréchal de Créqui. B.

LÈSE MAJESTÉ (Crime de), ou simplement *de majesté*, qualification donnée, dans l'anc. jurisprudence romaine, à toute entreprise contre le peuple romain, son empire, sa dignité, à tout attentat direct ou indirect contre la tranquillité intérieure ou extérieure de la république. Il y avait à Rome un tribunal spécial pour en connaître; la peine du coupable consistait dans la perte de la vie. Auguste ran-

gea les libelles et les offenses contre l'empereur ou sa mère parmi les crimes de majesté. Sous Tibère, les délateurs abusèrent horriblement de cette loi. — *Lèse majesté* (crime de) *en France.* On en distinguait de deux sortes dans l'anc. législation : celui de *lèse majesté divine* (blasphème, sacrilége, etc.), et celui de *lèse majesté humaine* (attentat contre le souverain et les enfants de France, désertion à l'extérieur, conspiration, rébellion, etc.). Le coupable était roué, écartelé, tenaillé, brûlé ou pendu, selon les circonstances. Le Code pénal de 1810 nommait encore crime de lèse-majesté l'attentat contre le souverain. Lors de la révision de ce Code, en 1832, cette expression disparut; on maintint seulement la disposition portant que l'attentat contre la personne du souverain est puni de la peine du parricide.

LESEUR (Thomas), savant minime, né à Rethel en 1703, m. en 1770, professa les mathématiques au collége de la Sapience à Rome. Il a écrit, en société avec le P. Jacquier, un *Commentaire sur les principes de Newton*, et des *Eléments de calcul intégral.*

LESFARGUES (Bernard), imprimeur et auteur, né à Toulouse vers 1600, traduisit les *Verrines* de Cicéron et les *Controverses* de Sénèque. Il est surtout connu par un poëme héroïque de *David*, 1660, in-12, ridiculisé par Boileau.

LESGHIZ, peuple de l'empire russe, dans la région caucasienne (Daghestan), entre le Koï-sou et les plaines qui bordent la mer Caspienne; 300,000 têtes. Ils sont farouches, cruels, livrés au brigandage, et cependant hospitaliers, braves, très-belliqueux, payent un tribut à la Russie, et sont musulmans sunnites ou fétichistes.

LÉSINA, anc. *Pharos*, île de la mer Adriatique, sur la côte de la Dalmatie autrichienne, entre les îles de Brazza et de Curzola; 99 kil. sur 10; 15,000 hab. Ch.-l., *Lésina*, avec un bon port sur la côte S.-O.; siége d'évêché suffragant de Zara; 1,200 hab. Pêche abondante de sardines.

LÉSINA, v. du roy. d'Italie (Prov. de Foggia), sur un lac, à 20 kil. N.-N.-E. de San-Severo; 1,323 hab. Evêché. Elle fut détruite par un tremblement de terre en 1627.

LESLEY (Jean), né en 1527, d'une famille illustre de l'Ecosse, m. en 1596, docteur en droit de l'Université de Paris, chanoine d'Aberdeen et de Murray en 1547, défendit la doctrine catholique contre les réformés dans les conférences d'Edimbourg en 1560, fut chargé, l'année suivante, de ramener en Ecosse Marie Stuart, qui le nomma évêque de Ross, multiplia plus tard les tentatives pour la sauver quand elle était prisonnière, s'employa pour l'unir au duc de Norfolk, fut enfermé, par ordre de la reine d'Angleterre Elisabeth, dans l'île d'Ely, puis à la Tour de Londres, et alla implorer vainement pour Marie des secours en Espagne, en France, en Allemagne, et en Italie. On a de lui : *de Origine, moribus et rebus gestis Scotorum*, Rome, 1578, in-4°; *de Titulo et jure Mariæ Scotorum reginæ*, Reims, 1580, in-4°, etc. Il a fondé 3 colléges pour les Écossais, à Paris, à Douai, et à Rome. B.

LESLIE (Charles), théologien anglican, né vers 1660 en Irlande, m. en 1722, chancelier de l'église cathédrale de Connor en 1687, refusa de prêter serment à Guillaume III, suivit les Stuarts à St-Germain et en Italie, et ne rentra en Grande-Bretagne qu'en 1721. On a de lui : *Méthode courte et aisée contre les déistes*, 1694, in-8°; *Méthode courte et aisée contre les Juifs*, 1689, trad. en français par le P. Houbigant, Paris, 1770, in-8°; *le Serpent sous l'herbe*, 1697, in-8°, ouvrage dirigé contre les Quakers et contre Antoinette Bourignon; *Essai sur le droit divin des dîmes*, 1700, in-8°; *les Récits*, journal hebdomadaire, 1704-10, etc.

LESLIE (John), célèbre physicien écossais, né en 1766 à Largo (Fife), m. en 1832, professeur de mathématiques en 1805, et de sciences naturelles en 1819 à l'université d'Edimbourg, a inventé un *thermomètre différentiel*, 1800, un nouvel *hygromètre*, et trouvé le moyen de faire artificiellement de la glace, 1810. Ses principaux écrits sont : une traduction anglaise de l'*Histoire naturelle des oiseaux* de Buffon; *Essai sur la nature et la propagation du calorique*, 1804; *Cours de mathématiques*, 1809; *Eléments de philosophie naturelle*, 1823, où il traite de la mécanique et de l'hydrostatique; *Analyse géométrique*, 1821.

LESLIE, vge d'Ecosse (Fife), sur le Leven, à 17 kil. S.-O. de Cupar; 3,625 hab. dans la paroisse. Filatures et blanchisseries de coton. Anc. résidence des Leslie, ducs de Rothes.

LESNEVEN, ch.-l. de cant. (Finistère), arr. et à 25 kil. N.-E. de Brest; 1,793 hab. Collége. Vaste hôpital de la marine. Comm. de grains, bestiaux, toiles, etc. Aux environs, chapelle gothique de la *Fontaine blanche*, et église gothique de Notre-Dame du Folgoet, du XVe siècle.

LESPARRE (André de Foix, seigneur de), frère de Lautrec, de Lescun et de la duchesse de Châteaubriant, fut chargé en 1521 de repousser les Espagnols de la Navarre, négligea d'opérer sa jonction avec don Juan de Padilla et les Comuneros, perdit son temps à attaquer Logrono, et, dans un combat près de Pampelune, reçut une blessure qui lui fit perdre la vue. Il mourut en 1547.

LESPARRE, s.-préf. (Gironde), à 65 kil. N.-O. de Bordeaux; 2,089 hab. Tribunal de 1re instance. Comm. de chevaux, bestiaux, grains, légumes, vins, sel. Fabr. de lainages. Eglise très-ancienne; ruines des fortifications et du château. — Les seigneurs de Lesparre se montrèrent fidèles alliés des Anglais jusqu'en 1451, époque où elle fut réunie à la France. Une peste terrible la désola au XVe siècle.

LESPINASSE (Mlle Julie-Eléonore de), née à Lyon en 1732, m. en 1776, fille adultérine d'une grande dame séparée de son mari, perdit sa mère à 15 ans. Recueillie d'abord dans un couvent, puis placée comme gouvernante chez sa sœur la comtesse de Vichy, elle sortit de là pour être la dame de compagnie de Mme Du Deffand. Après 10 ans d'intimité, une jalousie réciproque d'esprit et de domination l'entraîna ou la contraignit à rompre avec sa bienfaitrice, mais non pas avec ses nombreux amis, dont beaucoup allèrent former auprès d'elle une nouvelle société. L'attachement de Dalembert, qui était venu habiter sa maison, aurait pu la rendre heureuse, si les passions d'un cœur faible n'avaient troublé et abrégé sa vie. On a publié d'elle, en 1809, des *Lettres au comte de Guibert*, qui révèlent une âme ardente, ballottée entre la tendresse et le désespoir, et aussi un esprit supérieur. Elles sont accompagnées de deux chapitres qu'elle avait ajoutés au *Voyage sentimental* de Sterne, et qui rappellent assez bien la grâce humoristique de cet auteur. G. L.

LESSART (Antoine de Valdec de), né en Guienne en 1742, m. en 1792, vint fort jeune à Paris, s'y lia avec Necker, obtint une charge de maître des requêtes en 1768, fut nommé contrôleur-général des finances en 1790, ministre de l'intérieur en 1791, et, quelques mois après, ministre des relations extérieures. Décrété d'accusation sur le rapport de Brissot, pour s'être opposé à la guerre contre l'Autriche, il fut conduit à Orléans, où devait siéger la haute cour nationale, puis ramené à Versailles sur un ordre de Danton après les journées de septembre, et égorgé dans cette ville.

LESSAY, ch.-l. de cant. (Manche), arr. et à 23 kil. N. de Coutances; 521 hab. Salines aux environs.

LESSER (Frédéric-Christian), théologien et naturaliste allemand, né en 1692 à Nordhausen, m. en 1754, fut pasteur dans sa ville natale, à Frauenberg et à Halle, et administrateur de l'hospice des orphelins de cette dernière ville. Ses ouvrages tendent à établir l'existence de Dieu et la Providence; les principaux sont : *Lithothéologie* ou *Théologie des pierres*, Nordhausen, 1735; *de Sapientiâ, omnipotentiâ et providentiâ divinâ, ex partibus insectorum cognoscendâ*, ibid., 1735; *Théologie des insectes*, Francf., 1738, trad. en franç., La Haye, 1742, 2 vol. in-8°, etc.

LESSER (CREUZÉ DE). *V.* CREUZÉ.

LESSINES, v. de Belgique (Hainaut), sur la Dendre, à 37 kil. N.-O. de Tournai; 5,000 hab. Exploit. en grand de porphyre pour pavés, de houille et de bois; fabr. d'huile, raffineries de sel, savonneries; culture de la chicorée.

LESSING (Gotthold-Ephraïm), littérateur, né à Kamenz (Saxe) en 1729, d'un pauvre ministre luthérien, m. le 15 février 1781. Après avoir étudié à Meissen, il alla suivre les cours d'Ernesti à Leipsick, 1746. Son père le destinait à la théologie; mais le jeune Lessing avait un penchant irrésistible pour l'art dramatique, et, à l'âge de 22 ans, il fit représenter à Leipsick une pièce intitulée : *le Jeune savant.* En 1750, il entreprit avec Mylius la publication de *Mémoires pour servir à l'histoire et aux progrès du théâtre*, qui parurent à Berlin. La même année, il traduisit l'ouvrage de Jean Huarte, intitulé : *Examen de ingenios para las sciencias.* Après un court séjour à Wittemberg, où il obtint le grade de maître ès arts et soutint victorieusement une vive discussion avec Lange, qui venait de faire paraître une traduction d'Horace, il revint à Berlin, 1753, et publia des articles dans la *Gazette de Voss*; c'est alors qu'il se lia avec Moses Mendelssohn et le libraire Nicolaï. Vers le même temps, il achevait à Potsdam *Miss Sara Sampson*, pièce qui fut jouée, deux ans plus tard, à Leipsick; ce fut le 1er drame représenté en Allemagne. A Leipsick, où il resta jusqu'en 1759, il vécut dans la société de Brawe et du poëte Kleist, et travailla à la *Bibliothèque des sciences.* Pendant un 3e séjour à Berlin, il composa *Philotas*, tragédie en un acte et en prose; en même temps il publiait des *Lettres sur la littérature du jour*, des *Fables* en prose, des *Disser-*

lations sur la fable, etc. Dans ses *Fables,* divisées en 3 livres, il a cherché à ramener l'apologue à son type primitif, et reproduit systématiquement la brièveté et la simplicité dont Esope offrit le modèle. La gêne dans laquelle Lessing vivait, le contraignit d'accepter une place de secrétaire auprès du général Tauenzien, à Breslau, 1760. Mais une pareille position était peu compatible avec l'indépendance de son caractère; il revint à Berlin, où il publia, en 1767, *Minna de Barnhelm,* drame qui eut un grand succès, et le *Laocoon.* Ce dernier ouvrage qu'il intitula ainsi, parce qu'une comparaison entre le groupe fameux qui représente la mort de ce malheureux père et le magnifique épisode de Virgile où cet événement est raconté lui servit de point de départ, porte un second titre qui en indique plus clairement le sujet : *Sur les limites de la peinture et de la poésie.* Il a été traduit en français par Vanderbourg, 1802. Le drame de *Minna* valut à Lessing la place de directeur du théâtre de Hambourg. Alors il publia sa *Dramaturgie,* traduite en français par Mercier et Junker, 1785; c'est une série d'articles détachés, où, à propos de chaque représentation, il exposait ses opinions sur l'art dramatique, et soumettait à sa critique les pièces que le public venait d'applaudir. Il s'attira ainsi beaucoup d'ennemis, et fut obligé de renoncer à sa direction et de quitter Hambourg. En 1769, il donna une *Dissertation sur la manière dont les anciens ont représenté la mort.* En 1770, le duc de Brunswick l'appela à Wolfenbuttel : nommé bibliothécaire, il reçut en outre, pour ses ouvrages, le privilége de non-censure, qui lui fut bientôt retiré à cause d'une querelle qu'il eut avec les théologiens relativement à la publication d'un ouvrage de Bérenger de Tours *en réponse aux attaques de Lanfranc,* trouvé par lui dans la bibliothèque de la ville. Malgré ces luttes, dans lesquelles s'épuisait ce qui lui restait de force et de santé, Lessing composa encore deux drames, qui peuvent être considérés comme ses chefs-d'œuvre : l'un, *Emilia Galotti,* 1772, qui n'est que le sujet de Virginie transporté à Venise et dans les temps modernes, a été fort admiré de Gœthe; l'autre, *Nathan le Sage,* 1779, a pour donnée première le *Conte des Trois Anneaux* de Boccace, et pour idée inspiratrice la tolérance religieuse. — Lessing est un des plus grands écrivains de l'Allemagne. Comme auteur dramatique, on l'a comparé à Diderot, dont il partageait les idées sur l'art théâtral : mais sa manière est très-différente; il est plus simple et plus vrai. C'est surtout comme critique que Lessing mérite le premier rang, et s'il créa, comme on le reconnaît, le théâtre allemand, ce fut plus encore par ses conseils et ses excellentes leçons que par les modèles qu'il donna. Avant lui, on ne jouait guère en Allemagne que des traductions ou de pâles imitations des pièces françaises; désireux de doter son pays d'un théâtre national, il entreprit de montrer ce qu'il y avait de défectueux dans les pièces de Destouches, de Marivaux, et même de Voltaire, et se livra à cette tâche avec une sorte d'animosité passionnée, qui souvent le rend injuste, mais qui trouve son excuse dans l'engouement qu'il avait à combattre. » Lessing, dit Mme de Staël, écrivit en prose avec une netteté et une précision tout à fait nouvelles : la profondeur des pensées embarrasse souvent le style des écrivains de la nouvelle école; Lessing, non moins profond, avait quelque chose d'âpre dans le caractère, qui lui faisait trouver les paroles les plus précises et les plus mordantes. Son style a quelque rapport avec la concision vive et brillante des Français... Dialecticien spirituel et serré dans ses arguments, l'enthousiasme pour le beau remplissait cependant le fond de son âme; il avait une ardeur sans flamme, une véhémence toujours active, et qui produisait, par des coups redoublés, des effets durables. » Les œuvres complètes de Lessing ont été publiées à Berlin, 1796-1808, 30 vol. in-8°. *Minna de Barnhelm, Nathan le Sage* et *Emilia Galotti,* ont été traduits en français par M. de Barante, dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers.* P—Y.

LESSIUS (Léonard), savant jésuite, né à Brecht près d'Anvers en 1554, m. en 1623, étudia à Arras, professa la philosophie à Douai de 1574 à 1581, alla étudier à Rome sous Suarez, et revint enseigner la théologie à Louvain. Ses opinions sur la prédestination et la grâce excitèrent de grands troubles. Il imita la vie sobre de Cornaro, traduisit ses *Discours* en latin, et y mit une préface : *Hygiasticon...,* Anvers, 1613. On a de lui : *de Justitiâ et jure actionum humanarum,* Anvers, 1621; *de Licito usu æquivocationum et mentalium restrictionum; de Gratiâ efficaci; de Prædestinatione,* etc. Ses Œuvres ont été recueillies à Anvers, 1525-30, 2 vol. in-fol.

LESTERPS, vge (Charente), arr. et à 8 kil. E. de Confolens; 1,425 hab. Ruines pittoresques d'une anc. abbaye.

LESTINES ou LEPTINES, brg de Belgique (Hainaut), à 20 kil. S.-O. de Charleroi. Résidence de plusieurs rois mérovingiens. On y tint, en 743, un concile pour la réforme du clergé, et où fut décidée la restitution des biens ecclésiastiques usurpés par Charles-Martel.

LESTOCQ (Jean Hermann, comte de), chirurgien, né à Zelle en Hanovre en 1692, m. en 1767, fils d'un barbier, était attaché à la maison d'Elisabeth, fille de Pierre le Grand. Il réussit à la faire monter sur le trône, 1741, fut nommé son premier médecin; mais, calomnié par Bestoujef et Apraxine, l'impératrice le fit enfermer dans une forteresse. Il en sortit à l'avénement de Pierre III, et acheva sa vie dans l'oubli. Auber a écrit la musique d'un opéra-comique intitulé *Lestocq.*

L'ESTOILE. *V.* Estoile (l').

LESTOURMIÈRE (le sieur de). *V.* Dubois (Marie).

LESTREM, brg (Pas-de-Calais), arr. et à 15 kil. N.-N.-E. de Béthune; 432 hab.

LESTRYGONS, *Læstrygones,* peuple qui, selon la mythologie grecque, habitait la Sicile orientale, près des Cyclopes, vers le pays de Catane et de Léontium. Géants et anthropophages, ils dévorèrent plusieurs compagnons d'Ulysse. On leur attribue la fondation de Formies en Campanie. Suivant une opinion moderne, les Lestrygons habitaient le rocher de Terracine.

LESUEUR (Eustache), un des grands peintres de l'école française, né à Paris en 1617, m. en 1655, fut admis par charité dans l'atelier de Vouet. Quand il vit la galerie de tableaux apportée d'Italie par le maréchal de Créqui, il étudia les ouvrages de Francia, d'André del Sarto, et les copies de Raphaël, et apprécia en eux la simplicité des compositions, le calme du dessin, la justesse de l'expression. Il eut aussi l'avantage de voir peindre Poussin, qui lui inspira l'amour des œuvres classiques et lui légua ses traditions. Fuyant le bruit et l'éclat, dédaignant les méthodes expéditives et de pratique, Lesueur fut longtemps à se faire connaître. Pour subvenir aux nécessités de la vie, il ornait les livres de dessins et de frontispices, et peignait des médaillons ou des portraits de Vierge pour les couvents. Malgré sa modestie, il fut toujours en butte à l'envie et aux persécutions, et passa ses derniers jours dans un cloître de Chartreux; même après sa mort, ses ennemis lacérèrent plusieurs de ses tableaux. Il n'obtint en sa vie que le titre d'académicien, 1648, et celui de peintre de la reine. Ses meilleures productions sont : *St Paul imposant les mains aux malades,* peint pour l'Académie de St-Luc; *St Paul prêchant à Ephèse,* chef-d'œuvre de poésie et de mouvement, dans la cathédrale de Paris; *St Gervais et St Protais,* 6 tableaux; *la Messe de St Martin;* le *salon des Muses* (19 tableaux), qu'il fit tout entier à l'hôtel Lambert, tandis que Lebrun en peignait la galerie. Mais la plus heureuse expression de son génie est la *Vie de St Bruno,* en 22 tableaux, au musée du Louvre : on y trouve toutes les qualités qui lui ont mérité le surnom de *Raphaël français,* étude admirable de la nature, noblesse de composition, justesse et profondeur d'expression, sensibilité de pinceau, simplicité et naïveté de couleur. Son *Œuvre,* gravé au trait et publié par Landon, se compose de 110 pièces; mais il n'est pas complet. B.

Lesueur (Jean-François), célèbre compositeur de musique, était arrière-petit-neveu du précédent, né à Drucat-Plessiel, près d'Abbeville, en 1760, mort en 1837, entra comme enfant de chœur, en 1770, à la cathédrale d'Amiens, fut, à seize ans, maître de musique de la cathédrale de Séez, maître à la cathédrale de Dijon en 1780, à celle du Mans en 1782, à St-Martin de Tours en 1783, enfin à Notre-Dame de Paris en 1786. Il introduisit dans les solennités religieuses la musique à grand orchestre. Professeur au Conservatoire en 1795, directeur de la chapelle impériale en 1804, il entra à l'Institut en 1816. Lesueur a donné à l'Opéra-Comique *la Caverne,* 1793, et *Paul et Virginie,* 1794; au grand Opéra, *Ossian ou les Bardes,* 1804, et *la Mort d'Adam,* 1809. Sa musique d'église, écrite sous l'influence de cette idée, qu'elle doit être *dramatique et descriptive,* contient de grandes beautés; son *Oratorio de Noël,* ses *Messes solennelles,* ses *Te Deum,* vivront même plus longtemps que ses opéras. B.

LESUR (Charles-Louis), littérateur, né à Guise en 1770, m. en 1849. Venu à Paris au commencement de la Révolution, il fut historiographe au ministère des relations extérieures. Il fut, jusqu'en 1825, un des inspecteurs de la loterie de Paris. On a de lui : deux pièces de théâtre; un poëme, *les Francs,* 1797, in-8°, dont le sujet est les campagnes d'Italie du général Bonaparte. *Progrès de la puissance russe,* 1807, in-8°; *la France et les Français,* 1817; *Histoire des Cosaques,* 1814, 2 vol. in-8°. Mais il est surtout

connu comme fondateur de l'*Annuaire historique universel*, grand recueil utile, qu'il a publié de 1818 à 1832.

LESURA MONS, nom latin du mont LOZÈRE.

LESURQUE (Joseph), né à Douai en 1764, fut envoyé à l'échafaud en 1796 par le tribunal de Paris, comme coupable d'assassinat sur un courrier de Lyon. On reconnut plus tard cette erreur judiciaire, contre laquelle il paraît que les juges ne se mirent pas assez en garde, et qui fut le résultat d'une prodigieuse ressemblance de Lesurque avec le meurtrier Dubosc.

LETAROUILLY (Paul-Marie), architecte, né à Coutances en 1795, m. à Paris en octobre 1855, se destinait à la carrière militaire, après avoir fait de bonnes études au lycée de Rennes, lorsque la paix de 1814 lui fit tourner ses vues vers l'architecture. Il entra dans l'atelier de Percier, et fut nommé, à l'âge de 24 ans, architecte-inspecteur de la réédification du théâtre de l'Odéon. L'année suivante, il entreprit un voyage d'étude en Italie, de 1820 à 1824. De retour à Paris, il devint successivement, de 1828 à 1832, architecte-inspecteur de l'hôtel du ministère des finances; des monuments de la place de la Concorde et des Champs-Élysées; des nouvelles constructions de l'Observatoire; enfin, en 1834, architecte du Collége de France, qu'il restaura, et dont il édifia la jolie façade latérale sur la rue St-Jacques. La réputation de Letarouilly repose principalement sur un grand ouvrage intitulé : *les Édifices de Rome moderne, dessinés, mesurés et décrits*, 3 vol. in-fol., composés de 355 planches gravées au trait, et 1 vol. in-4° de texte, consacré à l'histoire, à l'examen, à l'appréciation artistique de chaque monument, et orné de gravures sur bois, Paris, 1840-55. Cet ouvrage fut la passion de toute sa vie : il le commença dès 1821, ne cessa d'y travailler assidûment pendant 35 ans, et refusa des affaires lucratives pour n'être point distrait de ses chères études. *Les Édifices de Rome moderne* sont un magnifique travail, qui, par la beauté de l'exécution, autant que par l'intérêt et l'importance du sujet, se place au premier rang des grandes œuvres d'art. Letarouilly a laissé inachevés une foule d'autres travaux du même genre, entre autres, une *Histoire du Vatican*, dont il avait déjà fait graver plusieurs planches. Élève du grand artiste qui a ramené le bon goût architectural en France, il a puissamment contribué, par ses *Édifices de Rome*, à continuer l'œuvre de son maître, et s'est lui-même placé au rang des maîtres. C. D—Y.

LETELLIER ou mieux LE TELLIER (Michel), ministre de Louis XIV, fils d'un conseiller à la cour des Aides, né en 1603, m. en 1685. Il fut remarqué de bonne heure par Mazarin, qui le nomma secrétaire d'État de la guerre, 1643, et il partagea la fortune et les périls du premier ministre pendant la Fronde. Il contribua à la perte du surintendant Fouquet, son rival en crédit, 1661, et commença la réforme de l'armée, qui a illustré le nom de son fils Louvois. En 1666, il résigna ses fonctions en faveur de Louvois, et garda le titre et la fonction de ministre d'État jusqu'en 1677, où il fut chancelier à la place d'Étienne d'Aligre. Il garda les sceaux jusqu'à sa mort, marqua son administration par des actes d'une grande sagesse, et signa la fameuse déclaration qui révoquait l'édit de Nantes, 1685. Sa mémoire a été honorée d'oraisons funèbres par Bossuet et par Fléchier. G.

LE TELLIER (Charles-Maurice), fils puîné du précédent et frère de Louvois, né à Turin en 1642, m. en 1710, archevêque de Reims en 1671, présida l'assemblée du clergé en 1700. Il légua par testament à l'abbaye de Ste-Geneviève sa bibliothèque, composée de 50,000 vol.

LE TELLIER OU TELLIER (Michel), jésuite, né en 1643, fils d'un paysan de Vire (Basse-Normandie), confesseur de Louis XIV en 1709, m. en 1719. Après avoir fait ses études à Caen, il entra dans la société de Jésus en 1661, passa par tous les degrés de la hiérarchie, professeur, théologien, recteur, provincial, écrivain, se fit connaître par des livres estimés de sa compagnie, fut nommé confesseur du roi après la mort du P. de La Chaise, détruisit Port-Royal, 1709, anima Louis XIV contre le cardinal de Noailles, et obtint du saint-siége la bulle *Unigenitus*, 1713. Après la mort du roi, il se retira auprès de l'évêque d'Amiens, et, plus tard, dans le collége des jésuites, à La Flèche, 1719. On a de lui : *Défense des nouveaux chrétiens et des missionnaires de la Chine, du Japon et des Indes*, 1687, 2 vol. in-12; *Recueil de bulles sur les erreurs des deux derniers siècles*, 1697; *Histoire des cinq propositions de Jansénius* (sous le pseudonyme de Dumas), Liége, 1699, in-12; *le P. Quesnel séditieux et hérétique*, 1705, in-12. Il fut un des premiers collaborateurs du *Journal de Trévoux*. G.

LETELLIER, peintre, né à Rouen en 1614, m. en 1676, était neveu du Poussin, qui lui donna des leçons. Il apprit de ce maître l'entente de la perspective et la noblesse de l'expression; mais il laissa toujours à désirer du côté de la couleur. Le musée de Rouen possède 17 tableaux de Letellier, entre autres, une *Ste Famille* et les *Adieux de St Paul et de Silas*. Parmi ses autres ouvrages, on cite deux *Ascensions*, une *Annonciation*, et une *Purification*.

LETELLIER (Constant), maître de pension à Paris, né à Boulogne en 1762, m. en 1840, a publié des ouvrages d'instruction élémentaire qui ont été fort répandus dans les écoles, entre autres, une *Grammaire française*, et un *Traité des participes*.

LÈTES, *Læti*, nom que l'on trouve appliqué à diverses tribus barbares de la Gaule au moyen âge : *Læti Acti* ou *Actores*, à Ivoy; *Læti Batavi*, à Bayeux et à Coutances; *Læti Batavi Contraginenses*, à Noyon; *Læti Batavi Nemetacenses*, à Arras; *Læti Franci*, à Rennes; *Læti Gentiles*, à Reims; *Læti Gentiles Suevi*, au Mans et à Clermont (Auvergne); *Læti Lagenses*, près de Tongres; *Læti Linqones*, dans la Belgique 1re; *Læti Nervii*, à Famars; *Læti Teutoniciani*, à Chartres. Ausone donne encore le nom de *Lètes* à une tribu de Sarmates ou Sauromates, transportée, par ordre de Maximien, dans le pays des Nerviens et des Trévires. Tous ces Lètes étaient des races barbares établies d'une manière permanente sur le sol romain dans les derniers temps de l'empire, à charge de le cultiver ou de le défendre. — On appela *Lètes* ou *Lides*, selon Du Cange, non pas des esclaves proprement dits, mais des colons attachés à la culture des terres, une sorte d'esclaves de la glèbe, qui ne devaient à leur maître qu'une certaine redevance, et dont la condition n'était pas vile. Selon d'autres, c'étaient des hommes gratifiés d'un bénéfice, et qui, à raison de ce bénéfice, devaient le service militaire à ceux qui les en avaient gratifiés. Ils descendaient des Lètes germaniques par le sang, ou tirèrent d'eux leur nom et leur état. B.

LÉTHÉ, c.-à-d. *oubli*, une des rivières des Enfers chez les païens; ceux qui buvaient de son eau oubliaient le passé. Suivant les uns, il coulait au bout des Champs-Elysées; selon d'autres, il était contigu au Tartare.

LETHE, nom anc. du GUADALÈTE.

LETHIÈRE (Guillaume-Guillon), peintre d'histoire, né à la Guadeloupe en 1760, m. en 1832, élève de Doyen, remporta le grand prix en 1786, fit le voyage d'Italie, puis devint directeur de l'Académie de France à Rome, 1811, et membre de l'Institut, 1818. Ses tableaux sont d'une belle ordonnance et d'une grande énergie. On distingue : *le Christ apparaissant sous la forme d'un jardinier*, dans l'église St-Roch à Paris; *Brutus condamnant ses fils*; *le Jugement de Pâris*; *Homère chantant*; *Philoctète gravissant les rochers de Lemnos*, dans le palais du Corps-Législatif. Il fit aussi le paysage avec succès.

LETHINGTON. *V.* HADDINGTON.

LETI (Gregorio), écrivain italien, né à Milan en 1630, m. en 1701, dissipa sa fortune dans les plaisirs, embrassa le protestantisme à Lausanne, alla enseigner l'italien à Genève, s'en fit chasser, en 1679, pour quelques traits satiriques, se retira en Angleterre, d'où on l'expulsa encore pour le même motif en 1682, et obtint enfin la place d'historiographe d'Amsterdam. On a de lui : *Vie de Sixte-Quint*, Lausanne, 1669, trad. en français par Lepelletier, Paris, 1685, 2 vol. in-12; — *de Philippe II*, 1679; — *de Cromwell*, Amst., 1692, trad. en français, 1694, 2 vol. in-12; — *d'Élisabeth*, 1693, trad. en français, 1696, 2 vol. in-12; — *de Charles-Quint*, Amst., 1700, trad. en français, 1702, 4 vol. in-12; *Histoire de la Grande-Bretagne*, Lond., 1682, 2 vol. in-4°; — *de Belgique*, 1690, etc. Partial et inexact, il ne sait même pas recouvrir le mensonge à l'aide de l'esprit et du style; il est prolixe, négligé et ennuyeux. B.

LETOURNEUR (Pierre), littérateur, né à Valognes en 1736, m. à Paris en 1788, s'est voué au genre de la traduction, et a publié : *les Nuits et Œuvres diverses d'Young*, Paris, 1769-70, 4 vol. in-8° et in-12; *Méditations sur les tombeaux*, par Hervey, 1770, in-8°; *Histoire de Richard Savage, suivie de la Vie de Thomson*, 1771, in-12; *Théâtre de Shakspeare*, 1776 et suiv., 20 vol. in-8°, version reproduite, avec des corrections, par M. Guizot, 1824, 13 vol. in-8°; *Ossian, fils de Fingal*, poésies galliques, 1777, 2 vol. in-8°; *Clarisse Harlowe*, 1784-87, 10 vol. in-8°. Ces traductions ont de la facilité et de l'élégance, mais aussi de la recherche et de l'emphase. B.

LETOURNEUR (Charles-Louis-François-Honoré), né à Granville en 1751, m. en 1817, était capitaine du génie à la Révolution. Député de la Manche à l'Assemblée législative et à la Convention, il vota la mort de Louis XVI, mais avec appel au peuple. Membre du Directoire en 1795, il en sortit en mai 1797. Nommé inspecteur général de l'artillerie, préfet de la Loire-Inférieure en

1800, maître des comptes en 1810, fut banni comme régicide par la Restauration, et mourut à Lacken, près Bruxelles.

LETRONNE (Jean-Antoine), critique célèbre, qu'on a surnommé *le Fréret du* XIXe *siècle*, né à Paris en 1787, m. en 1848. D'une famille pauvre, il lutta longtemps contre le dénûment, et, après la mort de son père, 1800, soutint lui-même son existence et celle de sa mère. Il se préparait, dans l'atelier de David, à suivre une carrière d'artiste, lorsque le géographe Mentelle l'appela à lui. Bien qu'âgé de 20 ans, il recommença ses études, et approfondit sans maître les langues anciennes et les principales langues modernes. Il fut successivement nommé membre de l'Institut, 1816, inspecteur de l'Université, 1819, professeur au Collége de France, 1834, conservateur des médailles à la Bibliothèque royale, 1832, directeur du même établissement, 1835, administrateur du Collége de France, 1839, garde général des archives, 1840, directeur de l'Ecole des chartes, 1847, et il allait être élevé à la pairie, lorsque la révolution de février 1848 arriva. A la fois géographe, philologue, chronologiste, et archéologue, il s'est occupé de toutes les grandes questions scientifiques de son temps, et les a presque toutes terminées. Ses travaux sur l'Egypte sont devenus classiques dans toute l'Europe. Il a fait voir d'une manière irréfragable que la conquête des Perses n'avait pas apporté dans la constitution et les mœurs de l'Egypte les bouleversements qu'on supposait. Letronne était membre de plus de 30 Académies étrangères, tant en Europe que dans le Nouveau-Monde. Ses principales œuvres sont : *Essai sur la topographie de Syracuse*, 1813 ; *Recherches sur le livre de Dicuil*, 1814 ; *Considérations générales sur les monnaies grecques et romaines, et sur la valeur de l'or et de l'argent avant la découverte de l'Amérique*, in-4°, 1817 ; *Recherches pour servir à l'histoire d'Egypte*, 1823 ; *Observations critiques et archéologiques sur les zodiaques*, 1823 ; *Sur le Christianisme en Egypte, en Nubie et en Abyssinie*, 1832 ; *Dissertation sur la statue vocale de Memnon*, 1833, véritable modèle en ce genre, son chef-d'œuvre, où il a montré jusqu'où peut aller la divination historique, aidée d'une induction critique telle que la sienne ; *Lettres d'un antiquaire à un artiste sur l'emploi de la peinture historique murale chez les Grecs et les Romains*, 1 vol. in-8°, 1835, avec appendice, in-8°, 1837 ; *Sur l'Inscription de Rosette*, 1840 ; *Sur le prétendu cœur de St Louis*, 1844 ; *Mémoire sur la civilisation égyptienne*, 1846 ; *Recueil des inscriptions grecques et latines de l'Egypte, commentées et discutées*. Après sa mort, on a imprimé un Mémoire *Sur le système métrique d'Héron d'Alexandrie*, et un autre *Sur le calendrier égyptien*. Letronne a laissé en outre plus de 200 articles dans le *Journal des savants*, de 1816 à 1848, d'autres dans la *Revue archéologique*, et dans une foule de revues allemandes, anglaises et italiennes. Il a donné une édition des *Œuvres de Rollin*, 1821-25, 30 vol. in-8°, composé presque seul le 4e vol. de la *Géographie des quatre parties du monde* de Mentelle, 1806, achevé la traduction française du *Strabon* in-4°, commencée par Laporte Du Theil, etc.

LETTERE, v. du royaume d'Italie (prov. de Naples), à 6 kil. E.-N.-E. de Castellamare ; 5,962 hab. Evêché.

LETTIA, nom latin de la LITHUANIE.

LETTONS, peuple de la Russie d'Europe, répandu surtout en Lithuanie, en Esthonie, en Courlande, en Samogitie, et qui donna jadis son nom à la partie S. de la Livonie, dite *Lettonie*. Sa langue comprend 2 dialectes, le letton pur et le sémigall.

LETTRE DOMINICALE. Les lettres dominicales, que les premiers chrétiens substituèrent aux lettres nundinales dans le calendrier Julien, sont les premières lettres de l'alphabet, au nombre de sept, parce qu'il y a sept jours dans la semaine. Elles sont placées par ordre régulier vis-à-vis des quantièmes de chaque mois dans le calendrier perpétuel, depuis le 1er janvier jusqu'au 31 décembre. Elles marquent successivement les dimanches, la lettre A vis-à-vis du 1er janvier, la lettre B vis-à-vis du 2, la lettre C vis-à-vis du 3, et ainsi de suite, ce qui veut dire que quand la lettre dominicale est A, alors le 1er janvier est un dimanche ; quand elle est E, c'est le 5 janvier qui est un dimanche. Ces lettres servent pour la fixation du jour de Pâques. M.

LETTRES D'ABOLITION, lettres obtenues en grande chancellerie, et par lesquelles les anciens rois de France abolissaient un crime irrémissible de sa nature, et faisaient remise, par avance, de la peine portée par la loi.

LETTRES APOSTOLIQUES, nom donné aux actes émanant de la chancellerie du Saint-Siége (rescrits, brefs, bulles, etc.).

LETTRES DE CACHET, nom donné, sous l'ancienne monarchie française, aux lettres scellées du sceau privé du roi, adressées à des corps constitués ou à des particuliers, et renfermant l'expression de sa volonté personnelle. On les appelait *lettres closes*, par opposition à celles dans lesquelles le monarque parlait en législateur, et qui, adressées ouvertes aux différentes Cours, scellées du grand sceau et contre-signées par un secrétaire d'Etat, étaient désignées par le nom de *lettres-patentes*. Les lettres de cachet donnaient trop de latitude à l'autorité du souverain, pour qu'il n'en résultât pas des abus ; avec elles, il fut possible de prononcer des exils et des emprisonnements, sans formes, sans jugement, suivant le caprice. On en usa principalement aux XVIIe et XVIIIe siècles. L'idée première des lettres de cachet avait été d'épargner aux grandes familles l'éclat d'une condamnation publique. B.

LETTRE DE CHANGE, traite faite de place en place ; par laquelle un banquier ou un négociant tire sur son correspondant une somme d'argent au profit ou à l'ordre d'un tiers, qui en a fourni la valeur par lui-même ou par un autre. On attribue généralement l'invention des lettres de change aux juifs chassés de France par Philippe-Auguste, en 1181, qui, pour sauver l'argent qu'ils n'avaient pu emporter, donnèrent des lettres spéciales secrètes enjoignant à leurs dépositaires de le remettre à des voyageurs ou à des négociants étrangers qui leur en avaient compté la valeur. D'autres attribuent cette invention aux Florentins chassés d'Italie, au XIIIe siècle, par les Gibelins, et réfugiés en France ; il est plus probable qu'ils ne firent qu'imiter les juifs. La ville de Lyon paraît avoir adopté la première, en France, l'usage des lettres de change, sous Louis XI, vers 1460. Les anciens Romains ont connu quelque chose d'analogue aux lettres de change : c'étaient des bons donnés à Rome, par les fermiers des impôts, sur leurs receveurs dans les provinces. Peut-être ces billets de change ne se donnaient-ils qu'aux amis des fermiers, et seulement pour les grands centres de recettes ; mais il est certain qu'ils existaient. *V.* Cicéron, *Lettres à Atticus*, XII, 24. C. D—Y.

LETTRES CLOSES. *V.* LETTRES DE CACHET.

LETTRES DE CRÉANCE, lettres par lesquelles un souverain accrédite un ambassadeur auprès d'une cour étrangère.

LETTRES D'ÉTAT. *V.* ÉTAT (Lettres d').

LETTRES DE GRACE, lettres par lesquelles les anc. rois de France remettaient une peine. Il y en avait de trois espèces : les *lettres d'abolition*, les *lettres de rémission*, et les *lettres de pardon* (*V. ces mots*). La lettre de grâce pour un roturier était adressée aux baillis et sénéchaux ; pour un noble, aux cours souveraines.

LETTRES DE JUSSION, nom donné, dans l'anc. monarchie française, aux lettres que le roi adressait aux parlements pour leur enjoindre de procéder à l'enregistrement des édits qu'ils refusaient de entériner. Quand ces lettres n'avaient pas eu leur effet, on en adressait de nouvelles, qui prenaient le nom de *lettres d'itérative jussion* ; si celles-ci ne suffisaient pas encore, le roi avait recours à un *lit de justice* (*V. ce mot*). B.

LETTRES DE MAÎTRISE, lettres par lesquelles les rois accordaient, moyennant une certaine somme, la dispense du *chef-d'œuvre* exigé d'ordinaire pour être reçu maître dans une corporation d'arts et métiers.

LETTRES DE MARQUE, actes du gouvernement qui autorise, en temps de guerre, un particulier à armer et équiper un navire pour courir sus aux ennemis.

LETTRES DE NOBLESSE, lettres par lesquelles les rois de France accordaient à un roturier et à sa postérité le titre de noble, qui était attaché d'abord à la naissance et à la propriété d'un fief. Raoul, orfévre de Philippe III le Hardi, reçut le premier cet anoblissement.

LETTRES DE PARDON, lettres par lesquelles les rois remettaient un crime qui n'était point capital et qui n'avait pas d'excuse.

LETTRES PASTORALES, écrits que s'adressent les évêques entre eux, ou bien qu'ils adressent au clergé ou à la généralité des fidèles, pour appeler leur attention sur certains faits. Elles diffèrent des *Mandements*, qui sont des espèces d'ordonnances adressées par un évêque aux fidèles de son diocèse.

LETTRES PATENTES. *V.* LETTRES DE CACHET.

LETTRES DE RÉMISSION, lettres de grâce accordées autrefois par les rois de France pour des crimes commis involontairement ou par légitime défense.

LETTRES DE SAUVEGARDE, lettres qui exemptaient ceux à qui le roi de France les accordait de reconnaître la juridiction du seigneur dans la terre duquel ils avaient leur domicile et leurs biens.

LETTRES DE SURETÉ, espèce de sauf-conduit qui autorisait à parcourir un pays ennemi.

LEU (Saint), archevêque de Sens, né vers le milieu du VIe siècle. Calomnié auprès de Clotaire II, il fut envoyé en exil; mais son innocence fut reconnue, et il revint mourir à Sens. Fête, le 1er septembre.—Un autre saint Leu, de Bayeux, est honoré le 1er août.

LEU-D'ESSERENT (SAINT-), vge (Oise), arr. et à 12 kil. N.-O. de Senlis, sur un coteau près de la rive dr. de l'Oise; 1,310 hab. Carrières de belles pierres de taille. Curieuse église, appartenant à l'époque de transition du style roman au gothique.

LEU-TAVERNY (SAINT-) ou NAPOLÉON-SAINT-LEU, vge (Seine-et-Oise), arr. et à 15 kil. S.-E. de Pontoise, à 5 kil. N.-O. de Montmorency; 1,568 hab. Il y avait, avant 1830, un beau château, avec parc magnifique. L'église contient les restes du roi Louis Bonaparte, du prince royal de Hollande, de Napoléon-Louis, grand-duc de Berg, et de Charles Bonaparte, chef de la famille. Le roi Louis, après son abdication, porta le nom de *comte de St Leu*. La reine Hortense, après 1815, prit celui de *duchesse de St-Leu*. C'est au château de St-Leu que mourut le dernier prince de Condé.

LEUBUS, vge des États prussiens (Silésie), sur l'Oder, régence et à 41 kil. O.-N.-O. de Breslau; 500 hab. Anc. abbaye de Cisterciens, convertie en haras; maison d'aliénés.

LEUCA, *Iapygia Acra*, *Iapygium* ou *Salentinum Promontorium* des Romains, cap du royaume d'Italie (Terre d'Otrante), à l'extrémité S.-E. de l'Italie. — anc. v. d'Italie (Iapygie orientale); sur ses ruines est bâtie *Alessano*.

LEUCADE, *Leucas*, auj. *Sainte-Maure*, une des sept îles Ioniennes, sur la côte de l'Acarnanie, était, au temps d'Homère, une péninsule de l'Acarnanie, et habitée par des Eoliens-Céphalléniens. Elle avait pour capitale *Néricos*. Cypsélus, roi de Corinthie, y envoya des colons, qui coupèrent l'isthme, firent de la péninsule une île, transportèrent la capitale à la tête de l'isthme, et lui donnèrent le nom que portait l'île elle-même. Une autre ville, *Phara*, était au S. A la pointe la plus méridionale de l'île était un temple d'Apollon, et, auprès, le promontoire célèbre d'où les amants malheureux se précipitaient dans la mer pour se guérir de leur passion; c'est ce qu'on appelait le *Saut de Leucade*. Sapho fut, dit-on, la 1re à essayer de ce remède. Les Leucadiens conservèrent leur indépendance au milieu des guerres civiles de la Grèce, mais la perdirent lors de l'expédition de Flamininus contre Philippe, roi de Macédoine. Sous l'empire d'Orient, l'île fut souvent ravagée par les Barbares, et finit par tomber, en 1229, au pouvoir d'une famille napolitaine, les comtes de Tochis, qui la possédèrent, avec plusieurs îles voisines, sous la suzeraineté de Venise, jusqu'en 1479, époque où elle fut conquise par Mahomet II. Prise par les Vénitiens en 1684, elle leur resta jusqu'en 1797, et suivit, depuis, le sort des autres îles Ioniennes. C. P.

LEUCATE, *Leocata*, vge (Aude), arr. et à 43 kil. S. de Narbonne, dans une presqu'île, entre l'étang ou lagune de son nom et la Méditerranée; 1,270 hab. Pêche des sardines.—Autrefois ville forte, il fut assiégé par les Espagnols en 1590 et 1637, et démantelé en 1664.

LEUCÉ, c.-à-d. *blanche*, île du Pont-Euxin, à l'O., près de l'embouch. de l'Ister; la mythologie y plaçait les âmes heureuses des héros. Auj. *île des Serpents*.

LEUCES ou LEUQUES, *Leuci*, peuple de la Gaule (Belgique 1re), entre les Médiomatrices au N. et les Séquanais au S.; v. princip., *Tullum* (auj. Toul), et *Nasium* (Naix). Leur territoire comprenait la plus grande partie des départ. actuels de la Meurthe et des Vosges).

LEUCHTENBERG, vge de Bavière, sur la Luhe, à 35 kil. N.-E. d'Amberg; 500 hab. Leuchtenberg fut autrefois le nom d'un landgraviat de Bavière, dont le ch.-l. était Pfreimt, près de la Naab, à 60 kil. N.-E. de Ratisbonne, et qui, en 1778, rentra dans le sein de l'Empire. En 1817, il fut érigé en duché pour le prince Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie sous le règne de Napoléon Ier, et du chef duquel il passa à l'aîné, puis au second de ses fils.

LEUCIPPE, philosophe grec, de l'école ionienne. Sa vie est inconnue: on présume qu'il était né à Abdère. Quelques-uns prétendent qu'il fut le maître de Parménide, de Zénon d'Élée, et de Mélissus, ce qui est peu probable, car sa doctrine est tout l'opposé de la leur. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fut le premier inventeur du système des *atomes*, développé et constitué ensuite par Démocrite. Quelle part faut-il lui attribuer dans ce système? On ne saurait le préciser. Il est à croire qu'il se borna aux premières bases, c.-à-d. à la distinction du *vide* et du *plein*, à l'existence des atomes et à leurs principales propriétés, la solidité, la figure et le mouvement. Sur l'ensemble du système, *V.* DÉMOCRITE. B—D.

LEUCOFAO. *V.* LATOFAO.

LEUCOPETRA, c.-à-d. *la roche blanche*, lieu de l'anc. Grèce, près et à l'E. de l'isthme de Corinthe. Défaite de Diœus, chef des Achéens, par le consul romain Mummius, 146 av. J.-C.

LEUCOSIE, v. de l'île de Chypre. *V.* NICOSIE.

LEUCO-SYRIE, c.-à-d. *Syrie blanche*, nom donné par les anciens à la Syrie septentrionale, à la Cappadoce et à la Cilicie orientale, parce que les habitants de ces régions avaient la peau plus blanche que les autres peuples de race syrienne ou araméenne.

LEUCTRES, ville de l'anc. Grèce (Béotie), au S.-O. de Thèbes. Célèbre victoire d'Épaminondas sur Cléombrote, roi de Sparte, qui y fut tué, l'an 371 av. J.-C.

LEUCUM, nom latin de LECCO.

LEUDES, c.-à-d. *compagnons*, nom donné, en Gaule, lors des invasions barbares du Ve siècle, aux guerriers germains qui s'attachaient à un chef et lui juraient fidélité. On les appelait *masnadieri* chez les Lombards, *thanes* chez les Anglo-Saxons. L'expression d'*antrustions* (*V. ce mot*) était encore usitée. En Germanie, ils recevaient de ce chef, en récompense de leurs services, un cheval de bataille ou une hache d'armes; transportés sur le sol romain par la conquête, ils reçurent des portions de terre appelées *bénéfices* (*V. ce mot*), en retour de certaines obligations. Ils étaient distincts des guerriers appelés *ahrimans* ou hommes libres, qui, lors du partage fait entre les conquérants, obtinrent, par la voie du sort, des *alleux* (*V. ce mot*), ou terres franches de toute redevance. B.

LEUK (Bains de). *V.* LOUÈCHE.

LEUNCLAVIUS (Jean LŒUWENKLAU, en latin), érudit, né à Amelbeuern (Westphalie) en 1533, m. à Vienne en 1593, joignit à l'intelligence des langues celle du droit, et s'occupa principalement de traduire les historiens et les livres de jurisprudence grecs du Bas-Empire. Il voyagea et séjourna en Turquie, y apprit la langue, et ramassa de très-bons matériaux pour composer une histoire ottomane que la mort l'empêcha d'exécuter. On lui doit cependant des *Annales sultanorum othmanidarum*, Francf., 1596, in-fol., traduction latine des Annales turques que Jérôme Beck de Léopoldsdorff, ambassadeur de Ferdinand Ier, apporta de Constantinople en 1551, et que Jean Spiegel traduisit en allemand. On a de lui, en outre, des versions latines de l'*Abrégé des 60 livres des Basiliques*, Bâle, 1575; des *Annales* de Constantin Manassès, de celles de Michel Glycas, de l'*Histoire* de Zozime, etc. Sa version de l'*Œconomique* de Xénophon est estimée son meilleur ouvrage. C. N.

LEUPOLD (Jacques), né à Planitz près Zwickau en 1674, m. en 1727, excella dans la construction des instruments de physique et de géométrie, inventa une marmite plus simple et plus utile que celle de Papin, et perfectionna la pompe pneumatique de Hauksbee. On a de lui: *Théâtre universel des machines et des sciences mécaniques*, Leipzig, 1723-27, 7 vol. in-fol., en allemand.

LEUSDEN (Jean), savant hébraïsant, né à Utrecht en 1624, m. en 1699, professeur d'hébreu dans sa ville natale depuis 1649. Il a laissé: *Biblia hebraïca*, Amst., 1661, in-8°; *Philologus hebræus*, Utrecht, 1656; *Philologus hebr.-mixtus*, ibid., 1663, in-4°; *Philologus hebr.-græcus*, ibid., 1670, in-4°; *Onomasticon sacrum*, Leyde, 1665, in-8°, etc.

LEUTHEN, v. de Silésie. *V.* LISSA.

LEUTKIRCH, v. du royaume de Wurtemberg, sur l'Eschach, à 70 kil. S. d'Ulm; 2,100 hab. Bijouterie, cuirs, toiles. Marchés à bestiaux. Anc. ville libre impériale, réunie au Wurtemberg en 1810. C'était sur une lande des environs que se tint longtemps le tribunal impérial de la Lande de Leutkirch.

LEUTMERITZ, v. de Bohême. *V.* LEITMERITZ.

LEUTOMISCHL ou LEITOMISCHL, v. des États autrichiens (Bohême), à 61 kil. S.-E. de Chrudim; 6,400 hab. Haute école de sciences et de lettres; gymnase de Piaristes. Fabr. de toiles, lainages, mousselines; distilleries d'eaux-de-vie. Coulerie de glace et cristalleries renommées. Château des comtes de Waldstein.

LEUTSCHAU, en hongrois *Lœcze*, v. de Hongrie (Zips), à 202 kil. N.-E. de Bude; 5,000 hab. Gymnase catholique de Prémontrés et gymnase luthérien. Évêché; cathédrale et hôtel de ville remarquables. Culture du safran; carrières de belles pierres de taille; toiles et hydromel renommé, fromages estimés.

LEUVIGILDE. *V.* LÉOVIGILDE.

LEUWARDEN. *V.* LEEUWARDEN.

LEUWEN, nom hollandais de LOUVAIN.

LEUWENHOECK (Antoine), célèbre naturaliste, né à Delft en 1632, m. en 1723, fabriqua des microscopes d'une rare perfection, à l'aide desquels il put faire de

curieuses observations. Ainsi il découvrit la continuité des artères, des veines et des vaisseaux capillaires, la composition du sang, la dissolution des lames qui composent le cristallin, etc. Les Mémoires qu'il fit insérer dans les *Transactions philosophiques* de Londres ont été traduits en latin sous le titre d'*Arcana naturæ detecta*, Delft, 1695-99, 4 vol. in-4°.

LEUZE, v de Belgique (Hainaut), sur la Petite-Dendre, à 16 kil. E. de Tournai; 6,000 hab. Fabr. considérables de bonneterie; raffineries de sel, teintureries, tanneries. Charlemagne y établit pour St-Ludger, évêque de Munster, un monastère, qui est devenu une abbaye considérable. En 1691, le 18 octobre, le maréchal de Luxembourg y battit les alliés, commandés par le prince de Waldeck.

LEVA, nom hongrois de LEWENZ.

LEVACI, peuple belge, que l'on croit avoir habité le pays autour de *Louvain*.

LEVAILLANT (François), voyageur et naturaliste, né en 1753 à Paramaribo (Guyane), d'une famille française originaire de Metz, m. en 1824, vint de bonne heure en France, partit en 1780 pour le cap de Bonne-Espérance, visita la Cafrerie et la Hottentotie de 1781 à 1784, et tenta vainement de traverser toute l'Afrique du S. au N. On a de lui : *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique par le cap de Bonne-Espérance, dans les années* 1781-83, Paris, 1790, 1 vol. in-4°, et 1798, 2 vol. in-8°; *Second voyage dans l'intérieur de l'Afrique, dans les années* 1783-85, ibid., 1795, 2 vol. in-4°, et 1800, 5 vol. in-8°; *Histoire naturelle des oiseaux d'Afrique*, 1792-1812, 6 vol. in-4°; *Histoire naturelle d'oiseaux nouveaux et rares de l'Amérique et des Indes*, 1801-1804, in-fol.; *Histoire naturelle des perroquets*, 1801-1805, 2 vol. in-fol.; *Histoire naturelle des oiseaux de paradis*, 1803-1816, 3 vol. in-fol., fig. Ses récits, d'abord suspectés, sont auj. appréciés avec plus de justice, et il a décrit avec soin beaucoup d'animaux précédemment inconnus.

LEVANT (Le), nom par lequel on désigne généralement les pays baignés par la Méditerranée orientale, comme la Turquie d'Europe et d'Asie, et l'Egypte. Les Génois et les Vénitiens du moyen âge appelaient ainsi toute la côte à l'E. du cap Matapan et du golfe de Sydra.

LEVANT (Echelles du). *V.* ÉCHELLES.

LEVANT (Ile du). *V.* HYÈRES.

LEVANT (Rivière du). *V.* GÊNES (Etat de).

LEVANTINE, vallée de la Suisse, s'étendant au N.-O. du canton du Tessin, entre le St-Gothard et le confluent du Tessin; 12,000 hab. Ch.-l., *Faido*. Elève de bestiaux. Prise aux Milanais par le canton d'Uri au XVe siècle, elle appartient à celui du Tessin depuis 1798.

LEVANZO, anc. *Buccina, Phorbantia*, île de la Méditerranée, l'une des Égades, par 38° 5' lat. N. et 10° 59' long. E.; 7 kil. sur 5; 4,500 hab. Elle dépend du roy. d'Italie.

LEVASSOR (Michel), historien, né à Orléans, quitta en 1675 la congrégation de l'Oratoire dont il était membre, se retira en Hollande, et plus tard en Angleterre. Il se fit protestant, fut lié avec Bayle, Basnage, Jaquelot et autres écrivains calvinistes. On a de lui : *Histoire générale de l'Europe sous le règne de Louis XIII*, Amst., 1700-1711, 10 tomes en 20 vol. in-12, et 1757, 7 vol. in-4°, ouvrage diffus et déclamatoire, mais savant.

LEVAU (Louis), architecte, né en 1612, m. en 1670, directeur des bâtiments de Louis XIV, construisit le château de Vaux pour le surintendant Fouquet, 1653, celui de Livry, nommé depuis le Raincy, démoli pendant la Révolution, donna les dessins de la chapelle de la Vierge à St-Sulpice de Paris, 1655, éleva dans la même capitale, l'hôtel Lambert, que décorèrent Lesueur et Lebrun, puis les hôtels de Pons, de Colbert, de Lyonne, ajouta aux Tuileries les pavillons de Flore et de Marsan, 1664, augmenta d'un attique le pavillon du centre, le couvrit du dôme carré que l'on y voit encore, et fournit les dessins sur lesquels d'Orbay, son élève, construisit le collége de Quatre-Nations, auj. palais de l'Institut de France. Levau a de l'imagination, de la grandeur dans ses conceptions; mais il manque quelquefois d'élégance, et son goût est généralement lourd.

LE VAYER (François de LA MOTHE), polygraphe, né à Paris en 1558, m. en 1672, était fils d'un magistrat distingué, qu'il remplaça en 1625 dans les fonctions de substitut du procureur-général au parlement. Admis parmi les beaux esprits que réunissait Mlle de Gournay, il renonça bientôt à la magistrature pour s'adonner à l'étude des lettres. En 1636, il publia un *Discours de la contrariété d'humeurs qui se trouve entre certaines nations, et singulièrement la françoise et l'espagnole*, et, en 1638, des *Considérations sur l'éloquence françoise*, ouvrages qui le firent nommer, en 1639, à l'Académie Française. En 1640 parut le livre *de l'Instruction de Monsieur le Dauphin*, fort goûté de Richelieu, qui en destinait l'auteur à devenir le précepteur du fils aîné de Louis XIII; mais Anne d'Autriche s'y refusa, et lui confia cependant, en 1649, la direction des premières études de son plus jeune fils, le duc d'Orléans. Dans l'intervalle, Le Vayer avait composé : *de la Vertu des païens*, 1642, traité réfuté par Arnauld; *Jugement sur les anciens et principaux historiens grecs et latins*, 1646, ouvrage plein d'érudition, où il passe en revue 24 des principaux historiens de la Grèce et de Rome. Il donna ensuite *la Géographie, la Rhétorique, la Morale, l'Economique, la Politique, la Logique, la Physique du Prince*, de 1651 à 1656, pour servir à l'éducation du Dauphin, et, en 1659 et 1660, 4 volumes de *Petits traités en forme de lettres*, destinés au même usage; car Anne d'Autriche, revenue de ses préventions, lui avait confié le soin de terminer l'éducation de Louis XIV. Les ouvrages qu'il composa depuis sont plus purement philosophiques : *Discours pour montrer que les doutes de la philosophie sceptique sont d'un grand usage dans les sciences*, 1668; *Du peu de certitude qu'il y a dans l'Histoire*, 1668. S'il admet le scepticisme dans la science, il ne l'érige point en système, et respecte toujours la révélation. Son style est clair, net, plein de pensées brillantes, parfois nerveux, trop chargé de citations, et trop coupé de digressions. Le Vayer, nommé historiographe de France, termina sa carrière littéraire par la composition de *l'Hexaméron rustique*, où les six journées passées à la campagne, et par des *Dialogues faits à l'imitation des anciens*, sous le nom d'Orasius Tubero, publiés seulement en 1698. Ces deux ouvrages sont écrits avec une grande liberté de langage, et le pyrrhonisme s'y produit sous une allure déclarée. Ses opinions, ses mœurs, son costume tendaient à le distinguer de la foule, et Gabriel Naudé l'appelait *le Plutarque de la France*, à cause sans doute du nombre et de la variété de ses ouvrages. *V.* une thèse de M. Etienne sur La Mothe Le Vayer, 1849. F. B.

LÈVE (Antoine de). *V.* LEYVA.

LEVÉE (Jérôme-Balthasar), né au Havre en 1769, m. à Paris vers 1835, professa les belles-lettres dans sa ville natale, à Bruges et à Caen, édita en 1816 le *Cicéron* de Fournier, publia le *Théâtre complet des Latins*, avec trad. française, 15 vol. in-8°, Paris, 1820-23, dans lequel il a traduit Plaute et Sénèque le Tragique, et donna une *Biographie des hommes célèbres du Havre*, 1828.

LEVÉES MILITAIRES, chez les anc. Grecs. Du temps d'Agamemnon, les rois faisaient tirer au sort dans chaque famille ceux qui devaient les suivre à la guerre. — *A Athènes*, d'après les lois de Solon, sur les quatre classes du peuple, les trois premières, qui étaient les plus riches, contribuaient seules au service militaire. Tous les citoyens de 20 ans à 60 entraient dans l'armée active; à 60, ils n'étaient plus tenus qu'à la défense du territoire de l'Attique. Les levées se faisaient ainsi : un stratége ou général se rendait sur une place publique, et, du haut d'un tribunal, faisait citer tous les citoyens qui, par leur âge, devaient le service militaire. Un taxiarque, officier général, placé près de lui, appelait les citoyens, et prenait note de ceux que le stratége trouvait bons pour servir. Les étrangers établis dans le pays étaient aussi acceptés parmi les enrôlés dans les besoins urgents; on prenait aussi les esclaves, mais ordinairement on les réservait pour la marine. — *A Sparte*, tous les citoyens étaient soldats de 20 ans à 60, et la levée consistait à convoquer telle ou telle tribu. Dans les cas urgents, on enrôlait les affranchis et même les hilotes.

LEVÉES MILITAIRES chez les anc. Romains, *Delectus*. Il y en avait deux sortes, la *légitime*, et la *tumultuaire* ou *subitaire*. L'une et l'autre ne se faisaient que sur l'ordre du sénat. La *levée légitime* était annuelle et servait à remplacer les légionnaires morts à la guerre ou qui avaient fini leur temps de service. Elle se faisait à Rome, au Capitole, au Forum, ou au Champ-de-Mars. Tous les citoyens sujets, par leur âge, au recrutement, étaient convoqués à l'avance, pour un jour non férié. Le général qui devait commander les troupes présidait l'assemblée, sur un tribunal au pied duquel se tenaient des tribuns militaires. Chaque citoyen était cité nominativement; les tribuns l'examinaient, et, s'ils le reconnaissaient bon au service, le désignaient pour telle ou telle arme, après avoir fait pointer son nom sur la liste d'appel. La levée terminée, les tribuns leur faisaient prêter le serment militaire (*V.* SERMENT), et leur assignaient un rendez-vous et un jour pour recevoir leur destination. — La *levée tumultuaire* ou *subitaire* n'avait jamais lieu qu'à l'improviste, dans des circonstances critiques, au moment d'un grand danger causé soit par une

guerre en Italie ou sur les frontières, soit par une invasion gauloise. Le général qui devait marcher à l'ennemi montait au Capitole, déployait deux drapeaux, un rouge pour les fantassins, un verdâtre pour les cavaliers, et disait : « Que tous ceux qui veulent sauver la république me suivent! » Cet appel se nommait la *Conjuration*. Des émissaires allaient le répéter dans les campagnes : c'était l'*Evocation*. La levée tumultuaire était un ordre sous forme d'invitation, une levée en masse pour laquelle nulle exemption n'était admise. — Sous Auguste et ses successeurs, les armées étant devenues permanentes, et tous les sujets de l'empire étant admis dans les légions, on les recrutait partout dans les provinces. Il y avait des officiers recruteurs chargés de cette opération. Sous Constantin et les empereurs suivants, le recrutement se fit par la même voie, mais seulement parmi les propriétaires de biens-fonds. C. D—Y.

LEVÉES MILITAIRES EN FRANCE. *V.* MILICE, CONSCRIPTION, INSCRIPTION MARITIME, et RECRUTEMENT.

LEVEK. *V.* CAMBOGE.

LEVEN, riv. d'Ecosse, sortant du lac Leven, et se jetant, à 8 kil. de là, dans la Clyde, à Dumbarton. — lac d'Ecosse (Kinross), s'écoulant dans le golfe de Forth par la riv. de son nom. Dans une de ses îles sont les ruines du château où fut enfermée Marie Stuart, en 1567-8; elle y signa son abdication, le 4 juillet 1567, et s'en échappa le 2 mai 1568. — vge d'Ecosse (Fife), port à l'embouchure de la Levén, à 12 kil. S. de Cupar; 2,727 hab., employés aux manufactures de lin, à la fabrication des tuiles et du fer.

LÉVÊQUE (Dom Prosper), bénédictin, né à Besançon en 1713, m. à Luxeuil en 1781, a laissé : *Mémoires pour servir à l'histoire du cardinal de Granvelle*, Paris, 1755, 2 vol. in-12; *Histoire du siècle de Charles-Quint*, en manuscrit à la bibliothèque de Besançon, 3 vol. in-fol.

LÉVÊQUE (Pierre), mathématicien, né à Nantes en 1746, m. en 1814, fut professeur de mathématiques à Mortagne et à Nantes, puis professeur d'hydrographie dans cette dernière ville vers 1772, examinateur de la marine en 1786, membre de l'Institut en 1801. On a de lui : *Guide du navigateur*, Nantes, 1779, in-8°; *Examen maritime, ou Traité de la mécanique appliquée à la construction et à la manœuvre des vaisseaux*, ibid., 1782 et 1792, 2 vol. in-4°, en grande partie traduit de l'espagnol; *Description nautique des côtes orientales de la Grande-Bretagne*, Paris, 1804, in-4°.

LEVER DU ROI, se disait autrefois du moment où le roi recevait, le matin, dans sa chambre. Aussitôt réveillé, et encore au lit, le roi se lavait les mains, prenait de l'eau bénite, disait l'office du St-Esprit; puis le *petit lever* commençait. Le dauphin et ses enfants étaient admis, la porte ouverte à deux battants; suivaient les autres princes du sang, le grand-chambellan, les premiers gentilshommes de la chambre, le grand-maître et les maîtres de la garde-robe, les premiers médecin et chirurgien, et quelques personnes auxquelles la même faveur était accordée. Le roi, étant sorti du lit, et ayant sa robe de chambre et ses pantoufles, demandait la *première entrée*; on introduisait alors les secrétaires du cabinet, les valets de chambre, les lecteurs, et quelques seigneurs qui avaient un *brevet d'entrée*. Quand le roi était peigné et rasé, et avait changé de linge, le *grand lever* commençait : les aumôniers, les porte-manteaux, les officiers de la maison du roi et toute la noblesse étaient admis; on y recevait aussi les ambassadeurs. L'heure du conseil terminait le grand lever. B.

LÈVES, *Lævi*, peuple de l'anc. Italie (Gaule transpadane), d'origine ligurienne; ch.-l., *Ticinum* (Pavie).

LÉVESQUE (Pierre-Charles), historien et traducteur, né à Paris en 1736, m. en 1812, fut nommé, en 1773, sur la recommandation de Diderot auprès de Catherine II, professeur de belles-lettres à l'Ecole des cadets-nobles de St-Pétersbourg, apprit le russe et l'ancien slavon, compulsa les chroniques et les documents originaux que le gouvernement mit à sa disposition, revint en France en 1780, obtint une chaire au Collége de France, et entra à l'Institut. On a de lui : *Histoire de Russie*, Yverdun, 1782-83, 8 vol. in-12, et 1812, 8 vol. in-8° et atlas, ouvrage savant, sagement composé, et écrit d'un style facile et naturel; il est très-estimé en Russie; *la France sous les cinq premiers Valois*, Paris, 1787, 4 vol. in-12; *Histoire critique de la république romaine*, ibid., 1807, 3 vol. in-8°, où il est ouvertement sceptique sur les premiers temps de Rome; *Etudes sur l'histoire ancienne et sur l'histoire grecque*, 1811, 5 vol. in-8°, excellent ouvrage; une traduction fort estimable de *Thucydide*, 1795-97, 4 vol. in-8°; d'autres traductions de Plutarque, des *Entretiens mémorables de Socrate* par Xénophon, des *Caractères* de Théophraste, etc. B.

LÉVESQUE DE POUILLY (Louis-Jean), né à Reims en 1691, m. en 1750, renonça aux mathématiques pour se livrer aux lettres, fut reçu membre de l'Académie des Inscriptions en 1722, voyagea en Angleterre, où il se lia avec Bolingbroke, et, nommé lieutenant-général de sa ville natale, y établit une promenade magnifique, des fontaines publiques, des écoles spéciales de mathématiques et de dessin. Il a laissé une *Théorie des sentiments agréables*, Genève, 1747, où il prouve que le bonheur est dans la vertu. — Son fils, Jean-Simon, né à Reims en 1734, m. en 1820, fut lieutenant-général du bailliage de Châlons-sur-Marne avant la Révolution, émigra en 1791, rentra en France quelques années après, et devint associé libre de l'Académie des Inscriptions. On lui doit une *Vie de L'Hôpital*, 1764, in-12, et une *Théorie de l'imagination*, 1803, in-12.

LÉVESQUE DE BURIGNY (Jean), frère du précédent, né à Reims en 1692, m. en 1785, membre de l'Académie des Inscriptions en 1756, travailla avec Saint-Hyacinthe à l'*Europe savante* de 1718 à 1720, et publia, entre autres ouvrages : *De l'autorité du pape*, 1720, 4 vol. in-12; *Examen critique des apologistes de la religion chrétienne*, livre anti-chrétien, imprimé sous le nom de Fréret; *Histoire de la philosophie païenne*, 1724; *Histoire de la Sicile*, 1745; — *de Constantinople*, 1750; *Vie de Grotius*, 1750; — *d'Erasme*, 1757; — *de Bossuet*, 1761; — *de Duperron*, 1768. Doué d'une mémoire prodigieuse, il a pu recueillir de nombreux matériaux; mais il n'a pas de qualités de style. Il a traduit du grec en français le traité de Porphyre *de l'Abstinence des viandes*, et la *Vie de Plotin*.

LÉVESQUE DE LA RAVALLIÈRE (Pierre-Alexandre), littérateur, né à Troyes en 1697, m. en 1762, admis à l'Académie des Inscriptions en 1753, a laissé, outre des Mémoires insérés dans le recueil de cette Académie, une édition des *Poésies du roi de Navarre* (Thibaut, comte de Champagne), Paris, 1742, 2 vol. in-12, avec pièces et dissertations curieuses.

LEVET, ch.-l. de cant. (Cher), arr. et à 19 kil. S. de Bourges; 457 hab.

LÉVI, 3e fils de Jacob, eut pour mère Lia; il s'unit à son frère Siméon pour punir Sichem, fils d'Hémor, d'avoir attenté à l'honneur de sa sœur Dina. Jacob blâma les excès auxquels ils se portèrent en cette occasion, et prédit à Lévi que sa race serait dispersée. En effet, la tribu de Lévi n'eut pas de lot comme les autres dans le pays de Chanaan; mais elle posséda 48 villes, dites *lévitiques*, dispersées dans tout Israël; six étaient en même temps villes de refuge : Hébron en Juda, Cédès en Nephtali, Gaulon et Bazra dans Manassé-oriental, Ramoth-Galaad dans Gad, et Bosor dans Ruben. L—H.

LÉVIATHAN, animal créé par Dieu le 5e jour, est un monstre marin, probablement le crocodile, dont parle Job à plusieurs reprises. On l'entend aussi dans le sens moral, en le prenant pour l'image du démon. Pour les rabbins, c'est un esprit qui préside à l'une des parties du monde, au Midi.

LEVIE, ch.-l. de cant. (Corse), arr. et à 24 kil. N.-E. de Sartène, dans une situation pittoresque sur 6 petites collines; 1,708 hab. Comm. de bestiaux et de chevaux.

LEVIEIL (Pierre), peintre sur verre, né à Paris en 1708, m. en 1772, a restauré les vitraux de Notre-Dame de Paris. Il a publié une *Histoire de la peinture sur verre*, insérée dans les *Descriptions des arts et métiers*, Yverdun, t. XI, 1773, et laissé en manuscrit des *Recherches sur l'art de la verrerie*, un *Mémoire sur la confrérie des peintres-vitriers*, etc.

LEVIER, ch.-l. de cant. (Doubs), arr. et à 26 kil. N.-O. de Pontarlier; 1,357 hab.

LEVINA, nom latin du pays de LENOX.

LEVIRAT, loi des Hébreux, obligeant celui dont le frère était mort sans enfants, à épouser la veuve de ce frère.

LEVIS (Maison de), famille noble de France, ainsi appelée d'une terre du Hurepoix, près de Chevreuse, remonte au XIe siècle. Elle se divisa en plusieurs branches, celles de Montbrun, de Lautrec, de Mirepoix, de Ventadour, de Quélus, etc.

LEVIS (François, duc de), né en 1720 au château d'Ajac (Languedoc), m. en 1787, fut envoyé au Canada pour remplacer Montcalm, ne put reprendre aux Anglais les possessions dont ils s'étaient emparés, devint maréchal de France en 1783, duc en 1784, et gouverneur de l'Artois.

LEVIS (Pierre-Marc-Gaston, duc de), fils du précédent, né en 1768, m. en 1830, fut membre de l'Assemblée constituante de 1789, soutint quelque temps les idées nouvelles, émigra en 1792, fut blessé à Quiberon, rentra en France après le 18 brumaire, ne s'occupa que de littéra-

ture et d'économie politique, fut appelé au conseil privé par Louis XVIII, nommé pair, et entra à l'Académie Française par ordonnance. On a de lui : *Considérations morales sur les finances*, 1816, in-8° ; *Des emprunts*, 1818 ; *Considérations sur la situation financière de la France*, 1821, in-8° ; *Souvenirs et portraits*, 1813, in-8°, 2e édit. plus complète, 1815 ; *l'Angleterre au commencement du XIXe siècle*, 1814, in-8°.

LEVITANIA, nom latin du LAVEDAN.

LÉVITES, descendants de Lévi (*V. ce mot*), furent consacrés au sacerdoce. Ils avaient soin du Tabernacle, préparaient les sacrifices, chantaient ou jouaient des instruments dans les cérémonies du culte, enseignaient la loi au peuple juif, vivaient d'une partie des offrandes faites à Dieu, de la dîme et des prémices des fruits de la terre, du butin fait sur l'ennemi, etc. David les chargea de juger.

LÉVITIQUE, 3e livre de Moïse, ainsi appelé de la tribu de Lévi pour qui il fut écrit. Il contient des lois qui regardent les prêtres et les lévites ; les sacrifices qu'ils doivent offrir, les fêtes qu'ils doivent observer.

LEVITIQUES (Villes). *V.* LÉVI.

LÉVIZAC (Jean-Pons-Victor LECOUTZ, abbé de), littérateur et grammairien estimé, né à Albi d'une famille noble, entra dans les ordres, émigra à la Révolution, et enseigna le français à Londres, où il mourut en 1813. On a de lui : *Discours sur l'article*, 1797, in-8° ; *Grammaire française*, Lond., 1797, 2 vol. in-8°, 6e édit. revue par Drevet, 1818, 2 vol. in-8° ; *Theorical and practical grammar of the french tongue*, Londres, puis Paris, 1815 ; *Dictionnaire français et anglais*, 1808, 1 vol. in-8° ; *Dictionnaire des synonymes*, 1809, 1 vol. in-12 ; *Essai sur la vie et les écrits de Boileau*, etc., 1809, in-12.

LEVIZZANO, v. du royaume d'Italie, à 25 kil. S.-S.-E. de Reggio, près de la rive g. de la Secchia ; 2,200 hab.

LEVRET (André), célèbre chirurgien, né à Paris en 1703, m. en 1780, perfectionna le forceps, qu'on a nommé *forceps de Levret*, et écrivit : *l'Art des accouchements démontré par des principes de physique et de mécanique*, 1753, in-8° ; *Traité des accouchements laborieux*, 1770, in-8° ; *Observations sur l'allaitement des enfants*, 1781, in-8°.

LEVROUX, *Gabatum* des Romains, *Leprosum*, ch.-l. de cant. (Indre), arr. et à 20 kil. N.-N.-O. de Châteauroux ; 2,827 hab. Comm. de grains, vins, laines fines. Mégisseries et tanneries. Restes d'un château fort et de fortifications. Des fouilles ont fait retrouver des ruines et des médailles antiques.

LEWENHAUPT (Adam-Louis, comte de), général suédois, né en 1659 dans le camp de Charles-Gustave devant Copenhague, m. en 1719, servit en Autriche et contre les Turcs, puis sous Guillaume III en Hollande. Emmené comme colonel par Charles XII dans son expédition en Esthonie, 1700, il gagna le grade de major-général au combat de Ziaggerini, 1703, battit encore les Russes à Jacobstadt, 1704, et à Gemauerthoff, 1705, et fut nommé gouverneur de Riga, 1706. En 1708, ayant reçu l'ordre d'aller appuyer son maître en Ukraine, il gagna la bataille de Lesna ; chargé de protéger les débris de l'armée suédoise après la déroute de Pultawa, 1709, il dut se constituer prisonnier, et demeura captif des Russes jusqu'à sa mort. Il a laissé des *Mémoires*, imprimés à Stockholm, 1747. B.

LEWENHAUPT (Charles-Émile, comte de), de la famille du précédent, né en 1692, m. en 1743, se trouva au siége de Fredrikshall, où périt le roi Charles XII, fut nommé lieutenant-général en 1732, maréchal de la diète suédoise en 1734 et 1740, commanda l'armée envoyée en Finlande contre les Russes en 1742, fut vaincu malgré sa bravoure, traduit devant une commission à Stockholm, et décapité.

LEWENZ, en hongrois *Leva*, v. des États autrichiens (Hongrie), dans le comitat et à 6 kil. E. de Bars ; 4,600 hab. Ruines d'un ancien château fort. Les Autrichiens y battirent les Turcs en 1664.

LEWES, *Mutuantonis* des Romains, v. d'Angleterre (Sussex), sur l'Ouse, à 70 kil. S. de Londres ; 9,199 hab. Assises et quarter-sessions du comté. Fonderie de canons ; beaux bois de construction. Grand commerce avec Londres par New-Haven qui lui sert de port, à l'embouchure de l'Ouse. Chemin de fer de Lewes à Londres, à New-Haven et à Brighton, à 15 kil. S.-O. En 1264, Simon de Montfort, commandant l'armée des barons révoltés, y battit et y fit prisonnier Henri III.

LEWIS (Mathieu-Grégoire), littérateur anglais, né en 1773, m. en 1818, fils d'un sous-secrétaire d'État au département de la guerre, fut envoyé fort jeune en Allemagne pour s'y former à la diplomatie, et ne prit goût qu'aux romans et aux pièces de théâtre. Le plus connu de ses ouvrages est *le Moine*, 1795, 3 vol. in-12, mauvais roman qui attira de justes poursuites sur son auteur.

LEWIS, île d'Écosse, dans l'océan Atlantique, la plus grande et la plus septentrionale des Hébrides, séparée du continent par le Grand-Minch. Elle est divisée par un isthme en deux parties : *Lewis*, appartenant au comté de Ross, et *Harris*, qui dépend de celui d'Inverness ; 100 kil. sur 50 ; 23,666 hab. La seule ville est Stornoway, sur la côte E., avec un bon port. Les habitants cultivent l'orge et la pomme de terre, ou se livrent à la pêche. On y trouve beaucoup de ruines druidiques et féodales. Presque toute la population est d'origine celtique ; le N. est occupé par quelques familles de race scandinave, mais parlant le gaélique.

LEWIS, riv. des Etats-Unis (Colombia) ; source dans les monts Rocheux ; cours de 1,000 kil. ; embouchure dans la Colombia. — comté des Etats-Unis (New-York) ; ch.-l., *Martinsburg*. — comté des Etats-Unis (Kentucky), ch.-l., *Clarksburg*. — île de l'archipel Dampier, sur la côte N.-O. de la Nouvelle-Hollande.

LEWISHAM, vge et paroisse d'Angleterre (Kent), à 8 kil. E. de Londres ; 9,700 hab. Carrières de marbre et de pierre à chaux ; tuileries. Maisons de campagne.

LEXIARQUES, magistrats d'Athènes, chargés de tenir un registre des enfants qui, parvenus à leur majorité, pouvaient disposer de leurs biens (λῆξις, sort, héritage). Ils avaient aussi une sorte de surveillance sur les assemblées publiques, et condamnaient à l'amende ceux qui ne s'y rendaient pas. Enfin, ils examinaient ceux qui devaient être mis au rang des Prytanes.

LEXINGTON, v. des Etats-Unis (Kentucky), sur le Town-Fork, à 35 kil. S.-E de Frankfort ; 9,300 hab. Université (dite *de Transylvanie*), fondée en 1798, et comprenant une école de médecine et une école de droit. Musée, bibliothèque. Fabr. de coton, clous, ouvrages en étain et en cuivre.

LEXINGTON, v. des Etats-Unis (Virginie), sur la James-River, à 154 kil. O.-N.-O. de Richmond. Collége (dit *de Washington*) ; école militaire. Arsenal.

LEXINGTON, v. des Etats-Unis (Massachussetts), à 12 kil. N.-O. de Boston ; 1,050 hab. Monument commémoratif de l'engagement entre les Anglais et les Américains, 1775, qui fut le prélude de la Révolution américaine.

LEXOVIENS, *Lexovii*, peuple de la Gaule (Lyonnaise 2e), entre les Saiens au S.-O. et les Aulerces Eburovices à l'E. ; ch.-l., *Lexovii* (auj. Lisieux).

LEXUINUS LAGUS, nom latin du LIEUVIN.

LEYDE, anc. *Lugdunum Batavorum*, v. du royaume des Pays-Bas (Hollande méridionale), sur le Vieux-Rhin, le Doet, le Vliet, le Marc et le Zyll, à 39 kil. S.-O. d'Amsterdam ; par 52° 9′ 23″ lat. N., et 2° 9′ 23″ long. E. ; 38,000 hab. Chemin de fer pour Amsterdam. Tribunaux ; sociétés savantes ; université célèbre, fondée en 1575, où professèrent Douza, Scaliger, Saumaise, Heinsius, Gomar, Boërhaave, Ruhnkenius, Arminius, et où étudièrent Grotius, Descartes, Fielding, Goldsmith, etc. Riche bibliothèque, collections scientifiques et d'antiquités ; observatoire. Douane, arsenal. Hospice d'invalides. Industrie décroissante. Fabr. de draps et étoffes de laine, filat. de laine, forges, indiennes, distilleries de genièvre, etc. typographies immortalisées par les Elzevirs. Commerce de beurre et fromages. Belle ville et admirablement située, où l'on remarque surtout l'église gothique de St-Pierre et l'hôtel de ville. — Leyde, où naquirent Lucas de Leyde, Gérard Dow, Rembrandt, Isaac Vossius, Heinsius, Van Swieten, Muschenbroeck, qui inventa la bouteille dite de Leyde, et l'anabaptiste Jean de Leyde, n'était, au XIe siècle, qu'un village, qui grandit bientôt, et recula quatre fois les limites de son enceinte de 1249 à 1611. Elle soutint en 1574, contre les Espagnols, un siége glorieux de 4 mois, où plus de 6,000 personnes moururent de faim. Elle fut décimée par la peste en 1655, et en partie détruite par l'explosion d'un bateau de poudre en 1807.

LEYDE (Jean de), anabaptiste. *V.* JEAN DE LEYDE.

LEYDE (Lucas de), peintre. *V.* LUCAS DE LEYDE.

LEYDECKER (Melchior), savant calviniste, né à Middelbourg en 1642, m. en 1741, fut pasteur en Zélande et professeur à Utrecht, attaqua violemment la philosophie de Descartes, qu'il connaissait peu, et écrivit, entre autres ouvrages : *Historie du jansénisme*, en latin, Utrecht, 1695, in-8°, réfutée par le P. Quesnel ; *de Republicâ Hebræorum*, Amst., 1704, in-fol., *Historia Ecclesiæ africanæ illustrata*, 1690, in-8°.

LEYEN, principauté d'Allemagne. *V.* LAYEN.

LEYRE, riv. de France, affluent du bassin d'Arcachon,

arrose le département des Landes. Cours de 80 kil., flottable sur 30, depuis Beliat.

LEYTE, île du Grand-Océan, une des Philippines, au N. de Mindanao, avec un ch.-l. de même nom ; par 9° 50'-11° 35' lat. N., et 122° 55'-123° 05' long. E. ; 205 kil. sur 60 ; 40,000 hab. Sol très-fertile.

LEYVA (Antonio de), général espagnol, né en Navarre en 1480, d'une famille obscure, m. en 1536, passa par tous les grades militaires sous Charles-Quint, repoussa l'amiral Bonnivet devant Milan, 1523, se distingua à la journée de Rebec, 1524, et défendit Pavie contre François Ier, 1525. Nommé gouverneur du Milanais, il y consolida la puissance des Espagnols, et défit le comte de Saint-Pol à Landriano, 1529. Il combattit ensuite les Turcs devant Vienne, et suivit encore l'empereur à Tunis, 1535, puis en Provence, 1536. B.

LÉZADOIS (Le). *V.* LÉSADEZ.

LÉZARDIÈRE (Mlle Marie-Pauline de), née en 1753 au château de la Vercl (Vendée), m. en 1835, était fille d'un ami de Malesherbes et de Necker, se livra avec ardeur aux études historiques, et publia en 1790 une *Théorie politique des lois de la monarchie française*, 2 vol., ouvrage que son départ pour l'émigration l'empêcha de continuer, qu'elle reprit à son retour en 1801, et qui n'a vu le jour complétement qu'en 1844, 4 volumes in-8°. « Ce n'est guère, dit M. Guizot, qu'un recueil de textes originaux sur les mœurs et les institutions ; mais ils sont recueillis, mis en ordre, et traduits avec une science et une exactitude peu communes. »

LEZARDRIEUX, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), arr. et à 32 kil. E.-N.-E. de Lannion, petit port de commerce sur le Trieux, près de son embouchure ; 571 hab.

LEZAT, petite ville (Ariége), arr. et à 37 kil. N.-O. de Pamiers, sur la Lèze ; 1,744 hab. Anc. capitale du Lézadois, elle posséda une riche abbaye de Bénédictins.

LEZAY, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), arr. et à 15 kil. E.-N.-E. de Melle, sur la Dive ; 689 hab. Tuileries, briqueteries, fours à chaux.

LEZAY-MARNÉSIA (Claude-Franç.-Adrien, marquis de), né à Metz en 1735, m. en 1800, fut député aux Etats-Généraux de 1789, se retira aux États-Unis en 1790, revint deux ans après, fut jeté en prison, et dut la liberté au 9 thermidor. On a de lui : *Essais sur la nature champêtre*, poëme en 5 chants, Paris, 1787, in-8° ; *le Bonheur dans les campagnes*, Neufchâtel, 1784, in-8° ; *Lettres écrites de l'Ohio*, Paris, 1792, in-8°, etc.—Son fils, Adrien, né en 1770, m. en 1814, fut préfet sous le 1er Empire français, et publia : *les Ruines, ou Voyage en France*, 1794, in-8° ; *Qu'est-ce que la constitution de* 1793 ? 1795, in-8° ; *Faiblesse d'un gouvernement qui commence*, 1796, in-8° ; *Pensées choisies du cardinal de Retz*, 1797, in-18 ; une traduction du *Don Carlos* de Schiller, 1799, in-8°.

LÉZIGNAN, ch.-l. de cant. (Aude), arr. et à 30 kil. O. de Narbonne ; 2,830 hab. Eaux-de-vie.

LEZOUX, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), arr. et à 15 kil. O.-S.-O. de Thiers, sur la rive dr. de l'Allier ; 3,630 hab. Comm. de grains, bois, bestiaux, volailles, fil, chanvre ; poteries.

LHASSA, v. du Thibet. *V.* LASSA.

LHÉRITIER DE BRUTELLE (Charles-Louis), botaniste, né à Paris en 1746, m. en 1800, était d'une famille de commerçants. Procureur du roi à la maîtrise des eaux et forêts en 1772, conseiller à la cour des Aides en 1775, il renonça bientôt à ses fonctions pour étudier l'histoire naturelle. Aux journées d'octobre 1789, il commandait un bataillon de garde nationale, et sauva plusieurs gardes-du-corps à Versailles. Plus tard, il fut juge au tribunal civil de la Seine, et employé au ministère de la justice. Il périt assassiné, sans qu'on ait pu découvrir ni les auteurs, ni les motifs de ce crime. On a de lui : *Stirpes novæ aut minùs cognitæ, descriptionibus illustratæ*, Paris, 1784, in-fol. et 96 pl. ; *Sertum anglicum, seu plantæ rariores quæ in hortis juxta Lundinum excoluntur*, 1788, in-fol., etc. *V.* son *Eloge* par Cuvier.

LHOMOND (Charles-François), né à Chaulnes (Somme) en 1727, m. en 1794, successivement élève, professeur et principal au collége de Dainville, à Paris, entra ensuite dans les ordres, et fut, pendant plus de 20 ans, professeur au collége du cardinal Lemoine, où, par amour pour l'enfance, il ne voulut jamais professer que la sixième. La Révolution le surprit au milieu de ces modestes fonctions. Il fut emprisonné en 1793 ; mais Tallien, son ancien élève, le rendit bientôt à la liberté. Lhomond est de l'école de Rollin : il n'a fait que mettre en œuvre les prescriptions du *Traité des Etudes*. Convaincu que les études doivent commencer par la langue maternelle, il donna les *Eléments de la grammaire française*, 1780, 1 vol. in-12. Peu après, parurent les *Eléments de la grammaire latine*, 1 vol. in-12. Ces livres, si populaires, sont loin d'être parfaits ; mais ce fut un pas immense d'avoir, à l'exemple de la *Méthode latine* de Port-Royal, donné un ouvrage élémentaire dont les règles étaient en français. S'inspirant également de Rollin, et pour venir en aide à l'inexpérience des enfants, au début des études, Lhomond a composé l'*Epitome historiæ sacræ*, in-12, 1784, et le *de Viris illustribus urbis Romæ*, 1 vol. in-12. C'est encore pour eux qu'il écrivit la *Doctrine chrétienne*, 1 vol. in-12, 1783 ; puis l'*Histoire abrégée de l'Eglise*, 1 vol. in-12 ; enfin, l'*Histoire abrégée de la Religion avant la venue de Jésus-Christ*, 1 vol. in-12, 1791. Ces trois derniers ouvrages, composés avec une science aussi exacte que solide, renferment les plus utiles enseignements et les plus touchantes instructions ; tout y est mis à la portée de la jeunesse, à laquelle ils apprennent ce que c'est que la religion, comment elle est parvenue jusqu'à nous, et ce qu'elle nous ordonne de croire et de pratiquer. Très-souvent réimprimés, ils sont demeurés classiques. On a encore de Lhomond un ouvrage posthume intitulé : *Manière d'enseigner le Catéchisme aux petits enfants*. En 1860, sa patrie lui a fait l'honneur, un peu exagéré, d'une statue de bronze. F. B.

L'HOPITAL (Michel de), né à Aigueperse en 1506, m. en 1573, était fils de Jean L'Hôpital, médecin distingué, qui devint l'intendant et l'ami du connétable de Bourbon. Après avoir étudié à Toulouse, il parvint à rejoindre à Milan son père, qui avait été enveloppé dans la proscription du connétable, termina son éducation à Padoue, et dut à ses talents précoces de hautes protections qui facilitèrent sa rentrée en France. D'abord conseiller au parlement de Paris, il mérita la faveur de Marguerite de Valois, sœur de Henri II, et fut nommé surintendant des finances en 1554. Dans cet emploi élevé, il commença à travailler à la réforme des abus, et donna lui-même l'exemple du désintéressement, puisque le roi fut obligé de doter sa fille. Devenue duchesse de Savoie, Marguerite allait peut-être enlever L'Hôpital à la France, lorsque Catherine de Médicis et les Guises se réunirent pour lui conférer la charge de chancelier, vacante par la mort d'Olivier, 1560. Dès son début, L'Hôpital fit preuve d'une noble fermeté, en refusant de signer l'arrêt de mort du prince de Condé, accusé d'avoir pris part à la conspiration d'Amboise : « Je sais mourir, mais non me déshonorer, » répondit-il. La harangue qu'il prononça aux Etats-Généraux d'Orléans, outre qu'elle est un tableau fidèle de la situation de la France à cette époque, peut être considérée comme la profession de foi politique de L'Hôpital : contenir les partis par la justice, non par la ruse, opposer la modération à la violence, la tolérance à l'emportement religieux, tels étaient les principes dont le chancelier ne se départit jamais au milieu des intrigues de la cour et des guerres civiles. Pendant huit ans, il fut, auprès du trône, le représentant de cette partie éclairée de la bourgeoisie, dont l'appui devait plus tard décider le triomphe de Henri IV. « Ne falloit pas trop se jouer, dit Brantôme, à ce rude magistrat et censeur Caton. » Sa franchise finit par déplaire. En 1568, il se retira à sa maison de Vignai près d'Etampes, et Catherine de Médicis lui reprit les sceaux. La nouvelle du massacre de la St-Barthélemy vint le trouver dans sa retraite, sans parvenir à l'effrayer ; comme on lui annonçait l'arrivée des assassins, il commanda qu'on leur ouvrit la grande porte, et quand arriva un message de la cour qui déclarait que le roi lui faisait grâce : « J'ignorais, répondit L'Hôpital, que j'eusse jamais mérité ni la mort ni le pardon. » Néanmoins, le spectacle des malheurs de la France abrégea sa vie ; six mois après la St-Barthélemy, il mourut dans un état voisin de la pauvreté, mais justifiant jusqu'à la fin la belle devise qu'il avait empruntée à Horace, son poëte favori : *Impavidum ferient ruinæ*. — L'Hôpital a attaché son nom à un grand nombre d'édits et d'ordonnances, ayant pour objet de réformer les abus ou d'améliorer l'administration et les lois civiles (Edit de Roussillon, 1560 ; ordonnance d'Orléans, 1561 ; édit de Roussillon, 1565 ; ordonnance de Moulins, 1566.) Mais, en prohibant le luxe, et en cherchant à établir des lois somptuaires, il prit trop à la lettre la maxime économique qui lui était familière : « Ce qui est loué en une famille doit être trouvé bon en un royaume. » Pendant sa carrière politique et dans sa retraite, il cultiva assidûment les lettres latines, et c'est en latin qu'il correspondait avec les hommes les plus distingués de l'époque, Duchâtel, Olivier, de Thou, etc. Sa connaissance du grec le mit en rapport avec Amyot, qu'il présenta à Henri II. Ses *Poésies latines*, recueillies et publiées par son petit-fils Hurault de L'Hô-

pital en 1585, ont été réimprimées plusieurs fois; le style, quoiqu'un peu diffus, en est facile, et souvent vif et énergique. Son *Recueil de divers traités de paix, apanages, mariages*, etc., Cologne, 1572, n'est guère qu'un volume de notes prises par un homme qui étudiait l'histoire de France. Mais ses *Harangues*, ses *Mémoires au roi et au parlement*, son *Testament politique*, se recommandent par des idées élevées et des considérations très-justes, obscurcies quelquefois par l'abus des métaphores. Les *Œuvres complètes de L'Hôpital* ont été réunies et publiées par Dufey de l'Yonne, Paris, 1824, 4 vol. in-8°, et sont précédées d'un *Essai sur sa vie et ses ouvrages*. Les *Poésies* ont été trad. en français, par M. de Nalèche, Paris, 1857. *V.* la *Vie de L'Hôpital*, par Lévesque de Pouilly, Paris, in-12, 1764; une étude de M. Villemain, 1827, dans ses *Mélanges*. H. B.

L'HOPITAL (Guillaume-François-Antoine, marquis de), mathématicien, né à Paris en 1661, m. en 1704, abandonna le service militaire pour l'étude des sciences, pour lesquelles il avait montré, très-jeune, beaucoup d'aptitude. Il sut résoudre plusieurs des problèmes proposés par Jean Bernoulli, notamment celui de la brachystochrone. Les principes du calcul différentiel lui avaient été enseignés par ce savant géomètre, lorsqu'il vint en France en 1692. Bernoulli composa même pour lui les *Leçons sur le calcul différentiel et le calcul intégral*. L'Hôpital a rassemblé tous les principes épars du calcul différentiel dans son *Analyse des infiniment petits*, 1696, in-4°. Les nouvelles méthodes étaient peu connues; cet ouvrage fut accueilli avec beaucoup de faveur. Ce ne fut qu'après la mort de L'Hôpital que parut son *Traité analytique des sections coniques*, 1707, in-4°, qui mérite encore d'être consulté. En 1693, L'Hôpital avait été nommé membre honoraire de l'Académie des Sciences. V.

L'HOPITAL, brg de la Savoie. *V.* ALBERTVILLE.

L'HOSPITAL (Louis de). *V.* VITRY.

L'HOSPITAL (Nicolas de), *V.* VITRY.

LHUIS, ch.-l. de cant. (Ain), arr. et à 25 kil. O.-S.-O. de Belley; 309 hab.

LIA, fille aînée de Laban, fut donnée pour femme à Jacob par ruse, à la place de Rachel. Elle mit au monde six fils et une fille; Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Issachar, Zabulon, et Dina.

LIAIKHOV (Archipel). *V.* SIBÉRIE (NOUVELLE-)

LIAKOURA, nom moderne du PARNASSE.

LIAMONE, anc. *Cercidius*, riv. de Corse, sort du mont Retto, coule au S.-O., et se jette dans le golfe de Sagone, à 17 kil. N. d'Ajaccio. Cours de 44 kil. Il donna, de 1793 à 1811, son nom à un département, formé de l'île d'Elbe et de la partie S. de la Corse; le ch.-l. était *Ajaccio*, et les arrondissements, Ajaccio, Vico et Sartène.

LIANCOURT (Jeanne de SCHOMBERG, duchesse de), née en 1600, m. en 1674, fille du maréchal Henri de Schomberg, cultiva avec succès la poésie, parla plusieurs langues, et ouvrit sa maison aux solitaires de Port-Royal, Arnauld, Pascal, etc. Sa Vie se trouve dans les *Vies intéressantes et édifiantes des religieuses de Port-Royal*, Cologne, 1750, t. 1er.

LIANCOURT (LA ROCHEFOUCAULD-). *V.* LA ROCHEFOUCAULD.

LIANCOURT, ch.-l. de canton (Oise), arr. et à 7 kil. S.-S.-E. de Clermont, sur le chemin de fer du Nord; 2,259 hab. Château et parc des ducs de La Rochefoucauld-Liancourt, détruits en partie pendant la Révolution. Filatures de coton et de laine. Eglise richement ornée.

LIANE, riv. de France, affluent de la Manche au port de Boulogne. Cours de 30 kil.

LIAO, riv. de l'empire chinois, naît dans les monts de Mongolie, parcourt, sous le nom de *Charamouren*, une partie de la Mongolie, traverse la prov. de Ching-king, et se jette dans le golfe de Liao-toung. Cours de 850 kil.

LIAO-TOUNG, golfe formé par la mer Jaune, sur les côtes des provinces chinoises de Pé-tché-li et de Ching-King.

LIARD, monnaie de billon, qui paraît originaire du Dauphiné, où elle était en usage avant le XVe siècle, sous le nom de *blanc*, et valait 3 deniers. Depuis Louis XI, l'empreinte des liards fut la même que celle des *hardis* (*V. ce mot*) de Guyenne : d'un côté, le roi, représenté à mi-corps, tenant une épée de la main droite, la tête couronnée, et abrité d'un dais; de l'autre, une croix cantonnée de deux couronnes et de deux fleurs de lis. Les liards et les hardis se confondirent, et les empreintes varièrent suivant les règnes. On renonça à ces pièces lors de l'adoption du système décimal. B.

LIBAN (de l'hébreu *Leban*, blanc), en latin *Libanus*, chaîne de montagnes de la Turquie d'Asie, s'étend dans la Syrie et l'Arabie Pétrée, depuis la rive g. de l'Aasi (anc. *Oronte*), près d'Antakièh (anc. *Antioche*), en longeant la Méditerranée, à une petite distance de la côte, sépare les eyalets de Damas et de Beyrouth, traverse le N. du livah d'Acre, et forme les monts Carmel, Thabor, et Garizim; 450 kil. de développement. Sous le nom d'*Anti-Liban* (le *Djebel-el-Scheikh* des Arabes), une petite chaîne, parallèle à la précédente, se détache du versant oriental, court à l'E. du Jourdain, et atteint la mer Morte. Les vallées situées entre les deux chaînes avaient reçu des anciens le nom de Cœlésyrie (*V. ce mot*). Mines de fer et de houille peu exploitées. Les cèdres du Liban, qui formaient des forêts renommées chez les anciens, sont auj. peu nombreux. La région du Liban est habitée par deux tribus guerrières et ennemies l'une de l'autre, les Druses et les Maronites, qui ne reconnaissent guère que de nom la domination ottomane. — Eyalet du Liban. *V. Supplém.* B.

LIBANIUS, célèbre sophiste ou rhéteur grec, né à Antioche en 314, m. vers 390, étudia à Athènes sous Diophante, à Constantinople sous le grammairien Nicoclès et le sophiste Bémarque, ouvrit dans cette dernière ville une école qui fut très-suivie, fut banni comme coupable de magie, 346, et enseigna successivement à Nicée, à Nicomédie, à Antioche. Il compta St Basile et St Jean Chrysostôme parmi ses disciples, et jouit d'une grande faveur auprès de Julien l'Apostat. On a de lui des *Harangues*, publiées par Morel, Paris, 1607-27, 2 vol. in-fol., et par Reiske, Altenbourg, 1791-97, 4 vol. in-8°; des *Lettres*, éditées par J.-Ch. Wolf, Amst., 1738, in-fol.; et divers *Fragments*, retrouvés par Siebenkees, Angelo Mai et M. Boissonade. Libanius a de l'imagination et du savoir; son style est riche, brillant, et assez exempt du mauvais goût de l'époque.

LIBANOMANCIE, genre de divination, qui se pratiquait par l'inspection de l'encens brûlé en l'honneur des dieux. Du grec *libanos*, encens, et *manteia*, divination.

LIBATION, *Libatio*, effusion de vin, de sang, d'huile ou de lait, dans les sacrifices, chez les anciens Grecs ou Romains. On faisait une libation de vin, versé avec une patère sur la tête de la victime présentée à l'autel, et pour l'éprouver; on en faisait, avec le sang de la victime, dans les flammes de l'autel; on en faisait avec de l'huile ou du vin sur la *part des dieux*, portion de la victime brûlée sur l'autel; enfin on faisait des libations de lait sur les tombeaux, pour apaiser ou réjouir les mânes. Il y avait aussi des libations sans sacrifices, pratiquées à la fin des repas, en l'honneur des dieux en général ou des Lares. Elles consistaient en une coupe de vin épanchée sur la table. — *Libation-offrande*, *Libamen* ou *Libamentum*, prémices des mets offerts aux dieux dans les festins publics, aux Lares dans les festins privés; ou prémices des fruits offerts aux dieux par les campagnards, avant de faire la récolte. C. D—Y.

LIBAU, en lithuanien *Lepeja*, v. de la Russie d'Europe (Courlande), à 170 kil. O. de Mittau, à l'embouchure du lac de son nom dans la mer Baltique, avec un bon port; 8,000 hab., dont 1,600 juifs. Port de commerce. Export. de produits agricoles; import. de denrées coloniales.

LIBAVIUS (André), chimiste et médecin, né à Halle, m. en 1616, professa d'abord l'histoire et la poésie à Iéna, et devint recteur du gymnase de Cobourg en 1605. Ses écrits sont trop nombreux pour n'être pas diffus; ils deviennent même inintelligibles, lorsque, donnant dans la folie de son temps, il parle des prétendus confrères de la Rose-croix. Cependant son *Alchimia*, Francf., 1606, in-fol., est un fort bon ouvrage pour ce temps-là; le premier, il parla de la transfusion du sang. Il a laissé son nom au *bichlorure* d'étain, qu'on nomme encore *liqueur fumante de Libavius*, employé dans la teinture en écarlate. G—R.

LIBELLA, petite monnaie des anc. Romains. Elle était d'argent, et valait le dixième d'un denier. On croit que cette monnaie ne fut en usage que vers le temps des rois. Elle valait environ 1 fr.

LIBER, un des noms de Bacchus.

LIBERA, nom de Proserpine en Sicile.

LIBERALES, *Liberalia*, fêtes de Bacchus ou Liber, chez les anc. Romains. Elles revenaient annuellement le 16 des calendes d'avril (17 mars). Ce jour-là, on allait offrir à Bacchus des gâteaux miellés, que de vieilles femmes couronnées de lierre fabriquaient et débitaient dans les rues. C'était aussi le jour où l'on donnait la toge virile aux enfants en âge de la recevoir. (*V.* TOGE VIRILE.)

LIBERALIS (Antoninus). *V.* ANTONINUS.

LIBERALITAS JULIA. *V.* EBORA.

LIBÈRE (Saint), *Marcellinus Felix Liberius*, pape de 352 à 366, assembla trois conciles, à Rome, à Arles et à Milan,

pour juger entre St Athanase et Arius ; les deux derniers ayant approuvé l'hérésiarque, Libère refusa de souscrire à la condamnation d'Athanase, fut exilé par l'empereur Constance à Bérée (Thrace), et remplacé par l'antipape Félix II. Assez faible pour adopter la formule de Sirmium, rédigée par les semi-ariens, il obtint son rappel, mais ne tarda pas à rentrer dans l'orthodoxie, et anathématisa un concile de Rimini, qui adopta encore les principes d'Arius. Fête, le 24 septembre. B.

LIBERGIER (Hugues), architecte du XIIIe siècle, m. en 1263, commença l'église St-Nicaise de Reims, auj. détruite, et la belle cathédrale de cette ville, qui furent continuées par Robert de Coucy.

LIBERIA, anc. colonie américaine, fondée en 1821, par des abolitionnistes américains, dans la Guinée septentr., pour recevoir les noirs affranchis des Etats-Unis. Elle s'étend du cap Palmas au S.-E., au Rio-Gallinas au N.-O.; capit., *Monrovia;* 422,000 hab. Elle s'est proclamée république indépendante en 1847, et est reconnue par l'Angleterre, la France et la Belgique. La législature commença de siéger en 1851.

LIBERTAD. *V.* LIVERTAD.

LIBERTE, divinité allégorique des Romains, fille de Jupiter et de Junon. Ses attributs sont le bonnet phrygien, le sceptre, le joug rompu. Le père des Gracques lui éleva, le premier, un temple, qui fut dévoré par un incendie.

LIBERTÉ (Arbres de la). Arbres que, pendant les premières années de la Révolution française, on planta dans toutes les communes, comme symboles de la liberté. L'idée en vient des anciens arbres de mai (*V.* MAI). Les premiers furent plantés en mai 1792, à Lille, à Auxerre, et dans plusieurs autres lieux. La plupart étaient des arbres sans racines, mais très-élevés. Certaines villes du midi en avaient dans presque toutes leurs rues et devant beaucoup de maisons. Un écrivain de cette époque dit qu'en 1794 il y avait en France plus de 60,000 arbres de la liberté. Un décret de la Convention du 3 pluviôse an II (23 janvier 1794), ordonna la plantation, dans toutes les communes, d'un arbre de la liberté, avec racines, et en confia la conservation à tous les bons citoyens. L'espèce la plus habituellement choisie fut le peuplier, appelé *peuple* par les paysans, mot formé de *populus* qui, en latin, a le double sens de peuplier et de peuple (nation). On croit que cette interprétation le fit choisir de préférence par les démocrates. La plantation des arbres de la liberté à la porte de tous les comités militaires et civils de Paris, fut le prétexte dont les révolutionnaires se servirent, en 1792, pour commencer le rassemblement populaire qui finit par la fameuse journée du 20 juin. Sous le Ier Empire, les arbres de la liberté ne furent point entretenus, ou furent presque tous abattus. A la révolution de 1848, ils reparurent ; on s'en fit un moyen d'agitation, et l'on en planta à Paris notamment, une quantité presque innombrable. On invitait souvent le clergé à venir les bénir. Quand le gouvernement cessa d'être purement démagogique, ces arbres servant de prétextes à des désordres publics, furent tous abattus.

LIBERTÉ (île de la), nom donné, sous la Convention, à l'île d'Oléron.

LIBERUM VETO, mots latins usités dans l'anc. constitution de Pologne pour désigner le droit qu'avait chaque nonce ou député de la noblesse de s'opposer à une résolution de la diète, et, par cela même, de la rendre nulle.

LIBES (Antoine), physicien, né à Toulouse en 1760, m. en 1832, professeur aux écoles centrales et au lycée Charlemagne, a découvert l'*électricité par contact*. Il a publié : *Physicæ conjecturalis elementa*, 1788 ; *Physique chimique*, 1796 ; *Théorie de l'élasticité*, 1800 ; *Traité élémentaire de physique*, 1802 ; *Dictionnaire de physique*, 1806 ; *Histoire des progrès de la physique*, 1810.

LIBÉTHRA, anc. v. de Macédoine, sur le golfe Thermaïque, non loin de l'Olympe et de la frontière de Thessalie. On y voyait le tombeau d'Orphée.

LIBETHRA, fontaine voisine du mont Hélicon en Béotie ; les Muses, à qui elle était consacrée, en tiraient leur nom de *Libéthrides*.

LIBIQUES ou LIBUENS, *Libici* ou *Libui*, peuple ligurien de l'Italie ancienne (Gaule transpadane), sur les deux rives de la Sesia ; ch.-l., *Vercellæ*.

LIBITINAIRES, *Libitinarii*, entrepreneurs des funérailles chez les anc. Romains. Ils fournissaient des embaumeurs pour préparer les corps, afin qu'ils se conservassent jusqu'au jour des funérailles. Ils avaient, à Rome, leur administration au temple de Libitine.

LIBITINE ou VÉNUS-LIBITINE, déesse des funérailles chez les anc. Grecs ou Romains. Elle avait à Rome un temple où l'on vendait tout ce qui était nécessaire pour les funérailles, et où l'on tenait registre des morts.

LIBITINE (porte de) ou LIBITINAIRE, porte des amphithéâtres Romains, par laquelle on enlevait les gladiateurs blessés ou tués dans les combats.

LIBNA. *V.* LABANA.

LIBON, architecte grec du Ve siècle av. J.-C., né en Elide, construisit près de Pise le célèbre temple de Jupiter Olympien, décrit par Pausanias, et dont il ne reste auj. aucun vestige.

LIBONOTUS, vent de S.-O. quart S., chez les anciens Grecs ou Romains.

LIBOURNE, *Condate, Condat-les-Leiburnes*, s.-préfect. (Gironde), à 35 kil. E.-N.-E. de Bordeaux, par le chem. de fer d'Orléans, au confl. de la Dordogne et de l'Isle ; 10,519 hab. Trib. de 1re instance et de commerce, collége, musée, bibliothèque. Ecole d'hydrographie, jardin des plantes. Dépôt d'étalons. Entrepôt de sel. Fabr. de lainages, corderies, clouteries. Comm. de vins, eaux-de-vie, farines, bestiaux. Ville régulièrement bâtie. On y remarque l'église St-Jean-Baptiste (du XVIe siècle), celle des Carmélites, la salle de spectacle, le pont sur la Dordogne, le pont suspendu sur l'Isle, etc. — Poste militaire sous les Romains, Libourne devint importante sous Charlemagne ; elle fut fortifiée par les Anglais aux XIIIe et XIVe siècles. Jusque-là, elle s'était appelée Fozera ou Fozela ; un seigneur de Leyburn, localité au N. de l'Angleterre, lui donna le nom de son pays. En 1270, Edouard Ier d'Angleterre donna à Libourne une constitution et une charte. Du Guesclin s'en empara en 1377, Dunois en 1451, Talbot en 1452. Le parlement de Bordeaux y siégea en 1473, 1514, 1528, 1547 et 1787. La coutume de Bordeaux et de ses huit *filleules* y fut rédigée en 1520. Libourne fut, vers 1541, le centre de l'insurrection des Guitres. Pendant la Fronde, elle fut fortifiée par Condé, et prise par le duc de Vendôme. B.

LIBRAIRE, *Librarius* ou *Scriptor librarius*, ou *Scriba librarius*, officier subalterne attaché aux magistrats chez les anciens Romains, et leur servant de secrétaire ou de copiste pour la transcription de leurs ordres ou de leurs actes publics. — Scribe militaire attaché à une légion, et tenant les comptes de la légion, les effectifs, et toutes les écritures relatives au service. Il y avait un libraire par chaque manipule de 200 hommes. — Copiste de livres. Les gens de lettres en employaient à la transcription de leurs ouvrages, à en faire des copies pour les répandre ; les riches, simples amateurs des lettres, entretenaient des libraires pour leur copier les livres qu'ils voulaient avoir. Cette habitude finit par devenir une industrie : il y eut des entrepreneurs, qui faisaient copier les livres en grand nombre, pour les revendre au public, et même les expédier dans les provinces. Cette industrie commença de prendre naissance vers la fin de la république. Ces entrepreneurs portèrent d'abord le nom de libraires, et puis, vers le temps de Quintilien, au IXe siècle de Rome, on les appela *bibliopoles, bibliopolæ*, d'un mot grec latinisé signifiant vendeur de livres. Les libraires des magistrats étaient des affranchis, et les libraires, copistes de livres, des esclaves. — Libraire, *Libraria*, femme esclave, chargée, dans les grandes maisons, chez les anciens Romains, de distribuer chaque jour aux autres esclaves la laine pour les travaux domestiques. C. D—Y.

LIBRÉMONT, nom de REMIREMONT sous la Ire République française.

LIBRE-SUR-SAONE, nom de VILLEFRANCHE (Rhône), sous la Ire République française.

LIBREVILLE, nom de CHARLEVILLE sous la Ire République française.

LIBRIPENS, officier peseur public, chez les anciens Romains, ou assesseur de magistrat pour les ventes par l'as et la balance, *per æs et libram*. Il devait être citoyen romain pubère, et assistait aux ventes publiques avec une balance, comme pour en peser le prix d'acquisition. C. D—Y.

LIBS, vent d'O.-S.-O., chez les anc. Grecs ; les Romains l'appelaient *Africus*.

LIBUENS. *V.* LIBIQUES.

LIBUM, gâteau de sacrifice chez les anc. Romains. Il pesait 2 à 3 livres (environ 1 kilogr.), et était ainsi nommé de ce qu'on faisait des libations avant de le manger.

LIBURNE, *Liburna*, bâtiment à voiles et à rames de la marine militaire des anc. Romains. Il empruntait son nom des Liburniens, peuple de la Dalmatie. Octave dut, en partie, la victoire d'Actium à un grand nombre de Liburnes qu'il avait, et, depuis, ce genre de navires fut toujours employé dans la marine militaire. — Liburne, *Liburnus*, huissier chargé d'appeler les causes, dans les audiences

judiciaires. Il y en avait aussi dans la maison des empereurs. C. D—Y.

LIBURNICUS PORTUS, nom latin de LIVOURNE.

LIBURNIE, *Liburnia*, partie de l'anc. Illyrie, le long de l'Adriatique, au N. de la Dalmatie, entre l'*Arsia* (Arsa) et le *Titius* (Kerka); ch.-l., Iadera; v. princip.: Arsia, Ænona, Flanona, Foretani, Scardona, Senia. Ses habitants s'adonnaient à la piraterie. C'est auj. la *Croatie maritime* et le Nord de la Dalmatie.

LIBYE, *Libya*, nom que les Grecs donnaient à l'Afrique entière, tandis que les Romains ne l'appliquaient généralement qu'au pays compris entre la Méditerranée au N., l'Afrique propre à l'O., le désert au S., et l'Egypte à l'E. Dans cette dernière acception, on distingua encore la *Libye supérieure* (Cyrénaïque et Pentapole), et la *Libye inférieure* (Marmarique). On donna quelquefois le nom de *Libye intérieure* au désert situé au S. de l'Atlas, et celui de *Libye extérieure* à la région plus rapprochée de la Méditerranée.

LIBYE (Désert de), nom spécialement appliqué, même de nos jours, au désert qui s'étend à l'O. de l'Égypte, au S. du pays de Barcah, et à l'E. de la Nigritie; entre 26°-30° lat. N., et 15°-25° long. E.

LIBYQUE (Mer), *Libycum mare*, mer ou grand golfe de la Méditerranée, dans l'enfoncement que présente la côte N. de l'Afrique, depuis le cap Hermæum jusqu'à Parætonium. Il comprenait deux golfes plus petits, la Grande et la Petite-Syrte.

LIBYSSA, anc. v. d'Asie-Mineure (Bithynie), sur la Propontide, entre Chalcédoine et Nicomédie; Annibal y mourut. Auj. *Gebsèh*.

LICATA, v. de Sicile. *V.* ALICATA.

LICATES, peuple de l'anc. Vindélicie, sur les bords du *Licus* (auj. Lech).

LICENCE, second grade universitaire, entre le baccalauréat et le doctorat; ainsi nommé parce qu'il conférait autrefois la permission (*licentia*) d'enseigner. Il y a des licences ès lettres, ès sciences physiques, ès sciences mathématiques, en droit, et en théologie.

LICETI (Fortunio), philosophe péripatéticien moderne, né à Rapallo, sur la côte de Gênes, en 1577, m. en 1656, étudia d'abord chez son père, qui était médecin, puis à Bologne, et professa la philosophie à Pise, la physique à Padoue. On a de lui : *Gonopsychanthropologia, de origine animæ humanæ*, qu'il écrivit à 19 ans, Francf., 1600, in-8°; *De his qui vivunt diù sine alimento lib.* IV, Padoue, 1612, in-fol.; *De Monstrorum causis*, ibid., 1616, in-4°; *De lucernis antiquis*, Venise, 1621, in-4°; *De annulis antiquis*, Udine, 1645, in-4°, etc. C. N.

LICH, v. de la Hesse-Darmstadt (Haute-Hesse), sur le Wetter, à 5 kil. S.-E. de Giessen; 3,000 hab. Château des princes de Solms-Lich.

LICHAS, héraut d'Hercule. Le héros, à qui Déjanire l'avait chargé de porter la robe de Nessus, le précipita dans la mer d'Eubée, où il fut changé en rocher.

LICHFIELD, v. d'Angleterre (Stafford), près du Trent, forme un comté particulier, à 27 kil. E.-S.-E. de Stafford, à 176 N.-N.-O. de Londres; 6,761 hab. Evêché (auj. de Lichfield et Coventry), fondé par les Saxons. Magnifique cathédrale des XIIIe et XIVe siècles, avec les tombeaux de lady Montague, Garrick, etc., et dont la bibliothèque contient, entre autres raretés, les Evangiles saxons de St-Chad, qui y fut évêque. On remarque aussi les églises St-Chad et St-Michel, l'hôpital St-Jean, le théâtre. Brasseries renommées. Patrie de Samuel Johnson, à qui l'on a élevé une statue colossale.

LICHT, *clair, brillant*, en allemand : Licht*enwald*, forêt éclairée, etc.

LICHTENAU, v. de la Hesse-Cassel, à 22 kil. de Witzenhausen; 1,500 hab. Fabr. de toiles. — v. des Etats prussiens (Westphalie), à 80 kil. S. de Minden; 1,200 hab.

LICHTENAU (Conrad de). *V.* CONRAD.

LICHTENBERG (Principauté de), petit pays de la Confédération germanique (Prusse rhénane, régence de Trèves); 44 kil. sur 13; 27,000 hab. Il appartient à la Prusse depuis 1834; il relevait auparavant du duché de Saxe-Cobourg-Gotha.

LICHTENBERG (George-Christophe), physicien et moraliste, né en 1742 à Ober-Ramstædt près de Darmstadt, m. en 1799, étudia les sciences à Darmstadt et à Gœttingue, visita l'Angleterre, et devint, en 1771, professeur de physique expérimentale à Gœttingue. Ses fonctions ne l'empêchèrent pas de se livrer à la philosophie et à la littérature. On a de lui : *Timorus*, 1773, satire dirigée contre Bonnet; *la Physiognomonie des queues*, 1778, parodie du système de Lavater; *Explication des gravures ou compositions morales d'Hogarth*, 1794-1807, 9 livr. in-fol. et in-8°; les *Almanachs de Gœttingue*, de 1778 à 1799; *Exposition des idées de M. Deluc sur la formation de la pluie*, 1800, in-8°; divers Mémoires et articles dans le *Magasin de Gœttingue*. Comme littérateur, Lichtenberg a de l'esprit, de la gaieté, une grande connaissance du cœur humain, un style plein de charme et d'élégance. Comme savant, il eut le tort de combattre les idées de Lavoisier; il a découvert la diversité des figures que forme la poussière répandue sur la surface des corps électrisés.

LICHTENBERG, vge (Bas-Rhin), arr. et à 20 kil. N.-N.-E. de Saverne; 1,127 hab. Titre d'une seigneurie d'Alsace. Château-fort bien conservé.

LICHTENSTEIG, v. de Suisse, cant. et à 23 kil. O.-S.-O. de St-Gall, sur la rive dr. de la Thur; 983 hab. Ruines du château de New-Toggenburg, célèbre dans les annales du pays.

LICHTENSTEIN ou LIECHTENSTEIN, v. du royaume de Saxe, à 12 kil. N.-E. de Zwickau; 4,317 hab. Fabr. de toiles; ch.-l. d'une seigneurie de même nom.

LICHTENSTEIN (Principauté de), petit Etat de la Confédération germanique, entre le Tyrol au N. et à l'E., et la Suisse au S. et à l'O.; 7,150 hab., catholiques. Ch.-l., *Vaduz*. Le souverain réside d'ordinaire à Vienne. Le Lichtenstein se divise en 2 seigneuries, Vaduz et Schellenberg. Il a, dans la grande Diète germanique, une voix en commun avec cinq autres Etats.

LICHTENSTEIN (Joseph-Wenceslas, prince de), né à Vienne en 1696, m. en 1772, entra au service à 18 ans, se signala dans les campagnes de 1733 et 1734, et était parvenu au grade de feld-maréchal, lorsqu'il gagna sur les Français la bataille de Plaisance, en 1746. Il avait été ambassadeur en France de 1738 à 1741. On paya ses services par le titre de directeur-général de l'artillerie. Il forma une galerie de tableaux devenue célèbre.

LICHTENVOORDE, v. du roy. de Hollande (Gueldre), à 31 kil. S.-E. de Zutphen; 3,000 hab.

LICHTERVELDE, v. de Belgique (Flandre occidentale), à 17 kil. S. de Bruges; 5 700 hab. Fabr. de lainages, teintureries, briqueteries.

LICHTSTALL, v. de Suisse. *V.* LIESTALL.

LICHTWER (Magnus-Godefroy), fabuliste, né à Wurzen (Brandebourg) en 1719, m. en 1783, a donné, en 1748, un recueil de fables, toutes de son invention. Il est un peu diffus, mais il conte bien, et ses moralités sont belles et bien amenées. Les fables de Lichtwer ont été traduites en français, 1 vol. in-8°, Strasbourg, 1763.

LICINIUS STOLON (Caïus-Calvus), riche plébéien de l'anc. Rome. Sa femme, fille de Fabius Ambustus, et jalouse des honneurs rendus à son beau-frère, qui était patricien, excita son ambition; devenu tribun du peuple, l'an 377 de Rome, 376 av. J.-C., il proposa, avec L. Sextius, son collègue, des lois qui firent une véritable révolution légale et démocratique : il soulagea d'abord les débiteurs, en faisant déduire du capital les intérêts payés; sous prétexte qu'il n'était pas possible de bien cultiver une plus grande étendue de terre et d'en extirper les rejetons inutiles (parole qui le fit nommer *Stolo*, ou rejeton inutile), il fit limiter à 500 jugères (126 hectares 12 centiares) chaque lot de terre qu'un citoyen pouvait tenir à loyer du domaine public, pour que, du reste, 7 jugères (1 hectare 77 centiares) fussent distribués à chaque citoyen pauvre; les détenteurs de toutes les terres publiques seraient soumis à un tribut annuel du 10e au 5e du revenu; personne n'enverrait dans les pâturages publics plus de 100 têtes de gros bétail et 500 têtes de petit; enfin il exigea qu'on ne créât plus de tribuns militaires, mais deux consuls, dont l'un toujours plébéien; que des dix membres formant le collége décemviral et chargés de consulter dans les calamités publiques les livres sibyllins, cinq fussent plébéiens. Ces propositions amenèrent dix années de guerre civile, pendant lesquelles Licinius et Sextius furent toujours réélus tribuns; à l'obstination du sénat, qui séduisait la majorité des tribuns devenus plus nombreux, et employait deux fois la dictature, ils répondirent en empêchant toute nomination à des charges curules; Rome fut cinq ans sans magistrats. Camille termina par son intervention cette anarchie; il décida les sénateurs à accorder toutes les demandes des deux tribuns, 367. Sextius, puis Licinius, furent consuls plébéiens; mais les patriciens se vengèrent en démembrant le consulat par la préture et l'édilité curule. La loi agraire de Licinius fut exécutée, mais mal observée; lui-même fut condamné pour l'avoir enfreinte. A. G.

LICINIUS CALVUS (Caïus), orateur contemporain de Cicéron, et ami de Catulle. Quintilien cite souvent ses in-

vectives contre Vatinius. On le croit l'auteur d'Annales citées par Denys d'Halicarnasse et Tite-Live. Il mourut à l'âge de 30 ans, 74 av. J.-C. On a de lui quelques fragments dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.

LICINIUS (C.-Flavius-Valérius-Licinius-Licinianus), né vers l'an 263 en Dacie, d'une famille de paysans, m. en 324, s'éleva des derniers rangs de la milice romaine aux postes les plus importants, se signala dans la guerre contre Narsès, roi des Perses, reçut de Galérius, en 307, le titre d'Auguste avec le gouvernement de la Pannonie et de la Rhétie, et, après la mort de son protecteur, s'appropria encore la Thrace et la Macédoine. Allié de Constantin le Grand, dont il épousa la sœur, il le seconda contre Maxence, 312. Puis il vainquit en deux rencontres Maximin Daïa, qui avait attaqué la Thrace, et la mort de ce rival lui livra la préfecture d'Orient. Deux guerres contre Constantin lui-même furent malheureuses : vaincu dans la 1re à Cibalis et à Mardie, Licinius dut céder la Thrace, la Mésie-Inférieure et la Petite-Scythie, 314 ; défait dans la 2e à Andrinople et à Chrysopolis, 323, il fut dépouillé de la pourpre, relégué à Thessalonique, et étranglé l'année suivante, sous prétexte de conspiration. B.

LICORDIA, v. de Sicile, prov. et à 46 kil. S.-O. de Catane ; 7,000 hab.

LICORNE, animal fabuleux de l'antiquité et du moyen âge, qu'on disait avoir les formes d'un cheval, le pelage roux ou blanc, et le front armé d'une longue corne aiguë. On disait qu'il ne pouvait être vaincu que par une vierge, et que sa corne était un préservatif contre les maléfices.

LICOSA (Cap de), anc. *Posidium promontorium*, cap du royaume d'Italie, à l'entrée O. du golfe de Salerne ; par 40° 14′ lat. N. et 12° 38′ long. E.

LICTEUR, *Lictor*, officier subalterne des grands magistrats de l'anc. Rome, qui les précédait en public, écartait la foule sur leur passage, et quelquefois exécutait leurs sentences capitales. Les magistrats qui avaient des licteurs étaient : le dictateur, il en avait 24 ; les consuls, 12 ; les proconsuls, les préteurs provinciaux, le maître de la cavalerie, chacun 6 ; et le préteur urbain, 2. Les licteurs, quel que fût leur nombre, marchaient toujours sur une seule file, en long, devant leur magistrat. Ils portaient des faisceaux de verges, et quand deux magistrats se rencontraient, l'inférieur faisait abaisser ses faisceaux devant le supérieur. Les licteurs étaient citoyens plébéiens ou au moins de race d'affranchis. Leur costume se composait d'un subligaculum (*V. ce mot*), d'une tunique, et, par-dessus, d'une toge courte, dans Rome, ou d'un sagum court hors de Rome, lorsqu'ils accompagnaient un général. On croit que les licteurs furent introduits à Rome par Tullus Hostilius ou Tarquin l'Ancien, avec l'appareil de l'autorité souveraine empruntés aux Etrusques ; cette nation, formée de 12 peuples confédérés, choisissait, en cas de guerre, un chef de la confédération, et chaque Etat lui fournissait un licteur. La république romaine ayant conservé pour ses consuls l'appareil de l'autorité royale, ils eurent les licteurs, mais tour à tour, pendant un mois, car les rois n'en avaient que 12, et l'on n'augmenta pas ce nombre. C. D.—Y.

LICTEUR NOIR, *Lictor ater*. On nommait ainsi des licteurs qui, vêtus d'une toge noire, marchaient en tête de la pompe funèbre des grands personnages et des nobles. C. D—Y.

LICUS, nom latin du LECH.

LIDDA, v. de Syrie. *V.* LYDDA.

LIDERICUS, nom latin du LOIR.

LIDES. *V.* LÈTES.

LIDI, c.-à-d. *les bords*, nom donné à 7 îles de la prov. autrichienne de Vénétie, qui décrivent, dans la mer Adriatique, une courbe entre les embouchures de la Brenta et de la Piave. Formées d'atterrissements, elles ont été couvertes de jardins délicieux.

LIDO, nom de 2 îles de l'Adriatique, ayant chacune 2,000 hab. environ, et situées au S. de Venise ; l'une, *Lido-di-Palestrina*, à 16 kil. ; l'autre, *Lido-di-Sotomarina*, à 28 kil.

LIEBAU, v. des Etats prussiens (Silésie), à 53 kil. S.-S.-E. de Liegnitz ; 1,880 hab. Douane. Toiles et fils. — v. de Moravie (Etats autrichiens), à 22 kil. N.-O. de Weisskirch ; 1,550 hab.

LIEBE, *amour* en allemand : LIEBE*nstein*, pierre d'amour.

LIEBERKUHN (Jean-Nathaniel), anatomiste, né à Berlin en 1711, m. en 1756, déploya une grande habileté dans l'art de préparer et d'injecter les cadavres. C'est lui qui constata qu'il n'existe pas d'air entre la plèvre et le poumon. On a de lui des Dissertations et des Mémoires dans le recueil de l'Académie royale de Berlin, dont il était membre.

LIECHTENSTEIN. *V.* LICHTENSTEIN.

LIEFLAND, nom allemand de la LIVONIE.

LIÉGE, *Leodicum*, *Leodum*, *Legia*, en hollandais *Luik*, en allemand *Luttich*, v. de Belgique, cap. de la prov. de son nom, à 105 kil. E.-S.-E. de Bruxelles, au confl. de la Meuse et de l'Ourthe ; 101,700 hab. Chemins de fer pour Bruxelles, Louvain, Malines, Namur, Cologne. Place forte, avec citadelle. Evêché suffragant de Malines. Cour d'appel. Division militaire. Université fondée en 1816 ; observatoire ; haute école des mines, école du génie, école des arts et métiers, collége, séminaire de St-Servais, école normale primaire, institut de sourds-muets. Musée de tableaux intéressant ; collections de médailles, d'histoire naturelle et de minéralogie, bibliothèque. Académie des beaux-arts, Conservatoire de musique. Malgré de nombreux embellissements, l'aspect sombre de la ville, ses rues tortueuses, rappellent son ancienneté ; on y remarque l'ancien palais épiscopal, l'église gothique de St-Jacques, la cathédrale de St-Paul, l'église de St-Martin, celles de St-Denis, de St-Barthélemy, de Ste-Croix, l'hôtel-de-ville, etc. Industrie très-florissante : fonderie royale de canons ; fabriques renommées d'armes à feu, de guerre, de chasse et de luxe ; construction de machines ; quincaillerie, verreries, papeteries, raffineries de sucre et de sel, savonneries, fabriques de produits chimiques, etc. Riches mines de houille aux environs, exploitées depuis 1178. Patrie de Grétry. — Liége existait au VIe siècle ; saint Hubert y transporta, en 708, le siége épiscopal de Maëstricht. La ville, ainsi que le pays qui en dépendait, fut gouvernée par son évêque ; mais celui-ci fut obligé de se soumettre, dès 1316, à une sorte de constitution très-libérale, dite *Paix de Fexhe*. Les Liégeois soutinrent de fréquentes luttes contre leurs évêques, qui s'appuyèrent souvent sur les ducs de Bourgogne ou les empereurs d'Allemagne ; Jean-sans-Peur y massacra 25,000 personnes en 1408, mais la plus fameuse révolte est celle de 1468, secrètement fomentée par Louis XI, qui, à la suite du traité de Péronne, fut obligé d'aider en personne Charles le Téméraire à la réprimer ; 40,000 Liégeois furent mis à mort. L'évêché de Liége conserva en partie ses priviléges et son indépendance jusqu'en 1795 ; conquis par les Français, il forma le département de l'Ourthe, devint, en 1814, une province des Pays-Bas, et, en 1830, une province du royaume de Belgique.

LIÉGE (Province de), division administrative du roy. de Belgique, à l'E., entre la Limbourg belge au N., les provinces du Brabant méridioñal et de Namur à l'O., le Luxembourg belge au S., et les Etats prussiens à l'E. Ch.-l., *Liége*. Elle forme 4 arrond. : Huy, Liége, Verviers, Waremme. Superf., 289,319 hect. Pop., 545,870 hab. Pays entrecoupé de collines boisées, arrosé par la Meuse et l'Ourthe. Sol fertile dans les vallées. Nombreuses exploitations de houille. Mines de fer, zinc, cuivre et laminages. Carrières de marbre, d'ardoise et de pierre.

LIÉGE (Evêché de), anc. pays souverain de l'Empire d'Allemagne, était compris dans le cercle de Westphalie. Il se divisait en sept contrées : la Campine, la Hesbaye, les comtés de Looz et de Hornes, le marquisat de Franchimont, le Condroz, et le Stavelot. Il a formé la prov. actuelle de Liége et une petite partie de celles de Limbourg et de Namur.

LIEGNITZ, *Lignitia*, v. des Etats prussiens (Silésie), sur la Katzbach, à 70 kil. O. de Breslau ; 18,000 hab. Ch.-l. de régence et de cercle. Tribunaux ; collége royal de nobles ; école de sourds-muets. Bibliothèque, collections scientifiques. Au centre de la ville est l'anc. château des ducs de Liegnitz ; on y remarque aussi l'église catholique de St-Jean, celle de St-Pierre et St-Paul, l'hôtel du Conseil, et la chapelle sépulcrale des ducs de Liegnitz. Fabr. et commerce de lainages, cotonnades, toiles, cuirs, bleu de Prusse, etc. Victoire des Tartares sur les Polonais en 1241, et de Frédéric II, roi de Prusse, sur les Autrichiens, le 15 août 1760. — La régence de Liegnitz, qui comprend le N.-O. de la Silésie, entre le Brandebourg au N.-O., le royaume de Saxe et la Bohême au S., la régence de Breslau à l'E., et le grand-duché de Posen au N.-E., a 1,397,990 hectares, 180 kilom. sur 130, et est divisée en 19 cercles, dont la population est de 940,500 hab.

LIEOU-KHIEOU ou LIEU-KIEU, archipel d'Asie, dans le Grand-Océan, au S. du Japon et au N.-E. de Formose ; par 24°-28° 30′ lat. N., et 120° 50′-128° 10′ long. E. Composé de 37 îles. Il fut découvert par les Chinois vers l'an 600 de J.-C., fut un objet de querelles entre eux et le Japon, et leur resta définitivement en 1372. Les

indigènes envoient tous les trois ans à Pékin un tribut de soufre, de cuivre, de fer et d'étain.

LIERNAIS, ch.-l. de canton (Côte-d'Or), arr. et à 60 kil. N.-O. de Beaune, 281 hab. Vins estimés.

LIERRE ou LIER, v. de Belgique, prov. et à 16 kil. S.-E. d'Anvers, au confl. des deux Nèthes; 14,800 hab. Industrie active; calicots, indiennes, soieries, dentelles.

LIESSE (NOTRE-DAME DE), vge (Aisne), arr. et à 12 kil. E.-N.-E. de Laon; 1,358 hab. Église fondée en 1134, consacrée à la Vierge, d'après une légende, et dès lors célèbre par un pèlerinage. L'église actuelle a été rebâtie vers la fin du XIVe siècle. Bijouterie, objets de dévotion, bimbeloterie. Liesse était l'anc. pèlerinage des rois de France. *V.* Vilette, *Histoire de Notre-Dame de Liesse*, Paris, 1708, in-12.

LIESTAL ou LICHSTALL, v. de Suisse, ch-l. du canton de Bâle-Campagne depuis 1833, à 14 kil. S.-E. de Bâle; 3,368 hab. Fabr. de gants.

LIEUE, anc. mesure itinéraire d'Europe. La lieue commune de France, ou de 25 au degré, est de 4,445 mèt. La lieue marine est de 5,556 mèt. La lieue de poste est de 3,898 mèt. En Suisse, la lieue vaut 4,800 mèt.; la lieue carrée équivaut à 23 kil. carrés. La lieue d'Espagne a 4,177 mèt.; celle de Portugal, 6,173.

LIEU-KIEU. *V.* LIEOU-KHIEOU.

LIEUREY brg (Eure), arr. et à 16 kil. S. de Pont-Audemer; 598 hab. Fabr. de tissus de laine et de soie, dits *lieurines*, de coutils, de rubans de fil. Comm. de grains.

LIEUSAINT ou LIEURSAINT, vge (Seine-et-Marne), arr. et à 13 kil. N.-O. de Melun, sur le chemin de fer de Lyon; 618 hab. Pépinières; élève de moutons mérinos.

LIEUTAUD (Joseph), médecin, né à Aix en 1703, m. en 1780, fut membre de l'Académie des Sciences et 1er médecin de Louis XVI. On a de lui : *Elementa physiologiæ*, 1749, in-8°; *Anatomie historique et pratique*, 1750, in-8°; *Synopsis universæ praxeos medicæ*, 1765 et 1770, 2 vol. in-4°, ouvrage très-estimé, dont il traduisit le 2e livre en français sous le titre de *Précis de la matière médicale*, 1770, 1781, 2 vol. in-8°; *Historia anatomico-medica*, 1767; *Précis de la médecine pratique*, 1776, 2 vol. in-8°; *Essais anatomiques*, 1777.

LIEUTENANT, grade militaire créé en 1444, et dont une ordonnance de 1558 a défini les pouvoirs, tels qu'ils sont à peu près de nos jours. Le lieutenant, placé immédiatement au-dessous du capitaine, est le second officier d'une compagnie ou d'un escadron. Dans la cavalerie et les armes spéciales, il y a des lieutenants en premier et des lieutenants en second; dans l'infanterie, des lieutenants de 1re et de 2e classe. Il existe aussi des lieutenants d'état-major, des lieutenants aides de camp. En campagne, un lieutenant désigné par le colonel remplit les fonctions temporaires d'officier payeur; d'autres encore peuvent être attachés à un général comme officiers d'ordonnance.

LIEUTENANT-CIVIL, le second magistrat du Châtelet de Paris, le substitut du prévôt de Paris sous l'anc. monarchie. Il jugeait les contestations relatives aux héritages, affaires de mineurs, interdictions, demandes en séparation, levées de scellés, inventaires, etc. On faisait en sa présence l'ouverture des testaments scellés. Il était conservateur des priviléges de l'Université de Paris.

LIEUTENANT-COLONEL, second officier d'un régiment, venant après le colonel, qu'il remplace en cas d'absence ou de maladie. Ce grade fut institué en 1665 dans l'infanterie, en 1668 dans la cavalerie. Antérieurement à cette création, on désignait par le titre de lieutenant-colonel un officier supérieur chargé de la police et de l'administration d'un régiment. De 1791 à 1793, le commandant d'un bataillon d'infanterie ou d'un escadron de cavalerie porta le nom de lieutenant-colonel, qui fit place ensuite à ceux de chef de bataillon et de chef d'escadron.

LIEUTENANT-CRIMINEL, magistrat du Châtelet de Paris, qui prononçait sur tous les crimes et délits commis dans Paris ou aux environs. Dans les causes de simple police, il jugeait sans conseillers, et assisté seulement d'un avocat du roi. Il y avait aussi un lieutenant-criminel dans chaque juridiction royale de l'anc. France.

LIEUTENANT-GÉNÉRAL, grade dont l'origine remonte à l'an 1430. Il était conféré temporairement à l'officier qui commandait une armée sous les ordres du connétable ou d'un maréchal de France. Depuis 1631, 1633 ou 1638, il fut attribué au commandant d'une division active aux armées, ou d'une division territoriale dans l'intérieur : avec ces attributions spéciales, c'est ce qu'on nomme auj. *général de division*.

LIEUTENANT-GÉNÉRAL DE POLICE, magistrat chargé de veiller à la sûreté et à l'assainissement de Paris. L'institution date de 1667. Sous Louis XV, le lieutenant-général de police avait à peu près les fonctions que le préfet de police a aujourd'hui (*V. Préfet de police*), surtout en ce qui concerne Paris.

LIEUTENANT-GÉNÉRAL DU ROYAUME, dignité temporaire qui conférait tout ou partie de l'autorité royale. Le duc François de Guise en fut revêtu après la défaite de St-Quentin, 1557, et après la conjuration d'Amboise, 1560; le roi de Navarre, Antoine de Bourbon, l'obtint à l'avénement de Charles IX, ainsi que le duc d'Anjou (depuis Henri III) en 1567; la Ligue la conféra au duc de Mayenne en 1589, et le parlement au duc d'Orléans lors de l'avénement de Louis XIV. En 1814, le sénat donna la lieutenance générale au comte d'Artois; en 1830, Charles X à Louis-Philippe, duc d'Orléans.

LIEUTENANT DE ROI, nom donné, sous l'anc. monarchie française, à deux sortes d'officiers : 1° ceux qui commandaient, au nom du souverain, les armées ou les provinces; 2° ceux qui commandaient dans les places de guerre.

LIEUVIN (Le), *Lexuinus pagus, Lisvinus comitatus*, petit pays de l'anc. France (Haute-Normandie), entre la Seine, le pays d'Ouche, le Roumois, la campagne de Neufbourg et le pays d'Auge; 48 kil. sur 28. Ch.-l., *Lisieux*; v. princ., Orbec, Honfleur. Auj. partie des départements du Calvados et de l'Eure.

LIFFEY, riv. d'Irlande, affluent de la baie de Dublin. Cours de 125 kil.

LIFFOL. *V.* MORVILLIERS.

LIFFORD, v. d'Irlande, capit. du comté de Donegal (Ulster), à 22 kil. S.-S.-O. de Londonderry; 5,200 hab.

LIFFRÉ, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), arr. et 17 kil. N.-E. de Rennes; 445 hab.

LIGARIUS (Q.) combattit à Thapsus dans les rangs des Pompéiens l'an 707 de Rome, 46 av. J.-C., et fut exilé. Cicéron obtint son rappel de la clémence de César, à la suite d'un magnifique discours prononcé dans le sénat. Ligarius n'en fut pas moins un des meurtriers du dictateur.

LIGE, de *ligius*, mot de la basse latinité, qui vient de *ligamen* (lien), parce que celui qui tient son fief ligement est bien plus lié et obligé que celui qui le tient en hommage simple. Le vassal ou homme-lige s'obligeait de servir son seigneur envers et contre tous, excepté contre son propre père. *V.* HOMMAGE.

LIGER (Louis), agronome, né à Auxerre en 1658, m. en 1717, a laissé : *Economie générale de la campagne*, Paris, 1700, 2 vol. in-4°, ouvrage fait sur celui de Ch. Estienne, puis refondu et réimprimé plusieurs fois sous le titre de *Nouvelle maison rustique; le Jardinier fleuriste*, 1704, in-12; *Nouveau théâtre d'agriculture*, 1712, in-8°; *Dictionnaire pratique du bon ménager*, 1715, 2 vol. in-4°, réimpr. sous le titre de *Dictionnaire universel de l'agriculture*, 1751, 2 vol. in-4°, etc.

LIGER ou LIGERIS, auj. *Loire*, fl. de l'anc. Gaule, prenait sa source au mont Cebenna, chez les Vellaves (Aquitaine Ire), arrosait le S.-O. de la Lyonnaise Ire, séparait en partie l'Aquitaine Ire de la Lyonnaise IVe, traversait cette dernière province, entrait dans la Lyonnaise IIe, qu'elle séparait de l'Aquitaine IIe, et se jetait dans l'Océan au-dessous de Corbilo (*Couëron*).

LIGERULA, riv. de la Gaule (Lyonnaise IVe), affluent du Liger. Auj. *Loiret*.

LIGIER-RICHIER. *V.* RICHIER.

LIGNAC (Joseph-Adrien LE LARGE DE), oratorien, né vers 1710 à Poitiers, d'une famille noble, m. en 1762, a laissé, entre autres ouvrages : *Lettres à un Américain sur l'Histoire naturelle de M. de Buffon*, Hambourg, 1751, 1759, 9 vol. in-12; *Métaphysique tirée de l'expérience*, Paris, 1752, in-12, où il suit les principes de Descartes et de Malebranche; *Examen du livre de l'Esprit* (d'Helvétius), 1759, 2 vol. in-12.

LIGNANO. *V.* LEGNANO.

LIGNE, *Lignum, Ligniacum*, vge de Belgique (Hainaut), sur la Dendre, à 25 kil. E. de Tournai; 900 hab. Erigé en principauté en 1601 par l'empereur Rodolphe II. De la maison de Ligne sont sorties celles de Barbançon, d'Arenberg, d'Aarschot, de Croy, de Chimay.

LIGNE (Charles-Joseph, prince de), né à Bruxelles en 1735, m. en 1814, entra au service dans l'armée autrichienne en 1752, et se signala pendant tout le cours de la guerre de Sept Ans. Général-major en 1765, lieutenant-général en 1771, la campagne de 1778 ajouta encore à sa réputation militaire. Puis il voyagea en Italie, en Suisse, et surtout en France, où il se fit connaître comme l'un des hommes les plus spirituels et les plus aimables de l'époque. Chargé d'une mission en Russie, 1782, il gagna les bonnes grâces de Catherine II, qui lui fit don d'une terre en Crimée; nommé général d'artillerie, il assista au siége d'Ot-

chakoff que dirigeait Potemkin, 1788, et à la prise de Belgrade par Laudon, 1789. Son fils s'étant placé parmi les chefs de l'insurrection des Pays-Bas contre l'Autriche, 1790, il fut écarté des affaires, et, bien qu'élevé au rang de feld-maréchal en 1808, il ne reprit aucun commandement. Le prince de Ligne était un tacticien habile et profond. Il est auteur d'un grand nombre d'écrits en français, tous remplis d'esprit, de traits piquants et de vues neuves, mais d'un style incorrect et prolixe. Ses *Œuvres* ont été publiées par lui, sous le titre de *Mélanges militaires, littéraires et sentimentaires*, 1795-1809, 30 vol. in-12; on y remarque un Journal des guerres auxquelles il prit part, et un *Essai sur les jardins;* ce qu'il a écrit en vers est très-médiocre. Il a donné la *Vie du prince Eugène de Savoie*, 1809, in-8°. Mme de Staël a publié un vol. de *Lettres et pensées du prince de Ligne*, 1809, in-8°, et Malte-Brun ses *Œuvres choisies*, Genève, 1809, 2 vol. in-8°. B.

LIGNÉ, ch.-l. de cant. (Loire-Inférieure), arr. et à 18 kil. O.-N.-O. d'Ancenis; 385 hab. Château en ruines.

LIGNÈRES-LA-DOUCELLE, brg (Mayenne), arr. et à 42 kil. N.-O. de Mayenne; 448 hab. Eaux minérales ferrugineuses.

LIGNIÈRES, ch.-l. de cant. (Cher), arr. et à 26 kil. O. de St-Amand-Montrond, sur l'Arnon, et à peu de distance de l'étang de Villiers (24 kil. de tour); 2,496 hab. Jadis seigneurie. Ruines du château qu'habita Jeanne de France, fille de Louis XI. Église du XIe siècle. Fabr. de pâtés renommés.

LIGNON, riv. de France, sort des monts du Forez, coule de l'O. à l'E., et se jette dans la Loire au-dessus de Feurs. Cours de 50 kil. Elle doit sa célébrité au roman de l'*Astrée*, d'Honoré d'Urfé.

LIGNY-EN-BARROIS, ch.-l. de canton (Meuse), arr. et à 16 kil. S.-E. de Bar-le-Duc, sur l'Ornain; 3,030 hab. Comm. de vins, laines, bois, confitures; pêche de truites. Fabr. de toiles de coton, sarraux, enclumes. — Seigneurie, puis comté où l'on battit monnaie, Ligny passa de la maison de Bar dans celle de Luxembourg au XIIIe siècle, et fut racheté en 1719 par Léopold de Lorraine. L'église de Ligny possède une image de la Vierge, peinte sur soie, et que la tradition attribue à St Luc.

LIGNY, vge de Belgique, prov. et à 20 kil. N.-O. de Namur; 1,000 hab. Exploitation importante de calcaire pour bâtir, et de marbre dit *petit granit*. — Victoire de Napoléon Ier sur le Prussien Blücher, le 16 juin 1815.

LIGNY-LE-CHATEL, ch.-l. de cant. (Yonne), arr. et à 21 kil. N.-E. d'Auxerre, sur le Serain; 1,102 hab.

LIGNY (François de), jésuite, né à Amiens en 1709, m. en 1788 à Avignon, où il vécut après la suppression de son ordre, eut des succès comme prédicateur, et écrivit deux ouvrages fort répandus : *Vie de St Ferdinand, roi de Castille et de Léon*, Paris, 1759, in-12; *Histoire de la vie de Jésus-Christ*, Avignon, 1774, 3 vol. in-8°.

LIGO, espèce de houe, à fer large et bifurqué, employée par les agriculteurs, chez les anc. Romains, pour retourner la terre ou la creuser. C. D—y.

LIGOR, v. forte du royaume de Siam, port sur le golfe de Siam; par 8° 18' lat. N. et 98° long. E., à 600 kil. S.-S.-O. de Siam, ch.-l. de la prov. de son nom; 5,000 hab. Exportation d'étain et de coton; comptoir hollandais.

LIGORIO (Pirro), peintre, architecte et antiquaire, né à Naples, m. en 1583, succéda à Michel-Ange comme directeur des travaux du Vatican, fut disgracié en 1568 pour n'avoir pas suivi fidèlement les plans de son devancier, et devint architecte d'Alphonse II, duc de Ferrare. Entre autres constructions qu'il a faites, on cite, à Rome : le palais Lancellotti, sur la place Navone, et le casin du pape, dans les jardins du Belvédère. Il s'occupa beaucoup de l'étude des ruines antiques, et il avait amassé un recueil de dessins, qui forment 30 vol. in-fol., conservés à la bibliothèque de Turin. Ligorio est un antiquaire peu exact, et doit être consulté avec circonspection. On a publié de lui : *Delle antichità di Roma nel quale si tratta de' circhi, teatri e anfiteatri con le paradosse*, Venise, 1553, 1 vol. in-18. On a aussi de lui une grande vue cavalière de Rome antique, ouvrage fort médiocre.

LIGUE ou SAINTE-UNION, formée par les catholiques de France pour défendre la religion menacée par les progrès du calvinisme et l'incapacité de Henri III. Elle naquit à Péronne, après l'édit de Beaulieu (*V.* HENRI III), 1576, et se répandit bientôt dans toutes les provinces. On ne peut douter que, dans l'origine, un grand nombre de ses membres n'aient été sincères et animés d'intentions loyales; mais les chefs songeaient plus aux intérêts de leur ambition qu'à ceux de la foi, et le duc de Guise, Henri *le Balafré*, espérait trouver une couronne dans l'enthousiasme irréfléchi de ses partisans. Henri III, d'après les conseils de sa mère, se déclara le chef de la Sainte-Union, aux États de Blois, 1576; mais il ne put regagner la confiance des catholiques, et, quand la mort de son frère le duc d'Alençon, eut fait de Henri de Navarre, qui était calviniste, l'héritier présomptif de la couronne de France, la Ligue prit un développement formidable; les Seize (*V. ce mot*) la dirigèrent à Paris, en lui donnant un caractère plus démocratique, et le roi n'eut pas la force ou l'habileté de prévenir une crise où la dynastie capétienne pouvait périr. Le duc de Guise traite publiquement avec Philippe II, impose à Henri III l'édit de Nemours qui confirme la Ligue, arrache à Sixte V une bulle d'excommunication et de déposition contre les Bourbons, et commence la 8e guerre civile, 1586. Le roi confie le commandement des troupes à son favori, le duc de Joyeuse, qui est vaincu à Coutras, 1587, et cette défaite augmente encore la colère des Ligueurs, qui le chassent de Paris, après la journée des Barricades, 1588. Leur influence triomphe aux seconds Etats de Blois, et Henri III, poussé à bout, se décide à un crime qui doit le perdre; il fait tuer le duc de Guise et son frère, s'unit trop tard au roi de Navarre, et est assassiné au camp de St-Cloud par Jacques Clément, 1589. La Ligue semble arrivée à son but; mais elle commence à se diviser : les uns reconnaissent pour roi, sous le nom de Charles X, le vieux cardinal de Bourbon, oncle de Henri IV; les autres tiennent pour Mayenne, lieutenant-général du royaume; quelques-uns, les plus ardents, et parmi eux les Seize et les Jésuites, songent au roi d'Espagne. Les victoires de Henri IV, les fureurs des Seize, les prétentions hautement avouées de Philippe II, qui réclame le trône pour sa fille Claire-Eugénie-Isabelle, divisent plus profondément encore le parti catholique, dont la désunion éclate aux Etats de Paris, 1593. Alors le roi abjure le calvinisme à St-Denis, et la majorité se rallie avec empressement au roi légitime; les gouverneurs des provinces font tour à tour leur soumission, Mayenne se réconcilie avec Henri IV après le combat de Fontaine-Française, 1596, et la *Satire Ménippée* porte le dernier coup à la Ligue, qui expire dans l'impuissance et le ridicule. La Ligue a été diversement jugée : condamnée au XVIIe siècle par Bossuet, flétrie au XVIIIe par Voltaire, on peut dire que, nationale dans l'origine, et jusqu'à un certain point légitime, elle est devenue plus tard un parti factieux, dévoué aux Guises et à l'Espagne. *V.* Anquetil, *l'Esprit de la Ligue;* Labitte, *de la Démocratie chez les prédicadeurs de la Ligue sous les règnes de Henri III et de Henri IV*, 1841, 1 vol. in-8°; de Chalembert, *Histoire de la Ligue*, Paris, 1854, 2 vol. in-8°. G.

LIGUE ACHÉENNE. *V.* ACHÉENNE (Ligue).

LIGUE CADDÉE. *V.* GRISONS.

LIGUE DES DIX-DROITURES. *V.* GRISONS.

LIGUE ÉTOLIENNE. *V.* ÉTOLIE.

LIGUE HANSÉATIQUE. *V.* HANSE.

LIGUE HELVÉTIQUE. *V.* SUISSE.

LIGUE LOMBARDE. *V.* LOMBARDE (Ligue).

LIGUE DU RHIN. *V.* RHIN (Ligue du).

LIGUE SAINTE, nom que prit la coalition formée en 1511 contre la France par le pape Jules II, Ferdinand le Catholique, Henri VIII, les Vénitiens et les Suisses. Elle amena la campagne de Gaston de Foix en Italie, sa victoire et sa mort à Ravenne, 1512, la défaite de La Trémouille à Novare, 1513, la perte de toute l'Italie pour les Français, l'invasion de leur territoire, et leur défaite à Guinegate. Louis XII dut demander la paix.

LIGUEIL, ch.-l. de cant. (Indre-et-Loire), arr. et à 17 kil. S.-O. de Loches; 1,296 hab. Préparation de pruneaux, dits *de Tours*. Aux environs est une masse de coquillages, d'une étendue de plusieurs kilom., connus sous le nom de *Falun de Touraine*, et employés comme engrais.

LIGUES (Guerre des DEUX-), guerre entre la ligue achéenne, soutenue par Philippe III, roi de Macédoine, et la ligue étolienne, soutenue par les Spartiates, 220-217 av. J.-C. Lycurgue, roi de Sparte, fut deux fois battu par les troupes de Philippe; les Etoliens perdirent Ambracie, Thèbes de Phthiotide, et même Thermus, leur capitale. La paix confirma à chacun ses conquêtes.

LIGULA, petite mesure de capacité, servant, chez les anc. Romains, à doser les médicaments. Elle contenait un poids de 9 millilitres d'eau.

LIGUORI (Alphonse-Marie de), né à Naples en 1696, m. en 1787, renonça aux succès du barreau pour entrer dans le clergé en 1722, se retira dans l'ermitage de Ste-Marie à Scala (Principauté citérieure), et y fonda l'Institut du *Très-Saint-Rédempteur*, dont les membres, dits *Liguoristes*, se consacraient à l'instruction des paysans. Cet Institut fut approuvé par le pape Benoît XIV. Liguori,

nommé évêque de Ste-Agathe des Goths en 1762, se démit en 1775, et finit ses jours au milieu de sa congrégation, à Nocera de' Pagani. Il a été canonisé en 1816 ; fête, le 26 septembre. Parmi ses écrits, dont il existe une édition complète en français, Paris, 1834, 30 vol. in-8°, on remarque : *Théologie morale,* en latin, Naples, 1755, 2 vol. in-4° ; *Histoire de toutes les hérésies avec leur réfutation,* en italien, Venise, 1773, 3 vol. in-8° ; *Instruction et pratique pour les confesseurs,* en italien, Bassano, 1780, 3 vol. in-12 ; *Vérité de la foi,* en italien, Venise, 1781, 2 vol. in-8° ; *l'Homme apostolique dirigé pour entendre les confessions,* Venise, 1782, 3 vol. in-4° ; *Visites au St-Sacrement et à la Ste Vierge,* Venise, 1788, 2 vol. in-12. B.

LIGURIE, partie de l'Italie ancienne qui s'étendait entre le golfe de Gênes, les Alpes, le cours du Pô et la Trébie, mais dont les limites ont varié suivant la fortune du peuple qui l'habita et lui donna son nom. Les Ligures, de race Ibérienne, quittèrent l'Espagne à la suite d'une invasion celtique vers 1400 av. J.-C., et se répandirent sur le littoral de la Méditerranée, depuis les Pyrénées jusqu'à l'Arno, et à l'intérieur des terres, dans le bassin inférieur du Rhône, et sur les deux versants des Alpes et de l'Apennin. Quatre siècles plus tard, l'invasion des Etrusques les refoula, en Italie, de l'Arno sur la Macra, et, vers le VIe siècle, jusqu'aux environs de la ville actuelle de Gênes. Mais les expéditions des Gaulois, auxquels ils se joignirent, rendirent aux Ligures leur première domination. Leurs principales tribus étaient : entre les Pyrénées et le Rhône, les *Bébryces ;* entre le Rhône et le Var, les *Salyi* ou *Salluvii,* les *Segobrigii,* les *Suelteri* ou *Celtorii ;* en Italie, les *Læri,* les *Ingauni,* les *Libici,* les *Taurini* ou *Taurisci,* les *Apuani,* etc. Ils étaient séparés, suivant le génie de la race ibérienne, en autant de tribus qu'ils avaient de vallées. Les femmes y travaillaient aux plus rudes ouvrages, pendant que les hommes, aussi redoutés sur mer que sur terre, donnaient la chasse aux vaisseaux de Marseille, de Carthage et des Etrusques. Ils n'avaient de ville importante que Gênes, et habitaient de préférence dans des bourgades cachées au milieu des gorges de l'Apennin et des Alpes. Ennemis opiniâtres, sujets toujours révoltés, la soumission de leur province coûta aux Romains plus d'efforts que la conquête même de l'Asie. Ils furent à peu près soumis vers 163 av. J.-C., et définitivement par Auguste. Quant aux Ligures de la Gaule, ils furent subjugués par les Romains, de 154 à 117, et leur pays, du Var aux Pyrénées, joint aux possessions de quelques peuples Celtiques, forma la Province romaine en Gaule. Le nom de Ligurie fut réservé au pays habité par les Ligures italiens, et la Ligurie comprise dans le gouvernement de la Gaule cisalpine. Sous Auguste, elle forma la 9e région de l'Italie, s'étendant de la Macra au Var, et des Alpes, en suivant le cours du Pô, à la Trébie. Au IVe siècle, elle devint une province spéciale, qui comprit, outre la Ligurie primitive, toute la partie de l'Italie située au N. du Pô et à l'O. de l'Adda, moins la petite province montagneuse des Alpes cottiennes. Cette Ligurie avait Milan pour capitale, et se divisa en deux parties, la *Ligurie plane* au N., et la *Ligurie montagneuse* au S. Enfin quand Justinien eut reconquis l'Italie sur les Goths, la Ligurie montagneuse fut renfermée dans la province des Alpes cottiennes, et le nom de Ligurie réservé à la partie transpadane, à qui cette dénomination resta jusqu'au Xe siècle. C. P.

LIGURIENNE (République). *V.* GÊNES.

LIGUSTIQUE (Golfe), *Ligusticus sinus* ou *Ligusticum mare,* nom anc. du golfe de *Gênes.*

LIIM-FJORD, lagune du Danemark (Jutland), partageant la province d'Aalborg et baignant au S. celles de Viborg et de Ribe. Elle communique avec le Cattégat à Hals, par un canal de 2 kil., et avec la mer du Nord depuis 1824, par la rupture d'une digue de sables qui l'en séparait. On y pêche beaucoup de harengs.

LIKKA (Régiment de), division administrative d'Autriche (Confins militaires) ; ch.-l., *Gospich.* Superf., 2,592 kil. carrés. Pop., 73,563 hab.

LILIO (Louis), en latin *Aloysius Lilius,* médecin, né à Ciro (Calabre), m. en 1576, appliqua les épactes au cycle de 19 ans, et, en ajoutant un jour à la fin de chaque cycle, parvint à une équation à peu près exacte des années solaire et lunaire. Son projet, présenté au pape Grégoire XIII, devint la base du calendrier grégorien.

LILLE, autrefois *l'Isle,* en latin *Insula,* en flamand *Rijssel,* ch.-l. du dép. du Nord, sur la Moyenne-Deule et le canal de la Sensée à la mer, à 222 kil. N. de Paris, 251 par le chemin de fer du Nord ; par 0° 44' 16" long. E., et 50° 37' 50" lat. N. ; 12,818 hab. en 1789 ; 64,291 en 1821 ; 72,737 en 1841 ; 123,458 en 1861. Place de guerre de 1re classe, avec une citadelle, chef-d'œuvre de Vauban. Ch.-l. de la 3e division militaire. Directions d'artillerie, du génie, des subsistances militaires, des douanes ; Bourse, succursale de la Banque de France, comptoir d'escompte, recette générale des finances. Tribunaux de 1re instance et de commerce. Faculté des sciences, école préparatoire de médecine ; lycée. Académie de musique ; écoles municipales de peinture, de sculpture et d'architecture ; société des sciences et des arts, société d'horticulture ; commission historique départementale ; bibliothèque, riches archives, musées d'histoire naturelle, de peinture, ethnologique ; musée Wicar (collection de dessins originaux des maîtres des différentes écoles) ; musée Moillet (collection d'objets chinois, javanais, indiens, etc.) ; jardin botanique. Avant 1858, hôtel des monnaies (marque W). La ville, située dans une plaine spacieuse, est bien bâtie ; elle a sept portes, sans compter trois portes d'eau. On y remarque une belle esplanade, entre la citadelle et la ville, le long d'un canal, et plantée d'arbres, où est la statue du général Négrier ; la grande place, ornée, depuis 1842, d'une colonne commémorative de la défense de Lille en 1792 ; la porte de Paris, arc de triomphe élevé à Louis XIV en 1682 ; le théâtre, l'hôpital général, l'hôtel de ville, le lycée, la Bourse, les halles au blé, la salle de concert, l'hôtel de la préfecture, le palais de justice. Eglises ornées de tableaux de maîtres flamands. Eglise consistoriale calviniste, synagogue. Manufacture de tabacs. Industrie très-active : filatures de coton, de lin, de laine ; fabriques de lin retors, toiles, linge damassé, tissus nouveautés, tapis, bonneterie, ganterie ; fabriques de dentelles et de tulles ; cardes, fers et machines, produits chimiques, céruse, sucre de betterave ; raffineries de sucre, distilleries d'alcool, brasseries, teintureries, tanneries, faïenceries, blanchisseries, fabrique et épuration d'huile de colza. En 1860, on a commencé d'agrandir la ville, qui était insuffisante pour sa population : la nouvelle enceinte fortifiée aura 14,000 mètres de développement ; celle actuelle n'en a que 9,000 environ. L'ancienne ville a 225 hectares de superficie ; la nouvelle en aura 700 ; elle absorbe 3 communes limitrophes. Les travaux seront terminés vers 1867, ou au plus tard en 1871. Commerce considérable. — La fondation de Lille ne remonte pas au delà du Xe siècle ; c'était d'abord un camp romain dans une île de la Deule, d'où vint le nom de *l'Isle.* On y éleva un château, autour duquel se forma une ville. L'empereur Henri III la dévasta, 1053 ; Philippe-Auguste la détruisit, 1213 ; Jeanne de Constantinople, comtesse de Flandre, la releva, et constitua l'échevinage de Lille, 1235. Réunie à la France par Philippe le Bel, 1312, Lille retourna bientôt au comté de Flandre, et, plus tard, échut aux maisons de Bourgogne, d'Autriche et d'Espagne. Prise, en 1667, par Louis XIV, qui la perdit en 1708, malgré l'héroïque défense de Boufflers, et la regagna par le traité d'Utrecht, 1713 ; assiégée et bombardée pendant 8 jours par les Autrichiens, en 1792, elle les força de lever le siége. B.

LILLE (Comte de), nom que prit et que porta toujours Louis XVIII pendant l'émigration.

LILLEBONNE, anc. *Juliobona,* ch.-l. de canton (Seine-Inférieure), arr. et à 35 kil. E. du Havre ; 2,985 hab. Fabr. de calicots et d'indiennes ; filatures de coton ; blanchisseries de toiles. Anc. capitale des *Calètes* de la Celtique. Ruines d'un théâtre bâti par J. César, de bains, et d'un château construit par Guillaume le Conquérant.

LILLERS, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), arr. et à 15 kil. O.-N.-O. de Béthune ; 3,870 hab. Autrefois fortifié. Brasseries, tanneries, huileries, poteries ; toiles. C'est là que fut foré le 1er puits artésien en France. — A 2 kil. est l'anc. abbaye de *Haux.*

LILLO, brg et fort de Belgique, prov. et à 13 kil. N.-O. d'Anvers, sur la rive dr. de l'Escaut ; 1,000 hab. Il commande l'entrée du fleuve, et a été appelé *la bride d'Anvers ;* sa construction date de 1584.

LILLO (George), auteur dramatique anglais, né à Londres en 1693, m. en 1739, était joaillier de profession. Ses *Œuvres,* publiées en 1775, 2 vol. in-12, comprennent 7 pièces, tirées, pour la plupart, d'événements réels, et écrites avec énergie et noblesse : *Sylvie, George Barnwell ou l'Apprenti de Londres, le Héros chrétien, la Curiosité fatale, Marina, Elmeric,* et *Arden de Feverssham.*

LILLY (William), astrologue anglais, né en 1602 à Diceworth (Leicester), m. en 1681, fut souvent consulté par le roi Charles Ier. On a de lui : *Merlinus anglicus junior,* Lond., 1644, in 4° ; *le Messager des étoiles,* 1645 ; *Recueil de prophéties,* 1646, etc.

LILYBÉE, *Lilybæum,* auj. *Marsala,* anc. v. et port de Sicile, à l'extrémité N.-O. de l'île, près du *Lilybæum promontorium* (auj. cap *Boeo*), Place de guerre des Cartha-

ginois pendant la 1re guerre punique, elle soutint un siége de 8 ans contre les Romains, 250-242 av. J.-C.

LIMA, ville forte, capitale du Pérou, et chef-lieu d'un des 12 départements de cette république, sur la Rimac, à 35 kil. des Cordillères, et à 9 de Callao, qui lui sert de port, et à qui un chemin de fer la relie; par 12° 2′ 34″ lat. S., et 79° 27′ 45″ long. O.; 100,000 habitants. Citadelle de Sainte-Catherine; muraille flanquée de trente-quatre bastions et percée de dix portes. Arsenal. Archevêché catholique; université célèbre, fondée en 1576; écoles de théologie, de droit et de médecine; 8 colléges; plusieurs bibliothèques; 9 hôpitaux; jardin botanique. Consulat français. Lima, autrefois *la Cité des Rois* (*la Ciudad de los Reyes*), située dans une charmante vallée, entourée de belles promenades, est assez bien bâtie: ses rues sont larges et droites; les maisons sont construites en bois et à un seul étage; on y admire surtout la beauté et la richesse des églises et des couvents, où l'or, l'argent et les pierreries sont prodigués, les palais du gouvernement et de l'archevêché, le théâtre, le *Panthéon*, vaste cimetière public en dehors de la ville, le cirque pour les combats de taureaux, etc. L'industrie, quoique déchue, y est encore active, surtout la fonte et le monnayage des métaux précieux, son commerce, assez considérable, en cuivre, or, argent, étain, quinquina, vins, a diminué aussi depuis l'extension de celui de Valparaiso. Fondée en 1535 par Pizarre, Lima prit de rapides accroissements, malheureusement arrêtés par de nombreux et terribles tremblements de terre; plus de 20 l'ont déjà dévastée, parmi lesquels on se rappelle surtout ceux de 1586, 1630, 1665, 1678, 1687, 1746, 1764 et 1828; celui de 1746 ne laissa que 20 maisons debout, et, en 1828, plus de mille personnes périrent; quelques années auparavant, Lima avait été troublée par les luttes de l'indépendance, qui fut proclamée dans ses murs, le 28 juillet 1821, par le général San-Martin. — Le département de Lima, entre ceux d'Aréquipa au S., Huancavelica et Junin à l'E., d'Ancas au N., et le Pacifique à l'O., a 182,677 hab. Il est en partie couvert par les Cordillères, dont le pic principal est le volcan du Nevado de Sasaguama (5,666 mètr.). Beau climat; sol fertile en maïs, coton, cannes à sucre, poivre, figues, très-bon vin. Elevé de bétail et d'abeilles. Mines de fer, plomb, cuivre, houille, or, argent, mercure, etc.

LIMA, *Belio* et *Limæa*, riv. d'Espagne et de Portugal, une de celles que les anciens appelaient *Léthé*, naît au lac de Bion (Galice), coule au S.-O., arrose la prov. de Minho, et se jette dans l'Atlantique à Viana. Cours de 200 kil.

LIMAGNE, *Alimania*, petit pays de France (Basse-Auvergne), forme la partie N. du départem. du Puy-de-Dôme. C'est un bassin de 240 kil. carrés, formé par les monts Dômes et ceux du Forez, entre l'Allier et la Sioule, et comprenant Aigueperse au N., Riom, Clermont, Billom, et Issoire au S. Il est admirablement fertile, grâce à de nombreux cours d'eau, en blé, seigle, huile, abricots, etc.; mais ses vins ne méritent plus leur ancienne réputation.

LIMAN, mot dérivé du grec, et joint à plusieurs noms turcs ou russes, où il désigne le *port* que forme l'embouchure d'une rivière.

LIMAÇOL ou LIMISSO, v. de la Turquie d'Asie, petit port sur la côte S.-E. de l'île de Chypre, à 70 kil. S.-O. de Nicosie. Evêché suffragant de Nicosie. Vin renommé. Ruines que l'on croit être celles d'*Amathonte*.

LIMAY, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), arr. et à 1 kil. E.-N.-E. de Mantes, dont il n'est séparé que par la Seine; 1,267 hab.

LIMBES, *Limbus* (de *limen*, seuil?), lieu où les âmes des justes parmi les Juifs, attendirent que le Messie vint les délivrer. Des théologiens y placent les âmes des enfants morts sans baptême.

LIMBORCH (Philippe VAN), savant théologien, de la secte des Arminiens, né à Amsterdam en 1633, m. en 1712, étudia dans sa ville natale et à Utrecht, fut pasteur à Gouda, 1657, puis à Amsterdam, 1668, et professeur de théologie au séminaire de sa secte, 1669. On a de lui: *Præstantium ac eruditorum epistolæ theologicæ*, Amst., 1660; 3e édit., 1704, in-fol.; *Theologia christiana*, ibid., 1686, in-4o; 5e édit., 1730, in-fol.; *de Veritate religionis christianæ amica collatio*, Gouda, 1687, in-4o; *Histoire de l'Inquisition*, en latin, Amst., 1692, in-fol., etc.

LIMBOURG (Duché de), anc. prov. des Pays-Bas, auj. partagée entre les royaumes de Belgique et de Hollande. Le *Limbourg hollandais*, sur la rive dr. de la Meuse, est borné par le Brabant septentrional au N., la Gueldre et la Prusse rhénane à l'E., les provinces belges de Limbourg à l'O., et de Liége au S. Superf.: 219,600 hect.; pop.: 220,000 hab. Ch.-l.: Mæstricht; villes principales: Ruremonde et Venloo. Lorsqu'en 1839 une partie du Luxembourg, pays faisant partie de la Confédération germanique, fut cédée à la Belgique, une partie également grande du Limbourg hollandais fut adjointe à la dite Confédération.—Le *Limbourg belge*, sur la rive g. de la Meuse, est borné par le Brabant septentrional et le Limbourg hollandais au N., la prov. de Liége au S., le Brabant méridional et la prov. d'Anvers à l'O. Superf.: 241,315 hectares. Pop.: 197,900 hab. Pays très-fertile. Ch.-l., Hasselt; ville princip.: Tongres. — Le Limbourg, conquis d'abord par les Romains, puis par les Francs, échut, lors du partage de l'Empire carlovingien, à Louis le Germanique, et fut gouverné plus tard par des comtes, qui, après avoir acquis le comté d'Arlon et des territoires étendus dans les Ardennes, vers le milieu du XIIe siècle, furent créés ducs. Ils réunirent plus tard le Luxembourg au Limbourg. Cette dynastie, dépossédée à la fin du XIIIe siècle par les ducs de Brabant, s'éteignit en 1330. Le Limbourg resta dès lors aux ducs de Brabant, échut ensuite à la maison de Bourgogne, puis à l'Autriche, plus tard à l'Espagne, et, en 1715, de nouveau à l'Autriche. Occupé en 1802 par les Français, qui en formèrent une partie du départ. de la Meuse-Inférieure, il revint en 1814 à l'Autriche, en 1815 à la Hollande, et fut partagé, par le traité du 19 avril 1839, entre la Hollande et la Belgique. E. S.

LIMBOURG, v. de Belgique, prov. et à 27 kil. E. de Liége, à 6 kil. N.-E. de Verviers, sur la Vesdre; 3,000 hab. Fabr. de draps. — Autrefois capitale du Limbourg autrichien, cette ville fut prise par les Hollandais, 1633, par les Français, 1675; ceux-ci, en 1677, en rasèrent les fortifications, et firent sauter le château; elle fut rendue à l'Espagne en 1678, prise de nouveau par les Français, 1701, reprise par les alliés, 1702, et resta, par le traité de Rastadt, à la maison d'Autriche, 1714.

LIMBOURG, v. murée du duché de Nassau, sur la Lahn, à 20 kil. N.-E. de Nassau, 33 N. de Wiesbaden; 3,100 hab. Evêché suffragant de Fribourg; séminaire. Cathédrale curieuse. Un manuscrit célèbre, dit *Chronique de Limbourg*, est un des plus anciens monuments de l'histoire d'Allemagne.

LIMÉNARQUE ou LIMÉNOPHYLAX, nom donné par les anciens Grecs à un inspecteur de port, chargé d'empêcher que l'entrée en fût ouverte aux pirates, ou qu'il en sortît des provisions pour l'ennemi. Sous l'empire romain, on étendit ce nom aux soldats qui veillaient à la tranquillité sur les grandes routes.

LIMERICK, v. d'Irlande, capitale du comté de même nom, et située en partie dans le comté de Clare; à 170 kil. S.-O. de Dublin; occupant une île et les deux rives du Shannon, à 80 kil. de l'Atlantique, et à 40 kil. N.-N.-O. de Tipperary; un chemin de fer relie cette ville à Dublin; par 52° 40′ 4″ lat. N., et 10° 57′ 47″ long. O.; 44,626 hab. Elle forme un comté particulier contenant 65,296 hab. Chef-lieu de la division militaire du S.-O. de l'Irlande. Gouverneur militaire. Evêchés anglican et catholique. On y distingue: la ville anglaise (c'est la vieille ville), dans l'île; la ville irlandaise, au S.; la ville neuve, à l'O., et Thomond Gate, au N. Cathédrale fondée en 1180, reconstruite en 1490; palais épiscopal; cathédrale catholique; plusieurs écoles et hospices; bibliothèque, jardins publics, théâtre, 4 casernes, 6 ponts. Restes d'un château bâti par le roi Jean. Grandes fabriques de dentelles renommées, gants; fonderies, tanneries, distilleries d'eau-de-vie; chantiers de construction. Entrepôt et exportation de blé, farine, beurre, bœufs, porcs, etc. Ancienne résidence des rois de Thomond, avant 1171. Donne le titre de comte à la famille Pery. — Le comté de Limerick est au S.-O. de l'Irlande, dans la province de Munster. Le Shannon le sépare au N. du comté de Clare; il est borné à l'E. par celui de Tipperary, au S. par ceux de Cork et de Kerry; 90 kil. sur 40; 170,983 hab. Le centre a mérité par sa fertilité le nom de *Vallée d'or*. Produits agricoles surtout.

LIMEUIL, vge (Dordogne), arr. et à 38 kil. E. de Bergerac, au confl. de la Vézère et de la Dordogne; 856 hab. Autrefois fortifié. Aux environs, on trouve des ruines celtiques et romaines.

LIMFIORD. *V.* LIM-FJORD.

LIMIERS (Henri-Philippe de), littérateur, né en Hollande de parents français réfugiés, m. en 1725 à Utrecht, dont il rédigea la *Gazette*, a laissé, entre autres ouvrages: *Histoire de Louis XIV*, Amst., 1717, 7 vol. in-12, et Rouen, 1720, 2 vol. in-4o; *Annales de l'histoire de la monarchie de France*, Amst., 1721, in-fol.; *Histoire de Charles XII*, ibid., 1721, 6 vol. in-12; une traduction de *Plaute*, ibid., 1719, 10 vol. in-12; *Notes et remarques pour l'intelligence du poëme*

de Fénelon (Télémaque), 1719 et 1725, in-12. Limiers est un écrivain et un traducteur très-médiocre.

LIMISSO, v. de l'île de Chypre. *V.* LIMAÇOL.

LIMMAT, riv. de Suisse, émissaire du lac de Zurich, et affl. dr. de l'Aar, passe à Zurich. Cours de 26 kil., difficilement navigable à cause de sa rapidité et des rochers qui l'encombrent.

LIMOGES, *Rastiatum* de Ptolémée, *Ritas* des Gaulois, *Augustoritum* sous la domination romaine, *Lemovica urbs* au moyen âge; chef-lieu du département de la Haute-Vienne, à 400 kil. S.-S.-O. de Paris, sur la rive droite de la Vienne, par le chemin de fer d'Orléans; 51,063 hab. Evêché suffragant de Bourges; cour impériale; tribunaux de 1re instance et de commerce; siége de la 21e division militaire et de la 11e légion de gendarmerie; lycée, bibliothèque, théâtre, musées d'histoire naturelle, d'arts et d'antiquités. Ecole préparatoire de médecine et de pharmacie; école de dessin; société d'agriculture, des sciences et des arts; chambre de commerce. Maison centrale de détention. La ville est assez mal bâtie, en amphithéâtre sur le penchant d'une colline; on y remarque : un aqueduc romain, long de 3 kil., et fournissant les eaux à la fontaine d'Aigoulène; la fontaine de St-Martial; le cathédrale de St-Etienne, monument du XIIIe siècle, resté inachevé, avec un beau jubé, et une crypte ornée de peintures murales; les églises St-Michel-ès-Lions (XIVe siècle) et St-Pierre; l'évêché; la place d'Orsay, emplacem. d'un amphithéâtre romain; la belle promenade du Champ-de-Juillet. Fabr. import. de porcelaine, étoffes dites *droguets*, flanelles, couvertures de laine et de coton, draps, tapis, gants, bougies, quincaillerie, etc., fonderies de fer et de cuivre; filat. de laine et de coton, tissage, tanneries. Comm. de grains, châtaignes, liqueurs fines, épiceries, librairie, papier. Succursale de la Banque de France. — Ancienne capitale de la tribu gauloise des Lémovices, Limoges fut soumise par les Romains, qui la rendirent prospère; elle fut ravagée par les Barbares, et souffrit des guerres des Gascons, des Normands, des Anglais, auxquels elle fut cédée en 1360, et qui en furent définitivement expulsés en 1369. On y battit monnaie. Elle eut d'illustres ouvriers émailleurs, du XIIe au XVIe siècle. Elle renfermait, avant 1789, un nombre considérable de congrégations religieuses et principalement de pénitents. Patrie du pape Clément VI, de Daurat, Daguesseau, Vergniaud, Jourdan.

LIMOGNE, ch.-l. de canton (Lot), arr. et à 36 kil. E.-S.-E. de Cahors; 729 hab.

LIMONEST, ch.-l. de canton (Rhône), arr. et à 10 kil. N.-N.-O. de Lyon; 385 hab.

LIMONUM, nom anc. de POITIERS.

LIMOSUM, nom latin de LIMOUX.

LIMOURS, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), arr. et à 16 kil. E. de Rambouillet; 684 hab. Ecole modèle d'agriculture; pépinières. Fabr. de poteries. Autrefois ch.-l. de comté, avec château royal, bâti sous François Ier pour la duchesse d'Etampes, habité depuis par Diane de Poitiers, ensuite par le cardinal de Richelieu, et auj. ruiné.

LIMOUSIN ou LIMOSIN, *Lemovicensis ager*, prov. et grand gouvernement de l'anc. France, entre la Marche au N., l'Angoumois et le Périgord à l'O., le Quercy au S., et l'Auvergne à l'E.; ch.-l., *Limoges*; 90 kil. sur 80. On le divisait en *Haut-Limousin*, v. princip., Limoges, St-Yrieix; et *Bas-Limousin*, v. princip., Tulle, St-Junien. Sol montagneux, riche en mines, arrosé par la Dordogne, la Corrèze et l'Isle, peu fertile en céréales; élève de chevaux. — Ce pays, d'abord habité par les Lémovices, fut réuni sous Auguste à l'Aquitaine Ire, subit la domination des Wisigoths au Ve siècle, dépendit plus tard des ducs d'Aquitaine, passa à l'Angleterre par le mariage d'Eléonore de Guyenne avec Henri II, 1152, fut réuni à la couronne par Philippe-Auguste, 1203, puis restitué par St Louis aux Anglais, 1259, et repris par Charles V, 1369. Aux XIe, XIIe et XIIIe siècles, il eut une langue originale, répandue dans le Roussillon, la Cerdagne, les îles Baléares et la Catalogne, tandis que le provençal dominait en Languedoc et dans les contrées du Rhône. Il a formé les départem. de la Corrèze et de la Haute-Vienne. B.

LIMOUX, *Limosum*, s.-préf. (Aude), à 30 kil. S.-S.-O. de Carcassonne, sur la rive gauche de l'Aude; 6,028 hab. Tribunaux de Ire instance et de commerce; collége. On y remarque la chapelle célèbre de Notre-Dame de Limoux. Vin blanc estimé, dit *blanquette de Limoux*. Manufacture importante de draps pour l'armée; filatures de laine; moulins à farine. Commerce de vins, huiles, savons, cuirs. Entrepôt de fers. — Bâti, dit-on, près d'une ville romaine, Limoux devint le ch.-l. du comté de Razès. Il prit parti pour la Ligue, puis se soumit à Henri IV en 1596.

LIMUS. Espèce de cotte servant de vêtement aux victimaires chez les anc. Romains. Elle s'attachait un peu au-dessous du sein par une ceinture, descendait jusqu'à la cheville du pied, et se terminait par une bande de pourpre ou une frange. C. D—Y.

LIMYRA, anc. v. d'Asie-Mineure (Lycie). Belles ruines de tombeaux et de monuments antiques.

LIMYRIQUE, contrée de l'anc. Inde en-deçà du Gange, sur la côte O., et qu'on rapporte au *Malabar* actuel.

LIN, *ville* en esthonien : *Tal*LIN ou *Dani*LIN (Revel), ville des Danois.

LIN (Saint), le 1er pape suivant St Irénée, le 2e suivant Eusèbe, gouverna l'Eglise, de 68 à 78, avec St Clet, St Anaclet et St Clément. On l'honore comme martyr, bien qu'il ne paraisse pas être mort de mort violente. Fête, le 23 septembre. Les écrits attribués à St Lin sont apocryphes.

LINACRE (Thomas), en latin *Linacer*, savant médecin anglais, né à Cantorbéry en 1460, m. en 1524, étudia à Oxford, à Florence, où Laurent de Médicis le donna pour compagnon d'étude à ses enfants, puis enfin à Rome. De retour en Angleterre, il fut précepteur du prince Arthur, fils de Henri VII, et plus tard médecin d'Henri VIII. Ce prince ayant fondé le collége des médecins en 1518, Linacre fut le premier de ses présidents. Il releva la profession médicale en encourageant parmi les étudiants l'étude de la langue grecque, et en traduisant pour leur usage les principaux auteurs qui avaient traité de la médecine. On a de lui une traduction de Galien, *de Temperamentis*, Cambridge, 1521, dans laquelle on rencontre les premiers caractères grecs employés en Angleterre; un traité *de Emendandâ structurâ latini sermonis*, 1524, Venise, 1557, in-8o, qui consiste dans des observations grammaticales relatives à la langue latine, et qui fut réimprimé à Paris en 1532, 1550, in-8o; des *Eléments de la grammaire*, en anglais, traduit en latin par Buchanan, Paris, 1533, 1550, in-8o; *Procli Diadochi sphæria*, trad. du grec, Venise, 1500, in-fol. C. N.

LINANGE, en allemand *Leiningen*, anc. comté d'Allemagne, entre le Bas-Palatinat et les évêchés de Spire et de Worms, avait un ch.-l. de même nom, et comprenait les seigneuries de Dabo, Durkheim, Grunstædt et Landeck. Il y a auj. des princes de Linange, dont les domaines sont répandus en Bavière et dans le grand-duché de Bade, des comtes de Linange-Billigheim et de Linange-Neudenau dans le grand-duché de Bade, et des comtes de Linange-Westerbourg dans le comté de Nassau.

LINANT (Michel), homme de lettres, né à Louviers en 1708, m. en 1749, serait probablement inconnu, si Voltaire n'eût gratuitement exagéré son talent, et n'eût rendu sa paresse responsable en quelque sorte de la médiocrité de ses productions. Il était précepteur du fils de Mme Du Châtelet. On a de lui deux tragédies, *Alzaïde*, 1745, et *Vanda*, 1747; *l'Hymen, augure de la paix*, 1745; des *Odes*, des *Epîtres*, des *Poésies diverses*; une édition des *Œuvres de Voltaire*, Amst., 1738-39, 3 vol. in-8o. C. N.

LINARÈS, *Hellanes*, v. d'Espagne (Andalousie), prov. et à 37 kil. N.-N.-O. de Jaen; siége d'une inspection des mines comprenant la prov. de Jaen, une partie de celle de Cordoue, et Ciudad-Réal. Antiquités romaines. Aux environs, riches mines de plomb, d'antimoine et de cuivre. Pop. de la commune; 12,342 hab. *V. le Supplément.*

LINCOLN (du breton *llyn*, lac, et du latin *colonia*); *Lindum*, cité-comté de l'E. de l'Angleterre, cap. du comté de son nom, à 211 kil. N. de Londres, sur la Witham; par 53o 14' 7" lat. N. et 2o 52' 31" long. O; 20,995 hab. dans le comté particulier; 15,000 dans la ville. Des chemins de fer la relient à tout le centre. Evêché. Elle est bâtie au pied d'une colline, couronnée par le château et la cathédrale. Celle-ci, érigée entre les XIIe et XVe siècles, passe pour la première du royaume à l'extérieur, et pour la seconde (après celle d'York) au dedans. Ruines du vieux palais épiscopal; riche bibliothèque. Restes d'un château construit par Guillaume Ier, et des vieux murs; l'une des portes est peut-être le plus beau reste d'architecture romaine en Angleterre; palais de Jean de Gaunt; beaucoup de vieilles maisons. Comm. de grains et de laine. Brasseries, etc. Ville florissante dès 1066; son port fut très-commerçant, tant que la Witham fut navigable pour les grands vaisseaux. Henri III y battit Louis, fils de Philippe-Auguste, en 1216. Elle souffrit beaucoup de la guerre civile, qui fit de sa cathédrale une caserne. — Le comté de Lincoln, à l'E. de l'Angleterre, entre le Wash et l'Humber, est borné par ceux d'York au N., de Nottingham, de Leicester et de Rutland à l'O., de Northampton et de Cambridge au S., de Norfolk au S.-O., et baigné à l'E. par la mer du Nord. Il comprend 629 paroisses formant 3 dis-

tricts, Lindsey, Kesteven et Holland, et peuplées de 411,997 hab. Sol très-fertile; troupeaux célèbres pour leur taille et leur longue laine. Il fit autrefois partie du pays du *Coritani*, puis de la *Britannia prima* sous les Romains, et du royaume de Mercie au temps de l'Heptarchie. On y visite beaucoup d'anc. églises.

LINDAU, *Lindavia*, v. de Bavière (Haut-Danube), bâtie en partie sur pilotis dans 3 îlots du lac de Constance, ce qui l'a fait appeler *la Petite Venise*; à 45 kil. S. d'Ulm; 3,200 hab. Port sûr et fréquenté. Comm. de poissons, houblon, vin, kirsch. Anc. ville libre impériale, elle a eu une célèbre abbaye de chanoinesses nobles, dont l'abbesse avait le titre de princesse d'Empire.

LINDBLOM (Axel), archevêque d'Upsal, né en Ostro-Gothie en 1747, m. en 1819. Ce fut lui qui reçut la profession de foi luthérienne de Bernadotte, et le sacra roi de Suède. On lui doit un *Dictionnaire latin-suédois*, très-estimé.

LINDE (LA). *V.* LALINDE.

LINDEN (VAN DER). *V.* VAN DER LINDEN.

LINDENAU (le baron Bernard de), astronome, m. en 1854, étudia sous le baron de Zach, et remplaça ce savant à l'observatoire d'Altenbourg. Il a beaucoup contribué à populariser l'astronomie en Allemagne. Il rédigea en français des *Tables barométriques pour faciliter le calcul des nivellements et des mesures des hauteurs par le baromètre*, 1807-1814, 7 vol., ainsi qu'un journal intitulé *Correspondance astronomique*. Il reçut de l'Institut de France, pour des *Tables de Mars*, le prix de Lalande, 1811. Ministre de l'Intérieur du royaume de Saxe en 1830, il travailla activement à doter ce pays de la constitution qui le régit encore actuellement; plus tard, il représenta le roi de Saxe pendant plusieurs années à la diète germanique. Par testament, il a consacré 60,000 thalers (228,000 fr.) à la création d'un musée astronomique à Dresde. B.

LINDENBROG ou LINDENBRUCH (Erpold), historien, né en 1540 à Brême, m. en 1616, chanoine du chapitre luthérien de Hambourg, a publié : *Historia compendiosa Daniæ regum*, Leyde, 1595, in-4°; *Scriptores rerum germanicarum septentrionales*, Hambourg, 1595, Francfort, 1609 et 1630, et Hambourg, 1706, in-fol.

LINDENBROG (Frédéric), fils du précédent, né à Hambourg en 1573, m. en 1647, a donné, outre des éditions de Térence et d'Ammien Marcellin : *Commentarius de ludis veterum*, Paris, 1605, in-4°; *Diversarum gentium historiæ antiquæ scriptores tres* (Jornandès, Isidore de Séville, Paul Diacre), Hambourg, 1611, in-4°; *Codex legum antiquarum*, Francf., 1613, in-fol.

LINDESNESS, cap de Norvége, sur le côté N. de l'entrée du Skager-Rack, du côté de la mer du Nord, par 57° 58' lat. N., et 4° 43' long. E.

LINDET (Robert-Thomas), né à Bernay en 1743, m. en 1823, était curé de sa ville natale en 1789. Député aux États généraux, il adhéra à la Constitution civile du clergé, fut évêque constitutionnel de l'Eure, et se maria en 1792. A la Convention, il vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis. Il fit aussi partie du conseil des Anciens, d'où il sortit, en 1798, pour être commissaire du Directoire dans son département. Depuis le 18 brumaire, il vécut dans l'obscurité, d'où le tira, en 1816, une ordonnance d'exil. Peu de temps après, il obtint de rentrer en France. B.

LINDET (Jean-Baptiste-Robert), frère puîné du précédent, né vers 1755, m. en 1825, fut d'abord avocat à Bernay, puis procureur-syndic de son district, et député de l'Eure à l'Assemblée législative et à la Convention. Du parti de la Montagne, ce fut lui qui fit le rapport sur les crimes imputés à Louis XVI. Néanmoins, dans le Comité de salut public, dont il devint membre en 1793, et durant les missions qu'il eut à remplir dans le Calvados, l'Eure et le Finistère, il montra de la modération. Il contribua à la révolution du 9 thermidor, fut emprisonné après l'insurrection du 1er prairial an III, son nom se trouva encore mêlé dans la conspiration de Babeuf, mais il n'y eut pas de poursuites contre lui. En 1799, devenu ministre des finances, on le remplaça lors du 18 brumaire, et il vécut désormais dans la retraite. B.

LINDOS, anc. v. de l'île de Rhodes, sur la côte S.-E. Patrie du sage Cléobule, et au statuaire Charès. Quelques-uns de ses habitants fondèrent Géla en Sicile.

LINDRE, étang du départem. de la Meurthe, arr. de Château-Salins, près de Dieuze et de Marsal. Superf., 622 hect. Il est très-poissonneux. La Seille y prend sa source.

LINDSAY (David), poëte écossais, né en 1490, d'une famille noble, m. vers 1557, fut page du roi Jacques V, puis héraut d'armes, figura dans diverses négociations en 1531 et 1536, et embrassa la cause de la Réformation. Ses *Œuvres* ont été recueillies par Chalmers, Edimbourg, 1806, 3 vol. in-8°; on y remarque *le Rêve*, 1528; *la Complainte au roi*, 1529; *la Complainte du Papingo*, 1530, etc. La poésie de Lindsay est généralement mélancolique; il versifie avec aisance. On le regarde comme le créateur du drame en Ecosse.

LINDSEY (Théophile), unitaire anglais, né en 1723 à Middlewich (Cheshire), m. en 1818, renonça aux bénéfices qu'il possédait à Londres, dans les comtés d'York et de Dorset, et refusa la place de chapelain du duc de Northumberland, pour fonder à Londres, en 1772, une congrégation d'Unitaires, dont il fut le pasteur jusqu'en 1792. On a de lui : *le Catéchiste*, 1781, in-8°; *Dissertations sur l'Evangile de St Jean*, 1779, in-8°; *Essai historique sur les Unitaires*, 1783, in-8°; *Sermons*, recueil posthume, 2 vol. in-8°.

LINDSEY. *V.* LINCOLN.

LINDUM, nom anc. de LINCOLN.

LINGA, une des îles de la Sonde, au N.-E. de Sumatra; 125 kil. sur 28; 10,000 hab. Ch.-l., *Kouala-Dat*. Climat très-chaud. Gisements d'étain; un peu d'or. Sol fertile. Commerce avec la Chine. — Elle donne son nom à un petit royaume, vassal des Hollandais.

LINGAM, dieu hindou de la puissance créatrice et de la reproduction. Son culte est surtout répandu dans le Kanara et aux environs de Goa.

LINGARD (John), historien anglais, m. en 1851, était prêtre catholique à Newcastle-sur-Tyne, quand la publication de plusieurs écrits de controverse religieuse, sous le titre de *Catholic loyalty vindicated*, 1805, in-12, attira sur lui l'attention. Il l'entretint par de nouvelles polémiques, dont sortirent, entre autres ouvrages, les *Documents servant à établir les sentiments des catholiques anglais en ce qui touche l'autorité du pape*, 1812, in-8°, et une *Revue de quelques écrits anti-catholiques*, 1813, in-8°. La controverse ne l'empêcha pas de se livrer aux travaux historiques. En 1809, il avait publié les *Antiquités de l'église anglo-saxonne*, œuvre d'une profonde érudition, traduit en français par A. Cumberworth, Paris, 1826, in-8°. Son ouvrage capital, l'*Histoire d'Angleterre, depuis la première invasion des Romains jusqu'à la révolution de 1688*, parut à Londres, 1819-32, 10 vol. in-4°. Cette histoire, écrite du point de vue catholique, offre d'immenses recherches, des aperçus neufs et originaux, un grand art de composition et de style. Elle a été traduite en français par Roujoux et Amédée Pichot, 1825-31, 14 vol. in-8°; par Roujoux et C. Baxton, avec une suite par M. de Marlès, 1843, 5 vol. gr. in-8°; par M. Léon de Wailly, avec continuation par Théophile Lavallée, 1843, 6 vol. gros in-18.

LINGELBACH (Jean), peintre originaire d'Allemagne, mais que l'on compte toujours parmi les artistes hollandais, né à Francfort-sur-le-Mein en 1625, m. en 1686. Transporté tout jeune en Hollande, il y forma son goût d'après Jean Wynants et Philippe Wouwerman. En 1642, il quitta Amsterdam, passa en France, où il demeura deux ans, puis alla résider en Italie pendant huit autres années. Il s'éprit d'un vif amour pour la nature italienne, que l'on retrouve dans toutes ses œuvres. Il avait un esprit poétique et une imagination féconde, employait des couleurs argentines, dessinait avec exactitude, groupait habilement, ornait ses campagnes de statues et de riches édifices. Ses sujets sont d'une variété infinie : les ports de mer italiens, les marchés publics, les scènes populaires de charlatans et de colporteurs, les paysages décorés de ruines antiques, avaient pour lui un charme particulier. Revenu en Hollande à l'âge de 27 ans, il y passa le reste de ses jours. Le musée de La Haye possède quatre tableaux de sa main; le musée d'Amsterdam, un nombre égal, aussi bien que le musée du Louvre. A. M.

LINGEN, v. du royaume de Hanovre, sur le canal de l'Ems, à 59 kil. N.-O. d'Osnabrück; 3,000 hab. Ch.-l. de l'anc. comté du Bas-Lingen (le Haut-Lingen est maintenant compris dans la Westphalie prussienne). Gymnase, qualifié université jusqu'en 1820. Fabr. de toiles et lainages. — Elle fut successivement prise par le prince d'Orange en 1597, par Spinola pour l'Espagne en 1605, et par l'évêque de Munster en 1674.

LINGENDES (Jean de), né à Moulins vers 1580, m. en 1616, cultiva la poésie française avec succès, dans un temps où l'on ne connaissait pas encore le bon goût. Il a surtout réussi dans les stances. On a de lui des *Sonnets*, des *Stances*, une *Ode à Marie de Médicis, les Changements de la bergère Iris*, Paris, 1618, in-12, et une traduction des *Epîtres d'Ovide*, 1615, in-8°. C. N.

LINGENDES (Jean de), cousin du précédent, né à Moulins en 1595, m. vers 1665, fut précepteur du comte de Moret, fils naturel d'Henri IV. Il parvint, par son talent

pour la prédication, à l'évêché de Sarlat, puis à celui de Mâcon. Le plus beau morceau de l'*Oraison funèbre de Turenne* par Fléchier : « Ennemis de la France, vous vivez... », est tiré de celle d'*Amédée, duc de Savoie*, composée par Lingendes, en 1627. Il prononça aussi celle de Louis XIII en 1643. Il fut député à l'Assemblée générale du clergé en 1665. On a de lui, outre ses *Oraisons funèbres*, des *Constitutions synodales*, 1653. C. N.

LINGENDES (Claude de), jésuite, cousin des deux précédents, né en 1591 à Moulins, m. à Paris en 1660, fut un des plus célèbres prédicateurs du XVII^e siècle. Il fut recteur du collége de Moulins pendant 11 ans, et député trois fois à Rome aux assemblées générales de sa société. Il y a de la noblesse et de la chaleur dans la plupart de ses sermons. Il les débita en français, mais il les mit ensuite lui-même en latin, et ils furent publiés dans cette langue après sa mort, Paris, 1661, in-4°. On les traduisit en français en 1666, 2 vol. in-8°, en se servant des copies qu'on en avait faites pendant qu'il les prononçait. C. N.

LINGONS, *Lingones*, peuple de la Gaule (Lyonnaise I^re, au N.), entre les Éduens au S., les Séquanes à l'E., et les Sénons à l'O.; ch.-l., *Andomatunum* ou *Lingones* (auj. Langres). Il était répandu sur les deux versants de la Côte-d'Or, dans les départ. actuels de la H.-Marne, de la Côte-d'Or, de l'Yonne et de l'Aube. — Des Lingons, émigrés en Italie, occupaient, sur les bords de l'Adriatique et vers les bouches du Pô, les pays appelés depuis Romagne, Ferrarais, et Polésine de Rovigo; ch.-l., *Spina*.

LINGUET (Simon-Nicolas-Henri), avocat et littérateur, né à Reims en 1736, m. en 1794, fit de brillantes études à Paris, au collége de Beauvais, dont son père avait été principal, fut ensuite attaché au duc des Deux-Ponts, qui l'emmena en Pologne, puis devint secrétaire du prince de Beauveau, qu'il suivit en Portugal. A son retour en France, il se présenta à l'Académie française, et échoua. Reçu avocat, en 1764, ses débuts firent du bruit; il gagna des causes fameuses et tenues pour désespérées; mais ayant abusé, dans ses plaidoiries et dans ses Mémoires, du droit de railler ses confrères et même les magistrats, il fut rayé du tableau en 1774. Il se fit alors journaliste, et rédigea un *Journal politique et littéraire*, où il attaquait à peu près tout le monde. Son privilége fut révoqué en 1776. Alors Linguet visita la Suisse, la Hollande, l'Angleterre et la Belgique. En Angleterre, il publia des *Annales politiques*, et s'y dédommagea de la réserve qui lui était imposée en France. Ayant eu l'imprudence de revenir à Paris, on le mit à la Bastille, où il resta deux ans. Il en sortit, en 1782, pour aller en exil à Rethel. Il rompit son ban, alla à Bruxelles, où il se concilia la faveur de Joseph II, par ses écrits sur la navigation de l'Escaut, et il en obtint 1,000 ducats et des lettres de noblesse. Louis XVI lui permit de revenir en France et de plaider. Linguet fit une rentrée triomphante au barreau, après quoi il retourna à Bruxelles. Là, oubliant qu'il avait soutenu les droits de Joseph II dans la question de l'Escaut, il défendit les insurgés des Pays-Bas contre ce même prince; on le chassa des États autrichiens. Il reparut à Paris en 1791. Pendant la Terreur, il se cacha à la campagne, près de Paris. Découvert et traduit devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort et exécuté. Histoire, économie politique, littérature, jurisprudence, diplomatie, Linguet s'était rendu familiers tous ces genres, et il en a traité quelques-uns avec une véritable originalité; mais il a déconsidéré son talent par un amour excessif du paradoxe, un naturel insolent, et une passion pour le scandale, même aux dépens de la vérité. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire du siècle d'Alexandre*, Amsterdam (Paris), 1762, in-12; *le Fanatisme des philosophes*, 1764; *Histoire des révolutions de l'Empire romain, depuis Auguste jusqu'à Constantin*, 1766-68, 2 vol. in-12 : ce devait être la suite des *Révolutions romaines* de Vertot, mais l'auteur s'arrêta à Trajan; *Histoire impartiale des Jésuites*, 1768, in-8°, écrite en faveur de cette congrégation; *Théâtre espagnol* (Calderon et Lope de Véga), 1768, 4 vol. in-12; *Annales politiques, civiles et littéraires du XVIII^e siècle*, 1777 à 1792, 15 vol. in-8°; *Mémoires sur la Bastille*, Londres, 1773, in-8°; *Théorie des lois civiles*, 1774, 3 vol. in-12, où il soutient les principes de la monarchie absolue; *Théorie du libelle, ou l'art de calomnier avec fruit*, Amsterdam, 1775, in-12; *Examen des ouvrages de Voltaire*, un des bons livres de Linguet, 1788, in-8°; *Mémoires et plaidoyers*, 1772, 11 vol. in-12. C. N.

LINGULA, épée courte à large lame, chez les anc. Latins. — Instrument d'aruspices, chez les anc. Romains; il avait à peu près la forme d'une petite rame, 15 centim. de long environ, et servait à toucher les fibres des entrailles des victimes au moment où on les consultait. C. D—Y.

LINIÈRE (François PAYOT DE), poëte, né à Paris en 1628, d'une famille de robe, m. en 1704, fit les délices de la société de son temps par les grâces de son esprit et de sa figure. Il ne manquait pas de goût, puisqu'un des premiers il attaqua *la Pucelle* de Chapelain par ses épigrammes. Il eut aussi une part dans le *Chapelain décoiffé, ou Parodie de quelques scènes du Cid*, 1664. En 1667, Boileau fait encore l'éloge du goût de Linière (Satire IX) s'attaquant à Chapelain; mais quand le chansonnier satirique eut critiqué le *Passage du Rhin*, 1672, il s'attira à son tour les foudres de Boileau. Les chansons et les épigrammes de Linière sont répandues dans les recueils du temps, et surtout dans celui de Sercy. F. B.

LINIERS-BREMONT (Santiago), contre-amiral espagnol, né Français, à Niort, vers 1760, m. en 1809, entra d'abord dans l'ordre de Malte, puis au service de l'Espagne, défendit avec gloire Buénos-Ayres contre les Anglais en 1806, reprit cette ville l'année suivante, fut nommé capitaine-général du Rio-de-la-Plata, prit le commandement de quelques troupes royales lors de l'insurrection de Buénos-Ayres contre l'Espagne, fut vaincu par les rebelles, fait prisonnier et fusillé.

LINKŒPING, v. de Suède, sur le Stang-A, à 215 kil. S.-O. de Stockholm; 6,300 hab. Ch.-l. du län de son nom; évêché; école latine, avec bibliothèque et cabinet de médailles. Belle cathédrale; anc. château. — Le län ou préfecture de Linkœping, situé dans le N.-E. de la Gothie, et baigné à l'E. par la Baltique, comprend l'anc. prov. d'Ostro-Gothie; entre la préf. de Nyköping au N.-E., la Baltique à l'E., les préf. de Calmar au S., de Jonköping au S.-O., de Skaraborg à l'O., dont le lac Wetter la sépare, et d'Œrebro au N.-O.; 10,800 kil. carrés; 233,867 hab. Sol fertile, riche surtout en forêts, et couvert de lacs. Peu de céréales. Fonderies de fer, cuivre et laiton.

LINLITHGOW, v. d'Ecosse, cap. du comté et sur un lac de son nom, à 27 kil. O. d'Edimbourg; 3,700 hab. Station du chemin de fer d'Edimbourg à Glasgow. Belle église gothique de St-Michel (XII^e siècle). Belles ruines d'un château fondé par Edouard I^er, et où naquit Marie Stuart. Maisons très-vieilles. Fabr. de cuirs. Commerce déchu. Murray y fut assassiné en 1569. — Le comté de Linlithgow ou West-Lothian, entre le golfe du Forth au N., les comtés d'Edimbourg au S.-E. et à l'E., de Lanark au S.-O., de Dumbarton au N.-O., a 35 kil. sur 25, compte 13 paroisses et 38,650 hab.; sol assez fertile; houille, plomb argentifère. Elève de bétail. Villes principales : Queenferry, Borrow-Stounness.

LINNÉ (Charles), en latin *Linnæus*, le plus célèbre botaniste du XVIII^e siècle, né à Rœshult (Suède), le 24 mai 1707, m. à Upsal le 10 janvier 1778. Fils d'un pauvre pasteur de village, il fut d'abord apprenti cordonnier, et dut à la protection de Stobœus, d'Olaüs Celsius, et de Rudbeck, de pouvoir se livrer à son goût pour la botanique et perfectionner ses connaissances à l'université d'Upsal. En 1732, il fut envoyé en Laponie pour recueillir et décrire les plantes de ce pays, et, son voyage terminé, il passa en Hollande, où l'amitié de Boerhaave le retint pendant trois années. Dès 1735, il publia à Leyde la I^re édition du *Systema naturæ*, ouvrage d'abord en 3 feuilles, enrichi successivement d'additions nombreuses, qui eut, du vivant de l'auteur, 11 éditions, et dans lequel les trois règnes sont distribués d'après la méthode linnéenne. C'est là, et dans les *Fundamenta botanica*, Amsterdam, 1736, qu'on trouve l'ébauche des transformations radicales que le savant suédois allait faire subir à l'histoire naturelle. Ensuite vinrent *l'Hortus cliffortianus*, Leyde, 1736, description du jardin de son hôte Clifford; la *Flora laponica*, Amsterdam, 1737, résultat du voyage en Laponie; la *Bibliotheca botanica*, Amsterdam, 1737, revue de tous les livres jusqu'alors publiés sur la matière; les *Genera plantarum*, Leyde, 1737, où les caractères des genres sont donnés avec étendue; la *Critica botanica*, Leyde, 1737, et les *Classes plantarum*, Leyde, 1738, qui renferment l'histoire des anciens systèmes et le développement des lois de la nouvelle nomenclature, et que suivent les *Fragmenta Methodi naturalis*. Après avoir quitté la Hollande, Linné parcourut la France et l'Angleterre, et revint en Suède, où l'attendait une fortune rapide et brillante. En 1738, il fut nommé médecin de la flotte et professeur de botanique à Stockholm; en 1739, médecin du roi et président de l'Académie des Sciences; en 1741, professeur de botanique à l'université d'Upsal, chaire qu'il occupa pendant 37 ans. Chargé par les Etats d'explorer les diverses provinces du royaume afin d'en recueillir les productions naturelles, il donna en suédois d'intéressantes relations de ses voyages, et les immenses matériaux qu'il

avait rassemblés le mirent à même de publier, en 1746, la *Fauna suecica*, ou histoire générale des animaux de la Suède, et, en 1755, une Flore générale du même pays. Depuis son retour, il avait aussi publié les *Species plantarum*, Stockholm, 1753, complément du *Genera plantarum*, et où l'on trouve la description des espèces, et la *Philosophia botanica*, Stockholm, 1751, livre admirable de concision, qui fonda le langage de la botanique, et fit bientôt loi dans la science pour la description et la nomenclature même des plantes. En même temps qu'il classait, décrivait et publiait les grandes collections alors existantes en Suède, Linné employait son influence pour faire donner à ses élèves des emplois sur la flotte ou des missions dans les pays éloignés, et ces missionnaires scientifiques, dont plusieurs, tels que Sparrmann, Solander, Hasselquist, se sont rendus célèbres par les relations de leurs voyages, rapportaient à leur maître les richesses naturelles de toutes les zones et de tous les climats. Linné aimait beaucoup ses élèves; il s'occupait sans cesse de leurs travaux et de leur avancement, et publia pour eux, sous le titre d'*Amœnitates academicæ*, Stockholm, 1749-63, 6 vol. de dissertations, pleines d'intérêt et de vues neuves et ingénieuses. — Linné atteignit de son vivant l'apogée de sa gloire; il était membre de toutes les académies de l'Europe, lié avec tous les naturalistes qui s'empressaient d'enrichir ses collections, en correspondance avec plusieurs souverains qui se montrèrent jaloux de l'attirer auprès d'eux; ses ouvrages avaient vulgarisé l'étude de la botanique, et partout on établissait des jardins classés d'après sa méthode. Il vécut ainsi, entouré d'honneurs et de considération, et quand il mourut, le roi Gustave III voulut composer lui-même son oraison funèbre; on l'inhuma dans la cathédrale d'Upsal. On ne saura jamais trop apprécier les services que Linné a rendus à l'histoire naturelle, tant par ses travaux particuliers que par l'esprit de méthode, d'exactitude, de précision qu'il introduisit partout dans la science, et par l'immense popularité que lui dut l'étude de la botanique. Il fut le législateur et le rénovateur de la botanique; il débrouilla les travaux confus de ses prédécesseurs, et créa pour les végétaux une classification simple et facile, fondée sur les rapports des organes floraux. En même temps il donnait au langage botanique les règles qu'on suit encore aujourd'hui, et inventait pour les êtres organisés cette admirable nomenclature binaire qui seule empêcha la science de retomber dans le chaos. En minéralogie, les essais de classification de Linné eurent peu de succès; mais, en zoologie, ses travaux, bien que moins brillants que ceux de Buffon, méritent au plus haut degré l'admiration. La classification du règne animal de Linné est la classification actuelle, imparfaite encore, à peine ébauchée, mais déjà appuyée sur les principes féconds de la méthode naturelle, que Linné eut ainsi l'honneur de pressentir et d'appliquer aux animaux en même temps que Bernard de Jussieu l'appliquait aux plantes. En botanique même, Linné comprenait toute la supériorité de la méthode naturelle sur le système qu'il n'avait créé que pour simplifier l'étude, et comme un moyen facile d'inventorier les richesses de la science: « La méthode naturelle, écrivait-il, est le but et la fin de la botanique; je travaille pour la découvrir, et je continuerai jusqu'au terme de ma vie. » M—u.

LINNICH, v. des États prussiens (prov. du Rhin), sur la Roër, dans la régence et à 30 kil. N.-N.-O. d'Aix-la-Chapelle; 3,000 hab. Célèbre surtout par la victoire qu'y remporta, le jour de la St-Hubert, en 1441, le duc de Berg, Gérard II, sur Egmont, comte de Gueldre, et en mémoire de laquelle il fonda l'ordre de St-Hubert; prise par Dumouriez en 1792, reprise peu après par les Autrichiens qui l'incendièrent, elle retomba au pouvoir des Français en 1794.

LINOIS (Charles-Alexandre-Léon, comte DURAND DE), marin français, né à Brest en 1761, m. en 1848, entra dans la marine à l'âge de 15 ans, et servit dans l'Inde et dans la guerre d'Amérique. Capitaine du vaisseau *le Formidable* en 1795, il tomba au pouvoir des Anglais après une lutte désespérée près de l'île de Groix, fut bientôt échangé, commanda une division lors de l'expédition d'Irlande, fut nommé contre-amiral en 1799, puis chef d'état-major général sur la flotte de Bruix, commanda en second l'escadre de Ganteaume en 1800, vainquit avec 3 vaisseaux 6 vaisseaux anglais dans la baie d'Algésiras en 1801, fit des courses heureuses dans les mers de l'Inde, mais fut pris à son retour, près de Madère, après un combat inégal contre l'amiral Warren, 1806. Il ne recouvra la liberté qu'en 1814, reçut de Louis XVIII le gouvernement de la Guadeloupe, mais fut révoqué et mis à la retraite. l'année suivante. B.

LINOSA, anc. *Ægusa*, île inhabitée de la Méditerranée, de 12 kil. de tour, entre Malte et Tunis. Les Siciliens et les Anglais s'en disputent la possession.

LINSELLES, brg (Nord), arr. et à 15 kil. N. de Lille; 1,558 hab. Brasseries, huileries; culture du lin.

LINTERNUM. *V.* LITERNUM.

LINTH, riv. de Suisse, naît dans les Alpes des Grisons, et traverse le canton de Glaris du S. au N. Autrefois elle portait directement ses eaux au lac de Zurich; par suite de travaux exécutés de 1807 à 1811, elle se jette dans le lac de Wallenstadt, et en sort pour se rendre au lac de Zurich. Cours de 60 kil. — Soult opéra un brillant passage de la Linth, le 25 sept. 1799.

LINUS, poëte grec, dont l'époque ne peut être fixée, et dont l'existence même est contestable. Comme Orphée, Olen, etc., il aurait réuni les caractères du chantre, du prêtre et du prophète. Thèbes et Argos prétendaient posséder son tombeau. Peut-être son nom doit-il se confondre avec celui d'un chant funèbre, le *linus*, dont il est question dans Homère, Hésiode et Eschyle. Suivant la Fable, Linus était fils d'Apollon et de Calliope; il fut tué par Hercule, auquel il enseignait sans fruit la musique. Stobée cite sous son nom douze vers, qui développent les maximes panthéistes. *V.* Ambrosch, *de Lino dissertatio*, Berlin, 1829, in-4°. D—R.

LINZ ou LINTZ, anc. *Lentia*, v. forte des États autrichiens (Haute-Autriche), sur la rive dr. du Danube, à 154 kil. O. de Vienne, 65 S.-E. de Passau; par 48° 18' 19" lat. N., et 11° 57' 3" long. E.; 27,628 hab. Les fortifications, élevées depuis 1830, se composent de 32 forts isolés, reliés par un chemin couvert, de manière à former un vaste camp retranché. Ch.-l. de la haute Autriche, du gvt de son nom et du cercle de la Muhl. Evêché suffragant de Vienne. Lycée, et écoles nombreuses de lettres, sciences et arts; institution de sourds-muets; 2 bibliothèques. Musées d'histoire naturelle, de médailles et d'antiquités. On y remarque l'église de St-Ignace, le tombeau de Montecuculli dans l'église des Capucins, le palais épiscopal, une belle place, et l'hôtel de ville. Manufacture impériale de cigares. Fabriques de glaces, tapis, toiles de coton, tissus imprimés; filatures de coton, de laine, de lin. Chemins de fer sur Vienne, Budweis, et Gmunden. Bateaux à vapeur pour Vienne, Passau et Ratisbonne. — Cette ville appartint autrefois aux comtes de Kyrnberg. Prise par les Français en 1741, le grand-duc de Toscane la leur enleva l'année suivante. Un incendie la dévasta en 1800.

LINZ, v. des États prussiens (prov. du Rhin), dans la régence et à 32 kil. N.-O. de Coblentz, sur le Rhin; 2,500 hab. Produits chimiques. Aux environs, curieuses carrières de basalte à Dattemberg et au Minderberg.

LION (Le), constellation zodiacale, située entre l'Ecrevisse et la Vierge. C'est, selon la Fable, le lion de Némée vaincu par Hercule et transporté au ciel par Jupiter.

LION (Golfe du), anc. *Gallicus sinus*, *sinus leonis*, ainsi nommé par les Anciens à cause du mistral ou vent violent du N.-O. qui le rend dangereux aux petits bâtiments. Situé au N. de la Méditerranée occidentale, au S. de la France, il baigne les départ. des Pyrénées-Orientales, de l'Aude, de l'Hérault, du Gard, et des Bouches-du-Rhône.

LION-D'ANGERS (Le), ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), arr. et à 14 kil. S.-E. de Segré, sur l'Oudon et près de son confluent avec la Mayenne; 1,512 hab. Comm. de bestiaux, vins, cidre.

LION NÉERLANDAIS (Ordre du), fondé en 1815 par Guillaume Ier, roi de Hollande, pour le mérite civil. La croix, suspendue à un ruban bleu foncé avec bande orange, est à 4 branches; le milieu porte, d'un côté, un lion couronné, et, de l'autre, ces mots : *Virtus nobilitat.*

LION D'OR, monnaie du règne de Philippe de Valois, ainsi nommée à cause du lion qui s'y trouvait placé sous les pieds du roi. Elle était en or fin; on en taillait 50 au marc, et elle valait 25 sous d'argent. Elle remplaça un instant l'écu d'or.

LION DE ZÆHRINGEN (Ordre du), fondé en 1812 par Charles, grand-duc de Bade, pour consacrer l'origine de sa famille, issue de celle de Zæhringen. La croix d'or est suspendue à un ruban vert bordé d'orange; l'écusson porte les armes de la maison de Bade, et, de plus, d'un côté les ruines du château de Zæhringen, de l'autre un lion.

LIONNE (Hugues de), célèbre ministre des affaires étrangères sous Louis XIV, né à Grenoble en 1611, d'une ancienne maison du Dauphiné, m. en 1671. Neveu de Servien, et attaché à la fortune de Mazarin, qui le nomma ambassadeur à Rome en 1655 et ministre plénipotentiaire

pour le traité des Pyrénées en 1659, il devint ministre d'État, puis en 1663, secrétaire d'État *de l'étranger*, après le comte de Brienne, 1661, et fut un diplomate habile et consommé. Ses négociations préparèrent le succès des premières guerres de Louis XIV, celle de Dévolution et celle de Hollande. Saint-Simon l'appelle le plus grand ministre du règne. Il a laissé des *Mémoires* très-instructifs, mais écrits avec une négligence un peu diffuse. Son fils avait obtenu la survivance de sa charge; mais, à la mort du père, elle fut donnée à Arnauld de Pomponne. G.

LIPARI (Iles), îles *Eoliennes* ou *Vulcaniennes* des anciens, archipel de la mer Tyrrhénienne, à 45 kil. de la côte N. de la Sicile. Elles forment un commandement militaire de la prov. de Messine, et sont au nombre de 17, dont les 7 principales sont : Lipari (anc. *Lipara*), Vulcano (*Hiera*), Ustini (*Ostœodes*), Stromboli (*Strongyle*), Salini (*Didyme*), Panaria, Felicudi (*Phœnicusa*), et Alicuri (*Ericusa*); 22,000 hab. Sol partout volcanique; terres fertiles et bien cultivées; grains, fruits, olives. Magnanerie; exploitation de sel, soufre, alun, et surtout de pierre ponce. — Les anciens plaçaient dans ces îles le séjour d'Éole et les forges de Vulcain. Elles formèrent un État maritime qui devint tributaire de Denys le Tyran, puis de Carthage, sur qui il fut pris par les Romains, 256 av. J.-C.

LIPARI, *Meligunis*, *Lipara*, île dépendant de la Sicile (prov. de Messine), et la plus importante de l'archipel de son nom, dans la mer Tyrrhénienne; 8 kil. sur 6; 19,237 hab. Ch.-l., *Lipari*, v. forte de 15,000 hab.; siége d'évêché; port peu sûr; prise par le corsaire Dragut en 1544. Figues et raisins excellents. Commerce de vins.

LIPENIUS (Martin), bibliographe, né à Gœrtz (Brandebourg) en 1630, m. en 1692, fut nommé, en 1659, corecteur du gymnase de Halle, en 1672 recteur et professeur du gymnase Carolin à Stettin, et, en 1676, recteur de l'Académie de Lubeck. On lui doit : *Bibliotheca realis theologica*, Francfort, 1685, 2 vol. in-fol.; *Bibliotheca realis juridica*, Francfort, 1679, in-fol.; *Bibliotheca realis philosophica*, 1682, 2 vol. in-fol.; *Bibliotheca realis medica*, 1679, in-fol.

LIPETZK, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 143 kil. O. de Tambov, sur la rive dr. du Voronej; 11,418 hab. Eaux minérales et bains. Usine à fer.

LIPONA (Comtesse de), nom que prit la veuve du roi de Naples Joachim Murat. Lipona est l'anagramme de *Napoli* (Naples). *V.* CAROLINE BONAPARTE.

LIPPA, v. de Hongrie (Temès), à 54 kil. N.-E. de Temeswar, sur la rive g. du Maros; 7,000 hab. Argile à poterie, grès à paver et à bâtir. Fabr. de poteries. Récolte de vins, fruits, maïs. Anc. château fort.

LIPPE (La), *Luppia*, riv. d'Allemagne, prend sa source près de Lippspring, dans la principauté de Lippe-Detmold; cours de 166 kil. à l'O., par Lippstadt, Hamm, Lünen et Dorsten; embouchure dans le Rhin, près de Wesel. Elle a donné, sous le 1er Empire français, son nom à un département, compris entre ceux de l'Yssel-Supérieur et des Bouches-de-l'Yssel au N., des Bouches-du-Rhin et de la Roër à l'O., de l'Ems-Supérieur à l'E., et la Confédération du Rhin au S.; *Munster* en était le ch.-l.; il avait été formé de l'évêché de Munster, et de parties des principautés de Gueldre et de Clèves.

LIPPE ou LIPPE-DETMOLD, principauté souveraine d'Allemagne, bornée à l'E. par le comté hessois de Schaumbourg, le royaume de Hanovre, la principauté de Waldeck, le duché de Brunswick, et, de tous les autres côtés, par la prov. prussienne de Westphalie. Superf., y compris quelques enclaves situées en Westphalie : 110,000 hect. Pop. : 110,000 hab. La chaîne du Teutoburgerwald sillonne le pays du S.-E. au N.-O. Riv. : Lippe, Werra. Sol médiocrement fertile; grande production chevaline; beaucoup de forêts; industrie linière très-active. Villes princip.: Detmold et Lemgo. Revenu de l'État : 828,753 fr. Dette publique : 1,200,000 fr. Force armée : 1,200 hommes. Le pays jouit, depuis 1836, d'un gvt représentatif. — Les seigneurs de Lippe étaient déjà, au XIIe siècle, très-considérés. Le premier que l'on trouve cité dans les chroniques est Bernard de Lippe, 1129. Son fils, Bernard II, fut un partisan fidèle de Henri le Lion. Bernard VIII, mort en 1563, prit le titre de comte. Son fils, Simon VI, est le fondateur de la dynastie actuelle de Lippe-Detmold. Ses trois fils fondèrent les lignes de *Lippe-Brake* et *Buckebourg* ou *Schaumbourg*. La ligne de Brake s'étant éteinte en 1705, ses possessions furent partagées entre les deux autres. Simon-Henri-Adolphe, de la ligne principale de Lippe, fut créé prince de l'Empire par l'empereur Charles VI, 1720. Par son adhésion à la Confédération du Rhin, 1807, Lippe devint principauté souveraine, et, en cette qualité, elle est, depuis 1815, membre de la Confédération germanique. Elle occupe le seizième rang à la Diète, avec les deux Reuss, la Lippe-Schaumbourg, Waldeck et Lichtenstein. E. S.

LIPPE-SCHAUMBOURG. *V.* SCHAUMBOURG.

LIPPI (Filippo), peintre florentin, né vers 1410, m. en 1469, était novice au monastère *del Carmine*, pendant que Masaccio le décorait de fresques admirables : son bonheur était de se glisser dans la chapelle des Brancacci, et d'y examiner à loisir les créations du grand homme. On lui fit donc apprendre le dessin. Lippi révéla bientôt l'adresse la plus étonnante et l'imagination la plus vive. Les têtes de ses personnages sont presque toutes des portraits : l'expression et la vérité y dominent. Il se plaisait aussi à reproduire l'aspect des campagnes, les accidents des forêts et des lacs, des plaines et des collines, du ciel et de la mer. Il mourut empoisonné par la famille d'une jeune personne qu'il avait séduite et qu'il refusait obstinément d'épouser, quoiqu'il eût d'elle un fils. A. M.

LIPPI (Filippino ou Filippo), fils du précédent, né à Florence en 1460, m. en 1505, peignit à Rome la *Vie de St Thomas d'Aquin* dans une chapelle de l'église de la Minerve, et acheva à Florence la chapelle des Brancacci chez les Carmes. Son chef-d'œuvre est *la Vierge apparaissant à St Bernard*, que possède Florence. M. V—I.

LIPPI (Lorenzo), peintre et poëte, né à Florence en 1606, m. en 1664, composa un poëme héroï-comique, *Il Malmantile racquistato*, 1678, in-4°. Les proverbes, les idiotismes, les quolibets populaires, dont ce poëme est rempli, en rendent la lecture difficile. Les tableaux de Lippi sont estimés; il a de l'habileté dans l'expression, une grande pureté de dessin, un coloris vigoureux. B.

LIPPSTADT, v. forte, appartenant partie à la Prusse et partie au prince de Lippe-Detmold, sur la Lippe, à 36 kil. N.-N.-E. d'Arensberg; 6,000 hab. Chapitre de dames nobles. Grand commerce de grains, jambons, et toiles de lin. Elle fut prise par les Français en 1757.

LIPSE (JUSTE-). *V.* JUSTE-LIPSE.

LIPSIA, nom latinisé de LEIPZIG.

LIPTAU, comitat de Hongrie (cercle au delà du Danube), dans la vallée supérieure de la Waag, entre les comitats d'Arva au N., de Thurocz à l'O., de Sohl au S., et de Zips à l'E.; 2,214 kil. carrés; 72,415 hab. Ch.-l., *Szent-Miklos*. Sol très-montagneux, boisé, riche en mines d'or, d'argent, de cuivre et de fer, et médiocrement fertile. Commerce de beurre et de fromages.

LIQUENTIA, nom latin de la LIVENZA.

LIRE, vge (Eure), sur la Rille, arr. et à 36 kil. S.-O. d'Evreux; 712 hab. Il y eut une abbaye de bénédictins.

LIRE, en italien *lira* (corruption du latin *libra*, livre), monnaie italienne. La lire d'argent vaut : dans la prov. autrichienne de Vénétie, 0 fr. 87 c.; en Toscane, 83 c.; à Lucques, 61 c. La lire de compte italienne vaut 1 fr.; celle de Sardaigne, 1 fr. 88 c.; celle de Piémont, 1 fr. 17 c.; celle de Milan, 1 fr. 08 c.; celle de Toscane, 85 c.; celle du Tessin, 66 c.

LIRE, vge (Maine-et-Loire), arr. et à 30 kil. N.-O. de Cholet; 442 hab. Patrie de Joachim Du Bellay.

LIREY, vge (Aube), arr. et à 25 kil. S. de Troyes; 267 hab. Aux XIVe et XVe siècles, c'était un lieu célèbre de pèlerinage, où l'on venait visiter le saint suaire.

LIRIA, anc. *Edeta*, *Lauronâ*, v. d'Espagne, prov. et à 30 kil. N.-O. de Valence, près du Rio-Turia. Pop. de la commune : 8,524 hab. Fabr. de savon, cuirs, toiles, poterie. Carrières de marbre. — Antique capitale des *Edetani*, et brûlée par Sertorius, cette ville fut fortifiée par les Sarrasins, conquise par Jacques d'Aragon en 1252, et érigée en duché par Philippe V en faveur du maréchal de Berwick.

LIRIS, auj. *Garigliano*, riv. de l'anc. Latium, naissait dans le pays des Marses, passait à Frégelles, formait une partie des limites de la Campanie et du Latium, à l'E., et se jetait dans la mer Tyrrhénienne près de Minturnes.

LIRON (Dom Jean), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Chartres en 1665, m. en 1748, mit en ordre les archives de l'abbaye de Marmoutiers, fut un des premiers collaborateurs à l'*Histoire littéraire de la France*, et publia : *Apologie pour les Armoricains et les églises des Gaules*, Paris, 1708, in-12; *Dissertation sur le temps de l'établissement des Juifs en France*, 1708, in-8°; *Aménités de la critique*, 1717, 2 vol. in-12; *Singularités historiques et littéraires*, 1734-40, 4 vol. in-12; *Bibliothèque chartraine*, 1719, in-4°, etc.

LIS (Chevaliers du), citoyens qui, lors de la 1re Restauration en 1814, portaient à la boutonnière un petit lis héraldique en argent, suspendu à un ruban blanc. Ce n'é-

tait point, à proprement parler, un ordre de chevalerie, mais une espèce de signe de ralliement inventé par les royalistes fervents. Tous les militaires, tous les fonctionnaires publics, surtout ceux qui étaient décorés de la Légion d'honneur, furent d'abord obligés de porter le lis comme adhésion au nouveau gouvernement. On le prenait sans qu'il eût été conféré officiellement. Quand la grande ferveur de royalisme sincère ou de commande fut passée, la décoration du lis disparut peu à peu. Elle ne dura guère plus de 2 années.

LIS (fleurs de). *V.* FLEURS DE LIS.

LISBONNE, en portugais *Lisboa*, anc. *Olisippo*, puis *Felicitas Julia*, v. capit. du Portugal et ch.-l. de l'Estramadure portugaise, sur la rive droite du Tage, et à son embouch. dans l'océan Atlantique, à 182 myriam. de Paris; par 38° 42′ 21″ lat. N., et 11° 28′ 45″ long. O.; 275,286 hab. Résidence du souverain, d'un patriarche chef de l'église portugaise, et siége des administrations centrales du royaume. Vaste port de guerre, avec citadelle dite *de St-George*, arsenal et chantiers militaires. Ecoles royales de construction navale, d'artillerie et génie, de chirurgie, de dessin et architecture civile, de navigation (avec observatoire). Collége royal des nobles, fondé en 1761. Ecole royale d'arabe. Ecoles de sculpture, de musique sacrée, de commerce, des chartes. Académie royale des sciences, avec une bibliothèque et une typographie. Riches archives dans la *Torre do Tombo*. Bibliothèque nationale, formée de celles des couvents supprimés en 1835. Cabinets de physique et d'histoire naturelle, jardin botanique, collection de médailles; 5 théâtres. Imprimerie royale, avec fonderie de caractères. Fabr. royales d'armes à feu, canons, poudre, cartes à jouer, porcelaine. La ville est bâtie en amphithéâtre, occupe un espace de 12 kil. de long sur 6 de large, et offre un aspect pittoresque; elle se divise en *vieille ville*, qui est laide, et *nouvelle ville*, dont les rues sont droites, larges et propres. On y remarque : les palais royaux d'Ajuda, de Bemposta, et de Necessidades; l'anc. cathédrale de Ste-Marie; les églises St-Roch et St-Antoine; les couvents de Belem et du Cœur-de-Jésus; un magnifique aqueduc, long de 19 kil., et élevé en 1743; la prison de *Limoeiro*, autrefois résidence royale; la place du *Commerce*, avec la statue équestre de Joseph Ier; la place du *Rocio*, fermée au N. par le vaste palais de l'Inquisition; l'hôpital St-Joseph; les rues *do Ouro* et *da Prata*, etc. Fabr. de bijouterie, orfévrerie, chapeaux, chocolat, eaux-de-vie, coutellerie, serrurerie, meubles, passementerie, rubans, savon, manuf. royale de tabacs. Fonderies de métaux, raffineries de sucre, imprimeries sur étoffes, tanneries, teintureries, etc. Commerce actif avec les Açores, le Brésil, l'Afrique et l'Inde portugaise : export. de citrons, oranges, vins, huiles, laines, cuirs, sel; import. de tissus en laine, coton et fil, de quincaillerie, bois, chanvre, café, etc. Banque de Portugal. — Lisbonne, fondée, dit-on, par Ulysse, qui lui aurait donné son nom, peu importante sous les Romains, prit de l'accroissement sous la domination des Arabes, qui en firent le chef-lieu d'un Etat particulier, 716-1147. Alphonse Ier la leur enleva. En 1279, elle eut une université, transférée en 1308 à Coïmbre. En 1668, un traité y fut signé, par lequel l'Espagne reconnut l'indépendance du Portugal. En 1755, un tremblement de terre la détruisit en grande partie, et fit périr 30,000 personnes. Les Français la prirent en 1807, et l'évacuèrent l'année suivante. Patrie de Camoëns. B.

LISBURN, v. d'Irlande (Antrim), sur le Lagan, à 12 kil. S.-O. de Belfast; 7,484 hab. Siége de l'évêché de Down et Connor. Fabr. et comm. de toiles; manufacture de mousselines imprimées; teintureries. — Lisburn, fondée sous Jacques Ier, fut brûlée en 1707.

LISFRANC (Jacques), célèbre chirurgien, né en 1790 à St-Paul-en-Jarrest (Loire), m. en 1847, étudia à Lyon, fut interne à l'Hôtel-Dieu de Paris en 1810-11, se perfectionna sous Dupuytren, et fut employé dans le service militaire de santé jusqu'en 1814. Puis il devint successivement agrégé de la Faculté de Paris, chirurgien de l'hôpital de la Pitié, et membre de l'Académie de Médecine. Lisfranc fut doué d'un éminent esprit d'observation, d'une décision prompte et sûre. Il a continué les traditions de l'école de Desault, de Sanson et de Dupuytren. Dans ses cours de clinique, l'art des opérations devint une véritable science. Il s'est fait un nom principalement par ses recherches sur les tumeurs blanches, les affections cancéreuses et les maladies de l'utérus, et par deux procédés, l'un pour la désarticulation de l'épaule, l'autre pour l'ablation partielle du pied. Outre les Mémoires sur divers points de chirurgie, il a laissé : *Clinique chirurgicale*, 1842, 3 vol. in-8°; *Médecine opératoire*, ouvrage inachevé.

LISIEUX, *Lexovii*, s.-préf. (calvados). à 49 kil. E. de Caen, 191 O. de Paris, par le chemin de fer de l'Ouest, au fond d'une belle vallée, sur la rive dr. de la Touques et près de son confl. avec l'Orbec; 12,495 hab. Trib. de 1re inst. et de comm., collége, bibliothèque. Jadis évêché. Rues étroites et tortueuses; maisons mal bâties. Belle cathédrale gothique de St-Pierre, du XIIe siècle, où la chapelle de la Vierge est un monument expiatoire élevé par l'évêque Cauchon, un des juges de Jeanne d'Arc; belles promenades; anc. palais épiscopal, occupé par les tribunaux. Fabr. de toiles, surtout de cretonnes renommées pour nappes et serviettes; de couvertures, flanelles, draps. Teintureries, tanneries, corroieries, filatures de laine, coton et lin; papeteries. Comm. de grains, cidre, fruits, chanvre, lin, bestiaux, etc. — Fondé au IVe siècle par des Saxons près des ruines de *Noviomagus Lexoviorum*, capitale des *Lexovii*, Lisieux fut pillé en 877 par les Normands, et brûlé par les Bretons en 1130. C'était le ch.-l. du comté de Lieuvin. Philippe-Auguste le prit en 1203, les Anglais en 1415, Charles VII en 1448. Les calvinistes l'occupèrent en 1571; Henri IV en chassa les ligueurs en 1589. B.

LISIEUX (Collége de), fondé à Paris en 1336, rue des Prêtres-St-Séverin, par Gui d'Harcourt, évêque de Lisieux, pour 24 écoliers à la nomination de ses successeurs. On le transféra au XVe siècle dans la rue St-Etienne-des-Grès, et, en 1764, dans les bâtiments du collége de Dormans, rue St-Jean-de-Beauvais.

LISKEARD, brg et paroisse d'Angleterre (Cornouailles), à 22 kil. S.-O. de Launceston, 17 E. de Bodmin; 4,300 hab. Tanneries, corderies. Fabr. de couvertures et de serge. Aux environs, mines d'étain, de plomb et de cuivre.

L'ISLE. *V.* ISLE, ILE et LILLE.

LISMORE, v. et paroisse d'Irlande (Munster), dans les comtés de Waterford et de Cork, à 178 kil. S.-S.-O. de Dublin, 48 O. de Waterford, au sommet d'une éminence, près du Blackwater; 21,552 hab. dans la paroisse, 3,007 dans la ville. Evêché fondé au VIIe siècle, réuni en 1363 à celui de Waterford. La ville a été embellie récemment par le duc de Devonshire. Elle possède un des plus beaux châteaux d'Irlande, fondé par le roi Jean, et récemment restauré. Malgré un canal creusé jusqu'à l'endroit où le Blackwater devient navigable, il y a peu de commerce. Pêche du saumon. — Patrie de Boyle et de Congrève.

LISMORE, île à l'O. de l'Ecosse, dans l'océan Atlantique, l'une des Hébrides méridionales, dans le comté d'Argyle et dans le golfe de Linnhe; 850 habit. Sol inégal et assez fertile. Autrefois le siége de l'évêché d'Argyle. Ruines d'un château fort et de camps retranchés.

LISOLA (le baron François-Paul de), publiciste et diplomate, né à Salins en 1613, m. en 1677, étudia à Dôle, fut avocat à Besançon, passa en 1639 au service de l'empereur Ferdinand III, qui le nomma son résident en Angleterre, prit part aux négociations du traité d'Oliva entre la Pologne et la Suède, 1660, et fut ensuite ambassadeur en Espagne. On a de lui : *Bouclier d'Etat et de justice contre le dessein manifestement découvert de la monarchie universelle*, 1667, in-12, écrit dirigé contre Louis XIV; *la Politique du temps*, Charleville, 1771, in-12; *la France politique*, 1671, in-16; *le Dénouement des intrigues du temps*, Bruxelles, 1672, in-12; *la Sauce au verjus*, Cologne, 1674, in-12, dirigé contre Verjus, négociateur français en Allemagne, etc.

LISSA (anc. *Issa*), île de l'Adriatique, dans les Etats autrichiens (Dalmatie), à l'O. de celle de Lesina; 15 kil. sur 9; 5,600 hab. Sol montagneux et fertile. Pêche abondante de sardines; récolte de vins, olives, amandes, figues. Ch.-l., *Lissa*, avec un bon port sur la côte N.-E. Cette île fut assez puissante dans l'antiquité; car, dans la guerre contre Philippe, elle fournit aux Romains un secours de 20 vaisseaux armés. Bloquée en 229 av. J.-C. par Teuta, reine d'Illyrie, elle fut à son tour secourue par les Romains. Les Anglais, qui l'avaient prise en 1807, en furent chassés en 1810 par les Français, après une bataille navale opiniâtre.

LISSA, *Lezno* en polonais, v. des Etats prussiens (Posen), à 64 kil. S.-O. de Posen; 8,800 hab. Château des princes Sulkowsky. Collèges catholique et juif. Fabr. de draps, lainages, toiles, cuirs, cire, chapeaux, etc. Ruinée par les Russes en 1707. Patrie de Stanislas Leczinski.

LISSA ou LEUTHEN, vge des Etats prussiens (Silésie), à 7 kil. O. de Breslau; 500 hab. Victoire de Frédéric II, roi de Prusse, sur les Autrichiens, en 1757.

LISSUS, anc. v. d'Illyrie. *V.* ALESSIO.

LIST (Frédéric), économiste, né dans le Wurtemberg en 1789, m. en 1846, eut la première idée du Zollverein (*V. ce mot*), et fonda pour la soutenir un journal intitulé. *Zollvereinblatt.*

LISTE CIVILE. Avant 1789, toutes les dépenses de l'Etat, civiles, militaires, ecclésiastiques, etc., étaient confondues; c'était une source d'abus, et les embarras du trésor provenaient souvent des dilapidations de la cour. La constitution de 1791 remédia à ce mal, en distinguant toutes ces dépenses, entre autres celles nécessaires à l'entretien et à l'éclat du trône, des dépenses de l'État; elle accorda au Roi une dotation annuelle qui fut dite *liste civile*, expression empruntée à l'Angleterre, où il y a un fonds affecté à des dépenses civiles, parmi lesquelles figure celle de la maison du roi. La dotation de Louis XVI fut fixée à 25,000,000 de fr., payables par 12es, et à la jouissance de domaines, châteaux, forêts, et autres biens mobiliers et immobiliers. La liste civile, abolie avec la royauté, fut rétablie par le sénatus-consulte du 28 floréal an XII, qui fit revivre le décret de 1791; comme Louis XVI, Napoléon eut 25,000,000 de fr. de liste civile. Les chartes de 1814 et de 1830 déclarèrent que la liste civile serait fixée pour toute la durée du règne, par le pouvoir législatif, après l'avénement de chaque roi. La somme annuelle payée par le trésor public à Louis XVIII et à Charles X était aussi de 25,000,000 de fr.; elle fut réduite à 12,000,000 de fr. pour Louis-Philippe. Les biens de la liste civile étaient gérés par un intendant. La constitution de 1848 donnait une somme fixe de 600,000 fr. par an au président de la République. La constitution de 1852 déclare que le sénat fixera la somme qui doit lui être allouée; elle est auj. de 25 millions de francs. *V.* DOTATION. ED. T.

LISTER (Martin), médecin et naturaliste anglais, né en 1638 à Radcliffe (Buckingham), m. en 1711, membre de la Société royale de Londres, et médecin de la reine Anne, a publié : *Historia animalium Angliæ*, 1678, in-4°; *De fontibus medicatis Angliæ*, York, 1682; *Historia sive synopsis conchyliorum lib.* IV, Lond., 1685-93, 2 vol. in-fol., ouvrage très-estimé; *Cochlearum limacum exercitatio anatomica*, 1695, 2 vol. in-8°; *Conchyliorum bivalvium utriusque aquæ exercitatio anatomica*, 1695, 2 vol. in-8°; *De buccinis fluvialibus et marinis*, 1695, in-8°; *De obsoniis et condimentis*, 1709, etc.

LISVINUS COMITATUS, nom latin du LIEUVIN au moyen âge.

LISY ou LIZY-SUR-OURCQ, ch.-l. de cant. (Seine-et-Marne), arr. et à 16 kil. N.-E. de Meaux, au confl. de l'Ourcq et de la Marne; 1,136 hab. Comm. de grains, farines et laine.

LIT, *Lectus*, meuble employé à divers usages chez les anc. Romains; il y avait des lits *cubiculaires, funéraires, tricliniaires* et de *veillée*. — LIT CUBICULAIRE, *lectus cubicularis*. C'était un lit de chambre à coucher. Il était fermé sur trois côtés, et garni d'un matelas et d'un oreiller; on en faisait de plaqués d'ivoire ou d'argent. — LIT FUNÉRAIRE. Il ressemblait à une litière (*V. ce mot*), et servait à exposer les morts, à les porter dans la pompe funèbre, puis à les brûler sur le bûcher. Ces lits étaient couverts d'étoffes plus ou moins précieuses, suivant la richesse des familles. Il y avait pour les pauvres, un lit de fer à claire-voie, qui servait à la combustion des corps : on le garnissait d'une étoffe, qui seule était brûlée, et le lit pouvait toujours resservir. — LIT TRICLINIAIRE, *Lectus triclinaris*, lit de festin. Il y en avait trois dans chaque salle, disposés sur trois côtés, autour de la table. Les convives s'y plaçaient à demi couchés, le corps appuyé sur le coude gauche; ordinairement, ils étaient trois, rangés de front sur un lit; quelquefois quatre, et jusqu'à cinq et six, mais rarement. On distinguait les lits en *supérieur, second lit* et *lit inférieur*. Les places d'honneur étaient sur le lit supérieur, situé au milieu, puis sur le second lit, à gauche du premier, et les dernières, sur l'inférieur, dressé à gauche. Les lits tricliniaires, d'abord fort simples, devinrent très-riches : on en faisait en bois de citre, en érable, avec des ornements d'airain ou d'argent, des placages d'ivoire ou d'écaille. Les matelas, les housses, les oreillers étaient de pourpre, de soie, ou de tapisserie de Babylone; leur forme était à dossier, à chaque bout, mais ouverts sur les côtés, pour la facilité de l'abord et du service. Du temps de Domitien, on inventa une nouvelle sorte de lit en hémicycle, qui remplaçait les 3 lits ordinaires, et que l'on appela *Sigma*, de sa ressemblance avec un C, ou *Stibadium*. Il tenait 7 ou 8 convives. — LIT DE VEILLÉE, *Lucubratoria lecticula*, petit lit bas, semblable de forme aux lits cubiculaires, et sur lequel on se mettait à son séant, pour lire ou travailler. C. D—Y.

LIT DE JUSTICE. C'était, dans l'anc. monarchie française, le trône où s'asseyait le roi, lorsqu'il siégeait en son parlement. Jadis, lorsque les parlements ou assemblées de la nation se tenaient en pleine campagne, le roi y siégeait sur un trône d'or; mais depuis que le parlement tint ses séances dans l'intérieur du palais, on substitua à ce trône un dais, c.-à-d. un poêle en ciel de lit, avec un dossier pendant et des coussins; et comme, dans l'ancien langage, un siége couvert d'un dais, se nommait un lit, on appela lit de justice le trône où le roi siégeait au parlement. Cinq coussins formaient le siége de ce lit; le roi était assis sur l'un, un autre tenait lieu de dossier, deux autres servaient comme de bras et soutenaient les coudes du monarque, le cinquième était sous ses pieds. Dans l'origine, aucune idée défavorable n'était attachée aux lits de justice; mais quand le parlement se fut attribué la puissance politique, ces séances royales eurent pour but de faire fléchir les magistrats qui refusaient l'enregistrement des édits. Dans un lit de justice, le chancelier recueillait les suffrages isolément et à voix basse. B.

LITAKOU, nom de 2 villes de la Cafrerie intérieure, chez les Betjouanas : *Vieux-Litakou*, 4,000 hab., et *Nouveau-Litakou*, 6,000 hab., à 10 kil. l'une de l'autre.

LITANA SYLVA, forêt de l'Italie ancienne (Gaule cispadane), sur les confins de l'Etrurie et de la Ligurie, près de *Forum Cornelii* (Imola); célèbre par deux victoires des Gaulois sur les Romains, en 215 av. J.-C., et en 193.

LITANIES, c.-à-d. en grec *supplications*, nom donné quelquefois à certaines processions religieuses, comme les Rogations (*V. ce mot*), et plus souvent à des prières qu'on adresse à Dieu, à la Sainte Vierge ou aux saints, en énumérant leurs attributs ou leurs mérites, et en les séparant par un refrain (*miserere nobis, ora pro nobis*, etc.).

LITANOBRIGA, nom anc. de PONT-SAINTE-MAXENCE.

LITCHFIELD, v. des Etats-Unis (Connecticut), à 125 kil. N.-N.-E. de New-York, 53 N.-N.-O. de New-Haven; 5,000 hab. Fabr. d'horloges. Elle eut une célèbre école de droit, fondée en 1784.

LITERNUM ou LINTERNUM, v. de l'Italie ancienne (Campanie), près de l'embouchure du Liris. Scipion l'Africain y mourut, et y fut enterré.

LITES, *Litæ*, les Prières, déesses allégoriques, filles de Jupiter, à qui elles présentent les vœux des mortels.

LITHOMANCIE, divination par le son de plusieurs cailloux poussés l'un contre l'autre.

LITHUANIE, en allemand *Lithauen* ou *Littauen*, autrefois grand-duché indépendant au N.-E. des Etats allemands, puis annexe de la Pologne, et auj. partagé entre l'empire de Russie et le royaume de Prusse; superf., 85,605 kil. carr.; population d'origine slave : 400,000 hab. pour la partie prussienne; 5,266,000 pour la partie russe. Ch.-l., d'abord *Grodno*, puis *Wilna*. Sol plat, sablonneux ou couvert de forêts et de marécages : montagnes peu élevées. Les principaux cours d'eau sont : la Duna, le Dniéper, le Niémen, le Boug et le Pripet. Grand lac Narocz. Culture du blé, du lin, du chanvre. Comm. de grains, cire, miel, laine, chevaux, bestiaux, peaux d'ours et de loups. On trouve, dans la forêt impériale de Bialowicza, des bisons (les seuls en Europe) et des élans. Industrie manufacturière arriérée : quelques distilleries d'eau-de-vie, verreries, forges, tanneries. — La Lithuanie fut primitivement habitée par les Lettes ou Lettons, et soumise aux Russes; elle s'en sépara au milieu du XIIe siècle, sous son chef Erdivil, mort en 1170, qui l'agrandit. Au siècle suivant, elle s'étendait à l'E. jusqu'à Smolensk et Witebsk; à l'O., à 100 kil. au delà de Brzesc-Litevski; au S., au delà du Pripet. Jusqu'à l'avénement du grand-duc Jagellon au trône de Pologne, 1386, les Lithuaniens combattirent les chevaliers Teutoniques, les Porte-Glaive et les Polonais; ils conservèrent des ducs particuliers jusqu'à l'avénement de Casimir IV, 1444. La Lithuanie fut attaquée par les Turcs, 1475, et par Ivan III, 1477-79. En 1569, par décision de la diète de Lublin, la Lithuanie fut définitivement réunie à la Pologne, dont elle partagea désormais les destinées. Lors du 1er démembrement de la Pologne, 1772, elle fut cédée en partie à la Russie, et, en entier, par les traités de 1793 et 1795, sauf le district de Gumbinnen cédé à la Prusse. Après 1830, elle combattit avec la Pologne pour son indépendance : elle en fut punie sévèrement. L'ancienne Lithuanie était divisée en 9 palatinats : Wilna, Traki, Novogrodek, Witebsk, Polock, Brzesc, Mscislaw, Livonie, et Minsk. La Lithuanie n'est plus une division officielle de l'empire russe; son territoire comprend les 6 gouvernements de Wilna, Grodno, Witebsk, Minsk, Mohilev, et Kowno.

DUCS ET GRANDS-DUCS DE LITHUANIE :

1° *Avant la réunion à la Pologne,*

Erdivil, m. en.....	1170	Mendog.....	1238
Ringold, vers.....	1230	Troynat.....	1264

Volstinik	1267	Troyden	1282
Svintorog	1270	Wyten	1282-1300
Ghiermond	1275	Gédimin	1300-1328
Giliquin	1278	Jawnut	1328-1330
Romund	1279	Olgierd. 1330 ou	1341-1381
Trahe	1280	Kieystut	1381
Narimund	1280	Jagellon	1382-1386

2° *Après la réunion :*

Skirgell ou Casimir	1386	Sigismond	1432
Vitold (Alexandre)	1392	Casimir IV de Pologne	1440-1444
Svidrigel (Boleslas)	1430		

LITIÈRE, *Lectica*, véhicule des anc. Romains, à l'usage des gens un peu riches. Ils s'en servaient soit pour aller par la ville, soit pour voyager. Il y avait deux sortes de litières : l'une qui ressemblait à un lit de repos, munie de coussins, et sur laquelle on s'étendait : des esclaves, au nombre de 4, 6 ou 8, suivant la richesse du maître, la portaient à l'épaule, par deux bras de leviers qui s'allongeaient à chaque extrémité ; l'autre se composait d'une caisse fermée, avec une fenêtre de chaque côté, et servait plus particulièrement pour voyager. Les leviers de support s'attachaient aux flancs de la caisse, qui restait près de terre, et n'était pas, comme l'autre, élevée sur les épaules des porteurs. Une litière ne recevait jamais qu'une personne. C. D—Y.

LITRE, jadis peinture, et maintenant tenture noire qu'on met autour de l'église, à l'intérieur, dans les funérailles des personnages de distinction, et qui est ornée de leurs armoiries. Le *droit de litre* appartenait autrefois aux seigneurs hauts justiciers et aux patrons des églises.

LITTLE-ROCK ou ARKOPOLIS, v. des Etats-Unis, cap. de l'Etat d'Arkansas, sur l'Arkansas, à 1,720 kil. O.-S.-O. de Washington, 500 N.-E. de la Nouvelle-Orléans ; par 34° 40' lat. N., et 92° 12' long. O. ; 2,500 hab. Siége de la cour suprême de l'Etat. Evêché catholique depuis 1843. — Fondée en 1790.

LITTLETON (Thomas), magistrat anglais, né à Frankley (Worcester), m. en 1481, fut avocat, puis juge de la cour du Palais, sergent du roi, shériff du comté de Worcester, et juge des Plaids communs. Il est auteur d'un *Traité des mouvances des fiefs*, considéré comme l'ouvrage fondamental sur l'ancien droit anglais. Le fond de cet ouvrage a été donné en français sous ce titre : *Anciennes lois des Français conservées dans les coutumes anglaises recueillies par Littleton*, par Houard, Rouen, 1779, 2 vol. in-4°. Ed. T.

LITTORAL HONGROIS. *V.* HONGROIS (Littoral).

LITTRY, brg (Calvados), arr. et à 16 kil. O.-S.-O. de Bayeux ; 555 hab. Exploit. de houille, source minérale.

LITURGIE (du grec *leitè*, prière, et *ergon*, œuvre), nom qui désigne, dans le langage de l'Eglise, tantôt la réunion des différentes parties de la messe, tantôt la consécration seulement. Des instructions, des prières, la fraction du pain, c.-à-d. la célébration de l'Eucharistie, constituaient la liturgie de la primitive Eglise. Nous n'avons pas les formules des prières des premiers chrétiens, déterminées sans doute dans leur partie essentielle par les apôtres, et réglées pour l'accessoire par les premiers évêques ; elles ne se transmettaient qu'oralement. Les liturgies qui portent les noms de St Pierre, de St Marc, de St Jacques, etc., n'ont pas été écrites par ces apôtres, mais longtemps après, et sur la tradition. La 1re liturgie écrite se trouve dans les *Constitutions apostoliques ;* on croit qu'elle date de l'an 390, et que les autres liturgies écrites sont du commencement du Ve siècle. En Orient, on distingue les liturgies des Coptes, des Abyssins ou chrétiens d'Ethiopie, des Syriens, des Nestoriens, des Arméniens, et des Grecs. En Occident, on en compte quatre. La liturgie de Rome ou *grégorienne*, la liturgie de Milan ou *ambrosienne*, la liturgie des Gaules ou *gallicane*, et la liturgie d'Espagne ou *gothique* ou *mozarabique*. Les liturgies sont des monuments qui peuvent servir à constater la perpétuité de la foi dans l'Eglise. B.

LITUUS, bâton augural façonné en volute par le haut, un peu renflé et cambré par le bas, fait d'un bois sans nœud, et long de 45 centimètres environ. C'était l'instrument obligé d'un augure en fonctions qui devait s'en servir pour marquer les régions du ciel (*V.* AUGURE). — *Lituus*, instrument de musique militaire chez les anc. Romains, espèce de trompette droite, un peu recourbée à son extrémité inférieure, et terminée par un pavillon médiocrement évasé. Elle était en airain, avait un son très-perçant, et servait pour les sonneries de la cavalerie légionnaire. C. D.—Y.

LIUTBERT, roi des Lombards. *V.* LUITPERT.

LIUVA Ier, roi des Wisigoths d'Espagne, 567-72, fut d'abord gouverneur de la Septimanie, et succéda à Athanagilde, dont il épousa la veuve. Ses sujets d'Espagne s'étant révoltés parce qu'il avait pris Narbonne pour capitale, il chargea son frère Léovigilde de les réduire, et lui abandonna bientôt le soin de les gouverner, ne se réservant que la Septimanie.

LIUVA II, roi des Wisigoths d'Espagne, 601-603, succéda à son père Récarède, et fut mis à mort par Witeric.

LIVADIE, *Lebadea*, v. de Grèce (Hellade propre), ch.-l. de l'éparchie de Béotie, sur la riv. de son nom, à 90 kil. N.-O. d'Athènes ; 10,000 hab. Commerce de laine et de sangsues. Elle est grande, mais triste et mal bâtie. On y remarque encore l'*antre de Trophonius* (*V. ce mot*). — La rivière de Livadie, anc. *Hercyna*, est formée du Léthé et de la Mnémosyne, et se perd dans le lac Topolias (anc. *Copaïs*), appelé aussi *lac de Livadie*.

LIVADIE, nom que les Occidentaux donnaient, du temps de la domination turque, à la partie de la Grèce située au S. de la Thessalie et de l'Epire jusqu'à l'isthme de Corinthe, et qui faisait partie du pachalik des Iles. Elle a formé, dans le royaume de Grèce, la partie septentrionale, appelée plus proprement Hellade.

LIVAH et SANDJAKAT, noms donnés par les Turcs aux subdivisions des pachaliks ou eyalets, administrées par un kaïmacan ou lieutenant-gouverneur.

LIVAROT, ch.-l. de canton (Calvados), arr. et à 22 kil. S.-S.-O. de Lisieux, sur la rive dr. de la Vie ; 1,104 hab. Fromages renommés.

LIVENZA, anc. *Liquentia*, riv. de la prov. autrichienne de Vénétie, a sa source près de Polcenigo, et se jette dans l'Adriatique à Santa-Margharita. Cours de 75 kil.

LIVERDUN, vge (Meurthe), arr. et à 20 kil. N. de Toul ; 1,132 hab. Jadis fortifié, et résidence des évêques de Toul.

LIVERNON, ch.-l. de canton (Lot), arr. et à 18 kil. N.-O. de Figeac ; 277 hab. Aux environs, exploitation de pierre de taille et d'albâtre.

LIVERPOOL, v. d'Angleterre, comté et à 65 kil. S. de Lancastre, 45 O. de Manchester, 313 N.-N.-O. de Londres, port sur la rive dr. de la Mersey, à 7 kil. de son embouch. dans la mer d'Irlande ; par 53° 45' 37" lat. N., et 5° 19' 51" long. O. ; 79,722 hab. en 1801 ; 100,240 en 1811 ; 131,801 en 1821 ; 189,242 en 1831 ; 443,874 en 1861. Un des siéges des assises du comté. Institut royal de belles-lettres et de sciences appliquées, lycée, athénée, chacun avec une bibliothèque considérable. Société philosophique médicale, société d'histoire naturelle. Jardin botanique, le plus riche du Royaume-Uni. Musée d'antiquités égyptiennes. Bains de mer très-fréquentés. On remarque : les églises de St-Pierre, de St-Nicolas, de St Luc, de St-George, de St-Michel, du Christ, et de St-Paul ; la Bourse, où l'on a élevé un monument à Nelson ; l'hôtel de ville, couronné d'une coupole que surmonte une statue de la Grande-Bretagne ; le palais de justice, la douane, le pénitentiaire, le marché au blé, le casino Wellington ; une vaste salle de concerts, pouvant contenir 15,000 personnes. Mais les docks et les immenses magasins qui en dépendent sont ce qu'il y a de vraiment extraordinaire. Ces docks ou bassins, au nombre de 30, dont 15 à flot, ont une superficie totale de 157 hectares. Tous sont protégés, du côté de la Mersey, par une digue de 6 kil. de longueur, et des forts en défendent l'approche du côté de la mer. On ne compte pas moins de 30 chantiers de construction pour la marine marchande. Aussi Liverpool est, après Londres, le principal entrepôt du commerce britannique, et, par conséquent, la seconde place commerçante de l'univers. Après avoir été, il y a un siècle, une simple dépendance de Chester, il a pris un immense accroissement par le voisinage des plus grands centres de la fabrication des cotons (Manchester, Oldham, Bury, Bolton, Ashton, etc.), qu'il approvisionne de matières premières, et dont il exporte les produits manufacturés. Ses communications avec l'intérieur de la Grande-Bretagne sont entretenues par plusieurs canaux, entre autres celui de Leeds (250 kil. de long), et par de nombreux chemins de fer, dont un, celui de Manchester, offre un tunnel de 1,850 mèt. creusé sous une partie de la ville. Succursale de la Banque d'Angleterre et nombreuses banques particulières. Les 4/5es du commerce de la Grande-Bretagne avec les Etats-Unis, et une grande partie du commerce avec l'Amérique du Sud et les Antilles, sont centralisés à Liverpool. Trois bourses, la 1re pour le commerce, la 2e pour les finances, la 3e pour les grains. Nombreuses et grandes sociétés de commerce ; importations considérables de coton, céréales, laines,

chanvre; puis, en deuxième ligne, de tabacs, café, cacao, bois de teinture et de construction, gingembre, gomme, indigo, laque, garance, peaux, huiles, riz, sucre, rhum, eaux-de-vie, vins, thé, suif, etc.; les exportations, en tissus de coton, de laine, de lin, de chanvre et de soie, coton filé, quincaillerie, coutellerie, fer, acier, cuivres et bronzes ouvrés, houille, etc. Liverpool compte 23 grandes lignes de navigation à vapeur employant 100 steamers, sans parler de ceux qui font le service des côtes du Royaume-Uni ou du remorquage, ce qui donne un total de 250 navires à vapeur. Le nombre de ses navires à voiles était de 2,339 en 1857. Il transporte à lui seul, en Amérique ou en Océanie, les 2/3 des émigrants d'Europe (150,000 par an). Industrie très-active : raffineries de sucre; fabr. de poteries, couleurs, machines à vapeur, chaînes, câbles, ancres, ustensiles en fer et en cuivre; brasseries, amidonneries, verreries; savonneries les plus considérables du royaume (25,000,000 de kilogr. de savon par an). —Liverpool n'était qu'une réunion de cabanes de pêcheurs à la fin du XI^e siècle; une corporation de marchands y fut établie en 1228. Simple bourg au XV^e siècle, il avait à peine 5,000 hab. en 1700. Il s'enrichit par la traite des nègres, et, de 1730 à 1770, 2,000 bâtiments négriers sortirent de son port. Un terrible incendie l'a ravagé en 1842. B.

LIVERPOOL (Charles JENKINSON, baron HAWKESBURY, comte de), homme d'Etat anglais, né en 1727 dans le comté d'Oxford, m. en 1808. Il se fit connaître par des articles dans le *Monthly Review* et des brochures politiques, entre autres par un *Discours sur la conduite du gouvernement de la Grande-Bretagne à l'égard des puissances neutres*, 1758. Secrétaire particulier de lord Bute en 1761, membre de la chambre des Communes en 1762, secrétaire de la trésorerie en 1766, lord de l'amirauté en 1767, vice-trésorier d'Irlande et membre du conseil privé en 1772, grand-maître de la monnaie en 1776, secrétaire de la guerre de 1778 à 1782, chancelier du duché de Lancastre en 1786, pair d'Angleterre en 1796, il montra, dans toutes ces positions, beaucoup de talent pour la parole, et une habileté qui n'était pas exempte d'intrigue. Président du conseil de commerce vers la fin de sa vie, il créa la pêche de la baleine dans la mer du Sud. On a de lui : *Collection des traités de* 1648 *à* 1743, 3 vol. in-8°, 1785; *Traité sur les monnaies du royaume*, 1805, in-4°.—Son fils, Robert Banks Jenkinson, comte de Liverpool, né en 1770, m. en 1828, devint 1^er ministre en 1812, s'opposa à l'émancipation des catholiques, persécuta la reine Caroline, et fut remplacé par Canning en 1827. B.

LIVERPOOL, v. de l'Amérique anglaise (Nouvelle-Ecosse), bon port à l'embouchure de la riv. de son nom, à 100 kil. S.-O. d'Halifax. — v. de la Nouvelle-Hollande, à 25 kil. O. de Sydney; 2,600 hab.

LIVERTAD, un des 2 départements de la république du Pérou, borné par ceux de Caxamarca et d'Amazonas au N., d'Amazonas à l'E., d'Ancas au S., de Piura et le Grand Océan à l'O.; 500 kil. sur 300. Ch.-l., *Truzillo*; v. princip., Lambayeque, Chiclayo, etc.; 134,420 hab.

LIVIE, *Livia Drusilla*, fille de Livius Drusus Claudianus, et femme de Tibérius Claudius Néron, à qui Auguste l'enleva pour l'épouser. Elle avait eu du premier lit Tibère, et était alors enceinte de Drusus. Après la mort de celui-ci, elle fit adopter le fils qui lui restait par Auguste, dont elle gouvernait l'esprit. Mais Tibère, devenu empereur, ne voulut point subir l'ascendant qu'elle était habituée à exercer. Elle mourut l'an 782 de Rome, 29 de J.-C. O.

LIVIE ou LIVILLA, fille de Drusus, frère de Tibère, et femme de Drusus, fils de cet empereur. Elle empoisonna son époux à l'instigation de Séjan, qui osa même demander sa main, fut enveloppée dans la disgrâce de ce ministre, et mourut de faim dans un cachot, l'an 786 de Rome, 33 de J.-C. O.

LIVINGSTON (William), né à New-York en 1723, d'une famille originaire d'Ecosse, m. en 1790, consacra ses talents comme écrivain à la défense des droits de l'Amérique du Nord contre les prétentions de la métropole, concourut à toutes les mesures qui assurèrent son indépendance, fut député de New-York au Congrès, et gouverneur de cet Etat. On a de lui, entre autres écrits, une *Revue des opérations militaires au N. de l'Amérique de* 1753 *à* 1758.

LIVINGSTON (Robert), de la famille du précédent, né en 1746 dans l'Etat de New-York, m. en 1813, fut, très-jeune encore, député au congrès de Philadelphie, concourut, avec Franklin, Jefferson et Adams, à la rédaction de la déclaration d'indépendance, et fit aussi partie du comité qui organisa la constitution des Etats-Unis, 1777. Il exerça les fonctions de chancelier pendant 25 ans, et négocia à Paris, en 1802, l'acquisition de la Louisiane. On lui doit : *Examen du gouvernement de l'Angleterre comparé aux constitutions des Etats-Unis*, trad. en franç. par Fabre, avec notes de Dupont de Nemours, Condorcet, etc., Paris, 1789, in-8°.

LIVINGSTON (Edward), jurisconsulte, né dans l'Etat de New-York en 1764, m. en 1836, fut avocat distingué au barreau de New-York, représentant au Congrès en 1794, procureur-général de l'Etat et maire de la ville de New-York pendant la présidence de Jefferson, perdit sa fortune dans une banqueroute, la reconstitua au barreau de la Nouvelle-Orléans, et fut membre de l'assemblée de la Louisiane. Chargé en 1821 de rédiger les lois de cet Etat, il publia 4 codes (*des crimes et des peines, — de procédure, — d'évidence ou de preuves, — de réforme et de discipline*), que les Etats voisins adoptèrent. Le président Jackson le nomma secrétaire d'Etat. Ministre des Etats-Unis en France en 1833, il poursuivit le recouvrement des sommes que réclamait son pays.

LIVIUS ANDRONICUS. *V.* ANDRONICUS.

LIVIUS SALINATOR (Marcus), consul l'an 546 de Rome, 207 av. J.-C., défit, sur les bords du Métaure, de concert avec son collègue Claudius Néron, Asdrubal, qui venait faire sa jonction avec Annibal. Elu plus tard censeur avec Néron, il créa un impôt sur le sel, qui lui fit donner le surnom de *Salinator*. O.

LIVIUS SALINATOR (Caïus), préteur romain l'an 563 de Rome, 190 av. J.-C., fut envoyé dans les eaux de l'Asie-Mineure pour combattre la flotte d'Antiochus le Grand, roi de Syrie, et battit Polyxénide, amiral de ce prince. On le nomma consul en 188.

LIVNO, v. forte de la Turquie d'Europe (Bosnie), à 20 kil. O.-N.-O. de Doubno, 90 de Mostar; 4,000 hab.

LIVNY, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 130 kil. O.-S.-O. d'Orel, sur la Sosna; 6,000 hab.

LIVONIE, *Liffliandia* en russe, *Liefland* en allemand, région du N.-E. de l'Europe, entre la mer Baltique à l'O., l'Esthonie au N., et la Courlande au S., forme auj. les trois gouvernements russes de Revel, Riga et Courlande. Climat moins rigoureux qu'à St-Pétersbourg, mais hivers longs, étés brumeux. Pays plat et argileux; le Blauberg n'a que 102 mèt. au-dessus du niveau de la mer. Forêts de pins, sapins, bouleaux, aunes blancs et érables, remplies de lièvres, renards, élans, ours, loups. Culture négligée : blé noir, seigle, chanvre, lin, légumes. Rivières poissonneuses : la pêche du saumon est productive. Industrie presque nulle, sauf les distilleries. — En 1158, la Livonie fut découverte par des marchands de Brême, qui y trouvèrent des peuples de la race des Tchoudes, et appelés Lives. En 1180, les Danois essayèrent d'y introduire le christianisme : Meinhard, moine de Segeberg, fut nommé par le pape Urbain III évêque d'Yshüll en 1186; mais il fut chassé. Albert d'Asselder, chanoine de Brême, fonda Riga en 1201, et institua l'ordre des chevaliers Porte-Glaive. Ceux-ci, en lutte bientôt avec l'évêque, s'emparèrent de la Livonie; mais, vaincus par les Lithuaniens, 1236, ils se fondirent, en 1237, dans l'ordre Teutonique. Ils s'en séparèrent en 1521, et leur grand-maître, Walter de Plettemberg, fut créé prince de l'Empire; mais, à la Réformation, l'ordre fut sécularisé. Le tzar Ivan IV envahit la Livonie en 1559 et 1563; par la paix de Kieverova-Horka, 1582, une partie de la Lithuanie fut ajoutée à ce pays; la Livonie lithuanienne ou polonaise fut donnée aux Suédois par le traité d'Oliva, 1660, et toute la Livonie fut cédée à Pierre le Grand, 1721, par la paix de Nystadt, sauf Œsel et la Courlande, acquises en 1795. Malgré quelques insurrections, la Livonie conserva ses magistrats urbains, et l'exemption de droits sur l'eau-de-vie. Le culte dominant est le protestantisme : cependant il existe 13 églises russes et quelques-unes catholiques. Le servage y a été aboli en 1824.

LIVONIE (Golfe de). *V.* RIGA.

LIVONIE (Gouvernement de). *V.* RIGA.

LIVOURNE, en italien *Livorno*, anc. *Liburnicus portus, Ad Herculem*, v. du royaume d'Italie, sur la Méditerranée, à 129 kil. O.-S.-O. de Florence, 20 S.-S.-E. de Pise; par 43° 32′ 41″ lat. N., et 7° 57′ 25″ long. E.; 96,500 hab., dont 20,000 juifs. Place forte (4 forts, 2 citadelles). Evêché érigé en 1806. Chef-lieu d'une province de son nom (*V. Supplément*). Tribunaux de 1^re instance et de commerce; trib. criminel et militaire. Ecole latine, fondée en 1663. Ecole des cadets de l'artillerie et de la marine; école d'architecture. Ecole théologique juive. Société scientifique, dite *Academia labronica*. Bibliothèque; cabinets d'histoire naturelle, de physique et d'anatomie. Bains de mer. Banque. La ville est généralement bien bâtie, et pavée de dalles de pierre. On y remarque : le Dôme, élevé sur les

dessins de Vasari; les églises des Grecs et des dominicains; la synagogue, une des plus belles et des plus riches de l'Europe; les lazarets; le bagne; le magasin des huiles, fondé par Cosme III en 1705; l'aqueduc construit sous Léopold II, en 1792, pour amener les eaux des montagnes de Cotognola; le cimetière anglais; tout un quartier, dit *la Nouvelle Venise*, et ainsi nommé des nombreux canaux qui le coupent, et au moyen desquels on transporte les marchandises jusqu'aux portes des entrepôts; la grande place, où est une statue colossale de Ferdinand III; le palais grand-ducal; la promenade de l'Ardenza. Près de la ville est le Monte-Nero, couvert de délicieuses villas, et d'où la vue est admirable. Livourne, port militaire, a un arsenal, et des chantiers de construction pour vaisseaux de guerre. C'est aussi un port franc de commerce, dont les relations sont surtout importantes avec le Levant, la France et l'Angleterre. Import. de denrées coloniales, produits manufacturés étrangers, salaisons du Nord, coton, laine, soie, cire, opium, etc.; export. d'huiles, cuirs, borax, marbre, chiffons, chapeaux de paille, papier, etc. Industrie active : tanneries, savonneries, fonderies de fer et de bronze; fabrique, pêche et taille du corail; corderies, fruits confits, verreries et cristaux, produits chimiques, etc. — Livourne, qui n'était qu'un village au XIIIe siècle, doit sa prospérité première à Cosme Ier, et se développa encore sous les grands-ducs Ferdinand Ier et Léopold II. Occupée par les Français en 1796, elle devint le ch.-l. du départ. de la Méditerranée. L'enceinte actuelle de la ville a été construite de 1835 à 1838. Un mouvement insurrectionnel y fut comprimé en 1848-49. M. V—I.

LIVRADAIS (Le), petit pays de l'anc. France (Basse-Auvergne); ch.-l., *Ambert*. Compris auj. dans le départ. du Puy-de-Dôme.

LIVRADE (SAINTE-), ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), arr. et à 10 kil. O.-S.-O. de Villeneuve-sur-Lot, près de la rive g. du Lot; 1,403 hab. Comm. de *prunes d'Agen*.

LIVRE, *Libra* ou *Poscdo*, poids d'usage chez les anciens Romains. Elle se divisait en 12 onces, et valait 326 grammes 337, ou les deux tiers, à très-peu près, de l'ancienne livre française, poids de marc. — La livre commune de France, dite *livre de Paris*, ou *livre poids de marc*, était de 2 marcs, ou 16 onces, ou 128 gros, ou 392 deniers, ou 9,216 grains; c'est auj. 489 grammes 5/10es : cependant, dans l'usage, on nomme livre un demi-kilogr. En Angleterre, la *livre troy*, usitée pour les matières sèches, pour l'or et l'argent, se divise en 12 onces, et vaut 372 grammes; une autre livre, *pound*, pour les objets de nature grossière, se divise en 16 onces, et vaut 453 grammes 5/10es. La livre d'Autriche vaut 460 grammes; celle de Prusse, 467; celle de Hollande, 491; celle de Suède, 424; celle de Russie, 409; celle d'Espagne et de Portugal, 459.

LIVRE, monnaie. Il y en eut 2 espèces en France : 1° la *livre tournois*, originairement frappée à Tours, divisée en 20 sous, chaque sou en 4 liards ou en 12 deniers; c'était une monnaie de compte, valant 0 fr. 93 c., 7/8. Dix livres tournois valaient une pistole; 3 et 6 formaient le petit et le gros écu; 2° la *livre parisis*, frappée à Paris, valant 25 sous tournois, et néanmoins ayant les mêmes divisions que la livre tournois; elle fut supprimée en 1667. — En Angleterre, la *livre sterling* est une monnaie de compte qui vaut 20 shellings, et que représente le *souverain d'or* (25 fr. 20 c.).

LIVRE D'OR, livre où, depuis 1315, se firent inscrire, à l'âge de 25 ans, les jeunes Vénitiens dont les familles avaient déjà fait partie du Grand-conseil : par cette seule inscription, et sans élection aucune, ils devenaient eux-mêmes membres de ce corps, qui avait concentré en lui tous les pouvoirs de la république. L'ouverture du Livre d'or compléta le gouvernement aristocratique de Venise. Ce livre a été détruit en 1797. R.

LIVRE DE LA DETTE PUBLIQUE (GRAND-), registre tenu en France au ministère des finances, et sur lequel sont inscrites toutes les rentes *nominatives* dues par l'État, sous le titre de dette consolidée ou inscrite, avec les transferts constatant chaque mutation. Le Grand-livre fut créé par une loi du 14 août 1793. Il se divise en trois parties : le grand-livre de la dette proprement dite, le Grand-livre des pensions, et le grand-livre des dotations. Un décret du 14 avril 1819 autorisa les receveurs généraux à inscrire, après autorisation du Trésor, sur un *petit grand-livre*, les rentiers de leur département auxquels ce mode d'inscription paraîtrait plus commode. Ces rentes sont appelées *rentes départementales*.

LIVRE ROUGE, nom donné à 3 volumes in-4°, reliés en maroquin rouge, et qui était un livre de comptes particuliers du Roi, dans lequel il enregistrait les dons privés qu'il faisait. Ce registre fut, pendant la session de l'Assemblée constituante, en 1790, communiqué à son comité des finances, de l'aveu de Louis XVI, qui permit d'y voir les dépenses de son règne, mais cacheta et scella les feuillets concernant le règne de Louis XV.

LIVRES (les) CHEZ LES ANCIENS. Le mot livre, chez les Romains, vient de *liber*, écorce intérieure des arbres, et chez les Grecs, de *biblos*, écorce de papyrus. Ces deux origines indiquent quelle fut la matière ordinaire des livres chez les Anciens; mais il y en eut d'autres encore; à des époques très-reculées, des peaux tannées très-minces : les Hébreux et les Perses eurent de ces livres de cuir; de légères feuilles de plomb, sur lesquelles on écrivait avec une pointe; enfin des toiles de lin, dont on faisait des livres appelés *linteens*. Les Babyloniens et les Egyptiens écrivirent des livres, et jusqu'à des actes publics ou privés sur des briques. Les livres sur feuillets de plomb furent connus des Hébreux : il en est question dans la Bible (*Job*, XIX, 24); les Romains s'en servaient encore quelquefois du temps de Vespasien. Cependant le papyrus, et, par occasion, le parchemin (*V. ces mots*), furent la matière ordinaire des livres chez les Egyptiens, les Grecs, les Romains, et même dans tout l'Orient. — Un livre, qu'il fût de papyrus ou de parchemin, se composait d'une longue bande écrite d'un seul côté, en pages larges de 4 doigts (0m,076), à peu près comme notre page in-8°, et contenait un ouvrage complet, ou ce que nous appellerions un volume d'un ouvrage. L'écriture était en encre noire, et les titres en minium. On roulait la bande sur un petit cylindre de bois appelé *ombilic*, et, pour lire, le lecteur la tenait à deux mains, roulant un côté à mesure qu'il avait lu une colonne ou page, et déroulant l'autre. Chaque bout de l'ombilic était garni d'un petit disque en bois, en os, en ébène, ou en ivoire, et quelquefois en or, d'un diamètre égal à la grosseur du *volume* (mot venant de *volvere*, rouler), et servant à en garantir les *fronts*, c.-à-d. les tranches. En outre, le volume avait une enveloppe de peau jaune ou pourpre, serrée avec des rubans; de l'extrémité supérieure sortait une petite étiquette portant le titre de l'ouvrage, car les volumes se rangeaient soit horizontalement sur des rayons, soit verticalement dans un coffret (*V.* SCRINIUM). La hauteur d'un livre variait de 13 à 17 doigts (0m,24 à 0m,32), à peu près la mesure de nos vol. in-8° et in-4° ordinaires. La grosseur était peu considérable : ainsi les *Métamorphoses d'Ovide* formaient 15 vol., un par chant; or on sait que chaque chant de ce poëme n'a pas plus de 65 à 70 pages in-8°. Les volumes très-courts se roulaient sur eux-mêmes, sans *ombilics*, ou étaient cousus en *tomes*, comme nos livres modernes, avec une couverture composée de deux ais en hêtre recouverts de parchemin. C'étaient ordinairement les livres sur parchemin que l'on mettait en tomes, après les avoir battus au marteau. *V.* Ch. Dezobry, *Rome au siècle d'Auguste*, lettre 89.

LIVRES CANONIQUES. *V.* BIBLE.

LIVRES SIBYLLINS. *V.* SIBYLLINS (Livres).

LIVRÉES, nom donné, sous l'anc. monarchie française, aux capes ou robes fourrées que le roi distribuait, *livrait* de sa main aux bannerets et chevaliers, dans les grandes fêtes de l'année. Des traces de cet usage se sont conservées jusqu'en 1789; seulement, au lieu d'habits, les grands-officiers de la couronne recevaient de l'argent. La ville de Paris et la chambre des Comptes recevaient aussi du roi certaines sommes à titre de robes. Les varlets, chambellans, etc., étaient également défrayés de *livrées* par leur seigneur; de là la signification actuelle de ce mot.

LIVRON, petite ville (Drôme), arr. et à 19 kil. S. de Valence, près de la rive dr. de la Drôme et de son confluent avec le Rhône; 1,397 hab. Magnifique pont, construit par l'architecte Boucher. Moulinerie de soie, scierie de marbre, tanneries. Livron fut autrefois fortifiée, et vainement assiégée par Henri III en 1574.

LIVRY, vge (Seine-et-Oise), arr. et à 44 kil. S.-E. de Pontoise, 22 E. de Paris, près de la forêt de Bondy; 1,388 hab. Il y avait autrefois une abbaye de l'ordre de St Augustin, fondée en 1186, et célèbre par le séjour qu'y fit Mme de Sévigné. Elle fut détruite pendant la Révolution.

LIXA ou LIXUS, anc. v. de la Mauritanie Tingitane, sur la côte N.-O., près de l'embouchure du Lixus; fondée par les Phéniciens. Auj. *Larache*.

LIXHEIM, vge (Meurthe), arr. et à 8 kil. N.-E. de Sarrebourg; 1,000 hab. Bâti et fortifié par le prince palatin Frédéric II, pour servir de retraite aux luthériens, il fut cédé en 1622 à Henri II, duc de Lorraine, qui l'érigea en principauté en faveur d'un bâtard de Guise.

LIXURI, *Cranii*, v. des îles Ioniennes, dans celle de Cé-

phalonie, bon port sur la côte O. du golfe d'Argostoli, à 6 kil. O.-N.-O. d'Argostoli; 6,000 hab. Evêché catholique. Entrepôt de l'île.

LIXUS. *V.* LIXA.

LIZARD (Cap), anc. *Dumnonium promontorium*, cap d'Angleterre, au S.-O., comté de Cornouailles, à 40 kil. S.-E. du cap Land's End; par 49° 57' 30" lat. N. et 7° 31' 32" long. O. Gisement de serpentine. — Victoire navale de Duguay-Trouin sur les Anglais, 21 octobre 1707.

LIZIER (SAINT-), *Consorrani*, *Austria*, ch.-l. de cant. (Ariége), arr. et à 3 kil. N.-O. de St-Girons, sur le Salat; 678 hab. Hospice; dépôt de mendicité. — Autrefois capitale des *Consorrani*, puis du pays de Conserans, il eut des évêques qui portèrent jusqu'au XII^e^ siècle le titre d'évêques d'*Austria*.

LIZY. *V.* LISY.

LLAN, c.-à-d. en gallois *église*, *clôture sacrée*, précède beaucoup de noms de villes d'Angleterre et du pays de Galles.

LLANDAFF, vge et paroisse d'Angleterre (Galles), dans le comté de Glamorgan, à 3 kil. O.-N.-O. de Cardiff, sur la Taff; 1,200 hab. Evêché érigé à la fin du V^e^ siècle. Ruines d'une cathédrale du XII^e^.

LLANDEILO-FAWR ou VAWR, ou LLANDILO-VOUR, v. d'Angleterre (Galles), sur la Towy, comté et à 24 kil. E.-N.-E. de Carmarthen, sur le chemin de fer de Llanelly; 5,471 hab. dans la paroisse, 1,313 dans la ville. Manuf. de flanelles. Tanneries. Riches houillères aux environs. A *Grongar-Hill*, aux environs, Edouard I^er^ remporta sur Llewellyn une victoire; c'était le dernier effort des Gallois pour leur indépendance. Près de là est *Golden-Grave*, résidence du comte de Cawdor. On y conserve la fameuse corne à boire donnée par Henri II à David-ap-Iquan.

LLANDYGAI, v. d'Angleterre (Galles), sur l'Ogwen, comté et à 14 kil. N.-N.-E. de Carnarvon; 3,010 hab. Vastes carrières d'ardoises. Beau château moderne, bâti dans le style saxon.

LLANELLY, v. d'Angleterre (Galles), sur la baie, dans le comté et à 24 kil. S.-E. de Carmarthen, qui lui est jointe par un chemin de fer; 11,155 hab. dans la paroisse, 6,818 dans la ville. Port avec 4 docks; mines de cuivre, fonderies. Entrepôt et exportation de houille.

LLANGOLLEN, v. d'Angleterre (Galles), dans le comté de Denbigh, à 32 kil. S.-O. de Chester, sur la Dee; 5,000 hab. Flanelles et cotons. Beau pont-aqueduc du canal d'Ellesmere.

LLANIDLOES, v. d'Angleterre (Galles), sur la Severn, comté et à 30 kil. O.-S.-O. de Montgomery; 2,742 hab. Mines de plomb; fabr. de lainages.

LLANOS (Los), c.-à-d. en espagnol *les Plaines*, vastes plaines de l'Amérique du S., dans les républiques de la Nouvelle-Grenade et de Vénézuéla, le long du Guaviare, du Meta et du Bas-Orénoque; on en évalue la superf. à 9 millions de kil. carr. Elles sont arides, et inondées pendant la saison des pluies. Les habitants répandus dans ces plaines sont nommés *Llaneros*.

LLERENA, *Regiana*, v. d'Espagne (Estramadure), prov. et à 92 kil. S.-E. de Badajoz; 5,500 hab. Fabr. de draps; comm. de laine et mérinos. Mines d'argent aux environs.

LLEWELLYN, roi du pays de Galles, remporta, en 1215, plusieurs avantages sur Jean-sans-Terre, roi d'Angleterre, dont il avait épousé la sœur, eut à comprimer une révolte de son propre fils, repoussa les attaques d'Henri III, et mourut en 1240, après un règne de 55 ans, maître absolu de tout le pays de Galles.

LLEWELLYN, petit-fils du précédent, succéda à son oncle David en 1246, prêta secours aux barons anglais révoltés contre Henri III, dut se reconnaître vassal de ce prince après la bataille d'Evesham, 1265, refusa le même serment de fidélité à Edouard I^er^, fut attaqué dans le pays de Galles, vaincu et mis à mort, 1282.

LLOEREGAT, *Rubricatus*, fl. d'Espagne; source dans les Pyrénées; cours de 150 kil. au S. et au S.-E. Tombe dans la Méditerranée, au S.-O. de Barcelone.

LLORENTE (Jean-Antoine), littérateur espagnol, né à Rincon-del-Soto, près de Calahorra, en 1756, m. en 1823, reçut les ordres en 1779, devint vicaire général de Calahorra, puis secrétaire général de l'Inquisition, 1789. Disgracié, en 1801, à cause de ses idées indépendantes, il s'attacha à Joseph Bonaparte, 1808 : entraîné dans sa chute, il se réfugia en France, 1814. Il y publia une *Hist. critique de l'Inquisition d'Espagne*, jusqu'à Ferdinand VII, trad. par Pellier, Paris, 1817, 4 vol. in-8°; des *Mém. pour servir à l'hist. de la révolution d'Espagne*, 1815-19, 3 vol. in-8°, une édition des œuvres de Las Casas. Des *Portraits politiques des papes*, 1822, 2 vol. in-8°, le firent expulser par la Restauration, en 1823; il partit pour l'Espagne, où le triomphe momentané des Cortès lui permettait de rentrer, mais mourut avant le terme du voyage. B.

LLORET, *Loryma*, v. d'Espagne (Catalogne), prov. et à 42 kil. S. de Girone, sur la Méditerranée; 4,700 hab. Chantiers de construction. Fabr. de bouchons de liége.

LLOYD (William), savant anglais, né en 1627 à Tilehurst (Berks), m. en 1707, fut évêque de St-Asaph, de Lichtfield, et de Worcester, et s'attira la disgrâce de Jacques II, pour s'être opposé à la suspension des lois dirigées contre les catholiques. On a de lui : *Histoire du gouvernement de l'Eglise, tel qu'il existait dans la Grande-Bretagne et l'Irlande au moment où la religion chrétienne y fut introduite*, 1684; *Abrégé chronologique de la vie de Pythagore*, 1699, etc.

LLOYD (Henri), écrivain militaire, né en 1729 dans la principauté de Galles, m. en 1783, voyagea dans les Pays-Bas et en Allemagne, observant partout l'organisation des armées, devint aide de camp du général autrichien Lascy, fit la guerre de Sept Ans, passa en Prusse, puis en Russie, obtint de Catherine II un commandement dans l'armée qu'elle envoyait contre les Turcs, et visita encore l'Italie, l'Espagne et le Portugal. Il a écrit : *Mémoire sur l'invasion et la défense de la Grande-Bretagne*, traduit incomplétement en français par Imbert, Paris, 1803, 1 vol. in-8°; *Introduction à l'histoire de la guerre en Allemagne*, Londres (Bruxelles), 1781, 2 vol. in-4°, trad. en franç., 1784; *Histoire de la guerre d'Allemagne en* 1756, trad. aussi en français; *de la Composition des différentes armées anciennes et modernes*, traduit en français, Paris, 1801, in-8°; *Mémoires politiques et militaires*, Bâle, 1798, in-8°, et Paris, 1801, etc.

LLOYD (Robert), poëte anglais, né à Londres en 1733, m. en 1764, fils d'un directeur de l'école de Westminster, a laissé un poëme intitulé *l'Acteur*, une traduction de *la Mort d'Adam*, de Klopstock, et quelques pièces de théâtre. Il manque d'originalité, mais ses vers sont agréables, faciles et pleins d'entrain.

LLOYD, nom d'un cafetier de Londres, que l'on a donné à une sorte de club ou succursale de la Bourse, où l'on s'occupe surtout d'assurances maritimes et autres. Le nom a été conservé pour des établissements analogues sur le continent. Le Lloyd autrichien, fondé en 1836 par M. de Bruck, est une compagnie qui exploite pour l'Allemagne la navigation de la Méditerranée : son capital est de 35 millions de fr.; elle emploie environ 60 navires. *V.* notre *Dictionnaire des Lettres*, au mot LLOYD.

LLUMMAYOR, v. d'Espagne, dans l'île de Majorque, prov. et à 27 kil. S.-E. de Palma. Pop. de la commune : 8,750 hab. Fabr. de lainages, toiles, chapeaux, eaux-de-vie. — Fondée en 1300. Jacques II, roi de Majorque, y fut tué dans une bataille, 1349.

LO (Saint), *Laudus*, évêque de Coutances vers 328, m. entre 363 et 368. Fête, le 21 septembre.

LÔ (Croix de S^t^) ou S^t^ Loup d'Angers, célèbre sous Louis XI, était un morceau de la vraie croix déposé dans l'église collégiale de St-Lô, au faubourg d'Angers. On croyait que celui qui violait un serment prêté sur cette croix mourait dans l'année.

LÔ (SAINT-), *Briovera*, *Sanctus Laudus*, ch.-l. du départem. de la Manche, sur une hauteur qui domine la rive dr. de la Vire, à 314 kil. O. de Paris, par 49° 6' 59" lat. N. et 3° 25' 56" long. O.; 8,539 hab. Trib. de 1^re^ instance et de commerce; école normale primaire, collége ecclésiastique, bibliothèque, musée. Dépôt de remonte militaire. On y remarque l'église Notre-Dame, anc. cathédrale du XV^e^ siècle, surmontée de deux flèches élégantes; l'église Ste-Croix, bâtie au XI^e^ siècle, d'architecture saxonne; et l'hôtel de ville, construction moderne dans le style de la Renaissance. Filat. de laine et de coton. Fabr. de draps dits *de St-Lô*, coutils *de Canisy*, serges, basins, calicots, droguets, rubans de fil, dentelles; blanchisseries, tanneries. Comm. de bestiaux, grains, beurre salé, cidre, etc. — Cette ville porta d'abord le nom de *Bourg-l'Abbé*; elle reçut son nom actuel de St-Lô, évêque de Coutances, qui y avait une église. Fortifiée par Charlemagne, rasée par Rollon, rétablie en 1096 par Henri, fils de Guillaume le Conquérant, prise par Philippe-Auguste en 1203, par les Anglais en 1346, par le connétable de Richemont en 1449, elle souffrit encore beaucoup pendant les guerres de religion. Patrie du cardinal Du Perron. B.

LOANDA, île de l'océan Atlantique, sur les côtes de la Guinée méridionale; 31 kil. sur 2.

LOANDA OU SAN-PAOLO-D'ASSUMPÇAO DE LOANDA, v. forte de la Guinée méridionale, sur la côte d'Angola, vis-à-vis une île du même nom, par 8° 55' lat. S. et 12° 2' long. E.,

5,000 hab. Evêché. Ch.-l. des établissements portugais de ce pays, résidence d'un capitaine-général, et lieu d'exil du Portugal. Elle fait un grand commerce avec le Brésil.

LOANGO, dite aussi *Boualis* ou *Banza-Loango*, v. capit. du royaume de son nom, dans la Guinée méridionale, à 2 kil. de l'océan Atlantique, sur lequel elle a un port dans la baie de Loango, par 4° 30' lat. S. et 10° 10' long. E.; 15,000 hab. Le roi du pays y réside. Ivoire, bois de teinture, etc. — Le roy. de Loango, qui s'étend entre le Mayomba au N. et le Congo au S., depuis le cap Lopez-Gonzalvo jusqu'au Zaire, a environ 340 kil. sur 300, et 600,000 hab. Climat chaud; sol fertile en manioc, maïs, pois. Il n'y a d'autre bétail que le cochon de la Chine. La souveraineté est partagée entre plusieurs chefs, sous la suzeraineté du roi électif de Loango.

LOANO, v. du roy. d'Italie, province et à 8 kil. N. d'Albenga, sur le golfe de Gênes; 3,463 hab. Victoire du général Schérer sur les Austro-Sardes, 23 novembre 1795.

LOARE. *V.* LOHARRA.

LOBAU, v. du royaume de Saxe, sur une rivière de son nom, à 16 kil. S.-E. de Budissin; 2,600 hab. Beaux quartz, dits *diamants de Lobau*. Eaux minérales. Fabr. de toiles. Comm. de grains. Son hôtel de ville fut, de 1310 à 1814, le lieu de réunion des députés de la Lusace.

LOBAU, v. des Etats prussiens (Prusse), à 57 kil. E.-S.-E. de Marienwerder; 2,800 hab. Beau château. Comm. de toiles et de lin; brasseries, distilleries.

LOBAU, île des Etats autrichiens (Basse-Autriche), sur le Danube, à 10 kil. E.-S.-E. de Vienne. Célèbre par le passage de l'armée française en 1809.

LOBAU (Georges MOUTON, comte de), né à Phalsbourg (Meurthe), en 1770, d'un boulanger de la ville, m. en 1838, partit comme volontaire en 1792, et prit une part active à la seconde campagne d'Italie. Aide de camp de Joubert en 1798, il le fut de Napoléon Ier en 1805. Dès lors il figura dans toutes les campagnes de l'Empire; il gagna à Friedland, 1807, le grade de général de division, enleva à la baïonnette, en 1808, la ville de Medina en Espagne, et contribua à la prise de Burgos. Sa conduite à Eckmühl, à Essling, et surtout dans l'île de Lobau, lui valut le nom glorieux sous lequel il est le plus connu, et le titre de comte, 1809. Il suivit Napoléon dans la campagne de Russie, et l'aida, après la retraite, à organiser une nouvelle armée. Enveloppé, après Leipzig, dans la capitulation de Gouvion-Saint-Cyr, 1813, il fut envoyé prisonnier en Hongrie jusqu'à la Restauration. Commandant de la 1re division militaire et pair de France pendant les Cent-Jours, il dirigea le 6e corps à Waterloo, et tomba entre les mains des Anglais. Exilé de 1815 à 1818, il vécut dans la retraite jusqu'en 1828, époque où le département de la Meurthe l'envoya à la Chambre des Députés. Membre de la commission municipale pendant les événements de juillet 1830, il fut nommé pair de France, grand-croix de la Légion d'honneur, commandant de la garde nationale parisienne, enfin maréchal de France en 1831. Il combattit avec succès les émeutes qui eurent lieu à Paris en 1832 et 1834. C'était un homme, dit Ph. de Ségur, « d'un sens droit, d'un esprit grave, d'un cœur franc, ferme et soutenu, invariable comme le devoir, sans emportement dans la gloire, sans trouble dans le malheur, sans hésitation dans le danger. » J. T.

LOBBES, *Lobieni Castra*, v. de Belgique (Hainaut), sur la Sambre, à 16 kil. S.-O. de Charleroi; 2,275 hab. Ruines d'une anc. abbaye. Exploit. de pierres à bâtir; fabr. de chicorée; raffinerie de sel. Le 24 mai 1794, les Français y remportèrent sur les Autrichiens un succès qui fut le prélude de la victoire de Fleurus.

LOBEIRA (Vasco de), auteur portugais, m. en 1403, imita ou traduisit le roman espagnol de chevalerie, *Amadis de Gaule*. *V.* AMADIS.

LOBEJUN, v. des Etats prussiens (Saxe), à 31 kil. N. de Merseburg; 2,600 hab. Exploit. de houille.

LOBENSTEIN, v. d'Allemagne, anc. résidence des princes de Reuss-Lobenstein, actuellement dans la principauté de Reuss-Ebersdorf, sur la Lemnitz. Château du prince; 4,000 hab., dont la plupart sont tisserands de lin.

LOBINEAU (Gui-Alexis), savant bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Rennes en 1666, m. en 1727, entra dans son ordre en 1683. Il a laissé : *Histoire de Bretagne*, Paris, 1707, 2 vol. in-fol.; *Histoire des saints de la Bretagne et des personnes qui s'y sont distinguées par une éminente piété*, Paris, 1724, in-fol.; les 3 derniers volumes de l'*Histoire de Paris* commencée par Félibien, Paris, 1725, 5 vol. in-fol. On a encore de lui, en manuscrit, une *Histoire de la ville de Nantes*, une *Histoire de la chambre des Comptes de Bretagne*, une traduction d'*Aristophane*. Il a traduit de l'espagnol l'*Histoire des deux conquêtes de l'Espagne par les Maures*, par Michel de Luna, Paris, 1708, in-12.

LOBKOWITZ (Jean-George-Christian, prince de), général autrichien, né en 1686, m. en 1753, commanda l'armée de Marie-Thérèse dans la Haute-Autriche en 1741, fut vaincu à Sahay, en 1742, par les maréchaux de Broglie et de Belle-Ile, laissa échapper ce dernier de la ville de Prague, où il était assiégé, fut envoyé en Italie en 1743, et chassa les Espagnols de Rimini.

LOB-NOOR. *V.* THIAN-SCHAN-NAN-LOU.

LOBO (Rodriguez), le *Théocrite portugais*, né à Leiria (Estramadure) vers le milieu du XVIe siècle, se noya dans le Tage. Il a laissé : trois romans pastoraux, *le Printemps*, *le Berger voyageur*, et *le Désenchanté*, longs et monotones comme ceux de Mlle de Scudéry, mais qui enchâssent des poésies bucoliques pleines de fraîcheur; un poëme épique, chronique rimée dont le héros est Nuno Alvarez Pereira, grand-connétable de Portugal; quelques romances héroïques, en espagnol; des églogues, où les sentences philosophiques tiennent plus de place que les tableaux de la nature; et un livre en bonne prose, *la Cour au village, ou les Nuits d'hiver*, recueil de conversations sur la morale, le bon ton et la littérature.

LOBO (Rodriguez-François), jésuite, né à Lisbonne en 1593, m. en 1678, professa au collége de Coïmbre, fut envoyé comme missionnaire dans les Indes en 1621, dans l'Abyssinie en 1634, et devint recteur de la maison de son ordre à Goa, puis provincial. Il a laissé une *Histoire d'Ethiopie*, en portugais, Coïmbre, 1659, in-fol., traduite en français par Joachim Legrand sous le titre de *Relation historique*, Paris, 1728, in-4°; et des *Poésies*, dont la pièce la plus estimée est la comédie d'*Euphrosine*.

LOBOSITZ ou LOWOSITZ, vge des Etats autrichiens (Bohême), au confl. de l'Elbe et de la Modelbach, à 5 kil. O. de Leitmeritz; 1,800 hab. Navigation active; vins, grains et fruits. Victoire de Frédéric II, roi de Prusse, sur les Autrichiens, commandés par Brown, le 1er octobre 1756.

LOBSTEIN (Jean-Frédéric), médecin, né à Giessen en 1777, m. en 1835, commença ses études à Strasbourg, et se voua surtout à l'anatomie; il devint chef des travaux anatomiques, puis professeur, à l'école départementale du Bas-Rhin. Il concourut, en 1814, avec Fodéré pour la chaire d'hygiène, et ne fut pas nommé; mais, en 1819, Cuvier fit créer pour lui une chaire d'anatomie pathologique. Lobstein enseignait aussi la clinique médicale à la Faculté de Strasbourg. La science de l'anatomie pathologique lui doit beaucoup; on a de lui une foule d'observations sur ce sujet, et un ouvrage important : *Traité d'anatomie pathologique*, Paris et Strasbourg, 1829-1833, 2 vol. in-8° et atlas. D—G.

LOCANA, brg du royaume d'Italie, prov. et à 44 kil. O.-N.-O. de Turin, sur la rive g. de l'Orca; 5,331 hab. Ouvrages en laiton.

LOCARNO, en allemand *Luggarus*, v. de Suisse, un des 3 ch.-l. du canton du Tessin, port vers la pointe N.-O. du lac Majeur, à 18 kil. N.-O. de Lugano, 15 S.-O. de Bellinzona, 52 de Milan; 2,834 hab. Evêché. Beau couvent de Franciscains; église de la *Madona del Sasso*, lieu de pèlerinage. Vins et fruits renommés. Foires à bétail. Contrefaçon de la librairie italienne.

LOCCUM, vge du Hanovre, dans la principauté de Kalenberg, à 42 kil. N.-O. de Hanovre; 1,500 hab. Abbaye luthérienne, avec séminaire de prédicateurs, école de théologie, et bibliothèque. Belle église du XIIIe siècle.

LOCH, *lac*, *marais* ou *golfe* en écossais, entre dans la composition des noms géographiques.

LOCHABER, contrée montagneuse et aride de l'Ecosse, dans la partie S.-O. du comté d'Inverness. On y trouve le Ben-Nevis. Elève de bétail.

LOCHES, *Castrum Luceæ*, s.-préf. (Indre-et-Loire), à 41 kil. S.-E. de Tours, sur la rive g. de l'Indre; 3,510 hab. Trib. de 1re instance, collége. Eglise de St-Ours, monument curieux du XIe siècle. Fabr. de toiles et de grosse draperie. Comm. de vins, bois, laines, bestiaux et grains. Papeteries, tanneries. La ville est bâtie en amphithéâtre, et dominée par les restes d'un antique château. Ancienne seigneurie, Philippe-Auguste l'enleva à Jean-sans-Terre en 1205. Charles VII habita le château, que Louis XI convertit en prison d'Etat; quoique ruiné en partie, ce château sert auj. de prison départementale; on y voit encore des cachots superposés, l'emplacement des oubliettes creusées sous Louis XI, puis comblées; il y avait deux cages en bois, garnies de fer, de 8 pieds carrés sur 6 de haut, dans lesquelles furent enfermés La Balue, Comines, etc., et qui ne furent détruites qu'en 1789. Agnès Sorel avait été en-

terrée dans le chœur de l'église collégiale de Loches; son tombeau, détruit à la Révolution, a été restauré en 1806, et placé dans le château.

LOCH-LEVEN. *V.* LEVEN.

LOCHWINNOCH, vge d'Ecosse (Renfrew), sur la Calder, à 12 kil. O.-S.-O. de Paisley; 1,900 hab. Importantes filatures de coton.

LOCKE (John), philosophe et publiciste anglais, né en 1632 à Wrington (Bristol), m. en 1704, était fils d'un greffier de justice de paix qui, lors des troubles de 1640, prit parti pour la révolution, et servit dans l'armée parlementaire. Après avoir commencé ses études à Londres, au collége de Westminster, Locke passa à l'université d'Oxford, au collége du Christ, y prit ses grades en 1655 et 1658, et y obtint ensuite un bénéfice, c.-à-d. un titre (celui de *fellow* ou agrégé) et un traitement sans fonctions actives. La médecine, et la philosophie dont il puisa le goût dans les livres de Descartes, furent l'objet de ses études de prédilection. L'amitié d'Ashley Cooper, comte de Shaftesbury, avec qui il se lia en 1666, lui ouvrit la carrière des fonctions publiques, où il partagea les alternatives de faveur et de disgrâce de son protecteur, jusqu'à être rayé, en 1684, de la liste des membres de l'université d'Oxford, et obligé de chercher un refuge en Hollande. La révolution de 1688 le ramena en Angleterre; il fut membre du Conseil d'appel, puis du Conseil du commerce. La faiblesse de sa santé le décida, en 1700, à résigner ses fonctions, aussi bien que les émoluments que le roi Guillaume III voulait lui conserver, pour se retirer chez une amie, lady Masham, fille du célèbre Cudworth. Il y mourut à l'âge de 73 ans. Locke fut également recommandable par son caractère et par son talent. Engagé par ses antécédents, ses goûts et ses liaisons dans la cause des libertés politiques et religieuses, il la servit par divers écrits, dont les plus considérables sont une *Lettre sur la tolérance*, adressée à Limborch, ministre protestant d'Amsterdam, 1689; un *Traité sur le gouvernement civil*, 1690, in-8°, où il soutient la doctrine de la souveraineté nationale contre les partisans du droit divin, et *le Christianisme raisonnable*, 1695, in-8°, qui le fit accuser de socinianisme. Locke a aussi composé *Pensées sur l'éducation des enfants*, 1693, in-8°, et un livre *Sur le commerce*. Mais le plus célèbre de ses ouvrages, celui qui, pour la postérité, marque surtout sa place au rang des philosophes, c'est un *Essai sur l'entendement humain*, Londres, 1690, in-fol. Peu de livres ont eu un plus grand nombre d'éditions, ou ont été traduits en plus de langues. Une traduction française de Coste, 1700, in-4°, a beaucoup contribué à la popularité et à la diffusion du système de Locke. Adversaire de Descartes, son véritable maître, comme Aristote l'avait été de Platon, Locke, en niant l'innéité de certaines idées, en assignant pour origine à toutes nos connaissances la *sensation* et la *réflexion*, c.-à-d. l'expérience des sens et l'expérience intime, à l'exclusion de la raison, en retenant peut-être à son insu, du péripatétisme et de la scolastique, la théorie des idées-images, a préparé tout à la fois l'empirisme étroit de Condillac, et l'idéalisme sceptique de Berkeley et de Hume. Mais un grand fonds de bon sens, une analyse pleine de sagacité alors même qu'elle s'égare, une exposition facile et lumineuse au point de faire parfois illusion sur la véritable valeur des doctrines, l'indépendance unie à la modération, la loyauté de l'honnête homme, sont les qualités réelles qui placent l'*Essai sur l'entendement humain* immédiatement après les grands travaux des Platon, des Aristote, des Descartes, des Leibniz, des Malebranche. L'édition la meilleure des Œuvres complètes de Locke est celle de Londres, 1824, 9 vol. in-8°, en anglais. Les *Œuvres philosophiques*, publiées en français par Thurot, Paris, 1821-1825, 7 vol. in-8°, contiennent, avec les *Pensées sur l'éducation*, l'*Essai sur l'entendement* et la *Lettre sur la tolérance*, quelques opuscules moins importants, *de la Conduite de l'esprit dans la recherche de la vérité*, un *Examen de l'opinion du P. Malebranche sur la vision en Dieu*, etc. Dans le nombre des écrits destinés à combattre les erreurs de Locke, on distingue les *Nouveaux Essais sur l'entendement humain* de Leibniz, et la réfutation qu'a donnée M. V. Cousin dans son *Cours d'histoire de la philosophie moderne*, 1829. B—E.

LOCKEREN. *V.* LOKEREN.

LOCKPORT, v. des Etats-Unis (New-York), à 31 kil. N.-N.-E. de Buffalo, sur le canal de l'Hudson au lac Erié; 13,500 hab.

LOCLE (LE), v. de Suisse, cant. et à 15 kil. N.-O. de Neuchâtel; 8,500 hab. Fabr. d'horlogerie et dentelles.

LOCMAN. *V.* LOKMAN.

LOCMARIAKER, vge (Morbihan), arr. et à 65 kil. S.-E. de Lorient, petit port sur le golfe du Morbihan; 662 hab. Pêche d'huîtres. Beaucoup d'antiquités druidiques et romaines.

LOCMINÉ, ch.-l. de canton (Morbihan), arr. et à 28 kil. S.-S.-E. de Napoléonville; 1,440 hab.

LOCOROTONDO, v. du royaume d'Italie (prov. de Bari), à 58 kil. S.-S.-E. de Bari, 35 N.-E. de Tarente; 7,295 hab.

LOCOFOCOS, c.-à-d. *au lieu de feu*, nom des allumettes chimiques aux États-Unis, donné comme sobriquet aux démocrates radicaux, parce que, dans un de leurs clubs, les lampes s'étant éteintes, ils les rallumèrent avec des allumettes de ce genre.

LOCRÉ DE ROISSY (Guillaume), jurisconsulte, né en 1758 à Leipzig, d'une famille française, m. en 1840, était avocat au parlement de Paris en 1789. Merlin et Cambacérès le chargèrent, en 1794, de classer les lois décrétées jusqu'à cette époque. Il fut secrétaire-rédacteur du conseil des Anciens en 1795, et secrétaire-général du conseil d'État sous le Consulat et le 1er empire. On a de lui : *Procès-verbaux du conseil d'Etat, contenant la discussion du projet du Code*, 1803-4, 5 vol. in-4°; *Esprit du Code Napoléon, tiré de la discussion*, 1806, 7 vol. in-8°; *Esprit du Code de commerce*, 1811-1813, 10 vol. in-8°, et 1829, 4 vol. in-8°; *Esprit du Code de procédure*, 1816, 5 vol. in-8°; *Législation de la France*, 1826-32, 31 vol. in-8°, etc.

LOCRES, *Locri epizephyrii* (c.-à-d. *à l'Occident*), v. de l'Italie ancienne (Grande-Grèce), sur la côte E. du Brutium, au S. de l'embouchure de la Sagra. Colonie locrienne, célèbre par son législateur Zaleucus, et patrie de Timée, elle fut soumise par Denys l'Ancien, puis par les Romains, qui la châtièrent rudement de son alliance avec Annibal, 205 av. J.-C. Auj. *Gerace*.

LOCRIDE, *Locris*, nom de deux pays de l'anc. Grèce : l'un, la *Locride orientale*, située sur la mer d'Eubée; l'autre, la *Locride occidentale*, sur le golfe de Corinthe. La Locride orientale était divisée en deux parties : 1° *Locride Opontienne*, ainsi appelée d'Oponte, sa capitale, et bornée au N. et à l'E. par la mer d'Eubée, à l'O. par la Phocide, au S. par la Béotie, dont la séparaient les monts Opontiens; villes princip. : Oponte, Cynos (arsenal maritime d'Oponte), Alope, Daphnonte (appartenant originairement à la Phocide); 2° *Locride Epicnémidienne*, tirant son nom de sa position au pied du mont Cnémis, qui la séparait au S. de la Phocide, et bornée au N. par le golfe Maliaque, à l'E. par la Locride Opontienne, à l'O. par les Thermopyles; villes princip. : Cnémides, Scarphia, Nicée, Thronion. Ces deux Locrides correspondent, dans le royaume actuel de Grèce, à la partie orientale de l'éparchie de Phthiotide, dans le nome de Phthiotide-et-Phocide. La Locride occidentale, séparée des précédentes par la Doride et la Phocide, et bornée à l'E. par le Parnasse, au S. par le golfe de Corinthe, au N. et à l'O. par l'Etolie, était arrosée par l'Hylœthus, et avait deux villes principales, Amphissa et Naupacte. On l'appelait *Locride Ozolienne* ou *puante*, de la fétidité d'une source qui coulait de la colline où, dit-on, avaient été enterrés les cadavres de Nessus et des autres Centaures. Les habitants étaient une colonie des Epicnémidiens, et leur pays correspond auj. à la partie S. de l'éparchie de Phocide, dans le nome de Phocide-et-Phthiotide. — Les traditions mythologiques de la Locride semblent indiquer que la première population de ce pays fut une tribu de Pélasges-Lélèges, qui reçut, à l'invasion hellénique, des chefs de race éolienne, et prit de l'un d'eux, Locrus, le nom de Locriens. Ils n'ont joué aucun rôle dans l'histoire de la Grèce. C. P.

LOCUSTE, fameuse empoisonneuse de Rome, fit périr l'empereur Claude par l'ordre d'Agrippine, l'an 807 de Rome, 54 de J.-C., et Britannicus par l'ordre de Néron, l'an 808. Ce dernier lui donna même des disciples, puis la mit à mort, parce qu'elle tenta, dit-on, de l'empoisonner à son tour.

LODER (Ferdinand-Christian de), anatomiste, né à Riga en 1753, m. en 1832, étudia la médecine à Gœttingue, séjourna plusieurs années en France, en Hollande et en Angleterre, fonda la clinique médico-chirurgicale à Iéna, enseigna la médecine à Halle de 1803 à 1806, se rendit de là en Russie, devint directeur de l'hôpital de Moscou en 1814, et créa l'amphithéâtre anatomique de cette ville en 1819. On a de lui : *Manuel d'anatomie*, Iéna, 1788 et 1800, in-8°; *Eléments d'anthropologie médicale et de médecine légale*, ibid., 1791, et Weimar, 1800; *Journal de chirurgie*, Iéna, 1797-1804, 4 vol.; *Tabulæ anatomicæ*, Weimar, 1794-1801, 4 vol. in-fol.; *Elementa anatomiæ corporis humani*, Moscou, 1822, etc.

LODÈVE, *Luteva*, s.-préf. (Hérault), à 52 kil. O.-N.-O. de Montpellier, dans un joli vallon au pied des Cévennes,

au confluent de la Salondre et de l'Ergue; 11,398 hab. Tribunaux de 1re instance et de commerce; collége. La ville est entourée de vieux murs et mal bâtie. Importantes fabr. de draps pour l'armée, filatures de laine, tanneries. Comm. d'eaux-de-vie, huiles d'olive, amandes, savon, châtaignes, fruits. — Lodève passa des Romains aux Goths, puis aux Francs, fut gouvernée par ses vicomtes, puis par ses évêques, qui conservèrent cette seigneurie, et eurent le droit de battre monnaie jusqu'en 1789. Elle fut prise par les protestants en 1573. Patrie du cardinal de Fleury.

LODI, v. du roy. d'Italie, sur la rive dr. de l'Adda, dans la prov. et à 31 kil. S.-E. de Milan; par 45° 18' 31" lat. N., et 7° 9' 45" long. E.; 20,920 hab. Ch.-l. d'arrondissem. Evêché suffragant de Milan; 2 gymnases, lycée, bibliothèque. La ville est bien bâtie; on y remarque surtout une belle place, l'hôpital et l'église de l'*Incoronata*, bâtie par Bramante. C'est le centre de la fabrication des fromages dits *Parmesans* et *Stracchino*. Ses fabriques de faïence étaient autrefois estimées. Elle fut fondée au XIIe siècle, après la destruction de l'antique *Laus Pompeia*, et eut de longues querelles avec Milan. Il y fut conclu, en 1454, un traité qui unissait tous les Etats italiens en une seule confédération. Bonaparte y entra (10 mai 1796) après la victoire du pont de Lodi. — L'anc. délégation de *Lodi-et-Creme*, entre celles de Bergame au N., de Milan et de Pavie à l'O., de Crémone à l'E., et le duché de Parme au S., dont la séparait le Pô, et traversée du N.-O. au S.-E. par l'Adda, avait 11,980 kil. carr., et 210,000 hab. Sol très-fertile en vin, grains, lin, fruits. Elève de bétail.

LODI-VECCHIO, vge du roy. d'Italie, situé à 6 kil. O. de Lodi, bâti sur les ruines de la *Laus Pompeia*, qui, colonisée par Pompéius Strabon, fut détruite par les Milanais au XIIe siècle.

LODIANA, LOUDIANAH ou LUDHEANA, v. forte de l'Hindoustan anglais (Pendjab), sur un bras du Setledge, à 200 kil. N.-O. de Delhi, 50 de Sirhind; 47,000 hab. Fabr. de cachemires. — Presque détruite en 1846 par les Seykhs.

LODOMIRIE (pour *Wladimirie*), anc. pays de la Pologne, à l'O., ainsi nommé de Wladimir le Grand, duc de Kiew, qui en fit la conquête à la fin du Xe siècle. Roman Mstislavitch, descendant de ce prince, étant devenu maître de Halicz (nom dont est dérivé celui de Galicie) en 1198, donna à ses Etats le nom de royaume de *Galicie-et-Lodomirie*. Son fils, Daniel, réussit à se maintenir contre André II, roi de Hongrie, puis contre Coloman. Après lui, Léon fonda la ville de Léopol ou Lemberg. En 1340, Casimir, roi de Pologne, réunit la Lodomirie à ses domaines.

LODS ET VENTE, somme que l'on payait au seigneur féodal pour la mutation de la censive, c.-à-d. quand l'héritage changeait de mains par une vente ou par un acte équivalent. Elle était, en général, du 12e pour les rotures. Pour les fiefs, c'était la 5e partie du prix à Paris, le quart en Nivernais, le 6e en Poitou, le 12e dans le Maine, le 13e en Normandie, etc.

LODUNUM, nom latin de LAON.

LŒFLING (Pierre), botaniste suédois, né à Tollforsbruch en 1729, m. en 1756, élève de Linné à Stockholm, où il soutint une thèse *de Gemmis arborum* en 1749, fut recommandé par ce savant à l'ambassadeur du roi d'Espagne, qui l'engagea au service de son maître. Il visita le Portugal en 1751, resta deux ans à Madrid, où il étudia 1,400 plantes, fut envoyé dans la Nouvelle-Andalousie, en Amérique, 1754, et mourut au milieu de ses herborisations. Ses ouvrages ont été insérés dans ceux de Linné par Linné lui-même, qui a donné le nom de *Lœflingia* à une petite plante.

LŒRRACH. *V.* LORRACH.

LŒSSNITZ, v. du royaume de Saxe, sur une rivière de même nom, à 28 kil. S.-E. de Chemnitz; 5,367 hab. Cotonnades et lainages.

LOEVE-VEIMARS. *V.* VEIMARS.

LŒWEN, nom flamand de LOUVAIN.

LŒWENBERG, v. des Etats prussiens (Silésie), sur la Bober, à 37 kil. O.-S.-O. de Liegnitz, 4,000 hab. Fabr. de draps. Carrières de grès.

LŒWENBERG. *V.* aussi LEONBERG.

LŒWENDAHL. *V.* LOWENDAHL.

LŒWENSTEIN, v. du Wurtemberg, à 10 kil. S.-E. de Weinsberg; 1,860 hab. Ch.-l. d'un comté médiatisé, dont la souveraineté est partagée entre deux branches de la maison de Lœwenstein, les Lœwenstein-Wertheim-Freudenberg et les Lœwenstein-Wertheim-Rosenberg. Sources alcalines et bains.

LŒVENSTEIN (Château de). *V.* GORKUM.

LOFODEN (Îles), archipel de l'océan Glacial arctique, sur la côte O. de la Norvége, dont il est séparé par le bras dit *West-Fjord*, large de 55 kil.; par 67° 35'-69° 30' lat. N., et 8° 35'-14° long. E.; 3,000 à 4,000 hab. Il y a 9 îles principales. Grande pêche de morues, attirant jusqu'à 20,000 pêcheurs. C'est à l'extrémité S.-O. qu'est le gouffre périlleux de *Mal-Strøm*. Sol montagneux et sans culture.

LOGES (LES) ancien couvent (Seine-et-Oise), à 2 kil. N.-O. et dans la forêt de St-Germain-en-Laye. Il fut supprimé à la Révolution; Napoléon Ier y établit une succursale de la maison impériale de St-Denis. (*V.* LÉGION D'HONNEUR.)

LOGHMAN, LAGHMAN ou LOUGHMAN, prov. de l'Afghanistan, entre celles de Kaboul à l'O., de Djelalabad au Sud et à l'Est, et l'Hindou-Kho au Nord; villes principales : Dir, Batchaour. Sol fertile; forêts giboyeuses.

LOGISTES, magistrats de l'anc. Athènes, chargés de recevoir les comptes de tous ceux qui sortaient de charge. Ils étaient nommés par la voie du sort.

LOGOGRAPHES, nom donné aux écrivains primitifs de la Grèce, à ceux qui ont consigné par écrit, en prose, les événements remarquables et même les traditions fabuleuses de leur pays. Ils marquent le passage presque insensible de la poésie épique à la prose, et ont précédé Hérodote. Tels furent Denys et Cadmus de Milet, Hellanicus de Lesbos, etc.

LOGOTHÈTE, c.-à-d. *qui tient les comptes*, officier de l'empire d'Orient, espèce de garde-des-sceaux, chargé de mettre en ordre les dépêches de l'empereur. Le patriarche de Constantinople avait aussi un logothète.

LOGOUN, contrée de l'Afrique centrale (Nigritie), limitrophe du Baghermé et du Bournou, au S. du lac Tchad, et traversée par le Chary; ch.-l. *Kernok*. On y fabrique des tissus de coton.

LOGRONO, anc. *Juliobriga*, en latin moderne *Lucronium*, ville d'Espagne (Vieille-Castille), capit. de la prov. de son nom, sur la rive dr. de l'Ebre, à 132 kil. E. de Burgos, 352 N.-N.-E. de Madrid, dans un beau et fertile pays; pop. de la commune : 11,50 hab. Fabr. de chaises, canapés, chapeaux; distilleries d'eaux-de-vie, tanneries. Patrie du peintre F. Navarette, du poëte Lopez de Zarate. Prise par les Français en 1823. — La prov. de Logrono, division administrative du roy. d'Espagne, est formée de la partie N.-E. de l'anc. Vieille-Castille, entre la Navarre, la prov. d'Alava au N., les prov. de Burgos à l'O., de Soria au S., et l'Aragon à l'E. Sol montagneux à l'O. et au S. Superf., 5,000 kil. carrés; 175,100 hab. en 1860.

LOGUDORO. *V.* SASSARI.

LOHARRA ou LOARE, anc. *Calaguris Fibularensis*, brg d'Espagne (Huesca), située à 61 kil. N.-N.-E. de Saragosse, 27 N. de Huesca; 1,500 hab.

LOHEAC (André DE LAVAL, sire de), vaillant capitaine du temps de Charles VII, fut aussi renommé pour sa fidélité que pour son désintéressement, se trouva au siége d'Orléans, à la bataille de Patay, devint maréchal de France en 1439, et mourut dans un âge très-avancé, en 1485.

LOHEIA, v. d'Arabie (Yémen), port peu profond sur la mer Rouge, à 290 kil. N.-N.-O. de Moka. Commerce de café et de grains avec le Caire par Djedda; 5,000 hab.

LO-HOEI, v. de l'empire chinois (Kouang-toung), dans l'île d'Haï-nan, à 130 kil. de Khioung-tchéou; 80,000 hab.

LOHR, v. de Bavière (Basse-Franconie), sur la rive dr. du Mein, à 33 kil. E. d'Aschaffenbourg, 37 N.-O. de Wurzbourg; 3,600 hab. Construction de bateaux; comm. de bois. Papeteries, moulins à foulon.

LOHRASP, le roi de Perse de la dynastie des Kaïaniens, est regardé par quelques orientalistes comme le même que le Cambyse des écrivains grecs.

LOI COMMUNE, *Common law*, nom donné en Angleterre, par une assez singulière fiction, à la coutume du pays qui est virtuellement dans tous les esprits, dans toutes les consciences. On suppose que les juges, organes légaux de l'opinion publique, se conforment à la loi commune, lorsque déjà des décisions sur des cas semblables (*precedings*) l'ont fait connaître; qu'ils la déclarent, lorsqu'ils prononcent sur des questions qu'on n'a pas eu encore occasion de décider; que, dans ce dernier cas, le jugement a été rendu ainsi, parce que telle était la loi existante et vivante dans la conscience de tous les citoyens, quoiqu'elle n'eût pas encore été manifestée. Ainsi la *Common law* n'est pas une loi écrite.

LOI GOMBETTE. *V.* GOMBETTE (LOI).

LOI MARTIALE, loi rendue le 21 octobre 1789 par l'Assemblée constituante, et d'après laquelle, chaque fois que

les circonstances nécessiteraient sa proclamation, le canon devait être tiré et un drapeau rouge placé sur la maison commune; les rassemblements, après avoir été sommés par trois fois de se disperser, étaient dissipés par la force.

LOI ROYALE, loi qui constitua la monarchie absolue héréditaire en Danemark et en Norvége, et qui fut rendue, sans promulgation, le 14 novembre 1665. Elle établit que le roi est supérieur à toute loi humaine, chef suprême des affaires ecclésiastiques, maître des biens et de la vie de ses sujets, qu'il a le privilége de nommer aux emplois, de faire la paix et la guerre. Elle lui interdit seulement de toucher à la Confession d'Augsbourg, à laquelle il doit appartenir, et de changer l'ordre de succession, qui est en ligne directe mixte, les mâles, tant qu'il en existe, venant de préférence aux femmes.

LOI SALIQUE. *V.* SALIQUE (Loi).

LOIS (chevaliers ès), jurisconsultes qui, dès le XIIIe siècle, et surtout au XIVe, prirent ce titre comme défenseurs légaux du roi.

LOIS AGRAIRES. *V.* AGRAIRES (Lois).

LOIS SOMPTUAIRES. *V.* SOMPTUAIRES (Lois).

LOING (Le), *Lupia*, riv. de France, prend sa source à Ste-Colombe (Yonne), arrose les départem. de l'Yonne, du Loiret et de Seine-et-Marne, et se jette dans la Seine, rive g., près de Moret. Cours de 130 kil., par Châtillon-sur-Loing, Montargis et Nemours. Il n'est pas navigable, mais alimente le *canal du Loing* ou *de Montargis*, continuation de ceux de Briare et d'Orléans, et qui met la Loire en communication avec la Seine; ce canal, commencé en 1720, a 53 kil. de long.

LOIR, *Lædus*, *Lidericus*, riv. de France, prend sa source dans l'étang de Cernay (Eure-et-Loir), passe à Bonneval, Châteaudun, Fréteval, Vendôme, les Roches, Château-du-Loir, le Lude, La Flèche et Durtal, arrose les départem. de Loir-et-Cher, de la Sarthe et de Maine-et-Loire, et se jette dans la Sarthe, rive g., à 8 kil. N. d'Angers. Cours de 250 kil., navigable sur 113, au moyen de 39 écluses. Il reçoit, à gauche, la Conie, la Long et la Meaulne; à droite, la Thironne, le Fouchard, l'Ozane et la Braye.

LOIR-ET-CHER, département du centre de la France; ch.-l., *Blois*; formé du S.-O. de l'Orléanais et d'une petite partie de la Touraine; situé entre les départem. d'Eure-et-Loir au N., du Loiret et du Cher à l'E., de l'Indre au S., de l'Indre-et-Loire et de la Sarthe à l'O.; superf., 634,497 hect. Pop., 269,029 hab. Arrosé par la Loire, le Loir, le Cher, et entrecoupé de nombreux étangs très-poissonneux. Pays plat, fertile (excepté au S. dans l'anc. Sologne) en grains, légumes, fruits, chanvre; vins assez estimés. Le quart du départ. est couvert de bois ou de landes incultes. Elève de moutons, chevaux, volailles; marais à sangsues. Exploitation de pierre à fusil. Fabr. de cuirs, verres, draps, lainages, vinaigre. Il forme le diocèse de Blois, et dépend de la cour impériale d'Orléans.

LOIRE (La), *Liger*, *Ligeris*, le plus grand fleuve de France, naît dans les Cévennes, au mont Gerbier-des-Jonc (Ardèche), coule d'abord au N.-O., puis au S.-O., et enfin à l'O., arrose les départem. de la Haute-Loire et de la Loire, sépare ceux de Saône-et-Loire et de l'Allier, entre dans celui de la Nièvre qu'il sépare du Cher, baigne ensuite ceux du Loiret, de Loir-et-Cher, d'Indre-et-Loire, de Maine-et-Loire, de la Loire-Inférieure, et se jette dans l'océan Atlantique au-dessous de St-Nazaire. Cours de 1,126 kil., par le Puy, St-Rambert, Roanne, Digoin, Decise, Nevers, La Charité, Cosne, Briare, Gien, Jargeau, Orléans, Beaugency, Blois, Amboise, Tours, Saumur, les Ponts-de-Cé, St-Florent, Ancenis, Nantes, Indret, Savenay et Paimbœuf; navigable depuis Roanne. Les affluents de droite sont : le Furens, l'Arroux, la Nièvre, la Maine, et l'Erdre; ceux de gauche, l'Allier, le Loiret, le Cher, l'Indre, la Vienne, le Thouet et la Sèvre-Nantaise. La hauteur moyenne de la Loire varie de 2 à 3 mèt.; sa largeur moyenne est de 350 mèt.; l'altitude des eaux à la source est de 1,400 mèt. La marée se fait sentir jusque dans les environs de Nantes. Le courant du fleuve est généralement rapide (1 mèt. 30 par seconde). Le manque d'eau, les crues (celle de 1846 dépassa 7 mèt.) ou les glaces suspendent ordinairement la navigation pendant 4 ou 5 mois de l'année; le déplacement des sables, la formation des bancs ou grèves, la rendent difficile d'ailleurs. Sur une grande partie du cours du fleuve, on a exécuté des digues parallèles pour resserrer les eaux, ou des barrages pour les maintenir à une élévation égale. Sur la rive droite, de Blois à Angers, est ce qu'on nomme la *Levée* de la Loire; l'origine en remonte à Charlemagne et à Louis le Débonnaire; elle n'était d'abord composée que de petites digues isolées, que les seigneurs faisaient élever par les paysans pour préserver leurs propriétés à chaque crue; Henri II, roi d'Angleterre et comte d'Anjou, la déclara monument public. Depuis la fin du XVIIe siècle, on a substitué aux murs en talus, qui soutenaient la levée du côté de la Loire, des perrés en pierre de tuf, reposant sur deux rangs de pilotis. La largeur actuelle de la levée à sa base est de 25 à 35 mèt., et, sur la voie, de 6 à 12 mèt., avec parapets des deux côtés aux abords des villes et des bourgs; de 1496 à 1711, elle fut rompue 27 fois; elle résista en 1799 à une crue supérieure aux précédentes. Un *canal latéral à la Loire* (198 kil.) fut commencé en 1822, ouvert complètement à la navigation en 1838, et coûta près de 30 millions de fr.; il offre de magnifiques travaux d'art. Il longe la rive g. du fleuve de Roanne à Briare. — Le bassin de la Loire a une superficie de 131,000 kil. carr. environ (à peu près le quart de la France), et comprend en tout ou en partie 27 départements; il a pour ceinture le contre-fort que la Côte-d'Or projette jusqu'à l'extrémité de la Bretagne, les Cévennes septentrionales, et la chaîne de montagnes qui se détache du massif du Lozère pour aboutir à l'embouchure de la Loire. B.

LOIRE (La), département du centre de la France, ch. l., *St-Etienne*; formé dans l'anc. Lyonnais (Forez, Lyonnais propre et partie du Beaujolais), et situé entre les départem. de Saône-et-Loire au N., du Rhône à l'E., de l'Isère au S.-E., de l'Ardèche et de la Haute-Loire au S., du Puy-de-Dôme et de l'Allier à l'O. Superf., 505,260 hect. Pop., 517,603 hab. Arrosé par la Loire et le Rhône, coupé de nombreux étangs, traversé par les Cévennes et les montagnes du Forez. Les forêts, composées surtout de pins, sapins et hêtres, fournissent beaucoup de térébenthine, de goudron et de résine. Sol peu fertile en céréales et en vins; élève de gros bétail; culture du mûrier, des plantes oléagineuses, de la garance, du pastel, du safran. Industrie très-active. Fabr. d'étoffes et de rubans de soie, mousselines, fers, aciers, armes, verres, bouteilles, tissus de coton, toiles, papiers; construction de bateaux pour la Loire; exploit. très-importante de houille, fer, plomb, marbre, pierre. — Ce département dépend de l'archevêché et de la cour impériale de Lyon.

LOIRE (Armée de la), nom que l'on donna en 1815 à l'armée française qui, après le désastre de Waterloo, fut éloignée de Paris et dut se retirer derrière la Loire; une ordonnance du 16 juillet la licencia, et ceux qui en avaient fait partie furent appelés, dans certains journaux royalistes, *les brigands de la Loire*, pour avoir servi sous Napoléon Ier.

LOIRE (HAUTE-), département du centre de la France, ch.-l., *Le Puy*; formé dans l'anc. prov. de Languedoc (Velay, partie du Vivarais, Gévaudan), entre les départements du Puy-de-Dôme et de la Loire au N., de l'Ardèche au S.-E., de la Lozère au S., du Cantal à l'O. Superf., 498,560 hect.; pop., 305,521 hab. Arrosé par la Loire et l'Allier, traversé à l'E. par les Cévennes, à l'O. par les monts de la Margeride, au S. et au N. par les montagnes du Forez. Il offre de grandes beautés naturelles. Sol peu fertile et mal cultivé, volcanique en certaines parties; récolte de céréales et de vins communs; élève de mulets, porcs, bêtes à cornes. Mines de houille, fer, cuivre, zinc, plomb, antimoine. Exploit. de marbre. Pouzzolane. Sources minérales. Peu d'industrie : dentelles, soie, rubans, poteries. Emigration annuelle assez considérable. — Ce département forme le diocèse du Puy, et dépend de la cour impériale de Riom.

LOIRE-INFÉRIEURE, département de l'O. de la France; ch.-l., *Nantes*; formé de la partie S. de l'anc. Bretagne, entre les départem. d'Ille-et-Vilaine au N., du Morbihan au N.-O., l'océan Atlantique à l'O., les départements de la Vendée au S., et de Maine-et-Loire à l'E. Superf., 681,704 hect. Pop., 580,207 hab. Peu accidenté; arrosé de l'E. à l'O. par la Loire, et par ses affluents l'Erdre et la Sèvre-Nantaise; traversé par le canal de Nantes à Brest. Il contient le lac de Grand-Lieu, et les marais salants de Bourgneuf, du Croisic, et de Guérande. Exploit. de fer, étain, granit, kaolin, argile, ardoises, houille, tourbe, aimant. Industrie agricole assez avancée : récolte de céréales, vin, fruits à cidre, lin; élève d'abeilles, de chevaux et de menu bétail. Marais à sangsues. Industrie manufacturière importante : usines à fer et à cuivre; fonderies; fabr. de toiles, cotonnades, bonneterie, chapeaux, produits chimiques; chantiers de construction maritime; corderies, tanneries, mégisseries, raffineries, brasseries, verreries, fabr. de vinaigre, etc. Commerce considérable avec l'Amérique, l'Afrique et l'Inde. Ce département forme le diocèse de Nantes, et dépend de la cour impériale de Rennes.

LOIRET (le), *Ligerula*, riv. de France, naît à 4 kil. S.-S.-E. d'Orléans, passe à Olivet et à St-Mesmin, et se

jette dans la Loire, rive g. Cours de 12 kil. Ses eaux, très-abondantes, gèlent rarement, et servent de gare pendant les glaces aux bateaux d'Orléans. Pendant plusieurs mois, une partie de ses eaux se perd dans un gouffre, qui paraît avoir une communication souterraine avec la Loire.

LOIRET (Le), département du centre de la France, ch.-l., *Orléans;* formé de l'Orléanais et d'une partie du Berry, entre les départements de Seine-et-Oise au N., de Seine-et-Marne au N.-E., de l'Yonne à l'E., de la Nièvre au S.-E., du Cher au S., du Loir-et-Cher au S.-O., d'Eure-et-Loir au N.-O. Superficicie, 676,512 hect. Pop., 352,757 hab. Arrosé par la Loire, le Loiret, et le Loing; couvert de nombreux étangs, et traversé par les canaux de Briare et d'Orléans. Pays plat, sol fertile au N. de la Loire, pauvre au S. dans l'anc. Sologne; récolte de grains, vins, chanvre, bois, safran, miel. Élève de bétail et d'abeilles. Carrières de pierres meulières, à chaux, et à plâtre. Fabrication de lainagés, tissus de coton, bonneterie, vinaigre, poterie, etc. — Ce département forme le diocèse et dépend de la cour impériale d'Orléans.

LOIRON, ch.-l. de cant. (Mayenne), arr. et à 13 kil. O. de Laval; 331 hab. Foires pour bestiaux, toiles et fil.

LOISEL (Antoine), célèbre jurisconsulte, né à Beauvais en 1536, m. à Paris en 1617, élève et exécuteur testamentaire de Ramus, ami de Cujas et de Pithou. Il suivit Cujas à Toulouse, Cahors, Bourges, Paris, Valence, puis fut successivement avocat au parlement de Paris, substitut du procureur-général, conseiller au trésor, avocat de Monsieur, frère du roi, de Catherine de Médicis, et du duc d'Anjou, avocat du roi en la chambre de justice de Guyenne, et procureur-général du roi en la chambre de justice de Limoges. On a de lui, entre autres ouvrages remarquables : *Institutes coutumières,* fort estimées, Paris, 1607, réimpr. en 1783 avec un commentaire de Laurière; *Pasquier,* ou *Dialogue des avocats du parlement de Paris,* contenant l'histoire des avocats à ce parlement sous forme de dialogue à la mode des anciens, ouvrage réédité par M. Dupin, 1818. Le style de Loisel, parfois diffus, a de la sève et de l'originalité. Ed. T.

LOISELEUR-DESLONGCHAMPS (Auguste), orientaliste, né à Paris en 1805, m. en 1840, élève de Chézy, a publié : *Lois de Manou,* avec traduction française, 1832-33, 2 vol. gr. in-8°; *Essai sur les fables indiennes,* 1838, in-8°; *Amarakocha,* dictionnaire sanscrit, 1839-45, 2 vol. in-4°, etc.

LOIX, vge (Charente-Inférl.), arr. et à 29 kil. O.-N.-O. de La Rochelle, dans l'île de Ré; 1,300 hab. Petit port de commerce.

LOJA ou LOXA, v. d'Espagne (Andalousie), près de la rive g. du Xenil, prov. et à 58 kil. O.-S.-O. de Grenade; 17,300 hab. Fabr. d'indiennes, draps, toiles, papier. Patrie du maréchal Narvaez. Prise aux Arabes en 1486.

LOJA, v. de la république de l'Equateur, à 123 kil. S. de Cuenca, près des Andes; 10,000 hab. Collége. Récolte d'excellents fruits. Des forêts voisines on tire le quinquina, dont il se fait un commerce important sous le nom de *Cascarilla de Loxa.* — L'anc. départ. de Loja, au S.-O. de la république, est aujourd'hui compris dans le départ. d'Assuay.

LOKE, génie du mal, dans la mythologie scandinave, et père du loup Fenrir (*V. ce mot*). Les Ases se saisirent de lui, le lièrent à 3 pierres aiguës, et lui suspendirent sur la tête un serpent dont le venin lui ronge les chairs. Il recouvrera un jour sa liberté et sa force, et anéantira le monde.

LOKEREN, v. de Belgique (Flandre orientale), sur la Durme, à 10 kil. N.-O. de Termonde, 23 N.-E. de Gand; 17,300 hab. Comm. considérable en bestiaux, grains, huiles, lin, chanvre, toiles. Fabr. de couvertures de laine, cotons, fil de lin, fil retors, siamoises, coutils, chapeaux, dentelles et toiles de lin; savonneries, raffineries de sel, tanneries, brasseries, blanchisseries de toile. Eglise remarquable du XVIe siècle.

LOKKEN, vge de Norvége, à 42 kil. S. de Trondhjem. Mine de cuivre, découverte en 1652, et exploitée depuis 1657.

LOKMAN, célèbre fabuliste arabe, que ses compatriotes prétendent avoir été contemporain de Salomon, et que des savants ont confondu avec ce roi. Le nom de Salomon, qui signifie *sage* en hébreu, aura été traduit par celui de Lokman, qui a le même sens en arabe; de là sans doute cette confusion. Les Fables de Lokman ont une grande analogie avec les apologues d'Esope, et M. de Sacy les jugeait imitées du fabuliste grec. La 1re édition de ces Fables fut publiée par Erpénius, en arabe et en latin, Leyde, 1615. D'autres ont été données par Rœdiger, Halle, 1830, in-4°, et par Rask, Copenhague, 1832. Marcel, en 1799, et Caussin, en 1818, les ont publiées avec traduction française. Elles ont été aussi traduites par Galland avec celles de Bidpay, Paris, 1714, 2 vol. in-12.

LOLLAND, île de Danemark. *V.* LAALAND.

LOLLARD (Walter), hérésiarque, né à la fin du XIIIe siècle en Angleterre, m. en 1322, enseignait que les démons, chassés injustement du ciel, y rentreraient un jour, et que St Michel et les autres anges seraient damnés éternellement; il ne reconnaissait pas les cérémonies de l'Eglise, l'intercession des saints et l'utilité des sacrements; le mariage n'était, selon lui, qu'une prostitution jurée. Il se choisit douze apôtres, qu'il chargea de parcourir l'Allemagne pour entretenir le zèle de ses partisans. Arrêté par ordre de l'Inquisition, il fut brûlé à Cologne. Les *Lollards,* persécutés en Allemagne, passèrent en Flandre, puis en Angleterre, où ils se réunirent plus tard aux sectateurs de Wicleff; de même, ils préparèrent en Bohême les esprits pour les erreurs de Jean Huss.

LOLLIUS (Marcus), nommé par l'empereur Auguste, l'an 730 de Rome, 23 av. J.-C., gouverneur de la Galatie, de la Lycaonie, de l'Isaurie et de la Pisidie, puis envoyé contre les Parthes avec Caïus César, petit-fils d'Auguste, se rendit coupable d'intelligences avec l'ennemi, et, pour éviter son châtiment, s'empoisonna. Il laissa un fils, Marcus Lollius, consul en 21, qui se fit battre en Germanie, et à qui Horace adressa la 2e et la 18e épître de son 1er livre.

LOMAGNE, *Leomania,* petit pays de l'anc. France (Bas-Armagnac); ch.-l., *Lectoure;* v. princip.: Beaumont-de-Lomagne et Vic ou Lavit-de-Lomagne. Les vicomtes de Lomagne avaient le droit de battre monnaie. Auj. réparti entre les départ. de la Haute-Garonne et du Gers.

LOMAZZO (Jean-Paul), peintre, né à Milan en 1538, m. après 1591, garde de la galerie de Cosme de Médicis à Florence, devint aveugle à 33 ans, et se mit à écrire. On a de lui : *Traité de peinture,* Milan, 1584, in-4°, en 7 livres, dont le 1er a été trad. en franç. sous le titre de *Traité de la proportion naturelle,* Toulouse, 1649, in-fol.; *Idea del tempio della pittura,* 1590; des *Poésies,* 1587, in-4°.

LOMBARD (Pierre), dit *le Maître des sentences* (*Magister sententiarum*), théologien scolastique, né, de parents obscurs, près de Novare en Lombardie vers 1100, m. en 1160 ou 1164, étudia à Bologne, puis à Reims et à Paris, fut, dit-on, le premier qui obtint le grade de docteur à l'Université de cette ville, enseigna avec succès la théologie, et devint évêque de Paris en 1159. On a de lui : *Sententiarum lib.* IV, Nuremberg, 1474, et Vénise, 1477, 1480, 1486, in-fol., ouvrage célèbre, sur lequel on a fait plus de 500 Commentaires, et où sont rassemblées, le plus souvent sans conclusion, les diverses opinions des Pères sur chaque question de théologie; *Glose sur les Psaumes,* Nuremberg, 1478, in-fol., etc.

LOMBARD (Style), genre d'architecture, dont on a longtemps attribué l'invention aux Lombards, et d'après lequel un grand nombre de monuments auraient été élevés, surtout dans la Haute-Italie, depuis le VIIe jusqu'au IXe siècle. Contre ce faux système, la critique a prouvé que les Lombards, aussi peu civilisés que les Goths, n'ont pas plus que ces derniers apporté avec eux un genre d'architecture qui leur fût propre. Quand, après s'être établis en Italie, ils voulurent remplacer les monuments qu'ils avaient ruinés, ils suivirent, dans leurs constructions, les vieux errements du style romain dégénéré. Mais la plupart des édifices qu'ils bâtirent à Pavie, à Spolète et à Vérone, furent détruits ensuite, et remplacés par des monuments dont la reconstruction, datant du XIe et du XIIe siècle, ne peut, par conséquent, être reportée jusqu'à la domination lombarde. Quant aux édifices remontant véritablement à cette époque, on n'en retrouve un modèle que dans les églises St-Michel et St-Fridion à Lucques, et le palais *della Torre,* à Turin. Aucun signe particulier ne distingue, du reste, leur construction, dont le mode est tout semblable à celui que les Lombards avaient trouvé en usage au moment de leur arrivée en Italie. D—T—R.

LOMBARDE (Ligue). Née au monastère de Pontido (entre Milan et Bergame, 7 avril 1167) sous le patronage du pape Alexandre III, la ligue lombarde avait pour but la défense de l'indépendance italienne contre les prétentions de l'empereur Frédéric Ier Barberousse. Elle ne comprit d'abord que six villes guelfes, Bergame, Brescia, Crémone, Mantoue, Vérone, Trévise, avec les habitants de Milan, récemment détruite par les Gibelins alliés de Frédéric, et que le premier soin des confédérés fut de relever. Grossie de neuf villes nouvelles à la fin de la campagne (Venise, Vicence, Padoue, Ferrare, Lodi, Plaisance, Parme, Modène, Bologne), de cinq autres encore l'année suivante (Novare, Verceil, Come, Asti, Tortone), elle

ne laissa à l'empereur, dans le N. de l'Italie, que deux alliés, Pavie et le marquis de Montferrat, et c'est pour couper les communications entre leurs territoires que les Lombards bâtirent en l'honneur du pape la ville d'Alexandrie. Après le départ précipité de l'empereur et pendant son absence de six années, la Ligue s'étendit même dans la Romagne, et reçut les serments de Ravenne, de Rimini, d'Imola, de Forli, qui toutefois ne prirent jamais à la guerre de la liberté une part bien active. Forcé de lever le siége d'Alexandrie en 1175, honteusement battu à Legnano en mai 1176, Barberousse fut réduit par les Lombards à signer, en 1177, la trêve de Venise; elle aboutit, en juin 1183, à la paix de Constance, où, tout en conservant, sauf dans Venise, quelques priviléges et la haute suzeraineté, il reconnut formellement l'indépendance et les droits régaliens des villes lombardes. Come avait, en 1176, trahi la cause commune; Crémone et Tortone, la même année, Alexandrie elle-même en mars 1183, avaient conclu des paix séparées. Une 2e ligue lombarde fut formée le 2 mars 1226, quand l'empereur Frédéric II, aussi ambitieux que son aïeul, revendiqua la couronne d'Italie. Elle fut établie pour 25 ans entre 15 villes, Milan, Bologne, Plaisance, Vérone, Brescia, Faenza, Mantoue, Verceil, Lodi, Bergame, Turin, Alexandrie, Vicence, Padoue et Trévise. Diminuée de Vérone, de Vicence, de Padoue, par les succès de l'empereur ou des Gibelins, battue par Frédéric à Cortenuova (près de Brescia, nov. 1237), mais toujours soutenue par les pontifes, par Grégoire IX, par Innocent IV, elle triompha à la fin de son ennemi devant la ville de Parme, qu'il assiégeait, et rasa celle de Vittoria, qu'il avait élevée en vue de Parme (février 1248), vainquit ensuite à son tour et fit prisonnier son fils Enzio à Fossalta près de Modène (mai 1249), et réduisit Frédéric à se retirer découragé dans son royaume de Naples, où il mourut en 1250. R.

LOMBARDIE. Bien qu'au moyen âge ce nom, pris comme synonyme de royaume des Lombards (*V. ce mot*), ait souvent désigné la plus grande partie de la péninsule Italique, il s'applique spécialement, mais d'une manière un peu vague et sans limites bien précises, à cette vaste plaine qui forme l'Italie du Nord et qu'arrosent le Pô et l'Adige : on n'y comprend ni les petits bassins côtiers du fond de l'Adriatique (Vénétie), ni le littoral du golfe de Gênes (Ligurie). C'était là qu'était, avec Pavie, capitale des Lombards, le centre de leur puissance, et leur nom n'est resté qu'à cette portion de leurs Etats. — 1° *Peuples de la Lombardie jusqu'à Charlemagne.* Occupée d'abord par les Sicules, conquise successivement dans l'antiquité par les Gaulois Ambrons (vers 1400), par les Etrusques (1000 à 600), par les Gaulois de la seconde invasion, à qui elle dut son nom de Gaule Cisalpine (587 à 521, Insubres à Mediolanum ou Milan, Cénomans à Brixia ou Brescia et à Vérone, Anamans vers Parme, Boïens à Bononia ou Bologne, Lingons aux bouches du Pô, Sénons plus au sud encore), enfin par les Romains (225 à 163), l'Italie circumpadane devint tour à tour, au temps des invasions barbares, la proie de Hérules (476), des Ostrogoths (489), des Grecs (554), des Lombards (568), et des Francs de Charlemagne (774). — 2° *Affranchissement des villes; époque héroïque de la Lombardie.* Partagée, dans la décadence carlovingienne, entre un certain nombre de puissants feudataires, rattachée tant bien que mal à l'Allemagne depuis Othon le Grand (962), elle vit, au milieu de l'anarchie et des incursions hongroises, ses villes relever leurs murs, rétablir leur organisation municipale, aguerrir leurs milices; si bien qu'elles surent bientôt s'affranchir et des seigneurs et du pouvoir impérial. De 1100 à 1150, elles devinrent autant de républiques démocratiques, gouvernées par des magistrats choisis parmi tous les ordres de citoyens, et non-seulement indépendantes des seigneurs, mais les dominant. Lorsqu'en 1154 Frédéric Barberousse, en 1226 Frédéric II, voulurent exercer sur l'Italie un pouvoir réel, ils furent en vain soutenus par quelques alliés (Pavie, le marquis de Montferrat, etc.); les deux *Ligues lombardes* (1167, 1226. *V. ce mot*), Milan à leur tête, sauvèrent la liberté italienne. — 3° *Naissance des principautés.* Les rivalités furieuses des villes, et, dans les villes, des divers partis (*V.* Guelfes, Gibelins), remplacèrent par d'horribles déchirements la lutte de l'indépendance. L'anarchie, à son tour, permit, dans la plupart, à quelque famille puissante, d'établir et d'agrandir sa domination. Milan et bientôt ses voisines obéirent aux Torriani depuis 1242, puis en 1277 aux Visconti, qui en firent un duché en 1395, et enfin aux Sforza, 1450. La maison della Scala fut maîtresse à Vérone depuis 1260; celle d'Este à Ferrare depuis 1240, à Modène et à Reggio depuis 1288 et 1290; celle de Carrare à Padoue depuis 1318; celle de Gonzague à Mantoue depuis 1328, etc. Si les petites principautés de Vérone et de Padoue disparurent dès la fin du XIVe ou le commencement du XVe siècle (1387, 1406), les trois Etats de Milan, de Mantoue, de Modène surtout, eurent une existence plus longue. A l'O., le Piémont, réclamé par la maison de Savoie depuis le XIe siècle, et acquis définitivement par elle en 1381, et le marquisat de Montferrat, qui remontait au Xe; à l'E., les possessions de Venise, qui, de 1402 à 1450, s'avança jusqu'à l'Adda, occupaient le reste de la Lombardie, quand les expéditions des Français en Italie commencèrent. Si, durant ces guerres, un nouvel Etat s'y ajouta, le duché de Parme et Plaisance, créé par le pape Paul III en 1545, un autre, le Montferrat, disparut presque en même temps, et fut réuni au duché de Mantoue (1536), pour être plus tard partagé entre ce duché et celui de Savoie (1631). — 4° *Domination étrangère, de plus en plus étendue.* Conquis par les Français à plusieurs reprises (1499; 1500-12; 1515-22), le Milanais tomba, dès 1522, au pouvoir de Charles-Quint, qui y régna au nom d'un Sforza jusqu'en 1535, l'occupa alors en son propre nom, et en investit en 1540 son fils Philippe, plus tard roi d'Espagne, dont les descendants le possédèrent jusqu'à la guerre de la Succession (*V. ce mot*). Le traité d'Utrecht, qui la termina (1713), donna le Milanais à l'Autriche, en l'augmentant du Mantouan, conquis par elle pendant les hostilités (1708). Tour à tour française, espagnole, autrichienne, pour une partie notable du pays, la Lombardie tomba tout entière entre les mains de la France dans les guerres de la Révolution et de l'Empire. Maître du Milanais et arbitre de Modène, Bonaparte, en octobre 1796, fit de l'un la République transpadane ou Lombarde, de l'autre, en y joignant Ferrare et Bologne, enlevées au pape, la République cispadane, et, en juin 1797, il composa des deux Etats la République cisalpine, qui se changea plus tard en République italienne (1802), puis en royaume d'Italie (1805). La République de Venise fut détruite de même, et ses possessions italiennes ne furent laissées à l'Autriche que pendant huit ans (du traité de Campo-Formio à celui de Presbourg, 1797-1805), pour passer à leur tour à ce nouvel Etat. Le roi de Sardaigne, privé, dès 1798, de toutes ses provinces de terre-ferme, les vit, en 1802, incorporées à la France ou au royaume d'Italie. Le duché de Parme devint aussi un département français (occupé en 1802, département du Taro en 1808). Les traités de 1815 ont rendu au roi de Sardaigne ses possessions, à l'Autriche le Milanais avec Venise et ses anciennes dépendances, sous le nom de royaume Lombard-Vénitien; ils ont rétabli les duchés de Parme et de Modène. En mars 1848, Milan tenta de secouer le joug de l'Autriche, et se donna avec tout le pays au roi de Sardaigne Charles-Albert; les petits Etats de Parme et de Modène chassèrent leurs ducs. Mais les défaites de Custozza et de Novare (juillet 1848, mars 1849) remirent les choses dans l'ancien état, renversé de nouveau en 1859. *V. Suppl.* Italie. R.

LOMBARDS, *Longobardi* ou *Langobardi*, c.-à-d. *à la longue lance*, ou *à la longue barbe*, peuple d'origine scandinave, étaient établis, au 1er siècle de l'ère chrétienne, entre l'Elbe et l'Oder. Après avoir habité différentes contrées de la Germanie, ils conquirent le Rugiland sur les Hérules vers 518, puis, après une longue lutte conduite par les rois Audouin et Alboin, la Pannonie et le Norique sur les Gépides en 566. De là, appelé par Narsès (*V. ce mot*), Alboin conquit, en 568, tout le N. de l'Italie, excepté l'exarchat de Ravenne, et toutes les côtes depuis le Pô jusqu'au Tibre. Après l'assassinat de Cleph, son successeur, 575, les 32 ducs institués par Alboin abolirent la royauté, et la guerre civile naquit de l'oligarchie militaire. On rétablit la monarchie en 584. Les limites du royaume s'étendirent, sous Autharis, jusqu'à Bénévent, Capoue et Salerne. Ariens à la même époque, les Lombards devinrent catholiques au temps d'Agilulf. Le roi Luitprand soumit l'exarchat de Ravenne. Les différends des Lombards avec les papes amenèrent l'intervention de Pépin le Bref (*V. ce mot*), 754-56; Charlemagne détruisit la monarchie lombarde en 774, laissa d'abord l'administration à des ducs lombards, mais les remplaça par des Francs après la révolte de Rodgaud, duc de Frioul, 776. Aucun prince ne reçut le titre de roi des Lombards, depuis Charles-Quint, couronné sous ce nom à Bologne, le 14 février 1530, jusqu'à Napoléon Ier, qui prit la *Couronne de fer* (*V. ce mot*) à Milan, le 26 mai 1805.

Rois lombards.

Audoin.....	526	Cleph.....	573
Alboin	561	*Les 30 ducs*.....	575

Autharis	584	Cunibert, associé en 678, roi en	686
Agilulf	591	Luitpert	700
Adaloald	615	Ragimbert	701
Ariovald	625	Aribert II	701
Rotharis	636	Ansprand	712
Rodoald	652	Luitprand	712
Aribert Ier	653	Hildebrand	744
Gondibert et Pertharite	661	Ratchis	744
Grimoald	662	Astolfe	749
Garibald	671	Didier	756-774
Pertharite (rétabli)	671		

LOMBARDS, nom que l'on donnait, au moyen âge, aux commerçants italiens qui vinrent s'établir en France vers la fin du XIIe siècle. Ils ne se bornaient pas à faire le négoce, mais prêtaient sur gages à grosse usure. On les traitait presque avec autant de rigueur que les Juifs. Une rue de Paris, qui fut occupée par eux, conserve encore leur nom. — On donnait aussi le nom de *Lombards* aux maisons de prêt sur gages, qu'on a depuis appelées Monts-de-Piété. — Il y eut à Paris, rue des Carmes, un *collége des Lombards*, fondé en 1334 par des Italiens.

LOMBARD-VENITIEN (royaume), anc. partie italienne de l'empire d'Autriche, entre la Suisse (Tessin, Grisons) et le Tyrol au N., la prov. du Littoral à l'E., la mer Adriatique au S.-E., les États de l'Église, les duchés de Parme et de Modène au S., et les États sardes à l'O.; par 44° 47′ 10″-46° 40′ 25″ lat. N., et 6° 12′-11° 25′ 5″ long. E. Superficie, 47,000 kil. carr. environ; 380 kil. de l'E. à l'O., 140 du N. au S. Pop.: 5,503,473 hab. Ch.-l., *Milan*. Entièrement situé dans le bassin de l'Adriatique, adossé vers le N. aux Alpes Rhétiques et Carniques, ses limites étaient : à l'O. le lac Majeur et le Tessin, au S. le Pô. Il était arrosé, de l'Ouest à l'Est, par l'Olona, l'Adda, l'Oglio, le Mincio, l'Adige, la Brenta, le Bacchiglione, la Piave, le Tagliamento, la Livenza, et l'Isonzo, et renfermait, outre le lac Majeur, ceux de Côme, d'Iseo, de Garda, et les lagunes de Venise. Toutes les eaux sont très-poissonneuses. Divers canaux le traversaient, entre autres, celui de Milan à Pavie, et celui de la Brenta, qui joint Padoue à Venise. Le climat, froid dans les régions montagneuses, est chaud dans les plaines, et, en général, salubre. Le sol, presque partout d'une fertilité prodigieuse, produit les céréales, le riz, le maïs, les plantes oléagineuses, l'olivier, le citronnier, l'oranger, le grenadier, la vigne, etc. Pâturages nombreux et excellents; élève d'abeilles, qui donnent un miel estimé, de vers à soie, dont les produits annuels valent, en moyenne, près de 100 millions de fr.; exploit. de mines de cuivre, de fer (120,000 quintaux métriques par an), de plomb, de houille, d'alun, et des carrières de marbre, d'albâtre, etc. Les principaux produits de l'industrie sont : soieries (16 millions de fr. par an), draps, lainages, cotons imprimés, fils et toiles de lin, verrerie, papier, savons, chapellerie, poterie, beurre, fromages, entre autres celui dit *Parmesan*, etc. — Le royaume Lombard-Vénitien, qui contint à peu près l'ancien duché de Milan et la république de Venise, fut réuni à l'Autriche en 1815. La partie Ouest (Lombardie) du Tessin au Mincio a été perdue en 1859, dans la guerre contre la France et la Sardaigne (*V.* ITALIE, *Supplément*). Auparavant, il était divisé en deux gouvts, Milan et Venise, subdivisés en délégations qui portaient le nom de leurs chefs-lieux :

Gouvernement de Milan (9 délégations).	*Gouvernement de Venise* (8 délégations).
Milan.	
Côme.	Venise.
Sondrio.	Padoue.
Pavie.	Vicence.
Lodi-et-Crema.	Vérone.
Bergame.	Rovigo.
Brescia.	Trévise.
Crémone.	Bellune.
Mantoue.	Udine.

Chaque délégation comprenait un certain nombre de districts, administrés par des *chanceliers de la taxe*, et les districts se partageaient en communes, dans chacune ayant un podestat et un conseil municipal. Dans chaque gouvernement, une commission provinciale, choisie par l'empereur parmi les nobles et les propriétaires, enregistrait les impôts et en faisait la répartition. L'organisation judiciaire et le Code étaient les mêmes que dans les autres Etats autrichiens : les deux cours d'appel de Milan et de Venise détachaient un sénat ou section d'appel, l'une à Brescia, l'autre à Vérone; à ces cours ressortissaient les tribunaux criminels qui siégent dans les mêmes villes, le tribunal de commerce de Milan, le tribunal maritime et commercial de Venise, et le tribunal civil ou de 1re instance de chaque délégation. Il y avait des universités à Pavie et à Padoue, 2,960 écoles primaires de garçons, 2,743 de filles, un Institut impérial et royal à Milan, des archevêchés à Milan et à Venise, et 18 évêchés. Les revenus du royaume étaient d'environ 80 millions de fr. *V.* VÉNÉTIE. B.

LOMBART (Pierre), graveur, né à Paris en 1612, m. en 1682, passa presque toute sa vie en Angleterre. Élève de Vouet, il se fit une manière vigoureuse et correcte. Son portrait de *Charles Ier*, d'après Van Dyck, est très-recherché. On a de lui encore une suite de 12 portraits, d'après Van Dyck; le portrait de *Cromwell*, d'après Walker; la *Cène* et la *Nativité*, d'après le Poussin; *St Michel*, d'après Raphaël; *la Vierge assise sur un trône*, d'après Annibal Carrache.

LOMBEZ, *Lombaria*, s.-préf. (Gers), à 36 kil. S.-E. d'Auch, sur la rive g. de la Save; 1,099 hab. Trib. de 1re instance; société d'agriculture. Ville ancienne et mal bâtie; elle se forma autour d'une ancienne abbaye d'augustins, érigée en évêché par Jean XXII, en 1317. Les États de Comminges s'y assemblaient autrefois.

LOMBOK, île de la Malaisie, dans l'archipel de la Sonde, séparée de Bali par le détroit de Lombok; par 8° 17′ lat. S. et 114° 17′ 6″ long. E. Superf., 6,200 kil. carr. Sol montagneux, en partie couvert de belles forêts, et fertile en riz. Les habitants sont mahométans, et gouvernés par un radjah, tributaire des Hollandais.

LOMELLINA (Province de), arrond. du roy. d'Italie, dans la province de Pavie, à l'O. du Tésin et au N. du Pô. Ch.-l., *Mortara*. Superf., 132,000 hect. Pop., 131,788 hab. Sol plat, fertile en grains, légumes, vin, châtaignes. Élève de bestiaux.

LOMENI (Ignace), médecin et agronome, né à Milan en 1779, m. en 1838, fils d'un jurisconsulte distingué, étudia la médecine à Pavie, fut reçu docteur en 1800, et devint médecin de l'hôpital civil de Milan. Obligé, par raisons de santé, de renoncer à la carrière médicale, il se livra à l'étude de l'agronomie. On a de lui, en italien : *la Politique du médecin*, trad. du latin de Macoppe, avec de savantes notes, Milan, 1826; *Traité de la fabrication du vin*, qui fait partie de la *Bibliothèque rurale* de Moretti, 1829; *Mélanges d'agriculture, et d'économie rurale et industrielle*, 1834-35, etc. Il rédigea pendant 12 ans les *Annales de l'agriculture italienne*. M. V—I.

LOMENIE (Antoine de), seigneur de la Ville-aux-Clercs, né en 1560, m. en 1638, fils de Martial de Loménie, greffier du conseil, qui périt dans la St-Barthélemy, fut nommé, par Henri IV, en 1595, ambassadeur à Londres, puis, en 1606, secrétaire d'État. Il légua à la Bibliothèque royale 340 vol. de pièces historiques, recueil précieux, connu sous le nom de *Manuscrits* ou *Fonds de Brienne*.

LOMÉNIE DE BRIENNE (Henri-Auguste de), fils du précédent, né à Paris en 1594, m. en 1666, obtint, en 1615, la survivance de la charge de son père, fut nommé, en 1622, par Louis XIII, gouverneur du château des Tuileries, alla en Angleterre pour dresser les articles du mariage de Henriette de France avec le prince de Galles, en 1624, engagea vainement Marie de Médicis, après la journée des Dupes, à oublier son ressentiment, et fut secrétaire d'État aux affaires étrangères sous le règne de Louis XIV. Il a laissé des *Mémoires contenant les événements des règnes de Louis XIII et de Louis XIV*, 1661, in-fol., réimpr. dans les collections de Mémoires relatifs à l'histoire de France. C'est un recueil d'anecdotes et de faits curieux, racontés avec franchise. Sa réponse aux Mémoires du comte de La Châtre, insérée dans le *Recueil de diverses pièces curieuses*, Cologne, 1664, in-12, est une apologie de la reine mère et sa propre justification. Ses Lettres et ses Négociations sont à la Bibliothèque impériale.

LOMÉNIE DE BRIENNE (Louis-Henri de), fils du précédent, né en 1635, mort en 1698, fut pendant plusieurs années secrétaire d'État adjoint aux affaires étrangères, survivancier de son père, et quitta ses fonctions avec lui, 1663; visita ensuite les cours du Nord, de l'Allemagne et de l'Italie, quitta subitement le monde et se retira chez les Pères de l'Oratoire de 1665 à 1670, s'éprit d'une folle passion pour la princesse de Mecklembourg, et fut enfermé, par ordre du roi, à St-Lazare, où il resta 18 ans, au bout desquels il recouvra la raison et la liberté. Il a laissé : *Itinerarium*, Paris, 1660 et 1662; *de Pinacotheca*, 1662, description de sa galerie de tableaux; *Recueil de poésies chrétiennes et diverses*, 1671, 3 vol. in-12.

LOMÉNIE DE BRIENNE (Étienne-Charles de), né à Paris en 1727, mort en 1794, fit ses études au collége d'Harcourt,

céda à son frère son droit d'aînesse, et entra dans les ordres. Reçu docteur en 1752, lié avec Turgot, Morellet et Dalembert, il alla à Rome en 1758, fut nommé évêque de Condom en 1760, archevêque de Toulouse en 1763, entra à l'Académie Française en 1770, remplaça de Calonne en 1787 comme contrôleur-général des finances, ne montra qu'indécision et incapacité, fit rendre des édits impopulaires sur le timbre et sur la subvention territoriale, et reléguer à Troyes le parlement qui refusait de les enregistrer, rappela cette compagnie, refusa, puis fut obligé de convoquer les Etats-Généraux, suspendit les paiements du Trésor, et enfin céda la place à Necker, 1788. Déjà archevêque de Sens depuis un an, il obtint, en sortant du ministère, le chapeau de cardinal. Après un voyage en Italie, il revint à Paris en 1790. Il accepta la Constitution civile du clergé, 1791, et donna sa démission du cardinalat. Cette condescendance aux opinions de la Révolution ne le sauva pas : arrêté à Sens en 1793, puis relâché, on le trouva mort dans son lit, quand on vint pour le saisir de nouveau, 1794. Il a laissé une *Oraison funèbre du Dauphin*, 1766, in-4°. — Son frère, Athanase-Louis-Marie, ministre de la guerre en 1787, périt sur l'échafaud en 1794.

LOMMOIS (Le), *Lomacensis* ou *Laumensis pagus*, anc. pays de Belgique, correspondait au comté de Namur et à une partie du Hainaut.

LOMOND (Loch), lac d'Ecosse (Stirling et Dumbarton); 45 kil. sur 15; la profondeur va jusqu'à 160 mèt. Il contient une trentaine d'îles. Lors du tremblement de terre qui engloutit Lisbonne en 1755, ses eaux dépassèrent de plusieurs mètres la hauteur ordinaire, et furent violemment agitées.

LOMONOSOF (Michel-Vasiliévitch), célèbre poëte russe, né en 1711 à Denissofka près de Kolmogori (Arkhangel), m. en 1765, fut d'abord simple pêcheur, comme son père. La lecture de la Bible enflamma sa jeune imagination : il s'enfuit de la maison paternelle, fut admis dans une école de Moscou, et acheva de brillantes études à St-Pétersbourg. Il se fit connaître par des odes sur la guerre contre les Turcs, et sur la bataille de Pultawa. Envoyé en Allemagne, en 1736, aux frais du gouvernement, il apprit la chimie, la minéralogie et la métallurgie à Marbourg, puis en Saxe. Une ode qu'il publia sur la prise de Khotin, 1739, excita l'admiration générale. De retour en Russie, 1741, il devint professeur de chimie à St-Pétersbourg en 1745, membre de l'Académie de cette ville en 1751, directeur des gymnases et de l'Université en 1760, conseiller d'Etat en 1764. Ses Œuvres complètes ont été publiées en 1803, en 6 vol. in-4°; on y remarque : 30 *Odes*, qui le placent au premier rang parmi les poëtes lyriques de son pays; des *Méditations sur la grandeur de Dieu*, qui ont été traduites en français; une *Pétréide*, poëme en l'honneur de Pierre le Grand; 2 tragédies; une *Histoire de Russie*, trad. en français par Eidous d'après une traduction allemande de D'Holbach, 1768; des *Discours;* des Traités de grammaire, de physique, de métallurgie, etc. Sa prose est regardée comme un modèle de pureté et d'élégance. En poésie, il est le premier Russe qui ait fait des rimes.

LOMOV (Nijni-), v. de la Russie d'Europe, gvt et à 103 kil. de Pensa; 7,000 hab. Grande foire.

LONATO, v. forte du royaume d'Italie, située dans la province et à 20 kil. Est-Sud-Est de Brescia, près du lac de Garda; 6,730 hab. Prise en 1509 par Louis XII. Victoire de Bonaparte sur les Autrichiens, 3 août 1796.

LONDERZEELE, v. de Belgique (Brabant), à 16 kil. N.-O. de Bruxelles; 3,300 hab. Tanneries, brasseries.

LONDINIÈRES, ch.-l. de cant. (Seine-Infér.), arr. et à 15 kil. N. de Neufchâtel, près de l'Eaulne; 861 hab.

LONDINO-DERIA, nom latin de LONDONDERRY.

LONDINUM, nom latin de LONDRES.

LONDON, forme anglaise du nom de LONDRES.

LONDON, v. de l'Amérique anglaise (Haut-Canada), sur la Thames, entre les lacs Erié, Ontario et Huron, à 160 kil. S.-O. d'York; 12,000 hab. Grand commerce de blé.

LONDON (NEW-), v. des Etats-Unis (Connecticut), bon port de commerce sur la rive dr. et à l'embouchure de la Thames, à 61 kil. E. de New-Haven; 5,500 hab. Expédition pour la pêche de la morue et de la baleine.

LONDONDERRY, *Londino-Deria*, cité-comté du N. de l'Irlande, cap. du comté de son nom, port sur la Foyle, près de son embouchure dans le lac Foyle, à 193 kil. N.-N.-O. de Dublin; 20,153 hab. Evêchés catholique et anglican. Hospice d'aliénés. Ecole classique; bibliothèque. Comm. important de produits agricoles, surtout avec Liverpool et Glasgow. Beaucoup d'émigrants s'y embarquent pour l'Amérique du Nord. Belle cathédrale. Armements pour la pêche du hareng et de la morue. Elle doit sa forme actuelle aux 12 compagnies de Londres, à qui Jacques Ier concéda ce pays révolté. Elle a soutenu un siége de 4 mois en 1689 contre Jacques II. Restes des fortifications. — Le comté de Londonderry, au N. de l'Irlande, a au N. l'Atlantique, à l'O. le comté de Donegal, au S. celui de Tyrone et le lac Neagh, et à l'E. le comté d'Antrim; 65 kil. sur 35; 184,137 hab., surtout agriculteurs; villes principales : Londonderry, Coleraine. Mines de fer. Fabr. de toiles.

LONDONDERRY (Charles-William STEWART, marquis de), fils de lord Castlereagh, né en 1778, m. en 1854, servit en Espagne de 1809 à 1813, fut ensuite envoyé en Prusse pour renouer les relations diplomatiques entre cette puissance et l'Angleterre, et devint ambassadeur à Vienne en 1819. A la Chambre des lords, il se distingua par un torysme fougueux, combattit la réforme parlementaire et les mesures émancipatrices de l'Irlande, parla contre les insurrections de Pologne et d'Italie, et en faveur de Dom Miguel et de Don Carlos, et fit preuve d'une hostilité systématique envers la France. On a de lui : *Histoire de la guerre de la Péninsule*, 1828, 2 vol. in-8°; *Histoire de la guerre de 1813 et de 1814 en Allemagne et en France*, 1833, 2 vol. in-8°; *Souvenirs d'un voyage dans le nord de l'Europe*, 1838, 2 vol. in-8°.

LONDONDERRY (Lord). *V.* CASTLEREAGH.

LONDRES, anc. *Augusta Trinobantium*, *Londinum*, en anglais *London* (du breton *llyn*, étang, et *dinas*, colline), métropole du royaume de la Grande-Bretagne, et ch.-l. du comté de Middlesex; à 420 kil. N.-O. de Paris, 712 d'Edimbourg, 120 de Southampton; sur la Tamise, à 72 kil. de son embouchure, à 24 au-dessous de l'endroit où la marée se fait sentir; par 51° 30' 49" lat. N., et 2° 26' 12" long. O.; 864,845 hab. en 1801; 1,009,546 en 1811; 1,225,694 en 1821; 1,471,941 en 1831; 1,873,676 en 1841; 2,803,034 en 1861. C'est la ville la plus grande, la plus riche, et la plus peuplée de l'Europe; elle s'étend sur un espace de 31,576 hectares; de Blackwall à Chelsea, en la traversant de l'E. à l'O., on peut parcourir entre deux lignes de maisons une distance de 11 kil.; et, du S. au N., de Walworth à Halloway, une autre distance de 7 kil. On compte 9,000 rues, ruelles ou impasses, 80 places publiques, 307,722 maisons, 125 églises paroissiales anglicanes, 120 chapelles anglicanes, près de 100 temples d'autres cultes chrétiens, 6 synagogues, 41 cours de justice, 14 prisons (Newgate, Millbank, Pentonville, etc.), 15 théâtres (Covent-Garden, Drury-Lane, Queen's opera, St-James, Haymarket, etc.). — Résidence du souverain et des représentants des puissances étrangères. Siége de la Chambre des lords, de la Chambre des Communes, du Conseil suprême attaché au ministère des Indes orientales, des administrations de la monarchie. Evêché suffragant de Cantorbéry, et le 1er du royaume après les archevêchés. Cours de chancellerie, du Banc du roi (ou de la reine), des Plaids communs, de l'Echiquier; Cour centrale criminelle, Cour de l'amirauté, Cour du lord-maire, etc. Université, fondée en 1836; elle confère les grades des facultés de sciences et lettres, de droit, de médecine, quel que soit le culte ou l'école des candidats, mais n'enseigne point : l'enseignement est donné dans le Collége de l'Université, qui fait partie du même monument; dans le Collége royal, fondé en 1828, et donnant un enseignement complet; les colléges ou écoles latines de St-Paul (1512), Christ's-Hospital, Merchant-Tailor's (1561), Westminster (1560), Charter-House, Gresham, City-of-London (1815). Il y a, en outre, un très-grand nombre d'établissements fondés par souscription, avec amphithéâtres, laboratoires, collections, bibliothèques (Royal-Institution, British-Institution, London-Institution, Russel-Institution, Mechanics-Institution, etc.). Les écoles pratiques de jurisprudence (*Inns of court*) ne sont guère que des hôtels garnis, où la coutume veut que les étudiants aient logé avant de se qualifier jurisconsultes. Nombreux cours d'anatomie et de médecine; école vétérinaire; instituts de sourds-muets et des jeunes aveugles; écoles de dessin, de peinture, d'arts et métiers, etc. Parmi les sociétés savantes, on remarque : la Société royale, pour les sciences; l'Académie royale, pour la peinture; l'Académie de médecine; le Collége ou Académie de chirurgie; la Société royale asiatique; la Société royale de géographie; la Société linnéenne, qui possède de magnifiques herbiers; la Société de statistique; la Société zoologique, avec une riche ménagerie; les Sociétés de botanique, d'horticulture, des Antiquaires, de minéralogie, d'entomologie, de mathématiques, d'astronomie, de géologie, etc. Les bibliothèques et les musées publics n'ont pas, en général, la valeur et l'étendue des établisse-

ments de même nature à Paris. Le *British Museum*, qui est public, contient à la fois une riche bibliothèque, une galerie de tableaux, un cabinet de médailles, des collections d'antiquités grecques, romaines et égyptiennes, des collections ethnographiques et d'histoire naturelle. On entre aussi à la *Galerie nationale*, très-riche en tableaux des différentes écoles, et à l'Académie royale. Les établissements de charité sont nombreux. Il y a 14 hôpitaux proprement dits, 60 dispensaires, 36 hôpitaux spéciaux, secourant chaque année 650,000 personnes. Aucun de ces établissements n'est entretenu par l'Etat; tous vivent de dons volontaires. La misère est très-grande dans Londres, et l'on y compte beaucoup de pauvres et de mendiants. La charité privée, qui est fort active, leur a ouvert des maisons de refuge ou de travail, *Worck-house*, où ils sont reçus, habillés d'un habit spécial, et casernés. Mais la plupart des pauvres préfèrent leur liberté, et vagabondent dans les rues en faisant le métier de chanteurs ou de balayeurs.

Londres est divisé par la Tamise en deux parties inégales : l'une, sur la rive gauche, comprend la *Cité de Londres*, la *Cité de Westminster*, embrassant ce que l'on entend généralement par le *West-End*, les bourgs de Marylebone, de Finsbury et de Tower Hamlets; l'autre, sur la rive droite, comprend les bourgs de *Southwark* et de *Lambeth*, représentés dans les Communes chacun par 2 membres. — La *Cité de Londres*, presque au centre de la ville, est la partie la plus ancienne, et le siége du commerce; les rues en sont généralement étroites, humides et sombres. Elle ne renferme que 112,247 hab. (1861), qui nomment 4 députés au parlement, et est divisée en 108 paroisses. Elle a une municipalité ou corporation, composée d'un *lord-maire*, de 2 *shériffs* (pour Londres et Middlesex), de 29 *aldermen*, de 209 conseillers municipaux (*common councilmen*) nommés tous les ans par les 26 *wards* ou quartiers de la Cité, d'un *recorder*, et d'autres fonctionnaires d'un ordre inférieur. La bourgeoisie nomme les shériffs et les conseillers pour un an, les aldermen pour la vie. Le lord-maire, élu aussi tous les ans, doit être pris parmi les aldermen, et avoir été shériff; son autorité est égale à celle d'un lord-lieutenant de comté; il reçoit un traitement de 8,000 liv. sterl.; dans l'intérieur de la Cité, il a droit de préséance sur tous, le souverain excepté. La bourgeoisie se compose des membres ou affiliés de 81 corps de métiers, où l'admission s'obtient par héritage, apprentissage, achat, ou par privilége que concède la municipalité. A l'E. de la Cité, est le quartier récent d'*East-End*, consacré surtout au commerce maritime. — La *Cité de Westminster*, à l'O. de la Cité de Londres, est le siége de la cour, de la noblesse, du parlement, des administrations, et le séjour des gens riches; elle comprend les quartiers de Westminster, de Tyburnia, de Belgravia, de Regent's-Park, de Pimlico, de Brompton, de Chelsea, etc. Quoiqu'on y compte 300,000 hab., elle n'a pas de municipalité, et ne nomme que deux députés au parlement. Son chef est le *high-steward*, ordinairement un noble, nommé à vie par le doyen de l'abbaye de Westminster, et assisté d'un conseil de 16 bourgeois qui font les fonctions d'aldermen. — *Southwark* est le quartier des manufactures et des fabriques; il ne dépend qu'en partie de l'administration du lord-maire. — En général, les rues de Londres sont larges, régulières, et toutes, à très-peu d'exceptions près, garnies de trottoirs dallés; on remarque Regent's-street, Oxford-street, Piccadilly, Pall-Mall, Portland-Place, Tottenham-Court-Road, le Strand, Holborn, Old et New Bond-street, etc. Leur sol est pavé ou macadamisé en granit d'Ecosse; les plus fréquentées sont pavées. Dans les quartiers nobles ou nouveaux, les rues sont immenses, mais habituellement solitaires et silencieuses. Les maisons sont bâties en briques, couvertes en tuiles, de peu d'apparence, étroites et basses : leur exiguïté tient à ce qu'une seule famille occupe ordinairement toute une maison, et qu'il n'y a que les gens au-dessous d'une position moyenne qui habitent dans les maisons en commun. Les maisons, dans plusieurs quartiers riches, ont un aspect monumental, avec des colonnades, des frontons, le tout en briques aussi, mais couvertes d'un enduit qui simule la pierre. Presque partout, elles sont assombries d'une teinte noirâtre uniforme, qui provient, en grande partie, de l'immense quantité de charbon de terre que l'on consomme.

Avant 1829, chaque paroisse de Londres avait ses constables particuliers et sa juridiction indépendante, ce qui amenait des conflits et rendait souvent la police impuissante. Auj. tout le service est centralisé, et placé sous les ordres d'un bureau de police composé de 2 magistrats, soumis eux-mêmes au contrôle du secrétaire d'Etat de l'Intérieur. Le personnel de la police à Londres se compose de 20 surintendants (commissaires de police), 128 inspecteurs (officiers de paix), 541 sergents de police (brigadiers), et 4,764 policemen; la dépense de ce service est d'environ 8,500,000 fr. — Le service des eaux, qui fournit 209,000 mèt. cubes par jour, dont 22,000 cubes seulement sont employés pour les services publics, est fait par 9 compagnies privilégiées, ayant des périmètres d'exploitation distincts. L'administration municipale de la Cité et les comités administratifs des paroisses s'entendent avec elles pour la fourniture nécessaire aux services publics, qui se bornent à l'arrosement des rues, à l'alimentation des pompes à incendie, aux chasses de nettoiement dans les égouts. Il n'y a que 2 fontaines monumentales à Londres, à Trafalgar square; les bornes-fontaines y sont inconnues. — Cette ville consomme annuellement plus de 5,800,000 hectolitres de blé, 250,000 bœufs, 1,800,000 moutons, 30,000 veaux, 40,000 porcs, plus de 4,000,000 de volailles, 3,000,000 de saumons, 2,000,000 d'hectolitres de porter et d'ale, 91,000 hectolitres de spiritueux, 175,000 hectolitres de vin, le lait de 13,000 vaches. On y a importé, en 1854, 44,500,000 quintaux métriques de charbon de terre. Il n'y a pas moins de 360,000 becs de gaz. Environ 50 marchés concourent à l'alimentation de la ville; les principaux sont : celui des bestiaux, dans la paroisse d'Islington, près de Londres; Billingsgate, pour le poisson; Covent-Garden, propriété du duc de Bedford, pour les fruits et les légumes; Newgate, pour la viande; Leadenhall, pour la volaille et le gibier, etc.

Deux monuments religieux surtout sont remarquables à Londres : la cathédrale de *St-Paul*, construite de 1675 à 1710 sur les plans de Christophe Wren, et qui coûta 747,954 liv. sterl. Elle est surmontée d'un dôme et de tours latérales, avec une horloge curieuse, un bourdon qu'on ne sonne que pour la mort d'un membre de la famille royale, de l'évêque de Londres, du doyen de St-Paul, ou du lord-maire, et renferme le monument de Nelson par Flaxman, et celui de Wellington. — L'abbaye de *Westminster*, anc. couvent de bénédictins, a été bâtie sous Henri III et Edouard Ier; les souverains y sont couronnés. On y remarque, dans le transept méridional, le *Coin des poëtes*, contenant les monuments de Chaucer, Shakspeare, Butler, Davenant, Cowley, Prior, Gay, Thomson, Goldsmith, Gray, Southey, etc., la statue d'Addison, les bustes de Milton et de Dryden; la chapelle de Henri VII, où l'on entre par de belles portes de chêne sculptées et dorées, et qui renferme les bannières et les stalles des chevaliers de l'ordre du Bain, les tombeaux de Henri VII, Marie Stuart, Elisabeth, Jacques Ier, Monk, et ceux des enfants d'Edouard IV; la chapelle d'Edouard le Confesseur, où sont les tombeaux de ce roi, de Henri III, Edouard III, Richard II, Henri V, et les deux siéges en pierre qui servent au couronnement des souverains de la Grande-Bretagne. Dans le transept du nord sont les monuments de l'amiral Vernon, de lord Chatham, de Warren Hastings, les tombes de Pitt, Fox, Grattan, Canning, Castlereagh, etc. La nef offre les monuments ou tombes de Ben Jonson, W. Temple, Congrève, Pitt, Fox, etc. — On peut encore citer : l'église *St-Stephens* (St-Etienne), belle construction de Christophe Wren; celle de St-Gilles, renommée pour sa sonnerie de 12 cloches et son beau carillon, et où sont les tombeaux de Milton et du navigateur Frobisher; celle de St-Martin, etc.

Les palais royaux (*Palaces*) sont au nombre de quatre : 1° *Buckingham*, commencé sous Georges IV, et habité par la reine Victoria; on y admire le grand salon de réception, le salon vert et la galerie des tableaux; 2° *Whitehall*, séjour des rois depuis Henri VIII jusqu'à Guillaume III, et devant lequel Charles Ier a été exécuté; 3° *St-James*, résidence des rois de 1695 à 1837; 4° *Kensington*, où sont morts Guillaume III, la reine Marie, la reine Anne, George III, et où naquit Victoria. — L'aristocratie a également de magnifiques palais (*houses* ou *mansions*), parmi lesquels on distingue ceux de *Lambeth*, que l'on appelle toujours *Lambeth Palace*, résidence des archevêques de Cantorbéry; de *London*, résidence de l'évêque de Londres; d'*Apsley*, où vécut, depuis 1820, le duc de Wellington; de *Northumberland*, où se trouvent quelques beaux tableaux; de *Stafford* (au duc de Sutherland), et de *Grosvenor* (au marquis de Westminster), tous deux riches en tableaux; de *Lansdowne*, dont la collection de sculptures est renommée; de *Bridgewater*, de *Bath*, de *Hope*, avec de belles collections de tableaux, etc. — Les autres édifices importants sont : le *Parlement* ou palais de Westminster, sur la rive g. de la Tamise, entre ce fleuve et l'abbaye de Westminster, bâti en style gothique par M. Barry, sur l'emplacement de

celui qu'un incendie dévora en 1834, avec une façade de 300 mèt. de long surmontée de trois tours élevées; il contient la Chambre des Lords, la Chambre des Communes, la Galerie royale, la salle de St-Etienne; on y a rattaché *Westminster-Hall*, ancienne salle du palais des rois, qui sert de salle des Pas Perdus, à toiture en bois sculpté, où se tenaient jadis les parlements, et qui contient les Cours de chancellerie, du Banc de la reine, des Plaids communs, et de l'Echiquier; la *Tour de Londres* (5 hectares de superficie), ancienne prison d'Etat, assemblage confus de tours et de bâtiments divers, dont une partie fut détruite par un incendie en 1841, et où l'on ne peut visiter, sous l'œil de gardiens en costume du temps de Henri VIII, que le musée des armes et la salle des joyaux de la couronne; le *Guildhall*, ou hôtel-de-ville de la Cité de Londres, fondé en 1189, reconstruit en 1410, en partie détruit par l'incendie de 1666, puis réparé; *Mansion-house*, hôtel du lord-maire, bâti de 1739 à 1753, et où l'on remarque une salle égyptienne; la *Trésorerie*, où sont le bureau du commerce, les bureaux du ministère de l'intérieur et du conseil privé; la Bourse (*Royal Exchange*), bâtie de 1842 à 1845, et qui a coûté 180,000 liv. sterl.; le *Stock Exchange*, où se fait le commerce des fonds publics anglais ou étrangers, des chemins de fer ou autres actions industrielles; les hôtels de la *Banque d'Angleterre*, de la *Monnaie* et de la *Poste*; le *Corn Exchange*, halle au blé; le *Coal Exchange*, bourse au charbon; la Douane (*Custom house*), où travaillent 2,300 employés; les *Horse guards*, bâtiment occupé par le secrétaire de la guerre, le commandant en chef, l'adjudant-général et le quartier-maître général; *East-India house*, hôtel de la Compagnie des Indes-Orientales, où est un curieux musée indien; *Somerset house*, qui renferme 900 bureaux différents, entre autres, ceux du timbre de l'accise, du revenu intérieur, de l'amirauté, des lois des pauvres, etc.; *Trinity house*, siége d'une corporation qui s'occupe des progrès de la marine; le *Monument*, colonne destinée à perpétuer le souvenir de l'incendie de 1666 (*V.* COLONNES MONUMENTALES).

Londres a des *squares* ou places carrées, dont le milieu est occupé par un jardin verdoyant. Ce sont comme des oasis au milieu de cette immense agrégation de maisons enfumées, de délicieuses promenades à l'usage des habitants des maisons environnantes. Les principaux sont ceux de Grosvenor, avec la statue équestre de George Ier; de Bloomsbury, où s'élève la statue de Fox; de Hanovre, qui possède celle de Pitt; de Soho, avec la statue de George Ier; de Trafalgar, orné de la colonne de Nelson et de la statue équestre de George IV; de Bedford, Belgrave, Berkeley, Cavendish, Eaton, Euston, St-James, Leicester, Lincoln, Portman, Russel, Tavistok, Trinity, etc. Il y a aussi des parcs ou jardins publics : *Regent's-Park*, 191 hectares; *Hyde-Park*, 157 hect.; *Victoria-Park*, 107 hect.; *Kensington-Gardens*, 106 hect.; *St-James's-Park*, 37 hect.; *Green-Park*, 25 hect., etc. — La Tamise n'est pas encaissée entre deux lignes de quais; ses eaux, qui montent et descendent avec la marée, battent les murs des maisons qui la bordent. On la traverse sur 9 ponts, qui sont, de l'O. à l'E.: ceux de Battersea; de Putney; celui du Wauxhall, en fer, ouvert à la circulation en 1816; celui de Westminster, en pierre, bâti de 1737 à 1750, réparé depuis 1846; celui de Hungerford, pont suspendu, praticable seulement pour les piétons; celui du Strand ou de Waterloo, ouvert en 1817; celui de Blackfriars, ouvert en 1769, et abaissé en 1837; celui de Southwark, dont les arches en fer s'appuient sur des piliers de pierre, inauguré en 1819; celui de Londres, ouvert en 1833. La plupart de ces ponts, longs de 300 mèt. au moins, sont en granit d'Ecosse, avec des arches d'une très-grande ouverture, et semblent devoir braver les siècles. A l'E. du Pont de Londres, entre Wapping et Rotherhithe, est le *Tunnel*, voie pour les voitures et les piétons, percée sous le lit de la Tamise (*V.* TUNNEL). — Le port s'étend, du pont de Londres jusqu'à Deptford, sur une longueur de 6 kil., et a de 400 à 500 mèt. de large. Les navires y sont rangés de chaque côté de la Tamise, qui porte les bâtiments de haut bord, par lignes transversales de 5 à 7; dans plusieurs endroits, ils sont à flot à la marée basse. De grands bassins ou docks, communiquant avec le fleuve, reçoivent de nombreux navires; ce sont les docks des *Indes occidentales*, des *Indes orientales*, de *Londres*, de *Sainte-Catherine*, *commerciaux*, *supplémentaires* des *Indes occidentales*, et *Victoria*. Leur superficie totale équivaut à 200 hectares 50 ares.

Malgré sa population, Londres n'occupe pas le 1er rang comme ville industrielle et manufacturière; Birmingham et Manchester sont de plus grands centres de fabrication. Mais, comme capitale, elle offre un immense débouché à toute espèce de marchandises, et reçoit tous les produits manufacturés dans l'intérieur. Néanmoins, ses manufactures de soieries (plus de 10,000 métiers), ses fabriques de coutellerie, d'horlogerie, de quincaillerie, d'orfévrerie et bijouterie, de carrosserie, de sellerie, d'instruments de précision, de produits chimiques, ses savonneries (25 millions de kilogr. par an), ses tanneries, ses teintureries, ses brasseries (celle de Barclay et Perkins couvre 6 hectares de terrain), ses ateliers de construction de machines, ses fonderies de fer et de cuivre, les produits de ses graveurs et de ses imprimeries, jouissent d'une réputation méritée. — Le commerce et la banque ne se font nulle part sur une plus grande échelle, ni avec autant de régularité, ni de simplicité qu'à Londres; le commerce y a des communications directes par bateaux à vapeur ou à voiles avec les principaux ports du monde; la ville est le centre de 7 chemins de fer qui rayonnent autour d'elle, et peut encore employer la voie des canaux. Le mouvement de son port est très-considérable : en 1860, il a été, entrées et sorties réunies, de 21,292 bâtiments, d'une contenance totale de 5,278,242 tonneaux. L'exportation a atteint une valeur de 28,000,000 liv. sterling. Londres possède à elle seule 3,553 navires, dont 580 à vapeur.

Aspect et physionomie de la ville. La première impression que Londres fait sur les étrangers est généralement triste. Cette ville immense et sans bornes apparaît comme étouffée sous un nuage noir ou gris, suivant la saison, qui plane dessus, et monte de son sein. C'est un mélange de fumée de houille et de vapeurs aquatiques. On attribue les dernières à la grande masse d'eau de la Tamise, qui, en certaines saisons, a constamment quelques degrés de chaleur de plus que l'air; car il ne tombe à Londres, année commune, que 53 centimètres d'eau pluviale, comme à Paris. Dans la ville, ce nuage pénètre partout, et souvent souille, au milieu des promenades, les habits et le visage des promeneurs. Pendant le mois de novembre particulièrement, des brouillards épais envahissent la ville, au point quelquefois d'y produire l'obscurité en plein jour. Pour remédier à cet inconvénient, l'éclairage au gaz a été multiplié plus qu'en aucune autre cité, afin qu'il puisse combattre les ténèbres accidentelles. Néanmoins l'intensité des brouillards est parfois si forte, que le splendide éclairage devient alors insuffisant, et qu'il faut lui donner encore des torches pour auxiliaires. C'est chose presque impossible de se faire une idée du mouvement de l'intérieur de la ville, si on ne l'a pas vu; il est vraiment prodigieux, surtout dans les quartiers du centre : des multitudes innombrables de piétons, de voitures, de charrettes, de chevaux, se croisent dans tous les sens, avec une extrême vélocité, sans se heurter, sans le moindre cri, sans violence. Les voitures suspendues, les voitures de place, les omnibus (il y a 600 de ces voitures en commun), vont presque toujours au galop, et les plus lourds chariots même vont au trot. Cette circulation qui serait effrayante si elle était bruyante, ne suffit pas encore à la population, et il y en a une autre sur la Tamise, où de nombreux bateaux à vapeur transportent continuellement, d'un bout de la ville à l'autre, et pour une très-modique rétribution, des milliers de gens courant à leurs affaires. Le dimanche, ce mouvement est presque interrompu : toutes les boutiques sont fermées, les travaux privés ou publics suspendus, et les rues, à l'exception des principales, silencieuses et désertes, car l'immense majorité de la population se tient renfermée chez soi. Pour voir la capitale de l'Angleterre sous son véritable aspect, il faut la visiter pendant ce qu'on appelle la *saison de Londres*, c.-à-d. depuis mars jusqu'à la fin de juillet. Alors le parlement est ouvert, la Cour et les familles aristocratiques et opulentes habitent Londres; le reste de l'année, toute cette brillante société est à la campagne, dans ses châteaux.

Histoire. Londres était une ville presque insignifiante sous les Romains; en 526, Erkenwin, fondateur du royaume d'Essex, y établit sa résidence; un évêché y fut fondé en 604; Alfred le Grand en fit la capitale de l'Angleterre à la fin du IXe siècle. Guillaume le Conquérant la prit en 1066, et Henri Ier lui donna une charte de commune en 1100. Sous Richard Cœur-de-Lion, le nom de maire fut substitué à celui de bailli, qu'avait porté jusque-là le 1er magistrat de la ville. Louis, fils de Philippe-Auguste, appelé à la couronne d'Angleterre par les barons révoltés contre Jean-sans-Terre, fixa sa résidence à Londres; quand la mort de Jean eut changé les dispositions des partis, il y soutint un siége, et dut capituler en 1217. En 1380, l'insurrection de Walt Tyler fut réprimée par le maire, sir William Walworth; celle de John Cade,

en 1450, n'eut pas plus de succès. Si Londres souffrit généralement peu de la guerre, elle essuya d'autres désastres : en 1258, une famine extraordinaire la désola ; en 1348, la *Peste noire* enleva 50,000 habitants. En 1665, une épidémie fit périr 100,000 personnes ; en 1666, un incendie consuma, en 5 jours, 13,200 maisons et 90 églises. Divers traités ont été conclus à Londres : par celui du 2 janvier 1671, Charles II promettait à Louis XIV de se faire catholique, de réconcilier son royaume avec Rome, de coopérer à la guerre contre la Hollande sans en rien retirer que quelques îles de la Zélande et de la Hollande, et acceptait 200,000 liv. sterl. pour lutter contre son parlement, 350,000 pour les frais de guerre ; celui du 13 septem. 1688 assurait à Jacques II, menacé par une révolution, l'appui d'une flotte française ; celui du 18 juillet 1718, connu sous le nom de *Quadruple alliance*, unissait l'Angleterre et la France contre l'Espagne. C'est encore à Londres que se sont tenues, en 1831, les conférences des cinq grandes puissances européennes relativement à la création du royaume de Belgique.—Londres est la patrie de Chaucer, Spenser, Thomas Morus, Bacon, Milton, Temple, Prior, Pope, Shaftesbury Chesterfield, Foe, Halley, Inigo Jones, Hogarth, Pitt, Fox, etc. B.

LONGCHAMPS, anc. abbaye de religieuses de St François, fondée en 1261, par Isabelle de France, sœur de Louis IX, à l'extrémité S.-O. et dans l'enceinte même du bois de Boulogne, près du village de ce nom, sur la rive droite de la Seine. Isabelle y finit ses jours en 1269, et Philippe V en 1322. De puissants personnages voulurent y être enterrés ; des rois y allèrent en pèlerinage. Au XVI^e siècle, l'austérité de la règle se relâcha. Au XVIII^e, on y donna, les mercredi, jeudi, et vendredi saints, des *concerts spirituels*. L'abbaye et le couvent ont été supprimés en 1792, et démolis pendant la Révolution, en même temps que toutes les communautés reglieuses ; il n'en reste plus guère d'autres traces que l'avenue de Longchamps qui y conduisait.

LONGCHAMPS (Promenade de). *V. Supplément.*

LONGEAU, ch.-l. de cant. (Haute-Marne), arr. et à 13 kil. S. de Langres ; 162 hab.

LONGEPIERRE (Hilaire-Bernard de REQUELEYNE, baron de), né à Dijon en 1659, m. en 1721, fut précepteur du duc de Chartres, qui depuis fut régent, puis secrétaire des commandements et gentilhomme ordinaire de ce prince. On a de lui de prolixes et faibles traductions en vers d'Anacréon, Sapho, Théocrite, Bion et Moschus ; une tragédie de *Médée*, en 5 actes, inégale et trop remplie de déclamations ; et d'autres tragédies où, à l'exemple des poëtes grecs, il ne mêla point l'amour dans des sujets sévères et terribles. Il n'a fait représenter que *Médée*, *Sésostris*, et *Electre*. Il donna aussi un *Recueil d'idylles*, 1690, qui ne réussit point. G.

LONGFORD, v. du centre de l'Irlande, à 109 kil. O. de Dublin, cap. du comté de son nom, sur le Camlin, à 7 kil. de son confl. avec le Shannon ; 4,535 hab. Marchés pour grains, beurre et cuirs.—Le comté de Longford est dans le Leinster, entre ceux de Leitrim et de Cavan au N., de Westmeath à l'E. et au S., et de Roscommon à l'O. ; 45 kil. sur 22 ; 71,592 hab. Sol fertile et bien cultivé. Villes principales : Longford, Granard, Ardagh, Edgeworthstown.

LONGHI (Joseph), célèbre graveur, né à Monza (Lombardie), m. en 1831, étudia son art à Rome chez Volpato, et fut directeur et professeur à l'école royale de gravure de Milan. Son burin est d'une vérité frappante et d'une exquise délicatesse. Parmi ses œuvres, on distingue : la *Madeleine* du Corrège ; la *Décollation de St Jean-Baptiste*, d'après Gérard Dow ; le *Mariage de la Ste Vierge*, d'après Raphaël ; le *Jugement dernier*, d'après Michel-Ange, qu'il n'eut pas le temps d'achever, etc. M. V—r.

LONGIN (Dionysius-Cassius-Longinus), rhéteur et critique grec du III^e siècle, m. en 273. On suppose qu'il était Syrien de naissance : il voyagea pendant sa jeunesse, recueillit dans l'école d'Alexandrie les leçons des chefs du platonisme, Origène, Ammonius Saccas, Plotin, et ouvrit ensuite une école à Athènes, où son oncle, Phronton d'Emèse, enseignait la rhétorique et la grammaire. Longin lui-même cultiva et enseigna à la fois la philosophie et les lettres, et fut le premier maître de Porphyre. Il écrivit des livres sur les idées, sur l'âme, sur le souverain bien, des commentaires sur Platon et sur Hermogène, des entretiens littéraires, des observations sur Homère et sur Xénophon, des lexiques, des scholies sur la Métrique d'Héphestion, une rhétorique, un traité de l'arrangement des mots, etc., et enfin le Περὶ ὕψους, ou *Traité du Sublime*, dont nous possédons environ les deux tiers. Quant à ses autres ouvrages, il n'en reste que les titres ou de courts fragments. Sa *Rhétorique* a été retrouvée en partie dans celle d'Apsine par Ruhnkenius. La célébrité que Longin acquit dans son école et par ses écrits fut si grande, que Zénobie, reine de Palmyre, l'appela à sa cour, et voulut apprendre de lui les lettres grecques. Il devint même son principal ministre après la mort d'Odénath son époux, et pendant sa lutte contre Rome. Aurélien, à la prise de Palmyre, se fit livrer Longin, l'accusant d'avoir dicté contre lui à la reine une lettre pleine de fierté, et il l'envoya au supplice, qu'il subit avec courage. — La gloire littéraire de Longin est tout entière aujourd'hui dans son *Traité du Sublime* : on le lui a cependant contesté, à cause de quelque incertitude sur le nom de l'auteur, et du peu de témoignages qu'on trouve chez les anciens sur ce livre. Dans un ms., il est donné comme anonyme ; dans d'autres, il est désigné comme l'œuvre de *Denys* ou *Longin*, ce qui, après avoir paru longtemps n'être que l'indication du double nom de l'auteur, a induit de nos jours Amati et d'autres critiques à retirer l'ouvrage à Longin, pour l'attribuer soit à Denys d'Halicarnasse, soit à un autre rhéteur de ce nom. Enfin, un récent traducteur et éditeur de Longin, M. Vaucher, veut que le *Traité du Sublime* soit de Plutarque, fondant son opinion sur des rapports de langue et de style assez frappants, mais qui ne prouvent rien. Ce traité est moins une étude philosophique et abstraite sur la nature et les sources du sublime en général, qu'un examen élégant et ingénieux des éléments et des modèles du sublime oratoire et poétique. Longin s'y montre critique éloquent, original, plein de verve et de goût, en même temps qu'écrivain brillant et concis. Il admire et condamne avec chaleur, mais avec justesse ; ses jugements ont le trait net et précis d'un maître, et les nombreux exemples qu'il tire des auteurs, sont la plupart très-heureusement choisis. Sa manière ne rappelle ni la haute méthode d'Aristote, ni les procédés techniques de Denys d'Halicarnasse, ni l'exposition savante de Quintilien : elle est irrégulière et peu didactique ; mais légère, variée, entraînante, comme celle de Fénelon et de Voltaire, lesquels en effet se sont inspirés de lui. Son livre donne une idée de son enseignement, qui paraît avoir été tantôt une conversation spirituelle et familièrement éloquente sur les principes du goût, tantôt une analyse délicate des curiosités de l'élégance attique et des recherches du nombre oratoire, ou une comparaison rapide et animée des beautés les plus frappantes des écrivains de premier ordre. Homère et les tragiques, Platon et Démosthène, sont les auteurs que Longin commente et loue le plus souvent ; mais il sait reconnaître partout le beau et le sublime ; il cite Moïse, il vante Cicéron, non par un froid éclectisme d'Alexandrin, mais par un sentiment de large et franche admiration. C'est ce qui a tiré son ouvrage du commun des rhétoriques de son temps, et l'a rendu classique. Casaubon l'appelle un *livre d'or* ; Boileau, qui en a donné, en 1674, une première et belle traduction française, classique également, en admire la délicatesse et la sublimité ; et Fénelon va jusqu'à le mettre au-dessus de la *Rhétorique* d'Aristote. Cependant Longin a des défauts : il est parfois superficiel, tranchant, déclamateur, et, dans sa diction, subtil et guindé ; il est, comme Plotin disait de lui, plus littérateur que philosophe, et il descend même à des vétilles de grammairien : mais, en somme, c'est un des plus beaux génies de la critique ancienne, et un véritable précurseur des modernes dans cet art.—La 1^re édition du *Traité du Sublime* est celle de Robortello, Bâle, 1554, in-4° ; les meilleures et plus récentes sont celles de Tollius, Utrecht, 1694, in-4°, gr.-lat., avec des notes et la traduction de Boileau à la suite ; de Pearce, gr.-lat., avec des notes et les fragments de Longin, Londres, 1724, in-4°, plusieurs fois réimprimée ; de Morus, ibid., Leipsick, 1769, in-8° ; de Toup, gr.-lat., avec d'excellentes notes et des remarques de Ruhnkenius, Oxford, 1778, 1789 et 1806, in-8° ; de Weisko, gr.-lat., avec les notes de l'édition de Toup, des dissertations et des variantes, Leipsick, 1809, in-8° ; de M. Egger, grec seul, avec les fragments et des notes, Paris, 1837, in-18 ; de M. L. Spengel, dans le t. 1^er des *Rhetores græci*, Leipsick, 1853, in-12 ; et de M. Vaucher, Genève et Paris, 1854, gr. in-8°, avec une trad. française du *Traité du Sublime* et des fragments, et des *Etudes critiques* sur Longin. Le *Traité du Sublime* a été traduit encore en français par dom Ch. Lancelot, 1775, in-8°, avec le texte, et par M. Pujol, Toulouse, 1853, in-8°, avec texte et notes. Ruhnkenius a écrit une belle dissertation philologique *de Vita et scriptis Longini*, Leyde, 1776, in-4°, réimprimée dans quelques-unes des éditions modernes. M. Egger, dans un *Essai sur l'histoire de la Critique chez les Grecs* (Paris,

1849, in-8°), a très-bien apprécié Longin, et discuté la question de l'authenticité du *Traité du Sublime*. Ds.

LONGIN, nom de deux saints : l'un honoré dans l'Église grecque le 16 octobre, était le centenier qui commandait les soldats romains, bourreaux de Jésus-Christ, se convertit après la Passion, et souffrit, dit-on, le martyre à Tyane en Cappadoce ; l'autre, fêté par l'Église latine le 15 mars, est le soldat qui ouvrit d'un coup de lance le côté de Jésus, et fut martyrisé à Césarée de Cappadoce.

LONGIN (Flavius), d'une famille patricienne, envoyé en 568 par l'empereur Justin II pour remplacer Narsès dans le gouvernement de l'Italie, prit le titre d'exarque. Il ne put préserver des attaques d'Alboin, roi des Lombards, que la province de Ravenne et le duché de Rome. Rosamonde, après avoir fait assassiner son mari Alboin, s'enfuit à Ravenne, où elle voulut empoisonner son complice pour épouser Longin ; forcée de boire une partie du poison, elle laissa ses trésors entre les mains de l'exarque. Longin fut rappelé à Constantinople, en 584, par l'empereur Maurice.

LONGINUS, historien polonais. *V.* DLUGOSZ.

LONG-ISLAND, c.-à-d. *île longue*, île de l'océan Atlantique, sur la côte E. des Etats-Unis, en face de New-York, dont elle n'est séparée que par le détroit de son nom ; 200 kil. sur 25 ; 110,406 hab. Ch.-l., *Jamaica*. Sol varié.

LONG-ISLAND, nom donné à une partie des Hébrides, embrassant les îles Lewis, Benbecucla, North-Uist et South-Uist.

LONGITUDE, distance d'un lieu terrestre à un méridien convenu. Elle se mesure par l'arc de l'équateur compris entre ce méridien et celui du lieu, et se compte depuis 0 jusqu'à 180 degrés. La longitude est *orientale* ou *occidentale*, suivant que le lieu est à l'E. ou à l'O. du méridien convenu.

LONGITUDES (Bureau des). *V.* BUREAU DES LONGITUDES.

LONGJUMEAU ou LONJUMEAU, ch.-l. de canton (Seine-et-Oise), arr. et à 20 kil. N.-O. de Corbeil, sur l'Yvette ; 1,077 hab. Il y avait tout auprès un prieuré d'Augustins, dont l'église, édifice du XIII^e siècle, fut démolie pendant la Révolution. Grand marché pour bestiaux, fruits, légumes, grains et farines ; tanneries, magisseries. Fabr. de noir d'ivoire, céruse, couleurs. Meules pour les fabriques d'huile. Elève d'abeilles.— Un traité de paix fut signé à Longjumeau entre les catholiques et les protestants, le 23 mars 1568 ; il remettait en vigueur l'édit d'Amboise ; les huguenots rendaient Soissons, Orléans, Auxerre, Blois, La Charité, et le roi payait la solde arriérée des troupes allemandes de Jean-Casimir, leur allié. B.

LONGLAND ou LANGELAND (Robert), prêtre et poëte anglais, composa vers 1362 la célèbre *Vision de Pierce Plowman*, satire contre toutes les classes, mais surtout contre le clergé. Avarice, Simonie, Conscience et Convoitise en sont les personnages. Contemporain de Chaucer, il préféra à la langue anglaise, presque formée déjà, le vieux style des poëtes saxons ; ses vers, non rimés, se composent de mots commençant presque tous par une même lettre. Ces vaines difficultés ont à peine laissé place à quelques élans d'imagination. On joint souvent à ce poëme une autre satire contre les 4 ordres mendiants, *la Croyance de P. Plowman*, poëme, dont le style, moins obscur, est cependant imité de Langland. Plusieurs pamphlets, précurseurs de la Réformation, prennent pour principal personnage P. Plowman. A. G.

LONGNY, ch.-l. de cant. (Orne), arr. et à 20 kil. E. de Mortagne, sur l'Huine ; 1,613 hab. Forges et haut-fourneau.

LONGOBARDI. *V.* LOMBARDS.

LONGOBARDI, brg du royaume d'Italie, dans la province et à 18 kil. S.-O. de Cosenza ; 2,723 hab.

LONGOBARDI (Nicolas), né en 1565, d'une famille noble de Sicile, m. à Pékin en 1655, entra à 17 ans dans l'ordre des Jésuites, et partit en 1596 comme missionnaire pour la Chine, où ses nombreuses conversions dans la province de Kiang-si le firent nommer supérieur-général des missions à la Chine. Il a laissé des *Lettres écrites de Chine*, en latin, 1598, in-8° ; et un *Traité sur Confucius et sa doctrine*, en latin, traduit en français, Paris, 1701, in-12.

LONGOBUCCO, v. du royaume d'Italie, dans la province et à 34 kil. N.-E. de Cosenza ; 8,989 hab. Mines de plomb. Elève de chevaux.

LONGOLATUM, nom latin de LONLAY.

LONGOLIUS, nom latinisé de LONGUEIL.

LONGOMONTANUS (Christian), astronome, né à Längsberg (Jutland) en 1562, m. en 1617, recteur du gymnase de Viborg en 1603, professeur de mathématiques à l'Académie de Copenhague en 1605, essaya de concilier les idées de Copernic et de Ptolémée avec celles de Tycho-Brahé, dont il fut disciple ; il admettait le mouvement annuel du soleil, mais il faisait tourner la terre sur elle-même pour expliquer la succession des jours et des nuits. Il crut avoir trouvé la quadrature du cercle. Ses principaux ouvrages sont : *Cyclometria vera*, Copenhague, 1612 ; *Pentas problematum philosophiæ*, ibid., 1623, in-4° ; *Inventio quadraturæ circuli*, ibid., 1634, in-4° ; *Astronomia danica*, Amst., 1622, in-4°. V.

LONGO-SARDO, ancienne *Tibula*, v. de l'île de Sardaigne, petit port à l'entrée O. du détroit de Bonifacio, à 90 kil. N.-E. de Sassari.

LONGOVICUM, nom latin de LANCASTER.

LONGOVICUS, nom latin de LONGWY.

LONG-PARLEMENT. *V.* PARLEMENT.

LONGUÉ, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), arr. et à 19 kil. S. de Baugé, sur le Lathan ; 1,735 hab. Pêche considérable de sangsues. Fabr. de toiles et de sabots. Comm. de grains, fruits, chanvre, bestiaux.

LONGUEIL (Richard-Olivier de), né vers le commencement du XV^e siècle, d'une illustre famille de Normandie, m. à Pérouse en 1470, fut archidiacre de l'église de Rouen, puis évêque de Coutances en 1453. Un des commissaires chargés en 1455 de réviser le procès de Jeanne d'Arc, il défendit avec zèle sa mémoire. Ambassadeur de Charles VII près du duc de Bourgogne, chef du conseil, premier président de la Chambre des comptes, il obtint, grâce au roi, le chapeau de cardinal. Ayant combattu la Pragmatique-Sanction, il fut condamné à une amende de 10,000 livres. Envoyé par Louis XI avec le cardinal d'Arras en Italie, il ne put obtenir du pape l'investiture de la Sicile pour le duc d'Anjou, et mourut évêque de Porto, sans être revenu en France.

LONGUEIL (Christophe de), en latin *Longolius*, né à Malines en 1490, m. en 1522, habile latiniste de l'école des écrivains désignés sous le nom de *Cicéroniens*. A 19 ans, il professa le droit à Poitiers, et fut, à 22, conseiller au parlement. Mais il quitta bientôt la robe, pour se livrer exclusivement à l'étude des anciens. Ses ouvrages sont : *Perduellionis rei defensiones II*, Venise, 1518, in-8° ; *Orationes III*, Paris, 1533, et Bâle, 1540, 1580 ; *Epistolæ*, Bâle, 1570, in-8°, dont les expressions, les tours, sont exclusivement imités de Cicéron. Il a fait aussi, sur les 11 premiers livres de Pline l'Ancien, des *Commentaires* qui ont été perdus. C. N.

LONGUEIL (Gilbert de), médecin et littérateur, né à Utrecht en 1507, m. en 1543, enseigna les belles-lettres à Deventer et à Cologne. On a de lui : des *Notes* sur les *Métamorphoses* d'Ovide, sur Plaute, Corn. Népos, les *Lettres familières* et les *Livres à Hérennius* de Cicéron ; des éditions de la *Vie d'Apollonius de Tyane*, et des *Actes du concile de Nicée* ; une traduction de divers *Opuscules* de Plutarque, etc.

LONGUEMARE (GOUYE DE), né à Dieppe en 1715, m. en 1763, avocat, greffier au bailliage de Versailles, a laissé une *Dissertation pour servir à l'histoire des enfants de Clovis*, 1744, et un livre *Sur la chronologie des rois Mérovingiens depuis la mort de Dagobert Ier*, 1748.

LONGUERUE (Louis DUFOUR, abbé de), né à Charleville en 1652, m. à Paris en 1733, a écrit : *Dissertation sur Tatien*, en latin, insérée dans l'édition des Œuvres de cet auteur, Oxford, 1700, in-8° ; *Description historique et géographique de la France ancienne et moderne*, avec les cartes du géographe Danville, Paris, 1719 ; *Dissertation touchant les antiquités des Chaldéens et des Egyptiens ; Notes sur l'histoire de Justin*, dans une édition de cet auteur, Paris, 1709, in-16 ; *Annales des Arsacides*, en latin, Strasbourg, 1732, in-4° ; *Recueil de pièces intéressantes pour servir à l'histoire de France*, Genève (Paris), 1769, in-12, etc. Longuerue était profondément savant, et ses ouvrages, particulièrement ceux d'histoire, se distinguent par une solide critique.

LONGUEVAL (Jacques), jésuite, né en 1680 près de Péronne, m. en 1735, a laissé une *Histoire de l'Eglise gallicane*, dont il ne publia que 8 vol., auxquels les PP. Fontenay, Brumoy et Berthier en ont ajouté 10, Paris, 1730-49, 18 vol. in-4°, et Nîmes, 1782, 18 vol. in-8° et in-12.

LONGUEVILLE, ch.-l. de cant. (Seine-Inférieure), arr. et à 16 kil. S. de Dieppe, sur la Scie et le chemin de fer de Rouen à Dieppe ; 614 hab. Elève de mérinos ; briqueterie, fours à chaux. Ruines d'un château-fort. Erigé en comté en 1453 en faveur de Dunois, bâtard d'Orléans, et en duché en 1505.

LONGUEVILLE (François Ier d'ORLÉANS, comte de), fils du célèbre Dunois, fut gouverneur de Normandie et grand-chambellan. Il se retira en Bretagne avec le duc

d'Orléans (Louis XII) qui s'était révolté, et y mourut en 1491. Il est la tige de la maison de Longueville.

LONGUEVILLE (François II d'ORLÉANS, comte de), fils du précédent, m. en 1512, obtint de Louis XII, en 1505, que le comté de Longueville fût érigé en duché.

LONGUEVILLE (Louis d'ORLÉANS, duc de), frère du précédent, m. en 1516, était un très-bon capitaine, selon Brantôme. Il combattit à Agnadel et à Marignan; après la bataille de Guinegate, perdue malgré ses efforts en 1513, il fut emmené prisonnier en Angleterre, et fit conclure le mariage de Louis XII avec Marie, sœur de Henri VIII. Il devint souverain de Neufchâtel, dont il épousa l'héritière, 1515.

LONGUEVILLE (Claude d'ORLÉANS, duc de), fils du précédent, fut tué à la bataille de Pavie, en 1525.

LONGUEVILLE (Léonor d'ORLÉANS, duc de), fils du précédent, m. en 1573, au retour du siége de La Rochelle, obtint de Charles IX, en 1571, le titre de prince du sang.

LONGUEVILLE (Henri Ier d'ORLÉANS, duc de), fils du précédent, m. en 1595, gouverneur de Picardie, gagna sur les Ligueurs la bataille de Senlis, 1589. Il avait épousé Catherine de Gonzague, fille du duc de Nevers.

LONGUEVILLE (Henri II, duc de), fils du précédent, né en 1595, m. en 1663. Protégé par Henri IV, son parrain, il fut d'abord gouverneur de Picardie, puis de Normandie. A 21 ans, il épousa Louise de Bourbon-Soissons, de qui naquit la duchesse de Nemours. En 1626, il fit partie des conjurés réunis à Fleury dans le but de tuer le cardinal de Richelieu; ce complot n'eut pas de résultat. Il se distingua comme général en Italie et en Allemagne. Veuf en 1637, il épousa, en 1642, la sœur du grand Condé. Après avoir été membre du conseil de régence pendant la minorité de Louis XIV, il fut nommé, en 1645, un des négociateurs de la paix de Munster. En 1648, poussé par sa femme et par le cardinal de Retz, il se fit Frondeur, et voulut soulever sa province. Gouverneur de Pont-de-l'Arche à la paix de 1649, il fut arrêté, en 1650, avec les princes de Condé et de Conti. Quand il fut libre, il se retira dans ses terres.

LONGUEVILLE (Anne-Geneviève de BOURBON-CONDÉ, duchesse de), femme du précédent, née au château de Vincennes, où son père était prisonnier d'Etat, en 1619, m. en 1679. Sœur du grand Condé et du prince de Conti, belle, admirée de tous, élevée entre les pieuses émotions du couvent des Carmélites et les lectures romanesques du temps, mariée à un homme qui avait le double de son âge, outragée par une rivale (Mme de Montbazon), séduite par l'esprit, le grand air et l'apparence chevaleresque du duc de La Rochefoucauld, elle se jeta pour lui dans la guerre de la Fronde, avec un génie aventureux, une audace et des intrigues désintéressées. On la voit d'abord s'emparer de l'hôtel-de-ville, en faire sa place d'armes, et y devenir mère; puis entraîner Turenne, jusque-là fidèle, et se retrancher dans Stenay; enfin s'enfuir en Hollande, pour revenir bientôt soulever le Midi, et soutenir un siége dans Bordeaux. Vaincue dans une ambition qui n'avait pas été la sienne, frappée dans son amour par l'abandon de celui qu'elle n'avait cessé d'aimer malgré son égoïsme et malgré ses propres faiblesses pour Coligny, Miossens et Nemours, frappée aussi dans ses affections domestiques par la mort de sa fille et de sa mère, elle renonça tout à coup au monde et aux affections humaines, pour s'enfermer aux Carmélites, et y expier par une longue pénitence les égarements de son cœur. Quoique son éducation eût été fort négligée, elle aimait la société des savants et des gens de lettres, ainsi que l'attestent ses lettres à Chapelain, à Scudéry, et surtout aux solitaires de Port-Royal. *V. Mme de Longueville*, par M. Cousin, 1853, 1 vol. in-8°. G. L.

LONGUEVILLE (Charles-Paris de), 2e fils de la précédente, entra d'abord dans l'état ecclésiastique. Mais son frère lui ayant cédé ses titres, il suivit le parti des armes, et se distingua dans la guerre de 1667, et à Candie en 1669. On parlait de le faire roi de Pologne, quand il fut tué au passage du Rhin, en 1672.

LONGUEVILLE (Edme-Paul-Marcellin), helléniste, né à Paris en 1785, m. en 1855, a laissé : *Harangues tirées des historiens grecs*, en 2 parties, 1823, et 1835-47; *Cours complet et gradué de thèmes grecs, adapté à la méthode de Burnouf*, 3 vol. in-8°; une traduction de la *Grammaire raisonnée de la langue grecque* de Matthiæ (avec Gail fils), 1831-36, 3 vol.; *Traité théorique et pratique de l'accentuation grecque*, 1849, in-8°, etc. Il a coopéré à la nouvelle édition du *Thesaurus linguæ græcæ* de H. Estienne, publiée par MM. Didot.

LONGUS, écrivain grec du IVe ou du Ve siècle de J.-C., et dont on ignore même le véritable nom, est l'auteur de *Daphnis et Chloé*, roman pastoral en 4 liv., plein de grâce, de naïveté et de délicatesse, quoique d'un style parfois prétentieux. Les meilleures éditions sont celles de Columbani, Florence, 1598; de Jungerman, 1605; de Boden, Leipsick, 1777; de Villoison, Paris, 1778; de Coray, Paris, 1802; de G.-H. Schœfer, Leips., 1803; de Seiler, ibid., 1843. En 1810, P.-L. Courier retrouva à Florence un passage qui manquait dans le 1er livre, et donna une nouvelle édition en 1810, et en 1813, avec la traduction française d'Amyot corrigée.

LONGUYON, ch.-l. de cant. (Moselle), arr. et à 38 kil. N.-O. de Briey, au confl. de la Crusne et du Chiers; 1,473 hab. Forges à fer, haut-fourneau, fours d'affinerie, fonderie, martinets. C'est l'anc. *Longianum*.

LONGWOOD. *V.* HÉLÈNE (SAINTE-).

LONGWY, *Longus Vicus, Longovicus*, ch.-l. de cant. (Moselle), arr. et à 40 kil. N.-O. de Briey et à 2 kil. de la frontière belge, près du Chiers; 1,953 hab. Fabr. de tapis, passementerie, chapeaux, orfévrerie. Comm. de charcutérie. Près de là, au Titelberg, sont les ruines d'un camp romain. — Ville forte, fondée vers le VIIe siècle; elle dépendait, au XIIIe, du duché de Bar, devint la capitale d'un duché, fut réunie à la Lorraine, puis cédée à la France en 1678. Louis XIV la fit fortifier par Vauban, et bâtit la ville haute; elle fut prise par les Prussiens en 1792, évacuée après la bataille de Valmy, et reprise en 1815, après un siége désastreux. Patrie du général F. de Mercy.

LONICER (Jean), savant littérateur, né en 1499 à Orthern (comté de Mansfeld), m. en 1569, étudia à Erfurt, fut reçu docteur en 1521, se lia avec Luther et Mélanchthon, enseigna la langue hébraïque à Fribourg en 1522, puis à Strasbourg, et fut appelé à Marpurg par le landgrave de Hesse. On a de lui une *Grammaire grecque*, une *Rhétorique*, un *Abrégé de la philosophie d'Aristote*, une traduction de *Pindare*, Bâle, 1528 et 1535, in-4°, Zurich, 1560, in-8°, et des *Notes* sur Catulle, Tibulle, etc.

LONIGO, v. des Etats autrichiens (Vénétie), délégation et à 20 kil. S.-O. de Vicence; 6,900 hab.

LONJUMEAU. *V.* LONGJUMEAU.

LONLAY-L'ABBAYE, *Longolatum*, brg (Orne), arr. et à 8 kil. N.-O. de Domfront; 446 hab. Il y eut une abbaye de Bénédictins.

LONS-LE-SAULNIER, *Ledo Salinarius*, ch.-l. du département du Jura, à 442 kil. S.-E. de Paris, par 46° 40' 28" lat. N., et 3° 13' 11" long. E.; 8,703 hab. Tribunaux de 1re inst. et de comm., grand séminaire, collége, bibliothèque, joli théâtre, musée d'antiquités. Eaux minérales. Fabr. de vinaigre. Commerce de grains, vins, bois, fil de fer, clouterie, tôles, tanneries. Marchés pour chevaux et bestiaux. On remarque les églises de Saint-Désiré et des Cordeliers. Salines dont l'exploitation, qui remonte au moyen âge, produit 20,000 quintaux de sel par an. Ces salines, dites *de Montmorot*, ont un curieux mécanisme hydraulique; au-dessus est une tour, dite *de la reine Clotilde*. Aux environs de Lons-le-Saulnier sont les châteaux du *Pin* et d'*Arlay*. Autrefois comprise dans la Franche-Comté, elle fut prise par Henri IV en 1595, et par le duc de Longueville en 1629. Ce fut à Lons-le-Saulnier que, le 14 mars 1815, le maréchal Ney embrassa la cause de l'empereur Napoléon Ier.

LONZAC (LE), brg (Corrèze), arr. et à 27 kilom. N. de Tulle; 498 hab.

LOO, brg de Belgique (Flandre-Orientale), sur le canal et à 10 kil. S.-E. de Furnes; 1,700 hab. Tanneries. Comm. de bestiaux.

Loo (Château du), résidence d'été de la famille royale de Hollande, dans la Gueldre, à 24 kil. N. d'Arnheim.

LOOCHRISTY, v. de Belgique (Flandre-Orientale), à 10 kil. E.-N.-E. de Gand; 3,600 hab. Draps, toiles de lin, bestiaux.

LOOS, brg (Nord), arr. et à 5 kil. S.-O. de Lille, sur la Haute-Deule; 2,822 hab. Maison de force et de détention, dans une anc. abbaye. Fabr. de toiles et de calicot; impressions sur étoffes; produits chimiques.

LOOZ, vge de Belgique (Limbourg), sur la Herck, à 12 kil. S. de Hasselt; 1,500 hab. Anc. comté, joint au Liégeois en 1367.

LOPADUSA, nom anc. de LAMPÉDOUSE.

LOPATKA, cap de l'Asie orientale, terminant la presqu'île du Kamtchatka; par 51° 0' 15" lat. N., et 154° 22' 30" long. E.

LOPE DE RUEDA. *V.* RUEDA.

LOPE DE VEGA. *V.* VEGA CARPIO.

LOPEZ-GONZALVO, cap de l'Afrique occidentale, sur les côtes de la Guinée, et à la limite N. du roy. de Loango; par 0° 36' lat. S., et 6° 14' 24" long. E.

LORA-DEL-RIO, v. d'Espagne (Andalousie), prov. et à 43 kil. E.-N.-E. de Séville, sur la rive dr. du Guadalquivir; 7,500 hab. Récolte de soie; fabr. de chapeaux, lainages, cuirs.

LORCA, anc. *Eliocroca* ou *Ilorcis*, v. d'Espagne, prov. et à 80 kil. S.-O. de Murcie, au milieu d'une belle et fertile plaine, près de la Sangonera. Pop. de la commune : 48,224 hab. Evêché. Fabr. de gros draps, papier, poterie. Comm. de céréales, laines, huiles. En 1802, la rupture d'un réservoir servant à l'irrigation des terres, détruisit 600 maisons, fit périr 6,000 personnes et 24,000 bestiaux.

LORCH, v. du royaume de Wurtemberg (Iaxt), sur le Rems, à 35 kil. S.-O. d'Elwangen; 1850 hab. Anc. couvent de Bénédictins, fondé en 1102, et dont l'église renferme les tombeaux de plusieurs membres de la famille des Hohenstauffen. — v. d'Autriche, anc. *Lauriacum*, colonie romaine détruite par les Huns, à 25 kil. N. de Steier. Jadis archevêché. — v. du duché de Nassau, au confluent de la Wisper et du Rhin, à 3 kil. N.-O. de Rudesheim; 1,800 hab.

LORD, titre honorifique usité en Angleterre, et qui signifie *seigneur*. Il est d'origine saxonne; après avoir été appliqué d'abord à tout possesseur d'un domaine, par opposition à ses vassaux, il appartient auj. aux membres de la Chambre haute ou pairs d'Angleterre (ducs, marquis, comtes, vicomtes, barons, archevêques et évêques). Ce titre se donne aussi, mais par courtoisie, aux fils des ducs et des marquis, et aux fils aînés des comtes. Certains hauts fonctionnaires prennent enfin, avec leur charge, le droit au titre de *lord*; tels sont le chef de justice, le chancelier, le grand-amiral, le chambellan, le maire de Londres, le prévôt d'Edimbourg, les 15 juges de la cour criminelle d'Ecosse, le lieutenant d'Irlande.

LORDS (Chambre des). *V.* PARLEMENT ANGLAIS.

LORENZ (Jean-Michel), né à Strasbourg en 1723, m. en 1801, professeur d'histoire et d'éloquence dans sa ville natale, a laissé, entre autres écrits historiques : *Dissertatio juris publici de antiquo coronæ Gallicæ et Carolingorum Franciæ regum in regnum Lotharingiæ jure*, 1748, in-4°; *Dissertatio in illustriora feuda trium regnorum Franciæ, Germaniæ, Italiæ*, 1748, in-4°; *Epitome rerum Gallicarum ab origine gentis usque ad Romanorum imperium*, 1762; in-4°; — *sub Romano imperio*, 1765-66, in-4°; *Elementa historiæ universæ*, 1773, in-8°; *Summa historiæ Gallo-Franciæ civilis et sacræ*, 1790-93, 4 vol. in-8°.

LORENZO (San-), vge de Corse. *V.* LAURENT (Saint-).

LORENZO (SAN-), riv. du Brésil. *V.* PORRUDOS.

LORENZO-MARQUEZ, fleuve de l'Afrique orientale; source et cours peu connus; embouchure sur la limite de la Cafrerie et de la capitainerie de Mozambique, dans la baie de son nom, dite aussi baie de Lagoa, formée par l'océan Indien, vers 26° lat. S., et 30° 30' long. E.

LOREO, v. des Etats autrichiens (Vénétie), à 43 kil. S.-S.-O. de Venise, sur un canal qui unit l'Adige au Pô-di-Levante; 3,800 hab.

LORET (Jean), né à Carentan (Basse-Normandie), au commencement du XVII^e siècle, m. vers 1665, pensionné de Mazarin et de Fouquet, est connu par une *Gazette burlesque*, en vers de 8 syllabes fort plats, et qui va de 1650 à 1665. Elle eut beaucoup de succès, et il en paraissait un numéro par semaine; le recueil forme 3 vol. in-fol. *V.* Pezet, *Recherches sur l'origine des journaux et Esquisse historique sur J. Loret*, Bayeux, 1850, in-8°.

LORETO, v. du royaume d'Italie (Province de Teramo), à 7 kil. S.-E. de Civita-di-Penne; 6,862 hab. Papeterie.

LORETTE, en italien *Loreto*, v. forte du roy. d'Italie, à 3 kil. de l'Adriatique, prov. et à 10 kil. S.-E. d'Ancône; 8,701 hab. Evêché. Dans sa cathédrale est la *Santa Casa*, ou maison de la Ste Vierge, que la tradition dit avoir été transportée, en 1291, par des anges, de Nazareth en Dalmatie, et, en 1295, à Lorette. Elle a été presque entièrement revêtue, à l'extérieur, en marbre de Carrare admirablement sculpté par divers artistes, et, à l'intérieur, en plaques d'or et d'argent. Les pèlerins et les offrandes y affluent. En 1797, le pape Pie VI, pour satisfaire aux conditions du traité de Tolentino, fut obligé de dépouiller en partie le trésor, dont on évaluait les richesses à 250,000,000 fr. Les Français, s'étant emparés de la ville la même année, envoyèrent à Paris une statue de la Vierge en bois de cèdre, sculptée, dit-on, par l'apôtre St-Luc, et qui fut rapportée en 1802. L'église de Lorette a retrouvé presque toute sa splendeur; elle possède de remarquables peintures et de belles mosaïques. On remarque encore à Lorette : la statue en bronze de Sixte-Quint, sur la place de l'église; le *Palazzo apostolico*, dessiné par Bramante; la *Pharmacie*, édifice souterrain, où sont 300 vases de faïence peints d'après les dessins de Raphaël, de Michel-Ange, et de Jules Romain. — Un ordre de Notre-Dame de Lorette fut institué, en 1587, par le pape Sixte-Quint, pour faire la guerre aux corsaires qui infestaient la marche d'Ancône et aux brigands de la Romagne; il n'existe plus.

LORGES (Jacques de MONTGOMERY, seigneur de), m. vers 1560, ravitailla Mézières défendue par Bayard en 1521, acheta, en 1543, le comté de Montgomery en Normandie, réprima avec cruauté une révolte des habitants de Lagny en 1544, et fut nommé, en 1545, capitaine de la garde écossaise. C'est le père du Montgomery qui tua le roi Henri II dans un tournoi.

LORGES (Gui-Aldonce de DURFORT DE DURAS, duc de), né en 1630, m. en 1702, frère puîné du maréchal J.-H. de Duras, fit ses premières armes sous Turenne, son oncle, se distingua en Flandre et en Hollande, obtint le gouvernement de Nimègue et le grade de lieutenant-général, sauva l'armée du Rhin, après la mort de Turenne, par une habile retraite, 1675, et fut nommé maréchal de France, 1676. Il commanda en Alsace en 1692, vainquit et fit prisonnier le duc de Wurtemberg à Pforzheim, et, en 1693, rejeta Montecuculli au delà du Rhin. La ville de Quintin en Bretagne fut érigée pour lui en duché, sous le titre de Lorges-Quintin.

LORGES, petite v. de Bretagne. *V.* QUINTIN.

LORGUES, ch.-l. de cant. (Var), arr. et à 11 kil. S.-O. de Draguignan, sur la rive g. de l'Argens; 3,221 hab. Draps, toiles, eaux-de-vie, faïence, huiles. Etablissement de Capucins depuis 1852.

LORIA (Roger de). *V.* LAURIA.

LORIENT, s.-préf. (Morbihan), port sur le Scorf, à l'embouchure de cette rivière dans l'Océan, à 554 kil. O.-S.-O. de Paris, 94 O.-N.-O. de Vannes; par. 47° 44' 46" lat. N. et 5° 41' 28" long. O.; 25,931 hab. Trib. de 1re instance et de comm. Ch.-l. de la 3e préfecture maritime, place de guerre de 3e classe. On remarque la tour des signaux, le bassin de construction, les cales couvertes, les magasins en granit, les mécaniques à faire la corde, la poulierie, la machine à mâter, le chantier de Caudan (15 kil. carr.), le parc d'artillerie, et l'hôtel de la préfecture maritime. Le port, vaste et bordé de beaux quais, peut recevoir de gros bâtiments. Atelier pour la fabrication des machines à vapeur; fonderies, forges, presses hydrauliques pour l'essai des fers; polygone pour les exercices de l'artillerie de marine. Collége, bibliothèque; écoles d'artillerie, d'hydrographie, d'application du génie maritime. Hôpital civil et militaire. Ville très-bien percée et bien bâtie. Comm. de cire, miel, beurre, eaux-de-vie, sardines (150,000 boîtes par an). — Lorient fut un lieu donné en 1666 à la Compagnie des Indes orientales, pour y recevoir les marchands et les marchandises qui venaient de l'Orient. La ville, fondée en 1709, ne fut érigée en municipalité qu'en 1738. Ses murs ont été construits en 1741. Les Anglais tentèrent vainement de s'emparer de Lorient en 1746. Sur la place du marché s'élève, depuis 1833, la statue en bronze de l'enseigne de vaisseau Bisson.

LORIOL, ch.-l. de cant. (Drôme), arr. et à 21 kil. S.-S.-O. de Valence, sur la rive g. de la Drôme; 2,109 hab. Filatures de soie.

LORIQUET (J.-N.), jésuite, né à Epernay en 1767, m. en 1845, étudia au séminaire de Reims, fut précepteur à Anvers pendant l'émigration, entra chez les *Pères de la Foi* en 1801, enseigna au petit séminaire de Largentière, devint, à la Restauration, supérieur de la maison d'Aix, et organisa presque aussitôt à St-Acheul, près d'Amiens, un établissement d'instruction qui devint célèbre. Il dut l'abandonner en 1828, par l'effet des lois sur les congrégations non autorisées. Il fut nommé supérieur de la maison de Paris en 1833, et préfet spirituel de la congrégation en 1838. On a du P. Loriquet : une foule d'ouvrages d'instruction élémentaire (grammaire, arithmétique, géographie, mythologie, histoire, etc.), portant les initiales A. M. D. G. (*ad majorem Dei gloriam*), ou un soleil qui perce des nuages, avec cette divise : *Lucet, non nocet*; une *Histoire de France*, où les faits ont été étrangement défigurés; un *Traité de l'élégance et de la versification latine*; un *Dictionnaire classique de la langue française*; des *Souvenirs de St-Acheul*, 1829-30; une histoire de la suppression de son ordre, sous le titre de *Choiseul, Pombal et d'Aranda*, etc.

LORITI. *V.* GLAREANUS.

LORMES, ch.-l. de cant. (Nièvre), arr. et à 24 kil. S.-E. de Clamecy; 1,802 hab. Autrefois fortifié. Briqueteries,

tuileries, fours à chaux. Exploitation de pierres de taille. Comm. de bois et laines.

LORMONT, *Lauri mons*, brg (Gironde), arr. et à 10 kil. N.-N.-E. de Bordeaux, sur la Garonne; 2,263 hab. Construction de navires en bois et en fer, et de machines à vapeur.

LOROUX-BOTTEREAU (Le), ch.-l. de cant. (Loire-Inférieure), arr. et à 18 kil. E.-N.-E. de Nantes; 1,269 hab. Comm. de vins et de bestiaux.

LORQUIN, ch.-l. de cant. (Meurthe), arr. et à 10 kil. S.-O. de Sarrebourg; 1,020 hab. Tanneries.

LORRACH, v. du gr.-duché de Bade, à 46 kil. S.-S.-O. de Fribourg, sur la Wiese; 3,000 hab. Fabr. d'indiennes et toiles peintes.

LORRAIN (Claude GELÉE, dit LE), peintre célèbre, surnommé *le Raphaël du paysage*, né en 1600 à Château-de-Chamagne, près de Toul en Lorraine, m. en 1682, était d'une famille pauvre, et ne montra d'abord qu'une intelligence bornée. Orphelin à 12 ans, il alla chez son frère, graveur sur bois à Fribourg, et n'annonça aucune disposition pour le dessin. Mais emmené en Italie par l'un de ses parents, ou, selon d'autres, par quelques étourdis de son âge, il sentit s'éveiller son génie. Grâce aux leçons d'Augustin Tassi et de Goffredi Wals son élève, il acquit bientôt une grande réputation. Le Poussin, les papes Urbain VIII et Clément IX, recherchèrent son amitié. Il acquit une fortune considérable. Les tableaux du Lorrain, d'un admirable coloris et d'une vérité saisissante, le placent à la tête de tous les paysagistes du monde; on les paie jusqu'à 75 et 80,000 fr. On estimait à un demi-million deux de ses toiles qui ornaient la Malmaison, et qui ont passé à l'Ermitage de St-Pétersbourg. La galerie du Louvre en possède seize; d'autres sont disséminées dans les palais Altieri, Colonna, et Doria en Italie, ou dans les galeries des riches Anglais. On a du Lorrain 28 eaux-fortes. Barrière, Lebas, Vivarès et Woollett ont beaucoup gravé d'après ses tableaux. B.

LORRAIN (LE), sculpteur. *V.* LE LORRAIN.

LORRAINE (Royaume de), *Lotharingia*, en vieux français *Loherrègne*, royaume formé en 855, après l'abdication de l'empereur Lothaire, en faveur de son 2e fils Lothaire II, qui lui donna son nom. Il répondait assez exactement à l'ancienne Ostrasie. Il était borné au N.-E. et au N. par le Rhin, depuis Bâle jusqu'à l'embouch. orientale du fleuve dans la mer du Nord; à l'O., par cette mer, depuis la Vlie jusqu'à l'embouchure de l'Escaut, puis par l'Escaut, jusqu'aux sources de ce fleuve; au S.-O., par une ligne tirée des sources de l'Escaut à Donchery sur la Meuse, et embrassant le Cambrésis, le Hainaut et le Condros ou pays de Namur; ensuite par une ligne qui, de Donchery, aboutissait aux sources de la Meuse, et enveloppait le *Castrice* (pays de Mézières, Donchery, Vendresse), le pays de Mouzon, celui de Stonne (où est Raucourt), le Dormois, le Barrois, l'Ornois, le Bassigny et le Saintois; à l'O., par la Saône jusqu'au Rhône; au S., par le Rhône au-dessus de Lyon; au S.-E., par le Jura jusqu'à Bâle. Après la mort de Lothaire II, 869, son royaume fut partagé entre ses oncles Louis le Germanique, roi de Germanie, et Charles le Chauve, roi de France, en vertu du traité de Mersen. Il est probable que Charles ne posséda que nominalement sa portion, car les historiens disent que Louis transmit toute la Lorraine à ses fils Louis le Saxon et Charles le Gros. Après eux, Arnoul en investit son fils Zwentibold, 895. Ce prince ayant été tué par ses sujets, 900, les Lorrains se donnèrent à Louis IV l'Enfant, roi de Germanie. En 911, ils reconnurent Charles le Simple, roi de France; soumis en 923 par Henri Ier l'Oiseleur, en 939 par Louis d'Outremer, ils rentrèrent sous la domination allemande en 940. Othon le Grand donna la Lorraine, en 954, à son frère Brunon, archevêque de Cologne, qui en forma les duchés de Basse-Lorraine au N. et de Haute-Lorraine au S. B.

LORRAINE (Duché de BASSE-), ou *Lorraine Ripuaire*, ou *duché de Lothier*, duché situé entre le Rhin, la Meuse et la Moselle, ayant la Frise au N., la Flandre et le Vermandois à l'O., la Lorraine Mosellane au S., et la Saxe à l'E., et renfermant le Brabant, le diocèse de Cambrai, les évêchés de Liége et de Cologne, et la Gueldre. Ce duché, donné par Othon II, roi de Germanie, à Charles de France, 2e fils de Louis d'Outre-mer, passa, après la mort d'Othon, fils de ce prince, 1104, à Godefroi, comte de Verdun. Ce dernier le transmit à Gothelon, son frère; vint ensuite Godefroi II le Bossu, fils de Gothelon, dont le neveu et l'héritier, Godefroi de Bouillon, partit pour la 1re croisade. La Basse-Lorraine échut alors à Henri de Limbourg, puis à Godefroi le Barbu, comte de Louvain, 1106, qui fut la tige des ducs de Brabant. *V.* BRABANT.

LORRAINE (Duché de HAUTE-), ou *Lorraine Mosellane*, anc. duché compris entre la Basse-Lorraine au N., l'Alsace à l'E., la Franche-Comté au S., la Champagne au S.-O. et à l'O., et embrassant la Lorraine proprement dite, le Luxembourg, les évêchés de Toul, Metz et Verdun, avait pour ch.-l. *Nancy*, et se divisait en 3 grands bailliages: celui de Nancy ou bailliage français, celui des Vosges, et celui de Vaudrevange ou bailliage allemand. Il fut créé en 959 en faveur de Ferri ou Frédéric d'Alsace, frère d'Adalbéron, évêque de Metz, et beau-frère de Hugues Capet. En 1033, Gothelon, déjà duc de la Basse-Lorraine, réunit à ses domaines la Haute-Lorraine, qui en fut détachée en 1048 par l'empereur Henri III. Gérard d'Alsace la reçut à titre héréditaire, et fut la tige d'une célèbre maison de Lorraine, qui régna jusqu'en 1737. A cette époque, le duc François III, en vertu du traité de Vienne, céda la Lorraine à Stanislas Leczinski, ex-roi de Pologne, et beau-père de Louis XV, en échange du grand-duché de Toscane que lui abandonnait l'Autriche. A la mort de Stanislas, 1766, la Lorraine fut réunie à la France.

Ducs de Lorraine.

Frédéric Ier	959	Jean Ier	1346
Thierry	984	Charles Ier	1391
Frédéric II	1026	René Ier et Isabelle	1431
Gothelon	1033	Jean II	1453
Albert	1046	Nicolas	1470
Gérard (premier duc héréditaire)	1048	René II et Yolande	1473
Thierry II	1070	Antoine	1508
Simon Ier	1115	François Ier	1544
Matthieu Ier	1139	Charles II	1545
Simon II	1176	Henri	1608
Ferri Ier	1205	François II	1624
Ferri II	1206	Charles III et Nicole	1624
Thibault Ier	1213	Charles IV	1675
Matthieu II	1220	Léopold	1690
Ferri III	1251	François III	1729
Thibault II	1304	Stanislas Leczinski	1737-1766
Ferri IV	1312		
Raoul	1328		

LORRAINE, anc. grand-gouvernement de la France, au N.-E., formé en 1766, était situé entre le Luxembourg et l'électorat de Trèves au N., le Bas-Palatinat et le duché de Deux-Ponts au N.-E., l'Alsace à l'E., la Franche-Comté au S., la Champagne à l'O. Ch.-l., *Nancy*. Il comprenait: 1° *le duché de Lorraine*, réuni à la France après la mort de Stanislas Leczinski, en 1766; 2° le *Barrois* ou *duché de Bar*, légué à Louis XI par René d'Anjou, en 1481; 3° les *Trois-Evêchés* de Metz, Toul et Verdun, conquis sous Henri II en 1552, confirmés à la France par le traité de Westphalie en 1648, et formant deux petits gouvernements enclavés dans le grand; 4° le *Luxembourg français* (Thionville, Montmédy, Longwy), cédé par l'Espagne dans le traité des Pyrénées, en 1659; 5° le *duché de Carignan*, acquis par le même traité; 6° la *Lorraine allemande* ou *pays de la Sarre*, cédée par le traité d'Utrecht, en 1713; 7° le *duché de Bouillon*, enlevé par Louis XIV à l'évêque de Liége. Ces pays ont formé 4 départements: la Meuse, la Moselle, la Meurthe, et les Vosges. *V.* Comte d'Haussonville, *Histoire de la réunion de la Lorraine à la France*, Paris, 1858, 4 vol. in-8°.

LORRAINE (Maison de), une des plus anciennes maisons souveraines de l'Europe, eut pour fondateur Gérard, de la famille des ducs d'Alsace, que l'empereur Henri III nomma, en 1048, duc héréditaire de Haute-Lorraine. Gérard, qui ne possédait d'abord que quelques seigneuries, se fit nommer avoué des principales églises de Lorraine, et dut à ce titre l'élévation de sa famille, qui posséda la Lorraine pendant 700 ans. Cette famille monta sur le trône d'Allemagne par l'élection de François III, époux de Marie-Thérèse en 1745. Elle fut aussi alliée aux maisons de France et d'Écosse. Elle se divisa en un grand nombre de branches: celles de Vaudemont, de Mercœur, de Guise, de Mayenne, d'Aumale, d'Elbeuf, d'Harcourt d'Armagnac, de Lillebonne, etc.

LORRAINE (Claude de). *V.* AUMALE.

LORRAINE (François, Henri Ier et II, Charles de), ducs de Guise. *V.* GUISE.

LORRAINE (Charles de). *V.* MAYENNE.

LORRAINE (Charles de GUISE, dit *le cardinal de*) 2e fils de Claude de Lorraine, duc de Guise, et frère du duc François, né à Joinville en 1525, m. en 1574, fut nommé archevêque de Reims dès l'âge de 15 ans, cardinal en

1555, dirigea les finances et les affaires religieuses pendant le règne de François II, déploya une grande rigueur à l'égard des calvinistes, surtout après la conspiration d'Amboise, 1560, mais ne put implanter en France l'Inquisition, que repoussaient le parlement et le chancelier L'Hôpital. Représentant des catholiques au Colloque de Poissy, 1561, il lutta avec éloquence contre Théodore de Bèze. L'année suivante, il parut avec éclat au concile de Trente. On lui attribue la première idée de la Ligue (*V. ce mot*). Il a fondé l'université de Pont-à-Mousson, 1573, et laissé des Sermons et des Lettres. *V.* Guillemin, *Le cardinal de Lorraine, son influence politique et religieuse au* XVI^e *siècle*, Paris, 1847, 1 vol. in-8°.

LORRAINE (Charles I^er, II, III, IV et V, ducs de). *V.* CHARLES.

LORREZ-LE-BOCAGE, ch.-l. de cant. (Seine-et-Marne), arr. et à 32 kil. S.-E. de Fontainebleau, sur le Lunain; 512 hab.

LORRIS, ch.-l. de cant. (Loiret), arr. et à 21 kil. S.-O. de Montargis; 1,526 hab. Autrefois fortifiée. La coutume de Lorris était célèbre parmi les plus anciennes du royaume. Commerce important de bois, moutons, laines.

LORRIS (Guillaume de). *V.* GUILLAUME.

LORSCH, v. de la Hesse-Darmstadt, à 8 kil. E. de Worms; 2,460 hab. Elle avait autrefois une abbaye de bénédictins, fondée en 764, et richement dotée par Charlemagne.

LORYMA, nom latin de LLORET.

LOS, partie du Béloutchistan. *V.* LOUS.

LOSS, LOOS, FOROTIMAII, ILES AUX IDOLES, îles de l'océan Atlantique, dans la Guinée Supérieure, par 9° 30' lat. N., et 16° 10' long. O. Sur 7, trois sont habitées. Elles appartiennent aux Anglais.

LOSSNITZ, v. de Saxe. *V.* LOESNITZ.

LOSSOLO, v. du roy. d'Italie, à 31 kil. N. de Verceil; 6,200 hab.

LOT, *Oltis*, riv. de France, prend sa source dans les Cévennes (Lozère), passe à Espalion, Entraigues, Cahors, Villeneuve-d'Agen, arrose les départements de l'Aveyron, du Lot et de Lot-et-Garonne, et se jette dans la Garonne, rive dr., au-dessous d'Aiguillon. Cours de 450 kil., navigable sur 306. Il reçoit, à droite, la Coulagne, la Truyère, la Seille; à gauche, la Dourdon, la Diége.

LOT (le), départem. du S. de la France; ch.-l., *Cahors*; formé du Quercy et d'une partie de la Guyenne; situé entre les départements de la Corrèze au N., du Cantal et de l'Aveyron à l'E., de Tarn-et-Garonne au S., de Lot-et-Garonne, et de la Dordogne à l'O. Superf., 525,584 hect.; pop., 295,542 hab. Arrosé par la Dordogne, la Cère, le Lot et la Seille; traversé par quelques ramifications des Cévennes et des montagnes du Cantal. Pays agricole, fertile en grains, bons vins ordinaires, vins noirs pour mélanges, châtaignes, chanvre, tabac, truffes. Elève de porcs et de volailles. Carrières de serpentine, pierres meulières, pierres lithographiques. Peu d'industrie manufacturière. Moulins à farine. Ce département forme le diocèse de Cahors, et dépend de la cour impériale d'Agen.

LOT-ET-GARONNE, département du S.-O. de la France; ch.-l., *Agen*; formé dans l'anc. Guyenne (Agénois, partie du Condomois et du Bazadais); situé entre les départ. de la Dordogne au N., du Lot à l'E., de Tarn-et-Garonne au S.-E., du Gers au S., des Landes au S.-O., de la Gironde à l'O. Superf., 535,374 hect. Pop., 332,065 hab. Arrosé par la Garonne, le Lot, le Dropt, le Gers, la Bayse. Pays de plaines et de collines; sol fertile sur les bords du Lot et de la Garonne; en d'autres parties, landes et bruyères. Climat très-variable. Récolte de grains, chanvre, châtaignes, tabac, vins estimés, liége. Elève de porcs, volailles. Exploit. de fer; moulins à farine, distilleries d'eaux-de-vie, usines à fer; préparation de fruits secs, pruneaux, etc. Tanneries, papeteries, ganterie, bonneterie, filatures de laine, manuf. de toiles peintes. Ce département forme le diocèse et dépend de la cour impériale d'Agen.

LOTERIE chez les anc. Romains. Amusement inventé pour récréer les convives dans les festins. Des billets désignant des lots à gagner étaient mis dans une coupe; un esclave la promenait à la ronde, et chaque convive prenait un billet, qui lui valait un lot important, ou d'une valeur dérisoire. C'était dans les festins de fête que le maître de la maison donnait une loterie. L'empereur Auguste aimait beaucoup ces loteries, et distribuait ainsi de l'argent, de riches tissus, et pour les lots d'attrape, des éponges, des pelles à four, des pinces à épiler, etc. Agrippa transporta les loteries au public: à la suite de jeux scéniques, il fit jeter dans le théâtre une multitude de ballottes de bois ou de tablettes, dont chacune valait, à celui qui pouvait l'attraper, une somme d'argent, un habit, un char, un vase de métal, un esclave, etc. Néron, dans des jeux qu'il célébra pendant plusieurs jours pour la perpétuité de l'Empire, faisait jeter quotidiennement au peuple mille billets de loterie, avec lesquels on avait du blé, des vivres, des oiseaux, de l'argent, des perles, des esclaves, des chevaux, des maisons, des terres, etc. C. D—Y.

Loteries chez les modernes. Les loteries se perpétuèrent dans l'Italie, et devinrent des jeux combinés pour gagner de l'argent. D'Italie on les importa en France; la 1^re fut établie par François I^er, en 1539, sous le nom de *blanque*, de l'italien *bianca carta*, billet blanc, parce que les billets perdants, toujours en plus grand nombre, étaient censés blancs. Cette loterie dura peu. Elle reparut sous le ministère de Mazarin, 1656, fut supprimée en 1658 par arrêt du parlement, reparut, et fut constituée à l'état d'institution en 1700: alors on en créa une à l'hôtel-de-ville de Paris sous le titre de *loterie royale*, au capital de 10,000,000 de livres. Les mises, les prix, et le nombre des billets, étaient fixés. Le tirage s'effectuait au moyen de 2 roues, l'une contenant les numéros, l'autre des cartes indiquant la valeur du gain de chaque numéro, qui variait à chaque tirage. Le profit de l'Etat consistait en un droit fixe perçu sur les numéros gagnants, ou dans la différence entre la recette des billets vendus, et la dépense des billets gagnants. La loterie publique prit un grand développement vers le milieu du XVIII^e siècle. En 1776, on l'appela *Loterie royale de France*, et son tirage se fit avec beaucoup de pompe et d'appareil. Elle reposait sur les combinaisons suivantes. il y avait 90 numéros, sur lesquels les joueurs faisaient leur mise, sans qu'il fût interdit de prendre des numéros déjà choisis par d'autres. On les jetait dans une roue, et un enfant, les yeux bandés, en tirait 5, qui formaient les 5 chances favorables de chaque tirage, on les nommait: *extrait, ambe, terne, quaterne*, et *quine*. L'extrait était un seul numéro, et rapportait 15 fois la mise; l'ambe, 2 numéros, donnant 270 fois; le terne, 3 numéros, valant 5,500 fois; le quaterne, 4 numéros, gagnant 75,000 fois la mise. Le quine ne se jouait pas. On mettait ce que l'on voulait sur chaque série, excepté sur le quaterne, dont la mise était limitée à 12 fr. Les chances en faveur du joueur étaient d'une contre 18 sur l'extrait, et d'une contre 2,555,189 sur le quaterne. La loterie, qui produisait à l'Etat un revenu annuel de 10 à 12 millions de fr., fut supprimée en 1793; rétablie le 9 vendémiaire an VI (1^er octobre 1797), elle reçut des accroissements: outre le bureau de Paris, on en établit 4 nouveaux à Bordeaux, Lille, Lyon, Strasbourg, et chaque bureau faisait un tirage tous les 10 jours. La loterie a été supprimée par une loi du 1^er janvier 1839. Il n'y a plus auj. que des loteries de charité établies accidentellement avec une permission spéciale de l'administration. En Allemagne, on se sert souvent des moyens de la loterie pour vendre des propriétés d'une grande valeur.

LOTH, neveu d'Abraham, le suivit à Haran, et de là dans la terre de Chanaan et en Egypte. Mais les querelles de leurs pasteurs les forcèrent de se séparer; Loth se fixa à Sodome. Vaincu et pris par Chodorlahomor, roi des Elamites, il fut délivré par son oncle. Plus tard, Dieu, ayant résolu la ruine de Sodome, envoya deux anges pour avertir Loth de sortir de la ville. Il s'enfuit donc avec sa famille; mais sa femme ayant regardé derrière elle, malgré l'ordre du Seigneur, fut changée en statue de sel. De l'union de Loth avec ses deux filles naquirent les Ammonites et les Moabites. L-H.

LOTHAIRE I^er, 3^e empereur d'Occident, né vers 795, m. en 855, fils aîné de Louis le Débonnaire et de la reine Hermangarde, fut associé à l'Empire en 817, et nommé roi d'Italie en 820. Après la naissance de Charles le Chauve, en faveur duquel un domaine fut constitué aux dépens de ses aînés, Lothaire excita ses frères Louis et Pépin à la révolte, et détrôna deux fois son père, 830 et 833. Une part qu'il reçut dans l'héritage de Pépin, 838, lui fit fermer les yeux sur de nouvelles faveurs accordées à Charles. Quand Louis le Débonnaire mourut, il voulut réduire Louis le Germanique à la Bavière, et Charles à l'Aquitaine; mais il fut battu à Fontanet, 841. Par le traité de Verdun, 843, il eut en partage l'Italie, la Bourgogne, et une province formée des pays orientaux de la France sous le nom de Lotharingie. Avant de mourir, il partagea ses Etats entre ses trois fils: Louis II, qui eut l'Italie et le titre d'empereur; Charles, qui eut le S.-E. de la France jusqu'à la Saône, et Lothaire II, qui reçut la Lorraine. Il se retira au couvent de Prum, dans les Ardennes.

LOTHAIRE II, 2^e fils du précédent, m. en 869, régna depuis 855 sur le pays compris entre la Meuse et le Rhin, et qui s'appelait Lotharingie ou Lorraine. Il s'allia tour à

tour avec ses oncles Louis le Germanique et Charles le Chauve. En 862, il répudia Teutberge pour épouser Valdrade, sœur d'un archevêque de Cologne; cette union fut approuvée par les conciles de Metz et d'Aix-la-Chapelle; mais le pape Nicolas Ier cassa les arrêts des conciles, et proclama ainsi la souveraineté de l'Eglise de Rome. Lothaire, excommunié, dut reprendre sa première femme. Il retomba dans la même faute, et, en allant, comme allié de son frère Louis II, combattre les Sarrasins en Italie, il espéra fléchir le pape Adrien II; il n'y put parvenir, et mourut à Plaisance, en regagnant ses Etats.

LOTHAIRE, roi d'Italie, fils de Hugues de-Provence. Associé à la couronne dès 931, il succéda à son père qui venait d'abdiquer, 945, mais sous la tutelle de Bérenger, marquis d'Ivrée. Il périt cinq ans plus tard, probablement empoisonné. Sa veuve, Adélaïde, épousa dans la suite Othon le Grand, roi de Germanie. G.

LOTHAIRE, roi de France, né en 941, m. en 986, était fils de Louis IV d'Outre-mer, et de Gerberge, sœur de l'empereur Othon Ier. Associé au trône en 952, il succéda à son père en 954, fut constamment sous la tutelle de Hugues le Grand et de Hugues Capet, déclara la guerre à Othon II, qu'il faillit surprendre dans Aix-la-Chapelle, ne put ensuite l'empêcher d'envahir la France; et lui céda la Lorraine en 980. On a accusé, sans preuves, sa femme Emma, fille de Lothaire II, roi d'Italie, de l'avoir empoisonné.

LOTHAIRE de Supplimbourg, né en 1075, duc de Saxe, fut élu empereur d'Allemagne en 1125, malgré les prétentions des neveux de Henri V, Frédéric de Souabe et Conrad de Franconie. Il s'humilia devant le saint-siége pour conserver la couronne, et opposa aux deux princes révoltés Henri le Superbe, petit-fils de Welf Ier, devenu son gendre, 1127 : ainsi commença la rivalité des Guelfes et des Gibelins. Plus tard, il soutint Innocent II contre Anaclet, 1133, et vainquit le roi de Sicile, Roger II, qui défendait l'antipape, 1136. Il mourut l'année suivante. G.

LOTHARINGIA, nom latin de la LORRAINE.

LOTHIAN, ancienne contrée d'Ecosse, formant auj. les comtés d'Haddington ou East-Lothian, de Linlithgow ou West-Lothian, et d'Edimbourg ou Middle-Lothian. Le titre de marquis de Lothian appartient à la famille Kerr.

LOTHIAN (EAST-). *V.* HADDINGTON.

LOTHIAN (MID- OU MIDDLE-). *V.* EDIMBOURG (comté d').

LOTHIAN (WEST-) *V.* LINLITHGOW.

LOTHIER (Duché de). *V.* LORRAINE et BRABANT.

LOTICH (Pierre), poëte latin, né en 1528 à Schluchtern en Wétéravie, m. en 1600, étudia sous Mélanchthon et Camérarius, combattit sous les drapeaux de la ligue de Smalkalde, voyagea ensuite en France et en Italie, se fit recevoir docteur en médecine à Padoue, et alla professer cette science à Heidelberg en 1557. Ses poésies, écrites avec élégance, parurent sous ce titre : *P. Lotichii elegiarum liber*, Paris, 1551, in-8°; une 2e fut publiée avec des augmentations par Camérarius en 1561; la meilleure est celle d'Amsterdam, 1754, 2 vol. in-12. C. N.

LOTICH (Jean-Pierre), de la famille du précédent, médecin et professeur à Rinteln, a laissé, entre autres ouvrages : *In Petronii Satyricon commentarii*, Francf., 1629, in-4°; *Rerum Germanicarum historiæ*, ou histoire des empereurs Ferdinand II et III, ibid., 1646, 4 vol. in-fol.; *De casei nequitiâ*, ibid., 1643, in-8°; et quelques poésies latines, ibid., 1620, in-8°. C. N.

LOTOPHAGES, anc. peuple de l'Afrique septentrionale, le long de la Petite-Syrte, était ainsi nommé du *lotos*, arbre dont il mangeait les fruits et tirait une espèce de vin. Le lotos avait aussi, disait-on, la propriété de faire perdre aux étrangers le souvenir de leur patrie.

LOTOPHAGES (île des). *V.* MENINX.

LOTTI (Cosme), architecte, mécanicien et peintre, né à Florence vers la fin du XVIe siècle, travailla beaucoup pour la famille ducale de Toscane. Il inventa plusieurs automates qui, placés sur des fontaines, devenaient animés par l'effet de conduits d'eau intérieurs, et dont on voit encore quelques-uns en Italie. Appelé en Espagne par Philippe IV en 1628, il construisit le théâtre du palais de *Buen-Retiro*. Il excellait aussi dans les décorations de théâtre. Son meilleur tableau est une *Vierge au rosaire*. M. V—I.

LOTTI (Antoine), compositeur de musique vénitien, né vers 1665, m. en 1740, fut un des maîtres de Marcello et de Galuppi. Ses opéras manquent de vivacité dramatique; mais, dans les madrigaux et dans la musique d'église, il égale Scarlatti.

LOUARGAT, brg (Côtes-du-Nord), arr. et à 16 kil. O. de Guingamp; 417 hab.

LOUBNI, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 100 kil. O.-N.-O. de Poltawa, sur la Soula; 5,000 hab. Jardin botanique, et magasin de médicaments de la couronne.

LOUDÉAC, s.-préf. (Côtes-du-Nord), à 50 kil. S. de St-Brieuc; 1,767 hab. Trib. de 1re instance, collége, chambre des manufactures. Fabr. autrefois plus importante de toiles. Forges, papeteries. Forêt de 2,500 hectares.

LOUDES, ch.-l. de cant. (Haute-Loire), arr. et à 15 kil. O.-N.-O. du Puy; 377 hab.

LOUDIANAH. *V.* LODIANA.

LOUDUN, *Juliodunum*, s.-préf. (Vienne), à 54 kil. N.-N.-O. de Poitiers, sur un coteau élevé; 3,961 hab. Trib. de 1re instance, collége. Récolte de vins blancs, truffes, chanvre; comm. de moutons, graines oléagineuses, cire jaune, légumes secs, dentelles communes. — Anc. capitale du Loudunois, cette ville embrassa la Réformation, et fut prise par les catholiques en 1569; elle est célèbre par le procès pour sorcellerie intenté au curé Urbain Grandier en 1634.

LOUDUN (Paix ou Edit de), paix signée, le 3 mai 1616, entre la régente Marie de Médicis et les princes rebelles. On donnait à ces derniers 6 millions; Condé recevait 5 places de sûreté; Villeroy, Jeannin et Sillery, anciens ministres de Henri IV, étaient éloignés de la cour. En ce qui concernait le protestantisme, on confirmait l'édit de Nantes.

LOUE ou LOUVE (La), rivière de France, prend sa source près d'Aubonne (Doubs), et se jette dans le Doubs, à 8 kil. S. de Dôle (Jura); cours de 100 kil.

LOUÉ, ch.-l. de cant. (Sarthe), arr. et à 31 kil. O. du Mans, sur la Vègre; 1,477 hab. Fabr. de toiles et papier; tuileries; exploit. de marbre.

LOUÈCHE (BAINS-DE-). *V.* BADE.

LOUET (Georges), jurisconsulte, issu d'une famille noble d'Anjou, fut avocat, puis conseiller au parlement de Paris en 1584, enfin évêque de Tréguier, mais mourut, en 1608, avant d'avoir pris possession de son siége. Il a laissé un *Recueil d'arrêts notables*, ouvrage publié en 1602, souvent réimprimé, et dont Rousseau de Lacombe a donné la meilleure édition, avec des remarques et des additions, Paris, 1742, 2 vol. in-fol.

LOUGA, rivière de la Russie d'Europe, naît à 35 kil. N.-O. de Novogorod, et se jette dans le golfe de Finlande. Cours de 260 kil.

LOUGANSK, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 279 kil. E. d'Iékatérinoslav. Ferme-modèle; fonderie de canons; fabr. de machines à vapeur, instruments de marine, etc.

LOUGHBOROUGH, brg et paroisse d'Angleterre, près de la Soar, comté et à 15 kil. N.-N.-O. de Leicester; 10,800 hab. Bibliothèque publique. Fabr. de cotonnades, dentelles, fil, bonneterie de laine. Exploitation de houille.

LOUGH-LANE. *V.* KILLARNEY.

LOUGHMAN. *V.* LOGHMAN.

LOUGHREA, v. d'Irlande, comté et à 33 kil. E.-S.-E. de Galway, sur la rive N. du lac de son nom, affluent de la baie de Galway; 5,000 hab. Fabr. de toiles et lainages; tanneries. Ruines d'un monastère du XIVe siècle.

LOUHANS, *Lovincum*, s.-préf. (Saône-et-Loire), à 46 kil. N.-E. de Mâcon, sur la rive g. de la Seille; 3,389 hab. Trib. de 1re instance et de commerce. Collége. bibliothèque. Moulins à farine; tanneries. Eglise paroissiale intéressante. Comm. important en grains, mais, gros bétail, volailles. Entrepôt des marchandises qui passent de Lyon en Suisse.

LOUIS, en latin *Ludoviçus*, *Lodolx*, en allemand *Ludwig*; nom d'un grand nombre de personnages historiques.

1° *Empereurs.*

LOUIS Ier, *le Débonnaire*, né à Casseneuil (Agénois) en 778, m. en 840, fils de Charlemagne et d'Hildegarde, fut fait roi d'Aquitaine dès l'âge de trois ans, adopta plus tard les mœurs et le costume de ses sujets, et, malgré ses bonnes intentions, laissa, par sa faiblesse, avilir l'autorité et dissiper les finances. Son père dut réparer ses fautes. Associé à l'Empire en 813, empereur en 814, il subit tour tour, pendant sa vie entière, l'influence des grands et du clergé. Il permit aux Saxons, transportés en France par Charlemagne, de retourner dans leur pays. Après avoir montré quelque fermeté à l'égard de sa famille, dont il réprima les désordres, et à l'égard du pape Pascal Ier, qui s'était fait sacrer sans son agrément, il jugea trop lourd le fardeau de l'empire, et, par le capitulaire de Thionville, 817, le partagea avec ses fils : Louis eut la Bavière, Pépin l'Aquitaine, et Lothaire l'Italie. Son neveu, Bernard, qui ce partage privait de l'Italie, se révolta, fut défait, se constitua prisonnier, eut les yeux

crevés, et mourut à la suite de ce traitement odieux, 818. Louis le Débonnaire, en proie aux remords, et poussé par le clergé, fit publiquement pénitence à Attigny, 822. En 829, il voulut former un royaume pour un nouveau fils, Charles le Chauve. Les trois frères aînés prirent les armes, déposèrent l'empereur, et l'enfermèrent, ainsi que sa 2e femme Judith de Bavière, dans un monastère. Il fut rétabli, la même année, par la diète de Nimègue. En 833, une seconde révolte éclata; le pape Grégoire IV s'était joint aux fils rebelles. Louis le Débonnaire, abandonné par son armée dans la plaine de Rotfeld (champ du mensonge), fut amené à Compiègne, solennellement dégradé, et condamné à une réclusion perpétuelle par Ebbon, archevêque de Reims. Rétabli en 834, dans l'assemblée de St-Denis, par Pépin et Louis le Germanique, qui étaient jaloux de Lothaire et indignés de ses violences, il mourut dans une île du Rhin, près de Mayence, au moment où Louis le Germanique s'était révolté de nouveau. Montesquieu a dit de lui, « qu'il ne put se concilier ni la crainte, ni l'amour, et qu'avec peu de vices dans le cœur, il avait toutes sortes de défauts dans l'esprit. » Il eut pour successeur à l'empire Lothaire, et au trône de France Charles le Chauve.

LOUIS II, *le Jeune*, né vers 822, m. en 875, fils de Lothaire Ier, empereur et roi d'Italie, et petit-fils du précédent, fut associé à la royauté d'Italie en 844, fit respecter à Rome l'autorité impériale, essuya un échec, en 845, près de Gaëte, en combattant contre les Sarrasins, mais les battit près de Bénévent en 848. Associé à l'Empire en 850, il devint empereur en 855, et ne reçut, des possessions de son père, que l'Italie. En 859, il se fit céder par l'un de ses frères, Charles, le pays situé entre le Jura et les Alpes, et, en 863, quand Charles fut mort, il partagea la Provence avec Lothaire II, roi de Lorraine, son autre frère. Reprenant la guerre contre les Sarrasins, il fut battu devant Bari en 867, mais finit par les expulser de la Calabre en 871. Retenu quelque temps prisonnier par Adalgise, prince de Bénévent, il lui fit la guerre sans succès jusqu'en 873. Il a fondé le couvent de Casauria, près du fleuve Pescara. Sa fille unique, Hermangarde, épousa Boson, roi de Bourgogne Cisjurane.

LOUIS III, dit *l'Aveugle*, né en 880, m. en 928 ou 929, fils de Boson, roi de Bourgogne Cisjurane, et d'Hermangarde, fille de l'empereur Louis II, fut conduit, après la mort de son père, 887, à la cour de Charles le Gros, qui l'adopta, ramené en Provence par sa mère, 888, et reconnu roi à Valence. Appelé en Italie contre Bérenger, 899, il fut d'abord surpris par lui, puis le battit en 900, et se fit couronner empereur à Rome par le pape Benoît IV. Pris dans Vérone par Bérenger, 903, il eut les yeux crevés, et retourna en Provence, où il mourut.

LOUIS IV, dit *l'Enfant*, né en 893, m. en 911, succéda à son père Arnulf, roi de Germanie, en 899, et fut reconnu empereur en 908. Pendant ce règne, qui ne fut qu'une longue minorité, l'autorité royale fut entièrement annulée par celle des ducs, et les Hongrois ravagèrent l'Allemagne en tous sens. G.

LOUIS V, de Bavière, né en 1284, m. en 1347, fils de Louis le Sévère, duc de Bavière, fut élu empereur à Francfort en 1314, et couronné à Aix-la-Chapelle, pendant que son compétiteur, Frédéric le Bel, archiduc d'Autriche, était couronné à Cologne. Il battit et prit ce prince à Muhldorf, 1322, et ne lui rendit la liberté qu'en 1325, à condition qu'il renoncerait à l'Empire. Le pape Jean XXII, désapprouvant ce traité, enjoignit à Louis d'abdiquer, l'excommunia, et offrit l'Empire à Charles IV le Bel, roi de France, qui ne put gagner les électeurs. Louis de Bavière entra en Italie, 1327, se fit couronner roi d'Italie à Milan, proclama à Rome l'antipape Pierre de Corbière (Nicolas V), qui le sacra empereur, 1328, mais fut chassé par Robert, roi de Naples. Clément VI l'excommunia de nouveau en 1346, et il mourut, l'année suivante, à Augsbourg, d'apoplexie ou d'une chute de cheval. C'est lui qui a placé, dans le sceau de l'Empire, deux aigles : d'où est venu l'aigle à double tête.

2° *Rois de Germanie.*

LOUIS Ier, *le Débonnaire*. *V.* plus haut LOUIS Ier, empereur.

LOUIS II, *le Germanique*, né en 806, m. à Francfort en 876, 3e fils de Louis le Débonnaire et d'Ermengarde, obtint, en 817, la Bavière et toute la partie orientale de l'empire de Charlemagne, sous le nom de royaume de Germanie. Il se révolta contre son père en 829, 833 et 840. Allié de Charles le Chauve, il battit Lothaire à Fontanet, 841. Le traité de Verdun, 843, lui assigna, pour sa part, les pays situés sur la rive dr. du Rhin (Saxe, Thuringe, Bavière, Pannonie). Le pays des Grisons et une partie de la Lorraine, héritage de son neveu Lothaire II, lui revinrent en 869, en vertu du traité de Mersen, conclu avec Charles le Chauve. Il laissa 3 fils, Carloman, Louis le Saxon, et Charles le Gros.

LOUIS III, dit *le Saxon*, m. en 882, 2e fils du précédent, devint roi en 876, battit près d'Andernach son oncle Charles le Chauve, roi de France, qui voulait le dépouiller, envahit à son tour la France après la mort de Louis II le Bègue, 879, mais fut repoussé de la Champagne. En 880, il obtint de son frère aîné Carloman la Bavière. En 881, il battit les Normands près de Thin, dans la forêt Carbonnière, et fut défait par eux à Ebsdorff (Lunebourg) quelques mois après. Il mourut de chagrin à Francfort.

LOUIS IV *l'Enfant*. *V.* plus haut LOUIS IV, empereur.

LOUIS V *de Bavière*. *V.* plus haut LOUIS V, empereur.

3° *Rois de France.*

LOUIS Ier, dit *le Débonnaire*. *V.* plus haut LOUIS Ier, empereur.

LOUIS II *le Bègue*, né en 846, m. à Compiègne en 879, fils de Charles le Chauve et d'Ermentrude, fut fait roi d'Aquitaine par son père en 867, lui succéda comme roi de France en 877, et fut sacré à Compiègne par Hincmar, archevêque de Reims, puis à Troyes par le pape Jean VIII. Il dut signer des traités humiliants avec les seigneurs rebelles. Il eut de sa 1re femme, Ansgarde, deux fils, Louis III et Carloman; la 2e, Adélaïde, fut mère de Charles le Simple.

LOUIS III, m. en 882, fils du précédent, fut reconnu roi par l'assemblée de Meaux, 879, régna conjointement avec Carloman, son frère, et eut la Neustrie, avec une partie de l'Austrasie. Il battit les Normands à Sancourt (Ponthieu), 881. Sous son règne, Boson fonda le royaume de Bourgogne cisjurane. Il mourut par accident à St-Denis.

LOUIS IV, *d'Outre-mer*, roi de 936 à 954, fils de Charles le Simple, né en 918, avait été, après la déposition de son père, emmené en Angleterre par sa mère Ogive; de là lui vint son surnom. Rappelé par Hugues le Grand et Herbert de Vermandois, il fut sacré à Laon. Il ne put reprendre la Lorraine sur Othon Ier, et, ayant enlevé la Normandie au jeune duc Richard-sans-Peur, il fut battu et pris par Harald, roi de Danemark. Livré à Hugues, dont il avait secoué le joug, il dut lui céder le comté de Laon, 944. Puis, il essaya de se venger, avec l'aide d'Othon et du comte de Flandre; les Allemands, ses alliés, furent défaits devant Rouen, 947. Il mourut à Reims d'une chute de cheval, laissant de Gerberge, fille d'Othon, deux fils, Lothaire, qui lui succéda, et Charles de Lorraine.

LOUIS V *le Fainéant*, né en 966, m. en 987, fils de Lothaire, lui succéda en 986. Il montra quelque valeur au siége de Reims. On a prétendu qu'il mourut empoisonné par la reine Blanche, sa femme, à l'instigation de Hugues Capet. Il est le dernier roi carlovingien.

LOUIS VI, *le Gros*, fils de Philippe Ier et de Berthe, fille d'un comte de Hollande, né en 1078, associé au trône en 1100, roi de 1108 à 1137. Depuis ce règne, la royauté s'affranchit peu à peu de la tutelle des nobles, et se fait accepter comme un pouvoir supérieur, chargé de gouverner tout le royaume. La belle-mère de Louis VI, Bertrade, ayant excité contre lui les grands vassaux, il recommença pendant 10 ans la lutte qu'il avait soutenue déjà sous Philippe Ier, et combattit les sires du Puiset, de Coucy et de Montlhéry, les comtes de Corbeil, de Mantes, d'Etampes, de Montfort, de Montmorency, etc. Il voulut enlever pour Guillaume Cliton la Normandie à Henri Ier, roi d'Angleterre, réclama pour lui-même le château de Gisors, fut battu à Brenneville en 1119, mais repoussa, avec l'aide des Communes et guidé par l'oriflamme, déployée pour la première fois, Henri V d'Allemagne, son allié, 1124. En 1127, il vengea le meurtre de Charles le Bon, comte de Flandre, donna ce pays à Cliton, et soutint dans le concile d'Etampes le pape Innocent II contre Anaclet, en 1130. Il favorisa l'affranchissement des Communes, alliées des rois contre les nobles. Suger fut son ministre. A. G.

LOUIS VII, *le Jeune*, fils du précédent, né en 1120, roi de 1137 à 1180. Il ne jugea pas nécessaire de se faire sacrer comme ses prédécesseurs. Dans une courte guerre contre Thibaut de Champagne, il fit mettre le feu à l'église de Vitry; 1,300 personnes y périrent, 1144. Par expiation, il entreprit, malgré son ministre Suger, avec Conrad III, empereur d'Allemagne, la 2e croisade, prêchée à Vézelai par St Bernard, 1147-1149; il y perdit son armée en Asie-Mineure, devant Antioche et Damas, et, au retour,

répudia Eléonore de Guyenne, 1152, perdant ainsi la Touraine, le Poitou, la Saintonge, l'Angoumois, et l'Aquitaine. Ennemi de Henri II, roi d'Angleterre, qui épousa Eléonore, il soutint ses fils révoltés, et accueillit Thomas Becket. A. G.

LOUIS VIII, *le Lion*, fils de Philippe-Auguste et d'Isabelle de Hainaut, né en 1187, roi de 1223 à 1226. Ayant son avénement, il avait été appelé en Angleterre par les nobles révoltés contre Jean-sans-Terre, puis, après la mort de ce prince et des défaites à Lincoln et à Douvres, avait dû rentrer en France. Il continua l'œuvre de son père, en prenant aux Anglais l'Aunis, la Saintonge, le Limousin, le Périgord, 1224. Héritier des droits d'Amaury de Montfort sur le comté de Toulouse, il battit Raymond VII, et prit Avignon. Il mourut d'une épidémie à Montpensier en Auvergne. On soupçonna Thibaut, comte de Champagne, de l'avoir empoisonné. Il avait eu de Blanche de Castille 11 enfants, dont 6 vivaient au moment de sa mort. A. G.

LOUIS IX, ou SAINT LOUIS, né à Poissy en 1215, m. en 1270, succéda à son père Louis VIII en 1226. Blanche de Castille, sa mère, sans prendre le titre officiel de régente, s'empara aussitôt du pouvoir, le garda jusqu'à la majorité de son fils, 1236, et sut le défendre, avec une énergie toute virile, qui n'excluait pas l'adresse, contre l'ambition des grands seigneurs féodaux, inquiets de l'accroissement du domaine royal et de l'autorité centrale depuis Louis VI. En vain, tantôt réunis, tantôt séparés, ils essayèrent, pendant 16 ans, 1226-42, d'affaiblir la royauté par des intrigues ou des luttes continuelles : les uns, comme Philippe Hurepel, oncle du roi, et Thibaut de Champagne, se laissèrent détacher de la ligue par l'habileté insinuante de Blanche, 1227; les autres, Raymond VII de Toulouse, 1229, Pierre Mauclerc de Bretagne, 1234, furent réduits par les troupes royales à des conditions onéreuses ou humiliantes, dont la principale fut le traité de Meaux ou de Paris, où le premier, abandonnant tous ses droits sur le Languedoc oriental (sénéchaussées de Beaucaire et de Carcassonne) conquis par Louis VIII dans la guerre des Albigeois, nommait héritière du reste de ses Etats sa fille Jeanne, destinée à épouser un des frères du roi. L'appui qu'Henri III d'Angleterre donna parfois aux révoltés, 1229-31, 1234, 1241 et suiv., n'aboutit qu'aux défaites de Taillebourg et de Saintes, où Louis mit en pleine déroute les Anglais, 1242 : elles amenèrent la soumission du comte de la Marche et d'Angoulême, Hugues de Lusignan, et la trêve de Bordeaux avec Henri III, 1243. Cette première partie du règne se termina par une croisade en Egypte, résolue par le pieux roi pendant une maladie dangereuse. Sa femme, Marguerite de Provence, voulut le suivre, tandis que Blanche de Castille était une seconde fois régente de la France, 1248-52. Louis partit malgré les prières et les avis de ceux qui l'entouraient, et même de sa mère. L'expédition fut assez heureuse d'abord, d'Aigues-Mortes à Chypre, où l'on perdit 8 mois précieux, 1248, de Chypre à Damiette, qu'on prit en débarquant, mais où l'on resta 6 mois encore, 1249, et de Damiette à Mansourah, où malheureusement Robert d'Artois, frère du roi, perdit la vie, 1250. Le roi lui-même y fut fait prisonnier en voulant le venger; alors tout fut compromis par la peste, par la famine. Louis IX, par sa fermeté et sa grandeur d'âme, étonna ses ennemis, qui le relâchèrent, lui, ses frères et les débris de son armée, au prix de Damiette et d'une somme de 8,000 besants d'or (7,000,000 de fr.). Après sa délivrance, il passa 4 ans en Palestine, réparant les places qui restaient encore aux chrétiens, Césarée, Jaffa, Sidon, St-Jean-d'Acre, et rachetant aux infidèles plus de 10,000 chrétiens captifs. La mort de sa mère, 1252, qui avait eu à réprimer l'insurrection des Pastoureaux (*V. ce mot*), et l'inutilité d'un plus long séjour en Orient, le rappelèrent en France, 1254. Il y fonda, au retour, l'hospice des Quinze-Vingts (*V. ce mot*), comme il avait, au départ, inauguré la Ste-Chapelle. — Dans la 2e partie de son règne, St Louis poursuivit un double objet : la paix au dedans et au dehors; et la réforme de la législation et de l'administration judiciaire. Par les traités de Corbeil, 1258, et d'Abbeville, 1259, il chercha à écarter pour l'avenir toute occasion d'hostilités avec l'Aragon et l'Angleterre. Dans l'un, il renonçait à toute suzeraineté sur la Catalogne, la Cerdagne et le Roussillon, depuis longtemps rattachés en fait aux destinées de l'Espagne; en échange, Jayme Ier renonçait à tous les hommages qu'il prétendait dans le Languedoc, et l'Aragon était ainsi à peu près dégagé de la France. Dans l'autre, soit par scrupule de conscience, comme le dit Guillaume de Nangis, soit seulement par amour de la paix, et avec une entière confiance dans ses droits, comme le soutient Joinville, il rendait les conquêtes de son père sur les Anglais (Limousin, Périgord, Quercy, Agénois, partie de la Saintonge), à la condition, pour Henri III, de reconnaître celles de son aïeul (Normandie, Maine, Anjou, Touraine, Poitou, etc.). Il s'efforça de même d'arrêter les guerres privées, soit en réconciliant les seigneurs entre eux, soit en renouvelant la *Quarantaine-le-roy* (*V. ce mot*) de Philippe-Auguste. En même temps, il assurait au pays une justice mieux rendue : 1° dans ses domaines, en y abolissant le duel judiciaire, 1261. La conséquence de cette révolution, qui remplaçait « la jurisprudence féodale de la force par la jurisprudence plus concluante des témoignages », fut l'introduction des officiers de la couronne (chancelier, connétable, etc.) et des légistes ou *maîtres en droit* dans le parlement, jusque-là composé seulement de barons et de prélats; chargés uniquement d'abord de conduire les procès, ils furent (jusqu'en 1344) les conseillers *rapporteurs*, à côté des conseillers *jugeurs*. Le parlement, ainsi modifié et devenu la cour souveraine du roi au lieu d'être l'assemblée des vassaux, eut des sessions annuelles, et domina les cours des grands fiefs; — 2° dans le royaume entier, en établissant les *appels*, en multipliant les *cas royaux*, et en créant quatre grands bailliages (Sens, Amiens, Mâcon, Saint-Pierre-le-Moutier), investis du droit de ressort sur toutes les justices seigneuriales inférieures, et relevant aussi eux-mêmes du parlement. Le commerce fut favorisé par une ordonnance qui enjoignit aux nobles de recevoir, sur leurs domaines, la monnaie royale pour sa valeur réelle. Des *enquesteurs royaux* rappelèrent les *missi dominici* de Charlemagne. Enfin de grands actes législatifs de toute nature, rédigés sous l'influence de St Louis, par les juristes dont il s'entourait (Pierre de Fontaine, Pierre de Villette, Etienne Boileau, etc.), montrèrent la royauté capétienne se préoccupant, bien plus encore que sous Philippe-Auguste, de tous les intérêts généraux du pays : les *Etablissements de St Louis*, 1270, publiés avec des notes par l'abbé de St-Martin, Paris, 1786, in-8° et in-12 (*V.* ETABLISSEMENTS), et les *Statuts des* 150 *métiers de Paris*, 1260, publiés de nos jours dans la collection des *Documents inédits sur l'histoire de France*, sortes de code civil et criminel, et de code de commerce. Des historiens lui attribuent la *Pragmatique-Sanction*, mais c'est à tort, car cet acte paraît être apocryphe (*V.* PRAGMATIQUE-SANCTION). Sous ce règne, les Carmes s'établirent en France, et la Sorbonne fut fondée. Une nouvelle croisade, que les conseils intéressés de Charles d'Anjou, roi de Naples et frère du roi, dirigèrent sur Tunis, termina cette 2e partie du règne, 1270, comme celle d'Egypte avait terminé la première. Presque à l'arrivée, la peste atteignit le bon roi, qui, sur le point de mourir, se fit étendre sur un lit de cendres, et finit en véritable saint, après avoir dicté pour son fils Philippe des *enseignements* « qu'il lui commanda de garder comme par testament et comme son hoir principal (Joinville). » Il lui recommandait l'amour de Dieu, de la justice, de la paix, de ses bonnes villes qui deviendraient au besoin les appuis de la couronne contre ses ennemis, rois ou barons : c'était résumer toute sa vie. — St Louis avait assuré à la France une prospérité jusqu'alors inconnue; à la royauté capétienne, des sympathies plus vives encore au dedans, une influence immense au dehors : choisi pour arbitre entre Henri III et ses barons révoltés, 1263, il était pour tous le modèle de la loyauté, de l'équité scrupuleuse, de la grandeur d'âme. Il montra les qualités d'un grand roi, et sut accorder une politique profonde avec une justice inaltérable. « Il aima Dieu de tout son cœur, et agit en conformité de son amour » (Joinville). L'Eglise en fit bientôt un saint, 1297, dont la fête se célèbre le 25 août; ce jour-là, avant 1789, l'Académie Française faisait prononcer tous les ans un panégyrique de Louis IX. La Vie de St Louis fut écrite au XIIIe siècle en français par Joinville, son ami, en latin par Geoffroy de Beaulieu, son confesseur, par celui de la reine Marguerite, par Guillaume de Nangis, bénédictin de Saint-Denis; au XVIIe siècle, par Filleau de la Chaise, d'après les matériaux qu'avait recueillis Lenain de Tillemont, Paris, 1688, 2 vol. in 4°, et par l'abbé de Choisy, Paris, in-4°, 1689; elle l'a été de nos jours par M. de Villeneuve-Trans, Paris, 1839, 3 vol. in-8°. M. Beugnot a composé un *Essai sur les institutions de St Louis*, Paris, in-8°, 1821, et M. Mignet un mémoire analogue, intitulé : *De la féodalité, des institutions de St Louis, et de la législation de ce prince*, Paris, in-8°, 1822. R.

LOUIS X, *le Hutin* (querelleur), fils et successeur de Philippe le Bel, né à Paris en 1289, roi de Navarre en

1304 par la mort de Jeanne sa mère, roi de France de 1314 à 1316. Il pilla les Juifs et les marchands lombards, vendit aux villes des libertés et des priviléges, et, par un édit de 1315, pressé d'argent pour la guerre de Flandre, força les serfs de ses domaines à acheter leur affranchissement. Mais une violente réaction se manifesta contre les excès du pouvoir royal, et contre les légistes, ses instruments. Charles de Valois, oncle et ministre du roi, était le chef des mécontents; Louis X sacrifia Enguerrand de Marigny, surintendant des finances, que l'on pendit, Pierre de Latilly, Raoul de Presles, qui furent disgraciés, octroya la *charte aux Normands*, et rendit des prérogatives à la noblesse. Il eut de Clémence de Hongrie un fils posthume, qu'on nomme Jean Ier. A. G.

LOUIS XI, né à Bourges en 1423, roi en 1461, m. en 1483. Turbulent et avide de pouvoir, il avait, dans la Praguerie, 1440, levé, contre son père Charles VII, le drapeau des résistances aristocratiques. En vain le roi lui concéda le gouvernement du Dauphiné, 1440, et le mit à la tête d'une expédition contre les Suisses, qu'il battit près de Bâle, au profit de l'empereur Frédéric III, 1444. Louis aima mieux s'attacher ces vigoureux montagnards que de les combattre davantage, fit avec eux le traité d'Ensisheim, où ils lui promettaient 4,000 hommes quand il le voudrait, attira les mécontents dans sa province, refusa de la quitter sans garantie, et, quand Charles VII irrité envoya contre lui Chabannes avec une armée, 1457, s'enfuit chez le duc de Bourgogne, plutôt que de se remettre aux mains de son père, dont son ingratitude hâta la fin. — Devenu roi, il consacra tout ce qu'il avait d'intelligence et d'adresse, de passion et d'énergie, à lutter par tous les moyens, guerre ouverte, astuce, cruauté, contre cette aristocratie qu'il avait jadis soutenue (*V.* FÉODALITÉ, FRANCE), à ruiner cette maison de Bourgogne, qui l'avait accueilli, mais qui, avec celles d'Anjou et de Bretagne, formait une barrière formidable aux progrès du pouvoir central. Il compromit d'abord sa cause par ses imprudentes tracasseries : en attaquant la noblesse étourdiment, par la suppression du droit de chasse ou des droits régaliens, en mécontentant les princes de Bourgogne par le rachat des villes de la Somme (*V. ce mot*), et le clergé par l'abandon momentané de la Pragmatique-sanction, il ne ménageait pas davantage le peuple, qui, en le voyant augmenter les impôts et punir d'affreux supplices les soulèvements que ces innovations excitaient, s'inquiétait peu de ses façons roturières, de sa simplicité de costume, du choix de ses conseillers intimes, tirés des derniers rangs, Olivier Ledain, son barbier, Tristan l'Hermite, son prévôt ou son bourreau, La Balue, qu'il fit évêque d'Angers et cardinal. La révolte des seigneurs, de Charles de Charolais, héritier des Etats de Bourgogne, du duc de Bretagne François II, du duc de Bourbon, du frère même du roi, Charles de Berry, etc., put se parer du titre de *Ligue du bien public* (*V.* BIEN PUBLIC); et, après une bataille indécise à Montlhéry, 1465, Louis XI ne se tira de ce premier danger que par deux traités (Conflans et St-Maur, 1465), qui récompensaient ses ennemis et le «mettaient lui-même au pillage» (Comines), en lui enlevant les villes picardes récemment rachetées, et la Normandie, qui fut donnée à son frère : il se réservait de les déchirer à la première occasion, et les viola en effet presque aussitôt, en reprenant à Charles de Berry la province cédée, et en imposant au duc de Bretagne le traité d'Ancenis. Aussi malheureux vis-à-vis d'une seconde ligue, que forma en 1467 Charles le Téméraire, devenu duc de Bourgogne, il commit l'imprudence de se livrer, à Péronne, aux mains de ce prince, au moment où il faisait révolter Liége contre lui : il ne sortit de ce « mauvais pas » qu'en « travaillant et gagnant » les ministres du duc, et en signant une nouvelle convention, qui agrandissait encore en Picardie, aux dépens de la sienne, la puissance de ce rival acharné (Péronne, 1468); il y promit à son frère la Champagne, au lieu de laquelle il lui donna la Guyenne, marcha lui-même contre Liége, et se vengea de toutes ces humiliations, en condamnant à une cruelle captivité de dix ans, dans une cage de fer, La Balue, qui le trahissait, 1469. — Dans la 2e partie de son règne, 1469-83, Louis XI montra plus d'habileté et de prévoyance; et quand la rupture du traité de Péronne, cassé par les notables assemblés à Tours en 1470, eut excité une nouvelle prise d'armes, soutenue au dehors par deux rois étrangers, 1471, les circonstances vinrent aussi à son aide : son frère, qui avait pris une grande part à toutes les révoltes, mourut en 1472, et Charles le Téméraire, en voulant, après son échec devant Beauvais, 1472, réunir à ses Etats la Lorraine, l'Allemagne rhénane, la Suisse, ne parvint qu'à se faire tuer après trois défaites sanglantes (Granson, Morat, 1476; Nancy, 1477). Le roi, pendant ce temps, s'était débarrassé de tous ses ennemis : de Jean II d'Aragon, en lui reprenant Perpignan, un instant perdue, d'Edouard V d'Angleterre, en signant le traité de Picquigny, 1475; il avait écrasé impitoyablement les plus remuantes des maisons féodales secondaires, Armagnac, 1473, Alençon, 1474, Saint-Pol, 1475, Nemours, 1477. A la mort du duc Charles, qui ne laissait qu'une fille, il détacha de sa succession la Bourgogne et les villes de la Somme, portions du domaine royal soumises à la même loi que lui, et par conséquent fiefs masculins, et, de plus, l'Artois et la Franche-Comté, provinces réunies par les ducs de Bourgogne, et sur lesquelles ses droits étaient plus contestables. Malgré les efforts de Maximilien d'Autriche, devenu l'époux de Marie de Bourgogne (bataille indécise de Guinegate, 1479; traité d'Arras, 1482), il conserva les deux premiers pays sans condition, les deux autres comme dot de Marguerite d'Autriche, fille de Maximilien et de Marie, qui épouserait plus tard l'héritier du trône. En 1480 et 1481, une combinaison de testaments habilement ménagée le rendit encore maître des trois grandes provinces de la maison d'Anjou (Anjou, Maine, Provence). Le Roussillon et la Cerdagne, engagés par Jean II en 1462, et vainement attaqués par lui, restaient au royaume. Louis XI avait donc été l'un des principaux ouvriers de l'unité territoriale de la France. Il aurait voulu lui donner aussi l'unité administrative, et « désiroit fort que l'on usast d'une coustume, d'un poiz et d'une mesure; » il facilita l'action du pouvoir central sur les provinces par la création des postes, 1467, et par l'institution de trois parlements nouveaux, qui mettaient la justice royale plus à la portée des justiciables (Grenoble, 1453; Bordeaux, 1462; Dijon, 1477). En même temps, « prêtant l'oreille à toutes gens et s'enquérant de toutes choses, » il ne négligeait rien de ce qui pouvait faire riche, grande et forte la nation qu'il gouvernait, accroissant sans mesure les impôts, mais dépensant tous ses revenus, ouvrant de nouveaux marchés, attirant les ouvriers habiles de Grèce et d'Italie, provoquant la fondation de nouvelles manufactures, s'occupant des routes, des canaux, de la marine marchande, de l'exploitation des mines, établissant l'imprimerie à Paris, 1469, à Lyon, à Angers, à Poitiers, à Caen, etc., tenant sur pied des armées quatre fois plus nombreuses que par le passé, fortifiant les places comme ne l'avaient jamais fait ses prédécesseurs. On lui doit l'inamovibilité de la magistrature. Et cependant, malgré tous les services rendus au pays, Louis XI, malheureux lui-même, toujours inquiet et en défiance, toujours tremblant devant la mort, qu'il avait, dit Comines, à redouter plus que d'autres, et contre laquelle sa religion superstitieuse ne suffisait pas à le fortifier, fut détesté de ses contemporains, « des menus comme des grands. » L'histoire, à son tour, tout en reconnaissant que la plupart des princes de son temps étaient tout aussi mauvais et seulement moins habiles, l'a justement condamné, comme elle condamne tous ceux pour qui le but est tout et la route qui y conduit indifférente. Il passa ses dernières années, dominé par son médecin Coythier, dans le château du Plessis-lez-Tours; il croyait prolonger ses jours en s'entourant de reliques, et fit venir de Calabre François de Paule, pour obtenir de lui par un miracle la santé et la vigueur. On lui attribue les *Cent nouvelles nouvelles* imitées de Boccace, et le *Rosier des guerres*. Il fonda les universités de Valence, de Bourges, de Caen, et de Besançon. *V. les Mémoires de Philippe de Comines*, et *l'Histoire de Louis XI* par Duclos, Paris, 1745-46, 4 vol. in-12, ou La Haye, 1750, 3 vol. C. Delavigne a écrit une tragédie de *Louis XI*. R.

LOUIS XII, né à Blois en 1462, de Charles d'Orléans, petit-fils de Charles V et de Marie de Clèves, m. en 1515, succéda à son père comme duc dès 1464, et à son cousin Charles VIII comme roi de France en 1498. Suspect par sa naissance à Louis XI, dont la politique l'avait forcé d'épouser sa 2e fille Jeanne, princesse vertueuse et vénérée depuis comme une sainte, mais laide, contrefaite et stérile, 1476, mécontent sous la régence d'Anne de Beaujeu, contre laquelle sa révolte (*Guerre folle*, 1485-88) n'aboutit qu'à la défaite de St-Aubin-du-Cormier, et à une captivité de trois années, il ne fut pas, lors de l'expédition de Charles VIII en Italie, et malgré quelques succès (victoire de Rapallo, septembre 1494; surprise de Novare, juin 1495), plus heureux dans ses prétentions sur le Milanais, dont il se regardait comme l'héritier, du chef de son aïeule Valentine Visconti, sœur de Philippe-Marie, dernier duc de cette maison, et qu'il aurait voulu voir conquérir sur les Sforza avant le royaume de Naples.

Une fois sur le trône, « le roi de France (ce sont ses paroles) ne vengea pas les injures du duc d'Orléans; » il pardonna à tous ses ennemis d'autrefois, à Mme de Beaujeu, à son vainqueur La Trémoille; mais il n'oublia pas de même ses prétentions sur Milan et Naples. Après avoir obtenu d'Alexandre VI son divorce avec Jeanne de France, et réuni de nouveau la Bretagne à la couronne par son mariage avec la duchesse Anne, veuve de son prédécesseur, il songea à son tour à des conquêtes en Italie. Milan fut attaquée la première; le duché fut pris, perdu et repris par les Français en moins d'un an (octobre 1499-avril 1500), et Ludovic Sforza le More alla terminer sa vie en France. Le traité secret de Grenade, 1500, décida alors la conquête et le partage du royaume de Naples entre Louis XII et Ferdinand le Catholique, et le roi Frédéric n'eut connaissance de cette convention qu'après avoir livré, comme à un allié, ses places à Gonzalve de Cordoue, général du roi d'Espagne. Mais des divisions naquirent bientôt entre les deux princes qui le dépouillaient, et, tandis que le roi de France se laissait endormir par le traité de Lyon, les victoires de Séminara, de Cérignoles, et du Garigliano, 1503, livrèrent le pays tout entier aux Espagnols. Malade et découragé, Louis XII alors abandonna ses amis pour se rapprocher de ses ennemis, et signa les désastreux traités de Blois, 1504: l'un donnait le Milanais, la Bretagne et la Bourgogne en dot à sa fille Claude, fiancée, bien qu'encore enfant, à Charles d'Autriche (plus tard Charles-Quint), petit-fils de l'empereur Maximilien et de Ferdinand; un autre concluait entre Louis XII et Maximilien une alliance contre Venise, la seule alliée qui nous restât en Italie. Si le premier fut cassé par les Etats-Généraux de Tours, 1506, sans que la France eût pourtant d'autre hostilité à repousser qu'une révolte des Génois, 1507, l'autre fut exécuté, et la Ligue de Cambrai, 1508-9, réunit contre les Vénitiens le pape Jules II, le roi de France, l'empereur et le roi d'Espagne. Venise, attaquée de toutes parts, et vaincue par La Trémoille à Agnadel, 1509, fut sauvée par la désunion de ses vainqueurs. Jules II pardonna aux Vénitiens, quand ils lui eurent rendu quelques places réclamées en Romagne: de là entre lui et Louis XII une rupture désirée par le pontife, qui, avec l'aide des Suisses, que le roi de France avait mécontentés, voulait chasser de l'Italie les *Barbares*. La *Sainte-Ligue* fut formée contre les Français, qui venaient de s'emparer de Bologne, 1511: elle comprenait, avec le saint-siége, Venise, Ferdinand le Catholique, Henri VII, d'Angleterre, et Maximilien, 1511-12. La victoire de Ravenne, malgré la mort du vainqueur Gaston de Foix, 1512, livra aux Français cette place et presque toute la Romagne; mais les fautes des successeurs de Gaston permirent à Jules II de les recouvrer, et d'y ajouter même Parme, Plaisance et Reggio, tandis que Maximilien Sforza, fils de Ludovic, rentrait à Milan (décembre 1512). La mort du pape (février 1513) et l'alliance de Venise ne relevèrent que pour un instant l'influence des Français: Léon X, successeur de Jules II, resta leur ennemi, et ils furent encore battus à Novare (juin 1513). La France même fut envahie, et une nouvelle défaite essuyée à Guinegate (*Journée des éperons*, août 1513). Tout ce que put faire Louis XII, par les traités qui terminèrent son règne, ce fut de protéger l'intégrité du royaume. Il mourut sans enfant mâle, le 1er janvier 1515, quelques mois après avoir épousé en troisièmes noces Marie d'Angleterre, sœur d'Henri VIII. — Un gouvernement économe, affectueux pour les petits, et où l'heureuse nature du prince, secondé par un ministre habile, le cardinal d'Amboise, tenait lieu des garanties encore absentes, recommande mieux à la postérité la mémoire du *Père du peuple*, surnom qui lui fut donné par les Etats Généraux de Tours, en 1506, que ses malheureuses tentatives sur l'Italie. Pour enlever tout prétexte à la vénalité des juges, il interdit la vénalité des charges judiciaires, et assigna des gages aux magistrats. Deux nouveaux parlements furent créés, celui de Rouen (ancien échiquier de Normandie, 1499) et celui d'Aix, 1501. Il eut la gloire de commencer et de pousser assez loin (20 Coutumes certaines et bien d'autres probables) la grande entreprise de la rédaction des Coutumes, décrétée seulement avant lui. Il essaya de donner au pays une infanterie nationale, et rendit les troupes mieux disciplinées. Il réforma, dans l'Université de Paris, certains priviléges incompatibles avec l'ordre public: au lieu d'avoir sa juridiction indépendante, elle fut soumise à la juridiction des officiers royaux. Il protégea l'agriculture, le commerce, les lettres et les arts. — La Vie de Louis XII a été écrite par Claude de Seyssel, Paris, 1558, in-8°; par J. Taillé, Paris, 1755, 3 vol. in-12. Rœderer a publié 2 vol. in-8° sur Louis XII et François Ier, Paris, 1825. R.

LOUIS XIII, surnommé *le Juste* dès son enfance, au dire de plusieurs contemporains, parce qu'il était né sous le signe de la Balance, était fils de Henri IV et de Marie de Médicis. Né en 1601 à Fontainebleau, roi en 1610 sous la tutelle de sa mère, il fut déclaré majeur à l'âge de 13 ans, 1614, conformément à la vieille ordonnance de Charles V; mais il fut gouverné par ses ministres jusqu'à sa mort. Le premier fut le Florentin Concini, 1610-1617, marquis d'Ancre et maréchal de France, favori de la reine-mère: il abandonna la politique de Henri IV contre la maison d'Autriche, traita deux fois avec les seigneurs révoltés, au lieu de les combattre, et excita la haine publique par le scandale de son élévation et d'une prodigieuse fortune. Le petit roi, ennuyé de l'isolement où on le laissait, s'unit aux ennemis de l'Italien pour le renverser, et, s'il n'ordonna pas sa mort, il récompensa ses meurtriers, 1617. Albert de Luynes, qui avait su l'amuser et lui plaire par ses talents de fauconnier, succéda au maréchal d'Ancre pour l'imiter, et prit l'épée de connétable. Les mécontents se soulevèrent deux fois au nom de Marie de Médicis, disgraciée depuis la chute de son favori, et arrachèrent à la couronne les plus humiliantes concessions. Une révolte plus sérieuse, celle des protestants, éclata dans le Midi, et de Luynes mourut au siége de Montauban, 1621. Alors la reine-mère revint à la cour, et son influence fit entrer Richelieu au conseil, 1624 (*V.* RICHELIEU). Ce ministère fut signalé par la défaite des calvinistes de La Rochelle, 1628, l'humiliation du parlement et de la noblesse, la guerre de la succession de Mantoue, et la participation de la France à la guerre de Trente Ans (*V.* TRENTE ANS). Louis XIII se servit du cardinal sans l'aimer; plus d'une fois, fatigué de ses hauteurs et de l'espèce de servitude où il le retenait, il sembla prêt à le renvoyer: il recula toujours au dernier moment, parce qu'il en avait compris l'indispensable nécessité (*V. les art.* JOURNÉE DES DUPES, CINQ-MARS): il sacrifia, sans pitié, à la justice inexorable ou aux vengeances du cardinal sa mère, sa femme, son frère Gaston d'Orléans, et tous les grands seigneurs qui essayèrent de conspirer et de se soulever; enfin, après la mort de Richelieu, 1642, il conserva sa politique et les ministres qu'il lui avait recommandés, particulièrement Mazarin: c'est par là qu'on peut l'associer à la gloire de son règne. Louis XIII ne manquait pas de courage, et plus d'une fois il parut à la tête de ses armées: il assista au siége de La Rochelle, 1628, fit deux campagnes brillantes en Italie pour assurer au duc de Nevers la possession du Mantouan et du Montferrat, 1629-1630, prit Nancy au duc de Lorraine, 1632, et envahit le Roussillon, qui venait de se soulever contre l'Espagne, 1642. Il mourut l'année suivante, quelques mois après Richelieu, 1643. Il avait eu d'Anne d'Autriche, qu'il avait épousée en 1614, deux fils, Louis XIV son successeur, et Philippe d'Orléans. *V.* Bazin, *Histoire de France sous Louis XIII*, Paris, 1840, 4 vol. in-8°. G.

LOUIS XIV, surnommé *Louis le Grand*, fils du précédent et d'Anne d'Autriche, né à St-Germain-en-Laye en 1638, le 5 septembre selon *l'Art de vérifier les dates*, le 16, suivant d'autres biographes, m. le 1er septembre 1715. Il n'avait pas encore cinq ans, quand il succéda à Louis XIII (14 mai 1643), et la régence fut confiée à sa mère. Après avoir essayé de gouverner avec les *Importants* (*V. ce mot*), qui avaient souffert pour elle sous le dernier ministère, Anne d'Autriche donna sa confiance à Mazarin (*V. ce mot*), et continua la politique de Richelieu. Tandis que Condé remporte les victoires de Rocroy, 1643, de Fribourg, 1644, de Nordlingen, 1645, et de Lens, 1648, couronnées par le traité de Westphalie qui cède l'Alsace à la France, 24 octobre 1648, le parlement entre en lutte avec la régente, et veut limiter l'autorité de la couronne. La *Fronde* commence (*V. ce mot*): la résistance, d'abord pacifique et légale, aboutit à la journée des Barricades, 27 août 1648, et ensuite à la guerre civile. Le prince de Condé, devenu l'ennemi de la cour qu'il avait d'abord défendue, forme le parti des *Petits-Maîtres*, soulève le Midi, 1651, et manque de surprendre le jeune roi à Bléneau, sur la Loire, 1652: il quitte Paris après la bataille indécise du faubourg St-Antoine, 2 juillet, et se retire en Flandre, pour se mettre au service des Espagnols. Mazarin, qui avait été chassé deux fois du royaume, reprend le pouvoir, 3 février 1653, pour le garder jusqu'à sa mort, bien que Louis XIV ait été déclaré majeur depuis deux ans, 8 septembre 1651. Le cardinal peut s'occuper alors plus librement de la guerre étrangère: il oppose Turenne à Condé et aux Espagnols, s'allie avec Cromwell, conclut contre

l'Empire la *Ligue du Rhin*, et obtient de l'Espagne, au traité des Pyrénées, 7 novembre 1659, la cession de l'Artois et du Roussillon, et la main de l'infante Marie-Thérèse pour le jeune roi, avec l'espérance secrète de donner plus tard à la maison de Bourbon tout l'héritage de la monarchie espagnole. Louis XIV, après la mort de Mazarin, 9 mars 1661, se décide à gouverner par lui-même et sans premier ministre : il remplace Fouquet par Colbert, s'entoure d'hommes supérieurs, Le Tellier, Louvois, P. Séguier, de Lionne, et « commence par mettre de l'ordre dans les finances dérangées par un long brigandage; la discipline est rétablie dans les troupes; la magnificence et la décence embellissent sa cour; les plaisirs mêmes ont de l'éclat et de la grandeur; tous les arts sont encouragés, et tous employés à la gloire du roi et de la France » (Voltaire). Au dehors, ses premiers actes révèlent un désir de grandeur, un sentiment de la dignité de la France, qui étonne l'Europe : il humilie la cour d'Espagne à Londres (*V.* Vatteville) et le pape Alexandre VII à Rome (*V.* Créquy), 1662; il secourt la maison d'Autriche contre les Turcs (victoire de St-Gothard, 1664) et le Portugal contre la branche espagnole (victoire de Villa-Viciosa, 1665); il envoie sa marine renaissante contre les pirates barbaresques, 1665, et les force à respecter le commerce des nations chrétiennes. A la mort de Philippe IV, son beau-père, 1665, il réclame les Pays-Bas, en vertu du *droit de dévolution*, s'assure par d'habiles négociations l'alliance ou la neutralité des autres Etats, et soumet la Flandre en trois mois, 1667, la Franche-Comté en trois semaines, 1668. La *Triple alliance*, conclue en cinq jours, entre la Hollande, l'Angleterre et la Suède, le décide à la paix d'Aix-la-Chapelle, qui lui confirme la Flandre, 2 mai 1668. Aussitôt il prépare une guerre nouvelle contre les Provinces-Unies, coupables de l'avoir froissé par la hauteur de leurs envoyés, coupables surtout d'avoir défendu avec succès la monarchie espagnole. « Le meilleur moyen, écrivait Louvois au prince de Condé, 1er novembre 1671, de parvenir à la conquête des Pays-Bas, est d'abaisser les Hollandais, et de les anéantir, s'il est possible. » Le roi commence par dissoudre la Triple alliance par ses négociations, s'unit avec Charles II d'Angleterre par le traité de Douvres, charge le marquis de Pomponne de ramener la Suède à l'alliance française, renouvelle ses anciens traités avec l'empereur et l'Empire, et envahit lui-même la Hollande, 1672. Le passage du Rhin, opération militaire du 4e ordre, au jugement de Napoléon Ier, a tout l'effet d'une grande victoire, et quatre provinces sont soumises en quelques mois; mais bientôt l'énergie des Hollandais, la révolution intérieure qui renverse les frères de Witt et élève au stathoudérat Guillaume d'Orange, enfin les inquiétudes de l'Europe, mettent un terme aux succès de la France. La *Grande alliance* est conclue en 1674, et une nouvelle guerre commence après l'évacuation des Provinces-Unies. Le roi reprend lui-même la Franche-Comté, mai 1674, et, tandis que Turenne (*V. ce mot*) défend l'Alsace et le Rhin contre les Impériaux, dans une admirable campagne où il trouve la mort, 1675, Condé remporte la victoire de Sénef dans les Pays-Bas, et Duquesne disperse les flottes hollandaises et espagnoles sur les côtes de la Sicile. L'accession de l'Angleterre à la coalition détermine Louis XIV à signer les traités de Nimègue, 1678, 1679, en vertu desquels il garde la Franche-Comté. C'est l'apogée du règne. Le roi, auquel l'hôtel-de-ville de Paris vient de décerner le surnom de *Grand*, continue ses conquêtes après la paix; et les *Chambres de réunion* (*V. ce mot*) lui livrent Strasbourg, 1681, Luxembourg, et 20 autres villes; Alger et Gênes sont bombardées, 1685, et le pape Innocent XI obligé de s'abaisser, comme autrefois Alexandre VII, 1687. Le mécontentement et les craintes de l'Europe amènent la *Ligue d'Augsbourg;* l'Angleterre y adhère, après le renversement de Jacques II et l'élévation de Guillaume III, 1688. Louis XIV essaie en vain de rétablir les Stuarts par une invasion en Irlande; l'incapacité de Jacques II, qui se fait battre à La Boyne, 1690, et surtout la défaite navale de Tourville à La Hogue, 1692, affermissent Guillaume III sur le trône. Tandis que le maréchal de Lorges garde la défensive sur le Rhin, Catinat soumet la Savoie et une partie du Piémont par les victoires de Staffarde, 1690, et de la Marsaille, 1692, et Luxembourg bat Guillaume d'Orange ou ses alliés à Fleurus, 1690, à Steinkerque, 1692, et à Nerwinde, 1693. La paix est conclue à Ryswick, 1697; le roi abandonne ses nouvelles conquêtes, excepté Strasbourg : il voulait se préparer à la guerre de la succession espagnole, qui allait enfin s'ouvrir. Charles II choisit pour son successeur, 2 octobre 1700, le duc d'Anjou, fils du grand-dauphin, Philippe V, un instant reconnu par la plupart des nations de l'Occident; mais les hauteurs de Louis XIV et les craintes légitimes de l'Europe décident la conclusion de la *Grande ligue*, dirigée par le célèbre *triumvirat*, Eugène, Marlborough, et Heinsius, 1701 : la devise du roi, *Seul contre tous*, devient une effrayante vérité. Les succès se balancent de part et d'autre pendant quatre années (*V.* Succession d'Espagne); mais, en 1704, la défaite d'Hœchstædt chasse les Français de l'Allemagne; celle de Ramillies, 1706, d'une partie des Pays-Bas; et celle de Turin, de toute l'Italie. Tout l'effort de la guerre se porte dans les Flandres et en Espagne : les alliés, vainqueurs à Oudenarde, 1708, s'emparent de Lille, tandis que l'archiduc Charles est proclamé roi à Madrid. Louis XIV demande inutilement la paix : il s'adresse à la France pour la faire juge entre lui et ses ennemis, et un mouvement national répond aux paroles magnanimes du roi. Villars est encore vaincu à Malplaquet, 1709, mais il tue 20,000 hommes aux ennemis et ne perd que le champ de bataille; Vendôme reprend l'Espagne par la victoire de Villaviciosa, 1710. La coalition commence à hésiter, surtout l'Angleterre, qui portait par ses subsides le principal poids de la guerre; une révolution ministérielle remplace les whigs par les torys (août 1710), et amène la disgrâce de Marlborough et de ses amis. Bientôt l'avénement de l'empereur Charles VI, qui prétendait déjà à toute la monarchie espagnole, 1711, rend la paix plus nécessaire encore, et le ministère de Bolingbrocke se rapproche de la France. Les Impériaux, réduits à eux-mêmes, sont vaincus à Denain par Villars, 1712, et les traités d'Utrecht, 1713, de Rastadt et de Bade, 1714, sont conclus (*V.* Utrecht, Rastadt). La France conserve les conquêtes du règne, l'Alsace et Strasbourg, la Cerdagne et le Roussillon, l'Artois, la Flandre, la Franche-Comté; Philippe V, l'Espagne avec ses colonies. Louis XIV meurt une année après la paix. — Par son gouvernement intérieur, comme par ses guerres, Louis XIV a exercé une influence décisive sur les destinées de la France : non-seulement il a régné en maître absolu, comme quelques-uns de ses prédécesseurs, mais il a établi la théorie de la monarchie absolue. On le voit dans ses *Mémoires* : à ses yeux, la royauté est d'institution divine; les rois sont les représentants de Dieu sur la terre, inspirés par lui, et, à ce titre, participant presque de sa puissance et de son infaillibilité. Il avait dit, tout jeune encore, après la Fronde : « L'État, c'est moi »; ce fut la règle de sa conduite. Il voulut dominer tous les pouvoirs qui existaient alors en France, les annuler, ou les faire servir à sa grandeur : il y réussit. Il ne convoqua jamais les Etats-Généraux, qui avaient été considérés, dans les siècles précédents, comme le contre-poids naturel de l'autorité royale; il ne consulta pas davantage le parlement, qui avait donné la régence à sa grand'mère et à sa mère, et qui avait fait la Fronde; il lui ordonna d'enregistrer les édits de la couronne *purement* et *simplement*, c.-à-d. sans remontrance, et il changea même son titre de *cour souveraine* en celui de *cour supérieure*, comme si le premier eût été une injure à la souveraineté royale. Il amusa la noblesse, il l'attira à la cour, il la ruina par des fêtes, il l'honora par des marques extérieures de respect et de considération; mais il ne lui laissa aucun pouvoir politique; et, depuis la mort de Mazarin, pendant un règne de 54 ans, le duc de Beauvilliers fut le seul homme noble qu'il avait admis dans ses conseils. Il se servit, au contraire, de la bourgeoisie, plus éclairée et plus docile; il lui livra toutes les fonctions publiques, financières, judiciaires, politiques, et ce *règne de vile bourgeoisie*, comme dit dédaigneusement Saint-Simon, établit pacifiquement la classe moyenne dans l'administration du royaume. Louis XIV fut maître du clergé, comme il l'était de l'aristocratie et du tiers-état : il opposa plus d'une fois ses décisions aux prétentions du saint-siége, et, dans l'affaire de la *Régale*, 1682, l'assemblée des évêques français, présidée par Bossuet, lui donna raison contre Innocent XI. Mais s'il combattit les papes, ce ne fut pas au profit de l'hérésie : il poursuivit les protestants, et révoqua l'édit de Nantes, 22 octobre 1685; faute désastreuse, qui fut celle de la nation autant que celle du roi. Il ne ménagea pas davantage les jansénistes, qu'il croyait secrètement hostiles à son gouvernement : il détruisit Port-Royal, 1709, et imposa au clergé la signature de la bulle *Unigenitus*, 1713, qui remplit de tristesse les dernières années de son règne. Le quiétisme (*V.* Mme Guyon) aurait eu sans doute le même sort, si son brillant défenseur, Fénelon, archevêque de Cambrai, ne s'était soumis, avec l'abnégation la plus chrétienne, à la volonté royale et à l'arrêt de

la cour de Rome, 1699. — L'administration intérieure fut l'œuvre des ministres de Louis XIV autant que la sienne propre (*V.* les art. COLBERT, LOUVOIS, P. SÉGUIER, VAUBAN, relativement à ce qui fut fait alors pour les finances, le commerce et l'industrie, pour l'organisation de l'armée, pour la réforme des lois et de la jurisprudence, pour les fortifications des frontières, etc.). Ce qui appartient plus particulièrement au roi, c'est la protection généreuse accordée aux lettres, aux sciences et aux arts, et c'est avec raison qu'on a appelé *siècle de Louis XIV* la brillante époque illustrée par les noms des poëtes Corneille, Racine, Molière, Regnard, Boileau, La Fontaine, J.-B. Rousseau; des orateurs sacrés, Bourdaloue, Bossuet, Fléchier, Fénelon et Massillon; des philosophes, Descartes, Pascal, La Rochefoucauld, La Bruyère, Malebranche et Fontenelle; des savants, Fermat, les Bernouilli, Papin, Picard, Tournefort, Chardin; des artistes, Le Sueur, le Poussin, Le Brun, Mignard, Puget, Girardon, les deux Mansard, Perrault, Le Nôtre, Lulli, etc. De ce règne datent un grand nombre des monuments de Paris et des châteaux royaux de la province, le Val-de-Grâce, les Quatre-Nations, auj. l'Institut, l'Observatoire, 1666, les portes St-Denis et St-Martin, 1670, les Invalides, 1674, les places du Carrousel, des Victoires, et Vendôme, une partie des Tuileries, la colonnade du Louvre, Versailles, le Grand-Trianon, Marly, etc.—Après la mort de Marie-Thérèse, Louis XIV avait épousé secrètement Mme de Maintenon, dont il n'eut pas d'enfants. Son fils, le grand-dauphin, et deux de ses petits-fils, le duc de Bourgogne et le duc de Berry, moururent avant lui : son arrière-petit-fils, le duc d'Anjou, lui succéda sous le nom de Louis XV. Louis XIV ne donna pas toujours à ses sujets l'exemple de la continence; il eut plusieurs liaisons illicites, dont il naquit des enfants naturels. Parmi ces princes illégitimes, qu'il eut le tort de vouloir égaler, par lettres-patentes, aux princes du sang, le plus célèbre est le duc du Maine, fils de la marquise de Montespan. — Un grand nombre d'ouvrages ont été écrits sur le règne de Louis XIV : on peut consulter particulièrement le *Siècle de Louis XIV* par Voltaire, l'*Histoire de Louis XIV* par Pellisson, les *Mémoires* de Saint-Simon, l'*Essai sur la monarchie de Louis XIV* par Lémontey, les *Mémoires politiques et militaires relatifs à la succession d'Espagne* par M. Mignet et le général Pelet; les *Mémoires* ou *Œuvres de Louis XIV*, publiés par le général de Grimoard, 6 vol. in-8°, Paris, 1806; l'*Histoire de l'administration monarchique en France*, par M. Chéruel, Paris, 1855, 2 vol. in-8°. G.

LOUIS XV, né le 15 février 1710, à Versailles, fils du duc de Bourgogne et de Marie-Adélaïde de Savoie, mort en 1774, devint dauphin par la mort successive de son grand-père, 1711, de son père, de son frère aîné, 1712, et succéda à Louis XIV, son bisaïeul, en 1715. Mineur de nom jusqu'en 1723, et de fait 20 autres années encore, plus tard et jusqu'à sa mort insouciant, égoïste et débauché scandaleux, lorsque son peuple ne demandait qu'à l'aimer (surnom de *Bien-Aimé* après sa maladie de 1744), il ne fit guère qu'assister à son règne, dont l'histoire n'est que celle des ministères ou des influences qui s'y succédèrent, des guerres qui s'y firent, et qui, les dernières du moins, firent descendre la France de la haute position qu'elle avait prise depuis Richelieu. — 1re *Période. La Régence*, 1715-23. En même temps qu'ils affichaient une immoralité d'autant plus dangereuse que l'exemple partait de plus haut, le régent Philippe d'Orléans et l'abbé Dubois, son ancien précepteur, suivirent, sans souci des vrais intérêts du pays, une politique tout anglaise : le ministre, parce qu'il était largement pensionné par George Ier; le régent, parce que, héritier du trône au cas de la mort de Louis XV, toujours chétif, il voyait dans le roi d'Espagne, malgré sa renonciation, un compétiteur détesté, dont il cherchait à affaiblir les ressources. Au lieu de faire contre-poids à la marine anglaise, déjà si puissante, en augmentant celle de la France, en soutenant le cardinal Albéroni, qui en rendait une à l'Espagne, ils laissèrent dépérir nos vaisseaux, et s'allièrent à l'Angleterre contre Philippe V, qui fut réduit à renvoyer son ministre et à renoncer aux prétentions soulevées (*V. ces noms* et TRIPLE-ALLIANCE). Au dedans, le système de Law fit connaître à la France l'usage des banques, imprima aux capitaux une circulation rapide, favorable à l'industrie et au commerce, réduisit la dette publique de moitié, mais au prix d'une véritable banqueroute, en déplaçant et bouleversant les fortunes, en excitant sans mesure le goût du luxe et des jouissances, et, avec lui, toutes les mauvaises passions. — 2e *Période. Ministère du duc de Bourbon* (1723-26) *et du cardinal Fleury* (1726-43). Dans son désir de voir naître au trône un héritier, pour être sûr qu'il ne passerait pas au nouveau duc d'Orléans, son ennemi, le duc de Bourbon, indigne descendant de Condé, faillit ébranler toute l'Europe, en renvoyant brutalement une fille de Philippe V, fiancée à Louis XV, mais encore enfant, pour lui faire épouser la pieuse Marie Leczinska, fille de Stanislas Leczinski, roi dépossédé de Pologne. Une économie poussée jusqu'à la lésinerie, un amour de la paix qui allait jusqu'à la faiblesse, tels furent les caractères du gouvernement de Fleury, vieillard septuagénaire, ancien précepteur du roi. L'opinion de la cour l'entraîna pourtant dans deux guerres, celle de la *Succession de Pologne*, 1733-35, et celle de la *Succession d'Autriche*, commencée en 1741, et dont il ne vit pas la fin. Le but de la première, entreprise pour rendre le trône de Pologne, devenu vacant, au beau-père du roi de France, fut compromis dès l'abord par la mesquinerie des secours donnés à Stanislas. Elle se continua cependant, avec l'appui de l'Espagne, contre l'Autriche, qui s'y opposait, et ce fut elle qui, partout vaincue, en paya les frais. Le traité de Vienne (préliminaires en 1735, convention définitive en 1738), laissa à un Bourbon d'Espagne, Don Carlos, désormais Charles VII, la couronne des Deux-Siciles, que sa victoire de Bitonto, 1734, venait d'enlever à l'Autriche; la France y gagna la Lorraine; occupée par Berwick dès 1733, elle fut cédée à Stanislas jusqu'à sa mort, pour nous revenir ensuite, et le duc François de Lorraine, parent et gendre de l'Empereur Charles VI, eut en échange la Toscane, vacante par la mort du dernier Médicis, 1737. Dans la seconde, la France, malgré une promesse autrefois donnée, 1731, prit parti contre Marie-Thérèse, à qui Charles VI, son père, avait voulu laisser tous ses Etats, 1740, mais contre laquelle une foule de prétentions s'élevaient : elle le fit, non avec le dessein de reculer au nord sa frontière par la conquête des Pays-Bas, mais seulement par l'habitude de voir depuis des siècles une ennemie dans l'Autriche. La Silésie, conquise par les Prussiens, nos alliés; la Bohême, par les Prussiens et les Français; l'électeur de Bavière, notre protégé, couronné empereur sous le nom de Charles VII : tels furent les heureux débuts de la lutte. Mais le dévouement des Hongrois à Marie-Thérèse, l'appui que l'Angleterre lui accorda (fév. 1742), la défection de Frédéric II, que d'autres suivirent, relevèrent la cause autrichienne, et laissèrent retomber tout le poids de la guerre sur nos soldats, qui furent contraints d'évacuer Prague (décemb. 1742). Fleury mourut alors à 90 ans : ministère honnête, qui eut, après tout, d'heureux résultats, et qui gagne encore à être placé entre Dubois et le duc de Bourbon, qui le précédèrent, et la marquise de Pompadour, qui ne tarda pas à lui succéder. — 3e *Période. Mme de Pompadour* (1745-64). Après la mort de l'énergique duchesse de Châteauroux, maîtresse du roi, qui avait au moins du patriotisme, 1744, Mme de Pompadour ne fut pas seulement, avec le scandale d'un double adultère, une favorite qui coûta 36 millions au pays; elle fut aussi, pendant 19 années, une sorte de premier ministre. Dans cette longue période, la guerre de la succession d'Autriche se termina, et une autre, bien plus terrible, la suivit bientôt, la *Guerre de Sept Ans*. Chassés de la Bohême, vaincus à Dettingen en Bavière, 1743, rejetés en deçà du Rhin et bientôt en deçà des Alpes (défaite de Plaisance, 1746), réduits à l'alliance des Bourbons d'Espagne et d'Italie devant des ennemis de plus en plus nombreux (Hollande, 1745; Russie, 1747), les Français compensèrent en partie ces revers par leurs progrès dans les Pays-Bas : les victoires du maréchal Maurice de Saxe à Fontenoy, à Raucoux, à Lawfeld, 1745-46-47, la prise de l'imprenable Berg-op-Zoom et l'investissement de Maëstricht, amenèrent le traité d'Aix-la-Chapelle, 1748, qui ne nous enleva du moins aucun territoire, et qui donna à nos alliés, les Bourbons d'Espagne, une nouvelle couronne, celle du duché de Parme et Plaisance. Mais les droits de Marie-Thérèse, que la France avait combattus, étaient acceptés, son époux François de Lorraine était reconnu comme empereur, et si nous gardions nos colonies, bien défendues aux Indes par Dupleix, mais en partie conquises par les Anglais en Amérique, leurs attaques incessantes ne nous avaient laissé que deux vaisseaux de guerre. Dans la *Guerre de Sept Ans*, 1756-63, la France perdit ce qui lui restait à perdre, pour que l'Angleterre fût la reine des mers. Cette guerre européenne eut une double cause : le désir de l'Angleterre de ruiner notre marine, qui renaissait sous le ministre Machault, de nous enlever nos colonies, qui prospéraient sous La Bourdonnais et Dupleix : celui de Marie-Thérèse d'Autriche, de reprendre la Silésie à Frédéric II. L'Angleterre, la première, chercha des causes de rupture; elle captura, en pleine paix, nos vaisseaux

(300 vaisseaux marchands, 2 vaisseaux de ligne), à la hauteur de Terre-Neuve, 1755; alors seulement, et bien qu'en face de ces affronts le gouvernement de Louis XV eût poussé la modération jusqu'à la lâcheté (rappel de Dupleix, 1754; interdiction à nos marins de se défendre; renvoi d'une frégate anglaise prise par un vaisseau français, qu'elle avait attaqué), elle nous déclara la guerre (27 mai 1756), après s'être assurée de l'alliance du roi de Prusse (16 janvier 1756). La France, de son côté, s'était alliée à l'impératrice Marie-Thérèse (traité de Versailles, 1er mai 1756). La czarine Elisabeth, la Suède, etc., accédèrent à ce traité, et la guerre commença sur mer et sur terre. Sur mer, si, en Europe, l'amiral La Galissonnière et le maréchal de Richelieu prirent aux Anglais, 1756, l'île de Minorque, que le traité d'Utrecht leur avait laissée, partout ailleurs ce furent des revers. En quelques années, l'Angleterre, victorieuse de nos flottes au cap Ste-Marie (sud du Portugal) et à Brest, 1759, enleva à la France, en Afrique, le Sénégal; en Amérique, Québec, le Canada, les Antilles; en Asie, ses possessions des Indes, y compris Pondichéry, en vain héroïquement défendue, 1761, par Lally-Tollendal, qui ne trouva pour récompense que la Bastille et une condamnation à mort. Sur terre, des succès aussi au début, pour la France sur les Anglais dans le Hanovre (bataille de Hastenbeck, capitulation de Closter-Severn, 1757), pour ses alliés, Autrichiens ou Russes, sur les Prussiens en Bohême et en Moravie. Mais la victoire que Frédéric II remporta à Rosbach, 1757, sur les Français du maréchal de Soubise, fut le signal des malheurs : divisant alors ses forces, le roi de Prusse laissa à son général Ferdinand de Brunswick le soin de combattre nos soldats, et se chargea des Autrichiens et des Russes. Ferdinand força nos troupes de repasser le Weser, le Mein, le Rhin, les vainquit à Crevelt, à Minden, à Willighausen, 1758, 59, 61; et ces victoires ne furent pas égalées par nos succès de Bergen, 1759, de Corbach, de Clostercamp (dévouement de d'Assas, 1760). En même temps, Frédéric II, par la célérité et l'heureuse disposition de ses marches, résistait à 200,000 ennemis avec gloire, battu quelquefois, battant plus souvent lui-même. Le *Pacte de Famille*, signé par les efforts de Choiseul entre les quatre familles régnantes de la maison de Bourbon, 1761, les dispositions nouvelles de la Suède et de la Russie, amenèrent enfin la paix. Deux traités furent signés en 1763 : l'un à Paris, où la France abandonnait à l'Angleterre, en Europe, l'île de Minorque; en Amérique, le Canada, l'île Royale ou du Cap-Breton, etc.; en Afrique, le Sénégal; aux Indes, ses possessions presque entières, elle ne conservait guère que le droit de pêche sur le banc de Terre-Neuve, avec St-Pierre et Miquelon, quelques-unes des Antilles (Martinique, Guadeloupe, Marie-Galande, Désirade, Ste-Lucie), les îles africaines de Gorée, de France et de Bourbon, Pondichéry avec quelques comptoirs; l'Espagne perdait la Floride; la France lui donna peu après en compensation la Louisiane, que le traité lui avait aussi laissée. L'autre traité fut signé à Hubertsbourg en Saxe, et Frédéric II y garda la Silésie. — 4e *Période. Choiseul et la fin du règne.* Un ministre novateur, Choiseul, s'efforça de remédier à l'épuisement du pays; chargé, après Bernis, des relations extérieures en 1758, il les abandonna en 1761 pour le portefeuille de la guerre, auquel s'ajouta celui de la marine en 1763. Au dehors il avait fait conclure, en 1761, le Pacte de famille; il acquit des Génois l'île de Corse en 1768. Au dedans, en même temps qu'il supprimait les jésuites, 1764, il améliorait l'armée, et rétablissait la marine, naguère anéantie de nouveau. Mais il fut renversé en 1770 par le crédit de la Dubarry, favorite nouvelle, dont l'élévation était un scandale encore plus grand que tous ceux qui avaient précédé, dont la présence seule à Versailles, après ce qu'elle avait été, était une souillure. Il fit place au triumvirat du financier Terray, qui fit une banqueroute partielle, 1770, ne songea qu'à pressurer le pays, donna lieu au bruit du *Pacte de famine* (*V. ce mot*); du chancelier Maupeou, qui détruisit les parlements, dernière barrière opposée à la royauté absolue de Louis XV, 1771; du duc d'Aiguillon, qui, chargé des affaires étrangères, laissa, sans mot dire, démembrer la Pologne, 1772. Un pays démoralisé et ruiné au dedans, déconsidéré au dehors, où les abus venaient d'être poussés aux dernières limites par le pouvoir, en même temps qu'ils étaient signalés, attaqués par les philosophes et les économistes, voilà l'héritage qu'en mourant, 1774, Louis XV, du milieu de ses orgies, remettait au malheureux Louis XVI. « Après nous le déluge, » répétait souvent Mme de Pompadour. Ces mots caractérisent le règne tout entier depuis la mort de Fleury. Qu'importe, après cela, qu'on doive à Louis XV l'Ecole Militaire et l'église Ste-Geneviève (commencés en 1752 et 1757)? Qu'importent même quelques mots humains, à Fontenoy, sur les malheurs de la guerre, à la mort du dauphin sur l'avenir de la « pauvre France », 1765, de la part d'un roi dont l'égoïsme paresseux et la luxure effrénée ont amené tant de scandales, de misères, de honte publique sur une génération, et préparé à la suivante des catastrophes si terribles? Un seul acte mérite d'être cité : c'est le refus de Louis XV d'employer l'effroyable invention du joaillier Dupré (*V. ce mot*). — Il n'y a guère, avec les Mémoires du temps et le *Précis du siècle de Louis XV* de Voltaire, livre bien inférieur à son *Siècle de Louis XIV*, d'ouvrages spéciaux importants à consulter que l'*Histoire de la Régence* de Lémontey, Paris, 1832, 2 vol. in-8°; l'*Histoire de France pendant le* XVIIIe *siècle*, par Lacretelle jeune, Paris, 6e édit., 1844, 6 vol. in-8°; et l'*Histoire philosophique du règne de Louis XV* par M. de Tocqueville, 2 vol. in-8°, Paris, 1846, 2e édit. 1847. Il ne faut pas tout à fait dédaigner la *Vie privée de Louis XV* par Moufle d'Angerville, Londres, 1781, 4 vol. in-12. R.

LOUIS XVI, né à Versailles, le 23 août 1754, de Louis, dauphin, qui, par ses vertus, était comme un reproche vivant pour la cour dépravée de Versailles, et de Marie-Josèphe de Saxe, fut privé, fort jeune, de l'un et de l'autre, 1765, 1767, et succéda à son aïeul Louis XV le 10 mai 1774. Il apporta, en montant sur le trône, l'amour passionné du bien public, des mœurs honnêtes qui contrastaient avec les débordements honteux du règne précédent, un esprit sérieux, une instruction solide, mais malheureusement aussi, avec un extérieur vulgaire et sans prestige, une inexpérience complète des affaires, un caractère faible, irrésolu, facile aux influences, lorsqu'il aurait fallu un homme d'Etat de la plus haute intelligence et de la volonté la plus énergique, qui pût donner une direction à une révolution inévitable. Son règne, inauguré par la remise du droit de joyeux avénement, débuta par des réformes populaires : Maurepas, ministre d'Etat, rétablit les parlements, 1774, trois ans après leur destruction; l'économiste Turgot, chargé des finances, créa une *Caisse d'escompte*, origine de la Banque de France, autorisa la libre circulation des blés entre les provinces, déjà décrétée deux fois, 1754, 64, mais depuis deux fois interdite; détruisit la corvée, qu'il remplaça par un impôt territorial dont, contre l'usage, les ordres privilégiés n'étaient point exempts, et substitua, dans l'industrie, au régime des maîtrises; qui l'entravait par des règlements déraisonnables sur l'apprentissage et le compagnonnage (6 ans avant d'être bouquetier, 9 avant d'être boulanger, etc.), et par des conditions pécuniaires très-onéreuses, la concurrence et la liberté pour tous, 1774, 1776. Mais il n'avait pu agir que malgré les soulèvements des intéressés et l'opposition du parlement, dont le premier acte était d'embarrasser le pouvoir qui l'avait rappelé : il fut renversé dès 1776, et les deux dernières réformes furent abolies. Malesherbes, son ami, dont les larges idées sur la liberté de conscience et de culte, sur la suppression des lettres de cachet, sur l'abolition de la torture, étaient restées à l'état de propositions, donna en même temps sa démission de ministre de la justice. « Que ne puis-je, comme vous, quitter ma place! » lui dit le roi. Cet abandon de deux hommes de cœur et de talent était une première faute. Il en fut de même pour le Genevois Necker, successeur de Turgot en 1777. Il était parvenu à suffire aux nécessités nouvelles qu'imposa au Trésor la guerre d'Amérique, où la France fut entraînée par sa haine de l'Angleterre à soutenir contre elle ses colonies révoltées (traité de Versailles, 1778. — *V.* FRANKLIN, LA FAYETTE, ROCHAMBEAU, SUFFREN), et d'où elle ne retira, avec une dette accrue d'un milliard et demi, que le Sénégal, Tabago, et l'honneur d'avoir aidé les Etats-Unis à faire reconnaître leur indépendance, d'avoir rendu Minorque et la Floride à l'Espagne (traité de Versailles, 1783). Son système reposant tout entier sur les emprunts, dont les intérêts devaient être garantis par des réductions dans les dépenses, il publia, en 1781, pour augmenter la confiance publique, le *Compte rendu* de la situation financière. Mais les réformes projetées avaient, encore une fois, soulevé le parlement : Necker donna, lui aussi, sa démission. — Le renvoi de Turgot, en montrant la faiblesse du prince, ne lui enlevait rien des instincts généreux qui lui avaient fait, dès le commencement du règne, établir à Paris un mont-de-piété, 1777, abolir le servage dans les domaines royaux, 1779, effacer du Code la *question préparatoire*, qu'on appliquait au prévenu comme moyen d'information, 1780. En même temps qu'il songeait à rendre la France plus forte et plus riche, qu'il créait l'Ecole des mines, 1783, qu'il faisait commencer la digue de Cherbourg et le canal

du Centre, 1784, continuer celui de Bourgogne, qui datait de 1775, Louis XVI revint aux idées de ses ministres : il décréta la liberté entière de la circulation intérieure et de l'exportation des grains, 1787, l'abolition de la mort civile pour les protestants, qui rentrèrent dans le droit commun, 1788; mais pour l'établissement de la subvention territoriale et de l'égalité de l'impôt, pour l'abolition de la *question préalable*, appliquée au condamné afin d'avoir révélation de ses complices, pour la réorganisation de l'administration judiciaire, la révision générale des Coutumes, la rédaction d'un code unique, il se laissa à son tour arrêter par l'opposition parlementaire. Au retour des idées de Turgot succéda bientôt, après une assemblée de notables restée inutile, 1787 (*V.* Assemblée des notables), le retour de Necker, appelé, avec les Etats-Généraux, à tirer la France de la crise financière qu'y créaient une dette considérable et un déficit annuel de 56 millions au moins, août 1788. — Les Etats s'ouvrirent le 5 mai 1789. Malgré le parlement et les notables, une seconde fois réunis (novembre 1788), le roi avait accordé au tiers-état, qui formait la presque totalité de la nation, une représentation double, qui lui permit de contrebalancer l'influence des deux ordres privilégiés (621 sur 1,214). La conséquence naturelle, c'était le vote par tête, qui assurait la prépondérance au tiers, au lieu du vote par ordre, qui l'aurait nécessairement annulé. Pendant cinq semaines, les deux premiers ordres refusèrent de se réunir à l'autre dans la salle commune; et Louis XVI, cédant à son entourage, commit encore deux fautes qui eurent de graves conséquences : 1° celle de ne pas donner lui-même, en faveur du tiers, une solution qui découlait de son arrêt précédent : il en résulta que cet ordre, fatigué à la fin, se déclara *Assemblée nationale*, sur la motion de Sieyès, 17 juin; 2° celle de paraître alors se mettre du côté des privilégiés et vouloir lutter contre le tiers-état par de petits moyens ou par l'intimidation : — en fermant le lieu des séances : les députés allèrent au *Jeu de Paume*, et y jurèrent, sous la présidence de Bailly, de ne se séparer qu'après avoir donné une Constitution à la France, 20 juin; — en cassant toutes leurs décisions, et en menaçant, sans avoir l'énergie nécessaire pour l'accomplir, de faire seul le bien de son royaume, et de dissoudre cette puissante assemblée, qui venait de se proclamer la représentation de la nation entière (séance royale du 23 juin) : à la voix éloquente de Mirabeau, les députés restèrent dans la salle malgré l'ordre du roi, et la lutte fut engagée entre les deux principes de la souveraineté du peuple et du droit divin de la royauté. Le roi et les privilégiés cédèrent, et la fusion des trois ordres eut lieu, 27 juin; mais les exaltés, les agitateurs, ne tardèrent pas à s'emparer de la situation : ils profitèrent de la concentration de troupes nombreuses dans la capitale, et du renvoi de Necker, le ministre populaire, 11 juillet; Camille Desmoulins appela Paris aux armes, et la Bastille fut prise, 14 juillet. Il fallut que le roi cédât encore : Necker fut rappelé, Bailly nommé maire de Paris, la garde nationale organisée et La Fayette mis à sa tête, la cocarde tricolore adoptée. Déjà les princes quittaient la France (le comte d'Artois, plus tard Charles X, avec ses deux fils; les Condé). Mais, du moins, tout semblait enlever aux démagogues les prétextes d'une insurrection nouvelle : la séance de nuit du 4 août, l'abandon de tous les priviléges, qu'y firent avec entraînement les députés des deux premiers ordres, l'émancipation du travail, qu'on y décida, la déclaration solennelle des droits de l'homme qui suivit de près (août 1789). Ils exploitèrent un acte imprudent de la cour, le repas des gardes-du-corps à Versailles, la disette déjà grande à Paris, et, dans les journées des 5 et 6 octobre, où Maillard entraîna à Versailles la populace des faubourgs, la reine Marie-Antoinette fut menacée, et le roi ramené à Paris avec sa famille. L'Assemblée constituante l'y suivit; et dès lors ni lui ni elle n'eurent plus de véritable puissance, placés qu'ils étaient sous la pression des clubs et de l'émeute. Louis XVI songea à échapper à cette pénible situation. Les dispositions de la multitude et l'influence de ses meneurs l'inquiétaient. Les décrets de l'Assemblée, qu'il n'acceptait souvent que malgré lui, le blessaient dans son autorité comme roi, dans sa conscience comme chrétien. Non contente de donner au pays, avec une Assemblée permanente renouvelée tous les deux ans, sa part dans le gouvernement, elle en annulait en quelque sorte le chef, en lui interdisant la proposition des lois, en ne lui laissant que la faculté de suspendre pendant quatre ans, par son *veto*, les lois votées par elle. Non contente d'introduire plus d'unité dans l'administration par la division en départements, qui fut la base de toutes les autres (janvier 1790), elle donna l'élection pour base à toutes les fonctions, même à la magistrature, qui a besoin d'une entière indépendance, même au clergé, privé successivement de ses dîmes, de ses biens, de sa liberté d'action, et détaché du saint-siége par la suppression de l'institution pontificale (*V.* Constitution civile du clergé). Necker, reculant devant les difficultés, avait donné sa démission (septembre 1790). Mirabeau mourut au moment où, se rapprochant de la cour, il voulait arrêter la Révolution dans ses entraînements (avril 1791). Le roi voulut fuir à l'étranger, et se dirigea secrètement vers le corps d'armée du marquis de Bouillé, placé sur la frontière N.-E. Reconnu par le maître de poste Drouet, et arrêté à Varennes (22 juin 1791), il fut ramené dans la capitale; dès le mois suivant, les meneurs du peuple (Brissot, Santerre) demandèrent sa déchéance, et le sang coula encore une fois au Champ-de-Mars, parce que l'Assemblée, Bailly et La Fayette s'y opposaient. La guerre bientôt vint augmenter encore l'agitation. L'Assemblée législative, qui remplaça la Constituante le 1er octobre 1791, poussa Louis XVI à prévenir, par une résolution énergique, l'Autriche et la Prusse, qui, d'accord avec les émigrés, venaient, par la convention de Pilnitz en Saxe (27 août 1791), de préparer l'invasion de la France. La guerre fut déclarée (20 avril 1792) à l'empereur François II par le ministère girondin qui venait de s'imposer au roi (Dumouriez, Roland, Servan, etc.); l'invasion des Pays-Bas autrichiens fut décidée; mais le double échec de Quiévrain et de Jemmapes, par lequel elle débuta, devint encore un moyen d'exciter la populace, qui s'organisa contre la cour en sections armées. Une insurrection nouvelle était prête : elle fut déterminée et par le refus du roi de sanctionner deux décrets, dont l'un condamnait à la déportation les prêtres insermentés, tandis que l'autre décidait la formation d'un camp de 20,000 patriotes des départements, qui seraient devenus, sous les murs de Paris, une nouvelle force contre lui-même; et par le renvoi de trois ministres girondins, que suivit la démission de Dumouriez. Le 20 juin, la foule (20 à 30 mille personnes environ) vint réclamer de l'Assemblée la déchéance de Louis XVI; elle voulut ensuite, aux Tuileries, arracher la sanction des décrets, mais sans pouvoir l'obtenir du prince, resté ferme et digne en face de l'émeute. Moins de deux mois après (10 août 1792), une autre journée reprit cette tentative avortée, et, cette fois, les meneurs se servirent de l'insolent manifeste du duc de Brunswick, général de la coalition, qui menaçait du supplice des rebelles tout ce qui oserait résister, et Paris « d'une subversion totale » (25 juillet). L'Assemblée fut de nouveau sommée de prononcer la déchéance; les Tuileries furent envahies, saccagées, les Suisses massacrés : la Législative prononça la suspension des pouvoirs du roi, qui s'était réfugié dans son sein, et qui fut enfermé au Temple, et décréta la convocation d'une Convention nationale, pour faire une nouvelle constitution. Le seul pouvoir réel fut alors la municipalité parisienne, la Commune insurrectionnelle qui, pendant l'émeute, s'était, avec le sanguinaire Marat, installée à l'Hôtel-de-Ville, et dont les massacres des prisons furent le premier acte (du 2 au 5 septembre); Danton était ministre de la justice; Robespierre dirigeait le club des Jacobins. Quelques semaines après, le lendemain de la victoire de Valmy, qui sauvait la France en arrêtant les Prussiens (20 septembre 1792), la Convention s'assembla, et, dès l'abord, décréta la République, dont la proclamation fut bientôt suivie du procès de Louis XVI (décembre 1792—janvier 1793). C'était tout ensemble une bravade à la coalition étrangère, à qui Danton voulait « jeter en défi une tête de roi, » et un piége tendu par les Montagnards aux Girondins (*V. ces mots*), qu'on espérait voir se perdre aux yeux de la multitude, en montrant quelque désir de sauver Louis XVI. Ils ne firent que de timides efforts; et le malheureux roi, que, dans le cas le plus grave, aurait dû sauvegarder la constitution de 1791, qui ne prononçait que la déchéance, fut défendu par le vénérable Malesherbes, le savant Tronchet, et le jeune avocat Desèze : déclaré coupable de conspiration, il fut condamné à mort par 433 voix sur 721, dont 387 seulement furent comptées, les autres étant conditionnelles. On l'exécuta le 21 janvier 1793, au milieu d'un appareil de guerre formidable, et de la morne stupeur de Paris. Le *roi martyr* mourut avec une fermeté toute chrétienne, en protestant, sur l'échafaud, de son innocence, et en faisant un dernier vœu pour le bonheur des Français. Dans son testament, écrit le 25 décembre 1792, après avoir pardonné à ses ennemis, à ses gardiens, et prescrit à son fils d'oublier, comme lui, toute haine et tout ressentiment, il lui recommandait de même, « s'il avait le mal-

« heur de devenir roi, de songer qu'il se devait entière-« ment au bonheur du peuple, » et finissait « en déclarant « devant Dieu et prêt à paraître devant lui, qu'il ne se « reprochait aucun des crimes dont on l'accusait. » Il laissait de Marie-Antoinette d'Autriche, sa femme (*V. ce nom*) deux enfants, Louis (*V.* Louis XVII) et Marie-Thérèse-Charlotte de France, depuis duchesse d'Angoulême (*V. ce mot*). — On lui attribue la traduction de la première partie de l'historien Gibbon par Leclerc de Septchênes. Il rédigea lui-même les instructions données à La Pérouse et insérées dans son Voyage. L'un de ses plus grands plaisirs était de s'occuper de serrurerie, et on le regarde comme l'auteur d'un *Traité des serrures de combinaison.* *V.* Soulavie, *Mémoires historiques sur le règne de Louis XVI*, Paris, 1801, 6 vol. in-8°; Droz, *Histoire du règne de Louis XVI pendant les années où l'on pouvait prévenir ou diriger la Révolution*, Paris, 3 vol. in-8°, 1839-42; M. de Falloux, *Louis XVI*, Paris, 1840, in-8°, 3e édit., 1853, in-12; M. de Tocqueville, *Coup d'œil sur le règne de Louis XVI jusqu'en* 1789, 1 vol. in-8°, Paris, 1850; dans *l'Histoire des Français* de Sismondi, M. Am. Renée est l'auteur du dernier volume, qui va de 1774 à 1789. Les Mémoires de Bertrand de Molleville, de Hue, de Cléry, de l'abbé Edgeworth de Firmont, dernier confesseur de Louis XVI (*V. ces noms*), de la duchesse d'Angoulême, sa fille (*Mémoires particuliers formant, avec l'ouvrage de M. Hue et le Journal de Cléry, l'histoire complète de la captivité royale à la tour du Temple*, Paris, 1817, brochure in-8°), donnent beaucoup de détails sur les derniers temps du règne. Jauffret a écrit, en 1793, en 9 vol. in-8°, l'*Histoire du procès de Louis XVI.* Le procès lui-même a été publié de nos jours, d'après le *Moniteur*, par M. Roisselet de Sauclières, qui l'a fait précéder d'une *Histoire de la Révolution*, Paris et Lille, 1 vol. in-8°, 1851. R.

LOUIS XVII, nom donné par les émigrés et les puissances étrangères au 2e fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette, quoiqu'il n'ait jamais régné. Né à Versailles en 1785, il fut appelé d'abord duc de Normandie, puis dauphin après la mort de son frère aîné, 1789. Enfermé au Temple avec sa famille, 1792, il ne recouvra pas sa liberté à la mort de son père, 1793. A la suite de timides tentatives pour le délivrer, il fut confié par la Commune de Paris à la garde du cordonnier Simon, dont les mauvais traitements causèrent vraisemblablement sa mort, en 1795. Quelques-uns ont cru qu'on l'avait empoisonné. Plusieurs imposteurs ont essayé de se faire passer pour Louis XVII; l'un, J.-Marie Hervagaut, fils d'un tailleur, fut condamné par le tribunal criminel de Seine-et-Marne, en 1802, à quatre ans de prison, et mourut à Bicêtre en 1812; un autre, Mathurin Bruneau, sabotier, fut condamné par le tribunal de police correctionnelle de Rouen à 7 ans de réclusion. Un Prussien, Naundorf, se donna aussi, en 1835, pour Louis XVII; Chassé de France, il se retira en Angleterre, et y porta le titre de duc de Normandie. Il mourut à Bréda en 1845; sa femme et ses enfants ont de nouveau réclamé vainement auprès des tribunaux français en 1851. *V.* Beauchesne, *Louis XVII, sa vie, son agonie, sa mort*, Paris, 1852, 2 v. in-8°.

LOUIS XVIII (Louis-Stanislas-Xavier), 3e fils du dauphin Louis, fils de Louis XV, et de la 2e dauphine, Marie-Josèphe de Saxe, et frère de Louis XVI, né à Versailles le 16 novembre 1755, m. le 16 septembre 1824, marié en 1771 à Marie-Joséphine-Louise de Savoie, porta les titres de *Monsieur* et de *comte de Provence* jusqu'en 1793, de *comte de Lille* jusqu'en 1814, fut roi, une première fois, du 6 avril 1814 au 20 mars 1815, et une deuxième, du 8 juillet 1815 jusqu'à sa mort. Premier prince du sang, il attaqua le ministre de Calonne dans l'assemblée des notables de 1787, et se laissa volontiers soupçonner d'opposition contre la cour; dans l'assemblée des notables de 1788, il vota pour la double représentation du Tiers aux Etats-Généraux. Il garda, en face de l'Assemblée constituante, une sorte de neutralité entre la nation, dont il affectait de reconnaître les droits, et Louis XVI, de qui il reçut la régence éventuelle, resta muet et invisible dans les journées des 5 et 6 octobre 1789, protesta contre toute complicité avec Favras, dont il pensionnera cependant la veuve en 1815, mais perdit sa popularité après la publication du *Livre rouge*, où il était inscrit. Le 20 février 1791, il jurait de ne pas sortir de France, et il émigra le 20 juin, arrivant sans obstacle à Bruxelles, pendant que Louis XVI était arrêté à Varennes. Hors de France, il provoqua la déclaration de Pilnitz, refusa d'obéir aux décrets de l'Assemblée législative sur les émigrés et aux prières du roi, fut décrété d'accusation, puis déclaré déchu de ses droits à la régence, acheta au prince de Hohenlohe un régiment d'infanterie, rédigea et signa, avec les Bourbons émigrés, une adresse aux Français sur les motifs salutaires de l'émigration. Après le 10 août 1792, caressant l'idée de sa substitution à Louis XVI, il entra en France, derrière les Prussiens, à la tête de 6,000 hommes; mais la canonnade de Valmy ruina ses espérances : obligé de fuir de Verdun, il y oublia son portefeuille, dont les papiers compromirent nombre de gens. A la nouvelle du supplice de Louis XVI, il prit le titre de régent, que la noblesse bretonne et Toulon révolté lui reconnurent, puis entretint des correspondances secrètes avec Cambacérès dans la Convention, avec Pichegru et peut-être Moreau dans l'armée. Louis XVII mourut le 10 juin 1795. Roi pour son entourage, sinon pour les cabinets, Louis XVIII s'adressa à tous les partis pour préparer son retour aux Tuileries. Il s'établit à Vérone, correspondit avec Charette et Pichegru, fut empêché par le ministère anglais de descendre en Vendée avant et après le désastre de Quiberon, obtint du cabinet de Vienne l'échange des négociateurs français prisonniers contre la fille de Louis XVI, mais résista au désir de l'Autriche d'unir la jeune princesse à l'archiduc Charles. Au 13 vendémiaire (octobre 1795), l'agence royaliste de Paris fut entraînée dans la ruine de la section Lepelletier : Louis tenta inutilement de premières négociations avec Barras. La campagne d'Italie le chassant du territoire vénitien, il se rendit à l'armée de Condé, que dispersa Moreau, et de là à Blankenbourg. En correspondance avec le directeur Barthélemy, il espérait dans la conspiration de Fructidor; mais Barras déporta les royalistes vaincus. L'annonce des conférences de Rastadt lui enleva son asile; le czar Paul Ier lui en accorda un autre à Mittau, où se forma une nouvelle cour, qui attendit tout des victoires de Souwaroff et de la vénalité de Barras, enfin gagné. Le 18 Brumaire et Marengo firent évanouir ses espérances; Paul Ier traita avec le premier consul, resté insensible aux avances des Bourbons, et le prétendant dut quitter Mittau. Il fut reçu par la Prusse à Memel et à Varsovie. La rentrée des émigrés, la défaveur des royalistes après la machine infernale, complot inconnu de Louis XVIII, enfin le Concordat, 1801, et la paix d'Amiens, 1802, le privèrent de tout appui. C'est à ce moment qu'attribuant à Bonaparte les propositions d'abdication insinuées par des fonctionnaires prussiens, il tenta de réveiller l'attention de l'Europe par la célèbre réponse de Varsovie, 1803; elle ne fit qu'irriter Bonaparte, et, la conspiration de Georges Cadoudal aidant, précipiter une rupture par la mort du duc d'Enghien et l'établissement de l'Empire, 1804. Louis XVIII lança alors la *protestation de Varsovie* et la *déclaration de Mittau.* La paix de Tilsitt le contraignit de se réfugier en Angleterre; il résida obscurément à Gosfield-Hall, 1807-1811, jusqu'à la mort de la reine, et à Hartwell, jusqu'en 1814, pensionné de 600,000 fr. par les cours de Londres et de Rio-Janeiro. Irrité des succès de Napoléon Ier, presque joyeux des désastres de la campagne de Russie, il en prit occasion de recommander les prisonniers français, *ses sujets*, à Alexandre Ier, qui ne lui répondit pas. L'issue de la campagne de 1814 lui rouvrit inopinément la France. Talleyrand mit son nom en avant; le sénat, sans s'occuper de légitimité ni de droit divin, l'appela au trône, sous condition de prêter serment à la constitution du 6-9 avril. Bordeaux, soutenu par les Anglais, le reconnut, et Alexandre Ier, sur les instances des maréchaux, le patrona à Paris et auprès des souverains. Napoléon abdique le 11 mai; Louis XVIII débarque à Calais le 24, reçoit à Compiègne le Corps législatif le 29, et le 2 mai, sur l'invitation péremptoire d'Alexandre, donne la *déclaration de St-Ouen*, gage de libertés constitutionnelles, mais aussi manifeste de légitimité, où il se proclame *rappelé* par l'amour de ses sujets et *promet* une charte. Le 3, il entre dans Paris, et la composition de son 1er ministère (9 mai) accuse les deux tendances entre lesquelles il s'agitera pendant 10 ans, celle des royalistes qui n'ont rien oublié, rien appris, et celle des constitutionnels modérés, inclinant vers le libéralisme. Il signe le *Traité du 30 mai*, qui rend la limite de 1792 à la France et entrave son action. Enfin, la Charte, *octroyée pour renouer la chaîne des temps* (4 juin 1814), consacre la fiction des 18 années de règne antérieures, et fixe pour 34 ans les bases du droit politique de la France. — La 1re Restauration ne dura pas un an : compromis par les prétentions du clergé, par les violences des émigrés, par la question des biens nationaux, par les actes du congrès de Vienne, Louis fuit devant Napoléon, qui revenait de l'île d'Elbe, et, pendant les Cent-Jours (mars-juin 1815), demeura à Gand, entouré de sa famille. La dernière coalition, la bataille de Waterloo, et les intrigues de Fouché, préparèrent son rétablissement. La 2me Restauration fut inaugurée par des concessions partielles aux alliés, qui entourèrent d'un cordon militaire nos frontières ouvertes, par un milliard d'indemnité accordé

aux émigrés, et par l'obligation d'entretenir pendant 5 ans, en France, une armée étrangère de 150,000 hommes. — Le règne de Louis XVIII est rempli par les luttes de partis, qu'entraîne l'établissement disputé du gouvernement constitutionnel. Au début, les exécutions juridiques, provoquées sans doute par la triste versatilité de quelques-unes des victimes, mais accomplies en violation de la capitulation de Paris (Ney, La Bédoyère, etc.), les assassinats (Brune, Ramel), la *terreur blanche* du midi, démentent les promesses du roi, et indignent les libéraux, recrutés de bonapartistes. Louis XVIII lui-même est obligé de dissoudre la *Chambre introuvable*, 1815-1816, si fameuse par ses exagérations royalistes (prétention d'effacer la Charte, suspension de la liberté individuelle, établissement des cours prévôtales, proscriptions sous couleur d'amnistie, etc.). Du reste, l'indolence du roi, mal portant et peu rompu aux affaires, laisse le gouvernement aux ministres, à Talleyrand d'abord, et bientôt au duc de Richelieu, à qui l'on dut une nouvelle loi électorale, l'établissement sincère, bien que restreint, du gouvernement représentatif, et surtout la retraite anticipée des troupes étrangères (congrès d'Aix-la-Chapelle, 1818). Les ministères de Serres, 1818, et Decazes, 1819, attestent la *politique de bascule* dont se sert le roi, pour neutraliser, les uns par les autres, les libéraux et les royalistes. L'équilibre est rompu, au profit des derniers, par l'assassinat du duc de Berry, 1820 : le 2me ministère de Richelieu, 1820-21, avec les graves modifications de la loi électorale (le double vote) et la suspension de la liberté individuelle, sert de préface au ministère Villèle, plusieurs fois remanié (décembre 1821-28). Les violences du pouvoir, celles de la Chambre (expulsion de Manuel, 1822), le rôle politique du clergé et des jésuites, l'accord intime avec la Ste-Alliance (congrès de Troppau, de Laybach, de Vérone, 1820-22), provoquent le développement du *carbonarisme*, et les complots militaires de Béfort, de Saumur, de La Rochelle, etc. Des supplices y répondent. Enfin, l'expédition d'Espagne, faite par le duc d'Angoulême, 1823, pour rétablir Ferdinand VII sur le trône, et terminée par la prise du Trocadéro, semble un défi aux constitutionnels, pour longtemps en minorité dans les Chambres, mais en majorité dans le pays. Louis XVIII mourut sans enfant, et laissa la couronne à son frère Charles X. Il avait fondé l'Ecole des chartes, 1821, modifié plusieurs fois l'Ecole polytechnique et l'Ecole normale supérieure, toléré ou suspendu les cours de la Sorbonne. Intelligence exercée, mais sans élévation et sans étendue, personnalité étroite et égoïste, d'une indolence augmentée par son obésité et par une longue inaction, il se montra du moins, à plusieurs reprises, favorable aux idées libérales, et lutta contre son frère et les émigrés. Généreux envers ses favoris, parmi lesquels MM. d'Avaray, de Blacas, et Mme du Cayla tiennent le 1er rang, fin appréciateur d'Horace qu'il aimait à citer, auteur peut-être de quelques ouvrages, il obtint la réputation d'un homme d'esprit et de goût. On doit lui tenir compte de sa vivacité à défendre le territoire français contre les projets de démembrement poursuivis par l'Autriche, et de sa part personnelle dans la fondation du régime constitutionnel, dont le mouvement fut très-favorable aux œuvres de l'intelligence. Sans parler de la pléiade d'orateurs qui se forma alors, c'est du règne de Louis XVIII que datent les premiers ouvrages des grands écrivains du XIXe siècle, savants, poëtes, historiens, philosophes, littérateurs, publicistes. Sa Vie a été écrite par Alph. de Beauchamp, 1825. On a publié des *Mémoires de Louis XVIII*, 1831-33, qui sont apocryphes. A. C.

LOUIS-PHILIPPE Ier, roi des Français, de 1830 à 1848, né à Paris, au Palais-Royal, le 6 octobre 1773, m. le 26 août 1850, fils aîné de L.-Ph.-Joseph, duc d'Orléans, et de Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon, fille du duc de Penthièvre, descendant de Louis XIV par le comte de Toulouse, porta les titres de duc de Valois de 1773 à 1785, de duc de Chartres de 1785 à 1793, de duc d'Orléans de 1793 à 1830. Fils d'un père sans principes, sans moralité, et que ses passions engageaient dans les rangs des révolutionnaires les plus exaltés, fort peu en contact avec une mère vertueuse et pieuse, il reçut de Mme de Genlis, en commun avec sa sœur Adélaïde et ses deux frères, une éducation simple, forte et pratique. Colonel des dragons de Chartres à 12 ans, lieutenant-général à 19, il adopta avec enthousiasme les principes de la Révolution, applaudit à la prise de la Bastille, se montra fréquemment dans les tribunes de l'Assemblée constituante, fut apparitеur et censeur aux Jacobins de Paris, et, en garnison à Vendôme, président par intérim des *Amis de la Constitution* de cette ville. Il commanda la place de Valenciennes au début de la guerre de 1792. Volontaire à Quiévrain, il s'y fit remarquer par son courage et son sang-froid; après le 10 août, il contribua, sous Kellermann, au succès de Valmy, et sous Dumouriez, à celui de Jemmapes, fit, en 1793, la 1re campagne de Hollande, bombarda Vanloo et Maëstricht, et prit part à la bataille de Nerwinde. A cette époque, Dumouriez, irrité contre la Convention, voulait, par une révolution militaire, relever le trône pour le jeune duc de Chartres, a-t-on dit. Menacé d'arrestation, atteint dans sa famille et dans son père, qu'il a vainement conjuré de s'exiler avant le procès de Louis XVI, Louis-Philippe passa à l'ennemi avec Dumouriez, mais refusa de commander une division dans l'armée du duc de Saxe-Cobourg et de combattre contre la France. Seul des Bourbons, il resta étranger aux intrigues de Coblentz et de Worms, odieux d'ailleurs aux émigrés par la conduite de son père et par ses propres exploits. Il se réfugia en Suisse avec sa sœur, sous le nom de Corby, y vécut quelque temps du produit de la vente de ses chevaux, y souffrit des persécutions, plaça enfin Mme Adélaïde au couvent de Ste-Claire, d'où elle passa en Hongrie, et entra lui-même au collége de Reichenau comme professeur de géographie, de mathématiques et de langues modernes, aux appointements de 1,400 fr. Il y resta huit mois, entretenant quelques rapports avec MM. de Narbonne et de Montesquiou, également réfugiés en Suisse. En 1795, Mme de Flahaut lui fournit l'occasion de passer en Amérique : il quitta la Suisse pour aller s'embarquer dans la Baltique; mais, bien accueilli à Hambourg et en Suède, il se mit à visiter, en observateur et en géographe, le Danemark, la Suède, la Norvége, la Laponie, poussant jusqu'au cap Nord, et revenant par Tornéa et Abo. De retour à Hambourg, il passa en Amérique, sur la promesse du Directoire que son éloignement mettrait fin à la captivité de sa famille. Bientôt, en effet, rejoint par son frère, le duc de Montpensier, il visita les bords du St-Laurent, les Etats-Unis de l'Est, et, après de graves difficultés avec l'Espagne, qui lui interdit la Havane, il revint en Angleterre, 1799. Pendant qu'il vivait avec ses frères à Twickenham, près de Londres, sa mère obtint de Louis XVIII qu'il le reçût à Mittau et lui rendit le titre de prince français avec les avantages de la pension payée par la Russie aux Bourbons. Mais les relations continuèrent d'être pénibles entre lui et les deux chefs de sa race, informés que Dumouriez ne cessait de s'agiter pour la réalisation de ses anciens projets. Toutefois, après la perte de ses frères, morts de la poitrine, Montpensier en Angleterre, Beaujolais à Malte, où il l'avait conduit, 1808, Louis-Philippe, admis à Palerme dans l'intimité de Ferdinand IV, donna des gages aux princes, offrant tour à tour de faire révolter les îles Ioniennes contre la France, et d'aller combattre contre Napoléon en Espagne; il rentra pleinement dans la famille des vieux souverains, en épousant Marie-Amélie de Bourbon, 25 novembre 1809. Entre son mariage et la Restauration, il fut appelé en Espagne par la junte de Séville, pour contribuer à repousser l'invasion française; mais, à Cadix comme à Tarragone, il fut éconduit, soit par suite des menées du cabinet anglais, soit à cause de l'imprudence avec laquelle, évoquant le souvenir du second de ses aïeux, il aurait laissé demander pour lui la régence. Il resta désormais en Sicile jusqu'en 1814, revint à Paris après la rentrée de Louis XVIII, à qui il prodigua les protestations de fidélité, et, instruit que son nom avait été agité dans les conférences des souverains avec le gouvernement provisoire, il en conçut peut-être des espérances. — Rétabli dans les biens immenses de sa famille et dans tous ses titres honorifiques, mais reçu froidement aux Tuileries, Louis-Philippe se rapprocha des constitutionnels et de La Fayette. Au retour de l'Empereur, Louis XVIII l'envoya à Lyon avec le comte d'Artois, puis l'investit d'un commandement dans le Nord; le prince s'en déchargea sur Mortier, et alla passer les Cent-Jours, non à Gand, mais en Angleterre. Aussi fut-il accueilli avec défiance au début de la 2e Restauration, et le discours qu'il prononça à la chambre des Pairs au sujet de l'Adresse de 1815 l'obligea à retourner résider deux ans à Twickenham, 1815-1817. De 1817 à 1830, tout en voyant la cour, il mit à profit la malveillance que lui montraient les Bourbons et qui faisait de lui le point de ralliement de l'opposition; tout en risquant sa popularité dans des procès d'intérêt personnel, il donna des gages au parti libéral, qui tenta pour lui quelques conspirations; il fit élever ses fils au collége Henri IV, recueillit ou protégea les écrivains compromis par leur patriotisme, fréquenta les notabilités politiques, les hommes éminents de la finance et ceux de la

haute bourgeoisie, mécontents des tendances aristocratiques et cléricales de la Restauration; il devint, en un mot, l'espérance des hommes de l'opposition constitutionnelle : Courier, dont les écrits le servaient; Laffitte, qui le louait en tous lieux; Ganneron, Dupont de l'Eure, Béranger, La Fayette. Son parti se recruta d'une forte fraction de l'ancienne jeunesse bonapartiste. Aussi, quand les ordonnances de juillet provoquèrent la révolution de 1830, dont il passa les trois journées à Neuilly, son nom, habilement répandu par les affidés de l'hôtel Laffitte, rallia un grand nombre d'adhérents : il fut nommé, le 31 juillet, lieutenant-général du royaume par la Commission municipale de Paris, reconnu comme tel par Charles X, présenté par La Fayette au peuple de l'hôtel-de-ville comme la *meilleure des républiques*, et accepté à ce titre. Huit jours sont remplis par l'abdication de Charles X en faveur du duc de Bordeaux, par l'ouverture des Chambres, et par le départ du roi, qu'on l'accuse d'avoir sous main précipité. La Chambre des députés lui offrit le trône avec le titre de *roi des Français*, 6-7 août. Après une donation célèbre de tous ses biens, faite le 7 entre vifs à ses enfants, l'aîné seul excepté, il prêta, le 9, serment de fidélité à la Charte, *qui sera désormais une vérité*, avait-il dit dans une proclamation, et prit le nom de Louis-Philippe Ier, pour rompre la chaîne des souvenirs. — La Charte, non plus *octroyée*, mais *acceptée* par le roi, fut publiée le 14 août. Le gouvernement nouveau entra en fonctions, placé entre les légitimistes indignés, les républicains hostiles, et les fractions plus ou moins avancées du parti constitutionnel, qui prétendait lui imposer la célèbre maxime : *Le roi règne et ne gouverne pas.* Les 18 années qu'il dura sont remplies d'événements importants : *en Afrique*, le roi accepta l'héritage de Charles X, et la guerre, poussée avec ardeur, nous donna la vaste colonie d'Algérie (*V. ce mot*). Dans la *politique extérieure*, on a résumé par le mot de *paix à tout prix* le système de Louis-Philippe : il est certain que, choisi en haine des traités de 1815, il n'osa cependant ou ne put exercer une grande influence sur l'Europe. Suspect aux cabinets, il s'abstint avec soin de les inquiéter, et, pendant 16 ans, fit de l'alliance anglaise son point d'appui exclusif. Toutefois, plusieurs actes de son règne furent empreints de fermeté et de dignité : du côté de la Belgique, il repoussa l'annexion à la France, 1830, refusa la couronne offerte au duc de Nemours (février 1831), accepta le traité des 24 articles (Londres, 30 nov. 1831), qui laissait à la Hollande des fractions de provinces belges, enfin assura l'union du nouvel Etat et de la France par le mariage de sa fille Louise avec Léopold Ier (août 1832), et l'indépendance de la Belgique par la prise d'Anvers (décembre 1832). A l'E., il abandonna Varsovie, qu'il ne pouvait d'ailleurs secourir ou venger sans déchaîner une guerre européenne, et, tandis qu'il respectait lui-même les traités de 1815, n'opposa qu'une protestation à leur violation par l'Autriche, qui réunit Cracovie à la Gallicie, 1846. Au S., il s'opposa au désir de Laffitte d'intervenir contre l'Autriche en Italie, en faveur de Modène, Parme et Bologne, 1831. Mais il laissa C. Périer jeter des troupes à Ancône (février 1832) en face des Autrichiens, et forcer le Tage (juillet 1831) pour punir Dom Miguel d'insultes au nom français. Plus faible après la mort de Périer, il retira les troupes d'Ancône, 1836, et, neutre de fait à l'époque des soulèvements de l'Italie, fit des vœux pour l'Autriche contre le pape et Milan, 1847-48. En Portugal et en Espagne, il reconnut dona Maria et Isabelle, accéda au traité de la *Quadruple alliance* (avril 1834) contre les miguélistes et les carlistes, mais refusa deux fois à M. Thiers l'autorisation d'une intervention armée. En Grèce, il maintint contre l'Angleterre, directement d'abord, indirectement ensuite (Ecole d'Athènes, 1846), notre influence menacée. En Amérique, il agit avec vigueur contre le Mexique (bombardement de St-Jean-d'Ulloa par Baudin et le prince de Joinville, novembre 1838), mais il laissa Rosas violer le traité de 1840 avec la république Argentine et opprimer nos nationaux. Sur la côte d'Afrique, il obtint la cession importante de l'île de Mayotte, 1842. Un traité de commerce fut fait avec la Chine, 1844. Mais Dupetit-Thouars, qui étendait notre influence dans l'Océanie (protectorat des îles Marquises, 1842, et des îles de la Société, 1843), fut désavoué sur les réclamations de l'Angleterre; l'indemnité Pritchard (février 1844) donna la mesure de l'influence anglaise que subit le cabinet de M. Guizot. Cette influence se révéla surtout dans la convention du droit de visite, 1841, rejetée par la Chambre des députés; dans les affaires de Syrie, où nous perdîmes notre antique protectorat sur les chrétiens du Liban; enfin dans la question capitale du règne, la *question d'Orient*. La France a soutenu de ses vœux Méhémet-Ali et Ibrahim-Bey en guerre avec la Porte; mais, pour écarter la Russie de Constantinople, elle a détourné de cette capitale le vainqueur de Nézib. Les quatre grandes puissances veulent plus : elles signent, à l'exclusion de la France, le traité de Londres (15 juillet 1840), qui rend la Syrie au sultan. M. Thiers, laissant bombarder Beyrouth et Acre par les Anglais, accepte, sinon la guerre, du moins l'isolement, qui rend à la France la liberté de ses alliances, et, à tout événement, il arme et met en état les places fortes. Le roi l'abandonne pour se rapprocher de l'Angleterre, et M. Guizot, ministre des affaires étrangères jusqu'à la fin du règne, fait rentrer la France dans le concert européen par l'imprudent *traité des Détroits* (13 juillet 1841). L'Angleterre, néanmoins, soutint secrètement le Maroc contre nous, 1844; dans la question des mariages espagnols, elle s'opposa à celui du duc de Montpensier, pour établir un Cobourg dans la Péninsule. Louis-Philippe passa outre. Bientôt, pour se faire un autre allié, il soutint le Sunderbund, parti autrichien de la Suisse, et abandonna l'Italie aux armes autrichiennes, 1847-48. — *A l'intérieur*, Louis-Philippe pratiqua la doctrine du *juste-milieu* : il s'efforça de maintenir l'équilibre entre le *mouvement* et la *résistance*, avec l'aide de ministres successivement plus *conservateurs* (Dupont de l'Eure, 1er août 1830; Laffitte, 2 nov. 1830; C. Périer, 1er mars 1831; Soult, 11 oct. 1832, mai 1839, 29 oct. 1840; Mortier et de Broglie, 1834-35; Thiers, 22 fév. 1836, 1er mars 1840; Molé, 6 sept. 1836, 15 avril 1837; Guizot, 29 oct. 1840, l'âme du dernier cabinet). Il usa rapidement les premiers auxiliaires de son règne : La Fayette, révoqué du commandement de la garde nationale par la suppression de son titre après le procès des ministres de Charles X et les troubles qui en résultent; Dupont de l'Eure, démissionnaire; Laffitte, abandonné sur une question de politique internationale; C. Périer, ministre célèbre par l'énergie et l'audace qu'il mit au service de l'ordre légal (répression des complots républicains de Lyon, de Grenoble, des tours Notre-Dame, légitimistes de l'Ouest, et de la rue des Prouvaires), par la doctrine de la paix à tout prix, maintenue toutefois avec dignité, enfin par son éloquence et son influence dominatrices. Il triompha de toutes les conspirations et émeutes (1832, barricades St-Merry après les funérailles du général Lamarque; Vendée de 1832, tentée par la duchesse de Berry, bientôt arrêtée à Nantes, emprisonnée à Blaye, renvoyée en Sicile; 1834, guerre civile à Lyon et à Paris; 1836, échauffourée du prince Louis Bonaparte à Strasbourg; 1839, émeute de Barbès et Blanqui au 12 mai; 1840, tentative du prince Louis Bonaparte sur Boulogne). Il échappa aux attentats sept fois renouvelés contre sa vie (un inconnu, 1832; Fieschi, 1835; Alibaud, Meunier, 1836; Darmès, 1840; Lecomte, Henri, 1846). Il irrita l'Opposition par les *lois* dites *de septembre*, contre la presse périodique, 1835, par la présentation de la *loi de disjonction*, 1837, par la demande d'une dotation pour le duc de Nemours (février 1840), par son intervention trop directe, disait-on, dans le gouvernement. De là, la *coalition* de 1839 contre le cabinet Molé, qui avait noblement débuté par l'amnistie (8 mai 1837). Le 2e ministère Thiers la compléta, fit rapporter à Paris, par le prince de Joinville, les restes de l'empereur Napoléon Ier, 1840, et succomba sous le poids de la question d'Orient. Dès lors, M. Guizot gouverna de concert avec le roi, soit comme ministre des affaires étrangères dans le 3e ministère Soult, 1840-47, soit comme président du conseil, 1847-48. C'est l'époque de la grande impulsion imprimée à l'industrie (vote du réseau des chemins de fer, juin 1842), et de la formation du parti ministériel, avant, et surtout après la mort du duc d'Orléans (13 juillet 1842); c'est également l'époque de l'agiotage (1844-48), de l'embarras des finances, et de la corruption, révélée d'abord par le nombre croissant des députés fonctionnaires, puis, à la fin du règne, par le procès Teste et Cubières, etc. Aussi l'Opposition s'agite pour obtenir la loi des incompatibilités et la réforme électorale, 1840-1847 : la campagne des banquets réformistes est ouverte (juillet 1847-février 1848), avec la prétention d'appeler au pays de la résistance du gouvernement. Le roi, qui semble avoir perdu son bon génie dans Mme Adélaïde, morte en décembre 1847, ouvre les Chambres en appliquant aux agitations le mot de *passions aveugles et ennemies*, et le ministère ajoute à l'irritation des esprits en défendant le banquet du 12e arrondissement : on l'accuse de porter atteinte au droit de réunion; la révolution de Février éclate aux cris de *Réforme*; la démission tardive de M. Guizot, l'avénement de M. Thiers au ministère, l'abdication de Louis-Philippe en faveur du comte de Paris, son petit-

fils, la régence proposée de la duchesse d'Orléans, ne peuvent arrêter le mouvement imprimé par les journalistes républicains. La Chambre des députés, envahie, vote un gouvernement provisoire, et le vieux roi reprend la route de l'exil. Sous le nom de *comte de Neuilly*, il habita deux ans Claremont en Angleterre, et y mourut. — Le règne de Louis-Philippe comprend encore un grand nombre d'événements qui ont excité l'attention, ou d'œuvres utiles et dignes d'éloges. Des premiers, il faut citer le choléra de 1832, le mariage du duc d'Orléans avec la princesse protestante Hélène de Mecklembourg, 1837, la mort déplorable de ce jeune prince, 1842, et la loi de régence en faveur du duc de Nemours; les visites du roi en Angleterre (septembre 1844), et de la reine Victoria à Eu (septembre 1845). Parmi les deuxièmes se présentent, en première ligne, la loi de M. Guizot sur l'instruction primaire, 1833, le développement des salles d'asile et la création des crèches, la loi sur l'expropriation pour cause d'utilité publique, les dispositions prises pour la répression de la traite des noirs, 1831, 1845, et pour l'émancipation progressive des esclaves, 1843-44, les fortifications et les embellissements de Paris, 1840-46, les monuments achevés (arc de l'Etoile, 1836; colonne de Boulogne, 1841; Madeleine, 1842); érigés (colonne de Juillet, ponts, églises) ou transformés (le Musée de Versailles, 1837). — Louis-Philippe a eu huit enfants: 1° le duc d'Orléans (*V.* p. 1978), père du comte de Paris (né en 1838) et du duc de Chartres (né en 1840); 2° Louise, reine des Belges, née en 1812, m. en 1852; 3° Marie, princesse de Wurtemberg, née en 1813, m. en 1839; 4° le duc de Nemours, né en 1814, marié à une princesse de Saxe-Cobourg-Gotha; 5° Clémentine, princesse de Saxe-Cobourg-Cohari, née en 1822; 6° le prince de Joinville, né en 1818, marié à une princesse du Brésil; 7° le duc d'Aumale, né en 1822, marié à une princesse de Naples; 8° le duc de Montpensier, né en 1824, marié en 1846 à la sœur de la reine d'Espagne. — Sous le règne de Louis-Philippe, la France a joui d'une grande liberté, l'industrie, d'une prospérité presque constante; les sciences, d'une protection qui a pu aider à leurs merveilleuses découvertes. Quel que soit le jugement que la postérité portera de ce roi, surnommé par ses admirateurs le *Napoléon de la paix*, l'homme privé fut digne de respect: il donna le spectacle d'un père maintenant l'ordre et la dignité dans une nombreuse famille; il fut généreux et compatissant; il fut aimé pour lui-même par un grand nombre des hommes qui l'approchèrent. Versé dans les lettres et dans les sciences, fort au courant des progrès de toute espèce de notre siècle, il a laissé des *Mémoires*, encore inédits. A. C.

4° *Princes et personnages divers.*

LOUIS DE FRANCE, nommé *Monseigneur, Dauphin*, et après sa mort (pour le distinguer de son fils), *Grand-Dauphin*, fils unique de Louis XIV et de Marie-Thérèse, né à Fontainebleau en 1661, m. à Meudon le 14 avril 1711. Son gouverneur, le vertueux Montausier, et son précepteur, l'illustre Bossuet, ne purent réformer le caractère de ce prince médiocre, indolent et vicieux. Il parut deux fois à la tête des armées d'Allemagne, et assista à la prise de Philipsbourg, 1688, et d'Heidelbert, 1692. Il avait eu trois fils de son mariage avec Marie-Anne de Bavière: le duc de Bourgogne, Philippe d'Anjou, plus tard roi d'Espagne, et Charles de Berry. C'est pour lui que fut faite la collection d'auteurs latins dite *Ad usum Delphini*. G.

LOUIS, duc de Bourgogne, fils du précédent, et petit-fils de Louis XIV. *V.* BOURGOGNE (LOUIS, duc de).

LOUIS, dauphin, né à Versailles en 1729, m. à Fontainebleau en 1765, fils de Louis XV et de Marie Leczinska, assista à la bataille de Fontenoy en 1745, épousa Marie-Thérèse d'Espagne en 1745, et, en 1747, Marie-Josèphe de Saxe, dont il eut quatre fils: le duc de Bourgogne, m. en 1771, Louis XVI, Louis XVIII et Charles X. Au milieu de la corruption de la cour, il vécut solitaire, livré à l'étude et aux exercices de piété.

LOUIS, duc de Bourbon. *V.* BOURBON.

LOUIS, duc d'Orléans. *V.* ORLÉANS.

LOUIS BONAPARTE, né à Ajaccio le 2 septembre 1778, m. le 25 juillet 1846, était le 5e enfant de Charles Bonaparte et de Lætitia Ramolino. Elevé en France, il entra fort jeune au service, suivit son frère Napoléon dans les campagnes d'Italie et d'Egypte, et, au commencement du Consulat, fut envoyé en ambassade auprès du tzar Paul Ier. Mais la mort de ce prince l'arrêta à Berlin. A son retour, il fut nommé colonel, puis général de brigade, et, le 3 janvier 1802, épousa Hortense Beauharnais (*V. ce mot*), fille de Joséphine (*V. ce mot*). Gouverneur-général du Piémont en 1804, et, peu de temps après, général de l'armée du Nord, à la tête de laquelle il occupa la république Batave, il fut créé roi de Hollande par décret du 5 juin 1806. La tolérance qu'il accorda à l'introduction des marchandises anglaises dans ses Etats, mécontenta Napoléon Ier; Louis, apprenant que des troupes françaises marchaient pour occuper la Hollande, abdiqua, le 3 juillet 1810, en faveur de son fils, et alla vivre à Gratz en Styrie, sous le nom de *comte de St-Leu*. Depuis 1814, il habita Florence, et ne s'occupa que de littérature. On a de lui: *Marie ou les Hollandaises*, roman publié en 1800; *Documents historiques sur la Hollande*, 3 vol. in-8°, où il traite des événements de son règne; *Recueil de poésies*, 1828; *Réponse à sir Walter Scott* sur son *Histoire de Napoléon; Essai sur la versification*, où il propose de rendre les vers français prosodiques à la manière des langues anciennes, et de supprimer la rime. L'empereur Napoléon III est son 3e fils, et le dernier survivant de 3 enfants qu'il eut de son mariage. « Le prince Louis, dit M. Thiers, était doué d'un esprit distingué, mais plus actif que juste, aimant le bien, mais s'en faisant une fausse idée, libéral par rêverie, despote par tempérament, brave, mais point militaire, simple, et en même temps dévoré du désir de régner, se défiant de lui-même, et plein pourtant de l'amour-propre le plus irritable; renfermant dans son âme l'ardeur naturelle des Bonaparte, et employant cette ardeur à se tourmenter sans cesse, en se croyant voué au malheur. »

LOUIS Ier, *dit le Grand*, roi de Hongrie et de Pologne, né en 1326, m. en 1382, succéda en 1342 à son père Charobert sur le trône de Hongrie, chassa les Juifs de ses Etats, soumit les Transylvaniens révoltés, secourut en 1344 son oncle Casimir III, roi de Pologne, contre Jean l'Aveugle, roi de Bohême, repoussa une invasion des Turcs en Transylvanie, châtia les Croates et les Valaques rebelles, mais ne put empêcher les Vénitiens de prendre Zara. Puis il alla venger à Naples son frère André, victime en 1345 de la reine Jeanne, sa femme, et de Louis de Tarente; la *peste noire* l'obligea de retourner en Hongrie, 1348. Une nouvelle guerre contre Venise lui donna Zara et toute la Dalmatie. Elu roi de Pologne en 1370, il s'aliéna ses nouveaux sujets, en ne respectant pas leurs prérogatives. Il aimait les lettres, fit de sages lois, et abolit les combats judiciaires. De sa 2e femme, Elisabeth de Hongrie, il eut deux filles: Marie, qui porta la Hongrie en dot à l'empereur Sigismond, et Hedwige, qui, en épousant Wladislas Jagellon, le fit monter sur le trône de Pologne. B.

LOUIS II, roi de Hongrie et de Bohême, né en 1506, m. en 1526, succéda à son père Ladislas VI en 1516, épousa en 1521 Marie, sœur de Charles-Quint, perdit contre le sultan Soliman II la bataille de Mohacz, 1526, et se noya dans un marais en fuyant. B.

LOUIS *le Sévère*, duc de Bavière, m. en 1294, succéda en 1253 à son père Othon III l'*Illustre*, céda la Basse-Lorraine à son frère Henri, fut nommé lieutenant de l'Empire en Autriche et en Styrie par Rodolphe de Habsbourg, à l'élection duquel il avait contribué, secourut Albert Ier, fils de ce prince, contre Adolphe de Nassau, et laissa ses Etats à ses fils Rodolphe et Louis de Bavière: ce dernier réunit ensuite tout l'héritage, et devint empereur sous le nom de Louis V.

LOUIS DE BADE. *V.* BADE.

LOUIS (Frédéric-Christian), prince de Prusse, nommé ordinairement *Louis-Ferdinand*, fils du prince Ferdinand, frère de Frédéric le Grand, né en 1772, m. en 1806. Il suivit l'armée prussienne sur le Rhin en 1792, et se signala par une bravoure impétueuse. Après la paix de Bâle, il se consacra aux arts; en 1806, il fut un des partisans de la guerre contre la France, obtint un commandement dans le corps du prince de Hohenlohe, rencontra dans la forêt de Thuringe un ennemi supérieur en nombre, et, contrairement aux ordres du général en chef, accepta près de Saalfeld une bataille qui lui coûta la vie. En 1823, on lui a érigé un monument sur le lieu du combat. E. S.

LOUIS D'ARAGON, roi de Sicile, né en 1337, m. en 1355, succéda en 1342 à son père Pierre II, sous la tutelle de Jean, duc de Randazzo, son oncle paternel, qui gouverna avec sagesse jusqu'en 1348. Les maisons de Palizzi et de Clermont, autrefois rivales, s'allièrent contre les Aragonais. Louis mourut au milieu de l'anarchie, laissant le trône à son frère Frédéric II le Simple.

LOUIS DE TARENTE, 2e fils de Philippe, prince de Tarente, contribua, en 1345, au meurtre d'André de Hongrie, mari de sa cousine Jeanne, reine de Naples, qu'il épousa en 1347. Chassé de Naples par Louis de Hongrie,

il fut déclaré par Clément VI, pape d'Avignon, innocent, ainsi que Jeanne, du meurtre d'André, et fut rappelé par les Napolitains en 1352. Il mourut dix ans après. C'était un prince brave, mais brutal, débauché et sans talents.

LOUIS 1er, duc d'Anjou, né en 1339, m. en 1384, 2e fils de Jean II, roi de France, se trouva à la bataille de Poitiers en 1356, remplaça son père comme otage dans la prison de Londres en 1360, et s'en échappa bientôt après. En 1365, il fut envoyé en Bretagne pour ménager un accommodement entre la veuve de Charles de Blois et Jean de Montfort. Lieutenant du roi en Guyenne et en Languedoc, il battit les Anglais en 1373 et 1377. Nommé, en 1380, un des régents de son neveu Charles VI, il amassa des trésors pour conquérir le royaume de Naples, dont Jeanne Ire l'avait désigné héritier. Clément VII le couronna roi de Sicile et de Jérusalem en 1382; mais il ne put conquérir le trône sur Charles de Duras, et mourut près de Bari.

LOUIS II, duc d'Anjou, fils du précédent, né en 1377, m. en 1417, fut couronné roi de Naples à Avignon par Clément VII en 1389, mais ne put se mettre en possession de son royaume, et fut battu par Ladislas, son compétiteur. Rappelé par les Napolitains en 1409, reconnu roi par Alexandre V et le concile de Pise, il vainquit à son tour Ladislas en 1411; mais les Napolitains l'abandonnèrent bientôt après. A la mort de Ladislas, 1415, il fut invité par le pape Jean XXIII à revenir en Italie; il faisait ses préparatifs, quand il mourut à Angers.

LOUIS III, duc d'Anjou, fils du précédent, né en 1403, m. en 1434, hérita des prétentions de son père sur le royaume de Naples. Il débarqua près de Naples en 1420, et força Jeanne II de le reconnaître pour héritier au lieu d'Alphonse d'Aragon. Chassé par son rival, il revint en 1423. Trahi et servi tour à tour par Jeanne II, il mourut au siége de Tarente, laissant ses États d'Anjou et de Provence à son frère René.

LOUIS, roi d'Espagne, né en 1707, m. en 1724, fils aîné de Philippe V, monta sur le trône lors de l'abdication de son père, et mourut de la petite vérole sept mois après.

LOUIS D'ESPAGNE, amiral de France. *V.* LA CERDA.

LOUIS DE GONZAGUE (saint). *V.* GONZAGUE.

LOUIS DE GRENADE, dominicain, prédicateur et écrivain ascétique, né à Grenade en 1505, m. en 1588, fut le directeur de Catherine, veuve de Jean III et régente de Portugal. Ses ouvrages ont paru à Anvers, 1572, et à Madrid, 1679, 3 vol. in-fol.

LOUIS (Antoine), célèbre chirurgien, né à Metz en 1723, m. en 1792, fut nommé en 1757 substitut du chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité, et, en 1761, chirurgien-major à l'armée du H.-Rhin. Outre les articles de chirurgie de l'*Encyclopédie*, dont on forma plus tard un *Dictionnaire de chirurgie*, en 2 vol. in-12, il a laissé : *Recueil sur l'électricité médicale*, Paris, 1763, 2 vol. in-12; *Chirurgie pratique sur les plaies d'armes à feu*, 1746, in-4°; *Positiones anatomicæ et chirurgicæ de vulneribus capitis*, 1749, in-4°; *Six lettres sur la certitude des signes de la mort*, 1753, in-12, etc. Il perfectionna l'instrument de supplice nommé depuis *guillotine*. *V.* GUILLOTIN.

LOUIS (Victor), architecte, né à Paris, en 1735, m. en 1800, voyagea en Italie, et, de retour à Paris, se fit connaître d'abord, en 1765, par la construction, et la décoration architecturale en peinture à fresque, d'une chapelle dans l'église Ste-Marguerite, au faubourg St-Antoine, conception qui avait beaucoup de hardiesse et de grandeur. Parmi les édifices qu'il construisit, ont cite le grand théâtre de Bordeaux, l'un des plus beaux de l'Europe; à Paris, les galeries et bâtiments qui entourent le jardin du Palais-Royal à l'E. au N., et à l'O.; la salle, auj. démolie, de l'Opéra, rue de Richelieu, dont la disposition intérieure de l'Opéra actuel est une copie; l'ancienne salle du Théâtre-Français, au Palais-Royal. Il a publié : *Salle de spectacle de Bordeaux*, Paris, 1782, gr. in-fol., fig.

LOUIS (Joseph-Dominique, baron), né à Toul, d'une famille de robe, en 1755, m. en 1837; embrassa l'état ecclésiastique, et acheta une charge de conseiller-clerc dans la chambre des enquêtes du parlement de Paris. A la Révolution, il se prononça pour les idées nouvelles. Envoyé par Louis XVI, en 1791, à la cour de Danemark en qualité de ministre plénipotentiaire, il se retira en Angleterre après l'arrestation du roi, et étudia le système financier de ce pays. De retour en France après le 18 brumaire, il accepta un modeste emploi de liquidateur des créances arriérées au ministère de la guerre, mais devint successivement administrateur à la Légion d'honneur, au Trésor, maître des requêtes, conseiller d'État. Député dans presque toutes les assemblées législatives depuis 1815, cinq fois ministre des finances, en 1814, en juillet 1815, en 1819, 1830 et 1831, il montra un esprit ferme, intelligent, loyal, simplifia les affaires, déconcerta la routine, et soutint le crédit public en professant un respect inviolable pour les droits des créanciers de l'Etat. Soutenu par Louis XVIII, il osa refuser la restitution des bois du clergé, et proposer, au risque des inimitiés les plus dangereuses, de les vendre aux enchères jusqu'à concurrence de 150,000 hectares, afin de garantir à la fois l'inviolabilité des domaines nationaux et le payement des créanciers de l'Etat. Ce fut lui qui créa, en 1818, les *petits grands-livres*, innovation qui fit participer les départements aux avantages des placements sur l'État. En 1830, au milieu des embarras du Trésor, il disait à ses collègues; « Gouvernez bien, et vous ne dépenserez jamais autant d'argent que je pourrai vous en donner. » Le baron Louis fut nommé pair de France, en 1832. B.

LOUIS (Ordre de St-), ordre institué par Louis XIV, en 1693, pour récompenser les services militaires. Il était originairement composé de 8 grand'croix, 24 commandeurs, et d'un nombre non limité de chevaliers; Louis XVI, en 1779, éleva le nombre à 40 grand'-croix et 80 commandeurs. Pour y être admis, il faillait être catholique, et avoir servi 20 ans sur terre ou sur mer. Le roi était grand maître. Les princes du sang, les maréchaux de France et les amiraux en faisaient de droit partie. L'ordre avait une dotation qui servait des pensions annuelles, proportionnelles au rang des divers membres. La croix, portée à un ruban rouge couleur de feu, était à 8 pointes, avec fleurs de lis d'or aux angles; au centre, il y avait, d'un côté, une image de St Louis, et cette légende : *Ludovicus Magnus instituit*, 1693; de l'autre une épée nue, dont la pointe passait dans une couronne de laurier liée d'une écharpe blanche, avec ces mots : *Bellicæ virtutis præmium*. L'ordre de St-Louis, supprimé à la Révolution, fut rétabli en 1815; il n'a plus été conféré depuis 1830. B.

LOUIS XV (Place), auj. *de la Concorde*, l'une des plus fameuses et la plus vaste de Paris, située à l'extrémité O. du jardin de Tuileries, entre ce jardin et les Champs-Elysées. Elle fut ouverte en 1763 et finie en 1772, sur les dessins de Gabriel qui, ayant à la tracer dans un immense champ, dont un côté seulement était bâti, lui donna la forme d'un octogone oblong, avec 4 grands côtés et 4 petits, et prit le parti ingénieux de la circonscrire par de larges fossés en maçonnerie, bordés de balustrades en pierre, ornés, aux angles, de 8 pavillons terminés par un amortissement devant servir de socle à une statue colossale. La place mesure 245 mètres de longueur sur 170 de largeur, dans l'intérieur des balustrades; et 357 mètres sur 217 en dehors. Deux beaux bâtiments en portiques surmontés d'une colonnade, longs chacun de 93 m. 55 c., avaient été élevés, dès 1760, sur la ligne du nord, mais en dehors de la place, et séparés entre eux par une voie large de 29 m., appelée rue Royale, tracée sur l'axe longitudinal de la place. Celui de ces bâtiments situé à l'E. servit de garde-meuble de la couronne; il en a conservé le nom, bien qu'il soit occupé aujourd'hui par le ministère de la marine. Au centre de la place s'élevait la statue équestre de Louis XV, par Bouchardon. Elle fut détruite en 1792, et la place appelée *Place de la Révolution*. Les exécutions capitales s'y firent pendant le régime de la Terreur, et ce fut là que Louis XVI fut décapité. En 1795, elle reçut le nom de *Place de la Concorde;* reprit sous la Restauration le nom de *Place Louis XV*, porta, de 1826 à 1830, le nom de *Place Louis XVI*, puis reprit le nom qu'elle porte auj. La décoration générale de la place fut modifiée et complétée en 1836 : on éleva au centre l'obélisque de Louqsor (*V. Obélisque*); on traça, sur le grand axe, l'espèce de petite esplanade à la manière de la *spina* des cirques romains, et on éleva à chaque extrémité une belle fontaine monumentale en fer fondu bronzé, à vasques, versant d'abondantes nappes d'eau dans un grand bassin circulaire; 3 voies furent ouvertes ou agrandies pour déboucher plus facilement de toutes parts; sur la balustrade s'élevèrent 20 colonnes rostrales composites, en fer fondu bronzé, portant chacune 2 rostres antiques surmontés d'une lanterne à gaz; 20 candélabres, aussi en fer bronzé, bordèrent l'intérieur de la place, en avant des balustrades où il y a une ligne de trottoirs; enfin 8 statues colossales en pierre vinrent couronner les pavillons, qui attendaient cette décoration depuis 60 ans : elles représentent, avec leurs attributs caractéristiques, les principales grandes villes de France, Lyon, Marseille, Bordeaux, Rouen, Nantes, Lille, Strasbourg, et Brest. Depuis longtemps, cette place, malgré sa vaste étendue, était trop étroite pour les besoins de la circulation, surtout les jours de fêtes; en 1855, on a

remédié à cet inconvénient en comblant les fossés et ne conservant que leur balustrade intérieure, qui rappelle son ancienne forme. Avant la Révolution, c'était sur cette place que se tenait la célèbre foire de St-Ovide. La Place de la Concorde est la plus belle et la plus monumentale de celles de Paris; elle offre un coup-d'œil et une quadruple perspective admirables : on voit au N. la magnifique église de la Madeleine, au bout de la rue Royale; au S., le Palais du Corps Législatif, à l'extrémité du pont de la Concorde, qui lui sert comme d'avenue; à l'E., le jardin et le Palais des Tuileries; à l'O., les Champs-Elysées, leur grande avenue, et à son point culminant, le colossal arc de triomphe de l'Etoile. La décoration actuelle de la Place de la Concorde est due à M. Hittorff. C. D—y.

LOUIS (canal), canal qui joint le Rhin au Danube, et, par conséquent, la mer du Nord à la mer Noire. Il commence à Bamberg, sur la Regnitz, affluent du Mein, et finit à l'Altmühl, affluent du Danube; 105 ponts le coupent. Il a été creusé en 12 ans par ordre de Louis Ier, roi de Bavière, et a coûté 33 millions de francs.

LOUIS (SAINT-), vge (H.-Rhin), arr. et à 24 kil. S.-E. de Mulhouse, 2 kil. O. d'Huningue, sur le chemin de fer de Strasbourg à Bâle; 1,635 hab. Bureau principal de douanes. Fabr. de chapeaux vernis. — Pendant la Révolution, on le nomma *Bourg-Libre*.

LOUIS (SAINT-), vge (Moselle), arr. et à 30 kil. E.-S.-E. de Sarreguemines. Importante cristallerie, qui date de 1767; elle fabrique pour deux millions de francs par an, et emploie 1,800 personnes, dont 500 sont bûcherons. D'immenses ateliers, et 6 machines à vapeur de 80 chevaux lui suffisent à peine.

LOUIS (SAINT-), dans la langue du pays *Andar*, v. capit. des possessions françaises de Sénégambie, dans l'île de son nom formée par le Sénégal, à 15 kil. de l'océan Atlantique; port avec un bon mouillage; 12,081 hab. Résidence du gouverneur-général; préfet apostolique; cour impériale, tribunaux civils et criminels. St-Louis, défendu par un fort, est l'entrepôt du commerce de la colonie, lequel consiste surtout en gommes et arachide. Exportation de chevaux, chameaux, bœufs à bosse, bétail, volailles, peaux, etc. — L'île de St-Louis est située par 16° 0' 48" lat. N., et 18° 51' 10" long. O., à 4,060 kil. de Brest. Superf., 34 hect. Sol plat et sablonneux. Climat malsain. — L'arr. de St-Louis comprend l'île et la ville de ce nom, les établissements de Richard-Tol, Lampsar, Dagana, et Bakel, les escales des Darmankours, des Trarzas, et des Braknas, et la partie de la côte comprise entre le cap Blanc et la baie d'Iof; 25,315 hab.

LOUIS (SAINT-), v. des Etats-Unis, Etat de Missouri, sur la rive dr. du Mississipi, à 190 kil. E. de Jefferson; 4,600 hab. en 1810; 162,179 en 1860. Evêché catholique; cour suprême; université dirigée par les jésuites; école de médecine; musée et bibliothèque. Entrepôt du bassin du Mississipi; céréales, pelleteries, bétail, corderies, tanneries, distilleries, brasseries; fabr. de tabacs, fonderies de fer et de cuivre, etc.; ateliers de construction pour la marine à vapeur; réseau de chemin de fer; banque du Missouri. St-Louis est appelée, par sa position, à un développement considérable. Fondée en 1764, par les Français, elle fut cédée en 1803 aux Etats-Unis, avec la Louisiane.

LOUIS (SAINT-), riv. des Etats-Unis (Etat de Minnesota); cours d'environ 220 kil. vers le S.-E., après lequel elle tombe dans le lac Supérieur à l'O. On la considère comme la première partie du fleuve St-Laurent.

LOUIS (SAINT-), v. sur la côte S. d'Haïti, port au fond d'une petite baie, à 22 kil. E.-N.-E. des Cayes; café, coton, indigo. Fondée en 1698 par la Compagnie de Saint-Domingue.

LOUIS (SAINT-). *V.* aussi LUIS (SAN-).

LOUIS (Institut de Saint) ou *des filles de St-Louis*, maison d'éducation fondée à St-Cyr, près de Versailles, par Louis XIV, et sous l'inspiration de Mme de Maintenon, pour 250 jeunes filles de noblesse pauvre. Conçue en 1684, placée dans un domaine de 45 arpents (23 hectares) créé exprès, et dont Mansart éleva les bâtiments, elle fut ouverte en 1686. Le roi nommait aux places d'élèves. Aucune enfant n'était admise, si elle avait moins de 7 ans ou plus de 12, et si elle ne prouvait 4 degrés de noblesse du côté paternel. A 20 ans elle quittait la maison, et recevait une dot de 3,000 fr., avec un trousseau, pour faciliter son établissement par mariage ou dans un couvent, et, de plus, des frais de voyage. Une communauté de 36 dames professes et de 24 sœurs converses, toutes nobles, et faisant vœux de chasteté, pauvreté, et obéissance, remplissait les diverses charges de la maison. Cinq dames, sous le titre d'*officières* ou *conseillères*, gouvernaient l'intérieur; c'étaient la supérieure, l'assistante, adjointe ou suppléante de la supérieure, la maîtresse des novices, la maîtresse générale des classes, et la dépositaire ou intendante. La supérieure gouvernait sous la surveillance de l'évêque de Chartres et du supérieur de St-Lazare pour le spirituel; d'un conseiller d'Etat nommé par le roi, et d'un *conseil* dit *du dehors*, pour le temporel. A l'intérieur, un conseil formé des 4 dames ci-dessus nommées, et dit *conseil du dedans*, l'assistait. Elle était élue pour 3 ans par les dames, et pouvait être réélue. Dans les autres charges, dites *petites charges*, il y avait les maîtresses des classes, la maîtresse du chœur, l'économe, la secrétaire, la portière, la sacristine, la maîtresse générale des ouvrages, la maîtresse générale des habits, la maîtresse du linge, la dépensière, la garde-meuble, l'infirmière générale, la maîtresse de l'apothicairerie, la bibliothécaire, etc. Les élèves étaient divisées en 4 classes, distinguées par la couleur du ruban qu'elles portaient dans leurs cheveux et à leur ceinture : c'étaient les *rouges*, enfants de 7 à 10 ans, et apprenant à lire, écrire, compter, les éléments de la grammaire, le catéchisme, et des notions d'histoire sainte; les *vertes*, de 11 à 14 ans, étudiant les mêmes choses, et de plus la musique, des notions d'histoire, de géographie, et de mythologie; les *jaunes*, de 15 à 17 ans, apprenant principalement la langue française, la musique, la religion, le dessin et la danse; enfin les *bleues*, de 18 à 20 ans, occupées de l'étude de la langue et de la musique, et recevant une éducation morale très-développée. Chaque classe se subdivisait en 5 ou 6 *bandes* de 8 ou 10 élèves, suivant leur degré d'instruction, et avait une 1re maîtresse, 3 deuxièmes maîtresses, et 2 ou 3 assistantes pour les bandes. Les élèves ne sortaient jamais que par des permissions spéciales et rares, et ne pouvaient recevoir la visite de leurs parents que pendant l'octave des 4 grandes fêtes de l'année. Leur costume était une robe brune en étamine, un petit tablier très-court, de même étoffe, bordé de la couleur de la classe; leur coiffure, un bonnet de toile blanche, laissant voir un peu de cheveux au front, avec une passe de mousseline et de linon. Les dames avaient une robe noire, et portaient, pendante sur l'estomac, une croix d'or parsemée de lis, avec un Christ gravé d'un côté, et de l'autre un St Louis. Les sœurs converses portaient cette croix en argent. La maison de St-Cyr coûtait annuellement un peu moins de 450,000 fr.; elle avait plus de 375,000 fr. en biens et en revenus immobiliers. Mme de Maintenon, en réglant l'éducation qu'on y devait donner, voulut faire de ces jeunes filles d'aimables femmes du monde avec des qualités solides; mais ce plan trop peu sévère, des spectacles que les élèves représentaient dans la maison, et pour lesquels Racine composa *Esther*, donnèrent à ces jeunes filles des idées d'orgueil et de fortune contraires à leur condition. Pour remédier à ce mal, le roi, en 1692, confia l'éducation à des religieuses de St-Augustin, et désormais l'Institut de St-Louis fut un couvent régulier de cet ordre; il se conserva ainsi jusqu'à la Révolution. Alors le décret qui ordonna la suppression des communautés religieuses l'atteignit; on tenta de le sauver en le présentant comme un établissement d'instruction publique, mais le 28 avril 1793, la maison fut fermée par ordre du gouvernement. En 1803, on y établit le Prytanée français (*V.* ÉCOLES MILITAIRES). V. Lavallée, *Histoire de la maison royale de St-Cyr*, 1 vol. gr. in-8°, Paris, 1853. C. D—y.

LOUIS (ORDRE DE SAINT-) *V. au Supplément.*

LOUIS D'ARGENT, monnaie frappée sous Louis XIII, en 1641. Il valait 62 sous (3 fr. 10 c.). On l'appela plus tard *écu blanc* ou écu de 6 livres.

LOUIS D'OR, monnaie que l'on commença de frapper sous Louis XIII, en 1640. Il était à 22 carats, et valait originairement 10 livres de l'époque (21 fr. 33 c.). La livre ayant perdu de sa valeur, il en valut 20, puis 24. En 1716, on fabriqua des demi-louis de 12 livres, des louis de 24, et des doubles-louis de 48. Ce fut en 1810 que le louis d'or fut remplacé par le *napoléon* de 20 fr.; les louis de la Restauration ne valurent aussi que 20 fr.

LOUISBOURG, v. de l'Amérique anglaise (Nouvelle-Ecosse), port sur la côte S.-E. de l'île du Cap-Breton, au fond d'une large rade; par 45° 53' 31" lat. N. et 62° 20' 12" long. O.; 10,000 hab. Grande pêche de morue. Autrefois aux Français, elle leur fut enlevée par les Anglais en 1745 et en 1758. Combat naval entre les Français et les Anglais, en 1781.

LOUISBOURG, v. du Wurtemberg. *V.* LUDWIGSBURG.

LOUISE DE LORRAINE, reine de France, née en 1554, m. en 1601, fille de Nicolas de Lorraine, comte de Vaudemont, épousa Henri III en 1575. L'empire qu'elle prit sur lui alarma Catherine de Médicis, qui lui donna le

conseil perfide de le fatiguer de remontrances sur sa conduite. Elle fut bientôt négligée. Après la mort de son mari, 1589, elle se retira à Moulins, et y mourut au milieu des austérités d'une vie ascétique.

LOUISE-AUGUSTA-WILHELMINE-AMÉLIE, reine de Prusse, fille du duc Charles de Mecklembourg-Strélitz, et de Caroline de Hesse-Darmstadt, née à Hanovre en 1776, m. en 1810, épousa, en 1793, le prince royal de Prusse, plus tard le roi Frédéric-Guillaume III. Devenue reine, elle acquit une grande popularité par la simplicité de ses mœurs et par sa bienfaisance. En 1806, elle suivit son mari dans la guerre, et l'accompagna à Kœnigsberg après la défaite d'Iéna. Lors du traité de Tilsitt, elle se rendit au quartier-général de Napoléon Ier, afin d'obtenir une paix plus favorable, mais échoua. Les malheurs de son pays altérèrent sa santé, et elle mourut pendant une visite chez son père au château de Hohenzieritz, près de Strélitz. Le roi créa en 1814 un ordre de Louise, le seul en Prusse qui se confère à des femmes. E. S.

LOUISE-MARIE, reine d'Espagne. *V.* MARIE-LOUISE.

LOUISE DE SAVOIE, née à Pont-d'Ain en 1476, m. en 1532, fille de Philippe, comte de Bresse, puis duc de Savoie, et de Marguerite de Bourbon, épousa, à l'âge de 12 ans, Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, dont elle eut le roi François Ier. Veuve à 18 ans, elle vécut dans son château de Cognac jusqu'à la mort d'Anne de Bretagne, femme de Louis XII, qui la détestait. Nommée régente pendant la campagne de son fils en Italie, 1515, elle conserva toujours une influence dominante dans le gouvernement, mais n'apporta aux affaires que de l'ambition et des vices. Secondée dans ses concussions par le chancelier Duprat, elle fut cause des revers de Lautrec en Italie, 1522, et fit condamner à mort, après un procès inique, le surintendant Semblançay, qu'elle accusait de ses propres détournements. Elle jeta dans le parti de Charles-Quint le connétable Charles de Bourbon, qu'elle poursuivait avec la rancune d'un amour dédaigné. Elle confia l'armée d'Italie à son amant Bonnivet, qui se fit battre, 1524. Régente après la défaite de Pavie, 1525, elle montra plus de sagesse pendant la captivité de son fils, assura la sécurité des frontières, et organisa la ligue de Cognac contre l'Autriche. Elle conclut, en 1529, avec Marguerite d'Autriche, le traité de Cambrai, dit *paix des dames*. Une maladie épidémique l'enleva. Elle protégea les lettres, et fut vantée par les poëtes du temps. On a d'elle un Journal en forme d'éphémerides, qui va de 1501 à 1522, et qu'on a publié dans les Mémoires relatifs à l'histoire de France. A sa mort, on trouva dans ses coffres 1,500,000 écus d'or.

LOUISE-MARGUERITE, princesse de Conti. *V.* CONTI.

LOUISE DE GUZMAN. *V.* GUZMAN.

LOUISIADE (La), archipel du Grand-Océan équinoxial, dans la Mélanésie; formé d'un grand nombre d'écueils et de récifs; entre 8° et 12° lat. S., 147° et 153° long. E.; à l'E.-S.-E. de la Nouvelle-Guinée. On y distingue les îles *Rossel, St Aignan* et d'*Entrecasteaux*. Ces îles, découvertes par Bougainville en 1769, furent encore visitées par les Français, allant, en 1793, à la recherche de La Pérouse.

LOUISIANE, un des Etats-Unis de l'Amérique du Nord; bornée au N. par l'Arkansas, à l'E. par le Mississipi, à l'O. par le Texas, et au S. par le golfe du Mexique; par 91° 6'-96° 12' long. O., et 29°-33° lat. N. Superf., 105,030 kil carrés. Population, 709,433 hab. Ch.-l., *Bâton-Rouge;* mais la ville la plus importante est la Nouvelle-Orléans. Les principaux cours d'eaux sont le Mississipi, la Red-River, et la Pearl. Le sol, très-fertile dans le S. et le voisinage des rivières, produit le coton, le froment, le seigle, le sucre, le tabac, etc. L'élève du bétail est considérable dans les vastes prairies de l'Ouest. Dans l'Est et le N.-O. s'étendent de magnifiques forêts. Les mines de fer et de houille sont surtout abondantes dans l'O. et le N. Climat chaud, malsain dans les parties basses et marécageuses, où la fièvre jaune est fréquente. La Louisiane se divise en 38 comtés. Elle faisait partie des pays situés sur les deux rives du Mississipi, explorés en 1682 par Cavelier de La Salle, qui lui donna le nom de Louisiane en l'honneur de Louis XIV. Deux établissements y furent tentés sans succès : l'un en 1684, l'autre en 1699. Crozat, ayant obtenu en 1712 le privilége du commerce dans la Louisiane, ne réussit guère mieux, et le céda en 1717 à Law, qui créa la Compagnie des Indes occidentales. Celle-ci résigna ses droits en 1731. La rive droite du Mississipi fut cédée en 1763 à l'Angleterre, et la rive gauche, avec la Nouvelle-Orléans, à l'Espagne, en 1764. Cette dernière partie, rétrocédée à la France en 1800, fut vendue en 1803 aux Etats-Unis, moyennant 80 millions de fr. La Louisiane actuelle fut admise comme Etat dans l'Union en 1812. Elle est représentée au Congrès par 2 sénateurs et 5 membres de la Chambre des représentants. Aux termes de la constitution actuelle, décrétée en 1845, le gouverneur, chargé du pouvoir exécutif, est élu pour 4 ans, par le peuple, qui lui adjoint un lieutenant-gouverneur. Le pouvoir est exercé par une assemblée générale, composée d'un sénat de 32 membres élus pour 4 ans, lequel se renouvelle par moitié tous les 2 ans, et d'une Chambre des représentants, de 88 membres élus pour 2 ans. Tout citoyen blanc, résidant depuis 2 ans dans l'Etat, et depuis un an dans le district où il doit voter, possède le droit de suffrage. O.

LOUIS-PHILIPPE (Terre de), terre située dans l'océan Atlantique austral, au S. des Nouvelles-Shetland, et à l'E. de la Terre de la Trinité, dont le canal d'Orléans la sépare entre 63° et 65° lat. S., 59° et 61° long. O. Inhabitable et couverte de glaces.—Elle a été découverte, le 27 févr. 1838, par Dumont d'Urville, qui lui donna le nom du roi de France régnant.

LOUISVILLE, v. des États-Unis (Kentucky), sur la rive g. de l'Ohio, à 80 kil. O. de Frankfort; 600 hab. en 1800; 4,000 en 1820; 10,000 en 1830: 75,196 en 1860. Un beau canal l'unit à Portland. Evêché catholique depuis 1843. Centre d'un commerce considérable en grains, tabac, étoffes de laine, de fil et de coton; construction de machines à vapeur; fonderies de fer et de cuivre; raffineries de sucre, distilleries de whisky, tanneries, chapelleries, manuf. de savon et de chandelles. Centre de chem. de fer.

LOULAY, ch.-l. de cant. (Charente-Inférieure), arr. et à 12 kil. N. de St-Jean-d'Angely; 592 hab.

LOULÉ, v. de Portugal (Algarve), à 14 kil. N. de Faro; 8,300 hab. Vieux château. Aux environs, mines d'argent.

LOUNG-KIANG, riv. de Chine, naît dans le N.-O. de la prov. de Kouang-si, et se jette dans le Houng-Kiang. Cours de 450 kil.

LOUNG-TCHOUAN-KIANG, riv. d'Asie, naît dans le Thibet, arrose la prov. chinoise d'Yun-nan, puis l'empire birman, et se jette dans l'Iraouaddy au N.-E. d'Umerapura. Cours de 900 kil.

LOUP (saint), *Lupus*, né à Toul vers le commencement du Ve siècle, m. en 478, succéda en 427 à St Ours, évêque de Troyes, passa en Grande-Bretagne avec St Germain d'Auxerre pour y combattre les Pélagiens, et, à son retour, préserva sa ville épiscopale de la fureur d'Attila. Après la défaite de Châlons-sur-Marne, 451, ayant suivi le roi des Huns, il fut accusé de trahison, dut quitter son évêché, et n'y rentra que deux ans après. Fête, le 29 juillet. Il reste de lui une Lettre à Sidoine Apollinaire, insérée dans le *Spicilegium* de D'Achéry (tome V), et dans la Collection des conciles (tome I).

LOUP, *Servatus Lupus*, abbé de Ferrières en Gâtinais, né vers 805, m. en 882, enseigna à Fulde, dressa les canons du concile de Verneuil en 844, assista à celui de Soissons en 853, jouit de la faveur de Louis le Débonnaire et de Charles le Chauve, fut chargé par ce dernier d'une mission auprès du pape Léon IV en 847, et de la réforme des monastères en France. Il a laissé : 134 *Lettres* sur différents sujets publiées, par Papire Masson, Paris, 1588; un traité *des Trois questions* (la prédestination, le libre arbitre, le prix de la mort de J.-C.), dirigé contre Gotteschalk, et publié par Sirmond, 1650, in-8°; des *Hymnes*, etc.

LOUP (SAINT-), *Grannum*, ch.-l. de cant. (Haute-Saône), arr. et à 33 kil. N.-O. de Lure, sur l'Angronne et au pied des Vosges; 2,485 hab. Fabr. de chapeaux de paille et de kirsch.

LOUP (SAINT-), ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), arr. et à 23 kil. N.-N.-E. de Parthenay, au confl. du Thouet et de Cébron; 774 hab. Fabr. de tapis grossiers; tanneries. Comm. du moutons et de laines. Restes d'un magnifique château, construit, sous Louis XIII, par le cardinal d'Escoubleau de Sourdis.

LOUP, *Lupus*, enseigne légionnaire des anc. Romains (*V.* ENSEIGNES).—Machine de guerre des Anciens (*V.* HARPAGON).—Poisson de mer, que l'on croit être l'esturgeon, et très-recherché des gourmands de l'anc. Rome, surtout s'il avait été pêché à l'embouchure du Tibre, ou mieux encore, à Rome, dans le Tibre, entre deux ponts. C. D—Y.

LOUPE (La), ch.-l. de cant. (Eure-et-Loir), arr. et à 25 kil. N.-E. de Nogent-le-Rotrou, sur le chemin de fer de l'Ouest; 1,194 hab. Comm. de bestiaux et de cidre. Restes d'un château-fort du XIVe siècle.

LOUPS-GAROUS, hommes qui, d'après les idées superstitieuses du moyen âge, avaient fait un pacte avec le diable, et obtenu de lui le pouvoir de se changer en loups. Cette croyance est encore répandue auj. en Saintonge, en Auvergne, dans le Limousin, et en Bretagne. Hérodote la mentionnait comme existant chez les Scythes, et elle se

retrouve aussi dans Virgile (églogue VIII). Dans la mythologie scandinave, le loup représente le mauvais principe; deux hommes de la race héroïque des Volsungs, en se changeant en loups, deviennent *gar-ulfs*, dénomination qui s'est transformée en *gar-ou*.

LOUQSOR ou LUXOR, vge de la Haute-Egypte, sur la rive dr. du Nil, à 46 kil. N. d'Esné; 2,000 hab. Il occupe, avec plusieurs villages voisins, l'emplacement, encore couvert de ruines, de la célèbre *Thèbes;* c'est de là qu'a été apporté l'obélisque dressé à Paris, en 1836, sur la place de la Concorde; il est du temps de Ramsès II.

LOURDES, ch.-l. de cant. (Hautes-Pyrénées), arr. et à 13 kil. N.-N.-E. d'Argelès, dans un ravin, près du Gave de Pau, et à peu de distance du lac de Lourdes (4 kil. de tour); 3,539 hab. Tribunal de 1re instance de l'arrondissement. Comm. de vaches laitières. Exploitation d'ardoise et de marbre. Fabr. de chocolat, toiles de lin, mouchoirs, crépons, bas rayés. — Anc. ville du Bigorre, et capitale du Lavedan, elle est dominée par un château-fort, souvent assiégé pendant les guerres avec l'Angleterre, converti plus tard en prison d'Etat, et récemment réparé.

LOURISTAN, anc. *Elymais*, contrée de la Perse, dans le N. du Khousistan, et à l'E. du Kourdistan; ainsi nommée des *Loures*, ses habitants, qui sont musulmans de la secte d'Ali, et presque indépendants du schah de Perse. Ch.-l., *Khorremabad*.

LOUROUX-BÉCONNAIS (Le), ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), arr. et à 28 kil. O.-N.-O. d'Angers; 624 hab.

LOUS (Le), contrée du Béloutchistan, entre le Djalaouan au N. et le Sindh au S.; 200 kil. sur 100. Ch.-l. *Béla*.

LOUSTALOT (Armand de), né en 1762 à St-Jean-d'Angely, m. en 1790, fut reçu avocat au parlement de Bordeaux en 1788, vint à Paris en 1789, et fonda, avec Prudhomme, *les Révolutions de Paris*, journal incendiaire et calomnieux. Quand il mourut, les Cordeliers et les Jacobins portèrent le deuil pendant trois jours.

LOUTH, v. d'Angleterre, port sur la Ludd, dans le comté et à 40 kil. E.-N.-E. de Lincoln; station de chemin de fer; 10,568 hab. dans la paroisse. Siége des Quarter-Sessions. Belle église gothique. Fabr. de tapis et couvertures, savon, papier. Exportation de blé et de laines.

LOUTH, vge d'Irlande, dans le comté de son nom, à 10 kil. O.-S.-O. de Dundalk; 718 hab. Le comté de Louth, situé dans la prov. de Leinster, entre ceux d'Armagh au N., de Monaghan et de Cavan à l'O., de Meath au S., et la mer d'Irlande à l'E., a 45 kil. sur 18; 75,140 hab. Sol fertile; élève de bestiaux. Fabr. de draps, toiles et mousselines. Capit., *Dundalk*.

LOUTHERBOURG (Philippe-Jacques), peintre, né à Strasbourg en 1740, m. à Londres en 1814, élève de Casanova, membre de l'Académie de peinture de Paris en 1768, s'exerça aussi avec succès dans la gravure à l'eau-forte. Il y a de lui, au château de Rambouillet, un bon tableau de bataille. On lui attribue l'invention du *Théâtre pittoresque et mécanique*, perfectionné depuis par Pierre, et que l'on a vu pendant longtemps à Paris.

LOUTHF-ALI-KHAN, 7e et dernier roi de Perse de la dynastie des Zend, né vers 1770, m. en 1794, fils de Djaafar-Khan, battit, en 1789, l'eunuque Aga-Mohammed, compétiteur de son père, après la mort duquel il fut vaincu à son tour, en 1794, près de Kerman, et massacré avec toute sa famille.

LOUTSK. *V.* LUCK.

LOUVAIN, *Lovanium*, en hollandais *Leuwen*, en flamand *Löwen*, v. de Belgique (Brabant), à 24 kil. E.-N.-E. de Bruxelles, au pied d'une montagne, sur la Dyle; par 50° 53' 26" lat. N., et 2° 21' 31" long. E.; 35,100 hab. C'est une ville qui a plus de 8 kil. de tour; elle compta jadis 200,000 hab., et on y voit auj. des champs et des prairies. Collége royal, école normale primaire, académie de peinture, école de musique, bibliothèque; collections d'histoire naturelle et de minéralogie; beau jardin botanique. On remarque : les églises St-Pierre, avec un beau jubé et de belles portes en fer; St-Michel, où l'on admire des confessionnaux et une table de communion sculptés en bois; Notre-Dame, anc. église de Dominicains; et Ste-Gertrude, avec des stalles de chœur richement sculptées; le séminaire, anc. hôtel des Invalides; les halles aux draps, de 1317; l'hôtel-de-ville, un des plus beaux monuments gothiques de la Belgique, commencé en 1448, achevé en 1493, et contenant un musée de tableaux. Fabr. de bière blanche très-estimée (plus de 190,000 hectol. par an). Fabr. de papier de tenture; fonderies de cloches, tanneries, teintureries, sculptures d'ameublement religieux. La ville est sur le chemin de fer de Malines à Liége, et communique à l'Escaut par un canal creusé en 1750. — On fait remonter aux Romains la fondation de Louvain; cette ville reçut une charte de commune au XIe siècle, et fut entourée de murs en 1165; l'industrie du tissage des laines et des fils l'amena à un haut degré de prospérité; elle occupait 100,000 ouvriers; mais à la suite d'une révolte, 1382, ses tisserands la quittèrent; en 1426, Jean IV y fonda une université qui devint célèbre, et dont dépendaient 43 colléges; elle a été remplacée, en 1835, par une université catholique de libre exercice. Louvain fut, sous le 1er Empire français, un ch.-l. de sous-préfecture du département de la Dyle. B.

LOUVE (la), rivière. *V.* LOUE (la).

LOUVECIENNES. *V.* LUCIENNES.

LOUVEL (Louis-Pierre), ouvrier sellier, né à Paris en 1783, m. en 1820, après avoir été démocrate exagéré, puis bonapartiste fervent, assassina, le 13 février 1820, par fanatisme politique, à la sortie de l'Opéra, le duc de Berry, fils du comte d'Artois (depuis Charles X), pour mettre fin à la branche aînée des Bourbons. Condamné par la Cour des pairs, il fut exécuté le 7 juin.

LOUVET (Pierre), avocat et historien, né près de Beauvais en 1569 ou 1574, mort en 1646, fut maître des requêtes en 1614. On a de lui : *Coutumes de divers bailliages observées en Beauvaisis*, Beauvais, 1615-1618; in-4°; *Histoire de la ville et cité de Beauvais*, Rouen, 1613, in-8°; *Histoire et antiquités du pays de Beauvaisis*, Beauvais, 1631, in-8°, etc.

LOUVET (Pierre), historien, né à Beauvais en 1617, m. en 1680. Son principal ouvrage est *le Mercure hollandais, ou Conquêtes du roi* (Louis XIV) *en Hollande, en Franche-Comté, en Allemagne*, etc., Lyon, 1673-80, 10 vol. in-12.

LOUVET DE COUVRAY (Jean-Baptiste), né à Paris en 1760, m. en 1797, rédigea plusieurs Mémoires académiques pour le savant Dietrich, dont il était secrétaire, fut ensuite commis de libraire, et publia, de 1787 à 1789, un roman immoral et faux, *les Amours du chevalier de Faublas*, en 3 parties. Il fit l'apologie des journées des 5 et 6 octobre, dans un pamphlet qu'il intitula *Paris justifié*. Pendant l'Assemblée législative, il rédigea un journal-placard, *la Sentinelle*, dirigé contre la cour. Député à la Convention, il se déclara contre les massacres de septembre, et signala, dans un discours aussi courageux qu'éloquent, les vues ambitieuses de Robespierre. Il vota la mort du roi, avec l'appel au peuple. Il fut décrété d'arrestation avec 21 de ses collègues, mis hors la loi, et mena une vie errante, qu'il a racontée dans *Quelques notices pour l'histoire et le récit de mes périls depuis le 31 mai 1793*, Paris, 1795, in-8°. Rentré à la Convention, il rédigea de nouveau *la Sentinelle*, puis un placard périodique, intitulé : *Front!* Membre du conseil des Cinq-Cents, il en sortit en mai 1797, ouvrit un magasin de librairie, fut nommé membre de l'Institut (section de grammaire), et mourut la même année. Louvet avait plus de talent que d'instruction, moins de jugement que de constance dans ses opinions. On a encore de lui un roman sans mérite, *Emilie de Varmont*, où il cherche à établir la nécessité du divorce. J.-T.

LOUVETIER (GRAND-), officier de la couronne sous l'anc. monarchie française; il était surintendant des officiers de louveterie, et avait des lieutenants dans quelques provinces. L'institution des grands-louvetiers ne date que du XVe siècle; mais, dès le temps de Charlemagne, chaque comte devait entretenir deux louvetiers. Depuis 1830, la louveterie dépend de l'administration des eaux et forêts.

LOUVIERS, *Luparia*, s.-préf. (Eure), à 22 kil. N. d'Evreux sur l'Eure; 9,921 hab. Trib. de 1re instance et de comm., bibliothèque publique, chambre des manufactures. Fabr. importantes de draps fins et communs, nouveautés pour pantalons, flanelles écossaises, étoffes de cachemire, peluche, velours; employant 7 à 8,000 personnes, et produisant 40 à 50,000 pièces par an; filatures de laine, teintureries, blanchisseries de toiles, etc. Machines. Comm. de grains, bois, charbon, lin, laines, chardons à carde, etc. On remarque l'église paroissiale, en beau style gothique, et la maison des Templiers, qui date du XIIe siècle. — Autrefois ville forte, et comprise dans le pays d'Ouche, Louviers eut beaucoup à souffrir pendant la guerre de Cent Ans; les Anglais en rasèrent les défenses en 1432. Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion y conclurent un traité de paix en 1196. La 1re fabrique de draps y fut établie en 1681: la 1re filature de coton en France y fut aussi créée en 1789.

LOUVIERS (Charles-Joseph de), conseiller d'Etat de Charles V en 1376, est un des écrivains à qui l'on a attribué le célèbre *Songe du vergier*, espèce de dialogue entre le

clerc et un chevalier sur les deux puissances ecclésiastique et temporelle. Cet ouvrage a été imprimé à Lyon, 1492, et à Paris, 1501, in-fol.; une édition en latin fut publiée à Paris, sous le titre d'*Aureus de utrâque potestate... libellus*, 1516, in-4°.

LOUVIGNÉ-DU-DÉSERT, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), arr. et à 20 kil. N.-N.-E. de Fougères; 884 hab. Tanneries.

LOUVILLE (Charles-Auguste D'ALLONVILLE, marquis de), né en 1668 au château de Louville (Pays chartrain), m. en 1731, fut chargé par Louis XIV d'accompagner en Espagne le roi Philippe V, à l'éducation duquel il avait donné ses soins. Sa conduite altière envers les Espagnols le fit rappeler en France, 1703. Une partie de sa Correspondance est insérée dans les *Mémoires politiques et militaires pour servir à l'Histoire de Louis XIV et de Louis XV*, publiés par l'abbé Millot. Le comte Scipion du Roure a donné des *Mémoires secrets sur l'établissement de la maison de Bourbon en Espagne, extraits de la Correspondance du marquis de Louville*, Paris, 1818, 2 vol. in-8°.

LOUVILLE (Jacques-Eugène D'ALLONVILLE, chevalier de), frère du précédent, né en 1671, m. en 1732, servit d'abord dans la marine, se trouva à la bataille de La Hogue, passa ensuite à l'armée de terre, et se retira, lors de la paix d'Utrecht, avec le grade de colonel, pour se vouer à l'étude de l'astronomie. Il fut membre de l'Académie des Sciences de Paris et de la Société royale de Londres. On a de lui : *Observations sur l'obliquité de l'écliptique*, dans les Mémoires de l'Académie, 1714-16-21; *Nouvelles tables du soleil*, ibid., 1720; *Nouvelle méthode de calculer les éclipses*, ibid., 1724; *Remarques sur la question des forces vives*, ibid., 1721-28, etc.

LOUVOIS, vge (Marne), arr. et à 19 kil. S.-E. de Reims; 421 hab. Anc. seigneurie de Champagne, érigée en marquisat, en 1624, en faveur de Conflans d'Armentières, puis acquise par le chancelier Le Tellier, père du célèbre Louvois.

LOUVOIS (François-Michel LE TELLIER, marquis de), célèbre ministre de la guerre sous Louis XIV, fils du chancelier Le Tellier, né à Paris en 1639, m. en 1691. Entré, dès l'âge de 15 ans, dans les bureaux de son père, alors secrétaire d'Etat de la guerre, il lui succéda en 1666, et donna à l'armée française l'organisation qu'elle a conservée jusqu'à l'Empire. Il établit l'uniforme, généralisa l'usage de la marche au pas, substitua la baïonnette aux piques, institua les magasins de vivres, les casernes et les hôpitaux militaires, créa le corps des ingénieurs, les compagnies d'élite dans les régiments, les corps de hussards, de cuirassiers et de grenadiers à cheval, les écoles de Cadets, les haras de remonte, fonda les écoles d'artillerie de Douai, de Metz, et de Strasbourg, maintint rigoureusement la discipline et la hiérarchie du commandement, ordonna des revues régulières, éleva l'Hôtel des Invalides, 1674, et fit une véritable révolution dans l'armée par l'*ordre du tableau*, en donnant les grades aux services et non plus à la naissance. Il eut ainsi la plus grande part aux succès militaires de Louis XIV. Mais l'histoire doit lui reprocher sa dureté envers les officiers, son animosité contre Colbert, sa jalousie contre tous les généraux et particulièrement Turenne, la barbarie systématique avec laquelle il fit ravager les pays ennemis, le double incendie du Palatinat, 1674-1689, le bombardement de Gênes, 1684, et surtout les *Dragonnades*, 1685. C'était un homme violent et sans mesure. Il fut en même temps surintendant des postes, et, après la mort de Colbert, surintendant des bâtiments du roi. Il mourut de fatigue, au moment où le roi, révolté de ses hauteurs, allait le faire mettre à la Bastille. Son fils Barbezieux lui succéda. *V.* Chamlay, *Mémoires pour servir à l'histoire de F. Le Tellier, marquis de Louvois*, Amst., 1740, in-12; C. Rousset, *Histoire de Louvois et de son administration politique et militaire*, Paris, 1862-63, 4 vol. in-8°. G.

LOUVOIS (Camille LE TELLIER, abbé de), 4e fils du précédent, né à Paris en 1675, m. en 1718, fut nommé successivement grand maître de la librairie, conservateur de la bibliothèque royale, intendant du cabinet des médailles. Il entra à l'Académie française, et à celles des Inscriptions et des Sciences. Dans un voyage en Italie, il recueillit pour la bibliothèque un grand nombre de livres rares et précieux. Nommé grand vicaire de son oncle l'archevêque de Reims, il refusa l'évêché de Clermont. B.

LOUVRE (Le). Le plus vaste et le plus beau palais de Paris, situé dans la partie occidentale de la ville, près de la rive droite de la Seine, sur le 1er arrondissement municipal. Il s'étend de l'E. à l'O., et se compose d'abord d'une masse de bâtiments réguliers, disposés autour d'une cour carrée dite Cour du Louvre, spacieuse, et du plus bel effet. Derrière cette cour, au N. et au S., deux longues ailes s'étendent vers l'ouest, et de ces ailes partent, en retour, deux grandes galeries, qui vont rejoindre les deux pavillons extrêmes du palais des Tuileries, et forment les parties latérales de la cour de ce palais, et de la Place du Carrousel. A partir de la façade occidentale de la Cour du Louvre, chacune des ailes est doublée par une 2e galerie intérieure prolongée jusqu'à la place du Carrousel, et longue de 220 mètres. La façade principale du Louvre regarde l'E. C'est un corps de bâtiment à un seul étage, couronné à l'italienne, et dont le rez-de-chaussée forme une espèce de soubassement percé de 23 fenêtres ou portes. Trois pavillons accusés en saillie, à chaque extrémité et au centre, varient les lignes de cette façade. Leurs intervalle sont remplis par une galerie à jour, ornée sur le devant de 28 colonnes corinthiennes cannelées, accouplées, dont l'aspect a un caractère de grandeur, d'élégance, et de nouveauté du plus puissant effet. Le même ordre et la même disposition d'accouplement se répètent aux pavillons d'angles, ornés chacun de 8 pilastres, et au pavillon du centre, surmonté d'un fronton reposant sur 8 colonnes. Dans le soubassement de ce pavillon est la porte d'honneur du palais. Cette supérbe façade, qu'on appelle la *Colonnade du Louvre*, a 173m,60 c. de longueur, sur 27m,61 de hauteur. La plus belle partie du Louvre est la cour carrée, de 122 mèt. du N. au S., et de 124 de l'E. à l'O. Ses bâtiments ont un rez-de-chaussée avec fenêtres en portiques, 2 étages, couronnés par un toit à l'italienne avec une balustrade, et des avant-corps ornés de colonnes composites cannelées pour le bas, et corinthiennes cannelées au 1er et au 2e étage. Les portes et les fenêtres sont ornées de chambranles et de corniches, d'un goût exquis et d'une rare élégance. Le côté occidental diffère un peu des trois autres : il n'a qu'un attique avec toit apparent à la place du 2e étage. Au milieu de chaque face, un pavillon formant un léger avant-corps, est surmonté d'un fronton avec bas-relief dans le tympan. La Cour du Louvre, et la longue galerie du midi, sont consacrées aux musées de sculpture antique et moderne, et de peintures anciennes et modernes; dans la galerie du nord sont le ministère d'Etat et les appartements du ministre, la Bibliothèque du Louvre, et des appartements dépendant des Tuileries. Dans l'aile correspondante, au Sud, on trouve le Musée des artistes vivants; au premier, la salle des Etats; au centre et dans les cours, les écuries de l'Empereur. — Le Louvre était, à l'époque de la 2e race, ou au commencement de la 3e, 752-987, tout à la fois un rendez-vous de chasse bâti au bord de la Seine, dans une forêt près de Paris, et une forteresse, servant à commander le cours du fleuve, et à protéger la ville contre les incursions des Normands. On l'appelait Louvre de sa situation dans une chênaie, en latin *roboretrum*; ou plutôt du mot *lupara* ou *loupara*, Louverie, de *lupus*, loup, parce que les loups étaient communs dans ces bois. Vers 1204, Philippe-Auguste agrandit le Louvre, augmenta ses moyens de défense, et bâtit au centre une grosse tour, qui fut longtemps célèbre comme trésor et prison d'Etat. Charles V renferma le Louvre dans l'enceinte de Paris, en 1367, et y fit souvent sa résidence. François Ier abattit ce château, qui consistait alors en une masse carrée de bâtiments irréguliers, enfermés dans une muraille flanquée de tours et défendue par un fossé, et, vers 1541, commença de réédifier à la place un palais moderne. Pierre Lescot en fournit les plans. Ce palais ne se composait que de la moitié du côté occidental de la Cour actuelle, à gauche du pavillon de l'horloge, partie désignée aujourd'hui sous le nom de *vieux Louvre*. Henri II l'acheva en 1548, construisit, en outre, l'aile qui s'avance vers la Seine, et dans laquelle est la célèbre galerie d'Apollon. Charles IX voulut joindre les Tuileries au Louvre, et commença la grande galerie méridionale, longue de 413 mètres. Androuet Ducerceau fournit les plans de la 1re moitié, à partir des Tuileries, achevée par Henri IV; Louis XIII fit la 2e moitié, dont Metezeau donna le plan. Ce prince commença aussi l'agrandissement de la Cour du Louvre telle qu'elle est aujourd'hui: il fit élever par Lemercier, vers 1624, le pavillon de l'horloge, toute la façade à droite, répétant l'ordonnance de Pierre Lescot, et entreprit les autres corps de bâtiment au N., au S., et à l'E. Louis XIV continua l'œuvre de son père, et éleva la Colonnade, 1665-70, sur les dessins de Claude Perrault. Les malheurs de la guerre empêchèrent de rien terminer, et cette interruption se prolongea sous la Régence, Louis XV, Louis XVI, et pendant la Révolution. Napoléon Ier fit reprendre les travaux en 1805, sous la direction de Percier et Fontaine : ils ache-

vèrent et restaurèrent les bâtiments de la cour, et firent presque tous les travaux intérieurs; car, jusqu'alors, excepté la petite partie dite le vieux Louvre, le reste n'avait que les 4 murs. Sous les gouvernements qui suivirent, l'œuvre d'achèvement des intérieurs fut continuée par les mêmes architectes. Cependant les grands travaux de jonction avec les Tuileries étaient interrompus depuis 1814; Napoléon III les reprit, et eut la gloire de faire le Louvre ce qu'il est aujourd'hui; il termina l'aile du nord, longue de 435 mèt., et qui n'était qu'à moitié faite, construisit les galeries intérieures et leurs dépendances, ainsi que les deux façades sur la Place du Carrousel. Ces immenses travaux commencèrent le 5 juin 1851, et, en 1856, toutes les constructions extérieures étaient terminées. Visconti donna les plans, et dirigea les travaux jusqu'à sa mort, à la fin de 1853; M. Lefuel lui a succédé. Le Louvre est le plus vaste et le plus splendide palais, non pas seulement de Paris, mais de l'Europe; son architecture est du plus beau style antique et de la Renaissance : on y admire la pureté, la correction et la belle exécution des ordonnances, des croisées, des frises, des chambranles de portes ou de fenêtres. A l'intérieur, la beauté des distributions, l'élégance et la variété de l'architecture et de l'ornementation, répondent à toute la magnificence du dehors. C. D — r.

LOUZA, v. de Portugal (Beira), à 26 kil. E.-S.-E. de Coïmbre; 3,200 hab. Elle est au pied d'une montagne, où l'on recueille, en été, de la glace pour Lisbonne. Papeteries.

LOVANIUM, nom latin de LOUVAIN.

LOVAT (Simon FRAZER, lord), né en Ecosse en 1657, m. en 1747, fut élevé en France chez les jésuites, entra au service de l'Angleterre, fut mis hors la loi comme coupable de rapt, s'enfuit auprès du prétendant Jacques III, à la petite cour de St-Germain, l'abandonna après la bataille d'Inverness, 1715, pour servir George Ier, continua néanmoins d'entretenir des relations avec les Stuarts, seconda l'invasion de Charles-Edouard, et eut la tête tranchée par ordre de George II.

LOVEIRA. *V.* LOBEIRA.

LOVELACE (Richard), poëte anglais, né dans le comté de Kent, à Woolwich, en 1618, m. en 1658. Brillant seigneur de la cour de Charles Ier, il voulut le servir dans le malheur, dissipa sa fortune, prit du service en France, et fut blessé à Dunkerque. Sur la fausse nouvelle de sa mort, miss Lucy Sacheverell, qu'il adorait, se maria. De retour en Angleterre, vers 1648, il la chanta sous le nom de *Lucasta* (chaste lumière); mais, triste et malade, il mourut sous les haillons. On a de lui : *Lucasta*, 1649 et 1817, 2 vol.; *Poésies posthumes*, 1659 et 1818, in-12. Son style, souvent négligé, ne manque pas d'élégance. — Richardson a nommé Lovelace (des mots anglais signifiant *enlacement* et *amour*) le héros de son roman de *Clarisse Harlowe*. Lovelace est devenu le type énergiquement tracé du séducteur aux belles manières. A. G.

LOVENDEGHEM, v. de Belgique (Flandre orientale), à 8 kil. O. de Gand; 4,700 hab. Toiles de lin et de chanvre, cotonnades.

LOVERE, brg du roy. d'Italie (prov. de Bergame), à l'extrémité N. du lac d'Iseo, et à 35 kil. E.-N.-E. de Bergame; 2,357 hab. Usines à fer.

LOVINCUM, nom latin de LOUHANS.

LOVISA, v. de la Russie d'Europe (Finlande), petit port sur le golfe de Finlande, à 60 kil. d'Helsingfors; 3,000 hab. On y aborde par un détroit dangereux de 38 kilom. de long, dit *Orrensund*. Comm. de sel. — Bâtie en 1745 sous le nom de Degerby, cette ville fut appelée Lovisa, en 1752, du nom de la reine de Suède, Lovisa ou Louise. Elle a été bombardée et détruite par les Anglais, en 1855, ainsi que le fort de Svartholm, placé sur une île à 11 kil. S.

LOWE (sir Hudson), né en Irlande vers 1770, m. en 1841, servit en Italie contre les Français, laissa prendre l'île de Capri, dont il était gouverneur, en 1810, fut colonel des tirailleurs de Corse, et reçut, en 1815, la mission de garder Napoléon Ier à Ste-Hélène. Il s'en acquitta avec une dureté qui a donné à son nom une odieuse renommée. On a de lui des *Mémoires*, publiés par son fils, Londres, 1845, 3 vol. in-8°; il y cherche à se justifier.

LOWELL, v. des Etats-Unis (Massachussetts), au confluent de la Concord et de la Merrimack, dans le comté de Middlesex, et à 42 kil. N.-O. de Boston; 40,000 hab. Elle communique avec Boston par un chemin de fer et par des canaux. C'est une ville essentiellement manufacturière, surtout pour la filature et le tissage du coton, les toiles peintes, linge de table, etc. On la nomme *le Manchester de l'Union*; 12 associations, ayant un capital de 74 millions de fr., et employant 4,000 hommes et 8,000 femmes. Manuf. de draps, tapis de pied, locomotives, et machines pour la filature et le tissage. Poudreries, tanneries, etc. Lowell est citée pour la bonne tenue des fabriques, la conduite régulière des ouvriers, le soin donné à l'éducation des enfants. Il y a 48 écoles primaires, 3 écoles secondaires, 1 école pour les études supérieures. Cette ville ne date que de 1813, et prit son nom d'un des négociants qui, les premiers, ont établi des manufactures de coton. B.

LOWEN, nom flamand de LOUVAIN.

LOWENBERG. *V.* LŒWENBERG et LEONBERG.

LOWENDAHL (Ulric-Frédéric WOLDEMAR, comte de), né à Hambourg en 1700, m. en 1755, était petit-fils d'un enfant naturel de Frédéric III, roi de Danemark. Il entra dans les troupes impériales comme simple soldat, arriva au grade de capitaine, servit ensuite comme volontaire dans l'armée danoise contre la Suède, reprit son rang en Autriche, se signala contre les Turcs à la bataille de Peterwardein, aux siéges de Temeswar et de Belgrade, et passa dans le royaume de Naples, où il fit les campagnes de 1718 à 1721. Auguste, roi de Pologne, l'attira auprès de lui, le nomma maréchal-de-camp et inspecteur de l'infanterie saxonne. Lowendahl se distingua de nouveau à la défense de Cracovie, 1733, et dans les campagnes de 1734 et 1735 sur le Rhin. Entrant ensuite dans l'armée russe, il figura, en qualité de général d'artillerie, au siége d'Otchakoff. Chargé de défendre l'Ukraine, il en chassa les Tatars, puis eut une grande part à la victoire de Choczim. Sollicité par le maréchal de Saxe de venir s'établir en France, il accepta, en 1743, le grade de lieutenant-général, commanda la réserve à la bataille de Fontenoy, 1745, prit Gand, Oudenarde, Ostende, Niewport, 1746, et emporta d'assaut Berg-op-Zoom, 1747. Nommé maréchal de France, il assiégea Maëstricht avec le maréchal de Saxe. Après la paix d'Aix-la-Chapelle, 1748, il vécut paisible. Lowendahl était fort instruit; l'Académie des Sciences l'avait admis au nombre de ses membres honoraires. B.

LOWENSTEIN. *V.* LŒWENSTEIN.

LOWERZ, vge de Suisse (Schwytz), sur la rive N. d'un charmant lac de même nom; 475 hab. Il faillit être détruit, en 1806, par la chute d'une montagne qui a diminué le lac d'un quart.

LOWESTOFT, v. d'Angleterre (Suffolk), port fortifié sur la mer du Nord, à l'extrémité E. de la Grande-Bretagne, à 35 kil. E.-S.-E. de Norwich, à laquelle la joint un canal, et à l'extrémité d'un bras du chemin de fer de l'Est; 4,647 hab. dans la paroisse. Pêche abondante de la morue, du hareng et du maquereau; bains de mer; 2 phares.—La flotte anglaise, avec le duc d'York, y remporta une brillante victoire sur les Hollandais commandés par d'Opdam, 3 juin 1665.

LOWICZ, v. de la Russie d'Europe (Pologne), sur la rive dr. de la Bzura, à 51 kil. O. de Varsovie; 7,000 hab. Ecole normale primaire; gymnase de Piaristes. Tissage de toiles, blanchisseries de cire.

LOWISA, v. de Finlande. *V.* LOVISA.

LOWITZ (Tobie), chimiste, né à Gœttingue, m. en 1804, fut professeur à St-Pétersbourg, et membre de l'Académie impériale. On lui doit la découverte du pouvoir décolorant que possède la poudre de charbon végétal. Plusieurs Mémoires sur ce sujet, ainsi que des recherches sur le vinaigre, sur la dépuration de l'eau, sur le titane, etc., sont insérés dans les *Annales de chimie*, dans les *Annales chimiques de Crell*, et dans le recueil de l'Académie de St-Pétersbourg. C. L.

LOWLANDS. *V.* ÉCOSSE.

LOWOSITZ. *V.* LOBOSITZ.

LOWTH (Robert), critique anglais, né en 1710 à Winchester, m. en 1787, étudia à Oxford, y devint professeur de poésie en 1741, fut évêque de St-David, 1766, puis d'Oxford, et de Londres, 1777, et refusa l'archevêché de Cantorbéry. Il était membre de l'Académie de Gœttingue et de la Société royale de Londres. On a de lui : *Introduction à la grammaire anglaise*, 1762, in-12, trad. en français, Paris, 1783, in-12; *De sacrâ poesi Hebræorum prælectiones academicæ*, Oxford, 1753, in-4°, et 1763, 2 vol. in-8°, Leipsick, 1815, in-8°, trad. par Sicard, Lyon, 1812, 2 vol. in-8°, et par Roger, Paris, 1813, 2 vol. in-8°.

LOXA. *V.* LOJA.

LOXIAS, c.-à-d. en grec *qui rend des oracles obscurs*, surnom d'Apollon.

LOYALISTES, nom donné en Angleterre, après l'expulsion des Stuarts, à ceux qui acceptèrent la nouvelle dynastie. Les Anglais emploient spécialement l'expression générale de *loyauté* (*loyalty*) pour désigner le dévouement à la

cause du roi. Dans la guerre d'Amérique, les Loyalistes étaient ceux qui tenaient le parti de la Grande-Bretagne.

LOYOLA (Ignace de). *V.* IGNACE.

LOYOLA, sanctuaire en Espagne, et autrefois collége de jésuites, dans la province de Guipuzcoa et la commune d'Azpeitia. Fondé au XVII^e siècle par la reine Marie-Anne d'Autriche, veuve de Philippe IV, sur l'emplacement du château de Loyola, où naquit saint Ignace de Loyola; le plan de ses magnifiques bâtiments figure un aigle aux ailes déployées; le collége renferme auj. un musée et les archives de la province.

LOYOLA, v. de la république de l'Équateur, à 130 kil. N.-O. de Jaen-de-Bracamoro, au pied des Andes. Fondée en 1542. Aux environs, mines d'or.

LOYSEAU (Charles), avocat au parlement de Paris, né en 1566 à Nogent-le-Roi, m. en 1627, fut lieutenant particulier du présidial de Sens, puis bailli de Châteaudun. Ses ouvrages, d'un style très-piquant, roulent généralement sur des matières qui ont cessé d'être en usage, mais conservent un grand mérite sous le rapport historique. L'édition la plus complète est celle de Lyon, 1701, in-fol. On y remarque : *Traité des offices et seigneuries*; *Discours sur l'abus des justices de village*; *Des ordres de noblesse*, etc. ED. T.

LOYSEAU DE MAULÉON (Alexandre-Jérôme), né en 1728, m. en 1771, avocat au parlement de Paris, fut lié avec J.-J. Rousseau, et contribua avec Voltaire à la réhabilitation de Calas. On a publié ses *Plaidoyers*, 1760, 2 vol. in-4°, et ses *Mémoires*, 1781, 3 vol. in-8°.

LOYSEAU (Jean-Simon), né en Franche-Comté vers 1776, m. en 1822, vint à Paris en 1807, et acheta un office d'avocat à la Cour de cassation. Il a laissé : *Jurisprudence du Code civil* (avec Bavoux), ouvrage périodique, 1804-12, 19 vol. in-8°; *Dictionnaire des arrêts modernes*, 1809, 2 vol. in-8°; *Traité des enfants naturels*, 1811, in-8°, avec un *Appendice*, 1819, in-8°; *De la juridiction des maires de village*, 1813, in-12; *Mémoire sur le duel*, 1819, in-8°.

LOYSON (Olivier), né vers 1765 à Damvilliers, m. à Liége en 1816, entra comme volontaire, au commencement de la Révolution, dans un bataillon de la Meuse, arriva au grade de général de brigade, commanda au 13 vendémiaire an IV sous Bonaparte, présida le conseil de guerre où furent jugés les chefs de cette insurrection, servit en Suisse sous Masséna, fut nommé général de division, et se distingua à Wertingen, Guntzbourg, Austerlitz, reçut en 1806 le gouvernement des prov. de Munster et d'Osnabrück, et combattit en Espagne en 1808. Nommé par Louis XVIII, en 1814, commandant de la 5^e division militaire, il conserva son grade pendant les Cent-Jours; mais, après la bataille de Waterloo, il s'établit dans les Pays-Bas.

LOYSON (Charles), né à Château-Gonthier en 1793, m. en 1820, maître de conférences à l'Ecole normale supérieure, se distingua par son goût pour la poésie. En 1814, il entra dans l'administration, et fut chef du secrétariat de la librairie; en 1815, il devint chef de bureau au ministère de l'intérieur. Il a laissé des *Epîtres et élégies*, Paris, 1819, in-12.

LOZÈRE (Mont), *Lesura mons*, mont de la chaîne des Cévennes, dans le département de la Lozère, au S.-E. de Mende; 1,490 mèt. d'élévation.

LOZÈRE (LA), département du S. de la France, ch.-l. *Mende*; formé du Gévaudan, dans la prov. du Languedoc; situé entre les départements du Cantal au N., de la Haute-Loire à l'E., de l'Ardèche et du Gard au S., de l'Aveyron à l'O. Superf., 524,806 hect; pop., 137,367 hab. Arrosé par l'Allier, le Lot, le Tarn, le Gard; couvert par les montagnes des Cévennes et de la Margeride; beautés naturelles remarquables. Climat souvent rigoureux. Sol pauvre; récolte d'un peu de blé, châtaignes, quelques vignes; élève de moutons, porcs, vers à soie. Mines peu importantes d'argent, plomb, antimoine, marbre. Peu d'industrie : soies, cuirs, lainages, papier. Sources minérales à Bagnols-Choldette. Ce département forme le diocèse de Mende et dépend de la cour impériale de Nîmes.

LUA, divinité des anc. Romains, à laquelle on consacrait les armes prises à l'ennemi, et ramassées sur le champ de bataille. Le général en faisait faire un monceau, auquel il mettait le feu. On croit que Lua était la déesse des expiations, et que ce feu servait à purifier l'armée victorieuse du sang versé par elle.

LUARCA, v. d'Espagne (Asturies), prov. et à 60 kil. O.-N.-O. d'Oviédo, port sur l'océan Atlantique; 2,300 hab.

LUBBENAU, v des Etats prussiens (Brandebourg), sur la Sprée, à 66 kil. S.-O. de Francfort-sur-Oder; 4,000 hab. Tribunaux; école latine. Fabr. de draps, toiles, tabac; eaux-de-vie de grains; brasseries. Château des comtes de Lynar.

LUBECK, *Lubeca*, *Lubecum*, v. libre d'Allemagne, capitale de la petite république de son nom, sur la rive g. de la Trave et à son confluent avec la Wackenitz, à 80 kil. N.-E. de Hambourg, à qui elle est jointe par un canal, à 844 kil. N.-E. de Paris et 15 kil. de la Baltique, sur laquelle elle a son port à Travemunde; par 53° 52' 6" lat. N., et 8° 20' 48" long. E.; 30,717 hab., protestants. Siége de l'administration; évêché; cour suprême des 4 villes libres; gymnase; écoles d'hydrographie, de commerce, d'industrie, de dessin, de chirurgie, etc.; bibliothèque; monnaie; arsenal; nombreux établissements de bienfaisance. Lubeck, entouré de remparts convertis en promenades, est assez mal bâti; on y remarque la cathédrale; l'église Ste-Marie, du XII^e siècle, surmontée de deux tours très-élevées, et où se trouvent une horloge astronomique et des peintures de *la Danse des Morts*; la Bourse; l'hôtel-de-ville, du XV^e siècle, renfermant la salle hanséatique et les archives de la Hanse; le couvent de St-Jean; la maison de correction. Les fabr. de tabac, savon, chapeaux, velours, soieries, cuirs, cordes, toile à voiles, les raffineries de sucre, etc., en sont la principale industrie. Son commerce, quoique déchu, est encore très-important avec le Danemark, la Suède, la Russie, la Prusse, Hambourg, et l'Angleterre. Bateaux à vapeur pour Copenhague, Christiania, Stockholm, Riga et St-Pétersbourg.— Fondée en 1144 par Adolphe II, comte de Holstein, sur les ruines d'une autre Lubeck, détruite par les Rugiens, cette ville fut, en 1158, agrandie par son nouveau possesseur, Henri le Lion, qui lui donna un code appelé le *Règlement de Lubeck*, et en fit le siége de l'évêché d'Oldenbourg, 1162. Déclarée, en 1226, ville libre et impériale par Frédéric II, sous la protection duquel elle s'était mise, elle devint, en 1241, le foyer et ensuite la métropole de la Ligue hanséatique. La décadence de cette société commerciale au XVI^e siècle fut aussi un coup porté à la prospérité de Lubeck, qui cependant, par son organisation et sa position, resta une des premières villes d'Allemagne. Lubeck soutint de longues guerres contre les Danois, et souffrit beaucoup pendant la guerre de Trente Ans. Un traité de paix y fut signé, en 1629, entre Christian IV, roi de Danemark, et l'empereur Ferdinand II. En 1806, les Français y défirent les Prussiens, commandés par Blücher, et s'emparèrent de la ville, qui, en 1810, devint un des ch.-l. d'arrond. du département français des Bouches-de-l'Elbe. Elle redevint ville libre en 1814. Patrie de Jung, Mosheim, Meibomius, Kneller, Van Ostade. — La république de Lubeck n'a qu'un petit territoire de 363 kil. carrés, borné au N.-E. par la mer Baltique, à l'E. par le Mecklembourg, au S., à l'O. et au N., par le duché de Holstein; elle est divisée en 5 districts, et peuplée d'environ 55,000 hab. Son gouvernement est démocratique; le pouvoir exécutif est confié à un sénat de 14 membres, le pouvoir législatif à 120 bourgeois élus par le suffrage universel pour 6 ans, et renouvelés par tiers tous les 2 ans. Le sénat nomme, tous les 2 ans, deux de ses membres aux fonctions de bourguemestres. Revenu : 1,940,000 fr. Dette publique : 20 millions de fr. Force armée : 940 hommes. Lubeck a une voix à l'assemblée générale de la Confédération germanique; marine marchande en 1861 : 56 navires. B.

LUBERSAC, ch.-l. de cant. (Corrèze), arr. et à 48 kil. N.-N.-O. de Brive; 1,299 hab. Commerce de fruits et de bestiaux. Beau château.

LUBIN (Saint), *Leobinus*, né à Poitiers, fut sacré évêque de Chartres en 554, et mourut en 556. Fête, le 14 mars.

LUBITZ, v. du grand-duché de Mecklembourg-Schwerin, à 11 kil. S.-E. de Schwerin; 2,500 hab. Toiles, draps, tabac; distilleries.

LUBLIN, v. de la Pologne russe, au milieu de lacs et de marais, sur la Bistricza, à 150 kil. S.-E. de Varsovie; 19,000 hab., dont moitié de juifs. Ch.-l. de gouvern., et autrefois d'un palatinat. Évêché catholique; tribunaux d'appel, civil et criminel; séminaire, collége de Piaristes. On y remarque la cathédrale de St-Michel et le palais de Sobieski. Il s'y tient annuellement 3 foires importantes. — Le gvt de Lublin, entre ceux de Plock, Varsovie, Radom, Grodno, Wolhynie, et la Galicie, a 967,202 hab.

LUC (Saint), évangéliste, naquit à Antioche. On est fondé à croire qu'il exerça la médecine; mais le talent pour la peinture, que le moyen âge lui attribua, n'est nullement prouvé. Il devint le disciple et le compagnon de St Paul, le suivit en Macédoine, en Grèce, et jusqu'à Rome, où il partagea sa prison. Après le martyre de son maître, il parcourut, en prêchant, l'Italie, la Gaule, l'Asie Mineure, et l'Egypte, et vint mourir pour la foi en Achaïe.

Fête, le 18 octobre. L'*Evangile* de St Luc est le 3e dans l'ordre chronologique; il fut composé l'an 51 ou 53 de l'ère chrétienne, et adressé à Théophile, païen converti; il rapporte plusieurs traits omis par St Mathieu et par St Marc. On doit encore à St Luc les *Actes des apôtres*, histoire des premiers temps de l'Eglise, qui s'arrête à la 2e année du séjour de St Paul à Rome, et qui fut écrite, par conséquent, vers l'an 63. La pureté, la noblesse et l'élégance distinguent les œuvres de St Luc. Il a pour emblème le bœuf. — Il y eut à Rome une académie de peinture, dite *de St Luc*, fondée au XVIe siècle par Muziano; elle a été réunie en 1676 à l'école fondée par Louis XIV. En France, St Luc fut pendant longtemps le patron des médecins; l'Académie de Paris célébrait sa fête. Cet usage a cessé vers la fin du XVIe siècle. L—H.

LUC (LE), ch.-l. de cant. (Var), arr. et à 27 kil. S.-O. de Draguignan; 2,885 hab. Comm. de marrons, bouchons de liége. Verrerie aux environs.

LUC-EN-DIOIS (LE), *Lucus Augusti*, ch.-l. de cant. (Drôme), arr. et à 21 kil. S.-E. de Die, près de la rive dr. de la Drôme; 910 hab. Ce ne fut pas, comme le dit Pline, le ch.-l. des *Voconces*. Sa fontaine publique est un tombeau antique. — Le lac de Luc, formé, en 1442, par l'éboulement d'une masse de rochers dans le lit de la Drôme, est auj. desséché, et se nomme *le Claps*.

LUC-SUR-MER, vge (Calvados), arr. et à 16 kil. N. de Caen; 1,821 hab. Pêche importante; préparation des salaisons de Caen. Bains de mer.

LUC (Charles-François, comte DU), de la maison de Vintimille, né en 1643, m. en 1740, fut ambassadeur de France en Suisse, puis en Autriche. J.-B. Rousseau, qu'il protégea, lui a dédié une de ses plus belles odes.

LUCA, peintre florentin du IXe siècle, que sa piété fit surnommer *Il Santo*, est l'auteur des tableaux de la *Vierge avec l'enfant Jésus* que l'on voit à Bologne et à Rome; une ressemblance de nom les fit attribuer à St Luc.

LUCA, nom latin de LUCQUES.

LUCAIN, *Marcus Annæus Lucanus*, poëte épique latin, né à Cordoue l'an 792 de Rome, 39 de J.-C., d'Annæus Méla, frère de Sénèque, et m. l'an 818, fut porté à Rome dès sa première enfance. Sa parenté avec Sénèque le rapprocha de Néron; mais, l'ayant emporté dans un concours poétique sur l'empereur, il se vit interdire la poésie et les plaidoyers. Pour se venger, il entra dans la conspiration de Pison. Découvert, il eut la lâcheté de dénoncer sa mère: cette infamie lui fut inutile; Néron lui laissa le choix de son genre de mort; il se fit ouvrir les veines, et mourut en déclamant des vers d'un grand poëme épique qui a transmis son nom jusqu'à nous, de la *Pharsale*. Ce poëme, en 10 chants, est le récit de la lutte entre César et Pompée; il dépasse la mort de celui-ci, et s'arrête, d'une façon assez inexplicable, à la bataille de Munda. Th. May y a ajouté un supplément en 7 chants jusqu'à la mort de César. C'est une œuvre historique bien plus que poétique, pour le sujet, le plan et l'inspiration; rien n'y exige et n'y justifie le vers; le merveilleux y est postiche, et l'imagination oratoire. C'est aussi, comme l'a remarqué Quintilien, le caractère de son style, nerveux, précis, exact, semblable en tout à une bonne prose. Sa versification est brillante, mais monotone; il affecte les coupes à effet. A travers beaucoup de déclamation et de surabondance, Lucain a de belles pensées, et, dans certains passages, une élévation qu'il doit au stoïcisme. Il croit aux grandes idées qu'il développe, il ne voit pas ce qu'elles ont de faux; cette sincérité soutient son œuvre, et la place au second rang malgré ses défauts. Les principales éditions de la *Pharsale* sont celles d'Oudendorp, Leyde, 1728; de P. Burmann, Leyde, 1740; de Bentley, 1760; de Weber, Leips., 1821-31, 3 vol. in-8°; de Naudet, dans la Bibliothèque latine de Lemaire. Il existe des traductions françaises, en vers, par Brébeuf, 1658; en prose, par Marmontel, 1766; Chasles, Greslou, et Courtaud, dans la Bibliothèque latine-française de Panckoucke, 2 vol. in-8°, 1835-36. Lucain avait encore composé 2 poëmes héroïques, une tragédie de *Médée*, et des épîtres: tous ces ouvrages sont perdus. D—R.

LUCANIE, contrée de l'Italie ancienne, dans la Grande-Grèce, bornée au N. par le fleuve Silarus, à l'E. par le Bradanus et le golfe de Tarente, au S. par le Crathis et le Laos, à l'O. par la mer Tyrrhénienne. Les villes étaient: sur la côte O., les colonies grecques de Posidonie ou Pæstum, Elée ou Vélia, Pyxus, Laos; sur le golfe de Tarente, Sybaris, Thurii, Siris, Héraclée, Pandosie, Métaponte; dans l'intérieur, Grumentum, Sontia, Tegianum, Atinum, Vulci, Potentia, et Forentum. Les Lucaniens, branche des Samnites, n'occupèrent d'abord que la partie centrale de l'anc. Œnotrie, les gorges de l'Apennin, abandonnant les côtes des deux mers aux colonies Helléniques; mais ils attaquèrent ces villes vers le milieu du Ve siècle, s'emparèrent de Pandosie, de Laos, menacèrent Thurii, et inspirèrent une telle terreur, que les Grecs de cette contrée formèrent contre eux, avec Denys l'Ancien, tyran de Sicile, une ligue défensive, 394. La ligue fut vaincue, et, au milieu du IVe siècle, les Lucaniens dominaient du Silarus au golfe de Scylacium. Ils se partageaient en plusieurs cantons, qui avaient chacun ses lois particulières et son chef, appelé *Meddix ou Præfucus*. Cette division, et la révolte des Brutiens, en 355, affaiblit leur puissance, et leur frontière recula jusqu'au Laos et au Crathis. Ils voulurent attaquer de nouveau Thurii, qui implora le secours de Rome: Fabricius les battit en 282; ils se joignirent à Pyrrhus dans la guerre de Tarente, mais furent vaincus encore et définitivement soumis par Papirius en 272. Les Lucaniens étaient les plus barbares de tous les peuples d'origine samnite. La Lucanie correspond à une partie des provinces modernes de Cosenza, de Potenza, et de Salerne. C. P.

LUCAR (Cyrille), patriarche grec. *V.* CYRILLE.

LUCAR-DE-BARRAMEDA (SAN-), *Fanum sancti Luciferi*, v. d'Espagne (Andalousie), prov. et à 30 kil. N.-O. de Cadix, sur la rive g. et à l'embouchure du Quadalquivir dans l'océan Atlantique; 19,900 hab. Port vaste et sûr, défendu par deux châteaux-forts. Pêche abondante. Manuf. de coton et soieries; tanneries. Marais salants aux environs. Commerce considérable de vins renommés (mansanilla, jerez, muscatel), eaux-de-vie, sel, huile, fruits. — Prise sur les Maures par Alphonse le Sage, en 1264.

LUCAR-LA-MAYOR (SAN-), v. d'Espagne (Andalousie), prov. et à 11 kil. O.-N.-O. de Séville; 3,700 hab. Elle eut titre de duché, et appartint à la maison de Guzman; le ministre Olivarès fut duc de San-Lucar.

LUCARIES, *Lucariæ*, fête des anc. Romains, instituée en commémoration de ce que l'armée romaine, battue, lors de l'invasion gauloise de l'an 365, avait trouvé un refuge dans un bois (*lucus*) entre la voie Salaria et la rive gauche du Tibre. Les Lucaries revenaient annuellement le 14 des calendes de sextilis (19 juillet).

LUCAS *de Leyde*, peintre, né à Leyde en 1494, m. en 1533, publia, dès l'âge de 9 ans, des planches sur cuivre de son invention. A 12 ans, il exécuta à la détrempe et sur toile la légende de St Hubert. A 15, il grava une *Tentation de St Antoine*, qui rivalise avec celle de Callot, et une admirable *Conversion de St Paul*. Voyageant pour se perfectionner dans son art, on croit que des rivaux jaloux l'empoisonnèrent en route, car, depuis son retour jusqu'à sa mort, il garda constamment le lit. Ce fut dans cette triste position qu'il exécuta son chef-d'œuvre, *Jésus guérissant l'aveugle de Jéricho*, en 1531. Son œuvre gravé se compose de 172 planches. Ses tableaux authentiques sont très-rares; on remarque l'*Adoration des Mages* au musée d'Anvers, et l'*Adoration des bergers* à Notre-Dame de Tournai. Le dessin en est d'une grande netteté, le coloris splendide et harmonieux; par un singulier mélange, l'expression d'un sentiment élevé s'y trouve souvent unie à des types et à des postures vulgaires. On cite encore le *Jugement dernier*, à l'hôtel-de-ville de Leyde. Le Louvre possède de ce peintre deux tableaux: le livret lui en attribue un 3e, *la Salutation angélique*. A. M.

LUCAS (Paul), célèbre voyageur, né à Rouen en 1664, m. en 1737, se livra d'abord au commerce de la joaillerie, et voyagea pour cet objet à Constantinople, en Syrie et en Egypte. Puis il prit du service dans les troupes vénitiennes, assista au siége de Négrepont, fit la course contre les Turcs, et revint en France vers 1696. Il entreprit alors des voyages dans le Levant, pour recueillir des pierres antiques gravées, des médailles et des manuscrits. Dépouillé de ses collections par un corsaire, il en forma de nouvelles, qui furent déposées au cabinet du roi. Louis XIV le nomma son antiquaire en 1714, et Louis XV lui donna encore d'autres missions en 1723. Il voulut aussi visiter l'Espagne, fut bien accueilli par Philippe V, mais mourut peu de temps après son arrivée à Madrid. On a de lui: *Voyage au Levant*, Paris, 1704, 2 vol. in-12; *Voyage dans la Grèce, l'Asie-Mineure, la Macédoine et l'Afrique*, 1710, 2 vol. in-12; *Voyage dans la Turquie, l'Asie, la Syrie, la Palestine, la Haute et Basse-Egypte*, 1719, 3 vol. in-12. Malgré ses inexactitudes et son exagération, on peut le consulter avec fruit. Baudelot de Dairval l'aida à rédiger le 1er ouvrage, Fourmont le 2e, et l'abbé Banier le 3e. B.

LUCAS DE CRANACH. *V.* CRANACH.

LUCAYES (îles). *V.* BAHAMA.

LUCCA, nom italien de LUCQUES.

LUCE (Saint). *V.* Lucius.

LUCE (Sainte). *V.* Lucie.

LUCE (Louis-René), graveur, né à Paris vers la fin du XVII^e siècle, se distingua dans la gravure sur métaux par le bon goût de ses dessins et par l'habileté de l'exécution. Nommé graveur à l'Imprimerie royale, il substitua aux vignettes en bois des poinçons en métal, confectionnés de manière à pouvoir s'agrandir ou se rétrécir à volonté, et se combiner avec les lettres. On conserve toujours cette collection. Luce avait aussi gravé une fonte de caractères qui n'étaient guère lisibles qu'à la loupe.

LUCE DE LANCIVAL (Jean-Charles-Julien), poëte, né à St-Gobain en 1766, m. en 1810. Professeur de rhétorique au collége de Navarre à 22 ans, un caprice d'imagination le transporta dans la chaire religieuse, et, prédicateur en vogue, il était déjà grand-vicaire de l'évêque de Lescar, lorsque la Révolution vint rompre ses vœux, et lui fit quitter la chaire pour le théâtre, où il ne fut pas très-heureux. Il a donné 6 tragédies, dont les principales sont : *Mucius Scævola*, en 3 actes, 1793; et *Hector*, en 5 actes, 1809, son meilleur ouvrage, pièce puisée tout entière dans l'*Iliade*. Il a composé encore un poëme épique en 6 chants, imité de Stace, *Achille à Scyros*, dénué d'action et d'intérêt, mais où il y a quelque talent de style. Quand on réorganisa l'Université, Luce de Lancival fut nommé professeur de rhétorique au Lycée impérial, auj. Louis-le-Grand. Il avait un goût très-vif pour l'enseignement, et il y réussissait beaucoup; néanmoins il ne renonça pas au culte des muses : quelques poésies légères et gracieuses, et une satire beaucoup trop longue, *Folliculus*, dirigée contre le critique Geoffroy, achevèrent une réputation qu'il soutenait d'un autre côté comme homme du monde, par l'agrément de son esprit et la bonté de son cœur. Ses Œuvres ont été recueillies en 1826, 2 vol. in-8°, par M. Collin de Plancy. G. L.

LUCÉ (LE GRAND-). *V.* Grand-Lucé.

LUCENA, v. d'Espagne (Andalousie), prov. et à 63 kil. S.-E. de Cordoue. Belle église. Bains d'eaux minérales. Comm. d'huiles, vins, etc. Population de la commune : 21,000 hab.

LUCENAY-L'ÉVÊQUE, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), arr. et à 15 kil. N.-N.-O. d'Autun; 464 hab.

LUCENTUM, v. d'Hispanie (Bétique), chez les Contestants, port sur la Méditerranée. Auj. *Alicante*.

LUCERA, anc. *Luceria*, v. du royaume d'Italie, dans la province et à 17 kil. O.-N.-O. de Foggia; 14,517 hab. Évêché. Haute cour criminelle de la province, tribunal civil, collége royal, bibliothèque, collections de médailles et d'antiquités. Belle cathédrale. — Anc. cité des Samnites, fondée, dit-on, par Diomède, à l'O. de l'Apulie, et fameuse par la beauté de ses laines, elle fut prise par les Romains sur Pontius Hérennius, 320 av. J.-C., détruite après une révolte, puis rebâtie. Déjà ruinée au temps de Strabon, elle servit plus tard de poste avancé aux Lombards. Vers 665, l'empereur Constant II, dans son expédition en Italie, la prit et la brûla; mais elle se releva de ses ruines, puisqu'elle résista aux armes de Charlemagne, 802, et à celles des Normands, 1107. Toutefois elle était retombée dans un état misérable, lorsque l'empereur Frédéric II conçut le projet de faire de Lucera une colonie militaire pour les Sarrasins qu'il avait transportés de Sicile en Capitanate; en 1233, il fit construire près de l'anc. ville une citadelle entourée d'une enceinte fortifiée, qui existe encore aujourd'hui. Cette enceinte renfermait alors des mosquées, des arsenaux, des ateliers et des maisons pour une population qu'on peut évaluer à 60,000 âmes. Les Sarrasins de Lucera, fort redoutés par les papes, servirent très-fidèlement les princes de la maison de Souabe, et résistèrent à Charles d'Anjou, qui les réduisit par la famine en 1269. Il les employa ensuite dans ses guerres contre la Sicile et l'empire grec. Mais son fils Charles II s'indigna d'une tolérance contraire à l'esprit du temps; il chassa les Arabes de Lucera, condamna à la mort ou à l'esclavage tous ceux qui ne voulurent pas se convertir, et changea le nom de la ville en celui de *Santa-Maria*, 1299-1304. Cependant l'ancien usage a prévalu. Lucera a gardé son nom. Plusieurs historiens du moyen âge ont confondu cette ville avec Nocera *degli pagani*, dont le surnom, beaucoup plus ancien, se rattache aux invasions arabes du IX^e siècle; il n'y eut jamais, sous Frédéric II, de colonie sarrasine à Nocera. H. B.

LUCÈRES, nom d'une des trois tribus primitives de Rome, de la 3^e qui occupait le mont Cœlius. C'était une colonie d'Etrusques établie là par Tullus Hostilius, et conduite par le lucumon Cœlès Vilenna. Lucères venait de Lucerum, lieu d'origine de ces colons.

LUCERNAIRE (du latin *lucerna*, flambeau), nom donné quelquefois au répons des Vêpres, ou aux Vêpres elles-mêmes, parce que cette partie de l'office se chantait jadis le soir et aux lumières.

LUCERNE, en allemand *Luzern*, v. de Suisse, ch.-l. du cant. de son nom, à l'extrémité N.-O. du lac de Lucerne, à 80 kil. S.-E. de Bâle, par un chemin de fer, 64 O.-N.-O. de Berne, 37 S.-S.-E. de Zurich; par 47° 3′ 22″ lat. N., et 5° 58′ 42″ long. E.; 11,522 hab. (dont 10,859 catholiques). C'était, avant 1848, une des trois-villes directoriales, siége de la diète fédérale. Résidence du gouvernement, des administrations et tribunaux cantonaux. Lycée, gymnase, école polytechnique, séminaire, bibliothèque. Arsenal, avec collection d'armoiries et trophées. Les rues sont, en général, droites et larges. On doit citer la cathédrale de St-Leodegar (St-Léger), avec de beaux vitraux, une sonnerie et un orgue remarquables; l'hôtel de ville; plusieurs fontaines gothiques; le pont couvert, dit *Hofbrücke*, de 98 arches, jeté parallèlement à la Reuss sur un petit golfe qu'elle forme, et orné de 238 tableaux représentant des sujets tirés de la Bible; les ponts *Mühlenbrucke* et *Kapellbrücke*, qui ont aussi des toits ornés en dedans de très-anciennes peintures. Filatures de coton, lin, chanvre; tanneries, blanchisseries, brasseries; fabr. de bas, gants, papier, draps légers, chapeaux et ouvrages en paille. Comm. de fromages, bestiaux, eau de cerise, vins, fruits. Transit actif avec la France, l'Allemagne et l'Italie. Près de la ville est un lion colossal, taillé dans la montagne, sur les plans de Thorwaldsen, en mémoire des soldats suisses qui moururent à Paris en défendant le roi dans la journée du 10 août 1792. Lucerne tire son nom, dit-on, d'un fanal (*lucerna*), allumé jadis à la pointe du lac pour servir de guide aux voyageurs. Cédée en 768 aux abbés de Murbach par Pépin le Bref, elle fut, au XIII^e siècle, vendue par l'un de ces abbés, à la maison de Habsbourg. En 1332, ses habitants proclamèrent leur indépendance, et se réunirent aux trois cantons primitifs de la ligue helvétique. Son gouvernement fut oligarchique. Prise par les Français en 1798, elle fut, pendant 8 mois, la capitale de toute la Suisse. Elle a joué un rôle dans la guerre du Sunderbund; l'armée fédérale, commandée par le général Dufour, la prit en 1847. — Le canton de Lucerne, au centre de la Suisse, entre ceux d'Argovie au N., de Berne à l'O. et au S., de Zug, Unterwald et Schwitz à l'E., a 1,244 kil. carr., et 130,504 hab. (dont 127,867 catholiques). Près de la moitié du territoire forme la vallée de l'Emme où de l'Entlebuch, dans le bassin de l'Aar et de la Reuss. Sol montueux, couvert de lacs, dont les principaux sont ceux de Baldegg, de Sempach et de Lucerne, fertile en grains, vins, fruits, plantes oléagineuses. Beaux pâturages; préparation de fromages estimés; élève de bétail. La constitution du canton, rédigée en 1815, a subi une révision en 1840 et en 1842. La souveraineté réside dans le peuple, représenté par un grand conseil de 100 députés. Le pouvoir exécutif est exercé par un petit conseil de 15 membres élus pour 3 ans par le grand conseil, et dont le président prend le titre d'avoyer; de ce conseil dépendent les divers départements ministériels. Il y a une haute-cour d'appel, composée de 13 membres élus par le grand-conseil, un tribunal militaire, un tribunal criminel, 18 tribunaux de 1re instance, et des juges de paix. Le canton de Lucerne est le 3e de la confédération par ordre d'admission, le 10e par son étendue, le 7e par sa population. On y parle l'allemand. B.

LUCERNE (Lac de), n'est proprement qu'un golfe du lac des *Quatre-Cantons* (*V. ce mot*), au N.-O. Souvent on étend le nom de Lucerne à ce lac tout entier.

LUCHÉ, brg (Sarthe), arr. et à 13 kil. E. de La Flèche, sur la rive dr. du Loir; 795 hab.

LUCHEUX, brg (Somme), arr. et à 7 kil. N.-E. de Doullens, près d'une vaste forêt; 1,320 hab. Comm. important de bois. On remarque le château et l'église.

LUCHON (BAGNÈRES-DE-). *V.* Bagnères.

LUCIBURGUM ou LUCILIBURGUM, nom latin de Luxembourg.

LUCIE (sainte), vierge et martyre, mise à mort l'an 304 à Syracuse. Fête, le 13 décembre.

LUCIE (SAINTE-), île, une des Petites-Antilles (Antilles anglaises), par 13° 50′ lat. N. et 63° 25′ long. O., entre la Martinique à 30 kil. au S., et St-Vincent à 40 kil. N.-N.-E.; 50 kil. sur 18; 27,150 hab. Ch.-l., *Castries* ou *le Carénage*. Climat malsain. Sol montagneux et volcanique, divisé en deux parties (Capisterre et Basse-Terre). Belles forêts et bonne culture. De 1637 au traité de Paris (1814) qui la donna définitivement aux Anglais, elle fut continuellement disputée entre ces derniers, les Français et les Caraïbes.

LUCIE (SAINTE-), v. de Sicile, à 28 kil. O.-S.-O. de Messine, sur le mont Dinnamare; 5,200 hab. Abbaye prélatiale.

LUCIE-DI-TALLANO (SAINTE-), ch.-l. de cant. (Corse), arr. et à 18 kil. N.-E. de Sartène; 770 hab. Aux environs, à Tellano, bains d'eaux thermales sulfureuses.

LUCIEN, *Lucianus*, sophiste, satirique et moraliste célèbre, né à Samosate (Syrie), vers l'an 137 à 140 ap. J.-C., vécut jusque dans une vieillesse fort avancée. Il étudia d'abord l'art du sculpteur; puis ayant cru voir dans un songe la Science qui lui promettait un renom immortel (*V. Le Songe*, dans ses œuvres), il se livra aux lettres, et entra au barreau. Après avoir plaidé quelques causes à Antioche, il se dégoûta de la chicane, et s'adonna aux déclamations et aux improvisations des sophistes, moyen plus sûr et plus court alors d'arriver à la considération et à la fortune. Jeune encore, il visita l'Asie, la Grèce, la Gaule, l'Italie et Rome, dont il a peint la corruption avec une effrayante énergie dans une *Lettre à Nigrinus*. A cette époque doivent se rapporter un certain nombre de ses pièces diverses, *le Deuil*, *le Maître des rhéteurs*, *Phalaris*, *Hippias ou le Bain*, *le Jugement des voyelles*, *l'Éloge de la mouche*, *l'Éloge de la patrie*, etc., productions légères par le fond, subtils jeux d'esprit, dont le style fait presque tout le mérite. De retour à Athènes, dans la maturité de l'âge, Lucien renonça à l'art frivole des rhéteurs, pour suivre les leçons sérieuses du philosophe Démonax. Muni de connaissances nouvelles, il voulut alors éclairer les hommes sur leurs préjugés, sur leurs superstitions, et sur leur sotte admiration pour les charlatans qui se paraient du titre de philosophes. Devenu moraliste, il composa 26 *Dialogues des dieux*, 15 *Dialogues marins*, 30 *Dialogues des morts*, et 15 *Dialogues des courtisanes*. Il écrivit aussi une foule d'autres morceaux destinés à démasquer les fourberies de toute espèce, tels que l'*Histoire véritable* contre les mauvais historiens, attaqués en règle dans le traité *De la manière d'écrire l'histoire; les Littérateurs à la solde des grands*, contre les gens de lettres qui prostituent leur talent pour complaire aux puissants du jour. Nommé intendant d'une partie de l'Egypte par Marc-Aurèle, il fut en butte aux attaques de ses administrés, et se justifia dans une *Apologie* qui est restée. Âgé de 56 ans, il revint à Samosate, qu'il quitta bientôt pour voyager en Cappadoce et en Paphlagonie. Outre les ouvrages déjà cités, il a laissé quelques poésies (*le Goutteux tragique*, *le Pied léger*, 42 *Epigrammes*).—Comme sophiste, Lucien ne dépasse guère tous ces orateurs ambulants, à la parole facile, à l'esprit souple et délié, toujours prêts à faire une improvisation spirituelle, spécieuse et brillante sur un sujet donné. La lecture de ses œuvres en ce genre n'est dépourvue ni d'agrément, ni d'intérêt littéraire; mais ce n'est qu'un divertissement futile, sans fruit réel. Sceptique en religion, il l'est encore en philosophie, et raille tous les chefs des écoles philosophiques. Il rejette systématiquement ce qui ne tombe pas sous les sens, et ne voit que chimères dans le monde de la pensée. C'est moins un véritable esprit philosophique qu'une méthode satirique qui lui permet de tourner tout en ridicule. Sans y songer, il servait, par ces attaques, la cause du christianisme, si mal jugé par lui. Le moraliste a dévoilé tous les travers de ses contemporains avec un admirable bon sens, une verve et un esprit intarissables. L'avarice des vieillards, le désappointement des chercheurs d'héritages, la crédulité de la foule, l'emphase des rhéteurs, la forfanterie des philosophes, sont pour lui autant de sources fécondes de fines plaisanteries et de leçons attrayantes. La forme qu'il emploie est celle du dialogue, et il s'y montre l'heureux rival de Platon pour la familiarité des tours, la grâce et le piquant de la diction. Son style, toujours correct et d'une élégance soutenue, s'élève à la hauteur des écrivains attiques, dont il a la clarté et la simplicité. Mais en se moquant, avec l'originalité la plus piquante et la gaieté la plus communicative, de toutes ses victimes, cet héritier direct d'Aristophane pour la verve, l'ironie piquante et le trait vif et acéré, l'est aussi de son langage obscène et licencieux. Il n'en reste pas moins un des écrivains les plus fins et les plus ingénieux de l'antiquité. Il a eu de nombreux imitateurs. L'*Ane d'or* d'Apulée a été inspiré par l'*Ane* de Lucien. A la Renaissance, une foule d'écrivains tâchèrent d'en reproduire le côté burlesque, en faisant en latin l'éloge d'objets qui ne le méritaient guère; Erasme donna l'*Eloge de la folie*; Dousa, l'*Eloge de l'ombre*; Mélanchthon, l'*Eloge de l'oie*; Passerat, l'*Eloge de l'âne*; Juste-Lipse, l'*Eloge de l'éléphant*, etc. Fénelon et Fontenelle en prirent l'idée de leurs *Dialogues des morts*. C'est encore de l'*Histoire véritable* de Lucien que Swift a tiré le plan de son *Gulliver*. Le manuscrit de Lucien, apporté de Constantinople en Italie par le Sicilien Aurispa en 1425, fut imprimé pour la première fois en 1496. Les meilleures éditions sont celles de Bourdelot, Paris, 1615, in-fol.; de Benoît, Saumur, 1619, 2 vol. in-8°; *Cum notis variorum*, Amsterdam, 1687, 2 vol. in-8°; d'Hemsterhuys et Reitz, 1743-46, 3 vol. in-4°, de Deux-Ponts, 1789-1793, 10 vol. in-8°; de Lehmann, Leipzig, 1822-1831, 9 vol. in-8°; de C. Jacobitz, Leipzig, 1853, 3 vol. in-12; de G. Dindorf, dans la *Bibliothèque des auteurs grecs* de Didot, Paris, 1840, gr. in-8°; de Bekker, Leipzig, 1853, 2 vol. in-8°. Toutes ces éditions ont des traductions latines. Lucien a été traduit en français par Perrot d'Ablancourt, 1654, 2 vol. in-4°, et 1707, 3 vol. in-12; l'abbé Massieu, Paris, 1784, 6 vol. in-8°; Belin de Ballu, Paris, 1789, 6 vol. in-8°, travail très-estimable, reproduit, en *Œuvres choisies*, dans la bibliothèque Charpentier, 1 vol. in-12; enfin par M. E. Talbot, qui a traduit les *Œuvres complètes*, travail remarquable, Paris, 1857, 2 vol. in-12. Courier a donné une édition de l'*Ane* avec une traduction en vieux français. F. B.

LUCIEN (Saint), apôtre de Beauvais, où il subit le martyre en 290, est fêté par l'Eglise le 8 janvier.

LUCIEN (Saint), de Samosate, prêtre à Nicomédie, et martyr en 312, se voua à l'étude des livres saints, dont il donna une édition grecque, meilleure que les précédentes et fort estimée de l'Eglise. Compris dans la persécution de Dioclétien, il déploya un grand courage en face de ses juges, auxquels il adressa une éloquente apologie de la foi qu'il confessait. Fête, le 7 janvier et le 15 octobre.

LUCIEN BONAPARTE, 3e fils de Charles Bonaparte et de Lætitia Ramolino, né à Ajaccio en 1773, m. à Viterbe le 29 juin 1840. Obligé de fuir de Corse avec sa famille, 1793, pour échapper au parti hostile à la République, il fut employé à Marseille dans l'administration des vivres, et épousa, en 1795, Christine Boyer, fille d'un aubergiste. Des relations d'amitié avec Robespierre le jeune le firent considérer comme terroriste après le 9 thermidor, et il fut quelque temps emprisonné à Aix. Commissaire-ordonnateur en Corse en 1796, il fut député, deux ans après, par le dép. du Liamone, au Conseil des Cinq-Cents, dont il était président lors du 18 brumaire. Il contribua puissamment au succès de ce coup d'Etat. Nommé ministre de l'Intérieur par le 1er consul, son frère, il essuya bientôt une disgrâce, qui était due à son caractère indépendant; mais, chargé d'une ambassade en Espagne, il reprit faveur, en faisant prévaloir dans ce pays l'influence française contre le parti anglais, et, en 1802, fut nommé tribun, puis sénateur. Son second mariage avec la veuve de l'agent de change Jouberthon déplut encore à son frère, et il se retira à Rome, 1804, auprès du pape Pie VII, qui érigea pour lui en principauté la terre de Canino. En 1810, il partit pour les Etats-Unis, fut pris en mer par les Anglais, qui lui assignèrent la résidence de Ludlow, acheta près de cette ville la terre de Tomgrave, recouvra la liberté en 1814, se réconcilia avec l'empereur pendant les Cent-Jours, siégea à la Chambre des Pairs, et, après Waterloo, soutint énergiquement les droits du roi de Rome et la régence de Marie-Louise. Quand Napoléon Ier eut quitté la France, il reprit le chemin de Rome, fut retenu prisonnier dans la citadelle de Turin, d'où il sortit par l'intercession du pape, et acheva ses jours dans la retraite. D'un esprit élevé, d'un caractère énergique, républicain de cœur, il conserva jusqu'à la fin ses convictions. Ami des lettres et des arts, admis à l'Institut dès 1803, il forma une belle collection d'antiquités, principalement de vases étrusques, et publia : *Charlemagne*, poëme épique, 1815, 2 vol. in-8°; *la Tribu indienne*, roman, 2 vol. in-12; *la Cyrnéide*, ou *la Corse sauvée*, poëme épique, 1820, in-8°; *Bathilde, reine des Francs*, poëme en 10 chants, 1820. Pour sa postérité, *V.* BONAPARTE. B.

LUCIENNES ou LOUVECIENNES, *Lupicinus*, très-ancien vge (Seine-et-Oise), arr. et à 7 kil. N. de Versailles, à 2 S.-E. de Marly; 919 hab. Beau château, construit par ordre de Louis XV, en 1772, pour Mme Du Barry, avec un pavillon charmant, bâti par Ledoux, sur une terrasse d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur la campagne de Paris.

LUCIFER, c.-à-d. *qui apporte la lumière*, nom de la planète Vénus, lorsque, apparaissant sur l'horizon, elle précède les premières lueurs du matin. La mythologie grecque en faisait un dieu, fils de Jupiter et de l'Aurore. — Lucifer est aussi, dans les saintes Ecritures, le nom du plus brillant et du plus orgueilleux des anges rebelles.

LUCIFER, évêque de Cagliari, m. en 370, provoqua la convocation du concile de Milan, 355, où, en qualité de légat du pape Libère, il défendit St Athanase contre les Ariens. L'empereur Constance, partisan d'Arius, l'exila en Syrie, puis en Palestine. Il employa le temps de sa pro-

scription à écrire contre les hérétiques; puis il se rendit à Antioche, 361, où, au lieu d'apaiser, comme il l'avait promis, la querelle des Eustathiens et des Méléciens, il prit parti pour les premiers. Il se mit à la tête du schisme qui éclata quand le concile d'Alexandrie eut condamné les Eustathiens. Ses écrits ont été publiés à Paris, 1568, et à Venise, 1778, in-fol. — Les *Luciférien*s, ses disciples, se répandirent partout, mais ils eurent peu de succès, si ce n'est en Sardaigne, où leur chef avait vécu. L—H.

LUCIGNANO, v. du roy. d'Italie, prov. et à 25 kil. S.-O. d'Arezzo; 3,840 hab. Près de là est le sanctuaire de la *Madona-delle-Querce*. Echec des Français en 1555.

LUCILIUS (Caïus), satirique romain, né à Suessa Aurunca (Latium), l'an 605 de Rome, 148 av. J.-C., m. l'an 651, perfectionna la satire encore grossière chez Ennius, et lui donna la forme qu'adoptèrent depuis Horace, Juvénal et Perse. Chevalier romain et ami de Scipion l'Africain, qu'il suivit au siége de Numance, il poursuivit les vices de son temps avec une vigueur terrible, sans reculer devant les personnalités les plus violentes. Il composa 30 satires, écrites presque toutes en vers hexamètres, et dont il ne reste que des fragments peu étendus, qui permettent cependant de reconnaître l'énergie, la finesse et l'originalité de sa manière. Cicéron et Quintilien vantent son esprit et son sel; Horace lui reproche de l'incorrection, de la dureté dans son style, une composition mal réglée. D'après les fragments qui nous restent, on trouve partout chez Lucilius les défauts de l'improvisation. Ces fragments ont été publiés par H. Estienne, 1564; par Dousa, qui en donna une édition plus complète, Leyde, 1597, in-4°. L'édition la meilleure, sous tous les rapports, est celle de M. Corpet, avec traduction française, la première qui ait été faite, 1 vol. in-8°, Paris, 1845, dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, 2e série. D—R.

LUCILIUS *Junior*, poëte latin, né à Naples, fut disciple et ami de Sénèque, qui lui a adressé toutes ses Lettres. D'une naissance obscure, il devint chevalier romain, et remplit pendant longtemps le poste de procurateur de Néron en Sicile. On lui attribue un petit poëme descriptif de 500 vers environ, intitulé : *l'Etna*, publié à Amsterdam, 1703, à Leipzig, 1826, et dans la Bibliothèque latine-française de Panckoucke, avec traduction par M. J. Chenu, 2e série, 1843.

LUCILLE, impératrice romaine, fille de Marc-Aurèle et de Faustine, née en 146, m. en 184, épousa, à l'âge de 17 ans, L. Vérus, qu'elle empoisonna, dit-on, se livra à toutes sortes de désordres, et conspira contre Commode, son frère, qui l'exila dans l'île de Caprée et la fit tuer par un centurion.

LUCINE (de *lux*, lumière), déesse de la lumière ou de la vie, présidait à la naissance des enfants; on la confond souvent avec Junon ou avec Diane.

LUCIUS, 2e fils d'Agrippa, fut adopté, ainsi que son frère Caïus, par l'empereur Auguste, et mourut l'an 2 de J.-C., à Marseille, en allant prendre le commandement des légions d'Espagne. La *Maison Carrée* de Nîmes était un temple dédié aux deux fils d'Agrippa.

LUCIUS DE PATRAS, écrivain grec, contemporain de l'empereur Antonin, est regardé comme l'auteur du conte de *l'Ane d'or*, dont Lucien a donné un extrait sous le titre de *Lucius ou la Métamorphose*. Le fond en est le même que celui de *l'Ane d'or* d'Apulée. Courier en a donné une édition, avec traduction française, Paris, 1818, in-12.

LUCIUS Ier (Saint), pape en 252-3, ne régna que 5 mois. Fête, le 4 mars.

LUCIUS II, Bolonais, pape en 1144, eut un pontificat court, mais orageux. Sommé d'abandonner ses droits régaliens et de renoncer à toute souveraineté temporelle par les partisans d'Arnaud de Brescia, il réclama l'appui de l'empereur Conrad III, marcha lui-même contre Rome avec quelques troupes, et fut blessé à mort en montant à l'assaut du Capitole, 1145. R.

LUCIUS III, né à Lucques, fut le premier pape nommé par les seuls cardinaux, 1181, d'après le décret du XIe concile général. Sommé par les Romains, redevenus turbulents, de faire la guerre aux villes de Tibur et de Tusculum, avec lesquelles ils étaient en lutte depuis le temps d'Arnaud de Brescia, il refusa, quitta Rome, et, bientôt après, les Etats de l'Eglise, et mourut à Vérone, 1184. B.

LUCK ou LOUTSK, v. de la Russie d'Europe (Volhynie), sur la Styr, à 282 kil. O.-N.-O. de Jitomir, à 44 N.-O. de Doubno; 3,650 hab. Evêché grec-uni. Au temps de l'indépendance polonaise, elle était, alternativement avec Wladimir, le siége d'une diète. Brûlée en 1752.

LUCKAU, v. des Etats prussiens (Brandebourg), sur la Berste, dans la régence et à 80 kil. S.-O. de Francfort; 4,100 hab. Ch.-l. de cercle. Draps, toiles, tabac. Gymnase. Dépôt de mendicité; maisons de correction et d'aliénés. — Les Prussiens y battirent les Français, en 1813.

LUCKENWALD, v. des Etats prussiens (Brandebourg), sur la Nathe, à 42 kil. S. de Berlin, 33 de Potsdam; 5,700 hab. Draps fins, papier, bière, eau-de-vie de grains.

LUCKNER (Nicolas, baron de), né à Campen (Bavière) en 1722, m. en 1794, se distingua sous Frédéric le Grand pendant la guerre de Sept-Ans, entra au service de la France comme lieutenant-général, se montra partisan de la Révolution, fut nommé maréchal en 1791, et, chargé du commandement de l'armée du Nord en 1792, prit Menin et Courtrai, et écrasa un corps autrichien près de Valenciennes. Son origine allemande et ses relations avec La Fayette le rendirent bientôt suspect. Destitué après le 10 août 1792, il fut appelé à la barre de la Convention, se justifia, resta à Paris sans être inquiété jusqu'en 1794, mais, arrêté de nouveau à cette époque, fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, condamné à mort, et exécuté le 5 janvier.

LUCKNOW. *V.* LAKNAU.

LUÇON, ch.-l. de cant. (Vendée), arr. et à 28 kil. O. de Fontenay-le-Comte, port sur un canal qui le joint à la baie d'Aiguillon, située à 15 kil.; 4,974 hab. Collége. Evêché suffragant de Bordeaux, érigé en 1317, et dont le cardinal de Richelieu fut le 28e titulaire. On y remarque la cathédrale, surmontée d'une flèche de 67 mèt., et le palais épiscopal. Comm. de bois, vins, etc. — Cette ville fut saccagée par les protestants en 1568. Les Vendéens y furent défaits le 28 juin et le 1er octobre 1793.

LUÇON ou MANILLE, la plus grande et une des plus septentrionales des îles Philippines (Malaisie espagnole); 800 kil. de long, sur une largeur variable de 50 à 420; entre la mer de Chine à l'O. et l'océan Equinoxial à l'E.; par 12° 30'-18° 45' lat. N., 117° 20'-121° 50' long. E.; 2,000,000 hab. Ch.-l., *Manille*. Climat chaud et sain. Sol volcanique (le Mayon a 3,313 mèt. de haut), et d'une très-grande fertilité (coton, indigo, sucre, maïs, riz, tabac, cacao, épices, café). Grandes forêts encore vierges; riches mines d'or. Commerce déjà considérable, mais susceptible de beaucoup d'agrandissement. Pêche d'huîtres à perles sur les côtes.—Cette île fut, avec les autres Philippines, découverte en 1521 par Magellan. Michel Lopez de Legaspi s'en empara pour l'Espagne en 1571. Des tremblements de terre et des ouragans l'ont plusieurs fois dévastée. La partie espagnole de l'île forme dix-sept *corregimientos* ou provinces; les villes, outre Manille, sont : Boulacan, Malolos, Lauga, Nuéva-Cacérès, Taal. Une partie indépendante, au N.-E., est habitée par des peuplades féroces, dont quelques-unes même sont anthropophages, les Negritos, les Igorrotes, les Tinguianes, les Ifugaos, etc.

LUCOTTE (Edme-Aimé, comte), né à Pont-sur-Saône en 1770, m. en 1825, entra au service comme volontaire en 1789, passa rapidement par tous les grades, se fit remarquer par sa modération et son humanité dans la répression des soulèvements antirévolutionnaires de Lyon et de Marseille, servit en Italie sous le général Bonaparte, reçut le grade de général de brigade en 1799, se couvrit de gloire à la défense d'Ancône, et s'attacha à la fortune de Joseph Bonaparte, qu'il accompagna à Naples et en Espagne, et qui le fit général de division. En 1814, il fut un des premiers à offrir ses services à Louis XVIII; chargé de défendre Paris contre l'Empereur qui revenait de l'île d'Elbe, il ne put arrêter l'entraînement général, et, à la 2e Restauration, fut mis en disponibilité. B.

LUCQUES, en italien *Lucca*, v. forte d'Italie, capitale de l'anc. duché de son nom, et aujourd. ch.-l. d'une province du royaume d'Italie, sur l'Ozorra, bras du Serchio, à 70 kil. O. de Florence par chemin de fer, 122 de Gênes, 1,316 de Paris; par 43° 50' 49" lat. N., et 8° 10' 26" long. E.; 21,960 hab. en 1861. Archevêché, tribunaux; université; collége *Carlo-Ludovico*; école de peinture; académie des sciences, lettres et arts; archives; 2 riches bibliothèques, jardin botanique. On remarque la cathédrale de St-Martin, des XIe et XIIe siècles; l'église St-Jean, avec un riche baptistère; les églises San-Frediano et San-Michele; un amphithéâtre romain assez bien conservé; un aqueduc de 459 arches, achevé en 1829; de belles promenades sur les remparts; le château ducal, avec galerie de tableaux, sur une place où l'on a élevé en 1843 une statue en marbre à Marie-Louise de Bourbon. Grand commerce de soie et d'huile d'olive. Manufactures de soieries et draps. La ville est assez mal bâtie; ses rues sont irrégulières, tortueuses, pavées de larges dalles. Eaux minérales renommées; salines thermales. Province de Lucques : *V. Supplément.* — *Histoire.* Lucques

fut fondée, dit-on, par les Tyrrhéniens, et devint colonie romaine en 178 av. J.-C. République guelfe au moyen âge, déchirée par les factions des Blancs et des Noirs, elle tomba au pouvoir de Castruccio Castracani de 1314 à 1328, fut achetée en 1335 par Martino della Scala, qui la vendit en 1341 aux Florentins, et subit le joug de Pise en 1342. L'empereur Charles IV la rendit à la liberté, 1365, moyennant 25,000 florins d'or. Elle obéit à un nouveau maître, Paul Guinigi, de 1400 à 1429. Puis, après de longues guerres contre Florence, elle réussit à conserver son indépendance. En 1556, l'aristocratie lucquoise arracha le pouvoir au peuple. En 1805, Napoléon Ier forma, pour sa sœur Elisa, un grand-duché de *Lucques-et-Piombino*. En 1815, cet Etat fut attribué à l'infante de Parme, Marie-Louise, dont le fils Charles-Louis, 1824-47, ayant hérité de la couronne de Parme, le céda à la Toscane. B.

LUCQUES (Duché de), anc. État de l'Italie centrale, entre le duché de Modène au N.-O., le golfe de Gênes à l'O., le gr.-duché de Toscane au S. et à l'E.; entre 43° 46'-44° 14' lat. N., 7° 49'-8° 22' long. E.; 1,028 kil. carr.; 40 kil. sur 32; 170,000 hab. Ch.-l., *Lucques*. Depuis 1838, il était divisé en 12 *comunita* (communes). En 1847, il a été réuni à la Toscane.

LUCRÈCE, *Lucretia*, fille de Spurius Lucrétius, et femme de Tarquin Collatin, ayant été déshonorée par Sextus, fils de Tarquin le Superbe, révéla cet attentat à son mari en présence de son père et de Brutus, et se tua sous leurs yeux, après leur avoir fait jurer de la venger. Ce fut sur son cadavre, et en tenant à la main le poignard dont elle s'était frappée, que tous trois firent ce serment qui fut fatal aux Tarquins, et qui amena l'établissement du gouvernement consulaire, 509 avant J.-C. Il existe des tragédies de *Lucrèce* par Arnault, 1792, et par M. Ponsard, 1843. O.

LUCRÈCE (*T. Lucretius Carus*), poëte latin, né à Rome l'an 659 de la ville, 95 av. J.-C., se donna, dit-on, la mort à 44 ans, dans un accès de délire. En relation avec Atticus, Cicéron, Catulle, il dédia à Memmius un poëme en 6 chants, *de Naturâ rerum*. C'est l'exposition complète du système d'Epicure; le but du poëte est de rendre le repos aux hommes, en détruisant la crainte des dieux et de la mort; il conclut donc à l'athéisme et à la matérialité de l'âme. Malgré ce que ces doctrines absurdes ont de glaçant pour l'âme, malgré l'aridité du système d'Epicure, Lucrèce est un grand poëte : sa légitime horreur pour les erreurs sanguinaires du paganisme, son amour pour l'humanité, son enthousiasme pour le spectacle des forces naturelles, lui inspirent des morceaux sublimes, où il dépasse Virgile lui-même. Ce qui manque dans le reste du poëme, c'est l'harmonie et l'élégance; cependant, dans les descriptions, il rencontre une grâce sauvage qui plaît infiniment. Son style didactique est d'une sécheresse logique rebutante, mais d'une remarquable précision. On ne peut admettre qu'une œuvre si rigoureusement déduite ait été composée, comme le veut une tradition, dans les intervalles lucides de la folie. Les meilleures éditions de Lucrèce sont celles de Lambin, 1563, 1570; d'Havercamp, Leyde, 1725; de Bentley et Wakefield, Lond., 1796; de Glascow, 1813, 4 vol. gr. in-8°; de Lemaire, Paris, 1838. Il a été traduit en vers français par M. de Pongerville, 1823, 2 vol. in-8°; en prose, et assez fidèlement, par Lagrange, 1768, et par M. de Pongerville, dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, 2 vol. in-8°, 1836; par M. Chaniol, dans la collection Nisard, 1 vol. gr. in-8°, travail très-estimé. Lachmann a publié en latin un Commentaire sur Lucrèce, Berlin, 1850, in-8°. Le cardinal de Polignac a réfuté Lucrèce dans l'*Anti-Lucrèce*. D—R.

LUCRETILIS MONS, auj. *Gennaro* ou *Zappi*, mont. de l'Italie ancienne, dans le pays des Sabins, au N. de Varia, dans une belle vallée où était la terre du poëte Horace. Il était consacré à Faune.

LUCRIN (Lac), *Lacus Lucrinus*, petit lac de la Campanie, au fond du golfe de Baïes. Une très-ancienne digue, faite de main d'homme, le séparait de la mer, et un canal très-court le mettait en communication avec le lac Averne. On pêchait d'excellentes huîtres dans le Lucrin. En 1538, une éruption volcanique a comblé presque entièrement ce lac, qui n'est plus guère qu'un marais, auj. nommé *Lago di licola*. C. D—Y.

LUCS (LES), vge (Vendée), arr. et à 19 kil. N.-O. de Napoléon-Vendée; 409 hab. Sites pittoresques. Les environs sont couverts de dolmens et de menhirs.

LUCULLUS (Lucius-Licinius), habile général romain, né l'an 638 de Rome, 115 av. J.-C., m. l'an 704, servit dans la guerre Sociale, fut envoyé en 665 comme proquesteur en Grèce, où il précéda Sylla, et ouvrit à celui-ci le chemin de l'Asie, après avoir deux fois battu les flottes de Mithridate. Consul en 679, et chargé de la direction de cette guerre, il remporta d'importants avantages en affamant l'armée ennemie devant Cyzique et devant Cabira, et contraignit Mithridate à fuir auprès de Tigrane, en 682. Celui-ci ayant refusé de livrer le roi de Pont, Lucullus envahit l'Arménie, battit son armée sous les murs de Tigranocerte qu'il prit, puis, sous ceux d'Artaxata, dont il abandonna le siége pour aller s'emparer de Nisibe, 685. Un seul empire restait debout en Asie, celui des Parthes, dont le roi Phraate flottait incertain entre les Romains et leurs ennemis. Lucullus avait voulu lui demander raison de cette neutralité suspecte; mais ses soldats, assez riches des dépouilles de deux empires, avaient refusé de le suivre, tandis qu'à Rome les publicains, dont ses sages règlements avaient arrêté les rapines, travaillaient à lui enlever son commandement. Ils y réussirent en 686. De retour à Rome, il n'obtint qu'au bout de trois ans les honneurs du triomphe, et alla vivre dans une villa avec une élégante mollesse, partagé entre les jouissances du luxe et les plaisirs de l'esprit. Il avait rassemblé une riche bibliothèque qu'il ouvrit au public, et il aimait à s'entourer de gens de lettres. Ce fut lui, dit-on, qui apporta de Cérasonte à Rome le premier cerisier. — La villa de Lucullus était près du vieux château actuel de Borghetto, sur la pente de la colline de Grotta-Ferrata, un peu au-dessous de celle de Cicéron; il en reste une portion de mur, qui entourait la piscine où l'on nourrissait le poisson; le tombeau qu'on dit être de Lucullus n'est pas le sien. O.

LUCUMON, mot étrusque, signifiant *chef, prince* ou *roi*. L'Etrurie était divisée en 12 *lucumonies*.

LUCUS DIANÆ ou FORUM LUCIUM, nom latin de LUGO, v. d'Italie.

LUCUS ASTURUM, v. d'Hispanie (Tarraconaise), capitale des Astures. Auj. *Oviédo*.

LUCUS AUGUSTI, v. de la Gaule (Narbonaise 2e), chez les Voconces.-Auj. *Luc-en-Diois*.—v. d'Hispanie (Gallécie); auj. *Lugo*.

LUD, 4e fils de Sem, peupla la Lydie, suivant l'Écriture sainte.

LUDAMAR, royaume d'Afrique, dans le N.-E. de la Sénégambie, et borné au N. par le Sahara; 300 kil. sur 120. Ch.-l., *Benoum*. Habité par les Foulahs, d'un naturel paisible, et par des Maures barbares, qui, lors du voyage du major Houghton et de Mungo-Park, tuèrent le premier et retinrent quelque temps le second.

LUDE (LE), ch.-l. de cant. (Sarthe), arr. et à 22 kil. E.-S.-E. de La Flèche, sur le Loir; 2,659 hab. Beau château, avec parc. Tanneries; comm. de toiles, bestiaux, grains, marrons. Anc. seigneurie de l'Anjou, érigée en comté en 1545, et en duché-pairie en 1675.

LUDE (Jacques de DAILLON, seigneur DU), capitaine distingué, chambellan de Louis XII et de François Ier, sénéchal d'Anjou, se fit remarquer dans les guerres d'Italie, défendit avec succès Brescia, dont il était gouverneur en 1512, et, nommé lieutenant-général, s'illustra plus encore en soutenant pendant 13 mois dans Fontarabie un siége contre les Espagnols. Il mourut en 1522.

LUDE (Henri de DAILLON, duc DU), né vers 1620, m. en 1685, fut, sous Louis XIV, 1er gentilhomme de la chambre, gouverneur du château de St-Germain et de Versailles, grand-maître de l'artillerie, lieutenant-général, duc et pair, se distingua aux siéges de Tournai, Douai et Lille en 1667, à ceux de Besançon, Gand, Maëstricht, etc. Selon Ménage, c'était un bel-esprit.

LUDENSCHEID, v. des Etats prussiens (Westphalie), à 35 kil. S.-O. d'Arensberg; 3,200 hab. Filatures de coton; forges à fer, tréfilerie, quincaillerie.

LUDERS, nom allemand de LURE.

LUDEWIG (Jean-Pierre de), publiciste et jurisconsulte, né au château de Hohenhardt (Souabe) en 1668, m. en 1743, étudia à Tubingue, Wittemberg et Halle, fut nommé professeur de philosophie à Halle en 1695, représenta l'électeur de Brandebourg au congrès de Ryswick, 1697, professa l'histoire et le droit public avec éclat, et reçut la place d'archiviste et d'historiographe du duché de Magdebourg, 1704, ainsi que le titre de chancelier de l'université de Halle, 1722. On a de lui : *Germania princeps*, 1702, où il fait connaître les rapports des électeurs avec l'Empereur et l'Empire; *Commentaire sur la Bulle d'or*, en allemand, Halle, 1716-19, 2 vol. in-4°, ouvrage capital; *Histoire d'Henri l'Oiseleur*, en latin, 1713, in-4°, fort estimée; *Collectio scriptorum historiæ episcopatûs Herbipolensis*, Francfort, 1712, in-fol., recueil excellent de l'histoire de l'évêché de Wurzbourg et de la Franconie; *Reliquiæ manuscriptorum omnis ævi diplomatum*, etc., Halle, Francfort et

Leipzig, 1720-40, 12 vol. in-8°, collection précieuse et très-recherchée; *Vita Justiniani atque Theodoræ, nec non Triboniani*, Halle, 1731, in-4°, excellente introduction à l'histoire du droit romain.

LUDGER (Saint), 1er évêque de Munster en 802, m. en 809. Fête, le 26 mars.

LUDHEANA. *V.* LODIANA.

LUDIUS, peintre romain, contemporain de l'empereur Auguste, est célèbre non-seulement par le nombre et la dimension des peintures dont il couvrit les murs des édifices de Rome, mais par une révolution qu'il opéra dans la peinture; il n'est pas, comme on l'a dit, l'inventeur de la peinture à fresque, il en généralisa seulement l'usage, et la fit triompher sur l'encaustique.

LUDLOW (Edmond), un des chefs de la révolution d'Angleterre, né en 1620 à Maiden-Bradley (Wilts), m. en 1693, prit une part active à la guerre civile, et figura aux batailles d'Edge-Hill et de Newbury. Nommé député au parlement en 1645, il devint le chef des Indépendants, fit opposition à Cromwell, dont il sentait l'ambition, se laissa tromper par ses protestations, et le seconda dans le procès de Charles Ier, dont il signa l'arrêt. Il voulait maintenir la république; pour l'éloigner, on l'envoya en Irlande sous les ordres d'Ireton; il manifesta hautement son opposition, fut rappelé, refusa de se rallier à la politique du Protecteur, et se retira des affaires. A la mort de Cromwell, il se déclara pour le parlement contre l'armée, et fut de nouveau éloigné en Irlande, mais comme gouverneur, 1659; obligé d'en sortir par un complot de ses officiers, il revint à Londres, fut témoin du rétablissement de la royauté, échappa aux poursuites dirigées contre les régicides, trouva un asile à Genève, puis à Vevay, où il mourut, après avoir vainement essayé de rentrer en Angleterre à la révolution de 1688. On a de ce républicain enthousiaste, brave soldat et bon administrateur, des *Mémoires* fort curieux, Vevay, 3 vol. in-8°, 1699, trad. en français, Amsterdam, 1699, 3 vol. in-12, et réimprimés par M. Guizot dans ses *Mémoires relatifs à la révolution d'Angleterre*.

LUDLOW, v. d'Angleterre, comté et à 39 kil. S. de Shrewsbury, au confl. de la Teme et de la Corve; 5,171 hab. Ruines d'un ancien château-fort normand, avec plusieurs tours, dans l'une desquelles Butler a écrit une partie de son *Hudibras*. Fabr. de meubles, gants, cuirs, et cordages.

LUDOLF (Job), orientaliste, né à Erfurt en 1624, m. en 1704, apprit à Leyde les langues orientales, visita la France et l'Angleterre, devint précepteur du fils de l'ambassadeur de Suède à Paris, fut envoyé, en 1649, à Rome, où il se perfectionna dans la connaissance de la langue des Abyssins, et, après une absence de 7 années, revint à Erfurt. Le duc de Saxe-Gotha l'appela à sa cour en 1652, le nomma conseiller aulique, et, plus tard, son résident à Francfort-sur-le-Mein. En 1683, il passa en Angleterre, où il communiqua au parlement, mais sans résultat, un plan d'alliance avec le roi d'Abyssinie. De retour à Francfort, il fut élu président de l'Académie d'histoire de cette ville. Ses principaux ouvrages sont : *Historia Æthiopica*, 1681, in-fol., trad. et abrégé en français sous le titre de *Nouvelle histoire d'Abyssinie*, Paris, 1684 et 1693, in-12; *de Bello turcico feliciter conficiendo*, 1686; *Grammatica ambaricæ linguæ quæ vernacula est Habessinorum*, 1698, in-fol., la première grammaire de ce dialecte de la langue éthiopienne; *Grammatica linguæ æthiopicæ*, 1702, in-fol.; *Lexicon æthiopico-latinum*, 1699, in-fol., etc. — Son neveu, Henri-Guillaume Ludolf, né à Erfurt en 1655, m. en 1710, a publié en latin une *Grammaire russe*, Oxford, 1696, in-4°. D.

LUDOLPHE, savant chartreux, né en Saxe vers 1300, m. vers 1370, prieur de la chartreuse de Strasbourg, a laissé, outre plusieurs livres de sermons : *In Psalterium expositio*, Paris, 1506; *Vita Christi*, 1474, in-fol., trad. en italien par Sansovino, Venise, 1570, et en français par Guillaume Le Menand, Paris, 1490. On lui a attribué sans preuves l'*Imitation de Jésus-Christ*.

LUDOVIC *le More*. *V.* SFORZA (Ludovic).

LUDOVICI (Charles-Gunther), en latin *Ludovicus*, né à Leipzig en 1707, m. en 1778, professeur de philosophie à l'université de sa ville natale depuis 1734, archiviste de cette université, et bibliothécaire de la Société de langue allemande et des beaux-arts, a laissé : *Plan abrégé d'une histoire complète de la philosophie de Wolf*, Leipzig, 1735, 2 vol. in-8°, et 1737-38, 3 vol. in-8°; *Plan détaillé d'une histoire de la philosophie de Leibniz*, 1737; *Remarques sur la philosophie de Leibniz et de Wolf*, 1738; *Théâtre de l'histoire universelle du* XVIIIe *siècle*, Leipzig, 1745-54, 8 parties in-8°. Il fut un des collaborateurs de l'*Encyclopédie allemande*, depuis le tome 19e jusqu'au 61e

LUDWIG (Chrétien-Théophile), botaniste, né à Brieg (Silésie) vers 1709, m. en 1773, étudia à Leipzig, fut adjoint comme botaniste à une expédition envoyée en Afrique par le roi de Pologne, revint en 1733, et eut une chaire de médecine et de botanique à Dresde en 1747. On a de lui : *de Sexu plantarum*, in-4°, Leipzig, 1737; *de Minuendis plantarum generibus*, in-4°, ibid., 1737; *Definitiones plantarum*, in-8°, ibid., 1737 et 1747; *Institutiones historico-physicæ regni vegetabilis*, in-8°, ibid., 1742 et 1757; *Ectypa vegetabilium usibus medicis præcipuè destinatorum*, Halle, 1760, in-fol., etc. Ludwig est, après Linné, un des savants qui contribuèrent le plus à opérer dans la botanique une réforme salutaire.

LUDWIGSBURG ou LOUISBOURG, v. forte du Wurtemberg, à 20 kil. N. de Stuttgard; 10,250 hab. Ch.-l. du cercle du Necker; haute école militaire, lycée; arsenal et fonderie de canons. Fabr. d'orgues, draps, fils d'or et d'argent, chapeaux de paille, porcelaine. Vaste château royal, avec beaux jardins et galerie de tableaux. Située dans une belle position, cette ville fut bâtie de 1704 à 1718, et servit de résidence princière de 1727 à 1733.

LUDWIGSLUST, v. du grand-duché de Mecklembourg-Schwerin, sur un canal qui joint la Stor à la Regnitz, à 35 kil. S.-E. de Schwerin; 5,000 hab. Beau château, qui était, avant Schwerin, la résidence du grand-duc.

LUGAIGNAC, brg (Gironde), arr. et à 18 kil. S.-E. de Libourne, sur le Fontada; peut-être le *Lucaniacum* d'Ausone. Anc. tour du xe siècle, et qui appartint au duc de Lorges; 362 hab.

LUGANO, en allemand *Lauwerz*, v. de Suisse, sur la rive N. du lac de son nom, l'une des 3 capitales du canton du Tessin, à 22 kil. S. de Bellinzona, 18 S.-E. de Locarno, 52 de Milan; 5,397 hab. Commerce de transit; forges à fer et à cuivre; manuf. de soie, papier, tabac. Contrefaçon de la librairie italienne. Foire considérable pour le bétail. On remarque les églises St-Laurent et Ste-Marie-degli-Angeli.

LUGANO (Lac de), le *Ceresius Lacus* des Romains, baigne le canton du Tessin et la province italienne de Como, où il afflue au lac Majeur par la Tresa, près de Luino; 23 kil. sur 2; 4,845 hect. de superficie; sa plus grande profondeur est de 175 mèt. Navigation active; pêche abondante.

LUGDUNENSIS, prov. de la Gaule. *V.* LYONNAISE.

LUGDUNUM, auj. *Lyon*, v. de la Gaule, d'abord ch.-l. de toute la Celtique, qui prit d'elle le nom de *Lyonnaise* puis seulement de la Lyonnaise Ire, chez les Ségusiens. *V.* LYON.

LUGDUNUM BATAVORUM, v. de la Gaule (Germanie IIe), dans la partie N. de l'île des Bataves. Auj. *Leyde*.

LUGDUNUM CLAVATUM, nom anc. de LAON.

LUGDUNUM CONVENARUM. *V.* CONVÈNES.

LUGENFELD, c.-à-d. *champ du mensonge*, lieu aux environs de Colmar, où Louis le Débonnaire, attaqué par ses fils en 833, fut abandonné de son armée. On le place au N. de la ville, près d'Ostheim, ou au S.-O., dans la plaine d'Ochsfeld, entre Thann et Cernay.

LUGGARUS, nom allemand de LOCARNO.

LUGNY, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), arr. et à 24 kil. N. de Mâcon, sur le Bourbon; 566 hab. Vins communs.

LUGO, anc. *Lucus Augusti*, v. d'Espagne (Galice), cap. de la prov. de son nom, à 496 kil. N.-O. de Madrid, 60 E. de Santiago, près de la rive g. du Minho; pop. de la commune : 21,300 hab. Evêché suffragant de Santiago. Fabr. de bonneterie et de maroquin. On remarque ses fortificat. romaines et sa belle cathédrale. Ce lieu était occupé par un sanctuaire des Druides. Les Romains y fondèrent une ville qui devint très-florissante; les Arabes la prirent en 714; elle leur fut enlevée en 755. Prise par les Français en 1809. Aux environs sont des bains d'eaux thermales. — La prov. ou intendance de Lugo, formée de la partie N.-E. de l'anc. Galice, et située entre l'océan Atlantique au N., les prov. de la Corogne à l'O., de Pontevedra au S.-O., d'Orense au S., la Vieille-Castille à l'E., a 150 kil. sur 60. Superf., 9,800 kil. carr.; 432,500 hab. en 1860.

LUGO, anc. *Lucus Dianæ, Forum Lucium*, v. du royaume d'Italie, prov. et à 24 kil. O. de Ravenne, sur le Senio; 8,250 hab. Prise par les Français en 1796.

LUGO (Jean de), cardinal, né à Madrid en 1583, m. en 1660, se fit jésuite en 1603, fut envoyé à Rome par son ordre, y professa pendant 20 ans la philosophie et la théologie, et reçut du pape Urbain VIII le chapeau de cardinal en 1643. Ses œuvres théologiques ont été publiées à Lyon, 1633-1660, 7 vol. in-fol. La partie la plus estimée est un *Traité de la pénitence*. C'est ce cardinal qui distribua le

premier le quinquina, appelé d'abord *poudre de Lugo*.

LUGOS ou LUGOSCH, en hongrois *Nemet-Lugos*, brg des Etats autrichiens (Hongrie), chef-lieu du comitat de Krasso ou Krassova, sur la rive g. du Témès, à 280 kil. S.-E. de Bude, 55 E. de Temesvar, en face de *Vallachisch-Lugos*; 7,000 hab. Bons vins; élève de vers à soie; tanneries.

LUGUVALLUM, v. de l'anc. Bretagne romaine (Grande-Césarienne); auj. *Carlisle*.

LUIK, nom hollandais de LIÉGE.

LUINI (Bernardino), peintre du XVI^e^ siècle, né à Luino sur le lac Majeur, a été regardé à tort comme élève de Léonard de Vinci. A en juger par son style, il travailla à Rome sous la direction de Raphaël, et fit connaître sa manière en Lombardie. On admire les fresques qu'il fit à Saronno, et un *Crucifiement* à Lugano. Il a l'intelligence parfaite du clair-obscur, et une grande vérité de carnation.

LUIS (SAN-), une des provinces-unies du Rio-de-la-Plata, au S.-O., entre celles de San-Juan et de Cordova, au N., de Santa-Fé et de Buénos-Ayres à l'E., de Mendoza à l'O., et les Pampas au S.; 860 kil. sur 50; 32,000 hab. Ch.-l., *San-Luis-de-la-Punta*. Sol montagneux au N. et à l'O., et très-fertile. Elève de bétail.

LUIS-DE-MARANHAO (SAN-). *V.* MARANHAO.

LUIS-DE-POTOSI (SAN-). *V.* POTOSI.

LUIS-DE-LA-PUNTA (SAN-), v. du Rio-de-la-Plata, ch.-l. de l'Etat de San-Luis, à 715 kil. N.-O. de Buénos-Ayres; 5,500 hab.

LUITPERT ou LIUTBERT, roi des Lombards, succéda en 700 à son père Cunibert, sous la tutelle d'Ansprand, mais fut fait prisonnier par un compétiteur, Aribert II, qui ordonna sa mort.

LUITPRAND, roi des Lombards, 712-744. D'abord allié du pape Grégoire II contre l'empereur Léon l'Isaurien, il prit Ravenne, Bologne et la Pentapole, 728. Mais le pape effrayé se tourna contre lui; il perdit alors ses conquêtes, et marcha contre Rome. Il attaqua aussi Grégoire III, qui avait accueilli le duc de Spolète révolté; Charles-Martel allait arriver quand il mourut, ainsi que le pape, 741. A l'intérieur, Luitprand réprima l'aristocratie, et fut un sage législateur.

LUITPRAND, évêque de Crémone au X^e^ siècle, s'attacha à l'empereur Othon le Grand, qui l'envoya deux fois en ambassade à Constantinople, 946 et 968. Il assista au concile de 963, qui déposa le pape Jean XIII. C'était un des hommes les plus érudits de son temps. Ses Œuvres complètes ont été publiées à Anvers, 1640, in-fol.; on y trouve une histoire d'Allemagne de 862 à 964, et un récit de son ambassade auprès de l'empereur Nicéphore Phocas.

LUKNOW. *V.* LAKNAU.

LULEA, riv. de Suède, traverse un lac de même nom, et se jette dans le golfe de Botnie, à Lulea. Cours d'environ 350 kil., du N.-O. au S.-E.

LULEA, v. de Suède, dans le län et à 42 kil. N.-E. de Pitea, port de commerce à l'embouch. de la Lulea; 1,580 hab. Bâtie par Gustave-Adolphe. — A 8 kil. de là est *Gamla-Lulea* ou Lulea-la-Vieille.

LULLE (Raymond), né à Palma (île de Majorque) vers 1235, d'une famille riche et noble, m. en 1315, fut sénéchal de Jacques I^er^, roi d'Aragon. Il passa la première moitié de sa vie dans la dissipation et les plaisirs; mais à 30 ans, quoique marié et père de famille, il renonça au monde, et se fit franciscain. Il conçut le projet de former une milice de théologiens, qui iraient convertir les Musulmans par la dialectique. Dans ce but, il étudia l'arabe, le turc, et tous les systèmes de philosophie, auxquels il emprunta leurs procédés, plus ou moins propres à déterminer la conviction. Il découvrit alors un art nouveau, qu'il appela le *grand art*, et qu'il présenta comme une méthode unique pour raisonner sur toute espèce de sujets. C'est une disposition artificielle, et très-saisissable à l'œil, de sujets et de prédicables classés d'après certaines distinctions, un arrangement topique, de la nature de ceux que les anciens orateurs appelaient au secours de l'imagination, une combinaison de mots, qui a pour objet de substituer un mécanisme au travail de l'intelligence. Bonne tout au plus, selon Leibniz, pour l'improvisation, elle est inutile dès qu'elle s'étend au delà. Lulle enseigna sa méthode à Montpellier, 1276; à Rome, 1285; à Paris, 1287; à Gênes, 1289 : elle fut bientôt professée publiquement en Europe dans plusieurs colléges. Cependant les rois et les papes se moquèrent de la croisade spirituelle que voulait entreprendre Lulle; aucun d'eux n'y donna les mains; Benoît VIII traita de fou l'inventeur. Indigné, mais non découragé, Lulle résolut d'accomplir seul l'apostolat qu'il avait rêvé. A Tunis, en 1292, il triompha avec éclat des philosophes averroïstes. A Bone et à Alger, en 1305, sa parole eut quelque succès. Mais, dans un second voyage à Tunis, il fut lapidé par les habitants. Un vaisseau génois recueillit son corps, et le transporta à Majorque, où il fut inhumé. Ses compatriotes en firent un martyr. D'autres en ont fait un saint, plusieurs un hérétique; Benoît VIII lui a donné son véritable nom. Lulle a écrit sur toutes les sciences, même sur la cabale et la magie. Ici, on porte ses ouvrages à 1,000; là, à 4,000. Les principaux sont : *Ars generalis sive magna*, etc., comprenant : *Ars demonstrativa*, *Ars inventiva*, *Ars expositiva*, *Arbor scientiæ*, *Ars brevis*, *Contra Averroïstas lib.* XII, *Logica nova*. On a publié ses *Œuvres complètes* à Mayence, 1721, 10 vol. in-fol. L'Art de Lulle eut le sort ordinaire des recettes empiriques de ce genre; il eut une vogue immense et reçut des éloges inouïs, jusqu'à ce que la philosophie cartésienne eût évincé celle à laquelle il était adapté. Lulle fut le chimiste le plus accompli de son époque. En cherchant la pierre philosophale par la voie humide, et employant la distillation comme moyen, il fixa l'attention sur les produits volatils de la décomposition des corps. De Gérando a inséré sur la vie et les écrits de Lulle trois Notices dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, 1814 et 1819. C. N.

LULLI (Jean-Baptiste), célèbre compositeur de musique, né à Florence en 1633, m. en 1687, vint à Paris dès l'âge de 13 ans, entra chez M^lle^ de Montpensier en qualité de marmiton, et passa ensuite parmi les violons de cette princesse. Nommé, en 1661, surintendant de la musique du roi, il obtint, en 1672, le privilége de l'Académie royale de musique. Il composait la musique des ballets et intermèdes qu'on donnait à la cour de Louis XIV, fit celle de la *Princesse d'Elide* et de l'*Amour médecin*, de Molière, etc., et joua même les rôles de *Pourceaugnac*, et du Mufti dans le *Bourgeois gentilhomme*. Il écrivit, dans l'espace de 15 ans, 19 opéras, dont les principaux sont : *Alceste*, 1674; *Thésée*, 1675; *Atys*, 1676; *Bellérophon*, 1679; *Proserpine*, 1680; *Persée*, 1682; *Armide*, 1686, etc. Quinault fournissait les paroles, et ils eurent un grand succès. Malgré le défaut de variété dans les formes, le sentiment dramatique a longtemps soutenu ces ouvrages, dont le récitatif est remarquable par la vérité de la déclamation. Lulli a écrit aussi une multitude de symphonies, de trios et d'airs de violon, et plusieurs grandes compositions pour l'église. B.

LULWORTH (EAST-), vge d'Angleterre (Dorset), à 22 kil. S.-E. de Dorchester; 353 hab. Son ancien château fut la résidence de Louis XVIII et de Charles X pendant l'émigration. Ruines d'une abbaye de Cisterciens, fondée en 1172.

LUMAGUE (Marie de), née à Paris en 1599, m. en 1657, entra fort jeune dans l'ordre des Capucines, en sortit par raison de santé avant d'avoir prononcé ses vœux, fut nommée gouvernante des enfants de la duchesse d'Orléans, fonda, en 1630, l'Institut des Filles de la Providence, chargées d'instruire les enfants pauvres des campagnes, et aida S^t^ Vincent de Paul à établir la maison des Nouvelles-Catholiques, qui fut dotée par Turenne.

LUMBRES, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), arr. et à 14 kil. S.-O. de St-Omer, près de la rive g. de l'Aa; 795 hab.

LUMELLO, v. du royaume d'Italie (Novare), à 24 kil. N.-O. de Voghera, sur la rive dr. de l'Agogna; 3,600 hab.

LUNA, anc. v. maritime importante en Etrurie, sur la Macra. En 867, le normand Hastings, la prenant pour Rome, l'incendia. Son siége épiscopal fut alors transféré à Sarzane. Montaigne en vit les ruines en 1581. Elle donne encore auj. son nom au pays voisin, la *Lunégiane*.

LUNA, brg d'Espagne (Aragon), prov. et à 50 kil. N. de Saragosse; 1,970 hab. Patrie de l'antipape Pierre de Luna (Benoît XIII).

LUNA (Alvaro de), ministre de Jean II, roi de Castille, était le fils naturel d'un seigneur du même nom. Le crédit de la puissante maison aragonaise de Luna le plaça, à l'âge de 18 ans, 1408, auprès de Jean II encore enfant. Aimé du jeune prince, qui, en 1422, le créa connétable, il fut, pendant plus de trente ans, le vrai roi de la Castille. Sous son ministère, la victoire du Figuier, 1431, où les Musulmans perdirent 30,000 hommes, ébranla jusque dans ses fondements le royaume de Grenade. Au dedans, il lutta sans cesse avec énergie contre l'esprit anarchique d'une aristocratie toujours prête à la révolte, et contre l'influence des infants d'Aragon Jean et Henri, cousins et beaux-frères du roi, qui voulaient s'emparer du pouvoir, même par la violence, et que soutenait leur frère Alphonse V. Éloigné trois fois de la cour, 1426, 39, 41, mais bientôt rappelé, il succomba à la fin, lorsqu'à tous les griefs des

grands vint s'ajouter l'accusation, vraie ou fausse, d'avoir assassiné le grand-trésorier Alphonse de Bivar. Le roi, jaloux à son tour de la toute-puissance et des immenses richesses du favori, l'abandonna à une commission judiciaire: Alvaro fut condamné à être décapité, et mourut avec courage, 1453. R.

LUNAS, ch.-l. de cant. (Hérault), arr. et à 13 kil. O.-S.-O. de Lodève, près de l'Orb; 724 hab. Mines de cuivre et de plomb argentifère.

LUNATE, nom anc. de LUNEL.

LUND, *Lundinum Batavorum*, v. de Suède, dans la préfecture et à 15 kil. N.-E. de Malmœ; par 55° 42' 16" lat. N., et 10° 51' 17" long. E.; 8,680 hab. Évêché. Université, avec bibliothèque et précieuses collections d'histoire naturelle, d'antiquités et de médailles; jardin botanique. Observatoire. Belle cathédrale. Fabr. de lainages, tabac; tanneries. C'est aux environs, sur la colline de Lybers, qu'étaient élus les rois de Scanie. En 1675, bataille sanglante entre les Suédois et les Danois.

LUNDI (du latin *lunæ dies*, jour de la lune), 2e jour de la semaine. Chez les anciens, la lune présidait à sa 1re heure. Dans l'Église catholique, le lundi est appelé *seconde férie*, et consacré plus particulièrement au St-Esprit. Les Manichéens jeûnaient ce jour-là en l'honneur de la lune, comme le dimanche en l'honneur du soleil. Le *lundi gras* est celui de la semaine où finit le carnaval; le *lundi saint*, celui de la semaine sainte.

LUNE (Monts de la). *V.* DJEBEL-EL-KAMAR.

LUNEAU DE BOISGERMAIN, littérateur, né en 1732 à Issoudun, m. en 1801, fut quelque temps jésuite, puis quitta son ordre pour faire à Paris des cours publics de grammaire, d'histoire et de géographie. Il écrivit des livres, qu'il voulut vendre lui-même, et perdit les procès que lui firent les libraires. Son seul ouvrage important est une édition de *Racine*, 1768, 7 vol. in-8°, avec une *Vie* et des *Commentaires* assez médiocres.

LUNEBOURG, v. du royaume de Hanovre, ch.-l. d'arrondissement, à 45 kil. S.-E. de Hambourg, 132 N.-E. de Hanovre, sur l'Ilmenau; 14,450 hab. Collége de nobles, gymnase, bibliothèque. Raffineries de sucre, brasseries. Commerce de sel et de chevaux. Château et hôtel-de-ville très-remarquables. Station du chemin de fer de Hanovre à Hambourg. Lunebourg, fut jusqu'en 1369 la résidence des ducs de Lunebourg, puis ville hanséatique, et jusqu'en 1813 ch.-l. du dép. de l'Elbe-Inférieur, dans le royaume français de Westphalie. E. S.

LUNEBOURG, anc. principauté d'Allemagne, dans le cercle de Basse-Saxe, formant auj. un arrondissement du roy. de Hanovre, borné au N. par le Holstein, le Lauenbourg et le territoire de Hambourg, à l'E. par le Mecklembourg-Schwerin et la Saxe prussienne, au S. par le Brunswick et l'arr. d'Hildesheim, à l'O. par les arrond. de Hanovre et de Stade. Arrosé au N.-E. par l'Elbe, qui y reçoit le Jeetze, l'Ilmenau, l'Elste, le Schwinge et l'Oste, et au S. par l'Aller, affl. du Weser. Superf., 1,020,000 hect. Pop., 358,701 hab. Ch.-l., *Lunebourg*. La plus grande partie du pays est une vaste plaine, rarement interrompue par des collines, et nommée *les Landes de Lunebourg*; elle est presque stérile; une petite portion seulement est cultivée. Le sol produit du sel, du bois et de la tourbe. Il y a de bons chevaux et beaucoup de bétail. Peu d'industrie: toiles et lainages. Commerce intermédiaire avec Hambourg. — Le duché de Lunebourg, après avoir appartenu à des princes de la maison de Brunswick, fut réuni au Hanovre en 1692. Compris, de 1807 à 1810, dans le royaume français de Westphalie, il fut partagé, de 1810 à 1814, entre les départem. des Bouches-de-l'Elbe et des Bouches-du-Weser. En 1814, il retourna au Hanovre. E. S.

LUNÉGIANE (LA), pays d'Italie, entre les Etats sardes, les duchés de Parme, de Modène et de Massa-Carrara; cap., *Pontremoli*. Il tire son nom de la petite ville de Lunegiano (autrefois *Luna*), et appartint longtemps aux Malaspina. Il a été détaché de la Toscane en 1847, et réuni au duché de Modène; auj. dans la prov. de Massa-et-Carrara.

LUNEL, *Lunate*, ch.-l. de cant. (Hérault), arr. et à 23 kil. E.-N.-E. de Montpellier, près de la rive dr. de la Vidourle, et sur le canal de son nom, qui met cette ville en communication avec la Méditerranée, le Rhône et le canal du Languedoc, et en fait un entrepôt important pour le commerce du pays; 6,251 hab. Collége. Fabr. d'esprits et d'eaux-de-vie; comm. de grains, farines, fruits, etc. On récolte sur son territoire un vin muscat très-estimé. Près de là, à *Lunel-le-Vieil*, sont des grottes remplies d'ossements fossiles. — Au VIe siècle, Lunel était peuplé par des Juifs, qui y eurent une synagogue célèbre; il appartint aux seigneurs d'Etampes, revint à la couronne en 1400, fut pris et pillé par les calvinistes; Richelieu en rasa les fortifications en 1632.

LUNÉVILLE, en allemand *Lünstadt*, s.-préf. (Meurthe), à 30 kil. S.-E. de Nancy, sur la Vezouze, près de son confl. avec la Meurthe, sur le chemin de fer de Paris à Strasbourg; 12,289 hab. Trib. de 1re instance; collége; bibliothèque. Les parcs, devenus promenade publique, de larges rues, de belles constructions, les casernes, le manége couvert, attestent la splendeur qu'eut cette petite ville au XVIIIe siècle. Champ-de-Mars de 200 hectares de superficie. Commerce de grains, vins, eaux-de-vie, chanvre, lin, bois, etc. Fabr. de draps, faïence renommée; filatures de laine et de coton, blanchisseries de toiles; ganterie; broderie. — En 1702, Lunéville devint la résidence des ducs de Lorraine; Léopold, en 1706, fit magnifiquement reconstruire le château, élevé vers 1610 par le duc Henri; ce château a été en partie incendié en 1849. Le 9 fév. 1801, un traité fut signé à Lunéville entre la France et l'Autriche: il confirmait le traité de Campo-Formio, donnait pour limites à la France le Rhin et les Alpes, à l'Autriche l'Adige, reconnaissait les républiques ligurienne, batave, helvétique, cisalpine, en leur laissant la faculté d'adopter le gouvernement qu'elles jugeraient convenable, et sécularisait certains Etats ecclésiastiques en Allemagne, pour indemniser les princes séculiers dépossédés de leurs Etats sur la rive g. du Rhin. — Patrie du chevalier de Boufflers, du peintre Girardet, et du général Haxo.

LUNGERN, v. de Suisse (Unterwald), sur le lac de son nom, dans lequel des travaux considérables ont été faits de 1790 à 1836 pour son desséchement partiel, à 13 kil. S. de Sarnen; 1,400 hab.

LUNGHI (Martino), architecte, né vers le commencement du XVIe siècle, auprès de Milan, fut d'abord ouvrier marbrier, étudia l'architecture, et s'y fit un nom assez célèbre. Ses principaux ouvrages sont, à Rome, la Tour des Vents, dans le palais Quirinal, l'Église nouvelle des PP. de l'Oratoire, la façade de celle de St-Jérôme *degli Schiavi*, à Ripetta, le campanile du Capitole, et surtout le palais Borghèse, avec sa belle cour à deux rangs de portiques superposés.

LUNIG (Jean-Christian), compilateur, né en 1662 à Schwalenberg (Lippe), m. en 1740, voyagea dans presque toute l'Europe, fouillant les bibliothèques et les archives, et fut secrétaire de la ville de Leipzig. On a de lui: *Archives de l'empire d'Allemagne*, en allemand, Leipz., 1713-22, 24 vol. in-fol.; *Chancellerie de l'empire germanique*, en allemand, ibid., 1714, 18 vol. in-8°; *Code diplomatique de l'Italie*, Francf., 1725-32, 4 vol. in-fol., en latin; *Corps du droit féodal germanique*, Leips., 1727, 3 vol. in-fol., en latin; *Codex Germaniæ diplomaticus*, ibid., 1732-33, 2 vol. in-fol.

LUNSTADT, nom allemand de LUNÉVILLE.

LUNULE, *Lunula*, petit croissant d'argent que les sénateurs romains portaient, dit-on, à leur chaussure, au dessous de la cheville du pied. On ne sait rien de certain, ni de vraisemblable, sur l'origine et la signification de cette lunule, et on ne l'a trouvée à aucune statue antique. C. D—Y.

LUPARIA, nom latin de LOUVIERS.

LUPATA (Monts), dits aussi *l'Épine du monde*, chaîne de mont. d'Afrique, au S.-E., commence vers les sources de la Sofala, au S. du Monomotapa, se dirige au N.-E., en formant la limite O. de la capitainerie-générale de Mozambique, et se termine près du Zanguebar.

LUPATIA. *V.* ALTAMURA.

LUPERCAL, grotte située au pied occidental du mont Palatin, dans l'ancienne Rome. Suivant la tradition, elle avait servi de tanière à la louve nourrice des fondateurs de Rome. Cette grotte existait encore du temps des empereurs. On voyait auprès un petit temple de Pan, avec la statue de la Louve, allaitant Romulus et Rémus. C. D—Y.

LUPERCALES (les), *Lupercalia*, fête de Pan, célébrée annuellement dans l'anc. Rome, le 15 des calendes de mars (15 février), par les Luperques (*V. ce mot*). Ils s'assemblaient au Lupercal (*V. ce mot*), nus, avec une ceinture au bas des reins, et frottés d'huile. Le flamine-Dial (*V. ce mot*) immolait à Pan une chèvre et un chien; le Roi des sacrifices (*V. ce mot*), présent à la cérémonie, touchait le front de chaque Luperque avec un couteau teint du sang des victimes, et l'essuyait ensuite avec de la laine trempée dans du lait; puis les peaux des victimes étaient découpées en lanières et distribuées aux Luperques qui, partagés en 2 colléges, se répandaient par la ville et dans les environs, frappant tout le monde sur leur passage avec les lanières qu'ils avaient reçues. Les femmes tendaient les mains à cette flagellation, dans la croyance qu'elle avait la vertu de rendre fécondes les épouses stériles, et de procurer aux autres une heureuse délivrance. Les Lupercales

étaient plus anciennes que Rome; elles furent originairement un sacrifice champêtre, institué par Evandre, en l'honneur de Pan, sur le mont Palatin. On en fit plus tard une fête purificatoire de la ville, bien que cela ne soit guère expliqué que par sa position dans le mois de février. La tumultueuse promenade qui suivait le sacrifice, et à laquelle se joignait une grande partie de la jeunesse la plus distinguée, même des magistrats, et jusqu'à des enfants, causa des désordres à l'époque des guerres civiles qui précédèrent l'établissement de l'Empire, et la fête tomba en désuétude; l'empereur Auguste la rétablit avec tous les anciens rites. Les Lupercales ne furent abolies que dans le VIe siècle ap. J.-C., par le pape Gélase. C. D—Y.

LUPERQUES (les), *Luperci*, flamines de Pan, dans l'anc. Rome. Leur institution datait du roi Evandre. On ignore leur nombre, mais ils formaient 2 colléges, l'un des *Quintiens*, l'autre des *Fabiens*. C'étaient eux qui célébraient les Lupercales (*V. ce mot*). A l'époque de la dictature de César, un 3e collége fut institué soit par César, soit par ses flatteurs, mais en son honneur, et sous le nom de *Juliens*. Ce collége ne paraît pas avoir survécu à César. C. D—Y.

LUPERSAC, vge (Creuse), arr. et à 14 kil. E.-N.-E. d'Aubusson; 2,127 hab.

LUPIA, nom latin de Lecce et du Loing.

LUPICIN (Saint), né à Isernore (Bugey), m. en 480, se retira avec St Romain, son frère, dans les solitudes du Jura, et tous deux y fondèrent le monastère de Condat, connu depuis sous les noms de St-Oyan-le-Joux et de St-Claude.

LUPODUNUM, nom anc. de Ladenburg.

LUPPIA, auj. *Lippe*, riv. de Germanie, naissait chez les Dulgibins, et coulait entre les Bructères au N., les Marses, les Tubantes et les Sicambres au S.

LUPUS. *V.* Loup.

LUQUE, *Agla minor*, v. d'Espagne (Andalousie), prov. et à 49 kil. S.-E. de Cordoue, près de la source de la Marbella; 4,400 hab.

LURCY-LE-SAUVAGE ou LURCY-LÉVY, ch.-l. de cant. (Allier), arr. et à 46 kil. N.-O. de Moulins; 1,236 hab. Porcelaine et poterie. Comm. de bois, charbon, grains, bestiaux. Aux environs, exploit. de houille. Elève de chèvres-cachemires.

LURE, *Lutera*, en allemand *Luders*, s.-préf. (Haute-Saône), à 31 kil. E.-N.-E. de Vesoul, au milieu d'un terrain marécageux, près de l'Ognon; 3,355 hab. Trib. de 1re instance, collége. Elle possédait autrefois une abbaye de bénédictins dépendante du monastère de Luxeuil, fondée, en 610, par St Déicole, compagnon de St Colomban, réunie plus tard à celle de Murbach, et dont les abbés étaient princes de l'Empire; les bâtiments forment auj. la sous-préfecture. Bel hôtel-de-ville, construit en 1836. Comm. de vins, grains, bois, fromages, kirsch. Aux environs, usines à fer et acier.

Lure (montagnes de), contre-fort des Alpes sur le versant français. Elles séparent le département des Basses-Alpes de celui de la Drôme, se lient avec le mont Ventoux, et finissent à Malaucène (Vaucluse). Plus grande hauteur : 1,800 mèt.

LURI, ch.-l. de cant. (Corse), arr. et à 33 kil. N. de Bastia, dans une belle vallée; 1,807 hab. Comm. de vins, huiles, cédrats, oranges.

LURY, ch.-l. de cant. (Cher), arr. et à 28 kil. N.-O. de Bourges, près de la rive dr. de l'Arnon; 559 hab.

LUSACE, en allemand *Lausitz*, en latin *Lusatia*, pays de l'Allemagne septentrionale, appartenant en partie à la Prusse, en partie à la Saxe, formait autrefois deux margraviats indépendants, la Haute-Lusace et la Basse-Lusace. Superf. : 1,000,000 d'hect.; pop., 500,000 hab. La Lusace était bornée au N. par le Brandebourg, à l'E. par la Silésie, au S. par la Bohême, à l'O. par la Misnie et la Saxe électorale. Elle fut habitée par des tribus slaves (Semnons, Vénèdes, Sorabes), qui, en 929, devinrent tributaires du roi de Germanie Henri Ier, et qui, sous Othon Ier, 968, reçurent le baptême. Les margraves n'acquirent un pouvoir réel qu'en 1031, et seulement dans la Basse-Lusace, tandis que la Haute-Lusace se soumit à la suzeraineté de la Pologne. Durant les XIIe et XIIIe siècles, les rois de Bohême et les margraves de Misnie se disputèrent la possession du pays. En 1231, la Haute-Lusace échut presque entière à Albert II de Brandebourg. De même, la Basse-Lusace fut cédée par le margrave Diezmann de Misnie au margrave de Brandebourg. A l'extinction de la ligne ascanienne de Brandebourg, 1320, l'empereur Louis de Bavière donna la Basse-Lusace à son fils, et les Etats de la Haute-Lusace se soumirent au roi de Bohême, Jean de Luxembourg. Dans la guerre des Hussites, le pays eut beaucoup à souffrir. En 1467, la Lusace se soumit à Mathias Corvin, roi de Hongrie, à qui elle appartint définitivement par le traité d'Olmutz, 1479. En 1526, la Lusace passa, en même temps que la Bohême, à Ferdinand Ier d'Autriche. Dans la guerre de Trente Ans, elle fut occupée alternativement par les Impériaux et par l'armée protestante. En 1635, elle fut cédée par l'empereur Ferdinand II à l'électeur Jean-George de Saxe, et partagea dès lors le sort de ce dernier pays. En 1815, la Basse-Lusace, les parties orientale et septentrionale de la Haute-Lusace, furent incorporées à la Prusse. — La *Haute-Lusace saxonne* fait partie du cercle de Bautzen, et comprend une superf. de 205,000 hect., avec 266,000 hab.; villes principales : Bautzen, Zittau, Kamenz et Loebau. La partie méridionale est montagneuse. Agriculture et industrie florissantes, la 1re entre les mains de la population slave, la 2e entre celles de la population allemande. On y fabrique de la toile excellente, qui forme un article principal d'exportation. — La *Haute-Lusace prussienne* a une superf. de 315,000 hect., avec 170,000 hab., fait partie de la prov. de Silésie (régence de Liegnitz), et est partagée entre les cercles de Goerlitz, Hoyersmerda, Rothenburg, et Lauban. — La *Basse-Lusace* fait partie de la prov. de Brandebourg (régence de Francfort), et se répartit entre les cercles de Luckau, Sorau, Guben, Lubben, Kalau, Spremberg, Kottbus, Senftenberg, et Finsterwalde. Superf.; 670,000 hect., avec 230,000 hab. E. S.

LUSIGNAN, famille célèbre du Poitou, remontait à Hugues, dit *le Veneur*, qui vivait au Xe siècle. Les descendants de ce seigneur portèrent le titre de *sires de Lusignan*. A la fin du XIIe siècle, Gui de Lusignan fut appelé à régner sur Jérusalem, et son fils Amaury fonda une dynastie dans l'île de Chypre (*V. ce mot*). De la maison de Lusignan sont sortis les seigneurs de Lezay, les comtes d'Eu, et les comtes de Pembroke. Le mariage de Hugues IX fit passer la seigneurie de Lusignan aux comtes de la Marche.

Lusignan (Gui de), d'abord comte de Jaffa et d'Ascalon, puis roi de Jérusalem, en 1186, par suite de son mariage avec Sibylle, fille d'Amaury Ier, fut vaincu et pris par Saladin à la bataille de Tibériade, en 1187. Remis en liberté à condition de renoncer à son titre, il le transmit, en 1192, à Richard Cœur-de-Lion, qui lui donna l'île de Chypre, où il mourut deux ans après.

Lusignan (Etienne de), évêque de Limisso, né à Nicosie en 1537, m. en 1590, a laissé : *Histoire générale des royaumes de Jérusalem, Chypre, Arménie*, etc., jusqu'en 1572, Paris, 1579.

Lusignan ou Lezignen, ch.-l. de cant. (Vienne), arr. et à 28 kil. S.-O. de Poitiers, sur la Vonne; 1,525 hab. Ancienne seigneurie, autrefois défendue par un château-fort que bâtit Hugues II de Lusignan, et qui fut pris en 1575 après 4 mois de siége, et rasé par le duc de Montpensier. La tradition le disait fondé par la fée Mélusine, patronne des Lusignan. Comm. de graines de trèfle et de luzerne. Fabr. de serges et grosses étoffes de laine.

LUSIGNY, ch.-l. de cant. (Aube), arr. et à 17 kil. E.-S.-E. de Troyes; 907 hab. Les alliés y tinrent, en 1814, des conférences qui furent sans résultat.

LUSITAINS, *Lusitani*, peuple d'Hispanie, à l'O., entre le Durius et le Tage, à l'O. des Vettons, donna son nom à l'une des grandes divisions de la péninsule; ch.-l., *Olisippo*. En guerre avec les Romains dès l'an 195 av. J.-C., les Lusitains combattirent avec opiniâtreté, surtout sous la conduite de Viriathe, et ne furent soumis qu'en 137.

LUSITANIE, *Lusitania*, une des 5 grandes divisions de l'Hispanie sous les Romains, au S.-O.; entre la Gallécie au N., la Tarraconaise et la Carthaginoise à l'E., la Bétique au S.-E., l'océan Atlantique au S. et à l'O.; villes princip. : Scalabis, Olisippo, Pax Julia. Arrosée par le Durius au N., le Tage au centre, l'Anas au S. Auguste la divisa en 3 circonscriptions judiciaires : Lucus Augusti, Pax Julia, et Scalabis. — C'est le Portugal actuel, moins les prov. du Minho et de Tras-os-Montes, plus une partie de l'Estramadure espagnole.

LUSSAC, ch.-l. de cant. (Gironde), arr. et à 12,660 mèt. E.-N.-E. de Libourne, dans une magnifique position; 322 hab. A 3 kil. au N.-O., était l'abbaye cistercienne de Faize, fondée en 1137.

Lussac-les-Chateaux, ch.-l. de cant. (Vienne), arr. et à 12 kil. S.-O. de Montmorillon, près de la rive dr. de la Vienne; 903 hab. Pierres de taille. Culture du chanvre.

LUSSAN, ch.-l. de cant. (Gard), arr. et à 17 kil. O.-N.-O. d'Uzès; 487 hab.

Lussan (Marguerite de), née à Paris en 1682, m. en 1750, fille, dit-on, de Thomas de Savoie, comte de Sois-

sons (père du prince Eugène), et d'une courtisane, vécut à Paris au milieu d'un monde qui favorisa les faiblesses de son cœur, et au milieu des gens de lettres, dont le commerce développa ses goûts littéraires et seconda la composition de ses ouvrages. Le savant Huet fut le plus célèbre de ses amis. On a d'elle quelques romans d'un intérêt anecdotique : *Anecdotes de la cour de Philippe-Auguste*, 1733, 6 vol. in-12; *Histoire de la comtesse de Gondez*, 1741, 2 vol. in-12; *Mémoires secrets et intrigues de la cour de France sous Charles VIII*, 1741, in-12; *Anecdotes de la cour de François Ier*, 1748, 3 vol. in-12; *Annales galantes de la cour de Henri II*, 1749, 2 vol. in-12; et des œuvres historiques qui ne sont guère que de froids ou puérils récits : *Histoire de Marie d'Angleterre*, 1749; — *de Charles VI*, 1753, 9 vol. in-12; — *de Louis XI*, 1755, 6 vol. in-12; — *de Crillon*, 1752, 2 vol. in-12; — *de la dernière révolution de Naples*, 1757, 4 vol. in-12. Les abbés Baudot et de Boismorand l'ont aidée dans ses ouvrages. G. L.

LUSSURGIU (SAN-), v. de l'île de Sardaigne, prov. et à 14 kil. O.-S.-O. de Cagliari; 4,000 hab. Salaisons, jambons et saucissons renommés.

LUSTRALE (Eau). *V.* EAU LUSTRALE.

LUSTRATION, *Lustratio*, purification publique ou privée pratiquée par les anciens, et consistant soit en sacrifices, soit en certaines pratiques dans lesquelles on employait le feu, le soufre et l'eau, ou les parfums. On purifiait les villes, les armées, les personnes, les champs, les troupeaux. *V.* AMBARVALES, AMBURBIALES, ARMILUSTRE, DENICALES, FUNÉRAILLES, JEUX SÉCULAIRES, LUSTRE, LUSTRIQUE, PALILIES, SUOVETAURILIES. C. D—Y.

LUSTRE, *Lustrum*, espace de 5 ans, chez les anciens Romains. A cette époque, on faisait ordinairement le recensement des citoyens romains, et on le terminait par un sacrifice purificatoire de tout le peuple (*V.* SUOVETAURILIES); cela s'appelait *clore le lustre*. Quand on omettait le recensement, ou que les circonstances étaient malheureuses, on ne célébrait pas de clôture de lustre. C. D—Y.

LUSTRIQUE (Jour), *Lustricus dies*, jour où l'on purifiait un enfant récemment né, chez les anc. Romains, et où on lui imposait un nom. C'était le 8e après la naissance, pour les garçons, et le 9e, pour les filles. La cérémonie avait lieu en présence de toute la famille; une vieille parente frottait de salive le front et les lèvres de l'enfant, frappait des mains, et lui souhaitait toutes sortes de prospérités; puis on allait faire inscrire le nouveau-né sur les registres publics des naissances. C. D—Y.

LUTATIUS CATULUS. *V.* CATULUS.

LUTÈCE, *Lutetia Parisiorum*; et en celtique, *Lu-tas-sey*, le tas fortifié, v. de la Gaule (Lyonnaise 2e), dans une île de la Seine; localité principale des *Parisii*. Auj. *Paris*, le quartier situé dans l'île Notre-Dame.

LUTERA, nom latin de LURE.

LUTEVA, v. de la Gaule (Narbonnaise 1re), chez les Volces Arécomices. Auj. *Lodève*.

LUTGENBURG, v. du duché de Holstein, à 88 kil. N.-E. de Glückstadt; 1,800 hab. Petit port de commerce sur la mer Baltique. Export. de produits agricoles.

LUTHER (Martin), chef de la réformation religieuse en Allemagne, né en 1483 à Eisleben (Saxe), m. en 1546, fils d'un simple ouvrier mineur qui, malgré sa pauvreté, l'envoya étudier à Eisenach. Après avoir pris ses grades en philosophie à l'université d'Erfurt, 1505, Luther entra au couvent des Augustins de cette ville, fut ensuite nommé professeur à Wittemberg, et de là envoyé à Rome pour y représenter son ordre auprès du souverain pontife, 1510. De retour en Saxe, le moine augustin, qui s'était fait recevoir docteur en théologie, et avait d'abord soutenu avec zèle l'autorité du pape et de l'Eglise, commença, dès 1516, à énoncer publiquement des principes contraires au dogme catholique. La prédication des indulgences, vainement recherchée par les Augustins, et confiée aux Dominicains, leurs rivaux, vint, l'année suivante, fournir à Luther un prétexte pour se séparer avec éclat de l'Eglise romaine. Dans un programme renfermant 95 propositions, il engagea la lutte contre l'inquisiteur Tetzel, qui s'était porté le défenseur des indulgences, fit brûler les propositions de son adversaire, et déféra la cause à Rome, 1517. Le pape Léon X, qui d'abord n'avait vu dans cette affaire qu'une rivalité de moines, en laissa l'information et le jugement au cardinal Cajetan, son légat à la diète d'Augsbourg. N'ayant pu obtenir par la douceur une rétractation de Luther, le cardinal essaya de le faire arrêter; mais il lui échappa, et, réfugié à Wittemberg, il s'y plaça ouvertement sous la protection de Frédéric, électeur de Saxe. Dès lors plein de confiance dans ses forces et dans l'appui intéressé que lui promettaient les petits princes d'Allemagne, le hardi réformateur ne garda plus aucune mesure. Dans ses thèses publiques comme dans ses écrits, il attaqua ouvertement tour à tour l'autorité du pape, celle de l'Eglise et sa hiérarchie, le célibat des prêtres, les vœux monastiques, et la possession des biens temporels par le clergé; puis, entraîné par une pente fatale, il en vint à rejeter les dogmes principaux du catholicisme, tels que le culte des saints, le purgatoire, la confession auriculaire, la transsubstantiation, le saint sacrifice de la messe, et la communion sous une seule espèce. Dénoncé en cour de Rome par le théologien Jean Eck, et excommunié par le pape qui, en 1520, prononça la condamnation et la destruction de ses écrits, Luther opposa aux anathèmes de l'Eglise un trait d'audace inouï : à peine avait-il reçu la sentence pontificale, qu'il la fit brûler sur la place publique de Wittemberg, avec toutes les décrétales des papes et les livres du droit canonique. Le retentissement d'un acte si scandaleux détermina l'empereur Charles-Quint à citer Luther devant la diète de Worms, 1521, où celui-ci, muni d'un sauf-conduit impérial, comparut sans crainte, et disputa longuement sans vouloir encore se rétracter. Mis au ban de l'Empire, il fut, à son retour, enlevé secrètement par son protecteur, Frédéric de Saxe, et transféré dans la forteresse de Wartbourg, d'où, pendant dix mois d'une retraite forcée, il ne cessa d'inonder l'Allemagne de ses écrits. En sortant de cette solitude, qui avait exalté son imagination, et qu'il appelait lui-même son *Pathmos*, le réformateur parcourut les divers Etats allemands, et, outre les princes et la noblesse, il sut rallier à sa cause une partie des populations, qu'il entraînait par son éloquence. Des causes et des intérêts d'un ordre tout temporel, parmi lesquels il faut compter la sécularisation des biens du clergé, facilitèrent bientôt les progrès de la réformation prêchée par Luther; aussi, en 1529, les princes et les Etats d'Allemagne qui se rattachaient à cette réformation, crurent-ils devoir se réunir à Worms pour protester contre l'édit de Spire, d'où ils reçurent le nom de *protestants*. De 1526 à 1529, Luther, qui, pour être conséquent avec ses nouveaux principes, s'était marié précédemment, s'occupa d'organiser son église évangélique, de concert avec Mélanchthon, auteur de la profession de foi adoptée à la diète protestante d'Augsbourg, 1530. Témoin des combats soutenus pour sa cause, combats mêlés de revers et de succès, l'auteur de la réformation vit enfin le triomphe de ses partisans, ligués à Smalkalde, affermi par la paix de Nuremberg, qui leur accordait la liberté de conscience jusqu'à la réunion du prochain concile, 1532. Les dernières années de sa vie, pendant lesquelles il eut souvent encore à déplorer les excès de la révolution qu'il avait déterminée (*V.* ANABAPTISTES), furent employées par lui à propager et à soutenir une doctrine dans laquelle s'étaient déjà formées de nombreuses sectes dissidentes. Atteint d'infirmités physiques qui s'étaient jointes à ses souffrances morales, Luther mourut à Eisleben, sa ville natale, et son corps fut rapporté à Wittemberg, où l'électeur Frédéric lui fit faire de magnifiques funérailles. De son mariage avec la religieuse Catherine de Bora, il laissa plusieurs enfants, dont le dernier descendant mâle est mort à Dresde en 1759. Luther était très-versé dans l'Ecriture sainte, maniait admirablement sa langue, et était doué de cette éloquence passionnée qui remue les masses; mais son orgueil, qui l'avait lancé dans l'hérésie, était indomptable. Ses paroles, comme ses actes, n'avaient souvent ni dignité, ni retenue, et l'extrême violence de son caractère, irrité par la contradiction, lui inspirait contre ses adversaires des invectives aussi grossières que déshonorantes pour leur auteur. Luther composa un grand nombre d'ouvrages, dans le double but d'attaquer le catholicisme et d'établir sa réformation. Les principaux sont : 1° parmi ses écrits polémiques, celui *De la captivité de l'Eglise*; 2° la traduction allemande de la *Bible*, commencée pendant sa retraite au château de Wartbourg, et dans laquelle il fixa, dit-on, la langue nationale; 3° son *Catéchisme*, destiné à mettre ses principes à la portée de tout le monde; 4° son traité *de Servo arbitrio*, où il s'élève contre le libre arbitre. Parmi les éditions les plus complètes de ses œuvres, il faut citer celles de Leipsick, par Boerner, 23 vol. in-fol., 1728-40, et de Halle, par Walch, 24 vol. in-4°, 1737-53. La Vie de Luther a été écrite par son ami Mélanchthon, et par Hernschmied; sa doctrine a été appréciée dans l'*Histoire des variations des églises protestantes* de Bossuet. De nos jours, deux ouvrages ont été publiés sur lui : l'un, *Mémoires de Luther*, par M. Michelet, 2 vol. in-8°, 1835; l'autre, *Histoire de la vie et des écrits de Luther*, par Audin, 1840, 2 vol. in-8°. Une

statue de bronze a été élevée à Luther devant l'hôtel-de-ville de Wittemberg, en 1821. D—T—R.

LUTHÉRIENS, partisans des doctrines de Luther (*V. ce mot*). Soutenus, dès l'origine, par l'électeur de Saxe et le comte palatin du Rhin, ils formulèrent leur croyance dans la *Confession d'Augsbourg* en 1530 (*V.* CONFESSION), puis formèrent, pour se défendre contre les catholiques, la confédération de Smalkalde. Tant que vécut Luther, il fit tous ses efforts pour empêcher une lutte ouverte; mais, après sa mort, la guerre éclata. Charles-Quint battit les luthériens à Mühlberg, 1547, et essaya en vain d'établir la paix religieuse, 1548, par son *Interim* d'Augsbourg (*V.* INTÉRIM). Après une nouvelle lutte, il dut signer, en 1552, le traité de Passau, qui permettait l'exercice du luthéranisme dans tout l'Empire, et que confirma, en 1555, la paix d'Augsbourg : la liberté religieuse était assurée aux luthériens, à l'exclusion des autres communions protestantes; on maintenait les sécularisations déjà faites, mais on les prohibait pour l'avenir. Ce furent les traités de Westphalie (*V. ce mot*) qui consacrèrent les droits politiques des luthériens. —Le succès du luthéranisme en Suède provint d'une révolution politique plutôt que religieuse : Gustave Vasa s'en fit une arme pour anéantir la puissance du clergé, protégea ouvertement les frères Olaüs et Laurent Petri, disciples de Luther, encouragea les nobles à s'approprier les biens ecclésiastiques, supprima les fiefs temporels des évêques, et, en vertu d'une décision des Etats de Westeras, 1527, s'appropria les revenus du clergé et le droit de nomination. L'assemblée d'Œrebro, 1529, établit une liturgie presque en tout conforme à celle de la confession d'Augsbourg.—En Danemark, Frédéric Ier adopta la réformation, 1525, et protégea le prédicateur Jean Tausen, disciple de Luther. En 1527, les Etats-Généraux d'Odensée décrétèrent la liberté de conscience, abolirent le célibat des prêtres, soumirent les évêques au tribunal du roi, et brisèrent les liens qui unissaient le clergé avec Rome. Sous Christian III, la diète de Copenhague, en 1536, déclara les évêques déchus, et leurs domaines réunis au fisc; un formulaire de foi et de discipline, soumis à l'approbation de Luther, fut adopté en 1537.—Le luthéranisme fit peu de progrès en France, où le calvinisme gagna plus de partisans. Le culte luthérien possède, à Paris et dans les départements du N.-E., un certain nombre d'églises; une Faculté de théologie, à Strasbourg, est ouverte aux jeunes protestants de la confession d'Augsbourg qui se destinent aux fonctions de pasteurs. B.

LUTINS, esprits fantastiques de la même catégorie que les esprits follets et les farfadets. On les regardait, au moyen âge, comme des êtres malicieux et espiègles, peu méchants au fond, et remplissant le rôle de génies familiers dans les maisons.

LUTMA (Jean), orfévre et graveur d'Amsterdam, né en 1609, m. vers 1685, a inventé la manière du pointillé au maillet.

LUTTE, du latin *lucta*, exercice des jeux publics chez les anc. Grecs et les anc. Romains. C'était une sorte de combat de force et d'adresse, dans lequel deux lutteurs nus, frottés d'huile, et couverts ensuite de poussière ou de sable fin, cherchaient à se terrasser en s'empoignant réciproquement les bras, s'appuyant front contre front, se poussant, se tirant, s'entrelaçant les jambes; en se pressant poitrine contre poitrine, se secouant, se serrant la gorge, s'enlevant de terre. La victoire demeurait à celui qui pouvait renverser son adversaire sans que ce dernier l'entraînât dans sa chute. La joûte se composait de trois engagements, et, pour obtenir le prix, il fallait être vainqueur deux fois de suite, ou avec interruption d'une défaite. Thésée fit, le premier, un art de la lutte, en établissant des palestres où on l'enseignait par principes. Cet exercice fut alors introduit dans tous les jeux publics de la Grèce. Les Romains l'adoptèrent en imitant chez eux une partie des jeux grecs.—Il y avait aussi une lutte où les mains seules étaient engagées, où la force des doigts et du poignet donnait l'avantage; mais ce n'était qu'un prélude à la lutte véritable, un amusement de lutteurs.

LUTTENBERG, v. des États autrichiens (Styrie), sur le Stainzbach, à 45 kil. E. de Marbourg. Vins renommés.

LUTTER, brg du duché de Brunswick, à 27 kil. S.-O. de Wolfenbüttel, sur le Mühlenbach, au pied de Barenberg; 2,000 hab. Victoire de Tilly sur Christian IV de Danemark, en 1626.

LUTTERWORTH, v. d'Angleterre, comté et à 22 kil. S.-S.-O. de Leicester, sur la Swift, et sur le chemin de fer du centre; 2,531 hab. Wiclef, qui en était le curé, y mourut en 1384. L'église contient encore une partie de sa chaire et son portrait. Fromage, bétail et chevaux.

LUTTEUR, acteur des jeux publics chez les anciens Grecs ou Romains. C'était le même que l'athlète; il pratiquait tantôt la lutte, tantôt le pugilat. (*V.* ATHLÈTES.)

LUTTICH, nom allemand de LIÉGE.

LUTZELBURG, nom allemand de LUXEMBOURG.

LUTZELSTEIN. *V.* PETITE-PIERRE (LA).

LUTZEN, v. des Etats prussiens (Saxe), près de l'Elster, à 14 kil. S.-E. de Mersebourg, 19 S.-O. de Leipsick; 1,860 hab. Elle fut le théâtre de deux mémorables batailles : l'une, le 16 nov. 1632, où fut tué le roi de Suède, Gustave-Adolphe, vainqueur des Impériaux, commandés par Wallenstein; l'autre, le 2 mai 1813, où Napoléon Ier battit les Russes et les Prussiens.

LUX, vge (Côte-d'Or), arr. et à 27 kil. N.-N.-E. de Dijon; 700 hab. Anc. château. Près de là, au val d'Ognes, on trouve de nombreuses antiquités romaines.

LUXEMBOURG (Duché de), anc. Etat de l'empire germanique, partagé aujourd'hui entre la Belgique et la Hollande; ch.-l. *Luxembourg*. Il était borné au N.-O. et à l'O. par la Belgique, au S. par la France, à l'E. et au N.-E. par la Prusse rhénane, sillonné en grande partie par les Ardennes, et arrosé au N.-E. par la Moselle. Il a reçu son nom du vieux bourg de *Lucilibargum*, qui plus tard donna naissance à la ville et à la forteresse du Luxembourg. Ce bourg appartint pendant quelque temps au chapitre de St-Maximin de Trèves, qui le vendit, en 963, à Siegfried, comte des Ardennes. Ce dernier réunit le Luxembourg à son comté, et prit dès lors le titre de comte de Luxembourg. Hermann de Luxembourg fut opposé, en 1081, au roi de Germanie, Henri IV; mais il abdiqua en 1087, et mourut l'année suivante. Conrad, le dernier de cette maison, mourut en 1136, et laissa le Luxembourg en héritage à sa cousine Ermenson, épouse de Godefroy, comte de Namur. Henri Ier de Namur, fils d'Ermenson, laissa une fille, Ermesinde, qui apporta le Luxembourg en dot à son époux Walram, comte de Limbourg et marquis d'Arlon, m. en 1226. Le fils de ce dernier, Henri Ier, m. en Palestine, 1270, devint le fondateur d'une 2e maison de Luxembourg. Ses descendants s'appelèrent comtes de Luxembourg. Henri III, petit-fils de Henri Ier, fut nommé empereur d'Allemagne, après l'assassinat d'Albert Ier, 1308, et fut couronné à Aix-la-Chapelle, 1309, sous le nom de Henri VII; il mourut en 1313. Par le mariage de son fils Jean avec Elisabeth, fille de Wenceslas, roi de Bohême, ce royaume échut à la maison de Luxembourg, 1311. Jean périt à la bataille de Crécy, 1346. Son fils aîné, nommé empereur en 1347 sous le nom de Charles IV, érigea le Luxembourg en duché, 1354, et le donna à son frère Wenceslas, issu du mariage de Jean avec Béatrice de Bourbon. Wenceslas étant mort sans enfants, 1383, le Luxembourg échut à son neveu Wenceslas, roi de Bohême, fils aîné de Charles IV, et successeur de ce prince à l'Empire, 1378. Celui-ci donna le Luxembourg en gage à sa nièce Elisabeth, épouse d'abord d'Antoine, duc de Bourgogne, puis de Jean, comte de Hollande. Sous ce dernier prince, les Luxembourgeois se révoltèrent, et nommèrent duc le margrave de Misnie, Guillaume III, époux de l'arrière-petite-fille de l'empereur Sigismond. Elisabeth fit, en 1444, une renonciation en faveur de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, qui, après avoir chassé Guillaume, lui acheta tous ses droits sur le Luxembourg, 1462. Par le mariage de Marie, héritière de Charles le Téméraire, avec l'archiduc Maximilien, 1477, le Luxembourg échut à la maison de Habsbourg-Autriche, et fit, de même que les Pays-Bas, à partir de 1512, partie du cercle impérial de Bourgogne. Charles-Quint céda en 1556, avec les Pays-Bas, le Luxembourg à son fils Philippe II, roi d'Espagne; mais ce duché ne cessa pas pour cela de faire partie de l'empire germanique. Par la paix des Pyrénées, 1659, Thionville, Montmédy, Damvillers, Ivoy, Chavancy et Marville furent abandonnés à la France. Par le traité d'Utrecht, 1713, le Luxembourg, excepté ces territoires, revint à la maison de Habsbourg. Conquis par les Français en 1795, il leur fut cédé en vertu du traité de Campo-Formio, 1797. Il fut érigé en grand-duché par le traité de Vienne, 1815, et donné à Guillaume Ier, roi des Pays-Bas, comme dédommagement de la perte de son héritage de Nassau. Quelques districts furent cédés à la Prusse; en échange, la plus grande partie du duché de Bouillon et une partie de Liége furent incorporées au Luxembourg. En même temps le grand-duché entra dans la Confédération germanique, et la forteresse de Luxembourg fut déclarée forteresse fédérale. En 1830, le Luxembourg s'associa à la révolution belge, et fut réuni à la

Belgique. Il fut partagé entre la Belgique et la Hollande par le traité de Londres, 1839. E. S.

LUXEMBOURG, en allemand *Lutzelburg*, en latin *Licliburgum, Luciliburgum*, v. cap. du Luxembourg hollandais, forteresse importante de la Confédération germanique, située en partie sur un rocher, et divisée par la rivière Alzette en ville-haute et en ville-basse; à 85 kil. S.-E. de Bruxelles; par 49° 37' 38" lat. N. et 3° 49' 26" long. E.; 14,000 hab. Vieux château. La Prusse fournit la garnison, et nomme le gouverneur de la place. Athénée, ou haute école de sciences et de lettres. Tanneries, papeteries, brasseries, moulins à plâtre; fabr. de toiles, tabac, faïence et porcelaine, pipes, etc. — Cette ville fut assiégée en 1443 par Philippe le Bon, duc de Bourgogne, en 1479 par les Français et ensuite par les Impériaux, en 1542 par le duc d'Orléans, et en 1543 encore une fois par les Français. En 1684, elle fut prise par le maréchal de Créquy. Vauban, qui avait dirigé cette attaque, compléta les fortifications de la ville. En 1795, les Autrichiens, après une résistance de huit mois, la rendirent aux Français, qui en firent le ch-l. du départ. des Forêts. E. S.

LUXEMBOURG (Maison de), illustre famille, issue de Walram de Limbourg au XII^e siècle, et qui a fourni 4 empereurs à l'Allemagne (Henri VII, Charles IV, Wenceslas, Sigismond) et plusieurs rois à la Bohême. Quatre de ses branches se sont établies en France : 1° les comtes de *Ligny*, qui s'éteignirent dès 1415; 2° les comtes de *Saint-Pol*, issus des seigneurs de Ligny, et dont les domaines passèrent par mariage, en 1482, dans la maison de Bourbon-Vendôme; 3° les comtes de *Brienne*, issus des seigneurs de Saint-Pol, et éteints en 1608; 4° les ducs de *Piney*, qui se fondirent vers 1661 dans la maison de Montmorency par le mariage de Madeleine de Luxembourg avec le célèbre maréchal de Luxembourg.

LUXEMBOURG (Grand-duché de), Etat de la Confédération germanique, et possession particulière du roi (non du royaume) de Hollande, entre la Belgique au N. et à l'O., la France au S., et la province Rhénane de Prusse à l'E.; 2,484 kil. carr., 83 kil. sur 57; 202,300 hab., presque tous allemands. Ch.-l., *Luxembourg;* v. principales : Dickirch, Echternach. Sol élevé, sur le plateau des Ardennes, et presque en entier dans le bassin de la Moselle. Arrosé par la Moselle, l'Alzette, l'Our, et la Sure. Vastes forêts. Mines de fer, cuivre, houille. Culture du chanvre, des plantes oléagineuses, des pommes de terre. Fabr. de toiles, draps, lainages, cuirs. — Le Luxembourg hollandais est régi par la constitution des Pays-Bas; mais il a, pour ses affaires locales, une diète séparée, qui délègue 4 membres aux États-Généraux des Pays-Bas. Dans la Confédération germanique, il a 3 voix dans le Plenum, et une voix dans le comité fédéral; son contingent militaire est de 3,721 hommes et 8 canons. Revenus : 3,000,000 de fr.

LUXEMBOURG, province et division administrative du royaume de Belgique, entre les prov. de Liége au N., de Namur à l'O., la France au S., et le Luxembourg hollandais à l'E.; 441,704 hect.; 201,600 hab., presque tous wallons. Ch.-l., *Arlon*. Il est divisé en 3 arrond. judiciaires : Arlon, Marche, Neufchâteau; et 5 arrond. administratifs : Arlon, Bastogne, Marche, Neufchâteau, Virton. Sol élevé, sur le plateau des Ardennes, compris dans les bassins de la Meuse et de la Moselle, traversé de l'E. à l'O. par la Semoy. Exploitation en grand des forêts. Mines de fer, plomb, houille; carrières de marbre, ardoises, pierre à bâtir. Elève de chevaux, moutons, porcs. Fabr. de tulle, draps, poterie, cuirs, etc.

LUXEMBOURG (François-Henri de MONTMORENCY-BOUTEVILLE, duc de), né à Paris en 1628, fils posthume de ce comte de Bouteville, si connu par ses duels et décapité sous Louis XIII, maréchal de France en 1675, m. en 1695. Il s'attacha de bonne heure à la fortune du prince de Condé, se distingua sous ses yeux à la bataille de Lens, 1648, suivit son parti pendant la guerre de la Fronde, et, après la paix, obtint, par le crédit de M. le Prince, la main de Madeleine-Charlotte, héritière du duché-pairie de Luxembourg, 1661. Principal lieutenant-général de Condé, il prit part à la première conquête de la Franche-Comté, 1668, et à l'invasion des Provinces-Unies, 1672; après la retraite du prince et la mort de Turenne, 1675, il fut nommé général en chef, et battit Guillaume d'Orange à Mont-Cassel, 1677, et à Mons, 1678. L'année suivante, la haine de Louvois l'impliqua dans un de ces procès d'empoisonnements et de sortiléges, si fréquents alors, et il comparut devant la Chambre ardente, établie à l'Arsenal. Relâché au bout de quelques mois de prison, le roi le remit à la tête de ses armées, et il remporta ses plus belles victoires sur le prince d'Orange ou ses alliés à Fleurus (30 juin 1690), à Steinkerque (3 août 1692), à Nerwinde (29 juillet 1793). Le prince de Conti l'appelait le *Tapissier de Notre-Dame*, à cause des nombreux drapeaux qu'il prit à l'ennemi, et qu'alors on appendait dans la cathédrale de Paris. Luxembourg, élève de Condé, eut quelque chose des qualités de son maître : impétuosité, coup d'œil rapide, inspiration soudaine; mais son indolence, ses habitudes de grand seigneur, l'empêchèrent souvent de recueillir les fruits de ses victoires. G.

LUXEMBOURG (Christian-Louis, duc de), fils du précédent, né en 1675, maréchal en 1734, m. en 1746, se distingua dans la guerre de la succession d'Espagne, et particulièrement à Oudenarde, 1708, à Malplaquet, 1709, et à Denain, 1712, mais sans jamais commander en chef. G.

LUXEMBOURG (Palais et jardins du), à Paris, vers l'extrémité orientale du faub. St-Germain, et au bout de la rue de Tournon. Le palais a la forme d'un parallélogramme allongé, dont la face mesure 89^m,30 de l'E. à l'O., et les côtés, 149^m,10^c du N. au S. Son élévation se compose de 8 gros pavillons carrés, à toiture pyramidale, reliés entre eux, sur les parties latérales, par deux petits corps en retraite, et deux grandes galeries. Deux grands corps de bâtiment assemblent les faces latérales, à peu près aux deux tiers de leur longueur, et composent la masse la plus importante des constructions. Le palais a deux façades : l'une au N., vers la ville, sur l'axe de la rue de Tournon, l'autre au S., sur le jardin. La 1re se présente ornée de trois pavillons, deux d'angle en saillie, et un central, reliés entre eux par deux galeries, percées chacune de quatre fenêtres en portiques, et terminées, à la hauteur du 1er étage, par une terrasse à balustrades. Les pavillons angulaires sont à deux étages, et ornés de pilastres d'ordre toscan au rez-de-chaussée, dorique au 1er étage, composite au 2e. Ils sont avec bossages, et les murs découpés en refends : c'est l'ordonnance générale de l'édifice. Le pavillon du centre est à ressauts, avec deux ordres de colonnes superposées, et se termine par une espèce d'attique circulaire, couverte d'une coupole surmontée d'un lanternon. Dans ce pavillon s'ouvre une grande porte en arcade, entrée de la cour d'honneur du palais. Cette cour, placée entre les quatre pavillons septentrionaux, est quadrangulaire, et longue de 70^m,38^c, sur 59^m,40. Elle est fermée à l'E. et à l'O par les deux longues galeries latérales ci-dessus nommées, à un seul étage, avec fenêtres en portiques au rez-de-chaussée, et fenêtres à chambranles au 1er étage; au S., par le principal corps de bâtiment, élevé de deux étages, qui se profilent avec ceux des pavillons. Leur hauteur est de 21 mèt. Derrière, sur l'axe général, un gros corps de bâtiment, flanqué de deux petites cours de service, se joint au corps qui forme la façade sur le jardin. A son centre est un pavillon à deux ordres de colonnes superposées et engagées, terminé par un attique animé par des cariatides, sous un fronton circulaire, et couvert d'un dôme quadrangulaire avec lanternon. Aux extrémités de cette façade s'avancent en ailes deux gros pavillons quadrangulaires. Leur saillie paraît d'autant plus forte, que le 2e étage de l'arrière-corps est en retraite; cela donne un peu de lourdeur à l'ensemble, quoique l'étendue de la ligne soit de 89^m,84^c. Le Luxembourg est un des plus beaux édifices de Paris. Ses constructions couvrent 11,991 mèt., les cours comprises. Peu de palais joignent à une aussi grande étendue une aussi parfaite régularité. Son architecture est une imitation du goût et du style des palais toscans, et surtout du palais Pitti à Florence. On y admire la virilité du style, la sévérité des formes générales, et la pureté des profils. Tous les rez-de-chaussée sont voûtés en pierre. — Marie de Médicis, veuve de Henri IV, fit construire le palais du Luxembourg sur l'emplacement d'un hôtel de ce nom. Les travaux, commencés en 1615, furent achevés en 1620. Jacques Debrosse en fut l'architecte. L'édifice devait porter le nom de *Palais de la reine douairière;* Marie l'ayant donné à Gaston, duc d'Orléans, son 2e fils, ce prince l'appela *Palais d'Orléans*. Néanmoins, le nom de l'hôtel qui occupa d'abord cet emplacement, et qui appartenait au duc de Piney-Luxembourg, prévalut alors, comme encore aujourd'hui. Ce palais passa successivement à *Mademoiselle*, fille de Gaston; cette princesse le laissa, en 1693, au duc d'Orléans, frère de Louis XIV; Louis XV l'acheta, et Louis XVI le donna à son frère, *Monsieur*, depuis Louis XVIII; il devint propriété nationale après la chute de la monarchie, fut converti en prison pendant la Terreur, et redevint, en 1795, palais pour le Directoire exécutif. Après le 18 brumaire an VIII (1799), il reçut le nom de *Palais du consulat*. En 1801, il fut affecté au sénat conservateur, et, en 1814, à la Chambre des pairs. De 1836 à

1841, on construisit, en avant de l'anc. façade sur ce jardin, la façade actuelle, semblable à la 1re, et, entre les bâtiments, une nouvelle salle des séances de la Chambre des pairs et une bibliothèque. La salle a la forme d'un hémicycle de 28 mèt. de diamètre sur 17 mèt. de profondeur. Elle contient 300 personnes, et les tribunes, 400. Ces travaux furent exécutés sur les plans et sous la direction de M. de Gisors. En 1852, le Luxembourg a été de nouveau affecté au sénat. La galerie de l'E., et moitié environ de celle de l'O., sont consacrées à un musée de peinture des artistes vivants. Dans cette galerie de l'O. et dans ses pavillons étaient les appartements de Marie de Médicis. — *Jardins.* Il y en a deux : un jardin français et un jardin anglais. Le jardin français se trouve devant le palais. On y remarque surtout un vaste parterre, qui s'élargit en deux vastes hémicycles, avec talus couverts de gazon et couronnés par une balustrade en pierre. Au centre est un bassin octogone de 54m,40c, sur 48m,90c, avec un groupe d'enfants portant une vasque d'où s'élève un jet d'eau. A l'extrémité S. de ce parterre, et sur l'axe général du palais, s'ouvre une superbe avenue longue de 520 mèt., large de 35, plantée de 6 rangées d'arbres, et conduisant en droite ligne au bâtiment monumental de l'Observatoire, qui lui sert de perspective. Debrosse dessina ce jardin, et construisit, à l'extrémité E. d'une des allées voisines du palais, une belle fontaine d'architecture dorique à colonnes, avec de nombreuses congélations sculptées. On l'appelait *Grotte de Marie de Médicis.* Chalgrin donna, en 1801, aux parterres la forme qu'ils ont aujourd'hui, et Baraguey termina, en 1810-11, l'avenue de l'Observatoire, commencée en 1796. La terrasse qui enveloppe les parterres a été décorée, en 1845 et années suivantes, de 22 statues de marbre blanc, hautes de 2m30, œuvres de nos meilleurs artistes, et représentant des reines, des héroïnes, et des femmes célèbres françaises. A l'O. du palais, est une belle orangerie de 57 mèt. de longueur, bâtie en 1844. — Le *Jardin anglais* s'étend au S.-O. du Jardin français, dans un terrain bas, qui lui est immédiatement contigu. M. de Gisors le dessina en 1848, et le disposa de manière que presque partout les massifs servent de vergers, où l'on enseigne la culture des arbres fruitiers et de la vigne. Le Jardin du Luxembourg est moins régulièrement beau que celui des Tuileries, mais plus varié, et près de moitié plus grand. Sa superficie totale est de 345,513 mèt. Ses parterres sont renommés pour leurs arbustes et leurs fleurs. *V.* De Gisors, *le Palais du Luxembourg,* Paris, 1847, 1 vol. gr. in-8°, fig. C. D—Y.

LUXEMBOURG (Petit), hôtel situé rue de Vaugirard, à l'O. du palais du Luxembourg, et presque contigu à ce palais. Marie de Médicis le fit bâtir sur un terrain dépendant du grand Luxembourg; suivant d'autres, ce serait le cardinal de Richelieu qui l'aurait élevé vers 1629. Quoi qu'il en soit, l'hôtel lui appartint; il l'habita pendant quelque temps, puis le donna à la duchesse d'Aiguillon, sa nièce. Le prince de Bourbon-Condé en ayant hérité, il fut appelé *hôtel du Petit-Bourbon.* Sous Louis XVI, il appartint à *Monsieur,* depuis Louis XVIII; pendant le gouvernement directorial, 4 des directeurs l'habitaient; le général Bonaparte y demeura pendant 3 mois, lors de l'établissement du Consulat. La Restauration l'affecta au logement du président de la Chambre des pairs. Depuis 1852, il est l'hôtel du président du Sénat. Son architecture n'a rien de remarquable; on l'attribue à Germain Boffrand. C. D—X

LUXEUIL, *Luxovium,* ch.-l. de cant. (Haute-Saône, arr. et à 20 kil. N.-O. de Lure; 3,515 hab. Collége. Eaux thermales; établissement de bains. Fabr. de kirsch, ouvrages en fer-blanc et fer poli, chapeaux de paille. Tanneries, papeteries. Comm. de grains, vins, bestiaux, jambons, bois, etc. On y remarque : l'église St-Pierre, du XIVe siècle; l'hôtel-de-ville; de nombreuses antiquités romaines. — Ville de la Séquanaise, importante sous les Romains, ruinée par les Barbares, elle était entièrement déserte, quand St Colomban y fonda, en 590, un monastère qui acquit promptement beaucoup de célébrité, et dont les écoles furent renommées. Ebroïn, 670, et St Léger, 673, y furent retenus captifs. En 732, l'abbaye de Luxeuil fut ruinée par les Sarrasins. Charlemagne la releva, et la règle de St Benoît fut alors substituée à celle de St Colomban; au IXe siècle, Luxeuil fut encore ravagé par les Normands. Les abbés du monastère furent souverains de la ville jusqu'en 1594; ils lui avaient accordé une commune en 1291. L'abbaye subsista jusqu'à la Révolution française; ses bâtiments sont occupés aujourd'hui par un séminaire.

LUXOR, vge de la Haute-Egypte. *V.* Louqsor.

LUYNES, vge (Indre-et-Loire), arr. et à 12 kil. O. de Tours, sur la rive dr. de la Loire; 917 hab. C'est l'anc. ville de *Maillé,* érigée en comté en 1572, puis en duché-pairie (août 1619) par Louis XIII pour Albert de Luynes, et appelée *Roche-sur-Loire* pendant la Révolution. Autrefois plus considérable, la révocation de l'édit de Nantes l'a ruinée. Elle est adossée à un rocher, dans lequel sont creusées beaucoup d'habitations. Un vieux château la domine. Fabr. de passementerie.

LUYNES (Maison d'ALBERT DE). *V.* ALBERT.

LUZ, ch.-l. de cant. (Hautes-Pyrénées), arr. et à 20 kil. E.-S.-E. d'Argelès, ch.-l. de la vallée de Barèges, au pied du mont Bergons; 1,641 hab. Belle église construite par les Templiers. Eaux minérales. Près de là, vieux château de Ste-Marie.

LUZAN (Ignace de), littérateur espagnol, né à Saragosse le 28 mars 1702, m. à Madrid le 19 mars 1754, fit ses études à Palerme. Il devint secrétaire d'ambassade à Paris, conseiller d'Etat, et ministre du commerce. C'était un esprit froid, éclairé, plein de délicatesse. Il entreprit de réformer le goût de sa nation, et composa une *Poétique,* 1737, où il s'appuie de l'autorité et des exemples des auteurs français. Chef des *Gallicistes,* il traduisit pour le théâtre de Madrid une pièce de La Chaussée, et lança une satire dans le genre du *Lutrin* contre l'afféterie des prédicateurs. On a encore de lui un poëme sur la Conversation, et quelques canzones. B.

LUZARCHES, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), arr. et à 30 kil. E.-N.-E. de Pontoise; 1,246 hab. Les rois mérovingiens y eurent un palais. Eglise curieuse. Fabr. de blondes et de passementerie. Patrie de l'architecte Robert de Luzarches. Près de là, au hameau d'Hérivaux, il y eut une célèbre abbaye de chanoines réguliers de la Congrégation de France, détruite à la Révolution.

LUZARCHES (Robert de), architecte du XIIIe siècle, né à Luzarches, a donné, vers 1220, les plans de la magnifique cathédrale d'Amiens.

LUZECH, ch.-l. de cant. (Lot), arr. et à 16 kil. O. de Cahors, sur la rive g. du Lot; 1,345 hab. Ruines d'un château fort. Vins estimés.

LUZERN, nom allemand de LUCERNE.

LUZERNE (le cardinal de LA). *V.* LA LUZERNE.

LUZY, ch.-l. de cant. (Nièvre), arr. et à 35 kil. S. de Château-Chinon; 1,580 hab. Comm. de porcs et de gibier. Tanneries.

LUZZARA, v. du royaume d'Italie (province de Reggio), à 7 kil. N.-E. de Guastalla; 7,591 habit. Bataille entre les Français et les Autrichiens (15 août 1702); les deux parties s'attribuèrent la victoire; le marquis de Créqui, dernier de sa maison, y fut tué.

LYÆUS, c.-à-d. en grec, *qui délivre des soucis,* surnom de Bacchus.

LYCAMBE. *V.* ARCHILOQUE.

LYCAON, rejeton de Titan et de la Terre, et, suivant d'autres, fils de Pélasgus, fut roi d'Arcadie, bâtit la ville de Lycosure, donna des lois à son peuple, et institua parmi eux la religion de Jupiter Lycœus, auquel il offrit des sacrifices humains. Il prenait pour victimes les étrangers qui passaient en Arcadie. Il servit à Jupiter descendu chez lui les membres d'un jeune enfant; le dieu foudroya le palais, le prince et ses cinquante fils. Selon une autre tradition, Lycaon fut changé en loup. — Un autre Lycaon fut aussi changé en loup; mais celui-ci reprenait tous les dix ans sa figure primitive, si, pendant ce temps, il s'était abstenu de chair humaine. P.

LYCAONIE, *Lycaonia,* anc. région de l'Asie-Mineure, dans les montagnes du Taurus, au N. de la Pisidie et de l'Isaurie; ville principale : *Iconium.*

LYCÉE (Mont), *Lycæus mons,* auj. *Diaforti,* mont d'Arcadie, au S., sur la frontière de Messénie. Il était consacré à Pan, qui protégeait les bergeries contre les loups (*lycos*). On retrouve dans une plaine voisine l'hippodrome où se célébraient les *Jeux lycéens* en l'honneur de ce dieu; c'étaient des courses à pied et à cheval; la récompense du vainqueur était ordinairement une armure d'airain. Transportés à Rome, les Jeux lycéens devinrent les *Lupercales.*

LYCÉE, *Lycæum,* portique et promenade d'Athènes, sur les bords de l'Ilissus. Comme Aristote y donna ses leçons en se promenant avec ses disciples, le mot *Lycée* désigna l'école et la doctrine de ce philosophe. — En 1787, Pilastre des Rosiers fonda à Paris, sous le nom de *Lycée,* une institution de lettres et de sciences, où enseignèrent La Harpe, Ginguené, Fourcroy, Chaptal, etc., et qui depuis a pris celui d'*Athénée,* qu'il porte encore. Ce fut des leçons faites dans cet établissement que La Harpe intitula *Lycée* son Cours de littérature. — Le nom de *Lycée,* appliqué en 1807 aux colléges de l'Université impériale, remplacé

en 1815 par celui de *Collége royal*, a été rétabli en 1848.

LYCHNITIS (Lac), dans l'anc. Illyrie. Auj. *Okhrida*.

LYCHNIDE, *Lychnidus*, v. de l'anc. Illyrie, sur la rive E. du lac Lychnitis; ch.-l. des Dassarètes. Auj. *Okhrida*.

LYCIARQUE, magistrat annuel de la Lycie, présidant aux affaires de cette province et aux fêtes établies en l'honneur des dieux.

LYCIE, *Lycia*, anc. région de l'Asie-Mineure, au S.; entre la Carie au N.-O., la Méditerranée à l'O. et au S., la Pamphylie à l'E., la Pisidie au N.-E; villes principales: Telmissus, Xanthe, Myra, Limyra, Patara, Phaselis. Sillonnée par le Taurus (points culminants : le Climax, le Cragus), arrosée par le Xanthus et le Limyrus. Sur la côte, la mer Intérieure formait les golfes de Glaucus ou Telmissus (auj. *Macri*) et de Lycie (*Satalièh*). — La Lycie, qu'on appelait originairement *Mylias*, eut pour premiers habitants les *Solymes*, que des *Termyles* venus de Crète refoulèrent dans l'intérieur. Ceux-ci furent dépossédés à leur tour par *Lycus*, fils de Pandion, roi d'Athènes. Les Lyciens soutinrent Priam contre les Grecs, échappèrent aux armes de Crésus, mais furent soumis par Harpage, lieutenant de Cyrus. Darius Ier comprit la Lycie dans la 1re satrapie persane, quoiqu'elle conservât des princes particuliers. Après Alexandre le Grand, elle échut à Antigone, puis aux Séleucides; Antiochus le Grand dut l'abandonner aux Romains, qui la donnèrent aux Rhodiens, 190 av. J.-C., puis la leur reprirent, en punition de leurs intelligences avec Persée. Elle jouit alors d'une indépendance nominale, et se donna une constitution républicaine et fédérative, dont Strabon nous a conservé les traits principaux. Sous l'empereur Claude, quelques citoyens romains ayant été massacrés en Lycie pendant une sédition, ce pays perdit sa liberté, et fut incorporé à la Pamphylie. Auj. la Lycie est répartie entre les sandjaks de Mentesche (Aïdin) et d'Adalia (Caraman). On y trouve encore d'importantes antiquités (constructions tumulaires, médailles, inscriptions, etc.). *V.* Ch. Fellows, *An account of discoveries in Lycia*, Londres, 1840, in-4°, et *Travels and Researches in Asia Minor*, etc., ib., 1852, in-8°. B.

LYCK, en polonais *OElck*, v. des Etats prussiens (Posen), sur le lac Somnau, à 98 kil. S. de Gumbinnen; 3,200 hab. Anc. château sur une île du lac. Toiles, tanneries, papeteries.

LYCOMÈDE, roi de l'île de Scyros, reçut à sa cour Achille, caché sous des vêtements de femme, et qui séduisit sa fille Déidamie. Il fit périr Thésée par trahison.

LYCOPHRON, un des meurtriers d'Alexandre de Phères, et tyran de Thessalie. Philippe, père d'Alexandre le Grand, secourut contre lui les Thessaliens, l'an 357 av. J.-C.

LYCOPHRON, poëte grec du IIe siècle av. J.-C., né à Chalcis (Eubée), vint en Egypte à la cour de Ptolémée Philadelphe, qui l'admit dans cette pléiade de poëtes célèbres à cette époque, dont Apollonius de Rhodes, Aratus et Théocrite faisaient partie. Il écrivit un grand nombre de tragédies, estimées de son temps, et des poëmes satiriques, dont le principal est l'*Eloge de Ménédème*. On n'a plus de lui qu'un poëme intitulé *Alexandra* (Cassandre, fille de Priam), longue et obscure prédiction des malheurs de Troie, énigme que des travaux immenses n'ont pu éclaircir. Chez les anciens, Tzetzès le commenta. Les principales éditions sont celles de Canter, Bâle, 1566; de Meursius, 1597; de Potter, Oxford, 1697; de Reichard, Leipz., 1788; de P. Sébastiani, Rome, 1803, in-4°; de Muller, Leipz., 1811; de Bachmann, ibid., 1830. M. Dehèque a trad. et annoté *la Cassandre*, Paris, 1853, in-8°.

LYCOPOLIS, v. de l'anc. Thébaïde ou Haute-Egypte, vers le N., près de la rive g. du Nil, au N.-O. d'Apollinopolis-Parva, était ainsi appelée parce qu'on y adorait le loup, ou plutôt le chakal, et donnait son nom au *nome Lycopolite*. C'est auj. *Siout*. Patrie de Plotin.

LYCORTAS, père de l'historien Polybe; fut élève et ami de Philopémen, et, après lui, chef des Achéens. Il vengea sa mort par le pillage de Messène, 182 av. J.-C., et força Sparte à accéder à la ligue achéenne.

LYCOSTHÈNE. *V.* WOLFHART.

LYCOSURE, *Lycosura*, v. d'Arcadie, chez les Parrhasiens, au pied du Lycée et au S.-O. de Mégalopolis, fut fondée par le roi Lycaon. Elle passait, suivant Pausanias, pour la plus ancienne ville de la terre, celle à l'exemple de laquelle les hommes avaient appris à bâtir des villes. Déjà détruite au temps de cet auteur; quelques ruines en subsistent.

LYCURGUE, roi de Thrace, ayant poursuivi les Ménades qui célébraient les Orgies de Bacchus, fut frappé de cécité, et, peu de temps après, tué par ses sujets, qui le mirent en croix ou le firent déchirer par des chevaux sauvages. Une fresque du temple de Bacchus à Athènes représentait son forfait et sa punition.

LYCURGUE, législateur de Sparte, 6e descendant du chef dorien Aristodème, était fils du roi Eunomos, de la branche des Proclides ou Eurypontides. Il hérita du pouvoir en l'an 898 av. J.-C., par la mort de son frère aîné, Polydecte; sa belle-sœur, qui était enceinte, lui proposant de faire périr son enfant, s'il voulait l'épouser et partager le trône avec elle, il feignit d'accepter, et fit surveiller la veuve de Polydecte, dont il recueillit le fils aussitôt qu'il fut né. Il le nomma Charilaos (joie du peuple), et gouverna, pendant sa minorité, en qualité de tuteur. Sa belle-sœur répandit le bruit qu'il attenterait aux jours du jeune roi pour s'emparer du trône : il s'exila pour faire taire la calomnie. Il voyagea en Crète, où il se pénétra moins des lois phéniciennes de Minos que de celles des Doriens établis dans cette île, et d'où il envoya à Sparte, pour lui préparer les voies, le poëte lyrique et législateur Thalétas; en Asie, où il rassembla les poëmes d'Homère que, le premier, il fit connaître à la Grèce; en Egypte, où les prêtres l'initièrent à l'organisation des castes. On doit considérer comme des fables les voyages en Libye, en Ibérie, et dans l'Inde, qu'un seul auteur lui attribue. Rappelé par ses concitoyens en proie à la discorde, il ne rentra dans Sparte qu'après avoir consulté l'oracle de Delphes, qui le déclara l'ami des dieux et le plus sage des hommes. Il put commencer sa réforme, 884, avec l'appui de Charilaos et de 30 amis armés; elle ne passa pas sans difficultés et sans luttes : assailli sur la place publique, il eut un œil crevé par un jeune homme nommé Alcandre; mais sa modération et sa bonté dans cette circonstance lui ramenèrent nombre de mécontents. Quand il eut terminé son œuvre, il s'éloigna, en faisant jurer aux Spartiates de ne rien changer à ses institutions avant son retour : apprenant alors de l'Oracle de Delphes qu'elles étaient les meilleures de toutes, et que Sparte prospérerait tant qu'elle y serait soumise, il ne revint jamais dans sa patrie, et se laissa peut-être mourir de faim, après avoir ordonné que ses cendres fussent jetées à la mer. Delphes, la Crète et l'Elide se disputèrent l'honneur d'avoir reçu sa dépouille mortelle; les Spartiates lui élevèrent un temple, et, jusqu'aux derniers temps de leur histoire, ils lui offrirent des sacrifices annuels. Lycurgue n'a pas imaginé la constitution de Sparte; il en trouva les éléments dans les mœurs des Doriens, et dans le système d'asservissement qu'ils avaient appliqué au Péloponèse. Sa législation est donc l'œuvre de la race dorienne, œuvre réunie en un code par un homme supérieur. Elle divise les personnes en 3 classes : 1° les 9,000 *Doriens* ou *Spartiates*, exclusivement guerriers, répartis dans 3 tribus, subdivisées en 30 districts, dont chacun comprenait 30 familles; les aînés (*ormioi*), héritant seuls des terres, jouissaient, seuls aussi, de la plénitude des droits politiques; les puînés, exclus du partage, formaient, dans Sparte, une espèce de classe inférieure (*upomeiones*), pauvre, mécontente, et disposée à susciter des troubles; 2° les 30,000 *Périèques* ou *Laconiens*, en possession de droits civils assez étendus, mais privés de droits politiques, adonnés à l'agriculture, à l'industrie, et composant les troupes légères; 3° les *Hilotes*, ou esclaves de la glèbe qu'ils cultivaient en payant une légère redevance aux Spartiates; ils servaient comme matelots et comme valets d'armée auprès des Hoplites, et étaient fréquemment décimés par la *Cryptie*, chasse aux Hilotes, dont le double but était d'habituer les jeunes gens aux combats d'embuscades, et de diminuer le nombre d'une classe d'hommes désespérés et toujours prêts à se révolter (*V.* HILOTES). Entre les deux premières classes se plaçaient les *Mothaces* ou *Néodamodes*, Hilotes affranchis dans des circonstances graves. L'état des terres correspondait à celui des personnes; on distinguait : 1° les terres de la conquête, tirées au sort (*klèroi*) entre les Spartiates, et au nombre de 9,000; on en avait la propriété absolue, et nulle portion ne pouvait en être aliénée, diminuée ou augmentée; 2° 30,000 lots de terres censitaires, données aux Laconiens, et qui ne semblent pas avoir été tirées au sort; c'étaient des propriétés civiles, soumises au tribut; 3° les terres des Hilotes, affermées à bas prix, et pouvant leur procurer une certaine aisance. Quelques domaines étaient, de plus, accordés aux rois, qui devaient y placer des garnisons. Le gouvernement était réservé tout entier aux seuls Spartiates, et, par là même, aristocratique. Le pouvoir législatif était exercé par deux assemblées : celle du peuple, tenue tous les mois à la nouvelle lune, et investie du droit unique d'adopter ou de rejeter les propositions des rois et

du sénat; celle du sénat (γερουσία) ou conseil des 28, âgés au moins de 60 ans, nommés à vie par l'assemblée du peuple, présidés par les 2 rois, et investis des fonctions politiques, judiciaires, administratives. Le pouvoir exécutif était confié à 2 rois héréditaires qui commandaient l'armée, avaient l'initiative des lois, présidaient aux sacrifices, et recevaient les ambassadeurs. Quant aux 5 Ephores, magistrats inspecteurs pris dans le peuple, l'institution en est probablement postérieure à Lycurgue, et ils ne devinrent tout-puissants dans l'Etat qu'au temps des guerres médiques : ils formèrent alors l'élément démocratique, comme les tribuns à Rome (*V.* Ephores). L'éducation des Spartiates, d'après la loi de Lycurgue, était fondée sur l'exagération du principe que l'Etat prime la famille : de là la suppression de celle-ci et la violation des lois de la pudeur (obligation du mariage sous peine d'infamie ; communauté des femmes dans certains cas; décision des anciens de la tribu sur le nouveau-né, jeté dans un gouffre s'il est difforme, mais réservé, s'il est robuste, aux exercices publics du gymnase, presque les mêmes pour les deux sexes, et aux fustigations devant l'autel de Diane) ; de là encore l'oubli des lois morales (le vol encouragé comme exercice d'adresse), la haine de l'étranger (*V.* Xénélasie), la communauté des biens représentée par les repas publics (*V.* Syssities), et l'exclusion des richesses métalliques, la monnaie de fer de très-grand module étant seule tolérée. Cette éducation faisait des corps robustes, des soldats courageux : elle ne faisait pas des hommes, encore moins des femmes. La force et la stabilité sont des caractères évidents de la législation de Lycurgue : elle résista à l'épreuve de plusieurs siècles. Mais elle a été trop vantée, et elle alla contre le but même du législateur : il proscrivait les conquêtes, les Spartiates ne furent que des conquérants; il voulait assurer la durée de la race dorienne, Sparte périt par extinction d'hommes. Quand la période de la gloire militaire fut passée, la ressource des arts de la paix manqua à un peuple dont le développement intellectuel avait été systématiquement négligé, Justement célèbre par les qualités qu'elle développa (respect de la vieillesse; amour de la patrie; pratique d'un gouvernement libre), la législation de Lycurgue mérite le blâme par l'esprit étroit, par la politique égoïste, par le système d'oppression qu'elle encouragea, enfin par les contradictions qu'elle présente. A. C.

Lycurgue, orateur grec, né à Athènes en 408 av. J.-C., m. en 326. Magistrat habile et intègre, il administra pendant douze ans les finances de sa patrie, réprima les abus, dirigea activement des travaux d'utilité publique. Ses mœurs rigides, son caractère chagrin, au milieu de la vie élégante d'Athènes, lui firent de nombreux ennemis. Il accusa et fut accusé très-souvent. On n'a plus de lui qu'un Discours contre Léocrate, plein de vigueur et de véhémence. Il fut un des orateurs dont Alexandre demanda la tête après la destruction de Thèbes, et qui furent sauvés par l'intercession de Démade. Après sa mort, on lui érigea une statue d'airain dans le Céramique. Le Discours contre Léocrate a été publié par Hauptmann, Leipz., 1753 ; Schulze, Brunswick, 1789; Coray, Paris, 1826; Maetzner, Berlin, 1835; et dans les recueils de Reiske et de Becker. Il a été trad. en latin par Mélanchthon, Lonicer, Canter, et en français par Athanase Auger. *V.* Nissen, *De Lycurgi oratoris vitâ et rebus gestis*, Hambourg, 1833 ; Blume, *Narratio de Lycurgo oratore*, Potsdam, 1834. Une édition des fragments de Lycurgue, donnée par M. Kiessling, Hall, 1834, a été réimprimée, avec une Etude sur l'auteur par Meier, Hall, 1847, in-8°. D—R.

Lycus, riv. de la Syrie ancienne, affluent de la Méditerranée au N.-E. de Béryte; auj. *Nahr-el-Kelb*.

Lycus. *V.* aussi Rhyndacus, Zab.

Lycus, roi de Thèbes. *V.* Antiope.

Lydd, v. d'Angleterre (Kent), à 45 kil. S.-E. de Maidstone, petit port à 5 kil. N.-O. du cap Dungeness ; 1,500 hab. Elle forme, avec Romney, un des Cinq-Ports.

Lydda ou Diospolis, anc. v. de Palestine, où St Pierre guérit un paralytique, et où St Georges souffrit, dit-on, le martyre. — C'est aujourd. *Ludd ou Loddo*, dans l'eyalet de Damas, à 5 kil. N.-E. de Ramlèh; 2,000 hab. Evêché grec; belle église de St-Georges, construite par Justinien.

Lydgate (John), poëte anglais, né en 1380, m. vers 1450, moine de l'abbaye bénédictine de Bury en Suffolk. Après une courte éducation à Oxford, il voyagea en France et en Italie, revint très-instruit dans la langue et dans la littérature de ces deux pays, étudia surtout Dante, Boccace et Alain Chartier, ouvrit une école dans son monastère, et y enseigna à la jeune noblesse l'art de la versification et la composition. Il cultiva lui-même bien des genres, philologie, rhétorique, poésie, géométrie, astronomie, théologie, dialectique. Le style anglais commence à prendre chez lui de la finesse. Doué d'une incroyable facilité, il a écrit d'innombrables ouvrages, des biographies d'ermites, de héros ; des hymnes, ballades, églogues, satires, et chants pour fêtes, processions, et des couronnements, etc., qui sont en mss. au British-Museum. Sa *Vie de Notre-Dame*, imprimée par Caxton, contient des passages fort poétiques. Ses principaux poëmes sont : *la Chute des princes, le Siége de Thèbes, la Destruction de Troie*. Le 1er traduit une paraphrase du *de Casibus virorum*, etc., de Boccace, publiée en français par Laurence, Lyon, 1483; le 2e serait, dit-on, une traduction d'une histoire écrite en latin par Chaucer; dans le 3e, les mœurs sont toutes féodales, et l'on remarque une foule de fictions arabes et orientales. A. G.

Lydiat (Thomas), chronologiste et mathématicien anglais, né à Okerton (Oxford) en 1572, m. en 1646, entra dans les ordres sacrés, professa les mathématiques à Dublin, puis revint à Okerton comme directeur du collége. Son attachement à la cause de Charles Ier lui valut une foule de malheurs : il mourut dans la misère. On a de lui : *Tractatus de variis annorum formis*, Londres, 1605, in-8° ; *Prælectio astronomica de naturâ cœli, et Defensio tractatûs de variis annorum formis contra Scaligerum*, ibid., 1607, in-8° ; *Emendatio temporum contra Scaligerum*, ibid., 1609, 1613, in-8° ; *de Anni solaris mensurâ*, ibid., 1621, in-8° ; *Canones chronologici*, Oxford, 1675, in-8°, etc.

Lydie, anc. région de l'Asie-Mineure, à l'O., s'étendait entre le mont Messogis qui la séparait de la Carie au S., et le mont Temnos au N., et était bornée à l'E. par la Phrygie, à l'O. par les colonies éoliennes et ioniennes de la côte de la mer Egée. A l'intérieur étaient deux montagnes célèbres, le Tmolus et le Sipyle. Le Caystre, l'Hermus et son affluent le Pactole qui roulait des paillettes d'or, le Caycus, arrosaient des plaines très-fertiles ; les coteaux du Tmolus et du Messogis produisaient un vin renommé, et recélaient des mines de zinc et d'or. Villes principales : Sardes, capitale ; Thyatira, Apollonie, Magnésie du Sipyle, Hypepa, Métropolis, Larissa, Philadelphia, Termere. — Les premiers habitants de la Lydie furent des Pélasges-Méoniens, d'où le pays était appelé *Méonie*; un des premiers rois, Lydus, aurait changé ces noms en ceux de Lydie et Lydiens. Les Méoniens et les Lydiens étaient le même peuple. Tyrrhénus, frère de Lydus, conduisit, d'après la tradition, une colonie lydienne en Italie. Il y eut trois dynasties successives de rois de Lydie, les *Atyades*, les *Héraclides* et les *Mermnades*. Des deux premières, on ne sait à peu près rien, si ce n'est le nom de quelques princes : parmi les Atyades, Mœon, Cotys, Atys, Lydus, Tmolus, Marsyas, Omphale; parmi les Héraclides : Ardys Ier, 797 av. J.-C.; Alyatte Ier, 761 ; Mélès, 747; Candaule, 735. Candaule, le dernier des Héraclides, fut assassiné, à l'instigation de sa femme, par Gygès, chef des Mermnades, 708. L'histoire de la Lydie commence dès lors à être plus certaine. Ses rois ont à lutter contre les invasions des barbares Cimmériens et Thraces, et contre les colonies grecques de la côte, Smyrne, Colophon, Milet, Ephèse. Les successeurs de Gygès, Ardys II, 670, Sadyatte, 621, Alyatte II, 610, et Crésus, 559, soumirent la plupart des cités ioniennes. Sous Crésus, l'empire des Lydiens s'étendait sur la moitié de l'Asie-Mineure, de la mer au fleuve Halys, et était arrivé au plus haut point de puissance et de richesse, lorsqu'il fut renversé par Cyrus à la bataille de Thymbrée, 548. La Lydie fut soumise aux Perses jusqu'à la conquête macédonienne. Après la mort d'Alexandre, elle fit tour à tour partie des royaumes d'Asie antérieure, de Thrace, de Syrie, et de Pergame. Elle passa, avec les autres Etats d'Attale III, sous la domination romaine, en 129. Elle fait auj. partie de l'eyalet d'Aidin. C. P.

Lydien (Mode). *V.* Modes.

Lydus (Jean Laurentius, plus connu sous le nom de), écrivain grec, né en 490 à Philadelphie en Lydie, m. vers 565, vint de bonne heure à Constantinople, et occupa divers emplois judiciaires et administratifs dans le palais de Justinien. Il avait écrit des poésies qui sont perdues. Il reste de lui : quelques fragments d'un traité *des Mois*, publiés par N. Schow, Leipzig, 1794, in-8°, et par Rœther, Darmstadt, 1826 ; *de Magistratibus reipublicæ Romanæ libri* III, publié par J. Fuss, Paris, 1812, gr. in-8° ; *de Ostentis*, publié par M. Hase, Paris, 1823. Ces ouvrages ont été réunis et édités par Bekker, avec traduction latine, 1 vol. in-8°, Bonn, 1837, dans le *Corpus scriptorum historiæ Byzantinæ*.

Lygiens, peuple de la Germanie. *V.* Germanie.

LYLY (John), poëte lyrique et comique anglais, surnommé l'*Euphuiste*, du nom d'un de ses ouvrages en prose, né vers 1553. Il est élégant et plein d'imagination. Il a laissé 9 pièces de théâtre, dont 7 en prose, toutes écrites pour la cour d'Elisabeth; elles sont pleines de jeux de mots. Son roman en prose, *Euphues*, publié en 1578 et 1581, mit à la mode un langage et une prononciation épurés à l'excès, parsemés de *concetti*, de jeux de mots et d'allitérations, qu'on a nommés l'*Euphuisme*, et qui, comme la langue de nos *Précieuses*, a définitivement tourné au profit de la langue et de la littérature nationales. A. G.

LYME, v. des Etats-Unis (New-York), à 16 kil. O. de Watertown, sur le lac Ontario; 5,472 hab.

LYME-REGIS, *Lemanis portus*, v. d'Angleterre (Dorset), à 40 kil. O. de Dorchester, bon port sur la Manche, à l'embouch. de la Lyme; 3,400 hab. dans la paroisse. Bains de mer fréquentés. Expéditions pour la pêche à la morue. — Le duc de Monmouth y débarqua, en 1685, pour disputer la couronne à Jacques II.

LYMINGTON, v. d'Angleterre, comté et à 28 kil. S.-O. de Southampton; 5,500 hab. Port sur la Manche. Bains de mer. Salines autrefois importantes.

LYNAR (Roch-Frédéric, comte de), homme d'Etat, né en 1708 au château de Lubbenau (Basse-Lusace), m. en 1781, fut ambassadeur de Danemark en Suède de 1735 à 1740, juge du tribunal suprême de Gottorp, grand-bailli de Steinberg, chancelier de la régence de Holstein, ambassadeur à St-Pétersbourg de 1749 à 1752, et fit signer la fameuse convention de Closter-Seven, 1757. On a de lui : *Voyages dans plusieurs contrées de l'Allemagne; Mélanges historiques, politiques, moraux et philosophiques*, Leipzig, 1777-1785, in-8°. On a publié à Hambourg, 1793-97, 2 vol. de ses *Œuvres politiques*, trad. en franç. sous le titre de *Réflexions politiques*, 2e édit., Leipzig, 1806, 4 vol. in-8°.

LYNCÉE, un des fils d'Égyptus, épousa Hypermnestre, une des 50 Danaïdes, et fut seul épargné par sa femme (*V.* DANAÏDES). Il succéda à Danaüs sur le trône d'Argos.

LYNCÉE, fils d'Apharée, roi de Messénie, et frère jumeau d'Idas, avait, dit la Fable, la vue assez perçante pour voir au fond de la mer et à travers les murs. Il tua Castor, et fut tué par Pollux.

LYNCESTIDE, *Lyncestis*, région de la Macédoine occidentale, au N. de l'Elymiotide, au S. de la Pélagonie, et arrosée par l'Erigon.

LYNCH (loi de), *Lynch-law*, terme dont l'étymologie est incertaine, et qui désigne cette justice sommaire et brutale que le peuple exerce, aux Etats-Unis d'Amérique, contre les individus, coupables à ses yeux, qui ont été frappés d'une condamnation trop douce ou acquittés, ou qui jouissent de l'impunité par l'insuffisance des lois. Il les pend, ou leur inflige un certain nombre de coups de fouet.

LYNCHBURG, v. des Etats-Unis (Virginie), à 140 kil. O. de Richmond, 19 E.-N.-E. de New-London, sur le James-River; 6,400 hab. Fabr. très-importante de tabac, coton, lainages. Comm. de grains et de chanvre expédiés à Richmond.

LYNGBYE, vge de Danemark, dans l'île de Seeland, sur le lac Arre, à 38 kil. N.-O. de Copenhague; 500 hab. Châteaux royaux de *Sans-Souci* et de l'*Ermitage*.

LYNN, v. des Etats-Unis (Massachussetts), sur l'Atlantique, à 16 kil. N.-N.-E. de Boston; 19,100 hab. en 1860. Fabrication considérable de chaussures (4,633,900 paires annuellement), employant, dans 144 manufactures, 3,787 ouvriers hommes, et 6,422 femmes.

LYNN-REGIS OU KING'S LYNN, v. d'Angleterre (Norfolk), à 61 kil. N.-O. de Norwich, bon port sur le Wash, à l'embouchure de la grande Ouse et à 16 kil. de la mer du Nord; 19,500 hab. École industrielle. Chantiers de construction, fonderies de fer et de cuivre, corderies. Exportation de produits agricoles, sable pour verrerie, etc.; import. de bois, charbons, grains, vins. On remarque l'église de Ste-Marguerite, du XIIe siècle, et la douane.

LYON, *Lugdunum*, ch.-l. du département du Rhône, à 468 kil. S.-E. de Paris, 507 par chemin de fer, à 350 kil. N. de Marseille; par 45° 45' 44" lat. N. et 2° 29' 10" long. E.; 318,803 hab., y compris les anciennes communes de la Croix-Rousse, la Guillotière, et Vaise, réunies à Lyon en 1852. Ch.-l. de la 8e division militaire, de la 7e des ponts et chaussées, de la 4e des mines, de la 19e légion de gendarmerie. Cour impériale; tribunaux de 1re instance et de commerce, chambre et bourse de commerce, hôtel des monnaies (lettre D). Archevêché, érigé au IIe siècle, et dont le titulaire porte la qualification de primat des Gaules; église du culte réformé calviniste. Lyon est magnifiquement situé sur le Rhône et la Saône, qui le traversent du N. au S., où la Saône se jette dans le Rhône, au lieu dit *la Mulatière*. Ces fleuves divisent Lyon en trois parties: 1° la ville entre Rhône et Saône, bâtie sur la presqu'île Perrache, que forment les deux fleuves; 2° le faubourg de La Guillotière et les quais des Brotteaux, sur la rive gauche du Rhône; 3° la partie bâtie dans l'anse de la Saône. Dix-sept ponts, presque tous de construction moderne, et la plupart en pierre, relient entre eux les trois grands corps de la cité; un pont suspendu conduit à l'île Barbe, un pont tubulaire sert de passage au chemin de fer sur les fleuves. Quatre grandes lignes de quais, éclairés au gaz, munis de trottoirs et plantés d'arbres, bordent les fleuves; ceux du Rhône se développent en ligne droite sur une longueur de 6 kilomètres. Le plus beau est le quai *Saint-Clair*, où toutes les maisons se font remarquer autant par l'élégance de leur architecture que par leur étonnante élévation. Les rues de la ville, quoique assez bien percées, sont pour la plupart très-étroites, ce qui, joint à la hauteur des maisons, leur donne un aspect un peu sombre; mais les quartiers qui avoisinent la place Bellecour (longue de 316 mèt.) et la place des Terreaux sont magnifiques. La *rue Impériale*, ouverte en 1855, la *rue de l'Impératrice*, en 1862, offrent de riches constructions et des magasins somptueux. Des hauteurs de Fourvières, au N. de la ville, on jouit de la vue d'un magnifique panorama, qui a pour fond le Mont-Blanc et les Alpes. Lyon possède plusieurs grands édifices remarquables, d'une architecture mâle et sévère, presque tous situés sur les quais: l'hôtel-de-ville, en son genre, un des plus beaux monuments de l'Europe, ouvrage de Simon Maupin; le Grand-Théâtre; le Palais du Commerce, l'Hôtel Tolozan; l'Hôtel des Monnaies; l'archevêché; l'Hôtel-Dieu, ouvrage de Soufflot; l'hospice de la Charité, pour les vieillards et les enfants, et auquel est annexé l'hôpital militaire; l'anc. abbaye des dames de St-Pierre, transformée en palais des beaux-arts, avec un riche musée de peinture et de sculpture; l'église St-Nizier, dont la façade est de Philibert Delorme; l'église d'Ainay, sur l'emplacement d'un temple d'Auguste; l'église St-Irénée, où est une crypte curieuse; celle de Notre-Dame-de-Fourvières, dont le clocher a été surmonté, en 1853, d'une statue colossale de la Vierge, et qui est un lieu de pèlerinage très-fréquenté; l'église des Chartreux, dont on admire le dôme, le chœur et l'autel; l'église cathédrale de St-Jean, du XIIIe siècle, et le Palais de Justice, œuvre de P. Baltard, tous deux sur la rive dr. de la Saône; enfin l'*Antiquaille*, hospice des fous, sur les ruines du palais où naquirent Claude et Germanicus; les abattoirs, l'arsénal, et deux théâtres. Cimetière de Loyasse, remarquable par ses monuments funéraires. Statue équestre en bronze de Louis XIV, œuvre de Lemot, au centre de la place Bellecour; la place de Louis XVIII est ornée d'une statue équestre de Napoléon Ier, œuvre de M. de Nieuwerkerke; celle de Sathonay, d'une statue de Jacquard. Académie universitaire avec Facultés des sciences, des lettres, et de théologie; Académie des sciences, belles-lettres et arts; lycée; petit et grand séminaires; école des beaux-arts, où se sont formés des peintres de mérite qui ont fondé l'*Ecole lyonnaise*, école préparatoire de médecine et de pharmacie, école vétérinaire, école de sourds-muets, école des arts et métiers dite *La Martinière*, école centrale des arts et manufactures; sociétés littéraire, d'éducation, linnéenne, de jurisprudence, de médecine, d'agriculture; deux grandes bibliothèques publiques; jardin botanique, cabinet d'histoire naturelle. Bureau de douane; entrepôt de sels; manufacture de tabacs. Lyon est entouré de trois faubourgs considérables, qui, en 1852, ont été annexés à la ville; ce sont: 1° la *Guillotière*, sur la rive gauche du Rhône; ce faubourg, seul débouché ouvert à l'excédant de la population lyonnaise, s'accroît d'une manière constante et rapide; 2° la *Croix-Rousse*, dont le plateau a été relié, en 1862, au quartier des Terreaux par un chemin de fer incliné; sa population, formée en majorité des ouvriers tisseurs en soie, a joué un rôle important dans toutes les grandes insurrections de Lyon, en 1831, en 1834, et en 1849; 3° *Vaise*, sur la rive droite de la Saône, quartier commerçant, bâti sur d'anciens marécages; il y existe de grands chantiers pour la construction des bateaux à vapeur; on y a établi la gare centrale du chemin de fer. D'immenses travaux de fortification, conçus par le général Haxo, mais modifiés et exécutés par M. Rohault de Fleury, de 1830 à 1849, ont fait de Lyon une place très-respectable : 17 forts établis sur une circonférence de 20 kilomètr. de développement et dans un rayon moyen de 3,500 mètres, protégent les abords de la ville. Une enceinte continue est formée en arrière par les fortifi-

cations de Fourvières, de la Croix-Rousse, par la coupure de Perrache, et par le Rhône jusqu'aux Brotteaux. Une seconde enceinte relie, dans la vaste plaine de la Guillotière, les 10 forts (des Brotteaux, de Villeurbanne, de la Vitriolerie, etc.) et les lunettes qui la dominent; 6,000 hommes bien conduits et résolus suffiraient pour défendre cette position contre une armée. — Lyon est un très-grand centre de commerce; ses fabriques de soieries, de passementeries d'or et d'argent, de foulards, lui ont fait une réputation universelle. Cette fabrication, qui remonte au règne de François Ier, occupa 9,000 à 12,000 métiers, de 1650 à 1680; elle en avait 40,000 en 1847; elle en a près de 70,000 aujourd'hui (1863), y compris la banlieue, et emploie annuellement pour 180 millions de francs, environ, de soie brute. Le chiffre moyen d'affaires en soieries est de 300 millions de francs. Les autres industries sont : fabriques de tulles de soie, teintureries renommées, tanneries, fonderies de fer et de cuivre, fabriques de boutons, bronzes d'église, machines, produits chimiques, savon, papiers peints, orfévrerie, ébénisterie, carrosserie, chapellerie, charcuterie (saucissons de Lyon), distilleries de liqueurs fines; brasseries, toiles métalliques, cristallerie, droguerie, toiles, draperies, marrons dits de Lyon, etc. Succursale de la Banque de France. — *Histoire.* Lyon, fondé l'an 41 avant Jésus-Christ par le consul Lucius Munatius Plancus, se nomma d'abord *Lucii Dunum*, puis, par abréviation, *Luc-Dunum*, et enfin *Lugdunum*, d'où est venu Lyon. Presque à son origine, sous Auguste, la ville devint la capitale de la Gaule celtique, nommée Lyonnaise, et prit un développement rapide; comblée de bienfaits par l'empereur, elle lui éleva, en l'an 60, un temple magnifique, à l'érection duquel concoururent 60 nations de la Gaule. Caligula et Claude naquirent à Lyon. Ils imitèrent les libéralités d'Auguste, et, en 47, Claude prononça un discours dans le sénat, pour faire accorder à sa ville natale le privilége de colonie romaine. Les Lyonnais firent graver sa harangue sur deux tables de bronze, qui, longtemps perdues, ont été retrouvées en 1528, et se voient auj. sous le vestibule de l'hôtel-de-ville. Pendant le règne de Néron, en 59, un tremblement de terre, et un incendie qui en fut la suite, détruisirent la ville; au bout de peu d'années, elle était sortie de ses ruines, et Trajan, au début de son règne, y fit construire un édifice magnifique, le *Forum Trajani*, appelé plus tard *Forum Vetus*, dont on fit *Fortvieil*, puis *Fourvières*, nom que porte encore le quartier où il s'élevait. Au milieu du IIe siècle, Pothin, venu de la Grèce, s'arrêta à Lyon pour y prêcher l'Evangile. La foi nouvelle fit de rapides progrès, et la ville eut bientôt à souffrir la persécution de Marc-Aurèle, 177. Décimée en 197 par Septime Sévère, à qui elle avait résisté, elle eut ensuite à subir tous les maux des invasions barbares, auxquels se joignirent les inondations, la peste et la famine. Elle ne respira que sous Charlemagne, grâce à l'administration de deux évêques, Leidrade et Agobard. A partir de 870, la province lyonnaise fut administrée par des comtes; les archevêques de Lyon leur disputèrent dès l'abord la suprématie, et la lutte des prélats contre les seigneurs dura, avec bien des vicissitudes, jusqu'au moment où la ville, lasse de l'une et l'autre domination, se donna à la France, 1312. Le gouvernement municipal de Lyon, jusqu'alors populaire, subit une transformation, et le conseil des 54 membres, dont les fonctions étaient viagères, fut remplacé par des échevins annuels ou *consuls*. Enfin, malgré les tentatives de Charles d'Alençon pour ressaisir l'autorité, les officiers royaux s'installèrent en 1398. Deux conciles œcuméniques ont été tenus à Lyon, l'un en 1245, où l'empereur Frédéric II fut excommunié, et l'autre en 1274, pour la réunion des deux églises grecque et latine. Lyon, grâce à son commerce que favorisait son heureuse position intermédiaire entre les villes de l'Italie et de la Flandre, commençait à jouir de la plus grande prospérité. Cette prospérité s'accrut encore par les faveurs de Louis XI. Durant les guerres d'Italie, le séjour fréquent de la cour et de l'armée fut pour Lyon une nouvelle source de richesses, à laquelle vint se joindre, sous François Ier, la fabrication des draps d'or et d'argent et des étoffes de soie. En 1502, l'archiduc Philippe le Beau, gendre du roi d'Espagne Ferdinand le Catholique, avait signé à Lyon, avec Louis XII, un traité qui avait pour but d'endormir ce prince, tandis que les Espagnols se préparaient à lui enlever les provinces napolitaines. Le voisinage de Genève favorisa à Lyon l'établissement de la Réformation. La persécution fit croître l'hérésie, et, en 1560, les calvinistes s'emparèrent de la ville, dont ils restèrent maîtres jusqu'en 1563. La réaction fut terrible : un édit de Charles IX, rendu à Lyon la même année, interdit l'enseignement aux ministres protestants, ainsi que les synodes ou assemblées, et les collectes d'argent; les massacres de la St-Barthélemy, en 1572, y furent presque aussi sanglants qu'à Paris. Lyon prit parti pour la Ligue; mais, après la mort de Henri III, elle reconnut Henri IV, qui la visita en 1596. Sous Louis XIV, sa prospérité fut portée à un très-haut degré; mais la révocation de l'édit de Nantes détruisit tout le bien qu'avait fait Colbert, et faillit ruiner les diverses industries de la ville, dont les misères d'un hiver rigoureux, 1709, vinrent encore aggraver la situation. La révolution de 1789 leur porta un coup non moins funeste : révoltée contre la Convention, assiégée en 1793 par une armée de 60,000 républicains aux ordres de Dubois de Crancé, la ville se défendit pendant deux mois avec courage; mais, obligée de capituler, elle essuya tous les maux d'une ville prise d'assaut. Plus de 200 maisons et les principaux édifices furent renversés ou démolis par ordre des commissaires de la Convention. Son nom même fut changé en celui de *Commune-Affranchie*, qu'elle porta jusqu'au 9 thermidor. Napoléon Ier releva Lyon de ses ruines, protégea Jacquard, et donna un grand essor à sa fabrique. Il avait une prédilection particulière pour cette grande cité, à laquelle il réservait un rôle politique d'une haute importance. La prospérité de Lyon alla dès lors croissant, et sa marche fut à peine ralentie par les troubles civils qui, depuis 1830, ont, à diverses reprises, attristé son histoire, et même par les désastres de l'inondation de 1840. Patrie des empereurs Claude, Marc-Aurèle, Caracalla et Géta; de Sidoine Apollinaire, St Ambroise, Louise Labé, Philibert Delorme, Coustou, Coysevox, Audran, Boissieu, Terrasson, Montucla, les Jussieu, Sonnerat, Brossette, Lémontey, Rozier, Rondelet, le major Martin, J.-B. Say, Jacquard, C. Jordan, le maréchal Suchet, le général Duphot, de Gérando, Bourgelat, Lemot, Ampère, Ballanche, etc. F—T.

LYONNAIS, grand-gouvernement de l'anc. France, capitale *Lyon*, formé de trois provinces : le Lyonnais, *Lugdunensis tractus*; le Forez, *pagus Forensis*, ville : Feurs, *Forum Segusiavorum*; et le Beaujolais, *Bellijocum, Bellojovium*, ville : Beaujeu. Il était borné au N. par la Bourgogne, à l'E. par la Saône, au S. par le Languedoc, à l'O. par l'Auvergne et le Bourbonnais. Une chaîne de montagnes, prolongement des Cévennes, le traverse du S. au N.; les points culminants y sont : l'Iseron, le Tarare, le Mont-d'Or, et surtout le mont Pilat (1215 mèt.) et Pierre-sur-Haute (1184 mèt.). Le Rhône, la Saône, la Hte-Loire, le Furens, et le Lignon l'arrosent. — Le Lyonnais fut habité primitivement par les *Segusiavi*; sous les Romains, il fit partie de la Ire Lyonnaise. Soumis aux Burgondes depuis 413, aux Francs depuis 534, il fut assigné, par le traité de Verdun, 843, à Lothaire, qui y mit, avec le titre de comte, Gérard de Roussillon, comme tuteur de son fils Charles. En 863, à la mort de Charles, Lothaire II obtint la province; Charles le Chauve s'en empara en 869, et remplaça Gérard de Roussillon par le comte Guillaume, qui eut pour successeur, en 990, son fils Guillaume II. En 955, le roi de France Lothaire céda le Lyonnais à Conrad le Pacifique, roi de Bourgogne Transjurane, son beau-frère. Depuis l'an 1032, il y eut, pendant plus d'un siècle, un long conflit entre les comtes du Lyonnais et les archevêques de Lyon; ces derniers prétendaient à l'administration temporelle de la ville, et l'arrangement qui se fit en 1173 fut tout à leur avantage; de ce moment, le pouvoir civil s'effaça devant l'autorité religieuse. Philippe le Bel fit pour la couronne, par traité du 10 avril 1312, l'acquisition de Lyon et du Lyonnais. Le Lyonnais fut placé dans le ressort du parlement de Paris. En 1790, il forma les départements de la Loire et du Rhône. Le sol présente des massifs de porphyre; il n'est pas partout très-propre aux céréales; mais les vins de Côte-Rôtie et de Condrieux sont célèbres. Le Lyonnais renferme de très-riches mines de fer et de plomb, et les mines de cuivre de Chessy, dans l'arrond. de Villefranche, sont les plus riches de France. L'industrie est sans rivale pour la fabrication des soieries, des crêpes légers, des satins et des velours. St-Etienne a, depuis François Ier, une manuf. d'armes blanches et d'armes à feu. Les paysans du Lyonnais et du Forez sont, les uns avides de gain et peu hospitaliers, les autres d'une rudesse souvent grossière; mais les Lyonnais ont, en général, un caractère ferme, élevé, et plein d'énergie. J.

LYONNAISE, *Lugdunensis*, nom donné, sous l'empereur Auguste, à la Celtique, qui coupait la Gaule par le centre, dans la direction du S.-E. au N.-O., entre la Belgique au N.-E., l'océan Britannique au N., l'Atlantique à l'O., l'Aquitaine au S. et au S.-O., la Narbonnaise et la Grande-

Séquanaise à l'E. Dans la division de la Gaule en 17 provinces, elle en forma quatre : 1° LYONNAISE Ire, au S.-E., ch.-l. *Lugdunum* (Lyon) ; comprenant les *Segusiavi*, les *Mandubii*, les *Æduï*, les *Lingones* ; 2° LYONNAISE IIe, au N., ch.-l. *Juliobona* (Lillebonne) ou *Rotomagus* (Rouen) ; comprenant les *Veliocasses*, les *Caletes*, les *Lexovii*, les *Eburovices*, les *Viducasses*, les *Bajocasses*, les *Abrincatui*, les *Saii* ; 3° LYONNAISE IIIe, à l'O., ch.-l. *Turones* (Tours) ; comprenant les *Turones*, les *Cenomani*, les *Diablintes*, les *Andecavi*, les *Arvii*, les *Namnetes*, les *Redones*, les *Veneti*, les *Curiosolites* ou *Curiosopites*, les *Osismii* ; 4° LYONNAISE IVe, au centre, ch.-l. *Senones* (Sens) ; comprenant les *Senones*, les *Tricasses*, les *Meldi*, les *Parisii*, les *Carnutes*, les *Aureliani*. La Lyonnaise a donc formé à peu près le Lyonnais, la Bourgogne, le Nivernais, l'Ile-de-France, l'Orléanais, la Normandie, la Bretagne, le Maine, et l'Anjou.

LYONNET (Pierre), naturaliste et anatomiste, né en 1707 à Maëstricht, m. en 1789. Doué d'une aptitude singulière, il apprit en peu d'années le latin, le grec, l'hébreu, le français, l'italien, l'espagnol et l'allemand, étudia avec passion les sciences, et principalement l'histoire naturelle. Pour représenter les insectes qu'il avait étudiés, il apprit le dessin, et grava bientôt avec un talent extraordinaire. On a de lui : une traduction française de la *Théologie des insectes*, de Lesser, Paris, 1745, 2 vol. in-8° ; *Traité anatomique de la chenille, qui ronge le bois de saule*, La Haye et Amsterdam, 1760, in-4°, ouvrage merveilleux par la délicatesse des observations et la perfection des gravures.

LYONS, v. des Etats-Unis, dans l'Etat et à 530 kil. N.-O. de New-York, sur le Grand-Canal ; 4,500 hab.

LYONS-LA-FORÊT, ch.-l. de cant. (Eure), arr. et à 22 kil. N.-N.-E. des Andelys, près d'une belle forêt ; 767 hab. Fabr. d'indiennes, tanneries. Autrefois fortifié. Patrie de Benserade.

LYRE, brg et abbaye. *V.* LIRE.

LYRE, instrument de musique à cordes de nerfs, chez les anciens. Il y en avait deux sortes : la grande lyre, appelée *Barbitos*, qui se jouait avec un *plectrum* (*V. ce mot*), et dont les branches étaient ajustées sur un *magas* ou coffret qui augmentait la sonorité des cordes ; et la petite lyre, dite *chelys* ou *cithare*, dont les branches avaient pour base une carapace de tortue mise de champ. Cette lyre était beaucoup moins grande que l'autre, et l'on en pinçait les cordes directement avec les doigts. Le nombre des cordes de l'une et de l'autre lyre varia beaucoup, suivant les temps : ce fut d'abord 3, puis 4, 5, 7, 8, 12, et même 20. La lyre la plus usitée fut celle à 7 cordes. Au IVe siècle, on faisait des lyres aussi grosses que des chariots, et qui se jouaient à plusieurs personnes. La lyre portative, qui n'avait qu'un très-petit nombre de cordes, devait être un instrument peu susceptible de symphonie ; cependant on voit par la fable d'Orphée que d'habiles musiciens en tiraient grand parti

LYRNESSE, *Lyrnessus*, v. de Mysie, près d'Adramytte, capitale d'un petit royaume détruit par Achille, qui y enleva Briséis.

LYS (La), en flamand *Leye*, en hollandais *Lijs*, en latin *Legia*, riv. qui prend sa source en France à Lisbourg (Pas-de-Calais), à 15 kil. S.-O. de Béthune. Cours de 209 kil. au N. jusqu'à Thérouanne, puis à l'E. par Aire, St-Venant, Merville, Armentières, Commines, et tournant au N.-E. pour entrer en Belgique, où elle baigne Werwick, Menin, Courtrai, Deynze. Embouchure dans l'Escaut à Gand. Elle reçoit beaucoup de canaux, et sa navigation, qui commence à Aire, est très-active. Elle a donné, sous le Ier Empire français, son nom à un département, dont le ch.-l. était Bruges, et compris entre la mer du Nord au N., les départ. de l'Escaut à l'E., de Jemmapes et du Nord au S. et à l'O. ; il était divisé en 4 arr. : Bruges, Furnes, Ypres et Courtrai.

LYS (SAINT-), ch.-l. de cant. (Hte-Garonne), arr. et à 16 kil. O.-N.-O. de Muret ; 759 hab.

LYS (Jean), peintre, né à Oldenbourg vers 1570, m. en 1629, fut élève de Henri Goltzius, visita la France et l'Italie, s'arrêta longtemps à Rome, où il étudia les tableaux du Titien, de Paul Véronèse et du Tintoret, puis à Venise, et revint en Flandre. Ses compositions étaient pleines d'esprit ; mais son inconduite, en le forçant de travailler trop vite, nuisit beaucoup à son talent. On cite de lui : *Si Jérôme dans le désert ; Adam et Eve pleurant Abel ; la chute de Phaéton.*

LYS (Jacques D'ARC ou DU), père de Jeanne d'Arc, fut anobli avec toute sa famille par Charles VII, en 1429.

LYSANDER, v. des Etats-Unis (New-York), à 32 kil. O. d'Onondaga, au confl. de l'Oswego et de la Seneca ; 4,500 h.

LYSANDRE, général lacédémonien, qui savait, dit Plutarque, coudre la peau du renard sur celle du lion. Allié de Cyrus le jeune et des Perses, il gagna sur les Athéniens la bataille navale d'Ægos-Potamos, 405 av. J.-C., prit Athènes, 404, et y établit les Trente Tyrans. Il rapporta dans Sparte des richesses qui la corrompirent, fut soupçonné d'aspirer à la tyrannie, et périt dans un combat contre Thèbes, sous les murs d'Haliarte, 394.

LYSANIÆ ABILA. *V.* ABILA.

LYSIAS, orateur grec, né à Athènes en 459 av. J.-C., m. en 380. Il fut, à 15 ans, l'un des fondateurs de la colonie de Thurium, y suivit les leçons du rhéteur Tisias, et eut part au gouvernement de la ville. En 411, après la guerre de Sicile, il en fut chassé avec tout le parti athénien, revint à Athènes, et y vécut jusqu'à la domination des Trente Tyrans ; ceux-ci le persécutèrent pour sa fortune, ainsi que son frère Polémarque, qui fut mis à mort. Lysias parvint à s'échapper, aida au succès de Thrasybule, et reçut de lui le titre de citoyen, qui lui fut retiré plus tard. Lysias avait composé plus de 200 plaidoyers, faits pour les autres : n'étant pas citoyen, il ne pouvait parler en son nom à la tribune. Il put cependant accuser, en qualité de partie, Eratosthène, l'un des Trente Tyrans, celui qui avait fait arrêter son frère. Il reste de Lysias 33 discours, où l'on ne trouve guère que les qualités qui le faisaient citer comme modèle de l'atticisme, la pureté, la clarté, la grâce. Les meilleures éditions sont celles de Taylor, grec-lat., Londres, 1739, in-8° ; de Fœrtsch, Leipz., 1829 ; de Scheibe, Leipzig, 1852, in-8° ; et des recueils de Reiske et de Bekker. Lysias a été traduit en français par Athanase Auger, Paris, 1783, in-8°. *V.* Hoelscher, *De vitâ et scriptis Lysiæ*, Berlin, 1837, in-8° ; J. Girard, *Des caractères de l'atticisme dans l'éloquence de Lysias*, Paris, 1855, in-8°.

LYSIAS, général et parent d'Antiochus Epiphane, roi de Syrie, fut envoyé contre Judas Macchabée, et se laissa surprendre et battre près de Bethsura. Après la mort du roi, 164 av. J.-C., il s'empara du pouvoir au nom du jeune Antiochus Eupator, et envahit de nouveau la Palestine ; mais il dut abandonner le siége de Jérusalem, pour aller combattre Philippe, qui lui disputait la régence. Il défit ce rival, mais fut bientôt abandonné pour Démétrius Soter, et massacré avec Eupator, en 162.

LYSICRATE, Athénien, consacra le souvenir d'un prix de chant obtenu par les jeunes gens de sa tribu dans les fêtes de Bacchus, 335 av. J.-C., en élevant un monument qui s'est conservé jusqu'à nous, et qui fut longtemps connu sous le nom de *Lanterne de Démosthène*. Il y en a une copie dans le parc du château de St-Cloud.

LYSIMACHIE, *Lysimachia*, dite aussi *Ilexamilium*, v. de la Chersonèse de Thrace, sur le golfe Mélas ; fondée par Lysimaque, en 309 av. J.-C.

LYSIMAQUE, un des généraux d'Alexandre le Grand, reçut en partage, après la mort de ce prince, la Thrace et les pays situés le long du Pont-Euxin, 323 av. J.-C. Après quelques guerres contre Seuthès, prince indigène, il se ligua une première fois avec Ptolémée et Cassandre contre Antigone en 315, une seconde en 310, construisit en 309 la ville de Lysimachie, remporta avec Séleucus la victoire d'Ipsus, 301, et obtint la Bithynie et quelques autres provinces d'Asie parmi les dépouilles d'Antigone. Une 3e ligue avec Ptolémée et Pyrrhus, roi d'Epire, contre Démétrius, fils d'Antigone, donna à Lysimaque le royaume de Macédoine en 286. Quatre ans après, ayant fait mettre à mort son fils Agathocle, il vit ses Etats se soulever, Séleucus marcher contre lui, et périt dans une bataille à Cyropédion, en 282.

LYSIPPE, statuaire grec, né à Sicyone, florissait vers l'an 350 av. J.-C. Il partagea, avec Apelle et Pyrgotèle, l'honneur de représenter les traits d'Alexandre le Grand. On a de lui un célèbre quadrige qu'il fit pour Alexandre, et qui, déposé d'abord à Corinthe, fut transporté ensuite à Constantinople, et de là à Venise, où il est encore. On citait aussi de lui un colosse de 40 coudées (19 mèt. environ) à Tarente, une statue d'Hercule, que l'on voyait encore à Constantinople au XIIIe siècle, et une statue de l'Occasion, qui périt dans la prise de Constantinople par les Latins. Winckelmann lui attribue le groupe admirable du *Laocoon*.

LYSIS, philosophe grec, né à Tarente, disciple de Pythagore, avait composé des *Commentaires* sur la philosophie de son maître, qui sont perdus. On le croit généralement l'auteur des *Vers dorés*. On a encore sous son nom une *Lettre à Hipparque*, imprimée à la suite des *Vies des philosophes* de Diogène Laërce, édit. de H. Estienne.

LYSISTRATE, frère ou beau-frère de Lysippe, se livra

comme lui à la statuaire. Il fut, dit-on, l'inventeur de l'art plastique, et fit, le premier, des modèles en argile et en cire.

LYSOGORY (Monts) ou monts de *Sandomierz*, plateau situé entre les Sudètes et les Karpathes septentrionales, depuis les sources de l'Oder jusqu'à celles de la Vistule. Pour son point central on peut prendre la ville de Olkusz. Excellents minerais de fer, de Pilitza à Wielun, et sur la pente N. Les usines et les forges s'y multiplient chaque jour.

LYSTRA, v. de la Lycaonie, au N.-O. d'Iconium, et où St Paul fut lapidé. Patrie de St Timothée. C'est auj. *Latik*.

LYTTLETON (Lord George), littérateur, né en 1709, à Hagley (Worcestershire), m. en 1773, se fit connaître de bonne heure par des *Pastorales* et une médiocre imitation des *Lettres persanes* de Montesquieu. Nommé membre de la chambre des Communes, il se jeta avec ardeur dans l'opposition contre Robert Walpole. Quand le prince de Galles se fit une cour à part, il devint son secrétaire, fut un des lords de la trésorerie après la chute de Walpole et des whigs, 1744, puis chancelier de l'Echiquier jusqu'en 1757. Investi de la pairie, il quitta les affaires publiques. Sceptique dans sa jeunesse, les œuvres de son âge mûr témoignent qu'il devint plus croyant. Il a laissé une *Dissertation sur la conversion de St Paul*, trad. en français par l'abbé Guénée, 1754, 1 vol. in-12; des *Dialogues des morts*, 1760; une *Histoire de Henri II*, 1767-71, 4 vol. in-4°, exacte et impartiale. Protecteur de Fielding, qui lui a dédié son *Tom Jones*, et de Thomson, pour qui il a écrit un touchant prologue à la tragédie de *Coriolan*, jouée après la mort de l'auteur, il a lui-même composé des *Poésies*, écrites purement et avec délicatesse. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Londres, 1774, in-4°. Les *Lettres philosophiques et politiques sur l'histoire d'Angleterre*, qui parurent sous son nom, sont de Goldsmith. A. G.

M

MAB

MAAD, v. de Hongrie (Zemplin), à 10 kil. O. de Tokai, 5,600 hab. Un des plus célèbres crus des vins de Tokai. Vignoble royal de *Theresienberg*.

MAALSTROM. *V.* MAELSTROM.

MAAS, nom allemand de la MEUSE.

MAASEYCK. *V.* MAESEYCK.

MAASLAND, département du royaume de Hollande, de 1805 à 1809; ch.-l., *La Haye*. Il fut réparti ensuite entre les départem. français des Deux-Nèthes, des Bouches-du-Rhin, et des Bouches-de-la-Meuse, et est compris aujourd'hui dans la prov. de Hollande méridionale.

MAASLUIS ou MAASLANDLUIS, v. du royaume de Hollande (Hollande-Méridionale), sur un bras de la Meuse, à 15 kil. O. de Rotterdam; 4,500 hab. Chantiers de construction; fabr. de voiles et cordages; huile de merluche; pêche de la morue et du hareng.

MAB, fée des songes, dans les traditions du moyen âge; elle délivrait les idées des hommes endormis et rêvants. Selon d'autres, elle accouchait les autres fées. Quelques-uns en font la reine des fées et l'épouse d'Obéron.

MABILLON (Jean), l'un des hommes les plus savants de la congrégation des Bénédictins de St-Maur, né en 1632 à St-Pierremont, près de Reims, m. en 1707, entra à 22 ans dans l'ordre de St-Benoît, vint à Paris en 1664, et se fit remarquer de bonne heure par son goût pour les travaux d'érudition. Après avoir aidé Dom d'Achéry dans la rédaction du *Spicilegium*, et travaillé aux éditions des Pères alors publiées par les bénédictins, il reçut de Colbert, en 1683, une mission scientifique pour l'Allemagne. Six années plus tard, il fut également envoyé en Italie, afin d'y acheter, aux frais du roi, des livres et des manuscrits précieux, dont il recueillit une abondante collection. A propos de sa visite aux Catacombes de Rome, il fut le premier à signaler l'influence des habitudes païennes sur les monuments primitifs du christianisme, idée neuve et hardie pour le temps, et qui lui inspira un traité *sur le Culte des saints inconnus*, attaqué par Fabretti. Le reste de sa vie, qu'il passa à l'abbaye de St-Germain-des-Prés, à Paris, fut consacré, d'abord aux travaux d'une polémique assez vive avec de Rancé, abbé de la Trappe, qui prétendait que les moines ne devaient pas s'occuper d'études, ensuite à l'achèvement de ses nombreux et importants ouvrages. Les principaux sont : *Acta sanctorum ordinis S. Benedicti*, Paris, 1668-1702, 9 vol. in-fol.; *Vetera Analecta*, Paris, 1675-85, 4 vol. in-8°, 2e édit., 1723, in-fol.; *de Re Diplomaticâ libri VI*, Paris, 1681, in-fol., œuvre pleine d'une érudition aussi variée que profonde sur tout ce qui est relatif à l'étude des chartes et des diplômes; *de Liturgiâ Gallicanâ libri tres*, Paris, 1685; *Musæum Italicum*, Paris, 1687-89, 2 vol. in-4°; une édition des œuvres de *St Bernard*, 1690, 2 vol. in-fol.; *Traité des études monastiques*, Paris, 1691; *Annales ordinis S. Benedicti*, Paris, 1713-39, 6 vol. in-fol. Il laissa des œuvres posthumes, que l'on publia en 1724, 3 vol. in-4°, avec celles de D. Ruinart, qui avait écrit la *Vie* de son savant confrère. En 1847, Valery a publié une *Correspondance inédite de Mabillon et de Montfaucon avec l'Italie*, 3 vol. in-8°. Les restes de Mabillon, transférés, pendant la Révolution, au Musée des monuments français, furent rendus, en 1819, à l'église St-Germain-des-Prés. D—T—R.

MABINOGI, nom donné à une sorte de roman ou récit gaélique. Une collection d'œuvres de ce genre, conservée en mss. à la Bibliothèque du collége de Jésus à Oxford, a été publiée, avec notes, par lady Guest, sous le titre de : *The Mabinogion*, Lond., 1838-9, 3 vol. in-8°. Quelques-uns de ces récits, empreints d'un caractère chevaleresque, ont pu être composés pendant l'époque et quelquefois à l'imitation des poëmes anglo-normands; d'autres, beaucoup plus anciens, sont les échos de cette civilisation celtique presque perdue pour nous. La première partie de l'ouvrage donne en gaélique, puis dans une traduction anglaise, le mabinogi intitulé : *la Dame de la fontaine*, qui semble être la source du poëme français du *Chevalier au lion*. La 2e partie donne l'histoire de *Peredur, fils d'Evrawc*; c'est celle de *Perceval le Gallois*. Puis viennent le *Geraint, fils d'Erbin*; c'est le roman d'*Erec et Enide*, mis en vers par Chrestiens de Troyes. Les autres mabinogion : *Histoire de Kullawch et Olwen, le Rêve de Rhonobwy, le Conte de Pwyll prince de Dyved, de Branwen fille de Llyr*, etc., sont sans doute d'une origine exclusivement gaélique, et, en se rattachant d'autant mieux au cycle d'Arthur, ne ressemblent pas aux poëmes anglo-français que nous connaissons sur ce sujet.

MABLY (Gabriel BONNOT DE), frère de père de Condillac, né à Grenoble en 1709, m. en 1785, fut mis par son oncle, le cardinal de Tencin, au séminaire de St-Sulpice. Préférant son indépendance aux dignités ecclésiastiques, il ne reçut que le sous-diaconat, et se livra à l'histoire et à la politique. Secrétaire du cardinal, il négocia un traité contre l'Autriche avec l'ambassadeur de Prusse, 1743, et engagea Louis XV à se mettre à la tête de l'armée des Pays-Bas. Il abandonna, la même année, les affaires publiques, pour s'occuper des lettres. Dans son premier ouvrage, le *Parallèle des Romains et des Français par rapport au gouvernement*, 1740, 2 vol. in-12, il s'était montré partisan du gouvernement sous lequel il vivait, et réclamait pour le monarque « une autorité indépendante des lois. » Mais ensuite un revirement s'opéra dans ses idées; et il ne cessa de faire une vive opposition aux institutions existantes, et de témoigner un grand enthousiasme pour les républiques de l'antiquité, et celle de Lacédémone en particulier. On a de lui : *Droit public de l'Europe, fondé sur les traités*, Genève, 1748, 2 vol. in-12; 3e édit., 1761, où l'on trouve un sommaire des traités conclus jusqu'à cette époque; *Observations sur les Grecs*, 1749, 1 vol. in-12, ouvrage qu'il modifia et fit paraître plus tard sous le titre d'*Observations sur l'histoire de la Grèce*; il y recherche les causes de la prospérité et de la décadence des peuples helléniques; *Observations sur les Romains*, 1751, 1 vol. in-12, ouvrage médiocre, où plus d'une chose est mal comprise, entre autres les lois agraires; *Principes des négociations*, La Haye, 1757, 1 vol. in-12, théorie de la morale appliquée à la politique; *Entretiens de Phocion sur les rapports de la morale avec la politique*, 1 vol. in-12, 1763, le livre le plus intéressant et le mieux écrit

de l'auteur; *Observations sur l'histoire de France*, 1765, 2 vol. in-12, auxquels il en ajouta un 3e plus tard; cet ouvrage, réimprimé par M. Guizot, 1823, 3 vol. in-8°, est une histoire abrégée des gouvernements de la France depuis l'établissement des Francs jusqu'à l'époque où les grands fiefs furent réunis à la couronne; *du Gouvernement et des lois de la Pologne*, 1781, 1 vol. in-12, ouvrage entrepris à la demande des Polonais, comme projet de constitution, et pour l'étude duquel Mably alla passer une année en Pologne; *de l'Etude de l'histoire*, 1778, 1 vol. in-12; traité composé pour l'éducation de l'infant duc de Parme, et qui contient un résumé de la forme des divers gouvernements; *de la Manière d'écrire l'histoire*, 1782, 1 vol. in-12, espèce de libelle critique contre les principaux historiens de son temps; *Principes de morale*, 1784, 1 vol. in-12; *Doutes sur l'ordre naturel et essentiel des sociétés*, 1768; *de la Législation, ou Principes des lois*, 1776; *Observations sur le gouvernement et les lois des Etats-Unis d'Amérique*, 1684. Mably fut, en politique, une espèce d'utopiste à vues bornées et rétrogrades, qui citait comme modèles les mœurs et les vertus de Sparte. C'est un novateur érudit, mais un écrivain exact, clair, quelquefois énergique, souvent diffus, sans charme ni élégance. L'abbé Arnoux a donné les *Œuvres complètes* de Mably, 15 vol. in-8°, 1794-1795.

MAC, mot signifiant *fils*, et qui précède beaucoup de noms propres en Ecosse et en Irlande.

MACABRE (Danse). *V.* DANSE DES MORTS.

MAC-ADAM (John-Loudon), curateur des routes en Ecosse, puis à Bristol, né en Ecosse en 1755, m. en 1836, a inventé le système de routes par empierrement de cailloux de 6 centimèt. cubes environ, et qui porte son nom.

MACAIRE (Saint) *l'Ancien*, né vers l'an 300 dans la Haute-Egypte, m. vers 390, passa 60 ans dans la solitude près de la montagne de Secté (Thébaïde). Sa renommée de sainteté se répandit au loin, et il fut obligé de recevoir le sacerdoce. Son attachement au concile de Nicée le fit exiler par l'empereur Valens dans une île du Nil; mais le mécontentement du peuple obligea le préfet à le rappeler. Fête, le 16 janvier. On lui attribue 50 *Homélies*, publiées en grec, Paris, 1559, in-8°, et des *Opuscules ascétiques*, imprimés dans le *Thesaurus asceticus* du P. Poussines.

MACAIRE (Saint) *le Jeune*, né à Alexandrie, m. en 394, se retira, en 335, dans la solitude de Nitrie (vallée de Natron), où l'on comptait près de 5,000 solitaires. Son zèle contre les Ariens lui attira des persécutions. Fête, le 2 janvier. On le regarde comme l'auteur de la *Règle de St Macaire*, imprimée dans le *Codex regularum*, Rome, 1661, 2 vol. in-4°.

MACAIRE (SAINT-), ch.-l. de cant. (Gironde), arr. et à 15 kil. O. de La Réole, sur la rive dr. de la Garonne; 1,352 hab. Belle église gothique, bâtie du XIIIe au XVe siècle. Comm. de vins; tonnellerie. — Ce fut d'abord une ville gallo-romaine, sous le nom de *Ligena*, puis un oratoire dédié à St-Laurent, et où St-Macaire fut inhumé, enfin, au XIe siècle, une abbaye de bénédictins. La ville fut saccagée par les calvinistes en 1562, et le château royal démoli en 1627. Archives précieuses, contenant un curieux exemplaire des priviléges de la ville.

MACALO, lieu de Lombardie, entre Bergame et Brescia, où Carmagnola et les Vénitiens battirent les troupes du duc de Milan, en 1427.

MACAO, en chinois *Ngao-men*, v. forte de l'empire chinois (Chine propre), dans la prov. de Canton, sur une péninsule à l'angle S.-O. de l'île de Macao située dans la baie de Canton, à 128 kil. S.-S.-O. de cette ville; par 22° 11' 25" lat. N., et 111° 13' 55" long. E.; 70,000 hab., dont 30,000 Chinois, et le reste Portugais et étrangers. Port franc depuis 1844. Station de tous les bâtiments allant à Canton, et où doivent être débarquées les femmes qui se trouvent sur ces bâtiments. Des agents du gouvernement anglais des Indes y résident pendant 8 mois de l'année. Résidence d'un évêque catholique. Imprimerie chinoise. Musée d'histoire naturelle. On montre une grotte, dite *la Casa*, où Camoëns, juge à Macao, composa, dit-on, les *Lusiades*. Autrefois très-florissante, mais bien déchue depuis la fondation de l'établissement anglais de *Hong-Kong*; Macao a néanmoins encore un assez grand mouvement commercial. Vente importante d'opium. Centre d'engagement pour les coulis. La ville appartient aux Portugais depuis 1563. Le pouvoir y est nominalement partagé entre un gouverneur portugais, assisté d'un conseil, et un mandarin chinois réellement tout-puissant. La ville européenne est très-petite, et séparée de la ville chinoise par une épaisse muraille.

MACARONIQUES (vers), poésie burlesque formée de ots de la langue vulgaire, auxquels on donne une terminaison latine. Elle a été appelée ainsi, par comparaison avec le ragoût que le macaroni forme avec le fromage et la farine. Elle fut inventée au XVIe siècle par le moine Folengo de Mantoue, qui prit le nom de *Merlin le Cuisinier* (Merlin Coccaie, *Merlinus coquus*), dans son épopée burlesque des *Aventures de Baldus*, écrite, en effet, en latin de cuisine. On a fait aussi de la poésie macaronique en Allemagne, en Angleterre, en France; on connaît surtout chez nous la *Mort de Michel Morin*, où se trouve ce vers modèle du genre :

De brancâ in brancam degringolat, atque facit pouf. — D—R.

MACARTNEY (George, comte de), diplomate anglais, né en 1737 à Lissanoure (Irlande), m. en 1806, étudia à Dublin et à Londres, et, après un voyage sur le continent, fut élu membre du parlement irlandais. Envoyé en Russie, il négocia avec Catherine II un traité de commerce, 1766. De retour en Irlande, il parvint à la délivrer de la ruineuse domination des entrepreneurs (*undertakers*) qui l'administraient au nom du vice-roi. Elevé à la dignité de gouverneur de la Grenade, des Grenadines et de Tabago, il défendit la Grenade contre le comte d'Estaing, 1779, mais dut se rendre prisonnier de guerre. Louis XVI lui ayant rendu la liberté, la Compagnie des Indes le nomma, en 1780, gouverneur de Madras, qu'il protégea contre Haider-Ali et Tippoo-Saëb. En 1792, il partit pour la Chine, afin d'obtenir un traité de commerce avec ce pays, mais ne réussit pas. Il revint en Angleterre en 1794, reçut le titre de comte, devint pair de la Grande-Bretagne, et enfin gouverneur du Cap de Bonne-Espérance, 1797. On a de lui : *Etat de la Russie en* 1767; *Etat de l'Irlande en* 1773; *Journal de l'ambassade envoyée par le roi de la Grande-Bretagne à l'empereur de la Chine en* 1792, 1793, 1794, Londres, 1807, 2 vol. in-4°.

MACAS. *V.* QUIXOS-ET-MACAS.

MACASSAR ou MANGKASSAR, v. de l'île Célèbes, capit. de l'anc. royaume de son nom; par 5° 9' lat. S., et 117° 8' long. E.; 17,000 hab. Siége d'un gouverneur hollandais. Port franc depuis 1847. Près de là est la ville de *Vlaardingen* et le fort *Rotterdam*. — Le *royaume de Macassar*, qui occupait le S.-O. de l'île, est auj. vassal de la Hollande, et a pour capit. *Goak*. Export. de café, écaille de tortue, nacre, rotins, riz. Comm. en progrès. — Le *gouvernement de Macassar* comprend l'ensemble des possessions hollandaises dans l'île Célèbes. — Le *détroit de Macassar* est le bras de mer qui sépare Célèbes et Bornéo.

MACAULAY, historien. *V. Supplément.*

MACAULEY (Catherine SAWBRIDGE, mistriss), née en 1733 dans le comté de Kent, mort en 1791, femme auteur dont les principaux ouvrages sont : *Histoire d'Angleterre depuis l'avénement de Jacques Ier jusqu'à l'élévation de la maison de Hanovre*, 1763-1783, 8 vol. in-4°, où elle s'élève contre les Stuarts et manifeste des idées républicaines; *Remarque sur les Éléments du gouvernement et de la société, par Hobbes*, 1767, in-8°; *Traité sur l'immuabilité de la vérité morale*, in-8°, 1773; *Histoire d'Angleterre depuis la révolution jusqu'au temps présent*, dans une suite de lettres au docteur Wilson, 1 vol. in-4° 1778; *Lettres sur l'éducation*, in-8°, 1790, etc.

MACAYO, v. du Brésil, dans la province d'Alagoas, à 1650 kil. N.-N.-E. de Rio-Janeiro; 5,000 hab. Port sur l'océan Atlantique. Export. de coton et de sucre.

MACBETH, cousin-germain de Donald VII ou Duncan Ier, roi d'Ecosse, s'unit à Banquo, thane de Lochquhabir, et défit les Danois qui avaient attaqué le royaume. Une sorcière lui ayant annoncé qu'il serait roi, il tua Duncan, et se fit proclamer à sa place, 1040. Il fut détrôné et mis à mort en 1056 par Malcolm, fils de Duncan, à qui le roi d'Angleterre, Edouard le Confesseur, avait prêté des secours. Shakspeare a immortalisé le nom de cet usurpateur dans une de ses plus belles tragédies, imitée par Ducis.

MACCALUBA, montagne de Sicile, dans la prov. et au N. de Girgenti. C'est un volcan qui vomit de la boue par de nombreux cratères.

MAC CARTHY (Nicolas de), prédicateur, né à Dublin en 1769, m. à Annecy en 1835, était fils du comte Justin de Mac Carthy, qui se fit un nom comme bibliophile. Il fut ordonné prêtre en 1814, entra dans l'ordre des Jésuites en 1818, et obtint, dans l'éloquence de la chaire, une immense réputation. Ses *Sermons*, pleins d'idées nobles ou touchantes, d'une logique serrée, et d'un style riche et chaleureux, ont été imprimés après sa mort en 3 vol. in-8°.

MAC CARTHY (Jacques), géographe, né d'une famille irlandaise, à Cork en 1785, m. en 1835, fut amené très-

jeune en France, s'enrôla à 17 ans, fit avec distinction les guerres de l'Empire, et, à la suite de la Restauration de 1815, fut traducteur, imprimeur-libraire, puis entra, après 1830, chef à la section de statistique au dépôt de la guerre. On a de lui : *Choix de voyages modernes*, 1821-22, 10 vol. in-8°; *Dictionnaire universel de géographie, physique, politique, historique et commerciale*, 2 vol. gr. in-8°, Paris, 1824; 2e édit., 1835, 2 vol. in-8°; un *Traité de géographie moderne*, in-8°, etc. — Son fils, M. Oscar Mac Carthy, géographe distingué, a envoyé à l'Institut plusieurs Mémoires très-intéressants sur l'Algérie. On lui doit encore des travaux sur la géographie de Q.-Curce, sur celle de César, et une *Statistique du Brésil*.

MACCHABÉE (Mathathias), chef des Hébreux, le 1er de la race des Asmonéens, résista au roi de Syrie, Antiochus Epiphane, qui voulait imposer à la Palestine le culte des idoles, et chassa les Syriens, 167 av. J.-C. Il laissa 5 fils : Judas, Simon, Jonathas, Jean et Eléazar.

MACCHABÉE (Judas), fils du précédent, lui succéda dans le commandement des Juifs, et battit successivement, de 167 à 164 av. J.-C., Apollonius, Nicanor, Gorgias, Ptolémée et Lysias, généraux d'Antiochus Epiphane. Ce prince mourut au moment d'entreprendre lui-même une campagne. Antiochus Eupator, son successeur, accorda à Judas Macchabée une paix avantageuse, qui fut rompue par un nouveau roi de Syrie, Démétrius Soter; Judas périt dans un combat, en 161.

MACCHABÉE (Jonathas), frère du précédent, chassa Bacchidès de la Judée en 158, s'allia tour à tour avec Alexandre Bala, Démétrius Nicator, Antiochus VI, et fut tué par Tryphon, en 143.

MACCHABÉE (Simon), frère des deux précédents, prince des Juifs et grand-sacrificateur, prit Gaza, obtint que Démétrius Nicator reconnût l'indépendance de la Judée, et repoussa les généraux d'Antiochus Sidétès. Son gendre, Ptolémée, l'assassina en 133.—Le 1er livre des *Macchabées* dans la Bible est un extrait d'annales écrites pendant le règne des princes asmonéens, dont il retrace les exploits; le 2e, où se trouve l'épisode du martyre des 7 Macchabées (*V. l'art. suivant*), est extrait d'un travail perdu d'un certain Jason, Juif né à Cyrène.

MACCHABÉES (Les), nom de 7 frères qui souffrirent le martyre sous Antiochus Epiphane, pour avoir refusé de manger des viandes consacrées aux idoles; leur mère les exhorta à supporter les tourments, et fut martyrisée après eux, 164 av. J.-C. L'anc. Testament raconte cette histoire dans 2 livres intitulés *les Macchabées*.

MACCLESFIELD, v. d'Angleterre, comté et à 53 kil. N.-E. de Chester, sur la Rollin, affluent de la Mersey; 36,000 hab. Fabr. d'étoffes de soie (occupant près de 15,000 personnes), tissus de coton, passementerie, boutons, chapeaux. Fonderies de fer et de cuivre. Belle église de St-Michel, bâtie en 1278, reconstruite en 1740. Aux environs, houillères et carrières d'ardoises.

MACDONALD (Etienne-Jacques-Joseph-Alexandre), d'une famille noble, originaire d'Irlande, né à Sancerre (Cher) en 1765, m. en 1840, entra dans le régiment irlandais de Dillon, et fit sa première campagne en Hollande sous le comte de Maillebois, 1784. Colonel d'infanterie à Jemmapes, 1792, général de brigade à l'armée du Nord, 1793, il battit le duc d'York en 1794, dans plusieurs rencontres; en 1795, le passage du Wahal sur la glace, sous le feu de l'ennemi, lui valut le grade de général de division. On le trouve ensuite à Cologne, à Dusseldorf, aux armées du Rhin et d'Italie, et, en 1798, gouverneur des Etats romains. Attaqué par 80,000 Napolitains, et n'ayant que 25,000 hommes, il évacue Rome, et se retire à Otricoli, où il bat l'ennemi qui l'avait suivi, et rentre dans Rome. Bientôt il se brouille avec Championnet, qui est rappelé, et il lui succède dans le commandement en chef. Manœuvrant pour se joindre à l'armée de Moreau, il rencontre 50,000 Russes, commandés par Souwarof, aux bords de la Trébia, et, avec 28,000 hommes, il tint pendant trois jours la fortune en balance. Il battit enfin en retraite, mais Souwarof s'écria : « Encore un semblable succès, et nous aurons perdu la péninsule. » Au 18 brumaire, Macdonald seconda Bonaparte. Il eut ensuite à diriger l'armée de réserve, dite *des Grisons*, alla comme ministre plénipotentiaire en Danemark, et tomba en disgrâce pour avoir défendu Moreau. En 1809, il commanda, en Italie, l'aile droite du prince Eugène, qui se joignit à Napoléon sous les murs de Vienne, et combattit à Wagram, où il enfonça le centre de l'ennemi sous les yeux de Napoléon, qui, après la bataille, le nomma maréchal et *duc de Tarente*. En 1810, il remplaça Augereau en Espagne; en 1812, il commanda en Russie le 10e corps de la grande armée. Ce corps, chargé d'observer la Baltique, fut, après que les Français eurent évacué Moscou, réduit à 7,000 hommes par la défection des Prussiens. Alors Macdonald fit une habile retraite devant un ennemi très-supérieur, et ramena, sans perte bien sensible, sa petite division à Kœnigsberg. Il se distingua en 1813, à Lutzen, à Bautzen, à Leipzig : à cette dernière bataille il commanda l'arrière-garde. Dans la campagne de France en 1814, il lutta constamment contre des forces supérieures. Le 11 avril, chargé avec Caulincourt de porter aux souverains alliés l'abdication de Napoléon, il fut le dernier maréchal qui adhéra au gouvernement provisoire. Créé pair de France par Louis XVIII, il refusa tout emploi pendant les Cent-Jours. La 2e Restauration le chargea de licencier l'armée de la Loire, et, en 1816, le nomma grand-chancelier de la Légion d'honneur, place qu'il résigna en 1831.

MACDUFF, brg d'Ecosse, comté et à 2 kil. E. de Banff. Petit port sur le Doveron et sur le golfe de Murray.

MACEDO (le P. François de), cordelier portugais, dit *François de St-Augustin*, né à Coimbre en 1596, m. en 1681, est auteur d'un nombre prodigieux d'ouvrages qui sont : 53 panégyriques, 60 discours latins, 32 oraisons funèbres, 48 poëmes épiques, 132 élégies, 2,600 poëmes héroïques, 3,000 épigrammes, 700 lettres, etc. Macédo écrit presque toujours en latin, en espagnol et en italien. Ses livres les plus utiles sont : *Propugnaculum lusitano-gallicum*, Paris, 1647, in-fol., où il défend les droits du duc de Bragance à la couronne de Portugal; *Schema congregationis sancti Officii romani*, 1676, histoire de l'Inquisition.

MACEDOINE, *Macedonia*, roy. de l'anc. Grèce, auj. partie des eyalets d'Uskub, Salonique, et Roumélie dans la Turquie. Elle prit son nom d'une tribu de Pélasges, les *Macednes*, qui se fixa, à une époque très-reculée, dans le petit bassin de l'Astrée (auj. *Vistritza*), avait pour limites au S. la mer Egée et les monts Cambuniens, qui la séparaient de la Thessalie; à l'O., la chaîne du Pinde, qui la séparait de l'Illyrie et de l'Epire; au N., le mont Orbélus, continué par le Scomios (auj. les *Balkans*), et qui la séparait de la contrée barbare appelée Dardanie; à l'E., le Rhodope (*Despoto-Dagh*), qui lui servait, avec le Nestos, de limite commune avec la Thrace. Sur le rivage baigné par la mer Egée, des environs du mont Olympe à l'embouchure du Nestos, est la péninsule de Chalcidique (*V. ce mot*), que baignent les golfes Strymonique (auj. *Contessa* ou *Orfano*), Singitique (auj. de *Monte-Santo*), Toronaïque (auj. de *Cassandria*), et Thermaïque (auj. de *Saloniki*). Cinq rivières arrosaient la Macédoine : le Nestos, le Strymon (*Karasou*), l'Axios (*Vardar*), l'Astrée (*Vistritza*) et l'Haliacmon (*Indjé-Karasou*). La Macédoine était presque entourée de montagnes inaccessibles; les peuples en étaient très-propres à la guerre, courageux, infatigables; ils appartenaient autant à la race thrace qu'à la race hellénique, et, jusqu'au temps de Philippe, ils furent des étrangers et des *barbares* aux yeux des Grecs. Il y avait en Macédoine une foule de cantons : au S., outre la Chalcidique, l'Emathie, qui paraît avoir été le nom poétique de tout le pays, la Mygdonie, la Bottiée, l'Anthémasie, la Piérie; à l'E., la Bisaltie, l'Edonie; au N., la Péonie, la Pélagonie; à l'O., l'Elymiotide, l'Orestide, la Dassarétie, la Lyncestide, la Pénestie, etc. — Ce fut un Héraclide, Caranus, frère d'un roi d'Argos, qui, sur la foi d'un oracle, amena une colonie grecque en Macédoine vers 796 av. J.-C., et fonda Egé ou Edesse, capitale du pays jusqu'au temps de Philippe, qui choisit Pella, plus voisine de la mer. La plus grande incertitude règne sur l'histoire des rois qu'on intercale entre Caranus et Philippe, père d'Alexandre, ainsi que sur l'époque et la durée de leur règne. D'après Eusèbe, Alexandre serait le 24e roi de cette dynastie, le 17e selon Velléius Paterculus, le 12e suivant Justin. Vers 513, sous Amyntas Ier, la Macédoine, envahie par Darius, fut forcée de subir l'alliance des Perses; Xercès entraîna aussi Alexandre Ier dans son expédition contre la Grèce; mais ce prince dévoila aux Grecs les plans de leurs ennemis, et rentra dans leur alliance après la bataille de Platée, 479. Pendant la guerre du Péloponèse, Perdiccas II fut l'allié des Spartiates contre Athènes, dont les colonies de Chalcidique lui fermaient le chemin de la mer. Après le règne civilisateur d'Archélaüs, la Macédoine tomba pour un demi-siècle dans une anarchie profonde, que ne put dissiper l'intervention de Pélopidas et des Thébains, 370. A l'avénement de Philippe, 360, elle ne touchait la côte de la mer Egée qu'en un point, le fond du golfe Thermaïque. Philippe fit un nouvel avenir à son pays, en lui ouvrant, par la conquête d'Amphipolis et de toute la Chalcidique, la mer Egée et une route commode vers tous les rivages de la Grèce. Il soumit la Grèce, et son fils Alexandre

conquit l'Asie. Philippe Arrhidée, frère d'Alexandre, et Alexandre Aigos, son fils posthume, furent déclarés ses successeurs au trône de Macédoine, sous la tutelle d'Antipater d'abord, puis de Polysperchon. Mais Cassandre, fils d'Antipater, arracha la Macédoine à Polysperchon, mit à mort Alexandre Aigos, et s'empara du trône. Durant les troubles qui suivirent sa mort, la Macédoine passa tour à tour sous le joug d'un roi d'Epire, Pyrrhus, d'un roi de Thrace, Lysimaque, d'un prince lagide, Ptolémée Céraunus, et de plusieurs chefs militaires, jusqu'à ce qu'enfin Antigone Gonatas s'empara de la couronne, 278, que sa famille garda jusqu'à la conquête romaine. Les Romains commencèrent la guerre contre la Macédoine en 200; Flamininus vainquit Philippe V à Cynoscéphales en Thessalie, 197. Plus tard, Paul-Emile battit Persée à Pydna, 168. La Macédoine fut alors divisée en 4 districts, dont les habitants ne pouvaient contracter mariage, vendre ou acheter hors de leur territoire. La révolte d'Andriscus servit de prétexte à une nouvelle guerre, 148, et Métellus, victorieux à la 2e bataille de Pydna, déclara la Macédoine province romaine. Au IVe siècle de J.-C., la Macédoine forma un des deux diocèses de la préfecture d'Illyrie. Ce diocèse était divisé en 6 provinces : la Macédoine propre, cap. Thessalonique; la Nouvelle-Epire, cap. Dyrrachium; l'Ancienne-Epire, cap. Nicopolis; la Thessalie, cap. Larisse; la Crète, cap. Gortyne; l'Achaïe, cap. Corinthe. Le diocèse de Macédoine embrassait donc un pays plus vaste que la contrée connue précédemment sous ce nom, et qui s'appela *Macédoine propre*, tandis qu'on désignait sous le nom de *Macédoine salutaire* une région du N.-O., formant une province du diocèse de Dacie. Au moyen âge, la Macédoine subit le sort de l'empire byzantin. Vers le milieu du VIIe siècle, la Macédoine proprement dite forma un *thème*, dont la capitale était Stobi. Au XIe siècle, un peu avant les croisades, le thème de Macédoine comprenait la préfecture du Strymon et celle de Thessalie; une partie, située au N., retenait l'ancien nom de Pélagonie. Au midi s'étaient établies quelques tribus de Valaques. La 4e croisade ayant eu pour résultat la conquête et le partage de l'empire grec, la Macédoine échut au marquis de Montferrat sous le nom de royaume de Thessalonique (*V. ce mot*). Enfin, au XVe siècle, la Macédoine tomba, ainsi que tout l'empire grec, au pouvoir des Turcs-Ottomans.

Rois de Macédoine depuis 796 av. J.-C.

Caranus	796	Alexandre III, dit le Grand	336
Cœnus	766	Philippe III Arrhidée	323
Tyrimmas	738	Alexandre Aigus	317
Perdiccas Ier	695	Cassandre	311
Argeus Ier	647	Philippe IV	296
Philippe Ier	609	Antipater	
Ajeropas	576	Alexandre	
Alcétas	556		
Amyntas Ier	538	Démétrius Ier	294
Alexandre Ier	496	Pyrrhus, d'Epire	287-86
Perdiccas II	452	Lysimaque, roi de Thrace	286-82
Archelaüs Ier	429		
Orestes	405	Séleucus, de Syrie	282
Archelaüs II	402	Ptolémée Céraunus	280
Amyntas II	398	Méléagre, Sosthènes	279
Pausanias	397	Antipater (*de nouv.*)	278
Amyntas III	396	Antigone Gonatas	278
Argeus II	390	Pyrrhus (*de nouv.*)	274
Amyntas III (*rétabli*)	388	Antigone (*de nouv.*)	273-42
Alexandre II	370	Démétrius II	242
Ptolémée	369	Antigone Doson	232
Perdiccas III	366	Philippe V	221
Amyntas IV	360	Persée	178-168
Philippe II	359	Andriscus	152-148

C. P.

MACÉDONIUS, patriarche de Constantinople, 342-360. Dévoué au parti arien, il contribua d'abord à la déposition du patriarche Paul, dont il convoitait la place, 340; deux ans après, il la lui disputa les armes à la main, et en resta maître par la tolérance de Constance, 342. Mais Paul ayant été rétabli en 347, Macédonius ne recouvra le siége patriarcal qu'après un nouvel exil de Paul, 350. Devenu odieux aux ariens purs, parce qu'il professait le semi-arianisme, il fut déposé en 360, et se fit le chef des *Pneumatomaques*. S.

MACER (Clodius), préteur en Afrique sous l'empereur Néron, voulut, après la mort de ce prince, se rendre indépendant et affamer l'Italie. Galba le fit tuer, en 68.

MACER (Emilius), poëte de Vérone, contemporain de l'empereur Auguste, avait écrit, en vers latins, sur les plantes vénéneuses, un ouvrage qui paraît perdu. Il ne doit pas être l'auteur de celui qu'on a publié sous son nom, Bruxelles, 1477, et Hambourg, 1590, et qui a été traduit en français, Rouen, 1588.

MACERATA, v. du roy. d'Italie, ch.-l. de la prov. de ce nom, à 176 kil. N.-E. de Rome; 19,632 hab. Evêché; tribunaux d'appel, civil, et criminel. Université, fondée en 1824 par Léon XII, avec une riche bibliothèque. Belle cathédrale. Aux environs, quelques ruines de l'anc. *Helvia Ricina*, qui fut détruite par les Goths. Napoléon Ier en fit le ch.-l. du départ. du Musone. — La province de Macerata, entre celles d'Ancône au N., de Pesaro et Urbino, et de Pérouse à l'O., d'Ascoli au S., et l'Adriatique à l'E., a 2,737 kil. carr. et 229,411 hab. Sol traversé par l'Apennin, arrosé par le Musone, l'Esino, le Chienti, la Potenza, et fertile en blé, chanvre, vin, huile, etc.

MACES, anc. peuple de l'Arabie Heureuse, sur le golfe Persique. — peuple de la Libye intérieure, près des Nasamons.

MACFARLANE (Robert), publiciste écossais, né en 1734, m. en 1804, dirigea quelque temps les journaux le *Morning-Chronicle* et le *London Packet*, dans un esprit d'opposition au gouvernement. On a de lui : *Histoire du règne de George III*, Londres, 4 vol. in-8°, 1770-82-94, ouvrage médiocre; une traduction, en vers latins, des poésies d'Ossian; *Adresse au peuple anglais sur l'état présent et l'avenir présumé des affaires publiques*, 1797; *Dialogue de George Buchanan sur les droits de la couronne d'Ecosse*, trad. en anglais, 1801; *Essai sur l'authenticité d'Ossian et de ses poèmes*, Londres, 1804.

MACHABÉE. *V.* MACCHABÉE.

MACHADO (Rio de). *V.* JEUPARANA.

MACHADO (BARBOSA-). *V.* BARBOSA.

MACHADOU. *V.* MAKHADOU.

MACHANIDAS, tyran de Sparte, 210-206 av. J.-C., voulut assujettir le Péloponèse entier, mais fut vaincu à Mantinée par Philopémen, qui le tua de sa propre main.

MACHAO, nom anc. de MENERBES.

MACHAON, fils d'Esculape et d'Epione ou Arsinoé, était frère de Podalire. Tous deux, élèves du centaure Chiron, figurèrent à la guerre de Troie comme guerriers et médecins, et furent placés au rang des dieux après leur mort. Machaon pansa la blessure de Ménélas, et guérit Philoctète. Après la guerre de Troie, il vint en Messénie, fonda les villes de Tricca et d'Oechalie, et fut tué par Eurypyle, fils de Télèphe. Il eut cinq fils, tous médecins, entre autres Nicomaque. Podalire, au retour de Troie, fut jeté par une tempête en Carie, où il épousa la fille du roi.

MACHARÈS, roi du Bosphore, trahit son père Mithridate pour le consul romain Lucullus, 70 av. J.-C. Dans la suite, redoutant la vengeance de son père, il se tua.

MACHAU (Guillaume de), ancien poëte français, né dans la Champagne en 1282 ou 1284, m. vers 1370. La Bibliothèque impériale de Paris conserve de lui en manuscrit des *Poésies françaises et latines*, 2 vol. in-fol.

MACHAULT D'ARNOUVILLE (Jean-Baptiste), né en 1701, m. en 1794, fut nommé maître des requêtes en 1738, intendant du Hainaut en 1743, et contrôleur-général des finances en 1745. Dans le but de créer des ressources à l'Etat, il fit rendre, en 1747, l'*édit de main-morte*, qui défendait tout nouvel établissement de chapitre, collége, séminaire, maison religieuse ou hôpital, sans une permission expresse du roi et lettres-patentes enregistrées dans les cours souveraines, révoquait tous les établissements de ce genre faits sans cette autorisation juridique, et interdisait à tous les gens de main-morte d'acquérir, recevoir ou posséder aucun fonds, maison ou rente, sans une autorisation légale. En 1749, nommé ministre d'Etat, il remplaça l'impôt du dixième, créé pendant la guerre de la succession d'Autriche, par un impôt du vingtième, gradué sur le prix de ferme des terres, et destiné à fonder une caisse d'amortissement. En 1750, il remplaça Daguesseau comme garde des sceaux, tout en conservant le contrôle-général. En 1753, il fit rendre un arrêté pour la liberté du commerce des grains dans l'intérieur de la France. En 1754, le roi lui ôta le contrôle-général, où son édit de main-morte lui avait fait trop d'ennemis dans le clergé, et le nomma ministre de la marine. Il montra dans ce nouveau poste la même activité et la même intelligence que dans le premier, arma à Toulon l'escadre avec laquelle La Galissonnière défit l'amiral anglais Byng, et à Brest celle qui ferma aux Anglais le chemin du Canada. Disgracié, en 1757, par les intrigues de Mme de Pompadour, il se retira dans sa terre d'Arnouville, près de Paris, puis s'établit à Rouen en 1792, et deux ans après fut emmené comme suspect à Paris, où il mourut dans la prison des Madelonnettes. Ma-

chault fut un ministre intelligent et ferme. Son Vingtième était l'égalité proportionnelle de l'impôt, idée grande et hardie, qui, bien appliquée, aurait peut-être empêché la révolution 35 ans plus tard. *V.* P. Clément, *Portraits historiques*, Paris, 1855, in-8°. B.

MACHAULT, ch.-l. de cant. (Ardennes), arr. et à 17 kil. S.-O. de Vouziers; 718 hab.

MACHECOUL, ch.-l. de cant. (Loire-Inférieure), arr. et à 38 kil. S.-O. de Nantes; 1,591 hab. Cruellement traité, en 1793, par les troupes vendéennes.

MACHIAVEL (Nicolas), né à Florence en 1469, m. en 1530, fut successivement secrétaire de cette république, 1497-1512, chancelier de la seconde chancellerie *dei signori*, et secrétaire de l'*Office des dix magistrats de liberté et de paix*. En outre, il fut chargé de 23 légations au dehors et de plusieurs missions à l'intérieur. Au retour des Médicis, 1512, emprisonné et torturé, par suite d'une accusation de complot, il ne fit pas d'aveux. Sorti de prison, il vécut dans l'indigence et la retraite, et consacra ses loisirs à la composition d'un livre de peu d'étendue, qu'il intitula : *Traité du Prince*, et que l'on regarde généralement comme le code de la tyrannie. En effet, en examinant ce que c'est qu'une principauté, combien il y en a d'espèces, comment on les garde, comment on les perd, il y enseigne que les mots de bonne foi, de justice, de clémence et d'humanité doivent toujours être dans la bouche des princes, mais que ceux-ci doivent fouler aux pieds ces vertus et oser même commettre des actes de cruauté, lorsqu'ils le jugent nécessaire à la conservation de leur pouvoir. On a douté si Machiavel n'a pas voulu avertir les faibles en paraissant tracer pour les princes l'art de la tyrannie, et lui-même a conduit à cette conjecture par sa réplique à quelqu'un qui lui reprochait son livre : « J'ai enseigné aux princes à être des tyrans; mais j'ai aussi enseigné aux peuples à détruire les tyrans. » Le *Traité du Prince* fut composé en 1514; deux ans après, Machiavel écrivit des *Discours sur Tite-Live*, qui sont des réflexions critiques et politiques sur l'histoire romaine, ouvrage plein de sagacité et de profondeur, mais où sont reproduits les mêmes enseignements que dans le *Traité du Prince;* il y a néanmoins de la profondeur dans les idées politiques; leur immoralité, affectée ou naturelle, a été cause qu'on les a flétries du nom de *Machiavélisme*. Lorsque Machiavel eut écrit *le Prince*, il en communiqua le manuscrit à Laurent de Médicis, dont il gagna ainsi la confiance, et qui le nomma historiographe de Florence. Cette place devint pour Machiavel l'occasion de produire son plus bel ouvrage, l'*Histoire de Florence* (de 1205 à 1424), écrite vers 1524; œuvre imposante, claire, élégante, pleine de profondeur, de couleur locale, et composée avec une belle inspiration de l'antique heureusement appliquée à ces récits du moyen âge. Cette histoire, divisée en 8 livres, a pris rang en Italie parmi les modèles du genre. Les autres ouvrages de Machiavel sont: quelques comédies, dont la plus connue est *la Mandragore*, écrite avant 1520, et fort licencieuse; *Belphégor*, nouvelle, qui a été imitée, ainsi que la comédie précédente, par La Fontaine, etc. Les écrits de Machiavel n'ont été imprimés qu'après sa mort. On a donné à Florence un recueil de ses *Œuvres complètes*, 1813, 8 vol. in-8°, et 1818, 10 vol. in-8°. La plupart ont été traduites en français par Tétard, La Haye, 1743, 6 vol. in-12; par Guiraudet et Hochet, Paris, 1779, 10 vol. in-8°; par Périès, Paris, 1823-6, 12 vol. in-8°. *L'Anti-Machiavel* de Frédéric II est une réfutation du *Traité du Prince*. *Machiavel commenté par N. Buonaparte* n'est qu'une traduction du même livre par l'abbé Guillon, Paris, 1816, in-8°. M. de Bouillé a publié des *Commentaires politiques et historiques sur le Traité du Prince de Machiavel, et sur l'Anti-Machiavel de Frédéric II*, Paris, 1827, in-8. *V. Machiavel, son génie et ses erreurs*, par Artaud de Montor, Paris, 1833, 2 vol. in-8°. Le style de Machiavel se distingue par la simplicité, la force et la clarté, et le met à la tête des prosateurs italiens. C. N.

MACHINE (LA), vge (Nièvre), arr. et à 40 kil. S.-E. de Nevers, 10 N. de Decize; 2,380 hab. Exploitation de houille (1,000,000 d'hectol. par an).

MACHINE INFERNALE, instrument de destruction destiné à l'assassinat en masse. L'invention en est attribuée à un ingénieur italien du XVI^e^ siècle. La machine infernale du 3 nivôse an IX (24 déc. 1800) était un baril plein de poudre, de balles, d'artifices, muni d'un ressort à détente, et qui éclata, à l'entrée de la rue S^t^-Ninaise, à Paris, au moment où le 1^er^ consul venait de passer en voiture pour aller des Tuileries à l'Opéra. Il avait été impossible de calculer juste; Bonaparte ne fut point atteint; mais 46 maisons furent endommagées, 8 personnes tuées, 28 blessées. — Une nouvelle machine infernale, celle de Fieschi, éclata, le 28 juillet 1835, du 3^e^ étage d'une maison du boulevard du Temple, n° 50. Cette machine, en chêne, de 1 met. 13 cent. de haut, supportait 24 canons de fusil, qui pouvaient s'élever ou s'abaisser, selon la direction qu'on leur donnait. Destinée à frapper le roi Louis-Philippe I^er^, elle effleura son front, et abattit autour de lui des officiers supérieurs, des gardes nationaux, etc., au nombre de 21; 11 furent tués sur le coup, et 7 moururent quelques jours après. — Machine de Piétri et Orsini, consistant en petites bombes fulminantes, jetées sous la voiture de Napoléon III, à la porte de l'Opéra de Paris, le 14 janv. 1858. Elles firent plusieurs victimes, mais l'Empereur ne fut pas atteint. J. T.

MACINE (LE), historien arabe. *V.* ELMACINE.

MACK (Charles, baron de), général autrichien, né en 1752 à Neusslingen en Franconie, m. à Vienne en 1828, fit la guerre de Sept Ans sous Lascy, et celle de Turquie sous Laudon, servit contre la France dans les Pays-Bas en 1792-93, fut nommé généralissime des troupes napolitaines en 1798, se fit battre par Macdonald et Championnet, fut envoyé, prisonnier sur parole, à Paris, d'où il s'échappa, reçut un nouveau commandement en Bavière en 1805, et, pour s'être laissé envelopper dans Ulm par Napoléon I^er^, et s'être rendu à discrétion avec 30,000 hommes, fut condamné à mort. Par commutation de peine, il subit deux ans de captivité au Spielberg.

MACKAU (Ange-René-Armand, baron de), amiral, né à Paris en 1788, d'une ancienne et noble famille irlandaise, m. en 1855, fut élevé dans la même institution que Jérôme Bonaparte, entra dans la marine à 16 ans, servit sous les ordres de son ancien condisciple en qualité de novice matelot sur le vaisseau *le Vétéran*, fut ensuite attaché au contre-amiral Baudin jusqu'en 1810, et se fit connaître en 1811, n'étant encore qu'enseigne provisoire, par un très-brillant combat avec le brick *l'Abeille* contre le brick anglais l'*Alacrity*, dont il s'empara. Ce succès lui valut le grade de lieutenant de vaisseau. Capitaine de frégate en 1812, il obtint, sous la Restauration, des missions importantes aux îles Bourbon et Madagascar, fut nommé capitaine de vaisseau en 1819, et alla recueillir au Sénégal des renseignements sur la double question de l'établissement et de la traite des noirs. De 1821 à 1823, *il* parcourut, avec la frégate *la Clorinde*, l'océan Pacifique, et établit des relations commerciales et politiques avec les nouveaux Etats de l'Amérique du Sud. Ce fut lui que l'on chargea de faire accepter à Haïti l'ordonnance d'affranchissement du 17 avril 1825, et il accomplit cette mission avec tant de distinction, que, la même année, le roi le nomma contre-amiral. Il fut ensuite appelé au conseil d'amirauté et à la direction du personnel de la marine, 1828-29. En 1833, il commanda l'escadre des Dunes, chargée de bloquer la Hollande pendant le siége d'Anvers. Nommé chef de la station des Antilles, il obtint du gouvernement de la Nouvelle-Grenade, 1833-35, en attaquant Carthagène, la réparation d'une insulte faite à M. Adolphe Barrot, consul de France. Mackau était bon manœuvrier, prudent et heureux dans sa navigation. Après avoir été gouverneur de la Martinique, 1836-37, il fut élevé au grade de vice-amiral; il succéda, en 1843, à l'amiral Duperré, comme ministre de la marine et des colonies, jusqu'en 1847, époque où il obtint le grade d'amiral. Il fut nommé membre de la Chambre des Pairs en 1841, et, en 1852, sénateur.

MACKENZIE (George), jurisconsulte, né en 1636 à Dundee (Angus), m. en 1691, étudia à l'université de Bourges, s'attacha au barreau d'Edimbourg, fut choisi, en 1661, comme défenseur du marquis d'Argyle, accusé de trahison et qui eut la tête tranchée, devint juge dans une cour criminelle, avocat du roi en 1674, et l'un des lords du conseil privé en Ecosse. Son dévouement au roi le fit appeler, par les *Covenantaires*, l'avocat sanguinaire. Il résigna ses fonctions sous Jacques II, fonda en 1689 la Bibliothèque des avocats à Edimbourg, et se retira en Angleterre. On a de lui : *Aretino, ou Roman sérieux*, 1660; *Essais sur divers sujets moraux*, 1713, in-8° (comprenant *Religio stoici*, 1663; *Essai moral*, 1665; *Moral gallantry; Histoire morale de la frugalité; la Raison*); *Discours sur les lois et coutumes d'Ecosse en matière criminelle*, 1674, in-4°; *Idea eloquentiæ forensis hodiernæ*, Edimbourg, 1681, in-8°; *Jus regium*, etc., Londres, 1684, in-8°, etc. Ses Œuvres complètes ont été imprimées à Edimbourg, 1716, 2 vol. in-fol.

MACKENZIE (sir George), biographe écossais, exerça la médecine à Edimbourg au XVII^e^ siècle. On a de lui : *Lives and characters of the most eminent writers of the Scots nation*, etc., Edimbourg, 1708, 1711, 1722, 3 vol. in-fol.

MACKENZIE (Henri), écrivain, né en 1745 à Edimbourg, m. en 1831, fut d'abord avocat-général à la Cour de l'échi-

quier d'Edimbourg, puis contrôleur des taxes en Ecosse. Ses principaux écrits sont : *l'Homme sentimental*, nouvelle, 1771; *l'Homme du monde*, suite à l'ouvrage précédent; *Julia de Roubigné*, 1777, roman sous forme de lettres. Il publia deux journaux, *le Miroir* et *l'Oisif*. Il a donné lui-même une édition de ses œuvres, 8 vol. in-8°, Edimbourg, 1808.

MACKENZIE (Alexandre), voyageur anglais, né en 1760, se rendit au Canada pour y faire le commerce des pelleteries. En 1789, il découvrit le fleuve qui porte son nom, et, de 1792 à 1793, parcourut le premier l'Amérique septentrionale dans toute sa largeur. Le récit de son voyage a été publié à Londres, 1801, et traduit en français par Castéra, 1802, 3 vol. in-8°.

MACKENZIE, fleuve de l'Amérique du Nord. Source à l'extrémité O. du lac de l'Esclave; cours d'environ 1,200 kil., à l'O., puis au N. et au N.-O., par le pays des Grands-Esquimaux. Embouchure dans l'océan Glacial arctique. Le voyageur anglais Mackenzie l'explora le premier en 1789, et, après lui, John Franklin, en 1825.

MACKINTOSH (Sir James), écrivain, né en 1765 à Dores (Inverness), m. en 1832, étudia d'abord la médecine, puis le droit; il se fit un nom par la publication d'un livre intitulé : *Vindiciæ gallicanæ*, 1791, où il réfutait les attaques de Burke contre la Révolution française, et par la défense de Peltier, poursuivi comme auteur d'un libelle contre le 1er consul Bonaparte. Juge au tribunal de Bombay, 1804-1811, membre du Parlement en 1812, il fut un des promoteurs de la réforme parlementaire. On a de lui : *Histoire de la Révolution de 1688*, publiée seulement en 1834; *Mélanges philosophiques*, trad. en français par L. Simon; *Essai sur les progrès de la philosophie morale*, trad. par Poret, Paris, 1836; *Histoire d'Angleterre*, etc.

MAC-LAURIN (Colin), célèbre mathématicien, né en 1698 à Kilmoddan près d'Inverary (Ecosse), m. en 1746, obtint, en 1717, la chaire de mathématiques au collége Maréchal, à Aberdeen, et fut plus tard adjoint à Gregory dans l'université d'Edimbourg. On a de lui : *Geometria organica*, Lond., 1720, in-4°; *Mémoire sur le flux et le reflux de la mer*, 1740, qui lui fit partager, avec Daniel Bernoulli et Euler, le prix proposé par l'Académie des sciences de Paris; *Traité des fluxions*, en anglais, Edimb., 1742, in-4°, trad. en français par le P. Pézenas, Paris, 1749; c'est dans cet ouvrage qu'il donne la série qui porte son nom; sa démonstration est indépendante de la formule de Taylor; *Traité d'algèbre*, trad. par Lecozic, Paris, 1753, in-4°; *Exposition des découvertes philosophiques de Newton*, en anglais, Londres, 1748, in-8°, trad. en français par Lavirotte, 1749, in-4°; divers Mémoires dans les *Transactions philosophiques*. V.

MAC-LEOD, riv. de l'Amérique du Nord (États-Unis), dans l'État d'Orégon, se jette dans le Grand-Océan.

MACKLIN (Charles), acteur et auteur dramatique anglais, né en Irlande en 1690, m. en 1797, débuta à Londres en 1725 sur le théâtre de Drury-Lane, à la direction duquel il fut ensuite associé, ouvrit en 1744 un nouveau théâtre, celui de Hay-Market, et ne quitta la scène qu'en 1789. Il excellait dans le rôle de Shylock du *Marchand de Venise*. Deux de ses comédies, *l'Amour à la mode* et *l'Homme du monde*, sont restées au répertoire. Ses *Mémoires*, publiés à Londres, 1799, 2 vol. in-8°, ont été traduits en français par Defauconpret dans la *Collection des Mémoires sur l'art dramatique*.

MACLOU ou MALO (St), né vers la fin du ve siècle dans la vallée de Llan-Carvan (pays de Galles), m. vers 565, se retira dans un ermitage de Bretagne près d'Aleth, fut élu, vers 541, évêque de cette ville, qui s'est appelée depuis St-Malo, et se retira plus tard dans une solitude près de Saintes, où il mourut. Fête, le 15 novembre.

MACLOVIOPOLIS, nom latinisé de la v. de St-Malo.

MACON, *Matisco Æduorum*, ch.-l. du département de Saône-et-Loire, à 401 kil. S.-E. de Paris, 441 par chemin de fer, sur la rive dr. de la Saône; par 46° 18' 24" lat. N. et 2° 29' 55" long. E.; 15,265 hab. Tribunaux de 1re instance et de commerce; lycée, bibliothèque, école normale primaire, écoles de dessin et d'horlogerie. Sociétés des sciences, arts, lettres et agriculture; cabinet de minéralogie. On y remarque un ancien palais épiscopal, l'hôtel de ville, les restes d'un arc de triomphe, l'hôpital, construit par Soufflot, et le pont sur la Saône, qu'on attribue à tort à J. César. Commerce de bois, grains, merrains, et surtout de vins du pays, parmi lesquels on distingue les Thorins et les Moulins-à-Vent, vins rouges, et les Pouilly, vins blancs. Fonderies de cuivre. Fabriques de vinaigre, d'horlogerie et quincaillerie, faïence, couvertures de laine, velours, peluche, toiles. — Ville des Eduens, conquise par César, qui en fit un poste militaire, Mâcon fut siége d'évêché dès le ve siècle; il s'y tint deux conciles au vie, pour régler l'observance du dimanche. Le protestantisme y fut prêché dès 1559. Les catholiques la prirent par surprise en 1562; les protestants y rentrèrent en 1567, et en furent chassés la même année. Patrie de M. de Lamartine.

MACONNAIS, pays de l'anc. France, dans la prov. de Bourgogne, entre le Châlonnais au N., la Bresse à l'E., le Lyonnais au S., le Brionnais et le Charolais à l'O.; compris auj. dans le départem. de Saône-et-Loire; cap., *Mâcon*; v. princip. : St-Gengoux, Tournus, Cluny. — Habité par les Eduens, il fut conquis par César, ravagé par Tétricus, conquis par les Bourguignons au ve siècle, réuni à l'empire de Charlemagne, puis au royaume d'Arles, 877; il devint, au xe siècle, un comté héréditaire, et fut acheté par Louis IX, en 1238, à Robert de Dreux, qui le tenait de sa femme Alix. En 1359, le Dauphin (Charles V) le donna en apanage au duc Jean de Berry; il revint à la couronne en 1416, et, en 1435, Charles VII le donna à Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Louis XI le réunit à la couronne, en 1477.

MAÇONS (FRANCS-). *V.* FRANCS-MAÇONS.

MACORABA, nom latinisé de LA MECQUE.

MACOUBA (La), v. de la Martinique, sur la côte N., à 19 kil. N. de St-Pierre; 2,270 hab. Tabac renommé, café, cacao, sucre.

MAÇOUD. *V.* MAS'OUD.

MACPHERSON (Jacques), écrivain anglais, né en 1738, en Ecosse, dans le comté d'Inverness, d'un fermier peu riche, mais d'une anc. famille, m. en 1796, étudia au collége d'Aberdeen, dirigea une petite école, publia un poëme fort médiocre : *le Highlander*, devint précepteur, et donna, en 1760, des *Fragments de poésies anciennes, recueillis dans les montagnes d'Ecosse et traduits de la langue erse ou gaëlique*, petit volume de 60 pages. Le siècle, las de raisonnements et de critique, adopta avec enthousiasme cette vague et plaintive poésie; l'Écosse, humiliée de sa réunion, 1707, et du désarmement des clans, fut heureuse de voir renaître l'ancienne patrie, de pouvoir opposer un génie à ceux de l'Angleterre. On trouva qu'Ossian surpassait l'*Iliade*. Une souscription fut ouverte pour aider Macpherson à retrouver les poëmes qu'il annonçait. En 1762, en effet, il publia le poëme de *Fingal*; en 1763, *Temora*, etc. Toute l'Europe traduisit et imita ces poésies. Ensuite Macpherson suivit comme secrétaire le gouverneur de la Floride-Orientale. Il revint en 1766, et donna, en 1771, une *Introduction à l'histoire de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*. Peu de temps après, il publia une malencontreuse paraphrase de *l'Iliade* en prose poétique, qui souleva tous les critiques. A la même époque, Johnson imprima son injurieuse critique des chants attribués à Ossian. Macpherson n'y répondit pas. Son *Histoire de la Grande-Bretagne*, depuis la Restauration des Stuarts jusqu'à l'avénement de la maison de Hanovre, fut attaquée par les whigs. Il les ramena par ses *Pièces justificatives*, où se trouvaient des extraits d'une Vie de Jacques II écrite par lui-même. Lors de la guerre contre l'Amérique, le gouvernement le chargea de répondre à de nombreux pamphlets. Il s'en acquitta avec honneur, et fut nommé membre du parlement en 1780-84 et 1790, mais ne prit pas une seule fois la parole. Il légua à Mackenzie la somme nécessaire pour publier le texte original des poésies d'Ossian (*V. ce mot*). A. G.

MACQUARIE, riv. d'Australie (Nouv.-Galles du Sud), formée du Fish-river et du Campbell's-river, affluents du Darling, sort des Montagnes Bleues. — Port dans la terre de Van Diémen, sur la côte O. — Ile au S. de la Nouvelle-Zélande. Le sol en est entièrement recouvert d'une immense quantité de guano.

MACQUART (Louis-Claude-Henri), médecin, né à Reims en 1745, m. en 1808, voyagea par ordre du gouvernement dans le N. de l'Europe, pour en explorer et analyser les produits minéralogiques, devint ensuite professeur d'histoire naturelle à l'École centrale du départ. de Seine-et-Marne, membre de la Société royale de médecine, et conservateur du cabinet de Fontainebleau. On a de lui : *Manuel sur les propriétés de l'eau, particulièrement dans l'art de guérir*, Paris, 1783, in-8°; *Recueil de Mémoires sur plusieurs points de minéralogie*, 1789, in-8°; *Dictionnaire de la conservation de l'homme et d'hygiène*, 1799, 2 vol. in-8°; *Nouveau Dictionnaire de santé*, 1800, 2 vol. in-8°; des travaux dans divers recueils. Il a écrit les articles sur l'hygiène dans le *Dictionnaire de médecine* de l'*Encyclopédie méthodique*.

MACQUER (Pierre-Joseph), chimiste, né à Paris en 1718, m. en 1784, professeur de pharmacie, membre de l'Académie des sciences, refusa toujours de se rallier aux doctrines nouvelles de la science, et combattit Lavoisier. Il fut, en plusieurs circonstances, le collaborateur de Baumé. On a de lui : *Eléments de chimie théorique et pra-*

tique, Paris, 1756, 3 vol. in-12; *Dictionnaire de chimie*, 1778, 2 vol. in-4° ou 4 vol. in-8°; *l'Art du teinturier en soie*, 1763 in-fol. Il a collaboré au *Journal des savants*, de 1768 à 1776.

MACQUER (Philippe), littérateur médiocre, frère du précédent, né en 1720, m. en 1770, a laissé : *Abrégé chronologique de l'histoire ecclésiastique*, Paris, 1751 et 1757, 2 vol. in-8°; *Annales romaines*, 1756 et 1757, in-8°; *Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne et de Portugal*, 1759-65, 2 vol. in-8°. Il eut part au *Dictionnaire des arts et métiers* de l'abbé Jaubert.

MACRA, nom anc. de la MAGRA.

MACRI. *V.* MAKRI.

MACRIEN, *Marcus-Fulvius-Macrianus-Augustus*, un des 30 tyrans qui prirent la pourpre sous Gallien, avait servi successivement dans l'Italie, la Gaule, la Thrace, l'Afrique, l'Illyrie et la Dalmatie. Valérien lui ayant remis l'administration de la Syrie, avant d'entreprendre son expédition contre les Perses, il se fit proclamer empereur, en apprenant la captivité de ce prince, 260, voulut passer en Italie, se laissa battre en Illyrie, 262, par Domitien, lieutenant d'Auréolus, et se fit tuer par ses officiers. La Vie de Macrien et celle de ses deux fils, Macrien le jeune et Quiétus, qu'il s'était associés, a été écrite par Trebellius Pollion; le 1er périt avec son père; le 2e fut tué dans Emèse, où l'assiégeait Odénath.

MACRIN, *Marcus-Opelius-Macrinus*, empereur romain, 217-218, né à Césarée (Numidie) en 164. Employé au service de Plautien, beau-père de Caracalla, il devint préfet du Prétoire en Orient. Un devin lui ayant prédit l'empire, il assassina Caracalla. L'armée seule le proclama, quoiqu'il ne fût pas sénateur; un traité honteux avec les Parthes et une trêve accordée au roi d'Arménie signalèrent seuls son règne; le regret des Antonins servit de prétexte aux intrigues de Julia Mœsa, sœur de Julia Domna, qui fit élire son petit-fils Bassien (Héliogabale), grand-prêtre du Soleil, et le présenta comme le rejeton désiré. Vaincu par lui à Antioche, Macrin fut massacré en fuyant. Son fils, Diadumènien, périt avec lui. A. G.

MACRIS, un des noms de l'Eubée.

MACROBE, *Aurelius Macrobius*, écrivain latin du Ve siècle; l'époque précise de sa vie et le lieu de sa naissance sont incertains. Il remplit l'emploi de *præfectus sacri cubiculi* à la cour de Théodose II. Nous avons de lui : un *Commentaire sur le songe de Scipion* de Cicéron, avec une exposition platonicienne du système du monde; les *Saturnales*, en sept livres, conversations que l'auteur place dans les festins des Saturnales. Le 1er livre traite des fêtes et du calendrier romain; le 2e est un recueil d'anecdotes curieuses sur la vie des Romains; les 4 suivants contiennent un examen critique des poésies de Virgile, où sont notés les emprunts qu'il a faits; le 7e discute certaines questions de physique et de littérature. La latinité de Macrobe est médiocre; il copie souvent Sénèque et d'autres auteurs; mais son livre est utile par les particularités qu'il nous apprend sur les Romains. On a aussi un abrégé de son ouvrage *De differentiis et societatibus græci latinique verbi*. Les meilleures éditions de Macrobe sont celles de Leyde, 1670; *cum notis variorum*, Leipz., 1774, in-8°; de Deux-Ponts, 1788, 2 vol. in-8°; de L. Janus, Quedlimburg, 1848-52, 2 vol. in-8°. Il a été traduit en français par de Rosoy, Paris, 1827, 2 vol. in-8°; et par Ubiccini, H. Deschamps, Laas d'Aguen et Dubois, dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, 2e série, 3 vol. in-8°. *V.* Mahul, *Dissertation hist., littér. et biogr. sur la vie et les ouvrages de Macrobe*, Paris, 1817, in-8°. D—R.

MACROBIENS, c.-à-d. *qui ont une longue vie*, peuple fabuleux, que les anciens plaçaient tantôt dans le pays de Méroé, tantôt sur le littoral africain de l'Atlantique. Ils vivaient, disait-on, mille ans, et, d'après Onomacrite, jouissaient d'une jeunesse éternelle.

MACRON (*Nœvius Sertorius Macro*, nommé), préfet du prétoire après la mort de Séjan, dont Tibère l'avait chargé d'opérer l'arrestation l'an 31 de J.-C., servit la cruauté de l'empereur par ses délations, puis étouffa ce prince mourant pour gagner la faveur de Caligula, en 37, et fut, l'année suivante, impliqué par ce dernier dans une conspiration, et forcé à se donner la mort.

MACRONIENS, anc. peuple qui habitait les montagnes au N. de la Mésopotamie.

MACRONS, anc. peuple voisin du Pont-Euxin, au S.-O. de la Colchide. Il faisait partie du groupes des Chalybes, et s'adonnait à l'exploitation des mines de fer.

MACROOM, v. d'Irlande (Munster), comté et à 34 kil. O. de Cork, sur la Sullane; 3,283 hab. Château anglo-normand, bien restauré. Patrie de W. Penn, le père du législateur de la Pensylvanie.

MACTA (La), riv. d'Algérie (Oran), formée de l'Habrach, du Sig et de l'Hammann, se jette dans la Méditerranée entre Arzew et Mostaganem. Sur ses bords, Abd-el-Kader fit essuyer un échec au général Trézel, 28 juin 1835.

MADAGASCAR, île de la mer des Indes, une des plus grandes du globe, sous la zone torride, à l'E. de l'Afrique, dont elle est séparée par le canal de Mozambique, à plus de 600 kil. de l'île de la Réunion; par 41° 20'-48° 50' long. E., 12° 12'-25° 45' lat. S.; 1,700 kil. sur 600; pop. évaluée de 3 à 4 millions d'hab. Les côtes de l'E. et du S. ne présentent qu'un bord droit, sans rades pour les navires, à l'exception de la grande baie d'*Antongil*; mais celles du N. et de l'O. sont profondément découpées, et offrent beaucoup de mouillages commodes. Une grande chaîne de montagnes traverse toute l'île du N. au S., et forme vers le centre, le vaste plateau d'*Ankova*, haut de 3,000 mètres environ. Une multitude de cours d'eau sortent de cette chaîne; sur la côte E., les embouchures de ces rivières sont barrées par des bancs de sable, et les eaux, ne trouvant pas d'issue vers la mer, débordent et forment de grands *marigots* ou lacs stagnants. Les rivières du versant opposé traversent de vastes plaines vaseuses, sont peu profondes, et obstruées de rochers. En descendant des plateaux, on rencontre d'immenses forêts marécageuses et presque impénétrables; des léopards, des sangliers, une grande variété de singes, des oiseaux au plumage éclatant, les habitent. L'hippopotame et le caïman abondent dans les rivières. Le sol de l'île est généralement granitique. Le climat est chaud, humide, débilitant pour les Européens; l'intérieur, et principalement le plateau d'Ankova, sont salubres, mais la fièvre intermittente règne incessamment sur les côtes. Magnifiques pâturages, où l'on élève un bétail nombreux; rizières étendues : culture du maïs, du manioc, du tabac. La vigne et le mûrier croissent sur le plateau central. On recueille en outre de l'indigo, diverses espèces de gomme, des baumes précieux et de la soie. Madagascar est parsemée de cristal de roche : on y rencontre des blocs de 20 pieds de hauteur; les montagnes renferment des mines de fer, d'étain, de cuivre, etc. Les habitants, appelés *Madécasses* ou *Malgaches*, sont divisés en un grand nombre de tribus; les plus nombreuses sont celles des *Ovas*, dominateurs actuels de l'île, et des *Sakalaves*. — Visitée probablement par les Arabes dès leurs premiers voyages aux Indes, reconnue par Marco Polo au XIIIe siècle, Madagascar ne fut réellement découverte qu'en 1506 par le Portugais Lorenzo d'Alméida, qui lui donna le nom de *St-Laurent*. Les rades disséminées sur la côte occidentale attirèrent l'attention du gouvernement français, et Henri IV fit construire un fort dans l'anse *Dauphine*. Au XVIIIe siècle, la Compagnie des Indes tenta, mais sans succès, d'y établir quelques comptoirs. En 1774, le comte Beniowski s'y établit au nom du roi; mais, en 1786, cessant d'agir au nom de la France, il fut attaqué et renversé par le gouverneur de l'île de France. En 1814, une escadre française se remit en possession de quelques établissements (Foulpointe, Tamatave, Tintingue, etc.); mais les Hovas, sous la conduite de leur chef Radama, et soutenus par les Anglais, subjuguèrent l'île entière; Radama, chef intelligent et actif, fonda des écoles, une imprimerie, organisa une armée régulière, et fonda la capitale, *Tananarive*, centre de l'industrie et du commerce de l'île. Sa femme, Ranavalou, lui a succédé en 1828, et semble prendre à tâche de faire rétrograder son peuple vers la barbarie. Ce qui caractérise son gouvernement, c'est la haine des Européens; les missionnaires persécutés ont dû se retirer en 1845; mais sa mort en 1861 et l'avénement de son fils Radama II ont rétabli des relations amicales avec l'Europe. F—T.

MADAI, enfant de Japhet, fut le père des Mèdes.

MADAIN (EL-), v. de la Turquie d'Asie (Irak-Arabi), dans l'eyalet et à 35 kil. S.-E. de Bagdad. Bâtie sur les ruines de *Ctésiphon*.

MADAME, titre qui, pris absolument et comme nom propre, servit à désigner, depuis le XVIIe siècle, la fille aînée du roi de France, et surtout la femme de *Monsieur*, frère aîné du roi. On l'appelait aussi *Madame Royale*. Parmi les princesses qui l'ont porté, on distingue surtout Henriette d'Angleterre, fille de Charles Ier, et mariée à Philippe d'Orléans; Charlotte-Elisabeth de Bavière, 2e femme de Monsieur et mère du Régent; et, de nos jours, Marie-Thérèse de France, fille de Louis XVI et duchesse d'Angoulême. G.

MADAME, îlot de la Charente-Inférieure, à l'embouchure de la Charente et à 12 kil. de Marennes.

MADAPOLLAM, v. de l'Hindoustan anglais (Madras),

dans l'anc. prov. des Circars du N., à l'O. des bouches du Godavéry, à 70 kil. S.-S.-O. de Radjahmoundry, 50 N.-E. de Masulipatam. Grande fabrication de tissus de coton, qui en ont tiré leur nom.

MADAURE, *Madaurus*, anc. v. de l'Afrique propre, au centre, colonie romaine sur le Bagradas. Patrie d'Apulée.

MADDALENA, île du royaume d'Italie, dans les Bouches-de-Bonifacio, entre la Corse et la Sardaigne; 54 kil. carr.; 1,800 hab. Port militaire de *Calagaveta*.

MADDALONI, *Suessula*, v. du royaume d'Italie (Prov. de Caserta), à 16 kil. S.-O. de Capoue, 5 de Caserte; 17,000 hab., ch.-l. de canton. Collége royal. Aux environs passe le bel aqueduc de Caserte.

MADECASSES, habitants de Madagascar.

MADEIRA, riv. de l'Amérique du S., formée en Bolivie par la réunion du Béni et du Mamoré, coule d'abord au N., entre dans le Brésil, où elle prend le nom de Madeira, tourne au N.-E., reçoit le Guapore, le Guapey, la Sara, la Jamara, la Jeuparana, l'Axia, la Capana, et se jette dans l'Amazone. Cours de 1,780 kil.

MADELEINE (Sainte MARIE-), *Maria Magdalena*, née à Magdalum, sur les bords du lac de Génésareth, vécut longtemps dans le désordre, mais, témoin des miracles de Jésus-Christ, et touchée de sa morale, se repentit et obtint son pardon. Elle assista à la Passion et à l'ensevelissement de Jésus. Le surlendemain, elle alla au sépulcre porter des parfums, mais n'y trouva plus le corps du divin Sauveur. Elle avertit Pierre et Jean, et Jésus, se manifestant à elle, lui apprit qu'il était ressuscité. On ne sait rien de plus sur sa vie. Selon plusieurs auteurs grecs, elle aurait accompagné la Ste Vierge et St Jean à Éphèse, où elle serait morte en l'an 90. On croit en Provence qu'elle finit ses jours à Ste-Baume. Fête, le 22 juillet. — Quelques-uns distinguent Madeleine la pécheresse, et Madeleine, témoin de la mort et de la résurrection du Christ.

MADELEINE DE PAZZI (Sainte), née à Florence en 1566, de l'illustre maison des Pazzi, m. en 1607, entra, en 1584, dans un couvent de Carmélites, et y donna l'exemple de vertus et d'austérités extraordinaires. Elle fut béatifiée par Urbain VIII en 1626, et canonisée par Alexandre VII en 1669. Fête, le 25 mai. Sa Vie a été écrite par le P. Puccini, son confesseur, et traduite en français par Brochaud. Paris, 1670. Ses *OEuvres spirituelles* ont été recueillies par le P. Salvi, Venise, 1739.

MADELEINE (la), magnifique église de Paris, située au milieu de la place de son nom, à l'extrémité occidentale des boulevards du Nord. Elle a la forme d'un grand périptère, long de 102 mèt., large de 43m,50, avec 52 colonnes corinthiennes cannelées, de 19m,50 de proportion, et s'élevant sur un stylobate continu de 4 mèt. de hauteur. L'édifice est couvert par un toit à 2 égouts, se terminant par un fronton à chaque extrémité; il a 2 façades, où un large perron de 28 degrés conduit sur le stylobate. Des portiques contournent l'église, et sont ornés de 34 niches quadrangulaires, qui répondent aux entre-colonnements, et contiennent autant de statues de saints et de saintes. La façade principale regarde le S., et présente une file de 8 colonnes sur 2 en profondeur. Les parties latérales de l'édifice en ont chacune 18. Le fronton qui surmonte la façade se fait remarquer par un superbe bas-relief, représentant le jugement dernier. C'est une œuvre de Lemaire. Il remplit tout le tympan, qui a 38m,35 de base, sur 7m,15 de haut; aussi les figures en sont colossales. Au-dessous, dans la frise, on lit l'inscription suivante, en lettres de bronze dorées : D. O. M. SUB INVOCATIONE SANCTÆ MAGDALENÆ, c.-à-d. *A Dieu très-bon, très-grand, sous l'invocation de Ste Madeleine.* On pénètre dans l'église par une porte de 10m,43 de hauteur, de 5m,4 de largeur, en bronze, et ornée de bas-reliefs tirés des commandements de Dieu, par Triquetti. L'intérieur présente 3 coupoles à la suite l'une de l'autre, et 2 demi-coupoles ou absides à chaque extrémité. Un œil ménagé à leur centre jette dans le monument toute la lumière qu'il reçoit. Huit colonnes corinthiennes cannelées, hautes de 13 mèt., forment les pendentifs des coupoles. Trois arcs, hauts de 25m,91, larges de 14m,93, séparent les coupoles transversalement, et 6 autres, de même proportion, les relient latéralement. Ils ont pour base un bel entablement régnant dans tout l'édifice, et réchampi d'or, ainsi que les baguettes des colonnes. Les chapiteaux et les coupoles sont entièrement dorés. En arrière du grand ordre corinthien, il y a un petit ordre ionique, avec colonnes de 6 mèt. de proportion, reposant sur un stylobate élevé. Cet ordre contient une tribune basse continue, et, au-dessus de son entablement, une tribune haute. L'église est sans bas-côtés; elle a 6 chapelles, une sous chaque arc latéral. Ses murs sont revêtus de compartiments de marbres précieux jusqu'à la frise du grand entablement; dans l'imposte des arcs des chapelles, on voit de grandes peintures murales, exécutées par nos premiers artistes, et dont les sujets sont empruntés à la vie de Ste Madeleine. Dans l'abside du fond, Ziégler a représenté l'histoire du christianisme. La statuaire a prodigué aussi ses richesses pour embellir les chapelles de statues de saints et de saintes, en marbre blanc. — L'église de la Madeleine fut commencée en 1764 sur les plans de Coutant d'Ivry; Couture lui succéda en 1777, et conçut le plan de la façade à peu près tel qu'elle est aujourd'hui. La Révolution interrompit les travaux. Napoléon Ier les fit reprendre en 1807, pour faire un temple de la Gloire, dédié à la grande armée. Le plan fut entièrement changé par Vignon, d'après les idées de l'Empereur. Le monument était fort avancé, quand arrivèrent les désastres de 1814. Alors la Restauration le rendit à sa destination primitive, et, en 1816, il fut poursuivi pour être l'église de la Madeleine. Vignon en demeura l'architecte, et finit presque tous les travaux extérieurs. Après sa mort, en 1828, Huvé lui succéda, fit tout l'intérieur, et l'église fut consacrée en 1842. La Madeleine est un des plus grands temples connus d'architecture grecque; il occupe une superficie de 4,400 mèt., et, avec les perrons, de 5,640 mèt. Il n'est point entré de bois dans sa construction : la charpente est en fer forgé, et la toiture en cuivre. La dépense a été de 14,253,000 fr. Les personnes pour lesquelles l'architecture gothique, les nefs collatérales, les voûtes sombres, sont le type invariable des temples chrétiens, blâment la belle unité de plan et la richesse d'ornementation de la Madeleine; n'est-il pas plus juste de dire que c'est une heureuse innovation, puisqu'elle ne nuit ni à la régularité, ni à la majesté du culte, et que l'art, en s'écartant des routes battues, a produit une des plus superbes églises que l'on puisse voir? C. D—Y.

MADELEY, v. d'Angleterre (Shrop), sur la Severn, à 24 kil. E.-S.-E. de Shrewsbury; 7,368 hab. Beau pont en fer fondu, d'une seule arche de 30 mèt. Fonderies; manuf. de porcelaine; houillères. Charles II s'y tint caché après la défaite de Worcester.

MADELONNETTES (Les), maison religieuse, fondée en 1618 à Paris, rue des Fontaines, par Robert de Montry, sous l'invocation de Ste Madeleine, pour recevoir les filles repentantes. Elle fut dotée par la marquise de Maignelay, sœur du cardinal de Gondi, et par le roi. Des religieuses de la Visitation de St-Antoine en eurent la direction. Pendant la Révolution, les Madelonnettes servirent de prison politique. Aujourd'hui c'est une maison de détention pour hommes.

MADEMOISELLE, titre qui, pris absolument et comme nom propre, servit à désigner, depuis le XVIIe siècle, la fille aînée de *Monsieur*, frère du roi de France. Parmi les princesses qui l'ont porté, on connaît surtout la duchesse de Montpensier, fille de Gaston d'Orléans et nièce de Louis XIII, appelée quelquefois la *Grande Mademoiselle*, pour la distinguer de Marie-Louise, fille de Philippe d'Orléans et nièce de Louis XIV, *Mademoiselle* tout court. Plus tard, ce titre fut donné par brevet et par usurpation à Mlle de Charolais, sœur aînée du duc de Bourbon, ministre sous Louis XV. — Dans l'anc. monarchie française, les nobles appelaient *mademoiselle* les bourgeoises, bien que mariées, à moins que leur mari ne possédât une charge, ou n'exerçât une profession réputée noble. La femme de Molière était appelée *mademoiselle* Molière. Vers la fin du règne de Louis XIV, beaucoup de bourgeoises usurpaient le titre de *madame*; l'usage de les appeler *mademoiselle* cessa dans le cours du XVIIIe siècle. G.

MADÈRE, en portugais *Madeira*, île de l'océan Atlantique, près de la côte O. de l'Afrique, au S.-E. des Açores; par 32° 37′ 46″ lat. N.-O., et 19° 15′ 38″ long. O.; 57 kil. sur 23; 100,000 hab. Capit., *Funchal*. Cette île, de forme triangulaire, est un volcan éteint; ses côtes offrent partout de hautes falaises et des escarpements formidables de laves; le point culminant de l'île, le pic Ruivo, s'élève à 1,900 mèt. au-dessus du niveau de l'Océan. Il règne à Madère un printemps éternel, favorisé par le plus magnifique climat. La végétation y est extrêmement variée, et atteint des dimensions exceptionnelles. On y trouve le châtaignier, l'oranger, le pêcher, etc.; la canne à sucre et les fruits du tropique y viennent également. Mais la récolte du blé peut à peine suffire au 5e de la consommation. La principale production de Madère est le vin renommé qui porte son nom; on en récolte environ 150,000 hectolitres, dont la moitié est exportée. Les meilleures espèces sont le *malmsey* (madère-malvoisie) et le *madère sec*, qui, bonifié par un long voyage sur mer, prend le nom de *trimadera*.

Elève de bétail et d'abeilles. Fleurs artificielles en cire et en plumes, fabriquées dans les couvents.—Découverte en 1344 par un Anglais, revue en 1418 par des Portugais, Madère fut visitée en 1431 par les Portugais Jean-Gonzalès Zarco et Tristan Vaz. Ce n'était alors qu'une immense forêt (*madeira*, pays boisé); on y mit le feu par mégarde, et l'incendie dura sept ans. L'amas de cendres qui en résulta donna au sol une fertilité extraordinaire. Des ceps de vigne apportés de l'île de Chypre, 1445, réussirent parfaitement, acquirent de nouvelles qualités, et devinrent pour le pays une source de richesses considérable. Les Anglais s'emparèrent de Madère en 1801; elle retourna aux Portugais en 1814; mais presque tout le commerce est resté entre les mains des Anglais. F—T.

MADERNO (Charles), architecte, né en 1556 à Bissonna (Lombardie), m. en 1629, neveu et élève de Dominique Fontana, termina l'église de *St-Jacques-des-Incurables* à Rome, laissée imparfaite par François Volterra, construisit le dôme et le chœur de *St-Jean-des-Florentins*, éleva la façade de *Ste-Suzanne*, bâtie par le cardinal Rusticucci, le beau palais Aldobrandini, etc. Il succéda à Fontana comme architecte de l'église *St-Pierre*, que le pape Paul V le chargea d'achever, et dont il fut forcé de modifier le plan, mais où il ne montra ni le génie, ni le goût d'un grand architecte. Il construisit encore les églises de la *Victoire*, de *Sta-Lucia-in-Selce*, de *Ste-Claire*, le chœur et la coupole de St-André della Valle, et acheva le palais de *Monte-Cavallo*, et celui du prince Borghèse à Ripetta. Son chef-d'œuvre est le palais *Mattei*. Maderno occupe une place importante dans l'architecture par ses nombreux travaux, et surtout pour avoir été le dernier architecte de la basilique de St-Pierre, qu'il augmenta de plus d'un tiers en longueur, et dont il fit le frontispice.

MADFUNÉH. *V.* ABYDOS.

MADGYARS, peuple venu de l'Oural au Xe siècle, sous la conduite d'Arpad, et qui a conquis la Hongrie. Il y forme encore la race dominante, ainsi qu'en Transylvanie.

MADIAN, anc. contrée de l'Arabie Pétrée, le long de la mer Rouge, au S. du Sinaï; ch.-l., *Madian* ou *Madiana*, près du golfe Elanitique, où résidait Jéthro, beau-père de Moïse.

MADIANITES, *Madianitæ*, peuple arabe, pasteur et nomade, habitant à l'E. du lac Asphaltite, au S. des Moabites, et descendant de Madian, fils d'Abraham et de Céthura. Ils imposèrent aux Hébreux une captivité de 7 années, 1356-49 av. J.-C., à laquelle mit fin Gédéon. —D'autres Madianites habitaient la terre de Madian (*V. ce mot*). On les appelait quelquefois Ismaélites.

MADIEH (Lac), lac de la Basse-Égypte, entre Alexandrie et Aboukir, communique avec la mer et avec le lac Mariouth; 17 kil. de long sur autant de large.

MADISON (James), né en 1758 à Montpellier (Virginie), m. en 1836, entra au barreau, se consacra ensuite aux affaires publiques, combattit en 1784 le projet d'établir une religion dominante aux Etats-Unis, participa en 1786 à la rédaction de la Constitution, fut élu en 1809 président de l'Union américaine, et réélu en 1813, soutint énergiquement la guerre contre l'Angleterre de 1811 à 1814, et fonda l'université de Virginie.

MADISON, v. des Etats-Unis (Indiana), ch.-l. du comté de Jefferson, sur la rive dr. de l'Ohio; 8,130 hab. — Ch.-l. de l'Etat du Wisconsin.

MADJARI, anc. v. du Kaptchak, près de la Kouma, sur la route d'Astrakhan à Mozdok, au XIVe siècle, entrepôt des marchandises entre le Térek et le Don; auj. ruinée.

MADJ-EDDAULAH (Abou-Taleb-Roustem), dernier prince persan de la dynastie des Bouïdes, succéda en 997 à son père Fakr-Eddaulah, sous la tutelle de sa mère Seïdah, prit plus tard pour ministre le célèbre Avicenne, fut dépouillé par Mahmoud le Gaznévide en 1027; et finit ses jours dans l'obscurité.

MADJICOSIMAH, archipel d'Asie, dans le Grand-Océan, au S.-O. de celui de Liéou-Khiéou, dont il dépend, et à l'E. de l'île de Formose. Récolte de thé, sucre et poivre; encens, arbres à vernis.

MADJOULI, île de l'Hindoustan anglais, dans le Brahmapoutra; 162 kil. sur 20. Elle appartient à la province d'Assam.

MADOURA ou MADURA, une des îles de la Sonde, à l'E. de Java (Malaisie hollandaise); entre 6° 10' et 6° 45' lat. S., 110° 25' et 111° 45' long. E.; 150 kil. sur 40; 218,700 hab. Ch.-l., *Bankallang*. Elle est divisée en 3 districts, et dépend du gouvernement hollandais de Java. Sol fertile et bien cultivé; cocos, riz, coton; gros bétail; nids d'hirondelles.

MADOURA ou MADURA, v. de l'Hindoustan anglais (Madras), près du Vayg-Arou, à 430 kil. S.-O. de Madras; 20,000 hab. Ruines d'architecture hindoue. Elle fut cédée en 1801 à l'Angleterre, qui l'avait déjà assiégée en 1747.

MADOX (Thomas), antiquaire anglais du XVIIIe siècle, historiographe du roi, a laissé : *Formulare anglicanum, ou Recueil de chartes et titres anciens..., depuis la conquête des Normands jusqu'à la fin du règne de Henri VIII*, 1702, 1 vol. in-fol.; *Histoire et antiquités de l'Echiquier des rois d'Angleterre*, 1711, in-fol., et 1769, in-4°; *Firma burgi*, essai sur les cités d'Angleterre; *Histoire des baronnies*, 1735. Le British-Museum conserve 84 vol. de copies faites par lui.

MADRAS, v. de l'Hindoustan anglais, sur la côte de Coromandel et le golfe du Bengale: par 13° 4' 11" lat. N., et 78° 33' 2" long. E., à 1,630 kil. S.-O. de Calcutta, 103 kil. N. de Pondichéry; 500,000 hab. Ch.-l. de la présidence de son nom; siége de l'administration et d'une Cour suprême. Evêché anglican. Madras, mal placé par rapport au golfe, dont les abords ne sont possibles de ce côté que par une rade ouverte et sur des alléges difficiles à gouverner, offre un aspect bizarre à cause de ses constructions variées et de ses maisons à toits plats. On le divise en *ville blanche*, où se trouvent le palais du gouvernement, la douane, la cour de justice, l'église St-George, le fort St-George, l'une des premières forteresses de l'Inde, et *ville noire*, la plus importante, séparée de l'autre par une esplanade de 1,500 mèt. de large. Un canal navigable, construit en 1803, joint Madras à l'Ennore. Il y existe beaucoup de pagodes et de mosquées, un collége fondé en 1812, un observatoire, un jardin botanique, une société asiatique de bienfaisance. Commerce considérable avec l'Europe, la Chine, Ceylan, l'Empire birman, l'île de France, et la Nouvelle-Hollande. Exportation de cotonnades, de tissus dits *madras*, coton brut, indigo, sucre, riz, graines oléagineuses, cuirs, perles, écaille, tabac, teintures, etc. Cédé par le radjah de Bidjanagor aux Anglais en 1639, Madras, chef-lieu de l'ancienne province de Karnatic, fut le premier établissement des Anglais dans les Indes. Les Français, commandés par La Bourdonnais, le prirent en 1746, mais ils furent obligés de le rendre au traité d'Aix-la-Chapelle, 1748; Lally l'assiégea en vain en 1759.—La présidence de Madras, l'une des 6 divisions du territoire de la Couronne anglaise aux Indes orientales, dont elle occupe la portion S., entre la présidence des Provinces Centrales et le roy. de Nizam ou Dekkan au Nord, la présidence de Bombay au N.-O., le golfe d'Oman à l'O., la mer des Indes et le golfe de Manaar au S., le détroit de Palk au S.-E., et le golfe du Bengale à l'E., comprend les anc. prov. de Karnatie, Salem-et-Barahmahl, Coïmbètour, Balaghat, Kanara, Malabar, Cirkars du Nord, et une partie de celles de Maïssour et de Cochin. Superficie, 336,000 kil. carrés. Pop., 23,116,628 hab. Climat chaud, mais sain. Sol montagneux, traversé par les Ghattes, arrosé par le Godavéry, le Kavéry, la Kistnah, et fertile en riz, tabac, cacao, coton, sucre, indigo, poivre, etc. Fabr. de percales, mousselines, soieries, tapis. Elle est divisée en 22 districts.

MADRE (Lac), lac du Mexique (Tamaulipas), communique avec le golfe du Mexique; 100 kil. sur 28.

MADRE (Isola). *V.* BORROMÉES (Iles).

MADRE-DE-DIOS, île de l'Amérique du Sud, dans l'Atlantique, sur la côte O. de la Patagonie; par 50° 15' lat. S. et 77° 10' long. O.; 130 kil. sur 80.

MADRIACENSIS PAGUS, nom latin du pays de MADRIE.

MADRID, *Mantua Carpetanorum*, puis *Majoritum, Madritum*, v. capitale du royaume d'Espagne, au centre, ch.-l. de la prov. de son nom et de la Nouvelle-Castille, sur le Manzanarès, à 1,444 kil. S.-S.-O. de Paris, par Bayonne, 667 kil. E.-N.-E. de Lisbonne, dans une plaine aride; près de 8 kil. de tour; par 40° 24' 57" lat. N. et 6° 2' 15" long. O.; 5,000 hab. en 1530; 58,000 en 1600; 155,000 en 1786; 235,000 en 1846; 300,000 en 1862. Résidence de la cour; siége du gouvernement, des Chambres législatives et des administrations centrales. Université, qui était précédemment à Alcala de Hénarès; évêché. Cette ville est entourée de murs percés de 15 portes, dont plusieurs sont fort belles; son plus beau monument est le palais du roi, réédifié sous Philippe V, et entouré de jardins, à l'extrémité desquels se trouve le palais royal de *Buen-Retiro*, construit par Philippe IV. On remarque ensuite le palais des députés, celui du sénat, les palais des ducs de Liria, Villahermosa, Médina-Cœli, l'hôtel des Invalides fondé par la reine Isabelle II, deux bibliothèques publiques très-riches, le musée de sculpture, et celui de

peinture qui renferme une magnifique collection des maîtres italiens, espagnols, flamands et français. Il y a en outre plusieurs collections particulières très-riches en tableaux et objets d'art (celles de D. José Madrazo, du marquis de Remisa, du duc de l'Infantado, etc.); musée du duc d'Hijar, où sont les costumes des reines d'Espagne. Musée des sciences naturelles, cabinet zoologique et minéralogique, jardin botanique; écoles des mines, de pharmacie, vétérinaire, et des ingénieurs-géographes; collége de chirurgie, collége royal de nobles; observatoire. Académies de la langue espagnole, d'histoire, des sciences, d'économie, de médecine, et des beaux-arts; institut de San-Isidoro; athénée. Arsenal; musée d'artillerie. Monnaie. Conservatoire des arts et métiers. Cinq théâtres. Madrid a beaucoup d'églises, mais aucune n'est bien remarquable; on y trouvait autrefois 65 couvents, auj. supprimés, sauf quelques couvents de femmes. Citons encore : le pont de Ségovie; la promenade du *Prado;* la belle rue d'*Alcala,* plantée d'arbres; les rues de Tolède, d'Atocha, de San-Bernardino, de Fuencarral; les places *Major,* du Palais-Royal, et du Soleil; celle destinée aux combats de taureaux, hors la ville, arène autour de laquelle peuvent se ranger sur des gradins 17,000 personnes. Peu d'industrie : manuf. royales de tapis et de porcelaines; manuf. de tissus de coton, salpêtre, papiers, toiles peintes, soieries, souliers, gants, chapeaux, orfévrerie, quincaillerie, chocolat; fonderies de fer. Madrid est le centre de 3 gr. lignes de chemins de fer, sur Alicante, Saragosse, et la France, par Avila et Bayonne. — Ce lieu était important dans l'antiquité; les Arabes s'en emparèrent, et y construisirent une forteresse. Alphonse VI en fit la conquête en 1085. Au XIV^e^ siècle, Madrid était déjà remarquable, et fut plusieurs fois le siége de l'assemblée des Cortès; en 1560, Philippe II en fit la capitale du royaume, en dépouillant Tolède de ce titre. Les Français y entrèrent en 1808, et Joseph Bonaparte y fut proclamé roi d'Espagne, 25 juillet; forcé de s'éloigner peu de jours après, il y rentra le 22 janvier 1809, en sortit en 1812, et y revint encore à la fin de la même année; les Français l'abandonnèrent définitivement en 1813. Le prince-régent et les Cortès y rentrèrent le 5 janvier 1814. Patrie de Lope de Vega, Calderon, Quevedo, Moratin, etc.

MADRID (Province ou intendance de), division administrative du royaume d'Espagne, formée d'une partie de l'anc. prov. de la Nouvelle-Castille, entre la capitainerie-générale de la Vieille-Castille au N.-O., les prov. de Tolède au S., de Guadalaxara à l'E. Superf., 7,762 kil. carrés; pop., 405,737 hab. en 1849; 489,330 en 1860. Sol montagneux, arrosé par le Hénares.

MADRID (Traité de), traité signé le 14 janvier 1526, pour mettre fin à la 1^re^ guerre entre François I^er^ et Charles-Quint. Le roi cédait à l'empereur le duché de Bourgogne, le comté de Charolais, les seigneuries de Noyers et de Château-Chinon, la vicomté d'Auxonne, en toute souveraineté, renonçait au royaume de Naples, au duché de Milan, aux seigneuries de Gênes et d'Asti, à la suzeraineté de la Flandre et de l'Artois, promettait d'épouser Eléonore, reine douairière de Portugal et sœur de l'empereur, et recevait en grâce le connétable de Bourbon. En retour de ces conditions onéreuses, il recouvrait la liberté, et, jusqu'à leur accomplissement, devait donner deux de ses fils en otage. Ce traité resta sans exécution; il fut modifié par celui de Cambrai, 1529, en ce qui concernait la cession de la Bourgogne et de ses annexes, qui ne fut point ratifiée.

MADRID (Château de). *V.* BOULOGNE (Bourg de).

MADRIDEJOS, v. d'Espagne (Nouvelle-Castille), prov. et à 60 kil. S.-E. de Tolède, 26 O. d'Alcazar. Pop. de la commune : 6,620 hab. Culture du safran.

MADRIE (Pays de), *Madriacensis pagus,* petit pays de l'anc. France (Normandie et Ile-de-France), où étaient Douins, Cailly, et La Croix-St-Leufroy (Eure); Condé-sur-Vesgre, Rolleboise, etc. (Seine-et-Oise).

MADRIGAL, v. d'Espagne, prov. et à 55 kil. N.-O. d'Avila; patrie de la reine Isabelle de Castille. Pop. de la commune : 2,450 hab.

MADRIGALEJO, brg d'Espagne, prov. et à 98 kil. E. de Cacérès Ferdinand le Catholique y mourut, en 1516.

MADRITUM, nom latinisé de MADRID.

MADURA. *V.* MADOURA.

MÆCIANUS (Lucius-Volusius), jurisconsulte romain du II^e^ siècle, fut précepteur de Marc-Aurèle et conseiller d'Antonin. Ses ouvrages sont perdus. Gravina le croit auteur du sénatus-consulte appelé *Volusien.*

MÆLARN, lac de Suède, dans le Län et au N.-O. de Stockholm, communiquant avec la mer Baltique et le lac Hiælmar; 90 kil. sur 40. Ce n'est pas un des plus grands lacs de la Suède, et cependant il ne compte pas moins de 1,260 grandes et petites îles, ordinairement couvertes d'une riche végétation. Au fond des golfes de ce lac, on trouve quelques-unes des plus anc. villes de Suède : Vesteras, Sigtuna, Strengnaes, et même Upsal; quelques-uns des châteaux royaux les plus connus : Drottningholm, Svartsjoe, Gripsholm, Rosersberg; bon nombre de résidences seigneuriales, et d'innombrables maisons de campagne. Un grand commerce l'anime. Outre ses flottes de bateaux et de canots, il a sa propre escadre de steamers dans les mois d'été; superf., 1,350 kil. carrés. — A. G.

MAEL-CARHAIX, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), arr. et à 46 kil. S.-O. de Guingamp, 13 E. de Carhaix; 204 hab.

MAELSTROM, c.-à-d. *courant qui moud,* gouffre dangereux de l'océan Glacial arctique, sur la côte de Norvége, près de l'île Moskö (une des Loffoden); par 67° 20′ lat. N., et 9° 20′ long. E.

MAELZEL (Léonard), mécanicien, né à Ratisbonne en 1776, m. à Vienne en 1855, a inventé plusieurs machines qui, pendant longtemps, ont étonné l'Europe, entre autres le *Panharmonica,* en 1807, composé d'un orchestre de 42 musiciens automates qui exécutaient avec une précision parfaite les ouvertures du *Don Giovanni* de Mozart, de l'*Iphigénie en Aulide* de Glück, de *la Vestale* de Spontini, etc. Cette ingénieuse pièce de mécanique est auj. à Boston (Etats-Unis). Maelzel a enlevé à Winkel, d'Amsterdam, l'honneur de la découverte du *métronome.*

MÆNIA (Colonne). *V.* COLONNE.

MAES, nom flamand de la MEUSE.

MAESEYCK ou MAASEYCK, v. de Belgique (Limbourg), sur la rive g. de la Meuse, à 26 kil. N.-E. de Maëstricht; 4,000 hab. Fabr. de pipes, poterie, tabac, papier, etc. Patrie des frères Jean et Hubert Van-Eyck. — Autrefois fortifiée; démantelée par les Français en 1675 et 1803.

MAESTRICHT, en hollandais *Maastricht,* en latin *Trajectum ad Mosam,* v. forte du roy. de Hollande, ch.-l. du duché de Limbourg; port de commerce sur la rive g. de la Meuse, la Geer, le chemin de fer d'Aix-la-Chapelle, à 270 kil. S.-S.-E. d'Amsterdam, 100 E. de Bruxelles, par 50° 51′ 7″ lat. N., et 3° 20′ 46″ long. E.; 27,195 hab. Tribunaux; Athénée; Société d'agriculture; bibliothèque; arsenal. Ville bien bâtie; on remarque ses rues larges, ses places, l'église St-Servais, l'hôtel de ville, celui du Gouvernement, l'immense carrière de la porte St-Pierre, et le pont qui joint la ville au quartier *Wyck.* Industrie et commerce actifs : distilleries, savonneries, raffineries, tanneries, filatures; fabr. de draps, flanelles, bas, épingles, papier, etc. Foires importantes de bestiaux. — Maëstricht, qui était déjà une ville au IV^e^ siècle, vit souvent sa possession disputée à partir du XVI^e^. Saccagée par le duc d'Albe en 1576; successivement prise et rendue par le prince de Parme, 1579; par le prince d'Orange Frédéric-Henri, 1632-1648; par Louis XIV, 1673-1678; de nouveau, en 1748, par les Français, qui la perdirent au traité d'Aix-la-Chapelle. Elle racheta 9 millions et demi, en 1785, les droits que prétendait sur elle l'empereur Joseph II. Elle fut encore, mais en vain, bombardée par les Français en 1793. Kléber la prit l'année suivante, et elle devint, de 1795 à 1814, le chef-l. du dép. de la Meuse-Inférieure. Les traités de 1815 la donnèrent aux Pays-Bas, pour lesquels elle devint, après la séparation de la Belgique, l'objet de longues querelles diplomatiques qui ne furent définitivement aplanies qu'en 1839 et au profit de la Hollande.

MAFFEI (Raphaël), savant compilateur, né en 1452 à Volterra (d'où son surnom de *Volterranus*), m. en 1522, est auteur, entre autres ouvrages, d'une sorte d'encyclopédie, sous le titre de *Commentarii urbani,* en 38 livres, dont les 12 premiers sont consacrés à la géographie, 11 autres à l'histoire des hommes célèbres, et le reste aux sciences que l'on cultivait alors. Le recueil de ses Œuvres a été publié à Rome, 1506, et à Paris, 1526, in-fol.

MAFFEI (Jean-Pierre), savant jésuite, né à Bergame en 1535, m. en 1603, fut professeur d'éloquence à Gênes, 1563, secrétaire de cette république, 1564, entra à Rome dans la compagnie de Jésus en 1565, obtint la chaire d'éloquence au Collége romain, et, appelé à Lisbonne par le cardinal Henri, vers 1570, composa en latin, sur les documents conservés dans les archives publiques, une *Histoire des Indes,* en 16 liv., publiée à Cologne, 1589 et 1593, in-fol., et mal traduite en français par Arnaud de la Borie et l'abbé de Pure. On lui doit encore : *de Vitâ et moribus sancti Ignatii Loyolæ lib.* III, Venise, 1585, in-8°, trad. en français par Michel d'Esne, 1594; *le Vite de XVII SS. Con-*

fessori, Rome, 1601, in-4°; *Gli Annali di Gregorio XIII*, Rome, 1742, 2 vol. in-4°, etc.

MAFFEI (Paul-Alexandre), antiquaire, né à Volterra en 1653, m. à Rome en 1716, a laissé, entre autres ouvrages estimés : *Raccolta di statue antiche e moderne*, Rome, 1704, in-fol., 163 pl.; *l'Immagine del vescovo rappresentate nel virtu di Bossuet*, ibid., 1705, in-fol.; *Gemme antiche figurate*, ibid., 1707, 4 vol. gr. in-4°, avec de savantes notes; *la Vita di S. Pio V. papa*, ibid., 1712, in-4°, etc.

MAFFEI (François-Scipion, marquis de), poëte, littérateur, et antiquaire, né à Vérone en 1675, m. en 1755, fit la campagne de 1704 au service de la Bavière. En 1713, il donna une tragédie de *Mérope*, qui a été traduite en français par Fréret, et surpassée depuis par Voltaire et Alfieri; elle est conçue avec simplicité, mais manque de chaleur, et de cette perfection de formes qui perpétue les ouvrages. Une *Histoire de Vérone*, bien conçue, bien étudiée, et bien écrite, acheva de répandre la réputation de Maffei. Il visita la France en 1732, l'Angleterre, la Hollande, l'Autriche, et fut accueilli partout avec distinction. Maffei a encore publié : *Istoria diplomatica...*, 1727, in-4°, fig.; *Degli anfiteatri, e singolarmente del Veronese*, 1728, in-12; *Verona illustrata*, 1731-32, in-fol. ou 4 vol. in-4°; *Musæum Veronense*, recueil d'inscriptions antiques, 1749, in-fol.; un poëme en 100 chants sur l'union des vertus humaines, deux comédies médiocres, un recueil de pièces dramatiques du XVI^e^ siècle. Sa prose est souvent triviale. La meilleure édition de ses Œuvres est celle de Venise, 1790, 28 vol. in-8°. Maffei était doyen de l'Académie della Crusca, associé de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de France, membre des Sociétés royales de Londres et de Berlin. B.

MAFFEO VEGGIO, en latin *Maphæus Vegius*, poëte latin, né à Lodi en 1406, m. à Rome en 1458, fut professeur de belles-lettres à Pavie, et datoire du pape Eugène IV. Il s'imagina qu'il manquait quelque chose à l'*Enéide*, et il y ajouta un 13^e^ chant de sa façon. C'est le meilleur poëte latin qui ait paru depuis Pétrarque jusqu'à Jovianus Pontanus. On a de lui, entre autres ouvrages : *Antoniados... poema*, Deventer, 1490, in-4°, poëme en l'honneur de S^t^ Antoine; *Astyanax*, Cagli, 1475, in-4°; *Vellus aureum*, Cologne, 1589, in-12; *Libri XII Æneidos supplementum*, Cologne, 1471, traduit en français par Mouchault, Cologne, 1616, in-16. C. N.

MAFRA, v. de Portugal (Estramadure), à 26 kil. N.-O. de Lisbonne, à 6 kil. de l'Atlantique; 2,800 hab. Couvent, château royal avec parc de 20 kil. d'étendue, construits sous Jean V.

MAFUMO, riv. de l'Afrique australe (Cafrerie), sur la côte de Natal, se jette dans la baie de Lagoa. Cours de 700 kil.

MAGADA, anc. nom du BAHAR.

MAGADOXO, royaume de l'Afrique orientale, entre la côte d'Ajan au N.-É., le pays des Machidas au N.-O., le royaume de Juba au S.-O., et la mer des Indes au S.-E.; 400 kil. de long. Ch.-l., *Magadoxo*. Pays peu connu. Comm. d'ivoire, grains, bétail, etc. — Quoique les Portugais le rangent dans leurs possessions, il paraît dépendre de l'iman de Maskate.

MAGALHAENS. *V.* MAGELLAN.

MAGALONA, nom latin de MAGUELONNE.

MAGANUS, nom latin du MEIN.

MAGAS, gouverneur de la Cyrénaïque sous Ptolémée Soter, se révolta dans la suite contre Ptolémée Philadelphe, son frère utérin, et se fit déclarer roi.

MAGDALENA, fleuve de l'Amérique du S., sort du lac Pampas, coule au N., arrose Honda et Mompox (Nouv.-Grenade), et se jette dans la mer des Antilles par plusieurs embouchures, après avoir reçu, à droite, le Bogota et le Sogamoso, à gauche, la Cauca. Cours de 1,320 kil. — Il donnait son nom à un des départ. de la Colombie; ch.-l. *Carthagène*, qui, compris depuis dans la Nouv.-Grenade, y forme un des 9 États nouveaux de la Confédération; pop. 100,284 hab.; capit. : *Sainte-Marthe*.

MAGDEBOURG, *Magedoburgum, Parthenopolis*, v. forte des Etats prussiens, ch.-l. de la prov. de Saxe, de la régence et du cercle de son nom, sur la rive g. de l'Elbe, à 140 kil. O.-S.-O. de Berlin, 1,077 de Paris; par 52° 8' 4" lat. N. et 9° 18' 30" long. E.; 78,666 hab. Evêque évangélique; cour d'appel, tribunaux civil et criminel; écoles de chirurgie, d'accouchements, de commerce, d'arts et métiers, de beaux-arts; école normale primaire, 2 gymnases; bibliothèque; comptoir de la banque de Berlin. La ville est divisée en cinq parties, le *Neustadt*, l'*Altstadt*, le *Neumark*, le *Sudenburg* et le *Friedrichstadt*; elle est généralement bien bâtie. Ses principaux édifices sont : la cathédrale gothique, des XIII^e^ et XIV^e^ siècles, où est le tombeau d'Othon le Grand; l'église S^t^-Jean, qui renferme celui de Carnot; la maison du gouvernement; l'hôtel-de-ville, devant lequel est une statue équestre d'Othon le Grand; la citadelle, dans une île de l'Elbe; l'arsenal; le fort de l'Etoile; le théâtre, etc. Industrie active : chicorée, sucre et eau-de-vie de betterave, draps, soieries, lainages, cotonnades, gants, dentelles, tabac, etc. La navigation de l'Elbe rend le commerce très-actif : le port reçoit chaque année plus de 5,000 navires. Magdebourg est aussi le centre de trois chemins de fer; de Berlin à Hanovre et Cologne, de Magdebourg à Leipzig, et de Berlin à Hambourg. — Magdebourg, place forte des Saxons au VI^e^ siècle, dévastée en 784 par les Wendes, et en 923 par les Huns, fut agrandie et reconstruite par l'empereur Othon I^er^, qui la fit ériger en archevêché par le pape, en 967. Ruinée par Boleslas en 1013, incendiée en 1180, saccagée en 1214 par Othon IV, elle se releva chaque fois. Au XVI^e^ siècle, elle prit ouvertement parti pour la Réformation, fut alors mise au ban de l'Empire, et assiégée en 1550 par Maurice de Saxe, qui ne la prit que l'année suivante. Bloquée de nouveau par les Impériaux en 1629, elle leur résista 6 mois, et les força à se retirer; mais, deux ans après, Tilly, plus heureux que Wallenstein, la prit d'assaut, et la dévasta complétement. A peine était-elle relevée, 1635, que les Impériaux et les Saxons revinrent l'assiéger; une capitulation la leur livra, en 1636. Le traité de Westphalie la donna à l'électeur de Brandebourg. Prise par les Français en 1806, elle fut jointe d'abord au roy. de Westphalie, puis comprise dans le département de l'Elbe, dont elle était le ch.-l. Les Prussiens la reprirent en 1813. Patrie du physicien Otto de Guéricke, du jurisconsulte Struve, et du poëte Schülz. — La régence de Magdebourg, formée d'une partie de l'anc. archevêché ou duché de ce nom, est comprise entre celles de Potsdam et de Mersebourg, les duchés d'Anhalt et de Brunswick, et le Hanovre; elle est divisée en 15 cercles; 11,340 kil. carrés; 749,808 hab. Pays traversé du N. au S. par l'Elbe, arrosé par la Bode, la Saale, la Havel, le canal de Plauen; fertile en céréales, légumes, fruits, chanvre, lin, tabac. Exploitation de fer, houille, sel, tourbe.

MAGDEBOURG (Centuries de). *V.* CENTURIES.

MAGDESPRUNG, vge du duché d'Anhalt, est situé sur la Selke, près de Harzgerode. Usines à fer considérables; fabr. d'ouvrages en fer et en acier.

MAGEDDO, anc. v. de Palestine, dans la demi-tribu occid. de Manassé, près de la mer. Victoire de Néchao, roi d'Egypte, sur Josias, roi de Juda, qui périt de ses blessures, 609 av. J.-C.

MAGELLAN (Fernand), en portugais *Magalhaens*, célèbre navigateur portugais du XVI^e^ siècle, combattit dans l'Inde sous Albuquerque, ne reçut pas les récompenses qu'il croyait dues à ses services, se rendit auprès de Charles-Quint, par qui il fut accueilli favorablement, et dirigea une expédition contre les Moluques. Il voulut atteindre ces îles en cherchant, à l'extrémité méridionale de l'Amérique, une entrée dans l'océan Pacifique. Il partit en 1519, longea la côte orientale de l'Amérique du Sud, découvrit, en 1520, le détroit qui porte son nom, entre l'Amérique méridionale et la Terre-de-Feu, mit trois mois et vingt jours à traverser l'océan Pacifique, et aborda aux îles Philippines en 1521. Il fut tué, peu de temps après, par les naturels de Zébu, l'une de ces îles. Un de ses compagnons, Sébastien del Cano, ramena les marins espagnols par le cap de Bonne-Espérance. La *Vie* de Magellan a été écrite par Bürck, Leipzig, 1843.

MAGELLAN (Archipel de), nom donné aux îles Moonin-Sima, des Volcans, de Marguerite, etc., dans le Grand-Océan boréal; par 24°-29° lat. N., 137°-145° long. E.

MAGELLAN (Détroit de), bras de mer resserré entre l'extrémité S. de l'Amérique et la Terre-de-Feu, et joignant l'océan Atlantique et le Grand-Océan austral; par 52° 46' lat. S., et 70° 38'-77° 14' long. O.; 550 kil. de long, sur une largeur variable de 2 à 60 kil. Sa navigation dangereuse a été abandonnée depuis la découverte du détroit de Lemaire. Il doit son nom au navigateur qui le découvrit en 1520. — (Colonie de). *V. Supplément.*

MAGENDIE (François), médecin célèbre par ses travaux sur la physiologie expérimentale, né à Bordeaux en 1783, m. le 10 octobre 1855. Fils d'un médecin, il abandonna les mathématiques pour lesquelles il s'était d'abord passionné, et étudia la médecine. Après avoir été interne des hôpitaux et aide d'anatomie à l'école pratique, il fut nommé par concours, à 21 ans, prosecteur à la Faculté de médecine de Paris. Docteur en médecine et devenu chef des travaux anatomiques, il quitta tout à coup la chirurgie, à laquelle il se livrait avec succès, pour ouvrir des

cours de physiologie et s'occuper exclusivement de médecine proprement dite. En 1819, dès la formation de l'Académie de médecine, il en devint membre; deux ans après, l'Institut (Académie des Sciences) lui ouvrit ses portes. Il entra, en 1831, au Collége de France comme professeur de médecine. Il fut, en outre, nommé médecin de l'Hôtel-Dieu, membre et président du comité consultatif d'hygiène publique. Les ouvrages de Magendie sont nombreux et variés. Les premiers, qui datent de 1809 à 1811, ont trait à l'action de plusieurs poisons végétaux sur la moelle épinière, et à la transpiration pulmonaire. Il publia des travaux sur le mécanisme et les causes du vomissement, sur l'action de l'émétique, sur l'œsophage et la déglutition de l'air atmosphérique, sur les causes, les symptômes et le traitement de la gravelle, sur le mécanisme de l'absorption chez les animaux à sang rouge et à sang blanc, sur la préparation et l'emploi de plusieurs médicaments, etc. En 1832, pendant que Broussais, au Val-de-Grâce, traitait le choléra par les émissions sanguines, Magendie préconisa contre cette maladie le régime tonique et alcoolique, particulièrement le punch. Il publia ou laissa publier alors ses leçons au Collége de France, dans lesquelles il avait attaqué avec une violence extrême le système de Broussais. Il fut le rapporteur de la commission de l'Institut chargée de reconnaître si, comme l'avait avancé Darcet, la gélatine était une substance nutritive pour l'homme; ce rapport fut négatif, et résuma trois années d'expériences faites sur les animaux. Magendie a eu peu d'initiative, mais il a contrôlé et vérifié presque toutes les découvertes physiologiques de son temps. On peut lui reprocher d'avoir quelquefois accordé trop peu de confiance aux faits qui lui étaient étrangers. Manquant des données qui existent aujourd'hui, il a commis des erreurs; mais ses travaux, et ceux qu'il a fait faire, ont soulevé des critiques, desquelles la vérité a jailli dans beaucoup de cas. Magendie a été le chef reconnu d'une école dite *expérimentale*, et il a communiqué une forte et favorable impulsion aux études physiologiques. Ses principaux ouvrages sont: *Éléments de physiologie*, 2 vol. in-8°, Paris, 1816, 2e édit., 1825; *Mémoire sur plusieurs nouveaux organes propres aux oiseaux et aux reptiles*, Paris, 1819, in-4°, 3 pl.; *Journal de physiologie expérimentale et pathologique*, Paris, de 1821 à 1831, 10 vol. in-8°, et cahiers 1 et 2 du tome XI; *Leçons sur le système nerveux*, 4 vol. in-8°, Paris, 1831; *Recherches physiologiques et cliniques sur le liquide céphalorachidien ou cérébro-spinal*, in-4°, Paris, 1842. *V.* Flourens, *Éloge de Magendie*. R. D.

MAGENTA, v. du roy. d'Italie, province de Milan; 5,800 hab. Grande victoire des Français, commandés par Napoléon III, sur les Autrichiens, le 4 juin 1859.

MAGES, ministres de la religion chez les Mèdes et chez les Perses. Ils ne reconnaissaient qu'un souverain être, dont le feu était le symbole, et qu'ils honoraient en plein air, sans temples ni autels, pensant qu'on diminuait la majesté de Dieu, qui remplit tout par sa présence et ses bienfaits, en le renfermant entre des murailles. L'immortalité de l'âme était un de leurs dogmes: ils croyaient qu'en quittant ce monde l'âme allait habiter dans le soleil, séjour des bienheureux; mais elle devait, avant d'y arriver, passer par sept portes, chacune d'un métal différent, et placée dans la planète qui préside à ce métal. La première se trouvait dans Saturne, et la dernière dans Vénus. Cette migration durait depuis plusieurs millions d'années. Zoroastre passe pour chef et fondateur de cette religion qu'on appelait le *magisme*. Les mages jouissaient de la plus haute considération dans toutes les classes; on leur confiait l'éducation des princes, et aucun ne montait sur le trône qu'après avoir subi un examen devant eux. Les sciences occultes, auxquelles ils se livraient ont reçu le nom de *magie*. — Aussitôt après la naissance de J.-C., trois mages reconnurent son étoile dans le ciel, et, guidés par cet astre miraculeux, vinrent adorer le Sauveur à Bethléem, et lui offrir de l'or, de l'encens, et de la myrrhe.

MAGES, devins chez les anc. Romains. *V.* DEVINS.

MAGETOBRIA, MAGETOBRIGA ou AMAGETOBRIA, v. de la Gaule, chez les Séquanes, où Arioviste battit les Éduens, 58 av. J.-C. Auj. la *Moigte-de-Broye*, selon Danville, à 15 kil. S.-S.-O. de Gray (Hte-Saône); *Amage*, selon Walckenaër, à 10 kil. E.-N.-E. de Luxeuil.

MAGHREB, c.-à-d. *le couchant*, nom donné par les Arabes à toute la partie N. de l'Afrique à l'O. de l'Égypte, et qu'ils divisent en 3 régions: *Afriqyah*, répondant aux régences de Tripoli et de Tunis; *Maghreb-Aousath* (occidental-mitoyen), qui est l'Algérie; et *Maghreb-Aqssay* (occident-éloigné), qui correspond au Maroc et à l'État de Sidi-Hescham.

MAGICIENNES, espèces de devineresses chez les anc. Grecs et les anc. Romains. Elles prétendaient posséder l'art de produire dans la nature des choses au-dessus du pouvoir humain, par le secours des dieux, et en employant certains sacrifices mystérieux ou terribles. C'étaient ordinairement de vieilles intrigantes, spéculant sur la crédulité des esprits faibles qui les consultaient. En Grèce, les plus fameuses magiciennes venaient de Thessalie, et disaient qu'elles pouvaient faire descendre la lune sur la terre; à Rome, les plus renommées étaient celles du pays des Pélignes, et surtout des montagnes des Marses. On ne les employait que dans des intrigues privées, pour faire naître une passion illicite ou légitime, la protéger, ou en guérir.

MAGINDANAO. *V.* MINDANAO.

MAGIOVINIUM, nom anc. de DUNSTABLE.

MAGISDROS (Grégoire). *V.* GRÉGOIRE.

MAGISTÈRE (LA), brg (Tarn-et-Garonne), arr. et à 25 kil. O.-N.-O. de Moissac, sur la rive dr. de la Garonne; 1,900 hab. Grains et pruneaux.

MAGISTÈRE (Le), nom par lequel on désigne souvent la grande-maîtrise de l'ordre de Malte.

MAGLIABECCHI (Antoine), savant bibliophile, né à Florence en 1633, de parents pauvres, m. en 1714, gagna l'amitié du cardinal Léopold de Médicis, et fut nommé bibliothécaire de Cosme III. Son érudition était immense; les plus savants recouraient à lui. Il était d'une mémoire si prodigieuse, qu'il parvint, par la seule lecture des catalogues, à savoir le contenu et la disposition des principales bibliothèques de l'Europe. Il publia plusieurs manuscrits de la bibliothèque *Laurentienne*, et rédigea un *Catalogue des manuscrits orientaux de la bibliothèque des Médicis*. Diverses parties de sa Correspondance ont été publiées sous les titres suivants: *Clarorum Belgarum ad Magliabecchium epistolæ*, Florence, 1745, 2 vol. in-8°; *Clarorum Venetorum epistolæ*, 1745, 2 vol.; *Clarorum Germanorum epistolæ*, 1745, in-8°. Il légua en mourant à la ville de Florence sa propre bibliothèque, comprenant plus de 30,000 vol., et qui, malgré les augmentations ultérieures, porte toujours le nom de *Magliabecchiana*. B.

MAGLIANO, v. du roy. d'Italie (Prov. de Pérouse), à 30 kil. O. de Rieti, près de la rive gauche du Tibre; 1,942 hab. Evêché.

MAGLOIRE (Saint), né dans le pays de Galles, m. en 575, embrassa la vie monastique, puis passa en France, où il devint abbé de Dol et évêque; il fonda un monastère dans l'île de Jersey. Fête, le 24 octobre.

MAGNAC-LAVAL, ch.-l. de cant. (Hte-Vienne), arr. et à 16 kil. N.-E. de Bellac; 1,016 hab. Collége. Autrefois ch.-l. d'une baronnie, longtemps possédée par la maison de Lamothe-Salignac-Fénelon, et érigée en duché, en 1723, en faveur du maréchal Laval-Montmorency.

MAGNAN (Dominique), savant antiquaire, de l'ordre des Minimes, né en 1731 à Raillane près de Forcalquier, m. à Florence en 1796, a laissé, entre autres ouvrages: *Dictionnaire géographique portatif de la France*, Paris (Avignon), 1765, 4 vol. in-8°; *la Ville de Rome...*, Rome, 1763, 2 vol. in-12, et 1778, 4 vol. in-fol., 425 pl., ouvrage judicieux et fait avec soin; *Miscellanea numismatica...*, Rome, 1772-74, 4 vol. in-4°.

MAGNATS, nom donné en Hongrie, et quelquefois aussi en Pologne, aux membres de la haute noblesse. Comme ce n'est qu'un titre, on l'accorda jadis aux barons du Saint-Empire (comtes palatins), aux conseillers aulíques, aux gouverneurs de la Croatie, de la Dalmatie et de l'Esclavonie, au trésorier de la cour, etc.

MAGNE, pays de Grèce. *V.* MAÏNA.

MAGNEN (Jean-Chrysostôme), en latin *Magnenus*, médecin, né au commencement du XVIIe siècle, à Luxeuil, m. vers 1661, étudia à l'université de Dôle, alla pratiquer son art en Italie, et fut nommé professeur de médecine, puis de philosophie à Pavie. Il aimait passionnément l'astrologie. On lui doit: *Democritus reviviscens, sive de atomis, additâ Democriti vitâ et philosophiâ*, Pavie, 1646, in-4°; *de Tabaco exercitationes XIV*, Pavie, 1648, in-4°; *de Manna liber singularis*, Pavie, 1648, in-8°.

MAGNENCE, *Flavius Magnentius*, Franc qui s'était élevé jusqu'au commandement des Joviens et des Herculiens, fut proclamé empereur à Autun par les gardes de Constant, 350, et fit massacrer ce prince qui fuyait vers les Pyrénées. Laissant en Gaule son frère Décentius, qu'il avait nommé César, il se dirigea vers l'Italie, défit et tua un autre usurpateur, Népotien, marcha contre Constance, qui refusait de partager l'empire avec lui, fut défait dans la sanglante bataille de Mursa, en Pannonie, 351, et battit à son tour, près de Pavie, une armée impériale. Mais ne

pouvant se soutenir en Italie, il se retira en Gaule, où, abandonné de tous les siens, il fut réduit à se tuer, ainsi que son frère, 353, dans la ville de Lyon. O.

MAGNÉSIE, *Magnesia*, presqu'île et prov. de la Thessalie ancienne, entre le golfe Pagasétique; ch.-l., *Démétriade*. Elle tirait son nom d'une ville de Magnésie, située sur la côte E., et d'où l'on a rapporté, en 1854, pour le musée du Louvre, de beaux bas-reliefs en marbre pentélique, provenant d'un temple de Diane.

MAGNÉSIE DU SIPYLE, *Magnesia ad Sipylum*, auj. *Manika* ou *Mansa*, v. de l'anc. Lydie, au pied du Sipyle et sur les bords de l'Hermus; colonie des Magnésiens de Thessalie. Près de là, Antiochus III, roi de Syrie, fut battu par Scipion l'Asiatique, en 190 av. J.-C. Sur le territoire de Magnésie, on trouvait beaucoup d'aimant; on l'appela primitivement *pierre d'Héraclée* (λίθος Ἡρακλεια), et, plus tard, *pierre de Magnésie* (Μαγνήσιος λίθος, Μάγνης, Μαγνῆτις).

MAGNÉSIE DU MÉANDRE, *Magnesia ad Mæandrum*, auj. *Ghuzel-Hissar*, v. de l'anc. Lydie, dans une plaine au S.-E. d'Ephèse, à l'O. de Tralles, près du Méandre et plus près encore du Léthé, son affluent; colonie des Magnésiens de Thessalie. Du site qu'elle occupait à l'époque où elle fut donnée par Artaxercès à Thémistocle, elle fut transportée sur l'emplacement d'une ville de Leucophrys (*colline blanche*). On voit encore les ruines d'un temple de Diane Leucophryne, construit par Hermogène d'Alabanda.

MAGNOL (Pierre), médecin et botaniste, né en 1638 à Montpellier, m. en 1715, fut nommé, en 1694, par l'entremise de Tournefort et de Fagon, professeur de botanique au jardin de sa ville natale. On lui doit : *Botanicum Monspeliense, sive plantarum circa Monspelium nascentium index*, Lyon, 1676, in-8°; *Hortus regius Monspeliensis*, Montpellier, 1697, in-8°; *Prodromus historiæ generalis plantarum*, ibid., 1689, in-8°; *Novus character plantarum*, ibid., 1720, in-4°. Les ouvrages de Magnol, quoique défectueux, contribuèrent à répandre le goût de la botanique et à appeler l'attention des savants sur les méthodes naturelles. Plumier lui consacra le genre *Magnolia*, nommé plus tard *Talama* par Jussieu, et Linné donna ce même nom de *Magnolia* à un genre d'arbres de l'Amérique, de la Chine et du Japon.

MAGNOPOLIS, anc. ville d'Asie-Mineure (Pont), au confluent de l'Iris et du Lycus; appelée d'abord *Eupatoria* par Mithridate, son fondateur. Auj. *Tchénikièh*.

MAGNUM PROMONTORIUM, nom anc. du cap ROCA.

MAGNUS Ier, surnommé *Ladulâs*, roi de Suède, 1275-90, frère et successeur de Valdemar Ier, qu'il détrôna. Les grands, jaloux des étrangers accueillis à sa cour, ayant massacré son favori Ingman et poursuivi la reine, il dissimula, et décapita leurs chefs après un festin; puis il flatta le clergé, et protégea le peuple qui, pour ses lois contre les voleurs, le surnomma *Ladulâs* (*serrure des granges*). Il organisa de nouvelles milices; le don d'immunités territoriales à ceux qui se présentaient avec des armes et des chevaux, amena une distinction qui subsiste encore, en terres exemptes et terres taxées. Il se fit accorder par les Etats un vaste domaine, et entretint une cour splendide. A. G.

MAGNUS II, surnommé *Smek* (le Leurré), roi de Suède, 1319-50, et de Norvége, 1319-43, né du duc Eric en 1316. Le sénat gouverna pendant sa minorité; Mathias Kethilmundson, sénateur, chargé des affaires, réunit sans guerre à la Suède la Scanie, la Blékingie et le Halland. Magnus prit le gouvernement en 1337; il s'attira un interdit et le surnom de *Smek*, pour avoir cédé au Danemark les 3 provinces récemment réunies. Les Etats lui associèrent, après son fils Eric, mort jeune, son fils Haquin, déjà roi de Norvége, puis remplacèrent le père et le fils par le duc Albert de Mecklembourg, 1363; Haquin seul se maintint en Norvége avec le secours de Waldemar de Danemark, dont il avait épousé la fille, Marguerite. Magnus mourut en 1374. A. G.

MAGNUS Ier, dit *le Bon*, fils de St Olaüs, succéda à Suénon sur le trône de Norvége en 1036, et à Canut III sur celui de Danemark en 1042. Il composa pour la Norvége un code de lois qui n'existe plus, et mourut en 1047.

MAGNUS II, roi de Norvége, 1066-9, fils et successeur de Harald Hardrade. En 1067, il abandonna le sud du royaume à son frère Olaüs III, et combattit avec lui Suénon II, roi de Danemark. A. G.

MAGNUS III, dit *Barefoot* (pieds-nus), ainsi nommé de la chaussure des Highlanders écossais qu'il adopta; roi de Norvége, 1093-1103, fils et successeur d'Olaüs III, après une courte guerre civile. Il fit une expédition contre les Orcades, dont il nomma roi son fils Sigurd, contre les Hébrides et l'Irlande; il fut tué dans une sortie après la prise de Dublin. A. G.

MAGNUS IV, roi de Norvége, 1130-39, succéda à son père Sigurd Ier.

MAGNUS V, roi de Norvége, 1142, fils de Harald IV, ne régna qu'un instant à la place de ses frères Ingon et Sigurd.

MAGNUS VI, roi de Norvége, 1162-85, gendre de Sigurd Ier, fut roi à 5 ans, sous la tutelle de son père, le comte Erling. Sacré par l'archevêque de Drontheim, il fut détrôné en 1177 par le prétendant Sverrer et les Birkébéniens, paysans révoltés n'ayant pour chaussure que l'écorce du bouleau; il refusa de partager la couronne, et se noya dans un combat naval. A. G.

MAGNUS VII, dit *le Législateur*, roi de Norvége, 1263-80, fils et successeur de Haquin V. Après avoir cédé les Hébrides au roi d'Ecosse, il ôta aux évêques le droit d'élire les rois, et rendit ainsi la couronne héréditaire; il abolit les dignités trop élevées, favorisa le commerce, organisa la défense du royaume, organisa de grandes assises coopérant à la rédaction des lois et à l'assiette des impôts. Sa loi sur le système administratif et la hiérarchie des pouvoirs est un monument intéressant de l'époque. Il fit construire les premiers hôpitaux en Norvége. A. G.

MAGNUS VIII, roi de Norvége. *V.* MAGNUS *Smek*.

MAGNUS, fils du roi de Danemark Christian III, né en 1540, m. en 1583, fut proclamé roi en 1570 par les Livoniens insurgés contre l'ordre Teutonique; mais, s'étant fait battre par le tzar Ivan IV, il fut abandonné, et alla mourir dans l'île d'Œsel.

MAGNUS (Jean), archevêque d'Upsal, né en 1488 à Linkœping, m. en 1544, suscita des entraves de tout genre à Gustave Wasa, qui voulait introduire la Réformation en Suède, et dut se retirer à Rome. On a de lui : *Gothorum Sueonumque historia, ex probatissimis antiquorum monumentis collecta*, Rome, 1554, in-fol.; *Historia metropolitanæ ecclesiæ Upsalensis*, etc.

MAGNUS (Olaüs), frère du précédent, le suivit à Rome, après avoir résigné sa place d'archidiacre de la cathédrale de Strengnas, lors de l'établissement de la Réformation en Suède. Il fut nommé archevêque d'Upsal à la mort de son frère, mais ne put prendre possession de son siége, et mourut dans le monastère de Ste-Brigitte en 1568. On lui doit : *Historia de gentibus septentrionalibus, earumque diversis statibus, conditionibus, moribus, itidem superstitionibus, disciplinis*, Rome, 1555, in-fol.; *Tabula terrarum septentrionalium et rerum mirabilium in eis ac in Oceano vicino*, Venise, 1639.

MAGNUS PORTUS, v. de la Bretagne romaine; auj. *Portsmouth*. — v. de Mauritanie, la même qu'Arsenaria (*V. ce mot*). — v. d'Hispanie (Tarraconaise), au N.-O.; auj. *la Corogne*.

MAGNUS SINUS, nom anc. du golfe de SIAM.

MAGNUSSON (ARNE-). *V.* ARNE.

MAGNY (Etienne), général haïtien de la classe des noirs affranchis, né en 1770 au Cap, m. en 1827, commandant de la garde d'honneur de Toussaint-Louverture, combattit vaillamment sous ce chef. Maréchal et duc sous Christophe, il l'abandonna, passa au service de la république d'Haïti, et, par sa prudence et sa fermeté, assura le succès du régime républicain dans le N. de l'île. B. A.

MAGNY-LE-DÉSERT, brg (Orne), arr. et à 24 kil. E. de Domfront; 161 hab.

MAGNY-EN-VEXIN, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), arr. et à 22 kil. N. de Mantes, sur l'Aubette; 1,755 hab. Fabr. de bonneterie. Comm. de blé, cuir, pierres dures; tissage de chanvre. Jolie église gothique, avec un baptistère fort curieux de la Renaissance. La terre de Magny appartint successivement à Catherine de Médicis, au duc d'Alençon, et à la famille Villeroy.

MAGOG. *V.* GOG.

MAGON, amiral carthaginois, s'empara des îles Baléares, 702 av. J.-C., et fonda dans l'une d'elles, Minorque, un port appelé de son nom *Portus Magonis* (Port-Mahon).

MAGON, surnommé *Barcée*, général carthaginois, défit, en 396, dans un combat naval, Leptine, frère de Denys l'Ancien, mais fut battu par Denys lui-même à Albacœnum, 392, et à Cabala, 383, où il perdit la vie. — Son fils, qui porta le même nom, vainquit Denys à Cronium en 382; plus tard, il allait s'emparer de Syracuse, lorsqu'il se laissa battre honteusement par Timoléon, 344. Traduit en jugement, il se tua pour échapper au supplice, 343.

MAGON, frère d'Annibal, se distingua aux batailles du Tésin, de la Trébie, et de Cannes, alla annoncer cette dernière victoire à Carthage, et, pour en montrer l'importance, fit répandre dans la salle du sénat un boisseau d'an-

neaux d'or, pris aux chevaliers romains qui avaient succombé; puis il soutint en Espagne pendant dix ans, avec son autre frère, Asdrubal, la lutte contre les Scipions. Expulsé en 205, il erra quelque temps sur la mer, opéra un débarquement sur la côte du golfe de Gênes, fut battu par Quintilius Varus dans l'Insubrie, et mourut d'une blessure reçue dans cette affaire, 203 av. J.-C.

MAGON, écrivain carthaginois du IIe siècle av. J.-C., de la même famille que les précédents, composa sur l'agriculture 28 livres qui furent recueillis par Scipion Emilien lors de l'incendie de Carthage. Le sénat romain les fit traduire en latin. Ils furent aussi traduits en grec par Cassius Dionysius d'Utique. Nous ne les avons plus.

MAGON (Charles-René), marin, né en 1763 à Paris, m. en 1805, entra dans la marine à l'âge de 14 ans, assista pour son début à la bataille d'Ouessant, 1778, servit ensuite sous les ordres de Guichen et du comte de Grasse, fut fait prisonnier en combattant comme enseigne sur le vaisseau de ce dernier, 1782, et emmené en Angleterre. De retour en France, et promu au grade de lieutenant de vaisseau, il reprit aux Anglais l'île de Diego-Garcia, en 1788. Capitaine en 1795, il prit part au combat du contre-amiral Sercey contre les Anglais dans le détroit de Malac. Commandant du vaisseau *le Mont-Blanc*, 1801, dans l'escadre de Villaret-Joyeuse, il s'empara de Fort-Dauphin, et obtint pour cet exploit le grade de contre-amiral. En 1805, il montait *l'Algésiras* au combat de Trafalgar, où il soutint une lutte héroïque contre le vaisseau anglais *le Tonnant*, et fut tué. B.

MAGONIS PORTUS. *V.* MAHON.

MAGOPHONIE, c.-à-d. *massacre des Mages*, cérémonie annuelle des anciens Perses, qui rappelait le massacre de l'usurpateur Smerdis et des Mages dont il faisait partie. Le jour où on la célébrait, il n'était pas permis aux Mages de paraître en public, le peuple ayant le droit de les tuer.

MAGRA, anc. *Macra*, rivière d'Italie, naît dans les Apennins, au-dessus de Pontremoli, qu'elle arrose, et se jette dans le golfe de Gênes, à 6 kil. S.-S.-O. de Sarzane. Cours de 55 kil. Dans l'antiquité, elle formait la limite de la Ligurie et de l'Etrurie.

MAGRADA, rivière d'Hispanie; auj. *Bidassôa*.

MAGSTATT, v. de Wurtemberg (Neckar), à 6 kil. N.-O. de Bœblingen; 2,000 hab. Patrie de Képler.

MAGUELONNE, *Magalona*, presqu'île de la France (Hérault), dans l'étang de Thau, à 10 kil. S. de Montpellier. On n'y voit plus que quelques maisons et les ruines d'une cathédrale. Ce fut autrefois une ville épiscopale, prise par les Sarrasins en 719, ruinée par Charles-Martel en 737, relevée peu de temps après, mais détruite en 1633 par ordre de Louis XIII. L'évêché était transféré à Montpellier depuis 1536. — Une lagune, formée par la Méditerranée, et traversée par le canal des Etangs, porte le nom d'étang de Maguelonne.

MAGUNTIA, nom latin de MAYENCE.

MAHABALIPOUR, vge de l'Hindoustan anglais (Madras), sur le golfe du Bengale, à 80 kil. N.-N.-E. de Pondichéry. Ruines d'une anc. ville couverte en partie auj. par la mer. Restes curieux d'architecture hindoue.

MAHABHARATA, épopée en langue sanscrite, composée par Vyasa. Elle comprend 18 livres et plus de 200,000 stances. Les guerres des Kourous ou Koravas et des Pandous ou Pandavas y sont racontées, ainsi que les exploits de Krichna et d'Ardjouna. La Société asiatique de Calcutta a publié une traduction de ce poëme. Le *Bhagavad-Gita* et le *Nilus*, traduits, l'un par Schlegel, l'autre par Bopp, n'en sont que des épisodes.

MAHANADA, riv. de l'Hindoustan (Népaul), affluent du Gange. Cours de 400 kil.

MAHANADDY, MÉHÉNÉDY ou KATTAK, fleuve de l'Hindoustan anglais, sort des montagnes du Bendelkend, traverse le Gandouana et l'Orissa, passe à Kattak, et se jette dans le golfe du Bengale par plusieurs branches. Cours de 1,100 kil.

MAHAUT, ancienne forme du nom de MATHILDE.

MAHDI ou MAHADI, c.-à-d. *dirigé*, nom donné par les Chiytes, et les Ismaéliens à une sorte de Messie qu'ils attendent.

MAHDI (AL-). *V.* MOHAMMED-AL-MAHDI.

MAHDIA ou AFRICA, v. de la régence et à 150 kil. S.-E. de Tunis, bon port sur la Méditerranée; 3,000 hab. Autrefois place forte, prise par les troupes de Charles-Quint.

MAHÉ, v. des établissements français dans l'Inde, sur la côte de Malabar, port sur la mer d'Oman, à l'embouchure d'une rivière navigable, à 55 kil. N.-N.-O. de Calicut, 450 O. de Pondichéry; par 11° 42' 8" lat. N., et 73° 10' 12" long. E.; 3,115 hab. Export. de poivre, cardamome, cacao, cocos, arak, etc. — Acquise par les Français en 1727, et occupée par les Anglais de 1761 à 1783, et de 1793 à 1815. Le territoire de Mahé a une superf. de 585 hectares.

MAHÉ, île de la mer des Indes, une des Seychelles, entre 4° 30' et 5° 10' lat. S., 52° 55'-53° 10' long. E., au N.-E. des Amirantes, avec une ville de même nom; 6,000 hab. Aux Anglais depuis 1761.

MAHÉ DE LA BOURDONNAIS. *V.* LA BOURDONNAIS.

MAHERBAL, officier carthaginois, fut envoyé par Annibal pour décider les Gaulois cisalpins à se révolter contre Rome, se signala à la bataille du lac Trasimène, tailla en pièces en Etrurie une division romaine, puis, ayant pénétré en Campanie, dévasta le territoire de Falerne. Il commanda la cavalerie à la bataille de Cannes, 316 av. J.-C. Après cette victoire, il pressa Annibal de marcher sur Rome, lui promettant de le faire souper dans cinq jours au Capitole. Son avis n'ayant pas été adopté, il s'écria : « Annibal, tu sais vaincre, mais tu ne sais pas profiter de la victoire! »

MAHEUTRE. *V.* MAHOITRE.

MAHIM, v. de l'Hindoustan anglais, présidence et à 90 kil. N.-O. de Bombay, dans l'Aurengabad; 15,000 hab.

MAHMORAH. *V.* MAMORÉ

MAHMOUD (Aboul-Cacem-Yémin-Eddaulah), prince gaznévide, né à Gazna en 970, m. en 1030, se distingua, en 994, dans la bataille où Sebektekin défit les rebelles du Khoraçan, et reçut en récompense le gouvernement de Nischapour. En 999, Ilek-Khan, souverain du Turkestan, lui céda le Khoraçan. L'année suivante, Mahmoud commença la conquête de l'Hindoustan, et forma en peu d'années un empire qui s'étendait de la mer Caspienne au Gange. Son dernier exploit fut la soumission de l'Irak-Adjémi. Il est le 1er qui ait porté le titre de *sultan*, au lieu de celui d'*émir*.

MAHMOUD Ier, sultan des Turcs Ottomans, né en 1696, m. en 1754, fils de Mustapha II, fut placé sur le trône en 1730 par le vizir Patrona Khalil, après la déposition d'Achmet III, son oncle. Il resta étranger aux guerres de la Turquie, et se plongea dans la mollesse. Les Russes lui enlevèrent Otchakoff et Kinburn, 1734, et les Perses défirent ses soldats, 1743. B.

MAHMOUD II, sultan des Turcs Ottomans de 1808 à 1839, né en 1785, fut élevé au trône par Mustapha Beiraktar, chef des Janissaires, à la place de Mustapha IV. Ses guerres ont été funestes à la Turquie : les Russes lui enlevèrent la Bessarabie par la paix de Bukharest, 1812; la Servie, la Moldavie, la Valachie furent abandonnées, 1812-17, ainsi que les îles Ioniennes, 1819; la Grèce se rendit indépendante, avec l'appui de la Russie, de la France et de l'Angleterre, 1820-28; Ali, pacha de Janina, brava son souverain, 1819-22; les Russes menacèrent même Constantinople, et arrachèrent à la faiblesse des Turcs le traité d'Andrinople, 1829; Méhémet-Ali, pacha d'Egypte, secoua le joug, 1831 (*V.* MÉHÉMET-ALI), et la Russie profita encore du désordre pour obtenir le traité d'Unkiar-Skelessi, 1833. Mais, dans son administration intérieure, Mahmoud entreprit d'arriver à la régénération de son Empire par une interprétation large des doctrines du Coran : il extermina la milice indocile des Janissaires, 1826; il substitua le fez au turban, et, appelant les sciences et les institutions de l'Occident, organisa et disciplina ses troupes à l'européenne; il publia, en 1839, un firman dans lequel la liberté des cultes était garantie, et qui mettait les chrétiens à l'abri de la juridiction musulmane, en les plaçant exclusivement sous celle de leurs patriarches; il prépara la centralisation nécessaire pour asseoir une nouvelle organisation politique et administrative, que son fils Abdul-Medjid, élevé dans les principes réformateurs, devait appliquer à tout l'Empire sous le nom de *Tanzimat*. B.

MAHMOUD-ABAD, anc. v. de l'Hindoustan anglais (Bombay), dans le Goudjérate, à 9 kil. N.-E. de Kaïra, à la construction de laquelle ses ruines ont servi.

MAHMOUD-CHAH. *V.* MIR-MAHMOUD.

MAHOITRE ou MAHEUTRE, nom d'un vêtement rembourré qui garnissait les épaules et la moitié des bras des gens de guerre, aux XVe et XVIe siècles. On appliqua aussi ce nom aux soldats eux-mêmes.

MAHOMET, en arabe *Mohammed* (le louable), fondateur de la religion musulmane, né à la Mekke en 571, m. en 632, appartenait à la famille de Hâchem, qui faisait partie de la tribu des Koraïchites et avait à la Mekke une partie du pouvoir. Il perdit à 5 ans son père Abdallah, et eut pour tuteur son grand-père Abdel-Mothalleb. Il fut d'abord conducteur de chameaux. Un de ses oncles,

Abou-Tâleb, qui s'occupait de commerce, conduisit Mahomet en Syrie; il y connut un moine nestorien, nommé Bahira, qui l'initia plus tard à la connaissance de l'Ancien Testament. A 14 ans, il assista aux journées de Nakhla et de Samta, dans la guerre de Fidjar. Sa réputation d'intelligence et de probité, ses avantages personnels, lui acquirent, à 25 ans, la confiance d'une riche veuve, Kadichah, qu'il épousa. Il en eut 3 fils et 4 filles; ses enfants mâles moururent en bas âge. Mahomet avait 35 ans, lorsqu'on reconstruisit la Câba endommagée par un incendie; il eut l'honneur d'y poser la pierre noire (*V.* Caba). Voyant son oncle Abou-Tâleb dans la gêne, il se chargea de l'éducation d'Ali, son cousin. Peu après, il prit pour fils adoptif Zayd (Séïde), fils de Hâritha. Ce fut à l'âge de 41 ans que Mahomet conçut le projet de réunir en un seul culte les divérses religions qui divisaient alors l'Arabie, le sabéisme, le judaïsme, et l'idolâtrie. Il se déclara l'envoyé de Dieu; sa femme crut la première à sa mission prophétique; le jeune Ali y crut ensuite, et, après lui, Zayd. L'appel de Mahomet à l'islamisme fut secret pendant 3 ans. Le nombre des initiés croissant, le mystère fut dévoilé. On porta plainte à Abou-Tâleb contre Mahomet, qui persévéra dans sa conduite et fut soutenu par sa famille. Les nouveaux prosélytes furent persécutés. La Mekke se divisa en deux camps, les idolâtres et les Musulmans. Plusieurs de ces derniers, entre autres Othmân (futur calife), s'enfuirent en Abyssinie, en 615. Les Koraïchites, ennemis de Mahomet, envoyèrent une ambassade au rôi d'Abyssinie, Adhmakha, pour réclamer les réfugiés; le roi refusa de les livrer, et adopta en secret leur religion. Omar, ennemi acharné de Mahomet, se convertit à l'islamisme. Mahomet épousa Aïchâ, fille d'Abou-Bekr. Il acquit des partisans parmi les Arabes de Yathreb, en 620. Les tribus d'Aus et de Khazradj embrassèrent la nouvelle religion. A l'imitation de J.-C., Mahomet choisit parmi elles 12 *Nakib* (délégués) pour répandre sa doctrine. Sa position et celle des Musulmans devenant à la Mekke plus que jamais périlleuse, il ordonna à ses disciples de fuir et de se retirer à Yathreb; quelque temps après, il alla les rejoindre. Sa fuite (*hidjra*, d'où *hégire*) eut lieu le 16 juillet 622. Yathreb s'appela dès lors *Médinet-al-nabi* (cité du prophète) ou *Médine*. Peu après son établissement dans cette ville, Mahomet prit les armes contre les Mekkois, et en triompha à la journée de Bedr, 624. L'année suivante, les Mekkois battirent les musulmans près du mont Ohod. Mahomet fit des expéditions heureuses contre diverses tribus, et s'empara de la ville de Khaïbar. Fier de l'accroissement de sa puissance, il ne craignit pas d'essayer ses forces contre les Grecs; mais il fut battu à Mouta, 629. Enfin il s'empara de la Mekke en 630, et détruisit les idoles de la Câba. Dans la 10e année de l'hégire, il avait complété la soumission des tribus de l'Yemen et du Nedjed. Toute l'Arabie était soumise au prophète lorsqu'il mourut empoisonné. « Mahomet, dit Michaud, possédait à un très haut degré les qualités qui agissent le plus sur les peuples de l'Orient : il avait l'imagination qui éblouit, l'énergie qui entraîne, la gravité qui commande le respect; son esprit ferme et vif savait attendre, et Dieu lui-même, disent les Orientaux, *est pour les patients*. Connaissant à fond les populations de l'Arabie qui devaient être l'instrument de ses vastes pensées, il eut soin de s'adresser à leurs penchants belliqueux, à leurs goûts pour le mouvement et la domination; il promettait l'empire du monde à des disciples sortis presque nus du désert, et la victoire fut le premier de ses miracles. » *V.* Coran. La *Vie de Mahomet* a été écrite par Gagnier, Amsterdam, 1732, 2 vol. in-8°; c'est une compilation des auteurs mahométans; par Boulainvilliers, Londres, 1730, et Amsterdam, 1831, in-8°; par Turpin, 1773, 3 vol. in-12; par Weil, Stuttgard, 1843 (en allemand). M. Noël Desvergers a donné, en 1838, in-8°, la *Vie de Mahomet*, traduite d'Aboulféda. Une autre, par le docteur A. Springer, d'après les sources originales, a été publiée à Allahabad, en 1855; M. Reinaud a écrit une *Notice sur Mahomet*, Paris, 1860, in-8°. D.

Mahomet Ier, sultan ottoman, fils de Bajazet Ier, succéda à son frère Mouça, 1413, après l'avoir vaincu et fait étrangler. Il raffermit l'empire ébranlé par Tamerlan, réduisit le prince de Caramanie, soumit et pacifia la Cappadoce, la Servie, la Valachie et la Bulgarie. Il fut le premier sultan ottoman qui eut une armée navale. Ayant défié Venise, il fut battu dans le golfe de Gallipoli; mais il n'en poursuivit pas moins ses entreprises de terre, et s'empara de plusieurs places importantes en Morée. Un imposteur qui avait pris le nom de Mustapha, son frère, voulut lui disputer le trône, mais fut vaincu et relégué à Lesbos. Le sultan revint à Andrinople, où il mourut en 1421. Brave autant que ses prédécesseurs, il ne fut pas aussi cruel. D.

Mahomet II, sultan ottoman, surnommé *El-Fâtehh* (le Conquérant), succéda, en 1451, à son père Amurat II, attaqua l'empereur grec, Constantin Dracosès, s'empara de Constantinople, 1453, dont il fit sa capitale, mais vit ses généraux échouer en Albanie contre Scanderbeg. Il fut obligé lui-même d'abandonner le siége de Belgrade, 1456, défendue par Jean Hunyade. Ensuite il attaqua la Grèce centrale, où régnaient deux frères de Constantin Dracosès, la soumit, ainsi que la Servie, 1459, et renversa, en 1461, l'empire de Trébizonde, que gouvernaient les Comnène depuis 1204. De là il fit irruption dans le Péloponèse et détruisit Corinthe, subjugua Lesbos, 1462, vainquit et dépossèda le waïwode de Valachie, s'empara de la Bosnie, 1463, de la Caramanie, 1464, enleva aux Vénitiens l'île de Négrepont, 1470, alla repousser une invasion des Perses en Cappadoce, prit aux Génois la ville de Caffa, 1475, revint conquérir Scutari, Zante, Céphalonie, imposa à Venise une paix humiliante, 1479, mais échoua devant Rhodes, défendue par les chevaliers de St-Jean de Jérusalem, 1480. Il envoya enfin ses généraux ravager la Pouille et lui préparer l'entrée de Rome; ils s'étaient déjà emparés d'Otrante, lorsque Mahomet, revenant d'une expédition contre le Caire, mourut à Nicomédie, 1481. Inconsolable de n'avoir pas pu, avant sa mort, s'emparer de Rhodes et de l'Italie, il voulut qu'au moins ce vœu fût inscrit sur sa tombe. Né avec une grande ambition, de grands talents, un violent caractère, il souilla sa gloire par des cruautés, mais protégea les arts, fonda des écoles et des hôpitaux. Les Turcs l'appellent le plus grand de leurs empereurs. D.

Mahomet III, sultan ottoman, succéda à son père Amurat III en 1595, commença par faire étrangler 19 de ses frères et 10 odalisques enceintes de son père, et remit ensuite les rênes de l'empire à la sultane Validé. L'empereur Rodolphe II, et les princes de Transylvanie, de Valachie et de Moldavie, se liguèrent contre lui : le vizir Ferhad perdit en Hongrie presque toute une armée. Le sultan fut obligé de se mettre à la tête de ses troupes; il s'empara d'Agria, 1596. Un mois après, Cicala-Pacha, son lieutenant, vainquit les Impériaux à Careste. Les pachas d'Asie et les spahis se révoltèrent, et mirent son trône en grand péril : Raab, Clisse, Scio, furent momentanément soustraites à la domination du sultan. Mahomet mourut de la peste en 1603. D.

Mahomet IV, sultan ottoman, fut mis sur le trône à l'âge de 7 ans, 1649, après le meurtre de son père Ibrahim. Son règne a deux phases distinctes : la première, pendant que les vizirs Kiuperli, père et fils, sont au pouvoir, présente une série de succès: les Vénitiens furent chassés des îles de Lemnos et de Ténédos, 1660; Peterwardein fut enlevé aux Autrichiens, 1661; la capitale de l'île de Candie fut prise, 1669; le sultan lui-même prit Kaminiecz sur les Polonais, 1672. La deuxième phase est marquée par une longue suite de revers : dès 1664, Mahomet IV perdit la bataille de St-Gothard contre Montecuculli, général de l'empereur Léopold Ier, et signa la trêve de Temeswar, 1665; les Turcs furent battus par les Polonais à Choczim, 1673, et, en 1683, sous les murs de Vienne, par Sobieski, roi de Pologne, uni aux troupes de Léopold; le duc de Lorraine s'empara de Bude, 1686, et battit les Turcs à Mohacz; les Vénitiens ravagèrent la Dalmatie, et s'emparèrent de la Morée et de l'Attique, 1688. Enfin, après tous ces désastres, les troupes du sultan se révoltèrent. Il fut déposé, et remplacé par son frère Soliman. Il mourut en prison 5 ans après, 1693. Ce fut un prince faible, dissolu, sans talent ni courage; il passait sa vie à la chasse. D.

MAHOMÉTISME, religion de Mahomet, s'établit d'abord en Arabie, du vivant même du prophète, puis se propagea par les armes, sous les califes, ses successeurs, dans l'Asie, l'Afrique septentrionale et l'Espagne. Elle ne disparut de ce dernier pays qu'à la fin du XVe siècle, après la prise de Grenade par Ferdinand le Catholique. Un demi-siècle auparavant, elle s'était établie dans l'Europe orientale, à la suite de la conquête de Constantinople par Mahomet II. Le mahométisme compte auj. environ 100 millions de sectateurs. Dès ses premiers temps, il s'était partagé en deux sectes principales, les Chiytes et les Sunnites (*V. ces mots*).

MAHON ou PORT-MAHON, *Portus Magonis*, v. capitale de l'île de Minorque, dans la prov. espagnole des Baléares; place forte et bon port militaire sur la côte E. de l'île; par 39° 52' 32" lat. N., et 2° 0' 30" long. E.; pop. de la commune : 21,980 hab. Evêché; ville charmante, admirable-

ment située, et bien bâtie. Arsenal, chantiers de construction; pêche et cabotage. — Son nom lui vient de Magon, général carthaginois, auquel on en attribue la fondation, en 702 av. J.-C. Le duc de Richelieu la prit, en 1756, aux Anglais, qui l'occupaient depuis 1708; elle leur fut rendue en 1763, et reprise en 1782 par les Espagnols, aidés du duc de Crillon.

MAHONE, institution commerciale qui eut une très-grande importance au moyen âge, dans les petits Etats d'Italie, particulièrement à Gênes. Elle consistait en une association accidentelle de capitalistes, de marchands, de petits propriétaires, d'ouvriers, de corporations religieuses ou laïques, qui prêtaient, en commun, des fonds à l'Etat, pour courir les chances d'une expédition militaire projetée et connue. On tenait un compte exact des mises, et, après la guerre, chaque sociétaire, qu'on appelait *mahon*, recevait, en numéraire ou en marchandise, une part proportionnelle des profits, ou supportait une part des pertes. Au moyen âge, comme encore aujourd'hui, on appelait *mahona* une grande barque à voiles carrées pour le transport des marchandises; le nom de mahone vient peut-être de là. *V.* de Mas Latrie, *Histoire de l'île de Chypre sous le règne des princes de la maison de Lusignan.* C. D—y.

MAHRATTES, c.-à-d. *grands guerriers*, peuple de l'Hindoustan, qui habitait primitivement au N.-O. du Dekkan, dans les monts Vindhya et les Ghattes occidentales. Après la mort d'Aureng-Zeyb, et surtout pendant le règne de Mohammed-Chah, 1718-1747, ils assujettirent tout le pays, d'une mer à l'autre, entre la prov. d'Agrah au N. et la Kistnah au S. On distingua alors les *Mahrattes orientaux*, maîtres du Gandouana et de l'Orissa, ch.-l., *Nagpour;* et les *Mahrattes occidentaux*, qui possédaient le Malwa, une partie de l'Aurengabad, du Daouletabad, et du Kandeich, ch.-l., *Pounah*. Les Mahrattes entreprirent même de substituer leur domination à celle du Grand-Mogol dans l'Inde entière; mais ils furent défaits à Panipet, 1761, par les Afghans. De nouvelles guerres contre ce peuple, ou des dissensions intestines, les occupèrent de 1774 à 1783. Après la chute de Tippoo-Saëb, 1799, ils eurent à soutenir tout l'effort de la conquête anglaise jusqu'en 1818. Ils sont domptés depuis cette époque; leur prince (*peichwa*) est tributaire et comme prisonnier du gouvernement anglais des Indes.

MAHREN, nom allemand de la Moravie.

MAHY, riv. de l'Hindoustan, naît dans le Malwa, au S.-O., coule au N.-O., puis au S.-O., et se jette dans le golfe de Cambaye. Cours de 500 kil.

MAI, *Maius*, le 3e mois de l'année romaine, le 5e dans notre calendrier grégorien, a 31 jours; il tirait son nom, selon les uns, de Maïa, mère de Mercure, et, selon les autres, de ce qu'il était consacré aux anciens, aux sénateurs (*majores*), tandis que le mois suivant (*Junius*, juin), était consacré aux jeunes gens de Rome (*juniores*). On l'avait mis sous la protection d'Apollon. Les Romains le représentaient sous la figure d'un homme entre deux âges, vêtu d'une robe large et à grandes manches, et tenant une corbeille de fleurs; un paon était à ses pieds. L'Eglise a consacré le mois de mai à la Vierge Marie, et on nomme *mois de Marie* l'ensemble des exercices quotidiens de religion que l'on fait pendant ce mois en son honneur. B.

MAI, arbre que, dans beaucoup de pays, on plantait le 1er du mois de mai, en signe de réjouissance, et autour duquel on dansait. Cette coutume durait encore au XVIIIe siècle, et les clercs de la Basoche, à Paris, célébraient la fête du mai aux premiers jours de juillet: 25 clercs, à cheval, vêtus d'habits rouges, faisaient, pendant plusieurs jours, une procession dans Paris, au bruit d'une musique militaire qu'ils conduisaient avec eux. Ils allaient donner des aubades devant les maisons des dignitaires de la Basoche et des principaux membres des Cours du Parlement et des Aides. Ensuite, ils se rendaient, en même équipage, dans la forêt de Bondi, pour y marquer trois chênes qu'ils avaient droit de couper, en faisaient rapporter un à Paris, et venaient le planter au bas de l'escalier de la grande cour du Palais de Justice, qui en a retenu le nom de *Cour du mai*. Partout, comme à Paris, les arbres de mai étaient sans racines.

MAI (CHAMPS-DE-). *V.* CHAMPS-DE-MAI.

MAI 1793 (Journée du 31), journée célèbre de la Révolution, durant laquelle la populace de Paris, conduite par Henriot, envahit la Convention, et fit voter la mise en liberté d'Hébert et la suppression de la commission des Douze. (*V.* Commission.)

MAI (Angelo), célèbre philologue, né à Schilpario, près de Bergame, en 1782, m. en 1854, entra dans la compagnie de Jésus en 1799, alla enseigner les humanités à Naples en 1804, fut nommé, en 1812, conservateur de la Bibliothèque Ambroisienne de Milan, puis appelé, en qualité de préfet, à celle du Vatican, 1819. C'est là qu'il s'illustra par de nombreuses découvertes, déjà commencées à la bibliothèque Ambroisienne, de fragments des auteurs grecs et latins, recueillis sur des palimpsestes, et qu'il publia avec des commentaires remarquables par une habile critique et une science solide et variée. L'abbé Maï fut promu au cardinalat en 1838. Ses travaux lui valurent le titre de membre correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris. Les principaux auteurs dont il a retrouvé des fragments sont Cicéron, Fronton, Plaute, Denys d'Halicarnasse, Dion Cassius, Eusèbe, Homère, etc. Ses diverses découvertes ont été recueillies sous le titre de: *Scriptorum veterum nova collectio e Vaticanis codicibus edita*, Rome, 1825-38, 10 vol. gr. in-4°. On lui doit encore: *Classicorum auctorum e Vaticanis codicibus editorum series*, Rome, 1828-38, 8 vol. in-8°, collection de tous les livres ou fragments classiques des palimpsestes du Vatican; *Spicilegium Romanum*, Rome, 1843, série d'ouvrages inédits des principaux écrivains ecclésiastiques anciens. Il a laissé inachevée une *Nouvelle Bibliothèque des SS. Pères.*

MAIA, l'aînée des Pléiades, fille d'Atlas et de Pléione, fut aimée de Jupiter, devint mère de Mercure, et éleva Arcas, fils de Callisto.

MAIA, déesse romaine, fille de Faune et femme de Vulcain, est peut-être la même que la Bonne Déesse. Au mois de mai, on lui sacrifiait une truie pleine.

MAIA, riv. de la Russie d'Asie (Iakoutsk), sort des monts Okhotsk, reçoit l'Ioudoma, et se jette dans l'Aldan, rive dr., vis-à-vis de Maïskaïa. Cours de 950 kil.

MAICHE, ch.-l. de cant. (Doubs), arr. et à 37 kil. S. de Montbéliard; 580 hab.

MAIDENHEAD, v. d'Angleterre (Berks), sur la Tamise, station du chemin de fer de l'Ouest, à 42 kil. O. de Londres; 3,315 hab. Comm. de bois, farine, drèche.

MAIDSTONE, c.-à-d. *ville sur la Medway*, v. d'Angleterre (Kent), à 54 kil. S.-E. de Londres, 16 S. de Rochester; 22,984 hab. Siége des assises et des quarter-sessions du comté; maison de correction. Fonderies de fer et de cuivre; fabr. de cordages, tissus de crin, toile à voiles, huiles, genièvre. Grand comm. de houblon. — Victoire de Fairfax, chef des troupes du Long-Parlement, sur les soldats de Charles Ier, en 1648.

MAIER (Michel), fameux alchimiste, né en 1568 à Reindsbourg (Holstein), m. en 1622, exerça la médecine à Rostock. L'empereur Rodolphe II le nomma son médecin. Maier accepta ensuite la place de médecin-physicien à Magdebourg. Ses principaux écrits sont: *Arcana arcanissima, hoc est, hieroglyphica ægyptio-græca, vulgo necdum cognita*, 1614, in-4°; *De circulo physico quadrato...*, Oppenheim, 1616, in-4°; *Lusus serius, quo Hermes seu Mercurius rex mundanorum omnium judicatus et constitutus est*, Oppenheim, 1616; *Jocus severus, hoc est, tribunal æquum quo noctua regina avium, phœnice arbitro, agnoscitur*, Francfort, 1617, in-4°; *Cantilenæ intellectuales de phœnice redivivo*, Rome, 1622, in-12; *Musæum chymicum*, 1708, in-4°, etc.

MAIEUL (Saint). *V.* Mayeul.

MAIGNAN (Emmanuel), physicien et mathématicien, né à Toulouse en 1601, m. en 1676, entra à 18 ans dans l'ordre des Minimes, enseigna les sciences aux novices, fut appelé à Rome, en 1636, pour professer dans le couvent de la Trinité-du-Mont, revint à Toulouse en 1650, résigna l'emploi de provincial d'Aquitaine dont on l'avait chargé, et repoussa les offres de Louis XIV, qui voulait l'attirer à Paris. On a de lui: *Perspectiva horaria, sive de horographia gnomonica*, Rome, 1648, in-fol., traité de catoptrique, remarquable pour l'époque; *Cursus philosophicus*, Toulouse, 1652, 4 vol. in-8°; *Sacra philosophia supernaturalis*, Lyon, 1662-72, 2 vol. in-fol., etc.

MAIGNELAY, ch.-l. de cant. (Oise), arr. et à 25 kil. N.-E. de Clermont; 735 hab. Ruines d'un château-fort. Taillanderie.

MAILAND, nom allemand de Milan.

MAILCOTTA, v. de l'Hindoustan (roy. de Maïssour), à 26 kil. N. de Seringapatam. Ville sainte des Hindous, occupée surtout par des brahmines, et renfermant un temple visité par de nombreux pèlerins. — Les Mahrattes y remportèrent, en 1772, une grande victoire sur Hayder-Ali.

MAILLA ou MAILLAC (Joseph-Anne-Marie de Moyria de), jésuite, né en 1679 au château de Maillac (Bugey), m. à Péking en 1748, fut, en 1702, envoyé en Chine. Il participa au lever de la carte générale de la Chine et de la Tartarie ordonné par l'empereur Kang-hi, qui le garda

à sa cour et l'éleva au titre de mandarin. Il traduisit en français le *Thoung-kian-kang-mou*, ouvrage que l'abbé Grosier et Deshauterayes publièrent sous le titre d'*Histoire générale de la Chine*, Paris, 1777-83, 12 vol. in-4°.

MAILLANE (Durand de). *V.* Durand.

MAILLARD (Jean), bourgeois de Paris, l'un des chefs du parti royaliste dans les troubles qui agitèrent la France, pendant la captivité du roi Jean. Il tua le prévôt Étienne Marcel, au moment où il allait ouvrir la porte St-Antoine à Charles le Mauvais, roi de Navarre, qui aspirait au trône, et à son armée, en 1358.

MAILLARD (Olivier), cordelier, docteur de Sorbonne, professeur de théologie, né en Bretagne dans le XVe siècle, m. près de Toulouse en 1502, fut prédicateur de Louis XI. On a de lui : plusieurs *Sermons*, Lyon, 1498, 1521, écrits en style macaronique, et remplis de bouffonneries et d'indécences; *la Confession générale du frère Olivier Maillard*, Lyon, 1526, in-8°; *la Conformité des saints mystères de la Messe et de la Passion*, Paris, 1552, in-8°. C. N.

MAILLARD (Stanislas-Marie), huissier au Châtelet de Paris, un des premiers héros d'émeute en 1789, dirigea l'expédition des femmes du peuple de Paris à Versailles, les 5 et 6 octobre. Il présida la commission populaire qui se forma à la prison de l'Abbaye, comme un semblant de tribunal, pour juger les prisonniers destinés à périr dans les massacres de septembre 1792. Son nom se retrouve dans la plupart des saturnales révolutionnaires; mais on ignore la date de sa mort : on sait seulement qu'il vivait encore vers 1804, et qu'il avait changé de nom.

MAILLARD (M.-Th. Davoux, dite Mlle), cantatrice de l'Opéra de Paris, partagea les rôles de reine avec Mme Saint-Huberty. En 1793, elle fut choisie, à cause de sa beauté, pour représenter la déesse Raison, dans la fête de l'Être-Suprême, célébrée à Notre-Dame.

MAILLARD-DESFORGES. *V.* Desforges.

MAILLE, ancienne monnaie française de cuivre, valant la moitié d'un denier.

MAILLÉ. *V.* Luynes.

MAILLÉ-BRÉZÉ, anc. famille noble de la Touraine, remontait au XIe siècle. Ses membres les plus connus sont : *Simon de* Maillé-Brézé, né en 1515, m. en 1597, abbé de Cisterciens à Laon, archevêque de Tours en 1555; — *Urbain de* Maillé-Brézé, marié à une sœur du cardinal de Richelieu, capitaine des gardes du roi, maréchal de France, ambassadeur en Suède en 1631, puis en Hollande, gouverneur de l'Anjou en 1636, vice-roi de Catalogne en 1642, m. en 1650, et dont la fille, Claire-Clémence de Maillé, épousa le grand Condé, en 1641; — *Armand de* Maillé-Brézé, fils du précédent, duc de Fronsac et de Caumont, né en 1619, chef d'escadre au siége de Cadix en 1640, tué devant Orbitello en 1646.

MAILLÉ. *V.* Réticulaire.

MAILLEBOIS (Jean-Baptiste-François Desmarets, marquis de), fils du contrôleur-général Desmarets et petit-fils de Colbert, né en 1682, m. en 1762, fut nommé, en 1703, colonel du régiment de Touraine, et apprit l'art de la guerre sous Villars. En 1708, il se signala au siége de Lille, et fut promu au grade de brigadier. Lieutenant-général en 1731, il commanda, en 1734, une division de l'armée d'Italie. Ayant été envoyé, en 1739, dans l'île de Corse, il la soumit en moins de trois semaines, et, en 1741, fut créé maréchal. En 1745, il défit les Autrichiens et les Piémontais près d'Alexandrie; mais, accablé par des forces supérieures, il ne put garder le Milanais, et fut enfin battu à Plaisance, 1746. Il fut nommé gouverneur de l'Alsace après la paix de 1748. Le marquis de Pezay a publié *l'Histoire des campagnes du maréchal de Maillebois en Italie, pendant les années* 1745-46, Paris, 1775, 3 vol. in-4°, et atlas grand-in-fol. B.

MAILLEBOIS (Yves-Marie desmarets, comte de), fils du précédent, lieutenant-général, gouverneur de Douai, et membre honoraire de l'Académie des Sciences, né en 1715, m. en 1791, servit sous son père en Italie, puis participa à la prise de Port-Mahon, 1756. Pendant la guerre d'Allemagne, placé sous les ordres du maréchal d'Estrées, il fut accusé de l'avoir empêché de profiter de la victoire d'Hastenbeck; ayant publié un Mémoire dans lequel il rejetait tous les torts sur d'Estrées, le tribunal des maréchaux le fit enfermer dans la citadelle de Doullens. En 1784, il fut envoyé en Hollande pour soutenir contre la Prusse le parti démocratique. Décrété d'accusation, en 1790, pour avoir rédigé un plan de contre-révolution, il s'enfuit dans les Pays-Bas, où il mourut. B.

MAILLEBOIS, vge (Eure-et-Loir), arr. et à 22 kil. S.-O. de Dreux; 500 hab. Ancienne châtellenie du Thimerais, érigée en marquisat en 1621.

MAILLERAYE (GUERBAVILLE-LA-), vge (Seine-Infér.), petit port de cabotage sur la rive g. de la Seine, près de la forêt de Brotonne, arr. et à 19 kil. S. d'Yvetot; 2,074 hab. Chantiers de construction navale. Eglise des XIVe et XVe siècles. Ancienne seigneurie, érigée en marquisat en 1698. Il y avait un beau château, avec parc, qu'on a détruit en 1854.

MAILLET (Benoît de), né à St-Mihiel en 1656, m. à Marseille en 1738, fut nommé, par la protection de Pontchartrain, consul-général de France en Egypte, 1692, et donna une activité nouvelle aux relations commerciales entre ces deux contrées. Il fut ensuite consul à Livourne, 1702, et inspecteur des établissements français dans le Levant et sur les côtes de la Barbarie. On a de lui : *Description de l'Egypte*, Paris, 1735, in-4°; *Idée du gouvernement ancien et moderne de l'Egypte*, 1743, 2 part. in-12, fig.; *Telliamed, ou Entretiens d'un philosophe indien avec un missionnaire français*, Amsterdam, 1748, 2 part. in-8°. Dans cet ouvrage, Maillet, se fondant sur la présence de dépôts et de coquillages dans les montagnes, établit qu'elles se sont formées par la retraite des eaux de l'Océan; il ajoute que notre globe s'étant rapproché du soleil, ses eaux s'évaporent graduellement, et qu'il viendra un moment où il sera soumis à un embrasement universel; il admet que tous les animaux, sans en excepter l'homme, sont sortis du sein des mers, et que leur état présent est dû à des transformations successives. B.

MAILLEZAIS, ch.-l. de cant. (Vendée), arr. et à 13 kil. S.-S.-E. de Fontenay-le-Comte, dans une île formée par l'Autise et la Sèvre-Niortaise; 840 hab. Il y avait autrefois une riche abbaye de Bénédictins, fondée en 980, érigée en évêché en 1317, et supprimée en 1648; l'évêché fut transporté à La Rochelle. Henri de Navarre fortifia Maillezais en 1586, et en confia la garde à Agrippa d'Aubigné. On admire auj. les ruines de son château et de sa cathédrale.

MAILLOTINS, nom donné aux Parisiens insurgés, en 1382, contre une taxe nouvelle que le duc d'Anjou, l'un des régents de Charles VI, voulait lever sur les comestibles. Ils forcèrent l'Arsenal et la Maison commune, et s'armèrent de *maillets* garnis de plomb, qu'on y avait laissés. Ils massacrèrent la plupart des percepteurs, et mirent en liberté les prisonniers détenus à St-Germain-des-Prés, au Châtelet, et à l'Évêché. Cette révolte ne fut comprimée qu'après la défaite des milices flamandes par les troupes royales à Rosebecque.

MAILLY, famille noble de Picardie, qui remontait au XIe siècle, et dont le chef porta le titre de *premier marquis de France*. Parmi ses membres on distingue : *François de* Mailly, né à Paris en 1658, m. en 1721, archevêque d'Arles en 1698, de Reims en 1710, créé cardinal par Clément XI, et l'un des partisans de la bulle *Unigenitus*; — *Louis de* Mailly, marquis de Nesle, prince titulaire d'Orange, commandant de la gendarmerie de France, et qui eut 5 filles, dont les 4 suivantes furent les premières maîtresses en titre de Louis XV : 1° *Louise-Julie de* Mailly de Nesle, née en 1710, m. en 1751, dame du palais de la reine, mariée en 1726 au comte L.-Alexandre de Mailly, son cousin, et déclarée maîtresse du roi en 1736; 2° *Pauline-Félicité*, née en 1712, mariée en 1740 au comte de Vintimille, et morte la même année; 3° *Diane-Adélaïde*, née en 1714, mariée au duc de Lauraguais; 4° *Marie-Anne*, duchesse de Châteauroux (*V. ce mot*).

Mailly (Jean-Baptiste), historien, né à Dijon en 1744, m. en 1794, a laissé : *l'Esprit de la Fronde*, Paris, 1772, 5 vol. in-12; *l'Esprit des Croisades*, 1780, 4 vol. in-12, ouvrage qui contient de profondes recherches, mais qui ne traite que de la 1re croisade; *Fastes juifs, romains et français*, 1782, 2 vol. in-8°, etc.

MAI-MATSCHIN, v. de l'Empire chinois (Mongolie), sur la frontière du N., vis-à-vis la ville russe de Kiakhta; 3,000 hab. Ville bien bâtie, centre du grand commerce d'échange entre la Russie et la Chine.

MAIMBOURG (Louis), jésuite, né à Nancy en 1620, m. en 1686, enseigna d'abord les humanités à Rouen, puis fut appelé à la prédication par ses supérieurs. Ses *Sermons* sont pitoyables; mais ses ouvrages historiques peuvent plaire encore à ceux que ne rebutent pas les longues phrases et un style diffus. Ils sont, en général, écrits avec feu; la marche en est rapide, et entraîne, malgré un ton romanesque. On ne peut pas se fier à leur exactitude. Maimbourg fut dégradé par le général de son ordre, parce qu'il s'était déclaré trop nettement pour les doctrines de l'Eglise gallicane. Il se retira, avec une pension du roi, à l'abbaye de St-Victor, à Paris. Ses ouvrages ont été recueillis et publiés à Paris, 1686-87, 14 vol. in-1°, ou 26

vol. in-12 ; ils comprennent les *Histoires de l'arianisme,—des Iconoclastes,* qui furent vivement critiquées par les jansénistes ; celles *du Schisme des Grecs, — des Croisades, — de la décadence de l'Empire depuis Charlemagne, — de l'Eglise de Rome, — de Grégoire le Grand, — de St Léon, — du grand schisme d'Occident, — de la Ligue, — du luthéranisme ;* celle *du calvinisme,* qui donna lieu à un des ouvrages les plus fins, les plus spirituels et les plus remarquables de Bayle : *Critique générale de l'Histoire du calvinisme du P. Maimbourg.* C. N.

MAIMON (Salomon), philosophe juif allemand, né en 1753, à Neschwitz (Lithuanie), m. en 1800, avait déjà acquis, à 11 ans, toutes les connaissances exigées d'un rabbin, et se mit à étudier les livres cabalistiques. Son inconduite lui fit passer dans la misère la plus grande partie de sa vie, et le priva de la protection de son coreligionnaire Mendelssohn. S'étant livré à la philosophie, il devint un adversaire redoutable du système de Kant. On a de lui : *Essai de philosophie transcendantale,* Berlin, 1790, in-8° ; *Commentaire hébreu sur le More Névokim de Moïse Maimonide,* ibid., 1791, in-4° ; *Histoire des progrès de la métaphysique en Allemagne, depuis les temps de Leibniz et de Wolf,* 1793, in-8° ; *Traité de logique,* 1794 ; *Exposition de la théorie des catégories d'après Aristote,* ibid., in-8° ; *Recherches critiques sur l'esprit humain, ou Tableau des facultés de connaître et de vouloir,* Leipzig, 1797, in-8°.

MAIMONIDE ou MAYMONIDE (Moses ou Moïse), célèbre rabbin, né à Cordoue en 1135, m. en 1204, étudia la philosophie et la médecine sous Tophaïl et Averroës, s'enfuit en Egypte dans la crainte de révéler la retraite de ce dernier qui était en disgrâce, et devint médecin du sultan Saladin et de ses successeurs ; de là lui vint le surnom d'*Egyptien.* Il enseigna la philosophie et la médecine, et l'on venait, des contrées les plus éloignées, le consulter et discuter avec lui. Il s'occupa aussi de mathématiques, de théologie, de langues, et porta la lumière dans la jurisprudence des Hébreux. La grandeur et la beauté de ses doctrines religieuses et morales, et le charme de son style, font de lui le Platon du judaïsme. A sa mort, il fut si regretté, que l'année 1208 fut appelée, dans les annales des Hébreux, *année de lamentation.* Il a composé trente-trois ouvrages, environ, presque tous consacrés à fixer le dogme et la loi morale des juifs. Les principaux sont : *Commentaire sur la Mischna; la Main-Forte,* bon abrégé du *Talmud ; More Névokim, ou le Docteur des perplexes,* ouvrage où il explique comment il faut comprendre les passages ambigus de l'Ecriture sainte, et qui, condamné par les rabbins de Montpellier, fut approuvé par ceux de Narbonne et de Béziers ; *les Treize articles de foi,* livre traduit dans toutes les langues ; *le Livre des Préceptes ; Lettre sur la résurrection des morts; le Guide des égarés,* traduit en français par M. Munck, Paris, 1856. Maimonide écrivait ordinairement en arabe, mais il surveillait lui-même la traduction hébraïque de ses ouvrages. Il fait encore autorité aujourd'hui parmi les Juifs.

MAIN DE JUSTICE, espèce de sceptre que les rois de France portaient à la main gauche dans leur grand appareil. C'était un bâton d'une coudée de haut, terminé par une main en ivoire.

MAINA ou MAGNE, contrée de la Grèce, dans la partie S. de la Morée, entre le golfe de Coron à l'O., et celui de Kolokythia à l'E. Pays montagneux et inculte. Les habitants, au nombre de 60,000, sont appelés *Maïnotes,* et prétendent descendre des *Eleuthéro-Laconiens.* Leur ardent amour de la liberté, qui les a toujours rendus indomptables aux Turcs, semble en effet leur venir des fiers Lacédémoniens ; aussi furent-ils des premiers et des plus braves dans la lutte pour l'indépendance de la Grèce. Ils étaient alors organisés militairement, sous l'obéissance de capitaines, soumis eux-mêmes à un chef suprême qui, jusqu'au XVII^e siècle, fut un descendant des Comnène. Beaucoup malheureusement se laissent aller au brigandage et à la piraterie. Ce pays est maintenant compris dans les éparchies de Laconie et de Basse-Messénie ; Maïna, Kolokythia, Chimova, et Platza sont les principales villes.

MAINARDO. *V.* ARLORDO.

MAINCY, vge (Seine-et-Marne), arr. et à 4 kil. N.-E. de Melun ; 1,050 hab. Magnifique château de *Vaux,* construit en 1653 par le surintendant Fouquet ; Le Vau en dressa les plans, Le Nôtre dessina les jardins, et Le Brun peignit les panneaux et les plafonds ; la dépense s'éleva à 18 millions de fr. Ce château devint ensuite la propriété du maréchal de Villars, il appartient auj. à la famille de Choiseul-Praslin.

MAINE DE BIRAN (Marie-François-Pierre-Gonthier), métaphysicien distingué, fils d'un médecin, né à Bergerac en 1766, m. en 1824, fit ses études à Périgueux, et fut quelque temps garde-du-corps de Louis XVI. Retiré, après le licenciement de son corps, dans un domaine qu'il possédait près de Bergerac, il y échappa aux dangers de la Révolution. Là, dans la solitude, il se livra à l'observation intérieure, et commença une série d'études poursuivies pendant toute sa vie, et qui lui ont mérité le rang du psychologue le plus original et le plus profond de l'école française au XIX^e siècle. En 1797, le dép. de la Dordogne le porta au conseil des Cinq-Cents. Sous-préfet de Bergerac, sous le 1^er Empire, membre du Corps législatif en 1811 et 1813 ; questeur de la Chambre des députés en 1814, il se montra royaliste éclairé, et défenseur modéré des droits de la couronne. Pendant les Cent-Jours, il se tint à l'écart, redevint, en 1815, député et questeur, ne fut pas réélu en 1816, devint alors conseiller d'Etat, et, en 1818 redevint député, fonction qu'il conserva jusqu'à sa mort. Maine de Biran occupe une place à part dans la philosophie : le premier, il rompit avec l'école de Condillac au sein même de cette école, et fonda une nouvelle philosophie réellement française et indigène. D'autres, plus tard, comme Royer-Collard et M. Cousin, professèrent ou écrivirent sous l'influence des doctrines écossaises ou allemandes ; lui, il avait déjà commencé la réaction et ressuscité le spiritualisme, en partant uniquement de l'observation intérieure, et par les procédés de l'investigation scientifique. De là l'originalité et la solidité de ses idées ; de là aussi ce qu'elles offrent d'étroit et d'incomplet. Toutes ses recherches portent sur la psychologie ou sur l'étude de l'âme par la conscience ou le sens intime. Or cette étude est, pour l'école française du XIX^e siècle, la base de toutes les sciences philosophiques. Nul n'a mieux prouvé par son exemple, que Maine de Biran, la fécondité et la portée de cette méthode et de cette science. Dans un Mémoire sur cette question : *Ce qu'est l'influence de l'habitude sur la faculté de penser,* 1803, in-8°, couronné par l'Institut, il distingue, dans l'âme, des habitudes *passives,* et des habitudes *actives.* Les sensations, les impressions, s'émoussent et s'affaiblissent par leur répétition, tandis que l'habitude aiguise, la pensée fortifie la volonté, rend les actes plus faciles et plus rapides. Cette seule distinction renverse le système de Condillac, et ouvre la voie à une nouvelle théorie des connaissances humaines, diamétralement opposée à la théorie sensualiste : car, ici, le principe de toute connaissance est *l'activité,* inhérente à l'âme et constituant son essence. Cette idée se développe dans une série de travaux, où l'auteur montre autant de force et de pénétration d'esprit que d'originalité. Voici les points principaux de sa doctrine psychologique : 1° On a méconnu toute l'étendue et la portée de la conscience et de l'observation intérieure. Locke lui substitue l'expérience des sens ; Descartes regarde trop l'âme comme un objet de la raison ; de Biran restitue au sens intime, non-seulement les faits, mais les idées et les questions qui lui appartiennent ; l'âme a des idées dont elle seule est l'origine, et dont on chercherait vainement ailleurs la véritable source. Ce sont, avec l'idée de l'activité, celles de force ou de causalité, de liberté, d'unité. Les problèmes de la spiritualité et de la liberté de l'âme sont ainsi enlevés au raisonnement et à la métaphysique, pour être rendus à la conscience et au sens intime qui en décide souverainement. C'est peut-être le plus grand service que de Biran ait rendu à la philosophie ; 2° il a fait sortir la théorie tout entière de la connaissance, de l'activité volontaire ou de l'effort continu dans l'attention ; il distingue d'abord des perceptions ou des impressions vagues et confuses, comme celles de l'animal ou peut-être de la plante, et qui constituent la vie sensible ou animale, puis la connaissance véritable, qui a conscience d'elle-même, et qui n'est possible que par un acte d'attention et de volonté, c.-à-d. de réflexion. C'est la vie de l'intelligence dont le principe est l'activité personnelle. Par là est créé le *moi* dans l'homme, la personne. La connaissance se développe par l'activité de l'esprit, qui distingue, abstrait, et forme des idées générales en comparant les objets. Mais à côté de ces connaissances, nous trouvons en nous d'autres idées, universelles et absolues, que l'activité personnelle ne peut produire, qui restent indépendantes du *moi.* Ces idées apparaissent à l'âme et ne la constituent pas ; elles nous conduisent à un principe distinct du *moi,* et qui pourtant est doué de personnalité, au lieu d'être une pure substance comme le veut Spinosa. Dieu est le principe de ces idées, comme les corps sont la cause des impressions qui viennent de nos sens. Pour compléter cette théorie, de Biran, dans les dernières années de sa vie, reconnaît, dans la volonté humaine et dans

l'effort qui la caractérise, un côté faible et borné qui l'oblige à recourir à une force supérieure sur laquelle la nôtre est appuyée, son soutien et sa puissance véritable, sans qu'elle perde néanmoins la conscience de sa liberté et de sa personnalité distincte. Il arrive ainsi à des conclusions qui le ramènent, sans sortir de l'observation intérieure et des voies de la science, sur les traces du christianisme. Il est facile de reconnaître aussi une analogie entre toutes ces vues et celles de Leibniz, quoique de Biran reste exclusivement sur le terrain de la psychologie. On l'a aussi comparé, pour le principe et le fond de sa doctrine, à Fichte, dont il a probablement ignoré le système; mais il n'y a rien de commun entre les procédés et le système du métaphysicien, du continuateur de Kant, et la doctrine et la méthode du psychologue français. M. Cousin a recueilli et publié, sous le titre d'*Œuvres philosophiques de Maine de Biran*, Paris, 1841, 4 vol. in-8°, des écrits donnés par l'auteur lui-même, et des *Fragments inédits* ont été insérés dans la Bibliothèque universelle de Genève, par M. Naville, dont on a un ouvrage intitulé : *Maine de Biran, sa vie et ses pensées*, Paris, 1857, in-12; et *Œuvres inédites de Maine de Biran*, Paris, 1859, 3 vol. in-8°. B—D.

MAINE, riv. de France, prend sa source à 35 kil. N.-E. de Napoléon-Vendée (Vendée), et se jette dans la Sèvre-Nantaise, à 4 kil. N.-O. de Monnières (Loire-Inférieure). Cours de 50 kil.

MAINE, riv. de France (Maine-et-Loire), se forme de la réunion de la Sarthe et de la Mayenne, à 3 kil. N. d'Angers, traverse cette ville, et se jette dans la Loire, à 10 kil. au-dessous d'Angers. Elle est navigable.

MAINE, *Cenomanensis pagus*, anc. prov. de France, à l'O.; entre la Normandie au N., la Bretagne à l'O., l'Anjou au S.-O., la Touraine au S., l'Orléanais à l'E.; ch.-l., *le Mans*. Le Maine formait, avec le Perche, le grand-gouvernement de *Maine-et-Perche*. On le divisait en *Haut-Maine* ou *Maine méridional*, auquel était joint le comté de Laval, et en *Bas-Maine* ou *Maine septentrional*. Il a formé les départ. de la Sarthe et de la Mayenne. — Jadis habité par les Cénomans, le Maine fit partie, sous les Romains, de la 3e Lyonnaise. Il forma, au Xe siècle, un comté héréditaire, qui fut ensuite compris dans les domaines des comtes d'Anjou, et porté à l'Angleterre par l'avénement d'Henri Plantagenet au trône de ce pays, 1154. Conquis sur Jean-sans-Terre par Philippe-Auguste en 1203, il fut donné par Louis IX à son frère Charles d'Anjou; puis passa par mariage, avec l'Anjou, à Charles de Valois, dont un descendant obtint ces deux provinces en apanage. Cette seconde maison de Valois s'éteignit en 1481, et le Maine fit retour à la couronne de France. Henri II le donna en apanage à son 3e fils (depuis Henri III); celui-ci le céda à son frère François d'Alençon, à la mort duquel il rentra dans le domaine royal, 1584. B.

MAINE, un des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, à l'extrémité N.-E., ch.-l., *Augusta*; borné au N. par le Canada, à l'E. par le Nouveau-Brunswick, à l'O. par le New-Hampshire, et au S. par l'océan Atlantique; entre 69° 10'-73° 20' long. O., et 43°-47° 25' lat. N. Superf., 90,500 kil. carrés; 450 sur 200. Pop., 628,276 hab. Climat sain, froid au centre et au N. Côtes basses, découpées, bordées d'îles. Sol élevé et accidenté, arrosé par le Saint-John, le Penobscot, le Kennebeck, et fertile en céréales, chanvre, tabac, coton. Belles forêts. Mines de fer, carrières de pierres. Pêche de la morue et du maquereau. Cet Etat est divisé en 13 comtés. — Des Français fondèrent, en 1625, les premiers établissements sur ce territoire qu'ils appelèrent le Maine, de la prov. française de ce nom. Annexé au Massachussetts en 1652, il fut, en 1819, constitué en Etat de l'Union, représenté au Congrès par 2 sénateurs et 5 membres de la Chambre des représentants. Le gouverneur est élu pour un an par le peuple, et assisté d'un conseil de sept membres nommés par la législature. Celle-ci, élue aussi pour un an, par le peuple, se compose de trente et un sénateurs, et de cent cinquante et un représentants. Tout citoyen résidant, âgé de 21 ans, et payant des impôts, a droit de suffrage. O.

MAINE OCCIDENTAL. *V.* GALLES (NOUVELLE-).

MAINE ORIENTAL OU MAIN (EAST-) *V.* EAST-MAIN.

MAINE (Louis-Auguste DE BOURBON, duc du), fils légitimé de Louis XIV et de Mme de Montespan, né en 1670, marié à Anne-Louise de Bourbon, petite-fille du grand Condé, m. en 1736. Aimé tendrement de Louis XIV et de Mme de Maintenon, il parut d'abord appelé à la plus haute fortune, fut nommé successivement comte-pair d'Eu, grand-maître de l'artillerie, colonel des Suisses, premier lieutenant-général, déclaré habile à succéder au défaut des princes du sang (édit royal de 1714), et même chargé de la tutelle du jeune Louis XV, 1715. Mais, après la mort du roi, le régent, Philippe d'Orléans, lui enleva toutes ses prérogatives, et le réduisit, par arrêt du parlement (août 1717), au titre et au rang de *pair de France*. Le duc, et surtout la duchesse du Maine, emportée et ambitieuse, essayèrent de se venger, en entrant dans la conspiration de l'ambassadeur espagnol Cellamare, 1718; mais ils furent arrêtés et jetés en prison, l'un à Dourlens, l'autre à Dijon, après la découverte du complot. Le duc du Maine se réconcilia plus tard avec le régent; et sa femme, retirée à Sceaux, y tint pendant longtemps une cour brillante, rivale de celle de Versailles, et le rendez-vous des beaux-esprits de cette époque. Elle mourut en 1753, à l'âge de 77 ans. G.

MAINE (Anne-Louise DE BOURBON, duchesse du). *V.* l'article précédent.

MAINE-ET-LOIRE, départ. du N.-O. de la France; ch.-l., *Angers*; formé de presque tout l'anc. Anjou; entre les dép. de la Mayenne au N., de la Sarthe au N.-E., de l'Indre-et-Loire à l'E., de la Vienne au S.-E., des Deux-Sèvres au S., de la Vendée et de la Loire-Inférieure à l'O., de l'Ille-et-Vilaine au N.-O.; superf., 712,562 hect.; pop., 526,012 hab. Arrosé par la Loire, l'Authion, la Mayenne, le Loir, la Sarthe, la Maine, le Thouet, la Sèvre-Nantaise. Pays de plaines, inondé annuellement sur tous les bords de la Loire; fertile en céréales, vins blancs estimés, chanvre et lin, melons, pommes de terre, etc. Horticulture très-avancée, favorisée par la douceur du climat. Elève de moutons, bœufs et porcs. Marais à sangsues. Grande exploit. d'ardoises; on compte 12 carrières principales : la Paperie, les Fresnays, le Grand-Boue, la Gravelle, les Petits-Carreaux, l'Union, le Buisson, Monthibert, la Porée, Avrillé, la Pouëze, les Grands-Carreaux. Elles emploient 1,800 ouvriers, plus de 100 chevaux, une vingtaine de machines à vapeur, et, en 1847, elles ont produit 170 millions d'ardoises. Carrières de marbre, granit, grès, pierres de taille, pierres à chaux. Fabr. de toiles, cotonnades, lainages, linge de table, flanelles, mouchoirs, etc. Ce départ. forme le diocèse et dépend de la cour impériale d'Angers.

MAINFROI, roi des Deux-Siciles. *V.* MANFRED.

MAIN-FERME, terme de l'anc. droit français, qui a eu plusieurs acceptions : une terre en possession de main-ferme était, tantôt celle qui ne devait au seigneur qu'une rente et le service d'échevinage, tantôt celle qui était concédée à vie ou héréditairement, à charge d'un cens et sous certaines conditions, ou enfin une terre prise à bail. Dans le Cambrésis, la main-ferme était un alleu.

MAINLAND, île de l'océan Atlantique, la plus grande du groupe des Shetland, par 59° 45'-60° 55' lat. N., et 3° 30'-4° 26' long. O.; 138 kil. sur 55; 16,000 hab. Ch.-l., *Lerwick*. Sol montueux et peu productif. Exploit. de fer et de cuivre.

MAINLAND, une des îles Orcades. *V.* POMONA.

MAINMORTE (Gens de) ou *Mainmortables*, nom donné, dans l'anc. France, aux habitants de certains lieux qui étaient dans une espèce de servitude. Après la mort d'un chef de famille de cette condition, le seigneur avait le droit, dans certaines provinces, de prendre le meilleur meuble (*le meilleur catel*) du défunt; s'il ne trouvait rien, on lui offrait la main droite coupée du mort, pour marquer qu'il ne servirait plus. Suivant d'autres jurisconsultes, le nom de mainmorte serait venu de ce que les biens qui en étaient frappés étaient morts pour le tenancier et appartenaient de droit au seigneur. Ce qu'un mainmortable acquérait ne lui appartenait pas, et ne pouvait être transmis à ses enfants. Le mariage d'un mainmortable avec une femme libre entraînait celle-ci dans la même condition; l'homme libre qui épousait une femme mainmortable, devenait aussi mainmortable, lui et sa postérité. Le titre de propriété du mainmortable se réduisait à une espèce de bail perpétuel, sous la condition de ne pouvoir ni hypothéquer ni aliéner, et à charge de retour au seigneur, en cas de mort ou de passage du possesseur à la liberté. L'héritage de mainmorte se perdait par l'absence; le possesseur était obligé de l'habiter. Louis XVI abolit la mainmorte dans ses domaines en 1779. L'Assemblée constituante la supprima complétement en 1790. — On appelait aussi gens de mainmorte ceux qui ne pouvaient rendre les services auxquels les fiefs obligeaient; par exemple, les corps et communautés, tant ecclésiastiques que laïques (évêchés, chapitres, commanderies, couvents, hôpitaux, fabriques, communes, etc.), qui sont perpétuels, et qui, par une subrogation de personnes, étant censés être toujours les mêmes, ne produisent aucune mutation par mort. En 1747, un édit, rendu sur le rapport de Machault, interdit aux gens de mainmorte de recevoir ou

d'acquérir de nouvelles propriétés, sans y être autorisés par lettres-patentes enregistrées dans les cours souveraines. B.

MAINOTES. *V.* Maïna.

MAINTENANCE (Droit de). *V.* Henri VII d'Angleterre.

MAINTENON (Françoise d'Aubigné, marquise de), veuve du poëte Scarron, 2e femme du roi Louis XIV, et l'une des personnes les plus distinguées de son sexe, née en 1635, dans la conciergerie de la prison de Niort, m. en 1719, était fille de Constant d'Aubigné, qui se trouvait alors incarcéré comme coupable d'intelligences avec le gouvernement anglais. Devenu libre, il partit pour la Martinique en 1639, et y mourut en 1645, en laissant sans aucune fortune sa famille qui l'avait suivi. Sa veuve revint en France avec deux enfants, et trouva, dans sa détresse, un asile chez Mme de Villette, sa belle-sœur. A 11 ans, Françoise d'Aubigné, élevée dans le calvinisme, fut, sur un ordre de la cour, remise aux soins d'une autre parente catholique, Mme de Neuillant, qui la traita avec dureté. On la mit aux Ursulines de Niort, puis aux Ursulines de Paris, où elle abjura enfin, sans contrainte. A 17 ans, elle perdit sa mère, et se trouva dans un vrai dénûment. Elle était fort belle; Scarron, poëte alors célèbre, fut touché des dangers auxquels l'exposerait son inexpérience, et lui offrit de l'épouser. Elle y consentit. Compagne d'un homme qui avait 25 ans de plus qu'elle, et qui était laid, perclus de tous ses membres, mais bon, des plus spirituels, elle fut irréprochable dans cette position délicate, et dans une maison qui recevait la plus noble et la plus séduisante société du temps. Froide et sévère pour elle-même, ayant la passion de l'honneur, et la volonté tenace d'acquérir et de garder une bonne renommée, pleine de réserve en tout, avec un grand fonds de religion, elle soutint admirablement ce rôle difficile, jusqu'à changer le ton de la maison, et même celui du poëte, souvent trop peu contenu. A la mort de son mari, 1660, Mme Scarron se retrouva dans la misère, obtint de la reine une pension de 2,000 livres, et habita le couvent des Ursulines, avec la résolution bien arrêtée d'être aussi sévère dans le veuvage que dans le mariage; mais elle conserva ses relations avec le monde, qu'elle charmait de ses entretiens. La mort de la reine-mère, 1666, lui fit perdre encore une fois sa pension. Mme de Montespan, qu'elle connaissait, la lui fit rétablir, et elle commençait à vivre d'une vie plus retirée, quand cette favorite devenue mère, lui fit proposer d'élever secrètement les enfants qu'elle avait de Louis XIV. Elle accepta, après quelques hésitations, et sur la demande expresse du roi lui-même, et s'acquitta de sa tâche avec un rare succès. Le roi, qui la venait voir dans sa retraite, apprécia insensiblement les grâces et la tournure délicate de son esprit, en même temps qu'un dévouement absolu à ses devoirs. Louis ayant reconnu ses enfants illégitimes, 1673, ils vinrent demeurer à la cour avec leur gouvernante. Là commença, pour Mme de Maintenon (ainsi que le roi l'appela alors, du nom d'une terre qu'elle avait achetée), ce rôle étrange, unique peut-être, d'une femme moralisant, avec toutes les séductions et toute la puissance de l'esprit, la maîtresse d'un roi d'abord, puis le roi lui-même, jusqu'à réussir à le rapprocher de sa femme. On voit ce prince, charmé de ces entretiens tout nouveaux, éprouver une affection d'un ordre particulier, plus mystérieuse, plus religieuse, plus satisfaisante pour la conscience. Par une comparaison de chaque jour, la faveur de Mme de Montespan déclinait, celle de Mme de Maintenon croissait; et celle-ci, sans calcul, par la force des choses, et par les seuls penchants de sa nature, se vit dans la position d'exercer une action morale sur le roi pour son salut. Son chaste passé, ses idées, son orgueil, la portaient à ces hautes délicatesses. Après la rupture définitive du roi avec Mme de Montespan, Mme de Maintenon se garda bien de prendre sa place; toute faiblesse la lui eût fait perdre. « Rien n'est plus habile, a-t-elle dit, qu'une conduite irréprochable. » La reine mourut en 1683, et, l'année suivante, eut lieu probablement le mariage de Louis XIV et de la veuve Scarron, mariage contracté secrètement, dont il ne reste aucun titre écrit, mais qui n'a jamais été mis en doute, ni de son temps, ni du nôtre. Le roi avait 46 ans, et Mme de Maintenon 49. En prenant ainsi possession de lui, elle l'arrachait aux dissipations scandaleuses qui marquèrent sa jeunesse, et qui auraient dégradé son âge mûr et sa vieillesse. Sans réussir précisément à le convertir à une dévotion de cœur, elle prépara son âme, gâtée par la flatterie, à concevoir des sentiments plus chrétiens, et à supporter noblement les malheurs d'un règne si cruellement éprouvé vers sa fin. Mme de Maintenon n'eut aucune influence directe sur les choses du gouvernement; elle manquait du génie des affaires, et le comprit, malgré les excitations de Fénelon; et si elle donna souvent au roi des conseils généraux, qu'il lui demandait par condescendance et par affection véritable, en travaillant auprès d'elle, il ne cessa jamais d'agir par lui-même, et de tout décider absolument, avec ses ministres. Elle demeura même à peu près étrangère à la révocation de l'édit de Nantes. Elle avait la vocation du précepteur, et se trouvait satisfaite d'agir, au nom des principes moraux, sur une âme d'homme et de roi. Mais comme elle avait rompu tous les liens qui rattachaient Louis XIV à sa vie passée, elle fut obligée de se substituer à tout, et de remplir à elle seule cette âme qu'elle avait, pour ainsi dire, vidée; elle dut se multiplier, avoir, de sang-froid, tout l'esprit, tout l'agrément, toute l'amabilité, toute la fécondité imaginables, pour dissiper, durant les entretiens de trente années, l'ennui le plus intolérable de tous, l'ennui du despotisme timoré. Ce fut là le supplice caché de Mme de Maintenon, et le prix dont elle paya sa grandeur. Mais elle sut se créer une occupation merveilleusement conforme à ses goûts: ce fut la maison de St-Louis, à St-Cyr, la grande, on pourrait dire la seule affection qu'elle ait ressentie de sa vie. Elle se retirait avec délices dans cette maison, au milieu des jeunes filles nobles élevées par ses soins; elle en rédigea elle-même les constitutions, et se montra la plus sensée, la plus intelligente, la plus parfaite institutrice de femmes (*V.* Louis (Institut de Saint); peut-être sera-ce un jour sa gloire la plus solide, comme les ouvrages, les lettres, les avis, les instructions qu'elle a laissés sur ce sujet sont la plus forte preuve de son jugement exquis et de son talent naturel pour écrire. A la mort du roi, Mme de Maintenon, âgée de 80 ans, se retira à St-Cyr, d'où elle ne sortit plus; elle y reçut la visite du duc d'Orléans, du duc du Maine, et de tout ce que la cour avait de considérable. Le tzar Pierre le Grand vint l'y voir, en 1717. Elle y mourut et y fut inhumée. Les divers écrits de Mme de Maintenon ont été réunis pour la 1re fois par M. Th. Lavallée, sous le titre d'*Œuvres de Mme de Maintenon*, collationnées sur les manuscrits et copies authentiques, Paris, 1854-55, 10 vol. in-12; elles contiennent: *Lettres sur l'éducation des filles*, 1 vol.; *Entretiens sur l'éducation*, 1 vol.; *Conseils aux jeunes filles*, 1 vol.; *Lettres édifiantes*, 2 vol.; *Correspondance générale*, 4 vol.; *Mémoires, conversations, écrits divers*, 1 vol. Auparavant, la plupart de ces écrits étaient isolés et presque introuvables; on ne connaissait guère que les *Lettres*, dont La Beaumelle donna une 1re édit. en 1752, 9 vol. in-12, en les altérant d'une manière étrange. Néanmoins, tel était encore leur charme, qu'elles furent souvent réimprimées. Le style de Mme de Maintenon se distingue par la simplicité, l'élégance, la justesse et la force jointes à une certaine placidité. Nul écrivain n'a su mieux rendre sa pensée, ni d'une manière plus nette et plus pénétrante. Ses Conseils, et surtout ses Lettres, sont des modèles d'urbanité et de bonté, où elle distribue à chacun les lumières de son intelligence, de son expérience, et de sa raison. *V. Histoire de Mme de Maintenon*, par le duc de Noailles, 1848, 2 vol.; H. Bonhomme, *Mme de Maintenon et sa famille*, 1863. M—L.

MAINTENON, ch.-l. de cant. (Eure-et-Loir), arr. et à 18 kil. N.-N.-E. de Chartres, au confluent de l'Eure et de la Voise, sur le chemin de fer de Bretagne; 1,310 hab. Magnifique château, avec parc, dont l'origine remonte à Philippe-Auguste; il fut reconstruit en partie par Jean Cottereau, trésorier des finances sous Charles VII et Louis XI, et fut acheté, en 1674, par la veuve Scarron, qui prit le nom de marquise de Maintenon. Louis XIV l'embellit; on y remarque encore les vitraux de la chapelle, l'appartement de Mme de Maintenon, et son portrait par Mignard. En 1684, un immense aqueduc fut commencé dans la vallée près du château, pour amener les eaux de l'Eure à Versailles; il ne fut point achevé, et n'offre maintenant qu'une belle ruine, composée de 48 arches; sous Louis XV, on y prit des matériaux pour reconstruire le château de Mme de Pompadour à Crécy. Le château de Maintenon appartient aujourd'hui au duc de Noailles. Derrière le parc, la plaine est couverte de monuments druidiques, dits *Pierres de Gargantua*. L'église paroissiale de St-Nicolas, construite, comme le château, par Cottereau, est un monument curieux.

MAINZ, nom allemand de Mayence.

MAIPO, lieu du Chili, à 70 kil. S.-O. de Santiago, près du fleuve Maipo. Victoire de San-Martino, chef des indépendants, sur les royalistes, 15 avril 1818.

MAIRAN (Jean-Jacques Dortous de), physicien, mathématicien et littérateur, né à Béziers en 1678, m. en 1771, fut reçu à l'Académie des Sciences en 1718, en de-

vint secrétaire après Fontenelle en 1740, donna sa démission trois ans après, et entra à l'Académie Française. On le chargea de trouver un procédé de jaugeage pour les vaisseaux, qui prévînt les fraudes et les réclamations, et son projet, élaboré avec Varignon, reçut l'approbation de l'Académie et du gouvernement. Il a laissé : *Traité de l'aurore boréale*, 1731, in-4°; *Dissertation sur la glace*, 1749, in-12; beaucoup de Mémoires dans le recueil de l'Académie des Sciences et dans le *Journal des Savants; Eloges des membres de l'Académie des Sciences*, 1747, in-12. Mairan fut l'ami de Voltaire.

MAIRE, premier magistrat de la commune en France. Il préside le conseil municipal, et, en cas de partage, sa voix est prépondérante. Il nomme à la plupart des emplois communaux; il prend des arrêtés concernant les mesures locales sur les objets dont l'administration lui est confiée, et pour rappeler les citoyens à l'observation des lois et des réglements de police. Indépendamment des fonctions propres au pouvoir municipal, il est chargé, comme agent du gouvernement, 1° de la publication et de l'exécution des lois et règlements émanés de l'autorité supérieure; 2° de l'exécution des mesures de sûreté générale; 3° de la tenue de l'état civil; 4° de certaines parties de la police judiciaire. Les fonctions des maires sont gratuites. — Le maire, *major*, fut originairement le 1er magistrat d'une commune affranchie (*V.* COMMUNES), et presque toujours élu par les principaux bourgeois. Sous Louis IX, le roi nommait les maires dans certaines provinces. Louis XIV généralisa cette règle, en 1692, et créa des charges de maires vénales, à vie. L'esprit de fiscalité imagina, en 1706, de les rendre triennales. L'Assemblée constituante ramena l'institution à son principe, et remit aux communes l'élection de leurs maires. Depuis, ils furent tour à tour nommés par le gouvernement ou élus par les citoyens. D'après la loi de 1855, les maires sont nommés pour 5 ans, par l'empereur dans les ch.-l. de département, d'arrondissement et de canton, et dans les communes de 3,000 hab. et au-dessus; par les préfets, dans les autres communes. Ils doivent avoir 25 ans accomplis, et être inscrits, dans la commune, au rôle des quatre contributions directes. Ils peuvent être pris en dehors du conseil municipal, suspendus par un arrêté du préfet, mais révoqués par décret seulement de l'empereur. B.

MAIRE (LORD-). *V.* LONDRES.

MAIRE DU PALAIS, *Major domûs*, *Magister palatii*, *Præfectus aulæ*, officier des temps mérovingiens, chargé primitivement de l'administration de la fortune privée du roi, du gouvernement intérieur du palais, et placé à la tête de la hiérarchie de fonctionnaires royaux imitée de l'administration romaine au temps de l'Empire; il était investi d'attributions judiciaires sur les domaines royaux. Puis il acquit peu à peu une puissance politique : il gouverna, comme tuteur, au nom des rois enfants : Gogon en Austrasie, Landry en Neustrie, Protadius en Bourgogne, sont les premiers qui aient joui d'une autorité aussi étendue. Le maire de Bourgogne, Warnachaire, obtint de Clotaire II, en 614, que la mairie fût désormais viagère, inamovible, et conférée par les grands propriétaires, non plus par le roi. C'est à partir de cette époque qu'on trouve le maire désigné par le nom de *subregulus*. Depuis Dagobert, la mairie joua un rôle bien différent en Austrasie d'une part, en Neustrie et en Bourgogne de l'autre. Les maires d'Austrasie (Pépin de Landen, Grimoald, Martin, Pépin d'Héristal), étaient de grands propriétaires, et possédaient de vastes domaines dans le bassin de la Meuse : ayant les mêmes intérêts que l'aristocratie, ils furent toujours unis avec elle, et combattirent la royauté, pour faire triompher le vieux système aristocratique de la Germanie; la royauté fut abolie dès l'an 677, et les maires régnèrent avec le titre de ducs. En Neustrie et en Bourgogne, l'aristocratie territoriale était moins puissante; les maires (Ega, Erchinoald, Ebroïn, Berthaire, Rainfroi), non propriétaires, vivaient par la royauté, tout en la dominant, et défendirent sa cause, qui était aussi la leur, contre les maires et les grands d'Austrasie. Après le triomphe de Pépin d'Héristal sur les Neustriens à Testry, 687, la mairie devint héréditaire; de là au rétablissement de la royauté par Pépin le Bref, il n'y eut qu'un pas à faire. B.

MAIRET (Jean), poëte tragique, né à Besançon en 1604, m. en 1686, peut être considéré comme ayant donné en France les premières pièces méritant le nom de tragédies. *Chryséide et Arimand*, son ouvrage de début, 1620, était déjà bien préférable, pour la conduite et le style, à tout le répertoire de Hardy. La *Sylvie*, 1621, eut encore plus de succès. Mairet servit, en 1625, contre les protestants, sous les ordres de Montmorency, qui l'attacha à sa personne; après la mort de ce seigneur, il fut pensionné par Richelieu. Quelque temps jaloux des premiers succès de Corneille, il se réconcilia bientôt avec lui. Profitant de son crédit à la cour, il obtint, en 1619 et en 1651, un traité de neutralité pour la Franche-Comté, et fut résident du parlement de Dôle à Paris; mais un éloge qu'il fit du roi d'Espagne ayant déplu à Mazarin, il fut relégué à Besançon. Un sonnet sur la paix des Pyrénées, quoique médiocre, le remit en faveur; mais il cessa d'écrire. On a de lui 12 pièces de théâtre, dont les meilleures sont *Sophonisbe*, 1629, et *Cléopâtre*, 1630. B.

MAISON (Nicolas-Joseph), maréchal de France, né à Epinay près Paris, d'une famille de petits bourgeois, en 1770, m. en 1840, partit comme volontaire en 1792, était capitaine dix jours après, combattit à Jemmapes, fut dénoncé et destitué en 1793, rentra à l'armée du Nord, se trouva à la bataille de Fleurus, 1794, puis, attaché à la division de Bernadotte dans l'armée de Sambre-et-Meuse, en Franconie et en Italie, obtint le grade de chef de bataillon. Nommé, en 1799, adjudant-général et aide de camp de Bernadotte, qui était alors ministre de la guerre, il fit la campagne de Hollande en 1800, et reçut une blessure qui le retint inactif jusqu'en 1805. Combattant d'Austerlitz, général de brigade en 1806, il assista à la bataille d'Iéna, prit Lubeck, et devint, l'année suivante, chef de l'état-major général du 1er corps. En 1808, il passa en Espagne, se distingua à Espinosa, et fut blessé à l'attaque de Madrid. Envoyé en Hollande, 1809, il commanda successivement à Berg-op-Zoom, à Rotterdam, et au camp d'instruction établi à Utrecht. Attaché au 2e corps pendant la campagne de Russie, sa belle conduite aux affaires de Zakobowo, d'Oboyarzowa et de Polotsk, le fit nommer général de division; dans la retraite, il protégea avec autant de zèle que d'habileté le passage de la Bérésina. En 1813, à la tête du 5e corps, il battit les Prussiens à Mockern, prit Halle et Leipzig, s'illustra aux batailles de Bautzen, de Wachau, et de Leipzig. A la bataille de Wachau, sentant la nécessité d'une grande victoire, il électrisa ses soldats en leur disant : « Mes enfants, il faut que nous soyons tous morts ce soir. » Commandant de l'armée du Nord en 1814, il défendit contre des forces supérieures les approches d'Anvers. Après l'abdication de Napoléon Ier, il adhéra au nouveau gouvernement, qui le créa pair de France et gouverneur de Paris. Il suivit Louis XVIII en Belgique pendant les Cent-Jours. Comblé de faveurs par la Restauration, il garda toutefois une certaine indépendance, soutint les libertés nationales, et refusa de juger le maréchal Ney. En 1828, on lui confia le commandement de l'expédition de Morée, qui lui valut, à son retour, le bâton de maréchal, 1829. Partisan de la révolution de 1830, il fut un des commissaires qui accompagnèrent Charles X jusqu'à Cherbourg. Un instant ministre des affaires étrangères, il accepta l'ambassade de Vienne, puis celle de Saint-Pétersbourg, 1833, et enfin le portefeuille de la guerre, 1835, qu'il garda un peu plus d'une année. B.

MAISON COMMUNE. *V.* MAISON-DE-VILLE.

MAISON DE DIEU (Ligue de la). *V.* GRISONS.

MAISON ÉGYPTIENNE. Les habitations des anciens Egyptiens étaient vastes, à plusieurs étages, décorées de vestibules soutenus par des colonnes, et entourées de jardins spacieux et fleuris. Des jets d'eau y entretenaient la fraîcheur, et elles ne recevaient l'air et le jour que par de rares fenêtres, garnies de verres coloriés.

MAISON GRECQUE. Toute grande maison, chez les anciens Grecs, se divisait en 2 parties : l'appartement des hommes ou *Andrónytis*, et celui des femmes, *Gynæconytis* ou *Gynécée*, dans l'endroit le plus retiré : sa pièce principale était une grande salle où les femmes travaillaient avec leurs esclaves; à côté se trouvaient le *thalamos*, ou chambre à coucher, et l'*antithalamos*, qui servait à recevoir les visites. L'Andronytis était séparé de l'appartement des femmes par une cour, ornée d'un portique destiné à la conversation et à la promenade; ce portique était lui-même précédé d'une série de pièces, entre autres, la bibliothèque et la salle à manger. Chaque habitation, qui n'avait qu'un étage, tirait son jour par des ouvertures pratiquées dans la plate-forme qui lui servait de toit, et l'entrée, gardée par un portier, était le plus souvent décorée d'une statue de Mercure ou d'Apollon Loxias. D—T—R.

MAISON ROMAINE chez les anc. Romains. Son type caractéristique était l'*atrium* (*V. ce mot*) : toutes les maisons, grandes ou petites, en avaient un. On y arrivait par un couloir venant de la porte de la rue, et à l'entrée duquel on trouvait la loge du portier. Autour de l'atrium étaient les pièces de service, principalement les *triclinia*

ou salles à manger, et, au fond, le *tablinum* ou archives. Cet ensemble formait le tout d'une petite maison; dans les grandes, c'en était seulement la partie publique. Alors il y avait, de chaque côté du *tablinum*, un couloir, prolongement des portiques de l'atrium, qui conduisait dans la partie privée, composée d'un vaste péristyle (*V. ce mot*), autour duquel étaient les *cubicula*, ou chambres à coucher, les *œci*, ou salles de travail des femmes, et le *sacrarium*, oratoire des Lares. Les très-grandes maisons comprenaient encore une basilique, des bains, un *spheristerium* ou jeu de paume, avec de petits réduits pour les jeux paisibles, et une *pinacothèque*, ou galerie de tableaux. La cuisine, les écuries ou remises se plaçaient du côté de l'atrium. Il n'y avait qu'un rez-de-chaussée avec un petit étage sous les combles pour loger les esclaves. Les maisons des riches étaient spacieuses à Rome, mais très-petites dans les provinces, à en juger par celles d'Herculanum et de Pompéia. A Rome, les maisons d'habitation en commun avaient de 3 à 6 étages. Dans certaines, les divers étages appartenaient à divers propriétaires. La hauteur réglementaire des maisons fut fixée par l'empereur Auguste à 70 pieds (20m,74). *V.* Mazois, *le Palais de Scaurus*, Paris, 1822, 2e édit., 1 vol. in-8°; Ch. Dezobry, *Rome au siècle d'Auguste*, Paris, 1847, 4 vol. in-8°, lettre 9.

MAISON DU ROI, nom sous lequel on comprenait, dans l'anc. monarchie française, non-seulement les officiers de bouche, de la chambre, de la garde-robe, et autres de la *Maison civile*, mais encore la *Maison militaire* ou les troupes destinées à servir de garde au prince. Au moyen âge, elle s'appelait l'*Hôtel du roi*. En 1789, les principaux officiers et chefs des divers services de la *Maison civile* étaient : le grand et le 1er aumônier, le grand maître, le 1er maître-d'hôtel, le 1er pannetier, le grand chambellan, les quatre 1ers gentilshommes de la chambre, le grand maître et les deux maîtres de la garde-robe, le 1er médecin, le 1er chirurgien, le grand prévôt, le grand maréchal des logis, le grand maître des cérémonies, le grand écuyer, le grand veneur. La *Maison militaire* (titre qui date de 1671) comprenait, en 1775 : 1° les quatre compagnies de gardes-du-corps; 2° deux compagnies de mousquetaires, une compagnie de chevau-légers et une compagnie de gendarmes, appelées la *Maison rouge*, à cause de la couleur de leur uniforme; 3° une compagnie de grenadiers à cheval; 4° une compagnie de gardes de la porte, et une compagnie de cent-suisses. En dehors de la Maison militaire, les gardes de la prévôté de l'hôtel, un régiment de gardes-françaises, et un régiment de gardes-suisses, étaient encore préposés à la garde des rois. Les seuls corps existant encore en 1789 près du roi, étaient les gardes-du-corps, les cent-suisses, les gardes de la prévôté, les gardes-françaises, et les gardes-suisses. En 1792, il ne restait plus que ce dernier régiment comme garde spéciale : les 4 autres corps avaient été supprimés. La maison militaire du roi, rétablie en 1814, fut presque complétement remplacée, dès l'année suivante, par la garde royale, et disparut à la révolution de 1830. B.

MAISON-DE-VILLE OU MAISON COMMUNE, nom donné autrefois au corps des officiers municipaux, et au lieu où ils s'assemblaient.

MAISONNEUVE (Louis-Jean-Baptiste SIMONNET DE), littérateur, né à St-Cloud en 1750, m. en 1819, fit jouer, en 1785, une tragédie de *Roxelane et Mustapha*, qui eut un grand succès. Il a publié la *Nouvelle bibliothèque de campagne*, Paris, 1777, 24 vol. in-12. Ses Œuvres ont été réunies en 1824, in-8°.

MAISONS-ALFORT. *V.* ALFORT.

MAISONS-LAFFITTE, vge (Seine-et-Oise), arr. et à 20 kil. de Versailles, 17 de Paris, sur la rive g. de la Seine et près de la forêt de St-Germain; 1,856 hab. Station du chemin de fer de Paris à Rouen. Magnifique château bâti par Mansard pour le président de Maisons; il n'en reste que le corps principal; il fut acheté par le banquier Laffitte, dont les successeurs ont morcelé le parc pour y bâtir de petites maisons de campagne.

MAISSOUR, en anglais *Mysore*, en hindou *Maheshasura*, Etat de l'Hindoustan (Dekkan), compris entre le Balaghat et le Beydjapour au N., le Kanara à l'O., le Malabar au S.-O., la prov. de Coimbétour au S., celles de Salem et de Barahmahl à l'E.; par 11° 35'-15° lat. N., et 72° 25'-76° 20' long. E.; 350 kil. sur 300; 3,500,000 hab. Capitale: *Maïssour*. Climat salubre et tempéré; sol montagneux et assez fertile, dont le riz est la principale production, et où le fer et le sel sont très-répandus. Le radjah de Maïssour est tributaire des Anglais, qui ont compris tout ce territoire dans la présidence de Madras, en occupent les places fortes, ont un résident à Seringapatam, et perçoivent la moitié des revenus. — Jusqu'en 1760, le Maïssour avait été gouverné par des radjahs héréditaires, qui en avaient successivement agrandi le territoire. Un ministre habile, Hayder-Ali, s'empara alors du pouvoir; soutenu par les Français, sa puissance s'accrut vite, et il fit aux Anglais une guerre acharnée, qu'il poussa jusqu'aux portes de Madras. Son fils Tippoo-Saëb continua la guerre, et mourut, en 1799, en défendant Seringapatam, sa capitale, assiégée par le général Harris. De cette époque date l'omnipotence des Anglais dans ce vaste Etat.

MAÏSSOUR, v. forte de l'Hindoustan (Dekkan), capitale de l'Etat de son nom, à 14 kil. S.-S.-O. de Seringapatam; 50,000 hab. Détruite par Tippoo-Saëb en 1787, elle fut, après 1799, réédifiée par les Anglais.

MAISTRE (Joseph-Marie, comte de), né à Chambéry en 1753, d'une famille originaire du Languedoc, m. en 1821, a conquis, bien qu'étranger, une place élevée dans les lettres françaises. Son père, président du sénat de Savoie, qui était un corps judiciaire, lui fit suivre la carrière de la magistrature. Le jeune de Maistre devint substitut-avocat-fiscal-général en 1774, et sénateur en 1788. Quand la Savoie fut envahie par l'armée française en 1792, il se retira dans la cité d'Aost, puis revint un instant en 1793 à Chambéry, refusa de prêter serment à la république française, et se réfugia à Lausanne, où le roi Victor-Amédée le chargea d'une correspondance politique avec le bureau des affaires étrangères. Sommé de rentrer en Savoie sous peine de passer pour émigré, et de voir ses biens confisqués, il préféra rester fidèle à son roi. Pendant son séjour à Lausanne, il donna deux opuscules qui commencèrent à le faire connaître comme écrivain : *Adresse de quelques parents des militaires savoisiens à la nation française*, 1794, et surtout *Jean Claude Têtu, maire de Montagnole, district de Chambéry, à ses chers concitoyens, les habitants du Mont-Blanc*. Ce dernier ouvrage, publié en 1795, est un pamphlet contre l'esprit républicain, écrit en style piquant, mais d'une familiarité un peu triviale, afin d'être plus à la portée des masses, que l'auteur voulait pousser à une restauration royaliste. L'année suivante, de Maistre publia : *Considérations sur la Révolution française*, Neuchâtel, 1 vol. in-8°, livre où éclate et sa haute portée d'esprit, et son talent de grand écrivain. C'est une œuvre de philosophie politique, où il considère la Révolution s'accomplissant suivant les voies de la Providence, et où il cherche, par ses conjectures, à en deviner l'issue. L'auteur montra tant de justesse d'esprit, ou fut si bien inspiré, que les événements ont justifié beaucoup de ses prédictions. Un critique célèbre, M. Sainte-Beuve, réclame pour un philosophe français, pour Saint-Martin (*V. ce nom*), la priorité de cette vue providentielle sur la Révolution française. Les *Considérations* eurent un prodigieux succès. En 1797, de Maistre fut rappelé en Piémont, et vit peu après le roi Charles-Emmanuel IV contraint d'abandonner ses Etats de terre ferme. Lui-même alors se réfugia à Venise, où il vécut presque dans le dénuement. Le roi l'appela près de lui en 1799, et lui confia la régence de la grande chancellerie de Sardaigne; en 1802, le roi Victor-Emmanuel 1er le nomma envoyé extraordinaire à St-Pétersbourg, où il resta 14 ans, toujours recherché par l'empereur Alexandre Ier et la plus haute société. C'est pendant ce long séjour qu'il prépara ou composa la plupart des ouvrages qui n'ont été publiés qu'après son retour en Piémont. Il n'y fut rappelé qu'en 1817, avec le titre de ministre d'Etat, chef de la grande chancellerie du royaume. De Maistre avait écrit dès 1809, et publié en 1814, à St-Pétersbourg, *Essai sur les principes générateurs des constitutions politiques et des autres institutions humaines*, in-8°, 2e édit., Paris, 1821, dirigé contre la mode inutile et dangereuse, selon lui, de formuler des constitutions. En 1816, il parut de lui, à Paris, le traité *Sur les délais de la justice divine dans la punition des coupables*, traduit de Plutarque, avec des ajoutés et des notes, in-8°; 2e édit., Lyon, 1833, in-8°. Il donna, après son retour à Turin : *Du Pape*, Lyon, 1819, 2 vol. in-8°; Paris, 1840, in-12; c'est le développement de l'idée providentielle émise dans ses *Considérations sur la Révolution française* : le pape étant le représentant de Dieu sur la terre, ses avis et ses directions devraient être écoutés comme émanant de la Divinité. Il appuie ce conseil de preuves empruntées à l'histoire, et montre comment, au moyen âge, la papauté a été utile, par son influence générale, à la formation et au maintien de l'ordre social. C'est l'œuvre capitale de De Maistre; on y trouve un savoir profond, quelquefois disposé trop systématiquement pour le besoin de sa cause, et un style noble, élevé, ferme comme celui d'un homme convaincu, simple et pittoresque en même temps. Ce livre obtint un grand et légitime succès. Les ouvrages suivants de

De Maistre sont tous posthumes; ce sont : *De l'Eglise gallicane dans ses rapports avec le souverain pontife*, Paris, 1821, in-8°, réfutation de la doctrine gallicane, et attaque directe à Bossuet, à Pascal, à Port-Royal et au jansénisme; *les Soirées de St-Pétersbourg, ou Entretien sur le gouvernement temporel de la Providence*, Paris, 1821, 2 vol. in-8°. L'auteur, dans une suite d'entretiens variés, montre que la destinée de l'homme étant faite par Dieu, il faut accepter sans murmurer les maux de cette vie, et tâcher, par la prière, de se rendre digne de la miséricorde divine. Cet ouvrage est le plus célèbre, le plus lu, et peut-être le plus beau de l'auteur; *Lettres à un gentilhomme russe sur l'Inquisition espagnole* en 1815, Paris, 1821, in-8°, réfutation historique, et peut-être exagérée, de tout ce que l'on a écrit, avec exagération aussi, sur ce fameux tribunal; *Roman de la philosophie de Bacon, où l'on traite différentes questions de philosophie rationnelle*, Paris, 1836, 2 vol. in-8°, attaque vigoureuse et satirique contre Bacon, en qui il veut voir le représentant de la philosophie matérialiste moderne; enfin, *Lettres et opuscules inédits*, Paris, 1853, 2 vol. in-8°, recueil choisi dans une vaste correspondance que de Maistre entretint avec sa famille, ses amis, beaucoup de personnages éminents pendant son séjour à Saint-Pétersbourg, et précieuse par beaucoup de détails sur les événements du temps; le style en est souvent charmant, fin, gai, spirituel et éminemment français; enfin, *Mémoires politiques et Correspondance diplomatique*, Paris, 1858, in-8°, extraits de ses dépêches pendant sa mission à Saint-Pétersbourg. C. D—Y.

MAISTRE (Xavier, comte de), frère cadet du précédent, né à Chambéry en 1764, mort à Saint-Pétersbourg en 1852; il était officier et émigra en Russie, lors de l'invasion de la Savoie par l'armée française, 1792. Peintre de paysage fort distingué, il y vécut d'abord de son talent. Lorsqu'en 1803 son frère arriva en Russie, comme envoyé extraordinaire du roi de Sardaigne, le comte Xavier, présenté par lui au ministre de la marine Tebichegoff, entra dans l'administration de la marine, puis dans le corps de l'état-major; il fit la guerre en Perse, et devint général-major. Il épousa une demoiselle d'honneur de l'impératrice, et se considéra dès lors comme sujet russe. Ce fut en 1794, que, retenu chez lui aux arrêts pendant 42 jours, à la suite d'une affaire d'honneur, il composa le *Voyage autour de ma chambre*, Turin, 1794, in-8°, ravissante causerie avec le lecteur, où l'imagination, la grâce et l'esprit assaisonnent, dans une mesure parfaite, une philosophie douce et légèrement rêveuse, qui était encore une nouveauté dans la littérature. Il y ajouta plus tard l'*Expédition nocturne autour de ma chambre*, Paris, 1825, in-18, écrite dans le même ton et avec le même agrément. En 1811 parut le *Lépreux de la cité d'Aoste*, 1 vol. in-18, c'est un dialogue d'une trentaine de pages, entre l'auteur et un lépreux, véritable chef-d'œuvre; on y trouve une émotion contenue, une rare simplicité; une pensée fortement religieuse s'en dégage. Vers 1820 parurent en Russie, *les Prisonniers du Caucase, et la jeune Siberienne*, 2e édit.; Paris, 1815, in-18. Cette dernière nouvelle est le récit exact, et avec les couleurs les plus vraies, d'une aventure admirable que Mme Cottin avait précédemment gâtée par des embellissements romanesques, et par les fadeurs de son style. C'est avec ce léger bagage que le comte Xavier de Maistre, Savoisien d'origine, et presque Russe par choix, s'est fait un nom dans les lettres françaises. Il est parmi ces écrivains délicats et exquis, qui plaisent aux gens de goût, aux femmes surtout, et dont les ouvrages reposent des livres plus sérieux, sans qu'il y ait à déchoir en les aimant. Xavier de Maistre forme la transition entre Bernardin de St-Pierre et les conteurs les plus aimables de notre temps. Le comte Xavier, durant son court séjour à Paris, en 1839, reçut d'un éditeur, qui réimprimait ses *Œuvres complètes*, la prière d'y vouloir bien ajouter quelque morceau; le vieillard s'en excusa dans une longue lettre qui est un modèle d'atticisme, et recommanda, comme compensation, les ouvrages de Topffer, alors inconnu en France. Cette prédilection peut nous servir encore à classer Xavier de Maistre. Ajoutons qu'il s'occupa aussi de chimie, et qu'il adressa à l'Académie des sciences de Turin des Mémoires estimés, spécialement sur l'emploi de l'oxyde d'or. Ses Œuvres ont été recueillies en 3 vol. gr. in-18, Paris, 1825; et dans une édition revue par l'auteur, Paris, 1828, 2 vol. in-8°. M—L.

MAITRE (Premier), grand-officier dans la maison des princes du sang royal de l'anc. monarchie française. Les grandes charges de la couronne donnaient seules le droit de s'appeler grand-maître, grand-écuyer, grand-chambellan, grand-veneur, etc. Ceux qui étaient attachés aux princes de la maison royale ne jouissaient que du titre de premier-maître, premier-écuyer, etc.

MAITRE DES ARBALÉTRIERS. *V.* ARBALÉTRIERS et GRAND-MAÎTRE.

MAÎTRE DE L'ARTILLERIE (GRAND-). *V.* ARTILLERIE.

MAÎTRE ÈS ARTS, nom donné, dans l'anc. Université de France, à celui qui, après deux examens, avait le droit d'enseigner la rhétorique, la philosophie, etc. Il fallait être au moins maître ès arts pour obtenir un bénéfice comme gradué.

MAÎTRE DE LA CAVALERIE, *Magister equitum*, espèce de lieutenant du dictateur, chez les anc. Romains, et spécialement chargé du commandement de la cavalerie. Le dictateur, immédiatement après sa nomination, le choisissait. Ses fonctions ne duraient que 6 mois, comme la dictature. Il avait pour insignes d'autorité, la toge prétexte et 6 licteurs. C. D—Y.

MAITRE DU CENS, *Magister census*, magistrat qui, sous le Bas-Empire, était chargé de la garde des testaments. Il relevait du préfet de la ville.

MAÎTRE DES CÉRÉMONIES (GRAND-). *V.* GRAND-MAÎTRE.

MAÎTRE DES COMPTES. *V.* COMPTES (chambre des).

MAÎTRE DES EAUX ET FORÊTS (GRAND-). *V.* EAUX ET FORÊTS.

MAÎTRE DE FRANCE (GRAND-). *V.* GRAND-MAÎTRE.

MAÎTRE DE LA GARDE-ROBE (GRAND-). *V.* GARDE-ROBE.

MAITRES DE LA MILICE, *Magistri militiæ*, inspecteurs-généraux de la cavalerie et de l'infanterie, sous le Bas-empire. Dioclétien les institua au nombre de 2, un pour chaque arme, avec le pouvoir militaire pour le commandement et la discipline, et les mit sous les ordres des préfets du prétoire. Constantin les rendit indépendants, et leur assigna des départements à perpétuité. Dès le règne de Constance il y eut 4 Maîtres de la milice, dont 2 restaient toujours à la cour, près de l'empereur.

MAITRE DES OFFICES, *Magister officiorum*, grand officier, sous le Bas-empire, chef de tous les officiers de la maison de l'empereur. On croit qu'il fut institué par Constantin. Il avait la direction du palais, de la garde impériale, et donnait chaque jour le mot d'ordre au comte des domestiques; il était aussi ministre de la police, réunissait sous ses ordres tous les officiers secondaires dans les provinces, régissait les postes, les fabriques d'armes et les arsenaux.

MAITRES DE QUARTIERS, *Magistri vicorum, Vicomagistri*, officiers de police municipale dans l'anc. Rome. Ils existaient déjà dès l'an 557 de la ville; mais Auguste les réinstitua ou modifia leur organisation, vers l'an 746. Il y en avait 4 par quartier, ou 56 pour Rome entière. Le préfet de la ville les nommait, en les choisissant chacun dans leur quartier, et parmi les plébéiens. Ils étaient élus pour un an. C. D—Y.

MAÎTRE DES REQUÊTES. *V.* REQUÊTES.

MAÎTRE DU SACRÉ PALAIS, dignitaire de la cour de Rome, toujours pris dans l'ordre des Dominicains. Il est comme le théologien domestique du pape, assiste à tous les consistoires, confère le degré de docteur en théologie, approuve les thèses et les livres, et nomme les prédicateurs de la cour pontificale.

MAÎTRE DE L'UNIVERSITÉ (GRAND-). *V.* UNIVERSITÉ.

MAITRES (Faction des PETITS-). *V.* PETITS-MAÎTRES.

MAITRISE (Lettres de). *V.* LETTRES.

MAITRISES, nom donné en France, avant la Révolution, aux corporations d'arts et de métiers, parce que leurs membres, après réception publique, s'appelaient *maîtres*. Pour passer maître, il fallait un apprentissage, la présentation d'un *chef-d'œuvre*, et quelques autres conditions encore. Dans chaque maîtrise, un corps électif de *jurés* ou *syndics* était chargé de la police intérieure, maintenait les règles, les droits et les devoirs de chacun, décidait sur le chef-d'œuvre et sur les autres preuves et conditions de l'admissibilité des nouveaux membres. Ce n'est pas, comme on l'a dit, Etienne Boileau, prévôt des marchands de Paris sous Louis IX, qui a organisé les maîtrises par la publication de son *Livre des métiers*; cet ouvrage n'était qu'un recueil des coutumes qui depuis longtemps régissaient l'industrie. Les maîtrises avaient seules le droit d'exploiter le genre d'industrie qui leur était affecté; elles formaient une personne civile, avaient des biens mobiliers et immobiliers, contractaient, acquéraient, plaidaient, etc. Souvent elles formèrent des confréries, sous le patronage d'un saint ou d'une sainte. Leur règlement principal et le plus général est un édit de Henri III, en date de décembre 1581. De bonne heure les

maîtrises avaient demandé aux rois reconnaissance et protection : c'était pour elles un titre d'existence et un gage de sécurité. Les rois usèrent de la prérogative qu'ils avaient acquise sur les corporations industrielles, tantôt pour les modifier selon la justice ou l'intérêt public, tantôt pour leur imposer des sacrifices d'argent ou les organiser en milices nationales; il leur arriva même de créer, en certaines occasions, de nouveaux membres pour les maîtrises. Les maîtrises ont rendu de grands services : avant d'être reconnues et garanties par les rois, elles aidèrent à l'établissement des communes du moyen âge; sous la protection et le contrôle des rois, elles firent accomplir à l'industrie les progrès les plus grands, et ce droit royal qui les dominait put faire disparaître bien des abus; enfin, libres ou surveillées, la loyauté des marchés se trouva, comme la qualité des produits, sous la double garantie de leur honneur public et de leur intérêt bien entendu. Néanmoins, le soin que prirent les maîtres d'écarter de la corporation les nouveaux membres, pour n'admettre au profit des métiers que leurs enfants, parents, amis ou concitoyens; l'extension démesurée de la durée de l'apprentissage, qui leur assurait gratuitement des ouvriers et des aides; l'esprit de jalousie et de persécution qu'elles montrèrent à l'égard des découvertes et des produits nouveaux; le reproche, plus ou moins fondé, qu'on leur adressait, de s'entendre pour élever le prix des produits; toutes ces causes soulevèrent la haine du peuple. L'édit de février 1776, rendu par Louis XVI, à l'instigation de Turgot, pour donner à l'industrie une liberté presque absolue, ne résista que quelques mois à l'opposition des intéressés. Mais les maîtrises furent définitivement abolies par le décret de l'Assemblée constituante du 2 mars 1791, avec indemnité pour ceux qui en avaient acheté les droits. B.

MAITTAIRE (Michel), bibliographe et philologue, né en France en 1668, de parents protestants qui se réfugièrent en Angleterre lors de la révocation de l'édit de Nantes, m. à Londres en 1747, termina ses études à Westminster, et devint plus tard professeur de cette école. Outre de correctes éditions de classiques grecs et latins, avec *index* estimés, on a de lui : *Græcæ linguæ dialecti*, Lond., 1706, in-8°; *Opera et fragmenta veterum poetarum latinorum*, Lond., 1713; *Stephanorum historia*, 1709, 2 part. in-8°; *Historia typographorum aliquot Parisiensium*, 1717; *Annales typographici, ab artis inventæ origine ad annum* 1557, La Haye, Amsterdam et Londres, 1719-1741, 5 tomes en 9 vol. in-4°; *Miscellanea græcorum aliquot scriptorum carmina*, 1722; *Marmora Oxoniensia*, 1732, in-fol.; *Collection de classiques latins*, Londres, 1713-1722, 27 vol. in-12.

MAIXENT (SAINT-), ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), arr. et à 22 kil. E.-N.-E. de Niort, sur la Sèvre-Niortaise; 3,810 hab. Collége. Belle église. Commerce de grains, de chevaux, de mulets. Fabrique de draps, serges, bonneterie. Restes d'anc. fortifications. On remarque deux églises superposées. — Cette ville se forma autour d'une abbaye que S^t Maixent gouverna au v^e siècle; elle obtint une charte de commune en 1440, et embrassa avec ardeur la Réformation. Sous la Convention, on la nomma *Vauclerc-sur-Sèvre*.

MAIZEROY (Paul-Gédéon JOLY DE), écrivain militaire, né à Metz en 1719, m. en 1780, servit sous le maréchal de Saxe, participa aux batailles de Raucoux et de Lawfeld, et fit la guerre de Sept-Ans en qualité de lieutenant-colonel. A la paix, il développa les principes de tactique que l'étude des anciens et sa propre expérience lui avaient démontrés. Il fut reçu, en 1776, à l'Académie des Inscriptions. On a de lui : *Essais militaires*, Amsterdam, 1763, in-8°; *Traité des stratagèmes permis à la guerre*, Metz, 1765, in-8°; *Cours de tactique, théorique, pratique et historique*, Paris, 1766, 2 vol. in-8°; *Traité de tactique*, ibid., 1767; 2 vol. in-8°; *la Tactique disséquée*, 1773, in-8°, et 1785, 4 vol. in-8°; *Traité des armes défensives*, 1767, in-8°; *Institutions militaires de l'empereur Léon*, avec une *Dissertation sur le feu grégeois* et un *Traité des machines de guerre des anciens*, Paris, 1770, 2 vol. in-8°; *Lettre à un officier-général sur l'ordre profond*, ouvrage de Ducoudray, Paris, 1776, in-12; *Traité des armes et de l'ordonnance de l'infanterie*, ibid., 1776, in-8°; *Théorie de la guerre*, Lausanne, 1777, in-8°; *Traité sur l'art des siéges et les machines des anciens*, 1778, in-8°; *Tableau général de la cavalerie grecque*, ibid., 1781, in-4°; *Mélanges* et traduction du *Traité du général de cavalerie*, par Xénophon, ibid., 1785, in-8°; divers Mémoires dans le Recueil de l'Académie des Inscriptions, etc.

MAIZIÈRES (Philippe de), né en 1312 au château de Maizières près de Montdidier (Somme), m. en 1405, détermina le roi de Chypre, Hugues de Lusignan, à déclarer la guerre aux Musulmans. Ce prince étant mort en 1352, son fils Pierre I^er nomma Maizières son chancelier, et, par son avis, s'empara de Satalia. Tous deux se rendirent ensuite à Venise, où une nouvelle croisade fut résolue; le roi de France, Jean le Bon, en fut nommé le chef; cette entreprise n'eut d'autre suite que la prise d'Alexandrie par les Cypriotes, en 1365. En 1370, Maizières se rendit à la cour de Charles V, roi de France, qui le fit chancelier d'Etat. En 1379, il se retira chez les Célestins de Paris, où il mourut. On a de lui, outre des écrits de piété : *le Songe du vieil pèlerin*, recueil de conseils adressés à Charles V; il n'a pas été imprimé. On lui attribue *le Songe du Vergier*, donné par d'autres à Raoul de Presles ou à Ch.-Jos. de Louviers.

MAJESTÉ, titre que les actes donnent, dès le x^e siècle, aux seigneurs, ainsi qu'aux prélats en tant que princes temporels. Louis XI fut le premier roi de France auquel on le donna; mais ce ne fut un titre officiel que depuis Henri II.

MAJESTÉ (Crime de LÈSE). *V.* LÈSE-MAJESTÉ.

MAJESTÉ (Lettres de), acte par lequel l'empereur Rodolphe II reconnut, le 11 juillet 1609, la confession de Bohême, accorda aux protestants le libre exercice de leur culte, le droit d'avoir des consistoires, d'ouvrir des églises et des écoles, et de se choisir des officiers, dits *défenseurs de la foi*, pour veiller à la conservation de leurs droits.

MAJEUR (Lac), en italien *Lago Maggiore*, en allemand *Langensee*, ancien *Verbanus lacus*, lac d'Italie, situé entre la Lombardie, le Piémont et la Suisse (Tessin); superficie, 202,510 hectares, 60 kil. sur 7. Il est traversé par le Tessin, et renferme les îles Borromée. La navigation y est très-active; les premiers bateaux à vapeur y datent de 1826. Pêche productive.

MAJEURS (Ordres). *V.* ORDRES.

MAJOR, officier supérieur, créé en 1534, pour diriger la comptabilité des corps militaires. Sous le I^er Empire français, le major d'un régiment, appelé vulgairement *gros-major*, eut, en outre, la police et la discipline, fonctions qui, ainsi que la surveillance de l'instruction militaire, ont été données depuis au lieutenant-colonel. Le major a le grade des chefs de bataillon ou d'escadron, et prend rang d'ancienneté parmi eux. B.

MAJOR DE BRIGADE, officier supérieur, créé en 1665, aboli en 1793. Il transmettait les ordres du major-général aux majors des régiments, et en surveillait l'exécution. Il avait la direction de 2 régiments. Ses fonctions avaient quelque analogie avec celles de nos colonels d'état-major.

MAJOR-GÉNÉRAL, officier général des anciennes armées françaises, chargé de transmettre aux majors de brigade les ordres du général en chef. Il commandait les détachements, assignait aux différents corps les postes qu'ils devaient occuper, et surveillait le tracé du campement. Il y avait 3 majors-généraux par armée : un major-général d'infanterie, emploi créé en 1515; un major-général des dragons, créé en 1665; et un major-général de la cavalerie, institué en 1666 ou 1673. Les majors-généraux furent supprimés en 1790. L'emploi de major-général fut rétabli en 1804 par Napoléon I^er, mais avec des fonctions plus étendues, par exemple, la haute surveillance de tous les services militaires et administratifs de l'armée. — On nomme encore auj. *major-général*, un officier de l'inscription maritime, résidant au ch.-l. d'une préfecture maritime, où il a le commandement des troupes et la police de l'arsenal. Il est le I^er fonctionnaire après le préfet. B.

MAJOR DE LA MARINE. *V. Supplément.*

MAJORAGIUS (Ant.-Marie CONTI, dit), né en 1514 à Mariaga (Milanais), m. en 1555, professeur d'éloquence à Milan dès l'âge de 26 ans, eut de violents démêlés avec Nizolius, qui lui reprochait la sévérité de ses critiques contre les *Paradoxes* de Cicéron. On lui doit des *Poésies et harangues latines*, Leipzig, 1628, in-8°, et des commentaires estimés sur Cicéron et sur Virgile.

MAJORAT, immeuble inaliénable et insaisissable, affecté au soutien d'un titre de noblesse en faveur de l'aîné (*major natu*) de la famille. Le but de cette institution féodale était de conserver le nom, les armes et la splendeur des maisons nobles. En France, les majorats ne furent guère usités que dans le Roussillon, l'Artois, la Flandre et la Franche-Comté. La Révolution les abolit, et établit un même ordre de successibilité pour tous les enfants d'une même famille. Par un sénatus-consulte du 30 mars 1806, et par décrets du I^er mars 1808 et du 3 mars 1810, Napoléon I^er constitua deux sortes de majorats nouveaux : 1° les *majorats de propre mouvement*, formés d'une dotation accordée par le chef de l'Etat; 2° les *majorats sur demande*, que les chefs de famille constituaient sur leurs biens personnels. Pour transmettre son titre, un duc devait justifier

de 200,000 fr. de revenu ; un comte, de 30,000 fr. ; un baron, de 15,000 fr. Sous la Restauration, le majorat de duc ne fut plus que de 30,000 fr. de revenu ; celui de marquis ou de comte, 20,000 ; celui de vicomte ou de baron, 10,000. D'après une ordonnance du 25 août 1817, nul ne put entrer à la Chambre des pairs, sans avoir préalablement constitué un majorat. Une loi du 12 mai 1835 prohiba à l'avenir l'institution des majorats, et restreignit à deux degrés la durée de ceux qui existaient alors. Une loi du 17 janvier 1849 les supprima complétement. B.

MAJORIEN, *Flavius Julius Valerius Majorianus*, empereur d'Occident, servit avec distinction en Gaule, sous Aétius, et fut revêtu de la pourpre par le patrice Ricimer, 457. Dès son avénement, il soulagea les populations en abolissant les tributs arriérés, rétablit la juridiction ordinaire des magistrats provinciaux et l'ancien officice des *défenseurs*. Pour mettre un terme aux incursions des Vandales, il résolut d'aller les attaquer en Afrique même. Déjà sa flotte était prête, lorsque Genséric, avec l'aide de quelques traîtres, le surprit dans la baie d'Alicante, et coula à fond ou incendia les vaisseaux, 460. Forcé de regagner l'Italie, Majorien fut déposé à Tortone, puis tué à l'instigation de Ricimer, 461. O.

MAJORITÉ DES SOUVERAINS DE FRANCE. Une ordonnance du 2 oct. 1270, rendue par Philippe le Hardi, et touchant son héritier présomptif, fixa la majorité du roi à 14 ans accomplis : c'est le premier texte connu sur la matière. Laurière croit que jusqu'alors les rois, comme les nobles, n'avaient été majeurs qu'à 21 ans ; mais on voit, sous la première race, des rois majeurs à 15 ans. Charles V, par l'édit de Vincennes (août 1374), fixa la majorité des rois à leur quatorzième année commencée. Charles VI confirma cet édit par une ordonnance de 1392, qui a été observée jusqu'à la Révolution française. Le roi était déclaré majeur dans un lit de justice. La Constitution de 1791 éleva l'âge de la majorité du roi à 18 ans accomplis. Le premier Empire français suivit cette règle (sénatus-consulte organique du 28 floréal an XII, — 18 mai 1804) ; la royauté de juillet l'adopta (loi du 30 août 1842, sur la régence), enfin le deuxième Empire l'a consacrée aussi (sénatus-consulte du 17 juillet 1856).

MAJORITUM, nom latin de MADRID.

MAJORQUE, en espagnol *Mallorca*, anc. *Balearis major*, la plus grande des îles Baléares, dans la Méditerranée, formant une partie de la prov. espagnole de Majorque ou des Baléares ; par 0°-1° long. O., et 39°-40° lat. N. ; cap., *Palma*. Superf., 3,480 kil. carrés ; pop., 209,050 hab. Côtes découpées, offrant 3 belles baies : celles de Palma au S.-O., d'Alcudia et de Pollenza au N.-E. Climat chaud, mais sain ; sol fertile ; récolte abondante d'huile, vins, blés, oranges, citrons, limons, dattes. Commerce maritime des produits de l'île avec la péninsule, l'Afrique, l'Italie, etc. — Pour l'histoire, *V.* BALÉARES.

MAKARICO, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 94 kil. E.-S.-E. de Nijni-Novogorod, sur la rive g. du Volga. Grande foire de St-Pierre et St-Paul.

MAKARIEV, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 185 kil. E. de Kostroma, sur l'Ounja ; 3,000 hab. Comm. de grains, soufre, vitriol. Construction de bateaux.

MAKHADOU, v. capit. de l'île d'Anjouan (une des Comores) ; 5,000 hab. Port fortifié.

MAKIINOVKA, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 189 kil. S.-O. de Kiew ; 4,700 hab. Quincaillerie.

MAKO, v. des États autrichiens (Hongrie), ch.-l. du comitat de Csanad, sur la rive dr. du Maros, à 176 kil. S.-E. de Bude ; 7,000 hab. Siége de l'évêché de Csanad.

MAKRI, v. de la Turquie d'Europe (Andrinople), près de l'Archipel, à 100 kil. N.-O. de Gallipoli ; 3,000 hab. — v. de la Turquie d'Asie (eyalet d'Aïdin), sur le golfe de son nom (anc. *Glaucus sinus*), à 270 kilom. S.-E. de Smyrne.

MALABAR (Côte de), en hindou *Malayalam*, en arabe *Bilad-el-Folfol* (pays du poivre), partie de la côte O. de l'Hindoustan, resserrée entre les Ghattes occidentales et la mer d'Oman ; par 10°-13° lat. N., et 71°-50'-73° 50' long. E. ; 160,000 hab. Près de la mer, le sol est stérile ; du côté des Ghattes, il produit en abondance le riz, le poivre, le bétel, le bois de tek, le cocotier, etc. Il y a beaucoup de métaux précieux, mais on n'exploite que les mines de fer. Les veuves du Malabar se brûlaient autrefois sur le corps de leur mari. — C'est à la côte de Malabar que le Portugais Vasco de Gama aborda en 1498. Le pays fut conquis par Hayder-Ali en 1766, et enlevé à Tippoo-Saëb par les Anglais en 1790. Il forme un district de la présidence de Madras, ch.-l. Calicut ou Cochin. Les Français possèdent Mahé sur cette côte.

MALACA, v. d'Hispanie (Bétique), au S., chez les Bastules. Auj. *Malaga*.

MALACCA, v. de l'Inde Transgangétique anglaise, bon port sur la côte S.-O. de la presqu'île de son nom, ch.-l. du gouvernement de Malacca-et-Naning, à 160 kil. N.-O. de Singapour ; par 2° 11' 24" lat. N. et 99° 54' 36" long. E. ; 30,000 hab. (Chinois, Malais, Chouliahs et Européens). Evêché catholique ; collége anglo-chinois, avec une riche bibliothèque asiatique. Malacca, assez bien bâtie, est divisée en 3 parties, le *fort*, la *ville*, et la *ville chinoise* ; on y voit, encore l'église Notre-Dame-del-Monte, célèbre par les miracles de St François-Xavier. Malacca faisait autrefois un commerce considérable, déchu par la préférence donnée à l'île du Prince-de-Galles par les Européens. On en exporte encore de l'étain, de l'ivoire, et surtout du poivre, que l'on échange contre de l'opium, de la soie et des dollars. — Elle fut fondée en 1252 par Iskander-Shah, prince malais, qui en fut bientôt chassé par les Javanais. Prise par Albuquerque en 1511, elle fut, pendant plus d'un siècle, l'entrepôt des établissements portugais des Indes, jusqu'à ce qu'elle fut enlevée par les Hollandais en 1641. Les Anglais s'en emparèrent à leur tour en 1795, la rendirent en 1814, mais l'acquirent de nouveau en 1825, en échange de divers établissements de la côte de Sumatra.

MALACCA (Détroit de), détroit qui sépare la presqu'île de Malacca et l'île de Sumatra, et établit la communication entre le golfe du Bengale et la mer de Chine ; par 0°-8° lat. N. et 93°-102° long. E. Longueur, 8,300 kil. ; largeur de 40 à 300 kil.

MALACCA (Presqu'île de), anc. *Chersonèse d'or*, presqu'île de l'Asie méridionale, dans l'Inde Transgangétique, au S. du royaume de Siam, entre le golfe du Bengale à l'O., la mer de Chine et le golfe de Siam à l'E. ; de 1° 15' à 10° 35' lat. N. ; 1,200 kil. de long, sur 200 de large. Elle tient au continent par l'isthme de Kraw ou de Tenasserim, et est terminée au S. par le cap Romania ; 375,000 hab. Sol montagneux, riche en mines d'or, d'étain et de fer, et très-boisé ; l'intérieur en est encore peu connu. Climat beau et chaud, mais malsain. Les crocodiles, les serpents et les animaux féroces y abondent. Sur la côte O. s'étendent de nombreuses îles : Djonkseylon, Prince-de-Galles, etc. On tire de cette presqu'île de l'étain, du poivre, du riz, de la cire, de l'ivoire, des nids de salangane, des bois d'aloès, de sandal, de tek, etc. Les habitants sont de race malaise et mahométans ; il y a quelques nègres ou papous dans le centre. Au point de vue politique, on distingue : 1° le *Malacca anglais*, comprenant Malacca, Naning, et la prov. Wellesley ; 2° le *Malacca siamois*, au N., où sont les royaumes de Ligor, Bondelon, Patani, Kalantan, Kedah, Tringanou ; 3° le *Malacca indépendant*, au S., comprenant les royaumes de Pérak, Djohore, Salengore, Pahang, Roumbo, etc.

MALACHIE, le 12e et le dernier des petits prophètes, confondu par quelques-uns avec Esdras, paraît avoir prophétisé de 412 à 408 av. J.-C. On a de lui 3 chapitres, où il reproche aux Juifs leur corruption et annonce le Messie.

MALACHIE (Saint), né à Armagh (Irlande) en 1094, m. en 1148, fut abbé de Benchor, puis évêque de Connor et enfin archevêque d'Armagh en 1127 ; il alla à Rome pour les besoins de son église, et mourut à Clairvaux, entre les bras de St Bernard, son ami, qui a écrit sa Vie. Fête, le 3 novembre. On a attribué à St Malachie un livre de prophéties sur les papes ; mais cet ouvrage fut fabriqué par un faussaire en 1590.

MALADETTA (Mont). *V.* PYRÉNÉES.

MALADRERIES. *V.* LÉPREUX.

MALAGA, anc. *Malaca*, v. d'Espagne, cap. de la prov. de son nom, port fortifié sur la Méditerranée, à 535 kil. S. de Madrid ; par 36° 42' 18" lat. N. et 6° 48' 26" long. O. ; 94,730 hab. Evêché suffragant de Séville. Malaga s'est beaucoup embellie récemment ; ses vieux quartiers, renfermés dans l'enceinte de la ville mauresque, se sont renouvelés, et elle a pris un aspect tout moderne, quoique conservant encore de curieux monuments des siècles passés. Ce sont : l'*Alcazaba*, forteresse et arsenal des Maures, avec une belle mosquée, auj. en ruines ; l'*Alcazaba*, autre forteresse mauresque ruinée ; le château de *Gibralfaro*, avec sa tour antique reconstruite par les Maures ; la belle et riche cathédrale, du XVIe siècle ; le palais épiscopal, etc. On remarque aussi la promenade de l'*Alameda*, l'eu d'industrie : fabr. de soieries, cotonnades, lainages, savons, maroquin, chapeaux ; fonderies de fer. Export. de vins et raisins estimés, de fer, plomb, étain, huile, lainages, toiles, cochenille, etc. — Cette ville fut fondée par les Phéniciens ; très-florissante sous les Carthaginois et les Romains, conquise des premières par les Maures, elle devint, après la chute

du califat de Cordoue, le siége d'un petit Etat indépendant, qui dura 64 ans, 1015-1079; elle appartint ensuite à divers princes arabes, puis fut prise en 1487 par Ferdinand le Catholique. Les Français la prirent en 1810. Le 11 décembre 1831, à la suite d'un soulèvement libéral, le général Torrijos et 49 de ses compagnons furent exécutés à Malaga; un monument a été élevé en leur honneur en 1842. — La province ou intendance de Malaga, une des trois de la capitainerie-générale de Grenade, à l'O., entre la capitainerie d'Andalousie au N. et à l'O., la Méditerranée au S., et la prov. de Grenade à l'E., est formée d'une partie de l'anc. Andalousie. Superf., 7,312 kil. carrés; pop., 438,000 hab. en 1849, et 416,660 en 1860. Sol montagneux, limité à l'O. par le Guadiaro.

MALAGRIDA (Gabriel), jésuite, né en 1689 dans le Milanais, m. en 1761, passa en Portugal, y fit profession, et fut envoyé comme missionnaire dans le Brésil. Rappelé en Europe, il se fit remarquer par de prétendues visions qui finirent par être le prétexte de sa mort; mais outre ses imprudentes prédictions contre Joseph Ier, qui attaquait les Jésuites, on l'accusa d'avoir approuvé la conspiration du duc d'Aveiro, 1758, et ce furent là, avec la haine du ministre Pombal, les causes véritables. Arrêté aussitôt et condamné à mort comme complice du régicide, il fut livré, au bout de trois ans, par Pombal, au tribunal de l'Inquisition, et les juges, choisis tout exprès par le ministre, livrèrent au bras séculier, c'est-à-dire au bûcher, comme faux prophète et hérétique, ce malheureux vieillard qui n'était que fou. Il fut jugé sur deux écrits extravagants qu'il avait, dit-on, composés dans sa prison (*Vie de sainte Anne, De l'empire de l'Antechrist*). R.

MALAGUÈTTE (Côte de). *V.* Côte des graines.

MALAIN (Seigneurie de). *V.* Marle.

MALAIS, une des grandes races humaines, répandue surtout dans les îles de la Sonde et les contrées voisines, ainsi que dans l'Océanie occidentale, qui en a pris le nom de Malaisie. On fait venir les Malais, tantôt de Bornéo, tantôt de Sumatra, ou encore de la presqu'île de Malacca, appelée par ses habitants *Tanah Malaya* (terre malaise). Ils ont le teint d'un rouge de brique foncé, le nez court et gros, la bouche très-large, les yeux bridés, les cheveux noirs et lisses, et sont de stature moyenne. Ils sont habiles marins, enclins à la piraterie, artisans industrieux et adroits, orgueilleux, braves et indépendants, mais jaloux et perfides.

MALAISIE, appelée aussi *Archipel asiatique, d'Asie* ou *d'Orient*, grande division de l'Océanie, à l'O., de 21° lat. N., à 12° 30' lat. S., et de 93° à 131° 30' long. E.; archipel s'étendant au S. de l'Empire chinois, à l'O. de la Micronésie, et au N. de la Mélanésie. Elle comprend, du N. au S., les îles Philippines, Moluques, Célèbes, Bornéo, Sumatra, Java, Sumbava, Timor, etc., toutes habitées par les Malais. La dénomination de *Malaisie* a été proposée par le naturaliste Lesson pour remplacer celle de *Notasie*.

MALALA (Jean), c.-à-d. *Jean le Rhéteur*, écrivain grec, né à Antioche, a laissé une *Chronique* en grec, depuis la création du monde jusqu'en 566 ap. J.-C.; les deux premiers livres sont perdus. Elle a été publiée, avec traduction latine et notes, par Chilmead, Oxford, 1691, in-8°, et fait aussi partie de la collection Byzantine (*V. ce mot*).

MALAMOCCO, vge des Etats autrich. (Vénétie), sur une île étroite entre les lagunes et l'Adriatique, à 6 kil. S. de Venise; 1,000 hab. Le canal au S., dit *Porto-di-Malamocco*, est la principale entrée des lagunes de Venise; il est défendu par 2 forts.

MALANDRINS, un des noms que l'on donnait aux soldats aventuriers qui, sous Jean le Bon et Charles V, dévastaient la France, et que Duguesclin emmena en Espagne.

MALARTIC (Anne-Joseph-Hippolyte, comte de), né à Montauban en 1730, m. en 1800, d'une anc. famille de l'Armagnac, avait le grade d'aide-major à l'époque de la guerre du Canada en 1756. Il devint colonel de Vermandois en 1763, gouverneur de la Guadeloupe en 1767, et, en 1792, lieutenant-général du roi dans les établissements français situés à l'E. du cap de Bonne-Espérance. Il sut conserver la paix dans l'île de France pendant la Révolution, et les habitants de cette colonie lui élevèrent un monument après sa mort.

MALASPINA (Les), famille noble d'Italie, a gouverné la Lunégiane pendant huit siècles, et possédé aussi le marquisat de Massa-Carrara. Attachée au parti guelfe, elle défendit, avec les villes lombardes, l'indépendance de l'Italie contre l'empereur Frédéric Ier Barberousse. Castruccio Castracani lui enleva la Lunégiane, de 1320 à 1328. Ce pays est resté à une branche cadette jusqu'à nos jours.

MALASPINA (Ricordano), historien florentin du XIIIe siècle, a écrit une Histoire de sa patrie jusqu'à l'an 1280, publiée en 1568. Ce livre dénote assez d'impartialité et de critique; le style en est pur et élégant. Giachetta Malaspina, neveu de l'auteur, l'a continué jusqu'en 1286, et Dino Compagni jusqu'en 1312.

MALASSISE (Le seigneur de). *V.* Mesmes (Henri de).

MALATESTI (Les), famille souveraine de Rimini et d'une partie de la Romagne, aux XIIIe, XIVe et XVe siècles. C'était une branche de celle des comtes de Carpagna, d'où sortaient également les Montefeltri, ducs d'Urbin. Elle avait pour tige un seigneur de Verrucchio, surnommé *Malatesta* (mauvaise tête), qui, choisi par les Guelfes de Bologne pour combattre les Gibelins de la Romagne, se fit souverain de Rimini, en 1275. Ses successeurs ajoutèrent à ce domaine primitif Césène, Pesaro, Fano, Fossombrone, Cervia. Au commencement du XVIe siècle, les Malatesti furent dépouillés par César Borgia; la principauté de Rimini fut réunie aux Etats de l'Eglise, en 1528.

MALATIA, anc. *Mélitène*, v. de la Turquie d'Asie (Kharbout), près du confl. du Kara-sou et de l'Euphrate, rive droite, à 133 kil. O. de Diarbékir, 175 S.-E. de Sivas. Ch.-l. de livah.

MALAUCÈNE, ch.-l. de canton (Vaucluse), arr. et à 30 kil. E.-N.-E. d'Orange, sur le Grauzel; 2,019 hab. Elève d'abeilles; fabrique de lainages, soieries, toiles, papier, huile, etc.; taillanderie.

MALAUNAY, vge (Seine-Inférieure), arr. et à 12 kil. N. de Rouen, près du Cailly, et sur le chemin de fer de Rouen au Havre et à Dieppe; 1,915 hab. Importantes filatures de coton, papeteries, et fabr. d'indiennes.

MALAVALLE (Guillaume de). *V.* Guillaume (Saint).

MALAVILLE. *V.* Semlin.

MALBODIUM, nom latin de Maubeuge

MALBROUGH. *V.* Marlborough.

MALCHIN, v. du duché de Mecklembourg-Schwerin, à 90 kil. N.-E. de Schwerin, 35 E.-S.-E. de Gustrow, sur la Peene; 3,700 hab. Draps, toiles, savon.

MALCHUS, serviteur de Caïphe, portait la main sur Jésus, pour l'arrêter, dans le jardin des Oliviers, quand St Pierre, d'un coup d'épée, lui coupa l'oreille droite. Jésus le guérit.

MALCOLM, nom de 4 rois d'Ecosse (*V. ce mot*). Le seul important est Malcolm III, fils de Duncan qui fut assassiné en 1140 par Macbeth. Il recouvra le trône en faisant périr le meurtrier, 1147, fit la guerre contre les rois d'Angleterre Guillaume le Conquérant et Guillaume le Roux, et fut tué dans un engagement avec ce dernier, 1093.

MALCOLM (John), officier écossais, né en 1769 près de Langholm, m. en 1833, passa dans l'Inde dès 1782, y devint colonel, agent principal du gouverneur, major-général, et gouverneur de Bombay. Il fut envoyé en Perse en 1808, pour contre-balancer l'influence française; pendant son séjour dans ce pays, il y introduisit la pomme de terre. De retour en Angleterre, 1831, il entra à la Chambre des communes. On a de lui un *Essai sur les Seykhs*, 1812, in-8°; une *Histoire de la Perse, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque actuelle*, 1815, 2 vol. in-4°, trad. en français par Benoist, continuée et annotée par Langlès, 1821, 4 vol. in-8°; des *Esquisses de la Perse*, 1827, 2 vol.; des *Mémoires sur l'Inde centrale*, 1823, 2 vol. in-8°; une *Histoire politique de l'Inde* de 1784 à 1823, Londres, 1826, 2 vol.; un écrit sur *l'Administration de l'Inde anglaise*, 1833. B.

MALCONTENTS. *V.* Politiques.

MALDA, v. de l'Hindoustan anglais (Calcutta), dans l'anc. Bengale, à 140 kil. N.-O. de Mourchidabad; 20,000 hab. Soieries, tissus de coton.

MALDEGHEM, v. de Belgique (Flandre orientale), à 24 kil. N.-O. de Gand; 6,000 hab. Comm. de bois et bestiaux; tanneries; imprimerie d'indiennes. Château en ruines.

MALDIVES (îles), archipel de l'océan Indien, au S. des Laquedives; par 1°-7° 30' lat. N. et 70° 30'-72° 20' long. E.; composé d'îles, d'îlots, d'écueils et de bancs de sable, au nombre de 12,000 environ, rangés en 17 *atollons* (groupes circulaires ou ovales), entre lesquels passent des canaux accessibles aux navires; 40 à 50 îles seulement sont habitées et cultivées. Climat chaud et beau. Les habitants sont des Malais mahométans, dont le sultan reconnaît la suzeraineté de l'Angleterre. Les Européens visitent peu les Maldives, à cause des dangers de la navi-

gation; mais elles font quelque commerce (huile de coco, écaille de tortue, etc.) avec l'Inde; on s'y sert de cauris (espèce de coquillage) en guise de monnaie. Les Maldives produisent le bois de *candou*, aussi léger que le liége.

MALDON ou MALDEN-WATER, brg et paroisse d'Angleterre (Essex), à 32 kil. N.-O. de Colchester, 13 E. de Chelmsford; 6,274 hab. Pêche d'huîtres renommées.

MALDONADO, v. de la république de l'Uruguay, à 115 kil. E. de Montevideo, port sur l'Atlantique, à l'embouch. du Rio de la Plata; par 34° 53' 27" lat. S. et 57° 19' 29" long. O.; 5,000 hab. Comm. de cuirs et viandes salées. Sur son territoire on cultive le froment et le maïs.

MALDONADO (Laurent FERRER), navigateur espagnol du XVI^e^ siècle, a écrit un *Traité de cosmographie, de géographie et de navigation*, ainsi qu'une *Relation de la découverte du détroit d'Anian*. Ce dernier ouvrage, trouvé à la Bibliothèque ambroisienne de Milan, a été publié en italien par Amoretti, Milan, 1811, et en français, Plaisance, 1812; l'auteur prétend avoir trouvé, en 1588, un passage de l'océan Atlantique à l'océan Pacifique par le N.-O.

MALDONATO (Jean), jésuite espagnol, né en 1534 à Las Casas de la Reina (Estramadure), m. en 1583, enseigna la théologie au collége de Clermont à Paris, 1564, puis à l'université de Pont-à-Mousson, 1572, et alla s'établir à Rome en 1575. On a de lui : *Commentarii in IV Evangelistas*, Pont-à-Mousson, 1596-97, 2 vol. in-fol.; — *in Jeremiam*, Paris, 1610, in-4°; — *in Vetus Testamentum*, ibid., 1643, in-fol.; — *Opera varia theologica*, ibid., 1677, in-fol.; — *Traité des anges et des démons*, trad. en franç. par Laborie, Paris, 1617, in-12.

MALE, île de la mer des Indes, la plus grande des Maldives; par 4° 20' lat. N. et 71° 55' long. E.; 8 kil. de tour. Elle a une ville de même nom, où réside le sultan des Maldives, et 2,000 hab.

MALE (Seigneurie de). *V.* MARLE.

MALEBRANCHE (Nicolas), grand métaphysicien, et un de nos meilleurs écrivains, né à Paris en 1637, m. en 1715, eut pour père un secrétaire du roi, trésorier des fermes, et reçut une éducation domestique jusqu'à l'âge où il dut entrer en philosophie. Alors on le mit au collége de la Marche; il en sortit ensuite pour faire sa théologie en Sorbonne. A 23, ans il entra dans la congrégation de l'Oratoire, et se livra d'abord à des études de critique et d'érudition, qui eurent pour lui peu d'attrait. Il trouva sa vocation philosophique en lisant le *Traité de l'homme* de Descartes. Cette lecture le frappa si vivement, que de violents battements de cœur l'obligèrent, à plusieurs reprises, de l'interrompre. Dès lors il se livra tout entier à la philosophie, et, après 14 ans d'études, il publia le 1^er^ vol. d'un traité intitulé : *Recherche de la vérité*, 1674, qui obtint un succès extraordinaire, grâce à l'originalité, à l'élévation de la doctrine, à la méthode admirable qui règne dans l'ouvrage, et au charme d'un style qui donne la vie et la couleur aux choses les plus abstraites. L'ouvrage eut 6 éditions successives, avec un grand nombre d'augmentations qui, en 1712, l'avaient porté à 4 vol. in-12. On le traduisit en latin, en anglais, et en grec moderne. En 1677, Malebranche composa des *Conversations métaphysiques et chrétiennes*, pour mettre à la portée de tout le monde le système exposé dans la *Recherche de la vérité*, mais il ne les publia qu'en 1679, 1 vol. in-12. Ces *Conversations* l'engagèrent dans une polémique continuelle avec les principaux philosophes théologiens de son temps, surtout avec Arnauld. Bossuet trouvait que ce livre conduisait au pur pélagianisme. Les autres ouvrages de Malebranche sont: *Traité de la nature et de la grâce*, Amst., 1680, in-12; *Traité de morale*, 1684, in-12; *Entretiens sur la métaphysique et la religion*, 1688, in-12; *Traité de l'amour de Dieu*, 1697, in-12; *Entretiens d'un philosophe chrétien et d'un philosophe chinois*, dialogue, 1708; *Réponses de Malebranche à Arnauld*, 1709, 4 vol. in-12; *Réflexions sur la Prénotion physique*, 1715, in-12. Malebranche est un continuateur et un disciple indépendant de Descartes; pénétré de son esprit et de sa méthode, il rejette, en philosophie, l'*autorité*, et n'admet que l'évidence comme critérium de la vérité, mais cherche partout à montrer l'accord de la raison et de la foi. Aucun philosophe religieux n'a plus insisté sur cet accord de la révélation intérieure par la raison, le Verbe divin en nous, avec la révélation positive et les lumières du christianisme. Selon lui, la foi doit se résoudre dans l'intelligence, et si elle est un grand bien, c'est qu'elle conduit à l'intelligence. Dans le développement de son système, il mêle aux idées de Descartes celles de S^t^ Augustin et les inspirations du platonisme. Ce système, en ce qui concerne la métaphysique, comprend la théorie de l'entendement et celle de la volonté. L'entendement est tout entier dans la *vision en Dieu*, qui est comme le centre de la philosophie de Malebranche. Cette théorie repose sur un principe vrai, admirablement développé, savoir : que la raison humaine, émanation de la raison divine, est sans cesse éclairée par cette lumière supérieure, « soleil des intelligences. » Cette raison universelle fait le lien commun des esprits; elle est pour tous le maître intérieur, l'école de la vérité qu'il faut consulter et qui rectifie nos jugements. Sur ce point, Malebranche s'accorde avec Platon, Fénelon, Bossuet, Leibniz; mais il a le mérite d'avoir mieux qu'aucun de ces philosophes démontré cette grande vérité; son tort est de n'avoir pas fait la part aux sens et aux autres facultés de l'esprit dans la connaissance, d'avoir déprécié leur témoignage, et ainsi frayé la voie au scepticisme de Berkeley et de Hume. Il rend aussi la raison humaine trop passive, ôte à la faculté cognitive chez l'homme toute vertu personnelle, comme toute individualité. Par là il incline, sans le vouloir, au panthéisme, dont il ne peut se défendre que par son orthodoxie. Sa théorie de la volonté concorde avec celle de l'entendement. Il admet en principe que la volonté, par elle-même, ne peut rien, comme l'intelligence ne voit rien que par la cause toute puissante qui agit en nous. Dieu est le principe de toutes les déterminations et des actes de la volonté humaine. Nous sommes portés au bien par une inclination générale qui vient de Dieu. Nous avons, il est vrai, le pouvoir de détourner cette inclination vers les biens particuliers; mais cette inclination qui dépend de nous, Malebranche l'atténue au point d'en faire quelque chose de purement négatif et d'entièrement passif. Ce système incline à un fatalisme que l'auteur rejette avec horreur, mais qui se déduit de ses principes. Un autre point important du système de Malebranche est la *Théorie des causes occasionnelles*. Il suppose qu'entre les actes ou les déterminations de l'âme et les mouvements du corps, il n'y a aucune action ni communication directe, mais seulement une correspondance telle, que les unes suivent à l'occasion des autres. Dieu, étant cause véritable des uns et des autres, a réglé cette correspondance. Cette hypothèse découle des principes exposés plus haut. On trouve là beaucoup d'analogie avec l'*harmonie préétablie* de Leibniz. Malebranche expose, sur la Providence et le système général de l'univers, des idées originales qui furent vivement combattues par les philosophes et les théologiens de son temps. Il conçoit la Providence comme gouvernant le monde par des lois générales, et il explique ainsi en partie les désordres ou les maux physiques qui atteignent les bons comme les méchants. Cela le conduit à un optimisme assez semblable à celui de Leibniz. La morale de Malebranche est en rapport avec l'ensemble de sa philosophie : elle repose sur l'amour de Dieu, mais inséparable de l'idée et de l'amour de l'ordre. Sa théodicée est celle de Platon et de S^t^ Augustin, système qui lui a mérité le nom de *Platon chrétien*. Malebranche a encore une autre analogie avec Platon, la beauté poétique et figurée de son style, dont l'élévation, la richesse et l'éclat, la pureté et l'abondance forment les qualités principales; il est non-seulement notre premier métaphysicien après Descartes, mais un de nos plus grands écrivains. Dans le développement général de la philosophie moderne, au XVII^e^ siècle en particulier, il représente l'alliance de l'idéalisme platonicien, du mysticisme chrétien, et du rationalisme cartésien, avec leurs tendances élevées et vraies, comme aussi avec leurs exagérations tempérées par l'orthodoxie chrétienne qui empêche les conséquences fâcheuses de se produire. Malebranche n'était pas uniquement philosophe, mais aussi mathématicien et physicien, et, à ce titre, il devint, en 1699, membre de l'Académie des Sciences. La plupart de ses écrits ont été réunis par de Genoude, en 2 vol. gr. in-8°, Paris, 1837. On a publié, pour la 1^re^ fois en 1841 : *Méditations métaphysiques de Malebranche et sa correspondance avec Mairan*, 1 vol. in-8°. *V.* l'*Eloge de Malebranche*, par Fontenelle; le *Cours de droit naturel* de Jouffroy; l'*Histoire critique de la philosophie cartésienne*, par M. F. Bouillier, Paris, 1854, 2^e^ édit., 2 vol. in-8°; du *Cartésianisme*, par Bordas-Demoulin; l'*Essai sur l'histoire de la philosophie en France au XVII^e^ siècle*, par M. Damiron, 2 vol. in-8°. B—D.

MALÉE (Cap), *Malea promontorium*, auj. *St-Ange*, cap du Péloponèse, terminant la Laconie au S. Il était redouté des navigateurs.

MALÉE, général carthaginois, soumit presque entièrement la Sicile, 536 av. J.-C., mais échoua en Sardaigne, et fut exilé. Pour se venger, il conduisit ses mercenaires contre Carthage, prit cette ville, et mit à mort ses ennemis. Peu de temps après, accusé d'aspirer à la royauté, il fut tué dans une émeute.

MALEK, docteur musulman, 3e iman de la 1re classe, chef des Malékites, m. à Médine en 795, est l'auteur du *Mouwetta*, qui traite des lois orales du prophète, l'un des ouvrages les plus estimés en ce genre, après les 6 premiers livres *Essetté Kotoub el Mètabaré* (livres révérés). Les Arabes et les Maures de l'Algérie sont malékites; les Turcs et leurs descendants sont hanéfites. C'est pour cela qu'il y a dans chaque chef-lieu de nos provinces africaines deux muftis et deux cadis. D.

MALEK. *V.* aussi MÉLIK.

MALÉKITES. *V.* MALEK.

MALEPEYRE (Gabriel VENDANGES DE), conseiller au présidial de Toulouse, m. en 1702, cultiva la poésie avec succès, acquit de grandes connaissances en peinture, en sculpture et en architecture, contribua au rétablissement des Jeux Floraux, et fonda un prix, consistant en un lis d'argent, pour l'auteur du meilleur sonnet à la louange de la Ste Vierge.

MALESHERBES (Chrétien-Guillaume de LAMOIGNON DE), né à Paris en 1721, m. en 1794, fils du chancelier Guillaume de Lamoignon, fut d'abord substitut du procureur-général et conseiller au parlement, puis succéda à son père dans la présidence de la Cour des aides, et fut en même temps nommé directeur de la librairie, 1750. Il apporta dans ces diverses fonctions l'amour de l'humanité et de la justice, le respect des droits des citoyens, le sentiment de la liberté de la pensée. En 1770 et 1771, il adressa à Louis XV, comme chef d'une des premières Cours du royaume, des *Remontrances* sur l'établissement de nouveaux impôts et pour la défense des prérogatives de la magistrature. La Cour des aides ayant été supprimée avec les parlements, 1771, Malesherbes fut éloigné de Paris. Louis XVI, en 1775, l'appela au ministère en même temps que Turgot, et lui confia le département de Paris et celui de la Maison du roi, auquel était attachée la police du royaume. Toute la France accueillit son élévation avec enthousiasme. Il continua de faire entendre la vérité à la cour, s'éleva contre les dépenses excessives, et voulut faire abolir les lettres de cachet. Ses conseils ne furent point écoutés, et quand il vit que Turgot allait être renvoyé, il donna sa démission, 1776. Pendant son éloignement des affaires publiques, il parcourut à pied la France, la Hollande et la Suisse, et cultiva les lettres. Membre de l'Académie des sciences depuis 1750, et plus tard de celle des Inscriptions, il entra encore à l'Académie française en 1775. Rappelé au ministère en 1787, il ne fut pas plus heureux dans ses demandes de réformes, et rentra bientôt dans la solitude. Etant en Suisse au mois de juin 1792, il dit à une de ses parentes : « Je pars pour Paris; les choses deviennent plus graves; je vais à mon poste, le roi pourrait avoir besoin de moi. » En effet, lors du procès de Louis XVI, il réclama, le 13 décembre 1792, par une lettre au président de la Convention, et obtint le dangereux honneur d'assister comme conseil le malheureux monarque, et ne le quitta qu'au dernier moment. Arrêté lui-même 11 mois après, et traduit devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné et envoyé à l'échafaud, le 22 avril 1794. On a de lui : *Mémoire sur le mariage des protestants*, 1785 et 1787, in-8°; *Mémoires sur les moyens d'accélérer les progrès de l'économie rurale en France*, 1790, in-8°; *Idées d'un agriculteur patriote*, 1791, in-8°; *Mémoires pour Louis XVI*, 1792; *Observations sur l'Histoire naturelle de Buffon*, 1798, 2 vol. in-8° ou 1 vol. in-4°; *Mémoires sur la librairie et sur la liberté de la presse*, 1809, in-8°. Un extrait de ses *Remontrances* a été publié sous le titre d'*Œuvres choisies de Malesherbes*, 1809. Tous les écrits de Malesherbes sont remarquables par l'éloquence du style, la clarté, et la pureté des vues : « Ce sont, a dit Laharpe, comme des monuments de vertu dans un siècle de corruption. » *V.* Gaillard, *Vie ou Eloge historique de Malesherbes*, 1805; Boissy d'Anglas, *Essai sur la vie, les opinions et les écrits de Malesherbes*, 1818, 2 vol. in-8°. L'Eloge de Malesherbes a été lu à l'Académie française, en 1841, par M. Dupin aîné. Un monument à été élevé à Malesherbes dans le Palais de justice de Paris. B.

MALESHERBES, ch.-l. de cant. (Loiret), sur l'Essonne, arr. et à 19 kil. N.-E. de Pithiviers; 1,213 hab. Elève d'abeilles. Fabr. de bonneterie de coton; tanneries. Château de la famille Lamoignon de Malesherbes.

MALESTROIT, ch.-l. de cant. (Morbihan), arr. et à 18 kil. S. de Ploermel, sur l'Oust; 1,501 hab. Comm. de cire et de miel; tanneries. Une trêve y fut conclue entre la France et l'Angleterre, le 19 janvier 1343.

MALET (Claude-François de), général, né à Dôle en 1754, m. en 1812, servit dans les mousquetaires avant 1789, embrassa avec ardeur les principes de la Révolution, fut élu commandant de la garde nationale de Dôle, organisa des bataillons de volontaires, fit avec distinction les campagnes du Rhin et d'Italie, et fut nommé par Masséna, en 1805, gouverneur de Pavie. Bientôt disgracié à cause de ses opinions républicaines, il entra dans des intrigues contre Napoléon Ier, et fut incarcéré en 1808. Ayant obtenu de résider dans une maison de santé, il organisa, avec Guidal et Lahorie, détenus à la Force, une conspiration, dans laquelle entrèrent quelques chefs royalistes et un bataillon de la gendarmerie de Paris. Dans la nuit du 23 au 24 octobre 1812, il trompa la surveillance de ses gardiens, répandit dans les casernes le bruit de la mort de Napoléon à Moscou, se rendit à l'état-major de la place, présenta au général Hulin des ordres falsifiés, et, le voyant hésiter, lui tira un coup de pistolet. Arrêté sur-le-champ, il fut traduit, le lendemain, devant une commission militaire, condamné à mort, et fusillé le 29. B.

MALEVAL (Guillaume de). *V.* GUILLAUME.

MALEVENTUM, nom primitif de Bénévent (*V. ce mot*).

MALEVILLE, brg (Aveyron), arr. et à 8 kil. N.-E. de Villefranche; 2,235 hab.

MALEVILLE (Jacques de), jurisconsulte, né en 1741 à Domme (Dordogne), m. en 1824, d'abord avocat à Bordeaux, fit partie du conseil des Anciens, de 1795 à 1799, et du tribunal de cassation de 1791 à 1795, et coopéra, de 1800 à 1806, à la rédaction du Code civil, dont plus tard il interpréta les dispositions dans un ouvrage intitulé : *Analyse raisonnée de la discussion du Code civil au Conseil d'Etat*, 1804-5, 4 vol. in-8°. On lui doit encore un traité *du Divorce et de la séparation de corps*, 1801, in-8°. Sénateur en 1806, il vota la déchéance de Napoléon Ier en 1814, et fut nommé pair de France par la Restauration. Son fils, P.-Joseph, né en 1778, m. en 1832, fut membre de la Chambre des députés en 1815, président de la cour royale de Paris, conseiller à la Cour de cassation, et pair de France. On a de lui : *Discours sur l'influence de la réformation de Luther*, 1804, 1 vol. in-8°.

MALEYA, v. de la Malaisie hollandaise, sur la côte S. de l'île de Ternate, dans l'archipel des Moluques. Résidence d'un sultan, vassal des Hollandais. Port de commerce, défendu par la citadelle d'Orange, élevée en 1607.

MALEZIEU (Nicolas de), né à Paris en 1650, m. en 1727, gagna, par son instruction précoce, l'amitié de Bossuet et du duc de Montausier, qui le désignèrent pour précepteur du duc du Maine. Plus tard, il devint le principal ordonnateur des fêtes que la duchesse du Maine donnait à Sceaux, et composa, pour ces circonstances, beaucoup de petites poésies. Il enseigna aussi les mathématiques au duc de Bourgogne, et ses leçons parurent sous le titre d'*Eléments de géométrie*, Paris, 1715, in-8°. Il était de l'Académie française et de celle des Sciences.

MALFILLATRE et non MALFILATRE (Jacques-Charles-Louis de CLINCHAMP DE), poëte français, né à Caen en 1732, de parents pauvres, m. en 1767, eut de bonne heure tous les genres de succès qui peuvent flatter un poëte. Il remporta quatre fois le prix décerné annuellement par l'Académie de Rouen. Puis il vint à Paris, où sa réputation l'avait devancé, et où il fut accueilli avec distinction. Aimant le plaisir, il y fatigua sa santé, contracta des dettes, et ne put se soustraire à une prise de corps qu'en changeant de nom et en se cachant. Mais si la protection de M. de Savine, ancien évêque de Viviers, et celle du comte de Lauraguais empêchèrent qu'il ne mourût de faim et ignoré, ainsi que pourrait le faire croire un vers de Gilbert; il mourut néanmoins de maladie, à 34 ans, chez une tapissière dont il était débiteur, et qui l'avait recueilli chez elle par pitié. Malfillâtre, sans avoir rien laissé d'achevé, a cependant montré dans ses productions le germe des plus heureux talents. Ses œuvres se réduisent à un poëme en 4 chants, écrits en vers de 10 syllabes, *Narcisse dans l'île de Vénus*, médiocre d'invention, mais remarquable par des détails gracieux, par la facilité, l'élégance et l'harmonie du style; à des *Odes*, qui prouvent qu'il n'avait pas le génie de la poésie lyrique; à quelques autres morceaux traduits ou imités, particulièrement des fragments traduits de Virgile, que l'on a recueillis dans un ouvrage intitulé *Génie de Virgile*, 1810, 4 vol. in-8°, et qui renferment de grandes beautés. Les *Œuvres complètes* de Malfillâtre ont été publiées, avec une notice par Auger, en 1825, 1 vol. in-8°, et en 1826, 1 vol. in-32. C. N.

MALGACHES, habitants de Madagascar.

MALHERBE (François de), poëte lyrique français, né à Caen vers 1555, m. en 1628. Dans sa jeunesse, il passa en Provence, s'y établit, et commença dans ce pays à se faire un nom par ses vers. Il avait près de cinquante ans lorsque Henri IV, à qui Des Yveteaux et le cardinal Duperron l'avaient fait connaître, l'attacha à sa cour. Marie de Mé-

dicis et Louis XIII le traitèrent aussi avec faveur, et il eut le titre de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi; mais il vécut et mourut pauvre, ayant donné plus de temps à ses vers qu'à sa fortune. Il perdit tous ses enfants de son vivant, et entre autres, dans sa dernière année, un fils de belle espérance, qui fut tué dans un duel par un gentilhomme provençal appelé De Piles: la vive douleur qu'il en fit éclater avança peut-être sa fin.—En politique, royaliste fervent, et, en poésie, chef de l'école qui effaça celle du XVIe siècle, Malherbe avait commencé par être ligueur et par *ronsardiser*, comme il disait lui-même; mais son bon sens et son esprit régulier prirent enfin le dessus. Ce qui reste de ses premiers vers, tels que *les Larmes de St Pierre*, poëme imité du Tansillo, 1587, et quelques odes morales sous le titre de *Bouquet des fleurs de Sénèque*, 1590, est plus que médiocre; mais il sut rompre à temps avec le goût italien et le jargon poétique de cette époque, et se former une manière et un style propres, en rapport avec la gravité hautaine de son caractère, et la fierté de son humeur indépendante. Doué d'un esprit plus vigoureux que fécond, d'un jugement droit et d'un goût sévère plutôt que d'une imagination brillante, poëte par art et grammairien par nature, Malherbe entreprit la réforme tout à la fois de la versification et de la langue, et il la poursuivit jusqu'à sa dernière heure avec une constance singulière. On l'appelait *le tyran des mots et des syllabes;* il se vantait lui-même d'avoir *dégasconné* la cour, et sa critique impitoyable n'épargnait pas un des vers de Ronsard et de Desportes. Comme poëte, sa gloire n'est pas seulement d'avoir perfectionné le mécanisme des vers, épuré le langage poétique, et *réduit la Muse aux règles du devoir*, comme a dit Boileau, mais encore d'avoir créé chez nous le genre lyrique élevé, et mis le premier de l'éloquence dans la poésie. Ses *Odes* et ses *Stances*, composées et limées avec une patience et un labeur infinis, sont pleines de force, d'harmonie et de noblesse, avec un tour nerveux de pensée, de versification et de style, dont on n'avait pas l'idée avant lui, et qu'on n'a pas souvent rencontré depuis, en ce même genre. Ses principaux disciples, Racan, Maynard, et Godeau, ses compatriotes et admirateurs Sarrazin et Segrais, ne l'ont suivi que de loin; et beaucoup d'autres, dans son siècle, en le copiant servilement, n'ont réussi qu'à exagérer ses défauts, la raideur, la sécheresse et l'enflure. Souvent, en effet, la verve de Malherbe est courte, son inspiration contrainte, et son allure guindée; mais, par l'énergique précision et la mâle élégance de son style, il a été le précurseur de Corneille. En prose, dans ses Lettres et dans des traductions du 33e livre de Tite-Live, du traité *des Bienfaits* et des 91 premières Epîtres de Sénèque, il donna l'exemple d'un langage net et exact, tantôt élevé, tantôt familier, et toujours juste; il y ouvrit la voie à Balzac, auquel il servit pour ainsi dire de maître, et dont il prépara l'influence. Trop admiré peut-être dans son temps, mais aujourd'hui trop négligé, Malherbe fut un incomparable ouvrier en poésie, et il y a beaucoup à profiter dans l'étude de son style. En outre de ses Odes et de ses Stances, il a laissé des sonnets, des chansons, et quelques épigrammes, la plupart peu remarquables; dans ces genres il manque de grâce, de douceur et de naïveté. Ses Lettres sont utiles pour l'histoire; elles contiennent des faits et des sentiments vrais, et respirent, comme ses vers, la chaleur d'âme d'un bon citoyen. La seule édition complète est celle de Blaise, Paris, 1822, in-8°, à laquelle il faut joindre un recueil de *Lettres inédites* (par G. Mancel, Caen, 1852, in-8°), et l'*Instruction de F. Malherbe à son fils*, publiée en 1846 par Ph. de Chennevières. Les Poésies de Malherbe, d'abord éparses dans des recueils, et réunies seulement en 1621, ont eu un grand nombre d'éditions après sa mort. Les principales sont celles de Ménage, avec de savantes notes, Paris, 1666, in-8°, et 1689, in-12 (réimpr. avec les notes de Chevreau, Paris, 1723, 3 vol. in-12); de Lefèvre de St-Marc, Paris, 1757; de Meunier de Querlon, Paris, 1764 et 1776; de Blaise, Paris, 1822; de Lefèvre (avec des notes et un choix des Lettres), Paris, 1825, 2 vol. in-8°; de MM. de Latour, Paris, 1842, in-12 (avec un précieux commentaire d'André Chénier sur quelques odes, et contenant le *Bouquet des fleurs de Sénèque*, réimprimée aussi à Caen en 1834, in-8°). Il y a une Vie de Malherbe par Racan, et un Discours sur ses œuvres par Godeau. Les œuvres de Balzac, le *Segraisiana*, Baillet, Bayle, etc., contiennent sur ce poëte des anecdotes et des jugements curieux. Voir aussi: *Recherches biographiques sur Malherbe et sa famille*, par M. Roux-Alpheran, dans les Mémoires de l'Académie d'Aix, 1840; et *Malherbe, Recherches sur sa vie et critique de ses œuvres*, par M. de Gournay, Caen, 1852, in-8°. Ds.

MALHERBE (Joseph-François-Marie), né à Rennes en 1733, m. en 1827, entra dans l'ordre des Bénédictins, découvrit en 1772 un procédé pour fabriquer la soude au moyen de la décomposition du sel marin, enseigna la philosophie à l'abbaye de St-Germain-des-Prés, à Paris, depuis 1774, contribua en 1792-93 au perfectionnement de la fabrication du savon, et devint bibliothécaire du tribunal de cassation, puis du tribunat, enfin censeur de la librairie en 1812. Il a traduit en français la *Physica subterranea* de Becher.

MALIA, anc. v. de Thessalie (Phthiotide), sur le golfe Maliaque, près du mont Œta et des Thermopyles.

MALIAQUE (Golfe), *Maliacus sinus*, golfe formé par la mer Egée, au S.-E. de la Thessalie, près de la ville de Malia. Auj. *golfe de Zeitoun.*

MALIBRAN (Marie-Félicité), célèbre cantatrice, née à Paris en 1808, m. en 1836, fille de Manuel Garcia, débuta en 1825 à l'Opéra-Italien de Londres, suivit son père en Amérique, épousa à New-York un banquier français nommé Malibran, et fit casser son mariage en France, 1827. Alors elle vint au Théâtre-Italien de Paris. Elle excita le plus vif enthousiasme dans toutes les capitales; une fièvre l'emporta à Manchester, peu de temps après qu'elle se fut remariée avec le violoniste de Bériot. Elle réunissait les deux voix de soprano aigu et de contralto, et produisait une indicible impression par l'énergie de son chant dramatique. Ses plus beaux triomphes étaient dans le *Barbier de Séville, Otello, Tancrède, la Cenerentola, Sémiramis, la Gazza ladra*, et *Don Juan*.—Sa sœur cadette, Pauline Garcia (Mme Viardot), est aussi une cantatrice très-distinguée. B.

MALICORNE, ch.-l. de cant. (Sarthe), arr. et à 15 kil. N. de La Flèche, sur la rive g. de la Sarthe; 1,160 hab. Poterie et faïence.

MALICORNE, vge (Yonne), arr. et à 32 kil. S.-O. de Joigny; 544 hab. Beau château d'*Hautefeuille*, construit au XVe siècle. Ruines du château *Duplesseys*, démoli par les Anglais en 1355.

MALINES, en flamand *Mechelen*, en latin *Mechlinia* ou *Malinæ*, v. de Belgique (province d'Anvers), sur la Dyle, et sur le canal de Louvain à l'Escaut, à 25 kil. S. d'Anvers, 20 N.-E. de Bruxelles; par 51° 1' 45" lat. N., et 2° 8' 35" long. E. 35,000 hab. Archevêché métropolitain de la Belgique, érigé en 1559; académie de peinture et de dessin, fondée en 1771; université catholique; deux séminaires; école normale primaire. Riche bibliothèque, jardin botanique; arsenal. C'est le point central de tous les chemins de fer du royaume, avec un grand atelier de construction. Malines est surnommée la *Jolie;* elle possède une admirable église gothique de Saint-Rombaud, commencée vers 1487, avec une belle tour, haute de 97 mètres, et délicatement travaillée, commencée en 1452. On remarque aussi les riches sculptures en bois de l'église Saint-Jean. Vaste hospice, dit le *Béguinage*. Fabr. de dentelles renommées, dites *points de Malines*, de lainages, chapellerie, chaises de bois foncées de paille; filat. de lin, fonderie de cuivre; grande librairie liturgique. — La fondation de Malines remonte au VIe siècle; détruite par les Normands en 884, rebâtie en 887, fortifiée en 930, elle fut le chef-lieu et le titre d'une seigneurie, que se partagèrent les évêques de Liége et les seigneurs de Berthout. Adolphe de la Marck la vendit, en 1333, aux comtes de Flandre, qui eurent, pour sa possession, de longs démêlés avec les ducs de Brabant; enfin, tombée au pouvoir des ducs de Bourgogne par le mariage de Philippe le Hardi avec Marguerite de Flandre, qui la tenait de sa mère Marguerite de Brabant, elle suivit les destinées de la Flandre. Malines fut saccagée par les Espagnols en 1572, par le prince d'Orange en 1578, par les Anglais en 1583, et prise par les Français en 1746, 1792, et 1794. Ils ont détruit les fortifications en 1804. — Une ligue contre la France fut signée à Malines, le 5 avril 1513, entre le pape, l'empereur Maximilien Ier, le roi d'Angleterre Henri VIII, et Ferdinand le Catholique. B.

MALLEMBA. *V.* Cacongo.

MALLEOLUS, traduction latine d'*Hæmmerlein*, nom de famille d'A-Kempis (*V. ce mot*).

MALLET ou plutôt MALLOCH (David), poëte anglais, né en 1700 en Ecosse, m. en 1765. Né pauvre, mais intrigant, il s'établit à Londres, après avoir voyagé avec les fils du duc de Montrose, publia quelques poésies, et devint sous-secrétaire du prince de Galles. Il écrivit une mauvaise *Vie de Bacon*, 1740, et publia, en 1753, les Œuvres de Bolingbroke, qui lui avait légué ce soin. Il loua Pope vivant, et l'attaqua mort, critiqua insolemment Bentley, courtisa lord Bute, calomnia l'amiral Byng, et se fit payer pour une Vie de Marlborough qu'il n'écrivit pas. Il pro

fessait le déisme. Ses tragédies sont oubliées; il imite de trop près Thomson dans ses poëmes; mais ses ballades, surtout *Guillaume et Marguerite*, écrite à 23 ans avec charme et simplicité, ont fait sa réputation. Ses *Œuvres poétiques*, recueillies en 3 vol. in-12, Lond., 1769, ont été traduites en français par Lécuy, 1798, 3 vol. in-12.

MALLET (Edme), littérateur, né à Melun en 1713, m. à Paris en 1755, fut professeur de théologie au collége de Navarre, rédigea les articles de théologie et de littérature dans l'*Encyclopédie*, et publia : *Principes pour la lecture des poëtes*, Paris, 1745, 2 vol. in-12; *Essai sur l'étude des belles-lettres*, 1747, in-12; *Essai sur les bienséances oratoires*, 1753, in-12; *Principes pour la lecture des orateurs*, 1753, 2 vol. in-12; et une traduction de l'*Histoire des guerres civiles de France* de Davila, 1757.

MALLET (Paul-Henri), historien, né à Genève en 1730, m. en 1807, enseigna les belles-lettres à Copenhague et l'histoire dans sa ville natale, et devint résident de la Hesse-Cassel près les républiques de Genève et de Berne. Il voyagea en France, en Italie, en Allemagne et en Angleterre, et fut un instant contraint, par l'invasion française au temps du Directoire, de se retirer à Rome. Il était membre associé de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris. On a de lui beaucoup d'ouvrages estimés : *Introduction à l'histoire du Danemark*, Copenhague, 1755-56, 2 part. in-4°; *Histoire du Danemark*, de 714 à 1699, ibid., 1758-65-77, 3 vol. in-4°, et jusqu'en 1773, Genève, 1788, 9 vol. in-12; *de la Forme du gouvernement de Suède*, Copenhague, 1756, in-8°; *Histoire des Suisses*, Genève, 1803, 4 vol. in-8°; *Histoire de la ligue hanséatique*, ibid., 1805, in-8°; *Mémoires sur la littérature du Nord*, 1759-60, 6 vol. in-8°, etc. *V.* Sismondi, *de la Vie et des écrits de P.-H. Mallet*, Genève, 1807, in-8°.

MALLET-DU-PAN (Jacques), publiciste, parent du précédent, né à Genève en 1749, m. en 1800, obtint du landgrave de Hesse-Cassel, par la protection de Voltaire, une chaire de littérature française, mais y renonça bientôt pour s'occuper de politique. Il continua les *Annales politiques* de Linguet, publia, de 1779 à 1782, des *Mémoires politiques et littéraires sur l'état présent de l'Europe*, vint à Paris, et rédigea, de 1783 à 1788, le *Journal historique et politique de Genève*, qui fut ensuite réuni au *Mercure de France*. Il fut, en face de l'esprit révolutionnaire, l'organe de toute une portion considérable de l'opinion publique, de celle qui croyait que le bonheur et la liberté de la France devaient être fondés sur les droits également garantis de la nation et du souverain. En 1792, la cour le chargea d'une mission secrète auprès des souverains coalisés contre la France. Puis, fixé à Genève, il entretint, dans l'intérêt de la cause royaliste, une correspondance diplomatique avec plusieurs cours de l'Europe. En 1799, il passa en Angleterre, où il publia le *Mercure britannique*. On a de lui, entre autres ouvrages : *Considérations sur la nature de la révolution de France*, Londres, 1793, in-8°; *Correspondance politique*, Hambourg, 1796, in-8°; *Essai historique sur la destruction de la ligue et de la liberté helvétique*, Londres, 1798, in-8°. Des *Mémoires et Correspondance pour servir à l'histoire de la Révolution française*, recueillis par M. Sayous, Paris, 1851, 2 vol. in-8°, montrent en Mallet-du-Pan un historien sagace et un penseur politique profond; c'est comme une histoire de la Révolution française depuis l'ouverture des Etats-Généraux jusqu'au Consulat; l'éditeur y a joint une Correspondance avec Malouet, de Pradt, Lally-Tolendal, Montlosier, Portalis, Hardenberg, etc., et des pièces justificatives. B.

MALLEVILLE (Claude de), né à Paris en 1597, m. en 1647, fut un des premiers membres de l'Académie Française. Un seul sonnet, *la Belle matineuse*, en fit, de son vivant, un homme célèbre. Ses Poésies (épigrammes, rondeaux, odes) ont été publiées en 1649, in-4°, et 1659, in-12. Elles sont généralement médiocres, sauf deux ou trois petites pièces.

MALLICOLO, île du Grand-Océan équinoxial, l'une des Nouvelles-Hébrides, au S. de la Terre australe du St-Esprit, dont le détroit de Bougainville la sépare; par 15° 50'-16° 36' lat. S., et 164° 47'-165° 26' long. E.; 90 kil. sur 35. Visitée par Bougainville et par Cook.

MALLIENS, anc. peuple de l'Inde en deçà du Gange, habitait au delà de l'Acésine, sur les bords de l'Hydraote, dans le Moultan. Alexandre le Grand le vainquit.

MALLIUS (Caïus), un des complices de Catilina, leva des troupes en Etrurie, commanda l'aile gauche de l'armée rebelle à Pistoia, et y fut tué, l'an 692 de Rome, 61 av. J.-C.

MALLOCH. *V.* MALLET (David).

MALLORCA, nom espagnol de MAJORQUE.

MALLOS ou MALLUS, v. de l'anc. Cilicie, sur le Pyramus, près de la mer, à 63 kil. E.-S.-E. de Tarse. On y remarquait l'oracle du devin Mopsus.

MALLOW, v. d'Irlande, comté et à 26 kil. N.-N.-O. de Cork, sur le Blackwater; 3,612 hab. dans la paroisse. Source minérale et bains fréquentés.

MALLUM, nom par lequel les écrivains latins du moyen âge désignent les grandes assemblées des Francs (*V.* CHAMP-DE-MARS), et qu'on appliquait aussi aux cours ou assemblées locales, tenues plus fréquemment par les comtes, centeniers ou dizainiers, pour rendre la justice, faire les convocations militaires, les ventes, les affranchissements et autres transactions civiles.

MALMAISON (LA). *V.* RUEIL.

MALMÉDY, *Malmundarium*, v. des Etats prussiens (prov. du Rhin), sur la Warge, dans la régence et à 36 kil. S. d'Aix-la-Chapelle; 5,000 hab. Ch.-l. de cercle; douane. Anc. abbaye de bénédictins. Nombreuses tanneries. Dentelles. Comm. de vins, houilles et fers. — Réunie à la France par le traité de Lunéville, elle devint, sous le 1er Empire, le ch.-l. d'un des arrond. du départem. de l'Ourthe.

MALMESBURY, v. d'Angleterre (Wilts), sur l'Avon, à 61 kil. N.-N.-O. de Salisbury, 40 N.-E. de Bath; 6,883 hab. dans la paroisse. Autrefois fortifiée, elle avait un célèbre couvent saxon, dont il reste une église et une tombe qu'on croit celle d'Athelstane. Patrie de l'historien Guillaume de Malmesbury et du philosophe Hobbes. Ses manufactures de laine ont à peu près disparu.

MALMESBURY (Guillaume de), chroniqueur. *V.* GUILLAUME.

MALMESBURY (John HARRIS, comte de), diplomate, né à Salisbury en 1746, m. en 1820, fils de James Harris, fut ministre plénipotentiaire d'Angleterre auprès de Frédéric II, roi de Prusse, en 1772, puis à St-Pétersbourg; envoyé dans les Provinces-Unies pendant les troubles de 1783, il contribua à rétablir le stathouder. Il se joignit à Pitt pour combattre la Révolution française, et vint à Paris, en 1797, afin de traiter de la paix avec le Directoire, mais sans succès. On a de lui une *Histoire de la révolution de Hollande de* 1777 *à* 1788, in-8°, et des *Mémoires*, Londres, 1844.

MALMŒ, v. forte de Suède (Gothie), petit port de commerce sur le Sund, à 630 kil. S.-S.-O. de Stockholm; par 55° 36' 6" lat. N., et 10° 39' 40" long. E.; 20,150 hab. Ch.-l. du län ou préfecture de son nom; comptoir de la Banque. Manuf. de gants, tapis, chapeaux, tabac et savon; grand commerce de grains. Le traité de paix qui consomma la désunion de la Suède d'avec le Danemark et la Norvége y fut signé, en 1523, entre Gustave Wasa et Frédéric Ier. — La préfecture de Malmœ, formée du S. de la Gothie, baignée au S. par la mer Baltique, à l'O. par le Sund, au N. par le Cattégat, est bornée à l'E. par la préfecture de Christianstad; 4,536 kil. carrés; 298,209 hab.; villes princip. : Lund, Landskrona, Helsingborg. C'est l'une des plus fertiles provinces de la Suède. Elève de beau bétail.

MALO, v. des Etats autrichiens (Vénétie), délégation et à 15 kilomètres N.-O. de Vicence, sur l'Orolo; 4,000 hab.

MALO (Saint). *V.* MACLOU (Saint).

MALO (SAINT-), *Alleco*, *Macloviopolis*, port de mer et sous-préfecture (Ille-et-Vilaine), à 70 kil. N.-O. de Rennes, près de l'embouchure de la Rance, par 48° 39' lat. N., et 4° 21' 27" long. O.; 9,330 hab. Cette ville, bâtie sur le rocher d'Aron, défendue par un château, et entourée de murailles remarquables, est rattachée à la terre ferme par une belle digue de 200 mètres, appelée le *Sillon*. C'est dans son port, grand et sûr, dont on a fait, en 1863, un immense bassin à flot, avec 2,955 mètres de quais, que l'on mesure les plus grandes marées du continent européen (15 mètres au-dessus de la basse mer). L'entrée du port est protégée par des îlots couronnés de forts. Tribunaux de 1re instance et de commerce, institution importante, école de navigation, bibliothèque; magasin des tabacs; direction des douanes. Entrepôt réel. Bains de mer fréquentés. St-Malo arme plus du tiers des navires qui vont à la pêche de la morue. Chantiers de construction, fabr. de cordages, chaînes-câbles; scierie à vapeur, distillerie, etc. Export. pour l'Angleterre de bestiaux, volailles, œufs, beurre salé, fruits, légumes, etc. Patrie de J. Cartier, Duguay-Trouin (qui a une statue en marbre sur la place de la Cathédrale), La Bourdonnais, Maupertuis, Lamettrie, Surcouf, Broussais, Lamennais, et Chateaubriand, dont le tombeau, surmonté d'une croix de granit, s'élève à l'extrémité d'un rocher, le *Grand-Bey*, dans la mer. — Cette ville, fondée au VIIIe siècle par les habitants d'*Aleth*, tire son nom de son 1er évêque. Les

Anglais la bombardèrent en 1693, 1695, et 1758-1759. C'est à St-Malo que se forma la première compagnie française des Indes. En 1711, les Malouins donnèrent à Louis XIV 30 millions pour soutenir la guerre. Autrefois les Malouins lâchaient des dogues dans la ville pendant la nuit, pour la protéger contre les malfaiteurs.

MALO-DE-LA-LANDE (SAINT-), ch.-l. de cant. (Manche), arr. et à 9 kil. N.-O. de Coutances; 72 hab.

MALOBODIUM, nom latin de MAUBEUGE.

MALOJAROSLAVETZ, v. de la Russie d'Europe, gyt et à 58 kil. N. de Kalouga, sur la Louja. Combat sanglant entre les Français et les Russes, en 1812.

MALOUAH. *V.* MALWA.

MALOUET (Pierre-Victor), homme d'Etat, né à Riom en 1740, m. en 1814, entra dans l'administration de la marine en 1763, passa 5 ans à St-Domingue en qualité d'ordonnateur et de commissaire, fut ensuite chargé par le ministre de Sartines d'aller examiner les améliorations qu'on pourrait apporter dans la colonie de Cayenne, et devint intendant du port de Toulon. Envoyé aux Etats-Généraux de 1789 par le bailliage de Riom, il y défendit la cause de la monarchie, et réclama un gouvernement analogue à celui de l'Angleterre. En 1790, il fonda le club des *Impartiaux*, bientôt appelé *club monarchique*, et fut un des personnages que le Roi consultait habituellement en secret. Echappé aux massacres de septembre 1792, il s'enfuit en Angleterre, où il publia une *Défense de Louis XVI*, et fit bientôt demander à la Convention la permission de venir assister ce malheureux prince. Il rentra en France en 1801, fut nommé commissaire-général de la marine à Anvers en 1803, maître des requêtes en 1808, conseiller d'Etat en 1810, mais déploya, dans ce dernier poste, un esprit d'opposition qui le fit éloigner de Paris en 1812. Le gouvernement provisoire de 1814 l'appela au ministère de la marine, et ce département lui fut confirmé par Louis XVIII. Il mourut peu de temps après. On a de lui : *Mémoires sur l'esclavage des nègres*, 1788, in-8°; *Mémoires sur l'administration du département de la marine*, 1790, in-8°; *Mémoires et correspondances officielles sur l'administration des colonies*, 1802, 5 vol. in-8°; *Considérations historiques sur l'empire de la mer chez les anciens et les modernes*, 1810, in-8°, etc. B.

MALOUIA, riv. du Maroc. *V.* MOULOUIA.

MALOUIN (Paul-Jacques), médecin et chimiste, né à Caen en 1701, m. en 1778, fut membre de l'Académie des Sciences de Paris, recteur du Collége de France, professeur de chimie au Jardin du Roi. On a de lui : *Traité de Chimie*, Paris, 1734, in-12; *Chimie médicale*, 1750, 1755, 2 vol. in-12; divers articles dans l'*Encyclopédie*, etc. Il y a des observations intéressantes dans deux Mémoires qu'il a publiés sur l'analogie de l'étain et du zinc.

MALOUINES ou FALKLAND (îles), archipel de l'Amérique anglaise, dans l'océan Atlantique, près de la pointe S. de l'Amérique méridionale; par 51°-52° 45' lat. N., et 60° 10'-64° 36' long. O. Cet archipel est composé de deux grandes îles, *East-Falkland* ou *l'Orientale*, dite aussi *Soledad* ou *Conti*, et *West-Falkland* ou *l'Occidentale*, dite aussi *Hawkin's Mainden-Land*, séparées l'une de l'autre par le détroit de Falkland (72 kil. de long), et de 9 îlots qui les entourent; 33,800 kil. carrés. *Port-Louis* et *Port-Egmont* sont les seuls établissements occupés par les Anglais. Sol peu fertile, dépourvu de bois; abondantes tourbières. On évalue à plus de 150,000 têtes le bétail sauvage qui erre en liberté dans ces îles; on y compte plus de 3,000 chevaux. C'étaient les Gauchos, natifs des pampas de la Plata, qui, naguère encore, se chargeaient de poursuivre et d'atteindre ces animaux; des Anglais et des Irlandais sont auj. initiés à cet art. — Strong, qui visita ces îles en 1688, les nomma Falkland; une colonie de Malouins y fut amenée par Bougainville en 1763, et en fut chassée, deux ans après, par les Espagnols, qui cédèrent leurs droits à l'Angleterre en 1771. La république de Buénos-Ayres occupa les Malouines en 1820; les Anglais les ont reprises en 1833; 621 hab.

MALPIGHI (Marcel), célèbre anatomiste, né en 1628 à Crevalcuore, près de Bologne, m. à Rome en 1694, étudia à Padoue sous André Mariani, et devint professeur à Bologne, puis à Pise, où le grand-duc de Toscane l'appela. Il se lia avec Borelli, et ils contribuèrent à fonder la célèbre académie *del Cimento*. Malpighi se fixa successivement à Pise, à Messine, à Bologne, et à Rome, où le pape Innocent XII le nomma son médecin. L'anatomie de structure doit beaucoup à Malpighi; il n'est presque pas d'organe sur lequel il n'ait fait des découvertes intéressantes. Le corps muqueux qui entre dans la composition de la peau, a retenu son nom. Comme physiologiste, il a fait des recherches savantes sur le développement de l'embryon dans l'œuf. Ses Œuvres complètes ont été publiées à Londres, 1686, in-fol., et Leyde, 1687, 2 vol. in-8°. Le P. Regis donna des *Œuvres posthumes*, Lond., 1697, in-fol. D—G.

MALPLAQUET, vge (Nord), arr. et à 29 kil. N.-O. d'Avesnes; 400 hab. Victoire de Marlborough et du prince Eugène sur le maréchal de Villars, 11 sept. 1709.

MALSTROM. *V.* MAELSTROM.

MALTE, *Ogygie* d'Homère, *Melita* des anciens, île de la Méditerranée, entre la Sicile et l'Afrique, par 35° 54' lat. N., et 12° 10' long. E., la principale d'un groupe auquel elle donne son nom, et qui se compose en outre des trois îlots de *Gozzo*, *Comino* et *Cominotto*; 255 kil. carr.: 28 kil. sur 16; 110,000 hab., dont 35,000 pour le ch.-l., la *Cité-Valette*. Malte n'est qu'un rocher calcaire, recouvert d'une couche de terre végétale qu'on y a transportée de Sicile; grâce au climat et au travail des habitants, la végétation y est très-riche : le sol produit du coton, des oranges et des fruits exquis, des roses d'une beauté remarquable; l'élève des abeilles est considérable et produit un miel délicieux; mais la population, trop nombreuse, y est excessivement misérable. L'industrie manufacturière est peu importante : fabr. de toiles de coton, toiles à voile, cigares. Malte contient l'une des plus fortes places de l'Europe, et le port le plus beau et le plus sûr de la Méditerranée; point intermédiaire entre Gibraltar et Corfou, c'est une possession d'une grande importance pour l'Angleterre, qui y entretient un gouverneur et une garnison de 4,000 hommes. — Malte a souvent changé de maîtres : les Phéniciens, 1400 av. J.-C.; les Carthaginois, 400; les Romains, 216; les Vandales, 445 de J.-C.; les Goths, les empereurs grecs, 533, l'ont possédée successivement; elle subit ensuite la domination des Arabes, 870, et des Normands de Sicile, 1090; le mariage de Constance de Sicile avec Henri VI la donna aux Hohenstauffen. Elle passa, en 1266, avec la Sicile, au pouvoir des Français, qui en furent dépossédés par les Espagnols. Elle appartenait encore à la maison d'Aragon, lorsque Charles-Quint la céda aux chevaliers de Rhodes, 1530, à qui Bonaparte l'enleva en 1798; mais après deux ans de blocus (*V.* VAUBOIS), Malte tomba au pouvoir des Anglais, qui l'ont gardée malgré les stipulations formelles du traité d'Amiens; et la possession leur en a été confirmée en 1815. F—T.

MALTE (Ordre de), ordre de chevalerie, religieux et militaire, dont l'origine remonte aux Croisades. Au milieu du XIe siècle, des marchands d'Amalfi obtinrent du calife d'Egypte la permission de bâtir à Jérusalem un hôpital, qu'ils dédièrent à St Jean, et où l'on recevait les pèlerins qui venaient visiter les saints lieux. Pierre Gérard, de la petite île de Martigues, en Provence, fut, sous le titre de *Maître de l'Hôpital*, le chef de cette pieuse institution. Sous les auspices de Godefroy de Bouillon et de ses successeurs, les marchands d'Amalfi se constituèrent en un ordre religieux, dont les membres furent nommés *Hospitaliers*. Les statuts de l'ordre ne furent cependant régularisés définitivement qu'en 1113, par une bulle du pape Pascal II. Ils imposaient aux religieux, outre les vœux ordinaires d'obéissance, de pauvreté et de chasteté, celui de recevoir de traiter et de défendre les pèlerins. L'assistance des Hospitaliers ne devait donc pas être purement passive, et bientôt il leur fallut prendre les armes et devenir hommes de guerre. Repoussés de la Terre-Sainte, qu'ils gardèrent les derniers, ils se retirèrent successivement à Margat, à St-Jean-d'Acre, à Limisso, en Chypre, et enfin à Rhodes, 1310, qu'ils défendirent pendant plus de deux siècles contre les attaques des Sarrasins. Sous le magistère de Jean de Lastic, ils repoussèrent une première attaque des Turcs Ottomans, en 1455. Pierre d'Aubusson résista avec le même succès à l'armée de Mahomet II, en 1480. Mais, en 1522, les chevaliers de Rhodes, attaqués par Soliman le Magnifique, se virent obligés de céder au nombre. Ils quittèrent l'île, au nombre de 4,000, sous la conduite du grand-maître Villiers de l'Ile-Adam, et, après avoir erré à Candie et en Sicile, vinrent se fixer dans l'île de Malte, que leur cédait Charles-Quint, et qui devint le siége définitif de l'ordre, 1530. Ils y furent encore attaqués par les Turcs, en 1565; le grand-maître Jean de La Valette les repoussa. Les chevaliers conservèrent Malte jusqu'en 1798, époque où Bonaparte, allant en Egypte, la conquit sur eux, et mit ainsi fin à leur existence politique. L'histoire des chevaliers de Malte est dès lors purement religieuse. L'empereur de Russie, Paul Ier, qui s'était déclaré le protecteur de l'ordre, en fut élu grand-maître; mais ce n'était là qu'une parodie; l'ordre était anéanti dans son essence. — Les membres de l'ordre de Malte étaient divisés en trois classes : les *chevaliers* devaient être nobles : les *chapelains* et les *servants d'armes* devaient seulement prouver qu'ils étaient nés de parents honorables, et qui ne

s'étaient point mêlés d'arts et de professions mécaniques ou basses. Les aspirants portaient le nom de *donats* ou *demi-croix*. Le grand-maître était élu par les chevaliers de l'ordre : il prenait les titres de *Grand-maître du St Hôpital de St-Jean à Jérusalem* et de *Gardien de l'armée de Jésus-Christ*. Il résidait à la Cité-Valette; son revenu annuel était de 2 millions de fr., environ. L'ordre n'était soumis au Saint-Siége que pour les matières de dogme. Les chevaliers se nommèrent *Joannites*, *Hospitaliers* ou *Chevaliers de St-Jean de Jérusalem* jusqu'à leur séjour à Rhodes; ils prirent alors le nom de *Chevaliers de Rhodes*, et, plus tard, celui de *Chevaliers de Malte*. L'ordre était composé de huit *langues* ou nations : Provence, Auvergne, France, Italie, Aragon, Allemagne, Castille, et Angleterre. Chacune de ces langues avait son chef à Malte, que l'on nommait *Pilier* ou *Bailli conventuel*. Chaque langue était subdivisée en prieurés, ceux-ci en bailliages, et les bailliages en commanderies. Le *pilier* ou premier dignitaire de chaque langue avait un titre et des attributions spéciales : Provence, *grand-commandeur;* Auvergne, *maréchal;* France, *grand-hospitalier;* Italie, *amiral;* Aragon, *grand-conservateur;* Castille, *grand-chancelier;* Allemagne, *grand-bailli;* Anglo-bavaroise, *turcopolier*. Cette dernière langue fut substituée à celle d'Angleterre, lors du schisme d'Henri VIII. La Réformation enleva à l'ordre les grands-prieurés de Suède et de Danemark. La langue de Provence comprenait les deux prieurés de St-Gilles et de Toulouse, et le bailliage de Manosque. Celle d'Auvergne était composée du prieuré d'Auvergne et du bailliage de Bourganeuf. La langue de France possédait trois grands-prieurés, ceux de France, d'Aquitaine et de Champagne, et deux bailliages, dont les titulaires étaient le commandeur de St-Jean-en-l'Ile, près de Corbeil, et le commandeur de St-Jean-de-Latran à Paris. Établie en 1171, sous le nom de maison de St-Jean-de-Jérusalem, la commanderie de Paris ne prit que vers le XVIe siècle le nom de St-Jean-de-Latran. Elle occupait l'ancien clos Bruneau, au N. de la place Cambrai, à l'E. de la rue St-Jacques. L'hôtel du commandeur n'existe plus. La nef de l'église, restée debout, ainsi qu'une tour carrée qui servait de geôle à la commanderie, et dans laquelle Bichat s'est livré à ses observations médicales, ont été démolies en 1855. Les membres de l'ordre de Malte portaient, dans l'établissement, une robe et un manteau noirs; à la guerre, une cotte d'armes rouge. Ce vêtement était orné, sur le côté gauche, d'une croix blanche à huit pointes. — L'ordre de Malte a été reconstitué depuis de longues années dans les États pontificaux; le siége de l'administration, établi d'abord à Catane, en Sicile, a été transféré, en 1826, à Ferrare, et en 1834 à Rome, qui est la résidence actuelle du grand-maître, chef de l'ordre, et de son conseil. L'ordre de Malte entretient un agent diplomatique reconnu à Vienne, près de la cour d'Autriche, et compte maintenant (1865) quatre grands-prieurés qui sont : 1° celui de Rome, où le titulaire est toujours un cardinal à la nomination de N. S. P. le Pape; 2° celui de Lombardie et Venise; 3° celui des Deux-Siciles; 4° celui de Bohême. Il y a 102 commanderies, dont 57 commanderies de justice, et 45 de famille; et en outre deux bailliages. — Le roi de Prusse, qui possédait dans ses États le bailliage (protestant depuis la Réformation) de Brandebourg, le supprima en 1811; mais, l'année suivante, il institua pour ses États l'ordre de St-Jean, dont il s'est constitué souverain protecteur, et dont il nomme le grand-maître et les chevaliers. Il n'y a donc rien de commun entre l'ordre de St-Jean de Prusse et l'ordre de St-Jean de Jérusalem.

Liste des grands-maîtres.

1° *En Palestine.*

Pierre-Gérard de Martigues	1099
Raymond Du Puy	1118
Auger ou Otteger de Balben	1160
Gilbert de Saly ou Gerbert d'Assaly	1163
Gastus ou Castus	1170
Joubert ou Josbert de Syrie	1173
Roger de Moulins	1177
Garnier de Syrie	1187
Ermangard Daps	1191
Godefroi de Duisson, ou Gaufred de Donjun	1192
Alphonse de Portugal	1194
Geoffroy le Rat	1204
Guérin de Montaigu	1208
Bertrand de Texis	1230
Guérin ou Gérin	1231
Bertrand de Comps	1236
Pierre de Villebride	1241
Guillaume de Châteauneuf	1244
Hugues de Revel	1259
Nicolas de Lorgue	1278

2° *A Chypre.*

Jean de Villiers	1288
Odon de Pins	1294
Guillaume de Villaret	1300

3° *A Rhodes.*

Foulques de Villaret	1037
Hélion de Villeneuve	1319
Dieudonné de Gozon	1345
Pierre de Corneillan	1353
Roger de Pins	1355
Raymond Béranger	1365
Robert de Juillac	1374
Juan Fernandès d'Heredia	1376
Philibert de Naillac	1397
Antonie Flavian	1421
Jean Bonpar de Lastic	1437
Jacques de Milly	1454
Pierre Raymond Zacosta	1461
Jean-Baptiste des Ursins	1464
Pierre d'Aubusson	1476
Emeri d'Amboise	1503
Gui de Blanchefort	1503
Fabrice Caretto	1512
Villiers de l'Ile-Adam	1521

4° *A Malte.*

Pierre du Pont	1534
Didier de St-Jaille	1535
D'Omèdes	1536
Claude de la Sangle	1553
Jean de La Valette	1557
Guidalotti de Monte	1568
De la Cassière	1572
Loubeux de Verdale	1581
Garzez	1595
Adolphe de Vignacourt	1600
Mendez Vasconcellos	1622
Antoine de Paule	1623
Lascaris	1636
Redin	1637
Annet de Clermont	1660
Raphael Cotoner	1663
Caraffa	1680
Vignacourt (2e du nom)	1689
Raymond Perellos de Rocafull	1697
Zondodari	1720
Manoël Villena	1722
Raymond Despuig	1737
Pinto de Fonseca	1741
Ximénès	1773
Emmanuel de Rohan	1775
Hompesch	1797

F—T.

MALTE BRUN (Conrad), savant danois, dont le nom véritable est Malte Conrad Bruun, né en 1775 à Thisted (Jutland), m. à Paris en 1826, avait été destiné d'abord au ministère évangélique, mais y renonça bientôt pour se livrer aux sciences politiques. En 1796, il dut se réfugier en Suède, pour échapper aux persécutions que lui attiraient quelques écrits en faveur de la liberté de la presse et de l'affranchissement des paysans. Il vint à Paris, en 1800, et rédigea presque sans interruption, depuis 1803 jusqu'à sa mort, les articles de politique étrangère dans le *Journal des Débats*. On a de lui : *Géographie mathématique, physique et politique de toutes les parties du monde*, en société avec Mentelle, Paris, 1803-1805, 16 vol. in-8° et atlas in-fol.; *Tableau de la Pologne ancienne et moderne*, 1 vol. in-8° et atlas in-1°; *Apologie de Louis XVIII*, 1815, in-8°; *Traité de la légitimité*, 1825, in-8°; *Précis de la géographie universelle*, 1810-29, 8 vol. in-8°, dont le dernier est de M. Huot, ouvrage trad. en plusieurs langues. Nouvelles éditions revues et complétées par M. Malte Brun fils, 1851-55, 6 vol. in-8° fig.; par M. Lavallée, 1855-59; par M. Cortambert, 1856-60. Malte Brun fonda les *Annales des voyages*, 1808-13, 25 vol. in-8°, et publia avec Eyriès les *Nouvelles annales des voyages*, 1819-26, 32 vol. in-8°, recueil dont la publication se continue encore. Il fut un des collaborateurs de la *Biographie universelle* de Michaud. Des *Mélanges scientifiques et littéraires de Malte Brun*, ou *Choix de ses principaux articles*, ont été recueillis et mis en ordre par G. Nachet, Paris, 1828, 3 vol. in-8°.

MALTHUS (Thomas-Robert), économiste anglais, né à Rookery (Surrey), en 1766, m. en 1834. Destiné par son père à l'état ecclésiastique, il entra dans les ordres en 1789, et desservit une cure des environs de Cambridge. Il s'appliqua à l'étude de l'histoire et de l'économie politique, et comprit bientôt la fausseté des écrits de l'époque sur la perfectibilité humaine, où le malheur des peuples était attribué aux seuls vices des gouvernements. En 1798, en réponse à un écrit de W. Godwin, dans l'*Inquirer*, sur l'Avarice et la Prodigalité, il publia un *Essai sur les principes de la population*, Londres, 1 vol. in-8°, où il attribue principalement le malaise et la pauvreté des classes inférieures à la tendance des hommes à se multiplier d'une manière trop rapide, sans rapport avec l'augmentation des subsistances. Ce livre fit grande sensation. Malthus, pour approfondir ses recherches, parcourut la Suède, le Danemark, la Russie, la Suisse et la Savoie. A son retour, il publia de nouveau, et comme 2e édition, un ouvrage plus approfondi : *Essai sur les principes de la population*, ou *Exposé des effets passés et présents de l'action de cette cause sur le bonheur du genre humain, suivi de quelques recherches relatives à l'espérance de guérir ou adoucir les maux qu'elle entraîne*, Londres, 1803, in-4°; il y appuyait par l'exemple des peuples le principe par lui posé, et montrait la tendance universelle des nations à se multiplier à l'infini; cette tendance n'est arrêtée, à son avis, que par les calamités publiques, la famine, les maladies, les vices engendrés par la misère; comme conséquence, il constatait les malheureux effets des distributions gratuites : l'indigent sans inquiétude et sans prévoyance, se multiplie à l'excès, en raison même des secours qu'il reçoit; le seul remède est

l'amélioration du sort des classes inférieures, cherché surtout dans la circonspection dans les mariages. Ces idées soulevèrent des haines. On présenta Malthus comme un ennemi des classes inférieures, un partisan des calamités publiques. L'*Essai sur les principes de la population* eut cinq éditions; la dernière, publiée en 1817, avec d'importantes modifications, a été traduite en français par G. Prévost, Genève, 1823, Paris, 1836, 4 vol., et 1845, 1 vol. gr. in-8°, avec introduction par Rossi, notice de Ch. Comte, et notes de Joseph Garnier. En 1804, Malthus fut nommé professeur d'histoire et d'économie politique au collége de la Compagnie des Indes orientales, dans le comté de Hartford. Il adopta dans ses leçons les principes d'Adam Smith. Il publia plusieurs Mémoires sur des questions spéciales, notamment sur les lois des céréales, et un écrit *sur la Nature et les progrès du revenu*, Londres, 1807 et 1815, in-8°. En 1819, il fit paraître des *Principes d'économie politique sous le rapport de leur application pratique*, trad. en français par Constancio, Paris, 1820, 2 vol. in-8°, ouvrage réédité en 1846, gr. in 8°, suivi des *Définitions en économie politique*, qui avaient paru à Londres en 1827; là il cherche à préparer par l'expérience l'application pratique des principes économiques. Il fut membre de la Société royale de Londres, et associé libre de l'Académie des sciences morales et politiques de France. *V.* une Notice sur sa vie et ses ouvrages, par M. Ch. Comte, 1836. B—u.

MALTON (NEW-), v. d'Angleterre (York, N,-Riding), sur le Derwent, à 30 kil. N.-E. d'York; station du chemin de fer du centre; 8,072 hab. Ruines d'un anc. château. Gants, toiles, chapeaux; grand commerce de grains, beurre et bière. Foires pour les chevaux.

MALTOTE, en latin *Malè tolta*, mot signifiant *mal levée, mal perçue*, et que l'on trouve appliqué, pour la première fois, à une contribution qui fit soulever le peuple de Rouen en 1292. Plus tard, on l'étendit à toute espèce d'impôt, et il désigna même le corps et l'ensemble des compagnies de finances.

MALUS (Etienne-Louis), célèbre physicien, né à Paris en 1775, m. en 1812, entra en 1793 à l'Ecole du génie militaire de Mézières. Cette école ayant été supprimée, il s'engagea, et travailla comme simple terrassier aux fortifications de Dunkerque. Là il fut remarqué par un ingénieur, qui l'envoya à l'Ecole polytechnique. Peu après sa sortie, il alla à l'armée de Sambre-et-Meuse, en qualité de capitaine du génie. Il prit part à l'expédition d'Egypte, et rentra en France, chef de bataillon, en 1801. En 1807, il présenta à l'Académie des sciences un *Traité d'optique analytique*, qui fut inséré dans le Recueil des savants étrangers, et un Mémoire sur le pouvoir réfringent des corps opaques. Il remporta le prix proposé par l'Académie, en 1808, pour une *Théorie mathématique de la double réfraction*. Mais sa grande découverte, et l'une des plus importantes de la physique, est celle de la polarisation de la lumière. En 1810, il remplaça Montgolfier à l'Académie des Sciences; en 1811, la Société royale de Londres lui accorda la médaille fondée par Rumford. V.

MALVA ou MULUCHA, anc. riv. d'Afrique, séparait la Mauritanie Tingitane de la Mauritanie Césarienne; auj. *Moulouia*.

MALVASIA ou MALVOISIE, petite île de la Grèce, rattachée à la Laconie, et qui produit le vin dit *de Malvoisie*. Ch.-l., *Napoli-di-Malvasia*. On récolte aussi le vin de Malvoisie à Candie et au mont Ida.

MALVERN, chaîne de collines d'Angleterre, dans les comtés de Worcester et de Hereford, est renommée pour ses sites pittoresques.

MALVINA. *V.* OSSIAN.

MALVOISIE. *V.* MALVASIA.

MALWA ou MALOUAH, anc. prov. de l'Hindoustan, entre celles d'Adjemir et d'Agra au N., de Gandouana et de Kandeisch au S., d'Allahabad à l'E., par 22°-26° lat. N., et 72°-77° long. E.; 140 kil. de l'E. à l'O., 200 du N. au S. Pop. évaluée à 4,000,000 d'hab. Sol élevé, arrosé par la Nerbuddah, le Tchambal, le Betwa, etc., et fertile en grains, tabac et sucre. On en exporte de l'opium pour la Chine (50 millions de fr. par an). Le Malwa est auj. divisé en *Malwa indépendant*, qui fait partie du roy. de Sindhia et a pour ch.-l. Oudjéin, et *Malwa tributaire des Anglais*, comprenant les Etats de Bopal, de Dara et d'Indore.

MALZIEU (LE) ou MALZIEU-VILLE, ch.-l. de cant. (Lozère), arr. et à 40 kil. N.-E. de Marvejols, sur la Truyère; 743 hab. Fabr. de couvertures de laine; parcheminerie. Autrefois fortifié.

MAMBRÉ, anc. vallée de Palestine, entre Hébron et Jérusalem. Abraham y résida longtemps, et y reçut la visite des Anges qui lui annoncèrent la naissance d'Isaac.

MAMELOUKS (d'un mot arabe qui signifie *esclave*), nom donné aux esclaves turcs et circassiens dont quelques successeurs de Saladin composèrent leur garde particulière, et qui, élevés aux premières dignités, finirent par devenir les maîtres de l'Egypte. L'origine de cette milice remonte aux invasions de Gengis-Khan. Malek-Salèh, sultan ayoubite, acheta, le premier, de ces esclaves turcs aux Mongols, qui les avaient enlevés dans leurs excursions. Il les logea dans le vestibule de son palais, dont il leur confia la garde. Après les avoir disciplinés, il les distribua dans les principales villes de l'Egypte, où ils demeuraient en garnison. Azzeddin-Moez-Aïbek, général de cette milice, après l'assassinat du sultan Malek-Moadham, le vainqueur de Louis IX, fit proclamer reine absolue Chadjereddor, mère du sultan; puis il épousa la reine, et fut déclaré premier sultan de la première dynastie des Mamelouks, 1254. Il y eut deux dynasties de sultans; les *Baharites* ou Marins, 1254-1382, ainsi nommés parce qu'ils faisaient partie des Mamelouks qui avaient leurs quartiers dans les principales villes maritimes de l'Egypte; les *Bordjites*, 1382-1517, ainsi appelés parce qu'ils étaient au nombre des esclaves circassiens qui étaient en garnison dans les principales forteresses (*borodj*). Le règne des sultans mamelouks fut constamment troublé par des dissensions intérieures; cependant l'Egypte devint, sous leur domination, une grande puissance. Les dernières traces de la domination chrétienne disparurent, et les Mongols, auxquels personne ne résistait, furent battus plusieurs fois et tenus en respect. Les sultans Bibars, Kelaoun, et surtout Nasser-Mohammed-ben-Kelaoun, illustrèrent leur règne. Les sultans mamelouks n'étaient pas moins redoutables par leur adresse diplomatique que par la supériorité de leurs armes. Enfin, en 1517, Sélim, sultan des Ottomans, mit fin à leur règne; il vainquit et fit pendre Toumam-Bey, dernier sultan, et réduisit l'Egypte en province ottomane. Mais les fonctions du gouvernement furent laissées à un divan (conseil) composé de Mamelouks; l'administration locale fut confiée à 24 beys. Le sultan ottoman était représenté par un pacha, qui notifiait ses ordres et lui faisait passer le tribut. Les membres du divan avaient le droit de rejeter les ordres du pacha, en motivant leur refus; ils pouvaient même le déposer. L'autorité de la Porte, déjà bien restreinte, le devint encore plus. En 1766, Ali-Bey, l'un des beys mamelouks, refusa le tribut, chassa le pacha, battit les armées turques, et se fit proclamer sultan d'Egypte; la trahison mit fin à sa révolte; mais elle avait porté une profonde atteinte à l'autorité des Turcs. Les Mamelouks étaient indépendants de fait. Ils avaient pour chefs Mourad-Bey et Ibrahim-Bey, lorsque Bonaparte débarqua en Egypte, 1798. Les victoires des Français décimèrent les Mamelouks, et ruinèrent leur influence. En proie à des dissensions, ils ne purent reconstituer leur puissance, après le départ des Français. Mais, en 1808, ayant repris les armes, ils complotèrent de renverser Méhémet-Ali, pendant qu'il faisait son expédition contre les Wahabites. Le vice-roi, se voyant menacé, les invita, le 1er mars 1811, à assister, dans la citadelle du Caire, à l'investiture de son fils, Toussoun-Pacha, qui allait commander l'expédition contre les Wahabites; dès qu'ils furent arrivés, on ferma les portes, et des soldats apostés les tuèrent tous à coups de fusil, sous les yeux de Méhémet. Cette exécution eut de l'écho, et la plupart des Mamelouks furent exterminés dans les provinces. M. Quatremère a donné une *Histoire des sultans Mamelouks*, traduite de Makrizi, 1838, 4 vol. in-4°. D.

MAMELOUKS DE LA GARDE, corps créé par le général Bonaparte pendant son séjour en Egypte, et composé de cavaliers pris parmi les naturels de ce pays. On en forma, en 1804, une compagnie, forte de 162 hommes, et qui fut bientôt élevée à 250. Ils portaient le costume oriental. Un tiers des officiers et sous-officiers était pris parmi les Français. Après l'abdication de Napoléon Ier, ils furent dispersés, et en partie massacrés à Marseille.

MAMERCUS (L. Æmilius), consul l'an 280 de Rome, 473 av. J.-C., voulut faire frapper de verges Publilius Voléro, brave centurion qui refusait de servir comme simple soldat. Le peuple souleva le chassa du Forum avec son collègue, et, l'année suivante, nomma Voléro tribun.

MAMERCUS (Æmilius), investi de la dictature l'an 317 de Rome, 436 av. J.-C., combattit les Fidénates, alliés des Véiens, dont son maître de la cavalerie, Corn. Cossus, tua le roi Tolumnius. Elu de nouveau dictateur en 431, il réduisit de 5 ans à 18 mois la durée de la censure; enfin, dictateur pour la troisième fois en 426, il reprit Fidènes.

MAMERS, *Mamerciæ*, s.-préf. (Sarthe), à 48 kil. N.-N.-E. du Mans, près des sources de la Dive; 5,640

hab. Tribunaux de 1re instance et de commerce, collége, bibliothèque. Autrefois fortifiée. Fabr. de toiles, serges, calicots, basins, piqués; tanneries. Comm. de grains et bestiaux.

MAMERS, nom du dieu de la guerre chez les tribus sabelliennes. Les Samnites, dans une épidémie, vouèrent à ce dieu un *printemps sacré;* tout ce qui naquit durant ce printemps fut immolé, excepté les enfants, qui durent s'exiler à leur 20e année. On les appela *Mamertins.*

MAMERT (Saint), *Mamertus,* archevêque de Vienne en 463, m. en 477, eut quelques démêlés avec Gondioc, roi des Bourguignons, qui était arien. Il a institué les *Rogations* (*V. ce mot*). Fête, le 11 mai.

MAMERT (Claudien), frère du précédent, m. vers 474, fut d'abord moine, et partagea ensuite avec son frère le gouvernement du diocèse de Vienne. Sidoine Apollinaire, son ami, le regardait comme le plus beau génie de son siècle. On a de lui : l'*Office des Rogations,* et un *Traité de la nature de l'âme,* Venise, 1482, et Anvers, 1607, où il combat les opinions matérialistes de Fauste de Riez. Il est l'auteur de l'hymne *Pange lingua,* faussement attribué à Fortunat. *V.* Germain, *de Mamerti Claudiani scriptis et philosophia,* 1840, in-8°. B.

MAMERT (SAINT-), ch.-l. de cant. (Gard), arr. et à 16 kil. N.-O. de Nîmes; 583 hab.

MAMERTIN (Claude), panégyriste du IIIe siècle, florissait à Trèves, où il prononça, en 289, le panégyrique de Maximien Hercule, créé César par Diocletien, et, en 292, un *Genethliacon* pour l'anniversaire de la naissance du même prince. Le style en est assez élégant; mais l'auteur prodigue l'adulation. Ces ouvrages se trouvent dans le recueil des *Panegyrici veteres,* avec un panégyrique pour le consulat de Julien, 362, attribué à un autre Mamertin, qui fut préfet d'Italie et d'Illyrie sous Julien, et destitué par Valentinien en 365.

MAMERTINE (Prison). *V.* TULLIANUM.

MAMERTINS. *V.* MAMERS.

MAMERTINS, brigands partis de *Mamertium* ou *Mamertum,* servirent en Sicile comme mercenaires sous Agathocle, surprirent, après sa mort, la ville de Messine, et en firent un repaire d'où ils infestaient toute la Sicile. Pyrrhus, appelé par les Syracusains, réprima leurs brigandages, 276 av. J.-C.; Hiéron les combattit avec succès, et allait recevoir leur soumission, quand le Carthaginois Hannon vint lui disputer cette conquête. Les Mamertins s'adressèrent alors au sénat romain; la Sicile était une trop belle proie pour ne pas le tenter. Il intervint, mais bien décidé à chasser pour son compte les Carthaginois de l'île, 264. Ce fut là l'origine de la première guerre punique. O.

MAMERTIUM ou MAMERTUM, v. de l'Italie ancienne (Brutium), à 48 kil. S. d'Hipponium, et en face de Messine; auj. *Oppido.*

MAMET-LA-SALVETAT (SAINT-), ch.-l. de cant. (Cantal), arr. et à 17 kil. O.-S.-O. d'Aurillac, dans un pays boisé; 381 hab.

MAMILIUS, nom d'une famille latine originaire de Tusculum. Elle prétendait descendre d'Ulysse : des deniers d'argent et des as, frappés à la fin de la République romaine, et appartenant à cette famille, représentent Ulysse avec son chien fidèle. Un Octavius Mamilius, dictateur de Tusculum, fut gendre de Tarquin le Superbe, et périt en défendant sa cause à la bataille du lac Régille, l'an 257 de Rome, 496 av. J.-C. B.

MAMMÉE (Julie), fille de Julius Avitus et de Mœsa, née à Émèse, fut mère d'Alexandre Sévère, qu'elle déroba aux coups d'Héliogabale, son cousin, et gouverna quelque temps en son nom, 975 de Rome, 222 de J.-C. Initiée au christianisme par les entretiens d'Origène, elle s'appliqua à développer dans son fils les vertus d'un bon prince, et lui donna pour ministres les jurisconsultes Paul et Ulpien, et l'historien Dion Cassius. Elle fut tuée avec son fils par des soldats séditieux, qui venaient de proclamer le Thrace Maximin, 235. On lui reprochait son orgueil et son avarice.

MAMMOLA, v. du royaume d'Italie, dans la province de Reggio, à 12 kil. N. de Gerace; 8,218 hab.

MAMMON, dieu des richesses chez les anc. Syriens.

MAMORÉ ou MAHMORAH, riv. de Bolivie, coule au N., sépare la Bolivie du Brésil, reçoit le Guapore et le Guapey, et se jette dans la Madeira. Cours de 900 kil.

MAMOUN (AL-). *V.* AL-MAMOUN.

MAMPSARUS, mont. de l'anc. Numidie, dans la chaîne de l'Atlas. Auj. *Anenchès.*

MAMURRA, chevalier romain, de Formies, acquit de grandes richesses en Gaule, où il accompagna César comme préfet des ouvriers de l'armée, et fit bâtir, à son retour, sur le mont Cœlius, à Rome, un palais revêtu de marbre, luxe jusque-là inconnu des Romains.

MAN, anc. *Monabia, Menavia,* île anglaise de la mer d'Irlande, près de la pointe S.-O. de l'Ecosse; 50 kil. sur 22; 52,116 hab. Ch.-l., *Castleton;* v. princip., Douglas, résidence de l'évêque de Sodor-et-Man. Sol montagneux; le point culminant est le Snaffield. Récolte de grains, pommes de terre, fruits. Mines de cuivre, zinc, plomb, fer; carrières de granit et d'ardoises. Beaux pâturages; élève de moutons estimés. Pêcheries de harengs et de morues. — L'île de Man, possédée longtemps par les comtes de Derby, puis par les ducs d'Athol, jouissait d'une sorte d'indépendance féodale. Les Anglais l'achetèrent en 1765, et en chassèrent les contrebandiers qui l'infestaient. On y parle la langue *manx,* dialecte du celtique.

MAN, île de l'Océanie, entre la Nouvelle-Bretagne et la Nouvelle-Irlande; par 4° lat. S. et 149° long. E. — Découverte par Carteret en 1767.

MANA, riv. de la Guyane française, coule du S. au N., et se jette dans l'Atlantique à 160 kil. N.-O. de Cayenne. Cours de 200 kil. Sur ses bords insalubres, on a établi une colonie agricole pour les nègres, conduite par des religieuses de la congrégation de St-Joseph de Cluny.

MANAAR (Golfe de), entre la pointe S.-E. de l'Inde anglaise et l'île de Ceylan, par 76° long. E., et 9° lat. S. Pêcheries très-import. de perles, sur un banc long de 32 kil.

MANABI, prov. de la république de l'Equateur, une des deux formées de l'ancien département colombien de Guayaquil. Ch.-l., *Puerto-Viejo.*

MANACOR, v. d'Espagne, dans l'île de Majorque, à 36 kil. N.-E. de Palma; 10,315 hab.

MANADO, v. de l'île Célèbes, sur la côte N., ch.-l. d'une résidence hollandaise qui a 70,000 hab.

MANAGUA. *V.* le *Supplément.*

MANAHEM, 16e roi d'Israël, tua l'usurpateur Sellum, et régna à sa place, de 760 à 754 av. J.-C. Des cruautés et des débauches remplirent la vie de ce prince, qui laissa la couronne à son fils Phaceia.

MANAIA, une des îles de Cook (*V. ce mot*).

MANAMA, v. d'Arabie. *V.* MEDINA.

MANANT (du latin *manens,* demeurant), se disait, au moyen âge, de tout homme habitant son lieu natal, ayant un *manoir;* et *manantise* équivalait à propriété rurale, à richesse. Les documents historiques présentent toujours simultanément ces mots, *bourgeois et manants,* qui marquent deux classes intermédiaires entre les nobles et les serfs, lesquelles sont peut-être moins distinctes que ne le fait supposer la différence des dénominations : l'une pourrait se rapporter aux habitants des bourgs et des villes, l'autre à ceux de la campagne. Le mot *manant,* avili ensuite et rendu injurieux par l'usage, a désigné un paysan, puis un rustre. B.

MANAR, île de la mer des Indes, à l'O. et près de Ceylan; 7 kil. sur 2. Ch.-l., *Manar,* petit port sur la côte E.—Prise par les Portugais en 1560, et, en 1658, par les Hollandais, à qui elle servit de lieu d'exil.

MANASSAROVAR, lac de l'empire chinois (Thibet), sur le revers septentrional de l'Himalaya, à plus de 5,000 mèt. de hauteur. Il est vénéré par les Hindous.

MANASSÉ, fils aîné de Joseph et d'Aseneth, naquit en Egypte, et fut adopté par Jacob, son aïeul. Il a laissé son nom à l'une des 12 tribus des Hébreux en Palestine. Cette tribu était divisée en 2 parties : 1° la *demi-tribu occidentale de Manassé,* à l'O. du Jourdain, entre les tribus d'Issachar au N., de Gad à l'E., d'Ephraïm au S., et la Méditerranée à l'O.; ch.-l., Thersa; v. princip., Samarie, Césarée. Elle fit plus tard partie de la Samarie. Le mont Garizim y était contenu. — 2° la *demi-tribu orientale de Manassé,* à l'E. du Jourdain, entre la Syrie au N., l'Iturée, la Trachonitide et l'Idumée à l'E., les tribus de Gad au S., d'Issachar, de Zabulon et de Nephtali à l'O.; ch.-l., Gessur; v. princip., Gadara, Gamala. Elle s'appuyait au lac de Génésareth à l'O., et contenait au S.-E. les monts Galaad. Elle répondait à l'Auranitide et à la Gaulonitide formées plus tard.

MANASSÈS, 15e roi de Juda, succéda à son père Ezéchias, n'étant âgé que de 12 ans, 691 av. J.-C. Il adora Baal, consulta les magiciens, et fit verser le sang innocent. Plusieurs prophètes, et surtout Isaïe, l'avertirent de la part de Dieu; mais il fit saisir Isaïe, et ordonna de le scier en deux avec une scie de bois. Après 22 ans d'un règne impie, il fut surpris par les armées d'Assar-Haddon, roi d'Assyrie, qui l'emmena captif. Le malheur fit ouvrir les yeux à Manassès; il se repentit de ses crimes, et, de retour à Jérusalem, s'appliqua à les réparer, en restaurant le culte du Seigneur, et en fortifiant son royaume. Il mourut en 640. L—H.

MANASSÈS (Constantin). *V.* CONSTANTIN.

MANÇANAREZ, riv. d'Espagne. *V.* MANZANAREZ.

MANCEAUX, nom des habitants du Maine.

MANCEPS, nom donné, chez les anciens Romains, à quiconque achetait ou louait, aux enchères, quelque chose du public; tel que, par exemple, l'adjudicataire d'un impôt de l'Etat, qui, par ce fait, devenait chef d'une compagnie de publicains. C. D—Y.

MANCHA-REAL, v. d'Espagne (Andalousie), prov. et à 8 kil. E. de Jaën; 5,000 hab. Draps et toiles; briqueteries.

MANCHE, *Oceanus Britannicus*, mer qui forme un long détroit entre l'Angleterre et la France, et qui joint l'océan Atlantique à la mer du Nord. Elle présente sur les côtes de France trois grandes échancrures, qui portent les noms de baie de la Somme, golfe du Calvados, golfe de St-Malo. Dans la baie de la Somme se trouvent Boulogne, le meilleur port de la côte jusqu'au Havre, la rade d'Ambleteuse, les petits ports d'Etaples, du Crotoy, de St-Valery-sur-Somme, du Tréport, de Dieppe, de St-Valery-en-Caux, de Fécamp, d'Etretat. Le golfe du Calvados s'étend du cap Antifer à la pointe de Barfleur. Sur cette côte, hérissée de rochers, on remarque les ports du Havre et de Honfleur, Trouville, la rade de Caen, le port de Caen, Corseulles au milieu des rochers du Calvados, le port de refuge de Port-en-Bessin, Isigny, Carentan, la rade de la Hougue, enfin la dangereuse pointe de Barfleur, extrémité N.-E. de la presqu'île du Cotentin, qui est terminée au N.-O. par le cap de la Hague. C'est entre ces deux caps qu'est situé Cherbourg. Dans le golfe de St-Malo, qui commence au cap de la Hague, on remarque les îles anglo-normandes, Granville, le Mont-St-Michel, la baie de Cancale, St-Malo et St-Servan, le port du Légué dans la petite baie de St-Brieuc, le port Binic ou port Penthièvre, Paimpol, Tréguier, Morlaix, Roscof, le port de refuge de l'île de Batz. Moins échancrées du côté de l'Angleterre, les côtes de la Manche offrent un plus grand nombre de baies, de rades et de ports. Mentionnons Douvres à l'entrée de la Manche, Folkestone, Brighton, Portsmouth, port de guerre dans la rade de Spithead formée par la grande île de Wight, Southampton au fond de cette rade, Plymouth, grand port militaire, enfin les îles Scilly ou Sorlingues, excellente station pour surveiller l'entrée de la Manche. Les marées de la Manche sont très-fortes, et les vents d'ouest qui y dominent rendent la navigation difficile. Le poisson est plus abondant sur les côtes d'Angleterre, et les huîtres sur les côtes de France. L'Authie, la Canche, la Somme, la Bresle, l'Arques, la Seine, la Touques, la Dive, l'Orne, la Vire, le Couesnon, la Rance, etc., affluent à la Manche sur les côtes de France. L'Exe, le Dart, le Tamer, le Fal, y débouchent sur les côtes d'Angleterre. La largeur de la Manche est de 30 kil. entre les caps Gris-Nez (France) et Dungeness (Angleterre), de 220 kil. entre la rade de Cancale et l'embouchure de l'Exe. M.

MANCHE, département maritime du N.-O. de la France, entre la Manche (qui lui donne son nom) au N.-E., au N. et à l'O., les départem. d'Ille-et-Vilaine au S.-O., de la Mayenne au S., de l'Orne et du Calvados à l'E.; formé dans l'anc. Normandie (Avranchin et Cotentin). Superf., 589,687 hect. Pop., 591,121 hab. Ch.-l., *St-Lô*. Sol accidenté, sillonné du S. au N. par les collines du Cotentin; arrosé par la Vire, la Taute, la Douve, la Sienne, la Sioule, la Sée, la Sélune, le Couesnon. Fertilisé par une culture bien entendue, il produit en abondance les céréales, les fruits à cidre, la pomme de terre, le lin; il a de nombreux et beaux pâturages, des herbages qui nourrissent beaucoup de bétail et de bons chevaux. Exploit. de fer, plomb, granit, marbre, ardoise, houille, tangue et quelques marais salants. Pêche active. L'industrie a pour objets principaux la fonte du fer, le travail du zinc et du cuivre, le tissage du lin, du coton et du crin, la fabrication des étoffes de fil et de coton, des blondes et dentelles, du parchemin, de la quincaillerie et de la coutellerie communes. Comm. de cidre, poisson, céréales, bestiaux, beurre, volailles. Ce départem. forme le diocèse de Coutances et d'Avranches, et est du ressort de la cour impériale de Caen. B.

MANCHE, contrée d'Espagne (Nouv.-Castille), formant la province actuelle de Ciudad-Real (*V. ce mot*).

MANCHE DE TARTARIE, détroit qui sépare l'île Tarrachaï de la côte orientale de Mandchourie; 400 kil. de long; 120 kil. dans sa plus grande largeur.

MANCHE (Gardes de la). *V.* GARDES.

MANCHE (Gentilshommes de la), gentilshommes chargés, dans l'ancienne monarchie, d'accompagner le dauphin de France, depuis l'âge de 7 ans jusqu'à sa majorité. L'étiquette leur défendait de le tenir par la main, ce qui eût été trop familier; il ne leur était permis de le toucher qu'à la manche.

MANCHESTER, *Mancunium*, *Manduessedum*, v. d'Angleterre (Lancashire), au confl. de l'Irk et de la Medlok avec l'Irwell, à 40 kil. E. de Liverpool, qui lui sert de port et lui est relié par un chemin de fer, et à 280 kilom. N.-O. de Londres; par 53° 29′ lat. N., et 4° 35′ 13″ long. O.; 84,020 hab. en 1801; 98,573 en 1811; 182,812 en 1831; 293,282 en 1841; 338,346 en 1861. Collége fondé en 1520, et ressortissant à l'université d'Oxford; nombreuses écoles élémentaires et du dimanche. Admirable musée d'histoire naturelle; bibliothèque, jardin botanique, institut de mécanique. Société philosophique et médicale; sociétés de littérature, de philologie, d'histoire naturelle, d'agriculture, des antiquaires. L'aspect général de la ville est peu agréable : cependant la plupart de ses quartiers nouveaux offrent de larges rues et plusieurs bâtiments d'une grande beauté; on remarque la Bourse, le grand hôpital, le marché de *Brown-street*, l'hôtel de ville, le palais de justice, le pénitentiaire, la place Portland, les rues de Londres et du Marché, les salles des concerts et des bals, l'église dite *Collégiale*. Manchester était déjà célèbre pour ses manufactures dès le temps d'Edouard VI; cependant, au milieu du siècle dernier, il comptait à peine 20,000 hab. Il doit son accroissement prodigieux à son heureuse situation, et surtout à l'étonnante activité de ses habitants qui ont donné, depuis 1789, à l'industrie du coton, un développement considérable. Manchester a plus de 200 filat. de coton, de laine, ou de lin, autant de fabr. de tissus de coton, toutes très-importantes. Il y a aussi des fabr. de draps, soieries, velours de coton, bazins, nankins, piqués, mousselines, batiste, bonneterie, toiles, linge de table, couvertures, futaines, tapis, flanelles, chapeaux, épingles, papier, etc. Impressions sur tissus, blanchisseries, teintureries, corderies, construction de machines, fonderies de fer, etc. Succursale de la Banque d'Angleterre. Des mines, situées aux portes de la ville, livrent des houilles excellentes à très-bas prix. Manchester est le 1er marché du monde pour les fils et les tissus de coton. On évalue à un milliard de francs les marchandises fabriquées qui s'y centralisent et s'y vendent. La ville est en communication avec tous les points du Royaume-Uni par de nombreux canaux, et 8 chemins de fer, ceux de Liverpool, Birmingham, Leeds, Bolton, Preston, Lancastre, Stoockport, et Oldham. F—T.

MANCINI (Laure), l'aînée des nièces du cardinal Mazarin, épousa, en 1651, le duc de Mercœur, fils du duc de Vendôme et frère du duc de Beaufort, et mourut en couches en 1657. *V.* A. Renée, *les Nièces de Mazarin*, 2e édit., Paris, 1857, in-12.

MANCINI (Olympe), sœur de la précédente. *V.* SOISSONS.

MANCINI (Marie), sœur des précédentes, née à Rome en 1639, m. vers 1715, fut élevée en France auprès de son oncle. Sa vivacité, son enjouement, plus que sa beauté, séduisirent le jeune Louis XIV, qui songea un instant à l'épouser; mais Anne d'Autriche et Mazarin lui-même s'opposèrent à cette union. Marie épousa, en 1661, le prince Colonna, connétable de Naples. Elle le suivit à Rome, et, après lui avoir donné trois fils en peu d'années, fatiguée de sa jalousie, elle le quitta tout à coup en 1672, pour rentrer en France avec sa sœur Hortense. Le Roi refusa de la voir et la consigna à 60 lieues de Paris; elle se retira en Savoie, puis dans les Pays-Bas espagnols, où son mari la fit détenir à la citadelle d'Anvers. Elle obtint de venir à Madrid, mais dans un couvent. Le connétable Colonna, après l'avoir reprise un moment, 1680, la fit conduire à l'alcazar de Ségovie, puis une partie des couvents d'Espagne lui servirent tour à tour de prison, jusqu'à la mort du connétable, 1689, qui lui demanda pardon dans son testament. Elle revint en France, dit-on, et cette femme qui avait vécu dans les grandeurs, et s'était vue si près du trône, ne laissa point de traces de ses derniers pas. On a publié des *Mémoires* sous son nom, Leyde, 1678.

MANCINI (Hortense), sœur des précédentes, née à Rome en 1646, m. à Londres en 1699, une des plus belles femmes de son siècle, épousa en 1661 le duc de La Meilleraie, qui prit alors le titre de duc de Mazarin. Rebutée par son austérité et sa jalousie, elle l'abandonna en 1668, vécut quelque temps à Rome, et passa de là en Angleterre. Pensionnée du roi Charles II et de Louis XIV, elle réunit autour d'elle une foule d'adorateurs et de gens de lettres. On a sous son nom des *Mémoires*, qui sont l'ouvrage de Saint-Réal.

MANCINI (Marie-Anne), sœur des précédentes, née à Rome en 1649, m. en 1714, épousa, en 1662, Godefroy de La Tour-d'Auvergne, duc de Bouillon, partagea sa vie

entre la lecture, la société d'un petit nombre d'amis et les plaisirs de la cour de Louis XIV, fut la première protectrice de La Fontaine, mais montra moins de jugement et de goût dans la préférence qu'elle accorda à Pradon sur Racine. Impliquée dans le procès de la Brinvilliers, 1680, elle fut reconnue innocente, mais reçut l'ordre de s'éloigner pour quelque temps de Paris, à cause de ses irrévérences envers les juges. Elle visita l'Angleterre et l'Italie, et ne rentra à la cour qu'en 1690. B.

MANCINI (Louis). *V.* NIVERNOIS (duc de).

MANCINUS (C. Hostilius), consul romain, se laissa enfermer avec 24,000 hommes par 4,000 Numantins dans une gorge sans issue, et engagea sa parole que les Romains cesseraient les hostilités, l'an 616 de Rome, 137 av. J.-C. Le sénat refusa de ratifier ce traité, et livra le consul aux ennemis. Mancinus, qui avait lui-même appuyé cette proposition, fut renvoyé sain et sauf. O.

MANCIPATION, *Mancipatio*, terme de l'anc. jurisprudence romaine, signifiant une vente publique de personnes esclaves ou libres, d'animaux, ou de biens immeubles en Italie. La mancipation s'appelait ainsi, parce que l'adjudicataire prenait possession des objets achetés en posant la main dessus, excepté pour les biens immeubles. C. D—T.

MANCO-CAPAC, fondateur de l'empire du Pérou et le 1er des Incas, réunit quelques peuplades sauvages sur les bords du lac de Cuzco, leur persuada qu'il était fils du Soleil, les instruisit, les civilisa, fit disparaître les sacrifices humains, établit un nouveau culte, et bâtit Cuzco. On place son avénement en l'an 1025 de J.-C. — Un autre Manco-Capac, frère d'Atahualpa (*V. ce mot*), voulut lui succéder en 1533, défendit Cuzco contre les Espagnols, puis se réfugia dans les Andes, où il fut assassiné.

MANCUNIUM, nom latin de MANCHESTER.

MANDAL, v. de Norvége, port à l'embouchure d'une riv. de même nom dans la mer du Nord, par 58° 0' 42" lat. N. et 5° 8' 30" long. E.; 2,300 hab. Export. de poissons séchés et salés, lichens tourteaux, bois, etc. C'est le ch.-l. d'un amt qui a 67,370 hab.

MANDANE, fille d'Astyage, roi des Mèdes, épousa Cambyse, seigneur de la Perse, et fut mère de Cyrus.

MANDANES (District des), anc. district des Etats-Unis, qui embrassait une superf. de 763,000 kil. carr. environ, entre la Nouvelle-Bretagne anglaise au N., le territoire de l'Orégon à l'O., les districts des Osages au S. et des Sioux à l'E.; habité par les indigènes Chippeways et Serpents. Les Mandanes, qui lui ont donné leur nom, ont été détruits par les maladies et par les Sioux. Ce district forme aujourd'hui la plus grande partie des territoires de Dacotah, de Nebraska, et de Montana.

MANDAR (Philippe, dit Théophile), né en 1759 à Marines (Seine-et-Oise), m. en 1823, exerça dans les sociétés populaires, pendant la Révolution, une grande influence par l'énergie et la facilité de sa parole, mais ne participa point aux excès de cette époque. Il fut commissaire du pouvoir exécutif en 1793, ne voulut demander aucun emploi sous l'Empire, et vécut dans l'indigence. Sans parler d'écrits de circonstance, il traduisit de l'anglais les ouvrages de Coxe, Paterson, etc.

MANDARA, royaume de la Nigritie centrale, entre le Bournou au N., le Baghermé à l'E., le pays des Fellatahs à l'O. Ch.-l. *Mora*. Les habitants sont mahométans.

MANDARIN, mot d'origine portugaise, désignant tous ceux qui, en Chine, occupent un emploi public, et particulièrement les magistrats chargés de rendre la justice. Ils ne forment point un corps, et leurs fonctions ne sont ni inamovibles, ni héréditaires. On distingue les *mandarins civils* ou *lettrés*, et les *mandarins militaires*.

MANDAT (Ant.-Jean GALIOT DE), né à Paris en 1731, commandait la garde nationale de cette ville en 1792. Le matin du 10 août, comme on craignait qu'il ne défendît les Tuileries, ainsi qu'il en avait manifesté l'intention bien positive, la municipalité le fit venir à l'hôtel-de-ville, sous prétexte de lui donner un ordre, et on le tua d'un coup de pistolet; son corps fut jeté à la Seine.

MANDAT APOSTOLIQUE, rescrit par lequel le pape enjoignait autrefois à un collateur de conférer à tel ecclésiastique désigné le premier bénéfice vacant. Cet acte, dont on attribue l'origine à Adrien IV, fut interdit par le concile de Trente.

MANDAVI, v. de l'Hindoustan, située dans la principauté de Katch, à 46 kilomètr. S. de Bhoudj, port sur la côte N. du golfe de Katch; 40,000 hab. Commerce avec l'Arabie.

MANDCHOURIE ou MANTCHOURIE, pays des Empires chinois et russe, au N.-E.; entre la Sibérie au N., ce même pays et la Mongolie à l'O., la mer Jaune et la Corée au S., la mer du Japon et la Manche de Tartarie à l'E.; par 38° 56'-54° 30' lat. N., et 114°-139° long. E.; toute la partie au N. de l'Amour et à l'E. de l'Oussouri (*V.* au *Supplément* AMOUR) appartient auj. à la Russie. Sol montagneux, traversé par les monts Ilingan, Blancs, et de la Daourie, arrosé par l'Amour ou Sakhalien, le Dsoungari, le Mouren, etc., ne produisant guère que de l'avoine, du millet, de la rhubarbe et du ginseng. La Mandchourie chinoise comprend 3 provinces : *Ching-King*, ch.-l. Ching-Yang ou Moukden; *Ghirin* ou *Kirin*, ch.-l. de même nom; et *Sakhalien-Oula*, ch.-l. Sakhalien-Oula-Khoton. Les Mandchoux appartiennent à la famille toungouse, et sont bouddhistes. Ils ont la taille moyenne, le teint jaunâtre, les cheveux noirs, les yeux petits, le nez camus. Ce sont eux qui, en 1644, subjuguèrent la Chine, où ils dominent encore aujourd'hui.

MANDÉ (SAINT-), vge (Seine), arr. et à 18 kil. N.-N.-E. de Sceaux, à 6 kil. E.-S.-E. de Paris, et à l'entrée du bois de Vincennes; 2,377 hab. Culture de légumes pour l'approvisionnement de Paris. Fabr. de carton-pâte, couleurs, cuirs vernis, papiers peints. Nombreuses maisons de campagne.

MANDEMENTS. *V.* LETTRES PASTORALES.

MANDER (Karel VAN), peintre flamand, né en 1548 à Meulebeke, près de Courtrai, m. en 1606, annonça de bonne heure le goût le plus vif pour la poésie et la peinture, et eut pour maître Lucas de Heere, qui cultivait à la fois l'art du coloriste et la littérature. En 1574, il se rendit à Rome, où il fit de sérieuses études. Son compatriote Barthélemy Spranger, peintre officiel de Pie V, le protégea, et lui donna des leçons; il n'avait pas un goût très-pur malheureusement, et il donna une mauvaise direction à Van Mander, qui, au bout de 3 ans, retourna dans son pays. Les soldats de Philippe II et la peste le chassèrent de ville en ville, et il alla s'établir en Hollande. Ses tableaux sont très-rares : ils ont tous les caractères qui distinguent le style flamand du XVIe siècle. Les souvenirs de l'école brugeoise et l'imitation de l'Italie s'y trouvent mêlés. Van Mander ne brille d'ailleurs ni par l'invention ni par l'exécution : mais il nous a laissé un travail historique de la plus haute importance, dans un *Livre des peintres*, publié en 1604. C'est à peu près le seul ouvrage qui nous donne des renseignements sur les artistes néerlandais du XVe et du XVIe siècle. A. M.

MANDEURE, vge (Doubs), arr. et à 11 kil. S.-E. de Montbéliard; 996 hab. C'est l'*Epamanduodurum* des Romains, et une des plus importantes cités de la Séquanaise; elle fut ravagée par les Alémans en 379, par Attila en 451, et par les Hongrois au Xe siècle. On trouve à Mandeure les ruines d'un amphithéâtre et de plusieurs temples, les traces d'une voie romaine, et beaucoup d'antiquités. La terre de Mandeure appartenait en toute souveraineté aux archevêques de Besançon; elle fut réunie à la France en 1792.

MANDEVILLE (sir John), en latin *Magno-Villanus*, voyageur anglais, né à St-Albans vers 1300, m. à Liége en 1371, visita, de 1322 à 1356, la Terre-Sainte, l'Egypte, la Chine, et presque toute l'Asie. La relation de son voyage a été publiée à Londres, 1725, et de nouveau en 1839. Ses récits, remplis d'histoires merveilleuses, sont un des premiers monuments de la prose anglaise; le style en est encore fort intelligible.

MANDINGUES, peuple nègre d'Afrique, qui habite les Etats de Bambouk, de Kaarta, de Kassou, de Woulli, de Kankan, et la plus grande partie du Bambara. Les Mandingues sont assez policés, industrieux, travaillent le fer, fabriquent des étoffes et des cuirs, et font le commerce de l'or et de l'ivoire. Leur idiome est parlé dans une grande partie de l'Afrique.

MANDONIUS. *V.* INDIBILIS.

MANDOU, dieu égyptien. *V.* MENDÈS.

MANDRIN (Louis), fameux brigand, né vers 1725 près de Romans (Dauphiné), d'un maréchal-ferrant, m. en 1755, fut d'abord soldat, déserta, et, s'étant associé quelques hommes déterminés, se mit à faire la contrebande; puis il attaqua à main armée les receveurs d'impôts, et osa pénétrer dans Beaune et dans Autun pour forcer les prisons. Il avait dispersé quelques détachements envoyés contre lui, quand une femme le trahit : pris au château de Rochefort en Savoie, il fut amené à Valence, et roué vif.

MANDUBIENS, *Mandubii*, peuple de la Gaule (Lyonnaise Ire), entre les Eduens au S. et les Lingons au N.-E. Ch.-l., *Alesia*. Ils occupaient le centre et l'O. du départem. de la Côte-d'Or.

MANDUCUS, masque hideux, dont, chez les anciens Romains, un personnage était affublé, et qui, dans la procession des jeux publics, faisait rire la foule ou effrayait

les enfants. Ce masque avait des joues pendantes, et une bouche énorme, armée de dents que l'acteur faisait claquer.

MANDUESSEDUM, nom latin de MANCHESTER.

MANDURIA, v. du roy. d'Italie (Province de Lecce) à 35 kil. E.-S.-E. de Tarente; 6,000 hab.

MANÈGE (Le), salle située à Paris, à peu près à l'angle oriental des rues de Rivoli et de Castiglione, et célèbre parce que quatre grandes assemblées de la Révolution y tinrent leurs séances : l'Assemblée constituante, 1791; l'Assemblée législative, pendant les 11 mois de sa durée; la Convention, de sept. 1792 aux premiers jours de mai 1793, qu'elle alla siéger aux Tuileries; enfin le Conseil des Cinq-Cents, d'oct. 1795 à janv. 1798. Cette salle fut construite en 1790 et démolie en 1802. Elle empruntait son nom du manége des Tuileries, espèce de lice, le long du jardin, sur l'emplacement actuel de la rue de Rivoli.

MANES, dieux infernaux chez les anc. Grecs et les anc. Romains; âmes des morts mises au rang des dieux. Ils n'avaient de puissance sur la terre que la nuit. Ils passaient pour les divinités tutélaires des tombeaux. On les honorait publiquement; Numa leur consacra le mois de février, et la loi des XII Tables assura leur culte. On sacrifiait à ces divinités des victimes noires ou rousses, on les réjouissait par des libations de sang.

MANES, hérésiarque, appelé d'abord Cubricus, naquit en Perse en 240, fut esclave d'une riche veuve de Ctésiphon qui le fit instruire, eut pour maître l'hérétique Térébinthe, et enseigna que le monde est l'ouvrage de deux principes opposés, l'un bon, l'autre mauvais, tous deux éternels et indépendants. Savant médecin, il donna inutilement ses soins au fils du roi Sapor, et fut mis en prison quand le jeune prince mourut. C'est dans les loisirs de la captivité qu'il forma le projet d'allier ses principes au christianisme, et qu'il ajouta aux livres sacrés ou en retrancha tout ce qui était favorable ou contraire à son principe. Il prit la fuite, et, passant dans l'empire romain, s'annonça comme le Paraclet promis par J.-C.; mais combattu par Archélaüs, évêque de Cascar, avec les armes de la religion et de la raison, il désespéra du succès de sa mission, et rentra en Perse, où le roi Bahram le fit écorcher vif. M.

MANÈS, riv. de Locride. *V.* BOAGRIUS.

MANÉTHON, prêtre égyptien, né à Sébennyte, vivait sous le règne de Ptolémée Philadelphe, et était garde des archives sacrées dans le temple d'Héliopolis. Une *Histoire de l'Egypte*, qu'il avait composée, est perdue; quelques fragments, cités par Josèphe, Eusèbe et George le Syncelle, ont été réunis et publiés par Scaliger (*de emendatione temporum*), puis dans les *Fragm. hist. græc.*, de Didot, 1848, et dans l'appendice du t. 3 de l'ouvrage allem. de Bunsen sur l'*Égyptique*. Ni l'*Histoire d'Égypte*, en latin, publiée par l'imposteur Annius de Viterbe, ni le poëme astrologique grec, *Apotelesmatica*, Leyde, 1698, et Cologne, 1832, ne sont de Manéthon. H. M.

MANFRED ou MAINFROI, prince de Tarente, roi des Deux-Siciles, fils naturel de l'empereur Frédéric II, né en 1231, m. en 1266. D'abord régent des Deux-Siciles au nom de son frère Conrad IV, 1250-1254, et de son neveu Conradin, 1254-1258, il s'en fit proclamer roi sur une fausse nouvelle de la mort de ce dernier, 1258. Régent ou roi, il eut à combattre le Saint-Siége, qui voulait enlever l'Italie méridionale à la maison de Souabe, et il résista avec succès à 4 papes, Innocent IV, Alexandre IV, Urbain IV et Clément IV. Ce dernier ne put le vaincre qu'en appelant contre lui Charles d'Anjou, frère de St Louis; Manfred périt au combat de Bénévent, 1266. G.

MANFREDI (Les), famille souveraine de Faënza; elle eut pour chef Ricciardo Manfredi, qui, profitant du séjour des papes à Avignon, se mit à la tête des Gibelins de la Romagne, et se fit proclamer seigneur de Faënza et d'Imola, en 1334. Elle finit avec Astorre III, dépouillé et mis à mort par César Borgia, en 1500.

MANFREDI (Eustache), savant italien, né à Bologne en 1674, m. en 1739, associé étranger de l'Académie des Sciences de Paris et membre de la Société royale de Londres, enseigna l'astronomie à Bologne depuis 1711, après avoir commencé par les mathématiques. En 1704, la place de surintendant des eaux lui fut donnée; ses occupations se partagèrent alors entre l'astronomie et l'hydrostatique. Ses écrits sont : *Ephemerides motuum cœlestium ab anno 1715 ad annum 1725*, Bologne, 1715-1725, 4 vol. in-4°; *de Novissimis circa siderum fixorum errores observationibus epistola*, ibid., 1730, in-4°; *de Transitu Mercurii per solem*, 1723, in-4°; *Liber de gnomone meridiano Bononiensi*, 1736, in-4°; *Instituzioni astronomiche*, 1749, in-4°, etc.

MANFREDI (Gabriel), frère du précédent, né à Bologne en 1681, m. en 1761, n'entra dans l'enseignement qu'en 1720, et remplaça Eustache comme surintendant des eaux. En 1707, il publia : *de Constructione æquationum differentialium primi gradus*, Pise, in-4°, ouvrage qui eut un grand succès. V.

MANFREDONIA, v. forte du royaume d'Italie (Prov. de Foggia); port sur le golfe de son nom, à 35 kil. N.-E. de Foggia; 8,934 hab. Archevêché. Elle fut fondée, près des ruines de *Sipontum*, par Manfred, fils naturel de l'empereur Frédéric II. Brûlée par les Turcs en 1620.

MANFREDONIA (Golfe de), anc. *Sinus Urias*, formé par l'Adriatique dans le royaume d'Italie, où il baigne les côtes des provinces de Foggia et de Bari; 60 kil. sur 35. Sur la rive N. est le mont Gargano.

MANGALIA, v. de la Turquie d'Europe (Silistrie), sur la mer Noire, à 45 kil. S. de Kustendji, près d'un petit lac salé; 3,000 hab. Port peu sûr. Comm. de blés.

MANGALORE, v. de l'Hindoustan anglais (Madras), ch.-l. du district de Kanara, sur la côte de Malabar, à 745 kil. S.-E. de Bombay; par 12° 51' 38" lat. S. et 72° 28' 32" long. E.; 30,000 hab. Port situé sur un beau lac qui communique avec la mer d'Oman. Export. de riz, bétel, soie, sucre, huile, sel, poivre, bois de sandal, safran. —Tippoo-Saëb y signa la paix avec les Anglais, le 11 mai 1784. Ceux-ci la possèdent depuis 1799.

MANGA-REVA (îles). *V.* GAMBIER (archipel).

MANGASEIA. *V.* TOUROUKHANSK.

MANGDÉRAI. *V.* FLORÈS.

MANGET (Jean-Jacques), médecin érudit, né à Genève en 1652, m. en 1742. Destiné d'abord à la théologie, il abandonna cette science pour la médecine, et se fit recevoir docteur à Valence en Dauphiné. Les ouvrages qu'il publia le mirent en rapport avec beaucoup de savants de son époque; sa réputation comme médecin était si grande, que le roi de Prusse le nomma, en 1699, son premier médecin. Manget n'a guère été qu'un compilateur, mais il a rendu un grand service à la science en publiant des ouvrages que l'on ne pouvait se procurer facilement avant lui. On a de lui, entre autres publications : *Bibliotheca medico-practica*, Genève, 1695-98, et 1739, 4 vol. in-fol.; *Bibliotheca chimica curiosa*, ibid., 1702, 2 vol. in-fol.; *Theatrum anatomicum*, ibid., 1717, 2 vol. in-fol., contenant les planches d'Eustachi; *Bibliotheca pharmaceutico-medica*, ibid., 1703, 2 vol. in-fol.; *Bibliotheca scriptorum medicorum*, ibid., 1731, 4 vol. in-fol.; *Bibliotheca chirurgica*, ibid., 1721, 4 vol. in-fol.; *Bibliotheca anatomica*, ibid., 1685, 1699, 2 vol. in-fol. D—G.

MANGEURS, nom donné, dans le moyen âge, aux soldats que les créanciers envoyaient vivre à discrétion chez leurs débiteurs, jusqu'à ce que ceux-ci eussent payé.

MANGI, nom donné, au moyen âge, par Marco-Polo et Mandeville, à une province de la Chine, qu'ils placent auprès du Cathay.

MANGIA (archipel). *V.* COOK (îles de).

MANGKASSAR. *V.* MACASSAR.

MANGONNEAU, machine de siége employée au moyen âge pour lancer des traits et des pierres. Aucune description ne nous en est parvenue. On s'en servit encore quelque temps après l'invention de l'artillerie.

MANGOU, grand-khan des Mongols, fils de Touli et petit-fils de Gengis-Khan, succéda à Kaïouk en 1250, chargea un de ses frères, Houlagou, de détruire l'empire des califes Abbassides, et un autre, Koublaï, d'attaquer la Chine, et fut tué lui-même au siége d'une ville de ce pays, 1259. Ce fut vers lui que St Louis députa Rubruquis (*V. ce mot*), sur le faux bruit qu'il était chrétien.

MANGUP-KALÈ, anc. v. forte de la Crimée, dans le cercle de Simféropol, entre Bagtché-Seraï et Sébastopol, sur la cime d'une montagne presque inaccessible. Il n'en reste que des ruines considérables, objet de vénération pour les Tartares. On ignore l'origine de cette ville, qu'habitèrent les Goths, les Khazares et les Génois.

MANHARTSBERG, chaîne de montagnes de la Basse-Autriche, dépendance du Bœhmerwald, se dirige du N. au S. depuis la Moravie jusqu'à la rive g. du Danube. Elle donne son nom à 2 cercles du pays au-dessous de l'Ens : le *Manhartsberg-Inférieur*, entre la Moravie au N. et à l'E., le Danube au S., et le Haut-Manhartsberg à l'O.; 466,650 hect. de superf.; 110 kil. sur 50; 284,797 hab.; ch.-l. Korneuburg; et le *Manhartsberg-Supérieur*, entre la Bohême au N. et au N.-O., le cercle de la Muhl à l'O., le Danube au S., et le Bas-Manhartsberg à l'E.; 499,590 hect. de superf.; 102 kil. sur 95; 258,483 hab.; ch.-l. Krems.

MANHEIM, v. du grand-duché de Bade, ch.-l. du cercle de son nom, au confluent du Neckar et du Rhin, à 65 kil.

N. de Carlsruhe; par 49° 29' 13" lat. N., et 6° 7' 30" long. E.; 37,000 hab., dont 12,000 catholiques. Dans une admirable situation, elle est une des plus belles villes de l'Allemagne, mais aussi une des plus monotones, la seconde capitale et la seconde résidence du grand-duc, et autrefois capitale du Palatinat du Rhin. Cour suprême du grand-duché, lycée grand-ducal, écoles de commerce, de peinture et de dessin, bibliothèque, observatoire, jardin botanique, musée d'histoire naturelle. On remarque le château ducal, avec parc et collections d'objets d'art, l'arsenal, la bourse, le théâtre. Maisons de force et de correction; asile pour les pauvres. Fabrique d'orfévrerie et bijouterie en similor (dit *or de Manheim*), glaces et cristaux, tapis, tabac, anisette dite *eau de Manheim*. Port franc magnifique; comm. de coton, fer, café, riz, soufre, sel, houille, sucre, etc. Bateaux à vapeur pour Strasbourg, Mayence, Cologne et les ports de la Hollande. Chemins de fer pour toutes directions. — Manheim n'était qu'un village, quand le comte palatin Frédéric IV le fit agrandir et fortifier en 1606. Il fut saccagé par les Bavarois en 1622, par les Français en 1688, passa à la Bavière en 1777, et vit ses fortifications détruites par les Français en 1795. Le traité de Lunéville, qui interdit de les relever, donna la ville au grand-duché de Bade. — Pour le cercle, *V.* BADE, au *Supp.*

MANIACÈS (George), patrice grec, commandant des troupes en Italie pendant les règnes de Michel le Paphlagonien et de Constantin Monomaque, se défendit mal contre les Sarrasins, prit à son service plusieurs bandes de Normands, qui l'abandonnèrent faute de solde, se fit proclamer empereur, et fut mis à mort, en 1043. B.

MANICA, royaume de l'Afrique orientale, entre ceux de Sofala et de Sabia à l'E., d'Inhanbane au S., de Mocarangua à l'O. et au N.; ch.-l., *Manica*, à 264 kil. N.-O. de Sofala. Il fait partie nominalement de la capitainerie-générale portugaise de Mozambique.

MANICA BRISTOLIENSIS, nom latin du Canal de Bristol.

MANICHÉENS, disciples de Manès. Les principaux sont Hermas, Buddas et Thomas, qui vont dans l'Inde, en Egypte, en Syrie : on les persécute d'abord par haine nationale, parce qu'ils apportent une religion venue de la Perse; Dioclétien condamne au feu les chefs de cette secte, et les Manichéens se multiplient. Pendant plus de 600 ans, les exils, les bannissements, les supplices, sont inutilement employés contre eux; sous la minorité de Michel, en 841, ils sont répandus dans tout l'Empire : la piété de Théodora veut détruire cette sècte; elle la frappe, son zèle immole plus de cent mille Manichéens obstinés, et du sang de ces malheureux elle voit sortir une puissance ennemie de la religion et de l'Empire. Les Pauliciens, ou Manichéens réformés vers le milieu du VII^e^ siècle, construisent des places fortes, et menacent Constantinople, seuls ou unis aux Sarrasins. Détruits comme parti politique, ils se dispersent en Orient et dans la Bulgarie, se répandent en Italie au X^e^ siècle, et de leurs établissements de Lombardie envoient des prédicateurs en France. En 1022, le roi Robert fait condamner au feu des chanoines d'Orléans qu'ils avaient séduits. On brûle des Manichéens dans le Languedoc et dans la Provence, on assemble des conciles contre eux; mais ils se perpétuent, et forment, au XII^e^ et au XIII^e^ siècle, cette multitude de sectes qui faisaient profession de réformer la religion et l'Église; tels furent les Albigeois, les Pétrobusiens, les Henriciens, les disciples de Tanchelin, les Cathares et les Popelicains. M.

MANICOLO, île du Grand-Océan. *V.* VANIKORO.

MANIKA anc. *Magnesia ad Sipylum*, v. de la Turquie d'Asie (eyalet d'Aïdin), près du Sarabat, et au pied du Saboundjidagh (anc. *Sipylus*), à 35 kil. N.-E. de Smyrne; 12,000 hab. Tissus de soie, coton et cachemire.

MANILIUS (Caïus), tribun du peuple, proposa un plébiscite pour charger Pompée de la guerre contre les rois Mithridate et Tigrane avec des pouvoirs illimités. Avant le vote, il eut soin de répandre les affranchis dans trente-cinq tribus, et sa rogation, soutenue par Cicéron, alors préteur, qui prononça à cette occasion son premier discours public (*Pro lege Manilia*), fut adoptée par les comices, l'an 687 de Rome, 66 av. J.-C. C

MANILIUS (Marcus), poëte latin de la fin du siècle d'Auguste, a laissé un poëme en 5 chants sur l'*Astronomie*. Il connaît peu son sujet; aussi, ce qu'il y a de plus remarquable, ce sont les épisodes, et le style, qui a de la précision et de la poésie. Les meilleures éditions sont celles de 1655, Strasbourg, in-4°, avec les notes de Scaliger; *Ad usum Delphini*, Paris, 1679, in-4°, avec des notes de Michel Dufay; de Bentley, Londres, 1739, in-4°; de Stoeber, Strasbourg, 1767, in-8°; de F. Jacob, Berlin, 1846, 1 vol. in-8°. Il a été traduit en français par l'astronome Pingré, Paris, 1786, 2 vol. in-8°.

MANILLE, v. de la Malaisie espagnole, ch.-l. de la capitainerie-générale des Philippines, sur la côte O. de l'île de Luçon et sur la rive S. d'une baie de son nom; par 14° 29' 20" lat. N., et 118° 34' 59" long. E.; 15,000 hab., dont environ 5,000 Européens. Place forte, défendue par la citadelle de Santiago. Archevêché; cour d'appel des Philippines; résidence du capitaine-général. Université fondée en 1645; collége de missionnaires. La ville est partagée par la riv. de Passig en ville de guerre et en ville marchande, et bâtie régulièrement. Les maisons religieuses en occupent le tiers. Les constructions n'ont généralement qu'un étage; au lieu de vitres, les fenêtres sont fermées par des coquillages transparents. On remarque la cathédrale et le palais archiépiscopal, l'hôtel du gouvernement, la douane, et la Grande-Place, où est une statue de Charles IV. Commerce très-actif avec l'Europe, et surtout avec la Chine et la Malaisie. Dans le faubourg Benendo est la fabrique royale de cigares, qui emploie plus de 9,000 femmes et confectionne chaque année 700 millions de cigares; d'autres manufactures de cigarettes occupent 3,000 ouvriers. — Manille fut occupée par les Espagnols en 1571; les Anglais la leur ayant enlevée en 1762, ils la rachetèrent au prix de 25 millions de fr. Elle souffrit beaucoup des tremblements de terre en 1645, en 1824, et surtout en 1863. B.

MANIPULE, *Manipulus*, enseigne primitive de la légion, chez les anc. Romains; poignée d'herbes tressées attachée au bout d'une longue perche. — Corps d'infanterie légionnaire, composé originairement de 100 hommes, puis de 200, et ayant un *signum* en guise d'étendard. — Chambrée de 10 soldats couchant sous la même tente, du temps du Bas-Empire. C. D—Y.

MANIPULE, partie du costume d'un prêtre catholique officiant. C'est une bande large de 10 à 12 centimètres, qui se met sur l'avant-bras gauche.

MANITCH, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gvt d'Astrakhan, et se jette dans le Don à Manitzkaïa-Stanitza. Cours de 500 kil.

MANITOU, le Grand-Esprit ou l'Etre suprême chez un grand nombre de peuplades indigènes de l'Amérique du Nord.

MANLIUS, nom d'une famille patricienne de l'ancienne Rome. Elle comprenait plusieurs branches : les Capitolinus, les Torquatus, les Vulso.

MANLIUS CAPITOLINUS (Marcus), consul romain l'an 361 de Rome, 392 av. J.-C., obtint le triomphe pour avoir battu les Eques sur le mont Algide. L'an 363, réveillé par les oies de Junon, il sauva le Capitole, qu'assiégeaient les Gaulois; puis, mécontent du sénat, qui décernait tous les honneurs à Camille, il passa dans le parti populaire, et demanda l'abolition des dettes. Cornélius Cossus, dictateur, le fit arrêter; le peuple prit le deuil, et le délivra. Enfin, comme il aspirait à la tyrannie, les tribuns eux-mêmes l'accusèrent; mais au Champ-de-Mars, d'où l'on voyait le Capitole qu'il avait sauvé, le peuple ne put le condamner; on transporta ailleurs les comices, et Manlius, déclaré coupable, fut précipité de la roche Tarpéienne. Le prénom de Marcus fut interdit à sa famille et à ses descendants, et sa maison abattue, avec défense d'habiter sur son emplacement, l'an 369 de Rome, 384 av. J.-C. Il y a une tragédie française de *Manlius* par Lafosse. A. G.

MANLIUS IMPERIOSUS (Titus), dictateur l'an 390 de Rome, 363 av. J.-C., fit la guerre aux Herniques. Son despotisme et ses violences le rendirent odieux, et lui firent donner le surnom d'*Imperiosus;* la multitude, soulevée par les tribuns, l'obligea d'abdiquer, et il ne dut qu'au courage de son fils d'échapper à une accusation que lui intentait le tribun T. Pomponius.

MANLIUS TORQUATUS (Titus), fils du précédent, fut, pendant sa jeunesse, relégué à la campagne par son père et associé aux travaux des esclaves, à cause d'une difficulté de parole qui devait l'empêcher d'obtenir les emplois. Néanmoins, apprenant que son père était accusé par T. Pomponius, il vint trouver ce tribun, et, le poignard à la main, l'obligea de se désister. Nommé tribun des soldats l'an 391 de Rome, 362 av. J.-C., il vainquit en combat singulier un géant Gaulois, et lui enleva son collier d'or; de là lui vint le surnom de Torquatus (de *torques*, collier). Consul dans une guerre contre les Latins, l'an 413 de Rome, 340 ans av. J.-C., il fit décapiter son fils, pour avoir combattu contre ses ordres.

MANLIUS TORQUATUS (Lucius), consul l'an 529 de Rome, 224 av. J.-C., soumit la Sardaigne, et, la répu-

blique étant alors en paix, ferma le temple de Janus. Après la bataille de Cannes, il s'opposa au rachat des prisonniers faits par Annibal.

MANNE (d'un mot hébreu qui signifie *don*), nourriture des Hébreux dans le désert; elle tombait du ciel chaque matin, excepté le jour du Sabbat; la veille de ce jour, il en tombait une quantité double. Elle avait le goût de la fleur de farine mêlée avec du miel. Il fallait la recueillir avant le lever du soleil.

MANNERSDORF, brg des Etats autrichiens (Basse-Autriche), à 31 kil. S.-S.-E. de Vienne; 2,000 hab. Château impérial, avec bergerie de mérinos.

MANNERT (Conrad), historien et géographe allemand, né en 1756 à Altdorf (Bavière), m. en 1836, fut professeur à Nuremberg, 1784, à Altdorf, 1808, ensuite à l'université de Landshut, et, depuis 1826, à celle de Munich. On a de lui : *Histoire des Vandales*, Leipz., 1785; *Histoire des successeurs d'Alexandre*, 1803; *Traité de l'histoire de l'Empire germanique*, 1819; *Histoire primitive de la Bavière*, 1807; *l'Empereur Louis IV*, 1812; *Manuel de l'histoire ancienne*, 1818; *Histoire de la Bavière*, 2 vol., 1826; *Histoire des Allemands*, 2 vol., 1828-30; *Histoire des anciens Germains, surtout des Francs*, 1829. Il a publié, en commun avec Ukert, la *Géographie des Grecs et des Romains*, Nuremberg et Leipz., 1798-1825, 15 vol. in-8°. Enfin il a laissé un vol. de *Miscellanea*, 1793, contenant des observations de diplomatique. E. S.

MANNEVILLETTE. *V.* Après de Mannevillette.

MANNHEIM. *V.* Manheim.

MANOEL DO NASCIMENTO (Francisco), poëte portugais, né à Lisbonne en 1734, d'une famille riche et distinguée, m. en 1821, se fit remarquer par la hardiesse de ses opinions religieuses. Une traduction du *Tartufe* de Molière, qui parut en 1778, lui fut attribuée, et il dut fuir devant les poursuites du Saint-Office. Il vécut en France, pauvre et ignoré. Il a composé des odes, des épîtres, des satires, où il prend Horace pour guide; des élégies et des sonnets, où le talent poétique se montre au plus haut degré; une épopée (*les Fastes du Portugal*), qui n'est point achevée; et d'excellentes traductions des *Fables* de La Fontaine, et des *Martyrs* de Châteaubriand. Quelques-unes de ses odes ont été traduites en français par Sané, dans un recueil de *Poésies lyriques portugaises*, 1808.

MANOSQUE, *Manuesca*, ch.-l. de cant. (Basses-Alpes), arr. et à 18 kil. S. de Forcalquier, à 2 kil. de la Durance; 4,877 hab. Cette ville se forma autour d'un château des comtes de Forcalquier; elle appartint ensuite à l'ordre de St-Jean-de-Jérusalem. Trib. de commerce; collége. Fabr. d'huiles, eaux-de-vie, cadis, toiles; filatures de soie et de coton; tanneries. Comm. de vins, eaux-de-vie, truffes, miel, etc. Vieilles murailles flanquées de tours.

MANOU, nom donné dans l'Inde à 14 personnages héroïques. Chaque Manou est le chef d'un *Manwatara*, révolution de temps au bout de laquelle le monde éprouve une destruction momentanée; les 14 Manwataras forment un *Kalpa*, qui est un jour et une nuit de Brahma. Il a déjà paru 7 Manous. On attribue au 1er, qui est le père du genre humain, le code dit *Manava-Dharmasastra*; ce code, écrit en langue sanscrite et en vers, a été traduit en anglais par W. Jones, Calcutta, 1794, Londres, 1796, et en français par Loiseleur Delongchamps, Paris, 1832-33.

MANRESA, *Bacasis, Minorissa*, v. forte d'Espagne, entre le Llobrégat et le Cardenet, dans la prov. et à 47 kil. N.-O. de Barcelone. Fabr. de draps, étoffes de soie et de coton, rubans, passementerie. Cette ville fut prise et incendiée par les Français en 1811. Pop. de la commune : 16,200 hab.

MANRIQUE, anc. et illustre maison d'Espagne, issue des comtes de Castille par Ferdinand de Gonzalès, m. en 970. Elle a formé les branches des comtes de Lara, des vicomtes de Narbonne, des marquis d'Aguilar, des comtes de Paredès, etc.

MANS (le), *Sundinum, Cenomani*, ch.-l. du département de la Sarthe, à 214 kil. S.-O. de Paris, 211 par chemin de fer de l'Ouest, sur le penchant et le plateau d'une colline baignée par la Sarthe, que l'on traverse sur 4 ponts; par 48° 0′ 35″ lat. N., et 2° 8′ 19″ long. O.; 31,816 hab. Evêché suffragant de Tours, tribunaux de 1re instance et de commerce, lycée; écoles normale primaire et de dessin. Ville assez bien bâtie, excepté dans les anciens quartiers. De jolies avenues ornent son entrée par les principales routes. Belles promenades. Plusieurs monuments, parmi lesquels on distingue : la magnifique cathédrale de St-Julien, que domine une tour élevée; l'église Notre-Dame-du-Pré, édifice du XIe siècle; l'église abbatiale de Notre-Dame la Couture; l'anc. abbaye du même nom où sont auj. la préfecture, la bibliothèque, et les musées de peinture et d'histoire naturelle; un beau palais épiscopal moderne, dans le style du moyen âge; l'hôtel-de-ville; l'asile des aliénés. Comm. de toiles de chanvre, bestiaux, volailles grasses, cire, miel, grains, et surtout graines de trèfle. Fabr. import. de toiles, bonneterie, bougie, etc. Fonderies de fer et de cuivre. Succursale de la Banque de France. Patrie de Tressan. — Le Mans était la capitale des Aulerces Cénomans; les Romains le fortifièrent; St Julien y apporta le christianisme au IIIe siècle. La ville eut à souffrir, aux IXe et Xe siècles, des incursions des Normands; aux XIIe et XIIIe, des guerres des ducs d'Anjou et des ducs de Normandie; puis, pendant 3 siècles, des guerres entre l'Angleterre et la France, à laquelle elle ne revint définitivement qu'en 1481. Elle fut la capitale de la province du Maine, et posséda une commune libre dès l'année 1071. Elle adopta la Ligue; Henri IV la soumit en 1589. Le 10 décembre 1793, les Vendéens s'en emparèrent, et, trois jours après, ils y essuyèrent une sanglante défaite.

MANSARD, ou mieux, MANSART (François), architecte, né à Paris en 1598, d'une famille d'origine italienne, m. en 1666, poussa à l'excès le sentiment de la noblesse et de la majesté, et tomba dans la lourdeur. Il restaura l'hôtel de Toulouse et le portail de l'église des Feuillants à Paris, éleva les châteaux de Blois, de Berny, de Gèvres et de Fresnes, et fut chargé par Anne d'Autriche de la construction du Val-de-Grâce; mais il ne fit que le premier étage de ce monument, ses ennemis lui ayant fait ôter ce travail. Il bâtit ensuite l'église Ste-Marie de Chaillot, celle des Minimes de la Place Royale à Paris, auj. détruite, l'hôtel de la Vrillière, où est auj. la Banque de France, et qui a été modifié, la façade de l'hôtel Carnavalet, le château de Maisons, près de St-Germain-en-Laye, etc. On lui attribue l'invention de cette couverture à comble brisé qui, de son nom, a été appelée *mansarde*. B.

MANSARD (Jules HARDOUIN-), architecte, fils du peintre Jules Hardouin et d'une sœur de François Mansard, né à Paris en 1645, m. à Marly en 1708, fut surintendant des bâtiments de Louis XIV. Il n'eut pas toute la correction, toute la sévérité désirables, mais il évita la bizarrerie et les folies architecturales de son temps. Son chef-d'œuvre est le dôme des Invalides de Paris, construction riche et élégante, où la légèreté s'unit à la solidité, et qui ne le cède qu'à celui de St-Pierre de Rome (*V.* Invalides). Le palais de Versailles, dont il fut aussi l'architecte, n'est grand et imposant que par l'immensité des lignes; mais Mansard fut beaucoup plus heureux dans la chapelle du même palais, qui est un chef-d'œuvre. On lui doit aussi les châteaux de Marly, du grand Trianon, de Clagny, de Dampierre, de Lunéville, la maison de St-Cyr, la place Vendôme et celle des Victoires à Paris, l'église Notre-Dame de Versailles. Hardouin-Mansard fut décoré de l'ordre de St-Michel, membre de l'Académie de peinture et de sculpture, 1699. Il fit renouveler les expositions de peinture, dont l'usage était tombé en désuétude. B.

MANSE, *Mansus*, mot par lequel on a désigné, dans le moyen âge, tantôt une certaine étendue de terres, d'une contenance variable, avec une habitation et les bâtiments nécessaires à l'agriculture; tantôt l'habitation prise à part. Le manse seigneurial (*Mansus Dominicus*) était la maison du maître et ses dépendances; le manse censuel (*mansus censilis, ingenuilis, lidilis* ou *servilis*), la maison et la terre tenues à cens par un colon, un lide, ou un serf.

MANSFELD, anc. comté souverain d'Allemagne, dans le cercle de la Haute-Saxe, auj. incorporé à la Saxe prussienne (régence de Mersebourg), entre les principautés d'Anhalt, d'Halberstadt, de Saxe-Eisenach, le comté de Stolberg, l'évêché de Mersebourg et la Saxe électorale. Superf., 100,000 hect.; popul., 60,000 hab. Pays montagneux; mines considérables de fer et d'argent. Le comté est subdivisé en 2 cercles : cercle de la *Montagne*, et cercle du *lac de Mansfeld*. Villes principales : Mansfeld, Eisleben et Sangerhausen. Gouverné, presque durant deux siècles, par ses souverains endettés, il fut partagé, à l'extinction de leur famille, 1780, entre la Saxe et la Prusse, fit, en 1807, partie du royaume de Westphalie, et fut cédé, en 1815, tout-à-fait à la Prusse. E. S.

MANSFELD, v. des Etats prussiens (Saxe), régence et à 45 kil. N.-O. de Mersebourg, sur le Thalbach; 1,500 hab. Autrefois capitale du comté de son nom. Anc. château des comtes.

MANSFELD (Pierre-Ernest, comte de), né en 1517, m. en 1604, servit dans les Pays-Bas sous Charles-Quint, et prit Stenay en 1551; il commandait dans Ivoy sous le duc d'Albe, quand cette place fut prise par les Français, et y fut fait prisonnier, 1553. On le vit dans l'armée catho-

lique française à la bataille de Moncontour, 1569. Puis il fut successivement gouverneur d'Avesnes, de Luxembourg, et de Bruxelles.

MANSFELD (Ernest de), fils naturel du précédent, né à Malines en 1585, m. en 1626, se mit au service du duc de Savoie, qui le créa marquis de Castelnuovo. Il adopta la Réformation en 1610, entra dans la ligue protestante contre l'Autriche, accepta, en 1618, le commandement des Bohémiens insurgés, et força le comte de Bucquoi, général de l'empereur, d'évacuer le pays. Mais, bientôt attaqué par des forces supérieures, il opéra, en 1621, une retraite savante sur le Bas-Palatinat, ravagea l'Alsace en 1622, et défit successivement les Bavarois et les Hessois, alliés de l'Autriche. Sa tête ayant été mise à prix en Allemagne, il transporta la guerre dans les Pays-Bas, et, de concert avec Christian de Brunswick, battit les Espagnols à Fleurus; il était si bien retranché dans l'Ost-Frise, que Tilly n'osa tenter de l'en chasser. Avec l'argent de la France et de l'Angleterre, il forma une nouvelle armée, 1625, rentra en Allemagne, mais fut battu par Wallenstein près de Dessau, 1626. Bethlen-Gabor, waiwode de Transylvanie, qui devait se joindre à lui, ayant traité avec l'Autriche, il congédia ses soldats, tâcha de gagner Venise, et fut emporté par une maladie à Vranovitz (Bosnie). B.

MANSFIELD, v. d'Angleterre, comté et à 22 kil. N. de Nottingham, au milieu de la forêt de Sherwood; 9,500 hab. Fabr. de cotonnades, bonneterie. Comm. de grains et drèche.

MANSLE, ch.-l. de cant. (Charente), arr. et à 20 kil. S. de Ruffec, sur la rive dr. de la Charente; 1,637 hab. Comm. de grains, vins, eaux-de-vie et safran.

MANSI (Jean-Dominique), né à Lucques en 1692, m. en 1769, entra dans la congrégation des Clercs de la Mère de Dieu, professa la théologie à Naples, et reçut du pape Clément XIII, en 1765, la dignité d'archevêque. On a de lui : *Tractatus de casibus et excommunicationibus episcopis reservatis*, Lucques, 1724, 1739, in-4°; *De epochis conciliorum Sardicensium et Sirmiensium*, ibid., 1746, in-8°; une traduction latine du *Dictionnaire de la Bible* de dom Calmet; une édition des Œuvres de Pie II, Livourne, 1752, in-4°; *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio*, Florence et Venise, 1757 et suiv., 31 vol. in-fol., etc. B.

MANSION, *Mansio*. Etablissement sur une grande route, dans l'empire romain, où l'Etat entretenait des chevaux et des chars pour les voyageurs chargés des affaires publiques. Il y avait une mansion par journée de marche. On croit que l'établissement des mansions date de l'empereur Auguste. Dans la suite on les perfectionna, en y bâtissant des maisons pour loger les voyageurs de marque et leur suite, qui de plus y étaient nourris aux frais de l'Etat. Sous le Bas-Empire, les juges en tournée tenaient leurs assises dans les mansions. Les gouverneurs de provinces veillaient à l'entretien de ces établissements, et à leur approvisionnement. C. D—Y.

MANSO (Jean-Baptiste, marquis de LA VILLA), littérateur napolitain, né en 1570, m. en 1645, fonda le *Collége des nobles* à Naples. Il a laissé : une *Vie du Tasse*, Naples, 1619, in-4°; des *Dialogues sur l'amour*, Milan, 1608, in-4°; des *Poésies*, Venise, 1635, in-12.

MANSO (Jean-Gaspard-Frédéric), poëte, critique, et historien allemand, né en 1759 à Blasienzell (Saxe-Gotha), m. en 1826, professeur à Gotha, puis à Breslau, a laissé : des traductions élégantes de Virgile, Bion, Moschus, etc.; une édition des poésies de *Méléagre*, Gotha, 1689; *l'Art d'aimer*, poëme, Berlin, 1794; *Essais sur quelques sujets mythologiques des Grecs et des Romains*, Leipzig, 1794; *Sparte*, essai sur l'histoire, la constitution et les mœurs des Lacédémoniens, ibid., 1800, 2 tom. en 4 vol.; *Vie de Constantin le Grand*, ibid., 1817; *Histoire de Prusse depuis la paix de Hubertsbourg*, Francf., 1819-20, 3 vol.; *Histoire de l'empire des Ostrogoths en Italie*, Breslau, 1824, etc.

MANSOURAH, vulgairement *Mansoure* ou *La Massoure*, v. de la Basse-Egypte, sur la rive dr. de la principale branche orientale du Nil, à 59 kil. S.-O. de Damiette. Ch.-l. d'une prov. de son nom. Elle fut fondée par les Turcs vainqueurs de Jean de Brienne. C'est aux environs qu'eut lieu, pendant les Croisades, en 1250, la malheureuse bataille où fut tué Robert d'Artois, et où Louis IX fut fait prisonnier. En 1798, une garnison française y fut massacrée par les Arabes. — La prov. de Mansourah est comprise entre celles de Damiette, de Charquieh et de Darbieh; elle a 85 kil. sur 35, et 200,000 hab. Elle produit des cotons estimés.

MANTAILLE, château sur la rive gauche du Rhône, entre Vienne et Valence (Drôme). Il s'y tint, en 879, une assemblée de seigneurs et d'évêques, qui conférèrent la couronne de Bourgogne cisjurane à Boson (*V. ce mot*).

MANTCHOURIE. *V.* MANDCHOURIE.

MANTEGNA (André), peintre célèbre, né à Padoue en 1430, m. en 1506, eut pour maître le Squarcione, dont il adopta d'abord complétement les principes et la manière. Plus d'une fois, il parvint à s'approprier la noblesse et la grandeur de l'art antique; mais, d'autres fois, ses personnages avaient la raideur immobile des statues qu'il copiait. Le Squarcione adopta ce fervent et scrupuleux imitateur du beau style. Mais, quelque temps après, Jacques Bellini étant venu habiter Padoue, son sentiment chrétien, sa manière plus moderne, étonnèrent et séduisirent Mantegna. Jean Bellini, dont il devint le beau-frère, acheva de l'entraîner dans les routes du progrès. Cette défection causa une vive douleur au Squarcione, qui blâma dès lors avec amertume les travaux de Mantegna. Le Louvre possède de ce peintre deux toiles qui montrent les deux formes de son talent : l'une, *Apollon faisant danser les Muses devant Mars et Vénus*; l'autre, *les Vices chassés par la Vertu*. Il a de lui aussi une *Vierge avec l'enfant Jésus*, et un *Calvaire*. Neuf cartons en détrempe, représentant les *Triomphes de César*, sont à Hamptoncourt. Dresde a une *Madone de la victoire*, une *Vierge tenant l'enfant Jésus*, et une *Annonciation*. Mantegna avait étudié avec passion la perspective, et, outre ses tableaux, avait exécuté une quarantaine de gravures sur cuivre. A. M.

MANTES, dite *la Jolie*, en latin *Medunta*, s.-préf. (Seine-et-Oise), à 50 kil. N.-O. de Versailles, 57 O.-N.-O. de Paris par chemin de fer, sur la rive g. de la Seine; 5,202 hab. Trib. de 1re instance; bibliothèque publique. C'est une ville dont les rues sont propres, bien percées, et ornées de fontaines. On y remarque l'église gothique de Notre-Dame, construite en grande partie par Eudes de Montreuil, et la tour de l'anc. église de St-Maclou. Comm. de vins, blé, fruits, légumes, cuirs, bonneterie, vannerie, etc. Moulins à farine. Auprès de la ville, très-beau pont de pierre sur la Seine. — Mantes avait pour armoiries un gui de chêne, ce qui a fait attribuer sa fondation aux Druides. Saccagée par Guillaume le Conquérant en 1087, elle était ch.-l. d'un comté, et possédait un château, souvent habité par les rois de France jusqu'à Henri IV. Erigée en pairie et donnée à Charles le Mauvais, elle fut prise par Du Guesclin en 1364, par les Anglais en 1416, par Charles VII en 1449. Henri IV fit détruire ses fortifications.

MANTIANE. *V.* ARSISSA.

MANTINÉE, *Mantinæa*, anc. v. d'Arcadie, au N. de Tégée, sur les confins de l'Argolide; célèbre par les victoires des Spartiates sur les Athéniens et les Argiens, 418 av. J.-C., d'Epaminondas et de Démétrius Poliorcète, 363 et 296, sur les Lacédémoniens, et de Philopœmen sur Machanidas, 206. C'est auj. *Gritsa* ou *Goritza*, ou *Paléopoli*. Elle a conservé son enceinte à peu près entière, et, dans cette enceinte, munie de 130 tours, rondes et carrées, on distingue encore sept des anciennes portes. Ruines d'un petit théâtre.

MANTINUM ou MANTINORUM OPPIDUM, nom latin de BASTIA.

MANTO, fille de Tirésias, fut, comme son père, habile dans l'art prophétique. Prêtresse d'Apollon à Thèbes, elle rendait ses oracles sur une pierre, qu'on voyait encore du temps de l'ausanias. Après la prise de la ville par les Epigones, elle fut transportée à Delphes; de là elle se rendit en Asie Mineure, où elle fonda le temple de Claros et épousa le Crétois Rhacius, dont elle eut Mopsus. Selon une autre tradition, elle finit ses jours en Italie.

MANTOIS ou MANTAIS (Le), *Meduntensis pagus*, petit pays de l'anc. France (Ile-de-France), au S.-E. et au S.-O. du Vexin français, le long de la riv. g. de la Seine; ch.-l., *Mantes*, puis *Versailles*; v. princip.: Meulan, Anet, Rueil, Montfort-l'Amaury, Dreux, Poissy, St-Germain-en-Laye, Houdan. On le rattachait parfois à la Beauce. Il est auj. partagé entre les départements de Seine-et-Oise et d'Eure-et-Loir.

MANTOUAN (Jean-Baptiste-Bortano GHISI, dit LE), peintre, sculpteur, architecte et graveur, né à Mantoue vers 1504, fut élève de Jules Romain. Il est surtout connu comme graveur; son dessin est correct, mais il y a de la dureté et de la raideur dans son burin. On cite comme son chef-d'œuvre l'*Incendie de Troie*. — Son fils, George Ghisi, dit aussi *le Mantouan*, né à Mantoue en 1521, grava avec plus de douceur et de hardiesse tout à la fois. On cite surtout *le Jugement dernier* d'après Michel-Ange, *l'Ecole d'Athènes* d'après Raphaël, *Céphale et Procris*, et *Régulus conduit au supplice*, d'après Jules Romain, etc. M. V—I.

MANTOUAN (Le), poëte latin. *V.* BATTISTA.

MANTOUE, anc. *Mantua*, en italien *Mantova*, v. des

Etats autrichiens (Vénétie), ch.-l. de la délégation de son nom, est située dans une position très-forte, au milieu d'un lac et de marais formés par le Mincio ; par 45° 9' 34" lat. N., et 8° 27' 37" long. E.; 30,000 hab. Place de guerre, l'une des plus fortes de l'Europe. Evêché suffragant de Milan; synagogue. Trib. de 1re instance. Académie dite *Virgilienne*, Académie des Beaux-Arts, lycée, 2 gymnases, bibliothèque publique, riche musée de sculptures et d'antiques. Maison centrale de détention. Les fortifications comprennent l'île de Ceresa ou du Té. La ville est unie par des digues ou ponts fortifiés aux deux faubourgs de Borgo-di-Fortezza ou Citadella-di-Porto et de Borgo-di-San-Giorgio. On y remarque : la belle place de Virgile (*Foro Virgiliano*), construite par les Français, et ornée d'une statue du poëte; le palais du Té, anc. résidence des ducs, et bâti par Jules Romain; le Manége; les vieilles tours *della Gabbia* et *dello Zuccaro;* la cathédrale, ouvrage de Jules Romain ; l'église St-Barnabé, où est le tombeau de cet artiste; l'église Santa-Maria-delle-Grazie, lieu de pèlerinage, où est un portrait de la Ste Vierge attribué à St Luc; le palais de justice; l'arsenal; 4 théâtres. Fabr. de cuirs, parchemin, soieries et rubans, draps, etc. Chemin de fer sur Vérone. — Mantoue, fondée, suivant les uns, au xve siècle av. J.-C. et, suivant les autres, au xie, tirait, dit-on, son nom de la prophétesse Manto. Après avoir été une des lucumonies organisées par les Etrusques dans la région du Pô, elle fut occupée par la tribu gauloise des Cénomans, puis par les Romains en 197. Lors du 2e triumvirat, en 42, son territoire fut distribué aux vétérans d'Octave, et ce fut cet événement qui amena à Rome Virgile, né près de là au village d'Andes. Les troupes de Vitellius, victorieuses à Bédriac, en 69 ap. J.-C., saccagèrent Mantoue. Cette ville subit encore les dévastations des Marcomans en 269, de Radagaise en 406, d'Alaric en 403 et en 408. Elle passa successivement aux Hérules, aux Ostrogoths, aux Grecs, aux Lombards, aux Francs de Charlemagne, fit partie du royaume d'Italie formé après la mort de ce prince, puis du royaume de Germanie sous Othon le Grand, fut donnée par Othon II à Thibaut, comte de Canossa, tomba au pouvoir de la grande-comtesse Mathilde en 1114, et entra, quelques années plus tard, dans la ligue lombarde. Elle ne fut délivrée de la tyrannie des comtes de San-Bonifacio et des Buonacossi, que pour tomber sous la domination des Gonzague. En 1328, Louis Ier de Gonzague fonda la grandeur de sa maison, et se fit reconnaître vicaire de l'Empire. Mantoue avec son territoire fut érigée en marquisat en 1433, et en duché en 1530. En 1392, une confédération fut signée à Mantoue, entre cette ville, Ferrare, Padoue, Florence, Bologne, etc., pour le maintien de l'équilibre en Italie. En 1459, le pape Pie II y prêcha une croisade contre les Turcs, qui venaient de prendre Constantinople. En 1511, Jules II, l'empereur Maximilien Ier, et Ferdinand le Catholique, y réglèrent le sort du Milanais, enlevé au roi de France, Louis XII. La possession du duché de Mantoue fut, de 1628 à 1631, le motif d'une guerre entre les familles de Nevers et de Guastalla; il resta à la 1re, en vertu du traité de Cherasco. Occupé par les Français en 1701, il fut repris par les Impériaux en 1707. A l'extinction des Gonzague, 1708, le duché passa à l'Autriche. En 1791, l'empereur Léopold II et les Bourbons émigrés de France organisèrent à Mantoue une coalition contre la République française. Cette ville fut prise par le général Bonaparte sur Wurmser en 1797, et devint le ch.-l. du département du Mincio. En 1814, on la rendit à l'Autriche. Mantoue est la patrie du poëte Battista Spagnuoli, et des Ghisi, peintres célèbres. B.

MANTOUE (Duché de), ancien Etat de l'Italie, entre le duché de Milan à l'O. et au N., les Etats vénitiens de terre ferme à l'E., le duché de Modène et les Etats de l'Eglise au S., comprit en outre, depuis 1631, le Montferrat.

MANTOUE (Délégation de), division administrative des Etats autrichiens (Vénétie), entre celle de Vérone à l'E. et au N., et les provinces italiennes de Brescia et de Crémone à l'O., et de Modène au S.; 151,223 hab. Ch.-l., *Mantoue*. Elle comprenait environ l'ancien Mantouan, mais elle a perdu, en 1859, toute la partie à l'O. du Mincio; superficie actuelle : 1,242 kil. carrés.

MANTUA, v. de l'Italie ancienne (Gaule cisalpine), chez les Cénomans, tirait son nom de la prophétesse Manto. Auj. *Mantoue*.

MANUBALISTE, *Manubalista*, machine de guerre des anc. Romains, pour lancer des flèches, probablement une baliste à main (*V.* BALISTE), une espèce d'arbalète.

MANUCE (Alde), dit l'*Ancien*, célèbre imprimeur, né vers 1419 à Bassiano, dans le duché de Sermonetta (Etats Romains), m. en 1515, étudia à Rome et à Ferrare, et prit un tel goût pour l'antiquité, qu'il se dévoua à la reproduction de ses chefs-d'œuvre. Dès 1488, il se fit connaître à Venise par des leçons publiques de grec et de latin, et établit un atelier d'imprimerie d'où sortit, en 1494, *Héro et Léandre* de Musée, avec une traduction latine. En 1500, il épousa une fille d'André Turisan d'Asola, imprimeur lui-même, qui l'aida dans ses entreprises; il créa une *Académie aldine*, composée de savants, ses amis, qui voulaient bien surveiller les nombreux ouvrages qui sortaient de ses presses. A leurs soins et à ceux de l'infatigable Manuce sont dues les éditions *princeps* de Musée, d'Aristote, de Platon, d'Aristophane, d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, de Pindare, d'Aratus, d'Hérodote, de Thucydide, d'Athénée, de Théocrite, etc., éditions grecques estimées, mais cependant moins correctes que ses éditions latines et italiennes. Manuce souffrit beaucoup de la guerre en 1506, manqua d'argent, ferma deux ans son atelier, et mourut trois ans après l'avoir rouvert. La marque de son imprimerie est une ancre, dont un dauphin enlace la tige, de chaque côté de laquelle on lit, en 2 syllabes : AL DVS. On lui doit, outre des préfaces et des dissertations nombreuses en grec et en latin : *Grammaire latine*, 1501, in-4°; *Grammaire grecque*, 1515, in-4°; *Dictionnaire grec-latin*, 1497, in-fol.; *de Metris Horatianis*, traité souvent reproduit; des traductions latines d'auteurs grecs, etc. J. T.

MANUCE (Paul), fils du précédent, né à Venise en 1512, m. en 1574, fut imprimeur en 1533, et se distingua par la correction de ses classiques latins, surtout Cicéron, avec préfaces, notes et index. Le peu d'encouragement qu'il trouvait à Venise le détermina à partir pour Rome, 1562, afin d'imprimer les Ste Pères au Capitole, où Pie IV lui confiait un atelier. Mal payé par les successeurs de ce pontife, il retourna à Venise en 1570, pauvre et malheureux. Il fut un imprimeur-éditeur égal à son père, et un des critiques les plus judicieux, et des écrivains les plus polis du xvie siècle. Outre ses commentaires de Cicéron, une traduction latine des *Philippiques* de Démosthène, et des ouvrages en italien, il a laissé : *Epistolarum libri* XII, Venise, 1580; in-8°; *Antiquitatum romanarum liber de legibus*, 1557, in-fol.; *Liber de senatu Romano*, 1581, in-4°; *de Comitiis Romanorum*, 1585, in-fol.; *de Civitate Romana*, 1585, in-4°, etc. J. T.

MANUCE (Alde), dit *le Jeune*, fils du précédent, né à Venise en 1547, m. en 1597, publia, dès l'âge de 11 ans, un *Recueil des élégances des langues latine et italienne*. A 14 ans, il donna : *Orthographiæ ratio*, système d'orthographe latine fondé sur les inscriptions, les médailles et les manuscrits. Malgré les promesses de ces débuts prématurés, il ne fut qu'un homme médiocre. Trop peu soucieux de la correction, Alde le Jeune employa moins que son père et son grand-père des érudits à la révision des épreuves; il laissa, dès 1584, ses presses à un de ses ouvriers, et son inconstance le porta de chaire en chaire comme professeur de belles-lettres à Bologne, à Pise, et à Rome, où il mourut. On a de lui beaucoup d'ouvrages en italien et en latin, des commentaires sur Horace et Cicéron, *de Toga et tunica, de Tibiis*, etc. Cette famille des Manuce, célèbre en Italie comme les Estienne en France, a trouvé un historien dans A.-Aug. Renouard, qui a donné : *Annales de l'imprimerie des Alde, ou Histoire des trois Manuce et de leurs éditions*, 3 vol. in-8°, 1re édit. 1803-12; 2e, 1825; 3e, 1834, ouvrage fait avec soin, et qui se lit avec intérêt et profit. J. T.

MANUEL (don Juan), petit-fils de Ferdinand III et neveu d'Alphonse X, rois de Castille, né vers 1267, m. en 1347, fut tuteur d'Alphonse XI, et gouverneur des frontières des Maures. Il a laissé un recueil de 49 nouvelles, intitulé : *Le Comte Lucanor*, et imprimé à Séville en 1575. Conteur naïf et gracieux, Juan Manuel a voulu donner, sous la forme d'apologues, des leçons de politique et de morale; il a contribué puissamment à assouplir la prose castillane. Il reste en manuscrit une *Chronique d'Espagne* et un *Traité des devoirs du chevalier*, qu'il avait composés. Les recueils de romances ont conservé de lui quelques pièces simples et naïves. *Le Comte Lucanor* a été traduit en français par M. de Puibusque, Paris, 1854, in-8°. B.

MANUEL Ier COMNÈNE, empereur grec, 1143-1180, succéda à son père Jean II, au détriment de son frère aîné Isaac. Brave et robuste soldat, ce ne fut qu'un mauvais général; pendant 37 ans, il eut les armes à la main, sans laisser une conquête durable. En 1147, il trahit les Croisés conduits par Conrad III, empereur d'Allemagne, et par Louis VII, roi de France, donna aux Turcs avis de leurs mouvements, et en fut châtié par Roger, roi de Sicile, qui lui prit Thèbes et Corinthe. Il fit pendant 18 ans la guerre aux Hongrois sans résultat, 1150-1168. Il tenta en vain de conquérir les Etats de Guillaume Ier fils de

Roger, 1154-1155; les Vénitiens insultèrent impunément son empire, 1171-1174. Enfin le sultan d'Iconium, Azzeddin, lui fit essuyer une défaite à Myriocéphales, 1176. S.

MANUEL II PALÉOLOGUE, empereur grec, 1391-1425. Il avait déjà été associé à l'empire, dès 1373, par son père Jean V, auquel il succéda. Son long règne est l'agonie de l'Empire grec. Bajazet Ier, sultan des Ottomans, commande en maître à Manuel, et tient Constantinople bloquée pendant 7 ans, 1391-1397. Boucicaut, venu pour aider Manuel, l'emmène en Occident, où personne ne veut le secourir, 1399-1403. Il échappe à une ruine certaine par l'invasion de Tamerlan, 1402; mais il ne peut profiter de la mort de Bajazet, et Amurat II assiége Constantinople, 1423. Manuel obtient cependant la paix. S.

MANUEL (Pierre-Louis), né à Montargis en 1751, m. en 1793, entra dans la congrégation de la Doctrine chrétienne, et publia un pamphlet irréligieux qui le fit mettre à la Bastille, d'où il sortit plein de ressentiments qui éclatèrent avec la Révolution. Membre de la municipalité provisoire après le 14 juillet 1789, il devint procureur de la Commune de Paris à la fin de 1791. Ce fut lui qui dirigea les mouvements décisifs du 20 juin et du 10 août, et qui transféra au Temple Louis XVI et sa famille. Sa complicité dans les massacres des prisons en septembre est attestée par des témoins oculaires, et cependant il sauva de nombreuses victimes. Député à la Convention, il fit supprimer la croix de St-Louis, disant que c'était une tache sur un habit. Ses missions près du roi changèrent ses opinions. Dans le procès, il vota pour la détention, et prononça de courageuses paroles. Le lendemain, il fut forcé de donner sa démission; le 20 août 1793, on l'arrêta à Montargis, et il fut guillotiné à Paris, au mois de novembre suivant. On a de lui, outre des brochures politiques : *Essais historiques, critiques, littéraires et philosophiques*, Genève, 1783, in-12; *Coup d'œil philosophique sur le règne de St Louis*, 1786, in-8°; *l'Année française*, 1788, 4 vol. in-12, réédité sous le titre d'*Histoire des hommes illustres qui ont honoré la France par leurs talents ou leurs vertus*, 1797; *Lettres sur la Révolution, recueillies par un ami de la Constitution*, 1792, in-8°. Il fut l'éditeur des *Lettres de Mirabeau à Sophie*, 1792, 4 vol. in-8°. J. T.

MANUEL (Jacques-Antoine), né à Barcelonnette en 1775, m. en 1827, étudia chez les Doctrinaires de Nîmes, se destina d'abord au commerce, s'engagea en 1793 dans un bataillon de volontaires, et fit les premières campagnes d'Italie. Devenu capitaine, il rentra blessé dans ses foyers, prit la carrière du barreau à Digne, et passa bientôt à la Cour d'appel d'Aix, où sa réputation d'avocat s'étendit au loin. Il était à Paris pendant les Cent-Jours, lorsqu'il fut nommé représentant des Basses-Alpes. Il ne fit son début qu'après le désastre de Waterloo; mais ce début le rangea parmi nos gloires parlementaires. A la 2e Restauration, Manuel vint s'établir à Paris, où l'ordre des avocats le repoussa pour ses opinions. Réduit à n'être qu'un avocat consultant, il eut bientôt une brillante clientèle, à laquelle il renonça lorsque la Vendée l'élut député en 1818. Eloquent orateur de l'extrême gauche, et versé dans les diverses branches de l'administration, il se distingua dans toutes les discussions de quelque importance. L'éclat et l'énergie de sa parole, sa logique serrée, sa fermeté de caractère, déterminèrent la majorité ministérielle à le perdre. Dans les ardents débats au sujet de la guerre projetée contre l'Espagne, on l'arrêta au milieu d'une période, et on l'accusa de faire l'apologie du régicide; vainement il voulut expliquer sa pensée; vainement il repoussa l'accusation, le 3 mars 1823, la majorité prononça son expulsion de la Chambre, d'où les gendarmes l'arrachèrent le lendemain par la violence. Manuel vécut dans la retraite, et mourut à Maisons. Cent mille personnes accompagnèrent ses restes au cimetière du Père-Lachaise. J. T.

MANUESCA, nom latin de MANOSQUE.

MANUMISSION, *Manumissio*, nom de l'affranchissement, en général, chez les anc. Romains, et ainsi nommé parce que tout esclave était sous la puissance, *sous la main* de son maître, et que l'affranchissement l'en faisait sortir. C. D—Y.

MANUS, nom latin du MEIN.

MANZANARÈZ ou MANÇANARÈZ, riv. d'Espagne; source sur le versant S. de la Sierra-de-Guadarrama; cours de 100 kil. au S.-S.-E., par Madrid, à 18 kil. au-dessous duquel il se jette dans l'Hénarez.

MANZANARÈZ OU MANÇANARÈZ, v. d'Espagne (Nouvelle-Castille), près de l'Azuer, province et à 42 kil. E. de Ciudad-Real. Elle appartint autrefois à l'ordre de Calatrava. Pop. de la commune, 10,270 hab. Fabr. d'étamines et de draps grossiers.

MANZANEDA-DE-TRIBES, v. d'Espagne (Galice), à 60 kil. E. d'Orense; 3,300 hab.

MANZAT, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), arr. et à 20 kil. N.-O. de Riom, sur la Morge; 230 hab.

MANZOLLI (Pierre-Ange), poëte latin du XVIe siècle, né à Stellata, près de Ferrare, paraît avoir vécu à la cour d'Hercule, duc de Ferrare. Il est auteur d'une poëme intitulé : *Zodiacus vitæ, hoc est, de hominis vitâ, studio ac moribus optimè instituendis*, publié sous le pseudonyme de *Marcellus Palingenius*, Bâle, 1537, in-8°, et Rotterdam, 1722, in-8°, imité librement en vers français par Rivière, Paris, 1619, in-8°, et traduit en prose par Lamonnerie, La Haye, 1731, 2 vol. in-12. C'est une revue satirique de toutes les professions, où l'on trouve de beaux vers, des allégories ingénieuses, d'utiles réflexions morales, mais pleines d'attaques contre l'Eglise romaine et le clergé. Ce fut Facciolati qui découvrit, en 1725, le véritable nom de l'auteur du *Zodiacus*. B.

MANZORA ou ARVANHA, riv. d'Afrique, entre le Monomotapa et le Sofala, vient des monts Beth, et se jette dans le Zambèse. Cours de 500 kil. au N.-E.

MAOUNA, une des îles Hamoa ou des Navigateurs, au S.-E. d'Oyolava; par 14° 25' 15" lat. S., et 173° 13' long. O. Célèbre par le massacre du capitaine De Langle, du savant Lamanon, et de 9 autres Français de l'expédition de La Pérouse, en 1787.

MAP (Gauthier ou Walther), prêtre gallois, auteur d'un curieux livre *de Nugis curialium*, joua dans les lettres et dans la politique un rôle assez considérable sous le roi d'Angleterre Henri II. Il semble auj. prouvé que Map est le véritable auteur du roman de *Lancelot du Lac*, écrit en prose française à l'instigation de Henri II lui-même.

MAPIMI, v. du Mexique, à 52 kil. N. de San-Antonio; 3,000 hab. Donne son nom à un département compris dans la division de Monterey, et dont le ch.-l. est *San-Fernando de Rosas*.

MAPPA, serviette de festin, chez les anc. Romains. — Pièce de pourpre ou de linge que, dans les jeux du cirque, le magistrat qui les présidait lançait sur l'arène pour donner le signal de les commencer. Cet usage, que l'on a attribué à Néron, existait déjà du temps d'Ennius.

MAR (Comte de), le même que le comté d'ABERDEEN.

MARA (Gertrude-Elisabeth SCHMŒLING, Mme), cantatrice célèbre, née à Cassel en 1747, m. à Revel en 1833, fut la seule artiste allemande d'une réputation européenne avant Mlle Sontag. Elle se fit entendre à Paris en 1782, et balança les succès de Mme Todi. Elle excellait dans les opéras de Hasse.

MAR-ABAS-CATINA, Syrien du IIe siècle av. J.-C., se rendit à Ninive par ordre de Vagharschag Ier (Valarsace), roi arsacide d'Arménie, pour recueillir dans les archives tout ce qui se rapportait à l'histoire de la nation arménienne. Il y trouva une Histoire universelle traduite du chaldéen en grec par ordre d'Alexandre le Grand, et en tira tout ce qui était relatif à l'Arménie. D'autres monuments, des chansons populaires, et ses propres connaissances, le mirent à même d'écrire l'histoire des faits survenus depuis Alexandre jusqu'à lui. Cet ouvrage était écrit en caractères syriens et grecs, l'alphabet arménien n'étant pas encore inventé. Moïse de Khoren nous en a conservé quelques extraits. C—A.

MARABOTINS, nom donné à des monnaies arabes qui eurent cours en France aux XIe et XIIe siècles. Elles étaient d'or, portaient des légendes en l'honneur de Mahomet, la date de l'hégire, le nom du calife qui les avait fait frapper, et valaient environ 14 fr. de notre monnaie.

MARABOUT (de l'arabe *rabatha*, lier, attacher), homme *qui s'attache, qui se lie* à Dieu, à la vie spirituelle ou à la retraite chez les musulmans de l'Algérie, comme chez nous un *religieux* (de *religare*). Il se disait, dans le principe, de ceux qui se dévouaient à la défense ou à la propagation de la foi dans la guerre sainte. De la même racine vient *Al-mourabit*, par corruption *Almoravides* (*V. ce mot*). La petite chapelle desservie par le Marabout porte en français le même nom que ce solitaire. D.

MARACAIBO, v. de la république de Vénézuéla, dans l'Amérique du S., port fortifié sur la rive O. du canal qui joint le lac de son nom à la mer, à 500 kil. O.-N.-O. de Caracas; située par 10° 40' lat. N., et 74° 6' long. O.; 20,000 hab. Ch.-l. de la prov. de son nom. Ecole de pilotage et collége; chantier de construction. Comm. actif de café, cacao, plantes médicinales et cuirs. — La prov. de Maracaïbo s'étend à l'O. et au S.-O. du lac de son nom; climat très-chaud; élève de bestiaux. 60 000 hab.

MARACAÏBO (Lac de), dans la république de Vénézuéla, forme une ellipse de 170 kil. sur 150, entre 9° et 10° 40'

lat. N., 73° 15' et 74° 45' long. O. Il s'écoule au N., devant la ville et dans le golfe de son nom, par un canal de 36 kil. de long. Navigation facile; bords malsains.

MARACAÏBO (Golfe de) ou de VÉNÉZUÉLA, dans la mer des Antilles, sur la côte N. de la Colombie, entre 10° 40'-12° lat. N., 72° 15'-74° 30' long. O. Sa profondeur dans les terres est de 180 kil., sur 75 à 230 de large. Il renferme plusieurs îles, entre autres, Zopara, et reçoit la rivière Maracaïbo.

MARACANDA, v. de l'anc. Sogdiane, sur le Polytimète, fut détruite par Alexandre le Grand, et se releva plus tard sous le nom de *Samarkand*.

MARACAY, v. de la république de Vénézuéla, sur le lac de Valencia, à 80 kil. S.-O. de Caracas; 8,500 hab. Sucre, indigo.

MARACH, *Germanica Cæsarea*, v. murée de la Turquie d'Asie (eyalet d'Adana), ch.-l. du sanjak de son nom, à 140 kil. N.-O. d'Alep. — Le sandjak de Marach, entre l'eyalet de Kharbout au N., et à l'E., celui d'Alep au S., de Bozoq à l'O., est compris dans l'eyalet d'Adana, dont il forme la partie N.-O.; v. princ.: Marach, Albistan, Zeïtoun. Sol traversé au S. par l'Akma-Dagh, au N. par le Bimbogha-Dagh, arrosé par le Djihan et le Kara-sou, fertile en excellents fruits. Ce sandjak répond à une partie de l'anc. Comagène et de la Petite-Arménie.

MARADEH EL-HAMOUD, oasis de la régence de Tripoli, à 300 kil. S. de Benghazy.

MARAGHA, v. forte de la Perse (Aderbaïdjan), à 80 kil. S. de Tauris; 15,000 hab. Tombeau d'Houlagou, qui y avait élevé un observatoire.

MARAGNON, fleuve d'Amérique. *V.* AMAZONES (fleuve des).

MARAGOGIPE, v. du Brésil (Bahia), à 45 kil. N.-O. de San Salvador, près de la rive g. du Guahy, 3,000 hab. École latine. Comm. de farine de manioc, sucre, tabac.

MARAIS (Marin), musicien, né à Paris en 1656, m. en 1728, excella à jouer de la viole, et imagina, le premier, de faire filer en laiton les dernières cordes de la basse, afin de rendre cet instrument plus sonore.

MARAIS (Le), un des quartiers de Paris, dans la partie E. de la ville, 3e et 4e arrondissements. Bâti sous le règne de Louis XIII, on y voyait beaucoup de jardins maraîchers, qui le firent appeler *le Marais*.

MARAIS (Théâtre du); théâtre de Paris construit vers 1598, rue de la Poterie, transféré vieille rue du Temple au commencement du règne de Louis XIII, et démoli en 1673. C'est sur ce théâtre que furent joués les premiers ouvrages de Corneille.

MARAIS (Le) ou *la Plaine*, nom donné en 1792, dans la Convention, à la réunion des députés modérés, qui siégeaient dans la partie la moins élevée de la salle, entre la *Gironde* et la *Montagne* (*V.* MONTAGNE). Ce fut une dénomination injurieuse inventée par les Montagnards, qui appelaient encore les députés siégeant au bas de la salle, *les crapauds du marais*.

MARAIS DE LA CHÈVRE, espèce d'étang formé par les débordements du Tibre, et situé vers le milieu du Champ-de-Mars de l'anc. Rome. C'est dans le voisinage de ce marais que Romulus disparut pendant une tempête. Plus tard, Agrippa créa des jardins en ce lieu, et le marais devint l'étang d'Agrippa. Il était tout près et vers l'extrémité S.-E. de la place Navone actuelle. C. D—Y.

MARAIS PONTINS. *V.* PONTINS (MARAIS).

MARAJO, île du Brésil (Para), dans l'estuaire de l'Amazone et du Tocantin; 310 kil. sur 260. Ch.-l., *Marajo*, sur la côte E. Sol marécageux; récolte de riz. Pop. évaluée à 20,000 hab.

MARAKAH. *V.* DONGOLAH (NOUVEAU-).

MARALDI (Jacques-Philippe), astronome, né en 1665 à Perinaldo (comté de Nice), m. en 1729, était neveu de Cassini, qui l'appela en France en 1687. Il travailla à la confection d'un nouveau *Catalogue des étoiles fixes*, opération qu'il ne put terminer, fit quelques voyages pour des levés de triangles et le prolongement de la méridienne, et entra à l'Académie des sciences. *V.* son *Eloge* par Fontenelle. V.

MARALDI (Jean-Dominique), né à Perinaldo en 1709, m. en 1788, neveu du précédent, continua ses observations, et prit, de 1732 à 1740, une très-grande part à la détermination des triangles qui ont servi à la construction de la carte dite de Cassini. Depuis 1735, il rédigea pendant 25 ans *la Connaissance des temps*. On trouve de lui, dans le recueil de l'Académie des Sciences, beaucoup d'observations, et surtout un *Mémoire sur le mouvement apparent de l'étoile polaire vers les pôles du monde*, et des dissertations *sur les satellites de Jupiter*. V.

MARANA (Jean-Paul), écrivain génois, né en 1642, m. en 1693, subit quatre années de captivité pour n'avoir pas révélé la conjuration du comte della Torre, qui voulait livrer Savone au duc de Savoie, et se retira en France, où il obtint une pension de Louis XIV. Il a publié, en italien, une *Histoire de la conjuration du comte della Torre*, 1682, et, en français, une espèce de revue, *l'Espion du grand seigneur dans les cours des princes chrétiens*, Paris, 1684 et suiv., 6 vol. in-12, et Amst., 1756, 9 vol. in-12.

MARANHAO ou MARANHAM, île du Brésil, dans l'océan Atlantique, entre les baies de San-Marcos à l'O. et de San-José à l'E., vis-à-vis l'embouchure de l'Itapicuru et du Miarim; 60 kil. sur 35; 40,000 hab. Elle forme une comarca de la prov. de Maranhao.

MARANHAO (SAN-LUIS DE), v. forte du Brésil, dans l'île de son nom, à l'O., ch.-l. de la prov. de Maranhao, à 2,200 kil. N. de Rio-Janeiro, par 2° 30' 41" lat. S. et 46° 36' 24" long. O.; 30,000 hab. Évêché. Cour d'appel; lycée provincial, école militaire, école de commerce. Export. considérable de bois de teinture, coton, riz, peaux, caoutchouc, cacao, salsepareille, etc. Elle fut fondée par des Français en 1612. — La prov. de Maranhao, au N.-E. du Brésil, entre l'Atlantique au N., les prov. de Para et de Goyaz à l'O., de Piauhy à l'E., a 1,000 kil. sur 700, et 360,000 hab. Sol fertile en riz, manioc, cannes à sucre; arrosé par le Miarim. Mines d'argent et de fer dans les montagnes du N.; mines d'or à Tury-Assu.

MARANO, v. du royaume d'Italie (prov. de Naples), à 8 kil. N.-O. de Naples, 8 N.-E. de Pouzzole; 7,640 hab.

MARANS, ch.-l. de cant. (Charente-Inférieure), arr. et à 24 kil. N.-E. de La Rochelle; 3,210 hab. Autrefois place forte, défendue par les marais, maintenant canalisés, qui l'entourent; prise par Henri de Navarre en 1588; son château fut rasé en 1638. Port sur la Sèvre-Niortaise, près de son confluent avec la Vendée. Comm. de grains, farines, légumes secs, merrains, lin, chanvre.

MARANSIN (LE). *V.* MARENNES (Pays de).

MARAT (Jean-Paul), né en 1744 à Boudry (principauté de Neuchâtel), de parents calvinistes, m. en 1793, étudia la médecine, et publia, avant 1789, une douzaine d'ouvrages scientifiques, qui dénotent de l'étude et des connaissances variées. Médecin des gardes-du-corps du comte d'Artois, il voulait de la célébrité à tout prix; dès 1789, il se fit journaliste, et publia *le Moniteur Patriote*, qui n'eut qu'un numéro; puis *le Publiciste Parisien*, qui devint successivement *l'Ami du Peuple*, *le Journal*, enfin *le Publiciste de la République française*; il parut chaque jour, du 12 septembre 1789 au 14 juillet 1793. Marat y professe les principes de la démocratie la plus furieuse et la plus féroce; son langage est celui de la plèbe, il excite au pillage et au meurtre. Cependant il embarrasse parfois les chefs; on le poursuit, il se cache dans des caves, continue ses feuilles sanguinaires, et lorsque Danton est ministre de la justice, il va préparer avec lui les massacres de septembre. Paris élut Marat député à la Convention. Marat demandait 270,000 têtes! Si on les lui refusait, disait-il pour sa défense, il en demanderait un bien plus grand nombre. On l'envoya pourtant un jour au tribunal révolutionnaire; il en sortit absous, et fut porté en triomphe à la Convention. Nul ne fut plus acharné contre Louis XVI et les Girondins; il vota la mort du roi et l'exécution dans les 24 heures, et demanda ardemment cette loi des suspects qui fit emprisonner près d'un demi-million de personnes. Enfin, ses accusations, ses luttes, ses polémiques l'épuisèrent; il se mourait, quand Charlotte Corday le tua dans son bain, le 13 juillet 1793. On lui décerna les honneurs du Panthéon, son buste décora les maisons; mais, après le 9 thermidor, un décret du 8 février 1795 l'exila du temple qu'il avait souillé; son buste fut jeté dans l'égout Montmartre, où l'on jeta aussi un pot de nuit plein de cendres, simulacre de ses restes, ce qui donna naissance à la croyance populaire que son corps y avait été précipité. Marat était petit, d'une stature grotesque, et ses traits étaient hideux. Parmi ses ouvrages, nous citerons: *de l'Homme ou de l'influence de l'âme et du corps*, Amst., 1775, 3 vol. in-12; *Recherches physiques sur le feu*, 1780, in-8°; *Découvertes sur la lumière*, 1780, in-8°; *Recherches sur l'électricité*, 1782, in-8°; une traduction de *l'Optique de Newton*, 1787, 2 vol. in-8°; *Recherches sur l'électricité médicale*, 1784, in-8°; *les Charlatans modernes*, 1791, in-8°; *les Chaînes de l'esclavage*, d'abord en anglais à Edimbourg, 1774, puis en français à Paris, 1792; *Plan de législation criminelle*, 1787, in-8°; il y réclame contre la peine de mort, de même que, dans son *Projet de constitution*, 1790, il démontre la nécessité d'une monarchie en France. La Bibliothèque impériale de Paris pos-

sède 2 exemplaires incomplets de *l'Ami du Peuple;* le seul complet est à Berlin. J.T.

MARAT, brg (Puy-de-Dôme), arr. et à 15 kil. N.-N.-O d'Ambert, sur un affluent de la Dore; 128 hab.

MARAT-LÈS-FORÊTS, nom donné à SAINT-SAULGE pendant la Révolution.

MARAT-SUR-OISE, nom de COMPIÈGNE pendant la Révolution.

MARATEA, v. du royaume d'Italie, à 13 kil. S. de Lagonegro, près du golfe de Policastro; 7,121 hab.

MARATHON, vge de Grèce (Attique), à 31 kil. N.-E. d'Athènes. Célèbre, dans la Fable, par le taureau monstrueux dont la délivra Thésée, et, dans l'histoire, par la victoire de Miltiade sur Datis et Artapherne, chefs des Perses, l'an 490 av. J.-C. Aux environs est le cap du même nom, sur le canal de Négrepont.

MARATHONISI, vge du royaume de Grèce (Laconie), dans le pays des Maïnotes, sur le golfe de Kolokythia, à 40 kil. S. de Misitra; 600 hab. Bâti près de l'anc. *Gythium.*

MARATTES. *V.* MAHRATTES.

MARATTA (Carlo), célèbre peintre italien, né à Camerino en 1625, m. en 1713, élève d'André Sacchi, commença par copier les *Loges du Vatican* de Raphaël, travailla ensuite pour le pape Alexandre VII et ses successeurs, reçut le titre de peintre ordinaire de Louis XIV, et restaura les peintures des salles du Vatican et de la Farnesine. On cite de lui : une *Madone,* dans le palais Pamphili; *St André Corsini,* à Florence; une *Nativité,* une *Vierge avec l'enfant Jésus endormi, St Jean dans le désert,* et le *Mariage mystique de Ste Catherine,* au musée du Louvre. Il a aussi laissé des gravures à l'eau-forte, exécutées d'une manière pittoresque, mais d'une pointe peu fine. B.

MARAVÉDI, monnaie de compte espagnole; 4 maravédis valent 5 centimes.

MARAVI (Lac). *V.* NYASSI, au *Supplément.*

MARAVI, v. de l'île de Cuba, port sur la côte N., à l'embouchure d'une rivière de même nom.

MARBACH, v. de Wurtemberg (Neckar), a 20 kil. N. de Stuttgard, sur le Neckar; 2,400 hab. Belle église du XV^e^ siècle. Fabr. de draps et cotonnades. Brûlée par les Français en 1693. Patrie de l'astronome Mayer et de Schiller.

MARBELLA, anc. *Salduba?* v. d'Espagne (Andalousie), prov. et à 47 kil. O.-S.-O. de Malaga, port sur la Méditerranée. Fonderies de fer; comm. de grains, huile; pêche de sardines. Pop. de la commune : 6,700 hab.

MARBEUF (Louis-Charles-René, marquis de), né près de Rennes vers 1736, m. en 1788, entra fort jeune au service, fut fait maréchal de camp en 1761, partit pour la Corse cédée par les Génois à la France en 1768, enleva Capraja à Paoli, partagea avec Chauvelin, son supérieur, la défaite de Borgo-di-Marana, reprit Barbaggio qui était tombé au pouvoir des insulaires, et, après avoir aidé le comte de Vaux à soumettre l'île entière, en reçut le gouvernement. Il fut le protecteur de la famille Bonaparte, et fit admettre le jeune Napoléon à l'école de Brienne. Louis XVI érigea en sa faveur le marquisat de Cargèse. Un fort, sur la côte O. de la Corse, au fond de la baie Girolata, entre Calvi et Ajaccio, porte le nom de Marbeuf. D'immenses jardins qu'il possédait sur les Champs-Elysées, à Paris, furent déclarés propriété nationale, 1794, quand sa veuve eut péri sur l'échafaud; on y établit plus tard le *jardin Marbeuf,* dont une rue rappelle encore le nom. B.

MARBLEHEAD, v. des Etats-Unis (Massachussetts), bon port sur la baie de Massachussetts, à 22 kil. N.-E. de Boston; 7,650 hab. Pêche du maquereau et de la morue.

MARBOD ou MAROBODUUS, chef des Marcomans, élevé à Rome, rallia les peuples suéviques, et fonda un vaste empire près du Danube. D'abord allié d'Arminius, il se tourna ensuite contre lui, fut abandonné de ses sujets, et se réfugia chez les Romains. Il vécut à Ravenne, d'une pension de l'empereur Tibère, et mourut l'an 37 de J.-C.

MARBOIS (Barbé-). *V.* BARBÉ.

MARBOT (J.-B. Marcelin de), général, né en 1782 au château de la Rivière (Corrèze), m. en 1854, entra au service à l'âge de 17 ans. En 1807, il était déjà capitaine; il fut atteint par un boulet à Eylau, servit en Espagne sous Lannes et Masséna, fit la campagne de Russie, en 1812, fut nommé colonel après Leipzick, prit part au combat de Hanau, et fit, en 1815, des prodiges de valeur à Waterloo. Payant partout de sa personne, il ne quitta pas un champ de bataille sans avoir reçu au moins une blessure. Proscrit à la 2^e^ Restauration, il se réfugia en Allemagne, où il écrivit des *Remarques critiques* sur l'ouvrage du lieutenant-colonel Rogniat, intitulé : *Considérations sur l'art de la guerre,* livre remarquable qui obtint le suffrage de Napoléon I^er^. Rappelé de l'exil, le colonel Marbot s'attacha au duc d'Orléans, qui lui confia l'éducation de son fils, le duc de Chartres. Maréchal de camp après 1830, il suivit le prince royal à Anvers, et fut blessé à ses côtés en Afrique. La révolution de Février 1848 le mit à la retraite. F—T.

MARBOURG, *Mattium, Mattiacum, Amasia Cattorum, Marpurgum,* v. de la Hesse-Cassel, ch.-l. de la Haute-Hesse et d'un cercle de son nom, sur la Lahn, à 80 kil. S.-O. de Cassel; 8,000 hab. Cour d'appel. Université fondée en 1527; gymnase, école des arts et métiers, école vétérinaire; bibliothèque, jardin botanique, observatoire. Rues étroites, tortueuses et sales. Fabr. de pipes et de poterie, bonneterie, lainages, tabac; tanneries. On remarque : l'anc. château des landgraves de Thuringe, qui sert de maison de force; l'église S^te^-Elisabeth, du XIII^e^ siècle, une des plus belles de l'Allemagne, avec de curieux tombeaux; le palais de l'Ordre Teutonique. — Marbourg, érigé en ville en 1227, fut une des résidences des landgraves de Thuringe, et, pendant quelque temps, le ch.-l. de l'Ordre Teutonique. Il s'y tint un célèbre colloque en 1529. Ses fortifications furent démolies en 1807 par les Français. B.

MARBOURG, *Mariana castra,* v. des Etats autrichiens (Styrie), ch.-l. de cercle, à 60 kil. S.-S.-E. de Grætz, sur la Drave; 4,000 hab. Comm. en blé et en vins.

MARBOZ, brg (Ain), arr. et à 15 kil. N. de Bourg; 450 hab. Moulins à farine.

MARBRE (Ile de), en anglais *Marble Island,* île de la baie d'Hudson; par 62° 50' lat. N., et 92° long. O.; 40 kil. sur 24. Le marbre dont elle est formée est à peine recouvert de terre végétale.

MARBRE (Table de), nom donné autrefois à trois juridictions, la connétablie, l'amirauté, et la réformation générale des eaux et forêts, parce que ces tribunaux siégeaient autour d'une table de marbre qui occupait toute la largeur de la grande salle du Palais à Paris. Cette table recevait aussi, au temps de Louis IX, les redevances en nature des vassaux de la tour du Louvre. Elle servait encore dans les solennités aux festins royaux. Enfin, les clercs de la Basoche y montaient pour jouer leurs pièces dramatiques. La table de marbre fut détruite dans un incendie du Palais, en 1618; les trois juridictions n'en conservèrent pas moins leur nom jusqu'en 1789. B.

MARBRES CAPITOLINS. *V.* FASTES.

MARBRES DE PAROS. *V.* PAROS.

MARC (Saint), évangéliste, né, à ce qu'on croit, dans la Cyrénaïque, fut disciple de S^t^ Pierre, qu'il suivit à Rome. Ce fut sans doute dans cette ville qu'il écrivit son *Evangile,* d'après les instructions de S^t^ Pierre. On pense qu'il alla ensuite prêcher en Egypte, où il fonda l'église d'Alexandrie, et fut mis à mort en 68. Fête, le 25 avril. Il est le patron des Vénitiens, qui prétendent posséder son corps dans la chapelle des Doges depuis 815. S^t^ Marc est figuré par un lion dans la vision d'Ezéchiel, et les Vénitiens ont aussi pris un lion ailé comme symbole de leur république. L'Evangile de S^t^ Marc, écrit 10 ans après l'Ascension du Sauveur, en grec selon les anciens, en latin selon Baronius, n'est qu'un abrégé de celui de S^t^ Mathieu. On attribue à S^t^ Marc une liturgie en usage dans l'église d'Alexandrie, éditée en grec et en latin par Joseph de S^te^-Marie, Paris, 1583, in-8°. — Une congrégation de chanoines réguliers de S^t^-Marc fut fondée à Mantoue, vers la fin du XII^e^ siècle, par Albert Spinola. Elle reçut du pape Nicolas V, en 1450, la règle de S^t^-Augustin. Grégoire XIII la réunit aux Camaldules en 1584.

MARC (Saint), pape en 336, régna 21 jours. Fête, le 5 octobre.

MARC, hérésiarque du II^e^ siècle, disciple de Valentin, fondait sa doctrine sur cette espèce de théologie arithmétique dont on était fort entiché dans le II^e^ et le III^e^ siècle. La Genèse nous représente Dieu créant le monde par sa parole : il y a donc, dans la parole, et dans les lettres dont les mots se composent, une force productrice renfermant toutes les qualités et toutes les vertus possibles; et c'est pour cela que J.-C. a dit qu'il est l'alpha et l'oméga. A la Trinité catholique, Marc substituait l'*Ineffable,* le *Silence,* le *Père,* et la *Vérité.* Il rejetait les sacrements et même le baptême. Marc et ses disciples perpétuèrent leur doctrine au moyen de prestiges et par la licence de leur morale; ils enseignaient que tout est permis, et abusaient de la crédulité des femmes. S^t^ Epiphane et S^t^ Irénée nous apprennent que, de leur temps, cette secte était encore très-puissante en Asie et sur les bords du Rhône. M.

MARC, unité de poids pour l'argent, en France, avant l'établissement du système métrique. Le marc valait 8 onces

(24 décagrammes 475 milligrammes); il commença d'être en usage vers le milieu du XIe siècle. C'était le seul poids uniforme qui existât en France. On en gardait l'étalon à la Cour des monnaies de Paris, et des copies de cet étalon au greffe de toutes les Cours des monnaies du royaume.

MARC-ANTOINE. *V.* ANTOINE et RAIMONDI.

MARC-AURÈLE (Marcus-Aurelius-Antoninus-Augustus), surnommé *le Philosophe*, empereur romain, né à Rome en 121, d'une famille consulaire, m. en 180, reçut une éducation littéraire, et fut séduit surtout par la philosophie des stoïciens. Connu, tout jeune, de l'empereur Adrien, il lui plut, et ce prince le fit chevalier à 6 ans, prêtre salien à 8 ans, et le nomma, à 15 ans, préfet de Rome pendant les Féries latines. Le jeune Marcus-Aurelius, adopté par Antonin, successeur d'Adrien, nommé César et admis aux affaires de l'empire, n'en conserva pas moins son goût pour la philosophie. Arrivé à l'empire en 161, il s'associa Vérus, son frère adoptif. Des calamités marquèrent le commencement de leur règne : débordements du Tibre et du Pô, famine, peste, invasion des Quades en Germanie et des Parthes en Asie. Marc-Aurèle combattit les Quades par ses lieutenants, envoya Vérus contre les Parthes, s'occupa des maux intérieurs, et établit des greniers publics pour prévenir les disettes. En 169, les Quades et les Marcomans ayant tenté une nouvelle invasion, il marcha contre eux avec Vérus, qui mourut pendant l'expédition, poursuivit seul la guerre, et pourvut à ses dépenses par la vente du mobilier impérial, afin de ne point demander d'impôts au peuple, malheureux depuis plusieurs années. Pendant cette guerre, l'armée, enfermée par les Quades dans un défilé, allait périr de soif, lorsque des soldats chrétiens, qui se trouvaient en grand nombre dans les légions, se mirent à implorer Dieu. Aussitôt une pluie abondante vient soulager les Romains, tandis qu'une tempête fond sur les Barbares, et les épouvante au point de leur faire rendre les armes. Marc-Aurèle apprend, au milieu de ses succès, qu'Avidius Cassius s'est fait proclamer empereur; il marche contre lui, mais avant qu'il ne l'ait atteint, on lui apporte la tête du rebelle. Il pardonne à la famille d'Avidius, et fait brûler tous les papiers saisis chez ce chef, dans la crainte de trouver des coupables. Marc-Aurèle visita ensuite Athènes, où il établit des cours publics pour toutes les sciences. A son retour à Rome, il reçut les honneurs du triomphe, et l'on consacra ses exploits par une magnifique colonne monumentale érigée dans le Champ-de-Mars, et qui existe encore (*V.* COLONNES). Les Barbares de la Germanie ayant tenté de nouvelles invasions, Marc-Aurèle voulut encore aller les combattre lui-même, en 178, et remporta sur eux une grande victoire; mais, après 2 ans de campagne, épuisé par les fatigues et la maladie, il expira à Vienne, en Autriche, ou à Sirmium. Ses cendres furent rapportées à Rome, où sa mort causa les plus vifs regrets. Marc-Aurèle avait une haute idée de ses devoirs de souverain; bien qu'investi d'un pouvoir absolu, il respecta toujours les avis du sénat, même quand ils contrariaient son opinion. Il s'occupa beaucoup de l'administration de la justice, la rendit avec douceur, et régla les dépenses publiques. Humain et tolérant, il ordonna, en arrivant à l'empire, que tous les chrétiens détenus fussent mis en liberté, et qu'on les laissât exercer librement leur culte; cependant, plus tard, il ordonna une persécution. Même au milieu des camps, la philosophie l'occupa toujours; il y consacrait une partie des nuits. On a de ce prince 12 livres de Mémoires en grec, intitulés : *A moi-même*, et connus sous le titre de *Pensées de Marc-Aurèle*. Ce sont des réflexions morales, où il ne parle jamais qu'à lui-même, et, de toute l'antiquité profane, l'ouvrage qui approche le plus de la morale de l'Évangile. Les meilleures éditions de cet ouvrage sont celles de Gataker, Lond., 1707, in-4°; de Schulz, Slesvig, 1802, in-8°; il a été trad. en franc. par Dacier, Paris, 1691, 2 vol. in-12; par Joly, 1778, in-8°; par Pierron, Paris, 1843, in-12. A. Mai a publié, en 1829, les *Lettres de Marc-Aurèle et de Fronton*, en latin; A. Cassan en a donné une traduction française, Paris, 1830, 2 vol. in-8°.

MARCA (Pierre de), né dans le Béarn en 1584, m. en 1662, fut président du parlement de Pau en 1621, et conseiller d'État en 1639; étant veuf et ayant plusieurs enfants, il entra dans l'Église, se fit connaître par un livre estimé sur *la Concorde du sacerdoce et de l'Empire*, et par une *Histoire du Béarn*, fut nommé à l'archevêché de Toulouse, 1652, et ensuite à celui de Paris, en 1662. G.

MARCEAU (François-Séverin DES GRAVIERS), né à Chartres en 1769, mort en 1796, s'engagea dès l'âge de 15 ans. Sergent en 1789, il fut élu en 1791 commandant du bataillon des volontaires d'Eure-et-Loir. Envoyé à l'armée du Nord, il arrêta, par des paroles énergiques, les soldats prêts à suivre La Fayette sur le territoire étranger. Capitaine de cuirassiers en Vendée, il fut arrêté comme suspect par Bourbotte, à qui, bientôt après, il sauva la vie. Général de division en 1793, il concourut à la victoire d'Antrain, et déploya de grands talents militaires sous les murs du Mans, où il défit les Vendéens. Accusé pour avoir sauvé une jeune fille en résistant à des ordres impitoyables, il dut son salut à Bourbotte, et fut envoyé, l'année suivante, à l'armée des Ardennes, puis à celle de Sambre-et-Meuse. A Fleurus, il décida la victoire. Il fit des prodiges de valeur dans les campagnes de 1795 et 96, et vainquit l'archiduc Charles qui avait battu Jourdan; mais tandis qu'il arrêtait la marche des ennemis pour donner aux Français le temps de passer le défilé d'Altenkirchen, il reçut une balle d'un chasseur tyrolien; le 21 septembre 1796; hors d'état d'être transporté, il fut abandonné à la loyauté de l'archiduc Charles, et mourut trois jours après. Les Autrichiens, pénétrés de respect pour lui, observèrent un armistice pour lui rendre les honneurs funèbres. Marceau montra des sentiments d'humanité qui lui faisaient adoucir les maux de la guerre. Mort à 27 ans, il avait beaucoup de sang-froid et une admirable justesse de coup d'œil, qui lui permettait de changer avec discernement un plan de bataille sur le terrain même. Une statue de bronze lui a été élevée, en 1851, dans sa ville natale. J. T.

MARCEL Ier (Saint), pape de 308 à 309, fut banni par l'empereur Maxence, sous prétexte qu'il causait des troubles par sa sévérité envers les chrétiens qui avaient fléchi dans la foi pendant les persécutions. Fête, le 16 janvier.

MARCEL II, Romain, pape en 1555, régna 21 jours.

MARCEL (Saint), né à Paris et évêque de Paris, m. vers 440, se rendit célèbre par ses vertus et sa piété. Selon une légende, il délivra le pays d'un dragon monstrueux, dont on porta longtemps l'image en osier à la procession des Rogations. Fête, le 3 novembre. Le village où il fut enterré était sur l'emplacement du faubourg actuel de Paris, appelé St-Marcel ou Marceau.

MARCEL (Etienne), prévôt des marchands de Paris, et né dans cette ville, se signala aux Etats-Généraux tenus en 1356, un mois après la captivité de Jean le Bon, par ses projets de réformes démocratiques (*V.* ETATS-GÉNÉRAUX), souleva la multitude contre le dauphin Charles, sous les yeux duquel il fit massacrer les maréchaux de Champagne et de Normandie, ses conseillers, l'emmena lui-même presque prisonnier à l'hôtel-de-ville, compromit sa cause par ces violences, fut encore accusé d'avoir suscité la Jacquerie (*V. ce mot*), et au moment où, pour raffermir son influence, il allait ouvrir une porte de Paris à Charles le Mauvais, roi de Navarre, il fut tué par Jean Maillard, 1358. *V.* Perrens, *Etienne Marcel et le gouvernement de la bourgeoisie au XIVe siècle*, 1860.

MARCEL (Guillaume), né à Toulouse en 1647, m. en 1703, vint à Paris, où il fut nommé sous-bibliothécaire de l'abbaye de St-Victor, puis avocat au conseil, alla conclure avec le dey d'Alger le traité de 1677, qui rétablissait les relations commerciales dans le Levant et en Afrique, et obtint la place de commissaire des classes de la marine en Provence. On a de lui : *Tablettes chronologiques pour l'histoire de l'Eglise*, Paris, 1682, in-8°; *Tablettes chronologiques pour l'histoire profane depuis la naissance de J.-C.*, ibid., 1682; *Histoire de l'origine et des progrès de la monarchie française*, 1686, 4 vol. in-12. B.

MARCEL (Jean-Joseph), petit-neveu du précédent, né à Paris en 1776, m en 1854, coopéra, avec Suard et Lacretelle, à la rédaction du *Journal des nouvelles politiques*, rédigea en chef le *Journal des Ecoles normales*, fut attaché à la commission scientifique de l'expédition d'Egypte en 1798, organisa l'imprimerie qui devait suivre l'armée pour répandre ses bulletins, et fut, de 1804 à 1815, directeur de l'Imprimerie impériale. Il fit graver pour cet établissement 17 caractères nouveaux (bengali, sanscrit, cufique, karmatique, arménien, russe, etc.). De 1817 à 1820, il suppléa Audran dans sa chaire du Collége de France. On lui doit : *Vocabulaire français-arabe vulgaire; Mélanges de littérature orientale*, Le Caire, 1800; *Fables de Lokman*, texte arabe et traduction; *Chrestomathies arabe et chaldaïque; Notice historique et littéraire sur Djamy*, 1804; *Paléographie arabe*, 1828, in-fol.; *les Dix soirées malheureuses*, du cheick El-Mohdy, 1823, 3 vol. in-12, et des *Contes* du même auteur, traduits en français, 1832, 3 vol. in-4°; *Vocabulaire des dialectes vulgaires africains*, 1837, in-8°; *Annuaire algérien*, 1842; *Histoire de l'Egypte depuis la conquête des Arabes jusqu'à la domination française*, 1848, in-8°, dans la collec-

tion de l'*Univers pittoresque* de F. Didot, etc. Il fournit aussi plusieurs Mémoires au grand ouvrage de la commission d'Egypte, divers articles au *Journal de la Société asiatique de Paris*, et dirigea la publication de la *Décade égyptienne*. B.

MARCEL (SAINT-), brg (Ardèche), arr. et à 50 kil. S. de Privas; 1,087 hab. Patrie du cardinal de Bernis.

MARCELLIN (Saint), pape de 295 à 304, subit le martyre sous Dioclétien. Fête, le 26 avril.

MARCELLIN (AMMIEN), historien. *V.* AMMIEN.

MARCELLIN (SAINT-), s.-préf. (Isère), à 52 kil. O.-S.-O. de Grenoble, près de la rive dr. de l'Isère, dans une jolie situation; 2,675 hab. Tribunal de 1re instance, collége. Elève de vers à soie; commerce de vins, bestiaux, châtaignes, fromages. Avant la Révolution de 1789, elle était régie par une coutume particulière, dite *style de St Marcellin*.

MARCELLO (Benedetto), célèbre compositeur de musique, né à Venise en 1686, m. en 1739, commença par fréquenter le barreau, et devint membre du conseil des Quarante, provéditeur à Pola, camérlingue à Brescia. Il a laissé 50 *Psaumes*, qui offrent un rare mérite d'expression, beaucoup d'originalité et de hardiesse dans les idées, une singulière variété dans les moyens. B.

MARCELLO (SAN-), v. de Toscane, à 48 kil. N.-O. de Florence; 4,800 hab.

MARCELLUS (Marcus-Claudius), consul l'an 531 de Rome, 222 av. J.-C., fit la guerre aux Gaulois dans la Cisalpine, et remporta les troisièmes dépouilles opimes, en tuant, à la bataille de Clastidium, Viridomar, roi des Gésates. Après la bataille de Cannes, consul de nouveau, il fut opposé à Annibal, et le repoussa deux fois devant Nole, 538. Ces succès le firent surnommer l'*Epée de Rome*, et élever une 3e fois au consulat l'an 539. Deux ans après, il s'empara de Syracuse, défendue par le génie d'Archimède, qui fut tué malgré son ordre. Consul pour la 4e fois l'an 543, il fut encore vainqueur des Carthaginois à Canusium; enfin, dans un dernier consulat, l'an 545, il périt dans un piége que lui tendit Annibal. O.

MARCELLUS (Marcus-Claudius), consul l'an 702 de Rome, 51 av. J.-C., proposa dans le sénat et fit voter le rappel de César, alors proconsul en Gaule. Exilé après la bataille de Pharsale, il se retira à Mitylène. César accorda son rappel au sénat, à la suite d'un magnifique discours prononcé par Cicéron, et intitulé : *Pro Marcello*. Marcellus, au moment de revenir à Rome, fut tué par un esclave.

MARCELLUS (Marcus-Claudius), fils de Marcus-Claudius Marcellus Æserninus, qui fut consul l'an 731 de Rome, 22 av. J.-C., et d'Octavie, sœur d'Auguste. Celui-ci lui donna la main de sa fille Julie, et le désigna pour son successeur; mais il mourut subitement à l'âge de 18 ans. Virgile a fait son éloge à la fin du vie livre de l'*Enéide* dans des vers si touchants, qu'Octavie s'évanouit en les entendant lire, et fit don au poëte de 10,000 sesterces (2,000 fr. environ) pour chaque vers.

MARCELLUS (Ulpius), jurisconsulte romain du ne siècle, fut membre du conseil de l'empereur Antonin, et gouverneur de la Pannonie-Inférieure sous Marc-Aurèle. Les *Pandectes* contiennent des fragments de ses ouvrages. *V.* Seger, *Ulpius Marcellus*, Leipz., 1768, in-4°; C.-F. Walch, *de Ætate Ulpii Marcelli*, Iéna, 1758, in-8°.

MARCELLUS, de Side en Pamphylie, médecin, vivait au temps de Marc-Aurèle. Il avait écrit sur la médecine un poëme en 42 chants; on n'en a qu'un fragment cité par Aétius, et un passage conservé par Fabricius dans sa *Bibliothèque grecque*, et publié sous ce titre : *Remediorum ex piscibus fragmentum*, Paris, 1591, in-8°. D—G.

MARCELLUS, surnommé *Empiricus*, né à Bazas au milieu du ive siècle, fut archiâtre de Théodose le Grand en 388. On a de lui : *De medicamentis empiricis, physicis et rationalibus*, Bâle, 1536, et Venise, 1547, in-fol.

MARCELLUS PALINGENIUS. *V.* MANZOLLI.

MARCENAT, ch.-l. de cant. (Cantal), arr. et à 28 kil. N. de Murat; 576 hab. Comm. de bestiaux. Emigration annuelle de colporteurs, chaudronniers, rémouleurs, etc.

MARCH, riv. de Moravie. *V.* MORAWA.

MARCHAIS, vge (Aisne), arr. et à 20 kil. E. de Laon; 656 hab. Beau château, restauré par le cardinal de Lorraine, et où fut conçue, dit-on, la première idée de la Ligue.

MARCHAND, architecte français qui florissait vers le milieu du xvie siècle. Il construisit, pour le roi Henri IV, l'élégant château neuf de St-Germain-en-Laye, admirablement disposé, et qui a été détruit pendant la Révolution.

MARCHAND (Prosper), littérateur et bibliographe, né à Guise vers 1675, m. en 1756, ouvrit une librairie à Paris en 1698, et alla s'établir en 1711 à Amsterdam, pour pratiquer plus librement la religion calviniste qu'il avait adoptée. Il a eu part au *Chef-d'œuvre d'un inconnu* de Saint-Hyacinthe, à la rédaction du *Journal littéraire* de La Haye de 1713 à 1737, fournit des notes sur la *Satire Ménippée*, et fut éditeur d'un grand nombre d'ouvrages, entre autres le *Dictionnaire* de Bayle, les *Lettres choisies* du même auteur, les *Voyages* de Chardin, les *Œuvres* de Brantôme. Il a laissé lui-même un *Dictionnaire historique*, La Haye, 1758-1759, 2 tomes en 1 vol. in-fol., qui fait suite à ceux de Bayle et de Chauffepié.

MARCHAND (Louis), habile organiste, né à Lyon en 1669, m. en 1732, vint se fixer à Paris vers 1698, et fut attaché à la chapelle royale de Versailles. On a de lui : *Livre de musique pour le clavecin*, Paris, 1705, in-4°; *Pièces de clavecin*, 1718, 2 vol. in-4°; 12 *Sonates* pour flûte traversière; un opéra de *Pyrame et Thisbé*.

MARCHAND (Etienne), navigateur, né dans l'île de la Grenade en 1755, m. à l'île de France en 1793, fut chargé en 1790, par une maison de commerce de Marseille, de se procurer des pelleteries au N.-O. de l'Amérique. Dans ce voyage, il découvrit une partie des îles Marquises, qu'il appela *Iles de la Révolution*, et dont une porta son nom. Son *Voyage autour du monde* a été publié par Fleurieu, Paris, 1798, 4 vol. in-4°.

MARCHANDS DE L'EAU. *V.* HANSE PARISIENNE.

MARCHANGY (Louis-Antoine-François), écrivain et magistrat, né à St-Saulge (Nièvre) en 1782, m. en 1826, Destiné au barreau par son père, huissier à Clamecy, il devint, en 1808, juge-suppléant au tribunal de Ire instance de la Seine. Mais doué d'une imagination vive, il cultiva les lettres, au milieu de ses plus graves occupations et sans les négliger. Il débuta par un petit poëme assez médiocre, *le Bonheur de la campagne*, 1804, qui prouvait quelque talent poétique. En 1813, il commença de publier un grand ouvrage sur lequel repose sa réputation, *la Gaule poétique, ou l'Histoire de France considérée dans ses rapports avec la poésie, l'éloquence et les beaux-arts*. Ce livre, en 8 vol. in-8°, obtint un succès de 6 éditions de 1813 à 1826. C'est un récit rapide de notre histoire depuis l'invasion des Francs jusqu'à la fin du règne de Louis XIV. Quand l'auteur rencontre une matière de narration poétique ou de poëme, il s'arrête, la développe, et en trace le canevas. L'idée de ce livre, qui a exigé beaucoup d'études et de recherches, parut d'abord assez neuve, et une certaine chaleur de style aida à son succès; mais, en somme, ce n'est guère qu'un amas de matériaux, qui prouve que l'auteur n'était pas assez poëte pour en rien tirer pour son compte; aussi l'ouvrage est aujourd'hui peu lu. Marchangy devint, en 1810, substitut du procureur-impérial près le tribunal de la Seine. Il acquit une grande réputation dans le ministère public, bien qu'il n'eût pas le don de l'improvisation; il écrivait même ses répliques, à l'audience, pendant que les défenseurs parlaient. Fervent royaliste, il se signala dans les procès politiques, où il montra autant de courage que d'énergie; mais on a reproché à ses réquisitoires d'être trop passionnés. A la suite du procès dit des 4 sergents de La Rochelle, il fut nommé avocat-général à la Cour de cassation, et, en 1824, député de l'arrondissement d'Altkirch. Son dernier travail littéraire est *Tristan le voyageur, ou la France au* xive *siècle*, espèce de roman historique faiblement composé, mais qui se distingue par les recherches, et par l'éclat et la fermeté du style, Paris, 1825-26, 6 vol. in-8°. Plusieurs des plaidoyers de Marchangy ont été recueillis dans la *Collection du barreau français*. Il a laissé, inédits, un *Commentaire sur les 5 Codes*, et des *Mémoires* sur la Révolution française.

MARCHAUX, ch.-l. de canton (Doubs), arr. et à 15 kil. N.-E. de Besançon; 485 hab.

MARCHE (de l'allemand *Mark*), signifiait, au moyen âge, la frontière d'un pays ou d'un district. Le commandant militaire d'une Marche s'appelait *margrave* (de *mark*, marche, et de *graff*, comte), ou *marquis* (en latin *marchio*). En Allemagne, il y eut des marches ou margraviats d'Autriche, de Brandebourg, de Misnie, de Lusace, de Slesvig, de Moravie, de Styrie, de Carinthie, de Bade, etc. Aujourd'hui le nom de *Mark* est encore donné, dans quelques contrées de l'Allemagne, aux districts dépendants d'une commune ou d'une municipalité. E. S.

MARCHE (La), dite *Marche limousine*, en latin *Marchia*, prov. et grand-gouvernement de l'anc. France, entre le Berry et le Bourbonnais au N., le Poitou et l'Angoumois à l'O., le Limousin au S., et l'Auvergne à l'E.; ch.-l., *Guéret*. Elle était divisée en *Haute-Marche*, capit. Guéret, et *Basse-Marche*, capit. Bellac. Sol peu fertile, arrosé par la Vienne, la Creuse, la Gartempe et le Cher; élève de

chévaux; peu d'industrie. La Marche forme auj. le départem. de la Creuse, une forte partie de la Haute-Vienne, et quelques parcelles de l'Indre, de la Vienne et de la Charente.—Habité par les Lémovices, les Bituriges Cubiens et les Pictaves, ce pays, sous les Romains, fit partie de l'Aquitaine Ire. Au Xe siècle, il fut détaché du duché d'Aquitaine par Guillaume III, qui l'érigea en comté en faveur de Boson, petit fils de Roger, comte de Limoges. A la fin du XIIe, il passa entre les mains de la maison de Lusignan. Confisqué par Philippe le Bel, 1309, il fut érigé en comté-pairie, 1316, par Philippe le Long pour son frère Charles le Bel, qui, devenant ensuite roi de France, l'échangea avec Louis Ier de Bourbon contre le comté de Clermont en Beauvaisis. Jacques, 2e fils de Louis, lui succéda dans le comté de la Marche. Un mariage le fit passer à Bernard d'Armagnac, 1429. Louis XI le donna aux Bourbons-Montpensier; confisqué sur le connétable de Bourbon par François Ier, 1525, il fut définitivement réuni à la couronne en 1531. B.

MARCHE (Jacques II DE BOURBON, comte de LA), fut pris par les Turcs à la bataille de Nicopolis, 1396, paya sa rançon, épousa, à son retour en France, Béatrix de Navarre, 1406, se déclara pour le parti des Bourguignons contre celui des Armagnacs, subit entre les mains de ces derniers une nouvelle captivité jusqu'en 1412, se maria en secondes noces avec Jeanne II, reine de Naples et de Sicile, 1415, qui ne lui donna cependant que le titre de duc de Calabre, et, ayant fait mettre à mort plusieurs favoris de sa femme, dut fuir devant un soulèvement populaire, 1419. Il se retira chez les Franciscains à Besançon, où il mourut, 1438. B.

MARCHE (La), petit pays de l'anc. France (Guyenne), dans le Rouergue, se divisait en *Haute-Marche*, capit. Milhau, et *Basse-Marche*, capit. Villefranche.

MARCHE (LA), ch.-l. de cant. (Vosges), arr. et à 36 kil. S.-E. de Neufchâteau; 1,490 hab. Patrie du maréchal Victor.

MARCHE (collége de LA), anc. collége de l'Université de Paris, fondé à la fin du XIVe siècle par Guillaume de la Marche (Vosges). Il était situé près de la place Maubert.

MARCHE (Olivier de LA), poëte et chroniqueur, né en Bourgogne en 1426, m. à Bruxelles en 1501, fut élevé à la cour du duc Philippe le Bon, devint capitaine des gardes de Charles le Téméraire, tomba au pouvoir des Suisses à la bataille de Nancy, paya sa rançon, et rejoignit en Flandre Marie de Bourgogne. On a de lui : *Mémoires* (de 1435 à 1492), publiés pour la Ire fois à Lyon, 1562, in-fol., souvent réimprimés, et insérés dans les *Collections de Mémoires sur l'histoire de France;* ils sont écrits en chevalier, avec tous les préjugés de son état, et néanmoins très-utiles, surtout pour la connaissance des usages militaires; *le Chevalier délibéré*, en rimes, Schiedam, 1583, in-4°; *le Parement et le Triomphe des dames d'honneur*, Paris, 1510, in-8°; *la Source d'honneur pour maintenir la corporelle élégance des dames*, Lyon, 1532, in-8°, etc.

MARCHE, *Marca*, anc. prov. des États de l'Eglise, au N.-E., était divisée en *Marche d'Ancône* au N., et *Marche de Fermo* au S. Elle fut depuis répartie dans les délégations d'Ancône, de Macerata, de Fermo, et d'Ascoli.

MARCHE DE BRANDEBOURG. *V.* BRANDEBOURG.

MARCHE D'ESPAGNE, nom sous lequel Charlemagne réunit les pays conquis par lui au delà des Pyrénées jusqu'à l'Ebre, entre les Asturies à l'O. et la Méditerranée à l'E. On la divisait en *Marche de Gascogne*, ch.-l. Pampelune, et *Marche de Gothie* ou *Septimanie*, ch.-l. Barcelone.

MARCHE-EN-FAMÈNE, v. de Belgique, prov. et à 100 kil. N.-O. de Luxembourg, à 75 kil. d'Arlon, 53 S.-O. de Liége; 2,000 hab. Forges et affineries de fer, tanneries, fabr. de dentelles. En 1577, un traité y fut conclu entre l'Espagne et les Provinces-Unies.

MARCHE DE GOTHIE. *V.* SEPTIMANIE.

MARCHE DE SAXE,—DE STADE,—TRÉVISANE. *V.* SAXE, STADE, TRÉVISANE.

MARCHE DE NUIT. Batterie de tambours dans l'armée française, différente pour chaque régiment, et qui permet aux soldats de retrouver leur drapeau au milieu de la nuit, ou de savoir si un signal donné par les tambours s'adresse à eux ou à un autre corps. Ces marches sont notées en musique. Elles ont été inventées dans l'armée française d'Afrique, vers 1840.

MARCHÉS DE PARIS. Ils étaient originairement établis dans des halles. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, Paris s'étant considérablement accru, on en ouvrit d'autres sur la voie publique, et particulièrement dans les rues les plus passantes. Ils gênaient la circulation, et obstruaient l'air et le jour, car chaque marchande y abritait son étalage sous un grand parapluie de 2 mètres carrés environ, en grosse toile peinte en rouge. Napoléon Ier, pour purger les rues de ces incommodes boutiques à tous vents, ordonna la construction de marchés en maçonnerie, dans de vastes terrains, et qui sont encore auj. les plus beaux de Paris. Les principaux sont les marchés : St-Honoré, commencé en 1809, fini en 1810; à la volaille et au gibier, dit *la Vallée*, 1809-1812; St-Martin, 1813-1816; St-Germain, des Carmes, 1813-1818; et des Blancs-Manteaux, 1813-1819. A l'exception du premier, qui se compose de portiques en charpente couverts en ardoises, tous sont construits en pierre de taille, élevés sur caves, et d'une architecture à peu près uniforme, très-simple, mais cependant qui annonce encore un monument; ce sont de larges et hautes galeries en arcades, couvertes d'une élégante charpente apparente, qui porte un toit comme celui des fabriques italiennes, avec tuiles creuses. De fortes persiennes fixes ferment les arcades, qui ne servent pas de passage. Le plus beau, le plus régulier, et le plus vaste de ces marchés, est le marché St-Germain; il forme un grand parallélogramme de 92 mèt. de longueur de l'E. à l'O., sur 75 de largeur, du N. au S. Autour sont 4 galeries de 13 mèt. de profondeur, dans œuvre, et percées de 112 arcades; au milieu s'ouvre une cour de 64m,90, sur 47m,90, avec une fontaine monumentale au centre. Les marchés ne sont que les succursales des immenses halles centrales (*V.* HALLES). C. D—Y.

MARCHENA, *Castra Gemina?* v. d'Espagne, prov. et à 40 kil. E.-S.-E. de Séville, entourée de fortifications ruinées. Pop. de la commune : 13,720 hab. Fabr. de grosses étoffes de laine.

MARCHENOIR, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), arr. et à 30 kil. N. de Blois; 629 hab. Autrefois ville importante et place forte; il y eut une commanderie de l'ordre de St-Lazare. La révocation de l'édit de Nantes la dépeupla.

MARCHES (Les), petit pays de l'anc. France (Basse-Normandie), où étaient Alençon, Argentan, Séez.

MARCHETTI (Alexandre), poëte et savant italien, né en 1632 à Pontormo près de Pistoia, m. en 1714, enseigna la philosophie et les mathématiques à l'Université de Pise. On a de lui : *de Resistentiâ solidorum*, Flor., 1669, in-4°; une médiocre traduction d'*Anacréon*, en vers libres, Lucques, 1707, in-4°; une traduction de *Lucrèce*, en vers nobles et harmonieux, Lond., 1717, in-8°. Les poésies de Marchetti ont été recueillies sous le titre de *Saggio delle rime eroiche, morali e sacre*, Flor., 1704, in-4°, et Venise, 1755, in-4°.

MARCHETTI (le comte Jean), littérateur, né à Sinigaglia en 1790, m. à Bologne en 1852, étudia à Parme et à Rome, et se lia de bonne heure avec Giovanni Mastai (le pape Pie IX). Il fut conseiller d'Etat et ministre des affaires étrangères dans les Etats de l'Eglise en 1848. Ses Œuvres complètes ont été publiées à Bologne, sous le titre de *Rime e prose*, 1850, 2 vol. in-8°. On y remarque surtout des canzones imitées de Pétrarque, des traductions d'Horace et d'Anacréon, des odes *Sul traffico de' negri* et sur la mort du roi de Rome (celle-ci traduite en français par M. Ballin, Rouen, 1847), un chant intitulé *una Notte di Dante*, et un discours en prose *Della prima e principali allegorie di Dante*. *V.* sa Vie par Gibelli, Bologne, 1853. M. V—R.

MARCHFELD. *V.* LAA.

MARCHI (François de), ingénieur italien du XVIe siècle, né à Bologne, fut attaché au service d'Alexandre de Médicis, duc de Florence, puis à celui du pape Paul III, et servit en Flandre comme ingénieur du roi d'Espagne. On a de lui : *Della Architettura militare libri tre*, Brescia, 1599, in-fol., et 161 pl.; réimpr. par L. Marini, Rome, 1810, 5 vol. gr. in-fol., ou 6 vol. in-4°.

MARCHIENNES, ch.-l. de cant. (Nord), arr. et à 18 kil. N.-E. de Douai, sur la rive g. de la Scarpe et le canal du Décours; 2,400 hab. Comm. d'arbres fruitiers, asperges, lin. Filatures de laine, bonneterie, tanneries, sucre de betteraves. Cet endroit doit son origine à une abbaye fondée au VIIe siècle par St Amand, et supprimée en 1793.

MARCHIENNES-AU-PONT, vge de Belgique (Hainaut), à 12 kil. S.-O. de Namur; 1,200 hab. Exploit. de houille. Succès des Français sur les Impériaux en 1794.

MARCIAC, ch.-l. de cant. (Gers), arr. et à 25 kil. O. de Mirande; 1,496 hab. Autrefois fortifié. Verreries.

MARCIANA, brg du royaume d'Italie (île d'Elbe), à 12 kil. E. de Porto-Ferrajo; 7,886 hab. Près de là est le port de *Marina-di-Marciana*. Construction de navires.

MARCIANISI, ville du royaume d'Italie (Province de Caserta), à 5 kil. S.-O. de Caserte, 12 S.-E. de Capoue; 9,556 hab.

MARCIANO, vge de Toscane (Prov. d'Arezzo), à 6 kil.

N.-E. de Lucignano; 2,364 hab. Cosme Ier de Médicis y battit les Français en 1554.

MARCIANOPOLIS, v. de l'anc. Mésie, capitale de la Mésie-Inférieure.

MARCIEN, *Marcianus*, empereur d'Orient, 450-457. Né d'une obscure famille de la Thrace, il était parvenu au grade de tribun à l'âge de 58 ans, lorsque l'impératrice Pulchérie lui offrit l'empire et sa main. Par sa vertu et son application au travail, il fut utile à la religion et à l'Etat. Non-seulement il tint tête à Attila, mais il fit triompher la foi catholique par le concile de Chalcédoine, 451. L'Eglise grecque célèbre sa fête, avec celle de Pulchérie, le 17 février. S.

MARCIEN, géographe grec du IVe siècle, né à Héraclée du Pont-Euxin, écrivit un *Périple* du monde, dont on a des fragments publiés en 1560, puis insérés en 1600, avec une traduction latine et une dissertation de Dodwell, dans les *Geographiæ veteris scriptores græci minores*. Une nouvelle édition a été donnée par E. Miller, Paris, 1839, in-8°.

MARCIGNY-LES-NONNAINS, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), arr. et à 38 kil. S.-O. de Charolles; 2,239 hab. Il y eut un riche prieuré de femmes, fondé en 1064. Comm. de blé. Fabr. de linge de table.

MARCILE (Théodore), en latin *Marsilius*, savant critique, né à Arnheim en 1548, m. en 1617, enseigna les humanités à Toulouse, puis au collége des Grassins à Paris, en 1578. Il professa aussi au collége du Plessis pendant 10 ans, et fut en dernier lieu lecteur au Collége de France pour la classe des belles-lettres. Ses principaux ouvrages sont des *Commentaires* sur Catulle, Paris, 1604; sur Martial, ibid., 1601; sur Perse, ibid., 1601; sur Suétone, ibid., 1610; des *Leçons* sur Horace, ibid., 1604; et des *Notes* sur Lucien, ibid., 1615. C. N.

MARCILLAC, ch.-l. de cant. (Aveyron), arr. et à 22 kil. N.-O. de Rodez, sur le Craynaux; 1,601 hab. Fabr. de toiles. Comm. de vins, huile de noix, bestiaux.

MARCILLAT, ch.-l. de cant. (Allier), arr. et à 25 kil. S. de Montluçon; 423 hab.

MARCILLY-LE-HAYER, ch.-l. de cant. (Aube), arr. et à 20 kil. S.-E. de Nogent-sur-Seine; 467 hab.

MARCION, hérésiarque du IIe siècle, né à Sinope, entra dans les ordres sacrés, et se fit deux fois chasser pour inconduite. Il enseigna que l'homme procède de deux principes opposés, l'âme étant une émanation de l'être bienfaisant, et le corps l'ouvrage d'un être malfaisant. Selon lui, l'Ancien et le Nouveau Testament répondaient par leur opposition à ces deux principes ennemis. Marcion conciliait son système avec la doctrine des Valentiniens sur la production des Esprits ou des Eons. Il semble qu'il a porté et établi sa doctrine dans la Perse. Ses disciples sont appeles *Marcionites*. M.

MARCK (Comté de LA), anc. Etat de l'Empire d'Allemagne, dans le cercle de Westphalie, borné au N. par la principauté de Munster, à l'E. par le duché de Westphalie, au S. et à l'O. par le duché de Berg, fait auj. partie des Etats prussiens (prov. de Westphalie, régence d'Arensberg, cercle de Hamm). Superf.: 200,000 hect. Pop.: 170,000 hab. Il est divisé par la Roër en deux parties, le *Hellweg* au N. et le *Sauerland* au S. Pays très-fertile; production considérable de fer et de houille. Villes principales: Hamm, Soest et Iserlohn. — Le comté appartint, à partir du XIIe siècle, aux comtes de la Marck; depuis le XIVe siècle, aux comtes de Clèves; il échut en 1666 à la maison de Brandebourg, comme héritage de Juliers. Incorporé, en 1807, au grand-duché de Berg, il fut rendu, en 1815, à la Prusse. E. S.

MARCK (Maison de LA), anc. famille noble, originaire de Westphalie, date du milieu du XIIIe siècle. Elle acquit successivement les comtés de Clèves, de Berg et de Juliers, et commença d'avoir des possessions sur le territoire de la France actuelle en 1424, quand Evrard de La Marck fit l'acquisition de la seigneurie de Sedan. Son petit-fils, Robert Ier, y joignit par un mariage celles de Fleuranges et de Jametz. La maison de La Marck forma les branches des ducs de Clèves et de Nevers, des seigneurs d'Aremberg, de Sedan, de Fleuranges, et de Lumain. Au milieu du XVIe siècle, elle devint maîtresse du duché de Bouillon, que le mariage de Charlotte de La Marck avec Henri de La Tour-d'Auvergne, vicomte de Turenne, fit passer à la maison de La Tour, 1591. De là deux familles de Bouillon, les La Marck et les La Tour. B.

MARCK (Guillaume de LA), né vers 1446, m. en 1485, chef de la branche des barons de Lumain, fut élevé par les soins de l'évêque de Liége, Louis de Bourbon, se fit chasser pour avoir assassiné un des officiers de ce prélat, chercha un asile à la cour de Louis XI roi de France offrit à ce prince de faire révolter les Liégeois, reçut de l'argent et des troupes pour cette entreprise, attira l'évêque dans une embuscade et le tua de sa propre main, 1468, imposa son propre fils aux votes du chapitre, mit son frère Robert en possession de la châtellenie de Bouillon, mais enfin fut battu par Maximilien, archiduc d'Autriche, livré par trahison, et décapité. On l'avait surnommé *le Sanglier des Ardennes*. B.

MARCK (Robert II de LA), neveu du précédent, né vers 1460, m. en 1535, possédait une partie du pays de Liége, le duché de Bouillon et la principauté de Sedan. Il s'unit à son frère, l'évêque Evrard, pour faire la guerre à l'archiduc Maximilien. Il accompagna Charles VIII, roi de France, dans son expédition contre Naples, figura encore en Italie, sous le règne de Louis XII, à la bataille de Novare, 1513, se laissa attirer, en 1519, dans l'alliance de Charles-Quint, revint au parti français en 1521, envahit le Luxembourg, fut dépouillé de ses Etats par le comte de Nassau, lieutenant de l'empereur, mais les recouvra en vertu du traité de Madrid, 1526. On l'appelait *le Grand sanglier des Ardennes*. Brantôme lui a consacré un article dans ses *Vies des capitaines français*. B.

MARCK (Evrard de LA), frère cadet du précédent, connu sous le nom de *cardinal de Bouillon*, fut élu évêque de Liége en 1505, accompagna Louis XII dans son expédition contre les Génois, 1507, et obtint, en récompense de sa bravoure, l'évêché de Chartres. En 1519, il contribua beaucoup par ses démarches à l'élection de Charles-Quint, qui le nomma archevêque de Valence, et qui obtint pour lui le chapeau de cardinal. Il fut ensuite légat du Saint-Siége dans les Pays-Bas, et mourut à Liége en 1538. B.

MARCK (Robert III de LA), *seigneur de Fleuranges*, dit *l'Adventureux*, fils de Robert II, né à Sedan en 1491, m. en 1537, fut envoyé de bonne heure à la cour de Louis XII, et attaché à la personne de François d'Angoulême. En 1510, il épousa la nièce du cardinal d'Amboise, fit ses premières armes en Italie sous les ordres de La Trémouille, défendit Vérone contre les Vénitiens, contribua à la prise de La Mirandole et d'Alexandrie, et reçut 46 blessures à la bataille de Novare, 1513, où son père lui sauva la vie. Il commanda l'avant-garde française à Marignan, 1515, reçut de François Ier l'ordre de chevalerie, et, en 1519, fut envoyé en Allemagne pour engager les électeurs à porter leurs voix sur le roi. Il fut fait prisonnier avec lui à Pavie, 1525. Pendant sa captivité au château de L'Ecluse en Flandre, on le nomma maréchal de France. En 1536, il défendit avec succès Péronne contre les Impériaux. On a de lui: *Histoire des choses mémorables advenues aux règnes de Louis XII et de François Ier, depuis* 1499 *jusqu'en* 1521. Ce précieux ouvrage, publié par l'abbé Lambert, avec des notes historiques et critiques, Paris, 1753, in-12, et inséré dans les *Collections de Mémoires sur l'histoire de France*, reproduit les impressions naïves et vraies d'un témoin oculaire, et est écrit d'un style vif, piquant et coloré. B.

MARCK (Robert de LA), dit *le maréchal de Bouillon*, fils du précédent, né vers 1520, m. en 1556, fut capitaine des cent-suisses de la garde du roi, maréchal de France en 1547, commandant militaire de la Bourgogne, de la Champagne et de la Brie, enfin lieutenant-général en Normandie, prit Metz aux Impériaux en 1552, reconquit le duché de Bouillon sur Charles-Quint, fut pris en défendant Hesdin, 1553, et conduit en Flandre, où il mourut. B.

MARCK (A.-M. Raymond de La). *V.* ARENBERG.

MARCKOLSHEIM, ch.-l. de cant. (Bas-Rhin), arr. et à 14 kil. S.-E. de Schelestadt, sur l'Ichert; 2,376 hab. Tabac, chanvre, huile, savon. Blanchisseries de toiles.

MARCO (SAN-), anc. *Argentana*, v. du royaume d'Italie, dans la province et à 32 kil. N.-N.-O. de Cosenza; 4,259 hab. Evêché de San-Marco et Bisignano.

MARCO (SAN-), anc. *Agathyrne*, v. de Sicile, à 80 kil. S.-O. de Messine, près de la mer; 1,717 hab.

MARCO-IN-LAMIS (SAN-), v. du royaume d'Italie (Prov. de Foggia), à 20 kil. N.-O. de Manfredonia, 12 E.-N.-E. de San-Severo; 17,369 hab.

MARCODURUM, nom anc. de DUREN.

MARCOING, ch.-l. de cant. (Nord), arr. et à 8 kil. S.-S.-O. de Cambrai; 1,750 hab. Fabrique de sucre de betterave.

MARCOMANS, *Marcomanni* (de l'allemand *Markmænner*, hommes de la frontière), anc. peuple de la Germanie, dans le groupe des Hermions habitait, au temps de l'empereur Auguste, sur les deux rives de l'*Albis* (Elbe), dans les monts Hercyniens. Il s'établit plus tard sur le territoire des *Boii* (Bohême actuelle), à l'O. des Quades, et, de concert avec ce peuple, les Iazyges et les Vandales, fit

plusieurs invasions en Italie, 167-174, au temps de Marc-Aurèle, qui les repoussa.

MARCOMIR, nom de plusieurs princes francs, dont l'histoire est racontée dans le livre de l'abbé Trithème, *de Origine Francorum,* mais qui paraissent être des personnages imaginaires. L'un serait le fils du Troyen Anténor, et aurait amené les Francs de Troade en Germanie; un autre serait contemporain de l'empereur Claude; un 3e aurait donné le jour à Pharamond.

MARCO-POLO, né vers 1252 à Venise, accompagna son père et son oncle dans un voyage de commerce qu'ils entreprirent à la cour du grand-khan des Mongols en 1271. Il plut à Koublaï, qui le retint 17 ans à son service et l'employa dans des missions lointaines dont il s'acquitta avec autant d'intelligence que de fidélité. Après avoir traversé toute l'Asie depuis l'Arménie jusqu'au Japon, il revint en Europe par les îles de la Sonde, l'océan Indien et la Perse jusqu'à Trébizonde et à Constantinople. Fait prisonnier dans une bataille navale contre les Génois, Marco-Polo dicta pendant sa captivité, en 1298, la relation de ses voyages, qui fut accueillie avec une entière incrédulité par les contemporains. Ses récits merveilleux lui avaient fait donner le surnom ironique de *messer millione.* Mais depuis que les progrès de la science sont venus confirmer son témoignage, sa sincérité est de jour en jour plus appréciée. On ne sait rien sur ses dernières années, sinon qu'il fit son testament en 1323. La meilleure édition des Voyages de Marco-Polo est celle publiée en français et en latin par la Société de géographie, Paris, 1824, in-4°; mais c'est encore une question indécise de savoir en quelle langue fut faite la rédaction primitive. H. B.

MARCOSIENS, disciples de l'hérétique Marc.

MARCOUF (SAINT-), nom de deux îles de France (Manche), arr. de Valognes, dans la rade de la Hougue. Importantes comme position militaire.

MARCOUL (Saint), en latin *Marculphus,* né à Bayeux vers la fin du ve siècle, fut, suivant les légendes, fondateur du couvent de Nanteuil, près de Coutances, et y mourut en 558. Une tradition dit que ce fut lui qui révéla la faculté qu'avaient les rois de France de guérir les écrouelles le lendemain de leur sacre.

MARCOUSSIS, vge (Seine-et-Oise), arr. et à 40 kil. E. de Rambouillet, 25 kil. S. de Versailles; 1,470 hab. Château du comte d'Entragues, père de la marquise de Verneuil; Condé y fut enfermé en 1650. Exploitation de grès.

MARCQ-EN-BARŒUL, brg (Nord), arr. et à 5 kil. N. de Lille; 2,833 hab. Institution importante. Filature de laines; fabr. de sucre indigène, bleu d'azur et de tournefort, huile, vinaigre de grains; brasseries.

MARCULFE, moine qu'on croit avoir vécu en Gaule dans le viie siècle, a recueilli les formules des contrats et des actes publics usitées de son temps. Cette collection, précieux monument de l'histoire et de l'anc. jurisprudence française, a été publiée par Bignon, avec de savantes remarques, Paris, 1613, in-8°, et dans les *Capitulaires des rois de France* de Baluze, 1677.

MARCUS GRÆCUS, auteur que l'on croit avoir vécu au xiiie siècle, a laissé un curieux ouvrage, *Liber ignium ad comburendos hostes,* publié par Laporte du Theil, 1804; de nombreux hellénismes pourraient faire soupçonner qu'il a été d'abord écrit en grec. On y trouve beaucoup de recettes ridicules, mais aussi d'intéressants détails sur le feu grégeois, et quelque chose d'analogue à la composition de la poudre à canon.

MARDAITES, peuplade de Syrie qui, unie aux Maronites, fit la guerre aux Arabes, maîtres de son pays, depuis la fin du viie siècle, et dont on ne parle plus à partir du xe.

MARDES, *Mardi,* peuple de l'anc. Médie, au S. de la mer Caspienne, à l'E. des Gèles et à l'O. des Tapyres, était belliqueux et enclin au brigandage. Son territoire correspondait au Mazendéran actuel.

MARDI, 3e jour de la semaine chez les modernes, ainsi nommé parce que la planète Mars présidait à sa 1re heure (*Martis dies*). Le *Mardi gras* est le dernier jour du carnaval; le *Mardi saint* est le mardi de la semaine sainte.

MARDICK, *Marcis in littore Saxonico,* hameau (Nord), à 8 kil. O. de Dunkerque; 250 hab. Port de mer important sous les Romains, réuni à la France par le traité des Pyrénées. Louis XIV voulut en relever les fortifications; mais, en vertu du traité de la *quadruple alliance,* les Anglais en obtinrent la destruction, 1717.

MARDIN, anc. *Marde* ou *Miride,* v. de la Turquie d'Asie, eyalet et à 80 kil. S.-E. de Diarbékir, 550 kil. N.-O. de Bagdad; 27,000 hab. Bâtie en amphithéâtre et ceinte de murs. Fabr. de toiles et de maroquins; export. de coton. — Citée déjà par Ptolémée, Mardin fut plusieurs fois détruite par les Persans et les Tartares.

MARDOCENTÈS, chef arabe, s'empara de la région du Tigre et de l'Euphrate sur les descendants de Nemrod et d'Assur, plus de 2,000 ans av. J.-C. Au bout de deux siècles et demi, les Arabes furent chassés par Bélus.

MARDOCHÉE. *V.* AMAN et ESTHER.

MARDONIUS, général des Perses, fils du satrape Gobryas, et gendre de Darius Ier, dirigea une expédition contre la Grèce, 496 av. J.-C., vit sa flotte brisée par une tempête sur les rochers du mont Athos, et son armée de terre taillée en pièces par les Thraces, accompagna Xercès aux Thermopyles et à Salamine, 480, et, après la fuite de ce prince, perdit une bataille et la vie dans les plaines de Platée, 479.

MAREB, riv. de l'Afrique orientale, naît en Abyssinie, coule au S.-O., puis au N.-O., entre en Nubie, et se perd dans les sables. On en a fait sans raison, d'après Ruppell, un affl. de l'Atbarah.

MARÉCHAL (Pierre-Sylvain), littérateur, né en 1750 à Paris, m. en 1803, débuta par des pastorales qu'il signa du nom du *Berger Sylvain.* Nommé sous-bibliothécaire du collége Mazarin, il fut destitué quelque temps après, pour avoir, dans un ouvrage intitulé : *Livre échappé au déluge,* 1784, in-12, indécemment parodié le style des prophètes. En 1788, il eut l'idée de publier un *Almanach des honnêtes gens,* où il substitua aux noms de saints du calendrier ceux des hommes les plus célèbres tant anciens que modernes; cela le fit mettre dans une maison de correction. Il prit part aux excès de 1793 et 1794; mais il ne fut point persécuteur, et, quoique professant l'athéisme, il contribua à sauver la vie à plusieurs ecclésiastiques. Ses principaux ouvrages sont : *Bergeries,* Paris, 1770, in-12; *le Pibrac moderne,* 1781; *Fragment d'un poëme sur Dieu, ou le Lucrèce moderne,* 1781; *l'Age d'or, recueil de contes pastoraux,* 1782; *Code d'une société d'hommes sans Dieu,* 1797; *Voyage de Pythagore,* 1799; *Dictionnaire des Athées,* 1800, in-8°, etc. Maréchal fut un sophiste audacieux, qu'on ne lit plus aujourd'hui. C. N.

MARÉCHAL (Lord), titre héréditaire en Ecosse dans la famille des comtes de Keith. Ce fut un membre de cette famille qui fonda le *Collége Maréchal* à Aberdeen.

MARÉCHAL (FELD-). *V.* FELD-MARÉCHAL.

MARÉCHAL D'ARMES, officier créé en 1487 par Charles VIII, pour tenir un catalogue des armoiries des nobles et en vérifier l'authenticité.

MARÉCHAL DE BATAILLE, grade militaire créé en 1614 ou en 1643, et supprimé en 1672. Les fonctions consistaient à ranger l'armée en bataille, à choisir le terrain d'après l'ordre et le plan du général en chef, à surveiller le déplacement des troupes. Le major-général (*V. ce mot*) paraît avoir remplacé le maréchal de bataille.

MARÉCHAL DE CAMP, officier supérieur qui, dès les temps féodaux, commandait sous les ordres du connétable ou du général en chef, soit dans les troupes d'un seigneur, soit dans celles du roi. Ses attributions étaient alors à peu près les mêmes que celles qu'on donna plus tard au *lieutenant-général.* Placé au-dessous de ce dernier en 1534, 1552 ou 1558, il ne commanda plus qu'une brigade. Depuis la Révolution, on le nomme *général de brigade.*

MARÉCHAL DE FRANCE, le 2e dignitaire dans l'armée royale de France, au-dessous du connétable, et le 1er après la suppression de cet officier en 1626. Philippe-Auguste créa les maréchaux de France en 1185. Il n'y en eut d'abord qu'un seul. On en comptait 2 au temps de Louis IX; François Ier en fixa le nombre à 3, et rendit leur charge viagère, de temporaire qu'elle était. Il y en eut 4 sous Henri II, 5 sous François II, 7 sous Charles IX, et 9 sous Henri III. Louis XIV et ses successeurs en nommèrent jusqu'à 20. Leur insigne était un bâton de commandement fleurdelisé, et, depuis 1675, ils portèrent le titre de *monseigneur.* Le maréchalat, supprimé en 1792, fut rétabli en 1804 par Napoléon Ier; les titulaires furent appelés *maréchaux d'Empire,* et leur nombre fut d'abord de 18, dont 2 sénateurs, et plus tard de 20, dont 4 sénateurs. Auj. le chiffre maximum est de 12. Une dignité de *maréchal-général* fut instituée en faveur de Lesdiguières, en 1621, et conférée aussi à Turenne en 1660, à Villars en 1733, au maréchal de Saxe en 1746, et à Soult en 1847.

MARÉCHAL GÉNÉRAL DES LOGIS DE L'ARMÉE, officier institué en 1641, et supprimé en 1790. Il avait pour fonctions de choisir les lieux où l'armée devait camper ou loger, de distribuer le terrain aux majors de brigade, de désigner les emplacements du quartier-général, de l'artillerie, des vivres, des ambulances, et d'indiquer, dans les mar-

ches, la route que devaient suivre les colonnes, les bagages, le matériel et les approvisionnements.

MARÉCHAL DE LA LICE, personnage qui présidait aux tournois et aux joûtes, vérifiait les armes, donnait le signal du combat, et y mettait un terme en jetant son bâton entre les adversaires.

MARÉCHAL DES LOGIS, sous-officier de cavalerie française, dont le grade correspond à celui de sergent d'infanterie. On rapporte son institution à l'année 1444. Le *maréchal des logis chef*, dont les fonctions sont analogues à celles des sergents-majors de l'infanterie, ne fut établi qu'en 1776.

MARÉCHAUSSÉE, corps de gens à cheval, chargé, avant la Révolution, de veiller à la sûreté publique, et ainsi nommé de ce qu'il était sous les ordres immédiats des maréchaux de France Il formait 33 compagnies. Les hommes qui les composaient, quoique munis de sabres et d'armes à feu, s'appelaient *archers*, et il y en avait d'attachés à diverses juridictions pour exécuter leurs mandats ou leurs sentences : archers du grand-prévôt de l'hôtel, — de la maréchaussée, — du prévôt des marchands, — de la ville, — du guet, — des pauvres, etc. Les devoirs de toutes ces catégories d'archers sont auj. remplis par la gendarmerie, les sergents de ville, et, à Paris, par la garde municipale.

MARÉCHAUSSÉE DE FRANCE, juridiction que les maréchaux de France avaient, dans l'anc. monarchie, sur les gens d'armes, sur tout ce qui tenait à la guerre, et sur la noblesse. On la nommait aussi *connétablie* (*V. ce mot*), parce que le connétable exerçait cette juridiction avec les maréchaux dont il était le chef. Quand la charge de connétable eut été supprimée, les maréchaux conservèrent leurs attributions. Ils se faisaient souvent remplacer par des prévôts et des officiers. Il y avait en France 180 maréchaussées, instruisant les procès des voleurs, vagabonds et malfaiteurs, souvent avec des membres du plus prochain présidial. Au-dessus de 100 livres, leurs condamnations pouvaient être frappées d'appel au parlement.

MARÉCHAUSSÉE, droit qu'avait le seigneur féodal de faire couper du foin dans les prés du vassal pour la nourriture de ses chevaux; — fourniture de foin et d'avoine pour les écuries du château.

MARÉE (Conseil de la). *V.* CONSEIL.

MAREMME (La) ou MAREMMES (Les), c.-à-d. en italien *le littoral*, région occidentale de Toscane, le long de la mer, entre Livourne et Piombino ; elle est très-fertile, mais marécageuse, malsaine et peu peuplée; de nombreux troupeaux de buffles y paissent. C'était, dans l'antiquité, le pays florissant de Cosa, Populonia, etc.; une influence insalubre ne s'y est manifestée que depuis le XV^e siècle. Des travaux exécutés de 1828 à 1832 l'ont un peu assaini. Grandes richesses minérales au Sud.

MARENGO, vge du roy. d'Italie, à 4 kil. S.-E. d'Alexandrie, sur la rive gauche du Fontanone, près de son confl. avec le Tanaro. Célèbre par une victoire du 1^er consul Bonaparte sur les Autrichiens, commandés par Mélas, le 14 juin 1800; le général Desaix y fut tué. La convention d'Alexandrie, la soumission de l'Italie, et, plus tard, la paix de Lunéville, en furent les résultats. Sous le 1^er Empire, Marengo donna son nom à un département français, situé entre ceux de la Sesia au N., de l'Agogna à l'E., de la Stura, de Montenotte, et de Gênes au S., du Pô à l'O., et qui eut pour chef-lieu Alexandrie.

MARENGO, colonie française de l'Algérie, arr. de Blidah, dans l'O. de la Métidja, à 86 kil. S.-O. d'Alger; 3,767 hab. Fondée en 1849, elle forme, avec le port de Tipasa, le village de Sidi-Abd-el-Kader-bou-Medfa, et les colonies de Bourkika et de Vesoul-Benian, un commissariat civil, créé en 1855. Une route la relie à Blidah et à Cherchell.

MARENNES, s.-préf. (Charente-Infér.), à 41 kil. S. de La Rochelle, port sur la Seudre, à 2 kil. de l'Océan; 1,831 hab. Trib. de 1^re instance et de commerce. Commerce d'eaux-de-vie, vins rouges et blancs, fèves de marais, légumes secs, sel gris. Pêche d'huîtres vertes très-renommées. Cette ville est entourée de vastes marais salants (9,000 hectares, environ). Elle eut titre de comté.

MARENNES (Les) ou MARANSIN (Le), petit pays de l'anc. France (Gascogne), le long de l'Atlantique, entre Dax et la mer. Sol marécageux, sablonneux, couvert de pins et de chênes-liéges, et compris auj. dans le département des Landes.

MARÉOTIS (Lac), auj. *Mariouth*, lac de la Basse-Egypte, à l'O. du Delta, près d'Alexandrie, était joint à la Méditerranée par la branche Canopique du Nil. Sur ses bords, on récoltait des vins estimés.

MARESCHAL (Georges), chirurgien, né à Calais en 1658, m. en 1736, vint à Paris étudier la chirurgie à l'hôpital de la Charité sous Morel, chirurgien en chef, et lui succéda en 1688. Nommé 1^er chirurgien de Louis XIV en 1703, il conserva cette place sous Louis XV, et s'associa La Peyronie. Mareschal est un des hommes qui ont le plus contribué aux progrès de la chirurgie en France, un des fondateurs de l'Académie royale de chirurgie. On n'a de lui que quelques observations consignées dans le 1^er vol. des Mémoires de l'Académie, et dans les écrits de Dionis, de Brissot, etc. D—G.

MARESCOT (Armand-Samuel, marquis de), général, né à Tours en 1758, m. en 1832, élevé au collége de La Flèche, puis à l'École militaire de Paris, entra dans le génie, et fut capitaine dès 1792. Il se distingua au siége de Lille et à la bataille de Nerwinde, refusa de suivre Dumouriez dans sa défection, et rentra dans Lille, où il fit exécuter la ligne de défense de la Deule et du canal de Lille à Douai. Il prit part, comme chef de bataillon, au siége de Toulon, où il connut Bonaparte. Rappelé sur la frontière du Nord en 1794, il fortifia Maubeuge, prit Charleroi, contribua au gain de la bataille de Fleurus, et fut nommé colonel, puis général de brigade. Chargé de commander le génie au siége de Maëstricht, il fut nommé général de division après la prise de cette ville, et envoyé à l'armée des Pyrénées-Orientales, où il fit démolir les fortifications de Fontarabie. Appelé en Allemagne, il défendit Landau et le fort de Kehl, 1796. Après le 18 brumaire, le 1^er consul le créa inspecteur-général du génie. Il fit les campagnes d'Italie en 1800, et d'Allemagne en 1805. Envoyé en Espagne en 1808, il fut compris dans la capitulation signée par le général Dupont à Baylen. A son retour en France, l'Empereur le destitua, le fit incarcérer pendant trois ans, et, en 1812, l'exila à Tours. Le gouvernement provisoire de 1814 réintégra Marescot dans son grade; le comte d'Artois le nomma commissaire du roi dans la 20^e division militaire, et Louis XVIII lui rendit toutes ses dignités. Ayant accepté des fonctions pendant les Cent-Jours, la 2^e Restauration le mit à la retraite. Il entra pourtant à la Chambre des Pairs, 1819, et reçut plus tard le titre de marquis. On a de lui : *Mémoires sur l'emploi des bouches à feu pour lancer les grenades en grande quantité*, dans la collection de l'Institut, 1799; *Relation des principaux siéges faits ou soutenus en Europe par les armées françaises depuis* 1792, Paris, 1806, in-8°; *Mémoires sur la fortification souterraine*, dans le *Journal de l'Ecole polytechnique*, t. IV.

MARET (Hugues), chirurgien, né à Dijon en 1726, m. en 1786, alla étudier à Montpellier et à Paris. Il a laissé beaucoup de Mémoires sur les épidémies, sur l'inoculation, et sur des questions d'hygiène publique; il s'est élevé avec force contre l'usage d'inhumer les morts dans les églises. Il périt victime de son dévouement dans une épidémie qui régnait en Bourgogne. D—G.

MARET (Hugues-Bernard), *duc de Bassano*, né à Dijon en 1763, m. en 1839, était fils d'un médecin, et fut avocat au parlement de Bourgogne. En 1789, il vint à Versailles, et rédigea un *Bulletin* de l'Assemblée constituante, qui fut la base du *Moniteur universel*, et le 1^er modèle du journal reproduisant les débats et les discours de chaque séance. Quand l'Assemblée eut été transférée à Paris, Maret devint un des fondateurs du club des Feuillants, 1791. Après le 10 août 1792, Lebrun l'appela à la direction d'une division du ministère des relations extérieures; envoyé à Londres pour tâcher d'obtenir la neutralité de l'Angleterre, il échoua, fut destitué, puis bientôt nommé ambassadeur à Naples. Arrêté par les Autrichiens en Suisse, il subit, jusqu'en 1795, une dure captivité à Mantoue, puis dans la forteresse de Kuffstein, dans le Tyrol; alors on l'échangea, lui et les prisonniers livrés par Dumouriez, avec la fille de Louis XVI. Il fut un des commissaires chargés par le Directoire de négocier la paix à Lille avec lord Malmesbury. Le 18 fructidor lui fit ôter cette mission. Il se lia alors intimement avec le général Bonaparte, qu'il connaissait depuis 1790, l'aida à préparer le 18 brumaire, et fut nommé secrétaire-général du gouvernement consulaire. Secrétaire d'Etat sous l'Empire, il devint, après la disgrâce de Bourrienne, le confident de Napoléon 1^er, qu'il accompagnait dans toutes ses campagnes. L'Empereur le choisit pour ministre des relations extérieures en 1811, et le créa duc de Bassano. Vers la fin de 1813, Napoléon, voulant le soustraire à d'injustes préventions, qui l'exposaient à l'animadversion publique, lui retira son portefeuille, mais le garda, près de lui, comme ministre secrétaire d'Etat. Après l'abdication de Fontainebleau, Maret ne quitta l'Empereur qu'au moment où il partit pour l'île d'Elbe. Pendant les Cent-Jours, il

reprit son poste, et refusa, après Waterloo, de prendre part aux délibérations du gouvernement provisoire. Placé, par les ordonnances de la 2e Restauration, sous la surveillance de la police, il se retira à Gratz, en Silésie, et ne revint en France qu'au bout de 4 ans; il y vécut dans la retraite. En 1831, il fut créé pair de France, et, en 1834, ministre de l'intérieur, et président du conseil des ministres pendant 3 jours. Maret fut un politique habile, honnête, intelligent. Il aima les lettres, et deux académies l'admirent parmi leurs membres, l'Académie française en 1803, et celle des Sciences morales et politiques en 1830.

MARETIMO, anc. *Hiera*, île de la Méditerranée, l'une des Egades, à 32 kil. de la côte O. de la Sicile, sert de prison d'Etat.

MAREUIL, ch.-l. de cant. (Dordogne), arr. et à 23 kil. S.-O. de Nontron; 961 hab. Bons vins rouges.

MAREUIL, ch.-l. de cant. (Vendée), sur la Lay, arr. et à 22 kil. S.-E. de Napoléon-Vendée; 1,129 hab.

MAREUIL-SUR-AY, vge (Marne), arr. de Reims et à 2 kil. S.-E. d'Ay; 1,025 hab. Vins blancs mousseux renommés.

MARFÉE (La), bois du départem. des Ardennes, près de Sedan. Défaite du maréchal de Châtillon, 1641, par le comte de Soissons révolté, qui y perdit la vie.

MARFORIO, statue antique célèbre dans Rome moderne, et au bas de laquelle on venait afficher secrètement des satires et des épigrammes contre le gouvernement et les grands. Elle était près du palais Braschi; en 1784, on la transporta dans la cour du musée Capitolin. C'est une statue colossale en marbre, mutilée, représentant un fleuve à demi-couché. Elle empruntait son nom au Forum de Mars, *Martis Foro*, où elle fut découverte. C. D—Y.

MARGARITA (SANTA-), v. de Sicile, à 28 kil. S.-O. de Corleone; 9,232 hab. — *V.* aussi MARGUERITE-(SAINTE-).

MARGARITI, *Gythanæ*, v. de la Turquie d'Europe, eyalet et à 100 kil. S.-O. de Janina; 6,000 hab.

MARGATE, v. d'Angleterre (Kent), dans l'île de Thanet, port de cabotage à l'embouchure de la Tamise, à 130 kil. E.-S.-E. de Londres, 24 E.-N.-E. de Cantorbéry; 11,050 hab. dans la paroisse. Bains de mer très-fréquentés. Bateaux à vapeur pour Londres. Chemin de fer pour Ramsgate et Cantorbéry.

MARGAUX, vge (Gironde), arr. et à 32 kil. N.-N.-O. de Bordeaux; 1,592 hab. Beau château, dont le vignoble produit les excellents vins rouges dits de *Château-Margaux* (*V. ce mot*).

MARGERET, aventurier français, né en Bourgogne vers la fin du XVIe siècle, servit tour à tour Henri IV, l'empereur d'Allemagne, le czar Boris Godunoff, le premier faux Démétrius, et Sigismond III, roi de Pologne; il contribua à la prise de Moscou par les Polonais, 1610, et fut récompensé par le titre de conseiller du roi. Il a publié, sur l'invitation d'Henri IV : *l'Estat de l'empire de Russie et grande-duché de Moscovie, avec ce qui s'est passé de plus mémorable et tragique pendant le règne de quatre empereurs, à sçavoir depuis l'an* 1590 *jusques en l'an* 1606 *en septembre*, Paris, 1607, in-8°, ouvrage précieux pour les détails qu'il renferme sur les révolutions dont la Russie fut le théâtre, et réimprimé en 1669, en 1821, et en 1856 par M. Henri Chevreul. F—T.

MARGERIDE (Monts de la), ramification des Cévennes, se détache de cette chaîne au N. du départem. de la Lozère, court au N.-O. en traversant la Haute-Loire et le Cantal, et se lie au Plomb du Cantal. Hauteur moyenne : 1,000 mèt.

MARGHILAN, MARGHINAN ou MARGHALAN, v. du Turkestan indépendant, dans le khanat et à 80 kil. S.-E. de Khokand, sur un affl. du Sir-Daria. On y conserve un drapeau rouge, qui aurait appartenu, dit-on, à l'armée d'Alexandre le Grand.

MARGIANE, *Margiana*, contrée de l'Asie ancienne, au S.-O. de la Bactriane, dans laquelle on la comprend parfois, était arrosée par le *Margus*, dont elle tira sans doute son nom, et avait des vignobles renommés; ch.-l., *Marginie* ou *Antioche-sur-Margus*; auj. le Nord du Khoraçan.

MARGINIE. *V.* MARGIANE.

MARGRAFF (Georges), médecin et voyageur, né en 1610 à Liebstædt (Misnie), m. en 1644, accompagna en 1636 le comte Maurice de Nassau, nommé gouverneur des possessions hollandaises au Brésil, visita pendant 6 ans les contrées voisines de la côte depuis Rio-Grande jusqu'à Pernambouc, entreprit un voyage en Guinée, et y périt victime de l'insalubrité du climat. On a de lui : *Historiæ rerum naturalium Brasiliæ lib. VIII*, Amst., 1648, in-fol.

MARGRAFF (André-Sigismond), chimiste, né à Berlin en 1709, m. en 1790. Fils d'un pharmacien, il fut d'abord préparateur de Neumann, puis il se perfectionna aux écoles de Francfort, de Strasbourg, de Halle et de Freyberg. En 1738, il fut nommé membre de l'Académie royale de Berlin, et, en 1762, associé étranger de l'Académie des Sciences de Paris. Son plus beau titre est d'avoir découvert le sucre de betteraves, 1745, et d'avoir prévu l'avenir de cette découverte. L'un des premiers il employa la voie humide dans l'analyse organique, et appliqua le microscope à l'étude des sciences. Il a extrait la potasse du tartre et du sel d'oseille. Sans avoir découvert l'acide formique, bien antérieurement connu (J. Wray, 1670), il en avança l'histoire. Ses travaux, qui ne sont pas estimés à leur valeur, sont insérés dans les Mémoires de l'Académie de Berlin, et dans les *Miscellanea Berolinensia*; ils ont été recueillis et forment 2 vol. in-8°, Berlin et Paris, 1762. G—R.

MARGRAVE, en allemand *Markgraf* (comte de la Marche), nom donné, depuis Charlemagne, aux gouverneurs impériaux dans les districts de frontière. Le margrave dépendit immédiatement de l'empereur, et non pas du duc du territoire dont le margraviat fit partie. Au XIIe siècle, la dignité des margraves devint héréditaire, et, bientôt après, les margraves furent créés princes immédiats de l'Empire. On compte auj. 4 pays qui portent le nom de margraviat : Brandebourg, Misnie, Bade, et Moravie. E. S.

MARGUARITES, v. de l'île de Candie, à 20 kil. E. de Retimo; 10,000 hab. Excellente huile.

MARGUERITE (Sainte), *Margarita*, vierge et martyre, patronne de Crémone. On croit qu'elle naquit à Antioche de Pisidie, et qu'elle souffrit le martyre à Antioche vers 275. Fête, le 20 juillet.

MARGUERITE (Sainte), reine d'Ecosse, de la famille d'Edouard le Confesseur, née en 1046 en Hongrie, épousa Malcolm III, roi d'Ecosse, en 1070, eut, par sa beauté et son génie, une grande et heureuse influence sur le gouvernement de son royaume. Malcolm et deux de ses fils ayant été tués dans une bataille, 1093, Marguerite ne leur survécut que trois jours. Elle fut canonisée en 1251. Fête, le 10 juin.

MARGUERITE DE PROVENCE, reine de France, née en 1219, m. en 1295, était la fille aînée de Raymond-Béranger, comte de Provence. Distinguée de bonne heure par sa piété et ses grâces, elle fut demandée par Blanche de Castille pour Louis IX, qu'elle épousa en 1234. Elle accompagna son époux dans sa 1re croisade, et courut de grands dangers. Elle devint le conseil secret du roi après la mort de la reine Blanche, et, quand il fut mort, vécut dans la retraite, au couvent des religieuses de Ste-Claire, qu'elle avait fondé à Paris. Elle avait eu onze enfants.

MARGUERITE DE BOURGOGNE, reine de France et de Navarre, née vers 1290, m. en 1315, était fille de Robert II, duc de Bourgogne, et petite-fille de St Louis par sa mère. Fiancée à Louis le Hutin en 1299, et mariée en 1305, convaincue d'adultère, ainsi que ses belles-sœurs Blanche et Jeanne, elle fut rasée et enfermée au Château-Gaillard, où elle périt étranglée, peu de temps après, par ordre de son mari. Elle avait eu de son époux une fille, Jeanne, qui épousa Philippe, comte d'Evreux, et devint reine de Navarre après la mort de Charles le Bel, son oncle. C'est au nom de Marguerite de Bourgogne que l'imagination populaire rattache les débauches sanglantes de la Tour de Nesle, à Paris.

MARGUERITE D'ÉCOSSE, Dauphine de France, 1re femme de Louis XI, née en 1425, m. en 1444, était fille de Jacques Ier, roi d'Ecosse. Elle fut fiancée à Louis XI, âgé de 5 ans, n'en ayant elle-même que 3. Les Anglais, dont cette alliance contrariait la politique, firent tous leurs efforts pour s'y opposer, et tentèrent même vainement d'enlever la jeune princesse pendant la traversée. Elle arriva à Tours où la cour résidait, en 1436, et le mariage fut aussitôt célébré. Marguerite aimait passionnément les lettres; une anecdote peu authentique, dont Alain Chartier (*V. ce mot*) serait le héros, prouverait son enthousiasme. Elle mourut à Châlons, du chagrin d'avoir été indignement calomniée par un gentilhomme nommé Jamet du Tillet.

MARGUERITE DE VALOIS ou D'ANGOULÊME, reine de Navarre et sœur de François Ier, roi de France, née à Angoulême en 1492, m. en 1549, était fille de Charles d'Orléans, duc d'Angoulême. Elle épousa, à 17 ans, Charles IV, dernier duc d'Alençon, après avoir été recherchée en mariage par Charles-Quint, qui n'était encore que roi d'Espagne, et par le connétable de Bourbon. Veuve sans enfants en 1525, elle alla consoler son frère captif à Madrid depuis la défaite de Pavie, échoua dans une mission diplomatique auprès de Charles-Quint, et se remaria avec Henri d'Albret, roi de Navarre, 1527; de cette union naquit Jeanne d'Albret, mère de Henri IV.

Lors des premières poursuites contre les calvinistes, elle leur ouvrit un asile ; on vit autour d'elle, dans sa petite cour de Nérac, Clément Marot, Dolet, Calvin, Despériers, ce qui la fit soupçonner elle-même par la Sorbonne et l'Université. Spirituelle et gracieuse, Marguerite ne donna pas dans l'austérité ; mais elle est loin d'avoir mérité les odieuses accusations qu'on a portées contre elle. Elle s'est du reste peinte elle-même dans ses ouvrages. L'*Heptaméron, ou Nouvelles de la reine de Navarre,* imprimé en 1559, est un recueil de contes imités de Boccace, mais qui ne dépassent en rien la liberté des auteurs contemporains. Ses poésies, publiées à Lyon, en 1547, in-8°, sous le titre de *Marguerites de la Marguerite des princesses,* et où il y a un mélange de pensées ascétiques et mondaines, remplies de grâce et de facilité ; elles comprennent le *Miroir de l'âme pécheresse,* déjà publié à Alençon, 1533, in-8°, poëme ascétique, où les ennemis de Marguerite crurent trouver une véritable profession de foi calviniste. On a publié ses *Œuvres complètes,* Paris, 1852, 2 vol. in-18. B.

MARGUERITE DE FRANCE, duchesse de Berry, née au château de St-Germain-en-Laye en 1523, m. en 1574 à Turin, était fille de François Ier, et partagea le goût de ce prince pour les lettres : elle fut la protectrice des poëtes et des littérateurs, tels que Ronsard, Dubelley, Jodelle, Dorat, Henri Belleau, et les combla de ses libéralités. Au traité de Cateau-Cambrésis, 1559, elle épousa Philibert-Emmanuel, duc de Savoie, attira à l'université de Turin les plus fameux jurisconsultes du temps, et se fit aimer de ses sujets, qui la nommèrent la *Mère des peuples.* Cette princesse possédait le grec et le latin, et à ces connaissances joignait des vertus supérieures et une piété tendre.

MARGUERITE DE FRANCE OU DE VALOIS, reine de France et de Navarre, née à St-Germain-en-Laye en 1553, m. en 1615, fille de Henri II et de Catherine de Médicis, fut, de bonne heure, corrompue par les mœurs licencieuses de la cour où elle vivait, épousa en 1572 Henri de Béarn (plus tard Henri IV), sauva la vie de son époux pendant la St-Barthélemy, et lui donna de nombreuses preuves de dévouement. Mais s'autorisant bientôt des désordres de celui-ci, elle alla si loin elle-même dans cette voie, qu'Henri III, son frère, en fut scandalisé. Quand elle revint dans le Béarn, son époux ne voulut pas la revoir, et la fit enfermer au château d'Usson (Auvergne). Devenu roi de France, il fit casser son mariage par Clément VIII, en 1599, après une vive résistance de la part de Marguerite. La reine répudiée resta en Auvergne jusqu'en 1605 ; revenant alors à Paris, elle s'y fit bâtir un palais, rue de Seine, où elle vécut jusqu'à sa mort, dans le commerce des gens de lettres et dans les exercices de piété. Henri IV fournit à ses dépenses, et alla même souvent la voir. En sa vieillesse, elle eut Maynard pour secrétaire, et Vincent de Paul pour aumônier. On a d'elle quelques *Poésies,* des *Lettres,* et des *Mémoires,* depuis 1565 jusqu'en 1582, œuvre de distinction et de finesse, non de naturel et de simplicité ; elle se montre, dans son langage savant, de l'école de Ronsard et de Dubartas. M. Guessard a donné une nouvelle édition, d'après le manuscrit original, des *Mémoires,* suivis d'un choix des *Lettres,* Paris, 1842, 1 vol. in-8°. Marguerite fonda le couvent des *Filles du Sacré Cœur,* et celui des *Petits-Augustins,* à Paris. Sur l'emplacement de ce dernier s'élève auj. l'École et le Palais des Beaux-Arts. B.

MARGUERITE D'ANJOU, reine d'Angleterre, née en 1429, m. en 1482, était fille du bon René, roi titulaire de Jérusalem, de Naples et de Sicile. Elle épousa à Nancy, en 1444, Henri VI, roi d'Angleterre. Avide de pouvoir, elle se mit à la tête d'un complot tramé par le comte de Suffolk, le cardinal de Winchester et l'archevêque d'York, contre le régent Glocester, qui fut jeté en prison et trouvé mort le lendemain. Son despotisme, la faveur accordée à Suffolk, la cession du Maine et de l'Anjou à René, excitèrent un vif mécontentement en Angleterre, et aidèrent le duc d'York dans ses prétentions à la couronne. Une guerre civile éclata (*V.* Roses. Guerre des Deux-). Marguerite se mit elle-même à la tête des armées, traînant après elle son époux en démence pour s'en faire un drapeau : battue à St-Albans, 1455, à Northampton, 1460, elle se mit à parcourir l'Angleterre pour rassembler ses partisans, et remporta la victoire de Wakefield. Encore vaincue à Towton, 1461, elle chercha un asile en France, n'obtint de Louis XI qu'un faible secours, vit ses espérances ruinées par la bataille d'Exham, 1463, et tomba, dans sa fuite, au milieu d'une bande de voleurs ; elle allait être dépouillée, lorsqu'elle se fit connaître à l'un d'eux, qui la sauva et la conduisit en France. Rappelée, 6 ans après, par Warwick (*V. ce mot*), elle fut battue et prise à Tewkesbury, 1471, assista au meurtre de son jeune fils, fut enfermée à la Tour de Londres, et ne recouvra la liberté, 1475, à la sollicitation de Louis XI, qu'après avoir renoncé à son douaire et à ses joyaux. Elle alla vivre, à Aix auprès de son père, et, après la mort de René, finit ses jours à Dampierre, près de Saumur, chez un vieux serviteur. Ses restes furent transportés au tombeau que René avait fait construire pour lui-même dans le chœur de St-Maurice d'Angers. L'*Histoire de Marguerite d'Anjou* par l'abbé Prévost n'est qu'un roman. Il existe un opéra de *Marguerite d'Anjou,* musique de Meyerbeer. B.

MARGUERITE D'YORK, sœur d'Edouard IV, roi d'Angleterre, épousa Charles le Téméraire, duc de Bourgogne. Devenue veuve, elle vécut en Flandre. Elle suscita des entraves à Henri VII, en encourageant les impostures de Lambert Simnel et de Perkin Warbeck.

MARGUERITE D'AUTRICHE, fille de l'empereur Maximilien Ier et de Marie de Bourgogne, née en 1480, m. en 1530, fut, dès son enfance, destinée pour épouse au dauphin, fils de Louis XI, à la cour duquel elle fut élevée. Le dauphin s'étant marié en 1491 avec Anne de Bretagne, et la guerre ayant éclaté entre la France et l'Empereur, Marguerite retourna dans son pays, 1493, et épousa, en 1497, Jean, fils de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle. Veuve la même année, elle se maria, en 1501, avec Philibert II le Beau, duc de Savoie, qui mourut en 1504, et à qui elle fit élever le superbe mausolée qui décore l'église de Brou (*V. ce mot*). Son père la nomma, en 1506, gouvernante des Pays-Bas, et elle acquit par son excellente administration l'amour des habitants. Elle prit part aux conférences qui amenèrent en 1508 la ligue de Cambrai contre Venise, détermina en 1515 le roi d'Angleterre, Henri VIII, à se déclarer contre la France, et conclut en 1529, avec Louise de Savoie, le traité de Cambrai, dit *Paix des dames.* Marguerite avait l'esprit cultivé et aimait les lettres. Elle a laissé un *Discours de sa vie et de ses infortunes,* et des *Chansons* inédites, dont le recueil existe à la Bibliothèque Impériale de Paris. E. S.

MARGUERITE DE PARME, fille illégitime de Charles-Quint et de Marguerite Van Gest, née en 1522, m. en 1586, épousa Alexandre de Médicis, duc de Florence, et, après la mort de ce prince, 1538, Octave Farnèse, duc de Parme et Plaisance. Nommée par Philippe II, en 1559, gouvernante des Pays-Bas, elle eut Granvelle pour ministre ; son habileté dans le gouvernement de cette province, jusque-là si agitée, aurait peut-être apaisé les troubles, si on ne l'eût remplacée par le duc d'Albe, 1567. Elle se retira en Italie. Le célèbre Alexandre Farnèse fut son fils.

MARGUERITE DE VALDEMAR, surnommée *la Sémiramis du Nord,* régente, puis reine de Norvége après son père Valdemar III, 1376, et de Danemark, après son mari Haquin, 1380, fut appelée en Suède par la noblesse révoltée contre Albert de Mecklembourg, qu'elle battit à Falkœping, et proclamée en 1387. Maîtresse des trois couronnes, elle convoqua à Calmar les Etats de Danemark, de Suède et de Norvége, 1397, et fit décréter l'*Union* des trois royaumes sous un seul roi électif, chaque Etat conservant son sénat, ses lois, ses priviléges. Son fils Olaüs étant mort, 1387, Marguerite fit reconnaître par les trois pays son neveu Eric pour son successeur, 1389. Mais l'orgueil des nobles danois, l'indépendance de la bourgeoisie suédoise, et la jalousie des Norvégiens, brisèrent cette unité factice. Marguerite elle-même mourut en 1412, à l'âge de 59 ans, détestée des Suédois. A. G.

MARGUERITE (Ile), île de la mer des Antilles, une des Iles-sous-le vent, à 3 kil. de la côte N. de l'Etat de Vénézuéla, dont elle dépend ; par 11° 3' 30" lat. N. et 66° 47' 3" long. O. ; 60 kil. sur 8 à 32 ; 15,000 hab. Ch.-l. *l'Assomption.* Position maritime importante ; pêcheries de perles et de poissons ; 3 ports. Elle fut découverte par Christophe Colomb en 1498, et successivement possédée par les Espagnols et les Hollandais avant la guerre de l'Indépendance, pendant laquelle plusieurs combats s'y livrèrent.

MARGUERITE (SAINTE-), île de France. *V.* LÉRINS.

MARGUERITTES, ch.-l. de cant. (Gard), arr. et à 8 kil. E.-S.-E. de Nîmes ; 1,931 hab. Fabr. de tapis.

MARGUILLIERS, laïques chargés d'administrer les affaires et les biens des fabriques (*V. ce mot*). Le nom vient du latin *Matricularii,* désignant tout à la fois les pauvres inscrits sur un registre (*matricula*) et que la paroisse nourrit, et les dépositaires du registre, les distributeurs des aumônes. Autrefois, on distinguait les *marguilliers d'honneur,* nobles ou magistrats qu'on choisissait pour avoir leur protection, et les *marguilliers comptables,* qui régissaient les biens des fabriques. (*V.* Fabrique.)

MARGUM, nom anc. de Passarovitz.

MARGUS, anj. *Margab*, rivière de l'anc. Margiane, sortait du mont Paropamisus, et se jetait dans l'Oxus. La Margiane paraît en avoir tiré son nom.

MARGUS, nom latin de la MORAWA.

MARIA (Dona). *V.* MARIE II de Portugal.

MARIA (SANTA-), île de l'Atlantique, une des Açores, au S. de celle de St-Michel, par 36° 55' 25" lat. N., et 27° 22' 4" long. O.; 20 kil. sur 12; 5,000 hab. Ch.-l., *Villa-de-Santa-Maria*.

MARIA-DE-BETENCURIA (SANTA-), ch.-l. de l'île de Fortaventure; 690 hab. Elle porte le nom de Béthencourt, qui occupa le premier les Canaries.

MARIA-DEL-PUERTO-PRINCIPE (SANTA-). *V.* PUERTO-PRINCIPE.

MARIA-DI-CAPUA (SANTA-), v. du royaume d'Italie, dans la prov. et à 7 kil. O.-N.-O. de Caserte, 4 S.-E. de Capoue; 19,023 hab. Cour criminelle et tribunal civil de la province. Palais de l'archevêque de Capoue. Restes d'un amphithéâtre romain.

MARIA-DI-LEUCA (SANTA-), anc. *Leuca*, v. du royaume d'Italie (Prov. de Lecce), à 45 kil. S.-E. de Gallipoli; 3,000 hab. Evêché suffragant d'Otrante.

MARIAGES CHEZ LES ANCIENS GRECS. *A Sparte*, ils se réglaient sur le choix des époux ou sur celui de leurs parents. Les mariages prématurés étaient défendus; on croit que l'âge légal était 30 ans pour les hommes, et 20 ans pour les femmes. Les futurs époux devaient réunir une beauté mâle, une taille avantageuse, et une santé brillante. Les filles n'avaient d'autre dot que l'honneur et la vertu. On ne célébrait les mariages par aucune fête; le soir, l'époux venait enlever furtivement, et comme de force, sa femme de chez ses parents, et la conduisait chez lui : il s'en retournait ensuite souper au gymnase avec ses camarades, y coucher, comme à l'ordinaire, et ne voyait sa femme qu'en se dérobant à la vigilance de tout le monde. Ce commerce secret durait quelquefois pendant plusieurs années. — *A Athènes*, le mariage se faisait en grande pompe; un prêtre le consacrait dans un temple, après avoir consulté la volonté des dieux. On conduisait ensuite la mariée, sur un char, au domicile conjugal; une troupe de jeunes garçons l'accompagnait en chantant des chansons en l'honneur de l'Hyménée. Le soir, il y avait un grand festin. Deux chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles chantaient un épithalame à la porte de la chambre nuptiale. En Grèce, tous les mariages se faisaient le soir, à la clarté des flambeaux.

MARIAGE CHEZ LES ANCIENS ROMAINS. Les citoyens romains pouvaient seuls contracter mariage légalement. Il y avait deux sortes de mariages, le *plébéien* et le *patricien*, suivant la condition du contractant; on appelait le premier *Coemption*, et le deuxième, *Confarréation*. La *Coemption* était ainsi nommée de ce qu'elle se faisait par une vente simulée : le père ou le tuteur de la femme était censé la vendre au futur mari; la cérémonie se faisait avec toutes les formalités d'une vente véritable, en présence du préteur urbain, et de 5 témoins, citoyens romains pubères. Le prix de la vente était représenté par un as. La femme devenait, légalement, l'esclave de son mari; elle n'avait pas chez lui le culte des Pénates, et ne pouvait honorer que les Lares publics, dieux protecteurs des esclaves. — La *Confarréation* empruntait son nom à une cérémonie religieuse par laquelle on faisait consacrer ce mariage, et qui consistait en un sacrifice où les époux mangeaient ensemble un gâteau du froment nommé *far*. Des fiançailles précédaient souvent la confarréation; on en dressait un acte public, ainsi que du mariage, et il fallait pour tous deux le libre consentement de la femme. Le pouvoir civil n'intervenait dans aucun de ces actes. Sous les premiers empereurs, la confarréation était presque tombée en désuétude, parce qu'elle privait le mari du pouvoir paternel, quand ses fils devenaient flamines, ou que ses filles épousaient un de ces prêtres. En outre, sa femme était son égale, et il n'avait point de pouvoir absolu sur elle. — Il y avait une troisième sorte de mariage, que la loi des XII Tables consacra, et que l'on appelait *par usage* : toute femme conjarrée tombait sous la puissance de son mari, quand elle avait habité avec lui une année entière sans coucher trois nuits hors du domicile conjugal. Le mariage par usage fut supprimé pour la confarréation vers la fin de la république, ou dans les premiers temps de l'empire; il devint alors un mariage purement plébéien, et destiné à diminuer, autant que possible, le concubinat. Le mariage plébéien s'accomplissait sans aucune formalité que la comparution devant le préteur; les amis de l'époux allaient ensuite enlever la mariée chez ses parents, et la portaient au domicile conjugal : c'était pour rappeler l'enlèvement des Sabines. Dans le mariage patricien, il y avait une pompe nuptiale, un festin, un épithalame, à l'instar des mariages athéniens, avec cette différence que la mariée était conduite à pied à la maison de son mari, et non en char. C. D—Y.

MARIAMNE, princesse juive, fille d'Alexandre, fils du roi Aristobule, et d'Alexandra, fille du grand-sacrificateur Hyrcan, épousa Hérode, et en eut deux fils, Alexandre et Aristobule. Des ennemis parvinrent à la perdre dans l'esprit de son mari, en l'accusant d'infidélité. Elle fut mise à mort par son ordre, 28 ans av. J.-C. Sa fin a fourni des sujets de tragédie à Hardy, Tristan et Voltaire.

MARIANA (Juan de), jésuite espagnol, né à Talavera en 1537, m. en 1624, enseigna la théologie à Rome pendant 4 ans, puis à Paris, 1569, retourna en Espagne pour raison de santé en 1574, et se retira dans la maison des Jésuites à Tolède, où il ne s'occupa plus que d'écrire. On a de lui : *de Rege et regis institutione*, Tolède, 1599, in-4°, traité où il soutient la doctrine du tyrannicide, et qui fut brûlé à Paris après le crime de Ravaillac; *Histoire générale de l'Espagne*, en 30 livres, depuis la plus haute antiquité jusqu'à la mort de Ferdinand le Catholique, publiée d'abord en latin, Tolède, 1592-95, 4 vol. in-fol., puis en espagnol par l'auteur lui-même, et traduite en français par le P. Charenton, 1725, 5 tomes en 6 vol. in-4°. L'édition latine de La Haye, 1733, a une continuation de 1516 à 1609 par le P. Miniana, 2 vol. in-fol., et celle de Madrid, 1819, une autre suite par J. Saban Y Banco. On estime surtout les éditions d'Ibarra, 1780, 2 vol. in-fol, et de Valence, 1783-96, 9 vol. petit in-fol. Mariana a été appelé le *Tite-Live de l'Espagne* : il n'y a chez lui aucune vue générale, et peu d'appréciation; son but est de raconter. Il recueille tout, miracles, légendes, contes, tradjtions. Du reste, il est généralement franc et impartial. Ses narrations ont de l'intérêt et de la rapidité; sa diction est claire, élégante et vigoureuse. Il a mis, dans la bouche de ses personnages, des harangues imitées des anciens, et a encouru ainsi le reproche de prolixité. B.

MARIANA CASTRA, nom latin de MARBOURG.

MARIANDYNES, anc. peuplé de l'Asie Mineure, dans la Bithynie, aux environs d'Héraclée.

MARIANI MONTES, montagnes d'Hispanie (Bétique), au S. des Béturiens; anj. *Sierra Morena*. Les géographes modernes en font le *système Marianique*, qui limite au S. le bassin de la Guadiana.

MARIANNA, v. du Brésil (Minas-Geraës), à 16 kil. E. de Villa-Rica, 225 N. de Rio-Janeiro, sur le Ribeiro-do-Carmo; 7,000 hab. Evêché; école latine. Mines d'or aux environs.

MARIANNE. *V.* MARIAMNE.

MARIANNE ALCAFORADA. *V.* ALCAFORADA.

MARIANNES (Les), ou ILES DES LARRONS, ou ARCHIPEL DE SAINT-LAZARE, groupe de 17 îles de l'Océanie espagnole (Polynésie), entre 13° et 21° lat. N., 142° et 144° long. E., au N.-E. des Philippines et au S. de l'archipel Magellan; 3,078 kil. carr.; 5,400 hab. La plus importante est *Guam*, à l'extrémité S.-O.; son ch.-l., *San-Ygnacia-de-Agana*, est aussi la capitale du groupe. Viennent ensuite Rota, Tinian, Seypan ou St-Joseph, Agrigan, et l'Assomption. Ces cinq îles sont les seules peuplées. On y comptait autrefois 50,000 hab.; la dépopulation est attribuée à la cruauté des Espagnols. Climat chaud, tempéré par des brises de mer. Sol volcanique; cocotiers, canne à sucre, maïs, cacao, arbres à pain, indigo, coton, etc. Magellan les découvrit en 1521, et, en 1565, Legaspi en prit possession au nom de l'Espagne. Plus tard, Marie-Anne d'Autriche, femme de Philippe IV, y envoya des missionnaires, et leur donna son nom.

MARIANUM; nom anc. de BONIFACIO.

MARIBOE ou MARIEBOE, v. de Danemark, dans l'île de Laaland, sur le lac de son nom; 1,992 hab. Maison de détention. Export. de grains et de suif.

MARIDUNUM, v. de la Bretagne romaine, chez les Démètes. Auj. *Carmarthen*.

MARIE (Sainte), ou la Sainte-Vierge, mère du Sauveur, naquit à Nazareth, de Joachim et d'Anne, de la tribu de Juda et de la race royale de David, le 8 septembre de l'an du monde 3985. Son nom signifie, en syriaque, dame, maîtresse, souveraine, et, en hébreu, *étoile de la mer*, que le pilote ne perd jamais de vue pour éviter les écueils. Vers l'âge de 15 ans, elle fut fiancée à St Joseph, beaucoup plus âgé qu'elle, et habita avec lui Nazareth. Quelque temps après, l'ange Gabriel lui apparut, pour lui annoncer que Dieu l'avait choisie, entre toutes les femmes, et que, par la vertu du St-Esprit, et sans cesser d'être vierge, elle concevrait un fils, qu'elle nommerait Jésus. Neuf mois

après l'Annonciation, le Messie naquit dans une étable de Bethléem, ville où Marie et Joseph s'étaient rendus pour le recensement ordonné par l'empereur Auguste. Au bout de 40 jours, la mère du Sauveur se présenta au Temple, afin d'y accomplir la purification prescrite par la loi de Moïse; mais bientôt elle fut contrainte de fuir en Egypte, pour soustraire son fils aux persécutions d'Hérode. La mort de ce dernier permit aux parents de Jésus de revenir à Nazareth, où la Sainte-Vierge continua de vivre dans une pieuse retraite, qu'elle quittait seulement pour aller, chaque année, célébrer la Pâque à Jérusalem. Quand le Sauveur eut commencé sa mission, sa mère l'accompagna souvent, et l'Evangile nous la montre plusieurs fois auprès de lui, aux noces de Cana, à Capharnaüm, enfin sur le Calvaire, au pied de la croix, du haut de laquelle Jésus la recommande à Jean, son disciple bien-aimé. Selon les *Actes des Apôtres*, elle se fixa ensuite à Jérusalem, où elle assistait aux premières assemblées des disciples du Sauveur, et, d'après une tradition adoptée au Ve siècle par le concile d'Ephèse, ce fut dans cette dernière ville qu'elle mourut. L'Eglise honore Marie comme le parfait modèle de toutes les vertus; elle lui voue un culte particulier, lui donne la première place au ciel, au-dessus des anges et des saints, et, dans ses prières, la supplie d'intercéder pour les pécheurs auprès de son fils. La vénération des fidèles pour la Sainte-Vierge lui a fait consacrer, surtout à partir du XIIe siècle, un nombre prodigieux d'églises, parmi lesquelles on remarque les plus beaux monuments de la chrétienté, sans compter les chefs-d'œuvre que la reproduction de son image a inspirés aux artistes de différents siècles et de divers pays. Plusieurs fêtes sont consacrées par le catholicisme au culte de la mère de Dieu, telles que la *Conception*, qu'on solennise le 8 décembre; l'*Annonciation*, le 25 mars; la *Visitation*, le 2 juillet; la *Nativité de la Sainte-Vierge*, le 8 septembre; la *Purification*, le 2 février; la *Présentation*, le 21 décembre; enfin l'*Assomption*, le 15 août, anniversaire de sa mort et de son élévation au ciel, 23 ans et quelques mois après la mort de son divin fils. Les églises protestantes ne lui rendent aucun culte.

D—T—R.

MARIE DE BÉTHANIE, sœur de Marthe et de Lazare, se fit remarquer de Jésus-Christ par la piété et la foi les plus vives. A sa prière, il ressuscita Lazare. Lorsque le Sauveur soupait chez Simon le Lépreux, 6 jours avant la Pâque, elle versa sur ses pieds un parfum précieux, et les essuya de sa chevelure. Il est probable qu'elle vécut et mourut en Orient; c'est en la confondant avec Marie-Madeleine qu'on a dit qu'elle était venue en Provence.

MARIE-MADELEINE. *V.* MADELEINE.

Reines et princesses de France.

MARIE DE BRABANT, reine de France, née vers 1260, m. en 1321, fille de Henri III, duc de Brabant, épousa en 1274 Philippe III le Hardi, roi de France. Deux ans après, elle fut accusée par La Brosse (*V. ce mot*) d'avoir fait empoisonner l'aîné des fils que son époux avait eus de Marie d'Aragon, sa première femme. Elle eût été punie de mort, si son frère Jean de Brabant n'eût envoyé un chevalier qui défendit son innocence les armes à la main. L'accusateur, n'ayant pu soutenir sa calomnie, fut pendu. Marie survécut 36 ans à Philippe III. Ancelot a publié un poëme en 6 chants sur Marie de Brabant, Paris, 1825.

MARIE D'ANGLETERRE, reine de France, née en 1497, m. en 1534, était fille de Henri VII, roi d'Angleterre. Fiancée, dans sa jeunesse, à Charles d'Autriche (depuis Charles-Quint), elle fut mariée néanmoins à Louis XII, roi de France, en 1514. Accompagnée de son amant, le duc de Suffolk, qu'elle avait fait nommer ambassadeur, elle vint en France tourner la tête au vieux roi, qui mourut pour avoir changé sa manière de vivre, 1515. Forcée par François Ier d'épouser le duc de Suffolk, elle retourna en Angleterre, où elle eut une fille, qui fut la mère de Jane Grey.

MARIE DE CLÈVES, fille de François, duc de Nevers, inspira une vive passion au duc d'Anjou (depuis Henri III), mais épousa son cousin-germain, Henri Ier, prince de Condé, et mourut en couches en 1574, à l'âge de 21 ans. Les poëtes du temps la célébraient sous le nom de *la belle Marie*. Mme de La Fayette a écrit un roman intitulé *la Princesse de Clèves*.

MARIE DE MÉDICIS, reine de France, née à Florence en 1573, m. en 1642, était fille de Ferdinand, grand-duc de Toscane, et de Jeanne, archiduchesse d'Autriche. Mariée, en 1600, à Henri IV, roi de France, elle montra un caractère altier et opiniâtre. Veuve en 1610, elle reçut du parlement la régence du royaume au nom de son fils Louis XIII. Incapable de gouverner, prodigue de faveurs envers Concino Concini, qu'elle prit pour son ministre favori, Marie mécontenta la nation, les seigneurs, les protestants, qui s'unirent contre elle; les concessions faites par le traité de Ste-Menehould et la convocation des Etats-Généraux, 1614, ne remédièrent pas au mal. En 1616, une double alliance fut conclue avec l'Espagne; Louis XIII épousa l'infante d'Espagne, et le prince des Asturies une fille de Henri IV. Cependant le roi majeur se laissa persuader par D'Albert de Luynes qu'il fallait se débarrasser de Concini et de sa femme. Marie de Médicis, sentant le pouvoir lui échapper, fit la guerre à son fils; vaincue avec les adversaires de Luynes aux Ponts-de-Cé, 1620, elle se réconcilia avec le roi par l'intermédiaire de Richelieu. Quand elle voulut recommencer la lutte, le cardinal, après la Journée des Dupes, la fit reléguer à Compiègne. Elle s'en échappa, sortit de France, et passa le reste de sa vie en exil, à Bruxelles, puis en Angleterre, toujours occupée d'intrigues. La tradition qui la fait mourir à Cologne dans la misère est démentie par la teneur de son testament. Le seul mérite qu'on puisse reconnaître à cette princesse, c'est d'avoir aimé et protégé les beaux-arts. Elle honora particulièrement Philippe de Champagne, et Rubens, qui a éternisé la mémoire de son règne et de sa beauté par une suite de tableaux allégoriques placés auj. au musée du Louvre. On doit à Marie de Médicis le palais du Luxembourg à Paris, l'aqueduc d'Arcueil, l'anc. Cours-la-Reine, qui fait auj. partie des Champs-Elysées, et l'hôpital de la Charité, 1602. *V.* l'*Histoire de la mère et du fils*, Amst., 1730, 2 vol. in-12, ouvrage qui porte le nom de Mézeray, et qui paraît être de Richelieu; Mme d'Arconville, *Vie de Marie de Médicis*, Paris, 1774, 3 vol. in-8o.

G.

MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE, reine de France, fille aînée de Philippe IV, roi d'Espagne, née en 1638, femme de Louis XIV en 1660, m. en 1683. Estimée et honorée du roi, au milieu même de ses nombreuses infidélités, elle se fit remarquer sur le trône par sa piété, sa douceur et une modeste simplicité. Bossuet et Fléchier ont fait son oraison funèbre.

MARIE LECZINSKA, reine de France, née en 1703, m. en 1768, fille de Stanislas, roi de Pologne, puis duc de Lorraine, épousa Louis XV en 1725, et en eut 10 enfants, (2 princes et 8 princesses). Elle eut fort à souffrir du caractère de son mari, et de l'orgueil indépendant des maîtresses qu'il installait près du trône. Affligée, en outre, de la mort de ses enfants, qu'elle perdit, à l'exception de quatre filles, elle mourut de langueur.

MARIE-ANTOINETTE D'AUTRICHE, reine de France, née à Vienne en 1755, m. en 1793, fille de l'empereur François Ier et de Marie-Thérèse, épousa en 1770 le dauphin de France (Louis XVI). Des malheurs qui signalèrent les fêtes de ce mariage semblèrent annoncer les calamités futures des époux. A peine Louis XVI fut-il roi, que la légèreté et la hauteur de Marie-Antoinette accrurent les embarras de la situation. Une partie de la cour s'irrita du mépris que la reine avait pour l'étiquette, et des faveurs qu'elle prodiguait exclusivement à ses amis; la nation, dont le ministre de Calonne épuisait maladroitement les ressources, la prit en aversion. Une multitude de pamphlets, et la fameuse aventure du collier (*V.* COLLIER), où Marie-Antoinette fut mêlée sans le savoir, mirent l'opinion publique contre elle. Dans les premières journées de la Révolution, elle ne sut pas assez se contenir, notamment au banquet des gardes-du-corps à Versailles. Après les funestes journées des 5 et 6 octobre 1789, du 20 juin 1792, elle montra la plus noble résignation, ainsi qu'au retour du voyage de Varennes. On la priva complétement de sa liberté après le 10 août 1792; à cette époque surtout d'injurieux libelles, des feuilles incendiaires la représentèrent comme le chef d'un parti antinational, qui ne cessait d'exhorter l'Europe à faire la guerre à la France. Emprisonnée au Temple jusqu'au 1er août 1793, elle y souffrit tous les outrages, tous les tourments, comme reine, comme épouse, comme mère, et sa captivité fut un véritable martyre. Traduite devant le tribunal révolutionnaire, elle fut condamnée à mort, après avoir entendu formuler contre elle les plus stupides, les plus ignobles, les plus infâmes accusations. Conduite au supplice dans une charrette, elle montra beaucoup de fermeté, et, comme son époux, mourut en pardonnant à ses ennemis. Marie-Antoinette avait un esprit vif et une intelligence remarquable; elle apprit dès son jeune âge le français, l'anglais, l'italien, et le latin, et fut une virtuose distinguée. Simple, bonne, aimable, elle fut amenée, par la gravité des circonstances, à se mêler, indirectement, des affaires publiques, pour lesquelles elle n'avait pas de goût; elle commit quelques

fautes que l'on regarda comme des crimes; ensuite, une fatalité véritable fit voir son caractère sous un faux jour : ses meilleures intentions furent méconnues, et tournées en accusations contre elle. Cette infortunée princesse avait néanmoins d'assez éminentes qualités pour être chérie de tout le monde, dans un temps ordinaire, où on aurait pu, où on aurait voulu la juger sans passion.

MARIE-LOUISE (Léopoldine-Franç.-Thérèse-Joséphine-Lucie), archiduchesse d'Autriche, impératrice des Français, née à Vienne le 12 décembre 1791, m. en 1847, était la fille aînée de François II, empereur d'Autriche, et de Marie-Thérèse de Naples. En 1810, elle fut mariée à Napoléon Ier, qui croyait par cette union s'attacher l'Autriche et affermir sa propre dynastie. Mais si elle fut douce et soumise, elle ne montra qu'indifférence pour la France et peu de sympathie pour son époux, même après la naissance d'un fils, qu'on appela le *Roi de Rome*, 1811. Nommée régente pendant les campagnes de 1812, 1813 et 1814, elle fit preuve d'indolence et de dégoût pour les affaires, abandonna tout le pouvoir aux ministres, ne sut pas cacher la terreur que lui causa la conspiration de Malet, et ne montra que de l'abattement pendant la crise des premiers mois de 1814, qui aboutit, le 30 mars, à l'abandon de Paris attaqué par les étrangers. Elle se retira à Chartres, puis à Blois, refusa obstinément d'autoriser aucune mesure pour l'organisation de la défense derrière la Loire, partit pour l'Autriche, protesta bientôt contre le retour de Napoléon en 1815, et, quand on déportait l'empereur à Ste-Hélène, quand on la séparait elle-même de son fils, ne songea qu'à se faire donner les duchés de Parme, Plaisance et Guastalla. Elle y vécut, jusqu'en 1829, avec le comte autrichien Neipperg, dont elle eut trois enfants. Obligée de fuir, en 1831, devant une insurrection, elle fut ramenée par des troupes autrichiennes. A sa mort, ses domaines passèrent au duc de Lucques. B.

MARIE-ANNE-CHRISTINE-VICTOIRE DE BAVIÈRE, fille de Ferdinand, électeur de Bavière, née à Munich en 1660, m. en 1690, épousa, en 1680, le Dauphin Louis, fils de Louis XIV. Dans les premiers temps de son mariage, elle sut plaire à ce roi par son esprit, la dignité de son langage et de ses manières, mais ne tarda pas à se renfermer dans une société très-restreinte, où elle s'occupa de lecture, de musique, et de dévotion. Fléchier a écrit son Oraison funèbre. B.

MARIE-ADÉLAÏDE DE SAVOIE, fille aînée de Victor-Amédée II, duc de Savoie, née à Turin en 1685, m. en 1712, épousa, en 1697, le duc de Bourgogne, depuis Dauphin, petit-fils de Louis XIV. Son esprit et ses grâces lui donnèrent un grand succès à la cour de Versailles. Elle fut la mère de Louis XV.

MARIE D'ORLÉANS (la princesse). *V.* ORLÉANS.

Reines et princesses étrangères.

MARIE DE BOURGOGNE, fille unique de Charles le Téméraire et d'Isabelle de Bourbon, née à Bruxelles en 1457, m. à Bruges en 1482, d'une chute de cheval, n'avait que 20 ans quand la mort de son père la mit en possession de ses vastes Etats. Attaquée par Louis XI, qui réclamait les fiefs masculins dont une femme ne pouvait hériter, exposée aux révoltes de ses propres sujets, qui la tinrent prisonnière dans son palais et lui défendirent de rien entreprendre sans l'avis d'un conseil, elle résolut de prendre un époux. Elle choisit l'archiduc d'Autriche Maximilien, fils de l'empereur Frédéric III, 1477. Ce mariage, qui fit passer les Etats du duc de Bourgogne dans la maison d'Autriche, fut l'origine de la rivalité de la France et de l'Autriche. *V.* Gaillard, *Histoire de Marie de Bourgogne*, 1759.

MARIE D'AUTRICHE, petite-fille de la précédente, et sœur de Charles-Quint, née à Bruxelles en 1501, m. à Madrid en 1558, épousa, en 1521, Louis II, roi de Hongrie et de Bohême, qui fut tué à la bataille de Mohacz en 1526. Elle fit alors le vœu de rester veuve, et y fut fidèle. Charles-Quint la chargea du gouvernement des Pays-Bas en 1531; elle y resta jusqu'en 1556, et montra dans plusieurs circonstances difficiles une fermeté et un courage au-dessus de son sexe. Elle fonda, en 1542, dans les Ardennes, la ville appelée de son nom Marienbourg.

MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE, impératrice d'Allemagne, reine de Hongrie et de Bohême, fille de l'empereur Charles VI, née à Vienne en 1717, m. en 1780, épousa, en 1736, François-Etienne, duc de Lorraine, puis grand-duc de Toscane, et succéda à son père, 1740, en vertu de la *Pragmatique-Sanction* (*V. ce mot*). Dès son avénement, elle eut à combattre des ennemis extérieurs. Frédéric II, roi de Prusse, envahit la Silésie, et en fit la conquête. L'Espagne lui disputa ses possessions en Italie; la France et la Bavière lui enlevèrent une partie des contrées du Rhin et de la Lorraine (*V.* SUCCESSION D'AUTRICHE). La paix d'Aix-la-Chapelle, 1748, termina cette guerre. Marie-Thérèse donna dès lors toute son attention à l'administration intérieure, qu'elle améliora et réforma dans toutes les branches. Le traité de Versailles, 1756, qui réunit les cours de France et d'Autriche, fut le signal d'une nouvelle guerre, connue sous le nom de guerre de Sept-Ans (*V. ce mot*), et terminée par les traités de Paris et de Hubertsbourg. La Silésie y fut définitivement abandonnée à la Prusse. Après la mort de son mari, 1765, elle nomma son fils aîné, Joseph II, co-régent de ses Etats héréditaires. En 1772, elle adhéra au premier partage de la Pologne. L'Autriche s'accrut par là de la Gallicie et de la Lodomirie. La Porte-Ottomane dut lui restituer, en 1777, la Bukowine. Outre Joseph II, elle eut pour fils : Léopold, grand-duc de Toscane; Ferdinand, duc de Modène; Maximilien, archevêque, électeur de Cologne et de Munster; et six filles, dont deux sont devenues célèbres, Marie-Antoinette, reine de France, et Marie-Caroline, reine de Naples. Marie-Thérèse fut une grande souveraine, pleine d'énergie, de courage, et de dévouement à ses devoirs. Ses peuples lui décernèrent le titre glorieux de *mère de la patrie*. E. S.

MARIE Ire TUDOR, reine d'Angleterre, née en 1515, m. en 1558, fille de Catherine d'Aragon et de Henri VIII, succéda à son frère Edouard VI, 1553, quoiqu'un acte de celui-ci, suggéré par le duc de Northumberland, donnât le trône à Jane Grey. Victorieuse de sa rivale, elle lui fit trancher la tête, ainsi qu'au duc, beau-père de Jane. Elle voulut rétablir la religion catholique proscrite par son père, et, bien que le parlement la secondât servilement, elle ordonna de violentes et sanguinaires persécutions. En 1554, elle épousa Philippe, fils de Charles-Quint; son époux la quitta bientôt pour aller prendre possession du trône d'Espagne, et ne la revit qu'en 1557, pour l'engager dans une ligue contre la France. Mais le duc de Guise, en reprenant Calais, 1558, porta un coup mortel à Marie, qu'une maladie de langueur emporta : « Que l'on m'ouvre le cœur, disait-elle au moment de sa mort, on y trouvera gravé le nom de Calais. » Cette reine a laissé des *Lettres*, dont quelques-unes, en latin, ont obtenu le suffrage d'Erasme.

MARIE II, reine d'Angleterre, née à Londres en 1662, m. en 1695, était fille aînée de Jacques II et d'Anne Hyde. A l'âge de 15 ans, elle épousa le prince d'Orange, depuis roi d'Angleterre sous le nom de Guillaume III; ce mariage, qui déplaisait à Jacques II, alors duc d'York, avait été conclu par Charles II, dans l'intention de prouver à l'Angleterre qu'il n'avait aucune aversion pour la religion protestante. Pleine d'admiration pour son époux, Marie refusa d'occuper seule le trône d'Angleterre; lors de la révolution de 1688, elle oublia trop que Jacques II était son père, et déploya contre les partisans du catholicisme et de l'autorité du roi déchu une rigueur qui scandalisa les contemporains. Elle mourut de la petite vérole dans le palais de Kensington.

MARIE DE LORRAINE, reine d'Ecosse, et l'aînée des enfants de Claude, duc de Guise, née en 1515, m. en 1560, fut mariée en 1534 à Louis d'Orléans, duc de Longueville, qui mourut trois ans après. En 1538, elle épousa Jacques V, roi d'Ecosse, dont elle eut Marie Stuart. A la mort du roi, 1542, elle prit la régence du royaume. Les faveurs qu'elle prodigua aux Français de sa cour excitèrent d'abord le mécontentement; puis elle ne fut pas assez modérée à l'égard des protestants. Pour venger la mort d'un de ses ministres, le cardinal Beaton (*V. ce mot*), elle ordonna quelques supplices. Le pouvoir allait lui échapper quand elle mourut, léguant à sa fille une guerre civile compliquée d'une guerre religieuse.

MARIE STUART, reine de France et d'Ecosse, née le 8 décembre 1542 au château de Linlithgow, m. le 8 février 1587, était fille de Jacques V Stuart et de Marie de Lorraine. La mort de son père la fit reine dès le berceau, sous la tutelle de sa mère. Elle n'avait que 5 ans lorsque Henri VIII, roi d'Angleterre, demanda sa main pour son fils Edouard; mais Marie, fiancée à François, dauphin de France, partit pour ce pays, où elle fut élevée dans un monastère. Elle était fort belle, très-spirituelle, et, à 16 ans, épousa François, à qui elle donna le titre de roi d'Ecosse. A l'instigation des Guises, ses oncles, elle prit elle-même le titre de reine d'Angleterre et d'Irlande à la mort de Marie Tudor, et s'attira ainsi l'inimitié d'Elisabeth. Son époux, devenu roi sous le nom de François II en 1559, mourut en 1560. Marie, persécutée par sa belle-mère Catherine de Médicis, quitta la France à regret. Accueillie d'abord avec joie par les Ecossais, elle vit suc-

céder à leurs transports une longue série de révoltes, à cause de son attachement au catholicisme. Pour se rendre populaire, elle épousa en 1565 son cousin Henri Darnley, personnage grossier et dissolu, dont la violence lui déplut bientôt. Darnley, saisi tout à coup d'une violente jalousie contre le musicien David Rizzio, secrétaire de sa femme, et l'agent par lequel elle était en rapport avec Rome, le fit assassiner dans l'appartement et sous les yeux mêmes de Marie, alors enceinte de sept mois, 1566. Marie, à son tour, entra dans une conspiration formée contre son mari par le comte de Bothwell, et laissa placer un baril de poudre au-dessous de la chambre où il couchait. Darnley ayant péri dans l'explosion, elle épousa Bothwell, 1567. Le peuple soulevé la chassa d'Edimbourg : Bothwell, abandonnant Marie, alla mourir en Norwége; la reine, faite prisonnière, fut enfermée au château de Loch-Leven, contrainte de signer une abdication, s'échappa au bout d'un an, grâce au jeune Douglas, se fit battre avec ses partisans à Langside près de Glasgow, 1568, enfin vint demander un asile à Elisabeth, qui, la traitant comme une coupable, la fit enfermer au château de Carlisle. Elisabeth fit alors commencer le procès de sa rivale, dans laquelle elle détestait la catholique; Murray, frère naturel de Marie, et régent d'Ecosse, produisit des pièces compromettantes relativement au meurtre de Darnley. Le duc de Norfolk, président du tribunal, voulut sauver Marie, et lui offrit sa main; Elisabeth le fit enfermer à la Tour de Londres. Les ducs de Northumberland et de Westmoreland se révoltèrent en faveur de Marie; ils furent vaincus et obligés de fuir. En même temps, Marie correspondait avec Philippe II d'Espagne, l'ennemi juré d'Elisabeth, dont il n'avait pu obtenir la main. Norfolk, qui avait repris ses projets, fut mis à mort en 1572, et le parlement demanda dès lors la vie de Marie Stuart, déclarée ennemie de l'Etat. Elisabeth refusa avec une feinte douceur, et se contenta de combattre Philippe II, en secourant les protestants de France et des Pays-Bas. Mais, à la suite des conspirations de Trockmorton, 1584, de Parry, 1585, de Babington, 1586, le parlement déclara qu'un même châtiment serait infligé à ceux par qui ou pour qui un complot aurait été tramé. En vertu de cette loi la reine d'Ecosse, qu'on traînait depuis 19 ans de prison en prison, fut traduite devant une haute-cour au château de Fotheringay; elle fut jugée, condamnée, et décapitée le 8 février 1587. Son fils Jacques VI, roi d'Ecosse, son beau-frère Henri III, roi de France, ne firent rien pour la venger; mais Philippe II équipa l'*Invincible Armada*, qui vint se briser sur les rivages de la Manche. En jugeant Marie Stuart, il faut se garder de la sympathie qu'inspirent sa beauté, son esprit, ses malheurs; et pourtant son existence ouverte par l'expatriation, semée de traverses, presque toujours douloureuse, remplie de fautes et un moment coupable, est ornée de tant de charmes, touchante par tant d'infortunes, épurée par de si longues expiations, finie avec tant de grandeur, qu'il devient presque impossible de la condamner. La vie de Marie Stuart a été écrite par L. de Sevelinges, Paris, 1819, 2 vol. in-8°; Dargaud, 1851, 2 vol. in-8°; et Mignet, 1851, 2 vol. in-8°. Schiller a fait une tragédie de *Marie Stuart*, traduite en français par M. de Barante, 1821, et imitée par M. P. Lebrun, et jouée avec succès au Théâtre-Français, 1820. Le prince Labanoff a publié des *Lettres inédites de Marie Stuart*, Paris, 1844, 7 vol. in-8°; M. Chéruel, *Elisabeth et Marie Stuart*, Paris, 1860, in-8°; et M. Wiesener, *Marie Stuart et le comte de Bothwell*, Paris, 1863, in-8°, où il la venge de beaucoup de calomnies. Les vers attribués à Marie, quittant la France, sont d'un nommé de Querlon.

MARIE DE MOLINA, reine de Castille et de Leon, fille d'Alphonse de Molina, épousa, en 1282, Sanche IV, son cousin-germain, après la mort duquel, 1295, elle gouverna au nom de son fils Ferdinand IV, et quand elle le perdit, 1312, elle fut régente pendant la minorité d'Alphonse XI, et mourut vivement regrettée, en 1322.

MARIE Ire, reine de Portugal, née à Londres en 1734, m. en 1816, fut mariée en 1760 à son oncle, qui régna conjointement avec elle, en 1777, sous le nom de Pierre III. Maîtresse de la couronne par la mort de son époux, en 1786, elle fut atteinte, en 1790, d'aliénation mentale, et, depuis cette époque, demeura étrangère aux affaires. En 1807, lors de l'occupation du Portugal par les Français, elle fut emmenée au Brésil par son fils Jean VI, et mourut à Rio-Janeiro.

MARIE II ou DONA MARIA, reine de Portugal, fille de Don Pedro Ier, empereur du Brésil, née à Rio-Janeiro en 1819, m. en 1855. Son père ayant renoncé en sa faveur au royaume de Portugal, 1826, elle fut fiancée à son oncle Don Miguel, 1827, déjà régent du royaume. Celui-ci avait usurpé le trône, quand elle arriva en Europe, 1828. Après un court séjour en Angleterre et en France, elle regagna le Brésil. Don Pedro abdiqua, 1831, et vint disputer le Portugal à Don Miguel; son triomphe amena l'avénement de Marie, 1833. Cette reine fut déclarée majeure l'année suivante, peu de jours avant la mort de son père. Elle épousa, en 1835, le prince Auguste de Leuchtenberg, et, en 1836, Ferdinand de Saxe-Cobourg. De ce dernier mariage est né, en 1837, Don Pedro d'Alcantara, auj. régnant. *V.* PORTUGAL.

MARIE-LOUISE, reine d'Espagne, fille de Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV, et d'Henriette d'Angleterre, née en 1662, m. en 1689, fut mariée malgré elle, en 1679, à Charles II, roi d'Espagne. Saint-Simon prétend qu'elle fut empoisonnée par la comtesse de Soissons, dans du lait à la glace, d'après les suggestions de l'Autriche, qui craignait de voir passer la succession espagnole à la France.

MARIE-LOUISE, reine d'Espagne, née en 1751, m. en 1819, était fille de Philippe, duc de Parme. Elle épousa en 1765 le prince des Asturies, qui devint roi, en 1788, sous le nom de Charles IV. Maîtresse de l'esprit de son époux, et dominée elle-même par Godoï (*V. ce mot*), elle s'aliéna ses sujets et son propre fils. En 1808, après l'abdication de Charles, qu'elle avait appuyée, elle vécut successivement à Fontainebleau, à Marseille et à Rome.

MARIE-LOUISE, reine d'Etrurie, fille de la précédente, née en 1782, m. en 1824, épousa en 1798 Louis de Bourbon, fils du duc de Parme, qui, en 1801, reçut le royaume d'Etrurie en échange de son duché. Veuve en 1803, dépossédée par les Français en 1807, elle vint partager en France la captivité de son père Charles IV. En 1814, elle reçut pour son fils le duché de Lucques. Elle a laissé des *Mémoires*, trad. en français par Lemierre d'Argy, 1824, et insérés dans la collection des *Mémoires relatifs à la Révolution française*.

MARIE-CAROLINE, reine de Naples, fille de l'empereur François Ier et de Marie-Thérèse, et sœur de la reine de France Marie-Antoinette, née à Vienne en 1752, m. en 1814, épousa, en 1768, Ferdinand IV, roi de Naples. D'un caractère vif et emporté, avide de gouverner, elle éloigna le ministre Tanucci, et le remplaça par Acton (*V. ces noms*). Les Napolitains furent exclus des emplois, et les finances mises au pillage. Marie-Caroline, qui fit déclarer la guerre à la république française, dut quitter Naples avec toute la cour, et se mettre en Sicile sous la protection de l'Angleterre. Rétablie en 1799, dominée par lady Hamilton, elle persécuta ceux qui avaient adhéré à la République parthénopéenne. Chassée encore par l'invasion française en 1805, elle se brouilla avec les Anglais lors de l'établissement du gouvernement représentatif en Sicile en 1812, et se retira en Autriche; elle mourut à Schœnbrünn, avant d'avoir vu replacer son mari sur le trône des Deux-Siciles. B.

Personnages divers.

MARIE D'AGRÉDA, religieuse, née en 1602 à Agréda (Vieille-Castille), m. en 1665, entra en 1620 au couvent de l'Immaculée-Conception fondé par sa famille, en devint abbesse en 1627, et, prétendant avoir été fréquemment visitée par la mère de Jésus-Christ, publia, en 1655, une *Vie de la sainte Vierge*, que le P. Crozet a traduite en français sous ce titre : *La mystique cité de Dieu, histoire divine de la vie de la très-sainte Vierge*, Marseille, 1696, 3 vol. in-4°. Cet ouvrage a été condamné par la Sorbonne et mis à l'Index. M. Germond de Lavigne a publié : *La sœur Marie d'Agréda et Philippe IV, roi d'Espagne, correspondance inédite*, Paris, 1855, in-8°.

MARIE ALACOQUE. *V.* ALACOQUE.

MARIE DE FRANCE, femme-poëte du XIIIe siècle, née, à ce qu'on croit, en Normandie, vécut en Angleterre, où elle composa des lais et des fables, dont une partie seulement nous a été conservée. Elle a écrit en langue d'*oïl*; mais souvent, pour compléter l'expression d'une idée quand les mots français lui font défaut, ou même pour achever la mesure du vers, elle se sert de termes empruntés au latin, à l'anglo-saxon, au bas-breton. Elle saisit, en général, avec beaucoup de vérité le ton du sujet qu'elle traite, mais son style est d'une très-grande inégalité. Les *Œuvres de Marie de France* ont été publiées en 1822 par M. de Roquefort, 2 vol. in-8°.

MARIE DE L'INCARNATION (Marie GUYARD, dite), née à Tours en 1599, m. en 1672, montra, dès son enfance, une piété fervente et beaucoup d'éloignement pour le monde. Mariée malgré elle, elle devint veuve au bout de deux ans; après avoir pourvu à l'éducation de son fils, elle entra chez les Ursulines de Tours, partit en 1639 pour le Canada, où elle devait se consacrer à l'instruction des

sauvages, et fonda une maison de religieuses à Québec, où elle mourut. Elle a laissé : *Lettres*, Paris, 1677, 1681, in-4° ; *Retraite, avec une exposition succincte du Cantique des Cantiques*, 1682, in-12 ; *l'Ecole chrétienne, ou Explication des mystères de la foi*, 1684, in-12.

MARIE-MADELEINE DE LA TRINITÉ, née à Aix en 1616, m. à Avignon en 1678, fonda, en 1637, l'ordre de la Miséricorde, dont elle fut la 1re supérieure.

MARIE (SAINTE-) ou NOSSI-IBRAHIM, île française de l'Océan indien, coupée en deux par un bras de mer ; par 17° lat. S., et 47° 34' 30" long. E. ; entre la côte E. de Madagascar, dont elle est séparée par un canal de 5 à 12 kil., la baie d'Antongil, celle de Tintingue, et les bouches du Manangouri ; 90,975 hect. de superf. ; 45 kil. sur 10 ; 5,900 hab. Ch.-l., *Port-Louis*, qui est aussi le port de la colonie. Culture de la canne à sucre, du riz ; export. de bœufs. Beaucoup de bois. Occupée par les Français dès 1750 ; la colonie actuelle date de 1820 et 1822. Elle forme, avec Mayotte et Nossi-Bé, le gouvernement de Mayotte.

MARIE (SAINTE-), riv. de l'Amérique du Nord, joignant le lac Supérieur au lac Huron, n'est pas entièrement navigable à cause des chutes. On la considère comme une partie du St-Laurent.

MARIE-AUX-MINES (SAINTE-), en allemand *Mariakirch*, ch.-l. de canton (H.-Rhin), sur la Liepvrette, arr. et à 35 kil. N.-O. de Colmar ; 7,920 hab. Eglise calviniste. Industrie très-active : filatures de coton et de laine, teintureries en rouge d'Andrinople, blanchisseries. Fabr. de tissus de laine, de laine et coton, laine et soie, coton et soie, damas, mouchoirs ; papeteries, tanneries. Mines de plomb et de cuivre aux environs. La ville doit sa prospérité au tissage de coton, qu'y importa Risler de Mulhouse, en 1758.

MARIE-ET-SICHÈ (SAINTE-), ch.-l. de canton (Corse), arr. et à 30 kil. E. d'Ajaccio ; 574 hab. Elève de bétail.

MARIE-GALANTE, île des Antilles françaises (Petites-Antilles), dépendance du gouvernement de la Guadeloupe, à 48 kil. S. de la Pointe-à-Pitre ; par 16° lat. N., et 63° 30' long. O. ; 82 kil. de tour ; 13,600 hab. Tribunal de 1re instance. Principaux endroits : *le Grand-Bourg* ou *Marigot*, ch.-l., au S. ; *le Vieux-Fort*, au N., et *la Capesterre*, à l'E. Abords difficiles, hautes falaises et nombreux brisants. Sol très-fertile ; culture importante du café, de la canne à sucre et du coton. Elève de bétail. Commerce de bois de Campêche. Elle fut découverte, en 1493, par Christophe Colomb, qui lui donna le nom du vaisseau qu'il montait ; les Français y établirent les premiers une colonie, en 1647 ; deux fois prise par les Hollandais, et deux fois par les Anglais, elle fut rendue à la France en 1763.

MARIE-D'OLORON ou LE-GRIGNON (SAINTE-), ch.-l. de cant. (Basses-Pyrénées), séparée d'Oloron par le Gave d'Aspe ; 7,533 hab. Séminaire diocésain.

MARIE-OTTERY (SAINTE-), v. d'Angleterre (Devonshire), à 19 kil. S.-E. d'Exeter ; 3,900 hab. Serges, flanelles, soieries, rubans ; tanneries et corderies.

MARIE (SAINTE-). *V.* aussi MARIA (SANTA-).

MARIEBOE. *V.* MARIBOE.

MARIENBAD, vge de Bohême (Etats autrichiens), dans le cercle de Pilsen ; 400 hab. Eaux minérales renommées ; beaux établissements de bains.

MARIENBERG, v. du royaume de Saxe, à 60 kil. O. de Dresde, sur une montagne ; 5,121 hab. Fabr. de dentelles noires et de toiles. Mines d'argent et de cobalt ; alun, vitriol.

MARIENBOURG, v. des Etats prussiens (prov. de Prusse), sur le Nogat, dans la régence et à 53 kil. S.-E. de Dantzick ; 6,000 hab. Ch.-l. de cercle. Institution de sourds-muets. Fabr. de lainages, cotonnades et bonneterie ; comm. de grains et bois. Marienbourg, qui est ceint de murs, fut autrefois la résidence des grands-maîtres de l'Ordre Teutonique, dont le château et l'église subsistent encore. Il fut la capitale d'un palatinat. Pris par Casimir IV en 1460, par les Suédois en 1616 et 1655.

MARIENBOURG, v. forte de Belgique (Namur), à 12 kil. S. de Philippeville ; 600 hab. Fondée et fortifiée par Marie de Hongrie, sœur de Charles-Quint, elle fut prise par les Français en 1554, rendue, en 1559, aux Espagnols, qui la cédèrent à Louis XIV en 1659, et enlevée à la France en 1815.

MARIENLUST. *V.* ELSENEUR.

MARIENTHAL ou MARIENDAL. *V.* MERGENTHEIM.

MARIENWERDER, v. des Etats prussiens (prov. de Prusse), sur le Liebe et le Petit-Nogat, à 60 kil. S.-E. de Dantzick, 163 S.-O. de Kœnigsberg ; 6,000 hab. Ch.-l. de la régence et du cercle de son nom ; Cour d'appel ; école royale d'arts et métiers ; haras provincial. Belle cathédrale, bâtie en 1255, et château des grands-maîtres de l'Ordre Teutonique. Fabr. de draps, toiles, savon. — La régence de Marienwerder est comprise entre la Poméranie et la régence de Dantzick au N., la Prusse orientale à l'E., la Pologne et la régence de Posen au S. ; le Brandebourg à l'O. ; elle a 260 kil. sur 70, 491,600 hab., et est divisée en 13 cercles ; villes princip. : Culm, Thorn.

MARIENZELL, c.-à-d. *cellule de Marie*, brg des Etats autrichiens (Styrie), sur la Salza, à 16 kil. N.-E. de Bruck ; 1,000 hab. Fonderie impériale de canons, boulets et bombes. Eaux minérales. Pèlerinage très-fréquenté.

MARIES (LES SAINTES-) ou NOTRE-DAME-DE-LA-MER, ch.-l. de cant. (Bouches-du-Rhône), arr. et à 42 kil. S.-O. d'Arles, au fond de la Camargue, près de l'embouchure du Petit-Rhône ; 521 hab. Pêche ; culture du riz.

MARIESTAD, v. de Suède, ch.-l. du lân de Skaraborg, à 300 kil. O.-S.-O. de Stockholm, sur le bord E. du lac Wener, à l'embouchure du Tidan ; 2,500 hab.

MARIETTE (Jean), dessinateur et graveur, né à Paris en 1654, m. en 1742, exécuta une foule de petites pièces pour l'ornement des livres. On a de lui quelques sujets importants : *Jésus dans le désert*, une *Descente de croix*, d'après Lebrun, et *Moïse trouvé sur le Nil*, d'après le Poussin. Il est un peu maniéré. — Son fils, Pierre-Jean, né en 1694, m. en 1774, voyagea en Allemagne et en Italie, pour recueillir des estampes et des médailles. Le riche cabinet qu'il forma fut vendu et dispersé après lui. Il a gravé deux paysages du Guerchin, quelques têtes du Carrache et de Perino del Vaga, et publié un *Traité des pierres gravées*, 1750, 2 vol. in-fol., ouvrage très-savant sur l'usage des pierres gravées, chez les anciens, et les divers procédés employés pour les graver. B.

MARIGLIANO, v. murée du royaume d'Italie (Prov. de Caserta), à 6 kil. O. de Nola, 19 N.-E. de Naples ; 6,000 hab.

MARIGNAN, en italien *Marignano* ou *Melegnano*, v. du roy. d'Italie, sur le Lambro, dans la province à 15 kil. S.-E. de Milan ; 4,000 hab. Autrefois défendue par une forteresse. Les Guelfes et les Gibelins y signèrent la paix en 1279 ; elle est surtout célèbre par la victoire de François Ier sur les Suisses (13, 14 sept. 1515), et celle de Baraguay-d'Hilliers sur les Autrichiens (8 juin 1859).

MARIGNY (Enguerrand DE), ministre de Philippe IV le Bel, né vers la fin du XIIIe siècle en Normandie, m. en 1315, descendait d'une ancienne famille dont le nom était *Le Portier*. Il sut captiver le roi par ses grâces extérieures et son esprit, fut créé comte de Longueville, chambellan, châtelain du Louvre, grand-maître de l'hôtel, surintendant des finances, et enfin *coadjuteur au gouvernement du royaume*. Mais une si grande fortune lui attira des ennemis nombreux et puissants. Le plus acharné, Charles de Valois, frère de Philippe le Bel, accusa Marigny, sous le règne de Louis X, d'avoir dilapidé les finances et surchargé le peuple d'impôts. Le ministre fut arrêté, et jugé par une commission que présidait Charles de Valois ; condamné à mort sans qu'on eût écouté sa défense, il fut pendu au gibet de Montfaucon, que lui-même avait fait construire. Dans la suite, sa mémoire fut réhabilitée, et l'on peut croire qu'il périt victime d'une réaction : les nobles, opprimés par Philippe le Bel, se vengèrent sur le favori de ce prince.

MARIGNY (CARPENTIER DE). *V.* CARPENTIER.

MARIGNY, ch.-l. de cant. (Manche), arr. et à 12 kil. O. de St-Lô ; 503 hab.

MARIGOT (LE), brg de la Martinique, sur la côte N.-E., à 11 kil. N.-O. de la Trinité ; 1,300 hab.

MARIGOT (LE). *V.* CAPESTERRE (LA), GRAND-BOURG, et MARTIN (île SAINT-).

MARILHAT (Prosper), peintre de paysage, né à Vertaizon (Puy-de-Dôme) en 1811, m. à Paris en 1847, fit de bonnes études littéraires, puis, se sentant une vocation pour la peinture, entra dans l'atelier de C. Roqueplan. Il n'y resta qu'une année, et, à 20 ans, il avait déjà un talent assez remarquable pour être choisi comme peintre d'une expédition scientifique qu'un riche Autrichien faisait en Orient. Ce voyage l'impressionna vivement ; il en rapporta des études et des souvenirs qui ont souvent tourné ses inspirations vers ces contrées lointaines : nous citerons, entre autres, dans ce genre, *la Place Ezbekieyèh au Caire*, tableau qui fut admiré au salon de 1834. Il exposa, en 1844 : *Souvenirs des bords du Nil ; Arabes syriens en voyage ; une Ville d'Egypte au crépuscule* ; en 18 , une *Vue de Balbek*, magnifique tableau qui n'eut pas moins de succès. Marilhat visita aussi l'Italie, et a fixé un souvenir de son séjour à Rome dans un tableau plein de charme, *le Soleil couchant sous les grands pins de la villa Borghèse*. Il

n'oublia pas non plus son pays si pittoresque, et on a encore de lui plusieurs beaux paysages des sites d'Auvergne. Les tableaux de Marilhat se distinguent par un heureux choix de sujets, une belle entente de la composition, un sentiment vrai et profond de la couleur. Il occupe une des premières places parmi nos paysagistes modernes.

MARILLAC (Charles DE), diplomate, né en Auvergne en 1501, m. en 1560, fils d'un contrôleur-général des finances du duc de Bourbon, vint suivre à Paris la carrière du barreau, accompagna, à 22 ans, son parent J. de Laforêt, ambassadeur à Constantinople, et fut bientôt après nommé, malgré sa jeunesse, à ce poste par François Ier. De retour en France au bout de quatre ans, il obtint une charge de conseiller au parlement, reçut une nouvelle mission pour l'Angleterre en 1538, et voyagea ensuite en Allemagne et dans les Pays-Bas pour terminer plusieurs négociations importantes. Ses services furent récompensés d'abord par le titre de maître des requêtes, puis par l'évêché de Vannes, enfin par l'archevêché de Vienne. Il a laissé des *Mémoires* manuscrits sur les affaires du temps.

MARILLAC (Michel de), neveu du précédent, né à Paris en 1563, m. en 1632, conseiller au parlement de Paris, puis maître des requêtes, conseiller d'Etat, surintendant des finances et garde-des-sceaux, fut partisan de Marie de Médicis, et son talent porta ombrage à Richelieu. Compromis dans le complot qui coûta la vie à son frère, il fut arrêté, et transféré de prison en prison à Châteaudun, où il mourut. Il est auteur d'une belle ordonnance sur l'administration de la justice, rédigée sur les plaintes et les doléances des Etats-Généraux tenus à Paris en 1614, mais restée sans exécution, parce qu'elle froissait les gens de robe et les préjugés aristocratiques, et surnommée par ses ennemis, dérisoirement, *le Code Michau*, par allusion au prénom de Michel que portait Marillac. Il publia également, sans y mettre son nom, une traduction de l'*Imitation de J.-C.*, et une en vers des *Psaumes*. Une piété sincère soutint dans ses malheurs ce magistrat intègre et éclairé. ED. T.

MARILLAC (Louis de), frère du précédent, né en Auvergne en 1572, m. à Paris en 1632, servit sous Henri IV et pendant la minorité de Louis XIII. Ce fut lui qui fit l'éducation militaire du maréchal d'Ancre. Maréchal de camp en 1620, il fut, au siége de La Rochelle, chargé des travaux de la digue. Il obtint le bâton de maréchal de France en 1629. Dévoué à la reine-mère, il entra dans un complot formé pour ôter le ministère à Richelieu; mais le cardinal ayant triomphé de ses adversaires à la *Journée des Dupes*, Marillac fut arrêté au milieu de l'armée qu'il commandait en Piémont, amené en France, accusé de concussion, condamné et décapité.

MARILLAC (Louise de). *V.* LEGRAS.

MARILLIER (Clément-Pierre), graveur à l'eau-forte et dessinateur, né à Dijon en 1740, m. en 1808, s'est fait une réputation par des figures faites pour des livres. On cite, entre autres, celles de la Bible de Defer-Maisonneuve, des romans de l'abbé Prévost, et surtout des œuvres de Dorat. Ces petits ouvrages sont composés finement, spirituellement, et avec beaucoup de vérité.

MARIN de Tyr, géographe grec de la fin du 1er siècle de l'ère chrétienne, était, à ce qu'on croit, romain d'origine, mais vécut à Tyr. Ses écrits ne nous sont point parvenus. Gossellin, dans un de ses Mémoires sur la géographie ancienne, a essayé, d'après ce que dit Ptolémée, de reconstituer le système de Marin.

MARIN (Saint), ermite, né dans la Dalmatie au IVe siècle, vint en Italie, et fut employé comme ouvrier à la construction du pont de Rimini. Sa piété le fit remarquer de Gaudens, évêque de Brescia, qui l'ordonna diacre. Retiré sur le mont Titano, près de Rimini, il passa sa vie dans la pratique des vertus chrétiennes. Fête, le 4 septembre. Les miracles qui s'opérèrent sur son tombeau y attirèrent une foule de pèlerins; les maisons bâties alentour formèrent la ville de St-Marin.

MARIN, philosophe platonicien. *V.* MARINUS.

MARIN, bourgeois de Lisieux, né vers le XVIe siècle, inventa le fusil à vent. Les premières expériences furent faites devant Henri IV, en 1602.

MARIN (Le cavalier). *V.* MARINI.

MARIN (François-Louis-Claude MARINI, dit), littérateur médiocre, né à La Ciotat en 1721, m. en 1809, vint à Paris vers 1742, obtint, en 1771, la direction de *la Gazette de France*, fut censeur royal, secrétaire-général de la direction de la librairie, et lieutenant-général de l'amirauté. Beaumarchais lui a donné une célébrité fâcheuse, dans ses *Mémoires* contre Goezman. Des nombreux ouvrages de Marin, les seuls dont on a gardé quelque souvenir, mais sans les lire, sont : *Histoire de Saladin*, 1758, 2 vol. in-12; *Histoire de la ville de La Ciotat*, 1782, in-12; *Bibliothèque du Théâtre-Français*, 1768, 3 vol. in 8°, ouvrage faussement attribué au duc de La Vallière.

MARIN (LE), v. de la Martinique, bon port au fond de la baie du cul-de-sac Marin, sur la côte S.-O. de l'île, à 30 kil. S.-E. de Fort-de-France; 3,000 hab. Ch.-l. d'arrond. Douane. Culture de la canne à sucre.

MARIN (SAINT-), en italien *San-Marino*, v. forte et république d'Italie. La ville est capitale de la petite république de son nom, sur une montagne aride et escarpée, à 225 kil. N. de Rome, 85 kil. E.-N.-E. de Florence; 5,000 hab. Elle se forma au VIe siècle autour de l'ermitage d'un moine dalmate, dont elle porte le nom.—La république de St-Marin, enclave du roy. d'Italie, est située entre la province de Forli et celle d'Urbin-et-Pesaro, a 62 kil. carrés de superficie, et 8,000 hab. Sol montueux et peu fertile. Cet Etat est sous la protection du roi d'Italie, et gouverné par un grand-conseil souverain de 60 membres (20 nobles, 20 bourgeois et 20 cultivateurs) nommés à vie; 2 capitaines-régents, élus dans le grand-conseil pour 6 mois, sont chargés du pouvoir exécutif. L'administration de la justice est confiée à un jurisconsulte étranger, nommé pour 3 ans. Saint-Marin n'a été envahi que deux fois, par César Borgia, et par Alberoni. Il a un revenu d'environ 20,000 fr., une milice de 89 hommes, 4 canons que lui donna le général Bonaparte en 1797, et se divise en 8 paroisses, qui relèvent des diocèses de Montefeltre et de Rimini.

MARINES, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), arr. et à 14 kil. N.-O. de Pontoise; 1,365 hab. Bonneterie; tuileries.

MARINETTE. *V.* BOUSSOLE.

MARINGIUM, nom latin de MARVEJOLS.

MARINGUES, ch.-l. de canton (Puy-de-Dôme), arr. et à 20 kil. O.-N.-O. de Thiers, sur la Morge; 3,089 hab. Tanneries, chamoiseries, basanes très-estimées.

MARINI (Jean-Baptiste), dit *le cavalier Marin*, poëte, né à Naples en 1569, m. en 1625, fut secrétaire du grand-amiral de Naples, puis passa à Rome, où il se lia avec le Poussin. Le cardinal Aldobrandini, neveu de Clément VIII, l'emmena dans son ambassade en Savoie. Il se fit de mauvaises affaires à Turin par son esprit satirique; en 1615, il fut appelé en France par Marie de Médicis. Ses principaux ouvrages sont : *Rime amorose, varie*, recueil de sonnets, d'idylles et de poésies diverses, 1602; *le Massacre des Innocents*, poëme épique en 4 chants; *Adonis*, en 20 chants, 1623; *la Murtoleïde*, 1626, recueil de sonnets contre le poëte Murtola; *Lettere gravi, argute, facete*, 1627, in-8°. Marini fut l'objet d'une espèce de culte en Europe, et exerça une influence déplorable sur le goût. Il rappelle les qualités et les défauts d'Ovide, luxe et fécondité d'imagination, abondance excessive des détails et de l'expression, facilité extraordinaire du style, harmonie de la versification. Désireux de briller, il s'est fait une manière recherchée et bizarre : il a beaucoup de stances agréables et musicales, mais il n'atteint jamais une grande hauteur; tout a un caractère de mollesse. Les figures outrées, les antithèses, le faux brillant, les jeux de mots et d'esprit, sont ses défauts ordinaires. B.

MARINI (Gaëtan-Louis), antiquaire, né dans le duché d'Urbin en 1740, m. en 1815, embrassa l'état ecclésiastique, se rendit à Rome en 1764, et devint préfet des archives du saint-siége. On a de lui : *Degli archiatri pontifici*, Rome, 1784, 2 vol. in-4°; *Inscrizioni antiche delle ville e de' palazzi Albani*, 1785, in-4°; *Gli atti e monumenti de' fratelli Arvali*, 1795, 2 vol. in-4°; *Papiri diplomatici descritti ed illustrati*, 1805, in-fol., 22 pl. Marini était un antiquaire plein d'érudition et de sagacité; son ouvrage *De' fratelli Arvali* est une œuvre capitale, d'une science un peu exubérante, mais qui est regardée comme classique dans cette branche de l'archéologie.

MARINO FALIERO. *V.* FALIERO.

MARINUS, philosophe platonicien du Ve siècle de l'ère chrétienne, né à Naplouse de Samarie (autrefois Sichem), étudia la philosophie à Athènes, et fut le disciple chéri de Proclus, auquel il succéda en 485. Il avait composé des Commentaires sur le *Traité de l'âme* d'Aristote, sur les *Dialogues* de Platon, et des *Questions philosophiques*, etc. De tous ses ouvrages, il ne reste que la *Vie de Proclus*, publiée par Xylander, avec une version latine d'un auteur inconnu, à la suite des *Réflexions* de Marc-Antonin, Zurich, 1558, in-8°; par J.-Alb. Fabricius, avec une nouvelle traduction latine et des notes, Hambourg, 1700, in-4°. M. Boissonade en a donné une édition avec notes, Leipzig, 1814, in-8°. L'*Anthologie* contient quelques épigrammes attri-

buées à Marinus, que l'on croit aussi l'auteur des *Theoremata geometrica, sive protheoria ad Euclidis Data*, imprimés avec les Commentaires de Proclus sur les œuvres d'Euclide.

MARINUS, géographe grec. *V.* MARIN de Tyr.

MARION DELORME. *V.* DELORME.

MARIONNETTES, figures de bois grossièrement exécutées et grotesquement vêtues, que des hommes cachés font mouvoir à l'aide de leurs mains, de fils ou de ressorts. Les Italiens modernes les nomment *Puppi, Fantoccini*. Elles furent connues des Grecs et des Romains. Sous le règne de Charles IX, un Italien, nommé Marion, les introduisit, dit-on, en France. Ménage fait dériver leur nom de *Marions* ou *petites Maries*. Les marionnettes durent leur popularité à Brioché (*V. ce mot*). *V.* Magnin, *Histoire des marionnettes en Europe*, 2e édit., Paris, 1862, in-12.

MARIOTTE (l'abbé Edme), célèbre physicien, né vers 1620 en Bourgogne, m. en 1684, avait un talent rare pour les expériences, en fit un grand nombre sur le mouvement des eaux, et composa sur cette matière un traité qui a beaucoup contribué aux progrès de l'hydraulique pratique, malgré ses imperfections. Mariotte a découvert en hydrostatique une loi qui porte son nom, et qui consiste en ce que les volumes successifs d'une masse de gaz sont en raison inverse des pressions qu'elle supporte. Il a aussi vérifié par une série d'expériences les lois mathématiques du choc des corps, et s'est occupé de la théorie de la vision. Dès la création de l'Académie des Sciences, 1666, on l'en nomma membre. Le recueil de ses ouvrages parut en 2 vol. in-4°, La Haye, 1740. Il laissa un *Traité du mouvement des eaux*, qui a été publié par Lahire, Paris, 1786, in-12. D—s.

MARIOUPOL, *Cremnæ*, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 280 kil. S.-E. d'Iékatérinoslav, sur la rive dr. du Kalmiouss, près de la mer d'Azov, à l'O. du cap Nordvéka; 8,000 hab. Commerce important de blé, graine de lin, cuirs, laines; le produit du cabotage est évalué à 5 millions de fr. — Fondée en 1784 par Catherine II; bombardée par une flottille anglo-française en 1855.

MARIOUTH (Lac), anc. *Mareotis*, dans la Basse-Egypte, séparé de la Méditerranée au N.-O. par une bande de terre, de 1 à 2 kil. de large, sur laquelle est Alexandrie; 45 kil. sur 25. Il communique avec le Nil, qui lui envoie maintenant beaucoup moins d'eau qu'autrefois.

MARIQUITA, v. de la Nouv.-Grenade, autrefois ch.-l. de la prov. de son nom, à 105 kil. N.-E. de Bogota; 500 hab. — La prov. de Mariquita, située dans l'État de Cundinamarca, au S. de celle d'Antioquia, a 225 kil. sur 100, et 80,000 hab. Ch.-l. *Honda*.

MARISTES ou *Frères de Marie*, congrégation de missionnaires, fondée pour porter l'Évangile aux peuples sauvages de l'Océanie occidentale, de la Polynésie et de la Mélanésie. Ils ont créé dans ces contrées des chrétientés nombreuses et florissantes. Leurs missions se sont étendues aussi dans l'Amérique du Nord, en Angleterre et en Irlande. Il y a beaucoup de Maristes en France, où ils se consacrent surtout à l'éducation de la jeunesse, dans les colléges et les grands séminaires. Cette société prit naissance dans le diocèse de Lyon, par les soins du R. P. Collin, et S. S. le pape Grégoire XVI l'a approuvée en 1836. *V.* FRÈRES DE MARIE (Petits), au *Supplément*.

MARISUS, nom anc. du MAROS.

MARITIMA AVATICORUM, nom anc. des MARTIGUES.

MARITZ (Jean), célèbre fondeur et mécanicien, né à Berne en 1711, m. en 1790, se fit naturaliser en France, et obtint la direction de la fonderie de Lyon. Là, vers 1740, il fit la première application d'une machine qu'il avait inventée pour forer et tourner les canons. Il passa ensuite à la direction de la fonderie de Strasbourg.

MARITZA, anc. *Hèbre*, riv. de la Turquie d'Europe (Andrinople), naît dans le versant N.-E. du Despoto-dagho à 26 kil. E. de Kustendji, coule à l'E., puis au S., pass. à Philippopoli, Andrinople, où elle devient navigable, et Demotica, et se jette dans l'Archipel. Cours de 400 kil. Elle reçoit la Tundja.

MARIUS (Caïus), fameux général romain, né à Cerretinum, près d'Arpinum, vers l'an 600 de Rome, 153 av. J.-C., m. l'an 667 de Rome, 86 av. J.-C., était de naissance plébéienne et obscure, et se livra d'abord aux travaux de la campagne. Enrôlé dans la milice, il suit Scipion Emilien au siége de Numance, 134, et se signale par sa bravoure et par son respect de la discipline. Fort de sa renommée, il brigua les emplois publics, et fut élu tribun du peuple, en 119, par la protection de Métellus (Numidicus). Il proposa une loi contre la brigue, que ce patricien combattit, mais s'aliéna le peuple, en s'opposant à des distributions de blé. Préteur proconsulaire en 116, il suivit en Afrique Métellus, que l'on envoyait contre Jugurtha, 107, se fit, par ses intrigues, un parti dans l'armée, et persuada aux soldats, comme aux citoyens, que lui seul pouvait mettre fin à la guerre. Sans prévenir son général, il se rendit brusquement à Rome, demanda et obtint, avec le consulat, le commandement de Métellus. La fortune le favorisa : Jugurtha, trahi par les siens, fut vaincu, livré par Bocchus au général romain, 106, et vint mourir à Rome. Dans cette guerre, il porta à l'organisation des troupes romaines une grave atteinte, en y admettant les prolétaires. Au retour d'Afrique, la faveur publique s'attacha à lui; on le nomma consul 4 années de suite. Envoyé pour défendre la Gaule contre les Teutons, il les défit près d'*Aquæ Sextiæ* (Aix) en 102, puis alla coopérer à la victoire de son collègue Catulus sur les Cimbres près de Verceil, 101. En récompense de ses victoires, il obtint le triomphe et le titre de 3e fondateur de Rome. Malheureusement, il ternit sa gloire en fomentant la discorde entre le peuple et le sénat, et en s'associant à des hommes tels que Saturninus et Glaucia. En l'an 100, il obtint un 6e consulat par des voies honteuses, et contraignit son concurrent, Métellus le Numidique, son ancien bienfaiteur, à s'éloigner de Rome. Après le châtiment de Saturninus et de Glaucia, Métellus ayant été rappelé, Marius alla cacher son dépit en Asie, sous le prétexte d'accomplir un vœu fait à Cybèle. Dès cette époque, il fit tous ses efforts pour que Mithridate, roi de Pont, déclarât la guerre aux Romains, espérant avoir le commandement des légions. A son retour, il fut employé dans la *Guerre sociale*, conjointement avec Sylla, son ancien questeur, et la rivalité de ces deux généraux commença de se déclarer. En 88, la guerre fut résolue contre Mithridate; Sylla en ayant reçu la direction, Marius fit casser l'arrêt du sénat par le peuple révolté; mais Sylla se mit à la tête d'un corps de troupes qu'il avait commandé pendant la Guerre sociale, marcha sur Rome, et y entra en vainqueur. Marius, forcé de fuir, voulut gagner l'Afrique; retenu par des vents contraires, il fut découvert au milieu des marais de Minturnes, et traîné en prison. On envoya pour le tuer un soldat cimbre; mais, à la voix du captif, qui s'écriait : « Oseras-tu bien tuer Caïus Marius? » le soldat épouvanté laissa tomber son arme, et s'enfuit. Marius, dont les habitants de Minturnes favorisèrent sans doute l'évasion, se rendit en Afrique. Le préteur de la province lui signifia de s'éloigner : « Va dire à ton maître, répondit-il à l'envoyé, que tu as vu Marius assis sur les ruines de Carthage. » Pendant ce temps, Cinna profitait de l'absence de Sylla pour opérer un revirement à Rome. Marius, rappelé, se hâta de revenir, entra dans la ville sans résistance, immola tous ses ennemis, fit couler à flots le sang des patriciens, et prit un 7e consulat. La nouvelle des victoires de Sylla en Grèce, la crainte de le voir reparaître, le poussèrent à s'étourdir par la débauche; il en mourut. Marius fut un général distingué; mais aux réformes qu'il fit dans la légion, et à la manière dont il conduisit la guerre contre les Barbares, il paraît avoir été tacticien plutôt que stratégiste. Plutarque a écrit la Vie de Marius, et Arnault une tragédie de *Marius à Minturnes*. B.

MARIUS (Caïus), *le Jeune*, neveu et fils adoptif du précédent, se réfugia, pendant que son père était proscrit, chez Hiempsal, roi de Numidie, rentra à Rome avec lui, prit le consulat avec Carbon en 82, fut défait par Sylla à Sacriportum, et, après avoir soutenu un siége dans Préneste, se fit tuer par un de ses officiers.

MARIUS, *Marcus Aurelius Marius Augustus*, prit la pourpre en Gaule l'an 267 de J.-C., et fut, bientôt après, assassiné par un soldat. D'une force herculéenne, il avait été, dans sa jeunesse, forgeron ou armurier.

MARIUS, né à Autun vers 532, évêque d'Avenches en 575, transféra sa résidence à Lausanne en 590, quand sa ville épiscopale eut été ruinée par les Barbares, et mourut en 596. On a de lui une *Chronique* de 455 à 581, continuée par un anonyme jusqu'en 623, et insérée dans les recueils d'André Duchesne et de Dom Bouquet. On lui attribue encore une *Vie de St Sigismond, roi de Bourgogne*, imprimée dans la collection des Bollandistes.

MARIUS ÆQUICOLA. *V.* EQUICOLA (Mario).

MARIUS, astronome. *V.* MAYER.

MARIVAUX (Pierre CARLET DE CHAMBLAIN DE), né à Paris en 1688, d'une famille de robe, m. en 1763, se livra dès sa jeunesse à la littérature. Admis dans le cercle de Mme de Tencin, il débuta, sous les auspices de Fontenelle et de Lamotte, par insulter aux Anciens, et même au XVIIe siècle. Il publia une *Iliade* en 12 chants et en vers burlesques, les 3 premiers livres du *Télémaque travesti*, le *Don Quichotte moderne*, et une tragédie d'*Annibal* en 5 actes, 1720, ouvrages complétement oubliés. Bientôt il travailla

pour la Comédie-Italienne, et il substitua à des canevas informes, chargés de gravelures indécentes et de grossières équivoques, des comédies régulières, où la finesse des sentiments est unie à la justesse du coup d'œil et à la délicatesse de l'expression. Il a composé plus de 30 comédies en prose, parmi lesquelles on cite encore *la Surprise de l'amour*, 1720, en 3 actes; *les Jeux de l'amour et du hasard*, 1730, en 3 actes; *le Legs*, 1736, en un acte; *les Fausses confidences*, 1737, en 3 actes; *l'Epreuve nouvelle*, 1740, en un acte. Ces pièces furent jouées à la Comédie-Italienne, et ne passèrent que plus tard au Théâtre-Français. Marivaux a un genre personnel, un tour d'esprit original, une connaissance profonde du cœur des femmes; il a su peindre la nature : toutefois son analyse est trop subtile, son genre maniéré, et il abuse de l'esprit. On a créé le nom de *marivaudage* pour cette manière que le goût a dû réprouver chez les imitateurs. Marivaux a composé aussi des romans, dont on cite encore deux : le 1er, *la Vie de Marianne*, publié de 1728 à 1743, le classe parmi nos bons romanciers. Il s'y montre avec ses défauts et ses qualités; mais les caractères sont bien tracés et les situations intéressantes. Le second, *le Paysan parvenu*, quoique inachevé, n'est pas non plus dénué d'intérêt. On doit encore à Marivaux : *le Spectateur français*, recueil périodique qui renferme des morceaux de main de maître. Les *Pièces détachées* et *le Cabinet du philosophe* méritent aussi d'être lus. Marivaux fut reçu à l'Académie Française en 1743. Ses *Œuvres* ont été réunies en 1781, 12 vol. in-8°. Une meilleure édition, quoique moins complète, a été publiée par Duviquet en 1825, 10 vol. in-8°. J. T.

MARJOLIN (Jean-Nicolas), célèbre chirurgien, né en 1780 à Ray-sur-Saône, m. en 1850, obtint, en 1801, les deux premiers prix de clinique interne et externe à la Faculté de Paris, et plus tard, à la suite de deux autres concours, fut nommé aide d'anatomie et prosecteur de cette Faculté. Il prétendit à la chaire de médecine opératoire, vacante par la mort de Sabatier, mais ne réussit pas. Après un dernier concours, il entra à l'Hôtel-Dieu comme chirurgien en second. En 1819, il reçut la chaire de pathologie externe à la Faculté, et, quand on créa l'Académie de médecine, il en fut nommé membre. On a de lui : *Propositions de chirurgie et de médecine*, Paris, 1808, in-4°; *de l'Opération de la hernie inguinale étranglée*, 1812, in-4°; *Manuel d'anatomie*, 1810, 2 vol. in-8°.

MARK (Comtes de La). *V.* Marck.

MARKERY, v. de l'Inde. *V.* Mercara.

MARKET-BLANDFORD. *V.* Blandford-forum.

MARKGRONINGEN, v. de Wurtemberg (Cercle du Neckar), sur la Glems, à 9 kil. O.-N.-O. de Ludwigsburg; 3,000 hab. Ses comtes avaient autrefois la dignité de porte-bannière de l'Empire. Maison centrale de correction pour femmes. Ancien château; belle église du moyen âge. Tabletterie. Grande foire annuelle de moutons.

MARKLAND (Jérémie), philologue anglais, né en 1693, m. en 1776, a publié : les *Silves* de Stace, Londres, in-4°, 1728; *Remarques sur les Lettres de Cicéron à Brutus et de Brutus à Cicéron*, 1745, dans lesquelles il conteste l'authenticité de ces Lettres; *Traité sur la 5e déclinaison des Grecs*, 1760, in-4°, réimprimé avec une édition des *Suppliantes* d'Euripide, 1763 et 1775; une édition des deux *Iphigénie*, 1771, réimprimée avec les *Suppliantes* dans l'édition d'Oxford, 1811.

MARLBOROUGH (John Churchill, duc de), célèbre général anglais, né en 1650 à Ash (Devonshire), m. en 1722, était fils d'un seigneur proscrit par Cromwell pour son attachement à Charles Ier. Après avoir reçu une éducation austère et religieuse, il fut nommé page du duc d'York à 16 ans, obtint une commission d'enseigne, servit en Afrique, et vint ensuite apprendre la guerre en Flandre sous Turenne et Condé. Il se signala aux sièges de Nimègue, 1672, et de Maëstricht, retourna en Angleterre, 1677, et reçut le commandement d'un régiment. Vers 1680, il épousa Sarah Jennings, favorite de la princesse Anne, 2e fille du duc d'York, fut créé baron en 1682, et, lorsque Jacques II monta sur le trône, 1685, il conserva près du nouveau roi la fonction de gentilhomme de la chambre qu'il remplissait du vivant de Charles II. Lors de la révolte du duc de Monmouth, il resta fidèle à son roi; mais il contribua à la révolution de 1688 : grâce à l'ascendant qu'il avait, ainsi que sa femme, sur la princesse Anne et le prince de Danemark, il les détacha du parti de Jacques. Lieutenant-général des armées de Guillaume III, il vota pour la résolution qui assurait la couronne au prince et à la princesse d'Orange, et fut nommé comte de Marlborough. Chef de l'armée anglaise, il vainquit dans les Pays-Bas à Walcourt, 1689, passa en Irlande, 1690, où il prit Cork et Kindale, puis, rappelé en Angleterre, 1691, se vit disgracié tout à coup, par suite, dit-on, de la découverte d'une correspondance secrète avec le roi déchu. Il ne rentra en faveur qu'après la mort de la reine Marie, 1696, et la paix de Ryswick, 1697. Guillaume III le nomma gouverneur du duc de Glocester, son neveu, puis commandant en chef de toutes les forces anglo-bataves en Hollande, au moment de la guerre de la Succession d'Espagne, 1700. La même année, Marlborough fut ambassadeur en France. Anne étant montée sur le trône, 1702, il fut nommé grand-maître de l'artillerie, généralissime des troupes alliées contre la France, marquis de Blandfort, et duc de Marlborough. En 1703, après avoir délivré la Gueldre des Français, il porta la guerre en Allemagne, partagea le commandement avec le prince Eugène, envahit la Bavière, et gagna sur Tallard et Marsin la bataille d'Hochstaedt ou de Blenheim, 1704. Puis il revint aux Pays-Bas, tenta vainement de pénétrer en France par les Trois-Evêchés, défit Villeroy à Ramillies, 1706, Vendôme à Oudenarde, 1708, et Villars à Malplaquet, 1709. Mais des intrigues de cour, et l'opposition qu'il faisait à la paix, amenèrent sa disgrâce; il fut même accusé de péculat, et destitué, 1712. Alors il visita l'Europe, et revint en Angleterre le jour même de la mort de la reine Anne, 1714. George Ier, qui devait la couronne au parti de Marlborough, le rétablit dans ses emplois; mais ce général, frappé peu après d'une attaque d'apoplexie, 1716, se retira des affaires, et ne fit plus que languir. Marlborough fut un des plus habiles généraux de son temps, habile surtout à mettre à profit les fautes de ses adversaires, et il n'éprouva jamais d'échec notable. Très-habile négociateur, il était en outre orateur distingué, et, par son éloquence, domina longtemps les Etats-Généraux de Hollande et le parlement d'Angleterre. Mais il ternit sa gloire par son ingratitude envers Jacques II, par son ambition démesurée, son amour sordide des richesses; il possédait, lorsqu'il mourut, une fortune évaluée à plus de 1,500,000 livres de rente. L'*Histoire du duc de Marlborough*, par Ledhyard, a été traduite en français sur l'ordre de Napoléon Ier, par Dutems et Madgett, Paris, 1806, 3 vol. in-8°. W. Coxe a publié en anglais les *Mémoires de John, duc de Marlborough, avec sa Correspondance originale*, Lond., 1818, 3 vol. in-4°, avec portraits, cartes et plans. B.

MARLBOROUGH, v. d'Angleterre (Wilts), sur le Kennet, à 44 kil. E.-N.-E. de Salisbury; 4,139 hab. Beaucoup de vieilles maisons; église normande; restes du château dans lequel Henri III tint le parlement qui rendit les « statuts de Malbridge. » Le titre de duc de Marlborough, porté autrefois par le célèbre général de la reine Anne, appartient auj. à la famille Spenser-Churchill. Près de là est la forêt de Marlborough ou de Savernake, de 20 kil. de tour, la seule du royaume appartenant à un sujet (au comte d'Aylesbury). Gros marché pour les grains. Manuf. de cordes et de sacs.

MARLE, MALAIN ou MALE, ch.-l. de cant. (Aisne), arr. et à 25 kil. N.-E. de Laon; 1,828 hab. Tanneries; fabr. de toiles. Comm. de laines et de grains. Anc. comté qui appartint successivement aux maisons de Coucy, de Bar, de St-Pol, de Luxembourg, de Bourbon, et de Mazarin.

MARLIANI (Barthélemy), antiquaire, né à Milan à la fin du XVe siècle, m. vers 1560, a laissé : *de Urbis Romæ topographia libri* v, Lyon, 1534, in-8°, et Berne, 1539, in-fol., réimprimé souvent; *Consulum, dictatorum, censorumque Romanorum series, una cum ipsorum triumphis, quæ marmoribus sculpta in Foro reperta est*, Rome, 1549, in-8°; *In annales consulum et triomphos commentaria*, Rome, 1560, in-fol., etc., ouvrages utiles et très-estimables.

MARLOW (GREAT-), v. d'Angleterre, sur la Tamise, comté et à 48 kil. S. de Buckingham; 6,237 hab. Houille et bois de construction. Fabr. de quincaillerie, tulle noir, papiers.

MARLOWE (Christophe), le meilleur poëte dramatique anglais avant Shakspeare, né en 1562, m. en 1593, donna, dès 1586, *le Grand Tamerlan*, la première pièce jouée publiquement en vers blancs. Son style est quelquefois boursouflé, mais souvent énergique. Les dernières scènes de l'*Histoire tragique de la vie et de la mort du Dr Faust*, et celles de son *Edouard II*, sont souvent citées. La meilleure édition de Marlowe est de 1826, Lond., 3 vol. in-8°.

MARLY, dit *Marly-le-Roi*, *Marly-la-Machine*, *Marly-le-Port*, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), arr. et à 8 kil. N. de Versailles, 18 O. de Paris, sur la rive g. de la Seine; 1,207 hab. Le château, construit par Mansart pour servir de résidence royale, fut détruit pendant la Révolution. Louis XIV y avait fait construire, de 1676 à 1683, par le baron de Ville, une machine composée de 14 roues

hydrauliques, mues par la Seine, et qui élevait l'eau de ce fleuve à une hauteur de 154 mèt., pour la conduire à Versailles; elle a été remplacée en 1826 par une machine à vapeur, puis, en 1859, par 3 roues hydraudiques. *V.* notre *Dictionnaire des lettres*, au mot MARLY (Machine de).

MARMANDE, s.-préf. (Lot-et-Garonne), à 59 kil. N.-O. d'Agen, sur la rive dr. de la Garonne; 5,500 hab. Tribunaux de 1re instance et de commerce, collége, bibliothèque, société d'agriculture. Distilleries d'eaux-de-vie, comm. de grains, vins, chanvre, prunes; filat. de laine, fabr. de toiles, coutils, lainages, etc. Quelques antiquités romaines; elle fut ravagée par les Sarrasins au VIIIe siècle; reconstruite par les Anglais en 1185, prise en 1214 et 1219 sur les Albigeois, elle fut assiégée vainement par Henri de Navarre en 1577, et par Condé en 1652.

MARMARA ou MARMORA (Mer de), anc. *Propontide*, mer du bassin de la Méditerranée, s'étendant, de 275 kil. sur 85, entre le détroit de Constantinople, qui lui amène les eaux de la Mer Noire, et celui des Dardanelles, qui conduit les siennes à l'Archipel. Elle sépare la Turquie d'Europe de la Turquie d'Asie, et baigne Constantinople, Selivri, Erekli, Rodosto, Scutari, Moudania, Ismid, etc. Côtes variées et pittoresques; navigation facile; marées peu sensibles. Elle doit son nom à la principale des îles qu'elle renferme (Marmora, anc. *Proconèse*), ainsi appelée elle-même à cause des marbres qu'on y exploite.

MARMARIDES, peuple de la Marmarique, habitaient, d'après Strabon, le pays compris entre la Cyrénaïque et l'oasis d'Ammon, et, d'après Pline, depuis Parætonium jusqu'à la Grande-Syrte.

MARMARIQUE, *Marmarica*, région de l'Afrique ancienne, dite aussi *Libye inférieure*, s'étendait entre la Cyrénaïque à l'O. et l'Egypte à l'E., était traversée par la chaîne du Grand-Catabathmus, et habitée par des peuples nomades, tels que les Adyrmarchides, les Asbystes, les Ammoniens, les Garamantes, les Gilimons, les Psylles, les Nasamons, etc. Sol peu fertile. Le littoral, où était le port de Ménélas, offrait quelques colonies grecques. Vers l'O. étaient les autels des Philènes. La Marmarique répond à peu près à la partie E. de la régence de Tripoli et à la partie N. du désert de Libye.

MARMAROS (Comitat de), division de Hongrie, auj. dans le cercle au delà de la Théiss, jadis dans le territoire administratif de Kaschau, entre la Transylvanie au S., la Galicie au N. et à l'E., les comitats d'Ugocsa et de Szathmar à l'O.; 10,352 kilom. carrés; 200 kilom. sur 100; 181,472 hab. Ch.-l., *Szigeth*; v. princip.: Honiszek, Huszt. Sol appuyé au N. et au N.-E. à la chaîne des Krapacks; riche en mines d'argent, de fer, et de cristal de roche taillé et vendu sous le nom de *diamant de Hongrie*. Exploitation de sel; nombreuses sources minérales.

MARMOL Y CARVAJAL (Louis), historien espagnol, né à Grenade vers 1520, accompagna Charles-Quint dans l'expédition contre Tunis, et fut pris par les Maures. Après sa délivrance, il publia une *Description générale de l'Afrique et histoire des guerres contre les Infidèles et les Chrétiens*, trad. en français par Perrot d'Ablancourt, 1667, 3 vol. in-4°. On lui doit aussi une *Histoire de la révolte des Maures de Grenade*, Malaga, 1600, in-fol., et Madrid, 1797, 2 vol. in-4°.

MARMONT (Auguste-Frédéric-Louis VIESSE DE), duc de Raguse, maréchal d'Empire, né à Châtillon-sur-Seine, en 1774, d'une famille noble, m. à Venise en 1852, montra, dès sa première jeunesse, un goût prononcé pour les armes. Après avoir connu Bonaparte, officier d'artillerie en garnison à Auxonne, il entra à l'Ecole d'artillerie de Châlons, débuta au siége de Toulon, en 1793, où il retrouva Bonaparte, avec lequel il se lia d'amitié, et qui, général de l'armée d'Italie, en 1796, l'emmena avec lui comme son 1er aide-de-camp, avec le grade de chef de bataillon. Marmont montra partout une valeur brillante, gagna à Lodi un sabre d'honneur, alors seule récompense honorifique militaire, et après la campagne, fut élevé au grade de colonel, et, chargé de porter au Directoire 22 drapeaux conquis sur les Autrichiens. En 1798, il suivit Bonaparte en Egypte, gagna, à l'attaque de Malte, le grade de général de brigade d'artillerie, en s'emparant lui-même du drapeau de l'Ordre, et se signala dans le reste de la campagne. Quand Bonaparte repartit pour la France, 1799, il l'emmena avec lui. Marmont seconda énergiquement son général dans la journée du 18 brumaire, et fut aussitôt nommé conseiller d'Etat. Mais sa place était aux armées; il y suivit le 1er consul en qualité de commandant de l'artillerie, et organisa le passage du mont St-Bernard. A Marengo, 1800, il montra la même valeur intrépide, et fut fait général de division. Dans la campagne de 1805, il occupa la Styrie; commandant de l'armée de la Dalmatie, en 1806, il attaqua, avec 6,000 hommes, 16,000 Russes et Monténégrins, les défit à Castel-Nuovo, et les obligea à quitter le pays, qu'il administra pendant deux ans; l'empereur récompensa ses services par le titre de duc de Raguse. Marmont se joignit à l'armée commandée par Napoléon Ier dans la campagne de 1809, arriva la veille de Wagram, poursuivit les Autrichiens après la victoire, attaqua l'archiduc Charles à Znaïm, le battit, et fut fait maréchal d'Empire sur le champ de bataille. Envoyé comme gouverneur-général dans les provinces Illyriennes, il les administra avec prudence et fermeté, et emporta les regrets des habitants, lorsqu'en 1811 il dut aller prendre le commandement de l'armée de Portugal. Il fit lever le siége de Badajoz et celui de Ciudad-Rodrigo aux Anglais, et sut, par d'habiles manœuvres, arrêter pendant 6 mois l'armée anglaise commandée par Wellington, et qui lui était supérieure en force; mais il fut blessé au bras droit par un boulet, à la bataille de Salamanque ou des Arapiles, juillet 1812; le désordre se mit dans son armée, qui fut obligée de battre en retraite. A peine rétabli, Marmont fut appelé en Allemagne, où il fit la campagne de 1813, à la tête du 6e corps; il prit une part glorieuse aux batailles de Lutzen, de Bautzen, de Wurtzen, de Dresde, et à la gigantesque et funeste bataille de Leipzig, où, après la trahison des Saxons, il protégea la retraite de l'armée, et fut blessé. Pendant la campagne de 1814, il ne montra ni moins de talent, ni moins d'héroïsme; avec des forces bien inférieures à celles des alliés, il lutta presque toujours victorieusement à Brienne, à Champaubert, à Vauchamps, et battit Blücher à Gué-à-Trem. Quand les ennemis, toujours plus nombreux, débordèrent sur Paris, Marmont accourut pour défendre la capitale, et, le 30 mars 1814, livra, avec le maréchal Mortier, une dernière bataille sur les hauteurs de Belleville, de Chaumont, et de Montmartre. Couvert de blessures, exalté par l'énergie du désespoir, il ne cessa de combattre que quand la résistance aurait vraiment compromis l'existence de Paris, et que le roi Joseph lui eut ordonné de traiter. Il évacua la ville, et vint, par ordre de Napoléon, prendre position à Essonne, point stratégique de la plus grande importance en ce moment. Marmont se laissa circonvenir par les intrigues de Talleyrand, et le 3 avril, s'engagea secrètement, par écrit, avec le prince de Schwarzenberg, à quitter cette position qui rendait Napoléon encore redoutable aux alliés, et à se prononcer pour un gouvernement provisoire qui venait de s'établir à Paris. Marmont gagna ses généraux de division et s'en fit des complices. Le lendemain, il se rendit à Paris avec une députation des maréchaux présents à l'armée, qui allaient demander aux souverains étrangers de reconnaître l'abdication de Napoléon en faveur de son fils. Pendant son absence ses généraux crurent, à quelques indices, l'Empereur instruit de la convention secrète, et sans attendre le retour de Marmont, quittèrent Essonne, en abusant leurs soldats, et achevèrent ce que leur chef avait commencé. Marmont, dans ces graves circonstances, oublia tous les principes du devoir et de l'honneur militaires; la honte de cette défection doit donc peser tout entière sur sa mémoire, et comme l'a dit M. Thiers : « c'était une trahison véritable. » La Restauration traita Marmont avec une extrême faveur : il fut fait pair de France, capitaine d'une compagnie de gardes du corps, suivit le roi à Gand pendant les Cent-Jours; fut nommé en 1816, un des 4 majors-généraux de la garde royale; fut envoyé en 1826, comme ambassadeur extraordinaire au sacre de l'empereur Nicolas Ier, et reçut à son retour le gouvernement de Paris. Commandant en chef de la force armée dans cette capitale pour réprimer l'insurrection causée par les ordonnances de juillet 1830, il obéit avec résignation, tout en blâmant les ordonnances et maudissant son destin, qui le plaçait dans une pareille situation. Après la chute de Charles X, il l'accompagna jusqu'à Cherbourg, avec la garde royale, puis jusqu'en Angleterre. Le nouveau gouvernement le raya des contrôles de l'armée. Marmont supporta cette disgrâce avec dignité, s'exila, voyagea en Autriche, en Hongrie, dans la Russie méridionale, et dans la Turquie. Il a observé ces pays en homme d'Etat et en homme de guerre, et a consigné ses souvenirs et ses observations dans un ouvrage très-intéressant, intitulé : *Voyage en Hongrie, en Transylvanie, dans la Russie méridionale, en Crimée et sur les bords de la mer d'Azof, à Constantinople, dans quelques parties de l'Asie-Mineure, en Syrie, en Palestine et en Egypte*, Paris, 1837, 4 vol. in-8°; puis, comme appendice, *Voyage en Sicile*, Paris, 1838, 3e édit., 1 vol. in-8°. On a encore de lui : *Esprit des institutions militaires*,

Paris, 1845, 1 vol. in-8°, 2e édition, 1846, petit écrit fait de main de maître, et que le maréchal Bugeaud aurait voulu voir le manuel de tout officier ; *Mémoire à l'empereur Napoléon sur les régiments frontières*, publié en 1835 dans la *Revue rétrospective*. Marmont devint membre de l'Académie des sciences en 1816. Ses loisirs de la paix furent occupés à être utile à son pays natal : il y développa l'agriculture, et y fonda les importantes forges de Ste-Colombe. Il a laissé : *Mémoires du duc de Raguse*, qui furent publiés après sa mort, Paris, 1856-57, 9 vol. in-8°, dont la sincérité est suspecte en plus d'un point ; le caractère vaniteux de Marmont s'y montre tout entier, et ils ont donné lieu aux plus vives réclamations. *V.* M. Thiers, *Histoire du Consulat et de l'empire*, liv. 53.

MARMONTEL (Jean-François), littérateur, né à Bort (Limousin), en 1723, d'une famille pauvre, m. en 1799. Après avoir reçu une bonne éducation qu'il termina chez les jésuites de Mauriac, il se tourna vers les lettres. A 18 ans il vint à Paris, où l'appelait Voltaire, remporta deux prix de poésie à l'Académie française, et travailla pour la scène tragique. Il fit jouer, à 20 ans, une tragédie, *Denys le Tyran*, qui réussit, en composa encore quatre autres, aujourd'hui oubliées, qui n'eurent point de succès, et renonça à ce genre. Protégé par madame de Pompadour, il obtint, en 1753, la place de secrétaire des bâtiments. Cette fonction lui laissa le loisir de travailler pour l'*Encyclopédie* de Dalembert et de Diderot. Des *Contes moraux*, qu'il publia dans le *Mercure*, justifièrent peu leur titre ; mais l'intérêt en parut si vif, et le succès fut si grand, que Mme de Pompadour sollicita et obtint pour l'auteur, en 1758, la direction du *Mercure*. C'était une fortune entière : malheureusement, deux ans après, une satire contre le duc d'Aumont, 1er gentilhomme de la chambre, lui fut attribuée ; il n'avait fait que la répéter : il eut la noble fermeté de n'en point nommer l'auteur, et d'encourir la disgrâce du ministre Choiseul, qui le priva de sa place et lui fit même passer quelques jours à la Bastille. En 1760, Marmontel présenta à l'Académie Française *les Charmes de l'étude, épître aux poëtes*, qui fut couronnée par cette compagnie. Cette épître est écrite en vers de 10 syllabes, avec une certaine élégance facile, mais sans poésie, car Marmontel n'était qu'un versificateur. Elle dut son succès principalement à une appréciation paradoxale de Boileau et de Virgile, beaucoup trop vantés, suivant l'auteur. Marmontel publia une *Poétique française* en 1763, l'année même où il entra à l'Académie ; puis, en 1766, une traduction en prose de la *Pharsale* de Lucain, œuvre dont il a reconnu lui-même l'imperfection. Voulant se délasser de travaux pénibles, il entreprit une espèce de roman politique et moral, qu'il intitula *Bélisaire*, parce qu'il prit pour héros ce célèbre général, au moment où, pauvre et aveugle, suivant une tradition fausse, il subissait la disgrâce de Justinien. Ce livre, aujourd'hui si peu lu, parut en 1767, et fit très-grand bruit, parce que la Sorbonne en censura un chapitre, le 15e, où il est dit que Dieu admettra dans le ciel les héros païens qui ont suivi fidèlement la loi naturelle. Alors les philosophes vantèrent l'ouvrage outre mesure, et lui procurèrent un succès d'enthousiasme. Catherine II se mit du concert, et traduisit en russe le chapitre censuré. La vérité est que les 6 premiers chapitres de *Bélisaire* ont de l'intérêt, mais que les 10 derniers sont fort ennuyeux. Cet éclat servit encore Marmontel d'une autre manière ; car, sur la demande du duc d'Aiguillon, il fut nommé historiographe de France, 1772. Six ans après, il fit paraître *les Incas, ou la destruction de l'empire du Pérou*, roman poétique en 53 chap., long plaidoyer pour la tolérance civile et religieuse, où l'on trouve des morceaux d'une éloquence véritable, mais aussi beaucoup de déclamation et du désordre. Marmontel composa aussi des opéras-comiques ; il le fit d'abord pour aider au début de Grétry, et le succès du musicien fut si grand, qu'il lui confia encore d'autres poëmes : après *le Huron*, son 1er ouvrage, 1768, il donna successivement *Lucile*, 1769 ; *Sylvain*, 1770 ; *l'Ami de la maison*, *Zémire et Azor*, 1771 ; *la Fausse magie*, 1775. Ces opéras, la plupart en 2 et 3 actes, sont tous écrits en vers libres, avec beaucoup de facilité, de naturel et de gaieté. On doit encore à Marmontel deux tragédies lyriques, *Didon*, 1783, et *Pénélope*, 1785, que mit en musique Piccini, pour lequel il avait pris parti dans sa lutte avec Glück, en 1776. Il composa même, sur cette querelle des glückistes et des piccinistes, un poëme en 11 chants, en vers de 10 syllabes, et intitulé *Polymnie*, qui n'a été publié qu'en 1819. C'est une espèce de satire, sans imagination, écrite avec une froide facilité. En 1783, Marmontel devint secrétaire-perpétuel de l'Académie française, et, en 1785, historiographe de France. En 1787, il réunit, sous forme de Dictionnaire, avec le titre d'*Eléments de littérature*, les articles qu'il avait fournis à l'*Encyclopédie*. En 1788, il donna une *Histoire de la régence du duc d'Orléans*, amusante, mais trop favorable aux hommes de cette triste époque. De 1789 à 1792, il continua dans le *Mercure* la publication de ses *Contes moraux*. La Révolution lui enleva toutes ses places, et le réduisit à une gêne excessive. Député de l'Eure au Conseil des Anciens en 1797, il en fut exclu au 18 fructidor, et mourut d'apoplexie peu de temps après. On a publié de lui, en 1800, des *Mémoires d'un père pour servir à l'instruction de ses enfants*, 2 vol. in-8°, livre assez attachant, au point de vue de l'histoire littéraire du temps, mais où bien des choses ne sont ni d'un véritable intérêt, ni surtout d'un bon exemple. En 1806, on a encore donné de lui, *Leçons d'un père à ses enfants sur la langue française*, 2 vol. in-8°. Ce sont des traités sur la grammaire, la logique, la métaphysique et la morale, médiocres et superficiels. Il les avait écrits pour ses enfants. Bien que Marmontel tînt une place importante dans le monde littéraire du XVIIIe siècle, il est aujourd'hui bien déchu : on ne lit plus ni ses tragédies ni ses poésies, et on lit fort peu ses contes. Néanmoins, comme prosateur, il a de la facilité, de l'élégance, de la correction ; mais il manque de grâce, et son style est un peu froid et compassé. Les dernières éditions de ses *Œuvres complètes* sont celle en 18 vol. in-8°, Paris, 1819, et celle en 7 gros vol. in-8°, compactes, Paris, 1819-20. M. de Saint-Surin a donné des *Œuvres choisies*, en 10 vol. in-8°, Paris, 1824. A. R.

MARMORICE, anc. *Physcus*, v. de la Turquie d'Asie (eyalet d'Aïdin), port sur la Méditerranée, à 120 kil. S.-E. de Ghuzel-Hissar, en face de Rhodes.

MARMOUSETS, nom donné aux figures grotesques sculptées au portail et sur les murs des églises, et que les nobles appliquèrent aux ministres roturiers que prit Charles VI, en 1389, après avoir disgracié ses oncles. — Sous Louis XV, on nomma *Conjuration des marmousets* une intrigue des ducs de Gèvres et d'Epernon pour renverser le cardinal Fleury, en 1730.

MARMOUTIER, en allemand *Mauermunster*, en latin *Mauri monasterium*, ch.-l. de cant. (Bas-Rhin), arr. et à 6 kil. S.-S.-E. de Saverne, sur le Husselbach, au pied des Vosges ; 2,125 hab. Eglise du IXe siècle, seul reste d'une célèbre abbaye. Comm. de bestiaux.

MARMOUTIER, *Martini* ou *Majoris monasterium*, abbaye fondée en 371 par St-Martin, à 2 kil. de Tours. Les bénédictins, qui s'y établirent, s'occupèrent surtout de la transcription des livres. Il reste encore les murs d'enceinte et le portail de l'église.

MARNAY, ch.-l. de cant. (Haute-Saône), arr. et à 25 kil. S. de Gray, sur l'Ognon ; 1,027 hab. Tanneries, teintureries, tournerie sur métaux.

MARNE, *Matrona*, grande rivière de France, prend sa source à 4 kil. S. de Langres (H.-Marne), arrose les départem. de la Marne, de Seine-et-Marne, de l'Aisne, de Seine-et-Oise, et se jette dans la Seine à Charenton (Seine). Elle passe à Chaumont, Joinville, St-Dizier, Vitry-le-François, Châlons, Epernay, Château-Thierry, la Ferté-sous-Jouarre, Meaux, Lagny, Alfort, et reçoit, à droite, le Rognon, l'Ornain, l'Ourcq ; à gauche, la Blaise, la Colle, la Somme-Soude, le Petit et le Grand-Morin. Cours de 450 kil., navigable depuis St-Dizier sur 342 kilomètres. — Il y a un canal de la Marne à l'Aisne par Reims.

MARNE, départem. du N.-E. de la France, ch.-l., *Châlons ;* situé dans l'anc. Champagne ; entre les départem. de l'Aisne au N.-O., des Ardennes au N.-E., de la Meuse à l'E., de la H.-Marne au S.-E., de l'Aube au S., de Seine-et-Marne au S.-O. Superf., 817,176 hect. Pop., 385,498 hab. Compris dans le bassin de la Seine, qui le traverse sur une petite étendue au S. ; arrosé par la Marne, l'Aube, l'Aisne. Sol fertile au S., crayeux et aride au N. La grande richesse de ce département est dans ses vins blancs mousseux dits *de Champagne*, et dans ses vins rouges très-estimés. Fabr. et comm. important de lainages dits *articles de Reims*, eaux-de-vie, verres, tuiles, poterie, blanc dit *d'Espagne*, etc. Elève de moutons, volailles, abeilles. Exploitation de tourbe, marbre, pierres meulières, grès, craie. Il dépend de la cour impériale de Paris, et des diocèses de Châlons et de Reims.

MARNE (HAUTE-), département du N.-E. de la France, entre ceux de la Marne et de la Meuse au N., des Vosges à l'E., de la Haute-Saône et de la Côte-d'Or au S., et de l'Aube à l'O. Superf., 613,310 hect. Pop., 254,413 hab. Ch.-l., *Chaumont-en-Bassigny*. Il fut formé de parties de la Champagne et de la Lorraine, de quelques enclaves de la Bourgogne, et de plusieurs communes de la Franche-

Comté. Il comprend un des plus hauts plateaux de la France, est arrosé par l'Aube, la Blaise, la Marne et la Meuse, qui y ont leur source. Sol très-accidenté, riche surtout par ses mines de fer et ses forêts, assez fertile et bien cultivé; pierres de taille et à émoudre, grès, marbre, plâtre, argile; céréales, vignes, légumes, plantes oléagineuses et textiles. Elève de bestiaux; moutons renommés; abeilles, volailles, marais à sangsues. Nombreuses usines à fer; fabr. de coutellerie, outils, bas, gants, cire, bougie; tanneries, tuileries, etc. Eaux thermales à Bourbonne, minérales à Attancourt. Ce département forme le diocèse de Langres, et dépend de la Cour impériale de Dijon.

MARNE-AU-RHIN (Canal de la), canal qui réunit les cinq grandes vallées de la Marne, de la Meuse, de la Moselle et de la Meurthe, de la Sarre et du Rhin. Il quitte la Marne à Vitry-le-François, remonte la vallée de l'Ornain, et franchit, par un souterrain de près de 5 kil., le faîte séparatif de la Marne et de la Meuse. Il traverse cette dernière rivière sur un pont-aqueduc, débouche, en souterrain, sur le versant de la Moselle, au-dessus de Toul, et descend de là au niveau de Nancy, où il arrive par un bief de 16 kil. Ensuite il remonte la vallée de la Meurthe et le vallon du Sanon, jusqu'au bief de partage des Vosges, long de 30 kil., et qui passe par-dessus la Sarre. A l'extrémité de ce bief, le canal coupe, par deux souterrains et une grande tranchée, le faîte séparatif du versant de la Sarre et du versant du Rhin. Enfin, il descend par la vallée de la Zorn à Strasbourg, où il se réunit au canal de l'Ill au Rhin. Le canal a, de Vitry à Strasbourg, un développement de 315 kil. On y rencontre 180 écluses, 5 souterrains ayant ensemble une longueur de plus de 9,000 mèt., et un grand nombre de ponts-aqueducs, dont les plus importants sont ceux de la Meuse, de la Moselle, de la Meurthe et de la Sarre. Il y a de plus trois embranchements navigables, ayant ensemble 5 kil. de longueur: l'un, de Mauvages à Houdelaincour, qui le rapproche du groupe métallurgique de la Haute-Marne; le second, qui le fait communiquer avec la Moselle à Toul; et le troisième, qui descend dans la même rivière à Frouard, et le rattache avec Metz.

MARNES, terre voisine de St-Cloud et de Ville-d'Avray (Seine-et-Oise), et où se trouve le château de Villeneuve-l'Etang. Pendant l'émigration, le duc et la duchesse d'Angoulême portèrent le nom de comte et comtesse de Marnes.

MARNESIA. *V.* LEZAY.

MARNIX. *V.* ALDEGONDE.

MAROBODUUS. *V.* MARBOD.

MAROC, *Merakach* en langue indigène, v. de l'Afrique septentrionale, capitale de l'empire de ce nom; par 31° 37' 20" lat. N., et 9° 56' 24" long. O., dans une prairie couverte de palmiers, sur la rive g. du Tensif; 70,000 hab. Rues étroites et sales; on remarque la belle tour de la mosquée *El-Koutoubia*, l'hôpital de *Bel-Abbas*, la place du *Meschouar*, le bazar *Al-Kaisseria*, le palais impérial, avec de beaux jardins, et la fabrique de maroquin jaune, qui occupe 1,500 personnes. — Fondée en 1069 par les Almoravides, cette ville eut, dit-on, jusqu'à 300,000 hab. C'est une des résidences ordinaires de l'empereur de Maroc.

MAROC (Empire de), Etat de l'Afrique septentrionale, dans la région du Maghreb, entre 28° et 36° lat. N., 3° et 14° long. O.; borné au N. par la Méditerranée et le détroit de Gibraltar, à l'O. par l'océan Atlantique, au S. et au S.-E. par le désert de Sahara au N.-E. par l'Algérie, dont le Kis le sépare. Superf., 752,130 kil. carrés. Pop., 8,500,000 hab. Il est traversé de l'O. au N. par l'Atlas, dont le point culminant est le Miltsin (3,475 mèt.), et arrosé par la Moulouïa, le Loukkos, le Sebou et le Tensif au N., le Ziz et l'Oued-Darah au S. Le sol est divisé en *Tell* ou pays cultivable, et *Sahara* ou désert. Climat très-chaud en été dans les plaines. Quelques mines de cuivre et de fer. Récolte abondante de céréales, millet, riz, maïs; mais la culture est négligée. Elève de bons chevaux et de moutons à laine fine. On trouve les arbres fruitiers, la canne à sucre, le chêne-vert, le chêne-liége, le pin, le pistachier, le genévrier, le cèdre du Liban, le dattier. Industrie peu variée: fabr. de maroquins, vêtements de laine. La religion des habitants est celle de Mahomet; cependant les Juifs, assez nombreux, ne sont pas maltraités. Le pays est divisé en tribus, régies par des caïds. L'armée se compose de 10 à 12,000 nègres, qui servent de garde à l'empereur, et où se recrutent ses bourreaux, et de levées irrégulières, presque toutes de cavalerie; la marine militaire est peu importante. Les revenus de l'empereur sont d'environ 25,000,000 fr.; c'est le produit des douanes et des droits sur les caravanes. Le consul-général de France réside à Tanger, et des agents consulaires à Mogador, Larache, Tétouan et Rabat. Ceuta, Penon-de-Velez, Alhucemas et Mélilla appartiennent aux Espagnols. — Le Maroc, anc. *Mauritanie tingitane* et partie de la *Mauritanie césarienne*, appartint tour à tour à Carthage, à Rome, aux Vandales, aux Grecs et aux Arabes. Edris commença, à la fin du VIII^e siècle, la dynastie des Edrissites, qui dura jusqu'en 908 ou 919; après eux vinrent les Zéirites, les Almoravides, 1069 à 1149, les Almohades, les Mérinides, 1270, et enfin les *Schérifes* ou descendants du Prophète, 1550, dont la dynastie règne encore. Depuis le XIII^e siècle jusqu'à la défaite de don Sébastien à Alcaçar-Quivir, 1578, le Maroc fut souvent attaqué par les Portugais. En 1577, un consul français s'établit au Maroc. Sous Louis XIV, le Maroc fut en rapport avec la France, et un traité de commerce fut conclu en 1699. Depuis la prise de Gibraltar, 1704, l'influence des Anglais remplaça celle de la France. Après la conquête de l'Algérie par les Français, l'empereur du Maroc favorisa Abd-el-Kader; mais ses troupes furent vaincues à Isly, en 1844, Tanger et Mogador bombardés, en 1845. *V. Supplément.*

MAROILLES ou MAROLLES, vge (Nord), arr. et à 13 kil. O. d'Avesnes, sur la Petite-Helpe; 1,019 hab. Petits fromages très-estimés.

MAROLLES (Michel de), abbé de Villeloin, traducteur peu estimé, né en Touraine en 1600, m. en 1681, mit toute son ambition à cultiver les lettres, et lui sacrifia l'évêché de Limoges qui lui fut offert en 1625. Il accepta seulement le bénéfice de Villeloin. Ses traductions, serviles et plates, n'ont pas laissé que d'être utiles à ceux qui en ont fait après lui. Il a traduit presque tous les classiques latins, et Martial entre autres, d'une manière si maussade, que Ménage mit sur l'exemplaire dont il lui avait fait présent: « *Epigrammes contre Martial.* » Marolles a traduit aussi Athénée, et a laissé des *Mémoires*, qui sont instructifs et écrits avec clarté, méthode et naïveté, 1656, in-fol. Il avait formé deux cabinets d'estampes, dont l'un, acheté par Colbert en 1667, est auj. à la Bibliothèque impériale de Paris. C. N.

MAROLLES-LES-BRAULTS, ch.-l. de cant. (Sarthe), arr. et à 14 kil. S.-S.-O. de Mamers; 702 hab.

MAROLOGIUM, nom latin de MARVEJOLS.

MAROMME, ch.-l. de cant. (Seine-Inférieure), arr. et à 6 kil. N.-O. de Rouen, sur le Cailly; 2,764 hab. Filatures de coton, teintureries, fabr. d'indiennes, papier, produits chimiques; blanchisseries.

MARON (St), né en Syrie, se retira vers la fin du IV^e siècle dans une solitude; il eut un grand nombre de disciples. Fête, le 14 février.

MARON (Jean), patriarche syrien de la fin du VII^e siècle, fut le fondateur de la secte des chrétiens Maronites (*V. ce mot*).

MARONÉE, *Maronea*, v. de l'anc. Thrace, dont le territoire possédait des vignobles estimés.

MARONITES, peuple de la Turquie d'Asie, eyalet du Liban (*V.* ce mot au *Supplém.*), dans les vallées du Liban et de l'Anti-Liban; environ 180,000 têtes. Ch.-l., *Deir-el-Kamr*. Les Maronites sont chrétiens; mélange de Nestoriens et d'Eutychéens, ils reconnaissent la suprématie du pape. Leur chef porte le titre de patriarche d'Antioche. Ils ne sont guère soumis que de nom à la Porte.

MAROS, anc. *Marisus*, riv. des Etats autrichiens, prend sa source en Transylvanie; cours de 600 kil. au N.-O. entre des hauteurs jusqu'à Lippa (comitat de Temes); elle est navigable depuis Carlsbourg jusqu'à la Théiss, où elle se jette en face de Szegedin, arrosant Arad et Mako.

MAROS (Comitat du), division administrative de la Transylvanie, au centre du pays des Szecklers; 1,350 kil. carr.; 75,000 hab. Ch.-l., *Maros-Vasarhély*.

MAROS-VASARHÉLY. *V.* VASARHÉLY.

MAROSALLUM, nom latin de MARSAL.

MAROSIE ou MAROZIA, dame romaine, d'une famille riche et puissante, épousa, en 906, Albéric, marquis de Camerino, l'un des premiers seigneurs de Rome, qui fut tué dans une sédition. Douée d'une éclatante beauté, elle fut alors recherchée par les principaux personnages de la ville, leur vendit ses faveurs au prix de palais, de châteaux, de fortunes entières, et devint ainsi propriétaire d'une grande partie de Rome et de son territoire. Elle fixa sa résidence au château St-Ange, et offrit sa main à Guido, duc de Toscane. Les deux époux firent périr le pape Jean X et son frère, et mirent sur le trône pontifical deux de leurs créatures successivement. Marosie, veuve de nouveau, fit d'un de ses fils, âgé de 21 ans, le pape Jean XI. Bientôt après, elle épousa en troisièmes noces Hugues de Provence, devenu roi d'Italie; mais Hugues ayant souf-

fleté le fils aîné de sa femme, Albéric, celui-ci, pour se venger, rassembla la jeunesse romaine, massacra les gardes de son beau-père, le mit en fuite lui-même, et enferma Marosie dans un couvent, où elle finit ses jours.

MAROT (Jean), dont le vrai nom est peut-être *Desmarets*, poëte historiographe, né au village de Mathieu près de Caen en 1457, selon les uns, en 1463, selon les autres, m. vers 1523. La lecture du *Roman de la Rose* lui avait inspiré le goût de la poésie. Quelques pièces agréables le firent connaître à la cour. Anne de Bretagne qui l'avait pris pour secrétaire, lui donna l'ordre de suivre en Italie le roi Louis XII, dont il célébra les exploits dans deux poëmes allégoriques. Entré au service de François Ier, comme valet de chambre, Marot composa en son honneur plusieurs poëmes adulateurs, parmi lesquels on remarque l'*Epître des Dames au Roi étant delà les monts*, 1515. Les ouvrages les plus estimés de Jean Marot sont ses deux *Voyages*, poëmes mêlés de prose, où l'on trouve une certaine richesse de description, et quelquefois même de l'inspiration poétique. Ses *Œuvres*, recueillies à Paris en 1736, ont été réimprimées avec celles de Clément Marot, La Haye, 1731. A. R.

MAROT (Clément), poëte célèbre, fils du précédent, né à Cahors en 1495, m. en 1544. Destiné par son père à la magistrature, il entra chez un procureur au Châtelet ou au parlement, mais abandonna bientôt l'étude des lois, pour entrer comme page chez le seigneur de Villeroy, puis comme valet de chambre au service de Marguerite de Valois, sœur de François Ier. Présenté à ce prince, il lui offrit *le Temple de Cupido*, propos de galanterie tournés avec grâce. Marot suivit François Ier au Camp du drap d'or en 1520; en 1521, il était au camp d'Attigny avec le duc d'Alençon. Après avoir servi quelque temps dans le Hainaut, il se rendit en Italie, fut blessé et pris à la bataille de Pavie. De retour en France, on l'accusa de luthéranisme, et il fut jeté dans les prisons du Châtelet, malgré la protection de la cour, puis transporté dans la prison de Chartres; là il composa une satire intitulée *l'Enfer*, dirigée contre le Châtelet. C'est là aussi qu'il retoucha le *Roman de la Rose*. François Ier, sorti de captivité, fit rendre la liberté à son poëte favori. Marot ne tarda pas à se faire incarcérer de nouveau, pour avoir arraché des mains de la prévôté un homme que l'on voulait conduire en prison. Une gracieuse épître à François Ier décida ce prince à écrire lui-même pour demander la liberté du poëte; mais les liaisons de Marot avec les luthériens lui attirèrent de nouvelles persécutions. Il s'enfuit dans le Béarn, de là à la cour de Ferrare, enfin à Venise. Ayant obtenu de rentrer en France, il fit à Lyon une abjuration solennelle, et reparut à la cour. Toutefois, Diane de Poitiers ne lui avait pas pardonné quelques épigrammes faites contre elle. Marot écrivit une traduction des *Psaumes*, qui, reçue d'abord avec admiration, fut bientôt condamnée par la Sorbonne comme entachée de graves erreurs. Le poëte crut prudent de se retirer à Genève, et de là à Turin, où il mourut. Aucun poëte français n'a surpassé Marot dans le genre familier, surtout dans l'épigramme railleuse ou gracieuse, et dans l'épître: abandon, naïveté, finesse dans la plaisanterie, il réunit toutes les qualités de notre vieille poésie; mais s'il en a les grâces, il en a aussi les limites. Continuateur de Charles d'Orléans et de Villon, il a une vigueur de plaisanterie, une gaieté moqueuse, une verve poétique, qu'on ne retrouverait pas dans le premier; et, d'un autre côté, le séjour d'une cour polie, le commerce des grands, et ce sentiment d'élégance et de délicatesse que l'influence des femmes commençait à répandre sur les mœurs, ont donné à sa poésie un caractère de distinction que le second n'a pas connu. Les meilleures éditions des Œuvres de Marot sont celles de Niort, 1596, in-16; La Haye, 1731, 4 vol. in-4° et 6 vol. in-12; de Paris, 1824, 3 vol. in-8°, avec notes et glossaire. Campenon a publié les *Œuv. choisies*, 1826. *V.* l'art. précédent. A. R.

MAROT (Jean), architecte, né à Paris vers 1630, m. vers 1695, construisit l'hôtel de Mortemart, la façade de l'église des Feuillantines, à Paris, et le château de Lavardin dans le Maine. On a de lui: *le Magnifique château de Richelieu*, 28 feuilles gr. in-fol.; *Plans et élévation du château de Madrid*; — *du Louvre*, — *de Vincennes*, chaque œuvre en 3 pl. in-fol.; *Architecture française*, ou *Recueil des plans, élévations, coupes et profils des édifices de Paris*, publiée par Mariette, 1727, in-fol.; *le Petit Marot*, recueil de plans et élévations de palais, châteaux, hôtels, églises, tombeaux, etc., 1764, 3 vol. in-4°, 217 pl.

MAROZIA. *V.* MAROSIE.

MARPESSUS, montagne de l'île de Paros, d'où l'on tirait de beaux marbres statuaires.

MARPURG (Fréd.-Guill.), musicien et écrivain allemand, né dans le Brandebourg en 1718, m. en 1798, s'appliqua au perfectionnement des méthodes musicales, et surtout à la propagation des principes de Rameau sur la théorie de la basse fondamentale. On a de lui, entre autres écrits didactiques, un *Manuel de la basse continue*; un *Traité de la fugue*; des *Lettres critiques sur la musique*; des *Principes de clavecin*, trad. en franç., Berlin, 1756, in-8°; une *Introduction critique à l'histoire de la musique*, 1759, in-4°.

MARPURGUM, nom latin de MARBOURG.

MARQUE (Lettres de). *V.* LETTRES DE MARQUE.

MARQUE, peine qui consistait dans l'impression d'un fer brûlant sur l'épaule droite. L'empreinte fut d'abord une fleur de lis; puis un V pour les voleurs, et les lettres G. A. L. pour les galériens. On adopta ensuite T. P. pour les condamnés aux travaux forcés à perpétuité, et T. F. pour les condamnés aux travaux forcés à temps. La marque a été supprimée en 1791, rétablie en 1806, et abolie définitivement en 1832.

MARQUION, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), arr. et à 24 kil. S.-E. d'Arras; 842 hab.

MARQUIS, titre dont l'origine est la même que celui de margrave (*V. ce mot*), et qui désigna aussi un commandant de pays frontière. Après la ruine de la féodalité, ce fut une qualification nobiliaire, donnée au propriétaire noble d'une terre érigée en marquisat par lettres-patentes du roi. Dans l'ordre des dignités, les marquis étaient au-dessus des comtes et au-dessous des ducs. Le titre de marquis, supprimé en 1790, ne fut pas rétabli en 1808 avec les autres titres de noblesse; mais la Restauration le conféra de nouveau.

MARQUISE, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), arr. et à 13 kil. N.-N.-E. de Boulogne; 3,522 hab. Exploitation de pierres et de marbre. Fonderie.

MARQUISES (Iles), dites aussi *Archipel de Mendana*, ou *de Nouka-hiva*, groupe d'îles de l'Océanie (Polynésie), dans le Grand-Océan équinoxial, par 7° 30'-10° 26' lat. S., 140°-143° long. O.; composé des *Marquises* proprement dites (Hiva-hoa, Tahouata, Fatou-hiva, Motane, Fetou-houkou), et des *Iles Washington* (Nouka-hiva, Ouapou, Houa-houna, Métou-hi, Hiaou, Fetou-hou, île de Corail); 1,300 kil. carr.; 20,000 hab. Sol montueux, boisé quoique volcanique. Côtes d'un accès difficile, à cause des récifs et des changements soudains de vents. Climat doux et sain. On y trouve le cocotier, le palmier, divers légumes et plantes alimentaires. Porcs et volailles en abondance. — Cet archipel, découvert par l'Espagnol Mendana en 1594, fut revu par Cook en 1774, par Ingraham en 1791, par Marchand, qui l'appela *Iles de la Révolution*, par Krusenstern en 1804, et par Porter en 1813. L'amiral Dupetit-Thouars en prit possession au nom de la France, 1842. Les habitants, soumis à des chefs de tribu, passent pour anthropophages. Les établissements français sont ceux de Taiohaé et du fort Collet dans l'île de Nouka-hiva; Vaïthau, dans l'île Tahouata, a été abandonné en 1847.

MARRADI, brg de Toscane, près du Lamone, province et à 50 kil. N.-E. de Florence; 7,530 hab.

MARRAST (Armand), publiciste, né à St-Gaudens (Hte-Garonne) en 1802, m. en 1852, était, fort jeune encore, professeur de rhétorique au collége d'Orthez, quand le général Lamarque l'appela à Paris. Il fut pendant quelque temps maître d'études au collége Louis le Grand, puis occupa avec honneur une chaire de l'Athénée; une destitution, pour quelques paroles prononcées sur la tombe de Manuel, le jeta de l'enseignement dans le journalisme avec toute la fougue de la jeunesse. Le journal *la Tribune*, dont il fut un des fondateurs, devint entre ses mains un pamphlet. Jeté en prison, il s'évada, se réfugia en Angleterre, s'y maria, et, à son retour en France, prit au journal *le National* la place restée vide d'A. Carrel. Il eut moins de grandeur et de force que ce publiciste, mais plus de vivacité caustique. A la révolution de 1848, Marrast devint maire de Paris, membre du gouvernement provisoire, président de l'Assemblée constituante, et rapporteur de la Constitution. En 1849, ses électeurs ne le renvoyèrent pas à l'Assemblée législative. Dans ces temps difficiles, il eut le courage de la modération, supporta sans se plaindre, le délaissement public, et mourut pauvre. G. L.

MARREAU ou MEREAU, signe matériel, employé, du XVIe au XVIIIe siècle, par les protestants français qui voulaient être admis à la Cène. Ils le recevaient de leur pasteur, après lui avoir exprimé le désir de communier, et le déposaient sur la sainte table au moment où ils s'y présentaient. C'était une médaille de plomb, représentant, d'un côté, la Bible ouverte, frappée des rayons du soleil, symbole de la lumière du Saint Esprit, et offrant aux re-

gards ces paroles : « Ne crains point, petit troupeau (St Luc, XII, 32) » ; de l'autre côté, une plaine déserte rappelait l'isolement des églises protestantes et leur dénûment quand elles prirent le nom d'*églises du désert*, et, près d'un chêne, symbole de la protection divine, se trouvait un berger ou pasteur, portant ses regards vers une croix d'où pendait une oriflamme, et tenant d'une main un cor pour annoncer l'Evangile, de l'autre une houlette pour conduire ses brebis. Sur chaque marreau était gravée la première lettre du nom de l'église où il était donné. Marreau, en latin *marallus*, est probablement dérivé de *matricula* ou *meracula*. La matière des marreaux varia beaucoup ; ils furent successivement en papier, en carton, en cire, en cuir, en verre, et, en dernier lieu, en plomb et en cuivre. On s'en servit souvent comme de jetons pour des distributions, etc. A. G.

MARRUBIUM, v. de l'Italie ancienne (Samnium), capit. des Marses, sur la rive E. du lac Fucin. Auj. *San-Benedetto*.

MARRUCINS, *Marrucini*, peuple de l'anc. Italie centrale (Samnium), à l'E. des Marses ; villes : *Corfinium*, *Aternum*. Soumis par les Romains en 305 av. J.-C.

MARRYAT (Francis), romancier anglais, né dans le comté de Suffolk à la fin du siècle dernier, m. en 1848, entra dans la marine, devint capitaine, et ne commença à écrire qu'en 1827. Ses romans, presque tous maritimes, ont eu un grand succès. Il en publia environ 30, dont les principaux sont : *Pierre Simple, Japhet à la recherche d'un père, Rattlin le mousse, Jacob fidèle, le Midshipman aisé, l'Officier de marine, le Vieux Commodore, le Vaisseau fantôme, le Pauvre Jack, Percival Keene*. On lui doit aussi un *Journal d'un voyage en Amérique*, 1839, 3 vol. in-8°, avec des observations d'une franchise piquante, qui lui firent bien des ennemis. Ses romans sont remarquables par la vérité des tableaux et celle des caractères. Il en a été fait trois traductions françaises par MM. Defauconpret, Alb. de Montémont, et Razey.

MARS, en grec *Arès*, *Mamers* des Sabins, *Mavors* et *Gradivus* chez les poëtes ; fils de Jupiter et de Junon, ou de Junon seule ; dieu de la guerre, personnification de la violence et de la rage brutale, comme Minerve l'est du courage uni à la sagesse. Aussi protége-t-il les Troyens, c.-à-d. les barbares, et Minerve les Grecs. Ayant tué Halirrothius, fils de Neptune, celui-ci le cita devant les dieux réunis sur une colline près d'Athènes. Il fut acquitté. Ainsi fut institué, dit-on, le tribunal de l'Aréopage (colline de Mars), dont l'établissement est aussi attribué à Minerve. Mars était honoré chez les Grecs, mais beaucoup moins que chez les Thraces, et surtout chez les Romains, qui le regardaient comme le père de Romulus. Il avait à Rome un collége de prêtres, les Saliens. Le 1er mois de l'année portait son nom ; le mardi lui était dédié. Entre autres animaux, le coq lui était consacré. On trouve peu d'images de ce dieu chez les Grecs ; elles sont, au contraire, très-nombreuses dans l'art romain. P.

MARS, le 1er mois de l'année romaine primitive, et le 3e du calendrier grégorien, fut dédié par Romulus au dieu Mars. Il était symbolisé par un homme vêtu d'une peau de louve. Dans divers pays, au moyen âge, c'était aussi le 1er mois. Aux VIIIe et IXe siècles, on le trouve désigné ainsi dans des Actes de conciles. Ce mois a 31 jours ; c'est le 21 que le printemps commence.

MARS (Anne-Françoise-Hippolyte, Mlle), célèbre comédienne, fille de l'auteur-acteur Monvel, et d'une actrice nommée Mars, née à Paris en 1778, m. en 1847, fut destinée à l'art dramatique, et débuta, à 13 ans, sur le théâtre Montansier, à Paris. Le succès ne pouvait manquer à la réunion vraiment unique de ses qualités : beauté déjà éclatante, intelligence déjà fort développée, talent que le temps et les conseils de Mlle Contat portèrent à la perfection. En 1795, Mlle Mars joua sur le théâtre Feydeau, et fut comprise parmi les comédiens de 1er ordre qui reconstituèrent le Théâtre-Français. Sa physionomie, à la fois gracieuse, mobile et piquante, son jeu naturel et fin, son organe enchanteur, prêtèrent un nouveau charme aux rôles des ingénues et des amoureuses ; la perfection de son jeu la fit surnommer l'*Inimitable* et le *Diamant*. Tout en conservant ses grâces naïves dans les rôles ingénus, elle se plaça, vers 1812, au 1er rang dans l'emploi des grandes coquettes, et nous rendit Célimène, Araminthe, Céliante, Elmire, etc., avec toutes leurs séductions. Identifiée avec le génie de Molière et l'esprit de Marivaux, son jeu était le commentaire le plus intelligent de leurs chefs-d'œuvre. Ses créations dans les pièces contemporaines, comme les rôles de Betty dans *la Jeunesse d'Henri V*, d'Emma dans *la Fille d'honneur*, de lady Athol dans *Edouard en Ecosse*, de Mme d'Orbeuil dans *le Secret du ménage*, de Mlle de Belisle, de Valérie, d'Hortense de l'*École des Vieillards*, mirent le sceau à la réputation de son talent sans égal dans le comique noble et décent, et qui fit avec succès quelques excursions dans la tragédie. Mlle Mars a toujours conservé la jeunesse de son organe, et faisait encore illusion dans sa vieillesse ; elle quitta la scène en 1841. J. T.

MARS (Ecole de). *V.* ÉCOLE DE MARS.

MARS (Champ-de-). *V.* CHAMP-DE-MARS.

MARS-LA-JAILLE (SAINT-), ch.-l. de cant. (Loire-Inférieure), arr. et à 20 kil. N. d'Ancenis ; 741 hab. Comm. de grains.

MARSAILLE (LA), (*Marsaglia*) v. du royaume d'Italie, province de Cuneo, arr. et à 15 kil. N.-E. de Mondovi ; 957 hab. Victoire de Catinat sur le duc de Savoie Victor-Amédée, 4 octobre 1693.

MARSAL, *Marosallum*, *Marosallensis vicus*, vge (Meurthe), arr. et à 8 kil. E.-S.-E. de Château-Salins, près de la Seille ; 954 hab. Place de guerre, assise sur un radier artificiel, dit *briquetage de Marsal*, jeté sur le marais de la Seille par les Gaulois. Elle fut fortifiée en 1260, démantelée, puis restaurée par Louis XIV. Il y a à Marsal une saline considérable, qu'on a cessé d'exploiter en 1699.

MARSALA, v. de Sicile, sur la Méditerranée, dans la prov. et à 27 kil. S.-O. de Trapani ; 17,730 hab. Elle occupe la partie S. de l'emplacement de l'anc. *Lilybée*, dont il reste des ruines intéressantes d'aqueducs, de tombeaux, etc. Charles-Quint, craignant une descente des Turcs, fit combler son port, 1532. Commerce de vins blancs renommés, huile, sel, blé, soude, et fruits.

MARSALQUIVIR. *V.* MERS-EL-KÉBIR.

MARSAN (LE), petit pays de l'anc. France (Gascogne), dans la Chalosse ; ch.-l., *Mont-de-Marsan*. Habité, du temps de César, par les Elusates, il fut ensuite compris dans la Novempopulanie, passa sous la domination des Wisigoths, eut des vicomtes particuliers, et fut réuni au Béarn en 1256. Il est compris auj. dans le département des Landes.

MARSANNE, ch.-l. de cant. (Drôme), arr. et à 16 kil. N.-E. de Montélimart ; 535 hab. Culture de mûriers et récolte de soie ; exploitation de bois et de pierres de taille.

MARSBERG ou STADTBERG, anc. *Ehresburgum*, v. des Etats prussiens (Westphalie), sur le Diémel, dans la régence et à 52 kil. E. d'Arnsberg ; 3,000 hab. Maison d'aliénés. Forges et fonderies aux environs.

MARSDEN (William), orientaliste, né en 1755 à Wicklow (Irlande), m. en 1837, fut résident anglais à Bencoulen (Sumatra), puis secrétaire de l'amirauté. Il a laissé : *Histoire de Sumatra*, Lond., 1783, trad. en français par Parraud, 1785 ; *Grammaire et dictionnaire de la langue malaie*, 1812 ; une traduction anglaise du *Voyage de Marco-Polo*, 1818, avec de savants commentaires.

MARSDIEP, détroit qui sépare l'île du Texel de la terre ferme.

MARSEILLAIS, MARSEILLAISE (LA). *V. Supplément.*

MARSEILLAN, brg (Hérault), arr. et à 28 kil. E. de Béziers, petit port sur l'étang de Thau ; 3,786 hab. Vins, liqueurs.

MARSEILLE, anc. *Massilia*, ch.-l. du département des Bouches-du-Rhône, à 862 kil. S.-S.-E. de Paris, et 350 de Lyon, par chemin de fer, la 3e ville par sa population, et le plus important des ports commerciaux de France, sur la Méditerranée ; par 43° 17′ 52″ lat. N., et 3° 1′ 48″ long. E. ; 77,222 hab. en 1789 ; 109,483 en 1821 ; 148,830 en 1831 ; 154,035 en 1841 ; 260,950 en 1865. La ville, animée et bruyante, s'élève en amphithéâtre au-dessus du port, dans une situation magnifique ; à gauche, en venant de la mer, est la *vieille ville*, sombre, sale, tortueuse, où l'on voit un hôtel de ville remarquable, et des restes de remparts du temps des Romains ; à droite, est la *ville nouvelle*, avec de beaux quartiers neufs, une belle et célèbre promenade dite la *Canebière* qui domine le port, et le *Cours*, magnifique avenue s'étendant depuis l'arc de triomphe de la porte d'Aix jusqu'à l'obélisque élevé près de la porte de Rome, sur une longueur de 2 kil. : il forme la limite des deux villes. On y voit la statue en bronze de l'évêque Belzunce. Tous les quartiers sont abondamment pourvus d'eau par un canal d'irrigation dérivé de la Durance, et inauguré en 1850. Sa longueur est de 120 kil. ; construit par l'ingénieur Montricher, il a coûté 40,000,000 de fr. à la ville. Il vivifie aussi la banlieue, émaillée de plus de 5,000 *bastides* ou maisons de campagne. Vaste abattoir, halle centrale pour la vente en gros, 3 halles au poisson pour la vente en détail, et 3 grands marchés aux légumes. Marseille a un évêché suffragant d'Aix, une église consistoriale calviniste, une église schismatique grecque, et une synagogue. Ch.-l. de la 9e division militaire et de la

16e légion de gendarmerie. Tribunaux de 1re instance et de commerce. Faculté des sciences; école préparatoire de médecine, école d'hydrographie, école d'arabe vulgaire, école d'industrie et de commerce, école de sourds-muets. Bel observatoire. Lycée important; musées de tableaux, d'antiquités, de médailles, d'histoire naturelle; riche bibliothèque, jardin botanique. Conservatoire de musique. Académie des sciences, belles-lettres et arts; sociétés de médecine, d'agriculture, de statistique. Manufacture impériale et entrepôt des tabacs. Direction des subsistances militaires; raffinerie de salpêtre; entrepôt des poudres. Hôtel-Dieu; hospices de la Charité, des Aliénés, de la Maternité, etc. Parmi les monuments, on remarque l'anc. cathédrale, dite *la Major*, qui était un temple de Diane; l'antique église St-Victor; Ste-Madeleine, anc. église des Chartreux; les caves de l'abbaye de St-Sauveur, le Grand-Théâtre. Lazaret et intendance sanitaire aux îles du Frioul. Bourse, succursale de la Banque de France. Consulats de toutes les puissances européennes. Le vieux port peut contenir 1,200 bâtiments; l'entrée en est défendue par les forts St-Nicolas à droite, et St-Jean à gauche. Les îlots fortifiés d'If, Pomègue, et Ratonneau, réunis au moyen d'une digue, ferment la rade. Un autre port, terminé en 1855, au quartier dit *de la Joliette*, nom tiré de *Julius* (Jules César), a été créé par une digue de 1,220 mèt. de long, jeté à 400 mèt. en mer parallèlement à la côte, et par deux autres digues perpendiculaires à la précédente, enracinées au rivage, distantes entre elles de 500 mèt., et laissant chacune une entrée, que protége le prolongement de la digue du large. Le bassin ainsi formé communique avec l'ancien port par un large canal qui passe en arrière du fort St-Jean. Le commerce embrasse le Levant, l'Afrique septentrionale, l'Italie, l'Espagne, la Hollande, l'Angleterre, la Baltique, les Antilles, l'Amérique. Industrie très-active : nombreuses et grandes savonneries très-renommées, produisant plus de 60 millions de kilog. par an, raffineries de sucre, de soufre, fonderies de fer et de plomb, tanneries, minoteries, fabr. de vinaigre, d'huiles de graines; manutention des vins, pâtes d'Italie, bougie, liqueurs fines, produits chimiques; quincaillerie, carrosserie, teintureries, verreries, maroquineries. Chemin de fer sur Toulon. Importants services de bateaux à vapeur pour toute la Méditerranée, la mer Noire, les mers du Nord et d'Irlande. Chantiers de construction maritime; fabriques de cordages, toile à voiles, tapis, etc. Aux environs de la ville est le fort de la Garde, avec une chapelle du même nom, très-vénérée des marins. — Marseille fut fondée vers 600 av. J.-C. par une colonie phocéenne que conduisait Protos ou Protis; une seconde colonie arriva en 542. La prospérité et le commerce de la nouvelle ville se développèrent rapidement; elle devint la rivale de Carthage et l'alliée de Rome. Elle envoya sur les côtes de la Méditerranée de nombreuses colonies (Nice, Antibes, la Ciotat, Agde, etc.), qui lui restèrent soumises; ses navigateurs, vers 350, s'avancèrent jusque dans la Baltique, et découvrirent la côte d'Afrique jusqu'au Sénégal. Ce furent ses habitants qui, menacés par les peuplades voisines, appelèrent les Romains dans les Gaules, 153 et 125 av. J.-C. Marseille conserva son indépendance après la conquête des Gaules; mais comme elle adopta le parti de Pompée, César l'assiégea et la prit 49 av. J.-C. Sous l'empire romain, ses écoles devinrent célèbres, et lui méritèrent le nom de nouvelle Athènes. Le christianisme y fut introduit au IIIe siècle; car on ne peut admettre la tradition selon laquelle il aurait été apporté par Lazare, le ressuscité de l'Evangile. Les Barbares, surtout les Sarrasins, ravagèrent Marseille; elle passa, au IXe siècle, sous la domination de Boson, roi d'Arles; au Xe, la ville basse, qui avait conservé son organisation romaine, fut soumise à un vicomte; elle garda cependant son ancien conseil, qui, après de fréquentes révoltes, reprit tout son pouvoir, et la ville fut de nouveau érigée en république, 1214. Quant à la ville haute, elle appartenait à l'évêque. Au XIIIe siècle, la ville entière reconnut le pouvoir des comtes de Provence. Saccagée en 1423 par Alphonse d'Aragon, le roi René répara ses désastres. En 1481, elle fut réunie, avec la Provence, à la couronne. En 1524, elle résista au connétable de Bourbon. Les guerres de religion y furent sanglantes; Marseille ne se soumit à Henri IV qu'en 1596. Louis XIV lui ôta ses franchises en 1660. En 1720, une peste enleva 40,000 personnes; l'évêque Belsunce montra alors un zèle et un dévouement restés célèbres. Marseille ayant, en 1793, pris parti pour les Girondins, fut prise, et soumise au régime de la Terreur. Son commerce, entièrement maritime, ne se releva qu'à la Restauration; la conquête d'Alger lui a ouvert une nouvelle ère de prospérité. Des communications régulières sont établies avec l'Italie, Alger, Oran, Stora, et l'Orient, par paquebots à vapeur. — Patrie de Pythéas, Pétrone, Mascaron, Puget, H. Durfé, Dumarsais, Barbaroux, MM. Thiers, L. Raybaud, etc. B.

MARSEILLE, ch.-l. de cant. (Oise), arr. et à 19 kil. N.-O. de Beauvais; 744 hab. Bonneterie de laine. Château.

MARSES, *Marsi*, peuple de l'anc. Italie centrale (Samnium), de la famille sabellienne, au S. du Latium, au S.-O. des Vestins et des Marrucins, et dans les montagnes qui entourent le lac Fucin. Capit., *Marrubium*. Ils étaient renommés pour leur bravoure.

MARSES (Guerre des). *V.* GUERRE SOCIALE.

MARSES, tribu de la Germanie, dans le groupe des Istévons, au N. de la Lippe, faisait partie de la ligue Chérusque.

MARSH (James), chimiste anglais, né en 1789, m. à Woolwich en 1846, est célèbre par la méthode qu'il fit connaître pour déceler la présence de l'arsenic dans les matières qui en contiennent de très-minimes quantités. Quoique son appareil, inventé en 1836, ne soit plus employé, tous ceux qui ont été modifiés depuis, portent son nom, que la science a consacré pour reconnaître l'immense service qu'il a rendu à la chimie toxicologique, aux expertises médico-légales. Marsh occupa pendant 40 ans une modique place à l'arsenal de Londres, et a laissé une famille dans un état voisin de la misère. C. L.

MARSHAM (Thomas), écrivain anglais, né à Londres en 1602, m. en 1683, perdit une place de secrétaire de la chancellerie pour son attachement à Charles Ier. On a de lui : *Diatriba chronologica*, Lond., 1649, in-4o, examen des difficultés qui se rencontrent dans l'Ancien Testament; *Canon chronicus ægyptiacus, hebraïcus, græcus*, 1662, in-fol., où il réduit considérablement l'antiquité d'origine que s'attribuaient les Egyptiens; par l'hypothèse vraisemblable que plusieurs de leurs dynasties de rois furent simultanées et non successives; en soutenant que les rites judaïques étaient empruntés aux Egyptiens, il eut de vives querelles avec Mencke, Prideaux, et le P. Noël Alexandre.

MARSICO-NUOVO, v. du roy. d'Italie, dans la province et à 35 kil. S.-O. de Potenza; 9,864 hab. Evêché suffragant de Salerne.

MARSICO-VETERE, *Abellinum marsicum*, v. du royaume d'Italie, dans la prov. et à 31 kilomèt. S.-O. de Potenza; 3,700 hab.

MARSIGLI (Louis-Ferdinand, comte de), géographe et naturaliste, né à Bologne en 1658, m. en 1730, visita Constantinople et la Turquie, puis entra au service de l'empereur Léopold Ier dans la guerre contre les Turcs. Blessé et pris au passage du Raab, 1683, il fut délivré en 1684, dirigea les travaux du siége de Bude, et fut fait colonel en 1690. A la paix de Carlowitz, il fut nommé commissaire de l'empereur pour la délimitation des frontières de la Dalmatie, et rapporta de Constantinople un grand nombre de manuscrits orientaux. Pendant la guerre de la succession d'Espagne, Marsigli défendit Brisach sous les ordres du comte d'Arco. Cette place s'étant rendue au duc de Bourgogne, 1703, l'empereur irrité fit commencer une enquête, à la suite de laquelle Marsigli fut condamné à la dégradation. Cette sentence parut d'une sévérité outrée, et Marsigli trouva dans la culture des sciences la consolation d'une disgrâce injuste. Il était associé étranger de l'Académie des sciences de Paris, et de la Société royale de Londres. Parmi ses ouvrages, on distingue : *Osservazioni intorno al Bosforo Tracio ovvero canale di Constantinopoli*, Rome, 1681, in-fol.; *Dissertatio de generatione fungorum*, ibid., 1714, in-fol.; *Brieve ristretto del saggio fisico intorno alla storia del mare*, Venise, 1711, in-fol., trad. en français par Leclerc sous le titre d'*Histoire physique de la mer*, Amst., 1725, in-fol., avec 40 planches; *Danubius pannonico-mysicus observationibus geographicis, astronomicis, hydrographicis, historicis, physicis, perlustratus*, La Haye, 1726, 6 vol. in-fol., trad. en français, ibid., 1744, in-fol.; *Etat militaire de l'Empire ottoman, ses progrès et sa décadence*, en italien et en français, Amst., et La Haye, 1732, in-fol., avec 44 planches. *V.* son *Eloge* par Fontenelle.

MARSILLAC (Le prince de). *V.* LA ROCHEFOUCAULD.

MARSILLARGUES ou MASSILLARGUES, bourg (Hérault), arr. et à 28 kil. E.-N.-E. de Montpellier, sur la rive dr. de la Vidourle; 3,258 hab. Eglise calviniste.

MARSIN ou MARCHIN (Ferdinand, comte de), né en 1656 dans le pays de Liége, m. en 1706, entra, dès l'âge de 17 ans, au service de la France, fut nommé, en 1686, brigadier de cavalerie, servit, en 1690, en Flandre, fut blessé à la bataille de Fleurus se trouva à celle de Nerwinde et à la prise de Charleroi, et passa ensuite en Italie,

où il obtint le grade de lieutenant-général. Il fut lié avec Fénelon et le duc de Beauvilliers. Ambassadeur de Louis XIV auprès de son petit-fils Philippe V, roi d'Espagne, 1701, maréchal en 1703, il fut défait avec Tallard à Hochstædt, 1704, et périt au siége de Turin. C'était un bon officier, mais un général médiocre. B.

MARSIQUE (Guerre). *V.* GUERRE SOCIALE.

MARSIVAN, *Euchaites*, puis *Theodoropolis*, v. de la Turquie d'Asie, eyalet et à 280 kilom. N.-O. de Sivas; 2,000 hab. Victoire de Jean Zimiscès sur les Bulgares.

MARSOLLIER (Jacques), chanoine régulier de la congrégation de Ste-Geneviève, né à Paris en 1647, m. en 1724, a laissé : *Histoire de l'origine des dimes et autres biens temporels de l'Eglise*, Lyon, 1689, in-12; *Histoire du cardinal Ximénès*, Toulouse, 1693, 2 vol. in-12; *Histoire de Henri VII, roi d'Angleterre*, Paris, 1697, 2 vol. in-12, son meilleur ouvrage; *Histoire de l'Inquisition et de son origine*, Cologne, 1693, in-12; *Vie de St François de Sales*, 1701, 2 vol. in-12; *Vie de l'abbé de Rancé*, 1703, 2 vol. in-12; *Vie de la bienheureuse Mère de Chantal*, 1715, 2 vol. in-12; *Histoire de Henri de la Tour d'Auvergne, duc de Bouillon*, 1718, 3 vol. in-12; *Apologie d'Erasme*, 1713, in-12; *Entretiens sur les devoirs de la vie civile*, 1715, in-12. Marsollier est un homme savant et laborieux, mais sans jugement, et tombe quelquefois dans le paradoxe; son style, le plus souvent familier et même trivial, brille quelquefois par des ornements affectés, par un tour trop oratoire. B.

MARSOLLIER DES VIVETIÈRES (Benoît-Joseph), poëte comique, né à Paris en 1750, d'une famille de magistrature fort riche, m. en 1817, annonça de bonne heure un goût prononcé pour le théâtre, donna en 1774 au Théâtre-Italien un opéra-comique qui fut suivi de quelques comédies en prose, et d'un grand nombre d'autres pièces dont la plupart eurent beaucoup de succès. On peut citer parmi ses opéras-comiques : *Nina*, ou *la Folle par amour*, 1786; *les Deux petits Savoyards*, 1789; *Camille*, ou *le Souterrain*, 1791; *la Maison isolée*, 1797; *Gulnare*, ou *l'Esclave persane*, 1798; *Adolphe et Clara*, 1799; *l'Irato*, 1801; *Edmond et Caroline*, 1819, etc. La musique de ces opéras fut faite le plus souvent par Méhul, Gaveaux, et Dalayrac. Marsollier a composé environ 50 ouvrages dramatiques; il entend bien la scène, il a de l'esprit, de la grâce, de la délicatesse, mais il travaillait légèrement. On a publié ses *Œuvres choisies*, en 3 vol. in-8°, Paris, 1825.

MARSON, ch.-l. de cant. (Marne), arr. et à 14 kil. E. de Châlons-sur-Marne; 361 hab.

MARSTALL, brg du duché de Slesvig, à l'extrémité E. de l'île d'Aarœe; 1,500 hab. Petit port de commerce; chantiers de construction.

MARSTON-MOOR, lieu d'Angleterre, comté et au N.-O. d'York, près de Tockwith; célèbre par une victoire de Fairfax et de Leslie, chefs des troupes du Long-Parlement, sur le prince Rupert, commandant de l'armée royale, en 1644.

MARSTRAND, v. de Suède, dans le län et à 45 kil. N.-O. de Götheborg, petit port dans une île du Cattégat; 1,200 hab.

MARSY (Balthasar et Gaspard), sculpteurs français, originaires de Cambrai, le premier né en 1624, m. en 1674, le second né en 1628, m. en 1681, vinrent à Paris en 1648, et travaillèrent pour Sarrazin et Buyster. Ils furent chargés ensuite de la décoration de l'hôtel de La Vrillière, et de celle de la chapelle basse des Martyrs à l'abbaye de Montmartre. A Versailles, ils exécutèrent les figures en bronze qui décorent, dans le parc, les bassins du *Dragon*, de *Bacchus* et de *Latone*, et les *Deux Tritons abreuvant les chevaux du Soleil* au bassin des bains d'Apollon. Les ouvrages particuliers de Gaspard, tels que les figures du *Point du Jour*, de l'*Afrique*, de *Mars* et d'*Encelade*, à Versailles, le bas-relief de la Porte St-Martin du côté du faubourg, représentant Mars portant l'écu de France et repoussant l'aigle impériale, et le groupe de *Borée enlevant Orythie*, au jardin des Tuileries, sont inférieurs à ceux qu'il a faits en société avec son frère. B.

MARSY (François-Marie de), littérateur, né à Paris en 1714, m. en 1763, entra chez les jésuites, se fit connaître par deux poëmes latins sur la tragédie, 1734, et sur la peinture, 1736, rentra bientôt dans le monde, et publia, pour vivre, de nombreux ouvrages, entre autres : *Histoire de Marie Stuart*, Paris, 1742, 3 vol. in-12; *Dictionnaire abrégé de peinture et d'architecture*, ibid., 1746, 2 vol. in-12; *Histoire moderne des Chinois et des Japonais*, ibid., 1754-78, 30 vol. in-12, ouvrage médiocre, dont les 12 premiers seulement sont de lui, et les autres d'Adrien Richer; *Analyse des œuvres de Bayle*, Londres, 1755, 4 vol. in-12, qui le fit mettre à la Bastille; une édition de Rabelais, sous le titre de *Rabelais moderne*, Paris, 1752, 8 vol. in-12, où il a rajeuni le style, en lui faisant perdre sa naïveté.

MARSY (Claude-Sixte SAUTEREAU DE), littérateur, né à Paris en 1740, m. en 1815, entreprit, en 1765, avec Maton de La Cour, la publication de l'*Almanach des Muses*, et y travailla jusqu'en 1793, 28 vol. in-12. On a de lui en outre : *Nouvelle anthologie française*, 1769 ou 1787, 2 vol. in-12, recueil estimé; *Annales poétiques* (avec Imbert), 1778-88, 40 vol. in-12; *Poésies satiriques du XVIIIe siècle*, Londres, 1782, 2 vol. in-18; *Tablettes d'un curieux*, 1789, 2 vol. in-12; *le Nouveau siècle de Louis XIV* (avec Noël), 1793, 4 vol. in-8°; *Œuvres choisies de Pope*, 1800, 3 vol. in-12; *Lettres choisies de Mme de Maintenon*, 1806, 6 vol. in-12, etc. De Marsy ne fut guère qu'un compilateur instruit, mais dont la plupart des recueils sont assez bien faits pour conserver toujours un véritable intérêt littéraire.

MARSYAS, né à Célènes en Phrygie, inventeur de la flûte, ou seulement habile à en jouer, osa lutter avec Apollon, fut vaincu, et condamné à être écorché vif. On le représente tantôt sous la figure d'un Silène, tantôt sous celle d'un Satyre. Il avait à Rome, sous cette dernière forme, une statue sur le Forum, près des Rostres, comme emblème de la liberté de la ville. Elle était le rendez-vous des gens d'affaires, et le tribunal du préteur se trouvant aussi dans le voisinage, les orateurs qui avaient gagné une cause importante venaient offrir une couronne à Marsyas, soit par un hommage à l'harmonie, soit parce qu'ils le regardaient comme la personnification d'un jugement sévère, mais équitable.

MARSYAS, riv. de l'anc. Phrygie, affl. du Méandre près de Célènes, tirait son nom du joueur de flûte Marsyas.

MARTA (SANTA-). *V.* MARTHE (SAINTE-).

MARTABAN, v. de l'Indo-Chine, sur le Salouen, à 54 kil. de son embouchure, à 163 kil. S.-E. de Pégu; 6,000 hab. Capit. du pays de même nom. Elle a perdu son importance depuis la guerre du Pégu en 1741. Les Anglais y ont eu un comptoir; ils l'ont prise en 1852.—Le Martaban est situé entre l'Empire birman au N., le royaume de Siam à l'E., la prov. d'Yé au S., et le golfe de son nom à l'O.; 200 kil. sur 150; 24,000 hab. Climat salubre. Sol très-fertile. C'était autrefois un royaume indépendant; il fut conquis en 1745 par les Birmans, auxquels les Anglais en ont enlevé une grande partie. Ces derniers ont leur principal établissement à Amherst-Town.

MARTABAN (Golfe de), *Sarabacus* ou *Sabaricus sinus*, partie du golfe du Bengale, comprise entre le cap Negraïs à l'O. et la prov. d'Yé à l'E.

MARTAINVILLE (Alphonse), homme de lettres, né en 1777 à Cadix, de parents français, m. en 1830, fut traduit à 17 ans devant le tribunal révolutionnaire, devint, après le 9 thermidor, un des chefs de la *jeunesse dorée* (*V. ce mot*), et se compromit plusieurs fois sous l'Empire de Napoléon Ier par des chansons hardies. En 1814, il arbora, l'un des premiers, la cocarde blanche, rédigea, en mars 1815, une *Adresse* énergique aux volontaires royaux, et, lorsque la Chambre des représentants eut décrété la peine de mort contre ceux qui provoqueraient le retour des Bourbons, il osa publier une autre *Adresse*, dans laquelle il déclarait aux députés qu'ils n'avaient d'autre parti à prendre que d'aller se jeter aux pieds du roi. Attaché tour à tour au *Journal de Paris*, à la *Gazette de France*, à la *Quotidienne*, il les quitta parce qu'il trouvait ces journaux trop tièdes royalistes, et fonda, en 1818, le journal le *Drapeau blanc*, où il se fit une grande réputation par le tour vif et piquant de ses articles, et l'exagération de ses opinions politiques. Au milieu des luttes de la politique, il écrivit pour les théâtres de second ordre une quantité de pièces, dont quelques-unes sont pleines de verve et de gaieté; les plus connues sont : *le Concert de la rue Feydeau*, 1795; *Pataquès*, 1803; *le Pied de mouton*, 1807; *la Queue du diable*, 1808; *M. Crédule*, 1812; *Taconnet*, 1816; *Une demi-heure de cabaret*. Il a donné, en collaboration avec C. Etienne, une *Histoire du théâtre français, depuis le commencement de la Révolution jusqu'à la réunion générale*, Paris, 1803, 4 vol. in-12.

MARTEL, ch.-l. de cant. (Lot), arr. et à 36 kil. N.-E. de Gourdon; 1,828 hab. Belle et très-anc. église, dont on attribue la fondation à Charles-Martel.

MARTELANGE, vge de Belgique (Luxembourg), sur la Sure, à 26 kil. E. de Neufchâteau; 1,100 hab. Ardoisières considérables.

MARTELLO (Pierre-Jacques), poëte bolonais, né en 1665, m. en 1727, fut professeur de littérature à Bologne. Il a laissé des satires assez médiocres, quelques comédies où il imite Molière et des tragédies plus régulières qu'originales; car Corneille et Racine ont été ses modèles, même

pour les formes de la versification. Il a essayé d'introduire l'alexandrin dans la langue italienne; c'est ce qu'on appelle le vers *martelliano*. La meilleure édition de ses Œuvres est celle de Bologne, 1723-35, 7 vol. in-8°.

MARTELLY (Honoré-François-Richard), poëte et acteur comique, né à Aix (Provence) en 1751, m. en 1817, n'est plus guère connu que par une comédie en 5 actes en prose, *les Deux Figaro ou le sujet de comédie*, jouée en 1790, et dont l'intention satirique est dirigée contre Beaumarchais. Il y a de la gaieté et de l'esprit dans cet ouvrage, qui n'est cependant pas une bonne comédie.

MARTÈNE (Dom Edmond), savant bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à St-Jean-de-Lône en 1654, m. en 1739, étudia sous la direction de Mabillon, et consacra toute sa vie à de laborieuses recherches sur la diplomatique. Après avoir visité les archives de France, il parcourut l'Allemagne et les Pays-Bas, et y recueillit également de précieux documents historiques et littéraires. On lui doit : *de Antiquis monachorum ritibus libri* V, Lyon, 1690, 2 vol. in-4°; *de Antiquis Ecclesiæ ritibus libri* III, Rouen, 1700-02, 3 vol. in-4°; *Tractatus de antiquâ Ecclesiæ disciplinâ in divinis celebrandis officiis*, Lyon, 1706, in-4°; *Thesaurus novus anecdotorum*, publié de concert avec D. Ursin Durand, Paris, 1717, 5 vol. in-fol.; *Voyage littéraire de deux Bénédictins*, 1724, 2 vol. in-4°; *Veterum scriptorum et monumentorum historicorum, dogmaticorum et moralium amplissima collectio*, Paris, 1724, 29 et 33, 9 vol. in-fol. D—T—R.

MARTENS ou MERTENS (Thierry), imprimeur, né à Alost en 1454, m. en 1534, est célèbre autant par son savoir dans les langues anciennes et modernes, que par son talent comme typographe. Il imprima à Anvers dès 1476, revint à Alost en 1487, et s'établit définitivement à Louvain en 1512. Il donna de belles éditions en caractères romains inconnus à ses prédécesseurs; ses éditions grecques furent également remarquées. En 1528, il se retira dans le couvent des Guillemites d'Alost.

MARTENS (Guillaume-Frédéric de), diplomate et jurisconsulte, né à Hambourg en 1756, mort à Francfort en 1821, fut professeur de droit public à Gœttingue en 1784, conseiller du royaume de Westphalie en 1809, secrétaire du congrès de Vienne en 1814, et député du Hanovre près de la diète germanique en 1816. On a de lui : *Précis du droit des gens de l'Europe*, Gœttingue, 1789, 2 vol. in-12, et Paris, 1831; *Recueil des principaux traités de paix depuis* 1761, ibid., 1791-1800, avec un *Supplément*, 1802-18, et une continuation par son neveu Ch. de Martens, en tout 28 vol. in-8°, complément du recueil de Dumont et Rousset; *Cours diplomatique*, Berlin, 1801, 3 vol. in-8°. Ces ouvrages sont écrits en français. — Son neveu, le baron Charles de Martens, a publié : *Manuel diplomatique*, Leipzig, 1823-32, refondu sous le titre de *Guide diplomatique*, Paris, 1837, 3 vol. in-8°; *Causes célèbres du droit des gens*, Leipzig, 1827, 2 vol. in-8°; *Recueil manuel des traités*, Leipzig, 1845.

MARTHE (Ste), sœur de Marie et de Lazare, recevait Jésus dans sa demeure, quand il était à Béthanie. Elle s'unit à sa sœur pour obtenir de leur hôte divin la résurrection de Lazare. On ignore ce qu'elle devint dans la suite. Fête, le 29 juillet.

MARTHE (Sœurs de Ste). *V.* AUGUSTINES.

MARTHE (Anne BIGET, dite sœur), née à Thoraise près de Besançon en 1748, m. en 1824, entra au couvent de la Visitation. Forcée d'en sortir pendant la Révolution, elle s'établit à Besançon, où sa charité la fit bientôt connaître; elle l'exerça surtout envers les prisonniers de guerre étrangers, qu'on envoyait dans cette ville; en 1814, elle suivit les armées, parcourant les champs de bataille, secourant tous les blessés, quelle que fût leur nation; son nom devint populaire. Elle reçut la croix de la Légion d'honneur; les empereurs de Russie et d'Autriche, les rois de Prusse et d'Espagne, lui envoyèrent des médailles ou des décorations. On lui donna des sommes considérables, qu'elle employa à soulager des malheureux, et mourut pauvre.

MARTHE (SAINTE-), *Santa-Marta*, v. de la Nouvelle-Grenade, port franc sur la mer des Antilles, à 176 kil. N.-E. de Carthagène, par 11° 15' 4" lat. N., et 76° 34' 38" long. O.; 4,000 hab. Ch.-l. de l'Etat de Magdalena; évêché. Climat brûlant. Export. de cacao, sucre, café, coton, tabac, etc. Fondée en 1551, elle fut brûlée en 1596 par Fr. Drake, et bouleversée par un tremblement de terre en 1831. — La prov. de Sainte-Marthe, entre celles de Zulia à l'E. et de Carthagène à l'O., dans le N. de l'Etat de la Magdalena, a 500 kil. sur 100, et 60,000 hab. Productions : coton, maïs, tabac, vanille; pêcherie de perles, etc.

MARTIAL, *Marcus Valerius Martialis*, poëte latin, né à Bilbilis en Espagne vers l'an 40, m. vers 103, vint à Rome à 22 ans, pendant le règne de Néron. Ennemi des affaires et du travail, il adopta la vie misérable de poëte protégé, vécut de la sportule, des dons de ses amis, et de ceux des empereurs Titus et Domitien, qui le nommèrent chevalier et tribun. Il payait tous ses protecteurs en flatteries, en louanges exagérées ou mensongères; il est tout à fait de son siècle, et en connaît par expérience toutes les débauches. Quoiqu'il mendiât sans cesse, il avait une petite maison à Rome, et une autre à la campagne. Négligé sous Nerva, il se retira en Espagne, où il mourut. On a de lui 12 liv. d'épigrammes, où, comme il le dit lui-même, il y a du *bon*, du *médiocre* et du *mauvais*; en outre, un livre *Des spectacles*, et 2 livres de distiques destinés à accompagner différents cadeaux. Ses épigrammes étaient très-admirées des anciens, et elles le méritent par la finesse et le mordant; de plus, on y recueille beaucoup de faits et de traits de mœurs, qui complètent pour nous les tableaux de Juvénal, contemporain et ami de Martial. Les meilleures éditions sont celles de Schrevelius, Amst., 1670, in-8°; *ad usum Delphini*, Paris, 1680, in-4°; de M. Parisot, dans la *Bibliothèque Latine* de Lemaire, Paris, 1825, 3 vol. in-8°; de Schneidewin, Grimma, 1842, 2 vol. in-8°. Martial a été traduit en vers et en prose par l'abbé de Marolles, 1655-75; en prose par Simon, Paris, 1819, 3 vol. in-8°, suivi d'un choix des imitations en vers; par Verger, Dubois et Mangeart, dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, Paris, 1834-35, 4 vol. in-8°; par C. Dubos, Paris, 1841, 1 vol. in-8°. D—R.

MARTIAL (St), Ier évêque de Limoges, vivait au IIe siècle. Fête, le 30 juin.

MARTIAL (Conseil). *V.* CONSEIL MARTIAL.

MARTIAL (Flamine). *V.* FLAMINE.

MARTIAL D'AUVERGNE, en latin *Martialis Arvernus*, littérateur et poëte, né, selon l'opinion générale, à Paris, en 1440, d'une famille originaire d'Auvergne, m. en 1508, fut pendant 50 ans procureur du parlement et notaire apostolique au Châtelet de Paris. On a de lui : *les Arrêts d'Amour*, 1528, in-4°, recueil de 51 arrêts des Cours d'amour, dont une autre édition, augmentée de deux arrêts, Paris, 1544, porte le titre de *Droits nouveaux et Arrêts d'Amour, publiés par MM. les sénateurs du parlement de Cupido; les Vigiles de la mort du roi Charles VII, à 9 psaumes et 9 leçons*, en vers, Paris, 1490-93, in-fol, et 1505-28, in-8°; *l'Amant rendu cordelier à l'observance d'Amour*, Lyon, 1545; *les Dévotes; Louanges à la Vierge Marie*, Paris, 1489, 1492 et 1504, in-8°. Les poésies de Martial d'Auvergne ont été recueillies et imprimées en 1724, 2 vol. in-8°; mais l'édition est incomplète et fautive.

MARTIALE (Loi). *V.* LOI MARTIALE.

MARTIALES. *V.* COURS MARTIALES.

MARTIALIS (Mont). *V.* COLLINES DE ROME.

MARTIANAY (Dom Jean), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né en 1647, dans le diocèse d'Aire, m. à l'abbaye de St-Germain-des-Prés en 1717, entra dans la vie religieuse à 20 ans, et s'attacha particulièrement à l'étude des langues orientales et de l'Ecriture Sainte. Il a laissé plusieurs ouvrages, qui prouvent plus en faveur de son érudition et de son imagination, que de son jugement et de sa critique : *Défense du texte hébreu et de la chronologie de la Vulgate contre le livre de l'Antiquité du temps rétablie* (par Pezron), Paris, 1689, in-12; *Continuation de la Défense du texte hébreu*, etc., 1693, in-12; *Traités de la connaissance et de la vérité de l'Ecriture Sainte*, 1694 et suiv., 4 vol. in-12; *Vie de St Jérôme*, 1706, in-4°. On lui doit une édition des *Œuvres de St Jérôme*, Paris, 1693-1706, 5 vol. in-fol.

MARTIANUS CAPELLA. *V.* CAPELLA.

MARTIAUX (Jeux), jeux publics de l'anc. Rome, institués par l'empereur Auguste, l'an 752, en l'honneur de Mars Vengeur. Ils étaient annuels, se célébraient le 5 des ides de mai (11 mai), duraient un jour, et consistaient en courses équestres et en chasses données dans le grand Cirque. C. D—Y.

MARTIGNAC (Etienne ALGAY DE), traducteur, né à Brives-la-Gaillarde en 1628, m. en 1693, a traduit en français trois comédies de Térence, *l'Eunuque*, *l'Heautontimorumenos* et *l'Hécyre*, Paris, 1673, in-12; *Horace*, 1678, 2 vol. in-12; *Virgile*, 1681, 3 vol. in-12; *Perse et Juvénal*, 1682, in-12; *Ovide*, Lyon, 1697, 9 vol. in-12; l'*Imitation de Jésus-Christ*, 1685. Il est un peu plus élégant que l'abbé de Marolles, et on fait plus de cas de ses notes que de ses versions. Il a en outre publié : *Mémoires de ce qui s'est passé en France... de* 1608 *à* 1636, ouvrage curieux, connu aussi sous le nom de *Mémoires de Gaston, duc d'Orléans*, Amsterdam, 1683, in-12. C. N.

MARTIGNAC (Jean-Baptiste-Silvère GAGE DE), homme d'Etat, né à Bordeaux en 1778, m. en 1832, se fit d'abord connaître par un joli vaudeville, *Esope chez Xanthus*, 1801,

entra dans la magistrature en 1814, devint procureur-général à Limoges, et député en 1821. Il montra des opinions modérées, des vues élevées, une riche et brillante éloquence. Appelé au ministère de l'Intérieur après la chute de M. de Villèle, 4 janv. 1828, il a laissé son nom, sans avoir eu le titre de président du conseil, au cabinet dont il faisait partie. Libéral, conciliant, bien intentionné, il essaya de rapprocher les partis, mais ne réussit qu'à les mécontenter : l'expulsion des Jésuites, sans satisfaire l'opposition, irrita les royalistes. Après le rejet du projet de loi sur l'organisation des conseils de département et d'arrondissement, Charles X, qui n'aimait pas Martignac et ne l'avait pris que par nécessité, le congédia, 8 août 1829. Quand les derniers ministres de ce prince furent mis en accusation devant la Cour des Pairs, à la suite de la révolution de 1830, Martignac accepta la défense de M. de Polignac, qui avait été son adversaire politique. On lui doit un *Essai historique sur la révolution d'Espagne et sur l'intervention de* 1823, Paris, 1832, 3 vol. in-8°. B.

MARTIGNÉ-BRIAND, brg (Maine-et-Loire), arr. et à 31 kil. O. de Saumur ; 2,124 hab. Eaux minérales.

MARTIGNÉ-FER-CHAUD, brg (Ille-et-Vilaine), arr. et à 41 kil. S.-S.-O. de Vitré ; 1,038 hab. Forges.

MARTIGNY, anc. *Octodurus, Forum Claudii, Vicus Veragrorum*, en allemand *Martinach*, v. de Suisse (Valais), près du confluent de la Dranse et du Rhône, à 28 kil. O.-S.-O. de Sion; 1,070 hab. Ruines d'un château-fort bâti au XIIIe siècle par les comtes de Savoie. Elle fut, jusqu'au VIe siècle, le siége d'un évêché, transféré depuis à Sion. Elle a beaucoup souffert des inondations en 1593 et 1818.

MARTIGUES (LES), *Maritima Avaticorum*, ch.-l. de cant. (Bouches-du-Rhône), arr. et à 44 kil. S.-O. d'Aix, sur le canal qui fait communiquer l'étang de Berre avec la mer ; 5,878 hab. Formée de 3 îles réunies en 1581, St-Geniez, Ferrières et Jonquières. Construction de navires ; exploit. de salines ; comm. de poisson salé, de thons et d'excellente huile. Chapelle *Notre-Dame de la Mer*, lieu de pèlerinage. — Cette ville fut réunie en 1382 au comté de Provence, et érigée en principauté par Henri IV, en faveur de Marie de Luxembourg, duchesse de Mercœur. En 1688, elle comptait 20,000 hab.

MARTIN (Saint), né vers 316 à Sabarie (Pannonie), lieu appelé auj. Stein-am-Anger, dans le comté d'Eisenstadt, m. en 397 ou 400, était fils d'un tribun militaire. Ayant embrassé de bonne heure la religion chrétienne, il fut appelé d'abord à servir dans les légions de l'empereur Constance, où il se distingua par son zèle et une grande charité, qu'il poussa jusqu'à se dépouiller, un jour d'hiver, d'une partie de ses vêtements pour les donner à un pauvre. Sa piété le porta ensuite à se rendre auprès de St Hilaire, évêque de Poitiers, des mains duquel il reçut les ordres ; puis, s'étant retiré dans un ermitage, à Ligugé, près de Poitiers, il fut, malgré lui, tiré de sa solitude pour occuper, en 374, le siége épiscopal de Tours. Ce fut à quelque distance de cette ville, et au milieu des rochers bordant la rive droite de la Loire, qu'il bâtit, pour 80 cénobites, le célèbre monastère qui, du nom de son fondateur, prit celui de *Marmoutier* (*Martini monasterium*). Après avoir converti tout son diocèse, il fut l'apôtre de l'O. et du N. de la Gaule. Le tyran Maxime l'ayant appelé près de lui, il demanda la grâce des Priscillianistes (*V. ce mot*). St Martin mourut à Cande; ses restes, objet d'une pieuse vénération, furent rapportés à Tours, et confiés à la garde d'une communauté régulière, connue plus tard sous le nom de *Chapitre royal de St-Martin*. St Martin est le premier des saints confesseurs auxquels l'Eglise latine a rendu un culte public. Il fut considéré, sous les Mérovingiens, comme l'un des patrons de la Gaule ; sa chape ou châsse servait d'étendard (*V.* CHAPE), et la basilique de Tours était un asile inviolable. Fête, le 11 novembre. Ce saint, sur lequel Grégoire de Tours, Sulpice Sévère, et Fortunat ont laissé d'intéressants détails, peut passer pour l'un des types les plus curieux des légendes du moyen âge. Sa Vie a été écrite par Dom Gervaise. Le tombeau de St Martin à Tours fut profané par les calvinistes pendant les guerres de religion. Le tableau de Lesueur, dit *la Messe de St Martin*, peint pour l'abbaye de Marmoutier, est aujourd'hui au Louvre. D—T—R.

MARTIN Ier (Saint), pape de 649 à 655, fit condamner, dans un concile tenu à Rome, l'hérésie des Monothélites ; l'empereur Constant II en fut irrité, et l'exila dans la Chersonèse, où il mourut. Fête, le 12 novembre.

MARTIN II, pape de 882 à 884.

MARTIN III, pape de 942 à 946.

MARTIN IV (Simon de Brion), né en Touraine, pape de 1281 à 1285. Au lieu de tâcher, comme Nicolas III, de réconcilier les Guelfes et les Gibelins, il poursuivit ceux-ci à outrance. Au lieu de lutter, comme lui, contre l'ambition de Charles d'Anjou, il agit toujours sous l'influence de ce prince, lui rendit le titre de sénateur de Rome, et le soutint contre tous ses ennemis : il excommunia Michel Paléologue, parce que le schisme continuait d'exister, et bien que, depuis son abjuration, cet empereur sévît avec violence contre ceux qui s'opposaient à la réunion des deux églises, 1281; les Palermitains, à cause des Vêpres siciliennes ; et Pierre III d'Aragon, pour avoir accepté la couronne qu'ils lui offraient, 1282. Il publia même contre ce dernier une croisade, le déposa, et transmit son royaume à Charles de Valois, 2e fils de Philippe III de France et d'une sœur de Pierre, 1283. Mais il mourut avant la conclusion des affaires de Sicile. R.

MARTIN V (Othon Colonna), né à Rome en 1368, m. en 1431, fut élu pape au concile de Constance par les cardinaux unis à six prélats de chaque nation, 1417. Grégoire XII ayant abdiqué, Jean XXIII ayant adhéré à sa déposition, l'antipape Benoît XIII conservant à peine quelques partisans, le schisme était comme terminé, et il le fut entièrement en 1429 par la cession de Clément VIII, successeur de Benoît. Malheureusement, l'autre but du concile, la réforme de l'Eglise, ne fut pas atteint : préoccupés des scandales du schisme et des abus de la cour pontificale, les Pères de Constance se montraient disposés, non-seulement à retrancher les revenus, mais à restreindre même la suprématie du pape ; Martin V ne pouvait donc s'entendre avec eux, et, après avoir confirmé les décrets du concile, il se hâta de le dissoudre, 1418, promettant d'en convoquer un autre. En même temps qu'il maintenait ainsi l'autorité spirituelle du saint-siége, il rétablissait son autorité temporelle sur l'Etat ecclésiastique : Jeanne II de Naples rendit le château St Ange, Ostie et Civita-Vecchia, qu'avait pris Ladislas, son prédécesseur, et le condottiere Braccio di Montone ne put conserver Pérouse, où il s'était établi. Enfin Martin V fit plusieurs bulles contre les Hussites, déjà condamnés à Constance, et convoqua, pour la réformation désirée, le concile général de Bâle, qui allait s'assembler au moment où il mourut. R.

MARTIN LE POLONAIS, en latin *Martinus Polonus*, chroniqueur, m. en 1278, entra dans l'ordre des Dominicains, devint chapelain et pénitencier du pape Clément IV, puis archevêque de Gnesne. Il a laissé une *Chronique* des papes et des empereurs jusqu'en 1277, publiée à la suite de celle de Marianus Scotus, Bâle, 1559, in-fol., et traduite en français par Memerot, sous ce titre : *la Chronique martiniane de tous les papes*, Paris, 1504, 2 tomes en 1 vol. in-fol.

MARTIN (David), théologien protestant, né en 1639 à Revel, dans le diocèse de Lavaur, m. en 1721, sortit de France lors de la révocation de l'édit de Nantes, et alla occuper une place de pasteur à Utrecht. On a de lui : *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament*, Amst., 1700, 2 vol. in-fol., et 424 pl.; *la Sainte Bible*, ibid.; 1707, 2 vol. in-fol.; *Traité de la religion naturelle*, ibid., 1713, in-8°; *Traité de la religion révélée*, Leeuwarden, 1719, 2 vol. in-8°.

MARTIN (Claude-François), né dans la 2e moitié du XVIIe siècle, m. dans l'Inde vers 1727, fonda l'établissement français de Pondichéry en 1683. Nommé gouverneur de la colonie, il la défendit contre les Hollandais, en 1693.

MARTIN (Jean-Baptiste), dit *Martin des batailles*, peintre, né à Paris en 1659, m. en 1735, élève de Van der Meulen, fut employé d'abord comme dessinateur par Vauban, puis chargé de la direction des Gobelins. Il peignit alors les victoires de Louis XIV, pour la décoration du château de Versailles, et les principales actions de Charles-Quint, en 20 tableaux, qui furent placés dans la galerie du château de Lunéville.

MARTIN (Dom Jacques), bénédictin, né à Fanjaux (Haut-Languedoc) en 1684, m. à Paris en 1751, posséda une vaste érudition, mais eut l'esprit trop systématique. Il a laissé : *la Religion des Gaulois*, Paris, 1727, 2 vol. in-4°; *Eclaircissements sur les origines celtiques et gauloises*, 1741, in-12; *Histoire des Gaules*, 1752-54, 2 vol. in-4°, etc.

MARTIN (Gabriel), libraire et bibliographe, né à Paris en 1679, m. en 1761. Son nom est attaché au système bibliographique le plus généralement suivi en France, celui qui classe les livres en cinq grandes divisions, la théologie, la jurisprudence, les sciences et arts, les belles-lettres, et l'histoire.

MARTIN (Claude), major-général au service de la compagnie anglaise des Indes orientales, né à Lyon en 1732, m. à Lucknow en 1800, était fils d'un pauvre tonnelier. Il apprit seul les mathématiques et le dessin, s'enrôla à

20 ans dans la compagnie des guides du général Lally qui se rendait dans l'Inde, fit la guerre de 1756, et passa à l'ennemi pendant le siége de Pondichéry. Il fut envoyé au Bengale avec une compagnie de prisonniers français, fit naufrage, échappa presque seul à la mort, et se rendit à Calcutta, où la Compagnie des Indes lui accorda un guidon de cavalerie. Bientôt il acquit la faveur du nabab d'Aoude, qui le nomma surintendant de son arsenal. Il fit une fortune rapide et considérable, et laissa en mourant près de 12 millions de francs, sur lesquels il légua 700,000 livres à chacune des villes de Lyon, de Calcutta, et de Lucknow, pour y fonder, en faveur d'un certain nombre d'enfants des deux sexes, des établissements de bienfaisance qui porteraient le nom de *La Martinière*.

MARTIN (Le Beau), graveur. *V.* SCHŒN.

MARTIN GUERRE. *V.* GUERRE.

MARTIN (Jean-Blaise), célèbre chanteur et acteur de l'Opéra-Comique, né à Paris en 1767, m. en 1837, eut dès sa jeunesse une belle voix de soprano, mais s'adonna à la musique instrumentale, et devint assez fort violon. Plus tard, sa voix étant devenue plus belle, on lui conseilla d'entrer au théâtre, et il débuta en 1788 au théâtre Feydeau avec le plus brillant succès. Il devint en peu de temps aussi habile comédien que chanteur distingué, et eut l'honneur de donner son nom à son emploi, qui était celui des comiques, et particulièrement des valets. Sa voix de baryton était merveilleusement souple et étendue. Martin quitta la scène en 1822, et y rentra pendant quelque temps de 1830 à 1833. Il avait beaucoup de verve, de la tenue et de la distinction. Ses principaux rôles étaient dans *Gulistan, Picaros et Diégo, l'Irato, Lulli et Quinault, Ma tante Aurore, Jean de Paris, le Nouveau seigneur de village, les Voitures versées, le Maître de chapelle*, etc.

MARTIN (Aimé), littérateur, né à Lyon en 1786, m. en 1847, vint de bonne heure à Paris, fit un cours d'histoire littéraire à l'Athénée en 1813, fut attaché en 1814 au *Journal des Débats*, devint secrétaire-rédacteur de la Chambre des députés en 1815, succéda à Andrieux comme professeur de belles-lettres à l'Ecole polytechnique, et fut, en dernier lieu, un des conservateurs de la bibliothèque Ste-Geneviève à Paris. Elève et ami de Bernardin de St-Pierre, il épousa sa veuve et adopta sa fille. On a de lui : *Lettres à Sophie sur la physique, la chimie et l'histoire naturelle*, 1810; *l'Education des mères de famille*, 1834, ouvrage couronné par l'Institut; une édition des Œuvres de Bernardin de St-Pierre, avec un Essai sur sa vie et ses ouvrages, 1817-19, 12 vol. in-8°; des éditions annotées de Racine, de La Rochefoucauld, de Molière, et du *Traité de l'existence de Dieu* de Fénelon.

MARTIN (John), peintre anglais, né en 1789 à Haydon-Bridge, près de Hexham, m. en 1854, travailla d'abord, chez un carrossier de Newcastle, à l'ornementation des panneaux de voiture, vint à Londres en 1806, et étudia sous Charles Musso, peintre en émail. Sa première toile importante, *Sadak à la recherche du fleuve d'Oubli*, n'eut que peu de succès; mais il se fit une immense réputation par les tableaux suivants : *la Chute de Babylone*, 1819; *le Festin de Balthasar*, 1821; *la Destruction d'Herculanum*, 1822; *les Sept plaies*, 1823; *la Création*, 1824; *le Déluge*, 1826; *la Chute de Ninive*, 1828. La hardiesse des conceptions de Martin l'a fait comparer par ses admirateurs à Michel-Ange; il était surtout habile à produire ce vague et ce fantastique qui excitent l'imagination; il tenait avant tout à la puissance des images, à la magie des contrastes; mais il visa trop à l'effet, et ne sut qu'imparfaitement employer la couleur. Il a gravé lui-même, et avec une grande supériorité, ses principales compositions; on lui doit aussi de belles illustrations des Œuvres de Shakspeare et de Milton. Il consacra des sommes considérables à réaliser des projets d'assainissement de la Tamise, de drainage, de ventilation des mines, et autres idées utiles et philanthropiques. B.

MARTIN (SAINT-), île de l'archipel des Petites-Antilles, à 233 kil. N.-N.-O. de la Guadeloupe; par 18° 5′ 3″ lat. N. et 65° 23′ 25″ long. O.; 22 kil. sur 14. Côtes bien découpées, bons mouillages. Sol pierreux, où l'on cultive la canne à sucre, le coton et le tabac. Product. de rhum. Salines. Elle est partagée, depuis 1648, entre les Hollandais qui ont le S., 2,000 hab., ch.-l. *Philipsbourg*, et les Français, qui ont le N., 2,941 hab., ch.-l. *Le Marigot*.

MARTIN-D'AUXIGNY (SAINT-), ch.-l. de cant. (Cher), arr. et à 19 kil. N. de Bourges; 891 hab. Commerce de fruits.

MARTIN-DE-BOSCHERVILLE (SAINT-), vge (Seine-Infér.), arr. et à 12 kil. O. de Rouen, sur la rive dr. de la Seine; 1,000 hab. Très-curieuse église romane, reste d'une abbaye de bénédictins.

MARTIN-CHATEAU (SAINT-), vge (Creuse), arr. et à 11 kil. S.-S.-E. de Bourganeuf; 1,300 hab. L'église contient de curieuses peintures.

MARTIN-DE-LONDRES (SAINT-), ch.-l. de cant. (Hérault), arr. et à 28 kil. N.-N.-O. de Montpellier; 887 hab. Fabr. de bas de soie.

MARTIN-DE-RÉ (SAINT-), ch.-l. de cant. (Charente-Inférieure), dans l'île de Ré, port sur l'Océan et place forte de 3e classe, arr. et à 20 kil. N.-O. de La Rochelle; 1,979 hab. Il se forma autour d'un monastère bénédictin fondé en 735 par Eudes d'Aquitaine. Comm. d'eaux-de-vie, vinaigre, chanvre, sel. Chantiers de construction, corderies, corroieries. Pêche de la morue. Assiégé vainement par les Anglais en 1628; fortifié par Vauban en 1681.

MARTIN-DE-SEIGNAUX (SAINT-), vge, ch.-l. de canton (Landes), arr. et à 38 kil. S.-O. de Dax; 1,715 hab. Aux environs, mines de houille.

MARTIN-D'URIAGE (SAINT-), vge (Isère), arrond. et à 16 kil. S.-E. de Grenoble; 212 hab. Eaux minérales (+ 21° centig.) sulfureuses; établissement de bains très-fréquenté. Ces eaux furent connues des Romains; antiquités.

MARTIN-DE-VALAMAS (SAINT-), ch.-l. de canton (Ardèche), arr. et à 55 kil. S.-O. de Tournon, au confluent de la Dorne et de l'Erieux; 678 hab. Beaux pâturages. Mines de houille.

MARTIN-DE-VALGAGUES (SAINT-), gros bourg (Gard), arr. et à 5 kil. N. d'Alais; 543 hab.

MARTIN-D'OLIVET (SAINT-). *V.* OLIVET.

MARTIN-EN-BRESSE (SAINT-), ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), arr. et à 17 kil. E. de Châlon-sur-Saône; 610 hab.

MARTIN-ÈS-VIGNES (SAINT-), brg (Aube), jadis arr. et à 1 kil. E. de Troyes, y est aujourd'hui annexé. Eglise avec beau portail et vitraux. Petit séminaire. Fabr. de bonneterie.

MARTIN-LA-PLAINE (SAINT-), vge (Loire), arr. et à 30 kil. N.-E. de St-Etienne; 1,095 hab. Fabr. de quincaillerie. Mines de plomb aux environs.

MARTIN-VALMEROUX (SAINT-), vge (Cantal), arr. et à 16 kil. S.-E. de Mauriac; 1,518 hab. Eaux minérales.

MARTIN-DE-LA-CONCHA (SAN-). *V.* QUILLOTA.

MARTIN-DE-VAL-DE-IGLESIAS (SAN-), brg d'Espagne (Nouvelle-Castille), prov. et à 66 kil. N.-O. de Tolède; 3,500 hab.

MARTIN-XITOTÈQUE (SAN-) ou XILOTEPEC, v. du Guatemala, dans le district de Chemaltenango; 5,000 hab.

MARTINA, v. du royaume d'Italie (Prov. de Lecce), à 29 kil. N.-N.-E. de Tarente; 16,659 hab. Elève de vers à soie.

MARTINACH. *V.* MARTIGNY.

MARTINELLI (Dominique), architecte, né à Lucques en 1650, m. en 1718, donna les dessins du palais du prince de Lichtenstein à Vienne, et d'un grand nombre d'autres dans diverses parties de l'Allemagne. Ses ouvrages attestent une puissante invention, une entente parfaite des accessoires, beaucoup de goût pour concilier la solidité et l'élégance. Il a laissé des aquarelles estimées.

MARTINENGO, v. du roy. d'Italie, dans la prov. et à 17 kil. S.-S.-E. de Bergame; 4,319 hab.

MARTINET, colonel d'infanterie sous Louis XIV, inventa, en 1701, la baïonnette à douille (*V.* BAÏONNETTE). On lui attribue aussi l'invention d'un fouet à lanière, appelé de son nom *martinet*, et jadis employé à châtier disciplinairement les soldats.

MARTINEZ (Sébastien), célèbre peintre espagnol, de l'école de Séville, né à Jaen en 1602, m. à Madrid en 1667, nommé peintre de Philippe IV en 1660, cultiva avec un égal succès le paysage et l'histoire. Son dessin est pur, son coloris plein de grâce et d'harmonie. Ses plus belles œuvres sont : la *Nativité*, *St Jérôme*, *St François*, la *Conception* et le *Christ*, qu'il fit pour le couvent du Sacré-Corps à Cordoue; la *Conception* et *St Sébastien*, qui ornent la cathédrale de Jaen.

MARTINEZ (don Joseph LUXAN ou LUZAN), peintre, né à Saragosse en 1710, m. en 1785, étudia à Valence, puis à Naples, où il copia assidûment les tableaux des vieux maîtres, ce qui le rendit très-habile coloriste et lui donna une large exécution. De retour dans sa patrie, il fut nommé peintre de Philippe V. Alors il habita Madrid, où il fonda l'Académie de peinture, dite *de St-Louis*. Il aimait à enseigner, et déployait dans ces fonctions une patience et une aménité singulières. Les églises de Saragosse, Madrid, Huesca, Calahorra et Calatayud renferment ses principaux ouvrages.

MARTINEZ PASQUALIS, chef de la secte d'illuminés dits

Martinistes, né au commencement du XVIIIe siècle en Portugal, m. en 1779 à Port-au-Prince, s'annonça en 1754 par l'institution d'un rite cabalistique d'élus, dits *Cohens* (en hébreu *prêtres*), qu'il introduisit dans quelques loges maçonniques, à Marseille, à Toulouse, et à Bordeaux. Dans cette dernière ville, il enrôla parmi ses disciples Saint-Martin, jeune officier au régiment de Foix, avec lequel on l'a souvent confondu. Après avoir prêché sa doctrine à Paris, il s'embarqua pour St-Domingue en 1778, et de là pour Port-au-Prince. Ses écrits et ceux de ses élèves donnent lieu de croire que sa doctrine est la *Cabale* des Juifs.

MARTIN-GARCIA, île de l'Amérique du S., à l'embouch. de l'Uruguay dans le Rio-de-la-Plata. Occupée par les Français, de 1838 à 1840, pendant un différend avec la république de la Plata.

MARTINI (Martin), jésuite et missionnaire, né à Trente en 1614, m. en 1661, opéra un grand nombre de conversions en Chine. On a de lui : *Atlas sinensis, hoc est, Descriptio imperii sinensis unà cum tabulis geographicis*, Amst., 1655, in-fol., traduit en français la même année; *Sinicæ historiæ decas prima*, Munich, 1658, in-4°, trad. en français par l'abbé Le Pelletier, Paris, 1692, 2 vol. in-12; *de Bello tartarico in Sinis*, Rome, 1654, in-12, trad. en franç. à la suite de l'*Histoire de la Chine* du P. Semedo, Lyon, 1667, in-4°; *Brevis relatio de numero et qualitate christianorum apud Sinas*, Rome, 1654, in-4°.

MARTINI (Le P. Jean-Baptiste), cordelier, le musicien le plus érudit du XVIIIe siècle, né à Bologne en 1706, m. en 1784, ouvrit dans sa ville natale une école de composition, d'où sortirent Sabbatini, Sarti, Mattei. Mozart, Glück, et Jommelli lui demandèrent aussi des conseils. Il a écrit des messes, des motets, des sonates, une *Histoire de la musique*, 1757-81, 3 vol. in-fol. et in-4°, et un *Essai de contre-point*. Sa bibliothèque musicale ne comptait pas moins de 17,000 ouvrages.

MARTINI (Jean-Paul-Egide), musicien, dont le nom véritable était Schwartzendorf, né en 1741 à Freistadt (Haut-Palatinat), m. à Paris en 1816, se fixa de bonne heure en France, où il servit dans les hussards. Il composa des marches militaires, des symphonies, quelques messes et psaumes, et plusieurs opéras : *l'Amoureux de quinze ans*, 1771; *Henri IV, ou la Bataille d'Ivry*, 1774; *le Droit du Seigneur*, 1783; *Sapho*, 1794; *Annette et Lubin*, 1800. On a aussi de lui *la Mélopée moderne, ou l'Art du chant réduit en principes*, 1790, et une *Ecole d'orgue*, 1804. Martini fut surintendant de la musique de Louis XVIII. Il est un des premiers qui aient mis en vogue le genre des *romances*; celle, entre autres, qui a pour titre *Plaisir d'amour*, est restée populaire.

MARTINIÈRE (LA). *V.* LA MARTINIÈRE.

MARTINO (SAN-), v. du royaume d'Italie (Province d'Avellino), à 12 kil. S.-O. de Montefusco; 4,774 hab.

MARTINO-DI-LOTA (SAN-), ch.-l. de cant. (Corse), arr. et à 5 kil. N. de Bastia; 829 hab.

MARTINSBERG, en hongrois *Szent-Martony*, brg de Hongrie, ch.-l. du comitat de Thurocz, à 5 kil. S.-S.-E. de Raab; 2,000 hab. Célèbre abbaye de bénédictins de St Martin, fondée par St Etienne de Hongrie, et fournissant des professeurs aux premières académies et aux gymnases de la Hongrie. Archives et bibliothèque.

MARTINIQUE (La), île de l'océan Atlantique, dans les Petites-Antilles françaises, par 14° 28'-14° 52' lat. N., et 63° 11'-63° 38' long. O.; à 53 kil. S.-E. de la Dominique, 35 N. de Ste-Lucie, 110 S.-E. de la Guadeloupe. Superf., 98,782 hect.; pop. : 137,513 hab., dont 9 à 10,000 blancs, 30,000 mulâtres, et le reste nègres. Cette île, formée de deux presqu'îles réunies par un isthme, est de nature volcanique; les hautes montagnes qu'elle renferme sont généralement des volcans éteints; celui de la *montagne Pelée* (1,650 mèt.) s'est même ranimé tout à coup en août 1851. On distingue encore les pitons du Carbet et de la Soufrière. Les côtes présentent des baies et des ports nombreux. A l'exception des terres élevées, le sol est gras et fertile; le climat est sain dans le voisinage de la mer, très-chaud dans l'intérieur, et la fièvre jaune est fréquente. Un quart de l'île est couvert de forêts impénétrables : un tiers seulement est cultivé. Les productions sont celles des Antilles : café très-estimé (on n'en a plus assez pour la consommation du pays), cacao, coton, sucre, tabac *macouba*, tafia et rhum. Exportation de sucre brut : 32,954,368 kilogrammes, en 1860; le chiffre des affaires avec la métropole s'est élevé à plus de 48 millions de francs. On importe les poissons secs, les farines, les légumes secs, les vins et les peaux. La Martinique forme un gouvernement, divisé en deux arrondissements; *Fort-de-France* et *St-Pierre*. Un évêché a été érigé à la Martinique en 1850.—Découverte par Christophe Colomb en 1493, le jour de la St-Martin, d'où son nom, fut occupée au nom de la France par L'Olive et Duplessis en 1635, colonisée par Denambuc la même année, elle passa tour à tour à la Compagnie française des îles d'Amérique, et à la Compagnie des Indes-Occidentales; rattachée au domaine de l'Etat en 1675, déclarée ch.-l. des Antilles françaises en 1717, elle tomba au pouvoir des Anglais en 1762, mais fut rendue à la France par le traité de Versailles, 1783. Les Anglais la reprirent plusieurs fois, en 1794, 1802, 1809, 1815. La France n'en reprit possession qu'en 1818. La Martinique est sujette à des tremblements de terre, dont les plus funestes ont été ceux de 1776, 1779, 1780, 1788, 1813, 1817, 1823 et 1839. Les esclaves y ont été affranchis en 1848. F—T.

MARTINISTES. *V.* MARTINEZ PASQUALIS.

MARTIRES (RIO-DE-LOS-), riv. des États-Unis, porte d'abord le nom de Rio-de-los-Piramides, coule au S.-O. et se jette dans le Grand-Océan à San-Luis-de-Rey. Cours de 700 kil., dans l'État de Californie.

MARTONY (KIS-). *V.* EISENSTADT.

MARTONY (SZENT-). *V.* MARTINSBERG.

MARTORANO, v. du royaume d'Italie (Province de Catanzaro), à 15 kil. N.-N.-O. de Nicastro; 2,000 hab. Evêché suffragant de Cosenza.

MARTORY (SAINT-), ch.-l. de cant. (Hte-Garonne), arr. et à 20 kil. N.-E. de St-Gaudens, sur la rive g. de la Garonne; 1,113 hab. Draps communs. Aux environs, mines de houille, carrières de pierres, ruines de plusieurs châteaux.

MARTOS, anc. *Tucci*, *Tuccitana*, *Augusta Gemella*, v. d'Espagne (Andalousie), prov. et à 17 kil. S.-O. de Jaen; pop. de la commune : 11,092 hab. Cette ville devint colonie romaine sous Auguste. Le roi Ferdinand III la prit aux Arabes en 1225, et la donna à l'ordre de Calatrava, dont on voit encore l'anc. château.

MARTRES, vge (Haute-Garonne), arr. et à 41 kil. S.-O. de Muret; 1,896 hab. Quelques restes de constructions romaines. Comm. de grains et bestiaux; manuf. de faïence.

MARTRES-DE-VEYRE (LES), brg (Puy-de-Dôme), arr. et à 14 kil. S.-E. de Clermont-Ferrand; 1,759 hab. Eaux minérales. Comm. de vins.

MARTYN (Thomas), naturaliste anglais, né en 1735, m. en 1825, professeur de botanique à l'université de Cambridge, a laissé : *le Conchologiste universel*, en anglais et en français, Londres, 1784, 2 vol. in-fol.; *Flora rustica, exhibiting accurate figures of such plants*, ibid., 1792-94, 4 vol. in-8° et 144 pl.; *English entomologist*, ibid., 1792, gr. in-4°; *Figures of non descript lepidopterous insects*, ibid., 1797, in-4°; *Aranei, or a natural history of spiders*, 1793, in-4°.

MARTYR (Pierre VERMIGLI, dit Pierre), célèbre théologien protestant, né à Florence en 1500, entra fort jeune dans les chanoines réguliers de St-Augustin à Fiesole, en sortit à la suite de quelques remontrances que lui attiraient ses opinions, visita Zurich, Bâle, Strasbourg, où il s'engagea de plus en plus dans les idées de la Réformation, se maria en 1546, passa, l'année suivante, en Angleterre, enseigna la théologie à Oxford, mais dut revenir sur le continent à l'avénement de Marie Tudor, 1553. Il aurait voulu réunir les différentes sectes séparées de l'Eglise romaine. On a de lui : *Locorum communium theologicorum tomi* III, Bâle, 1580-1581-1583, 3 vol. in-fol.; *Epistolæ*, 1670, in-fol. B.

MARTYRS (Ere des). *V.* DIOCLÉTIEN.

MARTYRS (Rivière des). *V.* MARTIRES (RIO-DE-LOS-).

MARUCELLI (François), prélat italien, né à Florence en 1625, m. en 1713, construisit à Rome un magnifique palais, et l'enrichit d'une bibliothèque, dont il laissa la disposition aux gens de lettres. Sa ville natale lui dut l'établissement d'une autre bibliothèque, qui porte encore son nom.

MARV ou MERV-CHAH-DJIHAN, anc. *Antiochia Margiana*, v. du Turkestan indépendant, à 380 kil. S.-S.-O. de Boukhara, près de la Perse; 3,000 hab. Anc. capit. des sultans seldjoucides, déchue depuis sa ruine par les Uzbecks, en 1786.

MARVEJOLS, *Marologium*, *Maringium*, s.-préf. (Lozère), à 20 kil. O.-N.-O. de Mende; 4,454 hab. Tribunal de 1re instance; collége, école secondaire ecclésiastique. Filatures de laine; fabr. de cadis et de serges. Comm. de chapellerie, draps et étoffes de laine.—Ville très-ancienne, prise sur les calvinistes et détruite en 1586 par le duc de Joyeuse; rebâtie en 1592, elle fut dépeuplée par une peste en 1701.

MARVELL (André), écrivain anglais, né à Kingston-upon-Hull (York) en 1620, m. en 1678. Élève de l'université de Cambridge, il devint secrétaire de la légation anglaise à Constantinople, et, à son retour, secrétaire et ami de Milton, 1657. Dès 1660, il fit partie du parlement, où il jouit d'une grande influence, quoiqu'il y prît rarement la parole. Il se fit connaître surtout par des satires, quelquefois grossières, mais d'une verve facile, contre les docteurs de l'église anglicane et les royalistes. Charles II essaya en vain de le gagner; il repoussa toutes ses offres, malgré sa pauvreté. On a de lui encore quelques poëmes, des pamphlets républicains, et un *Tableau de l'origine du papisme et du gouvernement arbitraire en Angleterre*, 1678, in-fol. La meilleure édition de ses œuvres est celle de 1776, 3 vol. in-4°. A. G.

MARVILLE, vge (Meuse), arr. et à 10 kil. S.-E. de Montmédy; 1,307 hab. Fabr. de clous. Autrefois fortifiée et titre de comté.

MARWAR. *V.* DJOUDPOUR.

MARYANDINES. *V.* MARIANDINES.

MARYBOROUGH, v. d'Irlande, capit. du comté de la Reine (Leinster), station du chemin de fer du Sud-Ouest, à 80 kil. S.-O. de Dublin; 2,857 hab. Maison d'aliénés. Près de là, ruines de la forteresse de *Dunamare*, résidence royale, démantelée par les républicains en 1650.

MARY-ISLAND, île de la Gambie (Afrique anglaise), au confluent de la Gambie et de l'Océan; 2,740 hab.

MARYLAND, un des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, borné au N. par la Pensylvanie, à l'O. par la Virginie et la Colombia, à l'E. par la Delaware et l'océan Atlantique, au S. par la baie de Chesapeake, qui le divise en 2 parties appelées *Côtes de l'Est*, et *Côtes de l'Ouest*; entre 38°-39° 40′ lat. N., et 77° 20′-81° 40′ long. O.; superf., 28,383 kil. carr. Ch.-l., *Annapolis*. Pop., 687,034 h., dont 87,188 esclaves jusqu'en 1865. Climat sain et doux dans la région montagneuse, chaud et malsain dans la plaine. Cet Etat est couvert par les monts Alleghanys au N.-O., arrosé par la Susquehannah et la Potomac, et fertile en céréales, maïs et tabac fort estimé. Ses richesses minérales consistent en houille, fer, cuivre sulfureux, chrome, alun, vitriol vert, et beaux marbres. Il est divisé en 20 comtés. Annexé originairement à la Virginie, le Maryland fut cédé en 1632 à lord Baltimore, qui y établit en 1634 une colonie de 200 catholiques; ce sont-ci lui donnèrent le nom de *Terre de Marie* (Mary-land), en l'honneur de Henriette-Marie, femme de Charles Ier. Le Maryland se constitua en Etat en 1776, et adopta la constitution des Etats-Unis en 1788. Il est représenté au Congrès par 2 sénateurs et 5 représentants. Le gouverneur, chargé du pouvoir exécutif, est élu pour 4 ans par le peuple; le pouvoir législatif appartient à une assemblée générale, composée d'un sénat de 22 membres et d'une chambre des représentants de 74 membres. Tous les blancs résidant depuis un an dans l'Etat, depuis six mois dans le comté ou la ville où ils doivent rester, possèdent le droit de suffrage. O.

MARYPORT, v. d'Angleterre (Cumberland), port sur la mer d'Irlande, à 43 kil. O.-S.-O. de Carlisle, avec chemin de fer; 3,311 hab. Bains de mer très-fréquentés. Chantiers de construction; manuf. de coton; exportation de houille pour l'Ecosse et l'Irlande. Fabr. de glaces.

MARZA-SOUZA, *Sosuza*, *Apollonia*, v. de la régence de Tripoli, dans le Barcah, à 80 kil. O. de Derne. Beaucoup de ruines antiques.

MARZA-MUSCIETTE. *V.* VALETTE (CITÉ-).

MAS-A-FUERA et MAS-A-TIERRA. *V.* JUAN FERNANDEZ (Iles de).

MAS-CABARDÈS (LE), ch.-l. de cant. (Aude), arr. et à 23 kil. N. de Carcassonne; 806 hab.

MAS D'AGENAIS (LE), ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), arr. et à 13 kil. O.-N.-O. de Marmande, sur la rive g. de la Garonne; 1,284 hab.

MAS D'AZIL (LE), ch.-l. de cant. (Ariége), arr. et à 22 kil. O.-S.-O. de Pamiers; 1,336 hab. Eglise calviniste. Autrefois fortifié, vainement assiégé par les catholiques en 1625. On remarque une caverne où s'engouffrent les eaux de l'Arize.

MAS SAINTES-PUELLES (LE); vge (Aude), arr. et à 7 kil. S. de Castelnaudary; 1,258 hab. Autrefois fortifié, assiégé par le duc de Joyeuse en 1585, ruiné par l'armée de Louis XIII en 1623.

MASACCIO, dit aussi *Tommaso Guidi di San-Giovanni*, peintre florentin, né en 1417, m. en 1443, était un de ces hommes naïfs que leur vocation absorbe au point de les rendre insensibles pour tout le reste. Gauche, distrait et rêveur, il fut sans cesse préoccupé de son art. Frappé uniquement des apparences, le vulgaire changea son nom de Tommaso en celui de Masaccio, augmentatif ridicule. Il faisait cependant des prodiges. Splendeur du coloris, suavité du clair-obscur, attitudes pleines de mouvement, expressions fortes et naturelles, tous les mérites se trouvaient rassemblés dans ses œuvres. Il dessinait, au fond de ses tableaux, des monuments en perspective, qui produisaient une complète illusion. Son maître, Masolino da Panicale, étant mort, pendant qu'il historiait la chapelle des Brancacci, Masaccio hérita du travail interrompu. Là, son talent prit de nouvelles forces; une longue suite de peintures lui permit de déployer tant d'imagination, de sentiment et d'adresse, que tous les grands dessinateurs de l'Italie, sans excepter Michel-Ange et Raphaël, ont profité en étudiant ses compositions. A 26 ans, le pauvre artiste mourut, selon l'opinion commune, empoisonné par des jaloux. Il fut le premier peintre italien qui posa ses personnages sur la plante de leurs pieds; ses prédécesseurs les plaçaient toujours debout sur la pointe, faute de savoir exécuter assez habilement les raccourcis. A. M.

MASANIELLO (Thomas Aniello, par corruption), pêcheur célèbre, né en 1622 à Amalfi, m. en 1647, se mit, âgé de 25 ans, à la tête des Napolitains révoltés contre l'Espagne, 1647, qui les accablait d'impôts. Il assiégea le duc d'Arcos, vice-roi, et, contenant la multitude, demanda l'abolition des impôts sur les denrées. Il consentait à traiter avec le vice-roi pour assurer les priviléges du peuple, et dictait les conditions en maître. Pendant les négociations, on essaya de l'assassiner; la fureur du peuple s'accrut; Masaniello désarma les nobles, établit une justice rigoureuse, un gouvernement régulier, puis voulut déposer l'autorité; le peuple ne le lui permit pas. Tous ces événements se passèrent en quatre jours. Alors le pêcheur parut ébloui de sa fortune; une sorte de vertige le saisit; il devint arrogant et cruel. C'était peut-être l'effet d'un poison que le duc d'Arcos lui avait fait donner dans un festin. Quoi qu'il en soit, Masaniello, bientôt abandonné des siens, fut assassiné par ordre du vice-roi, après huit jours de royauté. Il est le héros de deux opéras, *Masaniello*, par Carafa, et *la Muette de Portici*, par Scribe, musique d'Auber.

MASARIS, nom anc. de MAZZARA.

MASAU, nom allemand de la MAZOVIE.

MASBATE (Ile), une des Philippines, au S. de Luçon; par 11° 52′-12° 37′ lat. N. et 120° 50′ long. E.; 100 kil. sur 60; 1,200 hab. On en tire de l'or, de l'ambre, du sel, de la cire et du riz.

MASCAGNI (Paul), anatomiste, né en 1752 au Castelletto, près de Sienne, m. à Florence en 1815. Sa première éducation fut négligée; mais, venu à Sienne pour suivre les cours de médecine, il se fit remarquer dès le début par son intelligence. En 1774, il succéda à son maître Tabarani dans la chaire d'anatomie. Ses travaux sur l'anatomie de structure et les vaisseaux lymphatiques le firent connaître en Europe; il fut appelé en 1800 à une chaire de l'Université de Pise; en 1801, il fut nommé professeur à Florence. L'Institut de France le nomma associé étranger. Parmi ses ouvrages on remarque les suivants, chefs-d'œuvre de science et d'iconographie : *Vasorum lymphaticorum historia*, Sienne, 1787, in-fol., 41 planch.; *Anatomia universa*, Pise, 1823-32, 44 planch., ouvrage incomplet. Il a complété la collection des pièces d'anatomie en cire qui se trouve à Florence. D—G.

MASCALI, v. de Sicile, à 30 kil. N.-N.-E. de Catane, près de la côte; 3,000 hab. Exportation de vins rouges estimés.

MASCALUCIA, v. de Sicile, à 7 kil. N. de Catane; 3,897 hab. Presque détruite par l'éruption de l'Etna en 1669, et par le tremblement de terre de 1818.

MASCARA, v. forte d'Algérie, subdivision militaire, province et à 96 kil. S.-S.-E. d'Oran, 72 de Mostaganem, 368 d'Alger, sur la pente S. de la première chaîne de l'Atlas; 8,629 hab. Ch.-l. d'une subdivision militaire et d'une sous-préfecture. Anc. résidence d'un bey. Fabr. de burnous noirs et de tapis. Premier quartier-général d'Abd-el-Kader, auquel elle fut prise par les Français en 1835; rendue à l'émir par le traité de la Tafna, 1837, elle fut reprise en 1841. Depuis 1851, elle forme une commune, qui a pour annexes les villages agricoles de *St-André* et de *St-Hippolyte*. L'ancienne province de Mascara, comprenant celle de Tlemcen, était bornée au N. par la Méditerranée et la prov. d'Alger, à l'O. et au S. par le Maroc, au S. par le Sahara, et à l'E. par la province de Titteri; 330 kil. sur 190. B.

MASCARADE. *V.* CARNAVAL et MASQUES.

MASCAREIGNES (Iles), en portugais *Mascarenhas* (du nom du navigateur qui découvrit l'île de Bourbon en 1545),

archipel de la mer des Indes, à l'E. de Madagascar, et comprenant les îles de Bourbon où la Réunion, Maurice ou île de France, Rodrigue, et Cargados.

MASCARET, lame d'eau, haute de 3 mèt. environ, qui remonte avec fracas, sous l'action de la marée, le courant de la Dordogne jusqu'à 30 kil., particulièrement en août et en septembre. Ce phénomène se produit aussi dans la Seine sous le nom de *Barre*.

MASCARON (Jules), célèbre prédicateur, fils d'un avocat, né à Marseille en 1634, m. en 1703, entra en 1650 dans la congrégation de l'Oratoire, professa dans plusieurs colléges, et débuta à Angers, en 1663, dans la carrière de la prédication. Il obtint le plus grand succès. L'éloquence de la chaire était encore informe; s'il ne la dégagea pas tout d'un coup de sa rudesse, de ses subtilités, de son enflure, il lui donna une harmonie, une vigueur, et parfois une magnificence, qui firent le plus grand effet sur ses contemporains. Il prêcha à la cour l'Avent de 1666, et le Carême de 1669, fut chargé en 1670 de l'oraison funèbre de Henriette d'Angleterre, et nommé évêque de Tulle en 1671. La conversion de Turenne était en partie son ouvrage : il fit son oraison funèbre en 1675, et c'est son chef-d'œuvre. En 1679, il eut l'évêché d'Agen, prêcha encore à la cour l'Avent et le Carême en 1683, 1684 et 1694, et convertit beaucoup de calvinistes dans son diocèse. Ses *Oraisons funèbres*, au nombre de 5, furent publiées en 1704, un vol. in-12. J. T.

MASCATE, v. forte d'Arabie (prov. d'Oman), port important, sur une baie du golfe Persique, capitale des Etats de l'iman de Mascate, qui cependant réside d'ordinaire à Zanzibar; par 23° 38' lat. N. et 56° 20' 32" long. E.; 60,000 hab. Entrepôt et commerce maritime des produits de la côte E. de l'Afrique, des Indes et des îles de la Malaisie: riz, sucre, café, coton, dattes, gomme, peaux, ivoire, chevaux, etc. Marché des perles d'Ormuz. Construction de navires, les meilleurs de l'Arabie. Consuls français, anglais et américain. L'un des plus chauds climats. Albuquerque, en 1507, la prit pour les Portugais, qui en furent chassés par les Arabes en 1648.—Les Etats de Mascate, qui s'étendent entre 53° et 57° 50' long. E., 22° et 27° lat. N. (540 kil. sur 280), sont formés de toute la côte O. du golfe Persique en Arabie, des îles de Kischm et Ormuz, d'une partie des prov. persanes du Farsistan et du Kerman, de Zanzibar, Juba, Mélinde, Sofala, Magadoxo, Mombas, Pemba, etc.; 10,000,000 hab. Affranchi en 1648, l'imanat de Mascate ne fut constitué qu'en 1730. L'iman est non-seulement chef et grand-prêtre, mais encore le grand négociant de ses Etats; il a 75 navires et 20 millions de revenu. Menacé vers 1803 par la secte des Wahabites, les Anglais sauvegardèrent son indépendance.

MASCHERONI (Laurent), poëte et mathématicien, né à Bergame en 1750, m. en 1808, s'appliqua d'abord à l'étude des lettres. A 18 ans, il enseignait les langues grecque et latine à Bergame; il fut ensuite professeur à Pavie. Il avait 27 ans lorsque la lecture d'un livre de mathématiques le décida à se livrer à l'étude de cette science, qu'il enseigna successivement à Bergame et à l'université de Pavie. Le plus célèbre des écrits mathématiques de Mascheroni est une *Géométrie du compas*, Milan, 1795, trad. en français par Carette, 1798 et 1828, 1 vol. in-8°. Dans cet ouvrage, que Bonaparte fit connaître en France à son retour d'Italie après le traité de Campo-Formio, l'auteur s'est exercé à réduire au seul usage du compas la solution des questions de géométrie élémentaire. En 1798, Mascheroni vint en France comme membre de la commission italienne du nouveau système des poids et mesures. On lui doit encore : *Sulle curve che servono a delineare le ore ineguali degli antichi nelle superficie plane*, Bergame, 1784, in-4°; *Recherches sur l'équilibre des voûtes*, Bergame, 1785, in-4°; *Méthode pour la mesure des polygones plans*, Bergame, 1787, in-8°; *In morte Bordæ Elegia*, Paris, 1799, in-fol.; *Invito di Dafni a Lesbia*, poëme où il décrit avec un art merveilleux le cabinet d'histoire naturelle de Pavie. V.

MASCLEF (François), savant hébraïsant, né à Amiens en 1663, m. en 1728, est connu surtout par le système de la lecture de l'hébreu sans points-voyelles, à l'appui duquel il publia : *Grammatica hebraïca, à punctis aliisque inventis massorethicis libera*, Paris, 1716, in-12, et qu'il appliqua aux langues chaldaïque, syriaque et samaritaine dans une grammaire de ces langues imprimée à Paris, 1731, in-12. Sa méthode a été vivement attaquée. On a encore de cet auteur : *Conférences ecclésiastiques du diocèse d'Amiens*, in-12; *Catéchisme d'Amiens*, in-4°.

MASCOV ou MASCOU (Jean-Jacques), jurisconsulte allemand, né à Dantzick en 1689, m. en 1762, a laissé : *Histoire des Allemands*, Halle, 1726, 2 vol. in-4°, trad. en français; *Abrégé de l'histoire de l'Empire germanique*, 1712, refondu sous le titre d'*Introduction à l'histoire de l'Empire romain jusqu'à la mort de l'empereur Charles VI*, 1747; *Principes du droit public de l'Empire germanique*, Leipz., 1729, in-4°; *Commentaires sur l'histoire de l'Empire*, 1741-48-53, 3 vol. in-4°, etc. Les ouvrages de Mascov sont estimés, et ses histoires conçues dans un bon système de composition.

MASDEU (Jean-François), jésuite espagnol, né à Barcelone vers 1740, m. en 1817, a laissé : *Historia crítica de España y de la cultura española en todo genero*, Madrid, 1783-1800, 20 vol. in-4°, ouvrage d'une immense érudition, mais prolixe.

MASENIUS (Jacob), jésuite allemand, né en 1606 à Dalen (duché de Juliers), m. en 1681 à Cologne, où il professa les belles-lettres, est auteur de beaucoup d'ouvrages polémiques, littéraires et historiques. Il n'est connu auj. que par un poëme latin en 5 liv., *Sarcothea*, dont un critique écossais, Lauder, fit grand bruit, prétendant que Milton l'avait copié. Ce poëme manque de plan; on y trouve de belles descriptions; la latinité en est franche et vigoureuse. Il a été imprimé à part par Lauder, Lond., 1753, in-8°; par Barbou, Paris, 1771; et traduit par Dinouart, 1757. On peut encore citer de Masenius un *Epitome annalium Trevirensium*, et un panégyrique en vers de Charles-Quint, traduit en français par Ansart, 1774, in-8°. D—R.

MASHAM (Abigaïl), favorite de la reine Anne d'Angleterre, née à la fin du XVII^e siècle, m. vers 1730, était cousine-germaine de la duchesse de Marlborough. Son père, riche marchand de la Cité de Londres, ayant éprouvé des pertes considérables, elle fut réduite à servir dans de grandes maisons, entra d'abord chez lady Rivers, puis chez sa cousine (alors lady Churchill), qui lui obtint bientôt une place de femme de chambre auprès de la princesse Anne. Abigaïl, qui conserva cette fonction quand sa maîtresse fut devenue reine, sut si bien s'insinuer dans son esprit, qu'elle supplanta la duchesse de Marlborough, devenue insupportable par son humeur hautaine et ses caprices impérieux. En 1707, elle épousa Masham, qui, en 1711, fut nommé pair et baron. Après la mort de la reine, elle se retira de la cour, et mourut oubliée.

MASHAM, brg et paroisse d'Angleterre, comté et à 48 kil. N.-O. d'York (North-Riding), sur l'Ure; 2,800 hab. Fabr. de lainages.

MASINA, Etat de Nigritie, au S.-E. de celui de Tombouctou, sur la rive g. du Djoliba, et près du lac Dibbie, a pour ch.-l. une ville de même nom.

MASINISSA, roi des Massyliens, dans la Numidie orientale, m. en 149 av. J.-C., combattit d'abord en Afrique contre Syphax, roi des Massésyliens, à l'O., puis en Espagne contre Publ. et Cn. Scipion en 212. Gagné par la générosité du jeune Scipion, qui lui renvoya libre son neveu Massiva, il traita avec Rome, fut vaincu par Syphax en voulant rentrer dans ses Etats après la mort de son père, seconda le débarquement de Scipion, 203, et prit, avec Lælius, Syphax lui-même. La femme de Syphax, Sophonisbe, avait d'abord été fiancée à Masinissa; il l'épousa pour la soustraire à l'esclavage; mais Scipion la réclamant, il ne voulut pas renoncer à une puissante alliance, et envoya à Sophonisbe une coupe de poison. Mis en possession de tout le pays, depuis la Mauritanie jusqu'à Cyrène, il introduisit la civilisation chez les Numides, et, par l'ordre de Rome, inquiéta sans cesse Carthage, dont il prépara la ruine. Il mourut âgé de plus de 90 ans; Scipion Emilien partagea ses Etats entre Micipsa, Gulussa, et Manastabal, ses trois fils légitimes. A. G.

MASIUS MONS, auj. *Karadja-dagh*, chaîne de montagnes de la Mésopotamie, au N., se détachait du Taurus, et s'étendait de l'Euphrate au Tigre, en passant au S. de la Mélitène.

MASK (Lough), lac d'Irlande (Mayo et Galway), afflue, par un canal souterrain, au lac Corrib. Superf., 10,358 hect.

MASKATE. *V.* MASCATE.

MASKELYNE (Nevil), astronome, né à Londres en 1732, m. en 1811, est un de ceux qui ont le plus contribué au perfectionnement des instruments et des méthodes d'observation. Il commença par calculer, d'après les observations de Bradley, des tables de réfraction, qui furent longtemps employées. En cherchant à s'affranchir d'irrégularités qu'il reconnut dans un secteur qu'il avait emporté avec lui à Ste-Hélène, 1761, il fut conduit à la découverte d'un meilleur mode de suspension pour le fil à plomb. A son retour, il proposa le plan d'*Almanach nautique* que Lacaille avait conçu, et réussit à le faire adopter. En 1765,

il entra à l'observatoire de Greenwich. Là, pendant 47 ans, il fit des observations avec une exactitude qui n'était pas due seulement à la perfection des instruments dont il disposait, mais aussi à la précision des méthodes introduites par lui dans la pratique. Ces observations ont été publiées par cahiers chaque année. Maskelyne a fait en Ecosse, postérieurement à l'expérience imparfaite de Bouguer au Pérou, des observations sur l'attraction des montagnes; il a conclu en particulier de ses expériences, que la densité de la terre devait être 4 ou 5 fois celle de l'eau, résultat peu éloigné de celui trouvé par Cavendish. Maskelyne a été l'éditeur des *Tables lunaires* de Mayer. On a de lui : plusieurs Mémoires dans les *Transactions philosophiques* et *le Nautical almanach; British mariner's guide*, 1763; *Tables requisite to be used with the nautical ephemeris*, 1781. V.

MASMUNSTER. *V.* MASSEVAUX.

MASNADIERI. *V.* LEUDES.

MASON (Charles), astronome anglais, m. en 1787, est connu surtout pour quelques perfectionnements ajoutés aux *Tables lunaires* de Mayer, et pour avoir exécuté avec Dixon la mesure d'un degré du méridien en Pensylvanie.

MASON (William), poëte anglais, né en 1725, d'un ministre du Yorkshire, m. en 1797, se lia à Cambridge avec Gray, dont il devait être l'exécuteur testamentaire et l'éditeur. En 1748, son poëme antijacobite d'*Isis* appela une réponse de Th. Warton. En 1752, il publia une tragédie d'*Elfrida* dans la manière antique, froide imitation que ne supporta pas la scène. Chapelain du roi et vicaire à Aston, il donna quelques odes, que Colman et Lloyd critiquèrent amèrement. Il revint donc au théâtre : *Caractacus*, quoique vivement écrit, ne resta pas au répertoire. Son poëme du *Jardin anglais* et ses *Elégies*, 1762, réussirent mieux. La peinture et la musique religieuse l'occupèrent aussi avec succès. Ses poëmes politiques (*Aux officiers de la marine britannique*, 1779; *Palinodie*, etc.) montrent sa versatilité plus que son talent poétique. Il est l'auteur de l'*Epître héroïque à Sir W. Chambers*, et d'autres pièces satiriques signées Mac-Gregor. C'est dans la poésie descriptive qu'il a excellé, malgré trop d'enflure. Ses œuvres ont été recueillies à Londres, 1811, 4 vol. in-8°.

MAS'OUD ou MASSOUD (Abou-Saïd), prince gaznévide, fils aîné de Mahmoud, reçut de lui l'Irak persan, le Kharism et une partie du Khoraçan. Mais quand Mahmoud fut mort, en 1030, il attaqua son jeune frère Mohammed, possesseur de Gazna, s'empara de sa personne, et lui fit crever les yeux. Il soumit le Mekran en 1031, fit des expéditions heureuses dans l'Hindoustan, 1033, et dans le Tabaristan, 1034, mais perdit contre les Turcs Seldjoukides, en 1038, la bataille de Zendékan, se vit enlever le Khoraçan, et fut assassiné en 1042 par un fils de Mohammed. B.

MAS'OUD (Gaïath-Eddyn), sultan seldjoukide de Perse, 1134-54, déposa Raschid, calife de Bagdad, pour mettre à sa place Moctafy, 1136. Après lui, la prospérité de sa dynastie s'évanouit.

MAS'OUD Ier, sultan seldjoukide d'Iconium, 1117-56, 2e fils de Kilidje-Arslan, soutint une guerre de 26 ans contre l'empereur grec Jean Comnène, fit une expédition infructueuse contre Josselin Ier, comte d'Edesse, et s'unit à Manuel Comnène pour faire échouer la croisade de l'empereur Conrad III et de Louis VII, roi de France.

MAS'OUD II, dernier sultan seldjoukide d'Iconium, 1283-94, fut en guerre avec Amer-Khan, émir turc, le fit égorger, et périt à son tour dans une bataille que lui livra le fils d'Amer. Ses Etats tombèrent au pouvoir des Turcs ottomans.

MAS'OUDI ou MASSOUDI (Aboul-Hassan-Ali), historien arabe, né à Bagdad vers la fin du IXe siècle, m. en 956, passa la plus grande partie de sa vie à voyager. Il parcourut la Perse, l'Inde, Ceylan, la Transoxiane, l'Arménie, l'Empire grec, l'Afrique orientale et particulièrement l'Egypte, enfin une partie de l'Espagne; il paraît même avoir visité Madagascar. Il termina ses voyages par la Palestine, et revint, après 27 ans d'absence, à Bassora, puis à Bagdad en 943. Obligé bientôt de quitter sa patrie, sans doute à cause de ses opinions religieuses (il était de la secte des Motazalites), il se retira en Egypte, et mourut à Fostah. Mas'oudi est un polygraphe : histoire, géographie, astronomie, religion, il embrasse tout, et fait preuve, en toutes choses, de connaissances solides. Il était versé, non-seulement dans les sciences de l'islamisme, mais encore dans la connaissance de l'antiquité grecque et de l'histoire sacrée. Il n'a rien négligé pour être exact; il a visité les lieux, consulté les traditions, recherché les documents, conversé avec tous ceux qui pouvaient l'éclairer et l'instruire. Ses livres sont, sur bien des points, le dernier mot de la science à l'époque où il a vécu. La plus volumineuse de ses compositions, ses *Mémoires du temps* (Akhbar-Alzemann), est auj. perdue. Mais le *Moroujd-Eddheheb* (Prairies d'or et mines de pierres précieuses), qui paraît être un abrégé de son grand ouvrage, est un véritable trésor historique et littéraire. Mas'oudi examine, compare les opinions des anciens philosophes de la Grèce, des Indiens, des Sabéens sur l'origine du monde, discute les systèmes chronologiques, les hypothèses des astronomes et des philosophes sur la forme et la dimension de la terre, passe en revue et décrit toutes les régions célèbres de l'ancien monde depuis la Galice et la Gascogne jusqu'à la Chine, et depuis l'île de Madagascar jusqu'au cœur de la Russie, et fait l'histoire de l'Europe depuis la venue de Mahomet jusqu'au xe siècle. Le *Moroujd-Eddheheb* a été trad. par Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, Paris, 1861-64. La Bibliothèque impériale de Paris possède le dernier ouvrage que composa Mas'oudi, le *Ketab altanbyh* (livre de la manière d'acquérir l'honneur). F—T.

MASOVIE. *V.* MAZOVIE.

MASPHAT, c.-à-d. *lieu élevé*, v. de Palestine, dans la tribu de Juda, entre Hébron et Jérusalem. Saül y fut élu roi.

MASQUE, faux visage qui sert à déguiser celui qui s'en couvre. Les anciens faisaient usage de masques dans les fêtes de Bacchus, les festins, les triomphes, etc., tout aussi bien que pour les représentations scéniques. Ils en fabriquèrent d'abord en écorce, puis en cuir, en bois, et en airain. Certains chevaliers, au moyen âge, se couvraient le visage dans les tournois, afin de rester inconnus. La première *Mascarade*, fête travestie et masquée, eut lieu, en France, au mariage d'Isabeau de Bavière et de Charles VI, 1389. Ce fut dans un divertissement de ce genre que le même prince, déguisé en Satyre, faillit être brûlé vif. Au temps de François Ier, les femmes, pour garantir leur teint des injures de l'air, adoptèrent des masques appelés *loups*, en velours noir doublé de taffetas blanc. Henri III et ses courtisans suivirent cet exemple. Le masque était, du reste, une mode interdite à la bourgeoisie. Brillantes sous Henri IV, peu encouragées par Louis XIII, les mascarades reprirent un grand éclat pendant le règne de Louis XIV. Le masque, abandonné pour le fard et les mouches par les femmes du XVIIIe siècle, ne figura plus que dans les bals et fêtes du carnaval. La Révolution les proscrivit; mais, en 1800, les mascarades reparurent, et de cette année date la fabrication française des masques en cire et en carton.

MASQUE DE FER (l'homme au), personnage inconnu qui fut amené dans la forteresse de Pignerol vers 1662 ou 1666, et que l'on contraignit, jusqu'à la fin de ses jours, à porter un masque de velours noir, avec des articulations en fer, tout en lui témoignant de grands égards. Confié à la garde de Saint-Mars, il le suivit à l'île Ste-Marguerite en 1686, et à la Bastille en 1698; ce fut là qu'il mourut, le 19 novembre 1703. Après qu'on lui eut mutilé le visage pour le rendre méconnaissable, il fut enterré, sous le nom de Marchiali, dans le cimetière St-Paul. On brûla tout ce qui avait été à son usage; on fit gratter et blanchir les murailles de la chambre qu'il avait occupée; on enleva les carreaux, pour voir s'il n'aurait pas caché quelque billet. On déclara qu'il avait 45 ans, bien qu'il parût alors en avoir 60. En 1789, après la prise de la Bastille, on trouva lacérées, dans les registres de cette prison, les pages qui auraient pu contenir quelques renseignements. On a prétendu, sans vraisemblance, que l'homme au masque de fer était le surintendant Fouquet. Les autres personnages, en qui l'on a voulu voir le mystérieux prisonnier, mais par pure conjecture, sont : le comte de Vermandois, qui aurait été enfermé pour avoir soufflété le grand-dauphin, et qui disparut de la cour et du monde vers l'âge de 16 ans; le duc de Beaufort, disparu au siége de Candie en 1669; un neveu de Jacques II, le duc de Monmouth, qui aurait été ainsi soustrait au supplice après sa révolte; un ministre du duc de Mantoue, Girolamo Magni ou Matthioli (*V. ce mot*), ou son secrétaire Jean de Gonzague; un frère jumeau de Louis XIV, qu'on aurait fait disparaître pour prévenir des rivalités funestes; un enfant adultérin d'Anne d'Autriche et du duc de Buckingham; enfin le fruit d'un mariage secret de la même reine, devenue veuve, avec le cardinal Mazarin. C'est là un secret impénétrable. B.

MASQUE SCÉNIQUE, *prosôpeion*, *Persona*, figure de bois, plus forte que nature, à l'usage des acteurs tragiques ou comiques chez les anc. Grecs et les anc. Romains, et dont ils se couvraient toute la tête comme d'un casque,

car elle avait une chevelure, et souvent une longue barbe. Les masques étaient enluminés, et leur physionomie représentait l'âge, le caractère, les sentiments exprimés dans le rôle de l'acteur; et, pour conserver cette vérité, souvent l'acteur en changeait plusieurs fois, d'une scène à l'autre. Le masque scénique est une invention grecque, inspirée par l'immense perspective des théâtres qui contenaient jusqu'à 30,000 spectateurs. Les acteurs étaient obligés de se grandir et de se grossir dans leurs costumes pour ne pas paraître des nains, et le masque servait à mettre la tête en proportion avec le reste du corps. Ce n'était pas un porte-voix, comme on le dit généralement; la très-courte distance des lèvres de l'homme à la bouche très-évasée du masque, ne permet pas d'admettre qu'il pût avoir cette vertu. D'ailleurs la voix humaine naturelle suffit à se faire entendre dans les vastes théâtres des anciens. Il y avait le masque tragique et le masque comique, et, dans chaque genre, une très-grande variété. Le masque tragique exprimait la violence des passions, était exhaussé d'un haut toupet de cheveux, et avait la bouche béante et très-évasée; le masque comique représentait souvent des types d'un grotesque outré. Dans l'un et l'autre genre, il y avait des masques d'hommes et des masques de femmes.—Autrefois, et encore pendant le XVIII^e siècle, tous les danseurs, à l'Opéra de Paris, avaient des masques : ceux des tritons étaient vert et argent; ceux des démons, couleur de feu et argent; ceux des femmes, d'un brun noirâtre; ceux des vents, bouffis, comme faisant des efforts pour souffler. C. D—Y.

MASQUELIER (Louis-Joseph), graveur, né à Cisoing (Nord) en 1741, m. en 1811, fut un des premiers qui gravèrent à l'imitation du lavis. Parmi ses nombreuses productions, on distingue la magnifique *Galerie de Florence*, dont il dirigea l'entreprise, et dans laquelle il grava divers tableaux, statues, bas-reliefs ou camées. Masquelier fut aussi un habile et brillant graveur au burin.

MASSA (Nicolas), anatomiste vénitien, m. entre 1564 et 1569, fut du nombre de ceux qui secouèrent le joug de l'autorité des anciens en anatomie. On a de lui, entre autres ouvrages : *Anatomiæ liber introductorius*, Venise, 1536, in-4°, où il annonce plusieurs découvertes sur les muscles et les veines. D—G.

MASSA, v. des Etats autrichiens (Vénétie), rive g. du Pô, délég. et à 35 kil. O. de Rovigo; 2,800 hab.

MASSA-DI-CARRARA ou MASSA-DUCALE, v. forte du roy. d'Italie, autrefois dans le duché de Modène, sur le Frigido, à 92 kil. S.-O. de Modène, à 5 kil. de la Méditerranée; 15,068 hab. Evêché suffragant de Lucques. Cour d'appel. Collége de Barnabites. Beau palais ducal en marbre. Académie de sculpture et d'architecture. Comm. d'huiles, vins, fruits, soie. Aux environs, exploitation de marbres dits *de Carrare*.—MASSA (Prov. de). *V. Supplém.*

MASSA-CARRARA (Duché de), anc. Etat d'Italie, entre le duché de Toscane au N. et à l'E., la principauté de Lucques au S., et les Etats sardes à l'O.; 44 kil. sur 17; 30,000 hab. Formé du duché de Massa et de la principauté de Carrare, il appartint successivement aux familles Malaspina et Cibo, puis passa par mariage dans la maison de Modène en 1743. Après les campagnes du général Bonaparte en Italie, il fut compris dans le département du Crostolo. En 1806, on le donna à la princesse Elisa. En 1809, le grand-juge Régnier reçut le titre de *duc de Massa-Carrara*. En 1814, Marie-Béatrix, héritière des maisons d'Este et de Cibo, recouvra la principauté, qui fit retour après elle, en 1829, au duché de Modène jusqu'en 1859.

MASSA-LOMBARDA, v. du roy. d'Italie, est située à 83 kil. S.-S.-E. de Ferrare, 28 kil. O. de Ravenne, et dans cette dernière province; 5,002 hab.

MASSA-LUBRENSE ou MASSA-DI-SORRENTO, v. du roy. d'Italie (prov. de Naples), à 4 kil. S.-O. de Sorrente, sur le golfe de Naples; 8,413 hab. Evêché suffragant de Sorrente. Ruines antiques.

MASSA-DI-MAREMMA ou MASSA-MARITTIMA, v. d'Italie, prov. et à 40 kil. N.-O. de Grosseto, près des Maremmes; 10,121 hab. Evêché. Cathédrale du XIII^e siècle. Autrefois on exploitait de l'argent aux environs.

MASSACHUSETTS, un des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, borné au N. par le Vermont et le New-Hampshire, à l'O. par le New-York, au S. par le Connecticut et le Rhode-Island, à l'E. par l'océan Atlantique; entre 41° 12'-42° 52' lat. N., et 72° 15'-75° 50' long. O. Superf., 20,000 kil. carr.; 200 kil. de l'E. à l'O., 100 du N. au S. Pop., 1,231,065 h. Ch.-l., *Boston*; v. princip., Charlestown, Pittsburg, Lowell, Lynn. Il est borné à l'O. par les montagnes Vertes, et arrosé par le Connecticut, le Merrimack, la Concord, la Nashua. Climat sujet aux excès du chaud et du froid, mais généralement sec, beau et sain. Côtes basses, sablonneuses et marécageuses, parsemées d'îles; on y remarque les baies de Massachusetts, de Cap-Cod, de Barnstable, de Plymouth, etc. Sol médiocrement fertile, mais très-bien cultivé : céréales, coton, pommes de terre, sucre, tabac, etc. Les richesses minérales consistent en fer, plomb, ocre et pierres. Il s'y fait une pêche plus active que dans aucun autre Etat de l'Union. Industrie importante : tissus de soie, de coton et de laine; teinturerie, tanneries, verreries, chapellerie; 40,000 ouvriers sont employés à la confection des chaussures, et fabriquent chaque année pour une valeur de 180 millions de fr. Construction de navires. Cet Etat est divisé en 14 comtés. Le premier établissement y fut fondé à Plymouth par des puritains anglais, en 1620. C'est dans le Massachusetts que commença la révolution qui affranchit l'Amérique. Il se donna, en 1780, sa première constitution, revisée et modifiée en 1820 et en 1840. En 1783, il abolit l'esclavage. En 1788, il adopta la constitution des Etats-Unis. En 1819, on en détacha le Maine. Il est représenté au Congrès par 2 sénateurs et 10 membres de la Chambre des représentants. Le pouvoir exécutif est délégué à un gouverneur, élu pour un an par le peuple, qui lui adjoint un lieutenant-gouverneur, et assisté d'un conseil de 9 membres nommés par l'assemblée générale. Celle-ci, exerçant la puissance législative, se compose d'un sénat de 40 membres, et d'une Chambre des représentants de 240 députés. Sénateurs et représentants sont nommés annuellement par le peuple. Tout citoyen, âgé de 21 ans, résidant depuis un an dans l'Etat, et depuis 6 mois dans la localité où il veut voter, et payant impôt, est électeur. L'Etat a une Cour suprême, et chaque comté un tribunal. Tous les juges sont nommés par le gouverneur et révocables. Le Massachusetts forme aussi le ressort d'une Circuit-court de la Cour suprême des Etats-Unis. Il prit son nom d'une tribu d'Indiens voisine de Boston.

MASSADA, v. de la Judée, à l'E., et près de la mer Morte, dans la tribu de Juda. Hérode la fortifia. M. de Saulcy en a retrouvé l'emplacement.

MASSAFRA, v. du royaume d'Italie (Prov. de Lecce), à 15 kil. N.-O. de Tarente; 10,000 hab. Belle église collégiale.

MASSAGA, v. de l'Inde ancienne, chez les Assacènes, au N. de Peucela, et au N.-O. de Taxila, fut saccagée par Alexandre. Auj. *Achnagar* ou *Akora*.

MASSAGÈTES, *Massagetæ*, peuple scythe qui habitait le littoral N.-E. de la mer Caspienne, vers l'Iaxarte. Ils se livraient à la pêche, à l'élève des bestiaux et des troupeaux. Ils tuaient, dit-on, leurs vieillards, pour se nourrir de leur chair. Cyrus ne put les soumettre (*V.* THOMYRIS).

MASSARD (Jean), graveur au burin, né à Bellesme (Orne) en 1740, m. en 1822. Ses principaux ouvrages sont : *la plus belle des Mères*, d'après Van-Dyck; *la Dame bienfaisante*, d'après Greuze; *la Mort de Socrate*, d'après David; *le Portrait de Louis XVIII*, etc. Massard se distingue par la correction du dessin et un profond sentiment de la couleur. *V.* MASSARD, au *Supplément*.

MASSARIA (Alexandre), médecin, né à Vicence en 1515, m. en 1598, étudia la médecine à Padoue, revint à Vicence, où il devint membre de l'Académie des Olympiques, fit des cours d'anatomie, se rendit à Venise, et y fit une grande fortune en pratiquant la médecine. En 1587, il remplaça Mercuriali comme professeur à l'université de Padoue. Il a contribué beaucoup à faire revivre la médecine grecque et les doctrines de Galien. On a de lui, entre autres ouvrages : *Opera medica*, Lyon, 1634, in-fol., et 1671, in-fol.; *Practica medica*, Trévise, 1606, in-fol., et Lyon, 1616 et 1622, in-4°; édition augmentée, Venise, 1618, in-4°. D—G.

MASSAT, ch.-l. de cant. (Ariége), arr. et à 25 kil. S.-E. de St-Girons, près de l'Arac; 1,017 hab. Mines de fer. Elève et commerce de chevaux et de bestiaux.

MASSE, bâton à tête d'or ou d'argent, que des espèces d'huissiers ou appariteurs, nommés *Massiers*, portaient autrefois devant le roi, le chancelier, les cardinaux, quelques chapitres, et les quatre Facultés de l'Université de Paris. Auj. le conseil impérial de l'instruction publique, les recteurs et les doyens de Faculté, ont seuls des Massiers.

MASSÉ (Jean-Baptiste), graveur et peintre en miniature, né à Paris en 1687, m. en 1767, publia, sous le titre de *Grande galerie de Versailles*, une partie des tableaux de Lebrun. Parmi ses gravures, on cite encore le portrait de *Marie de Médicis* d'après Rubens.

MASSELIN (Jean), official de Rouen, député de sa province aux Etats-Généraux de Tours, en 1484, écrivit la

relation des travaux de cette assemblée. Elle a été publiée et traduite par A. Bernier, dans la *Collection de documents inédits sur l'histoire de France*, in-4°.

MASSENA (André), né à Levens, près de Nice en 1758, d'un marchand de vin, m. en 1817, s'engagea comme mousse, fit deux voyages au long cours; entré ensuite dans le régiment Royal-Italien, il se vit arrêté dans les grades inférieurs par le défaut de naissance, et se retira après 14 ans de service. La Révolution abaissa pour lui les barrières : chef de bataillon en 1792, général de brigade en 1793, général de division la même année, tour à tour à l'armée du Var et à celle d'Italie, il battit les ennemis à Cairo, à Loano, décida la victoire de Rivoli, 1797, et reçut de Bonaparte le surnom d'*Enfant chéri de la victoire*. Envoyé à Rome pour succéder à Berthier, il fut mal accueilli des soldats, qui l'accusaient de dilapidation, et se retira pour éviter l'effusion du sang. Bientôt après, commandant en chef toute la frontière de l'Est, il se porta au-devant de la coalition, arrêta l'archiduc Charles, et détruisit l'armée russe devant Zurich, le 25 septemb. 1799. Passant à l'armée d'Italie, il occupa longtemps Mélas sous les murs de Gênes, où, bloqué étroitement par une armée nombreuse, il fit une défense célèbre, et ne capitula que réduit par la famine, et après avoir perdu les deux tiers de sa garnison. Lorsque Bonaparte quitta l'Italie, ce fut à lui qu'il remit le commandement de l'armée. Masséna n'approuva point le 18 brumaire, et fit de l'opposition dans le Corps-Législatif. Napoléon Ier le nomma cependant maréchal d'Empire en 1804, et lui confia, en 1805, le commandement de l'armée d'Italie, avec laquelle il vainquit à Caldiero, à Vicence, sur la Brenta; en 1806, il fit la conquête de Naples, et prit l'imprenable Gaëte; en 1807, il contint les Russes en Pologne, et reçut le titre de *duc de Rivoli*. Il contribua puissamment aux succès de la campagne d'Allemagne en 1809, et se montra aussi admirable par l'activité que par le courage et le sang-froid, à Essling, à Wagram, et dans la poursuite de l'archiduc Charles. Nommé *prince d'Essling*, parce qu'il avait décidé la victoire à la bataille de ce nom, il prit un peu de repos, et fut envoyé en Portugal, 1810, où il lutta avec des forces très-inférieures contre Wellington et contre le mauvais vouloir des généraux français. Les 3 et 5 mai 1811, il combattit les Anglais à Fuentès d'Oñoro, et rentra en France. Napoléon, mécontent, le laissa sans emploi, et, après Leipzig, lui donna seulement le commandement de la 8e division militaire. Louis XVIII l'y maintint. Masséna, quoiqu'il se fût tenu à l'écart pendant les Cent-Jours, fut obligé de publier un Mémoire pour répondre aux calomnies de ses ennemis après la 2e Restauration. Ce grand homme de guerre devait plus à la nature qu'à l'éducation. Napoléon disait de lui que le bruit du canon éclaircissait ses idées, lui donnait de l'esprit, de la pénétration et de la gaieté; que son caractère distinctif était l'opiniâtreté, et que jamais il ne se décourageait. On a de lui des *Mémoires*, qui ont été rédigés et publiés par le général Koch, 2 vol. in-8° et atlas.

J. T.

MASSERAH, v. de Nigritie, dans le Bournou, à 130 kil. de Kouka; 20,000 hab.

MASSERANO, v. du roy. d'Italie, province et à 33 kil. N.-O. de Novare; 3,600 hab. Autrefois ch.-l. d'une principauté de même nom.

MASSÉSYLIENS, anc. peuple de l'Afrique septentrionale, dans la Numidie, entre les Massyliens à l'E. et la Mauritanie à l'O. Ch-l. *Cirtha*.

MASSEUBE, *Belsinum*, ch.-l. de cant. (Gers), arr. et à 20 kil. S.-E. de Mirande, sur la rive g. du Gers; 1,212 hab. Comm. de mulets.

MASSEVAUX, en allemand *Masmunster*, ch.-l. de cant. (H.-Rhin), arr. et à 21 kil. N.-N.-E. de Belfort, sur la Doller; 2,728 hab. Filature et tissus de coton; fonderie, haut fourneau. — Érigé en ville en 1217. Il y avait une riche abbaye de chanoinesses augustines.

MASSIAC, ch.-l. de cant. (Cantal), arr. et à 38 kil. N. de St-Flour, sur l'Alagnon; 1,234 hab. Beau château. Fabr. de toiles.

MASSIERS. *V.* MASSE.

MASSIEU (Guillaume), littérateur, né à Caen en 1665, m. en 1722, entra fort jeune dans l'ordre des Jésuites, en sortit bientôt pour se livrer exclusivement aux lettres, devint professeur de langue grecque au Collége de France vers 1710, et membre de l'Académie Française en 1714. Il fit aussi partie de l'Académie des Inscriptions, dont le recueil contient de lui plusieurs Dissertations. Une *Histoire de la poésie française*, qu'il publia en 1734, 1 vol. in-12, eut une réputation imméritée; elle est remplie d'inexactitudes.

B.

MASSILIE, *Massilia*, v. de la Gaule (Narbonaise IIe). Auj. *Marseille*.

MASSILLARGUES. *V.* MARSILLARGUES.

MASSILLON (Jean-Baptiste), prédicateur célèbre, né à Hyères le 24 juin 1663, m. le 18 sept. 1742, fit de brillantes études chez les oratoriens de sa ville natale, et entra dans leur congrégation en 1681. Malgré la réussite de ses premiers essais, il ne se croyait pas né pour la chaire évangélique : mais, après avoir entendu quelques-uns de ses panégyriques, ses supérieurs le destinèrent à la prédication. Massillon voulut encore s'enfermer dans le monastère de Sept-Fonts; le cardinal de Noailles l'en fit sortir. Après avoir enseigné les belles-lettres et la théologie à Pézénas, à Montbrison, à Vienne, le jeune oratorien fut appelé à Paris, en 1696, pour y diriger le séminaire de St-Magloire. Chargé d'une mission à Montpellier, en 1698, il obtint beaucoup de succès. L'année suivante, il prêcha avec éclat le Carême dans l'église de l'Oratoire à Paris, et l'Avent à Versailles. Après l'avoir suivi, Louis XIV lui dit : « Mon père, j'ai entendu plusieurs grands orateurs, j'en ai été content; pour vous, toutes les fois que je vous entends, je suis très-mécontent de moi-même. » Cependant, à la suite d'un nouveau carême prêché à la cour, Massillon ne fut plus invité à reparaître dans la chaire. En 1709, il prononça l'oraison funèbre du prince de Conti; en 1710, celle du dauphin; en 1715, celle du roi lui-même. Il composa en six semaines les 10 sermons connus sous le nom de *Petit-Carême*, et qui furent prononcés en 1717 devant le jeune Louis XV. Cette même année, le Régent le nomma à l'évêché de Clermont, et dut payer les bulles du nouveau prélat, trop pauvre pour suffire à cette dépense. En 1719, Massillon fut reçu à l'Académie Française. Le reste de sa vie fut consacré à la prédication, aux devoirs de l'épiscopat, à l'enseignement religieux, et à la pratique de la charité. On a prétendu, sans toutefois le prouver, qu'il avait adressé au cardinal Fleury des réclamations très-vives contre l'injustice de la guerre de 1741; mais on connaît sa lettre au ministre, relativement à l'excès des impôts qui pesaient sur l'Auvergne, et qu'il parvint à faire réduire. Malheureusement, il n'eut pas, comme l'archevêque de Paris, la force d'opposer aux prétentions de Dubois un inflexible refus. La ville d'Hyères lui a élevé une statue en 1817. — On a dit que Massillon était le Racine de la chaire : son éloquence, pleine d'onction et de tendresse, entraîne les cœurs avec une douce puissance; elle plaît et charme, alors même qu'elle nous offre le tableau de nos vices. Aucun orateur ne sait mieux que lui prêcher une religion d'amour : il ne s'adresse pas au raisonnement, comme Bourdaloue; il va droit à l'âme, la remue, la pénètre, et sonde les replis cachés où s'abritent les passions. Sans cesser d'être religieuse, sa parole a surtout une tendance moraliste et philosophique. Son style, élégant et facile, unit toujours une noble simplicité et une parfaite harmonie. Le *Petit-Carême*, qui traite des devoirs des grands, est le plus populaire des ouvrages de Massillon; Voltaire l'avait constamment sous les yeux, et le regardait comme un des meilleurs modèles d'éloquence : l'abbé Maury élève pourtant bien au-dessus le *Grand-Carême* et l'*Avent*. Dans les *Sermons* de Massillon, au nombre de près de 100, et parmi lesquels on distingue celui sur l'*Aumône*, et celui sur le *Petit nombre des élus*, les beautés sont d'un ordre supérieur; mais on peut y reprendre une trop grande abondance de paroles; l'auteur pousse la richesse jusqu'au luxe, et quelques-uns de ses chefs-d'œuvre auraient pu gagner à être plus courts; mais la grâce exquise de l'ensemble fait aisément oublier ce défaut. On doit encore à Massillon des *Panégyriques* de saints, des *Conférences ecclésiastiques*, pleines de vérité et d'onction tout ensemble, des *Paraphrases de Psaumes*, des *Discours synodaux* et des *Mandements* d'une élégance simple et naturelle. Ses Œuvres complètes ont été publiées par son neveu, 1745-48; par Renouard, Paris, 1810, 13 vol. in-8°; par Beaucé, 1817, 4 vol. in-8°; par Méquignon, 1818, 15 vol. in-12. Renouard a donné des *Morceaux choisis de Massillon*, 1812, et Tabaraud, une édition des *Œuvres choisies*, 1824, 6 vol. in-8°. En 1729, on publia, sous le nom de Massillon, des *Maximes sur le ministère de la chaire*; elles sont du P. Gaichiès. *V.* l'*Eloge de Massillon* par Dalembert.

A. R.

MASSINISSA. *V.* MASINISSA.

MASSIQUE (Mont). Petite chaîne de collines qui séparait la Campanie du Latium, au N. de Mondragone. Elle contenait plusieurs vignobles renommés, qui étaient des variétés du Falerne. Le mont s'appelle auj. *Massico*, près de Gli Bagnoli. Le vignoble de Massique était sur le penchant du mont Gaurus (*V. ce mot*). Ses vins étaient très-doux.

MASSIVA, prince numide. *V.* JUGURTHA.

MASSON (Jean-Papire), historien et critique, né à St-Germain-Laval (Forez), en 1544, m. en 1611, a laissé : *Annalium libri* IV, *quibus res gestæ Francorum explicantur*, Paris, 1577, 1598, in-4°; *Notitiæ Episcopatuum Galliæ*, ibid., 1606, 1610, in-8°; *Descriptio fluminum Galliæ*, ibid., 1618, in-12, 1685, in-8°; *Historia calamitatum Galliæ*, écrit inséré dans le t. Ier des *Francorum scriptores* de Duchesne; des éditions des *Lettres* de Gerbert, et des *Œuvres* de Loup et d'Agobard, etc.

MASSON (Antoine), célèbre graveur au burin, né en 1635 à Louri, près d'Orléans, m. en 1700. Ses chefs-d'œuvre sont : *les Pèlerins d'Emmaüs*, d'après le Titien; *le Repos en Egypte*, d'après Mignard; et l'*Assomption*, d'après Rubens.

MASSON (Jean), ministre protestant, né vers 1680, m. vers 1750, a écrit, avec son frère Samuel et son cousin Philippe, une *Histoire critique de la République des lettres*, Utrecht, Amsterdam, 1712-18, 15 vol. in-12. On lui doit encore : des Vies d'*Horace*, Leyde, 1708, in-8°; d'*Ovide*, Amst., 1708, in-8°; de *Pline le jeune*, ibid., 1709, in-8°, toutes en latin; *Jani templum reseratum, seu tractatus chronologico-historicus*, Amst., 1700, in-8°; quelques opuscules sur les inscriptions et les médailles, etc.

MASSON DE MORVILLIERS (Nicolas), littérateur, né vers 1740 à Morvilliers (Lorraine), m. en 1789, fut d'abord avocat au parlement de Paris, puis secrétaire du duc d'Harcourt, gouverneur-général de la Normandie. On a de lui : *Abrégé de la géographie de la France*, Paris, 1774, 2 vol. in-12; —*de l'Italie*, 1774, in-12; —*de l'Espagne et du Portugal*, 1776, in-12. Il devint l'un des collaborateurs de l'*Encyclopédie méthodique* et du *Dictionnaire de la Géographie moderne*. Il donna, quelques mois avant sa mort, des *Œuvres mêlées*, en vers et en prose, 1789, 1 vol. in-8°.

MASSON (François), statuaire, né en 1745, en Normandie, m. en 1807, élève de G. Coustou, exécuta la belle fontaine qui est sur la place de l'évêché à Noyon, et décora le palais du gouvernement à Metz. Pendant la Révolution, il fit les bustes des personnages marquants de l'Assemblée constituante. Il composa un groupe allégorique du *Dévouement à la patrie*, qui resta longtemps sous le péristyle du Panthéon. Sur la demande du conseil des Anciens, il éleva un monument à J.-J. Rousseau. On lui doit encore des statues de Périclès, de Cicéron, et du général Caffarelli, les bustes de Kléber et de Lannes, et le tombeau de Vauban dans l'église des Invalides de Paris. Masson a de la grâce et de la vigueur, et rend la nature avec beaucoup d'esprit, de finesse et d'exactitude. B.

MASSON (Charles-François-Philibert), littérateur, né à Blamont (Franche-Comté) en 1762, m. en 1807, entra au service de la Russie, en 1786, parvint jusqu'au grade de major en second dans l'un des régiments de la garde impériale, épousa une noble russe, et jouit de la faveur de Catherine II. Disgracié à l'avénement de Paul Ier, il revint en France, 1799, et fut nommé secrétaire-général de la préfecture de Rhin-et-Moselle. Il était de l'Institut de France, de celui de Milan, de l'Académie celtique, etc. On a de lui : *Cours mémorial de géographie*, St-Pétersbourg, 1789, 1790, in-8°; *Elmine, ou la Fleur qui ne se flétrit jamais*, conte moral, composé pour la princesse Wilhelmine de Courlande, Berlin, 1790, in-8°; *Mémoires secrets sur la Russie*, Amsterdam (Paris), 1800-1803, 4 vol. in-8°; *les Helvétiens*, poëme en 10 chants, dont le sujet est la lutte des Suisses contre Charles le Téméraire, Paris, 1800, in-12; *la Nouvelle Astrée*, roman, Paris, 1802, etc.

MASSORÈTES (de l'hébreu *massora*, tradition), nom donné aux docteurs juifs qui ont imaginé les points-voyelles pour fixer, d'après les manuscrits et la tradition orale, la leçon du texte sacré.

MASSOUAH, ville et principal port de commerce de l'Abyssinie, sur le golfe Arabique, dans une petite île, par 37° 17' long. E., et 15° 31' lat. N.; 5,000 hab. Entrepôt des marchandises européennes venant de Djiddah, et des produits asiatiques importés par Moka et Mascate. Consul français. Elle appartient à la Turquie.

MASSOURE (LA) *V.* MANSOURAH.

MASSOVIA, nom latin de la MAZOVIE.

MASSYLIENS, peuple de l'Afrique septentrionale, dans la Numidie, à l'E. des Massésyliens.

MASSUET (Pierre), littérateur, né à Mouzon-sur-Meuse en 1698, m. en 1776, entra chez les Bénédictins de St-Vincent à Metz, quitta bientôt son couvent, se retira en Hollande, où il embrassa le protestantisme, et étudia la médecine sous Boerhaave. On a de lui, entre autres ouvrages : *Histoire des rois de Pologne*, Amst., 1733, 3 vol. in-12; *Histoire de la guerre présente*, ibid., 1735, in-12; *Histoire de la dernière guerre, avec la Vie du prince Eugène de Savoie*, ibid., 1736-37, 5 vol. in-12; *Histoire de l'empereur Charles VI* ibid., 1742, 2 vol. in-12; *Table générale des matières contenues dans l'Histoire et les Mémoires de l'Académie des sciences*, de 1699 à 1734, ibid., 1741, in-4°, ou 4 vol. in-12. Il fut le principal rédacteur de la *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savants de l'Europe*, Amsterdam, 1728-53, 52 vol. in-12.

MASTIGOPHORES, c.-à-d. *porte-fouet*, officiers chargés de réprimer les infractions aux règlements dans les jeux publics de l'anc. Grèce.

MASTRE (LA), ch.-l. de cant. (Ardèche), arr. et à 30 kil. S.-O. de Tournon; 1,290 hab. Eglise calviniste. Comm. de châtaignes; filature de soie.

MASULIPATAM, v. forte de l'Hindoustan anglais, dans la présidence et à 335 kil. N.-N.-E. de Madras, dans les Circars du Nord, bon port sur le golfe du Bengale, à l'embouchure de la Krischna; par 16° 10' lat. N. et 78° 55' long. E.; 80,000 hab. Renommée par la belle couleur, la finesse et le brillant de ses toiles peintes, dites *Chintz*. Manuf. célèbre de coton.—Prise et fortifiée par les Français, 1751, qui l'occupèrent jusqu'en 1759, où elle passa aux Anglais.

MASURIUS SABINUS. *V.* SABINUS.

MATAMORAS, v. du Mexique, sur la rive dr. et à 60 kil. de l'embouchure du Rio-Grande, ch.-l. du département de son nom, dans la division militaire de Monterey. Les armées des Etats-Unis y défirent les Mexicains, le 7 mai 1846.

MATAN, v. de l'île Bornéo, à l'O., capitale d'un royaume de son nom, et sur la rivière Matan, à 900 kil. S.-O. de Bornéo; 10,000 hab. — Le roi de Matan est vassal des Hollandais.

MATANZAS, v. sur la côte N. de l'île de Cuba, à 80 kil. E. de la Havane; 25,000 hab. Principal port de l'île après la Havane. Grande exportation de sucre, mélasse et café. Chemin de fer pour Cardenas. — Victoire navale des Hollandais sur les Portugais en vue de cette ville, en 1627.

MATAPAN (Cap), anc. *Tænarium promontorium*, dans le royaume de Grèce, à l'extrémité méridionale de l'Europe, à la pointe S. de la Morée; par 36° 22' 58" lat. N. et 20° 8' 53" long. E.

MATAREM (Empire de), anc. Etat de l'île de Java. Les Hollandais, qui le soumirent, l'ont divisé, depuis 1775, en 2 provinces, Matarem ou Sourakarta, et Djokjokarta.

MATARIEH, vge de la Basse-Egypte, à 10 kil. N.-N.-E. du Caire, près des ruines de l'anc. *On* ou *Héliopolis*, qui donna son nom à la bataille où Kléber défit les Turcs, le 20 mars 1800.

MATARO, anc. *Fœnicularia*? v. d'Espagne (Catalogne), prov. et à 27 kil. N.-E. de Barcelone, port sur la Méditerranée. Construction de navires. Récolte de vins rouges; fabr. d'eaux-de-vie, toile à voiles, soieries, bonneterie, verre, dentelles, savon. Export. de sel, vin, huile, eau-de-vie, etc. Pop. de la commune : 10,660 hab.

MATCHERRY ou MEWAT, principauté de l'Inde médiate anglaise, dans l'O. de l'anc. Agra; ch.-l. *Alvar*. Les habitants en sont sauvages et pillards.

MATELICA, v. du roy. d'Italie, province et à 35 kil. O.-S.-O. de Macerata, sur la rive droite du San-Angelo; 8,065 hab. Fabr. de lainages et draps communs.

MATELLES (LES), ch.-l. de cant. (Hérault), arr. et à 17 kil. N.-N.-O. de Montpellier; 361 hab.

MATELOT, en termes de marine, signifie un *novice* (*V. ce mot*) âgé de 18 ans révolus, qui a été définitivement porté sur les matricules de l'inscription maritime (*V. ce mot*), comme ayant accompli une des quatre conditions suivantes : deux voyages au long cours; 18 mois de navigation quelconque, non compris la petite pêche ni la navigation intérieure; 2 ans de navigation intérieure ou de petite pêche, constatés par 24 mois d'inscription sur un rôle d'équipage; 2 ans de pêche faite aux filets, quoique n'employant pas d'embarcations.

MATEO (SAN-), vge d'Espagne (Castellon), à 20 kil. N.-O. de Peniscola; 3,300 hab. On croit que c'est l'anc. *Indibilis*, que d'autres placent à Xert.

MATERA, *Matcola*, v. du royaume d'Italie, province et à 68 kil. E. de Potenza, sur la rive dr. de la Gravina; 14,293 hab. Archevêché. Belle cathédrale.

MATERNUS (Firmicus). *V.* FIRMICUS.

MATHA, ch.-l. de cant. (Charente-Inférr.), arr. et à 18 kil. S.-E. de St-Jean-d'Angély; 1,433 hab. Eglise très-ancienne. Eau-de-vie estimée.

MATHA (St Jean de). *V.* JEAN DE MATHA.

MATHAN, prêtre apostat, sacrificateur de Baal et con-

seiller d'Athalie, fut tué par l'ordre du grand-prêtre Joad ou Joïada, l'an 876 av. J.-C.

MATHATHIAS, Juif, père des Machabées, et le 1er de la race des Asmonéens, m. vers 166 av. J.-C., se rendit célèbre pendant la persécution d'Antiochus Epiphane. Après la prise de Jérusalem, il se retira dans la ville de Modin, où il était né : ses quatre fils l'y accompagnèrent. Les officiers d'Antiochus ayant voulu forcer les habitants à sacrifier aux idoles, Mathathias déclara publiquement qu'il n'obéirait jamais, et tua même un Israélite qui se laissait intimider. Il s'enfuit alors sur les montagnes, forma un corps d'armée, parcourut le pays, détruisit les autels des faux dieux, et rétablit le culte du Seigneur. Sentant que sa fin approchait, il donna pour chef à ses troupes son fils Judas.

MATHÉMATICIENS, devins romains. *V.* DEVINS.

MATHES (LES), vge (Charente-Infér.), arr. et à 18 kil. S.-S.-O. de Marennes ; 687 hab. Louis de La Rochejacquelein y périt à la tête des Vendéens, en 1815.

MATHIAS (Saint), disciple de J.-C., fut, après l'Ascension, choisi par les apôtres pour prendre la place de Judas Iscariote. On croit qu'il prêcha l'Evangile en Cappadoce, et qu'il souffrit le martyre en Colchide. Fête, le 24 février. On a sous son nom un *Evangile* et un *Livre des traditions*, considérés comme apocryphes.

MATHIAS, empereur d'Allemagne, 1612-19, 4e fils de l'empereur Maximilien II, né en 1557. Au commencement de l'insurrection des Pays-Bas, 1577, il se mit à la tête du gouvernement ; mais en 1580 il se retira, et obtint le pardon de Philippe II. Après la mort de son frère Ernest, 1595, il fut nommé par l'empereur Rodolphe II, son frère aîné, gouverneur de l'archiduché d'Autriche. Il combattit plus tard les Hongrois insurgés, qui avaient appelé à leur secours les Turcs. Le traité de Vienne, 1606, termina cette lutte. Peu à peu Mathias avait su amener son frère à lui céder la Moravie, l'Autriche en dessus et en dessous de l'Ens, la Hongrie, ainsi que le droit de succession future en Bohême. Les Bohémiens s'étant révoltés, il soutint d'abord la cause de l'empereur ; mais bientôt il se tourna contre lui, et le força de lui abandonner la Bohême, la Silésie et la Lusace, 1611. A la mort de Rodolphe, 1612, Mathias fut élu empereur. Sous son règne, les luttes religieuses s'étendirent de plus en plus. Les deux grands partis de la Ligue catholique et de l'Union évangélique osèrent même désobéir au décret de dissolution qu'il rendit contre eux en 1617. La persécution qu'il exerça à l'égard des protestants de la Bohême amena l'insurrection de Prague, 1618, signal de la guerre de Trente Ans. Ce fut à l'origine de cette guerre que Mathias mourut, 1619. Il eut pour successeur son cousin Ferdinand II. E. S.

MATHIAS CORVIN. *V.* CORVIN.

MATHIEU (Saint) ou LÉVI, *Matthæus*, apôtre et évangéliste, né en Galilée, était publicain, c.-à-d. receveur d'impôts pour les Romains. Cet état, que les Pharisiens considéraient comme méprisable, il le quitta pour s'attacher à J.-C. Il prêcha l'Evangile dans la Judée, et passa ensuite en Perse selon les uns, selon d'autres en Ethiopie ou chez les Parthes ; on croit qu'il y souffrit le martyre. Fête, le 21 septembre. Son *Evangile*, selon l'opinion la plus probable, fut écrit 8 ans après l'Ascension, en syro-chaldaïque, langue que les Juifs parlaient alors ; l'original n'existe plus ; il n'y en a qu'une version grecque, faite sous les yeux des apôtres.

MATHIEU (Pierre), historien et poëte, né à Pesmes (Haute-Saône) en 1563, m. en 1621, savait à 15 ans le latin, le grec et l'hébreu. Avocat à Lyon, il fut ardent ligueur, et, député près de Henri IV, il devint son partisan, son favori, son historiographe. Mathieu a beaucoup écrit ; mais son style est faible et souvent bas ; les faits seuls donnent du prix à ses compositions historiques, où respire une certaine franchise d'honnête homme. Ses principaux ouvrages sont : *Esther*, tragédie en 5 actes, Lyon, 1585, in-12 ; *la Guisiade, ou le Massacre du duc de Guise*, tragédie, 1589, in-8° ; *Quatrains de la vanité du monde*, au nombre de 274, souvent réimprimés pour l'instruction des enfants ; *Histoire des derniers troubles de France... jusqu'à la clôture des Etats de Blois*, Lyon, 1594, in-8° ; *Histoire de France* (de 1598 à 1604), 1606, 2 vol. in-8° ; *Histoire de Louis XI*, 1610, in-fol. ; *Histoire de la mort déplorable du roi Henri le Grand*, 1611, in-fol. ; *Ælius Sejanus*, 1618, in-12 ; *Histoire de France* (de François Ier à Louis XIII), 1631, 2 vol. in-fol. Ce dernier ouvrage est continué par le fils de l'auteur. J. T.

MATHIEU DE DOMBASLE. *V.* DOMBASLE.

MATHIEU D'ÉDESSE, historien arménien du XIIe siècle, m. en 1144, est célèbre par une *Histoire d'Arménie*, de l'an 952 à 1132, très-estimée pour son exactitude, et intéressante pour l'histoire des Croisades. Elle a été continuée jusqu'en 1336 par son élève Grégoire Yéretz. Un extrait de cet ouvrage a été publié en français par M. E. Dulaurier, Paris, 1850. C—A.

MATHIEU PARIS (*Parisius* ou *Parisiensis*), moine bénédictin de l'abbaye de St-Albans au diocèse de Lincoln, né vers 1197, m. en 1259, a écrit une Chronique universelle, dont la 1re partie a été publiée en tête de celle de Mathieu de Westminster, et dont la 2e, qui porte son nom, renferme l'histoire de la Grande-Bretagne depuis 1066 jusqu'à 1259. La portion de cette histoire correspondante aux XIe et XIIe siècles, n'est guère qu'une compilation de chroniques antérieures, et, de 1200 à 1235, Mathieu Paris a copié les Annales rédigées par Roger de Wendover, comme lui historiographe de St-Albans ; le reste lui appartient exclusivement. L'ouvrage de Mathieu Paris jouit d'une réputation justement fondée sur la sincérité de son témoignage et sur l'importance des actes officiels qu'il a insérés dans son récit. Chargé de missions délicates en France et en Norvége, le moine de St-Albans fut en rapports intimes avec les plus illustres personnages de son temps et de son pays. Il a donné à son livre le titre d'*Historia major Anglorum*, pour le distinguer de l'abrégé qu'il en fit postérieurement (*Historia minor*) ; cet abrégé, encore inédit, dont le mss. autographe est enrichi de miniatures et de cartes géographiques, est précieusement conservé au *British Museum*. L'*Historia major*, continuée jusqu'en 1273 par Guill. Rishanger, a eu plusieurs éditions ; la meilleure, celle de Wats, publiée à Londres en 1640, a été réimprimée à Paris en 1644, et c'est ce texte qui a été suivi par M. Huillard-Bréholles dans sa traduction de la Grande-Chronique, Paris, 1840-1841, 9 vol. in-8°, avec une introduction par le duc de Luynes. Mathieu Paris a écrit aussi la Vie des deux Offa, celle de St Edmond, et la biographie des 23 abbés de St-Albans. H. B.

MATHIEU DE VENDÔME, abbé de St-Denis en 1259, fut régent du royaume de France pendant la 2e croisade de St Louis, devint le principal ministre de Philippe III le Hardi, et mourut en 1286.

MATHIEU DE WESTMINSTER, nom supposé d'un chroniqueur anglais, auteur des *Flores historiarum*, histoire du monde, et surtout de l'Angleterre, depuis la création jusqu'en 1307. La fin doit être attribuée à des continuateurs. Il a travaillé d'après des chroniques anglo-saxonnes aujourd'hui perdues.

MATHIEU (SAINT-), île d'Afrique, dans l'océan Atlantique, à 800 kil. du cap des Palmes, par 1° 25' lat. N., et 6° 10' long. O. Auj. déserte, elle eut jadis un établissement portugais.

MATHIEU (SAINT-), île de la mer de Behring, au S.-E. de celle de St-Laurent ; 65 kil. sur 30. Elle appartient aux Russes.

MATHIEU (Pointe SAINT-), dite aussi cap *Finistère*, cap de France, à l'extrémité O. de la Bretagne ; par 48° 19' 49" lat. N., et 7° 6' 33" long. O.

MATHIEU (SAINT-), ch.-l. de cant. (Haute-Vienne), arr. et à 16 kil. S.-S.-O. de Rochechouart, sur la Tardoire ; 348 hab. Forges.

MATHILDE (Sainte), reine de Germanie, épouse de Henri Ier l'Oiseleur, veuve en 936, eut à souffrir diverses persécutions de la part de ses fils, Othon et Henri ; elle fonda plusieurs monastères, entre autres celui de Quedlimbourg, où elle mourut, 968. Fête, le 14 mars.

MATHILDE (Sainte), reine d'Angleterre, fille de Malcolm, roi d'Ecosse, et de Ste Marguerite, épousa, en 1100, Henri Ier d'Angleterre, et fonda à Londres les hôpitaux du Christ et de St-Gilles ; elle mourut en 1118. Fête, le 30 avril.

MATHILDE, fille de Baudouin V, comte de Flandre, et d'Adèle de France, fille du roi Robert, épousa en 1051 le duc de Normandie, Guillaume le Bâtard, qui devint roi d'Angleterre, et eut de lui onze enfants, dont les plus connus sont Robert Courte-Heuse, Guillaume le Roux, et Henri Beauclerc. Elle fonda l'Abbaye-aux-Dames à Caen, et mourut en 1083. On lui attribue la célèbre tapisserie de Bayeux (*V. ce mot*).

MATHILDE, reine d'Angleterre, née vers le commencement du XIIe siècle, de Henri Ier, morte en 1149, fut mariée en 1121 à Henri V, empereur d'Allemagne. Veuve en 1125, elle épousa, en 1127, le comte d'Anjou, Geoffroy Plantagenet. A la mort de son père Henri Ier, 1135, qui l'institua son héritière, elle eut à défendre sa couronne contre Etienne de Blois, neveu du roi défunt. D'abord obligée de fuir, elle rentra en Angleterre, vainquit à son tour son compétiteur, et se fit couronner en

1141. Son caractère altier lui fit perdre encore une fois le trône ; elle chercha à le reconquérir, tant qu'elle eut l'appui de son frère naturel, le comte de Glocester ; mais ce prince étant mort en 1147, elle repassa en France, où elle mourut, laissant de son second mariage un fils, Henri II, qui fut roi d'Angleterre en 1154.

MATHILDE (la grande comtesse), fille de Boniface II le Pieux, née en 1046, m. en 1115, succéda à son frère Boniface-Frédéric, sous la tutelle de sa mère Béatrix, 1055. Héritière du duché de Toscane, et des comtés de Modène, Reggio, Mantoue, Ferrare et Crémone, elle épousa en 1063 Godefroi le Bossu, duc de Lorraine, qu'elle perdit en 1076, s'attacha à Grégoire VII, qu'elle suivait partout, et qui l'appelait sa fille, lui offrit un asile à son château de Canossa dans la guerre des Investitures, fit une donation secrète de ses biens au Saint-Siége, 1077, essaya vainement d'arrêter les progrès de l'empereur Henri IV en Italie, et, après la mort de Grégoire VII, se remaria en 1089 avec Guelfe II, duc de Bavière, dont elle se sépara bientôt. Elle poussa à la révolte Conrad, fils aîné de l'empereur, 1093, fit une nouvelle donation de ses biens entre les mains de Pascal II, 1102, et mourut en odeur de sainteté. Les papes et les empereurs se disputèrent son héritage pendant deux siècles : le Saint-Siége n'en recueillit qu'une partie, désignée plus tard sous le nom de *Patrimoine de St Pierre*. G.

MATHILDE (Caroline), reine de Danemark, 9e enfant de Frédéric-Louis, prince de Galles, et sœur du roi d'Angleterre George III, née en 1751, épousa, en 1766, Christian VII, roi de Danemark. Traitée avec froideur par la belle-mère et la grand'mère de son époux, elle entra dans les projets de Struensée (*V. ce nom*), fut condamnée comme adultère au divorce et à l'exil, et mourut de chagrin, en 1775, à Zell, dans le Lunebourg, au moment, dit-on, où son innocence allait être proclamée. Son fils a régné sous le nom de Frédéric VI. B.

MATHOS. *V.* MERCENAIRES (Guerre des).

MATHOURA, MOUTTRA ou MOTTRA, v. forte de l'Inde anglaise, dans les provinces Nord-Ouest, à 50 kil. N.-O. d'Agrah. Célèbre dans la mythologie hindoue comme patrie de Krishna. Plusieurs fois ravagée, entre autres par Ahmed-Chah en 1756, elle a perdu de son importance. Elle appartient aux Anglais depuis 1803.

MATHURIN (Saint), prêtre et confesseur de l'Eglise chrétienne, vivait dans le Gâtinais au IVe ou au Ve siècle. Il y avait à Paris une ancienne église sous son invocation ; le chapitre de Notre-Dame la donna en 1226 aux Trinitaires ou religieux de la Ste-Trinité ; c'est de là qu'ils ont été appelés Mathurins.

MATHURIN (SAINT), brg (Maine-et-Loire), arr. et à 22 kil. E.-S.-E. d'Angers, sur la rive dr. de la Loire et le chemin de fer de Nantes ; 639 hab. Beau pont.

MATHURINS. *V.* TRINITAIRES.

MATHUSALEM, patriarche, de la race de Seth, fils d'Hénoch et père de Lamech, qui engendra Noé, vécut 969 ans, la plus longue vie qui ait jamais été accordée à un homme.

MATIFOU (Cap), en arabe *Ras-el-Temendfust*, cap de l'Afrique septentrionale (Algérie), à 13 kil. E. d'Alger, dont il termine la rade ; par 36° 48' 51" lat. N. et 0° 53' 30" long. E. Défendu par un fort.

MATIGNON (Jacques GOYON DE), né en 1525 à Gacé (Normandie), d'une anc. famille de Bretagne, m. au château de Lesparre en 1597, fit ses premières armes sous Henri II à la conquête des Trois-Evêchés, 1552, et à la bataille de St-Quentin, 1557, où il fut fait prisonnier. En 1559, Catherine de Médicis lui fit donner la lieutenance-générale de la Normandie. Pendant les guerres de religion, il sut toujours maintenir l'autorité royale contre les factieux, et se fit estimer des catholiques qu'il commandait, et des protestants qu'il ne cessait de combattre avec succès, mais sans cruauté. Il battit les Anglais devant Falaise en 1563, se distingua aux combats de Jarnac et de Moncontour, 1569, et, lors de la St-Barthélemy, 1572, ne fit point exécuter les ordres de Charles IX à St-Lô et à Alençon. Henri III lui donna le bâton de maréchal de France en 1579, et le gouvernement de la Guyenne en 1584. En 1586 et 1587, il défit les huguenots en plusieurs rencontres, finit par se ranger du côté de Henri IV, au sacre duquel il remplit les fonctions de connétable.

MATIGNON (Charles-Auguste de). *V.* GACÉ.

MATIGNON, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), arr. et à 30 kil. N.-O. de Dinan ; 536 hab. Comm. de grains.

MATINES, première partie de l'office divin, introduite, dit-on, par St Ambroise. Dans l'origine, on les disait toujours à minuit ; mais, excepté dans quelques communautés religieuses, on ne les récite plus maintenant que le matin ou la veille.

MATISCO, v. de la Gaule (Lyonnaise Ire), limitrophe de la Grande-Séquanaise. Auj. *Mâcon.*

MATLOCK, vge d'Angleterre, sur la Derwent, comté et à 61 kil. N. de Derby ; 3,782 hab. dans la paroisse. Sources thermales très-fréquentées, dans une vallée charmante. Sources pétrifiantes, grottes et bois pittoresques. Manuf. de coton, et mines de plomb. Station sur une branche du chemin de fer du Centre.

MATO-GROSSO ou VILLA-BELLA, v. du Brésil, anc. ch.-l. de la prov. de ce nom, sur la rive dr. du Guapore, 15° 0' 22" lat. S., 62° 22' 45" long. O. ; 6,000 hab. — La prov. de Mato-Grosso, entre celles de Para au N., de Goyaz à l'E., de Parana au S., et la rép. de Bolivie à l'O., a 1,550,000 kil. carr., 1,700 kil. de l'E. à l'O., 1,100 du N. au S., et 85,000 hab. Sol sillonné par les Cordillères, arrosé par le Guapore, le Topayos, le Xingu, la Juruena, et habité par un grand nombre de tribus indigènes, les Payaguas, les Guaicourous, les Bororos, etc. Vastes forêts. Mines de diamants et d'or ; ch.-l., *Cuyaba.*

MATOUR, ch.-l. de canton (Saône-et-Loire), arr. et à 34 kil. O. de Mâcon ; 493 hab.

MATOURA, v. et port sur la côte S. de l'île de Ceylan. On y fait la chasse aux éléphants. Mines de pierres précieuses.

MATRALES, *Matralia*, fête de Matuta, chez les anc. Romains. Tous les ans, le III des ides de juin (11 juin), les matrones romaines lui venaient offrir des vœux pour les enfants de leurs frères, n'osant prier pour les leurs, tant Matuta fut malheureuse en enfants (*V.* MATUTA).

MATRIMES, *Matrimi*, enfants qui, chez les anc. Romains, étaient issus de mariages contractés par confarréation (*V.* MARIAGE) ; et avaient encore leur mère vivante.

MATRONA, auj. *Marne*, riv. de la Gaule, naissait dans la Lyonnaise Ire, arrosait le S. de la Belgique IIe, et séparait la Lyonnaise IIe de la Lyonnaise IVe.

MATRONALES, *Matronalia*, fête des matrones chez les anc. Romains. On les appelait aussi *Calendes de mars* (Ier mars), parce qu'elles revenaient annuellement à cette époque. La fête était consacrée à Mars, à Junon-Lucine, et à toutes les divinités qui présidaient aux mariages. Les matrones commençaient la journée par leur offrir des sacrifices ; puis elles rentraient chez elles, où leurs maris et leurs amis venaient leur apporter des présents d'étrennes, et des vœux de bonheur, peut-être parce que mars, originairement, ouvrait l'année. Le même jour, les maris allaient sacrifier au temple de Janus, et la fête finissait par des festins de famille. — Les Matronales étaient aussi une fête pour les esclaves femelles. Ce jour-là les matrones leur accordaient la même liberté que celle dont jouissaient les esclaves mâles aux Saturnales. Les Matronales furent instituées en reconnaissance de ce qu'à cette époque les Sabines réconcilièrent leurs pères avec leurs maris.

MATRONE, *Matrona*, nom que l'on donnait, chez les anc. Romains, aux femmes mariées par confarréation, c.-à-d. patriciennes, tandis qu'on appelait les plébéiennes *mères de famille*, parce qu'elles étaient mariées par *coemption* (*V.* MARIAGE). C. D—Y.

MATSCHIN, v. forte de la Turquie d'Europe (Silistrie), sur la rive dr. du Danube, presque en face de Braïla, à 55 kil. N.-N.-E. d'Hirchowa ; 4,000 hab.

MATSMAI, v. du Japon, près et au S.-O. de Hakodadi (*V. ce mot*). Elle donne quelquefois son nom à toute l'île d'Yéso. Le gouvernement de Matsmaï comprend l'île d'Yéso, et la partie S. des Kouriles.

MATSYS (Quinten), aussi nommé *Metsys*, peintre, né à Louvain dans la 2e moitié du XVe siècle, m. en 1529, exerça d'abord le métier de forgeron : un dais d'autel en fer ouvragé pour l'église St-Pierre de Louvain, une cage de puits que l'on admire encore à Anvers, lui firent une grande réputation. Pour obtenir la main d'une jeune fille que son père ne voulait donner qu'à un peintre, il se mit à étudier avec une ardeur passionnée, et éclipsa bientôt tous les artistes de la ville. Depuis lors il ne quitta plus la palette. Son talent devint d'une extrême originalité ; il peignait plus hardiment que l'école de Bruges, et son dessin était plus facile. Bien que sa couleur soit fine et harmonieuse, il l'appliquait avec une largeur inconnue avant lui : on y sent déjà la liberté du style moderne. Son chef-d'œuvre, maintenant au musée d'Anvers, fut peint en 1508 pour la corporation des menuisiers : c'est un triptyque représentant le Sauveur descendu de croix, le martyre de St Jean-Baptiste, et celui de St Jean l'Evangéliste. Le Louvre possède un tableau de sa main. A. M.

MATTEI (L'abbé Stanislas), compositeur de musique, né à Bologne en 1750, m. en 1825, dirigea l'école de Bologne après la mort du P. Martini, fut maître de chapelle de l'église de St-Pétrone, et membre des Instituts de France et d'Italie. Ses principaux élèves sont Rossini, Morlacchi, Donizetti et Tadolini. Il a écrit un grand nombre de messes, de motets, d'hymnes, de psaumes et de graduels, un oratorio de la *Passion*, et une *Pratique d'accompagnement sur des basses chiffrées*. B.

MATTERSDORF, en hongrois *Nagy-Martony*, v. de Hongrie, comitat et à 15 kil. O. d'Œdenburg; 4,000 hab.

MATTHÆI (Christian-Frédéric), savant helléniste, né en 1744 à Grost en Thuringe, m. en 1811, élève d'Ernesti, fut professeur de belles-lettres à l'université de Moscou, puis recteur de l'école princière de Meissen en 1789, et professeur de philosophie à l'université de Wittemberg. Mais il retourna bientôt en Russie, où il fut nommé conseiller aulique et professeur ordinaire de littérature classique à Moscou, 1805. On lui doit d'importantes publications de textes grecs d'après les manuscrits, entre autres : *Chrestomathia græca*, Moscou, 1773, in-8°; *Glossaria græca minora*, ibid., 1774-1775, 2 vol. in-4°; *Xiphilini et Basilii orationes ineditæ*, ibid., 1775, in-4°; *Isocratis, Demetrii Cydonii, et Mich. Glycæ Epistolæ*, ibid., 1776, in-8°; *Gregorii Thessalonicensis orationes*, ibid., 1776, in-8°; *Notitia codicum mss. græcorum bibliothecæ Mosquensis*, ibid., 1776, in-fol., réimpr. à Leipzig, 1805, 2 vol. in-8°; *Lectiones Mosquenses*, Leipzig, 1779, 2 vol.; *Plutarchi libellus de superstitione*, ibid., 1779, in-12; *Animadversiones ad Origenis Hexapla*, 1779, 2 vol. in-8°; *Gregorii Nazianz. Orationes*, Moscou, 1780, in-4°; *Scholia inedita ad Iliados T*, Dresde, 1786, in-4°; *Nemesius, de Natura hominis*, gr.-lat., Magdebourg, 1802, in-8°; *Joh. Chrysostomi Eclogæ*, Moscou, 1807, in-8°. C'est Mathæi qui découvrit en 1780 l'hymne homérique *à Cérès*, publié pour la 1re fois par Ruhnkenius.

MATTHESON (Jean), musicien, né à Hambourg en 1681, m. en 1764, a composé 8 opéras, 24 oratorios, beaucoup de pièces instrumentales et vocales, et une grande quantité d'écrits relatifs à la musique; il y montre un savoir immense, mais peu de méthode.

MATTHIÆ (Auguste-Henri), érudit, né à Gœttingue en 1769, m. en 1835, professeur de littérature grecque et latine à Weimar, 1798, et directeur du gymnase d'Altenbourg, 1801, a laissé : *Grammaire raisonnée de la langue grecque*, Leipz., 1825 27, trad. en franç. par Longueville et Gail fils, 1831, 3 vol. in-8°, ouvrage très-estimé; *Esquisses de littérature ancienne*, Iéna, 1815; *Manuel élémentaire de philosophie*, Leipzig, 1823, trad. en français par M. Porret; *Miscellanea philologica*, 1803; des éditions d'Euripide, Leipzig, 1818-37, 10 vol. in-8°; des *Hymnes* et de la *Batrachomyomachie* d'Homère, Leipzig, 1805, in-8°.

MATTHIAS, MATTHIEU. *V.* MATHIAS, MATHIEU.

MATTHIOLE. *V.* MATTIOLI.

MATTHISSON (Frédéric de), poëte lyrique allemand, né en 1761 près de Magdebourg, m. en 1831, a joui d'une grande réputation au commencement du XIXe siècle. Il excelle dans la description de la nature physique, et dans l'expression des affections douces et calmes. Ses *Œuvres complètes* ont paru à Zurich, 1825, 6 vol. On a encore publié de lui des *Œuvres posthumes*, Berlin, 1832, 4 vol.

MATTIAQUES, *Mattiaci*, peuple de la Germanie, près du Rhin, à l'O. des Sicambres; v. princip. : *Mattium* (auj. Marbourg), *Aquæ Mattiacæ* (Wiesbaden).

MATTIOLI (Pierre-André), en français *Matthiole*, médecin, né en 1501 à Sienne, m. en 1577. Son père, médecin à Venise, l'envoya à Padoue étudier la jurisprudence; Mattioli préféra la médecine, vint la pratiquer à Sienne, et se retira bientôt, pour se livrer à l'étude, dans le val d'Anania. Ferdinand, roi des Romains, l'appela à sa cour, l'anoblit, le nomma médecin de son fils, depuis Maximilien II. Mattioli passa la fin de ses jours à Trente, où il mourut de la peste. Son principal ouvrage est un commentaire sur Dioscoride, qui jouit longtemps d'une grande célébrité : *Il Dioscoride con gli suoi discorsi*, etc., Venise, 1544, in-fol., traduit en latin par l'auteur, Venise, 1565, en français par A. du Pinet, Lyon, 1561, in-fol. Ses Œuvres complètes ont été publiées à Francfort, 1598, et à Bâle, 1674, in-fol. D—G.

MATTIOLI (Le comte Girolamo MAGNI ou), premier ministre du duc de Mantoue, né à Bologne en 1640, m. vers la fin du XVIIe siècle, fut, par un monstrueux abus de puissance, enlevé de Turin en 1679 ou 1685, par ordre du cabinet de Versailles, et conduit à Pignerol, où il passa le reste de ses jours, parce qu'on craignait que son habileté ne fît échouer les négociations entamées avec la cour de Piémont. Les circonstances merveilleuses qui entourent ce personnage l'ont fait prendre quelquefois pour l'homme au Masque de fer.

MATTIOLI (Louis), bon graveur à l'eau-forte, né à Crevalcuore (Etats de l'Eglise) en 1662, m. en 1741, a gravé beaucoup de tableaux de J.-M. Crespi, son ami, des Carraches et du Guerchin.

MATTIUM, nom latin de MARBOURG.

MATURIN (Ch.-Robert), curé de St-Pierre à Dublin, né en 1782, m. en 1824, débuta dans les lettres par quelques nouvelles, *Montorio, le Jeune Irlandais, le Chef milésien*. Il doit surtout sa réputation à une tragédie de *Bertram*, 1816, trad. en franç. par Taylor et Ch. Nodier, 1821. On lui doit aussi des romans, *Pour et Contre*, *Melmoth*, *les Albigeois*, etc.

MATURIN, un des départements de l'anc. Colombie, compris aujourd. dans la république de Vénézuéla; ch.-l. *Cumana*; entre la mer des Antilles au N., l'Atlantique au N.-E., les départements de l'Orénoque au S. et de Vénézuéla à l'O. Il forme aujourd. les provinces de Cumana et de Barcelona. 1,100 kil. sur 900. Climat très-chaud. Sol arrosé par l'Orénoque, le Guarapiche et l'Urare. Beaucoup de bois et de marais; 102,000 hab.

MATUTA, déesse qui, chez les Romains, était la même que Leucothée ou Ino chez les Grecs (*V.* INO). Lucrèce en fait la déesse de l'aube. Elle passait pour avoir été la nourrice de Bacchus.

MATZDORF, v. de Hongrie (Zips), à 21 kil. N.-O. de Neudorf, sur le Conrad. Bains fréquentés d'eaux thermales. Fabr. de toiles de ménage.

MAUBERT DE GOUVEST (Jean-Henri), littérateur, né à Rouen en 1721, m. en 1767, entra chez les Capucins, s'enfuit de son couvent en 1745, et mena la vie la plus agitée en Hollande, en Angleterre et en Allemagne, tour à tour soldat, précepteur, directeur de théâtre. On a de lui : *Testament politique du cardinal Alberoni*, Lausanne, 1753, in-12; *Histoire politique du siècle*, ibid., 1754, 2 vol. in-12; *Testament politique du chevalier de Walpole*, 1767, 2 vol. in-12, etc.

MAUBEUGE, *Malbodium*, ch.-l. de cant. (Nord), arr. et à 26 kil. N. d'Avesnes, sur la Sambre; 4,208 hab. Place de guerre. Collége. Avant 1835, il y avait une manufacture d'armes. Clouterie, ferblanterie, quincaillerie. Filatures de coton, blanchisseries de toile; fabr. d'huile, de savon, de sucre indigène. Comm. de marbres, ardoises, houille. — Fondée au VIIe siècle, elle fut longtemps la capitale du Hainaut. Prise par les Français en 1649, elle leur fut cédée au traité de Nimègue, 1678. Vauban la fortifia en 1680. Assiégée en 1793 par le prince de Cobourg, Jourdan la délivra.

MAUBOURGUET, ch.-l. de cant. (Hautes-Pyrénées), arr. et à 27 kil. N. de Tarbes, sur la rive g. de l'Adour; 2,747 hab. Eglise remarquable, bâtie par les Templiers.

MAUBUISSON, célèbre abbaye de femmes, près du vge de St-Ouen (Seine-et-Oise), à 8 kil. environ, au N.-E. de Pontoise. Fondée par la reine Blanche, qui y mourut en 1252, elle fut vendue comme bien national, pendant la Révolution, et démolie.

MAUCROIX (François), poëte et littérateur, né à Noyon, en 1619, m. en 1708, ami de La Fontaine pendant plus de 50 ans, fut secrétaire de la fameuse assemblée du clergé de 1682. Ses premiers ouvrages furent des poésies diverses, odes, élégies, églogues, épigrammes et madrigaux, d'un style généralement doux, facile, enjoué, et quelquefois délicat. Il s'exerça ensuite à traduire, et donna successivement les *Homélies* de St-Chrysostome au peuple d'Antioche, 1671 et 1689; l'*Histoire du schisme d'Angleterre*, sur le latin de Sanderus, 1675 et 1683, 2 vol.; les Vies des cardinaux Pole et Campége, d'après le latin de Bercastel et de Sigonius, 1677; le traité de Lactance *de la Mort des persécuteurs*, 1679 et 1699; l'*Abrégé chronologique de l'Histoire universelle*, tiré du *Rationarium temporum* du P. Petau, 1683 et 1690; les *Philippiques* de Démosthène; le *De signis* de Cicéron, et 3 dialogues de Platon, 1685, etc., *Homélies*, d'Astérius, 1695; et dans ses *Œuv. posthumes*, le *Dialogue des orateurs* de Tacite, les *Catilinaires*, le *Pro Marcello*, les traités de la *Vieillesse* et de l'*Amitié* de Cicéron, des *Satires*, des *Épîtres*, et de l'*Art poétique* d'Horace, etc. Les *Poésies* de Maucroix ont été publiées par Valckenaer avec les Nouvelles œuvres diverses de La Fontaine, Paris, 1820, in-8°, et en 1825 avec les Poésies diverses d'Antoine de La Sablière. M. L. Paris a donné, en 1854, 2 vol. in-12, une édition des *Œuvres diverses* et des *Lettres de Maucroix*, augmentées de quelques poésies inédites et familières, et des *Mémoires* presque uniquement relatifs aux démêlés du chapitre de Reims avec son archevêque le cardinal Antoine Barberini. Ds.

MAUDOUD (Aboul-Fethah), sultan de la dynastie des Gaznévides, 1041-49, attaqua, sous prétexte de venger la mort de son père Mas'oud, son oncle Mohammed, qu'il accusait d'en être l'auteur, le prit dans une bataille sur les bords du Sind, et le fit périr. C'est en mémoire de cette victoire qu'il bâtit la ville de Feth-Abad.

MAUDOUD (Eddaulah), roi de Mossoul, 1106-14, était d'abord général de Mohammed, sultan de Perse. Envoyé contre les chrétiens de Syrie, en 1111, il battit près de Tibériade, en 1113, Josselin, comte d'Edesse, et Baudouin, roi de Jérusalem. Un fanatique ismaélien l'assassina.

MAUDUIT (Antoine-François), architecte, né à Paris en 1775, m. en 1854, s'engagea dans l'arme du génie, combattit à Valmy, Hondschoote, Maubeuge et Landau, quitta le service pour s'adonner à la pratique de l'architecture, passa en Russie en 1808, et fut nommé architecte d'Alexandre Ier. Il a rectifié le tracé de la résidence impériale de St-Pétersbourg, construit le grand théâtre, l'église de St-Isaac, et suggéré l'idée de créer un conseil des bâtiments. De 1811 à 1813, il visita l'empire ottoman et la Grèce, puis parcourut l'Italie. Pendant un séjour à Paris, 1814-15, il fit partie de la commission de consolidation des fondements du Panthéon. Il retourna à St-Pétersbourg en 1816, fut nommé correspondant de l'Institut de France en 1821, quitta définitivement la Russie en 1827, et fut, de 1830 à 1835, secrétaire-bibliothécaire de l'Académie de France à Rome. Son principal ouvrage est intitulé : *Découvertes dans la Troade*, en 4 parties, Paris, 1840-46, in-4°. B.

MAUERMUNSTER. *V.* MARMOUTIER.

MAUGARD (Antoine), littérateur, né dans le diocèse de Metz en 1739, m. en 1817, fut employé en 1774 en qualité de commissaire du roi pour la recherche et la vérification des anciens monuments de droit et d'histoire. En 1795, il fut compris par la Convention au nombre des gens de lettres ayant droit aux récompenses nationales. On a de lui : *Code de la noblesse*, 1789, in-8°; *Annales de France*, 1790, 2 vol. in-8°; *Cours de langues française et latine*, 1815, in-8°, etc.

MAUGES (Les), *Medalgicus pagus*, petit pays de l'anc. France (Anjou et Poitou), où étaient Beaupréau, Pin-en-Mauges, St-Philibert-en-Mauges, St-Quentin-en-Mauges, St-Remi-en-Mauges (Maine-et-Loire).

MAUGRABINS ou MOGRABINS, nom qu'on a donné aux habitants du *Mograb* (corruption de *Maghreb*).

MAUGUIN (François), avocat, né à Dijon en 1785, m. en 1854, débuta au barreau de Paris en 1811; s'y fit remarquer par un esprit fin, délié, pénétrant, par une parole brillante, incisive, une ironie spirituelle, une verve contenue, et par un geste d'une élégante sobriété. Avec plus de mesure que d'abandon, moins de chaleur que d'élévation et d'éclat, il possédait au suprême degré cette netteté que Vauvenargues appelait le *vernis des maîtres*. Mauguin défendit, en 1815, le général Labédoyère; en 1816, Pleignier, un des chefs obscurs de la conspiration de *l'Epingle noire*; en 1818, le colonel Fabvier, à la suite des troubles de Lyon; en 1827, M. Mignet, qui venait de publier une *Relation historique des obsèques de Manuel*; en 1830, le journal *le National*. Peu de temps après, il était nommé bâtonnier. Le barreau n'a point oublié ses éloquents plaidoyers pour les héritiers de Thésignies, pour Frédéric Descoutures, et pour le duc de Bassano contre le duc d'Orléans. Député en 1827, il fut bien accueilli dans les rangs de l'opposition. Après la révolution de 1830, il ne tarda pas à reprendre un rôle momentanément oublié, et devint un ardent adversaire de Casimir Périer. Sa prédilection pour les questions de politique extérieure semblait trahir chez lui d'ambitieuses espérances, que son talent justifiait peut-être, mais que l'avenir ne devait pas réaliser.

MAUGUIO, ch.-l. de cant. (Hérault), arr. et à 12 kil. E. de Montpellier, près de l'étang de son nom; 1,863 hab.

MAULBRONN, vge du royaume de Wurtemberg (Neckar), sur la Salzach, à 30 kil. N.-O. de Ludwigsburg; 800 hab. Séminaire évangélique. Belle église et beaux restes d'une abbaye de cisterciens fondée vers 1112.

MAULE, vge (Seine-et-Oise), arr. et à 28 kil. N.-O. de Versailles; 1,362 hab. Papeteries. Comm. de grains, farines et volailles. On remarque l'église, le château, et des restes de fortifications.

MAULE, rivière du Chili, sort des Andes, coule à l'O., et se jette dans le Grand-Océan. Cours de 225 kil. Elle donne son nom à une prov. du Chili, ch.-l. *Coquenès*; 156,000 hab.

MAULEON, s.-préf. (Basses-Pyrénées), à 41 kil. O.-S.-O. de Pau, sur le Gave de Mauléon; 1,352 hab. Autrefois ch.-l. du pays de Soule. Collége. Château-fort du moyen âge. Le tribunal de 1re instance est à St-Palais. Bains de *St-Christau* aux environs.

MAULÉON, brg des Deux-Sèvres. *V.* CHATILLON-SUR-SÈVRE.

MAULÉON-BAROUSSE, ch.-l. de cant. (Hautes-Pyrénées), arr. et à 50 kil. S.-E. de Bagnères-de-Bigorre; 708 hab. Autrefois ch.-l. de la vallée de Barousse.

MAULÉON (LOYSEAU DE). *V.* LOYSEAU.

MAULTROT (Gabriel-Nicolas), jurisconsulte, né à Paris en 1714, m. en 1803, fut reçu avocat au parlement de Paris en 1733. C'était un ardent janséniste. On a de lui : *les Droits de la puissance temporelle*, 1765, in-12; *Maximes du droit public français*, 1772; *Dissertation sur le formulaire*, 1775, in-12; *Mémoires sur la nature et l'autorité des assemblées du clergé de France*, 1777, in-12; *l'Institution divine des curés et leurs droits au gouvernement général de l'Eglise*, 1778, 2 vol. in-12; *de l'Usure relativement au droit naturel*, 1787, 2 vol. in-12; *Examen des décrets du concile de Trente et de la jurisprudence française sur le mariage*, 1788, 2 vol. in-12; *Discipline de l'Eglise sur le mariage des prêtres*; 1790, in-8°; *Origine et justes bornes de la puissance temporelle*, 1789-90, 3 vol. in-12, etc.

MAUMUSSON (Pertuis ou Passe de), canal entre l'île d'Oléron et la côte du départem. de la Charente-Inférieure.

MAUNOIR (Jean-Pierre), chirurgien, né à Genève en 1770, m. en 1830, étudia la médecine à Paris, et devint professeur d'anatomie à l'Académie de Genève et membre de la Société de médecine de Paris. On lui doit une méthode pour l'opération de la pupille artificielle. Il a laissé, entre autres ouvrages : *Mémoire sur l'organisation de l'iris*, Genève et Paris, 1812, in-8°; Mémoires sur les amputations, l'hydrocèle du cou, etc., Genève, 1825, in-8°. D—G.

MAUPEOU (René-Charles de), magistrat, né à Paris en 1688, m. en 1775, devint conseiller au parlement de Paris en 1710, président à mortier en 1717, premier président en 1743, garde-des-sceaux en 1763, chancelier de France en 1768. Il avait épousé une petite-fille de Lamoignon de Basville. Mêlé aux disputes du parlement et du clergé, il ne montra que faiblesse.

MAUPEOU (René-Nicolas-Charles-Augustin de), fils du précédent, né à Paris en 1714, m. en 1792, s'éleva par la faveur de Mme Dubarry, et succéda à son père, en 1768, dans les fonctions de chancelier de France. Pour mettre fin aux querelles qui divisaient la magistrature et la cour, il exila le parlement de Paris et celui de Rouen, janv. 1771. Mais les avocats refusèrent de plaider devant le conseil du roi, que l'on installa à la place des magistrats absents; quatre d'entre eux, qui consentirent à comparaître, furent surnommés les *quatre mendiants*; le procès de Beaumarchais contre le conseiller Goezman acheva de rendre méprisable le *parlement Maupeou*. Sous Louis XVI, le 12 nov. 1774, les anciens parlements furent rappelés, et Maupeou exilé dans ses terres. B.

MAUPERTUIS (Pierre-Louis MOREAU DE), géomètre et astronome, né à St-Malo en 1693, m. à Bâle en 1759, entra d'abord dans la carrière militaire, mais, entraîné par sa passion pour les sciences, l'abandonna, et fut élu membre de l'Académie des Sciences à 25 ans, 1723. En 1736, Maurepas l'ayant envoyé dans le Nord, avec d'autres académiciens, pour déterminer la figure de la terre, il exécuta cette difficile entreprise avec le plus heureux succès, dans le court espace d'une année. L'immense réputation dont il jouit, principalement à la suite de cette expédition, séduisit Frédéric II, qui le nomma président de l'Académie de Berlin, 1740. Maupertuis alla prendre possession de cette dignité, reprit un moment les armes pour combattre sous son nouveau maître à Mollwitz, et fut fait prisonnier, 1741. Rendu à la liberté par l'empereur, il fit un voyage en France, puis revint en 1745 à Berlin, où il se fixa. Là, il se trouva engagé dans de vives querelles, d'abord avec Kœnig, au sujet du *principe de la moindre action*, sur lequel Maupertuis fondait toute la mécanique, et dont Kœnig lui disputait la découverte, ensuite avec Voltaire, qui prit parti pour Kœnig et accabla son adversaire des plus cruelles plaisanteries. Maupertuis en fut bien vengé. Mais la protection éclatante de Frédéric et la disgrâce du philosophe de Ferney ne guérirent jamais les terribles blessures que la *Diatribe du docteur Akakia* avait faites à son orgueil et à sa susceptibilité. Il était savant et bon écrivain, mais avait peu de littérature, et là, comme ailleurs, il ne figure pas au premier rang. Ses ouvrages ont été publiés à Lyon, 1768, 4 vol. in-8°; ils sont de genres fort divers. Parmi ceux qui sont imprimés à part, on distingue : *Commentaires sur les principes de Newton*, 1732; *Voyage au cercle polaire*, 1738; *Mémoire sur la moindre action*, 1744; *Essai de cosmologie*, 1748; *Essai de philosophie morale, système de la nature*, 1751, etc. C. N.

MAUPERTUIS, vge (Seine-et-Marne), arr. et à 7 kil. S.

de Coulommiers; 350 hab. Il y eut jadis un beau château, qui a été détruit pendant la Révolution.

MAUPERTUIS (Champ de), plaine à 15 kil. N. de Poitiers, où se livra la bataille dite *de Poitiers*, en 1356.

MAUR (Saint), *Maurus*, disciple de St Benoît de Nursia, fut envoyé, dit-on, par lui dans la Gaule au VIe siècle, pour y établir des monastères de sa règle. Fête, le 15 janvier. Une congrégation de Bénédictins prit, au XVIIe siècle, le nom de St Maur; c'était une réforme que le pape Grégoire XV approuva en 1621. *V.* BÉNÉDICTINS.

MAUR (RABAN-). *V.* RABAN-MAUR.

MAUR-LES-FOSSÉS, (SAINT-), vge (Seine), arr. et à 17 kil. N.-E. de Sceaux, 8 E. de Paris, dans une presqu'île formée sur la rive dr. de la Marne, à la sortie du canal St-Maur; 2,195 hab. Culture de la betterave et du mûrier; papeterie, scierie mécanique. Clouterie, limes, fonderie, bijouterie en faux. Exploit. de pierres à bâtir. Depuis 1792, la partie du vge près du pont forme une commune distincte, sous le nom de Joinville-le-Pont. Le canal de St-Maur, en partie souterrain, remplace, par une ligne droite de 1,110 mèt., un circuit de 10 kil. que la Marne fait en cet endroit. — C'était, à la fin du IIIe siècle, un camp retranché des Bagaudes, d'où le nom de *Fossés*. Une abbaye de bénédictins y fut fondée, en 638, sous le nom de St-Pierre; on y transféra les reliques de St Maur au IXe siècle; elle fut sécularisée en chapitre en 1535, et détruite en 1786. En 1465, on tint à St-Maur des conférences qui complétèrent le traité de Conflans (*V. ce mot*).

MAURE, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), arr. et à 30 kil. N. de Redon; 293 hab.

MAURE (SAINTE-), ch.-l. de cant. (Indre-et-Loire), arr. et à 30 kil. E.-S.-E. de Chinon, sur le chemin de fer de Bordeaux; 1,717 hab. Comm. de grains. Fabr. de mouchoirs et de toiles peintes. On y remarque un vieux château, et une belle église du XIIe siècle, avec crypte romane.

MAURE (SAINTE-), anc. *Leucade* (*V. ce mot*), une des îles Ioniennes, dans la mer Ionienne, sur la côte O. de l'Albanie, au N. de Céphalonie, et au S. de l'entrée du golfe d'Arta; 270 kil. carr.; 30 kil. de tour; 20,147 hab. Ch.-l., *Amaxichi*. Climat chaud et insalubre. Sol montagneux et peu fertile : récolte insuffisante de céréales, mais surabondante en vins, huile d'olive, coton, etc. Élève de bétail. Fréquents tremblements de terre.

MAUREPAS (Jean-Frédéric PHELIPPEAUX, comte de), petit-fils du chancelier de Pontchartrain, né en 1701, m. en 1781, fut nommé secrétaire d'État dès 1715, eut le département de la Maison du roi en 1718, celui de la marine en 1723, le titre de ministre d'État en 1738, et montra, dans ces diverses fonctions, de l'activité, de la pénétration et de la finesse. Il embellit Paris, fit fermer les maisons de jeu, envoya La Condamine, Maupertuis et d'autres savants, mesurer sous l'équateur et près du pôle boréal deux degrés du méridien, chargea Sevin et Fourmont de visiter la Grèce et l'Orient, et Jussieu d'aller étudier les plantes du Pérou. Une chanson qu'il écrivit contre Mme de Pompadour le fit exiler à Bourges, en 1749. Rappelé par Louis XVI en 1774, il présida, sans portefeuille, le conseil d'État, fit rappeler les parlements exilés par Maupeou, et entrer au ministère Turgot, puis Necker, mais travailla à leur chute, dès qu'il vit en eux des rivaux. On lui reproche de n'avoir rien entrepris de sérieux pour tirer la France des circonstances difficiles où elle se trouvait, et d'avoir fait aux réformes nécessaires une guerre de bons mots et d'épigrammes. Des *Mémoires* ont été publiés sous son nom par Sallé, son secrétaire, 1790-92, 4 vol. in-8°. B.

MAUREPAS (Jacques), général haïtien, noir de la classe des affranchis, né au Cap-Français en 1768, m. en 1802, fut aide de camp de Toussaint-Louverture, combattit les Français lors de l'expédition du général Leclerc, puis leur fit sa soumission, et contribua ainsi à amener celle de Toussaint.

MAURES (de l'arabe *Maghreb*, occident), en latin *Mauri*, *Mauritani*, nom sous lequel les anciens désignaient les habitants de la Mauritanie (*V. ce mot*). Appliqué, pendant le moyen âge, à tous les Arabes conquérants de l'Espagne, il ne convient en propre qu'aux Almohades, qui étaient réellement d'origine maurésque. Auj. on appelle *Maures* une partie des indigènes de l'Algérie, du Maroc, du Bilédulgérid, de l'Etat de Sidi-Hescham, et du Sahara; ils habitent, en général, les villes, surtout celles du littoral, se livrent au commerce, exercent de petites industries, possèdent et font cultiver des biens de campagne; ils ont la peau plus blanche, le visage plus plein, le nez moins aigu, le profil moins anguleux, tous les traits de la physionomie moins prononcés que les Arabes. Ils sont musulmans. B.

MAURIAC, s.-préf. (Cantal), à 36 kil. N.-N.-O. d'Aurillac, au pied d'une colline volcanique, sur l'Auze, 2,326 hab. Trib. de 1re instance; collége. Duprat y fonda au XVIe siècle un collége de Jésuites, l'un des trois premiers établis en France. Eglise Notre-Dame-des-Miracles, du XIIIe siècle. Comm. de chevaux, bestiaux, mulets, cire jaune, fromages, cuirs, merrains. Près de là, antique chapelle de St-Mary ou Marius, apôtre de la Haute-Auvergne.

MAURIANÆ COMITATUS, nom latin de la vallée de MAURIENNE.

MAURICE (Saint), chef de la légion thébaine (*V. ce mot*), subit le martyre avec ses compagnons, en 286, dans la vallée d'Agaune, auj. *St-Maurice*, à l'O. de Sion (Valais). Sigismond, roi de Bourgogne, y fonda au VIe siècle une abbaye. La lance de St Maurice fut le symbole de la puissance souveraine dans le royaume d'Arles. Fête, le 22 septembre. — Un ordre militaire de St-Maurice, institué en Savoie par le duc Amédée VIII en 1434, fut réuni à celui de St-Lazare en 1572.

MAURICE, *Mauritius Tiberius*, empereur grec, 582-602, né en 539 à Arabissus (Cappadoce), dut la pourpre à Tibère II, qui le prit pour gendre. Son règne fut consacré à la défense de l'Empire. Il inquiéta les Lombards, repoussa les Slaves et les Avares, et restaura sur le trône de Perse Chosroès II, 593. Il mourut victime de son zèle à rétablir la discipline et fut tué avec ses fils par Phocas.

MAURICE DE NASSAU. *V.* NASSAU.

MAURICE DE SAXE. *V.* SAXE.

MAURICE (île) ou ÎLE DE FRANCE, île de l'océan Indien, dans l'Afrique anglaise, une des îles Mascareignes, au S.-E. de l'Afrique, à 140 kil. N.-E. de la Réunion, 800 E. de Madagascar; par 20° 9′ 45″ lat. S., et 55° 12′ long. E. Superf., 1,813 kil. carr., 60 kil. sur 35; 313,500 hab., dont 10,000 blancs environ, d'origine française pour la plupart. Ch.-l., *Port-Louis*. Sol montagneux, formé de trois massifs s'élevant vers le centre de l'île, et boisés; terrain fertile, autrefois volcanique; les 2/3 sont en terres cultivables, un 6e en savanes, dans lesquelles on engraisse des bestiaux. Le climat est sain; mais des ouragans terribles désolent l'île pendant l'hiver, qui est la saison des fortes chaleurs; des vents violents rendent l'été presque froid. Maurice est arrosée par 46 rivières peu considérables. Les principales productions sont les bois estimés (bois de fer, benjoin, bois de natte, mangliers, palmiers), les denrées coloniales, dont la culture nuit à celle des céréales, le coton et le café, de très-bonne qualité. Le sucre est le principal objet d'exportation; récolte de 1860 : plus de 150 millions de kil. La pêche vaut annuellement 220,000 piastres. — Le Portugais Mascarenhas découvrit Maurice en 1515, et la nomma *Cerné*. Le Hollandais Van Neck en prit possession en 1598, et lui donna le nom de Maurice en l'honneur de Maurice de Nassau; abandonnée en 1712, les Français s'y établirent en 1715, et l'appelèrent *Ile de France*; le génie de La Bourdonnais en fit une colonie importante, d'où s'élançaient ces infatigables corsaires qui portaient la terreur jusque dans le golfe de Bengale. Prise par les Anglais en 1810, elle leur fut cédée définitivement en 1814. Elle forme un gouvernement, dont dépendent les îles Seychelles, Rodriguez, Azalega, Diego-Garcia, etc. L'usage officiel de la langue française n'a cessé qu'en 1847. Au N.-E. de l'île Maurice se trouve le quartier des *Pamplemousses*, immortalisé par Bernardin de Saint-Pierre. F—T.

MAURICE (SAINT-), *Agaunum*, v. de Suisse (Valais), à 26 kil. O. de Sion, sur le Rhône, à l'entrée d'un défilé qui ferme le Valais; 1,200 hab. Beau pont d'une seule arche de 22 mèt., construit en 1842. Abbaye, avec une riche bibliothèque. — Elle doit son nom à une abbaye fondée au VIe siècle par Sigismond, roi des Burgondes, en mémoire de St Maurice, qui avait péri en ce lieu avec la légion thébaine, en 286.

MAURICE (SAINT-), chef-lieu de canton (Savoie), dans l'arrondissement, à 27 kil. N.-E. de Moutiers; 656 hab. Sel et houille aux environs. Commerce de bestiaux et fromages.

MAURICE (SAINT-), rivière de l'Amérique du Nord (Bas-Canada), affluent du St-Laurent à Trois-Rivières. Cours de 280 kil.

MAURICE-EN-GOURGOIS (SAINT-), brg (Loire), arr. et à 30 kil. S.-S.-E. de Montbrison; 416 hab.

MAURICEAU (François), accoucheur célèbre, né à Paris en 1637, m. en 1709, devint prévôt du collége des chirurgiens, et accoucheur en chef de l'Hôtel-Dieu. Le premier, il publia sur l'art des accouchements un ouvrage méthodique, où l'on trouve un grand nombre d'observa-

tions très-intéressantes : *Traité des maladies des femmes grosses*, etc., Paris, 1675, in-4°, traduit dans la plupart des langues de l'Europe. D—G.

MAURIENNE (Vallée de), en italien *Moriana*, en latin *Garocelia vallis*, *Maurianæ comitatus*, anc. prov. des Etats sardes (Savoie), entre les prov. de Savoie supérieure et de Tarantaise au N., la division de Turin au S., la France au S.-O., et la Savoie propre à l'O.; 2,145 kil. carr.; 90 kil. sur 26; 65,000 hab. Ch.-l., *St-Jean-de-Maurienne*. — Elle appartient à la France depuis 1860, et forme dans le dép. de la Savoie, l'arrond. de St-Jean-de-Maurienne.

MAURIENNE (Saint-Jean-de-). *V.* JEAN-DE-MAURIENNE (SAINT-).

MAURITANIE, *Mauritania* (aujourd. empire de Maroc et partie de l'*Algérie*), anc. contrée de l'Afrique septentrionale, au N.-O., entre la Méditerranée au N., l'Atlantique à l'O., le désert au S., et la Numidie à l'E. Gouvernée par des rois dès les temps les plus anciens, elle ne figure dans l'histoire qu'à partir du IIe siècle avant J.-C. Bocchus, l'un d'eux, livra aux Romains son gendre Jugurtha, en 106; pour prix de sa trahison, ses Etats, qui s'arrêtaient, du côté de l'E., à la rivière Mulucha, furent reculés jusqu'à l'Ampsagas; la partie de la Numidie qu'il reçut fut appelée *Mauritanie orientale*, par opposition à la *Mauritanie occidentale*. En l'année 30 av. J.-C., Auguste donna encore à Juba II (*V. ce mot*) le pays des Gétules. Le royaume de Mauritanie fut conquis, l'an 42 de J.-C., sous l'empereur Claude, par Suétonius Paulinus : on divisa alors la Mauritanie orientale en *Mauritanie Césarienne*, ch.-l., Césarée; et *Mauritanie Sitifienne*, ch.-l., Sitifis; la Mauritanie occidentale changea son nom en celui de *Mauritanie Tingitane*, ch.-l., Tingis. Au IVe siècle, les deux premières furent comprises dans le diocèse d'Afrique (préfecture d'Italie), et la troisième dans le diocèse d'Espagne (préfecture des Gaules).

MAURO (Fra), religieux de l'ordre des Camaldules, fut le plus célèbre des cosmographes de son temps. Il forma dans son couvent une sorte d'école, et exécuta, de 1457 à 1459, une mappemonde qu'on voit encore auj. près de Venise, dans une des salles du monastère de St-Michel-de-Murano. Zurla, religieux camaldule, en a publié une description, 1806, 1 vol. in-fol.

MAUROCORDATO ou MAVROCORDATO, famille de Fanariotes, originaire de Scio. Elle a produit : *Alexandre* MAUROCORDATO, médecin et interprète de la cour du Grand-Seigneur, né vers 1636, m. en 1709, négociateur de la paix de Carlowitz en 1699, et auteur de deux ouvrages : *Instrumentum pneumaticum circulandi sanguinis, sive de motu et usu pulmonum*, Bologne, 1664; *Histoire sacrée*, en grec, Bukharest, 1716, 1 vol. in-fol.; — *Jean-Nicolas* MAUROCORDATO, fils d'Alexandre, hospodar de Moldavie en 1707, puis de Valachie, captif des Autrichiens de 1716 à 1718, rendu à la liberté par la paix de Passarowitz, m. en 1730, et dont on a un livre *De officiis*, 1719 et 1722, in-4°, ainsi que des *Loisirs de Philotée*, en mss. à la Biblioth. impériale de Paris; — *Constantin* MAUROCORDATO, frère du précédent, hospodar de Valachie en 1735, auteur de l'abolition de l'esclavage dans ses Etats, et disgracié en 1763; — *Alexandre* MAUROCORDATO, né en 1787, un des chefs de l'insurrection grecque en 1821, président du conseil administratif en 1823, éloigné par l'influence de Capo-d'Istria et des Russes, puis rappelé aux affaires, et président du conseil en 1841.

MAUROLICO (François), géomètre, né à Messine en 1494, m. en 1575. On lui doit des travaux sur les sections coniques et la gnomonique, des recherches sur l'arithmétique, des commentaires sur les géomètres de l'antiquité, etc. Ses principaux ouvrages sont : des traductions latines de *Théodose*, de *Ménélaüs*, d'*Euclide*, d'*Apollonius*, etc.; *Cosmographia de formâ, situ, numeroque cœlorum et elementorum*, Venise, 1543, in-4°; *Theoremata de lumine et umbrâ ad perspectivam radiorum incidentium*, Venise, 1575, in-4°, et Lyon, 1613; *Admirandi Archimedis Syracusani monumenta omnia quæ exstant*, Palerme, 1685, in-fol.; c'est plutôt une imitation qu'une traduction littérale. V.

MAUROMATI, brg du royaume de Grèce (Morée), ch.-l. du dème d'Ithome, dans l'éparchie de Messénie, près des ruines de l'anc. *Messène*.

MAURON, ch.-l. de cant. (Morbihan), arr. et à 21 kil. N.-N.-E. de Ploërmel; 887 hab.

MAURS, ch.-l. de cant. (Cantal), arr. et à 40 kil. S.-O. d'Aurillac, dans la vallée d'Arcambie, sur la Rance; 1,877 hab. Comm. de porcs gras, excellents jambons, cire, toiles grises, chanvre, bestiaux, chevaux, châtaignes.

MAURUS (Terentianus). *V.* TERENTIANUS.

MAURY (Jean SIFFREIN), né à Vauréas (Vaucluse) en 1746, m. en 1817, était fils d'un cordonnier. A 20 ans, après avoir terminé ses études à Avignon, il vint à Paris, en qualité d'abbé-précepteur, obtint une mention de l'Académie Française, en 1772, pour un *Eloge de Fénelon*, et, se vouant à la prédication, prononça devant l'Académie le *Panégyrique de St Louis*, et, devant l'assemblée du clergé, celui de *St Augustin*. Il dut à ses liaisons avec Dalembert et Marmontel, autant qu'à ses succès oratoires, d'entrer à l'Académie en 1785. Député du clergé aux Etats-Généraux de 1789, sa gloire fut d'oser tenir tête presque seul à la foudroyante parole de Mirabeau; il se déclara le défenseur de l'Eglise et de la royauté. Son habileté à parler sur tout, guerre, finances, commerce, etc., sa logique spécieuse, son abondance un peu emphatique, et surtout ses saillies, lui valurent d'incontestables succès; sa présence d'esprit lui sauva plus d'une fois la vie. Son courage politique ayant cessé avec son mandat, il émigra; mais l'exil lui réservait de nouveaux honneurs, l'évêché de Montefiascone, la barrette de cardinal, et le titre d'ambassadeur du comte de Provence (depuis Louis XVIII) auprès du Saint-Siége. En 1804, il demanda et obtint de rentrer en France. En 1810, Napoléon Ier lui donna l'archevêché de Paris, qu'il occupa malgré la défense du pape; mais, en 1814, il dut se retirer. Maury alla finir tristement ses jours à Rome, après avoir expié sa désobéissance au pape par quelques mois de captivité au château St-Ange. On a publié, en 1827, les *Œuvres choisies* du cardinal Maury, 5 vol. in-8°. Ses panégyriques de St Augustin, de St Louis, de Fénelon, etc., sont d'un rhéteur ingénieux et instruit; mais il y a dans ces œuvres un *Essai sur l'éloquence de la chaire*, 1810, 2 vol. in-8°, qui est un livre sérieux, bien composé, bien écrit, plein d'intérêt, et dont le succès sera durable. *V.* M. Poujoulat, *le Cardinal Maury, sa vie et ses œuvres*, Paris, 1855, 1 vol. in-8°. G. L.

MAUSOLE, roi de Carie. *V.* ARTÉMISE II.

MAUSOLÉE, tombeau qu'Artémise fit élever à son mari Mausole, roi de Carie, mort l'an 2 de la 100e olympiade (379 av. J.-C.). Il fut fondé sur la plus belle place de la ville d'Halicarnasse, et se composait d'une masse quadrangulaire de 63 pieds (19 mèt. 45 c.) de côté, 40 (12m,35 c.) de face, et 25 coudées (11m,60 c.) de hauteur. Un péristyle de 36 colonnes hautes de 24 pieds (7m,40 c.), l'entourait, et l'ensemble mesurait 411 pieds (126m,85 c.) de tour. Une pyramide, haute de 25 coudées, surmontait la masse centrale; ses parois se découpaient en 24 degrés décroissant jusqu'au faîte, couronné par un quadrige de Marbre, dans lequel était assise la statue de Mausole. La hauteur totale du monument était de 140 pieds (43m,20 c.) d'élévation. Sa masse, et surtout la beauté du travail, le firent regarder par les anciens comme la 7e merveille du monde. (*V.* notre *Dictionnaire des lettres* au mot MAUSOLÉE.) — Depuis Mausole on donna le nom de mausolée aux tombeaux somptueux. On voit à Londres, au British-Museum, la statue de Mausole et les bas-reliefs de son tombeau. Les Romains en élevèrent dès le temps de la république, tels que celui dit des Horaces et des Curiaces, près d'Albano; de Cécilia Métella, sur la voie Appienne, à 24 kil. de Rome; de Plautius, à 23 kil. sur la voie Tiburtine; la pyramide de Cestius, à Rome, et surtout le mausolée d'Auguste et celui d'Adrien, les plus célèbres de tous, et que nous décrirons seuls.

Mausolée d'Auguste. Situé à l'extrémité N. du Champ-de-Mars, près du Tibre. Auguste le bâtit pour lui et les siens l'an 725 de Rome, 28 av. J.-C., et lui donna la forme d'une haute tour à 3 étages concentriques, terminés par un amortissement supportant sa statue en bronze. Chaque étage était en retraite sur le précédent; l'espace laissé libre se creusait en canal rempli de terre, et planté d'un rang de cyprès. L'intérieur du monument contenait 84 chambres sépulcrales. Il existe encore la partie inférieure du mausolée d'Auguste, auprès de la Strada di Ripetta; on l'a converti en un petit amphithéâtre pour des combats de taureaux. Le monument avait 92 mètres de diamètre à sa base; quant à sa hauteur, on peut l'estimer à 100 mètres.

Mausolée d'Adrien. Bâti par cet empereur, et peut-être sur ses plans, il était sur la rive droite du Tibre, vis-à-vis le pont Ælius, auj. St-Ange. Adrien le fit pour servir de sépulture à la famille impériale, et suppléer celui d'Auguste, dont la mort avait comblé les vides. C'était une haute tour en forme de temple à 3 étages concentriques, reposant sur un soubassement quadrangulaire de 83m,50 c. de côté, sur 19m,20 c. de haut. Le Ier étage mesurait 67m,46 c. de diamètre, et 16m,41 c. de hauteur. Il était entouré de 48 colonnes corinthiennes, en marbre. Le 2e étage avait une disposition semblable, en retraite sur le

1er, et le 3e se composait d'une tour, en forme d'attique, en retraite aussi, et couverte par un toit hémisphérique avec une grosse pomme de pin en bronze pour amortissement. Quatre-vingt-seize statues réparties, moitié dans les entre-colonnements du 1er étage, et moitié à l'aplomb des colonnes du 2e étage, achevaient la décoration de ce monument, dont on peut évaluer la hauteur totale à 60 ou 70 mèt. Il n'en reste plus auj. que la tour du 1er étage, dépouillée de ses colonnes, et convertie en forteresse pendant le moyen âge. On l'appelle le château St-Ange.

Mausolée chez les modernes. Chez nous, ce terme est presque une expression païenne, et l'on se sert plus volontiers du mot tombeau. On voit de ces somptueux monuments dans les cimetières de Paris, et dans ceux de quelques grandes villes de province. Les sépultures royales auraient pu être des mausolées, mais la coutume de les placer dans une église les a réduits à n'être que des tombeaux : l'église même est, pour ainsi dire, le mausolée. Les tombeaux de Louis XII, de François Ier, et d'Henri II, dans la basilique de St-Denis, trois chefs-d'œuvre d'architecture élégante et de sculpture, sont des modèles en ce genre. Nous citerons encore le plus récent et le plus célèbre de tous, le *Tombeau de Napoléon Ier* aux Invalides de Paris. Il occupe le centre du dôme de l'église, où il forme une chapelle basse, découverte sur un diamètre de 20 mèt. environ, et entourée d'une galerie circulaire en portiques, composés de 12 piliers quadrangulaires supportant une belle corniche surmontée d'une espèce de acrotère continu qui sert de garde-corps aux personnes qui circulent dans le dôme. Douze grandes statues, accolées aux piliers, représentent les 12 victoires principales de l'Empereur. Ces statues, les piliers, et la corniche, sont en marbre blanc. Sous la galerie circulaire, 10 bas-reliefs, en marbre blanc aussi, rappellent, dans des compositions symboliques, les travaux de Napoléon législateur et administrateur. Au centre de la chapelle, un grand sarcophage monolithe, en grès rouge de Finlande, poli, contient le cercueil de Napoléon. Ce sarcophage a la forme d'une cuve antique, portée sur deux pieds, avec un socle en granit vert des Vosges, et mesure 4 mèt. de longueur, 2 mèt. de largeur, et 4m,50 de hauteur. Tout autour, dans le pavé, qui est de marbre blanc, est une couronne de laurier en mosaïque, d'où partent des rayons d'un jaune d'or. Un double escalier demi-circulaire, de 26 degrés, en marbre blanc de Lunel, descend à la chapelle. Il passe en dehors de sa galerie de ceinture, et conduit sur une sorte de vestibule, de chaque côté duquel se trouvent les tombeaux des maréchaux Duroc et Bertrand. Entre les deux escaliers est l'entrée de la crypte de Napoléon, par une belle porte de bronze, flanquée de 2 grandes statues persiques, de même matière, formant caryatides, et portant, sur un coussin, l'une le sceptre et la couronne impériale; l'autre, le globe héraldique. Vis-à-vis de cette porte, à l'autre extrémité du tombeau, est une chambre, dite *le reliquaire*, entièrement revêtue de marbre noir; on y voit, au fond, la statue, en marbre blanc de Carrare, de Napoléon dans le grand costume impérial; à droite et à gauche, de vieux drapeaux, conquis dans les batailles du 1er Empire; et au milieu, sur un piédestal en porphyre et bronze, l'épée de Napoléon, son chapeau, et les insignes des ordres qu'il portait aux jours solennels. Une loi du 10 juin 1840 a ordonné l'érection du tombeau de Napoléon. Les travaux furent commencés en 1843, interrompus en 1848, et finis en janvier 1853. La dépense s'est élevée à 4,744,000 fr. Un concours fut ouvert entre tous les architectes pour ce mémorable monument; le projet préféré et exécuté est dû à Visconti. C. D—y.

MAUTERN, *Mutinum*, *Mutara* ou *Mutarum*, vge des Etats autrichiens (Basse-Autriche), sur la rive dr. du Danube, vis-à-vis de Stein, à 60 kil. N.-O. de Vienne, 700 hab. Victoire de Mathias Corvin, roi de Hongrie, sur les Autrichiens, en 1484.

MAUVAIS (Félix-Victor), astronome, né à Maiche (Doubs), en 1809, m. en 1854, entra, en 1836, à l'observatoire de Paris, où il se livra avec une grande activité au travail pénible des observations, qu'il fit en grand nombre et avec beaucoup de précision. Il découvrit 4 comètes, dont il étudia le mouvement. Dans les dernières années de sa vie, il avait entrepris la détermination des positions des étoiles fondamentales, travail qu'il a laissé inachevé. L'étendue de ses connaissances le faisait souvent consulter dans les questions d'astronomie pratique. En 1843, il fut élu membre de l'Académie des sciences, et, en 1848, nommé député du Doubs à l'Assemblée constituante. V.

MAUVAIS GARÇONS, nom donné, pendant le moyen âge, aux gonjats ou valets d'armée, aux pillards qui désolaient les campagnes. On l'appliqua aussi, dans Paris, jusqu'à la fin du XVIe siècle, aux gueux, mendiants et coupeurs de bourse.

MAUVEZIN, ch.-l. de cant. (Gers), arr. et à 34 kil. S.-E. de Lectoure; 1,550 hab. Ruines d'un château des vicomtes de Fezenzaguet. Eglise calviniste. Comm. de blé, maïs et bestiaux.

MAUZÉ, ch.-l. de canton (Deux-Sèvres), arr. et à 23 kil. S.-O. de Niort, sur le Mignon; 1,740 hab. Comm. de vins, eaux-de-vie, huile de lin, baudets. Patrie du voyageur Caillié.

MAVORS, nom de Mars dans les poëtes latins.

MAVROCORDATO. *V.* MAUROCORDATO.

MAVROMATI. *V.* MAUROMATI.

MAVROMICALIS. *V.* CAPO-D'ISTRIA.

MAWARANNAHAR. *V.* TRANSOXIANE.

MAXENCE, *Marcus Aurelius Valerius Maxentius*, fils de Maximien-Hercule, fut proclamé Auguste, à Rome, par les Prétoriens, 306, et prit son père pour collègue. Après avoir résisté, en Italie, aux armes de Sévère, qui fut tué dans Ravenne, à celles de Galérius, 307, et renversé en Afrique l'usurpateur Alexandre, il osa provoquer Constantin, son beau-frère; mais, vaincu près du pont Milvius, il se noya dans le Tibre, en fuyant, 312.

MAXIMA CÆSARIENSIS. *V.* CÉSARIENNE (GRANDE-).

MAXIMA SEQUANORUM. *V.* SÉQUANAISE (GRANDE-).

MAXIME PUPIEN, *Claudius Pupienus Maximus*, empereur romain en 237-8, ancien soldat, préfet de Rome, proclamé avec Balbin par les sénateurs, ses collègues, après la mort des deux Gordiens. Maximin ayant été tué à Aquilée, il entra dans Rome, mais fut bientôt égorgé avec son collègue, après les jeux Capitolins, par les Prétoriens révoltés.

MAXIME, *Magnus Maximus*, général romain en Bretagne, usurpateur sous Gratien et Valentinien II. Il se déclara en 383; Gratien, marchant contre lui, fut assassiné; Maxime resta maître de la Bretagne, de la Gaule et de l'Espagne, et résida à Trèves. Ayant en vain offert à Théodose de l'associer à l'Empire, il marcha sur Rome, fut pris dans Aquilée par Théodose, pendant que Valentinien II se réfugiait à Thessalonique, livré par ses soldats, pieds et poings liés, et décapité par la multitude, 388.

MAXIME (PÉTRONE-), *Flavius Anicius Petronius*, empereur d'Occident, en 455. Il avait été conseiller d'Honorius, préfet de Rome et d'Italie. Pour venger une insulte faite à sa femme, il assassina Valentinien III, et se fit proclamer à sa place; mais il contraignit Eudoxie, veuve de ce prince, à l'épouser, fut attaqué par Genséric, roi des Vandales, qu'elle appela à son secours, ne songea qu'à fuir, et fut lapidé par le peuple à cause de sa lâcheté.

MAXIME DE TYR, philosophe platonicien du IIe siècle, parcourut l'Arabie, la Phrygie et la Grèce, et visita Rome sous Commode. On a cru à tort qu'il fut un des maîtres de Marc-Aurèle. On a de lui 41 *Dissertations* morales et philosophiques, publiées par H. Estienne, Paris, 1557, in-8°; puis par D. Heinsius, Leyde, 1614, in-8°; par J. Davies, Oxford, 1703, et Londres, 1740; par Reiske, Leipz., 1774, 2 vol. in-8°, et en 1840 dans le t. x de la *Bibliothèque grecque-latine* de Didot. Elles ont été traduites en français par Combe-Dounous, Paris, 1802, 2 vol. in-8°. La morale en est sage, le style clair et agréable.

MAXIME (VALÈRE-). *V.* VALÈRE-MAXIME.

MAXIME (Saint), évêque de Turin, né, à ce que l'on croit, à Verceil, assista au concile de Milan, 451. Il reste de lui 117 homélies très-estimées, 116 sermons, et 6 traités sur des sujets religieux. Ses Œuvres ont été publiées par l'ordre de Pie VI, Rome, 1784, in-fol. Fête, le 25 juin.

MAXIME (Saint), abbé de Lérins et évêque de Riez, m. vers 460. Fête, le 27 novembre. La cathédrale de Riez garde son corps.

MAXIME (Saint), abbé de Constantinople, combattit les Monothélites, qui le persécutèrent et le firent mourir en prison, en 662. Fête, le 13 août. On a de lui un *Commentaire sur St Denis l'Aréopagite*, publié par le P. Combéfis, grec-latin, Paris, 1675, 2 vol. in-fol.

MAXIME (SAINTE-), vge (Var), arr. et à 41 kil. N. de Draguignan, sur le golfe de Grimaud, vis-à-vis St-Tropez; 1,182 hab. Petit port très-sûr. Comm. de roseaux et de bois.

MAXIMIANOPOLIS. *V.* ADAD-REMMON.

MAXIMIEN, *Marcus Aurelius Valerianus Maximianus*, né vers 250, d'une famille obscure de Pannonie, simple soldat, s'éleva par sa valeur, fut associé à l'Empire par Dioclétien, et prit le surnom d'*Herculе*, 286. Il chassa des Gaules les Alémans, les Francs et les Burgondes, et, dans un nouveau partage qui se fit de l'Empire, en 292, il obtint le gouvernement

de l'Italie, de l'Afrique et des Iles. Il repoussa les Germains, les poursuivit au delà du Rhin, comprima, en Gaule, le soulèvement des Bagaudes, et triompha de Julien, qui avait usurpé la pourpre en Italie. Contraint de suivre l'exemple de Dioclétien, il abdiqua à Milan, le même jour que lui, 1er mai 305. Devenu le collègue de Maxence, son fils, que les Prétoriens venaient de proclamer Auguste à Rome, 306, il fut bientôt forcé de se retirer auprès de son gendre Constantin, à Trèves, et conspira contre lui; mais trahi par sa propre fille Fausta, il s'enfuit à Arles, essaya de soulever les Gaules, fut assiégé dans Marseille, et forcé de se tuer, 310. O.

MAXIMIEN, *Maximianus*, poëte latin du ve ou vie siècle, ami de Boëce, et à qui certains critiques attribuent les élégies de Gallus (*V. ce mot*).

MAXIMILIEN (Saint), martyr en Numidie, en 295. Fête, le 12 mars.

MAXIMILIEN Ier, empereur d'Allemagne, 1493-1519, né en 1459, fils de Frédéric III, épousa, étant archiduc d'Autriche, en 1478, Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire, et acquit ainsi à sa famille les vastes possessions de la maison de Bourgogne. Mais en même temps cette union l'engagea dans une guerre contre Louis XI, roi de France, qui avait pris possession de la Bourgogne et de la Picardie. Il fut victorieux à Guinegate, 1479; mais les Etats-Généraux des Pays-Bas l'obligèrent de conclure, en 1482, le traité d'Arras, en vertu duquel les deux provinces restaient à la France, et Marguerite, fille de l'archiduc, âgée seulement de quatre ans, était promise en mariage au dauphin Charles, à qui elle devait apporter en dot l'Artois et la Franche-Comté. L'autorité de Maximilien s'affermit difficilement dans les Pays-Bas; les Brugeois allèrent même jusqu'à le détenir dans leur ville pendant plusieurs mois. Délivré de cette captivité par son père, il alla en Autriche pour reconquérir les provinces envahies par les Hongrois, mais n'y réussit qu'après la mort de Mathias Corvin, 1490. En 1492, il battit, près de Villach, les Turcs qui avaient fait une invasion en Carinthie et en Styrie, et les refoula en Bosnie. Charles VIII, roi de France, ayant renvoyé Marguerite pour épouser Anne de Bretagne, que Maximilien, devenu veuf, avait recherchée en mariage pour lui-même, ce dernier déclara la guerre à la France; mais l'électeur palatin, Philippe, opéra une réconciliation entre les deux princes par le traité de Senlis, 1493, qui restitua à Maximilien les provinces composant la dot de Marguerite. La même année, il succéda à son père comme empereur, et épousa Blanche Sforza, fille de Galeazzo Sforza, duc de Milan. Ce mariage devait l'engager dans de nouvelles luttes avec la France. Louis XII ayant occupé le Milanais, 1489, Maximilien traversa les Alpes pour lui disputer ce duché; mais les Vénitiens l'attaquèrent au passage, et le battirent près de Cadore. Il entra, en 1508, dans la ligue de Cambrai contre Venise, et, en 1511, dans la Sainte-Ligue contre la France. Il eut une grande part à la victoire de Guinegate, 1513. En 1515, François Ier renouvela la guerre avec succès, et força Maximilien, par le traité de Bruxelles, d'abandonner le Milanais à la France, et de céder Vérone aux Vénitiens. Maximilien n'avait pas été plus heureux dans ses querelles avec les Suisses, qui, par le traité de Bâle, 1499, se séparèrent pour toujours de l'Empire. Mais il acquit à sa maison par héritage le Tyrol, Goritz, Gradiska, et plusieurs districts de la Bavière. Il fonda, par le mariage de son fils Philippe le Beau avec l'infante d'Espagne, Jeanne la Folle, par celui de sa fille Marguerite avec l'infant Jean, la domination autrichienne en Espagne; par ceux de son petit-fils et de sa petite-fille avec les enfants de Wladislas, roi de Bohême et de Hongrie, il atteignit le même but dans ces deux pays. Quant à l'administration intérieure de l'Empire, Maximilien divisa l'Allemagne d'abord en six, plus tard en dix cercles, institua le tribunal de l'Empire, 1495, et le Conseil aulique, réprima les abus des tribunaux des francs-juges, créa, le premier, une armée permanente sous les noms de Lansquenets et de Reîtres, et fit beaucoup pour les sciences et les arts. Il fonda les universités de Vienne et d'Ingolstadt. Il a laissé des ouvrages militaires, d'horticulture, d'architecture, ainsi que quelques poésies. Il a aussi dicté une description romanesque de sa vie, publiée sous le titre de *Weisskunig*, 1775, in-fol. Maximilien est le héros d'un grand nombre de contes et de poésies populaires de l'Allemagne, ainsi que du vieux poëme allemand intitulé : *Theuerdank*. Les Italiens, qui le virent souvent à bout de ressources, et obligé de se mettre presque à la solde de Henri VIII, roi d'Angleterre, l'avaient surnommé Maximilien *Pochi-Denari*. Ferdinand Ier lui érigea un magnifique monument à Inspruck. Il eut pour successeur à l'Empire, après un court intervalle, son petit-fils Charles-Quint. *V.* Hegewisch, *Histoire du règne de Maximilien*, en allemand, Hambourg, 1782, 2 part. in-8°. M. Le Glay a publié la *Correspondance de Maximilien avec Marguerite*, de 1507 à 1519, Paris, 1839, 2 vol. in-8°. E. S.

MAXIMILIEN II, empereur d'Allemagne, 1564-76, fils de Ferdinand Ier, né à Vienne en 1527, fut élu roi des Romains en 1558, roi de Bohême en 1562, roi de Hongrie en 1563. Après son avénement au trône impérial, il termina la guerre avec la Turquie, 1568. Il montra une grande tolérance dans les luttes religieuses; et accorda aux protestants le libre exercice de leur culte. Il est avéré, du reste, qu'il inclinait pour le protestantisme, et que des considérations politiques l'ont seules empêché d'adopter la Confession luthérienne. En 1574, il négligea de prendre la couronne de Pologne, qu'un parti lui offrait. Il eut pour successeur son fils aîné Rodolphe II. E. S.

MAXIMILIEN Ier *le Grand*, électeur de Bavière, fils de Guillaume V, duc de Bavière, né à Landshut en 1573, m. en 1651, succéda à son père en 1597, s'opposa aux progrès du protestantisme, et se mit à la tête de la Ligue catholique formée contre l'Union protestante. Dans la guerre contre les Bohémiens soulevés, il gagna la bataille de la Montagne-Blanche près de Prague, 1620, et réduisit le Palatinat, qu'il reçut de l'empereur Ferdinand II, ainsi que le titre d'électeur, dont le duc Frédéric V était déclaré déchu, 1623. Après la défaite de son général Tilly près de Leipzig, 1631, et sa mort sur les bords du Lech, 1632, il eut à subir les dévastations des Suédois, puis des invasions françaises. Le traité de Westphalie, 1648, lui confirma le titre d'électeur et la possession du Haut-Palatinat. Il a laissé à son fils Ferdinand un manuscrit intitulé : *Conseils dans l'art de gouverner*. Ce petit traité a été publié en latin et en allemand par Aretin, Wurtzbourg, 1822. P.-Phil. Wolf a écrit l'*Histoire de Maximilien Ier et de son temps*, Munich, 1807-11, 4 vol., continuée par Breyer. E. S.

MAXIMILIEN II (Maria-Emmanuel), électeur de Bavière, petit-fils du précédent, né en 1662, m. en 1726, succéda, en 1679, à son père Ferdinand Maria. Il se signala, dans les troupes de l'Autriche, aux sièges de Neuhæusel, 1686, et de Bude, 1686, à la bataille de Mohacz, 1687, à la prise de Belgrade, 1688, et fut nommé gouverneur des Pays-Bas en 1692. La mort de sa femme, fille de l'empereur Léopold Ier, et celle de son fils unique, 1699, lui firent perdre ses droits sur la succession d'Espagne. A l'ouverture de la guerre pour cette succession, il s'allia avec la France, et s'empara d'Ulm, Memmingen, Neubourg et Ratisbonne. Vaincu avec les Français à Hochstædt, 1704, il dut prendre la fuite, et fut mis au ban de l'Empire par Joseph Ier. En 1714, il fut rétabli dans ses possessions. Il laissa plusieurs enfants du second mariage qu'il avait contracté, en 1699, avec la fille de Jean III, roi de Pologne. Il eut pour successeur son fils Charles-Albert, plus tard empereur sous le nom de Charles VII. E. S.

MAXIMILIEN III (Joseph), électeur de Bavière, fils de l'empereur Charles VII, né en 1727, m. en 1777, fit, après la mort de son père, 1740, quelques efforts pour faire valoir ses prétentions sur l'Autriche; mais il dut les abandonner, et signa la paix de 1745, qui lui rendit ses possessions de Bavière. Il se consacra dès lors à l'administration intérieure de son pays, et y apporta beaucoup de réformes. Avec lui s'éteignit la ligne cadette de la maison de Wittelsbach, et ses possessions échurent à Charles-Théodore, électeur palatin de la maison de Sulzbach. E. S.

MAXIMILIEN-JOSEPH, électeur et plus tard roi de Bavière sous le nom de Maximilien Ier, fils de Frédéric, prince de Deux-Ponts-Birkenfeld, né en 1756, m. en 1825, servit d'abord dans l'armée française, fut colonel du régiment d'Alsace, et resta, de 1782 à 1789, à Strasbourg. Il succéda à son frère Charles II, dans le duché de Deux-Ponts, 1795, et à son oncle, Charles-Théodore, dans l'électorat de Bavière, les duchés de Juliers et de Berg, 1799. Il adhéra, en 1805, à la confédération du Rhin, et se fit conférer, dans la paix de Presbourg, le titre de roi. En 1806, il maria une de ses filles à Eugène Beauharnais, et l'autre à l'empereur François II. En 1813, il s'associa, par le traité de Ried, aux ennemis de la France. L'administration, les sciences, les arts, lui doivent des réformes salutaires. En 1818, il donna à ses sujets une constitution.

MAXIMILIEN II, roi de Bavière. *V.* le *Supplément*.

MAXIMIN, *Caius Julius Verus Maximinus*, empereur romain, 235-8, né en Thrace en 173, mais Goth d'origine, fut pâtre d'abord. Il avait, dit-on, 8 pieds; d'un bras il traînait un char; il déracinait des arbres, terrassait à lui seul dix hommes, brisait d'un coup de pied la jambe d'un cheval, broyait des cailloux entre ses doigts, mangeait 40

livres de viande et buvait en un jour 80 pintes de vin. Enrôlé dans les troupes de Septime Sévère, il monta vite en grade; Alexandre Sévère le fit tribun d'une légion, sénateur, et fut tué par lui. Maximin battit les Sarmates, les Germains et les Daces, traita l'Empire et le sénat en vaincus, pillant, confisquant, profanant. Sur un soupçon, il jetait mille personnes aux bêtes, cousues dans des peaux d'animaux fraîchement tués. Quelques riches d'Afrique armèrent des esclaves et des paysans, et proclamèrent Gordien, leur proconsul. D'autres provinces suivirent; à Rome, on proclama Maxime-Pupien et Balbin. Maximin et son fils furent égorgés en assiégeant Aquilée. A. G.

MAXIMIN DAIA, fils d'un berger de Thrace, et parent de Galérius, qui le nomma César, reçut le gouvernement de la Syrie et de l'Egypte en 305, et prit, en 307, le titre d'Auguste, à l'exemple de ses collègues. Après la mort de Galérius, il partagea ses provinces avec Licinius, 311. Allié de Maxence, au moment où celui-ci s'attira, en Italie, les armes de Constantin, il fut attaqué par Licinius, beau-frère de ce dernier, battu près d'Andrinople, et alla s'empoisonner à Tarse, 313. O.

MAXIMIN (Saint), évêque de Trèves, m. en 350, assista au concile de Nicée, 325, et donna asile dans son évêché à S^t Athanase exilé. Fête, le 29 mai.

MAXIMIN (SAINT-), ch.-l. de cant. (Var), arr. et à 20 kil. O.-N.-O. de Brignoles, près de la source de l'Argens; 3,279 hab. Belle église du XIII^e siècle, dépendant autrefois d'un couvent de dominicains; bibliothèque publique.

MAXIMUM. Le défaut de confiance dans le régime révolutionnaire, et la misère qui en fut la suite, suscitèrent, en 1793, la malheureuse idée de fixer un prix qui fût le taux le plus élevé auquel on pourrait vendre les denrées de première nécessité et les principales marchandises, dans toute l'étendue de la République française: c'est là ce qu'on nomma le *maximum*. On alla jusqu'à tarifer les salaires, mains-d'œuvre et journées de travail. Les infractions étaient frappées d'amende, et les délinquants inscrits sur la terrible liste des suspects. Le principe du *maximum*, destructeur de la liberté du commerce et de l'industrie, fut aboli par la Convention, le 10 septembre 1794. J. T.

MAY (Thomas), poëte et historien anglais, né en 1595 à Mayfield (Sussex), m. en 1650, fut d'abord en faveur à la cour de Charles I^er, puis embrassa la cause du Long-Parlement, dont il devint secrétaire. On a de lui: *Histoire du Parlement d'Angleterre*, 1647, qui s'étend du 3 nov. 1640 jusqu'à la bataille de Newbury en 1643, publication officielle, qui avait pour but de gagner les esprits au parlement en montrant ses bienfaits; *Abrégé de l'Histoire du Parlement*, 1650, écrit selon les idées de Cromwell; une traduction de la *Pharsale* de Lucain, en anglais, avec une continuation remarquable en latin et en anglais jusqu'à la mort de César; plusieurs pièces de théâtre, etc. B.

MAY (LE), brg (Maine-et-Loire), arr. et à 8 kil. N. de Cholet; 1,512 hab.

MAYA, mère de la Nature et des dieux du second ordre, dans la mythologie hindoue. Brahma la produisit, puis il engendra avec elle la Trimourti.

MAYAGUEZ, v. de l'île et à 117 kil. S.-O. de Porto-Rico, sur le Mayaguez; 31,200 hab. Café, sucre renommés, cacao. — Place importante de commerce.

MAYANS Y SISCAR (Gregorio), savant jurisconsulte et littérateur espagnol, né à Oliva (Valence) en 1697, m. en 1781. Quelque temps bibliothécaire de Philippe V, il abandonna cet emploi pour se livrer à des travaux d'érudition, qui lui firent une grande réputation hors de l'Espagne même. Il a publié, entre autres ouvrages: *Ad quinque juris consultorum fragmenta commentarii*, Valence, 1725, in-4°; *Disputationes juris*, Leyde, 1752, 2 vol. in-4°; *Epistolarum libri VI*, Valence, 1732, et Leipzig, 1737, in-4°; *Origines de la langue espagnole*, Madrid, 1737, 2 vol. in-8°, où l'on trouve un remarquable discours sur l'éloquence espagnole et des opuscules précieux de divers auteurs sur cette langue; *Specimen bibliothecæ hispano-majansianæ*, description bibliographique et critique des ouvrages d'un grand nombre d'anciens grammairiens et rhéteurs espagnols, Hanovre, 1753, in-4°; une *Vie de Cervantès*, Madrid, 1737, in-8°, traduit en français par Daudé, 1740, 2 vol. in-12; une *Rhétorique* espagnole, 1757, 1786, 2 vol. in-8°; des recherches historiques sur l'ancienne *Illici* (Elche), Valence, 1771, in-4°; un recueil de *Lettres* de divers personnages et auteurs espagnols, Madrid, 1774, 5 vol. in-8°; des *Institutions de philosophie morale*, en latin, Madrid, 1777, in-8°.

MAYBOLE, brg et paroisse d'Ecosse, comté et à 13 kil. S. d'Ayr; 5,200 hab. Fabr. de coton et couvertures de laine.

MAYEN, *Magniacum*, v. des Etats prussiens (prov. du Rhin), à 25 kil. O. de Coblentz; 4,500 hab. Vieux château. Fabr. de draps, tanneries, poteries, papeterie. Exploitation de pierres meulières. Source thermale, dite *Salzbrünn*.

MAYEN (île JEAN-), île de l'océan Glacial arctique, à l'O. du Groënland, au N.-E. de l'Islande, et au S.-O. du Spitzberg; par 71° lat. N., et 12° 24' long. O. Dominée par le volcan du Beerenberg (2,085 mèt. de hauteur). — Elle fut découverte en 1611 par le Hollandais Jean Mayen.

MAYENCE, en allemand *Mainz*, en anglais *Mentz*, en latin *Moguntiacum*, v. de la Hesse-Darmstadt, ch.-l. de la prov. de Hesse-Rhénane, et la 1^re forteresse de la Confédération germanique, au milieu d'un pays charmant, sur la rive g. du Rhin, presque en face de l'embouch. du Mein, à 693 kil. N.-E. de Paris par le chem. de fer du Nord; par 49° 59' 44" lat. N., et 5° 56' 8" long. E.; 41,300 hab., dont 6,000 protestants et 2,500 juifs, et non compris une garnison de Prussiens, d'Autrichiens et de Hessois. La ville s'étend sur le penchant et au pied de plusieurs collines; un pont de bateaux, de 555 mèt. de long., la réunit au bourg de Cassel (*V. ce mot*), situé sur la rive dr. du Rhin; un chemin de fer l'unit à Francfort et à Wiesbaden. L'enceinte, y compris les ouvrages extérieurs, a environ 15 kil. de développement. L'intérieur de Mayence rappelle les villes flamandes; les rues sont étroites et tortueuses. On remarque: la place de la Parade; celle de Gutenberg, où s'élève, depuis 1837, la statue en bronze de cet homme célèbre, fondue à Paris par Crozatier d'après le modèle de Thorwaldsen; l'arsenal; l'ancien hôtel de l'Ordre Teutonique, palais du grand-duc actuel, et en face, l'ancien château électoral; le *Dom*, magnifique cathédrale de style byzantin, contenant les tombeaux des anciens archevêques-électeurs. Evêché suffragant de Fribourg (autrefois archevêché). Cour d'appel; tribunaux de 1^re instance et de commerce; cour d'assises. Gymnase, école des arts et métiers; bibliothèque, musée d'antiquités romaines, cabinet de médailles, galerie de tableaux, cabinet d'histoire naturelle. Fabr. de tabac, perles fausses, instruments de musique et de précision, bronzes, maroquins, ébénisterie renommée, très-bons cuirs vernis, chapellerie, savons, vins mousseux du Rhin, papiers de tenture, machines, tissus de coton, cartes à jouer, etc. Commerce de jambons renommés, vinaigre, bois, fers, etc. Erigée en port franc par Napoléon I^er en 1809, Mayence est le centre d'une navigation active sur le Rhin; on y fait des affaires considérables d'expédition et de transit, diminuées cependant par les transports des chemins de fer. — Mayence doit son origine au Romain Drusus, qui, l'an 13 av. J.-C., fit bâtir, sur l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui, la forteresse de *Moguntiacum*, près de laquelle se forma bientôt un municipe. Mayence fut choisie pour métropole de la 1^re Germanie; mais, détruite par les Vandales, 406, puis par les Huns, elle ne fut rebâtie que sous Dagobert II. Avec Charlemagne et S^t Boniface, 1^er archevêque de Mayence, une nouvelle ère s'ouvrit pour cette ville. Les archevêques de Mayence devinrent successivement princes, électeurs de l'Empire, archi-chanceliers de Germanie. Le droit de couronner les empereurs leur fut irrévocablement attribué: vicaires de l'Empire pendant les interrègnes, ils nommèrent encore le vice-chancelier du Conseil aulique, et eurent une chancellerie particulière à la cour impériale. Leur domaine temporel comprenait 146 milles carrés de superf., et une population de 400,000 hab.; leur revenu s'élevait à plus d'un million et demi de florins. Les diocèses de Worms, Spire, Strasbourg, Constance, Augsbourg, Wurzbourg, Paderborn, Hildesheim, Eichstædt, Fulde, Coire, etc., relevaient de l'archevêché de Mayence. En 1247, Arnold de Walboten fonda à Mayence la *Ligue du Rhin*, qui délivra le commerce des exactions de l'aristocratie féodale. En 1440, Gutenberg y inventa l'imprimerie. Pendant la guerre de Trente-Ans, Mayence fut prise par les Suédois, 1631, puis par les Français, 1644. Ceux-ci s'en emparèrent encore en 1688; elle leur fut enlevée en 1689. En 1792, le général républicain Custine la prit de nouveau. Reprise par les Prussiens et les Autrichiens, après une héroïque défense, en 1793, cédée à la France par le traité de Campo-Formio, 1797, elle resta chef-lieu du départem. du Mont-Tonnerre jusqu'en 1814; alors elle fut donnée au grand-duc de Hesse-Darmstadt; en 1825, on la déclara forteresse fédérale. Son université, fondée au XV^e siècle, et longtemps célèbre, a été supprimée en 1802. F—T.

MAYENCE (Archevêché et électorat de), Etat de l'anc. Empire d'Allemagne, dans le cercle du Bas-Rhin. Il comprenait Mayence, Cassel, Aschaffenburg, Amorbach, Amonebourg, Bingen, Bischoffsheim, Dieburg, Fritzlar,

Gernsheim, Hochst, Hochheim, Steinheim, Seligenstadt, Erfurt et son territoire, le Haut et Bas-Eichsfeld.

MAYENNE (La), *Meduana*, riv. de France, prend sa source près de St-Martin-des-Landes (Orne), traverse le dép. de la Mayenne, passe à Mayenne, Laval et Château-Gonthier, et se réunit à la Sarthe, à Bouche-Maine, un peu au-dessus d'Angers, pour former la Maine. Cours de 186 kil., flottable sur 94. Elle reçoit la Varenne et l'Ernée.

MAYENNE (La), département du N.-O. de la France, ch.-l. *Laval*, formé des anc. provinces du Maine et de l'Anjou; entre les dép. de la Manche et de l'Orne au N., de la Sarthe à l'E., de Maine-et-Loire au S., et d'Ille-et-Vilaine à l'O. Superf., 514,868 hect. Pop. : 375,163 hab. Traversé par la Mayenne; entrecoupé de nombreux étangs et ruisseaux. Sol boisé, fertile en céréales, fruits à cidre, chanvre, lin; quelques vignes. Chevaux estimés, bestiaux, porcs, moutons, abeilles. Tissage des toiles, en décroissance, mais remplacé par des fabriques de coton et de tissus divers. Usines à fer, marbreries, papeteries, ardoisières, distilleries d'eaux-de-vie de cidre. Ce départem. forme l'évêché de Laval, et dépend de la Cour impériale d'Angers.

MAYENNE, *Meduanum*, s.-préf. (Mayenne), à 30 kil. N.-N.-E. de Laval, sur le penchant de deux coteaux qui bordent les rives de la Mayenne; 8,373 hab. Tribunaux de 1re instance et de commerce, séminaire. Anc. seigneurie, défendue par un château très-fort et souvent assiégé au moyen âge; érigée en marquisat en faveur de Claude Ier, duc de Guise, et en duché-pairie, en 1573, pour Charles de Lorraine, qui prit le titre de duc de Mayenne; rachetée par Mazarin en 1659. Les Vendéens s'en emparèrent en 1793. La ville est dominée par son vieux château; ses rues sont étroites et tortueuses, et ses maisons mal bâties. Fabr. de calicots, mouchoirs de coton gr. teint, occupant plus de 8,000 ouvriers dans la ville et la banlieue. Comm. de bestiaux et de grains. Patrie du cardinal de Cheverus, à qui l'on a élevé une statue en 1844. Forges importantes aux environs, et mines d'anthracite et de fer.

MAYENNE (Charles DE LORRAINE, duc de), 3e fils du duc François de Guise, né en 1554, m. en 1611, fit ses premières armes contre les Turcs, et mérita par sa bravoure le titre de noble vénitien. Pendant les guerres de religion, il se signala à la défense de Poitiers, au siége de La Rochelle, à la bataille de Moncontour, à la prise de Brouage, et surtout dans le Dauphiné, où il fut surnommé *le Preneur de villes*. En 1588, à la nouvelle du meurtre de ses frères Henri le Balafré et le cardinal de Guise, il réunit des troupes en Bourgogne et en Champagne, entra à Paris, accepta les titres de chef de la Ligue et de lieutenant-général du royaume, 1589, et soutint un siége contre Henri III et Henri de Navarre. Après le crime de Jacques Clément, il ne sut pas tirer parti des circonstances, et se contenta de faire proclamer le vieux cardinal de Bourbon, sous le nom de Charles X. D'une grande nonchalance, qu'augmentait encore son obésité, il n'était pas en état de lutter contre un adversaire aussi actif qu'Henri IV : battu par lui à Arques, 1589, et à Ivry, 1590, gêné par l'indiscipline des Seize, dont il dut châtier les violences dans Paris, il ne voulut pas, du moins, dans les Etats-Généraux de 1593, soutenir les prétentions que le roi d'Espagne Philippe II élevait, au nom de sa fille, sur le trône de France. Paris ayant été livré à Henri IV par Brissac, tandis qu'il était allé lever des troupes en Bourgogne, 1594, il fit sa soumission deux ans après, conserva ses biens et ses dignités, et reçut le gouvernement de l'Ile-de-France. La conversion du Roi rentrait dans les idées de Mayenne, manifestées aux conférences de Suresnes, en 1593. — Son fils Henri, grand chambellan de France et gouverneur de Guyenne, entra dans les factions qui agitèrent la minorité de Louis XIII, et fut tué au siége de Montauban, 1621. Il ne laissa pas de postérité. B.

MAYER (Simon), dit *Marius*, astronome, né en 1570 à Guntzenhausen (Franconie), m. en 1624, élève de Tycho-Brahé, fut astronome de l'électeur de Brandebourg. On a de lui : *Tabulæ directionum novæ universæ Europæ inservientes*, Nuremberg, 1599, in-4°; *Mundus Jovialis*, ibid., 1614, in-4°, où il prétend avoir aperçu, le premier, les taches du soleil et les satellites de Jupiter; une traduction allemande des 6 premiers livres d'Euclide, Anspach, 1610, in-fol., etc.

MAYER (Tobie), astronome, né en 1723 à Marbach (Wurtemberg), m. en 1762. Avant de se livrer aux études astronomiques, il publia, en 1745, à Augsbourg, un *Traité des courbes pour la construction des problèmes de géométrie*, en allemand, et un *Atlas mathématique*, composé de 60 tableaux. En 1750, il inséra, dans les Mémoires de la Société cosmographique de Nuremberg, des études sur la libration de la lune; on y remarque le premier usage qui ait été fait des équations de condition fournies par de nombreuses observations, pour obtenir les résultats avec une plus grande probabilité d'exactitude. Mayer fut, peu de temps après, chargé de la direction de l'observatoire de Gœttingue. Là il s'occupa de la vérification des points fondamentaux de l'astronomie, construisit un catalogue de 998 étoiles zodiacales, dont plusieurs ont été observées jusqu'à 26 fois, et acheva aussi des *Tables du soleil*. En 1755, il envoya à Londres des *Tables de la lune*, qui obtinrent le prix du Bureau des longitudes; elles sont les premières où les erreurs aient été inférieures à deux minutes; on les a perfectionnées plusieurs fois depuis. Mayer eut le premier l'idée de répéter les angles pour atténuer les erreurs de mesure; en 1787, Borda a converti cette idée en pratique simple. Les *Œuvres* de Mayer devaient être réunies; un volume seulement parut en 1775. Plusieurs Mémoires de ce savant ont été publiés séparément; les principaux sont : *Description d'un nouveau globe de la lune*, 1750; *Réfractions terrestres*, 1750; *Description d'un nouveau micromètre; Observation de l'éclipse de soleil en* 1748; *Conjonctions de la lune et des étoiles, observées en* 1747 et 1748; *Preuves que la lune n'a point d'atmosphère; Mémoire sur la parallaxe de la lune et sa distance à la terre déduite de la longueur du pendule à secondes; Inégalités de Jupiter*, etc. V.

MAYER ou MAYR (Jean-Simon), compositeur de musique, né en 1763 en Bavière, m. à Bergame en 1845, dirigea l'Institut musical de cette ville. Il a laissé des messes, des psaumes, des oratorios, des cantates, une foule d'opéras, dont un seul, *Médée*, 1812, est resté au théâtre. Dépourvu de facultés créatrices, placé entre Mozart et Rossini, il dut être bien vite éclipsé. Donizetti fut son élève. B.

MAYET, ch.-l. de cant. (Sarthe), arr. et à 31 kil. E.-N.-E. de La Flèche; 1,538 hab. Fabr. d'étoffes de laine.

MAYET-DE-MONTAGNE (Le), ch.-l. de canton (Allier), arr. et à 24 kil. S. de La Palisse, dans une situation très-pittoresque; 494 hab.

MAYEUL ou MAIEUL (Saint), abbé de Cluny, né dans le diocèse de Riez vers 906, m. en 994, augmenta les revenus et multiplia les monastères de son ordre, et réforma l'abbaye de St-Denis à la prière de Hugues Capet. Fête, le 11 mai.

MAY-KONG, MÉI-KONG, MÉNAM-KONG ou CAMBOGE, fl. de l'Inde Transgangétique, naît sous le nom de *Szatchou* dans le Thibet, à peu de distance de la source de l'Yang-tsé-Kiang, arrose la prov. chinoise d'Yun-Nan sous le nom de *Lan-Thsan-Kiang*, traverse le Laos, le Camboge Annamite, et se jette dans la mer de la Chine, à l'E. du golfe de Siam. Cours de 2,600 kil., navigable pour les gros navires jusqu'à une distance considérable.

MAYN, nom allemand du *Mein*.

MAYNARD ou MAINARD (François), poëte, né à Toulouse vers 1582, m. le 28 déc. 1646 à Aurillac, où il était président au présidial. Il fut l'ami de Régnier, l'élève de Malherbe, et l'un des premiers membres de l'Académie Française. Il excella dans l'épigramme, et perfectionna la versification des Stances : c'est lui qui établit en règle, dans celles de 10 vers, la suspension après le 4e et le 7e, et, dans celles de 6, le repos du milieu. Maynard courtisa assidûment les princes; mais il n'eut point de part à leurs bienfaits, non plus qu'à ceux de Richelieu, à qui il exposait ses besoins avec esprit et délicatesse. Dégoûté de son siècle et des grands, il se retira dans sa province, et ne courtisa plus que la poésie. Ses *Œuvres* furent publiées quelques mois avant sa mort, Paris, 1646, in-4°. C. N.

MAYNOOTH, v. d'Irlande (Leinster), dans le comté de Kildare, à 24 kil. O.-N.-O. de Dublin, station du chemin de fer de l'Ouest; 2,091 hab. Collége royal de St-Patrick, premier séminaire catholique (450 élèves) qui ait reçu (1845) l'institution et une subvention de l'Etat depuis l'introduction du protestantisme en Angleterre; fondé en 1795. Restes d'un château, principale résidence des Fitz-Geralds. Près de là est *Carton*, domaine du duc de Leinster.

MAYO, comté au N.-O. de l'Irlande (Connaught), entre ceux de Sligo et de Roscommon à l'E., de Galway au S., et l'Atlantique à l'O. et au N.; 548,794 hect. de superf.; 102 kil. sur 50; 251,419 hab. Côte fort découpée : baies de Killala, Broad-Haven, Blacksod, Clew, Killery. Sol montagneux, marécageux, et peu fertile. Lacs Corrib, Mask, Conn, Carra. Riv. la Moy. Climat humide. Pommes de terre, etc. Mines de fer non exploitées. Beaux pâturages : élève de bétail. La manuf. de toiles a décliné. Cap. *Castlebar*; v. princip., Ballina, Westport.

MAYO, vge et paroisse d'Irlande (Mayo), à 11 kil. S.-E. de Castlebar ; 2,500 hab. Collége ecclésiastique.

MAYO, une des îles du Cap-Vert, à l'E. de celle de Santiago ; par 15° 10' lat. N. et 25° 25' long. O. ; 36 kil. de tour. Ch.-l. *Pinosa*. Saline.

MAYO, riv. du Mexique, naît dans la Sierra-Madre, et se jette dans le golfe de Californie. Cours de 400 kil.

MAYOMBA, v. de la Guinée, port sur l'océan Atlantique, à l'embouch. de la Mayomba, très-fréquenté autrefois par les marchands d'esclaves. Gomme, cuivre, ivoire.

MAYOR (Isla), île d'Espagne, formée par le Guadalquivir au-dessous de Séville ; 44 kil. sur 57. Fertile en fruits.

MAYORGA, brg d'Espagne (Vieille-Castille), prov. et à 66 kil. N.-O. de Valladolid, sur la Cea ; 2,500 hab. Comm. de vins.

MAYOTTE ou MAHORÉ, île volcanique de l'archipel des Comores, au S.-E., au milieu du canal de Mozambique, à 30 kil. S.-S.-O. d'Anjouan, 250 kil. O. de Madagascar ; par 12° 50' lat. S., et 42° 50' long. E. Les Européens l'évitèrent jusqu'en 1840 ; on s'aperçut alors que ses côtes avaient, au milieu des coraux et des coulées de lave, des anses naturelles. Au N.-E., une langue de terre, élevée de 5 ou 6 mèt. au-dessus du niveau de la mer, se détache de l'île, et forme la péninsule de Choa ; droit en face, l'îlot de Pamanzi projette vers le N.-O. une petite presqu'île de sables amoncelés au milieu des coraux, où s'élève le rocher de Zaoudzi. Un canal de 1,200 mèt. sépare ces deux pointes, sur chacune desquelles se trouve un village : l'un, Choa, peuplé de Sakalaves ; l'autre, habité par des Arabes. Mayotte a été cédée à la France par son dernier sultan, et occupée le 13 juin 1843. Elle offre quelques bois de construction, du takamaka blanc, du bois d'ébène et du bois de natte. La canne à sucre et le café y viennent bien. Peu de grandes forêts ; des cocotiers ; 8,000 hect. de terre bien cultivable ; c'est le quart de la superficie de l'île. L'intérieur est peu connu ; 24,304 hab., Sakalaves, Arabes, Antalaots, presque tous mahométans, la plupart esclaves, très-paresseux ; production du sucre en 1860, 1,500,000 kil.

MAYPO. *V.* Maipo.

MAYR. *V.* Mayer.

MAYRES, brg (Ardèche), arr. et à 30 kil. N.-O. de Largentière, sur l'Ardèche ; 900 hab. Scierie mécanique.

MAZACA. *V.* Césarée de Cappadoce.

MAZAFRAN, riv. d'Algérie. *V.* Chiffa.

MAZAGAN, v. du royaume de Maroc, à 225 kil. N.-O. de Maroc, petit port sur l'océan Atlantique, près de l'embouch. de la Morbea ; 7,000 hab. — Bâtie en 1500, sous le nom de *Castro-Reale*, par les Portugais, à qui les Marocains l'ont enlevée en 1762.

MAZAGRAN, vge fortifié d'Algérie, prov. et à 88 kil. N.-E. d'Oran, à 12 kil. E. de Mostaganem ; 880 hab. Fameux par le siége qu'y soutinrent, du 2 au 6 février 1840, 123 Français, commandés par le capitaine Lelièvre, contre 12,000 Arabes.

MAZAMET, ch.-l. de cant. (Tarn), arr. et à 17 kil. S.-E. de Castres, sur l'Arnette ; 7,929 hab., tous ouvriers ou maîtres, les premiers catholiques, les seconds calvinistes. Importante fabrication de draps-nouveautés, tartans, molletons, flanelles. Belle halle.

MAZAN, brg (Vaucluse), arr. et à 7 kil. E. de Carpentras, sur l'Auzon ; 2,367 hab. Territoire fertile en vins, safran, et olives.

MAZANDÉRAN. *V.* Mazendéran.

MAZANIELLO. *V.* Masaniello.

MAZARIN (Giulio Mazarini dit), né en 1602, à Pescina (Abruzzes), d'une ancienne famille de Sicile, fils de Pietro Mazarini et d'Ortenzia Buffalini, m. en 1661, fit ses études à Rome, alla les compléter aux universités d'Alcala et de Salamanque, entra dans la carrière militaire, servit en Valteline comme capitaine dans l'armée papale, 1625, et montra de bonne heure du goût et du talent pour la politique. Attaché à la légation du nonce Pancirola, il ménagea la paix de Cherasco (Piémont) entre la Savoie, la France et l'Espagne, 1631 ; puis, entrant dans les ordres, il fut pourvu d'une charge de référendaire dans la chancellerie papale, 1632, nommé vice-légat d'Avignon, 1634, et, peu de temps après, légat extraordinaire du Saint-Siége à Paris. Richelieu le remarqua, le chargea de plusieurs missions difficiles, 1639, le fit nommer cardinal, 1641, et le recommanda en mourant à Louis XIII, 1642. Mazarin avait été naturalisé français en 1639. Le roi l'appela au ministère sous le nom de *spécial conseiller*, et lui laissa par son testament la direction supérieure du conseil de régence présidé par la reine-mère, 1643. Ebranlé d'abord par la faction des *Importants* (*V. ce mot*), il acquit bientôt un pouvoir absolu sur l'esprit, et peut-être même sur le cœur d'Anne d'Autriche, et remplit les fonctions de 1er ministre, 1643-61, bien qu'il n'en eût pas le titre. Il continua la guerre contre la maison d'Autriche, et ses habiles négociations, soutenues des victoires de Condé (*V. ce mot*), amenèrent le traité de Westphalie, auquel l'Espagne refusa d'adhérer, 1648. A la même époque commençait la *Fronde* (*V. ce mot*) ; pendant cinq années, le ministre eut à combattre les prétentions et les soulèvements du parlement de Paris, des seigneurs, et du prince de Condé. Deux fois il fut obligé de quitter le royaume, 1651-52 ; mais les divisions de ses ennemis, et la lassitude générale, lui rendirent le souverain pouvoir, 1653. Alors il poursuivit avec plus d'avantages la guerre contre l'Espagne, défendue par l'épée du grand Condé : la victoire de Turenne à Arras, 1654, l'alliance de la France avec Cromwell, 1657, et la prise de Dunkerque, après la bataille des *Dunes*, 1658, décidèrent enfin Philippe IV à signer le traité des Pyrénées (*V. ce mot*), 1659. L'année précédente, Mazarin avait conclu la *Ligue du Rhin*, qui tenait l'Autriche en respect, et plaçait véritablement l'Allemagne sous le protectorat de la France, 15 août 1658. Après avoir fait ces grandes choses, il pouvait dire en mourant que, « si son langage n'était pas français, son cœur l'était. » Mazarin est, sans contredit, l'un des hommes d'Etat les plus habiles du XVIIe siècle ; mais on peut le blâmer d'avoir négligé les finances, le commerce, et surtout la marine ; de s'être enrichi prodigieusement (il laissa une fortune de 200,000,000 de fr. au moins), en mettant à prix toutes les fonctions publiques, pour lesquelles sa place lui faisait désigner les sujets au roi. On lui reproche, à tort, d'avoir tenu systématiquement le jeune Louis XIV éloigné des affaires : mais il eut, dans les derniers temps de sa vie, des conférences avec le roi sur les matières d'Etat dont ce prince montra, plus tard, qu'il avait su profiter. Les lettres et les arts doivent à Mazarin l'établissement du *collége des Quatre-Nations*, la bibliothèque qui porte son nom, la création de l'Académie de peinture et de sculpture, et l'introduction de l'opéra italien en France. — Mazarin avait eu un frère, Michel Mazarin, qui devint cardinal, 1647, et deux sœurs, Martinozzi et Mancini : l'une d'elles, Hortense Mancini, épousa le fils du maréchal de La Meilleraie, qui fut fait duc de Mazarin ; l'autre, Marie, aurait peut-être épousé le jeune roi, sans l'opposition de la reine-mère et du cardinal lui-même (*V.* Mancini). Les *Négociations secrètes des Pyrénées*, Amst., 1693, 2 vol. in-12, recueil de lettres écrites par Mazarin, ont été réimprimées, avec 50 autres lettres, en 1745, Paris, 2 vol. in-12. Ses lettres à la reine Anne ont paru en 1836, 1 vol. in-8°. *V. Histoire de Mazarin*, par Aubery, 1688, 1695, 2 vol., et 1751, 4 vol. in-12 ; *Histoire de France sous le ministère du cardinal Mazarin*, par Bazin, Paris, 1842, 2 vol. in-8° ; et Gualdo Priorato, *Istoria del ministerio del cardinale Mazarini*, Cologne, 1669, 3 vol. in-12. G.

MAZARIN, nom sous lequel la ville de Réthel fut érigée en duché-pairie en faveur du duc de la Meilleraie, époux d'Hortense Mancini, nièce du cardinal Mazarin.

MAZARIN (Duchesse de). *V.* Mancini (Hortense).

MAZARINADES, écrits satiriques composés pendant la Fronde contre Mazarin. Le plus fameux, attribué à Scarron, donna son nom à tous ces libelles. Le mot s'appliqua ensuite à tous les écrits politiques du temps, même à ceux qui venaient du parti de la régente ou du cardinal, même à des ouvrages historiques étendus, à l'*Histoire de la prison des princes*, que lisait Mme de Sévigné, etc. On en compte ainsi plus de 4,000. *V.* C. Moreau, *Bibliographie des Mazarinades*, Paris, 1850-51, 3 vol. in-8°.

MAZARON ou ALMAZARON, v. d'Espagne, prov. et à 34 kil. S. de Murcie. Mines d'alun. Population de la commune : 8,100 hab.

MAZZARREDO Y SALAZAR (Joseph-Marie), amiral espagnol, né à Bilbao en 1744, m. en 1812, fit partie de la malheureuse expédition contre Alger en 1775, combattit ensuite dans la guerre d'Amérique, commanda en 1797 l'escadre qui protégea Cadix contre le bombardement des Anglais, et accepta de Joseph Bonaparte le ministère de la marine en 1808. En 1793, il avait rédigé le projet d'ordonnance pour la marine, qui est encore auj. en usage. On lui doit aussi des *Rudiments de tactique navale*, en espagnol, Madrid, 1781, in-4°.

MAZATLAN, v. du Mexique, ch.-l. de département (division de Culiacan) et de préfecture maritime, à l'embouchure du Mazatlan dans l'océan Pacifique, à 317 kil. S. de Cinaloa ; 6,000 hab. Export. de bois du Brésil.

MAZDAC, mage persan, né à Nichabour dans le Khoraçân, s'annonça comme prophète vers 498 ap. J.-C., et

prêcha en Perse l'égalité des deux principes du bien et du mal, la communauté des femmes et des biens, la défense de tuer et de manger les animaux, l'égalité des rangs et des fortunes. Ce qui restait de Manichéens en Perse vint se joindre à lui, et il jouit pendant quelque temps, auprès de la foule et du roi Cobâd lui-même, d'un crédit sans bornes. Enfin le fils du roi, Kesra, le fit mettre en croix avec 100,000 des siens, et mérita ainsi le surnom d'*Anouchirvan* (bonne âme). Deux inscriptions trouvées en Cyrénaïque en 1823, et envoyées à l'Académie des Inscriptions en 1824, semblent prouver que la doctrine de Mazdac s'était propagée jusque dans l'empire romain. *V.* les dissertations de Gesenius, Hall, 1825, et de Hamaker. *V.* la traduction anglaise du *Dabistan*, ouvrage persan, par M. Antony Troyer. *V.* Lebeau, et de Sacy, *Histoire des Sassanides*.

MAZÉ, brg (Maine-et-Loire), arr. et à 20 kil. S.-O. de Baugé, près de l'Authion; 526 hab.

MAZEIRA, île de la mer d'Oman, près de l'Arabie, par 20° 35' lat. N., et 56° 20' long. E.; 93 kil. sur 15.

MAZENDÉRAN ou MAZANDÉRAN, anc. *Hyrcanie*, prov. de la Perse, bornée au N. par la mer Caspienne, au N.-E. par le Khoraçan, à l'E. et au S. par le Tabaristan, à l'O. par le Ghilan; 25,000 kil. carr.; 350 kil. sur 100; 700,000 hab. Capit., *Sari*; v. principales : Asterabad, Barfourousch, Amol. Climat chaud et humide; sol montueux, marécageux, fertile en riz, coton, canne à sucre. Grandes forêts. Habitants peu hospitaliers. Commerce de poissons, bestiaux, riz, etc.

MAZEPPA (Jean), né dans la Podolie vers 1630, m. en 1709, d'une famille noble, mais pauvre, fut d'abord page du roi Jean-Casimir, puis entra au service d'un gentilhomme polonais. Celui-ci, ayant découvert que sa femme entretenait des relations avec lui, le fit lier tout nu sur le dos d'un cheval sauvage, qui l'emporta dans l'Ukraine. Recueilli par les Cosaques, Mazeppa se fixa parmi eux, devint bientôt secrétaire de l'hetman Samaïlovitch, et lui succéda en 1687. Lié d'abord avec le tzar Pierre le Grand, qui l'éleva à la dignité de prince, il se rapprocha plus tard de Charles XII, roi de Suède, dans l'espoir de devenir indépendant, et lui donna le funeste conseil de s'engager dans les plaines de Pultawa. Après la défaite, il dut s'enfuir en Valachie, et de là à Bender, où il mourut. Son corps fut transporté à Galatz, dans l'église du monastère de St-George; la pierre tumulaire est auj. dans la cour de Michel Ghika, frère de l'ex-prince de Valachie. Mazeppa est le héros d'un poëme de lord Byron. Pl.

MAZÈRES, brg (Gironde), à 6,600 mèt. S. de Langon. Beau château gothique de *Roquetaillade*. Débris d'un couvent fondé par Eléonore de Guyenne; 620 hab.

MAZÈRES, ville (Ariége), arr. et à 16 kil. N. de Pamiers; 2,671 hab. Elle possédait un château, résidence des comtes de Foix; Gaston-Phœbus y reçut Charles VI en 1389. Mazères fut assiégée par les catholiques en 1570, et se soumit par capitulation.

MAZIÈRES, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), arr. et à 18 kil. S.-O. de Parthenay; 237 hab. Comm. de chevaux, mulets et bestiaux.

MAZOIS (François), architecte et archéologue, né à Lorient en 1783, m. en 1827, fut un des plus brillants élèves de Percier. En quittant l'atelier de son maître, il voyagea en Italie, pour se perfectionner par l'étude des chefs-d'œuvre. Rome surtout l'arrêta; son goût et son talent l'y firent distinguer, au point que le roi Joachim Murat l'appela à Naples, et le chargea, entre autres travaux, de la restauration du palais de Portici. Mazois visita souvent Herculanum et Pompéi, y dessina à la dérobée, ce qui était alors interdit, et finit, grâce à la protection de la reine Caroline, par pouvoir ouvertement y travailler. Ce fut alors qu'il se mit à recueillir, pendant trois années, avec une opiniâtreté pleine de passion, les immenses matériaux du grand ouvrage sur lequel sa réputation repose aujourd'hui : *les Ruines de Pompéi, dessinées et mesurées pendant les années* 1809, 1810, 1811, Paris, 1813-38, 4 vol. format atlantique. La moitié environ du 3e vol. et le 4e ont été terminés par Gau, mais Mazois en avait laissé presque tous les matériaux. Les *Ruines de Pompéi*, œuvre d'art très-remarquable, sont dessinées avec beaucoup de goût et de vérité, et très-bien gravées; un texte archéologique plein d'intérêt, élégamment écrit, exact et savant, les accompagne; Mazois lui-même l'a composé, car il s'était préparé à ce travail par l'étude des langues anciennes. Pendant qu'il s'occupait de cet ouvrage, il y puisa la matière d'un autre, beaucoup plus court, et d'une forme moins savante, qu'il intitula : *le Palais de Scaurus, ou Description d'une maison romaine, fragment d'un voyage fait à Rome vers la fin de la république, par Mérovir, prince des Suèves*, Paris, 1819, in-8°; 2e édition, 1822, in-8°, fig. C'est une jolie narration, où la science est spirituellement encadrée au milieu d'une description exacte et animée. Passionné pour l'étude des monuments antiques, Mazois avait commencé pour Herculanum, Pæstum et Pouzzoles, ce qu'il avait fait pour Pompéi; mais il ne put que réunir des matériaux pour cet ouvrage, qu'il n'a pas eu le temps de publier. Il continuait, au milieu de ses travaux archéologiques, à se livrer à l'exercice de sa profession : il fut nommé, en 1819, un des 4 inspecteurs-généraux des bâtiments civils; il restaura, en 1825, le palais archiépiscopal de Reims, et l'abbaye de St-Rémi, dans la même ville. A Paris, il éleva plusieurs des plus élégantes maisons du quartier François Ier, et les passages Choiseul, Saucède, et Bourg-l'Abbé. C. D—y.

MAZOVIE ou MASOVIE, en allemand *Masau* ou *Mazau*, en latin *Massovia*, un des 12 anc. palatinats de la Grande-Pologne, comprenait 10 cantons, appelés de leurs chefs-lieux : Varsovie, Czersk, Wyszograd, Zakroczym, Ciechanow, Lomsa, Wizka, Rozan, Nur, et Liw. C'est auj. le N. du gouvernement de Varsovie dans la Pologne russe, entre ceux de Plock au N., de Lublin à l'E., de Radom au S., et les États prussiens (régence de Francfort) à l'O.; elle comprend 7 obvodies : Varsovie, Stanislawow, Lowicz, Rawa, Lenczy, Kutno, et Wrotlawec. On y compte 800,000 hab.—La Mazovie forma, de 1138 à 1529, un duché pour une branche de la famille des Piast; ce duché, vassal de la Pologne, sauf de 1329 à 1370, temps où il releva de la Bohême, fut réuni au royaume de Pologne par Sigismond Ier. Etienne Bathori l'érigea en palatinat, en 1576.

MAZURE (F.-A.-J.), né à Paris en 1776, m. en 1828, fut attaché en 1793 à l'École centrale de Niort, devint inspecteur de l'académie d'Angers, puis inspecteur-général des études en 1817, et censeur des journaux en 1820. Il travailla au *Moniteur* et au *Publiciste*. On a de lui : *Rudiments des petites écoles*, 1812; *Vie de Voltaire*, 1821, in-8°; *Histoire de la révolution de* 1688 *en Angleterre*, 1825, 3 vol. in-8°.

MAZZA (Ange), poëte italien, né à Parme en 1741, m. en 1817, fut élève de Cesarotti. On lui doit un poëme didactique, intitulé *la Grotte de Platon*. Dans ses odes, il traite divers sujets empruntés à Gray et à Dryden, ou les mystères les plus profonds de la métaphysique : malgré son obscurité et son étalage de savoir, on a osé l'appeler l'*Homère vivant*, et le comparer au Dante.

MAZZARA, anc. *Masaris*, v. de Sicile, au S.-O., port sur la Méditerranée, à 44 kil. S. de Trapani; par 37° 39' 56" lat. N., et 10° 14' 44" long. E.; 8,500 hab. Evêché. Export. de vins, soude, huile. — Autrefois c'était le ch.-l. du *Val di Mazzara*, l'une des 3 anc. prov. de la Sicile, et dont on a formé les prov. de Palerme, de Trapani et de Girgenti.

MAZZARINO, v. de Sicile, à 26 kil. S.-E. de Caltanisetta; 10,582 hab. Collége. Exploitation de soufre.

MAZZOCCHI (Alexis-Symmaque), antiquaire, né en 1684 près de Capoue, m. en 1771, théologal de l'église de Naples et professeur de théologie, a laissé, entre autres ouvrages : *De antiquis Corcyræ nominibus*, Naples, 1742, in-4°; *In regii Herculanensis musæi æreas tabulas Heracleenses commentarii*, ibid., 1754-55, 2 vol. in-fol., avec fig., ouvrage capital, plein d'une érudition étonnante, mais souvent diffuse, à propos de deux inscriptions en grec contenant la délimitation de terrains consacrés à Minerve et à Bacchus, et des règles pour la police des fêtes qu'on y célébrait; *Spicilegium biblicum*, ibid., 1763, 3 vol. in-4°; *Opuscula oratoria, epistolæ, carmina et diatribe de antiquitate*, ibid., 1775, 2 vol. in-4°, etc.

MAZZUCHELLI (Jean-Marie, comte de), littérateur italien, né à Brescia en 1707, m. en 1765, conçut l'idée d'un dictionnaire des hommes de lettres, anciens et modernes, de l'Italie. Il en publia 6 vol. in-fol., sous le titre de *Gli scrittori d'Italia*, 1753-63, où il ne termina que les deux premières lettres de l'alphabet. Les détails biographiques y sont très-complets, mais l'examen des ouvrages est superficiel. B.

MAZZUOLI (François), dit *le Parmesan*, peintre célèbre, né à Parme en 1503, m. en 1540, avait déjà publié un remarquable tableau du *Baptême de J.-C.*, quand il alla étudier à Mantoue les chefs-d'œuvre de Jules Romain, à Rome ceux de Raphaël et de Michel-Ange. Chargé par le pape Clément VII de terminer la décoration de la salle des pontifes au Vatican, il y exécuta une très-belle *Circoncision*. Après le sac de Rome, où il faillit perdre la vie, 1527, il résida quelque temps à Bologne, puis revint dans sa patrie, où il épuisa ses ressources, durant ses dernières

années, à faire de l'alchimie. Parmi ses tableaux, que distinguent la grâce du dessin et la douceur du coloris, on cite : *le Mariage de Ste Catherine,* à Rome ; *la Vierge au long cou,* à Florence ; *Moïse,* à Parme ; *St Roch,* à Bologne ; *la Mort de Lucrèce,* etc. On lui a attribué l'invention de la gravure à l'eau-forte ; il est certain qu'il fut un habile graveur. B.

MÉACO, v. du Japon. *V.* MÉAKO.

MEAD (Richard), médecin, né en 1673 à Stepney, près de Londres, m. en 1754, fit ses études en Hollande et à Padoue, pratiqua la médecine à Londres, et devint membre de la Société royale en 1704, et médecin de Georges II en 1727. L'un des premiers, il pratiqua l'inoculation de la petite vérole. Parmi ses ouvrages, on remarque : *Mechanical account of poisons,* Londres, 1702, in-8° ; *A short discourse concerning contagion,* etc., Londres, 1720, in-8°, ouvrage tout en faveur des quarantaines et de l'isolement comme préservatifs de la contagion. Les Œuvres complètes de Mead ont été publiées en français par Coste, Bouillon, 1774, 2 vol. in 8°. D—G.

MEADIA, brg de Hongrie. *V.* MEHADIA.

MEAKO, MÉACO, MIACO, MIYAKO ou KIO, v. forte du Japon, la 2e de l'empire, sur la côte S. de l'île de Niphon à 400 kil. O.-S.-O. de Yédo ; par 35° 24' lat. N., et 153° 15' long. E. ; 600,000 hab. Elle a 30 kil. de long sur 15 de large. Là réside le *Dairi* ou *Mikado,* empereur spirituel du Japon, dans un palais qui est lui-même une ville, et au milieu d'une cour de plus de 50,000 moines et serviteurs. Il y a, dit-on, 500 temples. Là aussi sont le foyer littéraire et scientifique, l'entrepôt commercial et manufacturier, les imprimeries, et l'hôtel des monnaies du Japon. Une académie des lettres, sciences et arts, est chargée de rédiger les annales du pays et l'almanach impérial. Bibliothèque considérable. Fabr. de porcelaines, d'étoffes d'or, de soie et d'argent, de verreries, d'ouvrages en acier, de placage. Affinage de cuivre. B.

MÉANDRE, *Meander,* riv. de l'anc. Asie Mineure, arrosait la Phrygie, séparait la Lydie et la Carie, et passait à Apamée, Antioche et Milet. Il est célèbre par les sinuosités de son cours, et par les cygnes qui y vivaient. Auj. *Meinder.*

MEARIM ou MEARY. *V.* MIARIM.

MEARNS, comté d'Ecosse. *V.* KINCARDINE.

MEATH ou EAST-MEATH, c.-à-d. *Meath oriental,* comté d'Irlande (Leinster), entre ceux de Cavan au N., de West-Meath à l'O., de Kildare au S., de Louth au S.-E., de Dublin et la mer d'Irlande à l'E. ; 230,000 hect. ; 70 kil. sur 58 ; 110,609 hab. Ch.-l., *Trim* ; v. princip. : Kells, Navan. Climat sec et froid. Sol plat, arrosé par la Boyne. Bons pâturages. Agriculture arriérée. Fabr. de toiles. Élève de chevaux et de bétail.

MEATH (WEST-), c.-à-d. *Meath occidental,* comté d'Irlande (Leinster), entre l'Ulster au N., les comtés d'East-Meath à l'E., du Roi (*King's-county*) au S., de Roscommon et de Longford à l'O. ; 157,000 hect. ; 49 kil. sur 38 ; 90,856 hab. Ch.-l., *Mullingar.* Beaucoup de lacs et de tourbières. Élève de chevaux et de bétail. Fabr. de toiles et lainages. Exportation de grains.

MEAUX, *Jatinum, Meldi,* s.-préf. (Seine-et-Marne), à 50 kil. N.-N.-E. de Melun, 44 E. de Paris par le chemin de fer de Strasbourg, sur la Marne, et près du canal de l'Ourcq ; 8,688 hab. Evêché suffragant de Paris ; tribunaux de 1re instance et de commerce ; église calviniste, bibliothèque, collége. Fabr. de tissus de coton, de vermicelle, de chocolat. Moulins à farine. Dessiccation de légumes. Comm. très-important de grains, farines, bestiaux, volailles ; de fromages de Brie (pour 3 à 4 millions de fr. par an). — Capitale d'un petit peuple Gaulois, les *Meldi,* cette ville fit partie, sous les Romains, de la Gaule Belgique, puis de la Gaule Lyonnaise. Son évêché fut fondé en 375. Les Normands la prirent deux fois au IXe siècle. Ch.-l. de la Brie, elle dépendait du comté de Champagne, et obtint une charte de commune en 1179. Philippe le Bel la réunit à la couronne. Les Anglais s'en emparèrent en 1420 ; le connétable de Richemont la leur reprit en 1438. Ce fut une des premières villes de France où la Réformation trouva des adhérents. Elle embrassa le parti de la Ligue en 1587, et n'ouvrit ses portes à Henri IV qu'en 1594. Bossuet en fut évêque de 1681 à 1704 ; son tombeau est placé dans la cathédrale de St-Etienne, bel édifice gothique, commencé au XIIIe siècle et achevé au XVIe.

MEBARREZ (EL-), v. d'Arabie (Lahsa), à 53 kil. S. de Hedjer ; 10,000 hab.

MÉCÈNE (Caïus-Cilnius-Mæcenas), conseiller et ami de l'empereur Auguste, né à Arretium, en Etrurie, d'une famille qui avait régné autrefois dans ce pays, m. l'an 744 de Rome, 9 av. J.-C. Il se lia avec Octave pendant qu'il étudiait en Grèce, et, depuis, s'attacha à sa fortune : il l'accompagna dans toutes ses guerres, mais le servit surtout dans les négociations et dans le gouvernement, et fut son principal ministre, son conseiller le plus influent, quoiqu'il ait toujours voulu rester simple chevalier romain. Ami de Virgile, d'Horace, de Varius, de Properce, il est resté le type de la protection éclairée pour les lettres et pour les arts. Lui-même avait composé une Histoire naturelle, un journal de la vie d'Auguste, un traité sur les pierres précieuses, et deux tragédies (*Octavie* et *Prométhée*). Quelques fragments conservés de ses poésies, que l'on trouve dans le *Corpus poetarum* de Maittaire et dans l'*Anthologie latine,* prouvent que si Mécène jugeait bien, il écrivait fort mal : son style était recherché jusqu'à l'afféterie. La Vie de Mécène a été écrite en latin par Meibom, 1653, en français par Richer, 1746, en allemand par Bennemann, 1744, et par Frandsen, 1843. Sous le titre de *Mæcenatiana,* Gœttingue, 1825 et 1846, in-8°. A. Lion a recueilli tout ce qu'on connaît de sa vie et de ses ouvrages. Un beau buste en marbre de Mécène a été trouvé vers 1837 dans les ruines de Carseoli. D—R.

MÉCHAIN (Pierre-François-André), astronome illustre, né à Laon en 1744, m. en Espagne en 1805. Lalande, son premier guide, lui fit obtenir la place d'astronome-hydrographe du dépôt des cartes de la marine. Méchain traça la description de cent lieues de côtes, de Nieuport à St-Malo ; ensuite il fut occupé au calcul des observations faites dans la Méditerranée par le marquis de Chabert. Malgré ses pénibles occupations, il faisait, pendant la nuit, des observations astronomiques, que Lalande communiquait à l'Académie. Il s'est spécialement occupé de la recherche des comètes et du calcul de leurs orbites. La planète découverte par Herschell fut d'abord considérée généralement comme une comète ; Méchain, le premier, la traita comme une planète. Il concourut avec Cassini et Legendre à la vérification de la position relative des observatoires de Paris et de Greenwich, et, dans cette circonstance, il fit usage du cercle répétiteur de Borda, dont la supériorité fut bien reconnue. Lorsque l'Assemblée constituante décréta l'établissement du nouveau système des poids et mesures, Méchain fut un des savants chargés des opérations astronomiques et géodésiques nécessaires. Il eut pour lui la partie comprise entre Rodez et Barcelone. Ces observations et les calculs que ce travail exigeait occupèrent ses dernières années. Méchain a publié les volumes de la *Connaissance des temps,* de 1786 à 1794, et quelques Mémoires sur les comètes. Ses autres travaux se trouvent dans la *Connaissance des temps* et dans la *Base du système métrique décimal,* ouvrage rédigé par Delambre, 1806-7-10, 3 vol. in-4°. V.

MECHED. *V.* MESCHEHED.

MECHELEN, MECHELN, MECHLIN, noms flamand, allemand, et anglais de MALINES.

MÉCHITAR, MÉCHITARISTES. *V.* MEKHITAR, MEKHITARISTES.

MECHOACAN, dép. du Mexique (division de Toluca), entre celui de Guanaxuato, et le Valle de Mexico à l'E., les dép. de Guerrero au S., de Xalisco à l'O., et d'Aguas-Calientes au N. Ch.-l., *Morelia* (l'anc. Valladolid). Climat sain et tempéré. Sol montagneux (volcan du Jorullo), généralement fertile en céréales, coton, cannes à sucre. Mines d'argent. Élève de bétail et d'abeilles. Les indigènes sont industrieux à travailler le bois ; 554,585 hab.

MECKEL (Jean-Frédéric), anatomiste, né en 1714 à Wetzlar, m. à Berlin en 1744, élève de Haller à Gœttingue, fut professeur à Berlin, membre de l'Académie royale des sciences de cette ville, et chirurgien du roi de Prusse. On lui doit beaucoup de travaux sur les nerfs crâniens, les veines, les vaisseaux lymphatiques, et la découverte du ganglion sphéno-palatin. Il a laissé, entre autres ouvrages : *Dissertatio de quinto pare nervorum,* etc., Gœttingue, 1748, in-4°, avec 2 planches ; *de Vasis lymphaticis glandulisque conglobatis,* 1757, in-4° ; *Experientia et observationes de sinibus venarum,* 1771, in-8°. Il forma un beau muséum anatomique. D—G.

MECKEL (Philippe-Frédéric), fils du précédent, né à Berlin en 1756, m. à Moscou en 1803, élève et prosecteur de Lobstein, professeur d'anatomie à Halle en 1799, à Strasbourg en 1783, fut appelé en 1795 à St-Pétersbourg comme inspecteur des hôpitaux, et médecin de l'impératrice. On a de lui : *de Labyrinthis auri contentis,* Strasb., 1777, in-4° ; *Nouvelles archives de médecine pratique,* Leipsick, 1789-1790, 2 vol. in-8°. D—G.

MECKEL (Jean-Frédéric), *le Jeune,* fils du précédent, né à Halle en 1781, m. en 1833, voyagea en Allemagne et en

Italie, et devint professeur d'anatomie et de physiologie à Halle. On lui doit beaucoup de travaux en anatomie comparée, sur les transformations du fœtus, l'origine des monstruosités, etc. Il a laissé, entre autres ouvrages : *Système d'anatomie comparée,* Halle, 1821-1823, 6 vol. in-8°, trad. en français par Riester et Sanson, Paris, 1836, 8 vol. in-8°; *Manuel de l'anatomie de l'homme,* Leipz., 1812-18; *Tabulæ anatomico-pathologicæ,* Leipzig, 1817, 1 vol. in-fol.; *Descriptio monstrorum,* Leipzig, 1826, 1 vol. in-fol. D—G.

MECKLEMBOURG, *Meckelburgum*, anc. duché de l'empire d'Allemagne, dans le cercle de la Basse-Saxe; borné au N. par la Baltique, à l'E. par la Poméranie, au S. par le Brandebourg, à l'O. par les duchés de Lunebourg, de Lauenbourg, et par la principauté de Lubeck; 1,365,000 hect. de superficie. Il fut habité primitivement par les Hérules et les Vandales, à qui succédèrent des peuplades slaves venues de l'Est, surtout des Obotrites et des Wilzes. Les Obotrites subjuguèrent les Wilzes vers 782. Charlemagne essaya en vain de les rendre tributaires. Au XII^e^ siècle, Henri-le-Lion, après avoir dévasté le Mecklembourg, réussit à briser la résistance de ses habitants; il se réconcilia plus tard avec Pribislaw, fils de Niklot, dernier prince des Obotrites, et lui restitua, en 1167, une partie de ses Etats, après avoir marié sa fille Mathilde à Burewin, fils de Pribislaw. Les fils de Henri Burewin II fondèrent les lignes de Mecklembourg, de Gustrow ou Werle, de Rostock, et de Parchim, dont les deux dernières s'éteignirent bientôt. Le fondateur de la ligne aînée de Mecklembourg est Jean *le Théologien,* créé docteur en théologie par l'université de Paris. Henri II, petit-fils de Jean, 1302-29, par son mariage avec la fille du margrave de Brandebourg, ajouta la seigneurie de Stargard à ses Etats. Les fils de Henri, Albert et Jean, fondèrent les lignes de Mecklembourg et de Stargard, et furent créés ducs par l'empereur Charles IV, 1349. La ligne de Gustrow s'étant éteinte en 1436, et celle de Stargard en 1471, le Mecklembourg entier échut à Henri le Gros, arrière-petit-fils d'Albert. L'électeur de Brandebourg lui disputa d'abord la succession; mais enfin on conclut un traité à Wittstock, où il fut stipulé qu'à l'extinction de la maison de Mecklembourg, celle de Brandebourg en serait l'héritière. Le duc Jean-Albert I^er^, 1547-76, introduisit la Réformation dans ses Etats. Ses petits-fils, Adolphe-Frédéric I^er^ et Jean-Albert II, fondateurs des lignes de Schwerin et de Gustrow, furent, à cause de leur alliance avec le Danemark, déclarés, par l'empereur Ferdinand II, déchus de leurs duchés, 1627, et le Mecklembourg entier fut donné à Wallenstein. Mais en 1632 les deux princes furent rétablis dans leurs Etats par le roi de Suède, Gustave-Adolphe. A la paix de Westphalie, 1648, ils durent céder à la Suède la ville de Wismar et quelques districts adjacents; en échange, ils reçurent les évêchés sécularisés de Schwerin et de Ratzebourg, ainsi que plusieurs commanderies de l'ordre de S^t^ Jean. A Adolphe-Frédéric I^er^, mort en 1658, succéda, dans le Mecklembourg-Schwerin, son fils Christian-Louis, qui retourna à l'église catholique, et qui mourut sans enfants en 1692. Les frères puînés fondèrent les lignes de Mirow, de Grabow et de Strélitz, dont la première s'éteignit bientôt (*V. les art. suivants*). E. S.

MECKLEMBOURG-SCHWERIN (Grand-duché de), Etat de la Confédération Germanique, borné au N. par la Baltique, à l'E. par la Poméranie, au S. par le Brandebourg et le Lunebourg, à l'O. par Lauenbourg et Ratzebourg. Superf., 1,339,360 hect. Pop., 551,844 hab., la plupart protestants. Capitale, *Schwerin;* v. princip. : Rostock, Wismar, Gustrow, Parchim. Pays très-fertile en céréales; élève de chevaux très-estimés, et dont on exporte un grand nombre; élève important de bœufs et de moutons. Climat rude et changeant. Riches forêts. Il y a plus de 60 lacs, dont le plus grand est celui de Muritz. Le Warnow et l'Elde arrosent le pays. Peu d'industrie; commerce maritime important. Le chemin de fer de Berlin à Hambourg traverse le Mecklembourg; il a des embranchements sur Schwerin et Rostock. L'université de Rostock et la cour d'appel de Parchim sont des institutions communes au grand-duché de Mecklembourg-Schwerin et de Mecklembourg-Strélitz. Revenu de l'Etat : 12,765,000 fr.; dette publique : 34 millions de fr. Armée : 5,380 hommes. — Au duc Adolphe-Frédéric I^er^ (*V. l'art. précédent*), m. en 1658, avait succédé son fils Christian-Louis, avec qui s'éteignit, en 1692, la ligne aînée de Schwerin. De même s'éteignit, en 1695, la ligne de Gustrow. Après de longues querelles entre les différentes maisons héritières, il fut conclu, par l'intermédiaire des commissaires impériaux, un accord à Hambourg, 1701, par lequel le duc Frédéric-Guillaume, de la ligne aînée, reçut Grabow, Schwerin et Gustrow; le duc Adolphe-Frédéric II eut Ratzebourg, Stargard, Mirow et Nemerow. Charles-Léopold, successeur de Frédéric-Guillaume, fut destitué par l'empereur, 1728, pour avoir empiété sur les droits des Etats. Frédéric-François, 1785-1837, acquit Wismar, les districts cédés autrefois à la Suède, et plusieurs villages de la principauté de Lubeck. En 1807, il entra dans la Confédération du Rhin, s'associa en 1813 à la cause des alliés contre la France, et prit en 1815 le titre de grand-duc. Les deux duchés occupent le 14^e^ rang dans la Confédération, et sont régis en commun par la constitution de 1755, qui confère à la noblesse de nombreux priviléges, n'accorde aux villes que quelques députés, et n'en accorde pas du tout aux campagnes. La Diète siége alternativement chaque année à Sternberg et à Malchin. En 1848, les deux gouvernements convoquèrent à Schwerin une Assemblée constituante, qui rédigea une nouvelle constitution. Mais finalement le grand-duc de Strélitz, poussé par la noblesse, refusa de sanctionner cette constitution; celui de Schwerin la sanctionna comme charte spéciale de son pays. Des conflits s'élevèrent à ce sujet avec le gouvernement de Strélitz, avec la noblesse des deux duchés, et avec les princes agnats. La noblesse porta sa plainte devant la Diète de Francfort, qui obligea le grand-duc de Schwérin d'annuler la charte proclamée, 1850. On a depuis commencé de reviser l'ancienne constitution, sans cependant arriver à un accord. E. S.

MECKLEMBOURG-STRÉLITZ (Grand-duché de), Etat de la Confédération germanique, se compose de deux parties séparées, la seigneurie de Stargard et la principauté de Ratzebourg. La 1^re^, bornée au N. par la Poméranie, à l'E. et au S. par le Brandebourg, à l'O. par le duché de Mecklembourg-Schwerin, a une superf. de 230,580 hect. La 2^e^, située entre le lac de Dossow au N., le Mecklembourg-Schwerin à l'E., le duché de Lauenbourg au S., le lac de Ratzebourg, et le territoire de la ville de Lubeck à l'O., a une superf. de 33,000 hect. Pop., 100,000 hab., protestants. Capitale, *Neu-Strélitz.* Sa condition agricole et industrielle est la même que celle du Mecklembourg-Schwerin. Revenu, 3,600,000 fr.; dette publique, 7 millions de fr.; force armée, 2,500 hommes. — Le duc Adolphe-Frédéric II (*V. l'art. précédent*) est le fondateur de la ligne de Mecklembourg-Strélitz, 1701. Le duc Charles-Louis-Frédéric, 1794-1816, adhéra en 1807 à la Confédération du Rhin, s'en détacha après la bataille de Leipzig, 1813, et obtint du congrès de Vienne, 1815, le titre de grand-duc (*Voyez, pour l'histoire, l'article précédent*). E. S.

MECKLEMBOURG (Albert de), roi de Suède. *V.* ALBERT.

MECKLEMBOURG (Adolphe-Frédéric DE), fils aîné de Jean, duc de Mecklembourg, lui succéda dans le duché de Schwerin en 1592, se déclara pour l'électeur palatin Frédéric V contre l'Autriche, au début de la guerre de Trente Ans, fut dépouillé de ses Etats par Wallenstein, puis rétabli par le roi de Suède Gustave-Adolphe; prit la direction des affaires dans le comté de Gustrow après la mort de Jean-Albert, dont le fils était mineur, fit fleurir l'agriculture et l'industrie, et mourut en 1658.

MECQUE (La), anc. *Mucoraba,* v. d'Arabie, ch-l. du grand shérifat de son nom, dans l'Hedjaz, à 90 kil. S.-E. de Djedda, qui lui sert de port de commerce sur la mer Rouge, et à 432 kil. S. de Médine; par 21° 28′ 17″ lat. N., et 37° 54′ 45″ long. E.; 20,000 hab., et autrefois plus peuplée. Patrie de Mahomet; c'est une cité sainte pour les musulmans. Le pèlerinage en est prescrit à tout mahométan, au moins une fois en sa vie. La Mecque est bien bâtie; on y voit de belles mosquées, dont la plus célèbre est la Câba (*V. ce mot*), aux environs de laquelle est le puits de *Zemzem,* où Agar puisa, dit-on, de l'eau pour Ismaël. Trois bastions la protégent. Les Infidèles ne peuvent en approcher qu'à une distance de 30 à 40 kil. Foire importante de 12 jours au mois de juillet, à l'époque du grand pèlerinage, qui amène 40,000 pèlerins, portant 120 millions de fr. environ de marchandises. La Mecque et tout le shérifat de son nom (*Belad-El-Aram,* pays sacré), gouvernés auj. par un grand-schérif, sous la souveraineté de la Turquie, furent d'abord pris en 629 par Mahomet, puis ils passèrent aux Koraïchites, descendants du Prophète, et successivement, pendant le moyen âge, aux Ismaéliens occidentaux, aux Fatimites et aux Turcs. La secte des Wahabites s'en empara en 1803; mais, en 1818, le pays fut repris sur eux par Ibrahim-Pacha, au nom de son père Méhémet-Ali, qui l'occupa jusqu'en 1841.

MEDA (Ch.-André), était simple gendarme en 1794, et contribua au succès de la journée du 9 thermidor; chargé d'arrêter les proscrits à l'hôtel de ville, il cassa la mâchoire à Robespierre d'un coup de pistolet. Il reçut de

l'avancement pour sa conduite dans cette fameuse journée, devint capitaine, fit ensuite les guerres du Consulat et de l'Empire, devint chef d'escadron, 1807, colonel et baron, 1808, et mourut général de brigade en 1812, pendant la retraite de Moscou.

MEDALGICUS PAGUS, nom anc. des MAUGES.

MÉDARD (Saint), né en 457 à Salency, près de Noyon, m. en 545, fut élu, en 530, évêque de Vermand, que l'on conjecture être auj. St-Quentin, et, après la destruction de sa ville épiscopale par les Barbares, transféra son siége à Noyon. Chargé, en outre, de l'administration du diocèse de Tournay, il sut obtenir par ses vertus une grande considération auprès des rois Clotaire Ier et Chilpéric Ier, dont il réprima souvent les passions violentes. Il fonda à Salency l'institution du couronnement de la Rosière (*V. ce mot*). Les reliques de ce saint, que l'Eglise honore le 8 juin, furent transférées à Soissons dans l'abbaye qui prit son nom.

MÉDÉAH, anc. *ad Médias*, v. forte d'Algérie, ch.-l. d'une subdivision militaire, dans la prov. et à 90 kil. S.-S.-O. d'Alger, près du col de Mouzaïa; 10,495 hab. dans la commune en 1861, dont 2,500 Européens. Marché important pour les laines, les céréales et les bestiaux. Culture de la vigne. Forêts de pins. Ruines romaines. Anc. résidence des beys de Titery. Prise par les Français en 1830, et occupée définitivement en 1840 par le maréchal Valée. Une justice de paix y fut établie en 1849, et un commissariat civil en 1850. Depuis 1854, Médéah a été érigée en commune, dont font partie les colonies agricoles de *Damiette* et de *Lodi*, et l'exploitation industrielle de *Mouzaïa-les-Mines*; elle a été déclarée s.-préf. en 1858. B.

MÉDECINE (ECOLE DE), de Paris, monument situé rue et place de l'Ecole de Médecine, et qui se compose de 4 corps de bâtiments autour d'une cour quadrangulaire de 21 mèt. de profondeur, sur 31 de largeur. L'édifice présente sur la rue une façade de 57 mèt., ornée de 16 colonnes ioniques sur un stylobate continu. A chaque extrémité, 4 colonnes sont adossées aux pieds-droits d'un massif de 3 arcades, et 4 à un massif qui accompagne une grande arcade servant, au centre, d'entrée principale. Les autres sont isolées, et forment, à droite et à gauche de cette entrée, un portique à quadruple rang, laissant voir la cour derrière une grille de fer qui remplit les entre-colonnements sur la place. Toute cette colonnade est surmontée d'un étage en manière d'attique, percé de 12 fenêtres quadrangulaires, interrompues au-dessus du massif central par un grand bas-relief. Les bâtiments de la cour sont en portiques aussi, avec la même ordonnance de colonnes ioniques adossées aux pieds-droits, et le même attique. Au fond de la cour, vis-à-vis de la porte, s'élève, un peu en avant des portiques, un beau péristyle de 6 colonnes corinthiennes, un tiers plus grandes que celles de l'ordre ionique, et supportant un fronton dont la base se profile avec l'entablement général de la cour. Cette partie de l'édifice comprend un amphithéâtre demi-circulaire, qui contient 1,200 personnes. — L'Ecole de Médecine a été élevée en 1769, sur l'emplacement du collége de Bourgogne. Gondouin en fut l'architecte. Le plan du monument, inscrit dans un quadrilatère irrégulier d'une superficie de 2,767 mèt., est fort habilement conçu; l'architecture se distingue par un bel accord des proportions, un style pur et correct, où l'élégance s'allie avec la solidité. C'est un des beaux monuments de Paris, et le fini de l'exécution y répond au mérite de la conception. C. D—Y.

MÉDECINE (Ecoles de). *V.* ÉCOLES.

MÉDECINS DU ROI. Dès les premiers temps de la monarchie française, il y eut des médecins attachés à la maison des rois; Clovis en eut, et, pour la 1re race seulement, on compte 51 médecins des rois de France. Dans ce temps-là, et encore au XIVe siècle, on les appelait *physiciens*. On croit que la charge de 1er médecin du roi fut créée sous Charles VIII; elle exista jusqu'à la Révolution. Ce médecin avait, au moins aux XVIIe et XVIIIe siècles, l'inspection générale sur le service sanitaire de la Maison du roi; la surveillance de tous les médecins, chirurgiens et apothicaires du royaume; l'intendance du Jardin du roi à Paris; la surintendance de tous les jardins des maisons royales et des eaux minérales du royaume. Sous Louis XIV, il y avait 8 médecins du roi, tour à tour de service par quartier auprès du prince, en quelque pays qu'il fût. Leurs charges étaient vénales, et se payaient jusqu'à 70,000 livres. Cependant elles ne rapportaient presque rien, ou rien, car les *gages*, comme on disait alors, en étaient fort modiques, et le roi les acquittait rarement : les plus favorisés obtenaient quelquefois une abbaye. Ces abus, indignes de la majesté royale, prirent fin en 1670, époque où la charge de médecin du roi cessa de se vendre.

MÉDÉE, fille d'Æétès, roi de Colchide, et de la magicienne Hypsée, conçut une vive passion pour Jason (*V. ce mot*), qui venait avec les Argonautes (*V. ce mot*) pour enlever la Toison-d'Or, lui fournit les moyens de réussir dans cette entreprise, et le suivit en Thessalie. Elle y rajeunit Eson, son beau-père, et se vengea de son oncle Pélias, usurpateur du trône d'Iolcos, en poussant les filles de ce prince à l'égorger, dans l'espoir qu'il serait aussi rajeuni. Abandonnée pour Créuse ou Glaucé, fille de Créon, roi de Corinthe, elle empoisonna sa rivale et Créon, mit à mort les enfants qu'elle avait eus de Jason, et s'enfuit en Attique sur un char attelé de deux dragons ailés. Elle eut du roi Egée un fils nommé Médus; pour assurer le trône à son enfant, elle essaya d'empoisonner Thésée, qui la chassa. Elle retourna alors en Colchide; selon les uns, elle y rendit le pouvoir à Æétès dépossédé; selon les autres, elle fit régner Jason, avec qui elle s'était réconciliée. L'histoire de Médée a fourni des sujets de tragédie à Euripide, Sénèque, Corneille, Longepierre, et M. Legouvé.

MÉDELETENSIS PAGUS, nom latin du MÉLANTOIS.

MEDELICIUM, nom latin de MELK.

MÉDELLIN, anc. *Metellinum*, v. d'Espagne (Estramadure), prov. et à 61 kil. E. de Badajoz, près de la rive g. de la Guadiana; 1,250 hab. Comm. de laines.—Cette ville fut fondée par Q. Cécilius Métellus. Le 28 mars 1809, 12,000 Français, commandés par le maréchal Victor, y battirent 36,000 Espagnols. Patrie de Fernand Cortez, dont on voit encore la maison.

MÉDELLIN, v. de la Nouvelle-Grenade, située dans l'Etat d'Antioquia, à 53 kil. S. d'Antioquia, 225 N.-O. de Bogota; 15,000 hab. Collége. Récolte de café.

MEDELPAD, anc. contrée de Suède, dans le Norrland. On la divisait en Medelpad septentrional, ch.-l. *Sundwall*, et Medelpad méridional, ch.-l. *Touna*. Réunie à l'Angermanland, elle forme auj. le län de Wester-Norrland.

MEDENBLICK, v. du royaume de Hollande (Hollande septentrionale), bon port sur la côte O. du Zuyderzée, à 14 kil. N. de Hoorn, 49 N.-E. d'Amsterdam; 2,500 hab. Comm. de fromages et de bois de construction. Restes du château de Radbod, duc des Frisons. Ce furent les habitants de cette ville qui entreprirent les premiers voyages en Guinée.

MÉDÉRIC (Saint). *V.* MERRY.

MÈDES. *V.* MÉDIE.

MEDFORD, v. des Etats-Unis (Massachusetts), à 6 kil. N.-O. de Boston, sur la Mystie, près de son embouch. dans la baie de Massachusetts; 2,500 hab. Petit port; chantiers de construction.

MEDIASCH ou MEDWISCH, en hongrois *Megyes*, v. forte de Transylvanie, sur la rive g. du Gross-Kockel, à 61 kil. E.-N.-E. de Karlsbourg; 6,000 hab. Récolte de vins. Elle donne son nom à un district du pays des Saxons, d'une étendue de 648 kil. carrés.

MEDIASTINUS, esclave employé chez les anc. Romains aux plus bas offices, soit à la ville, soit à la campagne.

MÉDIATISATION. A la dissolution de l'empire d'Allemagne, en 1806, et à la suite de la formation de la Confédération du Rhin, la plupart des petites principautés, dites jusque-là *immédiates*, c.-à-d. en dépendance directe de l'Empire, furent incorporées dans les principautés voisines. Cet acte fut appelé *Médiatisation*. Depuis le congrès de Vienne, en 1815, aucune médiatisation n'a eu lieu. Les princes des territoires médiatisés en sont restés les propriétaires, sans exercer les droits de souveraineté. Ils ont d'abord gardé quelques priviléges, dont cependant la plupart ont été abolis en 1848. E. S.

MEDICINA, v. du roy. d'Italie, prov. et à 23 kil. E. de Bologne; 11,024 hab.

MÉDICIS (Sylvestre de), d'une illustre famille de Florence, que l'on fait remonter au gonfalonier Evrard, 1314, et qui avait obtenu, par ses richesses acquises dans le commerce, une grande influence sur le peuple, fut gonfalonier en 1378, souleva le peuple contre la famille noble des Albizzi, mais fut renversé en 1381, et relégué à Modène. — Son fils, Jean de Médicis, fut aussi gonfalonier de Florence en 1421, et mourut en 1429.

MÉDICIS (Cosme de), dit *l'Ancien*, né en 1389, m. en 1464, surnommé *le Père de la patrie* pour avoir nourri le peuple pendant une famine, succéda, en 1429, à son père Jean de Médicis dans la charge de gonfalonier de Florence, protégea les lettres, les sciences et les arts, fut exilé en 1433 par l'influence des Albizzi, mais reprit, dès l'année suivante, une autorité presque absolue, dont il n'usa que pour le bien de son pays. Il fit acheter en Orient beaucoup de manuscrits précieux, éleva de nombreux monuments dans Florence, commença la bibliothèque dite

Laurentienne, et fonda une Académie pour l'enseignement de la philosophie platonicienne. *V.* Fabroni, *Magni Cosmi Medici vita*, Pise, 1789, 2 vol. in-4°. B.

MÉDICIS (Pierre Ier de), fils du précédent, né en 1414, m. en 1469, commença d'administrer les affaires à Florence en 1464, protégea les lettres et les arts, mais mécontenta beaucoup de citoyens, en réclamant l'argent que son père leur avait prêté, et en mariant son fils Laurent avec une fille de la famille noble des Orsini. Il faillit être victime de deux complots, 1466-67. B.

MÉDICIS (Laurent de), dit *le Magnifique*, fils du précédent, né en 1448, m. en 1492, exerça l'autorité dans Florence, conjointement avec son frère Julien, 1469-78. Il prit un grand empire sur ses concitoyens par son éloquence entraînante, la franchise et la noblesse de son caractère, le charme de ses manières, et sa générosité sans bornes. La prise de Volterra, qui s'était révoltée en 1472, révéla encore en lui des talents militaires. Cependant le pape Sixte IV, ennemi des Médicis, engagea le roi de Naples Ferdinand, le comte d'Urbin, plusieurs seigneurs de la Romagne et la ville de Sienne, à entrer dans une ligue contre Florence; un complot fut tramé par les familles des Pazzi et des Salviati. Les conjurés assassinèrent Julien dans la cathédrale pendant la messe, 1478; Laurent réussit à s'échapper, appela le peuple aux armes, et vengea la mort de son frère sur les principaux conjurés; François Salviati, archevêque de Pise, fut pendu. Victorieux de ses ennemis près du lac de Pérouse, mais battu à Poggibonzi, Laurent détacha de la ligue le roi de Naples; une descente des Turcs à Otrante, 1480, et la mort de Sixte IV, 1484, le délivrèrent de tout péril. Il aima et cultiva les lettres, honora de ses bienfaits et de son amitié Pic de la Mirandole, Ange Politien, Michel-Ange, etc. Les prédications de Savonarole (*V. ce mot*) et la turbulence du parti démocratique troublèrent ses dernières années. Il a laissé des *Poésies*, les unes religieuses, les autres badines, remarquables par la grâce et l'élégance du style, et qui dénotent un grand poëte. Elles n'ont été publiées qu'en 1763, Bergame, in-8°, par l'abbé Serassi. *V.* Fabroni, *Laurentii Medicis Magnifici vita*, Pise, 1784, 2 vol. in-8°; W. Roscoë, *Vie de Laurent de Médicis*, trad. en français par Thurot, 1799, 2 vol. in-8°. Laurent le Magnifique laissa trois fils : Pierre et Julien, qui lui succédèrent, et Jean, qui fut pape sous le nom de Léon X; ainsi qu'un neveu, Jules, pape sous le nom de Clément VII. B.

MÉDICIS (Pierre II de), fils de Laurent le Magnifique, lui succéda dans l'administration de Florence en 1492, mais ne fit preuve que d'incapacité. Lors de l'invasion de Charles VIII, roi de France, en Italie, 1494, il laissa prendre Fivizzano et Sarzane, se rendit au camp du vainqueur pour traiter de la paix, céda encore Sarzanello, Pietra-Santa, Pise, Livourne, et, de retour à Florence, fut chassé par les habitants indignés. Il vécut à Bologne et à Venise, tenta inutilement par trois fois de rentrer dans sa patrie, 1496-97-98, ne réussit pas mieux avec l'appui de César Borgia, 1501, suivit quelque temps les troupes françaises dans le royaume de Naples, assista à la défaite du Garigliano, 1503, chercha à fuir sur une galère trop chargée, fit naufrage en vue de Gaëte, et périt. B.

MÉDICIS (Julien de), 3e fils de Laurent le Magnifique, né en 1478, m. en 1516, suivit son frère Pierre II dans l'exil en 1492, fut ramené à Florence et placé à la tête du gouvernement par le pape Jules II en 1512, abdiqua, l'année suivante, en faveur de son neveu Laurent II, épousa, en 1515, une princesse de Savoie, tante de François Ier, roi de France, et reçut à cette occasion le titre de duc de Nemours. B.

MÉDICIS (Laurent II de), né en 1492, m. en 1519, suivit son père Pierre II en exil, 1494, rentra à Florence, en 1512, avec son oncle Julien, qui lui remit ses pouvoirs l'année suivante, et se rendit odieux par son despotisme. Le pape Léon X, qui était aussi son oncle, lui donna, en 1516, le duché d'Urbin, enlevé à la famille de la Rovère. Du mariage de Laurent II avec Madeleine de La Tour-d'Auvergne naquit la fameuse Catherine de Médicis. B.

MÉDICIS (Jean de), dit *le Grand Diable* ou *Jean des Bandes noires*, descendant de Laurent, frère de Cosme l'Ancien, né en 1498, m. en 1526, fut employé par le pape Léon X à soumettre les petits tyrans de la Marche d'Ancône, servit, en 1521, la république florentine contre le duc d'Urbin, combattit les Français en Lombardie dans la campagne de 1524, commit d'horribles cruautés à Caravaggio et à Biagrasso avec les bandes qu'il commandait, et reçut près de Mantoue une blessure mortelle. B.

MÉDICIS (le cardinal Jean de). *V.* LÉON X.

MÉDICIS (Jules de). *V.* CLÉMENT VII.

MÉDICIS (Catherine de), reine de France. *V.* CATHERINE.

MÉDICIS (Alexandre de), fils naturel de Laurent II, ou, selon d'autres, de Jules de Médicis (depuis Clément VII), fut imposé comme chef à Florence, en 1530, par les troupes réunies de Clément VII et de Charles-Quint. Il exerça la tyrannie, prit le titre de duc en 1532, désarma le peuple, éleva une forteresse pour dominer la ville, fit empoisonner son cousin le cardinal Hippolyte, et se souilla des plus honteuses débauches. Il épousa Marguerite d'Autriche, fille illégitime de Charles-Quint, n'en eut pas d'enfant, et ne laissa qu'un fils naturel, nommé Julien. En 1537, Alexandre fut assassiné par Lorenzino de Médicis, descendant de Laurent, frère de Cosme de Médicis, et avec lui s'éteignit la postérité directe de Cosme. B.

MÉDICIS (le cardinal Hippolyte de), fils naturel de Julien de Médicis, duc de Nemours, né à Urbin en 1511, m. en 1535, fut revêtu de la pourpre en 1529. Il eût été mis à la tête du gouvernement de Florence en 1530, si son cousin Alexandre ne lui eût été préféré par le pape Clément VII. Sa maison, à Rome, devint l'asile des Florentins qui fuyaient la tyrannie, et Alexandre, qui le redoutait, le fit empoisonner à Itri. B.

MÉDICIS (Cosme Ier de), 1er grand-duc de Toscane, né en 1519 de Jean de Médicis (*le Grand Diable*), m. en 1574, fut élevé au pouvoir en 1537, après le meurtre d'Alexandre de Médicis. Exécrable tyran, il se défit de ceux même qui avaient contribué à sa fortune, acheta la protection de Charles-Quint en permettant qu'il mît des garnisons à Florence, à Pise et à Livourne, et en prenant femme dans la maison des ducs d'Albe, supprima les magistratures républicaines, ruina le commerce en s'en attribuant le monopole, se fit céder Sienne par Philippe II, roi d'Espagne, introduisit en Toscane les tribunaux de l'Inquisition, et obtint du pape Pie V, en 1569, le titre de grand-duc. B.

MÉDICIS (François de), 2e grand-duc de Toscane, fils et successeur du précédent, 1574-87, fut associé au pouvoir par son père dès 1564, et le surpassa encore par ses vices. Il se dévoua à Philippe II, obtint de l'empereur Maximilien II qu'il lui confirmât le titre de grand-duc, accabla le peuple d'impôts, vendit la justice, et s'enrichit par la confiscation des biens des grandes familles. Vivant dans son laboratoire de chimie, il abandonna le soin des affaires à ses ministres ou ses favoris, et se laissa dominer par une intrigante de Venise (*V.* CAPELLO). Du moins, il prit rang parmi les protecteurs des lettres et des arts : il fonda, en 1580, la célèbre galerie de Florence, et vit se former l'Académie della Crusca (*V. ce mot*). Il fut le père de Marie de Médicis. B.

MÉDICIS (Ferdinand Ier de), frère du précédent, né en 1551, m. en 1609, était cardinal en 1587, quand il fut élevé au rang de grand-duc, et renonça aux ordres sacrés, deux ans après, pour épouser Christine, fille de Charles II de Lorraine, et petite-fille de Catherine de Médicis. Il remit les lois en vigueur, fit refleurir le commerce, l'agriculture et les arts, et protégea Jean de Bologne, Jules Romain, Galilée. Il secourut à la fois l'empereur Rodolphe II, attaqué par les Turcs, et Henri IV conquérant son royaume; il s'employa pour obtenir du Saint-Siége l'absolution de ce prince, mais se sépara de lui, quand la France eut fait la paix avec le duc de Savoie, ennemi de Florence. Sous son règne, Livourne prit de l'importance.

MÉDICIS (Cosme II de), 4e grand-duc de Toscane, 1609-21, né du précédent en 1590, développa la marine de Florence, réprima les pirateries des Barbaresques, donna des secours aux Druses contre les Turcs, forma des établissements à Tyr et à Sidon, et encouragea tous les arts de la paix. C'était, du reste, un prince de médiocre mérite.

MÉDICIS (Ferdinand II de), 5e grand-duc de Toscane, 1621-70, fils du précédent, né en 1610, vécut sous la tutelle de sa mère et de son aïeule jusqu'en 1628. Quand il gouverna seul, il se fit aimer par sa générosité et sa douceur, mais ne montra aucune énergie : il laissa le pape s'emparer du duché d'Urbin, dont l'héritière était sa fiancée. Il fut l'ami de Galilée, de Torricelli, de Redi et de Viviani. B.

MÉDICIS (Cosme III de), 6e grand-duc de Florence, 1670-1723, né du précédent en 1643, avait l'esprit faible, le caractère sombre et jaloux. Il accabla ses sujets d'impôts, laissa dépérir le commerce et l'agriculture, et déploya un faste insensé. Marguerite-Louise d'Orléans, nièce de Louis XIV, qu'il avait épousée en 1661, témoigna toujours pour lui une aversion invincible. Il eut d'elle deux fils : Ferdinand, qui mourut en 1711; Jean-Gaston, qui devait lui succéder; et une fille, Anne, qui épousa Guillaume, prince palatin. B.

MÉDICIS (Jean-Gaston de), 7e grand-duc de Toscane, 1723-37, né du précédent en 1670, montra peu de goût pour le pouvoir suprême, diminua les impôts, abolit les monopoles, et adoucit la pénalité judiciaire. Il ne laissa point d'enfants. Sa sœur, Anne, princesse palatine, fut écartée par les puissances européennes, qui disposèrent de la Toscane en faveur de François, duc de Lorraine ; elle mourut en 1743, et avec elle s'éteignit la famille des Médicis. B.

MÉDICIS (Marie de). *V.* MARIE.

MÉDICIS ou MEDICI (don Louis, chevalier de), ministre d'État napolitain, né à Naples en 1759, m. en 1830, était destiné à la carrière ecclésiastique, mais, se sentant peu de vocation, obtint de venir faire son droit à Paris, de 1784 à 1787. De retour dans sa patrie en 1791, le roi lui confia la direction générale de la police, où il commença de montrer son aptitude aux affaires, et acquit un crédit immense. Acton, premier ministre, en fut jaloux, et, pour le perdre, l'impliqua, en 1794, dans une conspiration républicaine. Il subit une détention préventive de 4 ans dans une forteresse, fut enfin mis en jugement, et acquitté malgré les intrigues de son ennemi. Lors de l'invasion française de 1799, il refusa de prendre part au nouveau gouvernement. Ferdinand IV, après son retour, le nomma vice-président du conseil des finances, 1800, où il montra une haute capacité. Médicis suivit la famille royale dans son 2e exil, 1806, devint ministre des finances en 1810, donna sa démission l'année suivante, fut envoyé au congrès de Vienne, 1815, pour y réclamer le trône de Naples, et réussit dans sa négociation secrète. Après la chute de Joachim Murat, il reprit le ministère des finances, et, dans ces moments fort difficiles, fit preuve d'une rare habileté. Il quitta les affaires à la révolution de 1820, y rentra de nouveau, après la 2e restauration de Ferdinand par les Autrichiens, et fut à la fois ministre des finances, des affaires étrangères, et de la police. Le roi François Ier le conserva près de lui ; il suivit ce prince à Madrid, où il mourut d'un excès de travail.

MÉDIE, *Media*, auj. *Aderbaïdjan* et *Irak-Adjémi*, anc. contrée d'Asie, entre l'Hyrcanie au N., l'Assyrie à l'O., la Susiane au S., la Parétacène et l'Hyrcanie à l'E. ; divisée en *Médie propre* au S., ch.-l., Ecbatane, et *Atropatène* au N., ch.-l., Gazaca. On y comprenait aussi quelques tribus nomades, voisines de la mer Caspienne, les *Sapiri*, les *Gelæ*, les *Mardi*, les *Pausici*, etc. Le sol était très-fertile, excepté à l'E., où s'étendait un désert sablonneux. — Les Mèdes, d'après la Bible, étaient de la race de Japhet, et descendaient de Madaï. Soumis aux Assyriens, à l'époque de Ninus et de Sémiramis, ils s'affranchirent en 759 av. J.-C. ; leur gouverneur Arbacès prit alors le titre de roi. Après sa mort, il y eut quelques années d'anarchie. La royauté fut rétablie, vers 733, en faveur de Déjocès. Puis régnèrent : Phraorte, 690, qui subjugua les Perses ; Cyaxare Ier, 655 ; Astyage, 595 ; et Cyaxare II, 560. Cyrus fonda la grandeur des Perses, 536 ; l'usurpation de Smerdis le Mage, sous Cambyse, fut un essai tenté par les Mèdes pour recouvrer la prééminence ; mais le massacre des Mages et l'avénement de Darius Ier, fils d'Hystaspe, firent prévaloir les Perses sur les Mèdes. La Médie suivit les destinées de la Perse. Après Alexandre le Grand, elle échut à Pithon, un de ses généraux, fut bientôt enlevée par Antigone, et enfin appartint aux Séleucides. La faiblesse de ces princes encouragea les insurrections ; il y eut de nouveaux rois de Médie et d'Atropatène : Timarque, vers 162 ; Mithridate, en 89 ; Artavasde, 36-31. L'Atropatène fut soumise par les Parthes, en 31.

MÉDIMNE, du grec *médimnos*, mesure grecque de capacité, valant 52 litr. 01 c.

MEDINA ou MANAMA, v. d'Arabie (Oman), sur la côte N.-E. de l'île de Bahrein, à 48 kil. N.-E. de Lahsa, 90 kil. E. d'El-Katif ; 5,000 hab. Port de commerce.

MEDINA, poste français au Sénégal, sur la Gambie, arrond. de Bakel ; 14° 20′ 10″ lat. N., et 13° 44′ 9″ long. O.

MEDINA-CELI, *Arbobriga*, *Methymna Celia*, v. d'Espagne (Vieille-Castille), prov. et à 54 kil. S. de Soria, sur la rive g. du Xalon ; 1,500 hab. Érigée en comté par Henri II en faveur de Bernard, fils naturel de Gaston de Foix, et en duché par Ferdinand VI.

MEDINA-DE-LAS-TORRES, anc. *Julia Contributa*, *Methymna turrium*, v. d'Espagne (Estramadure), prov. et à 68 kil. S.-S.-E. de Badajoz, à 26 N.-O. de Llerena ; 3,300 hab. Antiquités romaines.

MEDINA-DEL-CAMPO, *Methymna campestris*, v. d'Espagne (Vieille-Castille), prov. et à 44 kil. S.-S.-O. de Valladolid, sur le Zapardiel ; 4,500 hab. (60,000 au XVIIe siècle). Bons vins.

MEDINA-DE-RIO-SECO, *Methymna sicca*, *Amallobriga*, v. d'Espagne (Vieille-Castille), prov. et à 31 kil. N.-O. de Valladolid, sur le Seco ; 5,000 hab. Filatures de laine ; fabr. de tissus. Comm. actif, autrefois beaucoup plus important, et qui l'avait fait surnommer la *Petite Inde*. Victoire des Français, commandés par le maréchal Bessières, sur les Espagnols, en 1808.

MEDINA-SIDONIA, *Methymna Calsana*, v. d'Espagne (Andalousie), prov. et à 31 kil. E.-S.-E. de Cadix ; pop. de la commune : 12,860 hab. Titre d'un duché. Fabr. de poteries. Ruines romaines.

MEDINA-SIDONIA (Gaspar-Alonzo-Perez DE GUZMAN, duc de), était gouverneur de l'Andalousie, quand Jean de Bragance, son beau-frère, se mit à la tête de l'insurrection du Portugal contre l'Espagne, en 1640. A son exemple et d'après ses sollicitations, il voulut soulever sa province et se rendre indépendant. Le complot ayant été découvert, il fut mandé à Madrid, avoua sa faute, et obtint son pardon, à condition de provoquer en duel le duc de Bragance, qui n'accepta point.

MÉDINE, en arabe *Medinet-El-Nabi* (la ville du prophète), anc. *Yatreb*, v. d'Arabie (Hedjaz), à 432 kil. N.-O. de La Mecque ; par 25° 20′ lat. N., et 37° 3′ long. E. ; 6,000 hab. La seconde ville sainte des musulmans. Elle est entourée de murs hauts de 30 mèt. et flanqués de 40 tours. Château-fort. Mahomet, fuyant de la Mecque, s'y réfugia en 622, et y mourut en 632. Son tombeau, suspendu par des cordons de soie, et gardé par 40 eunuques, est placé à côté de ceux d'Abou-Bekr et d'Omar, dans une grande et riche mosquée. Pèlerinage fréquenté. Capitale de l'empire sous Mahomet et les Alides, les Ommiades lui préférèrent Damas, et les Abbassides, Bagdad. Prise par les Wahabites en 1803, elle leur fut enlevée, en 1818, par Ibrahim-Pacha. Elle est auj. ch.-l. de l'eyalet d'Haremi-Nabevi (*V.* ce mot au *Supplément*).

MEDINET-ABOU, vge de la Haute-Égypte, sur les ruines de l'anc. Thèbes. En 1855, M. Greene y a déblayé un magnifique palais, un colosse de Ramsès III, haut de 19 mèt., et découvert le calendrier égyptien, dont Champollion n'avait pu copier que les premières lignes.

MÉDINET-EL-FAYOUM, anc. *Crocodilopolis* et *Arsinoé*, v. de la Moyenne-Égypte, ch.-l. de la prov. de Fayoum, près de l'anc. lac Mœris, sur le canal Joseph, à 83 kil. S.-S.-O. du Caire ; 15,000 hab. Comm. actif.

MÉDINET-EL-NABI. *V.* MÉDINE.

MEDIOBURGUM, nom latin de MIDDELBOURG.

MEDIOLANUM, v. de la Gaule Cisalpine, ch.-l. des Insubres, fondée par les Gaulois ; auj. *Milan*. — v. de la Gaule (Lyonnaise IIIe), ch.-l. des Aulerces Eburovices ; auj. *Evreux*. — v. de la Gaule (Aquitaine IIe), ch.-l. des Santons ; auj. *Saintes*. — v. de la Gaule (Lyonnaise Ire), chez les Bituriges Cubiens ; auj. *Château-Meillant* ou *Meylieu*.

MÉDIOMATRICES, peuple de la Gaule (Belgique Ire), entre les Trévires au N. et les Leuces au S. ; ch.-l., *Mediomatrices* ou *Divodurum* (auj. Metz). Leur territoire correspondait au pays Messin, à une partie des Trois-Evêchés, de l'Alsace et du duché de Deux-Ponts.

MÉDIQUES (Guerres), guerres que les Mèdes ou Perses, sous les rois Darius, Xerxès, et Artaxerce Longue-Main firent à la Grèce durant la Ire moitié du Ve siècle av. J.-C. Les instances d'Hippias pour être rétabli dans Athènes, celles des Alcuades de Thessalie pour être délivrés d'adversaires qui les gênaient, le secours donné aux Ioniens rebelles par les Athéniens et les Erétriens, qui incendièrent Sardes en 500, enfin la puissance même de la Perse qui, maîtresse de l'Asie et d'une partie de l'Afrique, voulait étendre sa domination en Europe, furent les causes principales de ces guerres. L'Ionie ayant été soumise, une flotte persane et une armée de terre, commandées par Mardonius, se dirigèrent à travers la Thrace, vers la Grèce, 496. Une tempête brisa la flotte au pied du mont Athos, et les Thraces assaillirent l'armée pendant la nuit. En 490, Datis et Artapherne, chefs d'une 2e expédition, vinrent à travers la mer Egée, soumirent les Cyclades, ruinèrent Erétrie, et prirent terre en Attique ; 10,000 Athéniens et 1,000 Platéens, grâce aux dispositions savantes de Miltiade, gagnèrent la bataille de Marathon, et les Perses, après une vaine démonstration pour surprendre Athènes par mer, retournèrent en Asie. Miltiade, et, après lui, Thémistocle, reconquirent les Cyclades. Darius préparait sa vengeance, quand une révolte de l'Égypte et la mort l'arrêtèrent, 485. Xerxès reprit ses projets, et dirigea contre la Grèce une armée innombrable. La Thrace, la Macédoine, l'Epire, la Thessalie, se soumirent ; malgré l'héroïsme de Léonidas, les Thermopyles furent franchies ; 480, Thespies et Platée détruites, et Athènes incendiée,

mais la flotte grecque, commandée par Eurybiade, et, sous ses ordres, par Thémistocle, avait déjà essayé ses forces au combat d'Artemisium ; la flotte persane fut battue dans le golfe de Salamine, et Xerxès se hâta de regagner l'Asie. L'année suivante, Pausanias et Aristide battirent à Platée l'armée laissée en Grèce à Mardonius, tandis que Xantippe et Léotychide écrasaient à Mycale les derniers vaisseaux des Perses. Depuis ce moment, les Grecs prirent l'offensive : Pausanias s'empara de Cypre et de Byzance, 475, et les succès de Cimon assurèrent le triomphe définitif des Grecs. *V.* CIMON. F—T.

MÉDITERRANÉE (Mer), anc. *Mediterraneum* ou *Internum mare*, ou encore *Mare nostrum* (notre mer) des Romains, mer située entre l'Europe au N., l'Asie à l'E., et l'Afrique au S., de 30° à 46° lat. N., et de 8° long. O. à 34° long. E.; en communication avec l'océan Atlantique par le détroit de Gibraltar, avec la mer Noire par le détroit des Dardanelles, et séparée de la mer Rouge par l'isthme de Suez, facilement canalisable. Superf. évaluée à 1,600,000 kil. carr. Sa plus grande longueur est de 3,400 kil. environ, et sa plus petite largeur de 130, entre la Sicile et l'Afrique. Elle se divise en deux bassins, que sépare une chaîne de hauts-fonds placés à une profondeur de 7 à 91 brasses : l'un, oriental, entre le détroit de Malte, les Dardanelles, l'isthme de Suez; l'autre, occidental, entre les détroits de Gibraltar et de Malte. Les détroits de Gibraltar, de Malte, des Dardanelles, et l'isthme de Suez, sont les 4 clefs de cette mer. La Méditerranée occidentale baigne les côtes de l'Espagne, de la France, de l'Italie, de la régence de Tunis, de l'Algérie et du Maroc. Les grands ports situés sur cette mer sont : Carthagène et Barcelone, en Espagne; Port-Mahon, dans l'île Minorque; Port-Vendre, Cette, Marseille et Toulon, en France; Gênes, Livourne, Civita-Vecchia et Naples, en Italie; Tunis, Alger, Oran et Tanger, sur la côte d'Afrique. On y trouve les îles Baléares à l'E. de l'Espagne; les îles d'Hyères et de Lérins sur les côtes de Provence; la Corse, l'île d'Elbe, la Sardaigne, la Sicile et les îles de Lipari à l'O. de l'Italie. La Méditerranée occidentale prend les noms de canal des Baléares, entre l'Espagne et les Baléares; de golfe du Lion, sur la côte de France; de golfe de Gênes, sur la côte d'Italie. La mer Tyrrhénienne, comprise entre la Corse, la Sardaigne, la Sicile, l'Italie et l'île d'Elbe, forme un grand nombre de golfes, entre autres celui de Naples, et les détroits de Piombino, de Bonifacio et de Messine. La Méditerranée orientale baigne les côtes de la régence de Tunis, de la Sicile, de l'Italie, de l'Empire d'Autriche, de la Grèce, de la Turquie, de l'Asie-Mineure, de la Syrie, de l'Egypte, de Tripoli. Les ports principaux situés sur cette mer sont : Tarente, Ancône, Venise, Trieste, Corfou, le Pirée, Salonique, Smyrne et les Echelles du Levant, Alexandrie. Les îles sont : les îles Ioniennes, possessions anglaises, qui commandent l'Adriatique par Corfou et surveillent l'entrée de l'Archipel par Cérigo; l'archipel Illyrien à l'Autriche; les Cyclades aux Grecs; Candie, les Sporades, Rhodes et Chypre, aux Turcs. La Méditerranée orientale porte différents noms : mer Ionienne, entre l'Italie et la Grèce, formant les golfes de Lépante et de Tarente, et communiquant avec la mer Tyrrhénienne par le détroit de Messine et avec la mer Adriatique par le canal d'Otrante; mer Adriatique, entre l'Italie et la Turquie, terminée au N. par les golfes de Venise, de Trieste et de Fiume; Archipel, entre la Grèce, la Turquie et l'Asie-Mineure, formant les golfes de Nauplie, d'Athènes, de Salonique et de Smyrne. Sur la côte d'Afrique, on remarque les deux grands golfes de la Sidre et de Cabès. Les marées se font généralement peu sentir dans la Méditerranée; à Venise, elles dépassent à peine un mètre, et sont d'un demi-mètre à Alexandrie; les anciens Grecs les avaient remarquées dans l'Euripe. Les principales productions de cette mer sont les éponges (Syrie), le corail (province de Bone), et l'ambre gris (sur la côte E. de la Sicile). Elle reçoit les eaux de l'Océan par un courant très-rapide, auquel elle n'oppose qu'un contre-courant à une assez grande profondeur, et deux contre-courants plus faibles à la surface. La Méditerranée est généralement plus salée que l'Océan. Elle est sujette à de grands coups de vent, qui viennent de l'intérieur des terres, et rendent la navigation difficile; les vents du N.-O. y dominent une grande partie de l'année. Des fleuves considérables affluent à la Méditerranée : l'Ebre, le Rhône, le Tibre, le Pô, l'Adige, le Drin, la Narenta, le Vardar, la Strouma, la Maritza, le Nil, etc. *V.* Daussy, *Carte générale de la Méditerranée*, 1849.

MÉDITERRANÉE, nom d'un département formé en Toscane sous le 1er Empire français, et borné au N. par la principauté de Lucques, à l'O. par la mer Tyrrhénienne, au S. par la principauté de Piombino, au S.-E. et à l'E. par les départem. de l'Ombrone et de l'Arno. Ch.-l. *Livourne*; sous-préf., Pise et Volterra.

MÉDITERRANÉE ARCTIQUE, nom sous lequel on désigne une mer formée par l'Atlantique, et qui comprend la mer d'Hudson et la mer de Baffin.

MÉDITERRANÉE COLOMBIENNE, nom donné quelquefois à la réunion du golfe du Mexique et de la mer des Antilles.

MÉDITRINALES, *Meditrinalia*, fête de la dégustation du vin nouveau, considéré comme remède utile à la santé, chez les anc. Romains. Elle revenait annuellement le 5 des nones d'octobre (11 octobre).

MÉDIUS JANUS. *V.* JANUS. — FIDIUS. *V.* SANCUS.

MEDJERDAH, anc. *Bagradas*, fl. de l'Afrique septentrionale, a sa source dans l'Atlas, à 45 kil. E. de Tebessa, arrose l'Algérie, et se jette dans le golfe de Tunis à Porto-Farina. Cours d'environ 400 kil. Il reçoit l'Hamise.

MEDJIBOJ, v. de la Russie d'Europe (Polodie), à 100 kil. N.-E. de Kaminiec; 4,300 hab.

MEDJIDIÉ. *V.* NICHAN.

MEDLING ou MEIDLING, brg des États autrichiens (Basse-Autriche), à 15 kil. S.-O. de Vienne; 4,000 hab. Eaux minérales et bains.

MEDOACUS, nom de 2 rivières de l'anc. Vénétie (Italie septentrionale) : *Medoacus major*, auj. la *Brenta*; et *Medoacus minor*, auj. le *Bacchiglione*.

MÉDOC, *Medulicus pagus*, anc. pays de France (Bordelais), maintenant dans le départem. de la Gironde, entre la Garonne et l'Océan; ch.-l., *Lesparre*. Il était divisé en Haut et Bas-Médoc. Excellents vins rouges, dont les meilleurs, ceux de Talence, Haut-Brion, Barsac, Sauterne, Langon, sont récoltés dans les Graves (*V. ce mot*).

MÉDOC (fort), sur la rive g. de la Gironde, vis-à-vis du pâté de Blaye (*V.* BLAYE), et complétant la défense du fleuve pour en intercepter le passage.

MÉDON, fils de Codrus, roi d'Athènes, fut le 1er archonte, 1132 av. J.-C., et cette dignité resta dans sa famille pendant 12 générations.

MEDUANA, rivière de la Gaule (Lyonnaise IIIe); auj. la *Mayenne*.

MÉDULES, *Meduli*, peuple de la Gaule (Aquitaine IIe), faisait partie des Bituriges-Vivisques. Son pays a formé plus tard le Médoc.

MEDULICUS PAGUS, nom latin du MÉDOC.

MEDULLI, anc. peuple de la Maurienne, habitait la partie de la vallée qui avoisine Miolans, localité désignée au moyen âge sous le nom de *Castrum Medullum*.

MÉDUNTA, nom latin de MANTES.

MÉDUSE, l'une des trois Gorgones, n'était pas immortelle comme ses sœurs. Minerve, à qui elle voulut le disputer en beauté, changea ses cheveux en serpents; sa tête pétrifiait quiconque la regardait. Persée coupa la tête de ce monstre à l'aide d'un miroir où il la voyait sans la regarder en face. Du sang de Méduse, ou de son union avec Neptune, naquit le cheval Pégase.

MEDVIEDITZA, rivière de la Russie d'Europe, affl. du Don, arrose le gvt de Saratov et celui des Cosaques du Don. Cours de 480 kil.—Un affl. du Volga porte le même nom.

MEDWAY, *Vaga*, riv. d'Angleterre, naît près d'East-Grinstead (Surrey), et se jette dans la Tamise, à Sheerness (Kent). Navigation facile et importante entre Tumbrigde, Maidstone, Rochester, et Chatham. Bords très-pittoresques.

MEDWISCH, v. de Transylvanie. *V.* MEDIASCH.

MÉE (LA), *Media*, petit pays de l'anc. France (Bretagne), où était Ercé-en-Mée (Ille-et-Vilaine).

MEEL (Jean), peintre flamand, connu en France sous le nom de *Miel*, né en 1619, m. à Turin en 1664, étudia longtemps les chefs-d'œuvre des grands maîtres à Rome, exécuta plusieurs fresques au Vatican en 1648, et fut appelé à la cour du duc de Savoie, où il orna le château de la Vénerie de 20 tableaux remarquables. Il excellait surtout dans les tableaux de chevalet, avait de l'expression et de la couleur, mais peu de noblesse dans le choix de ses sujets, et un dessin incorrect. Le musée du Louvre possède de lui un *Pauvre demandant l'aumône, le Barbier napolitain*, une *Halte militaire, la Dînée des voyageurs, Paysage avec animaux*, et *Entrée d'auberge*. Il a aussi gravé à l'eau-forte.

MÉEN (SAINT-), ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), arr. et à 20 kil. O.-N.-O. de Montfort; 1,358 hab. Comm. de bestiaux. Ruines d'une abbaye, dans la cour de laquelle Duguesclin battit un parti d'Anglais.

MEENEN, nom flamand de MENIN.

MEERBEKE, brg de Belgique (Flandre orientale), arr. et à 34 kil. E. d'Oudenarde; 2,500 hab. Fabr. de fil; distilleries.

MEERENDRÉ, brg de Belgique (Flandre orientale).

arr. et à 9 kil. O. de Gand, sur le canal de Bruges à Gand; 2,700 hab. Tissage de lin.

MEERHOLZ, vge de la Hesse-Cassel, à 3 kil. S. de Gelnhausen; 900 hab. Château des princes d'Isenberg-Meerholz.

MEERHOUT, v. de Belgique (Anvers), sur la Grande-Nèthe, à 25 kil. S.-E. de Turnhout; 3,300 hab. Fabr. de draps, toiles, tabac. Comm. de beurre.

MEERMAN (Gérard), savant magistrat, né à Leyde en 1722, m. en 1771, a laissé, entre autres ouvrages : *Novus Thesaurus juris civilis et canonici*, 1751-54, 7 vol. in-folio; *Origines typographicæ*, La Haye, 1765, trad. en franç. par l'abbé Goujet, 1762, in-8°.

MEERMAN (Jean), fils du précédent, né en 1753, m. en 1815, fut directeur des beaux-arts et de l'instruction publique sous le roi Louis Bonaparte, puis comte de l'Empire et sénateur. On a de lui, en hollandais : *Histoire de Guillaume, comte de Hollande et roi des Romains*, La Haye, 1783-97, 5 vol. in-4°; *Relations de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, de l'Autriche, de la Prusse et de la Sicile*, 1787-94, 5 part. in-8°; *Relations du Nord et du Nord-Est de l'Europe*, 1805-06, 6 vol. in-8°; une traduction de la *Messiade* de Klopstock, etc.

MEERSBURG, nom allemand de MERSEBOURG.

MÉES (Les), ch.-l. de cant. (Basses-Alpes), arr. et à 20 kil. O.-S.-O. de Digne, près de la Durance; 1,247 hab. Bons vins.

MEESSEN, nom flamand de MESSINES.

MEETING, mot anglais qui signifie une réunion populaire, dont le but est de discuter et de délibérer sur un sujet quelconque.

MÉGABYZE, l'un des sept satrapes perses qui renversèrent le faux Smerdis, 521 av. J.-C., fut père de Zopyre, et subjugua pour Darius Ier la Thrace et la Macédoine. —Son petit-fils, un des meilleurs généraux d'Artaxercès, comprima les révoltes d'Artaban et d'Inarus, mais fut vaincu par Cimon en 450. Disgracié, il se révolta, puis obtint, après plusieurs victoires, sa grâce et la permission de revenir à la cour.

MÉGACLÈS, Alcméonide, archonte d'Athènes, déjoua la conspiration de Cylon, fit massacrer ses complices dans le temple de Minerve, et fut, pour ce sacrilége, exilé avec tous les Alcméonides.—Un de ses parents, Mégaclès, chef du parti des Paraliens, se déclara contre Pisistrate, 560, le chassa d'Athènes, puis lui donna sa fille en mariage, et favorisa son retour.

MÉGALARTIES, fêtes de Cérès à Délos; on y portait un grand pain en procession. Cérès était surnommée *Megalartos*, comme ayant donné le pain aux hommes.

MÉGALÉSIENS (Jeux), fête romaine en l'honneur de Cybèle, dite la Grande déesse. Elle consistait en une procession des Galles, qui, accompagnés des matrones romaines, portaient par la ville la statue de Cybèle, momentanément enlevée de son temple sur le mont Palatin, et allaient la baigner dans le ruisseau de l'Almon, en dehors de la porte Trigemina. La procession se rendait ensuite à l'un des théâtres du Champ-de-Mars, où l'on célébrait des jeux scéniques. La journée se terminait par des banquets entre les patriciens. Les jeux Mégalésiens duraient 7 jours, et commençaient la veille des nones d'avril (4 avril). Ils avaient été institués l'an 547 de la ville, 206 av. J.-C., à l'occasion de prodiges arrivés pendant la 2e guerre punique. Un oracle sibyllin avait déclaré que l'on vaincrait l'ennemi et qu'on le chasserait d'Italie, si la mère Idéa (Cybèle) était apportée de Pessinonte à Rome. Le sénat envoya une ambassade demander la statue de la déesse au roi Attale; on la transporta à Rome en grande pompe, on lui éleva un temple, et des jeux furent institués à perpétuité en son honneur. On les appela Mégalésiens, de Μεγαλεῖα, grande, surnom de Cybèle. C. D.—Y.

MÉGALOPOLIS, c.-à-d. *la grande ville*, anc. v. de la Grèce (Péloponèse), en Arcadie, près du confl. de l'Alphée et de l'Hélisson. Fondée d'après le conseil d'Épaminondas, 370 av. J.-C., elle devint la capitale du pays. Elle eut deux tyrans, Aristodème en 336, et Lysiade en 266. Cléomène, roi de Sparte, la livra aux flammes; elle se releva, et entra dans la ligue achéenne en 232. Patrie de Philopémen et de Polybe.—Le vge actuel de *Sinano* occupe une partie de son emplacement.

MÉGARE, fille de Créon, roi de Thèbes, et femme d'Hercule. Pendant la descente de ce héros aux Enfers, Lycus voulut s'emparer de Thèbes et contraindre Mégare à l'épouser. Hercule, de retour, le tua. Junon, pour venger la mort de Lycus, inspira à Hercule un délire furieux, pendant lequel il tua Mégare et les trois enfants qu'il avait eus d'elle.

MÉGARE, *Megara*, v. de l'anc. Grèce, capitale de la Mégaride, entre deux rochers à l'entrée de l'isthme de Corinthe, avait deux ports : *Nisée* sur le golfe Saronique, et *Pégée* sur la mer d'Alcyon. Elle existait avant la conquête dorienne, et obéissait à des rois, qu'elle remplaça de bonne heure par des magistrats appelés *Esymnètes*. Les Doriens, repoussés de l'Attique, grâce au dévouement de Codrus, prirent Mégare en se retirant, la fortifièrent, et y appelèrent des colons, presque tous de Corinthe. Elle s'affranchit avec l'aide d'Argos. Dominée ensuite par Théagène, beau-père de l'Athénien Cylon, elle s'empara de Salamine, qui ne fut reprise par les Athéniens qu'au temps de Solon. Byzance, Sélimbrie, Chalcédoine, Héraclée du Pont, Mégare-Hybléenne, furent des colonies de Mégare. Les Mégariens se signalèrent à la bataille de Salamine, et perdirent 600 hommes à Platée. Pendant la guerre du Péloponèse, en haine de Corinthe, ils admirent une garnison athénienne dans leurs murs; ce fut alors que des Athéniens rattachèrent le port de Nisée à Mégare, comme le Pirée à Athènes, par deux murs longs de 1,600 mèt. Quand la fortune d'Athènes pâlit, Mégare l'abandonna. Elle ne joua plus dès lors aucun rôle dans les affaires de la Grèce. A peine trouve-t-on auj. quelques débris de ses monuments. Mégare eut une école de philosophie fondée par Euclide et Stilpon, et qu'on surnomma *éristique* (disputeuse), parce qu'elle ne s'occupa guère que de dialectique. F—T.

MÉGARE HYBLÉENNE, anc. v. de la Sicile, sur la côte E., près du mont Hybla, fut fondée par des Mégariens en 728 av. J.-C., ruinée par Gélon en 480, et prise par les Romains en 214. Il n'en restait rien au temps d'Auguste.

MÉGARIDE, *Megaris*, petit pays de l'anc. Grèce, comprenant Mégare et son territoire, occupait la partie E. de l'isthme de Corinthe.

MÉGARISSE (Golfe de). *V.* MÉLANE (Golfe).

MÉGASTHÈNES, historien et géographe grec, fut chargé par Séleucus Nicator, vers 295 av. J.-C., d'une mission auprès de Sandrocotus, roi des Indes, et publia, à son retour, une *Histoire des Indes*, qui ne nous est pas parvenue. Strabon y ajoutait peu de foi. Celle que nous avons a été fabriquée par Annius de Viterbe. On trouve les fragments de Mégasthènes dans les *Fragmenta historicorum græcorum* de Didot, Paris, 1848.

MEGÈRE, c.-à-d. *ennemie*, l'une des Furies (*V. ce mot*).

MÉGLIN (J.-A.), médecin, né à Sultz (Alsace), en 1756, m. à Colmar en 1824, a publié : *Traité sur la névralgie faciale; Dissertation sur l'usage des bains dans le tétanos; Analyse des eaux de Sultzmat*, 1779, in-8°. Il a donné son nom à des pilules antinévralgiques.

MEGNA, riv. de l'Inde Transgangétique, qui venait de la Scythie au delà de l'Imaüs. On la rapporte au *Brahmapoutra*, qui se mêle au bras oriental du Gange, appelé encore aujourd'hui *Megna*.

MEGYES, nom hongrois de MEDIASCH.

MEHADIA ou MEADIA, brg des États autrichiens dans les Confins militaires du Banat, à 24 kil. N. d'Orsova, sur la Bela, petit affl. de la Czerna; 1,700 hab. Près de là sont des bains d'eaux thermales sulfureuses très-fréquentés, les *bains d'Hercule* des Romains. Restes d'un aqueduc romain à *Teplecz*.

MÉHALLET-EL-KÉBIR, anc. *Cynopolis* ou *Xois*, v. de la Basse-Egypte, ch.-l. de la prov. de Garbièh, sur un bras du Nil, à 100 kil. N. du Caire; 1,700 hab. Filature de coton.

MÉHÉDI. *V.* MAHDI.

MÉHÉGAN (Guillaume-Alexandre, chevalier de), littérateur, d'une famille irlandaise, né à Lasalle près d'Alais en 1721, m. à Paris en 1766, fut appelé en Danemark, où il professa la littérature à Copenhague; de retour à Paris, il travailla au *Journal encyclopédique*. Parmi ses ouvrages, dont le style plein d'images trop recherchées fatigue le lecteur, on distingue : *Zoroastre*, 1751, in-12; *Origine des Guèbres, ou la religion naturelle en action*, 1751, in-12; *Origine, progrès et décadence de l'idolâtrie*, 1756, in 12; ces trois ouvrages le firent mettre à la Bastille; *Tableau de l'histoire moderne, depuis la chute de l'empire d'Occident jusqu'à la paix de Westphalie*, 1766 et 1777, 3 vol. in-12; *l'Histoire considérée vis-à-vis de la Religion, de l'Etat et des Beaux-Arts*, 1767, 3 vol. in-12.

MÉHÉMED, MÉHÉMET ou MOHAMMED, calife ommiade de Cordoue, 852-886, eut un règne désolé par la guerre civile, fut plusieurs fois battu par Alphonse le Grand, et laissa Omar-Ibn-Afsoun se rendre indépendant en Aragon.

MÉHÉMED-EL-NASSER (Abou-Abdallah), prince de la dynastie des Almohades, succéda en Afrique et en Espagne à son père Yacoub-Al-Mançour en 1199, perdit en 1212, contre les rois de Castille, d'Aragon et de Na-

varre, la bataille de Tolosa, et mourut l'année suivante.

MÉHÉMED 1er (Abou-Abdallah), 1er roi de Grenade, de la dynastie des Nassérides, né en 1194 à Ardjouna (Andalousie), m. en 1273, servit d'abord sous les Almohades, se joignit ensuite à Motawakkel leur ennemi, attaqua ce prince à son tour en 1232, lui enleva Jaen, Guadix, Lorca, Grenade dont il fit sa capitale, et prit le titre de roi en 1235. Moins heureux contre St Ferdinand, roi de Castille, il dut se reconnaître son vassal et lui payer tribut, 1245. La même humiliation lui fut infligée par Alphonse X. Il protégea les arts, les lettres, le commerce et l'agriculture, et bâtit l'Alhambra.

MÉHÉMED II, 2e roi de Grenade, fils et successeur du précédent, 1273-1302, se rendit célèbre par sa magnificence, ses talents politiques et militaires, protégea les lettres, les sciences et le commerce, et remporta une grande victoire sur Alphonse X, en 1275.

MÉHÉMED III, 3e roi de Grenade, fils et successeur du précédent, 1302-1314, conquit Ceuta en 1306, mais dut acheter la paix aux rois de Castille et d'Aragon. Ce traité servit de prétexte à une sédition qui lui ôta le trône pour le donner à son frère Nasser.

MÉHÉMED IV, 6e roi de Grenade, fils et successeur d'Ismaïl-ben-Feragh, 1321-1334, fut proclamé à l'âge de 12 ans, après le meurtre de son père. Des discordes intestines troublèrent le commencement de son règne. Ses troupes furent battues par les Castillans près de Cordoue et devant Algésiras ; mais il remporta à son tour des avantages signalés à Baeza et à Gibraltar. Il périt assassiné.

MÉHÉMED V (Aboul-Walid), 8e roi de Grenade, succéda à son père Youçouf en 1354, fut renversé du trône en 1360 par ses frères Soliman, Ismaël et Méhémed, y fut replacé en 1362 par Pierre le Cruel, roi de Castille, qu'il soutint ensuite contre Pierre d'Aragon et Henri de Transtamare, et mourut en 1379.

MÉHÉMED VI, 9e roi de Grenade, fils et successeur du précédent, 1379-1392, eut un règne paisible ; il encouragea les arts, le commerce et l'agriculture.

MÉHÉMED VII, 15e roi de Grenade, 1423-1445, surnommé *El Aïçar* (le Gaucher), fils et successeur de Youçouf III, se rendit odieux par sa tyrannie, fut détrôné en 1427 par son cousin Méhémed-el-Soghaïr, rétabli en 1429 avec le secours du roi de Castille, renversé de nouveau pour avoir refusé de lui payer tribut, ressaisit encore la couronne en 1432, et la perdit définitivement en 1445. Son neveu Méhémed-el-Aradj le laissa mourir en prison.

MÉHÉMED-BALTADJI, grand-vizir sous le sultan Achmet III, avait été d'abord fendeur de bois (*balladji*). Après avoir passé par les grades subalternes, il fut nommé grand-vizir en 1704, fut déposé en 1706, reprit son rang en 1710, et marcha contre le tzar Pierre le Grand, qu'il cerna sur les bords du Pruth, et à qui il se contenta de faire signer la paix. Accusé de lâcheté et de trahison par le roi de Suède Charles XII, il fut exilé à Lemnos, où il mourut en 1713.

MÉHÉMED-RIZA-BEYG, le 1er ambassadeur de Perse en France, 1714, était chargé de demander à Louis XIV une escadre pour repousser les attaques des Arabes de Maskate. Il ne réussit pas, et signa un traité qui accordait à la France les plus grands avantages en Perse. Prévoyant le châtiment qui l'attendait pour avoir rempli si mal sa mission, il se tua au moment de rentrer dans son pays, 1717.

MÉHÉMED-EFFENDI, defterdar ou grand-trésorier de l'Empire ottoman, fut plénipotentiaire au traité de Passarovitz en 1718, fut nommé, deux ans après, ambassadeur en France, et chercha en vain à obtenir, par la médiation de Louis XV, une trêve avec l'ordre de Malte, dont les armements inquiétaient la Turquie. La relation de son voyage en France a été publiée à Paris, 1758, in-12.

MÉHEMET-ALI, vice-roi d'Égypte, né à Kavala (Salonique) en 1769, m. en 1849, était fils d'un agha. Orphelin de bonne heure, il fut recueilli et élevé par le gouverneur de sa ville natale. Un négociant marseillais, nommé Lion, se prit aussi d'affection pour lui, et lui apprit de bonne heure à aimer la France. Méhémet épousa une fille du gouverneur, fit pendant dix ans le commerce du tabac, et, lors de la descente de Bonaparte en Egypte, alla combattre contre lui avec un corps d'Albanais. Il se distingua à Aboukir, 1799. Après la retraite des Français, il prétendit au gouvernement du Caire, et renversa Khosrew-Pacha, 1803. Profitant de la lutte des Mamelouks contre les pachas de la Porte, il se fit un parti puissant dans le peuple, se concilia les cheikhs et les ulémas, se déclara le défenseur de l'islamisme menacé, massacra les Mamelouks, et se fit enfin proclamer gouverneur du Caire, 1806. La Porte fut obligée de le confirmer dans ce poste. Après avoir repoussé deux escadres anglaises, il s'affermit encore, en faisant massacrer tous les Mamelouks au Caire dans un odieux guet-apens, 1811. Il obtint bientôt du sultan l'investiture de la Haute-Egypte, puis commença, en 1812, contre les Wahabites d'Arabie, une guerre de 6 années, que termina son fils Ibrahim, et qui lui valut la possession de l'Hedjaz. Un autre de ses fils, Ismaël, envoyé en Nubie, soumit le Kordofan, les pays de Dongolah, de Chendy, de Sennaar, 1822. Au milieu même de la guerre, Méhémet donnait ses soins au gouvernement de l'Egypte. Il s'empara d'abord de toutes les propriétés foncières (succession des Mamelouks, mosquées, biens des particuliers), n'accordant à ceux qu'il dépouillait d'autre indemnité que des pensions viagères. Maître absolu du sol, il en modifia la culture, et, accordant le premier rang à la plantation du coton, opéra en Egypte toute une révolution industrielle. Il donna une grande extension à la culture de l'indigo, de la garance, de l'opium, du riz, des céréales, fit planter des mûriers par milliers, commencer l'immense barrage du Nil, et percer des canaux. Au monopole des terres il joignit celui du commerce et de l'industrie : de vastes et nombreuses usines furent élevées à grands frais. Méhémet emprunta également à l'Europe son organisation militaire : secondé par le colonel Selves, officier français, qui, sous le nom de Soliman-Pacha, devint major-général de l'armée égyptienne, il créa une armée régulière, recrutée parmi les fellahs, mais dont tous les officiers étaient Turcs. Il forma un arsenal, ouvrit des chantiers de construction, des ateliers, des écoles de toutes sortes ; de jeunes Egyptiens furent envoyés à Paris pour s'initier aux connaissances scientifiques et littéraires ; Méhémet lui-même apprit à lire à 46 ans, et fit apprendre l'exercice à son fils. Presque tous les établissements nouveaux furent dirigés par les Français (Clot-Bey, Mougel-Bey, Linant-Bey, Perron, Prince, Selves, etc.). Méhemet Ali fut plus d'une fois arraché à ses travaux par les soins de la guerre. En 1824, la Haute-Egypte fut le théâtre d'un soulèvement, aussitôt réprimé que produit. Dans la guerre de Morée, il envoya au secours du sultan une armée de 24,000 hommes et une flotte de 63 vaisseaux, accompagnée de 100 bâtiments de transport. Ibrahim commandait ces forces. Malheureusement la flotte fut détruite à Navarin, 1827. Pour prix de sa coopération, Méhémet avait reçu l'île de Candie. En 1831, des fellahs, fuyant son administration oppressive, avaient trouvé asile en Syrie ; il les réclama vainement. Alors Ibrahim entra dans le pays à la tête de 30,000 hommes, et s'empara de St-Jean-d'Acre et de Damas, 1832 ; la journée de Homs lui donna les défilés du Taurus, celle de Koniéh lui ouvrit le chemin de Constantinople. La Russie intervint : le sultan Mahmoud dut néanmoins signer le traité de Kutaiéh (14 mai 1833), et accorder à Méhémet l'investiture des 4 pachaliks de Syrie. En 1838, Méhémet réclama l'hérédité pour le gouvernement de l'Egypte et de la Syrie ; le refus de la Porte amena une nouvelle guerre. Le sultan fut vaincu par Ibrahim à Nézib, 24 juin 1839 ; la diplomatie européenne arrêta encore les hostilités. Abdul-Medjid, qui venait de succéder à Mahmoud, accorda à Méhémet la vice-royauté d'Egypte à titre héréditaire, moyennant la restitution de la Syrie, de Candie, et de l'Hedjaz, 13 février 1841. Vers 1847, une maladie altéra les facultés intellectuelles de Méhémet, et Ibrahim régna en son nom. *V.* F. Mengin, *Histoire de l'Egypte sous Méhémet-Ali, de* 1823 *à* 1838 ; Ed. Gouin, *l'Egypte au* XIXe *siècle*, 1849. F—T.

MÉHENEDY, riv. de l'Inde. *V.* MAHANADDY.

MEHUL (Etienne-Henri), célèbre compositeur de musique, né à Givet en 1763, m. en 1817, vint à Paris en 1779, et reçut les conseils de Glück. Il entra à l'Institut en 1796, fut inspecteur de l'enseignement au Conservatoire depuis 1795, et surintendant de la musique de la chapelle du roi en 1815. Outre des sonates, des symphonies, des cantates, des hymnes et des chansons patriotiques pour les fêtes républicaines, telles que *le Chant du départ*, *le Chant de victoire*, *le Chant du retour*, il a écrit 42 opéras, dont les principaux sont : *Euphrosine et Corradin*, 1790, en 3 actes, qui eut un très-grand succès, et dont un duo, dit *de la jalousie*, était regardé par Grétry comme un morceau sans égal ; *Stratonice*, 1792, son chef-d'œuvre, remarquable par une manière large, une rare noblesse, et une entente parfaite des effets d'harmonie ; *Phrosine et Mélidor*, 1794, dont on admire le magnifique finale du 1er acte ; *le Jeune Henri*, 1797, auquel une très-belle symphonie de chasse sert d'ouverture ; *Adrien* et *Ariodant*, 1799 ; *l'Irato*, 1801, opéra-bouffe, où il sut assez bien saisir la manière ita-

lienne pour tromper le public de Paris; *une Folie*, 1802; *Uthal*, ouvrage en style ossianique, et *les Deux Aveugles de Tolède*, 1806; *Joseph*, 1807, remarquable par la couleur antique et l'onction religieuse. Le style de Méhul se recommande généralement par la force de l'expression dramatique et par une facture savante. B.

MÉHUN-SUR-YÈVRE, ch.-l. de cant. (Cher), arr. et à 18 kil. N.-O. de Bourges, sur le chemin de fer du Centre; 4,331 hab. Ruines d'un château souvent habité par Charles VII, et où il mourut. Fabr. de porcelaine, de toiles d'emballage. Commerce de laine et de chanvre.

MEHUN-SUR-LOIRE. *V.* MEUNG.

MEIA-PONTE, v. du Brésil, prov. et à 115 kil. N.-E. de Goyaz, sur le Rio-dos-Almas; 8,000 hab. Elève considérable de porcs. Fabr. d'eau-de-vie et d'huile.

MEIBOM (Henri), en latin *Meibomius*, dit *l'Ancien*, poëte latin, né à Lemgow (Lippe) en 1555, m. en 1625, professa l'histoire et la poésie à l'université de Helmstædt. L'empereur Rodolphe II l'anoblit et le nomma poëte-lauréat. On a de lui : *Parodiarum Horatianarum libri II, et Sylvarum libri II*, Helmstadt, 1588, in-8°; des éditions de chroniques relatives à l'histoire de l'Allemagne, principalement de la Saxe. C. N.

MEIBOM (Jean-Henri), médecin, fils du précédent, né à Helmstædt en 1590, m. en 1655, fut professeur de médecine dans sa ville natale. Outre différents ouvrages sur les matières de sa profession, on a de lui : *Mœcenas*, Leyde, 1653, in-4°, histoire intéressante de la vie et des mœurs de Mécène, le favori d'Auguste. C. N.

MEIBOM (Henri), dit *le Jeune*, médecin, fils du précédent, né à Lubeck en 1638, m. en 1700, professa la médecine, l'histoire et la poésie. Il est l'auteur d'une dissertation curieuse, intitulée : *De incubatione in fanis deorum medicinæ causâ*, Helmstædt, 1659, in-4°, et a publié un recueil des *Scriptores rerum germanicarum*, 1688, 3 vol. in-fol. Il est le premier qui ait bien décrit les follicules qui portent son nom, situés à la face interne des paupières. C. N.

MEIBOM (Marc), philologue, de la famille des précédents, né vers 1630 à Tonningen (Slesvig), m. en 1711, était pensionnaire de Christine de Suède, à la cour de laquelle il séjourna quelque temps. Il fut ensuite professeur à l'université d'Upsal, bibliothécaire de Frédéric III, roi de Danemark, et professeur de belles-lettres à Amsterdam. On a de lui : *Notæ in Vitruvium*, dans l'édition de Jean de Laët, Amst., 1649, in-fol.; *Dialogus de proportionibus*, Copenh., 1655, in-fol.; *Antiquæ musicæ auctores VII, gr. et lat., cum notis*, Amst., Elzevir, 1652, 2 vol. in-4°; *De veteri fabricâ triremium liber*, ibid., 1671, in-4°, fig.; une édition estimée de *Diogène Laërce*, Amst., 1692, 2 vol. in-4°, grec-lat., etc. C. N.

MEIDLING. *V.* MEDLING.

MEIGRET (Louis), grammairien, né à Lyon vers 1510, vint se fixer à Paris en 1540, et y publia : *Traité touchant le commun usage de l'escriture françoise*, 1542, in-4°, où il réclamait l'adoption d'une orthographe entièrement conforme à la prononciation; *Traité de la grammaire françoise*, 1550, in-4°; une traduction des 7e et 8e livres de Pline, 1543, in-8°. Plusieurs des innovations qu'il proposait ont été adoptées par les grammairiens postérieurs.

MEI-KONG, riv. de l'Inde. *V.* MAY-KONG.

MEILAND, nom allemand de MILAN.

MEILEN, v. de Suisse, cant. et à 13 kil. S.-S.-E. de Zurich, sur le lac de Zurich; 3,180 hab. Tissage de soie; tanneries.

MEILHAN, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), arr. et à 13 kil. O. de Marmande, sur la rive g. de la Garonne; 629 hab.

MEILHAN (SENAC DE). *V.* SENAC.

MEILLANT (CHATEAU-). *V.* CHATEAU-MEILLANT.

MEILLERAIE, et mieux MELLERAY, improprement appelé *La Meilleraie*, vge (Loire-Inférieure), arr. et à 18 kil. S. de Châteaubriant, à 46 kil. N.-O. de Nantes; 1,671 hab. Abbaye de la Trappe, fondée, en 1145, par des religieux de l'ordre de Cîteaux, soumis à la règle de St Benoît. Une partie de l'église de cette époque subsiste encore; la façade et le chevet sont du XVe siècle; les autres bâtiments ont été construits au XVIIIe. La Trappe est un grand établissement religieux et agricole, qui a des colonies en Afrique, en Angleterre, en Irlande, et aux Etats-Unis.

MEILLERAIE (LA), vge (Vendée), arr. et à 43 kil. N. de Fontenay-le-Comte; 810 hab. Mines de fer.

MEILLERAIE (Charles de LA PORTE, duc de la), né en 1602, m. en 1664, cousin-germain du cardinal de Richelieu, se signala en 1629 à l'attaque du Pas de Suze, et, en 1630, au combat de Carignan. Nommé grand-maître de l'artillerie, il servit en cette qualité sur la frontière des Pays-Bas, gagna le bâton de maréchal de France en emportant Hesdin, 1639, prit aux Espagnols Aire, La Bassée et Bapaume, 1641, participa à la conquête du Roussillon, 1642, retourna aux Pays-Bas, et enfin fut envoyé en Italie, où il s'empara de Porto-Longone et de Piombino, 1646. On le regardait de son temps comme le général le plus habile dans l'art des siéges. Surintendant des finances en 1648, il renonça à cette charge dès l'année suivante. — Son fils épousa Hortense Mancini, nièce de Mazarin, dont il prit le nom et les armes. B.

MEILLERIE, vge sur le bord S. du lac de Genève (départem. de la Haute-Savoie, arr. de Thonon), à 10 kil. E. d'Evian. Près de là sont les rochers rendus célèbres par J.-J. Rousseau.

MEIMAC. *V.* MEYMAC.

MEIN, en allemand *Main*, en latin *Manus* ou *Maganus*, rivière d'Allemagne, naît en Bavière, à la réunion du Mein-Blanc, venant du Fichtelgebirge, et du Mein-Rouge, venant du Thuringer-wald. Elle se jette dans le Rhin, rive dr., vis-à-vis de Mayence. Cours de 450 kil., à l'O., par Baireuth, Wurzbourg, Aschaffenbourg et Francfort; navigable sur 300 kil. — Avant 1837, le Mein donnait son nom à 2 cercles de la Bavière : 1° le *Haut-Mein*, ch.-l., Baireuth, qui est auj. celui de la Haute-Franconie; 2° le *Bas-Mein*, ch.-l., Wurzbourg, remplacé aussi par celui de la Basse-Franconie.

MEIN-ET-TAUBER, un des 6 anc. cercles du gr.-duché de Bade, à l'E. de celui du Neckar; 50 kil. sur 50; 1,380 kil. car.; 96,000 hab. Ch.-l., *Wertheim*. Sol montueux, boisé, peu fertile. Exploit. de marbres et de pierres à bâtir.

MEINAM ou MENAM, ou *Rivière de Siam*, fleuve d'Asie, naît en Chine dans la prov. d'Yun-nan. Cours de 1,400 kil., au S.-S.-E., par l'empire Birman, Siam et Bankok, où il se jette dans le golfe de Siam; navigable sur 600 kil.

MEINDER, anc. *Méandre*, fleuve de la Turquie d'Asie (eyalet d'Aïdin), naît dans les montagnes d'Isbarta. Cours sinueux de 270 kil., à l'O. Il se jette dans l'Archipel, en face de l'île de Samos.

MEINDER (KOUTCHOUK-). *V.* CAYSTRE.

MEINERS (Christophe), historien, philosophe et littérateur, né en 1747 à Warstade, près d'Otteindorf (Hanovre), m. en 1810, fut professeur de philosophie, 1771, puis pro-recteur à l'université de Gœttingue. Il reçut de l'empereur Alexandre Ier la mission de lui désigner les professeurs les plus capables d'Allemagne, qu'il désirait appeler dans les universités russes. Philosophe éclectique, esprit indépendant, il refusa toute direction étrangère, toute opinion d'école, voulut ne devoir sa science qu'à son travail, remplit ses livres d'une prodigieuse variété de citations, fruit d'immenses recherches, mais se trompa souvent, malgré la sagacité de son jugement, dans ses hypothèses. Son style est clair, élégant et chaleureux. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire de l'origine, des progrès et de la décadence des sciences chez les Grecs et les Romains*, Lemgo, 1781 et 1802, 2 vol., trad. en français en 1799 par Laveaux et Chardon de la Rochette; *Histoire universelle des doctrines morales*, 2 vol., 1801 et 1802, où il attaque la philosophie de Kant; *Tableau comparatif des mœurs et de l'organisation sociale, des lois et de l'industrie, du commerce et de la religion, des sciences et des établissements d'instruction, dans le moyen âge et dans notre siècle*, Hanovre, 3 vol., 1793; *Histoire de la fondation et du développement des universités d'Europe*, Gœttingue, 4 vol., 1802-1805; *Essai sur l'histoire de la religion des plus anciens peuples, particulièrement des Egyptiens*, 1775; *Vies d'hommes célèbres de l'époque de la restauration des sciences*, 1795 et 1796; *Histoire de l'humanité*, 1796 et 1811, 4 vol.; *Histoire de la décadence des mœurs et des institutions politiques chez les Romains*, Leipzig, 1782, trad. en français par Binet, 1796; *Histoire critique de toutes les religions*, Hanovre, 1806, 2 vol.; *Histoire du luxe chez les Athéniens*, trad. en français par Solvet, Paris, 1823, in-8°; *Lettres sur la Suisse*, trad. en français par Michel, Strasb., 1786. Meiners a publié aussi, avec Feder, la *Bibliothèque philosophique*, Gœttingue, 1788-91, 4 vol.; et, avec Spitler, le *Magasin historique de Gœttingue*, Hanovre, 1787-90, 8 vol., et 1791-92, 3 vol.

MEININGEN ou MEINUNGEN, v. capitale du duché de Saxe-Meiningen, entre deux bras de la Werra, à 78 kil. S.-O. de Gotha; 7,000 hab. Le vieux château ducal est assez remarquable; près de là, le château du *Haut-Landsberg* contient des collections d'art et scientifiques, des archives, une bibliothèque. Commerce important de futaines.

MEININGEN (Duché de SAXE-). *V.* SAXE-MEININGEN.

MEIS, anc. *Telmissus*, v. de la Turquie d'Asie (Caramanie), bon port sur le golfe de Macri, à 270 kil. S.-E. de Smyrne.

Comm. de bois, goudron, sel, bétail, surtout avec Rhodes et l'Egypte. Le docteur Clarke a prétendu y retrouver les restes du tombeau de Mausole.

MEISSAC. *V.* Meyssac.

MEISSEN, *Misena, Misnia,* v. du royaume de Saxe, et anc. ch.-l. de la Misnie, sur la rive g. de l'Elbe, à 23 kil. N.-O. de Dresde; 9,886 hab. Grande, riche et belle cathédrale du XIIIe siècle. Château d'*Albrechtsburg,* anc. résidence des princes saxons, transformé en manuf. de porcelaine. Beaux châteaux de *Scharfenberg* et de *Siebeneichen,* aux environs. Gymnase renommé; bibliothèque; collections d'art et scientifiques. Bottger, qui, le premier, importa en Europe (à Dresde), en 1704, la fabrication de la porcelaine, fut chargé, en 1710, d'en diriger à Meissen la première manufacture, auj. royale et florissante (plus de 150 peintres et 600 ouvriers). Fabr. de tabatières, poterie et faïence; cartes à jouer; coloriages pour les libraires de Leipzig. Patrie d'Elie Schlegel, et du docteur Hahnemann.

MEISSENHEIM, v. du landgraviat de Hesse-Hombourg, sur la Glan, à 83 kil. S.-O. de Hombourg; 2,300 hab. Ch.-l. d'une seigneurie située entre la Prusse rhénane, la Bavière-Palatine et la principauté oldenbourgeoise de Birkenfeld. Sol fertile. Château des landgraves. On remarque l'hôtel-de-ville et l'église calviniste. Verreries, houille, pierres meulières. Mines de fer et de mercure.

MEISSNER (Auguste-Gottlieb), littérateur allemand, né à Bautzen en 1753, m. en 1807, fut d'abord employé aux archives de Dresde, puis professeur d'esthétique à Prague en 1785, enfin directeur de l'enseignement supérieur à Fulde en 1805. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages dramatiques et de romans; on cite principalement: *Jean de Souabe,* Leipzig, 1780, son meilleur drame; *Esquisses,* 14 vol., 1778-96, collection de contes, de fables, d'anecdotes; *Alcibiade,* 4 vol., 1781-88; *Masaniello,* 1784; *Bianca Capello,* 2 vol., 1785; *Epaminondas,* 2 vol., Prague, 1798, romans historiques, traduits en français. Il a aussi écrit la *Vie de Jules César,* 2 vol., Berlin, 1799. De 1783 à 1785, il publia une *Revue trimestrielle de littérature ancienne et de lecture moderne,* et, de 1793 à 1795, il rédigea *l'Apollon,* revue mensuelle. Ses œuvres complètes ont été publiées par Kuffner, 36 vol., Vienne, 1814-15. E. S.

MEISTER (Léonard), écrivain, né en 1741 à Nefftenbach (Zurich), m. en 1811, fut nommé en 1773 professeur d'histoire et de morale à l'école des arts de Zurich, puis fut successivement ministre évangélique à Zurich, Langeau et Cappel. On a de lui: *Mémoires pour l'histoire des arts et métiers, des mœurs et des usages,* Zurich, 1774, in-8°; *Mémoires pour l'histoire de la langue et de la littérature allemandes,* Heidelberg, 1780, 2 vol. in-8°; *les Hommes célèbres de l'Helvétie,* Zurich, 1781-82, 3 vol. in-8°; *Dictionnaire historique, géographique et statistique de la Suisse,* Ulm, 1796, 2 vol.; *Histoire helvétique pendant les deux derniers siècles,* St-Gall, 1801-03, 3 vol. in-8°.

MEISTERSÆNGERS, c.-à-d. *maîtres chanteurs,* nom donné à une corporation de poëtes et de musiciens d'Allemagne, aux XIVe et XVe siècles. L'empereur Charles IV leur donna, en 1378, certaines franchises et des armes particulières. Ils étaient généralement gens de métiers. Le plus célèbre est Hans Sachs.

MÉJANES (Jean-Baptiste-Marie de Piquet, marquis de), bibliophile, né à Arles en 1729, m. en 1786. Consul à Aix en 1777, il y établit un jardin botanique, un laboratoire de chimie et une école vétérinaire. En mourant, il légua à la même ville sa bibliothèque, composée de 75 à 80,000 vol.

MEKHITAR (l'abbé Pierre), fondateur de la congrégation arménienne des *Mékhitaristes,* né en 1676 à Sébaste (Cappadoce), m. en 1749, visita les principaux couvents de l'Arménie, la Syrie et Chypre, puis se rendit, en 1700, à Constantinople, où il travailla au rétablissement de la paix religieuse entre les Arméniens. N'ayant pu réussir, il alla se fixer à Modon, en Morée, y éleva un couvent et une église, et le pape Clément XI reconnut le nouvel ordre. L'invasion des Turcs en Morée, 1717, l'obligea de se réfugier à Venise avec la plus grande partie de ses disciples; il obtint du Sénat la cession à perpétuité de la petite île de St-Lazare, où il fonda un nouveau couvent avec une imprimerie. On a de lui: *Dictionnaire arménien,* 1749-51, 2 gr. vol. in-4°, ouvrage d'un très-grand mérite, vu la décadence où était alors la littérature arménienne; *Grammaire de la langue arménienne,* 1 vol. in-4°, 1770; *Commentaires sur l'Evangile de St Mathieu,* 1 vol. gr. in-8°, 1737; — *sur l'Ecclésiaste* de Salomon, 1 vol. in-8°, 1736; une belle édition de la *Bible arménienne,* 1733, in-fol., etc. C—a.

MÉKHITARISTES, moines arméniens établis dans la petite île de St-Lazare, dans les lagunes de Venise, tirent leur nom de l'abbé Mékhitar, leur fondateur. Le but de leur ordre est la propagation de la foi catholique et des connaissances humaines parmi leurs compatriotes, de l'histoire et de la langue arméniennes en Europe. A cet effet, ils possèdent une typographie très-bien montée, des écoles à Venise, à Paris, à Constantinople, à Trébisonde, en Crimée, en Transylvanie, etc. Il y a aussi à Vienne des Mékhitaristes, qui ont un couvent avec une imprimerie arménienne et étrangère; cette société s'est séparée de celle de Venise, en 1773. Il en existe à Paris depuis 1846. C—a.

MEKKE (La). *V.* Mecque (La).

MEKNASAH. *V.* Méquinez.

MEKRAN, anc. *Gédrosie,* prov. du Béloutchistan, au S., le long de la mer d'Oman, entre le Saravan, le Kandahar le Kouhistan au N., la Perse à l'O., le Lous et le Djalaouan à l'E.; 770 kil. de l'E. à l'O., 385 du N. au S.; ch.-l. *Kedjé.* Sol fertile, sur la côte seulement, en riz, orge et coton; ailleurs il est montagneux, ou offre de vastes déserts de sable.

MÉLA (Pomponius), géographe latin, né en Bétique, écrivait vers le milieu du 1er siècle. On a de lui: *de Situ orbis,* en 3 liv., résumé précieux pour la connaissance de la géographie ancienne; il contient des extraits d'Ephore, d'Hérodote, et peut-être de Strabon; mais il y a des lacunes, de grossières inexactitudes, et peu de critique. Méla ne donne souvent que des dénominations anciennes, au lieu de celles qui étaient usitées de son temps; il ne réduit pas les mesures à une même échelle. Les meilleures éditions sont celles de Jacques et Abraham Gronovius, Leyde, 1696 et 1782; de Tzschucke, Leipz., 1807, 7 vol. in-8°. Il y a des traductions françaises par Fradin, Paris, 1804; par M. Baudet, Paris, 1843, 1 vol. in-8°, dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, 2e série. D—r.

MELÆ, nom latin de Molise.

MÉLAMPE, fils d'Amythaon, roi de Pylos, fut, dit-on le premier devin qui trouva l'art de guérir par des remèdes secrets et des purifications. Il guérit avec de l'ellébore les filles de Prœtus, roi d'Argos, que Junon avait rendues folles, épousa l'aînée, et monta plus tard sur le trône d'Argos. Ce fut lui qui introduisit le culte de Bacchus en Grèce. Il avait un temple dans le N. de la Mégaride, où l'on célébrait une fête annuelle en son honneur.

MÉLANCHTHON (Philippe), réformateur fameux, né à Bretten (Bas-Palatinat) en 1497, m. en 1560, étudiait, en 1508, chez George Simler, maître d'école dans la Hesse, lorsque Reuchlin, son oncle, étant en visite chez ce dernier, trouva dans cet enfant une intelligence extraordinaire, jointe à la connaissance précoce de tous les principes de la langue grecque, lui fit présent d'un lexique et d'une grammaire en cette langue, et changea son véritable nom de *Schwartzerde* (Terre noire) pour celui de *Mélanchthon,* qui en est la traduction grecque. A 14 ans, Mélanchthon avait tellement avancé ses études, que le comte de Leonstein le prit pour instituteur de ses fils. N'ayant pu obtenir, à cause de sa jeunesse, le grade de maître en philosophie à Heidelberg, il alla à Tubingue en 1512, où il resta six ans, pendant lesquels il trouva assez de loisir pour diriger une imprimerie et pour servir Reuchlin dans ses querelles avec les moines. Nommé, en 1518, à la chaire de grec à l'Académie de Wittemberg, il y eut un succès prodigieux. L'un des plus grands services qu'il rendit aux sciences fut de les réduire en système. L'Allemagne lui est redevable de la conservation de l'étude des langues grecque et latine. Bientôt il se lia intimement avec Luther, et ils allèrent ensemble à Leipzig, en 1519, pour disputer avec Eck. Les années suivantes, Mélanchthon fit de nombreux voyages pour des fondations de colléges et pour la visite des églises; il composa en même temps un grand nombre d'ouvrages. En 1530, il fut chargé de dresser l'acte de la *Confession d'Augsbourg;* mais la modération avec laquelle il en rédigea les articles excita contre lui l'animosité des luthériens violents, et leur ressentiment le poursuivit jusqu'à sa mort. Toute l'Europe était convaincue qu'il n'était pas aussi éloigné que Luther des voies d'accommodement, et François Ier et Henri VIII cherchèrent à l'attirer chez eux, pour y apaiser les dissensions religieuses. Mélanchthon ne put répondre à leur appel. En 1541, il assista aux conférences de Ratisbonne, où l'on agita vivement les controverses des catholiques et des protestants; il aida ensuite, en 1543, l'archevêque de Pologne à introduire la réformation dans son diocèse; enfin il assista à sept conférences sur l'affaire de l'*Interim,* en 1548, et composa tous les écrits qui y furent présentés et la censure de cet *Interim.* Sa dernière conférence avec les catholiques fut

celle de Worms, en 1557. Il mourut trois ans après, regardant la mort comme un bonheur, par cela seul qu'elle le délivrait des querelles théologiques. Mélanchthon était d'humeur douce et complaisante; il avait une candeur et une franchise sans égales. Il aimait la paix et l'union, et n'ayant pu concilier entre elles les deux communions principales, il travailla du moins toute sa vie à terminer les différends qui divisaient les protestants entre eux; d'où on lui reproche d'avoir cru médiocrement et d'avoir été versatile. Il était seulement modeste, se défiait un peu de lui-même, et pensait que ses lumières pouvaient croître d'un jour à l'autre et faire des progrès. Il vivait d'ailleurs parmi des gens passionnés, trop préoccupés en faveur de leur parti, et toujours prompts à mêler les moyens humains aux affaires de conscience et de foi. Voilà ce qui l'empêcha d'être décisif. Quoi qu'il en soit, il ne reste pas un doute sur les services considérables qu'il rendit aux lettres; à ce titre seul, il a droit à la reconnaissance de la postérité. Ses *Œuvres* ont été publiées à Wittemberg, 1561-64, 4 vol. in-fol.; 1680-83, 4 vol. in-fol. Parmi les écrits que renferment ces éditions, on remarque : *Loci communes theologici*, Wittemberg, 1521, in-8°, traduits la même année en italien (Venise) sous le nom d'*Ippofilo da Terra Nigra;* c'est le premier ouvrage de Mélanchthon; on y voit plus de déférence pour les opinions de Luther qu'il n'en montra dans la suite; *Moralis philosophiæ Epitome*, 1540, système abrégé de morale, fondé en grande partie sur celle d'Aristote, mais avec les modifications que les principes du christianisme et le propre jugement de l'auteur le portèrent à y introduire; *Declamationes*, Strasbourg et Wittemberg, 1559-86, 7 vol. in-8°; *Vita M. Lutheri breviter exposita*, Erfurt, 1548, in-8°, et Gœttingue, 1541, in-4°; *Grammatica latina*, Nuremberg, 1547, livre qui fut longtemps classique; une *Grammaire grecque*, une *Rhétorique*; des Notes sur quelques auteurs grecs et latins, etc. *V.* la *Vie de Mélanchthon*, en latin, par Camérarius, Halle, 1777, in-8°; en allemand, par Tischer, Leipz., 1801, in-8°; D. Nisard, *Etudes sur la Renaissance*, 1855, in-12. C. N.

MÉLANE (Golfe), *Melanes sinus*, auj. golfe de *Mégarisse*, sur les côtes de Thrace, au S.-O. de la Chersonèse.

MÉLANÉSIE, c.-à-d. *Iles des Noirs*, nom d'une division de l'Océanie, au S.-O., comprenant l'Australie, la Tasmanie, la Papouasie, les Nouvelles-Hébrides, etc.

MELANIE (Sainte), dame romaine, parente de S[t] Paulin de Nole, née vers 343, m. en 410, devint veuve à 23 ans, parcourut les déserts de la Thébaïde, et se retira dans un couvent qu'elle fit bâtir à Jérusalem.

MÉLANIE (Sainte), petite-fille de la précédente, ayant résolu, avec son mari Pinien, fils de Sévère, préfet de Rome, d'embrasser la vie contemplative, se retira à Hippone près de S[t] Augustin, puis à Jérusalem, où elle mourut en 439. Fête, le 31 décembre.

MELANOGÉTULES, c.-à-d. *Gétules noirs*, peuple de l'Afrique ancienne, au S. de la Mauritanie et de la Numidie, paraît avoir habité le *Sedjelmesse* actuel.

MÉLANOSYRIENS, c.-à-d. *Syriens noirs*, nom donné aux habitants de l'anc. Syrie.

MELANTHE, illustre peintre grec, de Sicyone, contemporain, condisciple, et rival d'Apelles. Son chef-d'œuvre était *Aristrate, tyran de Sicyone, sur un char de victoire.*

MELANTOIS (LE), *Medeletensis* ou *Menenatensis pagus*, petit pays de l'anc. France (Flandre), où était Seclin (Nord).

MÉLAR (Lac). *V.* MÆLARN.

MELAS, c.-à-d. *Noir*, riv. de l'anc. Thrace, affluent du golfe Mélane; auj. *Sulduth* ou *Géri.* — riv. de l'anc. Cappadoce, issue du Taurus, et affluent de l'Euphrate près de Mélitène; auj. *Kara-sou.* — riv. de Pamphylie, affluent de la Méditerranée près de Sida; auj. *Menovgat.*

MÉLAS (baron de), feld-maréchal autrichien, né en Moravie en 1730, était, pendant la guerre de Sept-Ans, aide de camp du feld-maréchal Daun, et commanda, dans les guerres de la Révolution française, sur le Rhin, 1795, et en Italie, 1796. En 1799, il opéra en commun avec Souwarow, et remporta des victoires à Cassano, sur la Trebbia, à Novi, et à Genola. En 1800, il perdit la bataille de Marengo contre le général Bonaparte, et dut se retirer derrière le Mincio. Il commanda plus tard en Bohême, devint, en 1806, président du conseil aulique de guerre, eut à prononcer sur la capitulation de Mack à Ulm, et mourut en 1807 à Prague.

MELASSO, anc. *Mylassa*, v. de la Turquie d'Asie (eyalet d'Aïdin), à 140 kil. S.-E. de Smyrne, 15 E. du golfe d'Assan-Kalessi. Tabac, coton, cire, miel. Ruines romaines.

MELAY. *V.* MESLAY.

MELAZZO, anc. *Myles*, v. forte de Sicile, sur la côte E., port sur la mer Tyrrhénienne, dans une baie de son nom, à 35 kil. O. de Messine; 9,200 hab. Pêche de thons. Export. de vin, huile, savon, grains.

MELBOURNE (William LAMB, vicomte), homme d'Etat anglais, né en 1779, m. en 1848, reçut de Canning la place de secrétaire d'Etat pour l'Irlande, remplaça son père à la Chambre des lords en 1828, fut ministre de l'intérieur en 1830, chef du cabinet en 1834 et de 1835 à 1841. C'était un whig modéré, un homme d'insouciance et de plaisir, qui contribua à la réforme parlementaire comme membre du cabinet de lord Grey, mais qui, placé à la tête des affaires, rompit l'alliance française à l'occasion de la question d'Orient en 1840, entreprit des guerres désastreuses à l'O. de l'Indus et une guerre injuste contre la Chine. Sa sœur épousa lord Palmerston.

MELBOURNE, v. de l'Australie méridionale, capitale de la colonie anglaise de Victoria, sur les deux rives de la Yarra, à 14 kil., environ, de son embouch. dans l'immense baie dite Port-Philipp, éclairée par 2 phares, et servant de port à la ville. Melbourne, fondée en 1837, a auj. l'aspect d'une ville d'Angleterre; sa population, accrue d'une manière prodigieuse par les émigrants d'Europe, était de 10,956 hab. en 1846, de 21,000 en 1852, de 80,000 en 1853; elle dépasse 150,000 en 1865. La ville se divise en vieille ville et ville neuve ou *Collingwood*, cette dernière, trois fois plus grande que la première; elle a, de plus, quatre faubourgs : *Collingwood-Est*, *Richmond, Praham, Williamstown*, et de beaux squares. Parmi les édifices, on remarque l'université, l'hôpital, la bourse, le palais du gouvernement, le musée de William-street, la bibliothèque publique. Evêché anglican; nombreuses églises et écoles; 3 banques, théâtre, bazar, clubs. Exportation d'or considérable, de laines, de suif. Chemins de fer sur Saint-Kilda, Geelong, et les gîtes aurifères. Services de bateaux à vapeur pour les colonies voisines, et l'Angleterre. B.

MELCHIADE ou MILTIADE (Saint), pape de 311 à 314, était d'origine africaine. Il combattit l'hérésie des Donatistes. Fête, le 10 décembre.

MELCHISEDECH, roi de Salem, et prêtre du Très-Haut, vint au-devant d'Abraham, vainqueur de Chodorlahomor, roi des Elamites, 1912 av. J.-C., le bénit, et offrit du pain et du vin en sacrifice au Seigneur. Abraham lui donna la dîme du butin qu'il rapportait. Melchisédech est regardé comme l'image de Jésus-Christ, que l'Ecriture appelle le prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisédech, par opposition à l'ordre d'Aaron.

MELCHISTES ou MELCHITES, c.-à-d. *impérialistes*, ainsi nommés parce qu'ils ont adopté les canons du concile de Chalcédoine que l'empereur Marcien convoqua en 451; schismatiques d'Orient, ils appartiennent à l'Eglise grecque proprement dite, mais sont gouvernés par un patriarche résidant à Damas.

MELCHTAL, vallée de la Suisse (Unterwald, au S.), arrosée par le Melch, affl. de l'Aa; 9 kil. sur 4.

MELCHTHAL (Arnold de), un des trois libérateurs de la Suisse, né dans le canton d'Unterwald, voulut venger son père, à qui le gouverneur autrichien avait fait crever les yeux. Il s'associa ses amis Furst et Stauffacher, ainsi que trente jeunes gens déterminés, et fit avec eux, dans la plaine de Grutli, 1307, le fameux serment d'union auquel la Suisse dut bientôt son indépendance, et dont l'aventure de Guillaume Tell ne fit que hâter les effets.

MELCOMBE-REGIS, brg et paroisse d'Angleterre (Dorset), à 13 kil. S.-O. de Dorchester, sur la rive g. et à l'embouch. de la Wey dans la Tamise, vis-à-vis Weymouth, à laquelle elle est unie par un pont; 5,200 hab.

MELCONIAN (Etienne), né à Constantinople en 1717, m. en 1799, gouverna le couvent de S[t]-Lazare après l'abbé Mékhitar. Sous son administration, 1773, quelques religieux de l'ordre allèrent fonder à Trieste, puis à Vienne, une communauté distincte, qui porte également le nom de Mékhitaristes. C—A.

MELDES, *Meldi*, peuple de la Gaule Belgique (Lyonnaise IV[e]), entre les Parisiens à l'O., les Auréliens au S., et les Sénons à l'E.; ch.-l., *Janitum* ou *Meldi* (auj. Meaux).

MÉLÉAGRE, fils d'Œnée, roi de Calydon et d'Althée, prit part à l'expédition des Argonautes, et tua ensuite le sanglier de Calydon. Dans une dispute qui s'éleva pour savoir qui posséderait la hure de ce sanglier, il tua les deux frères de sa mère. Althée au désespoir jeta dans le feu un tison, à l'existence duquel les Parques avaient attaché la vie de Méléagre, et qu'elle avait gardé soigneusement depuis sa naissance; Méléagre mourut presque aussitôt.

MÉLÉAGRE, un des généraux d'Alexandre le Grand. Les cavaliers ayant décidé que le fils qui naîtrait de Roxane

serait placé sur le trône, il fut député avec Attale vers les fantassins pour leur signifier cette décision, et se mit à la tête de ces derniers. Il obtint une part dans la régence, avec le gouvernement de la Lydie. Mais l'ambitieux Perdiccas le fit périr bientôt après, 323 av. J.-C.

MÉLÉAGRE, frère de Ptolémée Céraunus, monta sur le trône de Macédoine en 280 av. J.-C., et ne régna que deux ans.

MÉLÉAGRE, poëte grec, né à Atthis, sur le territoire de Gadara en Syrie, forma le premier une *Anthologie*. On croit qu'il vivait environ un siècle av. J.-C. Son livre contenait des pièces fugitives tirées de 46 auteurs, et était intitulé *Guirlande*. Il n'en reste que des fragments recueillis dans les *Analecta* de Brunck et dans l'*Anthologie* de Jacobs, ainsi que de petites pièces de vers, épigrammes, idylles, élégies, etc.; dont quelques-unes sont pleines d'esprit et de chaleur. Il y en a des éditions séparées, par J.-C. Manso, Iéna, 1789, in-8°; par A.-C. Meineke, Leipz., 1789, in-8°; par Graefe, ibid., 1811, in-8°.

MELÈCE (Saint), *Meletius*, né dans la Mélitène, fut élu évêque de Sébaste en 357, et patriarche d'Antioche en 361. Persécuté par les Ariens et par les Eustathiens, il fut exilé sous Constance, rappelé par Julien l'Apostat, et exilé de nouveau; il ne revint sous Jovien, 363, que pour être encore chassé par Valens, 364; enfin, sous Gratien, 378, il fut replacé sur son siége. Il présida, en 379, à Antioche, un concile où les erreurs d'Apollinaire furent condamnées; deux ans après, il assista au concile de Constantinople, pendant la durée duquel il mourut. S^t Grégoire de Nysse prononça son oraison funèbre, et S^t Jean Chrysostome fit son panégyrique. Il ne reste des ouvrages de S^t Mélèce qu'un discours rapporté par S^t Epiphane. Fête, le 12 février.

MÉLÈCE, *Melicius*, hérésiarque du IV^e siècle, évêque de Lycopolis, montra de la faiblesse pendant la dernière persécution, et fut condamné par le concile d'Alexandrie. Malgré la douceur dont usa à son égard le concile de Nicée en 325, il continua de troubler l'Église, s'unit avec les Ariens ligués contre S^t Athanase nouvellement élevé au siége d'Alexandrie, et mourut en 326. M.

MÉLÈCE SYRIQUE, théologien de l'église grecque, né à Candie en 1586, m. à Galata en 1664, fut d'abord abbé d'un monastère dans sa patrie. En 1630, il fut appelé à Constantinople par le patriarche Cyrille Lucar, qui le nomma proto-syncelle de son église. Il assista aux synodes de 1638 et 1642, où les doctrines du patriarche furent condamnées; chargé même de les réfuter, il rédigea un écrit célèbre, que Richard Simon publia en grec et en latin, Paris, 1687, et dont un extrait en français est inséré dans le livre de la *Perpétuité de la foi* d'Arnauld.

MELEDA, anc. *Melita*, île des Etats autrichiens (Dalmatie), dans l'Adriatique; par 43° 5' lat. N. et 15° 38' long. E., séparée de la presqu'île de Sabioncello par le canal de Curzola; 48 kil. sur 6; 1,000 hab. Peu fertile.

MÉLÉDIN. *V.* MÉLIK-EL-KAMEL.

MELEGNANO. *V.* MARIGNAN.

MÉLEK. *V.* MÉLIK.

MELENDA, anc. v. de l'Inde en deçà du Gange, sur la côte O.; auj. *Cochin*.

MELENDEZ VALDEZ (Juan), poëte espagnol, né en 1754 à Fresno (prov. de Badajoz), m. à Montpellier en 1817, professa les belles-lettres à Salamanque, fut nommé juge au tribunal de Saragosse, 1789, et procureur du roi à Madrid, 1797. Lors de l'invasion française, il embrassa la cause de Joseph Bonaparte, qui le nomma directeur de l'instruction publique. Il dut émigrer en France après les revers de Napoléon I^er. Le recueil de ses Œuvres, publié à Madrid, 1821, 3 vol. in-18, contient des élégies pleines d'une sensibilité douce et rêveuse, des romances et des chansons populaires, des épîtres, des odes anacréontiques, des idylles qui se distinguent par la délicatesse morale, *le Riche Gamache*, comédie tirée de Cervantes, etc.

MÉLÈS, riv. de l'anc. Asie-Mineure (Lydie et Ionie), naissait près du mont Sipyle, et se jetait dans le golfe de Smyrne. Homère, qu'on faisait naître sur ses bords, en reçut le surnom de *Mélésigène*.

MELEZGERD, *Maurocastrum*, v. de la Turquie d'Asie située dans l'eyalet et à 135 kil. S.-E. d'Erzeroum, sur l'Euphrate et le Melezgerd.

MELFI, ville du roy. d'Italie, dans la prov. et à 41 kil. N.-N.-O. de Potenza; 10,000 hab. Evêché; il y avait une belle cathédrale, qui a été détruite en 1851 par un tremblement de terre.

MELFITUM, nom latin de MOLFETTA.

MELGAR, brg d'Espagne (Vieille-Castille), prov. et à 44 kil. O. de Burgos près de la rive g. de la Pisuerga; 2,400 hab. Tanneries.

MELGAR (le comte de). *V.* CABRERA.

MELGIG, grand marais d'Algérie, dans le Zab; 44 kil. sur 32. Il reçoit le Djiddi.

MELGORIUM, nom latin de MAUGUIO.

MELI (Jean), poëte sicilien, né à Palerme en 1740, m. en 1815, était médecin, et enseigna longtemps la chimie dans sa ville natale. Ses œuvres anacréontiques, en dialecte sicilien, sont très-populaires. Pour la poésie bucolique, on le place à côté de Théocrite. Il y a la même grâce et le même naturel dans ses fables, ses épîtres et ses satires; *la Fée galante*, en 8 chants, et *Don Quichotte*, en 12 chants, sont de charmants poëmes. Tous les écrits de Meli forment 7 vol. in-8°, Palerme, 1814. B.

MELIAPOUR. *V.* THOMÉ (SAN-).

MELIBOCUS MONS, nom latin du BROCKEN.

MÉLICERTE. *V.* ATHAMAS et ISTHMIQUES (Jeux).

MELICIUM, nom latin de MELK.

MÉLIK-CHAH I^er, 3^e sultan seldjoucide de la Perse, 1072-1093, succéda à son père Alp-Arslan, sans autre opposition que celle de son oncle Cadherd, qu'il crut nécessaire de sacrifier à sa sûreté. Il éleva au khalifat de Bagdad Moktady-Biamrillah, 1075, établit un observatoire à Bagdad, et opéra dans le calendrier persan la réforme appelée l'*ère Djélaléenne*, nom dérivé du titre de *Djélal-Eddyn* (gloire de la religion), qu'il avait reçu du khalife Kaïm-Biamrillah. Il étendit aussi ses conquêtes sur toute l'Asie méridionale, de la Méditerranée à la Chine, et remplaça toutes les dynasties par des princes seldjoucides. Il avait dû une grande partie de ses succès à son grand-vizir Nozam-el-Molouk; mais il prêta l'oreille à des calomniateurs, et le fidèle ministre mourut assassiné, 1092. Mélik-Chah fut un monarque noble, généreux, ami des lettres, et mérita le titre de *grand-sultan*, que lui donnaient les empereurs d'Orient, ses tributaires.

MÉLIK-CHAH II, petit-fils du précédent, succéda à son oncle Mas'oud, en 1152, et fut renversé, après 4 mois de règne, par les émirs, qui nommèrent Mohammed II. A la mort de celui-ci, il recouvra un peu d'autorité, se rendit maître d'Ispahan, et y mourut empoisonné en 1160.

MÉLIK-ARSLAN, sultan seldjoucide, fils de Togrul II, triompha à Kazbin de son cousin Mohammed, fils de Seldjouk-chah, et régna avec gloire sur la Perse occidentale de 1160 à 1175.

MÉLIK-EL-AFDHAL, fils aîné du grand Saladin, parut d'abord l'héritier de son courage dans une expédition où il tailla en pièces 500 Templiers et Hospitaliers près de Tibériade, 1187; mais, ayant hérité des royaumes de Damas et de Jérusalem, 1193, il s'en laissa dépouiller par ses frères Mélik-el-Aziz-Othman et Mélik-el-Dhaher-Ghazy, qui régnaient, l'un sur l'Egypte, l'autre sur Alep, puis par son oncle Mélik-el-Adel, et mourut dans l'obscurité, 1225.

MÉLIK-EL-ADEL (Abou-Bekr-Mohammed), surnommé *Saïf-eddyn* (épée de la religion), et connu sous les noms de *Malek-Adel* et de *Saphadin*, sultan d'Egypte et de Damas, de la dynastie des Ayoubites, frère puîné du grand Saladin, succéda à Malek-Mançour en 1200. Il aida Saladin à établir sa puissance, devint, par cession de Mélik-el-Aziz, son neveu, maître de Damas et de Jérusalem, assiégea dans le Caire son autre neveu Mélik-el-Afdhal, et le força de lui abandonner l'Egypte. Pendant la 3^e croisade, il prit sur les chrétiens les villes de Jaffa et de Nisibe. Lors de la trêve conclue entre Saladin et Richard Cœur-de-Lion, il fut proposé que Mélik-el-Adel épouserait Jeanne, sœur du roi d'Angleterre: Saladin devait donner à son frère le royaume de Jérusalem, et à la future reine S^t-Jean-d'Acre pour dot. Mais les évêques chrétiens ne voulurent consentir à ce mariage qu'autant que Mélik-el-Adel renoncerait à sa religion; les musulmans refusèrent. Mélik-el-Adel fit contre les croisés plusieurs expéditions, qui ne furent pas toujours heureuses. En 1217, une armée chrétienne, sous les ordres de Jean de Brienne, attaqua ses Etats, et lui enleva Damiette. Mélik-el-Adel, à qui Saladin n'avait laissé que les villes de Crac et de Choubek, mourut en 1218, à l'âge de 75 ans, en possession de l'Egypte et d'une grande partie de la Syrie et de la Mésopotamie, après un règne de 18 ans. On lui reproche son injustice envers les enfants de Saladin. D.

MÉLIK-EL-KAMEL-NASSER-EDDYN, fils aîné de Mélik-el-Adel, lui succéda en Egypte en 1218. Il est connu aussi sous le nom de *Mélédin*. Attaqué par les chrétiens en Egypte, il se soutint avec le secours de ses frères Aschraf et Moadham, qui régnaient l'un en Syrie, l'autre en Palestine, affama les croisés dans Damiette, et les chassa de l'Egypte, 1221. Ses frères s'étant brouillés, il se déclara pour Aschraf, et appela l'empereur Frédéric II contre

Moadham ; bientôt, se repentant d'avoir attiré en Palestine un si puissant allié, il en acheta la paix par la cession de quelques villes, entre autres, de Jérusalem, 1229. Son neveu Nasser s'étant révolté, il le chassa de Damas ; à la mort d'Aschraf, 1238, il s'empara de ses Etats, au préjudice de son autre frère Mélik-el-Salèh-Ismaël. Il mourut peu de temps après. Protecteur éclairé des arts, il fit bâtir un collége au Caire, s'entoura de savants, et traita les juifs et les chrétiens avec douceur et équité. Il laissa deux fils : Mélik-el-Salèh-Nedjm-Eddyn, qui régna en Mésopotamie ; et Mélik-el-Adel II, sultan d'Egypte, qui se fit déposer pour ses débauches et son incapacité, et remplacer par son frère, en 1240.

MÉLIK-EL-MOADHAM-CHÉRIF-EDDYN, fils de Mélik-el-Adel, nommé *Coradin* dans les relations des Croisades, s'empara de Damas à la mort de son père, 1218, secourut son frère Mélik-el-Kamel contre les chrétiens, se brouilla avec lui et avec Aschraf (*V. l'art. précédent*), et mourut en 1227, laissant le trône à son fils Mélik-el-Nasser, qui fut dépouillé par ses oncles, et qui mena une vie errante en Arabie jusqu'à sa mort, en 1258.

MÉLIK-EL-MOADHAM-GAIATH-EDDYN-TOURAN-CHAH, sultan d'Egypte, de la dynastie des Ayoubites, fils de Mélik-Nedjm-Eddyn, monta sur le trône en 1249, se fit reconnaître, à la mort de son père, sultan de Damas, et vint aussitôt s'opposer aux progrès de Louis IX, maître de Damiette et vainqueur de son grand-vizir. Interceptant les communications des croisés, il les réduisit à la désastreuse retraite de Mansourah. Il périt assassiné par Bibars et les Mamelouks, révoltés de ses cruautés et de ses débauches, 1250. En lui s'éteignit la dynastie des Ayoubites, qui fut remplacée par celle des Mamelouks Baharites.

MÉLILLA, v. forte de l'Afrique, enclavée dans le Maroc, petit port sur la côte de la Méditerranée, à 225 kil. N.-E. de Fez, 50 E. de Ceuta, et 255 kil. O. d'Oran ; par 35° 18' 15" lat. N., et 5° 16' 25" long. O. ; 1,900 hab. Miel renommé, d'où l'on dit que lui vient son nom. Elle appartient, depuis 1496, aux Espagnols, qui en ont fait un lieu de déportation. — C'est l'anc. *Russadir Colonia*, ou *Russadir oppidum*, ou *Russadiron*, dans la Mauritanie Tingitane.

MÉLINDE, v. d'Afrique (Côte de Zanguebar), port sur la rive gauche et à l'embouchure de l'Adi dans l'océan Indien. Ancienne capitale du royaume de son nom, et aujourd'hui en ruines. Elle appartint aux Portugais pendant les XVI^e^ et XVII^e^ siècles, et compta jusqu'à 200,000 hab. — Le royaume de Mélinde comprend la partie de la côte comprise entre ceux de Juba au N. et de Zanzibar au S. Terrain fertile. Commerce avec la Perse, l'Arabie et l'Inde.

MELIPILLA, départem. du Chili (prov. de Santiago), entre ceux de Santiago au N., de Rancagua au S., les Andes à l'E., et le Grand-Océan à l'O. ; 110 kil. sur 65 ; 30,000 hab. Ch.-l., *San-José de Logrono*.

MÉLISEY, ch.-l. de cant. (Haute-Saône), arr. et à 11 kil. N. de Lure, sur l'Ognon ; 936 hab. Fabr. de toiles de coton et de mousselines ; teintureries, tanneries. Exploit. de grauit. Fromages.

MÉLISSUS, philosophe éléatique, né à Samos, florissait vers 450 av. J.-C. Il fut disciple de Parménide, et même, dit-on, d'Héraclite. Commandant de la flotte des Samiens, il remporta quelques avantages sur Périclès, mais ne put empêcher l'asservissement de sa patrie, 440. Il avait composé un traité *de Ente et Natura*, dont il reste un fragment dans la *Préparation évangélique* d'Eusèbe, et un autre *de Animalibus*, dont Planciade Fulgence a extrait ce qu'il rapporte du cygne dans son *Mythologicum vocum antiquarum*. Mélissus enseignait que l'univers est un être unique, continu, indivisible, que les formes des êtres sont de pures apparences, et que le mouvement n'existe pas.

MELITA, nom anc. de MELEDA et de MALTE.

MELITA OU MÉLITÈNE, auj. *Malatia*, v. de l'anc. Cappadoce, fondée par Trajan ; ch.-l. de la Mélitène, puis de la Petite-Arménie, sur l'Euphrate, près de son confluent avec le Mélas. Célèbre par une victoire de Chosroès sur les Grecs, en 576.

MÉLITÈNE, auj. *Meledni*, partie de l'anc. Cappadoce, sur la rive dr. de l'Euphrate, fut ensuite préfecture de la Petite-Arménie. Au temps de Marc-Aurèle, une légion, toute composée de chrétiens, et qui campait d'ordinaire dans la Mélitène, obtint en Germanie, par ses prières, une pluie abondante, qui sauva l'armée près de périr de soif, en 174 ; ce miracle, qui s'accomplit au moyen d'un violent orage, valut à la légion le surnom de *Fulminante*.

MÉLITON (St), évêque de Sardes, adressa, vers l'an 175, à l'empereur Marc-Aurèle une *Apologie de la religion chrétienne*, dont il reste quelques fragments dans la *Chronique* d'Eusèbe, l. IV. Un long fragment, contenant tout le début, traduit en langue syriaque, de cette Apologie, a été découvert, en 1852, au British-Muséum par M. Renan. Méliton composa plusieurs autres ouvrages, auj. perdus, et dont parlent Eusèbe et St Jérôme. Dans un *Traité de la fête de Pâques*, il fixait cette fête au 14^e^ jour de la lune de mars. Fête, le 1^er^ avril.

MÉLITOPOL, district du gouvernement de la Tauride, en dehors de la presqu'île de Crimée, près de la mer d'Azow, comprend dans sa circonscription, très-étendue, les villes de Mélitopol, d'Arrekof, les colonies allemandes des Malocheno et Mélonites-Nogaïski, et les villages Nogaïs, 58,000 hab. (recensement de 1854.)

MÉLITUS, de Pithée en Attique, poëte et orateur assez obscur, fut un des accusateurs de Socrate. Les Athéniens, dit-on, le lapidèrent plus tard comme calomniateur ; Platon et Xénophon ne mentionnent pas ce fait.

MÉLIUS (Spurius), chevalier romain, après avoir gagné le peuple par des distributions de blé, aspira, dit-on, à la royauté. Il refusa de comparaître devant le dictateur Q. Cincinnatus, et fut tué au milieu du Forum par le maître de la cavalerie, C. Servilius Ahala, l'an 315 de Rome, 438 av. J.-C.

MELK, *Medelicium*, *Melicium*, v. de la Basse-Autriche, dans le cercle et à 23 kil. O. de St-Polten, au confl. de la Melk et du Danube ; 1,200 hab. Riche abbaye de Bénédictins, avec collége, bibliothèque, collections de tableaux, de médailles et d'histoire naturelle.

MELKART, c.-à-d. en phénicien *le roi fort*, nom de l'Hercule Tyrien, dieu des richesses, de l'industrie et de la navigation. Il était adoré, non-seulement à Tyr, mais dans toutes les colonies Phéniciennes, à Gadès, à Malte, à Carthage. On le considérait aussi comme l'image du soleil, et, pour cette raison, une flamme éternelle était entretenue dans son temple ; chaque année, des flammes d'un bûcher allumé en sa faveur, les prêtres faisaient échapper un aigle, symbole de l'année qui renaît de ses cendres. Les Tyriens regardaient Melkart comme le dieu tutélaire de leur ville. Quinte-Curce raconte qu'ils chargèrent de chaînes sa statue, pour empêcher leur dieu d'abandonner la ville assiégée par Alexandre le Grand. Les Carthaginois envoyaient au temple de Melkart la dîme des revenus publics. Les ruines d'un temple de ce dieu existent encore à Malte.

MELKSHAM, brg d'Angleterre (Wilts), à 41 kil. N.-O. de Salisbury, sur l'Avon ; 5,900 hab. Fabr. de draps. Eaux minérales aux environs.

MELLA, rivière du roy. d'Italie (prov. de Brescia), affluent g. de l'Oglio ; cours de 80 kil. Elle donna son nom à un départem. du royaume français d'Italie ; ch.-l. Brescia.

MELLAN (Claude), dessinateur et graveur, né à Abbeville en 1598, m. à Paris en 1688, imagina une manière de graver avec une seule taille. Ses œuvres les plus estimées sont : *St Pierre Nolasque porté par des anges*, *St François*, et *St Bruno retiré dans un désert*. Il a laissé aussi les portraits de Gassendi, d'Urbain VIII, du cardinal Bentivoglio, du maréchal de Créqui, et des estampes d'après Vouet, Stella, le Tintoret, le Poussin, etc.

MELLE, *Mella*, *Mellusum*, *Metallum*, s.-préf. (Deux-Sèvres), à 30 kil. E.-S.-E. de Niort, sur une colline escarpée, au pied de laquelle coule la Béronne ; 2,372 hab. Eglise calviniste. Trib. de 1^er^ instance, collége. Elle possédait autrefois une mine de plomb et d'argent, exploitée peut-être dès le temps des Romains, et dont l'argent était converti en monnaie ; l'atelier monétaire fut ensuite transporté à Niort. Elève de très-beaux mulets. Commerce de grains, graines, cire jaune, laine, bestiaux. Tour remarquable, dite *Mellezéard*. Fabr. de serges et grosses étoffes de laine, papeteries, tanneries. On a dit que la fée Mélusine avait pris son nom de Melle. Aux environs, source minérale de Fontadan.

MELLERAY. *V.* MEILLERAIE.

MELLIN DE SAINT-GELAIS. *V.* SAINT-GELAIS.

MELLO, brg de Portugal (Beira), à 26 kil. N.-O. de Guarda ; 800 hab. Il donna son nom à une branche de la maison de Bragance.

MELLO (Pereira de). *V.* CADAVAL.

MELLO-FREIRE-DOS-REIS (José de), célèbre jurisconsulte portugais, né en 1738 à Anciâo, m. en 1798, fut professeur de droit portugais à Coïmbre en 1772, devint membre du conseil du roi et de la cour souveraine de justice, et fut chargé, en 1783, par la reine Marie, de la rédaction d'un nouveau Code. On a de lui : *Code de droit public*, inédit ; *Code de droit pénal*, publié seulement en 1823 ; *Institutions de droit public, privé et criminel du Portugal*, et *Histoire du droit civil du Portugal*, ouvrages écrits en latin, et réunis à Coïmbre en 1815.

MELLOBAUDES, le 1er chef frank dont parle l'histoire, servit dans les troupes romaines sous les empereurs Constance, Julien, Jovien et Valentinien Ier, devint commandant des gardes, et remporta, au nom de Gratien, une grande victoire sur les Alémans, en 378.

MELLON (Saint). *V.* NICAISE (Saint).

MELLONI (Macedonio), physicien, né à Parme en 1801, m. à Naples en 1854, commença par enseigner la physique à l'université de sa ville natale, où il avait fait ses études. Il se lia avec Nobili, professeur à Reggio, dont il reçut l'appareil si délicat qu'il a perfectionné, la pile thermo-électrique. Engagé dans les mouvements qui suivirent la révolution de 1830, Melloni fut obligé de se réfugier en France, emportant son appareil thermoscopique; Arago lui fit obtenir la place de professeur de physique au collége de Dôle. Melloni abandonna cette ville pour aller à Genève, où il trouvait mieux les ressources dont il avait besoin pour poursuivre ses recherches. Les résultats de ses études furent communiqués à l'Institut de France, qui en proclama l'importance et la rigoureuse précision, et, en 1835, le nomma un de ses correspondants. Melloni s'est surtout attaché à comparer la chaleur rayonnante avec la lumière, et il a établi l'identité des lois qui régissent ces deux ordres de phénomènes : ainsi, la chaleur rayonnante se réfléchit, se réfracte, s'absorbe; s'émet, se disperse, se polarise comme la lumière elle-même. La chaleur rayonnante est, comme la lumière, composée de rayons inégalement réfrangibles : aux corps transparents correspondent les corps *diathermes;* aux corps opaques, les corps *athermes;* à la couleur répond la *thermochrose;* de même que les corps transparents peuvent être *thermochroïques,* etc. Toutes ces questions, dont quelques-unes avaient déjà été abordées par divers observateurs, ont été embrassées par Melloni dans un système complet d'expériences. Toute son œuvre se résume dans cette idée vraiment capitale : « La chaleur rayonnante jouit des mêmes propriétés que la lumière. » Les travaux de Melloni ont été publiés dans les *Annales de physique et de chimie.* On trouve, en dehors de cette publication : *Mémoire sur l'identité des diverses radiations lumineuses, calorifiques et chimiques, vibrées par le soleil et les sources terrestres,* in-8°, 1842 ; *la Thermochrose,* 1re partie, in-8°, avec planches, Naples, 1850 ; la 2e partie n'a jamais été publiée. V.

MELLUSUM, nom latin de MELLE.

MELMOTH (William), écrivain anglais, né en 1710, m. en 1799. Ses traductions des *Lettres* de Pline, 1747, et de celles de Cicéron, 1753, sont estimées. Ses *Lettres de Fitz Osborne,* 1742, essais d'une élégance correcte et froide, rappellent la manière du *Spectateur.* A. G.

MELNIK, v. de Bohême, sur la rive dr. de l'Elbe, à 28 kil. d'Iung-Bunzlau; 1,400 hab. Vins très-renommés.

MELODUNUM, v. de la Gaule (Lyonnaise 4e), chez les Sénons; auj. *Melun.*

MÉLO, citoyen puissant de Bari, proscrit de sa patrie par les Grecs, maîtres de l'Italie méridionale, prit à sa solde quelques pèlerins normands, qui étaient venus visiter la caverne miraculeuse du mont Gargano, 1017, défit trois fois les Grecs, et souleva la Pouille. Vaincu dans une nouvelle bataille, à Cannes, 1019, il vint implorer en Allemagne les secours de l'empereur Henri II, et mourut à Bamberg, au moment où il allait revenir avec une armée et le titre de duc de Pouille, 1020. G.

MELON (Jean-François), économiste financier, né à Tulle, m. à Paris en 1738, fut d'abord avocat à Bordeaux, mais s'occupa bientôt uniquement de littérature et d'économie politique, et fonda, en 1712, une Académie scientifique et littéraire. Appelé à Paris, 1715, et placé dans les bureaux du Conseil des finances, devint inspecteur-général des fermes de Bordeaux; puis il s'attacha au ministère de Dubois, et fut successivement secrétaire du contrôleur-général Law, puis du Régent. Rentré dans la vie privée, il publia, en 1734, un *Essai politique sur le commerce,* 1 vol. in-12, ouvrage curieux, qui lui valut la faveur du public et les éloges de Voltaire. Melon appartenait à cette école qui, plaçant l'intérêt national avant tout, lui sacrifiait même les idées de morale. C'est ainsi qu'il traita la question, au point de vue utile pour l'Etat, de la substitution de l'esclavage à la domesticité. Il fut le zélé défenseur du système mercantile, dont le régime prohibitif, en croyant favoriser l'industrie nationale, arrêta si longtemps la liberté du commerce. Il soutint la légitimité des modifications arbitraires dans la valeur monétaire, système si vivement combattu par Dutot (*V. ce mot*). Son livre renferme néanmoins quelques sages idées économiques, et Melon eut le mérite, par la lucidité de ses écrits, d'appeler l'attention publique sur ces graves questions. L'*Essai sur le commerce* a été reproduit dans la *Collection des Economistes financiers* d'Eugène Dain, 1843. BU.

MELORIA (LA), *Mœnaria,* île de la Méditerranée, sur la côte de Toscane, au S.-O. de Livourne. Le 3 mai 1241, Enzio et les Pisans y battirent la flotte génoise. Les Génois y battirent les Pisans, en 1284.

MÉLOS, île de la mer Egée, une des Cyclades. *V.* MILO.

MELPOMÈNE (du grec *melpomai,* je chante), Muse de la tragédie. Les anciens la représentaient sous la figure d'une femme jeune encore, portant un manteau bleu et une tunique de même couleur. On lui donnait pour attributs la massue, le sceptre, le poignard, la couronne, et le masque tragique.

MELROSE, vge d'Écosse (Roxburgh), sur la Tweed, à 50 kil. S. d'Edimbourg, à 18 N.-N.-O. de Jedburgh, station du chemin de fer du Nord; 1,150 hab. Ruines d'une célèbre abbaye gothique, fondée en 1136 par David Ier pour des moines de Cîteaux, reconstruite fort richement entre les règnes de Robert Bruce et de Jacques IV, et pillée lors de la Réformation. Près de là est Abbotsford, résidence de Walter Scott, auj. au duc de Buccleuch.

MELSUNGEN, v. de la Hesse-Cassel, à 22 kil. S.-S.-E. de Cassel, sur la Fulde; 4,000 hab. Ch.-l. de cercle. Anc. château des landgraves, bâti en 1550. Ecole forestière. Fabr. de draps, lainages, toiles; cordonnerie, tournerie. Comm. de bois. — Le cercle de Melsungen a 40,000 hect., et 30,000 hab. Sol montueux, fertile en lin. Elève de chevaux et bestiaux.

MELTON-MOWBRAY, v. d'Angleterre, comté et à 22 kil. N.-E. de Leicester, 33 S.-E. de Nottingham, sur l'Eye; 3,800 hab. Tulle et bonneterie. Marchés à bétail. Belle église gothique.

MELUN, *Melodunum,* ch.-l. du département de Seine-et-Marne, à 45 kil. S.-O. de Paris, sur la Seine, qui la divise en trois parties, et le chemin de fer de Lyon; par 48° 32' 32" lat. N., et 0° 19' 10" long. E.; 7,858 hab. Trib. de 1re instance et de commerce, collége, bibliothèque, école normale primaire. Ville bien percée et bien bâtie. On y remarque : l'église gothique de St-Aspaïs, avec de beaux vitraux; le clocher de St-Pierre, seul reste de l'abbaye de ce nom; et la maison centrale de détention. Les alentours sont charmants. Patrie d'Amyot. Comm. de bois, fromages de Brie, charbon; fort marché aux grains et aux farines. Fabr. de calicots, chapeaux de soie et de feutre, étoffes de laine, toiles peintes. — Melun n'était d'abord qu'une forteresse gauloise, dont les Romains firent un poste militaire; Clovis s'en empara en 494. Cette ville fut ravagée plusieurs fois par les Normands au IXe siècle, puis devint, au XIe, une résidence royale; il y avait, à la pointe occidentale d'une île formée par la Seine, un château royal, dont les derniers vestiges n'ont disparu qu'à la fin du XVIIIe siècle. Les rois Robert et Philippe Ier y moururent; Abélard y donna ses premières leçons vers 1138. Charles le Mauvais s'en empara en 1358; Duguesclin la reprit en 1359. En 1420, les Anglais s'en rendirent maîtres; ils en furent expulsés 10 ans après. Henri IV la prit aux Ligueurs en 1590. Louis XIV y chercha un asile pendant la Fronde, 1652. Elle avait le titre de vicomté, et fut érigée en duché-pairie, en 1709, en faveur de Louis-Hector de Villars.

MELUN (Maison de), famille noble, dont l'origine remonte au Xe siècle, et qui fut alliée à la race des Capétiens. Elle a formé les branches de Villefermoy, de La Borde, de La Loupe-Marcheville, de Château-Landon, de Tancarville, d'Epinoy, de Maupertuis, etc.

MELUN (Guillaume de), dit *le Charpentier,* parce que rien ne résistait aux coups de sa hache d'armes, était parent de Hugues de Vermandois, frère du roi Philippe Ier, et l'accompagna à la 1re croisade.

MELUN (Adam, vicomte de), fut envoyé, en 1208, dans le Poitou par Philippe-Auguste contre Aimery VII, vicomte de Thouars, et contre Savary de Mauléon, alliés de Jean-sans-Terre, les battit, et fit Aimery prisonnier. Il eut part à la victoire de Bouvines, 1214, accompagna Louis, fils du roi, d'abord dans son expédition contre les Albigeois, puis en Angleterre, où l'appelaient les barons soulevés, et y mourut en 1220.

MELUN (Simon de), sire de La Loupe-Marcheville, allié par sa mère, comtesse de Sancerre, aux familles royales de France et d'Angleterre, accompagna saint Louis en Afrique, 1270, fut sénéchal de Périgord et de Limousin, grand-maître des arbalétriers, reçut de Philippe le Bel la dignité de maréchal de France, et fut tué à la bataille de Courtrai, 1302.

MELUN (Charles de), baron des Landes et de Normanville, grand-maître de France en 1465 et lieutenant-géné-

ral du roi, était gouverneur de Paris et de la Bastille lors de la *Ligue du bien public*. Bien qu'il eût négocié, avec son frère Antoine de Melun, sire de Nantouillet, le traité de Conflans, il perdit, par une conduite équivoque pendant le soulèvement des seigneurs, la confiance de Louis XI, qui le fit décapiter aux Andelys, 1468. Sa mémoire fut réhabilitée sous le règne suivant, et ses biens, qui avaient été donnés au comte de Dammartin, furent rendus à ses enfants.

MELUN (Louis de), marquis de Maupertuis, né en 1634, m. en 1721, entra fort jeune dans les mousquetaires, se distingua au siége de Candie, 1669, dans la campagne de Hollande, 1672, et à la frontière du Rhin sous les ordres de Turenne, mérita par sa brillante valeur, à l'attaque de Valenciennes, qu'il emporta d'escalade, 1677, le grade de brigadier de cavalerie, que Louis XIV lui donna sur la brèche, soutint sa réputation à la bataille de Cassel, 1677, et au siége d'Ypres, devint maréchal de camp, lieutenant-général, et défendit le Havre contre les Anglais et les Hollandais, en 1694. B.

MÉLUSINE, fée célèbre dans les romans de chevalerie et les traditions du moyen âge, était fille d'un roi d'Albanie; elle épousa Raymondin de Forez, premier seigneur de Lusignan, et bâtit pour lui le château de Lusignan (Poitou). Elle fut successivement appelée *mère des Lusignan, mère Lusigne, Merlusine,* et enfin *Mélusine*. Elle apparaissait, disait-on, autour du château, tantôt sous la figure d'une belle femme, tantôt sous celle d'un serpent, et, par ses gémissements, ses cris lugubres ou ses sifflements, prédisait les malheurs qui menaçaient ses descendants ou le royaume de France. La construction des châteaux de Morvant, de Vouvant, de Parthenay, de Parc-Soubise, du Coudray, de Salbart, de Marmande, d'Issoudun, etc., était attribuée à Mélusine.

MELVIL (Sir James), seigneur écossais, né à Halhill (Fife) en 1534, m. en 1606, fut élevé à Paris, et attaché, en 1549, au connétable de Montmorency, rejeta les offres de Catherine de Médicis pour se rendre auprès de Marie Stuart en 1561, servit cette reine avec le plus rare dévouement, fut nommé par elle conseiller privé, mais dut s'enfuir pour échapper à la vengeance de Bothwell, au sujet duquel il n'avait pas craint d'adresser des remontrances à sa souveraine. Il fut rappelé par les régents du royaume, et obtint la confiance de Jacques VI. On a de lui des *Mémoires,* trouvés en 1660 au château d'Edimbourg; ils furent publiés par Georges Scott, 1683, in-fol., et trad. en français par l'abbé de Marsy, Paris, 1745.

MELVILLE (Henri DUNDAS, vicomte de), homme d'Etat anglais, né vers 1741, m. en 1811. Issu de la famille écossaise de Dundas, il devint en 1775 lord-avocat d'Ecosse, puis garde-adjoint du sceau. Député d'Edimbourg au Parlement, il soutint le ministère de lord North, étudia à fond les affaires des Indes, fut nommé en 1782 trésorier de la marine, et s'opposa au fameux bill de l'Inde. Secrétaire d'Etat de l'Intérieur en 1791 dans le ministère de Pitt, puis ministre de la guerre en 1794, il exerça aussi, comme lord du sceau privé et gouverneur de la banque d'Ecosse, la plus haute influence dans ce pays; il fut nommé pair et vicomte en 1802, et enfin premier lord de l'amirauté en 1804. En 1806, accusé de malversation dans l'emploi des deniers publics, il fut, il est vrai, acquitté par la Chambre des Lords, mais obligé de résigner tous ses emplois. On a de lui plusieurs brochures politiques, remarquables par beaucoup de sens et de profondes connaissances.

MELVILLE, presqu'île des Terres Polaires, au N. de l'Amérique septentrionale, entre le canal de Fox à l'E., le détroit de Fury et Hécla au N. le golfe de Boothia à l'O., l'isthme de Rae au S., entre 65° 30'-69° 45' lat. N., et 83° 30'-90° long. O. Cette île fut découverte en 1819 par Parry. — Ile, baie, détroit de Melville. *V. Supplément.*

MELVILLE, île sur la côte N. de l'Australie, dont le détroit de Clarence la sépare; 120 kil. sur 70. Les Anglais ont abandonné l'établissement qu'ils y avaient fondé en 1824.

MELZI (le comte François), né à Milan en 1753, m. en 1816, occupait, à 23 ans, une place de chambellan auprès de l'impératrice Marie-Thérèse, et devint plus tard l'un des 60 décurions nobles de Milan. La mort de sa mère, en 1782, lui donna le majorat d'Eril et le titre de grand d'Espagne de 1re classe. Le général Bonaparte le fit nommer ministre plénipotentiaire de la République Cisalpine au congrès de Rastadt. En 1802, Melzi reçut la vice-présidence de la République italienne; en 1805, la place de chancelier et de garde-des-sceaux du royaume d'Italie; et, en 1807, le titre de *duc de Lodi,* avec une dotation de 200,000 fr. de rentes. Il rentra dans la vie privée après les événements de 1814. Sa sœur avait épousé le général espagnol Palafox (*V. ce mot*).

MÉMACÉNIENS, peuple de l'anc. Sogdiane (dans le khanat actuel du Khokand), dont la capitale fut détruite par Alexandre le Grand.

MÉMACTÉRIES, fêtes célébrées par les anc. Athéniens en l'honneur de Jupiter *Mémactès* (orageux), pendant le mois *Mémactérion* (novemb. et décemb.), pour obtenir un hiver doux et tempéré.

MEMBRILLA (LA), v. d'Espagne (Nouv.-Castille), prov. et à 42 kil. E. de Ciudal-Real, sur l'Azuer; 4,900 hab. Château-fort. Fabr. de savon.

MEMEL, v. forte des Etats prussiens (Prusse), port de commerce à l'embouch. de la Dange dans la mer Baltique, et à l'extrémité N. du Kurische-Haff, ch.-l. du cercle de son nom, dans la régence et à 140 kil. N. de Kœnigsberg; par 55°43'43" lat. N., et 18°45'49" long. E.; 17,000 hab. Douanes; école de navigation; trib. maritime; chantiers de construction. Bagne, établi dans l'anc. citadelle. Navigation et commerce actifs. Fabr. de toiles, draps, savons, ouvrages en bois; distilleries d'eau-de-vie. Fonderies de fer. — Fondée en 1252 par les chevaliers Teutoniques, ensuite ville hanséatique, elle fut la résidence du roi de Prusse après la perte de ses Etats en 1807. En 1854, elle a été dévastée par un incendie.

MEMEL, nom donné souvent au Niémen.

MÉMINES, *Memini,* peuplade de la Gaule Narbonaise, dans le pays des Salyes, au S.-E. des Tricastins; v. princip., *Forum Neronis* (Forcalquier) et *Carpentoracte* (Carpentras). Son territoire est auj. réparti dans les départements des Basses-Alpes et de Vaucluse.

MEMMINGEN, v. de Bavière (cercle de Souabe), à 63 kil. S.-O. d'Augsbourg, 44 S.-E. d'Ulm, sur un affl. de l'Iller; 8,000 hab. Tribunal; lycée, bibliothèque; arsenal. Fabriques, teintureries et imprimeries de tissus de laine, fil et coton; bonneterie, rubans; comm. de toiles, surtout avec l'Italie et la Suisse.

MEMMIUS (T.), tribun du peuple, accusa hautement les généraux qui s'étaient vendus à Jugurtha, et fit ordonner par les comices que celui-ci viendrait à Rome pour être jugé, l'an 641 de Rome, 112 av. J.-C. Salluste met dans sa bouche un éloquent discours, qu'il prononça dans cette circonstance contre les nobles.

MEMMIUS (C. Gemellus), ami du poëte Lucrèce, qui lui dédia son poëme, cultivant lui-même l'éloquence et la poésie, fut successivement tribun du peuple, préteur, et gouverneur de la Bithynie. Accusé de concussion, il fut exilé à Patras, en Achaïe, l'an 692 de Rome, 61 av. J.-C.

MEMNIS. *V.* KERKOUK.

MEMNON, héros célèbre dans les traditions grecques, était, d'après Hésiode, fils de Tithon et de l'Aurore. Envoyé par son père, roi d'Ethiopie et d'Egypte, au secours de son oncle Priam, il tua Antiloque, fils de Nestor, et périt lui-même de la main d'Achille. On disait que des oiseaux *memnonides* sortirent des cendres de son bûcher, se partagèrent en deux bandes, et se combattirent avec fureur; que les pleurs de l'Aurore furent la source de la rosée. On érigea, en l'honneur de Memnon, de magnifiques édifices appelés *Memnoniens* ou *Cissiens,* à Ecbatane et à Suze. Une route en Assyrie portait son nom. Les Egyptiens avaient pour ce héros un culte tout particulier; on voit à Thèbes une statue colossale, haute de plus de 19 mèt., et qui faisait, disait-on, entendre des sons harmonieux au lever de l'aurore. C'était l'effet d'un phénomène d'acoustique analogue à celui connu sous le nom de *harpe éolienne.* Ce colosse est le portrait du roi Aménophis II. *V.* Letronne, *Dissertation sur la statue vocale de Memnon,* 1833.

MEMNON, dit *le Rhodien,* célèbre général persan, servit d'abord avec zèle Artaxercès Ochus, contre qui il s'était révolté, et dont il avait obtenu son pardon, puis Darius Codoman. Lors de l'expédition d'Alexandre le Grand, il donna le conseil, qui ne fut pas suivi, de se retirer en ruinant le pays, s'enferma, après la bataille du Granique, dans Milet, qu'il défendit longtemps, s'empara de Chio et de Lesbos, mais mourut, en 333 av. J.-C., au moment où il allait porter la guerre en Grèce.

MEMNON, historien, né à Héraclée du Pont, vivait dans le 1er ou le IIe siècle de J.-C. Il avait composé une Histoire des tyrans d'Héraclée, dont il ne reste que des fragments insérés dans la *Bibliothèque* de Photius. La meilleure édition séparée a été donnée par Conrad Orellius, Leipzig, 1816. Ces fragments ont été traduits en français par l'abbé Gédoyn, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions-et-belles-lettres, tome IV.

MEMPHIS, *Moph* des Hébreux, anc. v. de la Moyenne-Egypte, au N., sur la rive g. du Nil, un peu au S. des célèbres pyramides de Gizèh. Elle fut fondée, selon Hérodote, par Ménès, sur l'emplacement du Nil, dont il avait détourné le cours, embellie et agrandie par Uchoréus, et servit de capitale à plusieurs dynasties de rois. Le dieu Phtha y fut particulièrement honoré. Memphis atteignit des proportions considérables; elle mesura 10 kil. sur 5, compta 700,000 hab., eut un grand nombre de temples, une bibliothèque, des archives publiques, un nilomètre. Grâce à des routes et à des canaux nombreux, elle devint un vaste entrepôt de commerce. C'est avec Memphis que les Israélites des premiers temps furent en rapport; c'est là que vécut et gouverna Joseph, que naquit Moïse, et qu'il entreprit la délivrance du peuple juif. Exposée à toutes les invasions qui désolèrent la Basse-Egypte, saccagée d'abord par les Pasteurs, puis par Cambyse, Memphis eut presque autant à souffrir de la fondation d'Alexandrie, qui lui enleva son importance. Occupée par les Arabes au VII^e^ siècle, elle tomba peu à peu en ruines. Le Nil, dont les canaux étaient négligés, déborda sans obstacle, et les ruines même de la ville furent ensevelies sous le limon du fleuve et les sables de la Libye. Lors de l'expédition des Français en Egypte, on eut peine à en découvrir l'emplacement. De nos jours seulement, M. Mariette a retrouvé le *Sérapéum;* c'est un temple colossal, précédé d'une avenue de 600 sphinx, que termine un hémicycle formé de statues grecques de Pindare, Lycurgue, Solon, Euripide, Pythagore, Platon, Eschyle, Homère, Aristote, reconnaissables à leurs noms lisiblement écrits en grec. La tombe du bœuf Apis, renfermée dans le Sérapéum, a été également découverte. Ce monument est, tout entier, creusé dans le roc vif; chacun des Apis avait une chambre sépulcrale séparée; on en a compté une centaine. Un nombre considérable de galeries et de rues forment de cet ensemble une véritable ville souterraine. C'est là qu'ont été rencontrés les principaux monuments pour lesquels on a créé au Louvre un musée spécial, sans rival en Europe. Les fouilles et les travaux de M. Mariette n'ont pas duré moins de quatre années, 1850-54. *V.* MEMPHIS, au *Supplément*. F—T.

MEMPHRAMAGOG, lac de l'Amérique du Nord, dans le Canada et l'Etat de Vermont, communique au fl. St-Laurent par le St-François; 54 kil. sur 5.

MENA (Juan de), surnommé l'*Ennius Castillan*, né à Cordoue en 1409, m. en 1456, fut protégé par Jean II et par le marquis de Santillane. Après avoir étudié à Salamanque, il visita l'Italie, où il connut les œuvres de Dante, qu'il prit ensuite pour modèle. Son plus grand ouvrage, *el Laberinto*, ou *Las trecientas coplas*, Séville, 1496, in-1°, est un poëme allégorique et fantastique sur la vie humaine; il eut un grand succès, malgré la pédanterie et les exagérations qui le déparent. Juan de Mena, ayant été nommé historiographe de la cour, écrivit une partie de la Chronique de Jean II, continuée par Perez de Guzman. On lui a attribué à tort le 1^er^ acte de la *Célestine* de F. de Rojas. Une traduction de l'*Iliade*, et des Mémoires sur quelques anciennes familles de Castille, qu'il avait aussi composés, ont été perdus. Ses Œuvres ont été recueillies à Saragosse, 1509, in-fol.; à Anvers, 1552, in-8°; à Salamanque, 1582, in-8°.

MÉNADES (du grec *mainesthai*, être en fureur), nom donné aux Bacchantes, parce que, dans la célébration des Orgies, elles étaient agitées de transports furieux.

MENADO, v. de l'île Célèbes, sur la côte N.-E.; ch.-l. d'une résidence hollandaise du gvt des Moluques. Comm. de riz et de café. Aux environs, volcans en activité et mines d'or.

MÉNAGE (Gilles), littérateur bel-esprit, né à Angers en 1613, m. en 1692, fut d'abord avocat dans son pays, puis s'engagea à Paris dans l'état ecclésiastique, pour être apte à posséder des bénéfices, et se livra tout entier à la littérature. Protégé par le cardinal de Retz, puis par Mazarin et la reine Christine, il fut chargé de dresser la liste des gens de lettres qui pouvaient mériter des récompenses. Son impartialité lui valut 2,000 livres de pension pour lui-même. Tous les mercredis, il tenait chez lui une assemblée qu'il appelait sa *Mercuriale*, où il parlait presque seul, et citait à tout propos du grec, du latin, de l'italien. Sa réputation pâlit enfin devant l'influence de Boileau, qui le railla doucement. Molière, desservi par lui près de M. de Montausier, l'immola, sous le nom de *Vadius*, dans les *Femmes savantes*. Ménage était savant, mais il avait une vanité insupportable, et une pédanterie dont Molière n'a que faiblement exagéré l'étendue. Sa mémoire était prodigieuse, et la plupart de ses écrits ne sont que d'heureuses réminiscences. Les principaux sont: *Dictionnaire étymologique, ou Origines de la langue française*, Paris, 1650, in-4°; 1694, in-fol; *Miscellanea*, Paris, 1652, in-4°; *Poëmata*, ibid., 1656, in-12, Elzevir, 1663; *Observations sur la langue française*, 1672, 1676, 2 vol. in-12; *la Requête des Dictionnaires*, écrit satirique et ingénieux qui lui ferma les portes de l'Académie; *Osservazioni sopra l'Aminta del Tasso*, Paris, 1653, in-4°; *Menagiana*, publié à frais communs par ses amis Ant. Galland, Boivin, l'avocat Pinson, etc., Paris, 1693, in-12, puis augmenté du double par La Monnoye, ibid., 1715 ou 1729, 4 vol. in-12; *Amœnitates juris*, Paris, 1664, in-8°, Leipzig, 1738, in-8°; une bonne édition de *Diogène Laerce*, grec-latin, Londres, 1663, in-fol., Amsterdam, 1692, 2 vol. in-4°; des poésies françaises, italiennes, etc. C. N.

MENÆ, nom anc. de MINEO

MÉNAGEOT (François-Guillaume), peintre français, né à Londres en 1744, m. en 1816, élève de Boucher et de Vien, remporta le grand prix, et devint académicien en 1780. Il fut nommé directeur de l'Académie de France à Rome, 1787, membre de l'Institut, 1809, et professeur à l'Ecole des beaux-arts. Ses principaux tableaux d'histoire sont: les *Adieux de Polyxène à Hécube*, la *Mort de Léonard de Vinci, Astyanax arraché des bras de sa mère, Mars et Vénus*. On a de lui encore de nombreux tableaux de chevalet, et de charmantes esquisses.

MENAI, bras de mer formé par la mer d'Irlande, et séparant l'île d'Anglesey du comté de Carnarvon, au N.-O. du pays de Galles; 23 kil. sur 3. Navigable pour les navires peu chargés. Un pont suspendu, œuvre de Telford, le traverse, et continue la grande route entre Londres et Holyhead; il a été achevé en 1825. Il a 7 arches de pierre. Un pont tubulaire suspendu, dit *Britannia* (*V. ce mot*), y a été aussi construit, pour continuer la voie de fer de Chester et Holyhead: il est à 40 mèt. au-dessus du niveau de la mer, et a coûté plus de 18 millions de fr. Il est à double voie, c.-à-d. qu'il se compose de 2 tubes rectangulaires, parallèles, et dont les parois sont des plaques de tôle qui n'ont pas plus de 2 centimètres d'épaisseur.

MÉNALE, *Menalus mons*, auj. *Roino*, montagne d'Arcadie, au centre, était le prolongement oriental des monts Hypsonte et Phalante. Il était consacré au dieu Pan. Ce fut là qu'Hercule atteignit la biche aux pieds d'airain et aux cornes d'or.

MÉNALIPPE. *V.* CHARITON.

MENAM, rivière d'Asie. *V.* MEINAM.

MENAM-KONG. *V.* MAY-KONG.

MÉNANDRE, célèbre poëte comique, né à Athènes (dème de *Céphisia*) en 342 av. J.-C., m. en 290, était louche et fort laid, et se noya, dit-on, en se baignant dans le port du Pirée. Il composa plus de 100 comédies; mais il n'en reste que des fragments très-courts, recueillis dans Stobée, Suidas et Athénée. Ménandre créa le genre de la *comédie nouvelle*. Athènes n'était plus libre, la comédie politique et licencieuse n'était plus possible; la censure même des vices et des travers du cœur humain ne pouvait plus être faite qu'en traits généraux. Le poëte fut désormais un moraliste. Disciple de Théophraste, Ménandre dut à ses leçons un remarquable talent d'observateur et de peintre de caractères. Il se préoccupe peu de varier son type, et n'innove que dans les détails. Ce sont toujours les mêmes événements, les mêmes personnages; la variété est dans les caractères, et les nuances y sont finement marquées. Ménandre a peint non-seulement les travers particuliers à son temps, mais les passions et les vices généraux. Un des premiers, il introduisit comme élément dramatique un amour véritable, déjà sensible et presque rêveur. La comédie de Ménandre, inférieure sans doute à celle d'Aristophane pour la verve poétique, la variété, le mouvement et l'effet dramatique, semble l'avoir emporté comme œuvre d'art, de morale et de goût. Térence a beaucoup imité Ménandre, et César donne une magnifique idée du poëte grec, en appelant Térence un *demi-Ménandre*. Ménandre pourtant ne fut couronné que huit fois: son rival Philémon lui enlevait les prix par ses cabales. Les fragments de Ménandre ont été publiés par Le Clerc, Amst., 1709; par Meineke, Berlin, 1823; et par M. Dübner, dans la collection des classiques grecs de Didot, qui comprend la spirituelle traduction latine de Grotius. Ils ont été traduits en français par Raoul-Rochette dans le *Théâtre des Grecs*. Deux travaux remarquables sur Ménandre par M. Benoît et M. Guillaume Guizot ont été couronnés par l'Institut en 1854. F—T.

MÉNANDRE, chef d'une secte de Gnostiques, était disciple de Simon le Magicien. Il se disait envoyé de Dieu afin de faire connaître aux hommes un bain magique, qui les rendrait invulnérables pour les mauvais Eons (*V. ce mot*).

MÉNANG-KABOU, anc. royaume de l'île de Sumatra, auj. compris dans les possessions hollandaises, avait un ch.-l. de même nom, sanctuaire vénéré de l'islamisme.

MÉNAPIENS, *Menapii*, peuple de la Gaule septentrionale, entre les Caninéfates au N.-E., et les Nerviens au S.-E.; ch.-l., *Castellum Menapiorum*, auj. Cassel (Nord).

MENARS-LA-VILLE. *V.* MER.

MÉNARS-LE-CHATEAU, vge (Loir-et-Cher), arr. et à 9 kil. N.-E. de Blois, sur la rive dr. de la Loire et le chemin de fer de Bordeaux; 677 hab. Jadis ch.-l. d'un marquisat, érigé en 1677. Beau château du XVIIe siècle, autrefois propriété de Mme de Pompadour, du duc de Bellune, de M. de Broglie, et où se trouve une école professionnelle, dite *Prytanée*, fondée par le prince de Chimay.

MÉNAS (Sextius), affranchi de Sextus Pompée, commanda pour celui-ci en Sardaigne, et le détourna vivement de traiter à Misène avec Octave et Antoine, l'an 714 de Rome, 39 av. J.-C. Les deux triumvirs étant venus souper dans la galère de Sextus, Ménas lui proposa, au milieu du festin, de couper les câbles, et de le rendre maître de tout l'Empire. « Il fallait le faire sans m'en prévenir », lui répondit le jeune Pompée. Gagné par Octave, Ménas livra à ce triumvir la Corse et la Sardaigne, fut élevé au rang de chevalier, et battit, à la hauteur de Cumes, une flotte pompéienne, dont il tua le chef, Ménécrate, en 38. O.

MÉNAS-ALBAS, brg d'Espagne (Nouv.-Castille), prov. et à 37 kil. S.-S.-O. de Tolède; 3,800 hab. Comm. de charbon de bois.

MÉNAT, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), arr. et à 35 kil. N.-O. de Riom; 399 hab. Exploitation de schiste carbobitumineux et de tripoli rouge.

MENAVIA nom anc. de l'île de MAN.

MENAY (Détroit de). *V.* MENAI.

MENCIUS. *V.* MENG-TSEU.

MENCKE, nom d'une famille qui a fourni plusieurs savants à l'Allemagne. *Othon* MENCKE, né à Oldenbourg en 1664, m. en 1707, professeur de morale à Leipzig, fonda, en 1682, les *Acta eruditorum*, premier recueil périodique savant de l'Allemagne. — *Jean-Burkhard* MENCKE, fils du précédent, né à Leipzig en 1674, m. en 1732, professeur d'histoire à Leipzig, puis conseiller et historiographe de Frédéric-Auguste, roi de Pologne, continua les *Acta eruditorum* de 1707 à 1732, et publia : *Scriptores rerum germanicarum, præcipuè saxonicarum*, 3 vol. in-fol., Leipzig, 1728-30; *Orationes duo de charlataneria eruditorum*, Leipzig, 1715, satires qui firent beaucoup de bruit, et qui furent traduites en français par Durand, La Haye, 1721; des poésies allemandes, sous le nom de Philander von der Linde, 4 vol., Leipzig, 1705. — *Frédéric-Othon* MENCKE, fils du précédent, né à Leipzig en 1708, m. en 1754, professeur de droit, continua les *Acta eruditorum* depuis 1732, et publia : *Bibliotheca virorum militiâ æquè ac scriptis illustrium*, Leipzig, 1734, in-8°; *Historia vitæ inque litteras meritorum Ang. Politiani*, in-4°, Leipzig, 1736; *Miscellanea Lipsiensia nova*, 1742-54, 10 vol. in-8°. E. S.

MENDANA DE NEYRA (Alvaro), navigateur espagnol, né en 1541, m. en 1595, suivit en Amérique son oncle Don Pedro de Castro, gouverneur de Lima, partit du Pérou en 1568, et découvrit les îles Salomon. Chargé par le gouvernement d'une nouvelle expédition en 1595, avec Quiros, il découvrit les îles Marquises, établit une colonie à Santa-Cruz, et y mourut de chagrin, en voyant les divisions et les révoltes de ses compagnons.

MENDANA (Archipel). *V.* MARQUISES.

MENDE, *Mimatum*, ch.-l. du départem. de la Lozère, à 569 kil. S. de Paris, sur le Lot, dans une charmante situation, par 44° 31' 4" lat. N., et 1° 9' 41" long. E.; 5,331 hab. Évêché suffragant d'Albi. Trib. de 1re instance, collége, école normale primaire, bibliothèque. Belle église gothique. Sur la pente du mont Mimat, près de la ville, se trouve l'ermitage de St-Privat, taillé dans le roc. Filatures de laine, fabr. de cadis et de serges, dits *serges de Mende*. — Cette ville, anc. capitale du Gévaudan, se forma autour du tombeau de St Privat, martyr; les évêques en furent seigneurs souverains jusqu'en 1306; une partie de leurs droits revint alors à la couronne. Mende fut pillée par les calvinistes en 1579.

MENDELSSOHN (Mosès), savant israélite, né à Dessau en 1729, m. en 1786, vint à Berlin en 1742, étudia avec passion les langues modernes, se fit connaître de Lessing par son premier essai, les *Lettres sur les sentiments*, 1755, in-8°, et trouva en lui un maître et un protecteur. Lessing lui enseigna la littérature allemande, et composa, de concert avec Nicolaï et avec lui, les *Lettres sur la littérature*, 1761-66, qui imprimèrent à la langue allemande un nouveau caractère. Après avoir vécu longtemps dans la pauvreté, Mendelssohn avait obtenu un emploi de commis assez lucratif, qui, avec le produit de ses ouvrages, le mit à l'aise. Toute sa vie il travailla à la réhabilitation sociale des juifs, à leur admission aux emplois. Presque tous ses ouvrages ont trait à la philosophie; son style est plein d'élégance, de goût et de correction; sa logique serrée est cependant toujours polie. On a de lui : *Lettre au diacre Lavater*, Zurich, 1770, trad. en français sous le titre de : *Lettres juives*, Francf., 1771; *Phædon, ou de l'immortalité de l'âme*, 1767, in-8°, en trois dialogues, trad. en français par Junker, Paris, 1774; *Code des lois et rites juifs*, 1778; *la Jérusalem, ou traité sur le pouvoir religieux et le judaïsme*, 1783; *Œuvres philosophiques*, 2 vol. in-8°, 1761, 71 et 77; *Essai d'une traduction allemande des 5 livres de Moïse*, Gœttingue, 1778; les *Psaumes*, traduits en allemand, Berlin, in-8°, 1783-1788, etc. *V.* Mirabeau, *Mosès Mendelssohn*, Lond., 1787.

MENDELSSOHN-BARTHOLDY (Félix), célèbre compositeur de musique, petit-fils du précédent, né à Berlin en 1809, m. à Leipzig en 1847, maître de chapelle du roi Frédéric-Guillaume IV en 1841, se fit d'abord connaître comme pianiste, et publia des quatuors, des sonates, des symphonies et des ouvertures. Il aborda ensuite la scène : *les Noces de Gamache*, opéra, 1827, eurent peu de succès. Les grandes espérances qu'il donna dans des oratorios d'*Elie*, de la *Conversion de St-Paul*, et dans des chœurs d'*Antigone*, furent détruites par sa mort prématurée. On lui doit une traduction allemande de l'*Andrienne* de Térence, Berlin, 1826, in-4°.

MENDEN, v. des États prussiens (Westphalie), à 19 kil. O. d'Arensberg; 3,000 hab. Fabr. d'étoffes de soie; aiguilles.

MENDÉRÉ-SOU, nom moderne du SIMOÏS.

MENDÈS, v. de l'anc. Egypte (Delta), au N.-O., près de la branche *Mendésienne* du Nil, et dans le nome *Mendésien*. On y rendait un culte au dieu Mendès.

MENDÈS ou MANDOU, dieu de l'anc. Egypte, un des symboles du principe fécondateur, identifié par les Grecs avec Pan. On l'adorait sous la figure d'un bouc. Dans la table Isiaque, il a 4 cornes.

MENDEZ PINTO (Ferdinand), voyageur portugais du XVIe siècle, visita l'Éthiopie, l'Arabie, les Indes, la Chine, la Tartarie, le Japon, et une partie de l'Archipel oriental. Ses *Voyages*, publiés après sa mort, en 1614, ont été traduits en espagnol, en allemand et en français; le style le fait absoudre des écarts de son imagination. Il ne faut pas confondre cet ouvrage avec un roman français, *l'Heureux voyageur, ou les Aventures de Mendez Pinto*.

MENDIANTS (Ordres), nom donné aux ordres religieux dont les membres font vœu de pauvreté et vivent d'aumônes. Ce sont les Franciscains, les Dominicains, les Carmes, et les Augustins.

MENDIZABAL (Don Juan Alvarez Y), homme d'Etat espagnol, né à Cadix en 1790, m. en 1853, était fils d'un pauvre fripier; dévoré du désir de faire fortune, il s'attacha, en 1819, à Canga-Arguelles et au comte de Toreno, qui l'employèrent dans diverses opérations de finances. Après la chute du gouvernement constitutionnel, il passa à Londres, se livra pendant plusieurs années au commerce d'exportation pour le Portugal, et gagna une fortune considérable. En 1833, il négocia habilement à Londres un emprunt pour l'empereur Don Pedro, fut, à cette occasion, chargé de diverses fournitures pour les troupes de la reine d'Espagne, et se trouva en rapport avec le comte de Toreno, alors ministre du roi, qui lui offrit le portefeuille des finances, 1835. Son entrée aux affaires fut très-favorablement accueillie; nommé président du conseil des ministres, il fit les plus pompeuses promesses, obtint, en 1836, des Cortès, un vote de confiance, qui donnait au ministère un pouvoir sans contrôle; mais n'ayant pu ni rétablir le crédit, ni étouffer la guerre civile, en six mois, comme il s'en était vanté, il fut obligé de se retirer. Peu de mois après, à la suite des événements de la Granja (*V.* ILDEFONSE (Saint-), il rentra au ministère des finances; mais il avait perdu la confiance du pays; il donna sa démission en 1837, et disparut de la scène politique.

MENDOCE. *V.* MENDOZA.

MENDOZA, v. de la Confédération du Rio-de-la-Plata, dans les Andes, et sur la riv. de son nom, à 1,230 kil. O. de Buénos-Ayres; par 72° 7' long. O., et 33° 25' lat. S.; 18,000 hab. Elle est sur la seule route de Buénos-Ayres au Pérou par les Andes. Agriculture florissante. Vins renommés. — Prov. de la Plata, à l'O. 60,000 hab.

MENDOZA, riv. de l'Amérique du S. *V.* COLORADO (RIO-).

MENDOZA (Inigo Lopez de). *V.* SANTILLANE (marquis de).

MENDOZA ou MENDOCE (Pierre-Gonzalès de), connu sous le nom de *cardinal d'Espagne*, né en 1428, m. à Guadalaxara en 1495, fut nommé évêque de Calahorra par Jean II, chancelier et cardinal, en 1473, par Henri IV de Castille, puis archevêque de Séville et de Tolède, et rendit de grands services à Ferdinand et à Isabelle dans la guerre contre les Maures de Grenade. Il fonda à Valladolid le magnifique collége de Ste-Croix, et un hôpital à Tolède.

MENDOZA (Pedro de), riche gentilhomme de Cadix, offrit, en 1529, à Charles-Quint d'achever à ses frais la découverte et la conquête du Paraguay, partit en 1534, fonda Buénos-Ayres en 1535, et mourut en regagnant l'Espagne.

MENDOZA (Diego Hurtado de), diplomate, guerrier, historien et poëte espagnol, né en 1503 à Grenade, d'une famille illustre, m. à Valladolid en 1575. Il fut ambassadeur de Charles-Quint à Venise, à Rome, au concile de Trente, reçut du pape Jules III le titre de gonfalonier de l'Eglise, et gouverna avec une rigueur impitoyable Sienne et toute la Toscane. Disgracié pour un meurtre sous Philippe II, il passa sa vieillesse dans la retraite; en mourant, il légua à la bibliothèque de l'Escurial une précieuse collection de manuscrits grecs, qu'il avait formée en Italie. Mendoza fit des sonnets et des canzones dans le goût italien; mais il a plus de rudesse que Boscan et Garcilaso. Les Espagnols préfèrent ses poésies du vieux genre castillan. Le genre didactique et semi-satirique de l'épître, créé par Horace, fut introduit en Espagne par Mendoza; on trouve, dans les modèles qu'il en a donnés, de la finesse, et une philosophie mâle et élevée. On admire, dans son *Histoire de la guerre contre les Maures de Grenade sous Philippe II*, Lisbonne, 1627, in-4°, l'élégance et la concision du style, évidemment imité de Salluste et de Tacite; cet ouvrage est le chef-d'œuvre du genre historique en Espagne. Le roman de *Lazarille de Tormès*, Tarragone, 1536, in-12, attribué sans raison à J. de Ortega, et pitoyablement terminé par un certain De Luna, est un essai de jeunesse de Mendoza, qui a donné par là en Espagne le premier modèle de ce genre picaresque, dont s'inspira Le Sage dans la création de *Gil Blas*, et qui retrace, au milieu des plus vives saillies, les aventures des gens de bas étage et de probité équivoque; les railleries contre les nobles et les prêtres y sont nombreuses. Ce roman a été traduit en français par Bounefons, Paris, 1601, in-12; par..., Paris, 1801, 2 in-8°, fig.; par M. Pelletier, en 1861, in-18. B.

MENDOZA (Bernardino de), écrivain espagnol du XVIe siècle, est auteur de *Mémoires sur les événements des Pays-Bas de* 1567 *à* 1577, Madrid, 1592, in-4°, et d'une *Théorie et pratique de la guerre*, Anvers, 1596, in-8°. Ces deux ouvrages ont été traduits en français.

MÉNEAC, brg (Morbihan), arr. et à 27 kil. N.-N.-O. de Ploërmel; 314 hab.

MÉNÉCRATE, médecin grec, né à Syracuse, vivait vers l'an 360 av. J.-C. Il se rendit célèbre par son orgueil et sa vanité, qui passèrent en proverbe chez les Grecs. Philippe, roi de Macédoine, à qui il avait écrit : *Ménécrate Jupiter à Philippe, salut*, lui répondit : *Philippe à Ménécrate, santé et bon sens.* Lucien, dans ses Dialogues, se plaît aussi à l'humilier.

MÉNÉDÈME, philosophe grec du IIIe siècle av. J.-C., né à Erétrie, fut d'abord architecte. Après avoir entendu Stilpon à Mégare, il ouvrit une école de philosophie dans sa patrie, où il fut élevé aux premières dignités. Il se laissa mourir de faim, quand Erétrie subit le joug d'Antigone. Sa logique était subtile; il ne reconnaissait pour vraies absolument que les propositions identiques.

MENEHOULD (SAINTE-), s.-préf. (Marne), à 40 kil. E.-N.-E. de Châlons-sur-Marne, sur l'Aisne; 3,120 hab. Trib. de 1re instance, collége. Fabr. de serges, tournerie, faïenceries, verreries, tanneries; asperges, andouilles, et pieds de cochon renommés. Comm. de bois et de grains. — Cette ville, capitale de l'Argonne, eut ses seigneurs particuliers dès le XIIe siècle; située sur la frontière de la Lorraine, elle souffrit un grand nombre de siéges. Concini y signa, en 1614, un traité avec les nobles révoltés. Le prince de Condé s'empara de Ste-Menehould en 1652; Louis XIV la reprit l'année suivante. Elle fut presque détruite par un incendie en 1719. Louis XVI, dans sa fuite, y fut reconnu par Drouet, qui le fit arrêter à Varennes, 21 juin 1791. Les hauteurs de Ste-Menehould furent occupées par l'armée française pendant la bataille de Valmy. Durant la Révolution, on la nomma *Montagne-sur-Aisne*.

MÉNÉLAS, roi de Sparte, fils d'Atrée et frère d'Agamemnon, succéda à Tyndare, dont il avait épousé la fille Hélène. L'enlèvement de cette princesse par Pâris, fils de Priam, fut le signal de la guerre de Troie, où Ménélas se distingua plus d'une fois par son courage, et fit fuir Pâris devant lui. Il fut un de ceux qui s'enfermèrent dans le cheval de bois. Après la prise de la ville, Hélène lui fut rendue; mais il erra huit ans loin de sa patrie avant d'y rentrer. Il eut d'Hélène une fille nommée Hermione, qui épousa Pyrrhus. Les Grecs le mirent au nombre des héros ou demi-dieux; il avait un temple à Thérapné, où l'on montrait son tombeau.

MÉNÉLAS, géomètre d'Alexandrie, qui vivait à la fin du 1er siècle de J.-C., avait composé, sur le *Calcul des cordes*, un ouvrage en six livres, qui est perdu. Il nous reste de lui deux traductions, l'une arabe, l'autre hébraïque, de trois livres intitulés *Sphériques*, dont le texte grec ne nous est pas parvenu. Ces livres, traduits en latin et réunis aux Sphériques de Théodose, ont été publiés à Oxford, 1707, in-8°.

MÉNÉNIUS AGRIPPA, nommé sénateur par Brutus après l'expulsion des rois, devint consul l'an 250 de Rome, 503 av. J.-C., et vainquit les Sabins. Le peuple, soulevé contre les patriciens, s'étant retiré sur le mont Sacré, 260 de Rome, 493 av. J.-C., il l'apaisa par l'apologue des *Membres et de l'Estomac*; l'institution des tribuns réconcilia les deux ordres. Ménénius Agrippa mourut si pauvre, que l'Etat fit les frais de ses funérailles.

MENERBES, *Machao*, vge (Vaucluse), arr. et à 18 kil. O.-S.-O. d'Apt; 1,652 hab. Occupé par les Lombards au VIe siècle.

MÉNÈS, 1er roi d'Egypte, partit de This pour fonder Memphis (*V. ce mot*). On le place vers 2400 av. J.-C.

MÉNESTHÉE, roi d'Athènes, détrôna Thésée avec l'aide des Tyndarides, et périt au siége de Troie.

MÉNESTRELS, poëtes-musiciens du moyen âge, troubadours et trouvères. Ils chantaient eux-mêmes leurs poésies. Plus tard, le poëte cessa d'aller de château en château, et le musicien ambulant fut spécialement désigné par le nom de *Ménétrier*.

MÉNESTRIER (Claude-François), savant jésuite, né à Lyon en 1631, m. en 1705, professa les humanités et la rhétorique dans plusieurs colléges de son ordre. Ses principaux ouvrages sont : *la Nouvelle Méthode raisonnée du blason*, Lyon, 1754, in-12, et 1770, in-8°; *de la Chevalerie ancienne et moderne*, Paris, 1683, in-12; *Traité des tournois, joûtes et autres spectacles publics*, Lyon, 1669, ou 1671, in-4°, fig.; *l'Art des emblèmes*, Paris, 1683, in-8°, avec près de 500 fig.; *des Ballets anciens et modernes*, ibid., 1683, in-12; *des Représentations en musique anciennes et modernes*, ibid., 1687, in-12; *Histoire civile et consulaire de la ville de Lyon*, ouvrage inachevé, Lyon, 1696, in-fol.; *Histoire du règne de Louis le Grand par les médailles, emblèmes, devises, jetons*, etc., Paris, 1693, in-fol.

MÉNETOU-SALON, brg (Cher), arr. et à 20 kil. N.-N.-E. de Bourges; 978 hab. Fabr. d'instruments aratoires.

MÉNÉTRIERS. *V.* MÉNESTRELS.

MENEVIA, nom anc. de DAVID'S (SAINT-).

MENGS (Antoine-Raphaël), peintre célèbre, né à Aussig (Bohême) en 1728, m. à Rome en 1779, eut pour premier maître son père Ismaël Mengs, peintre du roi de Pologne, alla se perfectionner à Rome en 1740 par l'étude des grands maîtres, fut nommé, en 1746, premier peintre du roi de Bohême, en 1754 professeur de l'Académie du Capitole fondée par Benoît XIV, en 1761 premier peintre du roi d'Espagne Charles III, et, en 1769, prince de l'Académie de St-Luc à Florence. Fortifiant son goût par l'étude des lettres et des antiquités, et par l'habitude de la réflexion, il excellait également dans tous les genres de peinture. Il cherchait à réunir l'expression de Raphaël, le coloris du Titien et le clair-obscur du Corrége. Ses talents l'ont fait surnommer *le Raphaël de l'Allemagne*. Ses principales œuvres sont : une *Madeleine en prières*, un *Cupidon aiguisant une flèche*, et une *Ascension*, dans la galerie de Dresde; une *Présentation au temple*, à Naples; ses peintures à fresque de l'église de St-Eusèbe, le plafond de la villa Albani, représentant *Apollon sur le Parnasse entouré des neuf Muses*, le plafond du cabinet *Dei papiri* du Vatican, à Rome; les peintures à fresque figurant la *Naissance de l'Aurore*, l'*Apothéose d'Hercule*, et celle *de Trajan*, dans la galerie de Madrid; une *Sainte-Famille*, au Louvre; *Andromède délivrée par Persée*, tableau envoyé par Louis XVI à Catherine II. Mengs a laissé des *Considérations sur la beauté et le goût en peinture*. Ses œuvres complètes ont été publiées en français par Jansen, Paris, 1786, 2 vol. in-4°.

MÉNG-TSEU, philosophe chinois, nommé pendant sa vie *Meng-Kho*, et par nos anciens missionnaires *Mencius*, né

vers la fin du IVe siècle av. J.-C. dans la ville de Tséou, m. vers 314, fut disciple de Tseu-sse, petit-fils de Confucius. Son principal ouvrage est un traité de morale qui porte son nom, le *Meng-tseu*, que l'on réunit à ceux de Confucius, ce qui forme les *Sse-Chou* ou les *Quatre livres* par excellence. Le *Meng-tseu* a été traduit en latin par le P. Noël, Prague, 1711, et par M. Stanislas Julien, 1824-29; en français, par M. Pauthier, 1841, in-12.

MENHIRS, pierres druidiques, brutes, fichées en terre isolément, ou rangées en avenue. On les nomme aussi *Peulvans*.

MÉNIGOUTE, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), arr. et à 18 kil. S.-E. de Parthenay; 327 hab.

MÉNILMONTANT, anc. village (Seine), dans l'enceinte fortifiée et au N.-E. de Paris; il a été réuni à Paris en 1860, dans le 20e arrondissement.

MENIN, en flamand *Meenen*, v. forte de Belgique (Flandre occidentale), à 11 kil. O.-S.-O. de Courtrai; 8,208 hab. Importante position sur la Lys, qui la sépare de la France. Le comte Louis de Male l'acheta en 1351. Philippe II en fit une ville en 1575; elle fut fortifiée en 1578. Les Français la prirent en 1658 et 1667; elle devint en 1685, par les soins de Vauban, une des plus fortes places de Flandre; les alliés nous l'enlevèrent en 1706, et le traité d'Utrecht la donna à l'Autriche; Louis XV la reprit en 1744, et en rasa les fortifications. Les Français y entrèrent encore en 1792 et 1794. Grande fabrication de toiles, dentelles, flanelle; entrepôt de contrebande de tabac; bières renommées.

MENIN (de l'espagnol *Menino*, petit mignon), nom donné, en Espagne, à de jeunes nobles destinés à être les compagnons des enfants de la famille royale. En France, on l'appliquait aussi aux 6 gentilshommes attachés à la personne du Dauphin, et dits *gentilshommes de la manche* (*V.* MANCHE).

MENINSKI (François), savant orientaliste, né en Lorraine en 1623, m. en 1698, se rendit en 1652 à Constantinople, à la suite de l'ambassadeur de Pologne. Il acquit une connaissance si parfaite de la langue turque, que la diète le nomma son interprète auprès de la Porte. En 1661, il offrit ses services à l'empereur Léopold Ier, qui le nomma son 1er interprète. Avant de quitter l'Orient, il fit le voyage de Jérusalem, et revint à Vienne, où il mourut. Pendant ses voyages, Meninski avait fait une étude particulière des langues arabe, persane et turque. Il fit paraître, en 1680, un ouvrage qui a fait sa réputation, le *Thesaurus linguarum orientalium*, dictionnaire arabe, persan et turc, accompagné d'une savante grammaire turque, 4 vol. in-fol. Cet ouvrage étant devenu rare à la suite du siége de Vienne, l'impératrice Marie-Thérèse en fit publier une nouvelle édition entièrement refondue, 1780-1802. On a aussi de Meninski : *Onomasticon*, latin-turc-arabe-persan, Vienne, 1687, in-fol.; *Grammatica seu Institutio polonicæ linguæ*, Dantzick, 1649, in-8°. D.

MENINX, GIRBA, ou *île des Lotophages*, anc. île de la Méditerranée, sur la côte N.-E. de la Numidie, dans le golfe de la Petite-Syrte, produisait beaucoup de lotos. Auj. *Gerbi*.

MÉNIPPE, philosophe cynique, né à Gadara en Phénicie, obtint à Thèbes le droit de cité, s'y livra à l'usure, et se pendit de désespoir d'avoir été volé, à ce que rapporte Diogène Laërce. Lucien, au contraire, dans ses Dialogues, où il le met souvent en scène, en fait un philosophe désintéressé, méprisant la fortune et la vie. Ménippe avait composé 13 livres de satires, où, d'après l'opinion de Cicéron, une piquante gaieté s'alliait à la plus haute morale. Ces satires, en prose mêlée de vers, ne nous sont pas parvenues.

MÉNIPPÉE (Satire). Ménippe, de Gadara, avait écrit des satires en prose et en vers parodiés des plus grands poëtes. Varron l'avait imité. Des savants du XVIe siècle, hommes de sens, d'esprit et de patriotisme, donnèrent le titre de *Satire Ménippée* à un pamphlet politique en prose et en vers, destiné à combattre la Ligue par le ridicule. L'idée première en vint à Pierre Le Roy, chanoine de Rouen, qui eut pour collaborateurs Jacques Gillot, Florent Chrestien, Nic. Rapin, Pithou, Passerat, Gilles Durant, et peut-être quelques autres. Une partie est intitulée *la Vertu du catholicon*, et dirigée contre les stipendiés de l'Espagne; l'*Abrégé des Etats de Paris* est une description ironique des cérémonies qui eurent lieu, et des discours qui furent tenus dans le sens de la Ligue. Après avoir couru manuscrite, la Ménippée fut imprimée dès 1594, avec la date de 1593. Les éditions s'en multiplièrent, et se chargèrent de pièces analogues, de sorte que les principales du XVIIIe siècle sont en 3 gros vol. in-8°. Ch. Nodier en a donné une en 1824, en 2 vol. in-8°, avec des notes tirées de Du Puy et de Le Duchat, plus un commentaire historique, littéraire et philologique. Ch. Labitte en a aussi publié une bonne édition, avec notes et introduction, 1842. J. T.

MÉNISQUES (du grec *μήνη*, lune), plaques en forme de croissant, que les anciens mettaient sur la tête des statues de leurs dieux, pour empêcher les oiseaux de s'y reposer.

MENNETOU, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), arr. et à 15 kil. S.-E. de Romorantin, sur la rive dr. du Cher; 561 hab.

MENNO, dit *Simonis*, c.-à-d. fils de Simon, né en 1496 à Witmaarsum (Frise), m. en 1561, fut d'abord prêtre catholique, et combattit avec ardeur les anabaptistes. Puis, se séparant de l'Eglise en 1537, il adopta les erreurs de ces sectaires en ce qui concerne le baptême, et fonda la secte des *Mennonites*. Proscrit par Charles-Quint en 1540, il mena une vie errante et agitée. Ses ouvrages, presque tous en hollandais, ont été recueillis en 1 vol. in-fol., Amst., 1651.

MENNONITES, disciples de Menno, sont issus des anabaptistes, dont ils professent les erreurs, mais dont ils désavouent les crimes. Ils ne donnent le baptême qu'aux adultes, rejettent toute autorité en matière de croyance, et accordent à la liberté individuelle le droit d'interpréter la Bible. On trouve des Mennonites en Hollande, en Prusse, sur les bords de la mer d'Azov, et aux Etats-Unis.

MENOBA, v. d'Hispanie (Bétique), chez les Bastules carthaginois; auj. *Velez-Malaga*.

MENOR (ISLA-), c.-à d. *île moindre* (par rapport à Isla-Mayor), une des deux îles que forme le Guadalquivir au-dessous de Séville; 22 kil. sur 12.

MENORCA, nom espagnol de MINORQUE.

MÉNOT (Michel), cordelier, prédicateur, et auteur de sermons dans le goût de ceux de Maillard (*V. ce mot*), m. à Paris en 1518 ou 1519, sans qu'on sache où et quand il naquit, reçut dans son temps le surnom de *Langue-d'Or*. On a un recueil de ses sermons sous le titre de : *Sermones quadragesimales olim* (1508) *Turonis declamati*, Paris, 1519 et 1525, in-8°. C. N.

MENOU, législateur indien. *V.* MANOU.

MENOU (Jacques-François, baron de), né en 1750 à Boussay-de-Loches (Indre-et-Loire), m. en 1810, était maréchal-de-camp lorsque la Révolution éclata. La noblesse de Touraine l'ayant envoyé aux Etats-Généraux, il se déclara pour les libertés publiques, et se distingua dans le comité de la guerre. On lui dut l'augmentation de la paie du soldat, l'idée de la conscription avec faculté de remplacement, l'adoption du pavillon aux trois couleurs sur la flotte, l'armement des gardes nationales, et la 1re levée de 100,000 hommes. Il eut le commandement en second du camp formé en 1792 près de Paris, fut envoyé dans la Vendée en 1793, battu par La Rochejaquelein, accusé à la Convention, défendu par Barrère, et acquitté. Général de division après le 9 thermidor, il montra de l'énergie, le 2 prairial an III, contre les émeutiers du faubourg St-Germain. Il en montra beaucoup moins dans la journée du 13 vendémiaire an IV; traduit devant un conseil de guerre, il fut sauvé par Bonaparte. Celui-ci l'emmena en Egypte, et, après l'assassinat de Kléber, 1800, Menou prit, par droit d'ancienneté, le commandement de l'armée. Les mécontentements étaient grands autour de lui; depuis le départ de Bonaparte, il s'était fait musulman pour épouser une riche musulmane; extrêmement brave, il montra une grande incapacité pour la direction des affaires de la guerre, et fit de nombreuses fautes. Vaincu près d'Alexandrie par les Anglais que commandait Abercromby, il capitula, et rentra en France en 1802. Nommé tribun, gouverneur du Piémont, puis envoyé à Venise, il mourut dans cette ville. J. T.

MENOUF, ancienne *Momemphis*, v. de la Basse-Egypte, ch.-l. d'une prov. de son nom, à 55 kil. N.-N.-O. du Caire; 4,000 hab. — La prov. de Menouf, entre celles de Garbièh, de Kélyoub et de Bahirèh, a 95 kil. sur 26, et 230,000 hab. Sol fertile, coupé de nombreux canaux.

MENOVGAT ou MINOUGAT, anc. *Aspendus?* v. de la Turquie d'Asie, dans le livah de Beischehr (Karaman), à l'embouch. du Menovgat (anc. *Melas*).

MENS, ch.-l. de cant. (Isère), arr. et à 50 kil. S. de Grenoble, au milieu des montagnes; 1,546 hab. Eglise calviniste. Toiles, graines.

MENSAIRES, *Mensarii*, nom de 5 officiers de l'ancienne Rome, créés, l'an 402, pour connaître des contestations entre les créanciers et les débiteurs, et prendre les mesures nécessaires pour que ces derniers s'acquittassent.

MENSCHIKOFF. *V.* MENTZIKOFF.

MENSE (du latin *mensa*, table), revenu affecté autrefois à la table ou à l'entretien d'un évêque, d'un abbé, ou d'une communauté.

MENSONGE (Champ du). *V.* LUGENFELD.

MENSORES, officiers de l'ancienne Rome, chargés de marquer les logis, quand l'empereur voulait se rendre dans quelque province; — arpenteurs, architectes et experts de bâtiments publics.

MENTECH, anc. *Myndus*, v. de la Turquie d'Asie (eyalet d'Aïdin), dans le sandjak de son nom, à 12 kil. N. de Boudroun. — Le sandjak de Mentech, ch.-l. *Moglah*, est formé en partie des anc. prov. de *Carie* et de *Lycie*.

MENTEL ou MENTELIN, né vers 1410, m. en 1478, a été regardé à tort comme l'inventeur de l'imprimerie. Il fit son apprentissage à Mayence, et vint en 1440 à Strasbourg, dont il est le plus ancien imprimeur. On le surnomma *Chrysographe* (enlumineur), et il reçut de l'empereur Frédéric III des lettres de noblesse. Il existe deux petits catalogues des livres imprimés par Mentelin. *V.* Lambinet, *Origine de l'imprimerie*, Paris, 1810, 2 vol. in-8°. C—s.

MENTELLE (Edme), géographe, né à Paris en 1730, m. en 1815, fut nommé professeur de géographie et d'histoire à l'Ecole Militaire en 1760, et, pendant la Révolution, aux Ecoles centrales et à l'Ecole normale supérieure. Il inventa une sphère ingénieuse, composée de deux hémisphères qui se superposaient sur le globe, étaient mobiles, de manière que l'on pouvait étudier tour à tour la géographie physique et politique. Mentelle fut membre de l'Institut dès sa fondation. On distingue parmi ses ouvrages : *Eléments de l'histoire romaine*, 1766, in-12; *Traité de la sphère*, 1778, in-12; *Géographie comparée, ou Analyse de la géographie ancienne et moderne*, 1778 et ann. suiv., 7 vol. in-8°, ouvrage resté incomplet; *Cosmographie élémentaire*, 1781, in-8°; *Choix de lectures géographiques et historiques*, 1783-84, 6 vol. in-8°; *la Géographie enseignée par une méthode nouvelle*, 1795, in-8°; *Cours complet de cosmographie, de chronologie, de géographie et d'histoire ancienne et moderne*, 1801, 3 vol. in-8°; *Géographie classique et élémentaire* (la partie moderne n'a point paru), 1813, 2 vol. in-8°; *Atlas universel en* 170 *cartes*, en société avec Chanlaire. Il a rédigé, en commun avec Malte-Brun, la *Géographie universelle*, Paris, 1803-1804, 16 vol. in-8°.

MENTON, v. de France (Alpes-Maritimes), petit port sur la Méditerranée, arrondissem. de Nice; 4,536 hab. Commerce d'oranges, citrons, huile, vermicelle, eaux de senteur. — Appartint aux princes de Monaco de 1346 à 1860, où elle fut cédée à la France. Collége fondé en 1863.

MENTOR, ami d'Ulysse. Ce prince, à son départ pour le siége de Troie, lui confia le soin de sa maison et l'éducation de son fils. Minerve, dit une tradition que Fénelon a adoptée dans son *Télémaque*, présida, sous la figure de Mentor, à l'éducation de ce jeune prince.

MENTOR, ciseleur grec du siècle de Périclès, se fit une réputation presque égale à celle de Phidias par son habileté à travailler les métaux. Pline parle avec admiration de 4 vases sculptés, placés dans le temple de Diane à Ephèse et au Capitole. Crassus acheta 100,000 sesterces (20,000 fr. environ) 2 coupes de Mentor.

MENTOR, de Rhodes, frère du célèbre général Memnon, livra la ville de Sidon à Artaxercès-Ochus, et l'aida, à la tête des Grecs mercenaires, à soumettre la Phénicie et l'Egypte révoltées.

MENTZ, nom anglais de MAYENCE.

MENTZER (J. FISCHARD, dit), écrivain allemand, né au commencement du XVIe siècle, cultiva avec succès le genre de Rabelais, et se fit une grande réputation par ses ouvrages burlesques et satiriques; s'ils pèchent par le bon goût, ils sont souvent relevés par des traits charmants. Mentzer donna une traduction libre du Ier livre du *Gargantua* de Rabelais, qui eut jusqu'à 13 éditions.

MENTZIKOFF ou MENSCHIKOFF (Alexandre-Danilovitch), né en 1674, d'un paysan des environs de Moscou, m. en 1729, fut d'abord garçon pâtissier. Il dut son élévation au hasard qui le plaça dans la maison impériale. Le genevois Lefort fit son éducation. Il répondit si bien à ses soins, qu'après la mort de Lefort, Pierre le Grand le prit pour confident. En 1704, Mentzikoff fut élevé au rang de général-major, décoré du titre de prince, et nommé gouverneur de l'Ingrie. En 1706, il battit les Suédois à Kaliez, et, en 1709, commanda l'aile gauche des Russes à la bataille de Poltawa; poursuivant les fuyards après la victoire, il força Lewenhaupt à capituler avec son corps d'armée. Le gouvernement de St-Pétersbourg lui fut confié pendant la campagne du tzar contre les Turcs, 1711. Après la mort de Pierre, Mentzikoff aida Catherine Ire à monter sur le trône, et fut plus en faveur que jamais. Il fut ensuite tuteur de Pierre II, et lui fiança sa fille. Mais son faste arrogant, ses exactions et ses violences, lui avaient fait de nombreux ennemis : les Dolgorouki obtinrent son exil en 1727, et il mourut, deux ans après, à Bérézov en Sibérie, ayant montré un rare courage dans l'adversité.

MENUET. *V.* DANSE.

MENUTHIAS, anc. île de la mer Erythrée, qu'on rapporte à la moderne *Comore*, ou à *Zanzibar*, ou même à *Madagascar*.

MENZALÈH, lac de la Basse-Egypte, le long de la côte, à 5 kil. de Damiette; 72 kil. sur 30. Eaux très-salées et très-poissonneuses; elles deviennent plus douces et plus hautes lors de l'inondation du Nil. Il communique au N. avec la Méditerranée par 3 embouchures. Des îles dont il est parsemé, celle de Tennis est seule habitée. A l'O. sont les ruines de Péluse. Sur la rive S., est une ville de Menzalèh, qui a 2,000 hab.

MENZELINK, v. de la Russie d'Europe (Orenbourg), à 230 kil. N.-O. d'Oufa. Foire importante, où les ventes ont dépassé, en 1851, un million de roubles argent.

MENZINI (BENOÎT), poëte, né à Florence en 1646, m. en 1704, embrassa l'état ecclésiastique, fut admis dans l'Académie que Christine de Suède forma à Rome, et reçut de Clément XI un canonicat. Il s'est exercé dans la plupart des genres de poésie. Ses odes pindariques et anacréontiques ont de l'élégance, mais peu de force et de chaleur dans la pensée, et renferment trop d'allusions à la mythologie : plus pur, plus correct que Chiabrera, il est moins original et moins hardi. Ses satires, qu'on place parmi les meilleures de l'Italie, sont très-sanglantes, et paraîtraient plutôt faites pour le venger de ses ennemis que pour les corriger. Son *Art poétique*, plein de détails piquants, se lit avec agrément et profit; le style a du trait et du mouvement : mais il y a souvent de la diffusion, une critique trop minutieuse, un ton plus grave qu'il ne convient au sujet. Les Œuvres complètes de Menzini ont paru à Nice en 1783. B.

MÉON (Dominique-Martin), conservateur à la Bibliothèque royale de Paris, né en 1748 à St-Nicolas (Meurthe), m. en 1829, a fait d'intéressantes recherches sur le moyen âge. Il a publié : *Blasons et poésies des* XVe *et* XVIe *siècles*, 1807; *Fabliaux et contes des poëtes français du* XIe *au* XVe *siècle*, 1808; *le Roman de la Rose*, 1813; *Nouveau recueil de fabliaux*, 1823; *le Roman du Renard*, avec un glossaire, 1825.

MÉONIE, nom de la Lydie dans les poëtes. Homère, qu'on y faisait naître, était dit *vieillard* ou *poëte de Méonie*. Le culte qu'on y rendait aux Muses les fit aussi surnommer *Méonides*.

MÉOTES, anc. peuple de la Scythie d'Europe, au S., sur les bords du Palus-Méotide, qui en tira son nom.

MÉOTIDE (Marais), *Palus Mœotis*, nom anc. de la mer d'Azov. Etait adoré comme un dieu par les Massagètes.

MEPPEL, v. du royaume de Hollande (Drenthe), à 42 kil. S.-O. d'Assen, sur la rive dr. du Havelter-Aa; 5,000 hab. Fabr. de toiles, étoffes de laine, canevas. Construction de navires.

MEPPEN, *Meppia*, v. de Hanovre, autrefois ch.-l. d'un cercle de son nom, à 66 kil. N.-O. d'Osnabrück, 90 S.-O. d'Oldenbourg, sur l'Ems et la Hase; 2,700 hab. Gymnase. Bains sulfureux. Fabr. de toiles, savon, chicorée-café.

MEQUINENZA, *Octogesa*, v. d'Espagne (Aragon), prov. et à 70 kil. S.-E. de Saragosse, au confluent de l'Ebre et de la Ségre; 2,822 hab. Défendue par un château fort. Les Français la prirent en 1810.

MEQUINEZ ou MEKNASAH, v. du Maroc, l'une des 3 résidences de l'Empereur, avec Féz, à 60 kil. N.-E., et Maroc, à 360 kil. S.-O., sur le penchant d'une colline, et défendue par un triple mur et des tours. On y garde le trésor impérial. Ville très-industrielle : fabr. de cuirs; commerce de laines. — Méquinez fut fondée vers 940.

MER ou MÉNARS-LA-VILLE, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), arr. et à 19 kil. N.-O. de Blois, sur le chemin de fer de Bordeaux; 3,639 hab. Eglise calviniste. Il faisait partie du marquisat de Ménars, érigé en 1677. Moulins à farine, tanneries; vins, vinaigres. Patrie de Jurieu.

MERAN, v. des Etats autrichiens (Tyrol), à 20 kil. N.-O. de Bolzano ou Botzen, sur la rive g. de l'Adige, 2,800 hab. Fruits et vins estimés. — Elle fut la capitale du duché de Méranie.

MERANE, v. du royaume de Saxe, à 5 kil. N.-O. de Glauchau; 13,627 hab. Fabr. de lainages.

MÉRANIE (Duché de), anc. Etat d'Allemagne, composé d'une grande partie du Tyrol et de l'Istrie, mais vas-

sal de la Bavière. Il fut déclaré fief immédiat de l'Empire à la mort de Henri le Lion, 1180. La famille de Méranie s'éteignit en 1248, et ses possessions furent partagées entre la Bavière et Venise.

MÉRANIE (Agnès de). *V.* AGNÈS.

MERCADAL, v. d'Espagne, dans l'île de Minorque, à 17 kil. N.-O. de Mahon; 2,600 hab.

MERCARA ou MARKERY, v. de l'Hindoustan anglais (Madras), à 102 kil. O. de Seringapatam. Ch.-l. du district de Kourk. Fondée par Hayder-Ali en 1773.

MERCATI (Michel), médecin, né en 1541 à San-Miniato (Toscane), m. en 1593, devint directeur du jardin botanique de Rome, et y créa un cabinet d'histoire naturelle. Il fut envoyé par Sixte V en Pologne avec le cardinal Aldobrandini; ce prélat, devenu pape sous le nom de Clément VIII, le nomma son premier médecin. On a de Mercati, entre autres ouvrages, une description de son musée, intitulée : *Metallotheca*, Rome, 1717, in-fol., fig.; *Degli obelischi di Roma*, 1589, in-4°, figures; Ouvrage estimé. D—G.

MERCATOR, géomètre du XVII^e siècle, dont le vrai nom était Nicolas Kauffmann, né dans le Holstein, m. à Paris en 1687. Il passa en Angleterre en 1660, et fut un des premiers membres de la Société royale de Londres. Il vint ensuite en France, où il fut employé, à cause de ses connaissances dans l'hydraulique, à l'établissement des fontaines de Versailles. On a de lui : *Cosmographia*, *sive Descriptio cœli et terræ*, Dantzick, 1651, in-8°; *Rationes mathematicæ*, Copenhague, 1653, in-4°; *Logarithmotechnia*, *sive methodus construendi logarithmos nova*, Londres, 1668-1674, in-4°; *Institutiones astronomicæ*, ibid., 1676, in-8°.

MERCATOR (Isidore). *V.* DÉCRÉTALES.

MERCATOR (Gérard), célèbre géographe, né à Rupelmonde en 1512, m. en 1594, entra au service de Charles-Quint, pour qui il exécuta deux globes terrestres admirés des contemporains, puis se retira à Duisbourg en 1559, avec le titre de cosmographe du duc de Juliers. Il est particulièrement connu pour avoir donné son nom à la projection employée sur les cartes marines, où les parallèles coupent les méridiens à angle droit, et où les uns et les autres sont des lignes droites. On a de lui : *Chronologia à mundi exordio ex eclipsibus et observationibus, ac Bibliis sacris*, Cologne, 1568, in-fol., et Bâle, 1577, in-8°; *Tabulæ geographicæ ad mentem Ptolemæi restitutæ et emendatæ*, Cologne, 1578, in-fol.; *Harmonia Evangelistarum*, Duisbourg, 1592, in-4°; un *Atlas*, Duisbourg, 1595, in-4° oblong, complété par Josse Hondius, réimprimé en 1623 avec 156 cartes.

MERCEDONIUS (Mois). *V.* CALENDRIER ROMAIN.

MERCENAIRES (Guerre des). Après la 1^re guerre punique, Carthage ne put payer les mercenaires qui s'étaient battus pour elle; le Campanien Spendius, esclave fugitif de Rome, et l'Africain Mathos, les poussèrent à la révolte, et se mirent à leur tête, 241 av. J.-C. Les sujets de Carthage, opprimés par elle, s'unirent aux insurgés. Hannon, envoyé pour traiter avec eux, fut mis en croix; 700 prisonniers furent égorgés. Amilcar, chargé du commandement, fit jeter aux bêtes tous les mercenaires qu'il prit, enferma dans le défilé de la Hache l'armée de Spendius, s'empara des chefs par trahison, et fit massacrer les soldats à mesure qu'ils sortaient du défilé. De 40,000 hommes, pas un n'échappa. Mathos, qui commandait une autre armée de mercenaires, fut défait dans une bataille, conduit à Carthage, et livré pour jouet à la populace, 238. On donna à cette lutte affreuse le nom de *Guerre inexpiable*. F—T.

MERCHTEM, v. de Belgique (Brabant méridional), à 15 kil. N.-O. de Bruxelles; 3,500 hab.

MERCI (Pères de la), ou de la *Rédemption des captifs*, ordre religieux institué à Barcelone en 1218, à l'imitation de celui des Trinitaires, fondé en France par S^t Jean de Matha. S^t Pierre Nolasque et d'autres gentilshommes consacrèrent leur fortune au rachat des chrétiens réduits en esclavage par les infidèles. Leur ordre, qui suivait la règle de S^t Augustin, fut approuvé par le pape Grégoire IX en 1235, sous le nom de *Congrégation de Notre-Dame de la Miséricorde*. Les constitutions avaient été rédigées par Raymond de Pennafort. Clément V ayant ordonné, en 1308, qu'il fût régi par un religieux et un prêtre, les clercs et les laïques ne tardèrent pas à se séparer : les chevaliers furent incorporés à d'autres ordres militaires, et la congrégation de la Merci ne fut plus composée que d'ecclésiastiques. Le P. Gonzalès, du S^t-Sacrement, m. en 1618, y introduisit une réforme, qui fut approuvée par Clément VIII : ceux qui la suivirent allaient nu-pieds, pratiquaient la retraite, la pauvreté et l'abstinence. Avant 1789, l'ordre de la Merci formait 4 provinces, dont 2 en Espagne, une en Sicile, et la 4^e en France. Celle-ci fut supprimée par la Révolution de 1789.

MERCIE (de *mark* ou *merk*, frontière), un des royaumes de l'heptarchie anglo-saxonne; capit., *Lincoln*. Fondé en 594 par Crida, chef des Angles, il comprenait les comtés actuels de Glocester, Worcester, Leicester, Northampton, Bedford, Buckingham, Derby, Nottingham, Hereford, Warwick, Chester et Lincoln. Ses principaux souverains furent : Penda, 625-55; Ethelred, qui réunit le comté de Lincoln en 679; Kenred, qui se fit moine à Rome en 709; Offa, 757-96. Il fut détruit par Edward, roi d'Angleterre, en 918.

MERCIER (Louis-Sébastien), littérateur, né à Paris en 1740, m. en 1814, débuta par des héroïdes et des pièces de théâtre qui n'eurent aucun succès. Dès lors ennemi déclaré de la poésie, il publia un *Essai sur l'art dramatique*, dans lequel il ne se proposait rien moins que de substituer ses propres ouvrages, conçus dans un genre analogue à celui qu'on a depuis nommé *romantique*, aux chefs-d'œuvre de Corneille, de Racine et de Voltaire. Dans une espèce de roman politique, intitulé : *l'An 2440, Rêve s'il en fut jamais*, 1771, nouvelle édit., 1786, 3 vol. in-8°, il chercha à entrevoir l'avenir de la France. Un autre ouvrage, *le Tableau de Paris*, sur lequel repose sa réputation, est un livre mal fait, mal écrit, un fatras de quelques bonnes choses parmi une foule de paradoxes et de déclamations, mais qui aura toujours pour les fureteurs un certain intérêt de curiosité par les détails de mœurs et d'usages perdus qu'on y trouve. Le livre parut en 1781 à Paris, 2 vol., et obtint un immense succès en province et en Allemagne. Il était anonyme; des poursuites ayant été dirigées contre plusieurs personnes soupçonnées d'en être les auteurs, Mercier se nomma, et alla finir son ouvrage en Suisse. *Le Tableau de Paris* parut en Hollande, Amsterd., 1782-88, 12 vol. in-8°, plus 1 vol. de fig., Yverdun, 1785. Mercier revint en France à la Révolution, rédigea avec Carra les *Annales patriotiques*, soutint le parti des Girondins, fut député de Seine-et-Oise à la Convention, vota dans le procès de Louis XVI pour la détention, et fut incarcéré pendant la Terreur. Il devint membre du Conseil des Cinq-Cents et de l'Institut en 1795. Esprit paradoxal, beaucoup moins original que bizarre, il se rendit ridicule par ses diatribes violentes contre les lettres, les sciences et les arts, et s'attira le surnom de *singe de Jean-Jacques*. Il fit bien souvent lui-même l'éloge de ses propres livres, et s'intitulait *le premier livrier de France*. Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui : son *Théâtre*, 1778-84, 4 vol. in-8°, recueil de drames à peu près tous oubliés; *Néologie, ou Vocabulaire des mots nouveaux ou à renouveler*, 1802, 2 vol. in-8°, etc.

MERCIER DE SAINT-LÉGER (Barthélemy), bibliographe, né à Lyon en 1734, m. en 1799, bibliothécaire de S^te-Geneviève de 1760 à 1772, fut pourvu par Louis XV de l'abbaye de S^t-Léger. En 1792, il fut nommé membre de la commission des monuments, et protégea beaucoup les bibliothèques. On a de lui : *Supplément à l'histoire de l'imprimerie, de Prosper Marchand*, Paris, 1775; *Lettres au baron de Heiss sur des éditions rares du XV^e siècle*, 1783. Il travailla aux *Mémoires de Trévoux*, à *l'Année littéraire*, au *Journal des Savants*.

MERCIER, dit *la Vendée*, un des chefs de l'insurrection royaliste dans l'Ouest, né à Château-Gonthier en 1778, m. en 1800, servit comme capitaine jusqu'à la défaite du Mans, se rendit alors en Bretagne avec Cadoudal, commanda en 1794 une division d'insurgés dans le Morbihan, fut pris, s'échappa de Brest, fut nommé maréchal de camp par le comte d'Artois en 1797, accepta l'amnistie offerte par le Directoire, reprit les armes en 1799, se rendit maître de S^t-Brieuc, mais fut tué près de Loudéac. B.

MERCIERS (Roi des), officier dont on attribue la création à Charlemagne, et qui veillait à ce qui concernait le commerce. Il délivra plus tard les lettres de maîtrise et les brevets d'apprentissage, eut l'inspection des poids et mesures, et de la qualité des marchandises, sur lesquelles il percevait les droits déterminés. Des lieutenants le représentaient dans les provinces. La charge de Roi des merciers fut supprimée en 1597.

MERCŒUR, *Mercorium*, ch.-l. de cant. (Corrèze), arr. et à 43 kil. S.-E. de Tulle; 99 hab. La maison de Mercœur, une des plus anciennes de l'Auvergne, remontait au x^e siècle; ses biens passèrent plus tard à celle de Bourbon, furent confisqués sur le connétable de Bourbon en 1523, puis donnés à Antoine, duc de Lorraine, qui avait épousé Renée de Bourbon, sœur cadette du connétable. En 1569, Mercœur fut érigé en duché en faveur de Nicolas de Lorraine, puis passa à la famille de Conti.

MERCŒUR (Philippe-Emmanuel DE LORRAINE, duc de),

fils de Nicolas, comte de Vaudemont, et 1er duc de Mercœur, né à Nomény en 1558, m. en 1602, épousa Marie de Luxembourg, duchesse de Penthièvre, et fut nommé gouverneur de la Bretagne. Il se déclara, après la mort des Guises, le chef de la Ligue dans sa province, traita avec l'Espagne, se maintint contre les troupes royales, consentit à signer une trêve avec Henri IV en 1595, et à lui faire sa soumission en 1598, à la condition que sa fille épouserait le duc de Vendôme. L'empereur Rodolphe II lui ayant offert, en 1601, le commandement de son armée contre les Turcs, il passa en Hongrie, battit les troupes ottomanes, mais mourut, en revenant en France, à Nuremberg.

MERCŒUR (Elisa), jeune fille poëte, née à Nantes en 1809, m. en 1835, se sentit entraînée de bonne heure vers la poésie; ses premiers essais décelèrent les plus heureuses dispositions. Poursuivie par la misère, elle vint à Paris, où son talent lui fit obtenir une modique pension, qui la mettait à l'abri du besoin. Elle en jouit pendant quelques années, et succomba à une maladie de poitrine. Elisa n'a laissé qu'un petit nombre de poésies, qui sont pleines de force, de sensibilité et de grâce. Un recueil incomplet en a été publié à Paris, en 1829, 1 vol. gr. in-18.

MERCREDI, *Mercurii dies*, 4e jour de la semaine, était personnifié chez les anciens par la figure de Mercure. C'est un mercredi que commence le Carême (*V.* CENDRES). On nomme *Mercredi saint* celui qui précède Pâques.

MERCURE, en grec *Hermès*, fils de Jupiter et de Maïa, né sur le Cyllène en Arcadie, était le dieu de l'éloquence, du commerce, et des voleurs, le messager des dieux, le conducteur des morts aux Enfers. A peine né, il dérobe le trident de Neptune, l'épée de Mars, la ceinture de Vénus. Exilé pour ces méfaits sur la terre, il garde, avec Apollon, les troupeaux d'Admète. Il dérobe les bœufs d'Apollon, et, pendant que le dieu le menace, il lui dérobe encore son arc et son carquois. Toute sa vie est une suite de tours d'adresse. Il change Battus en pierre de touche, délivre Mars emprisonné par Vulcain, enchaîne Prométhée sur le Caucase, endort et tue Argus, le gardien de la génisse Io. Avec l'écaille d'une tortue, il invente la lyre, et la donne à Apollon, qui lui donne en échange la science prophétique. Ses attributs sont le pétase ou chapeau de voyage, les ailes aux talons, la bourse, l'écaille de tortue, et le caducée (*V. ce mot*). On donnait le nom d'Hermès à des têtes de Mercure qui surmontaient une base en forme de colonne carrée. P.

MERCURE DE FRANCE, MERCURE GALANT. *V.* JOURNAL.

MERCUREY, vge (Saône-et-Loire), arr. et à 13 kil. N.-O. de Châlon; 682 hab. Vins estimés.

MERCURIALS, nom donné, dans l'anc. Rome, aux membres d'un collége de marchands, fondé, vers l'an 259 de la ville, pour connaître des différends en matière de commerce. Le lieu où ils s'assemblaient était voisin du temple de Mercure, dieu protecteur du commerce.

MERCURIALES, nom des assemblées du parlement dans lesquelles les gens du roi prononçaient un discours pour rappeler aux membres de la compagnie les devoirs de leur profession. Elles se tenaient toujours un mercredi (jour consacré à *Mercure*); l'ordonnance de Villers-Cotterets, en 1539, prescrivit qu'elles eussent lieu tous les trois mois; mais il n'y en eut plus tard que de 6 mois en 6 mois, après Pâques et à la St-Martin, et enfin seulement une fois chaque année, à la rentrée des tribunaux. Le discours prononcé s'appelait aussi Mercuriale.

MERCURIALIS (Jérôme), médecin, né à Forli en 1530, m. en 1606, fit ses études à Bologne et à Padoue. Envoyé à Rome par ses concitoyens pour traiter avec Pie IV, il resta sept ans dans cette ville, et y fit des cours de médecine; nommé professeur à Padoue en 1569, il alla à Vienne pour donner des soins à l'empereur Maximilien II, qui le fit comte palatin. Il passa la fin de sa vie dans sa ville natale, dont les habitants lui élevèrent une statue après sa mort. On lui doit, entre autres ouvrages : une édition des œuvres d'*Hippocrate*, en grec et en latin, Venise, 1588, in-fol.; *de Arte gymnasticâ libri VI*, Venise, 1569, in-4°, ouvrage très-savant sur la gymnastique des anciens; *de Maculis pestiferis et de hydrophobiâ*, Padoue, 1580, in-4°; *de Morbis mulierum*, 1601; *de Morbis puerorum*, Francf., 1594. D—G.

MERCURII CURTIS, nom latin de MIRECOURT.

MERCY (François, baron de), général célèbre, né à Longwy en Lorraine, entra très jeune au service de l'empereur, et, en 1635, comme général à celui de la Bavière. Il seconda les opérations du duc de Lorraine en Alsace, d'abord sans succès; mais, dans la campagne de 1643, il battit le général français Rantzau près de Duttlingen, et reçut de l'empereur le titre de feld-maréchal. L'année suivante, il perdit contre Condé la bataille de Fribourg. En 1645, il vainquit Turenne à Mergentheim, mais fut tué à la bataille de Nordlingen, livrée contre Condé. On grava sur sa tombe, élevée sur le champ de bataille, cette épitaphe : *Sta, viator; heorem calcas*, c.-à-d. : « Arrête, passant; tu foules un héros. » E. S.

MERCY (Claude-Florimond, comte de), petit-fils du précédent, né en Lorraine en 1666, m. en 1734, entra au service de l'empereur Léopold Ier en 1682, se signala contre les Turcs, et commanda la cavalerie impériale en Italie, en 1702. Envoyé sur le Rhin, en 1705, il força les lignes de Pfaffenhofen, refoula les Français jusqu'aux portes de Strasbourg, et remporta, en 1707, une victoire sur le général Vivans à Offenbourg. Moins heureux dans la campagne de 1709, il fut battu à Rumersheim. A la fin de la guerre, il fut nommé feld-maréchal. En 1716, il commanda une partie de l'armée dirigée contre la Turquie, et contribua aux victoires de Belgrade et de Peterwardein. En 1719, il commanda l'armée de Sicile, fut nommé à son retour gouverneur du Banat, et, plus tard, feld-maréchal-général. En 1733, il reçut le commandement en chef de l'armée d'Italie. Peu de temps après avoir occupé Parme, 1734, il succomba dans une attaque qu'il avait entreprise en personne, contrairement à l'avis de ses généraux, sur le château de Croisetta. Il fut enterré à Reggio. E. S.

MERDRIGNAC, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), arr. et à 30 kil. E. de Loudéac; 840 hab.

MÉRÉ (George BROSSIN, chevalier de), né vers 1610, m. en 1685, d'une famille ancienne du Poitou, cultiva les lettres en grand seigneur. Bel esprit, demi-savant, demi-littérateur, c'était un précieux, resté tel quand il n'y avait plus de précieuses, et qui traitait Pascal en écolier, et Mme de Sévigné en protecteur. Son style plein d'affectation est appelé par celle-ci *un chien de style*. Il donna des leçons à Mlle d'Aubigné (Mme de Maintenon), qu'il aima sans succès. On a de lui : *Conversations de M. de Clérembault et du chevalier de Méré*, 1669; *Lettres*, 1682; *Maximes, sentences, reflexions morales et politiques*, 1687; *Traité de la vraie honnêteté, de l'éloquence et de l'entretien*, 1701. L'abbé Nadal publia ses Œuvres posthumes en 1700.

MÉRÉ (POLTROT DE). *V.* POLTROT.

MÈRE DE FAMILLE. *V.* FAMILLE.

MÈRE-ÉGLISE (SAINTE-), ch.-l. de cant. (Manche), arr. et à 17 kil. S.-E. de Valognes; 663 hab. Beurre, grains et bestiaux.

MÈRE-FOLLE (La). *V.* FOUS (Fête des).

MEREND, v. de la Perse (Aderbaïdjan), à 53 kil. N.-O. de Tauris; 10,000 hab.

MÉREVILLE, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), arr. et à 26 kil. S.-S.-O. d'Etampes, sur la Juine; 973 hab. Exploit. de pierres de taille; élève de bestiaux, merinos, abeilles. Très-beau château, dit *Folie-Méréville*, avec parc magnifique, où l'on voit une colonne rostrale, en marbre bleu turquin, de même dimension que celle de la place Vendôme à Paris.

MERGENTHEIM, MERGENTHAL ou MARIENTHAL, v. de Wurtemberg (Iaxt), sur la Tauber, à 65 kil. N.-N.-O. d'Elwangen; 2,600 hab. Bains d'eaux minérales fréquentés. Vaste château royal, dit *Neuhaus*, qui fut la résidence du grand-maître de l'Ordre Teutonique après 1527. Turenne y fut battu par Mercy, le 5 mai 1645.

MERGEY (Jean de), gentilhomme protestant, né en 1536 à Sauvage-Mesnil (Champagne), attaché au comte de La Rochefoucauld, puis à son fils le comte de Marsillac, fut fait prisonnier à la bataille de St-Quentin, 1557, assista aux journées de Dreux, 1562, et de Moncontour, 1569, et faillit périr dans la St-Barthélemy, 1572. On a de lui des *Mémoires* datés de 1613, et insérés dans les collections de Mémoires relatifs à l'histoire de France.

MERGHEIM. *V.* MERVILLE.

MERGUI, v. de l'Indo-Chine anglaise, située sur la Goulpia et à l'embouchure du Tenasserim dans le golfe du Bengale, à 400 kil. S.-O. de Siam; par 12° 12' lat. N., et 96° 2' long. E.; 8,000 hab. Ch.-l. de la prov. de Tenasserim. Bon port. Perles, ivoire, riz. — Elle fut prise, en 1759, aux Siamois par les Birmans, et à ceux-ci par les Anglais en 1824.

MERGUI, archipel dans le golfe du Bengale, sur la côte O. de la presqu'île de Malacca, entre 7° et 14° lat. N., 95° et 96° long. E. Cédé par les Birmans aux Anglais, il fait partie de la prov. de Tenasserim. Iles principales : Muscos, Tavay, Tenasserim, King's, Saint-Mathieu, Domel, etc. Race particulière d'habitants appelée par les Chinois *Chalomé* et *Pasé*. Poissons, huîtres, perles.

MÉRIADEC. *V.* CONAN.

MÉRIAN (Marie-Sibylle), artiste célèbre, née à Franc-

fort-sur-Mein en 1647, m. en 1717, se fit un nom par ses miniatures et ses dessins de fleurs et d'insectes. On lui doit : *les Métamorphoses merveilleuses des chenilles*, Nuremberg, 1679, 2 vol.; *Histoire des insectes*, Amsterdam, 1717, in-fol.; *les Insectes européens*, ibid., 1730, in-fol.; *les Métamorphoses des insectes de Surinam*, ibid.

MÉRIAN (Jean-Bernard), philosophe, né à Liechstall, près de Bâle, en 1723, m. en 1807, entra dans les ordres sacrés, et se livra quelque temps à la prédication. Maupertuis, président de l'Académie de Berlin, l'appela en cette ville en 1750. Frédéric II le fit, en 1770, directeur de la classe des belles-lettres; à la mort de Formey, il fut nommé secrétaire-perpétuel de l'Académie. Observateur profond et judicieux, il jugea avec un sens exquis tous les systèmes de philosophie, et, dans ses nombreux Mémoires à l'Académie, il les exposa avec une netteté de conception et de style, une impartialité et un esprit analytique admirables. Ses principaux ouvrages, tous en français, sont : *Mémoires sur l'apperception de notre propre existence; — sur l'existence des idées dans l'âme; — sur le problème de Molyneux, — sur l'action, la puissance et la liberté; — sur le premier principe de Leibniz et celui de Locke;* une traduction des *Essais* de Hume, Amsterdam, 1758, 2 vol. in-12; *Système du monde*, d'après Lambert, Bouillon, 1770; une traduction de *l'Enlèvement de Proserpine* de Claudien, etc. Après une étude approfondie de la poésie, Mérian traita cette fameuse question : *Homère a-t-il écrit ses poëmes ?* et se déclara pour la négative. Son Eloge fut prononcé à l'Académie de Berlin par François Ancillon, en 1810.

MÉRIDA, anc. *Emerita Augusta*, v. d'Espagne (Estramadure), prov. et à 44 kil. E. de Badajoz, sur la rive dr. de la Guadiana; 6,000 hab. (autrefois 40,000). Evêché. Cette ville fut fondée par Auguste, qui en fit une colonie de vétérans; elle devint bientôt très-florissante et la première de la Lusitanie. Son enceinte fortifiée était d'environ 30 kil.; de magnifiques monuments la décoraient. Il lui reste encore : un arc de triomphe, élevé à Trajan (auj. de Santiago); un château-fort; un beau pont romain, de 66 arches; les ruines de plusieurs temples, d'un amphithéâtre, etc. Elle fut prise par les Arabes en 715, et conquise en 1228 par Alphonse IX, roi de Léon, qui la donna à l'ordre de St-Jacques; elle avait perdu alors toute son importance. Les Français l'occupèrent en 1811.

MERIDA, v. du Mexique, ch.-l. du département d'Yucatan, près de la côte N. de la presqu'île de ce nom, à 187 kil. N.-E. de Campêche, et 960 kil. E. de Mexico; 40,000 hab. Evêché; cour de justice pour les départements de Chiapas, de Tabasco et d'Yucatan.

MERIDA, v. de la république de Vénézuéla, ch.-l. de la prov. de son nom, sur la Chama, à 530 kil. S.-O. de Caracas, 360 N.-E. de Bogota; 6,000 hab. Evêché; université. Fabr. de tapis et lainages; teintureries de laine. Elle fut bouleversée par un tremblement de terre en 1812.—La prov. de Merida, comprise dans l'an. départ. de Zulia, a 350 kil. sur 135, et 70,000 hab. Sol fertile.

MÉRIDIEN, nom donné à de grands cercles de la sphère qui passent par les pôles de la terre et par un lieu convenu, coupant ainsi le globe terrestre en deux parties, l'une à l'E., et l'autre à l'O. Lorsque le soleil est dans un de ces cercles, il est minuit ou midi (*meridies*) pour tous les endroits situés sous ce même cercle. On nomme *premier méridien* celui d'après lequel on est convenu de compter tous les autres en allant d'orient en occident. Autrefois on prenait pour ce méridien de comparaison celui qui passe par l'île de Fer; aujourd'hui, chaque peuple prend ordinairement celui qui passe par sa capitale. Les méridiens servent à déterminer la position des lieux terrestres (*V.* LONGITUDE, LATITUDE, DEGRÉS).

MÉRIDIONAL (Archipel). *V.* POMOTOU.

MÉRIGNAC, vge (Charente), arr. et à 22 kil. E. de Cognac; 1,510 hab. Bons vins rouges et blancs.

MÉRIGNAC, vge (Gironde), arr. et à 6 kil. O. de Bordeaux; 1,625 hab. Bons vins rouges. A 2 kil. au S., est la tour de Veyrines, du XIV^e siècle, dernier reste du château de ce nom.

MÉRINDOL, vge (Vaucluse), arr. et à 28 kil. S.-O. d'Apt; 860 hab. Célèbre par le massacre des Vaudois, que le président d'Oppède exécuta en 1545.

MÉRINIDES, dynastie arabe qui régna sur le Maroc du XIII^e au XV^e siècle, et qui tenta même de soutenir les musulmans d'Espagne contre les chrétiens.

MERINO (Don Geronimo), connu sous le nom de *curé Merino*, célèbre chef de guérillas espagnols, né vers 1770 dans le vge de Villoabjado (Vieille-Castille), dont il devint curé, m. en 18 , se distingua dans la guerre de 1808 contre les Français, où il montra la plus grande cruauté. A la Restauration de Ferdinand VII, il retourna dans son village, et y rentra dans l'obscurité. Lors de la révolution de 1820, il reprit les armes pour la cause royaliste, et revint de nouveau à sa cure après le rétablissement du roi par les Français. Après l'avénement de la reine Christine, il recommença encore la guerre de partisans, et la continua jusqu'en 1838, où il essuya une défaite complète, à la suite de laquelle il se réfugia en France, près du prétendant Don Carlos.

MÉRION, l'un des héros du siége de Troie, compagnon d'Idoménée, avait prétendu à la main d'Hélène.

MÉRIONETH, *Mervinia*, comté d'Angleterre, à l'O. du pays de Galles, entre la baie de Cardigan à l'O., les comtés de Cardigan au S., de Montgomery au S.-E., de Denbigh et de Carnarvon au N. Aréa, 172,728 hect., dont 23,000 susceptibles de culture; 38,888 hab. Bois et montagnes. Riv., Dee, Maw, Dyfi. Nombreux petits lacs, outre celui de Bala. Chaux et ardoises à Corwen et Festiniog; plomb et cuivre à Barmouth, Towen, etc. Quelques terrains aurifères. Manuf. de flanelles à Dolgelly et Towyn. Cap., *Dolgelly*.

MÉRITE MILITAIRE (Ordre du), ordre institué par Louis XV, le 10 mars 1759, pour récompenser les officiers étrangers protestants qui servaient dans l'armée française et ne pouvaient, pour cause de religion, être chevaliers de St-Louis. Il comprenait 4 grand'croix, 4 commandeurs, et un nombre indéterminé de chevaliers. L'insigne était une croix d'or émaillée à 8 pointes et cantonnée de fleurs de lis; d'un côté, il y avait une épée en pal avec cette devise : *Pro virtute bellicâ* (pour la vertu guerrière); de l'autre : *Ludovicus XV instituit* 1759 (Louis XV l'institua en 1759). Les chevaliers la portaient attachée à la boutonnière avec un ruban bleu foncé; les commandeurs et les grand'croix l'avaient en écharpe. Ces derniers portaient, de plus, une croix en broderie d'or sur le justaucorps et sur le manteau. L'ordre a été aboli par la Révolution. Louis XVIII le remit en vigueur en 1814; il a encore disparu en 1830. — Un ordre du Mérite fut aussi institué en Prusse par Frédéric II, en 1744. L'insigne est une croix d'or à 8 pointes, suspendue à un ruban bleu foncé. Des ordres du *Mérite militaire* existent également en Bavière depuis 1797, dans le Wurtemberg depuis 1799. — Des ordres du *Mérite civil* ont été fondés en Bavière, 1808, dans le Wurtemberg, 1815, et en Prusse, 1842. Le pape Pie IX a créé un ordre du Mérite en 1847.

MERLERAULT (LE), ch.-l. de cant. (Orne), arr. et à 28 kil. E. d'Argentan; 810 hab. Toiles de coton, bonneterie. Comm. de bestiaux et de chevaux.

MERLIN, surnommé *Ambroise l'Enchanteur*, né, selon la légende, à Carmarthen, dans le V^e siècle, fut un grand mathématicien, un sage par excellence, l'ami et le conseiller de quatre rois, notamment d'Artus, si célèbre par sa Table-Ronde. Merlin joue un rôle très-important dans les romans de chevalerie : il métamorphose qui il lui plaît, transporte des rochers et en fait des géants, échappe à ses ennemis dans un vaisseau de verre, etc. On croit qu'il mourut dans l'île de Bardsey. Il existe sous son nom un livre de *Prophéties*, traduit en français, dès 1498, par Robert de Borron. *V.* Heywood, *Vie de Merlin*, Lond., 1641; Freytag, *Programma de Merlino britannico*, Nuremb. 1737, in-fol.; *Merlin's life, his propheties and predictions*, Londres, 1813; *Histoire des enchantements de Merlin*, dans le *Recueil des poésies romantiques*, par Schlegel, t. V. Un vieux roman de *Merlin l'Enchanteur* a été mis en français moderne par Boulard, Paris, 1797, 3 vol. in-12. *V.* de la Villemarqué, *l'Enchanteur Merlin, son histoire, ses œuvres*, Paris, 1862, in-12. J. T.

MERLIN COCCAIE. *V.* FOLENGO.

MERLIN (Philippe-Antoine, comte), dit *de Douai*, parce qu'il était député de cette ville, né à Arleux (Cambrésis) en 1754, m. en 1838, fut avocat au parlement de Flandre, y tint le 1^er rang comme jurisconsulte, et fit par ses articles la fortune du *Répertoire universel et raisonné de jurisprudence*, 1^re édit., 1775, 64 vol. in-8°; 2^e, 1786, 17 vol. in-4°. Elu à l'Assemblée constituante, inhabile à improviser, il ne brilla pas à la tribune, mais prit la part la plus active à la rédaction des actes législatifs. Pendant l'Assemblée législative, il présida le tribunal criminel du Nord. Envoyé à la Convention, il se rangea parmi les Montagnards, vota la mort du roi, fut rapporteur de la loi des suspects, ce qui lui valut le sobriquet de *Merlin Suspect*, fit de la réaction après le 9 thermidor, et apporta de grandes améliorations dans la législation criminelle par le *Code des délits et des peines*, du 3 brumaire an IV. On lui doit encore la loi sur les successions. Ministre de la justice sous le Directoire, 1795, il conçut le plan d'une savante organi-

sation de la police, remplaça Barthélemy comme directeur, 1797, et donna sa démission en 1799. La belle époque de sa vie commence avec ses fonctions de procureur-général à la Cour de cassation, dont il fut le régulateur pendant 13 ans, et où sa science admirable et sa logique pleine de dextérité le firent surnommer *le Nouveau Papinien*. Conseiller et ministre d'Etat, membre de l'Institut, comte de l'Empire, grand-officier de la Légion d'honneur, etc., Merlin perdit à la Restauration toutes ses dignités. Il fut proscrit; la haine lui interdisant jusqu'au séjour de l'Europe, il s'embarqua pour l'Amérique, fit naufrage près de Flessingue, et obtint de résider à Harlem, d'où il ne revint en France qu'après la Révolution de 1830. Merlin, bien qu'il ait cédé quelquefois à des passions violentes, fut modéré de caractère et d'une parfaite intégrité de mœurs et de sentiments. L'usage utile, éclairé par une sagacité de génie, qu'il fit toujours du droit, l'a fait appeler par Toullier *le prince des jurisconsultes*. Parmi ses ouvrages on distingue, outre le *Répertoire*, son *Recueil alphabétique des Questions de droit qui se présentent le plus fréquemment dans les tribunaux*, 13e édit., 1819-20, 6 vol. in-4°. *V.* M. Mignet, *Notices historiques*. J. T.

MERLIN (Anc.-Franç.-Eugène), fils du précédent, né à Douai en 1778, m. en 1854, partit comme volontaire en 1793, fit la campagne d'Allemagne à l'armée du Rhin, celle d'Égypte, où il devint aide de camp du général Bonaparte, servit dans toutes les grandes guerres de l'Empire, et se trouvait comme général de brigade aux batailles de Leipzig et de Hanau, 1813. Lors du retour de l'île d'Elbe, 1815, il se rallia à l'Empereur, fut licencié avec l'armée de la Loire à la 2e Restauration, assista au siége d'Anvers, 1832, fut député du Nord, 1834-37, et pair de France, 1839.

MERLIN (Antoine-Christophe), dit *de Thionville*, né en cette ville en 1762, m. en 1833, était fils d'un procureur de sa ville natale, qui le destina aux ordres sacrés; mais ne se sentant pas de vocation, il étudia le droit et devint avocat au parlement de Metz. Député à l'Assemblée législative, il s'y montra fougueux démocrate, fit voter la loi de confiscation des biens des émigrés, et poussa au renversement de la monarchie : « Ce n'est plus avec des discours, s'écria-t-il à la société des Jacobins, c'est avec du canon qu'il faut attaquer le palais des rois, et le peuple sera libre! » Il contribua très-activement à la journée du 10 août, mais après la victoire sauva beaucoup de royalistes. Membre de la Convention et envoyé à Mayence assiégé par les Prussiens, il prit une part glorieuse à la défense de cette ville. Cependant, l'œil sur Paris, où l'on faisait le procès de Louis XVI, il écrivit à la Convention, le 6 janvier 1793 : « Nous sommes entourés de morts et de blessés; c'est au nom de Louis Capet que l'on égorge nos frères, et nous apprenons que Louis Capet vit encore! » Merlin contribua à la chute de Robespierre. Lors de la Constitution de l'an III (1795), il entra au Conseil des Cinq-Cents, ne fut point réélu en 1798, devint un des directeurs des postes, puis ordonnateur de l'armée d'Italie, et renonça à toutes fonctions publiques après la proclamation du consulat à vie. Au milieu de son exaltation politique, Merlin ne fut ni cruel ni cupide; dans ses missions, investi d'un pouvoir absolu, il montra de l'humanité, et ne commit jamais de malversations. *V.* J. Reynaud, *Vie et Correspondance de Merlin de Thionville*, Paris, 1860, in-8°.

MER MAUVAISE (Archipel de la). *V.* POMOTOU.

MERMNADES. *V.* LYDIE.

MÉRODACH-BALADAN, roi de Babylone, mentionné dans la Bible, et que l'on croit avoir régné après Nabonassar, vers 720 av. J.-C. Il eut des relations amicales avec Ezéchias, roi de Juda.

MÉROÉ, contrée de l'anc. Éthiopie, entre le Nil et l'Astaboras. Les anciens, pensant que ces deux cours d'eau se rejoignaient au S. ou communiquaient ensemble, la regardaient comme une île. Il y avait là, dès la plus haute antiquité, un Etat puissant, qui paraît avoir donné à l'Egypte primitive, au moyen de colonies successives, sa population, ses institutions politiques et religieuses. Les monuments du Méroé et de l'Egypte offrent aussi les mêmes ressemblances. La capitale, qu'on nommait également *Méroé*, possédait un célèbre oracle d'Ammon, et un commerce florissant; le voyageur Caillaud, 1819-22, en a retrouvé les ruines près du village d'*Assour*, dans le Chendy. Pline rapporte qu'au temps de la guerre de Troie l'empire de Méroé comptait 250,000 guerriers et 400,000 artisans, distribués dans 20 villes. C'est de là que sortirent, au VIIIe siècle av. J.-C., les rois Sabacos, Sua, et Tharaca, qui régnèrent sur l'Egypte.

MÉROPE, fille de Cypsélus, roi d'Arcadie, épousa Cresphonte, roi de Messénie, dont elle eut trois enfants. Polyphonte, meurtrier de ce prince et de deux de ses fils, voulant la contraindre à l'épouser, son 3e fils, Epytus, élevé en secret chez Cypsélus, survint tout à coup et la délivra de cette union odieuse en tuant le tyran. Les malheurs de Mérope ont inspiré à Voltaire sa meilleure tragédie; il en existe une aussi de Maffei.

MÉROVÉE, roi des Francs, 448-458, né vers 411, était, à ce qu'on croit, fils de Clodion. Le rhéteur Priscus parle d'un prince franc venu à Rome en ambassade, adopté et secouru, en 451, par le général romain Aëtius contre un frère qu'il battit, malgré le secours d'Attila, près de Châlons-sur-Marne. Comme on ne trouve de roi des Francs en Gaule à cette époque qu'un Mérovée, c'est sans doute celui-ci. Mérovée, selon l'opinion commune, donna son nom aux rois de sa race. Il eut pour successeur Childéric Ier, son fils.

MÉROVÉE, fils de Chilpéric Ier et d'Audovère, épousa Brunehaut, captive à Rouen, en 576. Poursuivi par son père à l'instigation de Frédégonde, il se réfugia dans l'église de St-Martin, se laissa attirer à Soissons par une feinte réconciliation, fut conduit sous escorte au monastère de St-Calais près du Mans, et, délivré par quelques guerriers fidèles, se retira dans la basilique de Tours auprès de l'évêque Grégoire. Il tenta vainement de se réunir à Brunehaut en Ostrasie, et se fit tuer pour ne pas tomber entre les mains de Frédégonde.

MEROVINGIENS, nom donné aux rois Francs de la 1re race, et dérivé de Mérovée, l'un d'eux. *V.* FRANCE.

MERRIMACK, fleuve des Etats-Unis, sort des White-Mountains dans le New-Hampshire, coule au S., puis au N.-E., traverse l'État de Massachusetts, et se jette dans l'Atlantique à Newbury-Port. Il a été rendu navigable, sur un très-long parcours, par de nombreux canaux qui font éviter les chutes. Cours de 260 kil.

MERRITCH, v. de l'Hindoustan, principauté de Kolapour, près de la rive gauche de la Krischna, à 375 kil. S.-E. de Bombay, 105 O. de Beydjapour; 10,000 hab.

MERRY ou MÉDÉRIC (Saint), en latin *Medericus*, né près d'Autun au VIIe siècle, entra dans l'ordre de St Benoît; élu malgré lui abbé de St-Martin d'Autun, il quitta son couvent par humilité, et n'y rentra que sur les instances de ses frères. A la suite d'un pèlerinage qu'il fit au tombeau de St Denis, il mourut à Paris dans un oratoire de St Pierre, qui est devenu l'église de St-Merry. Fête, le 29 août.

MERSE. *V.* BERWICK (Comté de).

MERSEBOURG, v. des Etats prussiens (Saxe), ch.-l. de la régence et du cercle de son nom, sur la rive g. de la Saale, à 90 kil. S.-S.-E. de Magdebourg, 156 de Berlin; 11,000 hab. Papier, tabac, bière renommée. Belle cathédrale, renfermant le plus grand orgue de l'Allemagne et le tombeau en bronze de Rodolphe de Rheinfelden, vaincu et mort de ses blessures à Mœlsen, près de là, 1080. Victoire de Henri Ier l'Oiseleur sur les Hongrois, 934. Gymnase; haras royal. — La régence de Mersebourg, située entre celle de Magdebourg et de Francfort sur l'Oder, est divisée en 17 cercles; 10,206 kil. carr.; 806,124 hab.

MERS-EL-KÉBIR ou MARSALQUIVIR, anc. *Portus Magnus* (le nom arabe a le même sens), v. très-forte de l'Algérie; grand et bon port sur la Méditerranée, dans la prov. et à 8 kil. N.-O. d'Oran; par 35° 44' 21" lat. N. et 3° 1' 25" long. O; 4,000 hab. Les Français l'occupent depuis 1830. Services de bateaux à vapeur sur Marseille, Alger, Tanger, et Cadix.

MERSEN, lieu de l'anc. Austrasie, à 26 kil. N.-O. d'Aix-la-Chapelle. Célèbre par un traité entre Charles le Chauve et Louis le Germanique, en 869, pour le partage du royaume de Lorraine après la mort de Lothaire II.

MERSENNE (Marin), religieux Minime, né à Oizé (Maine) en 1588, m. à Paris en 1648, fut le condisciple de Descartes au collége de La Flèche, et resta toujours son ami. Il avait des connaissances très-étendues en géométrie, et les plus illustres mathématiciens de l'Europe, lui communiquaient leurs doutes et leurs découvertes. Il faisait de même avec eux : c'est ainsi qu'il soumit à Roberval le problème de l'aire de la cycloïde, à la solution duquel il avait échoué, et Roberval l'ayant résolu, Mersenne fit part de cette découverte à Descartes, qui se l'appropria en quelque sorte, en y appliquant une démonstration courte et de la plus grande simplicité. Le P. Mersenne a laissé : *Quæstiones celeberrimæ in Genesim*, Paris, 1623, in-fol.; *l'Impiété des déistes..., découverte et réfutée*, ibid., 1624, 2 vol. in-8°; *Questions théologiques, physiques, morales et mathématiques*, 1634, 2 vol. in-8°; *les Mécaniques de Galilée*, tra-

duites de l'italien, Paris, 1634, in-8°; *Harmonie universelle, contenant la théorie et la pratique de la musique*, Paris, 1636, in-fol.; *la Vérité des sciences contre les sceptiques et les pyrrhoniens*, Paris, 1638, in-12; *Cogitata physico-mathematica*, Paris, 1644, in-4°; *Universæ geometriæ mixtæque mathematicæ synopsis*, Paris, 1644, in-4°; *Novæ observationes physico-mathematicæ, quibus accessit Aristarchus Samius de mundi systemate*, Paris, 1647, in-4°. *V.* la Vie de Mersenne par le P. Hilarion de Coste, Paris, 1649, in-8°. C. N.

MERSEY, fleuve d'Angleterre, formé de la réunion de l'Etherow et du Goyt, à 6 kil. E. de Stockport, dans le comté de Chester, qu'il sépare de celui de Lancastre. Cours de 96 kil.; il reçoit la Tame, l'Irwell (les grands vaisseaux le remontent jusque là), et le Wewer. Navigation très-active. Vaste estuaire dans la mer d'Irlande, à 4 kil. au-dessous de Liverpool.

MERSEY, île sur la côte du comté d'Essex, à 68 kil. S. de Colchester. Pêche d'huîtres.

MERTHYR-TYDVIL, v. d'Angleterre (Glamorgan), dans le pays de Galles, sur la Taff à 35 kil. N.-N.-O. de Cardiff; chemin de fer et canal; 83,844 hab. Petit village avant 1755, ses riches mines de houille et de fer en ont fait pour cette production la ville la plus importante du pays; 6,000 personnes travaillent à la houille, et 11,000 au fer. Près de là sont les ruines du château *Morlais*, résidence de anciens rois de Brecon. C'est à Merthyr, dit-on, qu'a été lancée la première locomotive de chemin de fer, en 1804.

MERTON, vge d'Angleterre (Surrey), sur la Wandle, à 13 kil. S.-S.-O. de Londres; 1,914 hab. Imprimerie sur étoffes, fondée en 1774. Église très-ancienne. Restes d'un prieuré normand. Henri III y tint un parlement.

MÉRU, ch.-l. de cant. (Oise), arr. et à 26 kil. S. de Beauvais; 2,754 hab. Tabletterie, instruments aratoires, dentelles, tanneries, mégisseries.

MÉRULA (c.-à-d. *merle*), surnom d'une branche de la famille Cornelia. Parmi les magistrats qu'elle a fournis à la République romaine, il faut citer surtout: L.-Cornélius Mérula, consul, qui remporta, l'an 560 de Rome, 193 av. J.-C., une sanglante victoire sur les Boïens, près de Mutine (Modène); et L.-Cornélius Mérula, substitué, l'an 666 de Rome, à Cinna, dans le consulat; cité devant un tribunal après la rentrée de Marius dans Rome, il n'attendit pas le jugement, et se fit ouvrir les veines. O.

MÉRULA (George), en italien *Merlo*, savant critique et l'un des restaurateurs des bonnes études en Italie, né vers 1424 à Alexandrie, m. en 1494, vint se fixer à Milan, sur l'invitation du duc Louis Sforza, qui le chargea d'en écrire l'histoire. Il était grand censeur des ouvrages des autres, principalement de ceux qui étaient de sa profession. On lui doit: la 1re édition de *Martial*, Venise, 1470-72, in-4°; des *Rei rusticæ scriptores*, Venise, 1472; des *Comédies* de Plaute, Reggio, 1482, in-fol.; *In Philelphum Epistolæ II*, Venise, 1480, in-4°; *Antiquitatis vicecomitum mediolanensium libri X*, in-fol., sans date, réimprimé par Rob. Estienne, sous ce titre: *De gestis Ducum mediolanensium*, Paris, 1549, in-4°; des annotations sur Ovide, sur des oraisons de Cicéron; des traductions du grec en latin, entre autres celle de Xiphilin. C. N.

MERULA (Paul), historien et jurisconsulte, né à Dordrecht en 1558, m. en 1607, voyagea, pendant 9 années environ, en France, en Italie, en Allemagne, et en Angleterre; y visita les principales universités, et vint à La Haye, où il exerça la profession d'avocat. Appelé quatre ans après à Leyde, il y succéda à J. Lipse dans la chaire d'histoire, qu'il occupa pendant 15 ans. Ses principaux ouvrages sont: *Cosmographiæ generalis libri III, item Cosmographiæ particularis libri IV*, Anvers, 1605, in-4°; Amsterd., 1636, 6 vol. in-12; *Tydtresor*, c.-à-d. *Histoire ecclésiastique et politique*, depuis la naissance de J.-C. jusqu'à l'an 1200, continuée par son fils jusqu'en 1604, en hollandais, Leyde, 1627, in-fol.; *De la chasse et de la pêche*, en hollandais, 1605; *Opera varia posthuma*, Leyde, 1684, in 4°. C. N.

MERV-CHAH-DJIHAN. *V.* MARV-CHAH-DJIHAN.

MERVEILLES DU MONDE (Les sept). C'étaient, par ordre chronologique: les Jardins suspendus de Babylone, construits 2000 ans av. J.-C.; les Pyramides d'Egypte, 1200 ans; le Jupiter Olympien de Phidias, 400 ans; le Mausolée, 378 ans; le Phare d'Alexandrie, 285 ans; le Colosse de Rhodes, 280 ans; et le Temple de Diane à Ephèse, 103 ans. Philon de Byzance a décrit ces sept merveilles dans son ouvrage *de Septem orbis spectaculis*. — Dans le Dauphiné, on donne aussi le nom de *Sept merveilles* à sept objets remarquables: la Fontaine ardente, près de Grenoble; la Tour-sans-venin, sur le Drac; la Montagne inaccessible, près de Die; les Cuves de Sassenage; la manne de Briançon; le Pré qui tremble, îlot du lac Pelhotier; et la grotte de Notre-Dame de la Balme.

MERVEILLEUSES, femmes de la société élégante de Paris, à l'époque du Directoire, qui, en 1797, imaginèrent d'imiter le costume des anciennes Grecques; elles eurent des manteaux, des tuniques, des robes *à la grecque*. On leur donna, par plaisanterie, le nom de *merveilleuses*, qu'elles acceptèrent comme un éloge. L'imitation s'étendit jusqu'à la chaussure, et la plus merveilleuse parmi ces merveilleuses poussa la recherche, en chaussant le cothurne, jusqu'à orner de bagues de prix les doigts nus de ses pieds. Cette folle mode disparut avec le Directoire. Le souvenir s'en trouve consigné surtout dans la collection des caricatures si vraies et si spirituelles du peintre Carle Vernet.

MERVILLE (Pierre-François CAMUS, dit), poëte dramatique, né à Pontoise en 1783, m. en 1853, étudia d'abord la médecine; entraîné par son goût pour le théâtre, il se fit comédien, puis auteur. Il quitta la scène vers 1814, pour se livrer tout entier aux lettres. Ses principaux ouvrages sont: *les Deux Anglais*, jolie comédie en 3 actes, en prose, 1817; *la Famille Glinet, ou les Premiers temps de la Ligue*, en 5 actes, en vers, 1818, comédie dirigée contre l'exagération de l'esprit de parti, et qui obtint un très-grand succès; *les Quatre âges*, en 5 actes, en vers, 1822; *les Comptes de tutelle*, comédie-vaudeville en 1 acte, 1826 (en société avec Bayard), etc. Les ouvrages de Merville, bien conduits, sont presque toujours le développement d'une pensée philosophique; on y trouve une observation fidèle et judicieuse des mœurs de la société; mais le style en est faible et négligé, surtout dans les comédies en vers.

MERVILLE ou MERGHEIM, ch.-l. de cant. (Nord), arr. et à 14 kil. S.-E. d'Hazebrouck, sur la rive g. de la Lys, à la jonction du canal de la Bourre; 3,248 hab. Toiles, linge de table, velours; briqueteries, etc.

MERVINIA, nom latin du comté de MERIONETH.

MERWAN Ier, 4e calife Ommiade, 684-685, successeur de Moawia II, avait été d'abord secrétaire du calife Othman. Lors de son élection, il avait juré de laisser le pouvoir à Khaled, fils et frère des deux derniers califes, à l'exclusion de ses propres enfants. Au mépris de cette condition, il désigna, pour son successeur, son propre fils Abd-el-Mélek. La mère de Khaled, qu'il avait épousée, s'en vengea, en empoisonnant Merwan, ou, selon d'autres, en l'étouffant pendant son sommeil. Pendant son règne, qui ne dura que 10 mois, Merwan battit Abdallah, fils de Zobayr, qui avait été proclamé calife en Arabie et en Egypte, et soumit plusieurs chefs de la secte d'Ali, qui ne voulaient pas le reconnaître. D.

MERWAN II, petit-fils du précédent, 14e et dernier calife ommiade, surnommé *El-Himâr* (l'âne), succéda à Ibrahim, fils de Walid, qu'il avait déposé à Damas, 744. Bientôt un autre Ibrahim, fils de Mohammed, fils d'Ali, et petit-fils d'Abbas, fut reconnu dans le Khoraçan comme le calife légitime. Merwan le fit périr. Abdallah, oncle de cet Ibrahim et d'Aboul-Abbas, livra bataille, près de Mossoul, à Merwan, 749, qui fut vaincu; il se réfugia en Egypte, puis fut tué dans un combat, 750. Il était courageux, habile, mais il ne put sauver la dynastie ommiade, qui céda la place à celle des Abbassides, dont Aboul-Abbas fut le premier chef. D.

MERXPLAS, v. de Belgique (Anvers), à 7 kil. O.-N.-O. de Turnhout; 1,300 hab. Colonie pour la répression de la mendicité.

MÉRY-SUR-SEINE, ch.-l. de cant. (Aube), arr. et à 20 kil. O.-S.-O. d'Arcis-sur-Aube, sur la rive dr. de la Seine, qui y devient navigable; 1,419 hab. Bonneterie de coton. Comm. de grains et de planches. Élève d'abeilles aux environs. — Autrefois fortifié. Il fut presque entièrement brûlé à la suite du combat du 22 février 1814 entre les Prussiens et les Français.

MERZIG, v. des Etats prussiens (prov. du Rhin), à 33 kil. S. de Trèves, 15 N.-O. de Sarrelouis, à la jonction du Sellerbach et de la Saar; 3,200 hab. Belle église du XIIe siècle.

MESA (Julia), sœur de l'impératrice Julia Domna, femme de Septime Sévère, épousa Julius Avitus, consul en 209, et eut de lui Julia Soœmis, qui fut mère d'Héliogabale, et Julie Mammée, mère d'Alexandre Sévère. Après avoir fait proclamer Héliogabale à Emèse, elle l'amena à Rome, régna quelque temps sous son nom, lui fit adopter Alexandre Sévère, mais ne put le sauver de sa ruine; comme lui, elle périt massacrée par les soldats, 222.

MESAGNE, anc. *Messapia*, v. du roy. d'Italie (Prov. de Lecce), à 26 kil. S.-O. de Brindisi; 7,735 hab. Foires importantes. Commerce de grains et d'huile.

MESCHACÉBÉ fleuve d'Amérique. *V.* MISSISSIPI.

MESCHEHED, MESCHED ou MECHED, v. de Perse, ch.-l de la prov. de Khoraçan, sur un affluent du Tedjend, à 264 kil. N.-O. d'Hérat; 53,000 hab. Commerce de chevaux et de turquoises. Beaux mausolées de l'imam Reza et de Nadir-Chah. Fabr. de velours et pelisses de fourrure. Patrie de Ferdoucy. Près de là sont les ruines de *Thous*.

MESCHEHED-ALI ou IMAM-ALI, anc. *Alexandria* ou *Hira*, v. de la Turquie d'Asie (Irak-Arabi), près d'un bras de l'Euphrate, dans l'eyalet et à 133 kil. S. de Bagdad; 7,000 hab. Murs flanqués de tours. C'est un lieu de pèlerinage pour les musulmans Chiytes, qui pensent qu'Ali y fut enterré dans la mosquée. Elle possédait jadis un riche trésor, qu'on a transporté à Bagdad, pour le soustraire aux Wahabites. On montre aussi un monument qui passe pour le tombeau du prophète Ezéchiel. — Cette ville fut fondée par Alexandre le Grand.

MESCHEHED-HOSSEIN, IMAM-HOSSEIN ou KERBELA, anc. *Vologesia* ou *Bogalasus*, v. de la Turquie d'Asie, sur un bras de l'Euphrate, dans l'eyalet et à 98 kil. S.-O. de Bagdad; 8,000 hab. Là fut tué Hossein, fils d'Ali, dont le tombeau attire beaucoup de pèlerins chiytes.

MESEMBRIA, auj. *Misivri*, nom de deux villes de l'anc. Thrace : l'une, sur le Pont-Euxin, au S. de l'Hémus et au N. d'Apollonie; l'autre, sur la mer Egée, entre Maronée et le lac de Stentor.

MÉSENGUY (François-Philippe), né à Beauvais en 1677, m. en 1763, reçut les ordres mineurs, et occupa divers emplois au collége de Beauvais à Paris. Son ardent jansénisme lui fit ôter une place qu'il avait dans une des paroisses de Paris. Ses principaux ouvrages sont : *le Nouveau Testament*, avec notes, 1729, in-12, et 1752, 3 vol. in-12; *Vies des Saints*, 2 vol. in-4°, réimpr. en 1826, 2 vol. in-12; *Abrégé de l'histoire de l'Ancien Testament, avec des éclaircissements et des réflexions*, Paris, 1735-1753, 10 vol. in-12; *Exposition de la doctrine chrétienne*, 1744, 6 vol. in-12, qui fut condamnée par un bref de Clément XIII en 1761.

MESERITSCH (GROSS-), en morave *Mezericz-Welky*, v. des Etats autrichiens (Moravie), sur l'Oslawa, à 34 kil. S.-E. d'Iglau; 4,000 hab. Fabr. de draps. Commerce de grains. Château des princes de Lichtenstein.

MESERITSCH-WALACHISCH, en morave *Mezericz-Walasky*, v. des Etats autrichiens (Moravie), à 10 kil. E. de Weisskirch; 2,000 hab.

MESERITZ, v. des Etats prussiens, prov. et à 99 kil. O. de Posen, sur l'Obra; 4,600 hab. Tribunaux. Fabr. de draps, bonneterie, tanneries.

MÉSIE, *Mœsia*, contrée de l'Europe ancienne, bornée au N. par la Dacie, dont le Danube et la Save la séparaient, à l'O. par le Drin supérieur et l'Illyrie, au S. par les monts Scardus, Orbélus et Hémus, à l'E. par le Pont-Euxin; 900 kil. sur 200. Son territoire, assez montagneux et surtout très-marécageux (*Mésie* signifiait *marais*), était habité par diverses peuplades, dont les principales étaient les Mèses et les Scordisques. Les Grecs connurent fort mal la Mésie. Les Romains n'y pénétrèrent qu'après la réduction de la Macédoine, défirent les Scordisques l'an 135 av. J.-C., mais ne restèrent maîtres de tout le pays qu'au temps d'Auguste. Alors on en forma deux provinces : *Mésie supérieure* ou *première*, à l'O., entre le Drin et le Ciabros (Zibritz), ch.-l. Sardique, annexée plus tard au diocèse de Dacie; *Mésie inférieure* ou *seconde*, à l'E., entre le Ciabros et le Pont-Euxin, ch.-l. Marcianopolis, réunie dans la suite au diocèse de Thrace. La Mésie fait auj. partie de la Turquie d'Europe (Bosnie, Servie et Bulgarie).

MESLAY, ch.-l. de cant. (Mayenne), arr. et à 22 kil. S.-E. de Laval; 1,125 hab.

MESLE (LE), ch.-l. de cant. (Orne), sur la rive dr. de la Sarthe, arr. et à 28 kil. E.-N.-E. d'Alençon; 835 hab.

MESLIER (Jean), curé d'Estrépigny, en Champagne, né en 1678 dans le Rethélois, m. en 1733, se rendit célèbre par un écrit trouvé après sa mort, et intitulé : *Mon testament*, où, dans un style qualifié par Voltaire *style de cheval de carrosse*, il déclarait ne pas croire à la religion qu'il avait enseignée, et s'élevait contre les vérités du christianisme. Ce manuscrit fut publié, en 1762, sous le titre de *Testament de Jean Meslier*. D'Holbach est l'auteur du livre intitulé : *le Bon sens du curé Meslier*, 1772.

MESMER (François, ou, selon d'autres, Fréd.-Antoine), fondateur de la théorie du magnétisme animal, né en 1734 à Itzmang sur le lac de Constance, m. en 1815, étudia la médecine à Vienne, et y acquit le grade de docteur en 1766. Sa thèse, *de Planetarum influxu*, prétendait établir l'influence des corps célestes sur les corps animés, par l'intermédiaire d'un fluide subtil qui remplit tout l'univers. A partir de 1772, il commença, en commun avec le P. Hell, de faire des expériences sur l'aimant minéral, qu'il appliquait comme remède aux parties malades; puis il crut reconnaître que l'application des mains sur le corps produisait le même effet que l'aimant, et en conclut l'existence d'une force semblable à celle de ce minéral et dont les êtres animés étaient doués; il la nomma le *magnétisme animal*. Après plusieurs expériences faites sur des patients, il publia sa découverte dans une *Lettre à un médecin étranger sur la cuve magnétique*, Vienne, 1775. Appelé par l'électeur de Bavière à Munich, il retourna bientôt à Vienne, et y fonda un hôpital, pour y développer et perfectionner ses découvertes. En 1778, il alla à Paris, et y obtint tant de partisans, que le gouvernement lui proposa de lui acheter son secret, moyennant une rente annuelle de 20,000 livres. Mesmer refusa, et promit, en retour d'une souscription effectuée par son ami Bergasse, et qui lui rapporta plus de 340,000 livres, de communiquer sa méthode aux souscripteurs. Il n'a cependant jamais tenu sa promesse. Le gouvernement français nomma alors une commission pour examiner la doctrine et les expériences de Mesmer; on y voyait Bailly, Darcet, Franklin, A.-L. de Jussieu, Lavoisier. Ces savants ne nièrent pas certains faits surprenants; mais tous, excepté Jussieu, les attribuèrent à l'imagination ou à l'imitation. Depuis ce moment, Mesmer perdit une partie de son crédit; il fit encore un voyage en Angleterre, retourna ensuite en Allemagne, et mourut dans l'oubli à Meersburg en Souabe. La découverte de Mesmer paraît auj. hors de doute, bien qu'il ait employé les plus grossiers moyens du charlatanisme pour la propager. On a de lui : *Mémoire sur la découverte du magnétisme animal*, Paris, 1779, in-12; *Précis historique des faits relatifs au magnétisme*, Lond., 1781, in-8°; *Histoire abrégée du magnétisme animal*, Paris, 1783, in-8°; *Mémoire de Mesmer sur ses découvertes*, ibid., 1799, in-8°; *Mesmerismus, ou Système du magnétisme animal*, en allemand, Berlin, 1815, 2 vol. in-8°. *V.* Bersot, *Mesmer ou le Magnétisme animal*, 1 vol. in-12. E. S.

MESMES (Jean-Jacques de), seigneur de Roissy, né d'une anc. famille de Béarn en 1490, m. en 1569, professa le droit à Toulouse dès l'âge de 20 ans, eut la confiance de Catherine de Foix, épouse de Jean d'Albret, et revendiqua pour elle avec succès la portion de la Navarre dont s'était emparé Ferdinand le Catholique. François Ier le nomma lieutenant civil au Châtelet de Paris, maître des requêtes en 1544, enfin Ier président du parlement de Normandie. Henri II l'appela au conseil d'Etat. De Mesmes négocia le mariage de Jeanne d'Albret avec Antoine de Bourbon

MESMES (Henri de), fils du précédent, seigneur de Malassise, né à Paris en 1532, m. en 1596, professa le droit à Toulouse à 16 ans. Henri II l'envoya de 1557 à 1559 chez les Siennois, qui le nommèrent podestat, et, à son retour, le fit conseiller d'Etat. Sous Charles IX, il fut garde du trésor des chartes, et l'un des négociateurs de la paix de St-Germain, dite *boiteuse et mal assise*, avec les protestants, 1570. Sous Henri III, il se retira de la cour. Il était fort instruit, et lié avec les érudits de son temps, Turnèbe, Lambin, Pibrac, etc. Ses *Mémoires* ont été imprimés dans le *Conservateur* de 1760. J. T.

MESMES (Claude de). *V.* AVAUX.

MESMES (Jean-Antoine de). *V.* AVAUX.

MESMES (Jean-Jacques de), neveu de Claude, né à Paris vers 1640, m. en 1688, fut président à mortier au parlement de Paris en 1672, et membre de l'Académie française en 1676.

MESMES (Jean-Antoine de), né à Paris en 1661, m. en 1723, fut d'abord substitut du procureur-général au parlement de Paris dès 1679, puis conseiller en 1687, président à mortier en 1688; devint premier président du parlement de Paris en 1712. A la mort de Louis XIV, partisan des princes légitimés, il fit quelque opposition au duc d'Orléans. Ses remontrances à l'occasion du système de Law et de l'élévation de Dubois à l'archevêché de Cambrai valurent au parlement en masse un exil à Pontoise. On a son éloge par Dalembert. J. T.

MESMIN (St), *Maximinus*, 2e abbé de Mici, près d'Orléans. Fête, le 15 décembre.

MESNA ou BAGHERMÉ, v. d'Afrique (Nigritie centrale), capit. d'un Etat de même nom, situé entre le Darfour, le Darkoulla, le Bournou, l'Ouadi-el-Ghazel et le Berghou, à l'E. et au S. du lac Tchad.

MESNAGER (Nicolas), diplomate, né à Rouen en 1658, m. en 1714, fut chargé par Louis XIV de conclure pour la France plusieurs traités de commerce avec l'Espagne et

la Hollande, 1705-1707, négocia à Londres en 1711 les conditions préliminaires de la paix, et signa en 1713, avec le maréchal d'Uxelles et l'abbé de Polignac, la paix d'Utrecht, qu'il avait préparée par son talent.

MESNIL-SUR-L'ESTRÉE, vge (Eure), arr. et à 35 kil. N.-N.-E. d'Évreux, sur l'Avre; 612 hab. Importante papeterie.

MÉSOCHORES (du grec *mésos*, qui est au milieu, et *koros* chœur), musiciens qui, chez les anc. Grecs, présidaient les concerts et battaient la mesure avec les pieds. C'était aussi le nom de ceux qui, dans les jeux publics de Rome, donnaient le signal des applaudissements.

MÉSOPOTAMIE, *Mesopotamia* (c.-à-d. *entre les fleuves*), contrée de l'Asie ancienne, tirait son nom de sa situation entre l'Euphrate à l'O. et le Tigre à l'E., et confinait à l'Arménie au N., à la Syrie à l'O., à la Babylonie au S., à l'Assyrie à l'E. On distinguait : 1° la MÉSOPOTAMIE SUPÉRIEURE, au N., du Mygdonius au Tigre, région fertile et bien peuplée, subdivisée en *Syrie des rivières*, depuis l'Euphrate à l'E. jusqu'au Chaboras, et *Mygdonie*, depuis le Chaboras jusqu'au Tigre, v. princip. : Nisibis, Edesse, Harran ou Carrhes, Amida; 2° la MÉSOPOTAMIE INFÉRIEURE ou ARABIE TRANSEUPHRATÉSIENNE, au S. de l'Euphrate, région à peu près déserte, parcourue par des Arabes nomades; v. princip. : Cunaxa. A la fin de l'empire romain, la Mésopotamie supérieure forma 2 provinces du diocèse d'Orient : la *Mésopotamie*, ch.-l. Amida; et l'*Osroène*, ch.-l. Edesse. La Mésopotamie inférieure appartenait aux Sassanides de la Perse. Le nom de Mésopotamie eut plutôt rapport à la configuration physique du pays qu'à sa division politique. Ce fut une région soumise successivement aux rois d'Assyrie, de Babylone, de Perse, et aux Séleucides, et longtemps disputée entre les Romains et les Parthes. Elle répond à l'*Al-Djézirèh* de la Turquie d'Asie, ou partie des eyalets de Diarbékir, Alep et Bagdad.

MESRAIM ou MISRAIM, nom que l'Ecriture sainte donne à l'Egypte.

MESRATAH ou MESURATA, v. de la régence et à 17 kil. E. de Tripoli, près de la Méditerranée. Commerce actif avec l'intérieur de l'Afrique et l'Egypte.

MESROB (Saint), surnommé *Maschdotz*, célèbre docteur arménien du ve siècle, m. en 441, secrétaire du patriarche Nersès Ier et du roi Varaztad, puis coadjuteur du patriarche Sahag en 390, inventa l'alphabet arménien avec l'aide d'Isaac le Grand, traduisit le Nouveau Testament d'un style pur, facile et en même temps très-élégant, établit partout des écoles, inventa pour les Ibériens ou Géorgiens l'alphabet dit *Khoutzouri*, et celui des Aghouan ou Albaniens, qui n'est pas connu. Il composa, en outre, plusieurs *Prières*, qui se trouvent dans l'Eucologe ou Bréviaire arménien, des *Lettres instructives*, des *Hymnes*, etc. C—A.

MESSALA, nom d'une branche de la famille Valéria de Rome, ainsi appelée de Valérius Messala, son chef, qui reçut ce surnom pour s'être emparé de *Messana* (Messine) l'an 491 de Rome, 262 av. J.-C.

MESSALA CORVINUS (Marcus-Valérius), célèbre orateur romain, né l'an 695 de Rome, 58 av. J.-C., m. l'an 762 de Rome, protecteur et ami de Tibulle, fut proscrit par les triumvirs, sous prétexte d'avoir été le complice des meurtriers de César, l'an 710 de Rome. Il combattit à Philippes avec le parti républicain, et s'attacha ensuite à Octave, qui le prit pour collègue dans le consulat, l'an 732. Deux ans avant sa mort, il perdit entièrement la mémoire. Quintilien loue le plan, la correction et l'élégance de ses *Déclamations*, qui sont auj. perdues. On a attribué sans raison à Messala un opuscule intitulé : *de Progenie Augusti*, 1540.

MESSALINE (Valérie), arrière-petite-fille d'Octavie, la sœur d'Auguste, épousa, malgré ses dérèglements, Claude, héritier présomptif de l'empire, et en eut Octavie et Britannicus. De concert avec l'affranchi Narcisse, elle fit tuer son beau-père Appius Silanus, qui avait dédaigné sa folle passion, puis la fille de Germanicus, Julie, une autre Julie, nièce de l'empereur, Poppée, mère de l'impératrice de ce nom, Valérius Asiaticus, et une foule de dames romaines et de riches citoyens; elle s'appropria ainsi les jardins qui avaient appartenu autrefois à Lucullus, mille autres domaines ou trésors. Après avoir souillé le palais impérial de débauches que Juvénal a flétries, elle osa épouser publiquement, du vivant de Claude, Silius, consul désigné; mais Narcisse, sur un ordre arraché à son faible maître, la fit tuer, l'an 801 de Rome, 48 ap. J.-C.

MESSALINE (Statilie), petite-fille du consul Statilius Taurus, épousa en quatrièmes noces l'empereur Néron, l'an 818 de Rome, 65 de J.-C. Après la mort de ce prince, elle intrigua pour épouser Othon; déçue dans son espoir, elle se consacra aux lettres.

MESSANE, *Messana*, auj. *Messine*, anc. v. de Sicile, à l'extrémité N.-E., près du cap Pélore, séparée de l'Italie par le détroit de Sicile. Fondée par des habitants de Cumes, sous le nom de *Zancle*, elle reçut, en 667 av. J.-C., une colonie de Messéniens, qui lui donnèrent leur nom. Elle fut prise en 495 par Anaxilas, tyran de Rhégium. L'occupation de Messane par les Mamertins, que soutinrent ensuite les Romains, amena la Ire guerre punique, en 264, à la suite de laquelle la Sicile devint province romaine. Ce fut à Messane que le préteur Verrès fit mettre en croix Gavius.

MESSAPIE, *Messapia*, contrée de l'Italie ancienne, au S.-E., dans la Grande-Grèce, le long de la mer Adriatique, entre l'Apulie et l'Iapygie, était habitée au N. par les Peucétiens ou Pédicules, au S. par les Calabres et les Messapiens; v. princip. : Tarente, Brindes, Acherontia, Sturnes, Matéoles. Sous Auguste, la Messapie fut comprise dans la 2e région de l'Italie. C'est aujourd'hui la province de Lecce.

MESSE, nom dérivé de *missio* (renvoi), parce qu'avant de la commencer, on éloignait les catéchumènes et les pénitents. C'est la solennité essentielle du culte catholique, en ce qu'elle est la célébration du sacrifice, commémoration de la Cène. Le Sacramentaire du pape Grégoire le Grand en a réglé les prières. Les calvinistes et les luthériens rejettent la Messe, parce qu'ils nient, les uns la présence réelle, les autres la transsubstantiation. — On donnait, avant la Révolution, le nom de *Messe rouge* à la messe célébrée pour la rentrée du Parlement de Paris, dont les membres portaient la robe rouge, et qui y assistaient en costume.

MESSÈNE, auj. *Mavromati*, v. de l'anc. Grèce (Péloponèse), capit. de la Messénie, vers le centre, près du Pamisus, fondée par Epaminondas en 370 av. J.-C. Elle était entourée de fortes murailles, munies de tours, et commandée par le mont Ithôme, qui lui servait de forteresse du côté du N., et sur lequel on avait érigé un temple à Jupiter. L'enceinte immense de Messène, signalée par Pausanias comme la plus belle construction en ce genre, et comparée aux enceintes de Babylone et de Suze, subsiste encore en partie sur une étendue de 16 kil.; elle embrasse le mont Ithôme, plusieurs monticules, et une grande vallée cultivée, où sont éparses les ruines antiques. F—T.

MESSÉNIE, *Messenia*, contrée du Péloponèse, au S.-O. entre la Laconie à l'E., la Méditerranée au S., la mer Ionienne à l'O., l'Arcadie au N.; 67 kil. sur 53. Traversée par la chaîne de l'Ithôme, et arrosée par le Pamisus et la Néda; v. princip.: Pylos (Navarin), Méthone (Modon), Corone (Coron), Messène (Mavromati), Stényclaros (Nisi), Ira. Occupée anciennement par les Héraclides, la Messénie eut pour premier roi Cresphontes, qui s'établit à Stényclaros. Son fils Epytus donna son nom à toute la dynastie des Epytides. Les Messéniens soutinrent trois guerres fameuses contre Sparte. Dans la Ire, 744-724, les Spartiates surprirent la ville d'Amphéia; les Messéniens, conduits par le roi Euphaès, s'épuisèrent à entretenir des garnisons dans les villes, et ne purent cultiver leurs champs; le dévouement d'Aristodème, qui, pour obéir à un oracle, sacrifia sa fille, ne put les sauver. Ils durent se soumettre; le vainqueur leur imposa l'obligation de livrer chaque année la moitié de leurs récoltes, et de porter le deuil à la mort des rois de Sparte. La 2e guerre, 684-668, fut suscitée par Aristomène (*V. ce mot*). Les Spartiates, souvent battus, consultèrent l'oracle de Delphes, qui leur enjoignit de demander un général aux Athéniens. Ceux-ci, par dérision, envoyèrent un poëte boiteux, Tyrtée, dont les chants enflammèrent le courage des Spartiates, qui cependant essuyèrent une défaite à Stényclaros. Mais la trahison d'Aristocrate, roi d'Arcadie et allié d'Aristomène, les rendit vainqueurs dans une 2e rencontre. Les Messéniens se retirèrent sur le mont Ira, et s'y défendirent pendant onze ans. Aristomène parvint à franchir les lignes des assiégeants, et alla mourir à Rhodes. Tous les Messéniens furent réduits en esclavage, excepté ceux de Pylos et de Méthone, qui allèrent s'établir à Zancle, en Sicile. La 3e guerre eut lieu de 465 à 457. A la suite d'un tremblement de terre qui ne laissa debout à Sparte que six maisons, les Messéniens et les Hilotes se soulevèrent, et marchèrent sur Lacédémone; repoussés par Archidamus, ils se retranchèrent sur le mont Ithôme; après une défense de neuf années, ils obtinrent de sortir librement du Péloponèse. Athènes les accueillit, et leur donna Naupacte. En 370, Epaminondas, vainqueur des Lacédémoniens à Leuctres, rappela les Messéniens épars, et les remit en possession de leurs terres. Plus tard, la Messénie entra dans la ligue achéenne, dont Dinocrate (*V. ce mot*) la fit sortir. Elle

passa, avec le reste de la Grèce, sous la domination romaine. F—T.

MESSÉNIE (Golfe de), *Messeniacus sinus*, formé par la Méditerranée sur la côte S. du Péloponèse, entre la Laconie à l'E. et la Messénie à l'O., depuis le cap Acritas jusqu'au cap Ténare. Auj. golfe de *Calamata*.

MESSÉNIE (Nomarchie de), division administrative du royaume de Grèce, dans la Morée; 101,271 hab. Ch.-l., *Calamata;* superf., 3,348 kil. carrés.

MESSENIUS (Jean), historien suédois, né en 1584 à Vadstena (Ostro-Gothie), m. en 1637, professa le droit à l'Université d'Upsal, passa ensuite au tribunal supérieur de Stockholm, fut accusé de correspondances secrètes avec Sigismond, roi de Pologne, et avec les Jésuites, et subit dans un château de Finlande, de 1616 à 1635, une détention, durant laquelle il se livra aux études historiques. On a de lui : *Scondia illustrata*, Stockholm, 1710-14, 14 vol. in-fol.; *Chronicon episcoporum per Sueciam, Gothiam et Finlandiam*, ibid., 1611; *Chorographia Scandinaviæ*, ibid., 1615, in-8°, etc.

MESSEI (Saint-Gervais de), ch.-l. de cant. (Orne), arr. et à 17 kil. N. de Domfront; 527 hab.

MESSIDOR, dixième mois de l'année républicaine française; il commençait le 19 juin, et finissait le 18 juillet. Son nom venait de *Messis*, moisson, parce que c'est l'époque où commence la moisson des céréales, sous le climat de Paris.

MESSIE, c.-à-d. en hébreu *oint*, a le même sens que *Christ* en grec (*V.* Christ).

MESSIER (Charles), astronome, né à Badonviller (Lorraine) en 1730, m. en 1817, fut employé chez le géographe Delisle, puis commis au dépôt des cartes de la marine, et entra à l'Académie des sciences en 1770. Messier n'a fait qu'observer pendant toute sa vie, sans jamais calculer ses observations. Il s'est surtout occupé des comètes, dont il a découvert un assez grand nombre, des éclipses, des taches du soleil. Il n'a laissé aucun ouvrage; ses observations se trouvent dans les Mémoires de l'Académie et dans la *Connaissance des temps*. V.

MESSIER, *Messarius* (de *messis*, moisson), nom donné, avant la Révolution, à l'homme que chaque commune chargeait de garder les fruits avant la récolte, et qu'elle rendait responsable des délits. C'était une sorte de garde champêtre. Maintenant, dans certains pays de vignobles, les vignerons nomment encore, entre eux, à l'époque de la maturité des fruits, des messiers temporaires, dont les fonctions sont gratuites.

MESSIN (Pays), *Metensis pagus*, pays de l'anc. France (Lorraine), ch.-l. *Metz*. Il se divisait en 2 parties, que séparait le bailliage de Dieuze du duché de Lorraine : la 1re était bornée au N. par le duché de Luxembourg et l'électorat de Trèves, à l'E. et au S. par divers bailliages du duché de Lorraine, à l'O. par le duché de Bar; la 2e était comprise entre l'Alsace à l'E., la principauté de Salm au S.-E., et le duché de Lorraine de tous les autres côtés.

MESSINE, anc. *Zancle, Messana*, v. forte de Sicile, à la pointe N.-E. de cette île. Port militaire et de commerce, le premier de l'Italie méridionale, sur le Phare ou détroit de son nom, à 210 kil. E. de Palerme; par 38° 11′ 3″ lat. N. et 13° 14′ 30″ long. E.; 103,321 hab. Ch.-l. de préfecture. Archevêque et archimandrite catholiques. Port franc. Cours et tribunaux criminels, civils, et de commerce. Facultés de belles-lettres, sciences et philosophie, droit, et médecine; collége royal, séminaire; 4 bibliothèques. Ecole de navigation. Consulats étrangers; banque. Messine est agréablement située en amphithéâtre sur la rive O. du port, et assez bien bâtie; elle est entourée d'une muraille, et défendue par une citadelle de construction moderne, et par les forts de San-Salvador et de la Lanterne. Le port est formé par une langue de terre semi-circulaire, dite *bras de St-Renier*, dont l'extrémité se rapproche vers le N. jusqu'à 700 mèt. de la côte; le bassin a 6 kil. 1/2 de tour. On remarque : la cathédrale, bâtie par le comte Roger, et dont la place est ornée d'une belle fontaine et de la statue équestre de Charles II; le palais archiépiscopal; le grand hôpital; la belle promenade du *Corso;* le phare qui donne son nom au détroit; l'hôtel de ville (*Palazzo senatorio*), etc. Export. de soie grége, soieries, laines, fruits frais et secs, blé, huile, vins, soufre, etc. Gr. pêche. —. Messine fut assiégée inutilement par Charles d'Anjou, après le massacre des Vêpres siciliennes, 1283, et, en 1675, par les Espagnols, que le duc de Vivonne et Duquesne battirent en vue du port. Elle eut beaucoup à souffrir d'une peste en 1743, et d'un tremblement de terre qui enleva 40,000 personnes en 1783. Une révolte contre le roi de Naples, en 1848, lui attira un bombardement.

MESSINE (Province ou préfecture de), division administrative de la Sicile, entre la mer Tyrrhénienne au N., les prov. de Palerme à l'O., de Catane au S., le phare de Messine à l'E., à 4,402 kil. carr., 135 kil. sur 40, et 394,803 hab. Ch.-l. *Messine;* v. princip., Castro-Reale, Patti, Mistretta, Taormina. Sol montagneux, fertile en lin, chanvre, fruits et soie. Les îles Lipari font partie de cette province.

MESSINE (Détroit ou Phare de Messine), anc. *Siculum fretum*, détroit de la Méditerranée, entre l'Italie et la Sicile; il unit la mer Tyrrhénienne à la mer Ionienne; largeur, de 3 à 7 kil. Il est traversé, 4 fois par jour, par des courants contraires, qui en rendaient la navigation très-redoutée des anciens. On y remarque les rochers de Scylla et le gouffre de Charybde, écueils célèbres dans l'antiquité.

MESSINES, en flamand *Meessen*, v. de Belgique (Flandre occidentale), à 9 kil. S. d'Ypres; 1,460 hab. Maison royale d'éducation pour les filles de militaires, établie par Marie-Thérèse, en 1776, dans une anc. abbaye de bénédictins.

MESSIRE, titre qui ne se donnait d'abord qu'aux chevaliers, et qui était l'équivalent de Monseigneur. Les femmes s'en servaient aussi en adressant la parole à leurs maris, ou en parlant d'eux. Plus tard, les nobles, les hommes d'église et de robe, le prirent dans les actes qu'ils passaient.

MESSIS, v. de la Turquie-d'Asie. *V.* Mopsueste.

MESSIS (Quintin). *V.* Matsys.

MESTRE, v. des Etats autrichiens (Vénétie), à 9 kil. O. de Venise, au milieu d'un marécage; 6,500 hab. Pays malsain. Un pont de 222 arches, long de 3,600 mèt., sert de passage au chemin de fer de Venise à Vérone; il a été construit, de 1841 à 1845, sur 80,000 pilotis, et a coûté 6 millions de fr.

MESTRE-DE-CAMP, anc. grade dans la cavalerie française, correspondant à celui de colonel. Il fut créé sous François Ier, et subsista jusqu'en 1788. On appelait *mestre-de-camp-général de la cavalerie* un officier-général institué en 1552, et remplaçant le colonel-général en cas d'absence; et *mestre-de-camp-général des dragons*, un officier créé en 1558, ayant les mêmes pouvoirs que le colonel-général de cette arme, et marchant immédiatement après lui : ces deux charges furent supprimées en 1791. Il y eut aussi, aux XVIe et XVIIe siècles, des mestres-de-camp d'infanterie, qui commandèrent les régiments et reçurent ensuite le titre de *colonel*.

MÉSUÉ (Jean ou Jahiah-Ibn-Masouia), médecin arabe, né à Khouz près de l'anc. Ninive, m. en 855, était chrétien nestorien, et commença par étudier la théologie à Bagdad. Puis il se borna à la médecine, et l'enseigna publiquement. De son école sortirent des médecins estimés. Protégé par Aroun-Al-Raschid et Al-Mamoun. Il a laissé des traités sur les bains, les aliments, les fièvres, etc. Ses Œuvres ont été publiées en latin par Marini, sous le titre de : *Opera omnia*, Venise, 1562, et 1602, in-fol.

MESURADO ou MONTSERADO, riv. de la Guinée septentrionale, sort du pays des Mandingues, coule au S.-O., et se jette dans l'océan Atlantique, au N.-E. du cap de son nom.

MESURADO, cap de la Guinée supérieure, sur la côte des Graines; par 6° 20′ lat. N. et 13° long. O.

MESURATA. *V.* Mesratah.

MESVRES, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), arr. et à 13 kil. S. d'Autun; 186 hab.

MÉTA, riv. de l'Amérique du Sud, naît dans les Andes, coule au N.-E., et se jette dans l'Orénoque au-dessous de San-Borja. Cours de 800 kil. (N.-Grenade et Vénézuéla).

MÈTA, borne dans les cirques romains. Il y en avait trois, placées de front, sur un stylobate, à chaque extrémité de l'Epine (*V. ce mot*), pour marquer l'endroit où les coureurs devaient tourner. Elles avaient la forme d'un cône cylindrique fort allongé, surmonté d'un œuf, en l'honneur de Castor et Pollux. Ces bornes furent originairement en bois; on les fit ensuite en pierre, puis en marbre, et, depuis Claude, on les dora. C. D—Y.

METÆ, nom de Metz dans le latin du moyen âge.

METAGITNION, 2e mois de l'année athénienne (mai ou juillet), dans lequel les habitants du bourg de Mélite célébraient les *Métagitnies* en l'honneur d'Apollon, pour rappeler qu'ils s'étaient transportés dans un bourg voisin, à Diomée (du grec *meta*, près, et *geitnia*, voisinage).

METAGONIUM, cap de l'Afrique septentrionale (Numidie), auj. *Capo de Tres-Forças*, tire ce nom de sa forme, qui le fait ressembler à une fourche à trois pointes.

METALLUM, nom latin de Melle.

MÉTAPHRASTE (Siméon le), hagiographe du xe siècle,

né à Constantinople, fut proto-secrétaire de l'empereur Léon, grand-logothète, puis maître du palais. Il a rassemblé les Vies de 122 saints, éparses dans les monastères et les archives des églises, et a retouché sans discernement le style des premiers auteurs, afin de le rendre plus uniforme. Cette compilation, où il a supprimé des faits pour en ajouter d'autres parfois moins authentiques, a peu de valeur. Un moine, Agapius, a publié un extrait de l'ouvrage du Métaphraste sous le titre de : *Liber dictus Paradisus, seu illustrium sanctorum vitæ, desumptæ ex Simeone Metaphraste*, en grec, Venise, 1541, in-4°. Les Vies principales ont été insérées, en grec et en latin, dans les *Acta sanctorum* des Bollandistes.

MÉTAPONTE, *Metapus, Metapontum*, auj. *Torre di Mare*, v. de l'Italie ancienne (Grande-Grèce), sur la côte E. de la Lucanie, près de l'embouchure du Bradanus. Fondée, selon la tradition, par Nestor ou par Epéus, elle fut détruite au VIe siècle av. J.-C. par les Samnites, et reçut ensuite une colonie de Sybaris. Pythagore y fonda son Institut, et y mourut. Les Romains la prirent en 270 av. J.-C.; elle se déclara pour Annibal, et fut reconquise en 207. Le port est auj. un lac, *lago di Santa Pelagina*; on voit encore une église dite *de Samson*, d'où l'on a tiré de belles terres cuites, et, sur une éminence qui était probablement l'Acropole, 15 colonnes d'un temple que les habitants du pays appellent la *Table des Paladins*. B.

MÉTASTASE (Pierre-Antoine-Dominique-Bonaventure Trapassi, dit), célèbre poëte italien, né à Assise (Etats de l'Eglise) en 1698, d'une famille d'artisans, m. à Vienne en 1782, fut pris en affection par le jurisconsulte Gravina, qui le fit instruire et lui légua sa fortune en mourant, 1718. Dès l'âge de 14 ans, il composa une tragédie, *Giustino*, imitation servile des anciens. Une tragédie lyrique, *Didone abbandonata*, jouée à Naples en 1724, avec la musique de Sarti, excita un vif enthousiasme. L'empereur Charles VI attira Métastase à Vienne, 1730, et lui donna le titre de *Poeta Cesareo*, avec une pension de 3,000 florins : à cette époque brillante de la vie du poëte appartiennent *Giuseppe riconosciuto*, *Demofonte*, la *Clemenza di Tito*, et l'*Olimpiade*, que toute l'Italie surnomma *la Divine*. Marie-Thérèse lui continua les mêmes faveurs que son père. Les Œuvres de Métastase ont été publiées à Turin, 1757, 14 vol. in-4°; à Paris, 1780-82, 12 vol. gr. in-8°; à Gênes, 1802, 6 vol. in-8°; à Florence, 1819-23. Elles contiennent 63 tragédies lyriques et opéras, 12 oratorios ou mélodrames sacrés, 48 cantates, une foule d'élégies, d'idylles, de sonnets, etc.; et, en prose, les *Analyses des poétiques d'Aristote et d'Horace*, des *Observations sur le théâtre grec*, et une *Correspondance* intéressante. Richelet a donné une traduction française anonyme d'une partie des pièces de Métastase. Ce poëte avait le génie fécond, l'imagination mobile, la sensibilité délicate. Il réussit peu dans le genre tragique, qu'il affectionnait le plus; mais il est sans rival pour le drame lyrique, qu'il a élevé en Italie à la même hauteur que Quinault en France : son action et son dialogue ont du mouvement; il a su combiner les prétentions de la musique et celles de la poésie. Cependant, il n'a pu éviter les imperfections naturelles au genre de l'opéra, les traits superficiels, la monotonie dans les intrigues, les caractères et les situations. Dans l'oratorio, où il avait plus d'indépendance, il est aussi plus parfait : les caractères y sont vrais et variés, l'action touchante ou sublime. Le grand mérite de Métastase, c'est la pureté parfaite, la grâce et l'élégance soutenues de la diction, la douceur ravissante des vers; nul poëte n'a une versification plus facile, plus mélodieuse, plus musicale. B.

MÉTAURE, anc. *Metaurus*, auj. *Metauro* ou *Marro*, riv. du royaume d'Italie, naît à Lemole, passe par San-Angelo-in-Vado, Urbania, et Fossombrone, et se jette dans l'Adriatique, à 2 kil. S.-O. de Fano. Cours de 70 kil. Claudius Néron et Livius Salinator, gagnèrent sur ses bords, l'an 546 de Rome, 207 av. J.-C., pendant la 2e guerre punique, une célèbre bataille, où les Carthaginois furent complétement défaits, et Asdrubal, leur chef, tué. —Sous le 1er Empire français, le Métaure donna son nom à un département du royaume d'Italie; ch.-l. *Ancône*.

MÉTÉLIN, anc. *Lesbos*, île de la Turquie d'Asie, dans l'Archipel, sur la côte O. de l'Anatolie. *V.* Lesbos.

MÉTÉLIN ou CASTRO, anc. *Mitylène*, v. capit. de l'île de Métélin, sur la côte E.; 7,000 hab. Château-fort.

METELLINUM, nom latin de Médellin.

MÉTELLUS (Les), branche de la famille plébéienne des Cæcilius, fournit un grand nombre de personnages illustres de l'anc. Rome.

MÉTELLUS (L. Cæcilius), consul romain l'an 502 de la ville, 251 av. J.-C., puis proconsul, battit à Panorme les Carthaginois, qui croyaient la 1re guerre punique terminée à leur profit, et qui avaient fait Régulus prisonnier. Il obtint le triomphe, et y fit paraître 120 éléphants pris sur l'ennemi. Il perdit la vue en sauvant le Palladium dans un incendie.

MÉTELLUS (Q. Cæcilius), dit *le Macédonique*, préteur romain, battit Andriscus, et réduisit la Macédoine en province romaine, l'an 605 de Rome, 148 av. J.-C., puis défit les Achéens à Scarphée, 147. Il fut consul en 610 (143), proconsul en Espagne, censeur, et vit ses quatre fils arriver aux dignités les plus hautes.

MÉTELLUS (Q. Cæcilius), dit *le Numidique*, fils du précédent, étudia à Athènes sous Carnéade, fut questeur l'an 627 de Rome, 126 av. J.-C., tribun en 632 (121), édile en 635 (118), préteur en 638 (115), gouverneur de Sicile en 639 (114), consul en 644 (109), et reçut la direction de la guerre contre Jugurtha. Il battit ce prince sur les bords du Muthul, lui prit Cirta, Vacca, et autres villes, et allait le réduire complétement, quand son lieutenant Marius (*V. ce mot*) le supplanta. Il reçut néanmoins le triomphe. Censeur quelques années après, il déploya une sévérité qui lui fit beaucoup d'ennemis, fut exilé, en l'année 100, par les intrigues de Marius et de Saturninus, mais ne tarda pas à être rappelé. Ses Harangues, ses Lettres, et d'autres ouvrages qu'il avait composés, sont perdus, ainsi que sa Vie par Plutarque. B.

MÉTELLUS PIUS (Q. Cæcilius), fils du précédent, fit ses premières armes en Afrique sous son père. Plus tard, ses démarches pour le faire rappeler de l'exil lui valurent le surnom de *Pius*. Pendant la Guerre Sociale, il battit le général samnite Pompédius Silo. Les guerres civiles l'obligèrent de quitter l'Italie, où il ne revint qu'au triomphe de Sylla. Consul l'an 672 de Rome, 81 av. J.-C., il alla en Espagne combattre Sertorius, dont il balança quelque temps la fortune. Il était grand-pontife quand il mourut, l'an 689 (64). B.

MÉTELLUS (Q. Cæcilius), dit *Creticus*, consul l'an 684 de Rome, 69 av. J.-C., soumit l'île de Crète, l'an 690 (63).

MÉTELLUS NÉPOS (Q. Cæcilius), fils d'un Métellus qui avait soumis les îles Baléares, fut tribun du peuple, l'an 690 de Rome, 63 av. J.-C., et l'un des adversaires de Cicéron. Il se réconcilia cependant avec lui, et devint consul.

MÉTELLUS CÉLER (Q. Cæcilius), préteur l'an 689 de Rome, 64 av. J.-C., se servit de son autorité pour sauver Rabirius de la fureur du peuple qui demandait sa mort. Il fut proconsul dans la Gaule Cisalpine, puis collègue de Pompée dans le consulat l'an 693 (60), et s'opposa de toutes ses forces aux triumvirs.

MÉTELLUS SCIPION (Q. Cæcilius), petit-fils de Scipion Nasica, fut adopté par Métellus Pius, devint consul l'an 701 de Rome, maria sa fille Cornélie à Pompée, qu'il suivit dans la guerre civile, et, après la mort de son gendre, continua la lutte contre César en Afrique avec Caton et Juba, fut battu à Thapsus, et se tua l'an 707.

METEMPSYCOSE. *V. Supplément.*

METENSIS PAGUS, nom latin du pays Messin.

MÉTÉQUES. *V.* Solon.

MÉTHODISTES, secte protestante. *V.* Wesley.

MÉTEZEAU (Clément), architecte et ingénieur, né à Dreux dans le XVIe siècle, fit la partie de la galerie du Louvre qui commence au bâtiment du Jardin de l'Infante, et s'étend jusqu'au pavillon Lesdiguières. En 1612, il commença l'église (auj. temple) de l'Oratoire de la rue St-Honoré, et ne la finit pas. Comme ingénieur, il conçut et exécuta la fameuse digue de La Rochelle, 1627-28, lors du siége de cette ville par Richelieu. C'est à cet ouvrage qu'il doit principalement sa célébrité.

MÉTHODIUS (Saint), surnommé *Eubulius*, successivement évêque d'Olympe, de Patara et de Tyr, fut exilé par les Ariens, et souffrit le martyre en 312. Fête, le 18 septembre. Il ne nous reste de ses ouvrages que le dialogue intitulé : *le Festin des Vierges*, Paris, 1657, in-fol., avec traduction latine, et quelques fragments recueillis par le P. Combéfis dans les Œuvres d'Amphilochius. Il avait composé un *Traité du libre arbitre*, des Commentaires sur la *Genèse* et le *Cantique des Cantiques*, un poëme de 10,000 vers contre Porphyre, etc.

MÉTHODIUS (Saint), moine et peintre, né à Thessalonique, évangélisa les Moraves et autres peuples slaves avec St Cyrille (*V. ce mot*). Fête, le 9 mars dans l'Eglise romaine, le 11 mai chez les Grecs et les Russes.

MÉTHONE, v. de l'anc. Messénie, au S.-O.; auj. *Modon*. — v. de Macédoine, sur la rive O. du golfe Thermaïque. Le roi Philippe, père d'Alexandre le Grand, perdit un œil en l'assiégeant, 353 av. J.-C. *V.* Aster.

MÉTHUEN (John), ambassadeur anglais, a donné son nom à un traité qu'il fit signer, en 1703, à Pierre II de Portugal. Bien qu'il n'y fût question que de l'introduction des tissus de laine anglais dans ce royaume, et de la diminution des droits sur les vins portugais importés en Angleterre, ce traité ruina le Portugal au profit des Anglais, qui y introduisirent dès lors la plupart des objets de première nécessité, et arrêtèrent par là le développement de toute industrie nationale. Il a subsisté sans aucune modification jusqu'en 1810. R.

METHYMNA ASIDONIA, nom latin de *Medina-Sidonia*; — CAMPESTRIS, nom latin de *Medina-del-Campo*; — CETIA, nom latin de *Medina-Celi*; — SICCA, nom latin de *Medina-del-Rio-Seco*; — TURRIUM, nom latin de *Medina-de-las-Torres*.

MÉTHYMNE, *Methymna*, auj. *Mollevah* ou *Molivo*, v. de l'île de Lesbos, sur la côte S. Patrie d'Arion. Pendant la Guerre sociale, 358-56 av. J.-C., elle demeura seule fidèle aux Athéniens.

MÉTIDJAH ou MITIDJAH, grande plaine de l'Algérie, dans la prov. et au S. d'Alger, entre les deux zones montagneuses de l'Atlas et du Sahel. Sa fertilité l'a fait surnommer par les Arabes *la Mère du pauvre*. Là s'élèvent Bouffarik, Beni-Mered, Montpensier, Joinville, etc.

METIOSEDUM, v. de l'anc. Gaule. Auj. *Meulon*.

MÉTIUS FUFFETIUS, dictateur des Albains, eut à combattre Tullus Hostilius, 3e roi de Rome, et dut se soumettre après le combat des Horaces et des Curiaces. Ayant voulu trahir les Romains dans une bataille contre les Fidénates, il fut arrêté par l'ordre de Tullus, et attaché à deux chars tirés en sens contraire, l'an 90 de Rome, 663 av. J.-C.

MÉTIUS (Jacques), Hollandais, né à Alkmaar vers 1575, passe généralement pour être l'inventeur du télescope par réfraction. Il fit cette découverte à Middelbourg vers 1609. — Son frère aîné, Adrien Métius, né en 1571, m. en 1635, fut un géomètre et un astronome distingué. On a de lui : *Doctrinæ sphericæ libri V*, Franeker, 1598, in-8° et in-12; *Praxis nova geometrica*, 1623, in-4°; *Problemata astronomica*, Leyde, 1625, in-4°, etc.

MÉTON, astronome athénien, vivait dans le Ve siècle av. J.-C.; il établit à Athènes, avec la collaboration d'Euctémon, l'ennéadécaétéride (*V.* CALENDRIER GREC). Il y construisit, sur le Pnyx, un gnomon pour l'observation des solstices. Il calcula un calendrier météorologique et astronomique, commençant au solstice qu'il crut observer le 27 juin de l'année 432 av. J.-C., à 6 heures du matin, sous le méridien d'Athènes; mais le solstice vrai n'arriva que 34 heures plus tard. H. M.

MÉTOPOSCOPIE, genre de divination, par lequel on juge des passions et du caractère par les traits ou lignes du visage. Du grec *metôron*, front, et *skeptomai*, regarder.

MÉTRAGYRTES (du grec *mêtèr*, mère, et *agrupiès*, mendiant), nom donné aux prêtres de Cybèle, parce qu'ils recueillaient des aumônes pour la Mère des dieux.

MÉTRÈTE, mesure de capacité chez les anc. Grecs. Elle valait 39 litr. 018.

METROPOLE, ville mère d'une colonie. On donna le même nom, au temps de l'empire romain, à la ville qui, dans chaque province, était le centre de l'administration, le siége des autorités supérieures. L'Eglise chrétienne ayant adopté les divisions civiles, l'évêque qui résida dans la métropole prit peu à peu la suprématie sur les évêques des autres cités de la province, et on le nomma *Métropolitain*; le concile de Nicée confirma le fait accompli. Au Ve siècle, le titre d'archevêque commença à remplacer celui de métropolitain. Dans l'Eglise grecque, le métropolitain occupe un rang intermédiaire entre le patriarche et l'archevêque. En Russie, il est au sommet de la hiérarchie.

METTRIE (LA). *V.* LAMETTRIE.

METTERNICH, vge des États prussiens (prov. du Rhin), à 5 kil. O. de Coblentz; 600 hab. Berceau de la famille des princes de Metternich.

METTRAY, vge (Indre-et-Loire), arr. et à 8 kil. N. de Tours; 176 hab. Colonie agricole de jeunes détenus acquittés comme ayant agi sans discernement.

METULUM, auj. *Metling*, v. des Iapodes, sur le Savus.

METZ, *Divodurum*, *Mediomatrices*, ch.-l. du département de la Moselle, au confluent de la Seille et de la Moselle, à 316 kil. E.-N.-E. de Paris, 392 par le chemin de fer de l'Est; 44,559 hab. Place de guerre de 1re classe, avec citadelle, ouvrage de Vauban et de Belle-Isle. Evêché, suffragant de Besançon; église consistoriale calviniste, consistoire israélite, synagogue, avec une école centrale rabbinique. Cour impériale; tribunaux de 1re instance et de commerce; Bourse et Chambre de commerce; succursales de la Banque de France et du Crédit foncier; ch.-l. de la 5e division militaire, de la 23e légion de gendarmerie, du 11e arrond. forestier. Ecoles d'application d'artillerie et du génie, avec biblioth., et collections scientifiques; école régimentaire d'artillerie et du génie; gymnase militaire. Lycée, école normale primaire; écoles de dessin et enseignement industriel; école de musique, succursale du Conservatoire de Paris. Académie des lettres, sciences et arts. Sociétés des sciences médicales, d'histoire naturelle. Comice agricole. Biblioth. publique, musée d'histoire naturelle, jardin des plantes. Belles pépinières. Metz est une ville grande assez régulièrement bâtie; on y remarque : une belle cathédrale gothique du XVe siècle, d'une construction élégante et hardie, surmontée d'une flèche de 84 mètres, et ornée d'admirables vitraux : le portail est du XVIIIe siècle; l'hôpital militaire, vaste construction du XVIIIe siècle, et l'un des plus beaux établissements de ce genre; l'hôtel de ville, l'église St-Vincent, édifice du XIVe siècle, avec portail du XVIIIe, la magnifique promenade de l'Esplanade, les quais, les ponts, le théâtre, le palais de justice, l'arsenal, les casernes, les magasins de vivres et de fourrages. Fabr. de grosse draperie, broderies sur mousseline, papiers peints, flanelles, molletons, couvertures de laine, toiles, bonneterie, mercerie, peluches, colle forte, toiles cirées, velours et soieries, brosses et pinceaux de crin, toiles métalliques, étrilles, enclumes, clouterie, étaux, chapeaux, instruments de musique, bimbeloterie, imagerie. Filat. de coton et de laine, teintureries, tanneries, mégisseries. Poudrerie, fonderies et forges. Fabr. de machines à vapeur, de meubles en fer pour jardins. Commerce de fers, bois, bière, vins, eaux-de-vie, confitures renommées. — Capitale des Médiomatrices, florissante sous les Romains, Metz devint, après la conquête des Francs, la capitale du royaume d'Austrasie. Comprise, après Charlemagne, dans la Lorraine, elle fut reconnue, en 985, comme ville libre impériale. Elle se gouvernait en petite république; où la puissance résidait dans 6 familles, avec un maître-échevin, un conseil des Treize, et un grand-conseil des prud'hommes. Ses évêques et les ducs de Lorraine l'obligèrent à lutter plusieurs fois pour son indépendance. En 1552, Metz, Toul, Verdun, et le territoire de ces trois villes dites les Trois-Evêchés, tombèrent au pouvoir d'Henri II. Charles-Quint assiégea vainement Metz l'année suivante. En 1648, le traité de Munster confirma sa réunion à la France. Un parlement y fut établi en 1633. Patrie de Le Duchat, Fabert, à qui l'on a élevé une statue sur la place d'Armes en 1843, Custine, Pilâtre de Rosier, général Lasalle, Paixhans, Barbé-Marbois, les frères Lacretelle, Poncelet. B.

METZ (Gouvernement de), un des 8 petits gouvernements de France avant 1789, entre ceux de Sedan, de Champagne, de Lorraine et d'Alsace, touchait vers le N. au duché de Luxembourg et à l'électorat de Trèves. Il comprenait la ville, le territoire et l'évêché de Metz, les prévôtés de Longwy, de Jametz, de Dun et de Stenay, le Luxembourg français, le duché de Carignan, et le pays de la Sarre. Il est auj. réparti entre le département de la Moselle et la prov. prussienne du Rhin.

METZ (Royaume de). *V.* AUSTRASIE.

METZERWISSE, ch.-l. de cant. (Moselle), arr. et à 11 kil. S.-E. de Thionville; 720 hab. Nombreux fours à chaux.

METZU (Gabriel), peintre, né à Leyde en 1615, et sur la vie duquel on ne sait presque rien. Il paraît qu'Amsterdam était son séjour habituel, et qu'il fut opéré de la pierre en 1658; mais on ignore si cette opération causa sa mort, ou s'il y survécut. C'est un peintre complétement original, et qui se forma par l'étude de la nature; il n'y a dans ses ouvrages aucune trace d'imitation. Ses tableaux n'offrent qu'un petit nombre de personnages, appartenant d'ordinaire à la haute bourgeoisie. Sa couleur tranquille a des tons argentins; nul n'a distribué plus savamment la lumière, et n'a su mieux rendre la perspective aérienne. Il excelle encore dans tous les accessoires, vêtements, tapis, meubles, vaisselle de choix, orfévrerie d'or et d'argent. Il finissait moins que Gérard Dow et Terburg, ce qui le fait préférer par beaucoup d'amateurs, qui trouvent sa touche plus large. Le Louvre possède de Metzu huit tableaux (*Un chimiste lisant près d'une fenêtre, le Marché aux herbes d'Amsterdam, Portrait de l'amiral Tromp*, etc.), qui donnent une idée parfaite de sa manière. A. M.

MEUDON, *Metiosedum*, brg (Seine-et-Oise), arr. et à 10 kil. E.-N.-E. de Versailles, et à 9 kil. O. de Paris, au sommet d'un coteau près de la rive g. de la Seine et sur le chemin de fer de Versailles (rive g.); 3.646 hab. Rabelais

en fut curé en 1545. Le cardinal de Lorraine y fit construire, sous François Ier, un château, qu'on a détruit en 1804; celui qui existe auj. fut bâti en 1695 par le dauphin, fils de Louis XIV, et réparé par Napoléon Ier. Il est entouré de beaux jardins, dessinés par Le Nôtre, et environné des bois de Meudon. Beau viaduc en maçonnerie du chemin de fer. Exploitation de blanc et craie; verrerie.

MEULAN, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), arr. et à 35 kil. N.-N.-E. de Versailles, 41 N.-O. de Paris par le chemin de fer de Rouen, sur la Seine; 2,129 hab. Autrefois fortifié, réuni à la couronne en 1204, pris par les Anglais en 1346, par Duguesclin en 1363, et vainement assiégé par le duc de Mayenne en 1590. On y remarque l'église de St-Nicolas, et celle de Notre-Dame, convertie en halle au blé. Carrières et fours à plâtre; moulins à farine.

MEULAN (Pauline de). *V.* GUIZOT (Mme).

MEULEN (VAN DER), peintre. *V.* VAN DER MEULEN.

MEUNG ou MEHUN-SUR-LOIRE, ch.-l. de cant. (Loiret), arr. et à 18 kil. S.-O. d'Orléans, sur le chemin de fer de Paris à Bordeaux et sur la rive dr. de la Loire; 3,022 hab. Il se forma autour d'une forteresse bâtie par Louis le Gros. Patrie de Clopinel, dit Jean de Meung. Comm. de vins, farines, bestiaux, cuirs, lainages, etc. On remarque l'église de St-Liphard, et un château, anc. résidence des évêques d'Orléans.

MEUNG ou MEHUN (Jean de), poëte français, surnommé *Clopinel* parce qu'il était boiteux, né vers le milieu du XIIIe siècle, à Meung-sur-Loire, d'une famille noble, m. à Paris entre 1310 et 1318, continua, sur la demande de Philippe le Bel, le *Roman de la Rose*, commencé par Guillaume de Lorris (*V. ce nom*), et l'augmenta de 18,000 vers. Le mérite principal de cette œuvre, privée d'intérêt par suite de sa longueur, est une ingénuité et une naïveté d'autant plus agréables que le secret en paraissait perdu. On a encore de Jean de Meung : *Trésor, ou les Sept articles de foi*, impr. avec ses *Proverbes dorez* et ses *Remontrances au roi*, Paris, 1503, in-8°; *Les loys des trespassez avecques le pèlerinaige de maistre Jehan de Meung*, 1481-84, in-8°; *la Vie et les Epîtres de Pierre d'Abaylard et d'Héloïse sa femme*, dont la Biblioth. impér. possède un manuscrit; *le Miroir d'alchymie*, Paris, 1612, in-4°.

MEURS, v. des Etats prussiens (prov. du Rhin), à 50 kil. S.-E. de Dusseldorf, sur le Kemeltbach; 3,000 hab. Fabr. de casimirs et flanelles. Autrefois ch.-l. d'une principauté; ses fortifications furent rasées en 1764. Près de là était *Asciburgium*.

MEURSAULT, vge (Côte-d'Or), arr. et à 8 kil. S.-O. de Beaune, sur le chemin de fer de Paris à Lyon; 2,282 hab. Vins blancs très-renommés.

MEURSBOURG, en allem. *Mœrsburg*, v. du gr.-duché de Bade (cercle du Lac), située à 12 kil. N.-E. de Constance; 1,500 hab. Résidence de l'évêque de Constance.

MEURSIUS (Jean), antiquaire et philologue, né à Losdun, près de La Haye, en 1579, m. en 1639. Il avait une vaste érudition, qu'il manifesta d'abord par d'excellentes notes sur Martial, de savants commentaires sur Lycophron, Leyde, 1597, et des traités sur certaines parties des antiquités romaines; elle le fit rechercher par le grand-pensionnaire Barneveldt, qui le chargea d'accompagner ses fils dans les différentes cours de l'Europe. Il occupa ensuite les chaires d'histoire et de grec à Leyde, 1610-11, et fut nommé historiographe des Etats-Généraux. Poursuivi, après la mort de Barneveldt, il accepta du roi de Danemark la chaire d'histoire à l'Académie de Sorœ, en 1625. Ses œuvres ont été recueillies par J. Lami, Florence, 1741-63, 12 vol. in-fol. Une grande partie a été aussi insérée dans les recueils de Grœvius. Outre quelques éditions d'auteurs anciens (Lycophron, Philostrate, Aristoxène, Palladius, Hésychius, l'empereur Léon, etc.), elles renferment : *Glossarium græco-barbarum*, Leyde, 1614, in-4°; *Græcia feriata*, sur les fêtes et les jeux de l'anc. Grèce, 1619, in-4°; *Orchestra*, sur la danse, 1618, in-4°; *Eleusinia*, sur les mystères, 1619, in-4°, sujet alors à peine connu; *de Populis Atticæ; Cecropia; Regnum atticum; Archontes athenienses; Pisistratus; Fortuna attica; Themis attica; Areopagus; Panathœnea; Solon; Theseus; Æschylus; Sophocles et Euripides, sive de tragœdiis eorum*, 1618-1622; toute la science acquise dans cette matière depuis la publication de ces traités est fondée sur les bases posées par Meursius. *Athenæ Batavæ, sive de urbe Leydensi et academiâ*, Leyde, 1625, in-4°; *Rerum Belgicarum liber unus, de induciis belli Belgici*, 1612, in-4°; *Ferdinandus, seu libri IV de rebus per sexennium sub Ferdinando, duce Albano, in Belgio gestis*, 1614, in-4°; *Guillelmus Auriacus, sive de rebus toto Belgio tùm ab eo quàm ejus tempore gestis libri X*, 1620, in-4°; *Historia Danica, usque ad annum* 1523, Copenhague, 1630, in-4°, etc. *V.* sa *Vie* par Guill. Moller, Altdorf, 1693, in-4°, et par Valor. Schramm, Leipzig, 1715, in-4°. C. N.

MEURSIUS (Jean), fils du précédent, né à Leyde en 1613, m. en 1653, suivit son père en Danemark. Il publia : *de Tibiis veterum*, Sorœ, 1641, in-8°; *Arboretum sacrum, sive de arborum consecratione*, Leyde, Elzévir, 1642; *Majestas Venetæ*, Leyde, 1640; in-12; *Observationes politico-miscellaneæ*, Copenh., 1641, in-8°. C. N.

MEURTHE, riv. de France, prend sa source dans les Vosges, à 4 kil. de St-Dié, passe à St-Dié, Baccarat, Lunéville et près de Nancy, et se jette dans la Moselle, près de Frouard (Meurthe). Cours de 136 kil., navigable sur 12 kil. depuis Nancy.

MEURTHE (La), département du N.-E. de la France, ch.-l., *Nancy*; formé de l'anc. Lorraine propre et du Toulois; entre les départements de la Moselle au N., du Bas-Rhin à l'E., des Vosges au S., de la Meuse à l'O. Superf., 602,799 hect.; pop., 428,643 hab. Arrosé par la Meurthe, la Meuse, la Seille, la Sarre, etc.; plusieurs étangs assez vastes (Stock, Gondrexange). Traversé par les montagnes des Vosges. Vaste banc de sel gemme au N.; eaux salées à Vic. Sol très-fertile en céréales, lin, chanvre, tabac, betteraves, vins communs, pommes de terre, légumes secs, houblon, prunes, écorces à tan. Elève de chevaux, porcs, moutons. Belles forêts. Exploitation de sel gemme (45 millions de kilogr. par an), fer, pierres lithographiques, pierres de taille, marbre, albâtre, grès. Industrie active : cristallerie et verrerie de *Baccarat*, glaces, soude (1 million de kilogr. par an), cuirs et peaux, produits chimiques, papiers, cartes à jouer, broderies dites de Nancy; confiserie, charcuterie. Ce département forme le diocèse et dépend de la cour impériale de Nancy.

MEUSE, en latin *Mosa*, en allemand *Maas*, en flamand *Maes*, fleuve d'Europe, naît au village de Meuse, à 17 kil. N.-E. de Langres (Hte-Marne), traverse les départ. des Vosges, de la Meuse, des Ardennes, les prov. belges de Namur et de Liége, sépare le Limbourg belge du Limbourg hollandais, le Brabant septentrional de la Gueldre et de la Hollande méridionale, et se jette par 6 embouchures dans la mer du Nord. Elle arrose St-Mihiel, Verdun, Stenay, Sedan, Mézières, Charleville, Givet, Dinant, Namur, Liége, Maëstricht, Ruremonde, Venloo, Grave, Gorkum, Dordrecht, Rotterdam, et reçoit, à droite : le Chiers, la Semoy, l'Ourthe, la Roër, le Wahal, le Leck et l'Yssel inférieur; à gauche, le Bar, la Sambre, la Mehaigne, la Dommel. Cours de 900 kil., navigable sur 700, dont plus de 200 en France au-dessous de Verdun.

MEUSE (La), département du N.-E. de la France, ch.-l. *Bar-le-Duc;* formé dans l'anc. Lorraine (Barrois, Verdunois, Clermontois), entre la Belgique au N., les départ. de la Moselle et de la Meurthe à l'E., des Vosges et de la Hte-Marne au S., de la Marne et des Ardennes à l'O.; superf., 620,555 hect.; pop., 305,540 hab. Arrosé par la Meuse, la Marne, et l'Aisne. Sol accidenté, fertile en céréales, lin, chanvre, plantes oléagineuses, bons vins ordinaires rouges et blancs. Beaucoup de forêts et de prairies. Récolte d'écorces à tan. Exploit. de fer, pierres de taille et pierres à chaux, marne, terre à potier. Elève de bétail. Nombreuses usines à fer, papeteries, verreries, poteries, vannerie, boisselleries, bonneterie et dentelles; confitures de groseilles de Bar; dragées, anis et liqueurs de Verdun; brasseries, distilleries, fabr. de vinaigre, charcuteries. Emigration annuelle et temporaire de marchands de paniers, d'étameurs, de rémouleurs. Ce département forme le diocèse de Verdun, et dépend de la cour impériale de Nancy.

MEUSE (Département des BOUCHES-DE-LA-). *V.* BOUCHES-DE-LA-MEUSE.

MEUSE-INFÉRIEURE, département du 1er empire français, ch.-l. *Maëstricht;* formé d'une partie du pays de Liége et de la Gueldre, entre ceux des Bouches-du-Rhin au N., de la Roër à l'E., de l'Ourthe au S., de la Dyle et des Deux-Nèthes à l'O. Il était divisé en 3 arrond. : Maëstricht, Hasselt, et Ruremonde. Il forme auj. à peu près le Limbourg belge, et partie du Limbourg hollandais.

MEUSEL (George), bibliographe, né en 1743 à Eyrichshof (Franconie), m. en 1820, fut professeur à l'université de Halle en 1765, obtint la chaire d'histoire à l'université d'Erfurt en 1768, puis à celle d'Erlangen, en 1779. On a de lui : *de Præcipuis commerciorum in Germaniâ epochis*, Erlangen, 1780, in-4°; *Bibliotheca historica*, Leipzig, 1782-1804, 11 tom. en 22 vol. in-8°; *Réflexions sur les nouveaux ouvrages historiques*, 1769-1778, 9 vol. in-8°, en allemand; *Histoire de France*, Halle, 1771-76; 4 vol. in-4°; *l'Allemagne littéraire*, 1796 à 1821, Lemgo, 18 vol. in-8°, con-

tinuée par Lindner, 1823-34, t. 19 à 23; *Introduction à la connaissance de l'histoire des Etats de l'Europe*, Leipzig, 1775, in-8°; *Dictionnaire des artistes allemands vivants*, Lemgo, 1778-89, 2 vol. in-8°; 2e édit., 1808-09, 3 vol. in-8°; *Bibliothèque de la statistique*, Leipz., 1790, in-8°, et 1806-7, 2 vol. in-8°; *Direction pour l'histoire littéraire*, Leipzig, 1799-1800, 3 part. in-8°; *Dictionnaire des écrivains allemands morts de* 1750 à 1800, Leipzig, 1802-16, 15 vol. in-8°; *Miscellanées artistiques*, Erfurt, 1779-87, 30 livr., et une nouvelle série, Leipzig, 1795-1803, 14 livr.; *Musée pour les artistes et les amateurs*, Manheim, 1787-92, 18 livr., et une nouvelle série, Leipzig, 1794-95, 4 livr., etc.

MEVANIA, anc. v. d'Italie, sur les confins de l'Etrurie et de l'Ombrie, chez les Sénonais. Patrie de Properce. Auj. *Bevagna*.

MEWAR. *V.* ODEYPOUR.

MEWAT. *V.* MATCHERRY.

MEXICO, v. capitale du Mexique, ch.-l. du Valle de Mexico (division de Toluca), près de la rive occidentale du lac de Tezcuco, à 220 kil. du golfe du Mexique et à 264 kil. du Grand-Océan; par 19° 25′ 45″ lat. N., et 102° 11′ 14″ long. O.; 205,000 hab. Résidence de l'empereur et des administrations centrales; archevêché métropolitain du Mexique; université; bibliothèque; école des mines, avec observatoire et musée de minéralogie; séminaire, colléges de St-Ildefonse et de St-Grégoire; académie des beaux-arts; école de médecine; société pour le progrès des arts et de l'agriculture; jardin botanique. Imprimerie royale (depuis 1550). Hôtel des monnaies (20 balanciers donnant 80,000 piastres ou 439,200 fr. par jour autrefois, et auj. 3 millions par an seulement). Consuls de France et autres. Manuf. de cigares de l'Etat. Mexico est sur l'emplacement de l'anc. Tenochtitlan, fondée par les Aztèques vers 1325; les trois îles sur lesquelles celle-ci était construite, sont auj. confondues avec la terre ferme, les eaux du lac de Tezcuco s'étant retirées. Les chaussées qui la joignaient alors au continent, servent de digues aux eaux des lacs voisins. Mexico est une des plus remarquables villes de l'Amérique du N., pour la beauté de ses maisons peintes à fresques, la longueur et la régularité de ses rues, la grandeur de ses places, telles que la Plazza-Major, ornée de la statue de Charles IV, et pour la richesse de ses églises et de ses couvents, couverts en porcelaine, et où les métaux précieux sont répandus à profusion. On y remarque aussi le musée des antiquités mexicaines, les promenades du Paseo et de l'Alameda, et les tableaux hiéroglyphiques conservés dans les archives. Son principal commerce consiste en ouvrages d'art en or, argent, bois et os poli; cires, toiles, sellerie et carrosserie. — Pris sur Montézuma par Cortez en 1521, Mexico appartint à l'Espagne avec tout le pays jusqu'en 1810. Siége du gouvernement depuis la rupture avec la métropole, théâtre de terribles émeutes dans un pays sans cesse agité, Mexico fut, jusqu'en 1865, sous les institutions républicaines, le ch.-l. d'un *district fédéral* comprenant la ville et sa banlieue, et comptant 269,534 hab. Le district fédéral a été remplacé, depuis l'établissement de l'Empire, par un département appelé *Valle de Mexico*, qui a la même étendue. Au temps de la République, le district était une enclave d'un *Etat de Mexico*, chef-lieu Toluca; cet Etat correspond au département actuel de Toluca (*V. ce mot au Supplément*).

MEXIMIEUX, ch.-l. de canton (Ain), arr. et à 40 kil. E. de Trévoux; 1,738 hab. Patrie de Vaugelas.

MEXIQUE, vaste contrée de l'Amérique septentrionale, qui s'étendait depuis l'isthme de Panama jusqu'aux territoires de l'Orégon et de la Louisiane; après avoir appartenu pendant trois siècles à l'Espagne, le Mexique a été démembré en plusieurs Etats indépendants: le Nouveau-Mexique, la Nouvelle-Californie et le Texas, annexés aujourd'hui aux Etats-Unis; l'empire du Mexique; les diverses républiques du grand isthme et la colonie anglaise de Balize.

MEXIQUE (Empire du), État de l'Amérique du Nord, borné au N. par les Etats-Unis, à l'E. par le golfe du Mexique, au S. par la république de Guatemala dans l'Amérique centrale, à l'O. par l'océan Pacifique; entre 88° 55′-119° 30′ long. O., 15°-32°-40′ lat. N.; 2,500 kil. de l'O. à l'E., 3,800 kil. du N.-O. au S.-E. 1,613,127 kil. carr.; 8,137,853 hab., dont les deux tiers sont indigènes; les blancs et les métis, qui forment l'autre tiers, sont à peu près en nombre égal. Le Mexique est composé presque en entier d'un immense plateau aride et sablonneux, formé par la chaîne des montagnes Rocheuses (*Rocky-Mountains*), dont la crête le traverse en prenant divers noms (Sierra-Madre, Sierra de Acha, Sierra de los Mimbres, etc.), et légèrement incliné vers le N. La partie S. est parsemée de pics élevés (Citlatepetl, 5,308 mèt.; Nevada de Toluca, 4,623; Cofre de Perote, 4,088, etc.), et de volcans, dont cinq sont en activité (Popocatepetl, 5,420 mèt.; Orizaba, 5,295; Colima, 3,658; Jorullo, Tustla), Le pays manque de rivières navigables, et est, en général, mal arrosé; ses principaux cours d'eau sont: le Rio-Grande-del-Norte, le Rio-Tamési, le Rio-Tabasco à l'Est, le Rio-Grande-de-Santiago à l'Ouest. Les autres sont sans importance, et n'ont de remarquable que la largeur considérable de leur embouchure. Les lacs, très-nombreux et très-vastes (Chapalla, Patzenaro, etc.), semblent être les restes d'immenses bassins qui existèrent autrefois dans les hautes plaines des Cordillères. Sous le rapport du climat, le Mexique se divise en trois grandes zones: 1° les *terres chaudes* (*tierra caliente*), les plus fertiles de toutes, et aussi les plus malsaines, comprenant à peu près tout l'étage inférieur baigné par la mer; on y récolte le coton, l'indigo, le sucre, les bananes, etc.; mais on y gagne aisément la fièvre jaune (*vomito prieto*); 2° les *terres froides* (*tierra fria*), sur les plateaux élevés; au-dessus de 2,000 mèt., la température ne dépasse pas 7 ou 8 degrés; 3° la *région tempérée* (*tierra templada*), comprenant les terres situées à 12 ou 1,500 mèt. sur la pente des Cordillères; les saisons s'y confondent dans un printemps éternel. La flore du Mexique est très-variée, et réunit en quelque sorte la végétation des deux mondes: palmiers, bananiers, cactus à cochenille, vanille, igname, maguey, cacaotiers, cannes à sucre, maïs, céréales, arbres fruitiers de l'Europe, bois de teinture et d'ébénisterie, plantes médicinales, fleurs éclatantes, etc. Les immenses forêts du pays renferment des animaux particuliers: le jaguar, le couguar, l'ours mexicain, le bison, l'élan, le chien muet, l'apaxa, l'antilope *berendos*, etc. Les animaux de l'Europe, transportés au Mexique, s'y sont multipliés rapidement. Les métaux précieux y abondent. Le plateau d'Anahuac et de Méchoacan renferme des mines d'argent inépuisables; le produit moyen est évalué à 2 millions de marcs par an; l'or, moins abondant, se trouve surtout dans la Sonora, la Haute-Pimérie et l'Oaxaca; le produit annuel ne dépasse pas 4,000 marcs. La valeur totale de l'or et de l'argent ouvrés ou monnayés au Mexique de 1521 à 1852 est de 19,235,907,000 fr. On trouve de l'étain et du cuivre dans les États de Michaogan et de Guanaxuato, et, sur différents points, du fer, du zinc, de l'antimoine, du mercure, du sel gemme, etc. Le Mexique est néanmoins dans un déplorable état de misère: ce sol fertile n'est pas cultivé, et des déserts immenses séparent les villes. La religion est le catholicisme: 3 archevêques et 15 évêques sont à la tête du clergé. Le pays, auj. partagé en 8 divisions militaires et 50 départements civils (*V. le Supplément*), comprenait, avant l'empire, 25 départements ou États, 3 territoires, et 1 district fédéral.

Départements ou États.	*Chefs-lieux.*
Mexico,	Toluca.
Méchoacan,	Morelia ou Valladolid.
Queretaro,	Queretaro.
Aguas-Calientes,	Aguas-Calientes.
Zacatecas,	Zacatecas.
Xalisco,	Guadalaxara.
Cinaloa,	Culiacan.
Sonora,	Urès.
Guanaxuato,	Guanaxuato.
Guerrero,	Tixtlan.
Chihuahua,	Chihuahua.
Durango,	Durango.
Cohahuila,	Saltillo.
Nouveau-Léon,	Monterey.
San-Luis-Potosi,	San-Luis-Potosi.
Tamaulipas,	Victoria.
Vera-Cruz,	Vera-Cruz.
La Puebla,	La Puebla.
Oaxaca,	Oaxaca.
Chiapa,	San-Christobal.
Yucatan,	Merida.
Tabasco,	San-Juan-Bautista.
Tehuantepec,	Tehuantepec.
Sierra-Gorda.	
Carmen.	
Territoires.	
Basse-Californie,	La Paz.
Colima,	Colima.
Tlascala,	Tlascala.
District fédéral,	Mexico.

Histoire. Les *Tolteques* paraissent avoir été les plus an-

ciens habitants du Mexique. Décimés par une épidémie, ils furent remplacés par les *Chichimèques* et les *Aztèques*, qui, soumis un instant par les *Colhues*, recouvrèrent leur liberté, et fondèrent en 1325 la ville de Mexico, qui devint la résidence de leurs rois. Ces princes furent conquérants, et étendirent bientôt leur domination sur tous les peuples du Mexique, *Tapanèques*, *Tlatélolgues*, etc. Le gouvernement était une monarchie élective ; l'Etat percevait des impôts réguliers. D'importantes découvertes, faites dans ces derniers temps par l'archéologie au Mexique, s'accordent avec les traditions pour témoigner que les Mexicains, antérieurement à la conquête espagnole, étaient arrivés à un haut degré de civilisation. Ils étaient assez avancés dans les mathématiques, dans la mécanique, dans les arts industriels, faisaient des routes, établissaient des relais de courriers, creusaient des canaux, connaissaient l'architecture, la sculpture, la peinture, et employaient, dans la fabrication des poteries, des procédés déjà très-perfectionnés : ils avaient poussé l'astronomie presque aussi loin que les anciens Egyptiens. Montézuma régnait sur les Mexicains, et son empire s'étendait jusqu'aux frontières du Guatémala et du Yucatan, lorsque Fernand Cortez envahit le Mexique. En moins de 2 ans, 1519-1521, le plus puissant Etat de l'Amérique fut subjugué par une poignée d'aventuriers (*V.* CORTEZ), et le Mexique devint une vice-royauté espagnole, sous le nom de Nouvelle-Espagne. La cupidité et la barbarie des conquérants accablèrent de maux le malheureux peuple dépossédé. Des moines furent envoyés pour convertir les Mexicains ; l'Inquisition fut établie, et, sous cette pression terrible, la civilisation antérieure et l'esprit national disparurent peu à peu. La population s'épuisait elle-même, décimée par les supplices et les travaux excessifs. Cédant enfin aux réclamations de Las Casas, Charles-Quint garantit aux Indiens la liberté personnelle, en déterminant les tributs et les services auxquels ils étaient assujettis. Mais le sort des cultivateurs mexicains, traités comme serfs, et attachés à la glèbe, ne s'adoucit guère qu'à partir du XVIII^e^ siècle. L'exploitation du pays conquis se borna d'ailleurs longtemps à la recherche des métaux précieux, dont le produit surpassait toute attente. L'énorme quantité d'or et d'argent que l'Espagne tira de l'Amérique au XVI^e^ siècle, ne contribua pas peu à en faire la puissance prépondérante de l'Europe. L'avénement de Joseph Bonaparte au trône d'Espagne, en 1808, fit naître un conflit entre les Indiens et les Espagnols du Mexique ; les indigènes s'unirent et s'insurgèrent. Guidés par le curé Hidalgo, ils prirent et pillèrent Guanaxuato ; mais, battus plusieurs fois, ils rentrèrent dans l'obéissance en 1811. Une 2^e^ tentative d'indépendance eut lieu en 1812 ; elle avait pour chef le curé Morelos ; elle n'eut pas plus de succès que la 1^re^ ; Morelos fut fait prisonnier et fusillé. Mina se mit à la tête d'une nouvelle insurrection en 1818 ; il ne fut pas plus heureux que Morelos, et périt comme lui. En 1821, un des généraux de l'armée espagnole, Augustin Iturbide, accusé de concussion par le gouvernement, donna sa démission, et se mit à la tête des *Indépendants*. Il battit deux fois le vice-roi Apodaca, s'empara de Mexico, organisa un gouvernement provisoire, réunit les Cortès, et se fit proclamer empereur sous le nom d'Augustin I^er^, 1822. Cet Empire dura moins d'un an. Après l'abdication d'Iturbide, Vittoria, président du Congrès, organisa les *Etats-Unis mexicains* sur le modèle des Etats-Unis du Nord, 1823, et la victoire de Tampico, 1829, assura leur indépendance. La révolution était accomplie : la nouvelle république forma des alliances avec les Etats-Unis, l'Angleterre, la Colombie, et fut reconnue par le pape. La prise du fort de St-Jean d'Ulloa compléta l'affranchissement du pays. Mais à peine le Mexique a-t-il conquis son indépendance, que des discordes intestines viennent le déchirer. A Vittoria avait succédé Pedrazza en 1828. Le président Guerrero, 1828, rétablit un instant le calme ; mais il est bientôt déposé, fusillé, et remplacé par Bustamente, 1829. En 1832, le général Santa-Anna se révolte à Vera-Cruz, et obtient la présidence, grâce à l'appui du parti démocrate, qui veut en faire un dictateur. La lutte s'engage entre les partisans du système fédéral et ceux de la république unitaire. Aux troubles civils se joignent les insurrections militaires, et on ne voit plus dès lors que révoltes suscitées par des généraux qui se disputent le pouvoir. Bustamente est rétabli en 1836 ; en 1838, les mauvais traitements qu'endurraient les Français au Mexique furent châtiés par le bombardement de St-Jean d'Ulloa et de Vera-Cruz. Parédès a la présidence en 1841 ; Santa-Anna se fait proclamer dictateur en 1843 ; Herrera en 1844, Parédès de nouveau en 1846, Santa-Anna pour la 3^e^ fois en 1847, Pedro Anana la même année, Herrera rétabli en 1848, se succèdent. Dès 1836, le Texas s'est détaché du Mexique, qui n'a pu empêcher son incorporation aux Etats-Unis en 1846. Dans la guerre qu'il soutient à ce sujet, Matamoras, Santa-Fé, Monterey, Tabasco, Tampico, sont occupées par les troupes de l'Union ; en 1847, Puebla, la Vera-Cruz, et, après une série de défaites, Mexico même, succombent. En vertu du traité de Guadalupe, le Mexique abandonne aux Etats-Unis le territoire à l'E. du Rio-del-Norte, le Nouveau-Mexique, et la Nouvelle-Californie. La désorganisation est effroyable : les villes maritimes réforment leurs tarifs douaniers, sans consulter le pouvoir central ; les provinces du N. sont dévastées par les Indiens et envahies par des aventuriers de toutes nations. La détresse financière est au comble, et les étrangers sont soumis aux exactions du gouvernement. Les années 1854 et 1855 ont vu la révolte d'Acapulco, l'expédition du comte Raousset-Boulbon, une nouvelle dictature et la chute de Santa-Anna, réélu en janv. 1853 : Carrera le remplace en août suivant ; il est dépossédé en sept. par Alvarez qui, en décemb., se démet en faveur de Comonfort. Ce dernier est chassé en janv. 1858 ; Zuloaga occupe la présidence jusqu'en janv. 1859, où Miramon lui succède. Juarez avait, dès 1858, établi un contre-gouvernement à la Vera-Cruz : Miramon essaye de le détruire, échoue, tombe en décemb. 1860, et Juarez est reconnu seul président en janv. 1861. Sa conduite politique avec l'Espagne, l'Angleterre, et la France, oblige ces nations à une intervention armée en janv. 1862 ; des dissentiments entre les 3 chefs éclatent en avril suiv., et la France reste seule pour mener à fin l'intervention. Le général Lorencez, trompé par de faux renseignements, échoue devant Puebla ; mais Forey, son successeur, prend cette ville et occupe Mexico (mai 1863). L'empire est établi, en 1864, en faveur de Maximilien, frère de l'empereur d'Autriche.

MEXIQUE (Golfe du), extrémité orientale de l'océan Atlantique, dans un enfoncement profond de la côte, entre les Etats-Unis au N.-E. (Texas, Louisiane, Mississipi, Alabama, Floride), le Mexique à l'O. et au S., et l'île de Cuba au S.-E. ; par 83° 30'-100° 40' long. O., et 18°-30° 30' lat. N. Uni à l'Océan par le détroit de Floride, et au golfe d'Honduras par le canal d'Yucatan. Alluvions, écueils et bas-fonds à l'embouchure du Mississipi et près de Cuba. Varech abondant à la surface, surtout dans l'E. Marées peu considérables ; courant très-sensible sur la côte depuis le cap Catoche jusqu'au détroit de Floride ; eaux d'un bleu plus foncé que dans le reste de l'Océan.

MEXIQUE (NOUVEAU-), territoire des Etats-Unis, cédé par le Mexique en 1848, et situé entre le Texas et le territoire indien à l'E., le Colorado au N., l'Arizona à l'O., le Texas et le Mexique au S. ; 225,000 kil. carr. ; 60,000 hab. Ch.-l., *Santa-Fé*. Sol montagneux, fertile, mais en partie abandonné, Culture de la vigne. Commerce de peaux et de fourrures.

MEYER (Jacques) ou DE MEYÈRE, historien belge, né en 1491 à Vleteren près Bailleul (Flandre), m. à Bruges en 1552. Il étudia la philosophie et la théologie à Paris. Ami de Despautère et d'Erasme, il hâta la renaissance des lettres en Flandre par ses travaux historiques, qui sont : *Flandricarum rerum decas*, Bruges, 1531, in-4° ; *Chronicon Flandriæ*, Nuremberg, 1538, in-4°, de l'an 445 à 1278 ; *Commentarii, seu annales rerum Flandricarum*, Anvers, 1561, in-fol. ; c'est son histoire, corrigée et continuée jusqu'au temps de Maximilien d'Autriche et de Marie de Bourgogne ; ses recherches sont profondes, mais sa critique est peu sûre.

MEYER (Conrad), peintre et graveur à l'eau-forte, né à Zurich en 1618, m. en 1689, peignit habilement l'histoire, le paysage et le portrait, et, le premier, mit en usage le vernis mou pour graver à l'eau-forte. Le nombre de ses peintures est considérable, et celui de ses gravures s'élève à plus de 900 pièces.

MEYMAC, ch.-l. de cant. (Corrèze), arr. et à 16 kil. O. d'Ussel ; 1,745 hab. Mine de houille ; fabr. d'armes à feu. Commerce de chevaux, mulets, et bestiaux.

MEYNIER (Charles), peintre d'histoire, né à Paris en 1768, m. en 1832, étudia d'abord la gravure en taille-douce, puis, entraîné par son goût pour la peinture, entra dans l'atelier de Vincent, et remporta, en 1799, le grand-prix de Rome. Ses principaux ouvrages sont : *les Adieux de Télémaque et d'Eucharis* ; *le 76^e^ de ligne retrouvant ses drapeaux dans l'arsenal d'Inspruck* ; *l'Entrée des Français dans Berlin* ; *la Dédicace de la basilique de St-Denis en présence de Charlemagne* (dans la sacristie de cette basilique) ; *Phorbas présentant ŒEdipe enfant à la reine de Corinthe* (au Louvre), etc. Meynier n'était pas coloriste, mais il dessinait assez cor-

rectement; il entendait bien la peinture de plafond, sous le double rapport de la composition et de la perspective aérienne. Il y a au Louvre 3 plafonds de lui : *la France, sous les traits de Minerve, reçoit l'hommage des beaux-arts* (dans le grand escalier du Musée); *Apothéose du Poussin, de Lesueur et de Lebrun* (dans la salle d'entrée); enfin, *les Nymphes de Parthénope apportant leurs pénates sur les bords de la Seine* (au musée Charles X). Meynier a peint aussi quelques-unes des grisailles imitant la ronde-bosse, aux voussures de la grande salle de la Bourse de Paris.

MEYRARGUES, vge (Bouches-du-Rhône), arr. et à 16 kil. N.-N.-E. d'Aix; 1,143 hab. Vieux château-fort flanqué de tours.

MEYRINGEN, brg de Suisse, cant. et à 57 kil. S.-E. de Berne; 2,514 hab., protestants.

MEYRUIS, ch.-l. de cant. (Lozère), arr. et à 29 kil. S.-S.-O. de Florac; 1,260 hab. Grains, mulets, laines, fromages. Scieries de planches. Grottes curieuses aux environs.

MEYSSAC, ch.-l. de cant. (Corrèze), arr. et à 22 kil. S.-E. de Brive; 958 hab. Comm. d'huile de noix.

MEYZIEU, ch.-l. de cant. (Isère), arr. et à 29 kil. N. de Vienne; 1,333 hab.

MÈZE, ch.-l. de cant. (Hérault), arr. et à 32 kil. S.-O. de Montpellier, port sur l'étang de Thau; 5,735 hab. Eglise du XIIIe siècle, qui dépendait de l'abbaye de Vallemagne. Pêche d'huîtres. Distilleries.

MÉZEL, ch.-l. de cant. (Basses-Alpes), arr. et à 16 kil. S.-O. de Digne, sur l'Asse; 675 hab.

MÉZEN, fleuve de la Russie d'Europe, naît dans le gvt d'Arkhangel, coule du S. au N., et se jette dans la mer Blanche, à 26 kil. de la ville de Mezen. Cours de 700 kil.

MEZEN, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 376 kil. d'Arkhangel, petit port au confluent de l'Uddai et du Mezen; 2,000 hab. Comm. de fourrures, suif et poisson.

MÉZIDON, ch.-l. de cant. (Calvados), arr. et à 24 kil. O.-S.-O. de Lisieux, sur la rive g. de la Dive; 1,076 hab.; point de départ de chemin de fer de Caen à Tours.

MÉZENCE, roi d'Étrurie. Chassé pour ses cruautés par ses sujets, il se réfugia près de Turnus, roi des Rutules, et l'aida dans sa lutte contre Énée. Mais il fut tué par le prince troyen. Virgile a fait de sa mort et de celle de son fils Lausus un des beaux épisodes de son *Énéide*.

MÉZERAY (François EUDES DE), célèbre historien, né en 1610 à Ry, près d'Argentan, m. en 1683, était fils d'un chirurgien de village. Après avoir été quelque temps commissaire des guerres, il vint à Paris, où il débuta par quelques pamphlets politiques. Puis il s'enferma au collége Ste-Barbe, et se mit à l'étude de l'histoire avec une ardeur qui altéra sa santé. Il a composé une *Histoire de France*, avec portraits des rois et des princesses, 3 vol. in-fol., 1643, 46-51, et qui eut un succès prodigieux. Il en fit un *Abrégé* qui ne fut pas moins bien accueilli, 1667, 3 vol. in-4°. Nommé historiographe du roi, il entra à l'Académie française en 1648, et y remplaça Conrart comme secrétaire perpétuel, 1675. Une pension de 4,000 fr. qu'il recevait, fut diminuée par Colbert, parce qu'il s'était exprimé d'une façon trop indépendante sur l'origine des impôts. On a encore de Mézeray un *Traité de l'origine des Français* ou *Histoire de France avant Clovis*, Amsterdam, 1682, in-12. On lui attribue l'*Histoire de la mère et du fils*, mais son principal titre est sa grande *Histoire de France*, défectueuse pour les premiers temps, elle est, de Louis IX à Louis XIII, une des plus exactes et des meilleures que nous ayons; il y a du pittoresque, de l'animation, beaucoup de traits dignes des historiens de l'antiquité, et le sentiment national. Son style a de l'originalité, beaucoup de naturel, mais il a vieilli.

MEZIERES, ch.-l. du dép. des Ardennes, à 260 kil. E.-N.-E. de Paris, sur la rive dr. de la Meuse, qui la sépare de Charleville; par 49° 45' 43" lat. N., et 2° 22' 46" long. E.; 4,212 hab. Société d'agriculture; bibliothèque publique. Place de guerre de 2e classe. Direction d'artillerie. On y remarque l'église paroissiale, du XVe siècle, et la citadelle, bâtie par Vauban. Tanneries, taillanderies. Elle possédait une célèbre école du génie militaire, fondée par Louis XV en 1748. — Mézières, comprise dans l'anc. Rethélois, se forma autour d'un château bâti à la fin du IXe siècle. En 1214 et en 1418, des Liégeois réfugiés augmentèrent sa population. En 1521, Bayard se jeta dans cette ville avec 2,000 hommes, et arrêta pendant 6 semaines l'armée de Charles-Quint forte de 35,000 hommes; une procession annuelle, où est porté l'étendard de Bayard, rappelle le jour où les Impériaux levèrent le siége (27 septembre). Le mariage de Charles IX et d'Elisabeth d'Autriche y fut célébré en 1570. Mézières soutint un siége de 42 jours contre les armées alliées, en 1815, et obtint une honorable capitulation.

MÉZIÈRES, ch.-l. de cant. (Haute-Vienne), arr. et à 12 kil. O. de Bellac; 235 hab.

MÉZIÈRES-EN-BRENNE, ch.-l. de cant. (Indre), arr. et à 24 kil. N. du Blanc, sur la Claise; 780 hab.

MÉZIN, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), arr. et à 13 kil. S.-S.-O. de Nérac; 1,923 hab. Fabr. de bouchons de liége, tanneries, papeterie, etc. Elève d'abeilles. Comm. de grains et farines.

MÉZIRIAC (Claude-Gaspard BACHET DE), un des plus savants hommes de son siècle, né à Bourg en 1581, m. en 1638, fut médiocre poëte en français, en italien et en latin, mais excellent grammairien, habile helléniste, et critique distingué. Il fut, de plus, philosophe et théologien, et il se tirait admirablement des questions les plus abstraites de l'algèbre et des mathématiques. L'Académie Française l'élut un de ses membres en 1635, quoique absent. On a de lui : *Problèmes plaisants et délectables qui se font par les nombres*, Lyon, 1613 et 1624, in-8°; *Diophanti... libri sex, et de numeris multangulis liber unus*, traduit du grec en latin, avec des commentaires, Paris, 1621, et 1670, in-fol., ouvrage dont Fermat, Vossius et Descartes faisaient grand cas; *Ovidii epistolæ*, traduites en vers français, avec des commentaires très-curieux par la science archéologique qu'on y trouve, Bourg, 1626, in-8°, et La Haye, 1716, 2 vol. in-8°; *Chansons dévotes et saintes sur toutes les principales fêtes de l'année*, Dijon, 1615, in-8°, et Lyon, 1618, in-12; *Trait de la tribulation*, traduit de l'italien de Cacciaguerra; *Epistolæ et Poemata varia*; une *Vie d'Esope*, etc. C. N.

MEZO-BÉRÉNY, v. de Hongrie, comitat et à 11 kil. N.-O. de Békès; 9,000 hab. Gymnase luthérien. Culture de la vigne; élève de bétail.

MEZO-HEGYES, vge de Hongrie (Csanad), au N.-E. de Mako. Célèbre haras royal, fondé par Joseph II, en 1785.

MEZO-TUR, v. de la Hongrie (Hevesch), sur le Berettyo, à 91 kil. S.-E. d'Erlau; 16,000 hab. Poterie et faïence. Foires importantes.

MEZZOVO, v. de la Turquie d'Europe, est située dans l'eyalet et au N.-O. de Janina; 7,000 hab. Entrepôt de commerce entre Janina et Tricala. Elle a donné son nom au mont Mezzovo (anc. *Pinde*).

MEZZOFANTE (Giuseppe), savant polyglotte, né à Bologne en 1774, m. à Rome en 1849, fit ses études dans sa ville natale, entra dans les ordres sacrés en 1797, refusa du pape Pie VII en 1814 la place de secrétaire du collége de la Propagande, fut créé protonotaire apostolique par le pape Grégoire XVI en 1831, bibliothécaire du Vatican en 1833, cardinal en 1838, membre des congrégations de la Propagande, de l'Index, des Rites, etc. Il s'est rendu célèbre par sa connaissance des langues; il parlait, avec leur accent propre, 58 idiomes différents. C'était un homme plein d'humilité et de bonhomie. M. V—I.

MIACO. *V.* MEAKO.

MIAMI ou MAUMÉE, riv. des États-Unis (Ohio), affluent dr. de l'Ohio, au-dessous de Cincinnati. — Autre riv. du même Etat, au N., se jette dans le lac Erié à Toledo : réunies par un canal qui fait communiquer les grands lacs avec le Mississippi. C. P.

MIAOULIS (André), amiral grec, né à Négrepont en 1772, m. en 1835, commanda en chef la flotte des insurgés en 1822, battit les Turcs à Patras et dans le canal de Spezzia, mit le feu aux vaisseaux d'Ibrahim à Modon en 1825, ne put empêcher la chute de Missolonghi, refusa de combattre sous les ordres de lord Cochrane, dont il désapprouvait les plans, se retira à Poros, se mit à la tête des Hydriotes révoltés en 1831, et n'échappa à un procès de haute trahison que par la mort du président Capo-d'Istria.

MIARIM, MEARIM ou MEARY, riv. du Brésil (Maranhao), affluent de l'Atlantique vis-à-vis l'île de Maranhao. Source dans la Sierra-do-Itapicuru. Cours de 660 kil.

MICA, jeu des anciens Romains, où deux personnes se plaçaient debout l'une devant l'autre, le bras droit replié vers l'épaule; elles l'abaissaient simultanément, en étendant un ou plusieurs doigts de la main, et criant un nombre qui ne dépassait jamais 10. Cette énonciation était une conjecture sur la quantité réunie des doigts ouverts par les deux joueurs; celui qui la devinait gagnait. Bien que l'on jouât à découvert, la parole et le geste, tombant en même temps, devançaient le regard, et le hasard seul faisait rencontrer juste. On jouait en 5 ou en 6 parties liées; chaque joueur comptait ses victoires partielles, en élevant un doigt, deux doigts, etc., de la main gauche, qu'il

tenait verticalement immobile à la hauteur de son épaule. La Mica se joue encore par la plèbe de Rome moderne, qui l'appelle *mora*, dont nous avons fait *mourre*. C. D—Y.

MICALI (Giuseppe), historien archéologue, né à Livourne vers 1780, m. en 1844, est connu par un ouvrage important intitulé : *l'Italia avanti il dominio de' Romani* (l'Italie avant la domination des Romains), Florence, 1810, 4 vol. in-8°, et atlas in-fol. de 67 pl.; 2e édit., corrigée, Florence, 1821. C'est l'histoire des divers peuples Italiotes qui luttèrent si vaillamment contre la conquête romaine, et succombèrent tour à tour. Rome les avait comme absorbés dans son immense gloire, et l'on ne voyait plus que des Romains dans l'Italie; Micali a raconté les annales politiques, civiles, religieuses et littéraires, les mœurs et les usages de ces peuples. Son livre est divisé en deux parties : la 1re embrasse depuis les Aborigènes jusqu'à la fondation de Rome; la 2e va de cette époque jusqu'à l'assujettissement de tous les peuples des Alpes, sous l'impératoriat d'Auguste. La narration est neuve en beaucoup de points; pleine et abondante sans cesser d'être énergique et concise. Le style est rapide et nerveux. L'auteur cite partout ses preuves, qui sont choisies presque toujours avec une exactitude sévère, surtout dans la 2e partie. L'atlas est un complément de preuves, et forme un précieux recueil d'antiquités de plusieurs sortes. L'*Italia* obtint un brillant succes, et valut à Micali la protection de la grande-duchesse alors régnante, Elisa, sœur de Napoléon Ier, et le grand prix proposé par l'Académie de Florence. Cet ouvrage est un véritable monument national pour la patrie italienne. Il a été traduit en français par Joly, Fauriel et Gence, et augmenté, dans la première partie, de notes et d'éclaircissements historiques par Raoul-Rochette, Paris, 1824, 4 vol. in-8° et atlas in-fol., tiré sur les planches de l'édition italienne. C. D—Y.

MICHAELIS (Jean-Henri), savant orientaliste, né à Klettenberg dans le comté de Hohensteim en 1668, m. en 1738, étudia à Leipzig les langues orientales et les rabbins, et devint très-habile dans l'hébreu; il fit à Halle des cours de grec, de chaldaïque, d'hébreu, de syriaque, de samaritain, d'arabe et de rabbinique. En 1698, il alla à Francfort étudier l'éthiopien sous Ludolf, revint occuper à Halle la chaire de grec, fut nommé inspecteur de la bibliothèque de l'université, professeur ordinaire de théologie, enfin fut créé *senior* de la Faculté de théologie et inspecteur du séminaire. On a de lui : *de Accentibus Hebræorum prosaïcis*, Halle, 1695, in-8°; *Dissertationes de accentibus Hebræorum metricis*, Halle, 1700; *de Peculiaribus Hebræorum loquendi modis*, ibid., 1702; *de Historiâ linguæ arabicæ*, ibid., 1706; *de Isaïa propheta*, 1712; *Dissertatio de rege Ezechia*, 1717; *Biblia hebraica*, 1720, édition excellente et bien exécutée, avec une préface et des notes précieuses, etc. D.

MICHAELIS (Jean-David), orientaliste et théologien, né à Halle en 1717, m. en 1791, petit-neveu du précédent, vint en 1745 à l'université de Gœttingue, où il professa la philosophie jusqu'à sa mort. En 1751, il entra à l'Académie royale de cette ville, puis devint secrétaire et directeur du séminaire philologique. Ce fut par l'interprétation des Ecritures saintes qu'il s'acquit un nom illustre. Ses leçons embrassaient toutes les parties de l'exégèse biblique, plusieurs langues orientales, particulièrement le syriaque, le chaldéen et l'arabe, l'histoire naturelle, et quelques auteurs romains. Ses principaux ouvrages sont : *Dissertatio de punctorum Hebræorum antiquitate*, Halle, 1739, in-4°; *Grammaire hébraïque*, 1745; *Compendium antiquitatum Hebræorum*, 1753, in-4°; *Esquisse de théologie typique*, 1753, in-8°; *Moyen dont on se sert pour entendre l'hébreu*, Gœttingue, 1757; *de l'Influence des opinions sur le langage et du langage sur les opinions*, en allemand, Brême, 1762, trad. en français par Mérian et Prémontval; *Compendium theologiæ dogmaticæ*, 1760, in-8°; *Chrestomathie syriaque*, 1768, in-8°; *Chronologia Mosis*, 1769; *Spicilegium geographiæ Hebræorum*, 1768-80; *Bibliothèque orientale et exégétique*, recueil périodique, Francfort, 1771-89, 24 vol. in-8°; *Grammatica chaldaïca*, ibid., 1771; *Grammaire arabe, avec une chrestomathie*, 1771, in-8°; *Réflexions sur les universités protestantes d'Allemagne*, en allemand, 1769-73, 4 vol. in-12; *Droit mosaïque*, Francfort, 1770-75, 6 vol. in-8°; *Supplementa ad lexica hebraïca*, 6 vol., 1784-92, livre indispensable à tout hébraïsant; *Grammatica syriaca*, Halle, 1784, in-4°; *Introduction à la lecture du Nouveau Testament*, en allemand, 4e édit., Gœttingue, 2 vol. in-4°; *Introduction à la lecture de l'Ancien Testament*, ibid., 1787, in-4°, ouvrage inachevé; *Traduction de l'Ancien Testament*, 1769-85, 13 vol. in-4°; — *du Nouveau Testament*, 1788-92, 6 vol. in-4°; *Nouvelle bibliothèque orientale*, 1786-91, 8 vol. in-8°; *Morale philosophique*, 1792, 2 vol. in-8°. Michaelis était membre de la Société royale de Londres, et associé étranger de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de France.

MICHALLON (Claude), sculpteur, né à Lyon en 1751, m. en 1799, était élève de Bridan et de Coustou. Envoyé en Italie aux frais du gouvernement, il se lia avec Drouais, et, lorsque celui-ci mourut à Rome, il lui érigea un mausolée à Ste-Marie-in-Via-Lata. De retour à Paris, il fut chargé d'exécuter les statues colossales qui servaient aux fêtes nationales. On a de lui un buste de Jean Goujon, œuvre très-distinguée, et divers modèles de belles pendules en bronze fort recherchées dans leur temps, entre autres, *Psyché et l'Amour*.

MICHALLON (Achille-Etna), peintre de paysage, fils du précédent, né à Paris en 1795, m. en 1822, élève de David, de Valenciennes, de J.-V. Bertin, remporta le prix de Rome pour le paysage historique, en 1817, et alla se perfectionner en Italie. Mort prématurément, il a laissé quelques tableaux qui annonçaient un grand artiste : *la Mort de Roland*, à la galerie du Louvre; *Œdipe et Antigone près du temple des Euménides; Vue du lac Némi; Vue de Frascati; les Ruines du cirque*, etc. Michallon a une grande chaleur de tons, rend bien la perspective aérienne, et compose d'une manière intéressante.

MICHALOWSKI (Pierre), né à Cracovie en 1804, m. en 1855, fut attaché, avant 1830, au ministère des finances et de l'industrie en Pologne, et donna un grand essor aux établissements métallurgiques de ce pays. Après le désastre de Varsovie, il vint en France, et se fit une réputation européenne par ses dessins de chevaux, ses scènes militaires et ses aquarelles. En 1849, il accepta la présidence du conseil administratif de Cracovie, et mit tous ses soins à propager l'instruction primaire.

MICHAU (Code). *V.* MARILLAC.

MICHAUD (Joseph-François), littérateur, né en 1767, à Albens (Savoie), m. en 1839, vint à Paris en 1791, où il écrivit dans les journaux feuillantins en faveur de la monarchie, métier alors périlleux, et qui mit sa vie en danger pendant le régime de la Terreur. Arrêté au 13 vendémiaire pour quelques articles du journal *la Quotidienne*, dont il était un des rédacteurs, cité devant une commission militaire, il parvint à s'échapper pendant les débats, fut condamné à mort, gracié l'année suivante, et reprit sa rédaction de *la Quotidienne;* il le fit avec tant d'ardeur et de vivacité, qu'après le coup d'Etat du 18 fructidor, il se trouva compris dans la liste de déportation de tous les rédacteurs en chef des journaux royalistes. Il alla se cacher dans le Jura, et ne revint à Paris qu'après le 18 brumaire. Michaud se tourna vers le commerce de la librairie, où il fut associé à Giguet et Michaud jeune, et s'occupa en même temps de littérature : il publia l'*Histoire de l'empire de Mysore sous Hyder-Aly et sous Tippo-Saïb*, 1801, 2 vol. in-8°, et *le Printemps d'un proscrit*, poëme descriptif en 6 chants, 1803, 1 vol. in-18, composé pendant sa proscription, ouvrage où l'on trouve un pinceau ferme et brillant. Son ouvrage capital est l'*Histoire des Croisades*, Paris, 1811-22, 5 vol. in-8°; 6e édit. revisée d'après les derniers travaux de l'auteur, Paris, 1840-41, 6 vol. in-8°. Ces derniers travaux sont un grand pèlerinage que Michaud entreprit à l'âge de 62 ans, pour visiter les pays illustrés par les croisés, et donner à son livre « tout à la fois le mérite rassurant de l'exactitude et la couleur poétique des vieux siècles, » suivant l'heureuse expression de M. Mignet. L'*Histoire des Croisades*, écrite sagement, et avec élégance, est un livre qui restera. Une nouvelle édition en a été donnée avec un *Appendice* par M. Huillard-Bréholles, Paris, 1854, 4 vol. in-8°. Une préface historique, que Michaud composa pour le roman de *Mathilde*, de Mme Cottin, lui donna l'idée de se faire l'historien des Croisades. Il publia ensuite, presque comme complément de son histoire, la *Bibliothèque des Croisades*, 4 vol. in-8°, collection des sources où il a puisé. Il entra à l'Académie Française en 1812, après s'être rallié au gouvernement impérial en célébrant en vers le mariage de Napoléon et de Marie-Louise, puis la naissance du roi de Rome. En 1814 et 1815, il revint à ses sympathies royalistes, et publia diverses brochures contre l'empereur. Michaud a encore publié, en collaboration avec M. Poujoulat : *Collection de Mémoires pour servir à l'Histoire de France, depuis le* XIIIe *siècle jusqu'au* XVIIIe *siècle*, Paris, 1836-44, 32 vol. in-8°; *Correspondance d'Orient*, 1830-31, Lettres écrites pendant le voyage dont nous avons parlé, Paris, 1833-35, 7 vol. in-8°, remarquables par un naturel et un esprit charmant, et qui joignent à l'intérêt d'un voyage l'instruction d'une histoire; enfin, avec son frère, les premiers volumes de la grande *Biographie universelle*, connue sous le nom de Biographie Michaud. Il fut un des fondateurs de l'*Institut historique*.

MICHAUX (André), voyageur et botaniste, né à Satory près de Versailles en 1746, m. en 1802, étudia sous Lemonnier et B. de Jussieu. Il parcourut l'Angleterre et l'Auvergne en 1780, puis les Pyrénées et l'Espagne, et la Perse de 1782 à 1784, d'où il rapporta de précieuses collections. Chargé d'une mission par le gouvernement, il partit pour l'Amérique septentrionale, 1785, explora les États-Unis dans tous les sens pendant dix ans, et enrichit les sciences naturelles d'une foule de découvertes. De retour en France en 1796, il en repartit encore en 1800 à la suite de Baudin, visita l'île de France avec le plus grand soin, puis se rendit à Madagascar, où il succomba à un accès de fièvre. On a de lui : *Histoire des chênes de l'Amérique septentrionale,* Paris, 1801, in-fol., avec 36 planches dessinées par Redouté ; *Flora boreali-americana,* Paris, 2 vol in-8°, avec 52 fig. de Redouté. — Son fils, François-André, a publié une *Histoire des arbres forestiers de l'Amérique septentrionale*, Paris, 1810, 3 vol. in-8°.

MICHEE, c.-à-d. *semblable à Dieu,* prophète juif, consulté, vers l'an 897 av. J.-C., par Josaphat, roi de Juda, sur le succès de la guerre qu'il voulait faire avec son gendre Achab, roi d'Israël, contre le roi de Syrie, osa le détourner de cette guerre. Achab furieux le fit jeter dans les fers, mais lui-même, selon la prophétie de Michée, fut tué à Ramoth de Galaad, dans un combat contre les Syriens.

MICHÉE, le 3e ou le 6e des 12 petits prophètes, né à Moreseth, dans la tribu de Juda, vivait au VIIIe siècle av. J.-C. On a de lui une prophétie en sept chapitres. Il prédit la captivité des dix tribus, la naissance du Sauveur à Bethléem, et l'établissement du christianisme.

MICHEL (Saint), archange, chef des milices célestes. Les livres saints le représentent comme le type de l'ange fidèle, foulant aux pieds le démon. Il porte un casque éclatant, et, dans la main, une lance d'or ou une épée flamboyante. St Michel est regardé comme le patron de la France; Louis XI créa en son honneur l'ordre de St-Michel, qui a été supprimé à la Révolution. Fête, le 29 septembre.

MICHEL Ier RHANGABÉ, *le Curopalate,* empereur grec, 811-813. Poussé par sa femme Procopia, fille de Nicéphore Ier, il ôta le pouvoir à son beau-frère Staurace, qui devait lui succéder, mais ne sut pas le garder. Quoique appuyé sur le parti orthodoxe contre les Iconoclastes et les Pauliciens, il ne put défendre l'Empire contre les Bulgares, et quitta la pourpre, en apprenant que les troupes avaient proclamé Léon V. Il fut relégué dans un monastère, où il vécut encore 33 ans. S.

MICHEL II *le Bègue*, empereur grec, 820-829. Originaire d'Amorium en Phrygie, il avait renversé Léon V en le faisant assassiner. Pendant trois ans, 821-824, il défendit sa couronne contre un rival nommé Thomas. Il n'usa de sa victoire que pour persécuter les orthodoxes et vivre dans les plaisirs. Il se laissa enlever par les Sarrasins la Crète, 824-825, et la Sicile, 827-828. S.

MICHEL III *l'Ivrogne,* empereur grec, 842-867, succéda à son père Théophile à l'âge de six ans, ne régna jamais que de nom, et ne connut du pouvoir que les excès. Sa mère Théodora gouverna d'abord en son nom, 842-854, puis ce fut son oncle Bardas, 854-866, enfin Basile le Macédonien qui, après s'être débarrassé de Bardas par un meurtre, fit subir le même sort à Michel III. C'était Bardas qui, pour avoir à sa disposition le patriarche de Constantinople, avait fait élire indignement Photius, 857, persécuté Ignace son prédécesseur, et préparé ainsi le schisme des deux églises grecque et latine. S.

MICHEL IV *le Paphlagonien*, empereur grec, 1034-1041. Cet obscur favori de la vieille Zoé, femme de Romain III, devint empereur par le crime de sa maîtresse ; mais on doit dire qu'il ne chercha pendant tout son règne qu'à expier sa coupable faiblesse par d'abondantes aumônes et des pratiques religieuses. Il ne se réveilla qu'une fois pour réduire les Bulgares révoltés, 1040-1041. Il mourut dans un couvent, revêtu de l'habit monastique, 1041. Son frère, l'eunuque Jean, fut le véritable empereur, et perdit par sa faute la Pouille, conquise par les Normands, 1041-1043.

MICHEL V, dit *Calaphate*, empereur grec, 1041-1042. Son oncle Michel IV, avant de mourir, l'avait fait César. L'impératrice Zoë le laissa régner, mais il ne garda le pouvoir que cinq mois. Le peuple, soulevé contre lui, parce qu'il avait exilé Zoë, le força de se jeter dans un monastère, d'où on le tira pour lui crever les yeux. S.

MICHEL VI, dit *Stratiotique* (guerrier), empereur grec, 1056-1057. C'était un vieux général, que l'impératrice Théodora s'était choisi pour successeur. Mais on eût dit qu'il avait à cœur d'indisposer les autres généraux de l'Empire. Ceux-ci lui opposèrent Isaac Comnène, auquel il céda la pourpre. Il vécut encore deux ans dans l'obscurité.

MICHEL VII, dit *Parapinace*, empereur grec, 1071-1078. Son surnom lui vint de la mesure dont il usait pour vendre du blé au peuple, et qui contenait moins que la véritable. Fils aîné de Constantin XI Ducas, il avait d'abord régné avec ses deux frères sous la tutelle de sa mère Eudoxie, qui se hâta de se remarier avec Romain IV. Lors de la captivité de ce dernier, Michel reprit la pourpre, et se débarrassa de son beau-père rendu à la liberté, 1071. Mais il se laissa mener par le Galate Nicéphorize, qui le rendit odieux au peuple : ce qui amena révoltes sur révoltes, et obligea Michel d'abandonner le pouvoir à Nicéphore Botoniate, qui le fit évêque d'Ephèse, 1078. S.

MICHEL VIII *Paléologue*, empereur de Nicée, puis de Constantinople, 1260-1282, est le chef de la dynastie des Paléologues. Nommé régent, 1259, puis collègue, 1260, de Jean Lascaris, fils de Théodore II, empereur de Nicée, il fit crever les yeux au jeune prince, après la prise de Constantinople sur Baudouin II, 1261, et régna seul. L'affaire capitale de son règne est la réunion des deux Églises grecque et latine, presque consommée au concile de Lyon, 1274, mais rompue par le pape Martin IV. Du reste, Michel usa ses forces à contenir à l'intérieur les schismatiques Arsénites, à déjouer les desseins des princes de l'Occident, et à se défendre contre les Bulgares, les Serves, les Turcs et les despotes d'Epire et de Thessalie. S.

MICHEL ROMANOV. *V.* ROMANOV.

MICHEL CERULARIUS. *V.* CERULARIUS.

MICHEL-ANGE BUONARROTI, très-célèbre peintre, sculpteur et architecte, né en 1474 au château de Caprèse, près d'Arezzo, m. en 1564, montra, dès l'enfance, pour l'art du dessin, des dispositions extraordinaires, qui contrariaient les projets de son ancienne et illustre famille. On le plaça chez Dominique et David Ghirlandajo, les plus grands peintres d'alors ; mais, à l'âge de 15 ans, il était déjà supérieur à ses condisciples et à ses maîtres ; et il se mit à étudier, dans la chapelle *del Carmine*, à Florence, les peintures de Masaccio. Laurent le Magnifique le prit en amitié, lui donna un logement dans son palais, et l'engagea à cultiver la sculpture. Après la mort de ce protecteur, Michel-Ange fut attiré au couvent du St-Esprit, dont le prieur lui fournit des cadavres humains pour étudier l'anatomie, science qu'il apprit à fond en disséquant lui-même. La connaissance de la myologie fit de lui le plus savant et le plus profond des dessinateurs. Puis il fut attiré à Rome par le pape Jules II, pour lui faire un superbe mausolée, œuvre d'architecture et de sculpture ; et jouit aussi de toute la faveur de Léon X, de Paul III, et de Jules III. Il avait près de 40 ans, lorsqu'il commença de s'adonner à l'architecture en construisant la sacristie de la chapelle St-Laurent, à Florence, qui devint depuis le sépulcre des Médicis. Nommé malgré lui, en 1546, c.-à-d. à l'âge de 72 ans, architecte de la basilique de St-Pierre, place qu'avaient occupée Bramante, puis San-Gallo, il travailla à ce magnifique édifice pendant 17 ans, sans vouloir accepter aucun honoraire. Il traça un nouveau dessin, qui restreignait les plans déjà donnés et réduisait l'église à la forme d'une croix grecque ; en supprimant le luxe inutile des détails, il donna plus de majesté à l'ensemble, arrêta le plan et la forme de la coupole. Il n'avait point achevé son œuvre quand il mourut ; néanmoins la sublime coupole fut élevée exactement sur un modèle qu'il en avait fait faire. Le pape lui destinait une sépulture dans St-Pierre ; mais son corps, enlevé secrètement, d'après les ordres du duc Cosme de Médicis, de l'église des SS.-Apôtres où on l'avait inhumé provisoirement, fut transporté à Florence, où on lui éleva, dans l'église de Ste-Croix, un beau mausolée dessiné par Vasari, son élève. Les plus remarquables œuvres de sculpture de Michel-Ange sont : *Cupidon endormi*, à Mantoue, ouvrage qu'il fit à l'âge de 20 ans, et qui, enfoui dans un endroit où l'on pratiquait des fouilles, fut pris par les connaisseurs pour un chef-d'œuvre antique ; la statue colossale de *David*, à Florence, devant le Palais-Vieux ; celle de *Bacchus*, à Rome, morceau qui trompa Raphaël par son extrême perfection, et que ce maître attribua à Phidias ou à Praxitèle ; *Notre-Dame de Pitié*, groupe qu'on voit dans l'église de St-Pierre, à Rome ; *le Christ embrassant la croix*, dans l'église de la Minerve, un de ses meilleurs ouvrages ; le *Mausolée de Jules II*, dans l'église de St-Pierre-aux-Liens, où est une célèbre statue colossale de *Moïse* ; la statue de *Jules II*, qu'il fit pour la ville de Bologne, et que les habitants soulevés brisèrent. Comme peintre, il a laissé : à Florence, une *Sainte Famille*, et le carton de la *Guerre de Pise*, chef-d'œuvre de dessin, destiné à la décoration de la salle du Conseil, et qui fut détruit dans les troubles civils ; à Rome, le *Jugement dernier*, une des admirables fresques de la chapelle Sixtine, la plus

vaste peinture qui existe, où il porta au suprême degré l'art du dessinateur, et à laquelle il travailla 8 ans. Outre la basilique de St-Pierre, Michel-Ange construisit à Rome le 2e étage et le bel entablement du palais Farnèse, le palais des Conservateurs et le Musée capitolin; la place du Capitole, avec sa belle montée, la Porte Pia, et commença le Casin *di papa Giulio*, terminé depuis par Vignole. Enfin il a écrit des sonnets, des stances, des poésies légères, dont la meilleure édition est celle de Biagioli, Paris, 1821, 3 vol. in-8°, et qui ont été traduites en français par Varcollier, Paris, 1825, in-8°. Michel-Ange fut un génie original dans les trois arts qu'il cultiva avec une supériorité tout à fait hors ligne. Méditatif et toujours sérieux, il n'eut jamais d'autre passion que son art. Insensible à la richesse, qui lui vint quand il était déjà vieux, méprisant les aisances de la vie, il fut d'une grande austérité de mœurs, très-religieux, libéral, charitable, bienfaisant. Sa Vie a été écrite en italien par A. Condivi, Florence, 1746, in-fol., traduite en français par l'abbé Hauchecorne, Paris, 1783; en anglais, par Richard Duppa, Lond., 1806, in-4°; en français, par Quatremère de Quincy, 1835.

MICHEL-ANGE le jeune. *V.* BUONAROTTI

MICHEL-ANGE DES BATAILLES OU DES BAMBOCHES (CERQUOZZI, dit), peintre, né à Rome en 1600, m. en 1660, reçut les premières leçons d'un peintre flamand, et peignit d'abord des batailles, des naufrages, des sujets historiques, tableaux où il fit preuve de beaucoup d'imagination et d'exactitude. Puis il adopta le genre du Bamboche (*V. ce mot*). On cite de lui : divers tableaux de la vie de *St François de Paule*, exécutés pour le cloître de St-André-della-Grotte, à Rome; *St Jean prêchant dans le désert; la Place du marché de Naples*, où Masaniello harangue les lazzaroni. Le musée du Louvre possède de lui une *Troupe de charlatans*.

MICHEL (ordre de SAINT-), ordre militaire institué par Louis XI à Amboise, le 1er août 1469. Les chevaliers, au nombre de trente-six, ne pouvaient appartenir à aucun autre ordre, à moins qu'ils ne fussent empereurs, rois ou ducs. Malgré leur fastueuse devise : *Immensi tremor Oceani*, ils furent loin de rendre les mêmes services que les chevaliers de Malte. Sous Henri III, l'ordre était déjà en pleine décadence. Ce prince tenta de le relever : en 1578, il créa l'ordre du St-Esprit, et voulut que les nouveaux chevaliers fussent préalablement reçus chevaliers de St-Michel. Le nombre de ces derniers s'accrut alors considérablement. Louis XIV, en 1665, le limita à cent, outre ceux du St-Esprit. L'ordre fut dès lors conféré, comme récompense de services rendus, à des artistes, à des gens de lettres, à des financiers, qui recevaient en outre les lettres de noblesse nécessaires à leur réception. Aboli par l'Assemblée constituante en 1791, rétabli par Louis XVIII en 1816 comme récompense spéciale pour les littérateurs, les artistes et les savants, l'ordre de St-Michel a cessé d'exister en fait après la Révolution de 1830. Le grand collier de l'ordre se compose de coquilles d'argent disposées sur une chaînette d'or, d'où pend une médaille de l'archange saint Michel terrassant le dragon. La décoration consiste en une croix d'or à 8 pointes émaillée de blanc, cantonnée de 4 fleurs de lis d'or, chargée en cœur d'un saint Michel foulant aux pieds le dragon. F—T.

MICHEL (SAINT-), en italien *Santo-Michaelo*, v. des États autrichiens (Vénétie), près de Vérone. Victoire de Masséna sur les Autrichiens, le 13 janvier 1797.

MICHEL (SAINT-), gvt de la Russie d'Europe (Finlande), entre ceux de Kuopio au N., de Wasa et de Tawastehus à l'O., de Nyland au S., et de Viborg au S.-E. et à l'E.; 154,608 hab. Ch.-l., *Saint-Michel*. Sol arrosé par la Kymmene, d'où il tirait son ancien nom de *Kymmenegaard*. Beaucoup de lacs; superf., 22,680 kil. carrés.

MICHEL (MONT-SAINT-). *V.* MONT-SAINT-MICHEL.

MICHEL (SAINT-), vge (Dordogne), arr. et à 43 kil. S.-O. de Ribérac; 441 hab. Château où naquit Montaigne et qu'il habita.

MICHEL-EN-L'HERM (SAINT-), petit port (Vendée), sur le canal de Fontenelle, affluent de la baie d'Aiguillon, arr. et à 50 kil. O.-S.-O. de Fontenay-le-Comte; 2,187 hab. Commerce de grains.

MICHEL-EN-THIÉRACHE (SAINT-), brg (Aisne), arr. et à 22 kil. N.-E. de Vervins; 2,525 hab. Forges, filatures de coton.

MICHEL-MONT-MERCURE (SAINT), vge (Vendée), arr. et à 55 kil. N.-N.-O. de Fontenay; 1330 hab. Adossé à une colline où les Romains avaient, dit-on, bâti un temple à Mercure. Près de là, sur le bord d'une belle forêt, sont les ruines majestueuses de l'abbaye de la Grainetière.

MICHEL (SAINT-). *V.* aussi MIGUEL (SAN-).

MICHELADE, nom donné à un massacre des catholiques par les protestants à Nîmes, le 29 sept. 1567, jour de St Michel.

MICHELI (Pierre-Antoine), botaniste, né à Florence en 1679, m. en 1737, gagna la protection du comte Magalotti et du grand-duc de Toscane par la publication d'un *Essai sur les ombellifères*, s'appliqua particulièrement à la recherche des plantes sauvages, et fonda en 1734 la Société de botanique de Florence. On lui doit : *Nova plantarum genera juxta methodum Tournefortii disposita*, Flor., 1729, in-fol., 108 pl.; *Catalogus plantarum horti Cæsarei Florentini*, ibid., 1748, in-fol., etc. M. V—I.

MICHIELI ou MICHELI (Famille), a donné à Venise trois doges : Vital Ier, 1096-1102; Dominique, 1116-30; Vital II, 1156-72. Les premiers envoyèrent en Palestine des flottes dont l'une facilita aux croisés de 1099 la prise de Jaffa, et dont l'autre, 1123, contribua beaucoup à la prise de Tyr. Des démêlés avec les Comnène, qui voulaient réprimer les excès et l'insolence des Vénitiens dans l'empire grec, et des guerres avec les Hongrois, qui envahissaient la Dalmatie, complètent l'histoire du dogat de Dominique et remplissent celui de Vital II. R.

MICHELSTADT, brg de la Hesse-Darmstadt, sur la Mimling, à 2 kil. N. d'Erbach; 2,800 hab. Eglise gothique, avec les tombeaux des comtes d'Erbach.

MICHELOZZO MICHELOZZI, architecte et sculpteur florentin, né au commencement du XVe siècle, m. à 68 ans, fut élève de Brunelleschi pour l'architecture et de Donatello pour la sculpture; ses principaux monuments sont : le couvent de St-Marc, à Venise; le Palais de Médicis, auj. Ricardi, un des plus beaux de Florence; la chapelle des Médicis, à Ste-Croix de la même ville; la villa Mozzi, à Fiesole; la villa Orsi, à Careggi, etc. Il était ami et architecte de Côme de Médicis, qui lui fit aussi réparer le Palais vieux de Florence. Ses principales œuvres de sculpture sont : deux très-belles figures de femmes armées, sur la façade de la maison Vismara, à Milan; un crucifix de bois, dans l'église St-Georges, à Venise; la statue de la Foi, dans le baptistère de Florence.

MICHIGAN, grand lac dans l'Etat de ce nom, aux Etats-Unis; entre 41° 30′-46° lat. N., 87° 30′ et 90° 30′ long. O.; plus grande longueur, 580 kil.; plus grande largeur, 148 kil.; profondeur moyenne, 275 mèt. Son niveau est de 176 mèt. au-dessus de l'Océan, de 1m,30 au-dessus du lac Huron, avec lequel il communique par le Michillimackinac, et de 5 mèt. au-dessous du lac Supérieur. Eaux limpides, poissonneuses, et navigables aux gros vaisseaux.

MICHIGAN, un des États-Unis de l'Amérique septentrionale, ch.-l., *Lansing*; borné au N. par le lac Supérieur, à l'E. par le lac Huron, le Canada et le lac Erié, au S. par les États d'Indiana et de l'Ohio, à l'O. par le lac Michigan, dont il a pris son nom, et l'État de Wisconsin; entre 41° 30′-47° 20′ lat. N., 84° 45′-92° 50′ long. O.; 142,830 kilomètres carrés; 580 kil. sur 310; 749,112 hab. Il se trouve divisé en deux péninsules, entourées des eaux du lac Supérieur, du lac Michigan et du lac Huron, et séparées l'une de l'autre par le détroit de Michillimackinac. Il est arrosé par la Grande-Rivière, le St-Joseph et la Saginaw. Climat humide; longs hivers. Pays généralement fertile, couvert de vastes forêts, et renfermant de grandes richesses minérales en fer, cuivre, plomb, houille, gypse, etc. Il est divisé en 32 comtés. — Ce pays fut d'abord habité par les Hurons, puis par les Iroquois. C'est à Détroit que les Français fondèrent le 1er établissement européen, en 1647. En 1763, le pays fut cédé aux Anglais, qui l'abandonnèrent aux Etats-Unis en 1783; il fut érigé en Territoire en 1805, et admis dans l'Union en 1837. Il est représenté au Congrès par deux sénateurs et 6 membres de la Chambre des représentants. Le pouvoir exécutif est délégué à un gouverneur et à un lieutenant-gouverneur élus par le peuple pour deux ans. L'Assemblée générale, revêtue de la puissance législative, se compose d'un sénat de 32 membres élus pour 2 ans, et d'une Chambre de 100 représentants, élus aussi pour 2 ans. Tout citoyen blanc, résidant depuis 6 mois dans le lieu où il veut voter, est électeur. O.

MICHILLIMACKINAC ou MACKINAW, c.-à-d. *grande tortue*, nom donné au canal qui réunit les lacs Huron et Michigan; à une île située sur ce canal; et à une riv. des Etats-Unis, affluent de l'Illinois, et dont le cours est de 225 kil.

MICHOL, fille de Saül, épousa David, favorisa sa fuite, quand il était menacé par la fureur du roi, et, pour l'avoir raillé plus tard de ce qu'il dansait devant l'Arche, devint stérile.

MICIPSA, fils de Masinissa, roi des Numides, partagea d'abord les États de son père avec ses deux frères aînés, Gulussa et Mastanabal, 143 av. J.-C., et, par leur mort

prématurée, resta, deux ans après, seul roi, titre qu'il avait reçu des Romains. En mourant, il divisa son empire entre Adherbal et Hiempsal, ses fils, et Jugurtha, son neveu, qu'il avait adopté dans l'espoir de l'attacher aux jeunes princes pour qui il redoutait en lui un rival dangereux, 119 av. J.-C.

MICKIEWICZ (Adam), prononcez MITZKIÉVITSCH, poëte polonais, né à Nowogrodek (Lithuanie) en 1799, m. en 1855, fut nommé, à 21 ans, professeur de littérature latine et polonaise au collége de Kowno (Samogitie). Compromis dans une association littéraire dite des *Philarètes*, qui donna de l'ombrage au gouvernement russe, il fut interné en Crimée, 1824, d'où, après deux ans, il put venir à Moscou et à St-Pétersbourg. En 1829, il obtint la permission de voyager à l'étranger, fit la connaissance de Gœthe à Weimar, alla en Suisse, en Italie, vint à Paris en 1831, fut nommé, en 1838, professeur de littérature latine à l'Académie de Lausanne, et revint à Paris, de 1840 à 1844, où il occupa la chaire des littératures slaves au Collége de France; il reçut, en 1852, une place de bibliothécaire à la bibliothèque de l'Arsenal, et mourut pendant une mission scientifique en Orient. Mickiewicz est le poëte moderne le plus populaire de la Pologne, où ses poésies eurent une grande influence, parce qu'elles reproduisent les légendes historiques du pays, conservées seulement dans la mémoire des habitants, et transmises d'âge en âge. Ses débuts furent des *Romances et ballades*, publiées en 1822, dans le genre romantique. Pendant son séjour en Crimée, il composa des *Sonnets*, genre qu'aucun poëte polonais n'avait encore abordé, et dont il fit de délicieux petits tableaux de fantaisie. Ses poésies les plus remarquables furent inspirées par ses malheurs et l'amour de la patrie : incarcéré préventivement comme *Philarète*, il écrivit une *Ode à la Jeunesse;* expatrié en France, il composa *le Livre des Pèlerins*, plein des douloureux souvenirs de la Pologne. Le style de Mickiewicz appartient au beau temps de la langue polonaise; il est énergique, savant, nourri de l'antiquité, que le poëte connaissait bien, et on peut le comparer à celui d'André Chénier. On doit encore à Mickiewicz *les Aïeux*, espèce de poëme-drame, politique, fantastique, rempli d'allégories sur l'asservissement de la Pologne, et dans lequel il se montre émule de Gœthe et de Byron. Les poésies de Mickiewicz ont été traduites dans toutes les langues de l'Europe; M. C. Ostrowski en a donné une traduction française, Paris, 1841-1845, 2 vol. in-12. Son cours de littérature slave du Collége de France a été sténographié en 5 volumes. C—o.

MICON, peintre grec du v^e^ siècle av. J.-C., émule de Polygnote, peignit avec lui le portique du *Pœcile*, à Athènes. On le critiqua vivement pour avoir représenté, dans un tableau de la bataille de Marathon, les Perses d'une taille plus élevée que les Grecs. Il décora aussi le temple de Thésée.

MICRONÉSIE, c.-à-d. *petites îles*, une des grandes divisions de l'Océanie, entre la Malaisie à l'O., la Mélanésie au S., et la Polynésie à l'E. Ses principaux archipels et groupes d'îles sont ceux des Mariannes, des Carolines, Marshall, et Gilbert.

MICUIPAMPA, v. du Pérou (Libertad), à 150 kil. N.-O. de Truxillo. Riches mines d'argent, dites *de Chota*.

MIDAI, v. de l'empire birman (Ava), à 2 kil. N. d'Umerapura, sur l'Iraouaddy. Entrepôt de commerce avec la Chine.

MIDAS, roi de Phrygie, accueillit à sa cour le vieux Silène, et propagea le culte de Bacchus. Ce dieu, pour le récompenser, lui accorda, sur sa demande, le don de changer en or tout ce qu'il toucherait; mais, voyant ses aliments même se transformer en or, Midas demanda à Bacchus de perdre son pouvoir funeste, et l'obtint en se baignant dans le Pactole, qui commença alors à rouler du sable d'or. Dans le célèbre combat de la lyre et de la flûte, entre Apollon et Pan, Midas donna son suffrage à Pan; Apollon se vengea, en changeant ses oreilles en oreilles d'âne. Midas parvint à cacher sa difformité à tous, excepté à son barbier, qui, ne pouvant garder le secret, le confia à la terre, dans un fossé qu'il se hâta de combler; mais à cette place crûrent des roseaux qui, au moindre souffle du vent, répétaient les paroles du barbier, et révélaient la secrète difformité du roi. On montrait le trône de Midas dans le trésor de Delphes.

MIDDELBOURG, *Medioburgum*, v. du roy. de Hollande, ch.-l. de la prov. de Zélande, au milieu de l'île de Walcheren, à 136 kil. S.-O. d'Amsterdam; par 51° 29' 59" lat. N., et 1° 16' 44" long. E.; 16,000 hab. Uni à l'Escaut par un beau canal de 2 kil., au bout duquel est le petit port de Ramkens. C'est une ville pittoresque et bien bâtie. Il y eut un évêché de 1561 à 1574. Tribunaux civil et de commerce; athénée; séminaire; Académie des beaux-arts, musée, cabinet d'histoire naturelle, bibliothèque. On remarque l'hôtel-de-ville, l'hôtel de la compagnie des Indes, une belle église gothique, l'arsenal, et la fonderie de canons. Chantiers de construction, corderies, fabr. de cigares, fonderies de cuivre, etc.; passementeries, tanneries. Commerce actif en grains, sel, soieries, amidon. Importation de vins de Bordeaux. — Prise en 1574 aux Espagnols par les Hollandais, et à ceux-ci, en 1795, par les Français, elle fut réunie à la France en 1810, comprise d'abord dans le dépt. de l'Escaut, et ensuite ch.-l. de celui des Bouches-de-l'Escaut. Ses anc. fortifications sont démolies.

MIDDELBOURG, île de l'Océanie. *V.* EOUA.

MIDDLE, signifie *milieu* en anglais : *middle*SEX, Saxe du milieu.

MIDDLEBURY, v. des Etats-Unis (Vermont), sur l'Otter-river, à 53 kil. O.-S.-O. de Montpellier; 4,000 hab. Collége. Exploit. de marbre.

MIDDLEFIELD, v. des Etats-Unis (New-York), à 155 kil. O. de Boston; 4,000 hab.

MIDDLEHAM, vge d'Angleterre, comté et à 60 kil. N.-O. d'York (North-Riding); 900 hab. Ruines d'un château-fort, résidence favorite du roi Richard II.

MIDDLESBOROUGH, v. d'Angleterre (York, North-Riding), sur la Tees, à 25 kil. E.-N.-E. de Darlington; fondée, il y a 20 ans, par une compagnie pour le chargement des houilles du comté de Durham, qui y arrivent par le chemin de fer de Stockton à Darlington; 5,709 hab. dans la paroisse. C'est le port de Stockton.

MIDDLESEX, comté d'Angleterre; capitale, *Londres*; entre ceux de Hertford au N., d'Essex à l'E., de Kent et de Surrey au S., de Buckingham à l'O. Aréa : 75,192 hect.; 40 kil. sur 27. Pop. en 1861 : 2,205,771, y compris les quartiers de Londres qui appartiennent à ce comté. Rivières : Tamise, Brent, Colne, Lea. Les fermes de ce comté fournissent à Londres le lait et le foin. Elève de porcs. Jardins maraîchers. Nombreuses maisons de campagne. Villes principales : Uxbridge, Staines.

MIDDLETON (Conyers), théologien et littérateur anglais, né à Richmond en 1683, m. en 1750, embrassa l'état ecclésiastique après de brillantes études à Cambridge, y fut nommé docteur en théologie en 1717, et débuta dans la carrière littéraire par de violents pamphlets contre Bentley. Son penchant à la controverse l'entraîna dans une foule de discussions, et lui suscita d'ardents ennemis. Quelques écrits, où il professait des idées antichrétiennes, firent scandale; tels furent la *Lettre sur Rome*, 1729, où il prétend montrer la conformité du catholicisme et du paganisme; les *Libres recherches sur le don des miracles*, 1747; et l'*Examen des Discours de Sherlock sur l'usage et l'esprit des prophéties*, 1750. Son œuvre capitale est une *Vie de Cicéron*, Dublin, 1741, 2 vol. in-8°, ouvrage estimé, traduit librement en français par l'abbé Prévost. Toutes les productions de Middleton, excepté la Vie de Cicéron, ont été recueillies sous le titre d'*Œuvres mêlées*, 1752, 4 vol. in-4°.

MIDDLETON, brg d'Angleterre, comté et à 22 kil. S.-O. de Durham, sur la Tees; 2,900 hab. Riches mines de plomb et fonderies.

MIDDLETON, brg et paroisse d'Angleterre, comté et à 66 kil. S.-E. de Lancastre, à 7 kil. N. de Manchester; 15,000 hab. Mines de houille. Fabr. de cotonnades, nankin, guingamp, soieries; teintureries, blanchisseries.

MIDDLETOWN, v. des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat et sur la rivière du Connecticut, à 24 kil. S. de Hartford; 4,500 hab. Université fondée en 1831; port de commerce. Fabr. de coton, lainages, papier, armes, plomb.

MIDDLETOWN, v. des Etats-Unis (New-Jersey), à 68 kil. E.-N.-E. de Trenton; 6,000 hab.

MIDDLEWICH, brg et paroisse d'Angleterre, comté et à 28 kil. E. de Chester; 4,800 hab. Sources salées. Fabr. de coton et soieries.

MIDÉE, anc. v. de la Grèce (Argolide), au N.-E. de Tirynthe. Les Spartiates y gagnèrent, en 367, sur les Arcadiens et les Argiens, la bataille *Sans larmes*, ainsi nommée parce qu'elle ne leur avait coûté, dit-on, aucun homme.

MIDENOS, anc. v. d'Afrique (Numidie), à l'extrémité O. de la chaîne du Papua (auj. *Edough*). C'était la dernière ville numide du côté de la Mauritanie.

MIDHURST, brg et paroisse d'Angleterre (Sussex), sur l'Arun, à 17 kil. N. de Chichester; 5,600 hab. Restes du beau château de *Cowdry-House*.

MIDI (Canal du). *V.* LANGUEDOC.

MIDI, un des points cardinaux. *V.* SUD.

MIDI (Pic du) mont de la chaîne des Pyrénées (B.-Pyrénées), à 40 kil. S. d'Oloron; 2,877 mèt. de hauteur. Le gave d'Ossau en descend. — Montagne des Pyrénées, à 13 kil. S. de Bagnères; 3,000 mèt. de hauteur.

MIDIAH ou MIDJEH (anc. *Salmydessus*), v. de la Turquie d'Europe (Andrinople), port sur la mer Noire, à 105 kil. N.-O. de Constantinople.

MIDYANITES, tribu des Hébreux, à laquelle fut vendu Joseph, tiré de la citerne.

MIDIE, *Midia*, anc. royaume d'Irlande, dans la Lagénie, forme auj. les comtés d'*East-Meath* et de *West-Meath*.

MID-LOTHIAN. *V.* EDIMBOURG (comté d').

MIDNAPORE, v. de l'Hindoustan anglais (Bengale), à 114 kil. O.-S.-O. de Calcutta. Ch.-l. d'un district fertile, qui a 21,476 kil. car., et 2,000,000 hab.

MIDOUZE, riv. de France, se forme à Mont-de-Marsan (Landes), de la réunion du Midou et de la Douze, passe à Tartas, et se jette dans l'Adour, rive dr., à 8 kil. au-dessous de cette ville. Cours de 43 kil., entièrement navigable.

MIDROÉ, *Medianum Castellum*, vge d'Algérie, à 225 kil. S. d'Alger, sur une riv. de son nom, qui se jette dans le lac Titterie.

MIDSHIPMAN, grade dans la marine anglaise, correspondant à celui d'aspirant, en France.

MIÉCISLAS Ier, duc de Pologne, de la famille des Piast, né en 931, m. en 991, succéda, en 962, à Ziémomysl, son père, fut le premier prince chrétien de la Pologne, et abolit l'idolâtrie, 965, à l'instigation de sa femme Dombrowka, fille de Boleslas Ier, roi de Bohême. Il fit hommage à l'empereur Othon Ier pour les provinces entre l'Elbe et l'Oder.

MIÉCISLAS II, fils de Boleslas Chrobry, et petit-fils du précédent, succéda à son père en 1025, mais n'hérita pas de son courage; il vit se soulever contre lui les Russes, les Bohémiens, les Moraves, et se constituer indépendantes les principautés de Mecklembourg, de Brandebourg, de Holstein, de Lubeck, etc. Il mourut des suites de ses débauches, 1034.

MIÉCISLAS III, né en 1131, m. en 1201, succéda en 1173 à son frère Boleslas IV, se fit chasser en 1177 pour son orgueil et ses cruautés, et remonta sur le trône en 1190.

MIEL (Jean), peintre. *V.* MÉEL.

MIÉLAN, ch.-l. de cant. (Gers), arr. et à 13 kil. S.-O. de Mirande; 1,044 hab. Comm. de moutons et de vins.

MIEN-NING, 241e empereur de la Chine, le 6e de la race mandchoue et de la dynastie Ta-tsing, né en 1780, succéda, en 1820, à son grand-père Kien-loung ou Kaoutsoung ou Kia-king, et mourut en 1850. Sous son règne eut lieu la guerre contre les Anglais, qui s'obstinaient à introduire l'opium en Chine. Les hostilités s'ouvrirent le 3 nov. 1839 par le combat naval de Chouen-pi. En 1840, l'île Chusan fut envahie; en 1841, l'île et le port de Hong-kong furent cédés à l'Angleterre. La guerre éclata de nouveau un mois après : elle amena la prise des forts du Bogue, les combats de Canton, qui paya une rançon de 35 millions, la prise d'Emoy, le combat de Chei-pou, l'occupation de Ting-haï, Chusan, Chin-haï, Ning-po. En 1842, les Anglais, après le combat de Ning-po, prirent Tse-ki, Tcha-pou, entrèrent dans le fleuve Yang-tsé-kiang, prirent Wou-song, Chang-haï, Kiang-yin, Chouin-chan, Chin-kiang, et arrivèrent devant Nan-king. Par le traité de Hou-moun-chaï, le 8 oct. 1843, la Chine paya 125 millions de fr., céda à l'Angleterre l'île de Hong-kong, ouvrit au commerce les ports de Canton, Chang-haï, Ning-po, Fou-tchou et Emoy, et consentit à un nouveau tarif de douanes. Mien-ning eut 7 fils; les trois aînés sont morts. Le 4e, I-tchou ou Hieng-Foung régna de 1850 à 1861.

MIERES (SAN-JUAN DE), brg d'Espagne (Asturies), prov. et à 13 kil. S. d'Oviédo, sur la Lona; 3,500 hab. Ecole de maîtres mineurs, créée en 1854.

MIEREVELT ou MIRVELT (Michel), peintre hollandais, né à Delft en 1567, m. en 1641, élève de Willem Willemsz, prit ensuite les leçons d'un artiste peu connu, nommé Augustin, puis entra dans l'atelier de Blokland, et cultiva d'abord l'histoire; mais le portrait lui ayant mieux réussi, il s'y consacra entièrement. Quoiqu'il n'égale ni Van-Dyck, ni le Titien, il mérite sa brillante réputation : il observait finement la nature, peignait avec vigueur, et savait très-bien rendre le caractère des individus. Presque toutes les galeries contiennent de ses toiles : le Louvre possède de lui deux portraits d'homme et un portrait de femme. A. M.

MIERIS (François VAN), dit l'*Ancien*, peintre hollandais, né à Leyde en 1635, m. en 1681, eut pour maîtres Abraham Tarenvliet et Gérard Dow. Ses dons naturels et son ardeur au travail lui permirent d'éclipser tellement ses camarades, que le chef d'atelier le nommait *le Prince de ses disciples*. Nul n'a su mieux s'approprier la manière de Gérard Dow : son dessin est plus libre cependant, et son exécution moins minutieuse. Il reproduisait habilement le velours, le satin et les fourrures, dessinait bien, composait spirituellement; son coloris est brillant, énergique, et sa touche moelleuse. Le Louvre possède 4 de ses tableaux : une *Femme à sa toilette, servie par une négresse; Deux dames, vêtues de satin, prenant le thé;* un *Homme enveloppé d'un manteau rouge*. A. M.

MIERIS (Jean VAN), peintre hollandais, fils aîné du précédent, né à Leyde en 1660, m. en 1690, travailla d'abord dans l'atelier de son père, puis sous la direction de Gérard de Lairesse. On ne connaît guère de lui que des portraits de petites dimensions. A. M.

MIERIS (Guillaume VAN), peintre hollandais, frère du précédent, né à Leyde en 1662, m. en 1747, élève de son père, représenta, comme lui, des scènes de la vie journalière, mais choisit ses personnages dans un rang moins élevé : ses fonds de tableaux sont des boutiques, des échoppes pleines de fruits, de légumes, de gibier, d'épiceries et de faïence; il n'y paraît guère que des gens du commun, vendeurs ou acheteurs. Guillaume peignait avec beaucoup de vérité; mais il n'est pas comparable à son père pour l'élégance du dessin, l'habileté de la composition, la splendeur du coloris, la finesse du clair-obscur et l'effet général. Il copiait trop mécaniquement la nature. Le musée du Louvre possède trois de ses tableaux : un *Jeune garçon faisant des bulles de savon, le Marchand de gibier*, une *Cuisinière accrochant une volaille à sa fenêtre*. A. M.

MIERIS (François VAN), dit *le Jeune*, peintre hollandais, né à Leyde en 1689, m. en 1763, élève de son père Guillaume, a peint des intérieurs de ménages, des boutiques de fruitières et des magasins, où se trouvent de petites figures en harmonie avec les lieux : le dessin en est pur, le coloris agréable, et l'exécution fort soignée. Il a fait aussi de petits tableaux d'histoire et quelques portraits. Joignant aux talents du peintre les connaissances d'un antiquaire et d'un numismate, il a publié plusieurs livres d'archéologie : *Description des monnaies et des sceaux des évêques d'Utrecht*, Leyde, 1726, in-8o; *Histoire* (métallique) *des princes des Pays-Bas*, La Haye, 1732-33-35, 3 vol. in-fol.; *Mémoire sur la féodalité du comté de Hollande*, Leyde, 1743; *Grand recueil des chartes de Hollande, de Zélande et de Frise*, ibid., 1753-56, 4 vol. in-fol.; *Chartes, privilèges,... de la ville de Leyde*, 1759, in-fol.; *Description et histoire de la ville de Leyde*, 1762-70, 2 vol. in-fol., etc.

MIERS, vge (Lot), arr. et à 36 kil. N.-E. de Gourdon; 1,250 hab. Eaux minérales.

MIES ou SILBERSTADT, c.-à-d. *ville d'argent*, v. des Etats autrichiens (Bohême), à 25 kil. O. de Pilsen, sur la Mies; 3,000 hab. Tribunal des mines; exploitation de plomb argentifère : papeteries.

MIGNARD (Nicolas), peintre, né à Troyes en 1608, m. en 1668, sentit s'éveiller son talent devant les tableaux du Primatice à Fontainebleau, et alla étudier en Italie. Il se fixa ensuite à Avignon, où il peignit, dans une galerie d'amateur, *les Amours de Théagène et de Chariclée*. Appelé par Mazarin à Paris, il fut chargé de décorer le rez-de-chaussée des Tuileries. Ses compositions sont ingénieuses, ses attitudes pleines de grâce, son dessin assez correct, et son coloris brillant. Reçu à l'Académie, 1663, il en devint recteur. Il a laissé cinq planches gravées, d'après les peintures d'Annibal Carrache, dans la galerie Farnèse. B.

MIGNARD (Pierre), frère du précédent, né à Troyes en 1610, m. en 1695, reçut les leçons de Vouet, et partit ensuite pour Rome. Il y fit le portrait d'Urbain VIII, et exécuta, pour le cardinal Du Plessis, 12 dessins d'après les tableaux d'Annibal Carrache dans la galerie Farnèse : ils sont auj. au musée du Louvre. A Venise, Mignard peignit les portraits du doge et de plusieurs patriciens : puis il revint à Rome faire celui d'Alexandre VII. Après 22 ans d'absence, il rentra en France. Louis XIV le chargea de peindre à fresque la coupole du Val-de-Grâce de Paris, magnifique ouvrage célébré par Molière, et que le temps n'a pas respecté. Mignard décora aussi, dans la même ville, et conjointement avec Lafosse, la chapelle des Fonts à St-Eustache. Il orna la petite galerie de Versailles et l'ancien cabinet du grand dauphin de peintures qui ont été détruites. Après la mort de Lebrun, qui fut son ennemi, il devint directeur de l'Académie et premier peintre du roi, 1690. Parmi ses tableaux on cite : *la Vierge à la grappe; Jésus sur le chemin du Calvaire, succombant de fatigue; St Luc peignant la Vierge; Ste Cécile chantant les louanges*

du Seigneur; les portraits *du grand Dauphin*, de *Mme de Maintenon*, de *la marquise de Feuquières*, le sien, en pied (tous au Louvre); *St Charles Borromée donnant la communion à des mourants*; les peintures de St-Cloud, etc. Mignard se distingue par le naturel, la vérité de l'expression, et par un coloris gracieux et séduisant. Plusieurs de ses œuvres ont cependant quelque chose de froid, ou une certaine mollesse, une affectation qu'on a appelée *mignardise*. B.

MIGNARD (Pierre), fils de Nicolas et neveu du précédent, né à Avignon en 1640, m. à Paris en 1725, se livra à l'architecture. Il restaura l'abbaye de Montmajour, près d'Arles, et la façade de l'église St-Nicolas, à Paris. Il fut un des six fondateurs de l'Académie d'architecture en 1671.

MIGNON (Abraham), peintre de fleurs, né à Francfort-sur-Mein en 1639, m. en 1679, élève de J. Murel, artiste et marchand de tableaux, qui le conduisit ensuite en Hollande et le mit sous la direction de J. David de Heem. Ses tableaux, peints avec patience, dessinés avec une grande précision, et d'un coloris vigoureux, ont un peu de roideur. Néanmoins l'agencement des diverses parties prouve un goût très-délicat et une imagination inventive. Le musée d'Amsterdam possède deux tableaux de Mignon; celui de La Haye, un seul; le Louvre en renferme cinq, de la plus grande beauté. A. M.

MIGNONS, nom par lequel le peuple désignait les jeunes favoris du roi Henri III, compagnons de ses débauches. Tels étaient Quélus, Maugiron, Livarot, Saint-Mégrin, le marquis d'O, les ducs de Joyeuse, et d'Epernon.

MIGNOT (Jean), architecte français du XIVe siècle, continua la construction du *Dôme* de Milan, commencée par Bonaventure de Paris.

MIGNOT (Jacques), fameux traiteur de Paris, demeurant rue de la Harpe, et que Boileau a rendu célèbre par ces deux vers :

> Car Mignot, c'est tout dire, et dans le monde entier,
> Jamais empoisonneur ne sut mieux son métier.

Par représailles, il fit imprimer une satire de Cotin contre Boileau, et s'en servit comme d'enveloppe pour ses biscuits. Cette idée fit sa fortune.

MIGNOT (Etienne), docteur de Sorbonne, né en 1698 à Paris, m. en 1771, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a laissé : *Discours sur l'accord des sciences et des belles-lettres avec la religion*, 1753, in-12; *Traité des droits de l'Etat et du prince sur les biens du clergé*, 1755 et suiv., 6 vol. in-12; *Mémoires sur les libertés de l'Eglise gallicane*, 1756, in-12; *Histoire du démêlé de Henri II avec St Thomas de Cantorbéry*, 1756, in-12; *Histoire de la réception du concile de Trente dans les Etats catholiques*, 1756, 2 vol. in-12, etc.

MIGNOT (Vincent), littérateur, neveu de Voltaire, né à Paris en 1730, m. en 1790, entra dans les ordres sacrés, et obtint une charge de conseiller-clerc au Grand-Conseil. On a de lui : *Histoire de l'impératrice Irène*, Paris, 1762, in-12; *Histoire de Jeanne Ire, reine de Naples*, 1764, in-12; *Histoire des rois catholiques, Ferdinand et Isabelle*, 1766, 2 vol. in-12; *Histoire de l'Empire ottoman depuis son origine jusqu'à la paix de Belgrade*, 1741, 4 vol. in-12; ouvrage estimé; des traductions, des traités de Cicéron *sur l'Amitié* et *sur la Vieillesse*, 1780, et de l'histoire de *Quinte-Curce*, 1781.

MIGUEL (SAN-), la plus grande île de l'Archipel des Açores, dans l'Atlantique, et qui appartient au Portugal; 70 kil. sur 20; par 37° 43' 58" lat. N. et 28° 1' 24" long. O.; 80,000 hab. Ch.-l., *Ponta-Delgada*. Commerce important. Sol montagneux et volcanique (Pic de Vara, haut de 1,623 mèt.), fertile en grains, fruits, vin, mais mal cultivé. — Elle fut occupée au nom du Portugal par Gonzalès Vello de Cabral, en 1444.

MIGUEL (SAN-), v. de l'Amérique centrale, république et à 144 kil. E. de San-Salvador, à 35 kil. O. du golfe de Fonséca, dans le Grand-Océan; 10,000 hab. Climat malsain. — Fondée en 1530.

MIGUEL (SAN-), v. du Brésil, prov. de Ste-Catherine; petit port vis-à-vis l'île de Ste-Catherine; 3,000 hab.

MIGUEL (SAN-), rivière de l'Amérique méridionale (République de l'Equateur), descend des Andes, et se jette dans le Putumayo, après un cours de 450 kil. — Riv. de l'Amérique méridionale (Bolivie), naît sur les confins du Chiquitos et du Moxos, coule du S. au N.-O., et se jette dans le Guapore, après un cours de 1,400 kil.; on la nomme aussi *Ubay*.

MIGUEL-DE-IBARRA (SAN-). *V.* IBARRA.

MIGUEL-DE-TUCUMAN (SAN-). *V.* TUCUMAN

MIGUELTURRA, v. d'Espagne (Nouv.-Castille), prov. et à 5 kil. S.-E. de Ciudad-real; 6,750 hab. Tanneries; fabr. d'eaux-de-vie.

MIHIEL (SAINT-), *Fanum sanctum Michaelis*, ch.-l. de cant. (Meuse), arr. et à 17 kil. N.-N.-O. de Commercy, sur la rive dr. de la Meuse; 4,577 hab. Trib. de 1re instance, cour d'assises; collége, bibliothèque. Fabr. de papier, draps, toiles de coton, dentelles; huileries, tanneries, teintureries. Pêche de truites renommées. On y remarque, dans l'église St-Etienne, un beau groupe de sculpture, *le Christ au tombeau*, de Ligier-Richier. — Cette ville se forma autour d'une abbaye, détruite à la Révolution. Louis XIII l'assiégea en 1635, manqua y être tué, et fit raser les fortifications. Elle devint, en 1571, le siége du tribunal des Grands-Jours du Barrois. — Près de la ville sont d'énormes rochers dits *falaises de St-Mihiel*, et les restes d'un camp romain.

MIJARES, *Uduba*, rivière d'Espagne, naît en Aragon (prov. de Teruel), et afflue à la Méditerranée, à 7 kil. S.-E. de Castellon-de-la-Plana. Cours de 110 kil.

MIJAS, v. d'Espagne (Grenade), prov. et à 26 kil. S.-O. de Malaga; 5,150 hab. Sparterie, papeteries.

MIJERITSCH, v. de la Russie d'Europe (gouvernement de Charkow), à 32 kil. S.-O. de Soumy; 7,000 hab.

MIKHAILOV, v. de la Russie d'Europe, gvt et 95 kil. S.-O. de Riazan; 6,500 hab.

MIKHAILOVKA, v. de la Russie d'Europe (Iékatérinoslav), à 20 kil. N.-E. d'Alexandrovsk; 3,600 hab. — v. de la Russie d'Europe (Koursk), à 17 kil. O. de Novoï-Oskol; 6,000 hab. Toiles, cire, huile de graine.

MIKLOS (SZENT), bourg des États autrichiens (Hongrie), ch.-l. du comitat de Liptau, à 162 kil. N. de Bude, sur la rive dr. de la Waag; 4,000 hab. Distilleries, brasseries, raffineries de sel.

MILAGRO, anc. *Ergavia*, bourg d'Espagne, dans la prov. et à 40 kil. S. de Pampelune, sur la rive droite de l'Aragon; 1,800 hab. Près de là, Sanche V, roi de Navarre, fut jeté par ses frères dans la fondrière de *Penalen*.

MILAH, anc. *Mileum, Mileu Colonia*, v. d'Algérie, près du Rummel, prov. et à 35 kilom. N.-O. de Constantine; 3,000 hab. Ruines romaines. Anc. évêché, où se tinrent deux conciles, en 402 et en 316. — Occupée par les Français en 1838.

MILAN, en italien *Milano*, en latin *Mediolanum*, en allemand *Meiland*, ville importante du roy. d'Italie, située dans une belle vallée, sur la rive g. de l'Olona, qui communique avec l'Adda par le canal *Della Martesana*, et avec le Tessin par le canal le *Naviglio*; ch.-l. de la Lombardie et de la province de son nom, à 500 kil. N.-N.-O. de Rome, 135 N.-E. de Turin, 835 S.-E. de Paris (par Genève et le Simplon); par 45° 28' 1" lat. N., et 6° 50' 56" long. E.; 196,100 hab. Chemin de fer pour Venise et Turin. Archevêché, illustré par St Ambroise et St Charles Borromée. Résidence des grandes autorités du pays; cour de cassation; 2 lycées, 3 gymnases, 2 colléges d'internes; écoles militaire, polytechnique élémentaire, vétérinaire, de chimie, de beaux-arts et de musique, des sourds-muets. Séminaire; collége royal de demoiselles; institut royal de Lombardie; bibliothèques de Brera, des beaux-arts, de l'institut, et bibliothèque Ambroisienne; archives; musée de tableaux, de médailles et d'histoire naturelle; jardin botanique, observatoire. Commerce important de soie, riz, fromages, librairie, orfévrerie, parfumerie; fabriques de soieries, velours, rubans, dentelles, instruments d'optique et de mathématiques, carrosserie; manufacture royale de tabacs, Bourse, succursale de la Banque de Turin. Milan, surnommée *la Grande* (12 kil. de tour), est une des plus belles villes d'Italie, bien que beaucoup de rues soient étroites et tortueuses. On y remarque surtout : la place du château (anc. *Foro Buonaparte*), plantée de plus de 10,000 pieds d'arbres; la place d'Armes (650 mètr. sur 612), avec un bel arc de triomphe, commencé par Napoléon Ier, et appelé auj. *Arc de la paix*; la vaste cathédrale dite *le Dôme*, dédiée à la Ste Vierge naissante, et toute en marbre, la plus grande église d'Europe, après St-Pierre de Rome, commencée en 1386, dans un style mixte gothique et grec, ornée de plus de 5,000 statues, et très-riche en objets d'art; l'église de St-Ambroise, où était renfermée autrefois la couronne de fer; les églises St-Alexandre, St-Laurent, St-Nazaire, St-Sébastien, Ste-Marie de la Passion; le réfectoire de l'anc. couvent de Ste-Marie-des-Grâces, où se trouve la célèbre *Cène* de Léonard de Vinci, fresque fort endommagée; le théâtre *Della Scala*, le plus grand que l'on connaisse après celui de San-Carlo à Naples; les palais du vice-roi, Marini, Trivulzi, de la Contabilità, Belgiojoso, Brera, Busca ou Serbelloni, Cicogna, Litta, etc.; l'amphithéâtre, pouvant contenir 30,000 personnes; le grand hôpital; les promenades, établies sur les remparts. — Milan fut la capitale

des Insubriens, qui l'avaient fondée vers 587 av. J.-C. D'abord tributaire des Romains, elle leur fut tout à fait soumise par Valérius Flaccus, en 195. Elle perdit alors de son importance, qu'elle recouvra sous Maximien, qui en fit sa capitale, et sous Constantin, qui y rendit, en 313, l'édit par lequel la religion catholique était déclarée religion de l'Empire. Successivement prise et ravagée par Alaric, 402, Odoacre, 476, et Théodoric, 493, elle appartint ensuite aux Lombards, 568-774, auxquels l'enleva Charlemagne. Pendant 4 siècles, elle combattit pour son indépendance, soit contre ses seigneurs, soit dans le parti Guelfe contre les Allemands. Détruite par Frédéric Barberousse en 1162, elle se releva bien vite, et sortit victorieuse à Legnano, 1176. Elle fut ville libre alors, puis gouvernée par les Della Torre, 1257-1277, les Visconti, 1277-1447, les Sforza, 1450-1535. Les Français l'occupèrent 1499-1513 et 1515-25. Charles-Quint en prit possession en 1535, et la donna en 1540 à son fils Philippe. Elle appartint à l'Espagne jusqu'en 1700, et les Autrichiens s'en emparèrent pendant la guerre de la succession d'Autriche. Prise par les Français en 1796 et en 1800, Napoléon Ier en fit la capitale d'abord de la République cisalpine, puis du royaume d'Italie et du département d'Olona. Les traités de 1815 l'ont rendue à l'Autriche. En 1848 (18-22 mars), Milan s'insurgea contre les Autrichiens, qui, d'abord repoussés jusqu'au delà de l'Adige, y rentrèrent le 5 août; occupée par les Franco-Sardes (8 juin 1860), et réunie aux États sardes par la paix de Zurich.

MILAN (Gouvernement de), une des deux divisions de l'anc. roy. Lombard-Vénitien, compris entre les Alpes et le lac de Lugano au N., le Tessin et le lac Majeur à l'O., le Pô au S., le gvt de Venise et le Tyrol à l'E. Il forma 9 délégations: Milan, Brescia, Mantoue, Crémone, Bergame, Lodi, Côme, Pavie, Sondrio; 22,165 kil. carr.; 3,010,000 hab.; cédé en 1860 au Piémont, jusqu'au Mincio.

MILAN (Province de), division administrative du roy. d'Italie; formée d'une partie de l'anc. Lombardie, entre celles de Côme au N., de Bergame et de Crémone à l'E., de Plaisance et de Pavie au S., de Pavie et de Novare à l'O.; 948,320 hab.; 2,993 kil. carr. Elève de gros bétail. C. P.

MILANAIS (Le), anc. duché du N. de l'Italie, borné au N. par la Suisse, à l'E. par la république de Venise et le duché de Mantoue, au S. par le Pô, et à l'O. par le Piémont. Gouverné tour à tour par les Della Torre, les Visconti et les Sforza (*V.* TORRE, VISCONTI, SFORZA), puis réuni à l'Espagne et à l'Autriche, il fut démembré au XVIIIe siècle. Les rois de Sardaigne, pour prix de leur concours dans les deux guerres de succession d'Espagne et d'Autriche, reçurent des Autrichiens les provinces d'Alexandrie, de Tortone, de Novare, de Lomelline, le Val de Sesia, etc. Compris, après le traité de Campo-Formio, dans la République cisalpine, puis dans le royaume d'Italie, il forma, en 1815, la plus grande partie du gvt de Milan dans le royaume Lombard-Vénitien.

MILBERT (Jacques-Gérard), peintre naturaliste, né à Paris en 1766, m. en 1840, fut professeur de dessin à l'Ecole des mines en 1795, membre de la commission scientifique d'Egypte en 1798, fit partie de l'expédition de Baudin aux Terres australes, 1800-04, séjourna quelque temps à l'île de France, et fut chargé par le gouvernement d'explorer l'Amérique du Nord. On a de lui : *Voyage pittoresque à l'île de France, au Cap de Bonne-Espérance et à l'île de Ténériffe*, 1812, 2 vol. in-8° et atlas; *Itinéraire pittoresque du fleuve Hudson*, 1827-29, 2 vol. in-4° et atlas.

MILÉ ou MILET (Francisque), peintre, né à Anvers en 1644, m. en 1680, était fils d'un tourneur d'ivoire de Dijon, qui s'établit en Flandre. Elève de Laurent Francken, il visita la Hollande, la France et l'Angleterre. A Paris, il s'éprit tellement du Poussin, qu'il l'imita. Sa mémoire était si bonne, qu'après avoir considéré attentivement un paysage, il pouvait le reproduire : son talent de peintre d'histoire le fit nommer professeur à l'Académie de France. Il fut empoisonné, dit-on, par des peintres jaloux. A. M.

MILET, *Miletos*, né en Crète, d'Apollon et d'Areia, ou d'Acacallis, fille de Minos, ou de Déione. Exposé et nourri par des loups, il se vit poursuivi par Minos, alla fonder Milet en Carie, épousa Cyanée, et en eut Caunus et Byblis.

MILET, *Miletus*, anc. v. de l'Asie-Mineure occidentale, sur la côte O. de la Carie et la rive S. du golfe Latmique, à 80 stades au S. de l'embouch. du Méandre. Fondée par les Crétois avant la guerre de Troie, puis colonisée par les Ioniens après l'invasion des Héraclides dans le Péloponèse, elle dut à sa position de rivaliser, du VIIIe au VIe siècle av. J.-C., avec Tyr et Carthage, équipa seule jusqu'à 100 vaisseaux de guerre, fit le commerce jusqu'aux Colonnes d'Hercule, fonda en Egypte Naucratis, Chemmis et le mur des Milésiens sur la rive O. de la branche Sébennytique du Nil, et, sur les côtes de la Propontide et du Pont-Euxin, jusqu'à 300 colonies (Cyzique, Sinope, Abydos, Istropolis, Tomi, Olbia ou Milétopolis, Apollonia, Odessus, Panticapée, etc.). Elle attira ainsi à elle tout le commerce du Nord en blé, poissons secs, esclaves et pelleteries; elle exportait elle-même des laines fines, des tissus précieux, de l'écume de mer et des roses. Un mur la séparait en deux villes; ses 4 ports étaient protégés par le groupe des îles Tragaséennes (Lada, Dromiscus et Perne). Ses environs offraient d'excellents pâturages. A 180 stades au S., était le temple d'Apollon Didyméen, avec un oracle confié à la garde des Branchides. — Patrie de Thalès, d'Anaximandre, d'Anaximène, des logographes Cadmus et Hécatée, d'Aspasie, d'Eschine, Milet fut le berceau de la philosophie ionienne et de l'histoire grecque. Après avoir traversé bien des troubles civils et échappé aux convoitises des rois de Lydie, elle fut prise et pillée par les Perses; en 504, son gouverneur Aristagoras fit soulever toute l'Ionie contre Darius Ier, et provoqua les guerres Médiques. Dévastée par Alexandre, Milet a été presque détruite par les Turcs ou les Mongols, et est restée une place de commerce médiocre; Hiéroclès la nomme encore. Milet fut célèbre par la corruption de ses mœurs : un de ses habitants, Aristide, inventa le genre de littérature appelé dans l'antiquité *Fables milésiaques*, origine du roman licencieux.—Il reste quelques ruines du temple d'Apollon, mais la ville même est ensevelie près d'un bourg appelé *Pallathia*, dans un lac du Méandre, dont les alluvions ont comblé le golfe Latmique. *V.* Rambach, *de Mileto, ejusque coloniis*, Hal., 1790, in-4°; Schröder, *Commentaria de rebus Milesiorum*, Stralsund, 1827, in-4°; Soldan, *Rerum Milesiacarum comment.*, Darmstadt, 1829, in-4°. A. G.

MILETO, v. du royaume d'Italie (Prov. de Catanzaro), à 6 kil. S.-S.-O. de Monteleone; 5,724 hab. Detruite par un tremblement de terre en 1783.

MILETOPOLIS. *V.* OLBIA.

MILFORD-HAVEN, port excellent d'Angleterre, à l'extrémité S.-O. du pays de Galles, comté et à 9 kil. O.-N.-O. de Pembroke; aisément accessible en tout temps aux grands vaisseaux. La ville de Milford, fondée en 1790, est au N. du port; 6,000 hab. Beaux sites.

MILHAU ou MILLAU, *Æmilianum castrum*, s.-préf. (Aveyron), à 48 kil. S.-E. de Rodez, sur la rive dr. du Tarn; 11,250 hab. Tribunaux de 1re instance et de commerce, collége. Eglise calviniste. Fabriques de draps et de gants, tanneries, mégisseries, chamoiseries. Commerce de laines, cuirs, bois, amandes, vins. — Titre d'une vicomté du Rouergue, elle devint, au XVIe siècle, une des principales places des calvinistes; ils y tinrent des assemblées générales en 1573 et 1620; Richelieu fit détruire ses fortifications en 1629. Patrie du vicomte de Bonald.

MILIANAH, anc. *Maliana* ou *Manliana*, v. forte d'Algérie, prov. et à 118 kil. O.-S.-O. d'Alger; 7,450 hab. (y compris la colonie agricole d'*Affreville*). Ruines romaines. Elle commande la vallée du Chélif, et est assise à mi-côte sur un contre-fort du Zakkar. Ch.-l. d'une subdivision militaire. Prise à Abd-el-Kader par le maréchal Valée en 1840. Erigée en commissariat civil en 1850, en commune en 1854, en s.-préf. du département d'Alger en 1858. Service de diligences pour Orléansville. B.

MILICE (Droit de). *V.* CITÉ ROMAINE.

MILICE (Maître de la). *V.* MAITRE.

MILICE, troupe auxiliaire de l'armée de ligne dans l'anc. monarchie française; elle se composait de l'enrôlement général de tous les hommes valides de 16 à 40 ans, presque exclusivement de la classe du tiers-état. Les intendants des provinces en tenaient le contrôle, et, dans les appels, fixaient le nombre de miliciens à fournir par chaque commune; les enrôlés tiraient au sort ceux qui devaient partir. La durée du service était de 6 ans. A son départ, chaque soldat recevait de sa commune 3 livres d'argent, des vêtements et du linge: l'Etat fournissait le reste de l'équipement. Les miliciens ne servaient qu'en temps de guerre; à la paix, on les congédiait sans les libérer, et les cadres étaient conservés de manière à pouvoir rentrer promptement en campagne. — La milice fut originairement une garde bourgeoise, pour faire la police de nuit dans les villes (*V.* GUET), et, en cas d'invasion, défendre la cité. Sous Louis VI, vers 1108, les gardes bourgeoises étaient obligées d'aller à la guerre au premier ordre du roi. Elles servaient à leurs frais, et choisissaient leurs chefs. Louis XIV créa, en 1688, une milice temporaire, en levant 25,000 hommes, pris dans toutes les communes, qui durent les fournir armés et équipés. Le service fut fixé à 2 ans, et d'autres levées furent faites jusqu'à la paix

de Ryswick, 1697. L'institution permanente de la milice ne date que du temps de Louis XV, en 1726. Diverses ordonnances royales en fixèrent l'effectif, suivant les besoins de la guerre : elle fut, en 1741, de 79,000 hommes; en 1758, de 80,000; en 1762, de 91,000; en 1765, de 74,000; en 1774, de 44,000. La milice a été remplacée, au début de la Révolution, par la garde nationale (*V. ce mot*).

2. MILITAIRE (Ecole), grand et bel établissement, situé à Paris, à l'extrémité S. du Champ-de-Mars, et occupant un vaste parallélogramme borné à l'E. par l'avenue de Labourdonnaie, à l'O. par l'avenue de Suffren, au S. par l'avenue de Lowendal. Il y a deux façades, l'une au N., sur le Champ-de-Mars, l'autre au S., sur la place de Fontenoy. Celle du N. se compose de 5 corps de bâtiments à la suite les uns des autres : le principal, celui du centre, a toute la physionomie d'un palais; c'est un rez-de-chaussée fort élevé, surmonté d'un 1er étage, percés chacun de 21 fenêtres encadrées de beaux chambranles, plus, un rang de petites fenêtres carrées dans la frise. Un portique de 8 colonnes corinthiennes cannelées, adossées, de 13 mèt. de hauteur environ, forme le sujet de milieu de cette masse; elles embrassent la hauteur des 2 étages, et 4 supportent un fronton, au-dessus duquel règne, en retraite, un attique couronné par un gros dôme quadrangulaire. A ce grand corps sont rattachés deux autres bâtiments, fortement en retraite sur la façade, et de proportions beaucoup moindres : ils ont aussi un seul étage sur le rez-de-chaussée, sont percés de 11 fenêtres chacun, et ornés à leur centre d'un fronton porté sur 4 colonnes ioniques adossées, hautes de 8 mèt. environ, embrassant les deux rangs de fenêtres. A la suite de ces ailes, sur la même ligne, interrompue seulement par une ouverture de grille, s'élèvent 2 autres bâtiments plus importants, à un étage sur rez-de-chaussée, percés de 23 fenêtres, et dont le centre est accusé par un pavillon légèrement en saillie, avec attique couverte par un toit quadrangulaire. L'ensemble de ces divers corps forme une façade qui occupe toute la largeur du Champ-de-Mars, et mesure 420 mèt. — L'entrée principale de l'Ecole est par la place de Fontenoy. Une large grille, entre 2 pavillons, puis, après les pavillons, un fossé revêtu de maçonnerie, en forment la clôture. Immédiatement après est une cour carrée de 136m43 de côté, avec bâtiments de service sur ses parties latérales. Au fond, une très-belle grille, entre 2 pavillons, la sépare d'une 2e cour, autrefois appelée *Cour royale*, de 87m 70 en carré, ouverte en avant du corps de bâtiment principal, orné aussi de ce côté d'un péristyle de 4 grandes colonnes corinthiennes adossées, surmontées d'un fronton. Deux pavillons prolongent ce bâtiment par des ailes en retour, d'où partent deux portiques de chacun 24 colonnes doriques accouplées, cannelées dans les deux derniers tiers de leur hauteur, et formant toute la profondeur de la cour. Au milieu, un fronton à 4 colonnes forme une sortie conduisant aux cours des petits bâtiments latéraux. Le reste des constructions, très-simple, est affecté à des casernes, écuries, etc. — L'Ecole militaire est un des beaux monuments de Paris. Le corps principal, par sa masse, son étendue, sa régularité, rappelle l'ordonnance et le style des plus célèbres palais d'Italie, au plus bel âge de l'architecture. L'établissement présente partout un ensemble vaste et régulier. Gabriel en fut l'architecte; mais les 2 bâtiments des extrémités de la façade sur le Champ-de-Mars n'ont été élevés qu'en 1855. Louis XV fonda l'Ecole militaire, en 1751, pour l'éducation gratuite de 500 gentilshommes pauvres. Pendant la Révolution, on en fit un quartier de cavalerie. Le 1er consul Bonaparte y plaça son quartier-général, puis y caserna sa garde impériale. Napoléon III lui donna la même destination : elle contient (en 1856) 2 batteries d'artillerie, un régiment de grenadiers, un de cuirassiers, et peut loger 5,400 hommes et 1,500 chevaux. La superficie des terrains et des bâtiments est de 116,528 mèt. C. D—Y.

MILITAIRES (Confins). *V.* CONFINS MILITAIRES.

MILITELLO, v. de Sicile, prov. et à 35 kil. S.-O. de Catane; 9,792 hab.

MILITSCH, v. des Etats prussiens (Silésie), à 56 kil. N.-N.-E. de Breslau, sur la Bartsch; 2,200 hab. Beau château. Cuirs, souliers

MILIZIA (Francesco), architecte, né à Oria (Terre d'Otrante) en 1725, m. à Rome en 1798, d'une famille noble et riche. Il est surtout connu par des ouvrages écrits sur son art, et dont les principaux sont : *Memorie degli architetti antichi e moderni*, Parme, 1781, in-8°, histoire de l'art par les monuments, plutôt que biographie d'architectes, du reste ouvrage estimé; *Principi d'architettura civile*, Finale, 1781; 3e édit., Bassano, 3 vol. in-8°, traité plein de goût, de connaissances variées, et son meilleur ouvrage : *L'arte di vedere nelle belle arti del disegno*, Venise, 1781; ibid., 1823, in-12, livre de critique, où sont passés en revue, et jugés avec une extrême sévérité, les travaux les plus célèbres dans les arts du dessin, etc. Le premier et le second de ces ouvrages de Milizia ont été traduits en français par Pommereul sous les titres : *Essai sur l'histoire de l'architecture*,... La Haye, 1819, 3 vol. in-8°; *l'Art de voir dans les beaux-arts*, Paris, 1798, in-8°; 2e édit., 1799, in-8°. C. D—Y.

MILLAS, ch.-l. de cant. (Pyrénées-Orientales), arr. et à 18 kil. O. de Perpignan, sur la Tet; 1,908 hab.

MILLE, mesure itinéraire des anc. Romains, valant mille pas *major* de 5 pieds chacun, ou 1,481 mèt. et une fraction; 5 milles valaient 7,407 mèt., et 10 milles, 14,815 mèt.

Valeur du mille chez les modernes.

Allemagne (mille ordinaire)	7,408m	phique, employé par les navigateurs de toutes les nations	1,852m
— (grand mille)	9,270	Piémont	2,466
Angleterre	1,609	Pologne	5,556
Danemark	7,532	Prusse	7,532
Hollande	7,408	Suède	10,688
Hongrie	7,586	Suisse	8,369
Irlande	1,609	Toscane	1,652
Italie (Rome, Naples, etc.), mille marin ou géogra-		Etats-Unis	1,609

MILLE D'OR, *Milliarium aureum*, colonne milliaire élevée par Auguste, dans le Forum romain, devant le temple de Saturne, et destinée à servir de point de départ pour mesurer les distances sur les routes sortant de Rome.

MILLEDGEVILLE, v. des Etats-Unis, capitale de l'Etat de Géorgie, sur l'Oconee, à 1,027 kil. S.-O. de Washington, 264 N.-O. de Savannah; 4,500 hab. Siége du gouvernement; arsenal, pénitentiaire, école classique.

MILLÉNAIRES ou CHILIASTES, sectaires qui enseignaient qu'avant le jugement dernier les élus devaient passer 1,000 ans sur la terre pour se livrer à toutes sortes de plaisirs.

MILLER (Philippe), célèbre jardinier anglais et botaniste distingué, né en Ecosse en 1691, m. à Chelsea en 1771, a publié : *Dictionnaire du jardinier et du fleuriste*, Lond., 1724, 2 vol. in-8°; *Catalogus plantarum officinalium quæ in horto botanico Chelseiano aluntur*, 1730, in-8°; *Dictionnaire des jardiniers*, 1731, in-fol., trad. par Chazelles, 1785-88. 8 vol. in-4°; *Calendrier du jardinier fleuriste*, 2e édit., 1732, in-8°, etc.

MILLERY, brg (Rhône), arr. et à 16 kil. S.-S.-O. de Lyon; 1,410 hab. Très-bons vins rouges.

MILLESIMO, brg du royaume d'Italie (Gênes), arr. et à 22 kil. O.-N.-O. de Savone, sur la rive droite de la Bormida; 1,200 hab. Entouré de montagnes. Célèbre par une victoire du général Bonaparte sur les Autrichiens et les Piémontais, le 14 avril 1796.

MILLEVOYE (Charles-Hubert), poëte élégiaque, né à Abbeville en 1782, m. en 1816, avait d'abord embrassé la profession du barreau, puis, par nécessité, se fit commis de librairie à Paris, mais sans renoncer au culte des Muses. Enfin, il s'y donna tout entier, et disputa avec succès les prix académiques. Une maladie de consomption l'enleva à l'âge de 34 ans. Ses plus touchantes élégies, *le Poëte mourant, la Chute des feuilles, Priez pour moi*, furent ses adieux à la vie. Il a réussi encore dans de petites pièces tenant de l'épître et du discours en vers, tels que l'*Indépendance de l'homme de lettres*, 1806; *le Voyageur*, 1807; *la Mort de Goffin*, 1812; *Belzunce, l'Amour maternel*, etc., la plupart couronnées par l'Académie Française. Ses élégies respirent un sentiment vrai et une douce mélancolie, sous une forme d'un goût parfois douteux. Il a composé aussi deux petits poëmes héroïques, *Charlemagne à Pavie*, en 6 chants; *Alfred*, en 4 chants, l'un et l'autre en vers de 10 syllabes; et des traductions en vers, assez estimées, des premiers chants de l'*Iliade*, et de plusieurs *Dialogues* de Lucien. En résumé, le talent poétique de Millevoye est décoloré, et sans originalité. On a réuni ses Œuvres complètes en 4 vol. in-8°, Paris, 1822, et 2 vol. in-8°, *ibid.*, 1833. G. L.

MILLIAIRES (Pierres), pierres placées de mille en mille pas sur les voies romaines, et indiquant la distance de Rome, ou d'un autre grand centre de population, au moyen d'une inscription numérale. Les Milliaires avaient la forme d'une colonne tronquée, cylindrique, et quelquefois à pans, haute de 2m,30 à 2m,60, et posée sur un socle carré. En Italie, les distances étaient indiquées en *milles*, et dans les Gaules en *lieues*. C. Gracchus fit poser les premiers milliaires l'an 632 de Rome. C. D—Y.

MILLIN (Aubin-Louis), naturaliste et archéologue, né

à Paris en 1759, m. en 1818, devint conservateur du Cabinet des Médailles en 1794, professeur d'histoire à l'Ecole centrale de la Seine, et chef de division pour l'instruction publique. Dès 1792, il avait fondé, avec Noël et Warens, le journal *le Magasin encyclopédique*. De 1807 à 1813, il voyagea en France, en Italie, en Sicile, d'où il rapporta une foule de matériaux pour ses ouvrages. On a de lui : *Mélanges de littérature étrangère*, 1785-86, 6 vol. in-12; *Discours sur l'origine et les progrès de l'histoire naturelle en France*, 1790, in-4°; *Minéralogie homérique*, 1790, in-8°; *Antiquités nationales, ou Recueil de monuments pour servir à l'histoire de l'Empire français*, 1790-98, 5 vol. gr. in-4° avec fig., non terminé; *Eléments d'histoire naturelle*, 1794, in-8°; *Introduction à l'étude des monuments antiques*, 1796-1811, 4 part. in-8°; *Monuments antiques inédits*, 1802-04, 2 vol. in-4°; *Dictionnaire des beaux-arts*, 1806, 3 vol. in-8°, et 1842, 6 vol. in-8°; *Histoire métallique de la Révolution française*, 1806, in-4°; *Voyage dans les départements du midi de la France*, 1807-11; 5 vol. in-8°, avec atlas in-4°; *Description des peintures et des vases antiques, vulgairement appelés étrusques*, 1808-10, in-fol.; *Galerie mythologique*, 1811, 2 vol. in-8°, fig.; *Voyage en Savoie, en Piémont*, 1816, 2 vol. in-8°; *Voyage dans le Milanais, à Plaisance, à Crémone*, etc., 1817; 2 vol. in-8°. Il a de plus rédigé sans interruption le *Magasin encyclopédique* jusqu'en 1816, 122 vol. in-8°. Les ouvrages de Millin sont intéressants et utiles, mais faits avec un peu de précipitation. B.

MILLINGEN (Jean), archéologue, né à Londres en 1775, m. en 1845, a consacré toute sa vie à la culture des arts, et passa une grande partie de sa jeunesse à Paris. On a de lui plusieurs ouvrages d'archéologie fort estimés, dont les principaux sont : *Peintures antiques inédites de vases grecs*, Rome, 1813, in-fol., 63 pl.; *Peintures antiques de vases grecs de la collection de sir J. Coghill-Bart*, Rome, 1817, in-fol., 52 pl.; *Monuments anciens inédits de l'art grec dans les principales collections de la Grande-Bretagne*, Londres, 1823-26, 2 vol. in-4°, fig., etc.

MILLOT (l'abbé Claude-François-Xavier), historien, né en 1726 à Ornans (Franche-Comté), m. en 1785, entra dans l'ordre des Jésuites, professa la rhétorique à leur collége de Lyon, obtint en 1768 la chaire d'histoire au collége des Nobles à Parme, fut nommé, en 1778, précepteur du duc d'Enghien. L'année précédente, il était entré à l'Académie française. On a de lui : *Eléments de l'histoire de France*, Paris, 1767-69, 3 vol. in-12; *Eléments de l'histoire d'Angleterre*, 1769, 3 vol. in-12; *Eléments d'histoire générale ancienne et moderne*, 1772-83, 9 vol. in-12 : ces trois ouvrages ont été réunis sous le titre d'*Œuvres de l'abbé Millot*, Paris, 1800, 15 vol. in-8°, et 1819-20, 12 vol. in-8°; *Histoire littéraire des Troubadours*, 1774, 3 vol. in-12, abrégé de l'ouvrage de Lacurne de Sainte-Palaye; *Mémoires politiques et militaires pour servir à l'histoire de Louis XIV et de Louis XV*, 4 vol. in-12, 1777, rédigés sur les manuscrits du duc de Noailles; *Extraits de l'histoire ancienne, de l'histoire romaine, et de l'histoire de France*, imprimés dans le *Cours d'histoire à l'usage de l'Ecole militaire; Dialogues et Vie du duc de Bourgogne, père de Louis XV*, Besançon, 1816, in-8°, ouvrage composé pour l'éducation du duc d'Enghien. Le style de cet écrivain est, en général, clair, mais sec, sans couleur, et ses histoires sont des livres très-médiocres, où les faits s'entassent sans se graver dans l'esprit.

MILLS (Charles), historien anglais, né en 1788, près de Greenwich, m. en 1825, a laissé : *Histoire du mahométisme*, Londres, 1817, in-8°; *Histoire des Croisades*, trad. en français par P. Tiby, 1825-35, 3 vol. in-8°; *Voyage de Th. Ducas dans différentes contrées de l'Europe à l'époque de la renaissance des lettres*, 1823, 2 vol. in-8°; *Histoire de la chevalerie*, 1825, 2 vol. in-8°.

MILLY, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), arr. et à 25 kil. E. d'Etampes; 2,212 hab. Château gothique, assiégé par les Anglais sous Charles VII. Commerce de grains, farines, bestiaux, chanvre.

MILO, anc. *Melos*, île de l'Archipel, une des Cyclades, au S. de la Grèce, en face de la Morée; par 36° 40' 27" lat. N., et 22° 3' 1" long. E.; 24 kil. sur 16; 7,000 hab. Son sol volcanique produisait autrefois du fer estimé; il y a toujours du soufre, de l'alun, des sources minérales. Climat doux, mais peu salubre. Riches pâturages. *Milo*, ch.-l. de l'île, est le siége d'un évêque catholique et d'un évêque grec; on n'y compte que 500 hab. — Colonisée de bonne heure par les Phéniciens, puis par les Spartiates, Milo resta indépendante pendant sept cents ans. En 417 av. J.-C., Athènes la conquit et la saccagea; 500 colons, sujets d'Athènes, furent envoyés dans l'île pour la repeupler. Restes de murailles cyclopéennes, vaste amphithéâtre en marbre; l'amiral Dumont-d'Urville y trouva la belle statue devenue célèbre sous le nom de *Vénus de Milo*, et qui est au musée du Louvre. En 1836, on découvrit les restes d'un tribunal avec ses siéges, et en 1844, les premières catacombes chrétiennes qu'on ait trouvées en Grèce. F—T.

MILON, de Crotone, célèbre athlète, d'une force et d'une voracité prodigieuses, fut vainqueur sept fois aux jeux Pythiques, et six fois aux jeux Olympiques. Etant vieux, il essaya de fendre avec ses mains un chêne entr'ouvert; il ne put les retirer de l'arbre, et fut dévoré par des loups, vers 500 av. J.-C.

MILON (Titus-Annius), natif de Lanuvium, et gendre de Sylla, contribua puissamment, pendant son tribunat, l'an 696 de Rome, 57 av. J.-C., au rappel de Cicéron. Ayant fait assassiner Clodius, son ennemi personnel, en 52, il fut mis en jugement, et n'évita une condamnation capitale qu'en s'exilant avant le prononcé de la sentence; il partit pour Marseille. Milon, irrité de n'avoir pas été rappelé lors de la dictature de César, revint, à main armée, chercha à soulever la Campanie et la Grande-Grèce, et périt devant Compsa, 48 av. J.-C.

MILORADOVITSCH (Michel, comte), né à St-Pétersbourg en 1770, m. en 1825, entra au service dès l'âge de 10 ans, parvint au grade de général-major, en combattant contre les Turcs en 1789, contre les Polonais en 1792, et contre les Français dans toutes leurs guerres avec les Russes, entre autres dans les mémorables campagnes de 1805, 1812, 1813 et 1814. Il était d'une intrépidité à toute épreuve, qui, en 1812, le fit appeler par les Français « le Murat de l'armée russe. » Il fut nommé gouverneur de St-Pétersbourg en 1820. Lors de la grande émeute militaire qui éclata dans cette capitale, le 25 décembre 1825, à propos de l'avénement de Nicolas Ier, Miloradovitsch, haranguant les révoltés pour les rappeler au devoir, fut tué par l'un d'eux d'un coup de pistolet.

MILTENBERG, v. de Bavière (Basse-Franconie), à 53 kil. O. de Wurzbourg, sur le Mein; 4,000 hab. Gymnase.

MILTIADE, général athénien, conquit pour sa patrie Lemnos et les Cyclades. Ayant proposé, sans succès, aux officiers grecs chargés comme lui par Darius de la garde du pont sur l'Ister (le Danube) pendant que ce prince marchait contre les Scythes, de couper ce pont, pour ôter tout moyen de retraite aux Perses et délivrer les Grecs d'Asie, il revint à Athènes pour échapper au ressentiment du monarque. Quand Darius fit envahir l'Attique par Datis et Artapherne, Miltiade fut au nombre des 10 généraux chargés du commandement; ses collègues lui remirent tout pouvoir, et, par la grande victoire de Marathon, il sauva la Grèce, 490 av. J.-C. Sa prévoyance préserva aussi Athènes d'une attaque par mer, que méditait la flotte persane. Envoyé, l'année suivante, pour reprendre quelques îles de la mer Egée soumises aux Perses, il échoua devant Paros, fut accusé de trahison, et condamné à une amende de 50 talents (260,832 fr.); ne pouvant l'acquitter, il fut jeté en prison, où il mourut quelques jours après.

MILTIADE, pape. *V.* MELCHIADE.

MILTON (Jean), l'un des plus grands poëtes anglais, né le 9 décembre 1608 à Londres, d'un notaire de cette ville, m. le 8 novembre 1674, reçut une éducation soignée, eut pour premier précepteur un austère puritain, Thomas Young, et passa sept années, 1625-1632, à l'université de Cambridge, au collége du Christ. D'un protestantisme trop indépendant pour accepter les honneurs et les devoirs de l'Eglise anglicane, d'un esprit trop libre pour entrer dans le barreau, il travailla à sa fantaisie et avec ardeur pendant cinq ans, puis voyagea. A Paris, il vit Grotius; à Milan, l'académie *Della Crusca* voulut le consulter; il parla dans les cercles de Florence, visita Galilée à Arcetri; à Rome, Lucas Holstein lui ouvrit le Vatican. De Naples, il allait partir pour la Grèce, qu'il aimait, et dont il voulait que l'Angleterre secondât la délivrance, quand il fut rappelé par les troubles de sa patrie, en 1639. A ces premières années de Milton se rapportent ses premières poésies, des odes latines et grecques, des lettres en vers anglais, deux petits poëmes, l'*Allegro* et le *Penseroso*, et un *masque* ou divertissement dramatique intitulé *Comus*. Tout entier désormais aux événements politiques, il publia, en 1641, ses premiers ouvrages en prose, peu lus aujourd'hui à cause des discussions théologiques qu'ils renferment, mais où l'on trouve cependant de grandes beautés : *de la Réforme de la discipline; de l'Episcopat; Défense de l'église presbytérienne*. Milton y défendait la liberté religieuse contre l'Eglise anglicane. Dans des écrits *sur l'éducation* et *sur la liberté de la presse*, 1644, il défendit la liberté d'esprit en attaquant l'enseignement des universités et en combattant

la censure. Il se fit enfin l'avocat de la liberté domestique jusqu'à soutenir le divorce dans des ouvrages intitulés *Tétrachordon* et *Colasterion*, etc., 1645. Après la mort de Charles Ier, quoiqu'il n'approuvât pas ce crime, et qu'il n'eût pas jusqu'alors écrit une seule ligne contre la royauté, il défendit la cause de la Révolution, et soutint la doctrine du contrat social, et même celle du régicide contre Saumaise, dans divers écrits: *de la Responsabilité des rois et des magistrats...*, 1648-9; *l'Iconoclaste*, 1651; *Première défense de la nation anglaise...*, 1651. Ces pamphlets ayant attiré l'attention publique, Milton fut nommé secrétaire latin du nouveau conseil d'Etat, supplia Cromwell de respecter la liberté, et, par ses infatigables travaux, acheva d'user sa vue; il était complétement aveugle à la fin de 1652. Cela ne l'empêcha pas d'écrire de nouvelles réponses à Saumaise, telles que : *Seconde défense de la nation anglaise; Défense de l'auteur*. Il fit aussi un plaidoyer pour la séparation du spirituel et du temporel, et un autre contre le salaire du clergé, 1659. L'année suivante, prévoyant une prochaine restauration, il essaya de la prévenir, et proposa tout un plan de république aristocratique (*Lettre à un ami, Lettre à Monck*, etc.). Après la restauration, dédaigné, insulté par la cour de Charles II, maltraité même par ses propres filles, triste et déçu, il se représenta dans sa tragédie de *Samson*, publia une *Histoire d'Angleterre*, avant la conquête, une *Logique*, un dernier pamphlet contre le papisme, et se réfugia enfin, loin de tant de déboires, dans la culture des lettres. Il écrivit un *Traité de la doctrine chrétienne*, et s'occupa de la composition du grand ouvrage qui fait auj. sa réputation, *le Paradis perdu*, poëme en 12 chants, écrits en vers blancs, conception originale, pleine des plus grandes beautés, et dans laquelle le poëte a tout imaginé, sans sortir du merveilleux chrétien (V. notre *Dictionn. des lettres*, au mot PARADIS PERDU). — Milton n'a jamais été un véritable homme d'Etat, mais, l'un des premiers, il a soutenu les principes libéraux qui distinguent l'esprit moderne de celui de la scolastique et du moyen âge. Il est surtout poëte : le *Paradis perdu*, malgré les efforts de Dryden, fut peu lu d'abord. L'athéisme et la corruption de cette époque la rendaient sourde à ces chants religieux. D'ailleurs, si Milton atteint souvent le sublime, des inventions un peu bizarres, quelques fastidieux détails, et des subtilités de controverse, sont autant de défauts qui obscurcissent son talent; il n'en brille pas moins d'un éclat presque égal à la hauteur de son sujet, et il se place, avec Shakspeare, au premier rang parmi les poëtes de l'Angleterre. Il composa, comme suite à ce poëme, le *Paradis reconquis*, poëme en 4 chants, qui n'eut et ne méritait aucun succès. Ses *Œuvres complètes* ont été recueillies (moins le *Traité de la doctrine chrétienne*, publié par le Dr Sumner, Londres, 1825, in-4°), par Fletcher, Londres, 1840, gr. in-8°; le *Paradis perdu* a été traduit en prose par Dupré de Saint-Maur, L. Racine, Salgues, Chateaubriand, etc., en vers par H. Leroy, par Delille. *V. Etude sur les pamphlets de Milton*, par A. Geffroy, Paris, 1848, in-8°; Th. Keightley, *Vie, écrits et opinions de J. Milton*, Londres, 1855. A. G.

MILTON, brg et paroisse d'Angleterre (Kent), à 17 kil. N.-E. de Maidstone, sur une crique de la Manche; 2,250 hab. Huîtres renommées.

MILVIUS (Pont), aujourd'hui *Molle*, pont sur le Tibre, à 2 kilomètres N.-O. de Rome, sur la route d'Etrurie. Près de là, Constantin remporta une victoire sur Maxence (*V. ce mot*).

MILWAUKIE, v. des Etats-Unis (Wisconsin), sur la rive O. du lac Michigan, à l'embouchure d'une rivière de son nom, à 145 kilomètr. N. de Chicago, 75 de Madison; 1,754 habitants en 1840, 47,000 en 1860. Port très-fréquenté. Construction de machines, brasseries, briqueteries, etc. Grand commerce de céréales. Centre de plusieurs chemins de fer.

MILYADE, *Milyas*, nom de la Lycie, s'appliquait encore, lors des guerres Médiques, à une petite contrée s'étendant du mont Cadmus au N., borne de la Phrygie, au mont Taurus au S., limite de la Lycie et de la Pamphylie. Sous les Séleucides, il ne fut plus donné qu'à la partie E., la partie O. portant celui de Cabalie; le pays tout entier était compris tantôt dans la province de Lycie, tantôt dans celle de Pamphylie ou de Pisidie. Après la défaite d'Antiochus, les Romains le donnèrent à Eumène. Les habitants, appelés Milyes, étaient les restes des anciens Solymes. C. P.

MIMALLONIDES ou MIMALLONES, nom macédonien des Bacchantes (*V. ce mot*).

MIMAS, géant foudroyé par Jupiter. On le croyait étendu sous l'île Prochyta.

MIMATUM, nom latin de MENDE.

MIMIZAN, ch.-l. de canton (Landes), arr. et à 74 kil. N.-O. de Mont-de-Marsan; 1,008 hab. Il avait autrefois un port, auj. comblé par les sables. Eglise curieuse; restes d'une voie romaine. Belles verreries.

MIMEURE (Jacques-Louis VALON, marquis de), né à Dijon en 1659, m. en 1719, menin de Monseigneur, fils de Louis XIV, fut lieutenant-général. On a de lui quelques poésies qui ne sont pas inférieures à celles de Racan et de Malherbe.

MIME, *Mimus*, drame familier, chez les anciens Romains. C'étaient, vers la fin de la République, des espèces de farces écrites en vers, et d'une composition très-imparfaite. Elles furent en grande faveur sous César. On appelait aussi mimes les acteurs ou les actrices qui jouaient ce genre de pièces. *V.* Ziegler, *De Mimis Romanorum*, Gœttingue, 1788.

MIMNERME, poëte grec, né à Colophon, florissait vers 650 av. J.-C. Le premier, il donna à l'élégie un caractère voluptueux. Ses œuvres étaient réunies sous le nom de *Namno*, c.-à-d. sans doute d'une maîtresse à laquelle il les adressait. Il n'en reste plus que de courts fragments, dont les vers ont beaucoup de douceur et d'harmonie. Les meilleures éditions sont celles de Bach, Leipzig, 1826, et de Traner, Upsal, 1833, in-4°. *V.* Marx, *De Mimnermo*, Coesfeld, 1831; Schœnemann, *Commentatio de vitâ et carminibus Mimnermi*, Gœttingue, 1823. D—R.

MINA (Francisco ESPOZ Y), chef de partisans en Espagne, né en 1781, à Idozin (Navarre), m. en 1836, prit une part active à la guerre de l'Indépendance, de 1809 à 1814, et obtint successivement les grades de colonel, de brigadier, et de maréchal-de-camp. Mais, aussi ennemi du despotisme de Ferdinand VII que de la domination étrangère, il abandonna l'Espagne en 1814. Rappelé par la Révolution de 1820, il accepta des constitutionnels insurgés le titre de capitaine-général de la Galice, s'empara de la Catalogne, et tint tête au maréchal Moncey; obligé de céder sous le nombre, il signa, en 1823, une convention honorable avec les Français, et se retira en Angleterre. En 1834, il revint dans sa patrie, pour défendre la monarchie constitutionnelle contre Don Carlos; mais il mourut, deux ans après, des suites de ses blessures.

MINAGE, droit que les seigneurs féodaux prélevaient sur la *mine* de blé pour le mesurage.

MINARD (Antoine), magistrat français du XVIe siècle, né dans le Bourbonnais, débuta avec éclat au barreau de Paris, et devint avocat-général à la Chambre des comptes sous François Ier. Nommé président des enquêtes, il fut chargé d'examiner la conduite du chancelier Poyet, et sacrifia la justice à la volonté du roi. Promu président à mortier au Parlement, puis, en 1553, choisi pour curateur et conseiller de Marie Stuart, il se fit l'instrument de la haine d'Henri II contre les protestants. Chargé de faire le procès au conseiller Anne du Bourg, il siégea malgré les récusations de l'accusé, et fut tué d'un coup de pistolet par un inconnu en sortant du palais, à la nuit close, 1559. Le Parlement rendit une ordonnance appelée *la Minarde*, portant qu'à l'avenir les audiences de l'après-midi, depuis la Saint-Martin jusqu'à Pâques, se termineraient avant la nuit.

MINARIACUM. *V.* ESTAIRES.

MINAS-GERAES, province de l'empire du Brésil, entre celles de Bahia et de Pernambouc au N., de Goyaz à l'O., de St-Paul au S., de Rio-Janeiro au S.-E., et d'Espiritu-Santo à l'E. Superf., 616,000 kil. carrés environ; 975 kil. sur 700. Pop. : 1,300,000 hab., dont 200,000 esclaves. Ch.-l., *Ouro-Preto* ou *Villa-Rica*. Sol très-boisé, traversé à l'E. par la Serra d'Espinaço, arrosé par le San-Francisco, le Parana et le Rio-Grande, et généralement fertile et bien cultivé. Mines importantes d'or, d'argent, de cuivre, de fer, d'étain, de plomb, de mercure, de diamants et de pierres précieuses. Fonderies de fer. Elève de bétail. — Cette province, détachée en 1720 de celle de St-Paul, englobe le district Diamantin (*V. ce mot*).

MINCHING-HAMPDEN, brg et paroisse d'Angleterre, comté et à 19 kil. S.-S.-E. de Gloucester, sur la Frome; 7,300 hab. Fabr. de lainages et de toiles.

MINCIO, anc. *Mincius*, riv. d'Italie, entre la Lombardie et la Vénétie, sort du lac de Garda, coule au S.-E. par Peschiera et Mantoue, où il devient navigable, et se jette dans le Pô, rive g., à Governolo. Cours de 66 kil. Sur ses bords, le prince Eugène de Beauharnais battit les Autrichiens le 8 févr. 1814. Sous Napoléon Ier, le Mincio donna son nom à un département du royaume d'Italie; ch.-l., *Mantoue*.

MINDANAO ou MAGINDANAO, île de la Malaisie, la seconde en grandeur et la plus méridionale de l'archipel

des Philippines, entre 5° et 10° lat. N., 119° et 121° long. E.; 1,200 kil. de tour; 65,000 kil. carr.; 1,000,000 d'hab., Papous dans l'intérieur, Malais sur les côtes. Découverte en 1521 par Magellan. Les Espagnols y ont trois établissements : Samboangan, à l'O.; Misamis, au N.; et Carago, à l'E. Une autre partie de l'île forme le royaume de Mindanao, gouverné par un sultan, et qui a une capitale de même nom. Une troisième division appartient aux Illanos, pirates qui infestent les côtes du S. Sol très-fertile, dont l'intérieur est encore peu connu. Exportation d'anis, maïs, muscade, indigo, sucre, et or.

MINDELHEIM, *Rostrum Nemoriæ*, ville de Bavière, sur le Mindel, à 45 kilomètres S.-O. d'Augsbourg; 2,300 hab. Donnée en apanage au duc de Marlborough.

MINDEN, *Minda*, v. des Etats prussiens (Westphalie), au confluent du Weser et de la Bastau, ch.-l. de la régence et du cercle de son nom, à 90 kil. E.-N.-E. de Munster; 12,000 hab. Gymnase. Écoles normale primaire et d'arts et métiers. Douane. Comptoir de la banque de Berlin. Raffineries de sucre, distilleries d'eau-de-vie considérables. Commerce de grains, lins, fils, eaux-de-vie, cuirs, tabac, draps. Prise en 1759 par les Français, qui l'occupèrent de nouveau de 1806 à 1814. — La régence de Minden, entre le Brunswick et les principautés de Lippe à l'E., les régences de Munster et d'Arenberg à l'O., la principauté de Waldeck au S., et le Hanovre au N., a 437,040 hect., 97 kilomètres sur 91; 460,105 habitants, et est divisée en dix cercles.

MINDEN, anc. évêché fondé par Charlemagne dans le pays des Saxons, vers 803. Il reçut d'Othon le Grand les droits régaliens, 961. Louis de Bavière l'érigea, en 1332, en duché indépendant. Il comprit alors une superficie de 120,000 hect., avec 70,000 hab. Par le traité de Westphalie, 1648, l'évêché de Minden fut sécularisé, et donné, sous le titre de principauté, à l'électeur de Brandebourg. En 1807, il fut incorporé au royaume de Westphalie, retourna à la Prusse en 1814, et forme auj. la plus grande partie de la régence de Minden.

MINDONIA, nom anc. de MONDONEDO.

MINDORO, île de la Malaisie, une des Philippines, au S. de Luçon, par 13° 10' latitude N., et 118° 4' longitude E.; 200 kilomètr. sur 100; 30,000 hab. Ch.-l., *Calapan*. Sol fertile; intérieur peu connu.

MINE, poids de l'anc. Athènes, pesant 100 drachmes, et valant 435 grammes. — monnaie, valant, du temps de Périclès, 100 drachmes, ou 86 fr. 94 c. — anc. mesure française de capacité pour les choses sèches, contenant la moitié du setier de Paris (78 litres environ).

MINES (Conseil général des). *V.* CONSEIL.

MINES (Ecole des). *V.* ÉCOLE DES MINES.

MINES (Ingénieurs des), fonctionnaires chargés de la direction et de l'exploitation des mines. On les créa, en 1783, au nombre de 4. Le corps des ingénieurs a été réorganisé en 1810.

MINE-DE-CUIVRE (Rivière de). *V.* COPPER-MINE-RIVER.

MINÉIDES, filles du Thébain Minée, refusèrent d'assister à une fête en l'honneur de Bacchus, dont elles niaient la divinité, et furent changées en chauves-souris.

MINEO, ancienne *Menæ*, v. de Sicile, prov. et à 44 kil. S.-O. de Catane, 51 N.-O. de Syracuse; 8,638 hab.

MINERBINO, ville du roy. d'Italie (Prov. de Bari), à 32 kil. S.-S.-O. de Barletta; 13,461 hab. Evêché.

MINERVAL, honoraire que, chez les anc. Romains, les écoliers portaient, chaque année, aux maîtres dont ils fréquentaient les écoles. Ils le donnaient le XIV des calendes d'avril (19 mars), à l'époque des grandes Quinquatries ou fêtes de Minerve. C. D—Y.

MINERVE, en grec *Athèna* ou *Pallas*; dans les inscriptions étrusques, *Mnerv* ou *Muerf*. Des traditions relatives à la naissance de cette déesse, la plus accréditée la fait sortir tout armée du cerveau de Jupiter, auquel Vulcain, ou Mercure, fendit le crâne d'un coup de hache. Minerve est la déesse de l'intelligence, elle anime l'homme, invente et protége les arts; par ses conseils, Argo construit le vaisseau des Argonautes, et Métharmon celui de Pâris; elle donne à Pandore le don de broder et de coudre, protége même les arts agricoles, et fait naître l'olivier, dont elle fait présent à Athènes avec son nom. Déesse de la sagesse, elle préside à la justice; institue le tribunal de l'Aréopage, pour juger Oreste, meurtrier de sa mère, et acquitte elle-même le meurtrier. Déesse guerrière, elle perce le géant Pallas, dans la *Gigantomachie*, et accable Encelade sous le volcan de la Sicile. C'est la déesse du courage conduit par l'intelligence; voilà pourquoi elle protége Persée, Hercule, Bellérophon, Ulysse. Elle dispute à Vénus et à Junon la pomme d'or sur le mont Ida. Vierge par excellence, elle punit les regards indiscrets de Tirésias en le privant de la vue. Dans les processions, on promenait son image voilée. La fête des Panathénées se célébrait en son honneur (*V.* PANATHÉNÉES). L'Attique était son pays de prédilection. Phidias créa l'idéal de la déesse dans sa célèbre Minerve du Parthénon, haute de 36 pieds (11 mètres environ), exécutée en or et en ivoire. Les principaux attributs de Minerve sont la chouette, l'olivier, le casque, l'égide, le bouclier argien, au milieu duquel figure la tête de Méduse. Elle porte toujours la tunique spartiate sans manches et sans coutures aux côtés, et par-dessus le *peplum* (*V. ce mot*).

MINERVE, vge (Hérault), arr. et à 18 kil. S. de St-Pons; 400 hab. Autrefois important; pris et dévasté par Simon de Montfort, qui y fit brûler 4,000 hérétiques.

MINEURS (Frères). *V.* FRANCISCAINS.

MINEURS, soldats exercés particulièrement au travail des mines militaires. Attachés d'abord à l'arme de l'artillerie, ils passèrent, en 1758, dans celle du génie, retournèrent à la première au commencement de la République, et revinrent définitivement à la deuxième dès 1793. En France, chaque bataillon a une compagnie de mineurs.

MINEURS (Ecole des). *V.* ÉCOLE DES MINEURS.

MINEURS (Ordres). *V.* ORDRES.

MINGRÉLIE, anc. *Colchide*, prov. de la Russie d'Asie, sur la pente S. du Caucase (gvt de Koutaïs), entre la mer Noire à l'O., la Géorgie au N., l'Iméréthie à l'E., et la Gourie au S.; 93 kil. sur 78; 90,000 hab., belliqueux et pillards (les femmes sont remarquables par leur beauté). Etat autonome, gouverné par une famille de princes indigènes portant le titre de *dadian*, et reconnaissant depuis 1803 la suzeraineté de l'empereur de Russie. Il y a trois classes : les princes, les nobles, et les bourgeois. Evêché gréco-russe. Sol montagneux, arrosé par le Rioni. Immenses forêts; climat malsain. Tabac, soie, miel. Ch.-l., *Redout-Kalèh*.

MINHO, anc. *Minius*, fleuve d'Espagne et de Portugal, dont il forme une des limites depuis Melgaza, naît dans un lac près de la Sierra de Mondonedo (Galice). Cours de 270 kil. au S. et au S.-O. Embouch. dans l'océan Atlantique, entre Camina et la Guardia. Bords riches en *minium* (vermillon), d'où vint le nom de Minius.

MINHO (Province du), division administrative du Portugal, au N., entre le Minho au N., l'océan Atlantique à l'O., le Douro au S., qui la sépare de la prov. de Beira, et celle de Tras-os-Montes à l'E.; 8,085 kil. carrés, 887,000 hab. Ch.-l., *Oporto*; ville principale, Braga. Sol fertile en céréales, fruits, vins, et riche en pâturages.

MINIAC-MORVAN, brg (Ille-et-Vilaine), arr. et à 18 kil. S.-S.-E. de St-Malo; 389 hab.

MINIATO (SAN-), v. du roy. d'Italie, province et à 30 kil. O.-S.-O. de Florence; 15,599 hab. Evêché; belle cathédrale. Lycée; tribunal de 1re instance. Berceau des familles Borromée et Bonaparte. — La sous-préfecture de San-Miniato a 105,600 hab.

MINIÈH ou MINIÈH-EL-KASSIM, v. de la Moyenne-Égypte, à 206 kil. S.-S.-O. du Caire. Filat. de coton. Fabriques de *bardaques*, vases pour rafraîchir l'eau. — La province de Minièh, traversée par le canal de Joseph, qui y joint le Nil, touche à celles de Beni-Soueyf au Nord, et de Syout au Sud; 160,000 hab.

MINIMES. *V.* FRANÇOIS DE PAULE.

MINISTÈRES, grandes administrations centrales, dont le siége est à Paris, et qui dirigent tous les services publics. Les attributions des ministres modernes n'ont rien de commun avec celles des officiers royaux qui, sous les noms de *notaire*, de *référendaire*, d'*apocrisiaire*, de *chancelier*, etc., remplirent, auprès des rois de la 1re et de la 2e race, des fonctions mal déterminées; leur origine date seulement de la création des *secrétaires d'Etat* ou *clercs du secret*, institués par Louis IX. Charles VIII essaya vainement, en 1484, d'élever les fonctions de ses secrétaires, en les déclarant égaux aux barons et promus de droit à la chevalerie. Henri II fixa, en 1547, le nombre des secrétaires d'Etat à quatre. Il leur donna le titre de *conseillers et secrétaires de ses commandements*, et leurs fonctions furent érigées en titre d'office de la Couronne. Dès lors, les *secrétaires d'Etat* exercèrent les fonctions attribuées auj. aux ministres des divers départements, excepté la justice et les finances, qui dépendaient du chancelier ou garde des sceaux, et du surintendant. Du reste, ils n'avaient point de département fixe, et le roi pouvait leur assigner diverses attributions; la division des ministères était géographique, quant aux affaires étrangères et à celles de l'administration intérieure du royaume. Ils n'avaient pas encore le titre de *ministres*. Le premier qui porta ce titre

sans restriction fut L'Aubespine en 1559, lors de la signature du traité de Câteau-Cambrésis. Sous Charles IX, on commença à centraliser les opérations administratives, et les secrétaires d'Etat eurent des attributions plus spéciales. En 1589, une déclaration d'Henri III détermina plus exactement les attributions des différents départements des secrétaires d'Etat; mais elle resta sans exécution. Sous Louis XIII, Richelieu réalisa cette organisation, et établit 4 départements : *Affaires étrangères, Guerre, Maison du roi, Affaires de la religion réformée.* L'administration de l'intérieur du royaume était partagée par provinces ou généralités, entre les 4 secrétaires d'Etat, sans égard même à la contiguïté du territoire. Les affaires du clergé et la marine étaient attachées tantôt à un département, tantôt à un autre; elles furent, sous Louis XIV, attribuées au secrétaire d'Etat de la maison du roi, quoique, dans le langage habituel, on les désignât par le nom de *ministres;* car la qualification de *Monseigneur* n'appartenait officiellement qu'à ceux d'entre eux qui siégeaient au *Conseil d'en haut.* (*V. ce nom*). Ces derniers étaient appelés *ministres secrétaires d'Etat.* Dans ce Conseil siégeaient aussi des ministres sans portefeuille, dits *ministres d'Etat,* dénomination qui date du règne de Louis XIII. Si l'on ajoute à ces 4 départements les finances, dirigées par le *contrôleur-général,* et la justice, dont le *chancelier* avait la haute administration, on aura les 6 ministères qui, en réalité, existèrent sous Louis XIV et sous ses deux successeurs. La puissance des ministres était alors très-grande, et c'est à partir de ce règne qu'on leur donna le titre de *Monseigneur.* Après la mort de Louis XIV, 1715, le Régent remplaça les ministères par 6 conseils; mais cette innovation n'eut qu'une très-courte durée, et les ministères furent rétablis en 1718. Au début de la Révolution, l'Assemblée constituante, 1791, modifia de nouveau l'organisation des ministères, dont le nombre fut fixé à 6 : *Justice, Intérieur, Contributions et revenus publics, Guerre, Marine, Affaires étrangères;* elle laissait au roi le droit de nommer les ministres et de les révoquer; mais, en 1792, quand Louis XVI fut suspendu de ses fonctions, l'Assemblée se réserva ce droit. La Convention supprima les ministères, et les remplaça, en 1794, par 12 commissions exécutives, dont elle nommait les membres, et qui étaient surveillées et dirigées par le *Comité de salut public.* Rétablis par la Constitution de l'an III, les ministères furent maintenus par celle de l'an VIII. Sous le Consulat et le 1er Empire, ils furent portés au nombre de 11 : les 5 nouveaux furent ceux du *Trésor public*, de l'*Administration de la guerre*, des *Cultes*, de la *Police générale*, et du *Commerce.* Il y eut en outre un *secrétaire d'Etat*, en 1799, qui prit, en 1804, le titre de *ministre secrétaire d'Etat,* chargé de contre-signer les actes du gouvernement. Le nombre et les attributions des divers ministères ont encore varié depuis Napoléon Ier; ils sont aujourd'hui au nombre de 11 : *Ministère d'Etat; des Affaires étrangères; de la Justice et des Cultes; de l'Intérieur; des Finances; de l'Agriculture, du Commerce, et des Travaux publics; de l'Instruction publique; de la Guerre; de la Marine et des Colonies; de la Maison de l'Empereur et des Beaux-Arts; de la présidence du Conseil d'Etat.*

Ministère d'Etat. Ce ministère date du 22 janvier 1852. Le décret d'organisation lui attribue les rapports du gouvernement avec le Sénat, le Corps législatif, et le Conseil d'Etat; la correspondance de l'Empereur avec les divers ministres; le contre-seing des décrets portant nomination des ministres, des présidents du Sénat et du Corps législatif, des sénateurs, des membres du Conseil d'Etat; la rédaction et la conservation des procès-verbaux du Conseil des ministres. Un décret du 23 juin 1863 l'a rendu tout à fait politique, en lui donnant, avec le ministre président du Conseil d'Etat, les fonctions confiées précédemment aux *Ministres sans portefeuille* (*V. ce mot* au *Supplément*).

Ministère des Affaires étrangères. Guillaume Bochetel, secrétaire des commandements et finances du roi Henri II, paraît avoir été le premier ministre chargé des affaires étrangères, dont Henri III fit un département spécial. Jusque-là, les secrétaires d'Etat se partageaient les relations avec les Etats étrangers. Cette division eut encore lieu sous Louis XIII : le cardinal de Richelieu établit, vers 1629, le ministère spécial des affaires étrangères. Pendant la Révolution, sous la Convention, ce département porta le nom de *Commission du ministère des relations extérieures.* Il prit, sous le Directoire (octobre 1795), le titre de *Ministère des relations extérieures,* qu'il garda sous le Consulat et le 1er Empire français. A la Restauration, 1814, il reprit le titre qu'il a conservé depuis. Le ministre des affaires étrangères a pour mission de faire les traités d'alliance et de commerce avec les nations étrangères; il entretient avec elles les rapports internationaux au moyen des ambassadeurs et autres agents diplomatiques, conserve les traités et documents diplomatiques de tout genre, protége à l'étranger les intérêts matériels et moraux de la France, etc.

Ministère de la Justice et des Cultes. L'administration générale de la justice, sous l'anc. monarchie, relevait du chancelier de France (*V.* CHANCELIER) ou du garde des sceaux. En 1791, la charge de chancelier fut abolie, et l'on établit un *ministre de la justice,* qui joignit à ce titre celui de *garde des sceaux de l'Etat,* mais il le perdit en 1795, quand les ministères furent reconstitués; le sceau de l'Etat passa alors entre les mains du président du Directoire, puis du 1er consul, et enfin de l'archi-chancelier. De 1802 à 1812, le ministre porta le titre de *grand-juge.* En 1814, les sceaux furent remis au chancelier, dont la charge fut rétablie, et, depuis 1815, au ministre de la justice, qui joignit à ce titre celui de garde des sceaux. Les attributions de ce ministère sont : l'institution des magistrats, la discipline des tribunaux, la correspondance avec les procureurs-généraux, la nomination des notaires, des avoués, des huissiers, etc., les recours en grâce, les commutations de peine, l'extradition des criminels, les lettres de naturalisation, etc., et l'administration des cultes (relations avec la Cour de Rome, correspondance avec les évêques, etc.), depuis le 23 juin 1863. Le ministre veille encore à la garde du sceau de l'Etat, l'appose sur les lois, traités et autres actes de chancellerie, promulgue les lois et en conserve les originaux. L'Imprimerie impériale forme une direction spéciale du ministère de la justice.

Ministère de l'Intérieur. La création de ce ministère est due à l'Assemblée constituante, en 1791. Il devait être spécialement un ministère de l'esprit public, pour diriger les opinions dans le sens de la nouvelle constitution donnée à la France. On lui assigna : 1° les affaires des provinces, précédemment réparties entre les 4 secrétaires d'Etat, mais qui, depuis 1789, ne ressortissaient plus qu'à ceux de la guerre et de la Maison du roi; 2° les affaires du clergé et de la police générale, réunies dans ce dernier département en 1789; 3° les travaux publics, le commerce et l'agriculture, dépendant, avant 1789, du contrôle général des finances. Six des douze commissions instituées par la Convention, en 1794, furent chargées de ses attributions. Il fut rétabli en l'an III; on le démembra successivement pour former les ministères de la police générale, des cultes, et du commerce; mais il recouvra, sous la Restauration, toutes les attributions qui lui avaient été enlevées. On en détacha de nouveau, en 1824, l'instruction publique et les cultes, et, en 1832, le commerce et les travaux publics. Le ministre de l'intérieur est chargé de veiller à la tranquillité et à la sûreté intérieures, de faire exécuter les lois de police générale et celles concernant les élections politiques, de diriger l'administration départementale et municipale, ainsi que les lignes télégraphiques, de surveiller l'administration des hôpitaux, des établissements de charité, des monts-de-piété, de constater le chiffre de la population par des recensements, etc. Il a aussi la direction de la partie officielle du *Moniteur universel.* — Un *Ministère de la police générale* fut créé en 1796, supprimé en 1802, rétabli de 1804 à 1814, puis de 1815 à 1818, enfin du 22 janvier 1852 au 21 juin 1853. Pendant les époques intermédiaires, la police fut exercée au ministère de l'intérieur, excepté de 1802 à 1804, où elle fit partie du ministère de la justice. Elle dépendit, au ministère de l'intérieur, d'un directeur général en 1814, 1815 et 1820, 1821. Depuis le 30 novembre 1859, la *Direction de la sûreté publique* est exercée par le préfet de police de Paris, sous le ministre de l'intérieur.

Ministère des Finances. C'est sous François Ier qu'on voit le 1er intendant des finances, chargé d'enregistrer les recettes et de contrôler les dépenses. De cette institution sortirent, sous les règnes suivants, les intendants des finances, puis les surintendants et les contrôleurs-généraux. Henri IV supprima la place de surintendant, et établit un conseil de finances composé de huit membres, mais il rétablit bientôt le titre de surintendant en faveur de Sully. Colbert prit, en 1661, la direction de la fortune publique, avec le titre de *contrôleur-général des finances,* qui resta à ses successeurs; quelquefois, cependant, ils portèrent celui de *directeur-général des finances;* Necker eut ce titre. A la mort de Louis XIV, le conseil fut rétabli, et administra de 1715 à 1718. La charge de contrôleur-général fut supprimée en 1791, et remplacée par un *Ministère des contributions et revenus publics.* Supprimé à son tour en 1794, ce ministère fut rétabli par la loi du 4 oct. 1795,

sous le nom, qui lui est resté, de *Ministère des Finances*. En 1802, le premier consul fit du *Trésor* un ministère spécial, chargé exclusivement des dépenses, tandis qu'un ministre des finances était chargé des recettes. A la Restauration, ces doubles attributions furent données au ministère des finances. Ce ministère comprend deux grandes divisions : 1° administration centrale du ministère : direction du personnel, régies, contributions directes, mouvement général des fonds, dette inscrite, comptabilité générale des finances, contentieux, trésor public; 2° administration des finances : forêts, enregistrement et domaines, timbre, monnaies, tabacs, contributions indirectes, douanes et sels, postes. La Banque de France, la Caisse d'amortissement, celle des dépôts et consignations, etc., dépendent du ministère des finances.

Ministère de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics. Ses attributions sont : distribution des encouragements au commerce, à l'industrie et à l'agriculture, Ecoles d'agriculture et de commerce, préparation des lois de douanes, publication des documents statistiques sur l'agriculture, l'industrie et le commerce. Ce ministère forme six directions : 1° secrétariat-général; 2° commerce, arts et manufactures, agriculture et subsistances; 3° commerce extérieur; 4° ponts et chaussées; 5° travaux publics; 6° comptabilité. Depuis Louis XIV, les attributions de ce ministère faisaient partie du contrôle général des finances; en 1791, on les donna au ministre de l'intérieur; puis elles passèrent à 3 des 12 commissions qui remplacèrent les ministères en 1794-95. — En 1812, Napoléon Ier créa un *ministère des manufactures et du commerce*, supprimé en 1814, et rétabli de janvier 1828 à août 1829. En 1830, Charles X érigea la Direction générale des ponts et chaussées en ministère des travaux publics; en 1831, on forma un *ministère du commerce et des travaux publics*, comprenant l'agriculture, et, jusqu'en 1834, plusieurs parties de l'administration départementale. En 1839, on dédoubla les attributions de ce ministère pour en faire deux : le *ministère des travaux publics*, et celui *de l'agriculture et du commerce*. Enfin, au mois de juin 1853, ils ont été de nouveau réunis en un seul ministère.

Ministère de l'Instruction publique. Dans l'organisation de l'Assemblée constituante, la surveillance de l'instruction publique était attribuée au ministère de l'intérieur. Sous la Convention, une des commissions administratives en fut spécialement chargée. Sous le Directoire, elle revint au ministère de l'intérieur, et y resta attachée même après la création du *grand-maître de l'Université* par Napoléon Ier, titre qui dura jusqu'en 1824, où Louis XVIII créa un *ministre des affaires ecclésiastiques et de l'instruction publique*. En 1828, ces deux administrations formèrent deux ministères, puis, en 1829, furent réunies en un seul. Après juillet 1830, on y joignit les cultes dissidents. Les cultes en furent distraits en 1832, et dépendirent tantôt du ministère de la justice, tantôt de celui de l'intérieur. En 1848, on les lui rendit, et, en 1863, ils ont été transférés au ministère de la justice. Le ministre de l'instruction publique exerce la haute surveillance sur les établissements d'instruction publique, l'Institut et le Collége de France, l'Académie de médecine, les Ecoles de médecine, de droit, etc.; les bibliothèques publiques, les Facultés, l'Ecole normale supérieure, les lycées, les collèges, les écoles normales primaires, etc. Il nomme et révoque les divers fonctionnaires de ces établissements, et centralise le service des Académies.

Ministère de la Guerre. Ce fut sous Charles IX que Nicolas de Neufville de Villeroi fut revêtu, le premier, du titre et d'une partie des fonctions de ministre de la guerre, 1567. Mais les détails de l'administration militaire étaient partagés par les secrétaires d'Etat des autres départements. Le département de la guerre, institué par Henri III, ne fut établi définitivement que sous Louis XIII, fut conservé jusqu'à la mort de Louis XIV, puis rétabli, comme les autres ministères, en 1718. Des 12 commissions exécutives nommées par la Convention, 3 entraient dans les attributions de la guerre. En 1802, l'administration militaire fut confiée à 2 ministres : le *ministre de la guerre* et le *ministre directeur de l'administration de la guerre* : le premier transmettait les ordres que lui donnait Napoléon pour le mouvement des corps, tenait la comptabilité des effectifs, proposait des promotions, administrait l'artillerie pour la fabrication des armes, et le génie pour l'entretien des fortifications, veillait au recrutement, et à la suite des plans de campagne; le second était chargé du service des vivres, des remontes, des fourrages, des étapes et des convois, de l'habillement, et des hôpitaux. En 1806, un *directeur-général des revues et de la circonscription militaire* devint comme un 3e ministre de la guerre. En 1814, il n'y eut plus qu'un seul ministre. Une ordonnance royale du 4 janvier 1823 institua un ministre secrétaire d'Etat de l'administration de la guerre, conféra au Dauphin, duc d'Angoulême, la présentation aux emplois vacants dans l'armée, et ne laissa au ministre que le contre-seing des nominations. Mais, 15 jours après, le vicomte Decaux reprit le titre et les attributions de ministre de la guerre : le duc conserva cependant la nomination aux emplois. Depuis 1830, la guerre a toujours formé un département spécial. Ce ministère comprend sept divisions : 1° personnel, opérations militaires, états-majors, écoles militaires, recrutement; 2° cavalerie et gendarmerie; 3° artillerie; 4° génie; 5° administration militaire; 6° dépôt de la guerre; 7° comptabilité générale et service de l'Algérie.

Ministère de la Marine et des Colonies. La marine française commença à s'organiser sous François Ier, qui, en 1543, rendit un édit pour fixer les droits de juridiction et les devoirs de l'amirauté de France. Le commandement de toutes les expéditions et armées navales appartenait de droit à l'amiral de France. En 1562, un édit de Charles IX régla les fonctions du capitaine-général du corps royal des galères, dont la création remontait à l'an 1410. Sully, qui absorbait en lui l'administration générale, releva la marine anéantie par les guerres de religion. Elle tomba de nouveau après lui. Mais, en 1626, Richelieu fut investi par Louis XIII de la charge de *Grand-maître, chef et surintendant général de la navigation et du commerce de France*. Un arrêt de 1627 supprima la charge d'amiral. En 1669, Colbert fut chargé officiellement du département de la marine, qu'il conduisait de fait depuis son entrée aux affaires, et eut encore dans ses attributions les colonies, la Maison du roi, et le clergé. Il dota la marine des règlements et des ordonnances qui lui manquaient. La *surintendance de la navigation et du commerce* fut supprimée, mais la charge d'amiral de France fut rétablie, 1669. On abolit en 1748 la charge de général des galères, et le corps de la marine des galères fut réuni à celui de la marine des vaisseaux. En 1749, à la retraite de Maurepas, la Maison du roi et le clergé furent détachés de ce département. Les attributions du *ministre de la marine et des colonies* ont été déterminées par le décret du 10 vendémiaire an IV (2 octobre 1795) : il a la direction des forces navales. Il est aidé par deux conseils facultatifs : le *Conseil d'amirauté* et le *Conseil des travaux*. Les colonies lui furent enlevées en 1858, et rendues en 1860.

Ministère de la Maison de l'Empereur et des Beaux-Arts. Ses attributions sont : administration des revenus de la Couronne; des domaines, forêts, bâtiments, parcs, jardins, mobilier, bibliothèques, musées impériaux, manufactures impériales, composant la dotation de la Couronne; du domaine privé de l'Empereur; des beaux-arts; des écoles et académies des beaux-arts; des bâtiments civils; des théâtres et de la censure dramatique; des missions scientifiques; des archives de l'Empire; de la grande chancellerie de la Légion d'honneur, etc.; présentation des décrets de nomination des officiers de la maison de Leurs Majestés, et des Princes et Princesses de la famille impériale; ordonnancement des dépenses, etc. — En décembre 1852, Napoléon III institua un *ministère d'Etat et de la Maison de l'Empereur*; en novembre 1860, il détacha du premier le ministère de sa maison, avec les attributions ci-dessus, et, en juin 1863, y joignit les beaux-arts et tous les théâtres. Dans l'ancienne monarchie, un des secrétaires d'Etat administrait la maison du roi; en 1749, un *ministre de la Maison du roi* fut créé; en 1791, il n'y eut plus qu'un *intendant de la liste civile*; Napoléon Ier eut un *intendant-général de la Couronne*; Louis XVIII créa un *ministre de la Maison du roi*; sous Charles X, 1826, et Louis-Philippe, 1830, ce fut un *intendant-général de la Maison du roi*.

Ministère de la présidence du Conseil d'Etat. Le ministre dirige les travaux du Conseil d'Etat; il est aussi chargé, depuis juin 1863, avec le ministre d'Etat, d'expliquer et défendre, devant le Sénat et le Corps législatif, les questions que le gouvernement soumet à leurs délibérations.

MINISTRE SANS PORTEFEUILLE. *V. Supplément.*

MINISTRE, nom que portaient le supérieur-général des Franciscains, les supérieurs des maisons de Trinitaires ou Mathurins, et que prennent encore les pasteurs des églises protestantes.

MINISTRE D'ÉTAT, nom donné, avant 1789, à ceux qui recevaient du roi, par lettres patentes, le droit d'assister au conseil des ministres, et de prendre part aux délibérations sans avoir un département ministériel.

MINIUS, fleuve d'Hispanie; dans la Tarraconaise occidentale, arrosait le pays des Callaïces. Auj. *Minho*.

MINNESINGERS, c.-à-d. *chantres d'amour*, nom donné, dans le moyen âge, aux poëtes allemands qui imitaient les troubadours et les trouvères de France. Ils étaient nobles pour la plupart, et vivaient à la cour des princes. Les plus connus sont Henri de Weldek, Ulrich de Lichtenstein, Wolfram d'Eschenbach, Henri d'Ofterdingen, Conrad de Wurzbourg, J. Hadlub. Une nombreuse collection de leurs chants fut faite au XIVe siècle par Rudger de Menesse; il en existe un beau manuscrit à la Bibliothèque impériale de Paris.

MINOA, petite île du golfe Saronique, sur la côte de la Mégaride, jointe par un pont à Nisée, qui portait elle-même le nom de Minoa; — v. forte, avec un port, sur la côte E. de la Laconie; — v. de la côte N. de Crète, vraisemblablement sur l'emplacement de la ville moderne de *La Canée*; — v. de Crète, sur la côte N.-E.; auj. sans doute *Seltia*; — v. de l'île d'Amorgos.

MINOA (HÉRACLÉE-). *V.* HÉRACLÉE.

MINORISSA, nom latin de MANRESA.

MINORITES. *V.* FRANCISCAINS.

MINORQUE, en espagnol *Menorca*, anc. *Balearis Minor*, île de l'archipel des Baléares, dans la Méditerranée, formant une partie de la prov. espagnole des Baléares; entre 39° 47'-40° 41' lat. N. et 1° 31'-2° 8' long. E.; cap. *Mahon*. Superf., 8,600 kil. carr.; 53 kil. sur 22; pop., 37,300 hab. Mines de fer, plomb et cuivre. Sol fertile sur les élévations, aride dans les plaines; côtes très-découpées; point de bois. Climat sain; vents violents du N., et fortes pluies. Récolte de vins et de câpres; pêche; miel, cire, fromage. Comm. de cabotage.—Pour l'histoire, *V.* BALÉARES.

MINOS, roi de Crète, fils de Jupiter et d'Europe, vint d'Asie s'établir en Crète, où il épousa Pasiphaé, dont il eut un fils, Androgée. Celui-ci ayant été tué par les Athéniens, Minos leur imposa un tribut annuel de 7 jeunes filles et de 7 jeunes garçons, qui devaient être dévorés par le Minotaure. C'est lui qui fit construire le célèbre labyrinthe, où l'architecte Dédale fut enfermé avec son fils Icare. La sagesse des lois que Minos donna aux Crétois, la vigueur avec laquelle il réprima la piraterie dans les mers de la Grèce, lui méritèrent d'être déifié par les poëtes grecs, et placé au rang des trois juges des Enfers, avec son frère Rhadamante.—Quelques auteurs distinguent deux Minos, l'un qui aurait vécu vers 1500 av. J.-C., l'autre vers 1330.

MINOT, anc. mesure de France, la moitié du setier. Le minot de grains contenait 3 boisseaux, ou 39 litres métriques; celui d'avoine, 6 boisseaux; celui de sel, 4 boisseaux ou 51 litres; celui de charbon, 8 boisseaux ou 104 litres.

MINOTAURE, monstre moitié homme et moitié taureau, né d'un taureau et de Pasiphaé. Dédale construisit le labyrinthe de Crète pour l'y enfermer; on le nourrissait de chair humaine; il fut tué par Thésée.

MINOUGAT. *V.* MENOVGAT.

MINSK, v. de la Russie d'Europe, sur la Svislotsch, ch.-l. de gouvernement et de district, à 911 kil. S.-S.-O. de St-Pétersbourg; par 53° 54' 9" lat. N., et 25° 13' 48' long. E.; 25,352 hab. Archevêché grec; évêché catholique; séminaire, synagogue; trib. criminel et civil. Fabr. de draps, cuirs, chapeaux. Avant d'être à la Russie, 1656, Minsk fit partie des principautés de Polotsk et de Smolensk, et fut, dans l'anc. royaume de Pologne, le ch.-l. d'un palatinat de son nom. — Le gouvernement de Minsk, formé d'une partie de la Lithuanie, entre ceux de Vitebsk au N., de Wilna et de Grodno à l'O., de Kiew et de Wolhynie au S., de Tchernigov et de Mohilev à l'E., est divisé en 10 districts; 400 kil. sur 340; 88,588 kil. carr.; 986,471 hab., dont 100,000 Juifs. Sol plat, marécageux, boisé, assez fertile, arrosé par la Dwina, le Dniéper, le Niémen, le Pripet et la Bérésina. Il renferme les vastes marais de Pinsk. Élève de porcs et de chèvres. Peu d'industrie.

MINSTER, dérivé anglais du latin *Monasterium* : WEST-MINSTER, monastère de l'Ouest.

MINTURNES, *Minturnæ*, auj. *Trajetta*, v. du Latium méridional, près de l'embouchure du Liris et sur la voie Appienne, dans le pays des Aurunces. A l'E. d'un bois sacré, se trouvaient des marais formés par le Liris, et dans lesquels Marius, fugitif et proscrit, resta quelques jours caché; découvert par les satellites de Sylla, et jeté dans une prison à Minturnes, il s'en échappa, et s'enfuit en Afrique.

MINUTIUS FÉLIX (Marcus), apologiste chrétien du IIIe siècle, né en Afrique. D'abord païen et avocat distingué à Rome, il se convertit au christianisme, et soutint sa foi nouvelle dans un dialogue intitulé : *Octavius*, où un chrétien de ce nom dispute contre un soutien des erreurs du paganisme. Cet ouvrage, remarquable par l'élégance du style, a été regardé jusqu'au XVIe siècle comme le 8e livre du traité d'Arnobe, *Adversus gentes*; F. Baudouin en signala le premier l'auteur véritable dans son édition d'Heidelberg, 1560. Les autres éditions sont celles de Gronovius, Leyde, 1709; de Rigault, Paris, 1744; de Lindner, Langensalza, 1760-1773. Il a été traduit en français par Perrot d'Ablancourt, Paris, 1660; par l'abbé de Gourcy (*Apolog. chrétiens*); par Ant. Péricaud, Lyon, 1825.

MINUTIUS RUFUS (Marcus), consul l'an 532 de Rome, 221 av. J.-C., soumit l'Istrie. Maître de la cavalerie sous le dictateur Fabius Maximus, en 536, il obtint de partager le commandement avec lui, fut battu par Annibal, et reçut son salut qu'à Fabius. Il périt, l'année suivante, à la bataille de Cannes.

MINYÈH. *V.* MINIÈH.

MINYENS, nom que portaient, dans l'anc. Grèce, les habitants d'Iolcos en Thessalie et ceux d'Orchomène en Béotie : les premiers, comme ayant été gouvernés par Minyas, fils de Chrysès; les seconds, parce qu'ils possédaient le tombeau de ce Minyas, ou parce que son fils Orchomène était venu fonder leur ville.

MIŒSEN, lac de Norvége (Nordenfield), à 60 kil. N. de Christiania, s'écoule par le Vermen-Elf dans la mer; 100 kil. sur 17.

MIOLLIS (Sextius-Alexandre-François), général, né à Aix en 1759, m. en 1828, se distingua en Amérique sous Rochambeau, commanda les volontaires des Bouches-du-Rhône en 1792, devint général de brigade en 1795, prit une part glorieuse à la campagne d'Italie, et occupa militairement la Toscane après le traité de Campo-Formio, 1797. Gouverneur de Mantoue, il y fit élever un obélisque à Virgile. Général de division en 1799, il contribua à la belle défense de Gênes par Masséna. De 1807 à 1814, il fut chargé du gouvernement des Etats de l'Eglise. La Restauration le mit à la retraite. B.

MIONNET (Théodore-Edme), numismate, né à Paris en 1770, m. en 1842, avocat au parlement en 1789, partit pour l'armée comme réquisitionnaire en 1795, entra dans les bureaux de l'instruction publique en 1796, puis fut attaché par l'abbé Barthélemy au Cabinet des Médailles de la Bibliothèque nationale, dont il devint conservateur-adjoint. L'Académie des Inscriptions l'admit parmi ses membres, en 1830. On a de lui : *Description des médailles antiques, grecques et romaines, avec leur degré de rareté et leur estimation*, 1806-13, 6 vol. in-8°, avec un *Supplément*, 1819-37, 9 vol., ouvrage capital, le plus complet qui existe en ce genre; *De la rareté et du prix des médailles romaines*, 2e édit., 1827, 2 vol. in-8°. Mionnet avait en numismatique des connaissances profondes; ses ouvrages se distinguent par l'exactitude et la méthode.

MIOSSENS ou MIOSSANS, vge (Basses-Pyrénées), arr. et à 26 kil. N. de Pau; 400 hab. Jadis ch.-l. d'un comté possédé par la maison d'Albret.

MIOT (André-François), comte de Melito, diplomate et écrivain, né à Versailles en 1762, m. en 1841, fut secrétaire-général au département des relations extérieures en 1793, commissaire chargé de ce département après le 9 thermidor, puis ministre plénipotentiaire en Toscane et à Rome, en 1795, et ambassadeur en Sardaigne, en 1796. Il devint, après le 18 brumaire, commissaire-ordonnateur des guerres, tribun, conseiller d'Etat, et administrateur-général de la Corse. En 1806, il accompagna à Naples le roi Joseph Bonaparte, dont il fut ministre de l'intérieur, le suivit en Espagne, en 1809, puis, en 1813, se livra exclusivement aux lettres. Il a traduit *Hérodote*, Paris, 1822, 3 vol. in-8°, et *Diodore de Sicile*, Paris, 1834, 7 vol. in-8°. Ces traductions, fort estimées, le firent entrer à l'Académie des Inscriptions en 1835. Il a laissé sur sa vie des *Mémoires*, 1788-1815, Paris, 1858, 3 vol. in-8°.

MIQUELETS, peuplades espagnoles des Pyrénées, sur les frontières de Catalogne et d'Aragon, qui s'armèrent en volontaires, et se défendirent énergiquement contre l'invasion des Français, en 1675. Ils étaient ainsi nommés d'un de leurs chefs, Miquelot de Prats. Louis XIV, pour les combattre, créa 100 compagnies de fusiliers de montagnes, qui faisaient, comme eux, la guerre de partisans. La France eut 2 bataillons de ces mêmes troupes, de 1743 à 1763, et, au début de la Révolution, on vit reparaître ces Miquelets français sous le nom de *Chasseurs des montagnes* et *Chasseurs-bons-tireurs*. — On appelle aussi *Miquelets* les habitants des Pyrénées qui font métier de guides dans les montagnes, et que Napoléon Ier organisa, en 1808, pour les opposer aux guérillas espagnoles. B.

MIQUELON, île de l'Amérique du Nord, dans le golfe St-Laurent, près la côte S. de Terre-Neuve. Une tempête l'a séparée en deux, *Miquelon* et *Petite-Miquelon* ou *Langlade*, réunies par une espèce de chaussée. Long. O., 58° 43' 15"; lat. N., 47° 3'; 18,423 hect. de superf.; 545 hab. Possession française depuis 1763, occupée par les Anglais pendant la Révolution et l'Empire de Napoléon Ier, elle fut rendue à la France en 1814, et forme, avec l'île voisine de St-Pierre, le gouvernement de St-Pierre-Miquelon.

MIRA, v. de Portugal (Beira), à 30 kil. N.-O. de Coïmbre, sur l'océan Atlantique; 6,000 hab.

MIRABAUD (Jean-Baptiste de), littérateur, né à Paris en 1675, m. en 1760, suivit d'abord la carrière militaire, l'abandonna pour entrer dans la congrégation de l'Oratoire, puis en sortit pour être précepteur des filles de la duchesse d'Orléans. Il publia, en 1724, une traduction de la *Jérusalem délivrée*, 2 vol. in-12, goûtée du public, et qui lui ouvrit, en 1728, les portes de l'Académie Française, dont il devint secrétaire-perpétuel en 1742. On a encore de lui : une traduction assez médiocre du *Roland furieux*, de l'Arioste, 1758, 4 vol. in-12; *le Monde, son origine et son antiquité*, Londres, 1751, in-8°. D'Holbach publia sous le nom de Mirabaud, mort depuis peu de temps, son fameux *Système de la nature*. C'était une mesure de prudence du baron. *V.* l'Eloge de Mirabaud par Dalembert.

MIRABEAU (Victor RIQUETTI, marquis de), économiste, né en 1715 à Perthuis en Provence, d'une famille originaire de Florence, m. en 1789, chercha la popularité par un grand nombre d'écrits rédigés d'après les principes de Quesnay, et écrits dans un style emphatique, obscur et bizarre. Bien qu'il prêchât la philanthropie et la liberté, il fut le tyran de toute sa famille, surtout de son fils, dont la supériorité menaçait de l'éclipser, obtint de l'amitié des ministres 54 lettres de cachet contre les siens, et fatigua les tribunaux de ses scandaleux procès. Ses œuvres, ont été justement appelées *l'Apocalypse de l'économie politique;* on y remarque : *l'Ami des hommes*, 1755, 5 vol. in-12; *Théorie de l'impôt*, 1760, in-4° et in-12, qui le fit mettre à la Bastille; *Philosophie rurale* (avec Quesnay), 1764, 3 vol. in-12; *les Economiques*, 1769, 2 vol. in-4°; *Lettres économiques*, 1770, in-12; *la Science, ou les Droits et les devoirs de l'homme*, 1774, in-12; *Lettres sur la législation, ou l'Ordre légal dépravé, rétabli et perpétué*, 1775, 3 vol. in-12; *Entretiens d'un jeune prince avec son gouverneur*, 1785, 4 vol. in-12.

MIRABEAU (Gabriel-Honoré de RIQUETTI, comte de), très-célèbre orateur, fils du précédent, né le 9 mars 1749 au Bignon, propriété entre Sens et Nemours, m. en 1791, était de l'anc. famille des Riquetti de Mirabeau, venue de Florence à Marseille au XIIIe siècle, et portant le nom de Righetti ou d'Arrighetti. Cet enfant, qui devait être le roi de la tribune, avait, en naissant, le pied tordu et la langue enchaînée; deux dents molaires déjà formées dans sa bouche annonçaient sa force. Suivant l'expression de son père, c'était un mâle monstrueux au physique et au moral. Une petite-vérole maligne et confluente l'avait défiguré dès l'âge de trois ans : mais, à travers cet excès de laideur, sa physionomie, excitée par les passions, avait quelquefois son rayon de beauté. A neuf ans, il était « péroreur à perte de vue, » disait son père étonné, épouvanté même de la précocité de son intelligence. Confié successivement à deux précepteurs, il apprenait les langues anciennes, savait l'anglais, l'italien, l'allemand, l'espagnol, poussait les mathématiques au delà du calcul différentiel et intégral, étudiait le dessin, la musique, s'essayait même dans la composition, réussissait dans le chant, l'équitation, l'escrime, la danse, la natation, dans tout ce qui constituait l'homme lettré, ainsi que dans tout ce qui complétait le gentilhomme. Son père, homme bizarre, dont l'amertume et l'extrême sévérité avec les siens augmentèrent sans cesse avec l'âge, lui choisit la carrière des armes, comme un lieu de correction, et le fit entrer dans le régiment de Berri-cavalerie. Mirabeau se crut d'abord destiné à être soldat. Il consacra cinq ans presque entiers de sa vie aux études militaires; il n'y avait pas un livre de guerre, dans aucune langue, morte ou vivante, qu'il n'eût lu. Ses goûts guerriers cédèrent, depuis, à ses idées nouvelles sur la politique, et, après avoir été passionné pour les armes, il en vint à croire que l'amour de la liberté n'est pas compatible avec l'uniforme, et que les armées perpétuelles ne sont bonnes qu'à établir l'autorité arbitraire. Gabriel de Mirabeau, ou plutôt Pierre Buffière, car son père lui avait ôté son nom par mesure de punition, devenu sous-lieutenant, fut enfermé à l'île de Ré, pour des dettes et une intrigue, qui avaient fait quelque bruit à Saintes, et, de là, envoyé dans l'île de Corse où il passait avec son grade dans la légion de Lorraine, régiment d'infanterie. Quoique sa vie en Corse ne fût ni plus paisible, ni plus exemplaire, il travailla à une histoire de la Corse, encouragé par les conseils de Buttafoco. A son retour de ce pays, son oncle, le bailli de Mirabeau, écrivait à son sujet : « Ou c'est le plus habile persifleur de l'univers, ou ce sera le plus grand sujet de l'Europe, pour être général de terre ou de mer, ou ministre, ou chancelier, ou pape, ou tout ce qu'il voudra. » Son père obtint pour lui une commission de capitaine de dragons, 1771, qui ne l'obligeait à aucun service, et le fit présenter à Versailles, où l'orateur futur de la Révolution vécut avec les Guémenée, les Carignan, les Noailles. Marié par son père en Provence, 1772, il tomba bientôt dans un extrême embarras pécuniaire, fut interdit, relégué à Manosque, en vertu d'une lettre de cachet, et enfermé au château d'If. C'est pendant cette captivité qu'il déclare la guerre au gouvernement absolu, en composant un livre intitulé : *Essai sur le despotisme*. Transporté de forteresse en forteresse, par ordre de son père, quoiqu'il fût époux et père lui-même, il quitta le château d'If pour le fort de Joux, près Pontarlier. Jusque-là Mirabeau n'avait été qu'imprudent et déréglé : il en sortit coupable. On sait qu'il enleva Mme de Monnier, femme d'un premier président de la chambre des comptes de Dôle, si célèbre sous le nom de Sophie, et se réfugia avec elle en Hollande, où il vécut de sa plume, médiocrement déguisé sous le nom de Saint-Mathieu. Outre l'*Avis aux Hessois*, publié à l'occasion du secours que le landgrave de Hesse-Cassel avait promis aux Anglais contre les *insurgents* d'Amérique, Mirabeau fit à Amsterdam diverses traductions d'ouvrages allemands et anglais, et une brochure intéressante sur la musique, intitulée : *le Lecteur y mettra le titre*. Le gouvernement français ayant demandé et obtenu l'extradition contre les fugitifs, Mirabeau fut enfermé, le 7 juin 1777, au donjon de Vincennes, d'où il entretint avec Sophie une trop célèbre correspondance, dont la publication sera éternellement reprochée à son éditeur P. Manuel, président de la commune de Paris : celui-ci profita de sa position pour imprimer des lettres qui n'étaient pas faites pour la publicité; il osa même se prévaloir d'un ordre supposé de celui qui les avait signées, et qui venait de mourir. Cette correspondance portait le titre de *Lettres originales de Mirabeau, écrites du donjon de Vincennes*. Si l'on avait supprimé un quart environ de ce recueil, l'ouvrage serait demeuré l'un des monuments les plus originaux de la vie et du talent de Mirabeau. Cette captivité de Vincennes finit en 1780, après une durée de 42 mois, et son influence fut grande sur la destinée, les études, les opinions et les systèmes de Mirabeau; il y composa treize ouvrages, mentionnés par lui dans ses Lettres du donjon de Vincennes, lesquels paraissent perdus; neuf autres qui sont demeurés manuscrits; et, de plus, les livres suivants, imprimés depuis en partie ou en totalité : traduction de *Tibulle;* traduction ou plutôt extraits de *Boccace;* traduction de *Jean Second;* des *Contes; les Lettres de cachet et les Prisons d'Etat; l'Espion dévalisé*, enfin quelques autres qu'il n'est pas besoin de nommer, et qui ne peuvent être excusés que par la nécessité où était Mirabeau de suffire à ses besoins et à ceux de Sophie. *Les Lettres de cachet* sont une défense de la justice et de l'humanité contre le despotisme, défense de la liberté civile qui lui était d'autant plus chère qu'il en avait presque toujours été privé. Cet ouvrage étonne par les lectures qu'il suppose, quand on songe qu'il a été composé dans une prison. Mirabeau écrivit aussi, à Vincennes, les *Mémoires du ministère du duc d'Aiguillon*, refondus ou plutôt altérés par Soulavie, où l'orateur futur traitait des matières de politique et proposait des plans administratifs, tels que l'achèvement du Louvre, la formation du Musée, l'ouverture de certaines rues, qui ont été construites depuis. C'est ainsi que dans sa solitude, au milieu du silence des prisons, se préparait à son rôle extraordinaire l'homme le plus éloquent de ce siècle. Sorti de Vincennes, Mirabeau ne tarda pas à se constituer prisonnier à Pontarlier, afin de purger sa condamnation; cette affaire se termina par une transaction entre les familles intéressées. Telle fut la fin de l'épisode principal de sa vie. Après le procès de Pontarlier, Mirabeau en plaida un autre à Aix; sa femme demandait la séparation. Il ne se contenta pas de rédiger des Mémoires éloquents : destiné à innover dans un temps déjà rempli de choses singulières et nouvelles, il fut son propre avocat, au grand scandale de son père. Le défenseur de la partie adverse, Portalis, si célèbre plus tard, eut fort à faire contre un adversaire qui plaidait cinq heures de suite. Cette affaire, qui émut toute la Provence, se termina par un arrêt de séparation, 1783. Mirabeau y avait

prouve son éloquence plutôt que son habileté; il faisait la critique des lois, plus qu'il ne plaidait sa cause, et se montrait publiciste plutôt qu'avocat. Mme de Mirabeau, dans la suite, parut moins éloignée de l'idée d'un rapprochement : elle mourut en 1800, veuve d'un second mari, M. de la Rocca, mais ayant repris le nom, le deuil, et presque le culte de son premier époux. Durant son dernier séjour à Pontarlier, Mirabeau rédigea un Mémoire à M. de Vergennes sur l'état de la république de Genève. Mais il faut attribuer à l'époque qui suivit l'arrêt de séparation, des *Lettres à Chamfort*, publiées par Ginguené; on sait qu'il reconnaissait la supériorité de Chamfort, et lui parlait comme un disciple à son maître : la postérité a interverti les rangs. Cette correspondance est suivie d'un extrait de la dissertation allemande sur les causes de l'universalité de la langue française, qui avait partagé le prix de l'Académie de Berlin avec celle de Rivarol. Cette époque de la vie de Mirabeau, 1783-1788, fut occupée à des voyages et à des travaux de publiciste : il vit l'Angleterre dont il étudia les mœurs et la constitution, l'Allemagne et surtout la Prusse, dont il visita le roi à Potsdam, monarchie nouvelle et puissante, sur laquelle la gloire de Frédéric II et Voltaire avaient attiré l'attention, et qui allait passer entre les mains d'un héritier. Mirabeau acheva en Angleterre les *Considérations sur l'ordre des Cincinnati*, ouvrage de circonstance entrepris sur les conseils de Franklin; les *Doutes sur la liberté de l'Escaut*, où il prit les intérêts de la Hollande contre Joseph II; enfin deux ou trois ouvrages restés inédits. Durant un séjour à Paris, 1785, il fit, d'après les avis de ses amis les banquiers Clavière et Panchaud, cinq ouvrages sur la *Caisse d'Escompte*, la *Banque d'Espagne*, etc., qui lui suscitèrent des ennemis ou des adversaires, parmi lesquels il faut compter Beaumarchais. C'est dans ses voyages d'Allemagne qu'il fit les Lettres sur MM. Cagliostro et Lavater, 1786, où il combattait le charlatanisme de l'un et le christianisme philosophico-cabalistique de l'autre; l'éloge de *Moses Mendelssohn* en faveur des Juifs; le *Mémoire* qu'il fournit au ministère sur la situation de l'Europe, 1786; les *Lettres* adressées au duc de Lauzun et à l'abbé de Périgord (Talleyrand) qui servaient d'intermédiaires entre lui et M. de Calonne. Ces relations avec le ministère le firent accuser plus tard d'inconséquence et de vénalité. Mirabeau revint à Paris au moment de l'Assemblée des Notables, 1787, avec sa *Dénonciation de l'agiotage*, qui fit beaucoup de bruit : ce livre contenait sa première attaque publique contre M. Necker, commencement d'une sorte de combat singulier qui se continua dans des *Lettres sur l'administration de M. Necker*, et qui se prolongea jusque dans l'Assemblée constituante. Le dernier voyage de Mirabeau en Allemagne eut pour objet et pour résultat son beau livre de la *Monarchie prussienne*, 1788, où il montra la vaste étendue de ses connaissances en politique, en administration, en finances. C'est une statistique très-riche incorporée à de grandes vues générales, et l'étude des faits relatifs à la Prusse sert de vérification et de preuve aux notions universelles établies d'abord par l'auteur. Dans la préparation de cet ouvrage il eut pour collaborateur le major prussien Mauvillon, à qui l'on doit la publication de 101 lettres que Mirabeau lui avait adressées de 1786 à 1790. Les derniers ouvrages de Mirabeau, simple particulier, et politique spéculatif, sont : *Lettre sur l'éloge de Frédéric par M. de Guibert; Observations d'un voyageur anglais sur la maison de force appelée Bicêtre*, dans lesquelles il faisait pour les pauvres et les plébéiens, ce que le livre des *Lettres de cachet* avait fait pour les riches; brochure *Sur la Liberté de la presse*, imitée de Milton; *Suite de la Dénonciation de l'agiotage*, dont l'objet réel est la demande d'une constitution; *Réponse aux alarmes des bons citoyens*, où il défendait le projet de réunion des Etats-Généraux contre les partisans du Parlement; et enfin *Lettres à Cérutti*, où il attaquait violemment Necker, et annonçait sa propre candidature à la députation. Exclu de l'Assemblée de la Noblesse, Mirabeau reçut dans les villes un accueil dont l'enthousiasme allait jusqu'au délire. Dans une *Réponse aux protestations*, etc., où il se défendait contre la noblesse et contre le clergé de cette province, il écrivit ces paroles célèbres, que nous citons dans leur véritable texte : « Ainsi périt le dernier « des Gracques, de la main des patriciens; mais, atteint « du coup mortel, il lança de la poussière vers le ciel, « en attestant les dieux vengeurs; et de cette poussière « naquit Marius : Marius, moins grand pour avoir exter- « miné les Cimbres, que pour avoir abattu dans Rome « l'aristocratie de la noblesse! » Elu député à Aix et à Marseille, il opta pour la première de ces villes. Mirabeau arriva aux Etats-Généraux précédé d'une grande réputation, consacré déjà par l'admiration comme par la haine au rôle de tribun qu'il allait jouer. A partir de ce jour, son histoire est l'histoire même de l'Assemblée constituante : aucun de ses membres, par l'universalité de ses connaissances, par l'activité de ses travaux, par l'empire de son talent et la puissance de sa parole, n'a, comme lui, mêlé et confondu sa vie avec celle de ce grand corps, et ne représente aussi fidèlement les sentiments, les idées, la gloire, les faiblesses même et les passions de la plus illustre des Assemblées délibérantes de notre pays. Après avoir assuré au pays la liberté de la presse en publiant, malgré le ministère, les résultats des séances, dans les *Lettres à ses commettants*, il fit, par une démarche décisive, entrer le *Tiers-Etat* dans la voie hardie, où il cessa d'être un ordre et fut la nation assemblée pour se constituer. Le grand-maître des cérémonies, M. de Dreux-Brézé, étant venu rappeler au Tiers et à une portion du Clergé, les ordres du roi qui leur commandait de se retirer pour délibérer à part, Mirabeau lui adressa cette apostrophe si célèbre, qui se terminait par ces mots : « Allez dire à votre maître que nous sommes ici par la volonté du peuple, et qu'on ne nous en arrachera que par la puissance des baïonnettes! » Cette parole décida du sort de la Révolution : c'était, selon l'expression de Lacretelle, le coup-d'état du Tiers. Les doctrines politiques de Mirabeau furent presque toujours celles qui triomphèrent dans l'Assemblée : il vota cependant quelquefois avec la minorité. Mirabeau ne prit aucune part aux décrets de la nuit du 4 août, qui supprimaient les priviléges et les droits seigneuriaux, demanda l'ajournement de la déclaration des droits de l'homme, combattit courageusement pour la cause de la sanction royale et du *veto*, et malgré les districts, les clubs et les journaux, défendit la prérogative royale abandonnée par le roi lui-même; il réclama pour le pouvoir exécutif le *veto* absolu : l'Assemblée n'accorda qu'un *veto* suspensif. Mais après avoir demandé la sanction royale pour les lois ordinaires, il soutint qu'elle n'était pas nécessaire pour les décrets constitutionnels. Il ne prit aucune part à la discussion sur la division du Corps législatif en deux Chambres, mais on sait qu'il était partisan d'une assemblée unique, au moins dans l'état actuel de la France et de la Révolution. L'une des victoires de tribune les plus remarquables de Mirabeau, fut le vote de la contribution du quart, où se rangeant à l'avis du ministre Necker qu'il combattait, il eut l'habileté de faire adopter une mesure qu'il ne croyait pas bonne, mais qui lui semblait nécessaire, et qu'il fit voter d'enthousiasme, tout en laissant au ministre la responsabilité de sa proposition : c'est ce discours qui est connu sous le nom de *Discours contre la banqueroute*. A l'occasion des attentats des 5 et 6 octobre, et de l'irruption de la multitude dans le château de Versailles, Mirabeau fut accusé, à tort, d'en avoir été l'instigateur : homme d'Etat, il flatta souvent le peuple, mais ce ne fut qu'autant qu'il le crut nécessaire à sa popularité, arme indispensable pour la cause publique comme pour la sienne. Il essaya de se rapprocher de La Fayette; mais ses tentatives furent vaines, et ses projets durent échouer, dès que l'Assemblée eut voté, contrairement à ses conseils, la défense pour tous les députés de devenir ministres. Mirabeau plaida, contre Maury, pour la vente des biens du clergé, s'opposa vivement à la proposition de confier au roi une dictature provisoire, et crut suffire à la sauvegarde du pouvoir exécutif en demandant de compléter la loi martiale. Il combattit énergiquement la proposition de déclarer la religion catholique *religion nationale*, et celle d'obéir aux mandats limitatifs, c.-à-d. aux ordres par lesquels les électeurs avaient borné les pouvoirs des députés à une année. C'est dans ce dernier débat que Mirabeau fit entendre l'éloquente protestation qui se terminait par ces mots : « Messieurs, je jure que vous avez sauvé la chose publique! » C'est peut-être dans la discussion du droit de paix et de guerre que Mirabeau fut le plus admirable. Il défendit la prérogative royale contre Lameth, Duport, Menou, Robespierre, et surtout contre Barnave dont la popularité fut sur le point de triompher de celle de Mirabeau, et tandis que Barnave était porté en triomphe on marquait l'arbre où la populace avait résolu de pendre Mirabeau. On vendait dans les rues un pamphlet violent où il était accusé de trahison et de vénalité. L'orateur dut tenir tête à l'orage. « Et moi aussi, disait-il, on vou- « lait, il y a peu de jours, me porter en triomphe, et main- « tenant on crie dans les rues : LA GRANDE TRAHISON DU « COMTE DE MIRABEAU... Je n'avais pas besoin de cette « leçon pour savoir qu'il est peu de distance du Capitole « à la roche Tarpéienne, mais l'homme qui combat pour « la raison, pour la patrie, ne se tient pas si aisément

« pour vaincu,... etc. » Non-seulement il lutta avec acharnement pour ce qui lui paraissait la vérité, mais il réussit à entraîner l'Assemblée, et le roi demeura investi du droit de commander l'armée. Des relations s'étaient établies entre Mirabeau et Louis XVI, et tout en ménageant sa popularité par quelques actes d'opposition, l'orateur continuait à la royauté l'appui qu'il lui avait déjà prêté dans diverses occasions, et lui donnait des conseils sur la politique à suivre. Ce double rôle d'opposant public et de conseiller secret était peut-être une nécessité du temps; mais il manquait au dévouement d'un tel service d'être gratuit, et la modération de Mirabeau perdait une grande partie de sa valeur, du moment qu'elle était vénale. Ces relations commencèrent en mai 1790; elles eurent pour résultat la transmission d'une cinquantaine de notes de Mirabeau pour le roi et la reine, lesquelles ont été publiées dans la correspondance entre Mirabeau et le comte de La Marck (Paris, 1851). Le comte de La Marck, plus tard prince d'Aremberg, ami de l'orateur, fut chargé de procurer ce rapprochement : M. de Fontanges, archevêque de Toulouse, eut la commission de fixer avec Mirabeau le chiffre du traitement qui lui serait alloué. Le roi paya une partie des dettes de Mirabeau, environ la moitié (80,000 fr.), lui donna 6,000 liv. par mois, et déposa pour lui, en mains tierces, quatre billets de 250,000 liv. chacun, lesquels furent rendus au roi après la mort de Mirabeau. On a exagéré le chiffre des sommes reçues par le grand orateur; il mourut insolvable, l'année suivante. Dans cette courte durée de la carrière qui lui restait à parcourir, il fit voter la loi des assignats, prit parti pour la constitution civile du clergé, s'opposa aux contributions levées sur les rentes, combattit avec véhémence, et fit échouer la proposition d'une loi contre les émigrants, et dans cette occasion, prononça ces paroles célèbres : « Si vous faites « une loi sur les émigrants je jure de n'y obéir jamais! » et cet autre mot qui ne l'est pas moins : « Silence aux trente voix ! » Il s'adressait à la minorité anarchique, abattue par lui dans l'Assemblée constituante, mais qui devait se relever, et même être débordée dans les Assemblées suivantes. A ce moment, Mirabeau était le chef reconnu de la majorité. Son rôle de conservateur, dévoué à la monarchie et à la constitution, commençait de ce jour; seul il était capable de défendre la royauté, si elle pouvait l'être encore. Mais Mirabeau mourut dans son triomphe, et, pour ainsi dire, à l'instant où, entré en vainqueur dans la place, il se retournait pour recommencer le combat et défendre la brèche contre ceux qui voulaient y entrer après lui. Il mourut le 2 avril, en prononçant ces mots : « J'emporte dans mon cœur le deuil de la monar- « chie, dont les débris vont être la proie des factieux. » Les événements nous ont appris que c'était là une prophétie, mais ni la première, ni la plus étonnante, car le don de seconde vue fit partie du génie de Mirabeau : en effet, au témoignage de ceux qui ont été à portée de le mieux apprécier, il eut, au plus haut degré, la sagacité politique, la prévoyance des événements, et la connaissance des hommes. « Je me sens prophète, » disait-il parfois. Vers la fin de 1789, irrité de l'inertie du gvt : « A quoi donc pensent ces gens-là, disait-il au comte de Lamarck? ne voient-ils point que des abîmes se creusent sous leurs pas?... tout est perdu; le Roi et la Reine y périront, et vous le verrez : la populace battra leurs cadavres. » Dans le temps où il augurait le plus mal de la monarchie, il avait la plus haute idée des destinées futures de la Nation, et la croyait capable de faire tête à toute l'Europe. — On a dit que Mirabeau avait été empoisonné par ses ennemis, et lui-même paraît l'avoir cru : mais une santé altérée, les excès des plaisirs joints à ceux du travail suffisent pour expliquer la fin prématurée d'un homme qui ne se défia jamais de ses forces. Les restes de Mirabeau furent ensevelis dans l'église de Sainte-Geneviève érigée en *Panthéon français* à cette occasion, et destinée désormais à la sépulture des grands hommes.

Si nous considérons maintenant Mirabeau comme orateur et comme écrivain, les discours qu'il a prononcés ont retenti dans le monde; ceux qu'il n'a point fait entendre à la tribune sont et demeurent inédits : c'est que l'éloquence, séparée des événements et des faits, n'existe pas pour les modernes; la question d'art disparaît entièrement devant la question politique. De là vient que le discours n'a pas le loisir ni l'ambition de la perfection littéraire; et il ne serait pas entièrement juste de comparer Mirabeau à Démosthène et à Cicéron, quoiqu'il ait bien des traits de ressemblance avec eux, surtout avec le premier. Son style a quelque chose de hâtif, d'incorrect; mais au milieu de cette négligence, Mirabeau recherche la manière antique; il invoque sans cesse les souvenirs de l'histoire ancienne; c'est Gracchus et sa poignée de poussière prophétique, Marius vainqueur des Cimbres et de l'aristocratie romaine. Catilina aux portes de Rome, le Capitole, la roche Tarpéienne. Tous ces traits servent à marquer le goût du temps; notre éloquence politique avait une origine toute littéraire. Ce n'est ni par l'emportement, ni par les éclats de voix que se distinguait réellement Mirabeau : immobile à la tribune et maître de lui, il appuyait si fortement sur les mots, qu'il n'était jamais rapide, même quand il était impétueux. Méprisant la volubilité, il était toujours grave et même un peu apprêté. Il commençait avec lenteur; mais jamais cette hésitation ne cessait d'être intéressante, parce qu'on y sentait toujours une chaleur intérieure et concentrée. Il s'animait progressivement; ses efforts étaient visibles, mais les efforts d'un athlète, sûr de sa force. Une fois qu'il avait mesuré, soulevé son sujet, toutes les puissances de son esprit entraient en jeu; les traits jaillissaient de toutes parts; il achevait la victoire, il persuadait, il entraînait, il triomphait. *V.* les *Mémoires biographiques, littéraires et politiques de Mirabeau,* par Lucas-Montigny, son fils adoptif, Paris, 1834-1835, 8 vol. in-8°. On a publié : *Œuvres oratoires de Mirabeau...* avec *Notice sur sa vie,* par M. Barthe, Paris, 1819, 3 vol. gr. in-8; *Œuvres de Mirabeau,* édit. de M. Mérilhou, Paris, 1825-27, 9 vol. in-8°; *Correspondance entre le comte de Mirabeau et le comte de La Marck pendant les années* 1789-90-91, Paris, 1851, 3 vol. in-8°. L. E.

MIRABEAU (André-Boniface RIQUETTI, vicomte de), frère puîné du célèbre orateur, né en 1754 près de Nemours, m. en 1792, servit dans la guerre d'Amérique, devint colonel du régiment de Touraine, et fut envoyé aux Etats-Généraux de 1789 par la noblesse de la sénéchaussée de Limoges. Il y combattit les idées nouvelles, et émigra de bonne heure. Son embonpoint et son goût pour le vin l'avaient fait surnommer *Mirabeau-Tonneau.*

MIRABEAU, vge (Vaucluse), arr. et à 33 kil. S.-E. d'Apt, sur la rive dr. de la Durance; 705 hab. Vieux château. Anc. seigneurie de Provence, érigée en marquisat en 1686.

MIRABELLA, v. du royaume d'Italie, dans la province d'Avellino, à 14 kil. S.-O. d'Ariano, 12 kil. E. de Montefusco; 5,979 hab.

MIRABELLA, citadelle de Dalmatie. *V.* ALMISSA.

MIRABELLO, vge du royaume d'Italie, province et à 3 kil. N. de Pavie. Belle et riche église, fondée par Galéas Visconti, qui y est enterré. C'est là qu'eut lieu, en 1525, la bataille dite *de Pavie;* 1,765 hab.

MIRABELLUM, nom latin de MIREBEAU.

MIRACLES (Cour des). *V.* COUR DES MIRACLES.

MIRADOUX, ch.-l. de cant. (Gers), arr. et à 15 kil. E.-N.-E. de Lectoure; 801 hab.

MIRAMBEAU, ch.-l. de canton (Charente-Inférieure), arr. et 14 kil. S.-O. de Jonzac; 921 hab. Marchés très-fréquentés pour les chevaux, mulets, bestiaux, grains, etc. On remarque l'église paroissiale et le château.

MIRAMION (Marie BONNEAU, Mme de), née à Paris en 1626, m. en 1696, épousa en 1645 un conseiller au parlement, et consacra toute sa vie à des œuvres de piété. Après avoir fondé à Paris deux maisons de refuge pour les femmes perdues de mœurs, elle institua, sous le nom de *Ste Famille,* en 1665, une communauté de 12 religieuses, qui étaient chargées d'instruire les personnes de leur sexe et de soigner les malades. Ces religieuses qui, du nom de leur fondatrice, prirent celui de *Dames Miramiones,* se réunirent à l'ordre de Ste-Geneviève, institué dans le même but. Leur principale maison était à Paris, sur le quai dit *des Miramiones,* auj. Quai de la Tournelle. D—T—R.

MIRAMOLIN. *V.* ÉMIR.

MIRAN-CHAH (Mirza-Mocz-Eddyn), 3e fils de Tamerlan, fut nommé, à l'âge de 14 ans, en 1380, gouverneur du Khoraçan, dont il acheva la conquête. Il rendit aussi de grands services à son père lors de la prise de Bagdad. Une chute de cheval, en 1398, dérangea sa raison. Témoin des rivalités sanglantes de ses deux fils Mirza-Aboubekr et Omar, il en fut enfin la victime; dépouillé du trône par le premier, en 1406, il voulut le reprendre les armes à la main, mais périt dans une bataille, en 1408.

MIRANDA (François), général, né à Caracas (Vénézuéla), vers 1750, m. en 1816, servit l'Espagne; puis, ayant conspiré pour rendre la liberté à son pays, il s'expatria, parcourut l'Europe dans le but d'obtenir des secours, vint à Paris en 1791, et entra dans l'armée de Dumouriez. Accusé d'avoir été complice de la défection de ce général, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, et acquitté. Arrêté de nouveau en 1793, à cause de ses relations avec les Girondins, il fut déporté. De retour dans

l'Amérique méridionale, il excita, en 1811, un soulèvement presque général dans sa patrie contre l'Espagne, et créa une ombre de république à Caracas en 1812; mais, étant tombé entre les mains des Espagnols, il alla mourir dans les prisons de Cadix.

MIRANDA OU MIRONDA-DE-DOURO, anc. *Cambætum Lubicanorum*, v. forte de Portugal (Tras-os-Montes), sur la rive droite du Douro, à 54 kil. S.-E. de Bragance; 7,000 hab. Anc. évêché, réuni à celui de Bragance.

MIRANDA-DE-EBRO, *Deobriga*, v. d'Espagne (Vieille-Castille), prov. et à 80 kil. N.-E. de Burgos, sur la rive dr. de l'Ébre; 2,900 hab.

MIRANDA-DO-CORVO, v. de Portugal (Beira), à 24 kil. S.-E. de Coïmbre, sur la Dueça; 4,000 hab.

MIRANDE, s.-préf. (Gers), à 25 kil. S.-O. d'Auch, sur la rive g. de la Baïse, dans une charmante situation; 2,700 hab. Trib. de 1re instance. Autrefois fortifiée, et capitale du comté d'Astarac. Coutellerie, vins, eaux-de-vie, laines, cuirs, blé. — Bâtie en 1289 par Centule, comte d'Astarac.

MIRANDELLA, *Caladunum*, v. de Portugal (Tras-os-Montes), à 51 kil. N.-N.-O. de Torre-de-Moncorvo, sur la Tua; 6,000 hab.

MIRANDOLE (LA), v. du roy. d'Italie, dans la province et à 28 kil. N.-N.-E. de Modène; 12,270 hab. Évêché. Autrefois fortifiée et capit. d'un duché. Prise par le pape Jules II en 1511; démantelée en 1746. On y remarque le château des anc. souverains. Comm. de chanvre, lin, soie, riz, vins. Patrie de Pic de la Mirandole.

MIRANDOLE (Pic de la). *V.* PIC.

MIRAPICIUM, nom latin de MIREPOIX.

MIRBEL (Charles-François BRISSEAU de), célèbre botaniste, né à Paris en 1776, m. en 1854, fut d'abord dessinateur et peintre, devint, dès les premières années du règne de Napoléon Ier, directeur des jardins et des serres de la Malmaison, accompagna en Hollande le roi Louis Bonaparte, et fut nommé par lui directeur de l'École hollandaise de peinture à Rome. En 1808, il entra à l'Institut, et, bientôt après, reçut le titre de professeur-adjoint de botanique et de physiologie végétale à la Faculté des Sciences de Paris. En 1817, laissant provisoirement de côté sa carrière scientifique, il accepta les fonctions de maître des requêtes au conseil d'État et celles de secrétaire-général du ministère de la police. Quand M. Decazes quitta ce ministère pour celui de l'Intérieur, de Mirbel le suivit, toujours en qualité de secrétaire-général. Dans cette importante situation, il sut rendre de nombreux services aux sciences et aux savants. En 1827, il se démit de ses emplois politiques, pour revenir aux études qu'il n'avait quittées qu'à regret, et devint, en 1829, professeur de culture au Muséum d'histoire naturelle de Paris. Les travaux de cette seconde partie de sa vie ont puissamment contribué aux progrès de la science botanique, et de Mirbel exerça sur son époque une heureuse influence en détournant vers la physiologie et l'anatomie les esprits jusque-là trop exclusivement préoccupés par la classification. Un des premiers il appliqua le microscope aux recherches d'anatomie végétale, et ses reproductions de la nature empruntèrent un nouveau charme au talent qu'il possédait comme artiste. La fin de sa vie fut tourmentée par des discussions scientifiques qu'il entama avec Gaudichaud (*V. ce nom*), et, longtemps avant sa mort, il abandonna son double enseignement du Muséum et de la Faculté des Sciences. Ses ouvrages sont: *Traité de physiologie végétale*, Paris, 1802, 2 vol. in-8°; *Exposition de la théorie de l'organisation végétale*, Amsterdam, 1808, in-8°; 2e édit. augmentée, 1809, in-8°, fig.; *Éléments de physiologie végétale et de botanique*, Paris, 1815, 2 vol. in-8°, et 1 vol. de planches, ouvrage important, qui contient le résumé du cours de l'auteur à la Faculté des Sciences. On doit encore à de Mirbel une collaboration active au *Dictionnaire des Sciences naturelles*, et de nombreux travaux publiés soit dans les *Annales du Muséum*, soit dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, principalement sur le développement de l'ovule, la formation de l'embryon, la structure et la formation des tissus, l'organisation du *cambium*, l'anatomie des *labiées*, des *palmiers*, celle des *marchantia*, etc. M—U.

MIRBEL (Lizinska-Aimée-Zoé RUE, Mme de), née à Cherbourg en 1796, m. en 1849, était fille d'un contrôleur dans l'administration de la marine. Son père ayant perdu son emploi vers 1806, elle vint résider à Paris chez son oncle, le général de Monthion, qui lui donna une brillante éducation. A 18 ans, elle entra chez le peintre Augustin pour étudier la miniature, obtint dans ce genre les plus brillants succès, fut nommée peintre de la maison de Louis XVIII et de Charles X, et épousa, en 1823, de Mirbel, professeur au Jardin des Plantes. Mme de Mirbel a surpassé son maître, en changeant l'art de peindre la miniature: elle lui a donné quelque chose de la vigueur de l'huile, en abandonnant le pointillé jusqu'alors en usage. Son modelé est très-fini, quoique exécuté d'une manière large, et sa couleur très-brillante.

MIREBALAIS, petit pays de l'anc. France (Poitou), où étaient Mirebeau et Moncontour. — Quartier fertile et très-sain de l'île d'Haïti, sur la rive gauche de l'Artibonite.

MIREBEAU, *Mirabellum*, ch.-l. de cant. (Vienne), arr. et à 28 kil. N.-N.-O. de Poitiers; 2,513 hab. Comm. de vins, blé, laines. Anc. capit. du Mirebalais, bâtie en 1080 par Foulques Nerra, comte d'Anjou. Arthur de Bretagne y fut défait et pris par Jean-sans-Terre.

MIREBEAU-SUR-BÈZE, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), arr. et à 24 kil. N.-E. de Dijon; 1,251 hab. Poterie, chapellerie commune, serges, droguets. Château construit sous François Ier, et dont la chapelle contient un beau mausolée.

MIRECOURT, *Mercurii curtis*, s.-préf. (Vosges), à 32 kil. N.-O. d'Epinal, sur la rive g. du Madon; 5,368 hab. Tribunaux de 1re instance et de commerce; bibliothèque, collége, école normale primaire. Boissellerie; fabr. de dentelles, d'instruments de musique (violons, basses, guitares, orgues, serinettes, vielles, clarinettes, hautbois), d'archets, etc. Comm. de céréales. — Mirecourt fut fortifiée au XVe siècle, prise par Lahire pour Charles VII, et démantelée par le maréchal de Créqui en 1670.

MIREMONT, vge (Hte-Garonne), arr. et à 18 kil. S.-E. de Muret; 1,759 hab. Fabr. de briques profiliées, ornements d'édifices en terre. — vge (Puy-de-Dôme), arr. et à 41 kil. O. de Riom: 1,500 hab. Anc. commanderie de St-Jean-de-Jérusalem.

MIREPOIX, *Mirapicium*, ch.-l. de cant. (Ariége), arr. et à 24 kil. E.-N.-E. de Pamiers, sur le Lers; 3,185 hab. Fabr. de draps; filature hydraulique. Comm. de volailles, céréales, bestiaux. Restes d'un château-fort. On remarque l'église paroissiale, de jolies promenades, un vaste hôpital, et un beau pont en pierre. Pris sur les Albigeois par les Croisés en 1209, et donné à Gui de Lévis, lieutenant de Simon de Montfort, dans la maison duquel il resta jusqu'en 1789. Evêché érigé en 1318, supprimé par le Concordat de 1801. Patrie du maréchal Clausel. — L'ancien pays de Mirepoix, *Mirapensis pagus*, partie du Haut-Languedoc, est auj. compris dans l'O. du département de l'Aude et le N.-E. de celui de l'Ariége.

MIREPOIX (Gui de LÉVIS, marquis de), guerrier du XIIIe siècle, chef de la maison de Lévis, accompagna Simon de Montfort dans la croisade contre les Albigeois, reçut la terre de Mirepoix dans le partage des pays conquis, prit le titre de *Maréchal de la foi*, que portèrent ses descendants, et mourut vers 1230.

MIREPOIX (Gui de LÉVIS, seigneur de), petit-fils du précédent, suivit Charles d'Anjou, frère de St Louis, dans son expédition de Naples, et se distingua à la bataille de Bénévent, livrée contre Manfred, 1266. Il avait le privilége de juger les crimes d'hérésie sur ses terres.

MIREPOIX (Charles-Pierre-Gaston-François de LÉVIS, marquis, puis duc de), né au commencement du XVIIIe siècle, m. en 1757, fut ambassadeur à Vienne en 1737, maréchal de camp en 1738, lieutenant-général en 1744, ambassadeur à Londres en 1749, maréchal de France en 1757, et gouverneur du Languedoc en 1756.

MIRES, espèces de fées, chez les Grecs modernes. Les jeunes filles leur demandent des époux. — Nom donné aux médecins pendant le moyen âge.

MIRGOROD, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 100 kil. N. O. de Pultawa; 7,400 hab. Evêché.

MIRKHOND (Mohammed), célèbre historien persan, né en 1433, m. en 1498, passa une partie de sa vie dans un monastère d'Hérat, où il écrivit, sous le titre de *Rouzat al Safa* (Jardin de la pureté), une histoire universelle de l'Orient depuis la création, compilation indigeste et assez peu intéressante. Silvestre de Sacy en a traduit en français la *Préface*, dans le tome IX des *Notices et extraits des mss. de la Bibliothèque du roi*, et l'*Histoire des rois de Perse de la dynastie des Sassanides*, dans ses *Mémoires sur les antiquités de la Perse*, 1793. L'*Histoire de Gengiskhan* a été traduite par Langlès, dans le tome V des *Notices et extraits*; l'*Histoire des Ismaëliens de Perse ou Assassins*, par Jourdain, dans le tome IX; l'*Histoire des Gaznévides*, par Frémery, 1845. D'autres parties ont été traduites en latin; ce sont: l'Histoire des Tahérides et des Soffarides, par Iénisch, sous le titre de: *Historia priorum regum Persarum post firmatum Islamismum*, Vienne, 1792, in-4°; l'*Histoire des Samanides*, par Fréd. Wilken, Gœttingue, 1804, in-4°. Mir-

khond eut pour fils Khondemir, célèbre aussi comme historien.

MIR-MAHMOUD ou MAHMOUD-CHAH, roi de Perse, de la dynastie afghane, fils de Mir-Weiss, roi de Kandahar, assassina, pour régner, son oncle Mir-Abdallah ou Abd-el-Aziz en 1716, attaqua Ispahan en 1722, s'en empara après une grande victoire, détrôna le sultan Hoçéin, et soumit toute la Perse. Il déshonora sa victoire par ses cruautés. Bientôt des revers, nombreux lui ôtèrent la raison; les Afghans proclamèrent, en 1725, son cousin Aschraff, qui le fit mettre à mort pour venger son père Mir-Abdallah.

MIRMILLON. *V.* GLADIATEURS.

MIROIR, *Speculum*, nom donné, pendant le moyen âge, à certaines compilations, surtout de jurisprudence. Le *Miroir de Saxe* (en allemand *Sachsen-spiegel*), rédigé par Ekkard de Repkow, et le *Miroir de Souabe* (en allemand *Schwaben-spiegel*), sont les codes de la Saxe et de la Souabe au XIII^e^ siècle.

MIROMÉNIL (Armand-Thomas HUE DE), né en 1723 dans l'Orléanais, m. en 1796, fut d'abord conseiller au Grand-Conseil, puis, en 1755, premier président du parlement de Rouen. Exilé par le chancelier Maupeou pour son opposition, il sut plaire au comte de Maurepas, qui, devenu premier ministre de Louis XVI, le fit nommer garde-des-sceaux en 1774. Il conserva la confiance du roi jusqu'à l'Assemblée des notables de 1787; alors il partagea la disgrâce de M. de Calonne, et fut remplacé par Lamoignon. Il se retira dans ses terres. Ce fut lui qui rédigea la déclaration du 24 août 1780, portant abolition de la question préparatoire.

MIRON ou MIRO, famille illustre dans la médecine et la magistrature, et dont les principaux membres sont : MIRON (Gabriel), professeur de médecine à Montpellier, 1^er^ médecin de Charles VIII en 1489, m. en 1490; — MIRON (François), frère du précédent, conseiller et aussi médecin de Charles VIII; — MIRON (Gabriel), fils du précédent, médecin ordinaire du roi, chancelier de la reine Anne de Bretagne, puis de la reine Claude, femme de François I^er^, et auteur d'un livre intitulé : *de Regimine infantium, tractatus tres*, Tours, 1544, 1553, in-fol.; — MIRON (François), fils du précédent, médecin ordinaire de Charles IX et de Henri III, auteur d'une *Relation curieuse de la mort du duc de Guise et du cardinal son frère;* — MIRON (François), frère du précédent, lieutenant-civil, prévôt des marchands, connu par ses embellissements de Paris, entre autres par l'ancienne façade de l'hôtel-de-ville, qu'il fit construire avec les émoluments de sa place de prévôt, m. en 1609; — MIRON (Robert), frère du précédent, président du tiers aux Etats-Généraux de 1614, m. en 1641, ambassadeur en Suisse, et intendant des finances en Languedoc. J. T.

MIROPOLE, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 120 kil. S.-O. de Koursk; 6,000 hab.

MIRVELT, peintre. *V.* MIEREVELT.

MIR-WEISS, chef de la tribu afghane de Khaldejh, intendant du Kandahar, secoua le joug des Sophis en 1709, battit les troupes envoyées contre lui, et mourut en 1715.

MIRZAPOUR, v. de l'Hindoustan anglais, dans les provinces du Nord-Ouest, sur la rive dr. du Gange, ch.-l. de district, à 52 kil. O.-S.-O. de Bénarès; par 25° 10′ lat. N., et 81° 14′ 45″ long. E.; 100,000 hab. Commerce considérable : entrepôt des cotons et des soies de l'Inde anglaise; tapis renommés, indigo, opium. — Le district de Mirzapour compte 1,000,000 d'habitants.

MISCHNA. *V.* TALMUD.

MISÈNA, nom latin de MEISSEN.

MISÈNE (Cap), en italien *Miseno*, anc. *Misenus*, sur la côte O. de l'Italie, dans la province et à 15 kil. S.-O. de Naples, entre Cumes et Pouzzoles, en face de l'île de Procida. Il tirait son nom d'un compagnon d'Enée. La ville de Misène, située en ce lieu, servit de station à une flotte d'Auguste. Ruines du port.

MISÉRICORDE (Filles de Notre-Dame de la), ordre de religieuses, institué à Aix en 1633 par Madeleine Martin, dite *de la Trinité*, et par le P. Ivan, de l'Oratoire. Il suivait la règle de S^t^ Augustin, et fut approuvé par Urbain VIII en 1642, par Innocent X en 1648.

MISITHÉE, précepteur, puis beau-père de Gordien III, et préfet du prétoire, gouverna avec sagesse sous le nom du jeune prince, et mérita d'être appelé le *gardien de la république*. Il mourut en 243, peut être par la main de Philippe l'Arabe.

MISITRA. *V.* MISTRA.

MISIVRI, anc. *Mesembria*, v. de la Turquie d'Europe (Andrinople), port de pêche sur la mer Noire, où mouillait jadis la flotte byzantine; à 28 kil. N.-E. de Bourgas.

MISKOLCZ, v. des Etats autrichiens (Hongrie), ch.-l. du comitat de Borschod, à 135 kil. N.-E. de Bude; 28,000 hab. Gymnase de Franciscains; gymnase réformé. Comm. considérable de vins, blés et cuirs.

MISNIE, en allemand *Meissen*, un des cinq anciens cercles du royaume de Saxe, entre ceux de l'Erzgebirge et de Leipzig au S.-O. et à l'O., les Etats prussiens au N. et à l'E., et la Bohême au S.-E.; 145 kil. du N. au S., 70 de l'E. à l'O.; 340,000 hab. Ch.-l., *Dresde*; v. principales : Meissen, Pilnitz, Pirna, Grossenhayn, Schandau. — La Misnie, dont le ch.-l. était d'abord Meissen, avait été érigée en margraviat en 980. La maison de Wettin, qui en prit possession en 1127, obtint l'électorat de Saxe en 1422. L'étendue de la Misnie a beaucoup varié : à une certaine époque, elle comprit l'Oberland et la Thuringe; au siècle dernier, elle formait presque la totalité du royaume actuel de Saxe, et quelques districts de la province prussienne de ce nom.

MISOCCO, vge de Suisse (Grisons), sur la Moësa, dans la vallée de son nom; 1,200 hab. Ruines du château des comtes de Misocco.

MISRAIM. *V.* MESRAÏM.

MISSI DOMINICI, c.-à-d. *envoyés du maître*, commissaires organisés par Charlemagne, pour faire sentir dans les provinces l'action du pouvoir central. L'Empire était divisé en circonscriptions appelées *Missatica* (au nombre de 10 sous Charlemagne, de 12 sous Charles le Chauve); chacune d'elles était visitée en janvier, avril, juillet et octobre, par deux *Missi* (un comte et un évêque ou abbé), qui représentaient l'empereur, inspectaient la conduite des gouverneurs, entendaient les plaintes, jugeaient les appels, et veillaient aux intérêts généraux de l'Etat. Ils devaient traverser toutes les villes et bourgs (*per singulos pagos*). Dans la hiérarchie des fonctionnaires, ils avaient rang au-dessus des comtes et des évêques. Ce puissant moyen d'administration fut abandonné sous les faibles successeurs de Charlemagne. *V.* François de Roye, *de Missis dominicis*, Angers, 1672. B.

MISSIESSY (le comte Edouard-Thomas BURGUES DE), né en 1754 à Quiès (Var), m. en 1832, entra de bonne heure dans la marine, se distingua pendant la guerre de l'indépendance américaine, publia, en 1786, un ouvrage sur les signaux des armées navales, en 1789 un autre sur l'arrimage et l'installation des vaisseaux, fut nommé contre-amiral, en 1793, dans la flotte de la Méditerranée, reçut, en 1804, le commandement de l'escadre de Rochefort, porta secours aux possessions françaises d'Amérique, débloqua S^t^-Domingue, mit à contribution la Dominique et S^t^-Christophe, organisa l'escadre de l'Escaut en 1809, et accepta de la Restauration la place de préfet maritime à Toulon. B.

MISSINIPI, CHURCHIL ou ENGLISH-RIVER, riv. de l'Amérique du N. (Nouvelle-Bretagne anglaise), sort du lac de la Crosse, traverse le lac de l'Ours, coule au N.-E., et se jette dans la baie d'Hudson, à Port-Churchill. Cours de 1,200 kil. environ, encore peu exploré.

MISSION (Prêtres de la). *V.* LAZARISTES.

MISSIONNAIRES, ecclésiastiques séculiers ou réguliers chargés de répandre la foi catholique parmi les hérétiques et les infidèles. Suivant l'exemple des apôtres, qui furent, en réalité, les premiers missionnaires évangéliques, de saints personnages se vouèrent, dès les premiers siècles de l'Eglise, à la conversion des idolâtres. Du VI^e^ siècle au IX^e^, on voit le christianisme fondé tour à tour par le moine Augustin en Angleterre, par l'Irlandais Colomban en Suisse, par S^t^ Boniface en Allemagne, par Anschaire et Méthodius dans les pays de race slave et scandinave. Quand les croisades, qui furent comme des missions armées, eurent ouvert l'Orient au zèle religieux des chrétiens, deux ordres récemment établis se consacrèrent à la prédication de la foi chez les infidèles; ce furent les Franciscains et les Dominicains, qui se répandirent dans toutes les parties de l'Afrique et de l'Asie, où les pères de S^t^ François obtinrent, en 1336, le privilége de garder le S^t^-Sépulcre. La découverte du Nouveau-Monde et du passage conduisant aux Indes-Orientales vint ensuite réveiller l'esprit de prosélytisme dans l'Europe catholique, et la fondation de la Compagnie de Jésus permit bientôt d'envoyer au loin de nombreux missionnaires, à la tête desquels se distingue S^t^ François-Xavier, l'apôtre des Grandes-Indes. Après lui, le P. Ricci parvint, vers 1580, à introduire le christianisme dans la Chine, où, malgré de fréquentes persécutions, une grande quantité d'églises furent établies dans la suite. En 1622, le pape Grégoire XV, voulant donner aux travaux jusque-là tout personnels des missionnaires une direc-

tion à la fois plus régulière et plus générale, fonda, à Rome, la congrégation de la *Propagande* (*De Propagandâ fide*). En 1627, Urbain VIII y adjoignit un collége, où des jeunes gens de diverses nations devaient se préparer à l'exercice de l'apostolat, et il le dota d'une imprimerie fournie de caractères de 50 langues. En France, le 1er établissement de missionnaires fut celui des Lazaristes (*V. ce mot*), qui date de 1632, et qui fut suivi de deux autres institutions semblables, la *Congrégation du St-Sacrement* en 1644, et les *Missions Etrangères* en 1663. C'est de cette dernière maison, fondée rue du Bac, à Paris, par le P. Bernard de Sainte-Thérèse, que sortirent des missionnaires aussi remarquables par leur zèle apostolique que par leurs travaux scientifiques et littéraires, et au nombre desquels on peut citer les PP. Pallu, Régis, Gerbillon, Parennin et Charlevoix. Outre la conversion des infidèles, les prêtres des Missions-Etrangères se proposaient aussi pour but de former un clergé indigène parmi les populations converties au christianisme. Leurs efforts furent couronnés de succès; bientôt ils eurent formé un grand nombre de colonies chrétiennes en Chine, au Japon, dans les Indes, sur le continent des deux Amériques, où fleurirent, surtout au Paraguay, les célèbres établissements fondés par les Jésuites. De cruelles persécutions, renouvelées de nos jours contre les missionnaires et leurs disciples, n'ont pu ralentir leur ardeur pour la propagation de la foi, et, chaque année, de nouveaux prêtres partent d'Europe pour les périlleuses missions de la Chine, du Japon et du Tonkin, seul royaume dans lequel on comptait, avant la dernière persécution, plus de 700 églises et 87 maisons religieuses.—Comme la religion catholique, le protestantisme a aussi des missionnaires qui se recrutent parmi les différents cultes réformés, mais dont le plus grand nombre appartiennent aux sociétés établies en Angleterre. De ces sociétés, dont la première date de 1647, la plus importante est celle qui s'occupe spécialement de répandre la Bible, et qui, depuis 1804, époque de sa fondation, en a distribué déjà des millions d'exemplaires, traduits en 175 langues diverses. Bornant là, pour ainsi dire, leur mission, les membres de la société Biblique de Londres ont étendu fort loin des relations dont le succès n'a point répondu jusqu'alors aux ressources dont dispose la Compagnie; mais, en compensation, ils se sont montrés des agents fort habiles pour favoriser l'extension de la puissance et de l'industrie anglaises. Les Etats-Unis d'Amérique ont voulu rivaliser avec la Grande-Bretagne, en fondant cinq sociétés de missionnaires, de 1810 à 1820; et parmi les autres sectes protestantes, les Frères Moraves se sont aussi distingués par la quantité considérable de missions qu'ils ont établies, surtout dans le but de convertir les noirs. D—T—R.

MISSIONS, nom sous lequel on désigne particulièrement les établissements religieux fondés et dirigés par les missionnaires catholiques dans les différentes parties du monde. Desservies principalement par quatre congrégations, les Dominicains, l'ordre de St-François, les Jésuites et les prêtres des Missions-Etrangères, elles se divisèrent en plusieurs classes : 1° les *Missions du Levant*, qui renfermaient les îles de l'Archipel, la Turquie d'Europe et d'Asie, la Perse, l'Egypte et l'Ethiopie; 2° les *Missions de l'Inde*, qui s'étendaient depuis l'Hindoustan jusqu'à Manille et aux Nouvelles-Philippines; 3° les *Missions de la Chine*, auxquelles se réunissent celles du Tonkin, de la Cochinchine et du Japon; 4° les *Missions d'Amérique*, qui embrassaient l'immense espace compris entre la baie d'Hudson et le Canada et la province du Paraguay. Ce fut surtout dans le Nouveau-Monde que ces sortes d'établissements parvinrent souvent, grâce à une habile direction, au plus haut degré de prospérité, et formèrent autant de colonies où les arts et l'industrie de l'Europe furent introduits en même temps que la religion chrétienne. Telles étaient, par exemple, les *Missions Péruviennes*, qui, au XVIIe siècle, donnèrent à l'Espagne la province de Maynas, appartenant auj. à l'Etat de la Nouvelle-Grenade; les *Sept-Missions* du Brésil, par lesquelles les tribus sauvages de la province de San-Pedro furent soumises au protectorat du Portugal; enfin les célèbres *Réductions* du Paraguay, qui, fondées par les Jésuites sur les bords du fleuve dont elles ont pris le nom, offrirent le singulier spectacle d'une république chrétienne florissant au milieu d'un pays jusqu'alors barbare et païen. Après avoir prospéré longtemps sous l'administration des religieux qui en étaient devenus comme les souverains, les Réductions du Paraguay furent, en 1750, cédées au Portugal par l'Espagne, qui les reprit onze années plus tard; mais ces établissements ne purent recouvrer ce qu'ils avaient perdu, et ils finirent par tomber tout à fait. Outre ces principales missions d'Amérique, on peut encore citer celles de la Nouvelle-France, des Antilles, de la Guyane, et de la Californie. Quelles que soient, du reste, les parties du globe où elles aient été établies, partout les missions ont donné des résultats dont on ne peut nier ni l'importance ni les avantages : non-seulement elles ont évangélisé, et quelquefois même soumis à la domination des Etats européens, des contrées jusque-là presque inconnues, mais, par les travaux et les découvertes des missionnaires, elles ont enrichi de connaissances nouvelles la géographie, l'histoire, la philologie et les sciences naturelles. D—T—R.

MISSIONS BOTTÉES, nom donné aux Dragonnades (*V. ce mot*).

MISSISSIPI, le *Meschacébé* des Natchez, fleuve des Etats-Unis, naît au lac d'Itasca, et coule au S., arrose l'Etat de Minnesota, qu'il sépare vers le S.-E. de celui de Wisconsin, coule ensuite entre ceux d'Illinois, de Kentucky, de Tennessee, de Mississipi à l'E., et ceux d'Iowa, de Missouri, d'Arkansas, et de Louisiane à l'O. Il passe à S.-Louis, New-Madrid, Natchez, Bâton-Rouge, et la Nouvelle-Orléans, et reçoit, à droite : le St-Pierre, le Missouri, le St-François, la White, l'Arkansas, et la Red-River ou Rivière-Rouge; à gauche, le Wisconsin, le Rock, l'Illinois, la Kaskaskia, et l'Ohio. Il communique par 5 canaux avec les grands lacs du N. et avec le St-Laurent; New-York et la Nouvelle-Orléans sont ainsi liés par une voie navigable. Plusieurs cataractes; eaux claires et peu profondes en amont de son confluent avec le Missouri, mais, en aval, boueuses, profondes, et larges en moyenne de 1,600 à 3,200 mèt. Grandes crues au printemps et en été. Navigation considérable, surtout par navires à vapeur. Embouchure dans le golfe du Mexique, par plusieurs bras, qui forment un delta, et dont le principal fut découvert en 1541 par l'espagnol Ferdinand de Soto; en 1673, les français Jolliet et Marquette le descendirent jusqu'à l'Arkansas; en 1682, La Salle en reconnut tout le cours, qui est de 5,120 kil., et lui donna le nom de *Saint-Louis*.

MISSISSIPI, un des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, borné au N. par le Tennessee, à l'O. par l'Arkansas, au S.-O. par la Louisiane, à l'E. par l'Alabama, au S. par le golfe du Mexique; entre 30° et 35° lat. N., 91° et 94° long. O.; 119,000 kil. carrés; 791,395 hab., dont 436,696 esclaves avant 1865. Ch.-lieu, *Jackson*. Sol marécageux, arrosé par le Mississipi, qui lui donne son nom, l'Yaroo, la Pascagoula, etc. Canne à sucre, céréales, indigo, tabac et coton. Forêts peuplées d'arbres gigantesques. Cet Etat est divisé en 56 comtés. Le 1er établissement y fut formé par des Français en 1716. En 1763, il fut abandonné à l'Angleterre, qui, en 1783, le céda aux Etats-Unis. En 1798, il fut érigé en Territoire; en 1817, il se donna une constitution, remplacée en 1832 par celle qui le régit aujourd'hui, et fut admis dans l'Union. Le pouvoir exécutif est délégué à un gouverneur élu par le peuple pour deux ans. Le pouvoir législatif est exercé par une assemblée générale, composée d'un sénat de 32 membres élus pour 4 ans, et d'une chambre des représentants de 92 députés élus pour 2 ans. Tout citoyen blanc, âgé de 21 ans, et résidant depuis un an dans l'Etat, depuis 4 mois dans le lieu où il veut voter, est électeur; 436,696 esclaves. O.

MISSOLONGHI, v. de la Grèce occidentale, petit port sur la mer Ionienne, à l'entrée du golfe de Patras, à 44 kil. O. de Lépante; 5,500 hab. Ch.-l. de l'éparchie d'Etolie. Douane, consul anglais. Célèbre par les siéges qu'elle soutint en 1822 et 1826 contre les Turcs, qui la prirent au second, malgré la défense héroïque de Nothos-Botzaris.

MISSON (Maximilien), écrivain protestant, était conseiller au parlement de Paris lors de la révocation de l'édit de Nantes. Il se réfugia en Angleterre, et mourut en 1723. On a de lui : *Nouveau voyage d'Italie*, La Haye, 1702, 3 vol. in-12, qui eut beaucoup de succès, parce qu'il faisait assez bien connaître l'Italie, quoique rédigé dans un esprit anticatholique. C'est aujourd'hui un livre presque oublié.

MISSOURI, riv. des Etats-Unis, naît aux Montagnes Rocheuses, de la réunion du Jefferson, du Madison et du Gallatin. Cours au N. puis à l'E., au S. et au S.-E., d'environ 7,000 kil., sur une larg. de 800 à 1,000 mèt., par les territ. de Montana, Dacotah, Nebraska, et les Etats d'Iowa et de Missouri. Embouc. dans le Mississipi, rive dr. Il passe à Franklin, Jefferson et St-Charles. Grandes cataractes; cours encaissé parfois entre des rochers hauts de 400 mèt. Eaux rapides (8 à 13 kil. à l'heure), charriant beaucoup de terres et de sables, qui y forment souvent des bancs mobiles dangereux ou en déplacent le cours. Principaux affluents : à droite, le Yellowstone, le Petit-Missouri, la Chayenne, la White-River, la Platte, la Kansas et l'Osage; à gauche, la Maria, le Milk-river, le White-Earth-river,

le James, la Sioux. Navigable sur 4,120 kil. Le cours entier n'en est bien connu que depuis l'expédition de Lewis et Clarke, 1804-1806.

MISSOURI, un des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, borné au N. par l'Iowa, à l'O. par le Nebraska et le Kanzas, à l'E. par l'Illinois, le Kentucky, et le Tennessee; au S. par l'Arkansas; entre 36° et 40° 30′ lat. N., 91° 10′ et 96° 50′ long. O.; 166,000 kil. carrés; 700 kil. sur 500; 1,183,317 hab. Ch.-l., *Jefferson*. Climat beau, tempéré et très-sain. Sol plat, excepté au S.-O.; arrosé par le Mississipi, et par le Missouri, qui lui donne son nom; fertile en tabac, céréales, houblon, riz, coton, vins. Grandes richesses minérales, fer, houille, plomb, antimoine, zinc, manganèse, sel, jaspe, marbre, etc. On y trouve aussi, mais en petite quantité, de l'or, de l'argent, du cuivre et de l'étain. L'État est divisé en 62 comtés. Compris autrefois dans la Louisiane, il fut acheté du gouvernement français en 1803, et érigé en Territoire en 1804. Il se donna une constitution en 1820, et fut admis dans l'Union en 1821. Le pouvoir exécutif est délégué à un gouverneur élu pour 4 ans par le peuple, qui lui adjoint un lieutenant-gouverneur. La législature ou assemblée générale se compose d'un sénat de 33 membres élus pour 1 an par le peuple, et d'une chambre des représentants; ceux-ci sont au nombre de 130, et élus pour 2 ans. Tout citoyen blanc, âgé de 21 ans, et résidant depuis un an dans l'Etat, depuis 3 mois dans le comté où il veut voter, est électeur. L'État envoie 2 sénateurs et 9 députés au Congrès.

MISTECK, v. des Etats autrichiens (Moravie), à 45 kil. E.-N.-E. de Weisskirch, 30 de Korneuburg; 2,600 hab. Archevêché. Fabriques de draps et de toiles.

MISTRA ou MISITRA, v. de la Grèce (Laconie), sur le Vasilipotamo (anc. *Eurotas*), au pied du mont Taygète, près des ruines de Sparte, à 60 kil. S.-S.-E. de Tripolitza; 2,000 hab. Ville agréablement située, et autrefois plus peuplée, avec une cathédrale célèbre par ses miracles, et une forte citadelle. En décadence depuis l'invasion russe de 1770. Comm. important de cocons et de soie grége. — Fondée en 1207, par Guillaume de Ville-Hardoin.

MISTRAL, magistrat qui pendant le moyen âge, dans le Dauphiné et quelques autres provinces de France, recevait les droits seigneuriaux, veillait à l'administration des domaines et à la culture des fonds.

MISTRAL, vent du N.-O., très-redoutable dans les parages de la Méditerranée. Il souffle pendant l'hiver et l'automne, surtout après les pluies orageuses.

MISTRETTA, *Amastra, Mytistratum*, v. de Sicile, sur le Regitano, à 120 kil. O.-S.-O. de Messine, 88 S.-E. de Palerme; 12,232 hab.

MITAU, MITTAU ou MICHTAU, en lithuanien *Jelgawa*, v. de la Russie d'Europe, sur l'Aa, ch.-l. de la Courlande, à 607 kil. S.-O. de St-Pétersbourg, 45 de Riga; par 56° 39′ 4″ lat. N., et 21° 23′ 13″ long. E.; 18,224 hab. Aspect triste; remparts en ruines. Consistoire luthérien; cour d'appel; gymnase; école forestière, bibliothèque, observatoire. Fabr. de toiles et de linon. D'abord capitale d'un duché de son nom, et de la Sémigalle; prise en 1701 par les Suédois aux Russes, qui la reprirent en 1706. Louis XVIII émigré y résida avec sa cour, de 1798 à 1807.

MITCHAM, v. d'Angleterre (Surrey), à 13 kil. S.-O. de Londres; 4,500 hab. Tabac; imprimeries de calicot.

MITCHELSTOWN, v. d'Irlande, comté et à 41 kil. N.-N.-E. de Cork; 2,920 hab. Grottes à stalactiques.

MITHRAS, dieu des anciens Perses, subordonné à Ormuzd, et sous le nom duquel on adorait le soleil et le feu. Il parcourt incessamment l'espace, voyant tout de ses mille yeux, entendant tout de ses mille oreilles. Il combat sans relâche Ahriman et les Devs, garde toutes les créatures, donne la fertilité à la terre, la prospérité aux hommes. Il pèse les actions humaines, à l'entrée du pont qui conduit à l'éternité. On l'invoquait trois fois par jour; un des mois de l'année lui était consacré, et, dans chaque autre mois, un jour. Son culte fut très-répandu dans l'antiquité. A Rome, un temple, creusé sous le mont Capitolin, fut consacré à Mithras, dont le culte a été surtout en faveur au temps de Claude, de Néron et de Commode : les initiés étaient soumis à des épreuves rigoureuses, puis marqués d'un sceau, couronnés et armés; la confrérie mithriaque se divisait en sept classes, formant l'échelle aux sept échelons, et placées sous la protection de sept divinités (Saturne, Vénus, Jupiter, Mercure, Mars, la Lune, le Soleil); dans les fêtes dites *Mithriaques*, on immolait, dit-on, des victimes humaines. Dans de nombreux bas-reliefs, qu'on a trouvés même en Gaule, Mithras est représenté sous la figure d'un jeune homme coiffé du bonnet phrygien, vêtu d'une tunique verte et d'un manteau flottant, et plongeant un poignard dans le cou d'un taureau abattu. *V.* Müller, *Mithras*, Wiesbaden, 1833; Lajard, *Recherches historiques et archéologiques sur le culte de Mithras*, Paris, 1837, in-4° et atlas.

MITHRIAQUES. *V.* MITHRAS.

MITHRIDATE dans les auteurs anciens, et MITHRADATE sur les médailles, c.-à-d. *serviteur de Mithras*, nom porté par plusieurs rois de Pont, des Parthes, et du Bosphore.

MITHRIDATE Ier, 3e satrape du Pont, était petit-fils d'Artabaze, un des sept conjurés perses qui avaient tué le mage Smerdis. Il fut un des plus fidèles amis du jeune Cyrus; après la bataille de Cunaxa, il obtint son pardon d'Artaxercès Mnémon, par l'entremise de Tissapherne. Chargé de poursuivre les Dix mille dans leur retraite, il fut ensuite renvoyé dans sa satrapie, et tenta une expédition infructueuse contre la ville d'Héraclée de Bithynie.

MITHRIDATE II, petit-fils du précédent, satrape de Pont en 338, se soumit à Alexandre le Grand, et l'accompagna dans ses expéditions. Après la mort du conquérant, il embrassa d'abord le parti d'Eumène, puis lutta contre Antigone, s'empara d'une partie de la Paphlagonie et de la Cappadoce, et mérita le surnom de *Ctistès* ou fondateur. C'est de ce moment sans doute que le Pont, de simple gouvernement, devint royaume. S'étant allié avec Cassandre, Mithridate fut attaqué de nouveau par Antigone, qui le fit prisonnier et lui ôta la vie, 302.

MITHRIDATE III, fils du précédent, 302-266, se vit enlever par Lysimaque la ville de Cium sur le Pont, et celle de Myrina par Séleucus; il chercha à étendre ses Etats du côté de la Cappadoce.

MITHRIDATE IV, monté très-jeune sur le trône, fut attaqué par les Galates et secouru efficacement par les Grecs d'Héraclée, et vainquit le roi de Syrie Antiochus Callinicus, dont il épousa ensuite la sœur, avec la Cappadoce pour dot.

MITHRIDATE V, successeur du précédent, fit la guerre contre Sinope, attaqua vainement la Paphlagonie, et maria sa fille Laodice avec Antiochus le Grand, roi de Syrie.

MITHRIDATE VI, *Evergète*, petit-fils du précédent, 157-123, fut l'allié constant des Romains, à qui il envoya des secours pendant la 3e guerre punique et dans leur lutte contre Aristonic. Il en fut récompensé par la cession d'une partie de la Phrygie. Un de ses favoris l'assassina.

MITHRIDATE VII, *Eupator* ou *Dionysos*, 123-63, fils aîné du précédent, avait à peine 13 ans quand son père mourut. Il fit périr sa mère pour être seul maître du pouvoir. Mais, craignant les embûches des courtisans, inquiets de sa cruauté précoce, il resta pendant sept ans hors de son palais, passant sa vie à la chasse, acquérant par des exercices violents une robuste constitution, étudiant les plantes vénéneuses, se familiarisant si bien avec les poisons qu'il n'en eut bientôt plus rien à craindre, visitant les peuples qui entouraient son royaume, découvrant les secrets de leur force et de leur faiblesse, et apprenant leurs langues pour s'entretenir avec eux sans interprète. A son retour, il mit à mort Laodice, sa sœur et sa femme, qui l'avait trompé et conspirait contre lui, marcha au secours du roi du Bosphore Cimmérien, pressé par les Scythes, le délivra, mais le força de lui céder ses Etats. Il partagea ensuite la Paphlagonie avec Nicomède II, roi de Bithynie, soumit la Galatie, fit assassiner deux rois de Cappadoce, 107, et, quand les Romains eurent imposé à ce pays Ariobarzane pour roi, 99, il le fit chasser par son allié Tigrane, roi d'Arménie, 97, pendant que lui-même pénétrait en Colchide et soumettait un grand nombre de tribus caucasiennes et scythiques. A la Cappadoce il joignit bientôt la Phrygie, et, à la mort de Nicomède II, la Bithynie, 93. Il avait ainsi sous ses lois les deux tiers de l'Asie-Mineure et presque tout le littoral du Pont-Euxin, l'alliance de l'Arménie et des Parthes, et les vœux secrets de l'Asie-Mineure et de toute la Grèce, pressurées par les proconsuls romains. Il réunit une armée de 300,000 barbares et une flotte de 400 vaisseaux. Les généraux romains, Cassius, Aquilius, Oppius, furent battus, et la flotte romaine détruite à l'entrée de l'Euxin. Mithridate fut accueilli partout comme un libérateur, et, pour lier irrévocablement à sa cause tous les Grecs d'Asie, il envoya à chaque ville des ordres secrets, en vertu desquels 100,000 Romains et Italiens furent égorgés le même jour, 88. Il avait dirigé sur la Grèce son général Archélaos avec 150,000 hommes. Mais Athènes, qui s'était déclarée pour lui, fut prise par Sylla, 87, et Archélaos vaincu à Chéronée; Dorylaos, un autre de ses généraux, à Orchomène. Chassé de la Grèce, Mithridate fut assiégé en Asie, dans Sinope, par Fimbria; il demanda une entrevue à Sylla dans

la ville de Dardanos, et obtint la paix, en livrant 80 vaisseaux, en payant les frais de la guerre, et en rendant à leurs rois la Bithynie et la Cappadoce, 85. Il était encore redoutable : lorsque Muréna, excité par le traître Archélaos, eut recommencé la guerre, en 82, Sylla lui défendit de provoquer un si dangereux adversaire. Mithridate employa la paix à apaiser des révoltes intérieures, à s'allier avec Tigrane, roi d'Arménie, avec Sertorius en Espagne, avec les Scythes, avec les Barbares du Danube, et à lever une armée de 160,000 hommes. Il s'empara de la Bithynie, devenue province romaine depuis que son dernier roi l'avait léguée au sénat, 73, défit et bloqua Cotta dans Chalcédoine, et ne trouva de résistance que devant Cyzique. Lucullus délivra cette ville, battit Mithridate au Granique, au Rhyndacus, et soumit tout le pays. Le roi de Pont s'enfuit en Arménie chez son gendre Tigrane, qui voulut le défendre, mais qui fut vaincu par Lucullus à Artaxata et à Tigranocerte, 67. Pompée remplaça Lucullus, et battit encore Mithridate sur les bords du Lycus. Le roi de Pont s'enfuit dans le Caucase, et forma le projet gigantesque d'entraîner tous les Barbares avec lui en Italie. Mais ses soldats, effrayés, refusèrent de marcher; de ses deux fils, l'un, Macharès, s'allia aux Romains; l'autre, Pharnace, se fit proclamer roi. Mithridate voulut s'empoisonner; mais le poison n'avait plus sur lui aucune atteinte : il se fit tuer par un Gaulois, 63. Le Pont fut déclaré province romaine. Les grandes qualités de Mithridate, son courage, son habileté militaire, ont été ternies par sa perfidie et sa cruauté. Cependant, par ses qualités comme par ses vices, qui sont ceux de tous les princes de l'Orient, il a laissé dans ce pays une longue mémoire. Aujourd'hui encore, près de Kertch, on montre, dans le rocher qui domine la mer, une sorte de siége appelé le *trône de Mithridate*. C. P.

MITHRIDATE Ier ou ARSACE VI, dit *le Grand*, roi des Parthes, 164-139 av. J.-C., succéda à son frère Phraate, enleva aux Bactriens plusieurs provinces, s'avança jusqu'à l'Indus, et, du côté de l'Occident, prit aux rois de Syrie la Médie, 160, l'Assyrie, la Mésopotamie et Séleucie même, et, en 149, plaça un de ses frères sur le trône d'Arménie. Vaincu par Démétrius II, roi de Syrie, 143, il le fit ensuite prisonnier, et, aussi humain que brave, le traita honorablement, et lui donna même sa fille Rodogune en mariage. Il chercha à civiliser son peuple, en choisissant, pour les lui donner, les meilleures lois des nations qu'il avait vaincues.

MITHRIDATE II ou ARSACE IX, neveu du précédent, régna sur les Parthes de 126 à 86 av. J.-C., combattit heureusement les Scythes, rétablit Antiochus Eusèbe sur le trône de Syrie, mais fut tué dans une guerre contre Tigrane, roi d'Arménie.

MITHRIDATE III ou ARSACE XIII, assassina son père Phraate III, en 61 av. J.-C., fut déposé pour ses cruautés, et dut se contenter du gouvernement de la Médie, que lui laissa son frère Orodes, devenu roi des Parthes. Mais il se révolta bientôt, fut assiégé dans Babylone, et livré à son frère, qui le fit mettre à mort, 53.

MITHRIDATE, fils naturel de Mithridate le Grand, né à Pergame, reçut de César la Tétrarchie de Galatie avec le titre de roi, puis, après la mort de Pharnace, le royaume du Bosphore Cimmérien, en récompense de sa fidélité dans la guerre d'Alexandrie. Il fut attaqué, vaincu et tué par Asandros, meurtrier de Pharnace, à qui les fils de ce dernier prince firent subir le même sort.

MITHRIDATE, arrière-petit-fils de Mithridate le Grand par un de ses fils nommé Darius, fut roi du Bosphore sous les règnes de Caligula et de Claude : il voulut secouer le joug des Romains, fut vaincu, et emmené à Rome, où Galba, dont il s'était moqué, le fit périr.

MITHRIDATE (Pays de), contrée de la Sarmatie asiatique en deçà du Volga (Rha), tirait son nom du dernier roi de Bosphore, Mithridate, qui, dans sa guerre contre les Romains, sous l'empire de Claude, avait trouvé un refuge dans ce pays.

MITHRIDATIUM, place forte du pays des Trocmes, sur les frontières de la Galatie et du Pont, faisait d'abord partie de ce dernier royaume. Elle en fut séparée et donnée par Pompée à Déjotarus. On pense que c'est auj. *Hussein-Abad*. C. P.

MITIDJA. *V.* MÉTIDJA.

MITLA, v. du Mexique, dans le dép. et à 200 kil. S.-E. d'Oaxaca. Célèbre par ses tombeaux antiques, que l'on a comparés aux nécropoles de l'Egypte.

MITOURIES, fêtes instituées par les Dieppois en l'honneur de la Ste Vierge, pour perpétuer le souvenir de la délivrance de leur ville assiégée par les Anglais en 1413, et célébrées par une confrérie dite *de la Mi-août*, la veille, le jour et le lendemain de l'Assomption. Elles consistaient en jeux, mascarades, représentations de mystères, etc. Louis XIV en fut scandalisé, et les interdit en 1650.

MITRE, *Mitra*, coiffure des Galles, prêtres de Cybèle. On l'appelait *Tiare phrygienne*. C'était un bonnet de feutre, conique, et recourbé sur lui-même à son sommet, ce que nous appelons un bonnet phrygien. Il s'attachait sous le menton, avec de longs fanons en forme de bandelettes.

MITROVICZ, v. des Etats autrichiens (confins militaires du Banat), à 35 kilomètres S.-O. de Peterwardein, sur la Save; 5,000 hab. Comm. de peaux et de bestiaux.—Cédée à l'Autriche par les Turcs au traité de Carlowitz, 1699.

MITSCHERLICH (Chr.-Guill.), philologue allemand, né en 1760 à Weissensee (Prusse), m. en 1854 à Gœttingue, où il fut durant 69 ans professeur à l'Université. Elève de Heyne, il débuta par une *Epistola critica in Apollodorum*, adressée à son maître, avec des observations sur Stace et Catulle, Gœttingue, 1782. Il donna ensuite des éditions très-estimées de l'*Hymne à Cérès*, ibid., 1786, et Leipzig, 1787; des *Romanciers grecs*, dans la collection Bipontine, 1792-94, 4 vol. in-8°; des *Œuvres d'Ovide*, Gœttingue, 1796-98, et 1819, 2 vol. in-8°; des *Odes d'Horace*, Leipzig, 1800, 2 vol. On lui doit aussi un grand nombre d'opuscules, contenant des corrections et observations sur Catulle, Hésiode, Horace, Properce, Théocrite, Tibulle, etc. Il était oncle paternel du célèbre chimiste de Berlin, Ern. Mitscherlich. *V.* le *Supplément*.

MITTARELLI (Jean-Benoit), savant camaldule, né à Venise en 1708, m. en 1777, professa la théologie et la philosophie au monastère de St-Michel de sa ville natale, et devint supérieur des maisons de son ordre dans les Etats vénitiens, puis supérieur-général à Rome. On a de lui : *Annales Camaldulenses*, Venise, 1755-73, 9 vol. in-fol.; *Ad scriptores rerum Italicarum Cl. Muratorii accessiones*, ibid., 1771, in-fol.; *Bibliotheca codicum monasterii S. Michaelis Venetiarum*, ibid., 1779, in-fol., etc.

MITTAU. *V.* MITAU.

MITTWEIDA, v. du royaume de Saxe, à 57 kil. S.-E. de Leipzig, sur la Zschopau; 7,969 hab. Filatures de coton; fabr. de flanelles, mérinos, cotonnades, toiles et draps.

MITYLÈNE, auj. *Mételin*, v. capitale de l'île de Lesbos, sur la côte E., entre Méthymne et Malée, faisait partie de la ligue des Éoliens. On admirait son Prytanée et son théâtre. Soumise à Athènes avec le reste de l'île, elle se souleva en 428, pendant la guerre du Péloponèse, fut cruellement châtiée, et prit part encore à la Guerre sociale, 358-56. Alliée de Mithridate le Grand, elle fut ruinée par les Romains en 86. Pompée la releva. Patrie de Pittacus, d'Alcée, et de Sapho.

MIYAKO, v. du Japon. *V.* MEAKO.

MNÉMOSYNE, c.-à-d. *Mémoire*, fille du Ciel et de la Terre, et mère des neuf Muses.

MNÉSICLÈS, architecte grec, florissait vers 437 av. J.-C., du temps de Périclès; il construisit à Athènes les Propylées (*V.* ce mot).

MNÉVIS, bœuf adoré par les anc. Egyptiens à Héliopolis; comme Apis dans d'autres villes, il était l'emblème du Soleil ou d'Osiris. Il devait avoir le poil noir et hérissé.

MOAB. *V.* MOABITES.

MOABITES, *Moabitæ*, peuple qui habitait au N. de l'Arabie Pétrée, au S.-E. de la Palestine, à l'E. de la mer Morte, au S. du torrent d'Arnon, et au N. des Madianites; il tirait son nom de Moab, fils de Loth; v. principale, *Rabbath-Moab*. Eglon, roi des Moabites, tint les Hébreux en servitude, de 1345 à 1327 av. J.-C., et périt de la main d'Aod. Ils furent vaincus par Saül, soumis à un tribut par David, battus encore par Joram, roi d'Israël, et par Josaphat, roi de Juda, et subirent enfin le joug des Assyriens. Leur religion était souillée par des sacrifices humains. Le principal dieu s'appelait Baal-Péor.

MOADHAM. *V.* MÉLIK-EL-MOADHAM.

MOALLAKATS (les Sept), poëmes arabes qui, à cause de leur perfection, furent suspendus aux murs de la Câba à la Mecque. Ils ont pour auteurs des poëtes antérieurs à Mahomet : Imroulcays, Tarafa, Labid, Zohaïr-Abou-Selma, Antara, Amr-ibn-Kolthoum, et Harith. Ces poëmes, de 70 à 100 vers, sont les plus anciens monuments de la littérature arabe; les auteurs font l'éloge de leur race, ou décrivent un cheval, une épée, etc. On y trouve des renseignements historiques très-précieux. Caussin de Perceval a donné une édition du texte des Moallakats; son fils, dans une *Histoire des Arabes*, les a traduites, excepté celle de Labid, dont on a une traduction latine par De Sacy. M. Arnold a publié une nouvelle édition du texte, avec le commentaire abrégé de Zauzaniy, Leipzig, 1750. D.

MOAWIAH, 1er calife ommiade, fils d'Abou-Sofyân, né à la Mecque au commencement du VIIe siècle, était arrière-petit-fils d'Ommiah, cousin-germain du grand-père de Mahomet. Il avait été nommé gouverneur de Syrie par Othman. Ce calife ayant été assassiné, en 656, à la suite d'une révolte dans laquelle Ali fut soupçonné d'avoir trempé, Moawiah se déclara son vengeur, et refusa de reconnaître Ali, qui avait été élu à sa place. Ce n'était qu'un prétexte : car, dès les premières prédications de Mahomet, une lutte s'était engagée entre la branche des Hachémites, dont Ali descendait, et le reste de la tribu des Koraïchites, dont Ommiah, Abou-Sofyân et Moawiah avaient été successivement les chefs. Moawiah, ayant reconnu l'impossibilité de lutter contre l'établissement de l'islamisme, s'était converti, par politique, à la religion nouvelle, était devenu un des secrétaires de Mahomet, et il aspirait à faire passer le califat dans sa famille. Ali avait la même ambition. De là une longue guerre entre les deux prétendants. Ali ayant été tué à la suite d'une conjuration, 661, et son fils Hassan, par faiblesse, ayant cédé ses droits à Moawiah, celui-ci fut généralement reconnu pour calife, et devint le fondateur de la dynastie des Ommiades. Il établit à Damas le siége du califat, qui auparavant était à Médine. Sous son règne, l'empire des Arabes prit une grande extension : l'Afrique septentrionale fut subjuguée par Abdallah et Akbah; Moawiah porta ses armes en Orient jusqu'à la Tartarie; par son fils Yézid, il tint Constantinople assiégée pendant 6 à 7 ans, mais ne put y entrer, et fut obligé de faire la paix. Il mourut en 680. D

MOAWIAH II, 3e calife ommiade, fils d'Yézid et petit-fils de Moawiah Ier, abdiqua en 683 le califat, au bout de 3 mois, ne voulant pas régner. Il laissa l'élection désigner son successeur, qui fut Merwân, fils de Hakem. D.

MOBILE, v. des Etats-Unis (Alabama), à 280 kil. E.-N.-E. de la Nouvelle-Orléans, sur la rive gauche et à l'embouchure de la Mobile dans le golfe du Mexique, par 30° 40' lat. N., et 90° 41' long. O.; 30,000 hab. Marché de coton de 1er ordre; exportation de bois de construction. Chemins de fer, et bateaux à vapeur vers l'intérieur. Climat sain. Evêché catholique.

MOBILE, riv. des Etats-Unis, formée de l'Alabama et du Tombeckbee, se jette dans la baie de son nom, partie du golfe du Mexique. Cours de 90 kil.

MOCARANGUA, Etat de l'Afrique orientale, formé dans l'anc. Monomotapa, au S. du Botonga; 450 kil. sur 272. Ch.-l., *Zimbaoé*. Climat sain, quoique très-chaud. Forêts peuplées de bêtes féroces. Sol fertile. Les Portugais y ont des comptoirs, à Sena, au mont Foura, etc.

MOCENIGO, famille patricienne de Venise, qui a fourni plusieurs doges à cette république : *Thomas*, 1414-23, sous lequel le territoire d'Aquilée fut conquis; — *Pierre*, 1474-76, qui s'illustra dans les guerres contre les Cypriotes et les Turcs; — *Jean*, frère du précédent, 1475-85; — *Louis*, 1570-77, qui laissa prendre Chypre par les Turcs en 1571.

MOCENIGO (André), historien, né à Venise vers la fin du XVe siècle, s'acquitta avec succès de quelques négociations, et fut élevé au rang de sénateur. Il a composé une histoire de la ligue de Cambrai, sous ce titre : *Belli memorabilis Cameracensis adversùs Venetos historiæ libri VI*, Venise, 1525, in-8°; elle a été insérée dans le 12e vol. du *Thesaurus antiquitatum Italicarum* de Grævius et P. Burmann.

MOCHA (LA), v. du Chili. *V.* CONCEPTION (LA).

MOCOMOCO, v. de l'île de Sumatra, capitale du royaume d'Anaksungei, à 200 kil. N.-O. de Bencoulen. Poudre d'or, poivre, bois.

MOCTADER, MOCTADI, MOCTAFI. *V.* MOKTADER, MOKTADI, MOKTAFI.

MODAIN (EL). *V.* MADAÏN.

MODE, ordonnance de tons disposés respectivement à l'un d'eux pris pour base et dépendant ainsi les uns des autres. Dans la musique des anc. Grecs, il y avait au moins 15 modes, dont chacun correspondait à un sentiment particulier de l'âme; on en attribuait la distinction à Phémius. Les principaux de ces modes étaient : le *dorien*, le plus grave de tous, usité pour les chants guerriers et religieux; le *phrygien*, fier et guerrier; l'*éolien*, grave encore, mais moins que les deux précédents; le *lydien*, d'abord empreint de sensibilité et de mélancolie, puis animé, badin, et propre à la mollesse; l'*ionien*, qui convenait aux fêtes et aux danses voluptueuses.

MODÈNE, *Mutina*, v. forte d'Italie, anc. capit. du duché de Modène, sur un canal alimenté par des puits artésiens, qui la joint au Panaro, à 158 kil. E.-S.-E. de Milan, 101 N.-N.-O. de Florence; par 44° 38' 50" lat. N., et 8° 35' 18" long. E.; 38,450 hab. Siége du gvt provincial. Evêché; synagogue et grand rabbin. Siége d'une cour d'appel. Université, supprimée en 1832, rétablie en 1860; écoles de beaux-arts, de droit, de médecine, vétérinaire, militaire, du génie, etc. Société italienne des Sciences; riche bibliothèque, avec cabinet de médailles. Cette ville est assez bien bâtie; on y remarque : la cathédrale, en marbre, avec une tour très-élevée, dite *Ghirlandina*, et où est le seau de bois qui fit naître la *Secchia rapita* de Tassoni; l'anc. palais ducal, avec collections d'art; les casernes; le marché aux bestiaux; la grande rue (*Strada maestra*). En 1746, la ville de Dresde lui a acheté sa célèbre galerie de tableaux. Fabr. de soieries, toiles, draps, cuirs, instruments d'optique. Patrie de Sigonius, Tassoni, Fallope, Vignole, Muratori. — Modène fut fondée, à ce qu'on croit, par les Etrusques. Tib. Sempronius Longus y battit les Boïens, en 194 av. J.-C. Décimus Brutus, un des meurtriers de César, y soutint, en 43, un siége contre Antoine, qui, attaqué par les consuls Hirtius et Pansa et par Octave, dut se retirer; c'est ce qu'on appelle *guerre de Modène*. Cette ville, ruinée, puis rétablie sous Constantin, subit encore les dévastations des Goths et des Lombards. Redevenue florissante au temps de Charlemagne, elle passa tour à tour aux papes, aux Vénitiens, aux ducs de Milan, de Mantoue et de Ferrare, obéit à plusieurs tyrans pendant le XIIIe siècle, fut acquise en 1288 par la maison d'Este, et devint titre de duché en 1453. Sous le 1er Empire français, elle fut le ch.-l. du département du Panaro, appartenant au roy. d'Italie. — Prov. de Modène. *V. Suppl.*

MODÈNE (duché de), ancien Etat d'Italie, entre le roy. Lombard-Vénitien et le duché de Guastalla au N., le duché de Parme à l'O., le duché de Lucques, la Toscane et les Etats de l'Eglise au S., et ces mêmes Etats à l'E.; entre 43° 56' 10" et 44° 57' 30" lat. N., 7° 20' et 9° 3' long. E.; 98 kil. sur 58; 600,676 hab. Capitale, *Modène*. Divisé en 7 provinces : Modène, Garfagnana, Guastalla, Reggio, Massa, il Frignano, et la Lunégiane. Sol fertile, arrosé par le Serchio, la Secchia, le Panaro, et le Crostolo. Fer, huile de pétrole; marbres célèbres, dits *de Carrare*. Industrie presque nulle. Revenus, 8 millions et demi de fr. Armée, 3,500 hommes. — Ce pays, érigé en duché en 1453, en faveur de la maison d'Este, fut compris, en 1797, dans la République cisalpine, et forma plus tard, dans le royaume d'Italie, une partie des départements du Panaro et du Crostolo. Restitué à la famille d'Este par le congrès de Vienne en 1815, avec réversibilité à l'Autriche, il s'est accru du duché de Massa en 1829, et de la Lunégiane toscane en 1847. Une révolte y éclata, en 1848, contre le duc François V; le pays fut annexé au Piémont en 1859-60.

MODER, riv. de France (Bas-Rhin), prend sa source près de la Petite-Pierre, arrose Ingweiler et Haguenau, reçoit à gauche la Rothbach, à droite la Zinzel, et se jette dans le Rhin près de Seltz. Cours de 80 kil.

MODERN, en hongrois *Modor*, v. des Etats autrichiens (Hongrie), comitat et à 25 kil. N.-N.-E. de Presbourg; 4,600 hab. Gymnase luthérien. Bons vins. Draps, cordonnerie, poterie.

MODESTE (Saint), né en Sicile au IIIe siècle, souffrit le martyre. Fête, le 15 juin.

MODESTINUS (Hérennius), jurisconsulte romain du commencement du IIIe siècle, élève d'Ulpien, jouit de la faveur des empereurs Alexandre-Sévère et Maximin, reçut le consulat en 228, et fut un des jurisconsultes aux Réponses desquels Théodose imprima force de loi. Il avait écrit de nombreux ouvrages, dont il ne reste que des fragments publiés par Brencleman, Leyde, 1706.

MODHAFFER ou MOUZAFFER-CHAH, dernier souverain musulman du Goudjérate, 1571, vit son royaume partagé entre ses émirs, puis ses peuples appeler l'empereur mogol Akbar. Conduit prisonnier à Agrah après la soumission du Goudjérate en 1572, Modhaffer gagna la confiance de son maître, et fut chargé de conquérir le Bengale en 1581; mais, libre alors, il rentra dans son pays, le fit révolter, et s'y défendit huit ans avec plus de courage que de bonheur. Vaincu enfin et fait prisonnier, il se tua, 1592. Le Goudjérate fut alors définitivement réuni à l'empire mogol.

MODHAFFÉRIENS, dynastie turcomane du Farsistan, qui succéda aux Gengiskhanides de la Perse. Elle compte 4 princes : Modhaffer, 1318; Djelal-Eddin, 1365; Zéin-Elab-Eddin, 1382; Chah-Mançour, 1391. Les Modhaffériens, en guerre continuelle avec les Ilkhaniens, les Djoubaniens et les Turcomans, furent renversés par Tamerlan.

MODICA, *Motyca*, v. de Sicile (province de Noto), à 52 kil. O.-S.-O. de Syracuse, sur le Scieli, ch.-l. d'un arrond.; 30,875 hab. On y remarque les églises St-Pierre et St-Georges. Elève de beau bétail.

MODIGLIANA, v. de Toscane, à 66 kil. N.-E. de Florence; 6,056 hab. Ecole latine. Moulinage de soie.

MODLIN ou NOVO-GEORGIEVSK, v. de la Russie d'Europe (Pologne), gvt et à 65 kil. S.-E. de Plock, dans une position très-forte sur la rive droite de la Vistule, au confl. du Narew. — Bâtie en 1807.

MODIUS, mesure de capacité pour les choses sèches, chez les anc. Romains. Il était en bois, avait à peu près la forme d'un cône tronqué, représentait le tiers de l'amphore, et valait 8 litres 67 centilitres. — MODIUS, ou, en grec, *modios*, mesure d'Asie et d'Egypte pour les grains, et valant 10 litres 50 centilitres, environ. C. D—Y.

MODON, anc. *Méthone*, v. forte de Grèce (Morée), petit port sur la Méditerranée, ch.-l. de la haute Messénie et de l'éparchie de Pylia, à 210 kil. S.-O. d'Athènes, 90 S.-O. de Tripolitza, et 7 kil. S.-O. de Navarin, par 36° 48' 32" lat. N., et 19° 22' 10" long. E.; 1,000 hab. Métropolitain grec. Aspect monotone. Les Vénitiens la possédèrent longtemps, et ne la perdirent définitivement qu'au traité de Passarowitz, 1718. En 1770, elle souffrit beaucoup de l'invasion russe; en 1828, les Français la prirent, et les Grecs y brûlèrent une escadre égyptienne.

MODOR, nom hongrois de MODERN.

MODUGNO, v. du roy. d'Italie (Prov. de Bari), à 11 kil. S.-O. de Bari; 9,424 hab.

MODUM, vge de Norvége (Aggershuus), dans l'amt de Buskerud, à 20 kil. de Drammen. Importante exploitation de cobalt, et fabrique de smalt.

MOEHSEN (Jean-Charles-Guillaume), médecin, né à Berlin en 1722, mort en 1795, reçu docteur à l'université de Halle, devint membre du Collége de médecine en 1747; Frédéric II le nomma son premier médecin. Il était ennemi des remèdes héroïques. D—G.

MOELAN, brg (Finistère), arr. et à 10 kil. S.-O. de Quimperlé, près de l'Océan; 274 hab.

MOELLENDORF (Richard-Joachim-Henri de), feld-maréchal-général prussien, né en 1725 à Lindenberg dans la marche de Priegnitz, m. en 1815, fut d'abord page du roi Frédéric II, entra ensuite dans l'armée, se signala dans les batailles de Hohenfriedberg, Sorr, Rosbach et au siége de Breslau, et à Hochkirchen, fut nommé, en 1760, commandant des gardes royales, contribua, la même année, à la victoire de Torgau, mais y fut fait prisonnier. Nommé général en 1774, il fit encore les campagnes de Saxe et de Bohême, et fut, après la guerre, nommé gouverneur de Berlin. Sous le règne de Frédéric-Guillaume II, en 1787, il fut créé feld-maréchal; mais il tomba plus tard en disgrâce, parce qu'il s'était déclaré contre la guerre avec la France. Néanmoins il reçut le commandement en chef de l'armée sur le Rhin, après la retraite du duc de Brunswick, et battit les Français à Kaiserslautern, 1794. En 1806, il accepta encore un commandement, fut blessé à la bataille d'Iéna, et pris à Erfurt. Traité avec beaucoup d'égards, renvoyé sur parole à Berlin, il fut nommé plus tard par Napoléon Ier grand-croix de la Légion-d'honneur. E. S.

MOEN, *Amœna*, île du Danemark, dans la Baltique, sur la côte S. et dans le stift de l'île Seeland, par 54° 58' lat. N., et 9° 55' long. E.; 23,815 hect.; 26 kil. sur 8; 11,000 hab. Ch.-l., *Stege*. Beaucoup de grains.

MŒNARIA, nom latin de la MELORIA.

MŒNCH, c.-à-d. *le Moine*, un des sommets les plus élevés des Alpes Bernoines (Valais); 4,136 mèt. de hauteur. Il a été gravi pour la première fois par la princesse Massalsky, en 1855.

MOERBEKE, v. de Belgique (Flandre orientale), à 19 kil. N.-E. de Gand, sur le canal de Moervaert; 3,600 hab. Blanchisseries de toiles; comm. de grains et bois. Anc. château des évêques de Gand.

MŒRIS ou THOUTMÈS IV, roi d'Egypte, de la 18e dynastie qu'on place au XVIIIe siècle av. J.-C., a donné son nom à un lac qu'il fit former dans l'Heptanomide, sur un plateau élevé, à l'aide d'une immense digue, pour recevoir le trop-plein des eaux du Nil en cas de grande inondation, et les rendre en cas d'insuffisance. Selon la plupart des géographes anciens, ce lac avait 600 kil. de tour; 30 seulement, d'après Pomponius Méla. Les restes de la levée, larges encore, en quelques endroits, de 160 pieds, se reconnaissent sur plusieurs points dans le S.-E. du Fayoum. Ce n'est donc pas, comme on l'a dit, le *Birket el-Kéroun* actuel, qui est un lac naturel au N.-O. Deux pyramides, dit Hérodote, s'élevaient au sein du lac Mœris, surmontées de statues colossales assises: des ruines de deux grands massifs, avec deux piédestaux très-dégradés, se retrouvent aussi au S.-E. du Fayoum, près du vge de Biahmou, au N. de l'anc. *Crocodilopolis*. B.

MŒRSBURG. *V.* MEURSBOURG.

MOERZEKE, vge de Belgique (Flandre orientale), à 4 kil. N.-E. de Termonde, sur l'Escaut; 3,000 hab. Lin, chanvre, tabac.

MŒSA (Julia). *V.* MÉSA.

MŒSER (Juste), littérateur, né à Osnabrück en 1720, m. en 1794, fut avocat dans sa ville natale, envoyé du duc de Brunswick à Londres pendant la guerre de Sept-Ans, et mérita, par son patriotisme et ses écrits, le surnom de *Franklin allemand*. On a de lui: *Essai de quelques tableaux de mœurs de notre temps*, en allemand, Hanovre, 1747, in-8°; *Arminius*, tragédie, ibid., 1749; *de Veterum Germanorum et Gallorum theologiâ mysticâ et populari*, Osnabrück, 1749, in-4°; *Histoire d'Osnabrück*, ibid., 1761 et 1780, 2 vol. in-8°; *Idées patriotiques*, recueil périodique, Berlin, 1774, 1786 et 1820, 4 vol., etc.

MŒSIE. *V.* MÉSIE.

MŒSKIRCH, vge du grand-duché de Bade, dans le cercle et à 39 kil. N. de Constance; 1,600 hab. Victoire de Moreau sur les Autrichiens, le 5 mai 1800.

MŒSSINGEN, v. du Wurtemberg (cercle de la Forêt-Noire), à 12 kil. S.-E. de Rottenburg; 3,900 hab. Sources sulfureuses et bains.

MOEZZ-EDDAULA (Ahmed), 3e fils de Bouïah, le premier des Bouïdes qui ait régné à Bagdad. Il s'empara du Kerman et du Khouzistan, et vint assiéger Bagdad, qui se rendit en 946. Le calife Mostakfi, ne pouvant lui résister, lui fit rendre de grands honneurs, et lui donna le titre de *Moezz-Eddaula* (qui fortifie l'empire). Moezz-Eddaula usurpa l'autorité du calife, auquel il fit crever les yeux, le déposa, et le remplaça par Mothi. Il avait pris la qualité d'*Emir-al-Omara* (*V. ce mot*). La prise de Bagdad fut suivie de celle de Mossoul. Toute la Syrie se soumit à lui; il mourut en 967. D.

MOEZZ-LEDINILLAH, Ier calife fatimite d'Egypte, commença son règne dans l'Afrique en 953, et résida à Kairouan et à Mahdyya jusqu'en 968. Pendant cette année, son général Djauher fit la conquête de l'Egypte, et jeta les fondements du Caire. Mothi-billah, calife abbasside, possédait alors l'Egypte; mais quoique les habitants eussent été forcés de reconnaître Moezz, le schisme des califes dans le mahométisme dura de 972 à 1171, époque où Noureddin et son général Saladin supprimèrent le califat des Fatimites et rétablirent celui des Abbassides. Moezz, interrogé sur les preuves de la parenté qui l'unissait au prophète, répondit, en portant la main sur la garde de son épée: « Voilà l'auteur de ma race; » et en jetant une poignée de pièces d'or: « Voilà mes titres généalogiques. » Il mourut en 975, laissant pour son successeur Aziz-billah. D.

MOGADOR ou SOUEIRAH, v. forte du Maroc, bon port sur l'océan Atlantique, à 178 kil. O. de Maroc; par 31° 30' 30" lat. N. et 12° 4' 24" long. O.; 17,000 hab., dont 4,000 juifs. Palais impérial; consuls européens. Tanneries, corroieries, tissus de laine, de soie; fabrique d'armes. Exportation d'huile d'olive, amandes, laines, peaux de chèvres, cire, maïs, plumes d'autruches, etc. — Fondée en 1760 par l'empereur Sidi-Mohammed. Les Français la bombardèrent, le 15 août 1844.

MOGHOSTAN, c.-à-d. *pays des dattes*, anc. *Carmanie*, contrée de la Perse, dans le sud du Kerman; ch.-l. *Minab*. Sol plat, sablonneux, riche en dattiers. Les côtes sont soumises à l'imam de Maskate.

MOGLAH, *Alinda*, v. de la Turquie d'Asie (eyalet d'Aïdin), ch.-l. du livah de Mentech, à 95 kil. S.-E. de Ghuzel-Hissar, 70 N.-N.-E. de Rhodes.

MOGOLS. *V.* MONGOLS.

MOGONTIA, nom latin de MONZA.

MOGRABINS. *V.* MAUGRABINS.

MOGUER, anc. *Lontici*, v. d'Espagne (Andalousie), prov. et à 16 kil. E. d'Huelva, port sur le Tinto, près de son embouchure dans l'Atlantique. Pop. de la commune: 5,427 hab.

MOGUNTIACUM, v. de la Gaule, ch.-l. de la Germanie première, chez les Caracates; auj. *Mayence*.

MOHACZ, v. de Hongrie (Baranya), sur la rive dr. du bras occidental du Danube, à 97 kil. O. de Szegedin; 5,000 hab. Gymnase de Franciscains. Métropolitain grec. Célèbre par deux batailles: la 1re, en 1526, où les Turcs, commandés par Soliman II, défirent les Hongrois, qui y perdirent leur roi Louis II; la 2e, en 1687, où Charles IV de Lorraine, commandant les Hongrois et les Impériaux, battit complétement les Turcs.

MOHAMMED, nom arabe, dont on a fait MAHOMET.

MOHAMMED-AL-MAHDI, 3e calife abbasside, 775-785, succéda à son père Al-Mançour. Un de ses fils, Haroun-Al-Raschid, lui gagna quelques victoires sur les Grecs, et s'avança jusque sous les murs de Constantinople. Le calife

consentit à signer la paix avec l'impératrice Irène, à condition qu'elle lui payerait tribut. Les dernières années de son règne furent employées à combattre quelques sectes hérétiques, qui se séparaient de l'unité de l'islamisme. Il fit un pèlerinage à la Mecque, avec un faste inouï. Libéral, bon, ami de la justice, il établit une excellente administration dans son royaume. Il embellit les mosquées de la Mecque, de Médine et de Jérusalem. Il mourut, âgé de 43 ans, à la chasse, d'autres disent empoisonné. Il avait désigné pour son successeur son fils aîné, Al-Hadi, frère d'Haroun-Al-Raschid. D.

MOHAMMED-AL-MAHDI (Aboul-Cacem), dernier imam de la race d'Ali, né en 859, fut tué à 11 ans, selon les uns, par le calife Motamed, tandis que, selon d'autres, il aurait vécu jusqu'à 75 ans. Les Chiytes croient qu'il disparut mystérieusement, et attendent son retour.

MOHAMMED-AL-MAHDI, calife ommiade de Cordoue, 1009-1012, cousin d'Hescham II, usurpa le trône, que Soliman, chef de la garde africaine, lui enleva. Il parvint à le ressaisir, mais périt assassiné.

MOHAMMED-AL-GAURY, 5e sultan de la dynastie des Gaurides en Perse, et 17e souverain musulman de l'Hindoustan, fut associé au trône en 1171 par son frère Gaïath-Eddyn, qui lui donna le royaume de Gazna, et recula les bornes de ses Etats du côté de l'orient, par la conquête du Goudjérate, de Lahore, de Dehli, d'Adjémir et de Bénarès. Il fut assassiné en 1206.

MOHAMMED-GAÏATH-EDDYN, sultan seldjoucide de la Perse, 2e fils de Mélik-Chah, disputa l'Empire à son frère Barkiarok pendant cinq ans, et en resta maître de 1105 à 1118.

MOHAMMED-BEN-THAHER, 5e et dernier prince de la dynastie des Thahérides dans le Khoraçan, 862-872, fut confirmé dans sa souveraineté par le calife Mostaïn-billah, repoussa les attaques d'Yacoub-ben-Laïth, prince de la dynastie des Soffarides, mais fut renversé par Amrou, frère d'Yacoub.

MOHAMMED (Aboul-Modhaffer-Nasser-Eddyn), empereur mongol de l'Hindoustan, 1717-1747, petit-fils de Behader-Chah, se laissa enlever par Nadir-Chah, usurpateur du trône de Perse, toutes les provinces à l'O. de l'Indus. Il eut pour successeur son fils Ahmed-Chah.

MOHAMMED-HAÇAN-KHAN, fondateur de la dynastie des Kadjars de Perse, était fils de Feth-Ali-Khan, gouverneur du Mazendéran. D'abord gouverneur d'Asterabad sous Nadir et Adhel-Chah, il se déclara indépendant à la mort de ce dernier, 1748, s'empara du Mazendéran, du Khoraçan, du Ghilan, et envahit la Perse. Mais il tomba au pouvoir de Kérim-Khan, son compétiteur, qui le fit décapiter, 1758.

MOHAMMED-AGA, fils du précédent, était tombé, avec son père, entre les mains de Kérim, qui l'emmena à Chiraz et le fit eunuque. Il s'évada en 1779, reprit Asterabad, le Mazendéran et le Ghilan, conquit toute la Perse, saccagea la Géorgie et le Khoraçan, reçut la soumission du Schirwan et du Daghestan, et allait attaquer les Russes, quand il fut assassiné, 1797.

MOHAMMED-BEY, successeur d'Ali-Bey dans le gouvernement de l'Egypte, avait été acheté par lui comme esclave en 1758. Admis dans le corps des Mamelouks, il devint le gendre d'Ali, se souleva contre lui, le chassa du Caire, et fut bientôt maître de tout le pays, 1773. Il fit sa soumission au sultan de Constantinople, obtint le titre de pacha, fut chargé de faire la guerre à Dhaher en Syrie, prit Gaza, Jaffa et St-Jean-d'Acre, mais mourut de la peste en 1776.

MOHAMMED-CHAH, roi de Perse, 1834-48, né en 1810, succéda à son père Abbas-Mirza, battit, avec l'aide des Anglais, plusieurs compétiteurs, prit Hérat, qui refusait de le reconnaître pour suzerain, dompta les Kourdes, rétablit, par de sévères châtiments, l'ordre dans les finances et les autres services publics. Il a été remplacé par son fils Nereddin-Chah ou Nassaraden-Mirza.

MOHAMMED. *V.* aussi MAHOMET et MÉHÉMED.

MOHARBANDJ, en anglais *Mohurbunge*, district de l'Hindoustan anglais (Calcutta), entre la Soane et la Sabonryka; ch.-l. *Hariorpour*. Il a été formé aux dépens de l'Orissa.

MOHAVIAH. *V.* MOAWIAH.

MOHAWK, riv. des Etats-Unis (New-York), liée par un canal aux lacs Oneida et Ontario. Sources à 8 kil. O. de Trenton; cours de 220 kil. par Rome, Utica, Schenectady. Embouchure dans l'Hudson, près de Waterford. Belle cataracte à peu de distance de ce lieu.

MOHAWKS, peuple indigène de l'Amérique du N., dans le groupe des Iroquois, habite dans le Haut-Canada et l'Etat de New-York. Il est brave, guerrier, et peu nombreux.

MOHEDANO (les frères Raphaël et Pierre RODRIGUEZ-), religieux de la Merci à Grenade au XVIIIe siècle, ont laissé un ouvrage fort important : *Historia literaria de España, origen, progresos, decadencia y restauracion de la literatura española*, Madrid, 1766-85, 9 vol. in-4°.

MOHELNICE. *V.* MUGLITZ.

MOHICANS, peuple indigène de l'Amérique du Nord, auj. réduit à un petit nombre d'individus, vivant dans le S.-E. de l'Etat de Connecticut.

MOHILEV, v. forte de la Russie d'Europe, sur la rive dr. du Dniéper, ch.-l. de gouv. et de district, à 800 kil. S. de St-Pétersbourg; par 53° 54' de lat. N. et 28° long. E.; 23,000 hab., dont 8,000 Juifs. Archevêchés russe et catholique. Cour d'appel criminelle et civile. Cuirs dits de Russie. Réunie à la Russie en 1772; les Français, commandés par Davoust, la prirent en 1812, après avoir battu Bagration. — Le gouv. de Mohilev, entre ceux de Vitebsk au N., de Minsk à l'O., de Tchernigov au S., et de Smolensk à l'E., est divisé en 11 districts; 47,736 kil. carr.; 548 kil. sur 370; 884,640 hab. Sol fertile, plat, arrosé par le Dniéper, couvert d'immenses forêts, marécageux au S. Elève de bétail, chèvres et porcs.

MOHILEV, v. de la Russie d'Europe (Podolie), sur le Dniester, à 132 kil. E.-S.-E. de Kaminiec; 10,000 hab. Evêché arménien.

MOHON, brg (Morbihan), arr. et à 17 kil. N.-O. de Ploërmel; 340 hab.

MOHRINGEN, v. murée du Hanovre, à 16 kil. N.-O. de Gœttingue, sur la Mohr, près de son confl. avec la Leine; 1,800 hab. Château. — v. du Wurtemberg (Neckar), à 5 kil. S.-O. de Stuttgard; 2,300 hab.

MOHRUNGEN, v. des Etats prussiens (Prusse), à 109 kil. S.-S.-O. de Kœnigsberg; 2,600 hab. Victoire de Bernadotte sur les Russes, en 1807.

MOINES (du grec *monos*, seul), nom donné d'abord à de pieux laïques vivant séparés du monde, puis à tous les membres des communautés religieuses formant les ordres *monastiques* et composant le clergé régulier (vivant sous une règle). Les *Anachorètes* de l'Inde, les *Thérapeutes* de l'Egypte, les *Ascètes* de la Judée, précédèrent le monachisme chrétien, qui prit naissance dans la Thébaïde. Il fut fondé, au IIIe siècle, par des solitaires fuyant les persécutions, la corruption romaine, et le fléau des invasions. St Paul, de Thèbes en Egypte, fut le premier modèle de ces anachorètes voués d'abord exclusivement à la solitude et à la contemplation. Après lui, St Antoine et St Pacôme, par la prière et le travail en commun, resserrèrent les liens de ce peuple de frères, et préparèrent le passage de la vie *monastique* proprement dite à la vie *cénobitique* ou de communauté. Tandis que St Pacôme fondait à Tabenne (Haute-Egypte) plusieurs milliers d'établissements appelés *Laures*, sa sœur rassemblait sur les bords du Nil un grand nombre de *nonnes*, femmes non mariées (*non nuptæ*). Bientôt l'Orient se couvrit de monastères, qui se rattachèrent à la règle de St Basile (*V.* BASILE). En Occident, le monachisme prit un caractère plus pratique. Les premiers moines parurent à Rome en 341, à la suite de St Athanase. St Martin fonda en Gaule le monastère de Marmoutier en 375, et St Honorat celui de Lérins en 391. L'Espagne, l'Angleterre et l'Irlande reçurent bientôt de nombreuses colonies de religieux. On distinguait alors 3 classes de moines : les *Ermites* ou *Anachorètes* (du grec *erèmos*, désert, *ana korein*, habiter dispersés), les *Cénobites* (du grec *koinos bios*, vie commune), et les *Gyrovagues* (du grec *gurenó*, faire tourner), type des ordres mendiants. Au VIe siècle, l'introduction de la règle établie par saint Benoît au mont Cassin, constitua le clergé régulier. Admis aux ordres sacrés et placé sous l'autorité épiscopale, il s'en rendit peu à peu indépendant, et grandit par l'agriculture, les donations des fidèles, et les travaux intellectuels. En 1215, le concile de Latran interdit en vain la fondation de nouveaux monastères. Du XIIIe au XIVe siècle, beaucoup d'ordres religieux se formèrent, particulièrement les *Ordres mineurs* (Dominicains, Franciscains, etc.). A l'époque où les autres ordres avaient achevé leur première période d'activité, ils prêtèrent au Saint-Siége l'appui de leur popularité, combattirent l'hérésie, enseignèrent, prêchèrent dans l'église, sur la place publique, dans les palais et les chaumières. Sortis des rangs du peuple, ils furent parfois une milice turbulente, et les troubles qu'ils apportèrent dans l'Eglise neutralisèrent les effets de la révolution qu'ils voulaient accomplir au sein du monachisme, en le ramenant à sa simplicité primitive. La Réformation du XVIe siècle, tout en supprimant les couvents dans les pays

protestants, amena un changement favorable dans l'état moral et intellectuel du clergé régulier. Parmi les ordres fondés depuis lors, les uns, comme les *Trappistes*, eurent pour but de rendre aux mœurs monacales leur première austérité; d'autres, comme les Pères de l'*Oratoire*, de la *Société de Jésus*, et de la *Congrégation de St-Maur*, se livrèrent à l'enseignement, à la prédication et aux études théologiques. En même temps, de nouvelles colonies de *missionnaires* s'élancèrent sur les traces des disciples de St Dominique et de St François, auxquels, dès leur fondation, les Croisades avaient ouvert l'Orient, et évangélisèrent l'Asie et le Nouveau-Monde. Le XVIIIe siècle attaqua violemment le monachisme, qui cependant avait défriché et civilisé l'Europe. Joseph II supprima en Autriche plusieurs corporations religieuses, et sécularisa leurs domaines. En France, un décret de l'Assemblée constituante, du 17 fév. 1790, abolit les ordres monastiques, et déclara les biens des couvents propriétés nationales. La Prusse, la Russie, la Haute-Italie et l'Espagne firent de même. Un certain nombre d'établissements monastiques, conservés dans quelques Etats catholiques et de l'Eglise grecque, sont loin de rappeler l'ancienne splendeur du monachisme. Quelques maisons se sont rouvertes en France; mais la loi ne reconnaît pas les vœux perpétuels, et le gouvernement n'autorise que les corporations justifiant d'une utilité pratique. *V.* Hospinien, *de Monachis*, 1588, Genève, 1669, in-fol.; Héliot, *Histoire des ordres monastiques religieux et militaires*, Paris, 1714-19, 8 vol. in-4°; Crome, *Histoire pragmatique des principaux ordres monastiques*, d'après Mussen (en allemand), Leipzig, 1774-84, 10 vol. in-8°; Dœring, *Histoire des ordres religieux* (en allemand), Dresde, 1828, 2 vol. D—T—R.

MOINGT, *Mediolanum Segusianorum, Mediodunum*, brg (Loire), arr. et à 2 kil. S.-S.-E. de Montbrison; 513 hab. Aux environs sont les ruines d'un édifice antique, appelé dans le pays *Palais des Sarrasins*, et qui est peut-être un monument gaulois. Sources minérales.

MOIRANS, brg (Isère), arr. et à 30 kil. N.-E. de St-Marcellin, sur la Morge; 1,428 hab. Fabr. de foulards, de chapeaux de paille. Patrie des frères Pâris.

MOIRANS, ch.-l. de canton (Jura), arr. et à 20 kil. N.-O. de St-Claude; 1,050 habit. Filatures de coton; tabletterie.

MOIS, division de l'année. On en compte douze (*V.* Calendrier), dont les noms actuels sont très-anciens (*V. les articles spéciaux*), et que l'on divise en semaines (*V. ce mot*). Les anc. Grecs partageaient le mois en 3 dizaines, et les Romains en *calendes, nones* et *ides* (*V. ces mots*).

MOISDON-LA-RIVIÈRE, ch.-l. de cant. (Loire-Inférr.), arr. et à 11 kil. S. de Châteaubriant, sur le Don; 361 hab. Forges à fer; ardoisières.

MOISE, législateur des Juifs, naquit en Egypte, du lévite Amram et de Jochabed, vers 1705 av. J.-C., à l'époque où un Pharaon faisait jeter dans le Nil les enfants mâles des Hébreux, dont la rapide multiplication l'effrayait. Caché pendant 3 mois par sa mère, exposé sur le fleuve, sauvé par Termutis, fille du Pharaon (d'où son nom, qui signifie *sauvé des eaux*), Moïse fut élevé dans le palais, et instruit dans toutes les sciences des prêtres égyptiens. A 40 ans, il alla visiter ses frères opprimés, tua un Egyptien qui maltraitait un Israélite, et, pour échapper à la colère du Pharaon, s'enfuit dans le désert de Madian (péninsule du Sinaï), où il épousa Séphora, fille de Jéthro, prêtre du pays. Pendant 40 années nouvelles, gardien des troupeaux de Jéthro, il mena dans la solitude la vie patriarcale. En 1625, Dieu lui apparut, sur le mont Horeb, dans un buisson ardent, et lui commanda d'aller délivrer les Israélites. Moïse ne put triompher de la résistance du Pharaon qu'en frappant l'Egypte des *dix plaies* (eau changée en sang; grenouilles; moucherons; grosses mouches; peste des animaux; ulcères et tumeurs; grêle et tonnerre; sauterelles; ténèbres de 3 jours; mort des premiers-nés). Il emmena alors de Ramessé les Israélites au nombre de 600,000, et, guidé par une colonne de nuée ou de feu, leur fit traverser la mer Rouge à pied sec, pendant que les flots, refermés derrière eux, engloutissaient les Egyptiens, miracle qu'il célébra par un admirable cantique. Pendant une nouvelle période de 40 années, passées dans la presqu'île du Sinaï, ou dans le S. et l'E. de la Judée, Moïse confirme sa mission par les miracles dont il est l'instrument: à Mara, il adoucit les eaux amères; dans le désert de Sin, il prie, et Dieu envoie la manne; près de Raphidim, il fait jaillir l'eau du rocher, et, les bras élevés au ciel entre Aaron et Hur, du haut de la colline, il donne à Josué la victoire sur les Amalécites. Dieu veut qu'il conserve le souvenir de ces événements: c'est là l'origine du *Pentateuque*. Enfin, après avoir rendu la justice, d'abord seul, puis, sur le conseil de Jéthro, avec l'assistance des anciens, il arrive au Sinaï, le 3e jour du 9e mois depuis la sortie d'Egypte: là, au milieu du tonnerre et des éclairs, il reçoit de Dieu le *Décalogue* et plusieurs lois qui l'expliquent, consacre l'alliance entre Jéhovah et son peuple, puis passe 40 jours et 40 nuits sur le sommet du mont, où Dieu lui donne le modèle du tabernacle et les deux tables de pierre; au retour, il les brise de colère à la vue du veau d'or, réduit cette idole en poudre, et fait tuer par les Lévites 23,000 coupables; Dieu, sur la montagne, lui donne deux nouvelles tables, et, en lui manifestant sa gloire, communique à son visage un éclat que le peuple ne peut soutenir: Moïse est obligé de se voiler. Des richesses des Israélites, il construit alors le *Tabernacle*, y renferme, dans le sanctuaire (*saint des saints*), l'*arche d'alliance* qui contient les *tables du témoignage*, consacre au sacerdoce la famille d'Aaron son frère, aux fonctions religieuses la tribu de Lévi, et fixe les institutions religieuses, civiles et politiques des Hébreux. Il sort du désert du Sinaï après un an de séjour, et reprend la marche vers la terre promise: longue et pénible épreuve pour le chef, toujours en butte aux reproches du peuple qui regrettait l'Egypte. Il fallut même que Moïse s'adjoignît, pour le conduire, 70 *anciens* animés de l'esprit de Dieu. Les murmures renaissaient sans cesse: témoin la demande de chair, le miracle des cailles et les *sépulcres de concupiscence*, les plaintes de Marie, sœur de Moïse, et la lèpre qui la couvrit, enfin l'emportement du peuple au rapport des espions revenus de la terre de Chanaan. La rébellion comblant la mesure, Dieu réserve la *terre promise* aux fils seuls des coupables, et condamne ceux-ci à errer de nouveau dans le désert pendant 38 années. Le supplice de Coré, Dathan et Abiron montre qu'ils ne s'y corrigèrent point. Aaron et Moïse lui-même furent privés d'entrer dans la terre promise, en punition de leur défiance, lorsque, dans la terre de Cadès, la dernière année de la vie du désert, Moïse frappa 2 fois le rocher, dont sa parole eût suffi à faire jaillir les eaux. Moïse put encore guider l'entrée des Juifs dans l'E. de la Judée, guérir avec le *serpent d'airain* les blessures faites par les serpents du camp, présider aux victoires remportées sur Séhon, roi des Amorrhéens, Og, roi de Basan, et Balac, roi des Madianites, assisté de Balaam. Enfin, après avoir choisi Josué pour lui succéder et pour établir les Juifs dans la terre de Chanaan, dont il avait déjà attribué l'E. aux tribus de Gad, Ruben et à la demi-tribu de Manassé, Moïse compléta son œuvre de législateur et de moraliste par de suprêmes instructions (*Deutéronome*), fit entendre le cantique inspiré *« Cieux, écoutez ma voix*, etc. », contempla la terre promise du haut du mont Nébo, et mourut sur cette montagne en 1585. — La législation mosaïque présente un contraste frappant avec les autres législations de l'antiquité: seule, en opposition avec le génie dur, indocile et sensuel du peuple qu'elle doit régir, elle s'inspire de principes supérieurs aux circonstances au milieu desquelles elle se produit. Sévère et minutieuse, comme l'exigeaient et la nature rebelle des Hébreux et le climat brûlant qu'ils habitaient, elle se réduit à un dogme: l'unité et la souveraineté de Dieu. Le gouvernement n'est pas une théocratie de caste, comme dans l'Inde et en Egypte, où les prêtres ont toutes les richesses et le pouvoir; ici, ils ne sont que les ministres, les délégués de Dieu, à qui remonte réellement l'autorité: les Lévites sont dispersés, réduits à 48 villes, pauvres, et sans patrimoine. La politique se confond avec la religion: la 1re, l'unique loi, c'est l'obéissance et la fidélité au Seigneur. En son honneur se célèbrent toutes les fêtes (sabbat, nouvelle lune, Pâque, Pentecôte, fête des Tabernacles, fête des Expiations), et elles sont en même temps destinées à rapprocher les Juifs disséminés dans les 12 tribus, sous le gouvernement patriarcal des chefs de tribus et des chefs de familles; en son honneur sont faites les offrandes du 1er né, des dîmes, etc., hommages de reconnaissance. Au point de vue civil, égalité absolue des Juifs devant Dieu, seul roi et seul maître; cette égalité est maintenue dans les conditions par l'*année sabbatique* (la 7e) qui rend à l'esclave sa liberté, dans la propriété par l'*année jubilaire* (la 50e), qui rend au premier maître ou à sa famille les terres aliénées, dans le gouvernement par le choix que Dieu fait des chefs ou des rois dans le sein du peuple. Au point de vue social, la femme est protégée contre le mari, l'enfant contre le père, l'esclave contre le maître, puisque, libre au bout de 7 années s'il est Hébreu, il le devient forcément, s'il est étranger, au retour du jubilé. L'étranger, sauf le Chananéen (l'ennemi), est protégé et secouru; l'homicide involontaire trouve, contre la famille de la victime, un asile dans six villes de refuge, où il subit une expiation. — La légis-

lation de Moïse est contenue dans le *Pentateuque* ou les 5 livres (*Genèse* ou la Création, jusqu'à l'établissement des Hébreux en Egypte; *Exode*, ou la sortie d'Egypte; *Lévitique*, livre de prescriptions détaillées sur le culte, sur les rapports avec Dieu, et l'organisation religieuse des Lévites et des Israélites; *Nombres*, exposition de la force matérielle du peuple, et suite de l'histoire de Moïse; *Deutéronome*, complément du *Décalogue*, du *Lévitique* et de l'histoire de Moïse). L'exégèse allemande a cru découvrir dans le *Pentateuque* des différences de rédaction, qui indiqueraient plusieurs mains et plusieurs époques; elle prétend enlever à Moïse l'honneur de les avoir composés, et incline à placer, vers le commencement de l'ère chrétienne seulement, l'opinion qui les lui attribue; mais elle convient elle-même que les remaniements de la forme n'altérèrent jamais gravement le fond, de sorte que les fragments Élohistes ou Jéhovistes, ainsi réunis, auraient la valeur de documents originaux. Cet aveu seul infirme le scepticisme à cet égard, et laisse à Moïse son triple caractère de chef du peuple, de législateur sacré, et d'historien primitif des Juifs. Moïse résume en lui l'époque que Bossuet appelle *la loi écrite*, et prend rang parmi les plus grands poëtes épiques et lyriques. *V.* Pastoret, *Moïse législateur et moraliste*, 1788. A. C.

MOÏSE DE KHOREN, historien arménien, né au bourg de Khorni en 370, m. en 489, dans sa 120e année, fut évêque de Pakrévant. Disciple de Mesrob, le créateur des études arméniennes, il étudia en Grèce et peut-être à Rome, rapporta beaucoup de mss., et contribua au grand travail de traduction qui fit passer alors en arménien les chefs-d'œuvre grecs. Son *Histoire d'Arménie*, Londres, 1736, avec traduction latine par les frères Whiston, et Venise, 1841, et traduction française par M. Levaillant de Florival, contient des documents conservés par lui seul; elle s'arrête à l'an 441 de J.-C.; le 4e liv. est perdu; le style a une concision et une énergie qui rappellent Tacite. Sa *Rhétorique* nous fait connaître plusieurs ouvrages grecs auj. perdus, notamment une tragédie d'Euripide, les *Péliades*. On a de lui aussi une *Géographie*, pleine de citations importantes des écrivains grecs, des *Hymnes*, etc.

MOISK, lac de Russie. *V.* ILMEN.

MOISSAC, *Mussiacum*, s.-préf. (Tarn-et-Garonne), à 30 kil. O.-N.-O. de Montauban, sur la rive dr. du Tarn; 5,815 hab. Tribunaux de 1re instance et de commerce; collége. Cette ville se forma autour d'une riche abbaye, dont l'église subsiste encore; Simon de Montfort la prit en 1212. Elle est entourée de jolies promenades. Comm. de grains, de farines renommées, sel, vins, huile, safran, laines. Beau pont. Récolte de blé et de châtaignes.

MOITA, ch.-l. de cant. (Corse), arr. et à 28 kil. E. de Corte; 828 hab.

MOITTE (Jean-Guillaume), sculpteur, né à Paris en 1747, m. en 1810, élève de Pigalle et de Lemoyne, obtint le grand prix en 1768, et se rendit à Rome, où il étudia l'antique avec ardeur. Il fut élu membre de l'Institut en 1795. Ses principaux ouvrages sont: la statue de *Cassini*; les figures colossales de *la Bretagne* et de *la Normandie*, à la barrière des Bons-Hommes, à Paris; plusieurs bas-reliefs et sphinx au château de l'Ile-Adam; *la Patrie couronnant les vertus civiques et guerrières*, bas-relief de l'immense fronton du Panthéon (Ste-Geneviève), chef-d'œuvre qui a été détruit sous la Restauration; la *statue du général Custines*, au musée de Versailles; les bas-reliefs de la colonne de Boulogne; le mausolée en bas-relief de Desaix, dans l'église de l'hospice du mont St-Bernard; *la Loi*, avec les figures de *Moïse*, d'*Isis*, de *Numa*, et de *Manco-Capac*, dans la cour du Louvre, au 1er avant-corps, à droite du pavillon de l'Horloge, bas-reliefs d'un style grandiose, et qui rappellent la manière de Jean Goujon. Les sculptures de Moitte se distinguent par la correction du dessin, l'élégance des formes, la beauté des proportions, et un heureux choix de draperies. Cet artiste était aussi très-habile dans le dessin d'ornement; vers 1773 et années suivantes, il composa, pour un célèbre orfévre de Paris, un grand nombre de modèles dessinés à la plume, et restaura le bon goût dans l'art de l'orfévrerie.

MOIVRE (Abraham), mathématicien, né en 1667 à Vitry en Champagne, de parents protestants, m. en 1754, se retira en Angleterre après la révocation de l'édit de Nantes, et y enseigna les mathématiques. Il se lia avec Halley et Newton, fut admis à la Société royale de Londres en 1697, et désigné comme un des commissaires chargés de prononcer entre Leibniz et Newton au sujet de l'invention du calcul intégral. Il mourut quelques mois après avoir été reçu membre de l'Académie des Sciences de Paris. Outre des Mémoires nombreux dans les *Transactions philosophiques*, on a de lui: *the Doctrine of chances*, Londres, 1716, 1738 et 1756, in-4°; *Miscellanea analytica de seriebus et quadraturis*, Londres, 1730, in-4°, ouvrage fort estimé; *Annuities of life* (des rentes à vie), ibid., 1724, 1742, 1750, in-8°.

MOJACAR, *Murgis*, v. murée d'Espagne, capitainerie, prov. et à 80 kil. S.-E. de Grenade, près de la Méditerranée; 3,600 hab.

MOJAISK, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 97 kil. O. de Moscou, sur un affluent de la Moskowa; 4,000 hab. Autrefois fortifiée, elle fit partie successivement des principautés de Tchernigov et de Smolensk, et fut réunie au grand-duché de Moscou en 1341. Prise par les Français en 1812.

MOKA, anc. *Mocha*, v. forte d'Arabie (Yémen), port sur la mer Rouge, à 280 kil. S.-O. de Sana; par 13° 19′ 1″ lat. N., et 40° 59′ 36″ long. E.; 1,500 hab. Dans une vallée sablonneuse; climat brûlant. L'exportat. du café est tombée auj., de 20,000 balles il y a 20 ans, à 4,000 à peine, et a passé à Hodeida et Loheia; gomme, dattes, mastic, myrrhe, encens, ivoire. Son commerce déchoit. Factoreries française, anglaise, et danoise. Les Français s'y établirent en 1708. L'influence anglaise y prédomine aujourd'hui.

MOKCHA, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gvt de Penza, entre dans celui de Tambov, et se jette dans l'Oka. Cours de 500 kil.

MOKCHANSK, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 41 kil. N.-N.-O. de Penza, sur la Mokcha; 4,000 hab. Assiégée par les Tartares en 1717.

MOKLAH (ABOU-ALI-MOHAMMED-IBN-), né à Bagdad en 886, m. en 940, gouverneur de plusieurs provinces de la Perse et vizir sous le calife Moctader, passe pour avoir inventé les caractères arabes modernes (*neskhi*), qui ont remplacé les anciens caractères cufiques.

MOKTADER-BILLAH, 18e calife abbasside, 908-932, monta sur le trône à l'âge de 13 ans, se laissa gouverner par ses eunuques et ses femmes, fut déposé deux fois, et deux fois rétabli. Sous son règne, les Karmathes s'emparèrent de la Mecque, Nasser-Eddaula fonda une dynastie à Mossoul, Obaïd-Allah établit la dynastie des Fatimites en Afrique, et un aventurier nommé Mardawig celle des Zaïarides en Perse. L'eunuque Mounis mit le siége devant Bagdad; Moktader y fut massacré.

MOKTADI-BIAMRILLAH, 27e calife abbasside, petit-fils de Kaïm-Biamrillah, auquel il succéda en 1075, épousa la fille de Mélik-Chah le Seldjoukide, auquel il dut de recouvrer sur l'Arabie sa suprématie spirituelle, et mourut de la peste en 1094. Il aimait la justice, réprima une infinité d'abus, protégea les lettres et les sciences. Sous son règne eut lieu la réforme du calendrier persan, 1076. Cette ère fut appelée *djelaléenne*, à cause du titre de Djelal-eddin que portait Mélik-Chah. D.

MOKTAFI-BILLAH, 17e calife abbasside, fut reconnu calife à Rakka, où il était à la mort de son père Motadhed, puis à Bagdad, 902, où il vint faire sa résidence. Il vainquit plusieurs fois les Karmathes. Son activité et son énergie relevèrent un instant la gloire militaire de l'empire. Il mourut en 908.

MOKTAFI-LEAMR-ALLAH, 31e calife abbasside, succéda à son oncle Râchid en 1136, par le crédit du sultan Maçoud, et mourut en 1160.

MOKTHAR, capitaine arabe, né en 622, m. en 687, fils d'Abou-Obeïdah, partisan dévoué de la famille d'Ali, se rendit célèbre par les cruelles vengeances qu'il tira des meurtriers d'Houceïn, fils d'Ali, et du calife Obeïd-Allah, ennemi de cette famille. Méconnaissant l'autorité du calife Abdallah, il s'empara de la Mésopotamie; mais les habitants, irrités de sa tyrannie, appelèrent Mosab, frère d'Abdallah; Mokthar fut vaincu, fait prisonnier, et mis à mort.

MOLA, anc. *Turris Juliana*, v. du royaume d'Italie (Prov. de Bari), à 22 kil. S.-O. de Bari. Port sur l'Adriatique; 11,884 hab. Savon, tanneries.

MOLA-DI-GAETA, anc. *Formiæ*, v. du royaume d'Italie (Prov. de Caserta), petit port sur la mer de Toscane, à 5 kil. N.-E. de Gaëte; 8,203 hab.

MOLA SALSA, farine de blé rôti, mêlée avec du sel, dont les anc. Romains se servaient pour consacrer les victimes présentées à l'autel dans les sacrifices, proprement les *immoler*, parce qu'on leur répandait sur le front un peu de cette *mola*. C. D—Y.

MOLANUS (Jean VERMEULEN, dit), théologien catholique flamand, né en 1533 à Lille, m. en 1585, professeur de théologie, puis doyen de la faculté de Louvain, très-versé dans l'antiquité ecclésiastique, a laissé, entre autres ouvrages: *Annales urbis Lovaniensis*, Louvain, 1572, in-1°; *de Historiâ sacrarum imaginum*, ibid., 1570, in-12; *de Fide*

hæreticis servandâ libri tres, Cologne, 1584, in-8°; *de Piis testamentis*, ibid., 1584, et 1661, in-8°; *Militia sacra ducum Brabantiæ*, Anvers, 1592, in-8°.

MOLANUS (Gérard-Walter VAN DER MUELEN, dit), théologien luthérien, né à Hameln en 1633, m. en 1722, fut professeur de mathématiques et de théologie à Rinteln, puis, en 1677, abbé de Lokkum, avec la direction des églises protestantes du duché de Lunebourg. Il eut avec Bossuet une correspondance au sujet de la réunion des communions chrétiennes, et apporta à cette affaire un rare esprit de modération. On a de lui à ce sujet : *Regulæ circa christianorum omnium ecclesiasticam reunionem*, et *Cogitationes privatæ de methodo reunionis Ecclesiæ protestantium*, ouvrages imprimés dans les Œuvres de Bossuet.

MOLAY (Jacques de), dernier grand-maître de l'ordre des Templiers, né en Bourgogne, entra dans cet ordre vers 1265, et succéda dans la maîtrise à Guillaume de Beaujeu. Après avoir assisté, en 1299, à la reprise de Jérusalem par les chrétiens et à leurs nouveaux revers, il se retira en Chypre; en 1305, Philippe le Bel, de concert avec le pape Clément V, l'appela en France, sous prétexte de réunir l'ordre du Temple et celui des Hospitaliers, mais en réalité dans le dessein de détruire l'ordre et de s'emparer de ses richesses. Le 13 octobre 1306, Molay fut arrêté avec tous les Templiers alors en France : on le mit à la torture pour lui arracher l'aveu de crimes imaginaires; mais il rétracta publiquement ce qu'il avait pu dire. En vain il demanda à plaider sa cause devant le pape, devant un concile; l'ordre fut supprimé par une bulle pontificale, en 1312. Le grand-maître, condamné à mort, fut brûlé vif, avec le commandeur de Normandie; on les exécuta, le 11 mars 1314, à Paris, sur l'emplacement du terre-plein actuel du Pont-Neuf. L'ajournement du pape et du roi par Molay à comparaître devant le tribunal de Dieu, l'un dans 40 jours l'autre avant un an, est un fait acquis à l'histoire, malgré le sentiment contraire de plusieurs historiens.

MOLD, v. et paroisse d'Angleterre (Galles), ch.-l. du comté de Flint, à 305 kil. N.-O. de Londres, 22 O. de Chester; 9,400 hab. Restes d'un vieux château. Filatures de coton. Mines de plomb et de houille aux environs.

MOLDAU, riv. de Bohême; source aux monts Bœhmerwald; cours rapide de 420 kil., navigable depuis Hohenfurt; passe à Prague, Budweiss, Krummau, et se jette dans l'Elbe au-dessus de Melnick. Elle reçoit la Beraun à gauche, et la Sazawa à droite. Un canal, affluent de la Moldau et de la Mülbach, et un chemin de fer de Budweiss à Linz, font une communication entre l'Elbe et le Danube.

MOLDAUTEN, brg des Etats autrichiens (Bohême), à 30 kil. N. de Budweiss, près de la rive dr. de la Moldau; 2,900 hab. Château des archevêques de Prague.

MOLDAVA, riv. des Etats autrichiens et des Principautés-Unies, naît dans la Bukowine, entre dans la Moldavie, qui lui doit son nom, passe à Roman, et se jette dans le Sereth. Cours de 150 kil.

MOLDAVIE, en allemand *Moldau*, en turc *Bogdan*, au moyen âge *Bogdanie*, principauté vassale de l'empire ottoman en Europe, au N. du Danube, entre la Russie au N. et à l'E., la Bulgarie et la Valachie au S., les Etats autrichiens (Bukowine et Transylvanie) à l'O.; par 45° 21'-48° 13' lat. N., et 22° 55'-27° 50' long. E.; 51,732 kil. carr. env.; 320 kil. du N. au S., 400 de l'E. à l'O.; 1,600,000 hab., en majorité Valaques; environ 120,000 Bohémiens et 60,000 Juifs. Capitale, *Jassy*. Sol sillonné par les Karpathes au N. et sur la frontière autrichienne, plat partout ailleurs, arrosé par le Sereth, qui le traverse du N. au S., la Moldava, la Bistritza, le Pruth, qui forme la limite au N.-E. avec la Russie, et le Danube au S.; très-fertile en céréales, vins, fruits, tabac, légumes, lin, chanvre, etc., mais imparfaitement cultivé. Elève considérable de bétail, de chevaux et d'abeilles. Bons pâturages; vastes forêts, d'où l'on tire des bois de construction et de mâture. Climat froid l'hiver, et très-chaud l'été. Mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer; mais le sel est à peu près seul exploité (à Okna), et produit 25 à 30 millions de kilogr. par an. Beaucoup de nitre et de naphte. Comm. de produits agricoles, cuirs, viandes salées, peaux, résines, suif, miel, etc. Peu d'industrie : lainages grossiers, toiles, sellerie, charronnage, distilleries d'eau-de-vie. Il n'y a presque pas de routes. — La Moldavie, partie de la Dacie Trajane sous l'empire romain, subit tour à tour le joug des Goths, des Huns, des Avares, des Petchénègues, des Cumans et des Mongols. Vers 1352, Bogdan vint avec des Valaques y fonder un Etat, qui, de son nom, fut appelé Bogdanie, et dont les souverains ont été :

Bogdan Ier (Dragoch)	1352	Roman II.	1447
Sas	1361	Pierre III.	1448
Pierre Ier ?		Etienne V.	1449
Etienne II ?		Alexandre II.	1450
Latsko	1365	Bogdan III.	
Bogdan II.	1373	Pierre-Haron (ou Pierre IV).	1456
Pierre II.	1379	Etienne VI, *le Grand*.	1458
Etienne III (ou Ier).	1390	Bogdan IV.	1504
Jaga et Roman Ier.	1400	Etienne VII.	1517
Alexandre Ier, dit le Bon.	1401	Etienne VIII.	1526
Elie et Etienne IV.	1432	Pierre V (Rarech).	1527-1538

La Moldavie reconnut la suzeraineté de la Pologne en 1432, ne s'en affranchit en 1504 que pour devenir vassale du sultan Sélim Ier en 1513, et fut soumise par Soliman II le Magnifique en 1538. Depuis ce moment, les sultans lui ont imposé des *waïvodes* ou *hospodars*, choisis parmi les Grecs Fanariotes. Un traité conclu par les Moldaves avec Pierre le Grand, 1711, leur inspira l'idée de se délivrer du joug ottoman. Au traité d'Iassy, 1792, la Russie se fit céder par les Turcs un droit de protection sur la Moldavie; en 1812, elle acheta de l'hospodar Mourouri le territoire dont a été formée la Bessarabie. Le traité d'Andrinople, 1829, tout en maintenant la suzeraineté du sultan, fortifia le protectorat du tzar; mais Alexandre II, après la guerre de 1853-55, y a renoncé en vertu du traité de Paris, 1856. Par suite de ce traité, la Moldavie et la Valachie ont été maintenues sous la suzeraineté de la Porte, placées sous la protection des cinq grandes puissances européennes, et ont dû se donner un gouvernement constitutionnel, composé d'un prince avec un ministère spécial pour chaque principauté, une assemblée élective et une commission centrale siégeant à Fokschani. Mais toutes deux élurent le même prince, Alexandre-Jean Ier (colonel Couza), 1859, et formèrent les *Principautés-Unies*. En 1862, elles obtinrent de la Porte, avec la suppression de la commission centrale, leur réunion en une seule principauté, la *Roumanie*, avec une seule assemblée et un seul ministère. La Moldavie est divisée en 13 districts, avec chacun un gouverneur, un receveur-général, et un tribunal civil; elle est subdivisée en cercles. La religion grecque domine; il y a aussi des catholiques, des arméniens et des juifs. Depuis 1746, le paysan n'est plus attaché à la glèbe; d'après les règlements de 1831 et 1849, deux parties de la propriété restaient à la disposition du paysan, moyennant dîmes et corvées, et la 3e appartenait au propriétaire, qui en usait à son gré. Toutefois le paysan ne pouvait quitter la terre qu'avec l'autorisation du propriétaire et de l'autorité, tous les 7 ans, à l'époque du recensement. Le servage a été aboli sur les terres des couvents en 1844, et dans la principauté en 1855. B.

MOLDE, v. de Norvége, à 80 kil. O.-S.-O. de Drontheim; 6,900 hab. Port sur la mer du Nord; export. de bois.

MOLÉ (Edouard), illustre magistrat, né en 1558 à Paris, m. en 1614, fils d'un conseiller au Parlement, occupait la même fonction quand il fut emprisonné à la Bastille avec sa compagnie par les Ligueurs en 1589. Nommé, malgré lui, procureur-général, et forcé de prêter serment à la Ligue, il ne cessa d'être fidèle à la royauté, et échappa par sa prudence aux proscriptions des Seize. Après avoir négocié en secret l'abjuration de Henri IV, il fit rendre par le Parlement l'arrêt qui excluait du trône les femmes et les étrangers. Il reçut, en 1602, comme récompense de ses loyaux services, une place de président à mortier.

MOLÉ (Mathieu), fils du précédent, né en 1584, m. en 1656, fut conseiller au Parlement de Paris en 1606, devint, peu de temps après, président aux requêtes, procureur-général en 1614, et premier président en 1641, par la protection de Richelieu, qui l'honora de sa faveur sans qu'il l'eût recherchée. Pendant les troubles de la Fronde, 1648, il alla, à la tête du Parlement, à travers les barricades et au risque de sa vie, réclamer les conseillers Blancmesnil et Broussel, arrêtés par ordre de la reine; il porta à la cour, retirée à St-Germain, des propositions d'accommodement, signa le traité de Ruel, s'opposa dans Paris aux violences du Parlement et des Frondeurs, faillit plusieurs fois être massacré par le peuple, mais resta toujours grand et calme. Nommé garde-des-sceaux en 1650, il les résigna bientôt, pour n'être point un obstacle à la réconciliation des partis; mais on les lui rendit, et il les conserva jusqu'à sa mort. On a de lui des *Mémoires*, publiés, pour la Société de l'histoire de France, par M. Aimé Champollion-Figeac, Paris, 1855-56, 3 vol. in-8°.

MOLÉ (le comte Louis-Mathieu), descendant du précédent, né à Paris en 1781, m. en 1855, reçut une éducation

de famille pendant l'époque la plus cruelle de la Révolution, dont son père, Molé de Champlatreux, président à mortier en 1788, fut une des victimes, en 1794. Il apprit sérieusement les langues et les littératures anciennes. A 25 ans, il était lié avec les littérateurs les plus éminents de l'époque, et tenta aussi la carrière des lettres par un livre philosophique intitulé : *Essais de morale et de politique*, 1806, 1 vol. in-8°, publié sous le voile de l'anonyme, et qui obtint quelque succès; 2e édit. avec *la Vie de Mathieu Molé*, Paris, 1809. La même année, le jeune Molé commença sa carrière politique : son ami De Fontanes, grand-maître de l'Université, le présenta à Napoléon Ier, qui le nomma auditeur au Conseil d'Etat, et, peu après, maître des requêtes. Par les qualités de son esprit et la distinction de sa personne, il avait plu à l'Empereur, qui, voulant l'habituer à la pratique directe des affaires, lui confia, en 1807, la préfecture de la Côte-d'Or, l'appela, en 1809, au Conseil d'Etat, et le créa, vers la fin de la même année, directeur-général des ponts-et-chaussées, administration immense dans un temps où l'Empire comptait 130 départements, et embrassait une grande partie du Nord et de l'Ouest de l'Europe. Napoléon, qui avait pu apprécier les talents de Molé, le choisit pour succéder au grand-juge Régnier. En 1814, il accompagna l'impératrice Marie-Louise à Blois, quand les armées alliées menacèrent Paris. Pendant la première Restauration, il rentra dans la vie privée. Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe, le nomma de nouveau directeur-général des ponts et chaussées. A la deuxième Restauration, en août 1815, Louis XVIII le conserva dans ce poste, l'appela au Conseil d'Etat et à la pairie, qu'il n'avait pas acceptée de Napoléon pendant les Cent-Jours. En 1817, il fut ministre de la marine, dans le deuxième ministère du duc de Richelieu, et se retira avec lui en 1818. La marche rétrograde du gouvernement le jeta dans l'opposition dès 1822, et il se distingua dans toutes les discussions par beaucoup de dignité, une raison élevée, un sens politique juste et droit, appuyé d'une longue expérience. Le roi Louis-Philippe lui confia le ministère des affaires étrangères après la Révolution de 1830, le nomma président du conseil des ministres dans les ministères du 6 septembre 1836, et du 15 avril 1837. En 1839, une coalition parlementaire renversa Molé, qui montra dans sa dernière lutte de tribune beaucoup de fermeté et de talent. En 1840, plus heureux du côté des lettres, il fut élu membre de l'Académie Française. A la Révolution de 1848, Molé accepta des électeurs de Bordeaux le mandat de député à l'Assemblée constituante, où il lutta contre les nouvelles doctrines alors préconisées. Réélu à l'Assemblée législative, il devint centre du parti monarchique, et conserva cette position jusqu'à la dissolution de l'Assemblée. Peu de temps après le 2 décembre 1852, il se rallia aux légitimistes. Molé a laissé, dit-on, des *Mémoires* manuscrits sur les événements de son temps depuis 1800 jusqu'à 1815, après la 2e Restauration.

MOLÉ (François-René), acteur distingué de la Comédie-Française, dont le vrai nom était *Molet*, né à Paris en 1734, m. en 1802, débuta en 1760, et obtint les plus brillants succès dans les rôles de fats et de petits-maîtres. A la mort de Le Kain, 1778, il aborda les grands rôles de la tragédie; mais il réussit moins. Pendant la Révolution, il dut à une grande affectation de civisme de n'être point arrêté. Molé fut membre de l'Institut depuis son origine; il a laissé des *Mémoires*, publiés par Etienne dans la *Collection des Mémoires sur l'art dramatique*, 1825, in-8°.

MOLESME, vge (Côte-d'Or), arr. et à 22 kil. N.-O. de Châtillon-sur-Seine; 748 hab. Célèbre abbaye de Bénédictins, fondée en 1173 par Robert de Champagne.

MOLFETTA, *Melfitum*, v. du roy. d'Italie (Terre de Bari), à 26 kil. O.-N.-O. de Bari, port sur l'Adriatique; 25,884 hab. Evêché; fabr. de toiles, construction de navires. Jadis titre d'un duché, qui appartint aux Gonzague depuis 1536.

MOLIÈRE (Jean-Baptiste POQUELIN, connu sous le nom de), le plus parfait poëte comique de tous les temps, et de la plus haute portée morale, né à Paris, le 15 janvier 1622, dans la rue St-Honoré, près de la rue de l'Arbre-Sec, m. le 17 février 1673. Son père s'appelait Poquelin, et sa mère Marie Cressé. Il était fils et petit-fils de valets de chambre tapissiers du roi, et on le destinait à remplir la même charge; mais le goût du théâtre et des lettres, que son grand-père contribuait à entretenir, en le conduisant aux représentations de l'Hôtel de Bourgogne, décida ses parents à le faire étudier. Il fut mis, à 14 ans, au collége de Clermont, à Paris, où il eut, pour condisciples, le prince de Conti, Bernier, Hesnault, Chapelle, et partagea les leçons de philosophie que ce dernier recevait de son précepteur, le célèbre Gassendi. Après avoir terminé ses études, il exerça quelque temps les fonctions de son père, dans le fameux voyage de Louis XIII à Narbonne. A son retour, on l'envoya faire son droit à Orléans. Il fut reçu avocat en 1645, et, malgré sa nouvelle profession, se montra moins assidu au barreau qu'aux représentations de Scaramouche. Vers ce temps, il entra dans une société de jeunes gens qui jouaient la comédie pour se divertir, et qui bientôt finirent par former une troupe véritable. Poquelin prit alors le nom de Molière, qui était celui d'un auteur médiocre, mort et oublié. Il se sentait, pour le théâtre, une vocation impérieuse, irrésistible. Devenu chef de sa troupe, il quitta Paris à la fin de 1645, et parcourut avec elle la province, s'essayant au métier d'auteur par des canevas dont la tradition nous a conservé les titres : *le Maître d'école, la Jalousie de Barbouillé, le Docteur amoureux, les Trois docteurs rivaux, le Médecin volant*, etc., où il sut reprendre, plus tard, de bonnes scènes. Cette partie aventureuse de sa vie est très-peu connue : on retrouve d'abord ses traces à Bordeaux, à Avignon, à Pézenas, à Lyon, où sa troupe se grossit; c'est dans cette dernière ville qu'il fit représenter sa première comédie qui ait été imprimée, *l'Etourdi*, en vers et en 5 actes, 1653. L'année suivante, il se rendit à Béziers, où le prince de Conti, son ancien condisciple, le fit appeler. *Le Dépit amoureux*, en 5 actes et en vers, fut représenté en 1656, à Béziers. Du Languedoc, Molière repassa à Avignon, où il connut le peintre Mignard, et de là à Grenoble; en 1658, on le retrouve à Rouen; et, le 24 octobre de la même année, il représenta à Paris, devant le roi, la tragédie de *Nicomède*, et deux des farces qu'il avait composées. Le roi prit goût à ces divertissements; il encouragea les comédiens, qui s'établirent à l'hôtel du Petit-Bourbon, près du Louvre, puis, en 1660, au Palais-Royal. Le talent de Molière se développait : en 1659, parut la charmante petite comédie en prose intitulée : *les Précieuses ridicules*, où il prenait possession de la vraie comédie de mœurs et de caractères; désormais les imbroglios de la comédie italienne ne sont plus mis par lui en usage que pour quelques dénoûments qu'il sacrifie, tandis qu'il s'attache à peindre les hommes de son temps et de tous les temps. Molière, joignant la fécondité au génie, donne à de courts intervalles : *Sganarelle*, 1 acte, 1660; *Don Garcie de Navarre ou le Prince jaloux*, comédie-héroïque en 5 actes, 1661; *l'Ecole des maris*, imitée de Térence, 3 actes, 1661; *les Fâcheux*, comédie-ballet, 3 actes, 1661; *l'Ecole des femmes*, 5 actes, 1662, et *la Critique de l'Ecole des Femmes*, 1 acte, 1663, où il touche admirablement à la vraie théorie de la comédie; *l'Impromptu de Versailles*, 1 acte, 1663, innocente vengeance de mille sottes attaques; *le Mariage forcé*, 1 acte, 1664; *la Princesse d'Elide*, comédie-ballet, 5 actes, 1664; il hasarde, en 1665, *Don Juan ou le Festin de Pierre*, en 5 actes, œuvre étrange et profonde, qu'il composa à la sollicitation de ses camarades, pour rivaliser avec une comédie sur le même sujet, qui attirait beaucoup de monde à un théâtre rival. La comédie de Molière a une portée philosophique qui ne fut pas comprise dans ce siècle d'ordre et de règle; elle eut peu de succès, et même le fit accuser d'impiété. *L'Amour médecin*, comédie-ballet en 3 actes, première pièce où il ait déclaré à la Faculté une guerre qu'il poursuivit jusqu'à la fin de sa vie, parut en 1665, et fut suivie du *Misanthrope*, 5 actes, 1666; du *Médecin malgré lui*, 3 actes, 1666; de *Mélicerte*, pastorale héroïque en 1 acte, et d'une *Pastorale comique*, pour les fêtes de St-Germain, 1666; du *Sicilien, ou l'Amour peintre*, comédie-ballet en 1 acte, 1667, premier type de nos opéras-comiques. Molière avait déjà dénoncé l'hypocrisie, dans une des transformations du caractère multiple de *Don Juan*; mais ce vice hideux, cette plaie cachée du XVIIe siècle méritait une vigoureuse attaque et les développements d'une œuvre tout entière : il l'entreprit dans une grande comédie en 5 actes, *l'Imposteur ou le Tartufe*, cet ouvrage composé dès 1664, et représenté par parties devant le roi, ne parut devant le public qu'en 1667, et fut immédiatement défendu, grâce aux cabales des faux dévots, qui y reconnaissaient leur vivante image. Mais Louis XIV soutint Molière contre les inimitiés et les calomnies, leva la défense, et donna ainsi tort à l'hypocrisie qui s'agitait autour de lui dans l'ombre, et raison à la vérité et à l'éternelle morale. Ce fut l'apogée du génie de Molière, que ce cri d'une conscience indignée, que cette réclamation à la fois si mesurée et si terrible du bon sens, que cette protestation éloquente qu'on voulut vainement transformer en un attentat contre la religion. Molière donna, en 1668, une comédie mythologique, *Amphitryon*, en 3 actes, où il lutta avantageusement contre Plaute; cette année, il fit

encore jouer *George Dandin, ou le Mari confondu*, en 3 actes, et *l'Avare*, en 5 actes, où il suivit de nouveau les traces de Plaute, et surpassa son modèle. Cependant cette pièce eut peu de succès, parce qu'elle est en prose ; le même style avait déjà nui à *Don Juan*, car alors les ouvrages de théâtre étaient regardés comme des poëmes, et il régnait dans le public un préjugé en vertu duquel on croyait qu'une grande comédie devait être en vers ; aussi, jusqu'à *Don Juan*, Molière n'avait écrit en prose que de petits ouvrages qu'il jugeait presque sans conséquence, tels que *les Précieuses, la Critique de l'Ecole des femmes, l'Impromptu de Versailles, le Mariage forcé, George Dandin*. Néanmoins il persista à traiter en prose les sujets qui n'étaient pas de la haute comédie, et donna : *Monsieur de Pourceaugnac*, en 3 actes, 1669 ; *les Amants magnifiques*, en 5 actes, 1670, erreur de son génie ; *le Bourgeois gentilhomme*, comédie-ballet en 5 actes, 1670, où il met en présence, avec une grande hardiesse, la bourgeoisie ridicule et la noblesse corrompue jusqu'à l'escroquerie. En 1671, il travaille, avec Corneille et Quinault, à *Psyché*, tragédie-ballet en 5 actes et en vers libres ; il revient à la prose dans *les Fourberies de Scapin*, comédie en 3 actes, 1671 ; dans la farce de *la Comtesse d'Escarbagnas*, en 1 acte, 1671 ; il emploie les vers dans une comédie d'un plus haut genre, *les Femmes savantes*, 5 actes, 1672, où il reprend la pensée de sa comédie des *Précieuses*, et la développe, l'élève, la transforme, avec une gaieté, un goût, une force de raison supérieure. En 1673, malade, épuisé de fatigue, rongé de chagrins domestiques, il écrit en prose son dernier ouvrage, une comédie-ballet, *le Malade imaginaire*, farce incomparable, et du comique le plus vif, mais où se révèlent cependant, dans une arrière-pensée lugubre, les pressentiments d'une fin prochaine. L'ouvrage fut représenté pendant le carnaval. Molière y jouait le principal rôle, et, la veille de la 4e représentation, il était si fatigué, qu'on lui conseilla d'interrompre la pièce ; mais cette interruption aurait été préjudiciable aux acteurs et aux artisans que son double talent faisait vivre ; il veut jouer, car ces gens sont comme ses enfants, et il doit se dévouer pour eux. Les craintes ne furent que trop justifiées : vers la fin de la pièce, en prononçant le mot *juro*, il est pris d'une convulsion ; le sang l'étouffe, on l'emmène ; il meurt, dans la nuit, à l'âge de 51 ans, et assisté de deux sœurs de charité, qu'il avait ce jour-là même recueillies dans sa maison, lui si charitable pendant toute sa vie. Armande Béjart, sa veuve, obtient, non sans peine, la permission de le faire enterrer, la nuit, au cimetière St-Joseph. Molière laissait une fille, qui épousa M. de Montalant, écuyer, et qui mourut sans postérité. — Il nous reste de Molière 30 ouvrages, composés dans l'espace de 20 ans : 14, dont 7 en 5 actes, sont en vers. A la fois auteur, acteur, directeur de troupe, sa vie fut prodigieusement laborieuse, sans que cela ait jamais nui à son génie ; car, parmi ses pièces, pas une ne ressemble à l'autre. Ses chefs-d'œuvre, dans la haute comédie, sont : *le Tartufe*, qu'il composa à 42 ans ; *le Misanthrope*, à 44 ; *l'Avare*, à 46 ; et *les Femmes savantes*, à 50 ans. Les comédies de Molière sont riches en salutaires enseignements, et les types qu'il fait vivre sont innombrables : il a peint la bourgeoisie et la noblesse, les marchands, les médecins, les notaires, les provinciaux, les pédants, les fâcheux, les fanfarons, les intrigants, les fripons, les servantes, les valets et les maîtres ; il a mis en scène, avec un égal succès, les ridicules du faux savoir, les dangers de l'innocence livrée à elle-même, la naïveté rustique, l'obstination dévote, l'autorité paternelle, le respect filial, l'avarice, la prodigalité, la faiblesse, l'hypocrisie, l'irréligion, le libertinage, la misanthropie, la jalousie sous toutes ses formes, le mariage avec tous ses écueils ; il a montré toutes les nuances, toutes les variétés de l'amour, à tous les âges, à tous les degrés, dans toutes les conditions ; il a frappé les marquis indignes, dénoncé, avec une connaissance trop réelle du sujet, les unions mal assorties, gourmandé la maussade vieillesse, pardonné beaucoup à la jeunesse riante, et fait passer, dans un coin du tableau, le pauvre, souvent oublié ; enfin, il a montré la souplesse de son talent, aussi bien dans les farces que dans les comédies les plus sérieuses ; mais il moralise par goût, et divertit par ordre. Génie rêveur, recueilli, *contemplateur*, comme on l'appelait, il est surtout admirable par un fonds de bon sens, de vertu tempérée d'indulgence, de mesure dans les idées, de naturel parfait dans les sentiments. Il laisse agir et parler ses personnages, sans mêler sa personnalité à ses œuvres ; bien supérieur en cela à Aristophane, quoiqu'il n'ait pas eu à faire de la comédie politique, il ne se passionne que pour des principes, et regarde l'humanité, plutôt que son siècle. Simple dans sa vie comme dans ses œuvres, il n'a guère eu pour ennemis que les vicieux qu'il a démasqués, ou quelques envieux écrasés par la supériorité de son génie. Nul écrivain n'a plus que lui mérité la statue que la France lui a élevée à Paris, en 1844, près de la maison où il mourut. Considéré comme écrivain, Molière doit encore être mis dans un rang très-élevé : sa prose a une franchise, une netteté, une précision et une vigueur remarquables ; la tradition, qui lui fait consulter les impressions naïves de sa vieille servante Laforest, dénote en lui cette préoccupation du vrai, et cette confiance dans l'instinct populaire, qui ne l'a pas trompé. Ses vers sont demeurés le type du vrai style comique, par le naturel, l'aisance du tour, l'énergie, et, au besoin, la grâce : il ne relève d'aucune école, et, malgré quelques négligences, il est resté unique, et nul n'a pu l'imiter. Molière ne fut pas de l'Académie Française ; sa profession de comédien l'en écarta. Plus d'un siècle après sa mort, en 1778, l'Académie essaya de réparer cette injustice irréparable : elle fit placer dans le lieu des séances le buste du grand poëte, avec ce vers au-dessous :

Rien ne manque à sa gloire : il manquait à la nôtre.

La source la plus complète, quoique souvent suspecte, pour la biographie de ce grand poëte, est la *Vie de Molière*, par Grimarest. Parmi les nombreuses éditions de ses comédies, il faut citer celle de 1682, publiée par Vinot et La Grange, 8 vol. in-12 ; celles de Bret, 1773, 6 vol. in-8°, avec un petit commentaire assez insignifiant, et de belles gravures d'après Moreau jeune ; d'Auger, 1819-25, 9 vol. in-8°, avec un commentaire estimable, et des gravures d'après H. Vernet et Hersent, remarquables par la vérité historique ; d'Aimé-Martin, 1823-26, 8 vol. in-8°, avec un bon choix de notes de tous les commentateurs ; de M. Ch. Louandre, avec notes, Paris, 1855, 3 vol. in-18 ; de M. Philarète Chasles, avec notes, Paris, 1855 ; 5 vol. in-16. *V.* Beffara, *Dissertation sur J.-B. Poquelin de Molière*, Paris, 1821, 1 vol. in-8° ; J. Taschereau, *Histoire de la vie et des ouvrages de Molière*, Paris, 1825, 1 vol. in-8°, et *Supplément*, 1827 ; Cailhava, *Etudes sur Molière*, 1802, 1 vol. in-8°. Chamfort a composé un *Eloge de Molière*, couronné par l'Académie Française en 1779, et M. Sainte-Beuve a donné, sous le titre *Molière*, une intéressante étude, dans ses *Portraits littéraires*. M—L.

MOLIÈRES (Joseph PRIVAT DE), physicien, né à Tarascon en 1677, m. en 1742, entra chez les Oratoriens en 1701, enseigna dans différents colléges, se lia intimement avec Malebranche, fut reçu à l'Académie des Sciences en 1721, et obtint la chaire de philosophie au Collége de France en 1723. Il défendit avec ardeur le système des tourbillons de Descartes. On a de lui : *Leçons de mathématiques*, Paris, 1726, in-12 ; — *de physique*, ibid., 1733-39, 4 vol. in-12 ; *Eléments de géométrie*, ibid., 1741, in-12 ; divers Mémoires dans le recueil de l'Académie et dans le *Journal des savants*.

MOLIÈRES, ch.-l. de cant. (Tarn-et-Garonne), arr. et à 26 kil. N. de Montauban ; 986 hab.

MOLIN ou DUMOULIN (Jacques), célèbre médecin, né dans le Gévaudan en 1666, m. en 1755, fut professeur d'anatomie au Jardin du roi en 1692, et médecin en chef des armées en 1706. Louis XIV le consultait dans ses dernières années, et Louis XV lui dut la vie en 1744. Molin était partisan de la saignée, recommandait le lait, l'eau et l'exercice à ses malades. On croit que Lesage l'a désigné sous le nom du docteur Sangrado dans son roman de *Gil Blas*.

MOLINA (Louis), jésuite espagnol, né à Cuença en 1535, m. en 1601, professa pendant 20 ans la théologie à l'université d'Evora (Portugal). Ses adversaires lui reprochent une morale relâchée. Dans un commentaire latin sur la *Somme* de St Thomas, publié en 1593, 2 vol. in-fol., il cherche à concilier le libre arbitre de l'homme avec la prescience divine. Dès 1588, il avait fait paraître séparément, à Lisbonne, un traité *de Liberi arbitrii cum gratiæ donis concordiâ*, in-4° ; là il avait exposé son système sur la grâce, efficace ou inefficace, selon que notre volonté y coopère ou y résiste. Ce système eut un grand retentissement sous le nom de *molinisme*. Attaqué par les dominicains espagnols, par les calvinistes et par les jansénistes, il fut déféré aux papes Clément VIII et Paul V. La question s'embrouilla par les conférences et par les discussions écrites. En 1607, Paul V recommanda de ne plus rien publier sur cette matière difficile ; mais l'ardeur des partis rivaux fut sourde à ce sage conseil, et tout un siècle n'épuisa pas cette subtile controverse. J. T.

MOLINA (Marie de). *V.* MARIE.

MOLINA, v. d'Espagne, prov. et à 15 kil. N.-N.-O. de

Murcie, près de la Segura, rive g.; 6,200 hab. Lin et soie.

MOLINA-DE-ARAGON, v. d'Espagne (Nouv.-Castille), prov. et à 100 kil. E.-N.-E. de Guadalajara, défendue par quelques fortifications. Savons, lainages, ouvrages en fer. Ses *Fueros*, donnés en 1140, sont un document curieux de l'ancienne jurisprudence de la Castille. Au XIVe siècle, cette ville fut cédée au roi d'Aragon. Les Français la prirent en 1810. Pop. de la commune : 3,353 hab.

MOLINA (Sierra de), chaîne de mont. d'Espagne, en Aragon, où elle sépare la prov. de Guadalaxara de celles de Saragosse et de Teruel. Elle se rattache au N.-O. à la Sierra Solorio, et au S. à la Sierra de Albarracin.

MOLINÆ, nom de MOULINS en latin moderne.

MOLINÆUS, nom latinisé de DUMOULIN.

MOLINET (Jean), poëte français du XVe siècle, né dans le Boulonais, m. en 1507, chanoine de la collégiale de Valenciennes, aumônier et bibliothécaire de Marguerite de Parme, et historiographe de l'empereur Maximilien Ier, traduisit en prose *le Roman de la Rose*, Lyon, 1503, et Paris, 1521. Il a aussi laissé : *Faits et dits, contenant plusieurs beaux traités, oraisons et chants royaux*, Paris, 1531, 1537 et 1540; une *Chronique* de 1474 à 1504, restée manuscrite.

MOLINIER (Guillaume), troubadour toulousain du XIVe siècle, chancelier du *Collége du gai savoir*, rédigea, en 1336, de concert avec les membres de cette société, une Poétique sous le titre de *Leys d'amour;* elle est suivie d'une grammaire et d'un traité sur les figures de rhétorique. L'Académie des Jeux Floraux en a donné une nouvelle édition, avec traduction en regard, 1842-44.

MOLINISTES, partisans de Molina (*V. ce mot*).

MOLINOS (Michel), théologien espagnol, né en 1627 près de Saragosse, m. en 1696, alla se fixer à Rome, où il acquit une grande réputation comme directeur des consciences. Il publia, en 1675, un livre intitulé : *la Guide spirituelle*, qui fut aussitôt violemment attaqué et défendu. Dans ce livre, il enseigne que l'âme, arrivée à l'état de *contemplation parfaite*, ne raisonne ni ne réfléchit plus; reçoit passivement l'impression de Dieu; ne désire point de salut, ne craint point d'enfer; devient indifférente à tous les actes extérieurs de la piété; et que dans ce degré d'élévation, si les mouvements de la nature la troublent, ils ne la souillent pas. Molinos fut arrêté par ordre de l'Inquisition, en 1685, comme enseignant le quiétisme, et vit, deux ans après, 68 propositions de son ouvrage condamnées par le pape Innocent XI. Malgré une abjuration publique, il mourut en prison. On trouve, dans les œuvres de Fénelon, une réfutation de la doctrine de Molinos, publiée pour la première fois en 1820. Bossuet l'a aussi combattue dans *l'instruction sur les états d'oraison*.

MOLISE ou SANNIO (Province de), auj. de *Campo-Basso*, division du roy. d'Italie, entre la prov. de Chieti au N., les provinces d'Aquila et de Caserta à l'O., la province de Bénévent au S., celle de Foggia au S.-E., et l'Adriatique au N.-E; ch.-l., *Campo-Basso;* traversée au N. et à l'O. par les plus hautes montagnes des Apennins. Superf., 4,674 kil. carr.; pop., 346,905 hab. Sol fertile en grains, vins, fruits. Elève de bétail et d'abeilles. Exploitation de pierres, marbre, soufre. — Ce pays, anc. *Samnium*, formait jadis un comté.

MOLISE, *Melæ*, vge du royaume d'Italie, à 15 kil. N.-O. de Campo-Basso; 968 hab. Donne son nom à une province.

MOLITERNO, v. du roy. d'Italie (Prov. de Potenza), à 79 kil. S.-O. de Matero, 44 S. de Potenza; 6,823 hab.

MOLITG, vge (Pyrénées-Orientales), arr. et à 8 kil. N.-O. de Prades; 600 hab. Eaux minérales sulfureuses et bains fréquentés. Près de là sont les ruines du couvent de Notre-Dame-de-Corbiac, et du château de Paracolls.

MOLITOR (Gabriel-Jean-Joseph, comte), né à Hayange (Moselle) en 1770, m. en 1849, partit comme volontaire en 1791, fit la campagne de 1792 à l'armée du Nord, servit avec distinction sous Hoche, Pichegru, Kléber, Moreau, et Jourdan, s'illustra surtout à Kaiserslautern, Erleberg, Wert, et Wissembourg, et fut nommé général de brigade en 1799. Détaché par Masséna dans les petits cantons suisses, il battit Jellachich, Linken, et Souwarow, à Schwitz, à Muttenthal, et à Glaris. Placé sous les ordres de Moreau dans la campagne de 1800, il força le passage du Rhin, prit Stockach, Mœskirch, Feldkirch, fut élevé au grade de général de division, et eut à la paix le commandement de la 7e division militaire. En 1805, chef de l'avant-garde de Masséna en Italie, il brilla dans une foule d'affaires, notamment à Caldiero, contre l'aile droite de l'archiduc Charles. Gouverneur de la Dalmatie en 1806, il déploya de grands talents administratifs, et, attaqué par les Russes, il les força à se rembarquer. En 1807, il se porte de l'Adriatique sur la Baltique, parcourt la Poméranie, battant sans cesse les Suédois, et reçoit, pour récompense, le titre de comte et une dotation de 30,000 fr. de rente. Dans la campagne de 1809, il s'empara de l'île de Lobau, fit des prodiges à Eckmühl, Essling, Aspern, et Wagram, passa dans les villes hanséatiques, occupa la Hollande en 1811 jusqu'en 1814. Louis XVIII le nomma inspecteur-général. Appelé à défendre l'Alsace pendant les Cent-Jours, il fut exilé de Paris à la 2e Restauration, puis rappelé en 1818 à ses fonctions d'inspecteur-général. Dans la guerre d'Espagne, en 1823, il commanda le 2e corps. Après cette expédition, il fut nommé maréchal de France et pair. A la révolution de Juillet 1830, il devint successivement gouverneur-général des Invalides et grand-chancelier de la Légion d'honneur. J. T.

MOLIVO. *V.* MOLLEVAH.

MOLL, v. de Belgique (Anvers), à 23 kil. S.-E. de Turnhout, sur un affluent de la Grande-Nèthe; 4,800 hab. Fabr. de draps.

MOLLAH, ou mieux MAULA, c.-à-d. *seigneur* (de l'arabe *ouala*, gouverner), titre d'honneur accordé, chez les Arabes et les Turcs, aux cheiks, aux jurisconsultes, et, en général, à tout homme recommandable par son savoir ou sa piété. C'est le même mot que *Mouley*, adopté au Maroc, en parlant de l'empereur.

MOLLANS, vge (Drôme), arr. et à 25 kil. S.-S.-E. de Nyons, près de l'Ouvèze, sur un roc dans une gorge étroite; 1,200 hab. Ruines de fortifications. Aux environs se trouve une grotte avec de belles cristallisations.

MOLLENDORF. *V.* MOELLENDORF.

MOLLET (Claude), jardinier d'Henri IV et de Louis XIII, m. vers 1615, introduisit, dans les jardins de Fontainebleau et d'autres maisons royales, des plantes inconnues auparavant, traça, en 1595, les jardins du château neuf de Saint-Germain-en-Laye, qui ont été détruits avec ce château. On a publié de lui un *Théâtre des plants et jardinages*, 1652, in-4°, avec 22 pl., où, pour la première fois, la météorologie est appliquée à la culture.

MOLLEVAH ou MOLIVO, anc. *Méthymne*, v. de l'île de Mételin, sur la côte N., à 42 kil. N.-O. de Castro.

MOLLEVAUT (Charles-Louis), poëte et traducteur, né à Nancy en 1777, m. en 1844, professa de bonne heure aux écoles centrales, puis au lycée de Nancy, et voua sa vie presque entière à des traductions en prose ou en vers des auteurs anciens. Il devint, en 1816, membre de l'Institut et de l'Académie de Gœttingue. On lui doit des traductions en prose de l'*Enéide* de Virgile, de *Salluste*, de la *Vie d'Agricola* par Tacite; et des traductions en vers de l'*Enéide* et des *Géorgiques*, de *Catulle, Tibulle, Properce, Ovide, Musée, Anacréon*, etc. Il a publié encore : *Eloge de Goffin*, en vers, 1812; *Poésies*, 1813; *Elégies*, 1816; *les Fleurs*, poëme en 4 chants, 1818; *Cent fables*, de 4 vers chacune, 1819; *Poésies diverses*, 1821; *Chants sacrés*, 1824, etc. Ses traductions en prose ne sont pas sans mérite, mais celles en vers laissent beaucoup à désirer. J. T.

MOLLIEN (François-Nicolas, comte), financier, né à Rouen en 1758, d'une famille de négociants, m. en 1850, vint à Paris à 17 ans, entra au ministère des finances, où, après quelques années, il devint 1er commis, place où il rendit les services les plus essentiels, entre autres, dans la surveillance de la Ferme générale. Envoyé en 1791 comme directeur des domaines, dans le départem. de l'Eure, il fut destitué après le 10 août 1792, et s'intéressa dans une filature de coton à Evreux. Incarcéré comme suspect, en 1794, il dut sa liberté au 9 thermidor. Après le 18 brumaire, le 1er consul le nomma directeur de la caisse d'amortissement, où il introduisit la comptabilité en partie double; Napoléon le nomma, en 1808, ministre du Trésor, à la place de Barbé-Marbois, et, plus tard, le créa comte de l'Empire. Mollien suivit l'impératrice à Blois, en 1814. Lors du retour de l'île d'Elbe, Napoléon le rappela au ministère du Trésor. Rentré dans la vie privée après la 2e Restauration, il refusa, en 1818, le ministère des finances, et accepta la pairie en 1819. Mollien fut un administrateur à larges vues, plein de prudence avec beaucoup d'initiative. Il a publié, sous le titre de *Mémoires d'un ministre du Trésor public*, Paris, 1845, 4 vol. in-8°, des souvenirs intéressants sur son administration, et, indirectement, sur Napoléon Ier. *V.* P. Clément, *Portraits historiques*, Paris, 1855, in-8°. C. D—Y.

MOLLIEN (Gaspard-Théodore), né à Paris en 1796, entra dans la marine, fut un de ceux qui échappèrent au naufrage de la *Méduse*, en 1816, et suivit, depuis, la carrière des consulats. On lui doit la découverte des sources du Sénégal et de la Gambie. Il a publié : *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique et aux sources du Sénégal et de la Gambie*,

fait en 1818, Paris, 1820, 2 vol. in-8°; *Voyage dans la république de Colombie en* 1823, Paris, 1824, 2 vol. in-8°.

MOLLIENS-VIDAME, ch.-l. de cant. (Somme), arr. et à 25 kil. O. d'Amiens; 787 hab.

MOLLIS, vge de Suisse, cant. et à 5 kil. N. de Glaris, près de la Linth; 2,110 hab. Fabr. de cotonnades et de fromage, dit de *Schabziger*.

MOLLWITZ. *V.* MOLWITZ.

MOLOCH, dieu des Phéniciens et des Carthaginois, adoré aussi chez les Ammonites et les Moabites. Il a été identifié avec Baal et avec Saturne. On brûlait des enfants en son honneur. Selon Diodore, la statue de Moloch était de métal, et avait les bras étendus pour recevoir les victimes humaines qu'on lui offrait.

MOLOKATH, riv. d'Afrique, la même que la Malva (*V. ce mot*).

MOLOGA, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gvt de Tver, et se jette dans le Volga. Cours de 500 kil.

MOLOSSES, peuple d'Epire, au centre, entre les Chaones et les Thesprotes à l'O., dont ils étaient séparés par les riv. Thyamis (*Kalama*) et Charadros (*Luro*), les Athamanes à l'E., dont ils étaient séparés par le mont Lyncos, les Atintanes au N., et le golfe d'Ambracie au S. Le fleuve Arachtos (*Arta*) arrosait le pays du N. au S., et, dans le centre, était le lac Pambotis (*Janina*). Les Molosses étaient d'origine pélasgique; après la guerre de Troie, ils subirent une invasion d'Hellènes-Eoliens, venus de la Thessalie, et conduits par Néoptolème ou Pyrrhus, fils d'Achille, ou, selon d'autres, par le fils de Pyrrhus, Molossus, qui donna son nom à la nation. Cependant les autres Grecs regardaient les Molosses comme demi-barbares, et ne leur laissaient pas prendre part aux assemblées amphictyoniques. Les Molosses soumirent les petits peuples voisins, et fondèrent un royaume important, qui comprenait la plus grande partie de l'Epire (*V. ce mot*). Leur pays, dit *Molosside, Mélotide* ou *Molossie*, était montagneux, plus propre au pâturage qu'à l'agriculture, et produisait des chiens renommés, appelés Molosses. Les villes principales étaient: Photica (auj. *Vela*), Tecmon (*Gurianista*), Dodone (*Castrizza*), Passaron, Chalcis (*Khaliki*), Horréon, Phylacé, Charadra, Ambracie (*Arta*). C. P.

MOLOUAS, peuple de la Nigritie méridionale, au S. du Bomba; ch.-l., *Yanvo*. Il obéit à des rois.

MOLSHEIM ou MOLTZEN, ch.-l. de cant. (Bas-Rhin), arr. et à 21 kil. O.-S.-O. de Strasbourg, sur la Bruche; 3,367 hab. C'était, dès le XII^e^ siècle, une place forte appartenant aux évêques de Strasbourg; elle fut brûlée en 1677 par les Impériaux. Fabr. d'aciers, faux, scies, limes, armes blanches, etc. Bons vins blancs. Belle église paroissiale, du XVI^e^ siècle.

MOLUQUES ou ILES AUX ÉPICES, grand archipel de l'Océanie (Malaisie néerlandaise), entre les Philippines au N., Célèbes à l'O., l'Australie au S., et la Papouasie à l'E.; par 5° 30' lat. S.-3° lat. N., et 124°-127° long. E.; 11,000 kil. carrés; 568,000 hab. Elles forment trois résidences hollandaises, correspondant aux trois groupes d'îles que l'on y reconnaît: le groupe d'*Amboine*, composé d'Amboine et de Céram; le groupe de *Banda*, qui englobe Banda, Lanthoir et Poulo-Ay; et le groupe des *Moluques* proprement dites, dont les principales sont Gilolo, Ternate, Mortay, Tidor, Batchian, et Mysol. Il y a encore quelques radjahs ou chefs indigènes. Ces îles sont précieuses pour la culture du muscadier, du giroflier et des arbres à épices; on en tire aussi du sucre, du café, de l'indigo, du sagou, des plantes tinctoriales. Elles portent les caractères d'un sol bouleversé par les tremblements de terre, et on y trouve encore de nombreux volcans. Les indigènes sont des Alfourous et des Malais, presque tous guerriers et féroces. — Les Moluques furent découvertes en 1511 par les Portugais, qui durent payer à Charles-Quint, en vertu du traité de Saragosse, 1529, une somme de 350,000 ducats, pour écarter la concurrence espagnole. Les Hollandais s'en emparèrent en 1607, et les ont toujours possédées, sauf de 1809 à 1814, époque où elles furent occupées par les Anglais. Amboine, Banda, et Ternate ont été déclarés ports francs en 1853.

MOLWITZ, vge des Etats prussiens (Silésie), à 37 kil. S.-E. de Breslau. Victoire du roi de Prusse Frédéric II sur les troupes de Marie-Thérèse, le 10 avril 1741.

MOLYNEUX (Guillaume), mathématicien, né à Dublin en 1636, m. en 1698, fonda dans sa ville natale, en 1683, une société scientifique, fut nommé, en 1684, surintendant des bâtiments de la couronne, et, en 1685, membre de la Société royale de Londres. Forcé de passer en Angleterre pendant les troubles civils, il rentra dans sa patrie à la paix, et il y fut successivement représentant de la ville de Dublin, puis de l'Université, au nouveau parlement d'Irlande. On a de lui: *Sciothericum telescopium*, Dublin, 1686, et Londres, 1700, in-4°, contenant la description et l'usage d'un cadran solaire à lunette de son invention; *Dioptrica nova*, Londres, 1692, traité revu par Halley, et qui contient le théorème célèbre de ce savant pour trouver les foyers des verres d'optique. On donne le nom de *Problème de Molyneux* à la question qu'il fit à Locke, si un aveugle, auquel on rendrait la vue, reconnaîtrait la forme des corps?

MOLZA (François-Marie), poëte italien, né à Modène en 1489, m. en 1544, vécut dans la misère, à cause de sa conduite déréglée. Il a laissé des poésies *bernesques*, pleines de verve et d'élégance, et des vers latins estimables. Ses Œuvres ont été recueillies par Serassi, Bergame, 1747-54, 3 vol. in-8°. — Sa petite-fille, Tarquinia Molza, née à Modène en 1542, m. en 1617, composa des sonnets et des madrigaux; elle mérita les éloges du Tasse et de Guarini. Ses Poésies sont jointes à celles de son aïeul.

MOMBAZA, île de la mer des Indes, en Afrique, près la côte de Zanguebar, appartenant à l'iman de Mascate; par 4° 4' lat. S., et 37° 23' 12" long. E.; 25 kil. de tour. Ch.-l. *Mombaza*. Commerce actif de gomme, poudre d'or et ivoire. Possédée d'abord par les Portugais, de 1519 à 1720, par les Anglais, de 1824 à 1826; 10 à 12,000 hab.

MOMIERS, c.-à-d. *Comédiens*, nom ironique donné en Suisse aux Méthodistes.

MOMIES, corps humains préservés de la décomposition par l'embaumement. Avant Moïse, il était de dogme en Egypte, que les âmes reviendraient, au bout de 6,000 ans, habiter les mêmes corps qu'elles avaient quittés: voilà pourquoi l'on prenait tant de soin de les préserver de la dissolution, et de conserver leurs formes au moyen de bandelettes. Les momies, qu'on a apportées dans les musées d'Europe, ont une couleur d'un brun foncé, souvent noire et luisante; le corps, dur et sec comme le bois, répand une odeur aromatique, et, à l'exception de la tête, est enveloppé de bandelettes en toile de coton, fortement assujetties, et si bien pénétrée par les baumes, qu'elles semblent ne faire qu'une masse avec lui. *V.* Sieber *sur les Momies d'Egypte*, Vienne 1820; Granville, *Essai sur les momies d'Egypte*, Lond., 1825, in-4°.

MOMONIE. *V.* MUNSTER.

MOMPOX, v. de la Nouv.-Grenade, ch.-l. de la prov. de son nom, à 200 kil. S.-E. de Carthagène, sur la rive g. de la Magdalena; 10,000 hab. Collége. Comm. de tabac, sucre, chocolat, et or. — La prov. de Mompox, au centre de l'Etat Néo-Grenadin de Bolivar, a 50,000 habit.

MOMUS, dieu de la raillerie et des bons mots, fils du Sommeil et de la Nuit, selon Hésiode. On le représente un masque et une marotte à la main.

MONA, nom ancien d'ANGLESEY.

MONABIA, nom ancien de l'île de MAN.

MONACHIUM, nom latin de MUNICH.

MONACO, *Portus* ou *Arx Herculis Monœci* des Romains, anc. *Mourges* en français, v. capitale de la principauté de son nom, sur un rocher qui s'avance dans le golfe de Gênes, à 14 kil. E.-N.-E. de Nice; 1,687 hab. Manuf. de tissus de coton; distilleries d'essences. — Patrie du sculpteur Bosio.

MONACO (Principauté de), Etat de l'Europe, baigné par la Méditerranée, et borné des autres côtés par le départ. des Alpes-Maritimes; capit., *Monaco;* la principauté est auj. bornée à cette ville, depuis qu'elle a cédé à la France (2 février 1861) pour 4 millions de fr., les villes de Mentone et de Roquebrune; auparavant elle avait 130 kil. carr. et 7,500 hab. Climat délicieux. — La principauté appartint d'abord à la famille génoise des Grimaldi, dont un des princes, Honoré II, reconnut le protectorat de la France, en 1641. La descendance mâle des Grimaldi s'éteignit en 1731; l'héritière porta la principauté à la maison de Matignon, qui prit aussi le nom de Grimaldi. Les princes de Monaco faisaient partie de la pairie de France, comme ducs de Valentinois. Les appels de leurs tribunaux, où l'on appliquait les lois françaises, étaient portés devant les jurisconsultes à Paris. Les traités de 1815 mirent l'Etat de Monaco sous la protection du roi de Sardaigne. En 1848-49, Charles-Albert s'empara de Mentone et de Rochebrune; les événements de 1859-60 ont mis la principauté sur le territoire et sous la protection de la France.

MONACUM, nom latin de MUNICH.

MONAGHAN, v. d'Irlande, capitale du comté de ce nom, à 100 kil. N.-N.-O. de Dublin; 3,797 hab. Fabr. de toiles.—Le comté est au N. de l'Irlande, dans le S.-E. de l'Ulster, entre ceux de Tyrone au N., de Fermanagh à

l'O., de Cavan au S.-O., le Leinster au S., et le comté d'Armagh à l'E. Aréa; 130,000 hect.; 126,340 hab. Sol inégal et marécageux. Climat humide. Elève de bestiaux. La fabr. de toiles a décliné; v. principales: Clonee, Carrick-Macross.

MONALDESCHI (Jean de), d'une noble famille d'Orviéto en Italie, devenu grand-écuyer et favori de Christine, reine de Suède, l'accompagna dans ses voyages après son abdication, mais périt victime de sa propre faveur : Christine, pendant son séjour en France au château de Fontainebleau, le fit assassiner, 1657, soit par jalousie, soit par tout autre motif de vengeance, malgré son étroite intimité avec elle.

MONASTIER (LE), ch.-l. de canton (Hte-Loire), arr. et à 19 kil. S.-E. du Puy, sur la Gazeille; 1,992 hab. Grains, beurre, fruits, fromages.

MONASTIER (LE), vge (Lozère), arr. et à 6 kil. S. de Marvejols; 454 hab. Il y eut un célèbre couvent de Bénédictins, dont une partie de l'église subsiste encore.

MONASTIR ou BITOLIA, *Octolophum*, v. de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 180 kil. S.-O. de Salonique); sériciculture; 15,000 hab. Ch.-l. de l'eyalet de Monastir ou de Roumélie, divisé en 5 livahs.

MONASTIR, v. forte de la régence de Tunis, à l'E., à 22 kil. S.-E. de Sousa, port sur la Méditerranée, à l'O. du cap Monastir (*Dionysii promontorium*); 12,000 hab. Etoffes de laine, bournous, huile d'olive, os, savon.

MONBODDO (Lord). *V.* BURNETT (James).

MONCADE (Hugues de), capitaine espagnol, né à Valence, d'une illustre famille de Catalogne, suivit Charles VIII, roi de France, en Italie, s'attacha ensuite à César Borgia, et à Gonsalve de Cordoue. Fait prisonnier par André Doria, sur la côte de Gênes, il fut renvoyé sans rançon à Charles-Quint, embrassa le parti des Colonna contre le pape Clément VII, et s'empara du Vatican, qu'il livra au pillage, 1527. Nommé vice-roi de Naples, il défendit cette ville contre Lautrec et André Doria, mais fut tué dans un combat naval, 1528.

MONCADE v. d'Espagne, prov. et à 13 kil. O.-N.-O. de Valence; 3,100 hab.

MONCALIERI, v. du royaume d'Italie, à 9 kil. S. de Turin, sur le Pô; 10,181 hab. Château royal.

MONCALVO ou MONCAL, v. du roy. d'Italie, prov. et à 32 kil. N.-O. d'Alexandrie; 4,007 hab.

MONCAYO, *Caunus*, montagne d'Espagne, dans la chaîne Ibérique, sur la limite des provinces de Soria et de Saragosse.

MONCEAUX. *V.* BATIGNOLLES.

MONCHABOU ou MONTCHOBO, v. de l'empire birman (Ava), à 100 kil. N. d'Umerapura; 4,000 hab. Patrie d'Alompra, qui en fit sa capitale en 1756.

MONCEY (Rose-Adrien-Jeannot), duc de Conégliano, né en 1754 à Moncey, près de Besançon, m. en 1842, fils d'un avocat au parlement de Franche-Comté, s'évada du collége de Besançon, à 15 ans, pour s'enrôler successivement dans le régiment de Conti-infanterie, le régiment de Champagne, et les gendarmes de la garde, et passa, en 1778, dans les dragons de Nassau-Siegen. Capitaine en 1791, il commanda en 1793 le bataillon des *chasseurs cantabres* à l'armée des Pyrénées-Occidentales, fut nommé général de brigade en 1794, général de division deux mois après, concourut à la prise de Fontarabie et de St-Sébastien, reçut alors le commandement en chef, envahit la vallée de Roncevaux, où il détruisit une pyramide qui consacrait la défaite de Roland, battit les Espagnols à Villanova, enleva leur camp d'Eybar et un immense matériel, et les contraignit de demander la paix. En 1796, envoyé à l'armée des côtes de Brest, il rallia, par sa justice, les habitants de ces contrées au gouvernement républicain. En 1800, détaché vers l'Italie avec 12,000 hommes de l'armée du Rhin, il franchit le mont Saint-Gothard, et contribua à la victoire de Marengo. Inspecteur-général de la gendarmerie en 1801, il mérita, par l'habileté avec laquelle il déjoua plusieurs conspirations contre le premier consul, d'être nommé maréchal d'Empire en 1804, puis sénateur et duc de Conégliano. Quand la guerre d'Espagne eut éclaté, il battit les insurgés de Valence au défilé d'Almanza, 1808, et prit part au siége de Saragosse, 1809. Relégué à l'armée de réserve du Nord, il ne fut point appelé à participer aux guerres de 1812 et 1813, qu'il avait improuvées; mais, en 1814, il défendit héroïquement Paris, en qualité de major-général, commandant en second la garde nationale. La Ire Restauration l'ayant nommé pair de France et maintenu dans ses fonctions d'inspecteur de la gendarmerie, il se tint à l'écart pendant les Cent-Jours, mais se laissa cependant inscrire sur la liste des pairs impériaux. A la 2e Restauration, il refusa la présidence du conseil de guerre chargé de juger le maréchal Ney, ne voulut même pas y siéger, fut destitué, et emprisonné pendant trois mois au château de Ham; il fut bientôt rétabli sur la liste des maréchaux, mais il ne rentra à la Chambre des pairs qu'en 1819. Lors de la guerre d'Espagne, 1823, à la tête du 4e corps, il prit Puycerda, Roses, Figuières, et reçut la soumission de Barcelone, Tarragone et Hostalrich. Plus tard, il combattit à la Chambre le ministère Villèle, accueillit avec joie la révolution de 1830, fut nommé en 1834 gouverneur des Invalides, et y reçut en 1840 les restes mortels de Napoléon Ier. B.

MONCHIQUE, v. de Portugal (Algarve), à 24 kil. N. de Lagos, au pied de la Sierra de Monchique; 2,800 hab. Sources sulfureuses et bains fréquentés. Oranges et jambons renommés.—La Sierra de Monchique est une chaîne de montagnes qui sépare l'Algarve de l'Alentéjo occidental, et court ensuite au S.-O. jusqu'au cap St-Vincent.

MONCHY, vge (Pas-de-Calais), arr. et à 15 kil. S.-O. d'Arras; 1,221 hab. Il a donné son nom à une famille noble.

MONCLAR. *V.* RIFERT-MONCLAR.

MONCLAR, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), arr. et à 18 kil. N.-O. de Villeneuve-d'Agen; 927 hab. —Ch.-l. de cant. (Tarn-et-Garonne), arr. et à 20 kil. S.-E. de Montauban; 653 hab.

MONCLOVA. *V.* MONTELOVEZ.

MONÇON, MONZON ou MOUÇON, v. d'Aragon, sur la rive g. de la Cinca, à 56 kil. S.-E. de Huesca; 4,600 hab. Célèbre par un traité signé, le 6 mars 1626, entre la France et l'Espagne, au sujet de la Valteline.

MONCONTOUR, ch.-l. de cant. (Vienne), arr. et à 18 kil. S.-S.-O. de Loudun, sur la Dive; 694 hab. Le 3 octobre 1569, le duc d'Anjou (Henri III) y remporta une victoire sur les calvinistes, commandés par Coligny.

MONCONTOUR, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), arr. et à 33 kil. S.-E. de St-Brieuc; 1,375 hab. Comm. de grosses toiles, fil, laine, beurre, cuirs. Pèlerinage à St-Mathurin.

MONCOUTANT, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), arr. et à 27 kil. N.-O. de Parthenay; 477 hab. Elève de bestiaux; récolte de lin et de blé; grande fabrication de bretuches (étoffes de laine sur fil).

MONCRABEAU, brg (Lot-et-Garonne), arr. et à 14 kil. S.-S.-E. de Nérac; 275 hab. Autrefois fortifié. Elève de chèvres.

MONCRIF (François-Augustin PARADIS DE), membre de l'Académie Française, né à Paris en 1687, m. en 1770, réussit dans le monde par son esprit, sa figure avantageuse, ses talents de peintre, de musicien, et de comédien de société. Il fut secrétaire du comte d'Argenson, puis de l'abbé-comte de Clermont, prince du sang, enfin lecteur de Marie Leczinska. Quelques poésies où il y a de l'esprit, de la délicatesse et du sentiment, et à la tête desquelles il faut placer le *Rajeunissement inutile*, ont établi sa réputation. Mais un style maniéré, souvent inintelligible, caractérise ses productions en prose. Son *Histoire des Chats*, Paris, 1727-48, in-8°, qui est un modèle dans ce genre, l'exposa à des sarcasmes qui lui imprimèrent longtemps un cachet de ridicule. Parmi ses autres ouvrages, on distingue : *Essais sur la nécessité et les moyens de plaire*, Paris, 1738, in-12; *les Ames rivales;* des opéras-ballets, des poésies chrétiennes et fugitives. On a imprimé le tout sous le titre d'*Œuvres mêlées*, Paris, 1751, 3 vol. in-16; 1768, 4 vol. in-12; 1791, 2 vol. in-8°; 1801, 2 vol. in-18. C. N.

MONDA, v. d'Espagne, prov. et à 31 kil. O. de Malaga; 3,800 hab. Antiquités romaines. Il a été démontré que ce n'est pas l'antique *Munda*.

MONDEGO, anc. *Munda*, fl. de Portugal. Source dans la Sierra d'Estrella. Cours de 150 kil., au N. jusqu'auprès de Celorico, puis au S.-O. par Coïmbre, d'où il est navigable jusqu'à son embouchure dans l'océan Atlantique à Buarcos (Bas-Beira).

MONDEGO, riv. de l'Amérique du Sud, coule entre le Brésil et le Paraguay, et se jette dans le Paraguay.

MONDINO, plus connu sous le nom de *Mundinus*, anatomiste auquel cinq villes d'Italie se disputent l'honneur d'avoir donné naissance, m. à Bologne en 1326, professeur à l'université de cette ville en 1316, fut le premier des modernes qui disséqua des cadavres humains, et son Traité d'anatomie fit longtemps autorité dans les écoles; il a eu beaucoup d'éditions : Pavie, 1478, in-fol.; Venise, 1580, in-12; Marbourg, 1741, in-4°. D—G.

MONDONEDO, *Mindonia*, v. d'Espagne (Galice), prov. et à 48 kil. N.-N.-E. de Lugo. Evêché suffragant de Santiago. Fabr. de toiles, tanneries, briqueteries. Pop. de la commune : 10,350 hab.

MONDONVILLE (Jean-Joseph CASSANEA DE), com-

positeur de musique, né à Narbonne en 1715, m. en 1773, écrivit des motets qui lui valurent la place de surintendant de la chapelle de Versailles. Il fit aussi des sonates et des trios pour le violon, des pièces de clavecin, des concertos d'orgue. Il donna des opéras : *le Carnaval du Parnasse*, 1749, *Titon et l'Aurore*, 1753, *Daphnis et Alcimadure*, 1754, qui eurent un grand succès. C'était un musicien sans verve et sans génie; ses compositions sont auj. oubliées.

MONDOUBLEAU, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), arr. et à 27 kil. N.-O. de Vendôme, près de la Graisne; 1,525 hab. Fabr. de serges, cotonnades, toiles; tanneries renommées; commerce de chevaux, bestiaux, fruits secs, grains. Ruines d'une forteresse féodale, l'une de celles qui défendaient la frontière du Maine.

MONDOVI, v. du roy. d'Italie (Coni), à 87 kil. S.-E. de Turin, près de l'Elero; 10,752 hab. Ch.-l. d'arrondiss. Evêché suffragant de Turin; école de médecine, collége royal. Citadelle; arsenal de construction militaire. Filatures de soie, fabr. de coton et de lainages, tanneries, usines à fer, papeteries. Cette ville, fondée en 1232, et d'abord indépendante, fut soumise aux ducs de Savoie en 1396. Près de là, Bonaparte vainquit les Piémontais, le 22 avril 1796, et Soult dispersa 40,000 paysans insurgés, en 1799. — L'arrond. de Mondovi, entre ceux d'Alba au N., de Saluces au N.-O., de Coni à l'O., de Savone au S., et de Gênes à l'E., a 183,000 hect. de superf., 70 kil. sur 50, et 150,000 hab. Sol fertile et bien cultivé; élève de bestiaux; récolte de grains, vins, légumes, soie. Marbres.

MONDRAGON, v. d'Espagne (Guipuzcoa), à 22 kil. S.-O. de Placencia; 2,900 hab. Fabr. royale d'armes, dépendant de l'usine de Placencia.

MONEIN, *Monesi*, ch.-l. de cant. (Basses-Pyrénées), arr. et à 25 kil. N. d'Oloron; 1,160 hab. Vins rouges fins.

MONEMBASIE. *V.* NAPOLI-DI-MALVASIA.

MONESTIER (LE), ch.-l. de cant. (Hautes-Alpes), arr. et à 15 kil. N.-O. de Briançon, dans une vallée élevée des Alpes, près de la Guisanne; 1,125 hab. Etablissement d'eaux thermales. Exploitation de graphite ou plombagine, de houille, de cuivre. Très-beaux sites. Ruines et antiquités romaines.

MONESTIER-DE-CLERMONT (LE), ch.-l. de cant. (Isère), arr. et à 35 kil. S. de Grenoble; 776 hab. Anc. baronnie, érigée en comté en 1547, et qui a donné son nom à la famille de Clermont-Tonnerre.

MONESTIÈS, ch.-l. de cant. (Tarn), arr. et à 23 kil. N.-N.-O. d'Albi, sur le Cérou; 615 hab. Toiles, fils et bestiaux. Autrefois fortifié. Vieille église

MONET (Jean). *V.* MONNET.

MONÉTAIRES, *Monetarii*, nom de trois magistrats chargés, chez les anc. Romains, de surveiller la fabrication des monnaies (*V.* TRIUMVIRS). — Des Monétaires existèrent aussi en France, sous les deux premières dynasties de rois; leur nom était sur la monnaie.

MONFIA, île d'Afrique, au S. de celle de Zanzibar, près de la côte de Zanguebar, dans la mer des Indes. Commerce actif. Les habitants sont sous la souveraineté de l'iman de Maskate.

MONFLANQUIN, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), arr. et à 17 kil. N. de Villeneuve-d'Agen, sur la Lède; 1,171 hab. Bons vins rouges. Comm. de bestiaux et céréales.

MONFORTE, v. d'Espagne (Valence), à 18 kil. O. d'Alicante; 3,700 hab. Antiquités romaines.

MONFORTE-DE-LEMOS, v. d'Espagne (Galice), prov. et à 57 kil. S.-S.-E. de Lugo; 11,306 hab. Toiles, tamis de soie, biscuits.

MONFORTE-DE-RIO-LIBRE, v. de Portugal (Tras-os-Montes), à 12 kil. E. de Chaves; 4,000 hab.

MONGATCH, v. de Hongrie. *V.* MUNKACS.

MONGAULT ou MONTGAULT (Nicolas-Hubert, abbé de), né à Paris en 1674, m. en 1746, entra à 16 ans dans la congrégation de l'Oratoire, professa les humanités au collége de Vendôme, fut quelque temps attaché à Colbert, archevêque de Toulouse, devint, en 1710, précepteur du fils du duc d'Orléans, régent, et entra à l'Académie française en 1718. On a de lui des traductions estimées d'*Hérodien*, Paris, 1700, in-12, et des *Lettres de Cicéron à Atticus*, 1714, 4 vol. in-12; cette dernière traduction est écrite d'un style élégant, facile et pur; mais il y a beaucoup de contre-sens dans les détails. La meilleure édition est celle qui a été revisée par M. J.-V. Le Clerc, dans son Cicéron complet avec traduction.

MONGE (Gaspard), un des plus grands géomètres modernes, né à Beaune en 1746, m. en 1818, fils d'un marchand forain, commença ses études chez les Oratoriens de sa ville natale. A 16 ans, il était professeur de physique au collége du même ordre à Lyon; mais on essaya en vain de le faire entrer dans la congrégation. Un plan de la ville de Beaune, qu'il avait exécuté avec beaucoup d'intelligence, et dont l'original existe encore, fut le point de départ de sa carrière scientifique. Un officier supérieur du génie, qui avait vu ce travail, fit entrer Monge à l'école du génie de Mézières. L'élève devint bientôt répétiteur, puis, en 1768, professeur de mathématiques en remplacement de Bossut, et, en 1771, suppléant de l'abbé Nollet dans la chaire de physique. De cette époque date la *Géométrie descriptive;* mais la publication des méthodes de Monge fut interdite, parce qu'on ne voulait pas que les étrangers pussent profiter de leur utilité pour le perfectionnement de l'art des constructions; ce ne fut qu'en 1794 que Monge put enseigner publiquement la géométrie descriptive. Pendant qu'il était obligé de tenir secrètes ses méthodes géométriques, Monge s'est occupé d'analyse appliquée à la géométrie; ses Mémoires à ce sujet se trouvent dans le recueil de l'Académie de Turin de 1770 à 1773, et dans la collection de l'Académie des Sciences de Paris. Il y a joint plus tard un Mémoire sur le calcul intégral des équations aux différentielles partielles, qui complète un des précédents. L'enseignement de la physique fut aussi pour lui l'occasion d'expériences importantes, notamment celle de la production de l'eau, 1783, pour laquelle il fut prévenu, sans le savoir, par Cavendish. En 1783, il quitta Mézières pour remplacer Bezout comme examinateur de la marine. Depuis trois ans, il était membre de l'Académie des Sciences, et partageait son temps entre ses fonctions à Mézières et celles de professeur d'hydraulique dans l'école établie à Paris par Turgot. Lorsque la Révolution éclata, Monge en accepta les principes avec enthousiasme : mais il ne fit partie d'aucune des assemblées politiques de cette époque, et, après le 10 août 1792, il fut nommé ministre de la marine, poste qu'il abandonna en avril 1793. Lorsque la France était menacée d'une invasion, et que presque tous les moyens de défense étaient à créer, Monge fut un des savants qui répondirent à l'appel du Comité de salut public : il passait ses journées dans les fonderies, les foreries de canons, et, pendant les nuits, il écrivait *l'Art de fabriquer les canons*. Il a rédigé aussi, avec Vandermonde et Berthollet, un *Avis aux ouvriers en fer sur la fabrication de l'acier*, 1794. Quand l'Ecole normale fut fondée, Monge y enseigna la géométrie descriptive. Il organisa encore l'enseignement de l'Ecole centrale des travaux publics (depuis Ecole polytechnique). Monge fut envoyé deux fois en Italie : la 1re, avec Berthollet et des artistes, pour recueillir les chefs-d'œuvre cédés à la France, et ce fut l'origine de son admiration enthousiaste pour le général Bonaparte; la 2e, avec Daunou et Florént, après l'assassinat du général Duphot, et alors il contribua à l'établissement d'une république à Rome. Il fit partie de l'expédition d'Egypte, et fut président de l'Institut du Caire. Dans l'une des excursions qu'il fit en Egypte, il observa le phénomène du mirage, dont il a donné une description et une explication. Monge revint en France avec Berthollet et le général en chef, et reprit sa place à l'Ecole polytechnique. L'affection qu'il portait à cette Ecole se montra dans plusieurs circonstances, surtout lorsque, malgré lui, l'organisation étant changée, en 1805, la solde journalière des élèves fut supprimée : il abandonna son traitement, et, plus tard, sa pension de retraite, aux élèves privés de fortune. Sous l'Empire, Monge fut nommé sénateur, comte de Péluse, grand-officier de la Légion d'honneur, et pourvu d'un riche majorat en Westphalie. La chute de Napoléon Ier, la dislocation de l'Ecole polytechnique, le bannissement des conventionnels qui avaient voté la mort de Louis XVI, sa radiation de l'Institut, le frappèrent au cœur; son intelligence s'obscurcit, et il ne fit plus que végéter jusqu'à sa mort. Outre les Mémoires déjà cités, Monge en a encore inséré plusieurs dans le *Journal de l'Ecole polytechnique* (cahiers I, II, VI, XI, XIII, XV), dans la *Correspondance sur l'Ecole polytechnique*, dans la collection de l'Institut, etc. Il a publié à part : *Traité élémentaire de statique*, Paris, 1786, in-8°, et 1846, 8e édit., avec une note de M. Cauchy; *Géométrie descriptive*, suivie d'une *Théorie des ombres et de la perspective*, 7e édit., 1847, in-4°; *Application de l'analyse à la géométrie*, 5e édit., annotée par M. Liouville, 1850, in-4°. M. Ch. Dupin a publié un *Essai historique sur les services et les travaux scientifiques de G. Monge*. *V.* aussi l'Eloge de Monge par Arago, 1846, et les *Souvenirs sur Monge et ses rapports avec Napoléon*, par M. Jomard, Paris, 1853, in-8°. V.

MONGEZ (Antoine), archéologue, né à Lyon en 1747, m. en 1835, entra chez les Génovéfains, qui lui confièrent la garde de leur cabinet d'antiques, fut admis à l'Académie

des Inscriptions en 1785, devint membre de la commission de la Monnaie en 1792, administrateur de cet établissement en 1804, perdit sa place à la Restauration comme prêtre marié, et la recouvra en 1830. Il rédigea le *Dictionnaire d'antiquités*, qui fait partie de l'*Encyclopédie méthodique*, 1786-94, 5 vol. in-4°, plus 2 vol. in-4° de fig., ouvrage encore très-estimable, bien qu'arriéré auj. sur beaucoup de points. Mongez fut chargé d'achever l'*Iconographie romaine* de Visconti, 1812-29, 3 vol. in-4°. On a encore de lui plusieurs Mémoires sur l'archéologie, dans la collection de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

MONGHIR ou BOGLIPOUR, v. de l'Hindoustan anglais (Bengale), sur la rive dr. du Gange, dans l'anc. prov. de Bahar, à 384 kil. N.-O. de Calcutta, à 128 kil. E. de Patna, par 25° 23' lat. N., et 84° 6' long E.; 30,000 hab. Citadelle. Collége musulman renommé. Beaux jardins. Fabr. de soie, d'armes et de projectiles. Cette ville appartient aux Anglais depuis 1763. — Le district de Boglipour a 23,400 kil. carr., et 2,000,000 hab. Sol fertile en riz, blé, légumes, coton, ricin, canne à sucre.

MONGLONE. *V.* FLORENT-LE-VIEIL (SAINT-).

MONGOLIE, vaste région de l'empire chinois, entre la Russie d'Asie au N., le Thian-chan-pé-lou, le Thian-chan-nan-lou et le Thibet à l'O., le Thibet et la Chine propre au S., et la Mandchourie à l'E.; par 33°-53° lat. N., et 85°-122° long. E. On la divise en Mongolie propre, et pays du Khoukhou-noor. C'est un vaste plateau, de 3,800 kil. sur 2,200, élevé de 2,000 mèt. environ au-dessus du niveau de la mer, peuplé de 3,000,000 d'hab., et qui s'appuie au N. et au N.-O. sur les monts Altaï et Jablonoï, au S. sur la chaîne de l'Inchan, à l'E. sur les Khing-khan. Une partie de sa surface est occupée par le désert de Kobi ou Chamo. La région du N. est arrosée par la Selenga et l'Amour, et renferme les lacs Kulen et Bouir. Climat varié, très-froid dans le désert de Kobi. Beaucoup de steppes et de maigres pâturages, animaux sauvages, oiseaux de proie. Les Mongols, divisés en tribus (*aimaks*), forment plusieurs grandes familles ou peuples : les *Khalkhas*, les plus puissants et les plus nombreux, au N.; les *Bouriates* et les *Eleuthes*, à l'O.; les *Ordos*, au S.; les *Tsakhars* et les *Sounits*, à l'E.; toutes subdivisées en hordes nomades, qui habitent sous des tentes. Depuis qu'ils ont embrassé le bouddhisme, ils sont hospitaliers et obligeants; le vol et le pillage y sont devenus rares. Leur nourriture principale est le lait; cependant ils sont belliqueux et bons chasseurs. La polygamie y est en vigueur. Les Mongols tirent des Chinois le thé, le tabac, leurs étoffes de laine et de soie, et leurs ustensiles; en échange, ils donnent du bétail, du beurre, des cuirs, etc. — Les Mongols furent deux fois réunis sous une même domination, par Gengis-khan et par Tamerlan (*V. ces mots*).

MONGOLIQUE (Race). *V.* RACES.

MONGOLS (Empire des), dit vulgairement *Empire du Grand-Mogol*, Etat fondé en Asie par Babour, petit-fils de Tamerlan, en 1505; ch.-l., *Delhi*. Il ne comprit d'abord que le N. de l'Hindoustan et le Khoraçan; Akbar l'étendit sur l'Hindoustan entier et sur l'E. de l'empire persan. On le partageait en 12 grandes provinces ou *soubabies*, subdivisées elles-mêmes en petites provinces ou *nababies*. Au XVIII^e siècle, l'invasion de Nadir-Chah, l'insurrection des Mahrattes, les guerres contre les Français et surtout les Anglais, ruinèrent l'empire mongol, dont la plus grande partie est auj. soumise à l'Angleterre.

Liste des grands Mogols.

Babour	1505	Alemguir Ier	1657
Houmaïoum, pour la 1re fois	1530-1541	Azem-Chah et Chah-Alem Ier	1706
(6 usurpateurs : Chir-Chah, 1541-46 ; Selim-Chah, 1546-48 ; Feroz-Chah, Adel-Chah, Ibrahim-Khan, Ahmed-Khan ou Sikander-Chah, 1552-55).		Chah-Alem Ier (seul)	1707
		Djihander-Chah	1712
		Farouksiar	1713
Houmaïoum, pour la 2e fois	1555	Rafiou-der-Djat (3 mois)	1716
Akbar Ier	1555	Chah-Djihan II (Nekossiar, compétiteur)	1716
Géangir	1605	Mohammed-Chah	1717
Chah-Djihan Ier	1627	Ahmed-Chah	1747
Aureng-Zeyb ou Alemguir II	1753	Chah-Alem II	1759-1806

MONIME, de Stratonicée en Carie, était la plus chère des femmes de Mithridate VII *Eupator*. Celui-ci, fuyant devant les Romains, lui envoya l'ordre de se tuer, pour ne pas tomber aux mains du vainqueur; elle voulut s'étrangler avec son diadème, et, comme il se rompit, elle se jeta sur l'épée que lui tendait l'eunuque Bacchidès.

MONIQUE (Sainte), mère de S^t Augustin, née en 332, m. en 384. Son mari Patrice était idolâtre; touché de la piété et des vertus de Monique, il se convertit. S^te Monique, devenue veuve, se dévoua entièrement à l'éducation de ses trois enfants; Augustin, l'aîné, ayant embrassé les erreurs des Manichéens, elle ne cessa, par ses prières et ses larmes, de solliciter son retour à la foi catholique; elle le suivit à Milan, et eut le bonheur d'assister à sa conversion; elle l'accompagna à Ostie, où il comptait s'embarquer pour l'Afrique, et y mourut. Fête, le 4 mai. On trouve, dans les *Confessions* de S^t Augustin, les détails les plus touchants sur le caractère et les vertus de sa mère.

MONISTROL, *Monasteriolum*, ch.-l. de cant. (Haute-Loire), arr. et à 20 kil. N. d'Issengeaux, près de la rive g. de la Loire; 1,911 hab. Petit séminaire; bibliothèque. Anc. château des évêques du Puy, occupé maintenant par une fabrique de rubans; soieries. Comm. de grains.

MONITEUR UNIVERSEL. *V.* JOURNAL.

MONITION, avertissement donné par l'autorité ecclésiastique à un laïque ou à un clerc, pour qu'il ait à réformer ses mœurs. On faisait d'ordinaire trois monitions, avant de lancer l'excommunication.

MONITOIRE, ordonnance ecclésiastique, obligeant les personnes qui avaient connaissance d'un fait dénoncé, à révéler ce qu'elles en savaient à leurs curés, sous peine d'excommunication. Cet abus, établi par le pape Alexandre III, restreint en France par l'ordonnance d'Orléans de 1560, y a disparu.

MONK (George), général anglais, né en 1608 dans le Devonshire, m. en 1670, fit ses premières armes contre les Espagnols en Flandre, prit part à l'expédition contre les îles de Ré et d'Oléron, puis servit en Ecosse et en Irlande dans les rangs de l'armée royale. Arrêté, en 1643, sur le soupçon de pencher pour le Long-Parlement, il se justifia, et fut nommé major-général de la brigade irlandaise. Fait prisonnier par Fairfax, 1644, il passa deux ans à la Tour de Londres, en sortit en adhérant au *Covenant*, fut envoyé en Irlande, s'attacha d'abord à la fortune de Cromwell, et lui soumit l'Ecosse. En 1653, appelé au commandement de la flotte anglaise, il remporta une victoire éclatante sur l'amiral hollandais Tromp. Nommé gouverneur de l'Ecosse, il la pacifia, et y fit reconnaître le Protecteur. Après la chute de Richard Cromwell, il perdit Lambert, son rival, dans l'esprit du Parlement, et le fit arrêter. Puis il entra en Angleterre avec son armée, fut accueilli à Londres comme un libérateur, et provoqua la dissolution du Parlement. Alors il se rapprocha des royalistes, et fit proclamer Charles II, 1660. Créé duc d'Albemarle, comblé d'honneurs et de richesses, Monk supporta son élévation sans orgueil; il rendit même encore au roi de grands services sur mer contre les Hollandais, 1664-66. A sa mort, il fut enterré avec une pompe royale dans la chapelle de Henri VII à Westminster. *V.* Guizot, *Monk, chute de la république et rétablissement de la monarchie en Angleterre*, Paris, 1851, 1 vol. in-8°. B.

MONMOUTH (Jacques, duc de), fils naturel de Charles II, roi d'Angleterre, né à Rotterdam en 1649, pendant l'exil de son père, m. en 1685, fut élevé en France dans les principes de la religion catholique, vint à Londres après la Restauration, fit ses premières armes dans les Pays-Bas, sous le prince d'Orange, et réprima lui-même une révolte en Ecosse, 1679. Ses complots contre le duc d'York (Jacques II) le firent exiler en Hollande. Après la mort de son père, excité par le duc d'Argyle, qui devait faire diversion au nord, il vint débarquer à Lyme-Regis; mais vaincu et pris à Sedgemoor, il fut conduit à Londres, où il essaya d'obtenir son pardon par les plus humiliantes soumissions, et fut décapité.

MONMOUTH, v. d'Angleterre, capitale du comté de ce nom, au confluent de la Wye et de la Monnow, à 180 kil. O.-N.-O. de Londres, à 27 S. d'Hereford; 5,446 hab. Ruines d'un château royal saxon. Près de là est *Troy-House*, résidence du duc de Beaufort; on y conserve le berceau de Henri V, et l'armure qu'il portait à Azincourt. Patrie de Henri V, dit généralement Henri de Monmouth, et de l'historien Geoffroy de Monmouth. — Le comté de Monmouth, à l'O.-S.-O. de l'Angleterre, entre ceux d'Hereford au N., de Glocester à l'E., de Glamorgan et de Brecknock (Galles) à l'O., et le canal de Bristol au S., comprend 127 paroisses; 53 kil. sur 41; 174,670 hab. Sol montagneux et fertile. Immense production de fer et de houille. Manuf. de flanelles; v. principales, Abergavenny, Newport, Caerleon, Usk. Sous les Bretons et les Romains, ce pays formait une partie de l'ancienne *Gwent* ou *Siluria*, que les Saxons ne purent conquérir. Il devint comté anglais sous Henri VIII. C'est une des parties les plus pitto-

resques de l'Angleterre, et une des plus riches en ruines bretonnes et romaines.

MONMOUTH, v. des Etats-Unis (New-Jersey), à 32 kil. S.-E. de New-Brunswick; 5,000 hab. Victoire de Washington sur les Anglais, 1778, dite aussi de Freehold.

MONNAIE, valeur représentative et non périssable des objets d'échange ou de commerce. Les Indiens et les peuples barbares du Nord adoptèrent, pour cet usage, des coquillages, des fruits, des pelleteries. Au temps de César, les peuples de la Grande-Bretagne se servaient d'anneaux de fer et de plaques de métal en guise de monnaie. De bonne heure, la plupart des nations employèrent l'or et l'argent : on les livra d'abord au poids; puis, afin de prévenir la fraude dans les transactions, on imagina les pièces de monnaie proprement dite, pesées d'avance, contrôlées par une autorité compétente, et marquées de certains signes. Les Grecs revendiquaient cette invention. La plus ancienne monnaie d'argent que l'on connaisse fut frappée, au VIIIe siècle av. J.-C., dans l'île d'Egine, par Phédon d'Argos. Les premières pièces d'or, attribuées aux rois de Lydie, sont désignées sous le nom de *chryséides*. Darius Ier, fils d'Hystaspe, en fit aussi frapper, que l'on appela *dariques* (*V. ce mot*). La monnaie d'or ne fut longtemps bien répandue qu'en Asie; c'est à peine si, dans un petit nombre de villes grecques, Athènes, Thèbes, Panticapée, on frappait quelques *statères* (*V. ce mot*). Ces pièces se multiplièrent, lorsque Philippe, père d'Alexandre le Grand, exploita les mines du mont Pangée, et on leur donna le nom de *philippes*. Dans le champ des monnaies grecques, il y eut un type accessoire plus petit que le type principal, pour désigner le magistrat qui avait présidé à leur fabrication, ou l'atelier monétaire d'où elles étaient sorties. Chaque État mettait sur sa monnaie un signe particulier : Delphes, un dauphin; Athènes, une chouette; les Béotiens, un Bacchus; les Rhodiens, un soleil; Sparte, un bouclier, etc. Cette dernière ville n'eut jamais qu'une lourde monnaie de fer. Corinthe et Syracuse furent renommées pour la perfection de leur art monétaire. — Les Romains se servirent d'abord, dans leurs échanges, de lingots de cuivre, évalués et pesés à chaque transaction, ou bien de monnaies étrangères. Numa fit fabriquer de la monnaie d'airain; ce fut des pièces du poids d'une livre; on les appela *as*, du nom de leur matière, *æs*, airain. On conjecture que la première monnaie d'argent fut fabriquée sous les trois derniers rois, et principalement sous Servius Tullius; c'était le *denier*, valant 10 as. On le fractionna en moitié et en quart, au moyen de deux pièces appelées *quinaire* et *sesterce* : cette dernière fut la monnaie de compte la plus courante. Au lieu d'une tête de Janus, avec une proue de galère au revers, on mit alors sur la monnaie une brebis ou un bœuf (*pecunia*, de *pecus*), et, plus tard, une femme armée, image de Rome, avec un bige ou un quadrige au revers. On ne fabriqua de monnaie d'or que l'an 547 de la ville : on fit des pièces appelées *scrupules*, valant 20, 40, 60 sesterces, quelquefois plus, mais alors non marquées, et se donnant au poids. De l'an 700 à 705, on commença de faire une monnaie d'or régulière, dite *nummus aureus*, denier d'or, ou, par abréviation, *aureus*. — Au moyen âge, la faculté de battre monnaie, un des droits inhérents à la souveraineté, n'appartint pas exclusivement aux rois; en France, par exemple, les seigneurs souverains de diverses provinces (Bretagne, Bourgogne, Guyenne, Lorraine, etc.), et même des évêques et de simples abbés, en jouirent longtemps. Louis IX commença de remédier à ce désordre, en faisant accepter partout la monnaie royale; mais ce fut seulement depuis Louis XIV que cette monnaie eut un cours exclusif. Pour les diverses monnaies, leur valeur respective et leur évaluation en francs, voy. à chaque mot, comme *As, Aureus, Denier, Scrupule, Sesterce*, etc. — Voy. de même pour les monnaies grecques, françaises et étrangères. Voy. Germain Garnier, *Histoire de la monnaie depuis les temps de la plus haute antiquité jusqu'au temps de Charlemagne*, Paris, 1819, 2 vol. in-8°; Letronne, *Considérations générales sur l'évaluation des monnaies grecques et romaines*, 1817, in-4°; Dureau de la Malle, *Economie politique des Romains*, Paris, 1840, 2 vol. in-8°; Leblanc, *Traité historique des monnaies de France*, Amst., 1692, in-4°; A. Barthélemy, *Manuel de numismatique moderne*, 1852. B. et C. D—Y.

MONNAIES (Cour des), tribunal qui, dans l'anc. monarchie française, connaissait de tout ce qui concernait la fabrication des monnaies, les baux à ferme des entreprises de cette fabrication, les cours et règlements du prix du marc d'argent. Sa juridiction s'étendait sur les changeurs, orfévres, etc. Cette Cour faisait primitivement partie de la Cour des Comptes, où des officiers, appelés *maîtres*, puis *grands-maîtres* ou *maîtres-généraux des monnaies*, exerçaient cette juridiction. Elle en fut séparée vers 1357. Quoique la Chambre des Monnaies fût à Paris, les maîtres-généraux faisaient des tournées pour statuer sur les affaires de leur compétence. Le nombre des généraux des monnaies fut alors de huit; Charles V le réduisit à six, en 1378. Charles VI le porta de nouveau à huit, en 1388, et François Ier à onze, en 1522. En 1551, Henri II érigea la Chambre des Monnaies en Cour supérieure, sous le titre de *Cour des Monnaies*, et elle fut assimilée aux Parlements. Louis XIV en créa une seconde à Lyon, en 1704; elle fut supprimée en 1771. A la Révolution, celle de Paris était composée d'un premier président, de 8 présidents, de 2 conseillers d'honneur, de 35 conseillers, d'un procureur-général, etc. Elle avait rang après la Cour des Aides. Une compagnie prévôtale était attachée à la Monnaie. Depuis 1790, une commission est chargée de surveiller la fabrication des monnaies, d'en juger le titre et le poids. *V.* notre *Dictionnaire des lettres*, au mot MONNAIES. B.

MONNAIES (Hôtel des), monument de Paris, situé sur le quai Conti, dans le Xe arrondissement. C'est un grand établissement qui contient, autour de 8 cours, de vastes ateliers et des laboratoires pour la fabrication de la monnaie, un musée de minéralogie, un musée monétaire, et des logements pour l'administration. Le bâtiment a deux façades, l'une sur le quai, l'autre sur le rue Guénégaud. La façade du quai consiste en un bâtiment long de 116 mèt., environ, élevé de 2 étages sur rez-de-chaussée, et couronné par un grand entablement, d'un style mâle, à consoles. Au milieu est un avant-corps de 6 colonnes ioniques cannelées, adossées, embrassant la hauteur du 1er et du 2e étage, et assises sur un soubassement de 5 arcades, se profilant avec le rez-de-chaussée, et découpé en assises de bossages ainsi que tout ce rez-de-chaussée. Le nombre des fenêtres ou portes est de 27 : au 1er étage, elles sont ornées de chambranles plats, et de chambranles à frontons dans l'avant-corps; au 2e, les fenêtres, presque carrées, n'ont qu'une simple bordure. L'avant-corps est surmonté d'un attique sans ouvertures, auquel sont adossées, à l'aplomb de chaque colonne, les statues de la Loi, la Prudence, la Force, le Commerce, l'Abondance, et la Paix. La façade sur la rue Guénégaud mesure 118 mèt.; elle n'a qu'un seul étage, avec un gros pavillon au centre, couvert par un dôme quadrangulaire, dont l'entablement est orné des statues des 4 éléments. Le rez-de-chaussée est en bossages, comme à la façade principale. Les 5 arcades de cette dernière façade donnent entrée sous un beau vestibule, dont la voûte repose sur 24 colonnes doriques disposées en 4 files. A droite, un escalier monumental, décoré de 16 colonnes ioniques, conduit aux appartements de la direction, et au musée monétaire, placé dans l'avant-corps : vaste salle, où 20 grandes colonnes corinthiennes, en stuc jaune antique, supportent une tribune qui règne tout autour à la hauteur du 2e étage. Par le péristyle, on pénètre dans la cour d'honneur, qui mesure 38 mèt. de profondeur sur 31 de largeur, et autour de laquelle commencent les ateliers. L'Hôtel des Monnaies de Paris se distingue par le beau style de son architecture. Il fut commencé en 1771, sur les dessins et sous la conduite de J.-D. Antoine. C. D—Y.

MONNAIES (Hôtels des). En 1857 il y en avait 7, dont voici les noms et les marques : Paris, A; Bordeaux, K; Lille, W; Lyon, D; Marseille, M entrelacé de A; Rouen, B, et Strasbourg, BB. En 1858 on n'en conserva que 4 : Paris, Bordeaux, Lyon, et Strasbourg; puis, en 1860, Lyon fut supprimé. Avant la Révolution, il y avait 27 hôtels des monnaies, y compris les 3 d'auj.; en voici les noms et les marques : Aix, Æ; Amiens, X; Angers, F; Bayonne, L; Besançon, CC; Bourges, Y; Caen, C; Dijon, P; Grenoble, Z; La Rochelle, H; Limoges, J; Metz, AA; Montpellier, N; Nantes, T; Orléans, R; Pau, une vache; Perpignan, Q; Poitiers, G; Reims, S; Rennes, le chiffre 9; Riom, O; Toulouse, M; Tours, E, et Troyes, V.

MONNET (Jean), né vers le commencement du XVIIIe siècle, près de Lyon, m. en 1785, fut directeur de l'Opéra-Comique de Paris en 1743, puis de 1755 à 1757, et il en fit le spectacle à la mode. On a de lui : *Anthologie française, ou Chansons choisies, depuis le XIIIe siècle jusqu'a présent*, Paris, 1765, 3 vol. in-8°, recueil estimé.

MONNOYE (LA). *V.* LA MONNOYE.

MONOMOTAPA, contrée de l'Afrique australe, sur le plateau qui domine la côte de Sofala. Au XVIIIe siècle, c'était un Empire, borné par le Zambèze au N., la Manzora à l'O., les monts Foura et des Botongas au S. et à l'O.; par 15°-19° lat. S. et 27°-31° long. E. Il est maintenant partagé entre les Maravis, les Cazembes, les Merapouas, les Movizas, les Borouros, etc. Sol montueux, riche en

mines de fer et d'or, fertile en riz, maïs, céréales, millet, et peu connu. Les habitants sont de la race des Cafres.

MONONGAHELA, riv. des Etats-Unis, naît dans les Laurel-Mountains, et se joint avec l'Alleghany, à Pittsburg, pour former l'Ohio. Cours de 500 kil.

MONOPHYSITES, hérétiques qui ne reconnaissent qu'*une seule nature* en J.-C. Cette dénomination convient aux Eutychéens et aux Jacobites.

MONOPOLI, v. du royaume d'Italie (Prov. de Bari), à 45 kil. S.-E. de Bari, port sur l'Adriatique; 20,205 hab. Belle cathédrale. Evêché. Comm. d'huile et de vins.

MONOTHÉLITES, hérétiques qui ne reconnaissaient qu'une seule volonté et qu'une seule opération en J.-C. Cette erreur fut une suite du *nestorianisme* et de l'*eutychéisme*, elle fut définitivement condamnée par le 3e concile de Constantinople (6e concile général), en 680. M.

MONOVAR, v. d'Espagne (Valence), prov. et à 31 kil. d'Alicante. Agriculture très-perfectionnée; comm. de fruits, vins, etc. Pop. de la commune: 8,450 hab. Aux environs, exploit. de sel.

MONPAZIER, ch.-l. de cant. (Dordogne), arr. et à 41 kil. S.-E. de Bergerac, sur le Dropt, entouré d'une enceinte fortifiée; 937 hab. Forges. — Bâti par Jean de Grailly, captal de Buch.

MONPONT, ch.-l. de cant. (Dordogne), arr. et à 36 kil. S.-S.-O. de Ribérac, près de l'Isle; 1,147 hab. Il faisait partie du roy. de Navarre, et fut saccagé par les calvinistes en 1616. Aux environs, ruines d'un château-fort.

MONPOX. *V.* MOMPOX.

MONREALE, v. de Sicile, prov. et à 4 kil. S.-O. de Palerme, dont on la regarde comme un faubourg; 15,638 hab. Archevêché. Très-belle cathédrale, qui renferme une partie des restes de Louis IX; couvent de bénédictins, avec bibliothèque et collections.

MONRO (Alexandre), anatomiste, né à Londres en 1697, m. en 1767, élève de Cheselden et de Boerhaave, devint démonstrateur de chirurgie à Edimbourg en 1719, secrétaire de la Société royale, et professeur de clinique. C'est à lui que l'on doit la méthode de traiter l'hydrocèle par les injections de vin. Il a laissé une *Anatomie des os et des nerfs du corps humain*, Edimbourg, 1726, in-8°; la partie qui traite de l'ostéologie a paru en français, Paris, 1759, 2 vol. in-fol., avec 31 planches, et celle qui concerne la névrologie, avec le *Traité des maladies nerveuses* de Whytt, trad. par Lebègue de Presle, Paris, 1767, in-12. — Un de ses fils, Donald Monro, m. en 1802, professeur d'anatomie à Edimbourg, a laissé un ouvrage sur l'hydropisie, Londres, 1756, in-12, traduit en français par Savary, Paris, 1760, in-8°.

MONROE (James), président des Etats-Unis, né à Monroë's Creek (Virginie) en 1758, m. en 1831, servit comme volontaire dans la guerre de l'Indépendance, se signala à la bataille de Brandywine, et fut nommé colonel par Washington. A la paix, il devint député au Congrès de la Virginie, puis, en 1788, au sénat de l'Union, et, en 1794, ministre plénipotentiaire près de la République française. Gouverneur de la Virginie pendant la présidence de Jefferson, 1799-1802, puis de nouveau ambassadeur en Espagne et en France, il signa le traité qui cédait la Louisiane aux Etats-Unis. Il eut le commandement en chef dans la guerre contre les Anglais en 1814, fut élu président de l'Union en 1817, et réélu en 1821. Pendant son administration, la Floride fut acquise, et la traite des noirs réprimée. Rentré dans la vie privée, il s'occupa jusqu'à sa mort de réformer la constitution de la Virginie.

MONROE, v. des Etats-Unis (New-York), à 80 kil. N. de New-York; 4,000 hab. Usines à fer. — v. des Etats-Unis (Tennessee), à 180 kil. N.-O. de Knoxville; 2,600 hab.

MONROSE (Louis-Séraphin BARIZAIN, dit), acteur de la Comédie française dans l'emploi des valets, né à Besançon en 1783, m. en 1843, débuta à 14 ans sur le théâtre de Paris appelé *des Jeunes Artistes*, parce que tous les acteurs en étaient des enfants, puis, après quelque temps, parcourut les départements pendant plusieurs années, entra au Théâtre-Français en 1815, comme pensionnaire, et devint sociétaire en 1817. Ses débuts furent très-brillants. Il conquit par un jeu franc, naturel, varié, plein de verve et de mordant, par une intelligence vive et prompte, par un comique toujours de bon goût, une réputation qui lui assura la faveur du public, et qu'il soutint pendant 28 ans environ que dura sa carrière théâtrale.

MONROVIA, v. de la Guinée septentrionale, ch.-l. de la république noire de Liberia, à l'embouchure du Mesurado, à 400 kil. S.-O. de Freetown, par 6° 16' lat. N. et 12° 44' long. O.; 8,000 hab. Fondée, en 1821, par des esclaves affranchis des Etats-Unis, et ainsi nommée en l'honneur du président Monroë. Les maisons sont en bois.

MONS, *Castri locus, Montes Hannoniæ, Bergen* en flamand, v. forte de Belgique, ch.-l. du Hainaut, sur la Trouille et le canal de Condé, à 52 kil. S.-O. de Bruxelles; 26,945 hab. Ch.-l. de division militaire. Arsenal. Tribunaux civil, criminel et de commerce. Ecole provinciale des mines; collége. Académie de dessin et d'architecture, Société des sciences, des arts et des lettres, cabinet de minéralogie. Bibliothèque. Hôtel-de-ville du XVe siècle; église Ste-Waudru, bâtie de 1460 à 1589, avec de beaux vitraux et d'admirables statues; tour du Beffroi, dite *le Château*, bâtie par les Espagnols en 1662. Fabr. de velours, coton, dentelles, basins, mousselines brodées, draps communs, siamoises, savon, armes, pipes en terre. Patrie de Roland de Lassus, à qui l'on a érigé une statue en 1853. — Mons fut bâti sur l'emplacement d'une place d'armes de César; Ambiorix y assiégea Q. Cicéron. Quand Charlemagne érigea le comté de Hainaut, 804, Mons en fut la capitale. Incendié en 1112, fortifié par Baudouin IV en 1148, agrandi en 1420 par Guillaume de Bavière, il fut pris sur les Espagnols par Louis de Nassau, le 24 mai 1572, repris la même année, conquis par Louis XIV en 1691, rendu en 1697, pris encore par les Français en 1701-9, 1746-8. Les insurgés belges s'en emparèrent en 1789, les Français en 92 et 94, et il devint le ch.-l. du département de Jemmapes. Ses fortifications, détruites en 1748, ont été relevées en 1818. Mons est le centre d'un vaste bassin houiller, dit le *Borinage*, d'où les mineurs s'appellent *Boraiys*. La houille s'exporte surtout pour Paris.

MONS-EN-PUELLE OU PEWÈLE, vge (Nord), arr. et à 20 kil. S. de Lille; 1,914 hab. Sucre indigène. Célèbre victoire de Philippe le Bel sur les Flamands, 18 août 1304.

MONSÉGUR, *Mons securus*, ch.-l. de cant. (Gironde), arr. et à 12 kil. N.-E. de La Réole; 1,158 hab. Ancienne bastide, lieu de refuge au moyen âge. Elle fut prise en 1562 par le cruel Montluc.

MONSEIGNEUR, titre qui semble assez nouveau dans notre langue et dans notre histoire. On disait auparavant *Monsieur*. Au XVIIe siècle, le titre de *Monseigneur* fut donné d'abord aux princes du sang et aux princes des maisons de Bouillon et de Lorraine; ensuite aux ministres secrétaires d'Etat et aux évêques; enfin, avec l'usage, à toutes les personnes titrées. Pris absolument, et comme nom propre, il désigna, depuis Louis XIV, le fils aîné du roi, héritier présomptif de la couronne, appelé encore *Dauphin*. G.

MONSELICE, v. des Etats autrichiens (Vénétie), délégation et à 24 kil. S.-O. de Padoue, sur le canal de Battaglia; 8,000 hab. Exploit. de trachite pour pavage.

MONSERADO. *V.* MESURADO.

MONSIEUR. Pris absolument et comme nom propre, ce titre servit à désigner, depuis le XVIe siècle, le frère aîné du roi de France. Les princes qui l'ont porté sont: Henri, duc d'Anjou, sous Charles IX; François, duc d'Alençon, sous Henri III; Gaston d'Orléans, sous Louis XIII; Philippe d'Orléans, sous Louis XIV; le comte de Provence (Louis XVIII), sous Louis XVI; et le comte d'Artois (Charles X), sous Louis XVIII. Leur femme s'appelait *Madame* (*V. ce mot*). — Suivi d'un nom de ville, le titre de Monsieur désignait l'évêque ou l'archevêque de cette ville, comme M. de Meaux, M. de Paris: sous Louis XIV, on commença à donner le *Monseigneur* aux évêques, mais seulement en leur parlant ou leur écrivant. A la réception d'un évêque à l'Académie française, on l'appelait simplement *Monsieur*, et cet usage dura pendant tout le XVIIIe siècle. Quant à employer le *Monseigneur*, en parlant d'un évêque, à l'imitation des prêtres s'adressant à leur supérieur, c'est une coutume qui date du XIXe siècle. — Enfin *Monsieur* précédait encore certains noms, dont il faut connaître la signification précise au XVIIe siècle, tels que M. le Prince, M. le Duc, M. le Comte, M. le Grand, M. le Premier, etc. (*V. ces mots*). G.

MONSIEUR (Canal de). *V.* RHÔNE AU RHIN (Canal du).

MONSIGNY (Pierre-Alexandre), compositeur de musique, né en 1729 à Fauquemberg près de St-Omer, m. en 1817, était maître d'hôtel dans la maison du duc d'Orléans, quand l'audition de la *Serva padrona* de Pergolèse, 1754, éveilla en lui le goût de la musique. Il fut un des créateurs de l'opéra-comique à ariettes. Nommé en 1800 inspecteur de l'enseignement au Conservatoire, il entra à l'Institut en 1813. Ses opéras-comiques abondent en mélodies touchantes; les mieux accueillis du public furent: *les Aveux indiscrets*, 1759; *le Maître en droit, le Cadi dupé*, 1760; *On ne s'avise jamais de tout*, 1761; *le Roi et le Fermier*, 1762; *Rose et Colas*, 1764; *le Déserteur*, 1769; *le Faucon*, 1772; *la Belle Arsène*, 1775; et *Félix, ou l'Enfant*

trouvé, 1777. Le violon était le seul instrument dont il se servait pour composer. B.

MONSOLS, ch.-l. de cant. (Rhône), arr. et à 36 kil. N.-O. de Villefranche; 330 hab. Produits agricoles.

MONSTRELET (Enguerrand de), chroniqueur français, né en Flandre vers 1390, m. en 1453, fut prévôt de Cambrai et de Walincourt. Il est auteur d'une *Chronique* en 2 livres, qui va de 1400 à 1453, et continue celle de Froissart; elle est dans la *Collection des chroniques nationales françaises* de Buchon, avec un Mémoire sur Monstrelet par J.-B. Dacier, Paris, 1826-27. Un 3e livre la mène jusqu'en 1467, mais n'est pas de lui. M. Douët d'Arcq a donné une édit. des 2 livres, avec pièces justificatives, Paris, 1857-58, 2 vol. in-8°. Moins attachant, moins dramatique que Froissart, il a cependant une grande valeur à cause des pièces originales qu'il reproduit, et de son impartialité. B.

MONTABAUR, v. du duché de Nassau, à 53 kil. N.-N.-O. de Wiesbaden; 2,500 hab.

MONTAÇIR-BILLAH (Mohammed), 11e calife abbasside, 861-862, fut proclamé par la milice turque, après avoir fait assassiner son père. Des visions qui lui représentaient son parricide, le jetèrent dans une profonde mélancolie, et il mourut, à 25 ans, 6 mois après. D.

MONTAGNAC, ch.-l. de cant. (Hérault), arr. et à 30 kil. N.-E. de Béziers, sur la rive g. de l'Hérault; 3,489 hab. Eglise calviniste. Culture de plants de vigne apportés de Tokai. Fabr. d'eaux-de-vie et d'huiles.

MONTAGNANA, brg des Etats autrichiens (Vénétie), délég. et à 35 kil. S.-O de Padoue; 8,000 hab. Récolte de chanvre estimé. Fabr. de toiles et lainages.

MONTAGNARDS. *V.* MONTAGNE (La).

MONTAGNE (LA), nom donné, en dérision, par des journalistes, à une partie des plus hauts bancs de la salle de la Convention, à gauche du président, et sur lesquels siégeaient une trentaine de députés qui, aux raisonnements de leurs collègues, n'opposaient que des vociférations, des menaces, des trépignements de pieds, des huées, des applaudissements, enfin, un vacarme effroyable. Les journalistes appelèrent *Montagnards* ces mêmes députés, et la double dénomination fut aussitôt adoptée par le public et par l'Assemblée. Ceux auxquels on voulut infliger un ridicule crurent qu'il fallait en détourner l'effet, en se désignant eux-mêmes par ces noms satiriques. Ils étaient les chefs de file des Jacobins et des Cordeliers; les nouveaux noms devinrent une enseigne d'opinions exaltées, et, dans toutes les communes de France, il y eut des *Montagnes*. Au sein de la Convention, les Montagnards l'emportèrent sur les Girondins (*V. ce mot*) dans la journée du 31 mai 1793, et furent le parti dominant jusqu'à la chute de Robespierre. — Les députés de l'opinion démagogique, dans les Assemblées Constituante de 1848 et Législative de 1849-52, ont fait revivre les noms de *Montagne* et de *Montagnards*.

MONTAGNE (LA), petit pays de l'anc. France (Bourgogne), où était Châtillon-sur-Seine, et qui fait auj. partie des départ. de la Côte-d'Or et de l'Aube.

MONTAGNE (VIEILLE-). *V.* MORESNET.

MONTAGNE-SUR-AISNE. *V.* MENEHOULD (SAINTE-).

MONTAGNE-SUR-ODET. *V.* QUIMPER.

MONTAGRIER, ch.-l. de cant. (Dordogne), arr. et à 14 kil. E. de Ribérac; 215 hab.

MONTAGUE ou MONTAGU (Edouard de), comte de Sandwich, général et amiral anglais, né en 1625, d'une famille qui remontait à Guillaume le Conquérant, m. en 1672, servit dans les troupes du Long-Parlement contre Charles Ier, et siégea au parlement avant l'âge. Associé à l'amiral Blake, il se signala contre les Espagnols dans la Méditerranée, puis obtint une place dans la trésorerie sous l'administration de Cromwell. En 1659, mis à la tête d'une nouvelle flotte par le fils du Protecteur, il se déclara pour les Stuarts, et fit passer Charles II de Hollande en Angleterre. Pour ce service, il fut comblé d'honneurs, créé chevalier de la Jarretière, comte de Sandwich et amiral. La guerre ayant éclaté entre la Hollande et l'Angleterre, 1664, il fut mis sous les ordres du duc d'York. Il fut ensuite chargé de négocier la paix entre l'Espagne et le Portugal, et réussit dans cette importante mission. En 1672, au renouvellement des hostilités, Montagu, trop fortement engagé dans l'escadre de l'amiral Ruyter, fut abordé par un brûlot ennemi, et périt au milieu des flammes. B.

MONTAGUE (Marie WORTLEY-), née à Thoresby (Nottingham) en 1690, du duc de Kingston, m. en 1762, reçut une brillante éducation, et épousa, en 1712, Edouard Montague, de la famille du précédent. Son mari étant ambassadeur à Constantinople lors de l'avénement de George Ier et des Whigs, elle l'y rejoignit, apprit le turc, étudia les mœurs orientales, partit, trois ans après, pour l'Italie, Tunis, la France, et rapporta de Constantinople en Angleterre l'inoculation. Près de Londres, à Twickenham, Pope, Addison, Steele, Young, etc., formaient sa société. Elle était cousine de Fielding, qui lui dédia sa 1re comédie. Une rupture avec Pope et le triomphe des Tories la décidèrent, en 1739, à aller habiter Venise et Lovère. Veuve en 1761, elle traversa la France, et vint mourir en Angleterre. Ses *Lettres*, Londres, 1763, 1803, 5 vol., trad. en français par Anson, 1805, 2 vol. in-12 (l'édition en 4 vol., 1767, offre un 4e vol. apocryphe), ne ressemblent en rien à celles de Mme de Sévigné, qu'elle comptait surpasser. Son style est pris comme modèle; mais, savante et pédante, elle écrit des relations et disserte. Elle a rectifié beaucoup d'idées fausses sur la Turquie; mais elle est patriote avec partialité, sceptique, et épicurienne. On dit qu'ayant reconnu dans un petit ramoneur son fils enlevé par des Bohémiens, elle institua le dîner du 1er mai, qui est donné encore auj. aux ramoneurs de Londres dans l'hôtel Montague. A. G.

MONTAGUE (Edouard WORTLEY-), fils de la précédente, né en 1714, m. en 1776, mena une vie aventureuse. Il s'échappa de l'école de Westminster, se mit au service d'un marchand de poisson, fut mousse, puis conducteur d'ânes en Portugal, subit un emprisonnement au Châtelet de Paris sous prévention d'escroquerie, devint membre du parlement en 1754, alla visiter la Turquie, et se fit musulman. On a de lui : *Réflexions sur les progrès et la chute des anciennes républiques*, 1759, trad. en français et retouché par Turpin, sous le titre d'*Histoire du gouvernement des anciennes républiques*, Paris, 1769, in-12; *Voyage du Caire au mont Sinaï*, inséré dans le 56e vol. des *Transactions philosophiques*.

MONTAGUE (Elisabeth), née à York en 1720, m. en 1800, épousa, en 1742, un descendant du comte de Sandwich, resta veuve de bonne heure, et ouvrit sa maison aux gens de lettres, parmi lesquels elle tenait une place distinguée par son esprit et son érudition. Elle a laissé un *Essai sur le génie et les écrits de Shakspeare*, 1769, traduit en français sous le titre d'*Apologie de Shakspeare*, et qui fut entrepris pour venger cet auteur des railleries de Voltaire.

MONTAIGNE (Michel de), célèbre philosophe et moraliste, né en 1533 au château de Montaigne (Périgord), m. en 1592, était fils de Pierre Eyquem, seigneur de Montaigne, qui prit le soin le plus tendre de son éducation : il lui fit apprendre le latin, en l'entourant, dès le temps où il était à la mamelle, de gens qui ne lui parlaient que cette langue, de sorte qu'à 6 ans elle était pour lui comme sa langue maternelle. A cet âge, son père l'envoya à Bordeaux, au collége de Guienne, où il se familiarisa avec tous les grands auteurs de la belle latinité. Montaigne, ayant fini ses études à 13 ans, fit son droit, et, en 1555, devint conseiller à la Cour des aides de Périgueux, puis, en 1557, au parlement de Bordeaux, par suite de la fusion de la cour de Périgueux avec ce parlement. C'est là qu'il connut La Boétie, l'oracle de cette compagnie, et se lia avec lui de la plus étroite amitié. Pendant que Montaigne était magistrat, il fit plusieurs voyages à la cour, où il reçut le titre de gentilhomme de la chambre du roi Charles IX, et fut dans la faveur de Marguerite de France, qui lui demanda et reçut ses conseils. Montaigne était un des conseillers les plus distingués de son parlement; il y resta jusqu'en 1570, époque où il se retira, soit fatigue, soit dégoût du dédale de lois et de coutumes sur lequel s'appuyait l'administration de la justice. L'année suivante, le roi lui donna le cordon de St-Michel. Il consacra ses loisirs à l'étude, et publia les ouvrages de son ami La Boétie. En 1580, il se mit à voyager dans les principaux pays de l'Europe. Pendant qu'il était à Rome en 1581, le pape lui fit donner le titre de citoyen romain. Une autre distinction vint l'y chercher : les habitants de Bordeaux le choisirent pour maire, charge qui durait deux ans, et dans laquelle il plut si bien à ses administrés, qu'ils le réélurent pour deux autres années. Voilà toute la vie de Montaigne; elle est peu variée, parce qu'il se tint toujours éloigné des affaires publiques. On sait qu'il reçut chez lui, en 1544, Henri de Navarre, héritier présomptif de la couronne de France. Il doit toute sa célébrité à un ouvrage sans plan, sans sujet spécial, intitulé *Essais*, parce qu'il voulut, dit-il, faire dans ce livre l'essai de ses facultés naturelles : c'est une espèce de macédoine d'histoire, de morale, de philosophie, de politique et de littérature, divisée en 3 livres subdivisés en chapitres; abondant répertoire de souvenirs d'une vaste lecture, et de réflexions nées de ces souvenirs. Le style en est vif, sautillant, énergique, varié de tons, et surtout très-pittoresque. Montaigne parle de tout dans ses *Essais*; depuis les plus sublimes spéculations de la philosophie ancienne, jusqu'aux simples détails de la vie commune;

de là, il prend occasion de faire de fréquents retours sur lui-même, et cette espèce de personnalité, ordinairement si insupportable, devient un des plus grands charmes de son livre : on y trouve une telle candeur, une naïveté si profonde, qu'en parlant de lui-même, on sent qu'il peint l'homme en général. Le cardinal Du Perron appelait les *Essais* de Montaigne « le Bréviaire des honnêtes gens ». D'une autre part, Malebranche prétendait que le charme de cette lecture venait de la corruption du cœur humain, qui y trouve de quoi se rassurer et se nourrir. Le désordre de fantaisie et de caprice qui y règne a fait dire à La Harpe que c'était moins un livre qu'une conversation ; mot d'autant plus juste, que jamais, sur aucune matière, Montaigne ne propose de système : il dit le pour et le contre. Cette réserve l'a fait accuser de scepticisme en tout ; reproche injuste, car il était attaché, par raison autant que par devoir, à son prince et à la religion catholique : en effet, il encourut l'inimitié des Ligueurs ; et plus tard, malade et voyant sa fin prochaine, il demanda les secours de la religion, qu'il reçut en chrétien sincère et convaincu. Locke et J.-J. Rousseau ont plus d'une fois mis Montaigne à contribution, particulièrement dans leurs traités sur l'éducation des enfants. Les *Essais* furent commencés vers l'année 1572, et les 2 premiers livres, publiés en 1580, à Bordeaux ; froidement accueillis, Juste-Lipse en signala le mérite, et appela Montaigne *le Thalès français ;* son suffrage entraîna celui du public, et l'ouvrage eut plusieurs éditions. En 1588 seulement, Montaigne donna son 3e livre, dans une réimpression, en 1 vol. in-4°, de l'ouvrage entier. Ses *Essais* lui valurent un autre genre de succès : ils lui attirèrent, à près de 55 ans, l'amitié d'une jeune personne de 22 ans, Mlle de Gournay, savante et d'un esprit élevé, qui se déclara sa fille d'alliance, et il l'aima avec toute la tendresse d'un père. Presque en même temps, vers 1589, Montaigne éprouva une autre satisfaction bien flatteuse, ce fut de voir Charron, dont il fit la connaissance à Bordeaux, adopter sa philosophie. Près de deux siècles après la mort de Montaigne, on a publié de lui : *Journal d'un voyage en Italie par la Suisse et l'Allemagne*, *en* 1580-1581, Paris, 1774, 2 vol. in-12. Les meilleures éditions des *Essais* sont : celles de Mlle de Gournay, 1595, in-fol. ; de Coste, Londres, 1724, Paris, 1825, réimprimée plusieurs fois ; de Naigeon, 1802 ; d'Eloi Johanneau, Paris, 1818, 5 vol. in-8° ; d'Amaury-Duval, 1820 ; de M. J.-V. Le Clerc, avec notes choisies, 1826-27, 5 vol. in-8°, réimprimée en 3 vol. in-18, 1844. *V.* M. Villemain, *Eloge de Montaigne ;* J.-F. Payen, *Recherches sur Montaigne, documents inédits*, Paris, 1856, broch. in-8° ; Alph. Grün, *la Vie publique de Michel Montaigne, étude biographique*, Paris, 1855, 1 vol. in-8°. C. D—Y.

MONTAIGU (Pierre GUÉRIN DE), d'une noble famille d'Auvergne, fut élu, en 1208, grand-maître des Hospitaliers de St-Jean-de-Jérusalem, secourut les chrétiens d'Arménie contre Soliman, sultan d'Iconium, fit lever le siége de St-Jean-d'Acre au sultan de Damas, et se distingua à celui de Damiette. En 1228, il engagea le pape à rompre la trêve conclue par les chrétiens avec les Musulmans, refusa de se rendre à l'armée des Latins, parce que l'empereur Frédéric II, excommunié, la commandait, et mourut en 1230.

MONTAIGU (Gilles AYCELIN DE), né en Auvergne, de la même famille que le précédent, archevêque de Narbonne en 1290, se prononça pour Philippe le Bel dans ses démêlés avec Boniface VIII, le servit contre les Templiers, et, en récompense, fut nommé chancelier, 1309, puis archevêque de Rouen, 1311. Il mourut en 1318, après avoir fondé à Paris, en 1314, le collége de Montaigu (rue des Sept-Voies), démoli en 1844.

MONTAIGU (Gilles AYCELIN DE), arrière-petit-neveu du précédent, né au commencement du XIVe siècle, fut d'abord évêque de Térouanne, assista, en 1356, à la bataille de Poitiers, suivit le roi Jean en Angleterre avec le titre de chancelier, devint cardinal en 1361, fut nommé par le pape Urbain V l'un des commissaires chargés de réformer l'Université de Paris, alla ensuite en Espagne pour travailler à réconcilier le roi d'Aragon avec le duc d'Anjou, et mourut à Avignon en 1378.

MONTAIGU (Jean de), vidame du Laonnais, surintendant des finances et grand-maître de France sous Charles VI, irrita, par son orgueil et son avidité, les seigneurs et le peuple : arrêté, lors de la démence du roi, par ordre du duc de Bourgogne et du roi de Navarre, condamné par des commissaires spéciaux comme coupable de sortilége, il fut décapité aux halles de Paris, et son corps porté à Montfaucon, 1409. Sa mémoire fut réhabilitée trois ans après, il avait fondé le monastère des Célestins à Marcoussis. *V. Biographie de Jean de Montagu*, par M. L. Merlet, Paris, 1852, broch. in-8°.

MONTAIGU, ch.-l. de cant. (Vendée), arr. et à 34 kil. N.-E. de Napoléon-Vendée ; 1,710 hab. Brûlé pendant la guerre de Vendée. Patrie de Laréveillère-Lepeaux.

MONTAIGUT, ch.-l. de cant. (Tarn-et-Garonne), arr. et à 20 kil. N. de Moissac, sur la Seune ; 720 hab. — ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), arr. et à 50 kil. N.-O. de Riom, au sommet d'une montagne ; 1,315 hab.

MONTAL (Château de). *V.* CÉRÉ (SAINT-).

MONTALBAN. *V.* MONTALVAN.

MONTALCINO, *Mons Alcinus*, v. de Toscane, à 40 kil. S.-S.-E. de Sienne ; 7,437 hab. Evêché. Vins très-estimés.

MONTALEMBERT, vge (Deux-Sèvres), arr. et à 33 kil. S.-E. de Melle ; 871 hab.

MONTALEMBERT (André de), sire d'Essé. *V.* ESSÉ.

MONTALEMBERT (Marc-René, marquis de), célèbre ingénieur, né à Angoulême en 1714, m. en 1800, fit ses premières armes en 1735 aux siéges de Kehl et de Philippsbourg, entra à l'Académie des Sciences en 1746, étudia avec un soin particulier l'art de la fortification, établit, dans l'Angoumois et le Périgord, des forges considérables pour fournir des canons et des projectiles à la marine, fut attaché à l'état-major des armées de Suède et de Russie pendant la guerre de Sept-Ans, vit le corps des ingénieurs se déclarer contre ses innovations, et obtint enfin, en 1779, de bâtir dans l'île de Ré un fort, qui servit à dissiper tous les doutes. Pendant la Révolution, Carnot l'appela auprès de lui, pour s'éclairer de ses lumières. Proposé pour une place à l'Institut, il se retira quand il apprit qu'il avait pour concurrent le général Bonaparte. On a de lui : *la Fortification perpendiculaire, ou l'Art défensif supérieur à l'offensif*, Paris, 1776-96, 11 vol. in-4°, avec planches, immense travail, dont l'impression et la gravure ont absorbé presque toute la fortune de l'auteur ; *Correspondance pendant la guerre de* 1757, Londres (Neufchâtel), 1777, 3 vol. in-8° ; *Relation du siége de St-Jean-d'Acre*, 1798, in-8° ; *Mémoire historique sur la fonte des canons*, 1758, in-4° ; divers Mémoires dans le recueil de l'Académie des Sciences. Montalembert a imaginé des tracés nouveaux, qui n'offrent plus rien du tracé primitif de Vauban, et qui diffèrent complétement de tout ce qu'on avait fait ou proposé jusqu'alors. C'est à lui qu'est empruntée le nouveau système des ingénieurs d'outre-Rhin, qui y ont fondu quelques-unes des idées de Carnot. Les forts de Coblentz sont exécutés d'après le tracé polygonal de Montalembert, à plusieurs étages de batteries casematées. B.

MONTALEMBERT (le comte Marc-René-Anne-Marie), né à Paris en 1777, m. en 1831, émigré en 1792, fut officier d'état-major dans l'armée britannique en 1799, colonel dans l'armée française après le retour de Louis XVIII, ministre plénipotentiaire à Stuttgard, pair de France en 1819, et ambassadeur à Stockholm, de 1826 à 1830. — Il est le père de M. le comte Charles de Montalembert, pair de France sous le roi Louis-Philippe, député depuis 1848, membre de l'Académie Française, et auteur d'une *Histoire de Ste Elisabeth de Hongrie*, 1836, in-8°.

MONTALIVET (Jean-Pierre BACHASSON, comte de), homme d'Etat éminent, né à Sarreguemines en 1766, d'une famille noble du Dauphiné, m. en 1822. Conseiller au parlement de Grenoble à l'âge de 19 ans, il perdit sa charge à la Révolution, s'enrôla comme volontaire pour échapper à la proscription, et, après son retour, fut nommé maire de Valence, en 1795. Il entra dans la haute administration, et devint successivement préfet de la Manche, 1801, de Seine-et-Oise, 1804, directeur-général des ponts-et-chaussées, 1806, comte, 1808, et ministre de l'intérieur de 1809 à 1814. Napoléon Ier avait en lui la plus grande confiance, et l'honorait d'une estime toute particulière. Montalivet ne cessa de s'en montrer digne par son dévouement. Il refusa de servir les Bourbons, et resta 5 ans retiré des affaires ; nommé néanmoins pair de France en 1819, il se rangea du côté des constitutionnels. — M. Camille de Montalivet, 2e fils du précédent, né à Valence en 1801, pair de France par hérédité, a été plusieurs fois ministre du roi Louis-Philippe, et intendant-général de la liste civile du même prince. Il a fait preuve, dans toutes ses fonctions, d'une haute intelligence.

MONTALTO, v. du royaume d'Italie, à 19 kil. N.-E. d'Ascoli ; 1,605 hab. Evêché. Patrie de Sixte-Quint

MONTALVAN, v. d'Espagne (Aragon), prov. et à 50 kil. N. de Téruel ; 1,800 hab. Exploitation de houille, d'alun et de marbre.

MONTAN, hérésiarque. *V.* MONTANUS.

MONTANARO, v. du roy. d'Italie, à 22 kil. N.-N.-E. de Turin ; 4,352 hab.

MONTANCHES, *Mons Anguis*, v. d'Espagne (Estramadure), prov. et à 35 kil. S. de Cacérès; 4,160 hab.

MONTANER, ch.-l. de cant. (B.-Pyrénées), arr. et à 36 kil. E.-N.-E. de Pau; 304 hab.

MONTANO (J.-Baptiste DA MONTE ou), célèbre médecin, né à Vérone dans les dernières années du XV^e siècle, m. en 1551, s'était acquis dans son art une si grande réputation, qu'on disait que l'âme de Galien était passée dans son corps. Charles-Quint, François I^er et le duc de Toscane firent tous leurs efforts pour l'attirer auprès d'eux. Mais il résista à leurs instances, et garda sa chaire de médecine à Padoue, où il professa pendant 20 ans. Parmi ses nombreux traités sur la matière médicale, on cite : *Opuscula varia et præclara*, Bâle, 1558, in-8°, bons à consulter pour les détails anatomiques; *Medicina universa ex lectionibus cæterisque opusculis Montani collecta*, Francf., 1587, 2 vol. in-fol., recueil publié par Weindride, et qui contient la plus grande partie des ouvrages de Montano. C. N.

MONTANO (Benoît ARIAS). *V.* ARIAS MONTANUS.

MONTANSIER (Marguerite BRUNET, dite M^lle), directrice de théâtre, née à Bayonne en 1730, m. en 1820, fit d'abord partie d'une troupe de comédiens qui joua dans les colonies, puis dirigea successivement les théâtres du Hâvre, de Nantes, de Rouen et de Versailles, se fixa à Paris, loua au Palais-Royal, en 1789, la salle Beaujolais, à laquelle elle donna son propre nom, en fit bâtir, en 1793, sur la place actuelle de Louvois, une autre qui a servi au Grand-Opéra jusqu'en 1821, se la vit enlever en 1794 par le gouvernement, qui ne lui donna d'indemnité qu'en 1812, et vint s'établir avec sa troupe au théâtre des Variétés, où elle obtint de grands succès.

MONTANUS, hérésiarque phrygien du II^e siècle, forma, peu de temps après sa conversion, le projet de devenir le chef du christianisme. Il prétendit être le prophète que le Seigneur avait promis et qui devait établir une loi plus parfaite; soutint que l'Eglise n'a pas le pouvoir d'absoudre certains crimes; prescrivit trois carêmes, des jeûnes extraordinaires, et deux semaines de xérophagie pendant lesquelles il ne fallait manger que des aliments secs et sans jus; interdit les secondes noces comme des adultères; et, pendant que l'Eglise n'avait jamais regardé comme un crime de fuir la persécution, défendit de fuir ou de prendre des mesures pour échapper aux recherches des persécuteurs. Deux femmes, Maximilla et Priscilla, quittèrent leurs maris pour suivre Montanus et prophétiser avec lui. Condamnés par les évêques d'Asie, les Montanistes firent une société nouvelle, remplirent presque toute la Phrygie, se répandirent dans la Galatie, à Constantinople, en Afrique, et, là, séduisirent Tertullien, qui se sépara pourtant d'eux à la fin, mais, à ce qu'il paraît, sans condamner leurs erreurs. M.

MONTARGIS, s.-préf. (Loiret), à 69 kil. E. d'Orléans, près de la forêt de son nom, et à la jonction des canaux d'Orléans, de Briare et du Loing; 7,940 hab. Tribunaux de 1^re instance et de commerce. Collége. Eglise de la Madeleine. Tanneries, corroieries, mégisseries; fabr. de serges et de draps communs. Commerce de vins, grains, draperies, bestiaux, cuirs, miel, très-bon safran, etc. Patrie du conventionnel Manuel, de Girodet, de M^me Guyon. — Ancienne capitale du Gâtinais Orléanais, les Anglais l'assiégèrent en 1427; La Hire et Dunois leur firent lever le siége après un combat mémorable; mais la ville succomba en 1431, et ne fut reprise qu'au bout de 7 ans. Le comté de Montargis fut aliéné en 1528 en faveur de Renée de France, duchesse de Ferrare, puis passa, en 1626, à la famille d'Orléans. Le prince de Condé s'empara de la ville pendant la Fronde. Le château, souvent habité par les rois de France, fut détruit en 1809; il n'en reste plus que quelques vestiges. Près de Montargis eut lieu l'assassinat d'Aubry de Montdidier.

MONT-ARMANCE. *V.* FLORENTIN (Saint-).

MONTASTRUC, ch.-l. de cant. (H^te-Garonne), arr. et à 20 kil. N.-E. de Toulouse; 575 hab.

MONTATAIRE, vge (Oise), arr. et à 14 kil. N.-O. de Senlis, sur le Thérain; 3,135 hab. Fabr. de boutons et de papier; importantes forges et fonderies; scieries de bois de placage.

MONTAUBAN, *Mons Albanus*, ch.-l. du département de Tarn-et-Garonne, grande et belle ville, à 721 kil. S. de Paris, sur un plateau qu'entourent le Tarn, le Tescou et un profond ravin, par 44° 1' 6" lat. N. et 0° 59' 6" long. O.; 17,452 hab. Evêché suffragant de Toulouse, et érigé en 1317 par Jean XXII. Eglise et faculté de théologie calviniste; tribunaux de 1^re instance et de commerce, bibliothèque, lycée, école normale primaire, sociétés des sciences et belles-lettres et d'agriculture. On y remarque : la cathédrale, achevée en 1739; un beau pont de 7 arches, terminé en 1316; de belles promenades, d'où la vue s'étend jusqu'aux Pyrénées. Il y a 2 faubourgs principaux, dits de *Toulouse* ou *Nouvelle Ville*, et *Ville-Bourbon*. Fabr. importantes de tissus de soie pour bluter les farines; teinture de molletons et cadis; commerce de plume pour literie, cuirs, huiles, fruits, etc. Chemin de fer joignant celui de Bordeaux à Cette. — Cette ville, fondée en 1144 par Alphonse, comte de Toulouse, au pied du mont Alban, embrassa avec ardeur les doctrines des Albigeois, et, plus tard, celles de Calvin, et devint une des places fortes des protestants; Louis XIII l'assiégea en vain en 1621; elle se soumit à Richelieu en 1629, et ses fortifications furent rasées. Patrie de Lefranc de Pompignan, d'Olympe de Gouges, et du peintre Ingres.

MONTAUBAN, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), arr. et à 12 kil. N.-O. de Montfort; 829 hab.

MONTAUD, brg (Loire), à 2 kil. N. de St-Etienne, sur la rive g. du Furens; 5,726 hab. Fabr. d'aciers, faux et faucilles, machines et chaudières à vapeur; exploit. de houille et de pierres; passementerie.

MONTAUSIER (Charles de SAINTE-MAURE, duc de), né en 1610, d'une anc. famille de Touraine, m. en 1690, entra au service à l'âge de 20 ans, prit part à la défense de Casal, et, en 1638, obtint le grade de maréchal de camp. Nommé gouverneur de l'Alsace, il sut maintenir dans l'obéissance cette province à moitié soumise, et se distingua au siége de Brisach. Fait prisonnier à Dutlingen, il ne rentra en France que 10 mois après, et abjura le calvinisme pour épouser, en 1645, Julie d'Angennes (*V. l'art. suivant*), dont il sollicitait la main depuis 14 ans. Après une nouvelle campagne en Allemagne, 1646, il fut nommé lieutenant-général et gouverneur de la Saintonge. Pendant la Fronde, il resta fidèle au roi, qui lui donna, en 1662, le commandement de la Normandie. Une peste qui se déclara dans cette province, ne le rendit que plus empressé de s'y rendre; cette noble conduite, et le succès qu'il obtint dans une négociation avec la cour de Rome, lui valurent, en 1664, le titre de duc et pair, et, en 1668, la charge de gouverneur du Dauphin. Il choisit Huet et Bossuet pour précepteurs du prince, et fit composer la belle édition des auteurs classiques dite *Ad usum Delphini*. Il se retira de la cour après le mariage du Dauphin. On le regarda comme l'original du *Misanthrope* de Molière, et lui-même disait qu'il voudrait bien lui ressembler. Boileau attachait une importance décisive à son suffrage. Fléchier prononça son oraison funèbre, et, en 1781, l'Académie française couronna son *Eloge* par Garat. F—T.

MONTAUSIER (Julie-Lucine D'ANGENNES DE RAMBOUILLET, duchesse de), femme du précédent, née en 1607, m. en 1671, était fille du marquis de Rambouillet et de Catherine de Vivonne. Sa beauté et sa haute intelligence la firent briller de bonne heure au milieu de l'illustre compagnie qui se rassemblait à l'hôtel de Rambouillet. Bonne et dévouée autant que spirituelle, elle soigna courageusement un de ses frères atteint de la peste, 1631, et resta auprès de son lit jusqu'à sa mort. Séduits par tant de qualités, les grands seigneurs et les beaux-esprits l'entouraient de leurs hommages. Montausier seul l'obtint, après 14 ans de constance, 1645. Elle fut nommée, en 1661, gouvernante des enfants de France, puis dame d'honneur de la reine en 1664. Sa santé l'obligea à quitter la cour en 1669. Cinq ans avant son mariage, le duc de Montausier avait fait exécuter pour elle un ouvrage demeuré célèbre sous le nom de *Guirlande de Julie*. C'étaient deux cahiers de vélin, absolument pareils, dont chaque feuille contenait une fleur peinte en miniature par Robert, et accompagnée d'un madrigal; les vers avaient été composés par les meilleurs poëtes, et copiés par le calligraphe Jarry. Dix-neuf poëtes prêtèrent leur voix à vingt-neuf fleurs; Montausier avait donné l'exemple, et Corneille lui-même s'était chargé du lys, de l'hyacinthe et de la grenade. Ce précieux manuscrit, après avoir été entre les mains de l'abbé de Rothelin et de M. Rose, fut acheté par le duc de La Vallière, arrière-grand-père du duc d'Uzès, qui le possède encore aujourd'hui. Une copie en a été imprimée par Didot en 1784 et en 1818, in-8°. F—T.

MONTAUT (Philippe de). *V.* NAVAILLES.

MONTAZET (Antoine MALVIN DE), né en 1712, dans le diocèse d'Agen, m. en 1788, évêque d'Autun en 1748, archevêque de Lyon en 1758, prit parti, dans les querelles religieuses de son temps, pour la cour et le parlement contre l'archevêque de Paris, M. de Beaumont, et cassa, comme primat des Gaules, l'ordonnance relative au Formulaire (*V. ce mot*). Des réformes peu judicieuses causèrent

quelques troubles dans son diocèse, dont il modifia presque tous les livres liturgiques. On a de lui des mandements et des lettres pastorales. La *Théologie* dite *de Lyon*, qu'il fit imprimer, est du P. Joseph Valla, de l'Oratoire. Homme d'esprit et de talent, il écrivait avec élégance et facilité, et fut reçu à l'Académie française en 1757.

MONTBARD, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), arr. et à 18 kil. N. de Semur, sur la Brenne, le canal de Bourgogne, et le chemin de fer de Paris à Lyon; 2,370 hab. Autrefois titre de comté; il possédait un château, résidence fréquente des ducs de Bourgogne, et près des ruines duquel on voit auj., au milieu de vastes jardins en amphithéâtre, une tour qu'habita Buffon. Montbard obtint une charte de commune en 1203. Fonderie de fer; fabr. de papier. Patrie de Buffon et du naturaliste Daubenton.

MONTBARREY, ch.-l. de cant. (Jura), arr. et à 16 kil. S.-E. de Dôle; 494 hab.

MONTBARREY (Alexandre-Marie-Léonor de SAINT-MAURICE, prince de), né à Besançon en 1732, m. à Constance en 1796, fut capitaine des Cent-Suisses de la maison de Monsieur, frère de Louis XVI, entra au conseil de la guerre en 1776, fut ministre de 1777 à 1780, et se retira en Suisse au commencement de la Révolution. Il a laissé des *Mémoires*, Paris, 1827, 3 vol. in-8°.

MONTBARS, dit *l'Exterminateur*, fameux chef de flibustiers, né en Languedoc, d'une famille honorable, conçut une haine très-vive contre les Espagnols, en lisant les relations des cruautés qu'ils commettaient dans le Nouveau-Monde, s'embarqua au Havre en 1667 pour aller les combattre dans les Antilles, et leur fit essuyer des pertes considérables. On ignore l'époque de sa mort.

MONTBAZENS, ch.-l. de cant. (Aveyron), arr. et à 25 kil. N.-E. de Villefranche; 741 hab.

MONTBAZON, ch.-l. de cant. (Indre-et-Loire), arr. et à 14 kil. S. de Tours, sur la rive g. de l'Indre; 805 hab. Grains et vins; filature de laine. Ruines d'un château-fort, bâti par Foulques Nerra. La seigneurie de Montbazon appartint à la famille de Rohan depuis la fin du XV^e^ siècle; elle fut érigée en comté par Charles IX en 1569, et en duché pairie par Henri III, en 1588, en faveur de Louis VI de Rohan-Guéménée.

MONTBAZON (Marie de ROHAN-). *V.* CHEVREUSE (duchesse de).

MONTBÉLIARD, en allemand *Mümpelgard*, s.-préf. (Doubs), à 66 kil. N.-E. de Besançon, sur le canal du Rhône au Rhin; 5,689 hab. Tribunal de 1^re^ instance; église luthérienne, collége, bibliothèque. Industrie active: fabr. d'instruments aratoires, horlogerie, limes, cuirs, etc.; comm. de bois de construction, et de fromages. Patrie de Georges Cuvier, à qui l'on a élevé une statue de bronze, et de Frédl. Cuvier. — Autrefois ch.-l. d'une petite principauté indépendante, qui comprenait les seigneuries de Héricourt, Clermont, Chastelot, l'Isle et Blamont. On trouve, au X^e^ siècle, les premiers comtes de Montbéliard, de la maison d'Alsace; au XII^e^, la seigneurie passa dans la maison de Montfaucon, et, en 1397, dans celle de Wurtemberg. La ville fut érigée en commune en 1283; elle fut prise par le dauphin Louis (Louis XI) en 1444, et, en 1676, par Louis XIV, qui la garda jusqu'au traité de Ryswick, 1697. Les Français s'en emparèrent en 1796, et les traités de Lunéville et de Paris, 1799, assurèrent la réunion de la principauté de Montbéliard à la France.

MONTBÉLIARD (Léopold-Eberhard, prince de), né en 1670, m. en 1723, prit du service chez les Autrichiens, se couvrit de gloire en Hongrie contre les Turcs à la bataille de Tokay, succéda à son père dans sa principauté en 1699, et hérita, en France, de seigneuries considérables, du chef de sa mère. Les désordres de sa vie privée, ses instances auprès de l'empereur d'Allemagne et du Régent de France pour faire légitimer les enfants qu'il avait eus de diverses maîtresses, le rendirent tristement célèbre. A sa mort, le Conseil Aulique déshérita tous ses bâtards.

MONTBENOIT, ch.-l. de cant. (Doubs), arr. et à 20 kil. N.-E. de Pontarlier, sur la rive g. du Doubs; 109 hab. Il y eut une célèbre abbaye, fondée en 1100, et dont l'église subsiste encore, ainsi qu'une partie des bâtiments du cloître.

MONT-BIDOUZE. *V.* PALAIS (SAINT-).

MONT-BLANC. *V.* BLANC (Mont).

MONTBOZON, ch.-l. de cant. (Haute-Saône), arr. et à 22 kil. S.-E. de Vesoul, sur l'Ognon; 817 hab.

MONTBRISON, *Mons Brisonis* au moyen âge, s.-préf. (Loire), à 32 kil. N.-O. de St-Étienne, au pied d'un rocher volcanique, sur le Vizezy; 5,738 hab. Tribunal de 1^re^ instance, collége, école secondaire ecclésiastique, école normale primaire; bibliothèque, avec musée artistique et industriel; collections d'histoire naturelle. Cette ville est triste et mal bâtie; elle se forma autour du château des comtes du Forez, dont elle fut la capitale depuis 1441; elle obtint une charte de commune en 1223, et fut réunie à la couronne sous François I^er^; elle fut prise et saccagée en 1562 par le baron des Adrets. Patrie de l'illustre famille des Urfé, dont plusieurs membres furent successivement ses baillis. La cathédrale a été bâtie du XII^e^ au XV^e^ siècle. Comm. de grains. Eaux minérales froides. — Montbrison était autrefois le ch.-l. du départem. de la Loire; en 1856, la préfecture a été transférée à St-Etienne.

MONTBRON, *Mons Berulfi*, ch.-l. de cant. (Charente), arr. et à 27 kil. E. d'Angoulême, sur la Tardoère; 1,362 hab. Anc. baronnie. Mines de plomb, forges, martinets.

MONTBRUN (Charles DUPUY, seigneur de), dit *le Brave*, célèbre chef protestant, né en 1530, m. en 1575, fut converti au calvinisme par Théodore de Bèze, le fit accepter de force à ses vassaux, maltraita les officiers du Parlement de Grenoble qui venaient l'arrêter par ordre du roi, et défit les troupes envoyées contre lui; après avoir servi sous les ordres du baron des Adrets dans le Dauphiné, il lui succéda. Il combattit à Jarnac et à Moncontour, rentra dans le Dauphiné en 1570, et pilla, en 1574, au siége de Livron, les bagages de Henri III; le roi, irrité de cette audace, envoya contre lui des forces supérieures. Il fut pris, conduit à Grenoble, jugé et décapité. Sa mémoire fut réhabilitée dans le traité de paix de 1576, et les pièces de sa condamnation détruites.

MONTBRUN, vge (Drôme), arr. et à 36 kil. S.-E. de Nyons; 1,328 hab.

MONTCALM DE SAINT-VÉRAN (Louis-Joseph, marquis de), né en 1712 au château de Candiac, près de Nîmes, m. en 1759, servit dans le Piémont et en Italie, fut envoyé, avec le grade de maréchal-de-camp, en 1756, pour défendre les colonies françaises dans l'Amérique septentrionale, et obtint, malgré la faiblesse et le dénûment de son armée, de brillants avantages dans le Canada sur le général anglais Abercromby; mais, forcé par Wolf à un combat inégal sous les murs de Québec, il fut blessé à mort, et succomba deux jours après.

MONTCALM DE CANDIAC (J.-L.-P.-Elisabeth), frère du précédent, né au château de Candiac en 1719, m. en 1726 à l'âge de 7 ans, fut un enfant extraordinaire : il possédait déjà le français, le latin, le grec, l'hébreu, l'arithmétique, la fable, le blason, la géographie, et une grande partie de l'histoire sacrée et profane. Il avait eu pour précepteur Dumas, l'inventeur du *bureau typographique*.

MONTCENIS, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), arr. et à 26 kil. E.-S.-E. d'Autun; 1,399 hab. Mines de houille et de fer aux environs; fabr. de cristaux et d'huile. A peu de distance, est l'importante usine du Creuzot (*V. ce mot*).

MONTCHOBO. *V.* MONCHABOU.

MONTCORNET, vge (Ardennes), arr. et à 11 kil. N.-O. de Mézières; 360 hab. Anc. marquisat. Ruines d'un château-fort. Comm. de chanvre, toiles, et bestiaux.

MONTCUQ, ch.-l. de cant. (Lot), arr. et à 28 kil. S.-O. de Cahors, autour d'une colline que baigne la Braguelonne et que domine une tour d'ancien château-fort; 1,157 hab.

MONTCY-NOTRE-DAME, vge (Ardennes), arr. et à 2 kil. N.-E. de Mézières; 761 hab. Carrières de marbre. Restes d'un anc. château-fort.

MONT-DAUPHIN, v. forte (Hautes-Alpes), arr. et à 22 kil. N.-E. d'Embrun, au confluent du Guil et de la Durance; 457 hab. Place de guerre de 4^e^ classe, sur un roc élevé, fortifiée par Vauban en 1694; 446 hab.

MONT-DE-MARSAN, ch.-l. du département des Landes, à 726 kil. S.-S.-O. de Paris, au confluent de la Douze et du Midou, qui y forment la Midouze; par 43° 53' 38" lat. N. et 2° 50' 18" long. O.; 5,213 hab. Tribunal de 1^re^ instance lycée, bibliothèque, pépinière départementale. Comm. de vins, eaux-de-vie, laines, résine, porcs. Eaux minérales. — Ville fondée par Charlemagne, détruite par les Normands, reconstruite au XII^e^ siècle, elle faisait partie du royaume de Navarre, et fut réunie à la France en 1589 : c'était le ch.-l. du Marsan. Patrie de la famille de Mesme.

MONT-DE-PIÉTÉ, nom donné aux établissements de prêt sur nantissement. Ces établissements furent créés pour mettre un terme à l'usure des juifs. Le plus ancien est celui de Pérouse, en 1477 : de sa situation sur une montagne, vint le nom de *Mont-de-Piété*. Padoue en eut un en 1491, St Bernardin de Feltre en ouvrit un autre à Mantoue, et St Charles Borromée dressa les statuts de celui de Rome. Sixte-Quint fonda celui de Savone. Les papes Paul II et Léon X approuvèrent aussi les institutions de ce genre. Dans l'origine, les monts-de-piété firent souvent des prêts

gratuits, parce qu'ils provenaient de fondations pieuses; tel fut celui de Reims, formé en 1519. L'institution fut adoptée de bonne heure dans les villes industrielles de la Flandre. En 1626, Louis XIII ordonna d'en établir dans toutes les villes de son royaume, et d'y prélever un intérêt de 5 p. 0/0; mais cet édit ne fut pas exécuté. En 1643, bien qu'on eût décidé d'en placer dans 58 villes, il n'y en eut qu'à Angers, Apt, Brignoles, Marseille, Montpellier, et Tarascon. Ils ne percevaient aucun droit sur les prêts d'un écu et au-dessous, mais étaient autorisés à élever jusqu'à 15 p. 0/0 l'intérêt des prêts excédant cette somme. Paris n'eut un mont-de-piété qu'en vertu de lettres-patentes de Louis XVI, en date du 9 décembre 1777; on y prêta à 3, et bientôt à 12 p. 0/0. Les monts-de-piété, ruinés par la Révolution, furent réorganisés en vertu des décrets du 24 messidor an XII et du 8 thermidor an XIII. Un petit nombre prêtent gratuitement; les autres prennent un intérêt qui varie de 1 à 15 p. 0/0. On compte auj. 47 monts-de-piété. Des lois du 16 pluviôse et du 4 thermidor an XII attribuèrent aux établissements hospitaliers les bénéfices du mont-de-piété de Paris. La durée des prêts est d'une année. Si, après ce temps, les emprunteurs ne viennent pas retirer les effets engagés et payer l'intérêt du prêt, ou renouveler l'engagement en payant l'intérêt, les effets sont vendus à l'encan, et si le prix réalisé surpasse la somme et les intérêts dus, le surplus est remis à l'emprunteur. — En Allemagne, où les monts-de-piété datent de 1766, l'intérêt est de 8 à 12 p. 0/0. En Russie, il n'est que de 6 p. 0/0. Il y a aussi des monts-de-piété en Hollande et en Belgique; l'Angleterre n'en a pas. *V.* Cerretti, *Histoire des Monts-de-Piété*, 1752; Ballin, *Essai historique sur les Monts-de-Piété*, Rouen, 1843. B.

MONTDIDIER, *Mons Desiderii*, s.-préf. (Somme), à 41 kil. S.-E. d'Amiens, sur une colline près de la rivière des Doms; 3,885 hab. Tribunal de 1re instance; collége de Lazaristes. Autrefois fortifiée, cette ville obtint une charte de commune en 1195, fut prise par les Impériaux en 1523, et vainement assiégée par Jean de Werth, en 1636. On y remarque les églises de St-Pierre et du St-Sépulcre, l'hôpital et l'hôtel de ville. Toiles, bonneterie, vannerie, tanneries; comm. de grains et bestiaux. Patrie de Parmentier, dont on y voit la statue, et d'Aubry de Montdidier.

MONT-DOR, réunion de trois monts, le Mont-Cindre, le Mont-Thoux, et le Mont-Dor, situés à 5 kil. au N. de Lyon, et touchant à la Saône, près du vge de Couzon. Au milieu de ces montagnes sont plusieurs vges où l'on élève environ 18,000 chèvres, dont le lait est converti en fromages renommés dits du Mont-Dor.

MONTEBELLO, vge du roy. d'Italie, prov. et à 22 kil. S. de Pavie; 1,717 hab. 1re victoire des Français sur les Autrichiens, le 9 juin 1800, et qui valut, plus tard, au général Lannes le titre de *duc de Montebello*; 2e victoire du général Forey sur les mêmes, le 20 mai 1859.

MONTEBELLO, v. des Etats autrichiens (Vénétie), délégation et à 14 kil. S.-E. de Vicence; 3,100 hab.

MONTEBOURG, ch.-l. de cant. (Manche), arr. et à 7 kil. S. de Valognes; 2,045 hab. Restes d'une abbaye de l'ordre de St-Benoît. Comm. de moutons estimés. Beau haras. Fabr. de dentelles.

MONTE-CALVO, v. du royaume d'Italie (Province d'Avellino), à 17 kil. E.-N.-E. de Bénévent; 5,783 hab.

MONTE-CARLO, brg de Toscane, à 31 kil. N.-E. de Pise; 7,453 hab. Excellent sable pour verrerie.

MONTE-CATINI, vge de Toscane, à 46 kil. O. de Florence; 1,200 hab. Eaux thermales très-fréquentées.

MONTE-CERBOLI, brg de Toscane, à 15 kil. S. de Volterra. Grande exploitation de volcans vaseux, dits *Lagoni*, fournissant de l'acide borique; 3,984 hab.

MONTECH, *Montegium*, ch.-l. de cant. (Tarn-et-Garonne), arr. et à 15 kil. S.-E. de Castel-Sarrazin; 1,525 hab. Autrefois fortifiée. Commerce de grains et de vins.

MONTE-CHIARO, v. du roy. d'Italie, dans la province et à 20 kil. S.-E. de Brescia, sur la rive droite de la Chiese; 7,239 hab. Filature de soie.

MONTE-CORNO. *V.* GRAN-SASSO.

MONTE-CORVINO, v. du royaume d'Italie, située dans la prov. et à 17 kil. E. de Salerne; 4,282 hab. Evêché.

MONTE-CRISTO, anc. *Oglasa*, île de Toscane, au S. de l'île d'Elbe, dans la Méditerranée; 10 kil. carrés. Ravagée au XVIe siècle par les pirates, elle est restée depuis lors inhabitée; on y voit une église, les ruines d'une abbaye et d'un fort.

MONTECUCCOLI (Sébastien de), gentilhomme, né à Ferrare, servit Charles-Quint dans sa jeunesse, accompagna Catherine de Médicis en France, et fut attaché comme échanson au Dauphin, fils de François Ier. Dans un voyage sur les bords du Rhône, au milieu de l'été de 1536, à Tournon, ce jeune prince ayant demandé à boire après avoir joué longtemps à la paume, prit une tasse d'eau fraîche que lui présenta son échanson, et en mourut quatre jours après. Montecuccoli, accusé de l'avoir empoisonné, fut mis à la torture, fit des aveux étranges, prétendit avoir agi à l'instigation d'Antonio de Leyva et de Ferdinand de Gonzague, généraux de l'empereur, et fut écartelé à Lyon, 1536. Tout porte à croire qu'il était innocent.

MONTECUCULLI (Raymond, comte de), célèbre général autrichien, né dans le Modénais en 1608, m. en 1681, entra, en 1627, au service impérial, et se signala dans la guerre de Trente-Ans. En 1635, il commanda l'attaque sur Kaiserslautern. Envoyé, en 1639, en Silésie, pour s'opposer aux Suédois, il fut vaincu et fait prisonnier par Banner à Hœfkirch. Pendant les deux années de sa captivité, il se consacra à des études sur la théorie de la guerre. En 1642, il battit l'ennemi à Troppau, et prit Brig. En 1643, il entra pour quelque temps au service du duc de Modène; mais il retourna bientôt à celui de l'empereur, et fut nommé feld-maréchal et membre du conseil aulique de la guerre. En 1645, il remporta une victoire décisive sur les Suédois à Triebel. Après la guerre, il prit part aux travaux du conseil aulique. Pendant un voyage qu'il fit à Modène, 1653, il eut le malheur, dans un carrousel donné à l'occasion du mariage du duc, de tuer d'un coup de lance son ami, le comte Manzani. Puis il fit un voyage scientifique en Allemagne, et fut chargé de plusieurs missions diplomatiques, entre autres, d'une en Suède. En 1657, il commanda le corps auxiliaire envoyé par l'empereur à Casimir, roi de Pologne, contre Ragotski, waïvode de Transylvanie, qu'il força de conclure la paix. L'année suivante, il se rendit en Danemark, pour soutenir cette puissance dans la guerre contre la Suède : il débloqua Copenhague du côté de la terre, et chassa les Suédois de Fionie et du Jutland. En 1660, il commanda l'armée envoyée contre les Turcs, et remporta encore, en 1664, avec l'aide des Français, la victoire décisive de St-Gothard. Dans la campagne de 1672, il reçut le commandement des forces austro-hollandaises, et obtint plusieurs avantages sur Turenne. En 1674, il céda le commandement sur le Rhin à l'électeur de Brandebourg, mais le reprit en 1675, et manœuvra pendant quatre mois avec une grande habileté en face de Turenne. Après la mort de ce général, il poursuivit les Français en Alsace, mais il fut forcé par le prince de Condé de lever le siége de Haguenau. Cette campagne termina la carrière militaire de Montecuculli. Il consacra le reste de sa vie aux sciences. L'empereur Léopold le nomma, en 1679, prince de l'Empire, et le roi de Naples lui donna le duché de Melfi. Dans un voyage à Linz, où il accompagna l'empereur, pendant qu'il entrait au château, une poutre lui tomba sur la tête, et il succomba à cette blessure. Il a laissé, sous le titre de *Commentarii bellici*, Vienne, 1718, in-fol., des Mémoires contenant des aperçus sur l'art militaire et le récit de la guerre contre les Turcs; ils ont été traduits en français par Jacq. Adam et commentés par Turpin de Crissé, 3 vol. in-4°, Paris, 1769. Ses Œuvres, en italien, ont été publiées par Ugo Foscolo, Milan, 1807-8, 2 vol. in-fol., et par J. Grassi, Turin, 1821, 2 vol. in-8° et in-4°. E. S.

MONTE-FALCIONE, v. du royaume d'Italie (Province d'Avellino), à 22 kil. S.-O. d'Ariano; 3,192 hab. — v. du roy. d'Italie (Prov. de Campo-Basso), à 26 kil. O.-N.-O. de Larino; 3,393 hab. — v. des Etats autrichiens (Littoral), à 17 kil. S.-S.-O. de Goritz; 1,300 hab. Petit port ouvert en 1825.

MONTE-FALCONE, v. du royaume d'Italie, dans la prov. et à 22 kil. S.-E. de Bénévent; 4,263 hab.

MONTEFELTRO (Les comtes de), illustre maison d'Italie, ainsi nommée d'un château de la Marche d'Ancône, descendait d'une branche des comtes de Carpegna. Elle posséda Pise et Urbin, et, dans les guerres du XIIIe et du XIVe siècle, soutint le parti gibelin. Ses principaux membres sont : *Guido de* MONTEFELTRO, que les Pisans choisirent pour chef, en 1290, dans leur lutte contre Florence, Lucques et Gênes, et qui, après avoir fait la conquête d'Urbin, prit l'habit religieux dans l'ordre de St François; — *Frédéric de* MONTEFELTRO, 1444-82, qui fut élevé à la dignité de duc d'Urbin par le pape Sixte IV, dont le neveu, Jean de la Rovère, avait épousé sa 2e fille; — *Guid'Ubaldo de* MONTEFELTRO, fils du précédent, dépossédé de son duché d'Urbin par César Borgia en 1502, rétabli la même année, et qui légua ses Etats à Fr.-Marie de la Rovère, son fils adoptif, et neveu du pape Jules II.

MONTE-FIASCONE, *Mons Faliscorum*, v. des Etats de

l'Eglise, à 22 kil. N.-O. de Viterbe; 5,500 hab. Evêché établi en 1376. Vin muscat très-estimé. La ville fut en partie détruite par le tremblement de terre de 1783.

MONTE-FORTE, v. du royaume d'Italie, située dans la prov. et à 9 kil. O.-S.-O. d'Avellino; 4,465 hab.

MONTE-FORTINO, brg des Etats de l'Eglise, à 40 kil. N.-O. de Frosinone. Repaire de brigands, rasé en 1557 par ordre du pape Paul IV.

MONTEFRIO, *Hipponova*, v. d'Espagne (Andalousie), prov. et à 30 kil. de Grenade, près du Xénil. Prise aux Arabes par Gonzalve de Cordoue, en 1486. Popul. de la commune : 8,800 hab.

MONTE-FUSCO, *Fusculum*, v. du royaume d'Italie, dans la province et à 15 kilomètres N. d'Avellino; 2,168 habitants.

MONTE-GIBELLO, nom italien de l'ETNA.

MONTE-GIORGIO, brg du royaume d'Italie, à 14 kil. O. de Fermo; 4,936 hab.

MONTEGIUM, nom latin de MONTECH.

MONTE-HERMOSO, v. d'Espagne (Estramadure), dans la province de Cacérès, à 22 kil. S.-O. de Plasencia; 2,830 hab. Mine d'or découverte en 1825.

MONTEIL (Amans-Alexis), historien, né à Rodez en 1769, m. en 1850, fils d'un conseiller au présidial de sa ville natale, fut, en 1793, secrétaire du district d'Aubin, puis, en 1808, professeur d'histoire à l'École militaire de Fontainebleau, et en 1814, bibliothécaire de l'École de St-Cyr. On a de lui : *de l'Existence des hommes célèbres dans les républiques*, 1799; *Descript. de l'Aveyron*, 1802; *Histoire des Français des divers états aux cinq derniers siècles* (XIVe, XVe, XVIe, XVIIe, XVIIIe siècles), Paris, 1827-44, 10 vol. in-8°; 4e édit., Paris, 1853, 5 vol. in-12, où il s'est proposé d'écrire l'histoire du *peuple*, au sens antique du mot, c.-à-d. de toutes les classes, de toutes les conditions, depuis les plus infimes jusqu'aux plus élevées, de toutes les professions, religieuses, civiles ou insdustrielles, grandes ou petites; il en fait la monographie, siècle par siècle, et l'entremêle de celle de certaines institutions de l'époque. Il prend pour type un individu dans chaque profession ou état; par exemple : *le Lépreux, les Frères des ponts, le Chevalier errant, le Noble, le Valet, l'Homme d'église, l'Homme d'armes, le Bedeau*, etc. Ce fractionnement de la société, où l'on ne retrouve rien, ou presque rien, ni de la vie générale de la nation, ni de ce qu'elle a fait comme peuple, ni de ses rapports avec les autres contrées, ni de son influence extérieure ou intérieure, dénote l'impuissance d'une conception d'ensemble, et réduit le livre à n'être guère qu'un recueil de matériaux préparés pour des mains plus habiles. Cependant il y a un mérite si vrai dans les recherches, souvent dans les narrations et dans le style, qui est très-spirituel, que l'Institut a couronné deux fois cette *Histoire des Français*, à laquelle l'auteur avait dévoué toute sa vie. On a encore de Monteil : *Traité des matériaux manuscrits*, 1822. C. D—Y.

MONTEIL (Adhémar de). *V.* ADHÉMAR.

MONTELEONE, anc. *Hipponium, Vibo-Valentia*, v. du royaume d'Italie, située dans la prov. et à 47 kil. S.-O. de Catanzaro, près du golfe de Ste-Euphémie; 10,310 hab. Evêché. Hôpital militaire.

MONTÉLIMART, ancienne *Acunum, Acusio? Montilium Adhemari* au moyen âge, s.-préf. (Drôme), à 44 kil. S.-O. de Valence, sur une colline, au confluent du Roubion et du Jabron; 8,490 hab. Trib. de 1re instance, collége, bibliothèque. Filat. de soie, fabr. de soieries, souliers, etc. Comm. de soie grége, nougats estimés, vins, truffes, bois de construction, meules à moulins, etc. Source minérale. On voit à l'hôtel de ville une charte de liberté, gravée sur pierre, accordée aux habitants, en 1198, par Gérald-Aymar et Lambert, tous deux fils du seigneur du lieu. Aux environs est un couvent de la Trappe. — Cette ville, prise plusieurs fois pendant les guerres de religion du XVIe siècle, résista héroïquement à Coligny en 1569.

MONTELLA, brg du royaume d'Italie, dans la prov. d'Avellino, à 35 kil. S.-E. de Monte-Fusco; 7,274 hab.

MONTELOVEZ ou MONCLOVA, v. du Mexique (Cohahuila), à 890 kil. N. de Mexico; 4,000 hab.

MONTE-LUPONE, v. du royaume d'Italie, prov. et à 10 kil. N.-N.-E. de Macerata; 3,960 hab.

MONTE-MAGGIORE, v. de Sicile, prov. et à 48 kil. S.-E. de Palerme; 6,840 hab.

MONTE-MARCIANO, brg du royaume d'Italie, prov. et à 13 kil. O.-N.-O. d'Ancône; 4,328 hab.

MONTEMAYOR (George de), poëte espagnol, né vers 1520 à Montemor ou Montemayor (Portugal), m. en 1562, l'inventeur du genre pastoral en Espagne, fut attaché comme chanteur à la chapelle de Philippe II, et suivit ce prince en Italie, en Allemagne et dans les Pays-Bas. En partant, il était épris d'une belle Espagnole, qu'à son retour il trouva mariée; ce malheur lui inspira un roman pastoral intitulé *la Diana*, où, sous le voile de la fiction, il peignit ses aventures et les sentiments dont il était agité. La 1re édition est d'une date inconnue; la dernière parut à Madrid, 1795, in-8°. Les autres productions de Montemayor ont été publiées sous le titre de *Cancionero*, à Saragosse, 1561. Son style ne sent ni le travail ni l'affectation, et, quoiqu'on puisse lui reprocher quelquefois une raideur solennelle, surtout dans ce que l'auteur prenait pour de la philosophie, il a singulièrement de noblesse et d'harmonie. *La Diana* a été plusieurs fois traduite en français, par Colin, Chapuis, Pavillon, etc. C. N.

MONTEMAYOR, *Ulia*, v. d'Espagne (Andalousie), à 22 kil. S.-E. de Cordoue; 3,000 hab.

MONTEMBŒUF, ch.-l. de cant. (Charente), arr. et à 29 kil. S.-O. de Confolens; 256 hab.

MONTE-MILETTO, brg du royaume d'Italie (Province d'Avellino), à 9 kilomètres S.-E. de Monte-Fusco; 4,394 hab.

MONTE-MILONE, brg du royaume d'Italie, prov. et à 9 kil. S.-O. de Macerata; 5,194 hab.

MONTEMOR-O-NOVO, brg de Portugal (Alemtéjo), à 31 kil. N.-E. d'Evora; 3,000 hab.

MONTEMOR-O-VELHO, brg de Portugal (Beira), à 33 kil. S.-O. de Coïmbre, sur le Mondego; 2,600 hab. Enceinte de murs et citadelle.

MONTEMURLO, brg du roy. d'Italie, prov. et à 20 kil. N.-E. de Florence. Victoire de Cosme de Médicis sur Phil. Strozzi, en 1538; 2,461 hab.

MONTEMURRO, v. du royaume d'Italie (Province de Potenza), à 66 kil. S.-O. de Matera; 5,000 hab.

MONTENAY, brg (Mayenne), arr. et à 22 kil. O. de Mayenne; 465 hab.

MONTENDRE, ch.-l. de cant. (Charente-Inférieure), arr. et à 20 kil. S. de Jonzac; 966 hab. Source d'eau minérale. Marché pour grains, bestiaux et volailles.

MONTÉNÉGRO (traduction italienne du nom slave *Tsernogore* ou *Montagne-Noire*), pays situé à l'extrémité O. de la Turquie d'Europe, entre la Bosnie, l'Albanie, et la province de Cattaro, qui le sépare de l'Adriatique. Superf., 2,208 kil. carr. environ; pop., 960,000 hab. Entouré de rochers granitiques où l'on ne pénètre que par des gorges d'un difficile accès, ce pays n'est formé que de vallées étroites, sillonnées de torrents, et peu propres aux cultures, même les plus simples. La production des céréales est insuffisante, et la pomme de terre forme la base de l'alimentation. Abondante récolte de miel, élève de nombreux troupeaux de chèvres et de moutons; point d'industrie ni de commerce. Cet Etat est divisé en 11 *nahas* ou départements : *Katunska, Rieka, Tsernitza, Liessanska, Bielopawlichi, Piperi, Kutchi, Moratcha, Uskoks, Nitsitch, Grahovo;* v. princ. : *Cettigne*, capitale, et *Gégnoste*, résidence des familles nobles. Le couvent de *Stanovitch*, au S. de Cettigne, est la résidence du *vladika* ou évêque grec, qui exerçait seul autrefois l'autorité souveraine. Le Monténégro est auj. gouverné par un prince indigène, assisté d'un sénat de 19 membres, renouvelés chaque année; une *gardia* ou tribunal, également annuel, et qui dispose de 100 *perianeci* (gendarmes), y siége régulièrement depuis peu. La population est organisée, même en temps de paix, sur un pied militaire : elle fournit près de 25,000 soldats. Le culte grec est seul exercé. Braves, hospitaliers, les Monténégrins sont surtout jaloux de leur indépendance, et ils n'ont jamais été soumis que nominalement aux divers pays qui les environnent. — Le Monténégro faisait jadis partie du royaume de Serbie. Dès le XIVe siècle, il était constitué en principauté indépendante, et gouverné par les princes de la famille Tzernojevitch. En 1516, le prince George abdiqua en faveur de l'évêque de Cettigne, et les Monténégrins vécurent dès lors sous une forme de gouvernement théocratique. A l'époque des invasions ottomanes, secourus par Venise, et favorisés par la nature même de leur pays, ils défendirent avec succès leur indépendance. Ils durent néanmoins céder à la force, et si la domination turque ne réussit point à s'asseoir parmi eux aussi fortement que chez les peuples voisins, elle y fut cependant reconnue par la population du pays, qui paya longtemps le *vergui* ou impôt personnel. Vers le milieu du XVIIIe siècle, les Monténégrins commencèrent à contester l'existence historique des liens de vassalité qui les tenaient sous la suzeraineté des sultans. La conformité des croyances avait établi, entre eux et la Russie, des relations que celle-ci sut exploiter, et, depuis 1703, on voit les Monténégrins prendre les armes toutes les fois que la Russie fait la guerre à la

Turquie. C'est encore en faveur de la Russie qu'en 1806 ils s'armèrent pour repousser l'invasion française. Dès lors l'alliance fut définitivement scellée des deux parts. En 1833, le vladika Pierre Petrovitch alla demander le sacre à St-Pétersbourg, et, grâce à l'intervention et surtout aux secours pécuniaires de la Russie, parvint à organiser un gouvernement régulier. Les obligations du célibat empêchaient les vladikas de fonder une dynastie; en 1851, Daniel Petrovitch Niegoch, appelé au pouvoir par le testament de son oncle, renonça au pouvoir religieux, pour n'être plus que prince temporel. Il alla à St-Pétersbourg demander la confirmation de son titre princier, et la politique russe a su transformer en vassal de la Russie un prince sujet de la Porte-Ottomane. En 1853, Omer-Pacha a fait une expédition heureuse contre les Monténégrins, pour réprimer leurs incursions. En 1855, le vladika a publié un nouveau code, qui est à la fois une constitution politique, et un recueil des lois civiles et criminelles. F—T.

MONTENOISON (Vallée de), petit pays de l'anc. France (Nivernais), où était Prémery.

MONTENOTTE, vge du roy. d'Italie, à 14 kil. N. de Savone. Victoire de Bonaparte sur les Autrichiens, le 12 avril 1796. — Il y eut, sous le 1er Empire français, un département de Montenotte, entre ceux de la Stura à l'O., des Alpes maritimes au S.-O., de Gênes à l'E., et de Marengo au N.; ch.-l., Savone; s.-préfectures, Acqui, Ceva, Port-Maurice.

MONTENOTTE, colonie agricole d'Algérie (Alger), dans la commune de Tenez; 500 hab. Fondée en 1848.

MONTENSIS DUCATUS, nom latin du duché de BERG.

MONTE-PELOSO, v. du royaume d'Italie, province et à 37 kil. N.-E. de Potenza; 5,909 hab. Evêché.

MONTE-PULCIANO, v. du roy. d'Italie, prov. et à 43 kil. S.-E. de Sienne; 12,773 hab. Ch.-l. d'arrondissement. Tribunal de 1re instance. Evêché; vins et faïence renommés. Patrie d'Ange Politien et du cardinal Bellarmin. — L'arrondissement de Monte-Pulciano compte 66,675 hab.

MONTEREAU, *Condate Senonum*, *Monasteriolum*, ch.-l. de cant. (Seine-et-Marne), arr. et à 25 kil. E. de Fontainebleau, à l'embranchement du chemin de fer de Lyon sur Troyes, et au confluent de la Seine et de l'Yonne; 5,685 hab. Dominé par une montagne que couronne le château de *Surville*. Tribunal de commerce. Fabr. de bas, ciment romain, pipes, faïence; tuileries. Fort marché aux grains et aux bestiaux; bois flottés. Célèbre par l'entrevue qui eut lieu sur le pont entre le Dauphin (Charles VII) et le duc de Bourgogne Jean-sans-Peur, 1419, et pendant laquelle ce dernier fut assassiné par Tanneguy-Duchâtel et Barbazan, serviteurs du Dauphin. Philippe le Bon, duc de Bourgogne, s'empara de Montereau en 1420, et Charles VII en 1438. Napoléon Ier y remporta une victoire sur les alliés, 18 février 1814.

MONTEREAU (Pierre de), architecte français, m. en 1266, construisit la chapelle de Vincennes, le réfectoire de l'abbaye de St-Martin-des-Champs, à Paris, auj. bibliothèque du Conservatoire des arts et métiers, la salle capitulaire et la chapelle de l'abbaye de St-Germain-des-Prés, et la Sainte-Chapelle du Palais, à Paris, qui est son chef-d'œuvre. Tous ces édifices sont dans le style gothique.

MONTEREY, v. du Mexique, sur la rive g. du Tigre, chef-lieu, depuis 1865, de la division militaire de son nom, et du départem. de Nouveau-Léon; 15,000 hab. Evêché, mines très-riches. L'armée de l'Union l'a prise en 1846.

MONTEREY (SAN-CARLOS DE), v. des Etats-Unis, sur la baie de son nom, et par 36° 36' lat. N., 124° 21' long. O.; ch.-l. de comté dans la Californie; 3,000 hab. environ.

MONTE-ROTONDO, anc. *Eretum*, v. des Etats de l'Eglise, à 16 kil. N.-E. de Rome; 1,000 hab. Beau palais. Jadis titre de duché.

MONTE-RUBBIANO, brg du roy. d'Italie, province d'Ascoli, à 9 kil. S. de Fermo; 2,924 hab.

MONTESA, brg d'Espagne, prov. et à 40 kil. de Valence. Ce fut le ch.-l. de l'ordre militaire de Notre-Dame de Montesa, fondé par le roi Don Jayme, après la suppression des Templiers, et confirmé par le pape en 1318. Cet ordre relevait de celui de Calatrava; la grande-maîtrise fut réunie à la couronne par Philippe II, en 1587. Le costume des chevaliers était blanc, avec une croix noire; population du bourg, 1,200 hab.

MONTE-SAN-GIULIANO, anc. *Eryx*, v. de Sicile, prov. et à 9 kil. N.-E. de Trapani, sur une montagne; 13,369 hab.

MONTESANO, brg du royaume d'Italie (Province de Salerne), à 16 kil. S.-O. de Sala; 6,193 hab.

MONTE-SAN-SAVINO, v. du roy. d'Italie, prov. et à 20 kil. S.-O. d'Arezzo; 7,480 hab. Foires importantes.

MONTE-SANT'ANGIOLO, v. du roy. d'Italie (Prov. de Foggia), à 12 kil. N. de Manfredonia, sur le mont Gargano; 18,191 hab.

MONTE-SANTO, *V.* ATHOS (Mont) et SINGITIQUE (Golfe).

MONTE-SANTO, brg du royaume d'Italie, prov. et à 13 kil. N.-E. de Macerata, sur l'Adriatique; 6,534 hab.

MONTE-SARCHIO, v. du royaume d'Italie, prov. et à 12 kil. S.-O. de Bénévent; 5,924 hab.

MONTESCAGLIOSO, *Severiana*, v. du royaume d'Italie (Prov. de Potenza), arrondissement et à 13 kilomètres S. de Matera; 7,532 hab.

MONTESPAN (Françoise-Athénaïs de ROCHECHOUART DE MORTEMART, marquise de), seconde fille de Gabriel de Rochechouart, duc de Mortemart, née en 1641, m. en 1707, fut connue d'abord sous le nom de Mlle de Tonnay-Charente, et mariée, à 22 ans, à de Pardaillan de Gondrin, marquis de Montespan, qui la produisit à la cour, où elle devint dame du palais de la reine par le crédit de Monsieur. Sa beauté *surprenante*, selon l'expression de Mme de Sévigné, la noblesse, la grâce parfaite de sa personne, son esprit vif et piquant, attirèrent l'attention de Louis XIV. Mme de Montespan voulut se retirer de la cour, dès qu'elle s'aperçut du penchant du roi. On a prétendu que l'opposition vint du marquis de Montespan lui-même, qui, dans la suite, mais trop tard, fit un éclat, et fut exilé dans ses terres. Les relations du roi et de la marquise furent d'abord secrètes; bientôt elles s'étalèrent au grand jour, sous les yeux même de la reine qui semblait ne rien voir, et de Mlle de La Vallière qui ne pouvait se résigner à partir. En 1668, Mme de Montespan était la maîtresse en titre; elle donna au roi 8 enfants, et demeura 14 ans dans cette place, où elle fut acceptée, flattée, encensée par toute la cour, et devint même surintendante de la maison de la reine, 1680. L'esprit de Mme de Montespan, *l'esprit des Mortemart*, est resté proverbial. Personne ne l'égalait pour conter plaisamment, railler avec malice, et contrefaire les ridicules. C'était *passer sous les armes*, que de se trouver sous son regard, quand elle était, avec le roi, à quelque fenêtre. La légitimation des bâtards, fruits d'un double adultère, fut le triomphe de Mme de Montespan, et l'une des hontes de ce règne. Mais comme elle avait supplanté Mlle de La Vallière, son amie, Mme de Montespan à son tour trouva une rivale dans Mme de Maintenon, qu'elle avait introduite à la cour. Mme de Montespan, hautaine, ambitieuse, s'attachait de toutes ses forces à cette grandeur qui lui échappait. Enfin, elle céda, elle partit. La dévotion fut aussi son refuge; elle se retira d'abord dans la communauté de St-Joseph, essaya vainement d'obtenir le pardon de son mari, et se rapprocha du seul fils qu'elle eût eu de lui, le duc d'Antin; elle jeûna, fit pénitence, prodigua les aumônes, chercha dans l'agitation stérile des déplacements et des voyages l'oubli du passé, et mourut, à 66 ans, aux bains de Bourbon-l'Archambauld. Les enfants du roi et de Mme de Montespan sont : le duc du Maine, Mlle de Nantes, depuis duchesse de Bourbon, Mlle de Blois, depuis duchesse d'Orléans, le comte de Toulouse, et 4 autres enfants, le comte du Vexin et Mlle de Tours, morts jeunes, et 2 fils non reconnus, morts en bas-âge. M—L.

MONTESPAN, vge (Hte-Garonne, arr. et à 14 kil. E. de St-Gaudens, sur la rive dr. de la Garonne; 307 hab. Anc. titre de marquisat, érigé en 1612.

MONTESQUIEU (Charles de SECONDAT, baron de la Brède et de), illustre écrivain philosophe et publiciste, né au château de la Brède, près Bordeaux, en 1689, m. à Paris en 1755, était d'une famille de robe, et fut, dès son enfance, destiné à la magistrature. A 25 ans, il devint conseiller au parlement de Guienne, et, à 27, président à mortier de la même compagnie, par suite de la mort d'un oncle, qui lui légua cette place avec toute sa fortune. Ses fonctions judiciaires ne le détournèrent point des études philosophiques et littéraires, pour lesquelles il ressentit de bonne heure un goût très-vif. Il s'essaya dans quelques ouvrages médiocres, lus à l'Académie de Bordeaux vers 1716, et dont le principal est *la Politique des Romains dans la religion*. Mais son vrai début littéraire sont les *Lettres persanes*, 1721, 1 vol. in-12, qu'il publia sous le voile de l'anonyme. C'est le voyage imaginaire d'un Persan à Paris, ou plutôt en France, une correspondance adressée à ses amis de Perse, et dans laquelle il juge les institutions, les mœurs, les lois, avec une témérité d'examen poussée jusqu'au paradoxe, et une hardiesse qui, sous un voile transparent, se prend à la religion elle-même. Ce livre flattait l'esprit sceptique et frondeur du siècle; il obtint un très-grand succès, qu'il dut encore à ce qu'on y trouve les traces pro-

fondes d'une raison noble et élevée, l'amour du juste et de l'honnête, et une foule d'aperçus lumineux sur le commerce, le droit public, les lois criminelles, questions dont la société commençait à s'occuper avec ardeur. Ce mélange de paradoxes, de plaisanteries satiriques sur les mœurs, et de choses sérieuses, a fait dire à M. Villemain, avec beaucoup de justesse, que cet ouvrage est « le plus profond des livres frivoles. » En 1726, Montesquieu vendit sa charge de président, où, de son aveu, il n'a jamais que médiocrement réussi, et se consacra tout entier aux lettres; deux ans après, il fut reçu à l'Académie française, et commença ensuite un voyage philosophique dans les divers Etats de l'Europe, pour recueillir les matériaux d'un grand ouvrage de politique et de jurisprudence qu'il méditait depuis longtemps. De retour dans son domaine de la Brède après 4 ans d'absence, il se recueillit 2 ans dans la retraite, et publia, non pas encore le résultat de son voyage d'études, mais un livre d'histoire philosophique, intitulé : *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains,* 1734, 1 vol. in-12. Dans cet ouvrage, qui commence à la fondation de Rome, et finit à la prise de Constantinople par les Turcs, « Montesquieu a pénétré tout le génie de la république romaine... Les événements se trouvent expliqués par les mœurs, et les grands hommes naissent de la constitution de l'État. A l'intérêt d'une grandeur toujours croissante, il substitue ce triste contraste de la tyrannie recueillant tous les fruits de la gloire. Une nouvelle progression recommence, celle de l'esclavage précipitant un peuple à sa ruine par tous les degrés de la bassesse » (Villemain). Les *Considérations* sont le livre le mieux composé, le mieux écrit, et le plus lu de tous ceux de Montesquieu; mais son ouvrage capital est celui qu'il donna, 14 ans après, sous le titre : *de l'Esprit des Lois,* Genève, 1748, 3 vol., divisés en 31 livres. Il y examine l'histoire de tous les temps et de tous les pays, fait passer tour à tour devant lui toutes les nations mortes ou vivantes, dans la nature des gouvernements découvre leurs principes, et, de ces principes, combinés avec les besoins moraux ou physiques des peuples, voit découler les lois qui les faisaient vivre ou les animent encore. *L'Esprit des Lois,* malgré sa gravité, obtint un véritable succès populaire : on en fit 22 éditions en 18 mois, et il fut traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Des lacunes, quelques bizarreries, des défauts de composition ou des erreurs, n'ont pu nuire à ce bel ouvrage, rempli de vues profondes, de pensées neuves, où l'on trouve un grand nombre de faits convertis en principes, une foule de vérités utiles établies par le raisonnement, et éclaircies par une érudition abondante et variée. Il est le fruit des études de toute la vie de Montesquieu : il y travailla pendant 20 ans, et le publia à cet âge, voisin de la vieillesse, où il joignait à toutes ses qualités naturelles la maturité et la sûreté de jugement que les années développent dans les esprits méditatifs et sérieux. Parmi les opuscules de Montesquieu, il y en a deux qui sont au nombre de ses bons ouvrages, *le Dialogue de Sylla et d'Eucrate,* et *Lysimaque.* Le premier, imprimé pour la 1re fois en 1748, est une explication de la conduite politique de Sylla par Sylla lui-même, ou plutôt par Montesquieu. Il y a de la grandeur dans ce dialogue, mais aussi un peu d'emphase et d'exagération théâtrale. *Lysimaque,* écrit en 1751, pour la Société littéraire de Nanci, est une espèce de petite nouvelle politique, où l'on voit le stoïcisme d'un philosophe luttant par le mépris contre la puissance et la cruauté d'Alexandre de Macédoine, qui l'avait fait enfermer dans une cage de fer, comme une bête sauvage, pour ne l'avoir pas adoré, à la manière des Perses. Victorin Fabre juge ainsi Montesquieu comme écrivain : « Son style, nerveux et rapide, précipite les impressions; il réveille, dans un seul trait, une succession d'idées; ou, dans une image vive et inattendue, il présente tout le résultat d'une méditation lente et profonde. C'est ainsi que ce grand homme sait donner à notre langue ce qu'on lui disputait le plus, la précision, qui s'allie à une profondeur vaste, la variété pittoresque et l'originalité des tours qui reproduisent le caractère et le mouvement des idées. En appliquant, le premier parmi nous, le grand art d'écrire à la politique et à la législation, il nous enrichit à la fois d'un nouveau genre de compositions littéraires et d'un nouveau genre de style. » Montesquieu avait le plus noble caractère : il était bon, indulgent, et bienfaisant sans aucune espèce de faste. Les immenses travaux que lui nécessita *l'Esprit des Lois* finirent par altérer sa santé; il mourut à 66 ans, admiré de toute l'Europe, et regretté jusque dans les pays étrangers. Les meilleures éditions des *Œuvres complètes* de Montesquieu sont celles d'Auger, Paris, 1816, 6 vol. in-8°; de Parelle, avec les variantes des éditions originales et les notes de tous les commentateurs, Paris, 1822, 8 vol. in-8°; de Dalibon, avec les Eloges de Montesquieu par Dalembert et M. Villemain, l'analyse raisonnée de *l'Esprit des Lois* par Dalembert, le commentaire de Voltaire, et celui de M. Destutt de Tracy sur cet ouvrage, enfin les observations de Condorcet sur le 29e livre, Paris, 1827, 8 vol. in-8°. C. D—Y.

Montesquieu-Volvestre, ch.-l. de cant. (Hte-Garonne), arrondissement et à 35 kilomètres S. de Muret, sur l'Arize; 2,617 habitants. Vins rouges. Pris par le duc de Joyeuse en 1586.

Montesquiou, ch.-l. de cant. (Gers), arr. et à 11 kil. N.-O. de Mirande; 331 hab. Ancienne baronnie de l'Armagnac.

Montesquiou (le baron de), capitaine des gardes du duc d'Anjou (Henri III), assassina lâchement d'un coup de pistolet Louis Ier, prince de Condé, fait prisonnier et blessé à la bataille de Jarnac, 1569.

Montesquiou d'Artagnan (Pierre de), né en 1645, m. en 1725, entra dans les mousquetaires, se distingua aux siéges de Tournai, de Lille, de Besançon, 1666-67, conquit tous ses grades par des actions d'éclat, commanda, comme lieutenant-général, l'aile droite à la bataille de Malplaquet, 1709, y gagna le bâton de maréchal, devint commandant en Bretagne en 1716, et membre du conseil de régence, en 1720.

Montesquiou-Fezensac (Anne-Pierre, marquis de), lieutenant-général, né à Paris en 1741, m. en 1798, reçut une instruction solide et variée, fut d'abord menin des enfants de France, puis, en 1771, premier écuyer de Monsieur (Louis XVIII), et maréchal-de-camp en 1780. Député de la noblesse de Paris aux Etats-Généraux de 1789, il se réunit l'un des premiers au tiers-état. En 1792, il commanda l'armée du Midi, et acheva la conquête de la Savoie; mais, décrété d'arrestation sous un vain prétexte, il se retira en Suisse, et ne rentra en France qu'en 1795. Depuis 1784, il était membre de l'Académie Française. On a de lui plusieurs pièces de vers, quelques petites comédies agréablement écrites, des Mémoires et des rapports qui prouvent des connaissances étendues.

Montesquiou (François-Xavier, duc et abbé de), de la branche de Fezensac, né en 1757, près d'Auch, m. en 1832, fut député du clergé de Paris aux États-Généraux de 1789, émigra en Angleterre après le 10 août 1792, se lia étroitement avec le comte de Provence (Louis XVIII); rentra en France sous le Consulat avec des instructions particulières de ce prince, et donna de l'ombrage à Bonaparte, qui l'exila. Rentré en France en 1814, il fut membre du gvt provisoire le 1er avril, reçut le poste de ministre de l'intérieur, et travailla à la rédaction de la Charte constitutionnelle. Eloigné des affaires à la 2e Restauration, le roi le nomma pair, ministre d'Etat en 1815, et duc en 1821. B.

Montesson (Charlotte-Jeanne Béraud de la Haye de Riou, marquise de), née en 1737, d'une noble famille de Bretagne, m. en 1806, se rendit célèbre par ses vertus, son esprit et son amabilité. Veuve du marquis de Montesson en 1769, elle épousa, en 1773, le duc d'Orléans, petit-fils du Régent, et, dans ce rang élevé, se conduisit avec tant de réserve, de dignité et de douceur, qu'elle fit oublier qu'elle n'était pas née princesse. Pour charmer les ennuis de son époux, elle établit un petit théâtre chez elle, et composa elle-même plusieurs comédies ou drames, qu'elle y joua avec un talent véritable. Veuve de nouveau en 1785, elle fit un noble usage du douaire que Louis XVI lui reconnut, fut respectée par la Révolution, et, plus tard, honorée de l'estime et de la protection de Napoléon Ier. Les ouvrages de Mme de Montesson, comprenant son théâtre et des poésies de société, ont été imprimés sous le titre d'*Œuvres anonymes,* 1782, 8 vol. gr. in-8°. B.

Montet-aux-Moines (le), ch.-l. de cant. (Allier), arr. et à 30 kil. S.-O. de Moulins; 578 hab. Exploit. de houille.

Monteux, brg (Vaucluse), arr. et à 6 kil. S.-O. de Carpentras; 2,604 hab. Garance.

Montevarchi, brg de Toscane, à 24 kil. O. d'Arezzo; 9,078 hab.

Monteverde (Claude), compositeur de musique, né à Crémone vers 1565, m. en 1649, fut maître de chapelle de St-Marc à Venise. Il a composé des madrigaux et des opéras, et trouvé une harmonie et une tonalité nouvelles, devenues les bases de la musique moderne. Ses opéras, *Ariane,* 1607, *Orphée,* 1609, *Proserpine,* 1630, sont remarquables par l'expression pathétique, et offrent encore le premier exemple du duo scénique, et des formes nouvelles de récitatif. B.

MONTEVERDE, v. du royaume d'Italie (Province de Salerne), à 13 kil. O. de Melfi, sur l'Ofanto; 3,823 hab. Evêché.

MONTEVIDEO ou SAN-FELIPE, v. de l'Amérique du Sud, capitale de la République de l'Uruguay et d'un départ. de son nom, sur la rive g. de l'estuaire du Rio-de-la-Plata, à 200 kil. de l'embouch. de ce fleuve, à 200 kil. N.-E. de Buénos-Ayres; par 34° 54′ 8″ lat. S., et 58° 33′ 25″ long. O.; 60,300 hab. Bâtie en amphithéâtre sur la côte, et assez régulière, mais non pavée, et privée d'eau dans les sécheresses; les maisons n'ont généralement qu'un étage. Climat brûlant et orageux en été, souvent très-froid en hiver. Le port, le meilleur de la Plata, est exposé aux *pamperos* (vents du S.-O.). Export. de peaux brutes, cornes, crins, bœuf salé, suif, laines, tabac, plumes d'autruche. Import. de farines, boissons, tissus, verreries, chapellerie, livres, mercerie, parfumerie, tabletterie, sel, fer, acier, houille, bois, goudron, cordages, etc. Fondé par une colonie de Buénos-Ayres, Montevideo souffrit beaucoup des guerres entre cette république et le Brésil; il fut bloqué, de 1842 à 1848, par les Buénos-Ayriens. — Le départ. de Montevideo, entre le Paraguay au N.-O., l'Entre-Rios à l'O., le Buénos-Ayres au S., l'Océan au S.-E., et le Brésil à l'E., est arrosé par l'Uruguay et le Rio-Negro, fut enlevé en 1821 à l'Etat de Buénos-Ayres par le Brésil, se déclara indépendant en 1828 sous le nom de République Cisplatine, et entra dans celle de l'Uruguay.

MONTÉZUMA, roi du Mexique, 1502-1520, fut attaqué en 1519 par les Espagnols, sous la conduite de Cortez, n'osa prendre une résolution à leur approche, et les laissa entrer à Mexico. Cortez, ayant besoin d'un otage dans ce pays inconnu, fit saisir Montézuma dans son palais, et l'enferma au quartier espagnol. Une insurrection éclata aussitôt pour le délivrer; le roi, voulant l'apaiser, se montra à ses sujets, et fut blessé par eux; alors, ne voulant plus être l'instrument de la servitude de son peuple, il refusa tout secours et se laissa mourir de faim. Le 4e de ses fils, baptisé par les Espagnols, sous le nom de don Pedro, devint la tige des comtes de Montézuma et de Tula, dont le dernier est mort, en 1836, à la Nouvelle-Orléans.

MONTFAUCON (Bernard de), savant bénédictin de la congrégation de St-Maur, né en 1655 au château de Soulage (Languedoc), m. en 1741, suivit d'abord la carrière militaire, et fit avec distinction deux campagnes sous les ordres de Turenne. Fatigué des armes et ayant perdu ses parents, il entra, en 1675, au couvent bénédictin de la Daurade à Toulouse, où il s'appliqua particulièrement à l'étude des langues anciennes. Ayant été appelé à Paris, 1687, pour travailler à la correction des éditions grecques des Pères de l'Eglise, Montfaucon s'y lia avec Ducange, et ne tarda pas à prendre place dans le monde religieux et savant par la publication des Œuvres de St Athanase. Dans le but de recueillir des richesses bibliographiques, il partit pour l'Italie en 1698, et s'arrêta d'abord à Rome, où il fut honorablement accueilli par le pape Innocent XII. Après avoir visité les villes et les monastères les plus remarquables de l'Italie, il revint en France, pour mettre en œuvre les précieux documents qu'il avait réunis. Doué d'un esprit juste et méthodique, et d'une ardeur infatigable pour le travail, il put, grâce à une vie aussi longue que laborieuse, composer les nombreux ouvrages qui feront à jamais sa gloire et celle de son ordre. Reçu membre de l'Académie des Inscriptions en 1719, Montfaucon mourut à l'abbaye de St-Germain-des-Prés, à Paris. Il a laissé: une édition grecque des Œuvres de St Athanase, de St Jean Chrysostôme et des *Hexaples* d'Origène; *Analecta, sive varia opuscula græca*, Paris, 1688, in-4°, renfermant des Vies de saints; *la Vérité de l'histoire de Judith*, 1690, in-12; *Diarium Italicum*, 1702, in-4°, curieux itinéraire, plein d'excellentes recherches bibliographiques; *Collectio nova Patrum et scriptorum Græcorum*, 1706, 2 vol. in-fol.; *Palæographia græca*, 1708, in-fol., ouvrage d'une haute importance, et dont le but est d'établir l'âge des manuscrits grecs par la connaissance des caractères de chaque siècle; une traduction française des livres grecs de Philon sur la *Vie contemplative*, 1709, in-12; l'*Antiquité expliquée et représentée en figures*, avec texte en latin et en français, Paris, 1719-24, 15 vol. in-fol., œuvre de beaucoup de travail et d'érudition, qui laisse cependant à désirer sous le rapport de l'exécution des planches, et n'est pas exempte d'erreurs, mais qui a puissamment contribué à répandre, en France surtout, le goût de l'archéologie; *Monuments de la monarchie française*, 1729-33, 5 vol. in-fol., avec figures: l'ouvrage finit à l'avénement des Bourbons; *Bibliotheca Bibliothecarum manuscriptorum nova*, 1739, 2 vol. in-fol., liste de tous les manuscrits dont il avait pu avoir connaissance pendant 40 ans de recherches assidues dans les diverses bibliothèques de l'Europe. D—T—R.

MONTFAUCON, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), arr. et à 20 kil. O. de Cholet, sur la Moine; 723 hab. Un traité de paix y fut conclu, le 18 janv. 1800, entre le 1er Consul et les chefs vendéens.

MONTFAUCON, ch.-l. de cant. (Haute-Loire), arr. et à 18 kil. E. N.-E. d'Issengeaux; 740 hab. Fabr. de rubans; scierie de planches; comm. de bois.

MONTFAUCON, ch.-l. de cant. (Meuse), arr. et à 35 kil. S.-S.-E. de Montmédy; 1,053 hab. Anc. abbaye, fondée en 650.—Le roi Eudes y battit les Normands, en 888.

MONTFAUCON, éminence située aux portes de Paris, au N.-O., entre les faubourgs St-Martin et du Temple, et dépendant de La Villette. Au moyen âge, on y avait élevé des gibets, composés de poutres reposant sur 16 gros piliers, hauts de 36 pieds environ, et auxquels on suspendait les corps des suppliciés, qu'on y laissait pourrir. Ces gibets, qui pouvaient recevoir jusqu'à 60 patients à la fois, avaient été, dit-on, érigés par Enguerrand de Marigny ou par Pierre de La Brosse. A la Révolution, on établit sur leur emplacement une voirie pour les immondices et l'écarrissage des chevaux, transférée en 1841 dans la plaine des Vertus. *V.* A. de La Villegille, *des Anciennes fourches patibulaires de Montfaucon*, Paris, 1836, in-8°.

MONTFERRAND. *V.* CLERMONT-FERRAND.

MONTFERRAT, en italien *Monteferrato*, anc. duché d'Italie, entre le Piémont au N. et à l'O., la république de Gênes au S., et le Milanais à l'E.; ch.-l., *Casal*. Titre de marquisat dès le xe siècle, il passa par mariage, en 1533, aux ducs de Mantoue, pour lesquels il fut érigé en duché en 1573. Une partie du pays fut cédée en 1631 aux ducs de Savoie, à qui l'Autriche abandonna le reste en 1703. Incorporé à la République cisalpine en 1797, au royaume d'Italie en 1805, il forma les départements de Marengo, de la Sesia, du Pô, de la Stura, de Montenotte, et de Gênes. Donné au roi de Sardaigne en 1815, il fut réparti entre les divisions d'Alexandrie, Coni, Gênes, Novare, et Turin.

MONTFERRAT (Marquis de), illustre famille de Lombardie, remontait à Aldérame, créé marquis par Othon le Grand en 967, et m. vers 995. Parmi ses successeurs, on distingue: Guillaume IV le Vieux, qui épousa une sœur utérine de l'empereur Conrad III, accompagna ce prince à la 2e Croisade, et soutint Frédéric Ier Barberousse contre la ligue lombarde; — Rénier, un de ses fils, qui épousa Marie, fille de l'empereur grec Manuel Comnène, 1179, et reçut en dot le royaume de Thessalonique; — Guillaume V, autre fils de Guillaume IV, qui mérita, dans la 3e Croisade, le surnom de *Longue-Épée*, épousa Sibylle, sœur de Baudouin III, roi de Jérusalem, et mourut en 1185; — Conrad V, frère du précédent (*V.* CONRAD); — Boniface III, qui hérita de son frère Rénier le royaume de Thessalonique en 1183, passa en Syrie, fut fait prisonnier à la bataille de Tibériade en 1187, devint marquis de Montferrat après la mort de son autre frère Conrad V en 1192, fut nommé chef de la 4e Croisade en 1202, contribua d'une manière brillante à la prise de Constantinople en 1204, prit encore aux Grecs l'île de Candie, Napoli de Romanie et Corinthe, et fut tué en 1207, d'une flèche empoisonnée, en combattant les Sarrasins devant Salalièh; — Guillaume VI, fils du précédent, qui administra le Montferrat pendant l'absence de son père, puis l'y remplaça, et fit deux expéditions en Thessalie, pour rétablir à Thessalonique son frère Démétrius, dépossédé par Théodore Lascaris; — Guillaume VII le Grand, petit-fils du précédent, 1254-92, qui facilita la conquête du royaume de Naples par Charles d'Anjou, maria sa fille Yolande avec l'empereur Andronic Paléologue, ajouta aux possessions de sa famille Verceil et Ivrée, tomba au pouvoir des habitants d'Alexandrie révoltés, et mourut après 17 mois de captivité dans une cage de fer; — Jean Ier, fils du précédent, 1292-1305, attaqué par Mathieu Visconti, seigneur de Milan, et dépouillé de Casal, Moncalvo, Trino, Ponte-Stura, etc.; — Théodore Paléologue, fils de l'empereur Andronic Paléologue et d'Yolande de Montferrat, 1305-1338, qui eut à disputer son héritage à Manfred, marquis de Saluces, et à Charles II, roi de Naples, se fit reconnaître par l'empereur Henri VII, et alla en Orient aider son frère Andronic le Jeune contre les Turcs; — Jean II Paléologue, 1338-78, qui reçut de Charles IV le titre de vicaire impérial en Italie, et essuya des pertes dans une guerre contre Galéas Visconti; — Théodore II Paléologue, petit-fils du précédent, 1381-1418, qui reprit aux Visconti Asti et Casal, aida Gênes à chasser les Français en 1409, fut capitaine de cette république jusqu'en 1413, et reçut

de l'empereur Sigismond, en 1414, le titre de vicaire impérial en Italie, qui fut confirmé depuis à tous ses successeurs. B.

MONTFLEURY (Zacharie-Jacob, dit), comédien, d'une noble famille d'Anjou, né vers le commencement du XVII^e siècle, m. en 1667, fut reçu dans la troupe de l'hôtel de Bourgogne, à Paris, joua avec un égal succès dans la tragédie et la comédie, et donna lui-même une tragédie d'*Asdrubal* en 1647. — Son fils, Antoine-Jacob, né en 1640, m. en 1685, donna au théâtre de l'hôtel de Bourgogne 16 pièces, auj. oubliées, excepté *la Femme juge et partie*, comédie en 5 actes en vers, 1669, très-médiocrement écrite, mais dont le succès balança celui du *Tartufe* de Molière. M. O. Leroy a réduit et arrangé en 3 actes la comédie de Montfleury, et l'a fait jouer avec succès en 1821. Montfleury a de la gaieté, mais son comique est souvent grossier. Son Théâtre a été publié en 4 vol. in-12, Paris, 1775.

MONTFORT (Simon, baron, puis comte de), né dans la 2^e moitié du XII^e siècle, d'une famille originaire de Montfort-l'Amaury, m. en 1218, partit en 1202 avec la 4^e Croisade, qu'il ne voulut pas suivre jusqu'à Constantinople, se distingua en Palestine, fut élu, après son retour en France, chef de la croisade contre les Albigeois, 1208, montra autant de cruauté que de courage durant cette guerre, prit Béziers en 1209, y fit périr, dit-on, près de 60,000 hommes, s'empara encore de Carcassonne, défit à Muret, en 1213, Pierre II, roi d'Aragon, qui venait au secours des Albigeois, dépossèda Raymond VI, comte de Toulouse, et fit hommage à Philippe-Auguste. Pendant qu'il guerroyait aux environs de Nîmes, Raymond VII ayant pris Toulouse, il fut tué d'un coup de pierre en voulant la ressaisir. B.

MONTFORT (Amaury, comte de), fils aîné du précédent, le remplaça comme chef des croisés contre les Albigeois, continua sans succès le siége de Toulouse, et, malgré une nouvelle croisade à laquelle prit part le fils de Philippe-Auguste, fut obligé de traiter avec Raymond VII, comte de Toulouse. En 1224, il fit cession à Louis VIII des pays que l'Eglise romaine avait accordés à Simon de Montfort. En 1231, il reçut de Louis IX la charge de connétable, puis partit pour la Terre-Sainte, et mourut, en 1241, au retour de cette expédition, durant laquelle il était tombé au pouvoir des Musulmans. B.

MONTFORT (Simon de), frère puîné du précédent, quitta la France vers 1236, par suite d'une discussion avec Blanche de Castille, mère de Louis IX, et se retira en Angleterre, pays de sa mère. Il sut y gagner les bonnes grâces du roi Henri III, qui lui donna le titre de comte de Leicester, le gouvernement de la Gascogne, et la main de sa sœur Eléonore. Néanmoins, Montfort se mit à la tête des barons mécontents, 1258, arracha au roi les *statuts* ou *provisions d'Oxford*, se fit donner la présidence d'un conseil de 24 seigneurs chargé de réformer l'Etat, gagna sur Henri III, qui prit les armes pour se débarrasser de ce joug, la bataille de Lewes, et l'y fit prisonnier avec son fils Edouard, 1264. Il convoqua un parlement, où furent admis, avec le clergé et la noblesse, les représentants des bourgs; ce fut l'origine de la Chambre des communes. Edouard parvint à s'échapper, releva l'étendard royal, et fut victorieux au combat d'Evesham, où Montfort périt, 1265. B.

MONTFORT (Jean de), duc de Bretagne. *V.* JEAN IV.

MONTFORT (Bertrade de). *V.* BERTRADE.

MONTFORT (Antoine de), peintre d'histoire, né en 1532 à Montfort (Hollande), m. en 1580, fut élève de Franc-Flore. Ses tableaux ont presque tous péri dans les guerres, mais plusieurs sont gravés. On citait surtout : la *Passion*, à Dordrecht; la *Décollation de St Jacques*, à Gouda; *l'Assomption, l'Annonciation* et la *Nativité*, à Utrecht.

MONTFORT (Louis-Marie GUIGNION DE), missionnaire, né à Montfort (Ille-et-Vilaine) en 1673, m. en 1716, étudia chez les Jésuites de Rennes, prit les ordres à Paris en 1700, fut employé dans les missions de Nantes et de Poitiers, et devint aumônier de l'hospice de la Salpétrière à Paris. Il fonda à La Rochelle les missionnaires *du St-Esprit* et les sœurs hospitalières *de la Sagesse*.

MONTFORT, ch.-l. de cant. (Landes), arr. et à 18 kil. E. de Dax, sur le Louts; 556 hab.

MONTFORT-L'AMAURY, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), arr. et à 22 kil. N.-O. de Rambouillet; 1,465 hab. Eglise remarquable, avec de beaux vitraux. Le comté de Montfort, réuni à la couronne en 1532, fut important au moyen âge; on voit encore les ruines du château du X^e siècle, où naquit Simon de Montfort.

MONTFORT-LE-ROTROU ou MONTFORT-SUR-HUISNE, ch.-l. de cant. (Sarthe), arr. et à 19 kil. E. du Mans; 715 hab. Fabr. de toiles. Château de la famille de Nicolaï. Comm. de grains, chanvre, fil.

MONTFORT-SUR-MEU ou MONTFORT-LA-CANE, s.-préf. (Ille-et-Vilaine), à 23 kil. O. de Rennes; 1,365 hab. Trib. de 1^re instance. Vieux remparts flanqués de tours. Ruines romaines. Anc. abbaye d'Augustins. Comm. de bestiaux, grains, bois, beurre, suif, lin, chanvre, cuirs. Aux environs, restes de thermes romains.

MONTFORT-SUR-RISLE, ch.-l. de cant. (Eure), arr. et à 15 kil. S.-E. de Pont-Audemer; 580 hab. Papeterie, tannerie. Ruines d'une anc. forteresse.

MONTFRIN, vge (Gard), arr. et 21 kil. E.-N.-E. de Nîmes; 2,506 hab.

MONTGAILLARD (Bernard de PERCIN DE), surnommé le *Petit-Feuillant*, né en 1563, au château de Montgaillard (Gascogne), m. en 1628, entra dans l'ordre des Feuillants en 1579, embrassa le parti de la Ligue, et se signala par ses sermons fanatiques contre Henri III. Après la soumission de Paris à Henri IV, il passa en Italie, fut bien accueilli par le pape Clément VIII, qui le fit entrer dans l'ordre de Cîteaux, se rendit à Anvers, où son éloquence le rendit célèbre, devint prédicateur de l'archiduc Albert, et reçut de lui les abbayes de Nivelles et d'Orval. Avant de mourir, il brûla ses ouvrages; il ne reste de lui qu'une *Lettre* violente adressée à Henri III, 1589, in-8°, et *l'Oraison funèbre de l'archiduc Albert*, 1622. Il a été mis en scène dans la *Satire Ménippée*.

MONTGAILLARD (Guillaume-Honoré ROCQUES, dit l'abbé de), historien, né en 1772 au château de Montgaillard, près de Villefranche (Rhône), m. à Paris en 1825, passa quelque temps au séminaire, émigra, rentra en France en 1799, remplit, dans l'administration militaire, un emploi qu'il perdit en 1814, et se tourna vers la littérature. On a de lui : *Revue chronologique de l'Histoire de France, depuis la convocation des notables jusqu'au départ des troupes étrangères*, Paris, 1818, 1 vol. in-8°, précis assez exact; *Histoire de France depuis la fin du règne de Louis XVI jusqu'en* 1825, *faisant suite à toutes les Histoires de France publiées jusqu'à ce jour*, Paris, 1826, 9 vol. in-8°; 2^e édit., 1827; 3^e édit., 1828. Cet ouvrage, publié après la mort de Montgaillard, est de plusieurs mains; le ton en est souvent celui du libelle; aussi, après avoir eu beaucoup de succès, est-il auj. entièrement tombé.

MONTGERON, vge (Seine-et-Oise), arr. et à 15 kil. N. de Corbeil, sur le chemin de fer de Paris à Lyon; 1,221 hab. Beau château. Eglise gothique.

MONTGERON (Louis-Basile CARRÉ DE), né à Paris en 1686, m. en 1754, acheta une charge de conseiller au parlement de Paris en 1711. Esprit ardent et d'abord incrédule, il vit les miracles du diacre Pâris et des convulsionnaires, 1731, les prit au sérieux, se convertit, et montra dès lors un zèle extravagant. Ayant composé un ouvrage intitulé : *la Vérité des miracles du diacre Pâris*, 1737-41-48, 3 vol., il osa le présenter au roi lui-même, fut mis à la Bastille, puis exilé à Valence.

MONTGIBAUD, vge (Corrèze), arr. et à 57 kil. N. de Brives; 527 hab. Près de là sont quelques vestiges d'une ville détruite, et le château de l'Ortholary.

MONTGISCARD, ch.-l. de cant. (Hte-Garonne), arr. et à 14 kil. N.-O. de Villefranche, près du canal du Languedoc; 782 hab.

MONGLAT (François de Paule DE CLERMONT, marquis de), grand-maître de la garde-robe et maréchal-de-camp sous Louis XIII et Louis XIV, né vers 1610, m. en 1675, a laissé de très-intéressants *Mémoires* sur les événements de son temps, Amsterdam, 1727, 4 vol. in-12. Ils se recommandent par leur exactitude et leur fidélité. On les trouve dans les *Collections de Mémoires sur l'Histoire de France*.

MONTGOLFIER (Joseph-Michel et Jacques-Etienne), physiciens, nés à Vidalon-lez-Annonay (Ardèche), le premier en 1740, m. en 1810, le second en 1745, m. en 1799, étaient fils d'un fabricant de papier. Joseph, doué d'un génie inventif, se distinguait d'Etienne par un esprit empreint de bizarrerie. Etienne, plus instruit, avait été destiné à l'architecture, et fut élève de Soufflot. Animés l'un et l'autre d'un goût très-vif pour les sciences, ils mirent leurs pensées en commun, en sorte qu'il est très-difficile de déterminer leur part respective de gloire, qu'ils ont d'ailleurs toujours désiré confondre. L'observation de la nature leur inspira le désir de reproduire un phénomène semblable à celui de l'ascension des vapeurs qui se dégagent de la terre pour former les nuages. Ils furent conduits à essayer de gonfler un ballon avec la vapeur dégagée par la combustion d'un mélange de paille mouillée et de laine hachée. L'idée théorique qui les avait dirigés était fausse; heureusement le résultat ne dépendit pas de

son exactitude. Le premier essai en grand fut fait à Annonay, le 4 juin 1783; la machine aérostatique, qui avait 12 mèt. de diamètre, s'éleva à une hauteur de 500 mèt. Le bruit de cette expérience se répandit rapidement; Etienne fut appelé à Paris, et la répéta devant la cour. Le nom des frères Montgolfier est resté célèbre, non-seulement pour l'invention des ballons, mais aussi pour celle du bélier hydraulique, 1792. L'industrie de la fabrication du papier leur doit aussi une partie de ses progrès, soit pour les perfectionnements apportés dans les détails du travail, soit pour les procédés particuliers employés à l'étranger, qu'ils ont su deviner, et dont ils ont doté l'industrie nationale. Joseph fut élu membre de l'Institut en 1807. On a de lui: *Discours sur l'aérostat*, 1783, in-8°; *Mémoire sur la machine aérostatique*, 1784, in-8°; *les Voyageurs aériens*, 1784, in-8°. Son *Eloge* a été écrit par Delambre et de Gérando. Les frères Montgolfier ont un monument sur la place publique d'Annonay. V.

MONTGOMERY, nom d'une anc. famille d'Angleterre et d'Ecosse, dont l'origine remonte à Roger de Montgomery, gentilhomme normand, qui commandait un corps important dans l'armée de Guillaume le Bâtard à la bataille d'Hastings, 1066. — Robert, fils de ce Roger, se joignit à Robert Courte-Heuse contre Henri Ier, prit part à la bataille de Tinchebray, 1106, et fut banni du royaume. Ce fut sans doute alors que les Montgomery s'établirent en Ecosse. Ils y portèrent le titre de baron jusqu'à Hugues de Montgomery, qui fut créé comte d'Egland ou d'Eglintoun par Jacques IV en 1502. — La famille française de Lorges, qui prétendait descendre des Montgomery d'Ecosse, prit leur nom, après avoir acheté en 1543 le château de Montgomery en Normandie.

MONTGOMERY (Gabriel de), fils de Jacques de Lorges, premier sire de Montgomery, fut chargé de conduire des secours à la régente d'Ecosse en 1545, puis nommé capitaine de la garde écossaise de Henri II. En 1559, le roi, donnant un tournoi à Paris pour fêter le mariage de ses deux filles, voulut rompre une lance avec lui; mais Montgomery l'atteignit si malheureusement a l'œil droit, du tronçon de sa lance, que le prince succomba dix jours après. Craignant la haine de Catherine de Médicis, Montgomery passa en Angleterre, se fit protestant, revint en France vers 1562, marcha à la tête des calvinistes de Rouen, défendit la ville avec vigueur contre l'armée royale, remporta divers avantages dans le Midi, 1569, fut amnistié à la paix de St-Germain, vint à Paris, échappa par miracle à la St-Barthélemy, se réfugia en Angleterre, mais en revint bientôt avec une flotte, et essaya de secourir La Rochelle, 1573. Rentré, l'année suivante, en Normandie, il fut attaqué par le maréchal de Matignon avec des forces supérieures dans Domfront, et, après une défense valeureuse, obligé de se rendre. Catherine de Médicis le livra, malgré la capitulation, à une commission qui le condamna à mort en 1574. B.

MONTGOMERY (Richard), général américain, né en Irlande en 1737, m. en 1775, servit d'abord dans l'armée anglaise pendant la guerre du Canada contre la France, 1756-63, se fixa ensuite dans la province de New-York, et, lors de la guerre de l'Indépendance, se déclara pour les colonies. Chargé de conquérir le Canada, il enleva aux Anglais Chambly, St-Jean, Montréal, et fut tué en attaquant Québec.

MONTGOMERY, v. d'Angleterre (Galles N.), capitale du comté de son nom, près de la Severn, à 233 kil. O.-N.-O. de Londres; 1,208 hab. dans la paroisse. Ruines d'un beau château normand et d'un camp breton. — Le comté de Montgomery, entre ceux de Denbigh et de Mérioneth au N., de Radnor au S., et de Cardigan à l'O., comprend 47 paroisses; 65 kil. sur 45; 67,075 hab. Sol très-montagneux, mais fertile et bien boisé. Mines de cuivre et de plomb; villes princip.: Welshpool, Newtown, Llanfyllin. Fabr. des plus belles flanelles que l'on connaisse. C'était, avant la conquête normande, la principauté de Powis.

MONTGOMERY, anc. comté de France (Normandie), à l'O. de Lisieux, auj. dans le départ. du Calvados.

MONTGOMERY, v. des Etats-Unis (New-York), à 20 kil. O. de Newburgh; 4,500 hab. — v. des Etats-Unis, cap. de l'Etat d'Alabama; 35,900 hab. Université.

MONTGON (l'abbé Charles-Alexandre de), né à Versailles en 1690, m. en 1770, fut chargé d'une mission secrète par le duc de Bourbon auprès de Philippe V, roi d'Espagne, s'attacha au service de ce prince, retourna en France, où il devait intriguer pour lui assurer la couronne, au cas où Louis XV mourrait sans enfants, mais eut l'imprudence de ne pas cacher ses instructions au cardinal de Fleury, qui l'exila à Douai. On a de lui des *Mémoires de ses différentes négociations dans les cours d'Espagne et de Portugal, depuis* 1725 *jusqu'à* 1731, La Haye, Genève et Lausanne, 1745-53, 8 vol. in-12.

MONTGUYON, ch.-l. de cant. (Charente-Inférieure), arr. et à 35 kil. S.-E. de Jonzac; 415 hab.

MONTHENAULT D'EGLY. *V.* EGLY.

MONTHERMÉ, ch.-l. de cant. (Ardennes), arr. et à 15 kil. N. de Mézières, sur la rive g. de la Meuse, dans une charmante situation; 2,087 hab. Ardoisières, fabr. de poterie et briques, brasseries, forges.

MONTHOIS, ch.-l. de cant. (Ardennes), arr. et à 12 kil. S. de Vouziers; 598 hab.

MONTHOLON (François de), fils d'un lieutenant-général au bailliage d'Autun, s'attacha au barreau de Paris, acquit une réputation d'avocat qui lui fit confier, en 1522, la cause du connétable de Bourbon contre la reine, mère de François Ier, fut nommé par le roi avocat-général en 1532, garde-des-sceaux en 1542, et mourut l'année suivante. — Son fils, François, catholique zélé, entra dans la Ligue, et fut nommé garde-des-sceaux par Henri III en 1588; et son petit-fils, Jacques, avocat distingué, m. en 1622, prononça, en 1611, un discours célèbre en faveur des Jésuites, attaqués par l'Université.

MONTHOLON (Charles-Tristan, comte de), de la famille des précédents, né à Paris en 1783, m. en 1853, entra de bonne heure dans la marine, fit partie de l'expédition de l'amiral Truguet contre la Sardaigne, prit du service dans la cavalerie en 1797, et était chef d'escadron au 18 brumaire. Dans cette journée, il fut utile à Bonaparte, qui se l'attacha. Sa brillante conduite en Italie, à Austerlitz, à Iéna, à Friedland et à Wagram, lui valut le titre de chambellan de l'empereur, qui le chargea de plusieurs missions diplomatiques, où il montra beaucoup de sagacité. Il fut nommé général de brigade en 1814. Aide de camp de Napoléon Ier pendant les Cent-Jours, il obtint, après la 2e abdication, de l'accompagner à Ste-Hélène, demeura auprès de l'illustre captif jusqu'après sa mort, fut un de ses exécuteurs testamentaires, et, de retour en Europe, publia, en commun avec le général Gourgaud, les *Mémoires pour servir à l'histoire de France sous Napoléon, écrits à Ste-Hélène sous sa dictée*, Paris, 1823-25, 8 vol. in-8°. Fidèle à la dynastie napoléonienne, il fut un des officiers qui accompagnèrent le prince Louis-Napoléon (l'empereur Napoléon III) dans sa descente à Boulogne-sur-Mer, en 1840; après l'événement, il partagea aussi sa captivité au château de Ham. B.

MONTHUREUX-SUR-SAONE, ch.-l. de cant. (Vosges), arr. et à 40 kil. S.-S.-O. de Mirecourt; 1,307 hab. Blanchisserie de cire; fabr. de limes, couverts en fer battu, clouterie, enclumes.

MONTHYON ou MONTYON (Antoine-Jean-Baptiste-Robert AUGET, baron de), né à Paris en 1733, m. en 1820, fut successivement intendant de Provence, d'Auvergne, et d'Aunis. Il s'attira des disgrâces de la cour pour s'être opposé seul, dans le conseil du roi, aux formes illégales employées dans le procès de La Chalotais, et pour avoir désapprouvé les *parlements Maupeou*. Cette dernière opposition le fit passer à une intendance d'un rang inférieur. Conseiller d'Etat en 1775, chancelier du comte d'Artois en 1780, il émigra en Angleterre à la Révolution, et ne revint qu'en 1815. Possesseur d'une grande fortune, il en fit l'usage le plus noble, et peut être compté parmi les bienfaiteurs de l'humanité. Sa libéralité éclairée s'étendit sur les compagnons de son exil en Angleterre, sur les pauvres, sur les hospices: il a légué à ces établissements 3,000,000 de fr. environ. Dès 1782, il avait fondé un prix de vertu, et divers autres prix que l'Académie Française et l'Académie des Sciences étaient chargées de décerner aux ouvrages et aux travaux utiles. Ces fondations furent abolies par la Convention; le généreux donateur, rentré en France, les renouvela dès 1816, et plus tard les augmenta encore. Chaque année, l'Académie Française dispose de deux legs de 10,000 fr., l'un pour les prix de vertu, l'autre pour l'ouvrage qui a été jugé le plus utile aux mœurs. Monthyon fut un écrivain distingué; on a de lui: un *Eloge du chancelier de L'Hôpital*, 1777; *Recherches et considérations sur la population de la France*, 1778; un discours de l'*Influence de la découverte de l'Amérique sur l'Europe*, couronné par l'Académie Française; *Quelle influence ont les diverses espèces d'impôts sur la moralité, l'activité, et l'industrie des peuples*, 1808, in-8°; *Particularités et observations sur les ministres des finances* (de France) *les plus célèbres, depuis* 1660 *jusqu'en* 1791, Londres, 1812, in-8°; *Etat actuel du Tonkin*, 1812, 2 vol. in-8°, publiés sous un pseudonyme, etc. *V.* son *Eloge* en vers, par M. A. de Wailly, 1826, et en prose, par M. L. Feugère,

1834, couronnés l'un et l'autre par l'Académie Française.

MONTI (Vincenzo), poëte italien, né en 1754 à Fusignano, près de Ferrare, m. en 1828, fut, dans sa jeunesse, secrétaire du prince Braschi, neveu de Pie VI. Il voulut d'abord rivaliser avec Alfieri, et donna les tragédies d'*Aristodème*, de *Caïus Gracchus*, de *Manfredi*, 1785-87, où l'on admire la noblesse des caractères, l'énergie des sentiments, la simplicité de l'action; Monti l'emporte sur son modèle par l'harmonie, l'élégance, la poésie du langage. Il composa ensuite des poëmes à l'imitation du Dante; telle est *la Basvigliana*, en quatre chants, 1793, dont le sujet est l'assassinat de Basville, consul français à Rome. Il devint secrétaire du Directoire de la République cisalpine, professeur d'éloquence à Pavie, de belles-lettres à Milan, et historiographe du royaume français d'Italie. Après avoir célébré dans des odes (*le Barde de la Forêt-Noire, la Vision, l'Epée du grand Frédéric*) la gloire de l'Empire, il se mit aux gages de l'Autriche (*le Retour de l'Astrée*). Cette versatilité lui fit beaucoup d'ennemis : mais, pour lui, il était ingénu dans ses affections; il s'occupait de la forme, et non du fond. Une élégance incomparable, une phrase irréprochablement classique, des images brillantes, des périphrases combinées avec art, une versification harmonieuse, nerveuse et flexible, voilà ce qu'il poursuivait, sans s'inquiéter jamais des compositions de la veille. Il peint plus qu'il ne pense. Il a fait une traduction en vers de l'*Iliade*, qui est un de ses plus beaux titres de gloire. Ses Œuvres ont été publiées à Milan, 1825-26, 8 vol. in-8°. On doit y joindre ses *Opere inedite e rare*, ibid., 1832, 5 vol. in-12, et un ouvrage intitulé : *Proposta di alcune correzioni al vocabolario della Crusca*, 1817-24, 6 vol. in-8°. B.

MONTIEL, v. d'Espagne (Manche), à 10 kil. S.-E. de Villanuevo-de-los-Infantes; 1,200 hab. Victoire de Duguesclin sur Pierre le Cruel, roi de Castille, en 1369.

MONTIER-EN-DER, *Monasterium Dervense*, ch.-l. de cant. (H.-Marne), au milieu de la forêt de Der, arr. et à 15 kil. O. de Vassy; 1,209 hab. Dépôt d'étalons. Avait jadis une abbaye de bénédictins, fondée au VII^e siècle.

MONTIERS-SUR-SAULX, ch.-l. de cant. (Meuse), arr. et à 39 kil. S.-E. de Bar-le-Duc; 1,147 hab. Haut-fourneau, fonderie.

MONTIGLIO, brg du royaume d'Italie, province et à 45 kil. N.-O. d'Alexandrie; 3,222 hab.

MONTIGNAC-LE-COMTE, ch.-l. de cant. (Dordogne), arr. et à 24 kil. N. de Sarlat, sur la Vézère; 2,762 hab. Hôpital et collége. Il se forma autour d'un château féodal dont on voit encore de belles ruines. Carrières de pierres de taille. Patrie du littérateur Joubert. Antiquités romaines aux environs.

MONTIGNÉ, vge (Maine-et-Loire), arr. et à 12 kil. N.-O. de Baugé; 1,882 hab. Exploitation de pierres de taille; comm. de chaux, tuiles, briques, carreaux.

MONTIGNY (Jean de), premier président au parlement de Paris en 1471, avait servi Louis XI dans la guerre contre la Ligue du Bien public. Ce fut lui qui instruisit le procès du cardinal La Balue, du connétable de St-Pol, et du duc de Nemours. Il mourut en 1481.

MONTIGNY (François de LA GRANGE D'ARQUIEN, sieur de), né en 1554, m. en 1617, fut élevé à la cour de Henri III, devint l'un de ses favoris, fut fait prisonnier à la bataille de Coutras en 1587, se déclara en faveur de Henri IV, qui l'avait renvoyé sans rançon, fut un de ceux qui arrêtèrent l'assassin Jean Châtel, se distingua au siége de Rouen et au combat de Fontaine-Française, commanda la cavalerie légère à l'attaque d'Amiens en 1597, fut nommé gouverneur de Paris en 1601, de Metz en 1603, des Trois-Evêchés en 1609, et maréchal de France en 1615.

MONTIGNY-LE-ROI, ch.-l. de cant. (Haute-Marne), arr. et à 28 kil. N.-E. de Langres; 1,170 hab. Meules à émoudre. Quincaillerie et coutellerie.

MONTIGNY-SUR-AUBE, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), arr. et à 23 kil. E.-N.-E. de Châtillon-sur-Seine; 830 hab. Troupeau de mérinos, haut-fourneau.

MONTIJO, v. d'Espagne (Badajoz), à 28 kil. O. de Mérida; 5,600 hab. Lainages.

MONTILLA, *Montulia*, v. d'Espagne (Andalousie), prov. et à 40 kil. S.-E. de Cordoue, sur le Castro, appartint à la famille des seigneurs de Cordoue, et est la patrie de Gonsalve de Cordoue. Pop. de la commune : 15,000 hab. Beau palais des ducs de Medina-Celi. Draps, toiles, cuirs, huile, poterie.

MONTIVILLIERS, ch.-l. de cant. (Seine-Inférieure), arr. et à 13 kil. N.-E. du Havre, dans une très-belle vallée, sur la Lézarde; 3,647 hab. Autrefois fortifié, il possédait une abbaye de bénédictines, fondée en 682. Eglise gothique, autrefois abbatiale, surmontée d'une tour remarquable, et contenant quelques richesses artistiques. Débris de fortifications. Comm. de grains et farines; blanchisseries de toiles, papeteries, tanneries, tissage de coton. Aux environs, château de *Bec*.

MONTJEAN, brg (Maine-et-Loire), arr. et à 35 kil. N. de Cholet, sur la rive g. de la Loire; 1,652 hab. Exploitation de houille; fours à chaux.

MONTJOIE (Félix-Christophe GALART DE), littérateur, né à Aix vers 1730, m. en 1816, se fit d'abord recevoir avocat, puis vint à Paris, où il travailla à *l'Année littéraire*, et à *l'Ami du roi*, journal destiné à combattre les principes de la Révolution. Il échappa aux proscriptions de la Terreur, fut déporté en 1797, revint en France sous le Consulat, professa la rhétorique au lycée de Bourges, et reçut de la Restauration une place de conservateur à la Bibliothèque Mazarine. On a de lui : *des Principes de la monarchie française*, 1789, 2 vol. in-8°; *Avis à la Convention sur le procès de Louis XVI*, 1792, in-8°; *Histoire de la conjuration de Robespierre*, 1794, in-8°; *Histoire de la conjuration de d'Orléans*, 1796, 3 vol. in-8°, ouvrage plein de faits apocryphes; *Eloge historique de Louis XVI*, Neuchâtel, 1797, in-8°; *Eloge historique de Marie-Antoinette*, 1797, in-8°, refondu sous le titre d'*Histoire de Marie-Antoinette*, Paris, 1814, 2 vol. in-8°; *Histoire de la révolution de France*, 1797, 2 vol. in-8°; *Eloge historique de Bochart de Saron*, 1800, in-8°, etc.

MONTJOIE, nom employé au moyen âge, ainsi que ceux de *montjou, montjavoul* (c.-à-d. *mont de Dieu, mont divin*), pour désigner des monticules naturels ou factices, qui marquaient la frontière entre les Etats, ou qui couvraient les restes de quelques grands personnages. On appela aussi *Montjoies* des monceaux de pierres entassés sur les chemins pour marquer la route. A la guerre, *Montjoie* signifia la bannière qui indiquait la marche de l'armée : de là le cri de guerre des Français, *Montjoie-St-Denis;* les ducs de Bourgogne criaient : *Montjoie-St-André;* les ducs de Bourbon, *Montjoie-Notre-Dame;* les rois d'Angleterre, *Montjoie-Notre-Dame, St-George*. Le roi d'armes de France portait le nom de *Montjoie*.

MONTJOIE, en allemand *Montschau*, v. des Etats prussiens (prov. du Rhin), à 26 kil. S.-S.-E. d'Aix-la-Chapelle, sur la Roër; 3,000 hab. Manuf. de draps et casimirs, teintureries. Ardoisières aux environs.

MONTJOUY ou MONJUICH, montagne et forteresse d'Espagne (Catalogne), à 3 kil. S.-O. de Barcelone, qu'elle domine.

MONTLHÉRY, *Mons Letherici*, petite ville (Seine-et-Oise), arr. et à 20 kil. O. de Corbeil; 1,700 hab. Célèbre au moyen âge par une forteresse élevée en 999 par Thibaut-File-Etoupes, de la maison de Montmorency, et qui étendait sa juridiction sur 300 paroisses et 133 fiefs. Louis VI la prit, et la rasa, en ne réservant que la tour encore existante, et ruinée en partie, qui servit plusieurs fois de prison d'Etat. Une bataille indécise fut livrée près de Montlhéry, le 16 juillet 1465, entre Louis XI et les seigneurs de la Ligue du Bien public. Il y a encore un lieu appelé *le Cimetière des Bourguignons*.

MONTLIEU, ch. de cant. (Charente-Inférr.), arr. et à 32 kil. S.-E. de Jonzac; 424 hab. Ruines d'un château des Rohan-Soubise. Souterrain, dit *Trou des Fadets*, et où se trouvent de belles stalactites. Comm. de grains.

MONTLOSIER (François-Dominique REYNAUD, comte de), né à Clermont-Ferrand en 1755, m. en 1838, fut député par la noblesse de Riom aux Etats-Généraux de 1789, vota pour le maintien des priviléges, et émigra en Angleterre, 1791, où il rédigea le *Courrier de Londres*. De retour en France, sous l'Empire, il continua d'abord son journal, qui fut supprimé peu après, reçut, comme indemnité, une place au ministère des relations extérieures, commença, à la demande de Napoléon I^er, un grand travail historique sur l'anc. monarchie française; demanda et obtint, en 1813, la charge de naturaliste breveté, et visita, à ce titre, la Suisse et l'Italie. Après la Restauration, il continua à défendre les institutions féodales et les priviléges aristocratiques, tout en publiant contre le clergé plusieurs écrits empreints d'une certaine violence, et même d'animosité. En 1830, il fut nommé pair de France, et siégea dans les rangs de l'opposition. On a de lui, entre autres ouvrages : *Essai sur la théorie des volcans d'Auvergne*, 1789, in-8°; *De la monarchie française depuis son établissement jusqu'à nos jours*, Paris, 1814, 3 vol. in-8°; 1815, 4 vol. in-8°; c'est l'ouvrage que lui avait demandé Napoléon; l'auteur y fait l'histoire du régime féodal, en rattachant tout au fait de la conquête et de la distinction des races; ses conclusions sont très-contestables, mais l'œuvre n'en est pas moins remarquable par les études qu'elle contient, l'énergie et l'a-

nimation du style; néanmoins, comme ce n'était pas ce que Napoléon voulait, la censure impériale en interdit l'impression en 1812; *Mémoire à consulter sur le système religieux et politique, tendant à renverser la religion, la société et le trône*, Paris, 1826, in-8°; cet ouvrage eut 8 éditions la même année; *Pétition à la Chambre des pairs*, 1827; *Lettre d'accusation contre les Jésuites*, 1826, etc.

MONT-LOUIS, ch.-l. de cant. (Pyrénées-Orientales), arr. et à 35 kil. S.-O. de Prades, sur la Tet; 321 hab. Place de guerre, et citadelle bâtie en 1681 par Vauban, sur un roc escarpé, pour défendre le col de la Perche. On la nomma *Mont-Libre* pendant la Révolution. Pyramide élevée à la mémoire du général Dagobert.

MONT-LOUIS, brg (Indre-et-Loire), arr. et à 12 kil. E. de Tours, sur la rive g. de la Loire et le chemin de fer de Paris à Bordeaux; 621 hab. Adossé à un rocher dans lequel sont creusées une partie des habitations. Bons vins blancs. Un traité de paix y fut conclu, en 1174, entre Louis VII, roi de France, et Henri II d'Angleterre.

MONT-LOUIS. *V.* LACHAISE (Cimetière du P.)

MONTLUC (Blaise de), célèbre capitaine, né au château de Montluc (Guienne) vers 1503, d'une branche de la famille des d'Artagnan-Montesquiou, m. en 1577, fut placé comme page auprès d'Antoine, duc de Lorraine, entra dans la compagnie d'archers commandée par Bayard, servit ensuite sous Lautrec à la Bicoque et dans le Béarn, 1522, fut fait prisonnier à la bataille de Pavie et renvoyé sans rançon, 1525, prit part à l'expédition de Lautrec contre Naples, 1528, à la défense de Marseille attaquée par Charles-Quint, 1536, à la bataille de Cérisolles, 1544, défendit Sienne, en 1555, contre le marquis de Marignan, accompagna le duc de Guise à la prise de Calais, 1558, et devint colonel-général de l'infanterie après la destitution de d'Andelot. Nommé lieutenant-général en Guienne en 1564, il y fit une guerre terrible aux calvinistes, rivalisa de cruautés avec le baron des Adrets, chef des dissidents, et montra une telle férocité, qu'on le stigmatisa du surnom de *Boucher royaliste*. Une blessure affreuse, qu'il reçut à la figure au siége de Rabasteins, 1570, l'obligea de porter un masque le reste de sa vie. Remplacé dans sa province par le marquis de Villars, Montluc, après avoir assisté au siége de La Rochelle, 1573, reçut de Henri III le bâton de maréchal de France, et se retira dans ses terres. Il employa ses loisirs à la rédaction de *Mémoires*, où il raconte lui-même avec la plus grande franchise, non seulement ses campagnes militaires, mais tous les traits de cruauté et de férocité qui ont souillé son nom. Ces Mémoires sont divisés en 7 livres: les 4 premiers concernent les années 1519 à 1559; les 3 autres embrassent le règne de Charles IX. La 1re édition est celle de Bordeaux, 1592, in-fol.; ils sont reproduits dans les *Collections de Mémoires relatifs à l'histoire de France*.

MONTLUC (Jean de), diplomate, frère du précédent, entra dans l'ordre des Dominicains, où il se distingua par son savoir et son éloquence, gagna, par son esprit délié, la confiance de François Ier et de Henri II, fut nommé évêque de Valence en 1553, remplit jusqu'à seize ambassades dans les différentes cours de l'Europe, toutes avec succès, réussit, en particulier, à faire nommer Henri de Valois (Henri III) roi de Pologne, adopta dans les querelles religieuses les principes de tolérance de L'Hospital, fut soupçonné de pencher en secret pour la réformation, contracta un mariage clandestin, s'attira les censures du pape Pie IV, parut plus tard revenir à résipiscence, fit une apologie de la St-Barthélemy, et mourut en 1579. On a de lui des *Sermons* estimés.

MONTLUC (Jean de), seigneur de Balagny, fils naturel du précédent, légitimé en 1567, suivit son père en Pologne, s'attacha ensuite au duc d'Alençon, qui lui fit obtenir le gouvernement de Cambrai, entra dans la Ligue, fut ramené par sa femme, sœur de Bussy d'Amboise, au parti d'Henri IV, obtint en 1594 le bâton de maréchal de France, et mourut en 1603.

MONTLUÇON, s.-préf. (Allier), à 82 kil. O.-S.-O. de Moulins, sur la rive dr. du Cher, à l'endroit où commence le canal du Berry; 13,293 hab. Trib. de 1re instance; collége. Glaces, hauts-fourneaux et verreries, produits chimiques. Sur une colline voisine, ruines d'un château des ducs de Bourbon. — Au XIVe siècle, les Anglais furent vaincus dans un des faubourgs de cette ville; une fête annuelle, dite *des Chevaux fugs*, rappela jusqu'à la Révolution cet événement.

MONTLUEL, ch.-l. de cant. (Ain), arr. et à 30 kil. S.-E. de Trévoux, sur la Seraine; 2,342 hab. Fabr. de draps, couvertures, tapis, toiles d'emballage, fil à coudre. Comm. de grains, chanvre, etc. A 8 kil., Ecole régionale d'agriculture. Anc. ch.-l. du comté de Valbonne.

MONT-MAJOUR, anc. abbaye fondée près d'Arles, au xe siècle, et dont il existe encore une partie de l'église, un beau cloître, et une tour magnifique, bâtie en 1639.

MONTMARAULT, ch.-l. de cant. (Allier), arr. et à 33 kil. E. de Montluçon; 1,696 hab. Fabr. de machines à confectionner les câbles.

MONTMARTIN-SUR-MER, ch.-l. de cant. (Manche), arr. et à 10 kil. S.-O. de Coutances; 355 hab.

MONTMARTRE, anc. brg (Seine), contigu à Paris, au N., arr. et à 7 kil. S.-O. de St-Denis, sur une colline haute de 129 mèt. environ au-dessus du niveau de la mer, et d'où l'on découvre toute la capitale; réuni à Paris, 18e arrond., en 1860. Carrières à plâtre; 36,000 hab. au moment de sa réunion à Paris. Moulins à vent pour la mouture des blés. Fabr. d'encre, noir animal, produits chimiques, etc. Son nom vient de *Mons Martis*, parce qu'il y aurait eu un temple de Mars; ou de *Mons martyrum*, parce que St-Denis et trois de ses compagnons y auraient souffert le martyre. Une abbaye de bénédictines, fondée par Louis VI en 1133, subsista jusqu'en 1789, et fut détruite en 1794. Combat sanglant entre les Parisiens et les alliés, le 29 mars 1814

MONTMAUR (Pierre de), fameux parasite, né dans le Limousin en 1576, m. en 1660, dut sa célébrité au ridicule dont il fut couvert par ses contemporains. Reçu dans la société des Jésuites, il enseigna à Périgueux et à Rome, abandonna son ordre, vint à Paris, et fut nommé en 1623 professeur de grec au Collége de France. Admis à la table des grands, il était toujours l'objet des attaques des convives. Les écrivains de son époque lui faisaient une guerre de sarcasmes et d'épigrammes, à laquelle il ne répondait que par l'indifférence et des bons mots qui mirent souvent les rieurs de son côté. On lui reprochait surtout sa pédanterie. *V.* Sallengre, *Histoire de P. de Montmaur*, La Haye, 1715, 2 vol. in-8°.

MONTMAUR, vge (Hautes-Alpes), arr. et à 16 kil. O. de Gap; 720 hab. Il tire son nom des Sarrasins, qui l'occupèrent longtemps. Ruines d'une chapelle et d'un manoir féodal. Il y eut une commanderie de Templiers.

MONTMÉDY, s.-préf. (Meuse), à 110 kil. N.-E. de Bar-le-Duc, sur le Chiers; 1,676 hab. Tribunal de 1re instance, collége. Place de guerre, fortifiée par Vauban. Elle appartenait au duché de Luxembourg; prise sur les Espagnols en 1657, elle fut réunie à la France par le traité des Pyrénées, 1659. Fabr. de vinaigre, bonneterie, tanneries.

MONTMELIAN, ch.-l. de canton (Savoie), arrond. et à 16 kil. Sud de Chambéry, sur la rive droite de l'Isère; 1,104 hab. Cette ville fut prise par Henri IV en 1600, par Catinat en 1691, et encore par les Français en 1792. Aux environs, récolte d'excellent vin.

MONTMIRAIL, ch.-l. de cant. (Marne), arr. et à 39 kil. S.-O. d'Epernay, près du Petit-Morin; 2,206 hab. Beau château de la famille Le Tellier, anj. aux ducs de Doudeauville. Exploit. de pierres meulières. Comm. de céréales, laines et bestiaux. Victoire de Napoléon Ier sur les alliés, le 11 février 1814. Patrie du cardinal de Retz.

MONTMIRAIL, ch.-l. de cant. (Sarthe), arr. et à 49 kil. E. de Mamers, près de la Braye; 664 hab. Autrefois fortifié. Beau château. Verrerie. Traité entre Louis le Jeune, roi de France, et Henri II d'Angleterre, en 1168.

MONTMIREY-LA-VILLE, ch.-l. de cant. (Jura), arr. et à 16 kil. N. de Dôle; 414 hab.

MONTMOREAU, ch.-l. de cant. (Charente), arr. et à 24 kil. E.-S.-E. de Barbezieux, sur la Tude; 654 hab. Ruines d'un château.

MONTMORENCY (Maison de), une des plus illustres familles de France, dont les chefs portaient autrefois le titre de *premiers barons de France*, remonte à Bouchard Ier, sire de Montmorency, que l'on trouve, dès 950, parmi les grands feudataires du duché de France. Cette maison compte, depuis 1060 jusqu'à nos jours, six connétables, douze maréchaux, quatre amiraux, plusieurs cardinaux, des grands-maîtres et des chevaliers de tous les ordres européens; elle s'est alliée à plusieurs maisons royales. Sous Mathieu II, *le grand connétable*, m. en 1230, elle se partagea en branche aînée ou des barons de Montmorency, et branche cadette ou de Montmorency-Laval. Cette dernière, qui a pour chef Guy de Montmorency, fils de Mathieu et d'Emma, héritière de Laval, s'est perpétuée jusqu'à nos jours par plusieurs rameaux. A la mort de Jean II, 15e descendant de Bouchard, en 1417, la maison de Montmorency se partagea en 3 branches: 1° celle de Fosseux, qui, fixée d'abord aux Pays-Bas, donna naissance aux rameaux de Wastines de Lauresse, et à celui de Bouteville, dont le 4e représentant fut le maréchal de Luxembourg,

de qui descendent les Montmorency du surnom de Luxembourg et de Tingri; 2° celle de Nivelle, qui se fixa dans les Pays-Bas, y acquit le comté de Hornes, et s'éteignit avec le comte de Hornes et le baron de Montigny, décapités en 1568 et 1570; 3° celle dite des ducs de Montmorency, issue de l'héritière de Chantilly, 2e femme de Jean II, et qui hérita des droits de la branche aînée, forma les rameaux de Thoré, de Damville, de Montbéron, etc., et s'éteignit avec le maréchal Henri II de Montmorency, décapité à Toulouse en 1632 par ordre de Louis XIII.

MONTMORENCY (Mathieu Ier de); présumé 7e descendant de Bouchard, fut fait connétable en 1130, épousa d'abord Aline, fille naturelle de Henri Ier, roi d'Angleterre, puis, en 1141, Adélaïde de Savoie, veuve de Louis le Gros, et fut ainsi beau-père de Louis VII. Pendant la 2e Croisade, il administra le royaume avec Suger, et conserva son crédit jusqu'à sa mort en 1160.

MONTMORENCY (Mathieu II de), petit-fils du précédent, surnommé *le grand connétable*, se distingua en 1204 au siége du Château-Gaillard, fit en partie la conquête de la province de Normandie sur Jean-sans-Terre, prit part à la bataille de Bouvines, 1214, où il commandait l'aile droite et enleva quatre aigles impériales, reçut la charge de connétable en 1218, accompagna Louis VIII dans la campagne de Saintonge et la croisade contre Avignon, défendit fidèlement la régente Blanche de Castille, et mourut en 1230.

MONTMORENCY (Charles de), maréchal de France en 1343, commanda l'armée que Jean, duc de Normandie, envoya en Bretagne au secours de Charles de Blois, combattit avec courage à Crécy, 1346, fut nommé gouverneur de la Normandie, contribua à la conclusion de la paix de Brétigny, 1360, fut parrain du Dauphin (plus tard Charles VI), et mourut en 1381.

MONTMORENCY (Anne, 1er duc de), né à Chantilly en 1493, m. en 1567, se lia dès son enfance avec le comte d'Angoulême (plus tard François Ier), fit ses premières armes à Ravenne sous Gaston de Foix, 1512, se distingua à la bataille de Marignan, 1515, seconda Bayard dans sa belle défense de Mézières en 1521, et, pour sa valeur à la Bicoque, 1522, fut fait maréchal. Il fit lever le siége de Marseille en 1524, et harcela les Impériaux dans leur retraite. Fait prisonnier à Pavie, 1525, puis racheté, il contribua à faire conclure le traité de Madrid, 1526. Il reçut en récompense le gouvernement du Languedoc, la charge de grand-maître de France, et l'administration des affaires de l'Etat. Il dirigea les finances avec parcimonie; son avarice personnelle fut une des causes de la défection de l'amiral Doria. En 1536, il détruisit par la famine l'armée de Charles-Quint entrée en Provence, et mérita le nom de *Fabius français*, et l'épée de connétable, 1538. Disgracié en 1541, par suite d'une intrigue de cour, il se retira à Chantilly. Après la mort de François Ier, il reprit tout son crédit, réprima cruellement, 1548, une révolte de la Guyenne, obtint en 1551 que sa baronnie fut érigée en duché, perdit par sa faute la bataille de St-Quentin, 1557, y fut pris, et poussa, dans l'intérêt de sa liberté, à la conclusion du traité de Cateau-Cambrésis, 1559. Henri II érigea en sa faveur la baronnie de Montmorency en duché-pairie. Ecarté des affaires sous François II, il fut, sous Charles IX, opposé aux Guises par Catherine de Médicis; mais il se réconcilia avec eux, et fit partie, avec François de Guise et Saint-André, du *Triumvirat* destiné à soutenir la foi catholique. Après le massacre de Vassy, il reçut le sobriquet de *Capitaine brûle-bancs*, pour une ridicule agression contre le temple protestant de la rue St-Jacques, à Paris, et fut fait prisonnier à la bataille de Dreux, 1562. Relâché lors de la paix d'Amboise, 1563, il reprit le Havre aux Anglais. Il conçut le projet d'une St-Barthélemy; son complot fut déjoué, et il fut envoyé à Chantilly; il en sortit pour combattre les calvinistes à St-Denis, où il fut tué par Robert Stuart. C'était, dit Voltaire, un « homme intrépide, à la cour comme dans les armées, plein de grandes vertus et de défauts, général malheureux, esprit austère, difficile, opiniâtre, mais honnête homme, et pensant avec grandeur. »

MONTMORENCY (François, duc de), grand-maître de France et maréchal, fils aîné du précédent, fit ses premières armes en Piémont en 1551, et fut nommé gouverneur de Paris en 1553. Ennemi des Guises, il faillit être arrêté après la paix de Longjumeau, échappa par la fuite au massacre de la St-Barthélemy, entra dans le parti des *Malcontents*, fut enfermé à la Bastille, et ne fut sauvé que par la crainte qu'inspiraient ses frères Thoré et Damville. Il mourut en 1579, âgé de 49 ans.

MONTMORENCY (Henri Ier, duc de), connu d'abord sous le nom de *Damville*, 2e fils d'Anne, fit sa première campagne en Lorraine, en 1552, commanda ensuite la cavalerie légère à l'armée de Piémont, prit Condé à la bataille de Dreux en 1562, fut fait gouverneur du Languedoc, 1563, maréchal de France, 1566, se distingua à la bataille de St-Denis, 1567, et n'échappa à la haine de Catherine de Médicis et des Guises, lors de la St-Barthélemy, qu'en se réfugiant dans son gouvernement. Disgracié sous Henri III, il se fit le chef des *Politiques*, reconnut Henri IV, qui le fit connétable en 1595, et mourut en 1614, à l'âge de 70 ans. On dit qu'il ne sut jamais écrire.

MONTMORENCY (Henri II, duc de), fils du précédent, né à Chantilly en 1595, m. en 1632, fut le filleul de Henri IV. Nommé amiral par Louis XIII en 1612, il hérita de son père le gouvernement du Languedoc, y combattit les protestants, se distingua aux siéges de Montauban et de Montpellier, et conquit en 1625 les îles de Ré et d'Oléron. Quand La Rochelle fut attaquée par Richelieu, il lui vendit, moyennant un million, la charge d'amiral, combattit le duc de Rohan, et amena la paix d'Alais. Après s'être distingué à la journée de Veillane en Piémont, il fut fait maréchal, 1629. Mécontent de la cour qui lui refusait le titre de connétable, il se révolta, avec Gaston d'Orléans, frère du roi; mais il fut vaincu par Schomberg à Castelnaudary, pris, jugé et décapité à Toulouse. Sa veuve lui éleva à Moulins un magnifique tombeau, que l'on voit dans la chapelle du Lycée. Son Histoire a été écrite par Ducros, un de ses officiers, 1633, in-4°.

MONTMORENCY (Mathieu-Jean-Félicité, vicomte, puis duc de), de la branche des Montmorency-Laval, né à Paris en 1767, m. en 1826, servit dans la guerre d'Amérique, adopta les principes de la Révolution, fut député par la noblesse de Montfort-l'Amaury à l'Assemblée constituante, se prononça, dans la fameuse nuit du 4 août 1789, pour la suppression des droits féodaux, et, le 10 juin 1790, appuya l'abolition des titres de noblesse. Il émigra en 1792, rentra en France après le 9 thermidor, et resta inconnu jusqu'en 1814. Sous la Restauration, il montra des sentiments monarchiques très-prononcés, devint aide-de-camp du comte d'Artois, pair de France, ministre des affaires étrangères et ambassadeur au congrès de Vérone, en 1822, gouverneur du duc de Bordeaux, enfin, sans titres littéraires, membre de l'Académie Française, en 1825.

MONTMORENCY-BOUTEVILLE. *V.* BOUTEVILLE.

MONTMORENCY-LUXEMBOURG. *V.* LUXEMBOURG.

MONTMORENCY, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), arr. et à 20 kil. S.-E. de Pontoise, et à 15 kil. N. de Paris, sur la lisière de la forêt du même nom, au sommet d'une colline d'où la vue est fort belle, à l'entrée d'une vallée renommée pour ses cerises; 2,333 hab. Il y eut jadis une communauté d'oratoriens. Jolie église du XIVe siècle. Dans la forêt, à peu de distance de la ville, on trouve l'*Ermitage*, petite maison fort modeste, qui fut habitée par J.-J. Rousseau, et ensuite par Grétry, qui y mourut.

MONTMORILLON, s.-préf. (Vienne), à 52 kil. E.-S.-E. de Poitiers, sur la Gartempe; 3,842 hab. Trib. de 1re instance; école secondaire ecclésiastique. On remarque, dans l'anc. couvent des Augustins, un monument singulier de forme octogone, entouré de bas-reliefs grossiers, construit au XIIe siècle, et longtemps attribué aux Druides. Papeteries; biscuits et macarons renommés. Comm. de bestiaux et produits agricoles.

MONTMORIN-SAINT-HÉREM (Armand-Marc, comte de), d'une anc. et illustre famille d'Auvergne, d'abord menin du dauphin (Louis XVI), puis ambassadeur à Madrid, fut appelé par Louis XVI à l'Assemblée des notables en 1787, puis, chargé du ministère des affaires étrangères, parut à ce titre aux Etats-généraux de 1789. Renvoyé avec Necker, dont il soutenait les principes, rappelé après la prise de la Bastille, il occupa, par intérim, en 1791, le ministère de l'Intérieur, et donna sa démission en oct. de cette même année. Dévoué à Louis XVI, il essaya de prévenir sa chute par ses conseils. Dénoncé par les Jacobins comme vendu à l'étranger, il se cacha, fut arrêté, traduit devant l'Assemblée législative, incarcéré, et périt dans les massacres des prisons, en septembre 1792.

MONTMORIN, vge (Puy-de-Dôme), arr. et à 23 kil. S.-E. de Clermont-Ferrand; 1,180 hab.

MONTMORT (Pierre-Rémond de), mathématicien, né en 1678 à Paris, m. en 1719, s'est occupé plus particulièrement du calcul des probabilités, et a publié sur cette matière un ouvrage qui eut du succès : *Essai d'analyse sur les jeux de hasard*, 1704. La 2e édition de ce livre, 1713 ou 1714, in-4°, renferme une correspondance de Montmort avec Jean et Nicolas Bernouilli. Les *Transactions philosophiques* contiennent un *Traité des suites infinies*, par Montmort. Ce savant était membre de l'Académie des sciences. V.

MONTMORT, ch.-l. de cant. (Marne), arr. et à 18 kil. S.-O. d'Epernay; 452 hab. Eglise gothique, avec vitraux. Restes d'un château-fort.

MONTOIR, brg (Loire-Inférr.), arr. et à 18 kil. O. de Savenay; 470 hab. Exploitation de tourbe.

MONTOIRE-SUR-LOIR, autrefois *St-Laurent-de-Montoire*, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), arr. et à 18 kil. O.-S.-O. de Vendôme; 2,430 hab. Cette petite ville, dominée par les ruines du château de St-Outrille, devint, au XVI^e^ siècle, la capitale du Bas-Vendômois. Comm. de vins, cuirs, toiles, bonneterie.

MONTOLIEU (Pauline-Isabelle DE BOTTENS, baronne de), née en 1751 à Lausanne (canton de Vaud), m. en 1832, fut mariée d'abord à M. de Crouzas, et en secondes noces au baron de Montolieu. Riche, et ayant un goût très-vif pour la littérature des romans, elle en a traduit ou imité un grand nombre de l'anglais et de l'allemand, et, parmi ces derniers, beaucoup d'Auguste Lafontaine, entre autres *Ondine*. Elle a composé *Caroline de Lichfield*, 1781, 2 vol. in-12, roman d'un intérêt doux, qui eut beaucoup de succès, et qui est son meilleur ouvrage, avec le *Robinson suisse*, 1813, 2 vol. in-12, imité de l'allemand de Wyss, espèce de contre-partie du *Robinson* de De Foë, et particulièrement composé pour les enfants. Les *Œuvres* de M^me^ de Montolieu ont été recueillies en 40 vol. in-12, Paris, 1824 et suiv.; ce ne sont que des œuvres choisies, car la collection complète forme plus de 100 vol. in-12.

MONTOLIEU, *Castrum Malasti, Mons Oliveti*, v. (Aude), arr. et à 18 kil. N.-O. de Carcassonne; 1,402 hab. Elle faisait, au moyen âge, un grand commerce de draps avec le Levant. Vieux château du XII^e^ siècle. Fabr. de maroquins.

MONTORO, anc. *Epora*, v. d'Espagne (Andalousie), prov. et à 40 kil. N.-E. de Cordoue, sur le Guadalquivir; 13,000 hab. Erigée en duché, en 1662, en faveur de Don Louis Mendez de Haro. Récolte et commerce d'huile excellente.

MONTORO, v. du royaume d'Italie, située dans la prov. et à 17 kil. N. de Salerne; 6,068 hab.

MONTPELLIER, *Mons Puellarum, Mons Pessulanus?* ch.-l. du département de l'Hérault, grande et belle ville, bâtie dans une magnifique situation, sur une colline au pied de laquelle coule le Lez; à 840 kil. S.-S.-E. de Paris, à 8 kil. de la Méditerranée, avec laquelle elle communique par le Lez et le port de Cette; par 43° 36′ 44″ lat. N., et 1° 32′ 34″ long. E.; 50,900 hab. Ch.-l. de la 10^e^ division militaire; directions d'artillerie et des subsistances militaires; garnison d'un des trois régiments du génie; gymnase militaire. Evêché suffragant d'Avignon; église consistoriale calviniste. Cour impériale; tribunaux de 1^re^ instance et de commerce; bourse et chambre de commerce. Succursale de la Banque de France. Académie universitaire; Facultés des lettres, des sciences, et de médecine, les deux dernières possédant de riches bibliothèques. Lycée; écoles de pharmacie, normale primaire, de dessin et de peinture, des beaux-arts, du commerce, de géométrie et de mécanique. Bibliothèque publique. Musée Fabre, contenant une galerie de tableaux, dessins et gravures, et une bibliothèque. Jardin des plantes, avec cabinet d'histoire naturelle et de physique. Société d'agriculture, société archéologique. Vastes hôpitaux; prison cellulaire. On remarque la cathédrale de St-Pierre; l'arc de triomphe dédié à Louis XIV; l'esplanade; un bel aqueduc, en partie souterrain, et d'un parcours de 3,904 mèt.; la magnifique promenade de la place du Peyrou d'où la vue est admirable, et où se trouve une statue équestre de Louis XIV, en bronze, érigée en 1838. Fabr. de produits chimiques, vert de gris, instruments de pesage; raffineries de soufre, lavoirs de laines, tanneries, minoteries, scieries mécaniques de marbre; grand comm. de vins, eaux-de-vie, liqueurs. A 1 kil. de la ville, à Villodève, fabr. import. de bougies stéariques, cierges, savons, dont la plupart des produits s'exportent en Algérie et à l'étranger. — Montpellier, simple village au X^e^ siècle, grandit par la ruine de Maguelonne, forma une seigneurie qui passa par mariage à l'Aragon en 1204, reçut, cette même année, une charte de commune, fit partie du royaume de Majorque en 1276, et fut cédé à la France par Jayme II en 1349. Abandonné à Charles le Mauvais par Charles V en 1365, il ne revint à la couronne que sous Charles VI. L'évêché de Maguelonne y fut transféré en 1538. Les guerres de religion lui ont été funestes, surtout le siége à la suite duquel Louis XIII s'en empara, 1622. L'*édit de Montpellier*, 20 octobre 1622, reconnut le libre exercice du culte protestant, mais enleva aux calvinistes toute autre assemblée que leurs synodes et consistoires, et ne leur laissa comme places de sûreté que Montauban et La Rochelle. L'université de Montpellier, fondée en 1289, a été principalement célèbre pour l'enseignement de la médecine. Patrie de Barthez, Broussonnet, La Peyronie, Cambacérès, Cambon, Roucher, Séb. Bourdon, Vien, Daru. B.

MONTPELLIER, v. des Etats-Unis, capitale de l'Etat de Vermont, à 838 kil. N.-N.-E. de Washington; 4,000 hab. Siége du gouvernement. Près de là, carrières d'un marbre égal aux meilleurs d'Italie pour la pureté et la blancheur.

MONTPENSIER, vge (Puy-de-Dôme), arr. et à 26 kil. N.-N.-E. de Riom; 621 hab. Anc. seigneurie, qui passa par mariage dans la maison de Beaujeu à la fin du XII^e^ siècle, dans celle de Dreux au commencement du XIV^e^, et qui fut vendue, en 1384, à Jean de France, duc de Berry, dont la fille Marie épousa Jean I^er^ de Bourbon. Le comté, confisqué par François I^er^ sur le connétable de Bourbon, fut donné à Louis I^er^ de Condé, beau-frère de ce seigneur, avec le titre de duché-pairie, 1539. Un mariage le porta à la maison d'Orléans en 1608. Le titre de duc de Montpensier est porté par le plus jeune fils du roi Louis-Philippe.

MONTPENSIER (Catherine-Marie DE LORRAINE, duchesse de), fille du duc François de Guise, née en 1552, m. en 1596, épousa à 18 ans Louis II de Montpensier, entra dans tous les complots contre le roi Henri III, eut des prédicateurs à ses gages pour le faire insulter en chaire, porta publiquement une paire de ciseaux dorés, avec lesquels elle se promettait de lui faire la tonsure monacale, arma, dit-on, Jacques Clément, et se jeta au cou du premier qui annonça le meurtre du roi. On assure qu'elle s'écria : « Je ne suis marrie que d'une chose, c'est qu'il n'ait pas su, avant de mourir, que c'est moi qui ai fait le coup; » elle parcourut Paris, avec la duchesse de Nemours, sa mère, criant à tous la *bonne nouvelle*. Hostile aussi à Henri IV, elle finit néanmoins par se réconcilier avec lui. B.

MONTPENSIER (Anne-Marie-Louise D'ORLÉANS, duchesse de), connue sous le nom de *Mademoiselle*, née à Paris en 1627, de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, m. en 1693, faillit épouser successivement Louis XIV encore enfant, Louis de Bourbon, comte de Soissons, le cardinal-infant, frère d'Anne d'Autriche et gouverneur de la Flandre, le roi d'Espagne Philippe IV, le prince de Galles (depuis Charles II), l'empereur Ferdinand III, l'archiduc Léopold, frère de ce prince, et le duc de Savoie. Ces alliances manquèrent par sa faute ou par celle de Mazarin. Elle entra dans la Fronde, et sauva Condé au combat de la porte St-Antoine, 1652, en faisant tirer sur les troupes royales les canons de la Bastille. Obligée de quitter la cour, elle n'y rentra qu'en 1657. D'autres mariages projetés avec le fils du prince de Condé et avec le roi de Portugal échouèrent comme les premiers. A 42 ans, Mademoiselle s'éprit de Lauzun (*V. ce mot*), et obtint du roi, en 1670, une permission de l'épouser qui fut bientôt révoquée; néanmoins, l'union des deux amants eut lieu, dit-on, secrètement. Lauzun ayant été jeté en prison, elle n'obtint sa liberté qu'au bout de 10 ans, et en abandonnant au duc du Maine la principauté de Dombes et le comté d'Eu, fut payée d'ingratitude, et passa ses dernières années dans la dévotion. Elle a laissé des *Mémoires*, Amsterdam (Paris), 1746, 8 vol. in-12, insérés dans les collections de Mémoires relatifs à l'histoire de France; nouvelle édition par M. Chéruel, d'après le manuscrit autographe, et avec des notes historiques, Paris, 1858, 4 vol. in-12. B.

MONTPENSIER (Antoine-Philippe D'ORLÉANS, duc de), second fils de Philippe-Joseph, duc d'Orléans, et frère du roi Louis-Philippe, né en 1775, m. en 1807, montra un goût précoce pour les arts, qu'il cultiva avec succès. Il servit avec son frère (alors duc de Chartres) sous Dumouriez, se fit remarquer à Valmy et à Jemmapes, passa ensuite à l'armée d'Italie, fut arrêté, en 1793, par ordre du Comité de salut public, subit à Marseille une captivité de 43 mois, recouvra la liberté quand son frère eut promis au Directoire de passer en Amérique, et l'y rejoignit, en 1797, avec son autre frère, le comte de Charolais. Les trois princes vinrent chercher un asile en Angleterre en 1800, et résidèrent à Twickenham. Montpensier y fut enlevé par une maladie de poitrine. On a de lui des *Mémoires*, Paris, 1824, in-8°; ils roulent sur sa captivité à Marseille.

MONTPEZAT, ch.-l. de cant. (Tarn-et-Garonne), arr. et à 34 kil. N.-N.-E. de Montauban; 1,029 hab. Toiles communes.

MONTPEZAT, ch.-l. de cant. (Ardèche), arr. et à 32 kil. N.-O. de Largentière; 1,271 hab. Soies, bonneterie de laine; comm. de châtaignes, grains, bestiaux.

MONTPEZAT (Antoine de), maréchal de France en 1544,

m. en 1544, faisait partie de la compagnie du maréchal de Foix à la bataille de Pavie. Fait prisonnier dans cette journée, il s'offrit comme valet de chambre à François Ier pendant sa captivité, gagna la confiance de ce prince, et fut chargé de porter en France des ordres secrets à la régente Louise de Savoie. Plus tard, il fut au nombre des otages livrés à Henri VIII pour la reddition de Tournai à la France. B.

MONTPONT, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), arr. et à 11 kil. S. de Louhans, sur la Sane; 203 hab.

MONTRÉAL, v. du Bas-Canada, sur la côte S. de l'île de son nom, port sur la rive g. du St-Laurent, à 227 kil. S.-O. de Québec, par 45° 31′ lat. N., et 75° 55′ 15″ long. O.; 101,602 hab. Siége du gvt de 1843 à 1858. Evêché; arsenal; université anglaise, fondée en 1821; colléges français et anglais, séminaire catholique de St-Sulpice, bibliothèque. Plusieurs sociétés savantes. Dans cette ville, assez bien bâtie, on remarque la cathédrale, le couvent des Sœurs grises, les casernes, le pénitentiaire, le théâtre, le monument de Nelson, etc. Grand entrepôt du commerce des grains et surtout des pelleteries pour les compagnies réunies du Nord-Ouest et de la baie d'Hudson. Comm. de sucre d'érable, farines, potasse, etc. Bateaux à vapeur pour Québec et les Etats-Unis. 3 chem. de fer. Magnifique pont tubulaire, dit *Victoria*, jeté sur le St-Laurent pour servir à la traversée de ce fleuve par le chemin de fer du grand Trunck, et il est plus prodigieux encore que celui de Menai. — Fondé en 1640, Montréal appartint d'abord aux Sulpiciens, 1644-1760, auxquels les Anglais le prirent; les Américains, qui l'avaient pris en 1775, le rendirent peu après aux Anglais. — L'île de Montréal est située dans le St-Laurent, près de l'embouchure de l'Ottawa. Sol fertile.

MONTRÉAL, ch.-l. de cant. (Aude), arr. et à 19 kil. O. de Carcassonne; 2,065 hab. Assiégé par Simon de Montfort en 1212, par le prince de Galles en 1355, par les protestants en 1594, par les partisans du duc de Montmorency en 1632.

MONTRÉAL, ch.-l. de cant. (Gers), arr. et à 15 kil. O. de Condom; 720 hab. Fabr. d'eaux-de-vie, filatures de laines, briqueteries, tuileries, taillanderie.

MONTRÉAL, vge (Yonne), arr. et à 13 kil. N.-E. d'Avallon; 550 hab. Château, où habitèrent Brunehaut et François Ier.

MONTRÉAL, v. de Sicile. *V.* MONREALE.

MONTRÉAL D'ALBANO OU FRÀ MORIALE, gentilhomme provençal, chevalier de St-Jean-de-Jérusalem, se distingua au service du roi de Hongrie, Louis le Grand, dans les guerres du royaume de Naples, disciplina, après son départ, 1351, une armée de bandits et d'aventuriers, ravagea tout le pays, mais fut chassé en 1352 par Malatesti, seigneur de Rimini. Bientôt, ayant rassemblé de nouvelles bandes, il dévasta, en 1353, les Etats de Malatesti, et mit à contribution Sienne, Florence et Pise. Il allait attaquer les Visconti, quand il eut l'imprudence de se rendre à Rome avec une faible escorte, pour se ménager des intelligences dans le midi de l'Italie. Arrêté par ordre de Rienzi, il fut mis en jugement, condamné à mort, et exécuté en 1354.

MONTREDON, ch.-l. de cant. (Tarn), arr. et à 25 kil. N.-E. de Castres; 754 hab. Fabr. d'étoffes de laine, bonneterie. Commerce de bestiaux.

MONTREJEAU, ch.-l. de cant. (Hte-Garonne), arr. et à 14 kil. O. de St-Gaudens, au confl. de la Neste et de la Garonne, dans une situation charmante; 2,835 hab. Tanneries, mégisseries, fabr. de tricots de laine et de bougies; comm. de bois, bestiaux, chevaux, etc. Beau pont en marbre sur la Garonne.

MONTRELAIS, brg (Loire-Infér.), arr. et à 16 kil. E.-N.-E. d'Ancenis, près de la rive dr. de la Loire; 1,976 hab. Mines de houille. Vins blancs. *V.* INGRANDE.

MONTRÉSOR, ch.-l. de cant. (Indre-et-Loire), sur l'Indroye, arr. et à 16 kil. E. de Loches; 618 hab. Ruines d'un château bâti par Foulques Nerra.

MONTRÉSOR (Claude de BOURDEILLES, comte de), né vers 1608, s'attacha de bonne heure à Gaston, duc d'Orléans, devint son grand-veneur et son favori, prit part aux complots du comte de Soissons et de Cinq-Mars contre Richelieu, fut deux fois abandonné par son maître, et s'enfuit en Angleterre, d'où il ne revint qu'en 1643. Une intrigue contre Mazarin le fit enfermer à Vincennes; rendu à la liberté après 14 mois de prison, il joua un rôle très-actif dans la Fronde, se réconcilia avec la cour en 1653, et se retira de la scène politique. On a de lui des *Mémoires* sur les événements de son temps, rédigés avec sincérité. On les trouve dans le Recueil de plusieurs pièces servant à l'histoire moderne, Cologne, 1663, in-12, et Leyde, 1665, 2 vol in-12.

MONTRET, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), arr. et à 11 kil. N.-O. de Louhans; 133 hab.

MONTREUIL (Eudes de). *V.* EUDES.

MONTREUIL ou mieux MONTEREUL (Mathieu de), abbé, né à Paris en 1620, m. en 1692, fut un poëte facile et agréable. Ses Œuvres furent publiées en 1666. Boileau s'en est moqué dans sa 7e satire.

MONTREUIL-BELLAY, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), arr. et à 20 kil. S.-O. de Saumur, sur le Thouet; 1,929 hab. Ruines d'un château bâti par Foulques Nerra.

MONTREUIL-SOUS-BOIS, vge (Seine), arr. et à 22 kil. N.-E. de Sceaux, à 16 kil. E. de Paris; 6,721 hab. Culture très-importante de pêches renommées, qui fait appeler quelquefois ce pays *Montreuil-les-Pêches*. Fabr. de porcelaine, cuirs vernis, tuileries, fours à plâtre.

MONTREUIL-SUR-MER, *Bragum monasterium*, s.-préf. (Pas-de-Calais), à 74 kil. O.-N.-O. d'Arras, près de la rive dr. de la Canche, à 15 kil. de son embouch. dans la Manche, et près du chemin de fer d'Amiens à Boulogne; 3,338 hab. Trib. de 1re instance, collége. Fabr. de toiles, raffineries de sel. Pâtés renommés de bécasses. On remarque l'église St-Saulve, du XIVe siècle. Place de guerre de 2e classe. — Poste militaire sous les Romains, cette ville avait, au IXe siècle, ses comtes particuliers; elle reçut une charte de commune en 1188. Le traité de Brétigny, 1360, la donna aux Anglais; Duguesclin la reprit en 1370. Les Impériaux s'en emparèrent en 1537.

MONTREVAULT, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), arr. et à 25 kil. N.-O. de Cholet, sur l'Erve; 812 hab. Marché aux bestiaux.

MONTREVEL, ch.-l. de cant. (Ain) arr. et à 18 kil. N.-O. de Bourg, sur la Reyssouse; 919 hab. Comm. de grains et de bestiaux.

MONTREVEL (Le maréchal de). *V.* BAUME-MONTREVEL (LA).

MONTRICHARD, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), arr. et à 32 kil. S.-S.-O. de Blois, sur la rive dr. du Cher; 2,619 hab. Ruines d'un château-fort et d'anciennes murailles. Comm. de bois et de vins.

MONT-ROLAND, vge (Jura), arr. et à 6 kil. N. de Dôle; 334 hab. Ruines d'une abbaye dont on attribuait la fondation à Roland, et d'une statue colossale de ce paladin.

MONTRICOUX, vge (Tarn-et-Garonne), arr. et à 25 kil. E. de Montauban, sur une colline et près de la rive dr. de l'Aveyron; 1,550 hab. Entouré de fortifications du moyen âge. Eglise et maison de Templiers. Exploit. de pierres de taille; commerce de grains, bestiaux, fruits.

MONTROSE ou MONTROSS (Jacques GRAHAM, comte et duc de), né à Edimbourg en 1612, m. en 1650, servit d'abord dans le parti des *Covenantaires*; mais ayant été chargé d'une mission auprès de Charles Ier, il fut touché de son affabilité, et défendit sa cause contre le Long-Parlement. En 1645, à la tête des royalistes d'Ecosse et d'Irlande, il battit lord Elcho à Perth, lord Burleigh à Aberdeen, le comte d'Argyle à Innerlochy, déposa les armes sur l'ordre réitéré du roi, et se retira en France, puis en Allemagne, où il se distingua dans la guerre de Trente-Ans, et fut fait maréchal de l'Empire. A la mort de Charles Ier, il offrit ses services à Charles II, alors à La Haye, reçut quelques secours du roi de Danemark, de la reine Christine de Suède, du Holstein et du prince d'Orange, débarqua dans les Orcades, leva l'étendard royal sur les côtes du comté de Caithness, mais, attaqué à l'improviste par David Lesley, fut vaincu, livré par un de ses anciens officiers nommé Aston, conduit à Edimbourg, et, après mille outrages, condamné à être pendu, puis écartelé. Le cardinal de Retz a dit de lui : « C'est un de ces hommes qui ne se rencontrent plus dans le monde, et qu'on ne retrouve que dans Plutarque. » Walter Scott l'a mis en scène dans son roman de *l'Officier de fortune*. B.

MONTROSE, v. et port d'Ecosse (Forfar), à 58 kil. S.-O. d'Aberdeen, sur une presqu'île à l'embouchure du South-Esk dans la mer du Nord; 13,400 hab. dans la paroisse. Douane; 2 phares. Pêche de saumons; armement pour la pêche de la baleine. Fréquentes communications avec Londres, Dundee, etc., par paquebots; avec Edimbourg, par chemin de fer. Grande exportation de blé. Fabr. de toiles. Jolies résidences modernes au milieu de vieilles maisons. — Baliol y céda la couronne d'Ecosse à Edouard Ier, en 1296.

MONTROUGE (Le Grand), vge (Seine), à 6 kil. S. de Paris, arr. et à 7 kil. N. de Sceaux; 2,984 hab. Aux environs, immenses carrières de pierres de taille s'étendant jusque sous Paris, et dans une partie desquelles sont les Catacombes. Fabriques de produits chimiques, carton-pâte,

toiles cirées, cuirs vernis, bougies, savons, colle forte, couleurs, etc. Tout auprès, fort construit en 1841, et qui fait partie des défenses de Paris.

MONTROUGE (Le Petit), anc. vge dépendant du précédent avant 1860, et depuis, réuni à Paris, 14e arrond. Hospice de La Rochefoucauld, fondé en 1781.

MONTS, ch.-l. de cant. (Vienne), arr. et à 16 kil. S.-E. de Loudun; 802 hab.

MONT-SAINT-JEAN. *V.* WATERLOO.

MONT-SAINT-MICHEL, vge (Manche), arr. et à 16 kil. S.-O. d'Avranches; 370 hab. Bâti sur un rocher isolé au fond de la baie de Cancale, au milieu de grèves mouvantes, à 50 mèt. au-dessus de l'Océan, et à 5 kil. de la côte; entouré de hautes et épaisses murailles, flanquées de tours et de bastions. Les marées en font une île. Au-dessus du village, au sommet du rocher est le château, dominé par une antique église du xe siècle : c'était une maison de force et de correction; Napoléon III lui a enlevé cette destination. C'est là que Louis XI institua l'ordre de St-Michel. — Mont-Saint-Michel fut assiégé en vain par les Anglais, en 1417 et en 1423.

MONT-SAINT-VINCENT, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), arr. et à 38 kil. O. de Châlon-sur-Saône; 392 hab.

MONTSALVY, ch.-l. de cant. (Cantal), arr. et à 34 kil. Sud d'Aurillac; 729 hab. Toiles grises, cire, châtaignes. Belle église gothique. Près de là, ruines du château de *Mandulphe*, et amas de blocs énormes, dit *Mur du Diable*.

MONTSAUCHE, ch.-l. de cant. (Nièvre), arr. et à 25 kil. N. de Château-Chinon; 223 hab.—Près de là est le *lac des Settons*, vaste réservoir de 400 hectares de superficie, et contenant 22 millions de mètres cubes d'eau, servant à grossir la Cure et l'Yonne pour le flottage et la navigation. Ce lac fut formé en 1855-58 dans la vallée marécageuse de la Cure, au moyen d'un barrage en granit de 271 mèt. de longueur sur 20 de hauteur.

MONTSCHAU. *V.* MONTJOIE.

MONTSERADO. *V.* MESURADO.

MONTSERRAT, île de l'océan Atlantique, une des petites Antilles, dans l'Amérique anglaise, à 42 kil. S.-O. d'Antigua, 60 N.-O. de la Guadeloupe; par 16° 47' 35" lat. N., et 64° 32' 4" long. O.; 135,000 hect.; 13 kil. sur 10; 7,000 hab. (dont 6,000 noirs). Ch.-l., *Plymouth*. Rhum, sucre. — Découverte par Christophe Colomb, 1493. Colonisée par les Anglais en 1632.

MONTSERRAT, *Mons Edulius* ou *Serratus*, montagne d'Espagne (Catalogne), prov. et à 40 kil. O. de Barcelone; 1,312 mèt. de hauteur. A mi-côte est un célèbre monastère de bénédictins.

MONTSOREAU, vge (Maine-et-Loire), arr. et à 13 kil. S.-E. de Saumur, sur la rive g. de la Loire; 376 hab. Ruines imposantes d'un château bâti au xve siècle.

MONT-SUR-LOIR. *V.* CHATEAU-DU-LOIR.

MONTSURS, ch.-l. de cant. (Mayenne), arr. et à 21 kil. N.-E. de Laval; 1,601 hab. Toiles, grains, bestiaux.

MONT-TERRIBLE, MONT-TONNERRE. *V.* TERRIBLE, TONNERRE.

MONTUCLA (Jean-Etienne), mathématicien, né à Lyon en 1725, m. en 1799, étudia chez les jésuites de sa ville natale, alla faire son droit à Toulouse, et se rendit ensuite à Paris, où il se lia avec les savants les plus connus, notamment avec Dalembert. Il travailla pendant quelques années à la *Gazette de France*, journal presque entièrement consacré alors à la littérature et aux sciences, publia ensuite une édition des *Récréations mathématiques* d'Ozanam, dont il fit un livre presque neuf, mais garda l'anonyme; les éditions postérieures portent les initiales C. G. F. (Chanla, géomètre forésien), du nom d'une propriété qui avait appartenu à sa famille. En 1754, il donna une *Histoire des recherches sur la quadrature du cercle*, in-12, nouv. édit. par Lacroix, 1830, in-8°, et, en 1758, une *Histoire des mathématiques*, 2 vol. in-4°. Dans une deuxième édition, 1799-1809, 4 vol. in-8°, les 2 derniers volumes sont en grande partie l'œuvre de Lalande. L'*Histoire des mathématiques* est un travail plein d'érudition, et propre à fournir de bons et utiles renseignements; mais il manque de cet esprit philosophique qui pourrait bien faire comprendre au lecteur les progrès successifs des mathématiques. La partie écrite par Lalande est inférieure à la 1re. Montucla fut nommé secrétaire de l'intendance de Grenoble en 1761; trois ans après, il accompagna Turgot, chargé d'établir une colonie à Cayenne. A son retour, il devint 1er commis des bâtiments de la couronne, puis censeur royal, fut ruiné par la Révolution, et devint associé à l'Institut. V.

MONTYON. *V.* MONTHYON.

MONVEL (Jacques-Marie BOUTET de), acteur et auteur dramatique, né à Lunéville en 1745, m. en 1811, est une des célébrités de la scène française. A 25 ans, il débuta, à Paris, dans le rôle d'*Egisthe*, et, pendant dix années, il eut, à côté de Molé, le plus grand succès dans les jeunes premiers de la tragédie et de la comédie. Forcé de quitter la France en 1781, par un ordre de police dont le motif n'est pas connu, il passa en Suède, où il devint lecteur du roi. Il était revenu à Paris en 1789; les principes démocratiques l'exaltèrent outre mesure; plus tard, il gémit de ses entraînements, et le public les lui pardonna, quand il appliqua la perfection de son jeu à l'emploi des pères nobles et des raisonneurs. Ses meilleurs rôles étaient Don Diègue, du *Cid*, Auguste, de *Cinna*, *l'Abbé de l'Epée*, dans le drame de ce nom. Il se retira en 1806. Monvel obtint aussi de légitimes succès, comme auteur, dans la comédie, le drame et l'opéra-comique. On a de lui 26 pièces, un roman historique, *Frédégonde et Brunehaut*, et des poésies fugitives. Ses principales œuvres de théâtre, auj. à peu près oubliées, malgré le succès qu'elles eurent dans le temps, sont : *l'Amant bourru*, comédie en 3 actes et en vers libres, 1777; *les Victimes cloîtrées*, drame en 4 actes, en prose, 1791, qui dut aux circonstances une vogue prodigieuse; *Blaise et Babet*, 1783; *Sargines*, 1788; *Roméo et Juliette*, 1792, etc., opéras-comiques. Il fut, sous l'Empire, professeur au Conservatoire de musique et de déclamation, et membre de la 4e classe de l'Institut. Mlle Mars était sa fille. J. T.

MONVILLE, vge (Seine-Infér.), arr. et à 16 kil. N. de Rouen, sur le chemin de fer de Rouen à Dieppe; 1,522 hab. Filatures de coton, fabr. d'indiennes. Dévasté par une trombe en 1845.

MONZA, anc. *Mogontia*, v. du royaume d'Italie, située sur le Lambro, dans la province et à 17 kil. N.-N.-E. de Milan; 15,600 hab. Fondée au vie siècle par la reine Théodelinde. Chemin de fer pour Milan. Fabr. de calicots, rouenneries, chapeaux de feutre. Cathédrale gothique de St-Jean, du xive siècle, où l'on conserve la couronne de fer des rois lombards. Ruines d'un palais de Frédéric Barberousse. Aux environs, palais d'été du roi, avec parc et jardin botanique.

MOOK ou MOOKER, vge du royaume de Hollande (Limbourg), à 65 kil. N. de Ruremonde. Victoire des Espagnols sur Louis et Henri de Nassau, qui furent tués, en 1574.

MOORAT (Samuel MEGUERDITCH-), célèbre arménien, né à Tokat (Asie Mineure) en 1760, m. à Madras en 1816, fit ses études chez les Mékhitaristes de Venise, puis se rendit aux Indes, où il fit une fortune considérable. Il en destina par testament une partie à l'éducation des enfants pauvres de sa nation, sous la direction des Mékhitaristes. L'établissement, qui fut fondé en 1834, à Padoue, a été transféré à Paris en 1846. Il est consacré exclusivement aux Arméniens, qui reçoivent l'éducation la plus convenable aux besoins de leur pays et aux progrès des sciences en Europe. On y enseigne, outre les langues orientales, le français, l'anglais, l'histoire et la littérature universelles, les sciences et les beaux-arts. C—A.

MOORE (John), médecin et littérateur écossais, né à Stirling en 1730, m. en 1802, fut employé dans les hôpitaux militaires de Maestricht et de Flessingue, 1747-8, alla compléter ses études à Londres et à Paris, exerça son art à Glasgow, puis voyagea sur le continent avec un fils de la duchesse d'Argyle. On a de lui : *Coup d'œil sur la société et les mœurs en France, en Suisse et en Allemagne*, 1779, 2 vol. in-8°; *Coup d'œil sur la société et les mœurs en Italie*, 1781, 2 vol. in-8° (ces deux ouvrages ont été traduits en français par H. Rieu, Genève, 1799, 4 vol. in-8°, et le 1er seulement par Mlle de Fontenay, sous le titre de *Voyage de John Moore en France*, etc., 1806, 2 vol. in-8°); deux romans, *Zeluco* et *Edouard*, trad. par Cantwell, l'un en 1796, 4 vol. in-18, l'autre en 1797, 3 vol. in-12; *Vues des causes et des progrès de la Révolution française*, 1795, 2 vol. in-8°, etc.

MOORE (sir John), général anglais, fils du précédent, né à Glasgow en 1761, m. en 1809, servit dans la guerre d'Amérique, fut député au parlement après la paix de 1783, prit part à l'expédition contre la Corse, 1794, devint en 1796 gouverneur de Ste-Lucie, dut rentrer en Angleterre pour rétablir sa santé altérée par un climat malsain, se distingua dans les troubles de l'Irlande, où il fut nommé major-général, 1799, assista avec gloire à la bataille d'Aboukir et à la prise d'Alexandrie. Il fut chargé, en 1808, de soutenir avec un corps d'armée de 10,000 hommes, le roi de Suède attaqué par la France, le Danemark et la Russie, puis envoyé en Espagne comme général en chef. Le manque d'union et d'entente entre les officiers anglais

et espagnols, empêcha Moore de marcher en avant; obligé, après la défaite de ses lieutenants, d'opérer sa retraite devant le maréchal Soult, il fut atteint au port de la Corogne, au moment de s'embarquer, obligé de livrer bataille, et tué en combattant avec la plus grande valeur.

MOORE (Thomas), célèbre poëte anglais, né à Dublin en 1780, m. en 1852, fit ses études à l'université de sa ville natale, entra au barreau, et débuta dans la carrière des lettres dès 1800, par une traduction, en vers anglais, d'*Anacréon*, publiée sous le pseudonyme de Thomas Little, et qui obtint un très-grand succès. Nommé secrétaire de l'Amirauté aux îles Bermudes, il en prit occasion pour visiter l'Amérique du Nord, et fit paraître, à son retour, un livre *sur les mœurs américaines*. Pendant quelques années, il publia des brochures ou des poëmes satiriques, dans lesquels il se moquait des travers contemporains, avec malice et gaieté, mais sans attirer sur lui une bien vive attention. Mais les *Mélodies irlandaises* (trad. en français par Mme L. Belloc), écrites pour des airs déjà populaires, ou dont il composa lui-même la musique, révélèrent à l'Irlande un poëte plein de patriotisme, de chaleur et de sensibilité. La réputation de Moore fut consacrée par deux poëmes romantiques, tout pleins d'imaginations orientales, que revêtent les couleurs les plus éclatantes du style: *Lolla Rookh*, 1817, trad. en français par A. Pichot, et *les Amours des anges*, 1823, trad. en prose française par Davésiès de Pontès et par Mme Belloc, 1823, en vers par E. Aroux, 1829, et par Moutardier, 1830. Le sujet de ce dernier poëme est pris dans le 2e verset du chap. VI de la Genèse : « Les fils de Dieu virent que les filles des hommes étaient belles, et ils prirent pour femmes celles qui leur plurent. » Moore voulut aussi donner, sous la forme du roman, un tableau de la lutte du christianisme naissant contre le paganisme expirant; cet ouvrage, intitulé : *l'Epicurien*, 1827, trad. en français par A. Renouard et par Mme Aragon, eut du succès, malgré les formes prétentieuses du style. S'engageant même dans la polémique religieuse, Moore écrivit les *Voyages d'un gentilhomme irlandais à la recherche d'une religion*, 1833, 2 vol., trad. en français par l'abbé Didon. On doit attacher plus d'importance à ses travaux historiques, qui sont : *Mémoires du capitaine Rock*, 1829, trad. en français par L. Nachet, peinture fidèle de l'état de l'Irlande; *Mémoires de lord Edward Fitzgerald*, 1831, 2 vol.; l'histoire de l'Irlande, dans l'*Encyclopédie* de Lardner; *Vie de Sheridan*, trad. en français par J.-T. Parisot, 1826, 2 vol. in-8°. Moore avait enfin reçu de lord Byron, son ami, le soin de publier ses Mémoires; mais il se laissa gagner par des sollicitations intéressées, ne fit imprimer que des lambeaux sous le titre de *Journal de lord Byron*, trad. en français par Mme Belloc, 1830, et par M. Paulin Pâris, 1832, et consentit à la destruction du manuscrit. Ses *Œuvres poétiques* ont été réunies à Londres, 1840-42, 10 vol. in-8°.

MOORSLEDE, v. de Belgique (Flandre occidentale), à 15 kil. E.-N.-E. d'Ypres; 6,400 hab. Fabr. de toiles dites de Courtrai. Ecole de sourds-muets.

MOORZEELE, v. de Belgique (Flandre occidentale), à 5 kil. O. de Courtrai; 4,300 hab. Toiles dites de Courtrai.

MOOSE-RIVER, riv. de l'Amérique du Nord (Nouvelle-Bretagne), sort du lac Misinake, et se jette dans la baie d'Hudson. Cours de 450 kil. au N.-E.

MOOUI, en anglais *Mowi*, île du Grand-Océan, la seconde en grandeur du groupe des Sandwich; ch.-l. *Raheina*; superf., 153,720 hect.; 17,420 hab. Sol montagneux, mais fertile.

MOPSUCRÈNE, c.-à-d. *fontaine de Mopsus*, anc. ville d'Asie-Mineure (Cilicie des Plaines), près de Tarse, et au pied du Taurus. L'empereur Constance y mourut, en 361.

MOPSUESTE, c.-à-d. *autel de Mopsus*, auj. *Messis*, anc. v. d'Asie-Mineure (Cilicie des Plaines), sur le Pyramus, au N. de Malle et au S. d'Anazarbe, devait, dit-on, son nom à un oracle de Mopsus. Embellie par l'empereur Adrien. Patrie de Théodore de Mopsueste. Il y eut un évêché au Ve siècle.

MOPSUS, devin, fils d'Apollon et de Manto, prêtre à Claros, lutta avec Calchas pour l'excellence de son art, et fut vainqueur. Il périt en combattant Amphiloque. Honoré comme un demi-dieu après sa mort, il eut un oracle à Malle en Cilicie. — Un autre devin du même nom accompagna les Argonautes dans leur expédition.

MOQUEGUA, v. du Pérou, à 151 kil. S.-S.-E. d'Arequipa, au pied des Andes; 3,000 hab. — Prov. *V. Supplém.*

MORA, v. d'Espagne (Aragon), prov. et à 33 kil. E.-S.-E. de Téruel; 5,100 hab. Fabr. de lainages.

MORA, v. d'Espagne (Nouvelle-Castille), prov. et à 31 kil. S.-E. de Tolède; 6,700 hab. Savon, passementerie.

MORA-DE-EBRO, v. d'Espagne (Catalogne), prov. et à 37 kil. N. de Tarragone, près de l'Ebre; 3,757 hab. Savon, eau-de-vie.

MORABAD. *V.* MORADABAD.

MORABIN (Jacques), érudit et philologue, né à La Flèche vers 1695, m. à Paris en 1762, fut docteur de la Faculté de Navarre, et secrétaire du lieutenant de police de Paris. Il protégea la jeunesse indigente de Chamfort. On a de lui des traductions estimables, mais sèchement écrites, de quelques ouvrages de Cicéron, du Traité *des Lois*, 1719; du *Brutus*, 1722; et du traité apocryphe *de la Consolation*, 1729. Il a composé d'original : *Histoire de l'exil de Cicéron*, 1725, in-12; *Histoire de Cicéron*, 1745, 2 vol. in-4°; *Nomenclator ciceronianus*, 1757, in-12.

MORADABAD ou MORABAD, v. de l'Hindoustan anglais (prov. Nord-Ouest), sur la Ramganga, à 168 kil. E.-N.-E. de Delhi. Ch.-l. d'un district de 1,500,000 hab.

MORAES (Francisco), romancier portugais du XVIe siècle, né à Braga, assassiné à Evora, fut attaché à l'ambassade que Jean III envoya auprès de la cour de France. Il est auteur d'un roman célèbre, *Palmerin*, où il y a de l'imagination et du style, et que continua Diego Fernandez.

MORAL-DE-CALATRAVA, v. d'Espagne (Manche), prov. et à 20 kil. de Ciudad-Real; anc. commanderie de l'ordre de Calatrava. Pop. de la commune : 5,900 hab.

MORALÈS (Christoforo), célèbre musicien, né à Séville au commencement du XVIe siècle, chantre à la chapelle pontificale sous Paul III, est un des meilleurs compositeurs dans le genre religieux parmi les prédécesseurs de Palestrina. On a de lui des messes et des motets.

MORALÈS (Louis), peintre espagnol, né à Badajoz en 1509, m. en 1586 ou 1590, fut surnommé *le Divin*, soit parce qu'il ne peignit que des sujets sacrés, soit à cause de son admirable talent. On possède de lui un grand nombre d'ouvrages : un style sévère les distingue. C'était un homme patient, qui travaillait avec le plus grand soin, mais traçait durement ses contours, et ne se préoccupait guère de l'harmonie des lignes. Il savait parfaitement dégrader et fondre ses teintes; mais il excelle surtout dans l'expression de la douleur. Le Louvre a de lui un beau christ couronné d'épines et portant sa croix. Philippe II l'ayant mandé pour travailler à la décoration de l'Escurial, l'artiste déploya un tel luxe, que le monarque offensé le renvoya chez lui. Mais le goût du public changea : une profonde misère remplaça le faste insensé de Moralès. En 1581, le roi lui fit une pension de 300 ducats. A. M.

MORALÈS (Ambrosio), historiographe de Philippe II, né à Cordoue en 1513, m. en 1590, embrassa l'état ecclésiastique, et enseigna les belles-lettres à Alcala. On lui doit : une continuation de la *Chronique* d'Ocampo, Alcala, 1574-77, et Cordoue, 1586, 3 vol. in-fol., véritable étude de style; un *Voyage dans les royaumes de Léon, de Galice et des Asturies*, Madrid, 1765, in-fol.; des *Antiquités des villes d'Espagne*, Cordoue, 1565; et des dissertations philosophiques estimées. Ses Œuvres complètes ont été publiées à Madrid, 1791-92.

MORALITÉS, nom donné, pendant le moyen âge, d'abord à des poëmes imaginés ou traduits des anciens, et contenant des enseignements utiles, à des légendes et à des Vies de saints versifiées, et même à des sermons, puis à certaines pièces destinées à la représentation théâtrale, et dont les personnages, presque toujours allégoriques, se proposaient dans leurs dialogues un but d'instruction. On joua fort longtemps ce genre de pièces hors de Paris, du côté de St-Denis, dans un hospice de la Trinité.

MORAND (Sauveur-François), chirurgien, né à Paris en 1697, m. en 1773, devint 1er chirurgien de la Charité en 1730, puis de l'Hôtel des Invalides, et membre de l'Académie de chirurgie. Il contribua beaucoup aux progrès de la chirurgie en France; il alla étudier à Londres le procédé de Cheselden pour l'opération de la taille, l'adopta, et le simplifia. Il a laissé : *Traité de la taille au haut appareil*, Paris, 1728, in-12; *Recueil d'expériences et d'observations sur la pierre*, 1743, 2 vol. in-12; *Opuscules de chirurgie*, 1768-72, 2 part. in-4°. D—G.

MORAND (Pierre de), poëte dramatique, né à Arles en 1701, m. en 1757, vint à Paris en 1731, fut reçu avocat au parlement en 1739, mais se livra tout entier aux études littéraires. Il écrivit des pièces et des prologues pour le théâtre de la duchesse du Maine. Ses principales compositions sont : *Téglis*, 1735; *Childéric*, 1736, tragédies jouées avec succès au Théâtre-Français; l'*Esprit de divorce*, comédie, 1738; *les Peines de l'amour*, et les *Travaux d'Hercule*, ballets héroïques. Toutes ses Œuvres ont été imprimées sous ce titre : *Théâtre et Œuvres diverses de Morand*, Paris, 1751, 3 vol. in-12. Il a été, avec Rousseau de Toulouse et

l'abbé Prévost, l'un des fondateurs du *Journal encyclopédique* en 1756.

MORAND (Jean-Antoine), architecte, né à Briançon en 1727, m. en 1794, élève de Servandoni et de Soufflot, bâtit en 1757 la salle de spectacle de Lyon, fut appelé à Parme en 1759 pour y élever un théâtre à machines, et, de retour à Lyon, construisit sur le Rhône un pont de bois de 17 arches, aussi élégant que solide, et qui porte son nom. Ayant en 1793 contribué à la défense de Lyon contre la Convention, il périt sur l'échafaud.

MORAND (le comte Louis-Charles-Antoine-Alexis), né à Pontarlier en 1771, m. en 1835, entra au service à 20 ans, fit la campagne d'Egypte en 1798, où il gagna plusieurs grades sur le champ de bataille, et fut nommé général de division à Austerlitz. Il se distingua à Eylau, à Friedland, à Essling, à Eckmühl, à Wagram, en Russie, à Lutzen, etc. Aide-de-camp de Napoléon Ier, et pair de France pendant les Cent-Jours, il se battit à Waterloo; condamné à mort par coutumace en 1816, acquitté en 1819, il vécut dans la retraite jusqu'en 1830. Alors il fut nommé commandant de la 6e division militaire et pair de France. Il avait publié, in-8°, en 1829 : *De l'armée selon la Charte et d'après l'expérience des dernières guerres*, système conçu en vue surtout de diminuer les charges du budget. J. T.

MORANNES, brg (Maine-et-Loire), arr. et à 36 kil. N.-O. de Baugé; 1,110 hab.

MORANO, v. du royaume d'Italie (Prov. de Cosenza), à 16 kil. N.-O. de Cassano; 9,497 hab.

MORAS, brg (Drôme), arr. et à 56 kil. N. de Valence, entouré de murs et dominé par un château ruiné; 1,380 hab. Toiles, soie, chaux, briques, tuiles.

MORAT, en allemand *Murten*, v. de Suisse, sur le lac de son nom, cant. et à 15 kil. N. de Fribourg; 1,850 hab. Les Suisses, qui y battirent Charles le Téméraire le 22 juin 1476, y avaient construit un monument avec les os des Bourguignons; les Français le détruisirent en 1798. Une colonne en pierre, de 19 mètres de haut, remplace cet ossuaire depuis 1822. Vieilles murailles.

MORAT (Lac de), en Suisse, formé par la Broye, baigne les cantons de Vaud et de Fribourg, et verse ses eaux dans celui de Neuchâtel; 27 kil. carr.; 50 mèt. de profondeur.

MORATA (Olympia Fulvia), née à Ferrare vers 1526, m. en 1556, fille du professeur Morati, et élevée à la cour du duc d'Este, se livra avec ardeur à l'étude des lettres anciennes, alors renaissantes, et composa, en grec et en latin, des dialogues et des poésies, qui furent alors fort remarquées. Olympia ayant embrassé les idées de la Réformation religieuse, fut obligée de fuir l'Italie, et mourut à Heidelberg. Ses Œuvres ont été publiées à Bâle en 1558. *V.* Jules Bonnet, *Vie d'Olympia Morata*, 2e éd., Paris, 1851, 1 vol. in-8°.

MORATELLA, v. forte d'Espagne, prov. et à 65 kil. N.-O. de Murcie; 10,500 hab.

MORATEUR, *Morator*, nom des serviteurs publics, probablement esclaves, chargés, dans les courses du cirque, chez les anc. Romains, de tenir fermées les portes des carcères où étaient les chevaux d'une course, et de les ouvrir, au signal donné pour le départ. C. D—Y.

MORATIN (Nicolas-Fernandez), poëte espagnol, né à Madrid en 1737, m. en 1780, a écrit pour le théâtre trois pièces dans le goût français : *la Petimetra*, 1762; *Hormesinda*, 1770; et *Guzman le Bon*, 1777. On a aussi de lui un poëme didactique sur la chasse, *Diane*, 1765, et un bon chant épique, *les Vaisseaux de Cortez détruits*, 1785. Son style est abondant, correct, harmonieux.

MORATIN (Leandro-Fernandez), poëte comique, fils du précédent, né à Madrid en 1760, m. à Paris en 1828, fut protégé par Jovellanos, Florida-Blanca, et le prince de la Paix. Il vint en France à la suite du comte de Cabarrus, 1787, et put ainsi étudier le théâtre français. Nommé directeur de la Bibliothèque royale de Madrid, il conserva ce poste jusqu'au moment où les Bourbons, rétablis sur le trône, le chassèrent, pour s'être rallié à Joseph Bonaparte. Moratin a surtout réussi dans la comédie; il y tient le premier rang parmi les Espagnols; il n'a donné au théâtre que cinq ouvrages originaux : *le Vieillard et la Jeune fille*, *le Café*, *le Baron*, *la Jeune hypocrite*, et *le Oui des jeunes filles*. Les deux dernières comédies sont ses chefs-d'œuvre. Dans toutes il y a un sujet bien choisi, de l'élégance, du style, de la finesse et de l'esprit; mais on n'y trouve pas la force comique qui fait les grands maîtres. Molière fut le modèle de Moratin, qui mit au théâtre une traduction libre du *Médecin malgré lui*, et de *l'Ecole des Femmes*. On lui doit encore des *Poésies diverses*, dans lesquelles il y a de fort jolies choses. Il publia, l'année même de sa mort, les *Origines du théâtre espagnol*, ouvrage précieux pour l'histoire littéraire de son pays, 1 vol. in-8°. Ses comédies ont été traduites en français par E. Hollander, Paris, 1855, in-8°.

MORAVA, *Margus*, riv. de la Servie, formée de deux branches, la Morava occidentale et la Morava orientale, nées aux monts Tchemerné et Tchardagh en Turquie, coule au N., et se jette dans le Danube, à 8 kil. au-dessous de Semendria. Cours de 300 kil.

MORAVES (Frères), association religieuse, connue d'abord sous le nom de *Frères de l'Unité* ou *Frères Bohémes*, et que le curé Michel Bradacz forma, en 1457, avec les débris des Hussites qui n'avaient pas voulu se soumettre aux décisions du concile de Bâle. Etablis en Bohême, où, dès l'an 1500, ils possédaient de nombreuses communautés, les Frères de l'Unité furent poursuivis par le roi Ferdinand, et beaucoup d'entre eux allèrent se réfugier en Prusse et en Pologne, où le traité de Sandomir leur garantit la liberté de conscience, 1470. Sous Maximilien II, qui se montra plus favorable, ceux qui étaient restés en Bohême établirent leur siége principal à Fulneck, en Moravie, d'où ils prirent le nom de *Frères Moraves*. Leur communauté, persécutée de nouveau pendant la guerre de Trente-Ans, ne parvint à se reconstituer qu'en 1722, grâce à la protection du comte de Zinzendorf, qui permit à quelques-unes de leurs familles de fonder une colonie à Hernnhut, dans la Haute-Lusace. Les membres de cette colonie, auxquels se joignirent un grand nombre d'émigrés appartenant aux diverses communions protestantes, prirent dès lors le nom d'*Hernnhutes*, et se divisèrent en trois *Tropes* ou confessions : le trope luthérien, le calviniste, et le morave, formé en partie des descendants des anciens Frères Bohêmes. Chaque trope, sous la surveillance des *Anciens*, célèbre la Cène selon les rites de son église; mais le service divin a lieu en commun. Les Hernnhutes admettent la Confession d'Augsbourg, en ajoutant une importance particulière au dogme du péché originel et de la justification par la mort du Sauveur, qui est l'objet principal de leur culte, et dont le nom préside à tous les actes de la société. Ainsi que les autres protestants, ils vénèrent la Bible comme la parole de Dieu, avec qui, selon eux, ils peuvent se mettre en communication par la lumière intérieure; car ils croient que la révélation se continue dans chacune de leurs communautés. Ces communautés sont divisées en *classes* ou *chœurs*, déterminés par les différences d'âge, de sexe et d'état, et confiés à la direction d'administrateurs qui président à l'éducation des enfants, aux actes civils et religieux, à la conduite morale et aux intérêts matériels de leurs coreligionnaires. En outre, deux conseils, celui des *Anciens* et celui des *Surveillants*, s'occupent des affaires générales de chaque communauté; mais celles qui concernent la société entière sont renvoyées devant la conférence des Anciens, siégeant à Bertholsdorf (Lusace), et qui doit rendre compte de son administration aux *synodes*, assemblés au moins tous les sept ans. Les Frères Moraves, qu'on a surnommés les Quakers de l'Allemagne, sont fort unis entre eux; ils s'assemblent souvent pour des repas en commun ou des cérémonies religieuses, et se distinguent par une piété douce, une grande austérité, et un amour prononcé pour l'ordre et la paix. Ils portent un costume uniforme, d'une couleur foncée, sont d'une propreté extrême, cultivent avec succès l'industrie, les arts, surtout la musique, et ont des écoles florissantes à Hernnhut et à Nieski (Silésie). Outre ses établissements en Lusace et dans d'autres parties de l'Allemagne, la société morave, qui compte plus de 70,000 membres, possède des communautés en Hollande, en Angleterre, en Russie et aux Etats-Unis. *V.* Spangenberg, *Idea fidei fratrum*, Barby, 1779; Schulze, *de l'Origine et de l'organisation des communautés évangéliques*, Gotha, 1822. D—T—R.

MORAVIE (Margraviat de), en allemand *Mahren*, prov. de la monarchie autrichienne, partie du gvt de Moravie-et-Silésie, bornée au N. par le comté prussien de Glatz et la Silésie autrichienne, à l'E. par la Hongrie, au S. par la Basse-Autriche, à l'O. par le royaume de Bohême, a une superf. de 2,212,470 hect., et 1,867,094 hab., dont trois quarts sont Slaves, les autres Allemands. La Moravie est assez montagneuse. Les monts Sudètes forment la frontière de Silésie, les monts de Moravie celle de la Bohême, et les monts Krapacks celle de Hongrie. Des contre-forts de ces montagnes sillonnent la Moravie dans toutes les directions, et la partie méridionale seule a des plaines plus étendues. La March ou Morawa est le fleuve principal du pays; l'Oder et la Vistule y ont leur source. Les districts montagneux sont peu fertiles; le midi l'est beaucoup. Climat doux. Vins médiocres. L'agriculture, la pêche et l'élève des bestiaux y prospèrent. Mines de fer considérables. Industrie active des draps, des

laines et des toiles. La Moravie est divisée en 6 cercles : Olmütz, Brünn, Iglau, Znaïm, Hradisch, et Neu-Titschein. Capitale, *Brünn*. Le chemin de fer de Prague à Vienne traverse la Moravie sur deux points, Olmütz et Brünn. — La Moravie fut habitée jusqu'en 407 par les Quades, ensuite par les Rugiens et les Hérules, et, depuis 548, par les Longobards. Ceux-ci furent suivis par des Esclavons et des Bulgares, qui, de la rivière de Morawa, s'appelèrent *Moraves*. Après la chute du royaume des Avares, les Moraves formèrent un royaume sous le nom de Grande-Moravie; ses limites dépassaient de beaucoup celles de la Moravie actuelle, et il comprenait la Moravie, la Bohême, le Voigtland, la Misnie, la Lusace, le Brandebourg, la Poméranie, la Silésie, etc. Les Moraves embrassèrent le christianisme, que St Cyrille leur prêcha, 856. Après de longues luttes avec l'Empire germanique, le royaume de Moravie fut dissous, 908, et partagé entre l'Allemagne, la Bohême et la Hongrie. En 1056, il fut incorporé en entier à la Bohême, et, en 1086, érigé en margraviat. Il appartient à l'Autriche depuis 1526. E. S.

MORAWA ou MARCH, anc. *Marchus, Margus* et *Marus*, riv. de Moravie (Etats autrichiens). Source au mont Schneeberg, sur les confins de la Bohême et de la Moravie. Cours, au S., de 280 kil., navigable depuis Goding; passe à Olmütz, Kremsier, sépare la Basse-Autriche de la Hongrie, reçoit la Taya, la Miava, etc., et se jette dans le Danube, à 13 kil. au-dessus de Presbourg.

MORAY (Comté de). *V.* ELGIN.

MORBECQUE, v. de France (Nord), arr. et à 4 kil. S.-O. d'Hazebrouck; 633 hab. Brasseries, fabr. d'huile, comm. de draps.

MORBEGNO, v. du roy. d'Italie (prov. de Sondrio), à 20 kil. S.-E. de Chiavenna, près de la rive gauche de l'Adda; 3,529 hab. Moulineries de soie.

MORBIER, vge (Jura), arr. et à 23 kil. N.-E. de St-Claude; 1,660 hab. Fabr. de grosse horlogerie.

MORBIHAN, golfe de France, formé par l'océan Atlantique sur la côte S. du département du même nom, au-dessous de Vannes; parsemé de petites îles habitées par des pêcheurs; 18 kil. sur 8. Morbihan, en celto-breton, veut dire *mer petite*.

MORBIHAN (LE), département du N.-O. de la France, formé d'une partie de la Bretagne; entre ceux d'Ille-et-Vilaine à l'E., des Côtes-du-Nord au N., du Finistère à l'O. Superf. : 6,996 kil. carrés. Pop. : 486,504 hab. Ch.-l., *Vannes*. La péninsule de Quiberon, les îles d'Houat, d'Hoédic, de Groix, et de Belle-Ile font partie de ce département. Mines de plomb et de fer; pierre de taille, granit, argile à potier. Peu d'industrie. Elève de porcs. Comm. de bestiaux, excellent beurre, miel, sel, sardines. Territoire peu fertile; beaucoup de landes incultes. Il est arrosé par la Vilaine, l'Auray et le Blavet, traversé par les routes de Nantes à Quimper, et de Rennes à Vannes, dépend de la cour impériale de Rennes, et a un évêché à Vannes.

MORCELLI (Etienne-Antoine), archéologue, né à Chiari en 1737, m. en 1821, étudia chez les Jésuites de sa ville natale, puis à Rome, où il devint professeur d'éloquence, 1771, et, après la suppression de son ordre, fut bibliothécaire du cardinal Albani. En 1791, il retourna à Chiari, et y remplit les fonctions de prévôt de l'église principale. On a de lui : *de Stylo inscriptionum latinarum lib.* III, Rome, 1780, in-4°, traité didactique de tous les genres d'inscriptions, avec leurs formules, leur style propre, et de nombreux exemples pris dans l'antiquité, depuis les inscriptions des monuments publics, tels qu'édifices, fastes, traités, lois, sénatus-consultes, monnaies, médailles, etc., jusqu'aux inscriptions privées, comme épitaphes, vœux, affiches de jeux, colléges ou corporations, etc. Toutes sont accompagnées d'un commentaire, qui ajoute au mérite de ce livre très-estimé des savants. On cite encore, parmi les ouvrages de Morcelli : *Kalendarium Ecclesiæ Constantinopolitanæ*, Rome, 1788, 2 vol. in-4°; *Africa christiana*, Brescia, 1817-18, 3 vol. in-8°; *Operum epigraphicorum volumina quinque*, Padoue, 1819, in-4°; *Dello scrivere degli antichi romani*, Milan, 1822, in-8°, etc. Les œuvres archéologiques de Morcelli ont été réunies sous le titre d'*Opera epigraphica*, Padoue, 1818-25, 5 vol. in-4°. Il faut y ajouter le *Lexicon Morcellianum*, Bologne, 1835, 3 vol. in-4°.

MORCHANSK. *V.* MORSCHANSK.

MORCONE, v. du royaume d'Italie, prov. et à 25 kil. N.-O. de Bénévent; 7,112 hab.

MORDELLES, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), arr. et à 15 kil. O.-S.-O. de Rennes; 447 hab. Beau pont d'une seule arche sur le Meu.

MORDUANS ou MORDUINS, peuple de la Russie d'Europe, d'origine finnoise, répandu dans les gouvernements de Kazan, Simbirsk, Orenbourg, Nijni-Novogorod, et Penza, sur les bords du Volga et de l'Oka.

MORE (Thomas), en latin *Morus*, grand-chancelier d'Angleterre, né à Londres en 1480, m. en 1535, fit ses études à Oxford, où il se lia avec Erasme, et était un avocat distingué à Londres, lorsqu'ayant atteint l'âge fixé par la loi, il fut élu membre du Parlement. Il se signala d'abord par son opposition au gouvernement; mais, introduit par Wolsey auprès de Henri VIII, il fut nommé successivement membre du Conseil privé, trésorier de l'Echiquier, et après la disgrâce de Wolsey, grand-chancelier. Jusque-là, il avait joui de la plus haute faveur du monarque, sans que son intégrité ni son désintéressement en souffrissent la plus légère atteinte. Mais ne pouvant approuver les réformes que le roi voulait introduire dans l'Église, il lui rendit les sceaux, après les avoir eus en sa possession pendant deux ans, et il se retira à Chelsea. Sommé ensuite de prêter le serment de suprématie, il refusa, fut enlevé à sa retraite, et enfermé à la Tour de Londres. Quelques mois après, il eut la tête tranchée. Il avait vu arriver sa dernière heure avec une fermeté stoïque, et il renouvela sur l'échafaud sa profession de foi contre la suprématie, qu'il regardait comme contraire aux lois de l'Eglise et de l'Angleterre. Durant sa faveur et pendant sa disgrâce, il n'avait pas cessé un moment de cultiver les lettres, et il fut un des génies les plus aimables, les plus spirituels, et un des meilleurs écrivains de son époque. Dès l'âge de 20 ans, il était déjà connu de l'Europe savante par ses vers latins et par une Histoire de Pic de la Mirandole, qui excitait l'admiration de Budé et d'Erasme. Ses ouvrages ont été publiés en 2 vol. in-fol., l'un qui renferme ses écrits en anglais, Londres, 1559, l'autre, ses écrits en latin, Louvain, 1566. Le plus connu de tous est son *Utopie* ou *de Optimo reipublicæ statu, deque novâ insulâ Utopiâ*, Louvain, 1516, in-4°, traduite en anglais par Ralph Robinson, en 1551, 1809, 2 vol. in-8°, et en français par Leblond, Paris, 1580, in-8°, par Gueudeville, Amsterd., 1730, in-12, et par Th. Rousseau, 1789, in-8°; c'est un plan de constitution sociale dans le goût de la *République* de Platon, et peut-être un peu plus impraticable. Sa *Vie* a été écrite par son gendre Roper, Oxford, 1716, in-8°. En 1808, des *Mémoires de Th. Morus* ont été publiés à Londres par Cuyley, 2 vol. in-4°. *V.* D. Nisard, *Etudes sur la Renaissance*, Paris, 1855, 3 vol. in-12; Dareste, *Thomas Morus et Campanella*, Paris, 1843, in-8°. C. N.

MORE, finale d'un grand nombre de noms géographiques de l'Irlande, appartient à la langue nationale de ce pays, et signifie *Montagne*.

MORÉAC, v. de France (Morbihan), arr. et à 23 kil. S.-E. de Napoléonville; 242 hab.

MOREAU (Jacob-Nicolas), littérateur, né à St-Florentin en 1717, m. en 1803, fut conseiller à la Chambre des comptes de Provence, renonça à la magistrature pour venir à Paris, et se livra tout entier à l'étude des lettres, principalement de l'histoire, de la politique, et de la législation. Louis XV et Louis XVI le chargèrent de plusieurs missions délicates; il seconda le gouvernement par ses écrits, fut récompensé de son dévouement à la royauté par les titres de premier conseiller de Monsieur (Louis XVIII), de bibliothécaire de la reine, d'historiographe de France, et chargé de rassembler les chartes et autres monuments de la législation française depuis Charlemagne. On a de lui : *l'Observateur hollandais*, espèce de journal politique, sous forme de lettres, dirigé contre l'Angleterre, Paris, 1755-59, 3 vol. in-8°; *Mémoires pour servir à l'histoire de notre temps*, 1727, 2 vol. in-12; *Mémoires pour servir à l'histoire des Cacouas*, 1757, in-12, ouvrage satirique, dirigé contre le parti des philosophes; *Leçons de morale, de politique et de droit public*, 1773, in-8°, et *Devoirs d'un prince réduits à un seul principe*, Versailles, 1775, in-8°, livres composés pour l'éducation du Dauphin (Louis XVI); *Lettres historiques sur le Comtat venaissin et la seigneurie d'Avignon*, Paris, 1768, in-8°; *Lettre d'un magistrat sur la justice due aux protestants*, 1787, in-8°; *Principes de morale publique, ou Discours sur l'Histoire de France*, 1777-1789, 21 vol. in-8°, non terminé; *Exposition et défense de la constitution de la monarchie française*, 1789, 2 vol. in-8°, etc.

MOREAU (Jean-Michel), ordinairement appelé Moreau *jeune*, graveur, né à Paris en 1741, m. en 1814, élève de Lelorrain et de Lebas, orna d'estampes les plus belles éditions du XVIIIe siècle, succéda à Cochin comme dessinateur des Menus-Plaisirs du roi, 1770, composa les dessins des fêtes du mariage et du sacre de Louis XVI, et devint membre de l'Académie, 1788, et dessinateur du cabinet du roi. Un voyage en Italie, 1785, donna plus de franchise et de noblesse à sa manière. En 1793, il fit partie

de la commission des arts, et, en 1797, fut nommé professeur aux écoles centrales de Paris. Son œuvre contient plus de 2,000 pièces, composées pour les œuvres de Delille, La Fontaine, Molière, Montesquieu, Racine, Raynal, Regnard, Voltaire, J.-B. Rousseau, etc. Moreau a beaucoup d'imagination; ses bons dessins sont remarquables par la science, l'élégance, le goût, et une très-heureuse inspiration de l'esprit de l'ouvrage qu'ils décorent.

MOREAU (Jean-Victor), célèbre général, né à Morlaix en 1763, m. en 1813, était fils d'un avocat, et étudia le droit à Rennes. Il parvint en 1787 au grade de prévôt de l'Ecole, fut chef du parti parlementaire tant que ce parti fit de l'opposition, et tourna contre lui la force populaire quand la magistrature se mit en garde contre l'esprit révolutionnaire. En 1792, Moreau conduit un bataillon de volontaires à l'armée du Nord, se distingue par son courage et son sang-froid dans une foule d'affaires, devient général de brigade en 1793, général de division en 1794, commande l'aile droite de Pichegru, et concourt à la conquête de la Hollande. En 1796, il reçoit le commandement de l'armée de Rhin-et-Moselle, envahit l'Allemagne, repousse Wurmser près de Manheim, bat l'archiduc Charles à Rastadt et à Heydenheim, puis, apprenant les revers de Jourdan, commence cette retraite admirable, dans laquelle deux armées ne purent l'entourer, et d'où il ramena 18 canons ennemis, 2 drapeaux et près de 7,000 prisonniers. L'année suivante, il reprit le fort de Kehl; mais il fut arrêté dans ses succès par les préliminaires de paix de Leoben. Tombé dans la disgrâce du Directoire par suite de ses liaisons avec le traître Pichegru, il resta 18 mois oisif; puis, envoyé sous l'inhabile Schérer en Italie, il répara nos désastres, et lutta avec 20,000 hommes contre 90,000; rappelé à l'armée du Rhin, il assista, avant de partir, à la bataille de Novi, et, après la mort de Joubert, fit encore une de ces retraites savantes qui empêchent l'ennemi de profiter de ses succès. Moreau, passant par Paris, y vit Bonaparte, le seconda au 18 brumaire, et franchit le Rhin le 25 avril 1800. Cette campagne d'Allemagne fut une série de triomphes contre le général Kray, l'archiduc Jean, l'archiduc Charles; les victoires de Stockach, Engen, Mœskirch, Biberach, Blenheim, Neubourg, Landshut, furent couronnées par celle de Hohenlinden, qui assurait la prise de Vienne, si l'armée française n'eût été arrêtée par la paix de Lunéville, 1801. De retour à Paris, Moreau se maria, et, poussé par sa femme et sa belle-mère, il ne se trouva point à sa place au second rang. Jaloux de Bonaparte, il prit une part indirecte au complot de Cadoudal et de Pichegru (*V. ces noms*), et fut condamné à 2 ans de détention, 1804. Sa captivité ayant été changée en exil, il partit pour les Etats-Unis, où il vécut jusqu'en 1813. A cette époque, l'empereur de Russie, Alexandre Ier, lui fit faire des propositions qu'il accepta, et le vainqueur des coalitions vint, de concert avec un autre Français, Bernadotte, prince royal de Suède, tracer le plan d'une invasion de la France. Dès le début de la bataille de Dresde (27 août 1813), comme Moreau venait de faire une reconnaissance, un boulet lui fracassa le genou droit et le gras de la jambe gauche; on l'emporta en Bohême, et il y expira le 2 septembre, sans le moindre sentiment, dit-on, de la tache qu'il avait imprimée à sa mémoire en prenant les armes contre sa patrie. Moreau était un général très-savant, très-calculateur, d'une incontestable supériorité comme tacticien, mais stratégiste moins consommé. *V.* A. de Beauchamp, *Vie, politique, militaire et privée du général Moreau*; Paris, 1814, in-8°. J. T.

MOREAU (Hégésippe), poëte, né à Paris en 1810, m. en 1838. Enfant naturel, orphelin de bonne heure, placé au séminaire de Fontainebleau par l'un de ses parents, il vint bientôt chercher fortune à Paris, ne trouva que déceptions et misère, et mourut de phthisie à l'hôpital de la Charité. Ses poésies, pleines de grâce et de fraîcheur, vives, légères et hardies, ont été publiées sous le titre *le Myosotis*, 1re édit., Paris, 1838, 1 vol. in-18; 3e édit., 1851, 1 vol. in-18.

MOREAU DE LA ROCHETTE (Franç.-Thomas), agronome, né en 1720 à Rigny-le-Féron (Aube), m. en 1791, était directeur des fermes à Melun, lorsqu'il acheta, en 1751, la terre inculte de la Rochette. En 13 années, il sut en tirer 1,000,000 d'arbres de tige, et 31,000,000 de plants forestiers. Il fut nommé, en 1767, inspecteur-général des pépinières royales. Il créa à Urcel (Aisne), la 1re manufacture de couperose verte qu'ait eue la France.

MOREAU DE LA SARTHE (Jacques-Louis), médecin, né en 1771 près du Mans, m. en 1826. Une blessure à la main droite l'ayant forcé d'abandonner son art, il se consacra à la littérature médicale. Il a donné, entre autres ouvrages estimés : *Essai sur la gangrène humide*, 1776; *Eloge de Vicq-d'Azyr*, 1797; *Esquisse d'un cours d'hygiène*, 1799; *Traité historique et pratique de la vaccine*, 1801; *Histoire naturelle de la femme*, 1803, 3 vol. in-8°. On trouve de lui un grand nombre d'articles dans le *Journal de médecine*.

MOREAU DE SAINT-MÉRY (Médéric-Louis-Elie), né à la Martinique en 1750, m. en 1819, vint se faire recevoir avocat au parlement de Paris. Nommé avocat au conseil supérieur de St-Domingue, il fut chargé d'étudier la législation de nos colonies, et rédigea son travail sous les yeux de Louis XVI. Président de l'Assemblée des électeurs en 1789, il montra, dans les collisions de la bourgeoisie et de la royauté, du courage et de la modération. Député de la Martinique à l'Assemblée constituante, forcé par les événements à passer en Amérique, il s'y fit imprimeur-libraire, revint en France en 1798, rédigea en partie le code colonial et maritime, fut nommé administrateur-général des Etats de Parme, Plaisance et Guastalla, 1802, puis disgracié, en 1805, pour avoir manqué d'énergie devant une tentative de désobéissance. En 1817, Louis XVIII lui fit une pension. Il a laissé : *Lois et constitutions des colonies françaises de l'Amérique-sous-le-Vent*, de 1550 à 1785, Paris, 1784-90, 6 vol. in-4°; *Abrégé des sciences et des arts*, Philadelphie, 1796, in-12, devenu classique; *Description de la partie espagnole de St-Domingue*, ibid., 1796, 2 vol. in-8°; *Description de la partie française de la colonie de St-Domingue*, ibid., 1797-98, 2 vol. in-4°, etc. J. T.

MORÉE, anc. *Péloponèse*, presqu'île de l'Europe méridionale, qui termine au S.-O. le royaume de Grèce et est rattaché à l'Hellade par l'isthme de Corinthe; entre les golfes de Lépante et de Patras au N., la mer Ionienne à l'O., la mer de Candie au S., et l'Archipel à l'E.; par 36° 22'-38° 18' lat. N., et 18° 46'-21° 12' long. E.; 216 myriam. carr.; 562,000 hab. Sol montagneux, surtout au centre, et arrosé par le Gastouni, le Vasili-Potamo, le Rouphia, etc. Sur les côtes, bordées d'îles (Sapienza, Cérigo, etc.), sont les golfes d'Arcadie, de Kalamata, de Kolokythia, et de Nauplie. Climat et température très-variés. Le sol est fertile en blé, vins, fruits, raisins, huile, et était jadis couvert de mûriers (*morus*), d'où lui vient son nom. Elève d'abeilles, vers à soie, bétail. (*V.* pour les divisions politiques, GRÈCE MODERNE). — La Morée, conquise par les Turcs de 1463 à 1479, leur fut enlevée par les Vénitiens, 1687-1715. Revenue aux Turcs en vertu de la paix de Passarowitz, 1718, elle forma l'eyalet ou pachalik de Tripolitza, divisé en 19 cantons régis par des waiwodes, non compris le Maïna, qui était indépendant de fait. Elle fut ravagée par les Egyptiens d'Ibrahim pendant la guerre de l'Indépendance, 1821-28. Les Français, sous les ordres du général Maison, les en chassèrent, ainsi que les Turcs, en 1828.

MORÉE (Château de), fort sur la côte N. de la Morée, à l'entrée du golfe de Lépante, à 9 kil. N.-E. de Patras, vis-à-vis celui de Roumélie. Bâti par Bajazet II en 1482, et pris par les Français en 1828.

MORÉE, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), arr. et à 22 kil. N.-E. de Vendôme, sur le Loir; 615 hab.

MOREL (Eustache). *V.* DESCHAMPS.

MOREL (Guillaume), savant imprimeur, né au Teilleul, près de Mortain, en 1505, m. en 1564, succéda à Turnèbe, en 1555, dans la charge de directeur de l'imprimerie royale. Outre des éditions d'auteurs grecs (Aristote, Strabon, Dion Chrysostôme), il a donné : des observations sur le traité *De finibus* de Cicéron, Paris, 1544; des *Variæ lectiones* sur Denys l'Aréopagite; des traductions du grec en français du *Traité de l'usage des images approuvé par le VIIe concile de Nicée*, et du *Traité des Images* de St Jean Damascène. C. N.

MOREL (Frédéric), dit *l'Ancien*, né en Champagne en 1523, m. en 1583, fut directeur de l'imprimerie royale en 1571, et gendre de Vascosan. C'était un savant helléniste. On lui doit : la traduction française des traités *de la Providence, de l'Ame*, et *de l'Humanité*, de St Chrysostôme, Paris, 1557, in-16; *Discours du vrai amour de Dieu*, ibid. C. N.

MOREL (Frédéric), *le Jeune*, fils du précédent, né en 1558 à Paris, m. en 1630, imprimeur du roi pour l'hébreu, le latin, le grec et le français, devint, par l'amitié d'Amyot, professeur d'éloquence au Collége royal en 1585. Outre de belles éditions d'Aristote, de Strabon, de Dion Chrysostôme, avec préfaces et corrections, et des traductions, soit en latin, soit en français, d'écrivains grecs des premiers siècles de l'Eglise, on a de lui : *Observatiuncula in Strabonem*, Paris, 1620, in-fol.; *Commentarius in Catullum, Tibullum et Propertium*, ibid., 1604, in-fol.; *Selectiora Martialis epigrammata græcè expressa*, ibid., 1601, in-fol.; *Commentarii et conjectanea in P. Statii sylvas*, ibid., 1601, in-4°. C. N.

MOREL (Claude), né en 1574, m. en 1626, frère du précédent, lui succéda dans la direction de son imprimerie particulière en 1617, et eut le titre d'imprimeur du roi en 1623. Il a publié des éditions de St Basile, St Cyrille, St Grégoire de Nazianze, Archimède, Philostrate, etc. C. N.

MOREL (Gilles), fils du précédent, m. vers 1650, fut aussi imprimeur du roi, puis conseiller au grand-conseil. Dans le petit nombre de ses éditions, on distingue la *Bibliothèque des Pères grecs*, Paris, 17 vol. in-fol. C. N.

MOREL DE VINDÉ (Ch.-Gilbert, vicomte), agronome et littérateur, né à Paris en 1759, m. en 1842, fut d'abord conseiller au parlement; président, en 1790, d'un des 6 tribunaux de district de Paris, il donna sa démission après l'arrestation de Louis XVI à Varennes, vécut dans la retraite et l'étude jusqu'en 1814, époque où il fut appelé à la Chambre des pairs, et entra à l'Académie des Sciences en 1824. On a de lui : *Morale de l'enfance*, 1790, en 512 quatrains moraux; *Observations sur les assolements*, 1815; *Essai sur les constructions rurales*, 1824; *Considérations sur le morcellement de la propriété*, 1826, etc.

MORELIA, v. du Mexique. *V.* VALLADOLID.

MORELL (André), numismate illustre, né à Berne en 1646, m. en 1703, vint à Paris en 1680, et fut nommé conservateur-adjoint du cabinet des médailles à la Bibliothèque royale. Ne recevant pas la rétribution de ses travaux, il fit entendre des plaintes très-vives, qui le firent jeter deux fois à la Bastille; il quitta un pays ingrat, retourna en Suisse, et accepta, en 1694, la garde du cabinet du prince de Schwarzbourg-Arnstadt. On a de lui : *Specimen universæ rei nummariæ antiquæ*, Paris, 1683; *Thesaurus Morellianus, sive familiarum Romanarum numismata omnia*, Paris, 1734, 2 vol. in-fol.; *Thesauri Morelliani numismata aurea, argentea, ærea, cujusque moduli* XII *priorum imperatorum*, Amsterdam, 1752, 3 vol. in-fol. Ces deux derniers ouvrages ont été publiés par Havercamp, et formaient alors le recueil le plus complet de médailles consulaires et impériales. Morell était un numismate plein de sagacité, et ses ouvrages sont encore très-estimés.

MORELL (Thomas), théologien anglais, né à Eton en 1703, m. en 1784, a publié : de bonnes éditions du *Dictionnaire latin* d'Ainsworth et du *Lexique grec* de Hédéric; une édition des *Contes de Cantorbéry* de Chaucer; un *Thesaurus græcæ poëseos*, Eton, 1752, ouvrage estimé, fait à l'imitation du *Gradus ad Parnassum*.

MORELLA, *Bisgarri*, v. d'Espagne (Valence), prov. et à 60 kil. N. de Castellon-de-la-Plana, située sur une montagne, entourée de vieux murs, et défendue par une forteresse. Prise par Cabrera, le 26 janvier 1838, il la défendit héroïquement (juin 1838) contre les Christinos, et reçut de Don Carlos le titre de *comte de Morella;* Espartero reprit cette ville, le 30 mai 1840. Pop. de la commune : 6,580 hab.

MORELLET (L'abbé André), né à Lyon en 1727, m. en 1819, étudia en Sorbonne avec succès, se chargea d'une éducation particulière qui lui procura l'occasion de visiter l'Italie, 1752, revint à Paris, et fut bientôt recherché dans les sociétés littéraires les plus distinguées, celles de Mme Geoffrin et du baron d'Holbach, dont il était loin toutefois de partager l'athéisme. Après plusieurs années de travail, il visita, en 1772, l'Angleterre et la Suisse, où Franklin, à Londres, et Voltaire dans son château de Ferney, l'accueillirent avec cordialité. Une pension de 4,000 fr. lui fut donnée en 1783, et il remplaça l'abbé Millot à l'Académie Française en 1785. Privé par la Révolution de ses ressources, l'abbé Morellet ne vécut que de son travail; il sauva chez lui les archives, les titres et le manuscrit du *Dictionnaire* de l'Académie, dépôt qu'il conserva jusqu'en 1803. Alors il fut nommé membre de l'Institut, puis, en 1807, du Corps législatif. Lié d'amitié avec les hommes les plus éminents de son siècle, Malesherbes, Turgot, Diderot, Dalembert, Marmontel, l'abbé Morellet se distingua surtout par son esprit fin et railleur. On a de lui : *Préface des Philosophes*, 1760, pamphlet contre la comédie des *Philosophes*, de Palissot, et qui fit enfermer Morellet à la Bastille pendant deux mois, parce qu'il avait, dans sa brochure, lancé un trait un peu vif contre la princesse de Robecq; une traduction du traité *des Délits et des peines* de Beccaria, 1766; *Prospectus d'un nouveau Dictionnaire de commerce*, 1769; *Nouveau Dictionnaire de commerce*, ouvrage qui l'occupa 20 ans, et qu'il abandonna incomplet, 1769-1789; *le Cri des familles, la Cause des pères*, Paris, 1794, écrits énergiques après le 9 thermidor; *Mélanges de littérature et de philosophie*, Paris, 1818, 4 vol. in-8°, choix fait par lui-même de ce qu'il a écrit de mieux dans chaque genre. Il avait laissé, sur sa vie et la société de son temps, des *Mémoires* d'un fort médiocre intérêt; ils ont été publiés en 2 vol. in-8°, Paris, 1821; 2e édit., augmentée, ib., 1822. Morellet fut aussi un des plus laborieux rédacteurs de l'*Encyclopédie*, et du *Dictionnaire de l'Académie*. C'était un homme instruit, de beaucoup d'esprit, mais qui n'a produit aucun ouvrage durable.

MORELLI (L'abbé Jacques), bibliographe, né à Venise en 1745, m. en 1819, entra dans l'ordre des Dominicains, et fut nommé, en 1778, gardien de la bibliothèque de St-Marc, à l'enrichissement de laquelle il travailla pendant 50 ans avec passion. Estimé de tous les savants de l'Europe, il devint pensionnaire des royaumes d'Italie et d'Autriche, membre de toutes les académies d'Italie, et correspondant de celles de Paris, de Berlin et de Gœttingue. Ses écrits se recommandent par une science consommée et un jugement sain; on doit lui savoir gré surtout d'avoir remis en évidence une foule de manuscrits, de lettres, d'opuscules, tant anciens que modernes, extrêmement rares et estimés. Il a découvert l'*Oraison contre Leptine* par Aristide, divers fragments de *Dion Cassius*, des *Eléments harmoniques* d'Aristoxène. Il donna, en 1774, le *Catalogue* de la bibliothèque de Venise, et légua à cette ville 20,000 manuscrits. La plus grande partie de ses œuvres a été imprimée sous le titre de : *Operette di Jacopo Morelli*, Venise, 1820, 3 vol. in-8°.

MORELLY, écrivain du XVIIIe siècle, précepteur à Vitry-le-François, a laissé des ouvrages pleins d'utopies communistes; *le Prince, ou Traité des qualités d'un grand roi, et système d'un sage gouvernement*, Amst., 1751, 2 vol. in-12; *la Basiliade, ou Naufrage des îles flottantes*, 1753, 2 vol. in-12, poëme en 14 chants, en prose; *le Code de la nature*, 1755, in-12, ouvrage qu'on attribua à Diderot, et que La Harpe réfuta longuement dans sa *Philosophie du* XVIIIe *siècle*.

MORENA (SIERRA-), *Mariani montes*, chaîne de montagnes de l'Espagne, s'étendant de l'E.-N.-E. à l'O.-S.-O. depuis la source du Guadalimar jusqu'au cap St-Vincent, entre la Nouvelle-Castille, l'Estramadure espagnole et l'Alentéjo au N., l'Andalousie et l'Algarve au S. Elle sépare les vallées du Tage et du Guadalquivir, et prend, en Espagne, les noms de Sierra de Pedrochès, de Cordoba, de Constantina, de Guadalcanal, de Monasterio, d'Albaleyra, d'Aroche; en Portugal, ceux de Sierra de Caldeira et de Monchique. Le versant du S. est escarpé. Les sommets les plus élevés sont les monts Poya (1,264 mèt.), Cumbre d'Aracena (1,717 mèt.), et Sagra (1,815 mèt.). La Sierra-Morena tire son nom, qui signifie *chaîne noire*, des cistes, chênes à kermès, bruyères et autres arbustes à feuillage obscur, dont elle est couverte. Mines d'argent, plomb, cuivre, mercure. Dans cette chaîne, le ministre Olavidès établit, en 1767, plusieurs colonies allemandes et suisses, dont les principales sont Carolina et Carlotta.

MORÉRI (Louis), né à Bargemont (Var) en 1643, m. en 1680, entra dans les ordres à Lyon, devint aumônier de l'évêque d'Apt, Gaillard de Longjumeau, et se consacra à la rédaction d'un *Grand Dictionnaire historique* qui porte son nom, mais dont il paraît que son évêque avait conçu le plan et réuni les premiers matériaux. La 1re édition est de Lyon, 1673, in-fol. Moréri faisait imprimer la 2e, qui parut en 1681, 2 vol. in-fol., lorsqu'il mourut. L'érudition de ce biographe est souvent en défaut; on a relevé dans son œuvre beaucoup d'erreurs; mais Bayle lui-même, qui a fait son *Dictionnaire critique* pour les relever et pour suppléer aux lacunes de son devancier, juge qu'on lui doit de la reconnaissance. Les corrections et suppléments de Leclerc, Goujet, etc., fondus dans l'édition de Drouet, Paris, 1759, 10 vol. in-fol., font de l'ouvrage, comme a dit Voltaire, « une ville nouvelle bâtie sur l'ancien plan. » J. T.

MORES. *V.* MAURES.

MORESNET, vge de Belgique, prov. et à 18 kil. E.-N.-E. de Liége; 500 hab. Mines de houille, dites *de la Vieille-Montagne*, ou *d'Altenberg*, produisant annuellement 25 millions de kilogr. de minerai, alimentant la fonderie de Liége, beaucoup de fabriques de laiton de la Belgique et du N. de la France, et fournissant plus de la moitié du zinc consommé en Europe.

MORESTEL, ch.-l. de cant. (Isère), arr. et à 16 kil. N.-E. de La Tour-du-Pin; 986 hab.

MORET, *Moretum*, ch.-l. de cant. (Seine-et-Marne), arr. et à 12 kil. S.-O. de Fontainebleau, sur le Loing, le chemin de fer de Paris à Lyon, et près de la Seine; 1,932 hab. Cette ville, autrefois importante, avait le titre de comté; les Anglais la prirent en 1420; Charles VII la reprit en 1430, et la fit entourer de murailles. Henri IV acheta le comté en 1604, et le donna à Jacqueline de Breuil On y remarque une église du XIIe siècle, et les ruines d

château. Vins très-colorés; exploit. de pierres dures, scieries de marbre, moulins à tan et à farines.

MORET (Antoine de BOURBON, comte de), fils naturel de Henri IV et de Jacqueline de Breuil, comtesse de Moret, né en 1607 à Fontainebleau, légitimé l'année suivante, m. en 1691, prit parti pour Gaston, duc d'Orléans, contre Richelieu, et disparut après le combat de Castelnaudary, 1632. Selon les uns, il y fut tué; d'autres prétendent qu'il survécut et se retira dans une solitude en Anjou sous le nom de Frère Jean-Baptiste.

MORETO Y CABANA (Augustin), poëte comique espagnol du XVII^e siècle, émule de Calderon, fut, comme lui, protégé par Philippe IV, et se fit prêtre sur la fin de sa vie. Ses pièces, composées de 1650 à 1676, se distinguent par l'élégance et le bon goût; le style en est pur et naturel. Moreto surpassa Calderon dans le genre comique; il a plus de gaieté, et ses situations sont plus plaisantes. Il est le premier qui ait mis sur le théâtre espagnol la comédie de caractère. Les auteurs français l'ont souvent imité : le *Don Japhet d'Arménie* de Scarron est traduit presque littéralement *del Marques del Cigarral*; la comédie *No puede cer* (Cela ne peut être) a fourni des scènes à *l'Ecole des Maris* de Molière, qui imita également Moreto dans *la Princesse d'Elide*. Les Œuvres de Moreto ont été recueillies à Valence, 1676 et 1703, 3 vol. in-4°; on les a insérées dans le *Trésor du théâtre espagnol*, Paris, 1838, t. IV. B.

MORETTA, brg du royaume d'Italie, arr. et à 16 kil. N.-N.-E. de Saluces, au confluent du Pô et de la Vraita; 3,263 hab.

MOREUIL, ch.-l. de cant. (Somme), arr. et à 18 kil. N.-N.-E. de Montdidier, sur l'Avre; 2,456 hab. Bonneterie, extraction de tourbe. Beau château. Hôpital.

MOREZ ou MOREY, ch.-l. de cant. (Jura), arr. et à 22 kil. N.-E. de S^t-Claude, sur la Bienne, au fond d'une gorge étroite, près de la frontière suisse; 4,677 hab. Pont d'une seule arche très-hardie. Fabr. considérable de lunettes, horlogerie et clouterie; scieries de bois, tanneries.

MORFONTAINE. *V.* MORTEFONTAINE.

MORG-AB ou MORGHAB, anc. *Margus*, riv. d'Asie, naît sur les limites du Khoraçan et du khanat de Balkh, coule à l'O.-S.-O., puis au N.-O., et se perd, chez les Turcomans, dans un désert de sable qui le sépare du Djihoun. Cours de 800 kil.

MORGAGNI (Jean-Baptiste), anatomiste célèbre, né à Forli dans la Romagne en 1682, m. à Padoue en 1771. Elève de Valsalva et d'Alberti, il dirigeait, à 22 ans, une société savante. Nommé professeur à Padoue en 1715 à la place de Vallisneri, il devint membre de la plupart des académies de l'Europe; l'empereur Joseph II le combla d'honneurs. Morgagni a opéré une véritable révolution dans la médecine; il a montré, le premier, l'importance de l'anatomie comme base de l'étude des maladies. Parmi ses nombreux ouvrages, on remarque : *Adversaria anatomica*, recueil considérable d'observations anatomiques, publié d'abord en plusieurs parties, réunies ensuite sous le titre d'*Adversaria omnia*, Padoue, 1741, in-4°; *De sedibus et causis morborum per anatomen indagatis*, Bassano, 1761, in-4°, et Paris, 1822, 8 vol. in-8°, trad. en français par Desormeaux et Destouet, Paris, 1820-1823, 6 vol. in-8°.

MORGAN (Henri), chef de flibustiers anglais, fils d'un riche fermier du pays de Galles, servit d'abord sur un corsaire, puis équipa un bâtiment, et se fit si bien connaître par ses entreprises, qu'un vieux chef de flibustiers, Mansfield, le prit pour son lieutenant. Mansfield mourut peu après, en 1663, et Morgan lui succéda. Il se distingua moins par des courses d'aventures que par de grandes entreprises : avec 12 vaisseaux et 700 hommes, il rançonna d'abord une ville de l'île de Cuba, saccagea Porto-Bello, et détruisit Maracaïbo. Il avait acquis une grande fortune en moins d'une année, s'était retiré à la Jamaïque, et songeait à se reposer, quand, sur les instances de ses camarades, il partit avec 37 bâtiments, s'empara de l'île de Santa-Catalina sur la côte de Nicaragua, et, avec 1,300 hommes, marcha sur Panama, qu'il prit d'assaut, 1671, pilla et brûla ensuite. La proclamation de la paix entre l'Angleterre et l'Espagne arrêta ses succès. Morgan, après un voyage en Angleterre pour y rendre compte de sa conduite, revint à la Jamaïque, où il vécut dans le repos et les honneurs.

MORGANE (la Fée), sœur d'Artus et élève de l'enchanteur Merlin. C'est à cette fée armoricaine que le peuple attribue, en Calabre, le curieux phénomène de réfraction qui se voit souvent dans le détroit de Messine.

MORGANTIUM, anc. v. de Sicile, appelée aussi *Morgantina*, *Murgantia*, *Morgentia*, fondée par les Morgètes chassés d'Italie, et ruinée dans la Guerre servile. Elle était située sur le cours du Symœthus (Jaretta), près du confl. de ce fleuve avec le Chrysas (Dittaino). Ses environs produisaient un vin renommé.

MORGARTEN, montagne de Suisse, entre les cantons de Schwitz et de Zug. Près de là, 1,300 Suisses défirent 20,000 Autrichiens, le 15 nov. 1315. Victoires des Français sur les Suisses, 1798, et sur les Autrichiens, 1799.

MORGENGABE, mot germanique signifiant *don matutinal*. C'était un présent fait, chez les Germains, par le mari à sa femme, le lendemain du mariage, et consistant en domaines ou en une somme d'argent. Le maximum était, chez les Wisigoths, fixé au 10^e des biens, au quart chez les Lombards; il s'élevait jusqu'au tiers chez les Francs. Les veuves n'en recevaient pas. La Morgengabe est encore en usage en Allemagne; elle ne retourne, en aucun cas, au mari ou à ses héritiers. En France, elle a été remplacée par le douaire. (*V.* MORGANATIQUE, *au Supplément.*)

MORGES, en allemand *Morsee*, v. de Suisse (Vaud), à 11 kil. S.-O. de Lausanne, sur le lac de Genève; 3,240 hab. Château du XIII^e siècle, servant d'arsenal pour l'artillerie. Belle église. Comm. de vins.

MORGÈTES (de Morgès, successeur d'Italus), tribu pélasgique, qui habitait l'extrémité S.-O. de l'Italie, dans le pays où fut depuis fondée la ville de Rhégium, près du détroit de Sicile. Poussés par une autre tribu pélasgique, les Œnotriens, ils passèrent, avec les Sicules, en Sicile, et y fondèrent Morgantium. C. P.

MORGHAB. *V.* MORG-AB.

MORGHEN (Raphaël), célèbre graveur, né en 1758 à Portici, près de Naples, m. en 1833, élève et gendre de Volpato, fut appelé à Florence en 1794 par le grand-duc Ferdinand II, et y acheva sa vie. Son Œuvre comprend 254 pièces, dont les plus belles sont : *le Miracle de Bolsena*, la *Vierge à la chaise*, et la *Tranfiguration*, d'après Raphaël; la *Cène*, de Léonard de Vinci; l'*Aurore*, du Guide; des *Vierges* d'André del Sarto et du Titien; le *Parnasse* de Raphaël Mengs, etc., et une foule de portraits. La Cène est son chef-d'œuvre. Morghen fut élu membre associé de l'Institut de France en 1803. Il se distingue par la finesse, le charme exquis de l'exécution, et l'harmonie. Néanmoins il n'est pas un graveur de 1^er ordre : il manque de vigueur, et ne reproduit pas le caractère du dessin de ses originaux.

MORHOF (Daniel-George), savant philologue, né à Wismar en 1639, m. en 1691, était fils d'un notaire, qui lui fit donner une bonne éducation. A l'âge de 21 ans, il fut nommé professeur de poésie latine à Rostock, puis, 5 ans après, il passa à l'Université de Kiel, où il devint professeur de belles-lettres, 1665, puis d'histoire, 1673, et bibliothécaire, 1680. Parmi ses ouvrages, on remarque : *Traité de la langue et de la poésie allemandes*, en allemand, livre très-savant, Kiel, 1682, in-8°, et Lubeck, 1702, 1718; *Polyhistor, sive de notitiâ auctorum et rerum commentarii*, Lubeck, 1688-92, 3 part. in-4°, réimprimé en 1708 par J. Moller, et par Alb. Fabricius, Lubeck, 1732, 2 vol. in-8°; c'est le plus important de ses ouvrages : il y traite de l'utilité de l'histoire littéraire, de l'usage et du choix des livres, des bibliothèques, des différentes méthodes d'enseignement, en un mot, de tout ce qui tient à l'étude des lettres ou des sciences. On a encore de Morhof : *Poëtæ latini*, Lubeck, 1697, in-8°; *Harangues*, Hambourg, 1698, in-8°; *Dissertations académiques*, ibid., 1699, in-8°.

MORIALE (FRA). *V.* MONTRÉAL.

MORIANA, nom italien de la vallée de MAURIENNE.

MORIGIA (Jacques-Antoine), né à Milan vers 1493, m. en 1545, eut d'abord une jeunesse dissipée, puis devint l'un des fondateurs de la congrégation des barnabites, dont il fut le premier prévôt en 1536.

MORIGIA (le cardinal Jacques-Antoine), de la famille du précédent, né à Milan en 1632, m. en 1708, entra dans l'ordre des barnabites, se fit une grande réputation comme prédicateur, et fut chargé par le grand-duc de Toscane de l'éducation de son fils. La faveur de ce prince l'éleva bientôt à l'évêché de San-Miniato, d'où il passa en 1683 sur le siége de Florence, puis sur celui de Pavie, et refusa l'archevêché de Milan. Il a laissé des *Lettres pastorales* et des *Oraisons funèbres*.

MORIGNY-CHAMPIGNY, vge (Seine-et-Oise), arr. et à 3 kil. N.-E. d'Etampes, dans la vallée de la Juine; 934 hab. Ruines d'un château de Brunehaut. Château moderne, bâti sur l'emplacement d'une abbaye fameuse de bénédictins, et dont on admire la chapelle. Magnifique château de *Jeures*, avec canaux, aqueduc et vaste parc.

MORILLO (Pablo), général espagnol, né en 1777 à Fuente-de-Malva (prov. de Toro), m. en 1832, se distingua d'abord en Galice, en Estramadure et en Portugal,

pendant la guerre de l'Indépendance contre les Français, et contribua à la victoire d'Arroyo-de-Molinos en 1812. Envoyé, après le rétablissement de Ferdinand VII, contre les insurgés du Vénézuéla et de la Nouvelle-Grenade, il emporta d'assaut Carthagène, et reçut pour cet exploit le titre de *comte de Carthagène*. Sa conduite y fut violente, et les habitants de Santa-Fé eurent aussi à souffrir de ses rigueurs. Bolivar ayant renouvelé la guerre, en 1817, il la soutint avec intrépidité, mais perdit enfin la bataille de Boyaca, 1819. De retour en Espagne, il joua un rôle équivoque pendant la guerre de 1823; chargé par les Cortès du commandement de la Galice, il favorisa les royalistes, destitua Quiroga, entrava les efforts de Robert Wilson, et laissa échapper le corps du comte d'Amarante. Mal récompensé par Ferdinand VII, il se retira en France, 1824.

MORIMOND, hameau (Haute-Marne), arr. et à 37 kil. N.-E. de Langres. Il y eut une célèbre et riche abbaye, l'une des quatre *filles de Cîteaux*, fondée en 1115 par un seigneur de Choiseul. Plus de 700 bénéfices, la plupart en Espagne et en Portugal, et les ordres militaires espagnols et portugais de Calatrava, d'Alcantara, de Montesa, d'Avis et du Christ, étaient sous sa dépendance. L'abbé était grand d'Espagne. De ses édifices et de ses richesses d'art, il n'existe plus que quelques restes transportés dans la cathédrale de Langres.

MORIN (Michel-Jean-Baptiste), né à Villefranche (Beaujolais) en 1583, m. en 1656, médecin, mathématicien et astrologue, tira l'horoscope de Louis XIV. Il proposa d'employer les observations de la lune à la détermination des longitudes en mer; mais cette méthode exigeait, dans les tables des mouvements de cette planète, un degré d'exactitude que les travaux réunis des premiers géomètres ont pu à peine leur donner. Morin fut un des contradicteurs les plus opiniâtres de Copernic et de Galilée. On a de lui : *Famosi problematis de telluris motu vel quietè hactenùs optata solutio*, Paris, 1631, in-4°; *Longitudinum terrestrium et cœlestium nova et hactenùs optata scientia*, ibid., 1634, in-4°; *Astrologia gallica*, La Haye, 1661, in-fol.

MORIN (Jean), prêtre de l'Oratoire, né à Blois en 1591, m. en 1659. D'une famille protestante, il abjura entre les mains du cardinal Du Perron, et entra à l'Oratoire en 1618. Il était très-versé dans la théologie et les langues orientales, celle des Juifs en particulier. On a de lui : *Exercitationes ecclesiasticæ in utrumque Samaritanorum Pentateuchum*, Paris, 1631, in-4°; *Exercitationes biblicæ de hebraïci græcique textûs sinceritate*, 1633, in-4°; *Pentateuchum Samaritanum*, 1645, in-4°; *Commentarius historicus de disciplinâ in administratione sacramenti pœnitentiæ*, 1651, in-fol., ouvrage important, auquel il travailla trente ans; *Commentarius de sacris Ecclesiæ ordinationibus*, 1655, in-fol.; *Opuscula hebræo-samaritana*, 1657, in-12.

MORIN (GRAND-), riv. de France, prend sa source près de Sézanne (Marne), passe à la Ferté-Gaucher, Coulommiers, Crécy, et se jette dans la Marne à Condé, à 6 kil. S.-O. de Meaux (Seine-et-Marne). Cours de 100 kil., navigable sur 14 kil.

MORIN (PETIT-), riv. de France, prend sa source près d'Ecury (Marne), passe à Montmirail, et se jette dans la Marne au-dessous de la Ferté-sous-Jouarre (Seine-et-Marne). Cours de 65 kil.

MORIN-LA-MONTAGNE, nom donné à SAINT-OMER pendant la Révolution.

MORINGEN. *V.* MOHRINGEN.

MORINS, *Morini*, c.-à-d. *peuple maritime* (du celtique *mor*, la mer), tribu de la Gaule (Belgique II°), au N.-O., sur la côte du détroit de Gaule, entre la mer au N. et à l'O., les Ambiani et les Atrébates au S., les Ménapiens à l'E., dont ils étaient séparés par le cours de l'Aa. Ce pays était, au temps de César, couvert de forêts et de marécages; il fut soumis par Labiénus; v. princip. : *Teruanna* (Thérouanne), *Gessoriacum* (Boulogne), et *Portus Itius*. Il correspond auj. aux arrondissements de Boulogne et de St-Omer, et à une partie de ceux de St-Pol et de Montreuil (Pas-de-Calais). Le nom de Morinie est encore usité pour désigner ce pays dans les chroniqueurs de la fin du IX° siècle. C. P.

MORION, nom donné jadis au casque des arquebusiers. Il était sans cimier et sans visière.

MORISON (Robert), botaniste, né en 1620 à Aberdeen, m. en 1683, montra de bonne heure du goût pour la botanique, puis, au moment des guerres civiles d'Angleterre, embrassa ardemment le parti de Charles Ier, et prit les armes. Il passa en France après la mort de ce prince, et se fit recevoir docteur en médecine à Angers, 1648. Recommandé à Gaston, duc d'Orléans, il obtint la direction d'un jardin botanique que ce prince avait à Blois. A la Restauration des Stuarts, il fut rappelé par Charles II, qui le nomma son médecin, professeur de botanique, et surintendant de ses jardins. Docteur à l'Université d'Oxford en 1669, il y fut nommé bientôt professeur de botanique. On a de lui : *Hortus Blesensis auctus*, Londres, 1669, in-8°; *Plantarum umbelliferarum distributio nova*, Oxford, 1672, in-fol., avec fig.; *Histoire universelle des plantes*, Oxford, 1680, in-fol., avec fig., ouvrage capital qui fut achevé par Jacques Bobart, 1699, 1 vol. in-fol., le tout aux frais de l'Université, qui en regardait la publication comme une œuvre nationale. Dans cet ouvrage Morison a employé, le premier, les classifications d'après les fruits, la fleur, les feuilles et les qualités des plantes. Ce fut un vrai service rendu à la science.

MORITANIA, nom latin de MORTAGNE.

MORITOLIUM, nom latin de MORTAIN.

MORIZ (Sankt-), vge de Suisse (Grisons), à 39 kil. O.-S.-O. de Coire; 300 hab. Eaux minérales renommées.

MORLAAS, ch.-l. de cant. (B.-Pyrénées), arr. et à 10 kil. N.-E. de Pau; 1,140 hab. Belle église de Ste-Foi, élevée au XI° siècle. Première capitale du Béarn, résidence des vicomtes jusqu'au XIII° siècle, elle posséda, jusqu'au XV°, un atelier monétaire, et la monnaie *morlane* avait cours dans toute la Gascogne. Gaston IV y fonda les premières courses de chevaux connues en France.

MORLACCHI (François), compositeur de musique, né à Pérouse en 1784, m. en 1841, étudia sous Zingarelli et le P. Mattei, et devint, en 1810, maître de chapelle du roi de Saxe. Il a laissé 6 messes, un *Requiem*, un oratorio intitulé *Gli angeli al sepolcro*, beaucoup d'autres morceaux du genre religieux, 17 opéras, une grande quantité de musique de chambre et de pièces instrumentales. Morlacchi est de l'école de Paër et de Simon Mayer; bien qu'il écrivît avec une rare facilité, il fut toujours sage et correct. B.

MORLAIX, en breton *Montroules*, s.-préf. (Finistère), au confluent du Jarleau et de la Kerlent, à 84 kil. N.-N. E. de Quimper, à 10 kil. de la mer, par 48° 34' 32" lat. N. et 6° 10' 32" long. O.; 12,287 hab. Rade sûre et commode, défendue par le fort du Taureau, que François Ier fit élever en 1525. Tribunaux de 1re instance et de commerce, école d'hydrographie. Bureau de douanes, manuf. de tabacs. Sociétés d'agriculture et vétérinaire. Entrepôt considérable de marchandises venant de l'étranger. Commerce de grains, beurre, graines oléagineuses, porc salé, suif, miel, cire, cuirs, toiles, fil, lin, chanvre, papier, chevaux, plomb, litharge. Armements pour la pêche de la morue. Le port est bordé de jolis quais, avec garde-fous en fer.—Morlaix, nommé d'abord *Julia*, puis *Saliocan*, fut longtemps disputé entre les princes de Léon et les ducs de Bretagne. Pris par les Anglais en 1374 et en 1521, il souffrit beaucoup des guerres de religion, et se rendit à Henri IV en 1594. Patrie du général Moreau. B.

MORLAQUIE, petit pays d'Europe, sur l'Adriatique, enclavé entre les États autrichiens (Croatie et Dalmatie) et l'Empire ottoman, qui se le sont partagé; v. princip. : Zeng, Carlopago. Les Morlaques (dans leur langue *Morovlassi*), belliqueux et braves, catholiques, mais superstitieux, sont restés dans une sorte d'indépendance sauvage.

MORMANNO, v. du royaume d'Italie (Province de Cosenza), à 28 kil. N.-O. de Cassano; 7,295 hab. Bibliothèque.

MORMANT, ch.-l. de cant. (Seine-et-Marne), arr. et à 20 kil. N.-E. de Melun; 938 hab. Belle église. On remarque, aux environs, le château de la Grange, appartenant à la famille La Fayette, et celui de Bressoy.

MORMOIRON, ch.-l. de cant. (Vaucluse), arr. et à 12 kil. E. de Carpentras, sur l'Auzon; 1,771 hab. Plâtre, sulfate de fer.

MORMONS, secte religieuse qui s'est formée aux États-Unis vers 1830, et qui n'est pas un schisme, mais une religion fabriquée de toutes pièces. Un certain Joseph Smith, de l'Etat de Vermont, vaurien insigne et charlatan reconnu, était devenu, on ne sait comment, possesseur d'un roman biblique inédit, sorte de pastiche des livres saints, composé jadis par un M. Spaulding. Après avoir remanié l'ouvrage conformément à ses vues, il annonça qu'il avait, sur l'indication d'un ange, découvert une suite de la Bible, révélation de Dieu spéciale à l'Amérique. Le texte du *Livre d'Or* était écrit sur des lames de métal, en caractères mystérieux. A l'aide de l'*urim-thumim*, besicles gigantesques trouvées auprès du précieux manuscrit, Smith lut et traduisit le *Livre de Mormon*. Prenant le rôle de prophète, il prêcha, raconta ses visions, et fit des miracles. En 1830, il n'avait que 5 disciples; au bout d'une année, il les comptait par milliers. Il eut alors une

imprimerie, un journal, une banque, et fonda enfin une colonie à Kirkland, dans l'Etat d'Ohio. Persécutés par leurs voisins (les *saints du dernier jour* ont aussi leurs martyrs), les Mormons émigrèrent dans le comté de Jackson (Missouri), puis dans le comté de Clay, enfin dans le territoire d'Utah, où ils fondèrent *Nauvoo*, et où, plus unis et plus prudents, ils se sont soumis à une organisation qui en a fait une nation véritable. La mort tragique de Smith dans une émeute, 1844, n'a point arrêté le développement de la colonie. Brigham Young, Orson Prott, John Taylor, continuent avec succès l'œuvre du prophète. Nauvoo compte auj. 30,000 hab. Une autre colonie a été fondée sur les bords du lac Salé. Des missionnaires vont recruter partout des prosélytes. Une agence d'émigration mormonienne, établie à Liverpool, envoie chaque année de nouveaux adhérents. Un journal, *l'Etoile de la Scandinavie*, a été fondé en Danemark pour y propager la doctrine. Il est impossible de découvrir un système de philosophie dans le galimatias des révélations de Smith. La doctrine mormonique n'offre qu'un mélange confus et indigeste de principes empruntés à toutes les religions, même à l'islamisme. La polygamie règne chez les Mormons; on nomme *Gladdonistes* ceux qui la rejettent. Cependant ils ont donné des marques évidentes de vertus qui ne peuvent s'accorder avec une moralité trop relâchée, la patience, la persévérance, le courage, l'amour du travail. Ils renouvellent le baptême sur les adultes, et le donnent par immersion dans l'eau courante. *V.* Mayhew, *The Mormons, or the latter day Saints*, Londres, 1852; G. Ferris, *Utah and the Mormons*, 1853; *Female life among the Mormons*, ibid., 1855; *The prophets or Mormons unveiled*, ibid., 1855. F—T.

MORNANT, ch.-l. de cant. (Rhône), arr. et à 21 kil. S.-O. de Lyon; 1,573 hab.

MORNAS, brg (Vaucluse), arr. et à 12 kil. N.-O. d'Orange, sur le Lez, près de son confl. avec le Rhône; 1,658 hab. Filatures de soie. Dominé par les ruines d'un château célèbre par les cruautés qu'y exerça sur ses prisonniers catholiques le baron des Adrets.

MORNAY (Philippe de), seigneur du Plessis-Marly, né en 1549 à Buhy (Vexin français), m. en 1623, était allié aux plus illustres familles de France, et même à la maison de Bourbon. Il reçut secrètement de sa mère les principes du calvinisme, qu'il embrassa ouvertement après la mort de son père, 1560. A 18 ans, et déjà riche de connaissances, il voulut les étendre et les perfectionner par les voyages, et visita la Suisse, l'Allemagne, l'Italie, la Hongrie, la Bohême, l'Autriche et les Pays-Bas. A son retour, il s'attacha à Coligny, et rédigea le fameux *Mémoire* que l'amiral fit présenter à Charles IX et à Catherine de Médicis en faveur des huguenots. Témoin et presque victime de la St-Barthélemy, il se réfugia en Angleterre. Appelé en 1575 auprès du roi Henri de Navarre, il gagna toute sa confiance, administra ses finances, et reçut de lui la mission d'aller réclamer les secours de la reine Elisabeth. Il suivit le duc d'Anjou, frère d'Henri III, dans son expédition en Flandre contre les Espagnols. Nommé surintendant-général de la Navarre, il y soutint presque seul le poids de la lutte contre la Ligue. Quand Henri III, se rapprochant d'Henri de Navarre après le meurtre des Guises, lui livra Saumur comme place de sûreté, Mornay prit le gouvernement de cette ville. En 1589, il enleva le cardinal de Bourbon, que les Ligueurs avaient proclamé roi, et, l'année suivante, partagea les périls d'Henri IV à Ivry. Chargé de négocier la paix avec le duc de Mayenne, 1592, il compromit tout par l'indiscrétion avec laquelle il divulgua les intentions secrètes du duc. Bien qu'il se fût opposé à l'abjuration d'Henri IV, il continua de le servir; mais son zèle excessif pour le calvinisme le fit disgracier: un traité *De l'institution de l'Eucharistie*, qu'il publia en 1598, in-fol., attira sur lui les censures d'un synode tenu à Fontainebleau, 1600. Il se retira dans son gouvernement de Saumur, y fit reconnaître l'autorité de Marie de Médicis, après l'assassinat d'Henri IV, se brouilla avec elle en 1620, et dut résigner ses fonctions, moyennant une indemnité de 100,000 écus. Véritable chef de ses coreligionnaires pendant près de 50 ans, on l'avait surnommé *le Pape des huguenots*. On a de lui: *Traité de l'Eglise*, 1577; *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, Anvers, 1580, in-8°; *Discours sur le droit prétendu par ceux de la maison de Guise*, 1582, inséré dans les *Mémoires de la Ligue*, t. 1er; *le Mystère d'iniquité, ou Histoire de la papauté*, 1607, in-4°; des *Mémoires*, de 1572 à 1620, publiés en 1624-25-51-52, 4 vol. in-4°, et plus complétement par Auguis, 1822-25, 12 vol. in-8°. *V.* sa Vie par J. Ambert, Paris, 1847. B.

MORNE, mot employé en Amérique et dans les colonies françaises, pour désigner les montagnes peu élevées.

MORNE (LE GROS-), volcan de l'île de la Réunion; 2,200 mèt. de hauteur. — brg d'Haïti (Nord), à 31 kil. S. du Port-de-Paix. — brg de la Martinique, arrond. de St-Pierre; 4,845 hab. Culture de la canne à sucre et du café.

MORNE-A-L'EAU, brg de la Guadeloupe, sur la côte N., à 9 kil. N.-E. de la Pointe-à-Pitre; 3,500 hab.

MORO (Antoine), peintre, né à Utrecht vers 1525, m. en 1581, fut d'abord élève de Schooreel, puis alla se perfectionner en Italie. Charles-Quint le prit quelque temps à son service. Philippe II lui montra une égale faveur. Menacé par l'Inquisition, il s'enfuit dans les Pays-Bas, où il fut protégé par le duc d'Albe. On prétend que son dernier tableau, exécuté pour la cathédrale d'Anvers, et représentant la *Circoncision*, était son chef-d'œuvre. Il copia pour Philippe II la *Danaé* du Titien et d'autres toiles fameuses. C'est un excellent portraitiste: son dessin est ferme, son exécution très-soignée, sa couleur brillante, fine et serrée comme celle de l'école brugeoise. Le Louvre possède de lui trois portraits d'hommes. A. M.

MOROGUES (Bigot de). *V.* Bigot.

MORON, anc. *Arunci*, v. d'Espagne (Andalousie), prov. et à 41 kil. E.-S.-E. de Séville. Cette ville se forma autour d'un château-fort romain, qui, plusieurs fois réédifié, fut détruit par les Français en 1812. Pop. de la commune: 10,192 hab.

MORONE (Jérôme), habile négociateur, né vers 1450, m. en 1529, se forma à l'école de Ludovic le More, s'attacha ensuite aux fils de ce duc, et administra le Milanais, avec le titre de vice-chancelier, au nom de Maximilien Sforza en 1512, et de François-Marie en 1521. Après avoir poussé Charles-Quint et Léon X contre la France, il reconnut combien le joug des Impériaux était lourd pour Milan, et proposa aux Vénitiens et au pape de se rapprocher de François Ier. Pescaire, qui avait paru d'abord entrer dans ses projets, le fit ensuite arrêter et jeter dans les cachots de Pavie, 1525. Morone paya 20,000 florins pour sa liberté, devint secrétaire du connétable de Bourbon, puis de Philibert d'Orange.

MORONE (Jean), fils du précédent, né vers 1508, m. en 1580, occupa tour à tour les siéges épiscopaux de Novare et de Modène; envoyé, en 1542, comme nonce du Saint-Siége en Allemagne, il y jeta les bases d'un concile général, qui fut le concile de Trente, reçut en récompense le cardinalat, et devint président du concile, lors de sa formation. C'était un homme d'une grande pénétration, résolu, et très-équitable.

MOROSAGLIA, ch-l. de cant. (Corse), arr. et à 26 kil. N.-E. de Corte; 876 hab. Patrie de Paoli.

MOROSINI (Andrea), historien, né à Venise en 1558, m. en 1618, fit partie du Conseil des Dix. Il a écrit, en latin élégant, une bonne *Histoire de Venise*, depuis 1521 jusqu'à 1619, in-fol., 1623.

MOROSINI (Francesco), doge de Venise, né en cette ville en 1618, m. en 1694, se signala de bonne heure contre les pirates de l'Archipel, força, en 1648, la flotte turque de s'éloigner de Candie, contribua à la victoire de Naxos remportée sur eux, et reçut le commandement en chef de la flotte, 1651. Nommé en 1656 gouverneur de Candie, puis généralissime de la république, il répara les échecs de Mocenigo, fut chargé, en 1667, de défendre Candie contre le grand-vizir Koproli, soutint pendant 28 mois le siége le plus terrible, et frappa d'admiration toute l'Europe par ses exploits. Il fallut céder au nombre. Après avoir obtenu la plus honorable capitulation, il revint, fut mis en accusation, se justifia, et entra en possession de la charge de procurateur de St-Marc, qui lui avait été conférée pendant son absence. La guerre s'étant renouvelée en 1684, il s'empara de Ste-Maure et du Péloponèse en deux campagnes, et remporta une victoire près des Dardanelles, 1687. Le sénat et le peuple le proclamèrent doge d'une voix unanime en 1688. Morosini fut un des plus habiles guerriers de son siècle.

MORPETH, v. d'Angleterre (Northumberland), sur la Wansbeck, à 23 kil. N.-N.-O. de Newcastle; station du chemin de fer d'York à Berwick; 13,796 hab. dans la paroisse. Elle fut brûlée en 1215 par ses propres habitants révoltés contre Jean-sans-Terre. Morpeth donne le titre de vicomte au comte de Carlisle.

MORPHÉE, *Morpheus* (du grec *morphè*, apparence), dieu des songes, fils du Sommeil et de la Nuit. Ses attributs étaient une plante de pavot, et des ailes de papillon.

MORRIS (Gouverneur), né à Morrisania, près de New-York, m. en 1816, fut un des fondateurs des Etats-Unis d'Amérique. Député au Congrès national, il fit rejeter les bills conciliatoires, mais trop tardifs, de lord North, et rédi-

gea les instructions adressées à Franklin, chargé de solliciter l'appui de la cour de Versailles; député de la Pensylvanie à la Convention de 1787, il y prit la part la plus active à la rédaction de la Constitution générale de l'Union américaine. Il vint en France en 1789, pour une grande spéculation qu'il avait faite sur les tabacs, y fut nommé ministre plénipotentiaire des Etats-Unis, en 1792, cessa ses fonctions en 1794, rentra dans sa patrie en 1799, fut nommé membre du sénat, et acquit une grande influence dans cette assemblée. Une Vie de Gouverneur Morris, avec un choix de sa correspondance et de ses divers papiers, a été publiée à Boston, en 1832, 3 vol. in-8°. M. A. Gandais en a donné une traduction française sous le titre de : *Mémorial de Gouverneur Morris, suivi de sa Correspondance et de ses papiers, contenant des détails nouveaux sur la Révolution française, la Révolution d'Amérique, et l'histoire politique des Etats-Unis*, Paris, 1841, 2 vol. in-8°.

MORRISON (Robert), sinologue et missionnaire de l'Eglise presbytérienne, né à Morpeth en 1782, m. en 1834, fut envoyé en Chine par la Société des missionnaires anglais en 1807, et devint, deux ans après, secrétaire-interprète du bureau britannique à Canton. On a de lui : des traductions chinoises du *Nouveau Testament*, Canton, 1813, et de l'*Ancien Testament*, 1819; une *Grammaire chinoise*, 1815; des *Dictionnaires anglais-chinois* et *chinois-anglais*, et un *Dictionnaire des mots chinois par radicaux*, 1815-23, 6 vol. in-4°; un *Tableau de la Chine*, etc.

MORRISTOWN, v. des Etats-Unis (New-Jersey), à 48 kil. N.-O. de New-York; 4,000 hab.

MORSCHANSK, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 95 kil. N. de Tambow; 12,473 hab. Comm. de grains.

MORSCHEN (ALT-), vge de la Hesse-Cassel, sur la Fulde; 850 hab. Grandes exploitations agricoles. Graines oléagineuses et suifs.

MORT (Frères de la). *V.* PAUL (Ermites de St).

MORT (Hussards de la). *V.* HUSSARDS.

MORTS (Fête des), fête célébrée, le 2 novembre, en mémoire de tous les fidèles trépassés. Elle fut instituée par Odilon, abbé de Cluny, en 998.

MORTS (Danse des). *V.* DANSE.

MORTAGNE, *Moritania*, s.-préf. (Orne), près des sources de l'Huisne, à 45 kil. E. d'Alençon; 4,276 hab. Jolie ville, bâtie au sommet et sur le penchant d'une colline. Tribunal de 1re instance, collége. Fabr. considérable de toiles fortes et légères pour les colonies, et d'enveloppes de draps (12,000 pièces par an). Comm. de chanvre, lin, cotonnades, grains, moutons, porcs; tanneries, teintureries. On remarque l'église paroissiale. — Autrefois place forte et capitale du Perche, elle fut prise par le roi Robert en 997, et souffrit beaucoup pendant les guerres de religion du XVIe siècle.

MORTAGNE-SUR-GIRONDE, autrefois *St-Etienne-de-Mortagne*, vge (Charente-Inférieure), arr. et à 33 kil. S.-E. de Saintes; 1,661 hab. Petit port de cabotage.

MORTAGNE, vge (Nord), arr. et à 19 kil. N.-N.-O. de Valenciennes, au confluent de la Scarpe et de l'Escaut; 1,208 hab. Bonneterie. — Jadis défendu par une citadelle, que Charles-Quint fit démolir.

MORTAGNE-SUR-SÈVRE, ch.-l. de cant. (Vendée), arr. et à 50 kil. N.-E. de Napoléon-Vendée, sur la Sèvre Nantaise; 1,692 hab. Anc. baronnie. Les Vendéens l'occupèrent plusieurs mois, puis y essuyèrent un échec en 1793. Eaux minérales; exploit. de pierres de taille. Toiles de lin et de coton. Vieille église gothique; château en ruines.

MORTAILLABLES, espèce de serfs, auxquels le seigneur donnait des terres qu'ils devaient cultiver et ne pouvaient quitter sans sa permission. Leurs enfants les remplaçaient, de façon que, même après leur *mort*, la *taille* continuait d'être payée. Le droit du seigneur s'appelait *mortaille*.

MORTAIN, *Moritolium*, s.-préf. (Manche), à 56 kil. S.-O. de St-Lô, entourée de rochers escarpés; 1,946 hab. Tribunal de 1re instance, collége, bibliothèque. Autrefois place forte, et titre d'un comté. Toiles, dentelles, papier, poteries, grès estimé, etc. Comm. de chanvre, bestiaux, cidre, beurre. Ruines d'un anc. château. L'église a été fondée en 1082.

MORTARA, v. du roy. d'Italie, située sur le canal de l'Agogna au Pô, prov. et à 33 kil. N.-O. de Pavie; 6,841 hab. Entourée de rizières. Ch.-l. de l'arrond. de Lomellina.

MORTE (Mer), anc. *lac Asphaltite*, en arabe *Bahr-el-Loud* (mer de Loth), ou *Bahr-el-Mouth* (mer de la Mort), lac de la Turquie d'Asie (Syrie), entre la vallée du Jourdain, qu'il reçoit au N., celle d'El-Ghor, qui la sépare du golfe d'Akabah au S., et le torrent de Cédron à l'O.; 100 kil. de long sur 25 de large. Eaux peu profondes, limpides, mais chargées de sel et d'un goût très-désagréable; leur pesanteur spécifique est d'un cinquième plus considérable que celle de l'eau distillée. Le lac n'a pas d'issue connue; son niveau est de 392 mèt. au-dessous de celui de la Méditerranée. Bords très-plats, arides, où on trouve beaucoup de sel, et des pierres bitumineuses qui brûlent comme de la houille en répandant une odeur infecte. Le lac est encaissé entre deux chaînes de collines qui portent les traces de commotions volcaniques; la végétation est luxuriante sur ses bords, quoi qu'on ait dit, et la tradition d'après laquelle les fruits, avec la plus belle apparence, s'évanouiraient au contact en cendres et en fumée, n'a aucun fondement. Seulement, au N. et au S., sont des plaines fangeuses. D'après le témoignage de la Bible, il couvrirait l'ancienne vallée de Siddim, où étaient les villes de Sodome, Gomorrhe, Adama, Séboïm et Ségor. Son nom de *mer Morte* lui vient de ce que ses eaux ne nourrissent aucun poisson; mais il est faux que ses exhalaisons tuent les oiseaux qui passent au-dessus, et beaucoup d'espèces vivent sur ses bords. Une autre croyance absurde, c'était qu'il n'engloutissait rien de ce qu'on y jetait. M. de Saulcy pense qu'il faut voir les ruines de Sodome et de Ségor dans les décombres que les Arabes appellent auj. *Kharbet-Esdoum* et *Zouera-ef-Tahtah*; Gomorrhe, dans *Kharbet-Goumram*; Séboïm, dans *Telaa-Sebâan*; Adama, dans *Souq-ef-Thaemeh*. *V.* de Saulcy, *Voyage autour de la mer Morte et dans les Terres bibliques, exécuté de décembre* 1850 *à avril* 1851, Paris, 1853, 2 vol. in-8° et atlas in-4°.

MORTEAU, ch.-l. de cant. (Doubs), arr. et à 37 kil. N.-E. de Pontarlier; 1,620 hab. Fonderie de cuivre; école d'horlogerie, teintureries. Près de là est le *Saut du Doubs*.

MORTEFONTAINE ou MORFONTAINE, vge (Oise), arr. et à 10 kil. S. de Senlis; 407 hab. Pépinières. Château construit à la fin du XVIIIe siècle, et entouré d'un vaste parc pittoresque avec de belles eaux disposées en étangs. Il appartint à Joseph Bonaparte, puis au duc de Bourbon-Condé. Une fête brillante y fut donnée à l'occasion d'un traité conclu avec les Etats-Unis, le 30 septembre 1800.

MORTEMART (Gabriel de ROCHECHOUART, marquis, puis duc de), né en 1600, m. en 1675, était d'une des plus nobles familles de France, dans laquelle l'esprit et la beauté passaient pour héréditaires. Gentilhomme de la chambre sous Louis XIII en 1630, duc et pair en 1650, et gouverneur de Paris en 1669, il eut pour fils le duc de Vivonne, et pour filles Mme de Montespan, la marquise de Thianges et l'abbesse de Fontevrault, toutes trois célèbres au XVIIe siècle. *V.* ROCHECHOUART.

MORTEMART, vge (Haute-Vienne), arr. et à 12 kil. S.-O. de Bellac; 296 hab.

MORTEMER, vge (Seine-Inférieure), arr. et à 9 kil. E. de Neufchâtel; 213 hab. Il y eut une abbaye de Cisterciens. Victoire de Guillaume le Bâtard, duc de Normandie, sur Henri Ier, roi de France, en 1054.

MORTE-PAIES, vieux soldats que les gouverneurs des villes et des provinces, dans l'anc. France, soldaient aux frais de leur gouvernement, et dont ils faisaient leurs estafiers; — vétérans chargés de la garde des places peu importantes.

MORTIER (Edouard-Adolphe-Casimir-Joseph), *duc de Trévise*, né au Cateau-Cambrésis en 1768, m. en 1835, entra au service en 1791 dans les volontaires du département du Nord, fut élu capitaine par ses camarades, assista à l'affaire de Quiévrain, aux batailles de Jemmapes et de Nerwinde, aux siéges de Namur et de Maëstricht. Nommé adjudant-général en 1793 pour sa belle conduite à la journée d'Hondschoote, blessé devant Maubeuge, il combattit néanmoins à Mons, Bruxelles, Louvain et Fleurus. En 1794, il fit partie du corps de Kléber dirigé contre Maëstricht, puis de celui de Marceau lors du passage du Rhin à Neuwied. Passant à l'armée de Sambre-et-Meuse sous le général Lefebvre en 1796, il prit part au combat d'Altenkirchen, força la Nidda, enleva les hauteurs de Wildendorff, Giessen, Gmunden, Schweinfurt, Rothemberg, etc., et dirigea la négociation qui livra Mayence aux Français. Général de brigade à l'armée du Danube en 1799, il se distingua à Lieptingen, puis fut envoyé, en qualité de général de division, à l'armée d'Helvétie, combattit à Vollishoffen et à Mutzen, et, en 1800, reçut le commandement des 15e et 16e divisions militaires. Conquérant du Hanovre en 1803, puis commandant de l'artillerie de la garde consulaire, maréchal d'Empire en 1804, il eut une division de l'armée d'Allemagne en 1805, et, après la prise d'Ulm, fut chargé de couper les communications de Kutusow avec la Moravie. En 1806, il occupa la Hesse-Cassel et Hambourg, battit les Suédois à Greifswald, Grimmen, Anclam, et occupa toute la Poméranie, excepté Stralsund. En 1807, il était encore à Friedland, et fut

nommé duc de Trévise. Il commanda le 5e corps à l'armée d'Espagne, concourut au siége de Saragosse et à la victoire d'Ocaña, 1809, seconda les opérations de Soult contre Badajoz, fut chargé du siége de Cadix, et battit encore les Espagnols à Gehora, 1811. Mis à la tête de la jeune garde impériale pendant la campagne de Russie, ce fut lui qui fit sauter le Kremlin lors de l'évacuation de Moscou. En 1813, il combattit à Lutzen, Bautzen, Dresde, Wachau, Leipzig, et Hanau; au 30 mars 1814, il défendit Paris, conjointement avec le duc de Raguse. Nommé pair de France par la 1re Restauration, rallié à l'Empereur pendant les Cent-Jours, il refusa de juger le maréchal Ney, fut député du Nord en 1816, recouvra en 1819 la pairie qu'il avait perdue, vota avec le parti libéral, et accueillit avec faveur la Révolution de 1830. Après avoir été peu de temps ambassadeur à St-Pétersbourg, il accepta, en 1834, le ministère de la guerre, avec la présidence du conseil des ministres, qu'il n'occupa que quelques mois, redevint ensuite grand chancelier de la Légion d'honneur, poste qu'il occupait en 1831, et, dans les fêtes de Juillet 1835, fut mortellement atteint par la machine infernale de Fieschi (*V. ce nom*). B.

MORTIER, espèce de toque ou de bonnet en forme de mortier renversé, garni de fourrures, qui était anciennement la coiffure commune des hommes, et qui devint, par la suite, une marque de dignité. Les empereurs de Constantinople le portaient en guise de couronne : Justinien est représenté avec un mortier garni de deux rangs de perles. Cette coiffure fut adoptée par les rois de France des deux premières races. Le mortier fut plus tard réservé au chancelier, aux présidents et au greffier en chef du parlement. Celui du chancelier était en drap d'or, bordé d'hermine; celui des présidents, en velours noir, avec deux galons d'or pour le 1er président, un seul pour les autres. Le mortier se mettait primitivement sur la tête, par-dessous le chaperon; puis l'usage s'établit de le tenir à la main.

MORTIMER (Roger, comte de), puissant baron anglais, d'une famille alliée à la race royale, né vers 1287, m. en 1330, servit avec dévouement Édouard II pendant 14 ans, et fut nommé son lieutenant en Irlande. Ayant pris parti en 1320, avec les comtes de Lancastre, d'Hereford et autres, contre les Spenser, favoris du roi, il fut mis à la Tour de Londres, s'évada, se réfugia en France, et y fut accueilli avec faveur par la reine d'Angleterre Isabelle, qui, mécontente aussi de ces favoris, s'était retirée en France. Mortimer prit sur elle un grand ascendant, et bientôt elle oublia pour lui ses devoirs d'épouse. Rassemblant tous les mécontents autour d'eux, et aidés des secours du comte de Hainaut, les deux amants débarquèrent à Suffolk en 1326, avec un corps de 3,000 hommes, et firent soulever le peuple contre Édouard II, qui, fait prisonnier, fut, peu après, assassiné dans sa prison, en 1327. Mortimer fit proclamer Édouard III encore enfant, exerça avec orgueil et cruauté l'autorité royale, et sacrifia à son ambition les comtes de Kent et de Lancastre, oncles du roi, dont le premier, accusé de trahison, fut exécuté à la Tour de Londres, et le second jeté en prison. Enfin Édouard III, parvenu à l'âge de 18 ans, voulut se soustraire à cette tutelle odieuse : Mortimer fut arrêté, jugé sans interrogatoire par un parlement, et pendu près de Smithfield.

MORTIMER (Roger, duc de), déclaré héritier de la couronne d'Angleterre en 1385, m. en 1399, était fils d'Edmond Mortimer, et de Philippine de Clarence, fille de Lionel, 2e fils d'Édouard III. Il ne laissa qu'une fille, Anne, qui épousa Richard d'York. La maison d'York hérita ainsi des droits des Clarence à la couronne, qu'elle disputa aux Lancastre. Telle fut l'origine de la guerre des Deux-Roses.

MORTIMER (Thomas), écrivain anglais, né en 1730, m. en 1809, a laissé : *le Plutarque anglais, ou Vies des plus illustres personnages de la Grande-Bretagne, depuis le règne de Henri VIII jusqu'à George II*, 1762, 12 vol. in-8°, trad. en franç. par la baronne de Vasse, Paris, 1785-6, 12 vol. in-12; *Dictionnaire du commerce*, 1766, 2 vol. in-fol.; *Éléments du commerce, de la politique et des finances*, 1772, in-4°.

MORTIMER'S CROSS, c.-à-d. *Croix de Mortimer*, lieu d'Angleterre (Hereford), sur les bords du Lugg; célèbre par une victoire décisive d'Édouard, duc d'York, sur les troupes du roi Henri VI de Lancastre, commandées par le comte de Pembroke, le 1er février 1461.

MORTON (Jean), né en 1410 à Bare (Dorset), d'une ancienne famille, m. en 1500, professa avec éclat le droit civil à Oxford, se fit remarquer de l'archevêque de Cantorbéry, qui lui donna plusieurs cures et prébendes, joua un rôle très-actif dans la guerre des Deux-Roses, se rallia, quoique partisan d'Édouard IV qui l'avait fait évêque d'Ely en 1477, au gouvernement de Richard III, excita à la révolte le duc de Buckingham; mais ce dernier ayant été pris et mis à mort, Morton s'enfuit en France. Il revint en Angleterre quand Henri Tudor eut été proclamé roi, 1485, devint conseiller, puis premier ministre de ce prince, contribua à éteindre la guerre des Deux-Roses, en engageant Henri à épouser la fille d'Édouard IV, obtint l'archevêché de Cantorbéry en 1486, fut nommé, l'année suivante, grand-chancelier du royaume, et, en 1493, cardinal.

MORTON (Jacques, comte de), de la famille des Douglas, né à Dalkeith (Écosse) en 1530, m. en 1581, était, en 1557, un des chefs de l'Union protestante, formée contre Marie de Lorraine, régente d'Écosse. Il devint conseiller de Marie Stuart. Jaloux du crédit de Rizzio auprès d'elle, il le fit assassiner, de concert avec Henri Darnley, époux de la reine, et se réfugia en Angleterre, d'où Bothwell le rappela. Mais bientôt il se mit à la tête des seigneurs écossais, exigea, les armes à la main, le renvoi de Bothwell, renversa successivement, par ses intrigues et le secours d'Élisabeth, les régents Murray, Lenox, et Mar, et fut enfin élevé à cette dignité tant ambitionnée, en 1572. Son administration ferme, mais impopulaire, et souillée par des exactions, dura 6 ans; enfin le roi, poussé par ses favoris, fit signifier qu'il voulait gouverner lui-même, et Morton fut obligé de se démettre de la régence. Il ressaisit cependant l'autorité quelque temps après, se rendit encore odieux aux nobles, fut accusé de haute trahison, condamné à mort, et exécuté à Edimbourg, malgré les prières et les menaces d'Élisabeth, qui fit tout pour le sauver. Morton était un homme profondément corrompu.

MORTON (Richard), médecin, né dans le comté de Suffolk, m. en 1698, devint médecin du prince d'Orange, et fut le rival de Sydenham à Londres. Il fut un des premiers à recommander l'usage du quinquina dans la fièvre intermittente, et se montra partisan de la médication excitante dans les maladies éruptives. Ses œuvres complètes ont été publiées sous ce titre : *Opera omnia*, Amsterdam, 1696, in-8°, et Genève, 1751, in-4°. D—G.

MORTREE, ch.-l. de cant. (Orne), arr. et à 15 kil. S.-E. d'Argentan; 508 hab. Château d'O, bâti par Isabeau de Bavière; beau camp romain, dit *Camp de César*.

MORTUAIRE, droit que les curés prélevaient, au moyen âge, sur leurs paroissiens décédés.

MORUNGEN *V.* MOHRUNGEN.

MORUS (Thomas). *V.* MORE.

MORVAN, *Morvennensis pagus*, petit pays de l'anc. France (Autunois et Nivernais), compris auj. dans les départements de la Nièvre et de l'Yonne; v. princip. : Château-Chinon, Vézelai. Traversé du N.-E. au S.-O. par une petite chaîne de montagnes, contre-fort de la Côte-d'Or. Sol peu fertile; beaucoup de bois.

MORVEAU (GUYTON DE). *V.* GUYTON.

MORVEN, montagne d'Écosse (Caithness), célèbre par les exploits de Fingal dans les poëmes d'Ossian.

MORVILLE (Charles-Jean-Baptiste FLEURIAU, comte de), né à Paris en 1686, m. en 1732, fut successivement avocat du roi au Châtelet, conseiller au parlement, procureur-général au grand-conseil, ambassadeur en Hollande en 1718, détermina les Etats-Généraux de ce pays à signer la Quadruple-Alliance, fut plénipotentiaire au congrès de Cambrai en 1721, reçut le ministère de la marine en 1722, et, en 1723, celui des affaires étrangères. La même année, il entra à l'Académie française. B.

MORVILLIERS (Jean de), né à Blois en 1506, m. en 1577, embrassa l'état ecclésiastique, entra au grand-conseil par la protection des Guises, et fut l'un des juges du chancelier Poyet. Ambassadeur à Venise, puis évêque d'Orléans en 1552, il parut avec éclat au concile de Trente, 1562. En 1565, il conclut un traité entre Charles IX et Élisabeth d'Angleterre. A la retraite du chancelier L'Hôpital, il accepta les sceaux; il les remit en 1571.

MORVILLIERS ou LIFFOL-LE-GRAND, vge (Vosges), arr. et 10 kil. S.-O. de Neufchâteau; 1,547 hab. Fabr. de rouets à pied, étrilles, broches en fer; tournerie. On croit y retrouver l'anc. *Latofao*.

MOSA, auj. *Meuse*, fleuve de la Gaule, prenait sa source dans la Lyonnaise 1re, arrosait la partie O. de la Belgique 1re, entrait dans la Belgique IIe, traversait la Germanie IIe du S.-O. au N.-E., et revenait vers l'O. se jeter dans l'océan Germanique.

MOSBACH, v. du grand-duché de Bade, sur l'Elzbach, à 65 kil. de Manheim; 2,500 hab. Fils, toiles, bestiaux.

MOSCHIQUES (Monts), *Moschici montes*, nom que donnaient les anciens à une chaîne qui se détache du Caucase près de la source du Phase, sépare le bassin de ce fleuve de celui du Cyrus (Kour), et va rejoindre, sur les fron-

lières de l'Arménie, l'Anti-Taurus de l'Asie-Mineure, vers les sources du Cyrus, de l'Araxe (Aras) et de l'Euphrate. Cette chaîne porte auj. les noms de monts *Lich* et *Persathi*, et sépare l'Iméréthie de la Géorgie, dans les prov. Russes au S. du Caucase. Elle tirait son nom des *Mosques* (*Moschi*), peuplade qui habitait ces contrées montagneuses, de la source du Phase à celle du Cyrus. Au temps de Strabon, les Mosques avaient perdu leur indépendance, et leur pays était partagé entre l'Ibérie, l'Albanie et la Colchide. C. P.

MOSCHOPULE (Manuel), nom de deux grammairiens grecs du Bas-Empire; l'un, né dans l'île de Crète, vivait sous l'empereur Michel Paléologue, vers la fin du XIVe siècle; l'autre était de Constantinople, et se réfugia en Italie après la prise de Constantinople; ils étaient cousins. Le premier est auteur d'une *Grammaire*, publiée en 1540 à Bâle, de scholies sur Hésiode, insérées dans l'édition de cet auteur par Heinsius, et d'autres scholies encore inédites sur les *Héroïques* de Philostrate. Le second a laissé un *Choix des mots attiques*, qui a paru à Venise en 1524, et à Paris en 1532; on lui attribue le traité de grammaire élémentaire, d'orthographe et de prononciation, connu sous le titre de *Perischedon*, imprimé à Paris en 1545 par R. Estienne, et à Vienne en 1773 et 1807. On ne sait auquel des deux Moschopule on doit rapporter les scholies sur les deux premiers livres de l'*Iliade*, qui ont paru à Utrecht en 1719, une *Vie d'Euripide* insérée dans plusieurs éditions de ce poëte, et un *Traité sur les carrés magiques*, trad. en latin et lu par Lahire à l'Académie des sciences en 1691. Titze a publié, d'après un nouveau manuscrit, les *Opuscula grammatica* de Moschopule de Crète, Prague, 1822.

MOSCHUS, poëte bucolique grec, né à Syracuse, florissait vers 280 av. J.-C., et était contemporain de Théocrite et de Bion. Sans égaler le premier, il a plus de grâce et de naturel que le second, qui fut son maître et son ami. Les principales idylles qui nous restent de lui sont : l'*Amour fugitif*, l'*Enlèvement d'Europe*, et le *Chant funèbre en l'honneur de Bion*. Ces poésies sont charmantes, et la dernière est pleine de la plus touchante sensibilité. Les œuvres de Moschus ont été publiées avec celles de Théocrite et de Bion, et séparément par Heskin, Oxford, 1748; par Jacobs, Gotha, 1795; par Wakefield, Lond., 1795. Elles ont été traduites en vers français par Longepierre, 1686, 1 vol. in-12, en prose par Gail, 1795, 1 vol. in-18. D—R.

MOSCHUS (Jean), moine grec, surnommé *Eucratès*, vivait au VIe siècle, sous les règnes de Tibère et de Maurice, et mourut en 620. Il visita les Lieux saints, la Syrie, l'Egypte, et composa un ouvrage intitulé : *Leimon*, c.-à-d. le pré ou le verger spirituel, recueil des Vies des saints solitaires de son temps. Cet écrit a été publié par Fronton du Duc dans le tome II de l'*Auctuarium Bibl. Patr.*, et, plus tard, dans le tome II des *Monumenta ecclesiast. græca* de Cotelier. Une traduction latine par Ambroise le Camaldule est insérée dans le tome VII des *Vitæ sanctorum* de Lippomani, et forme le Xe livre des *Vitæ patrum* de Rosweyde. Arnauld d'Andilly en a donné une traduction française.

MOSCISKA, v. des Etats autrichiens (Gallicie), à 28 kil. E. de Przémysl; 2,800 hab.

MOSCOU, en russe *Moskva*, en allemand *Moskau*, en latin moderne *Mosqua*, v. de la Russie d'Europe, ch.-l. du gvt de son nom, et autrefois capitale de toute la Russie, sur la Moskova, à 647 kil. S.-E. de St-Pétersbourg, 2,945 N.-E. de Paris par Wilna; par 55° 45' 21" lat. N., et 35° 13' 44" long. E.; 386,370 hab., dont 10,000 Français et Allemands; 45 kil. de tour. Chemin de fer pour St-Pétersbourg, tracé sur une seule ligne droite. Siége d'un métropolitain grec; consistoire évangélique luthérien. Cour criminelle, haute-cour civile d'appel, trib. de commerce. Célèbre université, fondée en 1755, et très-fréquentée, avec bibliothèque, musée d'histoire naturelle, cabinets de médailles et de physique, observatoire et imprimerie. Institut ou gymnase noble, avec bibliothèque. Institut de Ste-Catherine, ou école de demoiselles nobles. Institut Lazareff, avec bibliothèque, typographie et collections. Académie ecclésiastique grecque; Académie impériale de médecine et de chirurgie, section de celle de St-Pétersbourg; Académie pratique de commerce; Corps de Cadets de l'armée, de chirurgiens militaires, d'arpenteurs, d'architecture, d'agriculture, de commerce, vétérinaire, etc. Société des naturalistes, des sciences physiques et médicales, d'histoire et d'antiquités, de littérature, d'économie rurale, etc. 9 bibliothèques publiques; grande maison d'enfants trouvés, écoles de sages-femmes, d'arts et métiers, de dessin technique; 20 hôpitaux impériaux, 27 hôpitaux appartenant à des particuliers ou à des associations, 65 asiles de pauvres. Magasin de drogues et médicaments de la couronne. Moscou offrait jadis un aspect tout à fait oriental, qui chaque jour s'efface; mais on y admire encore une forêt de dômes, coupoles et clochers, peints ou dorés, et que le soleil fait briller de toutes les couleurs. La forme de la ville est à peu près circulaire. Au centre, sur une éminence, est le *Kremlin*, ou citadelle, anc. résidence des tzars, construit primitivement en bois, puis en pierre par Dmitri Donskoï; en 1487, les tours qui flanquent l'enceinte furent bâties par Pietro Antonio, artiste italien. Le Kremlin est la seule portion de Moscou, avec le quartier de Bielogorod, qui l'avoisine, que l'incendie de 1812 ait à peu près respecté; les Français, en se retirant, en firent sauter les murs; il a été réparé depuis. Il renferme un palais impérial, le palais de l'archevêque, la cathédrale de l'Assomption (commencée en 1326, reconstruite sous Iwan III), où les tzars étaient couronnés, le beffroi d'Ivan-Veliki (avec 32 cloches), et une immense cloche, la plus grande de l'Europe, pesant 165,000 kilogr., et auj. posée sur un piédestal. Autour du Kremlin, plusieurs quartiers (la ville de Terre, la ville Blanche, la ville Chinoise) sont disposés concentriquement. Les églises, au nombre de plus de 300, sont surmontées de nombreuses coupoles; on remarque celles de la Trinité, de St-Michel, de Notre-Dame de Kazan, de Jésus et des Evangélistes, du Christ et des Apôtres; celle de Wassili-Blagenoï, bâtie en 1554 en mémoire de la conquête de Kazan, offre toutes les couleurs de l'arc-en-ciel; les cloches sont toujours placées dans un clocher adjacent à l'église. Citons encore : le palais de Catherine, transformé en une vaste caserne; le palais dit *du Patriarche*; le *Palais anguleux*, ainsi nommé parce que le revêtement en est à facettes; la tour de Soukaref; le théâtre, aussi vaste que beau; l'arsenal, où sont de précieuses collections d'armes; le bazar, où sont étalées d'immenses richesses; la place de l'Arbate; la place Rouge, etc. Moscou est le foyer des sentiments religieux et nationaux de la Russie : le paysan se découvre et se signe dès qu'il l'aperçoit. La riche noblesse russe y réside en hiver. Les maisons sont en style moderne, avec colonnes et balcons. Commerce intérieur immense, s'étendant de la côte O. de l'Amérique, et des capitales de la Chine, de la Boukharie et de la Perse, à Leipzig, Vienne, Hambourg, Amsterdam, Londres, Paris, etc. C'est l'entrepôt du commerce des pelleteries, de la rhubarbe de Chine et de Boukharie, du musc d'Orient, des huiles de rose et de safran de la Perse, de l'opium et du savon de Kazan, des plumes, fourrures et pierreries de la Sibérie. Grand marché des laines russes. Industrie manufacturière active : fabr. de cotonnades, impressions, lainages, draps, soieries, toiles, quincaillerie, orfévrerie, bijouterie, cosmétiques, produits chimiques, carrosserie, papier peint, bougies, chandelles, tabac et cigares; tanneries, corroieries, brasseries, distilleries, poteries; construction de machines, d'instruments d'optique, de chirurgie; horlogerie, etc. Importante foire aux chevaux. Expositions périodiques des produits de l'industrie. — Moscou fut, dit-on, fondé en 1147 par Jouri (Dolgorouki). La ruine du principat de Kiew par les Mongols en 1235, l'occupation du S. de la Russie par les Tartares de la Horde-d'Or, accrurent son importance. Ses princes, à partir d'Iaroslav II, 1238, devinrent les grands-princes de Russie, et, de 1300 à 1703, le siége du gouvernement y fut placé. Moscou fut assiégé ou pris : par Olgierd, 1369; par Toktamouich, chef des Lithuaniens, 1382; par Iédigeï, compagnon de Tamerlan, 1409; par Dmitri-Khemiaka, 1445; par les Tartares, 1451 et 1477; par Otrepief, 1605; par Ladislas, fils de Sigismond III, roi de Pologne, 1611; par Napoléon Ier, 1812. L'incendie allumé alors par Rostopchin (*V. ce nom*) détruisit presque toute la ville, qui s'est relevée depuis, mieux bâtie et plus brillante. La fondation de St-Pétersbourg, 1703, lui a ravi le rang de capitale. B.

MOSCOU (Gouvernement de), division administrative de la Russie d'Europe, presque au centre, entre ceux de Tver au N.-O., de Smolensk à l'O., de Kalouga et de Toula au S., de Riazan à l'E., et de Vladimir au N.-E.; 240 kil. sur 220; 31,860 kil. carr.; 1,599,808 hab. Ch.-l., *Moscou*. Sol marécageux, arrosé par la Moskova, l'Oka et la Kliazma, médiocrement fertile en grains, chanvre, lin et houblon. Beaucoup d'industrie.

MOSCOVIE. *V.* RUSSIE.

MOSDOK. *V.* MOZDOK.

MOSELEY (Benjamin), médecin anglais, né dans le comté d'Essex, m. en 1819, fut chirurgien et apothicaire à Kingston (Jamaïque) pendant la guerre d'Amérique, chirurgien en chef de l'île, visita les Etats-Unis après la paix, vint se fixer à Londres en 1785, et devint médecin de l'hôpital militaire de Chelsea. On a de lui : *Observations*

sur la dyssenterie des Indes occidentales, 1783, in-8° ; *Traité sur les propriétés et les effets du café*, 1785, in-8° ; *Traité sur les maladies des Tropiques*, 4e édit., 1806, in-8° ; *Traité sur le sucre*, 1799, in-8° ; *Traités médicaux*, 3e édit., 1803, in-8° ; *Traité sur la Lues Bovilla*, 1806, in-8°, où il se déclare l'ennemi de la vaccine.

MOSELLANE (Lorraine). *V.* LORRAINE.

MOSELLE, *Mosella*, en allemand *Mosel*, riv. de France et d'Allemagne, naît à Bussang (Vosges), coule au N., au N.-O., puis au N.-E., passe à Remiremont et Epinal (Vosges), Toul et Pont-à-Mousson (Meurthe), Metz, Thionville et Sierk (Moselle), Trèves, Berncastel et Zell (Etats prussiens), et se jette dans le Rhin, rive g., à Coblentz. Cours de 520 kil., navigable sur 358, depuis Frouard. Elle reçoit, à droite, la Meurthe, la Seille, la Sarre, et, à gauche, le Madon, l'Ornes, la Sure et la Kill.

MOSELLE (La), département du N.-E. de la France, dans l'anc. Lorraine ; ch.-l., *Metz*. Situé au N. et à l'E. sur les frontières de Belgique et de Hollande (Luxembourg), de Prusse rhénane et de Bavière rhénane, et entre les dép. de la Meuse à l'O., de la Meurthe au S., du Bas-Rhin à l'E. Superf., 534,385 hect. ; pop., 446,457 hab. A l'O. et à l'E., montagnes peu élevées, ramifications des Ardennes et des Vosges. Arrosé du S. au N. par la Moselle, qui y reçoit la Seille et l'Ornes, et à l'E. par la Sarre. Sol fertile : céréales, plantes oléagineuses, tabac, fruits, vins, bois, écorces à tan. Elève de porcs, abeilles. Mines exploitées de fer, plomb, argent, houille, sel ; marbre, grès, pierre, chaux, plâtre, terre à potier. Forges, aciers ; manuf. de poteries bleues de grès, faïence, cristaux, papier, toiles, draps ; brasseries, confiseries, distilleries. Ce départ. forme le diocèse de Metz. et dépend de la cour impériale de Metz.

MOSER (Jean-Jacques), publiciste allemand, né à Stuttgard en 1701, m. en 1785, professa le droit à Tubingue, fut nommé, en 1736, directeur de l'université et professeur de droit à Francfort-sur-l'Oder, entra, en 1747, au service du prince de Hesse-Hombourg, occupa ensuite le poste d'avocat consultant auprès des Etats de Wurtemberg, et, ayant été enfermé cinq ans dans la forteresse de Hohentwiell à la suite de démêlés avec le souverain de ce pays, se livra exclusivement à l'étude. On a de lui, entre autres ouvrages : *Plan de la constitution moderne de l'Allemagne*, Tubingue, 1731 ; *Ancien droit public d'Allemagne*, Nuremberg, 1727, 1753, 26 vol. in-4° ; *Manuel du droit public de l'Empire*, Francfort, 1768-69, 2 vol. in-8° ; *Principes du droit des nations européennes en temps de guerre*, Tubingue, 1752, in-8° ; *Essai du plus moderne droit des peuples d'Europe en paix et en guerre*, Stuttgard, 1777-80, 10 vol. in-8° ; *Supplément au droit public en temps de paix*, 1778-80, 5 vol. ; *Supplément au droit public en temps de guerre*, 1779-81, 3 vol. in-8° ; *Dissertations sur le droit ecclésiastique allemand*, Francf. et Leipz., 1752, in-8°.

MOSER (Frédéric-Charles), fils du précédent, né à Stuttgard en 1733, m. en 1798, fut conseiller aulique de Hesse-Hombourg, député des deux Hesses au cercle du Haut-Rhin, administrateur du comté de Falkenstein, 1er ministre et chancelier à Darmstadt. Il a laissé : *Recueil des recès du Saint-Empire romain*, Leipzig et Ebersdorf, 1747, 3 vol. in-4° ; *Opuscules pour servir à l'explication du droit public et des nations, et du cérémonial de cour et de chancellerie*, Francf. et Leipzig, 1751-65, 12 vol. in-8° ; *Mémoires pour servir au droit public et des nations*, Francf., 1764-72, 4 vol. ; *Archives patriotiques pour l'Allemagne*, Francf. et Leipzig, 1781-90, 12 vol. in-8° ; *Nouvelles archives*, Manheim et Leipzig, 1792-94, 2 vol. in-8°.

MOSHEIM (Jean-Laurent de), célèbre théologien protestant, né à Lubeck en 1694, m. en 1755, devint, en 1719, membre de la Faculté de philosophie de Kiel, en 1723 professeur de théologie à Helmstædt, en 1747 professeur à l'université de Gœttingue, dont il fut nommé plus tard chancelier. Il est auteur de travaux éminents sur toutes les branches de la théologie, surtout sur l'histoire ecclésiastique, à laquelle il donna le premier une forme pragmatique. Son ouvrage principal d'histoire ecclésiastique est intitulé : *Institutiones historiæ ecclesiasticæ*, Helmstædt, 1755 et 1764, in-4°, trad. en français par Eidous, Maëstricht, 6 vol. in-8°, et Yverdun, 1776, 7 vol. in-8°. Il faut citer en outre : *Institutiones historiæ christianæ majores*, Helmstædt, 1763 ; *De rebus christianorum ante Constantinum commentarii*, ibid., 1753, in-4° ; *Dissertationes ad historiam ecclesiasticam pertinentes*, 2 vol., Altona, 1767 ; *Essai d'une histoire impartiale des hérétiques*, 2 vol. in-4°, Helmstædt, 1746-48 ; *Morale de la sainte Ecriture*, continuée par J.-P. Miller, 9 vol. in-4°, Helmstædt, 1770-78 ; *Sermons*, 3 vol., Hambourg, 1732 et 1765, qui eurent un immense succès. E. S.

MOSKEN, île de Norvége (Norrland), dans la mer du Nord, près de celle de Waeroë, à l'extrémité S.-O. du groupe des Lofoden. Entre ces deux îles est le courant de *Moskenæs-Strœme*, dangereux en hiver.

MOSKENITZA, v. des États autrichiens (Littoral), à 8 kil. S.-O. de Fiume, sur le golfe de Quarnerolo ; 2,000 hab.

MOSKOVA ou MOSKVA, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gvt de Smolensk, près Gjatsh, coule à l'E. et au S.-E., par Mojaïsk, Moscou, et se jette dans l'Oka, près de Kolomna. Cours de 425 kil., navigable sur 160. C'est au vge de Borodino, sur ses bords, qu'eut lieu la grande bataille dite de la Moskova, gagnée par les Français sur les Russes, le 7 septembre 1812. Le maréchal Ney reçut le titre de *prince de la Moskova*.

MOSLEMAH, capitaine arabe, l'un des fils du calife Abd-el-Mélek, commanda avec gloire les armées musulmanes sous le règne de ses frères Walid Ier, Soliman, Yézid II et Hescham. Il conquit le Pont et l'Arménie en 705, assiégea Constantinople, mais sans succès, en 717, reçut le gvt de l'Irak et du Khoraçan, vainquit plusieurs fois les Turks Khazars, dont il dévasta le pays, et mourut en 739.

MOSOMAGUM, nom latin de MOUZON.

MOSONY, nom hongrois de WIESELBURG.

MOSQUA, nom de MOSCOU en latin moderne.

MOSQUÉE, de l'arabe *Mesgéd* (lieu de prosternation). Chacune des grandes mosquées où l'on récite la *Khotba*, prière publique pour le souverain, s'appelle *Djami'*, c.-à-d. qui réunit (les fidèles). Telle est, au Caire, la mosquée *El-Azhar* (la brillante). On ne voit, dans les mosquées, ni tableaux, ni statues, ni autel, si ce n'est une espèce de niche, appelée *Mihrab*, vers laquelle on se tourne en priant, parce qu'elle indique la position géographique du temple de la Mecque. Une chaire, des lampes, et de nombreuses inscriptions arabes tirées du Coran, sont les seuls ornements intérieurs. C'est de la tour de la mosquée, appelée *Minaret*, que le Muezzin invite à la prière. Avant d'entrer dans le temple, tout musulman doit se laver les mains à une fontaine située près de la mosquée. D.

MOSQUES. *V.* MOSCHIQUES (Monts).

MOSQUITOS, peuple de l'Amérique centrale, entre le cap Gracias à Dios et le fleuve San-Juan, dépendant nominalement de la république de Nicaragua, jadis nombreux et puissant, mais auj. très-réduit, donne son nom à une vaste baie, qui s'étend depuis le cap Gracias à Dios jusqu'à l'isthme de Panama, et qui a 600 kil. de large sur 270 de profondeur.

MOSS, v. de Norvége, petit port sur le golfe et à 66 kil. S. de Christiania ; 3,200 hab. Fonderie de fer et de canons ; exportation de fer et de bois.

MOSSINGEN, MOSSKIRCH. *V.* MŒSSINGEN, MŒSSKIRCH.

MOSSOUL, *Mausilium*, *Ninus Nova*, v. forte de la Turquie d'Asie (eyalet de Van), sur la rive dr. du Tigre, au milieu d'un pays charmant et fertile, à 370 kil. N.-N.-O. de Bagdad ; 45,000 hab., dont 9,000 chrétiens nestoriens. Ch.-l. de l'anc. eyalet de son nom. Résidence d'un patriarche chaldéen catholique. Maisons en terre, rues étroites et sales. Fabr. de cotonnades, velours, tapis ; usines à fer et à cuivre. On ne fait qu'y teindre et imprimer en couleur les mousselines qui, bien qu'elles aient donné à la ville son nom actuel, viennent de l'Hindoustan par Bassora. Comm. de laines, noix de galle, sésame. Mossoul fut saccagé par Saladin, par les Mongols, et par Tamerlan ; Nadir-Chah l'assiégea vainement en 1741. A peu de distance au S.-E., Nounia occupe l'emplacement de l'anc. Ninive. — L'eyalet de Mossoul, qui comprenait des parties de la Mésopotamie et de l'Assyrie ancienne, était situé entre ceux de Van et de Diarbékir au N. et à l'O., de Bagdad et le Kourdistan persan à l'E. ; 150,000 hab., la plupart Kourdes : il est auj. réuni à celui de Van dont il forme un sandjak.

MOSSY, riv. de l'Hindoustan, affluent de la Kistnah, arrose Haïderabad et Golconde. Cours de 280 kil.

MOSTACFI-BILLAH, 22e calife abbasside, fut mis sur le trône à la place de son père Mottaki, en 944, par l'émir-al-omara Touzoun. Il ne fut, comme ses prédécesseurs, qu'un instrument passif entre les mains de ses ministres. Ibn-Chirzad, émir-al-omara, s'était rendu tellement odieux, que les habitants de Bagdad implorèrent le secours des Bouïdes. Ahmed, prince de cette dynastie, entra dans Bagdad, prit la place de l'émir-al-omara sous le nom de Moëzz-Eddaula, fit crever les yeux à Mostacfi, et le remplaça par Mothi-Billah, 946. Il y avait alors dans Bagdad trois califes déposés et privés de la vue : Caher, Mottaki et Mostacfi. D.

MOSTADHER-BILLAH, 28e calife abbasside, succéda

à son père Moktadi en 1094. Sous son règne eut lieu la 1re croisade. Il mourut en 1118, après avoir subi la loi de quatre émirs seldjoukides : Barkiarok, Mélik-Chah, Mohammed et Mahmoud. Il aimait la justice, et était bon poëte. D.

MOSTADI-BIAMRALLAH, 33e calife abbasside, succéda à son père Mostandjed en 1170. Sous son règne, le grand schisme qui divisait l'islamisme cessa. La dynastie des Fatimites fut détruite par Saladin, 1171, et l'Égypte rentra sous l'autorité spirituelle des califes de Bagdad. Mostadi mourut en 1180; il fut juste, et fit fleurir les arts. D.

MOSTAGANEM, anc. *Cartenna*, v. d'Algérie, subdivision militaire de la province d'Oran, port à 1 kil. de la mer, près de l'embouchure du Chélif, à 80 kil. N.-E. d'Oran, 296 S.-O. d'Alger; par 35° 55' 57" lat. N., et 2° 14' 46" long. O.; 11,959 hab. Ch.-l. de subdivision militaire et de sous-préfecture. Beau haras; pépinière. La ville est défendue par la citadelle de Matemore, et bâtie en amphithéâtre, divisée en 2 parties par le ruisseau d'Aïn-Séfra, et adossée, de 3 côtés, à des coteaux. Sol fertile; commerce de fruits secs, céréales, laines, peaux, etc. Tanneries, maroquineries, minoterie. Fabriques de bonnets brodés pour les Arabes, tapis, tissus de laine. — Les Français l'occupent depuis 1833.

MOSTAIN-BILLAH, 12e calife abbasside, nommé par la milice turque en 862, fit périr Abou'l-Hoçayn-Yahia, de la race d'Ali, qui s'était révolté contre lui; mais un autre chef alide, Haçan, s'empara de Tabaristan et du Djordjan, et l'enleva pour jamais aux Abbassides. Mostaïn fut déposé par les Turcs en 866. D.

MOSTANDJED-BILLAH, 32e calife abbasside, succéda à son père Moktafi en 1160, fit emprisonner son frère Abou-Ali, qui avait voulu le déposséder et même attenter à sa vie, régna avec beaucoup de sagesse et de justice, et mourut en 1170. D.

MOSTANSER-BILLAH, 36e calife abbasside, succéda à son père Dâher en 1226, surpassa ses prédécesseurs en clémence et en libéralité, bâtit plusieurs édifices publics et le fameux collége qui porte son nom. Ce fut sous son califat que les Mongols entrèrent dans les provinces musulmanes. Il mourut en 1243. B.

MOSTANSER-BILLAH (Ahmed), 1er calife abbasside d'Egypte, frère du précédent, échappa aux massacres qui suivirent la prise de Bagdad par Houlagou en 1258, se réfugia en Egypte, y fut reconnu calife par Bibars, et fut tué par les Mongols en voulant reconquérir les Etats de sa famille, 1260.

MOSTANSER-BILLAH, roi de Tunis en 1249, eut à combattre Louis IX, roi de France, en 1270, ne dut son salut qu'à la peste qui désola le camp ennemi, conclut la paix avec Philippe le Hardi, et mourut en 1276.

MOSTAR, v. de la Turquie d'Europe (eyalet de Bosnie), sur la Narenta, à 80 kil. N.-O. de Trébigné, 77 S.-O. de Rosna-Seraï; 10,000 hab. Ch.-l. du livah d'Herzégovine. Évêché grec. Fabr. d'armes. Ruines d'un petit pont romain. Commerce de blé, de bestiaux, et de vin.

MOSTARCHED-BILLAH, 29e calife abbasside, succéda à son père Mostadher en 1118, tenta de faire revivre la gloire militaire de ses ancêtres, fit sans succès la guerre au sultan seldjoukide Maç'oud, et fut assassiné par une troupe d'Ismaéliens en 1135. Ce fut le dernier prince qui prononça la Khotba du haut de la chaire de Bagdad. D.

MOSTAZHEM-BILLAH, 37e et dernier calife abbasside, succéda à son père Mostanser en 1243. Doux et affable, mais faible et indolent, il avait une confiance aveugle en son vizir Mouwaïed-Eddin. Ce vizir, partisan des doctrines d'Ali, se crut blessé dans ses opinions par le fils même du calife, Abou'l-Abbas-Ahmed, et envoya des émissaires à Houlagou, souverain des Mongols, à qui il proposa la conquête de Bagdad. Mostazhem ne crut à cette trahison que lorsqu'il vit l'armée des Mongols sous les murs de Bagdad. Il proposa inutilement la paix. Bagdad fut pris et saccagé. Tous les livres des colléges furent jetés dans le Tigre. Mouwaïed-Eddin consomma son œuvre de trahison : par son conseil, le calife se rendit au camp de Houlagou, qui le fit emprisonner et tuer peu après, 1258. En lui s'éteignit le califat d'Orient. D.

MOSYNÈQUES, MOSYNES ou MOSSYNES, peuple qui habitait la côte N. de l'Asie-Mineure, sur les bords du Pont-Euxin, entre les Chalybes et les Tibaréniens, et près des villes grecques de Cérasonte et de Pharnacée. Ils n'avaient pour demeures que les arbres ou de petites tours de bois, du haut desquelles ils attaquaient les passants. Leur roi était électif, et gardé rigoureusement dans une tour isolée et plus haute que les autres; s'il commettait quelque faute dans l'accomplissement de ses devoirs, il était condamné à mourir de faim. Selon Xénophon, ils étaient les hommes les plus barbares que les Dix mille eussent rencontrés dans leur retraite; ils mangeaient un pain fait de châtaignes bouillies, et se nourrissaient de la chair salée du dauphin, dont le suif leur tenait lieu d'huile; ils n'avaient aucun sentiment de la pudeur; on les voyait parler, rire et danser, quand ils étaient seuls. C. P.

MOTA-DEL-CUERVO, v. d'Espagne, prov. et à 90 kil. S.-O. de Cuença; 3,800 hab. Toiles, lainages.

MOTADHED-BILLAH, 16e calife abbasside, 892-902, traita les Alides avec beaucoup de faveur, vainquit les Karmathes ou Ismaéliens, éteignit la dynastie des Soffarides, et répara, en 894, à la Mecque, les désastres causés par l'invasion des Karmathes. Il fut modéré, juste, sévère, ami des sciences et des lettres. Il fit proclamer son fils Moktafi-Billah pour son successeur. D.

MOTADI-BILLAH, fils de Wâthik, 14e calife abbasside, 869. Juste, pieux, plein de courage et de bonnes intentions, il réforma beaucoup d'abus, et voulut abattre l'insolence de la milice turque; mais ayant fait tuer le chef de cette milice, qui avait assassiné le vizir Salèh, il fut attaqué par les Turcs dans son palais, et périt bravement en défendant son trône, 870. D.

MOTALA, v. de Suède (Gothie), entre le lac Wetter et le Boren, le canal et la riv. Motala, sur la grande route de Stockholm. Grand atelier de mécanique, fondé en 1822 sous la direction de l'ingénieur anglais D. Fraser : fabr. de machines à vapeur, moulins pour les grains, moulins à huile, machines pour apprêter le papier, presses à imprimer, coutellerie, etc. (Lan de Linkœping.)

MOTAMED-BILLAH, fils de Motawakkel-Billah, 15e calife abbasside, succéda à Motadi en 870. Sous son règne, la Perse orientale et l'Egypte se détachèrent violemment du califat; l'une se soumit à la dynastie des Soffarides, l'autre à celle des Toulounides. Il laissa de fait le califat à son frère Mowaffek. La secte anti-sociale des Karmathes se forma sous son califat. D.

MOTASSEM-BILLAH, 4e fils d'Haroun-al-Raschid, 8e calife abbasside, régna de 833 à 842. Il envoya des troupes dans l'Irak persique, pour y comprimer une révolte suscitée par l'imposteur Babek, chef des Ismaéliens, dont il extermina les partisans. Il repoussa l'empereur Théophile, qui avait déjà parcouru en vainqueur plusieurs provinces musulmanes, et lui tua 30,000 Grecs. Il étouffa plusieurs conjurations, bâtit la ville de Sourramanraa (Sermenraï) en Syrie, et en fit sa résidence. Motassem créa la milice turque, qui, dans la suite, détrôna les califes. D.

MOTAWAKKEL-BILLAH, 10e calife abbasside, régna de 847 à 861, soumit les chrétiens et les juifs aux avanies les plus dures et les plus humiliantes, se déclara l'ennemi d'Ali et de sa postérité, et défendit le pèlerinage à son tombeau. Son fils Montaçir, qu'il avait souvent maltraité, s'entendit avec la milice turque pour le faire périr. D.

MOTAWAKKEL, dernier calife abbasside d'Egypte, régna sous la domination du mamelouk Kansou-al-Ghaury, combattit avec lui le sultan ottoman Sélim Ier en 1516, subit une captivité de 4 ans à Constantinople, dut renoncer à tous ses droits, et revint mourir en Egypte, 1538. Il fut le dernier qui porta le titre de calife.

MOTAZALITES, sectaires musulmans qui, refusant de croire à la prédestination, professaient le dogme du libre arbitre. Ils sont aussi appelés *Kadaris*. D.

MOTAZ-BILLAH, 13e calife abbasside, 866-69, tenta de s'affranchir de la tutelle de la milice turque, échoua, voulut abdiquer pour avoir la vie sauve, mais, plongé dans un cachot, y mourut de faim. D.

MOTHA, MOTA, signifient *colline, fort*, dans la basse latinité. De là les noms de *La Motte, Lamothe*, etc.

MOTHE (LA). *V.* LA MOTHE.

MOTIERS ou MOTIERS-TRAVERS, vge de Suisse, sur la Reuss, dans le Val de Travers, cant. et à 22 kil. S.-O. de Neuchâtel; 1,176 hab. J.-J. Rousseau l'habita de 1762 à 1765, et y écrivit les *Lettres de la Montagne*; on montre encore sa chambre. Anc. château, converti en prison.

MOTILLA-DEL-PALANCAR, v. d'Espagne (Nouvelle-Castille), prov. et à 75 kil. S.-E. de Cuenca; 2,700 hab.

MOTIN (Pierre), mauvais poëte, né à Bourges, m. vers 1615, et dont il ne reste que quelques pièces de vers dans les recueils du temps. Boileau s'en est moqué (*Art poétique*, IV, 39-40).

MOTRICO, v. d'Espagne, prov. de Guipuzcoa, et à 22 kil. O. de St-Sébastien; 3,385 hab. Petit port sur le golfe de Biscaye.

MOTRIL, *Firmum Julium*, v. d'Espagne (Andalousie), prov. et à 58 kil. S.-E. de Grenade, 8 E. de Malaga, port

sur la Méditerranée. Mines de plomb et salines; culture de la canne à sucre. Pop. de la commune : 13,970 hab.

MOTTAKI-BILLAH, 21e calife abbasside, succéda à son frère Radhi en 940. Voulant se conserver l'affection de la milice turque, il donna la charge d'émir-al-omara à Touzoun, lieutenant d'un des chefs turcs, qui finit par le déposer en 944, et lui fit crever les yeux. D.

MOTTA-SANTA-LUCIA, v. du roy. d'Italie (Prov. de Catanzaro), arrondissement de Nicastro; 1,938 hab.

MOTTE (LA). *V.* LA MOTTE.

MOTTEVILLE (Françoise BERTAUT, dame de), née en 1621 en Normandie, m. en 1689, fille d'un gentilhomme de la chambre du roi, et d'une Espagnole attachée à Anne d'Autriche, fut disgraciée par le cardinal de Richelieu, et reléguée en Normandie. Pendant cet exil, elle épousa, en 1639, Nicolas Langlois, seigneur de Motteville, 1er président de la Chambre des Comptes de Normandie, et devint veuve deux ans après. A la mort de Louis XIII, en 1643, Anne d'Autriche, devenue régente, rappela Mme de Motteville, qui vécut dès lors dans son intimité, sans exercer aucune des charges de sa maison. La jeune veuve observait beaucoup et parlait peu; confidente de la reine-mère et d'Henriette d'Angleterre, elle fut initiée à tous les secrets de la politique pendant la Fronde. Elle écrivit des *Mémoires*, qui embrassent toute la période comprise entre le mariage de Louis XIII avec Anne d'Autriche, et la mort de cette princesse. C'est, avant tout, un panégyrique de la reine, auquel l'auteur mêle le récit des événements de cette époque agitée, et des anecdotes recueillies à la cour. Ils sont d'ailleurs écrits avec beaucoup de sincérité, de grâce et d'esprit, mais quelquefois avec une abondance un peu prolixe. Depuis la mort d'Anne d'Autriche, Mme de Motteville partagea son temps entre la rédaction de ses Mémoires, des retraites, des œuvres de piété, et quelques relations avec plusieurs personnes distinguées, telles que Mme de Sévigné et Mme de La Fayette. Les *Mémoires* ne parurent qu'en 1723, Amsterdam, 6 vol. in-12; ils ont été souvent réimprimés, notamment dans les collections de Mémoires relatifs à l'histoire de France. Une nouvelle édition en a été publiée, avec des notes, par M. F. Riaux, et une Notice sur Mme de Motteville, par M. Sainte-Beuve, Paris, 1855, 4 vol. in-12. On a encore de Mme de Motteville quelques Lettres à Mlle de Montpensier, dans le *Recueil de pièces nouvelles et galantes*, Cologne, 1667. F—T.

MOTTRA, v. de l'Hindoustan. *V.* MATHOURA.

MOTU PROPRIO, c'est-à-dire *par un mouvement spontané,* nom donné, depuis Innocent VIII, à toute constitution que le pape donne de sa pleine autorité. Elle ne porte pas de sceaux, comme le bref, mais seulement la signature du pontife, et n'énonce que le jour du mois, à la manière d'une bulle, sans mention de l'année.

MOTYA, anc. v. de Sicile, sur la côte O., au S. du cap Drepanum et du mont Eryx, dans une île à 6 stades de la terre ferme, à laquelle l'unissait une chaussée. Possédant un bon port, elle devint florissante par son commerce, et, dans les guerres des Carthaginois et des Siciliens, se distingua par sa fidélité aux premiers. Denys l'Ancien s'en empara en 392 av. J.-C., et la livra au pillage. Elle fut bientôt reconquise par le carthaginois Himilcon; qui, désespérant de la défendre, l'abandonna, et en transporta les habitants à Lilybée. C. P.

MOTYCA, nom anc. de MODICA.

MOUCHERON (Frédéric), peintre hollandais, surnommé l'*Ancien* pour le distinguer de son fils, né à Emden en 1633, m. en 1686, étudia dans l'atelier de Jean Asselyn, qui en fit un habile paysagiste. A 22 ans, il vint habiter Paris, où il composa des tableaux, dont Helmbreker peignait les figures. Après une longue absence, il retourna dans son pays natal, et choisit Anvers pour séjour. Sa manière se distingue par la vivacité du coloris, les teintes claires des premiers plans, la brume des lointains, la délicatesse des feuillages, et la liberté de la touche. Il abuse quelquefois du jaune et du vert. Adrien Van de Velde et Jean Lingelbach peignaient souvent les animaux et les personnages de ses toiles. Il a fait beaucoup de dessins à l'encre de Chine. On connaît aussi une seule gravure exécutée par lui, et figurant une campagne pleine de grands arbres d'un aspect bizarre. A. M.

MOUCHERON (Isaac), dit *le Jeune*, peintre et graveur, fils du précédent, né à Amsterdam en 1670, m. en 1734, peignit aussi le paysage. Sa couleur est harmonieuse et transparente, et il rend très-bien la perspective et l'architecture. Il a gravé le genre de paysage, et a laissé un grand nombre de planches remarquables par une pointe très-délicate.

MOUCHY (Antoine de), dit *Démocharès*, docteur en Sorbonne, né à Ressons (Picardie), m. en 1574, professa la philosophie et la théologie à la Sorbonne, dont il fut docteur en 1540, assista au concile de Trente en 1562 comme chanoine et pénitencier de l'église de Noyon, fut plus tard un des juges d'Anne du Bourg, et se signala par son zèle ardent contre les calvinistes. Selon Mézeray, on appela de son nom *mouchards* les espions qu'il employait à découvrir les hérétiques.

MOUCHY (Philippe de NOAILLES, duc de), maréchal de France, 2e fils d'Adrien-Maurice de Noailles, né à Paris en 1715, servit avec distinction sous les maréchaux de Saxe, d'Estrées, de Richelieu, sauva l'armée à la retraite d'Hilkersperg, et fut nommé lieutenant-général en 1748. Commandant de la Guyenne, il s'y fit aimer, et regretter lorsqu'il se démit de cette charge en 1785. Nommé membre de l'Assemblée des notables en 1787, il ne parut point, à cause de son grand âge, aux Etats-Généraux, mais ne cessa, pendant les derniers jours de la royauté, notamment au 20 juin et au 10 août 1792, de prouver à Louis XVI le dévouement le plus complet. Arrêté en 1794, il périt sur l'échafaud, avec son épouse Anne-Claude d'Arpajon.

MOUCON. *V.* MONÇON.

MOUDANIA, v. de la Turquie d'Asie (Khodawendiguiar), à 31 kil. N.-O. de Brousse, sur le golfe de son nom (anc. *Cianus sinus*); 20,000 hab.

MOUDON, en allemand *Milden*, anc. *Minodunum*, v. de Suisse (Vaud), sur la Broye, à 26 kil. N.-N.-E. de Lausanne; 2,450 hab. Antiquités romaines. Plusieurs châteaux. Elle fut longtemps la capitale de la baronnie de Vaud.

MOUHY (Charles de FIEUX, chevalier de), romancier, né à Metz en 1701, m. à Paris en 1784, a écrit environ 80 vol. de romans, in-12, tous oubliés auj. Le moins mauvais, est *la Mouche, ou les Aventures de Bigand*, 1736, 6 vol. in-12. Il fut pendant quelque temps le correspondant payé de Voltaire à Paris, et son chef de cabale au théâtre. Il a laissé encore, sous le titre d'*Histoire du théâtre français depuis son origine jusqu'en* 1780, Paris, 1780, 3 vol. in-8°, une compilation dont le 1er vol. est un Dictionnaire des pièces, le 2e un Dictionnaire des acteurs et des actrices, le 3e l'Histoire du théâtre; le tout fort mal écrit, rempli d'inexactitudes, et d'omissions.

MOUKDEN ou FOUNG-THIAN, v. de l'Empire chinois (Mandchourie), capitale de la prov. de Ching-King, par 41° 50' lat. N. et 121° 18' long. E. Les derniers souverains Mandchoux y résidaient. Magnifique mausolée de Choun-tchi.

MOULE (LE), v. de la Guadeloupe, dans la Grande-Terre, à 32 kil. N.-E. de la Pointe-à-Pitre; 10,000 hab. Vastes plantations de cannes à sucre.

MOULIHERNE, vge (Maine-et-Loire), arr. et à 14 kil. S.-E. de Baugé; 2,101 hab. Fabr. considérable de sabots. Autrefois fortifié.

MOULIN, général, né à Caen en 1752, m. en 1810, appartint au corps des ponts-et-chaussées jusqu'en 1789, devint adjudant-général de la garde nationale de Paris, fut employé comme général de division à l'armée des Côtes-du-Nord, puis à celle des Alpes, qu'il commanda quelque temps en chef en 1794. Appelé à Paris, il fut nommé membre du Directoire en 1799, y fit partie de la minorité franchement républicaine, vécut quelque temps dans la retraite après le 18 brumaire, puis accepta le commandement de la place d'Anvers. B.

MOULINES (Guillaume), littérateur, né à Berlin en 1728, d'une famille française, m. en 1802, fut pasteur protestant à Bernau, accepta en 1783 l'emploi de résident du duc de Brunswick à la cour de Berlin, et donna des leçons de philosophie au prince royal de Prusse. On lui doit des traductions estimables d'*Ammien Marcellin*, Berlin, 1773, 3 vol. in-12, et des écrivains de l'*Histoire Auguste*, ibid., 1783, 3 vol. in-12, et Paris, 1806.

MOULINS, *Molinæ* au moyen âge, ch.-l. du département de l'Allier, à 283 kil. S.-S.-E. de Paris, 312 par chemin de fer, sur l'Allier; par 46° 33' 59" lat. N., et 0° 59' 46" long. E.; 15,471 hab. Evêché suffragant de Sens. Tribunaux de 1re instance et de commerce. Lycée, école normale primaire, bibliothèque contenant de curieux manuscrits. Théâtre, musée, pépinière départementale. Sociétés d'Agriculture, d'Emulation, sciences, arts et belles-lettres. La ville est agréable et bien bâtie. On y remarque : la cathédrale, du XVe siècle, inachevée; l'anc. couvent de la Visitation (auj. le lycée), qui renferme le tombeau élevé au duc Henri II de Montmorency; la nouvelle église du Sacré-Cœur; la tour de l'horloge; le pont sur l'Allier, l'hôtel de ville, les casernes, et de belles promenades. Patrie de Lingendes et de Villars. Fabr. de cordes d'instruments; câbles et cordages pour les mines, blanc de baryte;

comm. de houille, cuirs, bonneterie, fers, coutellerie, ébénisterie. — Les sires de Bourbon élevèrent en ce lieu, au xᵉ siècle, un château qui devint leur principale résidence; la ville se forma autour du château, qui fut plusieurs fois reconstruit avec une grande magnificence, et dont il ne reste plus qu'une tour dite *la Mal-Coiffée*, qui sert de prison. Moulins devint la capitale du Bourbonnais et de tout le duché de Bourbon. Catherine de Médicis y convoqua, en 1566, une célèbre assemblée, à la suite de laquelle fut rendue, sur la demande du chancelier L'Hôpital, une ordonnance dite *de Moulins*, qui ôtait aux gouverneurs de province le droit d'accorder des lettres de grâce, et de lever des impôts sans l'autorisation du roi, déclarait le domaine royal inaliénable, fixait le mode de nomination et d'examen des juges, régularisait la hiérarchie des tribunaux et la procédure, reconnaissait aux parlements le droit de remontrances, enlevait aux magistrats municipaux la connaissance des causes civiles, interdisait les banquets et assemblées de confréries, etc. B.

MOULINS-ENGILBERT, ch.-l. de cant. (Nièvre), arr. et à 16 kil. S.-S.-O. de Château-Chinon, au pied des montagnes du Morvan; 1,399 hab. Cette ville appartenait aux seigneurs d'Angilbert, et était bien fortifiée; elle fut prise par Charles le Téméraire en 1474, et reprise par Louis XI en 1475. Fabr. de chapeaux, draperies et toiles; tuileries, moulins à farines. Comm. de bestiaux, grains, bois, cuirs. Eglise paroissiale de Saint-Jean, avec souterrains communiquant aux ruines d'un anc. château. Aux environs, carrières de marbre noir, jadis exploitées par les Romains, et le lac du *Lieutmer*, occupant le cratère d'un volcan éteint.

MOULINS-LA-MARCHE, ch.-l. de cant. (Orne), arr. et à 20 kil. N.-N.-O. de Mortagne; 789 hab. Épingles, mercerie, chanvre.

MOULINS-LILLE, ancien brg (Nord), arr. et à 2 kilom. de Lille, à laquelle il a été annexé en 1860; 7,418 hab. Fabrique considérable d'huiles, vinaigre, bière, genièvre, eaux-de-vie et sucre de betteraves, blanc de céruse, briques, chaux, rubans de cardes, toiles cirées, colle forte; filatures de coton et de lin, etc.

MOULMEIN, v. de l'Indo-Chine anglaise, située sur le Salouen. Ch.-l. de la prov. de Tenasserim. Comm. considérable de riz, sésame, cachou, bois de construction.

MOULON, brg (Gironde), arr. et à 10 kil. S. de Libourne, sur la Dordogne; 1,249 hab. Tumulus connu sous le nom de *La Motte*. Au S. est la tour d'*Ansouette*, de construction fort ancienne.

MOULOUIA ou MALOUIA, anc. *Malva, Mulucha*, riv. du Maroc (Fez), naît dans l'Atlas, coule au N.-E., et se jette dans la Méditerranée, au S.-E. de Melilla. Cours de 460 kil. Les grandes chaleurs de l'été la mettent à sec.

MOULTAN, *Urbs Mallorum*, v. forte de l'Hindoustan anglais, à 8 kil. de la rive g. du Trimab, à 300 kil. S.-O. de Lahore; par 30° 10′ 10″ lat. N., et 69° 14′ long. E.; 70,000 hab. Université mahométane. Nombreux minarets; beau temple hindou. Tapis, indiennes, soieries renommées. Elle appartint longtemps aux rois de Delhi, auxquels la prit Tamerlan en 1398: soumise par les Mongols dans le siècle suivant, elle eut encore beaucoup à souffrir de l'invasion de Runjeet-Singh, sultan de Lahore, en 1818. Les Anglais l'ont prise en 1849. — La prov. de Moultan, bornée à l'O. par le Béloutchistan et le Kaboul, arrosée par le Sindh et le Setledje, et fertile en coton et en noix de galle, a 840 kil. sur 400, et 1,400,000 hab. On en tire des chameaux, des chevaux, et des moutons.

MOUNIER (Jean-Joseph), né à Grenoble en 1758, m. en 1806, avocat distingué, mais forcé par la faiblesse de sa voix à renoncer à la plaidoirie, se livra à l'étude des écrits politiques, et fut élu, en 1788, secrétaire des Etats du Dauphiné. Il rédigea leurs griefs et leurs vœux, et leur fit réclamer la double représentation du tiers-état. Député aux Etats-Généraux de 1789, il y montra beaucoup d'activité et de fermeté, et contribua aux résolutions énergiques, à l'établissement des idées constitutionnelles; mais, épouvanté par les événements des 5 et 6 octobre, prévoyant les ravages du torrent révolutionnaire, il donna sa démission de député, quitta la France en 1790, y revint après le 18 brumaire, fut nommé préfet d'Ille-et-Vilaine, puis conseiller d'Etat en 1805. Parmi ses ouvrages, tous remarquables par le style et par la pensée, on distingue: *Considérations sur les gouvernements, et principalement sur celui qui convient à la France*, Paris, 1789, in-8°; *Recherches sur les causes qui ont empêché les Français de devenir libres*, Genève, 1792, 2 vol. in-8°; *De l'influence attribuée aux philosophes, aux francs-maçons et aux illuminés sur la révolution de France*, Tubingue, 1801, in-8°. J. T.

MOUNIER (Claude-Philippe-Edouard, baron), fils du précédent, né à Grenoble en 1784, m. en 1843, fut auditeur au conseil d'Etat, intendant de la principauté de Saxe-Weimar en 1807, administrateur-adjoint de la Silésie pendant l'occupation française, secrétaire du cabinet de Napoléon Ier en 1809, intendant des bâtiments de la couronne en 1813, conserva cette dernière fonction à la Restauration, fut choisi, en 1817, comme président de la commission mixte créée à Paris pour liquider les créances étrangères, suivit le duc de Richelieu au congrès d'Aix-la-Chapelle en 1818, devint pair de France en 1819, directeur-général de l'administration départementale et de la police en 1820 et 1821, et se tint presque complétement à l'écart sous le gouvernement de 1830. Mounier avait le plus honorable caractère, et fit preuve d'une haute capacité dans tous les emplois importants qui lui furent confiés. B.

MOUNIN-SIMA ou BONIN, groupe de 89 îles ou îlots, qu'habitent des Japonais.

MOUNIN-VOLCANIQUE (Archipel), nom proposé par Balbi pour désigner la réunion de 4 groupes d'îles de la Polynésie: les groupes de Mounin-Sima, Volcanique, Oriental, et Occidental.

MOUNIS, nom donné, chez les Hindous, aux solitaires, aux savants, et aux poëtes dont les écrits passent pour inspirés.

MOUNT, signifie *mont* en anglais: MOUNT-*pleasant*, corrélatif de BEAUMONT.

MOUNT-MELLICK, brg d'Irlande (comté de la Reine), à 9 kil. N. de Maryborough; 3,056 hab., dont beaucoup de Quakers.

MOUNT-MORRIS, brg des Etats-Unis (New-York), dans le comté de Livingston; 4,600 hab.

MOUNT-PLEASANT, v. des Etats-Unis, dans l'Etat et à 57 kil. N. de New-York, sur l'Hudson; 7,500 hab.

MOUNT-SORREL, brg d'Angleterre, comté et à 13 kil. N. de Leicester, sur la Soar; 1,600 hab. Anc. château-fort.

MOUNT-VERNON, v. des Etats-Unis (Virginie); à 8 kil. d'Alexandrie, renferme l'habitation et le tombeau de Washington.

MOUNT-VERNON, v. des Etats-Unis (Ohio), ch.-l. du comté de Knox, à 70 kil. N.-E. de Columbus; 2,400 hab.

MOURA, *Nova civitas Aruccitana*, v. de Portugal (Alentéjo), au confluent de la Guadiana et de l'Ardilla, à 31 kil. N.-E. de Béja; 4,000 hab.

MOURACHKIN, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 80 kil. S.-E. de Nijni-Novogorod; 6,000 hab. Tanneries de peaux d'agneaux.

MOURAD, le même nom qu'AMURAT.

MOURAD-BEY, célèbre chef de Mamelouks, né en Circassie vers le milieu du XVIIIe siècle, m. en 1801, fut amené esclave en Egypte, devint un des 24 beys de cette province, s'unit à Ibrahim, l'un d'eux, pour renverser les autres, et se rendit indépendant de la Porte en 1776. L'administration des deux beys fut violente; des négociants français et le consul de la nation ayant subi des avanies de la part de Mourad, la République française en prit motif pour envoyer le général Bonaparte conquérir le pays, 1798. Mourad et Ibrahim lui disputèrent l'Egypte avec la plus grande bravoure. Mourad, vaincu à la bataille des Pyramides, se retira dans le Saïd (Haute-Egypte), revint avec de nouvelles troupes, et fut vaincu encore au combat de Sedyman. Après la défaite d'Aboukir, désespérant de conserver son pouvoir, il fit alliance avec Kléber contre les Turcs, et reçut le gouvernement de la Haute-Egypte. Depuis ce moment, il resta l'allié fidèle des Français, même dans les revers que le général Menou eût évités en acceptant ses secours. Il mourut de la peste. Mourad était d'une bravoure pleine d'audace et d'impétuosité, et d'un caractère naturellement noble et généreux, mais souvent cruel.

MOURADGEA D'OHSSON (Ignace), diplomate et écrivain suédois, arménien d'origine, né à Constantinople en 1740, m. en 1807. Son père, consul de Suède à Smyrne, le forma de bonne heure à la diplomatie: il fut longtemps interprète de l'ambassade de Suède, et devint, en 1782, chargé d'affaires, puis ministre de cette puissance près de la Porte en 1795. Versé dans les langues de l'Orient, à portée d'en connaître les mœurs et les lois, il a publié, pendant un séjour très-prolongé qu'il fit à Paris: *Tableau général de l'Empire ottoman*, 1787-90, 2 vol. in-fol., avec 137 pl., ouvrage fondé sur le code universel rédigé sous Soliman Ier, mais accompagné d'*Observations* historiques, didactiques, ou descriptives, sur les coutumes, les mœurs, les fêtes, les institutions, et les sacrifices des Ottomans. Un 3e vol., contenant les codes civil, politique, criminel et militaire, fut publié après sa mort par son

fils, en 1821. On lui doit encore : *Tableau historique de l'Orient*, 1804, 2 vol., contenant l'histoire des anciens Perses, mais qui ne devait être qu'une introduction à celle des Ottomans depuis Othman Ier jusqu'au sultan mort en 1758. — Son fils, Constantin, né vers 1780 à Constantinople, ministre de Suède à La Haye en 1814, à Berlin en 1834, a laissé : *Des peuples du Caucase et des pays au N. de la mer Noire et de la mer Caspienne dans le Xe siècle*, Paris, 1828, 1 vol. in-8°; *Histoire des Mongols*, La Haye, 1835, 4 vol. in-8°.

MOURAVIEF (Michel-Nikititsch), littérateur et poëte russe, né à Smolensk en 1757, m. en 1807, servit d'abord comme officier dans la garde impériale sous l'impératrice Catherine II, fut choisi par elle pour précepteur de ses petits-fils Alexandre et Constantin, et nommé, par l'empereur Alexandre Ier, sénateur, conseiller privé, puis adjoint du ministre de l'instruction publique. On a de lui : *Lettres d'Emile; Dialogues des morts; Essais d'histoire, de morale et de littérature*, 1796, ouvrages composés pour l'éducation des princes ses élèves; une *Géographie de la Russie*. Ses Œuvres complètes ont été publiées à St-Pétersbourg, 1820.

MOURCHID-ABAD, v. de l'Hindoustan anglais (Bengale), à 180 kil. N. de Calcutta, sur le Gange, par 24° 10' lat. N., et 85° 58' long. E.; 170,000 hab. Rues étroites et sales. Résidence du dernier nabab de Bengale, dont elle fut la capitale de 1704 à 1757. Collége anglais, fondé en 1826. Manuf. de soieries, châles, toiles, objet d'un commerce considérable. — Pillée par les Mahrattes en 1742.

MOURET (Jean-Joseph), compositeur de musique, né à Avignon en 1682, m. en 1738, surintendant de la musique de la duchesse du Maine, a composé, pour les fêtes de Sceaux, un assez grand nombre d'opéras et de divertissements auj. complétement oubliés. Mais il créa le petit genre des airs de chansons et de vaudevilles, qui devinrent populaires, parce qu'ils étaient pleins de naturel, de caractère, et de gaieté : tout le monde les chantait, les appliquait sur d'autres paroles que celles pour lesquelles il les avait écrits d'abord, et ils avaient en quelque sorte la valeur de proverbes.

MOURGUES (Michel), savant jésuite, né vers 1642 à St-Flour, m. en 1713, enseigna avec distinction la rhétorique et les mathématiques dans l'université de Toulouse. Ecrivain fécond, il publiait presque chaque année un volume de poésie et un volume de philosophie, d'histoire ou de mathématiques. Il mourut emporté par une épidémie qui ravagea Toulouse. Son meilleur ouvrage est un *Traité de poésie française*, Toulouse, 1695, dont trois éditions, revues et modifiées par le P. Brumoy, ont été publiées en 1724, 1729 et 1754. On doit encore au P. Mourgues des *Eléments de mathématiques*, un *Parallèle de la morale chrétienne avec celle des anciens philosophes*, 1701, un *Plan théologique du pythagorisme et des autres sectes savantes de la Grèce*, 1712, 2 vol. in-8°. F—T.

MOUROM, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 118 kil. E.-S.-E. de Vladimir, sur l'Oka; 6,500 hab. Tanneries et maroquineries. — Soumise d'abord à des princes particuliers, puis à ceux de Kiev, de Vladimir et de Rostov, elle fut saccagée par les Bulgares, en 1038, puis par Batou-Khan.

MOURRE. *V.* MICA.

MOURZOUK, v. forte, capitale du Fezzan (Afrique septentrionale), à 926 kil. S. de Tripoli, par 25° 54' lat. N., et 11° 49' long. E.; 3,000 hab. Résidence d'un pacha tributaire de celui de Tripoli. Nombreuses mosquées. Commerce important par les caravanes qui vont de l'Egypte à Tripoli, ou du Bournou à Kachem. Climat très-chaud (jusqu'à 60° centigr.).

MOUSA ou MUSA, fils de Bajazet Ier, reçut de Tamerlan le gouvernement de l'Asie-Mineure, fut renversé par ses sujets au profit de son frère Soliman, qui régnait sur les provinces turques d'Europe, voulut reprendre le pouvoir après la mort de ce prince, mais fut attaqué par un autre frère, Mahomet, et périt en se défendant, 1413.

MOUSA-BEN-NASSER, général du calife Walid Ier, et vice-roi d'Afrique, en 705, envoya au secours du comte Julien, en 710, son lieutenant Tarik-ben-Zeïad, qui enleva une partie de l'Espagne aux Wisigoths, passa lui-même dans ce pays en 712, et en acheva la soumission jusqu'aux Pyrénées. Aux villes qui se soumettaient, il laissa leurs priviléges et leurs lois. Il éleva une mosquée à Saragosse, et ouvrit aux vaisseaux de Syrie le port de Barcelone. Puis, il franchit les Pyrénées, et pénétra jusqu'à Carcassonne. Jaloux de la gloire de Tarik, il le maltraita, et l'accusa auprès du calife. Rappelé en 715 avec Tarik, convaincu de calomnie par lui devant Soliman, successeur de Walid, il fut condamné à une amende de 200,000 dinars d'or (2,000,000 de fr. environ), battu de verges, et exilé à la Mecque, où il mourut de douleur en apprenant la mort de son fils Abdel-Aziz, 718.

MOUSCRON, v. de Belgique (Flandre occidentale), à 10 kil. S. de Courtrai; 6,120 hab. Filatures de coton; fabr. d'étoffes en laine, en lin et en coton; tanneries, huileries, etc.

MOUSO, v. de l'Afrique australe (Cafrerie), ch.-l. des Barolous, à 200 kil. N.-E. de Litakou; 12,000 hab.

MOUSQUET, arme à feu, dont l'introduction en France date de 1527. Lourd et grossièrement fait, on ne l'employa d'abord qu'à l'attaque et à la défense des places, sous le nom d'*arquebuse à mèche* ou *mousquet biscaïen*. Perfectionné en 1567, il remplaça complétement l'ancienne arquebuse. Pour s'en servir, on l'appuyait sur un bâton ferré enfoncé dans terre, et ayant à son autre extrémité une fourchette destinée à recevoir le canon de l'arme. On imagina bientôt le *mousquet à rouet*, à la platine duquel était attaché un chien portant une pierre comme le fusil moderne; quand on appuyait sur la détente, la pierre frottait un rouet d'acier cannelé, et produisait les étincelles qui mettaient le feu à l'amorce. B.

MOUSQUETAIRES, soldats armés du mousquet (*V. ce mot*). On donna le même nom à un corps de cavalerie d'élite, qui faisait partie de la Maison militaire du roi. Il se composait de 2 compagnies : la Ire, instituée en 1622 par Louis XIII; la 2e, en 1661, par Louis XIV. Elles se distinguaient par la robe de leurs chevaux : de là les *Mousquetaires gris* et les *Mousquetaires noirs*. Ces deux compagnies, supprimées en 1775, rétablies en 1789, licenciées en 1791, reparurent en 1814, pour être définitivement supprimées en 1815. B.

MOUSSE, enfant de dix ans, au moins, qui débute dans le métier de la mer, soit sur les bâtiments de l'Etat, comme *mousse auxiliaire*, jusqu'à 13 ans révolus, soit sur ceux du commerce. Au-dessous de 10 ans, un enfant n'est porté sur les rôles que comme *mousse surnuméraire*; à 16 ans, il passe novice (*V. ce mot*).

MOUSSONS, vents périodiques qui, dans la mer de l'Inde, soufflent alternativement pendant six mois, à partir de la fin de décembre, ou du commencement de janvier, du S.-E., et, pendant six mois, du N.-O. Sur la côte de Coromandel; la mousson du S.-O. commence vers le 15 mars, et finit vers le 15 octobre. Pendant le reste de l'année, la mer du Bengale n'est agitée que par une brise légère. Les moussons furent découvertes par le pilote grec Hippalus (*V. ce nom*).

MOUSSOUR, chaîne de mont. de l'empire chinois, sur la limite de la Dsoungarie et du Turkestan chinois. — riv. de l'empire chinois, affluent du Tarim; cours de 400 kil. au S.-E.

MOUSTAGH. *V.* MUSTAGH.

MOUSTAPHA. *V.* MUSTAPHA

MOUSTIERS, *Monasterium*, ch.-l. de cant. (B.-Alpes), arr. et à 44 kil. S. de Digne, au pied de rochers élevés; 873 hab. Il doit son origine à un monastère de Servites. Fabr. de faïence, de porcelaine et de papier; tanneries. Pèlerinage de *Notre-Dame de Beauvezet*.

MOUTE, MOUTAGE ou MOULAGE, droit que, dans l'anc. France, les vassaux payaient pour moudre leurs blés au moulin banal de leur seigneur. C'était généralement le 16e de la quantité moulue.

MOUTH, signifie *bouche* en anglais, et, dans les noms géographiques, signale l'embouchure d'une rivière; *Falmouth*, *Plymouth*, sont situés à l'embouchure de la *Fale*, de la *Ply*, etc.

MOUTHE, ch.-l. de cant. (Doubs), arr. et à 38 kil. S.-O. de Pontarlier; 913 hab. Fromages dits de Gruyère; tanneries.

MOUTHOUMET, ch.-l. de cant. (Aude), arr. et à 55 kil. S.-E. de Carcassonne; 351 hab.

MOUTIER ou MOUSTIER, dérivé français du latin *monasterium*, est devenu la finale ou la préfixe de plusieurs noms, tels que *Noirmoutier*, *Marmoutier*, etc.

MOUTIERS-EN-TARENTAISE, *Darantasia*, sous-préfecture (Savoie), située à 66 kil. S.-E. de Chambéry, sur l'Isère; 1,692 hab. Evêché. Ecole de minéralogie; exploit. de sel gemme; fonderie royale de plomb de chasse. — Patrie du pape Innocent V.

MOUTIERS-LES-MAUFAITS (LES), ch.-l. de canton. (Vendée), arr. et à 27 kil. E. des Sables-d'Olonne; 627 hab.

MOUTON, comte de Lobau. *V.* LOBAU.

MOUTON-DUVERNET (Le baron Regis-Barthélemy), né au Puy en 1779, m. en 1816, engagé à 19 ans, capitaine adjudant-major au siége de Toulon, se distingua par sa bravoure en Italie et en Espagne, où il fut nommé généra

de division, se distingua de nouveau dans les campagnes de 1813 et de 1814, se fit remarquer par son patriotisme comme représentant pendant les Cent-Jours, fut chargé, le 2 juillet 1815, du commandement de Lyon, et mis, le 31, sur la liste des proscrits. Arrêté au mois de mars suivant, il fut condamné à mort par un conseil de guerre, et fusillé. J. T.

MOUTON-NOIR (Dynastie du), dynastie turcomane, qui portait un mouton noir sur ses étendards. Maîtresse de l'Arménie et du Diarbékir au XIVe siècle, elle envahit, en 1407, la Perse que se disputaient les Ilkhaniens et les descendants de Tamerlan, et fut renversée par la dynastie du Mouton-Blanc en 1468. Elle compte : Tour-Ali-Beg, 1360 ; Kountlubeg ; Kara-Youçouf-Othman, 1380 ; Eskander, 1407 ; Géangir, 1435.

MOUTON-BLANC (Dynastie du), dynastie turcomane, remplaça la précédente en Perse, 1468, et fut renversée par les Sophis, 1499. Ses princes sont : Ussum-Cassan, 1468 ; Kalil-Beg, 1478 ; Yacouf, 1479 ; Djoulaver, 1485 ; Beïsankour, 1488 ; Roustam, 1490 ; Alvend, 1497 ; Mourad-Beg, 1497.

MOUTONNET-CLAIRFONS (Julien-Jacques), traducteur, né au Mans en 1740, m. en 1803, occupait un emploi dans l'administration des postes à Paris. Il a publié, entre autres ouvrages, les traductions suivantes : *les Baisers de Jean Second*, 1771, in-8° ; *Anacréon, Sapho, Bion, Moschus*, 1779, 2 vol. in-12 ; l'*Enfer du Dante*, 1776, in-8°. Ces traductions sont exactes, et encore estimées aujourd'hui.

MOUTTRA. *V.* MATHOURA.

MOUTYPOLLAM, v. de l'Hindoustan anglais (Madras), à 28 kil. de Kaddalor. Victoire des Anglais sur Haider-Ali, 1781.

MOUVANCE, dépendance d'un fief à l'égard d'un autre. Elle était dite *noble* ou *féodale*, quand on devait foi et hommage ; *roturière*, quand on n'était tenu qu'à des redevances.

MOUVEAUX, vge (Nord), arr. et à 8 kil. N.-E. de Lille ; 876 hab. Fabr. de sucre indigène.

MOUY, ch.-l. de cant. (Oise), arr. et à 10 kil. S.-O. de Clermont, sur le Thérain ; 2,860 hab. Fabr. de laines filées, draps, mérinos, etc. Carrières de pierres de taille.

MOUZAIA, mont. d'Algérie, dans l'Atlas septentrional, entre Blidah et Médéah ; 1,560 mèt. de hauteur. Mines de fer et de cuivre, produisant 7,500 quintaux en 1855. Chênes-liéges et chênes à glands doux. Au pied est un col escarpé, forcé par les Français en 1840.

MOUZAIAVILLE, v. de l'Algérie, arr. d'Alger, canton de Blidah ; 6,972 hab.

MOUZANGAYE, v. de l'île de Madagascar, sur la côte N.-O. ; par 15° 6′ lat. S., et 45° 20′ long. E. Capitale des Sakalaves ; 6,000 hab.

MOUZON, *Mosomagum*, ch-l. de canton (Ardennes), arr. et à 18 kil. S.-E. de Sedan, sur la rive dr. de la Meuse ; 1,708 hab. Fabr. de draps, tanneries, filature de laines. Donné par Clovis II à l'évêché de Reims ; autrefois fortifié, plusieurs fois assiégé aux XVIe et XVIIe siècles, démantelé en 1653. Il y eut une riche abbaye de bénédictins, dont il reste une belle église.

MOUZON-MEUSE. *V.* NEUFCHATEAU.

MOXOS, peuple indigène de l'Amérique du S., dans les Andes de la Bolivie, départ. de Santa-Cruz de la Sierra.

MOY ou MOUY, ch.-l. de cant. (Aisne), arr. et à 13 kil. S.-S.-E. de St-Quentin ; 1,328 hab. Commerce de toiles et de lin.

MOYA (Pierre de), peintre d'histoire et de genre, né à Grenade en 1610, m. en 1666, étudia à Séville dans l'atelier de Jean del Castillo, puis alla faire la guerre dans les Pays-Bas. Les tableaux qu'il vit en Flandre ranimèrent son goût pour la peinture : il employa ses moments de loisir à copier les chefs-d'œuvre qui ornaient les églises. Quelques toiles de Van-Dyck le transportèrent d'admiration, à un tel point qu'il abandonna le service pour se rendre en Angleterre auprès de l'habile artiste, dont il reçut les leçons pendant six mois. Il revint en Espagne, où sa manière causa un vif étonnement : Murillo surtout en fut frappé, et voulut partir pour les Pays-Bas, afin d'y étudier les œuvres de Van-Dyck. Comme les peintres néerlandais, Moya est un réaliste, qui prend la nature et l'observation pour guides. Séville et Grenade renferment ses principales toiles. A. M.

MOYA, brg d'Espagne (Prov. de Barcelone), à 26 kil. E. de Manresa ; 2,950 hab.

MOYEN AGE, nom donné, en histoire, à l'époque qui tient le milieu entre les temps anciens et les temps modernes. On s'accorde généralement à en fixer le commencement à la mort de Théodose le Grand, en 395, et la fin à la prise de Constantinople par les Turcs Ottomans, en 1453.

MOYENMOUTIER, vge (Vosges), arr. et à 16 kil. N. de St-Dié ; 1,157 hab. Eaux minérales. Blanchisseries et apprêts, tissus de coton, etc.

MOYENNEVILLE, ch.-l. de cant. (Somme), arr. et à 5 kil. S.-O. d'Abbeville ; 1,108 hab.

MOYEN-RIVER, riv. des États-Unis (Missouri), affluent du Mississipi. Cours de 500 kil., au S.-E.

MOYENVIC, vge (Meurthe), arr. et à 8 kil. S.-S.-E. de Château-Salins, sur la Seille ; 1,300 hab. Salines. Autrefois place forte, réunie à la France en 1648.

MOYEUVRE-LA-GRANDE, vge (Moselle), arr. et à 17 kil. S.-O. de Thionville, au confluent du Conroy et de l'Ornes ; 2,491 hab. Hauts-fourneaux datant du XIVe siècle ; fabr. de tôles, tréfilerie, feux d'affinerie, etc.

MOYOBAMBA, v. du Pérou (Amazones), sur une riv. de son nom, à 420 kil. E.-N.-E. de Truxillo ; 13,000 hab. Fabr. de chapeaux dits *Panamas*. — La rivière Moyobamba afflue au Huallaga, après un cours de 400 kil.

MOZAMBIQUE, capitainerie-générale ou gouvernement colonial des possessions portugaises sur la côte E. de l'Afrique ; vaste pays compris entre 10° et 26° lat. S., 30° et 38° long. E., et dont les limites sont au N. le cap Delgado, et au S. la baie de Lorenzo-Marquez ; 729,000 kil. carrés environ ; 1,800 kil. sur 400 ; 300,000 hab. Ch.-l., *Mozambique*. Divisée en 7 gouvernements : Querimbé ou Cabo-del-Gado, Mozambique, Quilimane, Sena, Sofala, Inhambane, Lorenzo-Marquez. La souveraineté du Portugal sur ces contrées est presque vaine, et les peuplades qui les habitent sont gouvernées par leurs propres chefs. Climat malsain. Mines d'or. Vastes forêts, pleines d'éléphants. Commerce d'ivoire et de riz.

MOZAMBIQUE, v. forte, capitale de la capitainerie-générale de son nom (Afrique orientale), sur une petite île, dans le canal aussi du même nom ; par 15° 1′ lat. S., et 38° 20′ long. E. ; 8,000 hab. Evêché ; port sûr et étendu. Maisons en pierre de corail. Commerce actif en or, ivoire, ambre, peaux, écaille, gomme, cornes, cire, riz, tapioca, etc. La traite des noirs était très-active autrefois sur ces côtes. Vasco de Gama, qui, le premier, y était venu en 1498, fut obligé de prendre la fuite. Mais, en 1506, Albuquerque y fonda les premiers établissements portugais.

MOZAMBIQUE (Canal de), détroit de la mer des Indes, entre l'Afrique à l'O. et l'île de Madagascar à l'E. Navigation difficile à cause des écueils et des vents ; 900 kil. de large. Les Américains y pêchent le cachalot.

MOZARABES, c.-à-d. *Arabes mélangés* ou *étrangers*, nom donné par les Maures aux chrétiens d'Espagne qui, tout en conservant leur religion et leurs lois, acceptaient la domination musulmane. Ces chrétiens avaient une liturgie particulière, dite *rit mozarabique*, arrangée au VIe siècle par St Léandre, archevêque de Séville, et complétée par St Isidore.

MOZART (Jean-Chrysostôme-Wolfgang-Amédée), très-illustre compositeur de musique, né à Salzbourg le 27 janvier 1756, m. le 5 décembre 1791, étonna l'Europe par la précocité de son génie. Dès l'âge de 6 ans, il fut présenté à l'empereur François Ier ; il composait déjà des pièces de clavecin, exécutait des concertos à livre ouvert, et improvisait sur les thèmes qui lui étaient présentés. A 8 ans, il publia ses deux premiers œuvres de sonates. Il parut à la cour de Versailles en 1763, et à celle de Londres en 1764. Les plus grands maîtres, le P. Martini, Hasse, Jomelli, Haydn, reconnaissaient sa supériorité. L'empereur Joseph II, pour qui il composa, à 12 ans, son 1er opéra, *la Finta simplice*, et une messe à 4 voix, avec accompagnement d'orchestre, l'attacha à sa personne. Aucun musicien n'a possédé comme Mozart le génie universel de l'art. Il a été le premier pianiste de son temps en Allemagne, le fondateur de l'école de Vienne continuée par Beethoven et Hummel, le rival de Clementi : ses œuvres complètes pour le piano ont été publiées à Paris par Pleyel et Carli. Il a écrit une quantité prodigieuse de musique de chambre pour le chant, de quintettes, de quatuors, de trios, de symphonies, où il égale Haydn. Dans la musique religieuse, dont il saisit admirablement le caractère, il a laissé des messes, des motets, un oratorio, *David pénitent*, et surtout un magnifique *Requiem*, entrepris à la demande d'un personnage inconnu, et composé avec le pressentiment qu'il servirait à ses propres funérailles, ce qui eut lieu en effet ; il n'eut pas même le temps de le terminer, et il a été achevé par son élève Süssmayer. Dans l'art dramatique, Mozart a créé les formes et les moyens sur lesquels vit toute la musique depuis 60 ans ; il a l'avantage sur tous les compositeurs allemands de faire chanter les

parties d'une manière facile et naturelle au milieu des combinaisons les plus compliquées. Ses opéras sont des chefs-d'œuvre; les principaux sont : *Mitridate*, 1770; *Lucio Silla*, 1773; *la Finta Giardiniera*, 1774; *Idoménée*, 1781; *l'Enlèvement du sérail*, 1782; *les Noces de Figaro*, 1786; *Don Juan*, 1787; *Cosi fan tutte*, 1790; *la Flûte enchantée*, 1791, ouvrage monstrueusement défiguré en France sous le nom des *Mystères d'Isis*; et *la Clémence de Titus*, 1791. Mozart avait une force de conception prodigieuse et une facilité non moins étonnante : il composait de mémoire et jamais au piano; quand il avait mûri ses idées, il les jetait sur le papier avec une sorte de fougue, qui était encore de l'inspiration. Un des prodiges de sa mémoire fut d'avoir reproduit, en 1770, après une seule audition dans la chapelle Sixtine à Rome, le *Miserere* d'Allegri, dont il était défendu de donner copie. Il est mort dans toute la plénitude de son génie, après avoir produit un œuvre très-considérable, et à l'âge de moins de 36 ans. Il vit approcher sa fin : « Je meurs, dit-il, au moment où j'allais jouir de mes travaux, où j'allais écrire sous la dictée de mon cœur! » Une statue de bronze lui a été élevée à Salzbourg en 1841. Une excellente biographie de Mozart a été publiée par le conseiller danois de Nissen, Leipzig, 1828, in-8°. *V.* aussi une notice de Schlichtegroll, trad. en français par Winckler, dans le *Magasin encyclopédique*, 1801, t. III; C.-F. Cramer, *Anecdotes sur Mozart*, Paris, 1801, in-8°. B.

MOZDOK ou MOSDOK, v. de l'empire russe, sur le Térek, dans le gouvern. et à 225 kil. S.-E. de Stavropol; 10,885 hab. Elle communique à Tiflis par le passage du Dariel, et termine la ligne militaire formée le long du Caucase. Fabr. de maroquins.

MQUINWARI. *V.* KAZBEK.

MSTA, riv. de la Russie d'Europe, sort du lac Mstino (Tver), arrose le gvt de Novogorod, et se jette dans le lac Ilmen; cours de 500 kil. Elle est réunie par un canal à la Tvertza, affluent du Volga.

MSTISLAVL, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 140 kil. N.-E. de Mohilev, sur la Soja; 5,000 hab. Collége de jésuites. Comm. de chanvre et de blé. — Fondée en 1180, réunie à la Russie par Catherine II en 1772.

MTZENSK, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 52 kil. N.-E. d'Orel; 12,327 hab. Comm. de blé et de chanvre. — Cédée par les Lithuaniens aux Russes en 1509.

MUCHAMIEL, v. d'Espagne (Valence), à 11 kil. N. d'Alicante; 3,700 hab. Bons vins.

MUCIDAN. *V.* MUSSIDAN.

MUCIEN (Marcus-Licinius-Crassus), consul en 52, en 70, en 74, exilé en Orient sous Claude, détermina Vespasien à accepter l'Empire, vint à Rome après la victoire de Crémone, et après avoir repoussé une invasion des Daces. Vespasien le fit tout-puissant dans Rome, l'appela son frère, et ne réprima pas ses exactions.

MUCIUS, nom d'une illustre famille plébéienne, à Rome, dont les membres portaient le nom de *Scævola*, et qui produisit d'habiles jurisconsultes. *V.* SCÆVOLA.

MUCY-L'ÉVÊQUE. *V.* MUSSY.

MUDGE (Thomas), mécanicien, né à Exeter en 1715, m. en 1794, acquit une grande supériorité dans l'horlogerie. Parmi ses ouvrages, on cite deux montres, l'une à équation, l'autre à répétition, qu'il fit pour le roi d'Espagne Ferdinand VII, et, pour l'observatoire de Greenwich, des garde-temps qui lui valurent une prime de 2500 liv. sterl. Il perfectionna les montres marines, et inventa un nouvel échappement pour les montres ordinaires. On a de lui : *Pensées sur les moyens de perfectionner les montres, particulièrement celles de la marine*, 1766.

MUEZZIN ou MOUEZZIN. *V.* ADAN.

MUETS, employés du palais des sultans Ottomans, ne s'exprimant que par signes, sans toutefois être privés de l'usage de la parole.

MUETTE (La). *V.* PASSY.

MUFTI, chef principal de la religion musulmane, oracle respecté qui résout les difficultés de la loi; ses décisions, appelées *fetvas*, sont aveuglément exécutées. Il réside à Constantinople; son élection dépend absolument du sultan, qui, du reste, ne s'oppose jamais à ses sentences et le consulte souvent dans les affaires d'Etat. On fait rarement périr un mufti revêtu de sa charge; mais on le dégrade d'abord. Pour crimes énormes ou trahison, on le pilait autrefois dans un mortier, que l'on conserve encore dans la prison des Sept-Tours.

MUGLITZ ou MOHELNICE, v. des Etats autrichiens (Moravie), sur la Morawa, à 35 kil. N.-N.-O. d'Olmütz; 4,000 hab. Etoffes de laine.

MUGNANO, v. du royaume d'Italie, prov. et à 66 kil. N.-E. de Naples; 4,303 hab.

MUGNOZ. *V.* MUNOZ.

MUGRON, ch.-l. de cant. (Landes), arr. et à 18 kil. O. de St-Sever, près de la rive g. de l'Adour; 694 hab. Comm. de vins et eaux-de-vie.

MUHL, signifie *moulin* en allemand; MUHLHAUSEN, maison à moulins.

MUHL, riv. de l'Autriche (Autriche au-dessus de l'Ens), naît sur les frontières de la Bavière et de la Bohême, et, après un cours de 60 kil., se jette dans le Danube, près de Neuhaus. — Elle donne son nom à l'un des 4 cercles de la Haute-Autriche, entre la Bohême au N., le Manhartsberg supérieur à l'E., le Danube au S., et la Bavière à l'O.; 3,185 hect.; 100 kil. sur 32; 197,215 hab. Ch.-l., *Linz*.

MUHLBERG, v. des Etats prussiens (Saxe), sur l'Elbe, régence et à 84 kil. E. de Mersebourg; 3,000 hab. Produits chimiques, toiles, houblon. — Bataille, le 21 avril 1547, où Charles-Quint défit les protestants, commandés par l'électeur de Saxe Jean-Frédéric, qui fut fait prisonnier.

MUHLDORF, v. de Bavière (Isar), sur la rive g. de l'Inn, à 75 kil. N.-E. de Munich; 1,600 hab. Ruines d'un château. Culture de houblon et de chanvre. — Victoire de Louis V de Bavière sur Frédéric le Beau, qui y fut fait prisonnier, 1322.

MUHLENBACH, en hongrois *Szasz-Sebes*, v. des Etats autrichiens (Transylvanie), à 20 kil. S. de Karlsbourg; 4,500 hab. Récolte de vins.

MUHLHAUSEN, v. murée des Etats prussiens (Saxe), régence et à 53 kil. N.-O. d'Erfurt, sur l'Unstrutt; 15,600 hab. Anc. ville libre impériale. Gymnase. Foire aux laines. Fabr. de tabac, tanneries. — Cédée à la Prusse en 1802.

MUHLHAUSEN, nom allemand de MULHOUSE.

MUHLHEIM, v. des Etats prussiens (Prov. rhénane), sur le Rhin, régence et à 6 kil. N.-E. de Cologne, 11,000 hab. Papeteries, fonderies de fer, machines.

MUHLHEIM, v. des Etats prussiens (Prov. rhénane), sur la Roër, régence et à 25 kil. N.-E. de Dusseldorf; 11,789 hab. Quincaillerie, machines, filature de coton, fabr. de draps, savons, cuirs, blanc de zinc.

MUHR ou MUR, riv. des Etats autrichiens, naît au pied du Schöderborn (province de Salzbourg), passe à Murau, Judenburg, Brück, Grætz, Radkersburg, et se jette dans la Drave, rive g., près de Legrad. Cours de 500 kil.

MUID, *Modius*, anc. mesure de capacité, de France, très-variable selon les localités : pour les liquides, le muid de Paris valait 268 litres; celui de Bourgogne, 320; celui du Languedoc, 114. Il était de 1875 litres pour les grains, 2478 pour le sel, 3746 pour l'avoine, etc.

MUIDEN, v. forte du royaume de Hollande (Hollande septentrionale), à 3 kil. O.-N.-O. de Naarden, à l'embouchure du Vecht dans le Zuyderzee; 1,000 hab. Petit port de pêche.

MULA, v. d'Espagne, prov. et à 31 kil. S.-O. de Murcie. Poterie, moulins à farine et à huile, distilleries. Sur son territoire se trouvent des eaux thermales, avec un établissement de bains très-fréquenté. Pop. de la commune : 9,800 hab.

MULCEDONUM, nom latin de MUSSIDAN.

MULDE, riv. d'Allemagne, formée en Saxe par la réunion du Freiberger et du Schneidberger, nés dans l'Erz-Gebirge, coule au N.-O., passe à Zwickau, et se jette dans l'Elbe près de Dessau, dans la principauté d'Anhalt. Cours de 260 kil.

MULE DU PAPE (du latin *Mulleus*), pantoufle sur laquelle il y a une croix, et que baisent ceux qui sont présentés au pape.

MULLY-ABDEL-MÉLEK, roi de Fez et de Maroc, de la dynastie des Chéryfs, détrôna son neveu Muley-Mohammed-al-Monthaser, fils d'Abdallah, en 1576. Ce prince implora le secours des chrétiens; don Sébastien, roi de Portugal, débarqua en Afrique, en 1578, et campa dans les plaines d'Alcaçar-Quivir, où Muley-Abdel-Mélek, quoique malade, lui livra bataille; les chrétiens furent taillés en pièces, et Sébastien tué. Mohammed se noya dans sa fuite, et Muley lui-même mourut d'épuisement à la fin de l'action.

MULEY-HAÇAN, roi de Tunis en 1533, fut chassé par le célèbre corsaire Barberousse, et s'adressa à Charles-Quint, qui vint en personne assiéger Tunis, la prit d'assaut, et rendit le trône à son allié, 1535. Un traité humiliant signé avec l'Espagne fit bientôt chasser Muley par ses sujets; il courut demander protection à l'Empereur, revint avec quelques troupes, fut vaincu par son fils Muley-Homaïdah, que les Tunisiens avaient proclamé en son absence, et eut les yeux crevés. Délivré par les Espagnols, il passa en Europe, et mourut en Italie vers 1545.—Son fils, chassé à

on tour par les Turcs, en 1573, fut le dernier prince de la dynastie des Hafsides.

MULEY-ISMAEL, empereur de Maroc, de la dynastie des Chéryfs, monta sur le trône en 1672, se fit céder Tanger par les Anglais, 1684, enleva Larache et Mahmorah aux Espagnols, mais assiégea inutilement Ceuta pendant 26 ans, conclut avec la France un traité de paix et de commerce en 1699, et échoua en 1700 dans une attaque contre les Algériens. Sa vieillesse fut tourmentée par les révoltes de ses fils, et il mourut en 1727.

MULGARADOCKS, nom que portent les prêtres-médecins des indigènes de l'Australie.

MULGRAVE (Constantin-John-Phips, lord), navigateur anglais, né en 1734, m. en 1794, fut envoyé en 1773 à la recherche d'un passage au N. de l'Amérique, s'avança jusqu'à 80° 37' de lat. N., et revint sans avoir pu se frayer un passage au milieu des glaces. Il devint membre de la Chambre des Communes, 1775, commissaire de l'Amirauté, 1777, et pair, 1784. Il a publié : *Voyage au pôle boréal, entrepris par ordre du roi en* 1773, Londres, 1774, 1 vol. in-4°, cartes et fig., trad. en français, Paris, 1 vol. in-4°.

MULGRAVES (Les), groupe d'îles peu importantes, au centre de la Micronésie, dans le Grand-Océan équinoxial, au S.-E. des Mariannes, et que Balbi désigne sous le nom d'*Archipel central*. Elles sont habitées en grande partie par des noirs, et comprennent les groupes secondaires de Mulgrave, Balick, Gilbert, Radak, etc.

MULHOUSE, en allemand *Mülhausen* (Haut-Rhin), s.-préfect. depuis 1857, à 43 kil. S. de Colmar, dans une île de l'Ill et sur le canal du Rhône au Rhin; 43,244 hab. Chemin de fer pour Thann et Strasbourg. Bourse, succursale de la Banque de France, trib. de 1re inst. et de commerce, chambre de commerce, école préparatoire des sciences et des lettres, collége. Bureau de douane. Société industrielle. Jolie ville, au milieu d'une campagne fertile, et l'une des premières de France pour l'industrie. En 1746, Kœchlin, Schmalger, et Dollfus, y fondèrent la première manufacture de toiles peintes, et Risler y créa, en 1762, le premier atelier pour le tissage du coton. Les indiennes, toiles peintes, et impressions sur reps, pour tentures imitant le point d'Aubusson, sont au rang de nos plus belles productions industrielles. Nombreuses filatures de coton et de laine. Fabrication de calicot, draps, toiles, linge de table, mousseline, percale; blanchisseries et apprêts, teintureries. La valeur des produits manufacturés s'élève chaque année à 100 millions de francs. Aux environs, exploitation de pierres lithographiques. — Mulhouse appartint d'abord aux évêques de Strasbourg; Rodolphe de Habsbourg la leur enleva, et l'érigea en ville impériale en 1273; au xve siècle, elle s'allia avec les cantons suisses, et l'archiduc Sigismond fut forcé, par la paix de Waldshut, 1468, de reconnaître son indépendance avec celle des cantons. Charles le Téméraire essaya en vain de la reprendre. Près de cette ville, Turenne défit les Impériaux en 1674. En 1798, cette petite république demanda à être réunie à la France.

MULL, île d'Ecosse, à 3 kil. de la côte N.-O., une des plus grandes Hébrides, dans l'océan Atlantique (comté d'Argyle), par 56° 30' lat. N. et 8° 28' long. O.; 49 kil. sur 35; 6,850 hab. Sol montagneux; cavernes profondes; climat humide; lacs et marais; vastes forêts au N. Commerce de bestiaux. Granit, basalte, pierre à chaux. Ville princip. : Tobermory.

MULLER (André), orientaliste, né à Greiffenhagen (Poméranie) vers 1630, m. en 1694, d'abord pasteur à Bernow, puis prévôt de l'église de Berlin, 1667, était profondement versé dans les langues orientales, et particulièrement dans le chinois, dont il répandit l'étude; il a laissé : *l'Oraison dominicale*, en chinois, comparée avec cent autres versions, Berlin, 1680, in-4°; *Catalogue des ouvrages chinois de la bibliothèque de Berlin*, 1683, in-fol.; *Opuscula nonnulla orientalia*, Francfort, 1695, in-4°; *Specimina sinicorum decimæ de decimis, una cum mantissis*, 1685, in-fol., ouvrage très-rare. Il coopéra à la *Bible polyglotte* de Walton.

MULLER (Gérard-Frédéric), voyageur et historiographe, né en 1705 à Hervorden (Westphalie), m. en 1783, vint se fixer en Russie, où il enseigna le latin, l'histoire, et la géographie à l'Académie de St-Pétersbourg; accompagna, dans leurs voyages en Sibérie, Gmelin et Delisle de la Croyère, 1733 43; fut comblé d'honneurs par l'impératrice Catherine II, et devint historiographe de l'Empire, conservateur des archives aux affaires étrangères, etc. On a de lui : *Gazette allemande de St-Pétersbourg*, 1728-30, in-4°; *Recueil pour l'histoire de Russie*, St-Pétersbourg, 1732-1764, 9 vol. in-8°; *De scriptis tonguticis in Siberiâ repertis*, 1747, in-4°; *Origines gentis et nominis Russorum*, 1749; *Histoire de la Sibérie*, tome Ier, 1750, ouvrage incomplet; *Histoire des voyages et découvertes des Russes*, Amst., 1766, 2 vol. in-8°, etc.

MULLER (Othon-Frédéric), naturaliste, né à Copenhague en 1730, m. en 1784, renonça en 1771, étant conseiller de chancellerie et archiviste des finances, à un brillant avenir dans l'administration publique, pour se livrer exclusivement à l'étude de la nature. Il s'attacha surtout à celle des petits animaux, des vers, des infusoires, dont il décrivit avec une admirable patience et une scrupuleuse exactitude les espèces et les caractères distinctifs. Ses livres sont devenus classiques. On a de lui : *Traité sur quelques champignons*, 1763; *Fauna insectorum Friedrichsdaliana*, 1764; *Flora Friedrichsdaliana*, 1767; *de Certains vers de l'eau douce et de l'eau salée*, 1 vol. in-4°, 1771, en allemand; *Vermium terrestrium et fluvialium Historia*, 1773-14, 2 vol. in-4°; *Traité sur les Hydrachnes ou Araignées aquatiques*, en latin, 1781, 1 vol. in-4°; *Entomostraca*, 1 vol. in-4°, 1785; *Animalcula infusoria, fluviatilia et marina*, in-4° et 50 planches, 1786. Il ajouta 2 vol. à la *Flore de Danemark*, commencée par Œder, et entreprit une *Zoologie danoise*, dont il ne put publier que 2 cahiers in-fol., avec 40 planches; un 3e parut en 1789, un 4e en 1806; elle est encore incomplète.

MULLER (Louis), ingénieur prussien, né en 1735 dans la Marche de Pregnitz, m. en 1804, servit dans la guerre de Sept-Ans, et s'occupa surtout du système d'attaque et de défense des places. On a de lui : *l'Art des retranchements et des cantonnements d'hiver*, Potsdam, 1782, in-8°; *Précis des trois campagnes de Silésie*, 1785, in-4°; *Tableau des guerres de Frédéric le Grand*, 1785, in-4°, trad. en français; *Œuvres militaires*, Berlin, 1806, 2 vol. in-4°.

MULLER (Jean-Gothard de), célèbre graveur, né en 1747 à Bernhausen (Wurtemberg), m. en 1830, vint étudier à Paris sous la direction de Wille, et fut professeur à l'école des beaux-arts de Stuttgard. Ses principales œuvres sont : *Sainte Cécile*, d'après le Dominiquin; *Loth et ses filles*, d'après Honthorst; *la Vierge à la chaise*, d'après Raphaël.

MULLER (Jean-Frédéric-Guillaume), fils du précédent, né à Stuttgard en 1782, m. en 1816, s'est aussi fait un nom dans la gravure, et devint professeur à l'Académie des beaux-arts de Dresde. On cite de lui : *la Vénus d'Arles*, gravée pour le *Musée français; Saint Jean*, d'après le Dominiquin; *la Madone* de Dresde; *Adam et Ève*, d'après un plafond du Vatican par Raphaël.

MULLER (Jean de), célèbre historien suisse, né à Schaffhouse en 1752, m. en 1809, fit ses études à Gœttingue, professa d'abord le grec à Schaffhouse, 1771, puis l'histoire à Genève et à Berne. Après avoir été au service du landgrave de Hesse, 1782, puis de l'électeur de Mayence, 1786, il se retira à Vienne en 1791, obtint de l'empereur Léopold II une place de conseiller à la chancellerie d'État, entra à l'Académie de Berlin en 1804, et, après l'occupation de la Prusse par Napoléon Ier, fut nommé secrétaire d'État du royaume de Westphalie, puis directeur-général de l'instruction publique. Muller a été surnommé le *Thucydide de l'Helvétie*. On a de lui : *Bellum Cimbricum*, Zurich, 1772, in-8°; *Essais historiques*, Berlin, 1781; *Lettres d'un jeune savant à son ami, ou Correspondance de Jean de Muller et de Victor de Bonstetten*, Tubingue, 1802, en allemand, trad. en franç. par Mme Steck, Zurich, 1810, et Paris, 1812; *Histoire de la confédération Suisse*, dont la 1re édition parut à Berne en 1780 et ne fut point terminée; la 2e fut publiée en 1786 à Leipzig. Cette Histoire, écrite en allemand, commence à l'origine de la nation Suisse, et va jusqu'au xve siècle inclusivement. Elle est pleine des recherches les plus exactes et les plus profondes sur les villes et leurs traditions particulières; la narration, large, grave, quelquefois majestueuse, est un peu froide, mais inspirée partout d'un profond sentiment de liberté. Elle a été traduite en français par Mourer, Lausanne, 1794-1808, 12 vol. in-8°, continuée jusqu'à nos jours par C. Monnard et L. Vulliemin, et traduite par C. Monnard, Paris, 1840-46, 16 vol. in-8°. Les *Œuvres complètes* de Jean de Muller parurent à Tubingue, 1810-20, 28 vol. in-8°. Une *Histoire universelle*, posthume, a été traduite en français par Hess, 1814-17, 4 vol. in-8°; 2e édit., 1826; 3e Bruxelles, 1841. V. Heeren, *Muller l'historien*, Leipzig, 1809; Woltmann, *Jean de Muller*, Berlin, 1810; Roth, *Panégyrique de Jean de Muller*, Sulzbach, 1811; Wachler, *Biographie de Jean de Muller*, Leipzig, 1825.

MULLER (Jean), astronome. *V.* REGIOMONTANUS.

MULLER (Jens-Peter), peintre danois, né vers 1779, m. en 1854, jouit d'une grande réputation en Danemark

et en Allemagne comme peintre de paysages. On remarque, parmi ses nombreuses toiles, une collection de vues des contrées les plus pittoresques de Suède et de Norvége, souvent reproduites par la gravure et la lithographie.

MULLER (Charles Ottfried), illustre philologue et archéologue, né en 1797 à Brieg (Silésie), m. en 1840, était fils d'un pasteur protestant, et venait à peine de terminer ses études à Berlin, lorsqu'il y publia, en 1817, un *Ægineticorum liber*, résultat de ses recherches sur la mythologie, et le 1er ouvrage complet sur une tribu grecque. La même année, il obtint la chaire de langues anciennes au *Magdalenum* ou lycée de Breslau. Tout en s'occupant de son enseignement, il conçut et commença d'exécuter le plan d'analyser tout le cycle mythique, et de remonter jusqu'à l'origine des traditions grecques sur chaque peuplade. Son premier essai parut sous le titre d'*Orchomène et les Minyens*, Breslau, 1820. Nommé professeur d'archéologie à l'université de Gœttingue en 1819, il donna une autre monographie, *les Doriens*, Breslau, 1824. Les deux ouvrages ont été refondus dans une nouvelle édition par Schneidewin, Breslau, 1844, 3 vol. in-8°. Moller prit, en 1824, la chaire d'histoire et de philosophie, et publia successivement : *Prolégomènes d'une Mythologie scientifique*, Gœttingue, 1825; *les Macédoniens*, Berlin, 1825; *de Phidiæ vitâ et operibus*, 1827; *les Etrusques*, 1828, 2 vol. in-8°, un des plus remarquables travaux de l'auteur; *Manuel de l'archéologie et de l'art*, 1830 et 1835, trad. en franç., avec quelques additions, par P. Nicard, sous le titre de *Nouveau Manuel complet d'archéologie*, Paris, 1841, 3 vol. in-18 et atlas, et réédité par Welcker, Breslau, 1847, etc. Ce Manuel est un livre d'une science exacte et sûre. L'idée qui a présidé à sa composition, est qu'il n'y eut jamais qu'un peuple vraiment artiste, les Grecs, et que tous les autres peuples de l'antiquité n'ont cultivé les arts que comme amusement ou dans un but pratique. Il y a là sans doute beaucoup d'esprit de système, mais cette pensée est développée avec une hauteur de vues et une richesse de moyens auxquelles il faut rendre hommage. Muller mourut à Castri (Livadie), en explorant les monuments de la Grèce. On a publié, depuis, une *Histoire de la littérature de la Grèce ancienne*, 1841, qu'il laissa inachevée.

MULLEUS. Chaussure des magistrats romains, des sénateurs, des prêtres, des empereurs, des tribuns militaires chez les anc. Romains; bottine en cuir rouge ou noir, montant jusqu'au-dessous du gras de la jambe, où elle était serrée par quelques lanières.

MULLINGAR, v. d'Irlande, cap. du comté de West-Meath, dans le Leinster, sur la Brosna et le Grand-Canal, à 110 kil. O.-N.-O. de Dublin, avec chemin de fer; 5,359 hab. Commerce de blé.

MULLNER (Adolphe), littérateur allemand, né en 1774 à Langendorf (Saxe prussienne), m. en 1817, neveu de Bürger, fit ses études à Leipzig, et se consacra presque exclusivement au théâtre et à la critique. Il débuta par de spirituelles comédies, qu'il faisait jouer sur un théâtre de société à Weissenfels. Puis il s'engagea dans la tragédie sur les traces de Werner. *Le 29 février*, *la Faute* (trad. en français dans la collection des *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*), *le Roi Yngurd*, *l'Albanaise*, etc., eurent le plus grand succès, grâce à des plans habilement conçus, à des coups de théâtre bien ménagés, à une diction pleine de verve et de poésie. Les Œuvres dramatiques de Mullner ont été réunies à Brunswick, 1828, 7 vol. On a aussi de lui des *Mélanges*, Stuttgard, 1824-26, 2 vol.

MULSUM, boisson composée de vin miellé, chez les anc. Romains, et que l'on prenait à jeun ou au commencement du repas. On en donnait aux soldats, dans les triomphes.

MULTIEN (LE), *Melcianus pagus*, petit pays de l'anc. France (Brie), entre Crespy (Oise) et Crécy (Seine-et-Marne); lieux principaux : Meaux et May (Seine-et-Marne), Rosoy, Rouvres et Acy (Oise). Pays à blé.

MULUCHA. *V.* MALVA.

MUMMIUS (Lucius), général romain, fut préteur en Espagne l'an 601 de Rome, 152 av. J.-C., puis consul l'an 607. Il battit les Achéens et Diæus, prit, pilla et brûla Corinthe, et réduisit, sous le nom d'*Achaïe*, la Grèce en province romaine. On le surnomma *Achaïcus*. Il poussait l'ignorance jusqu'à menacer ceux qu'il chargeait de transporter à Rome les œuvres d'art de la Grèce, de les leur faire remplacer, s'ils les perdaient.

MUMMOL (Ennius), général bourguignon du VIe siècle, fils d'un comte d'Auxerre, obtint, en 561, de Gontran, roi d'Orléans et de Bourgogne, la succession de son père, reçut le titre de patrice, vainquit plusieurs fois les Lombards et les Saxons, conquit la Lorraine et le Poitou sur Chilpéric, roi de Soissons; mais, ayant tenté de mettre sur le trône un aventurier nommé Gondovald, il fut assiégé dans Comminges, et se tua de désespoir, 585.

MUMPELGARD, nom allemand de MONTBÉLIARD.

MUNATIUS PLANCUS, né à Tibur, d'abord partisan de Pompée, s'attacha ensuite à César, et commandait dans la Transalpine lorsque Antoine, vaincu sous les murs de Modène (l'an 710 de Rome, 43 av. J.-C.), s'enfuit vers les Alpes. Il s'avança avec une armée pour lui fermer la Gaule; mais, bientôt après, il passa dans son parti, et fut élu consul, l'an 711, avec Lépide. Devenu partisan d'Octave, comme on cherchait pour ce nouveau maître un nouveau nom, il proposa celui d'*Auguste*, l'an 726, et fut, l'an 731, le dernier censeur de Rome. Lors de son proconsulat en Gaule, il avait bâti ou du moins réparé Lugdunum (Lyon). Horace lui a adressé la 7e ode de son 1er livre.

MUNCER. *V.* MUNZER.

MUNCHHAUSEN (Gerlach-Adolphe, baron de), homme d'Etat allemand, né dans le Hanovre en 1688, m. en 1770, siégea 37 ans dans le conseil privé de l'électeur, et, en 1768, parvint au poste de premier ministre. Il fonda l'université de Gœttingue, et en fut curateur pendant 32 ans.

MUNCHEN, nom allemand de MUNICH.

MUNCHENBUCHSEE, vge de Suisse (Berne), à 8 kil. S.-S.-O. de Fraunbrunnen; 2,200 hab. Ecole normale cantonale d'instituteurs primaires, dans une anc. commanderie de Malte.

MUNCHENGRÆTZ, v. de Bohême (Etats autrichiens), à 11 kil. N. d'Iung-Bunzlau; 2,900 hab. Tombeaux de la maison de Wallenstein, dans la chapelle du château.

MUND, *bouche* en langue germanique; affixe qui indique la position à l'embouchure d'une rivière : *Tanger*-MUNDE, bouche de la Tanger, etc.

MUNDA, v. d'Hispanie (Bétique), chez les Bastules Carthaginois. Célèbre par une victoire de César sur les fils de Pompée, l'an 707 de Rome, 45 av. J.-C. Auj. *Ciudad-Ronda*.

MUNDA, nom anc. du MONDEGO.

MUNDAT. C'est, dans l'ancienne langue féodale de la France, le même mot que Mainbournie ou Avouerie. Il y avait, en Alsace, le *mundat* de Wissembourg, que les *Chambres de réunion* rattachèrent à la France en 1680.

MUNDEN, v. du royaume de Hanovre (Hildesheim), au confluent de la Fulde et de la Werra, à 16 kil. N.-E. de Cassel, 26 S.-O. de Gœttingue; 6,000 hab. Anc. château, où résidaient les princes de Gœttingue, et transformé en grenier public. Entrepôt royal de fer; maison de détention. Bières, cuirs, produits chimiques, toiles, pierres meulières. Grand commerce de transit. Anc. ville hanséatique, pillée par Tilly en 1626. Les Français l'ont occupée en 1756 et 1805.

MUNDINUS. *V.* MONDINO.

MUNGO (Saint), nommé aussi *Kentigern*, descendant, dit-on, d'une famille royale, fut évêque de Glasgow au VIe siècle. On lui attribue la fondation du monastère de St-Asaph, 560, et la création de l'université d'Oxford.

MUNGO-PARK, voyageur, né en 1771 près de Selkirk (Ecosse), était fils d'un fermier, qui lui fit donner de l'éducation, et le destinait à l'état ecclésiastique; mais il préféra la médecine. A l'âge de 20 ans, étant venu à Londres pour chercher de l'emploi, il s'embarqua pour Sumatra. L'année suivante, la Société africaine de Londres le commissionna pour aller explorer la Nigritie, 1795, et il remonta dans ce but le cours du Niger bien avant dans les terres. De retour en Europe, 1797, il exerça la profession de médecin. En 1803, il s'embarqua de nouveau pour l'Afrique; ses premières explorations furent heureuses; mais, à partir du 16 novembre 1805, on n'entendit plus parler de lui; on conjecture qu'il périt assassiné à Yaour, dans le royaume de Haoussa. Il a publié : *Voyages dans les contrées intérieures de l'Afrique*, *faits en* 1795, 1796 *et* 1797, Londres, 1799, 1 vol. in-4°, avec cartes et fig., traduit en français par Castera, Paris, 1800, 2 vol. in-8°. Le second voyage a été publié par le major Rennel, sous le titre de *Dernier voyage dans les contrées intérieures de l'Afrique*, *fait en* 1805, Londres, 1815, 1 vol. in-4°, avec cartes et fig. Il a été également traduit en français, Paris, 1820, 1 vol. in-4°. Mungo-Park fut un voyageur plein de courage et d'énergie, un observateur exact et judicieux. Ses relations ont le ton de la vérité, et sont écrites d'un style élégant et simple.

MUNICH, en allemand *Munchen*, en latin *Monacum* ou *Monachium*, en italien *Monaco*, v. capit. de la Bavière, sur la rive g. de l'Isar et un canal qui la joint au lac Würm, ch.-l. du cercle de Haute-Bavière, à 460 kil. S. E. de Francfort-sur-Mein, 61 d'Augsbourg, 229 de Stuttgard, 448 de Vienne, 862 E. de Paris; par 48° 8' 20" lat. N.,

et 9° 14' 18" long. E.; 148,200 hab., dont 15,000 protestants et 1,000 juifs. Siége du gouvernement. Archevêché; consistoires protestants, synagogue. Cour suprême de justice; division militaire; Académies royales des sciences, des beaux-arts, militaire et d'artillerie. Université catholique (à Landshut, avant 1826); écoles technique, polytechnique, industrielle et rurale, vétérinaire, clinique, forestière, des mines, de sourds-muets, d'aveugles, etc. Ecole du dimanche. Collections d'histoire naturelle, jardin botanique, institut géographique du baron Cotta, institut mathématique de Reichenbach, observatoire. Bibliothèque royale, la plus riche du monde après celle de Paris. Asile d'aliénés; maison de force ou de détention. Beau musée de tableaux (*Pinacothèque*), de sculpture et d'antiques (*Glyptothèque*), et de médailles; nombreuses collections particulières. Grande et belle ville, divisée en 4 quartiers (Graggenauer, Anger, Kreuz, Hacken), entourée des 6 faubourgs de Maximilien, d'Au, de Louis, d'Isar, de Santa-Anna, de Schönfeld, et dont les principaux édifices sont: le Palais royal, rempli de richesses d'histoire et d'art, entre autres, de fresques de Schnorr, représentant les principales scènes des Niebelungen; l'hôtel-de-ville; les palais des Etats, de Maximilien, de Wittelsbach, de Leuchtenberg; les églises de Notre-Dame (charmant pastiche du style ogival le plus pur), des Théatins, de St-Michel (avec le tombeau d'Eugène Beauharnais), et de St-Pierre; celle de St-Louis, en style italien, inaugurée en 1844, et enrichie de sculptures et de peintures par les plus célèbres artistes allemands modernes; celle de Tous-les-Saints, ou nouvelle chapelle de la cour, bâtie de 1826 à 1837 dans le style byzantin du XI^e^ siècle; l'église de Saint-Boniface, construite de 1825 à 1850 d'après le modèle d'une basilique romaine; l'hôpital du St-Esprit; le collége des jésuites, où se trouve l'Académie des beaux-arts; la halle au blé; le palais de l'exposition de l'industrie; les théâtres; les places de Maximilien, de Joseph, et de l'Odéon. L'aspect général de Munich est cependant triste, et la population insuffisante pour l'animer. Fonderies royales de bronze, de fer, et de canons; manuf. de peintures sur verre; brasseries considérables et très-renommées; pierres lithographiques. Fabr. de tapis, soieries, cotonnades, lainages, cartes à jouer, tabac, gants, dentelles, tabletterie, laques, machines, instruments de précision, etc. Chemin de fer pour Augsbourg.— Henri de Saxe fonda Munich, en 962, sur un terrain qui appartenait à des moines (d'où lui vient son nom). Incendiée en 1327 et 1348, cette ville fut prise par Gustave-Adolphe, roi de Suède, en 1632, par les Autrichiens en 1704, 1741, 1743, et par les Français en 1800. B.

MUNICH ou MUNNICH (Burchard-Christophe, comte de), né en 1683, dans le comté d'Oldenbourg, d'un pauvre gentilhomme, m. en 1767, vint en France à l'âge de 16 ans, et allait y entrer au service comme ingénieur, quand éclata la guerre de la Succession d'Espagne, 1700. Il s'engagea, en qualité de capitaine d'infanterie, dans les troupes de la Hesse, fit les campagnes d'Italie et de Flandre sous le prince Eugène, fut fait prisonnier et conduit à Cambrai, où il connut Fénelon. Il passa au service de la Pologne en 1716, et obtint le grade de général-major des armées saxonnes, et le commandement des gardes de la couronne. En 1721, il se rendit en Russie, et fut accueilli avec empressement par Pierre I^er^, qui l'employa comme ingénieur, le nomma lieutenant-général, et, peu après, lui confia l'exécution du canal de Ladoga. Cette œuvre ne fut terminée qu'en 1738. Créé successivement comte, gouverneur de St-Pétersbourg, de l'Ingrie et de la Finlande, feld-maréchal des armées de la tzarine Anne, il remporta de grands avantages sur les Tartares de la Crimée, battit les Polonais, 1736, prit Otchakow, 1737, vainquit les Turcs, 1739, près de Choczim, s'empara de cette ville et de celle d'Iassy. Il fit partie du conseil de régence pendant la minorité d'Ivan VI, et devint premier ministre de ce prince. Victorieux de son rival Biren (*V. ce mot*), dont il obtint l'exil en Sibérie, il succomba à son tour au milieu des intrigues de la cour, 1742, et fut condamné à être décapité; mais on se contenta de l'envoyer en Sibérie. Pierre III le rappela, 1762, et lui rendit ses titres. Il essaya vainement de défendre ce prince, lors de la révolution de palais qui le renversa du trône. L'impératrice Catherine II le nomma directeur-général des ports de la mer Baltique. Munich était brave jusqu'à la témérité; il avait des talents militaires, sans être cependant un grand général. On a de lui : *Ebauche pour donner une idée de la forme du gouvernement de l'Empire russe*, en français, Leipzig, 1774, in-8°; *Recueil des écluses et des travaux du canal de Ladoga*, recueil de dessins, 1765. *V.* Halem, *Vie du comte de Munich*, Paris, 1807, in-8°. PL.

MUNICIPAL (Conseil). *V.* COMMUNE.

MUNICIPE, *Municipium*, ville de pays conquis par les anc. Romains, et qu'ils avaient gratifiée du droit de cité romaine, ordinairement sans les droits de suffrage et d'honneurs (*V.* CITÉ ROMAINE), quelquefois avec ces droits. La cité romaine était pour les individus; mais la ville ou l'Etat pouvait garder sa constitution indigène, que la république reconnaissait. Si le municipe y renonçait pour adopter la constitution romaine, il devenait peuple *fundus* (*V. ce mot*), sans cesser d'être municipe, et organisait son gouvernement à l'instar de celui de Rome : il avait ses trois ordres, le sénat, les chevaliers, et le peuple, ses consuls, appelés *duumvirs* ou *quatuorvirs*, suivant leur nombre, ou bien *édiles*, *dictateurs*, ou *questeurs*; enfin ses comices pour l'élection des magistrats, ou la sanction des lois. Les municipes furent d'abord établis en Italie, et avec une extrême réserve, puisque, vers la fin du VII^e^ siècle de Rome, il y avait à peine vingt villes municipales dans cette péninsule, et presque toutes dans le Latium. Quand l'Empire se fut agrandi jusqu'aux pays barbares, on établit aussi des municipes dans les provinces d'outre-mer. Ce fut une politique d'Auguste, et de la plupart des empereurs, de donner assez facilement aux provinces des droits civiques dont la république avait toujours été fort avare, parce qu'elle voulait tenir ses sujets sous le régime de la conquête. Les provinciaux, gagnant ce que Rome perdait, s'affectionnèrent au gouvernement impérial : ils furent le contre-poids de la métropole, toujours mécontente et prête à devenir turbulente, et le but que se proposait Auguste fut atteint. Sous le Bas-Empire, les municipes formèrent une des ressources importantes de l'Etat; mais leur sort devint misérable, parce qu'on les accabla d'impôts. C. D—Y.

MUNITIONNAIRES, agents préposés à la garde, à la fourniture et à la distribution des vivres et des fourrages de l'armée. En 1211, Philippe-Auguste établit quelques *Commis du roi*, chargés de pourvoir à la subsistance des gens de guerre. En 1470, furent créés des *Commis* ou *Commissaires généraux des vivres*, chargés de la direction, de la comptabilité et de la distribution. Le 1^er^ traité des vivres et fourrages par entreprise fut conclu en 1594, et confié à un *Munitionnaire général*. Depuis 1648, les fournitures, qui autrefois pesaient sur les habitants, furent faites au compte du gouvernement. En 1831, on établit le système par adjudications annuelles avec publicité et concurrence.

MUNKACS ou MONGATCH, v. de Hongrie (Beregh), sur la Latorcza, à 21 kil. N. de Beregh-Szasz; 5,000 hab. Evêché, dont le titulaire réside à Ungvar. Entrepôt de sel. Anc. château-fort, transformé en prison d'Etat. Aux environs, mines de fer et forges; exploit. d'alun.

MUNNICH. *V.* MUNICH.

MUNOZ (Sébastien), peintre espagnol, né en 1654 à Naval-Carnero, m. en 1690, un des meilleurs élèves de Claude Coëllo, alla étudier à Rome sous Carlo Maratti, et, de retour en Espagne, 1684, aida son maître à orner de fresques le collége de la Manteria. En 1688, le roi nomma Munoz peintre de la cour. Celui de ses tableaux qui obtint le plus grand succès fut le *Martyre de St Sébastien*, placé dans la sacristie des Carmes déchaussés. On cite encore *Psyché et l'Amour*, et huit sujets tirés de la *Vie de St Eloi*. Il retouchait, dans l'église d'Atocha, la célèbre voûte peinte par Herrera le Jeune, lorsqu'il tomba de l'échafaudage et se tua sur le coup. Tarragone et Madrid renferment ses principaux ouvrages. A. M.

MUNOZ (Gilles de). *V.* CLÉMENT VIII, antipape.

MUNSTER ou MOMONIE, une des quatre grandes divisions ecclésiastiques de l'Irlande, au S.-O., entre le Connaught au N., l'océan Atlantique à l'O. et au S., et le Leinster à l'E.; par 51° 19'-53° 8' lat. N., et 9° 20'-12° 50' long. O. Divisé en 6 comtés : Clark, Cork, Kerry, Limerick, Tipperary, Waterford. Côtes très-découpées (baies de Bantry et de Cork). Riv.: Shannon, Suir, Blackwater; 1,502,200 hab.

MUNSTER, nom commun à plusieurs villes d'Allemagne, qui doivent leur origine ou leur célébrité à une abbaye (*monasterium*).

MUNSTER, v. des Etats prussiens, sur l'Aa et le canal de Munster, ch.-l. de la prov. de Westphalie, de la régence et du cercle de son nom, à 470 kil. O.-S.-O. de Berlin; par 51° 58' 10" lat. N., et 5° 17' 31" long. E.; 24,000 hab. Evêché (autrefois indépendant, sécularisé en 1803); Cour d'appel; division militaire; université catholique; 3 gymnases; écoles de médecine, de sourds-muets, vétérinaire, normale primaire. Maison de détention. Bibliothèque, jardin botanique, collections scientifiques. Beaux jardins sur l'emplacement des anciennes fortifications. Eglise gothique

de St-Lambert. On remarque aussi : la cathédrale gothique; l'anc. palais des princes-évêques; l'hôtel de ville, où sont conservés les portraits des signataires du traité de Westphalie. Filat. et tissage de coton, fabr. de grosses toiles, rubans, tapis, câbles, machines; fonderies de fer, distilleries d'eau-de-vie de grains, etc. Grand comm. de grains et de bois. — Jadis ch.-l. de l'évêché souverain de son nom, Munster fut pris par les Anabaptistes en 1535; Jean de Leyde, leur prophète, y établit sa domination. Le traité de Westphalie y fut signé en 1648. La ville fut démantelée en 1765. Les Français l'occupèrent en 1806, la comprirent, en 1807, dans le grand duché de Berg, et en firent, en 1810, le ch.-l. du département de la Lippe. Les traités de 1815 donnèrent Munster à la Prusse. B.

MUNSTER (Régence de), une des trois divisions et la plus septentrionale de la prov. prussienne de Westphalie, bornée au N. par le roy. de Hanovre, à l'O. par celui de Hollande et la prov. prussienne du Rhin, au S. par la régence d'Arnsberg, dont la sépare la Lippe, à l'E. par celle de Minden; arrosée par le cours supérieur de l'Ems et ses affluents. Pays plat, rempli de pâturages semés de bruyères; peu de céréales, mais beaucoup de chanvre et de lin. Cette régence est composée de la partie supérieure de l'anc. évêché de Munster, et divisée en onze cercles; 726,935 hect. de superf.; 133 kil. sur 95; 436,095 hab.

MUNSTER (Evêché de), anc. principauté souveraine de l'Allemagne, au N. du cercle de Westphalie, s'étendait de la Lippe au S. jusqu'à l'embouchure de l'Ems au N., et était borné à l'O. par les Provinces-Unies, à l'E. par les comtés prussiens de Ravensberg, de Tecklenburg et de Lingen, et par celui de Diepholz, dépendant de l'électorat de Hanovre. Il avait été fondé par Charlemagne vers la fin du VIIIe siècle, et l'évêque avait obtenu de l'empereur Frédéric II la dignité de prince de l'Empire; il était suffragant de Cologne. A la fin du XVIIIe siècle, il entretenait 7 régiments, et avait un revenu de 1,200,000 florins. Il était assisté d'un chapitre de 40 chanoines, qui devaient faire preuves de noblesse. A côté du prince-évêque, il y avait des Etats, formés du clergé, de la noblesse et des députés de 12 villes. Le territoire de l'évêché, resserré vers le milieu, était divisé par là en *Haut-Evêché* au S., arrosé par le cours supérieur de l'Ems, et *Bas-Evêché* au N., que baignait la partie inférieure du même fleuve. Le 1er renfermait 8 bailliages : Wolbeck (où était Munster), Ahaus, Horstmar, Bochold, Dulmen, Werne, Sassenberg, Stromberg; le 2e, 5 bailliages : Bevergen, Meppen, Emsland, Wechte, et Kloppenbourg. Lors des sécularisations faites en 1803 à Ratisbonne, l'évêché de Munster fut séparé entre la Prusse, qui obtint les bailliages de Wolbeck (en partie), Werne, Sassenberg et Stromberg; les princes de Salm, qui eurent ceux de Bochold, Ahaus et Horstmar; le duc de Croy, qui eut Dulmen; le duc de Looz, Bevergen et une partie de Wolbeck; le duc d'Arenberg, auquel échurent Meppen et Emsland; enfin le duc d'Oldenbourg, qui reçut Kloppenbourg et Wechte. Après le traité de Tilsit, 1807, la part de la Prusse fut donnée au grand-duché de Berg, et forma dans cet Etat une partie des départements de l'Ems et de la Ruhr, puis, en 1810, fut réunie à la France, et, avec le territoire des princes de Salm, de Croy, de Looz, d'Arenberg, et d'Oldenbourg, qui furent médiatisés, forma une partie des départements de la Lippe et de l'Ems-Supérieur. Enfin, en 1815, la Prusse rentra dans ses possessions de 1803, augmentées de tout le reste du Haut-Evêché; et le Bas-Evêché fut donné au royaume de Hanovre, moins les pays cédés en 1803 au duc d'Oldenbourg, et que ce souverain recouvra en 1815. La partie prussienne forme auj. la régence de Munster; la partie hanovrienne, le N. de la préfecture d'Osnabrück. C. P.

MUNSTER, ch.-l. de cant. (H.-Rhin), arr. et à 20 kil. O. de Colmar, sur la Fecht; 3,904 hab. Filatures de coton; fabr. de calicots, toiles peintes, indiennes. Comm. de bestiaux et de fromages. — Cette ville se forma autour d'une riche abbaye, dite de St-Grégoire, fondée en 660, et devint, au XIVe siècle, ville libre impériale. Louis XIV la prit et la démantela.

MUNSTER, vge (Meurthe), arr. et à 35 kil. N.-E. de Château-Salins. Belle et grande église du commencement du XIVe siècle, au sommet d'une colline au bas de laquelle est le village; 700 hab.

MUNSTER (Nouveau). *V.* ZÉLANDE-NOUVELLE.

MUNSTER (Sébastien), savant hébraïsant, géographe et mathématicien, né à Ingelheim en 1489, mort en 1552, professa l'hébreu et la théologie à Bâle. On a de lui : une édition de la version latine de Ptolémée, 1540, in-fol.; des *Notes* sur Pomponius Méla, Solin, etc.; *Biblia hebraïca*, Bâle, 1534-35, 2 vol. in-fol.; *Grammatica chaldaïca*, 1527, in-4o; *Horologiographia*, 1531, in-4o; *Organum uranicum*, 1536, in-fol.; *Cosmographia universalis*, 1544, in-fol., dont les cartes, gravées sur bois, sont remarquables; *Aruch, Dictionarium hebraïcum*, 1548, in-8o; *Dictionarium chaldaïcum*, 1527, in-4o, etc.

MUNSTERBERG, v. des Etats prussiens (Silésie), régence et à 64 kil. S.-O. de Breslau, sur l'Ohlau; 3,800 hab. Tribunaux. Culture du tabac et du houblon. Fabr. de toiles, lainages, velours, cordonnerie. Source sulfureuse froide, et bains.

MUNTANER (Ramon), serviteur dévoué de la maison d'Aragon, admirateur passionné de Pierre d'Aragon, 1282, rend cependant justice à Ch. d'Anjou, dans une *chronique catalane*, pleine de feu, d'intérêt, de vérité, malgré de nombreuses erreurs de détail. Elle a été traduite en français dans les *Chroniques* de Buchon, t. V et VI.

MUNTER (Balthasar), prédicateur danois, né à Lübeck en 1735, m. en 1793, s'est fait un nom par plusieurs recueils de *Sermons*, par des *Cantates spirituelles*, 1769, et par des *Chants religieux*, 1773-74, que mirent en musique les meilleurs compositeurs du temps. Ce fut lui qui reçut, en 1772, la mission de préparer Struensée à la mort, et il a publié une histoire de la conversion de ce ministre, histoire traduite dans presque toutes les langues.

MUNTER (Frédéric), fils du précédent, né à Gotha en 1761, m. en 1830, fut professeur de théologie à Copenhague en 1790, et évêque de Seelande en 1808. On lui doit : la publication des *Statuts des Templiers*, Berlin, 1794, qu'il avait découverts dans la bibliothèque Corsini à Rome; *Histoire de l'introduction du christianisme en Danemark et en Norwége*, Leipzig, 1823; *les Symboles et les idées d'art des chrétiens*, Altona, 1825. Il eut la première idée du Musée des antiquités du Nord, créé à Copenhague.

MUNYCHIE, un des 3 ports de l'anc. Athènes, entre ceux du Pirée et de Phalère, auj. *Pacha-Limani* ou *Stratiotiki*, tirait son nom d'une colline qui faisait saillie entre Athènes et la mer, et formait une sorte de péninsule embrassant les trois ports de la ville. Cette colline était fortifiée, et sa citadelle défendait les trois ports, qu'enfermaient des murailles, pendant que d'autres fortifications, appelées les *Longs Murs*, les rejoignaient à la ville même, sur une longueur de 40 stades. Le sol de Munychie était creusé de grottes naturelles; ce qui permit d'y construire des habitations particulières et des arsenaux pour la marine. Sur 378 loges de vaisseaux que contenaient les ports d'Athènes, celui de Munychie en renfermait 82. Les fortifications furent détruites par les Lacédémoniens après la guerre du Péloponèse, 404, et de nouveau par Sylla, 87. Parmi les monuments de Munychie étaient un théâtre, et un temple de Diane-Munychia, où l'on célébrait, en l'honneur de la déesse, des fêtes dites *Munychies*, le 16 du mois *Munychion* (fin de mars, avril), anniversaire de la bataille de Salamine; on offrait à Diane des gâteaux appelés *Amphiphontes* (brillants de lumière), parce qu'ils étaient promenés par la ville à la clarté des flambeaux. C. P.

MUNZER, MUNCER ou MUNTZER (Thomas), fameux anabaptiste, un des chefs de la secte, né vers la fin du XVe siècle à Zwickau (Misnie), m. en 1525, reçut d'abord les ordres, adopta avec passion les principes du luthéranisme, et bientôt laissa son maître en arrière. Dévoré d'ambition, il s'adressa au peuple, prêcha que Dieu ne voulait plus de souverains ni de magistrats sur la terre, acquit sur les paysans de la Souabe, de la Thuringe et de la Franconie, déjà disposés à la révolte contre les seigneurs, une immense influence que Luther essaya d'affaiblir, et les amena enfin à une guerre ouverte. A sa voix, les habitants de Mühlhausen chassèrent leurs magistrats, et le proclamèrent chef des Anabaptistes. Les seigneurs et princes de la Franconie et de la Souabe marchèrent contre lui, et massacrèrent dans une bataille sanglante près de Frankenhauzen, 30,000 fanatiques qui le suivaient. Munzer, arrêté dans sa fuite, fut décapité à Mühlhausen.

MUONIO, riv. d'Europe, affluent g. de la Tornéa, naît au lac Kilpis, et forme la limite entre la Russie et la Suède.

MUPHTI. *V.* MUFTI.

MUR, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), arr. et à 20 kil. O. de Loudéac; 481 hab. Carrières d'ardoises.

MUR, riv. d'Autriche. *V.* MUHR.

MUR-DE-BARREZ, ch.-l. de cant. (Aveyron), arr. et à 60 kil. N. d'Espalion; 806 hab. Autrefois place forte.

MUR-DU-DIABLE. *V.* DIABLE (Mur du).

MURADAL. *V.* NAVAS-DE-TOLOSA.

MURA-KOZ, partie de la Hongrie (Szalad), entre la Muhr et la Drave. Riche en céréales et en vins.

MURAILLES CONTRE LES INVASIONS DES BARBARES. L'idée de fermer une frontière ou un pays par

des murailles, pour le prémunir contre des voisins dangereux, a été mise en pratique par plusieurs nations policées de l'antiquité ; on l'attribue aux Égyptiens, mais sans certitude. Sésostris éleva une muraille qui s'étendait, en ligne oblique, d'Héliopolis à Péluse, pour empêcher les Arabes nomades de rentrer en Egypte, d'où on les avait chassés. — Des colonies grecques, conduites par Miltiade dans la Chersonèse de Thrace, en fermèrent l'isthme par une muraille qui allait de Pactie jusqu'à Cardie. — Antiochus, roi de Syrie, voulant mettre à l'abri des incursions des Scythes la belle et fertile contrée de la Margiane, l'entoura d'une muraille de 200 kil. de développement, environ.— J. César, pour arrêter les Helvétiens, construisit une muraille ou retranchement entre le lac Léman et le Jura.—Parmi d'autres exemples que pourrrait fournir l'antiquité, les plus célèbres sont ceux de Trajan, d'Adrien, et de Septime-Sévère.— Trajan fit élever du Danube à la mer Noire, en ligne transversale, un rempart double ou triple, suivant les localités, tantôt en maçonnerie, tantôt en terre. Aux environs de Kustendje, où il aboutissait, on voit des restes considérables d'une partie qui était en terre. Là, il y avait trois lignes à 400 mèt. l'une de l'autre : la 1re a son fossé vers la Turquie ; la 2e, vers la Russie ; et la 3e a un fossé de chaque côté. Ces fossés ont 10 mètres de largeur et 2 de profondeur. Le parapet mesure 10 mèt. d'épaisseur, et la hauteur totale des remparts, bien qu'affaissée par le temps, est encore de 3 mèt. Les parties en maçonnerie étaient en grosses pierres de taille. On trouve, de distance en distance, le long de ce rempart, des traces de vastes camps romains. — Adrien fit, entre la Bretagne romaine et la Calédonie, sur une longueur de plus de 120 kil., un mur, partie en maçonnerie, partie en palissades et gazons, qui s'étendait de l'*Ituna æstuarium* (golfe de Solway) à l'embouchure de la *Tynna* (Tyne). Il éleva en Germanie une autre muraille encore plus considérable, fermant tout le passage entre le Rhin et le Danube, et qui fut terminée, ou tout au moins augmentée, par ses successeurs (*V.* DIABLE. Mur du). — Septime-Sévère bâtit un mur qui allait de la *Glota* (Clyde) au *Bodotria æstuarium* (golfe de Forth), à 130 kil. au N. de celui d'Adrien, et sur une longueur de 45 kil. Jamais la conquête romaine, dans la Grande-Bretagne, n'a dépassé cette limite. Toutes ces murailles, élevées à si grands frais, ne purent empêcher les invasions qu'elles devaient arrêter.

MURAILLE (Grande) DE LA CHINE. *V.* CHINE.

MURALE (Couronne). *V.* COURONNES MILITAIRES.

MURANO, v. des États autrichiens (Vénétie), dans un îlot du même nom, à 2 kil. N. de Venise ; 4,400 hab. On y remarque les églises St-Pierre et St-Donat, qui possèdent de belles peintures, ainsi que d'anciennes et célèbres fabriques de glaces et verreries de Venise, si précieuses autrefois, et toujours recherchées. A peu de distance se trouve l'îlot de *San-Michiele-di-Murano*, qui possédait une abbaye de camaldules, supprimée sous la domination française.

MURAT (Henriette-Julie DE CASTELNAU, comtesse de), née à Brest en 1670, m. en 1716, épousa, à l'âge de 16 ans, le comte de Murat, brilla quelque temps à la cour de Versailles, en fut exilée à la demande de Mme de Maintenon pour un libelle qui lui fut attribué, et y revint en 1715, rappelée par le Régent. Pendant son exil, à Loches, elle composa des romans qui lui ont valu une célébrité un peu éteinte aujourd'hui ; ce sont : *Mémoires de ma vie*, Paris, 1697, in-12 ; *Nouveaux contes de fées*, ibid., 1698, 2 vol. in-12 ; *le Voyage de campagne*, 1699, 2 vol. in-12 ; *les Lutins du château de Kernosy*, Paris, 1710-1717, 2 vol. in-12, composition gracieuse, et son meilleur ouvrage ; *Histoires sublimes et allégoriques*, 1699, 2 vol. in-12 ; *le Comte de Dunois*, 1671, in-12, etc. La pureté du goût en est le principal mérite.

MURAT (Joachim), roi de Naples, sous le nom de JOACHIM NAPOLÉON, né à La Bastide-Fortunière (Lot) en 1771, m. en 1815, était fils d'un aubergiste, qui l'avait fait étudier pour être ecclésiastique. A la Révolution, il s'enrôla comme soldat, montra beaucoup d'exaltation dans les crises révolutionnaires, et perdit, comme terroriste, le grade de colonel qu'il avait obtenu à l'armée des Pyrénées-Occidentales. Réintégré en 1795, il fut aide-de-camp de Bonaparte, le seconda au 13 vendémiaire dans la défense de la Convention, le suivit en Italie, et brilla dans les combats de 1796 et 1797. Sa valeur fougueuse éclata encore en Egypte. Blessé à la prise d'Alexandrie et à la bataille des Pyramides, il fit, comme général de division, l'expédition de Syrie, et se couvrit de gloire à la bataille d'Aboukir et au combat de Nazareth. Murat revint en France avec Bonaparte, commanda au 18 brumaire les grenadiers qui dispersèrent le conseil des Cinq-Cents, et, peu après, reçut le commandement de la garde consulaire, et la main de Caroline, sœur du premier Consul. Les années suivantes signalent de nouveau sa merveilleuse intrépidité : il commande toute la cavalerie à Marengo, fait évacuer aux Napolitains les Etats de l'Eglise, et prend possession de l'île d'Elbe. Il est nommé gouverneur de la République cisalpine, puis gouverneur de Paris, membre du Corps Législatif, maréchal d'Empire, prince, grand-amiral, et grand-aigle de la Légion-d'Honneur. En 1805, il dirige les opérations de la cavalerie, et est un des héros d'Austerlitz. En 1806, il est créé grand-duc de Clèves et de Berg. Commandant encore la cavalerie de la Grande Armée, il contribue beaucoup aux succès d'Iéna, d'Eylau et de Friedland. Envoyé à la conquête de l'Espagne, 1808, il y reste jusqu'au moment où Joseph Bonaparte prend possession du trône. Nommé lui-même roi des Deux-Siciles, il fut proclamé le 1er août 1808, et s'attacha ses sujets par des améliorations de toute espèce. Trop docile aux conseils de sa femme, il voulut se soustraire à la tutelle de l'Empereur, qui lui fit sentir sa dépendance. Murat prit cependant le commandement de la cavalerie dans la campagne de 1812 contre la Russie, et montra sa bravoure ordinaire à la Moskowa et dans d'autres batailles ; mais un échec qu'il reçut à Winkowo lui fit perdre toute son énergie. Chef de l'armée après le départ de Napoléon 1er, il abandonna trop facilement les magasins de Wilna, et, le 16 janv. 1813, quitta subitement l'armée pour retourner à Naples, où il croyait sa présence nécessaire. Mais au printemps de la même année, il revint faire la campagne d'Allemagne ; on le retrouve à Dresde, à Wachau, à Leipzig. Peu de mois après, se tournant contre Napoléon, il songe à garantir sa couronne, signe, en janvier 1814, un traité avec les alliés, et marche en Italie contre l'armée du prince Eugène, à laquelle son devoir et son intérêt lui ordonnaient de se joindre. Quand les alliés n'eurent plus besoin de lui, ils oublièrent leurs promesses. D'ailleurs les Bourbons réclamaient le trône de Naples, et le congrès de Vienne se montrait disposé à le leur rendre. Napoléon venait d'accomplir son merveilleux retour de l'île d'Elbe ; il avait pardonné à Murat sa conduite passée ; ce prince se crut fort, appela l'Italie à la liberté, et attaqua l'armée autrichienne. Complétement défait près de Tolentino, le 2 mai 1815, il ne sut plus où se réfugier : l'Italie et la France lui devinrent également hostiles ; il gagna la Corse, où, rejoint par quelques partisans, il prépara une expédition de désespoir : il en partit le 28 septembre avec 250 hommes pour conquérir son royaume. Contrarié par le temps, poussé par des traîtres que soudoyait le gouvernement restauré de Naples, il aborda presque seul, au Pizzo, dans la Calabre, le 8 octobre, fut pris, condamné à mort par une commission militaire, devant laquelle il montra la noblesse et la dignité d'un roi, et fusillé le 13. Murat fut un des plus dignes représentants de la bravoure française, à cette époque si féconde en héros : « Jamais, au jugement de Napoléon Ier, on ne vit, à la tête d'une cavalerie, d'homme plus brave et plus brillant. » Mais, hors du champ de bataille, c'était un homme de peu de tête et de peu d'esprit ; il le prouva surtout par sa défection, en 1814 : il ne comprit pas que la cause de Napoléon était aussi la sienne propre, et que, sans l'appui de la France, il ne pouvait conserver la couronne. Pour la famille de Murat, *V.* BONAPARTE.

J. T.

MURAT, s.-préf. (Cantal), à 51 kil. N.-E. d'Aurillac, sur l'Alagnon, au pied du Cantal ; 2,416 hab. Tribunal de 1re instance, collége. Roches basaltiques, disposées comme des tuyaux d'orgues. Fabr. de dentelles, gros draps, fromages dits *du Cantal* (vente de 15,000 quintaux métriques par an). Comm. de grains et bestiaux. Jadis ch.-l. d'une vicomté, dont Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, décapité sous Louis XI, fut le dernier seigneur.

MURAT, ch.-l. de cant. (Tarn), arr. et à 80 kil. E. de Castres ; 281 hab.

MURAT, vge (Allier), arr. et à 30 kil. E.-N.-E. de Montluçon, près de l'Aumances ; 702 hab. Ruines d'un château des seigneurs de Bourbon.

MURATO, ch.-l. de cant. (Corse), arr. et à 25 kil. S.-O. de Bastia ; 1,069 hab. Élève de bétail.

MURATORI (Louis-Antoine), un des plus savants historiens et compilateurs de l'Italie moderne, né en 1672, à Vignola, dans le Modénais, m. en 1750. Après de fortes études, bien que tout jeune encore, il s'était déjà fait connaître par une érudition extraordinaire, lorsqu'il fut appelé en 1694 à Milan, pour y remplir la place de conservateur de la Bibliothèque ambroisienne. Rappelé en 1700 dans son pays natal par les instances du duc de Modène, il

exerça les fonctions de bibliothécaire du palais ducal et de conservateur des archives publiques. Il a enrichi la science historique des ouvrages et des documents les plus précieux. Au nombre de ses publications, on doit citer : *Deux recueils de documents inédits de la Bibliothèque ambroisienne*, Milan et Padoue, 1697-1709, 4 vol. in-4°; *Delle antichità estensi ed italiane*, Modène, 1717, 2 vol. in-fol.; *Antiquitates italicæ medii ævi*, Milan, 1738, 6 vol. in-fol., renfermant les chartes, diplômes et chroniques depuis la décadence de l'Empire jusqu'à l'année 1500; *Novus thesaurus veterum inscriptionum*, Milan, 1739, 6 vol. in-fol., remarquable collection, et la plus complète de ce genre; *Annali d'Italia dall' era volgare sino all' anno* 1749, Milan, 1744-49, et Lucques, 1762, 14 vol. in-4°; *Rerum Italicarum scriptores præcipui ab anno* 500 *ad annum* 1500, Milan, 1723-51, 29 vol. in-fol., ouvrage qui, par son importance et son étendue, est regardé à juste titre comme le plus beau titre de gloire de son infatigable auteur. Les Œuvres complètes de Muratori ont été publiées à Arezzo, 1767-80, 36 vol. in-4°, et à Venise, 1790-1810, 48 vol. in-8°. D—T—R.

MURAU, v. des Etats autrichiens (Styrie), sur la Muhr, à 32 kil. O. de Judenburg; 1,000 hab. Grandes forges et aciéries renommées. Beau château du prince de Schwarzenberg.

MURAZZANO, v. du royaume d'Italie, arrond. et à 9 kil. O.-N.-O. de Mondovi; 3,000 hab.

MURBACH, abbaye de bénédictins (Haut-Rhin), maîtresse des prévôtés de Guebwiller, de Wattewiller, et de St-Amarin. Fondée en 727 au pied du vallon de Guebwiller, sécularisée en 1759 par Louis XV. Son abbé avait séance et voix à la diète de l'Empire.

MURCIE, *Murcia, Arcilasis, Vergilia*, v. d'Espagne, cap. de la prov. de son nom, sur la Ségura, à 410 kil. S.-S.-E. de Madrid; 87,800 hab. Jolie ville, admirablement située dans une belle et fertile plaine, et jouissant d'un climat doux et salubre. C'est la résidence de l'évêque de Carthagène. On y remarque : une belle cathédrale, dont la façade surtout est remarquable, et qui a été dévastée par un incendie en 1851; le palais épiscopal; le pont de la Ségura. Culture du mûrier et production de soie très-importante. Fabr. de rubans, tissus de soie, soude. Jardin botanique, 5 colléges. — Murcie, peu importante dans l'antiquité, devint, sous la domination arabe, de 1056 à 1265, la capitale d'un petit royaume formé du démembrement du califat de Cordoue. Alphonse X, roi de Castille, en chassa les Maures en 1265. Les Français la prirent en 1810 et 1812. Un tremblement de terre y causa beaucoup de désastres en 1829. — La prov. ou intendance de Murcie, formée, avec la prov. d'Albacète, de l'anc. royaume de Murcie, est située entre celles d'Albacète au N., d'Alméria à l'O., d'Alicante à l'E., et la Méditerranée au S. Ch.-l., *Murcie;* v. princip. : Chinchilla, Orihuela, Lorca. Sol très-montagneux, arrosé par la Ségura, et très-fertile. Mines de plomb et de cuivre, salines. Climat chaud. Superf. : 11,597 kil. carr.; 382,812 hab.

MURE (LA), ch.-l. de cant. (Isère), arr. et à 38 kil. S. de Grenoble; 3,271 hab. Autrefois fortifiée. Exploit. de charbon de terre. Comm. de toiles, clous, etc. Marbrerie.

MURE (LA), ch.-l. de cant. (Rhône), arr. et à 23 kil. N.-O. de Villefranche, sur l'Azergue; 1,065 hab. Toiles cretonnes, blanches et rayées.

MURELLUM, nom latin de MURET.

MURÉNA (L.-Licinius), se signala à la bataille de Chéronée comme lieutenant de Sylla, l'an 666 de Rome, 87 av. J.-C. Laissé en Asie par celui-ci, en qualité de légat, il renouvela les hostilités contre Mithridate, malgré le traité qui venait de les arrêter, fut battu et rejeté au delà de l'Halys, l'an 671.

MURÉNA (L.-Licinius), fils du précédent, fut lieutenant de Lucullus dans la guerre contre Mithridate, et nommé consul l'an 691, à l'exclusion de Catilina. Accusé de brigue par Sulpicius, que soutint Caton, il fut défendu par Cicéron, dont nous avons la harangue, et acquitté. O.

MURÉNA (Carlo), architecte, né à Rome en 1713, m. en 1794, travailla, sous Vanvitelli, au lazaret d'Ancône, et au château royal de Caserte; il fit seul, à Pérouse, le monastère et l'église du mont Oliveto; à Rome, plusieurs chapelles dans diverses églises, le couvent des Chartreux, etc. Muréna, quoique venu dans une époque de mauvais goût, sut toujours conserver une certaine noblesse de style dans toutes ses inventions.

MURET (Marc-Antoine), érudit, né en 1526 à Muret, près de Limoges, m. en 1585, professa de bonne heure et avec un grand éclat les humanités à Auch, à Poitiers, à Bordeaux, où il eut Montaigne parmi ses élèves, à Paris, où l'on dit que le roi et la reine allaient l'entendre, et d'où le bannirent ses mauvaises mœurs. A Toulouse, il se déroba au bûcher par la fuite, changea de vie, fit des leçons publiques à Venise, à Padoue, à Rome, sur la théologie, la philosophie et le droit civil, et entra dans les ordres en 1576. Excellent humaniste, Muret n'a guère écrit qu'en latin. On estime surtout un recueil qu'il intitula *Variæ lectiones*, composé de corrections, d'explications, et de commentaires sur un grand nombre de passages des auteurs anciens. La justesse de ses observations est relevée par un style clair, correct, élégant. Il a composé aussi des discours ou *Oraisons*, au nombre de 46, et trois livres de *Lettres*, qui sont d'une latinité remarquable; des *Juvenilia*, où l'on trouve une tragédie de *Jules César*, 10 élégies, 2 satires, 104 épigrammes, 3 épîtres, 6 odes; et des *Poemata varia*, qui renferment des pièces sacrées et profanes, terminées par l'*Institutio puerilis*, distiques latins, et les *Sententiæ græcæ*, vers didactiques pour l'éducation de son neveu, et contenant d'excellents préceptes moraux. Ruhnkenius donna, en 1789, une bonne édition des œuvres de Muret, Leyde, 4 vol. in-8°. Elle a été fort améliorée par C.-H. Frotscher, Leipzig, 1834. J. T.

MURET, *Murellum*, s.-préf. (Hte-Garonne), à 20 kil. S.-S.-O. de Toulouse, au confluent de la Louge et de la Garonne; 2,592 hab. Trib. de 1re instance. Fabr. de gros draps et de faïence. Comm. de grains et farines. Récolte de vins. Eglise remarquable. Beau pont en fer sur la Garonne. Victoire de Simon de Montfort, en 1213, sur Pierre II, roi d'Aragon, qui fut tué. Patrie de Dalayrac.

MUREX. *V.* CHAUSSE-TRAPE.

MURFREESBOROUGH, v. des Etats-Unis (Tennessee), à 50 kil. S.-E. de Nashville; 3,500 hab. Siége du gouvernement de l'Etat, mais non chef-lieu.

MURG, riv. du gr.-duché de Bade, affluent du Rhin; cours de 60 kil. — Le cercle de *Murg-et-Pfinz*, un des 6 anciens du grand-duché, entre ceux de la Kinzig au S. et du Neckar au N., avait pour ch.-l. Durlach.

MURGANTIA. *V.* MORGANTIUM.

MURGIS, v. d'Hispanie (Bétique), chez les Bastules Carthaginois. Auj. *Almeria* ou *Mojacar*.

MURI, vge de Suisse (Argovie), à 32 kil. S.-E. d'Aarau. Célèbre abbaye de bénédictins, fondée au XIe siècle, avec une belle bibliothèque; l'abbé était prince d'Empire.

MURILLO (Bartholomé-Esteban), peintre, né à Séville en 1618, m. en 1682, montra un goût précoce pour la peinture, et fut confié aux soins de Juan del Castillo, son parent, bon dessinateur, mais assez mauvais coloriste. Les productions de Moya lui firent une impression extraordinaire : la générosité de Vélasquez lui fournit les moyens d'aller dans les Pays-Bas étudier aussi les ouvrages de Van-Dyck. Au bout de trois ans, Murillo retourna dans son pays, 1645, et ne tarda pas à y faire naître une admiration générale. On sentait dans son nouveau style l'influence de Ribéra, de Van-Dyck et de Vélasquez; c'est sa seconde manière. Peu à peu il la modifia, et acquit cette profonde originalité qui le distingue des peintres de toutes les époques et de tous les pays. Ses chefs-d'œuvre furent exécutés entre les années 1670 et 1680 : sentiment, composition, noblesse, science anatomique, perspective, couleur moelleuse et brillante, on y trouve toutes les qualités des grands artistes. C'était un homme pieux, timide et chaste; appelé à Cadix, pour peindre le *Mariage mystique de Ste Catherine d'Alexandrie*, sur le maître-autel des Capucins, il se blessa à la cuisse en descendant de l'échafaudage, et ne voulut jamais, par pudeur, montrer son mal aux médecins : il en mourut. Toutes les villes de l'Espagne, tous les musées de l'Europe renferment de ses tableaux; car il était fort laborieux; le Louvre en possède huit, entre autres : *la Vierge au chapelet; Jésus sur la montagne des Oliviers; le Christ à la colonne;* et surtout la célèbre *Conception de la Vierge*, achetée 600,000 fr. à la vente du maréchal Soult. On cite encore : à Séville, *St. Thomas distribuant son bien aux pauvres.* A. M.

MURITZ (Lac), vaste sinus ou expansion de l'Elde, dans le Mecklembourg-Schwérin; 12,110 kil. de superf.

MURO, *Numistro*, v. du roy. d'Italie (Prov. de Potenza), à 36 kil. S.-O. de Melfi; 9,364 hab. Evêché. Jeanne Ire, reine de Naples, y fut étouffée en 1382.

MURO, v. d'Espagne, dans l'île de Majorque, à 30 kil. N.-E. de Palma; 3,500 hab. Poterie.

MURO-DI-CARINI. *V.* CARINI.

MURPHY (Arthur), poëte dramatique anglais, né à Choniquin (Roscommon) en 1727, m. en 1805, se fit acteur en 1753, puis rédacteur de quelques feuilles politiques qui eurent peu de succès, donna au théâtre un grand nombre de pièces, dont quelques-unes réussirent, fut avocat de 1763 à 1787, et ne s'occupa depuis que

de littérature. Il lutta toujours contre l'indigence; à la fin de sa vie, il obtint cependant un emploi à la Banque et une pension. Parmi ses ouvrages, on remarque : les tragédies d'*Arminius*, de *l'Orphelin de la Chine*, d'*Alzuma*, de *Zénobie*, imitées d'ouvrages français; *le Tapissier*, *l'Ecole des tuteurs*, *le Bourgeois*, *la Vieille fille*, *l'Ile déserte*, *le Mariage clandestin*, *Connaissez-vous vous-même*, *Tout le monde a tort*, comédies restées au répertoire; des traductions de *Tacite*, 1793, 4 vol. in-4°; du *Bélisaire* de Marmontel, 1791; de *Salluste*, et des *Catilinaires* de Cicéron, etc.

MURR (Christophe-Théophile de), savant littérateur et archéologue, né à Nuremberg en 1733, m. en 1811, directeur des douanes dans sa ville natale depuis 1770, a laissé : *Bibliothèque de peinture, de sculpture et de gravure*, Francfort, 1770, 2 vol. in-8°, catalogue assez complet, mais confus; *Memorabilia bibliothecarum publicarum Norimbergensium et universitatis Altdorfinæ*, Nuremberg, 1786-91, 3 vol. in-8°; *Conspectus bibliothecæ glotticæ universalis*, etc. ibid., 1801, in-8°, prospectus d'un ouvrage immense qui l'occupa toute sa vie, et dont les matériaux ont passé depuis entre les mains du professeur J.-S. Vater; *Antiquités d'Herculanum*, Augsbourg et Nuremberg, 1777 et 1793, 7 parties, avec plus de 200 planches; *Mémoires pour la littérature arabe*, Erlang, 1803, in-4°; *Journal pour l'histoire des arts et de la littérature*, Nuremberg, 1775-89, 17 vol. in-8°; *Nouveau Journal pour l'histoire de la littérature et des arts*, Leipzig, 1798-1800, etc.

MURRAY (Comté de). *V.* Elgin.

MURRAY (Golfe de), formé par la mer du Nord au N.-E. de l'Ecosse. Il s'enfonce de 120 kil. dans le comté d'Inverness, et forme le golfe de Cromarty. Il communique, par le lac Ness et le canal Calédonien, avec le golfe Linnhe, sur la côte O. de l'Ecosse.

MURRAY (Jacques Stuart, comte de), né en 1531, m. en 1569, fils illégitime de Jacques V et frère aîné de Marie Stuart, sacrifia cette princesse à son ambition, abusa de sa confiance, vendit ses secrets à Édouard VI, puis à Élisabeth, essaya de la faire enlever par les croiseurs anglais pendant sa traversée de France en Ecosse, et ne chercha depuis qu'à lui susciter des ennemis. Il trempa dans le meurtre de Darnley, excita Bothwell, son complice, à enlever la reine, et à la forcer de lui donner sa main, souleva ensuite les seigneurs écossais, chassa Bothwell, enferma Marie au château de Lochleven, et se fit décerner la régence, 1567. Marie, échappée de prison, fut vaincue par son propre frère à Langside, et obligée de se confier à Elisabeth, qui, sur les conseils de Murray, la retint bientôt en captivité. Le duc de Norfolk, voulant la délivrer, s'ouvrit de son projet au régent, qui eut la lâcheté de le livrer avec ses complices à la reine d'Angleterre. Il ne jouit pas longtemps de ses crimes. Un gentilhomme, Jacques Hamilton, outragé dans son honneur par Murray, le tua d'un coup d'arquebuse à Linlithgow.

MURRAY (Lindley), grammairien américain, né en Pensylvanie en 1745, m. en 1826, brilla au barreau de New-York, se livra ensuite au commerce, et se retira en Angleterre. On a de lui : une *Grammaire anglaise*, Londres, 1795, devenue classique, et complétée par des *Exercices*, et une *Clef*; *The english spelling book*, livre de lecture, répandu dans toutes les écoles.

MURRAY (John), né en Ecosse, m. en 1820 à Edimbourg, où il professa, avec une grande distinction, la physique, la chimie et la matière médicale. Ses ouvrages principaux (en anglais) sont : *Eléments de chimie*, 1801-1810, 2 vol. in-8°; *Eléments de matière médicale et de pharmacie*, 1801, 2 vol. in-8°; *Système de chimie*, 1806, 4 vol. in-8°, avec un Supplément, 1809, in-8°. C. L.

MURRAY (la), riv. de l'Australie, sort des Alpes australiennes, coule du S.-E. au N.-O., entre dans l'Australie méridionale, coule du N. au S., et se jette dans le vaste épanchement appelé lac Victoria; env. 1,500 kil. de cours. C. P.

MURRHARDT, v. du royaume de Wurtemberg (Neckar), sur la Murr, à 9 kil. N.-E. de Backhang; 4,800 hab. Comm. de bois.

MURRHINS (Vases), coupes qui furent apportées d'Orient à Rome, pour la première fois, par Pompée, parmi les objets précieux de son triomphe sur Mithridate, l'an 692 de la ville. Ils étaient blanc rosé, avec des teintes purpurines, et des reflets d'arc-en-ciel. On ne sait pas quelle était leur véritable matière : des savants croient reconnaître, dans les descriptions, la porcelaine de la Chine, d'autres, une agate sardonyx. Les Romains mettaient des prix fous à ces coupes, et Pline en cite une qui fut payée 70 talents (365,000 fr.)! C. D.—Y.

MURSA, v. de la Basse-Pannonie; auj. *Eszek*. L'empereur romain Constance y battit Magnence, en 350. — On la nommait *Major*, pour la distinguer de *Mursa minor*, située plus au N.; auj. *Darda*.

MURTEN, nom allemand de Morat.

MURZUPHLE. *V.* Alexis V.

MURVIEDRO, v. fortifiée d'Espagne, sur la riv. de son nom, à 5 kil. de la Méditerranée, dans la prov. et à 26 kil. N.-N.-E. de Valence; pop. de la commune : 6,749 hab. Cette ville est bâtie sur les ruines de l'anc. Sagonte, détruite lors du siége qu'elle soutint contre Annibal, et reconstruite par les Romains, qui y élevèrent de nombreux monuments, dont il reste des ruines admirables (celles du théâtre, du cirque, etc.). Elle fut de nouveau ruinée lors de l'invasion des Goths, et relevée sous le nom de *Murviter*, dérivé probablement de *murus vetus* (vieux mur). Les Arabes s'en emparèrent en 713; les Espagnols la leur enlevèrent en 1238.

MURVIEL, *Altimurium*, ch.-l. de cant. (Hérault), arr. et à 13 kil. N.-N.-O. de Béziers; 1,556 hab. Fabrique d'eaux-de-vie.

MUSA (Antonius), célèbre médecin de l'empereur Auguste, était, dit-on, un affranchi de la famille Pomponia. Pour avoir guéri son maître d'une grave maladie, il eut une statue dans le temple d'Esculape. Les fragments qui restent de lui ont été publiés par Caldiani, Bassano, 1800, in-8°. *V.* Ackermann, *de Antonio Musa, et libris qui illi adscribuntur*, Altdorf, 1786, in-4°.

MUSA, chef arabe. *V.* Mousa.

MUSÆUS (Jean-Charles-Aug.), littérateur, né à Iéna en 1735, m. en 1778, étudia la théologie, mais ne put obtenir d'emplois, parce que les paysans l'avaient vu danser. Il est auteur de plusieurs ouvrages satiriques : *le Grandisson allemand*, 2 vol., Eisenach, 1760-62, 2e édit., 1781-82, dirigé contre la réputation exagérée, faite au *Grandisson* de Richardson; *Voyages physiognomoniques*, 4 cahiers, Altenbourg, 1778-79, satire contre Lavater. Le plus célèbre de ses ouvrages est un recueil de *Contes populaires des Allemands*, 5 vol., Gotha, 1782. Ils ne sont pas tout à fait libres d'allusions aux personnages contemporains. On a en outre de lui : *les Images de la mort, à la manière de Holbein*, Winterthur, 1785; *Plumes d'autruche*, Berlin, 1787-97, 7 vol. dont 1 seul est de lui. Après sa mort parurent : *Hochet moral*, Gotha, 1788 et 1791; *Œuvrres posthumes*, in-8°, Leipzig, 1791, in-8°. Les écrits de Musæus se distinguent par une verve, qui n'a point d'amertume, et par une grande originalité de style. E. S.

MUSAGÈTE, c.-à-d. conducteur des Muses, surnom d'Apollon, souvent représenté au milieu d'elles; — surnom d'Hercule, parce qu'il protégeait leur repos.

MUSCADINS, mot inventé en l'an II de la République française, par le député Chabot, pour désigner les jeunes Lyonnais qui avaient résisté aux troupes de la Convention. Il étendit ensuite cette dénomination à tous les jeunes gens qui avaient reçu de l'éducation, à ceux qui n'avaient pas les mains calleuses ni le costume d'un sans-culotte, et dont les cheveux parfumés sentaient comme le musc, d'où le nom de Muscadins. Ce furent une trentaine de muscadins qui firent, en l'an III, une petite émeute contre le club des Jacobins, et mirent fin à son existence en le dispersant à coups de canne.

MUSCHENBROECK. *V.* Musschenbroeck.

MUSCULUS, machine de siége des anc. Romains, pour aller à la sape des murailles d'une ville assiégée; galerie mobile, large de 5 pieds, haute de 4 (1m,20 c., 1m,50), en fortes charpentes, couverte par un toit aigu, muni de briques, de terre détrempée; habillée, sur les côtés, de peaux fraîchement écorchées, pour amortir les jets de grosses pierres, et la défendre du feu. C. D.—Y.

MUSÉE, *Musæus*, poëte grec, né à Athènes, contemporain d'Orphée et de Linus, vivait au XIIIe ou au XIVe siècle av. J.-C. Ses poëmes, dont aucun ne nous est parvenu, avaient pour but, selon Hérodote et Pausanias, de rendre l'homme meilleur, et développaient les vérités fondamentales de la morale et de la société. Il avait composé : des *Préceptes*, adressés à son fils Eumolpe; un *Hymne en l'honneur de Cérès*; une *Théogonie*; une *Titanographie*; un poëme *sur la sphère*; des *Mystères* ou *Purifications*. On a publié, sous le nom de Musée, un petit poëme intitulé : *Héro et Léandre*, dont le style et les pensées décèlent une origine moins ancienne; il se trouve dans le *Corpus poetarum græcorum*, et a été publié à part par Heinrich, Hanovre, 1793 par Mobius, Hall, 1714; par G.-H. Schæfer, Leipzig, 1825. Clément Marot, Denne-Baron, Mollevaut, l'ont traduit en vers français; La Porte du Theil, 1794, et Gail, 1796, en prose.

MUSÉE, *Museum*, édifice bâti à Alexandrie d'Egypte par

Ptolémée Ier Soter, et où les littérateurs et les savants les plus distingués (Euclide, Aratus, Diophante, Apollonius de Rhodes, Erasistrate, Théocrite, etc.) étaient entretenus aux dépens du public. C'était un grand bâtiment avec des portiques pour la promenade, et des salles pour les cours de sciences ou de littérature. Le Musée dura jusqu'à l'empire d'Aurélien, où il fut détruit dans un incendie. — Chez les modernes, on a donné le nom de Musées aux monuments qui contiennent les collections scientifiques ou artistiques.

MUSÉE, colline d'Athènes, située au S.-O. et tout près de la citadelle.

MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE. *V.* JARDIN DES PLANTES.

MUSES, du grec *Mousai*, déesses présidant à l'ensemble des connaissances que les anciens comprenaient sous le nom de *mousikè*, c'est-à-dire à peu près tous les arts de l'esprit. Filles de Jupiter et de Mnémosyne, elles sont neuf : Clio, qui préside à l'histoire; Euterpe, à la musique; Thalie, à la comédie; Melpomène, à la tragédie; Terpsichore, à la danse; Erato, à la poésie légère; Polymnie, à l'ode; Uranie, aux sciences; Calliope, à la poésie épique. Leur culte vint de la Thrace ou de la Macédoine, dans la Thessalie, la Phocide, la Béotie, toute la Grèce et l'Italie. Elles ont divers surnoms, tirés des montagnes et des fontaines de ces pays, telles que le Pinde, le Parnasse, le Piérius, le Permesse, Castalie, Hippocrène, l'Hélicon, etc. Le cheval Pégase leur était consacré. On leur offrait de l'eau, du lait et du miel. Il reste des statues antiques, et surtout des bas-reliefs, des pierres gravées et des médailles, qui les représentent avec leurs attributs. P.

MUSGRAVE (Guillaume), médecin et antiquaire anglais, né en 1657 à Carlton-Musgrave (Somerset), m. en 1721, membre de la Société royale et du Collége des médecins de Londres, a laissé, entre autres ouvrages : *de Arthritide symptomatica*, 1703, in-8°; *de Legionibus epistola*; *De aquilis romanis epistola*, 1713, in-8°; *Geta Britannicus*, Exeter, 1716, in-8°; *Belgium Britannicum*, 1719, in-8°.

MUSGRAVE (Samuel), petit-fils du précédent, m. en 1782, médecin à Exeter, et membre de la Société royale de Londres, cultiva la philologie. On a de lui : *Exercitationes in Euripidem*, Leyde, 1762, in-8°; *Animadversiones in Sophoclem*, Oxford, 1800, 3 vol. in-8°; deux dissertations sur la *Mythologie des Grecs*, et la *Chronologie des Olympiades*, en anglais, 1782. Il concourut à l'édition d'*Euripide*, publiée à Oxford, grec-latin, 4 vol. in-4°, 1778.

MUSKAU, v. des Etats prussiens (Silésie), sur la Neisse, dans le cercle de Rothenbourg, à 100 kil. O.-N.-O. de Liegnitz; 2,000 hab. Château seigneurial, avec belles collections d'objets d'art; bains. Poterie et bière renommées.

MUSKOHGES, peuple de l'Amérique. *V.* CREEKS.

MUSONE, fleuve d'Italie (prov. d'Ancône), coule au N.-E., et tombe dans l'Adriatique, à 5 kil. N.-E. de Lorette; cours de 55 kil. Il donna son nom, sous le Ier Empire français, à un département : ch-l., *Macerata*, réparti depuis entre les provinces de Macerata, d'Ancône, d'Urbin, et de Camerino.

MUSONIUS RUFUS (Caïus), philosophe stoïcien du Ier siècle, ouvrit une école à Rome, et fut compromis dans la conjuration de Pison contre Néron, et relégué dans l'île de Gyare. Vitellius le rappela, et quand Vespasien bannit de Rome tous les philosophes, il excepta Musonius, qui était chevalier romain.

MUSSATO (Albertini), historien et poëte italien, né à Padoue en 1261, m. en 1329, gagna une grande fortune par son éloquence au barreau, fut chargé de plusieurs missions par ses compatriotes auprès de l'empereur Henri VII, défendit avec vigueur sa patrie révoltée contre lui, mais fut exilé, malgré tous ses services, par ses ingrats concitoyens, en 1325. Il a laissé : *Historiæ augustæ de rebus gestis Henrici VII Cæsaris libri XVI; De gestis Italorum post Henricum VII, libri XII*, histoire qui va jusqu'à 1317; deux tragédies, *Eccerinus*, et *la Mort d'Achille*, etc. Mussato est un historien véridique et plein de candeur, et ses ouvrages sont écrits en très-bon latin. Ses *Œuvres* ont été réunies à Venise, 1636, in-fol.

MUSSCHENBROEK (Pierre VAN), célèbre physicien, né à Leyde en 1692, m. en 1761, exerça d'abord la médecine, puis enseigna la philosophie et les mathématiques à Duisbourg, 1719, à Utrecht, 1723, et à Leyde, 1740. Il contribua puissamment au triomphe de la philosophie expérimentale et du newtonianisme en Hollande. On lui doit des recherches sur l'électricité, la cohérence des corps, le magnétisme minéral, la capillarité, le pyromètre; il eut part à l'expérience de la bouteille de Leyde. Ses principaux écrits sont : *De æris præsentiâ in humoribus animalium*, 1718; *De certâ methodo philosophiæ experimentalis*, 1723; *Tentamina experimentorum naturalium*, 1731, in-4°; *Elementa physicæ*, 1741; *Compendium physices experimentalis*, 1762; *Introductio ad philosophiam naturalem*, 1762, éléments de physique, trad. en français par Sigaud de Lafond; *Dissertationes physicæ experimentalis et geometricæ*, 1729, in-4°; *De methodo instituendi experimenta physices*, 1730, etc.

MUSSELBURGH, brg et paroisse d'Ecosse, comté et à 9 kil. E. d'Edimbourg, à l'embouch. de l'Esk et sur l'estuaire du Forth; 9,000 hab. Marais salants. Fabr. de toiles, cuirs, poterie; distilleries, brasseries. — Propriété successive de l'abbaye de Dunfermline, des comtes de Lauderdale, et des ducs de Monmouth.

MUSSET (Victor-Donatien de), connu sous le nom de MUSSET-PATHAY, littérateur, né en 1768, dans le Vendômois, m. en 1832, servit dans le génie, devint, vers 1794, chef de bureau au ministère de l'intérieur, puis à celui de la guerre. Il a composé un assez grand nombre d'ouvrages relatifs à l'histoire politique ou littéraire, dont les principaux sont : *Vie militaire et privée d'Henri IV*, d'après ses lettres inédites..., Paris, 1803, in-8°, livre intéressant et curieux; *Anecdotes inédites pour faire suite aux Mémoires de Mme d'Epinay*, Paris, 1818, in-8°; *Histoire de la vie et des ouvrages de J.-J. Rousseau, composée de documents authentiques, d'une biographie de ses contemporains...*, Paris, 1821, 2 vol. in-8°; 2e édit., augmentée de Lettres inédites de Mme d'Houdetot, 1822, 2 vol. in-12. Cet ouvrage, étudié à fond, mais écrit un peu sur le ton du panégyrique, est l'œuvre capitale de l'auteur. Musset est le père de MM. Paul et Alfred de Musset; M. Paul a publié : *Nouvelles italiennes et siciliennes*, in-12; *le Nouvel Aladin*, in-12; *les Originaux du XVIIe siècle*, in-12; *les Femmes de la Régence*, in-12; *Mémoires de Charles Gozzi*, in-12; *Voyage en Italie et en Sicile en 1843*, in-12. (*V. au Supplément.*)

MUSSIACUM, nom latin de MOISSAC.

MUSSIDAN ou MUCIDAN, *Mulcedonum*, ch.-l. de cant. (Dordogne), arr. et à 28 kil. S. de Ribérac, sur l'Isle; 1,652 hab. Pris par les calvinistes en 1568, repris et saccagé par les catholiques en 1569, démantelé sous Louis XIII. Enorme dolmen sur un coteau voisin.

MUSSOMELLI, v. de Sicile, prov. et à 38 kil. N.-O. de Caltanisetta; 8,771 hab.

MUSSY-SUR-SEINE ou MUSSY-L'ÉVÊQUE, ch.-l. de cant. (Aube), arr. et à 22 kil. S.-S.-E. de Bar-sur-Seine, et près de la forêt de son nom; 1,596 hab. Fabr. d'eaux-de-vie; exploit. de marbre jaunâtre. Anc. château des évêques de Langres. Patrie du poëte comique Boursault.

MUSTAGH ou MOUSTAGH, chaîne de montagnes de l'Asie centrale, sépare le Turkestan chinois du Petit-Thibet, sur une longueur de 1,200 kil.

MUSTAPHA Ier, sultan ottoman, succéda à son frère Achmet Ier en 1617, fut déposé peu de temps après, et remplacé par son neveu Othman II, 1618; mais, en 1622, les Janissaires détrônèrent Othman, et rétablirent Mustapha. Sa nullité publiquement constatée le fit déposer de nouveau, 1623, et il mourut en prison, 1639, étranglé par ordre de son neveu Amurat IV. D.

MUSTAPHA II, sultan ottoman, fils de Mahomet IV, succéda à Achmet II, son oncle, en 1695, débuta avec beaucoup de fermeté et de vigueur, s'empara de l'île de Chio, battit les Transylvains, et défit l'armée de Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, devant Temeswar, 1695. Mais Pierre le Grand lui enleva le port d'Azov, 1696, et le prince Eugène le vainquit à Zentha, 1697. Il signa la paix de Carlowitz, 1699. Une sédition mit fin à son règne. Mustapha fut contraint de céder la couronne à son frère, Achmet III, 1703, et mourut en 1705. D.

MUSTAPHA III, sultan ottoman, fils d'Achmet III, né en 1716, monta sur le trône en 1757, et s'occupa d'abord d'améliorer l'administration. Les Russes lui firent éprouver plusieurs revers; il perdit Choczim, la Moldavie, et une partie de la Valachie, 1769-71. Le Péloponèse se souleva à l'instigation de la Russie. La flotte russe rencontra la flotte turque près de l'île de Chio, et l'incendia; Constantinople fut menacée. Ali-Bey, chef des Mamelouks, s'empara des principales villes d'Egypte. Dans la campagne de 1773, les Turcs eurent quelques avantages contre les Russes. Mustapha mourut en 1774. Il se montra le protecteur des lettres, et fut remarquable par son esprit, son amour du travail, et sa constance dans l'adversité. D.

MUSTAPHA IV, sultan ottoman, succéda à son cousin Sélim III en 1807. Il rétablit les anciens usages, et effaça la trace des institutions de Sélim. Sa flotte fut défaite par les Russes à Lemnos. Il repoussa les Anglais qui voulaient

s'emparer de l'Egypte. Il fut déposé dans une révolte, et étranglé, en 1808. Mahmoud II, son frère, le remplaça. D.

MUSTAPHA, fils aîné du sultan Soliman Ier, devait succéder à son père. Il avait pour mère une Circassienne; mais Roxelane, qui en était jalouse, s'occupa d'assurer l'Empire à son fils Sélim, au détriment de Mustapha, qui était alors gouverneur d'Amasie. Mustapha était aimé du peuple et des soldats. Roxelane excita la jalousie du sultan contre son fils. Soliman, persuadé qu'il voulait se déclarer indépendant en Perse, marcha contre lui. A l'arrivée de son père, Mustapha vint se justifier devant lui; mais il fut étranglé, 1553. La catastrophe de Mustapha a été mise sur la scène française par Belin, 1705; Chamfort, 1777; Maisonneuve, 1785. D.

MUSTAPHA-BAÏRAKTAR. *V.* BAÏRAKTAR.

MUSULANI, ancienne peuplade d'Afrique, au S. de la Mauritanie.

MUSULMANS, c.-à-d. *hommes résignés à la volonté de Dieu*, nom que reçurent les partisans de Mahomet.

MUSURUS (Marc), savant grec, né vers 1470 à Rétimo (île de Crète), m. en 1517, vint fort jeune en Italie, où il étudia sous Jean Lascaris. Il enseigna ensuite les lettres grecques à l'université de Padoue. Il entendait admirablement le latin, ce qu'on n'avait guère remarqué jusqu'alors d'aucun Grec transporté en Occident. Invité par Léon X à se rendre à Rome avec Jean Lascaris, 1516, il obtint de ce pape l'archevêché de Malvasia en Morée. Il mourut d'hydropisie peu après. On lui doit la 1re édition d'*Aristophane*, Alde, 1498, et celle d'*Athénée*, idem, 1514; une édition de l'*Etymologicum magnum*, Venise, 1499, in-fol.; une autre des *Œuvres de Platon*, Alde, 1513, en tête de laquelle est une pièce de 200 vers grecs élégiaques, à la louange de ce philosophe. C. N.

MUTARA ou MUTARUM. *V.* MAUTERN.

MUTHUL, riv. de l'Afrique ancienne, dans la Numidie orientale ou massylienne, près de Vacca. Sur ses bords, Métellus battit Jugurtha.

MUTIEN (Le), peintre. *V.* MUZIANO.

MUTINA, auj. *Modène*, v. de la Gaule cisalpine, au S., chez les Boïens. *V.* MODÈNE.

MUTINUM. *V.* MAUTERN.

MUTIS (Joseph-Celestino), botaniste, né à Cadix en 1733, m. en 1808, étudia d'abord la médecine dans sa ville natale, fut nommé suppléant d'une chaire d'anatomie à Madrid en 1757, suivit comme médecin en 1760 le vice-roi des possessions espagnoles en Amérique, enseigna les mathématiques à Santa-Fé de Bogota, et y devint astronome royal. On doit à ses recherches beaucoup d'espèces du genre végétal, le quinquina de la Nouvelle-Grenade, l'ipécacuanha du Rio-Magdalena, le thé de Santa-Fé, les baumes de Tolu et du Pérou, etc.

MUTIUS. *V.* MUCIUS.

MUTUANTONIS, nom latin de LEWES.

MUTZIG, v. de France (Bas-Rhin), arr. et à 24 kil. S. O. de Strasbourg, sur la Bruche; 3,529 hab. Manuf. impériale d'armes à feu. Ancien château des évêques de Strasbourg. Bons vins blancs.

MUY (LE), vge (Var), arr. et à 13 kil. S.-E. de Draguignan; 2,085 hab. Seigneurie érigée en marquisat, en 1697. Tour romaine (*Turris de Medio*) bien conservée; en 1536, sept gentilshommes s'y embusquèrent pour assassiner Charles-Quint, qui devait passer en voiture; ils brisèrent la voiture que l'empereur venait de quitter.

MUY (Nicolas-Victor DE FÉLIX, comte DU), d'une famille originaire du Piémont, né à Marseille en 1711, m. en 1775, servit en 1734 sous Berwick et Coigny, fut nommé en 1735 menin du Dauphin, prit part à la bataille de Fontenoy en 1745, devint lieutenant-général en 1748, servit encore dans les campagnes de 1757 à 1760, fut fait gouverneur de la Flandre en 1762, ministre de la guerre à l'avénement de Louis XVI, enfin maréchal de France. C'était un homme d'un caractère religieux, juste, et quelquefois sévère jusqu'à l'austérité.

MUYART DE VOUGLANS (Pierre-François), criminaliste, né à Morancé (Franche-Comté) en 1713, m. en 1791, entra au barreau de Paris, s'attacha spécialement aux affaires criminelles, fit partie, en 1771, du parlement Maupeou, et devint membre du Grand-Conseil. On a de lui, entre autres ouvrages : *Institutes au droit criminel*, Paris, 1757, in-4°; *les Lois criminelles de la France dans leur ordre naturel*, Paris, 1780, in-fol.

MUZIANO ou LE MUTIEN (Girolamo), peintre italien, né vers 1528 à Aquafredda (Brescian), m. en 1590, élève de G. Romanino, se perfectionna en étudiant les ouvrages du Titien, vint à Rome de bonne heure, s'y fit connaître par des paysages, travailla ensuite pour les églises et les palais, où il peignit plusieurs grands tableaux, donna la gravure de la colonne Trajane, et exécuta les superbes mosaïques de la chapelle Grégorienne. Parmi ses tableaux, on remarque : l'*Incrédulité de St Thomas* et *la Résurrection de Lazare*, au musée du Louvre; *une Troupe d'anachorètes écoutant la parole d'un Père du Désert*, dans l'église des Chartreux à Rome.

MUZILLAC, ch.-l. de cant. (Morbihan), arr. et à 25 kil. S.-E. de Vannes, près de l'embouchure de la Vilaine; 1,168 hab. Eglise de style roman et ogival primitif. Château de *Séréac*. A 2 kil. de là sont les belles ruines de l'abbaye de *Prières*, fondée en 1250 par Jean Ier, duc de Bretagne.

MUZO, vge de la Nouvelle-Grenade, à 98 kil. N.-N.-O. de Bogota. Riche mine d'émeraudes dites du Pérou, fournissant presque toutes celles qui se trouvent en Europe.

MYCALE, auj. *Samsoun*, montagne de l'Asie-Mineure (Ionie), entre Ephèse et Priène, était le prolongement du mont Messogis, qui sépare les bassins du Caystre et du Méandre. A son extrémité, il se termine par le cap Trogilion (*Ste-Marie*), vis-à-vis l'île de Samos, et forme, avec le cap Posidion, pointe orientale de cette île, un détroit large de sept stades. C'est à la hauteur de Mycale que la flotte grecque, commandée par Leotychidès et Xanthippe, défit les Perses, le jour même où Pausanias battait Mardonius à Platée, 479. — Mycale était aussi le nom d'une ville de Carie. C. P.

MYCÈNES, *Mycenæ*, anc. v. de l'Argolide, à 50 stades (8 kilomètres, environ) N. d'Argos. On en rapportait la fondation à Persée, ou à Acrisius, son grand-père, ou encore à Mycène, fille d'Inachus. Elle passa, comme Argos, aux successeurs de Danaüs : puis, quand les fils d'Amythaon, frère de Nélée, Bias et Mélampus, eurent reçu de Prœtus, roi d'Argos, les deux tiers de l'Argolide, pour avoir guéri les filles de ce roi, Mycènes devint la capitale d'un royaume séparé; mais le temple de Junon, voisin de Mycènes, fut commun aux deux Etats. Mycènes fut d'abord effacée par Argos; mais les Pélopides s'étant établis à Mycènes, cette ville devint fameuse, surtout à l'époque de la guerre de Troie, sous le gouvernement d'Agamemnon. Elle déclina au retour des Héraclides, qui s'en emparèrent et la possédèrent comme dépendance d'Argos. Une querelle s'étant élevée entre les deux villes pour la possession exclusive du temple de Junon, les Argiens, joints aux habitants de Cléone et de Tégée, détruisirent Mycènes, 468 av. J.-C. La plus grande partie de l'enceinte subsistait encore au temps de Pausanias, et, à l'époque de Strabon, on voyait, dans le temple de Junon, des statues de Polyclète, qui n'étaient inférieures qu'à celles de Phidias. Auj. la plaine de Mycènes, près de *Karvati*, offre une ruine importante, dite *Trésor des Atrides*, et que l'on croyait, dans l'antiquité, avoir renfermé les trésors qu'Agamemnon avait rapportés de Troie. Il y a aussi des murs énormes, attribués aux Cyclopes, mais œuvre des Pélasges, car ils présentent le caractère des monuments pélasgiques, d'immenses blocs de pierres non cimentées, et unies par leurs angles saillants et rentrants. C. P.

MYCERINUS, roi d'Egypte, qui vivait 10 générations avant la guerre de Troie, était fils de Chéops ou de Chemmis, et bâtit la 3e des grandes Pyramides, ce qui a été révélé parce qu'elle lui servit de sépulture : sa momie y a été retrouvée en 1837.

MYCONE, *Myconos*, auj. *Mycono*, île de l'Archipel, l'une des Cyclades, entre Ténos au N., Délos et Rhénée à l'O., Naxos au S., a la forme d'un triangle, dont le côté N. est découpé par une baie assez profonde. Elle offre, aux deux extrémités de ce côté, deux montagnes du nom de St-Elie, et le sommet de chacune est fendu en deux parties, d'où vint leur nom de *Dimastor* (les deux mamelles). Mycone était autrefois très-aride; les poëtes comiques raillent les habitants de leur avarice et de leur penchant au parasitisme, tout en les excusant sur leur pauvreté. Auj. elle manque encore de bois et d'eau, mais produit assez d'orge, beaucoup de figues et de raisins, peu d'olives, et une incroyable quantité de gibier. Il y avait jadis deux villes; de là le nom de *Dipolis* que lui donnaient les anciens. Auj. le ch.-l., *Mycono*, sur la côte O., compte 3,000 hab. On y trouve encore le port Palermo au N., le port Ste-Anne au S.-E. L'île possède de nombreuses églises, toutes grecques, et plusieurs monastères. — Soumise par Datis et Artapherne, Mycone tomba ensuite au pouvoir des Athéniens. Au moyen âge, elle appartint, après la 4e croisade, à plusieurs familles occidentales, puis à Venise, à qui Soliman II l'enleva. Elle prit une part active, en 1822, à la guerre de l'Indépendance, et fut comprise, à la paix, dans le royaume de Grèce; elle est dans le nome des Cy-

clades et l'éparchie ou diocèse de Syra ; 6,000 hab.; 50 kil. de tour. C. P.

MYDORGE (Claude), savant géomètre, né à Paris en 1585, m. en 1647, fut conseiller au Châtelet, puis acheta la charge de trésorier de la généralité d'Amiens, se lia intimement avec Descartes, pour lequel il fit, en 1627, tailler des verres paraboliques, hyperboliques, ovales, etc., à ses propres frais, l'aida dans ses expériences, et le réconcilia avec Fermat. On a de lui : *Examen du livre des Récréations mathématiques* (du jésuite Leurechon), Paris, 1630, in-8° ; *Prodromi catoptricorum et dioptricorum, sive conicorum libri IV priores*, Paris, 1639, in-fol.

MYGDONIE, anc. prov. du N. de la Macédoine, entre la Péonie au N., le fleuve Strymon à l'E., le mont Calauron au S., et le fleuve Axius à l'O., qui la séparaient de la Thrace, de la Chalcidique et de la Macédoine propre. Arrosée par l'Echédoros (*Gallico*), qui se jette dans la mer près de Thessalonique. Sol fertile, riche en carrières de marbre ; v. princip. : Therma ou Thessalonique, Anthémus, Apollonie, Lété, Sindos. La Mygdonie forme aujourd'hui la partie N. de l'eyalet de Saloniki ou Thessalonique. C. P.

MYGDONIE, petite contrée de l'Asie-Mineure, habitée par une peuplade d'origine Thrace, s'étendait sur la côte de la Propontide, entre cette mer au N., le mont Olympe au S., le Rhyndacus à l'O., et le lac Askania (lac de Nicée) à l'E. Elle fut soumise par les Bithyniens, et, après la conquête Romaine, la plus grande partie en fut attribuée au territoire de Cyzique. On trouve encore auj. dans ce pays une ville appelée *Moudania*. C. P.

MYGDONIE, prov. de la Mésopotamie, entre le Tigre et le Chaboras, sur les deux rives du Mygdonius, qui devait son nom, ainsi que le pays lui-même, à une colonie de Mygdoniens d'Europe, amenés par Alexandre le Grand. Au N., le mont Masius bornait la Mygdonie, dont Nisibis était la ville principale. Ce pays fit ensuite partie de l'empire romain ; il forme aujourd'hui, dans l'empire ottoman, le S.-O. de l'eyalet de Diarbékir. C. P.

MYLASSA ou MYLASA, v. de la Carie intérieure, à 80 stades (16 kilom. environ) de la côte et de la ville de Physcos qui lui servait de port, au milieu d'une vaste plaine très-fertile en chanvre, près d'une carrière de marbre blanc. Jupiter y était adoré dans trois temples, sous les noms de Jupiter Osogon, Labrandène, et Jupiter Carien ; le dernier était commun aux Cariens, aux Mysiens et aux Lydiens, à cause de la parenté de ces trois peuples. Mylassa était la capitale des anciens rois de Carie. Les Romains la déclarèrent libre après la conquête de l'Asie ; mais à l'époque des guerres civiles, elle fut prise et pillée par Labiénus. C'est auj. *Melasso* ou *Melassa*, où sont beaucoup de ruines. C. P.

MYLES, *Mylæ*, anc. v. de Sicile, à l'extrémité N.-E. ; auj. *Melazzo* ; c'était une colonie de Zancle. Célèbre par les victoires du consul romain Duilius sur les Carthaginois en 260 av. J.-C., et d'Agrippa sur Sextus Pompée, en 36.

MYLES, v. forte de l'anc. Thessalie, dans le canton de Magnésie ; — nom de deux petites îles sur la côte O. de la Crète.

MYLITTA, divinité assyrienne, la même que la Vénus des Grecs.

MYLIUS (Jean-Christophe), bibliographe, né en 1710 à Buttstæd (principauté de Weimar), m. en 1757, professeur-adjoint de philosophie et bibliothécaire de l'université d'Iéna, a laissé : *Bibliotheca anonymorum et pseudonymorum*, Hambourg, 1740, 2 vol. in-8° ; *de Sancta quorumdam in abolendis vel mutilandis auctoribus classicis simplicitate*, Iéna, 1741, in-4° ; *Memorabilia bibliothecæ academiæ Ienensis*, ibid., 1746, in-8°.

MYNDOS, auj. *Mentech*, colonie grecque fondée par les Doriens de Trézène sur la côte de l'Asie-Mineure, dans la plus septentrionale des deux péninsules Doriques, sur le golfe d'Iassos et au N.-O. d'Halicarnasse. Elle possédait de fortes murailles et un bon port. A peu de distance au S., était *Palemyndos* ou l'ancienne Myndos, sans doute la ville dont Strabon attribue la fondation aux Lélèges, c.-à-d. aux anciens habitants de la Carie. C. P.

MYOMANCIE, divination par les rats et les souris. On tirait des présages malheureux, soit de leur cri, soit de leur voracité.

MYONTE, *Myus*, v. de l'ancienne Asie-Mineure, la plus petite des 12 villes de la Confédération Ionienne, sur le Méandre, à 30 stades de son embouchure (5 kilom. 1/2), avait été fondée par Cydrélus, fils naturel de Codrus. C'est une des trois villes que Xercès assigna à Thémistocle pour les dépenses de sa table. Du temps de Strabon, elle était entièrement dépeuplée, et ses habitants incorporés à Milet. La cause de cette dépopulation était, suivant Pausanias, l'irruption d'une quantité prodigieuse de moucherons, qui forcèrent les habitants de quitter la ville. C. P.

MYOS-HORMOS, c.-à-d. *port des moules* ou *des coquillages*, nommé aussi *port de Vénus*, v. fondée sur un promontoire de même nom par Ptolémée Philadelphe, sur la côte du golfe Arabique, dans la Haute-Egypte. Son excellent port et sa position à 7 journées de marche de Coptos, sur le Nil, auquel l'unissait une route tracée dans le désert, en firent l'entrepôt du commerce de l'Egypte avec l'Arabie et l'Inde. Il en reste des ruines près de *Cosséir*. C. P.

MYRA, v. de l'anc. Lycie, près de la côte. Belles ruines antiques. Ancien théâtre et tombeaux bien conservés. Inscriptions lyciennes.

MYRDITES, peuple de la Turquie d'Europe (Albanie), enclavé dans le centre de l'eyalet de Roumélie, a pour ch.-l. *Orosch*. Ils sont catholiques, à peu près indépendants, et au nombre de 250,000.

MYRINE, *Myrina*, auj. *Stalimène* ou *Lemno*, anc. v. de l'île de Lesbos, tirait son nom de Myrine, fille de Créthée et femme de Thoas. — v. de l'Asie-Mineure (Eolide), porta aussi le nom de *Sébastopolis*.

MYRMIDONS, anc. peuple grec de la tribu Achéenne, habitait l'île d'Egine, lorsqu'elle était gouvernée par Eaque. Pélée, fils de ce prince, en emmena une colonie dans la Phthiotide, au S. de la Thessalie, sur les bords du golfe Maliaque ; et c'est ainsi que, dans Homère, les sujets d'Achille, fils de Pélée, et ceux de Patrocle, sont appelés Myrmidons. On donne plusieurs étymologies de ce nom : Hésiode raconte qu'à la suite d'une peste qui avait ravagé Egine, les fourmis (Μυρμηκες) furent changées en hommes à la prière d'Eaque. D'après Strabon, le nom viendrait de ce que les Eginètes creusaient le sol à la manière des fourmis, et en tiraient la terre pour couvrir la surface pierreuse de leur île et la rendre labourable. C. P.

MYRON, célèbre sculpteur grec, né à Eleuthère, condisciple et émule de Polyclète, florissait vers 432 av. J.-C. ; son chef-d'œuvre était une *Génisse*, qui existait encore, l'an 550 de J.-C., à Rome, devant le temple de la Paix. Cet artiste excellait à représenter les animaux, et leur donnait un air de vie qu'aucun sculpteur n'avait pu rendre avant lui. Il portait ce talent dans les statues humaines, et l'on citait, comme des morceaux admirables, un Discobole, un Apollon et un Hercule. Il ne travaillait qu'en airain.

MYRONIDE, général athénien, battit les Béotiens à Œnophite, 455 av. J.-C., soumit la Béotie et la Phocide, rasa les murailles de Tanagre, où les Athéniens avaient été vaincus deux mois auparavant par les Thébains et les Spartiates, et ne consentit à laisser leurs longs murs aux Locriens Opuntiens qu'à la condition qu'ils lui livreraient cent des plus riches citoyens comme otages. Quelque temps après, il pénétra en Thessalie, jusqu'à Pharsale ; mais, contenu par la cavalerie thessalienne, il ne put s'emparer de cette ville. O.

MYRRHA, fille de Cinyras, roi de Cypre, conçut, selon la Fable, une passion criminelle pour son père, et entra furtivement dans son lit. Plus tard, Cinyras ayant découvert son crime, voulut la tuer ; elle s'enfuit dans les déserts de l'Arabie, où elle mit au monde Adonis, et fut métamorphosée en l'arbre qui porte la myrrhe.

MYRTILE, fils de Mercure, conducteur du char d'Œnomaüs. Dans une course en char, dont la main d'Hippodamie était le prix (*V.* Œnomaus), il procura la victoire à Pélops, en ôtant les clous qui retenaient les roues du char de son maître. Pélops lui refusa le prix de sa trahison, et le précipita dans la mer. Le corps de Myrtile fut poussé en Arcadie, où des fêtes funèbres furent instituées en son honneur.

MYRTILLETUM, nom latin d'Heidelberg.

MYRTOS, île de la mer Egée, au S.-E. de l'Eubée, près du cap Capharée, donnait son nom à la mer qui en était voisine (*Myrtoum mare*), et qui était fort dangereuse à cause des écueils.

MYSIE, *Mysia*, contrée de l'Asie-Mineure, dont les limites varièrent suivant les époques. Sous l'Empire romain, elle comprenait le N.-O. de la Péninsule, et était bornée au N. par la Propontide, à l'O. par l'Hellespont et la mer Egée, au S. par le Caïcus et le mont Temnus qui la séparaient de la Lydie, à l'E. par le Rhyndacus et l'Olympe. On la divisait en deux parties : 1° la *Petite-Mysie* ou *Mysie Olympienne* ou *Hellespontienne*, s'étendant de l'Olympe à l'Hellespont, sur toute la côte de la Propontide ; 2° la *Grande-Mysie*, comprenant les petites provinces de Troade, d'Eolide, de Pergamène, et de Teuthranie, jusqu'aux frontières de la Lydie. C'était un pays fertile, quoique montagneux ; on y remarquait le mont Ida en

Troade, le Temnus (auj. *Demirji-Dagh*) au S., l'Olympe (*Dumandji-Dagh*) à l'E. Ces montagnes projetaient vers la mer le cap Sigée (auj. *Ienischeer*) et le cap Lecton (*Baba* ou *Santa-Maria*); la côte O. était découpée par les golfes d'Adramytte (*Adramyti*) et d'Élée (*Sanderli* ou *Tschandeli*). Riv. : le Rhyndacus, et ses affluents le Macestus et le Tarsius, l'Esepus, grossi du Carésus, le Granique, le Simoïs, le Scamandre, l'Evénus, le Caïcus avec son affluent le Myrsius. Sur la côte de la Propontide se trouvaient les lacs Apolloniatis ou Artynia (*Ululad* ou *Abellionte*), et Miletopolitis ou Aphnitis (*Maniyas*), traversés, le 1er par le Rhyndacus, le 2e par le Tarsius. Les villes étaient, dans la Petite-Mysie : Placia, Scylace, Cyzique, Priapos, Pitya, Parion, Lampsaque, Abydos, Apollonie, Miletopolis, Zeleia; dans la Grande-Mysie : Dardanos, Sigée, Larissa, Assos, Antandros, Adramytte, Scepsis, Pergame. — Les Mysiens proprement dits n'occupaient originairement que la Petite-Mysie, entre les Troyens et les Bithyniens; ils appartenaient, comme tous les peuples de l'Asie-Mineure à l'O. de l'Halys, à ces Thraces primitifs, qui sont des tribus de Pélasges. L'alliance des Mysiens avec le royaume pélasgique de Troie contre les Hellènes, leur demeure primitive dans le voisinage des villes de Scylace et de Placia, qu'Hérodote dit formellement être des cités pélasgiques, leur propre parenté avec les Lydiens et les Cariens, tout démontre que les Mysiens appartenaient à la race pélasgique. Après avoir fait partie de l'empire des Perses, puis de celui d'Alexandre, et avoir été disputée entre ses successeurs, la Mysie devint une prov. du royaume de Pergame, et tomba enfin sous la domination romaine : elle fut comprise dans le proconsulat d'Asie, puis dans la prov. de l'Hellespont. C. P.

MYSON, laboureur de Khen, bourg du mont Œta, est rangé par Platon, dans son *Protagoras*, au nombre des sept sages de la Grèce, à la place de Périandre. Il vivait du temps d'Anacharsis et de Solon. Il est un de ceux auxquels on attribue la célèbre sentence : « Connais-toi toi-même. »

MYSORE. *V.* MAÏSSOUR.

MYSTAGOGUE (du grec *mustos*, qui apprend les mystères, et *agógos*, guide), nom de celui qui, chez les Anciens, initiait à la connaissance des mystères.

MYSTÈRES, cérémonies secrètes dans le culte de certaines divinités antiques, et où les initiés seuls étaient admis après de longues épreuves. Il y eut des Mystères de Mithras, d'Isis, des dieux Cabires, de Cybèle, de Cérès, de Bacchus, etc. Il est vraisemblable que les initiés recevaient des enseignements sur la cosmogonie, la morale, la politique, etc., refusés au vulgaire; mais il est aussi hors de doute que les Mystères couvrirent souvent des infamies. *V.* Sainte-Croix, *Recherches historiques sur les Mystères du paganisme*, 1817, 2 vol. in-8°.

MYSTÈRES, nom donné aux drames que jouaient, au moyen âge, les *Confrères de la Passion* (*V.* PASSION), et dans lesquels on mettait en scène les événements de l'Ancien-Testament, les actes de J.-C., de la Ste Vierge, des apôtres et des saints. *V.* O. Leroy, *Etudes sur les Mystères*, Paris, 1837, 1 vol. in-8°.

N

NAB — NAB

NAAB ou NAB, riv. de Bavière, se forme du Bœhmische-Nab, du Fichtel-Nab et du Haid-Nab, sur les confins des cercles de Haute-Franconie et de Haut-Palatinat, coule au S., et se jette dans le Danube, rive g., près de Ratisbonne. Cours de 170 kil.

NAAMAN, général de l'armée de Benhadad, roi de Syrie, fut guéri de la lèpre par le prophète Elisée, en se baignant, d'après son ordre, dans le Jourdain.

NAARDEN ou NIEUW-NAARDEN, v. forte du roy. de Hollande (Hollande septentrionale), sur le Zuyderzée, qu'un canal joint là à Amsterdam, à 22 kil. S.-E. de cette ville; 2,200 hab. Velours, draps, indiennes. Guillaume V la fonda, en 1358, près de l'anc. Naarden, engloutie par les eaux au XIIe siècle. Prise par les Espagnols, 1572, et par les Français, 1672 : les premiers massacrèrent ses habitants. Fortifiée et défendue par les Français, elle soutint, 1813-1814, un siége de 5 mois contre les alliés.

NAAS, brg d'Irlande (Kildare), à 32 kil. S.-O. de Dublin, sur la Liffey; 2,959 hab. Anc. résidence des rois du Leinster.

NAB, riv. de Bavière. *V.* NAAB.

NABAB, nom donné dans l'Inde au gouverneur d'une province ou au commandant d'une armée. Les Nababs sont subordonnés aux Soubabs, espèce de vice-rois. On appelle aussi Nabab toute personne qui jouit aux Indes d'une immense fortune.

NABAL, riche Juif de la tribu de Juda, excita la colère de David fugitif, en lui refusant des vivres pour sa troupe, en fut instruit par sa femme Abigaïl, et mourut de frayeur.

NABAL, v. de la régence de Tunis, près de la baie d'Hamamet, à 50 kil. S.-E. de Tunis. Près de là, ruines d'une anc. ville de *Neapolis*.

NABARZANE, général de Darius III Codoman, commandait à Issus la cavalerie. Deux ans après, il s'unit avec Bessus pour assassiner son maître, se retira dans l'Hyrcanie, et fit sa paix avec Alexandre le Grand.

NABATHÉENS, *Nabathæi*, anc. peuple de l'Arabie Pétrée, errant entre la mer Rouge et l'Euphrate. Jonathas Macchabée essaya en vain de les soumettre. Les Hébreux les croyaient issus d'un fils d'Ismaël, nommé Nabath.

NABIS, tyran de Sparte, 205-192 av. J.-C., dépouillait, dit-on, les voyageurs, et avait inventé un automate habillé comme sa femme, Apéga, qui étouffait ses victimes. Il fut l'allié de Philippe, roi de Macédoine, contre les Romains. Battu en 194 par Flamininus (*V. ce mot*), il le fut encore en 193 par Philopémen, après avoir pris Gythium, et fut tué par les Étoliens, ses auxiliaires.

NABLOUS, v. de Syrie. *V.* NAPLOUSE.

NABO. *V.* NÉBO.

NABONASSAR, roi de Babylone, 747-734 av. J.-C., n'est célèbre que par l'ère qui porte son nom, et dont le point de départ est le 26 février 747. Cette ère n'a été employée que par l'astronome Ptolémée et ses successeurs.

NABONID. *V.* BALTHASAR.

NABOPOLASSAR, gouverneur de Babylone pour les Assyriens en 644 av. J.-C., s'allia à Cyaxare, roi des Mèdes, pour ruiner Ninive, 625, et fonda le 2e empire de Babylone. Néchao, roi d'Egypte, lui enleva Carchémis, l'une de ses principales villes sur l'Euphrate. Il eut pour successeur son fils Nabuchodonosor II.

NABORD (SAINT-), brg (Vosges), arr. et à 5 kil. N. de Remiremont; 1,037 hab.

NABOTH, de Jézarel, ayant refusé de vendre au roi Achab une vigne près du palais de ce prince, Jézabel, femme d'Achab, le fit accuser d'avoir blasphémé contre Dieu et maudit le roi, et suborna de faux témoins. Il fut condamné et lapidé, l'an 899 av. J.-C. Le prophète Elie, en apprenant ce crime, se présenta devant Achab : « Au lieu même, lui dit-il, où les chiens sont venus lécher le sang de Naboth, ils se désaltéreront du vôtre. » Cette prophétie fut accomplie peu d'années après. La vigne de Naboth est devenue un proverbe, pour désigner le riche injuste s'emparant du bien du pauvre.

NABUCHODONOSOR Ier ou SAOSDUCHÉE, roi de Ninive, 667-647 av. J.-C., vainquit à Ragau, et tua de sa main Phraorte, roi des Mèdes, 655, et envoya en Judée son général Holopherne, qui fut tué par Judith au siége de Béthulie.

NABUCHODONOSOR II *le Grand*, roi de Babylone et de Ninive réunies, 606-562 av. J.-C., fils et successeur de Nabopolassar, reprit Carchémis sur Néchao, roi d'Egypte. Il prit Jérusalem, emmena le roi Joachim en captivité, puis lui rendit le trône. Rappelé par les révoltes des Juifs, il ruina la ville et le Temple, réduisit en esclavage toute la population, et fit crever les yeux au roi Sédécias. Maître de Tyr après un siége de 13 ans, il envahit encore le N. de l'Égypte. Enivré de ses succès, il voulut se faire adorer, et tomba dans une démence qui dura sept ans, et pendant laquelle il se crut changé en bœuf. Pendant cette maladie, l'Etat fut gouverné par la reine Nitocris. Nabuchodonosor mourut un an après avoir recouvré la raison,

laissant pour successeur au trône Evilmérodac, son fils.

NACHIMOFF, amiral russe, né en 1800, m. en 1855, entra au corps des Cadets en 1815, fut nommé midshipman en 1818, lieutenant en 1823, contre-amiral en 1845, vice-amiral en 1852, détruisit une escadre turque à Sinope en 1853, passa amiral en 1855, et fut tué pendant le siége de Sébastopol par les armées franco-anglaise et sarde.

NACHITSCHEVAN. *V.* NAKHITSCHEVAN.

NACOGDOCHES, v. des Etats-Unis (Texas), sur la Nana, à 380 kil. N.-O. de San-Antonio de Bejar; 1,000 hab. Elle fit d'abord partie du Mexique sous le nom d'*Assinage*, et fut le théâtre des premiers essais d'indépendance des Texiens en 1812, 1819 et 1826.

NADAB, roi d'Israël, 943-941 av. J.-C., fils de Jéroboam, fut un prince impie et débauché; Baasa, un de ses généraux, le tua, et prit sa place.

NADASI (Jean), jésuite hongrois, né en 1614 à Tyrnau, m. en 1679, professa au collége de Grætz, rédigea à Rome, de 1649 à 1654, des Lettres sur l'état des missions, et devint directeur spirituel du collége de Vienne, enfin confesseur de l'impératrice Eléonore. On a de lui : *Reges Hungariæ à S. Stephano usque ad Ferdinandum*, Presbourg, 165?, in-fol.

NADASTI ou DE NADAZD (François), comte de Forgatsch, président du conseil souverain de Hongrie, n'ayant pu obtenir de l'empereur Léopold Ier la dignité de palatin, entra dans la conspiration des nobles contre l'Autriche en 1666. On découvrit qu'il avait voulu employer le fer et le poison contre Léopold, et il eut la tête tranchée en 1671. On lui doit : *Mausoleum regni apostolici Hungarici regum et ducum*, Nuremberg, 1664, in-fol., en style lapidaire, avec de belles estampes; *Cynosura juristarum*, 1668, contenant les lois et ordonnances du royaume de Hongrie jusqu'en 1659.

NADDIA, en anglais *Nuddea*, v. de l'Hindoustan anglais (Calcutta), dans l'anc. Bengale, à 96 kil. N. de Calcutta. Ch.-l. de district. Célèbre collége hindou.

NADIR-CHAH, ou THAMASP-KOULI-KHAN, roi de Perse, né en 1688 à Mesched (Khoraçan), m. en 1747, fut d'abord conducteur de chameaux, puis brigand. A la tête de quelques tribus, il fit de Kélat le berceau de sa puissance, s'empara du Khoraçan pendant les troubles qui suivirent la chute de Hussein en 1722, et entra au service de Thamasp, fils de ce prince, en 1726. Après s'être emparé d'Ispahan en 1729 et avoir remporté une série de victoires sur tous les rebelles, il prit les rênes du gouvernement sous le titre de *Thamasp-Kouli-Khan*, c.-à-d. chef des serviteurs de Thamasp. Pendant qu'il était occupé dans le Khoraçan, Thamasp, battu par les Ottomans, leur abandonna le pays de l'Araxe. Indigné, Nadir déposa le roi, le remplaça par Abbas III, enfant de 8 mois, marcha contre les Ottomans, et les chassa de leurs conquêtes, 1734-36. Après la soumission de l'Arménie et de la Géorgie, Abbas étant mort, Nadir se fit proclamer roi. Puis il marcha contre les Afghans rebelles, prit Kandâhar après un siége de 10 mois, 1738, attaqua l'Empire du Grand-Mogol, dont le chef, Mohammed-Chah, semblait menaçant, s'empara de Delhi, soumit le Kaboul, et revint avec des richesses immenses, 1740. Son ambition et sa tyrannie l'ayant fait détester des Persans, il fut tué par ses généraux dans une expédition contre les Kurdes.

NADROVIE, anc. division de la Prusse, au N., à l'E. de la Deime, entre la Pyssa et le Memel.

NÆFELS, brg de Suisse, cant. et à 9 kil. N. de Glaris, sur la rive g. de la Linth; 1,870 hab. Victoire célèbre des Suisses sur les Autrichiens, 9 avril 1388, fêtée par une grande procession annuelle. C'était, avant 1836, le lieu d'assemblée des catholiques du canton.

NÆNIA, chansons funèbres que des pleureuses à gages chantaient, chez les anc. Romains, à la louange du défunt, dans les pompeuses funérailles. — Paroles ou chants magiques employés par les magiciennes dans leurs conjurations. — Chants ou cris de joie des enfants dans un de leurs jeux, où ils proclamaient roi celui d'entre eux qui était vainqueur. C. D—Y.

NÆVIUS (Cnéius), poëte épique et dramatique latin, né en Campanie, m. l'an 541 de Rome, 212 av. J.-C., servit, dit-on, dans la Ire guerre punique. Il a chanté cette guerre dans un poëme historique, premier essai de l'épopée latine : il commençait par le récit des origines de Rome et de celles de Carthage, puis chantait les événements de la Ire guerre punique, jusqu'à la conclusion de la paix. Sauf quelques vers énergiques, la langue paraît bien rude; on comprend le dédain d'Horace pour ces essais que, de son temps encore, on apprenait dans les écoles. Nævius avait composé aussi des tragédies et des comédies, et s'était attiré par ses personnalités la colère de l'aristocratie, et surtout de la famille des Métellus. Mis en prison, il dut, pour obtenir sa liberté, faire amende honorable sur la scène; mais il retomba dans ses habitudes, et, poursuivi par les nobles, mourut en exil à Utique. Il ne reste du poëme de Nævius sur la guerre punique, que des fragments qui ont été réunis par Spangenberg, Leipzig, 1825, in-8°; on a aussi des fragments dramatiques insérés par Bothe dans les *Poetæ scenici*, t. v, Halberstadt, 1823-28. E. Klussmann a donné une édition de tous les fragments, Iéna, 1843, in-8°. D—R.

NAGAPOURA. *V.* NAGPOUR.

NAGARA. *V.* NAJERAN.

NAGARA-BOUROUN, cap. de la Turquie d'Asie, à l'endroit le plus resserré des Dardanelles, au N.-E. des ruines d'Abydos.

NAGASAKI, v. du Japon. *V.* NANGASAKI.

NAGGOR, v. de l'Hindoustan. *V.* BEDNOR.

NAGOLD, v. de Wurtemberg (Forêt-Noire), sur la Nagold, à 40 kil. O. de Reutlingen, 44 S.-O. de Stuttgard; 2,600 habitants. Fabriques de draps et lainages; commerce de bois.

NAGOR ou NAGAR, signifie *ville* en sanscrit : *Bisnagar*, ville de la victoire.

NAGORKOTE, v. de l'Hindoustan. *V.* KANGRAH.

NAGPOUR ou NAGAPOURA, v. de l'Hindoustan anglais (Dekkan septentrional), sur la Nag, anc. capit. du roy. de son nom, formant les Etats du radjah de Bérar, tributaire de l'Angleterre depuis 1803, et annexé à ses possessions en 1853; par 21° 9′ lat. N., et 77° 25′ long. E.; 115,000 hab. Grande, mais mal bâtie, quoique moderne. Fondée en 1740. — Le roy. de Nagpour, dans l'anc. prov. de Gaudouana, entre les présidences de Bombay à l'O., des provinces Nord-Ouest au N., et de Madras au S.-E., est habité par les Mahrattes; très-étendu autrefois, il a été successivement réduit en 1803 et 1818 par les conquêtes anglaises, et entièrement réuni en 1853; 19,795 kilomètres carrés; 4,650,000 hab. Il forme la plus grande partie de la Présid. des Provinces *Centrales*.

NAGY, mot hongrois qui signifie *grand*, entre dans la composition d'un grand nombre de noms géographiques-

NAGY-BANYA. *V.* BANYA.

NAGY-BECSKEREC. *V.* BECSKEREC.

NAGY-DISZNOD, brg de Transylvanie. *V.* HELTAN.

NAGY-MARTONY. *V.* MATTERSDORF.

NAGY-SZEBEN. *V.* HERMANNSTADT.

NAGY-VARDA. *V.* WARDEIN (GROSS-).

NAHARRO (Barthélemy TORRÈS-), poëte dramatique espagnol du XVIe siècle, né à Tolède, embrassa l'état ecclésiastique, et passa une partie de sa vie à Rome. Créateur du théâtre espagnol, il publia ses comédies à Naples, 1517, sous le titre savant de *Propaladia*; ces pièces, toutes d'intrigue, sont les premières qui aient été divisées en cinq journées. Naharro a aussi publié, le premier en Espagne, des préceptes sur l'art théâtral.

NAHARVALES, peuplade germanique, du groupe des Lygiens, habitait, à l'époque de Tacite, entre la Wartha et la Vistule, au N.-O. de la Germanie, dans le grand-duché de Posen actuel et l'O. du roy. de Pologne. La principale divinité de cette peuplade se nommait *Alcis*; elle n'était représentée par aucune idole, mais était vénérée dans un bois sacré, et son prêtre s'habillait en femme. Les Romains y voyaient leur Castor et Pollux. C. P.

NAHE, riv. d'Allemagne, a sa source dans la prov. Rhénane, coule à l'E.-N.-E. pendant 115 kil., n'est navigable que par parties, à cause de rochers qui l'obstruent, et se jette dans le Rhin près de Bingen (Hesse-Cassel).

NAHL (Jean-Augustin), sculpteur, né à Berlin en 1710, m. en 1785, enseigna son art à Cassel pendant 30 ans. Entre autres ouvrages estimés, il a laissé une belle statue du landgrave Guillaume, placée sur l'esplanade de Cassel, un tombeau dans l'église d'Hindelbanck (Suisse), des morceaux qui décorent les jardins de Potsdam et de Charlottembourg.

NAHR-EL-ARDEN, nom arabe du JOURDAIN.

NAHR-EL-KÉBIR, anc. *Eleutheros*, riv. de la Turquie d'Asie (Saïda), naît dans le Liban, et se jette dans la Méditerranée au Sud de Latakieh. Cours de 140 kil.

NAHR-EL-KELB, anc. *Lycus*, rivière de la Turquie d'Asie (Saïda), coule au S.-O., et se jette dans la Méditerranée, à 13 kil. N.-E. de Bairout.

NAHR-IBRAHIM. *V.* IBRAHIM.

NAHUM, le 7e des petits prophètes Juifs, postérieur à la ruine de Samarie par Salmanasar, prédit la ruine de Ninive par Nabopolassar et Cyaxare.

NAIADES (du grec *naein*, couler), nymphes des rivières

et des sources. On les représente couronnées de roseaux, et penchées sur une urne versant de l'eau. En général, les mythologues les donnent comme filles de Jupiter et mères des Satyres. On leur offrait des agneaux et des chèvres, ou du lait, du vin, de l'huile, du miel, des fleurs et des fruits.

NAIGEON (Jacques-André), littérateur, né à Paris en 1738, m. en 1810, ami de d'Holbach et disciple de Diderot, se fit remarquer par son âpre ténacité dans ses opinions philosophiques, et laissa la réputation d'un athée fanatique et d'un pédant ridicule. Propageant ses doctrines en se traînant sur des idées d'emprunt, il publia : *le Militaire philosophe, ou Difficultés sur la religion, proposées au P. Malebranche*, Londres (Amsterdam), 1768, in-12, ouvrage dont le dernier chapitre est de d'Holbach; une traduction du *Traité de la tolérance dans la religion, ou de la liberté de conscience*, par Crellius, 1769, in-12; le *Dictionnaire de philosophie ancienne et moderne*, dans l'*Encyclopédie méthodique*, véritable arsenal d'athéisme, 1791-94, 3 vol. in-4°; *Recueil philosophique, ou Mélanges de pièces sur la religion et la morale*, 1770, 2 vol. in-12; des *Notes critiques* sur la traduction de Sénèque par Lagrange; des *Mémoires historiques et philosophiques sur la vie et les ouvrages de Diderot*, publiés dans une édition de cet auteur, 1823; une édition des *Essais de Montaigne*, Paris, 1802, avec un commentaire; une *Collection des moralistes anciens*, avec un Discours préliminaire et une traduction du *Manuel* d'Epictète, 1782; des notices sur La Fontaine, Racine, etc. Il passe pour le collaborateur de Raynal dans l'*Histoire philosophique des deux Indes*. *V.* Damiron, *Mémoire* sur Naigeon, Paris, 1857, in 8°.

NAILLAC (Philibert de), 33e grand-maître de l'ordre de St-Jean de Jérusalem, 1383-1421, secourut Sigismond, roi de Hongrie, contre le sultan Bajazet Ier, prit part à la bataille de Nicopolis en 1396, assista au concile de Pise en 1409, et tint, l'année même de sa mort, un chapitre-général de l'Ordre pour le rétablissement de la discipline et des finances.

NAILLOUX, ch.-l. de cant. (Hte-Garonne), arr. et à 12 kil. S.-O. de Villefranche; 827 hab.

NAIM, v. de Palestine (Galilée), dans la tribu d'Issachar, au S.-E. de Nazareth, près du mont Thabor et du torrent de Cison. Jésus y ressuscita le fils d'une veuve.

NAIMANS, tribu de Mongols, dans la Mongolie orientale, sur les bords du Tourghen et de la Lokka.

NAIN, établissement des Frères Moraves, sur la côte E. du Labrador, par 56° 24' lat. N. et 64° 8' long. O.

NAIRE, nom donné par les Hindous aux personnages nobles et aux officiers d'un grade supérieur.

NAIRN, v. d'Ecosse, capitale du comté de son nom, sur la Nairn, à son embouchure dans le golfe de Murray, à 267 kil. N. d'Edimbourg; 3,827 hab. Maisons vieilles et rues étroites. Bains de mer. Port pour la pêche. Près de là est le château de Cawdor, qui donnait le titre de thane à Macbeth, et donne auj. celui de comte à une branche de la famille Campbell. — Le comté, au N.-E. de l'Ecosse, entre le golfe de Murray au N., les comtés d'Elgin à l'E., d'Inverness au S. et à l'O., comprend aussi quelques enclaves situées dans les comtés de Ross, d'Inverness et d'Elgin; 51,840 hect.; 35 kil. sur 13; 10,065 hab. Il comprend 7 paroisses. Sol montagneux, excepté sur la côte. Peu d'industrie.

NAISSUS, auj. *Nisch* ou *Nissa*, v. de la Mésie supérieure, au S. L'empereur Claude II y battit les Goths, en 269. Patrie de Constantin.

NAIX, vge (Meuse), sur l'Ornain, arr. et à 21 kil. S.-E. de Bar-le-Duc; 392 hab. C'était une ville importante sous les rois Francs, élevée sur les ruines de l'antique *Nasium*, cité des *Leuci*.

NAJAC, ch.-l. de cant. (Aveyron), arr. et à 19 kil. S.-S.-O. de Villefranche; 1,514 hab. Comm. de jambons renommés, serges, toiles, etc.

NAJERA, v. d'Espagne (Vieille-Castille), prov. et à 24 kil. O. de Logrono, sur la Najerilla, affluent de l'Ebre; 2,800 hab. On y remarque l'église de Ste-Marie, où se trouvent les tombeaux de plusieurs rois et princes de Navarre. Cette ville fut, aux xe et xie siècles, la résidence des rois de Navarre, qui prirent même alors le titre de rois de Pampelune et Najera. Elle passa sous la domination de la Castille, puis sous celle de l'Aragon. Près de là fut livrée, en 1367, une bataille, dite aussi de *Navarette*, où Du Guesclin fut vaincu et pris par le Prince Noir et Pierre le Cruel.

NAJERAN ou NEDJERAN, *Nagara* de Ptolémée, ch.-l. d'une petite principauté d'Arabie (Yémen), au N. de Sana.

NAKCHAB. *V.* Karchi.

NAKCHIVAN, anc. *Naxuana*, v. de la Russie d'Asie (Région caucasienne), située dans le gouvernement et à 140 kil. S.-E. d'Erivan, près de l'Aras; 6,200 habit. (jadis 200,000). Archevêché catholique; école arménienne. Récolte de céréales, riz, millet, fruits, lin, coton, soie. Exploit. d'alun, vitriol, pierres à fusil, pierres meulières. Cette ville a beaucoup souffert des guerres entre les Persans et les Russes, et d'un tremblement de terre en 1840.

NAKHITSCHEVAN, v. de la Russie d'Europe (Iékatérinoslav), à 112 kil. E. de Taganrok, 10 N.-E. de Rostov, sur la rive dr. du Don; 14,000 hab. Résidence d'un évêque arménien. Fabr. de tissus de soie et de coton. — Des Arméniens de Crimée la fondèrent en 1780.

NAKIB, c.-à-d. en arabe *chef*. Le *Nakib elachraf* a seul le droit de porter l'étendard du prophète, quand il est transféré du Seraï au camp impérial. Ce titre a une grande importance à Constantinople. D.

NAKSKOV, v. de Danemark, bon port sur la côte E. de l'île de Laaland, à 22 kil. N.-O. de Mariboë; 3,687 hab. Commerce de grains.

NAMAQUOIS, peuple hottentot qui habite le S. de l'Afrique, le long de l'océan Atlantique, depuis le Kuisip au N. jusqu'à l'Orange au S. Les missionnaires anglais y ont fondé, pour les convertis, les stations de *Rehoboth*, *Bersaba*, *Nabis*, etc. C. P.

NAMAZ, signifie *prière* en turc (en arabe, *salat*). Les Musulmans sont obligés de la faire cinq fois par jour : le matin, à midi, l'après-midi, au coucher du soleil, et en se mettant au lit. D.

NAMEN, nom flamand de Namur.

NAMGHAN, v. du Turkestan indépendant, dans le khanat et à 270 kil. N.-O. de Khokand. Récolte de fruits.

NAMNÈTES, peuple de la Gaule celtique (Lyonnaise IIIe), entre les *Redones* au N., et les *Pictones* au S., dont le *Liger* le séparait; ville : *Condivicnum* ou *Namnetes* (Nantes). Le pays des Namnètes fait auj. partie du département de la Loire-Inférieure.

NAMSLAU, v. des Etats prussiens (Silésie), sur la Weidde, à 53 kil. S.-E. de Breslau; 3,800 hab. Tribunaux. Fabrique de draps, toiles, cordonnerie, quincaillerie, tabac, etc. Commerce de bestiaux. Château royal.

NAMUR, en flamand *Namen*, en latin *Namurcum*, v. forte de Belgique, au confl. de la Sambre et de la Meuse, dans une belle et fertile contrée, à 55 kil. S.-E. de Bruxelles; par 50° 28' 3" lat. N., et 2° 30' 52" long. E.; 26,200 hab. Ch.-l. de la prov. de son nom; Evêché suffragant de Malines, érigé en 1559. Trib. de 1re instance et de commerce. Collége Notre-Dame-de-la-Paix, dirigé par les Jésuites. Athénée; écoles de sourds-muets, de minéralogie, de dessin, de musique; école normale primaire. Bibliothèque. Pénitencier central de femmes. On remarque la cathédrale, bâtie en petit sur le modèle de St-Pierre de Rome, et qui renferme le tombeau de Don Juan d'Autriche; l'église St-Loup; l'hôpital d'Harscamp. Succursale de la Banque nationale. Fabr. de coutellerie renommée, ouvrages en fer et en acier, armes à feu, fonderies, tréfileries, verreries, tanneries. Exploit. de houille. Trois chem. de fer. — Au xe siècle, cette ville était la capit. d'un comté indépendant et héréditaire, qui passa, en 1196, dans la maison de Hainaut, en 1263 dans celle de Flandre, et, en 1421, dans celle de Bourgogne. Namur fut fortifié par Cohorn en 1691, pris en 1692 par Louis XIV, repris par Guillaume III en 1695; les Français s'en emparèrent encore en 1701, 1746, 1792 et 1794. Ce fut jusqu'en 1814 le ch.-l. du département français de Sambre-et-Meuse.

NAMUR (Comté de), une des 17 prov. de l'anc. cercle de Bourgogne, entouré par l'évêché de Liége, le duché de Brabant et le Hainaut, comprenait Namur, Charleroi, Charlemont, Givet, Bouvines, Marienbourg, Walcourt, Fleurus, Moutiers, etc.

NAMUR (Province de), division administrative du roy. de Belgique, au S., entre le Brabant méridional au N.-O., le Hainaut à l'O., la France (Ardennes) au S., le Luxembourg et la prov. de Liége à l'E.; 366,181 hect.; 86 kil. sur 62; 304,260 hab. Ch.-l., *Namur*; v. princip.: Dinant, Philippeville. Arrosée par la Meuse et la Sambre. Agriculture avancée : grains, pommes de terre, houblon, tabac, chanvre, lin. Elève de bétail, surtout de porcs. Exploitation active de fer, houille, plomb, marbre, ardoises, etc. Fabr. de fonte, ustensiles en cuivre, quincaillerie, coutellerie, poterie, verrerie, glaces, produits chimiques.

NAN, mot chinois indiquant une position méridionale : Nan*king*, résidence du sud.

NANAS, v. de Hongrie, dans le pays des Haydouks, à 45 kil. N.-O. de Debreczin; 7,000 hab.

NANÇAY, vge (Cher), arr. et à 36 kil. N.-O. de

Bourges; 1,163 hab. Anc. seigneurie du Berry, qui passa, en 1371, à la famille de La Châtre, et fut érigée en comté en 1609.

NANCY, *Nanceium*, ch.-l. du département de la Meurthe, à 318 kil. E. de Paris, 353 par chemin de fer, sur la rive g. de la Meurthe, et sur le canal de la Marne au Rhin; par 48° 41' 31" lat. N., et 3° 51' long. E.; 43,221 hab. Evêché suffragant de Besançon; Cour impériale; tribunaux de 1re instance et de commerce; chambre de commerce. Ch.-l. de l'arrond. militaire de l'Est, d'une Académie universitaire; Facultés de droit, des lettres et des sciences, école de médecine et de pharmacie, école forestière, lycée, institut de sourds-muets, de jeunes aveugles, école normale primaire, école de dessin et de peinture. Dépôt de mendicité. Ch.-l. de la 22e légion de gendarmerie et du 4e arrondissem. forestier. Académie des sciences, lettres et arts; société d'agriculture. Bibliothèque publique. Musée de peinture, jardin des plantes, cabinet d'histoire naturelle. Cette ville, placée dans une charmante situation, entourée de coteaux boisés, enveloppée d'un côté par le chemin de fer de l'Est, de l'autre, par celui de la Meuse au Rhin, est une des plus grandes, des plus riches et des plus belles de France. Elle se divise en deux parties : la *ville vieille*, bâtie irrégulièrement, formée de rues assez mal percées, et où sont les restes du palais des ducs de Lorraine, servant auj. de caserne à la gendarmerie, l'église St-Epvre, l'église gothique des Cordeliers, contenant les tombeaux des ducs de Lorraine, ainsi que le mausolée de Philippe de Gueldre, chef-d'œuvre de Ligier-Richier, etc.; la *ville neuve*, dont les rues sont larges et régulières, et qui renferme : plusieurs belles promenades; la cathédrale, édifice moderne dans le style italien; la place de la Carrière, plantée d'arbres au milieu, et bordée par l'hôtel de la Préfecture, dit palais du gouvernement, la Bourse et le Palais-de-Justice, et à l'extrémité, un bel arc de triomphe; la place d'Alliance et son obélisque; la place Stanislas, avec une statue de bronze du roi Stanislas, érigée en 1831, et où se trouvent l'évêché, l'hôtel-de-ville, et le théâtre; les portes St Jean, Stanislas, Ste-Catherine; l'église Notre-Dame-de-Bon-Secours, avec le tombeau de Stanislas et celui de sa femme; l'église St-Sébastien, richement sculptée; la chapelle St-Jean, reste d'une commanderie des Hospitaliers. Dans le local de la Cour impériale, on conserve la tente de Charles le Téméraire, prise par les Lorrains en 1477. Fabr. importante et renommée de broderies sur tissus de lin ou de coton, dans la ville et les campagnes environnantes. Filat. de laine et de coton; toiles métalliques, chapeaux de paille, bonneterie, ganterie, quincaillerie, ébénisterie; boules vulnéraires de fer; fabr. d'instruments d'agriculture, de musique, cordes à boyaux, couleurs, vernis, bleu de Prusse, produits chimiques, amidon; tanneries, chamoiseries, teinture de cotons filés. Comm. de vins, grains, cuirs, bois et planches, etc. Succursale de la Banque de France. — Nancy, importante dès le XIIe siècle, devint la capitale de la Lorraine et la résidence de ses ducs. Prise en 1475 par Charles le Téméraire, elle fut perdue l'année suivante. Charles, venant l'assiéger de nouveau, périt sous ses murs à la bataille dite *de Nancy*, le 5 janvier 1477. Louis XIII s'en empara en 1633, et Louis XIV en 1670; on détruisit alors les fortifications. Patrie de Callot, du P. Maimbourg, du journaliste Hoffmann, de Mathieu de Dombasle, dont la statue en bronze par David d'Angers orne une place de son nom; du général Drouot, dont la statue de bronze, également due à David d'Angers, est sur le cours Léopold; du peintre Isabey, du dessinateur Grandville. B.

NANDODE, v. de l'Hindoustan anglais (Bombay), dans l'anc. Goudjérate, à 95 kil. N.-E. de Surate. Ch.-l. du Kandeisch.

NANEK, fondateur du nanékisme ou religion des Seikhs, né en 1469 à Talwendy, dans le Lahore, m. en 1539. Après avoir occupé quelque temps des emplois publics, il se mit à prêcher dans toute l'Inde, et laissa pour code religieux l'*Adi-Granth*, espèce de compromis entre le brahmanisme et l'islamisme. La ville d'Amretsyr fut le centre du nanékisme et la résidence du pontife de cette religion.

NANGASAKI ou NAGASAKI, v. du Japon, capitale de l'île de Kiou-siou ou Ximo, avec un bon port sur la côte S.-O.; par 32° 45' lat. N. et 127° 31' 36" long. E.; 50,000 hab. Entourée de montagnes. Elle est divisée en 2 parties : l'une, appelée *Ursimatz* ou ville intérieure, est composée de 26 rues, toutes irrégulières; l'autre, nommée *Sottomaz* (ville extérieure ou faubourgs), contient 61 rues. L'empereur y possède 5 *janagura*, vastes maisons de bois au N. de la ville. Avant 1854, c'était le seul point du pays accessible aux étrangers, chinois et hollandais seulement; encore ces derniers étaient enfermés dans la petite île de Desima, et le nombre des navires admis chaque année était fixé à 10 jonques chinoises et 2 bâtiments hollandais. De 1854 à 1858, les Anglais, les Américains, les Français, les Russes, les Portugais, y furent reçus. Nombreux temples et palais. Exportation de cuivre, soie, camphre, porcelaine, ouvrages en laque. Importation de sucre, peaux, zinc, étain, plomb, soieries, et lainages.

NANGIS, *Nangiacum*, ch.-l. de cant. (Seine-et-Marne), arr. et à 32 kil. O de Provins; 2,224 hab. Marchés importants pour les bestiaux, volailles, fromages de Brie. Anc. marquisat. Il y avait un château, dont deux grosses tours subsistent encore. Les Russes y furent battus, le 17 février 1814, par Kellermann et Gérard.

NANGIS (Guillaume de). *V.* GUILLAUME.

NAN-HIOUNG, v. de Chine (Kouang-Toung), à 235 kil. N.-E. de Canton. Ch.-l. du département de son nom.

NANI (J.-B.-Félix-Gaspard), historien, né à Venise en 1616, d'une famille patricienne, fut ambassadeur en France de 1643 à 1668, remplit diverses missions en Allemagne, et devint procurateur de St-Marc, historiographe, bibliothécaire et archiviste de la république. On a de lui : *Istoria della republica Veneta*, 2 vol. in-4°, trad. en français par Tallemant, Paris, 1679-80, 4 vol. in-12, et par Masclary, Amst., 1702, 2 vol. in-12, et qui va de 1613 à 1671, histoire bien conçue, écrite avec méthode et clarté, mais partiale et mêlée de harangues à la manière des anciens. Elle fut continuée par Michel Foscarini et Pierre Garzoni.

NANINI (Jean-Marie), un des plus savants compositeurs de l'école romaine, né vers 1540, m. en 1607, a principalement cultivé la musique sacrée. Ses œuvres méritent d'être placées immédiatement après celles de Palestrina.

NAN-KANG, v. de Chine (Kian-si), à 100 kil. N. de Nan-tchang. Ch.-l. du département de son nom.

NAN-KING ou NANKIN, c.-à-d. *cour du sud*, en chinois *Kiang-Ning* ou *Kin-ling*, v. forte de Chine, port pour gros bâtiments, sur la rive g. du Yang-tsé-Kiang; anc. capitale de la Chine, ch.-l. de la prov. de Kiang-sou et du département de son nom, à 900 kil. S.-E. de Pékin, avec lequel elle communique par le canal Impérial; par 32° 4' 40" lat. N. et 116° 27' long. E; 500,000 hab. Cité considérable, mais pleine de ruines; déchue depuis la translation des 6 grands tribunaux à Pékin en 1363, mais conservant encore son importance de ville savante et commerciale. Evêché catholique. Beaucoup d'écoles et de lettrés; bibliothèques; nombreuses imprimeries; fabr. de soieries, satins unis et à fleurs, tissus de coton jaune dits *nankins*, ouvrages en laque, porcelaine, encre de Chine, papier. On remarque ses temples, surtout celui où est la fameuse tour, dite *de porcelaine*, à 8 pans et 9 étages, haute de 65 mèt., et toute garnie de plaques de faïence de couleurs variées. — Jadis résidence méridionale des empereurs de la dynastie des Ming, Nankin fut pris par les Mandchoux en 1645; les Anglais, après l'avoir bombardé en 1842, y conclurent le traité qui leur donna l'île de Hong-Kong, et leur ouvrit le commerce des ports de Canton, Emouy, Ning-Po, Fou-Tchéou, et Shang-Hai.

NANNETODURUM, nom latin de NANTERRE.

NAN-NGAN, v. de Chine (Kiang-si), sur le Tchang, ch.-l. du département de son nom. Grand commerce.

NANNI (Jean). *V.* ANNIUS DE VITERBE.

NANNI (Dominique de). *V.* BURCHIELLO.

NANNONI (Angelo), chirurgien, né en 1715 à Jussa (Toscane), m. en 1790, commença très-jeune l'étude de la chirurgie sous Antoine Benevoli, et voyagea en France, où il reçut des leçons de Le Cat. Nommé chirurgien en chef de l'hôpital de Ste-Marie-Neuve de Florence, il acquit une grande réputation comme praticien. On a de lui plusieurs Mémoires sur le traitement de la fistule lacrymale, les anévrismes du pli du bras, l'opération de la taille, et un ouvrage intitulé : *Della simplicita del medicare*, Florence, 1761-1767, 3 vol. in-8°. D—G.

NANNONI (Laurent), fils du précédent, né à Florence en 1749, m. en 1812, était fort jeune lorsque le grand-duc de Toscane le fit voyager à ses frais en Europe pour étudier la chirurgie, qu'il revint pratiquer à Florence avec beaucoup de succès. Il a laissé, entre autres ouvrages, un Mémoire sur le traitement de l'hydrocèle, Londres, 1779, in-12. D—G.

NANSOUTY (Etienne-Marie-Antoine CHAMPION, comte de), né à Bordeaux en 1768, m. en 1815, élève de l'école de Brienne, entra au service en 1785, fit les campagnes d'Allemagne sous Moreau, de Portugal sous Leclerc, et de Hanovre sous Mortier, et parvint au grade de général de division en 1803. Il était excellent officier de cavalerie.

A la tête des cuirassiers, il exécuta des charges décisives à Austerlitz, Eylau, Friedland, Essling, Wagram. Colonel-général des dragons en 1812, il fut blessé à la Moskova; puis il commanda la cavalerie de la garde impériale et de l'armée à Leipzig, déploya la plus grande activité pendant la campagne de 1814, à Champaubert, Montmirail, Craonne; se rallia aux Bourbons en 1814, et fut nommé capitaine-lieutenant des mousquetaires.

NANT, c.-à-d. *ruisseau* en celtique. De là les noms de *Nantes, Nantua, Nanterre, Nanteuil*, etc.

NANT, ch.-l. de cant. (Aveyron), arr. et à 29 kil. S.-E. de Milhau; 1,460 hab. Jadis fortifié.

NANTERRE, *Nannetodurum*, brg (Seine), arr. et à 16 kil. S.-O. de St-Denis, 12 kil. O. de Paris, au pied du mont Valérien; 3,157 hab. Autrefois fortifié, il fut brûlé par les Anglais en 1346. Patrie de Ste-Geneviève et du conventionnel Henriot. Comm. de gâteaux communs renommés. Abattoir à porcs pour Paris. Fabr. de colle forte, noir animal, produits chimiques. Exploit. de pierres à bâtir, peu estimée. Tous les ans, le lundi de la Pentecôte, on couronne une rosière à Nanterre.

NANTES, *Condivicnum, Namnetes*, ch.-l. du département de la Loire-Inférieure, à 391 kil. S.-O. de Paris, 427 par le chemin de fer d'Orléans, sur la rive dr. de la Loire, qui s'y divise en plusieurs bras, au confluent de l'Erdre et de la Sèvre Nantaise, et à 55 kil. de l'Océan; par 47° 13' 8" lat. N., et 3° 53' 18" long. O.; 102,887 hab. Évêché suffragant de Tours; église calviniste. Siége de la 15e division militaire, de la 6e légion de gendarmerie, et d'un sous-arrondissement maritime. Directions d'artillerie, des subsistances militaires, et des douanes. Tribunaux de 1re instance et de commerce. Ecole préparatoire de médecine et de pharmacie; école préparatoire des sciences et des lettres; lycée; école d'hydrographie, institut de sourds-muets. Sociétés académique, industrielle, des beaux-arts, et d'agriculture. Bibliothèque; musées d'histoire naturelle, de tableaux et d'antiquités; jardin botanique; dépôt d'étalons. Succursale de la Banque de France, chambre et bourse de commerce, manufact. de tabacs. Dépôt de mendicité. Abattoir immense. La ville est généralement bien bâtie, bien percée, et remarquable par la régularité de ses places publiques et de ses constructions, surtout dans le quartier Graslin, les îles Gloriette et Feydeau, et le faubourg de la Fosse; plusieurs vieux quartiers sont laids et sales. La cathédrale de St-Pierre renferme le magnifique mausolée de François II, duc de Bretagne, et de Marguerite de Foix, par Michel Columb. On doit citer encore le château, anc. résidence des ducs de Bretagne, la tour du Bouffay, l'hôtel de ville, l'hôtel de la préfecture, l'hôpital de St-Jacques, la halle au blé, une très-belle Bourse, le magnifique passage Pommeraye, le Palais-de-Justice, le théâtre, les cours St-Pierre et St-André, ornés, le 1er des statues d'Arthur III et d'Anne de Bretagne, le 2e de celles de Duguesclin et d'Olivier de Clisson, le cours Napoléon, où s'élève depuis 1848 la statue de Cambronne, et le quai de la Fosse, planté d'arbres. Construction de navires en bois ou en fer, de machines à vapeur; raffineries de sucre, conserves alimentaires; fonderies de fer et de cuivre, fabr. d'instruments de mathématiques et de marine, toiles à voiles, futaine, quincaillerie, produits chimiques, raffineries de sucre et de sel, savons, vinaigres, distilleries, tanneries; filatures de coton, minoteries corderies, préparation de conserves alimentaires, etc. Nantes, entrepôt général des vivres et munitions pour la marine, approvisionne les ports de Brest, Lorient et Rochefort. Elle arme pour la pêche de la morue à Terre-Neuve et au Cap-Breton, et pour celle de la baleine dans les mers du Nord. Ses relations commerciales embrassent l'Amérique, l'Afrique, l'Inde et la Chine; le mouvement annuel est de 8,000 bâtiments environ (entrée et sortie). Son port s'étend sur une longueur de 2,000 mèt., et peut contenir plus de 200 navires; le peu de hauteur de la marée oblige les bâtiments chargés de plus de 200 tonneaux à déposer une partie de leur cargaison à Paimbœuf, au Pellerin, ou à St-Nazaire. Comm. considérable de grains, farines, légumes secs, biscuits de mer, laines, cuirs, meubles, denrées coloniales. — Nantes, comprise dans la confédération armoricaine, puis capitale du duché de Bretagne et du comté de Nantes, fut saccagée par les Normands en 834, 853, 859. Un incendie la consuma en 1118. Elle résista aux Anglais en 1343, et repoussa l'armée vendéenne en 1793. Pendant la Terreur, elle endura les violences de Carrier. Patrie de Cassard, Cacault, Boffrand, Lacroze. B.

NANTES (Edit de), célèbre édit rendu par Henri IV, en avril 1598, et qui mit un terme aux guerres de religion. Cet édit accordait aux protestants la liberté de conscience et l'exercice public de leur culte, excepté dans les résidences royales, la jouissance de tous les droits de citoyen, l'admission aux emplois publics, une chambre mi-partie dans chaque parlement pour juger les procès entre calvinistes et catholiques, le droit de tenir des synodes tous les trois ans, de lever des taxes annuelles pour l'entretien de leurs temples, enfin des places de sûreté, La Rochelle, Montauban, Cognac, etc. La révocation de cet édit par Louis XIV, le 17 octobre 1685, fit sortir de France un grand nombre de protestants, qui allèrent porter leur industrie et leurs richesses en Angleterre, en Hollande et en Prusse; car ordre était donné de démolir les temples, les calvinistes recevaient défense de se réunir pour pratiquer leur culte. — La révocation de l'édit de Nantes tomba en désuétude sous la Régence, qui laissa le pasteur Antoine Court (*V. ce nom*) réorganiser en France les églises protestantes.

NANTES A BREST (Canal de). Il commence sur la Loire à Nantes, traverse le département de la Loire-Inférieure, passe à Redon, à Napoléonville (Morbihan), à Châteaulin (Finistère), et finit à l'embouchure de l'Aulne dans la rade de Brest. Commencé en 1806, ouvert en 1823, il a coûté 45,646,667 fr.; longueur, 374 kil.

NANTEUIL (Robert), peintre au pastel et graveur, né à Reims en 1630, mort en 1678, reçut une pension de Louis XIV, avec le titre de graveur et dessinateur de son cabinet. Ses portraits au pastel et au crayon noir sont perdus pour la plupart; mais ses gravures, dont on a plus de 250, le placent au premier rang des artistes français. Le style en est ferme, quoique moelleux, le travail extrêmement pur et fini; personne n'a mieux rendu les couleurs différentes des étoffes et des chairs. Ses chefs-d'œuvre sont les portraits d'Arnaud de Pomponne, de Mazarin, de Turenne, du marquis de Castelnau. B.

NANTEUIL-LE-HAUDOUIN, ch.-l. de cant. (Oise), arr. et à 19 kil. S.-E. de Senlis, sur la Nouette; 1,470 hab. Il avait autrefois le titre de comté, et appartint aux princes de Condé. Comm. de grains et farines, tuileries, corderie, passementerie.

NANTIAT, ch.-l. de cant. (Hte-Vienne), arr. et à 17 kil. S.-E. de Bellac; 242 hab.

NANTILDE ou NANTICHILDE, reine de France, femme de Dagobert, fut mère de Clovis II, au nom duquel elle gouverna avec le maire du palais Ega, et mourut en 642.

NANTUA, *Nantuacum*, s.-préf. (Ain), à 45 kil. E. de Bourg, dans une étroite vallée et sur le bord du lac du même nom; 3,164 hab. Tribunal de 1re instance, collége. Elle se forma autour d'un monastère fondé, en 671, par saint Amand. Nantua dépendait du Bugey. Exploitation de pierres lithographiques. Fabr. de toiles, calicots, percales, tabletterie, quincaillerie, souliers, papier, etc. Scieries hydrauliques. Pêche d'excellentes truites dans le lac, qui a 2,680 hect. de superficie. Entrepôt de vins et de grains entre la France et la Suisse.

NANTUATES, peuple de la Gaule (Alpes-Pennines-et-Grées), au S. du lac Léman, au N.-E. des Véragres; ville principale : *Tarnaia* ou *Tarnadæ* (auj. St-Maurice). Leur pays est compris dans le département de Haute-Savoie et dans la Suisse (Valais).

NANTUCKET, v. des Etats-Unis (Massachusetts), ch.-l. du comté et sur la côte N.-O. de l'île du même nom, port de pêche important, à 197 kil. S.-S.-E. de Boston; 6,000 hab.—L'île offre de dangereux bas-fonds sur la côte S.-E.; par 41° 16' 56" lat. N. et 72° 26' 36" long. O. Elle a 12,000 hect. de superf.

NANTWICH, v. et paroisse d'Angleterre, comté et à 28 kil. S.-E. de Chester, sur la Wever; 5,400 hab. Fabr. de souliers, gants, fromages. Aux environs, sources salées et riches mines de sel gemme.

NAN-YANG, v. de Chine (Ho-nan), à 300 kil. S.-O. de Khaï-foung. Ch.-l. du département de son nom.

NAPARIS, anc. riv. de la Dacie, affl. du Danube, que l'on croit être la *Jalomnitza*, la *Proava* ou l'*Ardjich*.

NAPATA, v. d'Ethiopie, sur le Nil, capitale de la reine Candace, fut prise et rasée, l'an 22 av. J.-C., par Pétronius, préfet d'Egypte. On croit qu'elle était située entre *Ipsamboul* et *Wady-halfa*, et que Candace bâtit une autre Napata plus au S., au lieu où est le village de *Méraoi*, près du Djebel-Barkal. Etienne de Byzance, au vie siècle, mentionne les Napatéens. C. P.

NAPÉES, nymphes qui présidaient aux bosquets et aux vallons.

NAPIER, mathématicien. *V.* NEPER.

NAPIONE (Ch.-Ant. GALEANI), officier piémontais, né

à Turin, ne voulut pas reconnaître la domination française, passa en Portugal vers 1800, y reçut la direction de l'arsenal de Lisbonne, alla au Brésil avec la famille royale en 1807, créa une fabrique de poudre à Rio-Janeiro, introduisit des procédés nouveaux pour l'exploitation des mines de fer, et mourut en 1814.

NAPIONE (J.-Fr. GALEANI, comte de), littérateur, frère du précédent, conservateur des archives royales de Sardaigne, m. vers 1810, a laissé : *Essai sur la patrie de Colomb*, qu'il fait naître dans le Montferrat; *Essai sur l'art historique*, où il reproduit les idées des écrivains français, Rapin, Dalembert, Hénault; *Usage et qualités de la langue italienne*, où il détourne les Piémontais, ses compatriotes, d'écrire en latin et en français; *sur l'origine de l'ordre de de St-Jean de Jérusalem*, qu'il prétend avoir été fondé par le Piémontais Gérard d'Asti; divers *Mémoires* insérés dans la Collection de l'Académie royale de Turin; *la Griselda*, tragédie. Ses Œuvres ont été réunies à Florence, 16 vol. in-8°.

NAPLES, en italien *Napoli*, anc. *Parthenope*, puis *Neapolis*, ville du roy. d'Italie, anc. capitale du roy. des Deux-Siciles, du roy. de Naples en particulier, et de la prov. de Naples, sur le golfe de son nom, à 205 kil. S.-E. de Rome, 1,783 kil. de Paris; par 40° 51′ 47″ lat. N., et 11° 54′ 57″ long. E.; 447,063 hab. Résidence du préfet et du commandant-général des prov. napolitaines. Archevêché. Cour suprême, cour d'appel, tribunaux civil, criminel et de commerce. Université royale, fondée en 1224 par l'empereur Frédéric II; lycée royal, lycée archiépiscopal. Collége royal de médecine et de chirurgie; école d'application des ponts-et-chaussées; collége royal militaire pour les officiers, école militaire pour les sous-officiers; écoles vétérinaire, de sourds-muets, de dessin, de paléographie. Institut royal des beaux-arts; collége royal de musique; colléges de demoiselles nobles et de filles de fonctionnaires publics. Société royale dite nationale, composée des Académies des sciences, d'archéologie, et des beaux-arts. Société royale d'encouragement. Bibliothèques nationale, Brancacciana, de l'Université, du couvent de St-Jérôme, etc. Musée royal dit des études, comprenant 5 collections : de statues et d'inscriptions; d'antiquités égyptiennes, étrusques, et de peintures d'Herculanum; de bronzes, de pâtes de verres; de médailles, objets précieux, et curiosités du moyen âge; des manuscrits d'Herculanum. Établissement de Pétrarsa pour la construction des machines à vapeur. Riches archives du royaume, où ont été réunies celles des abbayes du Mont-Cassin, de Monte-Vergine, et de Cava. Dépôt royal topographique, avec cartes, plans en relief et collections diverses. Imprimerie royale; atelier royal pour la taille des pierres précieuses; observatoire, monnaie, manuf. de tabacs. Très-riche jardin botanique. Arsenal, fonderie de canons, atelier de constructions militaires. Chantiers de construction et hôpital central de la marine royale. Maison de travail pour les pauvres, dite *Reclusorio* ou *Real albergo de' Poveri*; hôpitaux de San-Gennaro, des Incurables, *della Annunziata* (pour les enfants trouvés), etc. Naples s'élève en amphithéâtre, dans une situation délicieuse, ayant au N. le mont Pausilippe, à l'E. le Vésuve, à l'O. les collines de Capoue, de Caserte et d'Aversa, et à ses pieds la mer; elle a 16 kil. de tour, 12 quartiers et 6 faubourgs. Le château St-Elme au N.-O., celui *del Carmine*, le Château-Neuf, bâti en 1283 par Charles d'Anjou, et qui a pour entrée un bel arc de triomphe d'Alphonse Ier d'Aragon, et le château de l'Œuf au S.-O., la protégent. Le mouvement de la population est animé et bruyant, et la mendicité n'existe presque plus. Rues étroites, montueuses, et pavées en dalles de lave noire. La principale et la plus belle est la rue de Tolède, dans la partie basse de la ville, qu'elle traverse dans presque toute sa longueur du N. au S. On remarque ensuite le jardin dit *Villa-Reale*, planté d'acacias, de myrtes et d'orangers, au bord de la mer, et derrière le magnifique quai de Chiaja, longeant le jardin, et qui s'étend du château de l'Œuf au tombeau de Virgile sur la pente du mont Pausilippe. Les principaux monuments sont : la cathédrale de St-Janvier, en style gothique, flanquée de 4 tours, élevée sur 110 colonnes de marbre africain, de cippolin, ou de granit, qui ont appartenu à deux temples de Neptune et d'Apollon, ornée d'un beau baptistère (vase antique en basalte d'Egypte), de tombeaux et d'œuvres d'art, et possédant le corps de St Janvier; l'église de Santa-Restituta, contiguë à la cathédrale, bâtie sur les ruines du temple de Neptune, et contenant la chapelle dite *du Trésor*, peinte par le Dominiquin, et où l'on conserve dans deux fioles, le sang de St Janvier; l'église des SS. Apôtres, élevée sur les ruines d'un temple de Mercure; les églises de St-Paul, de Gesu-Nuovo, de St-François de Paule (imitation du Panthéon de Rome), de St-Philippe-Néri, de Santa-Chiara, qui contient les sépultures royales, de Santa-Maria del Carmine, la plus populaire; de l'Annonciation, de St-Dominique, de St-Jean, de San-Severo, etc., toutes ornées de statues, de fresques ou de tableaux précieux; le monastère de Monte-Oliveto, sur une place ornée d'une fontaine que surmonte la statue de Charles II, aujourd'hui l'hôtel de ville, et dont l'église, riche en œuvres d'art, ressemble à un véritable musée; la Chartreuse de St-Martin, près du fort St-Elme, et dont l'église éblouit par ses statues en argent massif, ses pierres précieuses, ses marbres, ses agates, ses célèbres peintures, etc.; les Catacombes, au N. de la ville, dans le couvent des Cordeliers, plus spacieuses que celles de Rome; le Palais-Royal, bâti par Dominique Fontana, et splendidement orné, sur une vaste place régulière, *Largo di Palazzo*, où s'élèvent deux statues équestres en bronze de Charles III et de Ferdinand Ier, ouvrages de Canova et de Cali; les palais Capo-di-Monte, Monteleone, Angri, Gravina, Maddalone, Santangelo, et du prince de Salerne; le palais *degli Studii*, où sont réunis la bibliothèque nationale et le musée; les fontaines Medina (sur la place du Château-Neuf, *Largo di Castello*) et Ste-Lucie (sur une place de même nom); le théâtre San-Carlo, pour l'opéra, qui est le plus vaste de l'Europe; les théâtres des Fiorentini, où l'on joue la comédie et la tragédie; del Fondo, diminutif de l'Opéra, et San-Carlino, où l'on représente des farces populaires; le Conservatoire de musique, qui possède une riche bibliothèque. Mont-de-piété considérable. Banque de St-Jacques Douane. Le port de Naples, très-avantageusement placé pour le commerce, est protégé par un beau môle. Le commerce consiste en produits du sol et de l'industrie des habitants : tissus d'or, d'argent et de soie, velours, laines, liqueurs, huiles, vins, macaroni, cordes d'instruments, bonneterie, chapeaux de feutre et de paille, passementerie, toiles de coton, linge de table, fleurs artificielles, porcelaine, savons de senteur, parfumerie, bijouterie, corail, couleurs, bougies, colle forte, alun, acide nitrique, produits chimiques, etc. — *Histoire*. Colonie de Cumes, l'anc. *Parthenope* tirait, dit-on, son nom de la sirène Parthénope, qui, ne pouvant séduire Ulysse, se précipita de désespoir dans la mer voisine. Elle s'appela *Palépolis* (c.-à-d. vieille ville), quand de nouveaux colons vinrent fonder près de là une autre ville, *Neapolis* (c.-à-d. ville neuve). Les Romains, qui la prirent en 327 av. J.-C., en firent une ville de plaisance, et, sous l'Empire, elle avait remplacé Capoue comme capitale de la Campanie. Prise par Bélisaire sur les Ostrogoths en 536 ap. J.-C., reconquise en 542 par Totila, roi de ce peuple, Naples fut définitivement rattachée à l'Empire grec depuis 554, et devint titre de duché au moyen âge. Roger II, roi des Deux-Siciles, en fit sa capitale en 1139. Après la mort de l'empereur Frédéric II, 1250, son fils naturel Manfred, qu'elle ne voulait pas reconnaître, la prit, et rasa ses fortifications. Elle fut emportée d'assaut par Louis de Hongrie en 1347, reprise par Jeanne Ire en 1348, tomba au pouvoir de Louis Ier d'Anjou en 1383, de René d'Anjou en 1438, d'Alphonse d'Aragon en 1442, du roi de France Charles VIII en 1495, des Français encore en 1501, et des troupes espagnoles en 1503. Pendant la rivalité de Charles-Quint et de François Ier, Lautrec, aidé par André Doria, en fit le siége, qui dut être levé après la défection de l'amiral génois, 1528. En 1647, Naples fut le théâtre de l'insurrection de Masaniello contre l'Espagne, s'érigea pendant quelques jours en république sous le duc de Guise en 1648, mais fut reprise par le comte d'Ognate. Durant la guerre de la Succession d'Espagne, le général autrichien Daun enleva la ville à Philippe V, 1707. Elle se soumit à Don Carlos, fils de ce prince, en 1734. Quand les Français, conduits par Championnet, occupèrent les Etats napolitains, 1799, Naples fut la capitale de la *République Parthénopéenne*. Une révolution y éclata en 1820, et fut comprimée par l'Autriche. — Patrie de Stace, Velléius Paterculus, Sannazar, Marini, Bernin, Filangieri, Vico, Gravina, Porta, etc. M. V—r.

NAPLES (Royaume de), partie continentale de l'anc. roy. des Deux-Siciles, dite aussi *Domaine en deçà du Phare*, et composée de la partie S. de l'Italie, entre les Etats de l'Eglise au N. et au N.-O., la mer Tyrrhénienne à l'O., le détroit ou phare de Messine qui la sépare de la Sicile au S.-O., la mer Ionienne au S., et la mer Adriatique à l'E.; par 37° 50′-42° 54′ lat. N., et 10° 30′-16° 9′ long. E.; 580 kil. sur 200; 82,890 kil. carrés; 7,061,952 hab. en 1859. Capit., *Naples*. Côtes généralement hautes et escarpées, offrant les golfes de Gaëte, de Salerne, de Policastro, de Ste-Euphémie, de Squillace, et de Tarente. Traversé dans

toute sa longueur par la chaîne méridionale des Apennins, où se trouvent le Monte-Corno, le Gargano, et le volcan du Vésuve. Arrosé par un grand nombre de cours d'eau, tous peu importants : le Garigliano, le Volturno, le Basiento, le Crati, l'Ofanto, la Pescara. Lacs : Agnano, Averne, Fucin ou Celano. Climat sain et chaud. Sol sujet aux tremblements de terre, mal cultivé, et cependant très-fertile en grains, fruits, légumes, vins, huiles (650,000 hectol. par an), riz, chanvre, lin, coton, manne, safran. Exploit. d'alun, soufre, vitriol, cristal de roche, marbre. Elève de chevaux, mulets, buffles, bétail. Peu d'industrie : fabr. de soieries, cotonnade, cordonnets d'or et d'argent, mousselines, savon, cuirs, vernis, fleurs artificielles, faïence, cordes d'instruments. — Ce pays, la *Grande-Grèce* des Anciens, fut soumis par les Romains. Après la chute de l'empire d'Occident, il dépendit des Hérules, puis des Ostrogoths, fut conquis pour l'Empire d'Orient par Bélisaire et Narsès, et échappa à l'invasion des Lombards, qui n'y formèrent que les duchés de Capoue, de Salerne, et de Bénévent, et aux conquêtes de Charlemagne. Les Sarrasins le disputaient aux Grecs, quand les Normands s'en emparèrent dans la 2e moitié du XIe siècle. Au commencement du XIIe, il fut réuni avec la Sicile, sous le nom de royaume des Deux-Siciles. Il en a été, dans la suite, plusieurs fois détaché (*V.* SICILES, royaume des DEUX-). Avant son annexion au roy. d'Italie, il était divisé en 15 provinces ou intendances, comprenant 53 districts :

Intendances.	*Chefs-lieux.*
Naples,	Naples.
Terre de Labour.	Caserta.
Principauté Citérieure,	Salerne.
— Ultérieure,	Avellino.
Molise ou Samnio,	Campobasso.
Abruzze Citérieure,	Chieti.
— Ultérieure Ire,	Teramo.
— Ultérieure IIe,	Aquila.
Capitanate,	Foggia.
Bari,	Bari.
Terre d'Otrante,	Lecce.
Basilicate,	Potenza.
Calabre Citérieure,	Cosenza.
— Ultérieure Ire,	Reggio.
— Ultérieure IIe,	Catanzaro.

NAPLES (Province ou préfecture de), division administrative du roy. d'Italie, entre la prov. de Caserta au N., la prov. de Bénévent et la province d'Avellino à l'E., la province de Salerne au S.-E., et la Méditerranée à l'O.; 111,100 hect.; 53 kil. sur 13. Ch.-l., *Naples;* v. principales : Castellamare, Pouzzoles, Casoria; 867,120 hab.

NAPLES (Golfe de), anc. *Crater sinus,* forme par la mer Tyrrhénienne sur la côte S.-O. de la prov. de Naples, entre les caps Misène et della Campanella, est terminé au N.-O. par la presqu'île de Baïes et les îles Procida et Ischia, au S.-E. par celle de Capri; 30 kil. sur 22. Le Vésuve est à peu de distance du rivage.

NAPLOUSE ou NABLOUS, anc. *Sichem* ou *Mabartha,* puis *Neapolis,* v. de la Turquie d'Asie (Syrie), dans le pachalik de Damas, à 60 kil. N. de Jérusalem; 7,000 hab. Bâtie sur le flanc oriental du mont Garizim. Une tradition populaire y place la grotte sépulcrale de Josué et de Joseph. On y voit le puits de Jacob, près duquel Jésus conversa avec la Samaritaine.

NAPO (RIO-), riv. de l'Amérique du S. (Nouv.-Grenade), naît dans les Andes, coule à l'E., puis au S.-E., et se jette dans l'Amazone. Cours de 1,100 kil.

NAPOLÉON (Saint), grand d'Alexandrie, martyr sous Dioclétien. Fête, le 15 août.

NAPOLÉON Ier (Bonaparte), 2e fils de Charles-Marie Bonaparte et de Marie-Lætitia Ramolino, né le 15 août 1769, à Ajaccio, dans la piève de Talavo (Corse), m. à Ste-Hélène, le 5 mai 1821. La Corse avait été réunie à la France assez à temps pour qu'il naquît Français. Mêlé, tout jeune, aux luttes des enfants de la ville (*Ajacciens*) et du faubourg (*Borghigiani*), dès cette époque caractère emporté, mais cœur droit et affectueux, Napoléon fut élevé d'abord dans la maison paternelle, docile seulement à sa mère, dont il a proclamé l'influence sur son avenir, puis admis au collége royal d'Ajaccio dans la classe de l'abbé Recco (porté plus tard pour 100,000 fr. dans le testament de Ste-Hélène), enfin conduit par son père sur le continent, lors du voyage que celui-ci fit à la cour de France (fin de 1778) comme député de la noblesse de Corse. Un instant élève du collége d'Autun avec Joseph, son frère aîné, il dut bientôt (23 avril 1779) à l'affection reconnaissante que portait à son père le comte de Marbeuf, gouverneur-militaire de Corse, une bourse à l'école militaire de Brienne. Introduit par l'évêque d'Autun, neveu de Marbeuf, dans la famille de Brienne, il fut vivement recommandé par celle-ci à ses maîtres et à son répétiteur, Pichegru, qu'intéressaient d'ailleurs une volonté opiniâtre et une facilité étonnante pour les sciences exactes et les exercices militaires. C'est à Brienne que la lecture continuelle des Vies de Plutarque porta l'âme du jeune Bonaparte aux choses héroïques. Distingué par les inspecteurs de Kéralio et de Regnauld, il passa à l'École militaire de Paris en octobre 1783, y fut nommé par Louis XVI (22 oct. 1784) élève du roi aux cadets-gentilshommes (5 mois avant la mort de son père), et en sortit à 16 ans (1er septembre 1785) lieutenant en 2e de la compagnie des bombardiers d'Autun, au régiment de La Fère. Il tint d'abord garnison à Valence, méditant beaucoup sur l'art de la guerre, soit dans la solitude, soit dans la compagnie de ses amis Desmazis, La Riboisière, et Sorbier, menant de front ces graves études, des recherches sur l'histoire de Corse qui lui valurent les encouragements de Mounier, de Raynal, et de Mirabeau, des lectures considérables, et même les plaisirs de son âge. Mme du Colombier l'introduisit dans la haute société de Valence : il s'y fit distinguer par la vivacité et la force de son esprit. Presque tous les ans, allant passer quelques mois en Corse, il y devenait le véritable chef de la famille. Ce fut là que, conférant avec Joseph dans la retraite de Milelli, il prépara, en 1791, le discours en réponse à la question posée par l'Académie de Lyon : « Quelles vérités et quels sentiments importe-t-il le plus d'inculquer aux hommes pour leur bonheur? » Il concourut en gardant l'anonyme, mais n'obtint pas le prix de 1,200 fr. fondé par l'abbé Raynal : la question fut remise au concours en 1793 sous une forme un peu différente, et le prix fut décerné à Daunou. En 1786, à la suite d'un de ses voyages en Corse, et malgré sa jeunesse, Napoléon avait ramené avec lui son frère Louis, et lui donnait une éducation à la fois littéraire et militaire. Il était en garnison à Grenoble, lorsque la Révolution éclata : il s'associa chaleureusement au mouvement, applaudit à la plantation du Ier arbre de la liberté dans Vizille, condamna fortement l'émigration, continua ses soldats, et, en 1790, en garnison momentanée à Auxonne, après un court séjour à Douai, il adressa à Buttafuoco, député de la noblesse de Corse, considéré comme un traître par les patriotes, une lettre pleine d'amertume, et dans laquelle se révèlent, avec éloquence, mais non sans déclamation, les sentiments d'un ami de la Révolution. Nommé (1er avril 1791) lieutenant en 1er d'artillerie au régiment de Grenoble, il partit pour la Corse, où il faillit mourir des suites d'une fièvre maligne contractée au milieu des salines de la côte. Deux bataillons de gardes nationales soldées s'organisaient en Corse; les soldats nommaient leurs officiers, et trois commissaires du Directoire départemental, chargés d'organiser le bataillon d'Ajaccio, devaient exercer une certaine influence sur les élections; Napoléon, âgé de 22 ans, et assuré du peuple d'Ajaccio, résolut d'y obtenir le grade de chef de bataillon : deux commissaires étaient descendus dans sa famille; il fait enlever le 3e chez le chef du parti opposé, laisse arracher ses adversaires de la tribune dans l'assemblée électorale, et est nommé lieutenant-colonel en second du bataillon Quenza. Malgré les menées de ses adversaires en Corse et à Paris, sa nomination fut confirmée (27 février 1792); quelques jours auparavant (6 février), il avait été nommé, par avancement dans son arme spéciale, capitaine en second au 4e régiment d'artillerie. A cette époque, P. Paoli, rentré dans sa patrie en 1790, lui témoignait la plus grande affection : il voyait en lui un jeune homme taillé à l'antique, un homme de Plutarque. Leurs rapports changèrent après la lutte que soutint (8-12 avril 1792), contre les habitants d'Ajaccio et des troupes de la garnison, le 1er bataillon de garde nationale auquel était passé Bonaparte (2 avril 1792); ce bataillon fut disséminé de différents côtés, et Napoléon, en froid avec Paoli dont il pressentait la défection, visita au point de vue militaire les environs de Corte; puis il partit pour Paris, avec le triple désir de réduire à néant les accusations de Péraldi au sujet des troubles d'Ajaccio qu'on lui imputait, d'obtenir dans l'artillerie un avancement qui lui fut alors refusé, enfin de ramener en Corse sa sœur Elisa, qui finissait son éducation à St-Cyr. Il assista ainsi à la journée du 20 juin 1792, à celle du 10 août suivant, déplorant l'incurie d'un pouvoir qui ne savait pas se défendre, mais plein de la confiance que les événements nouveaux fourniraient aux Bonaparte *les moyens de se faire place.* Désigné alors à un emploi de son arme dans l'armée

de Dumouriez, il obtint un congé pour ramener sa sœur en Corse, et quitta Paris après les massacres des prisons (septembre), dégoûté des hommes et des choses. A Marseille, il courut des dangers auxquels sa présence d'esprit seule le fit échapper, et ce fut lui qui apporta de Toulon à Ajaccio (24-25 septembre 1792) la 1re nouvelle de la proclamation de la République. Son attachement au nouveau gouvernement lui aliéna tout à fait Paoli, et l'exposa dans Corte à des dangers réels : de là sans doute sa résolution de s'attacher au général Casabianca, qui préparait l'expédition de Sardaigne. Avant qu'elle fût prête, il reçut du ministre de la guerre l'ordre de lever le plan des fortifications de St-Florent ; Paoli l'en empêcha, et le renvoya à Ajaccio. Le vice-amiral Truguet s'y trouvait avec l'escadre chargée de conquérir la Sardaigne en punition des tergiversations de la cour de Turin. Des mesures mal combinées firent échouer l'expédition des îles de la Madeleine. Lieutenant-colonel en 1er du 1er bataillon, Napoléon avait été nommé (10 janvier 1793) au commandement de l'artillerie de l'expédition, et il avait réussi sur le point attaqué par lui ; mais Truguet et Colonna-Césari remirent à la voile avant la reddition même de la Madeleine, et peu s'en fallut qu'ils ne l'abandonnassent devant cette place. Quelques semaines après son retour à Corte, il fut nommé (8 mars 1793) capitaine en 1er au 4e régiment d'artillerie, au moment même où Paoli, insurgé contre la France, licenciait les bataillons de garde nationale soldée. D'Ajaccio, Napoléon entra alors en correspondance avec les conventionnels Salicetti, Lacombe St-Michel, Delcher, chargés de l'arrestation de Paoli, et il fut nommé par eux inspecteur de l'artillerie de Corse. L'hostilité des Paolistes lui fit de nouveau courir de grands dangers à Bocognano, à Ajaccio, à Bastia même (1ers jours de mai 1793), où il avait dû se réfugier près des commissaires : il les détermina à tenter sur Ajaccio, dominée par les Paolistes, une expédition qui échoua malgré son énergie, mais qui lui permit de recueillir sa famille proscrite et errante sur la grève. Enfin de Calvi il quitta définitivement la Corse. Avec Joseph, il établit sa famille à Nice, puis à La Valette, près de Toulon. Un peu plus tard, le siége de Toulon les obligea à se réfugier dans Marseille.

Sur le point de rejoindre son régiment, il fut mis en réquisition à Nice et employé aux opérations les plus délicates par le général Dugear, commandant de l'artillerie à l'armée d'Italie. Bientôt la chute des Girondins détermina les soulèvements fédéralistes du S.-E. ; les insurgés Marseillais s'emparèrent d'Avignon, et isolèrent l'armée d'Italie. Détaché au corps de Carteaux, Napoléon canonna les fédéralistes, rétablit les communications, et, dans un opuscule resté célèbre (*le Souper de Beaucaire*), expliqua pourquoi la Convention devait être soutenue. Les fuyards avaient gagné Toulon, qui fut livré aux Anglais le 26 août 1793. Carteaux et Lapoype en commencèrent le siége dans les premiers jours de septembre. C'est là que se révéla le génie militaire de Napoléon : arrivé capitaine à Ollioules, nommé bientôt chef de bataillon au 2e régiment d'artillerie (28 vendémiaire an II ; 19 oct. 1793), et, peu après, élevé provisoirement, par les représentants du peuple près l'armée sous Toulon, au grade d'adjudant-général chef de brigade (10 frimaire ; 30 nov.), il fut le véritable ordonnateur du siége. Gasparin le soutint, au début, contre l'incapacité de Carteaux et de Doppet ; Dugommier lui laissa ensuite la direction entière des opérations : double service dont le testament de Ste-Hélène a montré qu'il était resté reconnaissant. Il commença par faire substituer le plan simple et hardi d'une attaque décisive sur un seul point, au plan d'investissement régulier envoyé du comité par Darçon. Sûr de l'artillerie par lui réorganisée et pourvue d'officiers distingués, il concentra son attaque vers le fort de l'Eguillette, à l'entrée de la petite rade, et dont l'occupation rendait maître de l'entrée du port, fermait toute retraite à l'ennemi s'il donnait le temps aux assiégeants de s'y installer, et devait permettre d'écraser sous un feu plongeant les bâtiments de la rade ; il l'enleva d'assaut le 22 frimaire an II (12 déc. 1793), et par là rendit Toulon à la France, car les Anglais évacuèrent immédiatement la ville et le port. Les représentants le nommèrent provisoirement général de brigade d'artillerie (30 frimaire ; 20 déc.), avec mission d'armer les côtes de la Provence et des îles d'Hyères, tâche délicate, surtout avec l'ignorance des autorités locales et les passions des sociétés populaires. Pendant cette tournée, il reçut le brevet confirmatif de son grade (18 pluviôse an II ; 6 fév. 1794) et le commandement de l'artillerie, dans l'armée d'Italie, alors aux ordres de Dumerbion, qui avait son quartier-général à Nice. A la suite de nombreuses reconnaissances, il conçut et fit approuver par les représentants Ricord et Robespierre jeune le projet hardi de tirer l'armée de sa position sur la défensive entre le Var et la Roya, de l'établir sur la crête des Alpes dans des positions inexpugnables, et de rendre ainsi disponibles des troupes tenues depuis deux ans en respect par le camp piémontais de Saorgio. Le plan consistait à tourner, par les sources du Tanaro, la position de Saorgio, et à appuyer notre droite à Gênes, pour obliger cette ville à la neutralité. Exécuté par Masséna, il nous valut Oneille (17 germinal an II ; 6 avril 1794), les vallées de la Nervia, de la Roya, du Taggio, du Tanaro, et les crêtes des Alpes du col de Tende au mont St-Bernard ; une armée autrichienne fut, en outre, chassée de Dégo, et la circulation établie entre Savone et les positions de Montenotte, dont Napoléon apprécia dès lors toute l'importance. Ce succès ne le mit pas à l'abri des menaces de la Convention ; elle venait de faire le 9 thermidor (27 juillet 1794) ; suspect de bons rapports avec Robespierre jeune, dont il s'est toujours loué, et avec Ricord, qui lui avait confié une mission secrète auprès du sénat de Gênes, il fut suspendu, mis en arrestation au camp de Sieg (19 thermidor ; 6 août), cité à la barre de la Convention, mais élargi du fort d'Antibes (3 fructidor ; 20 août) sur les réclamations de Dumerbion et de Salicetti, qui avaient besoin de lui pour l'occupation des sommets des Alpes ; ils le sauvèrent, en conjurant sa comparution devant la Convention. Bientôt sa carrière fut entravée de nouveau : un simple capitaine d'artillerie, Aubry, successeur de Carnot dans la direction des affaires militaires, le fait nommer (7 germinal an III ; 28 mars 1795) commandant d'une brigade d'infanterie à l'armée de l'Ouest. Il vint réclamer à Paris ; ce fut en vain. Toutefois, il ne fut pas tenu de se rendre immédiatement en Vendée ; il n'y envoya que ses équipages, qui furent pris. Malade à Paris, il resta en activité, et continua de toucher son traitement : sa correspondance et les souvenirs du roi Joseph prouvent qu'il ne ressentit nullement la longue gêne dont parlent les biographes ou les historiens. Toujours sur le point de retourner à Nice, il notait avec intérêt les agitations de Paris pendant le vote de la Constitution de l'an III. C'était l'époque où Kellermann perdait la position conquise en Italie ; Doulcet de Pontécoulant, successeur d'Aubry, fit requérir Napoléon par le comité de salut public pour prendre part aux travaux de la division chargée des plans de campagne et de la surveillance des armées (4 fructidor an III ; 21 août 1795) ; ses indications péremptoires de la ligne de Borghetto (sur la Vara) sauvèrent l'armée. Peu de temps après, sur son refus de se rendre dans l'Ouest, Letourneur de la Manche, membre du comité militaire, le fit rayer de la liste des officiers-généraux (29 fructidor ; 14 sept.) ; mais on lui accordait l'autorisation d'aller organiser en Turquie l'artillerie du sultan : projet qui n'était pas un coup de désespoir, mais un dessein politique depuis longtemps médité dans les comités (*V.* les Lettres à Joseph), et dont Volney n'a pu le détourner, comme on l'a écrit, Volney étant alors en Amérique. Napoléon avait des amis puissants : il resta à Paris, et s'y trouvait au 13 vendémiaire an IV (5 oct. 1795) ; son nom est mis en avant ; les comités l'accordent pour second à Barras chargé de défendre la Convention : il la sauve, en mitraillant les insurgés sur le perron de St-Roch. Dès lors il faut compter avec lui ; la Convention lui confirme d'abord le titre de commandant en second de l'armée de l'intérieur (19 vendémiaire an IV ; 11 oct. 1795) ; puis il est nommé général de division dans l'artillerie : enfin, au moment où le Directoire se constitue (5 brumaire an IV ; 27 octobre 1795), il reçoit le commandement en chef de l'armée de l'intérieur, place ses jeunes frères Lucien et Louis, et, par suite de la démarche du jeune Eugène Beauharnais, qui vient, après le désarmement, réclamer l'épée de son père, il connaît Joséphine : quelques mois plus tard, il l'épouse (8 mars 1796), au moment même où, acceptant son plan de campagne, le Directoire, entraîné par Carnot, le nommait général en chef de l'armée d'Italie (12 ventôse an IV ; 3 mars 1796) ; il avait 26 ans et demi.

Tout était compromis en Italie ; l'Autriche et le Piémont, de concert avec l'Angleterre, avaient repris l'offensive aux sources du Tanaro et sur les Apennins. Sous Schérer, le brillant succès de Loano (2 frim. an IV ; 23 nov. 1795), dû surtout à Augereau et à Masséna, n'a point été complété. Il était urgent d'appliquer le plan de campagne proposé en 1793 par Napoléon (l'occupation du Piémont), pour obliger les Autrichiens à se défendre chez eux. Bonaparte prit, avec toute liberté d'action, le commandement d'une armée de 30,000 hommes, désorganisée, sans

pain, sans vêtements, mais pleine d'ardeur et d'énergie. Suivant les idées de Carnot, il ne devait concourir au but général de la guerre qu'en menaçant le Danube par le sud, tandis que Jourdan et Moreau opéreraient du Rhin sur ce fleuve, pour décider Vienne à traiter. Jourdan et Moreau échouèrent en partie; mais les succès merveilleux de Napoléon suffirent à imposer la paix. Son immortelle campagne d'Italie, 1796-97, renferme 4 phases bien distinctes : dans la 1re (mars-juin 1796), il a pour adversaires, à sa gauche le Piémontais Colli, retranché dans le camp de Céva; à sa droite l'Autrichien Beaulieu, maître de la Corniche et des cols. Actif, vigilant, impérieux, il réorganise et enthousiasme son armée (mars 1796), « tourne les Alpes au lieu de les franchir comme Annibal »; enlève à Beaulieu les cols de Montenotte par une lutte de 2 jours (21-22 germinal an IV; 11-12 avril 1796), et, le coupant de Colli, bat, en un seul jour, sur sa gauche, celui-ci à Millésimo, sur sa droite, celui-là dans les retranchements de Dégo forcés par Lannes (13 avril); il poursuit Colli dans sa retraite sur Turin : victorieux à Céva par Serrurier, et à Mondovi (21 avril), il impose à Victor-Amédée (28 avril) l'armistice de Chérasco, préliminaire de la paix de Paris (15 mai) qui consacre la cession de Nice et de la Savoie à la France, et l'abandon d'Alexandrie, Tortone, etc. L'idée d'une jonction sur le Danube avec l'armée du Rhin occupe son esprit; il écrit au Directoire son plan de campagne contre Beaulieu, et le suit de point en point, passant le Pô à Plaisance (7 mai) pour tourner les Impériaux campés au confluent du Tessin, forçant Beaulieu à se couvrir de l'Adda, emportant (10 mai) avec 6,000 grenadiers le pont de Lodi défendu par 16,000 hommes et 20 canons, prenant (15 mai) Milan (moins le château qui tint encore six semaines), enfin rejetant Beaulieu dans le Tyrol (29 mai) par le combat de Borghetto sur le Mincio, et courant d'un point à l'autre, de manière à écraser les rebelles de Pavie, épouvanter Venise, et commencer le blocus de Mantoue. Aussi habile politique, aussi actif organisateur que grand capitaine, il a refusé Kellermann pour collègue, écarté la marche prématurée sur Rome suggérée par les Directeurs, perçu des contributions régulières dont il fit profiter et le Directoire et Moreau, séduit les populations, maintenu la discipline, écrasé les Barbets de Gênes, imposé au duc de Parme un armistice avantageux pour notre armée et nos musées, épouvanté le roi de Naples, chassé les Anglais de Livourne, et obligé le pape à l'armistice de Bologne, et à la réparation du meurtre de Basseville. — Dans la 2e phase (juillet-septembre 1796), il lutte deux fois contre Wurmser qui, par l'O. du lac de Garda (Salo et Lonato), par le plateau de Rivoli, par la gauche de l'Adige, jette 70,000 Impériaux contre nos 40,000 hommes, pour débloquer Mantoue et reconquérir la Lombardie. Dans une 1re campagne de 5 jours (1er-5 août), Napoléon, rappelant les troupes du blocus, sépare Quasdanowich, battu à Lonato, de Wurmser, bientôt écrasé au 2e combat de Lonato (3 août), et ruiné (5 août) à la bataille de Castiglione, où se distingue surtout Augereau. Mantoue est de nouveau bloquée par Serrurier; Peschiéra, Vérone, Legnano, reprises; Naples et Rome, humiliées. Un mois plus tard, Napoléon prévient le retour offensif des 50,000 hommes rassemblés par Wurmser dans le Tyrol, court battre Davidowich à Roveredo (4 septembre; puis, à Primolano, à Bassano, et à St-Georges (6-15 septembre), il écrase Wurmser, qui parvient à grand'peine à se jeter dans Mantoue. Les résultats sont la création (25 vendémiaire an V; 16 octobre 1796) de la République Cispadane, formée aux dépens de Modène et de quelques Légations romaines, les traités de Gênes et de Naples avec la France, mais aussi l'épuisement d'une armée usée par ses victoires mêmes. — Dans la 3e phase (novembre 1796-janvier et février 1797), un nouveau général, Alvinzi, commande 60,000 hommes en 2 corps, et refoule d'abord sur Vérone les Français, repoussés encore à Caldiéro (12 novembre); mais bientôt ils tournent l'ennemi, et triomphent (13-15 novembre) au pont d'Arcole sur l'Alpon, grâce à l'héroïsme personnel de Napoléon, qui, sans repos, court, au secours de Vaubois, contre Davidowich. Le Directoire faillit lui ravir les fruits de ses victoires, en proposant un armistice inopportun : heureusement l'Autriche le refuse, fait de nouveaux efforts, et Napoléon, resté sur ses gardes, triomphe, en plein hiver, d'Alvinzi qui a repris l'offensive, le vainc à la grande bataille de Rivoli (14 janvier 1797), défait Provéra à la Favorite (16 janvier), et oblige enfin Wurmser à lui livrer Mantoue (2 février). Les intrigues romaines sont punies, à la suite d'une courte campagne, par le traité de Tolentino (19 février), qui, sans parler des autres concessions de Pie VI, donne à la France Avignon et le Comtat. A ce moment 14 grandes batailles ont été livrées; trois armées, formant ensemble 200,000 Autrichiens, ont été successivement battues par 55,000 Français, grâce au génie du chef, à l'ardeur des lieutenants et des troupes. — L'Autriche fait un suprême effort; c'est la 4e phase (février-avril 1797) : le prince Charles vient défendre le territoire allemand. Mais le plan de Napoléon réussit partout : Joubert franchit le col de Brenner, Masséna celui de Tarvis; Napoléon passe la Piave, culbute les Impériaux au Tagliamento (16 mars) et à l'Isonzo; enfin, détaché de l'armée de Sambre-et-Meuse, Bernadotte soumet l'Istrie et la Carniole. L'Autriche s'obstine néanmoins à refuser les conditions offertes par Napoléon : la victoire de Neumark (1er avril) et la prise de Léoben sur la Mühr (7 avril) l'obligent enfin à signer les préliminaires de Léoben (18 avril). Avant la paix, Venise expie ses trahisons et le massacre des *Pâques véronaises* (15 avril) : elle est prise (16 mai) et convertie en république municipale; Gênes, révoltée, est de même transformée en République ligurienne (mai); l'Italie est organisée à l'image de la France : la forme directoriale est donnée au gouvernement de la République cispadane, devenue (9 juillet) République cisalpine. Enfin est signé (26 vendémiaire an VI; 17 octobre 1797) le traité de Campo-Formio, dicté par le vainqueur lui-même, et qui a servi de base à tous ceux qui ont été faits jusqu'en 1814 (*V.* Campo-Formio).

De retour à Paris (5 décembre 1797), objet de l'enthousiasme général et de la jalousie secrète du Directoire, Napoléon semble se réfugier dans ses fonctions de membre de l'Institut (Académie des Sciences). Il blâmait bien la politique envahissante et tracassière du Directoire, alors en train de créer républiques sur républiques; mais il ne croyait pas le moment venu de tenter, comme on le lui proposait, un coup de main contre ce gouvernement. Il désirait un commandement actif, qui lui permît de préparer dans le monde des changements considérables; le Directoire, informé des offres de services qu'on lui faisait, cherchait à se débarrasser de lui : il le nomma au commandement de cette armée d'Angleterre, oubliée depuis la mort de Hoche, mais souvent, et sans résultats, réorganisée jusqu'en 1805. Napoléon demanda l'Egypte; il voulait faire de la Méditerranée un lac français par la possession de Toulon, Malte, Corfou et Alexandrie, coloniser la fertile vallée du Nil, et menacer du côté des Indes l'Angleterre déjà inquiétée par Tippoo-Saëb. Le secret du but de l'expédition fut bien gardé. Parti le 19 mai 1798 (30 floréal an VI), avec 10,000 marins, 36,000 soldats et l'élite des généraux et des soldats, il enlève en passant l'imprenable Malte (10 juin), échappe à la croisière anglaise (*V.* Nelson), occupe Alexandrie (2 juillet), s'avance dans le Delta, bat les Mamelucks à Ramanièh, à Chébreiss, et les taille en pièces (21 juillet) aux Pyramides de Gizèh, du haut desquelles *quarante siècles contemplent* le triomphe de l'héroïsme de nos carrés sur l'opiniâtre impétuosité des cavaliers de Mourad-Bey. Au Caire, il étonne et gagne les habitants par son respect pour la religion et les coutumes du peuple, non moins que par son admirable et rapide organisation du pays. Coupé de l'Europe (1er août) par le désastre naval d'Aboukir (*V.* Nelson), qui détermine la 2e coalition et l'accession de la Turquie à celle-ci, il déploie une nouvelle énergie, fait soumettre par Kléber la Basse-Egypte, et par Desaix la Haute-Egypte, enfin organise tranquillement l'Institut d'Egypte, centre et point de départ des travaux scientifiques ou pratiques qui, en renouvelant l'histoire de l'ancienne Egypte, ont préparé sa régénération moderne. Au printemps, après avoir dompté une révolte du Caire et visité Suez, il passe en Syrie, pour frapper à la fois la Turquie et l'Angleterre. Mais les succès d'El-Arich, de Gaza, de Jaffa où il touche les pestiférés, aboutissent (10 mai 1799) au siége de St-Jean d'Acre, ville que rendent imprenable, d'une part, l'habileté de la défense organisée par sir Sidney Smith et l'émigré Philippeaux, de l'autre l'épuisement d'une armée privée de toute communication avec la France, affamée et pestiférée; le succès héroïque de Napoléon et de Kléber au Mont-Thabor (16 avril 1799) n'a servi qu'à montrer ce que peuvent 2,000 Français bien commandés contre 20,000 Turcs. Le but de l'expédition était manqué. Napoléon revint en Egypte, releva par sa rentrée au Caire l'influence française que la nouvelle de sa mort avait compromise, mit en fuite par un simple mouvement offensif Mourad, qui avait échappé à Desaix, et couvrit enfin Alexandrie menacée par sir Sidney Smith et 100 voiles turques, en organisant de Gizèh la victoire d'Aboukir (25 juillet), qui coûte la vie à 13,000 Turcs, la liberté à 5,000 et à leur chef Mustapha : elle sauva l'armée française. La lecture des journaux transmis par Smith ap

prend à Napoléon les succès de la 2e coalition, nos désastres en Europe, la perte de l'Italie, l'invasion de la Suisse, l'impopularité croissante du Directoire. Il trouve propice l'occasion attendue peut-être et espérée par son ambition, organise secrètement son départ, laisse le commandement-général à Kléber (6 fructidor an VII ; 23 août 1799), traverse la Méditerranée sans être rencontré par les croisières anglaises, est retenu par les vents à Ajaccio pendant 7 jours, et débarque près de Fréjus, dans la crique de San-Raphaël (17 vendémiaire an VIII ; 9 octobre 1799), sans avoir subi de quarantaine. Accueilli, pendant son voyage à travers la France, par des fêtes et des acclamations enivrantes, il arrive (16 octobre) à Paris, où il trouve le Directoire sans autorité, et les factions sans chef.

Le 18 brumaire an VIII (*V.* Brumaire) substitua Bonaparte aux Directeurs et aux Conseils ; il en fit, de l'aveu de la nation, le maître de la France. Ce fut à la fois un coup d'Etat de la minorité du Directoire unie aux Anciens, et une révolution militaire, organisée par Napoléon, à l'instigation et avec le concours des personnages les plus considérables. Excité par son frère Lucien, président des Cinq-Cents, par les directeurs Sieyès et Roger-Ducos, par la tacite complicité de Barras, l'inertie expectante de Fouché, ministre de la police ; enfin, soutenu par le général Leclerc, son beau-frère, par Lefebvre, commandant militaire de Paris, par Moreau, il fait enlever les directeurs Gohier et Moulins, et disperse les Cinq-Cents : la Constitution directoriale est brisée, une commission consulaire exécutive formée, et composée de Bonaparte, Roger-Ducos, et Sieyès. Dès ce moment, Bonaparte est souverain. De la Constitution théorique préparée par Sieyès et adoptée par les commissions législatives, il tire lui-même la Constitution pratique de l'an VIII, premier pas fait dans la voie du rétablissement de la centralisation et de la monarchie (*V.* Constitution). Nommé 1er consul, Napoléon s'adjoint Cambacérès et Lebrun. Avec leur concours, celui de Talleyrand, ministre des relations extérieures, et de Fouché, il substitue aux formes électives de l'administration départementale, la nomination directe par le pouvoir, remplace les districts par des arrondissements, les directoires électifs par des préfets et des s.-préfets, crée la hiérarchie judiciaire (1 tribunal de cassation, des tribunaux d'appel, des tribunaux de 1re instance dans chaque arrondissement, des tribunaux criminels avec assistance du jury dans chaque département, un juge de paix par canton), et la hiérarchie financière (receveurs généraux, receveurs particuliers, percepteurs), cette dernière étayée par deux fermes appuis, le grand-livre, œuvre de Cambon, et la Banque de France, alors organisée et maintenue à travers mille difficultés. L'administration reconstituée, il fait commencer par Hédouville et Brune la répression, continuer par l'abbé Bernier la pacification de la Vendée, rend le calme aux consciences et à l'esprit de famille par la rentrée de prêtres et d'émigrés, enfin s'occupe de rendre à la France sa grandeur et son influence extérieures. — Mélas bloquait Gênes et menaçait le Var ; Kray tenait nos armées de l'Est en échec ; l'Angleterre, depuis Aboukir, dominait sur les mers. Bonaparte obtient la neutralité de la Prusse et l'alliance du tzar Paul Ier, tente vainement de négocier avec l'Angleterre, sourde aux voix de Fox et de Sheridan, et, résolu d'en finir avec la coalition, réorganise les armées pour reprendre le plan de 1796, chasser les Impériaux d'Italie, joindre sur le Danube les troupes du Rhin et du Pô, et aller dicter la paix dans Vienne : il confie à Moreau, la campagne d'Allemagne ; à Berthier, l'expédition d'Italie, s'en réservant de fait la direction, qu'il ne peut prendre en droit. Mélas, abusé sur ses dispositions par la divulgation même du plan de Bonaparte, s'obstine à presser Gênes, qui succombe (31 avril 1800), à nous faire face au pont du Var, et à nous attendre au Mont-Cenis. Napoléon le tourne en franchissant le Grand-St-Bernard (13-16 mai 1800), emporte Bard, Ivrée, Verceil, Novare, Milan, Pavie, ferme tous les passages par des corps de troupes, coupe la retraite à l'Autrichien, en conservant la sienne pour toutes les éventualités, fait battre par Lannes, à Montebello, l'avant-garde des Impériaux, et, sur la Bormida, à l'E. d'Alexandrie, les écrase (14 juin 1800) entre Marengo et San-Juliano, au point qu'il avait marqué sur ses cartes dans le cabinet des Tuileries : il a été puissamment secondé par Desaix, qui, arrivé d'Egypte la veille, décide la victoire à 6 heures du soir, et meurt dans son triomphe. L'armistice d'Alexandrie nous livre l'Italie, des Alpes au Mincio. L'Autriche tergiverse encore : les succès de Moreau couronnés par la bataille de Hohenlinden (3 décembre 1800), ceux de Macdonald, de Brune, d'Augereau, complètent la victoire de Marengo, et déterminent le cabinet de Vienne à faire signer, par son ministre plénipotentiaire, le comte de Cobentzel, avec Joseph Bonaparte, la paix de Lunéville (20 pluviôse an X ; 9 février 1801) : elle reproduit les clauses de celle de Campo-Formio, et consacre l'immense étendue du territoire français, déjà porté à 102 départements. Bientôt même il est virtuellement accru par le développement de l'influence française dans les Républiques Batave, Ligurienne, Helvétique, et surtout par la réorganisation (à Lyon, janvier 1802) de la République Italienne, dont Bonaparte est déclaré président (6 pluviôse an X ; 26 janvier 1802). Deux attentats contre la vie du 1er consul échouèrent, celui d'Aréna, anc. député jacobin (18 vendémiaire an IX ; 10 octobre 1800), et celui de la *Machine infernale* (*V. ce mot*) (3 pluviôse an IX ; 24 décembre 1800). Des traités de paix sont signés entre diverses puissances dans l'été de l'an X (1801). En même temps, l'Angleterre isolée, a forcé le Sund, tenté la destruction de la flottille de Boulogne (*V.* Nelson), et obligé à capituler notre armée d'Egypte, mal commandée depuis la mort de Kléber. Les négociations entre Otto et Hawksbury échouent sous le ministère de Pitt ; reprises, sous Addington, entre Joseph et Cornwallis, elles aboutissent à la paix d'Amiens (4 germinal an X ; 25 mars 1802), qui rend l'Egypte à la Porte, laisse Ceylan et la Trinidad à l'Angleterre, réserve la question de Malte, germe de la rupture à venir, et nous permet de reconquérir momentanément Saint-Domingue (prairial an X ; mai 1802).

La 2e coalition est dissoute. C'est le moment le plus glorieux et le plus fécond de la carrière de Napoléon. Il parcourt la France en observateur de génie, stimule l'activité et la régularité de l'administration par les tournées des conseillers d'Etat, fait creuser des ports et des canaux, réparer les routes et les ponts, élever nombre de monuments. Il rappelle les émigrés, pacifie la Vendée ; un *concordat*, préparé par Portalis, est conclu avec le pape (28 messidor an IX ; 17 juillet 1801) entre Joseph, Cretet, et l'abbé Bernier, d'une part, le cardinal Conzalvi, de l'autre, représentant Pie VII, enfin publié (28 germinal an X ; 16 avril 1802) avec de nouveaux *articles organiques*, après l'adoption difficilement obtenue du Tribunat et du Corps législatif renouvelés. Une loi crée (29 floréal an X ; 19 mai 1802) l'ordre à la fois militaire et civil de la *Légion d'honneur*. En même temps s'élaborait le *Code civil* (Code Napoléon), commencé dès 1800, d'après les travaux des assemblées antérieures, par une commission de savants jurisconsultes choisis sans acception de parti (Tronchet, Bigot-Préameneu, Portalis, Malleville), rédigé en 4 mois, soumis au tribunal de cassation, aux tribunaux d'appel, au conseil d'Etat (où il fut l'objet de lumineuses discussions souvent dirigées par Napoléon), mais attaqué par le Tribunat, ce qui en retarda l'adoption d'une année (20 mars 1804). Ces grands services et l'opposition ardente du Tribunat aident Bonaparte à faire un pas de plus vers la monarchie : un vote populaire, provoqué par les deux autres consuls, lui décerne le consulat à vie, avec le droit de choisir son successeur (14 thermidor an X ; 2 août 1802). Deux jours après, un sénatus-consulte organique crée les colléges électoraux, réduit à 50 le nombre des membres du Tribunat, et accorde au Sénat le pouvoir de dissoudre le Corps législatif et le Tribunat. Cette transformation est accompagnée de la réunion de l'île d'Elbe (août) et du Piémont (septembre) à la France, de l'occupation de Parme (oct. 1802), et suivie de la médiation en Suisse (30 pluviôse an XI ; 19 février 1803). L'Angleterre s'émeut ; elle soulève des difficultés au sujet de Malte : la paix d'Amiens est rompue (22 mai 1803). Mortier occupe le Hanovre (juin) ; les Anglais, la Guyane française (septembre 1803). Tels sont les préludes de la lutte gigantesque qui va durer donze ans, et qui, malgré l'importance des épisodes étrangers, restera toujours le duel de Napoléon contre l'Angleterre. Le premier, enfantant une conception colossale dont les proportions grandiront avec les événements, prétend mettre la deuxième au ban de l'Europe : à cette pensée se rapportent : la réoccupation par Gouvion St-Cyr, 1803, des ports du royaume de Naples, abandonnés par Soult à la paix d'Amiens, et destinés à surveiller Malte (Peschiera, Otrante, Tarente) ; la fortification de Tarente et celle d'Alexandrie du Piémont ; les alliances nouvelles avec l'Espagne et le Portugal, tenus seulement de fournir des subsides, puis avec les Etats-Unis, qui achètent la Louisiane pour 70 millions ; les travaux défensifs de la Spezzia, de Piombino (réuni à la France), de Porto-Longone et Porto-Ferrajo, des ports espagnols, portugais et français, de Flessingue et du Texel ; la création maritime et militaire d'Anvers : l'im-

pulsion prodigieuse donnée à la marine française, et les dons patriotiques prodigués pour la relever; l'organisation de la *grande armée* d'Angleterre, répartie dans six camps (Hollande, Gand, St-Omer, Compiègne, St-Malo, Bayonne); enfin la création du *camp de Boulogne* et de la flottille destinée à envahir l'Angleterre. Par contre, celle-ci bloque étroitement nos côtes (Toulon, Gênes, Livourne, avec Nelson; les ports d'Espagne, avec Pellew; les côtes de Bretagne, avec Cornwallis; la Manche, avec Keith et sir Sidney Smith). Les premières hostilités sont accompagnées de violences coupables et irremédiables : l'Angleterre soudoie la conspiration de Cadoudal (février 1804), et s'associe, en Allemagne, à des trames ténébreuses; Napoléon répond, en faisant enlever à Ettenheim (Bade) et fusiller à Vincennes (21 mars 1804) le duc d'Enghien, soupçonné d'être l'âme du complot : ainsi se terminaient ses rares et fiers rapports avec les Bourbons (*V.* Louis XVIII). Pour couper court à toute espérance de restauration, il se fait décerner (30 avril-18 mai 1804), par le Tribunat et le Sénat, le titre d'empereur héréditaire des Français; la nation ratifie cette dernière transformation par 3,572,329 suffrages, au moment même où la 3e coalition se noue sous prétexte de venger la violation du territoire badois, en réalité pour écraser la France.

L'empereur, simple et austère pour lui-même, s'entoure d'un grand appareil et d'une cour brillante. Il crée deux princes impériaux : Joseph et Louis (Lucien et Jérôme étaient alors en disgrâce); six grands-dignitaires inamovibles, savoir : un grand-électeur (Joseph), un connétable (Louis), un archi-chancelier d'Empire (Cambacérès), un archi-trésorier (Lebrun), un archi-chancelier d'Etat et un grand-amiral (charges réservées); 20 grands officiers, dont quatre maréchaux-honoraires (Kellermann, Lefebvre, Serrurier, Pérignon) et 16 maréchaux en activité (14 furent immédiatement nommés : Jourdan, Berthier, Masséna, Lannes, Ney, Augereau, Brune, Murat, Bessières, Mortier, Moncey, Soult, Davout, Bernadotte). Au-dessous ou à côté, il établit un grand nombre de charges de cour, que convoitent peu à peu, et qu'obtiennent facilement les membres de l'ancienne noblesse, ralliés au pouvoir nouveau.

L'époque impériale présente deux périodes distinctes. La première, celle des succès toujours croissants sur le continent, s'étend jusqu'à Tilsitt, 1807. Pendant un an, 1804-1805, d'immenses préparatifs; point de faits de guerre importants. A l'intérieur, Napoléon assure ses ressources financières par la création des *droits réunis;* il distribue solennellement les croix d'honneur, sous le dôme des Invalides (4 juillet 1804) et au camp de Boulogne (16 août), les aigles à Paris, au Champ-de-Mars (novembre); Pie VII, venu tout exprès de Rome, le sacre avec Joséphine dans Notre-Dame (2 décembre 1804); le 18 juin 1805, il augmente l'étendue du territoire Français par l'incorporation de la Ligurie. A l'extérieur, il fait déclarer par l'Espagne (12 décembre 1804) la guerre à l'Angleterre; il constitue les Etats voisins à l'image de la France, l'anc. république Italienne est érigée en royaume d'Italie (15 mars 1805), dont il prend la couronne à Milan (26 mai); en Hollande (15 mars) un grand-pensionnaire (Schimmelpenninck) est créé; il organise pour Elisa Bacciochi, sa sœur, la principauté de Lucques et de Piombino (juillet 1805), et place Rome et Naples dans sa dépendance morale. La seconde s'en irrite; Pitt la fait entrer dans la 3e coalition, qu'il renforce bientôt de la Russie et de l'Autriche. Napoléon n'hésite pas : son plan favori de l'invasion de l'Angleterre a été ruiné par les fautes ou les malheurs de Villeneuve, par l'activité merveilleuse de la marine anglaise; il lève le camp de Boulogne, et le porte sur le Rhin, à l'insu de l'Europe; 7 corps d'armée entrent en Allemagne, au moment même où les Impériaux passent l'Inn. Une suite de brillants combats (Donauwerth, Wertingen, Guntzbourg, Elchingen) nous établissent sur le Danube; là, une immense évolution, dont Ney est le pivot à Stuttgard, permet à Napoléon de *vaincre avec les jambes des soldats :* enfermé dans un cercle de fer, Mack signe (20 octobre 1805) la capitulation d'Ulm, qui nous livre 30,000 Autrichiens, reste d'une armée de 80,000 hommes, détruite, dispersée, ou prise sans bataille rangée. Ce beau succès était, par malheur, cruellement balancé par le désastre maritime de Trafalgar (21 octobre 1805. *V.* Nelson); l'Angleterre vient de conquérir l'empire désormais incontesté de la mer; celui du continent reste à Napoléon. Les Russes, qui voulaient joindre Mack, reculent épouvantés; l'empereur d'Allemagne se replie en Moravie; il y fait sa jonction avec le tzar Alexandre Ier. Vienne tombe en nos mains (15 novembre); assuré de ses derrières par les succès d'Augereau dans le Tyrol, par ceux de Masséna entre l'Adige et le Tagliamento, par la jonction du dernier dans Klagenfurth avec la grande armée, Napoléon, ayant le Danube à dos, pousse en Moravie la pointe célèbre, souvent blâmée par les tacticiens, mais tout le moins justifiée par le succès, et qui aboutit (2 décembre 1805) à la bataille d'Austerlitz, ou des 3 empereurs (Napoléon, François II, Alexandre Ier) : 80,000 Français luttent contre 95,000 Austro-Russes; ils les attirent hors de leurs positions de Pratzen et de Blasowitz à Menitz, à Aujest, à Soconiltz, et, grâce au génie de l'empereur, à l'activité de Soult (proclamé là le 1er manœuvrier de l'Europe), à l'héroïsme de Rapp, à l'intrépidité de tous, sous un soleil devenu proverbial, ils triomphent complétement de Kutusof, de Bagration, de Buxhowden, sous les yeux d'Alexandre et de Constantin frappés de stupeur. Le jeune tzar « est rejeté dans l'isolement de son vaste empire; » Napoléon épanche sa joie dans une phrase digne de lui : « Soldats, je suis content de vous; vous avez couvert vos aigles d'une gloire immortelle; » François II s'humilie; le traité de Presbourg est signé entre Talleyrand, Lichtenstein et Giulay (26 décembre 1805) : la Dalmatie et l'Albanie sont réunies à l'Empire français, les Etats de Venise au royaume d'Italie; la Bavière et le Wurtemberg sont érigés en royaumes avec des augmentations notables (Tyrol, Augsbourg, Eichstett, partie de Passau; possessions impériales de Souabe, Brisgau et Ortenau); le margraviat de Bade est agrandi et transformé en grand-duché; l'Autriche réduite au bassin du Danube. Ce fut pour Pitt un coup mortel; l'Angleterre le perdit (23 janvier 1806). Jamais Napoléon, en effet, ne fut plus puissant et plus assuré dans sa puissance : ses lieutenants occupaient tous les Etats Autrichiens; Fox, l'ami de la France, gouvernait l'Angleterre; la Prusse avait accepté le Hanovre contre Anspach, Clèves et Neuchâtel; au N. de la Péninsule, le royaume d'Italie avait ses limites naturelles; le S. allait être rattaché à l'Empire par la royauté de Joseph; une forte barrière séparait l'Autriche amoindrie de la France agrandie, et le mariage d'Augusta de Bavière avec le prince Eugène, vice-roi d'Italie, offrait un nouveau gage de l'alliance allemande. Heureux Napoléon, s'il eût su ou pu maintenir cette position, sans aller au delà ! Mais, en face de l'Europe sourdement hostile, il crut devoir engager davantage encore les puissances limitrophes dans la politique française par le système des Etats fédératifs de l'Empire. Le royaume de Naples fut arraché par Gouvion St-Cyr et Masséna au perfide Ferdinand IV et attribué à Joseph (mars-juillet 1806); le grand-duché de Berg fut donné à Murat, beau-frère de l'empereur (15 mars 1806); le royaume de Hollande, créé pour Louis (5 juin), sans qu'aucun des 3 princes perdît les titres qu'il portait dans l'Empire français. Pauline Borghèse reçut le duché de Guastalla. Indépendamment de Neuchâtel érigé en principauté pour Berthier, Napoléon créait de plus, pour ses maréchaux ou ses ministres, des principautés ou duchés grands-fiefs, « centres de correspondance et d'appui au grand empire » (*Ponte-Corvo :* Bernadotte; *Dalmatie :* Soult; *Istrie :* Bessières; *Friaul :* Duroc; *Belluno :* Victor; *Conegliano :* Moncey; *Trévise .* Mortier; *Bénévent :* Talleyrand; *Feltre :* Clarke; *Rovigo :* Savary; *Padoue :* Arrighi; *Cadore :* Champagny; *Bassano ·* Maret; *Vicence :* Caulaincourt; *Massa :* Regnier). Enfin, au milieu de négociations sincères entamées avec l'Angleterre et la Russie pour la paix générale, il avait conclu (12 juillet 1806) et notifié à la diète de Ratisbonne (6 août) le célèbre traité de la *Confédération du Rhin,* union armée de 14 Etats allemands (Bavière, Wurtemberg, Bade, Berg, Darmstadt, etc.) et de l'empire français, fixant les contingents réciproques de ces puissances, dont l'effectif total devait être de 263,000 hommes. Napoléon étant déclaré *protecteur de la Confédération du Rhin,* le titre de François II devenait illusoire : il ne conserva que celui d'empereur héréditaire d'Autriche. — A l'intérieur, cette année 1806 fut également une des plus belles du règne : le conseil d'Etat était heureusement modifié, le Code de procédure publié; le trésor, rempli par la guerre, offrait toute sécurité et soldait de grands travaux; le pont d'Austerlitz était jeté sur la Seine, à Paris; les canaux se multipliaient; St-Denis redevenu sépulture des souverains, Ste-Geneviève (Panthéon) rendue au culte, recevaient des développements importants; on élevait la colonne Vendôme (*V.* Colonnes) avec les canons enlevés à l'ennemi; on construisait l'arc de triomphe du Carrousel, et Napoléon faisait coïncider (mai 1806) la fête donnée à la grande armée avec une exposition de l'industrie française, associant, suivant sa pensée favorite, la gloire civile à la gloire militaire. Non moins préoccupé de l'éducation de la jeunesse, il donnait (mai 1806) la loi constitutive de l'Université impériale,

destinée à recevoir son organisation complète de mars à septembre 1808.

La mort de Fox, « une des fatalités de la carrière de Napoléon », l'envie, accrue par tant de gloire et de puissance, l'exaltation de la reine de Prusse poussant Frédéric-Guillaume III à opposer une *Confédération du Nord* à celle du Rhin, donnent lieu à la 4e coalition (Prusse, Russie, Angleterre, octobre 1806), appelée depuis longtemps par les vœux de l'Angleterre, en dépit des négociations mollement entamées à Turin avec Lauderdale. La Prusse arme la première; Napoléon la prévient, laisse manœuvrer en Thuringe Brunswick et Hohenlohe, de Bamberg fait converger ses troupes sur Géra par Baireuth, Cronach, Cobourg, et file sur la Saale après cette simple proclamation : « Si un corps se laissait percer, il serait perdu d'honneur. » Les résultats sont, après les combats de Schleitz et de Saalfeld, la victoire d'Auerstadt remportée par Davout sur Brunswick et le roi de Prusse, et celle d'Iéna, sanglantes représailles de Rosbach opposées à Hohenlohe par Napoléon (14 oct. 1806). Le 26, après la prise d'Erfurt, de Leipzig, de Potsdam, de Spandau, après les combats de Greussen et de Hall, l'armée est dans Berlin; l'empereur s'y empare de l'épée de Frédéric II, et signale sa clémence à l'égard de Hatzfeld (*V. ce nom*). Au 11 décembre, le roi a fui à Kœnigsberg; toute la Prusse est soumise; une contribution de 160 millions de fr. lui est imposée; la Russie se déclare contre la France, et celle-ci est fortifiée d'un nouvel allié, l'électeur de Saxe, dont le territoire est érigé en royaume. Un peu auparavant, Napoléon, toujours préoccupé de l'idée d'atteindre l'Angleterre, l'âme et le nœud des ligues, a lancé le célèbre *décret de Berlin* (21 novembre 1806), par lequel est inauguré le fameux *Blocus continental*, représailles terribles contre l'Angleterre, qui abusait de l'empire des mers, et foulait aux pieds le droit des gens (*V.* Blocus continental). — Il semblait que l'hiver dût mettre fin aux combats, mais les Russes entrent en campagne à la fin de décembre; la Pologne est cette fois le théâtre de la guerre. Napoléon, arrivé à Varsovie le 15 décembre, semble annoncer le projet de protéger la belliqueuse et malheureuse nation; ailleurs, il s'allie avec les Turcs, mieux inspirés cette fois qu'à Erfurt. Les combats de Czarnovo, Pultusk, Golymin, Soldau, suffisent à couper les Russes de la mer; six semaines plus tard, à la sanglante bataille d'Eylau (8 février 1807), une des plus meurtrières de l'Empire, Benningsen est défait, après avoir chaudement disputé à Lannes, Davout, Augereau, Soult, St-Hilaire, Murat, dirigés par Napoléon, un sol glacé, une position défendue en outre par d'épouvantables tourbillons de neige. Il est poursuivi jusqu'à la Prégel, et Napoléon, libre de ce côté, complète sur la Baltique le blocus continental par l'occupation difficile de Stralsund et de Dantzig (avril-mai). Les Anglais ont échoué dans leur dessein sur Constantinople, à laquelle ils voulaient imposer les conditions russes repoussées par l'Europe en 1853. Les Russes reprennent l'offensive; défaits dans 5 combats, ils perdent encore la décisive bataille de Friedland (14 juin 1807) : 40,000 des leurs sont tués ou prisonniers, et, le 16, Soult entre dans Kœnigsberg; un armistice est signé le 22 : Napoléon et Alexandre se rencontrent sur le Niémen, célèbre entrevue qui semble les attacher personnellement l'un à l'autre, et dans laquelle ils convinrent des conditions de la paix : elle fut signée à Tilsitt (7-8 juillet 1807). L'Empire est à son apogée : à la Prusse, qui sera occupée militairement, il enlève ses provinces polonaises, données au roi de Saxe sous le nom de Grand-duché de Varsovie, et les Etats entre le Rhin et l'Elbe, qui, réunis à une partie du Hanovre, à la Hesse-Cassel, au Brunswick, à Fulde et Paderborn, formeront pour Jérôme le royaume de Westphalie; il accorde à Dantzig le titre de ville libre; il protége la Turquie, en obtenant d'Alexandre l'évacuation de la Moldavie et de la Valachie; mais il concède à la Russie le droit virtuel d'occuper la Finlande, et ne stipule rien pour la Pologne centrale. A la Confédération du Rhin opposée à l'Autriche s'ajoutait donc une confédération de l'Allemagne du nord opposée à la Prusse; deux seules influences continentales subsistaient : celle de la France, celle de la Russie.

Une seconde période commence (1807-1814), celle où Napoléon, poussé par l'idée fixe du blocus continental, ne souffre plus d'obstacles, porte atteinte aux droits des consciences et à ceux des peuples, provoque les soulèvements nationaux, et, malgré d'admirables campagnes et de grandes victoires, échoue en Espagne, en Russie, en Allemagne, en France même. A l'intérieur, le gouvernement personnel et absolu s'établira de plus en plus par la suppression du Tribunat (19 août-18 septembre 1807), l'établissement (27 décembre 1807) de la censure des écrits périodiques, la suspension du jury dans un certain nombre de départements, la création des cours spéciales, l'incarcération sans jugement, la suppression de journaux (1810). Le principe de l'égalité civile semblera violé par l'établissement d'une noblesse héréditaire et par la loi des majorats et des substitutions. A côté de ces innovations, se placent de grandes et utiles mesures : l'installation (5 novembre 1807) de la Cour des comptes, la promulgation du Code de commerce, l'organisation définitive de l'Université et des lycées, les nobles encouragements accordés aux sciences et à l'industrie, la création (5 février 1812) d'un ministère du commerce et des travaux publics. Au dehors, la politique est subordonnée au système du blocus continental, qui exclut successivement des ports européens tout navire et tout produit anglais, puis tout bâtiment, ami ou neutre, suspect d'avoir touché en Angleterre, et déclare de bonne prise celui qui aura souffert la visite dont les Anglais prétendent s'arroger le droit. Dans cette guerre inexpiable, où le décret de Milan (17 décembre 1807) ajoute aux rigueurs du décret de Berlin, Napoléon, obligé de surveiller toutes les côtes, est par là même amené à prendre Stralsund sur les Suédois (6-20 août), à réunir Flessingue à l'Empire, à faire occuper par Marmont Raguse et les bouches de Cattaro (14 août), et ferme aux Anglais les îles Ioniennes, perdues en 1799, revenues à la France par le traité de Tilsitt. Les Anglais se vengent en bombardant Copenhague (7 septembre 1807). Napoléon leur fermera l'Italie; la Toscane (échangée contre le royaume de Lusitanie), Parme, Plaisance, Guastalla, forment (1808) 4 départ. français. Pie VII prétend demeurer neutre : son patrimoine est réduit des Légations d'Urbin, Ancône, Macérata, Camérino, organisées en 3 départ. pour le royaume d'Italie, et Rome est occupée par un corps d'armée français (2 février 1808). En 1809, Napoléon décrète la réunion à l'Empire français du reste des Etats de l'Eglise. Le pape oppose une résistance religieuse au dominateur de l'Europe en le frappant d'une bulle d'excommunication. Napoléon, irrité, fait transporter et détenir Pie VII à Savone, puis à Grenoble, et plus tard à Fontainebleau. Même résultat dans la Péninsule ibérique : sommé d'appliquer le blocus, le Portugal résiste; Junot l'envahit (26 octobre 1807), et la victoire d'Abrantès fait fuir au Brésil la famille royale (novembre). La cour de Madrid avait livré passage à nos troupes, et signé le traité de Fontainebleau (27 octobre 1807), qui lui promettait une part aux dépouilles du Portugal démembré. Initié, par ces relations, aux honteuses misères du palais espagnol, Napoléon est peu à peu amené à la pensée du détrônement des Bourbons et poursuit dès lors ce projet fatal, « véritable plaie, le commencement de tous les malheurs! » A la suite des scènes d'Aranjuez (*V.* Ferdinand VII), pris pour arbitre à Bayonne (15 avril-9 mai 1808) entre Charles IV et Ferdinand VII, il en profite pour exiger d'eux une abdication en sa faveur, et il donne le trône d'Espagne à Joseph; la couronne de Naples passe à Murat, que les Espagnols auraient sans doute préféré, et Berg est attribué à Louis-Napoléon, fils aîné du roi de Hollande. L'Espagne s'insurge à la voix de ses moines, de ses généraux et de la Junte de Séville qui proclame Ferdinand VII, malgré sa captivité à Valençay; l'Angleterre envahit le Portugal : en 5 ans (1808-1813), la Péninsule dévore près de 500,000 hommes à Napoléon, dont la seule apparition (novembre 1808-mars 1809) rétablit une fois les affaires ruinées par les capitulations de Dupont (20 juillet) à Baylen (Andalousie), et de Junot (30 août) à Cintra (Portugal) : ses victoires à Burgos (10 novembre), Espinoza (12), Tudela (23), Somo-Sierra (30), rouvrent Madrid à Joseph (4 décembre 1808-22 janvier 1809), un mois avant la prise de l'héroïque Saragosse (21 février 1809). Après son départ, les généraux, privés d'une direction présente, affaiblis par leurs rivalités ou dénués de ressources suffisantes, ne peuvent triompher définitivement des armées ni des guérillas : leurs plus belles victoires sont stériles; leurs défaites, désastreuses (*V.* Junot, Soult, Victor, Gouvion-Saint-Cyr, Sébastiani, Masséna); Suchet seul se maintient longtemps dans le N.-E. et l'E.; mais Wellington domine dans l'O., et Talaveyra (1809), Torrès-Védras (octobre 1810-mars 1811), les Arapiles (22 juillet 1812) sont des coups mortels pour la domination française; notre renom d'invincibles est entamé; Napoléon pourrait encore le rétablir; il n'en a plus le loisir.—Les événements de Bayonne avaient irrité l'Autriche et déterminé l'évacuation partielle de la Prusse; il fallait à Napoléon l'alliance de la Russie.

à la célèbre entrevue d'Erfurt (27 septembre-14 octobre 1808), il crut la cimenter par l'abandon impolitique de la Turquie et de la Suède. Mais pendant son expédition d'Espagne, l'Angleterre rejeta toutes les propositions de paix offertes sous la médiation d'Alexandre; l'Autriche renoua avec elle, excita secrètement la Prusse, l'Italie et l'Illyrie chancelantes, donna la main au Tyrol soulevé en sa faveur et à la Westphalie révoltée, et envahit la Bavière. En face de cette 5e coalition, « remarquable par la réaction de l'Europe contre l'Empire, par l'alliance des dynasties, des peuples, du sacerdoce et du commerce », Napoléon est revenu en hâte de Madrid. Il réclame d'Alexandre le concours promis à Erfurt, appelle les contingents allemands, quitte Paris le 12 avril, délivre la Bavière par les combats d'Abensberg (20 avril), de Landshut (21), d'Eckmühl (22), prend Ratisbonne où il est blessé (23), empêche à Abersberg (4 mai) la jonction des archiducs, enfin bombarde et emporte Vienne (11-13 mai). Il occupe l'île de Lobau entre deux bras du Danube, parvient, malgré d'immenses difficultés, à jeter des troupes sur la rive gauche, et, le Danube à dos, avec des régiments incomplets, des munitions insuffisantes, il gagne (21-22 mai) sur l'archiduc Charles les sanglantes batailles d'Essling et de Gross-Aspern, qui lui coûtent Lannes et nombre d'officiers distingués. A ce moment, la guerre se fait sur tous les points à la fois : Eugène, d'abord vaincu en Italie par l'archiduc Jean, a pris sa revanche à Caldiéro, sur la Piave, à Trieste, rejoint la Grande Armée (26 mai), et poussé une pointe en Hongrie, où il gagne la bataille de Raab (14 juin); en Pologne, Poniatowski, à force d'héroïsme, a conjuré les dangers d'une invasion autrichienne encouragée par les Russes qui auraient dû la combattre. Le prince Charles, de la gauche du Danube, surveille toujours Vienne : grâce aux travaux exécutés dans l'île de Lobau, Napoléon, renforcé des troupes de Marmont et de Macdonald sortis victorieux de l'Illyrie et du Tyrol, passe une seconde fois le fleuve, et refoule le prince Charles sur Wagram : là, sous le soleil comme à Eylau sous la neige, il triomphe (6 juillet 1809) par l'héroïsme de Davout, de Masséna, de Macdonald, mais au prix des plus sanglants sacrifices; l'Autriche accepte l'armistice de Znaïm. A la fin de l'année, l'Angleterre échoue à l'île de Walcheren et à Anvers contre une levée de gardes nationales. La 5e coalition est dissoute; mais la paix de Vienne (14 octobre 1809) ne tranche pas la question entre la France et l'Autriche : il eût fallu détruire celle-ci, ou bien s'en faire, par des restitutions, une alliée fidèle; Napoléon se contenta de la mutiler, lattribuant au grand-duché de Varsovie la Gallicie occidentale, à la Bavière quelques accroissements, à la France Villach, la Carniole, une partie de la Carinthie, l'Istrie, la Dalmatie et le Frioul autrichiens, Fiume et la Croatie. François II accède au système continental, et reconnaît Joseph. Mais un jeune Allemand, Staaps, a tenté d'assassiner Napoléon à Schœnbrünn (13 octobre 1809), et meurt en criant : *vive la Germanie !* appel qui sera entendu, et qui eût dû éclairer l'Empereur. Loin de là, il se sépare de Joséphine par le divorce du 16 décembre 1809, et, mécontent de la conduite d'Alexandre pendant la guerre, de ses hésitations depuis qu'il lui a demandé sa sœur, il épouse (1er-2 avril 1810) Marie-Louise, fille de François II. Ce mariage et la naissance du roi de Rome (20 mars 1811) sembleraient consolider l'Empire. Mais la désaffection commence; Talleyrand, Fouché, Bernadotte sont las des hauteurs du maître; les généraux désirent le repos; la nation ressent le malaise que causent les longues guerres, la cessation du commerce extérieur, la raideur du gouvernement absolu. Les frères de l'Empereur voudraient s'associer aux sentiments, servir les intérêts de leurs peuples respectifs; Napoléon n'y consent point. De 1809 à 1811, faisant violence aux nationalités, il multiplie au contraire les réunions de territoires : Flessingue et Walcheren, 24 décembre 1809; les Etats romains confisqués en 1809, organisés en départements le 17 février 1810; le Brabant hollandais et la Zélande enlevés à Louis, le 15 mai 1810; la Hollande tout entière réunie le 6 juillet 1810, et convertie en départements, au mois de décembre suivant, après l'abdication imposée à ce prince; le Valais enlevé en 1810 à la Suisse comme route naturelle entre la France et l'Italie; les villes Anséatiques, l'Oldenbourg, une partie de la Westphalie, 1811, pour assurer le blocus; enfin, et pour le même besoin, les provinces Illyriennes enlevées au royaume d'Italie en échange du Tyrol italien qu'on lui fait donner par la Bavière, et régies par un gouverneur-général. Parvenue à sa plus grande extension territoriale, la France épouvante l'Europe avec ses 130 départements impériaux, ses 7 provinces Illyriennes, ses 24 départements du royaume d'Italie. Aussi, humilié de son rôle inférieur, irrité des effets désastreux du blocus et des constants accroissements de la France, Alexandre se rapproche de l'Angleterre. L'invasion de la Russie est aussitôt résolue par Napoléon; les conférences de Dresde, vrai congrès de rois (mars-juin 1812), retardent malheureusement la déclaration de guerre jusqu'au 22 juin : Napoléon y entraîne plus de 400,000 sujets ou tributaires de l'Empire, 30,000 auxiliaires Autrichiens et 15,000 Prussiens; mais il n'a pas su s'assurer l'appui de la Turquie, bientôt en paix avec la Russie par le traité de Bukharest, ni la diversion de la Suède, que Bernadotte sacrifia à la Russie : à toutes deux il devait tâcher de faire oublier Erfurt; à la Pologne il aurait dû donner une organisation politique et sociale. La Russie fut sauvée par ces fautes, par l'hiver, peut-être aussi par les lenteurs inexplicables de Napoléon, qui, le Niémen passé (24 juin 1812), attendit 17 jours à Wilna des propositions de paix impossibles, se laissa entraîner ensuite, à demi découragé, dans des régions dévastées par des armées souvent battues, jamais détruites (Mohilew, 23 juillet; Ostrowno, 25; Witepsk, 28), et ne put forcer Barclay et Bagration à accepter la bataille près de Smolensk (17 août); une faute de Junot l'empêche de les écraser le lendemain à Valontina. Macdonald en Courlande, Gouvion-Saint-Cyr en Lithuanie (victoire de Polotsk), s'établissaient assez solidement; mais sur la route de Smolensk à Moscou, la Grande Armée ne traversa que des débris de villes incendiées par les Russes (Dorigoboj, Wiazma, Gjatsk, Mojaïsk). Enfin Barclay de Tolly et Kutusof, pour couvrir Moscou, acceptent sur les bords de la Moskowa (7 septembre 1812) la sanglante bataille de Borodino; Ney fixe la victoire, et Napoléon entre dans Moscou (14 septemb.), avec l'espoir d'y dicter la paix ou d'y passer l'hiver, pour terminer la guerre au printemps. Mais la ville est abandonnée; bientôt, conformément aux ordres de Rostopchin, l'incendie y est allumé (15-20 septembre); sans Gourgaud, qui les découvrit, 400 kilogr. de poudre, disposés à dessein, faisaient sauter l'état-major. Il fallut évacuer ces ruines fumantes. Ici encore, Napoléon s'attarde à des négociations malheureuses : les Russes n'ont d'autre but que de retarder la retraite; elle commence enfin le 19 octobre. Eugène l'ouvre par la victoire remportée à Malo-Jaroslavetz (24 octobre) sur Kutusof, qui s'enfonce dans le sud; au lieu de suivre la route de Kalouga, on reprend le chemin dévasté de Mojaïsk, tout semé de ruines et de cadavres. L'hiver, appelé par les Russes, leur vient en aide d'une manière terrible : le froid, la faim, exténuent nos soldats, harcelés par les Cosaques de Platoff. Victorieux à Wiazma et à Krasnoï, doués d'une rare énergie, Davout et Ney maintiennent longtemps un certain ordre; mais, à partir de l'effroyable passage de la Bérésina, organisé par Eblé entre Borizof et Studzianka, il n'y a plus qu'une déroute sans nom, spectacle navrant pour l'âme attristée de Napoléon, qui n'a pas quitté son armée et qui partage ses misères jusqu'en Lithuanie. A Smorgoni seulement, il confie la retraite à Murat, pour aller en France lever une nouvelle armée, gagne en traîneau la Prusse et en poste Paris, où vient d'éclater la conspiration Malet (*V. ce nom*), indice de graves dangers intérieurs. Néanmoins, le sénat lui donne les ressources nécessaires pour combattre l'Europe. Alexandre vient de déclarer qu'il « ne posera pas les armes, tant qu'il restera un Français en Allemagne »; la Prusse s'est ralliée à lui, la première (février 1813); la Suède, qui a reçu, en 1810, son prince héréditaire, Bernadotte, des mains de Napoléon, aide à la coalition (mars 1813). Napoléon pousse hardiment 200,000 hommes sur l'Elbe, réclame les contingents allemands, demande 40,000 hommes à l'Autriche. Mais l'Allemagne est sourdement hostile; et, même quand il a remporté sur Wittgenstein, Blücher et York, la victoire de Lutzen (2 mai), occupé Dresde, vaincu encore les Russes à Bautzen, bataille de quatre jours livrée, du 19 au 22 mai, à Weissig, Bautzen, Wurtchen, Hochkirchen, il ne trouve chez l'Autriche qu'hésitation perfide : seul, le roi de Saxe lui demeure sincèrement fidèle. Malgré le défaut de cavalerie qui l'a empêché de compléter ses victoires, les ennemis sont désorganisés : il commet la faute d'accepter la médiation de l'Autriche, l'armistice de Plessitz (3 juin) et le congrès inutile de Prague (5 juillet). C'est donner à François II le temps d'armer contre lui. Tout encourage la coalition : les défaites de Joseph, chassé de la Péninsule, où Soult est précipitamment envoyé, l'entrée de Bernadotte à Stralsund, l'acceptation tardive par Napoléon d'une partie des conditions humiliantes de Prague. Trois armées s'avancent contre lui : celle de Bohême, sous Schwarzenberg; celle de Silésie, sous Blücher; celle du Nord, sous Bernadotte, et, de plus, Moreau vient d'arriver d'Amé-

rique au quartier-général des alliés. A leurs 500,000 hommes, Napoléon oppose sans crainte 280,000 recrues; son plan est de rejeter les ennemis derrière l'Elbe, et là, de briser la coalition par des coups multipliés. A Dresde, où périt Moreau, il reste victorieux (27 août); mais Macdonald échoue en Silésie devant Blücher, Vandamme à Kulm en Bohême, Oudinot à Gross-Beeren, et Ney à Dennewitz en Brandebourg en face de Bernadotte. Napoléon bat en retraite, et, après avoir fait refouler Schwarzenberg à Wachau (16 octobre), malgré la défection des Bavarois, il attend les coalisés à Leipzig (18-19), les tient en respect par la plus effroyable canonnade, et ne perd cette *bataille des nations* que par l'arrivée de Benningsen et surtout par les défections instantanées des Wurtembergeois et des Saxons sur le champ de bataille. La retraite sur Lutzen est marquée par la catastrophe de l'Elster (mort de Poniatowski); celle sur le Rhin, terminée par les victoires de Hanau (30 octobre) et de Hocheim (2 novemb.), qui nous rouvrent la France. — Elle est aussitôt envahie derrière Napoléon, dont la campagne de France vaut celle d'Italie, malgré la différence du succès. Il brise la résistance que lui oppose tardivement le Corps législatif, pour lequel ce fut un tort, sans doute, d'élever des plaintes dans un moment aussi critique, et en face de l'étranger. Mais les défections commencent: Murat se joint (11 janvier 1814), à la coalition, et empêche ainsi Eugène de marcher sur Vienne et d'y attirer Schwarzenberg. Celui-ci peut violer la neutralité de la Suisse (21 décembre 1813) et jeter en France 150,000 hommes; Blücher passe le Rhin à Manheim (1er janvier 1814), à la tête de 130,000 Russes et Prussiens; Bernadotte en amène 100,000 contre la Hollande; Bubna s'avance par le S.-E., et Wellington, passant la Bidassoa, marche sur Bordeaux. Résolu à défendre le centre contre les deux premiers, Napoléon oppose au troisième Maison, qui ne pourra tenir; au quatrième, Augereau; au cinquième, Soult, qui gagnera en vain (10 avril) la bataille de Toulouse. La campagne de France commence en plein hiver. De Langres, leur quartier-général, Blücher et Schwarzenberg s'avancent sur Paris; Napoléon, à la tête de 30,000 jeunes gens, place son quartier-général à Châlons-sur-Marne, attaque hardiment les coalisés, les bat à St-Dizier (27 janvier), à Brienne (29), et, malgré l'échec de la Rothière (1er février), qui le rejette sur Troyes (3) et sur Nogent (7), il effraie les princes qui ouvrent le congrès de Châtillon (5 février) et lui proposent la France dans les limites de 1792. La juste fierté de Napoléon, qui veut les bornes physiques, et surtout les excitations de Talleyrand aux alliés (« Vous pouvez tout, et vous n'osez rien! »), rendent les négociations inutiles. Blücher et Schwarzenberg reprennent leur marche sur Paris: le premier, par la Marne, refoulant Macdonald d'Epernay sur Château-Thierry et sur Meaux; le deuxième, par la Seine, attaquant Victor à Nogent. Napoléon court de l'un à l'autre, prend Blücher en flanc, et, par quatre batailles en cinq jours (Champaubert, 10 février; Montmirail, 11; Château-Thierry, 13; Vauchamp, 14), le rejette sur Châlons, rejoint Schwarzenberg sur l'Hières, à quelques lieues de Paris, et, par trois victoires (Guignes, Mormant, Nangis), le repousse jusqu'à Montereau (18 février), grande et sanglante lutte suivie de celle de Méry (22), qui rouvre Troyes à l'Empereur. Mais ses troupes sont épuisées; ses lieutenants ont été battus partout où il n'a pu se trouver en personne; Bordeaux s'est livré aux Anglais, Lyon est occupé par les Autrichiens; Talleyrand propose aux alliés la restauration des Bourbons, et Bernadotte, victorieux dans le Nord, vient de rejoindre Blücher. Napoléon s'oppose encore au deuxième mouvement de celui-ci sur Paris, le laisse échapper par La Ferté-sous-Jouarre et Soissons jusqu'à Laon, lui livre près de cette ville la bataille indécise de Craonne (7 mars), se replie sur l'Aisne, la Vesle et la Marne, enlève Reims (13), Epernay (17), et, rappelé contre Schwarzenberg, qui est maître de Troyes depuis le 4, conçoit un dessein hardi, celui de le couper du Rhin pour l'inquiéter sur ses derrières, le rappeler après soi (Arcis-sur-Aube, 20; St-Dizier, 25), et l'entraîner, ainsi que Blücher, aux frontières; mais il lui faudrait la levée en masse, décrétée seulement le 5, et les alliés ont dans Paris des intelligences royalistes qui ne cessent de les y appeler: ils y entrent le 31, en vertu de la capitulation de Marmont et de Mortier, après les inutiles efforts de la bataille livrée de Charonne jusqu'à Clichy (30 mars). Le Sénat consomme la défection (3 avril): « *Napoléon est déchu du trône; le droit d'hérédité, aboli dans sa famille; le peuple français et l'armée, déliés du serment de fidélité.* » A ce moment, Napoléon est revenu à Fontainebleau, résolu à tenter un dernier effort; la défection du corps de Marmont (*V.* Marmont), le découragement de Ney et de Mortier, l'en empêchent: ainsi lui est enlevée la ressource d'abdiquer au profit de son fils. Les alliés exigent et obtiennent (11 avril) l'*abdication pure et simple*, payée de la petite souveraineté de l'île d'Elbe. Il essaie en vain de s'empoisonner, et fait, le 20, à sa garde les adieux de Fontainebleau, les plus touchants et les plus sublimes dont l'histoire ait conservé le souvenir, embrassant le général Petit et les aigles; le 28, il a quitté le sol français, après avoir couru dans le Midi de réels dangers pour ses jours, et le 4 mai il arrive à l'île d'Elbe.

Pendant 10 mois de séjour à Porto-Ferrajo, il se contenta de répandre les bienfaits sur l'île, développant le travail des mines, faisant des plantations et des constructions utiles, entouré des soins affectueux de sa mère et de la princesse P. Borghèse, mais véritablement occupé à suivre les événements du continent, les préliminaires du congrès de Vienne, les fautes de la Ire Restauration (*V.* Louis XVIII). Au commencement de 1815, il croit le moment venu où, fatiguée du retour vers l'ancien régime, la nation se jettera dans ses bras, pour prendre avec lui la revanche, pacifique ou guerrière, de 1814. De là le brusque départ de l'île d'Elbe (26 février 1815), l'heureux débarquement à Cannes, au fond du golfe Jouan (1er mars), et, au milieu de l'étonnement général, la marche triomphale depuis Grenoble, où il courut de graves dangers (8 mars), mais où il gagna les premières troupes, jusqu'à Paris, où, pendant que Louis XVIII fuit à Gand, il rentre (20 mars) accompagné de Ney, parti pour le combattre et rendu à son ancien chef. Alors commencent les *Cent-Jours* (20 mars-8 juillet 1815), dernière lutte de l'Europe contre Napoléon. Il semble vouloir faire une part à la liberté (22 avril), par un *Acte additionnel aux constitutions de l'Empire*. Cependant l'Angleterre refuse de négocier, les puissances de le reconnaître; la coalition se reforme (avril-mai), et Murat, par sa précipitation à attaquer les Autrichiens en Italie, compromet encore son beau-frère, en perdant, avec son royaume, l'occasion d'une diversion qui eût beaucoup importé deux mois plus tard. A l'intérieur, les défections recommencent après le *Champ de Mai* (1er juin), au moment où, à la tête de 118,000 recrues, Napoléon va combattre aux frontières plus de 800,000 ennemis: il a l'espoir de battre séparément Blücher, établi à Namur, et Wellington, posté à Bruxelles; en effet, il repousse le premier à Ligny ou Fleurus (16 juin); Ney, le deuxième, aux Quatre-Bras (16); mais Ney ne peut compléter sa victoire, et une seconde bataille s'engage, le 18, à Waterloo: gagnée jusqu'à 7 heures du soir sur Bulow et l'opiniâtre Wellington par 70,000 conscrits opposés à 140,000 hommes, elle est perdue par suite de l'arrivée d'un corps de 30,000 Prussiens conduit par Blücher, que Grouchy devait retenir loin du champ de bataille. 19,000 Français ont péri; 8,000 sont faits prisonniers, mais l'ennemi a perdu 30,000 hommes. L'armée française est entièrement désorganisée. Napoléon revient à Paris, trouve les chambres hostiles, s'enferme à l'Elysée, abdique une seconde fois en faveur de son fils, et part pour Rochefort, après avoir vainement sollicité l'autorisation d'écraser les alliés entrés en France sans ordre et sans précautions. Il avait d'abord l'intention de se rendre aux Etats-Unis d'Amérique; puis il demande l'hospitalité à l'Angleterre par une noble lettre datée de l'île d'Aix le 15 juillet, se rend sur *le Bellérophon*, mais ne peut débarquer: le cabinet anglais, abusant de sa magnanimité, le déclare prisonnier de la coalition, et le fait transporter par *le Northumberland* à l'île de Ste-Hélène.

Il y arriva, accompagné des généraux Bertrand, Montholon, Gourgaud, du comte de Las-Cases, et du chirurgien anglais O'Méara, passé spontanément à son service. Son premier séjour fut Briars, habitation commode de M. Balcombe: il y attendit deux mois que l'on eût terminé les appropriations de Longwood, où il séjourna jusqu'à sa mort, supérieur à l'infortune par les hautes pensées de son âme, étouffant dans cet étroit espace, abreuvé d'humiliations par le gouverneur Hudson Lowe, et occupé de dicter ses *Mémoires* et ses campagnes à Gourgaud, Montholon, et Las-Cases. Celui-ci fut séparé de lui, dès 1817, par le gouverneur; Gourgaud, gravement malade, dut quitter l'île en 1818; Bertrand et Montholon lui fermèrent les yeux, le 5 mai 1821. Il mourut, à 51 ans et demi, d'une hépatite aiguë, déterminée par sa constitution, et certainement aggravée par l'influence du climat, le défaut d'activité, et les douleurs de l'exil. Il fut enterré à Ste-Hélène, malgré son dernier vœu, d'être inhumé sur les bords de la Seine. Ce vœu fut exaucé seulement en 1840: le 15 décembre de cette année, ses restes, rapportés en grande

pompe par le prince de Joinville, furent déposés sous le dôme des Invalides.

Des débuts lents et pénibles jusqu'à Toulon ; un temps d'arrêt jusqu'au 13 vendémiaire ; un commandement supérieur, dû à la faveur et justifié par des coups de maître ; une campagne d'Italie, qui laisse hésiter l'admiration entre le capitaine, le politique et l'administrateur ; l'attrait du merveilleux dans la campagne d'Egypte ; l'entraînement d'un peuple entier, lassé des troubles civils ; une seule campagne et deux batailles pacifiant toute l'Europe ; une volonté et une intelligence supérieures reconstituant la société, résolvant en actes, en faits, en codes, les réformes préparées dans les assemblées antérieures et les baptisant du seul nom de Napoléon ; le sentiment de l'honneur surexcité, en même temps que la loi s'écrit, que les églises se rouvrent ; un appui tutélaire dans une femme aimable et chérie de la nation ; ailleurs, le défi le plus hardi jeté à l'Angleterre, un nouvel Empire créé en face de l'Europe frémissante, et l'Europe elle-même remaniée aux dépens de l'Autriche et de la Prusse ; des entrevues où deux Césars se partagent le monde ; l'union du soldat couronné et de la fille des Habsbourg ; puis, l'oubli du droit des gens, du droit des peuples et du droit des consciences ; le réveil des nationalités ; la protestation des âmes contre les excès de la puissance ; le haineux et persévérant antagonisme de l'Angleterre ; les revirements de la Russie ; les guerres succédant aux guerres, les victoires aux victoires, les désastres aux désastres ; une double chute ; une douloureuse captivité ; une agonie ressentie par tous les cœurs français en dépit des réserves de la politique ; la longue confusion des souvenirs napoléoniens et des idées libérales ; un nom qui remplit le monde, et qui conserve son prestige après trois restaurations et autant de révolutions ; telle fut, en résumé, la carrière de Napoléon Ier, justement appelé *le Grand* par le Tribunat, après la campagne d'Austerlitz. L'homme qui s'empare ainsi du temps, de l'espace, de l'imagination, de la pensée, a sa place marquée au-dessus des Alexandre, des César, et des Charlemagne.

Les principales créations du règne sont, outre celles indiquées ci-dessus, le *Musée Napoléon*, rempli des chefs-d'œuvre de l'art ; les bassins d'Anvers, de Flessingue et de Cherbourg ; les routes d'Anvers à Amsterdam, de Mayence à Metz, de Bordeaux à Bayonne, et celles de la Bretagne ; les passages du Simplon, du Mont-Cenis, du Mont-Genèvre et de la Corniche ; les ponts d'Iéna, d'Austerlitz, des Arts, de Sèvres, de Tours, de Lyon, de la Durance, de Bordeaux, de Rouen ; les canaux du Rhin au Rhône, de l'Escaut à la Somme, de la Rance à la Vilaine, de l'Ourcq ; les desséchements des marais du Cotentin, de Rochefort, etc. ; la distribution des eaux dans la ville de Paris ; les travaux du Louvre ; les embellissements de Paris, etc.

Les *Mémoires* de Napoléon lui assignent un rang parmi les plus grands écrivains de l'époque : ils égalent ceux de César par la simplicité et la noblesse, et les surpassent par la méthode et l'exactitude, la précision des descriptions, et « un style pittoresque, toujours sobre et vrai, où dominent la pensée et la volonté, où l'imagination se fait jour par éclairs. » (M. Sainte-Beuve.) Ils comprennent le récit de ses plus belles campagnes, beaucoup de fragments sur les autres, sur quelques grandes journées de la Révolution où il a figuré ; des jugements analytiques sur plusieurs grands faits de guerre de l'antiquité, sur la guerre des Gaules de César, sur quelques grandes batailles des généraux de la Révolution, et sur les campagnes de plusieurs grands généraux de Louis XIV. Napoléon a dicté ces Mémoires aux généraux Montholon, Gourgaud, Bertrand, et à son valet de chambre Marchand, qui les ont publiés à Paris, Montholon, en 1823-25, 6 vol. in-8° ; Gourgaud, en 1823, 2 vol. in-8° ; Bertrand, en 1847, 2 vol. in-8° ; Marchand, en 1836, 1 vol. in-8°. Le gouvernement publie en ce moment une collection complète et méthodique des *Œuvres de Napoléon*, y compris ses *Bulletins*, *Proclamations, Discours, Messages*, et sa *Correspondance officielle*, auj. épars dans divers recueils. *V.* Thiers, *Histoire de la Révolution française*, 10 vol. in-8°, et *Histoire du Consulat et de l'Empire*, 17 vol. in-8° ; *Histoire de Napoléon*, par de Norvins, 1 vol. gr. in-8° ; — par Laurent de l'Ardèche, 1 vol. gr. in-8° ; — par Élias Regnault, 1 vol. in-8° ; Ph. de Ségur, *Histoire de Napoléon et de la grande armée en 1812*, 2 vol. in-8° ; Gourgaud, *Examen critique de l'ouvrage de M. Ph. de Ségur*, 1 vol. in-8° ; B.-E. O'Meara, *Napoléon en exil à Ste-Hélène*, 2 vol. in-8° ; F. Antommarchi, *les Derniers moments de Napoléon*, 2 vol. in-8° ; Las-Cases, *Mémorial de Ste-Hélène*, 1re édit., 1823, 8 vol. in-8° ; de Bausset, *Mémoires anecdotiques sur l'intérieur du palais impérial, et sur quelques événements de l'Empire depuis 1805 jusqu'au 1er mai 1814*, 2 vol. in-8° ; François Fain, *Manuscrit de l'an III*, 1 vol. in-8° ; — *de 1812*, 2 vol. in-8° ; — *de 1817*, 2 vol. in-8° ; — *de 1814*, 1 vol. in-8° ; Bigland, *Précis de l'histoire politique et militaire de l'Europe depuis 1783 jusqu'en 1814*, 3 vol. in-8° (en anglais) ; Alison, *Histoire de l'Europe pendant la Révolution et l'Empire* ; Gourgaud, *Campagne de 1815*, in-8° ; *Mémoires du roi Joseph*, 10 vol. in-8°, etc. A. C.

NAPOLÉON II (Joseph-François-Charles), fils unique de Napoléon Ier et de Marie-Louise d'Autriche, né à Paris le 20 mars 1811, salué dans son berceau du nom pompeux de *roi de Rome*, m. de phthisie à Schœnbrunn, le 22 juillet 1832. Il arriva à Vienne en 1814 avec sa mère, et reçut le nom de *duc de Reichstadt*. Son aïeul, l'empereur François II, l'ayant nommé lieutenant-colonel le 15 juin 1831, il avait pris le commandement d'un bataillon du régiment d'infanterie hongrois Giulay, en garnison à Vienne. Son cercueil repose auj. sous l'église du couvent des Capucins, à Vienne. MM. Barthélemy et Méry ont consacré à ce jeune prince un poëme intitulé *le Fils de l'Homme*. *V.* De Montbel, *le Duc de Reichstadt*, 2e édit., 1833, in-8°.

NAPOLÉON (Terre de), nom qui fut donné à la Terre de Freycinet (*V. ce mot*).

NAPOLÉON (Maisons impériales). *V.* LÉGION-D'HONNEUR.

NAPOLÉON-SAINT-LEU. *V.* LEU-TAVERNY (SAINT-).

NAPOLÉON-VENDÉE, ch.-l. du département de la Vendée, à 433 kil. S.-O. de Paris, sur une colline que baigne l'Yon, par 46° 40' 17" lat. N. et 3° 45' 46" long. O. ; 6,120 hab. Trib. de 1re inst. ; lycée, bibliothèque, dépôt d'étalons. Elle occupe l'emplacement de l'ancien château et bourg de *la Roche-sur-Yon*, qui eut, dès le XVe siècle, le titre de principauté, et appartint successivement aux maisons de Beauvau, de Bourbon, et d'Orléans ; le titre en fut porté au XVIIe siècle par un prince de Conti, puis par sa fille. Cette ville fut presque détruite en 1793, pendant la guerre de Vendée. En 1804, Napoléon Ier, voulant placer le ch.-l. du département au centre du Bocage, choisit l'emplacement de la Roche-sur-Yon, où une ville, à laquelle il donna son nom, s'éleva rapidement ; en 1814, on l'appela *Bourbon-Vendée* ; celui de Napoléon-Vendée lui a été rendu en 1848. Elle est bien percée et bien bâtie ; on y remarque l'église, l'hôtel de ville, la préfecture, et de belles casernes. Sur la gr. place, on a érigé, en 1854, une statue équestre de Napoléon Ier, par M. de Niewerkerke ; sur la place du marché on voit la statue du général Travot.

NAPOLÉONVILLE, s.-préf. (Morbihan), à 51 kil. N.-N.-O. de Vannes, sur la rive g. du Blavet, à la naissance d'un canal qui conduit à Lorient ; 4,722 hab. Trib. de 1re instance, lycée. Eaux minérales ferrugineuses froides. Fabr. de toiles ; comm. de cuirs estimés, grains, bestiaux, chevaux, beurre, fil. Quelques restes d'anciennes murailles. Vieux château des ducs de Rohan. Très-belles casernes. — Cette ville a porté, avant Napoléon Ier, et, de 1815 à 1848, le nom de *Pontivy*.

NAPOLI, nom italien de NAPLES.

NAPOLI-DI-MALVASIA OU MONEMBASIE, v. du royaume de Grèce (Morée), sur la côte S.-E. de la Laconie, à 53 kil. S.-E. de Mistra, sur l'île Minoa, qu'un pont réunit au continent ; 6,000 hab. Récolte de vins dits de *Malvoisie*. A 4 kil. N., sont quelques ruines d'*Epidaurus Limera*. — Titre de principauté après la 4e croisade, cette ville fut prise par Michel Paléologue, puis par les Vénitiens, par Soliman II en 1540, et occupée encore par les Vénitiens de 1690 à 1715.

NAPOLI-DE-ROMANIE OU NAUPLIE, v. du royaume de Grèce (Morée), ch.-l. du nome d'Argolide et Corinthie, située à 93 kil. O.-S.-O. d'Athènes, sur une langue de terre au fond du golfe de son nom ; 8,000 hab. (30,000 en 1824). Archevêché grec ; tribunaux, gymnase, école de navigation, haras militaire, maison de correction, maison royale d'orphelins. Commerce d'éponges, soie, kermès, tabac, peaux, huile, vin, miel, cire, raisins de Corinthe. Château, ancienne résidence de Capo-d'Istria. — Cette ville fut prise par les Turcs en 1715, par les Grecs révoltés en 1822, repoussa Ibrahim-Pacha en 1825, et fut la capitale du royaume de Grèce jusqu'en 1834.

NAPOULE (LA), *Athenopolis*, vge (Var), arr. et à 50 kil. E. de Draguignan, donne son nom à un petit golfe formé par la Méditerranée.

NAPPER-TANDY (James), un des chefs de l'Union irlandaise, né en 1737, m. en 1803, essaya d'affranchir son pays. Le Directoire lui ayant donné quelques troupes françaises, il débarqua, en août 1798, sur la côte O. du comté de Donegal. Malheureux dans son expédition, il revint en France, où il fut arrêté sur la réquisition du ministre anglais Crawfurd. Condamné à mort par la cour de Londres,

il fut enfermé dans les prisons de Dublin jusqu'en 1802, époque où le gouvernement français obtint sa délivrance. Il se réfugia à Bordeaux, où il fut nommé colonel.

NAR, riv. de l'Italie ancienne (Ombrie), affluent du Tibre, sortait du mont *Fiscellus*, et passait à Narnia. Auj. *Nera*.

NARBO ou NARBO-MARTIUS, v. de la Gaule, capit. de la Narbonaise Ire, chez les Atacins, colonisée par le Romain Martius en 118 av. J.-C. Auj. *Narbonne*.

NARBONAISE, nom que prit, l'an 27 av. J.-C., la partie de la Gaule conquise par les Romains antérieurement à César, et qui s'appelait auparavant *Provincia Romana* ou *Gallia Braccata*. Auguste, qui fit ce changement, modifia légèrement les limites de cette province, en lui enlevant, pour les ajouter à l'Aquitaine, les *Convenæ* et les *Helvii*, mais ces derniers reprirent, après Auguste, leur ancienne position. La Narbonaise, y compris le territoire des Helvii, avait pour limites : au S., la Méditerranée, les Pyrénées, et une ligne allant de ces montagnes à la source de la Gimone, affluent de la Garonne; à l'O., la Gimone; au N. et au N.-O., le Tarn, les Cévennes, le Rhône; à l'E., une ligne à peu près droite allant de Genève au Var, en coupant le cours supérieur de l'Isère et de la Durance. Les villes principales étaient : Narbonne, Toulouse, Carcassonne, Béziers, Agde, Nîmes, Marseille, Fréjus, Antibes, Arles, Aix, Orange, Valence, Vienne. Elle comprenait, en totalité ou en partie, les départ. des Pyrénées-Orientales, de l'Ariége, de la Haute-Garonne, du Tarn, de l'Aude, de l'Hérault, du Gard, des Bouches-du-Rhône, du Var, des Basses-Alpes, des Hautes-Alpes, de la Vaucluse, de la Drôme, de l'Isère, de l'Ardèche, une petite partie de l'Ain au N. du Rhône, et une partie de la Savoie. Sous Constantin, en 314, la Viennoise fut formée de l'ancienne Narbonaise à l'E. du Rhône, et du territoire des Helvii; de 371 à 381, elle fut divisée en deux parties, et l'une d'elles appelée *Narbonaise seconde*, le territoire de Narbonne gardant le nom de *Narbonaise première*. C. P.

NARBONAISE Ire, nom que prit l'anc. Narbonaise à l'O. du Rhône, après la séparation de la Viennoise en deux provinces; entre l'Aquitaine Ire au N., la Novempopulanie à l'O., les Pyrénées au S., la Méditerranée au S.-E., et la Viennoise à l'E. Les peuples étaient : les Atacins, les Tectosages, les Sardons, les Tolosates, les Arécomices. Elle répondait aux départ. actuels des Pyrénées-Orientales, de l'Ariége, de la Haute-Garonne, du Tarn, de l'Aude, de l'Hérault et du Gard, et renfermait, avec Narbonne, sa métropole, les cités de Toulouse, Béziers, Nîmes, Lodève, Uzès. C. P.

NARBONAISE IIe, nom que prit la partie S.-E. de l'anc. Narbonaise, lorsqu'elle fut détachée de la Viennoise; entre la Viennoise au N. et à l'O., la Méditerranée au S., et les Alpes-Maritimes à l'E.; habitée par les Albièces, les Salyes, etc. Elle renfermait, avec Aix, sa métropole, les villes d'Apt, Riez, Fréjus, Gap, Sisteron, Antibes, comprenait en totalité ou en partie les départements actuels des Bouches-du-Rhône, de Vaucluse, du Var, des Hautes-Alpes, des Bases-Alpes, et des Alpes-Maritimes. C. P.

NARBONNE, anc. *Narbo* ou *Narbo-Martius*, dite aussi *Julia Paterna, Colonia Decumanorum*, s.-préf. (Aude), à 56 kil. E. de Carcassonne, à 8 de la Méditerranée, dans une plaine marécageuse, sur le chemin de fer de Perpignan et le canal de la Robine, qui la met en communication par l'étang de Sigean avec la Méditerranée; 12,341 hab. Trib. de Ire inst. et de comm., musée, bibliothèque, école d'hydrographie, société d'agriculture. Fabr. de vert-de-gris, distilleries d'eaux-de-vie, tuileries, briqueteries, poteries, minoteries. Comm. de vins, esprits, sel, salpêtre, miel renommé. On remarque : la cathédrale de St-Just, en style gothique, et dont le chœur seul est achevé; l'anc. palais de l'archevêché; les murs de la ville, couverts de bas-reliefs antiques. — Prise par les Wisigoths en 462, par Gondebaud, roi des Bourguignons, en 508, par les Sarrasins au VIIIe siècle, par Pépin le Bref en 759, Narbonne fut la capitale du marquisat de Septimanie ou de Gothie. Au moyen âge, elle fut érigée en vicomté dépendant du comté de Toulouse. Le dernier vicomte, Guillaume III, vendit ses domaines, 1447, à Gaston IV de Foix, dont le petit-fils les échangea, en 1507, avec Louis XII contre le duché de Nemours. L'archevêché de Narbonne, dont le titulaire était président des Etats du Languedoc, a été réuni à celui de Toulouse. Patrie du grammairien Varron. B.

NARBONNE (Collége de), collége fondé en 1317, à Paris, rue de la Harpe, auj. boulevard de Sébastopol, par Bernard de Farges ou du Fargis, archevêque de Narbonne.

NARBONNE-LARA (Louis, comte de), né à Colorno (duché de Parme) en 1755, m. en 1813, vint en France, à 5 ans, avec sa mère devenue dame d'honneur de la princesse Adélaïde, fille de Louis XV, étudia au collége de Juilly, fut colonel à 30 ans, accueillit les idées nouvelles en 1789, commanda les gardes nationales du Doubs en 1790, accompagna les tantes de Louis XVI dans leur départ pour l'Italie, en 1791, revint en France, fut nommé ministre de la guerre le 6 décembre 1791, déploya une grande activité, perdit son portefeuille le 10 mars 1792, partit pour l'armée, revint avant le 10 août, se compromit noblement dans cette journée, s'enfuit, écrivit un *Mémoire* justificatif pour Louis XVI, rentra sous le Consulat, recouvra son grade de lieutenant-général en 1809, remplit les fonctions de gouverneur à Raab et à Trieste, et de ministre plénipotentiaire en Bavière. Nommé aide de camp particulier de Napoléon Ier, il le suivit en Russie, fut nommé ambassadeur à Vienne en 1813, ministre plénipotentiaire au congrès de Prague, puis envoyé à Torgau, commandant de la place, et y mourut. Homme d'esprit, homme de cour, Narbonne eut beaucoup d'amis; mais l'époque fut trop grande pour qu'il y jouât un rôle important. Une de ses filles épousa M. de Rambuteau, préfet de la Seine avant 1848. *V. Souvenirs contemporains* par M. Villemain, Paris, 1854, 1 vol. in-12. J. T.

NARCISSE, fils du fleuve Céphise et de la nymphe Liriope, méprisa l'amour de la nymphe Echo; épris de sa propre image, il se laissa mourir ou se tua près de la fontaine qui reflétait ses traits; il fut changé en une fleur qui a gardé son nom, et qui était consacrée aux dieux infernaux. Cette fable a fourni à Malfillâtre le sujet d'un petit poëme.

NARCISSE, affranchi de Claude, usa de son influence sur ce faible empereur pour perdre ceux dont il convoitait les richesses. Messaline, jalouse de son autorité, essaya de le perdre. Il la prévint, en dénonçant ses débordements à Claude. Agrippine, plus heureuse, le fit exiler, et le contraignit à se tuer, l'an 807 de Rome, 54 de J.-C.

NARDI (Jacques), historien florentin, né en 1476, m. en 1555, a écrit en italien une *Histoire de Florence*, en neuf livres, de 1494 à 1531, Florence, 1580, in-4o; il y montre les sentiments d'un républicain zélé. On lui doit aussi une traduction estimée de *Tite-Live*, et une comédie intitulée *l'Amicizia*, dans le prologue de laquelle est le premier modèle des vers *sciolti* (vers libres).

NARDINI (Famiano), archéologue italien, né à Capri en , m. en 1661, est surtout connu par un excellent livre intitulé *Roma antica*, étude topographique, archéologique et monumentale sur Rome ancienne, le premier bon ouvrage méthodique sur cette matière. Il n'a été publié qu'en 1666, Rome, 1 vol. in-4o, par les soins de Falconieri. Grævius l'a inséré dans son *Thesaurus antiquitatum Romanarum*, en le traduisant en latin. L'ouvrage original a eu 3 éditions : A. Nibby en a donné une 4e, Rome, 1818, 4 vol. in-8o, avec des notes, des appendices sur les découvertes faites jusqu'à cette année, et 45 planch. comprenant des plans topographiques, architectoniques, et quelques vues de monuments. C'est un bon travail, bien conçu et bien fait. C. D—r.

NARDINI (Pietro), célèbre violoniste, né à Livourne en 1725, m. en 1796, élève de Tartini, fut attaché à la cour de Wurtemberg, 1672, et à celle de Toscane, 1770. Il a laissé des œuvres de musique instrumentale.

NARDO, anc. *Neritum*, v. du royaume d'Italie, dans la province et à 24 kil. S. de Lecce, 16 N.-N.-E. de Gallipoli; 10,971 hab. Evêché. Culture du coton.

NAREDA, fils de Brahma et de Saraçouati, est regardé par les Hindous comme l'inventeur de la lyre (*vina*), faite d'écailles de tortue.

NARÉJNI (Basile), romancier russe, m. en 1825, jeune encore, s'est fait une réputation dans son pays par 3 ou 4 romans de mœurs : *Aristion ou l'Education refaite*, St-Pétersbourg, 1822, 2 vol. in-12; *le Boursier*, Moscou, 1824, 4 vol. in-12; *les Deux Ivan ou la Manie des procès*, Moscou, 1825, 3 vol. in-12. On a encore de lui des *Nouvelles*, et un roman posthume fort estimé, le *Gil Blas russe*.

NARENTA, anc. *Narona*, fleuve de la Turquie d'Europe, a sa source en Bosnie, près de Mostar, coule à l'O. et au N., durant 280 kil., et se jette dans l'Adriatique près d'Opuz en Dalmatie. Très-poissonneux.

NARENTA, v. de la Turquie d'Europe (Bosnie), dans l'Herzégovine, à 24 kil. S.-O. de Mostar, sur la Narenta. Ses habitants, qui faisaient la piraterie, furent exterminés par les Vénitiens en 987.

NAREW, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gvt de Grodno, et se jette dans le Boug, rive dr., après avoir arrosé Ostrolenka et Pultusk. Cours de 520 kil. Sur ses bords, les Français battirent les Russes, le 18 févr. 1807.

NARINO (Antonio), né à Santa-Fé de Bogota, l'un des chefs de l'insurrection de la Nouvelle-Grenade contre les Espagnols, 1794-1811, fut nommé président de la république nouvelle, mais tomba entre les mains des troupes royales, et alla mourir dans les prisons de Cadix.

NARNI, anc. *Narnia*, v. du roy. d'Italie (Pérouse), sur la Nera, à 32 kil. S.-S.-O. de Spolète; 8,124 hab. Évêché. Fondée l'an 301 av. J.-C., dans le S.-O. de l'Ombrie, sur l'emplacement de l'anc. *Nequinum*, elle était très-forte, et contiguë à la voie Flaminienne. Ruines d'un pont romain. Patrie de l'empereur Nerva.

NARO, *Motyum*, v. de Sicile, sur le Naro, à 21 kil. E.-S.-E. de Girgenti; 10,623 hab. Antiquités. Comm. d'huile, vin et soufre.

NARONA. *V.* NARENTA.

NAROVA. *V.* NARVA.

NARRAINGUNGE, v. de l'Hindoustan anglais (Bengale), sur le Sikol-Lokia, affl. du Brahmapoutra, à 13 kil. S.-E. de Dakka; 15,000 hab. Comm. de sel, grains, tabac, indigo.

NARSÈS, général de l'empire d'Orient, originaire de Perse. Employé obscur du palais, il s'éleva par son adresse à la dignité de grand-chambellan et de grand-logothète, quoiqu'il parût voué, comme eunuque, aux emplois les moins importants. Mais, nourri dans le palais, il avait la confiance de l'empereur. Envoyé, en 540, pour observer Bélisaire dans la guerre des Goths d'Italie, sous prétexte de commander un corps de troupes, il se fit regarder comme seul capable de le remplacer. Il l'était, du reste, et le prouva par ses succès : il battit Totila près de Nocéra, 552, et Téias près du Vésuve, 553, et détruisit les Francs et les Alémans de Leutharis et Bucelin près de Casilinum, 553. Resté dans l'Italie conquise, comme exarque, il s'appliquait à réparer les ruines de ce pays, lorsqu'il fut outragé par Sophie, femme de Justin II, qui lui envoya une quenouille et un fuseau, et rappelé sur les plaintes du sénat de Rome, 567. Les Lombards, qui envahirent l'Italie l'année suivante, parurent avoir été appelés par Narsès. Il mourut, lorsqu'il se disposait à les combattre, 568. S.

NARSÈS, 7e roi sassanide de la Perse, 296-303, fils de Bahram ou Varanès II, succéda à son frère Bahram III, battit Maximien en 301, s'empara de la Mésopotamie, et força Tiridate, roi d'Arménie, de se ranger de son parti. Battu l'année suivante, il dut céder aux Romains les cinq provinces au delà du Tigre.

NARSÈS. *V.* aussi NERSÈS.

NARUSCEWICZ (Adam-Stanislas), historien et poëte polonais, né en 1733 en Lithuanie, m. en 1796, se fit jésuite, fut professeur d'éloquence à l'Académie de Vilna et au collége des Nobles à Varsovie, et gagna la protection des princes Czartoryski. Après la suppression de son ordre, le roi Stanislas-Auguste le nomma grand-notaire de Lithuanie, puis évêque de Smolensk, et enfin de Luck. Il a laissé : une excellente *Histoire de la nation polonaise*, en 7 vol., qui finit à l'an 1386; le *Voyage de Stanislas-Auguste à Kaniow en* 1786, offrant de bonnes recherches sur l'origine des Cosaques; une traduction de *Tacite*, 1772, 4 vol. in-4°; une *Histoire des Tartares de la Crimée*, 1797, in-8°; des *Poésies diverses*, etc.

NARVA, v. forte de la Russie d'Europe, sur la Narva, à 13 kil. du golfe de Finlande, dans le gvt et à 160 kil. S.-O. de St-Pétersbourg; 6,000 hab. Comm. de chanvre, lin, bois de construction, grains. Fondée en 1223 par Valdemar II, roi de Suède, prise par Iwan IV en 1558, reprise par les Suédois en 1581, dévastée par des incendies en 1659 et 1773, elle est célèbre par la victoire, en 1700, de Charles XII, roi de Suède, sur le tzar Pierre Ier, qui, en 1708, prit la ville et en dispersa les habitants.

NARVA ou NAROVA, fleuve de la Russie d'Europe, sort du lac Peipous, passe à Narva, et se jette dans le golfe de Finlande. Cours de 100 kil. Navigation gênée par plusieurs cascades.

NARVAEZ (Pamphile de), guerrier espagnol, né à Valladolid, m. en Floride en 1526, se distingua par sa bravoure en Amérique. En 1510, il servait sous Esquibel, gouverneur de la Jamaïque, et, en 1520, sous Diégo Vélasquez, gouverneur de Cuba. Envoyé par ce dernier contre Fernand Cortez, qui venait de conquérir le Mexique, il fut battu et fait prisonnier à Zampoala. Revenu à Cuba, il voulut tenter un établissement en Floride; après avoir découvert la baie de Pensacola, il s'avança imprudemment dans le pays, où il fut massacré par les indigènes.

NARYCIE ou NARYX, v. de la Grèce ancienne, dans la Locride Epicnémidienne. Patrie d'Ajax, fils d'Oïlée.

NASAMONS, *Nasamones*, peuple Libyen, sur la côte N. de l'Afrique, le long de la Grande-Syrte, entre les possessions de Carthage et celles de Cyrène. C'était un peuple nomade, laissant pendant l'été ses troupeaux paître sur les côtes, et allant en automne, dans l'intérieur du désert, faire la récolte des dattes à l'oasis d'Augila. Ils allaient aussi à la chasse des sauterelles, les faisaient sécher au soleil, les broyaient, et en saupoudraient leur lait. La polygamie était en usage chez eux. Les Nasamons étaient les facteurs du commerce entre Carthage et l'Egypte; ils paraissent, d'après Hérodote, avoir connu l'existence du Niger. C. P.

NASBINALS, ch.-l. de canton (Lozère), arr. et à 27 kil. N.-O. de Marvejols; 931 hab. Fabrique de fromages.

NASEBY, vge d'Angleterre (Northampton), à l'O. de Rothwell. Victoire de Fairfax et de Cromwell, à la tête des troupes du Long-Parlement, sur le roi Charles Ier, le 14 juin 1645.

NASER (Aboul-Haçan), 3e prince de la dynastie des Samanides dans la Perse et la Transoxiane, avait 8 ans lorsque son père Ahmed fut assassiné, 914. Le vizir Abou-Abdallah-Mohammed, et le général Hamouyah l'affermirent sur le trône, qu'il se montra ensuite digne d'occuper par sa justice, sa clémence, sa libéralité, son amour pour les lettres et les sciences.

NASHUA, v. des Etats-Unis (New-Hampshire), au confluent de la Nashna et du Merrimack. La Nashna y forme une chute de 19 mètres, employée à de vastes manufactures d'ouvrages en fer, d'armes; filatures et tissus de coton, indienne, etc.; 10,100 hab.

NASHVILLE, v. des Etats-Unis, sur la rive g. du Cumberland, capitale de l'Etat de Tennessee, à 1,142 kil. S.-O. de Washington; par 36° 9′ 33″ lat. N. et 89° 9′ 27″ long. O.; entrepôt de produits échangés entre l'Est et l'Ouest; centre de cinq chemins de fer; 17,000 hab. Evêché catholique; université, fondée en 1806; musée; bibliothèque, maison pénitentiaire. Bateaux à vapeur pour la Nouvelle-Orléans. Commerce de grains.

NASICA, surnom de plusieurs Romains de la famille Cornélia et de la branche des Scipions.

NASIUM, v. de la Gaule Belgique, chez les Leuces, à l'O. Auj. *Naix*.

NASRA, nom arabe de NAZARETH.

NASSAU (Duché de), Etat de la Confédération germanique, borné au N. par la Prusse rhénane et la Westphalie, à l'E. par la Hesse-Darmstadt, la Prusse rhénane, la Hesse-Hombourg, la Hesse-Electorale, et le territoire de la ville de Francfort, au S. par ce dernier et la Hesse-Darmstadt, à l'O. par la Prusse rhénane; 4,752 kilomèt. carr.; pop., 456,600 hab. Capitale, *Wiesbaden*. Le Taunus au S. et le Westerwald au N. sont les montagnes principales de ce pays; le Rhin et le Mein touchent aux frontières du duché, qu'arrosent la Lahn et ses affluents : la Weil, l'Ems et l'Aar. Sol très-productif en céréales, lin, chanvre, houblon, tabac, vignes. Mines de fer, plomb, cuivre, argent; sources minérales; forêts magnifiques. Industrie peu considérable. Le duché est divisé en 28 bailliages. Force armée : 5,500 hommes; revenu de l'Etat : plus de 9 millions de francs; dette publique : 28 millions de fr. Le duché de Nassau partage une voix avec le Brunswick dans les diètes ordinaires, et a 2 voix dans la diète générale. L'enseignement public est renommé par son excellente organisation. — Le pays de Nassau fut habité autrefois par les Alémans, ensuite par les Francs, puis fit partie de l'empire franc et du royaume de Germanie. Othon de Laurenburg, frère du roi Conrad Ier, est regardé comme la tige des comtes de Nassau. Le comte Walram Ier, m. en 1020, laissa deux fils, tige de deux lignes. L'aîné, Walram II, continua la ligne de Laurenburg, qui, depuis 1160, prit le nom de Nassau; l'autre, Otton, marié à la princesse de Gueldre, commença la ligne de Nassau-Gueldre, éteinte en 1423 dans la descendance mâle. Par suite d'un partage en 1255, deux nouvelles lignes se formèrent : la ligne Walramienne et la ligne Ottonienne, dont la 1re règne auj. en Nassau, la 2e en Hollande. Le comte Adolphe, fils de Walram IV, fut élu empereur d'Allemagne, 1292. Ses descendants partagèrent le pays, qui fut réuni de nouveau sous le comte Louis II, 1605. Les fils de celui-ci se partagèrent encore l'Etat, et fondèrent les lignes de Nassau-Saarbruck, Nassau-Idstein, et Nassau-Weilburg. La ligne de Nassau-Idstein s'éteignit en 1721; celle de Saarbruck se divisa, en 1640, en trois rameaux : Ottweiler, Saarbruck, et Usingen, dont le premier finit en 1721, le 2e en 1797, et le 3e en 1816. La dignité de prince, conférée en 1365 au comte Jean, avait été renouvelée pour la ligne d'Usingen en 1688 par l'empereur Léopold Ier. Le prince Frédéric-Auguste de Nassau-Usingen fut un des premiers à accéder à la Confédération du Rhin, ce qui lui rapporta,

en 1806, le titre de duc, ainsi qu'un agrandissement de territoire; de plus les possessions des deux lignes furent déclarées indivisibles. Après la bataille de Leipzig, 1813, les ducs de Nassau se joignirent aux alliés; le congrès de Vienne reconnut le droit de succession de la ligne Walramienne sur le Luxembourg après l'extinction de la ligne Ottonienne. Ce droit a été racheté en 1839 par le roi des Pays-Bas, moyennant une somme d'argent. En 1815, le duc de Nassau-Usingen, à la suite d'un échange avec la Prusse, réunit toutes les possessions de la ligne Walramienne, qui échurent après sa mort, 1816, à la ligne de Weilburg. Le duc Guillaume donna au pays, en 1817, une constitution. Mais, comme dans la plupart des États constitutionnels d'Allemagne, il y eut des conflits continuels entre les chambres et le gouvernement, surtout dans les questions d'argent. Au mois de mars 1848, pendant l'absence du duc, le gouvernement, à la suite de manifestations populaires, se vit forcé d'élargir les libertés publiques, concessions confirmées par le duc à son retour. E. S.

NASSAU-ORANGE (Maison de), actuellement régnant aux Pays-Bas, remonte au comte Otton de Nassau, qui fonda la ligne Ottonienne de Nassau, 1255. Un de ses descendants, Guillaume Ier, hérita, en 1544, de son cousin René, la principauté d'Orange; dès lors, lui et ses successeurs s'appelèrent princes d'Orange. En 1702, la principauté d'Orange et de Mœrs passa à la maison de Brandebourg. En Hollande, succéda la ligne de *Nassau-Dietz*, dont la tige est le comte Jean de Dillenburg, frère de Guillaume Ier. Ses quatre fils fondèrent les lignes de Nassau-Siegen (éteinte en 1743), Nassau-Dillenburg (éteinte en 1739), Nassau-Hadamar (éteinte en 1811), et Nassau-Dietz. Le comte Jean-Guillaume-Friso de Nassau-Dietz, lieutenant de la Frise, succéda à Guillaume III, et s'appela prince d'Orange. Ses descendants règnent en Hollande.

NASSAU, v. d'Allemagne (duché de Nassau), sur la Lahn, à 35 kil. N.-E. de Wiesbaden; 1,600 hab. Château construit en 1101, berceau des comtes de Nassau.

NASSAU, v. de l'île de Banda (Moluques), sur la côte S.; 6,000 hab. Nombreux muscadiers.

NASSAU, v. de l'Amérique anglaise, ch.-l. de l'île de New-Providence et de la colonie des Bahama; port sur la côte N. Commerce de fruits, oranges, ananas, etc. Résidence du gouverneur-général de l'archipel; 6,000 habitants.

NASSAU (Adolphe de), empereur. *V.* ADOLPHE.

NASSAU (Engelbert, comte de), gouverneur de Brabant, rendit de grands services à Charles le Téméraire dans la guerre contre les Gantois révoltés, reçut l'ordre de la Toison d'or en 1473, fut fait prisonnier à la bataille de Nancy en 1477, paya sa rançon, se dévoua à Marie de Bourgogne, prit part au combat de Guinegatte en 1479, signa en 1493 le traité de Senlis, et mourut en 1504.

NASSAU (Guillaume Ier de), dit *le Taciturne*, né au château de Dillenburg en 1533, de Guillaume le Vieux, comte de Nassau, et de Julienne de Stolberg, m. en 1584, fut élevé à la cour de Charles-Quint, prit le titre de *prince d'Orange* à la mort de son cousin René de Nassau, 1544, et commanda l'armée de Flandre contre les Français en 1554. Sous le règne de Philippe II, il poussa les États des Pays-Bas à demander l'éloignement des troupes espagnoles, et, mécontent de n'avoir aucune part à l'administration de Marguerite de Parme, fit cause commune avec les seigneurs flamands. Il fut le véritable auteur du compromis de Bréda, signé par la noblesse en 1566. Le duc d'Albe ayant été nommé gouverneur des Pays-Bas, il se retira en Allemagne, fut condamné à mort par contumace, leva des troupes, fit deux démonstrations infructueuses contre le Brabant, se déclara protestant, accepta le commandement des Hollandais révoltés, et organisa les *Gueux de mer*, 1572. Puis il prit Middelbourg, et fut nommé comte de Hollande et de Zélande, 1574; les Flamands eux-mêmes lui donnèrent le titre de gouverneur-général du Brabant, mais Alexandre Farnèse eut l'adresse de les ramener à l'Espagne. En 1579, Guillaume fit signer aux 7 provinces bataves l'*Union d'Utrecht*. Sa tête fut mise à prix par Philippe II, et Balthasar Gérard l'assassina. *V.* Amelot de La Houssaye, *Histoire de Guillaume de Nassau*, Londres (Paris), 1754, 2 vol. in-12. B.

NASSAU (Maurice de), fils du précédent, né au château de Dillenburg en 1567, m. en 1625, étudiait à Leyde quand son père fut assassiné, 1584. Elu aussitôt président du conseil d'État des Provinces-Unies, et, deux ans après, capitaine-général et amiral des provinces de Hollande et de Zélande, par l'influence de Barneveldt, il justifia l'opinion que l'on avait conçue de son habileté. En 1589-90, les provinces de Gueldre, d'Utrecht et d'Over-Yssel lui conférèrent aussi le commandement. Il établit une sévère discipline dans les troupes, tomba à l'improviste sur les Espagnols, tandis qu'Alexandre Farnèse était en France à soutenir les ligueurs contre Henri IV, leur enleva Bréda en 1590, Zutphen, Deventer, Hulst et Nimègue en 1591, Groningue en 1592, parvint à conclure à La Haye un traité d'alliance offensive et défensive avec la France et l'Angleterre en 1596, gagna la bataille de Turnhout en 1597, prit Nieuport en 1600, Rheinberg et Grave en 1601, et mit le sceau à sa réputation de grand capitaine par la belle défense d'Ostende, dont le siége coûta aux Espagnols, commandés par Spinola, 60,000 hommes et 100 millions. Une trêve de 12 ans fut signée en 1609. Maurice, qui s'y était opposé, ne pardonna point à Barneveldt de l'avoir emporté sur lui. Il le poursuivit avec persévérance, et réussit à le faire traîner à l'échafaud, 1619. Le synode de Dordrecht venait de sanctionner tous ses actes : Grotius et d'autres adversaires de son ambition furent également poursuivis. La guerre contre l'Espagne ayant été reprise, 1621, Maurice combattit sans succès Spinola, et ne put ni lui faire lever le blocus de Bréda, 1624, ni prendre lui-même Anvers, 1625. B.

NASSAU (Frédéric-Henri de), prince d'Orange, né à Delft en 1584, m. en 1647, fut élevé par son frère aîné Maurice, et se signala de bonne heure dans la carrière des armes. Nommé stathouder en 1625, il enleva aux Espagnols Bois-le-Duc en 1629, échoua devant Dunkerque en 1631, prit Skenk en 1635, Bréda en 1637, Gennep et Sas-de-Gand en 1640, et Hulst en 1645. Sous son gouvernement, la marine prit un grand essor, et de nombreux établissements furent formés aux Indes-Orientales.

NASSAU (Guillaume II de), prince d'Orange, fils du précédent, né en 1626, m. en 1650, succéda à son père en 1647, vit l'indépendance des Provinces-Unies reconnue par l'Europe entière au traité de Westphalie en 1648, et exerça quelque temps une autorité dictatoriale, que l'opposition du parti républicain l'obligea de déposer.

NASSAU (Guillaume III de), prince d'Orange. *V.* GUILLAUME III, roi d'Angleterre.

NASSAU-SIEGEN (Jean-Maurice, prince de), né en 1604, m. en 1679, capitaine-général des possessions hollandaises au Brésil de 1636 à 1644, enleva aux Portugais plusieurs places importantes, ruina leurs établissements sur la côte d'Afrique, et, en récompense de ses services, fut nommé gouverneur de Wesel, général en chef de la cavalerie hollandaise, gouverneur du duché de Clèves pour le duc de Brandebourg. Il établit à Clèves un jardin magnifique, dont Voltaire a donné la description dans son *Voyage à Berlin*. La Bibliothèque impériale de Paris possède de lui 2 vol. sur les animaux de l'Amérique du Sud, dessinés et enluminés, avec de courtes descriptions.

NASSAU-SIEGEN (Ch.-Henri-Nic.-Othon, prince de), né en 1745, m. à Paris en 1805. Sa mère, Charlotte de Mailly, avait abandonné son époux, Emmanuel-Ignace; il ne fut pas reconnu légitime, entra au service de la France, accompagna Bougainville dans son voyage autour du monde, combattit ensuite à la solde de l'Espagne contre l'Angleterre, 1782, se rendit en Russie auprès de Catherine II, fut nommé amiral, détruisit une flotte turque près d'Otchakow en 1788, battit les Suédois à Svenksund, 1779, et à Borga, 1790. Un échec naval devant Viborg, ainsi que les conflits menaçants entre la Russie et la France, lui firent quitter le service.

NASSER-LEDINILLAH, 34e calife abbasside, succéda à son père Mostadi en 1180. Mohammed, sultan du Kharizm, le fit déposer, et marcha sur Bagdad; mais les neiges le forcèrent de se retirer. Il préméditait une 2e expédition, lorsqu'une irruption de Gengis-Khan dans ses États le contraignit d'y renoncer. Nasser dut son salut à ces deux circonstances. Saladin, qui avait conquis l'Egypte, se fit reconnaître par lui comme chef de la dynastie des Ayoubites. Nasser mourut en 1225, âgé de 69 ans. D.

NASSER-MOHAMMED (MÉLIK-AL-), 9e sultan mameluk d'Egypte, de la dynastie des Baharites. Son règne, de 1293 à 1341, fut interrompu plusieurs fois : Ketbogha, Ladjin et Bibars II usurpèrent son trône. [illegible] étouffer plusieurs révoltes, à soutenir de grandes guerres à l'extérieur; mais, vainqueur de tous ses ennemis, il étendit son pouvoir jusqu'à Malatiah et Anah sur l'Euphrate. Il se montra actif et éclairé dans l'administration intérieure, et fit faire de grands travaux d'utilité publique. On lui doit la fondation du *Moristân*, grand hôpital des fous au Caire. Il encouragea l'agriculture et les arts. D.

NASSIR-EDDYN, célèbre astronome persan, dit *Al-Thoussi*, parce qu'il était né à Thous (Khoraçan) en 1201,

m. en 1274, écrivit sur la théologie et la philosophie des musulmans, l'économie politique, la métaphysique, l'histoire naturelle, la géographie, la médecine, etc. On lui doit les *Tables Ilkhaniennes*, où sont consignées ses observations astronomiques, avec le résumé de celles faites avant lui. On en a tiré la *Table des longitudes et des latitudes* publiée en latin par Greaves, Lond., 1652, et réimprimée dans le tome III des *Petits géographes*.

NATAL ou CIDADE-DOS-REYS, v. du Brésil, port de commerce à l'embouchure du Rio-Grande-del-Norte, ch.-l. de la prov. du Rio-Grande, à 2,500 kil. N.-N.-E. de Rio-Janeiro; 10,000 hab.

NATAL (Colonie de), possession anglaise de l'Afrique australe, entre la Cafrerie au N. et au S., la République du Fleuve Orange à l'O. et l'océan Indien à l'E., sur les côtes duquel elle s'étend du fleuve Tugela au N., à l'Oumsinkoulou au S. Ch.-l., *Port-Natal*. Superf., 47,000 kil. carr.; 157,600 hab., dont 12,000 Européens, 150,000 Cafres indigènes. Sol fertile, nombreuses rivières; canne à sucre, café, coton, indigo; élève de bétail. — Le pays de Natal, appelé ainsi par Vasco de Gama, qui y aborda le jour de la Nativité (Noël, 1497), fut occupé d'abord par les Hollandais comme dépendance du Cap, par les Bœrs réfugiés (1837), qui y fondèrent au centre la ville de Pieter-Maritzbourg, enfin par les Anglais (1842). C. P.

NATALIS COMES. *V.* CONTI (Noël).

NATCHEZ, v. des Etats-Unis (Mississipi), sur la rive g. du Mississipi, à 130 kil. S.-O. de Jackson, 200 N.-O. de la Nouvelle-Orléans; 6,600 hab. Evêché; académie, bibliothèque. Cette ville doit son nom à la tribu des Natchez qui l'habitait, et presque détruite en 1730 par les Français, pour venger le massacre des leurs, arrivé peu après qu'ils eurent fondé la ville en 1716. Elle faisait partie de la Louisiane, cédée aux Anglais en 1763. Grand marché de coton; construction de machines à vapeur.

NATHAN, prophète juif, reprocha à David le meurtre d'Urie, et lui prédit que l'honneur de bâtir un temple à Dieu dans Jérusalem était réservé à son fils Salomon.

NATIONS (Collége des Quatre-) ou COLLÉGE MAZARIN, ancien collége de Paris, fondé en 1661, par testament du cardinal Mazarin, pour y élever gratuitement 60 enfants de gentilshommes pauvres ou principaux bourgeois de Pignerol et de son territoire, ou de l'Etat ecclésiastique; d'Alsace et pays d'Allemagne; de Flandre, et de Roussillon, pays nouvellement conquis. Ces nations étant seules admissibles dans ce collége, il en reçut le nom de Collége des Quatre-Nations. Il fut ouvert en 1688. C'était le plus beau et le plus riche des colléges de l'Université de Paris. Il a subsisté jusqu'à la Révolution. En 1806, l'édifice qu'il occupait est devenu le Palais de l'Institut de France, appelé quelquefois *Palais des Quatre-Nations*. *V.* Alfr. Franklin, *Origines du palais de l'Institut*, Paris, 1862, in-8°.

NATIVITÉ DE J.-C., fête que l'Eglise célèbre en l'honneur de la naissance de J.-C. *V.* NOEL.

NATIVITÉ DE LA Ste VIERGE, fête célébrée dans l'Eglise, le 8 septembre, en l'honneur de la naissance de la Ste Vierge. On en attribue communément l'institution au pape Sergius Ier. L'Eglise grecque ne l'a adoptée qu'au XIIe siècle.

NATIVITÉ DE St JEAN-BAPTISTE, fête célébrée par l'Eglise, le 24 juin, en mémoire de la naissance de St Jean-Baptiste, précurseur de J.-C. En beaucoup de lieux, elle est l'occasion de réjouissances et de feux de joie. Cette fête existait déjà au temps de St Augustin.

NATOIRE (Charles), peintre, né à Nîmes en 1700, m. en 1777, élève de Lemoine, dirigea l'Académie de France à Rome pendant 20 ans, et fut membre de l'Académie de peinture de Paris, 1734. Il ne reproduisit que les défauts de son maître; fort heureusement, Vien, qui sortit de son école, répudia ses traditions. Les peintures les plus estimées de Natoire ornaient le premier étage du château de Versailles, le salon de l'hôtel Soubise, et la chapelle des Enfants-Trouvés à Paris. B.

NATOLIE. *V.* ANATOLIE.

NATRON (Vallée de), *Nitriotes nomos*, dans la Basse-Egypte, à 70 kil. O. du Caire. Elle a 110 kil. du N.-O. au S.-E. Il y a 7 lacs d'où l'on tire du natron (carbonate de soude).

NAU (David). *V.* OLONNAIS (l').

NAUCELLE, ch.-l. de cant. (Aveyron), arr. et à 34 kil. S.-O. de Rodez; 758 hab.

NAUCLERUS (Jean VERGEN, dit), chroniqueur, né vers 1430 en Souabe, m. vers 1510, fut le précepteur d'Eberhard, duc de Wurtemberg, qui, ayant fondé l'université de Tubingue, l'y nomma professeur de droit canon, puis recteur et chancelier. On a de lui une *Chronique* en latin, qui s'étend depuis Adam jusqu'en 1400, Tubingue, 1501, in-fol., et Cologne, 1564, 2 vol. in-fol.

NAUCRATIS, auj. *Fouah* ? v. de l'anc. Egypte (Delta), sur la branche Canopique du Nil. Les marchands grecs y eurent un comptoir, une sorte de factorerie, après l'introduction des Cariens auxiliaires en Egypte par Psammétique; Amasis confirma leurs priviléges et leur organisation. Patrie d'Athénée et de Julius Pollux.

NAUDÉ (Gabriel), bibliographe, né à Paris en 1600, m. en 1653, était un homme d'un savoir étendu et d'un esprit pénétrant. Il étudia d'abord la médecine, et devint médecin ordinaire de Louis XIII. Il voyagea en Italie, puis devint, à Rome, bibliothécaire des cardinaux Bagni et Barberini, et, à Paris, du cardinal Mazarin. S'étant rendu à Stockholm, sur l'invitation de la reine Christine, le climat altéra bientôt sa santé, et le força de revenir en France. Il mourut en route à Abbeville. Ses ouvrages les plus intéressants sont : *Marfore, ou Discours contre les libelles*, Paris, 1620, in-8°; *Instruction à la France sur la vérité de l'histoire des frères de la Rose-Croix*, ibid., 1623, in-4° et in-8°; *Avis pour dresser une bibliothèque*, ibid., 1627; *Addition à l'histoire de Louis XI*, ibid., 1630, in-8°; *Bibliographia politica*, Venise, 1633, in-12, livre composé pour l'utilité de ceux qui veulent étudier la manière de gouverner les autres dans l'Etat, ou de se gouverner soi-même avec les autres et sous les autres dans la vie civile; Challine l'a traduit en français, Paris, 1642, in-8°; *Considérations politiques sur les coups d'Etat*, Rome, 1639, in-4°, où l'auteur érige en principe ce mépris de la justice et de l'humanité dans les nécessités politiques, qui souleva une si grande réprobation contre le *Prince* de Machiavel, et où il blâme ceux qui, dans son propre pays, avaient abandonné la défense du massacre de la St-Barthélemy; *Apologie des grands hommes faussement soupçonnés de magie*, Paris, 1625, in-8°, et Amsterdam, 1712. On a publié, sous le titre de *Naudiana*, un recueil d'anecdotes tirées des conversations de Naudé, Amsterdam, 1703, in-12. C. N.

NAUDET (Aimé), né à St-Denis-du-Port (Seine-et-Marne) en 1785, m. en 1847; suivit la carrière militaire, devint capitaine au corps royal d'état-major, fit les grandes campagnes du 1er empire, de 1806 à 1812, et fut nommé maréchal de-camp en 1843. Il a publié : *La Fontaine chez Mme de La Sablière*, comédie en 1 acte, en vers, 1821; *Epître à Molière*, in-8°, 1818; *Fables*, 1829, 1 vol. in-18, recueil de 80 fables écrites avec esprit et naturel, et dont la moralité a souvent un tour philosophique. Un quart environ est imité des fabulistes espagnols, italiens, anglais, et du Russe Kriloff.

NAUEN, v. des Etats prussiens (Brandebourg), à 38 kil. N.-O. de Berlin; 3,800 hab. Tribunaux. Grand incendie en 1830.

NAUGARD, v. des Etats prussiens (Poméranie), à 35 kil. N.-E. de Stettin, entre deux lacs; 2,600 hab. Tribunaux. Fabr. de mousselines, chapellerie, bonneterie.

NAUGERIUS. *V.* NAVAGERIO.

NAUHEIM, brg de la Hesse-Darmstadt, à 34 kil. N.-N.-O. d'Hanau, sur l'Use, au pied du Johannisberg; 1,500 hab. Sources et bains d'eaux salées; salines produisant annuellement 17,000 quintaux de sel.

NAULOQUE, *Naulochus*, v. et port de la Sicile ancienne, au N.-E., près du cap Pélore. Victoire de la flotte d'Octave, commandée par Agrippa, sur celle de Sextus Pompée, l'an 717 de Rome, 36 av. J.-C.

NAUMACHIE, *Naumachia*, nom donné, chez les anc. Romains, à un spectacle public de combat naval, et souvent aussi au bassin où on le donnait. César offrit, le 1er, une Naumachie au peuple de Rome, et fit à cet effet creuser un bassin dans le Champ-de-Mars, tout proche du Tibre. Auguste, Claude, Néron, Titus, Domitien, en donnèrent aussi, et ce fut toujours un spectacle impérial, car il fallait un matériel de navires, dont l'empereur seul pouvait disposer. Les Naumachies étaient des jeux non moins sérieux que les combats de gladiateurs, et plus cruels, parce qu'il y avait un danger de plus. Les Naumachiaires étaient des criminels ou des prisonniers de guerre. Il en fallait un grand nombre; car, dans ces jeux, deux flottes luttaient l'une contre l'autre, avec toutes les manœuvres usitées dans les combats navals. Chaque flotte représentait une nation, et le combat ne finissait qu'après un grand carnage, quand il ne restait plus assez de Naumachiaires pour combattre. Les Naumachies-bassins étaient très-vastes; aussi faisait-on paraître dans ces combats des navires du plus fort échantillon : à la Naumachie d'Auguste, on vit 30 trirèmes ou quadrirèmes, et beaucoup de petits bâtiments; à celle de Claude, donnée sur le lac Fucin, il y avait 50 navires. Les Naumachies de Néron, de Titus,

de Domitien, furent données, la première, dans un théâtre, dont l'orchestre fut immédiatement rempli d'eau, et les autres, dans le Colisée, dont la construction avait été prévue pour cet usage. Dans ces espaces circonscrits, on ne pouvait faire figurer que des barques. Quelquefois le spectacle consistait en combats de Naumachiaires contre des crocodiles, des taureaux, ou d'autres gros quadrupèdes dressés à se battre à la nage. Les Naumachies véritables, c.-à-d. représentant des combats navals, furent très-rares : on les compte, tandis que toutes les autres sortes de jeux sont littéralement innombrables. C. D—y.

NAUMANN (Jean-Amédée), compositeur de musique, né à Blasewitz, près de Dresde, en 1741, m. en 1801, fut maître de chapelle de l'électeur de Saxe. Elève de Tartini et du P. Martini, il sut se faire, à côté de Mozart, une réputation honorable. On a de lui une foule de morceaux pour clavecin et autres instruments, et des opéras italiens, allemands, suédois. *Gustave Wasa* est son chef-d'œuvre. Ses meilleures compositions religieuses sont la *Passion* et le *Giuseppe riconosciuto* de Métastase, et le *Pater noster* de Klopstock. La pureté des motifs, la grâce des détails, un style facile, caractérisent ses œuvres. B.

NAUMBOURG, v. des Etats prussiens (Saxe), sur la Saale, dans la régence et à 31 kil. S.-S.-O. de Mersebourg; 14,000 hab. Ch.-l. de cercle. Jadis évêché souverain; cour d'appel; gymnase; société d'antiquités nationales. Foires importantes pour les laines. Belle cathédrale gothique. Fabrique de toiles, bonneteries, acide sulfurique, amidon, peignes de corne ou d'écaille, etc.

NAUPACTE, *Naupactus*, auj. *Lépante*, v. de l'anc. Grèce, chez les Locriens Ozoles, au N.-E. du cap Antirrhion, à l'entrée du golfe de Corinthe, possédait un port vaste et sûr. Les Héraclides y construisirent la flotte qui les transporta dans le Péloponèse. Elle fut prise par les Athéniens, qui, vers 456 av. J.-C., y établirent les Messéniens chassés de leur pays après la 3e guerre de Messénie. Elle retourna aux Locriens après la bataille d'Ægos-Potamos, tomba ensuite au pouvoir des Achéens, auxquels Philippe, père d'Alexandre, l'enleva vers 342 ou 341, pour la donner aux Etoliens. Le consul romain Acilius Glabrion la prit en 191. Pausanias y trouva un temple de Neptune et un de Diane, les ruines d'un temple d'Esculape, et une grotte consacrée à Vénus, grotte qui existe encore aujourd'hui. C. P.

NAUPLIE. *V.* Napoli.

NAUPLIUS, roi d'Eubée, l'un des Argonautes, et père de Palamède, vengea la mort de son fils tué devant Troie, en attirant la flotte grecque, la nuit, par des feux, sur les récifs dont son île était entourée. Beaucoup de vaisseaux périrent; mais Ulysse ayant échappé, Nauplius fut pris de désespoir, et se jeta à la mer.

NAUSICAA, fille d'Alcinoüs, roi des Phéaciens, accueillit Ulysse naufragé.

NAUTODIQUES, juges choisis chaque année, à Athènes et dans plusieurs autres villes de l'anc. Grèce, pour prononcer sans appel sur les affaires de commerce maritime. Ils tenaient leurs audiences, d'octobre à avril, pendant l'interruption de la navigation, afin que les marins ne fussent pas retenus à la bonne saison par la nécessité de comparaître en justice.

NAUVOO. *V.* Mormons.

NAUZE (Louis Jouard de la), savant littérateur, né à Villeneuve d'Agen en 1696, m. en 1773, devint membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres en 1729, et a donné, dans les Mémoires de cette société, 30 mémoires estimés, sur divers points de chronologie ancienne. Il a défendu le système de chronologie de Newton, dans la continuation des *Mémoires de littérature* de Sallengre.

NAVA-DEL-REY, v. d'Espagne (Vieille-Castille), prov. de Valladolid, à 14 kil. O.-N.-O. de Medina-del-Campo; 6,150 hab.

Nava-el-carnero, v. d'Espagne (Nouvelle-Castille), prov. et à 33 kil. S.-O. de Madrid; 3,750 hab. Patrie du peintre Séb. Muñoz.

NAVAGERIO (André), en latin *Naugerius*, poëte latin, né à Venise en 1483, m. en 1529, ambassadeur de la république auprès de Charles-Quint et de François Ier, s'était proposé Catulle pour modèle. Il brûla des *Sylves* qu'il avait faites, parce qu'on lui dit qu'elles étaient du caractère de celles de Stace. Il avait le goût sévère, mais pur. On a de lui : *Epigrammatum liber* I; *Eclogæ*, *libri* II, Bâle, 1546, in-8o, et Padoue, 1718, in-4o; des *Leçons* sur Ovide, et sur les *Oraisons* de Cicéron; quelques poésies italiennes, etc. Un manuscrit de l'histoire de la République de Venise fut brûlé par ses ordres avant sa mort. C. N.

NAVAILLES (Philippe de Montaut de Benac, duc de), né en 1619, d'une anc. maison du Bigorre, m. en 1684, fut d'abord page du cardinal de Richelieu, puis, en 1641, colonel d'un régiment de son nom, et se signala en Italie, où il fut gravement blessé au siége de Crémone. Fidèle à Mazarin, il combattit les Frondeurs dans l'Orléanais et l'Anjou, et, en 1658, retourna en Italie, pour remplacer le duc de Modène dans le commandement des troupes françaises. Après une courte disgrâce, qu'il n'avait pas méritée, il fut nommé gouverneur de l'Aunis. Envoyé, en 1669, au secours de Candie, assiégée par les Turcs, il ne répondit pas aux espérances de Louis XIV, et fut exilé dans ses terres pendant trois ans. Après avoir pris une part glorieuse à la seconde conquête de la Franche-Comté, 1674, et commandé l'aile gauche à la journée de Senef, il reçut le bâton de maréchal, 1675, et fut envoyé, l'année suivante, en Catalogne, où il prit Figuières et défit le comte de Monterey. Après la paix de Nimègue, il devint gouverneur du duc de Chartres (Philippe d'Orléans, depuis régent). On a de lui des *Mémoires* de 1635 à 1683, Paris, 1701, in-12. — Mme de Navailles fut admise dans l'intimité d'Anne d'Autriche et du cardinal Mazarin; nommée dame d'honneur de la reine Marie-Thérèse, et surveillante des filles d'honneur, elle perdit cette charge à cause de sa vigilance, qui contrariait les passions de Louis XIV.

NAVALE (Couronne). *V.* Couronnes.

navale (Ecole). *V.* École navale.

NAVAN, v. d'Irlande, dans le comté de Meath (Leinster), au confluent de la Boyne et du Blackwater, à 42 kil. N.-O. de Dublin, avec chemin de fer; 3,855 hab. Produits agricoles.

NAVARETTE (Ferdinand), missionnaire dominicain, né en Castille vers 1620, m. en 1689, parcourut les îles Philippines, Manille, et Célèbes, séjourna en Chine de 1659 à 1672, et, après de vifs démêlés avec les Jésuites, revint en Europe, d'où il partit pour St-Domingue avec le titre d'archevêque. On a de lui un *Traité historique, politique, moral et religieux de la monarchie de la Chine*, en espagnol, Madrid, 1676, in-fol., ouvrage estimé.

navarette, brg d'Espagne (Burgos), à 11 kil. O. de Logrono; 2,200 hab. Pierre le Cruel et le Prince Noir y remportèrent, en 1367, une victoire, dite aussi de *Najera*, sur Henri de Transtamare; Duguesclin, qui était venu au secours de ce dernier, y fut fait prisonnier.

NAVARIN, en grec moderne *Neo-Castron*, v. et port du roy. de Grèce (Morée), dans le nome de Messénie, sur la côte O., à 130 kil. S.-O. de Tripolitza; 2,000 hab. Victoire des flottes combinées d'Angleterre, de France et de Russie sur la flotte turco-égyptienne, le 20 octobre 1827. — Au N.-O. est *Vieux-Navarin* ou *Zouchio*, sur l'emplacement de l'anc. *Pylos*.

NAVARRE (du basque *Navarros*, habitants des pays plats), ancien royaume formé sur les deux versants des Pyrénées, dans le pays des *Vaccéens* de Pline (Basques ou Vascons), et dont l'origine remonte au IXe siècle. Il se composait principalement du pays conquis par Charlemagne sur les Arabes jusqu'à l'Ebre, en 778. Le comte Aznar, qui, en 806, en avait reçu l'administration de Louis le Débonnaire, alors roi d'Aquitaine, se rendit indépendant en 831; son neveu, Garcias Ximénès, prit le titre de roi, 857. Sous Fortunio, fils aîné de Garcias Ximénès, l'indépendance de la Navarre fut reconnue à la diète de Tribur, 887. A la mort de Sanche III le Grand, 1035, elle se partagea en trois royaumes, Navarre, Castille, et Aragon. Sanche IV ayant été renversé par son cousin Sanche Ramire, roi d'Aragon, 1076, la Navarre perdit son indépendance, et ne redevint un Etat distinct qu'en 1134. Un mariage la fit passer, en 1234, à une famille française, que commença Thibaut IV de Champagne. En 1273, Philippe le Bel fut fiancé à Jeanne de Navarre, et, en 1285, il monta sur le trône avec le titre de roi de France et de Navarre. Sa petite fille, Jeanne, privée de la couronne de France par la loi salique, garda du moins la Navarre, qu'elle porta, par son mariage, dans la maison des comtes d'Evreux. Le royaume passa plus tard aux maisons d'Aragon, 1425, de Foix, 1479, et d'Albret, 1484. En 1512, Ferdinand le Catholique, roi d'Aragon, s'empara de la Haute-Navarre (toute la partie au S. des Pyrénées), qui, depuis, est restée à l'Espagne; la maison d'Albret conserva la Basse-Navarre ou Navarre française, qui passa dans la maison de Bourbon par le mariage de Jeanne d'Albret avec Antoine de Bourbon, et qu'Henri IV, fils de ce prince, réunit à la couronne de France en 1607. Depuis cette époque jusqu'en 1830, les Bourbons ont pris le titre de rois de France et de Navarre. (*V.* Navarre française.)

Rois de Navarre.

Garcias Ximénès	857
Fortunio	880
Sanche Ier	905
Garcias II	926
Sanche II	970
Garcias III	994
Sanche III, *le Grand*	1001
Garcias IV	1035
Sanche IV	1054

Rois d'Aragon et de Navarre.

Sanche V	1076
Pierre Ier	1094
Alphonse Ier	1104

Rois de Navarre.

Garcias V	1134
Sanche VI	1150
Sanche VII	1194
Thibaut Ier	1234
Thibaut II	1253
Henri Ier	1270
Jeanne Ire	1274-1305

Rois de France et de Navarre.

Philippe le Bel	1285
Louis le Hutin	1314
Jean Ier	1316
Philippe le Long	1316
Charles IV (Ier en Navarre)	1322

Rois de Navarre.

Jeanne II et Philippe d'Evreux	1328
Charles II le Mauvais	1349
Charles III	1387
Jean II et Blanche	1425
Eléonore	1479
Fr. Phébus de Foix	1479
Catherine et Jean d'Albret	1484
Henri II	1516
Jeanne III d'Albret et Ant. de Bourbon	1555
Henri III (depuis Henri IV)	1572

NAVARRE, capitainerie-générale du royaume d'Espagne, au N.-E.; capitale, *Pampelune;* formée de la partie de l'anc. royaume de Navarre située au S. des Pyrénées, entre la France (Basses-Pyrénées) au N., l'Aragon à l'E. et au S., les prov. de Soria au S.-O., d'Alava à l'O., et de Guipuzcoa au N.-O.; 10,478 kil. carrés; 150 kil. sur 130; 299,660 hab. Elle est couverte par les montagnes des Pyrénées, et arrosée par l'Ebre et ses affluents. Belles forêts. Sol fertile en blé, vins estimés, huiles, légumes, etc. Agriculture assez avancée; élève de bétail. Peu d'industrie : draps, lainages, papier, savon, liqueurs. Mines de fer, plomb, cuivre, sel.

NAVARRE-ET-BÉARN, grand-gouvernement de l'ancienne France, composé du *Béarn* et de la *Navarre française* (*V. ces mots*).

NAVARRE FRANÇAISE OU BASSE-NAVARRE, petit pays de l'ancienne France, entre le Béarn au N., la Soule à l'E., les Pyrénées au S., et le Labourd à l'O.; ch.-l., *St-Jean-Pied-de-Port.* Il comprenait les pays de la Mixe, de la Cize, du Baigorry, de l'Arberou, et de l'Ostabaret.

NAVARRE (NOUVELLE-), anc. province du Mexique, au N.-O., auj. comprise dans l'Etat de Sonora.

NAVARRE (Collége de), un des colléges de l'anc. Université de Paris, fondé en 1304, rue de la Montagne-Ste-Geneviève, par Jeanne de Navarre, femme de Philippe le Bel, pour recevoir gratuitement de pauvres écoliers. C'était alors le seul établissement de Paris où l'on enseignait complétement les humanités. Plus tard, les princes du sang et les plus grands seigneurs y mirent leurs enfants. Le collége de Navarre possédait une riche bibliothèque. On y réunit, en 1283, le collége de *Tournay*, et, en 1638, le collége de *Boncourt* (fondé en 1353). Ses bâtiments furent, en 1806, affectés à l'Ecole polytechnique. (*V.* ÉCOLES.)

NAVARRE (Pedro de), célèbre capitaine espagnol, né en Biscaye, m. à Naples en 1528, fut d'abord matelot dans sa patrie, puis valet de pied du cardinal d'Aragon en Italie. S'étant fait une grande réputation de valeur parmi les bandes génoises, Gonsalve de Cordoue l'attira au service de l'Espagne. Il contribua, par le perfectionnement de la mine, à la prise du château de l'Œuf, citadelle de Naples, 1503, et fut fait noble et comte d'Alvetto. En 1509, Ximénès le chargea d'une expédition contre les Maures d'Afrique; il dut, après quelques succès, abandonner son entreprise. Renvoyé en Italie, il tomba au pouvoir des Français à la bataille de Ravenne, 1512. N'ayant pas été racheté par Ferdinand le Catholique, il passa au service de la France, et se distingua aux batailles de Marignan, 1515, et de la Bicoque, 1522. Pris par les Impériaux, lorsqu'il allait au secours de Gênes, et enfermé dans le château de l'Œuf, il recouvra la liberté en vertu du traité de Madrid, 1526, fut ressaisi à Aversa, lors de l'expédition de Lautrec contre Naples, et périt, étranglé, dit-on, par ordre de Charles-Quint.

NAVARRE (Château de). *V.* ÉVREUX.

NAVARRENX ou NAVARREINS, *Benecharnum*, ch.-l. de cant. (B.-Pyrénées), arr. et à 21 kil. S. d'Orthez, sur le Gave d'Oloron; 1,290 hab. Place de guerre de 4e classe, fondée en 1529. Comm. de chevaux.

NAVARRETE (Jean-Fernandez), surnommé *el Mudo* ou le Muet, peintre espagnol, né à Logroño vers 1526, m. en 1579. Une maladie grave l'ayant rendu sourd, à l'âge de trois ans, il oublia peu à peu les mots qu'il avait appris, et devint muet. Il témoigna de bonne heure un goût très-vif pour la peinture: on lui fit apprendre le dessin, puis on l'envoya en Italie, où il travailla sous la direction du Titien. Philippe II le rappela, pour l'employer aux décorations de l'Escurial, et le nomma son peintre officiel, 1568. Navarrete a su réunir la grâce à l'énergie, les tons vigoureux du Titien et les nuances charmantes du Corrége. Ses tableaux sont nombreux; l'Escurial seul en renfermait trente, que l'on voit maintenant à Madrid. A. M.

NAVARRETE. *V.* aussi NAVARETTE.

NAVAS-DE-TOLOSA, brg d'Espagne, prov. et à 48 kil. N. de Jaën; célèbre par une grande victoire des rois d'Aragon, de Castille et de Navarre, sur les Arabes, que commandait Mohammed-el-Nasr, le 16 juillet 1212. Cette bataille est quelquefois appelée bataille de Muradal ou de Lorca.

NAVAS-DEL-MADRONO, v. d'Espagne (Badajoz), à 36 kil. S.-O. de Cacérès; 2,900 hab.

NAVAS-DEL-MARQUES, v. d'Espagne (Vieille-Castille), prov. et à 53 kil. E.-S.-E. d'Avila; 2,800 hab.

NAVES, vge (Corrèze), arr. et à 6 kil. N. de Tulle; 265 hab. Près de là sont les ruines romaines de *Tintiniac.*

NAVIER (Pierre-Toussaint), médecin, né à St-Dizier en 1712, m. en 1779, a laissé de nombreux Mémoires dans les recueils de l'Académie des Sciences de Paris, de l'Académie de Châlons, et dans la *Gazette de médecine.* On lui doit la découverte de l'éther nitreux.

NAVIER (Louis-Marie-Henri), inspecteur divisionnaire des ponts-et-chaussées, né à Dijon en 1785, m. en 1836, fut élève de l'Ecole polytechnique, et devint ingénieur ordinaire en 1808. A la suite d'une mission en Angleterre, 1823, il publia un *Mémoire sur les ponts suspendus;* c'était un traité complet de la matière, qui lui ouvrit les portes de l'Académie des Sciences, 1824. Plus tard, il fut un des ingénieurs envoyés en Angleterre pour étudier les chemins de fer; il a inséré sur ce sujet différents articles dans les *Annales des ponts et chaussées.* Navier a construit plusieurs ponts de chaînes sur la Seine : un d'eux, d'une seule arche, établi en face des Invalides, à Paris, était à peine achevé, lorsque des lézardes assez graves, qui se manifestèrent dans les puits de retenue, inspirèrent des craintes sérieuses sur la solidité de ce pont, qui avait 155 mèt. d'ouverture, et en firent ordonner la démolition. Navier, pour se justifier, publia une *Notice sur le pont des Invalides.* Professeur à l'Ecole des ponts et chaussées et à l'Ecole polytechnique, ses leçons, dans la première de ces écoles, ont été publiées en 1826, et rééditées en 1833; celles qu'il a données à l'Ecole polytechnique ont été imprimées en 1841. Il a inséré divers Mémoires dans les *Annales des ponts et chaussées,* celles de *Chimie,* le *Bulletin de la Société philomatique,* et la collection de l'Institut. *V.* Prony, *Notice biographique sur Navier,* 1837, in-8o. V.

NAVIGATEURS (Iles ou Archipel des). *V.* HAMOA.

NAVIGATION (Acte de). *V.* ACTE DE NAVIGATION.

NAVILLE-(François-Marc-Louis), éducateur, écrivain pédagogique et économiste, né à Genève en 1784, m. en 1846, destiné dès sa jeunesse à l'état ecclésiastique, fut pasteur à Chancy (canton de Genève), et se montra animé de la plus ardente charité. Après quelques années d'exercice, il résigna ses fonctions, pour aller, en 1817, fonder à Vernier, près de Genève, un institut d'éducation de famille, où il appliqua, avec le plus grand succès, la méthode éducative du P. Girard (*V. ce nom*). Naville dirigea son institut pendant près de 30 ans, avec le dévouement le plus absolu, et sut encore trouver des loisirs pour écrire sur la pédagogie et l'économie politique divers ouvrages remarquables par une grande fermeté de principes, un rare talent d'exposition, et un style net et précis. Les principaux sont: *De l'éducation publique,* Paris, 1831, 1 vol. in-8o; 2e édit., 1833, traité qui offre un système d'enseignement à tous les degrés, parfaitement conçu, et répondant à tous les besoins de sociétés aussi complexes que nos sociétés modernes; *De la culture de l'esprit et du cœur par l'étude de la grammaire,* Genève, 1845, 1 vol. in-8o, analyse de l'admirable livre du P. Girard sur l'*Enseignement régulier de la langue maternelle; Tableau des études de l'établissement d'éducation de Vernier,* Genève, 1845, 1 vol. in-8o, mémoire qui renferme un des meilleurs systèmes d'enseignement à tous les degrés pour les classes aisées de la société; *Traité de la charité légale,* son œuvre la plus importante, et qui le classe parmi les meilleurs écrivains

économistes, Paris, 1836, 2 vol. in-8°; dans ce livre, il attaque la charité légale ou publique, comme tendant à détruire dans les cœurs la charité chrétienne, la seule vraie; à s'y substituer à la charité privée, qui secourt pour son propre compte, unit le bienfaiteur à l'obligé, tandis que la charité administrative, froide, sans entrailles, n'agissant que d'après la loi ou le règlement, repousse impitoyablement le malheureux, si sa misère ne rentre pas dans une des catégories prévues. Ce livre, très-remarquable, a cependant un défaut; c'est de n'indiquer pas le remède au mal qu'il signale. L'auteur s'occupa de combler cette lacune dans un 3e vol., qui est resté manuscrit. Naville a inséré, dans la *Bibliothèque de Genève* et dans les *Actes de la Société d'utilité publique* de la même ville, beaucoup de mémoires et de rapports sur la pédagogie; on remarque parmi ces travaux celui qu'il donna en 1839 sous le titre : *Des moyens de développer dans les élèves l'amour de la patrie*. Il avait aussi préparé une édition des œuvres de Maine de Biran, d'après les manuscrits autographes de l'auteur. C. D—r.

NAXOS, île de l'Archipel, auj. *Naxia*, l'une des Cyclades, et la plus grande de toutes, entre Paros et Amorgos, par 23° 10' long. E., et 37° lat. N., est de forme presque circulaire, ce qui la fit appeler par les anciens *Strongyle* (la Ronde). Les côtes ont un aspect sévère, mais l'intérieur est charmant. On y trouve le mont Corono au N.-E., et le mont Zia au centre (anc. *Drion*). Forêts d'orangers, de figuiers et de grenadiers. Gibier, bestiaux et poisson en abondance. Le marbre blanc de Naxos était presque aussi renommé chez les anciens que celui de Paros, et son vin n'avait pas de rival dans toute la Grèce; de là ses surnoms de *Dia* (la divine) et de *Dionysias* (l'île de Bacchus). La beauté de sa capitale, Naxos, située sur la côte N.-O., valut aussi à l'île le nom de *Callipolis* (aux belles villes). Il ne reste plus de monuments antiques qu'une porte de marbre, et quelques restes d'un temple de Bacchus. — Les premiers habitants de Naxos furent des Thraces-Pélasges; puis vinrent des Cariens, qui lui donnèrent le nom de Naxos, fils de l'un de leurs rois. Bacchus était la principale divinité adorée dans l'île. Au XIe siècle av. J.-C., Naxos reçut une colonie ionienne, composée d'une partie des Grecs que Nélée menait en Asie. Au VIe siècle, les Naxiens, ayant conquis Andros et Paros, dont les ports étaient excellents, créèrent une marine, et devinrent les plus riches et les plus puissants des insulaires. Ils n'en furent pas moins soumis par Pisistrate, qui leur imposa un gouvernement oligarchique, dont le chef était son ami Lygdamis. Des dissensions éclatèrent après la chute des Pisistratides à Athènes : les nobles appelèrent Aristagoras de Milet, qui voulut en vain soumettre Naxos aux Perses, 504. Saccagée par Datis et Artapherne en 490, Naxos s'en vengea en envoyant des soldats qui combattirent à Salamine et à Platée, et entra dans la ligue maritime à la tête de laquelle était Athènes; mais, ayant affecté l'indépendance, elle fut réduite à la condition de sujette, et ses terres partagées entre des colons athéniens. Après la bataille d'Ægos-Potamos, elle dépendit des Spartiates, dont la flotte fut vaincue près de cette île par Chabrias en 376, et, de maître en maître, passa aux Romains. Antoine la donna aux Rhodiens, puis la leur reprit. Elle fit partie de l'empire grec jusqu'à la prise de Constantinople par les Croisés. Marco Sanudo, noble vénitien, s'empara alors de Naxos et des îles voisines, 1207, et obtint de Henri, 2e empereur latin de Constantinople, le titre de duc de l'Archipel et de prince de l'Empire. Naxos était la capitale de ce duché, qui demeura jusqu'en 1566 dans les maisons de Sanudo et de Crispo. En 1535, le corsaire Barberousse avait saccagé l'île et prélevé un tribut. En 1566, les Grecs de Naxos, irrités de la tyrannie des Latins qui s'étaient établis parmi eux avec les ducs, se donnèrent à Sélim II. Naxos prit une part active à la guerre de l'Indépendance, et, à la paix, fut comprise dans le royaume de Grèce. Elle est rangée dans le nome des Cyclades, et forme une éparchie ou diocèse avec Paro, Antiparo, Despotiko, Strongilo, Raklia, Schinusa, Kéros, Kuphonisia, Makarias et Denussa. Elle fait un commerce assez actif d'orge, vins, figues, coton, soie, lin, fromage, sel, moutons, bœufs, mulets, et huile. Outre *Axia*, la capitale, 4,000 hab., où se trouvent un métropolitain grec et un archevêque catholique, elle compte, sur les côtes, les petits ports de Calados, Panormo, St-Jean-Triangata, Potamidès et Apollona. C. P.

NAXOS, anc. v. de Sicile, la 1re des colonies grecques de ce pays, sur la côte N.-E., à l'embouchure de l'Acésine. Fondée en 736 av. J.-C. par des Chalcidiens d'Eubée, elle envoya à son tour des colonies à Leontium, Catane et Zancle. Soumise par Hiéronyme, tyran de Géla, elle ressaisit sa liberté, s'allia avec les Athéniens contre Syracuse, et fut détruite par Denys l'Ancien en 403. C. P.

NAXUANA, anc. v. d'Arménie, passait pour la première bâtie après le déluge; auj. *Nakchivan*.

NAY, *Novum Oppidum*, ch.-l. de canton (Basses-Pyrénées), arr. et à 17 kil. S.-E. de Pau, sur le gave de Pau; 2,909 hab. Aux environs, calvaire de Bétharram, lieu de pèlerinage célèbre. Fabr. de bonneterie, chapeaux, cadis, etc. Exploit. de marbre. Patrie de Jacques Abbadie.

NAZAIRE (SAINT-), ch.-l. de cant. (Loire-Inf.), arr. et à 26 kil. O.-S.-O. de Savenay, sur la rive dr. de l'estuaire de la Loire, à 8 kil. de la mer; 6,500 hab. Port de commerce de 1er ordre; deux bassins à flot, pouvant admettre les plus grandes frégates à vapeur : l'un a 10 hectares 1/2 de superficie, et l'autre 20, à la suite du 1er, avec formes de radoubs. Point de départ des paquebots transatlantiques des Messageries impériales. Chemins de fer sur Nantes, le Croisic, et reliés au réseau de l'Ouest. Entrepôt. Commerce de grains et de sel.

NAZAIRE (SAINT-), brg (Var), arr. et à 15 kil. O. de Toulon; 1,621 hab. Petit port de commerce et de pêche.

NAZARÉENS, nom donné : 1° aux Juifs de l'ancienne loi qui faisaient vœu de chasteté, s'abstenaient de liqueurs, et laissaient pousser leur chevelure, pour toute la vie ou seulement pour un temps déterminé; 2° aux premiers chrétiens, parce que Jésus était de Nazareth; 3° à des sectaires du IIe siècle, qui voulaient qu'on observât la loi de Moïse, et qu'on crût en même temps à J.-C.

NAZARETH, en arabe *Nasra*, v. de la Turquie d'Asie (Saïda), par 32° 43' lat. N. et 33° long. E., dans l'ancienne Palestine (prov. de Galilée, tribu de Zabulon), à 130 kil. N. de Jérusalem; 3,000 hab., la plupart catholiques. Résidence de la Ste Famille jusqu'au baptême de Jésus. Eglise de l'Annonciation, bâtie, dit-on, sur l'emplacement où la Vierge fut saluée par l'ange Gabriel; couvent de Franciscains; maison de St Joseph. Près de là, dans la vallée d'Esdrelon, eut lieu, en 1799, un combat brillant de cavalerie où Junot et Murat, à la tête de 500 hommes, mirent en fuite 6,000 Turcs et Arabes.

NAZARETH, v. de Belgique (Flandre orientale), à 11 kil. S.-O. de Gand; 5,400 hab. Comm. de lin et toiles.

NAZARETH, v. des Etats-Unis (Pensylvanie), dans le comté de Northampton, à 14 kil. N.-O. de Bethléem. Association de Frères Moraves.

NAZIANZE, *Nazianzus*, anc. ville de l'Asie-Mineure (Cappadoce). Patrie de St Grégoire de Nazianze.

NEAGH (LOUGH), lac d'Irlande (Ulster), baigne les comtés d'Antrim au N. et à l'E., d'Armagh au S., de Tyrone et de Londonderry à l'O.; 26 kil. sur 16. Il reçoit au S. le Blackwater et le Bann supérieur, et se décharge au N. dans l'Atlantique par le Bann inférieur. Iles petites et peu nombreuses; bords plats et marécageux.

NEANDER (Michel), savant philologue allemand, né à Sorau en 1525, m. en 1595, disciple de Mélanchthon, fut professeur à Nordhausen et ensuite à Ihlefeld (Hanovre). Il a laissé, entre autres ouvrages estimés : *Erotemata linguæ græcæ*, Bâle, 1553; *Aristologia Pindarica græco-latina*, 1556, in-8°; *Aristologia græco-latina Euripidis*, 1559, in-8°; *Gnomologia græco-latina*, 1557, in-8°; *Tabulæ linguæ græcæ*, 1553; *Elegantiæ linguæ græcæ*, 1583. E. S.

NEANDER (Jean-Aug.-Guillaume), célèbre théologien protestant, né à Gœttingue en 1789, de parents juifs, m. en 1850. Après avoir embrassé la confession luthérienne, il étudia la théologie à Halle et à Gœttingue, devint, en 1812, professeur de théologie à Heidelberg, et fut, la même année, appelé à l'université de Berlin. On a de lui : *l'Empereur Julien et son temps*, Leipzig, 1812; *St Bernard et son temps*, 1813; *Développement génétique des principaux systèmes gnostiques*, Berlin, 1818; *St Chrysostôme et l'Eglise de son temps, surtout celle de l'Orient*, 2 vol., Berlin, 1821 et 1832; *Antignosticus, Esprit de Tertullien*, et *Introduction* à ses écrits, Berlin, 1826; *Mémoires sur l'histoire du christianisme et la vie chrétienne*, 3 vol., Berlin, 1822, 1825 et 1845; *Histoire universelle de la religion et de l'Eglise chrétiennes*, 10 tomes, Hambourg, 1843; *Histoire de la fondation et du gouvernement de l'Eglise par les Apôtres*, 1832-33, 2 vol.; *la Vie de Jésus-Christ dans ses rapports avec l'histoire*, Hambourg, 1837 et 1845, controverse contre le livre de Strauss; *Petits écrits d'occasion*, 3e édit., Berlin, 1829. E. S.

NEAPEL, nom allemand de NAPLES.

NEAPOLIS, v. de Palestine. *V.* SICHEM. — nom latin de Naples (*V. ce mot*). — nom d'un quartier de l'anc. Syracuse.

NEARCHI, peuple de la Gaule, entre la branche occidentale du Rhône et Marseille; v. principale : *Bergine*, située

sans doute dans la Crau, et dont le nom paraît se retrouver dans celui de *Berre*.

NÉARQUE, capitaine d'Alexandre le Grand, célèbre par le périple ou journal de navigation des côtes de la mer Erythrée, entre l'Indus et le Pasitigris. Né en Crète dans la première moitié du IVe siècle av. J.-C., et établi à Amphipolis, il fut l'ami d'Alexandre dès sa jeunesse, prit part à la conquête de l'Asie, devint amiral de la flotte créée sur l'Indus, fut magnifiquement récompensé du résultat heureux de son exploration, et devait en faire une nouvelle dans le golfe Arabique, quand Alexandre mourut. Justin et Diodore donnent à penser qu'il devint, en 323, satrape de Pamphylie et de Lydie, se déclara pour Hercule, fils de Barsine, et suivit le parti d'Antigone. L'époque et le lieu de sa mort sont inconnus. Arrien, dans ses *Indiques*, nous a transmis un extrait du périple de Néarque, journal de la première exploration faite par les Grecs dans la mer Erythrée. Dodwell, Huet et le P. Hardouin en ont nié l'authenticité; Danville, Rennell, Mannert, W. Vincent, Gossellin, Sainte-Croix, Humboldt, l'ont démontrée formellement par l'identité des indications de Néarque et des observations modernes. Néarque descendit l'Hydaspe et l'Indus, avec Alexandre, depuis Nicée jusqu'à Patala. Aux bouches de l'Indus se révéla le phénomène du *flux* et du *reflux*, observé antérieurement dans l'Océan par Colæus de Samos, et dont la connaissance ne fut plus perdue; il en fut de même de celle des *moussons* (*vents étésiens* d'Arrien), sur lesquelles Néarque régla son départ. De Xylénopolis, il dirigea sa flotte vers l'O., reconnut le pays des *Arabites* (Syndhy), celui des *Orites* (Béloutchistan oriental), la *Gédrosie*, peuplée de misérables Ichthyophages (Béloutchistan occidental et S.-E. de la Perse), enfin la *Caramanie* (Perse). Cette navigation dura 145 jours (d'octobre 326 à février 325). Inspirée par une grande pensée politique, celle d'ouvrir et de faciliter les relations commerciales de l'Inde avec Babylone d'abord, et plus tard avec Alexandrie, origine lointaine d'une des principales routes maritimes des temps modernes, elle fut étudiée avec fruit par les princes, les historiens et les géographes jusqu'à la fin du 2e siècle de notre ère; elle servit à guider les explorations modernes des Portugais et des Anglais. Le journal de Néarque est rempli d'observations nautiques, géographiques et physiques, de remarques très-justes sur les localités et les mœurs. *V.* W. Vincent, *le Voyage de Néarque*, Londres, 1797, in-4°, traduit en français par Billecoq, Paris, 1800. A. C.

NÉATH, anc. *Nidum*, v. d'Angleterre, dans le comté de Glamorgan (Galles S.), port sur la Néath, à 11 kil. E.-N.-E. de Swansea; 4,970 hab. dans la paroisse. Restes d'un château et d'une abbaye du XIIe siècle. Houille, cuivre, fer.

NÉAUFLES-SUR-RILLE, vge (Eure), arr. et à 45 kil. S.-O. d'Evreux; 516 hab. Fonderies, lamineries, tréfilerie de laiton et cuivre en barreaux et planches.

NÉAUFLES-SAINT-MARTIN, vge (Eure), arr. et à 25 kil. E.-N.-E. des Andelys, sur l'Epte; 837 hab. Anc. seigneurie. Quelques ruines d'un château-fort.

NEAUPHLE-LE-CHATEAU, vge (Seine-et-Oise), arr. et à 25 kil. N.-N.-E. de Rambouillet; 1,262 hab.

NÉAUX, v. des Etats prussiens. *V.* EUPEN.

NÉBO, auj. *Djebel-Néba*, mont. de Palestine, dans la Pérée, à l'E. du Jourdain et chez les Moabites, faisait partie des monts Abarim. Moïse y mourut, en contemplant de loin la Terre-Promise, où il ne pouvait entrer.

NÉBO ou NABO, dieu assyrien à tête de chien. Selon St Jérôme, on attribuait à son idole le don de divination.

NEBOUZAN, *Nebusanus ager*, petit pays de l'anc. France (Armagnac et Béarn), compris dans le gvt de Guienne-et-Gascogne; ch.-l., *Saint-Gaudens*. Il est réparti auj. dans les départ. de la Haute-Garonne et des Hautes-Pyrénées.

NÉBRASKA, riv. de l'Amérique du N., appelée aussi *Platte*, est formée de deux grandes branches qui naissent aux Montagnes-Rocheuses. Elle arrose les territoires de Nehaska et de Colorado, et se jette dans le Missouri à Plattsmouth. — NEBRASKA (Territoire du). *V. Supplém.*

NEBRISSA, nom anc. de LEBRIXA.

NÉBRODES (Monts), chaîne de montagnes de la Sicile ancienne, dans le N., à l'O. des monts Héréens.

NÉCESSITÉ (La), *Necessitas*, en grec Ἀναγκη, déesse allégorique des anciens, fille de la Fortune selon quelques poëtes. Platon lui donne un fuseau de diamant qui, de ses deux extrémités, touche le ciel et la terre, et que tournent les Parques. Horace la peint avec un marteau, des coins, etc. La Nécessité avait un temple à Corinthe.

NÉCHAO, roi d'Egypte, 617-601 av. J.-C., fils de Psammétique, commença un canal du Nil à la mer Rouge, chargea des navigateurs Phéniciens de faire le tour de l'Afrique d'orient en occident, entreprit la guerre contre Nabopolassar, roi de Babylone, vainquit sur sa route, à Mageddo, Josias, roi de Juda, 609, prit Carchémis sur l'Euphrate, mais fut battu à son tour par Nabuchodonosor II, et perdit toutes ses conquêtes.

NECKAR ou NECKER, en latin *Nicer, Nicaru*, riv. d'Allemagne, a sa source dans le Wurtemberg, au vge de Schwenningen, dans la Forêt-Noire, coule au N., au N.-E. et à l'O., passe du Wurtemberg dans le duché de Bade, arrose Rottweil, Rottenburg, Tubingue, Esslingen, Kanstadt, Heilbronn, Heidelberg, et se jette dans le Rhin, rive dr., à Manheim. Cours de 425 kil. La navigation, arrêtée autrefois à Heilbronn, remonte maintenant jusqu'à Kanstadt par le canal de Wilhelm.

NECKAR (Cercle du), l'un des 4 du roy. de Wurtemberg, au N.-O., entre ceux du Danube et de l'Jaxt à l'E., de la Forêt-Noire au S., et le grand duché de Bade au N. et à l'O.; 499,007 hab. Ch.-l., *Ludwigsbourg*. — Le Neckar donnait aussi son nom à l'un des 6 anc. cercles du gr.-duché de Bade; ch.-l., *Manheim*.

NECKARSULM, v. du Wurtemberg, au confl. du Neckar et de la Sulm, à 45 kil. de Stuttgard; 2,400 hab. Jadis commanderie de l'Ordre Teutonique.

NECKER (Jacques), ministre de Louis XVI, né à Genève en 1732, m. en 1804, vint jeune à Paris, où il gagna une fortune brillante comme banquier; nommé résident de la république de Genève auprès de la cour de France, il eut, avec le duc de Choiseul, des rapports qui le firent avantageusement connaître. Appelé au syndicat de la Compagnie française des Indes, il ne put en prévenir la ruine en 1770. Quelques écrits (*Eloge de Colbert*, couronné par l'Académie française; *Essai sur la législation et le commerce des grains*, 1775), dans lesquels il se montrait fortement préoccupé des intérêts et des besoins du peuple, et la recommandation du marquis de Pezay, lui ouvrirent, en 1776, l'administration des finances. D'abord directeur du Trésor public et conseiller-adjoint au contrôleur-général Taboureau, puis directeur-général des finances en juillet 1777, il entreprit de rétablir le crédit de l'Etat, à force d'ordre, d'économie, et par la publicité de ses opérations. Il diminua le droit de main-morte et la taille, releva la confiance en assurant les intérêts des emprunts, dont il fut du reste très-sobre, et créa, en 1778, dans le Berry et le Rouergue seulement, et à titre d'essai, des administrations provinciales, déjà imaginées par Turgot sous le nom de Municipalités. Il diminua le nombre ou réduisit les bénéfices des trésoriers, receveurs et fermiers-généraux, mit un frein aux prodigalités de la cour, fit rentrer les domaines illégalement aliénés, travailla à la suppression des corvées et des péages, établit pour le sel un prix uniforme dans tout le royaume, créa une *Caisse d'escompte*, qui fut l'origine de la Banque de France, et institua le *Mont-de-Piété* de Paris. En 1781, il publia son *Compte-rendu au roi* (*V. ce mot*), où la recette annuelle excédait de 10 millions la dépense ordinaire : la routine, les passions intéressées, lui reprochèrent de divulguer ainsi les actes administratifs, et il dut se retirer devant des intrigues de cour. En 1784, il publia un nouvel ouvrage, intitulé : *Administration des finances*, qui initia le pays aux sciences économiques. Les fautes de ses successeurs (Joly de Fleury, Calonne, Brienne), la pénurie du Trésor, le discrédit des effets publics, la disette des vivres, l'agitation des provinces, contraignirent Louis XVI de le rappeler, en 1788, et, en un jour, les fonds remontèrent de 30 p. 100. Necker contribua à faire décréter la double représentation du tiers aux Etats-généraux. La cour obtint de nouveau son éloignement, le 11 juillet 1789. Ce fut le signal d'un soulèvement dans Paris, de l'incendie des barrières, de l'attaque et de la prise de la Bastille. Rappelé au mois d'août suivant, avec le titre de 1er ministre des finances, au milieu de l'enthousiasme général, Necker ne tarda pas à reconnaître son impuissance : dépassé par les agitateurs des clubs, et ne pouvant déterminer le roi à employer les débris de son autorité pour contenir la Révolution, il donna sa démission en sept. 1790, et se retira dans sa terre de Coppet (Suisse). Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Paris, 1822, 17 vol. in-8°. On y remarque : *De l'importance des idées religieuses*, livre rempli de pensées élevées ou fines, et qui est écrit contre les athées; *Du pouvoir exécutif dans les grands Etats*, 1791, où l'on trouve, en général, une bonne théorie du gouvernement; *De l'administration de M. Necker, par lui-même*, 1791, apologie de son administration aussitôt après sa chute définitive du ministère; *Cours de morale religieuse*, 1800, 3 vol. in-8°, espèce d'instruction pastorale, sous

forme de discours, sur des sujets de l'Écriture sainte, ouvrage écrit souvent avec onction; *Dernières vues de politique et de finances*, 1802, livre dirigé contre le gouvernement consulaire, etc. Il a laissé encore deux opuscules fort spirituels : *le Bonheur des sots*, persiflage où il développe ce thème : « que, pour être heureux, il faut être un sot ; » et *Fragments sur quelques usages de la société française en* 1786. Le style de Necker, en général, est fin, abstrait, et frappe rarement l'imagination; « c'est une langue qu'il ne faut pas parler, disait Joubert, mais qu'il faut s'appliquer à entendre, si l'on ne veut pas être privé de l'intelligence d'une multitude de pensées utiles, importantes, grandes et neuves. » *V.* M. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. VII, 1853, in-12. Necker eut pour fille la célèbre Mme de Staël (*V. ce mot*).

NECKER (Susanne CURCHOD DE NASSE, Mme), femme du précédent, née en 1739, d'une famille de Provence réfugiée en Suisse lors de la révocation de l'édit de Nantes, m. en 1794, épousa Necker en 1764. Elle fut célèbre par son instruction et son esprit, et plus encore par ses vertus et sa bienfaisance; on lui doit la fondation de l'hospice Necker à Paris. Elle a laissé des *Réflexions sur le divorce*, 1794, plaidoyer plein de délicatesse, et quelquefois d'éloquence, contre le divorce, et des *Mélanges*, extraits de ses papiers et publiés après sa mort, 5 vol. in-8°, où la pureté de la morale s'unit à la finesse des aperçus.

NECKER DE SAUSSURE (Mme). *V.* SAUSSURE.

NÉCROLOGE ou OBITUAIRE, registre d'une église ou d'un monastère, où l'on marquait les noms des bienfaiteurs, la mort des abbés, prieurs, religieux, chanoines, dignitaires, etc.

NÉCROMANCIE, art prétendu d'évoquer les morts pour avoir connaissance de l'avenir. Moïse en défendit les pratiques aux Hébreux, et la pythonisse d'Endor fit apparaître l'ombre de Samuel à Saül. Dans l'*Odyssée*, Ulysse évoque l'ombre de Tirésias. Le plus jeune des fils de Pompée recourut à la nécromancie pour connaître l'issue de la bataille de Pharsale.

NÉCROPOLES, c.-à-d. *villes des morts*, vastes tombeaux creusés sous terre, particulièrement en usage dans l'Egypte ancienne. C'est surtout dans les montagnes de la Thébaïde que se trouvent ces immenses excavations, destinées aux sépultures royales, et dont l'entrée, fermée avec soin, était figurée par un simulacre de portique taillé dans le roc. De longues galeries conduisaient à la salle principale renfermant les restes du roi défunt, et les parois de cette salle, aussi bien que toutes les autres parties intérieures de l'excavation, étaient couvertes de sculptures et d'hiéroglyphes se rapportant à la vie et à la mort du prince qui y avait choisi son tombeau. Le plus remarquable de ces monuments est celui qui est consacré à Ménephtha Ier, onzième roi de la 18e dynastie, et dont Belzoni a donné la description. On trouve aussi dans la Moyenne et la Basse-Egypte un certain nombre de nécropoles, dont plusieurs étaient destinées à la sépulture de simples particuliers. L'Arabie-Pétrée, la Cyrénaïque et l'ancienne Etrurie possèdent encore des restes de ces tombeaux souterrains, renfermant des peintures et des sculptures intéressantes pour l'histoire de l'art.

NECTAIRE (SAINT-), dit aussi *La Ferté-Senneterre* ou *Senecterre*, vge (Puy-de-Dôme), arr. et à 28 kil. N.-O. d'Issoire; 1,340 hab. Sources minérales incrustantes. Fromages estimés. Eglise remarquable. Aux environs, grottes de *Jaunas* et château de *Murols*.

NECTANÉBUS, nom de deux rois d'Egypte : le premier, de 375 à 363 av. J.-C., battit 20,000 Grecs commandés par Iphicrate, et 200,000 Perses conduits par Pharnabaze; le 2e, petit-fils du précédent, fut aidé par Agésilas, roi de Sparte, contre Tachos, qu'il vainquit en 361, fut défait à son tour en 354 par Ochus, roi de Perse, et se réfugia en Ethiopie, où il mourut vers 350.

NECTAR, boisson des dieux, selon les anc. poëtes. De couleur rouge comme le vin terrestre, les immortels le coupaient aussi avec de l'eau. Plus tard, le nectar devint la nourriture des dieux et l'ambroisie leur breuvage. Il conférait aux mortels l'immortalité des dieux mêmes.

NÉDA (SAINT-NICOLAS-DE-). *V.* NICOLAS.

NÉDA, anc. riv. d'Arcadie, descendait du Lycée, et séparait les Messéniens des Eléens du côté de la mer.

NEDJED ou NADJD, région d'Arabie (*V. ce mot*).

NEDENÆS, amt de Norvége, dans le stift de Christiansand; 11,718 kil. car.; 60,000 hab.; v. principales : Osterriisör et Arendal.

NEDROMA, lieu d'Algérie (Oran), à 53 kil. N.-E. de Tlemcen, à 13 kil. de la mer. Belles ruines.

NEEDHAM (MARCHAMONT), publiciste anglais, né à Burford (Oxford), m. en 1678, entreprit, en 1643, le *Mercurius britannicus*, journal hebdomadaire d'opinions libérales. En 1647, offensé par un républicain, il se fit royaliste, et son journal prit le nom de *Mercurius pragmaticus*; sous Cromwell, il sortit de la prison de Newgate pour prendre la rédaction du *Mercurius politicus*, journal républicain, qui fut supprimé en 1660, à l'avénement de Charles II. Needham exerça ensuite la médecine, et devint habile praticien. Il a publié : une traduction du *Mare clausum* de Selden, Londres, 1652 et 1662 ; un *Discours touchant la supériorité d'un Etat libre sur le gouvernement monarchique*, 1650 et 1767, traduit en franç. par Théophile Mandar en 1791; *Medela medicinæ*, 1665, livre plein de paradoxes.

NEEDHAM (Jean TURBERVILLE), physicien anglais, né à Londres en 1713, m. en 1781, fut élevé au collége anglais de Douai, y professa la rhétorique, fut ordonné prêtre à Cambrai, reçut en Angleterre la direction de l'école de Twyford en 1740, et, en 1744, fut envoyé au collége anglais de Lisbonne. Collaborateur de Buffon, il fut admis, en 1747, à la Société royale de Londres, puis chargé d'organiser à Bruxelles l'Académie fondée par l'impératrice Marie-Thérèse, qui lui donna le canonicat de Soignies (Hainaut). En voulant réfuter quelques objections de Voltaire contre les miracles, il s'attira les sarcasmes de cet écrivain, et, par ses *Nouvelles découvertes microscopiques*, 1745, où il développe un système qui tend au matérialisme, il prêta des armes aux incrédules. Cet ouvrage a été traduit en français sous le titre de *Découvertes faites avec le microscope*, Leyde, 1747, in-12, avec un Mémoire sur les polypes, par Trembley, et sous celui de *Nouvelles observations microscopiques*, par Lavirotte, Paris, 1750, in-12, avec 7 planches.

NEEFS (Pierre), *le Vieux*, peintre, né à Anvers dans la 2e moitié du XVIe siècle, fut élève de Van Steenwyck, et fit une étude particulière de l'architecture et de la perspective. Ses ouvrages sont d'un fini extraordinaire. Les monuments les plus vastes, les plus riches, n'effrayaient point l'habile dessinateur; il rend la perspective d'une manière admirable, et ne distribue pas avec moins de science et d'adresse la lumière du jour et les lueurs des flambeaux. Son coloris est si transparent, que l'on distingue jusqu'aux plus délicates moulures dans les ombres les plus épaisses. David Téniers, Breughel de Velours, Sébastien et François Franck, Van Thulden et quelques autres artistes l'aidaient à exécuter ses nombreux personnages. Le musée du Louvre possède 5 toiles de sa main. A. M.

NEEFS (Pierre-Martin), *le Jeune*, peintre, né à Anvers en 1601, m. en 1658, suivit les traces de son père, adopta ses sujets et son style, mais ne fut jamais son égal. A. M.

NÉEL (Louis-Balthasar), littérateur, né à Rouen, m. en 1754, a laissé, outre des poésies médiocres : *Voyage de Paris à St-Cloud par mer, et Retour de St-Cloud à Paris par terre*, 1751, écrit avec esprit et gaieté; *Histoire du maréchal de Saxe*, Mitau, 1752; *Histoire de Louis, duc d'Orléans, fils du Régent*, 1753.

NEER (Aart ou Arnould VAN DER), peintre hollandais du XVIIe siècle, dont on ignore le lieu et la date de naissance et de mort, résida presque toujours à Amsterdam. La plupart de ses tableaux retracent les environs de cette grande cité, ou des paysages placés entre sa banlieue et Utrecht. Nul n'a mieux rendu que lui les effets du clair de lune; une rivière occupe habituellement le milieu de ses toiles : des barques, des vaisseaux y glissent ou y stationnent; des arbres, des villages en garnissent les bords, et de petites figures les animent. La délicatesse de la touche, la finesse de la couleur et l'harmonie de l'ensemble ne sauraient être trop louées. Aliamet, Basan, Miller, Le Bas, Wood, ont gravé ses compositions. A. M.

NEER (Eglon VAN DER), peintre, fils du précédent, né à Amsterdam en 1643, m. à Dusseldorf en 1703, eut pour maîtres son père et Jacques Vanloo, et alla fort jeune en France, où le comte de Dohna le prit à son service. Six ans après, il retourna en Hollande, et se fixa à Rotterdam. Le roi d'Espagne le nomma son peintre officiel. Outre le portrait de grande et de petite dimension, Van der Neer peignait parfaitement le paysage. Toutefois son talent principal consistait à reproduire des scènes d'intérieur : il imitait, aussi habilement que Gérard Terburg, le damas, le satin, le velours, les tapis, les fourrures, les objets d'or et d'argent. Il avait aussi une façon très-agréable de peindre le nu. A. M.

NEERLANDE, nom donné, en 1815, au royaume des Pays-Bas (Hollande et Belgique), et qui ne désigne plus que le royaume de Hollande.

NEERWINDEN ou NERWINDE, vge de Belgique

(Liége), à 35 kil. N. de Huy, 36 N.-O. de Liége, 24 S.-E. de Louvain; 300 hab. Victoire du maréchal de Luxembourg sur Guillaume III, 29 juillet 1693, et du prince de Saxe-Cobourg sur Dumouriez, 18 mars 1793.

NÉFASTE, *nefastus*, nom que les anc. Romains donnaient à un jour où le travail était interdit, le cours de la justice suspendu. Il y avait, dans tous les mois, des jours néfastes; ils étaient marqués dans le calendrier par la lettre N; d'autres n'étaient qu'à moitié néfastes, et s'indiquaient par NP, *nefastus primo*, c.-à-d. néfaste d'abord. Certains néfastes tombaient un jour de sacrifices solennels ou de jeux publics; mais la plupart marquaient un jour funeste.

NEFTÉ. *V.* NEPHTHYS.

NEGAPATAM, v. de l'Hindoustan anglais (Madras), port sur le golfe du Bengale, à 260 kil. S.-S.-E. de Madras, 90 S. de Pondichéry; par 10° 45' lat. N. et 77° 28' long. E. Les Hollandais la prirent en 1660 aux Portugais qui l'avaient fondée. Elle appartient aux Anglais depuis 1781.

NEGEDIN. *V.* NEUGEDIN.

NÉGOMBO, c.-à-d. *pays des serpents*, v. de l'île de Ceylan, sur la côte O., à 32 kil. N. de Colombo. Comm. de riz, bétel, café, poivre. Aux Anglais depuis 1796.

NEGRAIS, cap du Pégou anglais, au S.-O.; par 16° 2' lat. N., et 91° 52' 45" long. E.

NÈGRE (Race). *V.* RACES.

NEGREPELISSE, *Nigrum palatium*, ch.-l. de canton (Tarn-et-Garonne), arr. et à 17 kil. N.-E. de Montauban, et sur la rive g. de l'Aveyron; 1,118 hab. Eglise calviniste. Toiles de coton, grains. Cette ville embrassa la Réformation, et fut prise et saccagée par Louis XIII en 1622; le château existe encore.

NÉGREPONT ou EVRIPO, anc. *Eubée*, île de l'Archipel, séparée de la côte N.-E. de la Grèce propre ou Hellade, à laquelle elle appartient, et dont elle forme un diocèse, par le canal de Négrepont (anc. *Euripe*); 3,822 kil. carrés; 172 kil. de long sur 8 à 40 de large; 67,847 hab. Ch.-l., *Négrepont*. Traversée du S.-E. au N.-E. par une chaîne de montagnes, dont le point culminant, le Delfi, atteint 1,907 mèt. Arrosée par des cours d'eau peu importants; fertile en vins, huiles, grains, fruits, coton, etc. Beaux pâturages. Exploit. de marbres. — Occupée par les Vénitiens en 1210, elle leur fut enlevée par les Turcs en 1470, et à ceux-ci par les Grecs en 1821.

NÉGREPONT, anc. *Chalcis*, v. capitale de l'île de ce nom, sur la côte O., à 57 kil. N. d'Athènes; par 38° 27' 45" lat. N., et 21° 14' 53" long. E.; 5,000 hab. Evêché. Vaste port, défendu par une citadelle. Un pont, jeté sur le canal de Négrepont, met la ville en communication avec le continent. Elle était, sous la domination turque, le ch.-l. d'un sandjakat composé de l'île de Négrepont et du S.-E. de la Livadie. On l'appelle plus souvent auj. *Evripo*.

NÉGRIER (Casimir), général, né au Mans en 1788, m. en 1848, partit comme volontaire à 17 ans, et fit la plupart des guerres du 1er Empire depuis Friedland jusqu'à Waterloo, où il fut grièvement blessé. Maréchal de camp en 1836, il commanda l'Algérie par intérim pendant l'expédition de Constantine, 1837, fit plusieurs campagnes heureuses contre les Kabyles, et rentra en France, en 1842, avec le grade de lieutenant-général. Nommé au commandement de la 16e division militaire (Lille), il fut député du Nord à l'Assemblée constituante de 1848, et questeur de cette assemblée. Chargé d'un commandement pendant la célèbre insurrection de Paris, en juin 1848, il reçut une blessure mortelle en haranguant les insurgés dans le faubourg St-Antoine. On lui a élevé une statue sur l'esplanade de la citadelle de Lille.

NEGRO, cap à l'extrémité S. de la Guinée méridionale, par 16° lat. S., et 9° 30' long. E.

NEGRO (RIO-), fleuve de l'Amérique du S., naît dans la Nouvelle-Grenade, arrose cette république et celle de Vénézuéla, entre dans le Brésil, et se jette dans l'Amazone. Il reçoit le Rio-Branco, le Jaguapuri, et communique avec l'Orénoque par le Cassiquiare. Cours de 1,300 kil.

NEGRO (RIO-), riv. de l'Amérique du S., sépare la confédération de la Plata et la Patagonie, et se jette dans l'océan Atlantique. — Riv. de l'Amérique du S., traverse la république de l'Uruguay du N.-E. au S.-O., et se jette dans l'Uruguay.

NEGROS ou BOUGLAS, une des îles Philippines, au S. de Luçon, par 9° 5'-11° lat. N., et 121° 3' long. E.; 270 kil. sur 55; 90,000 hab. Les côtes seules appartiennent aux Espagnols, qui en tirent du riz, du cacao, et des nids de salanganes.

NÉGUS, nom du roi d'Abyssinie.

NEHARDA, auj. *Hardit*, anc. v. de Mésopotamie, dans une île de l'Euphrate. Les Juifs y avaient une école célèbre.

NÉHAVEND, v. de Perse (Irak-Adjémi), célèbre par une victoire des Arabes sur les Perses en 638.

NÉHÉMIE, juif, né à Babylone, devint échanson du roi de Perse, Artaxerxès Longue-main, et obtint de ce prince la permission d'aller relever les murs de Jérusalem. Il mena à bonne fin cette tâche, 454 av. J.-C., malgré les obstacles que lui suscitèrent les peuples voisins. Il réforma ensuite les lois et les mœurs des Hébreux, et les gouverna jusqu'à sa mort, 424. Le 2e livre d'Esdras porte, dans le texte hébreu, le nom de Néhémie.

NEHRUNG (FRISCHE- et KURISCHE-). *V.* FRISCHE-HAFF et KURISCHE-HAFF.

NEIDENBURG, v. des Etats prussiens (Prusse), à 163 kil. S. de Kœnigsberg, sur la Neide; 2,700 hab. Draps, chapeaux de paille; tanneries.

NEILL (O'). *V.* O'NEILL.

NEIPPERG, anc. famille noble de Souabe, dont les chefs furent réélus comtes de l'Empire par Charles VI en 1734. Ses possessions, comprenant une superf. de 7,000 hect., avec 3,200 hab., font actuellement partie du Wurtemberg et du grand-duché de Bade. Parmi ses membres, on distingue : *Guillaume-Reinhardt*, comte de Neipperg, né en 1684, m. en 1774, directeur de l'éducation du duc François de Lorraine (depuis empereur), feld-maréchal impérial en 1733, négociateur de la paix de Belgrade en 1739, battu en 1741 à Mollwitz par Frédéric II, roi de Prusse, enfin gouverneur de Luxembourg, puis de Vienne. — ALBERT-ADAM, petit-fils du précédent, né en 1775, m. en 1829, entra au service de l'Autriche, fut fait prisonnier dans la campagne de 1793 par les Français, perdit un œil par suite des mauvais traitements qu'il eut à subir pendant sa captivité, se signala plus tard dans la bataille de Mantoue, Cassano, Novi, et Marengo, servit avec moins de succès dans le corps de l'archiduc Ferdinand en 1809, fut envoyé en 1811 comme ambassadeur en Suède, se signala ensuite dans les campagnes de 1813 et 1814, et fut enfin nommé grand-maître du palais de l'impératrice Marie-Louise, duchesse de Parme. On prétend qu'elle contracta avec lui un mariage morganatique, et en eut trois enfants. E. S.

NEIRA (Ile). *V.* BANDA.

NEISSE, v. des Etats prussiens (Silésie), sur la Neisse, à 54 kil. O. d'Oppeln; 13,000 hab. Evêché; tribunaux; gymnase catholique; asile de vieux prêtres. Fabr. royale d'armes et poudres. Prise par le grand Frédéric, en 1741, après un siége mémorable, et par Jérôme Bonaparte en 1807.

NEISSE, riv. d'Allemagne, naît près de Neudorf (Bohême), coule au N.-O., puis au N., passe à Zittau, Gorlitz, Muskau, et se jette dans l'Oder à Schiedlo (Brandebourg). Cours de 250 kil. — Riv. d'Allemagne, naît en Silésie, coule au N., et se jette dans l'Oder près du Schurgast. Cours de 160 kil.

NEITH, déesse égyptienne, regardée tantôt comme la fille et la femme de Kneph et la mère de Phtha, tantôt comme la femme de Phtha et la mère de Phré. On l'identifiait aussi avec Bouto et avec Isis. Elle représentait, dans l'origine, l'esprit divin qui préside à l'univers. On l'adorait surtout à Saïs, dont on lui attribuait la fondation. La brebis était son emblème. Les Grecs comparaient Neith à Minerve, parce que l'une et l'autre désignaient l'esprit de sagesse et la science.

NEITRA ou NEUTRA, en hongrois *Nyitra*, v. de Hongrie (Etats autrichiens), sur la Neitra, ch.-l. du comitat de son nom, à 130 kil. N.-O. de Bude; 4,560 hab. Evêché suffragant de Gran; lycée épiscopal, séminaire, collége de Piaristes. Vaste château ou citadelle. — Le comitat de Neutra, dans le cercle au delà du Danube, entre le comitat de Trentsin et le gvt de Moravie au N. et au N.-O., l'archiduché d'Autriche à l'O., le comitat de Presbourg au S.-O., le comitat de Komorn au S., et les comitats de Bars et de Thurotsch à l'E., a 719,190 hectares, 125 kil. sur 100, et 422,545 hab. Divisé, de 1853 à 1860, en Haut et Bas-Neitra. Pays fertile en grains, vins, légumes, chanvre, et arrosé par le Waag. Elève de moutons, buffles, chevaux.

NEIVA, rivière de la Russie d'Asie (Perm), naît dans les monts Ourals, reçoit le Rij et l'Irbit, et se jette dans la Toura. Cours de 450 kil.

NEJIN ou NIEJIN, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 75 kil. S.-E. de Tchernigov, sur la rive g. de l'Oster; 16,000 hab. Lycée *Besborodko*. Tabac estimé. Commerce actif avec la Turquie; 51° 3' lat. N., et 29° 35' long. E.

NEKRASSOWZIENS, secte religieuse en Russie. Forcés, sous l'empereur Alexandre Ier, d'émigrer de la Russie méridionale, ils vinrent se fixer à Tultscha sur le Danube et

dans les îles du delta de ce fleuve. Ces sectaires sont ennemis jurés des Russes.

NÉLÉE, *Neleus*, fils de Neptune et de Tyro, disputa à son frère Pélias la souveraineté d'Iolcos ; vaincu, il se retira en Triphylie, où il régna sur la ville de Pylos. On le compte parmi les Argonautes. Il eut douze fils, qui furent tués par Hercule, à l'exception du seul Nestor. Nélée mourut à Corinthe, où il fut tué avec ses fils par Hercule.

NÉLÉE, un des fils de Codrus, céda le pouvoir à son frère Médon, et conduisit en Asie-Mineure une colonie d'Ioniens. On lui attribue la fondation de Clazomènes, Colophon, Lébédos, Ephèse et Milet.

NÉLÉE DE SCEPSIS, disciple de Théophraste, reçut de lui les manuscrits d'Aristote, et les cacha si bien, dit-on, qu'ils ne furent retrouvés qu'au temps de Sylla par Andronicus de Rhodes.

NELLORE, v. de l'Hindoustan anglais, dans l'ancien Karnatic, présid. et à 160 kil. N.-O. de Madras, à 17 kil. de la côte de Coromandel. Grand comm. de sel.

NELSON (Horatio), le plus grand des amiraux anglais, né en 1758 à Burnham-Thorpe (Norfolk), m. en 1805. Fils d'un recteur de village, et allié de loin, par sa mère, à la famille Walpole, il devint marin, dès l'âge de 12 ans, et malgré une constitution débile. Après un voyage au long cours, il commanda un cutter de la station de Chatam, et, par l'exploration des bancs de la Tamise, acquit de l'habileté et de la hardiesse. En 1773, il accompagna l'expédition au pôle Nord. Midshipman aux Indes-Orientales, 1775, il tomba gravement malade, revint en Angleterre en 1776, découragé, agitant des pensées de suicide, et ne triompha de cette défaillance que par *la résolution d'être un héros*. Lieutenant de la marine royale, 1777, il servit sous Cornwallis contre les Américains et leurs alliés, défendit la Jamaïque contre d'Estaing, transporta des troupes contre deux forts espagnols du Honduras, puis, malade de fatigue, alla se rétablir dans sa famille. A l'époque de la Neutralité armée, 1781, envoyé dans les mers du Nord, il étudia avec soin les côtes du Danemark. La paix lui donna des loisirs, qu'il passa à St-Omer. En 1784 commence son rôle politique : dès le début se révèlent l'activité, le patriotisme ardent et exclusif, l'esprit de décision et la rapidité d'action, qui sont les traits saillants de son caractère. Commandant du *Boréas* dans la station des Iles-sous-le-Vent, il applique l'acte de navigation aux Américains qui, sous le prétexte que l'enregistrement de leurs bâtiments était antérieur à la guerre de l'Indépendance, continuaient avec les colonies anglaises un commerce interdit aux étrangers. Il épouse en 1787 mistress veuve Nisbeth, qu'il devait abandonner plus tard pour lady Hamilton, et ne reprend la mer qu'en 1793. Commodore dans l'escadre de la Méditerranée, et détaché à Naples pour hâter l'envoi de troupes à Toulon, il y fait la connaissance fatale de l'ambassadeur W. Hamilton et de sa femme. Toulon a été repris avant l'arrivée des secours : Nelson contribue, sous Hood, à l'occupation de la Corse (sièges de Bastia et de Calvi, 1794). Dans le combat du 13 mars 1795, il décide la victoire par les évolutions hardies de son bâtiment. A la fin de 1795, Jervis le distingue, et le charge de croiser dans la Rivière de Gênes, pour y soutenir les Autrichiens ; en capturant les bâtiments chargés du matériel de siége attendu devant Mantoue, Nelson retarde, autant qu'il dépend de lui, les succès de Bonaparte. Lorsque la guerre éclate entre l'Angleterre et l'Espagne, alliée de la République française, 1796, et que Jervis est obligé d'abandonner la Méditerranée, c'est par Nelson qu'il fait relever la garnison de Porto-Ferrajo. Au combat du cap St-Vincent, 1797, livré par Jervis à l'Espagnol Cordova, Nelson décide encore la journée ; il est nommé contre-amiral et chevalier du Bain. Mais, chargé d'attaquer l'île de Ténériffe, il est repoussé, et perd le bras droit, emporté par un boulet. Commandant de la croisière dans la Méditerranée en 1798, il essuie une tempête pendant laquelle la flotte équipée à Toulon lui échappe et prend Malte, devance cependant cette flotte à Alexandrie, explore en vain la Méditerranée orientale, se croise au retour, sous une brume épaisse, avec les Français, et, désespéré, va mouiller en Sicile. Mais bientôt, persuadé que l'Egypte seule a pu attirer Bonaparte, il quitte Syracuse, et reparaît devant Alexandrie. Les fautes de Brueys, l'inaction de Villeneuve, le génie, l'activité et l'audace de Nelson, décidèrent la bataille d'Aboukir, dont le résultat fut pour l'Angleterre le salut de l'Inde, l'occasion de la 2e coalition, et la domination de la Méditerranée. Nelson, créé baron du Nil et de Burnham-Thorpe, fut comblé d'honneurs et de pensions par la couronne, la Compagnie des Indes et la Cité. A Naples surtout, on l'accueille comme le sauveur de l'Europe ; objet des flatteries de la cour, enivré d'adulations par lady Hamilton, docile instrument de cette femme, il s'associe à toutes les colères des princes de Naples contre la France, les transporte à Palerme quand Championnet inaugure la République parthénopéenne, et ne revient devant Naples, après les succès de Ruffo, que pour violer la capitulation accordée par ce cardinal et signée par son propre lieutenant. Les troubles de son âme l'aigrissent : il se souille du supplice de Carraccioli, et, quand Ferdinand lui donne le titre de *duc de Bronte*, avec 3,000 liv. sterl. de revenu, c'est la récompense infamante des nombreuses exécutions qu'il commande ou qu'il autorise. De retour en Angleterre, 1800, il sacrifie à lady Hamilton sa femme et son beau-fils J. Nisbeth, qui l'a sauvé à Ténériffe. Heureusement, la quadruple alliance des Neutres l'arrache à sa passion. Sous Hyde Parker, il commande en 2e l'escadre de la Baltique, précipite les résolutions de son généreux chef, franchit le Sund sous le canon de Kronborg, attaque la flotte danoise devant Copenhague, et impose au Danemark un armistice favorable à l'Angleterre, 1801. Créé vicomte, et chargé de détruire la flottille de Boulogne, il échoue à deux reprises. La paix d'Amiens lui permit un repos de deux années. En 1803, lorsque Napoléon Ier méditait l'invasion de l'Angleterre, Nelson bloqua l'escadre de Toulon par une croisière continue. Mouillé dans la rade d'Agincourt (détroit de Bonifacio), il apprit la sortie de Villeneuve en 1805 ; une tempête, et la supposition que l'escadre française était destinée pour l'Egypte, firent qu'il ne l'empêcha pas de franchir le détroit de Gibraltar et de se réunir à Gravina ; mais il courut rejoindre l'escadre combinée de Calder et de Collingwood, feignit de lever le blocus de Cadix, attira l'ennemi hors de la rade, et, après une série d'évolutions habiles, lui livra la décisive bataille de Trafalgar. La flotte française fut détruite presque tout entière, mais Nelson fut tué au moment où Villeneuve était obligé d'amener. L'Angleterre lui fit à Westminster de splendides funérailles, et adopta ses parents ; Napoléon ordonna de distribuer à tous les officiers de la marine française, comme une leçon à méditer, ce dernier ordre du jour de l'actif amiral au moment de livrer la bataille : « L'Angleterre compte que chacun fera son devoir. » Le caractère de Nelson présente un singulier mélange de bizarrerie et de grandeur : il fatiguait l'amirauté de ses caprices, et il savait entretenir dans ses flottes un ordre admirable, s'occupant des moindres détails du service nautique, militaire et sanitaire. Ses officiers et ses marins l'adoraient. Dans les grandes circonstances, il écrivait avec une incomparable noblesse, ordres du jour, rapports, ou lettres privées. Ailleurs, il se laissait aller aux emportements d'une vanité et d'une haine puériles. Si la morale ne peut lui pardonner ni sa passion coupable pour lady Hamilton, ni ses crimes politiques à Naples, on doit reconnaître que ce fut un grand génie, le plus réel soutien des coalitions dont Pitt était l'âme. Sa Vie a été écrite par S. Clarke, Londres, 1810 ; Churchill, 1813 ; Robert Southey, 1813. On a publié les *Lettres de Nelson*, Londres, 1844-46. *V.* Jurien de la Gravière, *Nelson, Jervis et Collingwood* (*Revue des Deux Mondes*, 1846-47). A. C.

NELSON, riv. de l'Amérique du Nord (Nouvelle-Bretagne), se forme par la réunion des deux Saskatchavan, qui viennent des Montagnes-Rocheuses, traverse le lac Winnipeg, parcourt la Nouvelle-Galles, et se jette dans la mer d'Hudson.

NEMAUSUS, v. de la Gaule (Narbonaise 1re), ch.-l. des Volces Arécomices ; fondée, dit-on, par des Phéniciens, colonisée par les Marseillais, et florissante sous les Romains. Auj. *Nîmes*.

NEMBROD. *V.* NEMROD.

NÉMÉE, *Nemea*, v. de l'anc. Grèce (Péloponèse), dans l'Argolide, sur la route de Corinthe à Argos, entre Cléones et Phlionte. Célèbre par le lion qu'y tua Hercule, et par les jeux qu'on y célébrait. On voit encore les restes du temple de Jupiter Néméen.

NÉMÉENS (Jeux). Archémore, fils du roi de Némée, ayant été tué par un serpent sur une touffe d'ache, où sa nourrice Hypsipyle l'avait posé, les Sept Chefs, pour calmer la douleur paternelle, instituèrent des jeux Néméens, qui se célébraient tous les 3 ou 5 ans. Plusieurs fois déchus, puis remis en honneur, ils furent destinés, après l'expulsion des Perses, à rappeler le sang versé pour la patrie, et acquirent alors un grand éclat. On les célébrait dans la forêt de Némée ; les Argiens en étaient les juges ; ils y présidaient en habits de deuil, et des couronnes d'ache mortuaire y étaient distribuées comme récompenses. Les exercices y étaient les mêmes qu'aux autres

jeux de la Grèce (*V.* JEUX PUBLICS CHEZ LES ANCIENS). Suivant une autre tradition, Hercule aurait institué les jeux Néméens, après avoir tué le lion de Némée, et en mémoire de sa victoire.

NÉMÉSIEN, *Marcus-Aurelius-Olympius-Nemesianus*, poëte didactique latin du IIIe siècle, né à Carthage, l'emporta, dans un combat poétique, sur l'empereur Numérien, sans rien perdre de sa faveur auprès de lui. Il est auteur d'un poëme sur la chasse, *les Cynégétiques*, adressé à Carin et à Numérien, et dont 325 vers nous sont parvenus; il en est d'une facture élégante. On lui attribue encore d'autres poëmes sur la pêche (*les Halieutiques*) et sur la navigation (*la Nautique*), dont on a quelques vers. Tous ces fragments se trouvent dans les *Poetæ latini minores* de Wernsdorf et de la Bibliothèque latine de Lemaire. Ils ont été traduits en prose française par Delatour, Paris, an VII (1799), 1 vol. in-18; et par M. Cabaret-Dupaty, Paris, 1842, in-8°, dans les *Poetæ minores* de la Bibliothèque latine-française de Panckoucke, 2e série. D—R.

NÉMÉSIS, fille de Jupiter et de la Nécessité, ou de l'Océan et de la Nuit, était la déesse de la vengeance. On la représentait ailée, avec des flambeaux et des serpents. Il y avait à Rhamnus une célèbre statue de Némésis, taillée par Phidias dans le marbre qu'avaient apporté les Perses pour élever un trophée lorsqu'ils croyaient remporter la victoire de Marathon.

NÉMÉSIUS, philosophe chrétien du Ve siècle, évêque d'Emèse en Syrie, a laissé un traité intitulé : *de la Nature de l'homme*, en grec, imprimé avec une traduction latine de Nic. Ellebodius Cassellianus, Anvers, 1565; et avec des notes de Ch.-G. Matthæi, Hall, 1801, in-8°. J.-B. Thibaut l'a traduit en français, Cambrai, 1844. Il y combat les Stoïciens et les Manichéens, et soutient l'opinion de la préexistence des âmes.

NEMETACUM ou NEMETOCENNA, nom primitif d'ARRAS.

NÉMÈTES, peuple de la Gaule (Germanie Ire), entre le Rhin et les Vosges, et entre les Vangions au N. et les Triboques au S.; v. principale : *Noviomagus* ou *Nemetes* (auj. *Spire*).

NEMETUM ou NEMOSUS, v. de la Gaule (Aquitaine Ire), chez les Arvernes, au N.-O. de Gergovie; auj. *Clermont-Ferrand*.

NEMOURS, *Nemosium*, ch.-l. de cant. (Seine-et-Marne), arr. et à 17 kil. S. de Fontainebleau, sur le Loing et le canal du Loing; 3,659 hab. Bibliothèque, collége. Petite ville bien bâtie; on y remarque l'ancien château, le pont sur le Loing. Fabr. de chapeaux, tanneries, marbreries; commerce de grains et farines. — Cette ville avait, au XIIe siècle, ses seigneurs particuliers; l'un d'eux, partant pour la croisade, la vendit à Louis IX. Elle fut érigée en duché-pairie, en 1404, par Charles VI, passa à la maison d'Armagnac en 1461, fut confisquée par Louis XI en 1477, puis rendue à Louis d'Armagnac; après la mort de ce dernier, 1503, Louis XII donna le duché à son neveu Gaston de Foix, 1507, qui le garda jusqu'à sa mort, 1512. La maison de Savoie le posséda de 1515 à 1566. Enfin Louis XIV le donna, en 1689, à son frère Philippe d'Orléans, dont la postérité le conserva jusqu'à la Révolution. Le 2e fils du roi Louis-Philippe porte le titre de duc de Nemours.

NEMOURS (Jacques D'ARMAGNAC, duc de), fils de Bernard, comte de la Marche et gouverneur du Dauphin (depuis Louis XI), devint, en 1462, parent de ce prince, dont il épousa la cousine Louise, fille du comte du Maine, et reçut le duché de Nemours, avec le titre et les prérogatives de duc et pair. Il entra néanmoins dans la Ligue du Bien public, 1465, obtint son pardon, fut nommé gouverneur de Paris et de l'Ile-de-France, noua encore des intrigues criminelles contre le roi, fut arrêté, enfermé à la Bastille dans une cage de fer, et décapité en 1477, à l'âge de 40 ans. On plaça ses enfants sous l'échafaud, pour qu'ils fussent baignés de son sang. Les pièces du procès sont conservées à la Bibliothèque impériale, 3 vol. in-fol.

NEMOURS (Louis D'ARMAGNAC, duc de), 3e fils du précédent, n'avait que 5 ans lors du supplice de son père. Retenu à la Bastille, il n'en sortit qu'à l'avénement de Charles VIII, qu'il suivit en Italie. Nommé vice-roi de Naples sous Louis XII, il ne sut pas maintenir son autorité, se défendit sans succès contre Gonsalve de Cordoue, perdit la bataille de Séminara, et fut tué à celle de Cérignole, 1503. B.

NEMOURS (Gaston de FOIX, duc de). *V.* FOIX.

NEMOURS (Jacques DE SAVOIE, duc de), né en 1531 à l'abbaye de Vauluisant (Champagne), m. en 1585, était neveu de Charles III, duc de Savoie, et de la mère de François Ier, qui avait donné à son père le duché de Nemours en 1515. Il se signala au siége de Lens, 1552, à la défense de Metz contre Charles-Quint, 1553, servit ensuite en Flandre et en Italie jusqu'à la trêve de Vaucelles, fut fait colonel-général de la cavalerie légère, et continua de se distinguer pendant les guerres de religion contre les protestants. Il commandait les Suisses qui ramenèrent à Paris Charles IX, que les calvinistes avaient voulu enlever à Meaux. Après avoir pris part à la bataille de St-Denis, 1567, il fut chargé de s'opposer à l'entrée des troupes que le duc de Deux-Ponts envoyait aux vaincus, échoua dans cette expédition par la faute du duc d'Aumale, son collègue, et se retira dans le duché de Genevois, où il se livra à la culture des lettres et des arts. B.

NEMOURS (Henri Ier DE SAVOIE, duc de), 2e fils du précédent, connu d'abord sous le nom de marquis de St-Sorlin, né à Paris en 1572, m. en 1632, reçut du duc de Savoie, en 1588, le commandement d'une armée, avec laquelle il s'empara du marquisat de Saluces. Il se jeta ensuite dans le parti des Ligueurs, qui le nommèrent gouverneur du Dauphiné en 1591, se rallia à Henri IV en 1594, se signala, en 1597, au siége d'Amiens, et épousa, en 1618, Anne de Lorraine, fille unique du duc d'Aumale.

NEMOURS (Charles-Emmanuel DE SAVOIE, duc de), fils aîné du précédent, prit une part active aux troubles qui agitèrent la minorité de Louis XIV, et commanda l'armée des princes avec le duc de Beaufort, son beau-frère. Mais la discorde s'étant mise entre eux, ils se battirent en duel, et Nemours fut tué, 1652. B.

NEMOURS (Henri II DE SAVOIE, duc de), frère du précédent, né à Paris en 1625, m. en 1659, fut archevêque de Reims en 1651, rentra dans le monde à la mort de son frère, et épousa, en 1657, Marie d'Orléans, fille unique du duc de Longueville. Cette princesse, née à Paris en 1625, fut reconnue, en 1694, souveraine de la principauté de Neufchâtel; elle mourut en 1707, laissant des *Mémoires* remarquables par leur exactitude et l'agrément du style, et joints ordinairement à ceux du cardinal de Retz et de Guy Joly. B.

NEMOURS (Traité de), traité conclu par Henri III avec les Ligueurs, le 7 juillet 1585. Ceux-ci obtenaient du roi la révocation des édits antérieurs de tolérance, l'interdiction de tout autre culte que le culte catholique, l'expulsion des prédicateurs calvinistes dans le délai d'un mois, et celle de leurs adhérents qui refuseraient d'abjurer dans le délai de six mois, leur exclusion immédiate des emplois publics, la restitution des places de sûreté qu'ils avaient reçues, la suppression des chambres mi-parties, la mort de tout huguenot qui resterait en France. De plus, Henri III approuvait tout ce que les Ligueurs avaient fait contre son autorité, soldait leurs troupes, conservait à leurs chefs les honneurs et gouvernements qu'ils possédaient, et leur donnait même des places de sûreté. B.

NEMOURS. *V.* DJEMMAA-GHAZAOUAH.

NEMROD, fils de Chus et petit-fils de Cham, passe pour le fondateur de Babylone. Il fut le premier, dit la Bible, qui exerça la puissance souveraine sur la terre. On le représente toujours occupé à la chasse des bêtes féroces. Il vivait environ 2230 ans av. J.-C.

NENAGH, v. d'Irlande (Tipperary), sur la riv. de son nom, à 35 kil. N.-E. de Limerick; 6,282 hab. Anc. château-fort.

NENIES. *V.* NÆNIA.

NENNDORF (GROSS-), vge de la Hesse-Cassel, à 25 kil. de Rinteln; 700 hab. Sources sulfureuses, bains très-fréquentés d'eaux salées. Château des électeurs.

NÉO, NÉA, *nouveau, nouvelle*, en grec. De là NEA*polis* ou *Naples*, nouvelle ville; NEO*cæsarea*, nouvelle Césarée; NEO*castro*, château neuf.

NEOCASTRUM, nom latin de NICASTRO.

NÉO-CÉSARÉE, *Neocæsarea*, auj. *Niksar*, anc. v. d'Asie Mineure (Pont, au S.), sur l'Iris, fut, au IVe siècle, la métropole du Pont Polémoniaque. Patrie de St Grégoire le Thaumaturge.

NEOCHORI, *Dulichium*, brg du royaume de Grèce (Phocide), dans la presqu'île de Zagora, à 28 kil. S.-O. de Volo; 1,000 hab.

NEOCOMUM, nom latin de NEUFCHATEL.

NÉOCORES (du grec νεώς, temple, et κορεῖν, nettoyer), ministres des temples, dans l'anc. Grèce, mais d'un rang très-inférieur, chargés de la propreté et de l'entretien.

NEODUNUM, nom latin de NYON.

NEO-EBORACUM, nom latin de NEW-YORK.

NÉOÉNIES, fêtes en l'honneur de Bacchus, lorsqu'on faisait l'essai du vin nouveau.

NEOGRAD, brg de Hongrie, dans le comitat de son

nom, à 26 kil. S.-O. de Balassa-Gyarmiath; 1,400 hab. Restes d'un château-fort. — Le comitat de Neograd, un des 13 du cercle au delà du Danube, entre ceux de Neusolh au N., de Honth à l'O., de Pesth au S., et ceux de Hevès et de Gœmœr à l'E., a 4,268 kil. carrés, 113 kil. sur 78, et 182,340 hab. Ch.-l., *Balassa-Gyarmiath.* Sol montagneux au S. et à l'E., fertile en grains, vins, chanvre, fruits, tabac. Beaux pâturages. Élève de nombreux bestiaux.

NÉOLS (SAINT-), brg d'Angleterre, sur l'Ouse, comté et à 16 kil. de Huntingdon; 2,600 hab. Belle église gothique du XVIe siècle.

NEOMAGUS. *V.* NOVIOMAGUS.

NEOMAGUS, nom anc. de BUCKINGHAM.

NÉOMÉNIES, fêtes qui se célébraient aux nouvelles lunes en Egypte, en Judée, en Grèce, et à Rome, où elles reçurent le nom de Calendes. En Egypte, on conduisait en grande pompe l'animal auquel le mois était consacré. En Grèce, on sacrifiait surtout à Apollon, et le jour était consacré à des *syssities* ou repas en commun.

NÉOPHYTES, c'est-à-dire en grec *nouvellement né*, nom donné, dans la primitive Eglise, aux païens nouvellement convertis au christianisme. Ils portaient pendant huit jours des habits blancs ou aubes, et les quittaient le samedi, appelé en latin *in albis depositis*, et en français la *désauberie*.

NÉOPLATONISME, nom donné à la philosophie de l'école d'Alexandrie, qui mêlait aux idées de Platon certaines doctrines mystiques de l'Orient. Les principaux néoplatoniciens sont Philon, Plotin, Porphyre, Jamblique, et Proclus.

NÉOPTOLÈME, fils d'Achille. *V.* PYRRHUS.

NÉOPTOLÈME, nom de deux rois d'Epire : l'un, m. en 360 av. J.-C., eut pour fille Olympias, mère d'Alexandre le Grand; l'autre usurpa le trône pendant une absence de Pyrrhus, et fut mis à mort au retour de ce prince, 295 av. J.-C.

NÉPAL, NEPAUL ou NEYPAL, royaume de l'Hindoustan, au N., entre l'empire chinois (Thibet) au N., l'Hindoustan anglais (prov. Nord-Ouest) à l'O., au S.-O., et (présidence du Bengale) au S.-E. et à l'E.; par 26° 20'-30° 20' lat. N., et 77° 40'-85° 40' long. E.; 137,800 kil. carrés environ; 780 kil. de l'E. à l'O., 170 du S. au N.; 2,500,000 hab. Capitale, *Catmandou*. Sol montagneux, sur le versant S. de l'Himalaya; arrosé par la Gogra, le Rapty, le Gandak, le Bagmatti, fertile en grains, ananas, oranges, gingembre, canne à sucre, gomme, coton. Elève de buffles, chèvres et moutons. Mines de fer, cuivre, plomb argentifère, zinc. Fabr. de grosses toiles de coton, papier d'écorce. Le Népaul obéit à un radjah absolu, qui cependant subit l'influence du résident anglais. On le divise en 9 provinces, gouvernées par des soubabs. La population, de race hindoue et mongole, pratique le bouddhisme.

NEPER ou NAPIER (Jean), baron écossais, célèbre par l'invention des logarithmes, né en 1550, m. en 1617. Dans son ouvrage intitulé : *Mirifici logarithmorum canonis descriptio*, Edimbourg, 1614, in-4°, il ne donna pas la théorie sur laquelle la table est fondée; ce fut son fils qui la publia en 1619. On doit encore au même savant les formules qui portent le nom d'*Analogies de Neper*, et deux formules générales pour la résolution des triangles sphériques rectangles. V.

NEPETE ou NEPETUM, auj. *Nepi*, anc. ville d'Etrurie, au S., entre Véies et Faléries, reçut une colonie romaine. Narsès, général de l'empereur Justinien Ier, la prit sur Totila, roi des Ostrogoths.

NÉPHÉLÉ. *V.* ATHAMAS.

NEPHTALI, une des 12 tribus des Hébreux, entre celles d'Aser à l'O., de Zabulon au S., la demi-tribu orientale de Manassé à l'E., et la Syrie au N., tirait son nom du 6e fils de Jacob, né de Bala, servante de Rachel; villes princip., Hébron, Capharnaüm, Asor, Japhia, Kédès, etc. Sol montagneux, bordé à l'O. par l'Anti-Liban, et au S.-E. par le lac de Génésareth, dans lequel entrait le Jourdain, déjà sorti du lac Samochonites. Cette tribu fit plus tard partie de la Galilée.

NEPHTHYS ou NEFTÉ, déesse égyptienne, sœur et femme de Typhon, était la terre stérile, la terre du désert, une puissance malfaisante.

NÉPI, anc. *Nepete, Nepetum*, v. des Etats de l'Église, délégation et à 26 kil. S.-E. de Viterbe, à 42 kil. N.-O. de Rome; 2,000 hab. Siége de l'évêché de Viterbe-et-Sutri. Quelques restes de murs étrusques.

NÉPOMUCÈNE (St JEAN), né à Népomuck (Bohême) vers 1330, m. à Prague en 1383, fut chanoine de cette ville, et aumônier de l'empereur Wenceslas. N'ayant pas voulu révéler à ce prince la confession de l'impératrice Jeanne, dont il soupçonnait la fidélité, il fut jeté en prison, mis à la torture, et enfin noyé dans la Moldau. Canonisé en 1729 par Benoît XIII, il devint le patron de la Bohême. Fête, le 16 mai.

NEPOMUCK, v. des Etats autrichiens (Bohême), sur la Rakow, à 28 kil. E.-N.-E. de Klattau; 1,500 hab. Patrie de St Jean Népomucène.

NÉPOS (Flavius-Julius), empereur d'Occident, fut proclamé à Ravenne par l'empereur d'Orient Léon Ier, força l'empereur Flavius Glycérius d'abdiquer, 473, et l'envoya évêque à Salone. Il acheta la paix d'Eurik, roi des Visigoths, en lui cédant l'Auvergne. Assiégé dans Ravenne par le patrice Oreste, commandant des Barbares confédérés, il s'enfuit en Dalmatie, 475, où il conserva le pouvoir souverain. Glycérius l'y fit assassiner le 9 mai 480.

NÉPOS (Cornélius). *V.* CORNÉLIUS NÉPOS.

NÉPOTIEN (*Flavius-Popilius-Nepotianus*), neveu de Constantin le Grand, prit la pourpre à Rome après la mort de Constant en 350, vainquit Anicétus, préfet du prétoire de l'usurpateur Magnence, mais fut renversé et mis à mort au bout de 23 jours par Marcellinus, comte des largesses du même prince.

NÉPOTISME, nom que les Italiens ont donné à la faveur que quelques papes accordèrent à leurs neveux et autres membres de leur famille, surtout à la fin du XVe siècle.

NEPTUNALES (les), *Neptunalia*, fête des mariniers du Tibre, chez les anc. Romains. Elle revenait annuellement le x des calendes d'Auguste (23 juillet), se composait de sacrifices en l'honneur de Neptune, et de courses en barques sur le fleuve.

NEPTUNE, *Neptunus*, en grec *Poseidón*, fils de Saturne et de Rhéa, frère de Jupiter, de Pluton et de Junon, et époux d'Amphitrite, aida Jupiter à renverser Saturne, et eut en partage l'empire de la mer. Mécontent de son domaine, il s'unit avec Apollon contre Jupiter lui-même; vaincus, dépouillés pendant un an des attributs de la divinité, les deux rebelles allèrent aider Laomédon à bâtir les murs de Troie. N'ayant pas reçu la récompense promise, Neptune envoya un monstre marin désoler le pays. Rival de Minerve pour donner un nom à Athènes, il produisit un cheval, symbole de la guerre, et fut vaincu par la déesse, qui produisit l'olivier, symbole de la paix. Les anciens représentaient Neptune tenant un trident à la main, placé sur un char en forme de conque que traînent des chevaux marins, et entouré de tritons et de nymphes. *V.* E. Burnouf, *de Neptuno ejusque cultu*, Paris, 1850, in-8°; Emeric David, *Recherches sur Neptune, son culte et ses monuments*, 1839, in-8°.

NEPVEU (Pierre), architecte du XVIe siècle, né à Blois, travailla aux châteaux d'Amboise et de Blois sous Charles VIII et Louis XII, et construisit le château de Chambord, le plus beau monument du règne de François Ier.

NEQUINUM, nom primitif de NARNIA (Ombrie).

NERA, anc. *Nar*, riv. du royaume d'Italie, coule au S., puis à l'O., arrose Terni et Narni, reçoit le Velino et le Corno, et se jette dans le Tibre. Cours de 100 kil.

NÉRAC, s.-préf. (Lot-et-Garonne), à 26 kil. O.-S.-O. d'Agen, sur la Baïse; 4,309 hab. Trib. de 1re instance et de commerce; église calviniste. On remarque les ruines du château gothique des rois de Navarre, la statue pédestre en bronze d'Henri IV, l'église moderne, la halle, la fontaine St-Jean qu'ombragent deux ormes magnifiques plantés par Henri IV et Marguerite de Valois, et la promenade de la Garenne. Amidonneries, minoteries, fabr. de biscuits de mer; commerce de vins, eaux-de-vie, chanvre, lin, toiles, grains, liége; pâtés en terrine renommés.—Cette ville se forma autour d'une abbaye bénédictine, dont les sires d'Albret firent un château qui devint leur résidence habituelle. Marguerite de Navarre, sœur de François Ier, y donna asile à Calvin, Mélanchthon, Clément Marot. Henri IV, n'étant que roi de Navarre, y tenait souvent sa cour; en 1579, Catherine de Médicis lui conduisit là sa femme Marguerite, et conclut avec lui un traité, qui confirmait et étendait d'une manière favorable aux protestants celui de Poitiers. Les fortifications de Nérac furent rasées sous Louis XIII, 1622.

NERBUDDAH ou REVA, rivière de l'Hindoustan, naît à Adjmerghor (Gandouana), coule de l'E. à l'O. par le centre de la péninsule, à travers les anc. prov. de Gandouana, Kandeisch, Malwa et Goudjérate, reçoit la Touara, la Bam et la Kounde, et se jette dans le golfe de Cambaye, à 32 kil. au-dessous de Barotche. Cours de 1,300 kil., sou-

vent obstrué par des rocs, des îles, des bas-fonds et des rapides.

NÉRÉE, *Nereus*, dieu marin, fils de l'Océan et de Téthys, et père des Néréides, avait le don de prophétie, et pouvait changer de forme à son gré. Il prédit à Pâris les malheurs de Troie. On le représentait sous la figure d'un vieillard, avec une barbe couleur d'azur.

NÉRÉIDES, filles de Nérée et de Doris, et nymphes des mers intérieures, comme les Naïades étaient nymphes des eaux douces, et les Océanides nymphes de l'Océan. Au nombre de 50, elles résidaient avec leur père au fond des eaux, et aidaient les marins en péril. On les adorait dans les ports de mer. Des peintures, des vases et des bas-reliefs les représentent jeunes, belles, parées d'algues et de coquillages, groupées autour d'Amphitrite et au milieu des Tritons.

NERESHEIM, v. du Wurtemberg (Iaxt), à 28 kil. S.-E. d'Ellwangen; 1,000 hab. Près de là est un beau château des princes de Tour-et-Taxis, ainsi qu'une abbaye de bénédictins.

NÉRETS, c.-à-d. *noirs*, nom donné, pendant le moyen âge, à toutes les monnaies de billon.

NERI (S[t] Philippe), fondateur de la congrégation de l'Oratoire en Italie, né à Florence en 1515, m. en 1595, se rendit à Rome en 1533 pour étudier la philosophie, la théologie et le droit canon, et s'y consacra au service des malades et des Pèlerins. En 1548, il fonda la confrérie de la S[te]-Trinité, qui eut pour but de donner des secours aux étrangers que la dévotion amenait à Rome. Il établit aussi un hospice des Pèlerins, qui devint assez riche pour donner, lors du jubilé de l'année 1600, l'hospitalité pendant trois jours à 480,000 personnes. Ayant reçu les ordres sacrés en 1551, il se voua à l'instruction des enfants, avec d'autres ecclésiastiques qu'il réunit en congrégation, sous le nom d'*Oratoriens*, parce qu'ils se plaçaient devant l'église pour appeler le peuple à la prière (*oratio*). Les statuts de cette congrégation furent approuvés par Grégoire XIII en 1575. On a de S[t] Philippe Neri : des *Lettres*, Padoue, 1751, in-8°; des *Avis spirituels*, et quelques poésies. Fête, le 26 mai.

NERI (Antoine), prêtre Florentin du XVI[e] siècle, refusa les honneurs de l'Église, pour se livrer entièrement aux sciences et parcourir la plus grande partie de l'Europe dans l'intérêt de ses études. S'occupant particulièrement de chimie, il publia : *Arte vetraria* (l'Art du verrier), Florence, 1612, in-4°, traduit en français par d'Holbach.

NÉRICIE, anc. prov. de la Suède, au centre; ch.-l. *Œrebro*. Auj. comprise dans le S. du lân d'Œrebro.

NÉRIGLISSOR, roi de Babylone, 560-556 av. J.-C., assassina son beau-frère Evilmérodac, et périt lui-même dans une bataille contre Cyrus. Il eut pour successeur son fils Laborosoarchod.

NÉRIGON, nom primitif de la Norvége.

NÉRIKO, riv. de la Sénégambie, dérivée de la Falémé. On a cru longtemps qu'elle servait de communication entre le Sénégal et la Gambie.

NÉRIS, *Aquæ Neræ*, brg (Allier), arr. et à 8 kil. S.-E. de Montluçon; 1,147 hab. Eaux thermales connues des Romains, qui y fondèrent une ville assez importante. Ruines et antiquités romaines. Établissement de bains très-fréquentés depuis 1821. Aux environs, exploit. de houille.

NERITUM, nom anc. de NARDO.

NERITUS, mont. d'Ithaque, et île voisine de celle-ci.

NERJA, v. d'Espagne (Malaga), à 22 kil. S.-E. de Velez-Malaga; 6,400 hab.

NÉRON (Caïus-Claudius), officier romain, lieutenant de Marcellus, l'an 537 de Rome, 216 av. J.-C., fut envoyé en Espagne après la mort des deux Scipions en 541, et laissa échapper Asdrubal enfermé dans le défilé des Pierres Noires. Consul en 546, avec Livius Salinator, son ennemi personnel, il sacrifia son ressentiment à l'intérêt de la patrie, défit Annibal près de Grumentum, et, tandis que celui-ci le croyait encore campé en face de lui, alla joindre son collègue avec 7,000 hommes, et gagna la bataille du Métaure sur Asdrubal, qui y perdit la vie. Il revint à ses premiers campements, et fit jeter la tête d'Asdrubal dans les retranchements de l'ennemi. Six ans après, il fut élu censeur.

NÉRON (Tibérius-Claudius), 1[er] mari de Livie et père de Tibère, servit sous César en qualité de questeur, l'an 706 de Rome, 47 av. J.-C., prit parti, après la mort du dictateur, pour Brutus et Cassius, fut obligé de s'enfuir en Sicile, où la hauteur de Sextus Pompée le blessa, et revint à Rome. Il céda sa femme à Octave, qui adopta plus tard Drusus, dont elle était alors enceinte.

NÉRON, *Lucius Domitius Nero Claudius*, 5[e] empereur romain, de l'an 807 à 821 de Rome, 54 à 68 de J.-C., né à Antium l'an 790 de la ville, 37 de J.-C., fils de Domitius Ænobarbus et d'Agrippine, et beau-fils de Claude. Par le crédit d'Agrippine, il épousa la fille de Claude, Octavie; ce fut Agrippine encore qui le fit adopter, éloigna de la cour Britannicus, fils de Claude, et le priva de la succession à l'empire. Burrhus et Sénèque, l'un gouverneur, et l'autre précepteur de Néron, ne purent changer son caractère vicieux. Les cinq premières années de son règne parurent sages et modérées; il diminua quelques impôts, réduisit la récompense accordée aux délateurs, et, regretta, en signant deux arrêts de mort, de savoir écrire. Mais bientôt la jeunesse corrompue de la cour l'entraîna dans des plaisirs qui le livraient au mépris public; son premier crime fut l'empoisonnement de Britannicus en 808, que l'impérieuse Agrippine, éloignée des affaires, menaçait de lui substituer. La courtisane Poppée, dont il était éperdument épris, et qui craignait que Néron ne retombât sous l'influence d'Agrippine, le poussa au parricide : Néron ordonna la mort de sa mère, et l'affranchi Anicet exécuta le crime, 812 (*V.* AGRIPPINE). Burrhus étant mort, et Sénèque s'étant retiré de la cour, Néron s'entoura d'histrions et de pantomimes, parut avec eux et figura au théâtre, disputa le prix de la course équestre aux cochers du cirque, et répudia Octavie pour épouser Poppée, que, dans un accès de colère, il tua d'un coup de pied, peu de temps après. Un incendie dévorant une grande partie de Rome, l'an 817, il y assista du haut d'une tour, en chantant un poëme de sa composition sur l'embrasement de Troie, et en s'accompagnant de la lyre. La voix publique l'accusait de ce crime; il le rejeta sur les chrétiens, et ordonna contre eux la 1[re] persécution, 64-68 de J.-C. Après cet incendie, il consacra d'énormes richesses pour se bâtir dans Rome une immense demeure, si somptueuse, qu'on l'appela *la Maison d'or*. L'année suivante, Pison, un de ses favoris, conspira contre lui; le complot fut découvert, et Néron en profita pour faire périr, parmi les coupables, Pétrone, Thraséas, Corbulon, Sénèque, Lucain et beaucoup d'autres. Il entreprit ensuite un grand voyage artistique en Grèce, où il concourut, dans les jeux publics, comme chanteur et musicien, et remporta 1,800 couronnes. Tant de folies et de cruautés portèrent au comble le mécontentement et la haine des patriciens de Rome : Vindex et Galba firent révolter la Gaule celtique et l'Espagne, et Nymphidius Sabinus souleva les prétoriens, qui proclamèrent Galba empereur. Néron perdit la tête, se sauva de Rome, et ayant appris que le sénat l'avait déclaré ennemi public et avait reconnu Galba, il se fit égorger par son secrétaire Epaphrodite. Il s'écria en mourant : « Faut-il que le monde perde un si grand artiste ! » En lui s'éteignit la race de César. Quelques hommes distingués jetèrent un peu d'éclat sur le règne de ce monstre. A l'extérieur, les Germains étaient divisés; Suétonius Paulinus avait comprimé la révolte de Boadicée en Bretagne, 61; Corbulon avait fait reculer les Parthes; Vespasien avait été envoyé contre les Juifs révoltés, 67; enfin la Cilicie et le royaume de Cottius avaient été réunis à l'empire.

NÉRONDE, ch.-l. de cant. (Loire), arr. et à 37 kil. S.-E. de Roanne; 649 hab. Fours à chaux. Il y avait autrefois un château-fort des comtes du Forez. Aux environs, on récolte des fruits estimés.

NÉRONDES, ch.-l. de cant. (Cher), arr. et à 40 kil. N.-E. de S[t]-Amand-Mont-Rond, sur le chemin de fer du Centre; 1,619 hab.

NERONIS FORUM, nom anc. de FORCALQUIER.

NÉRONIENS (Jeux), concours littéraires, pour la poésie et l'éloquence, institués à Rome par Néron, l'an 813 de la ville, 61 de J.-C. Ils devaient être quinquennaux; mais Néron, qui y concourait, et s'y faisait décerner des prix comme orateur, les fit célébrer plus souvent. Il y avait des juges établis pour présider à ce concours.

NERPIO, v. d'Espagne (Albacete), sur une riv. de son nom, à 40 kil. S.-O. de Moratella; 4,500 hab.

NERSÈS (Saint), dit *le Grand*, de la famille des rois Arsacides, arrière-petit-fils de S[t] Grégoire l'Illuminateur, s'est rendu célèbre par sa charité, qui lui a mérité le surnom de *Père des malheureux*. Après avoir exercé pendant quelque temps les fonctions de grand-chambellan à la cour d'Arschag (Arsace) III, roi d'Arménie, il fut élu, à l'unanimité, patriarche de sa nation, 364, restaura les institutions et règlements de ses prédécesseurs, et couvrit l'Arménie d'hospices pour les malades, les orphelins et les vieillards. Il mourut en 383, empoisonné par l'ordre de Bab, roi d'Arménie, à qui il reprochait ses désordres. C—A.

NERSÈS GLAÏETZI, surnommé *Chnorhali* (le Gracieux),

patriarche arménien, poëte, théologien et philologue distingué, né vers le commencement du XIIe siècle, m. en 1173, succéda à son frère Grégoire Bahlavouni, en 1166. Il a laissé un poëme de 8,000 vers, intitulé *Hisous-Vorti* (Jésus-Fils), Venise, 1830, 1 vol. in-24; une élégante *Elégie* en 2,090 vers sur la prise d'Edesse, Paris, 1826; une *Histoire d'Arménie* en vers, Constantinople, 1824; de belles *Poésies sacrées* sur différents sujets; des *Enigmes* assez ingénieuses. Ses ouvrages en prose sont : une belle *Prière* en 24 versets, imprimée avec une traduction en 24 langues, Venise, 1832, in-12; une *Correspondance* avec Manuel Comnène, empereur de Constantinople, 1 vol. in-24, 1838, etc. L'abondance, l'élégance, la grâce, la facilité, sont les caractères distinctifs de son style. Ses *Œuvres complètes* ont été traduites en latin par l'abbé J. Cappelletti, 2 vol. in-8°, Venise, 1833. C—A.

NERTCHINSK, v. de la Russie d'Asie (Transbaïkal), par 51° 58′ lat. N., 114° 15′ long. E., sur la Nertcha, près de la frontière de Chine; 5,000 hab. Commerce de pelleteries. Mines de plomb, or, argent, mercure et étain, découvertes en 1691, et auxquelles la couronne fait travailler les condamnés à mort qui ont une commutation de peine.

NERTCHINSKOI-ZAVOD, v. de la Russie d'Asie, près de l'Argoun, à 200 kil. S.-E. de Nertchinsk; 2,000 hab. Direction des mines.

NERTOBRIGA, v. d'Hispanie (Tarraconaise), chez les Celt ibériens. Auj. *Ricla*.

NERUSES, *Nerusi*, peuple de la Gaule (Alpes-Maritimes), avait pour ch.-l. *Vintia* (Vence).

NERVA (Marcus-Coccéius), empereur romain de l'an 849 à 851 de Rome, 96 à 98 de J.-C., né l'an 785 de Rome à Narni, d'une famille de jurisconsultes célèbres, fut proclamé par le sénat après la mort de Domitien. Avec lui commença la période des Antonins. Il rappela les bannis et leur rendit leurs biens, fit cesser les persécutions dirigées contre les chrétiens sous le règne précédent, distribua des terres aux pauvres, et pourvut à l'entretien des enfants abandonnés. Il consultait le sénat, et délibérait avec lui sur toutes les affaires; mais il fut assez faible pour remercier les prétoriens d'avoir fait périr les meurtriers de Domitien. Cette faiblesse même le détermina du moins à adopter Trajan, son meilleur général, qui lui succéda trois mois après. O.

NERVIENS, *Nervii*, peuple gaulois de race belge, habitait, au temps de César, le pays borné au S. par les sources de l'Escaut, de la Sambre et de l'Oise, qui le séparaient des Véromanduens, à l'O. par l'Escaut, limite des Atrébates et des Ménapiens, au N. par l'Escaut, au N.-E. et à l'E. par la Dyle et la Sambre, qui le séparaient des Atuatiques et des Trévires. C'est auj. la partie E. du départ. du Nord, et une partie des prov. belges de Flandre orientale et occidentale, de Hainaut et de Brabant. Ils avaient sous leur domination plusieurs petits peuples, les *Levaci*, les *Geiduni* (environs de Gand), les *Pleumoxii* (près de Mons), les *Grutii* (près d'Oudenarde), les *Centrones* (près de Bruxelles). César les représente comme les moins civilisés de tous les Belges, défendant l'entrée de leur pays aux marchands, repoussant le vin et toutes les délicatesses de la vie civilisée, enfin implacables ennemis des Romains. Leur infanterie était redoutable. Unis aux Atrébates et aux Véromanduens, ils attendirent César sur les bords de la Sambre, en 57 av. J.-C., mais éprouvèrent une telle déroute, que 3 sénateurs sur 600, et 500 soldats sur 60,000 échappèrent seuls à la mort; ceux qui restèrent se soumirent; mais, en 54, unis aux Eburons et aux Atuatiques, et excités par Ambiorix, ils assiégèrent Q. Cicéron, lieutenant de César, dans son camp; César vint le dégager. Les Nerviens se soulevèrent encore l'année suivante sous Indutiomar, furent vaincus par Labiénus, par César lui-même, et tellement épuisés, qu'à l'époque de l'insurrection de Vercingétorix, ils ne purent mettre sur pied que 5,000 hommes. Soumis enfin comme tous les autres Gaulois, ils reçurent le nom et les priviléges de *peuple libre*. Leurs villes principales étaient : *Bagacum* (Bavay), et *Cameracum* (Cambrai). Dans les divisions postérieures de la Gaule, leur pays fut compris dans la 2e Belgique, sous le nom de *Civitas Cameracensium* (Cité de Cambrai). Leur nom ne subsista que dans celui de la côte de la Manche appelée *Nervicanus tractus*. Leur pays, presque désert, avait été partagé entre des peuplades germaniques transplantées d'outre-Rhin par les empereurs, et donné, surtout depuis Constance Chlore, à des Lètes et à des Francs. C. P.

NERWINDE. *V.* NEERWINDEN.

NESACTUM, v. de l'Italie ancienne (Istrie), sur l'Arsia; prise par les Romains en 221 av. J.-C.

NÉSIS, nom anc. de NISITA.

NESLE, ch.-l. de cant. (Somme), arr. et à 20 kil. S. de Péronne; 2,000 hab. Moutarde, huile, sucre de betterave. Anc. seigneurie, érigée en comté en 1466, et en marquisat en 1545; c'était le premier de France; 1,800 fiefs en dépendaient. On y battit monnaie. La ville fut prise en 1472 par Charles le Téméraire, qui y ordonna un affreux massacre.

NESLE (tour de), anc. tour de l'enceinte de Paris, dès le règne de Philippe-Auguste. Située sur la rive g. de la Seine, vers l'aile orientale du palais actuel de l'Institut, elle était ronde, très-élevée, et accouplée à une deuxième tour moins haute, qui contenait l'escalier à vis. La tour de Nesle formait, avec une deuxième tour sur la rive opposée, une des défenses de Paris en temps de guerre : on tendait alors de l'une à l'autre une chaîne qui interceptait la navigation du fleuve. Elle tenait à l'une des portes de la ville et dura jusqu'en 1663, époque où on la démolit pour faire place au collége Mazarin, auj. l'Institut.

NESMOND (Henri de), prédicateur distingué, d'une famille noble de l'Angoumois, fut évêque de Montauban, puis archevêque d'Albi, et remplaça Fléchier à l'Académie Française en 1710. Promu enfin à l'archevêché de Toulouse, il mourut en 1727, emportant les regrets des calvinistes eux-mêmes. On a de lui des *Discours et Sermons*, Paris, 1734, in-12.

NÉSR ou NESROCH, divinité assyrienne, représentée sous la forme d'un vautour.

NESS, terminaison commune à plusieurs noms géographiques anglais. C'est le danois ou norvégien *næs*, cap ou promontoire : Dunge*ness*, Sheer*ness*, etc.

NESS, lac d'Ecosse, dans le comté d'Inverness, communique avec le golfe de Murray par le canal calédonien qui le traverse.

NESSERIÉ. *V.* NOSAÏRIS.

NESSIR-KHAN, souverain et législateur du Béloutchistan, fils d'Abdallah-Khan, né vers 1710, m. en 1795, suivit Nadir-Chah dans l'Inde en 1738, et, au retour de cette expédition, où il s'était fait une grande réputation de bravoure et de justice, détrôna et tua même, dit-on, son frère Hadji-Mohammed, qui s'était rendu odieux à ses sujets. Proclamé khan des Béloutchis, il leur rendit la paix, leur donna d'utiles règlements, et favorisa le commerce. En 1747, il reconnut pour suzerain Ahmed-Chah-Ahdally, fondateur de la monarchie de Kaboul et successeur de Nadir; mais, onze ans après, il se rendit indépendant. En 1769, il aida son ancien suzerain à repousser les Persans, et obtint de lui une augmentation de territoire. Il mourut révéré de ses compatriotes.

NESSUS, centaure, voulut enlever Déjanire, femme d'Hercule, et fut tué, par le héros, d'une flèche trempée dans le sang de l'hydre de Lerne. En mourant, il donna à Déjanire sa tunique imprégnée de sang empoisonné, et lui persuada que le héros, s'il s'en couvrait, lui serait fidèle. Ce fut la cause de la mort d'Hercule.

NESTE (Val de), petit pays de l'anc. France (Bigorre); ch.-l. *La Barthe de Neste*, auj. dans le département des Hautes-Pyrénées.

NESTIER, ch.-l. de cant. (Hautes-Pyrénées), arr. et à 34 kil. E. de Bagnères-de-Bigorre; 345 hab.

NESTON (GREAT-), vge et paroisse d'Angleterre, comté et à 16 kil. N.-O. de Chester, sur l'estuaire de la Dee; 3,200 hab. Aux environs, bains de mer de *Park-Gate*.

NESTOR, le plus jeune des douze fils de Nélée et de Chloris, et le seul qu'épargna Hercule, régna sur Pylos, combattit contre les Centaures aux noces de Pirithoüs, prit part à la chasse du sanglier de Calydon et à l'expédition des Argonautes, et, quoique très-âgé lors de la guerre de Troie, donna aux rois grecs l'exemple du départ. Homère personnifie en lui la vieillesse vénérable, le général plein de sagesse et de prudence, conciliateur des différends, aimant les longs discours, mais ayant la parole douce comme le miel. Nestor, après le siége de Troie, où il perdit son fils Antiloque, retourna en Messénie, et y mourut. On l'appelait aussi *Pylius*, du nom de sa capitale.

NESTOR, le plus ancien historien russe, né en 1056, m. en 1116, entra à 29 ans dans le monastère de Petchoski à Kiew, et écrivit une *Chronique* qui s'étend de 862 à 1115, continuée jusqu'en 1206 par Sylvestre, moine à Kiew, et ensuite archevêque de Péréiaslaw, publiée à St-Pétersbourg en 1767, d'après un manuscrit trouvé à Kœnigsberg en 1716, et trad. en franç., avec notes et pièces inédites touchant les anciennes relations de la Russie avec la France, par A. L. Pâris, Paris, 1834-35, 2 vol. in-8°. Schlœzer a publié à Gœttingue, 1802-1809, 5 vol. in-8°, le texte le plus correct, avec une traduction allemande. PL.

NESTORIANISME, hérésie de Nestorius (*V.* ce mot).

NESTORIUS, fameux hérésiarque, né à Germanicia (Syrie), fut élevé à l'évêché de Constantinople en 428, commença par chasser les Ariens de cette capitale, et rétablit la mémoire de St Jean Chrysostôme; puis il se mit à enseigner, d'après Théodore de Mopsueste, qu'il y a deux personnes distinctes en J.-C., qu'on ne pouvait dire que J.-C. est Dieu-homme et homme-Dieu, que la Ste Vierge est mère de J.-C. et mère de Dieu. Attaqué par St Cyrille, patriarche d'Alexandrie, Nestorius fut condamné par le concile d'Ephèse en 431, et déposé, puis relégué dans la Thébaïde, où il mourut. Mais en vain les empereurs poursuivirent ses partisans par la confiscation de leurs biens et en brûlant leurs livres; les Nestoriens passèrent de l'Empire en Perse, et, de nos jours encore, le Nestorianisme est professé par les Chaldéens ou Nestoriens de Syrie. *V.* le P. Doucin, *Histoire du Nestorianisme.* M.

NESTUS, auj. *Nesto* ou *Karasou*, riv. de l'anc. Thrace, séparait ce pays de la Macédoine, et se jetait dans la mer Egée.

NESVIJ. *V.* Nieswiez.

NÈTHE, riv. de Belgique, affl. du Rupel à Rumpst, est formée près de Lierre par la réunion de la Petite-Nèthe et de la Grande-Nèthe; cours de 15 kil., navigable. La Petite-Nèthe prend sa source dans le Brabant septentrional, et passe à Herenthals; cours de 50 kil. La Grande-Nèthe naît dans le Limbourg, et devient navigable à Westerloo; cours de 70 kil.—Sous le 1er empire français, il y eut un département des *Deux-Nèthes*, formé en 1801 d'une partie du Brabant septentrional, du marquisat d'Anvers et de la seigneurie de Malines; ch.-l., *Anvers;* s.-préf., Bréda, Malines, Turnhout.

NÉTHOU (Mont). *V.* Pyrénées.

NETSCHER (Gaspard), peintre de l'école hollandaise, né en 1639 à Heidelberg, m. en 1687, fut emmené à Arnheim par sa mère qui fuyait la guerre dont le Palatinat avait à souffrir, y étudia la peinture, alla ensuite à Deventer prendre les leçons de Gérard Terburg, et se fixa à La Haye. Il peignit des scènes de la vie intime, des épisodes de la Fable ou de l'histoire sainte dans de petites proportions; il exécuta aussi le portrait. Ses chairs sont délicatement peintes et d'une très-bonne couleur; ses attitudes, ses costumes, agréables et vrais; il excellait à rendre le satin, le velours, la toile, la batiste, et, en général, tous les accessoires. Le Louvre possède de lui deux tableaux : *la Leçon de basse de viole* et *la Leçon de chant;* la Pinacothèque de Munich en renferme trois. — Constantin Netscher, fils de Gaspard, né à La Haye en 1670, m. en 1732, ne se montra pas indigne de lui. A. M.

NETTUNO, anc. *Ceno*, port d'*Antium*, vge des Etats de l'Eglise, à 40 kil. S.-S.-E. de Rome, petit port sur la Méditerranée; 1,000 hab. On voit sous les eaux de la mer les ruines d'un temple de Neptune.

NEU, *nouveau* en allemand; préfixe d'un grand nombre de dénominations : Neu*burg*, corrélatif du français *Neufchâteau*, etc.

NEUBOURG, anc. principauté immédiate de l'Empire d'Allemagne, bornée à l'O. et au N. par le Palatinat, à l'E. par la Bavière, au S. par la Souabe, avait une superficie de 250,000 hect., et 90,000 hab. Elle fit partie de la Bavière, qui la céda, en 1503, avec Sulzbach, à l'électeur palatin; de là lui vient aussi le nom de Nouveau-Palatinat. Lors du partage de 1569, Neubourg échut au fils du palatin Wolfgang de Deux-Ponts, Philippe-Louis, fondateur de la ligne de Palatinat Neubourg. A l'extinction de cette maison en 1742, la principauté passa à la maison de Palatinat-Sulzbach; après la mort de Charles-Théodore en 1799, à la maison de Palatinat-Deux-Ponts, et, avec celle-là, à la Bavière. Une petite partie, réunie en 1802 à l'électorat de Salzbourg, fut restituée en 1810 à la Bavière. Depuis 1837, Neubourg forme, réuni à la Souabe, un cercle administratif du royaume de Bavière.

Neubourg, ville de Bavière (cercle de Souabe-et-Neubourg), ancienne capitale de la principauté de son nom, sur la rive droite du Danube, à 47 kilomètres N.-N.-E. d'Augsbourg; 7,000 habitants. Château royal, avec une collection d'armes rares. Cour d'appel. Gymnase. A 5 kilomètres S.-O. est le village d'Oberhausen, auprès duquel se trouve le monument de La Tour-d'Auvergne, premier grenadier de France, tué là en 1800. Neubourg, autrefois fortifié, fut pris par Tilly en 1623 et par les Impériaux en 1744. E. S.

Neubourg (le), ch.-l. de canton (Eure), arr. et à 25 kil. S.-O. de Louviers; 2,173 hab. Fabriques de molletons, basins, siamoises. Commerce de grains, laines, bestiaux. Quelques ruines d'un ancien château. Patrie de Dupont de l'Eure.

NEU-BRANDENBURG. *V.* Brandebourg (Nouveau-).

NEUCHATEL, en allemand *Neuenburg*, en latin *Neocomum*, *Novicastrum*, *Noviburgum*, v. de Suisse, au pied du Jura, à l'embouchure du Seyon dans le N.-O. du lac de Neuchâtel; capitale du canton de son nom, à 38 kil. O. de Berne, 100 O. de Lucerne, 122 O.-N.-O. de Zurich; par 46° 59′ 33″ lat. N., et 4° 35′ 32″ long. E., 10,382 hab. Siége du gouvernement cantonal. Société d'émulation patriotique, école normale supérieure, collége, 2 bibliothèques, cabinet d'histoire naturelle. Cathédrale du XIIe siècle, hôtel-de-ville, ancien château, hôpitaux remarquables. Fabr. de tissus de laine et de coton, papiers, dentelles, horlogerie, chapeaux de paille; distilleries. Fondée, dans une magnifique situation, au XIe siècle, par l'empereur Conrad II, elle fut souvent brûlée ou inondée.

Neuchatel (Canton de), cant. de la Suisse, le 21e, à l'O., ch.-l., *Neuchâtel;* entre ceux de Berne au N., de Fribourg à l'E., de Vaud au S., et la France (Doubs) à l'O.; 808 kil. carr., 54 kil. sur 10 à 18; 87,369 hab., presque tous protestants; v. principales, Le Locle, La Chaux-de-Fonds, Motiers-Travers. Climat froid. Le sol, sillonné par les ramifications du Jura, et traversé dans sa partie N.-O. par le Doubs, est très-boisé, et, en général, peu fertile, mais bien cultivé : il fournit des vins fins très-estimés. Bons et abondants pâturages. Préparation de fromages, dits de Gruyère. Exploit. de fer, gypse, houille, marne; sources d'eau ferrugineuse. Fabriques importantes d'horlogerie, de dentelles, de toiles peintes. On parle surtout le français. — Ce canton a été formé de l'ancien comté de Neuchâtel, qui avait, dès le XIe siècle, des souverains particuliers, sous la suzeraineté de la maison de Bourgogne. Il fut ensuite annexé à l'Empire. Le comté de Valengin y fut réuni en 1579. En 1503, Neuchâtel échut par les femmes à la maison d'Orléans-Longueville, qui s'éteignit en 1707. Frédéric Ier, roi de Prusse, en hérita. En 1806, Napoléon Ier se fit céder par la Prusse la principauté de Neuchâtel, qu'il donna au maréchal Berthier. En 1814, elle retourna à la Prusse, tout en demeurant comprise dans les cantons suisses. Le roi de Prusse exerça le pouvoir exécutif et le pouvoir judiciaire. Le pouvoir législatif appartint à des Etats-Généraux, dont 45 membres sur 75 furent nommés par le roi. En 1848, Neuchâtel se rendit indépendant. Il occupe le 21e rang dans la Confédération par l'ordre de son admission, le 14e par son étendue, le 12e par sa population. *V.* G.-A. Matile, *Monuments de l'Histoire de Neuchâtel*, 1844, in-fol.

Neuchatel (Lac de) ou d'Yverdun, entre les cantons de Neuchâtel, de Vaud, de Berne et de Fribourg; 40 kil. sur 8. Sur ses bords sont Neuchâtel, Granson, Yverdun, etc. Très-poissonneux. Il communique avec l'Aar par la Thièle et le lac de Bienne; superf., 240 kil. carrés.

NEUDAMN, v. des Etats prussiens (Brandebourg), à 77 kil. N. de Francfort-sur-l'Oder; 3,000 hab. Papier, lainages, bonneterie.

NEUDORF, en hongrois *Iglo*, v. de Hongrie (Zips), à 185 kil. N.-N.-E. de Bude, 8 S.-S.-E. de Leutschau; 6,000 hab. Ch.-l. de l'administration des villes privilégiées de Zips. Trib. des mines; fer, cuivre, marbre; toiles. Bains d'eaux minérales.

NEUENBURG, nom allemand de Neuchatel.

Neuenburg, v. du Wurtemberg (Forêt-Noire), sur l'Enz, à 48 kil. O. de Stuttgard; 1,600 hab. Forges à fer, tanneries, scieries de planches, papeteries. Vieux château.

Neuenburg, v. des Etats prussiens (Prusse), sur la rive gauche de la Vistule, à 28 kil. S.-O. de Marienwerder; 2,500 hab. Fabr. de toiles, brasseries, distilleries.

NEUENGRAMM. *V.* Bergedorf.

NEUENKIRCHEN, brg des Etats autrichiens (Basse-Autriche), à 53 kil. S.-S.-O. de Vienne, sur la Schwarza; 2,200 hab.

NEUENSTEIN, v. du royaume de Wurtemberg (Iaxt), à 7 kil. E.-N.-E. d'Œhringen; 1,600 hab. Château des princes de Hohenlohe.

NEUF-BRISACH. *V.* Brisach.

NEUFCHATEAU, s.-préf. (Vosges), à 70 kil. N.-O. d'Epinal, sur le Mouzon, près de la Meuse; 3,473 hab. Tribunal de 1re instance, collége, bibliothèque. Fabrique considérable de clous, pointes de Paris, chaînes en fil de fer; commerce de grosses toiles, ouvrages en osier, etc. Château où les Etats de Lorraine s'assemblèrent en 1515. Autrefois seigneurie, possédée depuis le XIIe siècle par les ducs de Lorraine, sous la suzeraineté des comtes de Champagne. Sous la 1re République on la nomma *Mouzon-Meuse.*

Neufchateau, v. de Belgique (Luxembourg), à 39 kil.

N.-E. d'Arlon; 2,000 hab. Bestiaux et grains. Fabriques d'étoffes de laine, tanneries.

NEUFCHATEL, ch.-l. de cant. (Aisne), arr. et à 40 kil. S.-E. de Laon, au confluent de l'Aisne et de la Retourne; 810 hab. Marché aux grains.

NEUFCHATEL-EN-BRAY, s.-préf. (Seine-Infér.), près de la Béthune, à 44 kil. N.-E. de Rouen; 3,350 hab. Trib. de 1re instance et de commerce; bibliothèque. Petits fromages blancs renommés. Verreries, faïenceries. — Cette ville, appelée d'abord *Driencourt*, fut démantelée en 1596, et tire son nom actuel d'un château qu'y fit construire Henri Ier, roi d'Angleterre. C'était le ch.-l. du pays de Bray.

NEUFFORGE (Jean-François de), architecte théoricien, né en 1714 à Comblain, près de Liége, m. en 1791, vint se fixer à Paris vers 1738, et est connu par un *Recueil élémentaire d'architecture...*, 8 vol. in-fol., avec plus de 500 planches, contenant des modèles et des projets pour tous les genres d'édifices. De Neufforge composa et grava lui-même tous ses dessins, qui sont, en général, d'un goût ferme et mâle. Cet ouvrage fut l'œuvre des 36 dernières années de sa vie.

NEUF-FOSSÉ (Canal de), canal qui va de St-Omer à Aire et a été exécuté sur les plans de Vauban; il joint la Lys à l'Aa; longueur : 20 kil. Il établit une communication directe entre Calais, Gravelines et Dunkerque, et sert de ligne de défense entre St-Omer et Aire.

NEUFMARCHÉ, vge (Seine-Inférieure), arr. et à 53 kil. S.-E. de Neufchâtel; 718 hab. Ruines d'un château construit par Henri Ier d'Angleterre, pour défendre la rive dr. de l'Epte.

NEUFVILLE (Famille de). *V.* VILLEROI.

NEUGEDEIN ou NEGEDIN, v. de Bohême (Etats autrichiens), à 19 kil. O. de Klattau. Manufacture considérable d'étoffes de laine-mérinos.

NEUHAUS, v. de Bohême (Etats autrichiens), à 41 kil. S.-E. de Tabor; 6,000 hab. Fabr. de draps. Très-belle église. Château des comtes de Czernin.

NEUHAUSEL, v. de Hongrie, comitat et à 37 kil. S. de Neitra, sur la Neitra; 6,700 hab. Fabr. de draps. Prise par les Turcs en 1663, reprise par les Impériaux en 1685, démantelée en 1724.

NEUHOF (Théodore-Etienne, baron de), célèbre aventurier, né à Metz vers 1690, d'une anc. famille de Westphalie, m. en 1755, étudia chez les jésuites de Munster et de Cologne, fit partie des pages de la duchesse d'Orléans, entra ensuite en qualité de lieutenant dans le régiment de La Marck, passa bientôt au service de la Suède, et fut employé par le baron de Gœrtz, ministre de Charles XII, pour préparer avec Albéroni le rétablissement des Stuarts sur le trône d'Angleterre. Il vint spéculer en France sur les actions de Law, se ruina, et, après avoir erré dans diverses contrées de l'Europe en fuyant ses créanciers, devint résident de l'empereur Charles VI à Florence. Quand les Corses se révoltèrent contre Gênes, 1736, il leur persuada qu'il pouvait intéresser les puissances à leur cause, leur amena des troupes et des munitions, qu'il avait tirées de la régence de Tunis, et fut proclamé roi sous le nom de Théodore. Huit mois après, voyant son autorité méconnue et sa vie en péril, il quitta la Corse, essaya inutilement de recouvrer son trône en 1738 et en 1742, fut emprisonné 7 ans en Angleterre par ses créanciers, et vécut avec le produit d'une souscription ouverte en sa faveur par Horace Walpole. B.

NEUILLÉ-PONT-PIERRE, ch.-l. de cant. (Indre-et-Loire), arr. et à 21 kil. N.-E. de Tours; 809 hab.

NEUILLY, ch.-l. de cant. (Seine), à 2 kil. O. des murs de Paris, arr. et à 10 kil. S.-O. de St-Denis, sur la rive dr. de la Seine et près du bois de Boulogne; 12,483 hab. Neuilly comprend, dans sa circonscription communale, Longchamps, Bagatelle, Madrid, St-James, Vieux-Villiers, et Sablonville. Magnifique pont, bâti par Péronnet. Château avec parc, résidence habituelle du roi Louis-Philippe, dévasté et incendié par la populace de Paris en février 1848, puis morcelé et vendu par la famille d'Orléans en 1853. Nombreuses maisons de campagne. Fabr. de faïence, produits chimiques, tissus imperméables; imprimeries sur étoffes, distilleries, raffineries. Après 1848, Louis-Philippe prit le titre de comte de Neuilly.

NEUILLY-EN-THELLE, ch.-l. de cant. (Oise), arr. et à 28 kil. O. de Senlis; 1,759 hab. Elève de mérinos. Fabr. de cordonnets de soie.

NEUILLY-LE-RÉAL, ch.-l. de cant. (Allier), arr. et à 17 kil. S.-E. de Moulins; 900 hab.

NEUILLY-LEZ-LANGRES ou NEUILLY-L'ÉVÊQUE, ch.-l. de cant. (Haute-Marne), arr. et à 15 kil. N.-E. de Langres; 1,161 hab.

NEUILLY-SAINT-FRONT, ch.-l. de cant. (Aisne), arr. et à 25 kil. N.-O. de Château-Thierry; 1,446 hab. Bonneterie de laine.

NEUKIRCHEN, v. du royaume de Saxe, à 16 kil. d'Oelsnitz; 2,330 hab. Fabr. d'instruments de musique en bois.

NEUKIRCHEN, v. de la Hesse-Cassel, à 6 kil. de Ziegenhain; 2,057 hab. Dentelles.

NEUMANN (Gaspard), théologien, né à Breslau en 1648, m. en 1715, fut chapelain du duc de Gotha, qu'il suivit dans ses voyages en France et en Italie de 1673 à 1676, puis professeur de théologie et d'hébreu en 1697, enfin inspecteur des églises et des écoles en 1706. On a de ce savant, qui eut plus d'érudition que de jugement : *Genesis linguæ sanctæ*, Nuremberg, 1696, in-4°, travail hardi et singulier; *Exodus linguæ sanctæ veteris Testamenti...*, ibid., 1697, in-4°; *Formulaire de toutes les prières*, ouvrage qui a eu plus de 20 éditions en allemand, et qui a été traduit dans toutes les langues de l'Europe, et même en quelques langues orientales.

NEUMARK, v. des Etats autrichiens (Cracovie), cercle et à 60 kil. O.-S.-O. de Neu-Sandec; 2,815 hab. Vins, bestiaux, toiles.

NEUMARKT, v. des Etats prussiens (Silésie), à 33 kil. O. de Breslau; 3,800 hab. Tribunaux. Arsenal de la landwehr. Fabr. de tabac, papier. Défaite des Autrichiens par les Prussiens, en 1757.

NEUMARKT, v. de Bavière, sur la Sulz et le canal du Danube au Mein, à 59 kil. N.-O. de Ratisbonne; 3,000 hab. Récolte de tabac et de soie.

NEUMARKT, v. de Transylvanie. *V.* VASARHELY (MAROS-).

NEUMARKTL, v. de la Carniole (Etats autrichiens), à 53 kil. N.-O. de Laibach. Cuirs, bonneterie de laine; grande fabrication d'ouvrages en fer.

NEUMUNSTER, v. du Holstein, à 46 kil. N.-E. de Glückstadt; 6,830 hab. Comm. de grains et de viande; fabr. de lainages, boutons de métal. Maison de détention et de force.

NEUNG-SUR-BEUVRON, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), arr. et à 21 kil. N. de Romorantin; 344 hab.

NEUNKIRCHEN, brg de la Basse-Autriche, sur la Schwarza, à 45 kil. S.-S.-E. de Vienne; 2,200 hab. Filatures de coton; fabr. d'indiennes, quincaillerie.

NEURES, peuple sarmate, au N. des Alazons et de l'Hypanis, au centre de la Pologne et de la Lithuanie actuelles, se réunit aux Budins. Les anciens croyaient que les Neures avaient le pouvoir de se métamorphoser en loups une fois tous les ans.

NEURODE, v. des Etats prussiens (Silésie), sur la Walditz, à 67 kil. S.-S.-O. de Breslau; 4,500 hab. Fabr. de draps et tabac.

NEU-RUPPIN. *V.* RUPPIN.

NEUS, nom allemand de NYON.

NEUSALZ, v. des Etats prussiens (Silésie), sur l'Oder, à 70 kil. N.-N.-E. de Liegnitz; 2,800 hab. Association de Frères Moraves, occupés à la fabrication de la quincaillerie, des lainages, des toiles, etc. Entrepôt de sel. Navigation active et construction de bateaux.

NEUSATZ, v. des Etats autrichiens (Hongrie, cercle de Batsch), sur la rive g. du Danube, jointe par un pont de bateaux à Peterwardein, qui est en face; à 69 kil. S.-E. de Zombor; 20,000 hab. (moitié catholiques grecs). Evêché grec orthodoxe; gymnases catholique et grec. Sa position en fait un grand entrepôt du commerce de la Turquie avec l'Europe. Vins, miel, cire, laines, bois.

NEUSE, rivière des Etats-Unis (Caroline du N.), naît à 20 kil. N.-O. de Hillsborough, coule au S.-E., et se jette dans le Pambico-Sound. Cours de 450 kil.

NEUSIEDEL, en hongrois *Ferto*, lac de Hongrie, dans le cercle en deçà du Danube, situé au N.-O., entre les comitats d'Œdenburg à l'O. et de Wieselburg à l'E.; 35 kil. sur 15. Non navigable. Eaux poissonneuses, jaunâtres, chargées d'alcali.

NEUSIEDEL, brg de Hongrie, comitat et à 41 kil. O.-N.-O. de Wieselburg, sur la rive N. du lac de son nom; 1,800 hab. Asperges renommées; importants marchés aux grains.

NEU-SOHL. *V.* SOHL (NEU-).

NEUSS ou NUYS, anc. *Novesium*, v. forte des États prussiens (Prov.-rhénane), au confluent de l'Erft et de la Kruse, dans la régence et à 6 kil. O.-S.-O. de Dusseldorf; 9,000 hab. Ch.-l. de cercle. Jadis évêché. Belle église de St-Quirin. Maison d'aliénés. Grains, pierres,

bois; draps, casimirs, soie, huiles; teintureries. Au XIIIe siècle, le Rhin, qui a changé de lit, baignait encore ses murs. Charles le Téméraire l'assiégea vainement en 1475. Prise par les Français en 1642 et 1694. Défaite des Russes par les Français en 1813.

NEUSTADT, c.-à-d. *ville nouvelle*, v. des Etats prussiens (Saxe), considérée comme un faubourg de Magdebourg; 6,800 hab. Fabr. de chicorée-café.

NEUSTADT, v. des Etats prussiens (Prusse) sur la Biala, dans la régence et à 44 kil. N.-N.-O. de Dantzig; 2,000 hab. Grains, bois; poteries, cordonnerie. — Fondée en 1643.

NEUSTADT, v. des Etats prussiens (Silésie), sur la Braune, dans la régence et à 60 kil. S.-O. d'Oppeln; ch.-l. de cercle; 5,525 hab. Douane, tribunaux. Dentelles, toiles, lainages; commerce de vins de Hongrie.

NEUSTADT, v. du gr.-duché de Bade, sur la Wutach, à 71 kil. O.-N.-O. de Constance; 1,700 hab. Grande fabrication d'horloges en bois et de chapeaux de paille.

NEUSTADT, v. du Holstein, port sur le golfe de Lubeck, à 30 kil. N.-N.-E. de Lubeck; 3,662 hab. Export. de grains, viande et fromages. Chantiers de construction. — Incendiée en 1817.

NEUSTADT, v. de la Saxe-Weimar, sur l'Orla, à 38 kil. S.-E. de Weimar; 6,000 hab. Fabr. de draps, lin, papier.

NEUSTADT, v. de Hongrie. *V.* BANYA (NAGY-).

NEUSTADT, nom allemand de FELSŒ-BANYA.

NEUSTADT (MAHRISCH-), ou UNEZOW, v. de la Moravie autrichienne, sur l'Oskawa, dans le cercle et à 21 kil. N.-N.-O. d'Olmütz; 3,800 hab. Ecole pour les fils de militaires. Lainages.

NEUSTADT (WIENERISCH-), v. de la Basse-Autriche, au confl. du Klein-Fischa et du Kerbach, et sur un canal qui l'unit à Vienne, dont elle est distante, au S., de 53 kil.; dans le cercle de cette ville, 10,320 hab. Anc. palais impérial, construit en 1186, et occupé par l'Académie militaire. Ecole impériale de Cadets, fondée par Marie-Thérèse. Célèbre abbaye de bénédictins, avec bibliothèque. Soieries, velours, fers, cuirs, vins de Hongrie.

NEUSTADT-AND-DER-DOSSE, vge des Etats prussiens (Brandebourg), à 72 kil. O.-N.-O. de Berlin; 1,000 hab. Près de là, belle manuf. de glaces fondée en 1696, haras provincial de Lindenau, et haras royal de Frédéric-Guillaume établi en 1787.

NEUSTADT-AN-DER-HAARDT, v. de Bavière, sur la Rehbach et au pied du Haardt, à 26 kil. O.-N.-O. de Spire; 6,900 hab. Fabr. de draps, produits chimiques; moulins à papier, à poudre, à huile. Comm. de vins et de bois.

NEUSTADT-AN-DER-METTAU, v. de Bohême, à 24 kil. N.-E. de Königgrätz; 5,000 hab. Evêché. Fabr. de draps. Exploit. de sel gemme.

NEUSTADT-EBERSWALDE, v. des Etats prussiens (Brandebourg), à 53 kil. N.-N.-E. de Berlin, sur la Schwarza et le canal Finow qui joint l'Oder au Havel; 4,500 hab. Académie royale forestière, école forestière. Fabr. de coutellerie, lainages, faïence, papier. Eaux minérales. Chemin de fer pour Berlin et Stettin.

NEUSTÆDTL, en illyrien *Novumestu*, et *Rudolphswerth* avant 1783, v. des Etats autrichiens (Carniole), sur la Gurk, ch.-l. de cercle, à 53 kil. E.-S.-E. de Laybach; 1,250 hab. Gymnase. A 4 kil. de là sont les 3 sources thermales de Tœplitz. — Le cercle de Neustædtl, entre ceux de Laybach au N.-O., d'Adelsberg à l'O., la Croatie au S., et le gvt de Styrie à l'E., a environ 330,000 hect., 90 kil. sur 75, et 200,000 hab.

NEUSTÆDTL, en morave *Nowe-Mesto*, v. de la Moravie autrichienne, dans le cercle et à 35 kil. E.-N.-E. d'Iglau; 1,800 hab. Mines et fabriques de fer.

NEUSTÆDTL-AN-DER-WAAG, en hongrois *Vag-Ujhély*, v. de Hongrie, comitat et à 50 kil. N.-N.-O. de Neitra; 5,300 hab. (la moitié de Juifs). Entrepôt de sel. Bons vins rouges. Fabr. de draps communs, bougies. Commerce de grains, cire, peaux de moutons.

NEU-STETTIN. *V.* STETTIN (NEU-).

NEU-STRÉLITZ. *V.* STRÉLITZ (NEU-).

NEUSTRIE, *Neustria*, du teuton *Ne Oster-reich* (pays de l'Ouest), dénomination vague, usitée dans les premiers siècles du moyen âge, pour désigner la Gaule occidentale. Après la mort de Clovis, 511, on l'appliqua à la portion de ses Etats qui échut à Clotaire Ier, et dont les limites étaient, approximativement, la Meuse au N., la Manche au N.-O., la Bretagne à l'O., la Loire au S., et, du côté de l'E., une ligne passant près de Reims et la forêt des Ardennes. La tribu des Francs Saliens y domina. Telles paraissent aussi avoir été les bornes du royaume de Neustrie ou de Soissons, domaine de Chilpéric Ier en 561. Ce royaume se trouva encore séparé de l'Austrasie après Dagobert Ier, en 638, jusqu'à la bataille de Testry, en 687. Après Charlemagne, sous Louis le Débonnaire, le pays compris entre la Seine, l'Escaut et la Meuse fut séparé de l'anc. Neustrie sous le nom de *France*, et, au Xe siècle, la Neustrie, de plus en plus réduite, ne fut que le pays cédé à Rollon, et que l'on appela Normandie.

NEUTRA. *V.* NEITRA.

NEUVE-ÉGLISE, en flamand *Nieuwkerke*, vge de Belgique (Flandre occidentale), à 13 kilomètr. S. d'Ypres; 2,700 hab. Toiles.

NEUVE-ÉGLISE, vge (Cantal), arr. et à 20 kil. S.-O. de St-Flour; 247 hab.

NEUVIC, ch.-l. de cant. (Dordogne), arr. et à 24 kil. S.-E. de Ribérac, sur l'Isle; 422 hab. — ch-l. de canton (Corrèze), arr. et à 25 kil. S. d'Ussel; 1,058 hab.

NEUVILLE (Anne-Joseph-Claude FREY DE), jésuite, né en 1693 dans le diocèse de Coutances, m. en 1774, mérita, par son talent oratoire, d'être placé à la tête des prédicateurs du XVIIIe siècle. Il prêcha à Paris, pour la première fois, en 1736, avec le plus grand succès. Il a beaucoup d'imagination, une éloquence fleurie, un style vif et quelquefois pressant; on lui reproche un peu de recherche et de roideur académique. Après avoir professé la philosophie 13 ans, et prêché 30 ans, quand il vit son Ordre dissous, il erra pendant sept ans en France sans vouloir prêter le serment exigé par les parlements; à la fin, il obtint l'autorisation de se fixer à St-Germain-en-Laye. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1776, 8 vol. in-12. Il y a cinq vol. de sermons, et deux d'oraisons funèbres; parmi ces dernières, celles du cardinal de Fleury et du maréchal de Belle-Isle sont surtout estimées.

NEUVILLE, ch.-l. de cant. (Vienne), arr. et à 14 kil. N.-O. de Poitiers; 1,505 hab. Près de là est une enceinte druidique, dite *temple de Bellefoye*.

NEUVILLE-AUX-BOIS, ch.-l. de cant. (Loiret), arr. et à 24 kil. N.-E. d'Orléans; 1,254 hab. Elève de mérinos. Comm. de safran, bestiaux, chanvre, cordérie.

NEUVILLE-SUR-SAÔNE, autrefois *Vimy*, ch.-l. de cant. (Rhône), arr. et à 15 kil. N. de Lyon; 1,830 hab. Fabr. de ratines, laminoirs à plomb. Beau pont suspendu. Source d'eau minérale. Jadis ch.-l. du Franc-Lyonnais.

NEUVY-LE-ROI, ch.-l. de cant. (Indre-et-Loire), arr. et à 29 kil. N. de Tours 668 hab.

NEUVY-SAINT-SÉPULCRE, ch.-l. de cant. (Indre), arr. et à 17 kil. O. de La Châtre, sur la Bouzanne; 1,116 hab. Comm. de grains, laines, vins, bois, bestiaux.

NEUWIED, v. des Etats prussiens (prov. Rhénane), au confluent de la Vied et du Rhin, dans la régence et à 26 kil. N.-N.-O. de Coblentz; ch.-l. de cercle; 5,700 hab. (beaucoup de Moraves et de Mennonites). Château des anc. princes de Neuwied, avec collections d'antiquités et d'histoire naturelle. Maison d'éducation des frères Moraves. Filatures, soieries, cotonnades, horlogerie, bijouterie, quincaillerie; vins. — Fondée en 1648, elle fut toujours renommée pour sa tolérance religieuse. C'était la capitale d'une petite principauté, médiatisée en 1806, époque à laquelle elle passa au duché de Nassau, puis à la Prusse. Défaites des Autrichiens par les Français, le 8 septembre 1796, et le 18 avril 1797.

NÉVA, fleuve de la Russie d'Europe, sort du lac Ladoga, coule au S.-O., puis au N.-O., passe à St-Pétersbourg, et se jette dans le golfe de Finlande. Cours de 75 kil., entièrement navigable. Ses eaux gèlent vers le 15 nov., et la débâcle a lieu vers le 20 avril ou le 1er mai.

NEVADA (SIERRA-), c.-à-d. *chaîne neigeuse*, montagnes de l'Espagne, au S., prolongement de la chaîne centrale, depuis Alhama jusqu'à Baza, sur une longueur de 150 kil. Le *Cerro de Mulhacen*, son point culminant et le plus élevé de la péninsule, a 3,555 mètres de hauteur.

NEVADA-DE-TOLUCO (SIERRA-), chaîne de montagnes du Mexique (Mexico); point culminant: le Frayle (4,750 mèt.).

NEVADA-DE-ILLIMANI, DESORATA. *V.* ILLIMANI, SORATA.

NEVELE, v. de Belgique (Flandre occidentale), à 13 kil. O. de Gand; 3,800 hab. Toiles, produits agricoles.

NEVERS, *Noviodunum, Ambivaretum in Æduis*, ch.-l. du département de la Nièvre, à 236 kilomètres S.-E. de Paris, 302 par chemin de fer, bâti en amphithéâtre sur la rive droite de la Loire, au confluent de la Nièvre; 16,745 habitants. Evêché suffragant de Sens. Tribunaux de 1re instance et de commerce, collége, écoles de dessin linéaire, de géométrie et de mécanique; bibliothèque; musée archéologique et céramique. Société d'agriculture. Succursale de la Banque de France. Fonderie de projectiles creux et de clous pour la marine; fabriques de porcelaine, faïence, tanneries. On remarque: la cathédrale de

St-Cyr, du XIIIe et du XIVe siècle; l'église de St-Père, du XVIIe siècle; celle de St-Etienne, du XIe siècle; le portail de l'anc. couvent des Minimes; les restes de l'anc. château des ducs de Nivernais, transformé en hôtel-de-ville; la porte du Croux; la porte de Paris, arc-de-triomphe élevé en mémoire de la bataille de Fontenoy; la promenade du Parc. Fabriques de draps, cordages, ouvrages en émail, faïence estimée, porcelaine, cordes à violon; fonderies de cuivre, usines à enclumes et étaux, chaînes, instruments aratoires, essieux, etc. Patrie d'Adam Billaut et de Chaumette.—Cette ville existait avant l'invasion romaine; elle eut un évêché peut-être dès l'an 506. Au IXe siècle, elle devint la capitale du comté de Nevers ou Nivernais. Elle obtint une charte de commune en 1231; le comte Louis II de Flandre y institua un tribunal des Grands-Jours en 1329. Elle fut érigée en duché-pairie, 1538, en faveur de François de Clèves. *V. le Nivernais*, par MM. Morellet, Barat, et Bussière, Nevers, 1838, 2 vol. in-fol.

NEVERS (Comté de). *V.* NIVERNAIS.

NEVERS (Louis de GONZAGUE, duc de), célèbre capitaine, 3e fils de Frédéric II, duc de Mantoue, né vers 1540, m. en 1595, fut élevé à la cour du roi de France Henri II, entra fort jeune au service, et fut fait prisonnier à la bataille de St-Quentin, 1557. Il devint duc de Nevers en 1565 par son mariage avec Henriette de Clèves, héritière du duché, reçut ensuite le gouvernement du marquisat de Saluces, se signala dans le parti catholique pendant les guerres de religion, assista au siége de La Rochelle en 1573, accompagna le duc d'Anjou (Henri III) en Pologne, fit quelque temps partie de la Ligue, combattit les calvinistes dans le Poitou en 1588, se déclara pour Henri IV, prit part à la bataille d'Ivry, et fut envoyé à Rome pour négocier la réconciliation du roi avec le Saint-Siége. A son retour, il fut nommé gouverneur de la Champagne, et combattit le prince de Parme en Picardie. On a de lui des *Mémoires*, de 1574 à 1595, publiés par Gomberville et Cusson, Paris, 1665, 2 vol. in-fol. B.

NEVERS (Charles Ier de GONZAGUE, duc de), pair de France, gouverneur de Champagne et de Brie, né à Paris en 1580, m. en 1637, à Mantoue, succéda au duché de Nevers à la mort de sa mère Henriette de Clèves, 1601, et devint, en 1627, duc souverain de Mantoue et du Montferrat, par la mort de son cousin Vincent de Gonzague. Il prit part à la guerre de Hongrie, 1602, fut envoyé à Rome par Henri IV pour prêter l'obédience au Saint-Siége, 1608, et, à son retour, entoura de murs la ville d'Arches, qui prit le nom de *Charleville*. De 1612 à 1618, il conspira avec les Maïnotes dans le but d'affranchir la Grèce, et même prêta serment comme croisé au P. Joseph, qui l'avait excité à cette entreprise, 1619, mais s'arrêta en chemin. B.

NEVERS (Philippe-Julien MANCINI-MAZARINI, duc de), neveu du cardinal Mazarin, né à Rome en 1641, m. à Paris en 1707, se distingua à la cour de Louis XIV par ses talents agréables et l'aménité de son caractère. Il écrivit d'assez jolis vers, et soutint Pradon contre Racine. On cite particulièrement ses vers satiriques contre l'abbé de Rancé.

NEVERS (Louis-Jules, duc de). *V.* NIVERNAIS.

NÉVIANSK (NIJNI-), v. de l'empire russe (Perm), à 53 kil. O. d'Irbit; 12,000 hab. Fabr. de tôle.

NÉVIANSK (VERKNÉI-), v. de l'empire russe (Perm), à 16 kil. N.-O. de la précédente; 3,600 hab.

NEVILL'S CROSS. *V.* DURHAM.

NEVIS, île, une des Petites-Antilles, au S.-E. de celle de St-Christophe, dont elle n'est séparée que par un détroit de 3 kil., fait partie du groupe des Iles-sous-le-Vent; par 17° 14' lat. N. et 62° 22' long. O.; 62 kil. carr.; 13 kil. sur 9; 9,571 hab. Ch.-l. *Charlestown*. Cette île forme une montagne circulaire, haute de 835 mèt. Découverte par Christophe Colomb, elle appartient aux Anglais depuis 1628, excepté de 1706 à 1713, et de 1782 à 1783, époques où les Français l'occupèrent.

NEW, c.-à-d. *nouveau* en anglais : NEW-*Castle*, corrélatif de *Neufchâteau*.

NEW-ALBANY. *V.* ALBANY (NEW-).

NEWARK, v. d'Angleterre, comté et à 27 kil. N.-E. de Nottingham, sur le chemin de fer du Nord et sur la Newark, branche navigable de la Trent; 11,562 hab. Le château, bâti par Etienne, démantelé par l'armée du Long-Parlement, est auj. une belle ruine. Le roi Jean-sans-Terre y mourut en 1216. Belle église Ste-Marie-Madeleine. Manuf. de draps, fonderies de fer et cuivre; exportation de blé, laine, etc. Carrières de pierres.

NEWARK, v. des Etats-Unis (New-Jersey), à 14 kil. O de New-York, sur la Passaic, à 4 kil. de la baie de Newark sur l'Océan; 71,900 hab. Ch.-l. du comté d'Essex. Ecole pour l'instruction des nègres, fondée par Kosciusko. Fonderies, selleries, carrosseries, tanneries, coutellerie, etc.; fabr. de cuirs vernis, chaussures, habits confectionnés, bonneterie, joaillerie. Chemin de fer sur New-York.

NEWARK, v. des Etats-Unis (Ohio), à 53 kil. E.-N.-E. de Columbus; 3,000 hab. Ch.-l. du comté de Licking.

NEW-BEDFORD. *V.* BEDFORD (NEW-).

NEWBERN, v. des Etats-Unis (Caroline du Nord), au confluent de la Neuse et de la Trent; 5,450 hab. Ch.-l. du comté de Craven. Académie, bibliothèque. Petit port de commerce.

NEW-BRUNSWICK. *V.* BRUNSWICK (NOUVEAU-).

NEWBURG, v. d'Ecosse (Fife), port sur la Tay, à 14 kil. S.-E. de Perth; 2,500 hab. Filatures de lin; grains, toiles et charbons. Paquebots pour Perth et Dundee. Fondée au XIIe siècle par les abbés de Lindores; les ruines de ce monastère, qui date de 1178, sont dans le voisinage.

NEWBURG, v. des Etats-Unis (New-York), sur l'Hudson, à 90 kil. N. de New-York; 15,200 hab. Ch.-l. du comté d'Orange. Florissante et bien bâtie. Banque. Fonderie de canons. Papiers, lainages.

NEWBURY, v. d'Angleterre (Berks), sur le Kennet, à 27 kil. O.-S.-O. de Reading, sur un embranchement du chemin de fer de l'Ouest; 6,161 hab. dans la paroisse. Quarter-sessions du comté. Eglise du temps de Henri VII. Manuf. de rubans. Ses manuf. d'étoffes de laine ont disparu. Les armées de Cromwell et de Charles Ier s'y rencontrèrent en 1643 et 1644. La partie N. de la ville, *Speenhamland*, était l'ancienne *Spinæ*.

NEWBURY-PORT, v. des Etats-Unis (Massachussetts), port sur la Merrimack et à 5 kil. de son embouchure dans l'Océan, à 51 kil. N.-N.-E. de Boston; 13,400 hab. Très-commerçante; filature et tissus de coton; fabriques de chaussures, chapeaux, toiles, cordages; tanneries, chantiers de construction, forges, etc. Pêche du maquereau et de la morue.

NEWCASTLE-UNDER-LYME, v. d'Angleterre, comté et à 24 kil. N.-N.-O. de Stafford, sur la Lyme, un des bras de la Trent, et à 7 kil. N.-E. de Whitmore, station du chemin de fer de l'Ouest; 12,938 hab. Houillères, manufactures de chapeaux, fonderies, fabr. très-importante de poteries de grès. Cette ville donne le titre de duc à la famille Pelham-Clinton. Quelques restes du château (Castle) construit par le comte de Chester en 1180, et qui a donné son nom à la ville. Près de là est *Trentham*, résidence du duc de Sutherland.

NEWCASTLE-UPON-TYNE, *Pons Ælii*, puis *Monkchester*, cité-comté d'Angleterre, cap. du comté de Northumberland; port vaste et commode sur la rive gauche de la Tyne, à 13 kil. de son embouch. dans la mer du Nord, à 450 kil. N.-N.-O. de Londres par chemin de fer; 109,291 hab. Siége des assises et quarter-sessions; succursale de la Banque d'Angleterre; gymnase; sociétés littéraire et philosophique, médicale, et d'antiquités; bibliothèque. Hôpital de 800 lits. Fabr. de minium, céruse, plomb de chasse, acier, fil de fer, chaînes de fer et ancres pour la marine, aluminium; raffineries de plomb argentifère, filat. de chanvre, tissus de toiles, savonneries, produits chimiques, papeteries, brasseries; construction de machines, locomotives, bateaux à vapeur en bois et en fer; centre du grand commerce de la houille du N. de l'Angleterre. Paquebots pour Londres, Hull, Berwick, Leith, etc., Hambourg, Rotterdam, etc. Chemins de fer sur Londres, Shields, Carlisle, et par embranchement sur Liverpool.—Newcastle, bâtie sur l'emplacement de la *Girviorum regio* des Romains, à l'extrémité orientale du mur d'Adrien, a encore quelques tours romaines servant auj. de magasins. Elle prit son nom moderne après la fondation, par Robert, fils de Guillaume le Conquérant, d'un château-fort aujourd'hui en ruines. Autrefois ville mal bâtie et sale, elle est, depuis 1830, environ, une des belles villes d'Angleterre, grâce aux constructions faites par M. Grainger pour une somme de près de 40 millions. Le marché, la bourse, le théâtre, etc., sont de lui. Patrie de Bède le Vénérable.

NEWCASTLE (William CAVENDISH, duc de), né en 1592, m. en 1676, jouit d'une grande faveur à la cour de Jacques Ier et de Charles Ier, conserva une fidélité inviolable à ce dernier dans le malheur, sacrifia toute sa fortune pour entretenir la guerre en Ecosse, et supporta stoïquement un exil de 18 ans. Après la restauration des Stuarts, il fut nommé chef de justice des comtés au N. du Trent. On a de lui : *Méthode nouvelle de dresser les chevaux*, Anvers, 1657, in-fol. et 42 pl., et Londres, 1743, 2 vol. in-fol.; *Méthode nouvelle et invention extraordinaire pour dresser les chevaux*, Londres 1667, 1 in-fol.; plusieurs comédies, etc. — Sa 2e femme, m. en 1673, avait été fille d'honneur de la reine

Henriette-Marie en France. Elle s'occupa beaucoup de littérature, et laissa, entre autres ouvrages; *Opinions philosophiques et physiques*, Londres, 1663, in-fol.; *Observations sur la philosophie expérimentale*, 1666, in-fol.; *Lettres philosophiques*, 1664, in-fol.; *Poëmes et fantaisies*, 1653 et 1664; *Pièces de théâtre*, 1668.

NEWCOMMEN (Thomas), forgeron de Darmouth (Devonshire), s'associa en 1705 à John Cawley, plombier de la même ville, et au capitaine Savary, et construisit la 1re grande machine à vapeur qui ait rendu de véritables services à l'industrie. Cette machine était à simple effet, et à condensation dans le cylindre même. On l'appela *machine atmosphérique*, parce que c'était le poids de l'atmosphère qui poussait le piston en bas, quand la vapeur qui l'avait soulevé, condensée par un jet d'eau froide, avait produit le vide. On la nomma aussi *machine de Newcommen*. Elle fut en usage jusqu'en 1769 sans modifications notables. Watt y introduisit ensuite des perfectionnements considérables, qui en firent une machine presque nouvelle. (*V.* Watt.)

NEW-ENGLAND, c.-à-d. *Nouvelle-Angleterre*. *V.* Angleterre (Nouvelle-).

NEWEL, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 100 kil. N. de Vitebsk; 4,600 hab.

NEWENT, brg et paroisse d'Angleterre, comté et à 14 kil. N.-O. de Gloucester; 2,700 hab. Mines de houille.

NEWFIELD, v. des Etats-Unis (New-York), à 336 kil. O. d'Albany; 4,000 hab.

NEW-FOREST, forêt d'Angleterre (Southampton); 31 kil. sur 17. Guillaume II le Roux y fut tué.

NEW-FOUNDLAND, nom anglais de Terre-Neuve.

NEW-HAMPSHIRE. *V.* Hampshire.

NEWHAVEN, petit port d'Angleterre (Sussex), à 10 kil. S. de Lewes, à l'embouch. de l'Ouse; 1,000 hab. Chantiers de construction. Paquebots à vapeur pour Dieppe.

NEWHAVEN, v. des Etats-Unis, l'une des deux capitales du Connecticut; port sur une baie du détroit de Long-Island, à 95 kil. N.-E. de New-York; 39,277 hab. Université; écoles de théologie, de droit et de médecine; bibliothèque, musée de minéralogie; carrosserie, horlogerie, cordonnerie, quincaillerie. Fonderie de cuivre. Trois chemins de fer sur les principales villes de l'Etat. Aux environs, carrières de marbre serpentin. — Newhaven fut prise et pillée par les Anglais en 1779.

NEW-JERSEY, un des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, sur la côte E.; ch.-l. *Trenton*; borné au N. par le New-York, à l'O. par la Pensylvanie et la baie de Delaware, au S. et à l'E. par l'océan Atlantique; 17,400 kil. carr.; 672,031 hab. Pays montagneux et froid au N., arrosé par la Delaware et l'Hudson, et fertile en céréales, légumes, fruits, maïs, tabac, etc. Mines de fer, cuivre, zinc, houille; carrières de marbre, argile, etc. Filatures de coton, forges, hauts fourneaux. L'Etat est divisé en 18 comtés. — Le 1er établissement sur ce territoire fut formé par des Hollandais en 1614. Colonisé en 1627 par les Suédois, conquis par les Hollandais en 1655, il fut soumis aux Anglais en 1664. En 1776, le New-Jersey se donna une constitution, remplacée en 1844 par celle qui le régit aujourd'hui. En 1787, il adopta la constitution des Etats-Unis. Il envoie au Congrès 2 sénateurs et 5 membres de la Chambre des représentants. Le gouvernement se compose d'un gouverneur élu pour 3 ans, d'un sénat de 21 membres élus pour le même temps, et d'une assemblée générale composée de 60 députés nommés pour 1 an. Tout citoyen blanc, âgé de 21 ans et résidant depuis 1 an dans l'Etat, depuis 5 mois dans le comté où il veut voter, est électeur. O.

NEWMARKET, v. d'Angleterre (Suffolk et Cambridge), à 21 kil. E.-N.-E. de Cambridge, à 105 N.-N.-E. de Londres, sur le chemin de fer de l'Est; 2,143 hab., presque tous maquignons, cochers et jockeys. Bâtie avec luxe à l'E. d'une belle plaine de 7 kil. de long, appartenant au Jockey-Club, et où ont lieu, sept fois l'an, des courses célèbres de chevaux, chacune durant 3 jours.

NEWMARKET, v. des Etats-Unis (New-Hampshire), à 17 kil. O. de Portsmouth; 3,000 hab.

NEW-PALTZ, v. des Etats-Unis (New-York), à 24 kil. de Kingston; 5,500 hab.

NEWPORT, v. d'Angleterre (Southampton), capit. et au centre de l'île de Wight, sur la Medina (navigable), à 17 kil. S.-O. de Portsmouth; 7,934 hab. Situation délicieuse. Anc. église, où fut ensevelie Elisabeth, fille de Charles 1er, qui y mourut prisonnière au château de Carisbrook, après le supplice de son père. Ecole fondée par Jacques 1er, et dans les bâtiments de laquelle Charles 1er et les commissaires du Parlement conclurent le *Traité de Newport*. Ancien palais-de-justice; joli théâtre, belle bibliothèque publique; sociétés littéraires. Près de là, les casernes de Parkhurst sont devenues une prison modèle. Siége des quarter-sessions et de la Cour du gouverneur, anc. juridiction dominant toute l'île. Manuf. de tulles.

NEWPORT, v. d'Angleterre, comté et à 38 kil. S.-S.-O. de Monmouth, bon port, accessible aux grands navires, sur l'Usk, à 6 kil. de son embouchure, et sur le chemin de fer de Monmouth à Cardiff; 23,248 hab. dans la paroisse. Douane. Houillère et forges importantes. Ruines du château construit par Robert Fitzroy, fils de Henri 1er.

NEWPORT, brg d'Angleterre (Shrop), à 26 kil. O.-N.-O. de Shrewsbury; 2,800 hab. dans la paroisse.

NEWPORT, vge d'Angleterre (Galles), dans le comté de Pembroke, petit port sur la Nefern et près de son embouchure, à 23 kil. N. de Haverford-West; 1,700 hab. Exportation de beurre, grains et ardoises.

NEWPORT, v. des Etats-Unis, 2e capitale de l'Etat de Rhode-Island, sur la côte S. de l'île de Rhode-Island, et le chemin de fer de Boston à Stonington, à 92 kil. N.-E. de Boston, et à l'embouchure de la rivière Providence; 12,000 hab. Bon port, une des principales stations de la marine militaire des Etats-Unis. Fabr. de machines à vapeur, de tissus de coton et de laine. Commerce étendu avec tous les Etats-Unis et les colonies européennes. Pêche des phoques au détroit de Magellan. Bains de plaisance très-fréquentés.

NEWPORT, v. des Etats-Unis (Kentucky), sur l'Ohio, vis-à-vis Cincinnati. Ch.-l. du comté de Campbell. Arsenal de l'Union.

NEWPORT-PAGNELL, brg d'Angleterre, sur l'Ouse, comté et à 21 kil. N.-E. de Buckingham; 3,400 hab. dans la paroisse. Fabr. de dentelles.

NEWPORT-PRATT, vge d'Irlande (Mayo), bon port sur la baie de Clew, à 14 kil. O. de Castlebar; 1,200 hab.

NEWRY, v. d'Irlande (Down), sur une riv. de son nom, près de son embouch. dans la baie de Carlingford, à 38 kil. S.-O. de Downpatrick, 48 de Belfast; 11,426 hab. dans la paroisse. Fabr. de toiles, fonderies, brasseries, distilleries. Comm. de grains, lin, chanvre, coton, beurre. Il y eut une abbaye de Cisterciens, fondée au XIIe siècle, supprimée en 1543.

NEWSTEAD, hameau d'Angleterre, comté et à 14 kil. N.-O. de Nottingham, près de la forêt de Sherwood. Anc. abbaye de chanoines noirs, fondée en 1170; propriété et résidence de la famille de Lord Byron depuis la Réformation. Lord Byron l'a réparée et embellie; on y conserve beaucoup de souvenirs de lui.

NEWTON (Isaac), très-célèbre mathématicien, physicien et astronome, né à Woolsthorpe (Lincoln), où sa famille possédait un domaine, le 25 décembre 1642 (vieux style), l'année même de la mort de Galilée, m. le 20 mars 1727. Il perdit son père à l'âge de trois ans, fut envoyé à de petites écoles de village, puis, à 12 ans, à l'école publique de Grantham, où il se fit remarquer par un goût très-vif pour les inventions mécaniques, et exécuta divers modèles avec des outils qu'il avait achetés sur ses économies. Sa mère, qui le rappela pour diriger ses propriétés, reconnut qu'il était peu propre à cet emploi, et, le voyant dévoré de l'ardeur de s'instruire, le laissa continuer ses études. En 1660, il entra au collége de la Trinité à Cambridge. Là, sous la direction de Barrow, un des plus éminents mathématiciens de son siècle, l'esprit de Newton se développa rapidement. Par ses études sur l'arithmétique des infinis de Wallis, il fut conduit à l'expression, sous forme algébrique, des coefficients du binome, à l'extension de la formule à tous les exposants, à des quadratures, des rectifications, etc. Cette formule, aujourd'hui si souvent employée, est connue sous le nom de *Binome de Newton*. Ce fut aussi vers la même époque, 1665, qu'il conçut la méthode des fluxions. Ce travail des premières années de Newton resta caché jusqu'au moment où Mercator publia sa *Logarithmotechnia*, 1668. L'importance de cet écrit, où se trouvait exposé un des secrets de Newton pour les quadratures, frappa Barrow : Newton, à qui il le communiqua, lui montra immédiatement le manuscrit d'un ouvrage qu'il avait composé, trois ans auparavant, sous ce titre : *Analysis per æquationes numero terminorum infinitas*, et dans lequel se trouvaient cette découverte et plusieurs autres plus importantes. Malgré les instances qui lui furent faites, il ne livra cet ouvrage à l'impression qu'en 1711. En 1666, Newton quitta Cambridge pour habiter son domaine de Woolsthorpe, et dirigea ses méditations vers le système du monde. La chute d'une pomme attire son attention sur la pesanteur : il se demande si c'est la même cause qui retient la lune dans l'orbite qu'elle décrit au-

tour de la terre, et les planètes dans leurs orbites autour du soleil. Une des lois de Képler lui fait découvrir que, pour les planètes, la force centrifuge varie en raison inverse du carré de leur distance au soleil; il en conclut qu'il en est de même de la pesanteur solaire. Pour appliquer ces résultats à la lune, il avait besoin d'une mesure exacte du rayon terrestre: cet élément lui manqua jusqu'en 1682, et il s'arrêta, sans communiquer ses pensées à personne. Vers le même temps, des expériences sur la réfraction de la lumière à travers les prismes lui firent découvrir la composition de la lumière. Détourné pendant quelques années de ses recherches en optique, il y revint en 1669, lorsque Barrow lui abandonna sa chaire à Cambridge. Newton l'occupa jusqu'en 1695. En 1672, il entra à la Société royale de Londres, en lui présentant la description du télescope qui porte son nom, et dans l'invention duquel il avait été précédé, sans le savoir, par Gregory et Cassegrain. Lorsque Picard eut donné la mesure d'un degré du méridien, Newton reprit ses anciens calculs sur le mouvement de la lune; cette fois, l'accord entre sa théorie et l'observation ne laissa rien à désirer. Généralisant son principe, il eut la satisfaction d'en voir découler l'explication d'une foule de vérités qui n'avaient pu jusqu'alors être démontrées; il vit la cause des marées, donna une solution du problème de la précession des équinoxes, et prépara plusieurs découvertes qu'il ne put qu'ébaucher à cause de l'état d'imperfection où se trouvait alors l'analyse infinitésimale. Le manuscrit de l'ouvrage qui renferme ces belles découvertes de Newton fut présenté à la Société royale le 28 avril 1686, et publié, l'année suivante, sous ce titre: *Philosophiæ naturalis principia mathematica.* Une autre édition, avec commentaire par Leseur et Jacquier, parut à Genève, 1739, 3 vol. in-8°; il en existe une traduction française par Mme Du Châtelet, 1759, avec notes attribuées à Clairaut. En 1688, Newton représenta l'université de Cambridge au parlement. Nommé gardien de la Monnaie en 1695, il abandonna sa chaire à Whiston. Entre ces deux époques, ses facultés furent un instant affaiblies, à la suite d'un incendie de notes et de manuscrits que son chien avait occasionné en renversant une bougie allumée. En 1699, il fut nommé directeur de la Monnaie, et, en 1701, ses collègues de Cambridge l'envoyèrent de nouveau au parlement. Elu président de la Société royale en 1703, il fut réélu continuellement jusqu'à sa mort. Dans un court Mémoire inséré en 1701 dans les *Transactions philosophiques*, on trouve 3 découvertes de Newton : l'une est la manière de rendre les thermomètres comparables en fixant les thermes extrêmes de l'échelle par des phénomènes de températures constantes; l'autre est une loi de refroidissement, suffisamment approchée pour de petits excès de température; la 3e est l'observation de la constance de température dans la fusion et l'ébullition. Newton avait aussi projeté un instrument à réflexion permettant d'obtenir les hauteurs en mer : en 1731, Hadley eut la même idée et la mit à exécution. Les découvertes de Newton en optique sont renfermées dans le traité d'*Optique* publié en 1704; on y trouve : la théorie de l'arc-en-ciel; l'étude des couleurs des lames minces déjà observées par Hooke et Boyle, et leur explication d'après son système de l'*émission*, auj. abandonné; celle de la couleur engendrée par des plaques épaisses; celle des phénomènes de la diffraction, découverts par Grimaldi, etc. A l'*Optique* se trouvaient jointes deux dissertations, intitulées : *Tractatus de quadraturâ curvarum*, et *Enumeratio linearum tertii ordinis.* Le premier de ces écrits renferme les éléments de la méthode des fluxions et les applications qu'il annonce; l'objet du second est indiqué par son titre. L'*Optique* a été écrite en anglais; Clarke en donna une traduction latine en 1706, et il en parut des traductions françaises par Coste, 1722, et par Marat, 1787. L'*Arithmétique universelle*, en latin, a été publiée en 1707 par Whiston, sans l'assentiment de Newton; une 2e édition plus complète parut en 1722; cet ouvrage a été traduit en français par Baudeux, 2 vol. in-4°. En 1711 parut le petit ouvrage qui a pour titre : *Methodus differentialis*, où Newton donne la formule d'interpolation qui porte son nom. Tels sont les principaux ouvrages de ce grand génie: ils sont presque tous d'une date bien antérieure à celle de leur publication; car il mit toujours une très-grande réserve à communiquer ses découvertes; il redoutait les discussions, qu'il ne put cependant éviter. Hooke, son collègue à Cambridge, doué d'une activité d'esprit incroyable et d'une fertile imagination, mais peu familier avec les mathématiques, manquant, par conséquent, de cet instrument qui permet de vérifier les théories par leurs conséquences, et ne pouvant donner à ses systèmes que des formes un peu vagues, lui disputa plusieurs découvertes. L'invention du calcul différentiel fut encore un sujet de contestation entre Newton et Leibniz; ce dernier prit la Société royale de Londres pour juge, et la commission chargée de l'examen des titres publia, en 1712, le *Commercium epistolicum*, recueil de lettres sur l analyse infinitésimale; le jugement de la Société fut défavorable à Leibniz. La postérité a été plus juste envers ces deux grands hommes qu'ils ne l'ont été l'un envers l'autre; elle ne croit au plagiat ni de l'un ni de l'autre. Newton ne s'est pas livré seulement à la culture des sciences physiques et mathématiques : il a proposé un *Système chronologique*, publié après sa mort, 1728, et que Fréret a réfuté. Il écrivit aussi des *Observations sur les prophéties, particulièrement sur Daniel et l'Apocalypse*, ouvrage plein d'interprétations bizarres. « Comme géomètre et comme expérimentateur, dit M. J.-B. Biot, Newton est sans égal; par la réunion de ces deux genres de génie à leur plus haut degré, il est sans exemple... Sa gloire repose tout entière sur ses travaux scientifiques, qui ont reculé les bornes de l'esprit humain; ses écrits sur la chronologie et les prophètes sont des tours de force d'érudition sans résultat : les premiers sont impérissables; des autres, il ne reste rien. » Une édition presque complète des œuvres de Newton a été donnée par Horsley, Londres, 1779-85, 5 vol. in-4°. En 1744, Castillon publia à Lausanne et à Genève, en 3 vol. in-4°, les opuscules mathématiques, philosophiques et philologiques de Newton. L'Eloge de ce savant a été écrit par Fontenelle. Une *Vie de Newton* parut à Londres en 1728; on en a une plus récente du docteur Brewster. V.

NEWTON, v. des Etats-Unis (Massachusetts), à 14 kil. O. de Boston, sur la Charles-River; 3,350 hab.

NEWTON-STEWART, autrefois *Lisles*, v. d'Irlande (Ulster), dans le comté de Londonderry, sur la Mourne, à 8 kil. O. de Gorton; 1,405 hab. Restes d'un château du ve siècle. A 2 kil. au S.-O. est *Baron's Court*, résidence du marquis d'Abercorn.

NEWTON-STEWART, brg d'Ecosse, comté et à 20 kil. N. de Wigton, sur la Cree; 2,300 hab. Fabr. de coton, tapis, cuirs.

NEWTOWN, brg d'Angleterre (Galles), comté et à 12 kil. S.-O. de Montgomery, sur la Severn; 6,000 hab. dans la paroisse. Lainages, flanelle, poterie commune.

NEWTOWN, brg des Etats-Unis, Etat et à 12 kil. E. de New-York, dans la Long-Island; 5,000 hab. — Brg des Etats-Unis (Connecticut), à 40 kil. O.-N.-O. de Newhaven; 3,200 hab.

NEWTOWN-ARDES, brg d'Irlande (Down), à 29 kil. N. de Downpatrick, sur le lac de Strangford; 9,521 hab. Toiles, mousselines, broderie.

NEWTOWN-LIMAVADY, vge (Irlande), comté et à 24 kil. N.-E. de Londonderry, sur la Roë; 2,734 hab. Toiles.

NEW-YORK, v. des Etats-Unis, dans l'Etat et ch.-l. du comté de même nom, la plus importante de l'Union par sa population et son commerce; située à l'extrémité S. de l'île de Manhattan, sur l'océan Atlantique et à l'embouchure de l'Hudson, à 350 kil. N.-E. de Washington, 210 S. d'Albany; par 40° 42' 45" lat. N., et 76° 20' 27" long. O.; 4,302 hab. en 1697; 22,750 en 1774; 33,131 en 1790; 60,489 en 1800; 123,706 en 1820; 203,000 en 1830; 312,710 en 1840; 814,277 en 1860. La ville, grande et belle, est divisée en 22 quartiers, et défendue par 9 forts; les rues sont souvent bordées de peupliers : celle de *Broadway* a 4 kil. de long, et 26 mèt. de large. Archevêché catholique, évêché anglican; beaucoup de sectes dissidentes; tribunaux. Deux écoles supérieures : le *Columbia College*, fondé en 1754, et l'*Université*, fondée en 1831. Ecole de médecine, avec jardin botanique; 2 écoles de théologie protestante. *American-museum*, collection d'histoire naturelle, d'armes et instruments indiens, et galerie de tableaux. Sociétés littéraire et philosophique, linnéenne, d'agriculture, d'histoire, de médecine; Académie des beaux-arts; 20 bibliothèques, soit publiques, soit appartenant à des établissements d'instruction ou à des associations. Les principaux monuments de New-York sont : la Bourse, la Douane, toutes deux en marbre blanc, l'église gothique de la Trinité, l'aqueduc de *Croton*, long de 72 kil., et par lequel la ville est abondamment pourvue d'eau excellente, l'hôtel-de-ville, le Pénitentiaire, les hôpitaux de New-York et de Bellevue. En 1858, on comptait à New-York 54 banques, ayant, ensemble, un capital de 1 milliard 37 millions de fr., 83 compagnies d'assurances contre l'incendie, 11 maritimes, et 16 caisses d'épargne. Ville de commerce et de navigation avant tout, New-York est le grand entrepôt de l'Union pour l'importation; elle reçoit des cotonnades, lainages, toiles,

quincaillerie, coutellerie, ouvrages en cuivre, soieries, vins, eaux-de-vie, sucre, café, thé, épices, indigo, cochenille, bois de teinture, etc. Son exportation se compose de céréales, farines, riz, coton, viandes salées, poisson salé, fourrures, tabac, bois, etc. En outre, cette ville est le plus important marché de l'Amérique pour les bestiaux. Industrie très-active : raffineries de sucre, brasseries, distilleries, tanneries; fabr. de machines, mécaniques, armes à feu; fonderies de fer, de plomb; amidonneries, distilleries, raffineries de sucre, brasseries, tanneries, chapellerie, carrosserie, etc.; librairies colossales, 150 journaux environ, dont 30 quotidiens; papiers de tentures, dentelles, cotonnades, etc. Arsenal de la marine de l'Union. Nombreux bateaux à vapeur pour toutes les parties de l'Amérique, et 27 lignes pour l'Europe, en une traversée moyenne de 11 à 12 jours. Centre de 8 chemins de fer. Les canaux Erié et Champlain relient New-York à l'Ohio et au Mississipi à l'O., et au St-Laurent au N. — New-York fut fondé en 1621 par les Hollandais, sous le nom de *Nieuw-Amsterdam*. Les Anglais la leur prirent en 1664, et l'appelèrent New-York, de leur duc d'York (Jacques II). Repris en 1673 par les Hollandais, l'Angleterre la reconquit l'année suivante. Les Américains s'en emparèrent en 1783; le 1er congrès de l'Union s'y assembla en 1785. La ville fut ravagée par la fièvre jaune en 1795 et 1805. Le climat en est sain, quoique très-variable.

NEW-YORK, un des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, borné au N. par le lac Ontario, le fleuve St-Laurent et le Canada, à l'E. par les Etats du Connecticut, Massachussetts et Vermont, au S. par le New-Jersey et la Pensylvanie, à l'O. par le lac Erié; entre 40° 27′ et 45° lat. N., 74° et 82° 10′ long. O.; 117,000 kil. carr. environ; 480 kil. sur 460; 540,120 hab. en 1790; 580,203 en 1800; 950,049 en 1810; 2,428,921 en 1840; 3,887,542 en 1860; ch.-l. *Albany*. Sol montagneux, arrosé par le St-Laurent, le Mohawk, l'Hudson, la Susquehannah, la Delaware, etc., les lacs Ontario, Erié, Champlain, le canal Erié, etc. Climat sain, mais très-variable; orages fréquents en été. L'île de Long-Island, à l'O., dépend de cet Etat. Principaux produits agricoles : céréales, maïs, canne à sucre, tabac, houblon, excellents raisins de table, vins, etc. Vastes forêts; mines de fer, de plomb et de sel. — Le pays a été exploré pour la première fois, en 1609, par Henri Hudson, navigateur anglais au service des Hollandais. Colonisé par ces derniers, il tomba, en 1664, au pouvoir des Anglais. En 1788, il adopta la Constitution des Etats-Unis. On le divise en 59 comtés. Il est représenté au Congrès par 2 sénateurs et 31 membres de la Chambre des Représentants. La constitution intérieure qui le régit aujourd'hui date de 1846. Le gouverneur, chargé du pouvoir exécutif, est élu par le peuple pour deux ans, ainsi que le lieutenant-gouverneur qui préside le sénat. Celui-ci, composé de 32 membres élus pour 2 ans, forme, avec la Chambre des Représentants, composée de 128 membres nommés pour un an, la Législature ou assemblée générale. Tout citoyen blanc, résidant depuis un an dans l'Etat, ou depuis 4 mois dans le comté où il veut voter, est électeur. O.

NEXOE, v. de Danemark, sur la côte E. de l'île de Bornholm; 1,300 hab. Petit port de commerce. Belles carrières de grès.

NEXON, ch.-l. de cant. (Haute-Vienne), arr. et à 21 kil. N. de St-Yrieix; 670 hab.

NEXUM, espèce d'esclavage volontaire et temporaire, dans l'anc. Rome : c'était celui du débiteur insolvable, qui avait demandé un délai fixe pour s'acquitter, et pendant lequel il s'était, devant témoins, donné en gage à son débiteur pour le servir. En cas de non-paiement à l'époque fixée, le citoyen *nexus* était, par sentence du préteur, adjugé comme esclave à son créancier. Le Nexum produisit de graves abus; les plébéiens se révoltèrent deux fois à son occasion, et il fut aboli l'an 466 de Rome, 287 av. J.-C., à la suite de la retraite de la plèbe sur le mont Janicule. C. D—Y.

NEY (Michel), maréchal d'Empire, né à Sarrelouis en 1769, m. en 1815, était fils d'un tonnelier, et fut placé chez un notaire. Il s'engagea en 1787, et, dès la campagne de 1792, conquit le surnom d'*Infatigable*. Kléber, Jourdan et Hoche admirèrent ses premiers exploits, et il reçut un brevet de général de brigade ayant le traité de Campo-Formio. Général de division après la prise de Manheim, 1799, il servit sous Masséna, puis sous Moreau, qu'il seconda puissamment à Hohenlinden, 1800. Le 1er consul Bonaparte le nomma inspecteur-général de cavalerie, ministre plénipotentiaire en Suisse, 1801, et après la proclamation de l'Empire, maréchal, 1804. En 1805, il le fit grand-aigle de la Légion-d'Honneur et *duc d'Elchingen*, en mémoire d'une bataille gagnée par Ney sur les Autrichiens. Le maréchal multiplia tellement les actions d'éclat, à la prise d'Erfurt et de Magdebourg, aux batailles d'Iéna, d'Eylau, de Friedland, d'Amskerdorf, que l'armée l'appela *le Brave des braves*. Envoyé en Espagne, 1808, il y partagea la gloire et les revers de Masséna, et fut nommé, pour l'expédition de Russie, 1812, au commandement du 3e corps de la Grande-Armée. Dans cette campagne, il fit des prodiges de valeur, soit au temps de l'offensive, à Lyadi, à Smolensk, à la Moskowa, qui lui valut le titre de *prince de la Moskowa*, soit pendant la retraite, où, au milieu de cet immense désastre, il montra une fermeté d'âme surhumaine, et combattit souvent comme un simple soldat. Il ajouta encore à sa gloire à Lutzen, à Bautzen, à Dresde, à Leipzig, 1813, et dans la campagne de France, 1814. Après l'abdication de Napoléon Ier, qu'il avait conseillée, Louis XVIII le combla de faveurs, et le nomma pair de France. Appelé au commandement de la 6e division militaire, il partit, le 8 mars 1815, pour marcher contre Napoléon, qui revenait de l'île d'Elbe. Des émissaires envoyés à Ney le déterminèrent à la défection dans la nuit du 14 mars; il fut, comme il l'a dit lui-même à ses juges, « entraîné. » Sa valeur ne put empêcher la perte de Waterloo. Alors il revint à Paris. Attaqué pour sa conduite à cette bataille, il se justifia dans une lettre au président du gouvernement provisoire. La capitulation de Paris, portant qu'aucun de ceux qui se trouvaient dans ses murs ne seraient inquiétés, ni recherchés pour leur conduite politique, le mettait à l'abri des recherches; mais la Restauration fut impitoyable; elle le comprit dans une liste de maréchaux et d'officiers supérieurs que devait juger un conseil de guerre. Ney s'était réfugié en Auvergne; il y fut arrêté et envoyé à Paris, où on le traduisit devant un conseil de guerre qui se déclara incompétent, le 10 novembre 1815. Dès le 11, une ordonnance royale l'appela devant la Cour des Pairs, qui, malgré les plaidoieries de Berryer père et de Dupin aîné, le condamna à la peine de mort, comme convaincu du crime de haute trahison et d'attentat à la sûreté de l'Etat. Il fut fusillé le 7 décembre, près de l'Observatoire, dans une avenue où s'élève aujourd'hui sa statue en bronze, érigée en 1854. Le 8, sa famille le fit inhumer au cimetière du Père-Lachaise. Elle a publié ses *Mémoires*, 1833, 2 vol. in-8o. Ney, général bouillant et impétueux dans l'attaque, était calme et impassible dans les retraites. *V.* Dumoulin, *Histoire complète du procès du maréchal Ney*, 1815, 2 vol. in-8o. — Ney laissa 4 fils : l'un, qui hérita du titre de *prince de la Moskowa*, né en 1803, pair de France en 1831, s'est fait un nom comme compositeur de musique; l'autre, *duc d'Elchingen*, général de brigade, a été enlevé par le choléra en 1854, à Constantinople, au début de l'expédition de Crimée, peu d'heures après avoir appris la mort de sa mère; les deux derniers sont Eugène et Edgar Ney. J. T.

NEYPAL. *V.* NÉPAL.

NEZ, terme géographique; c'est le scandinave *Næsse*, cap, *Ness* dans les noms anglais, *Nez* dans les noms français; *Grisnez*, *Nez de Carterez*; *Holderness*, etc.

NÉZIB, anc. *Nisibis*, v. de la Turquie d'Asie (Al-Djézirèh), dans l'eyalet et à 160 kil. S.-E. de Diarbékir; 1,000 hab.

NÉZIB, vge et plaine de Syrie, eyalet et à 100 kil. N.-E. d'Alep, non loin de l'Euphrate. Victoire d'Ibrahim, fils de Méhémet-Ali, pacha d'Egypte, sur les troupes du sultan Mahmoud II, le 24 juin 1839.

NGAN-HOEI ou AN-HOEI, prov. de la Chine propre, au centre; entre celles de Ho-nan au N.-O., de Hou-pé à l'O., de Kiang-si au S.-O., de Tché-kiang à l'E., et de Kiang-sou au N.-E.; par 29°-34° 10′ lat. N., et 112° 30′-117° 10′ long. E.; 670 kil. sur 220; 40,000,000 d'hab. Ch.-l. *Ngan-king*. Sol fertile en céréales, riz, thé, plantes médicinales; récolte de coton et de soie. Mines de cuivre et de plomb.

NGARI. *V.* THIBET.

NGO-YOU-KIANG, riv. de Chine (Kouang-si), naît à 24 kil. N.-E. de Sé-tsching, coule au S., au S.-E., et au N.-E., et se jette dans le Ta-kiang, à 8 kil. N. de Tsing-tchéou. Cours de 750 kil.

NIAGARA, riv. de l'Amérique du Nord, entre les États-Unis et le Canada, unissant le lac Erié au lac Ontario. On la considère comme une partie du St-Laurent. Elle forme, au milieu de son cours de 60 kil., une chute offrant un des plus beaux spectacles naturels du monde. Les eaux, alors divisées par la petite île des Chèvres, qu'un pont suspendu rattache à la rive américaine, se précipitent d'une hauteur de 50 mèt. environ en deux chutes : celle dite *du Fer-à-Cheval*, du côté du Canada, a 600 mèt. de large; et celle du côté des Etats-Unis, 200 mèt. La masse énorme et la

rapidité des eaux, entraînant sans cesse des rochers du fond de leur lit, ont fait reculer la cataracte à 50 mèt. au-dessus de l'endroit où elle était il y a un demi-siècle.

NIAGARA, v. du Haut-Canada, fondée en 1792 par les Anglais, à qui elle appartient, à l'embouchure du Niagara dans l'Ontario; 1,000 hab.

NIAS (POULO-), île de l'Océanie (Malaisie), à l'O. de Sumatra, par 0° 32′ lat. N., et 95° 9′ long. E.; 80 kil. sur 35; 200,000 hab. Sol montagneux, mais fertile en riz et sagou; appartient aux Hollandais.

NIBELUNGEN. *V.* NIEBELUNGEN.

NICAISE (Saint), *Nicasius*, apôtre de la Neustrie au IIIe siècle, et considéré comme le 1er archevêque de Rouen, souffrit le martyre avec St Mellon. Fête, le 11 octobre. — évêque de Reims au Ve siècle, martyrisé par les Vandales vers l'an 406, fonda dans sa ville épiscopale la première église qui fut consacrée, en France, à la sainte Vierge, et sur les débris de laquelle s'élève la cathédrale actuelle. Fête, le 14 décembre.

NICAISE (Claude), antiquaire, né à Dijon en 1623, m. en 1701, chanoine de la Ste-Chapelle de Dijon, voyagea en France et en Italie pour étudier les antiquités et les arts, et entretint pendant 20 ans un commerce épistolaire avec Leibniz, Huet, Bayle, etc. On a de lui : *Dissertation sur les Syrènes*, Paris, 1691, in-4°. Sa Correspondance, formant 5 vol. in-8°, est conservée manuscrite à la Bibliothèque impériale de Paris. M. Cousin a donné, dans la 3e édit. de ses *Fragments philosophiques*, la Correspondance de Nicaise avec Leibniz sur l'amour de Dieu.

NICANDER, de Colophon, médecin, poëte et grammairien grec, vécut au temps d'Attale, roi de Pergame. Ses nombreux ouvrages sur la matière médicale sont perdus; mais on a de lui deux poëmes sur les animaux venimeux et les poisons: *Theriaca* et *Alexipharmaca*, publiés en grec, Venise, 1499, in-fol., et Halle, 1792, in-8° (par Schneider), et trad. en français par Jacques Grevin, Anvers, 1567, in-4°. Nicander avait aussi écrit des poésies ethnographiques et historiques, des ouvrages étendus sur l'Etolie et sur la Béotie, un poëme des Métamorphoses (ἑτεροιούμενα), dont Ovide a sans doute profité, et des *Géorgiques*, dont nous avons 150 vers environ. *V. Poetæ bucolici et didactici*, Paris, Didot, 1846.

NICANDRO (SAN-), v. du royaume d'Italie, dans la province et à 40 kil. N. de Foggia; 8,186 hab.

NICANOR, général des armées d'Antiochus Epiphane, roi de Syrie, fut envoyé en Palestine contre Judas Machabée; deux fois vaincu, il périt dans la seconde rencontre. Judas lui fit couper la tête et la main droite, qui furent portées à Jérusalem.

NICARAGUA, v. de l'Amérique centrale (Etat de Nicaragua), sur la rive S.-O. du lac de son nom, à 220 kil. S.-O. de Léon; 10,000 hab.; appelée aussi *Rivas*.

NICARAGUA (SAN-JUAN DE), v. de l'Etat de Nicaragua, port à l'embouchure du San-Juan dans la mer des Antilles, est aux Anglais, qui la nomment *Greytown;* 1,200 hab.

NICARAGUA (Lac de), lac de l'Amérique centrale (Nicaragua), joint à la mer des Antilles par le San-Juan, et très-voisin du Grand-Océan: 193 kil. sur 77. Il est parsemé d'îles habitées (Gatapéra, Momobacho, Pensacola, etc.).

NICARAGUA (Etat de), république de l'Amérique centrale, située entre celles de Honduras au N., de San-Salvador à l'O., de Costa-Rica au S., le Grand-Océan au S.-O., et la mer des Antilles à l'E.; 119,462 kil. carr. environ; 580 kil. sur 290; 350,000 hab. Capitale, *Léon* (le siége du gouvernement est *Managua*). Sol très-volcanique, fertile en fruits exquis, cacao, indigo, coton, gomme. Climat très-chaud et humide. Elève de gros bétail. — De 1824 à 1839, le Nicaragua fit partie de la Confédération du Guatémala ou de l'Amérique centrale.

NICARUS, nom latin du NECKAR.

NICASTRO, *Neocastrum, Aquæ Angœ*, v. du royaume d'Italie, dans la province et à 26 kil. O.-N.-O. de Catanzaro; 12,400 hab. Evêché. Sources thermales; comm. d'huiles. Château où fut enfermé le fils du roi Frédéric II.

NICE, en italien *Nizza*, anc. *Nicæa*, v. forte et port sur la Méditerranée; ch.-l. du département des Alpes-Maritimes, à 1,055 kil. S.-E. de Paris, et 125 kil. N.-E. de Toulon, au pied des Alpes, et à 8 kil. de l'embouchure du Var; 38,853 hab. Evêché; sous-arrondissement d'un quartier maritime; tribunaux; bibliothèque; lycée, école d'hydrographie depuis 1860. Consulats étrangers. Fabr. impériale de tabac. Climat tempéré, et très-salubre, qui attire un grand nombre d'étrangers en hiver. On remarque la cathédrale, l'hôtel de la préfecture, les promenades du Château et de la Terrasse. Soieries, parfumeries, vin, huile, fruits confits, etc. Pêche d'anchois et de thons. Bon port de commerce. — Bâtie par les Marseillais, en mémoire d'une victoire (en grec *nikè*) sur les Liguriens, Nice fut ensuite achetée par les Romains, qui en firent leur arsenal maritime des Gaules. Capital d'un comté au XIIe siècle, elle dépendit de la maison de Savoie de 1388 à 1538; Charles-Quint l'occupa, et y signa, en 1538, une trêve avec François Ier, sous la médiation du pape Paul III. Elle fut assiégée par les Turcs en 1543, prise en 1691 par Catinat, en 1706 par Berwick, et encore par les Français en 1792; elle devint alors le ch.-l. du département des Alpes-Maritimes. Elle fut rendue aux Etats sardes en 1814, et cédée à la France en 1860. Patrie de Carle Vanloo.

NICE (Intendance de), anc. division administrative des Etats sardes, entre celles de Coni au N., de Savone à l'E., la Méditerranée au S., et la France (Var) à l'O., 4,202 kil. carrés environ; 250,000 hab.; sol fertile en oliviers, orangers, citronniers. Divisée en trois provinces : Nice, Oneille, et San-Remo. En 1860, la province de Nice a été cédée à la France, où elle forme le département des Alpes-Maritimes avec l'arrondissement de Grasse, détaché du département du Var. — Les provinces d'Oneille et de San-Remo ont formé, avec quelques parties des territoires voisins, la Province de Port-Maurice (*Porto-Maurizio*), dans la nouvelle division du roy. d'Italie (1860). C. P.

NICÉE, *Nicæa*, auj. *Isnik*, anc. v. d'Asie-Mineure (Bithynie), au S. de Nicomédie, sur le lac Ascanius. Fondée par Antigone sous le nom d'*Antigonie*, elle prit bientôt celui de Nicée, femme de Lysimaque, qui l'agrandit. Il s'y tint deux conciles œcuméniques : l'un, en 325, par les ordres de Constantin le Grand, et où 300 évêques condamnèrent l'hérésie d'Arius, et dressèrent la profession de foi dite *Symbole de Nicée;* l'autre, en 787, dans lequel les Iconoclastes furent condamnés, et le culte des images expliqué et autorisé. Nicée, prise, en 1076, par les Seldjoucides, devint la capitale de la sultanie d'Iconium. Les Croisés s'en emparèrent en 1097. Après l'occupation de Constantinople par les Latins, Théodore Lascaris, gendre d'Alexis III, fonda en 1026 un *Empire de Nicée*, qui comprenait la Bithynie, la Lydie, une partie de la Phrygie, et sur lequel régnèrent, après lui : Jean Ducas Vatace, 1222; Théodore Lascaris II, 1255; Jean Lascaris, 1259; Michel Paléologue, 1260. Les Turcs Ottomans prirent Nicée en 1333.

NICÉE, v. de l'Inde ancienne, sur l'Hydaspe, près de Bucephalie. Fondée par Alexandre le Grand, en mémoire de sa victoire sur Porus.

NICÉE, anc. v. de la Corse, fondée par les Etrusques. Marius y envoya une colonie romaine, et lui donna le nom de *Mariana*.

NICÉE, nom anc. de NICE.

NICÉPHORE, c.-à-d. *qui porte la victoire*, surnom de Jupiter, qui est souvent représenté, par exemple sur les monnaies d'Antiochus Epiphane, portant sur sa main droite une Victoire. Hypermnestre éleva dans Argos, en mémoire de son acquittement, une statue à Vénus Nicéphore.

NICÉPHORE Ier, *le Logothète* (grand-trésorier), empereur grec, 802-811, né à Séleucie, renversa Irène et prit sa place, fit crever les yeux au patrice Bardanes, son compétiteur, mais ne put relever l'empire abaissé par ses deux puissants voisins, Charlemagne et Haroun-al-Raschid. Avec l'un, il régla les limites des deux empires; mais il se fit battre par le second, et lui paya un tribut humiliant, 806. Plus malheureux encore contre les Bulgares, il perdit la vie en combattant Crum, leur roi. Il était d'ailleurs haï par le parti orthodoxe, contre lequel il favorisait les Iconoclastes et les Manichéens. S.

NICÉPHORE II, dit *Phocas*, empereur grec, né en 912, fils du patrice Bardas, fut élevé dans les camps, gagna bravement tous ses grades militaires, fut nommé généralissime des troupes pendant la minorité des fils de Romain II, et se laissa couronner empereur en 963. Il reprit aux Sarrasins la Cilicie, l'île de Chypre et la Syrie, mécontenta ses sujets par des augmentations d'impôts, et fut assassiné, en 969, par Jean Zimiscès, amant de l'impératrice Théophano.

NICÉPHORE III *Botoniate*, empereur grec, 1078-1081. Général de l'armée d'Asie, l'odieuse administration de Michel VII le poussa à prendre la pourpre, 1077, dans le même temps que Nicéphore Bryenne était proclamé en Illyrie. Soutenu par les Turcs seldjoucides, il entra dans Constantinople, et s'y fit couronner, 1078. Devenu maître de la personne de Bryenne, il lui fit crever les yeux. Mais après avoir surmonté deux révoltes, il fut obligé de céder le trône à Alexis Comnène, et se retira dans un monastère, où il mourut quelque temps après. S.

NICÉPHORE (Saint), patriarche de Constantinople en 806, déchu comme partisan des images en 815, m. dans un cloître en 828. Fête, le 13 mars. On lui doit : une bonne *Chronologie*, depuis la Création jusqu'à la mort de l'auteur, continuée après lui, et publiée par C.-A. Credner, Giessen, 1832-39, in-4°; et une précieuse *Histoire abrégée* des années 602 à 770, Paris, 1618, in-8°, et 1648, in-fol.

NICÉPHORE BASILACA, rhéteur du temps d'Alexis Comnène (XII^e siècle), a laissé des *Exercices*, que l'on trouve dans le tome I^er des *Rhetores græci*, de Walz.

NICÉPHORE BLEMMIDES, abbé du mont Athos, m. vers 1259, a laissé une *Géographie synoptique*, qui n'est qu'une paraphrase prosaïque de Denys le Périégète, une *Description de la terre*, et d'autres ouvrages manuscrits. Les deux écrits géographiques ont été publiés par F.-A.-G. Spohn, Leipzig, 1818, in-4°.

NICÉPHORE BRYENNE. *V.* BRYENNE.

NICÉPHORE CALLISTE, moine grec, m. vers 1350, a compilé dans Eusèbe, Socrate, Sozomène, une *Histoire ecclésiastique* en 23 livres, dont il ne reste que les 18 premiers, comprenant depuis J.-C. jusqu'en 610, et les sommaires des livres 19 à 23. Elle a été publiée, avec trad. latine de Lang, par Fronton du Duc, Paris, 1630, 2 vol. in-fol. Son style est élégant, mais sa narration mêlée de détails fabuleux. Quelques morceaux d'auteurs perdus s'y retrouvent.

NICÉPHORE GRÉGORAS. *V.* GRÉGORAS.

NICEPHORIUM, anc. v. de Mésopotamie (Osroène), au confl. de l'Euphrate et du *Billica* (auj. Belès), fondée par Alexandre le Grand, se nomma plus tard *Callinicum, Constantinopolis* et *Leontopolis*. Auj. *Racca*.

NICEPHORIUS, nom anc. du KHABOUR.

NICER, nom latin du NECKAR.

NICERON (Jean-Pierre), Barnabite, né à Paris en 1685, m. en 1738, professa les humanités et la rhétorique dans différents colléges, et renonça à l'enseignement pour se consacrer tout entier à l'ouvrage qui lui a donné sa réputation : *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres de la république des lettres, avec un catalogue raisonné de leurs ouvrages*, Paris, 1727-45, 43 vol. in-12, dont les 4 derniers ont été publiés par le P. Oudin, Michault et l'abbé Goujet. C'est un livre médiocrement exécuté, mais utile; tous les biographes y ont puisé.

NICÉTAS ACOMINATUS, dit *Choniates*, c.-à-d. de Chonæ (Colosses) en Phrygie, m. en 1216. Après avoir occupé plusieurs charges à la cour, il fut témoin de la prise de Constantinople par les Latins en 1204, et se retira à Nicée, où il composa des *Annales* en 21 livres, de 1118 à 1206. Elles ont été publiées avec traduction latine par Jérôme Wolf, Bâle, 1557, in-fol.: par Fr. Wilken, Leipzig, 1830, in-8°; et dans la collection Byzantine. Le président Cousin en a donné une traduction française. *V.* P. Conz, *de Niceta et Cinnamo byzantinis historicis*, Tübingue, 1818, in-8°.

NICÉTAS EUGÉNIANUS, écrivain du XII^e siècle, a laissé un roman grec en hexamètres : *Les Amours de Chariclès et de Drosilla*, publié avec trad. latine par M. Boissonade, Paris, 1819, 2 vol. in-12.

NICÉTÉRIES, fête en mémoire de la victoire de Minerve sur Neptune, lorsqu'ils se disputèrent l'honneur de nommer la ville de Cécrops.

NICEY, vge (Côte-d'Or), arr. et à 22 kil. O. de Châtillon-sur-Seine; 628 hab. Belle église. Pèlerinage à la fontaine de St-Gengoult. Elève de moutons mérinos.

NICHAN-IFTIKHAR, c'est-à-dire, *signe d'honneur*, décoration turque du mérite, créée par Mahmoud II. Elle offre le sceau du sultan, entouré de brillants. Réformé par le sultan Abdul-Medjid, il a reçu le nom de *Medjidié*.

NICHAPOUR. *V.* NISCHAPOUR.

NICHOLSON (William), bibliographe anglais, né en 1655 à Plumland (Cumberland), m. en 1727, visita les principales bibliothèques de l'Allemagne, pour y prendre des notes sur les livres rares. A son retour, il fournit plusieurs descriptions à l'*Atlas* anglais qui s'imprimait à Oxford de 1680 à 1683. Evêque de Carlisle en 1714, archevêque de Londonderry en 1718, il venait d'être nommé archevêque de Cashel, lorsqu'il mourut subitement. On a de lui : *Bibliographie historique de l'Angleterre*, Londres, 1696-99, 3 vol. in-8°; — *de l'Ecosse*, 1702, in-8°; — *de l'Irlande*, 1724, in-8°; *Leges Marchiarum*, Londres, 1705 et 1747, in-8°; *Dissertatio de jure feodali veterum Saxonum* (dans les *Leges anglo-saxonicæ* de Wilkins), Londres, 1721, in-fol., etc.

NICHOLSON (William), chimiste et physicien, né à Londres en 1753, m. en 1815, abandonna le commerce pour ouvrir une école à Londres en 1775. Il donna le plan des travaux hydrauliques du Middlesex occidental, inventa un aréomètre qui porte son nom, et reconnut, un des premiers, avec Carlisle et Ritter, l'action chimique de la pile. Les frais que lui causèrent ses inventions mécaniques et ses expériences ayant dérangé sa fortune, il fut mis en prison pour dettes. Il publia : *Introduction à la philosophie naturelle et expérimentale*, 1781, 2 vol. in-8°; *Premiers principes de chimie*, 1789, in-8°; *Dictionnaire de chimie*, 1795, 2 vol. in-4°; *Journal de philosophie naturelle, de chimie et des arts*, 5 vol. in-4°, 1797-1800; *Encyclopédie britannique*, 6 vol. in-8°, 1807-1809; des traductions des *Eléments d'histoire naturelle et de chimie* de Fourcroy, 5 vol. in-8°, 1789, de ses *Tables synoptiques de chimie*, 1801, in-fol., et des *Eléments de chimie* de Chaptal, 3 vol. in-8°, 1791.

NICHOLSON (PORT-), colonie anglaise dans la Nouvelle-Zélande; par 41° 16' 55" lat. S., et 172° 25' 52" long. E.

NICIAS, général athénien, un de ceux qui se disputèrent l'autorité après la mort de Périclès, fut le représentant du parti aristocratique attaqué par Cléon. Il enleva aux Spartiates l'île de Cythère, en 425 av. J.-C., et négocia la paix de 421, dite *paix de Nicias*, qui rétablissait dans la Grèce les choses telles qu'elles étaient avant la guerre du Péloponèse. Hostile à l'expédition des Athéniens en Sicile, il accepta néanmoins d'en être l'un des chefs, avec Alcibiade et Lamachus, 415. Après le rappel d'Alcibiade, il entreprit tardivement le siége de Syracuse, laissa Gylippe (*V. ce mot*) pénétrer dans la place, et tomba malade. L'arrivée de Démosthène et d'Eurymédon ne rétablit pas les affaires. Quand le siége fut levé, Nicias chercha à gagner Catane, mais dut capituler. On le tua, ainsi que Démosthène, bien qu'on leur eût promis la vie sauve, 413.

NICIAS, peintre athénien, contemporain d'Alexandre le Grand, inventa un procédé d'encaustique qui rendait les couleurs plus brillantes et plus durables. On citait comme ses chefs-d'œuvre : une *Pythonisse évoquant les ombres*, dont Ptolémée offrit 60 talents; ses tableaux d'*Io*, de *Calypso*, d'*Andromède*; un *Alexandre*, qui ornait le portique de Pompée à Rome; un *Bacchus*, placé dans le temple de la Concorde de la même ville; un *Hyacinthe*, qu'Auguste avait fait transporter d'Alexandrie à Rome.

NICIUS ERYTHRÆUS. *V.* ROSSI.

NICLASBOURG, v. de Bohême. *V.* NIKLASBERG.

NICOBAR (Iles), archipel d'Asie, dans le golfe du Bengale, entre la pointe N.-O. de Sumatra et l'extrémité S.-des Andaman; entre 6° 40' et 9° 15' lat. N., 90° 30' et 92° long. E. Les principales sont : Sambelong (la plus grande), Nancowry, Kar-Nicobar, Camorta, Katchall, Terressa. Climat insalubre; sol montagneux; forêts épaisses, peuplées de tigres, de singes et de serpents. Population douce, se livrant à la pêche, à l'agriculture et au commerce. Sur les côtes abondent des coquillages rares et précieux. On y importe des draps, du fer, et surtout du tabac, qu'on échange contre des bois, des noix de coco, des écailles de tortue, de l'ambre gris, des porcs, de la volaille, des dards ou des canots. Le Danemark, qui, le premier, vers 1756, établit avec ces îles des relations commerciales peu fructueuses, les appela *Frederiks-Œrne*, et les a abandonnées à l'Angleterre, le 24 juin 1848.

NICOCLÈS, roi de Chypre, 374 av. J.-C., fils et successeur d'Évagoras, n'est connu que par les deux Discours qu'Isocrate, son maître, lui adressa, et qui traitent, l'un, de la science du gouvernement, l'autre, des devoirs des sujets envers leur prince.

NICOCLÈS, roi de Paphos par la bienveillance de Ptolémée I^er, roi d'Egypte, trahit ce prince en s'alliant à Antigone. Cerné dans son palais par des émissaires de Ptolémée, chargés de le faire périr, il se tua, avec Axiothée sa femme et toute la race royale, l'an 310 av. J.-C.

NICODÈME, *Nicodemus*, Juif de la secte des Pharisiens, se déclara disciple de J.-C., aida Joseph d'Arimathie à lui rendre les derniers devoirs, fut privé par les Juifs de la dignité de sénateur, et se retira chez Gamaliel, son oncle. L'Eglise l'honore le 3 août. On a sous son nom un Evangile apocryphe, composé vraisemblablement au commencement du V^e siècle; il renferme l'histoire de la condamnation, la mort et la résurrection du Christ, et l'histoire des fils de Siméon, dans laquelle se trouve le récit de la descente du Christ aux Enfers. L'auteur de la préface, qui est probablement l'auteur de tout l'ouvrage, prétend l'avoir traduit, sous le règne de Théodose le Grand, sur le texte hébreu attribué à Nicodème.

NICOLAI (Jean), philologue saxon, né vers 1660, m. en 1708, professeur d'antiquités à Tubingue, a laissé, entre autres ouvrages : *Demonstratio quâ probatur Gentilium*

theologiam, deos, sacrificia, ex fonte Scripturæ originem traxisse, Helmstædt, 1681, in-8°; *de Sepulcris Hebræorum libri* IV, Leyde, 1706, in-4°; *Tractatus de Mercurio et Hermis*, Francfort, 1687, in-12; *de Ritu antiquo, hodierno, Bacchanalium commentatio*, Marpurg, 1696, in-8°; *Tractatus de siglis veterum*, Leyde, 1703, in-4°; *Antiquitates Ecclesiæ, in quibus mores christianorum veterum ostenduntur*, Tubingue, 1705, in-12.

NICOLAÏ (Jean-Aimar), d'une anc. famille du Vivarais illustre dans la magistrature, épousa une sœur du chancelier de Lamoignon, suivit la carrière des armes, et se distingua à la prise de Valenciennes en 1677. Louis XIV lui ayant fait quitter le service, il devint président de la Chambre des Comptes. Il fut le tuteur de Voltaire.

NICOLAÏ (Aimar-Jean), fils du précédent, né en 1709, devint, comme son père, 1er président, et eut deux fils : 1° Aimar-Charles-François, marquis de Nicolaï, né à Paris en 1737, président au parlement Maupeou de 1771 à 1774, passa alors au grand Conseil, où il fut président de 1776 à 1788, et périt sur l'échafaud en 1794; 2° Aimar-Charles-Marie, né en 1747, 1er président de la Cour des Comptes en 1768, membre de l'Académie française en 1789, mort sur l'échafaud en 1794.

NICOLAÏ (Christophe-Frédéric), libraire et littérateur allemand, né à Berlin en 1733, m. en 1811, membre des Académies de Munich, de Berlin et de St-Pétersbourg, a laissé : *Description de Berlin et de Potsdam*, 1786, 3e édit., 4 vol.; *Vie et opinions de Sebalde Nathanker*, 1799, 3 vol. in-8°, roman philosophique qui eut un grand succès; *Relation d'un voyage fait en Allemagne et en Suisse pendant l'année* 1781, Berlin, 1788-96, 3e édit., 12 vol. in-8°; *Anecdotes caractéristiques du roi Frédéric II*, 1788-92, 6 cahiers; *Recherches historiques sur l'usage des perruques*, 1801, trad. en français par Jansen, Paris, 1809, in-8°, etc. Il fut aussi l'éditeur de la *Bibliothèque des Belles-Lettres*, ouvrage de critique littéraire; des *Lettres concernant la littérature moderne*, 1761-66; de la *Bibliothèque allemande universelle*, 1765-92, 106 vol. in-8°, espèce d'encyclopédie qui exerça beaucoup d'influence sur la littérature de l'Allemagne.

NICOLAIEF, v. de la Russie d'Europe, au S., gvt et à 60 kil N.-O. de Kherson, sur la rive g. du Boug, à son confluent avec l'Ingoul, à 46 kil. environ de la mer Noire. 130 kil. E.-N.-E. d'Odessa, 335 N.-O. de Simphéropol, et 425 de Sébastopol, bien bâtie et bien percée. Vaste port; palais de l'amirauté, arsenaux, observatoire, casernes pour 25,000 hommes; 6 églises grecques, 1 église catholique, 2 synagogues, 1 temple luthérien, 1 club de la noblesse, 3 bibliothèques publiques; 33,500 hab. — Catherine II fonda Nicolaïef, en 1789, sur l'emplacement d'un misérable village perdu dans une steppe. Elle en fit le port de construction et d'entretien de la flotte militaire de la mer Noire, dont Sébastopol était le lieu de stationnement et d'armement. En 1791, le port fut inauguré. Ce lieu fut choisi, parce qu'il est à l'abri des attaques par projectiles incendiaires, et surtout inaccessible à des vaisseaux de haut bord. En effet, ce n'est qu'à l'époque des grosses eaux, qui donnent au Boug un chenal de 7 mèt. à 7 mèt. 60, que les navires de guerre peuvent descendre ce fleuve, et encore faut-il employer des machines flottantes appelées *chameaux* pour les bâtiments un peu forts. La ville, qui ne comptait que 5,000 hab. au commencement du XIXe siècle, prit une grande importance sous le règne de Nicolas Ier; ce prince en fit un établissement maritime de 1er ordre, y créa des écoles spéciales, un riche dépôt de cartes et plans pour la marine, des fonderies, des corporations d'ouvriers constructeurs, et, au commencement de la guerre de Crimée de 1855, on y entretenait une flotte de 137 navires de guerre armés, dont 16 vaisseaux. L'amiral en chef de la mer Noire y résidait. Nicolaïef a cessé d'être un port et un établissement militaires, par suite du traité de Paris du 30 mars 1856. L—Y.

NIKOLAIEWSK (Sibérie). *V. Supplément.*

NICOLAISTADT, v. de la Russie d'Europe (Finlande), ch.-l. du gvt de Wasa, port sur le golfe de Botnie, à 360 kil. N.-N.-O. d'Helsingfors; 3,650 hab. Tanneries; commerce d'huile de poisson, bois, goudron, résine. — Fondée en 1606 par Charles IX, roi de Suède, sous le nom de *Wasa;* incendiée en 1852, elle a reçu son nouveau nom en 1855, en mémoire du tzar Nicolas Ier.

NICOLAITES, hérétiques des premiers temps du christianisme, qui reconnaissaient pour chef un diacre de Jérusalem, nommé Nicolas; ils ne respectaient pas les lois du mariage, mangeaient les viandes offertes aux idoles, etc. Ils se confondirent plus tard avec les Gnostiques.

NICOLAO (SAN-), ch.-l. de canton (Corse), arr. et à 35 kil. S. de Bastia; 631 hab.; vin, châtaignes.

NICOLAO (SAO-), île d'Afrique, l'une de celles du Cap-Vert, dans l'océan Atlantique, par 16° 38' lat. N., et 26° 50' long. O.; 66 kil. sur 24; 6,000 hab. Ch.-l. *Sao-Nicolao.* Aux Portugais.

NICOLAS (St), évêque de Myre (Lycie), au IVe siècle, m. vers 342, fut persécuté sous Dioclétien et Licinius. C'est le patron des jeunes garçons et de la Russie. Fête, le 6 décembre. — Evêque de Pinara (Lycie) au VIIe siècle.

NICOLAS Ier, *le Grand*, pape de 858 à 867, Romain de naissance, anathématisa Photius en 860, cassa les actes du concile de Constantinople, favorable à ce patriarche usurpateur, convertit au catholicisme Bogoris, roi des Bulgares, lança diverses censures sur les évêques de France, particulièrement Hincmar, archevêque de Reims, qui ne voulaient pas reconnaître sa juridiction, et contraignit Lothaire II, roi de Lorraine, à reprendre sa femme Teutberge. On a de lui des *Lettres*, Rome, 1542, in-fol.; sa Correspondance avec Bogoris, publiée par Turrianus, Anvers, 1578, in-fol.; et une *Epître* aux évêques de Germanie, publiée par Dom Martène, et prouvant qu'au IXe siècle la pénitence publique était encore en usage pour certains crimes.

NICOLAS II (Gérard, évêque de Florence), né en Savoie, élu pape au concile de Sienne en 1058, d'après les conseils du cardinal Hildebrand (Grégoire VII), et reconnu par l'impératrice Agnès, mère d'Henri IV, reçut presque aussitôt la soumission volontaire de l'antipape Benoît X (*V. ce nom*). La papauté commença, sous lui, à s'affranchir de la dépendance de l'Empire, par le décret du concile de Latran, 1059, qui ne laissait le droit de confirmer les élections, faites par les cardinaux et consenties par le reste du clergé et le peuple, qu'aux empereurs, à qui le Saint-Siége l'aurait *personnellement* accordé; et de la turbulence romaine, par celui qui ordonnait aux cardinaux-évêques de les faire hors de Rome, même avec un petit nombre de clercs et de laïques, si le désordre les y rendait impossibles. Pour soutenir ces décrets, elle avait l'appui des Normands : Robert Guiscard et Richard, comte d'Aversa, se déclarèrent de nouveau vassaux du Saint-Siége; Nicolas II reconnut l'un comme duc de Pouille, de Calabre et futur duc de Sicile, et investit l'autre de la principauté de Capoue, 1059. Il mourut deux ans après, 1061. R.

NICOLAS III (Jean Gaëtan des Orsini), pape de 1277 à 1280, parvint, dans l'intérêt des libertés italiennes et de la souveraineté pontificale, à contenir l'ambitieux Charles d'Anjou dans le midi de l'Italie. Pour atteindre ce but, il fit cesser les divisions qui déchiraient la Romagne, la Toscane, la Marche d'Ancône, et qui auraient rendu toute résistance impossible; et il l'obligea lui-même à renoncer au titre de vicaire impérial en Lombardie et en Toscane, que Clément IV lui avait abusivement conféré, et à la dignité de sénateur de Rome, qui lui avait été donnée sous Urbain IV. En même temps, il forçait Rodolphe de Habsbourg, qui s'était fait prêter serment par les villes de la Romagne, de reconnaître que ce pays appartenait au Saint-Siége. On a reproché à Nicolas III d'avoir trop enrichi et élevé sa famille. R.

NICOLAS IV, né à Ascoli, pape de 1288 à 1292, força en 1289 Alphonse III d'Aragon à mettre en liberté Charles II de Sicile. Il s'efforça en vain de ranimer l'esprit des Croisades, et envoya des missionnaires jusqu'en Chine. R.

NICOLAS V (Pierre de Corbière), antipape, né à Corberia (Abruzze), et dont le vrai nom était Rainallucci, avait été marié, et était entré dans les Franciscains. Il fut opposé en 1328 à Jean XXII par l'empereur Louis de Bavière, dut s'enfuir de Rome après le départ de son protecteur, fut livré à Jean, qui exigea de lui une rétractation publique, et enfermé dans une prison, où il mourut en 1336.

NICOLAS V, né d'une famille obscure à Sarzane (Lunégiane) en 1398, pape de 1447 à 1455. Vainqueur du grand schisme, 1449, par l'abdication qu'il sut obtenir de l'antipape Félix V et la séparation du conciliabule de Bâle, alors transféré à Lausanne, il détruisit en même temps l'un de ses résultats, en décidant l'empereur Frédéric III à changer la Pragmatique de Mayence pour le Concordat de Vienne (*V. ces mots*), 1448. Echappé à la conspiration de Porcaro (*V. ce nom*), 1452, il fit de vains efforts pour susciter une Croisade. Sa sollicitude pour la renaissance des lettres et l'embellissement de Rome, l'asile offert par lui aux savants Grecs chassés de Constantinople, la fondation de la bibliothèque Vaticane, font de ce pape une des gloires du XVe siècle. R.

NICOLAS, roi de Danemark, 1103-34, fils de Suénon II et successeur d'Eric Ier, son frère. D'un caractère faible,

il dut abandonner à son neveu Canut le titre de roi des Slaves, vaincus par lui seul, et le duché de Slesvig. Son fils Magnus, jaloux de Canut, le tua de sa main, le 7 janvier 1131, et une assemblée générale, excitée par la vue des vêtements ensanglantés de la victime, détrôna Nicolas.

NICOLAS Ier PAULOVITSCH, empereur de Russie, né à St-Pétersbourg le 6 juillet 1796, m. le 2 mars 1855, 3e fils de Paul Ier et de Marie-Sophie-Dorothée, princesse de Wurtemberg, succéda à son frère Alexandre Ier, en 1825, par suite de la renonciation au trône qu'avait faite antérieurement son second frère Constantin pour épouser une noble polonaise. Sa jeunesse avait été consacrée à des études sérieuses et variées. Le général Lambsdorf lui enseigna l'art militaire, l'humaniste Adelung l'initia aux littératures modernes, le conseiller Storch lui apprit l'économie politique. Il montrait en même temps un goût passionné pour la musique, et composait des marches militaires. Il compléta son éducation en visitant plusieurs cours de l'Europe; en 1815, il accompagna son frère Alexandre en France, et, l'année suivante, passa quelque temps en Angleterre. De retour en Russie, et après avoir parcouru les principales provinces de ce vaste empire, il épousa, le 13 juillet 1817, la princesse Charlotte de Prusse. Son avénement au trône fut accueilli par une révolte militaire à St-Pétersbourg; mais la fermeté et le courage du jeune empereur triomphèrent aussitôt de l'émeute. Il acquit dès lors sur le peuple russe une autorité qui est restée intacte jusqu'à sa mort. Le règne de Nicolas Ier ne fut pendant longtemps qu'une suite de prospérités et de victoires: en 1826, il fait la guerre à la Perse, et, deux ans après, la paix de Tourkmantchai assure à la Russie les provinces d'Erivan et de Nakhitchevan, et la libre navigation de la mer Caspienne. La même année, il force la Turquie à signer le traité d'Akermann, qui corroborait celui de Bukharest (*V. ce mot*). L'insurrection grecque, à laquelle avait contribué la politique secrète d'Alexandre Ier, servit à étendre en Orient l'influence russe: Nicolas s'associa aux efforts, peut-être un peu imprévoyants, de la France et de l'Angleterre, et sa flotte coopéra à la destruction de la flotte turque à Navarin, 1827. L'année suivante, il déclara la guerre à la Turquie, qui, irritée de la perte de Navarin, refusait d'exécuter le traité d'Akermann. L'armée russe franchit les Balkans, le sultan demanda la paix, et le traité d'Andrinople donna à la Russie une plus grande étendue de côtes sur la mer Noire, les bouches méridionales du Danube et le protectorat des principautés danubiennes (14 septembre 1829). La révolution de Varsovie, en 1830, fit une diversion au projet d'occupation de Khiva: le tzar employa des moyens de répression terribles, et, dans sa colère, raya la Pologne du rang des nations. Nicolas renoua ensuite ses relations avec la Turquie, aida le sultan contre le pacha d'Egypte, et obtint en retour le traité d'Unkiar-Skelessi (13 juillet 1833), qui conférait à la Russie le titre de *protectrice* et de *garante* spéciale de la Turquie, et qui interdisait à tout bâtiment de guerre étranger l'entrée du détroit des Dardanelles. Les puissances maritimes protestèrent contre ce traité; mais il ne devait être mis à néant que par le protocole du 13 juillet 1841. Cette même année 1833, l'empereur promulgua un *Digeste*, établissant une concordance de toutes les lois de l'Empire russe. Dès l'année 1834, le tzar étendit son influence sur la Moldavie et la Valachie, en la déguisant sous la forme d'un protectorat qui laissait ouvert devant lui le chemin de Constantinople. Mais tandis qu'il exploitait habilement les dissensions intérieures de la France et les jalousies qui séparaient alors les cabinets de Paris et de Londres, Schamyl commençait la guerre dans le Caucase. Nicolas continua néanmoins ses conquêtes en Asie et sur la mer Noire. Il fut un des plus ardents promoteurs du traité du 15 juillet 1840, contre la France, entre l'Angleterre, l'Autriche, la Prusse et la Russie, pour la pacification de l'Orient, et qui nous engagea dans l'expédition de Syrie. Une nouvelle insurrection de la Pologne, qui éclata en 1846, fut aussitôt étouffée. La paix de l'Europe ne fut plus troublée jusqu'en 1848. En face des révolutions qui renversèrent alors ou ébranlèrent les trônes de l'Europe occidentale, Nicolas sembla seul au-dessus du danger; il n'intervint dans les affaires des Etats voisins que lorsqu'ils réclamèrent son secours, comme l'Autriche contre l'insurrection hongroise, 1849. Sa conduite prudente et réservée pendant les années difficiles qui s'écoulèrent de 1848 à 1851, lui donna un immense ascendant sur les cabinets de l'Europe, qui le regardaient comme la personnification vivante du principe d'autorité. Ceux même qui détestaient le despotisme de son gouvernement lui savaient gré d'avoir toujours parlé en faveur de l'ordre et de la paix. Son gouvernement intérieur n'avait pas moins réussi: tout en faisant peser sur le pays le poids ruineux d'un immense établissement militaire, qui annonçait aux yeux clairvoyants des desseins ultérieurs, il avait travaillé avec succès à développer les ressources de la Russie, en améliorant les voies de communication, établissant des chemins de fer, protégeant les marchands étrangers, et plaçant sous un contrôle sévère les services administratifs. L'attachement des Moscovites pour leur souverain tenait du fanatisme. Nicolas se crut l'arbitre unique et tout-puissant des destinées de l'Europe. L'affaiblissement de la Turquie semblait lui promettre dans un avenir prochain la conquête de Constantinople, ce rêve éternel des tzars. Déjà, en 1849, il avait fait occuper la Moldavie et la Valachie; au commencement de 1853, il proposa à l'ambassadeur d'Angleterre le partage de l'Empire ottoman, et concentra de grandes forces de terre et de mer dans les gouvernements de Tauride, de Kherson et de Bessarabie. Le 28 février 1853, son ambassadeur, le prince Mentschikoff, arrive à Constantinople, prend prétexte de réclamer contre des vexations souffertes par les coreligionnaires grecs de son souverain, et exige que désormais l'empereur de Russie soit reconnu comme protecteur des Grecs sujets de la Porte. La Turquie se tourne vers la France et l'Angleterre, et refuse d'obtempérer à cette demande exorbitante. Mentschikoff repart le 21 mai, et, le 3 juillet, les armées russes passent le Pruth sans déclaration de guerre. Peu après, la Turquie voulut repousser l'invasion de son territoire, et la France et l'Angleterre, après avoir tenté vainement de faire renoncer l'empereur de Russie à ses prétentions, entrèrent dans la lutte qui devait amener de leur part l'invasion de la Crimée. Dans toute cette affaire, Nicolas fit preuve d'une profonde dissimulation, et cacha jusqu'au dernier moment ses projets sous les protestations les plus pacifiques. La destruction d'une escadre turque à Sinope ne permit plus de doute. Les échecs successifs des Russes au siége de Silistrie, aux batailles de l'Alma, de Balaklava, et d'Inkermann, la prise de Bomarsund, la prévision de la chute de Sébastopol, et la conscience de la réprobation européenne qu'il avait encourue, durent hâter la fin de Nicolas. Il mourut d'une attaque d'apoplexie du poumon. Malgré les revers de la fin de ce règne, il n'en comptera pas moins parmi les plus glorieux de l'histoire de Russie. On peut mettre au nombre des fautes de l'empereur l'antipathie qu'il ne cessa de témoigner pour la France et son gouvernement depuis 1830; un habile politique n'a point de ces passions. Nicolas avait les vertus domestiques, aimait les arts et les encourageait. Il eut de son mariage 7 enfants, dont 4 princes: Alexandre, son successeur sous le nom d'Alexandre II, né en 1818; Constantin, en 1827; Nicolas, en 1831; et Michel, en 1832. F—T.

NICOLAS DE DAMAS ou DAMASCÈNE, écrivain grec, né vers l'an 74 av. J.-C., accompagna à Rome Hérode, roi de Judée, et devint l'ami et le courtisan d'Auguste. L'un des plus savants hommes de son temps, il cultivait à la fois la poésie, la philosophie, les mathématiques et l'histoire. Il écrivit des tragédies et des comédies, un commentaire sur la *Métaphysique* d'Aristote, un recueil des *Coutumes singulières des peuples*, une *Histoire universelle* en 144 livres, une *Vie d'Auguste*, une *Vie d'Hérode*, etc. Mais il ne nous reste que des fragments de son *Histoire universelle*, publiés par Coray dans son *Prodromus bibliothecæ græcæ*, Paris, 1805, in-8°, et de la *Vie d'Auguste*, publiés par J.-A. Fabricius dans son *Augusti temporum notatio*. J.-C. Orelli en a donné une édition, Leipzig, 1804, in-8°. Une *Vie de César*, découverte en 1849 à la bibliothèque de l'Escurial, a été éditée par M. Piccolos, avec une trad. française de M. Alfred Didot, Paris, 1850, 1 vol. in-8°; ce fragment comprend le récit du meurtre de César, et le tableau de la situation de Rome et des partis à ce moment. C'est un récit plein de simplicité et de sobriété; la rivalité d'Antoine et d'Octave y est bien décrite; mais l'auteur élève trop la grandeur d'âme d'Octave et le caractère de Brutus.

NICOLAS DE CUSA. *V.* CUSA.

NICOLAS (Augustin), littérateur, né à Besançon en 1622, m. en 1695, fit plusieurs campagnes en Italie, où il faillit être victime de la fureur de la populace napolitaine lors de la révolte de Masaniello, fut secrétaire du cardinal Trivulce, et travailla ensuite à la délivrance du duc de Lorraine, Charles IV, prisonnier à Tolède, et dont il fut le résident à Madrid après la paix des Pyrénées. Don Louis de Haro, premier ministre d'Espagne, aurait voulu se l'attacher; mais Nicolas préféra une place de maître des requêtes au parlement de Dôle. Après la paix de Nimègue,

1678, ce parlement ayant été transféré à Besançon, il y conserva ses fonctions. On a de lui : *Histoire de la dernière révolution du royaume de Naples*, en italien, Amsterdam, 1660, 8 vol. in-8°; *Parthenope furens*, poëme en 5 livres, Lyon, 1668, in-4°; *Dissertation morale et juridique, si la torture est un moyen sûr de vérifier les crimes secrets*, Amsterdam, 1681, in-8°; *Dissertation sur le génie poétique*, Besançon, 1693, in-4°, etc.

NICOLAS DE PISE. *V.* PISANO.

NICOLAS DE CLÉMENGIS. *V.* CLÉMENGIS.

NICOLAS (SAINT-), v. de Belgique (Flandre orientale), à 29 kil. E.-N.-E. de Gand par le chemin de fer; 24,000 hab. Ville riche et industrielle. Marchés importants de grains et autres denrées. Filatures de coton; fabr. de tissus de soie, laine et coton, châles tartans, barèges, toiles, rubans de fil, dentelles, savon, tabac; raffineries de sel.

NICOLAS-D'ALIERMONT (SAINT-), vge (Seine-Infér.), arr. et à 13 kil. S.-E. de Dieppe; 1,950 hab. Fabr. considérable de mouvements de pendules; serrurerie en fer poli.

NICOLAS-DE-BOURGUEIL (SAINT-), vge (Indre-et-Loire), arr. et à 18 kil. N. de Chinon; 1,978 hab. Très-bons vins rouges.

NICOLAS-DE-LA-GRAVE (SAINT-), ch.-l. de cant. (Tarn-et-Garonne), arr. et à 8 kil. N.-O. de Castel-Sarrazin; 1,267 hab. Culture de melons renommés.

NICOLAS-DE-NÉDA (SAINT-), brg d'Espagne, province et à 31 kil. N.-E. de la Corogne; 3,000 hab.

NICOLAS-DU-PELEM (SAINT-) ou BOTHOA, ch.-l. de canton (Côtes-du-Nord), arr. et à 38 kil. S. de Guingamp; 300 hab.

NICOLAS-DU-PORT (SAINT-), ch.-l. de cant. (Meurthe), arr. et à 13 kil. S.-E. de Nancy, sur la rive g. de la Meurthe; 3,635 hab. Belle église gothique du xv^e siècle. Fabr. de toiles, calicots, ouates, bonneterie, broderies, etc.; filatures de coton et de laine, teintureries, tanneries, corderies. Fours à plâtre.

NICOLAS-DE-REDON (SAINT-), ch.-l. de cant. (Loire-Inférieure), arr. et à 40 kil. N. de Savenay, sur la Vilaine; 1,018 hab.

NICOLAS-LEZ-GRANVILLE (SAINT-), vge (Manche), arr. et à 23 kil. N.-O. d'Avranches; 317 hab. Bouillerie d'eau-de-vie.

NICOLAS (SAINT-) ou CHEFKÉTIL, forteresse russe (gouvernement de Koutaïs), sur la mer Noire, à 50 kil. S.-E. de Redout-Kalé, 40 N. de Batoun. Prise par les Turcs en 1854.

NICOLAY (Nicolas de), voyageur français, né en 1517 à la Grave-en-Oysans, m. en 1583, alla au siége de Perpignan en 1542, et voyagea dans les principaux pays de l'Europe et de l'Orient, pendant 16 ans, prenant quelquefois du service dans les armées de terre ou de mer des États qu'il visitait. A son retour, le roi Henri II le fixa près de lui par une charge de valet de chambre, et le nomma son géographe. Il l'envoya en mission à Constantinople avec Gabriel d'Aramon, son ambassadeur. Nicolay était commissaire d'artillerie, quand il mourut. On a de lui : *l'Art de naviguer*, de Pierre de Médina, traduit de l'espagnol, Lyon, 1554, in-4°; *Navigation et pérégrinations orientales de Nicolas de Nicolay, avec les figures et les habillements au naturel tant des hommes que des femmes*, Lyon, 1568, in-fol.; *la Navigation du roi d'Ecosse, Jacques V, autour de son royaume*, Paris, 1583, in-4°.

NICOLE (Pierre), moraliste et théologien, né à Chartres en 1625, m. en 1695, était fils d'un avocat au parlement. Envoyé à Paris, en 1642, pour compléter ses études, reçu maître-ès-arts deux ans après, il s'attacha bientôt aux solitaires de Port-Royal, où il avait deux tantes religieuses, enseigna les belles-lettres dans leur maison, et, bien qu'il n'adoptât pas sans réserve toutes les opinions des Jansénistes, les servit avec zèle. Controversiste infatigable et déterminé, il écrivit avec Arnauld et Pascal contre les jésuites, avec ceux-ci contre les calvinistes, avec Bossuet contre Fénelon, avec Mabillon contre l'abbé de Rancé. Enveloppé dans les poursuites dont les Jansénistes furent l'objet, il se cacha d'abord aux environs de Chartres et de Beauvais, 1677, sortit ensuite de France, 1679, vécut à Bruxelles et à Liége, et obtint enfin, par l'intervention de M. de Harlay, archevêque de Paris, la permission de revenir à Chartres, puis à Paris. On a de lui : *Epigrammatum delectus, cum dissertatione de verâ pulchritudine*, Paris, 1659, in-12; *Traité de la foi humaine*, 1664; *les Imaginaires et les Visionnaires, ou Lettres sur l'hérésie imaginaire* (celle des Jansénistes), Liége, 1667, 2 vol. in-12, ouvrage publié sous le pseudonyme de Damvilliers; *Essais de morale* et *Instructions théologiques*, 1671 et suiv., 25 vol. in-12, qui sont le principal fondement de sa réputation, et dont M^me de Sévigné et Voltaire faisaient grande estime; c'est un recueil de traités, de réflexions, de méditations, de pensées, d'explications, et de lettres sur la religion et la morale. On a encore de Nicole une traduction latine des *Provinciales* de Pascal, publiée sous le pseudonyme de Guillaume Wendrock, Cologne, 1658, in-8°; il participa aussi à la composition des *Méthodes grecque* et *latine*, et de la *Logique* dite de *Port-Royal*; selon l'abbé Goujet, il corrigea les 2^e, 6^e, 7^e et 8^e Provinciales, donna le plan de la 9^e, de la 11^e et de la 12^e, revit la 13^e, et fournit la matière des 16^e, 17^e et 18^e. C'est à lui enfin qu'on doit rapporter presque tout l'honneur du grand ouvrage de la *Perpétuité de la foi de l'Eglise catholique touchant l'Eucharistie*, publié sous le nom d'Arnauld. Nicole écrivait en latin avec une élégante et rare facilité; esprit élevé et étendu, sévère dialecticien, écrivain correct et méthodique en français, il manque d'imagination et de chaleur; il est un de ceux qui contribuèrent le plus à former notre prose. L'abbé Cerveau a publié *l'Esprit de Nicole*, Paris, 1765, in-12, et Mersan les *Pensées de Nicole*, Paris, 1816, in-18. *V.* Goujet, *Vie de Nicole*, 1732, in-12.

NICOLITES. *V.* QUAKERS.

NICOLO (Nicolas ISOUARD ou ISOARD, dit), compositeur de musique, né à Malte en 1777, d'un père d'origine française, m. à Paris en 1818, élève de Sala et de Guglielmi, vint en France après la suppression de l'ordre de Malte, en 1798, et s'adonna au genre de l'opéra-comique. Il en a fait jouer 29 à Paris, dont les principaux sont : *le Baiser et la Quittance*, 1802; *Michel-Ange*, 1802; *le Médecin turc*, 1803; *les Rendez-vous bourgeois*, 1807; *Cendrillon*, 1810; *le Billet de loterie, Lulli et Quinault*, 1812; *Joconde, Jeannot et Colin*, 1814. La mort le surprit, avant qu'il eût achevé *Aladin ou la Lampe merveilleuse*, en 4 actes, pour le grand Opéra; la partition fut terminée par Benincori. Nicolo est un compositeur de l'école de Grétry, mais bien inférieur à ce maître. Son style est agréable, et quelquefois original. Plusieurs de ses ouvrages obtinrent beaucoup de succès.

NICOLO (SAN-), anc. *Tenos*, v. capitale de l'île de Tine, sur la côte O.; 4,000 hab.

NICOMAQUE de Stagyre, père d'Aristote, fut médecin du roi de Macédoine Amyntas. Suidas dit qu'il avait composé 6 liv. sur la médecine, et un autre sur la physique. L'*Ethique à Nicomaque*, traité de morale écrit par Aristote, semble adressé au fils de ce philosophe plutôt qu'à son père.

NICOMAQUE, peintre grec, contemporain d'Apelle et de Mélanthe, est un des quatre peintres que Pline cite comme n'ayant employé que quatre couleurs (le blanc, le jaune, le rouge et le noir). Ses principaux ouvrages étaient : *l'Enlèvement de Proserpine*, placé depuis au Capitole dans le temple de Minerve; une *Victoire traversant les airs sur un quadrige; Cybèle assise sur un lion.*

NICOMÈDE, nom de trois rois de Bithynie. Nicomède I^er, fils de Zypœtès, et roi de 278 à 249 av. J.-C., fit massacrer tous ses frères, dont un seul, Zybœus, échappa. Menacé par Antiochus I^er, roi de Syrie, il s'allia avec les Héracléens, et fit un traité avec les Gaulois, maîtres de Lysimachie et de la Chersonèse, à qui il dut céder la contrée appelée de leur nom Galatie. Protecteur des arts et du commerce, il bâtit Nicomédie.

NICOMÈDE II, roi de 148 à 90 av. J.-C., détrôna et fit mourir son père Prusias qui, après l'avoir relégué à Rome, avait voulu le faire périr, à l'instigation de sa seconde femme. Allié à la famille de Mithridate, il essaya en vain de s'agrandir, malgré les Romains. Sa vie a fourni à Corneille le sujet d'une tragédie.

NICOMÈDE III, fils du précédent, et roi de 90 à 75 av. J.-C., eut pour compétiteur son frère cadet, Socrates, que protégeait Mithridate; deux fois dépossédé par le roi de Pont, il fut rétabli par les Romains. En mourant, il leur légua son royaume. César, dans sa jeunesse, avait vécu quelque temps à la cour de ce Nicomède.

NICOMÉDIE, *Nicomedia*, auj. *Ismid*, v. d'Asie-Mineure (Bithynie), à l'E. de la Propontide, au fond du golfe Astacénus; célèbre par la naissance d'Arrien et la mort d'Annibal. Sous l'Empire romain, elle fut le ch.-l. de la province de Bithynie; Dioclétien y fixa sa résidence.

NICON, né en 1613 dans les environs de Nijni-Novogorod, m. en 1681, fut successivement archimandrite, archevêque de Novogorod, et patriarche de l'Eglise russe en 1652. Il jouit d'un grand crédit auprès du tzar Alexis, qui le chargea, en 1655, de reviser la liturgie russe; plus tard, il tomba en disgrâce, et fut relégué dans un monastère. Là il composa, en langue slavone, un *Corps d'Histoire de Russie*, collection de chroniques depuis Nestor jusqu'en

1630; Schlœzer en a publié 2 vol. in-4°, St-Pétersbourg, 1767-68; le premier s'étend jusqu'en 1094, et le second jusqu'en 1237.

NICOPOLI, c.-à-d. *ville de la victoire*, en bulgare *Nebol*, anc. *Nicopolis*, fondée dans la Mésie-Inférieure par Trajan après sa victoire sur les Daces, v. forte de la Turquie d'Europe, sur la rive dr. du Danube, eyalet et à 160 kil. S.-E. de Widdin; 12,000 hab. Archevêché grec; évêché catholique; synagogues; mosquées. Grand commerce sur le Danube. Célèbre par les deux victoires qu'y remporta le sultan Bajazet Ier, en 1393, sur Sigismond, roi de Hongrie, et en 1396 sur les barons français, venus au secours des Hongrois sous les ordres de Jean-sans-Peur et de Philippe d'Artois. Prise par les Russes en 1810.

NICOPOLIS, anc. v. d'Asie-Mineure, dans le Pont, au S., sur le Lycus. *V.* Devrighi.

NICOPOLIS, anc. v. de Cilicie, la même qu'Issus (*V. ce mot*).

NICOPOLIS ou JULIOPOLIS, anc. v. de la Basse-Egypte, sur la Méditerranée, à l'E. d'Alexandrie; auj. *Kassiera*.

NICOPOLIS, anc. v. de Palestine, élevée par Vespasien sur l'emplacement d'Emmaüs (*V. ce mot*), qu'avait brûlée Quintilius Varus, gouverneur de Syrie.

NICOPOLIS, v. de l'anc. Grèce, en Epire, dans la Molosside, à l'entrée du golfe d'Ambracie; fondée ou agrandie par Auguste, en mémoire de la victoire d'Actium; auj. *Prévésa*.

NICOSIE ou LEUCOSIE, v. forte, capitale de l'île de Chypre, anc. *Tremitus;* par 35° 13' lat. N., et 31° 6' long. E.; 12,000 hab. Siége d'un archevêque grec. Une de ses mosquées, jadis dédiée à St Dominique, renferme les tombeaux des Lusignan, anc. rois du pays. Fabr. de tapis, maroquins, toiles de coton imprimées. — Prise aux Vénitiens, en 1570, par Sélim II, elle est depuis soumise aux Turcs.

NICOSIE, v. de Sicile, anc. *Herbita*, à 66 kil. N.-O. de Catane; 13,000 hab. Evêché. Comm. de grains et bestiaux.

NICOT (Jean), seigneur de Villemain, né à Nîmes en 1530, m. à Paris en 1600, secrétaire du roi Henri II, ambassadeur de François II en Portugal, publia une bonne édition d'*Aimoin*, 1566, in-8°, et écrivit un *Trésor de la langue françoise*, 1606, in-fol., ouvrage précieux pour l'étude du vieux langage. Ce fut lui qui apporta en France le tabac, appelé d'abord de son nom *nicotiane*. J. T.

NICOTERA, v. du royaume de Naples (Province de Catanzaro), à 17 kil. S.-S.-O. de Montelcone, près du golfe de Gioja; 6,894 hab. Evêché. Ravagée par le tremblement de terre de 1783.

NIDAROS. *V.* Drontheim.

NIDHAMI, poëte persan. *V.* Nizami.

NIDUM, nom anc. de Neath.

NIEBELUNGEN (Les), célèbre poëme épique de l'Allemagne du moyen âge. Le sujet est la lutte des Burgondes, et particulièrement de la famille des Niebelungen, contre Etzel ou Attila, et la destruction de cette famille, victime des passions de Siegfried et de Gunther, qui en sont les principaux chefs. On conjecture que cette épopée fut écrite ou coordonnée au XIIIe siècle par Henri d'Ofterdingen. Des éditions en ont été données par Christophe Müller, Berlin, 1782; Von der Hagen, ibid., 1810 et 1820; Zeune, 1815; Lachman, 1826. Mme Moreau de la Meltière l'a traduite en Français, 1837, 2 vol. in-8°. *V.* notre *Dictionnaire des lettres*, au mot Niebelungen.

NIEBLA, v. d'Espagne (Andalousie), prov. et à 20 kil. d'Huelva; 7,000 hab. Elle fut, sous la domination mauresque, la capitale d'un petit État du même nom, conquis par Alphonse le Sage en 1257, et érigé en comté en 1369. Ruines d'un palais des rois maures.

NIEBUHR (Carstens), voyageur danois, né en 1733 à Lüdingsworth (Lauenbourg), m. en 1815, entra dans le corps des ingénieurs hanovriens, fut chargé par le gouvernement danois, en 1761, conjointement avec l'orientaliste Van Haven, le naturaliste Forskal, le médecin Cramer et le peintre Baurenfeind, d'aller explorer l'Arabie, consacra 6 années à ce voyage, et, à son retour, quitta le service militaire. En 1778, il accepta la place d'administrateur à Meldorf (Ditmarsie). Il fut associé étranger de l'Institut de France. On a de lui, en allemand : *Description de l'Arabie, d'après les observations faites dans le pays même*, Copenhague, 1772, in-4°, avec cartes et fig., trad. en français par Mourier, 1773; *Voyage en Arabie et d'autres pays circonvoisins*, ibid., 1774-78, 2 vol. in-4°, cartes et fig., trad. en français, 1776-80, 2 vol. in-4°; *Etat politique et militaire de l'Empire turc*, inséré dans le *Musée germanique* de 1789. Les Voyages de Niebuhr contiennent des relations fort exactes et de précieuses observations sur les pays qu'il a visités.

NIEBUHR (Berthold-Georges), fils du précédent, né à Copenhague en 1776, m. en 1831, étudia à Meldorf, à Hambourg, où il se lia avec Voss et Klopstock, à Kiel et à Edimbourg, entra dans la carrière administrative, sans cesser de cultiver les lettres, car à 20 ans il était déjà un très-savant érudit. Il devint successivement secrétaire du ministre des finances de Danemark, 1796, sous-bibliothécaire, et l'un des directeurs de la Banque, où, à l'âge de 25 ans, il se montra habile financier. Lors de l'invasion des Français en Allemagne, il passa en Prusse, et y fut nommé directeur du commerce de la Baltique, 1806, puis conseiller d'Etat, 1808. Des dissentiments avec le prince de Hardenberg sur le système de finances lui firent donner sa démission en 1810; alors il accepta, à l'université de Berlin, une chaire d'histoire, où il commença un cours de lectures publiques sur les anciens peuples italiotes. Ce fut là l'origine d'une *Histoire romaine*, dont il publia le 1er vol. en 1811, et qui devait faire sa réputation. En 1812, il fit paraître, avec Arndt, *le Correspondant prussien*, journal dont le but était d'animer les Allemands contre la France, et il prit lui-même part à la guerre de la coalition contre notre pays. Chargé, en 1816, d'une mission auprès du Saint-Siége, il s'arrêta à Vérone, où il découvrit, dans la bibliothèque du chapitre, les *Institutes* de Gaïus. Il ne quitta Rome qu'en 1823, et, après un voyage à Naples, alla passer le reste de sa vie à Bonn. En 1826, il commença une réimpression des auteurs de la collection Byzantine, et fonda un recueil périodique, intitulé *le Musée du Rhin*. L'*Histoire romaine* de Niebuhr, plusieurs fois remaniée par l'auteur, et traduite en français par de Golbéry, 1830-39, 7 vol. in-8°, est un des ouvrages d'érudition les plus remarquables du XIXe siècle. Les faits de l'histoire primitive de Rome y sont critiqués avec une rare sagacité, dont Lévêque et Beaufort lui avaient donné l'exemple, un siècle auparavant; mais le scepticisme des savants français n'avait rien mis à la place des faits qu'ils retranchaient de l'histoire comme fables : Niebuhr essaya de réédifier; dans ce travail, où il montra souvent une sagacité de génie, il s'égara plus d'une fois, et prit ses convictions conjecturales pour des certitudes. Son Histoire s'arrête un peu après la 2e guerre punique : c'est une série de dissertations plutôt qu'une histoire, au sens propre du mot. La mort l'empêcha d'achever ce vaste travail, qu'il voulait conduire jusqu'à l'époque d'Auguste. Niebuhr possédait la plupart des langues vivantes. Il a laissé encore une Vie de son père, Kiel, 1817, in-8°, des Dissertations et des Mémoires sur divers points de l'histoire grecque ou romaine, une édition de Fronton, etc.

NIEDER, c.-à-d. *inférieur, situé au-dessous*, en allemand, désigne la position de plusieurs lieux relativement à leurs homonymes.

NIEDERBRONN, ch.-l. de cant. (Bas-Rhin), arr. et à 35 kil. S.-E. de Wissembourg; 3,008 hab. Eaux minérales salées et ferrugineuses. Bel établissement de bains. Papeteries, forges.

NIEJIN. *V.* Nejin.

NIELLA, nom latin de Nivelle.

NIEMCEWICZ (Julien-Ursin), littérateur et patriote polonais, né en Lithuanie en 1757, m. à Paris en 1841, élevé au corps des Cadets de Varsovie, fut nommé nonce du palatinat de Livonie à la diète constituante de 1788, fit la campagne de 1794 en qualité d'aide de camp de Kosciuzko, fut blessé et pris avec son général à Macijowice, sortit des prisons de St-Pétersbourg à l'avénement de Paul Ier, se retira aux Etats-Unis, revint en 1807, lors de l'érection du grand-duché de Varsovie, occupa la place de secrétaire du sénat jusqu'en 1813, et celle de membre du conseil de l'instruction publique jusqu'en 1821, reçut de la diète, en 1831, la dignité de sénateur-castellan, et, étant allé demander des secours en Angleterre, ne put rentrer dans sa patrie, occupée par les Russes. Il était président de la Société des Sciences de Varsovie. On a de lui : des pièces de théâtre tirées de l'histoire de la Pologne, *le Retour du nonce*, *Casimir le Grand*, *Ladislas à Varna*, *Kochanowski*, *les Pages de Sobieski*, etc.; des *Fables* et des *Contes;* des *Chants historiques*, Varsovie, 1816; divers romans, *Jean de Tenczyn*, *les Deux Siecciech*, *Leybé et Siova;* des *Lettres lithuaniennes*, feuilles satiriques contre les tzars, 1812; *le Règne de Sigismond III*, 1829, 3 vol. in-8°; des *Mémoires historiques sur l'ancienne Pologne*, 1822 et suiv., 5 vol., etc.

NIÉMEN ou MEMEL, fl. de la Russie d'Europe, a sa source près de Neswich, au S.-O. de Minsk, arrose Grodno, Kowno, Tilsitt, et vient, en Prusse, près de Windenburg, se jeter dans le Kurische-Haff, affluent de la Baltique, après un cours tortueux de 830 kil., navigable sur 750. Il

reçoit la Vilia, la Schara, et est lié par le canal d'Oginski au Dniéper, par celui d'Augustow à la Vistule. Sur la rive, près de Tilsitt, eut lieu une entrevue, le 25 juin 1807, entre Napoléon Ier et Alexandre Ier, qui amena la paix de Tilsitt. L'armée française le traversa, le 23 juin 1812, pour entrer en Russie.

NIEMEYER (Auguste-Hermann), pédagogiste, né à Halle en 1754, m. en 1828, professeur de théologie en 1780, puis recteur de l'Université de sa ville natale, a laissé : *Timothée*, 1780, 3 vol., imitation de l'*Emile* de Rousseau, mais au point de vue chrétien ; *la Théologie populaire et pratique*, 4e édit., 1800, 2 vol.; *Vues sur la pédagogique allemande et son histoire dans le* XVIIIe *siècle*, 1801; *Principes de l'éducation et de l'enseignement*, 9e édit., 1834-35, 3 vol.; *Passages des classiques grecs et latins sur la théorie de l'éducation*, 1813, etc.

NIEMS, v. des États autrichiens (Bohême), à 28 kil. N.-O. d'Iung-Bunzlau; 3,400 hab.

NIENBURG, v. du royaume de Hanovre, sur le Wéser, à 44 kil. N.-O. de Hanovre, ch.-l. du comté de Hoya; 4,300 hab. Chicorée, toiles, bois. Anc. ville forte, démantelée par les Français en 1807.

NIÉPCE (Joseph-Nicéphore), un des inventeurs de la photographie, né à Châlons-sur-Marne en 1765, m. en 1833, chercha le moyen de fixer sur des plaques métalliques, par l'action de la lumière, l'image des objets. Ses premières tentatives remontent à 1813. En 1822, il obtint un résultat marqué ; mais la durée de l'exposition de la plaque était considérable. Enfin, en 1827, il communiqua à la Société royale de Londres, un mémoire qui doit être considéré comme le premier jalon d'une voie que Daguerre a parcourue depuis avec succès. Le nom de Daguerre doit être inséparable de celui de Niepce, car deux ans après la présentation du mémoire de Niepce à la Société royale de Londres, Daguerre, qui avait cherché la solution du même problème, vint à faire la connaissance de Niepce, et ces deux hommes signèrent un traité, 1829, pour s'occuper en commun du perfectionnement de la découverte qu'ils poursuivaient l'un et l'autre; mais Niepce mourut sans avoir assisté au succès de son invention. Daguerre continua seul les études, imagina l'ensemble de la méthode aujourd'hui en usage, et annonça la découverte en 1839. Son procédé est resté intact dans ses parties les plus essentielles, et il est encore le seul que l'on suive quand on veut des images photographique sur métal : les modifications qu'on y a introduites n'en ont pas changé la nature. *V. Historique de la découverte improprement nommée Daguerréotype*, par J. Niepce fils, Paris, 1841, br. in-8°. V.

NIEPPE, brg (Nord), arr. et à 27 kil. E. d'Hazebrouck; 817 hab. Blanchisseries. — Près de là, belle forêt du même nom.

NIERSTEIN, *Aquæ Neri*, vge de la Hesse-Darmstadt (Hesse rhénane), sur le Rhin, à 2 kil. d'Oppenheim; 2,200 hab. Vins renommés. Près de là, sources sulfureuses; bains de *Sirona-Bad*, sur l'emplacement des bains romains de *Sirona*.

NIESWIEZ ou NESVIJ, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 104 kil. S.-O. de Minsk; 4,000 hab.

NIEUHOF (Jean), voyageur, né à Usen (Westphalie) vers le commencement du XVIIe siècle, entra au service de la Compagnie hollandaise des Indes occidentales, et fut envoyé au Brésil en 1640. Après la perte de cette contrée, il passa dans la Compagnie des Indes orientales, et s'acquitta avec intelligence de diverses missions à Batavia, en Chine, et sur la côte de Coromandel. Il fut pendant trois ans gouverneur de l'île de Ceylan. Envoyé, en 1671, sur la côte de Madagascar pour faire la traite, il ne reparut plus. On a publié, d'après ses observations : *Ambassade de la Compagnie hollandaise des Indes orientales au grand-khan de Tartarie*, Amsterdam, 1665, in-fol., trad. en français par J. Le Carpentier, Leyde, 1664, 1 vol. in-fol., fig.; *Voyage curieux au Brésil, par mer et par terre*, Amsterdam, 1682, 1 vol. in-fol., fig.; *Voyages par mer et par terre à différents lieux des Indes orientales, avec une description de la ville de Batavia*, Amsterdam, 1688-93, in-fol.

NIEUL, ch.-l. de cant. (Haute-Vienne), arr. et à 14 kil. N.-O. de Limoges; 213 hab.

NIEUPOORT (Guillaume-Henri), professeur d'histoire ancienne à Utrecht, né vers 1670, m. vers 1730, a laissé : *Rituum qui olim apud Romanos obtinuerunt succincta explicatio...*, Utrecht, 1712, 1716 et 1723, in-12, trad. en français par l'abbé Desfontaines sous le titre d'*Explication abrégée des coutumes et cerémonies observées chez les Romains*, Paris, 1741, in-12; c'est un abrégé très-succinct des antiquités romaines, assez exact, mais élémentaire. On a encore de ce savant : *Historia reipubacæ et imperii Romanorum, ab urbe condita ad imperium Augusti, contexta ex monumentis veterum*, Utrecht, 1723, 2 vol. in-8°, avec des Dissertations sur les anc. peuples d'Italie et sur l'établissement des Romains dans cette contrée.

NIEUPORT. *V.* NIEUWPORT.

NIEUW, c.-à-d. *nouveau* en hollandais : NIEUW*kerk*, église neuve, etc.

NIEUWENTYT (Bernard), médecin et mathématicien, né en 1654 à Wastgraafdyk (Hollande), m. en 1718, fut bourgmestre de Purmerend, puis membre des Etats de sa province. Ses principaux ouvrages sont : *Considerationes secundæ circà calculi differentialis princ'pia*, réponse faite à Leibniz, Amst., 1696, in-4°; *Traité sur un nouvel usage des tables des sinus et des tangentes*, dans le *Journal littéraire* de La Haye de 1714; *le Véritable usage de la contemplation de l'univers, pour la conviction des athées et des incrédules*, en hollandais, Amsterdam, 1715, in-4°, trad. en français par Noguez, Paris, 1725, 1740, in-4°, ouvrage estimable, mais diffus, dont on trouve un extrait dans le 5e livre de la 1re partie du *Génie du christianisme*.

NIEUWKERK ou NYKERK, v. du royaume de Hollande (Gueldre), à 39 kil. N.-O. d'Arnheim, près du Zuyderzée, auquel son port est joint par un canal; 5,900 hab. Grande culture de tabac.

NIEUWERKERKEN, vge de Belgique (Flandre orientale), sur la route de Gand à Anvers, à 11 kil. S.-O. de Termonde; 2,200 hab. Fabr. de toiles.

NIEUWPORT, v. forte de Belgique (Flandre occid.), à 16 kil. O.-S.-O. d'Ostende, sur l'Yser, à 2 kil. de la mer du Nord; 3,600 hab. Dentelles. Arsenal; entrepôt de douane. Petit port de commerce et de pêche, surtout pour le hareng. Construit sur l'emplacement du hameau *Sandhove*, qui dépendait de la ville de *Lombarzide* détruite en 1116 par une tempête. Philippe d'Alsace l'environna de murs. Brûlée en 1383, rebâtie en 1385 par Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, cette ville résista aux Français en 1488, et se soumit à l'Espagne en 1583. Le 2 juillet 1600, Maurice de Nassau y battit l'archiduc Albert et les Espagnols. Elle fut occupée par les Français de 1745 à 1748, en 1792 et 1794.

NIÈVRE (la), riv. de France, non navigable, affluent dr. de la Loire à Nevers, naît de la réunion de deux ruisseaux à Guérigny; cours de 45 kil., dans le département auquel elle donne son nom.

NIÈVRE (LA), département du centre de la France, formé de l'anc. Nivernais et d'une partie de l'Orléanais; ch.-l. *Nevers*; situé entre les dép. du Loiret et de l'Yonne au N., de la Côte-d'Or à l'E., de Saône-et-Loire au S.-E., de l'Allier au S., du Cher à l'O. Superf., 686,619 hect.; pop. : 332,814 hab. Traversé par les montagnes du Morvan; arrosé au N. par l'Yonne, au S. par la Loire, qui y reçoit l'Allier et la Nièvre. Les canaux du Nivernais et du Centre, et le canal latéral à la Loire, le sillonnent. Sol très-pauvre; beaucoup de bois et de pâturages; écorces à tan; vins rouges et blancs, chanvre; peu de céréales; chevaux estimés, élève de porcs, d'abeilles. Exploitation import. de fer et de houille; grès, pierres de taille, marbre. Forges, fonderies; manuf. de toiles, coutellerie, quincaillerie, verrerie, poterie, faïence estimée *de Nevers*. Grande exportation de charbons et de bois pour Paris. Sources minérales de Pougues et de St-Honoré. Ce départ. forme le diocèse de Nevers, et dépend de la cour impér. de Bourges.

NIFFE ou TAPPA, royaume de la Nigritie centrale, sur la rive g du Kouarra; v. principales : Tabra, Koulfa, Rabba, Egga.

NIFFLHEIM, l'enfer des Scandinaves, était habité par les femmes, les enfants, et les hommes morts de maladie.

NIFO, philosophe scolastique. *V.* NIPHUS.

NIFON, île du Japon. *V.* NIPHON.

NIGER ou DJOLIBA, grand fleuve de l'Afrique, prend sa source dans le pays des Mandingues, parcourt les roy. de Bambarra et de Tombouctou, du S.-O. au N.-E., ceux de Libtakou, de Zaberma, de Gourma, de Borgou, de Noufi du N.-O. au S.-E., baigne les roy. d'Yarriba et de Founda, et se divise enfin en plusieurs branches qui aboutissent au golfe de Benin dans l'océan Atlantique. Cours d'environ 3,700 kilom., par Ségo, Djenny, Tombouctou, Yaouri, Boussa et Kacunda. La mention faite par Hérodote, sur le témoignage des Grecs de Cyrène, d'un grand fleuve coulant de l'O. à l'E., a longtemps fait croire que le Niger, dont l'existence près de ses sources avait été révélée d'abord, était la partie supérieure du Nil. Clapperton, Caillié, Mungo-Park et les frères Lander sont les explorateurs qui ont répandu le plus de lumières sur le cours du Niger, et plus récemment Barth, en 1853.

NIGER (Pescennius). *V.* PESCENNIUS.

NIGIDIUS FIGULUS (Publius), savant romain, contemporain et ami de Cicéron, préteur en 694 de Rome, 59 av. J.-C., embrassa le parti de Pompée, et, malgré les efforts de Cicéron auprès de César, mourut en exil, l'an 708. Ses ouvrages consistaient surtout en traités sur les animaux, sur la sphère, sur les vents, sur les augures, sur les dieux, et en un traité complet de grammaire en 30 liv. Rutgersius a rassemblé les fragments de Nigidius dans ses *Variæ lectiones*. Burigny a donné un Mémoire sur cet écrivain (*Acad. des inscriptions*, t. 29). D—R.

NIGISSAR, v. de la Turquie d'Asie. *V.* NIKSAR.

NIGRITIE, grande région de l'Afrique, bornée par le Sahara au N., le Dar-Four à l'E., la Sénégambie et la Guinée septentrionale à l'O. et au S.; entre 17° lat. N. et 18° lat. S., 20° long. O. et 24° long. E. Elle commence à être connue des Européens; la surface en est généralement plate, excepté à l'O. La partie centrale est occupée par les bassins intérieurs des lacs Tchad, Fittée, et de leurs affluents. Le climat est excessivement chaud et pernicieux, même pour les indigènes, dans les régions basses; mais, dans certaines parties élevées, on éprouve des froids très-vifs. Les richesses minérales de la Nigritie sont peu connues; mais on doit supposer, à la quantité de poudre d'or qui s'en exporte, que ce métal y abonde. Elle est arrosée par des cours d'eau, qui tous se rendent à l'Atlantique, et dont les plus importants sont : le Sénégal, la Gambie, la rivière de Sierra-Leone ou Rokelle, le Volta, le Niger, le Couango ou Zaïre, et le Coanza. Le sol est presque partout fertile, et il étale tout le luxe de la végétation tropicale; on y cultive le maïs, le riz, le café, les dattes, les ignames, les patates, l'indigo, le tabac, etc. Les animaux utiles sont le chameau, le buffle et le gros bétail; les solitudes sont peuplées de lions, hyènes, panthères, léopards, serpents, etc.; tous les cours d'eau sont infestés de crocodiles. Les nègres et quelques Mores composent la population de ces contrées. L'arabe et le mahométisme sont la langue et la religion des tribus les moins barbares; les autres parlent une infinité d'idiomes et adorent des fétiches. On divise la Nigritie en quatre parties : Nigritie centrale ou Soudan, la plus grande et qui s'avance jusque dans le centre de l'Afrique; Nigritie occidentale ou Sénégambie; Nigritie maritime ou Guinée; et Nigritie méridionale ou Congo. C. P.

NIGRITIE CENTRALE. *V.* SOUDAN.

NIGRITIE MARITIME. *V.* GUINÉE.

NIGRITIE MÉRIDIONALE. *V.* CONGO.

NIGRITIE OCCIDENTALE. *V.* SÉNÉGAMBIE.

NIGRUM MONASTERIUM, nom latin de NOIRMOUTIERS.

NIGRUM PALATIUM, nom latin de NÉGREPELISSE.

NIJNI, signifie *inférieur* en russe, et se joint à beaucoup de noms géographiques.

NIJNI-NOVOGOROD. *V.* NOVOGOROD.

NIKA (Sédition), nom donné à une guerre civile causée dans Constantinople, sous l'empereur Justinien Ier, par les factions du cirque, dites les Bleus et les Verts. Nika (*sois vainqueur*) était le cri des combattants. La lutte dura 5 jours, et 30,000 personnes y périrent.

NIKARIA. *V.* ICARIE.

NIKLASBERG, NIKELSBERG ou NICLASBOURG, vge des Etats autrichiens (Bohême), à 28 kil. N.-O. de Leitmeritz, 17 N. d'Eger; 600 hab. Un traité de paix y fut conclu en 1622 entre l'empereur Ferdinand II et Bethlem Gabor, qui renonça à ses prétentions sur la Hongrie.

NIKOLAI, v. des Etats prussiens (Silésie), à 83 kil. S.-E. d'Oppeln; 2,600 hab.

NIKOLAIEF. *V.* NICOLAIEF.

NIKOLSBURG, v. des Etats autrichiens (Moravie), à 45 kil. S. de Brünn; 10,000 hab., dont 7,000 Juifs. Grand rabbin; séminaire, collége philosophique, gymnase. On cite le château de Dietrichstein, sa belle bibliothèque, ses collections, et son fameux tonneau jaugeant plus de 112 mille litres.

NIKOLS, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 620 kil. E. de Vologda; 1,000 hab. Ch.-l. d'un district qui compte 83,000 hab., appartenant presque tous à la couronne.

NIKOPOLI. *V.* NICOPOLIS.

NIKSAR ou NIGISSAR, anc. *Néocésarée*, v. de la Turquie d'Asie (Siwas), à 36 kil. N.-E. de Tokat; 1,000 hab. Ch.-l. de livah. Evêché.

NIL, *Nilus* des anciens, grand fleuve de l'Afrique orientale, se divise en 3 parties distinctes : le *Nil Supérieur* ou *de Soudan et d'Abyssinie*, depuis la source jusqu'à la ville de Khartoum; le *Nil Moyen* ou *de Nubie*, de Khartoum à Philœ; et le *Nil Inférieur* ou *d'Egypte*, de Philœ à la Méditerranée. — Le Nil Supérieur se compose de deux grands cours d'eau qui se réunissent à Khartoum : le *Bahr-el-Abiad* ou fleuve Blanc (anc. *Nil* propre), et le *Bahr-el-Azrek* ou fleuve Bleu (anc. *Astapus*). Des voyages de M. d'Arnaud et de Sélim-Bimbachi en 1840, de M. Brun-Rollet en 1844 et 1851, de Don Ignace Knoblecher en 1849, des frères d'Abbadie, de M. d'Escayrac de Lauture en 1855, de Petherick, Peney, Bono, Baker, Lejean en 1860-61, de Speke et Grant en 1860-63, il résulte que le Bahr-el-Abiad est formé par la réunion de trois rivières : 1° le *Keilak*, venant de l'O. du Soudan central; 2° le *Saubat*, venant de l'E., des montagnes d'Abyssinie; 3° le Bahr-el-Abiad proprement dit, appelé *Kir* par les nègres, coulant du S. au N. entre les deux précédents. Le Kir, regardé d'ordinaire comme le véritable Nil, s'écoule, vers 1° lat. S. et 31° ou 32° long. E., par trois bras, du lac Ukéréwé ou Victoria Nyanza, se dirige d'abord vers le Nord-Ouest, forme la cataracte de Garbo et quelques autres, arrose le pays des Bary, où se trouvait la mission catholique autrichienne de Gondokoro, traverse ensuite des bois et des marécages en formant plusieurs bras, reçoit le Modj ou Louri, le Niebor, etc., puis le Keilak, grossi du Bahr-el-Ghazal, enfin le Saubat. La longueur de son cours jusqu'à Khartoum, où il se joint au Bahr-el-Azrek, est évaluée à plus de 2,300 kil. Le Bahr-el-Azrek est plus complétement connu par les voyages de Poncet, 1698-1700, de Bruce, 1769, de Salt, 1809, de MM. Combes et Tamisier, Lefebvre, Ferret et Galinier, 1839-43, Trémaux, 1848, Vayssières et Malzac, 1854. Il prend sa source au S.-O. du lac Dembéah en Abyssinie, vers 11° lat. N. et 34° ou 35° long. E., traverse ce lac sans mêler ses eaux aux siennes, forme la cataracte d'Alata, passe à l'O. du pays des Changallas, perce une chaîne de montagnes par trois cataractes, et arrose la vaste plaine de Sennaar, où il reçoit plusieurs affluents. Tout le bassin du Nil Supérieur, fertilisé par des pluies annuelles et par le débordement des rivières, présente les terres les plus fécondes, un sol humide sous un ciel de feu, et se couvre d'une végétation puissante. — Le Nil Moyen, arrosant la plus grande partie de la Nubie, coule en ligne droite de Khartoum à Gherry, forme ensuite, jusqu'à l'île de Mokrat, un arc de cercle dont la concavité est tournée vers le Sahara, et reçoit sur sa rive dr., près de Damer, le *Tacazzé* ou *Atbara* (anc. *Astaboras*). C'est entre l'Atbara, le Bahr-el-Abiad et le Bahr-el-Azreh, que les anciens plaçaient l'empire de Méroé. A partir du confluent de l'Atbara, le Nil ne reçoit plus d'affluents jusqu'à son embouchure, c.-à-d. sur une étendue de près de 2,000 kil. A l'île de Mokrat, il coule au S., puis au N. et à l'E., formant jusqu'à Philœ, et en traversant le pays de Dongolah, un second arc de cercle, dont la concavité est tournée vers la mer Rouge. Tout le Nil de Nubie est embarrassé de cataractes, dont la plus importante est celle de Wady-Halfa.—Le Nil Inférieur commence à l'île de Philœ, à l'entrée de l'Egypte, là où il est le plus large (3,000 mèt.); 3 kil. plus bas, se trouve la dernière cataracte, dont les anciens avaient exagéré la hauteur (elle n'a guère que 2 mèt.), à moins qu'ils ne l'eussent confondue avec celle de Wady-Halfa. A partir d'Eléphantine et de Syène (Assouan), le Nil ne forme plus jusqu'à la mer qu'un courant majestueux, de plus en plus resserré par les montagnes Libyques à l'O. et les montagnes Arabiques à l'E. Sa vallée n'a pas plus de 12 kil. et quelquefois 1,200 mèt. seulement de largeur. Il coule presque perpendiculairement d'Assouan à Denderah (anc. *Tentyris*), arrosant Edfou (*Apollinopolis Magna*), Esneh (*Latopolis*), Louqsor, Karnak et Gournah (ruines de Thèbes). De Denderah jusqu'au Caire, il décrit un arc de cercle dont la concavité est encore tournée vers la mer Rouge, et arrose Syout (*Lycopolis*), Monfalout, Benisoucyf. Au Caire, les deux chaînes de montagnes s'écartent, l'une à l'E. jusqu'à Suez, l'autre à l'O. vers Alexandrie, et le Nil forme un large triangle appelé *Delta*, parce qu'il a la forme de cette lettre grecque. Les deux branches principales, celle de Damiette à l'E., celle de Rosette à l'O., sont reliées entre elles par une infinité de canaux, qui sillonnent le Delta et y répandent la fertilité. Les anciens comptaient sept branches, qui étaient, de l'E. à l'O. : 1° la *branche Pelusiaque* ou *Bubastique* (auj. canal d'Abou-Meneggeh), qui a sa prise d'eau au-dessus du sommet actuel du Delta; autrefois cette branche se jetait directement à la mer, et était l'une des plus considérables; elle n'est plus remplie que par les crues extraordinaires du Nil, et se perd dans le lac Menzaleh; son embouchure est encore reconnaissable à Tyneh (anc. Péluse), et se nomme *bouche de Tyneh*; 2° la *branche Tanitique* ou *Saïtique* (auj. *canal de Moueys*); elle se jette dans le lac Menzaleh, et son cours se prolonge à travers le lac jusqu'à la *bouche d'Oum-Fareg*; 3° la *branche Mendésienne* (auj. *canal d'Achmoun*),

qui se détache de la branche de Damiette, près de Mansourah, et se jette dans le lac Menzaleh, qu'elle traverse jusqu'à la *bouche de Dybeh*; 4° la *branche Bucolique* ou *Phatmétique* (auj. la *branche de Damiette*); 5° la *branche Sébennytique* (auj. les *canaux de Melyg* et *de Tabanieh*; ce dernier se jette dans le lac Bourlos, dont il sort par la bouche du même nom); 6° la *branche Bolbitine*, auj. partie de la branche de Rosette, depuis Rahmanieh jusqu'à la mer; 7° la *branche Canopique*, *Héracléotique* ou *Naucratique*, auj. la *branche de Rosette* depuis le sommet du Delta jusqu'à Rahmanieh, et, à partir de ce point, le *canal Mogaryn*, qui se jette dans le lac Madyeh ou d'Aboukir. Le Nil seul ne suffirait pas pour arroser l'Egypte entière; il a été nécessaire de porter ses eaux dans toutes les terres par des canaux multipliés. La disposition de ces canaux est facilitée par l'existence d'une ancienne branche du Nil, parallèle au fleuve et qui se détache de lui un peu au-dessous de Denderah, côtoie sous différents noms la chaîne Libyque, comme le Nil actuel longe la chaîne Arabique, et se jette dans la branche de Rosette. La première partie de cette branche, le *Lycus* des anciens, longe le fleuve jusqu'à Kusieh, à l'entrée de la Moyenne-Egypte; là, prend le nom de *Fleuve de Joseph* (Bahr-Yousef), laisse entre elle et le Nil un espace de 10 kil., envoie un cours d'eau arroser le Fayoum et se déverser dans le lac Mœris (*V. ce mot*), passe à l'E. des pyramides de Gyzeh, et se jette dans la branche de Rosette; sa largeur est de 100 à 140 mèt. Ce n'est pas un canal creusé de main d'homme, car il reproduit tous les méandres du Nil. Enfin, dans le Delta, de la rive occidentale de la branche de Rosette, se détachent deux canaux, le *canal Bahyreh*, qui se jette dans le lac Maréotis, et le *canal Mahmoudyeh* ou d'Alexandrie, reconstruit en 1820 par Méhémet-Ali, et destiné à porter à cette ville l'eau potable dont elle est privée. Le même prince a entrepris, en 1846, sur les deux branches du fleuve, à la pointe d'amont du Delta, une grande construction fort avancée, mais encore inachevée (1865), le *Barrage du Nil*, pour assurer et régler les inondations du fleuve. — Le phénomène le plus remarquable du Nil, c'est son débordement annuel. L'Egypte, plus connue que les autres contrées arrosées par le fleuve, est le pays où l'on a le mieux observé l'inondation. Le premier gonflement se fait sentir dans la Haute-Egypte vers le commencement de juin, et au Caire dans les premiers jours de juillet : il a lieu d'une manière insensible, et le fleuve atteint ordinairement la moitié de sa hauteur vers le 15 août, et grossit jusqu'au 20 septembre : alors il débite 10,000 mèt. cubes d'eau par seconde. Sa bonne hauteur est ordinairement de 7 mètres 55 centimètres au-dessus de l'étiage; les anciens avaient imaginé un moyen pour l'obtenir avec assez de régularité (*V.* Mœris — Lac). Il reste environ 14 jours dans une sorte d'équilibre; il décroît ensuite successivement, rentre dans son lit vers le mois de novembre, et continue de décroître jusqu'au 20 mai de l'année suivante; puis il reste dans un niveau stationnaire jusqu'au solstice d'été. Ses eaux deviennent alors si bourbeuses, qu'il faut les faire déposer pour les boire. Au moment de la plus haute crue, on coupe les digues, et l'eau se répand dans tout le pays. Au mois de janvier ou de février, toute la vallée du Nil, entre le Caire et Assouan, est une bande de verdure qui se détache nettement et sans transition au milieu des sables d'un jaune orangé, portés par les vents jusqu'au pied des chaînes arabique et libyque. « *L'Egypte est un présent du Nil* », a dit Hérodote; en effet le fleuve, par ses atterrissements, a formé le Delta, qui, dans les temps antéhistoriques, était sans doute un golfe de la Méditerranée; c'est le Nil qui fertilise l'Egypte par le noir limon qu'il y dépose. Il charrie tant de vase, que l'on a calculé que son lit s'exhausse de 15 centimètres par an. L'Egypte serait un désert si elle n'avait pas le Nil, aussi les Arabes l'appellent-ils *fleuve béni*. Ce sont les inondations qui déterminent les différents aspects du sol. Le conquérant arabe de l'Egypte, Amrou, a très-bien décrit ces métamorphoses variées, dans une lettre au calife Omar : « Peins-toi, ô prince des fidèles, un pays qui offre tour à tour l'image d'un désert poudreux, d'une plaine liquide et argentine, d'un marécage noir et limoneux, d'une prairie verte et ondoyante, d'un parterre orné de fleurs, et d'un guéret couvert d'épis jaunissants. » La crue du Nil est due aux pluies qui tombent d'avril en octobre dans la partie de l'Afrique située au S. du 17e parallèle. Elles sont produites par une prodigieuse quantité de nuages que, depuis avril jusqu'en juillet, le vent du nord porte en Abyssinie. La vitesse ordinaire du Nil en Egypte est de 2 kilom. 1/2 à l'heure. De tout temps, les Egyptiens ont eu, et conservent encore aujourd'hui, un respect religieux pour le Nil : ils l'appellent *saint*, *béni*, *sacré*, et, lors de l'ouverture des canaux pour l'inondation, les mères plongent leurs enfants dans le courant, croyant que ces eaux ont une vertu purifiante et divine. Dans l'antiquité, à l'époque où le Nil sortait de son lit, on célébrait en son honneur une fête, pendant laquelle on lui immolait des taureaux noirs; on répandait aussi sur ses ondes des fleurs de lotus. Le Nil avait à Nicopolis un temple magnifique, où se dressait sa statue en marbre noir, sous la forme d'un dieu gigantesque, couronné de lauriers et d'épis, et s'appuyant sur un sphinx. C. P.

NIL (Saint), *Nilus*, disciple de St Chrysostôme, né à Ancyre, fut préfet de Constantinople sous Théodose le Jeune, et quitta la cour en 390, pour se retirer, avec son fils Théodule, dans les solitudes du Sinaï. Il a laissé 19 *Opuscules* ascétiques, recueillis et trad. en latin par Suarez, Rome, 1673, in-fol., et des *Lettres*, publiées en grec et en latin par Allatius, Rome, 1688, in-fol. On trouve les uns et les autres dans la *Bibliotheca maxima Patrum*, t. VII et XXVII. Fête, le 12 novembre.

NILGHERRIES (Monts), c.-à-d. *Montagnes Bleues*, chaîne de mont. de l'Hindoustan, au S., dans l'ancien Karnatic, formant, sur un développement de 80 kil., une espèce de plateau isolé entre les Ghattes occidentales et les Ghattes orientales, et dont le point culminant, le *Mouchourti-Bet*, atteint 2,682 mèt. de hauteur. La température y est douce, et les Anglais y ont établi des stations, où l'on envoie les personnes dont la santé est altérée dans les plaines.

NILOMÈTRE, nom donné à des colonnes marquées d'une échelle graduée, et qui servaient, chez les anciens Egyptiens, à mesurer la crue ou la diminution des eaux du Nil. On en voit une dans l'île de Raouda.

NIMBURG, v. des Etats autrichiens (Bohême), sur la rive dr. de l'Elbe, à 23 kil. S.-S.-E. d'Iung-Bunzlau; 2,400 hab. Grand haras.

NIMÈGUE, en hollandais *Nymegen*, *Nimwegen*, anc. *Numaga*, *Noviomagus*, v. forte du royaume de Hollande (Gueldre), sur la rive g. du Wahal, à 64 kil. S.-E. d'Amsterdam; par 51° 50' 54" lat. N., et 3° 31' 40" long. E.; 21,000 hab. Ch.-l. d'arr. Tribunaux civil et de commerce; école latine. On y remarque la cathédrale, la promenade de *Kalverbosch*. L'hôtel-de-ville est orné des statues de différents empereurs, et renferme la collection des antiquités romaines trouvées dans le pays. Cuirs, glu, bleu de Prusse, bière blanche renommée. — Ville connue des Romains; Charlemagne y bâtit un palais dont il reste des ruines, le *Valken-Hof*; elle fut ville libre impériale et hanséatique au moyen âge. Les Français, qui la prirent en 1672 et 1794, y signèrent un traité avec la Hollande le 10 août 1678, un autre avec l'Espagne le 17 septembre, et un troisième, le 5 février 1679, avec l'Allemagne, traités qui mirent fin à la guerre de l'Europe contre la France : Louis XIV restitua Maëstricht aux Hollandais; l'Espagne céda à la France la Franche-Comté, Bouchain, Condé, Valenciennes, Cambrai, Aire, Ypres, St-Omer, Warwick, Warneton, Bailleul, Poperingue, Cassel, Bavay, Charlemont, Maubeuge; l'Empereur échangeait avec la France Fribourg contre Philipsbourg; la Lorraine fut occupée par les Français.

NIMES, *Nemausus*, ch.-l. du département du Gard, dans une plaine fertile, à 790 kil. S.-E. de Paris; par 43° 50' 36" lat. N., et 20° 0' 46" long. E.; 50,882 hab. Evêché suffragant d'Avignon; église consistoriale calviniste. Cour impériale, tribunaux de 1re instance et de commerce. Ch.-l. de la 15e légion de gendarmerie. Lycée, école normale primaire, séminaire; cours de dessin, de chimie et de physique, de géométrie et de mécanique. Bibliothèque, musée, cabinet d'histoire naturelle. Académie du Gard, Société de médecine. Bourse et chambre de commerce; succursale de la Banque de France. La ville proprement dite est petite, assez mal percée; mais elle a trois faubourgs, dont un seul, celui du Cours-Neuf, plus grand qu'elle, présente des rues larges et droites. Nulle part en France on ne trouve d'aussi beaux restes de la grandeur romaine; ce sont : la *Maison-Carrée*, ancien temple, d'une belle architecture, parfaitement restauré, et où l'on a placé le musée; les restes d'un temple de Diane; les *Arènes*, magnifique amphithéâtre où pouvaient s'asseoir 30,000 spectateurs, et qui servit, pendant plusieurs siècles, de refuge et de citadelle aux habitants; la *Tour Magne*, restes d'une des tours qui flanquaient le mur de l'enceinte, dont deux portes subsistent encore, la *Porte d'Auguste* et la *Porte de France*. On remarque aussi l'église cathédrale, construite sur la base d'un temple d'Apollon, et où sont les tombeaux de Fléchier et du cardinal de Bernis; l'église St-Paul, le palais de justice, le théâtre, l'hôpital général, le jardin public, où se trouve encore la fontaine qui alimentait les

bain, romains, le cours Feuchères, la fontaine monumentale de l'Esplanade, érigée en 1851, enfin la maison centrale de détention, anc. citadelle bâtie par Vauban sur les débris du fort Rohan, que les calvinistes avaient élevé en 1629. Nîmes est l'entrepôt général des soies grèges et ouvrées du midi de la France. Fabriques de soieries, châles et tartans, bonneterie, et gants de soie, de coton et de laine, tulles et blondes, rubans, tapis, galons, distilleries, vinaigreries, teintureries, imprimeries sur étoffes. Sciérie mécanique pour placage. Commerce de vins, eaux-de-vie, vinaigre, huiles de ricin et d'amande, graines oléagineuses, plantes médicinales et tinctoriales, etc. Chem. de fer pour Montpellier, Tarascon, Alais. — Nîmes, une des villes les plus belles et les plus importantes de la Gaule, était le ch.-l. des Volces Arécomices, et reçut une colonie de Massaliotes. Soumise aux Romains dès l'an 120 av. J.-C., embellie par Auguste, Tibère, Trajan, Adrien, Antonin, et Dioclétien, saccagée par les Vandales en 407, elle passa aux Visigoths de 465 à 507, puis aux Francs, fut prise par les Sarrasins, que Charles-Martel en chassa en 737, souffrit encore les dévastations des Normands; au XIVe siècle, elle était en ruines et réduite à 400 hab. Pendant quelque temps, comprise dans le comté de Maguelonne, elle avait relevé de l'Aragon. François Ier l'aida à se réparer. La plupart des habitants de la ville nouvelle ayant embrassé le calvinisme, Nîmes fut encore désolée par les guerres civiles du XVIe siècle; Louis XIII et Louis XIV la traitèrent avec rigueur. Les passions politiques, aussi ardentes que les convictions religieuses, amenèrent de sanglantes luttes en 1791 et en 1815. Des conciles provinciaux se tinrent à Nîmes en 389, 886, 997 et 1096. Patrie du père de l'empereur Antonin, de Nicot, Jacques Saurin, Rabaut-Saint-Etienne, Court de Gébelin, et de M. Guizot. B.

NIMWEGEN, nom hollandais de NIMÈGUE.

NINÉANAI, peuple d'Afrique (Nigritie méridionale), dans le Bomba. Sur son territoire, on s'accorde à placer l'empire du *Monoémugi*.

NING-HIA-OUÉI, v. de la Chine propre (Kan-sou), ch.-l. du département de son nom, sur la frontière de la Mongolie, et près du Hang-ho. Comm. de sel, tapis, etc.

NING-PO, v. murée de la Chine propre (Tché-kiang), sur le fleuve Tahea ou Yung-kiang, à 25 kil. de la mer Orientale; rues et places spacieuses, vastes temples, arcs de triomphe en granit; faubourgs immenses; 300,000 hab. Fabriques de tissus de soie, crêpes, velours, broderies sur satin, cotonnades, tapis de haute-lisse, joaillerie, miroirs en métal blanc, ébénisterie renommée, nattes, riches cercueils, etc. Distilleries d'eau-de-vie de riz, confiseries. Chantiers de construction. Mission de Lazaristes. — Soumise par Koublaï, visitée en 1274 par Marco-Polo, qui la décrit sous le nom de *Ganpou* ou *Canfou*. En 1534, Fernand Mendez Pinto la visita; il l'appelle *Liam-poo*. Les étrangers furent chassés du Tahea en 1759; mais l'amiral Parker força la ville en 1841, et Ning-po est un des cinq ports ouverts aux Anglais en vertu du traité de Nankin.

NINIANS (SAINT-), vulgairement *St-Ringans*, paroisse d'Ecosse, comté et à 3 kil. S. de Stirling; 10,080 hab. Elle comprend les vges de St-Ninians et de Bannockburn (*V. ce mot*). Victoire de Wallace sur les Anglais, 13 septembre 1297.

NINIVE, *Ninus*, v. de l'Asie ancienne, capitale des deux empires d'Assyrie ou de Ninive, et de l'Assyrie propre, sur le Tigre, au N.-O. de Babylone. Fondée par Assur, elle fut agrandie et fortifiée par Ninus. Ses murs, en briques crues, séchées au soleil, formaient un carré de 150 stades sur 90, et avaient 480 stades de circuit (89 kilomètres, en stades olympiques), 100 pieds de hauteur (33 mètres environ), étaient assez épais pour que trois chars pussent les parcourir de front, et flanqués de 1,500 tours élevées de 200 pieds. On lui attribue 1 million d'habitants, ou plus vraisemblablement 600,000. Ninive était célèbre par son luxe, ses richesses et sa mollesse. Elle fut prise, l'an 759 av. J.-C., par Arbacès et Bélésis, et, en 625, par Nabopolassar et Cyaxare Ier, qui la détruisirent, suivant la prédiction du prophète Jonas. La ville paraît cependant n'avoir disparu complétement qu'au VIIe siècle, lors de la conquête arabe. Ses ruines ont été retrouvées par M. Layard à *Nimrod*, et près de *Mossoul*, par M. Botta, consul français, à *Khorsabad*. Une galerie assyrienne a été formée au musée du Louvre, en 1849, des monuments recueillis sur l'emplacement de Ninive. *V.* Botta, le *Monument de Ninive*, Paris, 1847-49, in fol.; Layard, *Nineveh and its remains*, Lond., 1849, 2 vol. in-8°; *the Monuments of Nineveh*, ibid., 1849, in-fol. B.

NINIVE (Empire de). *V.* ASSYRIE.

NINO DE GUEVARA (Don Juan), peintre, né à Madrid en 1632, m. en 1698, élève d'Alphonse Cano, qu'il aida par la suite à exécuter un certain nombre de grands tableaux, fut habile dessinateur, savant anatomiste et bon coloriste; mais sa touche était trop timide. Ses œuvres portent l'empreinte de la double influence de Cano et de Rubens, maîtres qu'il admirait par-dessus tout. En 1676, il peignit à Cordoue les tableaux qui ornaient le cloître du monastère de St-Augustin, et qui ont depuis été transportés au palais de cette ville. Grenade, Cordoue, Malaga, Séville et Madrid renferment le plus grand nombre de ses tableaux. A. M.

NINON DE LENCLOS. *V.* LENCLOS.

NINOVE, v. de Belgique (Flandre orientale), sur la Dendre, à 33 kil. E. d'Oudenarde; 4,675 hab. Fondée, dit-on, par les Goths au Ve siècle, elle eut des murs en 1194, et obtint, en 1339, des priviléges de ses seigneurs, connétables des comtes de Flandre. Les ducs de Brunswick l'achetèrent de Charles-Quint, en 1515, et la vendirent à la maison d'Egmont. Elle a été prise par les Français plusieurs fois, et notamment sous Louis XIV. Patrie de Despautère. Nombreuses fabr. de fil et de toiles; teintureries, raffineries de sel, corderies.

NINUS, roi d'Assyrie, succéda, vers 1968 av. J.-C., à Bélus son père, et mourut en 1916. Il soumit la Babylonie, imposa un tribut à Barsanès, roi d'Arménie, vainquit et fit mettre en croix Pharnus, roi de Médie, subjugua toute l'Asie jusqu'à la Bactriane, et ne s'empara de Bactres qu'à l'aide de Sémiramis, femme d'un de ses officiers. Il épousa cette femme, qui, dit-on, le fit tuer. Ninus agrandit Ninive, qui lui doit son nom.

NINYAS, fils de Ninus, régna après la mort de sa mère Sémiramis, qu'il est accusé d'avoir fait périr. Bien qu'il ait été incapable et efféminé, Voltaire en a fait le principal héros de sa tragédie de *Sémiramis*.

NIO, anc. *Ios*, île de l'Archipel, une des Cyclades centrales, avec un ch.-l. de même nom; 5,000 hab. On crut y avoir retrouvé, en 1772, le tombeau d'Homère.

NIOBÉ, fille de Tantale et sœur de Pélops, suivant Homère, épousa Amphion, roi de Thèbes, et eut six fils et six filles. Fière de sa fécondité, elle insulta Latone, qui n'avait eu que 2 enfants. Apollon et Diane vengèrent leur mère, en perçant de leurs flèches tous les enfants de Niobé. Pendant dix jours ils restèrent sans sépulture, et leur mère les pleura; les dieux changèrent Niobé en rocher, et ses larmes continuèrent à couler en une source abondante. Le célèbre groupe de Niobé, qui est au musée de Florence, et qu'on attribue à Praxitèle ou à Scopas, fut découvert à Rome, en 1583, près de la porte San-Giovanni. On possède encore trois groupes remarquables de Niobé, à la villa Borghèse, au Vatican, et à la villa Albani.

NION, NIONS. *V.* NYON, NYONS.

NIORD, dieu scandinave, époux de la chasseresse Skada, père de Freyr et de Freya, présidait aux vents et au feu, apaisait la mer furieuse, et était invoqué par les chasseurs, les pêcheurs, les marins et les mineurs.

NIORT, *Niortum*, ch.-l. du département des Deux-Sèvres, à 410 kil. S.-O. de Paris, sur deux collines, près de la Sèvre-Niortaise; par 46° 19' 23" lat. N., et 2° 49' 12" long. O.; 18,454 hab. Ch.-l. de la 9e légion de gendarmerie. Tribunaux de 1re instance et de commerce, conservation des forêts, église calviniste, lycée, bibliothèque, musée d'histoire naturelle et des beaux-arts; école de dessin. Sociétés d'agriculture, d'horticulture, de statistique, et philharmonique. On remarque l'ancien palais d'Eléonore d'Aquitaine, château-fort bâti par Henri II d'Angleterre, la maison de Candie, où naquit Mme de Maintenon pendant la réclusion de son père d'Aubigné; l'église romane de St-André, l'église gothique de Notre-Dame, du XVe siècle, l'anc. hôtel-de-ville, de la même époque, la fontaine du Vivier, et de très-belles promenades. Fabr. de chaussures, gants, brosserie, crins frisés; chamoiseries, bonneterie; comm. de grains, laines, cuirs, bestiaux, chevaux, mulets, bois de tonnellerie et de construction, vins, angélique confite. — Niort fut pris par les Anglais en 1361; le prince Noir y convoqua les États-Généraux, 1368; les Français y rentrèrent en 1372. En 1569, les protestants y soutinrent un siége contre l'armée royale. Patrie de Beausobre, du général Chabot, de Fontanes.

NIPHATES (Monts), chaîne de mont. de l'Arménie, au S.-E., d'où le Tigre descend; auj. *Nimrod*.

NIPHON, la plus grande des îles du Japon, au S. d'Yéso, au N. de Kiou-siou et de Sikokf, et séparée de l'Asie par le détroit de Corée; entre 33° et 41° de lat. N., 129° et 140° de long. E.; 1,300 kil. sur 390; 16,000,000 d'hab. Ch.-l., *Yedo*. Elle comprend les 6 premières régions ou *do* du Japon (*V. ce mot*), et une partie de celle de Kan-

kaï. Un tremblement de terre l'a bouleversée en 1854. Il y a auprès un courant chaud, qui procure à l'île un climat plus doux que celui qui existe ailleurs sous la même latitude.

NIPHUS (Augustin NIFO, en latin), philosophe scholastique, né vers 1473 à Sessa (Terre de Labour) ou à Japoli (Calabre), m. en 1538, professa la philosophie à Padoue, fut appelé, vers 1500, à Salerne par le prince Robert San-Severino, puis à l'université de Naples vers 1510, à Rome par Léon X, enfin à Pise en 1519. Il suivit les idées d'Aristote et d'Averroës. On a de lui : *de Intellectu lib. VI*, Padoue, 1492 ; *de Immortalitate animæ*, Venise, 1518, 1524, in-fol., réfutation du traité de Pomponace sur le même sujet; *de Falsâ diluvii prognosticatione*, Naples, 1519, in-4°, ouvrage composé pour rassurer les esprits effrayés par l'annonce d'un déluge universel pour 1524; *de Augurtiis libri II*, Bologne, 1531, in-4°, ouvrage d'archéologie romaine; *Opuscula moralia et politica*, Paris, 1645, in-4°, parmi lesquels on trouve un traité *de Pulchro et amore*, adressé à Jeanne d'Aragon.

NIRÉE, roi de Naxos, fils de Charopus et d'Aglaïa, était le plus beau des Grecs après Achille.

NISÆA ou PARTHAUNISA, v. de la Parthie, près de l'Ochus; lieu de sépulture des rois parthes; auj. *Nisa*.

NISAS (Le marquis de). *V.* CARRION-NISAS.

NISCH ou NISSA, anc. *Naïssus*, v. forte de la Turquie d'Europe (Servie), sur la Nissava, à 185 kil. S.-S.-E. de Semendria; 4,000 hab. Evêché grec. Sources thermales et bains. Ch.-l. d'un eyalet (*V. Supplément*). Cette ville se révolta contre le sultan en 1841.

NISCHAPOUR, v. de Perse, dans le Khoraçan, à 73 kil. S.-O. de Mesched; 8,000 hab. Détruite par Alexandre le Grand, rebâtie par Sapor Ier; capitale de la Perse sous les Seldjoucides, elle fut ruinée par les Tartares au XIIe siècle. Ses ruines occupent une circonférence de 40 kil. Riches mines de turquoises aux environs.

NISIBIS ou ANTIOCHIA MYGDONIÆ, anc. v. de Mésopotamie, sur le Mygdonius (auj. *Sindjar*). Quelques auteurs en attribuent la fondation à Nemrod. Lucullus la prit sur Tigrane. Importante sous les Romains, qui en firent la forteresse de leurs possessions d'Orient, elle donna le jour à saint Jacques. C'est auj. *Nézib* (*V. ce mot*).

NISIDA, anc. *Nesis*, charmante petite île près de la côte de Pouzzoles. Port avec lazaret pour la quarantaine des vaisseaux qui vont à Naples.

NISMES. *V.* NIMES.

NISSA. *V.* NISCH.

NISUS, roi de Mégare, avait, sur sa tête blanchie par l'âge, un cheveu de couleur pourpre, auquel était attachée, suivant un oracle, la conservation de son royaume. Sa fille Scylla, éprise de Minos, qui vint assiéger Mégare, coupa ce cheveu pendant le sommeil de son père, et le porta à son amant. Minos prit la ville, dédaigna Scylla, et la fit attacher au mât de son navire. Les dieux changèrent Nisus en épervier, et sa fille en alouette.

NISUS, un des guerriers troyens qui suivirent Énée en Italie. Virgile l'a immortalisé, avec Euryale, son ami, dans un des plus touchants épisodes de son *Enéide* (liv. v et VI.)

NISYROS, île de la mer Egée, une des Sporades, était autrefois unie à celle de Cos.

NITHARD, fils d'Angilbert et de Berthe, fille de Charlemagne, né vers 790, m. en 858 en combattant les Normands. Duc ou comte de la côte maritime, il servit dans les armées de Charlemagne, et fut un des principaux conseillers de Charles le Chauve, qui le députa, en 840, vers Lothaire, son frère, pour tâcher de conclure la paix. Il est l'auteur d'une *Histoire des divisions entre les fils de Louis le Débonnaire*, mise au jour par Pithou en 1588, réimprimée par Duchesne en 1636, et insérée dans le *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, de Dom Bouquet. Le président Cousin l'a traduite en français dans son *Histoire de l'Empire d'Occident*. C'est un ouvrage curieux, composé avec assez d'habileté, un précieux monument de nos annales.

NITIOBRIGES, peuple de la Gaule (Aquitaine 2e), au S.-E. des Bituriges-Vivisques; ch.-l. *Aginnum* ou *Nitiobriges* (auj. Agen.)

NITOCRIS, reine de Babylone, administra pendant la démence de Nabuchodonosor II, son époux. Une partie des fameuses constructions de la ville date de son temps. Elle est célèbre par l'inscription qu'elle fit mettre, dit-on, sur son tombeau; celui qui l'ouvrirait devait y trouver de grandes richesses. Darius Ier, l'ayant ouvert, n'y trouva que ces mots : « Si tu n'étais insatiable, tu n'aurais pas violé ma sépulture. »

NITRIA, marais de la Basse-Égypte, à l'O., d'où l'on a toujours tiré une grande quantité de nitre. Il donnait son nom à un nome, *Nitriotes nomos*, qui est auj. la vallée de Natron (*V. ce mot*).

NITSCH (Paul-Fréd.-Achate), savant et laborieux compilateur, né en 1753 à Glaucha (comté de Schœnbourg), m. en 1794 à Bibra (Thuringe), où il était ministre évangélique, a laissé : *Manuel de l'histoire jusqu'à Constantin le Grand*, Erfurt, 1784, in-8°; *Introduction à la connaissance des auteurs classiques grecs et latins*, Altenbourg, 1790, in-8°; *Plan abrégé des antiquités grecques*, ibid., 1791, in-8°; *Description de l'état civil, scientifique, moral, etc., des Grecs*, 1791, 2 vol. in-8°, et 1806, 4 vol.; *Description de l'état civil des Romains*, Altenbourg, 1806, 2 vol. in-8°; *Leçons sur les poëtes classiques romains*, Altenbourg, 1792-3, 2 vol. in-8°, commentaire sur les *Odes* et le 1er livre des *Satires* d'Horace, terminé par J.-F. Haberfeldt; *Introduction à l'étude des anciens monuments*, 1792, in-8°; *Nouveau dictionnaire de mythologie*, 1793 et 1821, in-8°; *Plan abrégé de la géographie ancienne*, dont Mannert a donné une édition très-estimée, Leipzig, 1798, in-8°.

NIVARIA, île de l'océan Atlantique. *V.* TÉNÉRIFFE.

NIVE, riv. de France (B.-Pyrénées), prend sa source au S. de St-Jean-Pied-de-Port, qu'elle arrose, et se jette dans l'Adour, rive g., à Bayonne. Cours de 65 kil.

NIVELEURS, faction politique de l'Angleterre pendant la révolution de 1648; c'était un démembrement des Indépendants. Les Niveleurs voulaient tout soumettre au niveau de l'égalité absolue, supprimer la royauté et la noblesse, partager également les biens et le pouvoir entre tous, ce qu'ils appelaient la *Société chrétienne*. Cromwell fit mettre à mort quelques-uns de leurs chefs, et dispersa toute la secte.

NIVELLE, riv. de France, naît au mont Urdache (Espagne), et afflue au golfe de Gascogne, dans la rade de St-Jean-de-Luz. Cours de 45 kil.

NIVELLE ou NIVELLES, v. de Belgique (Brabant méridional), sur la Thinne, à 31 kil. S. de Bruxelles; anc. capitale du Brabant wallon; 8,000 hab. Ch.-l. d'arrond. Cette ville se forma autour d'un monastère fondé, en 645, par Ste Gertrude, fille de Pépin de Landen; elle eut des comtes particuliers, et appartint depuis 1422 à une branche de la maison de Montmorency, qui prit le nom de Montmorency-Nivelle, et qui plus tard, héritière des biens de la maison de Hornes, adopta ce dernier nom. On y remarque l'église de Ste-Gertrude, sur la tour de laquelle se trouve une figure de fer, qui frappe les demi-heures sur le timbre de l'horloge, et est connue sous le nom de Jean de Nivelle. Le 2 juillet 1794, Marceau battit à Nivelle les Autrichiens. Elle eut des fabriques de toiles très-prospères; mais, en 1647, ses tisserands allèrent s'établir à Valenciennes; elle possède auj. des fabriques de dentelles, serges, siamoises, étoffes de laines, chapeaux, etc.

NIVELLE (Jean de). *V.* JEAN.

NIVERNAIS, anc. prov. du centre de la France, capitale, *Nevers*; située entre l'Orléanais et l'Auxerrois au N., la Bourgogne à l'E., le Bourbonnais au S., le Berry à l'O., et formant auj. le département de la Nièvre. Des forêts, qui couvrent une grande partie de cette province, et des mines de fer, forment ses principales richesses commerciales. Cours d'eaux nombreux, mais étroits, utiles pour le flottage à bûches perdues. L'Yonne, la Loire, l'Allier, la Nièvre, transportent les bois réunis en trains. Les montagnes du Morvan traversent le Nivernais du N.-O. au S.-E. Il se divisait en 8 petits pays : les Vaux de Nevers, villes princip. : Nevers; les Amognes; le Bazois, ville princip. : St-Saulges; les vallées de Montenoison, ville princip. : Premery; les Vallées de l'Yonne, ville princip. : Clamecy; le Morvan, ville princip. : Château-Chinon; le Pays d'Entre-Loire-et-Allier, ville princip. : St-Pierre-le-Moutier; le Donziois, capitale, Donzy, qui formait une seigneurie indépendante et ne fut réuni au duché de Nevers qu'en 1552. — *Histoire*. Le Nivernais, avant l'invasion romaine, était habité par les Ambarres, Ambivarètes ou Vadicasses, tributaires des Eduens; sous Honorius, il était compris dans la 1re Lyonnaise et dans la Sénonaise. Les Bourguignons, puis les Francs, s'en emparèrent. En 817, Louis le Débonnaire le donna à son fils Pépin, roi d'Aquitaine; dès le IXe siècle, il eut ses comtes particuliers; il passa par mariage à Pierre de Courtenay, 1184, puis, vers 1199, à Hervé IV de Donzy; il entra ensuite par alliance ou succession dans les maisons de Bourbon, de Bourgogne, de Flandre, 1280; Marguerite de Flandre l'apporta à Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, son époux, 1384; leur fils Jean-sans-Peur en porta quelque temps le titre. En 1404, Jean le donna à son frère Philippe, dont la pe-

tite-fille épousa Jean Ier de Clèves. Le comté de Nevers fut érigé en duché-pairie, en 1538, en faveur de François de Clèves, fils de ce dernier, et qui s'illustra comme capitaine. En 1562, un mariage porta le duché de Nevers dans la maison de Gonzague; le cardinal Mazarin le racheta en 1659, et le donna à son neveu Jules-Philippe Mancini, dont le petit-fils, Jules Barbon-Mancini-Mazarini, duc de Nevers ou Nivernais, fut dépossédé en 1789.

NIVERNAIS (Canal du), canal qui joint l'Yonne et la Loire. Il commence près de Decize, à l'embouchure de l'Aron dans la Loire, rive dr., passe à Clamecy, et finit à Auxerre, sur l'Yonne; 176 kil. de long; 15 mèt. de large, sur 1m,50 de profondeur. Commencé en 1784, achevé en 1842.

NIVERNOIS (Louis-Jules, BARBON-MANCINI-MAZARINI, duc de), né à Paris en 1716, m. en 1798, fit ses premières armes, en 1734, sous le maréchal de Villars en Italie, et devint colonel du régiment de Limousin. Les fatigues qu'il essuya dans la campagne de Bavière, en 1743, et la faiblesse de sa santé, l'obligèrent à quitter la carrière militaire. Il fut ambassadeur à Rome en 1748, à Berlin en 1756, enfin à Londres, où il négocia la paix de 1763. Lors de la lutte entre le parlement et le ministère, en 1771, il soutint les droits de la pairie, siégea au conseil de Louis XVI de 1787 à 1789, sous les ministres Loménie et Necker; pendant la Révolution, fut dénoncé par Chaumette à la Commune de Paris en 1793, jeté en prison, et recouvra la liberté au 9 thermidor. Sa vie fut en grande partie consacrée aux lettres; successeur de Massillon à l'Académie française, il entra aussi à l'Académie des Inscriptions. Ses *Œuvres complètes*, qu'il publia lui-même, Paris, 1796, 8 vol. in-8°, et auxquelles il faut joindre ses *Œuvres posthumes*, éditées par François de Neufchâteau, 1807, 2 vol. in-8°, contiennent : des *Fables;* des traductions en vers de *l'Essai sur l'homme* de Pope, des 1er, 2e et 15e liv. des *Métamorphoses* d'Ovide, du 4e chant du *Paradis perdu*, du *Joseph* de Métastase, du *Richardet* de Forteguerri; des imitations de Virgile, de Properce et d'Anacréon; des Réflexions sur le génie d'Horace, de Boileau et de J.-B. Rousseau; une traduction de la *Vie d'Agricola* de Tacite, etc. Nivernais écrivait avec une très-grande facilité et beaucoup d'esprit; néanmoins, il ne fut guère qu'un poëte amateur. Dans ses meilleures *Fables*, qui sont en très-petit nombre, quoique le recueil forme 2 volumes, il rivalise à peine avec Lamotte. B.

NIVERNUM, nom latin de NEVERS.

NIVILLAC, brg (Morbihan), arr. et à 44 kil. S.-E. de Vannes; 227 hab.

NIVILLERS, ch.-l. de cant. (Oise), arr. et 8 kil. N.-E. de Beauvais; 205 hab.

NIVOSE, 4e mois du calendrier républicain français. Il commençait le 21 ou le 22 décembre, suivant les années; son nom était formé du latin *nix, nivis*, neige, parce qu'il arrivait dans la saison des neiges, sous le climat de Paris.

NIXDORF ou GROSS-NIKOLSDORF, v. des Etats autrichiens (Bohême), sur une riv. du même nom, à 34 kil. N.-E. de Leitmeritz; 4,000 hab. Fabr. d'ouvrages en fer et en acier, instruments de chirurgie. Entrepôt de colportage.

NIZAM, c.-à-d. en arabe *règlement*. On appelle en Turquie *Nizâmi-Djedid*, le nouveau système militaire créé par le sultan Sélim III, dans le but d'exercer des troupes turques à l'européenne, pour remplacer les janissaires. L'exécution de cette mesure, suspendue pendant quelque temps, a été reprise avec succès par Mahmoud II, père du sultan régnant. D.

NIZAM (Royaume du), Etat de l'Hindoustan, dans le Décan, entre la présidence anglaise des Provinces Centrales au Nord-Est et au Nord, la présidence de Bombay au N.-O. et à l'O., et celle de Madras au S. et au S.-E., 247,000 kil. carrés environ; 10,000,000 hab. Capitale, *Haiderabad;* v. princip.: Aurengabad, Golconde, Daoulétabad. Compris dans les possessions médiates de l'empire anglo-indien, il est formé des anc. prov. d'Haiderabad, Bider, Bérar, et Aurengabad. Sol montagneux au N. et à l'E., arrosé par le Tapty, le Godavéry, et leurs affluents. Le souverain est tributaire des Anglais depuis 1800.

NIZAM-EL-MOLOUK (Khodjah-Haçan), né près de Thous (Khoraçan) en 1017, m. à Néhavend en 1092, exerça divers emplois sous Mas'oud, sultan gaznévide, fut nommé vizir, en 1064, à l'avénement d'Alp-Arslan, réprima une révolte du Kerman, diminua les impôts, encouragea les lettres, et fit l'éducation de Mélik-Chah, fils de son maître. Après l'avénement de celui-ci, en butte à la haine de la sultane Terkhan-Khatoun, il fut déposé et assassiné.

NIZAM-EL-MOLOUK (Tchyn-Qélytch-Khan), né à Delhi, vers 1648, m en 1748, seconda Aureng-Zeyb dans toutes ses entreprises, jouit d'une grande influence à la cour de ses successeurs, et reçut, en 1717, de Férokhser la vice-royauté du Décan avec le titre de *Nizam-el-Molouk*, c.-à-d. ordonnateur du royaume. Il soumit les Mahrattes; puis, rappelé au milieu de ses victoires, il fit déposer son souverain, se rendit maître du Guzzerat et du Malwa, 1720, et ressaisit le gouvernement du Décan. Mohammed-Chah, qui le redoutait, le prit pour vizir, 1731; mais il s'enfuit bientôt de la cour, et, de retour dans le Décan, laissa les Mahrattes piller l'empire mogol, et provoqua l'invasion de Nadir-Chah, 1738. Il mourut à l'âge de 100 ans, détesté des siens et des étrangers.

NIZAMI ou NIDHAMI, poëte persan, né à Candjeh (prov. d'Arran), m. en 1180, jouit d'une telle considération parmi les Persans, qu'on le préfère quelquefois à Ferdouci. On lui doit un recueil formé de 28,000 distiques, nommé en arabe *Khamsèh* (cinq) et en persan *Pentch-Grandj* (les cinq trésors), dans lequel se trouvent l'histoire romanesque du roi de *Bahramghour* et celle d'*Alexandre*, divisée en deux parties : la première a été imprimée à Calcutta, 1812, in-4°. On trouve encore quelques apologues et anecdotes de ce poëte dans le 2e vol. des *Asiatick Miscellany*, Calcutta, 1786, où elles sont traduites en anglais.

NIZOLIUS (Mario), en italien NIZZOLI, littérateur et philosophe, né en 1498 à Brescello (Modénais), m. en 1566, vint à Brescia, en 1522, pour y faire l'éducation des neveux du comte de Gambara, puis occupa en 1547 une chaire à l'université de Parme, et fut chargé, en 1562, par Vespasien de Gonzague, de la direction de l'Académie de Sabionetta. On a de lui : *Observationes in M. Tullium Ciceronem*, 1535, in-fol.; une 2e édit. de cet ouvrage, préparée par Nizolius, fut publiée par son neveu, sous le titre de *Thesaurus Ciceronianus*, Venise, 1570, in-fol.; la meilleure édition est celle que Facciolati donna, avec des augmentations, sous le titre de *Lexicon Ciceronianum*, Padoue, 1734. On doit encore à Nizolius : *De veris principiis et vera ratione philosophandi contrà pseudo-philosophos*, Parme, 1553, in-4°, ouvrage où il attaque le langage barbare et les doctrines des scolastiques, et réimprimé avec une préface de Leibniz, Francfort, 1670, in-4°.

NIZZA, nom italien de NICE.

NIZZA-MONFERRATO ou NIZZA-DELLA-PAGLIA, v. du roy. d'Italie, au confluent du Belbo et de la Nizza, arr. et à 17 kil. N. d'Acqui; 5,390 hab.

NOAILLAN, brg (Gironde), arr. et à 14 kil. O.-N.-O. de Bazas; 397 hab.

NOAILLES, *Noviliaca*, ch.-l. de cant. (Oise), arr. et à 16 kil. S.-E. de Beauvais; 1,209 hab.

NOAILLES, brg (Corrèze), arr. et à 7 kil. S. de Brive; 700 hab. Autrefois ch.-l. d'un duché-pairie, érigé en 1663, et composé de 4 châtellenies et de 24 paroisses. Château.

NOAILLES (Maison de), famille noble du Limousin, qui remonte au Xe siècle.

NOAILLES (Antoine de), né en 1504, m. en 1562, entra fort jeune dans la carrière des armes et dans celle de la diplomatie, accompagna en Espagne le vicomte de Turenne, son parent, chargé d'épouser pour François Ier Eléonore de Portugal, fut nommé chambellan des enfants de France en 1530, se distingua à la bataille de Cérisoles en 1544, reçut le titre d'amiral de France à l'avénement de Henri II, 1547, remplit ensuite une mission en Angleterre, négocia la paix de Vaucelles, en 1556, et devint gouverneur de Bordeaux. Ses *Négociations en Angleterre* ont été publiées par Vertot, avec celles de son frère, 1763, 3 vol. in-12. B.

NOAILLES (François de), frère du précédent, né en 1519, m. en 1585, entra dans les ordres, devint évêque d'Aqs, et fut un très-habile diplomate. Tour à tour ambassadeur à Venise, à Londres, à Rome et à Constantinople, il fit signer la paix entre Sélim II et les Vénitiens.

NOAILLES (Louis-Antoine de), né en 1651, m. en 1729, entra dans les ordres sacrés, et devint archevêque de Paris en 1695, cardinal en 1700. Il avait fait partie des assemblées du clergé en 1681 et 1682. Dans la controverse du quiétisme, il voulut d'abord être médiateur entre Bossuet et Fénelon; mais bientôt, entraîné par le premier, il publia quelques écrits contre Fénelon. La douceur de son caractère, la pureté de ses vues, semblaient promettre la paix à son diocèse: mais les propositions du P. Quesnel, qu'il approuva et condamna tour à tour, et la bulle *Unigenitus*, qu'il ne consentit à signer qu'en 1728, excitèrent de nouvelles agitations. Pendant l'hiver de 1709, le cardinal de Noailles fit fondre son argenterie pour venir au secours des pauvres. Il rebâtit l'archevêché de Paris, auj. détruit,

et embellit l'église de Notre-Dame. On a publié, en 1718, un recueil de ses mandements. B.

NOAILLES (Anne-Jules de), duc et pair, frère du précédent, né en 1650, m. en 1708, obtint la survivance du grade de capitaine des gardes-du-corps du roi en 1661, fit sa 1re campagne en 1664, servit pendant l'invasion de la Franche-Comté en 1668 et celle de la Hollande en 1672, et reçut le gouvernement du Languedoc, où, lors de la révocation de l'édit de Nantes, il apporta la plus grande douceur dans l'exécution des ordres de la cour contre les calvinistes. Mis à la tête d'une armée qui devait seconder l'insurrection des Catalans contre l'Espagne, 1689, il prit et démolit Campredon, s'empara de Roses, gagna la bataille du Ter, 1694, et prit encore Girone et Hostalrich.

NOAILLES (Adrien-Maurice, duc de), fils du précédent, né à Paris en 1678, m. en 1766, fit ses premières armes en Catalogne sous les ordres de son père, se signala ensuite sous le duc de Vendôme, et accompagna le duc d'Anjou à Madrid en 1700. Général de l'armée du Roussillon pendant la guerre de la succession d'Espagne, il prit Girone en 1710, et reçut de Philippe V le titre de grand d'Espagne. A la mort de Louis XIV, 1715, il fut nommé président du conseil des finances, obligea les traitants à des restitutions considérables, et s'opposa à l'adoption du système de Law, comme devant amener des désastres; alors, écarté du conseil des finances, 1718, il devint membre du conseil de Régence. Il reprit du service en 1733, gagna le bâton de maréchal au siége de Philipsbourg, et força les Allemands à évacuer Worms en 1734. En 1743, fait ministre d'État, il resta au conseil jusqu'en 1756. Il a laissé des *Mémoires*, rédigés par l'abbé Millot sur des pièces originales, 1777, 6 vol. in-12, et reproduits dans la *Collection de mémoires pour servir à l'histoire de France*.

NOAILLES (Louis, duc de), fils aîné du précédent, et de Charlotte d'Aubigné, nièce de Mme de Maintenon, connu sous le nom de *duc d'Ayen*, né en 1713, m. en 1793, fut successivement mestre-de-camp du régiment de Noailles, maréchal-de-camp, lieutenant-général, gouverneur de St-Germain-en-Laye en 1754, maréchal de France en 1755. Il fut capitaine des gardes-du-corps du Roi, et vécut dans l'intimité de Louis XV. Il avait une grande réputation d'homme d'esprit.

NOAILLES (Philippe de). *V.* MOUCHY (duc de).

NOAILLES (Jean-Louis-François-Paul, duc de), fils de Louis, né en 1739, m. en 1824, fut colonel du régiment de Noailles en 1755, fit les 4 dernières campagnes de la guerre de Sept-Ans, devint capitaine de la compagnie écossaise des gardes-du-corps, émigra à la Révolution, reparut un moment en France lors de la Restauration, et siégea quelquefois à la Chambre des pairs. Il avait été reçu, en 1777, membre de l'Académie des Sciences.

NOAILLES (Louis-Marie, vicomte de), 2e fils du maréchal de Mouchy, et cousin-germain du précédent, né en 1756, m. en 1804, alla combattre en Amérique sous les yeux de Washington, y puisa un enthousiasme de liberté qui lui fit accueillir avec ardeur la révolution de 1789, et proposa, dans la fameuse nuit du 4 août, l'égale répartition des impôts, le rachat des droits féodaux, et la suppression des servitudes personnelles. Ce fut sur ses rapports que l'Assemblée constituante décréta l'organisation nouvelle de l'armée et de la gendarmerie. Après le départ de Louis XVI pour Varennes, il prêta serment à la nation et à l'Assemblée, et commanda la place de Sedan, puis les avant-postes du camp de Valenciennes, 1792. Bientôt après, il donna sa démission, et passa en Angleterre. Il vint reprendre du service sous le Consulat, se rendit à St-Domingue avec le grade de général de brigade, y défendit avec intrépidité le môle St-Nicolas, et mourut à la Havane, d'une blessure reçue en capturant une corvette anglaise. B.

NOAILLES (Alexis, comte de), fils du précédent, né en 1783, m. en 1835, fut incarcéré, puis expulsé de France sous Napoléon Ier à cause de son opposition au régime impérial, fit d'actives démarches en 1812-13 auprès des souverains alliés en faveur des Bourbons, figura au congrès de Vienne, et, dans les Chambres législatives, dont il fit partie sous la Restauration, sut rester tout à la fois fidèle à la dynastie et indépendant. Il a concouru à beaucoup de fondations pieuses et charitables.

NOANAGOR, v. forte de l'Hindoustan (Guikowar), dans l'anc. Goudjérate, à 120 kil. N.-O. de Djounagor, sur la Nagui et près de son embouch. dans le golfe de Kotsch. Tissage de toiles, teintureries renommées.

NOBATES, peuple de l'Ethiopie (Nubie inférieure), à qui Dioclétien céda 7 journées de pays au S. d'Eléphantine. Il y avait aussi des Nobates près de la grande oasis d'Egypte.

NOBILIBUS (Robert de), en italien NOBILI, jésuite missionnaire, né en 1577 à Montepulciano (Toscane), m. à Meliapour (Côte de Coromandel) en 1656, fut envoyé aux Indes-Orientales, en 1606, pour y prêcher l'Evangile, étudia les langues les plus usuelles dans ces contrées, prit le costume, les mœurs, les usages des brahmanes saniassis, qui vivent en pénitents, enseigna parmi eux le christianisme, et opéra des conversions. Ce mode déplut aux Frères-Mineurs, qui le dénoncèrent en cour de Rome; mais le pape Grégoire XV le toléra, moyennant certaine modifications. Nobilibus fut contraint, par l'état de sa santé, de renoncer aux missions en 1651, et se retira dans le collége de la ville où il est mort. Il a laissé divers ouvrages d'instruction chrétienne, écrits dans les langues des pays où il fut missionnaire. On conjecture qu'il est l'auteur du livre de l'*Ezourvédam*.

NOBILIOR (Marcus-Fulvius). *V.* FULVIUS NOBILIOR.

NOBILISSIME, titre honorifique réservé, dans le Bas-Empire, à la famille des empereurs. Il donnait le droit de porter la pourpre.

NOBILITY, haute noblesse d'Angleterre, formée des familles en possession de la pairie, les seules titrées.

NOBLE, anc. monnaie d'or. Le *noble à la rose*, frappé en Angleterre, portait la rose d'York ou celle de Lancastre; il eut cours en France de 1420 à 1436, et valait 23 fr. 71 c. Le *Noble Henri*, d'une valeur un peu moindre, eut cours sous les premiers Valois.

NOBLE MAISON (Ordre de la). *V.* ÉTOILE (Ordre de l').

NOBLES, *Nobiles*, dans l'anc. Rome. C'étaient les citoyens, plébéiens ou patriciens, indistinctement, qui parvenaient aux magistratures; leurs descendants héritaient de ce titre de *nobles*, qui, sans avoir plus de valeur que n'en a auj. en français celui de *notable*, donnait le droit d'images. *V.* IMAGES. C. D—Y.

NOBLESSE, distinction sociale qui résulte, entre hommes d'un même Etat, soit de la conquête, soit de l'ancienneté de la race, de la possession de certaines charges, ou d'une concession du souverain. Il n'y a pas de nation qui n'ait eu quelque genre de noblesse : dans l'Inde, la noblesse résulte de la distinction des castes, ou bien de hautes fonctions remplies auprès d'un souverain; certains radjahs se disent aussi issus de Brahma; les nobles portent des vêtements de bysse. Chez les anc. Perses, les nobles avaient le droit d'aller toujours à cheval. Chez les Hébreux, l'obligation de restituer toutes les terres, lors du jubilé, aux anciens possesseurs, empêcha de naître une classe supérieure dont l'influence eût reposé sur la propriété domaniale; mais on attachait une sorte de noblesse à la primogéniture et à la qualité de ministre des autels. En Grèce, ceux qui, dans les divers Etats, portaient, avant les guerres Médiques, le nom de *cavaliers* (*ippeis*), étaient de véritables nobles. En Laconie, les Spartiates ou descendants des Doriens conquérants, formèrent une noblesse de race, par rapport au reste de la population. Les Athéniens distinguaient les nobles (*eupatridai*), et le peuple (*dèmos*, *plèthos*), et c'est parmi les premiers qu'ils choisirent, durant assez longtemps, les archontes, les membres de l'Aréopage et du sénat, les généraux, etc. Dans l'ancienne Rome, les patriciens étaient une noblesse de race, issue des compagnons de Romulus, distincte de la plèbe, et qui se recruta des *hommes nouveaux*, admis aux magistratures : cette noblesse, décimée dans les proscriptions du dernier siècle de la république, victime de la défiance et de la cruauté des empereurs, finit par disparaître, et fut remplacée, au temps de Constantin (*V. ce nom*), par une noblesse de collation. — Les Germains accordaient une certaine illustration à plusieurs familles, que l'on disait issues des dieux, et dans lesquelles on choisissait les rois; c'étaient, par exemple, les Amali et les Baldi chez les Goths, les Mérovingiens chez les Franks, les Agilolfinges chez les Bavarois. Après les invasions du ve siècle, la noblesse, en France, fut composée des conquérants qu'on appelait *Ahrimans*, *Leudes*, *Antrustions*, et de quelques Gallo-Romains admis au rang de *convives du roi*. Dans les temps féodaux, elle fut exclusivement attachée à la possession d'une terre : « Point de seigneur sans terre », disait-on, et sur cette terre, qui se transmettait héréditairement, de mâle en mâle, le noble exerçait tous les droits de la souveraineté. On nommait *noblesse de parage* celle qui était ainsi transmise héréditairement et par la ligne paternelle. A partir du XIIIe siècle, les rois, non contents de disputer et d'enlever à l'ancienne noblesse les droits régaliens, s'attribuèrent le privilége de conférer la qualité de noble (*V.* LETTRES DE NOBLESSE); les anoblissements de roturiers furent nombreux, et l'on

permit aux vilains d'acquérir des terres nobles. Mais la noblesse, en perdant sa souveraineté, conserva des prérogatives honorifiques ou réelles; elle forma le second ordre de l'Etat, au-dessous du clergé, et au-dessus du tiers-état, et fut investie de la plupart des grandes dignités de la couronne. Jusqu'en 1789, la noblesse fut exempte de tailles, de corvées personnelles, d'impôt territorial; elle eut le droit de ne plaider que devant les baillis, sénéchaux, présidiaux ou chambres des parlements, et ne fut point soumise aux justices inférieures des prévôtés et châtellenies; elle seule put porter des titres et des armoiries, et, sauf de rares exceptions, posséder les grades dans l'armée. A partir du XVIe siècle, un certain temps de services militaires donna droit aux priviléges de noblesse. De la même époque, et par opposition à la *noblesse d'épée*, date la *noblesse de robe*, que conférait la posesssion de divers offices de judicature : un édit de 1649 accorda la noblesse héréditaire aux membres du parlement de Paris; un édit de 1704, à ceux de tous les parlements et cours supérieures du royaume. La noblesse fut aussi attachée aux charges de maires et d'échevins dans certaines villes de France; elle était dite *noblesse de cloche*, parce que ces magistrats étaient élus au son de la cloche de l'hôtel-de-ville. Enfin, la *noblesse de finance* fut celle qui s'obtint à prix d'argent, en achetant des lettres de noblesse. La noblesse se perdait par *dégradation* (*V. ce mot*), par *déchéance* (si l'on prenait des biens à ferme, si l'on ne payait les droits, etc.), et par *dérogeance* (exercice des arts mécaniques, du commerce, etc.). La noblesse ne se perdait point par mariage avec une personne de condition inférieure, mais le mariage ne donnait pas non plus la noblesse. L'Assemblée constituante supprima la noblesse héréditaire et les titres, par décret du 19 juin 1790. Napoléon 1er en créa d'autres en 1806. La Restauration maintint cette nouvelle noblesse, et rétablit l'ancienne. Les titres nobiliaires, abolis par décret du 29 février 1848, ont été rétablis le 24 janvier 1852.—En Angleterre, la noblesse forme deux classes distinctes, la *nobility* et la *gentry* (*V. ces mots*); certaines charges anoblissent : ainsi, un bourgeois devenu chancelier, est par cela même lord et président de la Chambre des Pairs.—Dans les pays allemands, les titres se transmettent de père en fils, sauf ceux de *prince* et de *duc*, qui sont inséparables d'une souveraineté; les titres de *margrave* et de *landgrave* n'appartiennent également qu'aux maisons souveraines. La particule nobiliaire est *von* (en hollandais *van*, en danois *uf*), comme *de* en français. L'ordre du Mérite civil, dans le Wurtemberg, anoblit ceux auxquels il est accordé. On achète des lettres d'anoblissement en Autriche, en Bavière et dans d'autres Etats.—En Espagne, une haute noblesse a le titre de *grandesse*; les autres nobles sont appelés *hidalgos*.—En Russie, outre les *boïards*, qui sont la noblesse territoriale et héréditaire, il y a les *tchinnovnicks* ou *nobles de service*. En Hongrie et en Pologne, les *magnats* forment la noblesse. B.

NOCÉ, ch.-l. de cant. (Orne), arr. et à 25 kil. S.-E de Mortagne; 410 hab.

NOCERA, *Nuceria Camellaria*, v. du roy. d'Italie, province et à 35 kil. E. de Pérouse; 5,083 hab. Evêché. Bains d'eaux minérales.

NOCERA-DE-CASTIGLIONE, v. du royaume d'Italie, dans la province et à 28 kil. S.-O. de Cosenza, non loin de la mer Tyrrhénienne; 1,488 hab.

NOCERA-DE'-PAGANI, anc. *Nuceria Alfaterna*, v. du royaume d'Italie, dans la province et à 14 kilom. N.-O. de Salerne, sur le Sarno; 15,075 hab. Evêché. Appelée *De' Pagani*, à cause des Sarrasins qui l'occupèrent au IXe siècle; patrie du peintre Solimena. Défaite de Teïa, roi des Goths, par Narsès, en 554.

NOCES, *Nuptiæ*, cérémonie religieuse du mariage patricien, chez les anc. Romains. Ce nom venait de ce que la mariée était comme voilée par son *flammeum* (*V. ce mot*), *nuptiæ* étant dérivé de *nubere*, voiler. C. D—Y.

NOCHITZLAN, v. du Mexique (Zacatecas), dans la Cordillère; 15,000 hab. Mines d'argent.

NOCI, v. du royaume d'Italie (Prov. de Bari), à 45 kil. E. d'Altamura; 8,783 hab.

NOCLE (LA), vge (Nièvre), arr. et à 65 kil. S.-E. de Nevers; 747 hab. Comm. de bœufs, porcs, chevaux, merrain.

NOCTURNE, une des parties de l'office des Matines, ainsi nommée de ce qu'elle se disait autrefois pendant la nuit. Il y a généralement trois nocturnes, dont chacun contient 3 *psaumes* et 3 *leçons*.

NOD (Terre de), pays où se retira Caïn après son crime, et que l'on place vers l'Hyrcanie.

NODIER (Charles), né à Besançon en 1780, m. en 1844, à la fois érudit et poëte, entomologue et publiciste, grammairien, bibliophile et romancier. Il était fils d'un avocat, qui devint, en 1790, président du tribunal criminel de Besançon. Entraîné par une vive passion vers l'histoire naturelle, il publia, dès l'âge de 18 ans, une dissertation sur l'*Usage des antennes des insectes*; c'est dans ces organes qu'il place l'ouïe. Il vint à Paris en 1801, et se fit connaître par des romans et des poésies; mais une ode injurieuse, et très-médiocre, lancée contre le 1er Consul, au commencement de 1802, fit enfermer Nodier à Ste-Pélagie pendant quelques mois; puis il retourna à Besançon, et mena une existence vagabonde et incertaine, tour à tour correcteur d'imprimerie, enlumineur d'estampes, professeur de littérature à Dôle, bibliothécaire et journaliste à Laibach. En 1815, il revint à Paris, fut attaché à la rédaction du *Journal des Débats*, et nommé, en 1824, bibliothécaire de la bibliothèque de Monsieur, auj. de l'Arsenal. En 1834, il entra à l'Académie Française. Nodier, doué d'une imagination riche et poétique, mais capricieuse et bizarre, d'une sensibilité poussée jusqu'à l'exaltation, d'une curiosité minutieuse et passionnée de savant, d'une rare finesse d'esprit, ne fut pas un grand écrivain, mais seulement un artiste de science et de style, un conteur charmant, un humoriste ingénieux. Il n'est guère possible d'énumérer toutes les productions de sa plume, lui-même s'égarait dans leur nombre et leurs titres; les principales sont, 1° dans le genre du roman : *Stella ou les Proscrits*, 1802; *le Peintre de Salzbourg, journal des émotions d'un cœur souffrant*, 1803, qui fut le précurseur du *René* de Châteaubriand; *Thérèse Aubert*, 1819; *Adèle*, 1820; *Lord Ruthwen ou les Vampires* (contesté); *Smarra*, 1821; sorte de mosaïque empruntée à Homère, Théocrite, Virgile, Dante, Milton, et qui fut critiquée comme une œuvre romantique par les classiques du temps; *Trilby*, 1822; *la Fée aux miettes; Mlle de Marsan; le Nouveau Faust; Jean Sbogar*, 1818, son œuvre de prédilection; — 2° dans les sciences naturelles : *Bibliothèque entomologique*, 1801; *de l'Usage des antennes et de l'ouïe chez les insectes*; — 3° dans la philologie : *Dictionnaire raisonné des onomatopées françaises*, 1808; *Questions de littérature légale; du Plagiat, de la supposition d'auteur*, 1812; 2e édition, 1822, in-8°, ouvrage assez solide; *Examen critique des Dictionnaires de la langue française*, 1828; *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*, 1829; *Notions élémentaires de linguistique*, 1834; — 4° en littérature : *Essais d'un jeune Barde*, 1804; *Poésies diverses*, 1827; *Contes en prose et en vers*, 1835; *Histoire des sociétés secrètes de l'armée*, 1815; *le Dernier Banquet des Girondins*, 1833; *Souvenirs, épisodes et portraits*, 1831, 2 vol. in-8°, histoire de sa propre vie, etc. Ces deux derniers ouvrages ne sont guère que des mensonges historiques : *le Banquet des Girondins* est aussi peu vrai qu'invraisemblable, et les *Souvenirs* ne passent pas pour plus véridiques. Nodier a encore publié une *Collection des petits classiques français*, une *Bibliothèque sacrée, grecque et latine*, enfin un nombre infini d'articles de journaux, de préfaces et de commentaires auxquels souvent il ne mettait que son nom, mais qui étaient pour lui une adoption lucrative. Excepté dans le genre du roman, il ne restera rien de lui. G. L.

NODJIBABAD, v. de l'Hindoustan anglais (Pendjab), à 145 kil. N.-E. de Delhi. Entrepôt d'un commerce considérable entre le Pendjab et l'Afghanistan.

NODJY, v. de l'Hindoustan anglais (Pendjab), à 16 kil. S.-E. de Nodjibabad; 18,000 hab.

NOÉ, patriarche, fils de Lamech, naquit l'an 2948 av. J.-C.; sa vertu trouva grâce devant le Seigneur, qui le sauva, avec sa famille, du déluge universel : il lui ordonna de construire une arche assez grande pour contenir, outre lui, sa femme, et ses trois fils avec leurs femmes, un couple des animaux impurs, et sept couples des animaux purs. Dès que Noé eut accompli les ordres de Dieu, les eaux du ciel tombèrent pendant 40 jours et 40 nuits. Le 27e jour du 7e mois, l'arche s'arrêta en Arménie, sur le mont Ararat, et peu à peu les eaux s'écoulèrent. Dieu fit alors alliance avec Noé, et lui montra dans l'arc-en-ciel un signe de sa promesse qu'il n'y aurait plus de déluge. Noé se livra à l'agriculture, et bientôt il découvrit la vigne. La première fois qu'il but du vin, il s'enivra, et s'endormit dans un état de désordre qui excita la risée de Cham. Noé, à son réveil, le maudit, et bénit ses frères, Sem et Japhet, qui avaient couvert sa nudité. Il mourut, âgé de 950 ans, en 1998 av. J.-C. Ses fils se dispersèrent, et Sem peupla l'Asie, Japhet l'Europe, et Cham l'Afrique. Le nom de Noé signifie *repos, consolation*. L—H.

NOEL, abréviation d'*Emmanuel* (c.-à-d. Dieu avec vous), qui est un des surnoms de Jésus, ou corruption de *natalis dies* (c.-à-d. jour natal); nom que l'on donne à la fête de la Nativité de N.-S. J.-C., célébrée le 25 décembre. On

y célèbre trois messes, dites de minuit, de l'aurore, et du jour. Les cantiques joyeux composés pour cette solennité sont appelés *noëls*. L'institution de la fête de Noël est attribuée au pape Télesphore. Autrefois, en France, dans les familles, on se souhaitait la fête à Noël; cet usage était en pleine vigueur en 1675, et dure encore dans plusieurs endroits du Midi.

NOEL (François), jésuite allemand, né vers 1640, m. en 1715, fit plusieurs voyages en Chine en qualité de missionnaire, et publia : *Observationes mathematicæ et physicæ in Indiâ et Chinâ factæ*, 1684-1708, Prague, 1710, in-4°; *Sinensis imperii libri classici sex*, 1711, in-4°, traduction diffuse des écrivains de la Chine; *Philosophia sinica*, 1711, in-4°, extraits des plus célèbres philosophes de la Chine; *Theologiæ summa, seu compendium*, Genève, 1732, 2 vol. in-fol., abrégé des traités du P. Suarez.

NOEL (Jean-François), laborieux compilateur, traducteur et philologue, né à St-Germain-en-Laye vers 1755, m. en 1841, fut élève boursier au collége des Grassins, puis au collége Louis-le-Grand, à Paris, où il fit de bonnes études, embrassa l'état ecclésiastique, et devint maître de quartier, ensuite professeur de 6e à Louis-le-Grand. Il changea de carrière quand éclata la Révolution, fut chef de bureau au ministère des relations extérieures, entra dans la diplomatie, débuta par une mission diplomatique à Londres, 1792, obtint le poste de chargé d'affaires à La Haye, 1793, de ministre plénipotentiaire à Venise, 1794, et, rappelé en 1795, devint membre de la commission de l'instruction publique, commissaire-général de police à Lyon, 1800, préfet du Haut-Rhin, 1801, enfin inspecteur-général de l'instruction publique, 1802, appelé plus tard inspecteur-général des études, place qu'il garda jusqu'à sa mort. Les principaux ouvrages de Noël sont : compilations, recueils, en 2 vol. in-8° chacun, de morceaux choisis des poëtes et des prosateurs, sous le titre de *Leçons de littérature et de morale;* il y a des *Leçons françaises*, 1804; —*Latines*, 1808; — *Latines modernes*, 1818; — *Anglaises*, 1818; — *Italiennes*, 1824; — *Grecques*, 1825; — *Allemandes*, 1827; — *Françaises de philosophie et de morale*, 1833, in-8°; — *Nouveau Dictionnaire des origines, inventions et découvertes*, 1827, 2 vol. in-8°; — Ouvrages de philologie : *Dictionarium Latino-Gallicum*, 1807, 1 vol. in-8°; *Dictionnaire français-latin*, 1807, 1 vol. in-8°; *Gradus ad Parnassum*, 1808, 1 vol. in-8°; *Philologie française*, ou Dictionnaire étymologique, critique, historique, anecdotique et littéraire, 1831, 2 vol. in-8°; — Littérature et traductions : *Dictionnaire historique des personnages de l'antiquité*, précédé d'un *Essai sur les noms-propres chez les anciens et les modernes*, 1806, 1 vol. in-8°; *Dictionnaire de la Fable*, 1810, 2 vol. in-8°, comprenant toutes les mythologies du monde; *Catulle et Gallus*, texte en regard, 1804, 2 vol. in-8°; *Tite-Live*, ibid., moins les livres 1 à 10, 30, 31, 32, 33, 40 et 41, qui ont été traduits par Dureau de la Malle, 1824, 10 vol. in-8°; les *Suppléments de Tacite*, par Brottier, dans la traduction de Tacite de Dureau de la Malle; *Abrégé de la Grammaire française* (avec Chapsal), 1826. Bien que Noël eût souvent des collaborateurs, et entre autres de La Place, pour la plupart de ses *Leçons*, ses travaux ne sont pas moins très-considérables. Mais il travaillait vite, et quoique tous ses ouvrages soient utiles, aucun n'a une bien grande valeur.

NOEL (Ile de). *V.* CHRISTMAS.

NOEL CONTI. *V.* CONTI.

NOËMI, femme d'Elimélech, de la tribu de Benjamin, se retira avec son mari, pendant une famine, dans le pays des Moabites. Elimélech étant mort, elle revint en Palestine, accompagnée de Ruth, veuve d'un de ses fils.

NŒODUNUM. *V.* DIABLINTES et NOVIODUNUM.

NŒOMAGUS. *V.* LEXOVIENS, TRICASTINS et NOVIOMAGUS.

NOET, hérésiarque du IIIe siècle, d'Ephèse ou de Smyrne, enseigna que J.-C. n'était point différent du Père, et qu'il n'y avait qu'une seule personne en Dieu, qui s'était incarné.

NŒUD, se dit, en termes de marine, des nœuds de la ligne du loch. Chaque nœud est 1/120 du mille marin, et vaut 15m,432. Neuf nœuds filés dans les 30 secondes du sablier correspondent à une marche de 9,000 par heure.

NOGAIS, branche de Tartares ou Turcomans, ainsi nommée de Nogaï, petit-fils de Gengis-Khan, qui se sépara de la horde du Kaptchak pour s'établir sur les bords de la mer Noire. On les trouve auj. dans le S. de l'Empire russe, au N. du Caucase, sur la rive g. du Kouban, dans la steppe de Crimée, et dans le gvt d'Iékatérinoslav, au nombre de 300,000 familles. Ils sont mahométans sunnites, nomades pour la plupart, et vivent du produit de leur chasse et de leur pêche.

NOGARET (Guillaume de), célèbre légiste du règne de Philippe le Bel, né vers le milieu du XIIIe siècle à St-Félix de Caraman, en Lauraguais (Haute-Garonne), m. vers 1313. Son grand-père avait été brûlé comme Albigeois : de là peut-être, indépendamment de son hostilité comme légiste, sa haine personnelle contre la papauté. On le trouve successivement *professeur ès lois* à Montpellier, 1291-93, *juge-mage* (judex-major) de la sénéchaussée de Nîmes, 1294, *conseiller du roi*, 1298. Peu après, 1299, il fut anobli, en récompense des services qu'il avait rendus au roi dans le Languedoc et au conseil. Il passe pour s'être rendu à Rome avec P. Flotte à l'époque de la bulle *Ausculta fili*, 1301, y avoir insulté une première fois Boniface VIII, et noué des intelligences avec les Colonna, ses ennemis : Dom Vaissette, preuves en mains, nie ce premier voyage. Ce qui est certain, c'est que, *secrétaire du roi*, 1302, il joua un grand rôle dans la lutte entre Philippe IV et Boniface, fut l'auxiliaire très-actif de P. Flotte au moment de la 1re convocation des Etats-Généraux, 1302, attaqua violemment devant eux la validité de l'élection et le caractère du pape, enfin y réclama un concile œcuménique, et, en attendant, l'emprisonnement de Boniface. Aussi, après avoir concouru à la préparation d'une série d'actes d'administration très-utiles, chargé d'arrêter le Saint-Père et de l'amener au concile de Lyon, il passa plusieurs mois à Stoggia, répandit habilement parmi les Gibelins l'argent des banquiers florentins du roi, pénétra de force dans Anagni avec Sciarra Colonna, et, à la suite d'une scène violente, y fit le pape prisonnier, 7 septembre 1303. Obligé, le 9, de fuir devant la révolte du peuple, et excommunié, il poursuivit en vain la mémoire de Boniface devant Benoît XI, qui l'excommunia de nouveau, et qu'on l'accusa d'avoir empoisonné. Au retour, le roi lui accorde d'abord des terres, 1304, et, plus tard (septembre 1307), la charge de chancelier. En cette qualité, il prépare la ruine des Templiers, arrête lui-même Jacques de Molay, oct. 1307, rédige la dénonciation adressée contre l'ordre à l'Université, et, pour intimider ou gagner les témoins, assiste illégalement au procès instruit par l'Inquisition. En 1310, il presse à Avignon la condamnation de la mémoire de Boniface et sa propre justification; Clément V ne le relève de l'excommunication, avril 1311, qu'après le désistement du roi au sujet du procès de Boniface. Philippe IV l'avait en telle estime, qu'en 1311 il le nomma éventuellement un de ses exécuteurs testamentaires. A. C.

NOGARET DE LA VALETTE. *V.* EPERNON et LA VALETTE.

NOGARO, ch.-l. de cant. (Gers), arr. et à 45 kil. S.-O. de Condom, sur la rive g. du Midou; 1,665 hab. Jadis capitale du Bas-Armagnac. Il s'y tint des conciles en 1290 et 1315. Comm. de bestiaux, grains, vins.

NOGENT-LE-BERNARD, brg (Sarthe), arr. et à 18 kil. S.-E. de Mamers; 396 hab.

NOGENT-LE-ROI, ch.-l. de cant. (Haute-Marne), arr. et à 22 kil. E.-S.-E. de Chaumont; 3,238 hab. Fabr. de coutellerie dite de Langres. Comm. de grains.

NOGENT-LE-ROI, ch.-l. de cant. (Eure-et-Loir), arr. et à 18 kil. S.-E. de Dreux, sur l'Eure; 1,314 hab. Autrefois défendu par un château-fort. Erigé en comté par Richelieu en faveur de Bautru. Comm. de blés et farines.

NOGENT-LE-ROTROU, *Novigentum Rotrudium*, s.-préf. (Eure-et-Loir), à 67 kil. E.-S.-E. de Chartres, sur l'Huisne, qui forme la *cascade des Trois Moulins*; 5,877 hab. Trib. de 1re instance, collége, bibliothèque. Cette ville est formée de quatre rues entourant une plaine, qui en forme ainsi le centre; le château en ruines qui la domine a été habité par Sully. La chapelle de l'hôpital fondé par Sully contient son tombeau. Fabrication d'étamines, de droguets et de serges; tanneries. Commerce de très-belles écrevisses, bestiaux, fourrages, toiles, chanvre. Patrie de Remi Belleau.

NOGENT-SUR-MARNE, vge (Seine), arr. et à 21 kil. S.-E. de Sceaux, 8 kil. E. de Paris, à l'extrémité du bois de Vincennes; 3,154 hab. Nombreuses maisons de campagne. Les rois mérovingiens y eurent un palais, où se tinrent plusieurs assemblées. Fabr. de produits chimiques, et spécialement de sulfate de quinine.

NOGENT-SUR-SEINE, s.-préf. (Aube), à 65 kil. O.-N.-O. de Troyes, par chemin de fer; 3,417 hab. Trib. de 1re instance, bibliothèque. Belle église paroissiale; pont en pierre, d'une seule arche. Ville ancienne. En 1814, elle fut prise par les alliés, après une héroïque défense de trois jours. Elle est entourée de jolies promenades. A peu de distance se trouvait l'abbaye du *Paraclet*. Comm. de grains, vins, bois, ardoises, sel, etc.

NOGUERA PALLAREZA, riv. d'Espagne, affl. de la Ségre, à 4 kil. S.-O. d'Alos; cours de 170 kil.

NOGUERA RIBAGORZANA, riv. d'Espagne, affluent de la Sègre, à 13 kil. S.-O. de Lérida; cours de 130 kil.

NOINTEL (Charles François OLIER, marquis de), fils d'un conseiller au parlement de Paris, né dans le pays Chartrain, m. à Paris en 1685, conseiller d'Etat en 1661, fut envoyé en 1670, avec une escadre de quatre vaisseaux, réclamer de la Porte le rétablissement des Echelles du Levant, et un libre commerce par la mer Rouge. Il s'acquitta de sa mission avec tant de fermeté et d'habileté, pour maintenir la dignité de son caractère, qu'il fut nommé ambassadeur à Constantinople. Accompagné de deux peintres pour dessiner les objets qui lui plaisaient, et de quatre maçons pour enlever dans Athènes les marbres et les bas-reliefs les plus précieux, il fit tant de dépenses en acquisitions d'antiquités, que Louis XIV, ne voulant plus payer ses dettes, le rappela et le disgracia, en 1678.

NOIODUNUM. *V.* DIABLINTES et NOVIODUNUM.

NOIR (Le prince), fils d'Edouard III. *V.* EDOUARD.

NOIR (Code). *V.* CODE.

NOIRE (Mer), en russe *Czarne-More*, en turc *Kara-Degniz*, anc. *Pont-Euxin*, mer formée par la Méditerranée, à laquelle elle est jointe par le détroit de Constantinople, la mer de Marmara et le détroit des Dardanelles, et qui communique à la mer d'Azov par le détroit d'Iénikalé. Elle s'étend entre la Russie au N. et à l'E., et la Turquie à l'O. et au S., baignant les limites de l'Europe et de l'Asie; entre 41° et 47° lat. N., 25° et 39° long. E.; 1,080 kil. sur 620. Eaux profondes, claires, moins salées que l'Océan, sans marée, peu coupées d'îles ou de hauts-fonds, gelant en hiver sur la côte N. Quelques courants, causés par les affluents. Côtes assez régulières, basses à l'O. et au N., plus élevées des autres côtés. Dans cette mer, le mouvement des eaux est très-violent par les tempêtes. Son nom actuel lui fut donné par des Tartares, probablement à cause des forêts sombres qui couronnent ses côtes; d'autres font venir le nom de mer Noire du ciel gris-foncé, souvent chargé de nuages, qui la domine. Ses principaux affluents sont, en Europe : le Danube, le Dniester, le Boug, le Dniéper, le Don, le Kouban; et, en Asie : l'Ieschyl, le Kizil, et la Sakharia. Les ports principaux sont : en Russie, Odessa, Sébastopol, Caffa, Anapa, Poti; en Turquie, Trébizonde, Sinope, Varna, Bourgas. Elle a été déclarée mer neutre, par le traité de paix de Paris du 30 mars 1856.

NOIRE (Forêt). *V.* FORÊT NOIRE.

NOIRÉTABLE, ch.-l. de cant. (Loire), arr. et à 44 kil. N.-O. de Montbrison; 644 hab.

NOIRMOUTIERS, *Her* ou *Heria, Nigrum monasterium*, île de l'océan Atlantique, sur la côte de France (Vendée), à 66 kil. N.-O. des Sables-d'Olonne, au S.-O. de la baie de Bourgneuf; séparée du continent au S. par le goulet de Fromantine, à sec à marée basse; 4,500 hect.; 19 kil. sur 7; 44 kil. de tour; 2,194 hab. Sol très-bas, protégé contre les hautes marées par des digues. Beaux pâturages, marais salants; pêche d'huîtres, fabr. de soude de varech. Ch.-l., *Noirmoutiers*, sur la côte E. Place de guerre de 4e classe, défendue par un fort, et ch.-l. de canton. St Philibert y fonda une abbaye de Bénédictins vers 680; les Normands y descendirent en 835 et 843. En 1674 les Hollandais la pillèrent. Elle appartint longtemps aux La Trémoille, et ne fut réunie à la couronne qu'en 1720. Le 7 mars 1793, les Vendéens, commandés par Charette, s'en emparèrent; les républicains les en expulsèrent le 30 avril, mais les Vendéens y rentrèrent le 12 octobre suivant, et en furent chassés définitivement le 2 janvier 1794; leur généralissime d'Elbée y fut fait prisonnier, jugé et fusillé.

NOIRS (Les). *V.* BLANCS ET NOIRS.

NOISIEL, vge (Seine-et-Marne), arr. et à 27 kil. S.-O. de Meaux, sur la rive g. de la Marne; 190 hab. Importante fabr. de chocolat; pulvérisation de substances propres à la pharmacie et à la teinture.

NOISY-LE-SEC, vge (Seine), arr. et à 15 kil. S.-E. de St-Denis, à 9 kil. N.-E. de Paris; 2,188 hab. Belles maisons de campagne. Récolte de fruits et légumes. Fort dépendant du système de défense de Paris.

NOJA, v. du roy. d'Italie (Prov. de Bari), à 16 kil. S.-E. de Bari; 7,600 hab.

NOLA, v. du royaume d'Italie (Prov. de Caserta), près du Vésuve, et à 37 kil. S.-E. de Capoue; 12,964 hab. Evêché; belle cathédrale. Hôpital militaire. Collection de vases étrusques. — Très-anc. ville de Campanie; fondée par les Ausoniens, elle fut prise par les Romains, et leur resta toujours fidèle; Annibal y fut battu par Marcellus, l'an 439 de Rome, 314 av. J.-C. L'empereur Auguste y mourut. Vespasien l'érigea en colonie romaine; Pompeï lui servait de port. Les cloches y furent inventées au ve siècle par St Paulin, évêque.

NOLASQUE (St Pierre), fondateur de l'ordre de la Merci, né vers 1189, près de St-Papoul (Languedoc), m. en 1256 à Barcelone, suivit Simon de Montfort à la croisade contre les Albigeois, et fut chargé par lui de l'éducation de Jacques, son prisonnier, fils de Pierre II d'Aragon, tué à la bataille de Muret. Ayant suivi son élève dans ses Etats, en 1215, il se voua à la rédemption des captifs, fonda à Barcelone la première maison de la Merci en 1223, racheta plus de 400 chrétiens dans le royaume de Valence, visita la côte d'Afrique dans le même but, refusa, à cause de ses infirmités, de suivre Louis IX en Terre-Sainte, et se démit, en 1249, du généralat de son ordre. Fête, le 31 janvier.

NOLAY, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), arr. et à 20 kil. S.-O. de Beaune; 2,213 hab. Restes d'un château, belle église. Patrie de Carnot. Vins blancs, grains, laines, marbres. Tanneries. Environs très-pittoresques; ruines d'un camp romain.

NOLI, anc. *Naula*, v. du roy. d'Italie (prov. de Gênes), petit port à 13 kil. S.-S.-O. de Savone; 1,753 hab. Elle forma, au XIIe siècle, une petite république, et conserva, sous la protection de Gênes, son indépendance jusqu'en 1805.

NOLI (Antoine de). *V.* CADAMOSTO.

NOLLET (L'abbé Jean-Antoine), physicien, né à Pimpré (Noyonnais) en 1700, m. en 1770, fut associé d'abord aux recherches de Dufay sur l'électricité, puis secondé dans ses études par Réaumur. Il fit, avec beaucoup de succès, des cours publics de physique dans différentes villes. Chargé, en 1749, d'aller recueillir des documents sur l'état des sciences en Italie, il fut nommé, à son retour, à une chaire de physique expérimentale créée pour lui au collége de Navarre, 1756, puis maître de physique et d'histoire naturelle des enfants de France, et professeur aux écoles d'artillerie de La Fère et de Mézières. Il a beaucoup contribué à répandre en France le goût de la physique, et fait connaître les découvertes de Newton en optique. On a de lui : *Leçons de physique expérimentale*, Paris, 1743, 6 vol. in-12; *Recherches sur les causes particulières des phénomènes électriques*, 1749, in-12; *Essai sur l'électricité des corps*, 1750, in-12; *Recueil de lettres sur l'électricité*, 1753, 3 vol. in-12; *l'Art des expériences*, 1770, 3 vol. in-12; enfin des Mémoires insérés dans le recueil de l'Académie des sciences de Paris, à laquelle il appartenait depuis 1739. V.

NOLLI (Giambattista), architecte, né à Côme, m. en 1780, florissait vers le milieu du XVIIIe siècle. Il a construit à Rome l'église Ste-Dorothée; mais il est surtout connu par un grand plan de Rome, *Nuova Pianta di Roma*, 1748, en 16 feuilles in-fol. et 16 in-4°. C'est le plan de Rome moderne, avec indication des ruines antiques, très-beau et très-bon travail, le plus exact qu'on avait fait jusqu'alors, et qui a servi de base à la plupart des travaux de même genre publiés depuis. On doit encore à Nolli une réduction in-fol. de ce plan, et un autre plan de Rome, in-fol. aussi, qui ne contient que les ruines antiques. C. D—Y.

NOMBRE-DE-DIOS. *V.* DIOS.

NOMBRE D'OR, période de 19 ans, au bout de laquelle les nouvelles lunes reviennent au même jour du mois. En commençant le cycle, on compte 1, lorsque la nouvelle lune arrive au 1er janvier; par conséquent la nouvelle lune n'arrive le 1er janvier que tous les 19 ans. L'an 1er de l'ère vulgaire, d'après la chronologie adoptée par les Bénédictins, le nombre d'or était 2. Donc, en ajoutant 1 à l'année demandée et divisant par 19, le reste de la division donnera le nombre d'or de l'année demandée. Le cycle de 19 ans fut, dit-on, trouvé par l'Athénien Méton, et on l'appela nombre d'or, parce qu'il fut regardé comme une découverte si belle, qu'on en gravait le calcul en lettres d'or. M.

NOMBRES (Le Livre des), un des livres de Moïse, le 4e du Pentateuque, tire son nom de ce qu'il commence par le dénombrement du peuple et des Lévites. Il renferme le récit de ce qui s'est passé pendant 39 ans du voyage des Israélites dans le désert.

NOMBRES SACRÉS. Dans tous les temps et dans tous les pays, on a attribué aux nombres certaines propriétés mystérieuses, certains caractères symboliques, dont les modernes sont loin de posséder toujours l'explication. Les Pythagoriciens avaient, à ce sujet, une théorie célèbre : ils disaient que l'unité, qui n'a point de parties, est moins un nombre que le principe générateur des nombres, et ils en faisaient l'attribut essentiel, le caractère de la divinité. Le nombre 2 désignait, suivant eux, le mauvais principe, et ils regardaient comme funestes tous les nombres qui

commençaient par ce chiffre : ce fut sans doute d'après cette prévention que les Romains dédièrent à Pluton le 2e mois de leur année, et que, le 2e jour de ce mois, ils sacrifiaient aux Mânes. Les Pythagoriciens appelaient le nombre 3 une harmonie parfaite, et avaient aussi de la vénération pour le nombre 4, qui renfermait, disaient-ils, toute la religion du serment, et leur rappelait l'idée de la puissance infinie de Dieu dans l'arrangement de l'univers : de même, le nombre 3 se retrouve dans la Trinité de l'Inde et du christianisme, dans les 3 Grâces, les 3 Parques, les 3 juges des Enfers chez les Grecs. Le nombre 5, formé par l'addition de 2, premier nombre pair, et de 3, premier nombre impair, était, pour les Pythagoriciens, l'emblème du mariage, et placé sous la protection de Junon. Le nombre 6 caractérisait la justice, qui marche toujours d'un pas égal. Les médecins croyaient voir, dans le nombre 7, les vicissitudes de la vie humaine; il revient à chaque instant dans les coutumes des peuples : on cite le chandelier à sept branches chez les Hébreux, les 7 enceintes d'Ecbatane, les 7 conseillers des rois de Perse, les 7 jeunes filles qui servaient Esther, les 7 collines de Rome, et, chez les chrétiens, les 7 fenêtres et les 7 arcades du chœur dans certaines églises gothiques, les 7 chapelles autour du chœur, image des 7 sacrements ou des 7 dons du St-Esprit, enfin les 7 péchés capitaux, Notre-Dame des Sept-Douleurs, et les 7 étoiles placées dans le nimbe de la Vierge. Aux yeux des Pythagoriciens, 8 représentait la loi naturelle, qui suppose tous les hommes égaux; ils redoutaient 9, comme l'image de la fragilité des fortunes humaines. Mais le nombre 10 était le symbole de la merveilleuse harmonie de l'univers; c'était aussi le signe de la paix, parce que l'union de deux mains forme 10 doigts. Les multiples de chaque nombre avaient le même sens, la même propriété que ce nombre. Par exemple, on rencontre souvent le nombre 12, produit de 3 par 4 : il y avait 12 tribus chez les Hébreux; à Athènes, les 12 *poleis* étaient distribuées en 12 *demoi*, 12 *phratriai*, 12 *phulai*; 12 vautours apparaissent à Romulus; il y a 12 grands dieux de l'Olympe grec, 12 compagnons d'Odin chez les Scandinaves, 12 chevaliers de la Table ronde d'Arthur, 12 paladins à la cour de Charlemagne; l'Etrurie formait 12 lucumonies. Le nombre 30 joua aussi un grand rôle : ce sont les 30 membres du sénat de Sparte, les 30 petits qu'Enée vit naître d'une truie à l'endroit où Rome s'éleva plus tard, les 30 villes de la confédération Latine, les 30 Sabines enlevées par les Romains, les 30 curies instituées sous Romulus, les dix mois de 30 jours dans l'année cyclique, etc. Certaines institutions rappelaient les divisions du calendrier : les 300 sénateurs de l'anc. Rome correspondent aux 300 jours de l'année cyclique; les 360 maisons d'Athènes, les 360 amphictyons étaient en rapport avec les 360 jours de l'année solaire; Carthage avait un sénat de 104 membres, le double des semaines d'une année, etc.

NOMENCLATEUR, *Nomenclator*, esclave qui, chez les riches Romains, était chargé de reconnaître, par leurs noms, toutes les personnes qui venaient dans la maison de son maître. Quand ce maître recevait, le matin, la visite de ses nombreux clients, le nomenclateur se tenait près de lui, un peu en arrière, et lui soufflait à l'oreille le nom de celui qui se présentait. Dans la brigue des comices, au Forum ou au Champ de-Mars, chaque candidat se faisait accompagner d'un ou de deux nomenclateurs, qui lui disaient les noms de tous les citoyens qu'il abordait, et qu'il devait saluer nominativement pour solliciter leur suffrage; ils le renseignaient même, au besoin, en peu de mots, sur l'importance du personnage. C. D—Y.

NOMÉNOÉ, seigneur breton, nommé comte ou duc de Bretagne par Louis le Débonnaire vers 825, m. à Vendôme en 851, secoua le joug de Charles le Chauve, prit le titre de roi, chassa les évêques qui ne voulurent pas le sacrer, et repoussa les Normands qui s'étaient emparés de Nantes, 847. Il laissa un fils, Erispoé, qui sut se maintenir dans l'héritage de son père.

NOMENTUM, auj. *Lamentano*, v. de l'Italie ancienne, dans la Sabine, à 12 milles (16 kil. environ) N.-E. de Rome; célèbre par une victoire de Servilius Priscus Fidenas sur les Véiens et les Fidénates, l'an 418 de Rome, 335 av. J.-C. On appelait *Voie Nomentane*, une route qui conduisait de Rome à Nomentum, et qui passait au mont Sacré.

NOMÉNY, ch.-l. de cant. (Meurthe), arr. et à 28 kil. N. de Nancy, sur la Seille; 1,212 hab. Jadis titre d'un marquisat.

NOMES, divisions de l'ancienne Egypte, dont les gouverneurs s'appelaient *Nomarques*; en voici les noms, d'après les Egyptiens et d'après les Grecs :

ÉGYPTIENS.	GRECS.
Maris.	*Thébaïde.*
Ambo,	Ombos.
Atbo,	Apollinopolite.
Sné,	Latopolite.
Ermonth,	Hermonthite.
Amoun,	Thébain.
Phatouri,	Phaturite ou Tathyrite.
Keft,	Coptos.
Tenthori,	Tentyrite.
Hô,	Diospolite.
«	Abydos.
Psoï,	Ptolémaïte.
Schmin ou Chemmis,	Panopolite.
Atbo,	Aphroditopolite.
Tkoou,	Antéopolite.
Schotp,	Hypsélite.
Sioout,	Lycopolite.
Ouahé-Psoï,	Grande-Oasis.
	Heptanomide.
Schmoun, Touho,	Hermopolite.
Kaïs,	Cynopolite.
Pemsjé,	Oxyrinchite.
Hnès,	Héracléopolite.
Piom,	Crocodilopolite.
Tpih,	Aphroditopolite.
Memfi.	Memphite.
Tsahet.	*Delta.*
Pharbaït,	Pharbétite.
«	Léontopolite.
Sjani,	Tanite.
Schmoun-an-Erman,	Mendésien.
Pschati,	Prosopite.
Nimeschoti ou Sjemnouti,	Sébennyte-Inférieur. Sébennyte-Supérieur.
Ounouphi,	Onuphite.
Pousiri,	Busirite.
«	Xoïte.
«	Phtembouthite.
Saï,	Saïte.
«	Naucratite.
Chbehs,	Cabasite.
«	Métélite.
Pténato,	Phthénotès.

A ces nomes il faut ajouter les 5 de l'*Arabie égyptienne* (partie orient. de l'Egypte-Inférieure, *Tiarabia* des Egyptiens) : *On, Athribi, Poubasti, Tiarabia propre* et *Sariom*, et la *Libye égyptienne* (partie occid. de la Basse-Egypte, *Niphaïat* des Egyptiens). De même, aux 40 nomes grecs il faut annexer les 6 nomes à l'E. du Delta jusqu'à Rhinocolure (*Iléliopolite, Athribite, Bubastite, Phragroriopolite, Séthréite* et *Héroopolite*) et les 7 nomes de la partie occid. jusqu'à Parétonium (*Létopolite, Cynécopolite, Andropolite, Momemphite, Héracléotite, Libyque* et *Nitriatite*). Ces divisions, conservées sous la domination perse, qui avait fait de l'Egypte la 1e satrapie de l'Empire (525-414 et 354-332), sous les Ptolémées et les premiers empereurs romains, durèrent jusqu'au IVe siècle de l'ère chrétienne.

NOMINAUX. *V.* RÉALISTES.

NOMOPHYLACES (du grec *nomos*, loi, et *phulassó*, je garde), magistrats athéniens, chargés du dépôt des annales et des actes publics, et du soin de faire observer les lois.

NOMPAR DE CAUMONT. *V.* LA FORCE.

NOMS PROPRES. Dans le 1er chapitre de la Genèse, Dieu *nomme* les êtres à mesure qu'il les crée; les choses et les animaux reçoivent des noms *communs*, tandis que l'homme et la femme ont des noms *propres* (Adam, Eve). Les noms des Hébreux avaient un sens; ils changeaient à chaque génération, comme on le voit dans la généalogie de J.-C. — Les Grecs n'avaient qu'un nom; les enfants ne portaient presque jamais celui de leur père; ils en recevaient un arbitraire, le dixième jour après la naissance. Souvent on individualisait ce nom propre par le génitif de celui du père : *Achille, fils de Pélée*. Il y eut aussi des sobriquets, empruntés à quelque caractère physique ou intellectuel, à la profession, etc. Les noms de famille proprement dits ne semblent pas avoir été connus, mais seulement ceux de tribu (les Héraclides, les Pallantides, les Aleuades, etc.), exprimant une alliance naturelle et politique à la fois, comme plus tard, au moyen âge, les Guelfes,

les Gibelins, les Capulets, les Montaigus, etc. — Les Romains avaient ordinairement 3 noms : 1° le *prænomen*, désignant l'individu (Caïus, Lucius, Marcus, Cneius, Sextus, etc.); 2° le *nomen*, désignant la *gens* à laquelle cet individu appartenait, et généralement terminé en *ius* ou en *eius* (Tullius, Cornélius, Servilius, Porcius, etc.); 3° le *cognomen*, désignant la famille ou division de la *gens* (Scipion, Caton, Brutus, Crassus, César, etc.). Quelquefois ils avaient un 4e nom, *agnomen*, donné comme distinction honorifique, en mémoire de quelque événement (Africanus, Asiaticus, Macedonicus, Achaïcus, Numidicus, etc.). Un très-grand nombre de plébéiens ne portaient que le prénom et le nom. Les femmes avaient seulement le nom de la *gens* sous sa forme féminine (Sempronia, Cornelia, Tullia); deux filles dans une même famille étaient surnommées *major* et *minor*, et, s'il y en avait davantage, *prima, secunda, tertia*, etc.; plusieurs femmes eurent aussi un surnom tiré de quelque particularité personnelle (Rufa, Pusilla, etc.). Quand on passait par adoption d'une famille dans une autre, on prenait le prénom, le nom et le surnom de son père adoptif, en ajoutant le nom de la première famille avec la terminaison *anus* (*Catus-Julius-Cæsar-Octavianus*). Les esclaves gardaient le nom qu'ils avaient avant de tomber en esclavage; rendus à la liberté, ils recevaient le prénom et le nom de leur maître, et y ajoutaient leur propre nom (Lucius-Cornélius-Chrysogonus, Marcus-Tullius-Tiro, etc.). — Les Francs ne portaient qu'un nom, et il avait un sens : *Clodion*, illustre; *Mérovée*, éminent guerrier; *Childéric*, fort ou brave au combat; *Clovis*, illustre guerrier; *Théodoric* ou *Thierry*, brave ou puissant parmi le peuple; *Clodomir*, chef célèbre; *Childebert*, brillant dans le combat; *Clotaire*, célèbre et éminent; *Chilpéric*, brave ou puissant à secourir; *Théodebert*, brillant parmi le peuple; *Théodebald*, hardi parmi le peuple; *Charibert*, brillant dans l'armée; *Sigebert*, brillant par la victoire; *Gontran*, fort au combat; *Dagobert*, brillant comme le jour, etc. Vers la fin de la 2e race, pour distinguer les membres d'une même famille, on commença de recourir à des sobriquets, pris d'une qualité honorable ou d'une particularité vicieuse ou ridicule; ainsi Hugues *Capet* signifiait Hugues à la grosse tête, ou le bon esprit, ou l'opiniâtre. Bien que l'on trouve auparavant Pépin *le Bref*, Charles *le Simple*, Charles *le Chauve*, il n'est pas vraisemblable que ces princes aient été désignés ainsi de leur vivant. On ne mettait que les noms dans les actes publics; mais le sobriquet, par la force de l'usage, étant devenu une notoriété, on l'ajouta au-dessus du nom, en interligne, ce qui paraît l'avoir fait appeler *surnom*. De bonne heure on adopta l'usage des *noms de baptême*, qui sont devenus les *prénoms*. Ce n'est que vers le XIIIe siècle, que l'on conserva dans les familles un nom héréditaire; la noblesse le prit de ses terres, les vilains se transmirent celui qu'ils devaient à des particularités physiques, au caractère, à l'âge, au lieu de naissance ou d'habitation, à la profession, tels que : Leroux, Lenoir, Levilain, Lepetit, Leblanc, Legros, Legrand, Lefort, Ledoux, Lejeune, Lenormand, Lepicard, Lebreton, Duval, Dupré, Marchand, Charpentier, etc. Ces noms ne devinrent fixes que quand on eut institué les registres de l'état-civil. Dès lors, il fallut l'autorisation du chef de l'Etat, et certaines formes légales pour pouvoir changer de nom. *V.* E. Salverte, *Essai historique et philosophique sur les noms propres*, Paris, 1824, 2 vol. in-8°.

NON (Cap). *V.* Noun.

NONA, *Ænona*, v. des Etats autrichiens (Dalmatie), à 17 kil. N.-N.-O. de Zara, petit port sur l'Adriatique; 600 hab. Evêché.

NONACRIS, anc. ville d'Arcadie, près du mont Cyllène, ainsi nommée d'une fille de Lycaon. Patrie d'Evandre et d'Atalante.

NONAGRIA. *V.* Andros.

NONANCOURT, ch.-l. de cant. (Eure), arr. et à 35 kil. S. d'Evreux, sur l'Avre; 1,255 hab. Filatures de laine et de coton, fabr. de cardes, tanneries. Comm. de grains, papier, tuiles et briques. Restes de fortifications.

NONCE, *Nuntius*, ambassadeur du pape près d'une cour étrangère. Celui qui ne représente que provisoirement le Saint-Siége s'appelle *Internonce*. — Les députés de la noblesse polonaise dans les diètes portaient aussi le nom de *nonces*.

NON-CONFORMISTES. *V.* Conformistes, Dissenters.

NONE, une des parties de l'office divin, et la dernière des *petites heures* ou *heures canoniales*; elle se dit avant vêpres. Son nom vient de ce que, dans l'anc. manière de diviser le jour, on la récitait à la 9e heure.

NONES, *Nonæ*, une des divisions du mois dans le calendrier des anc. Romains. On les nommait ainsi de ce qu'elles se trouvaient 9 jours avant les ides. Elles étaient un peu mobiles, et revenaient le 5 du mois en janvier, février, avril, juin, août, septembre, novembre et décembre, et le 7, pendant les autres mois. La superstition romaine regardait tous les lendemains de nones comme funestes. — Nones caprotines. *V.* Populifugium et Caprotine.

NONIUS MARCELLUS, grammairien latin et philosophe péripatéticien, né à Tibur dans le IIIe siècle, a laissé un traité *De proprietate sermonum*, compilation médiocre, mais riche en citations de beaucoup d'auteurs dont les ouvrages sont auj. perdus. La meilleure édit. de Nonius est celle de Mercier-des-Bordes, Paris, 1614.

NONIUS (Pedro NUNNEZ, en latin), mathématicien portugais, né en 1492, m. en 1577, professeur à l'université de Coïmbre, s'est surtout occupé de géométrie. On lui attribue l'idée d'une méthode pour la mesure des petits arcs de cercle. Il écrivit un traité *De arte navigandi*, en 2 livres, qui attira l'attention des géomètres sur les problèmes nouveaux que faisait naître l'usage de la boussole.

NONNIUS PINCIANUS. *V.* Pincianus.

NONNOTTE (Claude-Adrien), jésuite, né à Besançon en 1711, m. en 1793, prêcha pendant plusieurs années à Paris, à Versailles, et à Turin. Il entreprit de relever les erreurs historiques de Voltaire, dans un ouvrage qui a pour titre : *les Erreurs de Voltaire*, Avignon, 1762, 2 vol.; Besançon, 1718, 3 vol.; il le fit le plus souvent avec succès pour la vérité, mais en attirant sur soi les sarcasmes de Voltaire. On a de lui encore : *Dictionnaire philosophique de la religion, en réponse aux objections des incrédules*, Avignon, 1772, 4 vol. in-12; *les Philosophes des trois premiers siècles de l'Eglise*, Paris, 1789, in-12. C. N.

NONNUS, poëte grec, né à Panopolis en Egypte vers 410 ap. J.-C., est auteur d'un poëme en 48 chants, *les Dionysiaques*, qui roule sur l'histoire de Bacchus. Rien n'est plus inégal que ce poëme; à des élans d'inspiration véritable, succède une stérile abondance de mots; la prédominance de l'élément descriptif et l'abus de l'érudition mythologique en rendent la lecture fatigante. Les *Dionysiaques* ont été publiés par Falkenberg, Anvers, 1569, gr. in-8°; par G.-H. Moser, Heidelberg, 1809; et par Græfe, 1819 et 1826, Leipzig, 2 vol. in-8°, et trad. en français par Boitel, Paris, 1625, in-8°, et par le comte de Marcellus, dans la *Bibliothèque des auteurs grecs* de Didot, 1856, gr. in-8°. On attribue encore à Nonnus une *Paraphrase en vers de l'Evangile de St Jean*, publiée pour la 1re fois à Venise, 1501; à moins que le poëte ne se soit fait chrétien, cet ouvrage ne peut lui être rapporté. *V.* Weichert, *De Nonno Panopolitano*, 1810, in-4°.

NONTRON, s.-préf. (Dordogne), à 40 kil. N. de Périgueux. Tribunal de 1re instance; 2,444 hab. Autrefois fortifiée. Fabr. de couteaux; forges, tanneries. Comm. de bestiaux. Exploit. de fer, plomb sulfuré, manganèse et oxyde noir aux environs.

NONZA, ch.-l. de cant. (Corse), arr. et à 12 kil. N.-O. de Bastia, au sommet d'un roc escarpé; 445 hab.

NOODT (Gérard), jurisconsulte et publiciste, né à Nimègue en 1647, m. en 1725, professeur de droit dans sa ville natale en 1671, à Francker en 1679, à Utrecht en 1684, et à Leyde en 1686, a laissé, entre autres ouvrages estimés : *Probabilium juris lib.* III, 1674-79; *de Juri imperii et lege regiâ*, 1699, et *de Religione ab imperio, jure gentium, liberâ*, 1706, ouvrages trad. en français par Barbeyrac, sous ce titre : *du Pouvoir des souverains et de la liberté de conscience*, Amst. 1707, 1714, in-4°. La meilleure édit. des Œuvres de Noodt est celle de Leyde, 1735, 2 vol. in-fol.

NOORDHUISEN. *V.* Nordhausen.

NOOT (Henri-Nicolas Van der), avocat au grand-conseil du Brabant, né à Bruxelles en 1750, m. en 1826, joua un rôle important dans l'insurrection des Pays-Bas autrichiens en 1789. Obligé de fuir en Hollande pour quelques écrits contre l'empereur Joseph II, il se joignit à d'autres mécontents, organisa le *comité de Bréda*, qui se proposait l'expulsion des Autrichiens, et devint président du pouvoir exécutif, formé à Bruxelles lors de l'insurrection. Mais les troupes impériales revinrent plus nombreuses; Van der Noot, qui n'avait pu, d'ailleurs, empêcher les excès du parti républicain, chercha encore un asile en Hollande. Bien qu'il eût publié, en 1792, une adresse à ses concitoyens pour les engager à se joindre aux Français, il fut arrêté, en 1796, par ordre du Directoire, et retenu, pendant près d'un an, dans la citadelle de Bois-le-Duc. Depuis cette époque, il vécut ignoré à Bruxelles.

NOOTKA. *V.* Nootka.

NOR, fils de Thorron, qui régnait sur la Gothie et la Finlande, fut envoyé à la recherche de sa sœur Goé, qu'on

avait enlevée, et, selon les traditions scandinaves, arriva dans le pays qui, de son nom, s'appela Norvége.

NORA, auj. *Bour?* v. forte de l'anc. Cappadoce, au pied du Taurus, célèbre par le siége qu'y soutint Eumène contre Antigone, 320 av. J.-C. — anc. v. de Phrygie, sur les confins de la Lycaonie.—anc. v. de Sardaigne, sur la côte S.; auj. *Nori* ou *San-Giovani di Pula*.

NORADIN. *V.* NOUR-EDDYN.

NORAGHES ou NURAGHES, nom par lequel on désigne de très-anciens monuments situés en Sardaigne. Ils ont la forme d'une tour ou d'un cône surbaissé de 15 à 16 mèt. de hauteur, et de 29 à 30 de circonférence à la base. Quelques-uns sont élevés sur un soubassement de forme irrégulière, de 100 à 200 mèt. de large. L'entrée extérieure, toujours entre le S.-E. et le S.-O., n'excède jamais 1 mèt. 60 centimèt. de haut, sur 0 mèt. 60 centimèt. de large, et est souvent plus étroite; l'intérieur est divisé en plusieurs chambres superposées. Il existe encore environ 3,000 monuments de ce genre, bien qu'un grand nombre aient été détruits. On croit qu'ils ont été fondés par une colonie pélasgique, environ 200 ans av. la guerre de Troie, et que leur nom vient de *Norax*, conducteur d'une de ces colonies. Il y a aussi en Sardaigne d'autres monuments, formés par de grosses pierres rangées sans ciment autour d'une fosse creusée de 12 à 16 mèt. de long sur 1 à 2 d'ouverture, et sur lesquelles sont posées de larges pierres plates formant un toit; à l'une des extrémités de la fosse, on trouve plusieurs pierres posées perpendiculairement; ces fosses sont appelées par le peuple *sépultures des géants*: c'étaient probablement des tombeaux. *V.* Petit-Radel, *Notice sur les Nuraghes de la Sardaigne*, Paris, 1826.

NORBA, auj. *Norma*, anc. v. d'Italie (Latium), chez les Volsques. Colonie romaine depuis l'an 262.

NORBA CÆSAREA, v. de la Lusitanie; auj. *Alcantara*.

NORBERT (Saint), né à Santon (Clèves) vers 1092, m. en 1134. D'une famille illustre du comté de Clèves, il mena d'abord une vie fastueuse et dissipée; un orage, qui mit ses jours en danger, détermina sa conversion; il reçut les ordres, passa quelques années en mission, et, en 1120, fonda à Prémontré, dans la forêt de Coucy, un monastère ayant pour objet la réforme des chanoines réguliers; le nouvel ordre fut confirmé par le pape Honorius II en 1126, et fit de rapides progrès dans toute l'Europe. La même année, St Norbert devint archevêque de Magdebourg; il rendit de grands services à l'Eglise lors du schisme qui suivit la mort d'Honorius II, et, d'accord avec St Bernard, entraîna l'empereur Lothaire II dans le parti d'Innocent II. Il suivit Lothaire en Italie comme archichancelier, et, au retour, fut nommé primat des deux Saxes. Il fut canonisé en 1582 par Grégoire XIII. Fête, le 6 juin.

NORBERT (Pierre PARISOT, dit le Père), capucin, né en 1697 à Bar-le-Duc, m. en 1769, fut emmené à Rome en qualité de secrétaire par son provincial en 1734, et là se fit nommer, 1736, procureur-général des missions étrangères. Arrivé à Pondichéry, il fut choisi comme curé de la ville par le gouverneur Dupleix; mais son animosité contre les Jésuites le fit revenir à Rome en 1740, pour présenter à Benoît XIV son ouvrage sur les *Rites malabares*, où étaient des attaques violentes contre les Jésuites. Cet écrit, publié malgré le pape, causa un grand scandale. Norbert quitta son ordre, erra sous différents noms en Angleterre, en Allemagne, en Portugal, etc., et finit misérablement ses jours dans un village de Lorraine. Son principal ouvrage est intitulé : *Mémoires historiques sur les affaires des Jésuites avec le Saint-Siége*, Lisbonne, 1766, 7 vol. in-4o.

NORCIA, anc. *Nursia*, v. du roy. d'Italie (Pérouse), située à 31 kil. N.-E. de Spolète, près de la rive dr. de la Nera; 9,795 hab. Evêché. Fabr. de lainages et de draps communs. Cette ville eut autrefois un gouvernement municipal dont les chefs s'appelaient *Illettrés*, parce qu'ils ne devaient savoir ni lire ni écrire.

NORD (Mer du) ou d'ALLEMAGNE, anc. *Océan germanique*, mer d'Europe, formée par l'océan Atlantique, entre la Grande-Bretagne à l'O., la Norvége et le Danemark à l'E., la Confédération germanique (Holstein, Hanovre), la Hollande, la Belgique et la France au S.-E., entre 51° et 61° lat. N., et communiquant avec la Baltique par le Skager-Rack, le Cattégat et le Sund, avec la Manche par le Pas-de-Calais. Elle a reçu son nom des Hollandais, par opposition au Zuyderzée (mer du Sud). Les eaux de la mer du Nord contiennent plus de parties salines que celles de la Baltique; elles sont moins froides et ne gèlent pas, mais charrient souvent d'énormes glaçons le long des côtes. Cette mer est peu profonde, surtout près des côtes, ce qui la rend très-houleuse; elle a aussi beaucoup de hauts-fonds. La Grande-Bretagne possède sur la mer du Nord les ports de Londres, Yarmouth, Leith, et Dundee; la France, ceux de Dunkerque et de Gravelines; la Belgique, celui d'Ostende; la Hollande, ceux de Rotterdam et d'Amsterdam; l'Allemagne, ceux d'Emden, Brême, et Hambourg; la Norvége, ceux de Christiansand et de Bergen. Les affluents de cette mer sont : sur le continent, l'Elbe, le Wéser, l'Ems, le Rhin, la Meuse, et l'Escaut; en Grande-Bretagne, le Tay, le Forth, la Tweed, la Tyne, l'Humber, l'Ouse, et la Tamise.

NORD (Canal du), détroit formé par l'océan Atlantique au N. de la mer d'Irlande, entre la côte N.-E. de l'Irlande et la côte S.-O. de l'Ecosse.

NORD (Cap), promontoire de Norvége, à l'extrémité N. de l'île de Magerö, par 71° 11' 40" lat. N., et 23° 40' long. E. C'est le point le plus septentrional de l'Europe.— Il y a d'autres caps Nord : à l'extrémité N.-O. de l'île du Prince Edouard, dans le golfe St-Laurent; à la pointe N. de la Nouvelle-Zélande; à l'extrémité N.-E. de la Nouvelle-Géorgie.

NORD (Le), département le plus septentrional de la France, ch.-l. *Lille*; formé de la Flandre française, du Cambrésis et d'une partie du Hainaut; borné au N. par la mer du Nord, au N.-E. par la Belgique (Flandre occidentale et Hainaut), et entre les dép. de l'Aisne et de la Somme au S., du Pas-de-Calais à l'O. Superf., 569,904 hect.; pop., 1,303,380 hab. Arrosé par l'Escaut et ses affluents (la Haisne, la Scarpe, la Sensée, la Lys, la Law, et la Deule), par la Sambre, l'Aa, la Colme, l'Yser, et par un grand nombre de canaux. Ce départem. est, par son agriculture, son industrie et son commerce, le plus riche de la France. Sol très-fertile en céréales, betteraves, houblon, colza, lin (3,500,000 kilogr. par an), légumes, tabac. Nombreuses pépinières. Elève de chevaux, porcs, gros bétail. Grande exploitation de houille, fer, tourbe; carrières de marbre, pierres. Fabrication de toiles, batistes, linge de table, cotonnades, fils de coton, de lin et de laine, tulle, dentelles, faïence, porcelaine, verre, sucre de betteraves, huiles (près de 500,000 hectol. par an), savons; usines à fer; raffineries de sucre et de sel, distilleries de betteraves. Eaux minérales de St-Amand. Ce départem. forme le diocèse de Cambrai, et dépend de la cour impériale de Douai.

NORD, l'un des 4 points cardinaux, celui qui répond à l'extrémité du pôle boréal. On l'appelle aussi *septentrion*, nom que les anciens avaient donné à la constellation de l'Ourse, près du pôle arctique.

NORDALBINGIENS, nom donné pendant le moyen âge aux peuplades saxonnes qui habitaient au N. et sur la rive dr. de l'Elbe, vers son embouchure.

NORDBERG (Georges), chapelain de Charles XII, roi de Suède, né à Stockholm en 1677, m. en 1744, fut nommé, en 1703, aumônier de l'armée suédoise, et, en 1707, aumônier du roi. Fait prisonnier à Pultawa en 1709, il fut échangé contre des prisonniers russes en 1715, et rentra comme pasteur à Stockholm. Il écrivit, par ordre et sous l'influence de la reine Ulrique-Eléonore, la *Vie de Charles XII*, Stockholm, 1740, 2 vol. in-fol., trad. en franç. par Warmholz, La Haye, 1742, 3 vol. in-4o. Voltaire, avec lequel il n'est pas toujours d'accord, l'a poursuivi de ses sarcasmes.

NORDBOTTEN ou NORRBOTTEN. *V.* NORDLAND.

NORDEN (Frédéric-Louis), voyageur danois, né à Gluckstadt (Holstein) en 1708, m. en 1742, était capitaine de la marine royale du Danemark. Après des voyages en Europe, qui le mirent en contact avec les savants et les artistes, 1732-37, il fut, en 1737, envoyé par Christian VI en Egypte, avec mission d'en dessiner et d'en décrire les monuments antiques, visita successivement Alexandrie, le Caire, les Pyramides, remonta le Nil jusqu'au delà du tropique du Cancer, à Deyr ou Derre (Nubie), et ne s'arrêta, en 1738, que devant les obstacles insurmontables opposés par la mauvaise volonté des habitants. Accueilli avec honneur à Copenhague, il servit comme volontaire dans la guerre de 1740 entre l'Angleterre et l'Espagne, alla ainsi en Amérique, et, au retour, nommé membre de la Société royale de Londres, composa pour elle, 1741, un Mémoire en anglais *Sur les ruines et les statues colossales de Thèbes*. Attaqué de consomption, il voulut passer dans le midi de la France, mais mourut à Paris. On publia à Copenhague, 1752-55, son *Voyage en Egypte et en Nubie*, tel qu'il l'avait laissé, sauf une très-légère révision pour la mise en ordre, 2 vol. gr. in-fol., avec 159 cartes et planches. Avant Volney, qui, d'ailleurs, se préoccupe moins de la partie descriptive et archéologique que des usages et des mœurs,

Norden est le premier voyageur qui ait entrepris une pareille exploration au point de vue artistique, géographique, scientifique et pittoresque : l'expédition d'Égypte a le plus souvent suivi son plan neuf et ingénieux, ses habitudes d'élévation, ses coupes géométrales, etc. Dans 29 planches, il a détaillé le cours du Nil jusqu'au point visité par lui, et si cette partie renferme des erreurs inévitables, elle ne mérite pas les durs reproches que lui ont adressés Danville et Bruce. Une 3e édition en 3 vol. in-4°, qui n'a pas peu servi à préciser les notions au moment de l'expédition d'Egypte, a été donnée, 1795-98, par MM. Langlès, P. Didot, et G.-J. Constantin. A. C.

NORDEN, v. du Hanovre, jointe à la mer du Nord par un canal de 4 kil., à 15 kil. N.-O. d'Aurich; 6,000 hab. Chantiers de construction; toiles, bière, esprits, tabac, chicorée. Entrepôt de sel.

NORDENFIELD, une des 3 grandes régions géographiques de la Norvége, entre le Nordland au N., la mer du Nord à l'O., le Sœndenfield au S. et à l'E. Elle comprend 5 län : Nordre-Trondhiem, Sœndre-Trondhiem, Romsdal, Nordre-Bergenhuus, et Sœndre-Bergenhuus; 600 kil. sur 200; 450,000 hab. Elle est séparée du Sœdenfield par la chaîne des Langfields. Côtes très-découpées, offrant beaucoup de baies et de ports. Sol peu fertile : pommes de terre, houblon, chanvre. Exploit. de cuivre, fer, marbre, chaux. Comm. de poisson.

NORDERNEY, île de la mer du Nord (Hanovre), près de Norden, séparée de la côte par une plage découverte à la marée basse; 13 kil. de tour; 700 hab. Bains de mer fréquentés.

NORD-EST (Ile du), terre dans l'océan Glacial arctique; par 79° 5'-81° lat. N., et 17° 25'-21° 15' long. E.; 400 kil. sur 250.

NORDGAU, c.-à-d. *canton du Nord*, anc. pays d'Allemagne, dont les limites ont beaucoup varié, et qui est auj. compris dans le N. de la Bavière. — On donnait le même nom à la Basse-Alsace.

NORDHAUSEN, en hollandais *Noordhuisen*, v. des Etats prussiens (Saxe), sur la Zorge et le Hartz, à 66 kil. N. d'Erfurt; 17,500 hab. Ville gothique, entourée de murs flanqués de tours; libre et impériale au moyen âge. Fabr. de batistes, draps, toiles, tabac à chiquer, eau-de-vie renommée, huile, quincaillerie, chicorée, produits chimiques, savons, etc.; bière excellente. Marchés de bétail. Gymnase, Ecole polytechnique supérieure.

NORDHEIM, v. murée du Hanovre, à 19 kil. N.-E. de Gœttingue; 4,200 hab. Entrepôt royal de fers. Fabr. de tabac, toiles, lainages; brasseries. Bains sulfureux. Anc. abbaye de Bénédictins de St Blaise.—Les titulaires de l'anc. comté de Nordheim héritèrent du duché de Brunswick en 1090; la ligne mâle s'étant éteinte en 1101, Richenza, héritière du comté, épousa, en 1106, le duc de Saxe, Lothaire de Supplinbourg, qui devint empereur d'Allemagne. La fille qui naquit de ce mariage épousa Henri le Superbe, en 1128.

NORDKŒPING. *V.* NORRKŒPING.

NORDLAND, stift de Norvége, au N., entre 65° et 71° 35' lat. N., borné par le Nordenfield au S., par la Suède à l'E., baigné par l'océan Glacial au N., et la mer du Nord à l'O.; 950 kil. sur 350; 132,000 hab. Ch.-l. *Alstahoug.* Il se divise en 2 amt ou bailliages, le Finmark et le Nordland propre; sup., 106,500 kil. carrés.

NORDLAND, amt ou bailliage de Norvége, dans le stift de son nom, entre le Finmark au N., les Alpes scandinaves à l'E., le Nordenfield au S., et la mer du Nord à l'O., 37,100 kil. carrés; 78,000 hab. Ch.-l., *Bodœ.* Pays froid, peu fertile : orge, avoine, pommes de terre, bois. Pêche active.

NORDLAND, la plus septentrionale des 3 grandes régions géographiques de la Suède, entre la Norvége au N. et à l'O., la Suède propre au S., le golfe de Botnie et l'empire russe à l'E.; entre 61° 35' et 69° lat. N., 12° et 21° long. E.; 233,000 kil. carrés; 317,892 hab. Pays froid et peu fertile. Elle se divise en 4 lan ou préfectures : *Norr-botten* ou Botnie septentrionale, ch.-l. Pitea; *Wester-botten* ou Botnie occidentale, ch.-l. Umea; *Wester-norrland* ou Norrland occidental, ch.-l. Hernösand; et *Iæmtland*, ch.-l. Ostersund.

NORDLAND (WESTER-). *V.* HERNŒSAND.

NORD-LIBRE, nom de CONDÉ-SUR-ESCAUT pendant la Révolution.

NORDLINGEN, v. de Bavière (Souabe-et-Neubourg), sur l'Eger, à 60 kil. N.-O. d'Augsbourg; 7,000 hab. On remarque l'église neuve de la Madeleine, dont la tour est haute de 86 mèt. Fabr. de tapis de pied en poil de chèvre, tissus de laine, draps, charcuterie. Vieilles murailles flanquées de tours. — Jadis ville libre et impériale, elle appartient à la Bavière depuis 1802. Le 6 septembre 1634, Bernard de Saxe-Weimar et les Suédois y furent défaits par les Impériaux. Condé et Turenne y battirent Mercy, le 3 août 1645. Combats entre les Français et les Autrichiens en 1796 et 1800.

NORD-OUEST (Territoire du). *V.* WISCONSIN.

NORDRE-BERGENHUUS, amt ou bailliage de Norvége, dans le stift de Bergen; entre ceux de Romsdal au N., de Christian à l'E., de Sœndre-Bergenhuus au S., et la mer du Nord à l'O.; ch.-l. *Leganger;* 17,120 kil. carr.; 82,000 hab. Il s'appuie aux monts Thuliens et Dofrines à l'E. La mer forme, sur la côte O., le golfe de Sogne.

NORDRE-TRONDHJEM. *V.* TRONDHJEM.

NORDSTRAND, île du duché de Slesvig, dans la mer du Nord, par 54° 34' lat. N. et 6° 40' long. E.; 5 kil. de tour; 3,000 hab. Fortes digues, rompues en 1634 par une inondation, où périrent 6,400 personnes. Bon bétail.

NORFOLK, comté de l'Angleterre, à l'E., entre le Wash au N., la mer du Nord à l'E., les comtés de Suffolk et de Cambridge au S., de Lincoln à l'O. Aréa : 521,144 hect., dont 483,000 susceptibles de culture; 435,422 hab. Rivières : grande et petite Ouse, Nene, Yare, Bure. Sol bien cultivé; beau bétail; excellent beurre. Capitale, *Norwich;* ville princip., Yarmouth, Lynn, Thetford. C'était une partie du territoire des *Iceni*, et, sous les Saxons, du royaume d'Est-Anglie. Il donne le titre de duc et pair d'Angleterre aux Howard, descendants des Mowbray.

NORFOLK, v. des Etats-Unis (Virginie), bon port militaire et de commerce sur la rive droite de l'Elisabeth, à 50 kil. de l'Océan, et 144 kil. S.-E. de Richmond; ch.-l. de comté; 15,600 hab. Arsenal, chantiers, grand commerce. A 2 kil. de là est un bel hôpital maritime.

NORFOLK, petite île de l'océan Pacifique (Océanie anglaise), entre la Nouvelle-Zélande et la Nouvelle-Calédonie, découverte par Cook en 1774, et visitée par La Pérouse en 1788; par 29° 1' lat. S., 165° 50' long. E.; 22 kil. de tour. Très-fertile; colonie de déportés anglais.

NORFOLK (NEW-), contrée de l'Amérique russe, entre 56° et 60° lat. N., sur le Grand-Océan, au N. du Nouveau-Cornouailles, et renfermant au S. les îles de l'Amirauté et l'archipel du roi George. On en tire des fourrures.

NORFOLK (Baie de), sur la côte O. de l'île du roi George, près de la côte du New-Norfolk; par 56° 46' lat. N., et 135° 10' long. O.

NORFOLK, anc. et illustre famille d'Angleterre, descendait de la famille royale des Plantagenets par Thomas Plantagenet de Brotherton, comte de Norfolk, 2e fils d'Edouard Ier. Au XIVe siècle, Marguerite, fille de Thomas de Mowbray, duc de Norfolk, ayant épousé Robert Howard, le titre de duc de Norfolk passa à celui-ci et à ses descendants.

NORFOLK (Roger BIGOD, comte de), maréchal d'Angleterre, assista, comme ambassadeur du roi et des barons, au concile général de Lyon en 1245, y combattit les prétentions du pape, qui s'arrogeait la suzeraineté sur l'Angleterre en vertu d'un acte de Jean-sans-Terre, et fut un des seigneurs qui forcèrent Henri III à confirmer la *Grande-Charte*, la *Charte des forêts*, et à se conformer aux *Provisions* d'Oxford.

NORFOLK (Jean et Thomas HOWARD, ducs de). *V.* HOWARD.

NORICA, NORICUM CASTELLUM, NORIMBERGA, noms latins de NUREMBERG.

NORIQUE, *Noricum*, prov. de l'empire romain, était bornée au N. par le Danube, qui la séparait de la Germanie, à l'O. par la Vindélicie et la Rhétie, dont elle était séparée par le cours inférieur de l'Œnus (*Inn*) et une ligne partant de ce fleuve et se dirigeant au S. vers la source de la Drave dans les Alpes Noriques, au S. par l'Italie, dont la séparaient les Alpes Carniques, la Save et le mont Ocra (*Birnbaumer-Wald*), à l'E. par le mont Cetius (*Wiener-Wald*) et le cours supérieur du Marius (*Muhr*), qui la séparaient de la Pannonie. C'est auj. l'archiduché d'Autriche au S. du Danube et à l'O. du Wiener-Wald, le duché de Salzbourg, la Bavière à l'E. de l'Inn, la Styrie, la Carinthie, une partie de la Carniole, et l'E. du Tyrol (Pusterthal et Pinzgau). Pays montagneux, surtout au S. Les cours d'eau, affluents du Danube, étaient, outre ceux déjà nommés : le *Jovavus* (Salzach), l'*Isès* (Yps), l'*Arlape* (Erlaph), l'*Anisus* (Ens). Dans le S., des mines de fer, d'argent, et même d'or, étaient exploitées dès le temps de Polybe; l'or donnait un produit si considérable, qu'après deux mois d'une exploitation où quelques Italiens s'étaient joints aux Norici, le prix de l'or avait baissé d'un tiers dans toute l'Italie; les fleuves roulaient des paillettes d'or,

selon Strabon; les anciens paraissent avoir également connu les riches mines de sel du pays de Salzbourg. La partie septentrionale, riveraine du Danube, était fertile depuis que les Romains en avaient desséché les marais, et nourrissait de nombreux troupeaux de moutons. — Les habitants du Norique étaient d'origine celtique; ils paraissent avoir porté d'abord le nom générique de *Taurisci* (montagnards); les Romains les nommèrent *Norici*, sans doute de *Noreia*, leur capitale et leur principale place de commerce; et Strabon joint ensemble les deux noms, *Taurisci-Norici*. Leur histoire est très-obscure. Noreia fut assiégée et prise par un autre peuple gaulois, les *Boii*, vers l'an 58 av. J.-C. Puis le pays fut ravagé par les Gètes, qui firent un désert de la partie occupée par les *Boii*. Toute la contrée fut soumise par Drusus et Tibère, l'an 13 av. J.-C., et forma une province impériale, administrée par un *procurateur*. Mais elle fut souvent désignée sous le nom de *Royaume de Norique*, parce qu'elle était, avant la conquête, gouvernée par un roi. Les Romains y établirent plusieurs colonies, cultivèrent les rives fertiles du Danube, et profitèrent des richesses métalliques du pays pour fonder à Lauriacum (*Lorch*) une manufacture impériale d'armes, qui devint célèbre dans tout l'Empire. Le pays était défendu par une légion, dont le quartier-général était à Lauriacum; trois flottilles stationnaient sur le Danube: *Classis Comaginensis*, près de Toula et de Kaumberge; *Classis Arlapensis*, à Arlape, à l'embouchure de l'Erlaph dans le Danube; *Classis Lauriacensis*, à Lauriacum même. Au temps de Ptolémée, on trouve dans le Norique les peuplades et les villes suivantes : les *Rigusci*, cap. *Bedacum* (Burghausen); les *Halauni*, cap. *Juvavia* (Salzbourg); les *Suanetes* et *Sevaces*, villes : *Boiodurum* (Innstadt) et *Lauriacum*; les *Ambisontii*, aux sources de la Salza et de l'Ens; les *Byrrusti*, v. *Aguntum* (Innichen); les *Norici* proprement dits, v. *Noreia* (Noring, près de Gmund); les *Ambidravi*; les *Serretes*; les deux colonies Romaines de *Varunum* (Klagenfurth) et de *Celeja* (Cilly) avaient aussi de l'importance dans la division de l'Empire. Sous Constantin et ses successeurs, le Norique fut partagé en *Norique riverain* au N. (*Noricum Ripense*), comprenant le pays plat qui avoisine le Danube, et *Norique intérieur* au S. (*Noricum Mediterraneum*), comprenant la partie montagneuse. *Lauriacum* était la capitale du premier; *Varunum*, du second. Toutes deux dépendaient du diocèse d'Illyrie et de la préfecture d'Italie. C. P.

NORIQUES (Alpes). *V.* ALPES.

NORIS (Le cardinal Henri), célèbre critique et archéologue, né en 1631 à Vérone, d'une famille anglaise, m. à Rome en 1704, entra dans l'ordre des Augustins, et professa la théologie dans les maisons de son ordre, à Pesaro, à Pérouse, et à Padoue, où il mit la dernière main à une *Histoire des Pélagiens*, en latin, Padoue, 1673, in-fol., ouvrage qui fut cause de luttes opiniâtres avec les Jésuites. Le grand-duc de Toscane lui confia la chaire d'histoire ecclésiastique à l'université de Pise; la reine Christine de Suède le nomma membre de l'Académie de son palais; le pape Innocent XII le fit cardinal en 1695, et conservateur en chef de la bibliothèque du Vatican. Noris terminait une *Histoire des Donatistes*, quand il mourut. On a encore de lui, entre autres ouvrages : *Cenotaphia Pisana Caii et Lucii Cæsarum*, Venise, 1681, in-fol., fig., ou Pise, 1764, 2 vol. in-4°, recueil de 4 dissertations, très-savantes, sur Pise et son gouvernement, la vie de Caïus et Lucius, les funérailles qui leur furent faites, enfin l'examen critique des deux inscriptions. Les *Œuvres complètes* de Noris ont été publiées à Vérone, 1729-41, 5 vol. in-fol.

NORMA, anc. *Norba*, v. des Etats de l'Eglise, à 10 kil. N.-N.-O. de Sezze; 1,000 hab. Elle a encore des murailles cyclopéennes et plusieurs portes antiques.

NORMALE (Ecole). *V.* ECOLE NORMALE.

NORMANDIE, *Neustria, Normannia*, prov. de l'anc. France, bornée au N. par la Bresle (Picardie), au N.-E. et à l'E. par l'Epte, l'Eure et l'Avre (Ile-de-France), au S. par la Sarthe et le Couesnon (Beauce, Perche, Maine), à l'O. par la Manche et la Bretagne. Une ramification des Ardennes (collines du pays de Caux), et une prolongation du plateau d'Orléans (collines du Perche et de Normandie) y forment la ligne de partage des eaux. Elle est arrosée par la Basse-Seine, le Couesnon, la Vire, l'Orne, la Rille, etc. Les Gaulois la divisèrent en pays des *Véliocasses*, Rouen; *Calètes*, Lillebonne (*Juliobona*); *Lexovii*, Lisieux; *Eburovices*, Evreux; *Baiocasses* (Bayeux); *Unelli*, Carentan (*Crociatonum*); *Abrincatui*, Avranches (*Ingena*). Les Romains la comprirent dans la Lyonnaise, puis la Lyonnaise 2e. L'Eglise adopta leurs divisions : l'archevêque métropolitain résida à Rouen, ses suffragants à Evreux, Lisieux, Bayeux, Avranches, Coutances et Séez; mais rien ne put effacer la division naturelle en *pagi* ou *pays*: 1° dans la Haute-Normandie (capitale Rouen) : le pays de *Bray*, au N.-E.; le pays de *Caux*, depuis la rive dr. de la Seine jusqu'à la mer; le *Roumois*, de la rive g. de la Seine à la Rille; l'*Evrecin*, divisé en plaine du Neubourg et plaine de St-André, au S. du Roumois, entre la Seine et la Rille; le *Vexin normand*, entre l'Epte, la Cailly, la Seine et le pays de Bray; le pays d'*Ouche*, entre la Rille et la Charentone; le *Lieuvin*, entre la Rille et la Touque; le pays d'*Auge*, entre la Touque et la Dive; l'*Hiémois*, entre la Touque, la Vie (affluent de la Dive), et le cours supérieur de l'Orne; 2° dans la Basse-Normandie (capitale Caen) : la *Campagne de Caen*, entre la Dive et l'Orne; le *Bessin* et le *Bocage normand*, entre l'Orne et la Vire; le *Cotentin* et l'*Avranchin*, entre la Vire et la mer; le pays d'*Houlme*, sur la frontière de la Normandie et du Maine; la *Marche*, sur la même frontière, entre Séez et Alençon. On voit la Normandie partagée au XIVe siècle en 6 bailliages : Rouen, Gisors, Evreux, Caen, Coutances, et Alençon; en 3 généralités dès 1635 : Rouen, Caen, et Alençon; en 5 départements depuis 1791 : Orne, Seine-Inférieure, Calvados, Eure, Manche.

Histoire. 1re période. Quelques monuments druidiques sont les seuls vestiges de l'époque gauloise. La Normandie reçut de Rome une civilisation, une administration, une langue supérieures; une voie romaine longeait l'Océan, de Boulogne à l'embouchure de la Seine; une autre traversait le pays des Véliocasses et des Calètes, et aboutissait à Caracoticum, près d'Harfleur; alors furent fondées ou agrandies : Rouen, Bayeux, Evreux, Lisieux. Le christianisme fut prêché par St Nicaise et St Mellon. Les Francs envahirent ce pays au Ve siècle, et le comprirent dans le royaume de Neustrie. Pendant la période mérovingienne, les crimes des rois francs (*V.* PRÉTEXTAT) y contrastent avec les vertus des évêques St Romain, St Ouen, St Ansbert. Alors furent fondés les monastères de St-Wandrille, de Jumiéges, de Fécamp, de St-Michel-en-Péril-de-Mer. Les Scandinaves ou Northmans le ravagèrent pendant la 2e moitié du IXe siècle. En 912, le traité de St-Clair-sur-Epte, en donnant à Rollon, leur chef, la Normandie, les attacha au christianisme et à la hiérarchie féodale. — 2e période, de 912 à 1204. De 931 à 996, le nouveau duché s'étendit de la Bresle au Couesnon, de l'Epte, de l'Eure et de la Sarthe à l'Océan. Quelques chevaliers normands s'établissent au sud de l'Italie dès 1025. En 1066, Guillaume le Bâtard conquiert l'Angleterre, et ajoute le Maine à ses vastes possessions. Après lui, son fils aîné, Robert Courte-Heuse, hérite de la Normandie; mais son frère, Guillaume le Roux, s'empare de l'Angleterre. Au départ de Robert pour la croisade, 1095, les deux contrées sont réunies, puis divisées à la mort de Guillaume, 1100. Robert, de retour, règne en Normandie, et son jeune frère, Henri Beauclerc, en Angleterre; mais, en 1106, la bataille de Tinchebray soumet la Normandie à Henri Ier. Quoique vainqueur des Français à Brenneville, Henri n'assura pas la double couronne à sa fille Mathilde, épouse en 2e noces de Geoffroy Plantagenet. Après une guerre civile de plus de 15 ans entre Mathilde et Etienne de Blois, petit-fils de Guillaume le Bâtard, Henri Plantagenet, fils de Mathilde, régna dès 1150 en Normandie, et en 1154 en Angleterre. Son mariage avec Eléonore de Guienne lui donna encore l'ancien duché d'Aquitaine, de la Loire aux Pyrénées. En 1204 seulement, Philippe-Auguste conquit la Normandie. Jean-sans-Terre n'en conserva que Jersey, Guernesey, Aurigny. Les ducs de Normandie avaient été :

Rollon	912-931
Guillaume Longue-Epée	931-943
Richard-sans-Peur	943-996
Richard II	996-1026
Richard III	1026-1028
Robert le Magnifique	1028-1035
Guillaume le Conquérant	1035-1066
Robert Courte-Heuse	1066-1106
Henri Ier	1106-1135
Mathilde	1135-1150
Henri II	1150-1189
Richard Cœur-de-Lion	1189-1199
Jean-sans-Terre	1199-1204

3e période, de 1204 à 1466. Province française, la Normandie conserva presque toutes ses libertés. Sa *Coutume* fut rédigée vers 1250; le grand tribunal nommé *Echiquier* subsista, et reçut en 1302 une meilleure organisation. En 1329, Philippe VI rétablit le duché de Normandie pour son fils Jean et son petit-fils Charles. En même temps pa-

raissent les Etats de Normandie, qui dureront jusqu'à Louis XIV. Un effort inutile, en 1339, pour conquérir l'Angleterre, devenue ennemie, l'invasion anglaise en 1346, la guerre civile, la *Peste noire*, désolèrent la Normandie jusque sous Charles V. Alors les Normands vont fonder sur la côte d'Afrique des comptoirs, 1366, et, sous Jean de Béthencourt, ils colonisent les Canaries. Désolée de nouveau par la guerre des Armagnacs et des Bourguignons, la Normandie est aux Anglais de 1417 à 1450. De cette époque date l'université de Caen, établie par Bedford en 1435. La Ligue du Bien public agita encore la Normandie, qui fut reconstituée en duché, pour une année seulement, en faveur de Charles de Berry, frère de Louis XI, 1465-6. Le roi fit déclarer par les Etats-Généraux de 1468 que la Normandie ne serait jamais détachée de la couronne; l'anneau ducal fut brisé en présence de l'Echiquier, et le titre de duc de Normandie ne fut plus porté que par le fils de Louis XVI (Louis XVII). — 4e période, depuis 1466. Après tant d'agitations, les Normands se livrèrent au commerce et à la navigation (*V.* Ango, Jean Parmentier, Jacques Cartier). Secondés par François Ier, qui fonda le Havre, ils découvrirent le Canada, et y fondèrent nos premières colonies. Au commencement du XVIe siècle, l'Echiquier fut transformé en parlement siégeant à Rouen. Les guerres de religion et de la Ligue ensanglantèrent la Normandie: Rouen était pour Charles de Bourbon, Caen pour Henri IV. Avec la paix, 1594, recommencèrent les expéditions maritimes: les Normands fondèrent Québec en 1608, s'établirent au Brésil en 1612, visitèrent les îles de la Sonde en 1617, colonisèrent la Guadeloupe en 1635. L'émeute des *Nu-pieds*, en 1639, et les troubles de la Fronde, y furent étouffés. Louis XIV enleva à la Normandie ses Etats en 1654; la *Charte aux Normands* et le cri de *Haro* n'eurent plus de sens. Les libertés municipales firent place aux mairies royales. Patrie de Malherbe, des deux Corneille et du Poussin, la Normandie donna encore à la France Duquesne, Tourville, Grémonville, Mézeray, Huet, Fontenelle, Vertot, Daniel, Bochart, Jouvenet, etc. Sous Louis XV, la Normandie ne s'émut vivement qu'à la suppression du parlement de Rouen, 1771. Louis XVI le lui rendit en 1774, et lui donna Cherbourg, 1786. Le Normand Thouret fut quatre fois président de l'Assemblée nationale; le mouvement girondin, organisé à Caen contre la Terreur, eut le Normand Buzot pour chef; de Caen partit la Normande Charlotte Corday. Mais la défaite de Wimpfen et du marquis de Puisaye à Vernon abattit l'opposition fédéraliste. La Normandie leva 100 bataillons contre l'étranger; les généraux Davenay, Bachelet, Canville, Bonnet, Brouard, Cavalier, Chauvel, Dagobert, Decaen, Delaunay, Lemarrois, Ruffin, Valhubert, tous Normands, les commandaient. Le consul Lebrun, La Place, Vauquelin, Bernardin de Saint-Pierre, Boïeldieu, Casimir Delavigne, furent Normands. — Aujourd'hui, sur 56 millions de kilog. de coton importés annuellement en France, la Seine-Inférieure en file 28. Les draps de Louviers et d'Elbeuf, les dentelles d'Alençon, sont célèbres. — Les terres arables de Normandie sont évaluées à 1,270,000,217 hect., d'un revenu annuel de 500 millions de fr. Elle a 502,057 hect. de pâturages; elle nourrit 773,369 têtes de bétail (valeur annuelle: 80 millions). Les moutons y donnent un revenu de 30 millions. Ajoutez les porcs et 350,000 chevaux. La Normandie produit annuellement plus de 650 millions de fr. La vigne y était jadis cultivée. Il y a encore près de Vernon quelques médiocres vignobles; mais les Normands ont, en général, renoncé à la vigne pour le pommier à cidre, importé au XIVe siècle par les rois de Navarre, comtes d'Evreux. Le cidre y est auj. la boisson ordinaire. Le Normand, tour à tour conquérant, procureur, industriel, veut toujours *gaigner*. Hastings et Robert *Guiscard* sont les types de cette race. La Normandie était appelée autrefois le pays de *sapience*, c.-à-d. d'esprit pratique, qui souvent dégénère en esprit de chicane et de duplicité. Ch.

NORMANDS ou NORTHMANS, c.-à-d. *hommes du Nord*, nom donné, pendant le moyen âge, aux pirates sortis du Danemark et de la Scandinavie (Suède et Norvége) pendant les deux siècles qui suivirent la mort de Charlemagne. Les uns découvrirent les régions les plus septentrionales du globe: Gamle s'établit aux îles Fœroë, 861; Ingolf, Nadod et Floke, en Islande, 870-875; Rurik fonda l'empire de Russie, 862; Eric le Rouge atteignit le Groënland, 982. — D'autres, désignés spécialement par le nom de Danois, se dirigèrent vers les îles Britanniques, trouvèrent les îles Shetland, s'établirent aux Orcades, dont ils avaient exterminé les habitants, fondèrent en Ecosse un royaume de Caithness, qui dura jusqu'en 1196, et occupèrent également les Hébrides et la presqu'île de Cantyre jusqu'en 1166. En Angleterre, les Danois attaquèrent les successeurs d'Egbert, qu'ils dépouillèrent de presque toutes leurs provinces, furent momentanément expulsés par Alfred le Grand (*V. ce mot*), reparurent après la mort de ce conquérant, et vengèrent le massacre de la St Brice, dont ils furent victimes en 1002, par une formidable invasion, qui eut pour résultat d'imposer aux Anglo-Saxons une dynastie danoise (Suénon, Canut, Hard-Knut). La dernière troupe de Danois qui parut en Angleterre fut écrasée par Harold, 1066, avec Tostig, qu'elle était venue soutenir. — En France, les Normands se montrèrent sur les rivages de l'Atlantique dès les dernières années de Charlemagne. Ils s'établissaient dans des îles à l'embouchure des fleuves, se répandaient de là sur les contrées voisines, et en rapportaient un riche butin. Ils eurent 3 stations principales: 1° *Station de la Meuse et de l'Escaut.* Maîtres des îles de Betau et de Walcheren, ils infestèrent la Hollande, la Zélande, la Frise, la Flandre, le Hainaut, pénétrèrent jusqu'au Rhin, dont ils convoitaient les vignobles, et saccagèrent Aix-la-Chapelle. Leur chef Godefried ayant été tué en trahison par Charles le Gros, ils se joignirent aux Normands de la Seine pour assiéger Paris, 885-6, que défendirent Eudes, comte de l'Ile-de-France, l'évêque Gozlin, et Ebles, abbé de St-Germain-des-Prés, et que Charles sauva seulement au prix du pillage de la Champagne et de la Bourgogne. Une victoire d'Arnoul, roi de Germanie, à Louvain, 891, mit fin aux incursions de ces Normands. 2° *Station de la Seine.* Les Normands incendièrent les abbayes de St-Wandrille et de Jumiéges, pillèrent Rouen en 841, s'établirent dans une île d'*Oscellus* (Oissel?), poussèrent jusqu'aux environs de Paris, et imposèrent d'énormes rançons aux moines de St-Denis. Les principaux chefs de cette station furent Oscher ou Ogier, Biœrn Côte-de-Fer, et Rollon; sous ce dernier, les Normands obtinrent de Charles le Simple, par le traité de St-Clair-sur-Epte, en 912, une partie de l'anc. Neustrie, et devinrent sédentaires. 3° *Station de la Loire.* Les Normands s'emparèrent de Noirmoutiers en 830, désolèrent les deux rives de la Loire, la Bretagne, l'Anjou, le Maine, le Poitou, et descendirent jusqu'en Auvergne; leur principal chef, Hastings, après une expédition en Italie, où il prit Luna, tua au combat de Brissarthe, 866, Robert le Fort, comte de l'Ile-de-France, et, en se faisant chrétien, obtint de Charles le Chauve la cession du comté de Chartres, 879. *V.* Depping, *Histoire des expéditions maritimes des Normands*, 2e édit., Paris, 1844; Capefigue, *Essai sur les invasions des Normands*, 1823. B.

NORNES, les Parques scandinaves. Elles ne filent pas, comme les Parques grecques, mais elles donnent et retirent la vie à leur gré. Elles sont au nombre de trois: *Ourda* (le passé), *Verandi* (le présent), et *Skalda* (l'avenir).

NORONHA (FERNANDO-), île de l'Océan équinoxial, sur la côte du Brésil; par 3° 56′ lat. S. Lieu de déportation.

NOROY-LE-BOURG ou L'ARCHEVÊQUE, ch.-l. de cant. (H.-Saône), arr. et à 13 kil. E. de Vesoul; 1,066 hab.

NORR, c.-à-d. *nord, septentrional*, en gothique: *Norrige* (Norvége), royaume du nord, etc.

NORRBOTTEN. *V.* Nordland.

NORRENT-FONTES, ch.-l. de canton (Pas-de-Calais), arr. et à 25 kil. N.-O. de Béthune; 1,358 hab.

NORRISTOWN, v. des Etats-Unis (Pensylvanie), sur le Schylkill, à 31 kil. N.-O. de Philadelphie; 2,937 hab. Ch.-l. du comté de Montgomery.

NORRKŒPING, v. de Suède, dans le län et à 42 kil. N.-E. de Linköping, port de commerce dans la Baltique, sur la Motala, à 150 kil. S.-O. de Stockholm; 20,850 hab. Forges et affineries de l'Etat; construction de machines; draps renommés, filatures de coton, tabac, papier, couleurs. Chantiers de construction; raffineries de sucre. Ecole industrielle et agricole. Service de bateaux à vapeur sur Stockholm, Gothembourg, Lubeck, et Stettin.

NORRLAND. *V.* Nordland.

NORT, ch.-l. de cant. (Loire-Inf.), arr. et à 37 kil. S. de Châteaubriant, sur la rive dr. de l'Erdre; 1,932 hab. Exploitation de houille; commerce de bois, charbon, fer.

NORTE (RIO-DEL-). *V.* Rio-Bravo.

NORTH, c.-à-d. *nord, septentrional* en anglais; *Northborough*, bourg du Nord.

NORTH (Fréderic, lord), comte de Guildford, né en 1733, m. en 1792, parut avec éclat à la Chambre des communes, fut nommé lord de la chancellerie à l'âge de 26 ans, 1758, chancelier de l'Echiquier en 1767, premier lord de la trésorerie de 1770 à 1782. L'insurrection des États-

Unis, la guerre contre la France, l'Espagne et la Hollande, les attaques violentes de l'opposition parlementaire, rendirent sa position très-difficile. Sorti du ministère en 1782, il y rentra pour quelques mois l'année suivante, et céda définitivement la place au célèbre Pitt. Devenu aveugle, il se rendit rarement au parlement; il y vint en 1787, pour soutenir l'acte du Test, qu'on proposait d'abolir, et en 1789, pour discuter le plan de régence proposé par Pitt. En 1790, il hérita du titre de pair, lorsqu'il ne s'occupait presque plus des affaires publiques. Lord North fut un habile financier, mais un homme d'Etat médiocre; son 1er ministère fut marqué par une suite de désastres, comme on en trouve peu dans l'histoire d'Angleterre.

NORTHALLERTON, brg et paroisse d'Angleterre, comté et à 50 kil. N.-O. d'York (North-Riding), sur la Wiske; 4,755 hab. Tanneries, fabr. de toiles. Bataille dite *de l'Etendard*, où les Anglais défirent les Ecossais, en 1138.

NORTHAMPTON, *Camulodunum*, v. d'Angleterre, cap. du comté de son nom, sur la rive g. de la Nen, à 105 kil. N.-O. de Londres par chemin de fer; 32,813 hab. Eglise du St-Sépulcre, l'une des 4 églises rondes bâties, croit-on, par les Templiers; église St-Gilles, d'une architecture très-ancienne; église St-Pierre, du XIe siècle. Ruines d'un château du XIe siècle. Immense fabrication de bottes et de souliers. Fabr. de fil, dentelles, soieries. Foire aux chevaux de trait. Plusieurs parlements se sont tenus à Northampton. Elle a eu quelque temps une Université. En 1460, Henri VI y fut battu et pris par Warwick. En 1642, la ville fut fortifiée par lord Brooke pour le Long-Parlement. En 1675, un incendie la détruisit. Patrie de Fletcher. — Le comté est au centre de l'Angleterre, entre ceux de Rutland et de Leicester au N., de Warwick et d'Oxford à l'O., de Buckingham, de Bedford, de Hunting et de Cambridge à l'E. Aréa : 259,096 hect., dont moitié en prairies; 227,727 hab. Sol varié et fertile; beaucoup de parcs et de maisons de campagne. Beaux pâturages; élève de chevaux et de bestiaux. Rivières : Nen, Welland, Ouse. Climat d'une salubrité proverbiale. Villes principales : Peterborough, Higham-Ferrers, Brackley, Wellingborough. Pays des anciens *Coritani*, il forma, sous l'Heptarchie, une partie de la Mercie.

NORTHAMPTON, v. des Etats-Unis (Massachusetts), sur la rive dr. du Connecticut, à 145 kil. O. de Boston; ch.-l. de comté; 3,750 hab. Ville commerçante.

NORTHAMPTON (Henri HOWARD, comte de). *V.* HOWARD.

NORTHFIELD, v. des Etats-Unis (New-York), à 8 kil. O. de Southfield; 2,745 hab. — v. des Etats-Unis (Vermont), à 14 kil. S.-S.-O. de Montpellier; 2,000 hab. Lainages.

NORTH-FLEET, vge d'Angleterre (Kent), sur la rive dr. de la Tamise, à 2 kil. O. de Gravesend; 2,200 hab. Chaufourneries, pierres à fusil; constructions maritimes.

NORTHMANS. *V.* NORMANDS.

NORTHOP, vge et paroisse d'Angleterre, dans le pays de Galles (Flint), à 6 kil. N. de Mold; 2,900 hab. Mines de plomb.

NORTH-RIVER. *V.* HUDSON.

NORTHUMBERLAND, comté d'Angleterre, le plus au N.-E., borné au N. par les comtés écossais de Roxburgh et de Berwick, au N.-E. par une portion détachée du comté de Durham, à l'E. par la mer du Nord, au S. par le comté de Durham, à l'O. par celui de Cumberland. Aréa : 481,976 hect., dont 63,000 susceptibles de culture, 263,000 en pâturages; 343,028 hab. Monts Cheviots à l'O. Riv. : Tyne, Alne, Till. Agriculture avancée; élève de bestiaux. Immense exportation de houille, surtout pour Londres. Industrie active : exploit. de fer, plomb, pierres meulières; verreries, faïenceries. Cap. *Newcastle*; v. princ. : Tynemouth, Hexham, Morpeth. Anc. pays des *Brigantes*, il forma une partie du roy. de Northumbrie pendant l'Heptarchie. Il fut donné, après 1066, à la famille de Percy, par Guillaume le Conquérant.

NORTHUMBERLAND, comté des Etats-Unis (Pensylvanie), arrosé par la Susquehannah; 45,000 hab. Ch.-l. *Sunbury*. — comté anglais du Bas-Canada, au N. du St-Laurent. — comté anglais de l'Australie (Nouvelle-Galles du Sud); ch.-l. *Newcastle*.

NORTHUMBERLAND (Iles de), sur la côte N.-E. de l'Australie; par 21°-22° lat. S., et 147°-148° long. E.

NORTHUMBERLAND (Détroit de), entre l'île St-Jean et les côtes du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Ecosse (Amérique anglaise).

NORTHUMBERLAND (ducs de). *V.* DUDLEY et PERCY.

NORTHUMBRIE, un des royaumes de l'Heptarchie anglo-saxonne, ainsi nommé de sa position au N. de l'Humber, fut fondé en 547 par Idda et ses 12 fils, entre l'Humber et le Forth; ch.-l. *York*. Il comprenait le territoire occupé auj. par les comtés écossais d'Edimbourg, d'Haddington, de Berwick, de Peebles, de Selkirk, de Roxburgh, et par les comtés anglais de Nottingham, d'York, de Durham, de Northumberland, et de Lancastre. Après Idda, la Northumbrie fut divisée en deux royaumes, quelquefois réunis dans la suite : la *Bernicie* au N., ch.-l. Edimbourg; et le *Déira*, ch.-l. York; la Tyne les séparait. Egbert le Grand réunit toute la Northumbrie à la monarchie anglaise en 827. Mais, à la faveur des invasions danoises, la partie située au N. de la Tyne fut envahie plus tard par les Pictes et les Scots.

NORTHWICH, v. d'Angleterre, comté et à 28 kil. E.-N.-E. de Chester, sur le Weaver, à 6 kil. d'Hartford, station du chemin de fer du Nord-Ouest; 1,800 hab. Anc. église grotesquement décorée. Sources salées, et mines de sel, dont l'exportation s'accroît chaque jour.

NORTIA, divinité du destin, qui, selon les Etrusques, présidait aux périodes du temps, et à laquelle on donnait les attributs de la Fortune. Elle avait à Vulsinies un temple, où l'on enfonçait un clou chaque année, mode grossier de numération.

NORVÉGE (Royaume de), en suédois *Norrige* (c.-à-d. royaume du Nord), *Nerigon* des anciens, occupant l'O. et le N. de la presqu'île scandinave; capitale, *Christiania*; entre 57° 57' 45" et 71° 11' 40" lat. N., 2° et 29° long. E.; superf., 324,000 kil. carrés; sa longueur la plus grande est de 1,540 kil., et sa largeur de 440. Ses côtes, sans les golfes et les îles, ont 2,600 kil. La chaîne de montagnes qui la sépare de la Russie et de la Suède s'appelle Kjölen au N., Dofrines au centre, et Land-Fjeld, Hardanger-Fjeld au S. Elle offre des neiges perpétuelles et de vastes glaciers. Plus de la moitié du sol de la Norvége passe 650 mèt. de hauteur. Le sommet le plus élevé a 2,552 mèt. Toute la partie O. est montagneuse, les longues vallées ne se trouvant que sur le versant E. des Alpes scandinaves. Peu de terres basses, si ce n'est autour du golfe de Trondhjem ou Drontheim. Les principaux golfes ou *fjords* sont, du S. au N. : le Bukke-Fjord, le Hardanger-Fjord, le Trondhjem-Fjord, le Salten-Fjord, l'Ofoden-Fjord, le Porsanger-Fjord, et le Varanger-Fjord. Au S., le plus grand est celui de Christiania. Une multitude d'îles et de rochers rendent l'accès de ces golfes difficile. On remarque parmi ces îles l'archipel de Lofoden, plus au N., les îles de Magerœ, Soroe, Ringvalsœ, Hvalœ, et Senjen, et, au S. des Lofoden, celle de Hettezen. Les cours d'eau du versant oriental, affluant dans le Skager-Rack, sont seuls importants; ce sont : le Glommen, le Fœmund, le Wenern, le Reina ou Drammen, le Laaven, le Nid, et le Torris. L'Océan reçoit : le Tana, limite entre la Norvége et la Russie, le Namsen et le Romsdal. Ils ne sont pas navigables, à cause de leur rapidité et de leurs nombreuses chutes d'eau. Le climat est froid, mais tempéré par le voisinage de la mer : en moyenne, 6°,25 centigrades à Christiania, 4° à Trondjem, 0°,5 au cap Nord. La mer gèle rarement sur les côtes; le Skager-Rack seul, peu profond, est gelé l'hiver. — L'automne est froid, et finit avec octobre; de novembre à la fin de mars, la neige couvre la terre; en janvier et février, on a—10°, souvent—25°, et même—35° C. L'été dure de mai à fin septembre, et la température s'élève quelquefois à + 42°,50 C. Dans l'intérieur, dix semaines suffisent pour semer, mûrir et récolter les moissons. Le climat de la côte O., moins froid que celui de la côte S., est fort humide. — Les grandes espèces végétales manquent; mais le bouleau, le tremble, le pin et le sapin abondent; le chêne, le hêtre, l'orme et le frêne s'y trouvent aussi. Le tilleul paraît au S.; le noisetier et le groseillier sont communs. L'orge est partout. Population : en 1769, 723,141 âmes; en 1801, 883,038; en 1835, 1,194,847; en 1845, 1,328,471; en 1860, 1,490,047. La population ne s'est guère agglomérée que dans les villes, qui sont au nombre de 44. Christiania et Bergen seules ont plus de 20,000 hab.; Drontheim en a plus de 15,000, 21 villes n'ont que de 100 à 1,000 hab. Trois provinces manquent de ville. — Les Lapons, au nombre de 13,000 environ, et les Finnois, au nombre de 6 à 7,000, habitent l'intérieur au N. Ils ont conservé leurs idiomes particuliers; le reste de la Norvége parle une langue semblable au danois. L'ancienne langue, appelée *vieux norsk*, est celle qu'on parlait dans tout le Nord scandinave avant la formation des idiomes modernes. On nomme encore aujourd'hui cette langue *islandais*, parce que l'Islande l'a conservée presque intacte. C'est la langue des Sagas ou anciens récits historiques du Nord. — La

pêche de la morue et du hareng, du homard et du saumon, et l'exploitation des forêts, sont les sources principales de la richesse du pays, dont les produits sont loin de suffire à la consommation. On ne compte que 640,000 hectares de terres labourables, dont la meilleure moitié appartient au versant oriental. Toutefois la prospérité actuelle des colonies agricoles, établies à la fin du siècle dernier à Bardodal et à Molslev dans le Nordland, prouve que la culture pourrait se développer au N. La culture des pommes de terre est devenue très-importante depuis quelques années. Les cerises, les poires et les pommes se récoltent jusqu'au N. de Drontheim. Les habitants des hautes vallées élèvent de nombreux bestiaux. Le renne est la seule richesse des Lapons. On exploite assez régulièrement, depuis le milieu du XVIe siècle, l'argent à Kongsberg, le cuivre à Roraärs, le fer autour du golfe de Christiania, le cobalt à Modum, le chrôme, le marbre, etc. Les distilleries d'eau-de-vie et les scieries de planches sont, avec les fonderies de métaux, les principaux établissements industriels; beaucoup sont établis sur les côtes, à cause de la difficulté des transports. On fait de grandes exportations en morue, harengs, saumons, homards, poterie, barils, bois, argent en lingots, cuivre, fer, lichens, cornes, et sabots, peaux de bœufs, de rennes, d'élans, pierres à aiguiser, etc. Altona et Hambourg sont au dehors les deux grands entrepôts de la Norvége. Drontheim, Bergen, Christiansand, Drammen, et Christiania, sont ses principaux ports. Le commerce extérieur est exclusivement entre les mains de négociants patentés établis dans les villes; la difficulté des communications s'oppose au développement du commerce intérieur; les côtes seules peuvent communiquer facilement par mer, bien que des courants, comme le Mal-Ström, au S. des îles Lofoden, y gênent souvent même la navigation à vapeur. Un chemin de fer a été ouvert en 1854 entre Christiania et le lac Mjösen.

La Norvége est divisée, sous le rapport religieux, en 5 évêchés ou diocéses, ceux de Christiania, Christiansand, Bergen, Drontheim et Tromsö, subdivisés en 57 *Provstier*, 340 *Præstegjælde*, et 791 paroisses;—sous le rapport administratif, en 19 *Amter* ou préfectures, subdivisés en 46 *Fogderier*;—sous le rapport judiciaire, en 71 *Sorenskriverier* ou districts, subdivisés en 355 *Thinglage*. L'armée norvégienne, distincte de celle de la Suède, comprend environ 24,000 hommes de troupes régulières, et 19,000 hommes de milice. La marine militaire se compose de 4 frégates, 5 corvettes, 4 bombardes à hélice, 5 petits vapeurs, 125 chaloupes canonnières. Le revenu public est d'environ 27 millions de fr., et la dette de 43 millions. La flotte marchande comptait, en 1863, 5,541 bâtiments, jaugeant 2,492,000 tonneaux; le mouvement de navigation fut de 24,077 navires (12,094 à l'entrée, 11,008 à la sortie), et le mouvement commercial de 237 millions de fr., dont 90 pour l'importation, et 147 pour l'exportation. L'instruction élémentaire est fort répandue en Norvége; 13 écoles classiques, avec 69 professeurs, et les écoles dites bourgeoises, donnent l'enseignement secondaire. L'Université de Christiania date de 1811, et est déjà célèbre. Les écoles spéciales sont peu nombreuses. Plusieurs bibliothèques sont publiques, mais avec assez peu de volumes.

D'abord divisée en plusieurs Etats, et connue seulement par ses pirates, la Norvége a formé un royaume particulier depuis le IXe siècle jusqu'à l'union de Calmar, 1397. L'Islande en dépendait depuis 1261. Après la rupture de l'union, et par traité du 29 août 1450, elle a été réunie, avec l'Islande, au Dânemark, puis cédée à la Suède par les alliés en 1814, malgré elle et malgré Christian-Frédéric, prince héréditaire de Danemark, le 4 novembre, en vertu du traité de Kiel. Elle n'a toutefois de commun avec la Suède que la personne du souverain, la direction de la politique extérieure, et le personnel diplomatique. Le culte évangélique luthérien y est religion d'Etat; les autres cultes y sont volontiers tolérés; les Juifs seuls sont exclus du royaume, ainsi que tous les ordres religieux. Les représentants de la Norvége concourent avec ceux de la Suède à l'élection du roi, en cas de défaut d'héritier. Le trésor du royaume doit rester en Norvége, et ses revenus être employés seulement pour la Norvége. En temps de paix, aucun corps suédois ne peut résider en Norvége, ni aucun corps norvégien en Suède, et la flotte norvégienne ne peut être montée par des Suédois, ni celle de Suède par des Norvégiens, excepté s'ils sont enrôlés volontairement. Le roi peut nommer un vice-roi, ou bien un lieutenant-général de la Norvége; mais le vice-roi ne peut être que le prince royal ou son fils aîné; le lieutenant-général peut être Norvégien ou Suédois. En l'absence du roi, le gouvernement appartient à un conseil, composé du vice-roi ou du lieutenant-général, et de 5 conseillers d'Etat au moins. Les affaires communes sont décidées dans le conseil d'Etat de Suède, où les membres du conseil norvégien ont voix délibérative. Les membres du Storthing ou parlement sont élus par un suffrage à deux degrés, tous les trois ans; un cens de 165 fr., et 25 ans d'âge, sont requis des électeurs primaires; le nombre des députés, âgés d'au moins 30 ans, est de 75 au moins, de 100 au plus; ils reçoivent une indemnité. La durée légale du Storthing n'est que de 3 mois. A sa réunion, le Storthing élit un quart de ses membres pour former le Lag-Thing ou première chambre; le reste forme l'Odels-Thing ou 2e chambre; chacune de ces deux assemblées partielles élit un président, délibère, et jouit de certaines attributions séparément. Une proposition adoptée par les deux Chambres, et sanctionnée par le roi, devient loi. Une proposition adoptée par trois Storthings ordinaires consécutifs, devient loi, même malgré le refus royal. C'est donc vraiment, comme on l'a dit, une monarchie avec des institutions républicaines.

ROIS DE NORVÉGE.

Famille d'Yngling.

Harald Ier Haarfagre, 863, m. en 932.
Eric Ier Blodœxe, 930, m. en 934.
Haakon (ou Haquin) Ier, le Bon, 934, m. en 960.
Harald II Graafeld, 960, m. en 975.
Haakon Jarl, 988, m. en 995.
Olaf Ier Tryggvesœn, 995, m. le 9 septembre 1000.
Eric et Svend Jarls, 1000, m. en 1015.
Olaf II Haraldsœn, le Saint, 3 avril 1015, m. le 31 août 1030.
Svend Knutssœn, 1030, m. en 1036.
Magnus Ier Olafssœn, le Bon, 1036, m. le 25 oct. 1047.
Harald III Sigurdssœn, Haardraade, 1046, m. le 25 septembre 1066.
Magnus Haraldssœn, 1067, m. le 28 avril 1069.
Olaf III Haraldssœn, Kyrre, 1067, m. le 22 sept. 1093.
Haakon Magnussœn, Thoresfostre, 1093, m. en 1095.
Magnus II Olafssœn, Barfod, 1093, m. le 24 août 1103.
Olaf Magnussœn, 1103, m. le 22 septembre 1115.
Œystein Ier Magnussœn, 1103, m. le 29 août 1121.
Sigurd Ier Magnussœn Jorsalafarer, 1103, m. le 26 mars 1130.
Magnus Sigurdssœn, l'Aveugle, 1130, m. le 13 janvier 1135.
Harald IV Magnussœn, Gille, 1130, m. le 14 déc. 1136.
Sigurd II Haraldssœn, Mund, 1136, m. le 10 juin 1155.
Inge Ier Haraldssœn, Krokbak, 1136, m. le 4 février 1161.
Œystein II Haraldssœn, 1142, m. le 21 août 1157.
Haakon II Sigurdssœn, Herdebred, 1157, m. en 1162.
Magnus III Erlingssœn, 1161, m. le 15 juin 1184.
Sverrer Sigurdssœn, 1177, m. le 9 mars 1202.
Haakon III Sverressœn, 1202, m. le 1er janvier 1204.
Guttorm Sigurdssœn, janvier 1204, m. le 11 août 1204.
Inge II Baardssœn, 1204, m. le 23 avril 1217.
Philippe Simonssœn, 1207, m. en 1217.
Haakon IV Haakonssœn, 1217, m. le 15 décembre 1263.
Magnus IV Haakonssœn, Lagabœter, décembre 1263, m. le 9 mai 1280.
Eric II Magnussœn, 9 mai 1280, m. le 13 juillet 1299.
Haakon V Magnussœn, 8 septembre 1299, m. le 8 mai 1319.

Famille des Folkungs.

Magnus V Erikssœn, Smek, juin 1319, m. le 1er décembre 1374.
Haakon VI Magnussœn, août 1355, m. en juin 1380.
Marguerite, juin 1380, m. le 28 juillet 1381.
Olaf VI Haakonssœn, 28 juillet 1381, m. en 1387.

Princes de diverses familles.

Marguerite, 2 février 1388, m. le 27 octobre 1412.
Eric III de Poméranie, juillet 1389, m. en 1442.
Christophe de Bavière, 1er juin 1442, m. le 6 janvier 1448.
Charles Ier Knutssœn, 20 novembre 1449, m. le 13 mai 1450.

Depuis lors, la Norvége a eu les mêmes rois que le Danemark jusqu'en 1814, et, après cette dernière date, les mêmes que la Suède. A. G.

NORVINS (Jacques Marquet de Montbreton, baron de), né à Paris en 1769, m. en 1854, fut destiné à la magistrature, et entra au Châtelet. Compromis lors de l'affaire de Favras, il émigra, et servit l'Autriche dans un régiment saxon de hussards. Rentré en France, il fut

arrêté après le 18 fructidor, dut à l'intervention de Mme de Staël de ne pas être jugé par une commission militaire, mais ne recouvra la liberté qu'après le 18 brumaire. Alors il fut secrétaire particulier de la préfecture de la Seine, puis il suivit le général Leclerc à St-Domingue, entra, à son retour, dans les gendarmes d'ordonnance, et fit la campagne de Prusse. Attaché ensuite à Jérôme Bonaparte, il fut successivement secrétaire-général du conseil d'État de Westphalie, secrétaire-général du ministère de la guerre, envoyé diplomatique à la cour de Bade, chambellan de la reine, et introducteur des ambassadeurs. On le chargea ensuite de diverses fonctions administratives dans les États romains. Depuis 1814, il se livra exclusivement aux lettres. Il a laissé : *l'Immortalité de l'âme, ou les Quatre âges religieux*, poëme en 4 chants, Paris, 1822; *Portefeuille de* 1813, Paris, 1825, 2 vol. in-8°; *Histoire de Napoléon*, 1827, 4 vol. in-8°. Il fut aussi l'un des fondateurs collaborateurs de la *Biographie des contemporains*.

NORWALK, v. des Etats-Unis (Connecticut), à 50 kil. O.-S.-O. de New-Haven; 3,900 hab.

NORWEGE. *V.* NORVÉGE.

NORWICH, cité-comté d'Angleterre, ch.-l. du comté de Norfolk, sur la Wensum, à 175 kil. N.-E. de Londres; 74,414 hab. Evêché, bibliothèque, musée d'histoire naturelle et d'antiquités; école classique, fondée en 1318. On remarque : la cathédrale, beau monument d'architecture normande; le palais épiscopal, du XIVe siècle; un anc. château-fort, transformé en prison du comté; le musée botanique de Smith, qui contient la plus grande partie des collections de Linné. L'industrie des lainages a été introduite à Norwich par des Flamands dès le règne d'Henri Ier : fabr. importantes de crêpes, bombasines, châles, tissus de soie, de laine et de crin; fonderies de fer et de cuivre; fabr. de tabac, vinaigre, huile, moutarde, etc.—Cette ville, construite près de l'emplacement de l'anc. *Venta Icenorum*, fut la capitale de l'Est-Anglie, et eut un évêché, transféré à Thetford en 1094.

NORWICH, v. des Etats-Unis (Connecticut), sur la Thames, à 61 kil. S.-E. d'Hartford, 22 N. de New-London; 4,000 hab. Fonderie de boulets. Fabr. de papier, maroquins, etc.

NORWICH, v. des Etats-Unis (New-York), sur la Chenango, à 160 kil. O. d'Albany, 275 N.-O. de New-York; 4,200 hab.

NORWICH, v. des Etats-Unis (Vermont), sur le Connecticut, vis-à-vis Hanover; 2,300 hab. Université, fondée en 1834.

NOSAIRIS ou NESSERIÉ, peuple de la Turquie d'Asie, répandu, au nombre d'environ 40,000 individus, dans 20 à 25 villages des pachaliks syriens de Tripoli et d'Alep. Ils tirent leur nom du village de Nosar, où naquit Hamdan-el-Gheussaïbi, leur prophète révéré. Leurs croyances religieuses sont un mélange de paganisme, de judaïsme, de christianisme et de mahométisme. Leurs chefs paient tribut au gouverneur de Ladikiéh.

NOSE (Cap), en arabe *Ras-el-Enf*, cap de la Haute-Égypte, sur la mer Rouge, en face de l'île des Emeraudes; par 23° 56' lat. N. et 33° 27' long. E.

NOSEROY. *V.* NOZEROY.

NOSSA-SENHORA-DO-DESTERRO. *V.* CATHERINE (SAINTE-).

NOSSI-BÉ ou HELLEVILLE, île située sur la côte N.-O. de Madagascar, par 13° 23' 16" lat. S., et 45° 59' 44" long. E.; 32 kil. de tour; 15,000 hab. Sol très-fécond : canne à sucre, indigo, café, sésame, riz, maïs, patates, manioc. Rade belle et sûre. La France possède cette île depuis 1841.

NOSI-IBRAHIM. *V.* MARIE (SAINTE-).

NOSSIRABAD, v. de l'Hindoustan anglais (Bombay), dans l'anc. Kandeisch, en face d'Adjmir; 10,000 hab.

NOSTRADAMUS (Michel de NOSTREDAME, dit), astrologue, né en 1503 à St-Remi (Provence), d'une famille juive, m. en 1566, étudia la médecine à Montpellier, s'établit à Agen, parcourut ensuite pendant douze ans la Guyenne, le Languedoc et l'Italie, et enfin se fixa à Salon. Requis par les autorités d'Aix et de Lyon, où régnaient des épidémies, il combattit heureusement le mal par des remèdes secrets, dont il a donné la recette dans un traité des *Fardements*. Fuyant alors ses confrères jaloux, il s'éloigna de la société, se crut le don de prédire l'avenir, et composa des quatrains énigmatiques, dont il publia sept *Centuries* à Lyon, en 1555. Ces espèces de prédictions obtinrent d'autant plus de crédit, qu'on crut trouver dans un quatrain l'annonce de la mort d'Henri II. Catherine de Médicis lui fit tirer l'horoscope des princes, et le combla de présents; le duc de Savoie et sa femme vinrent exprès à Salon pour le voir, et Charles IX en fit son médecin ordinaire. Les éditions les plus recherchées de ses *Centuries et Prophéties* sont celles de Lyon, 1568, in-8°, et de J. Janson, Amsterdam, 1668, petit in-12 (collection des Elzeviers). De 1550 à 1567, Nostradamus publia un *Almanach*, contenant des prédictions sur le temps et les saisons les plus favorables à l'agriculture : de là sont venues un grand nombre de superstitions populaires. — Un de ses fils, Michel, dit *le Jeune*, voulut aussi prédire l'avenir; mais l'événement démentit presque toujours ses prophéties. Ayant annoncé que la ville du Pouzin en Vivarais, alors assiégée par les troupes royales, périrait par les flammes, il y mit lui-même le feu pour avoir raison; mais il fut surpris et tué, 1574. On a de lui un *Traité d'astrologie*, Paris, 1563. — César, frère de Michel le jeune, né à Salon en 1555, m. en 1622, a laissé une *Histoire et chronique de Provence*, Lyon, 1614, in-fol., un recueil de *Pièces héroïques et Poésies*, 1608, in-12, et un *Discours sur les ruines et misères de la ville de Salon*, 1598, in-12. — Jean de Nostredame, frère de Michel l'ancien, procureur au parlement d'Aix, m. en 1590, est auteur des *Vies des plus célèbres et anciens poëtes provençaux*, etc., Lyon, 1515, in-8°.

NOTA (Alberto), poëte comique italien, né à Turin en 1775, m. en 1847, fut d'abord brillant avocat, puis secrétaire du duc de Carignan, et intendant des provinces de Pignerol et de Coni. Son Théâtre a été traduit en français, avec celui du comte Giraud, par Bettinger, 1839, 3 vol. in-8°; ce n'est qu'un choix des meilleures pièces. Quelques-unes ont été aussi traduites dans la *Collection des théâtres étrangers*. On y trouve une peinture fidèle des mœurs, l'entente de la scène, et un style correct. Parmi les comédies de Nota, on distingue *la Foire*, qui passe pour son chef-d'œuvre, et *les premiers pas vers le mal*, dont *l'Ecole des vieillards* de C. Delavigne est une imitation.

NOTABLES (Assemblée des). *V.* ASSEMBLÉE.

NOTAIRES, *Notarii*, fonctionnaires publics établis pour recevoir tous les actes et contrats auxquels les parties doivent ou veulent faire donner le caractère d'authenticité attaché aux actes de l'autorité publique, et pour en assurer la date, en conserver le dépôt, en délivrer des grosses et des expéditions. Dans les premiers temps de la monarchie française, on donnait le plus souvent le nom de notaires à des écrivains en notes, espèces de sténographes, quelquefois à des greffiers et à des secrétaires. Certains d'entre eux furent appelés *référendaires*, et, plus tard, *chanceliers*; leur chef avait la garde du sceau du roi. On attribue à Louis IX l'institution des notaires comme officiers publics : en 1270, il en créa 60, attachés au Châtelet de Paris, et leur conféra le droit de recevoir les actes volontaires, qui appartenait précédemment aux juges et à leurs greffiers. Les *Tabellions*, créés par François Ier, en 1539, n'avaient d'autre fonction que de mettre en grosse et de sceller les actes des notaires. Les *Notaires royaux*, officiers inférieurs de la chancellerie, faisaient partie de la maison du roi. Sous Philippe le Bel, en 1287, ils n'étaient encore que 13; sous Philippe le Long, le nombre s'en éleva à 30. Ce prince décida que chaque notaire serait forcé de tenir un registre des pièces qu'il expédierait, et d'en envoyer un double au contrôleur de la chancellerie; on établissait, d'après ce registre, le montant des émoluments qui lui étaient dus. Les notaires royaux formaient un collége; exempts de tailles, de redevances personnelles, de corvées, ils durent encore à Louis XI d'être soustraits à la juridiction des cours souveraines; Charles VIII les déclara nobles et barons. L'un d'entre eux avait la charge d'audiencier à la chancellerie de France, et portait le nom de *notaire audiencier*; on appelait *notaire au Châtelet* celui qui était reçu et immatriculé dans un siége qui avait le titre de Châtelet (Paris, Orléans, Montpellier); le *notaire de sang* ou *sanguin* était celui qui faisait, près des cours, fonction de greffier au criminel, et qui rapportait les lettres de grâce, dites *lettres de sang*. En 1597, Henri IV supprima tous les offices de notaires, tabellions et garde-notes, pour en créer de nouveaux qui fussent égaux en qualité dans tout le royaume. Une loi du 6 octobre 1791 transforma les notaires royaux en notaires publics, et une autre loi, du 25 ventôse an XI (16 mars 1802), organisa le notariat tel qu'il est aujourd'hui. Il y a trois classes de notaires : 1re classe, dans les villes siéges d'une cour impériale; 2e classe, dans les villes siéges d'un tribunal de 1re instance; 3e classe, dans les villes où il n'y a ni cour impériale, ni tribunal de 1re instance. Les deux premières classes instrumentent dans le ressort judiciaire où elles sont; la 3e dans l'étendue du canton de la résidence. Le gouvernement fixe le nombre des notaires : il y en a un au plus, par 600 hab. dans les villes de 100,000 âmes ou

au-dessus; et dans toutes les autres villes, bourgs, ou villages, 2 au moins ou 5 au plus par arrondissement de justice de paix. Les charges de notaires sont vénales; cependant ces officiers sont nommés à vie par l'empereur, sur la présentation de leur prédécesseur.

NOTAIRES APOSTOLIQUES, hommes chargés par St Clément d'écrire les Actes des martyrs. Plus tard, on a donné le même nom aux notaires chargés par les papes et les évêques de recevoir les actes passés en matière spirituelle.

NOTARAS (Chrysanthe), patriarche de Jérusalem, m. en 1733, fit rebâtir l'église du St-Sépulcre en 1719. On a de lui : *Recueil de traités concernant les rits et les dogmes de l'Eglise orientale*, Tergovist, 1715; *Introduction à la géographie et à la sphère*, en grec moderne, Paris, 1716, in-fol.; *Lettres pastorales* et *Homélies*, en latin, Alep, 1711.

NOTASIE (de *Notus*, vent du midi), partie de l'Océanie, la même que la Malaisie (*V. ce mot*).

NOTI CORNU, c.-à-d. *pointe du Notus*, cap de l'Afrique, sur la côte S.-E.; auj. le cap *das Baxas*.

NOTO (Val di), une des 3 anc. divisions de la Sicile, au S.-E., ch.-l. *Catane*, a formé en grande partie les prov. actuelles de Catane, de Noto, de Caltanisetta, et de Girgenti.

NOTO-NUOVO, v. de Sicile, ch.-l. de la province du même nom, à l'embouchure du Noto (anc. *Asinarus*) dans la mer Ionienne; 12,529 hab. Bâtie à quelque distance de *Noto-Vecchio* (anc. *Neæthum*), qui fut détruit par un tremblement de terre en 1693. — NOTO (Prov. de). *V. Supplém.*

NOTRE-DAME, nom par lequel on désigne la Ste Vierge Marie. Beaucoup d'églises lui ont été consacrées sous ce titre.

NOTRE-DAME (CHANDELLE-), bougie roulée, dont, jusqu'au commencement du XVIIe siècle, les magistrats municipaux de Paris faisaient hommage, chaque année, à Notre-Dame. Cette chandelle était aussi longue que l'enceinte de Paris. Les bourgeois de cette ville l'avaient vouée, en 1357, pour obtenir de la Sainte-Vierge qu'elle mît un terme aux rigueurs du froid, et hâtât la délivrance du roi Jean, alors prisonnier des Anglais. Vers la seconde moitié du XVIe siècle, la Chandelle-Notre-Dame cessa d'être entretenue. En 1605, le prévôt des marchands, Miron, la remplaça par une belle lampe d'argent en forme de navire, que la ville se chargea d'entretenir perpétuellement allumée devant l'autel de la Vierge.

NOTRE-DAME DE LIESSE. *V.* LIESSE.

NOTRE-DAME DE LORETTE. *V.* LORETTE.

NOTRE-DAME-DE-LORETTE, église de Paris, située rue Olivier, à l'extrémité N. de la rue Laffitte. Son plan est un parallélogramme long de 70 mèt., large de 32, et terminé en hémicycle. Un portique à antes, large de 11 mèt. 15 c., orné de 4 colonnes corinthiennes de 13 mèt. de proportion, forme avant-corps sur la façade, et supporte un fronton, avec bas-relief représentant des anges en adoration devant la Vierge. Il est surmonté de 3 statues : au sommet, la Charité; à l'angle droit, la Foi; à l'angle gauche, l'Espérance. Dans la frise, on lit : BEATÆ MARIÆ VIRGINI LAVRENTANÆ. Un clocher quadrangulaire s'élève à l'endroit où commence l'hémicycle. L'église a la forme d'une basilique à 3 nefs avec 6 chapelles latérales, et 2 autres aux bras de la croix, dont une coupole surmonte le point central. Les nefs sont formées par une quadruple rangée de 8 colones ioniques, hautes de 8 mèt. environ, en pierre de liais polie, supportant des plafonds en menuiserie à compartiments peints et dorés. La nef centrale est éclairée par 6 fenêtres hautes, et terminée par un hémicycle que remplit le chœur; elle mesure 29 mèt. 25 c. de long, sur 10 mèt. de large. Les chapelles latérales sont en dehors de la 2e file de colonnes. Notre-Dame de Lorette est décorée de beaucoup de tableaux dus à nos meilleurs artistes et peints sur place, ce qui identifie l'ornementation à l'architecture. Toutes les parois sont couvertes de peintures, de dorures, ou de sculptures. Ce luxe, imité de beaucoup d'églises d'Italie, donne quelque chose de mondain à ce temple, qui est une copie, un peu mesquine et fardée, de la magnifique basilique de Ste-Marie-Majeure de Rome. Il fut commencé en 1824, sur les plans et sous la direction de l'architecte Lebas, et terminé en 1836. C. D—Y.

NOTRE-DAME-MARTEAU. Nom donné, dans certaines provinces de France, à la fête de l'Annonciation; il vient d'un ancien usage, encore persistant dans quelques localités du midi, de frapper avec des maillets une planche de bois, placée devant le porche de l'église, pour appeler les fidèles à la prière. En Orient, où les cloches sont interdites, on voit à la porte du temple deux grandes planches fixées par des cordes, et sur lesquelles le sous-diacre frappe pendant longtemps.

NOTRE-DAME DE PARIS, église métropolitaine, située à l'extrémité orientale du quartier de la Cité, et l'un des plus vastes et des plus beaux vaisseaux de la France du moyen âge. Son plan, dont la longueur, hors œuvre, est de 141 mèt., et la largeur de 48 mèt., se termine à l'E. par un vaste rond-point. L'intérieur est en forme de croix latine. La façade principale, à l'O., sur le parvis, est divisée en 3 parties verticales par 4 contre-forts, et en 4 zones horizontales : la 1re zone, au rez-de-chaussée, a 3 grandes portes ogivales, avec voussures profondes enrichies de sculptures et de bas-reliefs, et chaque porte remplit un entre-contre-fort; une galerie en colonnettes coiffées de 28 arcs trilobés, et dite *Galerie des Rois*, parce qu'elle contient 28 statues de rois d'Israël et de Juda, forme la 2e zone dans toute la largeur du portail; au-dessus, une grande rose en pierre découpée, de 13 mèt. de diamètre, remplit l'entre-contre-fort du centre : les deux autres sont occupés chacun par une double fenêtre ogivale, sous un archivolte orné, avec une petite rose feinte au milieu : c'est la 3e zone; la 4e montre une galerie haute de 8 mèt. environ, composée de colonnettes portant des ogives gêminées, avec trèfles à jour dans les tympans. Elle occupe tout le développement du portail, qu'elle couronne, et supporte une terrasse, dont la balustrade découpée est ornée de statues de monstres et d'animaux. Sur ce portail s'élèvent deux grosses tours quadrangulaires, de 16 mèt. de côté environ, flanquées de contre-forts aux angles; leur sommet est à 67m,20 du sol. Elles ont sur chaque face, dans une hauteur de plus de 16 mèt., une ouverture ogivale géminée, à embrasures formées de faisceaux de colonnes engagées. Les contre-forts sont couronnés de pinacles sculptés. Dans la tour du S. est la grosse cloche dite le *Bourdon*, qui pèse 13,000 kilog. La galerie supérieure du portail, si svelte, si élégante, contourne les tours. 34 contre-forts, ornés de colonnettes, de pinacles, d'aiguilles fleuronnées et imbriquées, de pignons, de gargouilles sculptés, contre-butent les voûtes. Le monument, épanoui, pour ainsi dire, sur le sol, présente, jusqu'aux deux tiers de sa hauteur environ, deux larges terrasses en retraite l'une sur l'autre, et courant sous les arcs-boutants. Un portail de toute la hauteur de l'édifice termine chaque extrémité des bras de la croix : une porte ogivale, à pignon sculpté, en occupe le bas; au-dessus est une grande rose en pierre découpée, et, dans le pignon du comble, accosté de 2 clochetons, une autre rose moins grande. Au point d'intersection du transsept, on admire une flèche de plus de 30 mètres d'élévation, rétablie en 1859. — L'intérieur de Notre-Dame se compose d'une grande nef centrale, avec deux nefs basses de chaque côté, et une ceinture de chapelles qui contourne l'église. La nef centrale a 108 mèt. de long, jusqu'au fond de l'abside, sur 12m 75 de large, et dans la croisée 43m,20. Elle est formée dans toute son étendue par 31 arcades en ogives, portées sur de grosses colonnes avec chapiteaux de feuillages. Au-dessus règne une large tribune continue, en arcades ogivales, véritable nef collatérale supérieure. Autrefois, c'était aux tribunes du chœur que l'on appendait, en temps de guerre seulement, les drapeaux conquis sur l'ennemi. 37 fenêtres hautes éclairent la grande nef, dont la voûte, en arc d'ogive à nervures, ainsi que les voûtes collatérales, est à 33m 80 du sol. Derrière le chœur est la chapelle de la Vierge. — La fondation de l'église Notre-Dame date du commencement du VIe siècle; mais Maurice de Sully, 62e évêque de Paris, commença de la réédifier en 1163; 19 ans après, on officiait au chœur. La grande nef et le portail sont des premières années du XIIIe siècle, ainsi que les tours; le portail du S., de 1257; celui du N., de la même époque : des architectes qui ont élevé ce monument, le nom de Jean Chelles nous est seul resté. L'édifice, mal entretenu, et souvent même altéré dans son architecture pendant le XVIIIe siècle; abandonné et mutilé pendant la Révolution, restauré en partie, et très-inhabilement, au commencement du XIXe siècle, a été, pour ainsi dire, arraché de ses ruines par MM. Lassus et Viollet-le-Duc, architectes chargés de la restauration depuis 1845. Aujourd'hui, l'antique basilique a repris toute l'élégance splendide de son état primitif. Les mêmes architectes ont élevé, en 1846-48, une spacieuse sacristie un peu en arrière du portail du S., de manière à ne le pas masquer, petit monument complet, avec cloîtres, caveaux, salles, etc., et d'une architecture dans le style de la basilique dont il forme une annexe, et presque une aile. C. D—Y.

NOTRE-DAME DES ERMITES. *V.* EINSIEDELN.

NOTRE-DAME DES VERTUS. *V.* AUBERVILLIERS.

NOTTINGHAM, autrefois *Stonenga-ham*, cité-comté

d'Angleterre, cap. du comté de son nom, sur la Leen, à sa jonction avec la Trent, sur le canal Great-Trunck, à 24 kil. E.-N.-E. de Derby, à 50 S.-O. de Lincoln, à 200 N.-O. de Londres; par 52° 57' 8" lat. N., et 3° 28' 52" long. O.; 74,531 hab. Elle est dominée par le château moderne du duc de Newcastle; rues étroites. Grand centre de la fabrication des tulles de coton et de soie, développée depuis 1809. Le 1er métier à tulle y fut établi en 1768; il y en a 1,600 auj., et 10,000 métiers à bas de soie, de coton et de laine. Fabrique de bonneterie; filatures, carrosserie; commerce important de grains, bestiaux, fromages. Fonderies; brasseries. Cette ville fut fortifiée par Guillaume le Conquérant. Plusieurs parlements y ont été assemblés. Richard III partit de là pour Bosworth, en 1483. La forteresse fut rasée par Charles II. — Le comté, au centre de l'Angleterre, a ceux d'York au N., de Lincoln à l'E., de Derby à l'O., de Leicester au S.; 293,784 hab. Sol varié, arrosé du S.-O. au N.-E. par la Trent, avec des restes nombreux de l'anc. forêt royale de Sherwood. Climat fort sec, peut-être à cause des monts de Derby qui arrêtent les vents d'Ouest. Houillères abondantes à l'O. Manuf. de bonneterie et de tulle. Céréales, légumes, houblon. Villes princip. : Newark, Mansfield. Il formait une partie du roy. saxon de Mercie.

NOTTINGHAM (HOWARD, comte de). *V.* HOWARD.

NOTUS, vent du S., nom latinisé de Νότος, Sud. Chez les Romains, c'était l'Auster. Sur la tour des Vents, à Athènes, il est figuré par un jeune homme imberbe, épanchant l'eau d'un vase.

NOUAILLE (LA). *V.* LANOUAILLE.

NOUÉE (LA), brg (Morbihan), arr. et à 19 kil. N.-O. de Ploërmel; 211 hab. Forges, hauts-fourneaux.

NOUKAHIVA, île de la Polynésie, la principale de l'archipel des Marquises, par 8° 59' lat. S. et 142° 45' long. O.; 31 kil. sur 22; 18,000 hab. Sol fertile, mais mal cultivé. Dans la magnifique baie de Taio-hae, les Français ont élevé le fort Collet. On en a fait un lieu de déportation en 1850. — Le capitaine Marchand avait nommé cette île *Beau.* — *V.* MARQUISES (Iles).

NOUKAHIVA (Archipel de). *V.* MARQUISES.

NOUN, cap d'Afrique, dans le Maroc (Sous), à l'extrémité O. de l'Atlas; par 28° 39' lat. N. et 13° 35' long. O. — Une rivière de même nom se jette dans l'Atlantique, à 40 kil. S. de ce cap. C'est aussi le nom d'une des branches du Niger, dans le centre du delta de ce fleuve.

NOUN, rivière de l'empire chinois (Mandchoure), naît dans les monts Siolki, et se jette dans le Soungari; cours de 800 kil. du N. au S.

NOUR-DJIHAN, femme de l'empereur mogol Géangir, née vers 1585, m. en 1645, était fille d'un officier tartare, grand-trésorier d'Akbar. Elle devint sultane en 1611, et n'usa de son influence que pour le bien de ses sujets. Après la mort de Géangir, elle fut reléguée à Lahore, où l'on voit son tombeau. On lui attribue la découverte de l'essence de roses.

NOUR-EDDYN-MAHMOUD (Mélik-el-Adhel), dit *Noradin* par les Européens, sultan de Syrie et d'Égypte, né en 1118, succéda en 1145 à son père Omad-Eddyn-Zenghi, de la dynastie des Atabkes. Il était maître d'Alep, d'Hems, et de Damas. Adhed, dernier calife d'Égypte, implora son secours contre les chrétiens. Nour-Eddyn lui envoya une armée, commandée par Saladin, qui s'empara de l'Égypte peu après, supprima le califat des Fatimites, et fit reconnaître Mostadhi l'Abbasside comme seul et légitime calife. Celui-ci combla Nour-Eddyn d'honneurs et de titres. Saladin prenant trop d'autorité en Egypte, Nour-Eddyn marcha contre lui, et le vainquit; mais, de retour en Syrie, il mourut d'une esquinancie, dans le château de Damas, 1173. Nour-Eddyn passe parmi les Musulmans pour un de leurs plus grands princes, et même pour un de leurs saints. Il fut le premier qui établit une chambre de justice contre les violences que les grands seigneurs faisaient aux particuliers. Il ne se regardait que comme le dépositaire du trésor public, et dépensait très-peu pour sa maison. Il combattit plusieurs fois les Francs auprès d'Alep, défit et tua Josselin, prince d'Antioche. D.

NOURRIT (Louis), chanteur de l'Opéra de Paris, né à Montpellier en 1780, m. en 1832, entra au Conservatoire de musique de Paris en 1802, y reçut les leçons de Garat, et débuta à l'Opéra en 1802, y reçut les leçons de Garat, tint l'emploi de 1er ténor, de 1812 à 1826. Ses principaux rôles étaient ceux d'*Orphée*, d'*Aladin*, de *Harem* (dans *la Caravane*), de *Colin* (dans *le Devin de village*). Il y montrait une belle qualité de voix, un chant large et correct, mais était un peu froid.

NOURRIT (Adolphe), fils du précédent, né à Montpellier en 1802, m. en 1839, débuta en 1821 à l'Académie royale de musique. Bien supérieur à son père, il fut tout à la fois un grand chanteur, un habile tragédien, et un charmant comédien. Plein d'âme et de sensibilité, il eut les créations les plus heureuses et les plus variées dans *le Siége de Corinthe, Moïse, le Comte Ory, la Muette de Portici, le Philtre, Guillaume Tell, Robert le Diable, la Juive,* et *les Huguenots.* Il était dans tout l'éclat de ses succès, lorsqu'on engagea Duprez; blessé de la rivalité qu'on lui suscitait, il prit sa retraite en 1837, et se rendit à Naples, où il voulait faire jouer un opéra de *Polyeucte*, musique de Donizetti; on ne le lui permit pas, à cause du sujet. Il débuta dans un autre ouvrage, ne fut pas content du succès qu'il obtint, crut sa voix altérée, perdit un instant la raison, et mourut dans un accès de fièvre chaude.

NOUTKA ou NOOTKA (Baie de), baie formée par le Grand-Océan sur la côte N.-O. de l'île Quadra-et-Vancouver (Amérique du Nord), par 49° 33' lat. N., et 128° long. O. Commerce de pelleteries. — Visitée par Cook en 1778; les Anglais y fondèrent un comptoir en 1786.

NOUVEAU (Homme), *Homo novus;* c'était, chez les anc. Romains, un citoyen qui, le premier de sa race, entrait dans les grandes magistratures. Il était *nouveau*, à perpétuité, même après avoir été plusieurs fois magistrat; la *nouveauté* ne cessait qu'à la seconde génération. C. D—r.

NOUVELLE (LA), vge (Aude), arr. et à 20 kil. S. de Narbonne, à l'entrée de l'étang de Sigean et sur la Méditerranée; 1,510 hab. Construction de petits bâtiments. Raffinerie de soufre. Commerce de grains, vins, eaux-de-vie, poisson, bois, oranges.

NOUVION-EN-PONTHIEU (LE), ch.-l. de cant. (Somme), arr. et à 15 kil. N. d'Abbeville; 882 hab.

NOUVION-EN-PORCIEN (LE), ch.-l. de cant. (Ardennes), arr. et à 12 kil. N.-E. de Réthel; 852 hab.

NOUVION-EN-THIÉRACHE (LE), ch.-l. de cant. (Aisne), arr. et à 30 kil. N.-N.-O. de Vervins, près de la forêt du même nom; 2,017 hab. Fabr. de tissus de laine et de coton, mousselines, fil à dentelle. Fromages dits de Marolles.

NOUZON, vge (Ardennes), arr. et à 7 kil. N. de Mézières; 2,527 hab. Haut-fourneau et forges importantes, dans l'emplacement de l'anc. manufacture d'armes de Charleville.

NOVALIS (Frédéric-Louis de HARDENBERG, dit), écrivain allemand, né en 1772 dans le comté de Mansfeld (Saxe), m. en 1801, cultiva avec un égal succès la poésie, le droit, la philosophie, les sciences mathématiques et naturelles, et fut lié avec les plus grands littérateurs de son temps. Dans ses Œuvres, publiées à Berlin, 1816, 2 vol. in-8°, on remarque des *Hymnes à la nuit*, et deux romans, *les Disciples de Saïs*, et *Henri d'Ofterdingen.* Il a de l'imagination, une sensibilité profonde, une tendance au mysticisme, mais point de génie créateur.

NOVARE, anc. *Novaria*, v. forte du royaume d'Italie, ch.-l. de la prov. et de l'arrond. de son nom, entre la Mora et l'Agogna, à 83 kil. N.-E. de Turin; 26,963 hab. Evêché suffragant de Verceil. Collége de Jésuites, école de droit, bibliothèque, direction de douanes. On remarque la cathédrale, l'église St-Gaudenzio, la statue de marbre de Charles-Emmanuel III sur la place du théâtre. Comm. de riz, blé, vins. Fabr. de soieries, toiles de lin, tanneries. — Cette ville fut cédée à la Savoie par le traité de Vienne, 1738. La bataille de Novare, en 1513, arracha l'Italie aux Français; Charles-Albert, roi de Sardaigne, fut vaincu à Novare par Radetzky, le 23 mars 1849. Sous le 1er roy. d'Italie, Novare était le ch.-l. du dép. de l'Agogna.

NOVARE (Prov. de), division administrative du royaume d'Italie, entre le canton suisse du Valais au N., les prov. de Turin à l'O., d'Alexandrie et de Pavie au S., de Milan, de Come, et le canton suisse du Tessin à l'E. 6,543 kil. carr.; 579,392 hab. Elle comprend les 6 arrond. de Novare, Pallanza, Val-di-Sesia, Ossola, Verceil, et Biella.

NOVARE (Arr. de), subdivision du roy. d'Italie, dans la province de même nom; 138,000 hect.; 190,659 hab. Sol généralement plat, fertile en grains, légumes, vins, huiles. Elève de bestiaux et de vers à soie. Exploit. de marbre, granit, pierres, tourbe, etc. Fabr. de toiles, coton, chapeaux, papier; usines à fer.

NOVAT, *Novatus*, hérésiarque du IIIe siècle, était diacre de l'église de Carthage, et avait déshonoré son caractère sacré en s'appropriant les revenus des pauvres. Cité devant un synode par St Cyprien, il s'enfuit à Rome, en 251, fut excommunié, se lia avec Novatien, et renouvela avec lui l'hérésie de Montanus.

NOVATIEN, antipape du IIIe siècle, avait été philosophe avant d'être chrétien : renouvelant l'erreur des Mon-

tanistes, il s'opposa à ce que l'on admît à la paix et à la communion les chrétiens qui, pendant la persécution de l'empereur Décius, avaient failli, soit en sacrifiant aux idoles et en mangeant des choses sacrifiées, soit en offrant publiquement de l'encens, soit en obtenant des magistrats un billet qui les dispensât de sacrifier, sans que pour cela on pût les regarder comme chrétiens. Ces derniers étaient appelés *Libellatiques*, du latin *libellus*, certificat. Il enseignait aussi que l'Eglise ne pouvait remettre les péchés mortels, et rejetait les secondes noces. La rigidité de Novatien lui attira des partisans, qui le firent pape, en 251; mais le pape véritable, Corneille, obtint sa condamnation. Les Novatiens prirent le nom de *Cathares*, c.-à-d. purs, et subsistèrent en Occident jusqu'au VIII^e siècle.

NOVELDA, v. d'Espagne (Valence), prov. et à 26 kil. O. d'Alicante; pop. de la commune : 8,095 hab. Distilleries d'eaux-de-vie.

NOVELLARA, v. du royaume d'Italie, prov. et à 22 kil. N.-N.-E. de Reggio; 6,632 hab. Fabr. de cuirs et de soie. Autrefois capit. d'une principauté du même nom, réunie au duché de Modène en 1757.

NOVELLES, *Novellæ*, dernières constitutions faites par Justinien, après la 2^e édition de son Code, et données successivement pour décider des cas qui n'y étaient pas prévus, non plus que dans le Digeste, ou pour en abroger certaines dispositions. Il y en a 168. La plupart furent écrites en grec, puis traduites en latin. Après la mort de Justinien, l'an 565, on les réunit en corps de droit. On appelle aussi les Novelles, *Authentiques*.

NOVEMBRE, le 9^e mois de l'année romaine, le 11^e de la nôtre, était sous la protection de Diane. Il a 30 jours.

NOVEMDIAL, *Novemdiale sacrum*, sacrifice expiatoire, qui, chez les anciens Romains, se répétait pendant 9 jours consécutifs, quand il était tombé une pluie de pierres.

NOVEMPOPULANIE, *Novempopulania*, une des 17 provinces de la Gaule, la même que l'Aquitaine III^e, était ainsi appelée parce qu'elle contenait 9 peuples principaux : les *Tarbelli*, les *Boii*, les *Vasates*, les *Ausci*, les *Elusates*, les *Osquidates*, les *Bigerrones*, les *Convenæ* et les *Consorrani*. *V.* AQUITAINE.

NOVENTA, v. des États autrichiens (Vénétie), près de la Brenta, à 27 kil. S.-O. de Vicence; 4,000 hab.

NOVERRE (Jean-George), célèbre danseur, né à Paris en 1727, m. en 1807, débuta à Fontainebleau, fut appelé à Berlin par le prince Henri de Prusse, revint à Paris en 1749, fit de vains efforts pour réformer les ballets, s'enrôla en Angleterre dans la troupe de Garrick, d'où il rapporta des idées nouvelles, qu'il ne put faire accepter à l'Opéra, s'engagea au théâtre de Lyon, où il inaugura des ballets d'un genre nouveau : *la Toilette de Vénus*, *les Fêtes du sérail*, *le Jugement de Pâris*, etc., et consigna ses principes dans un ouvrage assez intéressant intitulé : *Lettres sur les arts imitateurs en général, et sur la danse en particulier*, Paris, 1767, et 1807, 2 vol. in-8°. Appelé successivement en Wurtemberg, à Vienne et à Milan, il fut enfin fixé à Paris par la reine Marie-Antoinette, eut le titre de maître des ballets de l'Opéra, et fut l'ordonnateur des fêtes du Petit-Trianon. Il composa les ballets des opéras de Glück et de Piccini. Les *Noces de Thétis*, et *Iphigénie en Aulide*, sont ses chefs-d'œuvre. Noverre a aussi laissé des *Lettres sur Garrick*, adressées à Voltaire. Il créa le ballet d'action, ramena le costume à la vérité, et supprima le masque.

NOVES, vge (Bouches-du-Rhône), arr. et à 31 kil. N.-E. d'Arles, près de la Durance; 1,035 hab. Murailles flanquées de tours. Filatures de soie; fabr. de sucre de betteraves. Patrie de Laure, immortalisée par Pétrarque.

NOVESIUM, nom latin de NUYTS.

NOVGOROD. *V.* NOVOGOROD.

NOVI, v. forte du roy. d'Italie, ch.-l. d'arrond., dans la prov. et à 22 kil. S.-E. d'Alexandrie; 11,308 hab. Fabr. de soieries et d'indiennes. Défaite des Français par les Austro-Russes, le 15 août 1799; Joubert y fut tué. — L'arrondissement de Novi a 75,803 hect., et 73,075 hab. Sol fertile en grains, légumes, châtaignes. Récolte de soie. Élève de chevaux et bestiaux. Exploit. de fer et de plâtre.

NOVI-BAZAR, en turc *Ienibazar*, v. forte de la Turquie d'Europe (Bosnie), ch.-l. de livah, sur l'Unna, à 210 kil. N.-O. de Bosna-Seraï; 20,000 hab. Évêché catholique. Eaux thermales aux environs.

NOVICE, matelot qui vient d'atteindre l'âge de 16 ans, ou jeune homme de cet âge, au moins, qui débute dans la marine.

NOVICE (de *novus*, nouveau), religieux ou religieuse qui n'a point encore prononcé ses vœux, et dont on éprouve la vocation. Le noviciat des anciens moines d'Egypte ne pouvait durer moins de 3 ans. Le 2^e concile de Nicée en 789, le concile de Tours en 1163, le concile de Latran en 1215, et le concile de Trente, interdirent aux monastères de recevoir aucune dot des novices; mais la discipline a varié sur ce point. Le concile de Trente fixait la durée du noviciat à une année au moins, et défendait de faire profession avant l'âge de 16 ans; l'ordonnance d'Orléans, en 1560, exigea 25 ans pour les garçons et 18 pour les filles; celle de Blois, en 1579, en revint à la décision du concile; mais un édit de 1768 exigea de nouveau 21 ans pour les hommes et 18 pour les femmes.

NOVIGENTUM, nom latin de NOGENT et de St-CLOUD.

NOVIODUNUM, v. de la Gaule (Lyonnaise I^re); auj. *Nevers*. — v. de la Gaule (Belgique II^e); auj. *Soissons*. — v. des Helvétiens, dans la Grande-Séquanaise; auj. *Nyon*.

NOVIOMAGUS ou NEOMAGUS, v. de la Gaule (Belgique II^e), chez les Véromanduens; auj. *Noyon*. — v. de la Gaule (Germanie II^e), chez les Bataves; auj. *Nimègue*. — v. de la Gaule (Germanie I^re); auj. *Spire*. — v. de la Gaule (Lyonnaise II^e), chez les Lexoviens; auj. *Lisieux*.

NOVIOMAGUS, nom latin de Castelnau-de-Médoc, de Castillon, de Nyons, etc.

NOVION. *V.* NOUVION.

NOVIUS (Quintus), poëte comique romain, qui florissait du temps de Sylla. Il était auteur d'Atellanes (*V. ce mot*) qui obtinrent beaucoup de succès, et que l'on jouait encore sous les empereurs. Toutes ses pièces sont perdues; il n'en reste que de très-courts fragments, que l'on trouve, pour la plupart, dans le grammairien Nonius Marcellus.

NOVOGOROD-LA-GRANDE, en russe *Veliki-Novgorod*, v. de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement de son nom, sur la Wolkhov, à 192 kil. S.-E. de St-Pétersbourg; 17,000 hab. Archevêché; cour civile et d'appel; école de cadets; entrepôt de vivres militaires. La partie située sur la rive gauche s'appelle *côté de Sophie* (*Sophiis-Kaia*), à cause d'une belle cathédrale bâtie sous le nom et sur le plan de Ste Sophie de Constantinople, et qui se trouve, ainsi que le palais de l'archevêque et le quartier des soldats, dans une citadelle bâtie en 1044. La partie située sur la rive droite s'appelle *côté du commerce* (*Torgovaia*). On y voit le vieux palais des tzars, habité auj. par le gouverneur. Commerce de grains, cuirs, toiles, vinaigre. — Cité slave du V^e siècle, capitale de la Russie sous Rurik, 864-879, république puissante aux XII^e et XIII^e siècles, son territoire s'étendait jusqu'à la mer Blanche et jusqu'à l'Obi; elle disputait la Finlande aux Suédois. Grand entrepôt de la Hanse, de 1276 au XV^e siècle. Elle fut soumise et ruinée par les Russes en 1477 et 1478, par les Suédois en 1611, et par la fondation et l'importance croissante de St-Pétersbourg. Elle compta, au moyen âge, jusqu'à 400,000 hab. — Le gouvernement de Novogorod, dans la Grande-Russie, entre ceux de Vologda et d'Iaroslaf à l'E., de Tver au S.-E., de Pskov au S.-O., de St-Pétersbourg à l'O., et d'Olonetz au N., est divisé en 10 districts; 118,044 kil. carr.; 975,901 hab. Sol peu fertile : chanvre, lin, céréales; grandes forêts; sel, fer, plâtre, clouterie. Nombreux lacs, entre autres, le Bielozero au N.-E. et l'Ilmen au S.-O. où vient se jeter le Lowat. Climat rigoureux.

NOVOGOROD-LA-PETITE, en russe *Nijni-Novgorod*, v. de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement et du district de son nom, à 1,200 kil. S.-E. de St-Pétersbourg, 440 kil. N.-E. de Moscou, sur une hauteur, au confl. de l'Oka et du Volga; par 56° 19′ 43″ lat. N., et 41° 40′ 34″ long. E.; 41,550 hab. Fondée en 1227 par Iouri III, résidence des ducs de Souzdal avant Moscou, brûlée par les Tartares en 1317 et 1378, cette ville est divisée en ville basse et ville haute, et couronnée par un kremlin ou citadelle. Cour criminelle et civile d'appel; ch.-l. d'éparchie grecque; évêché, deux cathédrales, 26 églises, palais. Grand entrepôt de commerce; fabr. d'aciers, de cordages, tapis en écorces de tilleul; ateliers de construction pour bateaux à vapeur en bois ou en fer; savonneries, tanneries, brasseries, etc. Sur la rive g. de l'Oka, en face de la ville, dans des bâtiments construits à cet effet, et accessibles directement aux barques par de nombreux canaux, se tient, depuis 1817, en juillet et août, la fameuse foire de *Makarioff*, qui attire plus d'un million de visiteurs, et où le chiffre des affaires s'est élevé jusqu'au delà de 300 millions de fr. — Le gouvernement de Nijni-Novogorod, au centre de l'Empire, entre ceux de Kostroma au N., de Viatka, de Kazan et de Simbirsk à l'E., de Penza et de Tambow au S., de Wladimir à l'O, est arrosé par le Volga, la Soura, et l'Oka; 49,842 kil. carr.; 300 kil. sur 225; 1,259,106 hab. 11 districts. Sol généralement plat, très-fertile, bien cultivé. Récolte de grains, lin, chanvre. Les habitants sont presque tous convertis au christianisme.

NOVOGOROD-SEVERSKOI, v. de la Russie d'Europe, gvt

et à 173 kil. E.-N.-E. de Tchernigov, sur la rive dr. de la Desna; 8,000 hab. Comm. de blé et de chanvre. Fours à chaux. — Jadis comprise dans la Sévérie, elle fut le ch.-l. d'une principauté dépendante de Kiew, 1044-1523. Souvent prise par les Tartares, les Lithuaniens et les Polonais, le traité de Déoulma, 1618, l'unit à la Russie.

NOVOGRODEK, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 133 kil. S.-O. de Minsk; 1,200 hab. Jadis ch-l. d'un palatinat de Lithuanie.

NOVO-TSCHERKASK. *V.* TSCHERKASK.

NOWAIRI (Schéhab-Eddyn-Ahmed), historien et jurisconsulte arabe, né vers 1280 à Alnowaïréh (Egypte), m. en 1331, a laissé une espèce d'encyclopédie historique, intitulée *Nihayat alarab fi fonoun aladab* (c.-à-d. tout ce qu'on peut désirer de savoir concernant les différentes branches des belles-lettres), en 10 vol., divisée en cinq *fenn* ou parties, de chacune cinq livres. Il y en a un exemplaire complet à la bibliothèque de l'université de Leyde. La partie qui concerne la Sicile, sous le gouvernement des Arabes, a été publiée en arabe et en latin par Rosario dans sa *Collezione di cose Arabo-Siciliane*, Palerme, 1790, et traduite en français par M. Caussin, Paris, an x (1802), à la suite du *Voyage en Sicile* de Riedesel.

NOYAL-MUZILLAC, vge (Morbihan), arr. et à 30 kil. S.-E. de Vannes, petit port sur l'océan Atlantique; 418 hab.

NOYAL-PONTIVY, brg (Morbihan), arr. et à 7 kil. E. de Napoléonville; 613 hab. Foires fréquentées.

NOYAL-SUR-VILAINE, brg (Ille-et-Vilaine), arr. et à 12 kil. E. de Rennes, sur la Vilaine; 354 hab. Toiles. Près de là, vieux châteaux de *Bois-Orcan* et du *Gué-de-Servon*.

NOYANT, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), arr. et à 17 kil. S.-E. de Baugé; 601 hab.

NOYEN-SUR-SARTHE, brg (Sarthe), arr. et à 23 kil. N. de La Flèche; 1,865 hab.

NOYERS, ch.-l. de cant. (Yonne), arr. et à 21 kil. S. de Tonnerre; 1,275 hab. Collége. Autrefois place forte, il possédait une abbaye de Bénédictins, et fut titre d'une seigneurie, qui appartint aux maisons de Condé et de Luynes. Fabr. de lainages, toiles, chandelles. Comm. de vins, laines, grains. Restes de fortifications.

NOYERS, ch.-l. de cant. (Basses-Alpes), arr. et à 12 kil. O. de Sisteron; 212 hab.

NOYON, *Noviomagus*, ch.-l. de cant. (Oise), arr. et à 24 kil. N.-E. de Compiègne, sur le chemin de fer de Paris à St-Quentin, sur la Vorse, près de la rive droite de l'Oise; 5,593 hab. La cathédrale, remarquable monument de l'art gothique, fut construite au XII^e^ siècle, sur l'emplacement d'une église élevée par Charlemagne, et détruite par un incendie en 1131. Fabr. de bonneterie, toiles et cuirs; comm. de grains, cendres pour engrais. Patrie de Calvin et du sculpteur Sarrazin. — C'était un poste militaire sous les Romains; St Médard y transporta, vers 530, le siége épiscopal de Vermand (auj. St-Quentin); Charlemagne y fut couronné en 768, et Hugues Capet y fut élu en 987. Le 13 août 1516, un traité d'alliance y fut signé entre François I^er^ et Charles d'Autriche, par lequel ce prince devait épouser la fille du roi, qui apportait en dot le royaume de Naples, et restituer la Navarre à la maison d'Albret, conventions qui ne furent pas exécutées.

NOYON-SUR-ANDELLE. *V.* CHARLEVAL.

NOYONNAIS, petit pays de l'anc. France, ch.-l., Noyon; situé dans la Picardie orientale, mais compris dans le gvt de l'Ile-de-France. C'est auj. le N.-E. du départ. de l'Oise.

NOZAY, ch.-l. de cant. (Loire-Inférieure), arr. et à 28 kil. S.-O. de Châteaubriant; 1,156 hab. Comm. de grains, graines, bestiaux, laines, lin, beurre. Près de là est la ferme-modèle de Grand-Jouan. Carrières de pierres schisteuses.

NOZEROY, ch.-l. de cant. (Jura), arr. et à 36 kil. E.-S.-E. de Poligny; 707 hab. Cette ville se forma autour d'un château des seigneurs de Châlons, dont les ruines la dominent encore. Vers 1520, elle passa dans la maison d'Orange-Nassau; Louis XIV la confisqua sur Guillaume III. Belle église gothique. Tanneries et fabr. de souliers.

NUBES, peuple d'Ethiopie, qui faisait sans doute partie des *Nobates*, et qu'on rapporte aux Nubiens modernes.

NUBIE, anc. *Æthiopia supra Ægyptum*, contrée de l'Afrique orientale, dans la région du Nil, entre l'Egypte au N., le désert de Libye à l'O., le Kordofan, le pays du Bahr-el-Abiad et l'Abyssinie au S., et la mer Rouge à l'E.; par 10°-24° lat. N., et 25°-37° long. E.; 800,000 kil. carr.; 1,540 kil. du N. au S., 580 de l'E. à l'O.; 2,000,000 d'hab. Le Nil la traverse du S. au N., et décrit dans sa partie centrale un grand circuit; il s'y forme du Bahr-el-Abiad, du Bahr-el-Azrak, et reçoit l'Atbarah ou Tacazzé. Climat très-chaud, mais sain. Le sol produit le blé, l'orge, les pois, les lentilles, le tabac, la canne à sucre. L'éléphant, l'hyène, le crocodile, l'autruche et la girafe sont assez communs. Il y a de terribles invasions de sauterelles; quelques habitants les mangent grillées, d'où leur vient le nom d'*Acridophages*. La partie orientale de la Nubie, entre le Nil et la mer Rouge, n'offre que des déserts de sable et de rochers, semés d'un petit nombre d'oasis (Olba, Atbarah, Gosredjab, etc.). Dans l'O., sont les pays de *Sennaar*, d'*Halfay*, de *Schendy*, de *Damer*, de *Dongolah* (*V. ces mots*), etc., presque tous tributaires de l'Egypte, depuis la conquête d'Ibrahim-Pacha, fils de Méhémet-Ali, en 1822. La Nubie fait un commerce de transit très-important avec l'intérieur de l'Afrique et de l'Egypte, par caravanes à travers le désert, ou sur les bateaux du Nil; les principaux objets de négoce sont les esclaves, la poudre d'or, le séné, les plumes d'autruche.

NUCERIA ALFATERNA, auj. *Nocera de' Pagani*, v. de l'Italie ancienne (Campanie), sur le Sarnus et la voie Appienne; détruite dans la guerre du Samnium. Sous Auguste, elle devint une colonie de vétérans, et Pompeï lui servait de port.

NUCERIA CAMELLARIA, v. de l'Italie ancienne (Ombrie); auj. *Nocera*.

NUCERIA APULORUM, v. de l'Italie ancienne, la même que Luceria (*V. ce mot*).

NUCK (Antoine), célèbre anatomiste allemand, né vers 1660, m. en 1692, exerça d'abord la médecine et la chirurgie à La Haye, puis fut professeur à Leyde. On lui doit l'invention de plusieurs instruments pour l'extraction des dents, des observations utiles sur les maladies des yeux et de l'oreille, sur le cancer, sur les meilleurs procédés pour la ponction de la poitrine et de l'abdomen, et des découvertes savantes relatives aux glandes et aux vaisseaux lymphatiques. Ses Œuvres ont été réunies à Lyon, 1722, 3 vol. in-12, excepté un traité *de Vasis aquosis oculi*, publié à Leyde, 1685.

NUECES (Rio de las), riv. de l'Amérique du N., naît dans la Sierra de Guadalupe, arrose le S.-O. de l'Etat de Texas, et se jette dans le golfe du Mexique. Cours de 550 kil.

NUDIPEDALIA, sacrifice extraordinaire, chez les anc. Romains, offert à Jupiter, pour obtenir de la pluie quand la sécheresse désolait la terre. On faisait une procession où les magistrats assistaient sans pourpre ni faisceaux, et dans laquelle tout le monde était nu-pieds. La cérémonie finissait par un sacrifice. C. D—Y.

NUESTRA-SENORA-DE-LA-VEGA, v. d'Espagne, prov. et à 40 kil. de Santander; 4,000 hab.

NUESTRA-SENORA-DE-LOS-DOLORES, v. d'Espagne (Alicante), à 16 kil. E. d'Orihuela; 3,000 hab.

NUGENT (Thomas), littérateur, né en Irlande, m. à Londres en 1772, est auteur d'un *Dictionnaire portatif français-anglais et anglais-français*, qui a eu un grand nombre d'éditions, et d'une *Histoire de la Vandalie*, 1776, 3 vol. in-4°, qui contient des recherches importantes sur l'histoire ancienne de la Poméranie.

NUIT (La), *Nox*, divinité allégorique des anciens, fille du Chaos, ou, selon d'autres, du Ciel et de la Terre, eut de l'Erèbe l'Ether et le Jour, et de l'Achéron les Furies. On la représentait assise sur un char, et couverte d'un voile semé d'étoiles; ou bien, avec des ailes de chauve-souris, ou précédée d'un enfant portant un flambeau. On lui sacrifiait des brebis noires. Le hibou lui était consacré; elle a aussi des pavots pour attribut.

NUITS, v. de France. *V.* NUYTS.

NULES, v. d'Espagne (Valence), prov. et à 10 kil. S. de Castellon-de-la-Plana, près de la Méditerranée; 4,800 hab.

NUMA POMPILIUS, second roi de Rome, 713-671 av. J.-C., ou 39 à 82 de Rome, né à Cures, chez les Sabins, et, dit-on, gendre de Tatius, quitta la campagne et l'étude, pour succéder à Romulus après un interrègne d'un an. Il introduisit ou confirma dans Rome les coutumes sabines, construisit le temple de Janus, institua ou organisa les Flamines, les Vestales, les Féciaux, les Pontifes, confondit les Romains et les Sabins en les divisant par corps d'arts et métiers, imagina le dieu Terme, réforma le calendrier, et fit l'année de douze mois. La nymphe Egérie lui dictait, disait-il, toutes ces réformes. On raconte que des écrits furent retrouvés longtemps après dans son tombeau, et brûlés comme dangereux à faire connaître. Plutarque a écrit une Vie de Numa, et ce personnage a fourni à Florian le sujet d'un roman poétique.

NUMANCE, *Numantia*, v. d'Hispanie (Tarraconaise), chez les Arévaques, près des sources du Durius. Naturel-

lement forte par sa position, elle fut le centre d'opérations des Celtibériens soulevés par Viriathe contre Rome; 8,000 hommes seulement la défendaient. Pompéius Népos l'assiégea le premier, inutilement, en 141 av. J.-C.; Mancinus, surpris avec 24,000 hommes dans un défilé, se soumit à 4,000 Numantins, et promit que Rome cesserait les hostilités, 137. Il n'en fut rien; deux autres consuls y furent battus. Enfin Scipion Emilien rétablit la discipline, 134; il bloqua Numance; la famine devint telle, que les assiégés se mangèrent entre eux; ils finirent par incendier leur ville et se jeter dans les flammes. Numance fut rasée, 133. Les habitants d'une petite ville voisine, Lutia, qui lui avait promis du secours, eurent tous la main droite coupée. L'Espagne fut dès lors à peu près soumise aux Romains.

NUMAGA, nom latin de NIMÈGUE.

NUMÉNIUS, philosophe grec et chrétien du IIe siècle, né à Apamée en Syrie, suivait les opinions de Pythagore et de Platon, qu'il tâchait de concilier. Il prétendait que tout ce que Platon dit de Dieu et de la création avait été emprunté à Moïse, et définissait le philosophe grec un *Moïse parlant athénien*. On trouve des fragments de Numénius dans Eusèbe et Origène.

NUMÉRIEN (*Marcus-Aurelius-Numerianus*), fils de l'empereur Carus, fut nommé César en même temps que son frère Carin, l'an 282 de J.-C., et reconnu avec lui empereur à la mort de son père, 283. Il venait de traiter avec les Perses, et il ramenait son armée vers le Bosphore, lorsqu'il fut tué, après un règne de 9 mois, en 284, par son beau-père, Arrius Aper, préfet du prétoire.

NUMÉROTAGE DES MAISONS. Il fut établi à Paris, en 1806, par l'administration municipale, et suivant ce principe: les rues sont classées en parallèles, et en perpendiculaires à la Seine; dans les 1res, la série des numéros va de l'E. à l'O.; dans les secondes, elle commence à la partie la plus voisine du fleuve. Tous les numéros pairs sont à droite, et tous les impairs à gauche. Ce système de numérotage, adopté dans toutes les communes de France, a remplacé, pour les boutiquiers, l'enseigne peinte, auj. superflue, et dont ils se dispensent généralement.

NUMICIUS ou NUMICUS, ruisseau de l'Italie ancienne (Latium), qui coulait au fond d'un vallon au pied et à l'E. de la colline de *Pratica* (*Lavinium*), et se jetait dans la mer Tyrrhénienne. C'est auj. le *Rio di Pratica*. Enée fut tué auprès du Numicius.

NUMIDIE, royaume indépendant, puis province romaine, au N. de l'Afrique, avait pour limites, avant la conquête des Romains, au N. la Méditerranée, à l'O. la *Malva*, à l'E. la *Tusca*, qui la séparaient, la 1re de la Mauritanie, la 2e du territoire de Carthage ou Afrique propre; au S., ses bornes étaient incertaines, et s'arrêtaient probablement aux confins du désert. Elle répondait exactement à notre Algérie. Le nom de *Numides* fut donné aux habitants de ce pays par les Grecs, à cause de la vie nomade qu'ils menaient, et cette appellation s'étendait, dans l'origine, à presque tous les peuples de la côte d'Afrique, depuis les Syrtes jusqu'aux Colonnes d'Hercule: les Romains la restreignirent aux populations qui habitaient entre la Tusca et la Malva. Les Numides appartenaient à la race libyenne indigène, qui occupait le pays avant l'arrivée des Phéniciens à Carthage, et qui depuis, tout en embrassant l'islamisme, se distingue encore, sous le nom de Kabyles et de Berbères, des Arabes issus des conquérants du VIIe siècle. Les *Massyliens* et les *Massésyliens* se partageaient la Numidie proprement dite, les premiers à l'orient, de la Tusca au cap Triton (cap Bougaroni), les seconds à l'occident, du cap Triton à la Malva. La Numidie orientale s'appelait aussi *Métagonitide*. Les Numides paraissent pour la première fois dans l'histoire, lorsque leur roi Iarbas veut empêcher Didon de fonder Carthage. Mais ses successeurs ne peuvent arrêter les progrès de cette république, qui s'empare de la côte de Numidie, et y fonde ou y occupe les comptoirs de *Tabraca*, à l'embouchure de la Tusca, de *Collope* ou *Collu*, près du cap Triton, de *Jol*, plus tard appelée *Césarée* (Cherchell), et de *Siga*, près de la Malva. Mais les tribus de l'intérieur restèrent indépendantes, et se contentèrent de fournir aux Carthaginois et aux Romains tour à tour des cavaliers renommés. A l'époque de la 2e guerre Punique, la Numidie occidentale était au pouvoir de Syphax, la Numidie orientale était gouvernée par Massinissa. Après avoir servi dans les troupes de Carthage en Espagne, les deux rois s'étaient laissé gagner par Scipion. Mais Syphax était bientôt retourné à sa première alliance, avait dépouillé Massinissa, et réuni toute la Numidie. Après la bataille de Zama, 202, Syphax prisonnier fut emmené à Rome, une petite partie de son royaume laissée à son fils, et le reste donné à Massinissa, qui paraît avoir réuni toute la Numidie, puisqu'à sa mort, en 148, son empire s'étendait à l'O. jusqu'à la Malva; à l'E., il s'était agrandi de plusieurs provinces que le sénat lui avait permis d'usurper sur les Carthaginois, entre autres, celles d'Empories et de Tysca; au S., il avait pénétré au delà de l'Atlas jusque chez les Gétules. Une telle puissance inquiéta Rome, devenue voisine des Numides depuis la prise de Carthage, 146. A la mort de Micipsa, 119, fils de Massinissa, la Numidie fut partagée entre ses deux fils et son neveu. Hiempsal régna à Thermida, Adherbal à Cirta, et Jugurtha à Capsa. Mais bientôt Jugurtha s'empare des Etats d'Hiempsal, qu'il fait assassiner, en 118, puis force Adherbal à se réfugier en Italie, 113, et réunit toute la Numidie sous ses lois. Vaincu par les Romains, il s'enfuit dans la Mauritanie, dont le roi Bocchus, pour l'avoir livré à Sylla, 106, obtient la Numidie occidentale. La partie orientale est divisée en trois portions: deux sont assignées à Hiempsal et Mandrestal, arrière-petits-fils de Massinissa; la 3e est réunie à la province romaine d'Afrique. Les Etats de Mandrestal sont, après la défaite de son fils Iarbas par Pompée, réunis à ceux d'Hiempsal, et toute cette partie de la Numidie tombe sous la domination romaine, 46, lorsque César eut vaincu Juba Ier à Thapsus. La province romaine de Numidie s'étendit alors de l'Ampsagas à la Tusca. Quoique son père eût été Pompéien, Juba II reçut d'Octave, avec la main d'une fille d'Antoine et de Cléopâtre, la Mauritanie et la Numidie occidentale qui y était jointe, avec quelques portions de la Gétulie au S. La Numidie propre fut donnée au sénat, dans le partage que fit Auguste des provinces de l'Empire. Quant à la Numidie occidentale, devenue province de la Mauritanie, elle fut réunie à l'Empire avec tout ce royaume, 42 ans ap. J.-C., sous le nom de Mauritanie Césarienne (*V.* MAURITANIE). Dans l'organisation postérieure de l'Empire, la Numidie fit partie de l'Empire d'Occident, de la préfecture d'Italie, et du diocèse d'Afrique. Ses villes principales étaient, sous l'Empire: *Cirta* ou *Constantina* (Constantine), sa capitale; *Milevis* (Milvah), sur l'Ampsagas; *Hippo-Regius* ou *Hippone* (Bone); *Tagaste*, *Aphrodisium*, colonisée par les Romains; *Tibilis*, *Tipasa*, *Tebeste*, *Bagasis*, et *Lambæsa*. Cette partie de l'Afrique fut très-florissante sous l'Empire; le territoire était renommé pour sa fertilité, et devint le grenier de Rome. Après avoir été conquise par les Vandales avec le reste de la côte d'Afrique, 430, la Numidie fut rendue à l'Empire par Bélisaire, 534, mais pour devenir la proie des conquérants arabes à la fin du VIIe siècle. C. P.

NUMITOR, fils de Procas, descendant d'Enée et roi d'Albe-la-Longue, fut le père de Rhéa Sylvia. Chassé du trône par son frère Amulius, il y fut replacé par ses deux petits-fils, Romulus et Rémus, à qui il permit, en récompense, de bâtir une ville sur les bords du Tibre.

NUMMUS, terme qui, chez les anciens Romains, désigna d'abord le denier d'argent, et qui conserve souvent cette signification dans les auteurs. Souvent aussi ils le prennent comme terme générique de toute espèce de monnaie, en le faisant suivre du nom propre de chaque monnaie.

NUNDINES, *Nundinæ*, jours de marché, dans l'anc. Rome, et nommés ainsi de ce qu'ils revenaient chaque 9e jour. A cette époque, les campagnards venaient vendre leurs denrées à la ville, s'occuper de leurs procès devant les tribunaux, prendre connaissance des projets de lois, destinés à être proposés plus tard aux comices, voir et entendre les candidats aux diverses magistratures. Les uns fixent l'origine des Nundines à l'époque de la réunion des Sabins aux Romains; les autres pensent qu'elles furent établies par Servius Tullius; d'autres, que leur institution eut lieu après l'abolition de la royauté, opinion qui nous semble plus vraisemblable.—Sur le calendrier romain, les Nundines sont supputées par les lettres A B C D E F G H; la lettre A est la lettre nundinale. La série des huit lettres se répétait perpétuellement sans interruption, et comme elle ne recommençait pas avec l'année, les Nundines ne tombaient jamais les mêmes jours d'une année à l'autre. C. D—Y.

NUNEATON, brg et paroisse d'Angleterre (Warwick), à 14 kil. N.-E. de Coventry, sur l'Anker; 7,600 hab. Fabr. de rubans. Houille aux environs.

NUNEZ (Jean), peintre espagnol, né vers la fin du XVe siècle, élève de J. Sanchez de Castro, se distingue par l'exécution soignée des draperies et la finesse des détails. Ses meilleurs tableaux ornent la cathédrale de Séville.

NUNEZ (Pierre), peintre d'histoire et de portraits, né à Madrid vers 1614, m. en 1654, élève de J. Soto, exécuta une partie des portraits des rois d'Espagne, destinés à orner le théâtre du palais de Madrid.

NUNEZ DE SEPULVEDA (Mathieu), peintre du roi d'Es-

pagne Philippe IV en 1640, était très-habile dans la fresque. Il eut le privilége exclusif de dorer et de diriger les peintures destinées à orner les navires du roi.

NUÑEZ DE VILLAVICENCIO, peintre, né à Séville en 1635, d'une illustre famille, m. en 1700, élève de Murillo, alla à Naples se perfectionner dans l'usage du clair-obscur, sous la direction de Mathias Preti. A son retour, il fonda avec Murillo l'Académie de Séville. Nunez avait un talent tout particulier pour peindre les enfants, et exécutait aussi le portrait d'une manière supérieure. Nul ne s'est mieux approprié le style de Murillo. A. M.

NUORO, v. de l'île de Sardaigne, ch.-l. d'arrondissement, à 130 kil. N. de Cagliari; 5,162 hab. Evêché. — L'arrondissement compte 51,698 hab. (Prov. de Sassari.)

NUOVO (MONTE-), montagne volcanique du royaume de Naples, près et au N.-O. de Pouzzoles. A la suite d'un tremblement de terre, en 1538, elle s'éleva en deux jours, et combla le lac Lucrin. Elle est circulaire, a 5 kil. environ de tour, et 400 mèt. de haut. On dit que cette hauteur diminue insensiblement, et que le mont s'affaisse.

NU-PIEDS, nom donné à des insurgés de Normandie, sous Louis XIII. La sédition, causée par les impôts onéreux que levait Richelieu, commença à Avranches en juillet 1639, envahit toute la Basse-Normandie et Rouen, et fut réprimée par le colonel Gassion. Puis le chancelier Séguier, envoyé avec Laubardemont et le sieur de Verthamont, prononça la dissolution et l'exil de la Cour souveraine de Normandie. *V. Diaire ou Journal de voyage du chancelier Séguier en Normandie après la sédition des Nupieds*, publié par M. Floquet, Rouen, 1842, in-8°. B.

NURAGHES. *V.* NORAGUES.

NUREMBERG, *Nürnberg* en allemand, *Norica*, *Noricum castellium*, *Norimberga* en latin, v. du roy. de Bavière (cercle de Franconie-Moyenne), à 56 kil. S. de Bamberg, sur la Pegnitz; par 49° 27′ 30″ lat. N., et 8° 44′ 26″ long. E.; 62,797 hab., dont 6,500 catholiques. Tribunaux de 1re instance et de commerce, gymnase, école polytechnique, écoles des beaux-arts, de commerce, d'arts industriels, de métiers. Sociétés de physique et de médecine, d'agriculture et d'industrie. La ville est divisée en deux quartiers : *Lorenz* et *Sebald;* elle a 3 faubourgs, Værdz, St-Jean, et Gostenhof. La plupart des maisons sont dans le style du moyen âge; elle est entourée d'un mur flanqué de 74 vieilles tours. Fabr. d'instruments de musique et de mathématiques, quincaillerie, porcelaine, faïence, produits chimiques, ouvrages en acier, tabletterie, jouets d'enfants exportés dans toutes les parties du monde, gazes de soie mêlées d'or et d'argent, brasseries, fabr. d'outremer; fonderies de fer, filatures, etc. Port de station du canal Louis (entre le Mein et le Danube). Station du chem. de fer de Leipzig à Munich. Chem. de fer à Furth. Grand marché et place de St-Laurent, avec une fontaine gothique. Statue de Mélanchthon, devant le gymnase royal. Place de Dürer, avec la statue de cet artiste. Beaux ponts; églises de St-Laurent et de St-Sébald, chefs-d'œuvre d'architecture gothique. Le vieux château est du XIe siècle. Vieux et nouvel hôtel-de-ville. Chapelle de St-Maurice, avec collection de tableaux des XIIIe, XIVe et XVe siècles; musée germanique, composé d'objets du moyen âge; six bibliothèques publiques. — Nuremberg, dès 1112, devint ville libre; en 1130, elle fut prise par Lothaire II. En 1142 s'y tint pour la première fois une diète. Depuis ce temps, cette ville fut souvent la résidence des empereurs, qui contribuèrent beaucoup à son embellissement et à sa richesse. Charles IV y signa, en 1356, la Bulle d'Or : la chapelle où cet acte célèbre fut rédigé a été démolie en 1851. Du XIIIe à la fin du XVe siècle, Nuremberg était le centre du commerce de l'Europe. Au XVe et au XVIe siècle, c'était le siége d'écoles remarquables de peintres et de poëtes. De tout temps, ses industriels ont fait d'importants travaux : ils ont fabriqué les premières cartes à jouer, en 1380, fondé la 1re papeterie de l'Allemagne en 1390, établi les premières tréfileries; vers 1500 y furent inventées les montres par Pierre Hèle, et la gravure sur bois par Veit Stoss. En 1517, on y fabriqua la 1re batterie de fusil; en 1550, le 1er alliage de métaux connu sous le nom de bronze, etc. Nuremberg fut la première ville qui adopta la Réformation. En 1532, un traité de paix y fut signé entre les luthériens et les catholiques allemands, sous les auspices de Charles-Quint. Pendant la guerre de Trente-Ans, elle eut beaucoup à souffrir. De 1649 à 1650, la commission exécutive de la paix de Westphalie y siégea. En 1800, Augereau y battit les Autrichiens. Par la paix de Presbourg, 1805, Nuremberg fut cédé à la Bavière. Patrie de Hans Sachs, de Martin Behaim, et d'Albert Dürer. E. S.

NUREMBERG (Landgraviat de), anc. Etat de l'Empire d'Allemagne, créé, en 1060, par l'empereur Henri IV pour la maison de Vohburg, passa, vers le milieu du XIIe siècle, aux comtes de Hohenzollern, qui l'ont possédé jusqu'en 1801. Il fait auj. partie de la Bavière.

NURSIA, auj. *Norcia*, v. de l'Italie ancienne, dans le N. du pays des Sabins, près des Apennins. Patrie de Sertorius et de St Benoît.

NURTINGEN, v. du royaume de Wurtemberg (Forêt-Noire), sur le Neckar, à 15 kil. N.-E. de Reutlingen; 4,000 hab. Fabr. de draps, cotons et cuirs. Autrefois résidence des comtesses et duchesses douairières de Wurtemberg.

NUSCO, v. du royaume d'Italie (Province d'Avellino), à 35 kil. S.-E. de Montefusco; 4,474 hab. Evêché.

NUSSDORF, vge des Etats autrichiens (B.-Autriche), à 6 kil. N. de Vienne, sur le Danube; 1,500 hab. Vins renommés; fabr. de produits chimiques. Port de station pour les bateaux allant à Vienne.

NUVOLONE (Pamphile), peintre d'histoire, né à Crémone, m. en 1651, se distingua plutôt par le fini de l'exécution que par l'imagination. Il fonda à Milan une école d'où sortirent de bons peintres. Son chef-d'œuvre représente la *Vierge et l'enfant Jésus, qui écrasent la tête du serpent et apparaissent à St Charles Borromée et à St François d'Assise.* On cite encore une *Résurrection de Lazare*, et une *Assomption*, à Milan. — Son fils, Charles, né à Milan en 1608, m. en 1661, peignit dans le goût du Guide, et fut surnommé *le Guide de la Lombardie*. Ses *Vierges* sont très-recherchées.

NUYS. *V.* NEUSS.

NUYTS, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), arr. et à 16 kil. N.-E. de Beaune, sur le chemin de fer de Paris à Lyon; 3,269 hab. Trib. de commerce. Fabr. de vins mousseux, eaux-de-vie, kirschwasser; grand comm. de vins de Bourgogne. La côte de Nuyts, de 25 kil. d'étendue, comprend les meilleurs vignobles de la Côte-d'Or, ceux de St-Georges, Richebourg, la Tache, Romanée, Clos-Vougeot, etc. Ville ancienne, Nuyts obtint une charte de commune en 1212. Elle fut prise et saccagée plusieurs fois au XVIe siècle.

NUYTS (Terre de), partie de la côte S. de l'Australie, entre 114° 20′ et 130° long. E. Découverte en 1627 par Pierre de Nuyts, négociant hollandais. Elle est encore peu connue : en face, sont les îles de la Recherche, et, à l'extrémité O., le port du roi George.

NY, c.-à-d. *nouveau*, en danois et en suédois : *Nyland*, nouvelle terre.

NYBORG, v. du Danemark (Fionie), port et péage de la navigation sur le Grand-Belt, à 31 kil. S.-E. d'Odensée; 4,000 hab. Forte citadelle. Grains, eaux-de-vie. Victoire navale des Danois sur les Suédois, 1659. Patrie de Christian II.

NYCTÉLIES (du grec *nux*, nuit, et *teléô*, je fais observer), fêtes célébrées par les anc. Grecs en l'honneur de Bacchus, sur le mont Cithéron, et la nuit, à la lueur des flambeaux.

NYDER (J.), dominicain allemand, m. à Bâle en 1438 ou 1440, se rendit au concile de Constance en 1414, devint, quelques années après, prieur du couvent de Nuremberg, et, par ses prédications, empêcha les Hussites d'avoir beaucoup de succès en Franconie. Nommé prieur du couvent de Bâle, 1431, il fut un des théologiens les plus distingués au concile qui se tint en cette ville. Après de vains efforts pour ramener la secte taborite, il dirigea contre elle une expédition qui ensanglanta la Bohême. Parmi ses écrits, on distingue : *Formicarium, seu dialogus ad vitam christianam exemplo conditionum formicæ incitativus*, recueil de tous les contes sur les revenants, les sortiléges, la divination, etc., Paris, 1519, in-4°; *Tractatus de visionibus et revelationibus*, Strasbourg, 1517.

NYERUP, savant danois, né en Fionie en 1759, m. en 1830, fit ses premières études au gymnase d'Odensée, fut, en 1778, employé à la Bibliothèque de Copenhague, et secrétaire de cette Bibliothèque en 1796, enfin professeur de littérature la même année. Il publia une Dissertation sur les livres répandus en Danemark avant la Réformation, 1784, puis une foule de Notices archéologiques dans les recueils de Luxdorph, 1791, de Langebek, 1794, et de Suhm, 1799, puis les Proverbes de Pierre Loll, les Kämpe-Viser de Syv, et un *Tableau du règne de Christian IV*. Il continua le *Dictionnaire de littérature* de Worms, et composa des *Lectures récréatives* pour le Danemark et la Norvége. Son principal ouvrage est une *Description historique et statistique du Danemark et de la Norwége*.

NYESTED, v. de Danemark, dans le stift et sur la côte S. de l'île de Laaland, à 11 kilom. S.-S.-E. de Maribœ;

700 hab. Petit port de commerce : grains, laines, peaux.

NYIR-EGYHAZA, v. de Hongrie (Szabolcz), à 9 kil. O.-N.-O. de Nagy-Kallö; 15,000 hab. Raffinerie de salpêtre; fabr. de soude. Bains alcalins.

NYITRA, nom hongrois de NEITRA.

NYKERK. *V.* NIEUWKERK.

NYKIO, v. de Danemark, dans le stift de Seeland, à 58 kil. O.-N.-O. de Copenhague, sur l'Isefjord; 1,384 hab. Petit port de commerce : grains, pommes de terre. — v. de Danemark, dans le stift de Laaland, sur la côte S. de l'île de Falster et le Guldborg-Sund, qui sépare cette île de celle de Laaland; 3,242 hab. Petit port de commerce. — v. de Danemark, dans le stift et à 66 kil. O.-S.-O. d'Aalborg, sur l'île de Mors; 2,034 hab. Petit port de commerce.

NYKŒBING, v. de Suède (Suède propre), ch.-l. du län de son nom, sur le By-Fjord, à 90 kil. S.-O. de Stockholm; 4,820 hab. Fabr. de machines et lamineries. Comm. de fer, cuivre, planches. — Le län ou préfect. de Nyköping, formé de l'anc. *Sudermanie*, entre ceux d'Upsal et de Vesteras au N., d'Œrebro à l'O., la Gothie au S.-O. et à l'E., la mer Baltique au S.-E., a 647,820 hect.; 100 kil. sur 100; 124,301 hab. Sol plat, très-découpé sur les côtes, marécageux, bordé au N. par les lacs Hielmar et Mælarn. Peu de céréales; tabac, fruits; élève de bétail; pêche abondante. Belles forêts. Exploit. de fer, cuivre, cobalt.

NYLAND, gvt de la Russie d'Europe (Finlande), entre ceux de Sankt-Michel et de Tawastehus au N., de Bjarneborg à l'O., le golfe de Finlande au S., et le gvt de Viborg à l'E.; 11,340 kil. carr.; 164,030 hab. Ch.-l., *Helsingfors*. Belles forêts; beaucoup de lacs.

NYMEGEN, nom hollandais de NIMÈGUE.

NYMPHÆUM, promontoire d'Epire, sur la mer Ionienne. — promontoire d'Illyrie, près d'Epidaure, sur la mer Adriatique. — v. de la Chersonèse Taurique, sur le Bosphore Cimmérien.

NYMPHÉE. Monument chez les anc. Grecs et Romains. On ne sait pas bien ce que c'était : la conjecture la plus vraisemblable fait des Nymphées de grands bassins construits comme annexes auprès des thermes publics, et servant à se baigner.

NYMPHES, *Nymphæ*, déesses des eaux, particulièrement des eaux douces. Leur nom désignait collectivement les Naïades, les Néréides, les Océanides, et fut ensuite étendu à d'autres divinités secondaires de la nature, les Oréades, les Dryades, les Napées. On les représentait jeunes, belles, nues ou demi-nues, accoudées près des eaux, ou dansant avec les Satyres. Elles n'étaient point immortelles, mais vivaient seulement quelques milliers d'années. On leur offrait de l'huile, du lait, du miel, quelquefois des chèvres et des agneaux.

NYMPHI, vge d'Anatolie, à 30 kil. de Smyrne. Il fut l'apanage d'un prince latin, à l'époque où les Latins étaient maîtres de Constantinople. On y voit un immense château carré, que les Turcs appellent *château des Génois*. A 4 kil. de là, on a découvert, en 1840, un bas-relief sur un rocher; les antiquaires y voient le portrait de Sésostris, sculpté par ordre de ce prince selon Hérodote.

NYMPHIDIUS SABINUS, fils d'un esclave, se prétendit fils de Caligula, fut préfet de Rome sous Néron, essaya de se faire proclamer empereur, et fut tué par les Prétoriens, en 68 ap. J.-C. Galba fit mourir tous ses complices.

NYON, en allemand *Neus*, en latin *Noviodunum*, *Noviomagus*, *Civitas Equestrum*, *Colonia Julia Equestris*, v. de Suisse (Vaud), sur le lac de Genève, à 31 kil. S.-O. de Lausanne; 2,464 hab., protestants. Antiquités romaines; château gothique. Tanneries, fabr. de porcelaine.

NYONS, *Neomagus*, *Noviomagus*, s.-préf. (Drôme), à 90 kil. S.-S.-E. de Valence, sur la rive dr. de l'Aigues, au pied du col de Devez et à l'extrémité d'une belle et fertile vallée; 2,741 hab. Trib. de 1re instance. Fabr. de lainages, savon, poterie, huiles, cuirs. On y trouve quelques antiquités, et un beau pont romain, d'une seule arche de 30 mèt. d'ouverture. Elève de vers à soie.

NYRAX, nom ancien de NIORT.

NYSA, v. d'Ethiopie, ou, selon quelques antiquaires, d'Arabie; consacrée à Bacchus (*Dionysos*). — v. de l'anc. Grèce, sur le sommet du Parnasse; consacrée à Bacchus. — v. de Lydie, près du Méandre; auj. *Nasli* ou *Nosli*. — v. de l'Inde, sur le Cophène, près de son confl. avec l'Indus, fondée, dit-on, par Bacchus; auj. *Nagar* ou *Nagara*.

NYSSE, *Nyssa*, anc. v. d'Asie-Mineure (Cappadoce), près de l'Halys, à l'O. de Mazaca; auj. *Nous*. St Grégoire de Nysse en fut évêque.

NYSTADT, v. de la Russie d'Europe (Finlande), port sur le golfe de Bothnie, à 60 kil. N.-O. d'Abo; 2,700 hab. Ouvrages en bois, tissus de laine, toiles, grains. Bâtie en 1617. Un traité de paix y fut conclu, le 10 septembre 1721, entre la Russie et la Suède : cette dernière cédait la Livonie, l'Esthonie, l'Ingrie et la Carélie. Nystadt a été bombardée par les Anglais en 1855.

NYSTEN (Pierre-Hubert), médecin, né à Liége en 1771, m. à Paris en 1818, fit ses études à Paris, devint aide d'anatomie de la Faculté en 1798, membre de la commission chargée d'étudier la fièvre jaune d'Espagne en 1802, et médecin de l'hôpital des enfants. On a de lui : *Nouvelles expériences sur les organes musculaires de l'homme et des animaux à sang rouge*, Paris, 1803, in-8°; *Recherches sur les maladies des vers à soie*, 1808, in-8°; *Nouveau dictionnaire de médecine, de chirurgie, de pharmacie, des sciences accessoires et de l'art vétérinaire*, 1806; 10e édition, refondue par E. Littré et Ch. Robin, 1851, 1 vol. gr. in-8°; *Recherches de physiologie et de chimie pathologique*, 1811, in-8°.

O

OAK

O', c.-à-d. *fils*, précède beaucoup de noms irlandais : *O'Connell*, *O'Connor*, *O'Meara*, etc.

O (François, marquis d'), né vers 1535, d'une noble et anc. famille de Normandie, m. en 1594, renonça de bonne heure au métier des armes pour entrer dans l'administration. Présenté à Henri III par de Villequier, son beau-père, il fut nommé surintendant des finances en 1578. Ses dilapidations, ses débauches, les nouveaux impôts qu'il établit, lui attirèrent la haine universelle. Après la mort du roi, ce fut lui qui se chargea de déclarer à Henri IV que la noblesse catholique ne le reconnaîtrait qu'après qu'il aurait abjuré le calvinisme. Quand il mourut, ses dettes surpassaient de beaucoup ses biens. B.

O (SAINT-MARTIN-D'), vge (Orne), arr. et à 15 kil. S.-E. d'Argentan; 987 hab. Jadis titre de marquisat.

OAHOU. *V.* OUAHOU.

OAJACA. *V.* OAXACA.

OAKHAM, v. d'Angleterre, cap. du comté de Rutland, station du chemin de fer du Centre, à 152 kil. de Londres et 28 S. de Leicester; 2,789 hab.

OAKHAMPTON, v. d'Angleterre (Devon), sur l'Oak, à 45 kil. O. d'Exeter; 2,200 hab. Fabr. de serges. Elle appartint à la famille de Courtenay.

OAS

OANNÈS, dieu chaldéen, sortit de la mer Erythrée, pour apprendre au monde naissant les arts, l'agriculture et les lois. On le représentait moitié homme, moitié poisson.

OARACTA, nom anc. de l'île de *Keichme*.

OARUS, riv. de Scythie, sortait du pays des Thyssagètes, et se jetait dans le Palus-Méotide.

OASIS, portions de terre cultivée qui se trouvent dans le désert de Libye, à l'O. de l'Egypte, et qui semblent des îles de verdure au milieu d'une mer de sable. On réserve particulièrement ce nom à deux chaînes de vallées longues et étroites : l'une, parallèle au Nil, depuis le Darfour jusqu'au Caire, comprend les Oasis appelées auj. *Selimet*, *El-Kargèh*, *Dakkel*, *Farafré*, *Baharyèh*; l'autre, parallèle à la Méditerranée, depuis les environs de Tripoli jusqu'à la capitale de l'Egypte, coupe la première ligne à angle droit, et se compose des Oasis de *Ghadamès*, du *Fezzan*, d'*Augila*, et de *Siouah*. Ce sont les stations obligées des caravanes qui traversent le désert, et, sans elles, le commerce africain ne pourrait exister. Les anciens réservaient le nom d'Oasis à celles de Siouah (leur *Ammonium*), et à celles de Baharyèh et d'El-Kargèh, qu'ils appelaient *Petite* et *Grande-Oasis*. Ce nom, outre son sens physique,

était pris encore, au temps de l'empire romain, pour celui d'une division administrative rattachée à l'Egypte. La *Grande-Oasis,* auj. *Ouah-el-Kargèh,* est située au S. de l'Egypte, sous le parallèle de Thèbes, et renfermée entre deux chaînes de montagnes; un cours d'eau traverse des bois de palmiers, d'acacias, d'orangers, de citronniers et d'oliviers, et se perd dans les sables. On y trouve aussi du riz, du blé, du millet; mais la principale richesse consiste dans les dattiers, dont les fruits sont exportés en Egypte. Au temps d'Hérodote, cette Oasis était habitée par une tribu de Samiens, devenus très-riches et très-nombreux à l'époque de l'empire romain. Aux IVe et Ve siècles, elle servit tour à tour de lieu d'exil aux catholiques et aux nestoriens persécutés par les empereurs de Constantinople; au VIe, elle devint le siége d'un évêque; mais, en 943, elle tomba au pouvoir des Arabes. Auj. elle dépend nominalement du pacha d'Egypte, qui envoie à El-Kargèh, la capitale, un caïmacan, chargé de percevoir un modique tribut annuel; mais le gouvernement intérieur est laissé aux cheicks. La population s'élève à 4,500 personnes. L'Oasis renferme les ruines d'un temple bâti sous Darius Ier, fils d'Hystaspe, dont on a pu déchiffrer le nom, et de deux temples de l'époque romaine, où l'on a lu les noms d'Adrien et d'Antonin. Dans le S. de l'Oasis, des ruines portent les noms de Domitien, de Trajan, d'Adrien; on lit sur un des temples celui de Ptolémée Evergète: enfin cinq inscriptions grecques très-importantes, de l'époque romaine, ont été trouvées sur le grand temple d'El-Kargèh, et insérées par M. Letronne dans le recueil des inscriptions grecques de l'Egypte. — La *Petite-Oasis,* auj. *Ouah-el-Baharyèh,* au N. de la précédente, à l'O. de la province de Fayoum, est une vallée de 40 kil. sur 12, divisée en deux parties par une chaîne de collines: les villages les plus importants sont *El-Kars* et *Zabou.* Le terrain, coupé de beaucoup de sources, la plupart ferrugineuses, est fertile en grenadiers, pruniers, pêchers, orangers, citronniers, dattiers, bananiers et vignes; il produit aussi du riz. La population est d'environ 2,400 hab., soumis, comme ceux de la Grande-Oasis, au pacha d'Egypte. On y trouve des ruines romaines, entre autres un arc de triomphe et plusieurs aqueducs. C. P.

OATES (Titus), misérable intrigant anglais, né en 1619 dans une condition obscure, m. en 1705, étudia à Cambridge, et embrassa l'état ecclésiastique. Ayant encouru une condamnation comme faux témoin, il passa en Hollande, professa le catholicisme, et se fit jésuite. De retour à Londres, il espéra qu'une nouvelle abjuration lui procurerait quelques bénéfices dans l'Eglise anglicane; trompé dans cette attente, il chercha des ressources dans le métier de délateur. Sous l'inspiration des Covenantaires, il dénonça, en 1678, une prétendue conspiration des catholiques contre Charles II et les protestants. Le parlement s'empara de cette affaire; plusieurs illustres personnages périrent, et Oates reçut une pension de l'Etat. La fausseté de ses révélations ayant été reconnue, Jacques II le condamna à une prison perpétuelle, et à être fustigé 4 fois l'an par le bourreau. La révolution de 1688 lui rendit la liberté et sa pension. B.

OAXACA, OAJACA ou GUAXACA, v. du Mexique, sur le Rio-Verde, dans la belle vallée d'où Fernand Cortez prit le nom de *Marquis del Valle;* ch.-l. d'un dép. de son nom, dans la division militaire de Puebla; à 360 kil. S.-E. de Mexico; par 17° 45′ lat. N., et 99° long. O.; 25,000 hab. Evêché. On remarque la cathédrale et le palais épiscopal. Ville bien bâtie; beaux aqueducs, beaux jardins. Arbres à cochenille, guaxes (d'où *Guaxaca).* Aux environs, mines d'or et d'argent. — Le dép. d'Oaxaca, entre celui de Vera-Cruz au N., le Grand-Océan au S., les dép. de Guerrero à l'O., et de Chiapas à l'E., est une des plus riches contrées du Nouveau-Monde. Sol fertile; climat salubre; 82,158 kil. carr.; 525,000 hab.

OAXÈS, riv. de la Crète septentrionale.

OB. *V.* OBI.

OBDORIE, anc. contrée de la Sibérie septentrionale, dont le nom était particulièrement appliqué à la presqu'île entre les golfes de l'Obi et de la Kara, tirait sans doute son nom de la ville d'*Obdorsk.* C'est aujourd'hui la partie N.-O. du gouvernement de Tobolsk. La terre n'y dégèle jamais.

OBDORSK, v. de la Russie d'Asie (Sibérie), sur l'Obi, gvt et à 920 kil. de Tobolsk, par 66° 31′ 7″ lat. N., et 64° 31′ 7″ long. E. Ville la plus septentrionale de la Sibérie.

OBÉDIENCE (Pays d'), pays dans lesquels le pape nomme aux bénéfices vacants.

OBÉDIENCE (Lettre d'), lettre par laquelle un supérieur ecclésiastique donne à son inférieur une mission, le transfère d'un lieu dans un autre, l'autorise à dire la messe hors de son diocèse, etc.

OBÉDIENCES, maisons, églises, chapelles, ou métairies, où l'on commettait un religieux pour les faire valoir. S'il y en avait plusieurs, celui qui était le chef s'appelait *prieur.*

OBEID-ALLAH-AL-MAHDY, fondateur de la dynastie des Fatimites, né vers 882, m. en 934. Proclamé souverain de l'Afrique sous le titre de *Mahdy* (directeur des fidèles), il prétendait descendre de Fatime, femme d'Ali, fille du Prophète, d'où le nom des Fatimites donné à ses descendants, les califes d'Egypte. Il se fit passer pour le Mahdy annoncé par la tradition comme devant venir l'an 300 de l'hégire (912 de J.-C.). Il conquit la province d'Afrique, d'où il chassa les Aghlabites, 909, fonda Al-Mahdyya, dont il fit sa capitale, et détruisit, en 919, l'empire des Edrissites. Maître de l'Afrique septentrionale, il tenta, sans succès, de s'emparer de l'Egypte. D.

OBÉLISQUE, *Obeliscus,* sorte de pyramide monolithe, très-longue relativement à son diamètre, et terminée par un pyramidion. Le nom vient du grec *obelos,* broche. Les Egyptiens sont les premiers, peut-être, qui aient taillé des obélisques; ils en faisaient des monuments historiques et sacrés, qu'ils élevaient par deux, à l'entrée des temples de leurs dieux, de la demeure ou du tombeau des rois. Sur les parois étaient gravées, du haut en bas, des inscriptions hiéroglyphiques, rappelant le nom du souverain qui avait élevé l'édifice, et celui du dieu auquel il était consacré. Leur matière était le granit rose de Syène. Quand l'Egypte eut été réduite en province romaine, Auguste conçut l'idée d'orner Rome de deux de ces monuments, mais non avec le caractère ni l'agencement que leur donnaient les Egyptiens; il en plaça un sur l'Epine du cirque Maxime, et l'autre dans le Champ-de-Mars (*V.* CIRQUE et GNOMON). Caligula, ayant bâti un cirque au pied du Vatican, en orna aussi l'Epine d'un obélisque égyptien. Claude en fit venir deux, qu'il mit à l'entrée du mausolée d'Auguste. Des obélisques furent placés, à l'égyptienne, devant les temples des divinités égyptiennes Isis et Sérapis, dans le Champ-de-Mars; mais les Romains n'employaient ordinairement ces monolithes que pour l'ornement de leurs cirques: ainsi, il y en avait aux cirques de Salluste, de Caracalla ou Romulus, d'Héliogabale, et Constance en érigea un second dans le cirque Maxime. Les Barbares qui saccagèrent Rome renversèrent ces monuments; la munificence des papes les a restaurés, et la plupart se voient encore dans la ville chrétienne, mais à d'autres places qu'ils occupaient originairement. Sixte-Quint a fait dresser, en 1589, au milieu de la place *del Popolo,* l'obélisque, haut de 23m,90, qu'Auguste avait mis dans le cirque Maxime; Pie VI, en 1789, a restauré le Gnomon, de 21m,91, sur la place du Monte-Citorio; en 1586, Sixte-Quint a décoré la place St-Pierre de l'obélisque, de 25m,14, du cirque de Caligula; celui de Romulus, de 16m,75, orne la belle fontaine d'Innocent X, à la place Navone; et ce fut encore Sixte-Quint qui érigea, en 1588, l'obélisque de Constance, le plus beau de tous (32m,16), sur la place St-Jean-de-Latran. Les obélisques du mausolée d'Auguste, qui mesurent 14m,74, sont, l'un derrière Ste-Marie-Majeure, l'autre au Monte-Cavallo; celui de Salluste, de même hauteur, est devant l'église de la Trinité-des-Monts; celui d'Héliogabale, de 9m,16, dans le jardin du Pincio; ceux d'Isis et Sérapis, mesurant 10 mèt., 8 mèt., et 5 mèt., sont dans la villa Mattei, sur la place du Panthéon, et sur celle de la Minerve. — *Obélisque de Louqsor,* à Paris, au milieu de la place de la Concorde. Il a été donné au roi Louis-Philippe par le pacha d'Egypte Méhémet-Ali, enlevé devant le temple de Louqsor, apporté à Paris en 1833, et dressé à sa place en 1836 par des procédés infiniment plus simples que ceux que l'on avait employés jusqu'alors. Sa hauteur est de 23m,39, son poids de 250,000 kilog.; il a un piédestal monolithe, de granit gris, haut de 5 mèt., et sur lequel on a représenté, par des figures gravées en creux et dorées, les appareils imaginés par l'ingénieur Le Bas, chargé de ces difficiles opérations, pour abattre le monument, l'embarquer, puis l'ériger à Paris. C. D—Y.

OBER, c.-à-d. *haut, supérieur,* en allemand, entre dans la composition de beaucoup de noms géographiques.

OBER-BERGHEIM. *V.* BERGHEIM.

OBÉRÉ, *Obæratus,* citoyen romain, dans l'anc. Rome, débiteur d'un autre citoyen. S'il ne s'acquittait pas au terme convenu, on le citait devant le préteur de la ville, qui, après avoir reconnu l'insolvabilité, l'adjugeait comme esclave à son créancier. L'obéré devait son travail ou la location de ce travail à son créancier; les fruits qui en provenaient servaient à diminuer la dette, et quand elle était acquittée, il recouvrait de plein droit sa liberté.

Obœratus venait de *œs* ou *as*, première monnaie des Romains. C. D—Y.

OBEREHNHEIM. *V.* OBERNAI.

OBERHAUSEN. *V.* NEUBOURG.

OBER-INNTHAL, c.-à-d. *Haut-Innthal*. *V.* INNTHAL.

OBERKAMPF (Christophe-Philippe), célèbre manufacturier, né à Weissenbach (Anspach) en 1738, d'un teinturier qui s'établit à Aarau (Suisse), m. en 1815, introduisit en France la fabrication des toiles peintes, dites *indiennes*, et y éleva la première filature de coton. La fabrication des toiles peintes, qui existait en Suisse et en Angleterre, était prohibée en France comme pouvant nuire aux toiles de chanvre, de lin, et aux soieries; Oberkampf, après quelques années passées en Suisse, vint en France, obtint, en 1759, un décret d'autorisation pour la nouvelle industrie, et, dans une chaumière de Jouy, sans ouvriers, avec un capital de 600 fr., commença ses essais. Il resserra le lit de la riv. de Bièvre, assainit la vallée, et attira en peu de temps une population de 1,500 âmes, dans un lieu à peu près désert avant lui. Il faisait lui-même le dessin, la gravure, l'impression, et la teinture de ses toiles. Elles devinrent de mode à la cour; il les perfectionna, et les vit recherchées même en Angleterre. Ses agents allaient jusque dans l'Inde, pour tâcher de dérober aux indigènes le secret de leurs couleurs. Louis XVI lui accorda des lettres de noblesse; en 1790, le conseil-général de Seine-et-Oise lui décerna une statue, dont sa modestie empêcha l'érection; sous Napoléon Ier, Oberkampf refusa d'entrer au sénat, et l'Empereur lui donna, de sa main, la croix d'honneur. Vers cette époque, Oberkampf créait pour la France une nouvelle source de richesses, en élevant à Essonne la première filature de coton. B.

OBERKIRCH, v. du grand-duché de Bade, à 62 kil. S.-S.-O. de Carlsruhe; 2,000 hab. Grande récolte de cerises.

OBERLAND, c.-à-d. *haut pays*, contrée de la Suisse (Berne), comprenant plusieurs vallées le long des Alpes-Bernoises (celles de Hasli, Grindelwald, Lauterbrünnen). On donne le même nom à quelques parties de la Prusse orientale et de l'Allemagne, qui forment des plateaux assez élevés.

OBERLIN (Jérémie-Jacques), antiquaire et philologue, né à Strasbourg en 1735, m. en 1806, fut dirigé dans ses études par son père, instituteur au gymnase de Strasbourg, le suppléa dans ses fonctions dès l'âge de 20 ans, et trouva encore le loisir de se faire recevoir docteur en philosophie et d'étudier la théologie. Il s'attachait surtout à la critique du texte sacré, et, pour ainsi dire, à l'archéologie des livres saints. La place de conservateur-adjoint de la bibliothèque de l'université qui lui fut donnée en 1764, le cours public de langue latine qu'il fut autorisé à ouvrir la même année, sa nomination à la chaire de son père en 1770, et ensuite à celle de professeur-adjoint d'éloquence latine à l'Académie, ne l'empêchèrent pas de faire des cours publics d'archéologie, de géographie ancienne, etc., et d'en former des espèces de Manuels élémentaires, qui ont été adoptés dans beaucoup d'écoles en Allemagne. Il devint professeur extraordinaire à l'université en 1778, fut nommé à la chaire de logique et de métaphysique en 1782, et chargé de la direction du gymnase en 1787. Membre de l'administration départementale du Bas-Rhin en 1793, il subit, cette même année, une détention de trois mois. L'Institut, lors de sa création, le nomma membre correspondant. On a de lui : *Jungendorum marium fluviorumque omnis ævi molimina*, Strasb., 1770-75, 4 part. in-8°; *Miscellanea litteraria maximam partem Argentoratensia*, 1770, in-4°; *Rituum romanorum tabulæ*, 1774; *Orbis antiqui monumentis suis illustrati primæ lineæ*, 1775; *Essai sur le patois lorrain des environs du comté du Ban-de-la-Roche*, 1775; *Litterarum omnis ævi fata tabulis synopticis exposita*, 1779; *Alsatia litterata, sub Celtis, Romanis, Francis, Germanis*, etc., 1782 et suiv., in-4°; *Artis diplomaticæ primæ lineæ*, 1788; *Dissertations sur les Minnesingers*, 1782-89, in-4°; de bonnes éditions de *Vibius Sequester*, 1778, des *Tristes* d'Ovide, 1778, d'*Horace*, 1788, in-4°, de *Tacite*, 1801, 2 vol. in-8°, et de *César*, 1805, etc. B.

OBERLIN (Jean-Frédéric), frère du précédent, né à Strasbourg en 1740, m. en 1826, pasteur au Ban-de-la Roche, s'est rangé au nombre des bienfaiteurs de l'humanité, en civilisant sa paroisse, l'une des plus incultes des Vosges. *V. Rapport fait à la Société royale d'agriculture par M. François de Neufchâteau, sur l'agriculture et la civilisation du Ban-de-la-Roche*, Paris, 1818, in-8°.

OBERNAI ou OBEREHNHEIM, ch.-l. de cant. (Bas-Rhin), arr. et à 25 kil. N. de Schelestadt, au pied du Hohenberg; 4,996 hab. Collége. Hôtel-de-ville, un des plus beaux de France. Fabr. de chapeaux, chandelles, poterie, bonneterie, pâtés estimés, colle-forte, savon dur. Aux environs, on remarque le *Mur* ou *Camp des patens*, et les ruines du monastère de Ste-Odile.

OBERNDORF, v. du royaume de Wurtemberg, sur le Neckar, à 70 kil. S.-O. de Stuttgard; 1,800 hab. Fabr. d'armes à feu et armes blanches. Foires à bestiaux.

OBERNKIRCHEN, v. de la Hesse-Cassel, sur le Buckeberg, à 9 kil. de Rinteln; 1,800 hab. Couvent de dames nobles. Grès à bâtir renommé; riches houillères en commun avec l'Etat de Lippe-Schauenbourg.

OBÉRON, roi des génies de l'air, dans la mythologie scandinave, avait pour femme ou amante Titania, ou, selon d'autres, la fée Mab. Il a été chanté par Shakspeare et Wieland.

OBERSTEIN, vge du duché d'Oldenbourg, à 10 kil. N.-E. de Birkenfeld, sur la Nahe; 1,900 hab. Comm. important de bijouterie, de pierres demi-fines et fausses, fabr. de camées. Ruines de deux vieux châteaux.

OBERSTENFELD, brg du Wurtemberg (Neckar), à 9 kil. N.-N. E. de Marbach; 1,500 hab. Chapitre de dames nobles.

OBERWALD, partie O. du canton suisse d'Unterwalden; ch.-l. *Sarnen*.—plateau de la Hesse-Darmstadt, dominant la chaîne du Vogelsberg.

OBI ou OB, *Obius*, principal fleuve de la Sibérie, route de la navigation russo-chinoise, prend sa source près de l'Altaï, dans le lac Téléisk, et se jette dans l'océan Glacial arctique par le golfe de l'Obi. Cours tout entier navigable de 3,200 kil. Il arrose le gvt de Tomsk et le N. de celui de Tobolsk, passe à Barnaoul, Kolyvan, Narym et Beresov, reçoit, sur la rive g., l'Irtich, et, sur la rive dr., le Tom, le Tschoulim, la Keta, la Tyna, le Vack, etc. Très-poissonneux; beaucoup d'ambre sur ses bords. — Le golfe de l'Obi a 700 kil. sur 110.

OBIDOS, v. de Portugal (Estramadure), à 35 kil. N.-N.-O. d'Alenguer, près de l'Océan; 4,000 hab. Ruines d'un bel aqueduc.

OBITUAIRE. *V.* NÉCROLOGE.

OBIUS, nom latin de l'OBI.

OBLATES. *V.* FRANÇOISE (Sainte).

OBLATION, tribut en blé que la Sicile offrait spontanément à l'Annone de Rome pour ses besoins extraordinaires, en sus d'un tribut annuel auquel l'île était imposée.

OBLATS, *Oblati*, c.-à-d. *offerts*, nom donné : 1° à ceux qui, entrant dans un ordre monastique, avaient fait abandon de leurs biens à la communauté; 2° à ceux qui, dès l'enfance, avaient été voués à la vie religieuse; 3° à des laïques qui, sans renoncer entièrement au monde, venaient vivre dans un couvent, auquel ils payaient une certaine somme pour leur entretien; 4° aux soldats invalides que les rois de France plaçaient quelquefois dans les monastères avant la fondation de l'Hôtel des Invalides.

OBLATS DE SAINT AMBROISE, congrégation de prêtres réguliers, établie à Milan, en 1578, par St Charles Borromée, sous le patronage de St Ambroise, et approuvée par le pape Grégoire XIII. Les Oblats furent destinés à aller en mission, à desservir des cures, et à diriger des établissements d'instruction.

OBLATS DE MARIE-IMMACULÉE, congrégation de prêtres, établie à Aix, en 1815, par l'abbé Mazenod, et approuvée par le pape en 1826. Ces prêtres se consacrent aux missions, à la direction des grands séminaires, au service des prisons, etc.

OBLIGADO (Punta d'), lieu situé sur le Parana, un peu au-dessus de sa jonction avec l'Uruguay. Victoire d'une escadre anglo-française sur les troupes de Rosas, dictateur de la Plata, le 20 novembre 1845.

OBLINCUM, nom latin de la ville du BLANC.

OBNOXIATION, acte par lequel on se déclarait autrefois serf d'une personne dont on invoquait la protection.

OBOIANE, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 60 kil. S. de Koursk, au confl. de la Psol et de l'Oboianska; 5,000 hab. Comm. de bétail, cire, soies de porc.

OBOLE, monnaie d'argent de l'anc. Athènes. Elle valait le 6e de la drachme, ou 15 centimes de notre monnaie. Après la conquête de la Grèce par les Romains, on fit aussi des oboles de cuivre. Le nom d'obole vient du grec *obelos*, broche, parce qu'originairement la forme de la monnaie était celle d'une petite baguette.

OBOTRITES, peuple slave de la Germanie septentrionale, branche des Wendes ou Venèdes, habitait sur le haut Oder, dans le Mecklembourg actuel. Louis le Germanique les battit en 844, et leur imposa des ducs allemands; ils se révoltèrent en 858, et furent encore défaits en 862 par Louis de Saxe.

OBRA, riv. des Etats prussiens (Posen), affl. g. de la Wartha. Cours de 240 kil., par Kosten et Meseritz.

OBRACUS, nom latin de l'Ocker.

OBRECHT (Ulrich), jurisconsulte et philologue, né à Strasbourg en 1646, m. en 1701, étudia à Montbéliard et à Altdorf, voyagea en Allemagne et en Italie, et, de retour dans sa patrie, succéda à Bœcler dans sa double chaire d'éloquence et d'histoire. Il abjura le luthéranisme à Paris, entre les mains de Bossuet, en 1684, fut nommé, l'année suivante, préteur royal de Strasbourg, et chargé, en 1698, d'une mission diplomatique à Francfort-sur-le-Mein. On a de lui, entre autres ouvrages : *De vexillo imperiali*, Strasbourg, 1673, in-4°; *Alsaticarum rerum prodromus*, 1681, in-4°, plan d'une histoire complète de l'Alsace; *Dissertationes*, *Orationes et Programmata*, 1704, in-4°; des éditions estimées de *Dictys*, de *Quintilien*, et de l'*Histoire Auguste*; des *Notes* sur le traité *de Jure belli et pacis* de Grotius; une version latine de la *Vie de Pythagore* par Jamblique.

OBREGON (Bernardin), né à Las Huelgas près de Burgos en 1540, m. à Madrid en 1599, suivit d'abord la carrière des armes, renonça au monde en 1568, et institua les Frères-Infirmiers Minimes, qui soignent les malades dans les hôpitaux en Espagne.

O'BRIEN, nom d'une anc. et illustre famille d'Irlande, issue de Brien, né en 926, m. en 1014, qui régna 56 ans sur le S. de l'île et expulsa les Danois après la victoire de Clontarf. Elle gouverna pendant 500 ans la Momonie. Parmi ses membres, on distingue Mortogh O'Brien, qui soumit la plus grande partie de l'Irlande, fut en correspondance avec Henri Ier d'Angleterre, et auprès duquel le pape Pascal II accrédita un légat. Le dernier de la famille, Donogh O'Brien, fut détrôné par Henri VIII, en 1543. A cette époque, les O'Brien formèrent deux branches : l'une s'éteignit au XVIIIe siècle avec la fille de lord J.-Ch. O'Brien vicomte de Clara et comte de Thomond, qui servit en France et y devint maréchal; l'autre subsiste encore.

OBRINCA ou OBRINGUS, riv. de la Gaule, séparait la Germanie Ire de la Germanie IIe. Auj. *Ahr*.

OBROGATION, *Obrogatio*, changement à un chef de loi, chez les anc. Romains, substitution d'un chef à un autre déjà en vigueur.

OBSÉCRATION, sacrifice que le sénat de l'anc. Rome ordonnait en temps de calamités.

OBSEQUENS (Julius), auteur latin, probablement de la fin du IVe siècle, est connu par un livre *de Prodigiis*, extrait en grande partie de Tite-Live et des autres historiens. On n'a que la partie comprise entre les années 16 et 743 de Rome. Le style en est plus simple et plus clair que celui des autres écrivains de ce siècle. On le trouve ordinairement à la suite d'Aurélius Victor. Des éditions spéciales ont été données par Lycosthènes, Bâle, 1552; Oudendorp, Leyde, 1720; Hof, 1772; il a été traduit en français par La Bouthière, Lyon, 1557, et par M. Verger, dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, 2e série, 1842, in-8°. D—R.

OBSERVANCE (Religieux de l'), nom donné à des communautés qui *observaient* dans toute sa rigueur la loi monastique. C'étaient : 1° les *Pères de l'Observance* ou *Observantins*, issus des Franciscains (*V. ce mot*); 2° les *Pères de l'étroite Observance*, dans l'ordre de Cîteaux; 3° les *Pères de la grande Observance*, dans l'ordre de la Merci; 4° les *Frères prêcheurs de la primitive Observance*, dans l'ordre des Dominicains.

OBSERVATOIRE DE PARIS, situé rue Cassini, entre les rues d'Enfer, du faubourg St-Jacques, et à l'extrémité S. de l'avenue de l'Observatoire. Sa forme est celle d'un rectangle de 29m,23 de l'E. à l'O., et de 26m,63 du N. au S., orientation rigoureusement exacte. Deux tours octogones sont engagées dans les angles de la façade méridionale, et un avant-corps de 7m,80, couronné par un fronton, forme sujet de milieu sur la façade septentrionale, où se trouve la porte d'entrée. Du reste, l'architecture est d'une simplicité nue, et sans aucun ornement. L'édifice, construit tout en pierre, sans fer ni bois, a 2 étages, un très-grand sur un petit, et se termine par une terrasse à 27 mèt. du sol. Claude Perrault en fut l'architecte, et l'éleva de 1667 à 1672. En 1834, on a ajouté au monument deux basses ailes accessoires, l'une à l'E., pour les observations, l'autre à l'O., pour les cours publics. En outre, il y a un grand dôme rotatif en cuivre, de 13 mètres de diamètre, pour les observations astronomiques, sur la terrasse de la tour orientale. La ligne de la façade du S. de l'édifice se confond avec la latitude de Paris; la ligne méridienne passe au milieu du monument : elle est tracée sur les dalles de la principale salle du 2e étage, et s'étend au N. jusqu'à Dunkerque, au S. jusqu'à Collioure. Des caves, égales à la hauteur de l'édifice, servent aux expériences sur la chaleur des corps. L'Observatoire est un des plus beaux établissements de ce genre, surtout par les instruments dont il est pourvu. Un télégraphe électrique le met en communication avec les principaux observatoires de l'Europe.

OBSESSION. *V.* Possession.

OBSIDIENNE (Pierre), *Obsidiana lapis*, espèce de verre de volcan, très-noir et transparent, dont les anciens faisaient des parures et des statuettes.

OBSIDIONALE (Couronne). *V.* Couronnes.

OBVODIE, subdivision d'une waïvodie.

OBY, île de la Malaisie néerlandaise, au S. de Gilolo. Culture du girofle; pêcheries de perles.

OC (Langue d'). *V.* Langue d'oc.

OCA (Sierra d'), anc. *Idubeda mons*, partie septentrionale des monts Ibériens en Espagne, se rattache au versant méridional des monts des Cantabres, dans la prov. de Palencia, et se prolonge dans la prov. de Burgos, entre les sources de l'Ebre et de la Pisuerga, sur une longueur d'environ 120 kil.

OCAMPO (Florian de), historien espagnol du XVIe siècle, né à Zamora, devint historiographe de Charles-Quint, et écrivit une *Chronique générale de l'Espagne*, Zamora, 1544, et Alcala, 1578, in-fol., depuis le déluge jusqu'à la 2e guerre punique; cet ouvrage a été continué jusqu'au christianisme par Ambrosio Moralès.

OCANA, v. d'Espagne, prov. et à 50 kil. N.-E. de Tolède; 6,013 hab. Palais du duc de Frias. Bel aqueduc, dit *Fuenta-Vieja*. Fabr. de savons et lainages, tameries. Victoire des Français sur les Espagnols, le 19 nov. 1809.

OCANA, brg de la Nouvelle-Grenade, sur le Rio-de-Oro, à 400 kil. N.-E. de Bogota. Mines de cuivre. Il s'y tint une Convention colombienne, pour modifier la constitution de Cucuta, en 1828.

OCCAM (Guillaume d'), philosophe scholastique, de l'ordre des Cordeliers, né vers 1280 à Occam (Surrey), m. à Munich en 1347, fut disciple de Duns Scot, dont il devint par la suite l'un des plus ardents adversaires. Il se signala dans les disputes de l'école par la vivacité de son esprit. Banni de l'université d'Oxford pour y avoir excité des troubles parmi les élèves, il vint à Paris, y professa la théologie, et y soutint la cause du Nominalisme avec tant de chaleur, qu'il reçut le nom de *Prince des Nominaux*. En morale, il faisait dépendre le bien et le mal de la volonté arbitraire de Dieu. Occam prit la défense de Philippe le Bel contre Boniface VIII, et s'engagea encore dans la querelle des ordres mendiants et des papes. Excommunié en 1330, il se réfugia auprès de l'empereur Louis de Bavière, qu'il soutint dans sa longue lutte avec la cour de Rome. On a de lui : *Super quatuor libros sententiarum*, Lyon, 1495; *Quodlibeta*, Paris, 1487; *Summa logicæ*, ibid., 1488; *Super potestate summi pontificis*, 1496.

OCCASION (L'), divinité allégorique des anciens, présidait au moment le plus favorable pour réussir. Elle était figurée par une femme nue, un pied en l'air et l'autre sur une roue, la tête chauve par derrière (pour montrer qu'on ne peut plus la saisir quand elle est passée).

OCCATOR, agriculteur qui, chez les anc. Romains, recouvrait la semence, brisait les mottes, et labourait les vignes avec un *rastrum*. C. D—Y.

OCCHIALI (Kilig-Ali, dit), capitan-pacha ottoman, était né en Calabre dans le XVIe siècle, et, pris jeune par les Turcs, s'était fait musulman. Pirate sous Dragut, il s'éleva aux plus hautes dignités dans la marine, eut un commandement à la bataille de Lépante, 1571, ramena les débris de la flotte turque à Constantinople, fut nommé capitan-pacha par Sélim II, prit aux Espagnols le fort de la Goulette en 1573, et mourut en 1577. Il avait fondé une belle mosquée à Constantinople, dans le quartier de Tophana, et un collége pour 100 étudiants.

OCCIDENT (Empire d'), un des deux empires romains formés, en 395, par le démembrement des Etats de Théodose. Le partage entre Arcadius et Honorius, fils de ce prince, avait été déjà préparé par celui qu'avaient fait Valentinien Ier et Valens en 364. L'empire d'Occident ne subsista que jusqu'en 476, et eut pour souverains :

Honorius	395	Anthémius	467
Valentinien III	424	Olybrius	472
Pétrone-Maxime	455	Glycérius	473
Avitus	455	Julius Népos	474
Majorien	457	Romulus Augustule	475
Sévère III	461		

Il était divisé en préfectures, diocèses, et provinces, de la manière suivante:

1° *Préfecture des Gaules.*

Diocèse de Bretagne.	Bretagnes 1re et 2e. Grande-Césarienne. Flavie Césarienne. Valentie.
Diocèse des Gaules...	Belgiques 1re et 2e. Germanies 1re et 2e. Lyonnaises 1re, 2e, 3e et 4e. Grande-Séquanaise. Aquitaines 1re et 2e. Novempopulanie. Narbonaises 1re et 2e. Viennoise (plus tard subdivisée en 1re et 2e). Alpes Grecques. Alpes Maritimes.
Diocèse d'Hispanie...	Tarraconaise. Gallécie. Carthaginoise. Lusitanie. Bétique. Baléares. Mauritanie Tingitane.

2° *Préfecture d'Italie.*

Diocèse d'Italie.	Diocèse d'Italie propre.	Rhéties 1re et 2e. Alpes Cottiennes. Vénétie. Ligurie. Emilie. Flaminie.
	Diocèse de Rome.	Tuscie et Ombrie. Valérie. Picenum Suburbicaire. Campanie. Samnium. Apulie et Calabre. Lucanie et Brutium. Sicile. Sardaigne. Corse.
Diocèse d'Afrique.....		Afrique et Byzacène. Numidie. Mauritanies Césarienne et Sitifienne. Tripolitaine.
Diocèse d'Illyrie.....		Noriques 1re et 2e. Pannonies 1re et 2e. Valérie. Savie. Dalmatie.

En 800, Charlemagne renouvela l'empire d'Occident, qui fit place, en 962, à l'empire d'Allemagne, constitué par Othon le Grand. *V.* ALLEMAGNE. *Histoire.*

OCCIDENT, un des points cardinaux. *V.* COUCHANT.

OCCIDENT (Eglise d'). *V.* ÉGLISE.

OCCIDENT (Grand schisme d'). *V.* SCHISME.

OCCIDENTAL (Archipel), groupe d'îles de l'Océanie (Polynésie). Les principales sont : Kendrick, Dolorès, Borodino.

OCCITANIE, nom donné, pendant le moyen âge, au Languedoc, et même à tout le littoral français de la Méditerranée.

OCCO (Adolphe), numismate, né à Augsbourg en 1524, m. en 1606. Il exerça d'abord la médecine, puis se livra à l'étude des antiquités. Son ouvrage principal est : *Numismata imperat. romanorum a Pompeio magno ad Heraclium*, Anvers, 1597, in-4°, réimprimé plusieurs fois avec des additions.

OCÉAN, *Oceanus*, dieu de la mer chez les païens, frère et époux de Téthys, et père des Océanides.

OCÉAN, nom général sous lequel on comprend l'immense étendue d'eau salée qui, avec les mers qui en dépendent, occupe les 3/4 de la surface du globe. Sa superficie est évaluée par Balbi à 580,141,000 kil. carrés. On distingue d'ordinaire 5 océans : l'*Atlantique*, le *Pacifique*, l'*Indien*, le *Glacial arctique*, et le *Glacial antarctique* (*V. ces mots*).

OCÉANIDES, nymphes des mers extérieures, filles de l'Océan et de Téthys.

OCÉANIE, 5e partie du monde, entre l'Amérique à l'E. et l'Asie à l'O., formée des nombreuses terres situées dans le Grand-Océan, se compose de quatre parties, selon la division de Dumont-d'Urville, qui a été généralement acceptée : la *Micronésie* au N.-O., la *Mélanésie* au S.-O., la *Malaisie* à l'O., et la *Polynésie* à l'E. (*V. ces mots*), auxquelles il convient d'ajouter les Terres australes, terres volcaniques, désertes et glacées, que l'on a découvertes dans ces dernières années, au S. du cercle polaire antarctique. La superficie de l'Océanie est évaluée à 10,631,000 kil. carrés, et la population à 25,000,000 d'hab. Entre les îles qui la composent, il y a de nombreux détroits; les principaux sont ceux de la Sonde, de Macassar, de Torrès, de Bass, de Cook (*V. ces mots*). Les fleuves y sont peu considérables, excepté en Australie, à Bornéo, à Sumatra, à Java; les lacs sont aussi peu remarquables par leur étendue, mais on compte de nombreux volcans. La température, généralement chaude et humide, entretient une végétation très-brillante : on y voit le maïs, la canne à sucre, les épices, le benjoin, la cannelle, le camphre, le poivre, le cocotier, l'arbre à pain, le bananier, l'igname, les patates, tous les fruits des zones tropicales et équinoxiales. Sur les côtes se trouvent les poissons, les mollusques et les zoophytes les plus rares et les plus curieux; mais les mers sont hérissées de récifs de corail. Les anciens ne connaissaient pas l'Océanie : Marco-Polo est le premier Européen qui ait visité les îles malaises; mais aux Portugais revient l'honneur de l'exploration de ce nouveau continent. Dès 1511, ils visitent Sumatra, et s'établissent aux Moluques; en 1513, ils explorent Bornéo et Java. En 1521, Magellan, dans le premier voyage qui ait été fait autour du monde, découvrit les îles Philippines. Les Espagnols et les Hollandais continuèrent l'œuvre des Portugais. A la fin du XVIIe siècle, les Anglais succèdent aux Hollandais, et les Français leur disputent la gloire des voyages scientifiques; Byron, Carteret, Wallis, sont surpassés par notre Bougainville; enfin vint l'illustre Cook, qui acheva la reconnaissance de l'Océanie. Rappelons encore l'infortuné La Pérouse, dont le voyage, arrêté par une épouvantable catastrophe, servit à reconnaître quelques îles, et lorsqu'eut lieu son naufrage à Vanikoro, il allait entreprendre la série de ses explorations dans l'Océanie. — L'islamisme est la religion de presque tous les Malais; le catholicisme domine aux îles Mariannes, aux Philippines, à Timor; de nombreux Irlandais catholiques habitent la Nouvelle-Hollande et la terre de Van-Diémen; les calvinistes se rencontrent dans les colonies hollandaises, surtout aux Moluques; les colonies anglaises sont peuplées d'anglicans. Les missionnaires catholiques français ont converti les indigènes des îles Wallis, Gambier, etc.; les missionnaires protestants et américains ont établi leur croyance parmi les habitants des îles Taïti, Hawaii, Mangia. Le bouddhisme n'est plus guère professé que par les nombreux Chinois établis dans la Malaisie; le brahmanisme subsiste encore à Java et dans quelques autres îles; un polythéisme plus ou moins grossier est la religion des indigènes de la Micronésie et de la Polynésie. — Les colonies des Européens dans l'Océanie sont : aux Hollandais, les îles de la Sonde, Sumbawa-Timor, les Moluques, une partie de Célèbes et de Bornéo; ils comptent parmi leurs vassaux plusieurs sultans; leur capitale est Batavia, dans l'île de Java. Les Anglais possèdent l'île Labouan, l'île Peel, une partie de l'Australie, la terre de Van-Diémen, l'île Norfolk et la Nouvelle-Zélande. Les Français ont les îles Marquises, Taïti, Gambier, la Nouvelle-Calédonie et Clipperton; aux Espagnols appartiennent les Mariannes et les Philippines; les Portugais ont conservé l'Est de Timor.

OCELIS, anc. v. d'Arabie, à l'entrée de la mer Rouge. Auj. *Ghéla.*

OCELLODURUM, v. d'Hispanie (Tarraconaise), chez les Vaccéens. Auj. *Zamora.*

OCELLUM, v. de la Gaule Cisalpine, entre Suse et Turin, à 29 kil. de cette dernière, dans la vallée de la Doire; entre les vges de *Condove* et *Avigliana*. C. P.

OCELLUM DURII, v. d'Hispanie (Tarraconaise), chez les Vettons. Auj. *Fermoselle.*

OCELLUS LUCANUS, philosophe grec de l'école pythagoricienne, né en Lucanie, florissait vers 500 av. J.-C. On a sous son nom un petit traité *De la nature de l'univers*, en 4 livr., dont le premier établit que le monde n'a pas été engendré et ne peut pas périr; le 2e, qu'il y a deux éléments, l'un actif, l'autre passif, dont les rapports harmonieux constituent l'ordre du monde; le 3e, que rien n'est nouveau dans l'univers, mais que tout y est seulement renouvelé; le 4e, qu'il faut, dans l'union des sexes, songer à la conservation de l'espèce, non au plaisir. Ce traité a été publié en grec, Paris, 1539, in-4°; avec trad. lat. de Nogarola, Venise, 1559; la meilleure édition est celle de A.-F.-G. Rudolph, Leipzig, 1801, in-8°. Il a été trad. en français par d'Argens, Berlin, 1762, et par Batteux, Paris, 1768, in-8°. B.

OCHINO (Bernardino), moine apostat, né à Sienne en 1487, m. en 1564, entra dans l'ordre de St-François, puis dans celui des Capucins, embrassa la réformation à Genève en 1542, se maria avec une jeune fille qu'il avait enlevée, mena désormais une vie errante, se fit chasser d'Angleterre, de Suisse et de Pologne, et mourut de la peste en Moravie. On a de lui : des *Sermons*, Sienne, 1543, 4 vol. in-8°; 100 *Apologues contre les abus et les erreurs de la synagogue papale, de ses prêtres, moines*, etc., Genève, 1554, in-8°; 30 *Dialogues*, Bâle, 1563, 2 vol. in-12; *l'Image de l'Ante-Christ*, etc. Ces ouvrages, écrits en italien, sont pleins de déclamations contre l'Église romaine. B.

OCHMIANA ou OSMIANA, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 53 kil. S.-E. de Wilna; 4,000 hab.

OCHOSIAS, fils et successeur d'Achab, roi d'Israël, monta sur le trône l'an 888 av. J.-C., et suivit les traces de son père, adorant Baal et Astarté, et consultant Belzébuth, dieu d'Accaron. Il mourut, suivant la prophétie d'Elie, l'an 887, après un an de règne.

OCHOSIAS, roi de Juda, appelé aussi *Joachas* et *Azarias*, fils de Joram et d'Athalie, succéda à son père l'an 877 av. J.-C., à l'âge de 22 ans. Impie comme son aïeul Achab, il accompagna Joram, roi d'Israël, dans une guerre contre les Syriens; mais Jéhu, son général, marcha contre les deux princes, qui furent vaincus et tués, en 876.

OCHRIDA. *V.* OKHRIDA.

OCHS, c.-à-d. *bœuf*, en allemand : OCHSEN*hopf*, tête de bœuf. Même signification que le breton Pen*ochsen* (Paimbœuf).

OCHS (Pierre), né à Bâle en 1749, m. en 1808, chancelier et grand-tribun du canton de Bâle, prit parti pour la démocratie en Suisse, entra en rapports avec les agents du Directoire de France, contribua à amener la paix de Bâle entre cette puissance et l'Espagne en 1795, s'entendit avec Brune et le colonel Laharpe pour amener la révolution helvétique de 1798, fut nommé un des directeurs de la république nouvelle, donna sa démission l'année suivante, servit bientôt les desseins du 1er consul Bonaparte, prit part à la *Consulta* helvétique, convoquée à Paris en 1802, ainsi qu'à la rédaction de la nouvelle constitution, et reçut le titre de conseiller d'Etat. On a de lui : *Histoire de la ville et du territoire de Bâle*, 1786-1821, 5 vol. in-8°.

OCHSENHAUSEN, vge du royaume de Wurtemberg, à 12 kil. E.-S.-E. de Biberach; 1,340 hab. Anc. abbaye bénédictine de *Winnebourg*, 1099-1803, auj. résidence princière. Fabr. de broderies sur mousseline.

OCHSFELD ou OCHSENFELD, vaste plaine, jadis inculte en partie, entre Thann et Cernay (H.-Rhin). Les Suédois y vainquirent les Impériaux, commandés par le duc de Lorraine, en 1634.

OCHUS. *V.* ARTAXERCE III.

OCHUS, auj. *Tedjend*, riv. de la Haute-Asie, sortait du mont Paropamisus, bornait la Bactriane à l'O., arrosait l'Arie, la Parthie, et l'Hyrcanie, et se jetait dans la mer Caspienne selon les uns, dans l'Oxus selon les autres. Le Tedjend se perd auj. dans les sables.

OCKER, *Obracus*, riv. d'Allemagne, naît dans le Harz, à l'E. de Klausthal (Hanovre), passe à Wolfenbuttel et Brunswick, et se jette dans l'Aller, rive gauche. Cours de 120 kil. du S. au N. — Sous le 1er empire français, l'Ocker donna son nom à un département du royaume de Westphalie, ch.-l. *Brunswick*.

OCLASIR, v. de l'Hindoustan anglais (Bombay), dans l'anc. Goudjérate, à 9 kil. S.-O. de Barotche; 9,000 hab.

OCKLEY (Simon), orientaliste, né à Exeter en 1678, m. en 1720, fut professeur d'arabe à l'université de Cambridge. On a de lui : *Introductio ad linguas orientales*, 1706, in-8°; *Précis sur la Barbarie occidentale*, 1713, in-8°; *Histoire de la conquête de la Syrie, de la Perse et de l'Egypte par les Sarrasins*, 1708-18, ou 1757, 2 vol. in-8°, etc.

O'CONNELL (Daniel), *le grand agitateur* irlandais, né en 1775, près de Cahirciveen, dans le comté de Kerry, m. en 1847, était d'une famille aisée, qui rattachait son origine à d'anciens chefs de clans. Il fit ses premières études au collége des Jésuites de St-Omer, et les termina au séminaire irlandais de Douai. La loi qui interdisait le barreau aux catholiques irlandais venait d'être abrogée; O'Connell entra comme étudiant au Middle-Temple, et se fit recevoir avocat en 1798. Ses débuts furent brillants; il eut bientôt une clientèle nombreuse et une influence considérable. De bonne heure, il s'associa aux efforts des patriotes, qui travaillaient à l'émancipation de l'Irlande, parla dans les clubs, écrivit dans les journaux, défendit avec succès plusieurs libéraux arrêtés pour cause politique, et vit croître de plus en plus sa popularité. En 1815, un propos injurieux tenu sur la municipalité de Dublin lui attira une provocation de la part d'un des aldermen : un duel eut lieu; l'alderman fut tué. En 1823, aidé du célèbre avocat Shiel, il fonda une *Association catholique*, et établit une contribution assez faible pour que tous pussent y prendre part. Toute l'Irlande se trouva en peu de temps réunie dans cette association, dont l'organisation alarma le gouvernement. Traduit devant le grand-jury en 1824 pour excitation à la révolte, O'Connell fut acquitté, et, en 1828, le comté de Clare le nomma député au parlement : mais il refusa le serment du *Test*, et ne put siéger. L'année suivante, l'émancipation des catholiques fut accordée, et les électeurs de Clare élurent de nouveau O'Connell, 1830, qui représenta ensuite successivement les comtés de Waterford, Kerry, Kilkenny, Dublin et Cork. Sa présence et sa parole furent d'un puissant secours pour le parti whig, qui lui dut son triomphe. Il sut d'ailleurs rester indépendant, refusa les places qui lui furent offertes par le ministère Melbourne, et se consacra tout entier à la défense des intérêts de son pays. L'Irlande lui dut l'abolition de la plupart des lois vexatoires qui pesaient sur elle, le rejet du bill de lord Stanley qui menaçait le peu de libertés qu'elle avait conquises, et enfin l'admission des Irlandais aux charges municipales. Lui-même fut nommé, vers la fin de 1841, lord-maire de Dublin, et devint l'organe légal de ce peuple qui, depuis longtemps, n'écoutait plus d'autre voix que la sienne. C'est alors qu'il poussa l'Irlande à solliciter le *rappel*, c.-à-d. la dissolution de l'union législative entre l'Irlande et l'Angleterre. Il fit signer des pétitions, organisa de nombreux *meetings*, parcourut l'Irlande, l'électrisa par sa parole, y excita et y maintint cette *agitation pacifique* dont il se fit une arme puissante et souvent victorieuse dans les discussions du parlement. Cette effervescence d'un pays que la force seule maintenait dans l'obéissance prit bientôt des proportions menaçantes, et, malgré le caractère essentiellement pacifique de ses discours, O'Connell se vit arrêté de nouveau et traduit devant le tribunal de Dublin; condamné à la prison, il en appela à la Chambre des Lords, et l'arrêt fut cassé, 1844. La question du *repeal* ne fut d'ailleurs jamais portée devant le parlement britannique. O'Connell finit lui-même par ne plus espérer le succès d'un projet chimérique. Mais cette lutte gigantesque contre un fait à jamais accompli avait usé ses forces : il dut abandonner l'arène où il avait si longtemps combattu sans relâche. Il se décida à aller en Italie pour y rétablir sa santé; la maladie l'arrêta à Gênes, où il mourut. L'Irlande sembla perdre avec lui tout espoir d'affranchissement, et retomba, après la mort du *libérateur*, dans l'assoupissement d'où il l'avait tirée. F—T.

O'CONNOR, nom d'une dynastie de rois irlandais du Connaught, avant la conquête anglaise. On connaît surtout : Turlogh O'Connor *le Grand*, né en 1088, m. en 1156, qui chercha à régner sur l'île entière et eut pour adversaire Mortogh O'Brien; et Roderic O'Connor, qui fut dépouillé, en 1171, par Henri II, roi d'Angleterre.

O'CONNOR (Feargus), né dans le comté de Cork en 1796, m. en 1855, membre du barreau irlandais, et plusieurs fois député au parlement, se rendit populaire parmi les classes laborieuses par sa défense du chartisme. Fréquemment condamné pour discours séditieux, il fut placé, en 1853, dans un asile d'aliénés.

OCOPA, v. du Pérou, département et à 70 kil. N. de Huancabelica, sur la Jauja; 15,000 hab. Haras important.

OCOSINGO, v. du Mexique, département et à 145 kil. E. de Chiapa, sur la rive dr. du San-Pedro; 5,000 hab. Vestiges de l'anc. v. de *Tulha*.

OCREA, jambart de fer, partie de l'équipement du soldat légionnaire chez les anciens Romains, jusqu'au temps de Gratien; il le portait à la jambe droite seulement, qui en était couverte par devant, du cou-de-pied au genou. — grosse bottine de cuir épais, à l'usage des chasseurs à la grosse bête, en hiver, dans les neiges, chez les anciens Romains. C. D—Y.

OCRICULUM, v. d'Ombrie; auj. *Otricoli*.

OCTAÉTÉRIDE. *V.* CALENDRIER GREC.

OCTAVE. *V.* AUGUSTE.

OCTAVIA, *gens* ou maison patricienne de l'anc. Rome, dont les branches principales furent les Rufus et les Balbus. — Maison plébéienne, qui acquit un grand éclat par son union à la famille Julia, et par l'élévation d'Octave à l'Empire.

OCTAVIE, sœur de l'empereur Auguste, fut mariée d'abord à M. Claudius Marcellus, puis à Antoine, qui, épris de Cléopâtre, se montra insensible à sa beauté et à ses vertus. Elle avait eu de son 1er époux un fils qui fut Marcellus, qu'Auguste destinait à l'Empire, et dont Virgile a célébré la mort. Le chagrin profond de l'avoir perdu

hâta sa fin ; elle mourut l'an 742 de Rome, 11 av. J.-C.

OCTAVIE, fille de l'empereur Claude et de Messaline, et sœur de Britannicus, fut d'abord fiancée à Silanus, petit-fils d'Auguste ; mais Claude, cédant à l'ambitieuse Agrippine, lui fit épouser Néron, qui la relégua dans l'île de Pandataria et la fit tuer à 20 ans, pour épouser Poppée, l'an 815 de Rome, 62 ap. J.-C.

OCTAVIEN, *Octavianus,* nom que prit Octave après son adoption par Jules César.

OCTEVILLE, ch.-l. de cant. (Manche), arr. et à 2 kil. S.-O. de Cherbourg ; 1,335 hab.

OCTOBRE, 10e mois de l'année dans le calendrier moderne, a 31 jours. Il était le 8e dans le calendrier romain ; de là lui vint son nom. Il était consacré à Mars. On le personnifiait par un chasseur qui avait un lièvre à ses pieds, des oiseaux au-dessus de la tête, et une espèce de cuve auprès de lui.

OCTOBRE 1789 (Journées des 5 et 6). *V.* LOUIS XVI.

OCTODURUM ou OCTODURUS, v. de la Gaule (Alpes Grées), capitale des Véragres. Auj. *Martigny.* Près de là eut lieu le massacre de la Légion Thébaine. — v. d'Hispanie ; auj. *Toro.*

OCTOGESA, v. d'Hispanie (Tarraconaise), chez les Ilergètes. Auj. *Mequinenza.*

OCTROIS, taxe municipale perçue en France sur les objets de consommation, à l'entrée des villes et à leur profit, sauf déduction d'un 10e sur le produit net, pour le Trésor public. Les octrois ont été inventés vers le milieu du XIVe siècle, à la demande de quelques communes. Les rois n'en permirent l'établissement qu'en vertu d'une concession, d'un *octroi* de leur part, d'où vint le nom de la chose. Ils prélevaient un quart du produit pour leur épargne ; Louis XIV, dès 1663, doubla cette part royale. Les octrois furent supprimés en 1791, rétablis par la loi du 27 vendémiaire an VII (18 octobre 1798), et rendus obligatoires dans les villes dont les hospices n'avaient pas de revenus suffisants. Cette nouvelle destination les fit appeler octrois *municipaux et de bienfaisance.* Auj. les octrois ne sont établis que sur la demande des communes, après avis favorable du Conseil d'Etat, et l'autorisation de l'empereur. Presque toutes les villes ont des octrois, qui forment souvent leurs seuls revenus. Les lois du 28 avril 1816, et du 18 juillet 1837, laissent aux conseils municipaux la désignation des objets à soumettre à l'octroi ; mais la quotité de chaque taxe doit être approuvée par le Conseil d'Etat. Les taxes se tarifent suivant l'importance des localités, ce qui fait qu'elles sont très-dissemblables.

OCZAKOFF. *V.* OTCHAKOFF.

ODALISQUES, c.-à-d. en turc *chambrières,* esclaves du Harem impérial, attachées au service des autres femmes de Sa Hautesse. On a étendu ce nom à toutes les femmes d'un harem. D.

ODENAT (Septimius), prince arabe, époux de la célèbre Zénobie, était phylarque ou cheikh des tribus sarrasines de la Palmyrène, et sénateur de la colonie romaine de Palmyre. Pendant le règne de Valérien, il se rendit à peu près indépendant, fut l'allié de Sapor, roi de Perse, contre les Romains, et le seconda dans ses opérations en Syrie, l'an 256 de J.-C. ; puis il le harcela dans sa retraite, et lui enleva une partie de son butin. Plus tard, Valérien étant tombé entre les mains des Perses, il sollicita de nouveau l'alliance de Sapor, n'obtint de lui qu'un dédaigneux silence, le battit sur les bords de l'Euphrate, et l'assiégea dans Ctésiphon, dont il ne put s'emparer. Ayant ensuite écrasé les usurpateurs qui avaient pris la pourpre, il reçut de Gallien le titre de général de tout l'Orient, 263. Son ambition n'en fut point satisfaite : il força l'empereur à lui donner le titre d'Auguste. Après de nouveaux succès contre les Perses, les Scythes et les Goths, il fut assassiné à Emèse par son neveu, dont Zénobie est accusée d'avoir armé le bras, 267.

ODENHEIM, brg du gr.-duché de Bade, à 16 kil. N.-E. de Bruchsal ; 1,700 hab. Célèbre abbaye de Bénédictins.

ODENSÉE, v. de Danemark, capitale de l'île de Fionie et du stift de ce nom, sur l'Odensée, à 140 kil. O.-S.-O. de Copenhague ; 14,255 hab. Evêché luthérien, gymnase, 2 bibliothèques. Belle cathédrale du XIe siècle. Maisons de force et de correction. Excellente bière. Fabr. de gants et de draps. — La fondation de cette ville est attribuée à Odin. On y tint, en 1528, une diète pour la réformation de l'Eglise danoise.

ODENWALD, chaîne de montagnes de la Hesse-Darmstadt, s'étendant du N. au S. entre le Neckar, qui la sépare du Schwarzwald, et le Mein, qui la sépare du Spenhardt. Point culminant : le Katzenbuckel (727 mèt.).

ODEON (du grec *ôdè,* chant). Athènes avait, dès avant la construction du premier théâtre de pierre (70e olymp.), un *Odéon* où se livraient les combats de musique et de poésie. Il était sans toit, et fort vaste ; il servit plus tard à des distributions de blé, aux séances d'un tribunal. L'Odéon construit par Périclès, pour les concours poétiques et les représentations dramatiques, était couvert en forme de tente, avec les mâts de la flotte de Xercès. On connaît encore l'Odéon de Régille, bâti à Athènes par Hérode Atticus, et subsistant de nos jours. — A Paris, l'Odéon est un théâtre élevé en 1782, près du palais du Luxembourg ; destiné d'abord à la Comédie française, consacré à des opéras en 1797, il prit alors le nom d'*Odéon.* On en fit un *Second théâtre Français* en 1818. C'est un des beaux édifices de Paris ; il fut construit sur les plans de De Wailly et Peyre. L'intérieur de cette salle fut brûlé deux fois, en mars 1799 et en 1818. Le Conseil des Cinq-Cents y fut réuni en 1797, pour prononcer les proscriptions du 18 fructidor (*V.* FRUCTIDOR).

ODER, c.-à-d. *supérieur, situé au-dessus,* en allemand ; se joint à des noms de lieux, par opposition à *nieder* ou *unter.*

ODER, *Viadrus,* fleuve d'Allemagne, prend sa source dans les montagnes de la Moravie, traverse la Silésie autrichienne et la Silésie prussienne, le Brandebourg, la Poméranie, arrose Ratibor, Oppeln, Brieg, Breslau, Glogau, Francfort, Kustrin, Stettin, et reçoit, à droite, l'Otsa, la Klodnitz, la Malapane, la Stober, la Weida, la Bartsch avec l'Orla, la Wartha ; à gauche, l'Oppa, la Zinna, la Neisse, l'Oblau, la Lohe, la Weistriz, la Katzbach, la Boher, et se jette dans la Baltique vis-à-vis des îles Wollin et Usedom. Cours de 940 kil. environ. Le canal de Bromberg, en Pologne, l'unit à la Vistule, et il communique aussi avec la Wartha, au-dessus de Posen, par les marais d'Obrzycha.

ODERAN, v. du royaume de Saxe (Zwickau), à 7 kil. N.-E. d'Augustusburg ; 5,183 hab. Fabr. de cotons et lainages.

ODERAU, v. des Etats autrichiens (Silésie), à 30 kil. S. de Troppau, sur l'Oder ; 2,900 hab. Fabr. de draps.

ODERBERG, v. des Etats prussiens (Brandebourg), sur l'Oder, à 55 kil. N.-E. de Berlin ; 2,300 hab. — Détruite par les Suédois, en 1637.

ODERZO, anc. *Opitergium,* v. des Etats autrichiens (Vénétie), délég. et à 26 kil. N.-E. de Trévise, sur le Monticano ; 5,200 hab.

ODESCALCHI. *V.* INNOCENT XI.

ODESSA, grande ville de la Russie méridionale, gvt et à 170 kil. O.-S.-O. de Kherson, dont elle est un ch.-l. de district, par 46° 27' 05" lat. N., et 28° 25' 35" long. E., sur la côte N. de la mer Noire, où elle a 2 ports. Elle est défendue du côté de la mer par plusieurs batteries. Citadelle ; enceinte continue et 5 forts commencés pendant la guerre de Crimée de 1855. La ville, vue de la mer, paraît située en amphithéâtre au S. d'une vaste baie ouverte aux vents d'E., entourée de falaises, et peu sûre en hiver. Elle est régulièrement percée et bien bâtie, mais manque d'eau et de bois, de pavé, et presque d'éclairage. On y remarque la cathédrale, le théâtre, la bourse, la banque, le lazaret, l'Université (anc. lycée Richelieu), et sur l'esplanade du port, la statue de ce duc, témoignage de la reconnaissance du gvt. Ecoles de langues orientales, de commerce, d'hydrographie ; collections scientifiques, bibliothèques. Société d'économie rurale et d'histoire. Chantiers de construction. Grand commerce de grains et farines ; soieries, savons, suif, cuirs, laines, chanvre, goudron ; brasseries, forges, etc. ; 120,000 hab. environ, dont beaucoup d'étrangers. — Odessa fut fondée en 1794, par Catherine II, au lieu appelé dans l'antiquité *Istrianorum portus,* près de l'emplacement d'Odessus, anc. colonie milésienne. Originairement on l'appela Hadji-Bey, d'un bourg tartare dont elle occupa l'emplacement ; le nom d'Odessa lui fut donné en 1795. Quelques franchises commerciales, concédées en 1802, commencèrent sa prospérité, dont les développements les plus notables sont dus au duc de Richelieu, émigré français, qui en fut gouverneur de 1803 à 1815, et au général Langeron, autre émigré français, qui succéda au duc de Richelieu de 1815 à 1823, et fit, en 1817, déclarer Odessa port franc. Depuis cette franchise, et sous l'administration du prince Woronzow, qui a noblement continué les traditions de ses prédécesseurs, la ville est une place de commerce de premier ordre. Son industrie consiste surtout en corderies, dont les produits sont fort estimés, en fabricat. de chandelles, et fabricat. de bougies stéariques. Il y a aussi des lavoirs de laine, des fonderies de suif, et une belle minoterie à vapeur. Le port d'Odessa a été bombardé en avril 1854

par une escadre à vapeur franco-anglaise, qui épargna la ville. L—Y.

ODESSUS, v. de la Sarmatie européenne, avec un port fameux sur le Pont-Euxin, à l'embouchure de l'*Axiaces* (Teligol); peut-être auj. *Otchakoff*. —v. de la Mésie-Inférieure, avec un port sur le Pont-Euxin, colonie de Milet; peut-être auj. *Varna*.

ODET, riv. de France (Finistère), naît dans les Montagnes Noires, passe à Quimper, où il devient navigable, et se jette dans le golfe de Gascogne par l'anse de Benaudet. Cours de 66 kil.

ODEYPOUR, v. de l'Hindoustan, dans l'anc. Adjemir, ch.-l. d'une principauté de même nom, à 380 kil. S.-O. d'Adjemir. Travail du marbre et du cristal.—La principauté d'Odeypour, dite aussi *Mewar*, s'étend dans la partie S. du Radjepoutanah, et fait partie de l'Inde anglaise médiate: 30,638 kil. carr.; 300,000 hab. Sol montagneux, bien arrosé, fertile en canne à sucre, indigo, tabac, riz, froment, orge. Exploit. de houille, fer, cuivre, plomb, soufre. Le souverain, qui a le titre de *Rana*, est regardé comme le plus noble des princes Radjepoutes.

ODIHAM, brg et paroisse d'Angleterre (Hants), à 33 kil. N.-O. de Winchester; 2,650 hab. Ruines d'un château, où David Ier, roi d'Ecosse, fut emprisonné.

ODILE (Sainte), fille d'un duc d'Alsace, et abbesse d'Hohenburg, m. en 690, est la patronne de l'Alsace. Fête, le 13 décembre.

ODILON (Saint), 5e abbé de Cluny, né en Auvergne en 962, m. en 1048, fut en relations avec l'empereur Henri II, les rois de France Hugues Capet, Robert et Henri Ier; le roi de Bourgogne Rodolphe, les rois de Navarre Sanche et Garcias, le roi de Pologne Casimir, l'avaient en grande vénération. Il refusa l'archevêché de Lyon. L'ordre de Cluny reçut de lui une sévère discipline. Fête, le 1er janvier. On a de lui, dans la *Bibliotheca Cluniacensis*, des Vies de saints, des Sermons, des Lettres et des Poëmes.

ODIN, WODEN, WODAN, le premier des dieux scandinaves, *Al-Fader, le père de tous*. Selon les légendes du Nord, selon Torfœus et Snorre Sturleson; ce fut, de son vivant, un prince des Ases, tribu du Pont-Euxin vaincue au temps de Mithridate par les soldats de Pompée; peut-être était-il le grand-prêtre du dieu Odin. Il traversa en conquérant la Germanie, distribuant les royaumes à ses fils, à l'un la Russie, à l'autre la Saxe occidentale ou Westphalie, à un troisième la Saxe orientale; il atteignit ensuite la côte de la Baltique, construisit dans Fionie la ville d'Odensée qui, dans son nom, conserve encore son souvenir, soumit le Danemark sans résistance, puis alla se fixer en Suède près du lac Mœlar; la Norvége fut sa dernière conquête. Odin transporta en Suède les mœurs de sa première patrie, imposa une taxe générale, établit un conseil de 12 pontifes, chargés, avec la justice, du gouvernement civil et religieux. Les morts furent brûlés désormais, et leurs richesses avec eux; les cendres devaient être ensevelies ou jetées à la mer; un tertre serait élevé pour l'homme qui se serait rendu illustre, un monument en pierre pour les héros; enfin des sacrifices solennels seraient célébrés au commencement de l'hiver pour une année féconde, au milieu de l'hiver pour une bonne saison. Arrivé au terme de sa carrière, Odin n'attendit pas la mort; entouré de ses compagnons d'armes, il se fit, avec la pointe d'une lance, neuf blessures en forme circulaire, et déclara qu'il allait en Scythie s'asseoir avec les autres dieux à un festin éternel, où il recevrait bien tous les braves morts au combat. Les chroniques ne tarissent pas d'éloges sur son merveilleux pouvoir : il consultait la tête embaumée d'un sage nommé Mimer; il était d'une éloquence irrésistible; poëte et musicien, il avait inventé les caractères runiques; enfin il pouvait, par la magie, traverser le monde en un moment, exciter ou apaiser les tempêtes, prendre toutes les formes, ressusciter les morts, prédire l'avenir, guérir les maladies. Plusieurs auteurs ont nié son existence; d'autres ont distingué deux Odin avant lui. La mythologie scandinave lui donne pour palais le Valhalla, et le figure avec 2 corbeaux sur ses épaules, *Hougin* (l'esprit) et *Mounin* (la mémoire), qui lui révèlent le passé et l'avenir. A. G.

ODJAK, en turc *foyer, marmite*, titre d'honneur autrefois porté par le corps des Janissaires. Ce mot désigne encore auj. en Turquie la réunion des membres d'une même secte, d'une même corporation. D.

ODOACRE, roi d'Italie, 476-943. Fils d'un ministre d'Attila, il perdit son père vers 465, mena une vie errante dans le Norique, passa avec quelques bandes de pillards en Italie, se fit admettre dans la garde impériale à Ravenne, et devint chef des Hérules à la solde de l'Empire. Il se mit à leur tête dans une insurrection contre Romulus Augustule, qu'il détrôna, en 476, et, supprimant le titre d'empereur d'Occident, gouverna l'Italie avec celui de patrice, que lui conféra l'empereur d'Orient. Il distribua à ses compagnons le tiers des terres de l'Italie, respecta les lois, les mœurs, les usages de ses sujets, rétablit le consulat, chargea les magistrats de Rome de recueillir les impôts, écarta de ses frontières les Barbares de la Gaule et de la Germanie, battit les Rugiens dans le Norique, 487, et soumit la Dalmatie. Attaqué par Théodoric, roi des Ostrogoths, il fut défait sur les bords de l'Isonzo, 489, à Vérone et près de l'Adda, 490, fit une défense opiniâtre dans Ravenne, et se rendit, à condition qu'il régnerait conjointement avec son rival. Mais, peu de jours après, Théodoric le fit massacrer dans un banquet. On a retrouvé près de Ravenne, en 1854, le tombeau d'Odoacre. B.

ODON (Saint), né en Angleterre vers la fin du IXe siècle, de parents danois d'origine, fut employé par les rois Alfred et Edouard dans les affaires les plus importantes, devint chapelain d'Athelstan, puis évêque de Wilton, archevêque de Cantorbéry, et mourut en 961. Fête, le 4 juillet.

ODON (Saint), 2e abbé de Cluny en 927, né en 879 dans le Maine, m. en 942. Fête, le 18 novembre. Il a laissé quelques écrits publiés dans la *Bibliotheca Cluniacensis* de Dom Marrier.

ODON, frère utérin de Guillaume le Conquérant, fut nommé évêque de Bayeux en 1049 à l'âge de 14 ans, équipa 100 navires en 1066 pour participer à la conquête de l'Angleterre, gouverna ce royaume en l'absence de Guillaume, se livra à de fastueuses prodigalités, chargea le peuple d'impôts, se fit donner pour sa part, dans le partage de la terre conquise, 253 fiefs, outre le château de Douvres et le comté de Kent, conçut l'idée de se faire élire pape, et commit tant de concussions afin de pouvoir acheter les suffrages, qu'il fut jeté en prison à Rouen. Mis en liberté en 1087, il soutint Robert Courte-Heuse contre Guillaume le Roux, fut dépouillé de tous ses biens en Angleterre, partit avec Robert pour la 1re Croisade, et mourut en route à Palerme, 1096. B.

ODON DE DEUIL, *Odo de Diogilo*, né au commencement du XIIe siècle à Deuil, village de la vallée de Montmorency, m. vers 1162, fut chapelain et secrétaire du roi Louis VII le Jeune, l'accompagna en Palestine, et succéda à Suger comme abbé de St-Denis. On a de lui : *De Ludovici VII, Francorum regis, profectione in Orientem*, opuscule intéressant pour l'histoire de la 2e Croisade, publié par P.-F. Chifflet dans le recueil *S. Bernardi genus illustre*, Dijon, 1660, in-4°, et traduit en français dans la *Collect. de Mém. sur l'hist. de France* par M. Guizot.

O'DONNELL (Don Jose-Enrique), comte de l'Abisbal, né dans l'Andalousie en 1770, m. en 1834, prit la carrière militaire dès l'âge de 15 ans, servit dans la guerre de 1795 contre la République française, et plus tard dans celle de l'Indépendance, où il montra de l'énergie, du talent et de la résolution, gagna le grade de maréchal-de-camp, et le titre de comte de l'Abisbal pour un succès remporté près du village de ce nom sur le général Schwartz, 1810. En 1812, les Cortès le nommèrent membre de la Régence; mais, peu de mois après, il donna sa démission. A la restauration de Ferdinand VII, 1814, ce prince le nomma capitaine-général de l'Andalousie. En 1819, il déjoua une conspiration militaire, dont on l'accuse d'avoir été d'abord complice; puis il se prononça pour le mouvement insurrectionnel de Riégo en 1820, eut le commandement de l'armée du Centre, en 1823, et ne s'opposa pas à l'invasion française. Il essaya alors de proposer des modifications à la Constitution de 1812, et de se rallier autour du roi; mais cette combinaison étant mal accueillie, il se déclara partisan exclusif de la Constitution. Ces tergiversations, et plusieurs de ses actes passés, indisposèrent son armée contre lui; il fut contraint de donner sa démission, et, n'osant plus se retourner vers le roi, se réfugia en France, à Limoges, où il mourut dans l'oubli.

ODRYSES, *Odrysi*, peuple de l'anc. Thrace, vers le centre. Les poëtes ont souvent appelé la Thrace entière *Odrysia tellus*. Quand Darius Ier envahit l'Europe pour porter la guerre en Scythie, les Odryses, au milieu de leurs montagnes, échappèrent au joug des Perses. A la faveur des guerres Médiques, Térès, leur roi, fonda un empire que son fils Sitalcès étendit de Byzance à l'embouchure de l'Ister, et de l'Hellespont au Strymon, et qui, du côté de l'O., était séparé des Péoniens et des Triballes par le Strymon, le mont Scomios, et l'Oscios, affluent du Danube. Ils pouvaient mettre sur pied 150,000 hommes, dont un

tiers de cavalerie. Sitalcès et Seuthès furent alliés d'Athènes pendant la guerre du Péloponèse. Philippe, père d'Alexandre le Grand, enleva au roi Kersobleptès, en 343, le pays entre le Strymon et le Nestus, et, pour maintenir les Odryses sous sa dépendance, fonda Philippopolis au milieu de leur territoire. Après Alexandre, ce peuple se souleva souvent contre ses successeurs; les Romains le laissèrent libre, bien qu'il eût fourni des secours à Persée; à la suite de quelques révoltes sous Auguste et sous Tibère, Claude l'incorpora à l'Empire. C. P.

Œ, affixe de plusieurs noms danois, norvégiens, etc., signifie *île*.

ŒA, nom anc. de TRIPOLI d'Afrique.

ŒAGRE, père d'Orphée, régnait sur la Thrace.

ŒASO, auj. *Machicaco*, cap d'Hispanie, près de Fontarabie. — Nom latin d'OYARZUN.

ŒBALIE, *Œbalia*, nom donné à la Laconie, à cause d'Œbalus, un de ses anciens rois.—canton de la Messapie, occupé par des Lacédémoniens, qui y fondèrent Tarente.

Œ-BÉGA. *V.* BEGA (Œ-).

ŒCHALIE, *Œchalia*, v. de l'Etolie septentrionale, chez les Eurytanes; détruite, suivant Homère, par Hercule, à cause du refus qu'Eurytus avait fait au héros de lui donner sa fille Iole.—v. de l'Eubée, regardée par quelques auteurs comme celle que détruisit Hercule.—v. de Messénie, qu'on a aussi confondue avec les précédentes, était au N.-E., sur la frontière d'Arcadie; elle prit plus tard le nom de *Carnasion*, puis celui de la ville d'*Andania*, à laquelle elle fut réunie. C. P.

ŒCOLAMPADE (Jean), célèbre théologien réformé, né en 1482 à Weinsberg (Franconie), m. en 1531, changea, suivant l'usage des érudits du temps, son nom d'*Hausschein* (lumière domestique) en celui d'Œcolampade, qui a la même signification en grec. Destiné au commerce, puis à la jurisprudence, mais préférant la théologie, il étudia l'hébreu et le grec à Stuttgard, se livra ensuite à la prédication, vint à Bâle, 1515, où il se lia avec Erasme, puis entra au couvent d'Alten-Munster près d'Augsbourg. Les prédications de Luther l'en firent sortir; il alla séjourner deux ans dans un château d'Alsace, obtint une chaire de théologie et une cure à Bâle en 1522, se déclara ouvertement pour la Réformation, et se maria. Il prit part aux querelles entre Carlostadt et Luther, et finit par s'attacher à Zwingle. Il assista aux conférences de Bade, 1526, de Berne, 1528, et de Bâle, 1529. On a de lui : un traité *de Vero intellectu verborum : Hoc est corpus meum*, où il adopte le sens de Zwingle contre celui de Luther; des *Commentaires* sur divers livres de la Bible; des traductions latines de quelques ouvrages de S^t Jean Chrysostôme; des *Lettres*, 1777, in-8°, etc. *V.* sa vie par S. Hess, Zurich, 1793. B.

ŒCUMÉNIQUES (Conciles). *V.* CONCILES.

ŒCUS. *V.* MAISON ROMAINE.

ŒDENBURG, en hongrois *Soprony*, anc. *Sopronium*, ville des États autrichiens (Hongrie), sur l'Ikva, entre la Leitha et la Raab, à 5 kil. O. du lac de Neusiedeln, ch.-l. du comitat de son nom, à 220 kil. O. de Bude; 18,893 hab. Gymnase catholique, lycée luthérien. Grains, miel, cire, fruits secs; draps, coutellerie, raffineries de sucre; vins renommés; grandes foires à bestiaux; houillères de *Breunberg*; eaux minérales. — Le comitat d'Œdenburg, peuplé de 212,580 hab. allemands et croates, se trouve entre l'archiduché d'Autriche au N.-O., les comitats de Raab et de Wieselburg à l'E., d'Eisenburg au S.; traversé par le mont Schlag, arrosé par la Raab et la Leitha, les lacs de Breunberg et de Neusiedeln. Vins, fruits, grains; houillères; 3,240 kil. carr.; 90 kil. sur 40.

ŒDIPE, fils de Laïus, roi de Thèbes, et de Jocaste, fut exposé dès sa naissance sur le mont Cythéron, parce qu'un oracle avait prédit qu'il tuerait son père et épouserait sa mère. Un berger le trouva suspendu à un arbre par les pieds, que lui traversait une courroie (de là le nom de l'enfant, qui signifie *pieds enflés*), le recueillit, et l'emmena à Corinthe, où le roi Polybe le fit élever comme son propre fils. Œdipe, devenu grand, apprit le fatal oracle, et, pour en éviter l'accomplissement, s'éloigna de Corinthe et de celui qu'il croyait être son père. Ayant rencontré Laïus dans un chemin de la Phocide, il le tua dans une querelle sans le connaître, délivra du sphinx la ville de Thèbes, et reçut, en récompense de ce service, le trône et la main de Jocaste. Etéocle, Polynice, Antigone, et Ismène naquirent de cette union incestueuse. Les dieux, irrités de tant de crimes, frappèrent les Thébains d'une peste, qui ne cessa que lorsque le berger qui avait sauvé Œdipe eut été appelé par le devin Tirésias et eut révélé toute la vérité. Jocaste se pendit de désespoir; Œdipe se creva les yeux, et vécut quelque temps caché dans son palais, fut chassé par Créon, et, conduit par Antigone, alla mourir dans un bois des Euménides au bourg de Colone, en Attique, où Thésée lui avait accordé un asile. La fable d'Œdipe, que l'on place au XIV^e siècle av. J.-C., a inspiré à Sophocle deux tragédies (*Œdipe roi*, *Œdipe à Colone*), imitées par Voltaire. B.

ŒFELS (André-Félix d'), en latin *Evelius*, historien allemand, né à Munich en 1706, m. en 1780, étudia à Ingolstadt et à Louvain, visita la France, les Pays-Bas et diverses parties de l'Allemagne, fut chargé de l'éducation des princes Maximilien et Clément de Bavière, devint conservateur en chef de la bibliothèque de Munich en 1746, et membre de l'Académie des Sciences de cette ville en 1759. Il a publié, entre autres ouvrages, un recueil intitulé : *Rerum boïcarum scriptores*, Augsbourg, 1763, 2 vol. in-fol.

ŒHLENSCHLÆGER (Adam), poëte danois, né en 1778 à Copenhague, m. en 1850, était fils d'un régisseur du château royal de Fredericksborg. Lors du siége de Copenhague par les Anglais, il se battit bravement, et célébra par ses chants la victoire des Danois. Il donna en 1803 un vol. de poésies qui le firent remarquer, et il fonda sa réputation par le poëme dramatique d'*Aladin ou la Lampe merveilleuse*. Il visita l'Allemagne, puis se rendit à Paris, où il composa sa tragédie de *Palnatoke*, et plusieurs autres. De là il passa en Suisse et en Italie. Rentré à Copenhague après une absence de quatre ans, 1805-1809, il fut nommé professeur de belles-lettres à l'université. Œhlenschlæger s'est exercé dans tous les genres, tragédie, poésie épique, drame, idylle, opéra. Ses meilleurs ouvrages, outre le poëme d'Aladin, sont : *les Dieux du Nord*, poëme sur la mythologie scandinave; *la Mort du Corrège*, drame, trad. en français par X. Marmier, 1834; *Hakon-Iarl*, *Axel et Valborg*, tragédies: Son grand mérite est d'avoir créé un théâtre national, qui rappelle aux Danois cette race de demi-dieux et de héros, dont parlent l'Edda et les Sagas scandinaves. Il a composé un *Art poétique*. Il appartenait à l'école romantique; un parti lui opposa Baggesen, autre poëte danois. Les tragédies d'Œhlenschlæger ont été réunies en 10 vol., Copenhague, 1848. Il a traduit lui-même en allemand une grande partie de ses compositions danoises, Breslau, 1830, 18 vol. in-16. On a aussi ses *Mémoires*, Leipzig, 1850, 4 vol. in-12. *V. Œhlenschlæger, Etude biographique et littéraire*, par Le Fèvre-Deumier, Paris, 1855. G. D.

ŒHRINGEN. *V.* OHRINGEN.

OEIRAS, v. de Portugal (Estramadure), sur le Tage, à 17 kil. O. de Lisbonne; 3,400 hab. Château, hôpital, eaux thermales. — Erigée en seigneurie pour le marquis de Pombal.

OEIRAS, v. du Brésil (Piauhy), à 1,600 kil. N. de Rio-Janeiro. — Appelée d'abord *Mocha*, elle tire son nom actuel du marquis de Pombal, comte d'Oeiras (Portugal).

ŒLAND, c.-à-d. *terre du foin*, île de Suède, dans la Baltique, près de la côte du Iän de Calmar, dont elle dépend et dont elle est séparée par le canal de Calmar; 120 kil. sur 12; 30,000 hab. Ch.-l. *Borgholm*. Belles forêts, beaucoup de foin, grès, schiste alumineux. Elève de bétail.

ŒLS, en polonais *Olesznica*, v. des Etats prussiens (Silésie), à 26 kil. E.-N.-E. de Breslau, sur l'Œlsa, affluent de l'Oder; 6,000 hab. Gymnase, château ducal, bibliothèque. Fabr. de draps, toiles, bonneterie, cordonnerie. Ch.-l. d'une petite principauté médiate, qui appartient au Brunswick, et qui compte 90,000 hab.

ŒLSCHLÆGER. *V.* OLEARIUS.

ŒLSNITZ. *V.* OLSNITZ.

ŒNÉE, *Œneus*, roi de Calydon, eut d'Althée, sa 1^re femme, Méléagre et Déjanire; de Péribée, la 2^e, Tydée, père de Diomède.

ŒNIADES, *Œniadæ*, v. de l'anc. Grèce (Acarnanie), sur la rive dr. et à l'embouch. de l'Achéloüs, entourée de marécages. Les Athéniens la prirent pendant la guerre de Péloponèse. Philippe III, roi de Macédoine, l'enleva aux Etoliens, et la fortifia. Le vge de *Trigardo* est auj. bâti sur ses ruines. C. P.

ŒNOMAUS, roi de Pise, père d'Hippodamie et beau-père de Pélops. *V.* HIPPODAMIE, MYRTILE.

ŒNOMANCIE, divination par le vin, soit qu'on en considérât la couleur, soit qu'en le buvant on tirât des présages des moindres circonstances.

ŒNONE, nymphe du mont Ida, fut l'amante d'Apollon, qui lui donna le don de prédire, puis de Pâris, dont elle fut abandonnée. Quand celui-ci eut été blessé à mort par Philoctète d'une des flèches d'Hercule, il revint à elle, ainsi

qu'elle l'avait annoncé; mais elle ne put le guérir, et le suivit de près au tombeau.

ŒNONE, anc. nom de l'île d'ÉGINE.

ŒNOPIDE de Chio, mathématicien et philosophe, fut contemporain d'Anaxagore, et probablement un peu plus jeune. En philosophie, il fut l'imitateur et le plagiaire des pythagoriciens. En géométrie, on lui doit la découverte de quelques problèmes importants. En astronomie, il fut un des premiers à s'occuper de la position du zodiaque, et le premier à lui donner le nom de *cercle des figures*. Il imagina un cycle lunisolaire de 21,557 jours, formant 59 années solaires. H. M.

ŒNOTRIDES, nom de 2 petites îles de la Méditerranée, sur les côtes de l'Italie méridionale, où plusieurs Romains furent exilés du temps des empereurs.

ŒNOTRIE, *Œnotria*, nom donné par les anciens, en mémoire d'Œnotrus, tantôt à l'Italie entière, tantôt à la partie S. depuis Posidonie jusqu'à Tarente, appelée ensuite Lucanie.

ŒNOTRUS, le plus jeune des fils de Lycaon, roi d'Arcadie, s'établit dans le S. de l'Italie au XVIIIe siècle av. J.-C., et donna son nom à l'Œnotrie. Quelques-uns font d'Œnotrus un roi des Sabins; d'autres l'identifient avec Janus.

ŒNUSES ou ŒNUSSES, îles de la mer Egée, sur la côte E. de Chios, et à l'O. de la presqu'île de Clazomènes. Selon Hérodote, elles produisaient du vin en abondance. Auj. *Spermadori* ou *Egonuses*. — Îles dans le golfe de Messénie; les deux plus grandes se nomment auj. *Cabrera* et *Sapienza*.

ŒNUS, nom anc. de l'INN.

ŒREBRO, v. de Suède (province de la Suède propre), ch.-l. du län de son nom, à 166 kilom. O. de Stockholm, vers l'extrémité E. du lac Hielmar; 7,740 hab. Manufacture d'armes; bonneterie de laine; forges et affineries de fer. Château royal; eaux minérales d'*Adolfsberg*. La diète suédoise y conféra, en 1540, l'hérédité du trône à la famille Wasa. Des traités y furent conclus, le 12 et le 18 juillet 1812, entre l'Angleterre, la Suède et la Russie. — Le län d'Œrebro, entre ceux de Stora-Kopparberg au N., de Karlstadt à l'O., de Nykœping et de Westerås à l'E., la Gothie au S., est formé surtout de l'anc. Néricie; 8,306 kil. carr.; 146,043 hab. Appuyé au lac Wetter au S., au lac Hielmar à l'E. Céréales, pommes de terre, légumes; élève de bétail. Exploitation de fer, cuivre, cobalt, alun, soufre, vitriol, chaux. B.

ŒRNHIELM (Claude), en latin *Arrhenius*, historien suédois, né en 1625, m. en 1695, professeur d'histoire à Stockholm, secrétaire du roi, historiographe du collége des antiquités, a laissé : *S. Anscharii vita genuina*, Stockholm, 1677, in-4°; *Sueonum Gothorumque historiæ ecclesiasticæ libri IV*, ibid., 1689, in-4°; *Vita heroïs Ponti de la Gardie*, Leipzig, 1690, in-4°; *Bullarium Romanum, hoc est Compages epistolarum quas pontifices romani ad reges Sueciæ scripserunt*, Stockholm, sans date; *Historia linguæ sanctæ*, Upsal, 1683.

ŒRNSCHŒLD (Pierre-Abraham, baron d'), m. à Nykœping vers 1770, introduisit dans le Nordland (Suède), dont il fut gouverneur pendant 20 ans, la culture du lin, éleva des fabriques de toile, et procura ainsi à la Suède une économie d'importation de plusieurs millions par an. Il administra ensuite la Sudermanie.

ŒRSTED (J.-Chr.), physicien, né à Rudkjöbing (Danemark) en 1777, m. en 1851, professeur à l'université de Copenhague. On lui doit une expérience qui a servi de fondement à une branche importante de la physique, celle de l'action produite par un courant électrique sur l'aiguille aimantée. Il a imaginé aussi l'instrument nommé *piézomètre*, pour mesurer la compression des liquides. Œrsted fut élu associé étranger de l'Académie des Sciences de Paris en 1842. On a de lui : *Mécanisme de la propagation des forces électrique et magnétique*, 1806; *Considérations sur l'histoire de la chimie*, 1807; *Recherches sur l'identité des forces chimiques et électriques*, 1812; *Expériences sur l'effet du conflit électrique sur l'aiguille aimantée*, 1820; *l'Esprit de la nature*, 2e édition, 1851.

ŒSCUS, nom latin de l'ISKER. — v. de la Mésie-Inférieure, sur l'Œscus, chez les Triballes; auj. *Igigen*.

ŒSEL, en esthonien *Kurre-Saar*, en latin *Osilia*, île de la Russie d'Europe (Livonie), dans la Baltique, au S. de Dagö et à l'entrée du golfe de Riga; 2,500 kil. carr.; 100 kil. sur 48; 35,000 hab. Ch.-l., *Arensbourg*. Récolte de seigle, froment et orge. — Cette île, sainte pour les anc. Livoniens, fut conquise par les chevaliers Teutoniques, puis, en 1583, par les Danois, qui la cédèrent à la Suède. Elle fut annexée à la Russie en 1721. B.

ŒSTERBY. *V.* DANEMORA.

ŒSTERSUND, v. de Suède (Nordland), ch.-l. du län d'Jämtland, à 476 kil. N.-N.-O. de Stockholm, sur la rive E. du lac de Stor, vis-à-vis la petite île de Frösön; 1,571 hab.

ŒSTRYMNICUS SINUS, nom ancien du golfe de GASCOGNE.

ŒSTRYMNIDES, un des noms anciens des îles SORLINGUES.

ŒTA, auj. *Commatta* ou *Katavothra*, chaîne de montagnes de l'anc. Grèce, sur les confins de la Thessalie et de la Phocide, près du golfe Maliaque. Selon la Fable, Hercule y monta sur le bûcher. Elle donnait son nom à un district de Thessalie, *Œtæa*, v. principale : *Hypata*, et dont les habitants s'appelaient *Œtéens*. Entre les derniers escarpements de l'Œta et le golfe Maliaque, se trouve le défilé des Thermopyles.

ŒTINGER (Fréd.-Christophe), savant allemand, né dans le Wurtemberg en 1702, mort en 1782, fut un des chefs des Piétistes, traduisit en allemand les *Œuvres mystiques* de Swedenborg, Leipz., 1765, 2 vol. in-8°, et écrivit lui-même, entre autres ouvrages : *Le droit jugement de Dieu dans la traduction, l'analyse*, etc., *du livre de Job*, Esslingen, 1748, in-8°; *la Vérité du sens commun dans l'explication des Proverbes et de l'Ecclésiaste de Salomon*, Stuttgard, 1751, in-8°; *la Philosophie terrestre* (de Swedenborg, de Malebranche, de Newton, de Cluver, etc.) *comparée avec la philosophie céleste d'Ezéchiel*, Tubingue, 1765, in-8°; *Dictionnaire biblique et emblématique*, Heilbronn, 1776, in-8°.

ŒTTINGEN, v. de Bavière (Moyenne-Franconie), à 60 kilom. S.-O. de Nuremberg; 2,300 hab. Résidence des princes d'Œttingen. Près de là est le vge de *Wallerstein*, où habitent les comtes d'Œttingen-Wallerstein. — Victoire des Français sur les Anglais en 1743.

ŒUF ORPHIQUE, symbole mystérieux dont se servait Orphée pour désigner la force intérieure, le principe de fécondité dont toute la terre est pénétrée. Les Grecs, par respect pour Orphée, assignèrent à la terre la forme ovoïde.

ŒUFS DE PAQUES, présents faits aux enfants, le jour de Pâques, et consistant en œufs durs, de poule, teints en violet, en jaune, et plus ordinairement en rouge, ou bien en œufs de sucre, imitant les œufs rouges. Anciennement, on avait coutume d'aller faire bénir, à la grand'messe de Pâques, des œufs, dont, aussitôt le retour à la maison, on faisait des cadeaux aux enfants, aux domestiques, aux voisins et amis. Ce don avait une saveur de nouveauté, parce qu'alors l'abstinence des œufs était rigoureusement observée pendant le carême. Le roi de France conserva cet usage jusque vers le milieu du XVIIIe siècle : au sortir de la grand'messe de Pâques, il distribuait à ses courtisans des œufs peints et dorés. Dans ce temps-là, on appelait encore *Œufs de Pâques* de petits cadeaux de diverses sortes faits aux enfants et aux valets. Dans plusieurs provinces, les campagnards portaient des œufs à leur curé.

ŒUFS DE SERPENT. *V.* DRUIDES.

ŒXMELIN (Alexandre-Olivier), voyageur flamand, fut conduit en 1666 à l'île de la Tortue comme engagé de la Compagnie des Indes, y fut vendu 30 écus à un habitant, prit parti avec les Flibustiers en 1669 et en 1674. Plus tard, il fit trois autres voyages en Amérique. Il a laissé une *Histoire des aventuriers qui se sont signalés dans les Indes, avec la vie, les mœurs et les coutumes des boucaniers*, Paris, 1686, 2 vol. in-12, et Trévoux, 1775, 4 vol. in-12.

OFANTO, anc. *Aufidus* ou *Ufens*, petit fleuve du roy. d'Italie, sort du mont Gûletto (Province d'Avellino), et, après un cours de 140 kil., se jette dans l'Adriatique entre Barletta et le lac Salpi. Il limite la province d'Avellino, celles de Potenza, de Foggia et de Bari, et reçoit l'Olivento et le Loccone.

OFEN, nom allemand de BUDE.

OFFA, roi anglo-saxon de Mercie, 757-796. Célèbre par ses guerres contre les rois ses voisins et contre les Gallois, il fit tuer Ethelbert, roi d'Est-Anglie; 793, et prit ses Etats. Son voyage à Rome, 794, lui valut des indulgences; il augmenta alors le tribut appelé plus tard *Denier de St Pierre* (*V. ce mot*). On retrouve ses lois dans le Code publié par Alfred le Grand. On a plusieurs lettres d'Offa à Charlemagne. *V.* H. Mackensie, *Essai sur la vie et les institutions d'Offa*, Londres, 1840, in-8°.

OFFENBACH, v. de la Hesse-Darmstadt, sur la rive g. du Mein, à 25 kil. N. de Darmstadt et 5 kil. S.-E. de Francfort; 16,686 hab. Progymnase; douanes. Filat. de coton; soieries, toiles cirées, carrosserie, papiers peints, indiennes, cuirs vernis, tabac, rubans, bijoux, instru-

ments de musique. Jolie ville. Collection de 7,000 oiseaux empaillés. Ancien château des princes d'Isenburg-Budingen, bâti en 1556.

OFFENBOURG, v. du gr.-duché de Bade, anc. v. impériale, sur la rive dr. de la Kinzig, à 83 kil. S. de Carlsruhe; 4,000 hab. Ch.-l. de cercle. Gymnase catholique. Bons vins. — Pour le cercle, *V.* BADE au *Supplément*.

OFFERTOIRE, cérémonie de la messe, par laquelle le prêtre offre à Dieu l'hostie qu'il doit consacrer, en l'élevant avec ses deux mains. Il offre de la même manière le calice, après y avoir mis du vin et de l'eau. L'Offertoire est aussi l'antienne qu'il récite avant de découvrir le calice, et que chante le chœur.

OFFICE (Le SAINT-). *V.* INQUISITION.

OFFICE, titre qui donnait le droit d'exercer quelque fonction publique; délégation d'une portion de l'autorité politique, administrative ou judiciaire. Dès les premiers temps de la monarchie française, ce fut le roi qui institua les offices et nomma les officiers. A chaque office était attaché un bénéfice, dont le revenu tenait lieu d'émoluments au titulaire. Au temps de la féodalité, les offices créés par le roi dans ses domaines, ou par les seigneurs dans les leurs, étaient devenus la propriété héréditaire de certaines familles : ainsi les comtes d'Anjou était *sénéchaux* de France, ceux de Senlis *bouteillers*, etc. A mesure que les rois de la 3e race étendirent leurs domaines par conquête, alliance, confiscation ou déshérence, ils s'empressèrent de retirer les offices des mains qui les tenaient. Mais ce fut pour en tirer des ressources pécuniaires. La vénalité des offices commença sous Louis IX, Philippe le Hardi et Philippe le Bel : les prévôtés, vigueries, vicomtés, etc., furent données à ferme. On accrut de jour en jour le nombre des offices, pour accroître la masse de la matière vénale, et, afin d'attirer les acheteurs, on attacha à ces offices certaines immunités ou exemptions. Une ordonnance de Louis XI (21 octobre 1467) donna l'inamovibilité aux offices de magistrature. Vainement les Etats-Généraux réclamèrent à diverses reprises contre les abus. Louis XIII déclara seulement que les charges militaires ne seraient point vénales, et prohiba la vénalité des charges de sa Maison. Mais Louis XIV abolit ces restrictions; bien plus, à côté des offices qui exigeaient la noblesse, il en créa qui la conféraient, et les offrit à la vanité des bourgeois enrichis. Louis XV, par plusieurs édits de 1771, avait fait disparaître la vénalité dans les cours souveraines; mais le principe même de la vénalité des offices ne fut détruit que par la loi du 4 août 1789, et par des lois subséquentes de 1790 et 1793. Depuis ce temps, certaines professions seulement, dans lesquelles il pouvait être commis des malversations graves, sont soumises à des cautionnements pour la garantie des intérêts privés, et, par compensation, considérées comme des offices que les titulaires ont la faculté de vendre : telles sont celles de notaires, avoués, commissaires-priseurs, greffiers, huissiers, gardes du commerce, agents de change, courtiers de marchandises, courtiers d'assurances, etc. B.

OFFICIAL FORAIN. *V.* FORAIN.

OFFICIALITÉ, tribunal ecclésiastique. Les évêques et archevêques exerçaient primitivement eux-mêmes la juridiction ecclésiastique dans les *Cours de chrétienté*. Vers le XIIe siècle, ils renoncèrent à exercer personnellement leur juridiction contentieuse, et instituèrent des *officiaux*, juges ecclésiastiques chargés d'une manière permanente de tenir ces Cours, qui toutefois semblent n'avoir été régulièrement organisées que sous Boniface VIII. Dès le XIVe siècle, chaque diocèse était pourvu d'une officialité. Il ne paraît pas que l'official ait eu besoin d'assesseurs, jusqu'à l'ordonnance de 1667, qui exigea 3 juges au moins pour tout jugement criminel. Chaque officialité avait un promoteur pour surveiller l'instruction, requérir l'application des peines, et former appel des sentences; un vice-gérant pour suppléer l'official, un greffier, un geôlier pour la prison annexée.

OFFICIERS DE LA COURONNE (GRANDS-). *V.* GRANDS-OFFICIERS.

OFFICIERS DE LA MAISON DU ROI. *V.* MAISON DU ROI.

OFFICIERS DE PORT. *V.* GÉNIE MARITIME.

OFFICIEUX (Conseil). *V.* CONSEIL.

OFFICIEUX, nom par lequel, pendant la Terreur révolutionnaire, en France, on désignait les gens de service, celui de *domestiques* paraissant trop aristocratique.

OFFRANVILLE, ch.-l. de canton (Seine-Inférieure), arr. et à 8 kil. S. de Dieppe, près de la Scie; 1,032 hab.

OFTERDINGEN (Henri d'), minnesinger allemand du XIIIe siècle, vivait à la cour de Léopold VII, archiduc d'Autriche. On lui attribue la plus grande partie du recueil intitulé *Heldenbuch* (le livre des héros), Hagûenau, 1509, petit in-fol. Quelques-uns le regardent comme l'auteur des Niebelungen.

OG, roi de Basan (contrée de la Syrie, au-delà du Jourdain), fut attaqué par les Hébreux que conduisait Moïse, et massacré avec ses enfants et tout son peuple.

OGDENSBURG, v. des Etats-Unis (New-York), à 185 kil. N. d'Utica, au confl. de l'Oswegatchie et du St-Laurent; 2,600 hab.

OGÉ (Vincent), homme de couleur affranchi de Saint-Domingue, né en 1756, m. en 1791, réclama pour les hommes de couleur l'égalité des droits politiques accordée par l'assemblée Constituante, fit un appel aux armes contre le gouvernement colonial, échoua, fut pris et roué. Son supplice, qu'il supporta avec avec courage, exaspéra les affranchis de l'O. et du S.; ils s'armèrent, et la liberté générale des esclaves fut le dénouement de cette lutte. B. A.

OGER, OGIER ou OTGER, dit *le Danois*, appelé aussi *Autcaire*, guerrier austrasien, dont le domaine était probablement dans les Marches du Montferrat, fut plusieurs fois chargé de missions en Italie par Pépin le Bref, protégea le voyage du pape Etienne II en France, fut présenté et reçu comme otage de Waifre, suivit le parti de Carloman, puis de ses enfants, contre Charlemagne, auquel il tenta vainement de résister dans le Montferrat et la Lombardie, et se fit moine à Meaux, dans l'abbaye de St-Faron, où son tombeau subsista jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Il figure dans les romans de chevalerie parmi les paladins de Charlemagne, comme le compagnon de Roland et d'Olivier. Son souvenir est aussi resté dans les publications populaires de Montélimart, et dans une des figures de nos jeux de cartes, où il représente le valet de pique.

OGERON DE LA BOUÈRE (Bertrand d'), né en Anjou vers 1615, m. en 1676, était capitaine dans le régiment de marine, lorsque des aventuriers l'engagèrent à partir avec eux pour l'Amérique, 1656. N'ayant pu s'entendre avec le gouverneur de la Martinique, où il voulait former un établissement, il se rendit à St-Domingue, fit naufrage en abordant à Léogane, vécut quelque temps avec les boucaniers, et revint en France pour se procurer de nouvelles ressources. Dans un 2e voyage, il fit prospérer le port Margot, le petit Goave et Léogane. La Compagnie des Indes occidentales l'ayant choisi pour gouverneur de la colonie de St-Domingue, 1665, il peupla toute la côte entre le port Margot et le port de la Paix, et fit reconnaître son autorité dans l'île de la Tortue occupée par les boucaniers. Une nouvelle Compagnie ayant succédé à la première, il se rendit à Paris pour s'entendre avec elle, et y mourut.

OGHAM *V.* OGMIUS.

OGIA, nom anc. de l'île DIEU.

OGIER. *V.* OGER.

OGILBY ou OGILVY (Jean), littérateur, né à Edimbourg en 1600, m. en 1676, fut d'abord maître de danse, puis directeur d'un théâtre à Dublin, perdit sa fortune dans la rébellion de 1641, vint à Londres compléter ses études, publia des traductions en vers de *Virgile*, 1650, de l'*Iliade*, 1660, et de l'*Odyssée*, 1665, qui eurent du succès, fut chargé, en 1661, de diriger la partie poétique des fêtes du couronnement de Charles II, donna une *Relation* de cette cérémonie, fut de nouveau ruiné dans l'incendie de Londres en 1666, travailla à nouveaux frais, établit une imprimerie dans sa maison, et fut nommé ingénieur-cosmographe et géographe du roi. On lui doit encore : une paraphrase en vers des *Fables* d'Esope, 1641-65, et 1674, 2 vol. in-8°; un *Atlas; le Guide du voyageur*, 1674, in-fol.; *Itinéraire oriental* (avec W. Morgan), 1689, in-8°; *Histoire et description de l'Asie*, 1673, in-fol.; *Atlas chinensis*, 1667 et 1671, in-fol.; *Histoire du Japon*, 1671, in-fol.; *Description de l'Afrique*, 1670, in-fol.; *Histoire de l'Amérique*, 1671, in-fol., etc.

OGINSKI (Michel-Casimir, comte), noble polonais, né en 1731, m. en 1803, fut présenté à la tzarine Catherine II, 1763-64, dont il gagna les bonnes grâces, reçut diverses missions relatives à l'élection de Stanislas Poniatowski, devint grand-maréchal de Lithuanie, mena une vie toute princière au château de Slonim, se déclara pour ses compatriotes insurgés en 1771, battit les Russes à Ianof, leur prit Minsk, mais, après une déroute complète à Stolowice, dut se réfugier à Kœnigsberg, puis à Dantzick. Il rentra plus tard en Pologne, et fit construire à ses frais, pour servir à la communication de la Baltique et de la mer Noire, le canal qui porte son nom. Il était habile sur plusieurs instruments de musique, et on lui attribua l'invention de la pédale de la harpe.

OGINSKI (Michel-Cléophas), neveu du précédent, né en 1765, dans les environs de Varsovie, m. en 1833, prit

une part glorieuse aux luttes de la Pologne pour défendre son indépendance, depuis 1791 jusqu'à 1796. Il accepta malgré lui, en 1793, la place de grand-trésorier de la Lithuanie, donna sa démission l'année suivante, et se joignit au mouvement insurrectionnel de Kosciuszko; après le triomphe des Russes, il se réfugia à Venise, et refusa d'implorer la clémence de Catherine II pour éviter la confiscation de ses biens et l'exil. Le traité de Campo-Formio lui fit regarder la cause de la Pologne comme perdue; il demanda à rentrer dans sa patrie, mais n'en obtint la permission qu'en 1801, après avoir prêté serment de fidélité à l'empereur Alexandre Ier, qui lui rendit ses biens, et le nomma sénateur de Russie en 1810. Plus tard, il vint en France, puis alla se fixer à Florence, où il mourut. Il a laissé : *Mémoires sur la Pologne et les Polonais depuis* 1778 *jusqu'à* 1815, Paris et Genève, 1826-27, 4 vol. in-8°.

OGINSKI (Canal), dans l'anc. Pologne, part de la riv. Josiolda, traverse le lac de Swiencive (Jezioro Swiecickie), et aboutit à la riv. Szczara. Il lie le Dniéper au Niémen, et établit une communication navigable entre Kherson et Kœnigsberg.

OGIVE, reine de France, fille d'Edouard Ier, roi d'Angleterre, épousa Charles le Simple, dont elle eut Louis, dit *d'Outre-Mer*, parce que, quand son époux eut été fait prisonnier par le comte de Vermandois, elle s'enfuit au-delà de la Manche, à la cour de son frère Athelstan, et y fit élever son fils.

OGLASA, nom anc. de MONTE-CHRISTO.

OGLETHORPE (Jacques-Edouard), général anglais, né à Londres en 1698, m. en 1785, servit sous Marlborough et le prince Eugène, entra ensuite dans une compagnie qui se proposait de former des établissements dans l'Amérique du N., 1732, fut le fondateur de la colonie de la Géorgie, fut envoyé plus tard en Ecosse contre les partisans de Charles-Édouard, 1745, encourut une accusation de négligence, dont il se disculpa, et, en 1750, prit une part active à la formation des pêcheries anglaises dans le Nord. A la fin de sa vie, il éprouva des revers de fortune, et fut réduit à exercer la médecine. B.

OGLIO, anc. *Ollius*, rivière du royaume d'Italie, prend sa source au N.-E. d'Edolo (prov. de Brescia), traverse le lac d'Iseo, reçoit la Mella et le Chiese, et se jette dans le Pô, près de Borgo-Forte. Cours de 265 kil.

OGMIUS ou OGHAM, dieu de l'éloquence, de la poésie et des arts libéraux, chez les Gaulois. On le représentait sous la figure d'un vieillard armé de la massue et de l'arc, et retenant, par des chaînes d'or et d'ambre qui sortaient de sa bouche, les oreilles captives de plusieurs auditeurs.

OGNATE. *V.* ONATE.

OGNON, riv. de France, naît dans le département de la Vendée, et se jette dans le lac de Grand-Lieu (Loire-Inférieure); cours de 45 kil.

OGULIN (Régiment), division administrative des États autrichiens (Confins militaires de Croatie); 2,475 kil. carr.; 70,887 hab. Ch.-l. *Ogulin*, sur la Dobra, à 120 kil. S.-O. d'Agram; 2,300 hab.

OGYGÈS, roi de l'Attique et de la Béotie, 18 siècles av. J.-C. On le disait fils de Neptune. Il paraît être venu de l'Orient, avec une colonie : une des portes de Thèbes d'Egypte était dite *Ogygienne*. Ogygès bâtit une ville qu'il appela Eleusis, du nom de son fils, et sa fille Aulis donna son nom à une autre ville. En ce temps, un déluge, dit *d'Ogygès*, inonda l'Attique et la Béotie; il était produit, sans doute, par l'engorgement des canaux qui conduisaient l'eau du lac Copaïs à la mer.

OGYGIE, pays où régnait Ogygès (Attique et Béotie). — île où régnait Calypso, et qu'on suppose à l'E. du Brutium, au S. de Crotone.

OGYRIS, nom anc. de l'île d'ORMUZ.

OHIO, c.-à-d. *beau fleuve* dans la langue des aborigènes, riv. des États-Unis, affluent du Mississipi près de Cairo; formée de la réunion de l'Alleghany et de la Monongahela à Pittsbourg (Pensylvanie); cours de 1,600 kil., vers le S.-O., dans un pays généralement plat, par Cincinnati, Louisville; largeur variable de 400 à 1,400 mèt. Ses principaux affluents sont le Beaver, la Muskingum, la Scioto, le Miami, le Kentucky, la Wabash, le Cumberland, le Tennessee. Malgré de nombreux îlots et des rapides, il est la grande voie navigable pour les Etats du Sud et de l'Ouest. Chute à Louisville. L'Ohio est pris chaque année par les glaces. Il communique par deux canaux avec le lac Erié.

OHIO, un des États-Unis de l'Amérique du Nord, entre le lac Erié et l'Etat de Michigan au N., les Etats d'Indiana à l'O., de Kentucky au S., de Pensylvanie et de Virginie à l'E., par 38° 30'-42° 9' lat. N., 83°-87° long. O.; 103,520 kil. carr.; 336 kil. sur 300; 2,339,599 hab., la plupart colons d'Europe. Ch.-l., *Columbus*. Il est divisé en 79 comtés. Climat tempéré; sol accidenté, arrosé par l'Ohio, qui lui donne son nom. Vastes prairies; culture de la vigne, et vins estimés. Houillères, sources salines. Industrie active : fils de laine et de coton, draps, tapis, hauts-fourneaux, verrerie. — L'Ohio, connu dès 1634, habité par des Européens en 1763, a été admis dans l'Union en 1802. Le pouvoir exécutif est confié à un gouverneur élu pour 2 ans, le pouvoir législatif à un Sénat de 34 membres, élus pour 2 ans, et à une Chambre des représentants, au nombre de 97, élus aussi pour 2 ans. L'Etat envoie au Congrès 2 sénateurs et 19 députés. Tout blanc ayant 21 ans accomplis, résidant depuis un an dans l'Etat, et payant l'impôt (*County-tax*) est électeur et éligible.

OHLAU. *V.* OLAU.

OHMACHT, sculpteur, né à Rothweil (Wurtemberg) en 1761, m. en 1834, se fit connaître par quelques travaux à la cathédrale de sa ville natale, et par des portraits qu'il sculptait, à Bâle et à Manheim, dans des cailloux d'albâtre à teintes roses. Lié avec Klopstock et Lavater, il connut aussi, pendant un voyage de deux ans en Italie, le célèbre Canova, sous les yeux duquel il apprit tous les secrets de l'art plastique. Puis il parcourut l'Allemagne, ciselant partout des monuments, des bas-reliefs, des portraits. Après avoir exécuté les figures et les bas-reliefs du monument élevé entre Kehl et Strasbourg à la mémoire de Desaix, il fixa sa résidence à Strasbourg, 1801. Parmi ses œuvres, on remarque : *le Jugement de Pâris*, dans le jardin royal de Munich; une statue colossale de *Neptune*, à Munster; une *Vénus sortant de la mer*, à Lisbonne; le *Mausolée de l'empereur Rodolphe*, dans la cathédrale de Spire; la statue de *Luther*, à Wissembourg; un *Christ* et deux statues de la *Foi* et de la *Charité*, qui décorent la chaire de l'église protestante de Carlsruhe; 6 *Muses* de grandeur colossale, qui ornent la façade du théâtre de Strasbourg, le monument d'Oberlin; celui de Koch; les bustes d'Holbein, d'Erwin de Steinbach, de Klopstock, etc.; deux *Hébé*; une *Vénus sortant du bain*; un *Antinoüs*, etc. Ohmacht a la grâce et la pureté idéales, la correction du style; c'est *le Corrège des statuaires*. B.

OHOD, montagne d'Arabie, près et à l'O. de Médine. Défaite de Mahomet par les habitants de la Mecque, en 625.

OHOSAKA. *V.* OSAKA.

OHRDRUFF, v. du gr.-duché de Saxe-Cobourg, à 13 kil. S.-E. de Gotha, sur l'Ohre, affluent de l'Elbe; 4,500 hab. Lycée; château. Fabr. d'ouvrages en fer. Eglise fondée par St Boniface, en 724.

OHRINGEN, *Ara Flavia*, v. du Wurtemberg (Iaxt), à 53 kil. N.-E. de Stuttgard, sur l'Ohr; 3,300 hab. Archives et château des princes de Hohenlohe. Draps, bijoux.

OHSSON (MOURADGEA D'). *V.* MOURADGEA.

OIGNON, riv. de France, naît dans le départem. de la Hte-Saône (arr. de Lure), passe à Lure, forme, sur une partie de son cours, la limite des départem. de la Hte-Saône, du Doubs et du Jura, et tombe dans la Saône, rive g., au-dessus de Pontailler (Côte-d'Or). Cours de 150 kil.

OIGOURS, peuple tartare de la famille ouralienne. Comme les Huns, ils émigrèrent du N. de l'Asie en Europe, vers le Ve siècle de notre ère. Au moyen âge, on les appelait *Ogors* et *Ogres*. Les Hongrois-Madgyars sont un rameau de leur race.

OIHENART (Arnauld), né à Mauléon vers la fin du XVIe siècle, avocat au parlement de Navarre sous Louis XIII, est auteur d'un ouvrage historique estimé : *Notitia utriusque Vasconiæ*, Paris, 1638, in-4°. Il a publié aussi un recueil de *Proverbes et poésies basques*, Paris, 1657, in-8°, 2 parties.

OIL (Langue d'). *V.* LANGUE D'OC.

OILÉE, roi des Locriens, un des Argonautes, fut le père de l'un des deux Ajax.

OIRSCHOT, v. du royaume de Hollande (Brabant septentrional), à 14 kil. N.-O. d'Eindhoven; 5,500 hab. Château.

OISANS. *V.* OYSANS.

OISE, *Œsis*, *Isara*, riv. de France, prend sa source en Belgique, à Sélogne (Hainaut), près de Chimay, entre en France après un cours de 4 kil., arrose les départements de l'Aisne, de l'Oise, et de Seine-et-Oise, passe à Guise, La Fère, Chauny, où elle devient navigable, Noyon, Compiègne, Verberie, Pont-Ste-Maxence, Creil, Beaumont, Pontoise, et se jette dans la Seine, par sa rive droite, près de Conflans-Ste-Honorine; cours de 245 kil. Elle reçoit la Serre, la Nonette, et l'Aisne, ses principaux affluents, et communique avec le canal de St-Quentin; sa navigation a été améliorée au moyen de barrages établis dans la plus grande partie de son cours. Il y a un canal latéral à l'Oise, creusé de 1826 à 1828, entre Longueil et Janville (28 kil.).

OISE (L'), département du N. de la France, ch.-l. *Beauvais ;* situé dans les anc. prov. de l'Ile-de-France et de la Picardie ; entre ceux de la Somme au N., de l'Aisne à l'E., de Seine-et-Marne et de Seine-et-Oise au S., de l'Eure et de la Seine-Inférieure à l'O. Superf. 585,650 hect.; pop. : 401,417 hab. Entrecoupé de plaines, de vallées, de collines ; arrosé par l'Oise, l'Aisne, l'Ourcq, l'Epte, le Thérain. Sol assez fertile en grains, betteraves, légumes secs, fruits à cidre, vins communs Belle forêt de Compiègne. Exploit. de tourbe, marbres, pierres dites de St-Leu, grès, etc. Elève de bétail, volaille et abeilles. Fabrication de draps, tapisseries, lainages, toiles, tabletterie, poterie, etc. Il forme le diocèse de Beauvais, et dépend de la cour impériale d'Amiens.

OISEAUX (Iles des) ou AVES, dans la mer et l'archipel des Antilles (Antilles hollandaises), à l'E. de celle de Bonaire, par 15° 30' 18" lat. N. et 65° 58' 17" long. O. Ainsi nommées des nombreux oiseaux qu'on y voit. Elles sont petites, et habitées seulement par quelques pêcheurs. Une escadre française y fit naufrage en 1678. Un gisement de guano y a été découvert en 1854.

OISEMONT, ch.-l. de cant. (Somme), arr. et à 51 kil. O. d'Amiens ; 1,072 hab.

OISSEAU, v. du département de la Mayenne, arr. et à 7 kil. N.-O. de Mayenne ; 958 hab.

OISSEL, vge (Seine-Inférieure), arr. et à 12 kil. S. de Rouen, sur le chemin de fer de Paris au Hâvre et la rive g. de la Seine ; 3,662 hab. Filatures de coton.

OJEDA (Alphonse d'), capitaine espagnol, né à Cuença dans le XVe siècle, accompagna Colomb dans son second voyage, et, s'étant brouillé ensuite avec lui, commanda l'expédition de 1499, dont Américo Vespuce fit en partie les frais. Il s'engagea dans une foule d'entreprises aventureuses, et mourut très-pauvre.

OKA, riv. de Russie, a sa source près d'Orel, et, après un cours de 1,400 kil., à travers les gouvernements de Toula, de Kalouga, de Riazan, de Tombov, de Vladimir, se jette dans le Volga, rive dr., à Nijni-Novogorod. Elle reçoit la Moskowa. Eaux rapides et poissonneuses. — Riv. de Sibérie, affl. de l'Angara à Bratskoï ; cours de 700 kil.

OKAZH, nom d'une célèbre foire qui se tenait, avant l'Islamisme, à trois petites journées de la Mecque, entre Thâïf et Nakhla, et s'ouvrait au commencement d'une période de trois mois sacrés, durant laquelle toute guerre était suspendue et l'homicide interdit. Ce n'était pas seulement un grand marché ouvert annuellement à toutes les tribus de l'Arabie ; c'était encore un congrès poétique, où les héros poëtes venaient célébrer leurs exploits. Elle entretenait une noble émulation au sein des tribus. En venant à Okâzh, les Arabes déposaient leurs armes jusqu'à ce que les marchés fussent finis. Cependant cet usage n'a pas empêché des querelles sanglantes de naître et de se vider à Okâzh. Une famille excluait de son sein un de ses membres et se dégageait de toute responsabilité de ses actions, en déclarant publiquement, à cette foire, qu'elle rompait tout lien avec lui et qu'elle l'abandonnait à lui-même. L'Islamisme abolit la foire d'Okâzh, qui était une sorte d'assemblée nationale pour les Arabes. D.

OKEGHEM (Jean), musicien belge du XVe siècle, premier chantre ou chapelain de Charles VII, ensuite trésorier de St-Martin de Tours, fit faire de grands progrès à l'art du contre-point. On compte parmi ses élèves Josquin Desprez.

OKHOTSK, v. de Sibérie, port dans la prov. et sur la mer de son nom, territoire du Littoral, à 9,700 kil. E. de St-Pétersbourg ; par 59° 20' 10" lat. N., et 140° 53' 30" long. E. ; 3,000 hab. Ecole de marine. Ce fut, jusqu'en 1845, un entrepôt de pelleteries, transféré depuis à Ajansk (*V. ce mot* au *Supplément*). — La province d'Okhotsk, entre celle d'Iakoutsk à l'O. et les mers d'Okhotsk et de Behring à l'E., est déserte et stérile ; 20,000 hab. Houille, cuivre, argent, fer, cristal de roche. La pêche et la chasse sont les principales ressources des habitants ; annexée en 1858 au Littoral de la Sibérie Orientale.

OKHOTSK (Mer d'), mer formée par le Grand-Océan sur la côte N.-E. de l'Asie, entre le Japon, la Sibérie et le Kamtchatka ; l'île Tchoka et les Kouriles la ferment au S. et au S.-E. Tempêtes et brouillards fréquents.

OKHRIDA, anc. *Lychnidus*, v. forte de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 176 kil. N. de Janina, à l'extrémité N.-E. du lac de son nom, que traverse le Drin ; 2,500 hab. Evêché grec. Mines d'argent, de cuivre et de soufre. — Le sandjak ou livah d'Okhrida est à peu près l'anc. Dassarétie.

OKNA, nom de 2 bourgs, l'un en Moldavie, l'autre en Valachie, riches en mines de sel gemme.

OKTAI-KHAN, le *Tai-tsoung* des Chinois, 3e fils de Gengis-khan, lui succéda en 1227, renversa la dynastie des Kin en Chine, soumit l'Arménie, Moscou, la Pologne, la Hongrie, et mourut en 1241. Avec lui s'arrêtèrent les conquêtes des Mongols. Son ministre Yé-liu-tchou-tsaï avait vainement tenté d'adoucir la férocité de ce peuple.

OLAFSEN (Magnus), savant islandais, né en 1573, m. en 1636, étudia à l'université de Copenhague, et fut pasteur de l'église luthérienne de Laufaas (Islande). On a de lui : *Specimen lexici runici*, Copenh., 1650, in-fol.; une traduction latine de l'*Edda*, etc.

OLAFSEN (Etienne), m. en 1688, pasteur de Vallenaes (Islande), a publié : *Voluspa, philosophia antiquissima Norwago-Danica, item Havamal*, etc., Copenhague, 1665, in-4°, et traduit en latin l'*Edda* de Snorro Sturleson.

OLAFSEN (Eggert), naturaliste et voyageur islandais, né en 1721, m. en 1768, fit ses études en Danemark, fut chargé, par l'Académie des Sciences de Copenhague, d'explorer son pays natal, et publia : *Enarrationes historicæ de Islandiæ naturâ et constitutione*, Copenh., 1749, in-8° ; *Disputationes duæ de ortu et progressu superstitionis circa ignem Islandiæ subterraneum*, 1751, in-4° ; *Voyage en Islande*, en danois, Sorö, 1772, 2 vol. in-4°, trad. en franç. par Gauthier de La Peyronie, Paris, 1805, 5 vol. in-8° et atlas ; *Chanologia islandica*, traité des plantes potagères de l'Islande, Copenh., 1774, in-8° ; *Livre de l'agriculture*, en islandais, Hrapsö, 1783, in-8°, etc.

OLAHUS (Nicolas), prélat hongrois, né en 1493 à Hermanstadt, m. en 1562, fut conseiller intime de Marie (veuve de Louis II), gouvernante des Pays-Bas, puis chancelier du roi Ferdinand, occupa les siéges épiscopaux de Zagrab et de Strigonie, fit obtenir aux Jésuites le collége de Tyrnau, 1560, et couronna Maximilien II à Presbourg. On lui doit une *Histoire d'Attila*, en latin, 1538, rééditée en 1763, avec deux opuscules : *Compendiarium chronicon*, et *Hungaria, sive de origine gentis*.

OLAN, montagne de France, dans un contre-fort des Alpes Cottiennes, entre les départements de l'Isère et des Hautes-Alpes ; 4,102 mèt. de hauteur.

OLAND. *V.* ŒLAND.

OLARGUES, ch.-l. de cant. (Hérault), arr. et à 18 kil. N.-E. de St-Pons ; 770 hab. Aux environs, grotte à stalactites de *Julio*.

OLARIO, nom anc. d'OLERON.

OLARSO, v. d'Hispanie, chez les Vascons, au pied des Pyrénées. Auj. *Oyarzo*, vge voisin d'Irun et de Fontarabie.

OLAU, v. des Etats prussiens (Silésie), à 25 kil. S.-E. de Breslau, au confluent de l'Olau et de l'Oder ; 4,300 hab. Culture du tabac. Château royal, avec galerie de tableaux.

OLAUS, premier roi chrétien de Suède, né en 984, m. en 1026, fut baptisé, ainsi que sa famille et plusieurs grands du royaume, par le moine anglais Siegfrid, en 1008. Il perdit quelques provinces dans une guerre contre la Norvège.

OLAUS Ier, roi de Danemark, ne régna que sur la Jutie (Jutland), et périt dans un combat contre les Francs en 814.

OLAUS II, roi de Danemark, 3e fils de Suénon II, succéda à son frère Canut IV, 1086, et mourut en 1095. On le surnomma *Hunger* (l'affamé), à cause d'une famine qui désola son règne.

OLAUS Ier, roi de Norvège, 994-1000, fils de Tryggve, l'un des rois de ce pays, naquit dans l'exil, fut six ans prisonnier des pirates de la Baltique, vécut neuf ans à la cour de Vladimir le Grand à Novogorod, et se fit *roi de mer* à 19 ans. Il se fit baptiser à Londres, à la cour d'Ethelred, qu'il soutint contre Canut le Grand, puis à Rouen, et reprit enfin la Norvège sur Eric, fils d'Haquin. Il soumit de plus le Groënland, les îles Féroë, l'Islande, et voulut, dans tous ses Etats, établir le christianisme ; mais le Nord ne céda qu'à de violentes persécutions. Battu à Swolder par les rois de Suède et de Danemark, réunis aux fils d'Haquin, il se jeta à la mer ; peut-être alla-t-il à Rome, puis en Terre-Sainte, mourir en anachorète. A. G.

OLAUS II, dit *le Saint*, roi de Norvège, 1017-31. Après quelques années de piraterie et des démêlés avec le roi de Suède, il recouvra son royaume sur les fils d'Haquin, fonda Drontheim, et combattit Canut le Grand, avec l'alliance d'Anand Jacob, roi de Suède. Battu, il s'enfuit en Russie, 1031, revint, et fut tué par les habitants de Drontheim, qui en firent un saint l'année suivante. A. G.

OLAUS III, surnommé *Kyrre* (le Pacifique), roi de Norvège, 1069-93. Resté seul roi après la mort de son frère Magnus II (*V. ce mot*), il ordonna que, chaque année, un certain nombre d'esclaves fussent rachetés et affranchis par chaque district. Il fonda Bergen avec d'importants

priviléges commerciaux, organisa des associations religieuses, fit venir des ouvriers étrangers, introduisit l'usage des cheminées et des fenêtres à vitres, assura un revenu fixe au clergé, et commença la cathédrale de Drontheim.

OLAUS IV, roi de Norvège, 1103-1116, fils de Magnus III, régna avec ses frères Sigurd et Eysten.

OLAUS V, né en 1370, de Haquin VII, et de Marguerite, fille de Waldemar, succéda en Danemark à Waldemar en 1376, et en Norvège, en 1380, à son père, autrefois roi de Suède. Sa mère réunit après lui les trois couronnes. A. G.

OLAVIDE (Paul-Ant.-Joseph), homme d'Etat espagnol, né à Lima en 1725, m. en 1803, vint achever son éducation à Madrid, et suivit, en qualité de secrétaire, le comte d'Aranda dans son ambassade en France. A son retour, il fut créé comte de Pilos par Charles IV, et nommé intendant de Séville. Il conçut alors le projet de défricher la Sierra-Morena, y appela des colons de toutes les nations, et surtout de l'Allemagne, et fit élever des hôtelleries, des villes même, dans ces lieux jusqu'alors déserts. Son adhésion aux doctrines des philosophes français le fit accuser d'hérésie : l'Inquisition le condamna à 8 ans de réclusion dans un couvent. S'étant échappé au bout de trois ans, il se retira en France. A la fin de sa vie, il revint en Espagne. On a de lui : *le Triomphe de l'Evangile, ou Mémoires d'un philosophe converti*, traduit en français, Lyon, 1805, 4 vol. in-8°, et 1821, 3 vol.

OLBA, v. de l'anc. Asie-Mineure (Cilicie-Trachée), dans un canton appelé Cétide. Elle fut comprise dans l'Isaurie.

OLBEJA, v. d'Espagne (Andalousie), prov. et à 77 kil. S.-E. de Séville; 6,000 hab. Elève de porcs. Huileries.

OLBERNHAU, vge de Saxe, sur la Flohe, à 9 kil. S.-O. de Seida; 2,320 hab. Manuf. de glaces, d'armes, ouvrages en bois; affinerie royale de cuivre de *Grünthal*.

OLBERS (Henri-Guillaume-Mathias), médecin et astronome, né à Arbergen près de Brême en 1758, m. à Brême en 1840, a découvert deux planètes, *Pallas* en 1802, et *Vesta* en 1807. Il a émis l'idée que les petites planètes sont les éclats d'une plus grande qui a fait explosion ; cette hypothèse, qui l'a dirigé dans la recherche de *Vesta*, n'a pas été admise par les astronomes. Olbers fut nommé associé étranger de l'Académie de sciences de Paris en 1829. On trouve quelques écrits de lui dans la *Correspondance mensuelle* du baron de Zach, et dans les *Nouvelles astronomiques* de Schumacher. V.

OLBIA, v. de la Sarmatie d'Europe, sur le Borysthène, près de sa jonction avec l'Hypanis; colonie de Milet, d'où lui vint son autre nom de *Miletopolis;* auj. *Kasi-Kirman.* — v. de Bithynie, la même qu'Astacus (*V. ce nom*). — v. de Pamphylie, sur la côte S.-O. et le golfe de Pamphylie; auj. *Satalièh.* — v. de Sardaigne, au N.-E., fondée par des Tespiens; auj. *Terra-Nuova.* — v. de la Gaule (Narbonaise II^e), colonie de Marseille, sur la Méditerranée, à l'E. de Telo-Martius (Toulon); auj. *Eoube.*

OLCADES, peuple d'Hispanie (Tarraconaise), voisin des Carpétans.

OLCHINIUM ou OLCINIUM, anc. v. de Dalmatie, vers les confins de l'Illyrie, sur la mer Adriatique; auj. *Dulcigno.*

OLD, c.-à-d. *vieux* en anglais; Old*land*, vieille terre.

OLDENBOURG, v. d'Allemagne, capit. du gr.-duché d'Oldenbourg, à 340 kil. N. de Francfort-sur-Mein, 38 O. de Brême, sur la Hunte, par 53° 8' 19" lat. N., et 5° 52' 59" long. E.; 10,000 hab. Château ducal, gymnase, école militaire, archives, bibliothèque. Patrie de l'historien Woltmann et du philosophe Herbart. Fabr. de tabac et de bougie stéarique. Il y a, dans les environs, des monuments de l'antiquité païenne. — Oldenbourg a été fondé par le comte Christian I^er, en 1155, détruit par un incendie, en 1676, et embelli par le roi Christian VI, 1737.

OLDENBOURG (Grand-duché d'), Etat de la Confédération Germanique, borné au N. par la mer du Nord, et des autres côtés par le Hanovre; ch.-l., *Oldenbourg.* Superficie, 6,309 kil. carr.; 295,359 hab. (73,000 cathol.). Il se compose du duché d'Oldenbourg proprement dit, divisé en 6 cercles, des seigneuries de Jever et de Kniphausen, de la principauté de Lübeck, enclavée dans le Holstein, et de la principauté de Birkenfeld, enclavée dans la Prusse rhénane. Climat froid; sol assez fertile en blé, légumes, houblon, navette; belles forêts; vastes pâturages; pêche abondante sur les lacs. Elève de chevaux (export. annuelle de 5,000 chevaux); bétail, abeilles. Industrie peu active. Le fleuve principal est le Weser. Revenu de l'Etat : 9 millions de fr.; dette publique : 16 millions de fr.; force armée : 4,048 hommes. L'Oldenbourg a une voix à la Diète germanique; joint aux deux duchés d'Anhalt et aux deux principautés de Schwarzbourg, il a la 15^e voix à la diète ordinaire. — L'Oldenbourg était, dans les temps les plus reculés, habité par les Frisons et les Saxons; il devint, au XII^e siècle, un comté, dont les titulaires ne furent comtes souverains qu'après la chute de Henri le Lion, duc de Saxe. Le comte Christian VIII, élu roi de Danemark en 1448, de Norvège en 1450, de Suède en 1458, duc de Slesvig et comte de Holstein en 1460, fut la tige de la maison d'Oldenbourg actuellement régnante en Danemark. Son frère Gerhard prit alors possession du comté d'Oldenbourg. En 1499, le comte Jean XIV conquit le pays des Frisons Budjadingiens; Anton Gonthiery ajouta le comté de Delmenhorst. La maison d'Oldenbourg s'étant éteinte avec lui en 1667, le comté échut, en vertu du traité de Rendsbourg, 1649, à Frédéric III, roi de Danemark, sauf la seigneurie de Jever, léguée à son neveu, et celle de Kniphausen, léguée à son fils naturel. Le roi Christian VII de Danemark donna, en 1773, l'Oldenbourg et Delmenhorst au grand-duc Paul, plus tard empereur de Russie, en échange de la partie du Holstein appartenant à la maison de Gottorp. Paul céda immédiatement l'Oldenbourg à son cousin, le prince-évêque Frédéric-Auguste de Lubeck (de la ligne cadette de Gottorp), qui fut la tige de la 2^e branche de la maison de Holstein-Eutin. L'empereur Joseph II confirma cet échange, 1777, et érigea l'Oldenbourg en duché. Le duc Pierre-Frédéric-Louis, tuteur de l'imbécile Pierre-Frédéric-Guillaume, entra, en 1808, dans la Confédération du Rhin, et, en 1810, Napoléon I^er incorpora l'Oldenbourg à son Empire. La ligne aînée d'Oldenbourg ne consentit pas à cette absorption, et refusa tout dédommagement. Après la campagne de 1813, Pierre-Frédéric-Louis retourna dans son pays; il reçut du congrès de Vienne quelques districts du Hanovre et du département de la Sarre, puis, en 1817, la principauté de Birkenfeld, et, en 1818, la seigneurie de Jever. Depuis la mort de Pierre-Frédéric-Guillaume, 1823, il régna en son propre nom. Son fils, qui est mort en 1853, Paul-Frédéric-Auguste, lui succéda en 1829, et prit le titre de grand-duc, que le congrès de Vienne avait déjà conféré à son père. En 1849, l'Oldenbourg obtint une Constitution, qui a été revisée en 1852. E. S.

OLDENBURG (Henri), physicien, né d'une famille noble, à Brême, en 1626, m. à Charlton en 1678, suivit à Oxford un jeune seigneur anglais, son élève, se lia avec les savants qui formèrent la Société royale des sciences de Londres, et devint associé et secrétaire de cette Société. Il a publié les 4 1^res années des *Transactions philosophiques*, de 1664 à 1667, 4 vol. in-4°, et les a enrichies de plusieurs morceaux. *V.* notre *Dict. des lettres*, au mot TRANSACTIONS.

OLDENBURGER (Philippe-André), publiciste, né dans le duché de Brunswick, visita les différents Etats de l'Europe, et mourut en 1678, à Genève, où il avait ouvert une école d'histoire et de droit public. On a de lui : *Itinerarium Germaniæ politicum*, 1668, in-12; *Notitia Imperii, sive Discursus in instrumentum pacis Osnabrugo-Monasteriensis*, 1669, in-4°; *Thesaurus rerum publicarum totius orbis*, 1675, 4 vol. in-8°.

OLDESLŒ, v. du duché de Holstein, sur la Trave, à 14 kil. S.-S.-E. de Segeberg; 3,774 hab. Saline royale de Travensalze (20,000 quintaux métriques de sel chaque année). Sources sulfureuses, sources salées et bains.

OLDHAM, brg et paroisse d'Angleterre (Lancaster), à 10 kil. N.-E. de Manchester; 72,334 hab. Manuf. de coton, tissage de soie, fabr. de chapeaux et de futaines. Aux environs, riches mines de houille.

OLD-SARUM, *Sarbiodunum*, brg d'Angleterre (Wilts), à 3 kil. N. de Salisbury. Anc. forteresse, garnison romaine, colonie saxonne, entouré, par Alfred le Grand, de murs dont on voit des restes; siége d'un évêché normand, qui fut transféré à Salisbury au commencement du XIII^e siècle, et dès lors fort abandonné. Tombé en ruines et réduit auj. à une seule ferme comptant 698 électeurs en 1840, il n'a pas cessé d'envoyer, depuis la 23^e année d'Edouard I^er, 2 députés au parlement.

OLEARIUS (Adam), en allemand *Œlschlæger*, voyageur et savant, né en 1600 à Aschersleben (Anhalt), m. en 1671, étudia à Leipzig, et devint bibliothécaire du duc de Holstein-Gottorp, qui lui confia, en 1633, une mission auprès du tzar à Moscou; et, en 1635, une autre mission en Perse. Après son retour, il publia : *Voyages en Moscovie, Tartarie et Perse*, Slesvig, 1647, in-fol., trad. en français par Wicquefort, Paris, 1656-59-66, in-4°, et Amsterdam, 1726, 2 vol. in-fol. On lui doit aussi des traductions du *Gulistan*, de Saadi, 1654, et des *Fables* de Lokman.

OLEARIUS (Gottfried), professeur de langue grecque

et latine et de théologie à Leipzig, né dans cette ville en 1672, m. en 1715, donna une bonne édition de *Philostrate*, grec-lat., avec notes, 1709, in-fol.; une traduction latine de l'*Histoire de la philosophie* de Th. Stanley, 1712, 2 vol. in-4°; et une *Histoire romaine et d'Allemagne*, 1699, in-8°.

OLEG, prince russe, tuteur du jeune Igor, fils de Rurik, garda pendant 34 ans la régence. Il conquit, en 882, les villes de Kiew, Smolensk et Lioubitch, soumit, en 885, les Drewliens, les Sévériens et les Radimitches, et alla, en 904, avec une flotte de 2,000 bateaux, rançonner Constantinople, sous le règne de Léon IV le Philosophe. Il mourut en 912. PL.

OLEG, un des fils de Swiatoslaf Ier, eut en apanage, à la mort de son père, 973, le pays des Drewliens, et fut tué en 977 à la bataille de d'Ovroutch contre son frère Iaropolk Ier.

OLEG, fils de Swiatoslaf, prince de Wladimir, et petit-fils d'Iaroslaf Ier, fut dépouillé et enfermé par ses oncles dans un château-fort, s'échappa, se fit prince de Tmoutarakan, réunit des bandes de Polovtses, battit Swiatoslaf II en 1078, prit à Swiatopolk II Tchernigov, Riazan et Mourom, assiégea vainement Kiew en 1096, et mourut en 1124.

OLEKMA ou OLOKMA, riv. de la Russie d'Asie (Sibérie), sort des monts Jablonoï (gouvernement d'Iakoutsk), coule au N., et se jette dans la Léna, rive dr. Cours d'environ 800 kil., navigable sur 500.

OLEN, prêtre et poëte grec, antérieur à Orphée, était de Xanthe en Lycie, ou, selon d'autres, de Sarmatie. On lui attribue l'institution de la religion d'Apollon à Délos, et l'invention du vers hexamètre. Dans les fêtes solennelles de Delphes et de Délos, on chantait des hymnes composés par lui.

OLENUS, v. du Péloponèse (Achaïe), sur la mer de Crissa, entre Dymes à l'O. et Patras à l'E.; une des 12 villes de la confédération achéenne. Bâtie, disait-on, par Olène, fils de Jupiter.

OLERON, *Uliarius*, *Olario*, *Oleron*, île de France, arrondissement de Marennes (Charente-Inférieure), dans l'océan Atlantique, vis-à-vis les embouchures de la Seudre et de la Charente; séparée de l'île de Ré par le pertuis d'Antioche, et du continent (à 11 kil.) par la passe de Maumusson; 29,600 hect.; 30 kil. sur 10; 60 kil. de tour; 20,000 hab.; v. principales, *St-Pierre-d'Oleron* et *Château-d'Oleron*. Sol assez fertile en céréales, légumes, vins; exploitation de marais salants. Cette île appartint longtemps aux comtes d'Anjou et aux ducs d'Aquitaine; réunie à la couronne sous Charles V, prise ensuite par les Anglais, reconquise sous Charles VII, elle fut fortifiée par Louis XIV. Sous la Convention, on la nomma *île de la Liberté*. — Le recueil de coutumes maritimes, nommé *Rôles* ou *Jugements d'Oleron*, attribué aux Flamands, à Richard Ier d'Angleterre, à Othon de Saxe, seigneur d'Oleron en 1196, à Eléonore de Guyenne, et adopté en France, en Angleterre en Espagne, a été écrit probablement vers la fin du XIe siècle, confirmé encore en 1479, et conservé jusqu'à nos jours comme droit subsidiaire en Angleterre. Alphonse X l'a suivi dans les *Siete Partidas*, 1266. *V.* l'édition de Pardessus, dans les *Us et coutumes de la mer*.

OLERON (CHATEAU D'). *V.* CHATEAU.

OLERON (SAINT-GEORGE D'). *V.* GEORGE.

OLERON (SAINT-PIERRE D'). *V.* PIERRE.

OLESA, *Rubricata*, v. d'Espagne (Catalogne), prov. et à 30 kil. N.-O. de Barcelone; 2,500 hab. Source minérale.

OLESKO, brg des Etats autrichiens (Gallicie), à 7 kil. N. de Zloczow; 1,250 hab. Patrie de Jean Sobieski.

OLESNIKI (Zbigniew), un des hommes célèbres de la Pologne, né en 1389, m. à Sandomir en 1455, fut secrétaire du roi Ladislas II Jagellon, le suivit dans ses expéditions, et lui sauva la vie. Il embrassa ensuite l'état ecclésiastique, obtint l'évêché de Cracovie et le cardinalat, fut employé dans plusieurs am assades, et contribua puissamment à l'élection de Ladislas III en 1434, et de Casimir IV en 1444. PL.

OLESZNICA. *V.* ŒLS.

OLETTA, ch.-l. de cant. (Corse), arr. et à 16 kil. S.-O. de Bastia; 1,046 hab. Huile, vin, oranges.

OLETTE, ch.-l. de cant. (Pyrénées-Orientales), arr. et à 16 kil. S.-O. de Prades, sur le Tet; 352 hab. Eaux minérales.

OLEZKO, v. des Etats prussiens (Prusse), à 66 kil. S.-S.-E. de Gumbinnen; 2,700 hab.

OLGA, femme d'Igor, 3e grand-duc de Russie, qu'elle épousa vers l'an 913, devint régente sous Swiatoslaf, son fils. Elle gouverna avec habileté, tira une vengeance éclatante des Drewliens qui avaient assassiné son époux, 945, se fit chrétienne en 955, sous le nom d'Hélène, et mourut en 968. La tradition en a fait une sorcière, et l'Eglise grecque une sainte. PL.

OLGIATI (Jérôme), serviteur de Galéas Sforza, duc de Milan, l'assassina en 1476, conjointement avec Visconti et Lampugnani, et montra le plus grand courage au milieu des supplices qu'il avait mérités.

OLGIERD, fils de Ghédimin, et grand-duc de Lithuanie, de 1330 à 1381, vengea la mort de son père sur l'ordre Teutonique, auquel il reprit la Samogitie, prit ensuite la Podolie aux Tartares du Dniéper, tomba deux fois, dans une nouvelle guerre, au pouvoir des chevaliers Teutoniques, perdit la Volhynie, la Podolie, les palatinats de Brzesc et de Belz, que lui enlevèrent les Polonais, défit trois hordes de Mongols en Podolie et sur le Dniéper, en 1362, détruisit Kherson, intervint en Russie en 1367 pour soutenir Michel II contre Dmitri, se fit battre par les Allemands à Rudan (Prusse) en 1370, et mourut en 1381. Jagellon fut un de ses fils.

OLHAGARAY (Pierre), écrivain protestant, né dans le Béarn au XVIe siècle, fut pasteur à Mazères. On a de lui une *Histoire de Foix, Béarn et Navarre*, Paris, 1609, in-4°, où l'on trouve des détails curieux sur les troubles religieux de ces provinces, et sur la jeunesse de Henri IV, dont il fut historiographe.

OLIAROS, île de la mer Egée, une des Cyclades, en face de Paros. Auj. *Antiparo*.

OLIBRIUS. *V.* OLYBRIUS.

OLIER (Jean-Jacques), né à Paris en 1608, m. en 1657, établit à Vaugirard, en 1641, une compagnie de prêtres voués à l'instruction des jeunes ecclésiastiques, et connus depuis sous le nom de *Sulpiciens*, fut nommé, l'année suivante, curé de St-Sulpice, à Paris, commença, en 1646, l'église actuelle de ce nom, qui devait être achevée par le curé Longuet, ainsi que le séminaire voisin, et propagea sa congrégation dans toute la France et jusqu'au Canada. On a de lui : *Traité des saints ordres*, Paris, 1676, in-12; *Introduction à la vie et aux vertus chrétiennes*, 1689; *Catéchisme chrétien pour la vie intérieure*, 1686; *Journée chrétienne*, 1672; *Explication des cérémonies de la grand'messe*, 1655; *Recueil de Lettres*, 1674. Olier, ami de St Vincent de Paul, a été loué par Bossuet et Fénelon.

OLIFANT (corruption du mot *éléphant*, ou de l'allemand *elfen*, ivoire), cor fait d'une défense d'éléphant, ou semblable à la trompe de l'éléphant, et dont sonnaient les paladins et les chevaliers pour défier l'ennemi ou pour appeler du secours.

OLIKA, v. de la Russie d'Europe (Volhynie), à 60 kil. O. de Doubno; 3,600 hab.

OLIM (Les), nom par lequel on désigne les registres des arrêts rendus, en matière civile, par la Cour du roi sous les règnes de Louis IX, de Philippe le Hardi, de Louis le Hutin, et de Philippe le Long, de 1254 à 1318. Ils n'ont pas le caractère d'une collection officielle; ce recueil est une œuvre individuelle, mais on y trouve les matériaux les plus curieux sur les institutions et les mœurs. Le 1er rédacteur fut un certain Jean de Montluc, vers 1313; Klimrath, dans une dissertation sur les *Olim*, a recherché quels furent ses successeurs. Les *Olim* contiennent des renseignements concernant les progrès de la royauté sur l'autorité seigneuriale, les efforts du clergé pour résister tout à la fois au roi, aux seigneurs et à ses propres vassaux, les relations des seigneurs entre eux, les redevances féodales et leur mode de perception, l'état des serfs, des affranchis et des cultivateurs libres, la vie intérieure des communes, etc. Ils appartenaient au Parlement de Paris, qui les tenait aussi secrets que possible. Ils ont été publiés, il y a peu d'années, par M. Beugnot, dans les *Documents inédits relatifs à l'histoire de France*.

OLINA, nom anc. de l'ORNE.

OLINDA, v. du Brésil, prov. et près de Pernambouc, sur l'océan Atlantique; 8,000 hab. Evêché, école de droit, jardin botanique, bibliothèque.

OLISIPPO, plus tard *Felicitas Julia*, v. de Lusitanie, avait été, disait-on, fondée par Ulysse. Auj. *Lisbonne*.

OLITE, v. d'Espagne (Navarre), située à 31 kilom. S. de Pampelune; 2,600 hab. Quelques vestiges d'un palais élevé par Charles III le Noble, au commencement du XVe siècle.

OLIVA, vge des Etats prussiens (Prusse), sur une baie de la Baltique, à 10 kil. N.-O. de Dantzick; 1,200 hab. Abbaye de Cisterciens, fondée en 1178, supprimée en 1829. Beau château des anc. abbés. — Un traité de paix y fut conclu, le 3 mai 1660, entre la Pologne et la Suède, qui acquit l'Esthonie et presque toute la Livonie.

OLIVA, *Ad statuas*, v. d'Espagne, prov. et à 62 kil. S.-S.-E. de Valence, à 3 kil. de la Méditerranée; 7,100

hab. Jadis titre de comté. Fabr. de toiles. Près de là, pêche de sangsues.

OLIVA, v. d'Espagne (Estramadure), à 6 kil. O. de Xérès; 4,300 hab.

OLIVA (PÉREZ D'). *V.* PEREZ.

OLIVARÈS (Gaspard-Guzman, comte-duc d'), né à Rome, de l'ambassadeur d'Espagne, en 1587, m. en 1643, fut ministre d'Espagne sous Philippe IV, de 1621 à 1643. Esprit entreprenant et brouillon, il exagéra encore le système de politique auquel on était revenu à la fin du règne précédent : non content des affaires que lui léguait le duc d'Uzeda, la Valteline à conserver, la maison d'Autriche à soutenir en Allemagne, il ne manqua pas, la trêve de douze ans expirée, 1621, de reprendre la guerre contre les Provinces-Unies. Partout il trouva comme obstacles le génie et l'énergie de Richelieu : l'intervention armée de la France, 1624, rendit la Valteline aux Grisons; elle soutint de ses subsides les Hollandais, qui surent défendre leur indépendance; enfin, la prise de Trèves et l'enlèvement de l'électeur, protégé de la France, fournirent à Richelieu, 1635, l'occasion de commencer une guerre où, après avoir chassé les Espagnols de la France envahie (Corbie, 1636), il ruina leur marine par la main de ses alliés de Hollande (bataille des Dunes, 1639), et soutint contre eux la Catalogne et le Portugal révoltés, 1640. Ce fut après tous ces revers qu'Olivarès fut disgracié, 1643, et remplacé par son neveu, Louis de Haro. Il mourut quelques mois après. R.

OLIVARÈS, brg d'Espagne (Andalousie), prov. et à 15 kil. O.-N.-O. de Séville; 2,400 hab. Titre d'un comté. Palais des comtes-ducs d'Olivarès.

OLIVENZA, v. forte d'Espagne (Estramadure), prov. et à 25 kil. S.-S.-O. de Badajoz; 7,178 hab. Les Espagnols la prirent aux Portugais en 1657, et la rendirent en 1668; elle revint à l'Espagne en 1801. Prise par les Français en 1811; les traités de 1815 la donnaient au Portugal; mais l'Espagne l'a gardée.

OLIVET (Joseph THOULIER, abbé d'), traducteur et grammairien, né à Salins en 1682, m. à Paris en 1768, entra d'abord chez les Jésuites, mais les quitta quelque temps après, ne se sentant pas le courage d'aller à Rome, pour y recueillir des documents relatifs à une histoire de la Société, que ses supérieurs l'avaient chargé d'écrire. Il se livra tout entier aux lettres, et fut reçu membre de l'Académie Française en 1723. Il y reçut lui-même Voltaire, son ancien élève. Il a donné des éditions de *Cicéron*, Paris, 1740-42, 9 vol. in-8°; des *Poemata didascalica*, ibid., 1749, 3 vol. in-12; des traductions du *de Naturâ deorum* de Cicéron, 1721, 3 vol. in-12; des *Philippiques* de Démosthène et des *Catilinaires*, 1727, in-12; une *Histoire de l'Académie Française*, Paris, 1729, 2 vol. in-4°; un *Traité de la prosodie*; des *Essais de grammaire*; des *Remarques grammaticales sur Racine*, 1738, in-8°, etc. Quoique traducteur fidèle et écrivain correct et pur, d'Olivet manque souvent d'élégance, de force et de chaleur. C. N.

OLIVET (FABRE D'). *V.* FABRE.

OLIVET (SAINT-MARTIN D'), brg (Loiret), arr. et à 5 kil. S. d'Orléans; 1,342 hab. François, duc de Guise, pendant qu'il assiégeait Orléans, y fut assassiné par Poltrot de Méré, en 1563. Comm. de vins; fromages estimés; cristaux, dits diamants d'Olivet; chaufourneries. Près de là, château de la Source.

OLIVÉTAINS, congrégation de moines, fondée en 1319 par Bernard Tolomei, Ambroise Piccolomini et Patrice Patrici, sur le mont Oliveto, près d'Arezzo, avec la règle de saint Benoît.

OLIVÉTAN (Pierre-Robert), parent de Calvin, né à Noyon vers la fin du XV^e siècle, m. à Ferrare en 1538, fut un des premiers à propager les idées de Réformation à Genève, où il était précepteur. Il publia à Neufchâtel, 1535, une traduction française de la Bible, qui n'est que la version retouchée de Lefèvre d'Etaples.

OLIVETO, v. du royaume d'Italie, province et à 51 kil. E. de Potenza, 42 S.-O. de Matera; 1,123 hab.

OLIVIER (François), fils de Jacques Olivier de Leuville, 1^er président du parlement de Paris sous Louis XII et François 1^er, né à Paris en 1497, m. en 1560, fut successivement avocat, conseiller au grand-conseil, maître des requêtes, 1536, chancelier de Marguerite de Navarre pour le duché d'Alençon, président à mortier au parlement de Paris, 1543, chargé des sceaux, 1544, enfin chancelier de France, 1545, en remplacement de Poyet. Judicieux, loyal, très-versé dans la jurisprudence et la philosophie, intègre et d'une austérité voisine de la roideur, il fut chargé de plusieurs ambassades, notamment à Spire, 1541 et 1544, puis à Bruges, 1545, auprès de Charles-Quint, et signala son administration par de sages règlements de police générale (entre autres contre le port d'armes et la mendicité); mais il s'attira, par la préparation de lois somptuaires, la haine des courtisans et l'hostilité de Diane de Poitiers, qui ne pouvait lui pardonner ses mœurs sévères et les entraves mises par lui aux libéralités de Henri II. Accusé de laisser la guerre chômer d'argent, et de repousser systématiquement tous les projets de finance onéreux au peuple, sans en imaginer de nouveaux, il résigna les sceaux, en conservant le titre de chancelier, 1550. C'est avec ce rang que, pendant l'absence de Henri II, 1551-52, il fut membre du conseil royal adjoint au cardinal de Bourbon, lieutenant-général du royaume. Sauf cette occasion et celle où il dut donner, en 1555, au cardinal de Lorraine, au connétable de Montmorency, à Marillac, Morvilliers et L'Aubespine, des Mémoires au sujet des négociations entamées avec l'Espagne sous la médiation de Pole et de l'Angleterre, il vécut dans la retraite à Leuville, terre près de Montlhéry, appelée par L'Hôpital *le temple de la Justice*. Rappelé aux affaires, sous François II, 1559, par le cardinal de Lorraine, qui voulait s'abriter sous un nom respecté, Olivier montra une grande et patriotique vigueur, en déclarant, en 1559, en face de l'évêque de Trente, qui réclamait pour Ferdinand I^er les Trois-Evêchés, qu'*on devait couper la tête à qui favoriserait les prétentions de l'étranger*, et maintint l'indépendance de la magistrature par l'édit de 1560, qui réservait aux parlements et tribunaux le droit de présenter, en cas de vacance dans leur corps, 3 sujets entre lesquels le roi devrait choisir. Mais, bien que partisan de la tolérance comme L'Hôpital, il consentit à faire les informations sur les crimes imputés aux huguenots et à leur donner la plus grande publicité, à présider la commission qui jugea Anne Dubourg, et, même après avoir rédigé avec Coligny un acte d'amnistie en faveur des protestants, à autoriser des chambres ardentes, à sceller les lettres-patentes par lesquelles Guise se faisait donner la lieutenance-générale du royaume, enfin à s'associer aux violences par lesquelles les princes lorrains se vengèrent de la conspiration d'Amboise, 1560. Les amers reproches des victimes plongèrent bientôt le vieillard dans une noire mélancolie; à ses derniers moments, il refusa de recevoir le cardinal. A. C.

OLIVIER (Guill.-Antoine), entomologiste, né à Fréjus en 1756, m. à Lyon en 1814, reçut du ministre Roland, en 1792, une mission en Perse avec Bruguière, et en revint, en 1793, avec de riches collections sur toutes les parties de l'histoire naturelle. Il fut admis à l'Institut en 1800. On lui doit, outre des Mémoires sur l'entomologie, l'agriculture et la botanique, insérés dans la collection de l'Institut et autres recueils scientifiques : *Histoire naturelle des coléoptères*, 1789-1808, 6 vol. in-4° et 363 pl.; *Dictionnaire de l'histoire naturelle des insectes*, dans l'*Encyclopédie méthodique*, 1789-1819, 9 vol. in-4° (avec Mauduyt, Latreille et Godard); *Voyage dans l'Empire ottoman, l'Egypte et la Perse*, 1802-1807, 3 vol. in-4° ou 6 vol. in-8° et atlas.

OLIVIER (Théodore), mathématicien, m. en 1853, s'est occupé principalement de la géométrie descriptive. Il a développé et introduit dans l'enseignement les méthodes de construction fondées sur le mouvement des figures et les changements des plans de projection. Il fut un des professeurs-fondateurs de l'Ecole centrale de Paris, et professeur au Conservatoire des arts et métiers de la même ville. Outre les Mémoires sur la géométrie qu'il a publiés dans le *Journal de l'Ecole polytechnique*, on a de lui : *Cours de géométrie descriptive*, 2 vol. in-4°, avec planches; *Développements de géométrie descriptive*, 2 vol. in-4°; *Compléments de géométrie descriptive*, 2 vol. in-4°; *Applications de la géométrie descriptive aux ombres, à la perspective*, etc., 2 vol. in-4°; *Applications de la géométrie descriptive à la coupe des pierres et à la coupe des bois*, 1 vol. in-4°. V.

OLIVIER DE LA MARCHE. *V.* MARCHE.

OLIVIERS (Mont des). *V.* JÉRUSALEM.

OLKUSZ, vge de Pologne, à 98 kil. de Kielce; 1,400 hab. Ses mines de galène argentifère, dont la richesse est mentionnée dans les anciennes traditions, sont inondées depuis deux siècles.

OLLERIA, v. d'Espagne (Valence), à 9 kil. S. de San-Felipe : 3,700 hab. Fabr. de toiles, distilleries. Antiquités romaines.

OLLIERGUES, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), arr. et à 20 kil. N.-N.-O. d'Ambert, sur la rive g. de la Dore; 617 hab. Toiles et étamines. Vieux château des La Tour-d'Auvergne.

OLLIOULES, ch.-l. de cant. (Var), arr. et à 8 kil. O.-N.-O. de Toulon, à l'entrée d'une gorge resserrée entre des rochers, et dite *Vaux d'Ollioules*; 2,115 hab. Vins rouges, huile, fruits secs. Ruines d'un château du XIII^e siècle.

OLLIUS, nom latin de l'Oglio.

OLMEDO, v. d'Espagne (Léon), prov. et à 43 kil. S. de Valladolid; 2,812 hab. Distilleries; comm. de bois.

OLMETO, ch.-l. de cant. (Corse), arr. et à 18 kil. N.-O. de Sartène; 1,831 hab. Aux environs, bains thermaux sulfureux de Baraci. Granits, huile.

OLMI-E-CAPELLA, ch.-l. de cant. (Corse), arr. et à 35 kil. E. de Calvi; 857 hab.

OLMISCH. *V.* Almissa.

OLMUTZ, en morave *Holomauc*, en latin *Olomulium, Olomaca, Eburum*, v. forte de la Moravie autrichienne, sur la rive dr. de la March, à 64 kil. N.-E. de Brünn, 224 de Vienne; 14,000 hab. Archevêché depuis 1777; Université fondée en 1527, transférée à Brünn en 1778, et réinstallée à Olmutz en 1827; bibliothèque, académie, gymnase. Ville bien bâtie; on remarque la cathédrale gothique, l'église de St-Maurice, le palais archiépiscopal, l'hôtel-de-ville, l'arsenal, l'hôpital. Fabr. de lainages et de toiles.—Olmutz est de fondation romaine; elle repoussa les Mongols en 1241, et Frédéric II en 1758; elle fut prise et pillée par les Suédois dans la guerre de Trente-Ans, 1642. La Fayette y fut détenu de 1794 à 1797. L'empereur François-Joseph, retiré à Olmutz en 1848 après l'insurrection de Vienne, y a donné une constitution, le 4 mars 1849. — Le cercle d'Olmütz, un des 6 de la province de Moravie, au N.-O., touche à la Bohême et à la Silésie; 453,710 hect.; 120 kil. sur 100 : fer, alun, grains, bestiaux, toiles, lainages; 434,818 hab.

OLNE, v. de Belgique (Liége), à 10 kil. O. de Verviers; 2,874 hab. Armes, fils de laine, draps; fouleries, clouteries.

OLNEY, brg et paroisse d'Angleterre, comté et à 25 kil. E.-N.-E. de Buckingham, sur l'Ouse; 3,400 hab. Dentelles, soieries, bonneterie.

OLOESSA, nom primitif de l'île de Rhodes.

OLOKMA. *V.* Olekma.

OLOMACA, OLOMUTIUM, noms latins d'Olmutz.

OLONA, riv. d'Italie, affluent du Pô, passe à Milan. Sous le 1er empire français, elle donna son nom à un département du royaume d'Italie, ch.-l. *Milan*.

OLONETZ ou OLONEJE, v. de la Russie d'Europe, sur l'Olonka, dans le gvt de son nom, à 160 kil. S. de Pétrozavodsk; 8,000 hab. Fer, cuivre, pelleteries. Pierre le Grand y eut son premier chantier de vaisseaux pour St-Pétersbourg. — Le gvt d'Olonetz est situé dans la Grande-Russie, entre ceux d'Arkhangel au N., de Vologda à l'E., de Novogorod au S., et la Finlande à l'O.; 146,178 kil. carr.; 287,354 hab. Ch.-l., *Pétrozavodsk*. Divisé en 7 districts. Pays plat, peu fertile. Lacs Ladoga et Onéga. Climat très-froid. Fer, cuivre, marbre. Belles forêts.

OLONNAIS (Jean-David Nau, dit l'), fameux flibustier, né aux Sables-d'Olonne, était le chef des aventuriers réunis dans l'île de la Tortue, et mérita le surnom de *Fléau des Espagnols*. Il fut pris et mangé par les Indiens en 1667.

OLONNE, brg (Vendée), arr. et à 5 kil. N. des Sables-d'Olonne, sur l'Atlantique; 545 hab., presque tous pêcheurs. Fabr. de toile à voiles. — Autrefois fortifié, et titre d'un comté qui appartint aux La Trémoille. Pris et ruiné par La Noue en 1570.

Olonne (les sables d'). *V.* sables-d'olonne (les).

OLONZAC, ch.-l. de cant. (Hérault), arr. et à 32 kil. S. de St-Pons; 1,669 hab.

OLORON, *Iluro*, s.-préf. (Basses-Pyrénées), à 32 kil. S.-O. de Pau, au confl. des Gaves d'Aspe et d'Ossau, qui forment celui d'Oloron, et près de la belle vallée d'Aspe; 7,533 hab. Trib. de 1re inst. et de commerce. Collége, bibliothèque. Commerce de laines, peaux de moutons, bestiaux, jambons dits de Bayonne; fabriques de draps, peignes en buis à la mécanique, lainages, bonneterie, souliers, métiers à bas, tréfileries, tanneries, etc. Dépôt de bois de mâture. — Cette ville, jadis siége d'évêché, fut ravagée au VIIIe siècle par les Sarrasins et les Normands; Centule IV, vicomte de Béarn, la releva vers 1080, et bâtit les deux églises, encore existantes, de Ste-Marie et de Ste-Croix.

Oloron (Gave d'). *V.* gave.

OLOT, v. d'Espagne (Catalogne), prov. et à 66 kil. N.-O. de Girone, et près de la frontière de France, au pied des Pyrénées. Fabr. de soieries, toiles, cotonnades, papier, savon, cuirs, chapeaux; 10,262 hab.

OLS, v. des États prussiens. *V.* Œls.

OLSNITZ, v. du royaume de Saxe, à 40 kil. S.-O. de Zwickau, sur la rive dr. de l'Elster; 4,566 hab. Draps, bonneterie, cuirs. Pêche de moules à perles dans l'Elster. Près de là, anc. château de *Voigtsberg*.

OLTEN, *Ultinum*, v. de Suisse, cant. et à 35 kil. N.-E. de Soleure, port sur l'Aar; 1,650 hab. Bonneterie. Antiquités romaines.

OLTENITZA, vge des Principautés-Unies (Valachie), à 50 kil. S.-E. de Bukharest; célèbre par une victoire des Turcs sur les Russes, le 4 novembre 1853.

OLTIS, nom anc. du Lot.

OLVERA, *Ilipa*, v. d'Espagne (Andalousie), prov. et à 84 kil. E.-N.-E. de Cadix; 6,000 hab. Huileries. Vieux château-fort.

OLVIOPOL, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 350 kil. O.-S.-O. de Kherson, sur la rive gauche du Boug; 2,600 hab.

OLYBRIUS (Anicius), époux de Placidie, fille de Valentinien III, fut général des armées de l'empereur Léon Ier. Envoyé en Occident pour soutenir Anthémius contre le rebelle Ricimer, 472, il accepta la pourpre des mains de ce dernier, mais mourut peu de mois après. Il était aussi incapable que plein de jactance.

OLYMPE, *Olympus*, chaîne de montagnes de la Grèce, extrémité des monts Cambuniens, entre la Thessalie et la Macédoine, passait pour la résidence des dieux; point culminant : 2,972 mèt. de hauteur; auj. *Lacha*, *Elymbos* ou *Semavat-Evi*.

Olympe, petite chaîne de montagnes en Asie-Mineure, dans la Bithynie occidentale, sur les confins de la Phrygie et de la Mysie; 400 mèt. de hauteur. Auj. *Kechich-dagh* (montagne du moine). La tribu des Tolistoboies soutint contre les Romains un combat sanglant, en 89 av. J.-C., au pied d'un autre Olympe (auj. *Ala-dagh*), sur les confins de la Bithynie et de la Galatie. — Il y avait enfin, en Lycie, un volcan Olympe, près de Phasélis, ou plutôt un ancien volcan, surmonté d'une forteresse et d'un temple de Vulcain; auj. *Iassar-dagh*.

Olympe (Sainte), née en 368, m. en 410, épousa Nébride, préfet de Constantinople, devint veuve au bout de 20 mois, et vécut dès lors dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Fête, le 17 décembre. — Une autre Ste Olympe est honorée le 12 janvier.

OLYMPIADE, période de 4 années, qui s'écoulait entre deux célébrations consécutives des jeux olympiques. Les anc. Grecs comptaient les années par Olympiades, et chacune de ces années commençait au solstice d'été. La 1re Olympiade correspond à l'an 776 av. J.-C.; c'est l'année où les jeux Olympiques furent reconstitués, et où Corœbus fut vainqueur. Le comput par Olympiades fut aboli en 395, la 16e année du règne de Théodose le Grand : on commença alors à compter par indictions (*V. ce mot*); nous trouvons encore néanmoins, dans des actes des Xe et XIe siècles, le comput par Olympiades; mais ce terme n'a que la signification synonymique d'un espace de 4 ans, pour exprimer la date annuaire de règne d'un prince, à la suite du millésime de l'année de l'incarnation du Seigneur, marquée en lettres ou en chiffres. Voici le tableau des Olympiades grecques rapportées aux années avant et après J.-C., jusqu'à la 200e Olympiade :

Olympiade.	Année.	Av. J.-C.	Olympiade.	Année.	Av. J.-C.
I.....	1.....	776		3.....	746
	2.....	775		4.....	745
	3.....	774	IX.....	1.....	744
	4.....	773		2.....	743
II.....	1.....	772		3.....	742
	2.....	771		4.....	741
	3.....	770	X.....	1.....	740
	4.....	769		2.....	739
III.....	1.....	768		3.....	738
	2.....	767		4.....	737
	3.....	766	XI.....	1.....	736
	4.....	765		2.....	735
IV.....	1.....	764		3.....	734
	2.....	763		4.....	733
	3.....	762	XII.....	1.....	732
	4.....	761		2.....	731
V.....	1.....	760		3.....	730
	2.....	759		4.....	729
	3.....	758	XIII.....	1.....	728
	4.....	757		2.....	727
VI.....	1.....	756		3.....	726
	2.....	755		4.....	725
	3.....	754	XIV.....	1.....	724
	4.....	753		2.....	723
VII.....	1.....	752		3.....	722
	2.....	751		4.....	721
	3.....	750	XV.....	1.....	720
	4.....	749		2.....	719
VIII.....	1.....	748		3.....	718
	2.....	747		4.....	717

Olympiade.	Année.	Av. J.-C.
XVI.	1.	716
	2.	715
	3.	714
	4.	713
XVII.	1.	712
	2.	711
	3.	710
	4.	709
XVIII.	1.	708
	2.	707
	3.	706
	4.	705
XIX.	1.	704
	2.	703
	3.	702
	4.	701
XX.	1.	700
	2.	699
	3.	698
	4.	697
XXI.	1.	696
	2.	695
	3.	694
	4.	693
XXII.	1.	692
	2.	691
	3.	690
	4.	689
XXIII.	1.	688
	2.	687
	3.	686
	4.	685
XXIV.	1.	684
	2.	683
	3.	682
	4.	681
XXV.	1.	680
	2.	679
	3.	678
	4.	677
XXVI.	1.	676
	2.	675
	3.	674
	4.	673
XXVII.	1.	672
	2.	671
	3.	670
	4.	669
XXVIII.	1.	668
	2.	667
	3.	666
	4.	665
XXIX.	1.	664
	2.	663
	3.	662
	4.	661
XXX.	1.	660
	2.	659
	3.	658
	4.	657
XXXI.	1.	656
	2.	655
	3.	654
	4.	653
XXXII.	1.	652
	2.	651
	3.	650
	4.	649
XXXIII.	1.	648
	2.	647
	3.	646
	4.	645
XXXIV.	1.	644
	2.	643
	3.	642
	4.	641
XXXV.	1.	640
	2.	639
	3.	638
	4.	637
XXXVI.	1.	636
	2.	635
	3.	634
	4.	633
XXXVII.	1.	632
	2.	631
	3.	630
	4.	629
XXXVIII.	1.	628
	2.	627
	3.	626
	4.	625
XXXIX.	1.	624
	2.	623
	3.	622
	4.	621
XL.	1.	620
	2.	619
	3.	618
	4.	617
XLI.	1.	616
	2.	615
	3.	614
	4.	613
XLII.	1.	612
	2.	611
	3.	610
	4.	609
XLIII.	1.	608
	2.	607
	3.	606
	4.	605
XLIV.	1.	604
	2.	603
	3.	602
	4.	601
XLV.	1.	600
	2.	599
	3.	598
	4.	597
XLVI.	1.	596
	2.	595
	3.	594
	4.	593
XLVII.	1.	592
	2.	591
	3.	590
	4.	589
XLVIII.	1.	588
	2.	587
	3.	586
	4.	585
XLIX.	1.	584
	2.	583
	3.	582
	4.	581
L.	1.	580
	2.	579
	3.	578
	4.	577
LI	1.	576
	2.	575
	3.	574
	4.	573
LII.	1.	572
	2.	571
	3.	570
	4.	569
LIII.	1.	568
	2.	567
	3.	566
	4.	565
LIV.	1.	564
	2.	563
	3.	562
	4.	561
LV.	1.	560
	2.	559
	3.	558
	4.	557
LVI.	1.	556
	2.	555
	3.	554
	4.	553
LVII.	1.	552
	2.	551
	3.	550
	4.	549
LVIII	1.	548
	2.	547
	3.	546
	4.	545
LIX.	1.	544
	2.	543
	3.	542
	4.	541
LX	1.	540
	2.	539
	3.	538
	4.	537
LXI.	1.	536
	2.	535
	3.	534
	4.	533
LXII.	1.	532
	2.	531
	3.	530
	4.	529
LXIII.	1.	528
	2.	527
	3.	526
	4.	525
LXIV.	1.	524
	2.	523
	3.	522
	4.	521
LXV.	1.	520
	2.	519
	3.	518
	4.	517
LXVI.	1.	516
	2.	515
	3.	514
	4.	513
LXVII	1.	512
	2.	511
	3.	510
	4.	509
LXVIII	1.	508
	2.	507
	3.	506
	4.	505
LXIX.	1.	504
	2.	503
	3.	502
	4.	501
LXX.	1.	500
	2.	499
	3.	498
	4.	497
LXXI	1.	496
	2.	495
	3.	494
	4.	493
LXXII	1.	492
	2.	491
	3.	490
	4.	489
LXXIII.	1.	488
	2.	487
	3.	486
	4.	485
LXXIV.	1.	484
	2.	483
	3.	482
	4.	481
LXXV	1.	480
	2.	479
	3.	478
	4.	477
LXXVI.	1.	476
	2.	475
	3.	474
	4.	473
LXXVII.	1.	472
	2.	471
	3.	470
	4.	469
LXXVIII.	1.	468
	2.	467
	3.	466
	4.	465
LXXIX.	1.	464
	2.	463
	3.	462
	4.	461
LXXX.	1.	460
	2.	459
	3.	458
	4.	457
LXXXI.	1.	456
	2.	455
	3.	454
	4.	453
LXXXII.	1.	452
	2.	451
	3.	450
	4.	449
LXXXIII.	1.	448
	2.	447
	3.	446
	4.	445
LXXXIV	1.	444
	2.	443
	3.	442
	4.	441
LXXXV.	1.	440
	2.	439
	3.	438
	4.	437
LXXXVI.	1.	436
	2.	435
	3.	434
	4.	433
LXXXVII	1.	432
	2.	431
	3.	430
	4.	429
LXXXVIII.	1.	428
	2.	427
	3.	426
	4.	425
LXXXIX	1.	424
	2.	423
	3.	422
	4.	421
XC	1.	420
	2.	419
	3.	418
	4.	417
XCI.	1.	416
	2.	415
	3.	414
	4.	413
XCII.	1.	412
	2.	411
	3.	410
	4.	409
XCIII.	1.	408
	2.	407
	3.	406
	4.	405
XCIV.	1.	404
	2.	403
	3.	402
	4.	401
XCV.	1.	400
	2.	399
	3.	398
	4.	397
XCVI.	1.	396
	2.	395
	3.	394
	4.	393
XCVII.	1.	392
	2.	391
	3.	390
	4.	389
XCVIII.	1.	388
	2.	387
	3.	386
	4.	385
XCIX.	1.	384
	2.	383
	3.	382
	4.	381
C.	1.	380
	2.	379
	3.	378
	4.	377

Olympiade.	Année.	Av. J.-C.
CI.	1	376
	2	375
	3	374
	4	373
CII.	1	372
	2	371
	3	370
	4	369
CIII.	1	368
	2	367
	3	366
	4	365
CIV.	1	364
	2	363
	3	362
	4	361
CV.	1	360
	2	359
	3	358
	4	357
CVI.	1	356
	2	355
	3	354
	4	353
CVII.	1	352
	2	351
	3	350
	4	349
CVIII.	1	348
	2	347
	3	346
	4	345
CIX.	1	344
	2	343
	3	342
	4	341
CX.	1	340
	2	339
	3	338
	4	337
CXI.	1	336
	2	335
	3	334
	4	333
CXII.	1	332
	2	331
	3	330
	4	329
CXIII.	1	328
	2	327
	3	326
	4	325
CXIV.	1	324
	2	323
	3	322
	4	321
CXV.	1	320
	2	319
	3	318
	4	317
CXVI.	1	316
	2	315
	3	314
	4	313
CXVII.	1	312
	2	311
	3	310
	4	309
CXVIII.	1	308
	2	307
	3	306
	4	305
CXIX.	1	304
	2	303
	3	302
	4	301
CXX.	1	300
	2	299
	3	298
	4	297
CXXI.	1	296
	2	295
	3	294
	4	293
CXXII.	1	292
	2	291
	3	290
	4	289
CXXIII.	1	288
	2	287
	3	286
	4	285
CXXIV.	1	284
	2	283
	3	282
	4	281
CXXV.	1	280
	2	279
	3	278
	4	277
CXXVI.	1	276
	2	275
	3	274
	4	273
CXXVII.	1	272
	2	271
	3	270
	4	269
CXXVIII.	1	268
	2	267
	3	266
	4	265
CXXIX.	1	264
	2	263
	3	262
	4	261
CXXX.	1	260
	2	259
	3	258
	4	257
CXXXI.	1	256
	2	255
	3	254
	4	253
CXXXII.	1	252
	2	251
	3	250
	4	249
CXXXIII.	1	248
	2	247
	3	246
	4	245
CXXXIV.	1	244
	2	243
	3	242
	4	241
CXXXV.	1	240
	2	239
	3	238
	4	237
CXXXVI.	1	236
	2	235
	3	234
	4	233
CXXXVII.	1	232
	2	231
	3	230
	4	229
CXXXVIII.	1	228
	2	227
	3	226
	4	225
CXXXIX.	1	224
	2	223
	3	222
	4	221
CXL.	1	220
	2	219
	3	218
	4	217
CXLI.	1	216
	2	215
	3	214
	4	213
CXLII.	1	212
	2	211
	3	210
	4	209
CXLIII.	1	208
	2	207
	3	206
	4	205
CXLIV.	1	204
	2	203
	3	202
	4	201
CXLV.	1	200
	2	199
	3	198
	4	197
CXLVI.	1	196
	2	195
	3	194
	4	193
CXLVII.	1	192
	2	191
	3	190
	4	189
CXLVIII.	1	188
	2	187
	3	186
	4	185
CXLIX.	1	184
	2	183
	3	182
	4	181
CL.	1	180
	2	179
	3	178
	4	177
CLI.	1	176
	2	175
	3	174
	4	173
CLII.	1	172
	2	171
	3	170
	4	169
CLIII.	1	168
	2	167
	3	166
	4	165
CLIV.	1	164
	2	163
	3	162
	4	161
CLV.	1	160
	2	159
	3	158
	4	157
CLVI.	1	156
	2	155
	3	154
	4	153
CLVII.	1	152
	2	151
	3	150
	4	149
CLVIII.	1	148
	2	147
	3	146
	4	145
CLIX.	1	144
	2	143
	3	142
	4	141
CLX.	1	140
	2	139
	3	138
	4	137
CLXI.	1	136
	2	135
	3	134
	4	133
CLXII.	1	132
	2	131
	3	130
	4	129
CLXIII.	1	128
	2	127
	3	126
	4	125
CLXIV.	1	124
	2	123
	3	122
	4	121
CLXV.	1	120
	2	119
	3	118
	4	117
CLXVI.	1	116
	2	115
	3	114
	4	113
CLXVII.	1	112
	2	111
	3	110
	4	109
CLXVIII.	1	108
	2	107
	3	106
	4	105
CLXIX.	1	104
	2	103
	3	102
	4	101
CLXX.	1	100
	2	99
	3	98
	4	97
CLXXI.	1	96
	2	95
	3	94
	4	93
CLXXII.	1	92
	2	91
	3	90
	4	89
CLXXIII.	1	88
	2	87
	3	86
	4	85
CLXXIV.	1	84
	2	83
	3	82
	4	81
CLXXV.	1	80
	2	79
	3	78
	4	77
CLXXVI.	1	76
	2	75
	3	74
	4	73
CLXXVII.	1	72
	2	71
	3	70
	4	69
CLXXVIII.	1	68
	2	67
	3	66
	4	65
CLXXIX.	1	64
	2	63
	3	62
	4	61
CLXXX.	1	60
	2	59
	3	58
	4	57
CLXXXI.	1	56
	2	55
	3	54
	4	53
CLXXXII.	1	52
	2	51
	3	50
	4	49
CLXXXIII.	1	48
	2	47
	3	46
	4	45
CLXXXIV.	1	44
	2	43
	3	42
	4	41
CLXXXV.	1	40
	2	39
	3	38
	4	37

Olympiade.	Année.	Av. J.-C
CLXXXVI...	1.....	36
	2.....	35
	3.....	34
	4.....	33
CLXXXVII..	1.....	32
	2.....	31
	3.....	30
	4.....	29
CLXXXVIII..	1.....	28
	2.....	27
	3.....	26
	4.....	25
CLXXXIX...	1.....	24
	2.....	23
	3.....	22
	4.....	21
CXC.....	1.....	20
	2.....	19
	3.....	18
	4.....	17
CXCI.....	1.....	16
	2.....	15
	3.....	14
	4.....	13
CXCII.....	1.....	12
	2.....	11
	3.....	10
	4.....	9
CXCIII.....	1.....	8
	2.....	7
	3.....	6
	4.....	5
CXCIV.....	1.....	4
	2.....	3
	3.....	2
	4.....	1
		Ap. J.-C.
CXCV.....	1.....	1
	2.....	2
	3.....	3
	4.....	4
CXCVI.....	1.....	5
	2.....	6
	3.....	7
	4.....	8
CXCVII.....	1.....	9
	2.....	10
	3.....	11
	4.....	12
CXCVIII....	1.....	13
	2.....	14
	3.....	15
	4.....	16
CXCIX.....	1.....	17
	2.....	18
	3.....	19
	4.....	20
CC.....	1.....	21
	2.....	22
	3.....	23
	4.....	24

OLYMPIAS, mère d'Alexandre le Grand, descendait d'Achille par les Eacides, était fille de Néoptolème II, roi d'Epire, fut mariée à Philippe II de Macédoine, donna prise par sa conduite au soupçon qu'Alexandre n'était pas le fils de ce prince, et provoqua d'ailleurs (vers 337) sa répudiation par son caractère acariâtre et cruel. Elle se retira en Epire auprès de son frère Alexandre, et l'excita vainement à attaquer Philippe. Elle contribua alors à armer Pausanias contre son mari, et, de retour en Macédoine, après que l'assassin eut été puni de son crime, 336, elle sembla avouer la part qu'elle y avait prise, en plaçant une couronne d'or sur son cadavre, et le faisant inhumer en grande pompe auprès de Philippe lui-même. Elle fit ensuite périr la 2e femme de Philippe, Cléopâtre, et son jeune enfant. Alexandre, irrité, en sentit sa tendresse affaiblie : quand il partit pour l'Asie, il ne laissa à sa mère aucune part de l'autorité. Elle prétendit toutefois s'immiscer dans le gouvernement, suscitant à Antipater de graves difficultés, qu'Alexandre voulut ignorer. A la mort de ce prince, 323, elle abandonna la Macédoine, gouvernée par Antipater, retourna en Epire auprès du roi Eacide, son cousin, y attira Roxane et Alexandre-Aigus, mais ne put exercer qu'une faible influence au milieu des luttes des capitaines d'Alexandre. En 319, rappelée par Polysperchon pour prendre la tutelle d'Alexandre Aigus, et ramenée par les armées combinées de ce capitaine et d'Eacide, malgré Cassandre, fils d'Antipater, qui soutenait Philippe Arrhidée et Eurydice, elle gagna les Macédoniens, se fit livrer les deux époux, et donna le 1er exemple d'un attentat sur la famille d'Alexandre, 318; puis, enlevant tout crédit à Cassandre, elle fit périr son frère Nicanor et 100 Macédoniens distingués de leur parti. Les Macédoniens se rappelèrent alors le conseil donné par Antipater mourant, de ne laisser monter aucune femme sur le trône d'Alexandre : Cassandre, profitant de leurs dispositions, rentra en Macédoine, obligea la reine à s'enfermer dans Pydna, dissipa les troupes d'Eacide qui venaient à son secours, fit occuper l'Epire, et réduisit Olympias à rendre Pydna, ruinée par la famine. Abandonnée de ses partisans, elle tenta en vain de fuir, et se rendit, sur la promesse de la vie. Mais Cassandre suscita les parents des victimes d'Olympias, et, sur leurs accusations, la fit condamner à mort dans l'assemblée du peuple, sans lui permettre de paraître pour se justifier; 200 soldats, intimidés par sa fière attitude, reculèrent successivement devant le meurtre de la mère d'Alexandre; il ne put la faire égorger que par ses accusateurs eux-mêmes; Pausanias seul dit qu'elle fut lapidée. A. C.

OLYMPIE, *Olympia*, auj. *Miraka* ou *Longenico*, v. du Péloponèse (Elide), à l'O., sur l'Alphée, et près de Pise; célèbre par les jeux *Olympiques* qu'on y célébrait (*V.* OLYMPIQUES), et par un magnifique temple consacré à Jupiter Olympien. En 1829, la commission scientifique française de Morée découvrit ce temple, d'ordre dorique, long de 66m,60, large de 30m,20, et entouré, intérieurement, de colonnes hautes de 22m 90, le tout en pierres revêtues de marbre taillé en forme de tuiles plates. Elle a apporté de précieuses sculptures à Paris. Dans l'antiquité, le temple était orné d'une célèbre statue de Jupiter, œuvre de Phidias, en or et en ivoire, représentant le dieu assis sur un trône, couronné d'olivier, tenant dans sa main droite une Victoire, et dans sa gauche un sceptre surmonté de l'aigle; son manteau était chargé de dessins et de fleurs. Quatre Victoires formaient chacun des 4 pieds du trône, qui était orné de bas-reliefs et de peintures; deux autres Victoires étaient placées en avant des jambes; des lions d'or servaient de marchepied; le soubassement était décoré de bas-reliefs. Le dieu assis avait 30 pieds (9m,25) de hauteur, le piédestal 3 (0m,92), le trône 40 (12m,35) sur 21 de largeur, et la base 12 pieds(3m, 70).

OLYMPIODORE, philosophe platonicien, enseignait à Alexandrie au commencement du VIe siècle. On a de lui : *Commentaire sur le premier Alcibiade*, précédé d'une *Vie de Platon*, et publié par Creuzer, Francfort, 1821; *Commentaires sur le Phédon, le Gorgias, le Philèbe, le deuxième Alcibiade*, etc.

OLYMPIODORE, philosophe péripatéticien, vivait à Alexandrie vers la fin du VIe siècle. Il a laissé des *Commentaires sur les Météores* d'Aristote, publiés, avec trad. latine, par Camozzi, Venise, 1551.

OLYMPIONIQUES, vainqueurs aux Jeux Olympiques.

OLYMPIQUES (Jeux), les plus anciens et les plus célèbres de l'anc. Grèce. Institués par Hercule, en l'honneur de Jupiter Olympien, ils tombèrent en désuétude lors de la guerre de Troie; Iphitus, roi d'Elide, les rétablit en 884 av. J.-C., par les conseils de Lycurgue. Ils se célébraient tous les quatre ans à Olympie, le 11 du mois d'Hécatombéon, et duraient cinq jours. Tous les peuples de la Grèce y étaient admis, mais point les étrangers; les Eléens en avaient l'administration. On tirait au sort, parmi eux, 8 juges des jeux. Il y avait cinq exercices différents (*pentathle*) : le saut, la lutte, la course à pied, le jet du disque, et celui du javelot. La course se faisait dans un *stade* (*V. ce mot*). On y introduisit plus tard les courses de chevaux et de chars, le pugilat, le pancrace, et les luttes de musique et de poésie. Tant que duraient les jeux, on faisait trêve à toutes les inimitiés; nul homme armé ne pouvait pénétrer en Elide. Les vainqueurs étaient récompensés le 5e jour, et recevaient une couronne d'olivier; ils rentraient dans leurs villes par une brèche ouverte pour eux dans la muraille, et leurs noms étaient gravés sur des tables de marbre dans le gymnase d'Olympie. Les Jeux Olympiques duraient encore au IIIe siècle de l'ère chrétienne. — On célébrait aussi des Jeux Olympiques à Anazarbe, en Cilicie; à Attelia, en Pamphylie; à Ephèse; à Alexandrie; à Magnésie, de Lydie; à Pergame, de Mysie; à Side, de Pamphylie; à Tarse, de Cilicie; à Thessalonique; à Thyatira; à Tralles, de Lydie, et à Tyrus.

OLYNTHE, *Olynthus*, v. de Macédoine, dans la Chalcidique, à 12 kil. du golfe Toromaïque, entre les riv. Olynthus et Amnias, avait pour port *Myciberna*. Ce n'était qu'un village, quand Perdiccas II, roi de Macédoine, y établit des émigrés athéniens, vers 433 av. J.-C. Olynthe se développa rapidement, étendit sa domination sur plus de 30 villes voisines, fut forcée, en 379, d'entrer dans l'alliance de Sparte, et fut prise par Philippe, père d'Alexandre le Grand, en 348. Trois harangues que Démosthène prononça pour exciter les Athéniens à la secourir, sont dites *les Olynthiennes*.

OM, riv. de la Russie d'Asie (Sibérie), naît dans la steppe de Baraba (Tomsk), coule à l'O., et se jette dans l'Irtisch à Omsk. Cours de 850 kil.

OMA, une des Moluques, par 9° 40' lat. S., et 126° 8' long. E.; 17 kil. sur 12; 5,000 hab. Ch.-l., *Zélandia*. Girofliers.

OMAD-EDDYN-ZENGHI. *V.* ZENGHI.

OMAGH, v. du N. de l'Irlande, capit. du comté de Tyrone (Ulster), à 44 kil. S. de Londonderry; 3,448 hab. Incendiée en 1689 et 1743. Ruines d'une abbaye et d'un château-fort.

OMAN, région d'Arabie, au S.-E., sur le golfe Persique et sur la mer d'Oman, comprend, entre autres Etats, celui de Maskate. L'intérieur en est peu connu. Sol montueux sur la côte; fertile en fruits, dattes, etc.

OMAN (Mer d'), grand golfe de l'océan Indien, baignant les côtes de l'Arabie, de l'Hindoustan et du Béloutchistan, communique avec la mer Rouge par le détroit de Bab-el-Mandeb, et avec le golfe Persique par celui d'Ormuz; entre 44° et 69° long. E., 12° et 25° lat. N.

OMAN ou SOHAR, v. d'Arabie (Oman), sur la mer d'Oman, à 220 kil. N.-O. de Maskate. Chantiers de construction; comm. assez actif.

OMAR Ier (Abou-Hafsa-Ibn-al-Khattab), 2e calife, succéda à Abou-Bekr, l'an 634 de J.-C. Persécuteur de l'islamisme, il en devint le plus zélé défenseur. A son avénement au califat, il dit aux Musulmans : « Il n'y aura jamais d'homme plus puissant à mes yeux que le plus faible d'entre vous, s'il a pour lui la justice; et jamais homme ne me paraîtra plus faible que le plus puissant, s'il élève des prétentions injustes. » Toute sa vie fut conforme à ces paroles. Il fut le premier auquel les Musulmans donnèrent le titre d'*émir-al-mouménim*, c.-à-d. commandeur des croyants. Son général Khaled, envoyé en Syrie, battit à Yarmouk les Grecs commandés par un lieutenant d'Héraclius, conquit la Mésopotamie, et s'empara de Damas. La prise de Jérusalem acheva la soumission de la Syrie. Omar, après avoir fondé Bassora pour couper aux Persans le chemin des Indes, se rendit à Jérusalem pour signer la capitulation : son équipage était de la plus austère simplicité. Il reçut à coups de pierres les émirs Yazid et Abou-Obayda, qui s'étaient présentés à lui avec des vêtements de soie. De retour à Médine, il créa des bureaux d'administration et de finances. Il accorda des pensions aux parents de Mahomet. Son général Amrou fit la conquête de l'Egypte, et prit Alexandrie en 640, où il brûla une riche bibliothèque, non pas, comme on le dit ordinairement, celle du *Serapeum*, détruite longtemps auparavant, mais une autre. Amrou proposa au calife de conserver ces trésors littéraires : Omar ordonna de les brûler, en disant que le Corân tenait lieu de tous les livres. Dès 640, toutes les tribus arabes étaient déjà réunies en un seul corps de nation. La Syrie, la Mésopotamie, la Perse jusqu'à l'Oxus, la Libye jusqu'aux confins de la Tripolitaine, reçurent la foi musulmane ou payèrent tribut. Pendant son calife, Omar détruisit 4,000 églises et bâtit 1,400 mosquées. Il fut assassiné au milieu de ses succès par un esclave persan, 644. Il était sobre, d'une grande dignité de caractère. Son inflexible justice faisait pardonner à la dureté de son commandement. La sagesse de son administration assura la durée de ses conquêtes, et sa simplicité créa d'immenses ressources à ses successeurs. D.

OMAR II, fils d'Abd-el-Aziz, 8e calife ommiade, succéda, en 717, à son cousin Soliman, fils d'Abd-el-Mélek. Il fut simple, modeste, équitable, pieux. Il supprima la malédiction d'Ali, qu'on publiait dans la mosquée après la prière solennelle, et dont Moawiah Ier était l'auteur. Son affection pour Ali et ses descendants, et la crainte qu'il ne changeât l'ordre de succession au trône, déterminèrent les Ommiades à se défaire de lui. Il fut empoisonné à l'âge de 40 ans, 720. D.

OMAR (Abou-Hafs-al-Galedh-ben-Schoaib), officier arabe, né près de Cordoue vers la fin du VIIIe siècle, se révolta contre Abdérame II, fut battu, s'enfuit avec quelques compagnons, exerça la piraterie sur la Méditerranée, prit l'île de Crète, et y bâtit un fort, *El-Khandak* (le retranchement), d'où est venu le nom de Candie.

OMAR-AL-MOTAWAKKEL-AL-ALLAH (Abou-Mohammed), dit *Al-Aftas*, 5e et dernier roi maure de Badajoz, 1079-1094, succéda à son frère aîné Yahia, se joignit aux Almoravides contre Alphonse VI, roi de Castille, puis fut dépouillé par eux et mis à mort. Il était célèbre par ses richesses et son goût pour les arts.

OMAWHAWS, peuplade indigène de l'Amérique du N., dans les Etats-Unis (Missouri).

OMBAY, île de la Malaisie néerlandaise, dans l'archipel de la Sonde, au N.-O. de Timor, dont un canal de 26 kil. la sépare; par 8° 22′ 5″ lat. S., et 122° 46′ 53″ long. E.; 90 kil. sur 35.

OMBOS, auj. *El-Boueth* ou *Koum-Ombos*, v. de l'anc. Egypte (Thébaïde), sur la rive dr. du Nil, entre Apollinopolis Magna au N. et Syène au S.; ch.-l. du *nome Ombite*. On y rendait un culte spécial au crocodile. — Vis-à-vis Ombos, de l'autre côté du Nil, était Contra-Ombos.

OMBRES. Les anciens nommaient ainsi, quelque chose d'intermédiaire entre l'âme et le corps, une image impalpable du corps, servant comme d'enveloppe à l'âme. C'était l'Ombre qui descendait aux Enfers.

OMBRES, *Umbræ*, convives qui, chez les anc. Romains, étaient amenés dans un festin par un invité, et sans avoir été invités eux-mêmes. Ils étaient comme l'ombre portée de celui qui les amenait. C. D—Y.

OMBRIE, *Umbria*, contrée de l'Italie ancienne, entre la Gaule Cispadane au N., l'Etrurie à l'O., dont le Tibre la séparait, la Sabine au S., le Picenum et la mer Adriatique à l'E.; v. princ. : Fulginium, Sena Gallica, Iguvium. Traversée par l'Apennin, arrosée au S. par le Nar. — Les Ombriens (du celtique *ombra*, homme fort) étaient d'origine gauloise. Ils prirent part aux guerres des Etrusques et des Samnites contre Rome, 311-307 et 297-295 av. J.-C., et furent soumis par les Romains en 280.

OMBRIE, anc. prov. du roy. d'Italie, auj. Prov. de Pérouse; entre celles d'Aquila, d'Ascoli et Macerata à l'E., de Pesaro-Urbino au N., d'Arezzo et Sienne à l'O., et l'Etat pontifical au S. Ch.-l.; *Pérouse* (*V. ce mot*).

OMBRIOS, c.-à-d. *pluvieux*, surnom sous lequel Jupiter avait un autel sur l'Hymette. Des médailles le représentent versant la pluie de la main gauche. Sur la colonne de Marc-Aurèle, à Rome (*V.* COLONNES), il a les traits d'un vieillard ailé, dont la barbe et les deux bras étendus épanchent des torrents d'eau.

OMBRONE, *Umbro*, riv. de Toscane, prend sa source dans les Apennins, à 22 kil. E. de Sienne, coule au S., passe à Asciano et Buonconvento, et se jette dans la Méditerranée près de Grosseto. Cours de 170 kil. Sous le 1er empire français, en 1808, elle donna son nom à un département borné à l'O. par la principauté de Piombino, au S. par le département du Tibre, à l'E. par celui du Trasiméne, au N. par celui de l'Arno et la Méditerranée; ch.-l. *Sienne*; s.-préf. : Montepulciano et Grosseto.

O'MEARA (Barry-Edward), né en Irlande vers 1770, m. aux environs de Londres en 1836, était chirurgien-major sur le vaisseau *le Bellérophon*, où Napoléon Ier vint si fatalement réclamer l'hospitalité anglaise. Comme il se montra empressé auprès de l'empereur, on lui proposa de le suivre à Ste-Hélène, ce qu'il accepta, avec l'autorisation de l'amiral anglais. Il vécut environ trois ans dans la familiarité de Napoléon; mais le gouverneur Hudson-Lowe ayant voulu qu'il devînt l'espion de l'illustre captif, il s'y refusa noblement, fut rappelé en juillet 1818, et rentra en Angleterre, où le gouvernement le priva de tout emploi. O'Meara a publié divers ouvrages sur Napoléon, entre autres : *Napoléon en exil à Ste-Hélène, relation contenant les opinions et les réflexions de Napoléon sur les événements les plus importants de sa vie*, trad. de l'anglais par Mme Collet, Paris, 1822, 2 vol. in-8°.

OMER (Saint), *Audomarus*, né près de Constance en Helvétie, d'une famille noble, vers la fin du VIe siècle, entra au monastère de Luxeuil, en fut tiré par Dagobert, en 637, pour occuper le siége épiscopal de Thérouanne, travailla à rétablir la discipline dans son diocèse, aidé de St Bertin, de St Mommolin, et de St Ebertram, qu'il appela près de lui. St Omer mourut vers 670. Fête, le 9 septembre.

OMER (SAINT-), *Audomari fanum*, s.-préf. (Pas-de-Calais), à 68 kil. N.-O. d'Arras, 285 N.-E. de Paris, par le chem. de fer du Nord, sur l'Aa, à l'embouch. du canal de Neuf-Fossé, dans un pays marécageux; 19,656 hab. Place de guerre de 2e classe, direction d'artillerie. Cour d'assises; tribunaux de 1re inst. et de comm., lycée, bibliothèque, musée, salle de concerts. Filat. de laine, de coton, de fil; fabr. de draps, couvertures de laine, passementeries, broderies, chapeaux, toiles métalliques, savons, papier, cuirs; brasseries, distilleries, huileries, raffineries de sel, amidonneries, sucre indigène; manuf. de pipes en terre. Comm. de grains, vins, huiles, eaux-de-vie, houille, etc. Belle cathédrale gothique, du XIVe siècle, contenant un remarquable buffet d'orgues, la tombe de St Omer par Girardon, et une statue colossale, dite *grand Dieu de Thérouanne*. Les faubourgs de Hautpont et de Lyzel sont sillonnés par 300 canaux environ.— Cette ville se forma autour du couvent de Sithiu, fondé en 640 par St Bertin, qui en fut le 1er abbé. Ses franchises furent reconnues et étendues par une charte de 1127. Louis XI l'assiégea en 1477; les Français s'en emparèrent en 1487; en 1489, les Impériaux, d'intelligence avec les habitants, y rentrèrent. Un évêché y fut érigé en 1560. Les Français prirent St-Omer en 1677, et il leur resta depuis lors. On y remarque une tour et quelques arcades de la nef de la magnifique abbaye de St-Bertin, détruite pendant la Révolution. Cette ville possédait un célèbre collége de jésuites anglais, où les familles catholiques de la Grande-Bretagne envoyaient leurs enfants. Sous la Ire République française, on l'appela *Morin-la-Montagne*. Patrie de l'abbé Suger.

OMESSA, ch.-l. de cant. (Corse), arr. et à 12 kil. N.-E. de Corte; 977 hab. Fabrique de gros draps.

OMMEGANCK (Balthasar-Paul), peintre de paysage, né à Anvers en 1755, m. en 1826, eut pour maître Antonissen; mais l'étude de la nature et ses goûts innés furent ses vrais instituteurs. Les provinces de Liége et de Namur lui fournirent la plupart de ses motifs. Il sut reproduire la brume du matin, l'éclat voilé du soleil d'automne, la grâce des vallons et des pâturages. Son coloris est l'une

finesse un peu molle : peu d'artistes ont mieux peint les moutons. Ses tableaux lui valurent à l'exposition de Paris, en 1799, le 1er prix de paysage. Napoléon Ier lui accorda une médaille d'or en 1808, et, depuis, l'impératrice Joséphine lui acheta tous les ans un tableau. C'est le seul peintre supérieur que la Belgique ait produit pendant le XVIIIe siècle. A. M.

OMMERAPOURA. *V.* UMERAPURA.

OMMIADES, dynastie arabe, prit son nom d'un membre de la tribu des Koraïchites, Ommiah ou Ommeyya, aïeul d'Abou-Sofyân, père de Moawiah qui la fonda en 661, à la mort d'Ali. Abou-Sofyân était chef du temple de la Mecque, avant l'islamisme. Ses descendants, qui se regardaient comme les vrais souverains de la Mecque, n'avaient adopté l'islamisme que dans l'espoir d'exercer un jour le pouvoir. Pendant 30 ans, les Ommiades cachèrent leurs desseins. Cette dynastie, dont le siége était à Damas, régna 89 ans, jusqu'en 750. Pendant cette période, l'empire des Arabes s'étendit depuis les Indes jusqu'en Espagne, où cette dynastie se perpétua depuis 756 avec Abdérame sous le nom de califat de Cordoue, après avoir été détrônée en Orient par les Abbassides. Cet empire nouveau s'éteignit en 1031. On compte 14 califes de cette famille (*V.* CALIFES). D.

OMMIAH. OMMIADES.

OMNIBUS, grande voiture publique de transport en commun. On en attribue l'invention à Pascal, qui imagina aussi le nom, signifiant « à tous » ou « pour tous ». Il y eut, en 1672, un certain nombre de ces carrosses dans Paris; on payait 6 sous par place. L'entreprise dura peu d'années. Cette idée fut reprise en 1828 à Paris : on en établit sur les boulevards 2 lignes, partant de la Porte-St-Martin, l'une allant à la place de la Bastille, et l'autre à la Madeleine. Le prix de la place était de 25 c., et, peu après, fut porté à 30 c. A chaque départ, une fanfare de trompettes, jouée par un orgue placé aux pieds du cocher, et qu'il mettait en mouvement par une pédale, avertissait les passants et appelait les voyageurs. Ces voitures eurent d'abord peu de succès; cependant on en établit encore dans beaucoup d'autres directions, le public y prit goût, et l'omnibus est auj. un véhicule dont la population se passerait difficilement. Il y a maintenant (1863) à Paris 31 lignes, desservies par 515 voitures longues, à 2 chevaux, sillonnant la ville d'un bout à l'autre, dans tous les sens; elles transportent annuellement 67 à 68 millions de voyageurs. En 1855, on les a réunies toutes sous une seule administration dite *Compagnie générale des Omnibus*. Chaque voiture contint d'abord 16 ou 17 places; en 1854, on en établit à 14 places d'intérieur, et 10 à découvert, sur l'impériale, au prix de 15 cent.; en 1857 tous les omnibus furent ainsi disposés. Les grandes villes de France et les capitales de l'Europe ont adopté les Omnibus.

OMOLONE, riv. de la Russie d'Asie (Sibérie), naît dans les monts Stanovoï, et se jette dans la Kolima, rive dr. Cours de 900 kil.

OMONT, ch.-l. de cant. (Ardennes), arr. et à 22 kil. S. de Mézières; 437 hab. Restes d'un vieux château.

OMOPHAGIES, fêtes de Bacchus à Chio et à Ténédos. On lui sacrifiait un homme, dont on déchirait les membres les uns après les autres.

OMORCA, déesse chaldéenne, femme de Baal, coexistait avec lui dans l'éternité. Lors de la création, elle fut coupée en deux par son époux; de sa tête naquit la race humaine; la partie supérieure du corps forma le ciel, et l'inférieure fut la terre.

OMPHALE, reine de Lydie, conserva le trône après la mort de Tmolus, son époux, acheta Hercule, que Mercure vendait en punition des massacres dont il s'était souillé, le condamna à filer à ses pieds, puis, s'étant éprise de lui, en eut Agélaüs ou Lamus. Une dynastie de rois lydiens prit le nom d'Héraclides. Une autre tradition, dit qu'Hercule devint volontairement l'esclave d'Omphale.

OMRALTI, v. de l'Hindoustan (Bérar), à 160 kilom. O.-S.-O. de Nagpour. Comm. de coton avec le Bengale.

OMSK, v. forte de la Russie d'Asie (Sibérie occid.); ch.-l. du district d'Omsk, à 480 kil. S.-E. de Tobolsk, sur la rive dr. de l'Irtisch; 16,275 hab. Là commençait la ligne militaire qui, avant la soumission des Kirghis-Kaizaks, défendait l'Empire russe contre ce peuple. Entrepôt de vivres pour l'armée, école d'agriculture. — La province d'Omsk a été remplacée, en 1838 par le district d'Omsk, qui forme la partie S.-E. du gvt de Tobolsk, est arrosée par l'Om et l'Irtisch, et bornée par les districts de Tara au N., d'Ischim à l'E., des Kirghis de Sibérie au S., et par le gvt de Tomsk à l'O. Superf., 100,520 kil. carr.; 86,937 hab. Sol plat. Mines de cuivre et de plomb. C. P.

ON, nom égyptien d'HÉLIOPOLIS.

ONAGRE, *Onager*, machine militaire de siége ou de campagne, chez les anc. Romains. C'était à peu près la même que la catapulte (*V. ce mot*); elle servait pour lancer des pierres ou des flèches. L'Onagre se plaçait sur un char à bœufs, et servait surtout à la défense du camp. Il y en avait une par cohorte. On l'appelait aussi *Scorpion*.

ONATE, v. d'Espagne (Guipuzcoa), à 45 kil. E.-S.-E. de Bilbao. Pop. de la commune : 5,990 hab. Belle église collégiale. Il y eut jadis une université, réunie à celle de Valladolid en 1842. Usines à fer; fabr. de draps et tissus de lin. Sources minérales et mines de fer aux environs.

ONCE, *Uncia*, 12e de la livre romaine, et valant 27 grammes 19 centigr. Les anc. Romains appelaient aussi *once* la 12e partie d'un tout dans les monnaies, dans les mesures, dans les comptes d'argent, etc. — Once, ancien poids français, en usage avant l'établissement du système métrique; c'était le 16e de la livre. Son poids équivaut à 3 décagr. 125 centigr. — Monnaie d'or du royaume de Naples, valant 12 fr. 99 c., et en Sicile, 13 fr. 75 c.

ONCÉE, v. d'Arcadie, sur les bords du Ladon. Apollon y avait un temple.

ONCHESTE, *Onchestus*, anc. v. de Grèce (Béotie), au S.-E. d'Haliarte, près du lac Copaïs. Fondée, disait-on, par Neptune, elle fut le siége d'une amphictyonie. Du temps de Pausanias, elle était déjà en ruines.

ONCIALE (Ecriture). *V.* ECRITURE.

ONDA, *Oronda*, v. d'Espagne (Valence), prov. et à 18 kil. O. de Castellon-de-la-Plana, défendue par un château-fort. Pop. de la commune : 5,230 hab.

ONDINS, ONDINES, génies qui habitent les profondeurs des lacs, des fleuves et de l'Océan.

ONÉGA (lac), lac de la Russie d'Europe (Olonetz), au N.-E. du Ladoga; 12,000 kil. carr.; 200 kil. sur 60 à 80; profondeur moyenne de 10 à 15 mèt. Eaux limpides et poissonneuses. Navigation difficile, évitée par un canal latéral à la rive S. Il communique au Ladoga par la Svir, et reçoit encore la Vitegra et la Chouia.

ONÉGA, fleuve de la Russie d'Europe (Olonetz), a sa source au lac Latcha, coule au N.-E., puis au N.-O., à travers les gouv. d'Olonetz et d'Arkhangel, et tombe dans un golfe de la mer Blanche, dit golfe d'Onéga. Navigable par les grandes eaux. Cours de 500 kil.

ONÉGA, v. de la Russie d'Europe, sur la riv. Onéga, dans le gvt et à 238 kil. S.-O. d'Arkhangel; 1,800 hab. Port de pêche.

ONEGLIA, nom italien d'ONEILLE.

ONEIDA, lac des Etats-Unis (New-York), communique avec l'Ontario par l'Oswego; 40 kil. sur 10. Il tire son nom de la tribu des Oneidas, appartenant au groupe des Iroquois.

O'NEIL ou O'NIAL, roi d'Irlande, 379-402, régna sur la Momonie, se joignit aux Pictes et aux Scots pour expulser les Romains de la Bretagne, porta ses armes jusqu'au détroit de Gaule, passa même en Armorique en 388, fit la guerre, à son retour, contre Eocha, roi de Lagénie, et fut assassiné par lui. Ses descendants régnèrent pendant 500 ans. Il en existait un encore au XVIe siècle; il excita une révolte contre Elisabeth, reine d'Angleterre, et se maintint pendant 7 ans.

ONEILLE, en italien *Oneglia*, v. forte du roy. d'Italie, prov. et à 5 kil. N.-O. de Porto-Maurizio; port sur le golfe de Gênes; 6,439 hab. Ch.-l. du cantou de son nom. Bombardé par l'amiral français Truguet en 1792. Le général Bonaparte y vint prendre le commandement de l'armée d'Italie, en 1796. Patrie d'André Doria. L'ancienne principauté d'Oneille forme auj. l'arrondissement de Porto-Maurizio. Sol montagneux; marbre, pierre à chaux. Peu de céréales; élève de bestiaux. Excellente huile.

ONÉSICRITE, historien grec, né à Egine, disciple de Diogène le Cynique, accompagna Alexandre le Grand en Asie comme commandant des trirèmes, et composa une Histoire de l'expédition, calquée sur le plan de la *Cyropédie* de Xénophon. Cet ouvrage est perdu; mais Strabon, Elien et Pline, en ont tiré beaucoup de faits relatifs à la géographie et à l'histoire naturelle des Indes.

ONÉSIME (Saint), disciple de St Paul, était d'abord esclave de Philémon, habitant de Colosses, et s'était enfui après l'avoir volé. Quand il se fut converti, St Paul écrivit pour lui à Philémon une lettre que nous avons, et le retint auprès de sa personne. Onésime subit le martyre en 95. Fête, le 16 février et le 10 avril.

ONESII, peuplade de la Gaule, habitait le territoire qu'occupe auj. Ozon (Hautes-Pyrénées).

ONFROI. *V.* HUMFROI.

ONIAS, nom de quatre grands-prêtres des Juifs. *Onias Ier*

gouverna les Hébreux de 321 à 300 av. J.-C., et son fils Simon le Juste lui succéda. *Onias II*, fils de Simon le Juste, régna de 241 à 229, et se signala par son avarice. *Onias III*, fils de Simon II, devint grand-prêtre en 199; calomnié auprès d'Antiochus Epiphane, il se rendit à Antioche pour se justifier. Pendant son séjour dans cette ville, sa dignité fut tour à tour vendue à ses frères Jason et Ménélaüs; enfin Antiochus ayant laissé provisoirement le gouvernement d'Antioche entre les mains d'Andronic, celui-ci livra Onias à l'ambition de Ménélaüs, 168. *Onias IV*, fils du précédent, ayant perdu tout espoir de recouvrer la dignité de son père, se rendit auprès du roi d'Egypte, Ptolémée Philométor, qui lui permit de bâtir un temple dans la préfecture d'Héliopolis. Ce temple s'appela *Onion*, du nom de son fondateur, 150. Philométor étant mort, sa veuve Cléopâtre implora le secours d'Onias contre Ptolémée Physcon, compétiteur de son fils pour le trône d'Egypte. Onias marcha sur Alexandrie, fut pris par Physcon, et livré au supplice. L—H.

ONION. *V.* ONIAS IV.

ONIROMANCIE, ONIROCRITIE et ONIROSCOPIE, divination par les songes.

ONKELOS, rabbin que les uns prétendent avoir été disciple de Gamaliel et condisciple de St Paul, et que d'autres confondent avec Aquila, auteur d'une traduction grecque de l'Ancien-Testament et contemporain de l'empereur Adrien. On lui attribue le *Targum*, paraphrase chaldaïque du *Pentateuque*, imprimé à Bologne en 1482.

ONNAING, vge (Nord); arr. et à 7 kil. N.-E. de Valenciennes; 3,497 hab. Berceau de l'industrie de la chicorée-café en France; fabr. de sucre indigène.

ONOBRISATES, peuple gaulois, que Danville place dans le Nébouzan (Htes-Pyrénées).

ONOCHONUS, riv. de Thessalie, affluent du Pénée à Larisse. La tradition rapporte qu'il fut mis à sec pour le passage de l'armée de Xerxès.

ONOD, brg de Hongrie (Borsod), à 16 kil. S.-S.-E. de Miskolcz, sur le Sajo; 2,700 hab. Défaite des Hongrois par les Mongols en 1241.

ONOLDINUM, nom latin d'ANSPACH.

ONOLSBACH. *V.* ANSPACH.

ONOMACRITE, poëte et devin d'Athènes au VIe siècle av. J.-C., fut chassé par Hipparque, fils de Pisistrate. On le croit l'auteur des poésies attribuées à Orphée et à Musée. *V.* Eichhoff, *de Onomacrito Atheniensi commentatio*, Elberfeld, 1840.

ONOMANCIE ou ONOMATOMANCIE, divination par les noms. De deux personnes celle-là était la plus heureuse dans le nom de laquelle les lettres numérales, jointes ensemble, formaient la plus grande somme. On tirait encore des présages du nombre de voyelles comprises dans le nom.

ONOMARQUE, général des Phocidiens pendant la guerre Sacrée, partagea d'abord le commandement avec son frère Philomèle. Celui-ci ayant été tué, en 353 av. J.-C., il le vengea par la prise de Thronium, d'Amphissa, et de toute la Doride; mais il fut vaincu près de Phères par Philippe, roi de Macédoine, qui le fit attacher à un gibet.

ONONDAGA, v. des Etats-Unis (New-York), à 80 kil. O. d'Utica; 6,000 hab. Importantes salines, qui ont produit, en 1853, plus de 124 millions de kilog. de sel.

ONORE ou HANAWAR, v. de l'Hindoustan anglais (Madras), près de la mer d'Oman, à 180 kil. de Mangalore. Jadis ch.-l. d'un petit Etat. Aux Anglais depuis 1799.

ONOSANDER, écrivain grec, que l'on croit contemporain de l'empereur Claude, est auteur d'un livre intitulé : *la Science du chef d'armée*, dans lequel il a recueilli méthodiquement les traditions sur l'expérience militaire des Romains. Son ouvrage a été publié par Camerarius, Nuremberg, 1595, in-8°, puis par Rigault, avec traduction latine, Paris, 1599, in-4°, et par Schwebel, avec trad. française de Zurlauben, Nuremb., 1762, in-fol., avec gravures représentant les armes et machines des Romains. Guischard a donné aussi une traduction française d'Onosander, dans ses *Mémoires militaires sur les Romains*. L'empereur grec Léon et le maréchal de Saxe faisaient estime du traité d'Onosander.

ONSLOW (Georges), compositeur de musique, né à Clermont-Ferrand en 1784, m. en 1852. Son père était d'une famille américaine, venue en Angleterre après la guerre des Etats-Unis; sa mère descendait du chroniqueur Brantôme. Envoyé à Londres pour y faire son éducation, il reçut les leçons de trois pianistes distingués, Hullmandel, Dussek et Cramer. Uniquement occupé du talent de l'exécution, longtemps insensible aux œuvres mêmes de Mozart, il sentit enfin le génie de la composition s'éveiller en lui à l'audition de l'opéra de *Stratonice* de Méhul. Il se fit l'élève de Reicha, puis s'adonna particulièrement à la musique instrumentale. Le genre de composition qui l'a illustré, est la musique de chambre. Trois fois il s'essaya au théâtre, et donna à l'Opéra-Comique *l'Alcade de la Véga*, 1824, *le Colporteur*, 1827, et *le duc de Guise*, 1837; mais de beaux chants, de pures harmonies, une orchestration à la fois brillante, élégante et ferme, ne suffirent pas pour donner à ces œuvres un succès durable. Onslow remplaça Cherubini à l'Institut, en 1842.

ONTARIO, lac de l'Amérique septentrionale, le plus oriental et le plus petit des 5 grands lacs, entre les Etats-Unis (New-York) au S. et le Canada au N., reçoit les eaux du lac Erié par le Niagara, et communique avec l'Atlantique par le St-Laurent, avec New-York par les canaux d'Oswego, d'Erié et d'Hudson; plus grande longueur, 289 kil.; largeur moyenne, 104 kil.; profondeur moyenne, 150 mèt.; niveau au-dessus de la mer, 80 mèt. Navigable pour les plus gros bâtiments. Il n'est jamais entièrement envahi par les glaces. Houles et orages fréquents.

ONTENIENTE, v. d'Espagne, prov. et à 75 kil. S.-S.-O. de Valence; 11,000 hab. Palais des ducs d'Almodovar. Fabr. de draps, lainages, toiles. Moulins à farine et à huile; papeteries.

ONUBA, nom anc. D'HUELVA.

ONUPHIS, bœuf sacré de l'anc. Egypte, une des incarnations animales d'Osiris.

ONUPHIS, anc. v. de la Basse-Egypte, ch.-l. du nome *Onuphite*, sur la branche Atarbéchite du Nil, au S. de Bouto.

ONYCHOMANCIE, divination par l'observation de l'ongle d'un enfant.

ONZAIN, vge (Loir-et-Cher), arr. et à 18 kil. S.-O. de Blois, sur le chemin de fer de Paris à Bordeaux; 968 hab. Ancien et beau château, où Louis XI fit enfermer La Balue; le prince de Condé, pris à la bataille de Dreux, en 1562, y fut aussi envoyé.

OO, vge (Haute-Garonne), arr. et à 52 kil. S.-S.-E. de St-Gaudens; 363 hab. Près de là sont le lac de Séculéjo, avec de magnifiques cascades, et un *port* ou passage des Pyrénées à 3,000 mèt. d'altitude.

OOMANCIE, divination par l'inspection des signes ou des figures qui paraissent dans les œufs.

OOST, c.-à-d. *est, oriental*, en hollandais : OOST*erwick*, village oriental.

OOST (Jacques VAN), dit *le Vieux*, peintre, né à Bruges en 1600, m. en 1671, alla étudier en Italie, et choisit pour modèle Annibal Carrache, dont il parvint à imiter fidèlement la manière. Mais Rubens et Van-Dyck lui ayant d'abord servi de guides, ses compositions témoignent de cette double influence. Il peignait de grandes toiles qui ne renferment que deux ou trois personnages : les accessoires occupent tout le reste. Ce procédé expéditif lui permettait de multiplier ses œuvres. Une *Descente de croix*, dans l'église des Jésuites, à Bruges, et neuf tableaux dans l'abbaye de St-Trond, où sa fille avait pris le voile, sont au nombre des meilleurs. A. M.

OOST (Jacques VAN), dit *le Jeune*, peintre, né à Bruges en 1637, m. en 1713, voyagea quelque temps en France, puis en Italie, et passa presque toute sa vie à Lille. Il avait beaucoup étudié Van-Dyck, et s'était approprié la douceur de son coloris. Il dessinait bien, donnait une vive expression à ses figures, travaillait promptement, et accordait une grande place aux accessoires, afin d'aller plus vite. A. M.

OOSTAKER, brg de Belgique (Flandre orientale), à 4 kil. N. de Gand; 5,000 hab. Distilleries, brasseries, fabr. de chocolat; foire aux chevaux.

OOSTERHOUT, v. du royaume de Hollande (Brabant septentrional), à 10 kil. N.-N.-E. de Bréda; 6,500 hab. Poterie, toiles, chaussures, laines.

OOSTERWYCK, vge du royaume de Hollande (Brabant septentrional), à 13 kil. S.-O. de Bois-le-Duc; 1,700 hab. Toiles et lainages.

OOSTERZEELE, brg de Belgique (Flandre orientale), à 14 kil. S.-E. de Gand; 2,900 hab. Toiles, bétail.

OOSTNIEUWKERKE, brg de Belgique (Flandre occidentale), à 15 kil. N.-E. d'Ypres; 2,400 hab. Cartes et tabac.

OOSTROBEKE, brg de Belgique (Flandre occidentale), à 15 kil. N.-N.-E. de Courtrai; 4,082 hab. Dentelles, toiles.

OOTEGHEM, brg de Belgique (Flandre occidentale), à 10 kil. E. de Courtrai; 2,400 hab. Toiles.

OOTMARSUM, v. du royaume de Hollande (Over-Yssel), à 65 kil. E. de Zwolle; 4,500 hab.

OPALES, *Opalia*, fête d'Ops, épouse de Saturne, chez les Romains. Elle se célébrait tous les ans, le XIV des calendes de janvier (19 décembre). On s'asseyait à terre pour invoquer Ops, et marquer ainsi qu'elle était elle-même la Terre, mère que devaient désirer les mortels.

OPÉRA, le plus pompeux spectacle de Paris, consacré à la représentation de tragédies ou drames lyriques et de ballets. Il est d'origine italienne, ainsi que son nom, qui signifie *œuvre*. En 1645, Mazarin fit venir d'Italie des chanteurs qui jouaient des opéras de leur pays. Un abbé Perrin eut l'idée, en 1659, de donner des opéras français, et, 10 ans après, obtint un privilége pour établir dans toute la France des *Académies de Musique*. Il en ouvrit une à Paris, où l'on joua des opéras avec grand appareil de décorations et de machines. Lulli reçut du roi le privilége de l'abbé Perrin, en 1672, et fonda véritablement l'opéra français, qui fut alors appelé *Académie royale de Musique*. Depuis ce temps, ce théâtre n'a cessé d'être protégé et soutenu par le gouvernement ou par la ville de Paris; car bien qu'il ne donne que trois représentations par semaine, le spectacle est si dispendieux, que les recettes ne couvrent pas les dépenses. Pendant la Révolution, l'Académie royale de Musique fut appelée *Opéra National*, puis *Théâtre de la République et des Arts*; en 1804, *Académie impériale de Musique*, qui devint *royale* pendant la Restauration, et enfin, en 1854, simplement *Opéra*, nom que d'ailleurs l'usage n'avait cessé de lui donner. L'Académie de Musique débuta sur le théâtre du Petit-Bourbon, situé où est auj. la colonnade du Louvre; en 1669, elle alla rue Mazarine, vis-à-vis la rue Guénégaud; Lulli établit la sienne rue de Vaugirard, près du Luxembourg, puis, en 1673, dans l'anc. salle des Comédiens français, joignant le Palais-Royal à l'E., à peu près où est auj. la cour des Fontaines. Cette salle fut brûlée en 1763, réédifiée au même endroit, et brûlée une 2e fois en juin 1781. Alors on en éleva, en 75 jours, sur le boulevard St-Martin, une autre, qui existe encore sous le nom de théâtre de la Porte St-Martin. En 1794, l'Opéra fut transféré rue de Richelieu, dans une salle qui occupait toute la place Louvois; elle a été démolie en 1820, à la suite de l'assassinat du duc de Berri (*V.* LOUVEL), et le gouvernement en fit élever, rue Le Pelletier, une qui fut ouverte le 15 août 1821; c'est la salle actuelle. Autrefois l'Opéra était renommé pour ses machines, et tous les changements de décorations dans une même pièce s'y faisaient toujours à vue; en 1831, le théâtre ayant été donné à une entreprise particulière, cet usage fut abandonné, et n'a pas été repris, quoique ce théâtre soit maintenant exploité aux frais du gouvernement, et sous l'inspection du ministre d'Etat.

OPÉRA-COMIQUE, théâtre où l'on joue des pièces mêlées de chant et de dialogue. Ce genre prit naissance en 1717, et fut un perfectionnement du théâtre de la Foire. Il obtint un succès qui excita la jalousie des grands théâtres; ils obtinrent sa fermeture en 1745. En 1752, il fut rétabli. L'Opéra-Comique fut ainsi nommé de ce qu'on ne jouait, originairement, que des ouvrages d'un genre comique et même bouffon, tandis que le Grand-Opéra jouait des pièces sérieuses. Pendant tout le XVIIIe siècle, et le commencement du XIXe, les opéras-comiques n'étaient que des pièces à ariettes, comme nos vaudevilles, mais sur de la musique nouvelle; ce n'est que de nos jours qu'ils ont acquis une véritable importance musicale. Ce spectacle se produisit d'abord aux foires St-Germain et St-Laurent; réuni à la Comédie italienne en 1762, il occupait la salle de la rue Mauconseil, et fut transféré, en 1783, à la salle Favart. Une 2e troupe d'opéra-comique s'établit rue Feydeau en 1791, mais en 1800 les deux troupes se réunirent, et occupèrent la salle Feydeau jusqu'en 1820, époque où elle fut démolie pour ouvrir la rue de la Bourse; de là il alla à la salle Ventadour, puis au théâtre de la place de la Bourse; enfin, en 1840, il revint à l'anc. salle Favart, où il est maintenant.

OPHELTE. *V.* HYPSIPYLE.

OPHIOMANCIE, divination par les serpents, qui consistait à tirer des présages de leurs mouvements divers.

OPHIR, contrée de l'Orient, où les flottes de Salomon allaient chercher de l'or. C'est, selon les uns, la côte de Sofala en Afrique; selon les autres, le littoral de l'Arabie Heureuse, ou la région de l'Inde.

OPHIR, mont volcanique de l'île de Sumatra, nommé par les indigènes *Gounong-Pasaman*; 4,200 mèt. de hauteur. — mont de la presqu'île de Malacca, au N. de la ville de ce nom.

OPHIUSA, nom anc. de l'île Formentera, ainsi appelée parce qu'elle était infestée de serpents. — nom primitif de Cypre et de Rhodes.

OPICONSIVES, *Opiconsivæ*, fête d'Ops-Consiva, ainsi surnommée chez les Romains, parce qu'à l'époque où elle revenait, le VIII des calendes d'octobre (25 août), on commençait diverses semailles.

OPIE (John), l'un des meilleurs peintres de l'école anglaise, né dans le comté de Cornouailles en 1761, m. en 1807, était fils d'un charpentier. Sa rudesse et son défaut d'éducation eurent une grande influence sur les sujets et le caractère de ses tableaux, et l'empêchèrent de réussir dans le grand monde à Londres. On admire surtout son coloris, la vérité et la perfection de son exécution. On cite de lui : *le Meurtre de Rizzio, la Mort de Jacques Ier, la Mort de Saphira.*

OPIMES (Dépouilles), *Spolia opima*; c'était, chez les anc. Romains, l'armure du chef d'une armée ennemie qu'un général romain avait tué de sa propre main. Il la rapportait arrangée en trophée, et la consacrait à Rome, dans le temple de Jupiter-Férétrien; on l'appelait *Opime*, parce que c'était la plus belle, la plus riche des dépouilles. Les dépouilles opimes ne furent remportées que 3 fois : par Romulus, sur Acron, roi des Céniniens; par Cornélius Cossus, sur Lars Tolumnius, roi des Véiens; et par Marcellus, sur Viridomar, chef des Gésates.

OPIMIUS (Lucius), consul romain l'an 632 de Rome, 121 av. J.-C., entreprit d'abolir les lois des Gracques, saisit le prétexte du meurtre d'un licteur pour se faire investir par le sénat de pouvoirs illimités, cita Caïus Gracchus à comparaître devant son tribunal, mit sa tête à prix, tailla en pièces ses partisans sur le mont Aventin, et, quand le tribun se fut donné la mort, éleva un temple à la Concorde. Plus tard, envoyé en Afrique contre Jugurtha, il se laissa corrompre par l'or de ce prince, fut condamné à l'exil, et mourut dans la misère à Dyrrachium. Sous son consulat, on récolta d'excellent vin de Falerne, dont on avait encore du temps d'Auguste et même de Trajan, et que les gourmets appelaient *vin du vieux consul.*

OPIQUES. *V.* OSQUES.

OPIS, un des noms de la Diane Taurique, à laquelle les Scythes sacrifiaient des victimes humaines.

OPITERGIUM, nom latin d'ODERZO.

OPITZ (Martin), en latin *Opitius*, poëte allemand, né en 1597 à Bunzlau (Silésie), m. de la peste à Dantzick en 1639, voyagea beaucoup en Allemagne, enseigna les humanités à Weissenburg (Transylvanie), vint à Paris en 1630, se lia avec Grotius, et obtint la place de secrétaire et d'historiographe du roi de Pologne. Les Allemands l'ont appelé *le Père* et *le Restaurateur* de leur poésie : il a, en effet, exercé une grande influence sur la langue, par ses préceptes, par l'indication des ressources qu'elle contenait, par l'usage qu'il en fit lui-même. Il est le chef d'une école entre les Meistersængers et l'école de Gottsched. Il a cultivé tous les genres de littérature, principalement la poésie didactique. La meilleure édition de ses Œuvres complètes a paru à Breslau, 1690, 3 vol. in-8°.

OPITZ (Henri), théologien et orientaliste, né en 1642 à Altenbourg (Misnie), m. en 1712 à Kiel, où il enseignait l'hébreu et la théologie, a laissé : *Satellitium Davidis et Salomonis*, Iéna, 1672, et 1684, in-4°; *Græcismus facilitati suæ restitutus methodo novâ*, Leips., 1687, 1697, in-4°; *Institutiones accentuationis hebraïcæ*, Iéna, 1674, in-4°; *Atrium linguæ sanctæ*, Hambourg, 1671, in-4°; *Lexicon hebræo-chaldæo-biblicum*, Leipz., 1692, in-4°; *Synopsis linguæ chaldaïcæ*, Iéna, 1674, in-4°; *Biblia hebraïca*, Kiel, 1709, 2 vol. in-4°, édition très-estimée; *Novum Testamentum syriacum cum versione latinâ*, Hambourg, 1694, in-8°; *Theologia exegetica*, Kiel, 1704, in-fol.

OPLITE ou OPLITODROME, athlète qui, dans certains jeux de la Grèce, disputait le prix de la course à pied, et courait coiffé d'un casque, chaussé de bottines militaires, et un bouclier au bras. Les Oplites figuraient dans les jeux Néméens; plus tard, ils furent admis aux jeux Olympiques, Pythiques, et Isthmiques. Leur nom signifiait *coureur armé*.

OPLITES, soldats pesamment armés, chez les anc. Grecs; ils avaient pour armes défensives un casque, une cuirasse, un bouclier rond, et des bottines garnies de fer; pour armes offensives, une longue pique et une épée. Chaque oplite Athénien avait un valet pour porter ses armes et ses vivres; on le renvoyait aux bagages au moment de l'action.

OPOCZNO, v. de Pologne (gouvernement et à 66 kil. O. de Radom), au confluent de la Drzewica et de la Weglanka; 4,110 hab. Forges, mercerie.

OPONTE, *Opus*, auj. *Bodonitza* ou *Atalanti*, v. de l'anc. Locride, à l'E., près de l'Euripe, capit. des Locriens Opontiens. Patrie de Patrocle. Ajax, fils d'Oïlée, y régna.

OPORIN (Jean), savant imprimeur, qui changea en grec son nom allemand de *Herbst* (automne), né à Bâle en 1507, m. en 1568, fit ses études à Strasbourg, fut correcteur d'épreuves chez Froben, devint directeur du gymnase de Bâle, renonça à cette place pour étudier la médecine sous Paracelse, occupa plus tard la chaire de langue grecque à l'université de Bâle, et finit par établir, avec Robert Winter, son parent, une imprimerie qui obtint bientôt une grande célébrité. Outre de bonnes éditions d'auteurs classiques, il donna des *Notes* estimées sur Solin, Pline, et Plutarque.

OPORTO, v. de Portugal. *V.* Porto.

OPOTSCHNA, v. de Bohême, à 15 kil. E.-N.-E. de Königgrätz; 1,450 hab. Château, parc et haras des princes de Colloredo-Mansfeld.

OPPA, riv. d'Allemagne, sépare la Silésie prussienne de la Moravie, et se jette dans l'Oder. Cours de 90 kil.

OPPÈDE (Jean Maynier, baron d'), né à Aix en 1495, m. en 1558, conseiller, puis 1er président au parlement de sa ville natale, s'est acquis une triste célébrité par les rigueurs qu'il exerça envers les Vaudois. Il provoqua la mise à exécution de l'arrêt qu'il avait rendu, en 1544, contre ces sectaires, et procéda au massacre des habitants de Cabrières et de Mérindol, 1545, avec une cruauté qu'animait, dit-on, son ressentiment contre la comtesse de Cental, protectrice des Vaudois; et qui lui avait refusé sa main. Des plaintes furent portées à la cour : d'Oppède y parut pour se défendre, mais François Ier refusa de le recevoir. Accusé de nouveau, sous Henri II, devant le parlement de Paris, 1550, il fut acquitté, et reprit ses fonctions. On a de lui une traduction en vers français des *Triomphes* de Pétrarque, 1538, in-8°. B.

OPPELN, en polonais *Oppolie*, v. des Etats prussiens (Silésie), ch.-l. de régence, sur la rive dr. de l'Oder, à 80 kil. S.-E. de Breslau, 420 kil. S.-E. de Berlin; 7,000 hab. Hôtel du gouvernement, hôtel-de-ville, gymnase catholique, institution de sages-femmes, trois hôpitaux. L'église de St-Adalbert, érigée en 995 par l'évêque de Gnesne, est regardée comme la plus ancienne église chrétienne de la Silésie supérieure. Belles promenades dans les environs. Commerce très-actif de vins, bestiaux, produits minéraux. Tanneries, poterie. Oppeln fut autrefois la capitale de la principauté souveraine de ce nom, et, depuis 1200, la résidence des ducs de la Silésie supérieure de la maison des Piast. Dévasté en 1260 par les Tartares, il passa, en 1532, sous la domination de l'Autriche, jusqu'à ce qu'il fut incorporée par Frédéric II, en 1742, avec le reste de la Silésie, à la monarchie prussienne.—La régence d'Oppeln est bornée au N. par celle de Breslau et le grand-duché de Posen, à l'E. par le royaume de Pologne, au S. par la Moravie, à l'O. par la Bohême; 13,122 kil. carr.; 1,077,663 hab. Sol montagneux, riche en mines de fer et de zinc. Divisé en 16 cercles. E. S.

OPPENHEIM, *Bonconica*, v. de la Hesse-Darmstadt, sur la rive g. du Rhin, à 17 kil. S. de Mayence; 2,500 hab. Belle église gothique de Ste-Catherine, contenant les tombeaux de la famille Dalberg; ruines du château impérial de Landskron, bâti par Lothaire II, et détruit par les Français en 1689. Pont de bateaux. Vins renommés. Forteresse romaine du 1er siècle av. J.-C., ville impériale en 1079, elle fut brûlée en 1689 par les Français, qui la prirent encore en 1792 et 1794.

OPPENORD (Gilles-Marie), architecte, né à Paris en 1672, m. en 1742, élève de J.-H. Mansart, construisit le portail du midi de l'église St-Sulpice de Paris, et eut la réputation d'un grand décorateur. Il fit beaucoup de travaux de ce genre au Palais-Royal et dans divers hôtels, montra partout un goût bizarre et maniéré, et contribua à la décadence de l'architecture.

OPPIDO, anc. *Mamertum*, v. du royaume d'Italie, dans la province et à 44 kil. N.-E. de Reggio; 6,211 hab. Evêché. Ruinée par un tremblement de terre en 1783.

OPPIDO, *Opinum*, brg du royaume d'Italie, province et à 22 kil. N.-E. de Potenza; 3,537 hab.

OPPIDOLO, v. du royaume d'Italie, ch.-l. de l'île Pantellaria, prov. de Trapani; 3,500 hab.

OPPIEN, poëte grec du IIe siècle de l'ère chrétienne, né à Coryce (Cilicie), accompagna dans l'exil son père qui n'avait pas voulu reconnaître Septime-Sévère, alla plus tard à Rome, sut plaire à Marc-Aurèle, et fut enlevé par une maladie contagieuse, à peine âgé de 30 ans. Il est auteur d'un poëme didactique sur la pêche marine (*Halieutica*) : ses peintures sont bien coloriées, de bon goût, fidèles, eu égard à son temps, et exécutées avec âme, avec un sentiment qui se communique au lecteur et soutient l'intérêt. Un second poëme, sur la chasse aux bêtes sauvages (*Cynegetica*), de beaucoup inférieur, paraît avoir été composé sous Caracalla et à l'imitation du précédent par un autre poëte. On les réunit cependant. La meilleure édition est celle de Schneider, Strasbourg, 1776, in-8°. Les *Halieutiques*, ont été traduites en français par Limes, 1817, in-8°; les *Cynégétiques*, par Florent Chrestien, Paris, 1575, in-4°; par Fermat, Paris, 1690, in-12; et par Belin de Ballu, Paris, 1787, in-8°. *V.* H. Martin, *Etudes sur la vie et les Œuvres d'Oppien de Cilicie*, Paris, 1863, in-8°.

OPPIUS (Caïus), tribun du peuple, fit rendre, l'an 538 de Rome, 215 av. J.-C., au milieu de la 2e guerre punique, une loi qui défendait aux femmes de porter dans leur parure plus d'une demi-once d'or (13 gramm. 1/2 environ). Les dames romaines, en 556, envahirent le Forum; malgré Caton, et grâce au tribun Valérius, elles obtinrent l'abolition de cette loi.

OPPIUS (Caïus), lieutenant et ami de César, est regardé comme l'auteur des *Guerres d'Alexandrie, d'Afrique et d'Espagne*, imprimées à la suite des *Commentaires de César*; d'autres les attribuent à César lui-même ou à Hirtius.

OPPOLIE. *V.* Oppeln.

OPPORTUNE (Sainte), abbesse du monastère de Montreuil, près de Séez, m. en 770. Fête, le 22 avril.

OPS, déesse italique de la fécondité, de la production, des richesses, que les mythologues latins disaient femme de Saturne, et identifiaient avec Rhéa, Cybèle et la Terre. Au mois d'avril, on lui immolait une vache pleine et une truie. *V.* Opales.

OPSLŒ, anc. v. de Norvége, fondée près de Christiania, en 1058, par le roi Harold Haardraade, qui succomba à Stamford contre Harold, le dernier des rois saxons d'Angleterre. Elle devint, après l'union avec le Danemark, la capitale du royaume. Elle fut entièrement détruite par un incendie en 1624, et Christian IV fit construire alors près de là la ville de Christiania. A. G.

OPSOPŒUS (Vincent), philologue et poëte latin, né en Franconie vers la fin du XVe siècle, m. en 1540, tint une école à Anspach pour l'enseignement des langues anciennes. Il a laissé : *Castigationes.... in Demosthenis orationes*, Nuremberg, 1534, in-4°; *de Arte bibendi libri* III, poëme, ibid., 1536, in-4°; *Annotationes in* IV *lib. græcor. epigrammatum*, Bâle, 1540, in-8°. On lui doit les premières éditions de Polybe, de Diodore de Sicile, des *Lettres* de St Basile et de St Grégoire de Nazianze. C. N.

OPSOPŒUS (Jean), médecin allemand, né à Bretten en 1556, m. à Heidelberg en 1596, a édité Hippocrate, avec des *Remarques*, et les *Oracles sibyllins*. On a aussi de lui des *Notes* sur Frontin, Macrobe et Sénèque le Philosophe. C. N.

OPTAT (Saint), *Optatus*, évêque de Milève en Numidie dans le IVe siècle, combattit l'erreur des Donatistes. Il reste de lui : *de Schismate Donatistarum*, Paris, 1700, in-fol. St Augustin parle de St Optat comme d'un des prélats les plus savants et les plus illustres de son temps. Fête, le 4 juin.

OPTATIEN (*Publius-Porphyrius-Optatianus*), poëte latin, contemporain de Constantin le Grand, a laissé un *Panégyrique* en vers de ce prince, publié dans les *Poemata vetera* de Pithou, Paris, 1590, et séparément par Welser, Augsbourg, 1595, in-fol. C'est une collection de vers contournés, tourmentés de toutes les façons, de manière à les accourcir ou à les allonger à propos, pour leur faire figurer des autels, des orgues, etc.

OPTIO, aide donné par les tribuns militaires à un centurion, chez les anc. Romains, et qui le remplaçait quand il était malade.—Préposé, lieutenant, ou aide, dans une foule de services militaires ou civils, sous le Bas-Empire.

OPUS. *V.* Oponte.

OR, riv. de la Russie d'Europe (Orenbourg), naît dans le pays des Kirghiz, coule au N., puis à l'E., et se jette dans l'Oural. Cours de 120 kil.

OR (Côte d'). *V.* côte d'or.

OR (Mont d'). *V.* dore (Mont).

OR CORONAIRE, *Aurum coronarium*, couronnes d'or offertes par les villes alliées du peuple romain, et quelquefois aussi par les légions, à un général qui devait triompher. Ces couronnes étaient fort nombreuses et fort pesantes, et souvent on les comptait par centaines. Le triomphateur les faisait porter immédiatement devant son char. On appelait aussi Or coronaire une grosse contribution que les généraux vainqueurs levaient dans les pays conquis, pour payer les frais de leur triomphe futur. Sous les empereurs, les colonies et les municipes même de l'Italie, offraient un or coronaire au chef de l'empire quand il devait triompher. C. D—y.

ORACLES. Les païens nommaient ainsi l'expression de la volonté des dieux, interprétée par des prêtres ou des

grêtresses que l'on interrogeait soit sur l'avenir, soit sur la signification d'un événement ou d'un phénomène accompli. On appelait aussi *Oracles*, les lieux où se donnaient les consultations de ce genre. Aucune affaire publique un peu importante ne se décidait sans qu'on eût consulté les oracles, et leur réponse dictait la décision à prendre. Il y avait des oracles régulièrement établis dans certains temples; on cite, parmi les célèbres, ceux d'Apollon à Delphes, à Claros, à Héliopolis, à Patara; de Jupiter, à Dodone, Olympie, Ammon, et en Crète; de Mars, dans la Thrace; de Mercure, à Patras; d'Esculape, à Epidaure; de Minerve, à Mycènes; d'Hercule, à Athènes; de Pan, dans l'Arcadie; de Sérapis, à Alexandrie; du héros Trophonius, en Grèce, etc. Toutes les divinités, suivant l'habileté des prêtres et la crédulité des peuples, rendaient des oracles; car on les consultait pour les affaires privées bien plus souvent encore que pour les affaires publiques. Leur crédit général était grand dans ces religions païennes qui reposaient sur le culte de la nature, et où les éléments étaient divinisés. En Italie, les oracles étrusques furent célèbres dès la plus haute antiquité, et gardèrent leur crédit pendant bien des siècles. Il y eut aussi ceux d'Antium, de Préneste, et surtout, pour les affaires publiques, à Rome, les fameux oracles sibyllins (*V.* SIBYLLINS). Les oracles se rendaient en termes obscurs et ambigus, de sorte que les prêtres pouvaient toujours les adapter à l'événement accompli, quelle qu'ait été son issue. Cette facilité diminua beaucoup à mesure que les peuples s'éclairèrent; l'incrédulité descendit des hautes classes aux classes moyennes, puis vint le christianisme, qui acheva de ruiner ces vaines divinations. Sur les oracles dans l'antiquité, *V.* ARUSPICES, ARUSPICINE, AUGURES, AUSPICES, DEVINS, PYTHIE, QUINDÉCEMVIRS, SONGES, SORTS, SIBYLLES, TROPHONIUS. — Il y eut aussi des oracles dans toutes les religions idolâtres de l'Inde et du Nord : dans les Gaules, la Germanie, la Scandinavie, l'Islande, etc.

ORADOUR-SUR-VAYRES, ch.-l. de cant. (Haute-Vienne), arr. et à 12 kil. S.-S.-E. de Rochechouart; 429 hab. Grande exploitation de marne; fabr. de blanc d'Espagne. Gants de peau d'agneau.

ORAISON (Ile). *V.* CAEN.

ORAN, v. forte d'Algérie, ch.-l. de la prov. et d'une division militaire de son nom, à 365 kil. S.-O. d'Alger, sur la Méditerranée, au fond de la baie d'Oran, que limitent les caps Falcon et Ferrat; par 35° 42′ 40″ lat. N., et 2° 59′ 39″ long. O.; 30,529 hab. en 1861, dont 8,312 Français, 14,079 étrangers, 7,305 indigènes. Préfecture. Tribunaux de 1re instance et de commerce. Collége, école libre. Petit port de commerce, créé en 1857, avec quais et magasins; les gros bâtiments s'arrêtent à Mers-el-Kébir. — Oran fut fondé par des Maures chassés d'Espagne, sur l'emplacem. de *Kouiza* et *Gilua* de Ptolémée. Les Espagnols en furent maîtres de 1505 à 1791, et y firent de magnifiques travaux de défense et d'embellissement, qui avaient valu à Oran le surnom de petite ville royale. Les Français l'ont occupée en 1831. B.

ORAN (Province, département et division d'). La prov. d'Oran est située entre le Maroc à l'O., dont la sépare l'Oued-Kis vers la mer, la Méditerranée au N., la prov. d'Alger, depuis le cap Aghmiss à l'E., et le Sahara au S. Superf., 20,500,000 hect. Elle est arrosée par la Tafna, le Sig, le Chéliff inférieur, le Nemours, le Metlili, etc. Vallées fertiles dans le Tell; terrains salifères propres à la culture du coton; forêts considérables. Popul. en 1861, 99,371 hab., dont 27,722 Français, 29,877 musulmans, et le reste étrangers européens. — Le département d'Oran, comprenant l'ensemble de tous les territoires civils répandus dans la province, et augmenté en 1858, comprend une préfecture, *Oran*; 3 sous-préfect., *Mostaganem, Mascara, Tlemcen*; 2 commissariats civils, *St-Denis-du-Sig, Nemours*. — La division militaire, comprenant tout ce qui est placé dans la province en dehors des territoires civils, se partage en 5 subdivisions, *Oran, Mostaganem, Sidi-bel-Abbès, Mascara, Tlemcen*, et les subdiv. en 10 *cercles*. C. P.

ORANGE, *Arausio*, s.-préf. (Vaucluse), à 30 kil. N. d'Avignon, près de la rive droite de l'Aigues; 6,391 hab. Trib. de 1re instance, collége, bibliothèque. Filatures de soie, de coton, moulins à ouvrer la soie; scieries hydrauliques, teintureries; fabr. de mosaïques. Comm. de garance, truffes, safran, vins, caux-de-vie, miel, laines, etc. Ruines d'un théâtre et d'un amphithéâtre romain; bel arc de triomphe très-endommagé, élevé en l'honneur d'Auguste. — Située dans le pays des Cavares, et célèbre par une victoire des Teutons sur Manilius et Cépion, l'an 618 de Rome, 105 avant J.-C., Orange reçut de César une colonie romaine, fut prise successivement par les Wisigoths, les Bourguignons, et les Francks, et devint, au moyen âge, ch.-l. d'un comté, érigé plus tard en principauté. Elle souffrit beaucoup pendant les guerres de religion du XVIe siècle, et fut cédée à la France en 1713.

ORANGE (Principauté d'), anc. seigneurie enclavée dans le Comtat Venaissin, s'était formée au IXe ou Xe siècle. Quatre maisons la possédèrent successivement : 1° celle de Giraud d'Adhémar, éteinte en 1174, et à laquelle appartient Raimbaud, un des héros du Tasse; 2° celle de Baux, 1185-1373; 3° celle de Châlons, éteinte en 1530; 4° celle de Nassau, 1530-1702. La possession de la principauté fut alors l'objet de contestations entre les Nassau-Dietz, le prince de Conti, et le roi de Prusse; mais elle fut cédée à Louis XIV par le traité d'Utrecht, en 1713. La maison de Nassau, qui règne en Hollande, n'en continue pas moins de donner le titre de *prince d'Orange* à l'héritier présomptif de la couronne.

ORANGE (Philibert de CHALONS, prince d'), célèbre capitaine, né en 1502 au château de Nozeroy (Franche-Comté), m. en 1530, protesta vainement contre la suzeraineté que François Ier s'arrogeait sur la principauté d'Orange, et passa dans le parti de Charles-Quint, qui lui donna le comté de St-Pol. Pris par les Français, 1525, il fut enfermé au château de Lusignan (Poitou), jusqu'au traité de Madrid. En 1527, il se trouvait au siége de Rome avec le connétable de Bourbon, auquel il succéda dans le commandement des Impériaux. Vice-roi de Naples en 1528, il contraignit les Français à lever le siége de cette ville, et se déshonora par ses cruautés envers les barons napolitains qui avaient suivi le parti de la France. Envoyé en Toscane, il assiégeait Florence, quand il fut tué. B.

ORANGE (Guillaume et Henri-Frédéric DE NASSAU, princes d'). *V.* NASSAU.

ORANGE, comté des Etats-Unis (Etat de New-York, au S.-E.); 50,000 hab.; v. princip. : Goshen, Newburg.

ORANGE ou GARIEP, fleuve de l'Afrique australe (Hottentotie), formé de la réunion du Gariep septentrional ou fleuve Jaune, et du Gariep méridional ou fleuve Noir, coule à l'O., arrose le pays des Namaquois, reçoit le Caledon, le Hoorn, l'Oup et le Visch, et se jette dans l'Océan Atlantique. Cours de 1,650 kil. Ses eaux, sujettes à des débordements périodiques, nourrissent beaucoup de crocodiles et d'hippopotames.

ORANGISTES, nom donné, en 1689, par les catholiques d'Irlande fidèles à Jacques II, roi d'Angleterre, aux protestants qui avaient reconnu Guillaume III. Il désigne encore auj. les membres du parti tory dans le parlement, qui combattent toute concession aux catholiques. — En Belgique, les Orangistes sont les partisans de la maison d'Orange, qui a cessé d'y régner depuis 1830.

ORANIENBAUM, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 41 kil. S.-O. de St-Pétersbourg, sur le golfe de Kronstadt; 1,500 hab. Château impérial, école de Cadets, hôpital de marine.

ORANIENBURG, v. des Etats prussiens (Brandebourg), sur le Havel, à 28 kil. N.-O. de Berlin; 2,900 hab. Belle bibliothèque. Anc. château royal, transformé en fabr. de produits chimiques.

ORARIUM, pièce de linge que les anc. Romains portaient sur eux pour s'essuyer la figure, *os*. C'était la même chose que le *Sudarium* (*V. ce mot*); plus tard il servit aussi de mouchoir. C. D—Y.

ORATOIRE (Pères de l'), congrégation religieuse fondée à Rome, en 1548, par St Philippe Néri, sous le nom de *Confrérie de la Ste Trinité*, pour recevoir les pèlerins pauvres ou infirmes. Quelque temps après, le fondateur ayant entrepris d'instruire les enfants, se fit aider par de jeunes ecclésiastiques qu'on nommait *Oratoriens*, parce qu'ils se plaçaient devant l'église pour appeler le peuple à la prière. Les Pères de l'Oratoire vivaient en communauté, sans aucun vœu spécial. Leur ordre, qui s'accrut rapidement, prit, en 1583, pour siége principal à Rome Notre-Dame de la Vallicella. Introduite en France, en 1611, par le cardinal de Bérulle, et confirmée en 1613 par Paul V, cette congrégation s'y voua à la prédication et à l'enseignement. Son chef-lieu à Paris, rue St-Honoré, dépendait de l'église qui, désignée encore sous le nom de l'Oratoire, est affectée auj. au culte protestant. Parmi les colléges fondés par les Oratoriens, ceux du Mans et de Juilly acquirent le plus de renommée, surtout après la suppression des Jésuites en France. L'Oratoire en ce pays a produit Richard Simon, Mascaron, Malebranche, Massillon, Lelong, Daunou, et un homme fort différent, Fouché de Nantes. Supprimé à la Révolution, il a été rétabli à Paris en 1852, sous le nom d'*Oratoire de l'Immaculée Conception*. D—T—R.

ORAVICZA, v. des Etats autrichiens (Hongrie, comit. de Krasso), à 64 kil. S. de Lugos; 3,700 hab. Mines d'or, d'argent, de cuivre, et de fer; fonderies, laminerie de cuivre.

ORB, *Orobis*, riv. de France (Hérault), naît près du Caylar, passe à Béziers, et se jette dans la Méditerranée près de Port-Vendres; cours de 110 kil.

ORBE, riv. de Suisse (Vaud), a sa source au lac des Rousses, et son embouchure dans celui de Neufchâtel, après avoir traversé celui de Joux, arrosé Orbe et Yverdun. Cours de 60 kil. A sa sortie du lac de Joux il disparaît dans les rochers au-dessus de Vallorbe, et reparaît à 5 kil. plus bas.

ORBE, en allemand *Orben*, *Orbach*, en latin *Urba*, *Urbigenum*, v. de Suisse (Vaud), sur l'Orbe, à 26 kil. N.-O. de Lausanne; 2,000 hab. Beau pont. Château des rois francs. Elle fut la capitale des Urbigènes, tribu helvétique. Reprise aux Bourguignons par les Suisses en 1475.

ORBEC ou ORBEC-EN-AUGE, ch.-l. de cant. (Calvados), arr. et à 20 kil. S.-E. de Lisieux, sur l'Orbec, petit affluent de la Touque; 2,658 hab. Collége. Gros draps, bonneterie, tanneries.

ORBEGUE, riv. d'Espagne (Léon). Théodoric, roi des Wisigoths, défit sur ses bords Réchiaire, roi des Suèves, en 456.

ORBÉLIAN (Etienne), historien arménien du XIIIe siècle, et archevêque de Sunik (Grande-Arménie), est auteur d'une histoire intitulée : *Livre historique sur la province de Sunik*, ouvrage très-estimé pour l'exactitude des faits et des dates, quoique le style en soit peu correct. On a imprimé à Madras, en 1775, une *Histoire des Géorgiens*, contenant quelques renseignements sur la famille princière des Orbéliens, que Saint-Martin a attribuée à Etienne Orbélian. Il l'a traduite en français et publiée avec l'original sous le nom d'*Histoire des Orpélians*. Confrontée avec le manuscrit d'Etienne, elle fut reconnue pour un ouvrage tout à fait différent. C—A.

ORBELUS, auj. *Argentaro*, montagne de Macédoine, sur la limite de la Thrace.

ORBEY, brg (Haut-Rhin), arr. et à 26 kil. N.-O. de Colmar; 886 hab. Fabr. de calicots, filature de coton.

ORBITELLO, v. de Toscane, sur le lac ou la lagune du même nom, à 100 kil. S. de Sienne, port et ville forte; 3,607 hab. Prise par les Français en 1646.

ORBONA, déesse invoquée par les parents qui craignaient de perdre leurs enfants, ou qui, les ayant perdus, en désiraient de nouveaux. Elle avait un autel à Rome, près du temple des dieux Lares.

ORCADES, en anglais *Orkneys*, archipel au N. de l'Ecosse, dans le comté d'Orcades-et-Shetlands, séparé du comté de Caithness par le détroit de Pentland; par 58° 42'-59° 22' lat. N., et 4° 35'-5° 35' long. O.; 119,070 hect.; 32,400 hab. On compte 67 îles, dont 29 habitées; les principales sont : Pomona ou Mainland, Ronaldshay, Hoy, Flotta, Græmsay, Eday, Ronsay, Sanda, Shapinshay, Stronsay, et Westray. Climat tempéré. Peu de neige en hiver; les étés sont humides. Sol montueux ou sablonneux, presque sans arbres. Agriculture très-arriérée. La terre, peu fertile, est soumise à de lourdes taxes envers la couronne ou le comte de Shetland. Les habitants chassent ou pêchent. Fabr. de chapeaux de paille de seigle. Agricola reconnut ces îles en 84 ap. J.-C. Elles appartinrent pendant le moyen âge à la Norvège. Elles furent réunies en 1468 à la couronne d'Ecosse. — Avec les Shetlands, les Orcades forment un comté ou *stewartry*, qui a 64,065 hab. Cap. *Kirkwall*; v. princip.: Lerwick.

ORCADES AUSTRALES, dites aussi *Nouvelles-Orcades* et îles *Powell*, groupe d'îles du Grand-Océan austral, par 61° lat. S., et 45°-50° long. O., au S.-E. de l'Amérique, à l'E.-N.-E. des Nouvelles-Shetlands. Les deux principales sont : *Coronation*, dominée par deux montagnes, dont l'une a 1,645 mèt. de hauteur, et l'autre 1,320 mèt.; et *Laurie*, dont le point culminant a 940 mèt. Ces îles, glacées et arides, furent découvertes en 1819 par le capitaine anglais Smith.

ORCAGNA ou mieux ORGAGNA (André), peintre, sculpteur, et architecte, né à Florence en 1329, m. en 1389, a laissé, sur les murs du Campo-Santo de Pise, les sublimes fresques de la *Vie humaine*, du *Triomphe de la Mort*, et du *Jugement dernier*. Il sculpta l'autel d'Orsanmichele, et bâtit la *Loggia de' Lanzi*, à Florence, monument capital pour l'histoire de l'art.

ORCAS ou TARUEDRUM, cap de la Calédonie, au N.-E., sur l'océan Germanique; auj. *Duncansby*.

ORCELIS, nom latin d'ORIHUELA.

ORCHA, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 75 kil. N. de Mohilev, sur le Dniéper, à son confluent avec l'Orchitza; 2,000 hab. Défaite du tzar Wasili IV par les Polonais, en 1514.

ORCHESTRE, *Orchestra*. C'était, dans les théâtres des anciens, toute la partie vide autour de laquelle se courbaient les gradins, et qui s'étendait jusqu'à l'avant-scène. Chez les Grecs, les danseurs exécutaient leurs danses dans l'orchestre; chez les Romains, cet hémicycle était réservé aux sénateurs pour voir le spectacle. C. D—Y.

ORCHIES, *Orgiacum*, ch.-l. de cant. (Nord), arr. et à 18 kil. N.-E. de Douai; 3,451 hab. Défendu par une muraille et un fossé. Genièvreries, brasseries, huileries, tanneries, tuileries, poterie. Comm. de grains, graines oléagineuses et potagères, bestiaux.

ORCHIMONT, vge de Belgique (Luxembourg), sur la Semoy, près de la frontière de France et de celle de la prov. de Namur, à 45 kil. S. de Dinant; 300 hab. Restes d'un château-fort, démantelé en 1636 par le maréchal de Châtillon.

ORCHOË, v. de la Babylonie; auj. *Samarra*.

ORCHOMÈNE, *Orchomenus*, v. d'Arcadie, à l'E., un peu au N. de Mantinée, existait déjà du temps d'Homère, qui lui donne l'épithète de *riche en troupeaux*. Dans la guerre du Péloponèse, elle fut prise par les Athéniens. Après la bataille de Leuctres, elle se sépara, par haine contre Mantinée, de la ligue arcadienne; dans les guerres entre les Etoliens et les Achéens, elle tint d'abord pour les premiers, fut prise par Cléomène, puis par Antigone. Elle entra ensuite dans la ligue achéenne : par l'effet des guerres qui désolèrent l'Arcadie dans les derniers temps de l'indépendance de la Grèce, elle était en ruines, du temps de Strabon. A l'époque de Pausanias, une nouvelle ville avait été rebâtie, qui renfermait des temples remarquables de Neptune et de Vénus. On trouve auj. les ruines d'Orchomène au vge de *Kalpaki*. Son territoire comprenait, outre la capitale, deux petites villes, Amylos et Elimia. C. P.

ORCHOMÈNE, v. de Béotie, dite *Orchomène Mynienne*, parce qu'elle fut fondée par les Myniens, fut d'abord bâtie dans la plaine couverte depuis par le lac Copaïs; une inondation força les habitants de s'établir sur le mont Acontion, presque à l'embouchure du Céphise dans le lac. Elle était la capitale de l'empire mynien, qui comprenait tout le N.-O. de la Béotie, Chéronée, Haliarte, Lébadée, Coronée, jusqu'aux frontières de Thèbes, devenue elle-même tributaire; mais, 60 ans après la ruine de Troie, Orchomène fut prise par les Béotiens, et fit dès lors partie de leur ligue. Elle voulut s'en séparer en 367 : les Thébains s'en emparèrent, mirent à mort ou réduisirent les habitants en esclavage. Rétablie par Athènes pour affaiblir Thèbes, détruite de nouveau par les Thébains, rebâtie une 3e fois par Philippe en 338, elle ne put reprendre son ancienne splendeur, et elle était presque déserte à l'époque de Strabon. On trouve encore, près du vge de *Scripou*, des ruines importantes de son acropole, ruines assez semblables à celles de Mycènes, et qui remontent aux plus anciens temps de la Grèce. Près d'Orchomène, Sylla battit Archélaüs, général d'Antiochus le Grand, en 87. C. P.

ORCIÈRES, ch.-l. de cant. (Hautes-Alpes), arr. et à 52 kil. N.-O. d'Embrun, sur le Drac; 100 hab. Comm. de laines, fromages et beurre.

ORCUS, nom de Pluton chez les anc. Romains, venait peut-être du grec *orkos* (*serment*), parce qu'on invoquait ce dieu en prêtant serment, ou parce qu'on jurait par le Styx. D'*Orcus* vient *Orcini*, mot employé dans le même sens que *Charonites* (*V. ce mot*).

ORDALIE ou ORDÉAL (du saxon *ordal*, jugement), nom donné quelquefois aux épreuves judiciaires. *V.* ÉPREUVES.

ORDELAFFI (Cecco), d'une famille gibeline, s'empara, en 1315, du gouvernement de Forli, sa patrie, qui resta à ses descendants jusqu'en 1480, époque où la veuve de Cino Ordelaffi céda ses droits à Jérôme Riario, neveu du pape Sixte IV.

ORDERIC VITAL, historien anglais, né à Atcham (Shropshire) en 1075, m. vers 1150, vint en Normandie vers 1086, et entra au monastère de St-Evroult. Il a laissé, en latin, une *Histoire ecclésiastique*, qui s'étend de J.-C. à l'an 1141, insérée dans Duchesne, *Historiæ Normannorum scriptores*, 1619, 1 vol. in-fol., et trad. par M. Dubois dans la collection des *Mémoires relatifs à l'histoire de France* de M. Guizot, et en 1844 par M. A. Le Prévost. Le livre d'Orderic Vital supplée, pour les années 1066-1070, à celui de Guillaume de Poitiers, qu'il dit avoir mis à profit. C'est un ouvrage médiocre, mais précieux, parce que plusieurs parties renferment des documents que l'on chercherait vainement ailleurs.

ORDINAIRE. *V.* ARCHIDIACRE.

ORDINAIRE, *Ordinarius*, soldat placé au 1er rang, dans les légions romaines du Bas-Empire, et conduisant les files.

ORDOGNO II, roi de Léon et des Asturies, 914-922, prit et rasa Talavera, battit Abdérame III, secourut la Navarre, mais perdit la bataille du Val de la Jonquera, et fut inquiété par l'ambition des comtes de Castille, dont il arrêta l'émancipation.

ORDONNANCES, nom que l'on donnait, dans l'anc. France, aux constitutions promulguées par le roi, sans les formalités qui accompagnaient l'*Edit* (*V. ce mot*). La première loi qualifiée de ce nom est de Philippe le Bel, en 1287. Le recueil des Ordonnances des rois de France, à partir de Hugues Capet, a été commencé par Laurière, qui en fit paraître le 1er vol. en 1723; Secousse fut chargé de continuer cette collection, qui se poursuit encore de nos jours, et qui compte 21 vol. in-fol. De 1815 à 1848, on a appelé Ordonnance tout règlement émanant de la volonté royale, et destiné à régler les matières administratives, ou à déterminer les mesures nécessaires pour la promulgation et l'exécution des lois.

ORDONNANCES DE COMPTANT. On nommait ainsi, avant la Révolution, des mandats de paiement signés par le roi, et sur lesquels la Chambre des comptes n'avait pas de contrôle. Dans les années qui précédèrent 1789, les ordonnances de comptant s'élevèrent jusqu'au tiers des dépenses annuelles du Trésor.

ORDONNANCE (Compagnies d'). *V.* COMPAGNIES.

ORDONNEAU (Louis, baron d'), général, né en 1770 à St-Maurice (Charente-Inférieure), m. en 1855, était commis-marchand à Bordeaux lors de la Révolution. Il partit comme volontaire en 1792, se distingua aux armées du Nord, de Sambre-et-Meuse, des côtes de Brest et de Cherbourg, des Alpes, et d'Italie, reçut du 1er consul Bonaparte un sabre d'honneur, fit partie de l'armée de Catalogne de 1808 à 1814, servit sous Augereau pendant la campagne de France, fut nommé commandant supérieur de l'île de Ré par la 1re Restauration, retourna en Espagne en 1823, et, chargé du gouvernement de Madrid, montra autant de modération que de fermeté dans le rétablissement de l'ordre. Il cessa d'être en activité en 1829. B.

ORDRES SACRÉS. On les distingue en *mineurs* (portier, exorciste, lecteur, acolyte), et *majeurs* (sous-diaconat, diaconat, prêtrise). Les premiers, qui n'emportent pas d'engagement irrévocable, peuvent être conférés par les abbés réguliers aux moines placés sous leur direction. Les seconds ne sont conférés que par les évêques. L'Eglise grecque n'a qu'un ordre mineur, celui de lecteur. Les ordres majeurs forment un empêchement dirimant pour le mariage.

ORDUNA, v. d'Espagne (Biscaye), à 39 kil. S.-S.-O. de Bilbao; pop. de la commune : 3,140 hab.

OREADES (du grec *oros*, montagnes), nymphes des montagnes, et compagnes de Diane.

OREBITES, section des Hussites, ainsi appelés parce qu'ils avaient choisi le mont Oreb pour leur retraite.

OREBRO. *V.* ŒREBRO

ORÉE, v. d'Eubée. *V.* HISTIÉE.

ORÉES (du grec *óra*, saison), offrandes de fruits que les anciens faisaient aux déesses qui présidaient aux saisons.

ORÉGON ou COLUMBIA, fleuve des États-Unis, prend sa source dans les montagnes Rocheuses, par 50° lat. N., et 117° de long. O., coule au N.-O., au S., au N., et enfin à l'O., forme en plusieurs endroits des rapides, et se jette dans l'océan Pacifique par 46° 24′ lat. N., entre les caps du Désappointement et d'Adam. Son embouchure est encombrée d'écueils. Cours de 1,650 kil. Les navires de 300 tonneaux le remontent jusqu'à 160 kil.

ORÉGON (Territoire et État de l'), vaste contrée de l'Amérique du Nord, entre la Nouvelle-Bretagne au N., les montagnes Rocheuses à l'E., la Californie au S., et l'océan Pacifique à l'O., tire son nom du fleuve Orégon qui l'arrose. On ne commença de l'explorer qu'à la fin du XVIIIe siècle. Objet de litige entre les Anglais et les Américains, ils l'ont partagé, en 1846 : ce qui est au N. du 49e degré de lat. N., appartient à l'Angleterre; ce qui est au S., aux États-Unis, et fut érigé en Territoire en 1848. On a démembré le Territoire de Washington du 49e au 46e degré lat. N.; le reste a été érigé en *État d'Orégon* en 1859; capitale, Salem; ville principale, Astoria; 219,462 kil. carrés; 52,264 hab. C. P.

O'REILLY (Alexandre), général au service de l'Espagne, né en Irlande vers 1735, m. en 1794, combattit d'abord pour la France dans la guerre de Sept-Ans, puis obtint la faveur du roi d'Espagne, Charles III, dont il avait sauvé la vie dans une émeute à Madrid. Il alla prendre possession de la Louisiane cédée par la France à l'Espagne, et dirigea, en 1774, une formidable expédition contre Alger, où il échoua complétement. Il avait été néanmoins choisi pour commander l'armée des Pyrénées contre la France, quand il mourut.

OREL ou ORLOW, v. de la Russie d'Europe, au confl. de l'Orlik et de l'Oka, ch.-l. du gvt et du district de son nom, à 1,100 kil. S.-E. de St-Pétersbourg, et 355 S. de Moscou; par 52° 57′ 58″ lat. N., et 33° 44′ de long. E.; 34,000 hab. Evêché; tribunaux, gymnase. Grand comm. de grains; corderies, filatures de coton. Plusieurs fois prise et saccagée par les Lithuaniens, les Tartares de Crimée et les Polonais. — Le gvt d'Orel, entre ceux de Kalouga au N., de Smolensk et de Tchernigov à l'O., de Koursk au S., de Voronèje à l'E., et de Toula au N.-E., est divisé en 12 districts; 46,386 kil. carrés; 420 kil. sur 172; 1,532,034 hab. Climat tempéré. Sol fertile; agriculture soignée. Belles forêts; récolte de céréales, chanvre, lin, tabac, houblon. Exploit. de fer, salpêtre, pierres à bâtir. Tanneries, fabr. de toiles et cordages.

ORELLANA (François), aventurier espagnol, né à Truxillo au commencement du XVIe siècle, suivit Pizarre au Pérou, et, s'abandonnant sur un brigantin au cours du fleuve des Amazones, 1541, le reconnut depuis le confluent du Napo jusqu'à son embouchure. Ayant obtenu de Charles-Quint l'autorisation d'établir des colonies dans les régions qu'il avait découvertes, il repartit, en 1549, avec 3 vaisseaux, en perdit deux, et mourut de chagrin sur la côte de Caracas.

ORELLANA, nom donné primitivement au fleuve des Amazones.

ORELLANA, *Aureliana*, v. d'Espagne (Estramadure), à 60 kil. N. de Truxillo; 2,000 hab.

ORELLI (Jean-Gaspar), célèbre philologue, né à Zurich en 1787, m. en 1849. Après de fortes études au *Carolinum* ou gymnase de sa ville natale, où il eut parmi ses maîtres Bremi et J.-J. Hottinger, il passa quelques mois dans l'institut pédagogique de Pestalozzi à Yverdun. A 19 ans, il exerça les fonctions de pasteur du culte réformé à Bergame, où il préluda à ses publications d'auteurs italiens par 2 volumes (en allemand) de *Suppléments à l'histoire de la Poésie italienne*, Zurich, 1810, et par une étude biographique (en allemand) sur Victorin de Feltre, ibid., 1812, in-8°. De là il passa, en 1814, à une chaire de l'école de Coire, rentra à Zurich, en 1819, comme professeur d'éloquence au *Carolinum*, devint, en 1831, bibliothécaire de cette ville, et en 1833, lors de la fondation de l'Université de Zurich, à laquelle il eut la plus grande part, il y fut nommé professeur extraordinaire de littérature ancienne, en conservant ses fonctions au gymnase. Les travaux d'Orelli consistent principalement en éditions critiques de textes grecs, latins et italiens, imprimées la plupart à Zurich, et dont plusieurs ont paru sous forme de programmes académiques. Quelques-unes sont accompagnées d'excellents commentaires; dans toutes brille une érudition variée et choisie, une rare sagacité, une précision et une correction remarquables. Il a formé à Zurich une école philologique, dont le chef est auj. M. Baiter, son principal collaborateur et le continuateur de ses publications. Orelli a donné, en grec : Isocrate, *Discours sur l'Echange*, avec un commentaire et des Lettres philologiques (en allemand), 1814, in 8°; divers *Extraits* des Pères de l'Eglise, 1820-28; la *Théogonie* d'Hésiode, 1836, in-4°; Théognis, 1840, in-4°; Platon, avec les scholies et les glossaires anciens, 1839, gr. in-4°, et 21 vol. in-16; Babrius, 1844, in-16, etc.; en latin : *Eclogæ poetarum latinorum*, 1822 et 1833, in-8°; Cicéron, œuvres complètes, avec les scholiastes et un *Onomasticon Tullianum*, 1826-38, 8 vol. en 12 tomes gr. in-8°; 2e édit., 1845 et années suiv. (par les soins de MM. Baiter et Halm); plusieurs éditions spéciales d'ouvrages de Cicéron : *Pro Plancio*, 1825; *Pro Milone*, 1826; *Philippiques*, 1827; *Académiques*, 1827; *Tusculanes*, 1829; *Orator* et *Brutus*, 1830; *De suppliciis*, Leipzig, 1831; *Discours choisis*, 1836, etc.; *Inscriptionum latinarum selectarum amplissima collectio, ad illustrandam Romanæ antiquitatis disciplinam accommodata*, Zurich, 1828, 2 vol. gr. in-8°, complétée par les *Inscriptiones Helveticæ*, 1844, in-4°; Salluste, 1831 et 1840, in-8°; Phèdre et P. Syrus, 1831-32, in-8°; Velléius Paterculus, Leipzig, 1835, in-8°; Horace, 1837-38 (2e édit., 1843-44; 3e, 1850-52), 2 vol. in-8°; Tacite, 1846-48, 2 vol. in-8°, etc.; en italien : *Saggi di eloquenza italiana*, 1817, in-8°; *Cronichette d'Italia* et *Vita di Dante*, Coire, 1822, 2 vol. in-12; *Poesie filosofiche di Tom. Campanella*, Lugano,

1838, in-8°; Tasso, *la Gerus. liberata*, 1838, in-8°; Ariosto, *Satire*, 1842, in-4°. Il a publié aussi, en allemand, les *Œuvres choisies* de Lavater, 1841-44, in-8°, et un grand nombre d'opuscules, de dissertations et d'articles théologiques, politiques et littéraires. *V. Essai sur la vie et les travaux de J.-G. Orelli*, par J. Adert, dans la *Bibliothèque universelle de Genève*, 1849. — Conrad Orelli, frère de Gaspar, né en 1788, m. en 1854, a publié des ouvrages élémentaires pour l'étude du français, et une grammaire (en allemand) de l'ancienne langue française, dont la 2e édition a paru en 1849. Ds.

ORELLI (Jean-Conrad), cousin des précédents, né à Zurich en 1770, m. en 1826, pasteur et conseiller ecclésiastique, fut un des maîtres de Gaspar : on lui doit plusieurs éditions savantes, entre autres, des *Fragments* de Nicolas de Damas, Leipzig, 1804-11, 2 vol. in-8°; des *Epistolographes grecs* (t. Ier), ibid., 1815, in-8°; d'Arnobe, *Adversus gentes*, ibid., 1816-17, 2 vol. in-8°; d'Æneas Tacticus, ibid., 1818, in-8°; des *Fragments* d'Epicure, ibid., 1818, in-8°; des *Déclamations* de Polémon et de Lesbonax, ibid., 1819 et 1820, in-8°; des *Opuscula græcorum sententiosa et moralia*, ibid., 1819-21, 2 vol. in-8°; du philosophe grec Salluste (*De Diis et mundo*), Zurich, 1821, in-8°; des *Fragments* de Sanchoniathon, Leipzig, 1826, in-8°; de l'*Histoire secrète* de Procope, ibid., 1827, in-8°, etc. Ds.

ORENBOURG, v. forte de la Russie d'Europe, ch.-l. du district de son nom, au confluent de l'Oural et de la Sakmara, à 2,000 kil. S.-E. de St-Pétersbourg, 350 S. d'Oufa; par 51° 45′ 28″ lat. N., et 52° 46′ de long. E.; 14,000 hab. Evêché; mufti musulman; école militaire. On remarque une belle cathédrale bâtie sur un rocher de jaspe rouge, la chancellerie, la Cour du commerce et celle des échanges. Marché du commerce de l'Asie avec l'Europe du Nord; les caravanes de Khiva, de la Boukharie et des Indes y échangent, avec les marchands tartares, de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, des soieries, des cotons, des châles, des peaux d'agneaux, de tigres et de chats-tigres, des foulards, des indiennes, contre des draps, des velours, des vêtements, des toiles, du sucre, du café, du thé, des ustensiles, de la verroterie et des bagatelles. Foires de chevaux et de moutons. Suif renommé. — Cette ville, fondée en 1734, sous le nom d'*Orsk*, au confluent de l'Oural et de l'Or, fut transférée, en 1739, à 200 kil. plus au Sud, sous le nom de *Krasnogorskaïa*, elle prit le nom d'Orenbourg en 1742.

ORENBOURG (Gouvernement d'), division administrative de la Russie, entre ceux de Perm et de Viatka au N., de Kasan, de Samara, d'Astrakan et la mer Caspienne à l'O., les khanats de Khiva et de Kokand au S., le district des Kirghis de Sibérie ou de la Horde moyenne à l'E. Superficie, 374,000 kil. carrés, et depuis l'adjonction du territoire des Kirghis, 1,305,000 kil. Ch.-l., *Oufa* (autrefois Orenbourg). Climat alternativement très-chaud ou très-froid. Mines d'or, de platine, de marbre, d'agate, de sel gemme; riches mines et fonderies de fer et de cuivre; sol très-fertile; exportation de grains; fabr. de potasse, savon, etc. Elève d'abeilles et de bestiaux. Pêcheries importantes; 2,650,000 hab. Baskirs, Cosaques, etc., de mœurs nomades, mahométans et païens.

ORÉNOQUE, en espagnol *Orinoco*, fleuve de l'Amérique du Sud, sort des monts Jaruguoca, limite du Vénézuéla et de l'empire du Brésil, coule par deux branches à l'E. et au N., communique par une autre, le Cassiquiare, et par le Rio-Negro, avec le fleuve des Amazones, reçoit à droite le Marquiritari, la Padamo, le Caroni, la Ventuari, et à gauche le Guaviare, la Meta et l'Apure, arrose Esmeralda, Atures, Urbana, Caycara, Angostura, et se jette par 50 bouches, dont 7 navigables, dans l'océan Atlantique. Christophe Colomb découvrit la plus grande (la *Bocca de Navios*) en 1498. Cours de 2,500 kil. Navigable aux plus gros bâtiments. Crues immenses d'avril à septembre; elles font déborder le fleuve jusqu'à 100 kil. de ses rives. Grandes cataractes près d'Atures. La marée est sensible jusqu'à Angostura, à 450 kil. de la mer.

ORÉNOQUE (Département de l'), division de la république de Vénézuéla, jadis partie de la Colombie; 1,250 kil. sur 1,100; 180,000 hab. Ch.-l., *Varinas*. Il forme 3 provinces, Varinas, Apure et Guayana. Vastes forêts.

ORENSE, *Aquæ calidæ*, v. d'Espagne (Galice), capitale de la province de son nom, sur la riv. g. du Minho, à 320 kil. N.-O. de Madrid, et 92 de la Corogne; pop. de la commune : 10,775 hab. Eaux thermales renommées. — La prov. d'Orense, division administrative du royaume d'Espagne, entre celles de Lugo au N., de Pontevedra à l'O., le Portugal au S., et la Vieille-Castille à l'E., est arrosée par le Minho, le Sil, et la Lima; sol fertile: 7,092 kilom. carrés; 369,138 hab. en 1860.

ORERSTEIN, v. du gr.-duché d'Oldenbourg, sur la Nahe; 1,800 hab. Belles agates.

ORESME (Nicole); né à Caen au commencement du XIVe siècle, en 1382, vint à Paris, où il fut nommé docteur en théologie, puis grand maître du collége de Navarre en 1355, doyen de l'église de Rouen, et précepteur des enfants du roi Jean, 1360. Un discours hardi, prononcé en 1363 devant le pape Urbain V, le fit accuser d'hérésie; mais s'étant disculpé, il obtint de Charles V, 1377, l'évêché de Lisieux, où il mourut. Oresme a laissé 115 sermons, une traduction de *la Politique d'Aristote* et une de Pétrarque. Il était un des principaux lettrés de son temps; ses ouvrages sont oubliés auj., et il traduisit Aristote sur une traduction latine, sans savoir le grec. *V.* F. Meunier, *Essai sur la vie et les ouvrages de Nicole Oresme*, Paris, 1857, in-8°.

ORESTE, *Orestes*, fils d'Agamemnon et de Clytemnestre. Quand son père fut assassiné, sa sœur Electre, afin de le réserver pour la vengeance, l'envoya secrètement en Phocide, à la garde du roi Strophius, qui avait épousé une sœur d'Agamemnon. Il grandit avec Pylade, fils de Strophius, et bientôt, obéissant à la voix de l'oracle, ou à l'ombre même de son père, il revint furtivement à Argos, accompagné de son ami. Il se fit reconnaître d'Electre, et abusant Egysthe et Clytemnestre par le récit de sa propre mort, il les immola tous deux. Il crut voir aussitôt se déchaîner contre lui les Furies vengeresses, et, pour leur échapper, s'enfuit à Delphes dans le temple d'Apollon. De là, cédant à de nouveaux ordres du Dieu, il partit pour Athènes, où sa cause devait être jugée devant l'Aréopage présidé par Minerve; Apollon le défendit contre les Furies, et Minerve le fit renvoyer absous. Cependant il lui fallut se rendre à Trézène pour expier son crime, et de là en Tauride, où il retrouva sa sœur Iphigénie (*V. ce nom*). De retour en Grèce avec elle, il monta sur le trône d'Argos; bientôt après, devenu aussi roi de Lacédémone par la mort de Ménélas, il donna Electre en mariage à Pylade, et épousa lui-même Hermione, fille d'Hélène et de Ménélas, après avoir tué ou fait tuer au pied des autels Pyrrhus, fils d'Achille, qui avait voulu la lui enlever. Certaines traditions rapportent qu'après la mort d'Hermione, il épousa Erigone, fille de Clytemnestre, dont il eut un fils qui lui succéda. Il mourut à 90 ans de la piqûre d'un serpent. La légende d'Oreste a inspiré Eschyle dans les *Choéphores* et les *Euménides*, Sophocle dans *Electre*, Euripide dans *Electre*, *Oreste*, et *Iphigénie en Tauride*. Elle passa dans les imitations que firent de ces chefs-d'œuvre les vieux tragiques latins, et on en retrouve des traces dans certains récits des autres poëtes (Virgile, *Enéide*, liv. II; Ovide, *Pontiques*, III, 2). Elle a été aussi représentée sur les scènes modernes, dans l'*Andromaque* de Racine, *Oreste et Pylade*, de Lagrange-Chancel, 1697, *Electre* de Crébillon, 1708, *Electre* de Longepierre, 1719, *Oreste* de Voltaire, 1750, *Iphigénie en Tauride* de Guimond de la Touche, 1757. Alfieri a aussi composé un *Oreste*, et Gœthe une *Iphigénie en Tauride*. S. R.

ORESTE, officier d'Attila, se fixa en Italie après la mort de ce chef, devint tout-puissant sous l'empereur Julius Népos, 473, le détrôna, et donna la pourpre à son propre fils Romulus Augustule, 476. Odoacre le fit mettre à mort l'année suivante.

ORESTIDE, contrée de l'anc. Macédoine, à l'O.

ORETUM, v. d'Hispanie (Tarraconaise), ch.-l. des *Oretani*; auj. *Calatrava*.

OREZZA, vge (Corse), arr. et à 20 kil. de Corte. Eaux minérales acidules froides; 340 hab.

ORFA, anc. *Callirhoé*, *Edesse*, *Justinopolis*, v. de la Turquie d'Asie, eyalet et à 260 kil. N.-E. d'Alep; 48,000 hab. Évêché arménien; belles mosquées; ruines d'une citadelle, dite Palais de Nemrod. Fabriques de toiles de coton, maroquins, orfévrerie, bijouterie. Près de là, catacombes creusées dans le roc.

ORFANO, vge de la Turquie d'Europe. *V.* CONTESSA.

ORFANO (Golfe d'), *Strymonicus sinus*, golfe de l'Archipel, sur la côte du livah de Saloniki; 26 kil. sur 32.

ORFFYRÉ ou ORPHYRREUS (Jean-Ernest-Elie BESSLER, dit), né en 1680 près de Zittau (Alsace), m. en 1745, renonça à la théologie et à la médecine pour les mathématiques et la mécanique, s'essaya ensuite dans la fonderie, la verrerie, l'horlogerie, la peinture, l'art du tourneur, du fourbisseur, du vernisseur, entra comme frère lai dans un couvent, quitta le froc pour s'enrôler dans les troupes autrichiennes, déserta, et se fit empirique et chercheur de trésors. Il prétendit avoir trouvé le mouvement

perpétuel, et construisit, en 1712 et en 1719, deux machines d'après son système : il brisa l'une, pour ne pas payer un impôt dont le gouvernement de Cassel en frappa l'exhibition publique, et l'autre, après un rapport défavorable de S'Gravesande. On a de lui : *le Mouvement perpétuel triomphant*, en allemand et en latin, Cassel, 1719, in-4°; *l'Orffyrée orthodoxe*, 1723, in-4°, projet de réunion de toutes les sectes religieuses.

ORFILA (Mateo-José-Bonaventura), médecin célèbre par ses travaux sur la toxicologie, né à Mahon (île de Minorque) en 1787, m. à Paris en 1853, était fils d'un armateur, et fut un enfant précoce : il apprit en même temps le latin, le français, l'anglais, et une grande partie des mathématiques. Comme il était devenu bègue, on l'envoya chanter au lutrin pour le guérir; le moyen réussit, et révéla en lui des dispositions musicales qui furent cultivées. Son père l'embarqua à 15 ans sur un de ses bricks; mais, après un voyage en Egypte, Orfila se prononça pour la carrière de la médecine. A 17 ans, il alla à l'université de Valence, puis à celle de Barcelone, où, tout en suivant les cours de l'école de médecine, il s'occupait avec passion de musique vocale et instrumentale. La junte de Barcelone l'envoya étudier la chimie à Paris en 1807. Il ouvrit un cours de chimie, et ses débuts furent assez brillants pour mériter d'être encouragés par la présence de Fourcroy et de Vauquelin. Il reçut le grade de docteur en médecine en 1811, se fit naturaliser Français, et continua de faire des cours de chimie, de médecine légale, et d'anatomie. En 1813, il publia un *Traité de toxicologie*, qui fut presque immédiatement traduit dans les principales langues d'Europe, et lui valut le titre de correspondant de l'Institut et la place de médecin par quartier de Louis XVIII. Nommé professeur de médecine légale à la Faculté de Paris en 1819, il passa, en 1823, à la chaire de chimie, en remplacement de Vauquelin. Peu après la révolution de 1830, Antoine Dubois, doyen de la Faculté de médecine de Paris, ne voulant pas conserver ces fonctions, présenta, et fit agréer Orfila pour le remplacer. Le nouveau doyen organisa l'hôpital des cliniques, établit un nouveau jardin botanique, le Musée d'anatomie pathologique, dit Musée Dupuytren, fondé avec un legs de cet illustre professeur, et une galerie d'anatomie comparée, qui fut appelée Musée Orfila. Sous son administration, l'enseignement supérieur de la médecine fut relevé et étendu, l'enseignement secondaire fortifié; il fonda l'association de prévoyance des médecins de Paris, qui le choisit pour président. Il était parvenu, en outre, à de nombreuses dignités administratives et universitaires. A la révolution de 1848, il fut destitué de sa place de doyen. Elu président de l'Académie de médecine en 1851, deux ans après, il fit don à cette société et à six autres établissements publics, d'une somme de 121,000 fr. pour l'institution de divers prix, et pour quelques améliorations matérielles. Orfila avait une physionomie expressive, des manières distinguées, une conversation spirituelle, et un talent musical de premier ordre, qui exercèrent une grande influence sur sa vie publique. Professeur très-remarquable, il vit, pendant 33 ans, un auditoire aussi assidu que nombreux se presser à ses cours. La renommée qu'il s'était acquise en toxicologie le faisait appeler fréquemment à éclairer les magistrats et les jurés dans les causes criminelles. Ses principaux ouvrages, tous devenus classiques, sont : *Eléments de chimie*, 1817, 8e édit., 2 vol. in-8°, 1851; *Traité des exhumations juridiques*, 1831, 2 vol. in-8°, traité compris plus tard dans celui de *Médecine légale*, et qui a constitué le point médico-légal consistant dans la détermination de l'époque du décès; *Traité de médecine légale*, 1823-25, 4e édit., 3 vol. in-8°, 1848, ouvrage qui n'est pas seulement original et décisif dans ce qui est relatif aux poisons, mais aussi sur les questions que soulève la mort par pendaison et par submersion, les moyens employés par les malfaiteurs pour changer la couleur de leurs sourcils et de leurs cheveux, les taches de sang que portent les instruments ayant servi à la perpétration des crimes; *Traité de toxicologie*, 5e édit., 2 vol. in-8°, 1852, où, faisant succéder l'expérimentation à l'hypothèse, il a inventé les moyens de retrouver les poisons dans les liquides alimentaires et animaux, prouvé qu'on pouvait les extraire de la profondeur même des organes, et bien longtemps après l'exhumation, étudié le temps que les poisons séjournent dans le corps et les routes par lesquelles ils sont expulsés, tracé les règles de l'administration des contre-poisons, et fait des découvertes de détail sur presque tous les poisons. *V. Eloge d'Orfila*, par M. Dubois (d'Amiens), *Mémoires de l'Académie de Médecine*, t. XVIII, in-4°. R. D.

ORFORD, brg et paroisse d'Angleterre (Suffolk), à 33 kil. E. d'Ipswich, près de la pointe dite *Orfordness*; 1,400 hab. Restes d'un anc. château-fort. Pêcheries d'huîtres.

ORFORD (Edouard RUSSEL, comte d'). *V.* RUSSEL.

ORGAZ, *Allhæa*, v. d'Espagne (Nouvelle-Castille), prov. et à 26 kil. S.-E. de Tolède; 2,900 hab. Salpêtre, gros draps, lainages.

ORGE, riv. de France (Seine-et-Oise), naît près de Dourdan, passe à Arpajon, reçoit la Remarde et l'Yvette, et se jette dans la Seine, rive g., au S.-O. de Villeneuve-St-Georges. Cours de 50 kil.

ORGELET, ch.-l. de cant. (Jura), arr. et à 20 kil. S. de Lons-le-Saunier; 1,599 hab. Autrefois place forte. Fabr. de fromages dits de Gruyères; tanneries. On remarque les ruines du château, des restes de remparts, le pont de la Pyle, et la tour de Meir.

ORGERES, ch.-l. de cant. (Eure-et-Loir), arr. et à 28 kil. N.-E. de Châteaudun; 235 hab. Etablissement pour le traitement des animaux malades.

ORGÉTORIX, noble et riche Helvétien, qui, l'an 57 av. J.-C., forma le dessein de s'emparer de l'autorité souveraine, persuada à ses compatriotes d'abandonner le pays qu'ils occupaient entre le Rhin et les Alpes, en leur promettant de les mettre en possession des riches campagnes de la Gaule. Ses projets ambitieux furent découverts; on le mit en accusation; il se déroba au jugement, mais mourut presque aussitôt, 55 av. J.-C.

ORGIES, *Orgia* (du grec *orgè*, exaltation de l'âme), nom donné aux fêtes de Bacchus, où les assistants étaient transportés d'une fureur sacrée. On appliquait aussi ce nom aux fêtes de Cérès et à celles des Cabires.

ORGON, ch.-l. de cant. (Bouches-du-Rhône), arr. et à 34 kil. N.-E. d'Arles, sur la rive g. de la Durance, au pied d'une montagne; 1,764 hab. Ruines d'un château-fort, démoli par ordre de Louis XI; restes d'un aqueduc romain. On remarque les écluses et la voûte souterraine du canal de Boisgelin. Comm. de vins, blé, avoine, soie.

ORGYE, mesure de longueur des anc. Grecs, valant 6 pieds (1 mèt. 85 c.), ce qui la faisait nommer aussi *hexapode*.

ORIA, v. du royaume d'Italie (Province de Lecce), à 38 kil. E. de Tarente; 6,403 hab. Evêché. Fondée au XVe siècle par des Grecs après la prise de Constantinople.

ORIA, v. d'Espagne (Andalousie), prov. et à 63 kil. N. d'Almeria; 5,550 hab. Lainages.

ORIANI (Barthélemy), astronome, né en 1752 à Garignano près de Milan, m. en 1832, étudia chez les Barnabites de Milan, entra dans les ordres, fut attaché, dès l'âge de 23 ans, à l'observatoire de Brera, se lia avec Herschell dans un voyage à Londres, refusa les offres du 1er consul Bonaparte, qui voulait l'attirer à Paris, ainsi que l'évêché de Vigevano, fut chargé par Eugène Beauharnais, vice-roi d'Italie, de mesurer l'arc du méridien entre Rimini et Rome, et exécuta encore, avec le baron Zach, la mesure du méridien entre Milan et Gênes. Il a laissé de nombreux travaux insérés dans les *Ephémérides astronomiques de Milan* de 1778 à 1831, entre autres, une *Trigonométrie sphéroïdique*. M. V—I.

ORIBASE, médecin grec du IVe siècle, né à Pergame, ou, selon d'autres, à Sardes, devint l'ami de l'empereur Julien en facilitant son élévation au trône, fut nommé par ce prince questeur de Constantinople, et l'accompagna dans sa campagne de Perse. Exilé par Valentinien Ier, il fut rappelé par Arcadius, qui lui rendit ses dignités. Oribase a laissé un grand ouvrage de médecine, vaste compilation en 70 livres; nous n'en possédons que 22, dont 9 sont en grec. Ces derniers furent publiés, sous le titre de *Collectanea artis medicæ*, à Paris, 1556, in-fol.; la trad. latine d'Oribase par Razarius a paru dans la collection d'H. Estienne. MM. Bussemaker et Daremberg en ont publié une traduction française, avec le texte grec et des notes, Paris, 1851-4, 2 vol. in-8°. D—G.

ORICELLARIUS, nom latinisé de RUCCELLAÏ.

ORICHALQUE, *Aurichalcum*, ou mieux, *Orichalcum*, métal des anciens, qu'on a cru d'abord composé d'or et de cuivre, et qui n'était qu'un alliage de cuivre et d'étain, ou de cuivre et de zinc.

ORICHOVIUS, nom latinisé d'ORZECHOWSKI.

ORICUM, v. de l'anc. Epire, sur la mer Adriatique, au fond d'un golfe à la frontière d'Illyrie. Fondée, dit-on, par une colonie venue de Colchide, elle fut la résidence d'Hélénus et d'Andromaque après la guerre de Troie.

ORIENT (Empire d'), un des deux empires romains formés après la mort de Théodose le Grand, en 395. Il dura jusqu'en 1453, et fut encore connu sous les noms de *Bas-Empire*, *Empire grec* ou *byzantin*, *Empire de Constantinople*. A son origine, il était divisé en préfectures, dio-

cèses et provinces, ainsi que Constantin l'avait établi, de la manière suivante :

Préfecture d'Illyrie.

- Diocèse de Dacie, { Dacie 1re et 2e. / Mésie 1re. / Dardanie. / Prévalitane.
- Diocèse de Macédoine, { Macédoine. / Thessalie. / Epires (anc. et nouv.). / Achaïe ou Grèce. / Ile de Crète.

Préfecture d'Orient.

- Diocèse de Thrace, { Mésie 2e. / Thrace. / Hémimont. / Rhodope. / Europe. / Petite Scythie.
- Diocèse d'Asie, { Proconsulat d'Asie, { Asie propre. / Hellespont. / Les Iles. } / Vicariat d'Asie, { Lydie. / Carie. / Lycie. / Pamphylie. / Pisidie. / Lycaonie. / Phrygies Pacatiane et Salutaire. }
- Diocèse ou comté d'Orient, { Isaurie. / Cilicie (plus tard subd. en 2). / Phénicie maritime et du Liban. / Syries consulaire, salutaire, euphratésienne. / Palestines 1re, 2e, 3e et 4e. / Arabie. / Osroène. / Mésopotamie. / Cypre.
- Diocèse de Pont, { Bithynie. / Honoriade. / Paphlagonie. / Hellénopont. / Pont-Polémoniaque. / Galaties 1re et 2e. / Cappadoces 1re et 2e. / Arménies 1re et 2e.
- Diocèse d'Egypte, { Egypte propre. / Libyes 1re et 2e. / Augustamnique. / Arcadie ou Heptanomide. / Thébaïde.

L'Empire d'Orient, en proie aux discordes des princes, aux querelles théologiques engendrées par de nombreuses hérésies, aux vices d'une civilisation corrompue, mena toujours une existence assez misérable. Plus heureux que celui d'Occident, protégé d'ailleurs par la chaîne des Balkans, et par de nombreuses forteresses que les Barbares étaient inhabiles à assiéger, il échappa presque complétement aux invasions du ve siècle ; Alaric et Attila ne firent que passer, et les Perses, qui attaquaient à l'E., n'allèrent jamais au delà des provinces riveraines de l'Euphrate. Justinien augmenta même l'Empire par la conquête de l'Afrique septentrionale sur les Vandales, de l'Italie sur les Ostrogoths, et d'une partie du littoral oriental de l'Espagne sur les Wisigoths. Cette prospérité fut passagère : dès la 2e moitié du vie siècle, les possessions espagnoles furent abandonnées, et les Lombards s'emparèrent des deux tiers de l'Italie, où l'Empire grec conserva seulement la Pentapole et l'Exarchat de Ravenne (perdus au viiie siècle), Naples et l'anc. Grande-Grèce. Puis, au viie siècle, tandis que les Bulgares, les Serbes et les Croates s'établissaient au S. du Danube, les Arabes enlevèrent la Babylonie et la Mésopotamie, 632-634, la Syrie et la Palestine, 636, l'Egypte, 640, la côte d'Afrique, 670-698, sans qu'Héraclius, heureux du côté des Perses, empêchât ce démembrement. Vers ce même temps, la division primitive de l'Empire disparaissait; les provinces, désignées désormais sous le nom de *Thèmes*, n'étaient plus qu'au nombre de 32, dont 15 en Europe (Europe, Dyrrachium, Nicopolis, Strymon, Rhodope, Thrace, Mimonti, Hellade, Thessalonique, Macédoine, Cherson, mer Egée, Péloponèse, Calabre, Lombardie ou Terre d'Otrante), et 17 en Asie (Samos, Obsequium, les Optimates, les Thracésiens, les Cibyrrhéotes, les Buccellariens, Paphlagonie, Arménie, Chaldie, Colonie, Mésopotamie, Sébaste, Cappadoce, Lycande, Séleucie, Anatolie, Cypre). Au viiie siècle, les princes Isauriens, par leur zèle pour la secte des Iconoclastes, provoquèrent l'insurrection des Romains, qui reconnurent les papes comme princes temporels. Au ixe, les Sarrasins envahirent la Corse, la Sardaigne, la Sicile, et leurs établissements dans le midi de l'Italie furent absorbés au xie, ainsi que le reste des possessions grecques, dans la monarchie normande des Deux-Siciles. Le schisme de l'Eglise grecque, commencé par Photius, et consommé par Michel Cérularius en 1054, rendit les peuples de l'Eglise latine assez indifférents aux dangers et aux maux de l'Empire d'Orient. La Bulgarie, la Servie et la Cilicie reconquises ne compensèrent point la perte de l'Asie-Mineure, subjuguée par les Turcs Seldjoukides, et où les empereurs ne conservèrent que les prov. d'Héraclée, de Séleucie, de Paphlagonie et de Chaldie. Les Croisades, loin de leur profiter, amenèrent sur eux de nouvelles calamités, provoquées par leur duplicité à l'égard des Occidentaux : les guerriers de la 4e croisade, détournés de Jérusalem, s'emparèrent de Constantinople en 1204, et fondèrent un *Empire latin* qui subsista jusqu'en 1261 (*V.* Latin, Empire); cet Etat, divisé en principautés féodales, telles que le roy. de Thessalonique, les duchés d'Athènes et de Naxie, la principauté d'Achaïe, etc., ne laissait en dehors de lui que 3 petits Etats grecs, le despotat d'Epire, l'Empire de Trébizonde, et celui de Nicée. Michel Paléologue, souverain de ce dernier, reprit Constantinople en 1261. L'Empire d'Orient, considérablement diminué alors, ne comprenait plus que la Thrace au S. de l'Hémus, la Macédoine, la Grèce propre, une partie de la Morée, la Mysie, la Bithynie, la Lydie, et quelques portions de la Lycie et de la Carie. Au xive siècle, les conquêtes des sultans ottomans, surtout de Bajazet Ier, réduisirent les Grecs à la possession de quelques ports sur la mer Noire et des 4 districts européens de Constantinople, de Thessalonique, de Zeitoun et de Sparte. Un instant arrêtée par les progrès de Tamerlan en Asie, la conquête ottomane reprit son cours avec Amurat II, et, en 1453, Mahomet II mit fin à l'Empire d'Orient par la prise de Constantinople.

EMPEREURS D'ORIENT.

Dynastie théodosienne.

Arcadius	395
Théodose II	408
Pulchérie seule	450
Pulchérie et Marcien	450
Marcien seul	453

Dynastie de Thrace.

Léon Ier	457
Léon II	474
Zénon, 1re fois	474
Basilisque	475
Zénon, 2e fois	477
Anastase Ier	491

Dynastie de Justinien et ses annexes.

Justin Ier	518
Justinien Ier	527
Justin II	565
Tibère II	578
Maurice	582
Phocas	602

Héraclides.

Héraclius Ier	610
Héraclius Constantin	641
Héracléonas Constantin	641
Constant II	641
Constantin III *Pogonat*	668
Justinien II, 1re fois	685
Léonce	695
Tibère III (Absimare)	698
Justinien II, 2e fois	705
Philippique (Vartan)	711
Anastase II	713
Théodose III	716

Dynastie isaurienne et les 3 Michel.

Léon III *l'Isaurien*	717
Constantin IV *Copronyme*	741
Léon IV *le Khazare*	775
Constantin V *Porphyrogénète Ier*	780
Irène	797
Nicéphore Ier	802
Staurace	811
Michel Ier *le Curopalate*	811
Léon V *l'Arménien*	813
Michel II *le Bègue*	820
Théophile	829
Michel III *l'Ivrogne*	842

Dynastie macédonienne.

Basile Ier	867
Constantin VI, avec Basile, son père	868-878
Léon VI *le Philosophe*	886
Alexandre	911
Constantin VII, dit *Porphyrogénète II*, d'abord seul	912
puis avec Romain Ier Lécapène, et ses 3 fils, Christophe, Etienne et Constantin VIII	919
seul de nouveau	945
Romain II	959
Basile II et Constantin IX	963
avec Nicéphore II Phocas	963
avec Jean Ier Zimiscès	969

seul	976
Constantin IX seul	1025
Romain III *Argyre*	1028
Michel IV *le Paphlagonien*	1024
Michel V *le Calfat*	1041
Zoé, avec Constantin X *Monomaque*	1042
Théodora	1054
Michel VI *Stratiotique*	1056

Comnènes et Ducas.

Isaac Ier Comnène	1057
Constantin XI Ducas	1059
Eudocie, avec Michel VII Parapinace, Andronic et Constantin XI	1067
Romain IV (et Eudocie)	1068
Michel VII, 2e fois et seul	1071
Nicéphore III Botoniate (et Nicéphore IV *Bryenne*, compétiteur)	1078
Alexis Ier	1081
Jean II (Jean Ier Comnène)	1118
Manuel Ier	1143
Alexis II	1180
Andronic Ier (Andronic Comnène)	1183

Anges.

Isaac II, 1re fois	1185
Alexis III	1195
Isaac II, 2e fois, avec Alexis IV, son fils	1203
Alexis V *Murzuphle*	1204

EMPEREURS LATINS, 1204-61.

Paléologues.

Michel VIII ou Michel-Andronic Ier	1261
Andronic II, seul	1282
Andronic II et Michel IX (ou Michel Andronic II)	1295
Andronic II, seul pour la 2e fois	1320
Andronic III, *le Jeune*	1328
Jean V	1341
Jean VI Cantacuzène et Jean V Paléologue	1347
Jean VI, Mathieu Cantacuzène et Jean V	1355
Mathieu Cantacuzène et Jean V	1355
Jean V, seul	1356
Manuel II	1391
Jean VII corégent	1399
Jean VIII	1425
Constantin XIII Dracosès	1448-53

ORIENT (Eglise d'). *V.* ÉGLISE GRECQUE.

ORIENT (Schisme d'). *V.* SCHISME.

ORIENT (GRAND-). *V.* FRANCS-MAÇONS.

ORIENT, un des points cardinaux. *V.* EST.

ORIENTAL (Archipel), groupe d'îles de la Polynésie, comprenant Guadalupa, Malagrida, Lobos, etc.

ORIENTAL (Cap), pointe N.-E. de l'Asie, en face du cap Occidental dans l'Amérique du Nord; par 66° 10' lat. N. et 172° 10' long. O.

ORIENTALE (Mer), *Toung-hai* des Chinois, partie de la mer de Chine, entre la mer Jaune au N., la côte de la Chine propre à l'O., Formose au S., les îles Liéou-Khiéou et l'île japonaise de Kiou-Siou à l'E.

ORIFLAMME, *Auriflamma*, espèce de gonfanon en taffetas rouge ou couleur de feu, sans broderie ni figure, fendu par le bas en 3 pointes, orné de houppes de soie verte, et suspendu au bout d'une lance dorée. C'était la bannière de l'abbaye de St-Denis; elle figurait aux processions, et les comtes du Vexin, *avoués* du monastère, la portaient dans les guerres que les moines avaient à soutenir. Philippe Ier ayant réuni le Vexin à la couronne, en 1082, ce furent désormais les rois qui prirent l'oriflamme dans leurs expéditions; elle figura avec la bannière de France. Louis VI la fit porter pour la 1re fois en 1124; on ne la vit plus depuis la bataille d'Azincourt, en 1415. *V.* BANNIÈRE. B.

ORIGÈNE, célèbre docteur de l'Eglise, né à Alexandrie en 185, de parents chrétiens, m. en 254, fut instruit dans les arts libéraux, les belles-lettres et les saintes Ecritures. Il avait 17 ans quand son père Léonide souffrit le martyre pendant la persécution de Septime-Sévère. Il professa la grammaire pour subvenir aux besoins de sa famille, et remplaça bientôt St Clément, son maître, dans la direction de l'enseignement catéchistique d'Alexandrie. Il mena dès lors la vie la plus austère, alla jusqu'à se mutiler pour être à l'abri des tentations et de la calomnie, visita Rome après la mort de Septime-Sévère, donna des leçons publiques à Césarée de Syrie, se rendit à Athènes pour secourir les églises de l'Achaïe, et fut ordonné prêtre à Jérusalem en 230. Démétrius, évêque d'Alexandrie, désapprouva cette ordination, excommunia Origène, et lui interdit son diocèse. Origène se retira de nouveau à Césarée, dut se cacher pendant la persécution de Maximin, revint à Alexandrie après la mort de Démétrius, et fut mis en prison et à la torture lors de la persécution de Décius, 249. Origène avait suivi les leçons des Pythagoriciens, des Stoïciens, et surtout des Néoplatoniciens, dont il adopta quelques idées. Son orthodoxie a été justement contestée. Il enseignait, en effet, une doctrine parfois analogue à celle des Gnostiques, croyait à la préexistence des âmes avant leur union avec les corps terrestres, soutenait qu'elles avaient péché même avant cette union, que les peines de l'Enfer ne sont pas éternelles, que J.-C. n'est fils de Dieu que par adoption, etc. Ses principaux ouvrages sont : *Commentaires sur toute l'Ecriture sainte*, dont une bonne édition a été donnée par Huet, avec traduction latine et notes, Rouen, 1668, 2 vol. in-fol.; *Hexaples*, édition de l'Ecriture sainte en 6 colonnes offrant le texte hébreu et les diverses versions grecques alors en usage, et dont on n'a que des fragments publiés par Montfaucon, Paris, 1713, 2 vol. in-fol., et par C.-F. Bahrdt, Leipzig, 1768-70, 2 vol. in-8°; *Apologie du christianisme contre Celse*, éditée par W. Spencer, Cambridge, 1658, in-4°; *Philosophumena*, réfutation des hérésies, dont on n'avait que le 1er livre, et dont M. Minoyde Minas a retrouvé 7 autres livres en 1842. Les Œuvres complètes d'Origène ont été publiées par Erasme, Bâle, 1536; par de La Rue, Paris, 1733-59, 4 vol. in-fol.; par Oberthür, Wurzbourg, 1780-94, 15 vol. in-8°; l'édit. de La Rue, revisée et corrigée par Lommatzch, Berlin, 1831-48, 25 vol. petit in-8°. B.

ORIGNY-EN-THIÉRACHE, vge (Aisne), arr. et 10 kil. N.-E. de Vervins; 1,113 hab. Vannerie fine, boîtes à dragées, noir animal.

ORIGNY-SAINTE-BENOÎTE, brg (Aisne), arr. et à 16 kil. E. de St-Quentin, sur la rive g. de l'Oise; 2,670 hab. Fabr. de châles, franges, gazes en soie, tissus de cachemire laine.

ORIHUELA, *Orcelis*, v. d'Espagne (Valence), prov. et à 53 kil. S.-O. d'Alicante, sur la Segura. Evêché suffragant de Valence. Belle cathédrale. Il y eut une université, fondée en 1568, supprimée en 1835. Cette ville fut conquise sur les Maures en 1264 par Jacques Ier, roi d'Aragon; une peste en 1648, une inondation en 1651, un tremblement de terre en 1829, la ravagèrent. Elève de vers à soie. Commerce assez actif de toiles, soieries, huiles, savon. Pop. de la commune : 5,656 hab.

ORIKHOVA, v. de Turquie. *V.* TRAJANOPOLI.

ORINE, île de la mer Rouge, sur la côte d'Ethiopie; auj. *Dhalac*.

ORION, fils d'Hyriée, sortit, selon la Fable, d'une génisse sacrifiée aux dieux par son père. Habile et infatigable chasseur, il osa défier Diane, ou, selon d'autres, méprisa son amour. La déesse le fit piquer par un scorpion, puis, fâchée de sa mort, obtint qu'il fût placé au ciel, où il forme une constellation.

ORISSA, anc. prov. de l'Hindoustan (Décan septentrional), entre le Bengale au N. et les Circars au S., le long du golfe d'Orissa; 840 kil. sur 153; 1,000,000 hab. Ch.-l., *Kattak*. Sol montueux à l'O.; climat très-chaud et malsain. L'Orissa forme auj. 6 districts de la présidence anglaise de Calcutta : Balassore, Kandjar, Kattak, Khourdah, Maharbandj, et Singboum.

ORISTANO, *Auristagnum*, v. forte du roy. d'Italie, dans l'île de Sardaigne, sur la côte O., à 78 kil. de Cagliari; 6,216 hab. Fondée en 1070. Archevêché; belle cathédrale. Petit port militaire. Pêche de thons. Autrefois capitale du Judicat d'Arborée, et plus importante qu'aujourd'hui. Prise par le comte d'Harcourt en 1639; ch.-l. d'arrond.

ORITES, peuple de la côte de la mer Erythrée, entre l'Indus à l'E. et les Ichthyophages à l'O., et qui fut soumis par Alexandre. Leurs villes étaient Pagala, Cabana et Cocala. Armés et habillés comme les Indiens, leurs coutumes et leur langue étaient différentes. Le pays produisait abondamment du vin, du blé, du riz et des dattes. C'est auj. la partie E. du Béloutchistan; prov. de Lous. C. P.

ORIZABA, v. du Mexique, département et à 130 kil. O.-S.-O. de Vera-Cruz; 8,000 hab. Occupée par les Français en 1862. Aux environs sont d'immenses plantations de tabac, et un pic volcanique, haut de 5,295 mèt., et gravi pour la première fois en 1848.

ORKHAN, 2e sultan ottoman, fils d'Othman Ier, venait de prendre Brousse, 1325, quand, après la mort de son père, il monta sur le trône, 1326. Il s'empara de Nicomédie, 1327. Un grand nombre de villes grecques se rangèrent sous sa domination. Il soumit la Thrace, la Bulgarie, et revint en triomphe à Brousse, dont il fit sa capitale, et où il bâtit une célèbre mosquée. Il s'empara de Nicée, 1333, sous les murs de laquelle il battit l'empereur grec Andronic, jeta les fondements de l'institution des Janissaires (*V. ce mot*), vainquit les troupes de la république de Venise et celles du pape Clément VI, et sut se ménager l'alliance de l'empereur grec Cantacuzène, dont il épousa la fille Théodora, 1347. Orkhan mourut en 1360 à Nicée, où il desservait un hôpital qu'il avait fondé. Il était aussi vaillant, mais plus humain que son père. Les Turcs louent sa clémence, sa valeur, sa justice et son amour pour les sciences. D.

ORKHON, riv. de Mongolie, chez les Kalkhas, afflue

de la Sélenga; cours de 450 kil. Sur ses bords était Caracorum, capitale de Gengis-Khan.

ORKNEYS. *V.* ORCADES.

ORLANDINI (Nicolas), né à Florence en 1554, m. en 1606, entra à 18 ans dans l'ordre des Jésuites, devint recteur du collége de Nole, puis directeur du noviciat à Naples, et fut appelé à Rome pour travailler à la secrétairerie-générale. On a de lui : *Historia societatis Jesu*, Rome, 1615, et Anvers, 1620, ouvrage continué par Fr. Sacchini, P. Possin, Jouvency et J. Cordara, et qui forme 7 vol. in-fol.

ORLÉANAIS, anc. province et grand-gouvernement de France avant 1789, ch.-l. *Orléans;* entre l'Ile-de-France au N., la Normandie, le Perche et le Maine à l'O., la Touraine au S.-O., le Berry au S., le Nivernais au S.-E., la Bourgogne et la Champagne à l'E.; 150 kil. sur 160. Il comprenait l'Orléanais propre, le Blaisois, le Vendômois, le Dunois, la Sologne, le Gâtinais, la Beauce ou pays Chartrain, et le Perche-Gouet. C'était le pays occupé dans l'antiquité par les Auréliens, les Carnutes et les Sénons. Il forme aujourd'hui les départements de Loir-et-Cher, d'Eure-et-Loir et du Loiret. — L'*Orléanais propre*, arrosé par la Loire, le Loiret, le Loir, le Cher, le Beuvron, l'Yonne, l'Essonne, le Loing, les canaux de Briare et d'Orléans, se divisait en *Haut-Orléanais* (Orléans, Beaugency, Meung, Pithiviers), et *Bas-Orléanais* (Jargeau, Olivet).

ORLÉANS, *Genabum*, puis *Aurelianum*, ch.-l. du département du Loiret, sur la rive dr. de la Loire, à 121 kil. S. de Paris par chemin de fer; par 47° 54' 9" lat. N. et 0° 25' 35" long. O.; 43,097 hab. Evêché suffragant de Paris; église consistoriale calviniste. Cour impériale, tribunaux de 1re instance et de commerce, bourse et chambre de commerce. Direction des douanes; inspection des eaux et forêts. Lycée, école normale primaire, école normale d'institutrices, bibliothèque importante, musées de peinture et d'histoire naturelle, jardin des plantes. Académie des sciences, belles-lettres et arts. La ville, malgré quelques parties anciennes et mal bâties, offre en général un bel aspect. On y remarque : la cathédrale de Ste-Croix, commencée en 1600, achevée seulement de nos jours; l'église St-Aignan; l'anc. église St-Euverte, du XVIe siècle; l'anc. hôtel-de-ville, auj. le musée, édifice du XVe siècle; le pont sur la Loire; les maisons d'Agnès Sorel et de François Ier; la statue équestre en bronze de Jeanne d'Arc, par Foyatier, érigée en 1855 sur la place du Martroy; la statue pédestre de la même héroïne, à l'entrée du pont. Fabr. très-considérable de bonnets orientaux, de couvertures de laine et de coton; vinaigreries de vin, poterie de terre, quincaillerie. Comm. important de vins, vinaigres, esprits, farines, grains, laines, etc., par la Loire, le canal d'Orléans et le chemin de fer. Banque. — Bâti sur les ruines de *Genabum*, que détruisit César, Orléans dut surtout son existence nouvelle à Aurélien, qui lui donna son nom. Attaquée par Attila, en 450, la ville fut sauvée par son évêque St Aignan (*Anianus*). Clovis s'en empara en 486. Après sa mort, elle devint la capitale du royaume d'Orléans (*V. plus loin*). Elle fut pillée par les Normands en 856 et 865; Louis le Gros s'y fit sacrer en 1108. On y créa une université en 1309. En octobre 1428, les Anglais vinrent assiéger Orléans, resté fidèle à Charles VII; après une héroïque défense, la ville, réduite à l'extrémité, fut sauvée par Jeanne d'Arc; elle y entra le 29 avril 1429, et, le 8 mai, les Anglais battirent en retraite. Des Etats-Généraux se tinrent à Orléans en 1560 (*V.* ETATS-GÉNÉRAUX). Les calvinistes se rendirent maîtres de la place en 1562 : le duc François de Guise vint l'investir, et fut assassiné sous ses murs par Poltrot de Méré, 1563. Pendant la Fronde, Mlle de Montpensier, fille de Gaston d'Orléans, prit Orléans, 1652. Patrie de Petau, Amelot de la Houssaye, Levassor, Bongars, Pothier, E. Dolet. B.

ORLÉANS (Canal d'). Il se détache du canal de Loing près de Montargis, et se réunit à la Loire un peu au-dessus d'Orléans; 73 kil. de long. Entrepris en 1675, il ne fut achevé qu'en 1692.

ORLÉANS (Ordonnance d'), 1560. Ce fut, grâce à L'Hôpital, la seule œuvre utile des Etats-Généraux d'Orléans. L'art. 8 restreint l'abus des monitoires; les substitutions sont réduites à deux degrés. La justice ne sera plus rendue par les baillis et les sénéchaux, hommes de guerre, mais par leurs lieutenants, qui étaient de robe-longue. L'art. 84 ordonne que les minutes des actes seront signées des parties. L'art. 1er rétablit la Pragmatique pour les élections; il sera cassé en 1562, et le Concordat rétabli. Cette ordonnance proclamait enfin l'égalité de tous devant la loi, réglait les affaires ecclésiastiques, rectifiait l'administration de la justice et la perception des impôts. Elle a servi, jusqu'en 1789, de base à la jurisprudence civile.

ORLÉANS (Royaume d'), formé pour Clodomir, 511-524, dans le partage des conquêtes de Clovis, capit. *Orléans;* il comprit les pays de l'Yonne (Auxerre, Sens, Montereau), de la Moyenne-Loire (Orléans, Touraine, Berry septentrional), du Loir et de la Sarthe (Pays Chartrain, Perche, Maine, Anjou), et la Novempopulanie, entre la Garonne et les Pyrénées. Les rois de Paris et de Soissons se le partagèrent, 528, après le meurtre des enfants de Clodomir. En 561, Gontran, l'un des fils de Clotaire Ier, fonda un 2e royaume d'Orléans, capit. *Châlon-sur-Saône;* cet Etat comprenait, de moins que le premier, le Maine et la Novempopulaine, et de plus, la Burgundie entière, et la prov. d'Arles, sauf Marseille et Avignon. Le nom de Royaume d'Orléans disparut en 567, et fit place à celui de Royaume de Bourgogne : Orléans ne demeura dans ce royaume que jusqu'en 613. A. C.

ORLÉANS (Vicomté, comté, duché d'). Bénéfice et place forte de la Neustrie, 613-752, sous les Mérovingiens, un instant compris dans l'Etat indépendant que l'évêque d'Auxerre se forma pour quelques années, 710-715, enfin place forte de la Neustrie carlovingienne, Orléans devint, sous la 2e race, centre d'un comté et d'une vicomté. Le comté fut une première fois et momentanément réuni au domaine par le mariage de Charles le Chauve avec Ermentrude, fille d'Eudes, comte d'Orléans; la vicomté fut donnée, 878, par Louis II le Bègue à Ingelger d'Anjou; enfin le comté, devenu principauté indépendante à la fin du IXe siècle, passa aux ducs de France Eudes et Robert (rois en 888 et en 923), puis du 2e à Hugues le Grand et à Hugues Capet, à la fois possesseurs du fief (duché de France) et de l'arrière-fief (comté d'Orléans). Partie intégrante du domaine de la couronne sous les 1ers Capétiens, le comté d'Orléans en fut détaché comme apanage et érigé en duché-pairie, 1344, par Philippe VI de Valois, en faveur de Philippe de France, son 4e fils, mort sans héritier, 1375. A partir de cette époque, indépendamment de plusieurs princes du sang qui portèrent momentanément le titre de ducs d'Orléans (le 2e fils, plus tard Henri II), et le 3e fils de François Ier, Charles d'Orléans, m. en 1545; le 2e fils de Henri II, Louis d'Orléans, m. en 1550, et son 3e fils, plus tard Charles IX; le 2e fils de Henri IV, m. en 1611, à 4 ans 1/2, aîné d'un an de Gaston, qui n'eut le titre d'Orléans qu'en 1626, on trouve 3 maisons distinctes apanagées du duché d'Orléans : 1° celle d'*Orléans-Valois*, 1392-1498, inaugurée par Louis Ier, fils de Charles V, pour qui Charles VI érigea en apanage le duché d'Orléans en échange du duché de Touraine qui lui avait été donné en 1386; terminée dans sa branche aînée par Louis II d'Orléans, qui, roi sous le nom de Louis XII, réunit son duché au domaine; voici le tableau des princes qu'elle renferme :

Louis Ier, fils de Charles V, 1392-1407.

Charles.....	1407-1465	Jean d'Angoulême.	
Louis II (Louis XII).	1465-1498	Charles d'Angoulême.	
		François Ier, roi de France.	

2° la 1re maison d'*Orléans-Bourbon*, 1626-1660, qui renferme un seul prince, Gaston d'Orléans (*V. plus bas*); 3° la 2e maison d'*Orléans-Bourbon*, issue de Louis XIII, par Philippe, frère de Louis XIV, et continuée, sinon avec le duché-fief, du moins avec le titre, jusqu'à nos jours; elle comprend :

Philippe Ier (fils de Louis XIII).....	1660-1701
Philippe II (le Régent).....	1701-1723
Louis Ier.....	1723-1752
Louis-Philippe Ier.....	1752-1785
Louis-Philippe-Joseph (Ph.-Egalité)...	1785-1793
Louis-Philippe II (roi des Franç., 1830).	1793-1830
Ferdinand-Philippe (prince royal).....	1830-1842

Les fils du roi Louis-Philippe, frères de Ferdinand-Philippe, portent le titre générique de princes d'Orléans, commun à eux, à leurs enfants et aux deux fils du dernier duc d'Orléans. A. C.

ORLÉANS (Louis d'), chef de la maison d'Orléans-Valois, 2e fils de Charles V et de Jeanne de Bourbon, né à Paris en 1371, m. en 1407, porta d'abord le titre de duc de Valois. Charles VI lui donna, 1386, le duché de Touraine, puis, en échange, celui d'Orléans, 1392. Louis d'Orléans épousa, en 1389, Valentine Visconti (*V. ce nom*), après avoir espéré la main et le royaume de Marie de Hongrie. Esprit vif et gracieux, ami des lettres, protecteur des savants, il était en même temps très-dissolu et très-ambitieux. Jeune encore, il entra dans le conseil pen-

dant le ministère des *Marmousets* (*V. ce mot*). La démence de Charles VI, 1392, et la 2e régence de ses oncles l'en écartèrent; mais, en 1393, il fut désigné pour la régence, en cas de mort de Charles VI. Peu de temps après, dans une fête au Louvre, il faillit involontairement donner la mort au roi son frère, déguisé en sauvage. Mêlé à la question du grand-schisme, partisan déclaré du pape d'Avignon, Benoît XIII, contre le pape de Rome, Boniface IX, hostile à ses oncles sur tous les points, et soutenu par la reine Isabeau, il reprit, dès 1399, le maniement des finances, qu'il gaspilla, et bientôt, fortifié par l'alliance du duc de Gueldre, mettant à profit sa passagère réconciliation avec Philippe de Bourgogne et l'absence de celui-ci, il se fit remettre par le roi le gouvernement du royaume. Ses dilapidations, l'établissement de nouvelles tailles, et l'opposition du clergé à ces mesures, rendirent le pouvoir à son oncle; toutefois Louis conserva une grande influence, ranima les discordes avec l'Angleterre par ses défis imprudents à Henri IV de Lancastre, replaça le roi, malgré les ducs, sous l'obéissance du pape, 1403, s'appuya sur les barons pour balancer la force que prêtaient au duc de Bourgogne les communes et la bourgeoisie, et, au moment des armements pour la guerre anglaise, s'empara à main armée, 1404, des tailles récemment perçues et déposées dans la tour du Louvre. Lieutenant-général du royaume à la mort de Philippe le Hardi, 1404, il se fit, par ses désordres, ses dilapidations et ses relations avec la reine, haïr du peuple qui l'accusait de magie. L'antagonisme et l'entrée dans Paris du nouveau duc de Bourgogne, Jean-sans-Peur, accueilli comme un libérateur, le forcèrent de fuir à Melun avec la reine; la guerre commença à s'organiser entre les factions de Bourgogne et d'Orléans; Louis campa, avec 20,000 hommes, aux portes de Paris. Une réconciliation apparente rapprocha les deux princes : ils gouvernèrent quelque temps en commun, et unirent leurs forces contre les Anglais; mais Louis échoua complétement en Guyenne aux siéges de Blaye et de Bourg. De nouveaux débats s'élevèrent entre lui et Jean-sans-Peur; malgré les efforts d'Isabeau pour les apaiser, le duc d'Orléans les envenima par des paroles outrageantes, et, le lendemain même d'une nouvelle réconciliation, il fut assassiné, le 23 novembre, dans la rue Vieille-du-Temple (près la rue Barbette), par 18 assassins aux ordres de Jean de Bourgogne : le prince osa faire prononcer en Sorbonne par J. Petit (*V. ce nom*) l'apologie publique d'un meurtre qui fut l'origine de luttes sanglantes entre les Bourguignons et les Armagnacs. Louis d'Orléans laissait plusieurs enfants légitimes ou naturels; parmi ces derniers, le fameux *Bâtard d'Orléans* (*V.* Dunois). A. C.

ORLÉANS (Charles d'), fils aîné du précédent et de Valentine Visconti, d'abord connu sous le nom de comte d'Angoulême, né à Paris en 1391, m. en 1464, fit vainement avec sa mère plusieurs démarches auprès du roi pour obtenir justice du meurtre de son père, fut, au contraire, après la mort de Valentine, 1408, obligé de subir la *paix fourrée*, et se retira à Blois. Veuf, en 1409, Isabelle, fille de Charles VI et veuve de Richard II, qu'il avait épousée en 1406, il entra dans la ligue de Gien contre Jean-sans-Peur, et, à l'instigation des oncles du roi, épousa, en 1410, Bonne d'Armagnac, fille de Bernard VII d'Armagnac et petite-fille de Jean de Berry. Le nom d'Armagnac fut désormais donné à l'ancien parti d'Orléans. Le siége inutile de Paris par les Armagnacs, le traité de Bicêtre, un nouvel appel de Charles à la justice du roi, et son défi au duc de Bourgogne, aboutirent à la campagne de 1411, dans laquelle Charles, chassé de Paris par le peuple et les Bourguignons, ravagea avec les Armagnacs le Beauvoisis et le Soissonnais. Au printemps suivant, il fit appel à Henri IV de Lancastre, et, attaqué par le comte d'Anjou, fut bientôt obligé de confirmer par le traité d'Auxerre (22 août 1412) la paix imposée dans Bourges (14 juillet) aux princes assiégés par le roi en personne. Retiré dans ses domaines, Charles profita bientôt de la réaction de la bourgeoisie contre les Cabochiens pour rentrer en campagne; la paix de Pontoise (août 1413) lui rouvrit Paris, où le duc de Bourgogne revint inutilement l'assiéger. Maître du gouvernement par la paix imposée à Jean devant Arras, 1414, il fit prononcer par Gerson l'oraison funèbre de son père, et, quand les Anglais furent redescendus en France avec Henri V, alla rejoindre l'armée royale aux ordres du connétable d'Albret. Blessé et pris à Azincourt, 1415, il resta pendant 25 ans captif en Angleterre. Il composa alors des poésies allégoriques, parfois gracieuses et délicates, souvent subtiles et froides, qui lui ont valu une certaine célébrité littéraire. Désireux de rentrer en France, où Dunois et la Pucelle avaient sauvé son duché par la délivrance d'Orléans, il s'entremit pour la paix, 1433, allant jusqu'à offrir de se reconnaître vassal du roi d'Angleterre et de combattre Charles VII pour le forcer à accepter un simple apanage; il se réconcilia ensuite avec Charles VII, qui fit de sa liberté une condition du traité d'Arras, 1435, et, après avoir pris une part importante aux conférences inutilement ouvertes, 1439, à Oye, près Calais, pour traiter de la paix entre la France et l'Angleterre, il dut, en 1440, sa liberté à l'intervention active du duc et de la duchesse de Bourgogne, moyennant une rançon de 200,000 écus d'or et la promesse de ne jamais combattre l'Angleterre. Marié, 1440, en 3es noces, à Marie de Clèves (dont il eut plus tard Louis XII), accueilli froidement par Charles VII, que sa puissance territoriale inquiétait, il se retira à Orléans, et, à la mort de Ph.-Marie Visconti, son oncle, 1447, revendiqua le Milanais. Le début seul de l'entreprise fut heureux (prise d'Alexandrie) : Charles dut y renoncer, et se contenter du comté d'Asti, dot de sa mère. Dans le jugement du duc d'Alençon, il parla au nom des pairs à Vendôme, 1458, et fit commuer la peine. En 1464, dans l'assemblée de Tours, il s'attira de dures paroles de Louis XI pour son intervention en faveur du duc de Bretagne, et mourut, dit-on, du saisissement qu'il en éprouva. Il laissait, entre autres enfants, un prince de 3 ans, Louis II d'Orléans, qui fut plus tard Louis XII. Les poésies de Charles d'Orléans ont été longtemps presque inconnues. Au commencement du XVIIIe siècle, l'abbé Sallier, qui d'ailleurs en exagéra la valeur, les fit le premier connaître dans un Mémoire inséré au 13e vol. de l'Académie des Inscriptions. Une mauvaise édition en fut donnée à Grenoble, in-12, 1803, par Chalvet. MM. Champollion-Figeac et Guichard les ont publiées en 1842 sur les mss. de la Bibliothèque impériale de Paris, et de la Bibliothèque de l'Arsenal. A. C.

ORLÉANS (Charles d'), 3e fils de François Ier et de Claude de France, né en 1522, m. en 1545, duc d'Orléans, de Bourbon, d'Angoulême et de Châtellerault, comte de Clermont en Beauvoisis et de la Marche, 1540, était l'enfant favori de son père, qui lui trouvait le caractère français. Bouillant, brusque, plein de bravoure, il était du parti de la duchesse d'Étampes contre son frère (Henri II) et Diane de Poitiers. Charles-Quint lui avait promis le Milanais en 1539, et le jeune duc était d'avis, en 1540, de ne pas laisser l'empereur sortir de France qu'il n'eût livré cette province; il voulait même l'enlever; Charles-Quint crut le gagner, ainsi que la duchesse d'Étampes, en lui faisant espérer toutes les provinces des Pays-Bas. Charles d'Orléans n'en commanda pas moins en 1542 l'armée envoyée dans le Luxembourg contre Charles-Quint, et enleva Damvilliers, Arlon, Yvoy, Luxembourg. Au traité de Crespy, 1544, l'empereur lui promettait encore la main de sa fille ou de sa nièce, avec Milan ou les Pays-Bas, mais comme *gouvernement impérial*. Charles mourut l'année suivante, soit de la peste qu'il alla chercher de gaieté de cœur près d'Abbeville, soit du poison versé par quelque partisan de son frère aîné. Son corps fut porté à St-Denis, en 1547, avec celui de François Ier, sans qu'Henri II dissimulât sa joie. A. C.

ORLÉANS (Jean-Baptiste GASTON D'), 3e fils de Henri IV et de Marie de Médicis, né à Fontainebleau en 1608, m. en 1660, porta d'abord le titre de duc d'Anjou, et fut le seul représentant mâle de la Ire maison d'Orléans-Bourbon. Il eut pour gouverneurs le sévère Savary de Brèves, créature de Concini, puis du Lude, qui corrompit son esprit et son cœur, et d'Ornano, qui excita son ambition, et par là lui attira la jalousie de Louis XIII, son frère. Gaston refusa d'épouser Mlle de Montpensier, entra, 1626, dans la conspiration tramée contre Richelieu par Anne d'Autriche, Mme de Chevreuse, Chalais et d'Ornano, mais abandonna ses amis en face du cardinal victorieux, épousa Mlle de Montpensier (qui mourut, 1627, en lui laissant une fille), et reçut le duché d'Orléans avec d'autres apanages et des pensions. Peu de temps après, il ne put sauver Bouteville et Des Chapelles, dont son intervention précipita même le supplice, et, allié d'Anne d'Autriche, il encourut avec elle la défiance de Richelieu. Longtemps occupé de plaisirs, qu'interrompirent les préludes du siége de La Rochelle, 1628, dont Richelieu lui retira le commandement, détourné par la reine-mère d'un mariage avec Marie de Gonzague, il passa en Lorraine, 1629, en revint pour prendre la lieutenance-générale du royaume pendant l'absence de Louis XIII, 1630, fut mêlé à la conspiration terminée par la *Journée des dupes*, 1630, abandonna Marillac et sa mère elle-même au ressentiment du ministre, puis, le menaçant imprudemment, dut se retirer à Orléans, d'où il prépara la guerre civile, puis en Bour-

gogne, où le roi marcha contre lui, enfin une 2e fois dans la Lorraine, dont le duc lui accordait sa sœur, 1631. Il commença la lutte avec le concours des Espagnols, échoua, signa, après la bataille de Castelnaudary, le traité de Béziers (29 septembre 1632), par lequel il crut peut-être sauver Montmorency, son auxiliaire, et, après le supplice du maréchal, rejoignit sa mère à Bruxelles (janvier 1633). Louis XIII et Richelieu déclarèrent nul son mariage, bannirent du royaume Charles III (ou IV) de Lorraine et sa sœur, et occupèrent Nancy, 1634. Après des démêlés scandaleux à Bruxelles entre les officiers de la reine-mère et ceux de Gaston, celui-ci rentra en France, et se retira à Blois, 1635. En 1636, lieutenant-général de l'armée de Picardie contre les Espagnols, il connut, encouragea et n'arrêta qu'au dernier moment l'assassinat médité sur Richelieu par le comte de Soissons. Il refusa d'entrer dans le soulèvement de ce seigneur et des ducs de Guise et de Bouillon, 1641; mais, en 1642, il prit une part active à la conspiration de Cinq-Mars, négocia personnellement avec l'Espagne, et, le complot découvert, chargea ses complices, dont ses révélations seules prouvèrent le crime, le traité ayant été détruit. Louis XIII en mourant laissa la régence à Anne d'Autriche, la lieutenance-générale du royaume à Gaston, mais sous l'autorité absolue du conseil présidé par Henri de Condé et Mazarin : le parlement, annulant la déclaration, accorda le pouvoir à la reine-mère, qui, bientôt mécontente des *Importants*, confia le gouvernement à Mazarin, et lui assura le concours de Gaston. En l'absence de Condé, occupé sur le Rhin, Gaston commanda l'armée des Pays-Bas : aidé par La Meilleraye et Gassion, il prit sur les Espagnols et sur Charles de Lorraine, son beau-frère, Gravelines et le Sas-de-Gand, 1644, Mardick, Béthune, Cassel et St-Venant, 1645, Courtrai et Bergues, St-Winox, 1646. Appelé par Anne, 1647, aux conférences du Luxembourg pour discuter avec le parlement hostile les mesures de finances, il y déploya de l'habileté, un sage esprit de conciliation et une élocution facile. Pendant la 1re Fronde, fidèle à la cour, il l'accompagna à St-Germain, fit avec Condé le blocus de Paris, assista au combat de Charenton, et contribua à faire signer la paix de Ruel, 1649. Dans la 2e Fronde, 1650-53, il changea fréquemment de parti, donna les mains à l'emprisonnement des princes, puis passa aux Frondeurs contre Mazarin, réclama, quoique avec répugnance, la liberté des princes, resta maître de Paris après le siége de Bordeaux et le 1er exil du ministre, traita avec les Espagnols, 1651, et bientôt, hostile encore à Condé, devint, sous la direction de Retz et de Mme de Chevreuse, le chef des Frondeurs, parti mitoyen alors entre la cour et les princes. Quand Mazarin rentra en France, Gaston leva des troupes contre lui, et en même temps s'associa à la déclaration du parlement contre Condé et les Espagnols. Puis on le vit de nouveau se rapprocher de ce prince, rentré dans Paris après le succès de Bleneau, faire mine de se porter à son secours, dans le faubourg St-Antoine, enfin se laisser arracher par sa fille l'ordre de tirer le canon de la Bastille sur les troupes royales. Nommé par les parlementaires lieutenant-général du royaume, il les fit plus d'une fois insulter par la populace, et, quand les tumultes de Paris eurent abouti aux massacres de l'hôtel-de-ville, la séparation du parlement aux conflits des déclarations, Gaston, plus hésitant que jamais, se laissa persuader par Retz de traiter, et n'eut pas le temps de le faire avant la rentrée du roi dans Paris. Relégué à Blois, il n'eut plus désormais d'importance. Son fils unique, le duc de Valois, était mort, âgé de 2 ans, en 1652. Outre la célèbre *Mademoiselle* (*V.* Montpensier), née de son 1er mariage, il laissa de sa 2e femme, Marguerite de Lorraine, 3 filles, mariées, l'aînée à Cosme III de Toscane; la 2e, au duc L.-J. de Guise; la 3e, à Ch.-Emmanuel II de Savoie. Son caractère a été parfaitement tracé par Retz : « Il entra dans toutes les affaires, parce qu'il n'avait pas la force de résister à ceux qui l'entraînaient, et il en sortit toujours avec honte, parce qu'il n'avait pas le courage de les soutenir. » Spirituel, ami des sciences naturelles, fondateur du jardin des plantes exotiques de Blois, il avait été grand protecteur de Voiture et de Vaugelas. Il a laissé des *Mémoires de ce qui s'est passé en France de plus considérable de* 1608 *à* 1635, Amsterdam, 1683, Paris, 1685, réimprimés en 1756. A. C.

Orléans (Philippe Ier d'), chef de la 2e maison d'Orléans-Bourbon, 2e fils de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, frère unique de Louis XIV, né en 1640 à St-Germain-en-Laye, m. en 1701, porta d'abord le titre de duc d'Anjou, 1640-1661. Mazarin le fit élever de manière à l'*efféminer*, se plaignant à son précepteur, La Mothe Le Vayer, des études sérieuses qu'il lui faisait faire, et dont il est resté une traduction de Florus. Anne elle-même prolongea à dessein son enfance : de là son défaut d'énergie, ses goûts de plaisirs, sa dépendance de ses favoris. Son aumônier seul, Cosnac, évêque de Valence, éveilla en lui le désir de la gloire militaire. Marié une 1re fois, 1661, à Henriette d'Angleterre, dont il fut constamment jaloux, une 2e, 1671, à Charlotte-Elisabeth de Bavière, « qui mit 30 ans à le gagner », il avait été, dans les deux cas, subordonné aux systèmes politiques d'alliances avec l'Angleterre et avec les électeurs du Rhin. Ecarté des armées par la défiance jalouse de Louis XIV, il y donna passagèrement des preuves de grand courage; en 1667, dans la campagne de Flandre; en 1668, dans celle de Franche-Comté; en 1672, dans la guerre de Hollande; en 1676 et 1677 surtout, lorsque, commandant, avec d'Humières et Luxembourg sous ses ordres, l'armée opposée au prince d'Orange, il le battit complétement à Cassel, et provoqua ainsi la reddition de St-Omer. Il ne parut plus désormais que sous les ordres du roi devant Gand et Ypres, 1678, Mons, 1691, et Namur, 1692. Dès lors, il mena une vie molle et frivole à St-Cloud. Il maria ses filles du 1er lit, Marie-Louise, avec Charles II d'Espagne, 1679, et Anne-Marie, avec Victor-Amédée de Savoie, 1684, accrut sa fortune par l'héritage de Mlle de Montpensier, 1693, et par le don que lui fit, 1693, Louis XIV du Palais-Royal, et protesta contre le testament de Charles II d'Espagne, 1700, qui transmettait à Philippe d'Anjou la couronne d'Espagne, qu'il revendiquait comme fils d'Anne d'Autriche. Il laissa de son 2e mariage Philippe, plus tard régent, et Elisabeth-Charlotte, mariée, 1698, au duc Léopold-Charles de Lorraine. A. C.

Orléans (Philippe II d') ou le Régent, fils du précédent et d'Elisabeth-Charlotte de Bavière, né à St-Cloud le 2 août 1674, m. le 2 décembre 1723, porta le titre de duc de Chartres jusqu'à la mort de son père, 1701. Doué de facultés brillantes, pour lesquelles la littérature, les arts, les sciences, la politique, la guerre ne semblèrent qu'un jeu, il eut le malheur de tomber dans les mains de l'abbé Dubois (*V. ce nom*), qui dépravа son élève et se rendit nécessaire en triomphant des répugnances du jeune duc contre le mariage qui lui fut imposé, 1692, avec Mlle de Blois, fille légitimée de Louis XIV et de Mme de Montespan. Dès l'âge de 17 ans, Philippe débuta avec éclat dans la carrière des armes : il se distingua sous les yeux du roi au siége de Mons, 1691, et à la prise de Namur, 1692. A Steinkerque, 1692, il fut blessé; à Neerwinden, 1693, il faillit être pris en se laissant 5 fois emporter par son ardeur au milieu des ennemis. C'en fut assez pour donner de l'ombrage à Louis XIV; il fut écarté de l'armée, et reçu froidement à Versailles. L'inaction le rendit à Dubois et aux désordres les plus scandaleux. Toutefois, il se livrait en même temps à son penchant pour les sciences et les arts. Avec son père, il protesta contre le testament de Charles II d'Espagne, et contre l'omission qui y était faite de leur maison en cas d'extinction de la branche aînée des Bourbons. Duc d'Orléans en 1701, tout en formant sa cour des jeunes nobles cités pour leurs débauches et leur impiété, tout en vivant avec eux dans les plaisirs et les orgies, il suivit les événements, et porta, sur la marche des armées et le mérite des généraux, des jugements pleins de chaleur et d'autorité, qui arrivèrent aux oreilles de Louis XIV à l'époque des désastres : le roi oublia ses défiances, et lui donna le commandement de l'armée d'Italie occupée au siége de Turin; mais on ne lui laissait aucune initiative; à la bataille de Turin, perdue par Marsin, son second et son surveillant, 1706, il paya en vain de sa personne, et fut deux fois blessé. Envoyé en Espagne, 1707, il soumit les royaumes de Valence et d'Aragon, prit Xativa et Alcaraz, pénétra en Catalogne, emporta d'assaut Lérida, 1707, fit en 1708 les heureuses expéditions de Dénia et d'Alicante, prit Tortose, et fut reçu à Madrid avec de grands honneurs. Mais témoin de la faiblesse de Philippe V, excité peut-être par quelques grands d'Espagne, il convoita le trône de ce pays; des indiscrétions le compromirent auprès de Louis XIV, qui l'eût fait traduire devant une commission comme criminel d'Etat, sans l'opposition énergique du duc de Bourgogne, et qui lui fit signer une renonciation formelle à toute prétention sur l'Espagne, 1709. Il fut de nouveau écarté des armées et de la cour. Ses expériences de chimie, l'accès au trône que semblaient lui ouvrir les morts rapides et mystérieuses du Dauphin, de la duchesse et du duc de Bourgogne, de leur fils aîné, donnèrent naissance au bruit qu'il les avait empoisonnés. Epouvanté des fureurs du peuple, il demanda à être mis en jugement; mais Louis XIV s'y refusa, en repoussant hautement ces

imputations. En mourant, il ne lui laissa par son testament que la présidence du conseil de régence, en remplissant ce conseil des ennemis du duc. Mais Philippe alla au Parlement, et se fit décerner la régence, avec le pouvoir absolu et la garde du jeune Louis XV. La Régence commence alors : elle s'étend du 2 septembre 1715 au 22 février 1723. Philippe saisissait le gouvernement dans les circonstances les plus difficiles. A l'intérieur, ce n'était que misères, ruines, désordres. On attribuait au silence du Parlement et à la roture des ministres toutes les calamités de la fin du règne précédent : le Parlement recouvra le droit de remontrances, qui devait lui être retiré en 1718; puis le Régent créa, et composa en majorité de nobles, 7 conseils, ainsi nommés : conseils de régence, de conscience, des affaires étrangères, de la guerre, des finances, de la marine, et de l'intérieur. Mais c'étaient, et sans responsabilité, par conséquent sans activité et sans autorité, 70 ministres au lieu de 5; il fallut revenir aux secrétaires d'Etat dès 1718. On avait souffert de la position faite aux bâtards légitimés : ils furent réduits, en 1717, au rang de leurs pairies, malgré la timide opposition du duc du Maine; sa femme forma un noyau d'opposition à la cour de Sceaux, donna les mains aux projets d'Albéroni, et fomenta la conspiration de Cellamare (*V. ce mot*), qui, découverte par Dubois, aboutit à l'arrestation de cet ambassadeur, à une guerre contre l'Espagne, au supplice de 4 gentilshommes bretons, et à l'exil, dans leur terre de Sceaux, du duc et de la duchesse du Maine. Les affaires ecclésiastiques avaient tenu une grande place à la fin du dernier règne : le Régent, indifférent à la bulle *Unigenitus* (*V. ce mot*), écarta les jésuites, rétablit dans son autorité le cardinal de Noailles, laissa respirer les jansénistes, et ouvrit les prisons aux dissidents persécutés; mais, en retour de l'archevêché de Cambrai et du chapeau de cardinal, Dubois obtint du cardinal de Noailles et du Régent l'enregistrement de la bulle *Unigenitus* au grand-conseil et au Parlement; 1720. La Régence a laissé le souvenir du plus épouvantable relâchement des mœurs : il s'opéra un passage subit de l'intolérance à l'incrédulité, de la sévérité officielle à la licence la plus effrénée. La Régence fut d'ailleurs affligée par des fléaux naturels, la peste de Marseille entre autres, qui, en 1720, enleva 85,000 personnes en Provence. Quant aux finances, le déficit était immense (revenu brut, 165 millions; net, 69; dépenses, 147; déficit, 78 millions), et la banqueroute imminente. La dette, dont 1/3 presque immédiatement exigible, montait à 3 milliards 460 millions (plus de 6 milliards de notre temps). On conseillait au Régent de ne pas l'accepter; il repoussa ce moyen, mais fit une révision sévère des titres de la dette, réduisit ainsi de moitié les billets d'Etat en circulation, diminua les rentes, établit une chambre de justice contre les traitants, dont plusieurs furent ruinés, mais dont le plus grand nombre transigea, enfin refondit les monnaies, et s'efforça de remettre les dépenses en équilibre avec les recettes. Ces moyens n'aboutirent qu'à réduire l'intérêt seul de la dette au chiffre de 80 millions, c.-à-d. à la moitié du revenu brut, et à faire perdre aux billets d'Etat 70 à 80 p. 100. Law (*V. ce nom*) se présenta alors et fut écouté; son système, après un moment de succès, aboutit à un désastre; les finances furent aussi embarrassées qu'auparavant, et, pour satisfaire les créanciers de Law, l'Etat ajouta annuellement 40 millions au service des rentes, compensés du reste par les extinctions d'un grand nombre d'offices, et par le rachat de plusieurs branches de revenus aliénés. Pour les affaires étrangères, le Régent rompit avec la politique de Louis XIV, chassa de France le Prétendant, et se rapprocha de la maison de Hanovre, à l'instigation de Dubois que pensionnait l'Angleterre; il consentit à la ruine de la marine française, aux démolitions de Mardick et de Dunkerque, par le traité de la *Triple alliance* signé (4 janvier 1717) avec George Ier et la Hollande, contre Philippe V qui, affectant de soupçonner le Régent d'intentions criminelles contre Louis XV, et jaloux de s'assurer éventuellement des droits au trône de France, au mépris de ses renonciations antérieures, revendiquait la Régence. Mais les plans d'Albéroni (*V. ce mot*), l'occupation de la Sardaigne, 1717, et de la Sicile, 1718, par l'Espagne, firent entrer dans la coalition (*Quadruple alliance*, 2 août 1718) l'Autriche menacée en Italie, et, quand la conspiration de Cellamare eut échoué, le Régent et George Ier commencèrent la guerre contre Philippe V. Fontarabie, St-Sébastien et Urgel furent enlevés par Berwick, Albéroni expulsé de l'Espagne, et l'occident de l'Europe remanié (traité de Madrid, 1720) : la Sicile passa à l'Empereur, le royaume de Sardaigne au duc de Savoie; l'expectative de Parme, Plaisance et la Toscane furent accordées à l'aîné des Infants d'Espagne. Le congrès de Cambrai, réuni pour résoudre les dernières difficultés, n'aboutit qu'après la mort du Régent aux traités de Vienne, 1725, de Hanovre, 1725, et de Séville, 1729. La Régence finit à la majorité de Louis XV. Dubois continua de gouverner pendant 7 mois; à sa mort (août 1723), le duc d'Orléans, usé lui-même par ses excès, consentit à reprendre le pouvoir comme 1er ministre, et gouverna pendant 4 mois (août-décembre 1723), sans aucun fait important. Il laissa de son mariage avec la fille naturelle de Louis XIV un fils (*V. l'art. suivant*), et 5 filles : Mlle de Chartres, morte abbesse de Chelles en 1743; Mlle de Valois, morte duchesse de Modène en 1761; Mlle de Montpensier, morte en 1742 veuve de Louis Ier d'Espagne; Mlle de Beaujolais, morte en 1734; et une 2e Mlle de Chartres, morte princesse de Conti en 1736. Sa fille aînée, la duchesse de Berry, célèbre par ses désordres, était morte avant lui. Le duc d'Orléans avait montré des qualités brillantes, un esprit vif, une conception prompte, une élocution facile et animée, de la générosité, de la bravoure, mais aussi des défauts doublement dangereux chez un prince, faiblesse et insouciance, paresse, scepticisme, corruption. Comme auteur et artiste, il a composé la musique de deux opéras sur des poèmes de La Fare, exécuté de grandes peintures sur les murs de Meudon, et gravé les estampes d'une édition de *Daphnis et Chloé*. A. C.

ORLÉANS (Louis d'), fils du Régent et de Françoise-Marie de Bourbon, né à Versailles le 4 août 1703, m. en 1752, fut élevé par l'abbé Mongault, qui sut lui inspirer le goût de la religion, des lettres et des sciences. Colonel-général de l'infanterie française, il épousa, en 1724, Auguste-Marie-Jeanne de Bade, la perdit en 1726, se donna dès lors tout entier à la dévotion, et, sa charge étant supprimée par Fleury, il prit, en 1730, un appartement à l'abbaye de Ste-Geneviève, où il se fixa complétement en 1742, beaucoup plus occupé de bienfaisance, d'études artistiques, scientifiques, théologiques, et enfin de linguistique, que de son gouvernement du Dauphiné. Suspect de jansénisme, il se vit refuser la communion par l'abbé Bouettin, curé de St-Etienne-du-Mont, défendit qu'on l'inquiétât, et mourut administré par son aumônier. Protecteur des savants, dont il encouragea les expériences, il avait formé un magnifique cabinet d'histoire naturelle, un très-riche médaillier, et composé des ouvrages importants, demeurés manuscrits, sur les Ecritures, l'hébreu, et contre les spectacles. A. C.

ORLÉANS (Louis-Philippe d'), fils du précédent, né à Versailles le 12 mai 1725, m. le 18 novembre 1785, porta jusqu'en 1752 le nom de duc de Chartres, commanda, dès l'âge de 12 ans, le régiment de Chartres-infanterie créé pour lui, fit, à la tête de la cavalerie, la campagne de Flandre, 1742, et celle d'Allemagne, 1743, dans laquelle il se distingua à la bataille de Dettingen, obtint le grade de maréchal de camp, et épousa, 1743, Henriette de Bourbon-Conti, dont l'esprit caustique troubla leur union et le rendit au service. Lieutenant-général en 1744, il assiégea Fribourg-en-Brisgau, servit devant Menin, Ypres, 1744, Tournay, 1745, se distingua à Fontenoy, 1745, à Raucoux, 1746, à Lawfeld, 1747. Gouverneur du Dauphiné, 1747, en survivance de son père, héritier du duché d'Orléans et des régiments de ce nom, 1752, il reparut, 1757, à l'armée du Rhin, enleva Winkelsen, et combattit à Hastenbeck. Très-instruit et d'un caractère généreux, il avait fait, le premier en France, inoculer ses enfants. Veuf en 1759, il vécut presque exclusivement dans sa délicieuse maison de Bagnolet, s'entourant d'hommes de lettres (Saurin, Collé, Carmontelle), jouant la comédie, et encourageant les jeunes poëtes. Mal avec la cour à l'époque des querelles des parlements, il refusa pourtant de s'associer aux ennemis de Maupeou, et de servir de chef à la noblesse bretonne contre les ministres. L'autorisation d'épouser en secret, 1773, Mme de Montesson, fut peut-être la récompense de cette loyauté. Il faisait le bien dans le plus profond secret, dépensant en actes de bienfaisance plus de 250,000 livres par an. A. C.

ORLÉANS (Louis-Philippe-Joseph d'), fils du précédent et de Louise-Henriette de Bourbon-Conti, né à St-Cloud le 13 avril 1747, m. le 6 novembre 1793, conserva jusqu'à 38 ans le titre de duc de Chartres, et épousa, en 1769, Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon-Penthièvre, petite-fille du comte de Toulouse, et, par la mort du prince de Lamballe, son frère, héritière de la fortune et des terres de Penthièvre. Il voulut encore accroître son immense fortune par des spéculations, et ce fut l'origine des galeries qui entourent le jardin du Palais-Royal, à Paris. Très-adroit à tous les exercices du corps, ami des nouveautés

(il monta dans un des premiers aérostats), bruyant imitateur des vices du Régent, son bisaïeul, il força ainsi la duchesse à vivre à l'écart, fit élever ses enfants comme de simples particuliers, hors de son palais, et sous la direction absolue de Mme de Genlis, qu'il nomma leur *gouverneur*, en 1782. Dès 1771, il manifesta son opposition à la cour en signant la protestation des princes contre les édits de Maupeou. Blessé par quelques manques d'égards de la reine Marie-Antoinette, il lui voua une haine que diverses circonstances envenimèrent, et qui, plus tard, l'engagea lui-même davantage dans la Révolution. Il devint, en 1776, le chef du *parti des princes* contre le *parti de la reine*, imputa à cette princesse le refus que lui fit Louis XVI de la charge de grand-amiral, et, quand il eut pris part comme volontaire au combat naval d'Ouessant (27 juillet 1778), qui lui valut d'abord les plus grands éloges, ensuite les plus vives épigrammes, il rendit encore la reine responsable de son rappel, quoique Louis XVI eût cédé à la demande de la flotte, et eût créé pour lui, comme compensation, la charge de colonel-général des hussards. Rendu à l'inaction et aux désordres moraux, il alla à Londres, d'où il importa les modes anglaises, envenima plus tard l'affaire du *Collier* (*V. ce mot*), et passa pour avoir été l'instigateur du libelle odieux de Mme de La Mothe contre la reine. Grand-maître des francs-maçons de France, il sembla se créer ainsi un point d'appui pour des projets ultérieurs. Président du 3e bureau dans l'Assemblée des notables, 1787, il attira dans des conciliabules nocturnes les jeunes et ardents conseillers du parlement, les excita et les poussa à demander les États-Généraux; à la suite de la séance royale (19 novembre) par laquelle Louis XVI crut dompter le parlement, il fut exilé à Villers-Coterets (21 novembre), à cause de ses protestations contre l'enregistrement d'emprunts considérables. Il devint par là populaire, tout en faisant ménager adroitement par la duchesse son retour à la cour. Partisan déclaré du tiers-état, multipliant les dons dans le rigoureux hiver de 1788-89, peut-être mêlé à l'affaire des ouvriers de Réveillon (avril 1789), il fut député aux Etats par la noblesse du bailliage de Crespy-en-Valois, se lia d'abord avec Mirabeau, et fut un des premiers à se réunir au tiers. Il fut nommé à la présidence de l'Assemblée nationale, qu'il refusa; le jardin du Palais-Royal était devenu le centre public de l'agitation populaire. Les groupes qui promenèrent dans Paris le buste du duc d'Orléans et celui de Necker, après le renvoi des ministres, étaient partis du Palais-Royal; son entourage, sinon lui, ne demeura pas étranger aux événements qui amenèrent la prise de la Bastille. Il fut accusé d'avoir dirigé le mouvement des 5 et 6 octobre sur Versailles : on commença même contre lui, au Châtelet, une enquête qui dura un an; le rapport en fut présenté à l'Assemblée nationale, mais elle n'y donna pas de suite. Aussitôt après l'arrivée du Roi à Paris, La Fayette, trouvant urgent d'éloigner un prince qui semblait un prétendant, lui fit accepter presque de force une mission supposée en Angleterre; le duc resta 8 mois à Londres, où il demanda à représenter la France comme ambassadeur, et d'où il envoya par écrit le serment civique. De retour (11 juillet 1790), il fit attaquer sourdement, par ses confidents (Laclos, Sillery, etc.), La Fayette et les constitutionnels, soutint secrètement les républicains du Champ-de-Mars (juillet 1791) atteints par la loi martiale, et devint membre du club des Jacobins. Au mois d'août 1791, il s'opposa au décret qui privait les princes des droits de *citoyen*, déclarant qu'obligé d'opter, il choisirait le dernier titre. La fuite de Louis XVI avait éveillé chez lui des espérances qu'il cacha avec soin, et qui furent renversées par le serment du roi (14 septembre 1791). Il parut se rapprocher de la cour au début de l'Assemblée législative : nommé vice-amiral de France, il eut avec le roi un entretien, dont les effets furent fatalement conjurés par les humiliations que lui firent subir les courtisans quand il parut au lever du roi (janvier 1792) : il crut y voir le reflet des sentiments de Louis XVI et de Marie-Antoinette à son égard, et se lia plus intimement avec les Cordeliers, les Jacobins, la Commune de Paris; ses affidés furent certainement mêlés aux événements du 20 juin et du 10 août 1792. Ce fut après cette dernière journée que ceux qui l'avaient préparée et consommée lui persuadèrent, afin d'écarter les soupçons de royalisme ou de tyrannie, et de le faire entrer à la Convention, de renoncer à son illustre nom, et de prendre celui de *Philippe-Egalité*, qu'on lui ferait proposer par la Commune; Manuel le lui offrit au nom de cette Commune; le prince parut l'accepter avec reconnaissance, et fut nommé député de Paris à la Convention nationale, avec l'appui de Danton et de Manuel. Effacé par la Montagne, il s'attacha à ses chefs, qui, voyant qu'il avait dessein de s'abstenir dans le procès de Louis XVI, le forcèrent par leurs menaces à voter avec eux; il vota donc la mort du roi sans sursis, sans appel au peuple, et n'en devint pas moins suspect dès les premiers indices du projet formé par Dumouriez de rétablir la constitution de 1791 et de relever le trône pour un prince d'Orléans; il fut arrêté après la défection de ce général (7 avril 1793), transféré à Marseille (10 avril), ramené à Paris (septembre), jugé comme Girondin par le tribunal révolutionnaire, devant lequel il se montra ferme et dédaigneux, fut condamné et exécuté, après avoir été, dit-on, réconcilié avec la religion par un prêtre allemand, Lothringer, son compagnon de captivité à la Conciergerie. — Sa femme, la DUCHESSE D'ORLÉANS, née en 1753, m. à Paris en 1821, sut se concilier en tout temps l'estime et le respect des partis les plus opposés. Vertueuse, pieuse, bienveillante, elle conserva sa liberté jusqu'en 1794, passa des prisons du Luxembourg dans une maison de santé, 1794-97, fut privée de ses biens, proscrite, et conduite en Espagne, où elle retrouva sa fille (Mme Adélaïde), et d'où elle réconcilia son fils avec les Bourbons de Mittau; chassée d'Espagne par les événements de 1808, elle passa à Mahon, y embrassa, après 20 ans, son fils (Louis-Philippe), revit, à Palerme, la reine Caroline, qu'elle avait connue autrefois dans un voyage en Italie, et dont elle fit épouser la fille (Marie-Amélie) au duc d'Orléans son fils, se réfugia de nouveau à Mahon, revint en France (juillet 1814), fut, pendant les Cent-Jours, entourée d'égards par Napoléon Ier, et, au second retour des Bourbons, réconcilia de nouveau son fils avec eux. Remise en possession de ses biens, elle en laissa par son testament 2/3 à Louis-Philippe et 1/3 à sa fille. De son mariage étaient nés : 1° Louis-Philippe (*V. ce nom*); 2° Antoine-Philippe, duc de Montpensier (*V. ce nom*); 3° Alphonse-Léodgard, comte de Beaujolais, né le 9 octobre 1779, captif à Marseille avec son père, m. à Malte, en 1808, auprès de Louis-Philippe, qui l'y avait conduit d'Angleterre à cause de sa santé; 4° Louise-Marie-Adélaïde-Eugénie (*V.* APÉLAÏDE).

A. C.

ORLÉANS (Ferdinand-Philippe-Louis-Charles-Henri-Rose d'), fils de Louis-Philippe et de Marie-Amélie de Bourbon-Sicile, né à Palerme le 3 sept. 1810, m. en juillet 1842, porta jusqu'en 1830 le titre de duc de Chartres, fit de fortes études au collége royal Henri IV, fut nommé en 1825 colonel du 1er régiment de hussards, apprit à Joigny, où il tenait garnison, les premiers mouvements de juillet 1830, et vint aussitôt, avec son régiment, rejoindre son père à Paris. Duc d'Orléans et prince royal par l'avénement de Louis-Philippe, il alla distribuer aux départements le drapeau tricolore, calmer en 1831 les agitations de Lyon, et, en 1832, pendant les ravages du choléra à Paris, visiter et encourager les malades de l'Hôtel-Dieu. Il servit sous le maréchal Gérard en Belgique, commanda l'avant-garde avec sang-froid et résolution, et contribua à la prise d'Anvers pour son beau-frère Léopold. En 1835, au moment où Abd-el-Kader venait de triompher à la Macta, il passa en Afrique sous le maréchal Clauzel, commanda l'expédition contre Mascara, où il entra, après avoir été blessé au combat de l'Habrah. Après un voyage en Prusse, à Vienne, et en Italie, après le vote des chambres qui lui accorda une dotation importante (22 avril 1837), il repassa en Afrique, 1839, sous le maréchal Valée, demanda le commandement d'une des deux divisions chargées de forcer les *Bibans* ou *Portes-de-Fer*, franchit ce défilé malgré les obstacles opposés par les rochers, les eaux et le khalifa Ben-Salem, et entra dans la *Maison-Carrée*. L'année suivante, l'armée le demanda pour chef de l'expédition dirigée contre la province de Tittery, à la suite de l'héroïque résistance de Mazagran. Il dissipa près du lac Kalloulah les contingents de Ben-Salem, franchit le col de Mouzaïa, défendu par Abd-el-Kader en personne, enleva Médéah, Milianah, 1840, et assura ainsi la possession de la rive droite du Chélif central. De retour en France, il créa et organisa à St-Omer, 1840, avec le duc d'Elchingen, les *Chasseurs d'Orléans* (auj. Chasseurs à pied ou Chasseurs de Vincennes). Le 30 mai 1837, il avait épousé la princesse protestante Hélène de Mecklembourg-Schwérin; il en eut deux fils : 1° Louis-Philippe, comte de Paris (24 août 1838); 2° Ferdinand-Philippe, duc de Chartres (28 avril 1842). Au mois de juillet 1842, sur le point de partir pour inspecter les régiments d St-Omer, il allait à Neuilly faire ses adieux à son père ses chevaux s'emportèrent sur le chemin de la Révolte, i sauta de voiture, et, retombant sur le sol, s'y brisa la tête. Une chapelle a été érigée en cet endroit, sous le vo-

cable de St-Ferdinand. Instruit, protecteur des artistes, des littérateurs, des savants, défenseur des idées libérales, le duc d'Orléans était généralement populaire.

ORLÉANS (la princesse Marie d'), 2e fille du roi Louis-Philippe, née en 1813 à Palerme, fut célèbre par son goût pour les arts et son talent de statuaire. On lui doit la *Jeanne d'Arc* du musée de Versailles, la *Péri*, l'*Ange gardien du ciel*, et une grande quantité de bas-reliefs, bustes, statuettes, etc. Les vitraux de la chapelle de St-Saturnin, à Fontainebleau, ont été faits d'après ses dessins. Elle exécuta aussi d'excellentes eaux-fortes. Mariée en 1837 au prince Alexandre de Wurtemberg, elle en eut un fils, et fut enlevée prématurément à Pise (2 janvier 1839). Dans le palais du prince près de Baireuth, on a réuni diverses œuvres dont elle est l'auteur. A. C.

ORLÉANS (NOUVELLE-), v. forte et port des Etats-Unis (Louisiane), sur la rive g. du Mississipi, à 170 kil. de son embouchure, à 2,310 kil. S.-O. de Washington, 2,297 de New-York; par 29° 57′ 47″ lat. N., et 92° 27′ 27″ long. O.; 170,766 hab. Evêché catholique; cour suprême (*Circuit-Court*); tribunaux civil, criminel, et de commerce; école de médecine, collége, bibliothèque. Monnaie, douane, bourse; théâtres français et anglais; consulats européens. Bien percée, avec des rues se coupant à angle droit, la ville a 6 quartiers, qui n'en forment en réalité que 2, séparés par une seule rue : l'un moderne, où l'on parle généralement anglais; l'autre ancien, où l'on ne parle que français, et où cette langue et l'anglais s'enseignent simultanément dans les écoles publiques. Beaux édifices : la cathédrale catholique, les palais de l'Etat et du gouvernement, le palais de justice, l'arsenal, la douane, un marché construit sur le modèle des Propylées d'Athènes, et le *Charity-Hospital*. Centre d'un vaste commerce : exportation de coton, tabac, café, sucre, peaux, grains, farines, porc salé, plomb; importation de soieries, vins, esprits, etc. Quais magnifiques, très-animés d'octobre à juin, saison des affaires, qui sont interrompues en juillet, août, et septembre, époque où sévit la fièvre jaune. La ville, bâtie dans un terrain bas et marécageux, est protégée contre les inondations du Mississipi par une digue longue de 162 kilomètres. — La Nouvelle-Orléans fut fondée par les Français en 1717, et ainsi nommée du régent Philippe d'Orléans. Elle passa à l'Espagne en 1763, et aux Etats-Unis en 1803. Elle a été la capitale de la Louisiane jusqu'en 1849, époque où Bâton-Rouge l'a remplacée.

ORLÉANS, île de la mer de Chine. *V.* CONDOR.

ORLÉANS, île de l'Amérique du Nord (Bas-Canada), dans le fleuve St-Laurent, à 16 kil. N.-E. de Québec; 4,000 hab. Découverte en 1535 par Jacques Cartier.

ORLÉANSVILLE, v. d'Algérie, province et à 210 kil. O.-S.-O. d'Alger, 50 S. de Tenez, sur la rive gauche du Chélif; 1,851 hab.; chef-lieu de subdivision militaire. Fondée par les Français en 1843, en mémoire du jeune duc d'Orléans. Pépinière. Commissariat civil institué en 1858.

ORLEY (Bernard VAN), peintre, né à Bruxelles en 1471, d'une famille noble, m. en 1541; voyagea en Italie, et devint à Rome l'imitateur passionné de Raphaël, qui lui témoigna la plus vive amitié. Marguerite d'Autriche, régente des Pays-Bas, le nomma son peintre officiel, et il remplit les mêmes fonctions auprès de Marie d'Autriche, qui lui succéda. Van Orley est un des types de l'école flamande au XVIe siècle, où l'imitation opiniâtre de l'Italie étouffa chez les artistes néerlandais presque toutes les qualités nationales. On doit citer son *Jugement dernier* et son *Histoire de Job*. A. M.

ORLOFF, famille puissante en Russie, remonte à un strélitz épargné par Pierre le Grand.

ORLOFF (Grégoire), né en 1734, m. en 1783, servit d'abord dans l'artillerie, et devint aide-de-camp du grand-maître de cette arme, le comte Schouwaloff. Une aventure galante qu'il eut avec la princesse Kourakin, maîtresse de ce seigneur, attira sur lui l'attention de la grande-duchesse Catherine. Il fut, en 1762, l'âme de la conspiration qui éleva sur le trône cette princesse, alors femme de Pierre III, jouit de sa faveur pendant 12 ans, se montra néanmoins indiscret, capricieux, hautain, refusa un mariage secret avec la tzarine, reçut l'ordre de voyager à l'étranger, vit avec dépit, lors de son retour, la toute-puissance de Potemkim, et mourut en démence à Moscou.

ORLOFF (Alexis), frère du précédent, commença par être simple soldat aux gardes russes. Doué d'une force herculéenne et d'une audace à toute épreuve, il fut l'un des assassins de Pierre III, en 1762. Nommé amiral sans avoir jamais servi dans la marine, 1768, il gagna néanmoins sur les Turcs, 1770, avec le secours de l'Anglais Elphinstone, la victoire de Tchesmé, qui lui valut le surnom de *Tchesminski*. Il alla séduire à Rome la princesse Tarakanoff, fille de la tzarine Elisabeth, l'épousa, la fit monter sur un vaisseau russe, où il la retint captive, l'amena en Russie, et la livra à Catherine II, son ennemie, qui la fit périr dans un cachot. Exilé par Paul Ier en 1796, il ne revint à St-Pétersbourg qu'après la mort de ce prince, et finit ses jours en 1808.

ORLOFF (Grégoire-Vladimirovitch), petit-fils du Grégoire Orloff, né à St-Pétersbourg en 1777, m. en 1826, séjourna longtemps en France et en Italie, et s'occupa beaucoup des lettres et des arts. On a de lui : *Mémoires historiques, politiques et littéraires sur le royaume de Naples*, avec notes et additions d'Amaury Duval, 2e édit., Paris, 1825, 5 vol. in-8°; *Essai sur l'histoire de la musique en Italie*, ibid., 1822, 2 vol. in-8°; *Essai sur l'histoire de la peinture en Italie*, ibid., 1823, 2 vol. in-8°; *Voyage dans une partie de la France*, ibid., 1834, 3 vol. in-8°; une traduction française des *Fables russes* de Kryloff, etc.

ORME (Robert), historien anglais, né en 1728 à Andjinga (Hindoustan), m. en 1801, fit ses études en Angleterre, passa la plus grande partie de sa vie au service de la Compagnie des Indes, et fut membre du conseil de Madras. On a de lui : *Histoire de la guerre des Anglais dans l'Hindoustan de* 1745 *à* 1763, Lond., 1763-76, 2 vol. in-4°, dont le 1er a été traduit en français par Targe sous le titre d'*Histoire des guerres de l'Inde*, Paris, 1765, 2 vol. in-12; *Fragments historiques sur l'Empire mogol, sur les Mahrattes et sur les affaires des Anglais dans l'Inde depuis* 1659, Lond., 1782, in-8°, et 1805, in-4°.

ORMEA, v. forte du roy. d'Italie, arrond. et à 28 kil. S. de Mondovi, près de la rive g. du Tanaro; 4,760 hab. Fabr. de draps et de toiles.

ORMES (LES), vge (Vienne), arr. et à 22 kil. N. de Châtellerault, sur la rive dr. de la Vienne; 1,422 hab. Beau château, avec parc.

ORMESSON (Olivier LEFEBVRE d'), né en 1525, m. en 1600, fut appelé par le chancelier L'Hospital au conseil du roi Charles IX, devint intendant et contrôleur-général des finances, quitta cet emploi en 1577, accepta plus tard une charge de président à la Chambre des Comptes, et fut l'un des premiers à reconnaître Henri IV.

ORMESSON (Olivier LEFEBVRE d'), petit-fils du précédent, né vers 1610, m. en 1686, maître des requêtes en 1643, fut nommé rapporteur dans le procès du surintendant Fouquet, et opposa une ferme et noble résistance aux ministres qui voulaient la mort de l'accusé. Il est faux qu'il ait été, comme on l'a dit, l'un des magistrats appelés en 1666 à composer les *Ordonnances* de Louis XIV. Il a laissé des *Mémoires* de 1643 à 1672, demeurés manuscrits à la bibliothèque de Rouen. *V.* Chéruel, *De l'Administration de Louis XIV*, 1661-1672, Paris, 1850, 1 vol. in-8°.

ORMESSON (Henri-François-de-Paule LEFEBVRE d'), petit-fils du précédent, né en 1681, m. en 1756, fut maître des requêtes pendant la minorité de Louis XV, puis intendant des finances.

ORMESSON (Louis-François-de-Paule LEFEBVRE d'), fils du précédent, né en 1718, m. en 1789, élevé sous les yeux de Daguesseau, son oncle maternel, fut avocat du roi au Châtelet de Paris en 1739, avocat-général du grand-conseil et avocat-général du parlement en 1741, président à mortier en 1755, et 1er président en 1788. Magistrat intègre, laborieux et éclairé, il fut plus d'une fois le médiateur entre la cour et le parlement. Il était membre honoraire de l'Académie des Inscriptions.

ORMESSON DE NOYSEAU (Anne-Louis-François-de-Paule LEFEBVRE d'), fils du précédent, né en 1753, m. en 1794, fut reçu conseiller au parlement de Paris en 1770, remplaça son père dans la charge de président à mortier en 1788, fut député de la noblesse de Paris aux Etats-Généraux de 1789, occupa, après la session, les fonctions de bibliothécaire du roi, auxquelles il avait été nommé en 1790, fut arrêté en 1793, et envoyé au supplice, l'année suivante, par le tribunal révolutionnaire.

ORMESSON D'AMBOILE (Henri-François-de-Paule LEFEBVRE d'), cousin-germain du précédent, né en 1751, m. en 1807, fut successivement conseiller au parlement de Paris, maître des requêtes, intendant des finances, contrôleur-général en 1783, et conseiller d'Etat. En 1792, il fut élu maire de Paris, mais refusa ces fonctions. B.

ORMESSON, hameau (Seine), à 6 kil. N.-O. de St-Denis (Seine), dans la vallée de Montmorency. Beau château.

ORMOND (Jacques BUTLER, duc d'), homme d'Etat anglais, né à Londres en 1710, d'une anc. et noble famille irlandaise, m. en 1688, consacra sa vie à la cause des Stuarts, fut le dernier appui de Charles Ier, et l'un des

principaux auteurs de la Restauration de 1660. Vice-roi d'Irlande, il s'appliqua à relever le commerce et l'agriculture de cette île.

ORMOND (Jacques BUTLER, duc d'), petit-fils du précédent, né à Dublin en 1665, m. en 1745, embrassa le parti de Guillaume d'Orange, et jouit de la plus grande faveur sous son règne et sous celui de la reine Anne. Il se distingua à l'affaire de Vigo, gouverna quelque temps l'Irlande, et fut nommé, en 1712, généralissime des troupes anglaises dans les Pays-Bas. A la mort de la reine Anne, son penchant connu pour les Stuarts le fit disgracier par Georges Ier : ses biens furent confisqués, et il dut se retirer en France.

ORMOND, canton montagneux et stérile de l'Irlande (Munster), dans le canton de Tipperary.

ORMSKIRK, brg et paroisse d'Angleterre, comté et à 45 kil. S. de Lancastre, 20 N.-E. de Liverpool ; 4,250 hab. Houillères, filatures de coton et de fil pour toile à voiles, pâtisseries renommées, marchés aux bestiaux. Belle église gothique de St-Pierre-et-St-Paul.

ORMUZ ou HORMOUZ, *Armuzia*, *Ogyris*, v. et port d'Asie, sur la côte N.-E. d'une île de même nom, à l'entrée du golfe Persique, sur le détroit d'Ormuz, qui joint ce golfe à la mer d'Oman ; 500 hab. L'île a 20 kil. de tour ; elle était célèbre au XVIe siècle par ses pêcheries de perles. Prise par Albuquerque en 1514, elle devint une station du commerce portugais en Orient ; reconquise en 1623 par Chah-Abbas Ier, aidé des Anglais, elle appartient auj. à l'iman de Maskate, sous la suzeraineté de la Perse.

ORMUZD, l'*Oromaze* des Grecs, en zend *Ahura-Mazda* (le seigneur très-savant), Dieu suprême des antiques habitants de l'Ariane, et l'adversaire d'Ahriman, qui lui est complètement subordonné. Ahriman ne peut contre-balancer l'œuvre d'Ormuzd qu'en imitant, en sens inverse, ses créations. Ormuzd est le principe de tout bien. Il est dans la nature, mais la nature est distincte de lui. On le regarde comme l'ordonnateur du monde, non comme le créateur. A peine Ormuzd, désirant le bien, l'ordonnant, adressait-il la parole à l'univers, qu'Ahriman apparut, et refusa d'accomplir le *Honover* (parole), de ceindre le *Kosti* (cordon sacré), de s'humilier enfin devant la toute-puissance et la toute-bonté. On voit que le Mazdéisme attribue l'origine du mal à l'orgueil et au libre arbitre, comme la Bible et le Coran. Chacune de ces deux puissances supérieures a son armée, qui la seconde, l'une dans le bien, l'autre dans le mal. L'une des meilleures manières d'honorer Ormuzd est de cultiver la terre. Il faut protéger et nourrir les animaux domestiques. La destruction des *Kharfesters* ou animaux impurs, créés par les *Devs* (génies malfaisants), est recommandée. L'adorateur d'Ormuzd est entraîné, à sa mort, sur le pont *Tchinévad*. Là on le juge, et, suivant la vie qu'il a menée, il franchit le pont, ou est précipité dans le royaume des ténèbres. Le châtiment n'est cependant pas éternel. A la fin du monde, Ormuzd enverra le prophète Socioch, qui préparera les hommes à la résurrection générale ; alors renaîtra un nouvel univers, parfait, immortel. Le Mazdéisme faisait un devoir religieux des conditions de la vie matérielle, aussi bien que de l'élévation de l'âme vers les puissances supérieures. Il fut introduit partiellement à Rome, en Egypte, et, antérieurement, dans la Haute-Asie. Aujourd'hui les Parsis, épars dans l'Inde, observent encore fidèlement le culte de leurs pères, mais sans comprendre le sens des invocations liturgiques par lesquelles les antiques habitants de l'Ariane suppliaient Ormuzd d'anéantir le mal et de faire triompher sa toute-puissance. D.

ORNAIN ou ORNE, riv. de France, prend sa source près de Neuville-aux-Bois (Haute-Marne), passe à Gondrecourt, Ligny, Bar-le-Duc, entre dans le département de la Marne, reçoit la Saulx, arrose Vitry-le-Brûlé, et se jette dans la Marne à 2 kil. N. de Vitry-le-François. Cours de 150 kil., flottable sur deux parties réunies par deux canaux et la petite rivière de la Chée.

ORNANO (Alphonse d'), né en Corse vers le milieu du XVIe siècle, m. en 1610, était fils du fameux Sampiétro, et prit le nom de sa mère, Vanina d'Ornano, issue d'une antique et riche famille. Elevé à la cour de Henri II comme enfant d'honneur des princes de France, il retourna en Corse, à l'âge de 18 ans, pour continuer la guerre engagée par son père contre les Génois, fit la paix avec eux en 1568, et passa en France avec 800 de ses compatriotes. Nommé colonel-général des Corses au service de Charles IX, fidèle à Henri III pendant les troubles de la Ligue, il fut envoyé dans le Dauphiné, après l'assassinat des Guises, pour calmer les esprits disposés à la révolte. Un des premiers à reconnaître Henri IV, il contribua, avec Lesdiguières et Montmorency, à la soumission de Lyon, Grenoble et Valence, fut envoyé contre le duc d'Epernon en Provence, et devint successivement lieutenant-général en Dauphiné, maréchal de France, lieutenant-général en Guienne. Son tombeau est au musée des antiquités de Bordeaux. B.

ORNANO (Jean-Baptiste d'), fils du précédent, né à Sisteron en 1581, m. en 1626, succéda à son père dans la charge de colonel-général des Corses, fut nommé gouverneur de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, et lui suggéra de demander l'entrée du conseil, afin de s'y introduire lui-même. Eloigné de la cour par suite de cette intrigue, il y fut rappelé sur les instances de son pupille, qui le nomma 1er gentilhomme de sa chambre, surintendant-général de sa maison, et obtint encore pour lui le brevet de maréchal de France, 1626. Richelieu accusa bientôt Ornano d'avoir déterminé Gaston à un mariage avec une princesse étrangère, union qui devait le rendre plus indépendant : Ornano, impliqué d'ailleurs dans la conspiration de Chalais, fut enfermé à Vincennes, où il mourut, étranglé ou empoisonné. B.

ORNANO, vge (Corse), arr. et à 13 kil. S.-E. d'Ajaccio, a donné son nom à la famille d'Ornano.

ORNANS, ch.-l. de cant. (Doubs), arr. et à 27 kil. S.-E. de Besançon, dans un vallon pittoresque, sur la Loue, qui le divise en deux parties, réunies par deux ponts de pierre ; 3,223 hab. Fromages façon de Gruyère 1re qualité (50,000 kilog. par an) ; papier ; cuirs estimés ; moulins à farine. Belle église de St-Laurent, du XVe siècle. Elégant hospice civil. Ecole secondaire ecclésiastique. Aux environs se trouvent les restes d'un château des ducs de Bourgogne, et les cascades de *Syrata*. Ornans obtint une commune en 1254, et était fortifié.

ORNATRIX, coiffeuse chez les riches Romaines. C'était une esclave ou une affranchie très-habile, qui avait fait un long apprentissage de son métier. Une Romaine avait quelquefois autant d'Ornatrix que de genres de coiffures aux cheveux.

ORNE, *Olina*, riv. de France, arrose le département de l'Orne, où elle prend sa source près de Séez, et celui du Calvados, coule au N.-O., puis au N.-E., passe à Séez, Argentan, Caen, où elle devient navigable, et se jette dans la Manche. Cours de 140 kil. On y pêche des aloses estimées. Elle reçoit l'Odon et le Noireau.

ORNE (l'), département du N.-O. de la France, entre ceux du Calvados au N., de l'Eure au N.-E., d'Eure-et-Loir à l'E., de la Sarthe et de la Mayenne au S., de la Manche à l'O. Superf., 608,607 hect. ; pop., 423,350 hab. Ch.-l. Alençon. Il est formé de divisions de la Basse-Normandie, du Perche et du Maine. Traversé par la chaîne de coteaux qui sépare le bassin de la Manche de celui de l'Atlantique ; arrosé par l'Orne, la Dive, la Touques, la Mayenne, la Sarthe, l'Huisne. Sol fertile en grains, fruits à cidre, lin, chanvre ; herbages renommés. Elève de bons chevaux normands, bœufs, moutons, volailles. Exploitation de fer, tourbe, kaolin, pierres de taille, granit ; eaux minérales. Usines à fer, forges. Fabr. d'aiguilles, épingles, clouterie, etc. ; toiles, mousselines, dentelles d'*Alençon*. Ce département forme le diocèse de Séez, et dépend de la cour impériale de Caen.

ORNEMENTS TRIOMPHAUX. On nommait ainsi, chez les anc. Romains, le droit de porter la toge et la couronne de triomphe une fois par an, le 1er janvier. Cet honneur fut inventé du temps d'Auguste, pour tenir lieu du triomphe, qui ne pouvait être accordé qu'à un général en chef ; or, depuis Auguste, tous les généraux, n'étant plus que les lieutenants de l'empereur, étaient censés ne jamais commander en chef. On imagina de les récompenser en leur permettant de prendre le costume qu'avaient toujours eu droit de porter les citoyens qui avaient triomphé. Sous Claude et sous Néron, cet honneur fut prodigué même à des gens qui n'avaient rendu aucun service militaire ; il finit par tomber en désuétude, et l'on croit qu'après le règne de Trajan il ne fut plus conféré à personne. C. D—Y.

ORNITHOMANCIE ou ORNITHOSCOPIE, divination par l'inspection du vol, du cri ou du chant des oiseaux.

ORNOIS, *Odornensis pagus*, petit pays de l'anc. France (Lorraine). On distinguait l'*Ornois-en-Barrois*, sur la rivière d'Orney, et l'*Ornois-en-Verdunois*, sur la rivière d'Orne ou Ornain.

ORNON (Comté d'), dans l'anc. Guyenne. Le château de la comté était dans le village actuel de Gradignan (Gironde). Il ressemblait aux châteaux normands construits en Angleterre aux XIe et XIIe siècles. Il en reste auj. d'épais massifs et une tour. Il existait en 1173, et fut ruiné par le comte d'Armagnac en 1405.

ORO (Monte d'), montagne de la Corse, au centre, à 35 kil. N. d'Ajaccio; 2,652 mèt. de hauteur.

ORO (monte dell'), montagne des Alpes Rhétiques, entre le canton des Grisons et la Valteline; 2,590 mèt. de hauteur.

OROBIENS, *Orobii*, peuple de la Gaule Cisalpine, au N. du Pô; ch.-l. *Côme*.

OROBIO (Isaac), écrivain juif, né en Portugal ou en Espagne, m. en 1687, fut élevé dans la religion chrétienne, étudia à l'université de Salamanque, y devint professeur de philosophie, se livra ensuite à la médecine, dont il donna des leçons à Séville, et, ayant subi une captivité de trois ans dans les cachots de l'Inquisition, passa en France, puis en Hollande, où il embrassa le judaïsme. On a de lui : *Certamen philosophicum propugnatæ veritatis divinæ ac naturalis*, Amsterdam, 1681, 1684, in-4°, ouvrage dirigé contre Spinoza; et trois écrits contre la religion chrétienne, publiés et réfutés par Ph. de Limborch dans le *De veritate religionis christianæ collatio cum Judæâ*, Gouda, 1687.

ORODES, roi des Parthes au 1er siècle av. J.-C.; fils de Phraate III, assassina et remplaça son frère Mithridate III, envoya contre Crassus son général Suréna, qui gagna la bataille de Carrhes, en 53, mais fut battu en personne par Ventidius, en 39, et périt assassiné par l'un de ses fils, Phraate, en 37.

OROLANUM, nom latin d'Arlon.

OROMAZE. *V.* Ormuzd.

ORONSAY, île d'Ecosse, l'une des petites Hébrides. Ruines d'un anc. prieuré.

ORONTE, *Orontes* ou *Axius*, auj. *El-Aasi* ou *Alussy*, fleuve de Syrie, prend sa source dans le Djebel-el-Scheikh ou Anti-Liban, à 80 kil. N. de Damas, passe à Homs, Hammah et Antakièh (Antioche), et se jette dans la Méditerranée. Cours de 400 kil. Anguilles renommées.

OROPA (Monastère d'). *V.* Biella.

OROPESA, v. de Bolivie, est dans le département et à 30 kilom. N. de Cochabamba; 17,000 hab. — v. d'Espagne (Tolède), à 36 kil. S.-O. de Talavera; 1,500 hab. Vaste palais. Patrie du navigateur F. de Maldonado. — v. d'Espagne, prov. et à 22 kil. N.-E. de Castellon-de-la-Plana. Les Français en firent sauter le château-fort, en 1813.

OROPOS, v. de l'anc. Grèce, sur la frontière de la Béotie et de l'Attique, non loin de l'embouchure de l'Asopus dans l'Euripe, en face d'Erétrie, appartint dans l'origine aux Béotiens, et fut prise vers 506 par les Athéniens. Les Thébains, s'en étant emparés en 402, en transportèrent les habitants dans une nouvelle ville sur la rive béotienne de l'Asopus. Il y eut alors deux Oropos : l'ancienne, appelée encore auj. *Oropo*; et la nouvelle, représentée par le village actuel de *Sycamino*. Oropos avait pour port sur l'Euripe *Delphinion* ou le *Port Sacré*, auj. *Skala*, et était le ch.-l. d'un petit district, appelé *Oropia*, qui renfermait la ville de Psaphis, et l'oracle célèbre d'Amphiaraüs.

OROSCH, v. de la Turquie d'Europe (Albanie), dans l'eyalet de Roumélie, au N. de Croïa; 1,500 hab. Ch.-l. des Myrdites.

OROSE (Paul), historien et controversiste latin, né à la fin du IVe siècle, probablement à Tarragone, embrassa l'état ecclésiastique, se distingua par son ardeur dans les disputes de son temps, et fut appelé à la conférence qui se tint à Jérusalem, en 415, au sujet de l'hérésie de Pélage. L'évêque de Jérusalem, partisan secret de Pélage, accusa Orose de blasphème; ce dernier se justifia dans un ouvrage intitulé : *Apologeticus de arbitrii libertate*. L'année suivante, les Gentils attribuant les calamités de l'Empire à l'abolition du paganisme, Orose composa, à la demande de St Augustin, une *Histoire du monde*, dans laquelle il essaie de démontrer que la terre a toujours été affligée des plus grandes calamités. Cette Histoire est en 7 livres, qui embrassent le temps écoulé depuis l'origine du monde jusqu'à l'an 417, c.-à-d., d'après l'auteur, 5,618 ans. Il y a peu de critique et de style, et ce n'est guère qu'une sorte de factum en faveur de la cause des chrétiens. La meilleure édition est celle de Sig. Havercamp : *Adversùs paganos Historiarum libri* VII, *ut et Apologeticus contra Pelagium*, Leyde, 1738, in-4°. Une traduction anglo-saxonne de l'Histoire d'Orose, faite par le roi Alfred à la fin du IXe siècle, fut publiée à Londres en 1773. On recherche la trad. française publiée par Vérard, Paris, 1491, in-fol. *V.* Beck, *de Orosii historici fontibus et auctoritate*, Gotha, 1834, in-8°; Moerner, *de Orosii vitâ*, etc., Berlin, 1844, in-8°. J. T.

OROSHAZA, v. de Hongrie, comitat et à 53 kil. S.-O. de Bekes; 6,000 hab. Vins estimés; élève de bétail.

OROSPEDA, chaîne de mont. d'Hispanie (Tarraconaise), commençait au milieu des monts Idubeda, et, se dirigeant d'abord à l'O., puis au S., finissait aux colonnes d'Hercule, près de Calpé. Elle renfermait de riches mines d'argent, surtout vers les sources du Bétis, dans la partie qui s'appelait *mons Argentarius*. Le mot Orospeda, d'origine phénicienne, signifie, d'après Strabon, *montagne d'argent*. Ce sont auj. les sierras de *Mundo*, d'*Alcaraz*, *Nevada*, et de *Ronda*, qui enferment à l'E. et au S. le bassin du Guadalquivir. C. P.

OROTAVA (villa-de-la), jadis *Taoro*, v. de l'île de Ténériffe (Canaries), près de la côte N.-O., à 31 kil. O. de Santa-Cruz; 7,000 hab. Autrefois capit. d'un royaume des Guanches. — A 5 kil. de là, et sur la côte, se trouve *Puerto-de-la-Orotava*, avec un port et 3,730 hab.

ORPHANITES ou ORPHELINS, secte de Hussites qui, après la mort de Ziska, jugèrent que personne n'était digne de lui succéder, et qui remirent à un conseil la direction des affaires. Procope le Petit fut leur principal chef. Ils furent anéantis à Lomnicze par les Calixtins, en 1434.

ORPHÉE, poëte grec, dont l'existence est contestée : selon des traditions mythologiques, il naquit en Thrace dans le XIIIe siècle av. J.-C., du roi Œagre et de la muse Calliope, ou d'Apollon et de Clio; il prit part à l'expédition des Argonautes, perdit en Egypte sa femme Eurydice, blessée au talon par un serpent, descendit aux Enfers pour obtenir de Pluton qu'elle lui fût rendue, l'obtint à condition qu'il ne la regarderait qu'après avoir quitté le séjour des morts, la reperdit pour toujours à cause de sa désobéissance, et, après avoir quelque temps erré, inconsolable dans sa douleur, mourut déchiré par des femmes Thraces, furieuses de ses mépris. Sa tête et sa lyre, jetées dans l'Hèbre, furent portées jusqu'à Lesbos. Les traditions lui attribuent le rôle de chantre-prophète, de prêtre civilisateur; aux accents de sa voix, les bêtes féroces accouraient, les arbres agitaient leur feuillage, les fleuves suspendaient leur cours. On a, sous le nom d'Orphée, des ouvrages qui paraissent avoir été fabriqués en partie au temps de Pisistrate, en partie dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. Ce sont : des hymnes d'initiation, un poëme sur les Argonautes, un traité sur les vertus magiques des pierres, etc. Ces œuvres prouvent du moins l'antiquité des traditions sur Orphée et sur le rôle qu'il avait joué; il est difficile d'admettre que ce nom et ces souvenirs si vivaces ne répondent à rien de réel. Les meilleures éditions des œuvres Orphiques sont celles de Hamberger, Leipzig, 1764; d'Hermann, ibid., 1805, in-8°. *V.* Bode, *Quæstiones de antiquissimâ carminum Orphicorum ætate*, Gœttingue, 1838, in-4°; Gerlach, *de Hymnis Orphicis commentatio*, Gœttingue, 1797; Lobeck, *Aglaophamos*, Kœnigsberg, 1829, 2 vol. in-8°. B.

ORPHELINS. *V.* Orphanites.

ORPHYRREUS. *V.* Orffyré.

ORPIERRE, ch.-l. de cant. (H.-Alpes), arr. et à 50 kil. S.-O. de Gap; 522 hab.

ORRENTE (Pedro), peintre espagnol, qui cultiva l'histoire et le genre, né à Monte-Alegro (Murcie), dans la 2e moitié du XVIe siècle, m. en 1644, se forma d'après les tableaux du Bassan qui se trouvaient en Espagne. On suppose qu'il étudia dans l'atelier du Greco, à Tolède. En 1611, il peignit pour la cathédrale de cette ville un épisode de l'histoire de St Ildefonse. Il dessinait habilement, composait avec originalité, employait toutes les ressources du clair-obscur, et terminait peu ses toiles. Il peignait très-bien les animaux. La plupart de ses œuvres représentent des intérieurs de fermes, ou des scènes de la vie patriarcale. A. M.

ORRERY. *V.* Boyle.

ORRY (Philibert), né à Troyes vers la fin du XVIIe siècle, m. en 1747, fut, de 1730 à 1745, contrôleur général des finances sous Louis XV, et montra les talents d'un administrateur habile et intègre. En même temps, directeur des bâtiments du Roi, arts et manufactures, 1736, il rétablit, en 1737, les expositions de peinture du Louvre, suspendues depuis 1704. Contrôleur, il réduisit les charges, augmenta les revenus, et tenait tête au roi lui-même, quand il voulait faire des dépenses exagérées. Tout le monde se louait de son administration exacte et honnête, de sa rigueur pour lutter contre les abus; mais Mme de Pompadour, à laquelle il avait refusé une grâce, le fit renvoyer.

ORSARA, v. du royaume d'Italie, dans la province d'Avellino, à 19 kil. N.-E. d'Ariano; 4,983 hab.

ORSEOLO ou URSEOLO (Famille), a donné à Venise 4 doges (fin du Xe et comm. du XIe siècle). Le plus célèbre, Pierre Orseolo II, 991-1009, reçut l'hommage volontaire des villes maritimes de l'Istrie et de la Dalmatie, qui avaient mis Venise à la tête de la ligue formée contre les brigan-

dages des Narentins, et, avec leur aide, il soumit ces pirates, réduits à un tel état de faiblesse, qu'ils ne purent jamais s'en relever, 997. R.

ORSI (Joseph-Augustin), né à Florence en 1692, m. en 1761, entra dans l'ordre de St-Dominique, enseigna la philosophie et la théologie, devint membre de la congrégation de l'Index à Rome, maître du Sacré-Palais en 1749, et cardinal en 1759. On a de lui : *Histoire ecclésiastique*, Rome, 1746-62, 21 vol. in-4°, continuée en 17 vol. par Becchetti, et qu'on peut regarder comme la contre-partie de celle de Fleury ; *de la Puissance du pape sur les conciles généraux et sur leurs canons*, en latin, 1740, 3 vol. in-4° ; *de l'Infaillibilité et de l'autorité du pontife romain*, en italien, 1741, in-4° ; *de l'Origine du domaine et de la souveraineté des pontifes romains*, en italien, 1742. B.

ORSINI (Les), famille puissante des Etats de l'Eglise, célèbre par sa longue rivalité avec la maison des Colonna. Elle était Guelfe, et soutint, en général, la cause des papes et de l'indépendance italienne. Parmi ses membres, on distingue : *Jordano* ORSINI, cardinal en 1145, et légat près de l'empereur Conrad II en 1152 ; — *Matteo* ORSINI, neveu du précédent, préfet de Rome en 1153 ; — *Nicolas* ORSINI, comte de Pitigliano (*V. ce nom*) ; — *Lorenzo* ORSINI, seigneur de Ceri, qui servit successivement Venise, Léon X et François Ier, etc. Les papes Nicolas III et Benoît XIII étaient de la famille des Orsini.

ORSINI (Fulvio), *Fulvius Ursinus*, antiquaire et philologue, né à Rome en 1529, m. en 1600, fut bibliothécaire du cardinal Farnèse, et honoré des bienfaits du pape Grégoire XIII. On lui doit : *Novem illustrium feminarum et septem lyricorum carmina*, Anvers, 1568 ; des éditions de Festus, *de Verborum significatione*, Rome, 1581 ; d'Arnobe, *Adversus Gentes*, Rome, 1583 ; *Virgilius collatione scriptorum græcorum illustratus*, Anvers, 1568, in-8°, et Leeuwarden, 1747, in-8° ; *Familiæ romanæ quæ reperiuntur in antiquis numismatibus*, Rome, 1577, et Paris, 1663, in-fol. ; *Imagines et elogia virorum illustrium et eruditorum ex antiquis lapidibus et numismatibus expressa*, Rome, 1579, in-fol., traduit en français par Baudelot de Dairval sous le titre de *Portraits d'hommes et de femmes illustres*, Paris, 1770, in-4°. D—R.

ORSK. *V.* ORENBOURG.

ORSKAIA, fort de Russie, gvt et à 60 kil. E. d'Orenbourg ; 2,000 hab.

ORSOGNA, v. du royaume d'Italie (Prov. de Chieti), près de Lanciano ; 6,395 hab.

ORSOVA (NEU-), v. des Principautés-Unies (Valachie), sur la rive g. du Danube, avec une forteresse dans une île du fleuve, à 72 kil. de Viddin ; 2,800 hab. Disputée longtemps par les Impériaux et les Turcs, ceux-ci la gardèrent par le traité de Sistova, 1791.

ORSOVA (ALT-), v. forte des Etats autrichiens. Confins Militaires, à 10 kil. S.-O. de Neu-Orsova, sur la rive g. du Danube, qui y coule par un passage rapide nommé *les Portes-de-Fer*, à l'embouchure de la Czerna.

ORSOY, v. des Etats prussiens (prov. du Rhin), à 32 kil. N.-N.-O. de Dusseldorf, 40 S.-E. de Clèves, sur la rive g. du Rhin ; 1,500 hab. Prise et démantelée par Louis XIV en 1672.

ORT, mot allemand qui signifie *hameau, village*, entre dans la composition de beaucoup de noms géographiques.

ORTA, vge du roy. d'Italie, prov. et à 52 kil. N.-N.-O. de Novare, sur la rive E. d'un lac du même nom et près du lac Majeur, au pied du Mont-Sacré, que couronne un monastère de St François d'Assise, dont l'église est un sanctuaire renommé ; 19 chapelles, renfermant de belles fresques, s'échelonnent sur le mont, et font des stations pour les pèlerins. — Le lac d'Orta, *Cusius lacus*, a 13 kil. sur 3.

ORTE, anc. *Horta, Hortanum*, v. des Etats de l'Eglise, délégation et à 26 kil. N.-E. de Viterbe, sur le Tibre ; 1,800 hab. Evêché.

ORTEGA (Casimir GOMEZ DE), botaniste, né à Madrid en 1730, m. en 1810, fit ses études à Bologne, et devint professeur au jardin botanique de Madrid. On a de lui : *Commentarius de cicutâ*, Madrid, 1761 ; *Tabulæ botanicæ*, 1773, in-4° ; *Historia natural de la malagueta*, 1780, in-4° ; *Curso elemental de botanica*, 1785, in-8°, etc. Son nom a été donné à un genre de la famille des caryophyllées.

ORTEGAL (Cap), par corruption de *Norte de Galicia* (nord de la Galice) ; pointe N.-N.-O. de l'Espagne (Galice), sur l'océan Atlantique ; c'est le *Trileacum promontorium* des Romains : par 43° 46' 40" lat. N., et 10° 16' 31" long. O.

ORTELIUS ou ORTEL (Abraham), géographe de Philippe II en 1575, l'un des restaurateurs de la science (avec Munster et Mercator), né à Anvers en 1527, m. en 1598. Il parcourut une grande partie de l'Europe, recueillant des médailles, des bronzes et des antiques, dont il forma un cabinet curieux. Il est auteur du premier atlas : *Theatrum orbis terrarum*, Anvers, 1570, in-fol., auquel il faut joindre le *Theatri orbis terrarum pareryon, sive veteris geographiæ tabulæ*, 1595, in-fol. ; et, à vrai dire, du premier dictionnaire géographique : *Synonymia geographica*, 1578, in-4°, devenu le *Thesaurus geographicus*, 1596 et 1624, in-4°. On lui doit encore : *Itinerarium per nonnullas Galliæ belgicæ partes*, 1584, in-8° ; *Aurei sæculi imago*, 1598, in-4° ; *Deorum Dearumque capita, è veteribus numismatibus*, 1573, in-4°.

ORTELSPITZE ou ORTLER, montagne des Etats autrichiens, sur la limite du Tyrol et du royaume d'Italie (Valteline), près de Bormio ; par 46° 30' lat. N., et 8° 12' long. E. C'est la plus élevée des Alpes Rhétiques ; 3,917 mèt.

ORTENAU, contrée du gr.-duché de Bade, partie N. du Brisgau, en face du département français du Bas-Rhin ; v. princip. : Offenbach, Gengenbach, Zell. L'Ortenau est auj. compris dans le cercle du Rhin-Moyen.

ORTEVIELLE ou ORTHEVIELLE, dite aussi *Aorte*, vge (Landes), arr. et à 27 kil. S. de Dax ; 900 hab. Jadis vicomté.

ORTHEZ, *Orthesium*, s.-préf. (Basses-Pyrénées), à 40 kil. N.-O. de Pau, dans une situation pittoresque, sur une colline élevée et près du Gave de Pau ; 4,885 hab. Trib. de 1re instance, collége, église calviniste. Fabr. de lainages, d'huile de lin ; tanneries renommées, teintureries, scieries hydrauliques, etc. Commerce de jambons dits de Bayonne, plumes d'oie, marbres, bois de construction. — Cette ville devint au XIIIe siècle la capitale du Béarn ; Gaston VII de Moncade y fit bâtir le château *de Moncade* ou *Château Noble*, qui fut, jusqu'en 1460, la résidence des vicomtes de Béarn, et où ils tenaient une cour splendide. Au XVIe siècle, Orthez devint un foyer du protestantisme ; les catholiques s'en emparèrent ; Montgommery la reprit, et massacra tous les prêtres. Louis XIII supprima l'université calviniste, qu'y avait fondée Jeanne d'Albret. Il ne reste du vieux château qu'une tour délabrée ; on remarque encore deux églises anciennes, et le pont sur le Gave.

ORTHEZ (H. d'APREMONT, vicomte d'), gouverneur de Bayonne sous Charles IX, refusa, selon la tradition, d'exécuter la St-Barthélemy, et répondit aux ordres du roi : « Sire, j'ai communiqué la lettre de Votre Majesté à la garnison et aux habitants de cette ville ; je n'y ai trouvé que de braves soldats, de bons citoyens, et pas un bourreau. » Cette réponse doit être apocryphe ; le vicomte d'Orthez se montra cruel envers les protestants, qu'il faisait poursuivre par des chiens.

ORTIGUES (Annibal D') ou DE LORTIGUES, poëte français, né à Apt (Provence) en 1570, m. vers 1640, a laissé sous le titre de : *Poésies diverses, où il traite de guerre, d'amour, gaieté, point de controverse, hymnes, sonnets*, etc., Paris, 1617, 1 vol. in-12, un recueil de poésies, plein de jolies pièces, très-bien tournées, où il y a de la verve, de la grâce, du naturel, et, dans quelques-unes, de la grandeur. Malherbe estimait beaucoup le talent d'Ortigues.

ORTLER. *V.* ORTELSPITZE.

ORTOCIDES, c.-à-d. *fils d'Ortok*, dynastie turcomane de l'Arménie et de la Syrie au XIe siècle. Ils possédèrent Jérusalem, de 1082 à la 1re Croisade, et Alep de 1117 à 1126. Miafarékin et Marédin étaient encore deux de leurs principautés.

ORTONA, v. du royaume d'Italie (Prov. de Chieti), à 10 kil. N. de Lanciano, sur l'Adriatique ; 11,862 hab. Evêché ; belle cathédrale.

ORTOSPANA ou ORTOSPANUM, appelée aussi par Ptolémée *Caroura*, v. du pays des Paropamisades, à la source d'un affluent occidental du Cons, et à la rencontre de trois routes qui menaient, l'une au N. vers la Bactriane, les deux autres à l'E. et au S. dans l'Inde. On pense que c'est la ville actuelle de Caboul.

ORTYGIE, *Ortygia*, anc. nom de Délos, qui lui venait de ce que les cailles y abondaient. — lieu voisin d'Ephèse, près du Cenchrius. — quartier de l'anc. Syracuse, sur un îlot de la rade, et où était la fontaine d'Aréthuse ; en 1854, on a découvert un aqueduc situé au-dessous du niveau de la mer, ce qui donnerait lieu de croire à une communication sous-marine entre Ortygie et Syracuse.

ORURO, v. de la Bolivie, ch.-l. du département de son nom, à 335 kil. N.-O. de Chuquisaca, 265 N.-N.-O. de Potosi ; 7,930 hab. Jadis célèbre par ses mines d'or. — Le départem. d'Oruro, au S. de celui de La Paz, au S. de celui de Potosi, au N. de celui d'Atacama, et à l'E. du Pérou,

est sillonné par les ramifications des Andes, et forme un plateau élevé et froid (le *Cerro-d'Oruro* a 4,134 mèt.); 400 kil. sur 320; 112,000 hab. Mines d'or, d'argent, d'étain et de plomb.

ORUS. *V.* HORUS.

ORVAL, *Aurea Vallis*, vge de Belgique (Luxembourg), à 19 kil. S.-S.-O. de Neufchâteau. Ruines d'une abbaye bénédictine de Cîteaux, détruite par les Français en 1793.

ORVIETO, *Urbevetum, Urbs vetus, Oropitum, Herbanum*, v. du roy. d'Italie (Pérouse), ch.-l. d'arrond., à 95 kil. N.-N.-O. de Rome, sur un roc escarpé; 12,955 hab. Evêché. La cathédrale, élevée en 1290, en mémoire du miracle de Bolsena (*V. ce mot*), est un curieux monument, qui indique les premiers pas vers le renouvellement de l'architecture. Elle renferme de nombreuses et belles peintures, dont un *Jugement dernier* de Luc Signorelli, peint en 1499 et qui inspira celui de Michel-Ange; des stalles des XIV^e^ et XV^e^ siècles, merveilleuses mosaïques de bois; le reliquaire qui contient le corporal de Bolsena, précieux ouvrage d'orfévrerie du XIV^e^ siècle. On remarque encore à Orvieto un large puits, au fond duquel on descend par un double escalier en spirale, creusé dans le roc par A. San-Gallo. Ce fut dans cette ville que Lupi inventa la préparation médicinale dite *Orviétan*. — L'arrond. d'Orvieto, au N. de la délégation de Viterbe, avec laquelle elle formait jadis une province appelée *Orviétan*, a 167,750 hect.. et 44,000 hab. Récolte d'excellent vin blanc.

ORVILLE (Jacques-Philippe D'), littérateur et antiquaire, né à Amsterdam en 1696, m. en 1751, voyagea beaucoup, et occupa, de 1732 à 1742, la chaire d'humanités à l'Athénée d'Amsterdam. Il publia, avec Burmann, 10 vol. d'*Observationes miscellaneæ*, et, continuant seul ce recueil depuis 1740, donna encore 12 vol. On lui doit aussi: un Voyage en Sicile, publié par Burmann II sous le nom de *Sicula*, Amst., 1764, in-fol.; des éditions d'auteurs grecs et latins, avec notes et commentaires; *Critica vannus in inanes Corn. J. Pavonis* (De Pauw) *paleas*, 1737.

ORVILLIERS (Louis GUILLOUET, comte D'), né à Moulins en 1708, servit d'abord dans l'infanterie, entra dans la marine en 1728, devint capitaine de vaisseau en 1754, lieutenant-général en 1777, reçut le commandement de la flotte de Brest, battit l'amiral anglais Keppel à la hauteur d'Ouessant, 27 juillet 1778, mais tenta en vain, l'année suivante, une descente en Angleterre. Il donna sa démission, se retira au séminaire de St-Magloire, à Rochefort, en 1783, et quitta la France à la Révolution. On ignore l'époque de sa mort.

ORXOIS, *Orcensis* ou *Orcisus vagus*, petit pays de l'anc. France (Brie), sur les rives de l'Ourcq.

ORZECHOWSKI (Stanislas), en latin *Orichovius*, historien polonais du XVI^e^ siècle, a laissé: *Annales de Pologne*, en latin; *Annales du règne de Sigismond-Auguste*, en latin, 1611; *Oraison funèbre du roi Sigismond-Auguste*, en polonais, beau morceau oratoire.

ORZI-NUOVI, v. du royaume d'Italie, près de l'Oglio, prov. et à 26 kil. S.-O. de Brescia; 5,386 hab.

OSAGE, riv. des Etats-Unis (Missouri), affluent dr. du Missouri à Jefferson. Cours de 600 kil.

OSAGES, peuple indigène de l'Amérique du Nord, dans le groupe des Sioux. Jadis puissants, ils sont auj. réduits à 7,000 individus environ, dont la plupart habitent le *district des Osages*, compris en partie dans l'Etat de Kansas. Dans les guerres entre la France et l'Angleterre, ils se sont toujours déclarés pour la première.

OSAKA ou OHOSAKA, v. forte et principale place de commerce du Japon, sur la côte S.-O. de l'île de Niphon, à 45 kil. S.-S.-O. de Meako. Vastes faub. avec jardins, et sillonnés de canaux; palais du gouverneur, temples, arsenal, beau théâtre très-suivi; 800,000 hab. environ. C'est l'une des 5 villes impériales que possède le Koubo. Les Japonnais la surnomment le *théâtre du plaisir*. Fabr. de soieries damassées et brochées, cotonnades, papier de mûrier, orfévrerie, librairies, imprimeries, etc.

OSCA, v. d'Hispanie (Tarraconaise), chez les Ilergètes, était célèbre par ses mines d'argent. Auj. *Huesca*.

OSCARENSIS PAGUS, nom latin du pays d'OSCHERET ou OUCHE.

OSCELLA, nom anc. de DOMO D'OSSOLA.

OSCHATZ, v. du royaume de Saxe, sur la Döllnitz, à 53 kil. N.-O. de Dresde; 5,500 hab. Draps, toiles, rubans et cuirs. Vieilles fortifications. Près de là est le château d'Hubertsbourg (*V. ce mot*).

OSCHERET (Pays d'). *V.* OUCHE.

OSCHERSLEBEN, v. des Etats prussiens (Saxe), à 35 kil. O.-S.-O. de Magdebourg, sur le Bode; 3,500 hab.

OSCHIN, roi arménien de la dynastie des Roupéniens, fils de Léon III. Après l'assassinat de Léon IV, il se mit à la tête de l'armée, vengea sa mort, vainquit le meurtrier Bilarghou, général mongol, le chassa de la Cilicie, et fut proclamé roi, 1309. Il s'allia par des mariages avec le roi de Chypre, et écrivit au pape Jean XXII, à Philippe le Bel, roi de France, et à Pierre II, roi de Sicile, son parent, pour les appeler à la conquête de la Terre Sainte. Le sultan de Bagdad et d'Egypte, informé du dessein d'Oschin, envoya contre lui une armée, qu'il tailla en pièces, 1319. Il mourut l'année suivante. C—A.

OSCHOPHORIES (du grec *oskè*, branche de vigne, et *phéro*, je porte), fêtes instituées par Thésée, en reconnaissance de ce qu'il avait échappé au Minotaure. On y faisait des processions en l'honneur de Bacchus et d'Ariane, en portant des branches chargées de raisin.

OSCINES, oiseaux qui faisaient augure par leur chant (de *os*, bec), chez les anc. Romains.

OSÉE, le premier des douze petits prophètes, vécut dans Samarie, et prophétisa, dit-on, sous les rois de Juda Osias, Joathan, Achaz et Ezéchias, et sous Jéroboam II, roi d'Israël. Il prédit le commencement et la fin de la captivité de Babylone.

OSÉE, dernier roi d'Israël, usurpa le trône de Phacée, qu'il fit périr. Mais ayant refusé de payer tribut à Salmanazar, roi d'Assyrie, ce prince le prit dans Samarie, et l'emmena en captivité, 721 av. J.-C.

OSERO, île de l'Adriatique. *V.* CHERSO.

OSGAU. *V.* BADE, *Baden-Baden*.

OSIANA ou SOANDA, v. de la Cappadoce, au N.; auj. *Juzghat*.

OSIANDER (André HOSEMANN, dit), théologien protestant, né à Gunzenhausen près de Nuremberg en 1498, m. en 1552, étudia à Wittemberg, devint pasteur à Nuremberg en 1522, eut part à la *Confession d'Augsbourg*, dut résigner ses fonctions en 1548, parce qu'il refusa de se soumettre à l'*Intérim* d'Augsbourg, et fut alors appelé par le duc Albert de Prusse comme premier prédicateur et professeur à l'Université de Kœnigsberg. Il soutint que la justification avait lieu, non par l'imputation de la justice de J.-C., mais par l'intime union de la justice substantielle de Dieu avec nos âmes. Parmi ses ouvrages, on cite: *Harmoniæ evangelicæ*, Bâle, 1537. E. S.

OSIAS, roi de Juda. *V.* AZARIAS.

OSILIA, nom latin d'ŒSEL.

OSILO, *Ericenum* de Ptolémée, v. de l'île de Sardaigne, prov. et à 9 kil. de Sassari; 5,000 hab. Comm. de produits agricoles. Ruines d'un château-fort.

OSIMO, *Auximum*, v. du roy. d'Italie, dans la province et à 16 kil. S. d'Ancône, près de l'Adriatique et sur la rive g. du Musone; 15,210 hab. Evêché; le palais épiscopal renferme une collection d'inscriptions et de vieilles statues. Fabr. de lainages. — Prise par Bélisaire sur les Ostrogoths.

OSIRIS, dieu égyptien, frère et époux d'Isis, eut pour fils Horus; il eut aussi de Nephthys un autre fils, Anubis. Osiris et Isis sont deux divinités bienfaisantes, opposées au couple malfaisant de Typhon et de Nephthys. Osiris est le dieu du bien, tout à la fois le Soleil et le Nil; il a enseigné aux hommes l'agriculture, les lois, le mariage. Typhon lui tendit des piéges, le fit périr, et coupa son corps en 13 morceaux; Isis les réunit, et leur donna la sépulture; les villes de Saïs, de Busiris, et d'Abydos prétendaient avoir son tombeau. Le jour de sa fête, chaque Egyptien immolait un pourceau devant sa porte. A Philé, on lui offrait tous les jours 360 coupes de lait. Le bœuf Apis était l'image d'Osiris. Les Grecs fabriquèrent à ce dieu une généalogie: ils en faisaient un fils de Jupiter et de Niobé, ou de Saturne et de Rhéa, et le confondaient quelquefois avec Bacchus. On représentait Osiris coiffé d'une mitre ou bucéphale; ses attributs étaient la croix ansée, le sceptre à tête de coucoupha, le van sacré, et le bâton augural.

OSISMIENS, *Osismii*, peuple de la Gaule (Lyonnaise 3^e^), entre l'océan Britannique au N., l'Atlantique à l'O., les Corisopites au S., et les Curiosolites à l'E.; ch.-l., *Vorganium* (Carhaix?). Leur nom se retrouve dans celui d'une ville du moyen âge, *Osismor*, auj. détruite (près de St-Pol-de-Léon). Leur pays est compris auj. dans le département du Finistère.

OSIUS, évêque de Cordoue en 295, né en 257, confessa la foi pendant la persécution de Maximien, présida le concile de Nicée, 325, mais céda aux menaces et aux mauvais traitements de l'empereur Constance, et signa la *formule de Sirmium*, entachée d'arianisme. Il témoigna un vif repentir de cette faiblesse, et mourut en 358.

OSKOL (NOVOI-), v. de la Russie d'Europe, sur la

rive g. de l'Oskol, gvt et à 200 kil. S.-E. de Koursk; 6,000 hab.

OSKOL (STAROÏ-), v. de la Russie d'Europe, au confl. de l'Oskol et de l'Oskolka, gvt et à 150 kil. S.-E. de Koursk; 6,000 hab.

OSLAWAN, vge des Etats autrichiens (Moravie), à 28 kil. O.-S.-O. de Brünn; 1,200 hab. Houillère importante.

OSMA, anc. *Oxama, Uxama*, v. d'Espagne (Vieille-Castille), prov. et à 46 kil. S.-O. de Soria; 1,000 hab. Evêché suffragant de Tolède. Une des plus anciennes villes de l'Ibérie, dans le pays des Arévaques, elle prit parti pour Sertorius, et fut ruinée par Pompée; relevée sous l'Empire, elle devint siége d'évêché sous les Goths, et souffrit beaucoup pendant les guerres avec les Arabes, auxquels Alphonse VI l'enleva définitivement, vers 1080.

OSMANLIS, nom donné aux Ottomans, et tiré d'Osman ou Othman, fondateur de leur empire.

OSMIANA. *V.* OCHMIANA.

OSMOND (Saint), né en Normandie dans la première moitié du XIe siècle, était fils d'un comte de Séez. Il suivit Guillaume le Bâtard à la conquête de l'Angleterre, 1066, devint son chancelier, puis comte de Dorset, évêque de Salisbury en 1078, adoucit autant que possible les maux de l'invasion normande, réforma la liturgie de son diocèse, et mourut en 1099. Il fut canonisé en 1449. Fête, le 4 décembre.

OSNABRUCK, v. forte du royaume de Hanovre, sur la Hase, ch.-l. de l'arrondiss. de son nom, à 132 kil. O. de Hanovre; par 52° 16′ 35″ lat. N., et 5° 42′ 20″ long. E.; 16,180 hab., dont 7,000 catholiques et 9,000 protestants. Évêché catholique, érigé par Charlemagne; cour d'appel, consistoire, 2 gymnases, séminaire, école luthérienne d'instituteurs primaires, bibliothèque. Cathédrale du XIIIe siècle; hôtel de ville, où fut signé, le 6 août 1648, un des deux traités compris dans celui de Westphalie. Fabr. de toiles, draps, tabac, papier. Antiquités romaines; quelques restes d'un château de Witikind. Onasbrück fut le ch.-l. du départ. du Wéser dans le royaume de Westphalie, et de l'Ems-Supérieur après sa réunion au 1er empire français. — L'arrond. d'Osnabrück, au S.-O. du Hanovre, entre celui d'Aurich au N., de Hanovre et le grand-duché d'Oldenbourg à l'E., les Etats prussiens au S., et la Hollande à l'O., est formé de la principauté d'Osnabrück, des comtés de Lingen et de Bentheim, et du duché d'Arenberg-Meppen; 262,316 hab., mi-protestants, mi-catholiques. Sol marécageux, bruyères, argent, fer, houille, marbre.

OSORIO (Jérôme), écrivain portugais, né à Lisbonne en 1506, m. en 1580, embrassa l'état ecclésiastique, voyagea en France et en Italie pour étudier la philosophie et les langues orientales, enseigna les saintes lettres à Coïmbre, fut nommé archidiacre d'Evora, puis évêque de Silvès, obtint la confiance du roi Sébastien, qu'il tenta vainement de détourner de son expédition d'Afrique, et fut accusé, après la mort de ce prince, de favoriser les prétentions de l'Espagne sur le Portugal. On a de lui, entre autres ouvrages : *de Rebus Emmanuelis virtute et auspicio gestis*, Lisbonne, 1571. Il imite le style de Cicéron.

OSQUES ou OPIQUES, une des populations primitives de l'Italie, se donnaient le nom d'Aborigènes. Les analogies que les critiques ont trouvées entre l'osque et les débris de l'anc. illyrien font présumer que les Osques sont d'origine illyrienne, c.-à-d. appartenaient à la race pélasgique, et qu'ils vinrent en Italie, soit en traversant l'Adriatique, soit par les Alpes Juliennes. Ce qui confirme cette identité des Osques avec les Pélasges-Illyriens, c'est la coïncidence de l'établissement des Pélasges dans l'Italie méridionale avec l'extension de la langue osque dans cette partie de la péninsule, qui porte dans quelques auteurs le nom d'*Opica* ou terre des Opiques. Les invasions des Ligures, des Ombriens, des Pélasges-Tyrrhéniens, repoussèrent les premières populations pélasgiques, qui se retirèrent, les unes en Sicile, les autres dans les parties abruptes de l'Apennin central. Elles en sortirent vers l'an 1000, prétendant être autochthones et former la véritable race italienne, et s'arrêtèrent, les unes dans les montagnes du centre et sur le versant oriental de l'Apennin, sous le nom général de Sabelliens (*V. ce mot*), les autres dans les plaines de la côte occidentale, du Tibre au Liris, et gardèrent le nom d'Osques ou Opiques, subdivisés en *Prisci-Latini* ou *Albains, Eques, Herniques, Volsques, Ausones* ou *Aurunces*, tous compris plus tard par les Romains sous la dénomination de Latins. Les Osques occupèrent aussi la Campanie; mais, à l'époque de la fondation de Rome, ils avaient été soumis par des Etrusques dans l'intérieur, par des Grecs sur les côtes. Quelques tribus ausoniennes restèrent seules libres, comme les *Sidicins* de Téanum et les *Aurunces* de Calès. Les Osques, mélange de laboureurs, de pâtres et de brigands, fournirent à Rome sa première population, et lui donnèrent sa langue; car on reconnaît la parenté la plus étroite entre l'osque et le latin, et les *Atellanes* écrites en osque étaient comprises du peuple de Rome. C'est aussi aux Osques que Rome dut une partie de ses institutions, l'autorité du chef de la famille devenue puissance politique dans le patriciat et le patronat, puis les magistratures électives; enfin Rome emprunta aux Osques sa religion primitive, si profondément empreinte du naturalisme des Pélasges, religion simple, populaire, fondée sur les nécessités de la vie, sur les travaux des champs, sur les sentiments d'admiration et d'effroi qu'inspire la nature. C. P.

OSQUIDATES, peuple de la Gaule (Novempopulanie, au S.); v. princip. : *Beneharnum, Iluro*. Ils habitaient le Béarn moderne.

OSROÈNE, contrée de l'Asie ancienne (Mésopotamie), entre le Taurus au N., le Chaboras au S. et à l'E., et l'Euphrate à l'O.; ch.-l., *Edesse*. Elle forma un royaume, dont la plupart des souverains portèrent le nom d'Abgar. Conquise par Trajan, elle fit partie, au IVe siècle, du diocèse d'Orient.

OSSA, auj. *Kissovo*, montagne de l'anc. Grèce, séparée de l'Olympe par le Pénée et la vallée de Tempé, occupait la partie N. de la péninsule de Magnésie (Thessalie), au N. du Pélion; sa hauteur est de 2,000 mèt. Son sommet, très-étroit, s'incline légèrement du côté de la plaine, et semble s'affaisser sur lui-même. Ses flancs sont coupés de ravins profonds, couverts de bois épais, et présentent des pentes abruptes, d'où tombent des cascades pittoresques. Le versant oriental est couvert de châtaigniers, de tilleuls, de platanes et de mûriers; le versant occidental offre des rochers, avec quelques arbres rabougris. Autrefois l'Ossa formait le domaine des Magnètes; on y voyait deux villes, *Rhizus* et *Eurymènes*, dont il ne reste pas de ruines; auj. on y remarque les villages d'*Aghia* au S., d'*Ambelakia* au N., et, sur la montagne même, le couvent grec de *St-Dimitri*, qui renferme de curieux restes de l'art byzantin. L'Ossa est célèbre dans la mythologie grecque : les Titans voulurent entasser le Pélion sur l'Ossa, pour escalader l'Olympe et détrôner Jupiter. C. P.

OSSAIA, lieu de Toscane, à 5 kil. S.-E. de Cortone, 8 N.-E. du lac de Pérouse, tire son nom de la grande quantité d'ossements qu'on y a trouvés. Ce fut là sans doute que se livra la bataille de Trasimène.

OSSAT (Arnaud D'), né à La Roque-en-Magnoac, près d'Auch, en 1536, m. en 1604. Sans fortune, sans naissance, il dut à l'instruction et à ses talents des emplois diplomatiques, qui l'élevèrent à l'évêché de Rennes en 1596, et, en 1599, à la dignité de cardinal. Ce fut lui qui négocia la réconciliation d'Henri IV avec la cour de Rome, et son divorce avec Marguerite de Valois. Dès 1564, il avait publié en latin une défense de Ramus contre Jacques Charpentier. Il refusa le ministère après la disgrâce de Villeroi sous Henri III. Nommé à l'évêché de Bayeux, en 1600, il le résigna, et mourut à Rome. Ses *Lettres*, qui ont perdu de leur intérêt, longtemps regardées comme classiques en diplomatie, ont été publiées en 1624, in-fol. Amelot de la Houssaye en a donné une bonne édition, 1697, 2 vol. in-4°, réimprimée en 1732, 5 vol. in-12. On a de Mme d'Arconville une *Vie du cardinal d'Ossat*, 1771, 2 vol. in-8°. J. T.

OSSAU (Gave d'), riv. de France (B.-Pyrénées), se joint au gave d'Aspe à Oloron, après un cours de 65 kil. — On donne quelquefois au pié du Midi le nom de pic d'Ossau, et on appelle Val d'Ossau, le pays où est Laruns.

OSSELETS, *Tali*, jeu de hasard pour les grandes personnes, et d'adresse pour les enfants, chez les anc. Grecs et les anc. Romains. C'était un osselet de cabri, ou son imitation en ivoire, en bronze, ou en agate. Dans le jeu de hasard, on en avait 4, marqués de points comme des dés, mais sur 4 faces seulement : as et 6 sur les grandes faces; 3 et 4 sur les faces étroites. Les joueurs les jetaient, avec la main ou un cornet, sur une table, et l'avantage demeurait à celui qui amenait les plus hauts points. Le plus mauvais coup était celui du *chien*, composé de 4 as; le plus favorable, celui de *Vénus*, formé de as, 3, 4, 6, tombant à la fois. — Le jeu d'adresse se jouait avec 8 osselets sans marque. On en étalait plusieurs sur une table, on en jetait un ou deux en l'air, puis on se hâtait d'en ramasser le plus possible des autres, et de recevoir dans la même main celui ou ceux qui venaient

d'être lancés, et qu'il ne fallait pas laisser retomber sur la table. C. D—Y.

OSSELLE, vge (Doubs), arr. et à 19 kil. S.-O. de Besançon; 500 hab. Belles grottes à stalactites.

OSSÈTES, peuple de l'empire russe (région caucasienne), entre le Rioni, le Térek, l'Oragva et l'Ouroup. Ils sont à peu près indépendants, arment, dit-on, 10,000 guerriers, et protégent, moyennant un prix fixé, les convois russes contre les autres montagnards. Leur chef réside à Kazbek.

OSSIAN, célèbre barde écossais du IIIe siècle, fils ou petit-fils de Fingal, roi de Morven, avait, dit-on, battu Caracalla. Son fils Oscar, fiancé à Malvina, périt par trahison. Malvina resta seule avec Ossian, qui devint aveugle et lui survécut. Il résidait à Glenco, dans le comté d'Argyle. Ses poésies ne furent connues qu'après les publications de Macpherson et J. Smith; elles furent publiées, avec une traduction latine littérale, à Londres, 1807, 3 vol. in-8°. Elles forment une sorte de chronique mesurée, qui n'offre ni nuages ni fantômes comme la paraphrase chevaleresque de Macpherson, mais une vigueur quelquefois brutale. Un morceau très-connu représente Ossian comme l'adversaire de St Patrick et du christianisme. *L'invasion de l'Irlande par Erragon*, en 60 vers, est devenue *la Bataille de Lora* en 600 lignes dans Macpherson. Il n'existe en français qu'une traduction des pastiches de Macpherson, par Letourneur, Paris, 1777, 2 vol. in-8°, et 1810, avec une dissertation de Ginguené; et des imitations en vers par Baour-Lormian, Paris, 1801.

OSSIMONT. *V.* BERTINCOURT.

OSSOLA, arrond. de la prov. de Novare, dans le roy. d'Italie; 33,743 hab.; ch.-l., *Domo d'Ossola*.

OSSONE. *V.* OSSUNA.

OSSONOBA, v. de Lusitanie, dans le Cunéus (Algarve), à l'embouchure du Silvès. Auj. *Gibraléon*.

OSSUN, ch.-l. de cant. (H.-Pyrénées), arr. et à 11 kil. S.-O. de Tarbes; 2,623 hab. Jambons estimés. Anc. château; vestiges d'un camp romain.

OSSUNA ou OSSONE (Pedro TELLEZ Y GIRON, duc D'), homme d'Etat espagnol, né à Valladolid en 1579, m. en 1624, fit ses études à Salamanque, parut de bonne heure à la cour de Philippe II, et ne tarda pas à s'attirer la haine des courtisans et la disgrâce du monarque par la causticité de son esprit. Obligé de s'éloigner de Madrid, il voyagea en France et en Portugal, revint après la mort du roi, et s'attacha au duc de Lerme, 1er ministre de Philippe III. Ses sarcasmes l'ayant fait éloigner de nouveau, il alla combattre en Flandre à la tête d'un régiment levé à ses frais, fut rappelé en 1607, devint gentilhomme de la chambre, membre du conseil de Portugal, chevalier de la Toison-d'Or, et administra la Sicile de 1610 à 1615 en qualité de vice-roi. Envoyé à Naples avec le même titre en 1616, il gouverna avec habileté, obtint de brillants succès sur les Vénitiens, mais se fit de puissants ennemis en refusant d'établir l'Inquisition dans le royaume de Naples. Prévoyant que l'intrigue lui enlèverait le pouvoir, il trama la fameuse conspiration des Espagnols contre Venise, qui avait pour but apparent de livrer Venise à l'Espagne, mais qui semble avoir été destinée à préparer la réalisation de ses desseins d'indépendance. Dénoncé à Madrid, on le remplaça par le cardinal Borgia; puis, après la disgrâce du duc de Lerme, son protecteur, 1621, il fut enfermé au château d'Almeida, où il mourut. B.

OSSUNA, anc. *Orso*, puis *Gemina Urbanorum*, v. d'Espagne (Andalousie), prov. et à 80 kil. E. de Séville; 17,900 hab. Erigée en duché, en 1562, par Philippe II, en faveur de Pedro Tellez y Giron, qui en était déjà seigneur; ce titre subsiste encore dans la même maison. Ossuna eut une université, créée en 1549, et supprimée en 1824. Sparterie.

OSTADE (Adrien VAN), peintre de l'école hollandaise, né à Lübeck en 1610, m. en 1685, eut pour maître François Hals. Il s'établit à Haarlem, où il eut un grand succès. Mais l'invasion de la Hollande par les Français lui ayant causé une grande terreur, il voulut retourner en Allemagne, et courut à Amsterdam, avec l'intention de s'y embarquer; mais là, un riche et intelligent amateur le détourna de son projet, et lui offrit d'habiter sa propre maison. Van Ostade y resta 23 ans, et y termina ses jours. Les sujets de ses tableaux sont presque tous des scènes de la vie commune ou de la vie rustique. Tantôt il nous montre les villageois en plein air, dansant, buvant, chantant sous les rameaux d'un vieil arbre, tantôt dans l'intérieur du cabaret. D'autres fois ses tableaux représentent des marchés, des boutiques, un atelier de peintre. Il a su réunir un dessin très-ferme, une grande vérité, à une couleur splendide et harmonieuse. La beauté de son exécution arrive jusqu'à la poésie. Le Louvre possède 7 tableaux de lui : une de ces toiles, *le Maître d'école*, est un des plus grands chefs-d'œuvre que la peinture ait produits. A. M.

OSTADE (Isaac VAN), frère du précédent, né à Lubeck en 1613, m. à Amsterdam en 1671. Adrien lui servit de maître et de modèle : s'il adopta son genre, néanmoins il conserva une originalité manifeste dans la composition, le dessin, la couleur. Il a fait beaucoup de scènes d'hiver, où se meuvent de nombreux personnages bien touchés, bien caractérisés, mais moins finis que ceux d'Adrien. Il employait des teintes plus transparentes, des tons plus chauds; sa couleur papillote davantage. Le Louvre possède quatre toiles de lui; la Pinacothèque de Munich en a deux. A. M.

OSTASCHKOV, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 253 kil. O. de Tver, sur une presqu'île du lac Séligouer; 1,000 hab. Banque. Ferronnerie, gr. fabr. de chaussures. Fonderies de suif, tanneries; comm. de bois et de salaisons.

OSTENDE, v. forte de Belgique (Flandre occidentale), à 22 kil. O. de Bruges, port sur la mer du Nord; par 51° 13' 47" lat. N. et 0° 35' 3" long. E.; 17,160 hab. École de navigation, tribunal et chambre de commerce, académie de peinture, arsenal. Son commerce maritime est très-actif et très-important; la ville s'enrichit aussi par la pêche du hareng, de la morue, et des petites huîtres vertes dites d'*Ostende*, qui sont pêchées aux rochers de Colchester (Angleterre). Les bains de mer, ainsi que la facilité du passage pour l'Angleterre, y attirent beaucoup d'étrangers. Des canaux la joignent à Bruges, Nieuwport, Gand, Dunkerque. On y remarque un bel hôtel-de-ville. Chantiers de construction. Raffineries de sel; fabr. de cordages, toile à voiles, tabac, savon, huiles, dentelles. — Ce port commença à être fréquenté au XIe siècle. Ruiné par une irruption de la mer en 1234, il fut bientôt reconstruit. Philippe le Bon, duc de Bourgogne, entoura la ville de murailles, 1445; le prince d'Orange la fortifia, 1583; les Espagnols, commandés par Spinola, la prirent après un siége de 3 ans, 1601-4. L'empereur Charles VI lui accorda, en 1722, le privilége d'établir une compagnie pour le commerce des Indes; mais l'Angleterre et la Hollande obtinrent qu'on le lui retirât, 1731. Prise par Lowendahl en 1745, rendue en 1748, prise encore par les Français en 1792, reprise en 1793, réunie à la France en 1794, bombardée par les Anglais en 1798, elle souffrit beaucoup du blocus continental. Le 19 septembre 1826, elle fut presque détruite par l'explosion d'une poudrière.

OSTERLAND, contrée du duché de Saxe-Altenbourg, entre le cercle de Naumbourg, la Misnie, le Voigtland et le duché de Saxe-Weimar; ch.-l., Altenbourg.

OSTERLINS, nom donné pendant le moyen âge, dans les pays du N. de l'Europe, aux marchands de la Hanse teutonique.

OSTERMANN (André, comte d'), né en 1686 dans le comté de La Marck, d'un ministre luthérien, entra en 1704 dans la marine russe, se signala plus tard dans la campagne du Pruth, obtint la confiance de Pierre Ier, prit part aux négociations de la paix de Nystadt, 1721, et fut nommé baron et conseiller intime. Il fit partie du conseil sous Anne Ivanowna, et du conseil de régence pendant la minorité d'Ivan VI. A l'avénement d'Elisabeth, il fut exilé en Sibérie, où il mourut en 1747. — Son fils, le comte Jean, né en 1724, m. en 1811, fut vice-chancelier de Russie sous Catherine II, puis chancelier, échoua en 1783 dans le projet de former une quadruple alliance entre les cours de Vienne, Madrid, Versailles, et St-Pétersbourg, contre l'Angleterre et la Prusse; conserva sa faveur sous Paul Ier, et fut disgracié après la mort de ce prince.

OSTERODE, v. murée du royaume de Hanovre, dans l'anc. principauté de Grubenhagen et l'arr. actuel d'Hildesheim, à 10 kil. S.-O. de Klausthal; 5,000 hab. Fabr. de draps, céruse, cuivre. Magasin à blé. Le château, anc. abbaye, fut, au XIVe siècle, la résidence des ducs de Brunswick-Lunebourg-Grubenhagen.

OSTERODE, v. des Etats prussiens (Prusse), à 110 kil. S.-O. de Kœnigsberg; 2,500 hab.

OSTERŒ, une des îles Feroë; 1,200 hab.

OSTERREICH, nom allemand de l'AUTRICHE.

OSTERRIISOER, v. de Norvège, petit port de commerce sur les golfes Sandnäs et Söndelev, à 55 kil. N.-E. d'Arendal; 1,800 hab. Exportation de bois, fer, poisson.

OSTERSUND. *V.* ŒSTERSUND.

OSTERWALD (Jean-Frédéric), théologien et prédicateur protestant, né en 1663 à Neufchâtel (Suisse), m. en 1747, est auteur de *Arguments et réflexions sur la Bible*, 1720, in-4°, et d'une traduction de la Bible, 1744, in-fol., la plus répandue dans les églises luthériennes françaises.

OST-FRISE. *V.* FRISE ORIENTALE.

OSTHEIM, v. du gr.-duché de Saxe-Weimar, dans la principauté et à 66 kil. d'Eisenach; 2,500 hab. Toiles, fil.

OSTHEIM, vge (Haut-Rhin), arr. et à 10 kil. N. de Colmar; 1,900 hab. Près de là est le *Champ du mensonge* (*V.* LUGENFELD).

OSTHOFEN, brg de la Hesse-Darmstadt, à 30 kil. S. de Mayence, à 2 kil. du Rhin; 2,800 hab. Vins estimés.

OSTIAKS, peuple de Sibérie, sur les rives de l'Obi et de l'Iénissaï. Ils sont idolâtres. Pauvres, malpropres, ils habitent sous des *yourtes* ou cabanes portatives, vivent principalement de leur pêche, chassent pour obtenir les fourrures avec lesquelles ils paient leur tribut à la Russie et qui font leurs objets d'échanges.

OSTIE, *Ostia*, brg des Etats de l'Eglise, sur la rive g. et à 3 kil. 1/2 de l'embouchure du Tibre dans la Méditerranée, à 19 kil. S.-O. de Rome; 200 hab. Premier évêché suburbicaire de Rome. Jadis fortifiée; il ne reste plus de ses fortifications qu'une vieille tour du XV^e^ siècle. — Ostie fut fondée par Ancus Martius, à l'embouchure du Tibre, comme son nom l'indique. Les atterrissements du fleuve l'éloignèrent peu à peu de la mer; Claude et Trajan l'en rapprochèrent, et construisirent un très-beau port à 3 kil. environ au N.-E. de l'Ostie moderne, qui a été fondée au IX^e^ siècle par Grégoire IV. Auj. l'anc. Ostie avec ses monuments, est complétement ruinée; les atterrissements incessants ont rejeté le port de Trajan à 1,500 mèt. environ dans les terres.

OSTIGLIA, anc. *Hostilia*, v. des Etats autrichiens (Vénétie), délég. à 28 kil. S.-O. de Mantoue, sur la rive g. du Pô; 3,000 hab. Rizières. Au moyen âge, elle était fortifiée et plus importante.

OSTORIUS. *V.* CARACTACUS.

OSTPHALIE, nom donné, du temps de Charlemagne, à la partie de la Saxe située à l'E. du Wéser, par opposition à la Westphalie, située à l'O.

OSTRACISME (du grec *ostracon*, coquille), genre de jugement institué à Athènes par Clisthène, après l'expulsion des Pisistratides, en 509 av. J.-C., et en vertu duquel les citoyens, sans forme de procès, bannissaient pour 10 ans tout homme que ses talents, sa fortune, son crédit ou son ambition pouvaient rendre dangereux pour les libertés publiques; les votants inscrivaient le nom du personnage sur une coquille, et, pour que l'exil fût prononcé, il fallait au moins 6,000 suffrages. L'ostracisme, arme d'une démocratie ombrageuse, n'avait rien d'infamant, et n'entraînait point confiscation de biens; Miltiade, Thémistocle, Aristide, Cimon, etc., en furent atteints. Il cessa d'être en usage, vers l'an 420, quand on l'eut prononcé contre un certain Hyperbolus, comme si cet indigne citoyen l'eût souillé. B.

OSTRASIE. *V.* AUSTRASIE.

OSTREVANT, *Ostrebantensis pagus*, petit pays de l'anc. France (Hainaut), où étaient Bouchain (Nord) et Sailly (Pas-de-Calais).

OSTROG, v. de la Russie d'Europe (Volhynie), à 175 kil. O.-N.-O. de Jitomir, sur la Goryn; 6,000 hab. Archevêché; foires importantes. Jadis titre d'un grand-duché de Pologne, et d'une commanderie de Malte.

OSTRÉA. *V.* ISTRES.

OSTROGOJSK, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 94 kil. S. de Voronèje; 11,000 hab. Comm. de bétail.

OSTROGOTHIE, anc. prov. de Suède. *V.* GOTHIE.

OSTROGOTHS, fraction *orientale* de la grande nation gothique (*V.* GOTHS), après son établissement dans la Sarmatie méridionale. Ils y occupèrent différentes positions : 1° avant Hermanric, 332, les plaines qui séparent le Tanaïs (Don) du Borysthène (Dniéper); alors ils étaient subordonnés aux Wisigoths; 2° à l'époque d'Hermanric, 332-372, les contrées comprises entre le Tanaïs et le Tibiscus (Theiss), le Pont-Euxin et la Baltique; ils tenaient alors sous leur joug les Wisigoths et les Gépides, et quelques peuples slaves ou wénèdes (Hérules de la mer d'Azov, Roxolans de la Russie orientale, Estyens de la Baltique, Wénèdes et Slaves des contrées nommées plus tard Moscovie et Pologne). Le choc des Ostrogoths et des Huns, 372, sur les limites de l'Asie et de l'Europe, détermina les grandes invasions. L'empire ostrogothique d'Hermanric fut détruit par les Huns et les Alains de Balamir, malgré l'héroïsme du vieillard centenaire, qui se donna la mort pour ne pas survivre à la ruine de sa nation, 372; elle fut en effet, sous Widimir, refoulée à l'O. du Borysthène, et complétement subordonnée aux Huns, qui remplacèrent ses chefs nationaux par leurs *Tanjoux;* les Wisigoths (*V. ce mot*) passèrent le Danube, et pénétrèrent dans l'empire romain. Pendant les premières invasions, les Ostrogoths suivirent la fortune des Huns. La mort d'Attila les rendit à la liberté; réunis aux Gépides, ils battirent et tuèrent Ellac, son fils aîné, en 453, et massacrèrent, dans leur retraite vers l'Asie, une partie des compagnons d'Irmak, 455; ils demandèrent alors des terres à l'Empire, et obtinrent la Pannonie, à la condition de défendre le Danube contre les invasions germaniques. Là, ils formèrent 3 tribus (dont deux fort importantes, celle des Walamirs et celle des Triariens), commandées par 3 frères, Walamir, Widimir et Théodemir. Du 3^e^ était né, l'année même de la délivrance, 455, Théodoric, qui, élevé à la cour d'Orient, puis reconnu pour chef par les 3 tribus, et obligé de faire la guerre à Zénon qu'il avait naguère, 477, rétabli, se laissa détourner vers l'Italie, 488, et y entraîna les Ostrogoths, avec les Rugiens confondus dans leurs rangs. Vainqueurs des tribus gépides, slaves, bulgares, opposées par l'Hérule Odoacre, les Ostrogoths soumirent la péninsule dans l'espace de 4 ans, 489-493, et fondèrent un royaume qu'ils firent reconnaître par l'empereur d'Orient. Ils conservèrent en Italie leur culte particulier (l'arianisme), en respectant celui des Italiens, prirent pour eux la plus grande partie des terres, et furent administrés par des officiers romains, que Théodoric affecta de rétablir dans leurs anciennes dignités. L'Italie parut partagée entre deux peuples : les Goths, adonnés au métier des armes; les Romains, voués aux magistratures civiles et aux occupations pacifiques; point de fusion entre eux : des mœurs, des intérêts, des tribunaux, des juges et des codes différents. Le règne de Théodoric, 493-526, marque l'époque la plus glorieuse de l'histoire des Ostrogoths (*V.* THÉODORIC). A sa mort, le royaume ostrogothique (capitale Ravenne), comprenait l'Italie, la Sicile, l'Illyrie occidentale, la Pannonie, le Norique, la Rhétie méridionale, les Narbonnaises I^re^ et II^e^; il recevait tribut des Bavarois et des peuplades alémaniques; la Vandalie et le royaume des Wisigoths étaient dans sa dépendance, et l'unité gothique semblait ainsi rétablie dans le bassin occidental de la Méditerranée. Le faisceau fut rompu en 526 : les Wisigoths et les Ostrogoths formèrent deux nations séparées. Bientôt même l'unité ostrogothique subit en Italie de menaçantes vicissitudes dans les luttes qui suivirent la mort d'Athalaric, 534, et celle d'Amalasonthe sa mère, 535. Justinien (*V. ce nom*) intervint avec le secret espoir de rattacher l'Italie à l'empire d'Orient; les Francs Ostrasiens, pour s'enrichir aux dépens des Ostrogoths et des Grecs (*V.* THÉODEBERT, THÉODEBALD). Mundus occupa la Dalmatie; Bélisaire (*V. ce nom*), la Sicile et l'Italie du Sud, prit Rome, 536, à Vitigès, successeur de Théodat, et, plus tard, le faisant prisonnier dans Ravenne, 540, le conduisit à Constantinople. Son absence encouragea les Ostrogoths : sous deux nouveaux rois, Ildebald et Totila, ils battirent l'armée grecque près du Pô et à Faenza, 542, reprirent Naples, 543, et, sous les yeux de Bélisaire, Rome, 546, qu'ils voulaient anéantir en punition de sa facilité à se rendre; Bélisaire y rentra en effet en 547, mais, de nouveau rappelé sur sa demande, laissa le champ libre aux Ostrogoths : ils la reprirent encore, et y placèrent la capitale du royaume; l'Italie se soumit à Totila, et les flottes ostrogothiques conquirent la Sardaigne et la Corse, insultèrent les côtes de l'Epire, 548. Mais Narsès (*V. ce nom*) mit fin à ces succès, pénétra en Italie par le nord à la tête des Barbares fédérés, battit et tua Totila à Lentagio (près de Nocera), 552, s'empara de Rome alors assiégée pour la 6^e^ fois depuis 16 ans, et triompha définitivement, 553, au Draco (près de Cumes en Campanie), du dernier roi, Teïas (*V. ce nom*), qui périt dans l'action. Arrivés trop tard au secours des Ostrogoths, les Ostrasiens de Leutharis et Buccelin furent vaincus à leur tour près du lac Bénacus et à Casilinum : les Ostrogoths succombèrent; peu de leurs chefs avaient survécu à tant de désastres; Aligern, frère de Teïas, négocia avec le vainqueur la retraite des vaincus; ils purent emporter leurs richesses, en jurant de ne plus revenir, et se dispersèrent au milieu des populations germaniques, voisines du Danube supérieur. Un petit nombre seulement s'étaient fondus dans la population italienne.

ROIS OSTROGOTHS.

En Pannonie :	Walamir, Widimir, Théodemir	453-475
	Théodoric	475-488

En Italie : —	Le même	493-526
	Athalaric	526-534
	Amalasonthe et Théodat	534-535
	Théodat	535-536
	Vitigès	536-540
	Ildebald	540-541
	Eraric	541
	Totila	541-552
	Teïas	552-553

A. C.

OSTROLENKA, v. de la Pologne russe, gvt et à 200 kil. N.-E. de Plock, sur la Narew; 3,100 hab. Victoire des Français sur les Russes (16 février 1807), et des Polonais sur le même peuple, le 26 mai 1831.

OSTROW, v. de Pologne (gvt de Lublin), à 35 kil. S.-S.-E. de Radzyn; 2,700 hab. — v. de Pologne (Plock), à 45 kil. S.-E. d'Ostrolenka; 4,000 hab. Tribunaux.

OSTROWO, v. des Etats prussiens, prov. et à 100 kil. S.-E. de Posen; 5,000 hab. Tribunaux.

OSTROWSKI (Constantin), général polonais, fut vaincu et pris par les Russes à la bataille de la Vedrokha en 1500, refusa d'entrer au service d'Ivan III, défit Glinski et les Russes à Orja en 1514, repoussa les incursions des Moldaves, des Turcs et des Tartares de Crimée en Pologne, et, durant cette guerre, répara le désastre de Sokol en Volhynie, 1519, par une brillante victoire à Olchenica, 1522.

OSTROWSKI (Thomas-Adam RAWICZ-), descendant du précédent, né en 1739, m. en 1817, fut chargé de diverses missions en Prusse, en France et à Rome, devint chambellan de Stanislas Poniatowski, membre de la commission du trésor, soutint la constitution de 1791, accepta le ministère des finances, tenta vainement de pousser Stanislas contre la Russie, fut destitué par les confédérés de Targowiça, et interné par les Russes à Kiew. En 1809, il reçut le titre de maréchal du grand-duché de Varsovie, et, de 1811 à 1813, présida le sénat polonais.

OSTRYKÓM, nom hongrois de GRAN.

OSTUNI, *Ostunum, Speluncæ*, v. du royaume d'Italie (Prov. de Lecce), à 37 kil. O.-N.-O. de Brindisi, près de l'Adriatique; 14,769 hab. Jadis évêché.

OSTWALD, vge (Bas-Rhin), arr. et à 5 kil. S.-O. de Strasbourg; 913 hab. Colonie agricole de jeunes détenus.

OSWALD (Saint), roi de Northumberland, embrassa le christianisme, gouverna sagement ses Etats, et fut tué en 642, dans une bataille contre Penda, roi de Mercie. — archevêque d'York, neveu de S^t Odon, élevé dans l'abbaye de Fleury-sur-Loire, m. en 922. Fête, le 29 février.

OSWEGO, v. des Etats-Unis (New-York), ch.-l. de comté, à l'embouchure d'une rivière de son nom dans le lac Ontario, à 182 kil. O. d'Utica; 25,000 hab. Nombreux et importants moulins à farines, scieries mécaniques; transit actif par les canaux Oswego et Welland, et chem. de fer; commerce de céréales, sel, etc.

OSWESTRY, brg et paroisse d'Angleterre, comté et à 26 kil. N.-O. de Shrewsbury; 5,414 hab. Lainages, produits agricoles. Anc. église de S^t-Oswald.

OSYMANDIAS, roi d'Egypte, antérieur à Sésostris, et quelquefois identifié avec Memnon, régnait à Thèbes. Il porta ses armes jusqu'en Bactriane, fit bâtir à Thèbes un immense édifice, dans lequel on remarquait des peintures représentant ses exploits, une bibliothèque, la 1re dont l'histoire fasse mention, et dont la porte offrait cette inscription : *Trésor des remèdes de l'âme*; enfin son tombeau, surmonté d'un cercle d'or de 365 coudées, probablement destiné à des usages astronomiques. Ces monuments furent détruits lors de l'invasion de Cambyse.

OTAHITI. *V.* TAÏTI.

OTANE, un des sept seigneurs persans qui renversèrent le mage Smerdis. Ce fut lui qui découvrit la fourberie de l'usurpateur, par le moyen de sa fille Phédime (*V. ce mot*). Darius lui donna le gouvernement de l'Asie Mineure.

OTAVALO, v. de la république de l'Equateur (Equateur), à 53 kil. N.-E. de Quito; 15,000 hab.

OTCHAKOW ou OCZAKOF, l'*Axiaca* des anciens, ville de la Russie méridionale, gvt et à 90 kil. O. de Kherson, à l'embouchure du Dniéper, sur la rive droite; 1,000 hab. Autrefois place forte, elle n'a plus d'importance que comme position militaire pour défendre l'embouchure du Dniéper, dont Kilburn garde l'autre rive. — Otchakow fut fondée vers 1490, par le khan de Crimée Menghély-Gheraï Ier, et passa plus tard sous la suzeraineté de la Porte. Les Russes, commandés par le maréchal Munich, la prirent en 1737; restituée à la Porte en 1739, Potemkin la reprit en 1788, après un siége qui lui coûta la plus grande partie de son armée, et rasa la ville. Elle fut reconstruite, et depuis est demeurée à la Russie. L—Y.

OTFRIED, bénédictin de Weissembourg (Alsace) au IXe siècle, élève de Raban Maur, est auteur de l'*Evangelienbuch*, traduction de l'Evangile en vers rimés tudesques, un des plus anciens et des plus remarquables monuments de la littérature allemande. Il a été publié par Francowitz et Gasser, Bâle, 1571, in-8°; par Schilter, dans le t. Ier des *Antiquités teutoniques*, 1726; et par Graff, Kœnigsberg, 1831, in-4°.

OTHE, petit pays de l'anc. France (Champagne); ch.-l. *Aix-en-Othe*. Compris auj. dans le N.-E. du département de l'Yonne et le S.-O. de celui de l'Aube, il a laissé son nom à une forêt.

OTHELINIA, nom anc. du comté de FIFE.

OTHER, voyageur et pêcheur norvégien du IXe siècle, doubla le cap Nord, et navigua jusqu'à l'embouchure de la Dwina. Il vint ensuite demander du service au roi des Anglo-Saxons, Alfred le Grand, qui inséra ses Relations, ainsi que celles de Wulfstan, autre voyageur, dans l'Introduction à sa version anglo-saxonne de Paul Orose. Ces deux récits ont été traduits en anglais dans les recueils de Hakluyt et de Purchas; en latin, avec le texte d'Alfred, dans la *Vie d'Alfred*, par Spelman, Oxford, 1678, et dans Langebeck, tome II des *Scriptores rerum Danicarum*, 1773. Ils sont commentés dans l'*Histoire des découvertes* de Forster, et dans la *Littérature bibliographique des voyages* de Beckmann. A. G.

OTHMAN, 3e calife, succéda à Omar en 644, à l'âge de 80 ans. Soit faiblesse de caractère, soit partialité pour ses parents et ses amis, il changea tous les agents de son pouvoir. Il remplaça même Amrou, gouverneur de l'Egypte, par Abdallah-ben-Saâd; mais il fut bientôt forcé de renvoyer en Egypte le fameux général, pour reprendre Alexandrie, dont les Grecs venaient de s'emparer. Othman le rappela de nouveau après ce succès, et Abdallah fut mis définitivement en possession du gouvernement de l'Egypte. Le calife, méditant la conquête de l'Afrique, réunit à Médine une armée, qui vint se joindre aux troupes d'Abdallah; celui-ci, secondé par son général Abdallah-ben-Zobayr, s'empara de Tripoli, et envahit l'Afrique romaine. Par de nouvelles expéditions, Othman assura le complet asservissement de la Perse. Depuis que le Corân avait été réuni en un corps d'ouvrage par Abou-bekr, le livre sacré avait souffert de nombreuses altérations. Othman, pour prévenir toute discorde, ordonna la destruction de tous les exemplaires du Corân qui différaient de celui déposé par Abou-bekr chez Hafsa, veuve de Mahomet. La faveur dont le calife entourait ses amis avait créé beaucoup de mécontents. Des multitudes d'Arabes arrivèrent de l'Egypte, de Koufa, de Bassora, dans l'intention de le déposer. Ali parvint à calmer leur effervescence pendant quelque temps; mais les rebelles, outrés de la conduite d'Othman, l'attaquèrent dans son palais, et le tuèrent, 656. D.

OTHMAN Ier, dit *El Rhazi* (le Victorieux), 1er sultan et fondateur de l'empire des Turcs ottomans, né à Soukout (Bithynie) en 1259, m. en 1326, fils de Togrul, sultan du Kharizm, s'empara de plusieurs villes et provinces de l'Asie-Mineure, s'établit à Koniéh en 1299, enleva aux Grecs presque toutes les villes de la Bithynie, et assiégea la ville de Brousse (Pruse), que son fils Orkhan parvint à réduire. Il se montra politique habile, religieux, et guerrier entreprenant. D.

OTHMAN II, 18e sultan ottoman, 1618-22, monta sur le trône à l'âge de 13 ans; il soutint Bethlem-Gabor en Hongrie contre Ferdinand II, 1619. Victorieux des Persans, il marcha contre la Pologne, dont il rêvait la conquête, 1621, mais fut battu par Sigismond à Choczim. De retour à Constantinople, les janissaires, qu'il s'était aliénés par ses principes trop rigoureux, l'étranglèrent. D.

OTHMAN III, 27e sultan ottoman, 1754-57. Aucun événement important ne se passa sous le règne de ce prince incapable, faible et cruel. D.

OTHON (Marcus-Salvius), 7e empereur romain, l'an 821 de Rome, 69 ap. J.-C., né l'an 784 d'une famille étrusque. Son père avait été consul sous Tibère, à qui il ressemblait de figure; ses débauches lui avaient valu la faveur de Néron; il avait essayé de ruiner l'ambition d'Agrippine; mais, devenu rival de l'empereur pour Poppée, il avait dû accepter la questure de Lusitanie; il administra sagement ce pays pendant 10 années. Sur la foi des astrologues, il sema l'or parmi les soldats. Proclamé empereur en Espagne, il souleva les prétoriens de Rome, et fit assassiner Galba et Pison. Ses premières démarches rassurèrent les Romains effrayés; mais Vitellius, à la tête de

l'armée de Germanie, marcha contre lui, sans écouter ses offres de négociations; les deux armées se rencontrèrent à Bédriac; sur la nouvelle d'une défaite, Othon, retiré dans un village voisin, se donna la mort, pour terminer la guerre civile, l'an 69. Il avait régné trois mois. A. G.

OTHON Ier, roi de Germanie et empereur, surnommé *le Grand*, comme Charlemagne auquel on l'a souvent comparé, fils de Henri Ier l'Oiseleur, fut élu en 936, à l'âge de 24 ans, par tous les peuples allemands. Trois fois vainqueur des grands vassaux (les ducs de Bavière, de Bohême, et de Franconie) et de ses frères Tancmar et Henri soulevés contre lui, il contint la féodalité par les comtes palatins, réunit successivement tous les duchés dans sa famille, et assura à la royauté une puissance qu'elle n'avait jamais eue, 936-950. Il réprima les révoltes des Slaves de l'Elbe, imposa un tribut au Danemark, à la Pologne et à la Bohême, ouvrit ces pays barbares encore à la religion catholique, et arrêta l'invasion hongroise par la victoire d'Augsbourg, 955. Il exerça une sorte de suzeraineté sur le royaume d'Arles, intervint deux fois en France en faveur de Louis d'Outre-mer, 946, 948, et, après son mariage avec Adélaïde, disputa l'Italie à l'usurpateur Bérenger d'Ivrée, 951. Une Ire expédition lui livra la couronne de fer; une 2e, la couronne impériale, 962. Mais la domination allemande était odieuse aux Italiens, et Othon eut à combattre cinq révoltes des Romains. Il voulut compléter la conquête de l'Italie par celle des provinces méridionales, qui appartenaient encore aux Grecs, et, après une guerre heureuse contre l'empire byzantin, il obtint pour son fils aîné la main d'une princesse grecque, Théophanie, qui lui apportait des prétentions sur la Pouille et la Calabre, 972. Il mourut en 973. G.

OTHON II, fils et successeur du précédent, né en 955, empereur en 973, m. en 983, surnommé *le Sanguinaire* par les Italiens à cause de ses cruautés. Il défendit avec succès la Lorraine contre le roi de France Lothaire, et pénétra, à la suite de l'armée ennemie, jusqu'à Montmartre, 977-980. Il rétablit le pape Benoît VII, détrôné par le consul Crescentius, et essaya d'enlever aux Grecs l'Italie méridionale, 982; il prit Naples, Salerne, Tarente; battu et fait prisonnier à Basentello, il s'échappa à grand'peine sur une barque, et mourut peu après à Vérone. G.

OTHON III, fils du précédent, empereur à 3 ans, m. à 19, 983-1002. Elevé par le savant Gerbert et sa mère Théophanie dans le goût des sciences et des lettres grecques, il préférait l'Italie à l'Allemagne, et voulait fixer à Rome le siége de l'Empire. Il eut cependant à combattre les Romains, toujours soulevés contre les papes. Il mit à mort le consul Crescentius, et plaça successivement sur le trône pontifical son parent Grégoire V, 996, et son précepteur Gerbert, 999. Quelque temps après, il fut assiégé dans son palais par les Romains, qu'il aimait toujours malgré leur ingratitude, et il fut empoisonné, suivant une tradition qui semble peu historique, par la veuve de Crescentius, Stéphanie, qu'il avait voulu séduire. G.

OTHON IV, de Brunswick, fils de Henri le Lion, duc de Bavière, et de Mathilde d'Angleterre, né en 1175, disputa la couronne impériale à Philippe de Souabe, après la mort de Henri VI, avec l'appui des Guelfes et d'Innocent III, 1197. Devenu seul maître de l'Empire après l'assassinat de son rival, 1208, il se tourna contre le saint-siége, qui l'avait soutenu, voulut asservir l'Italie, et fut excommunié par le pape, qui lui opposa le jeune Frédéric II, 1212. Il s'allia à Jean-sans-Terre contre la France : vaincu par Philippe-Auguste à Bouvines, 1214, il alla mourir obscurément dans son château de Harzbourg, 1218. G.

OTHON, *l'Illustre* ou *le Magnifique*, duc de Saxe, 880, et de Thuringe, 907, défendit la Germanie orientale contre les Hongrois, et prépara par ses victoires l'avénement de la dynastie saxonne. A la mort de Louis l'Enfant, 911, il refusa la couronne à cause de son grand âge, et fit élire Conrad de Franconie. Il mourut l'année suivante, 912. Son fils, Henri l'Oiseleur, fut plus tard roi d'Allemagne, 919. G.

OTHON (Saint), né en Souabe vers 1069, m. en 1139, devint chapelain et chancelier de l'empereur Henri IV, puis évêque de Bamberg en 1100, et convertit la Poméranie au christianisme.

OTHON DE NORDHEIM, prince saxon, nommé duc de Bavière par l'impératrice Agnès, mère de Henri IV, 1056, entra cependant dans la conspiration qui enleva le pouvoir à cette princesse, 1062. Plus tard, il fut accusé d'avoir voulu tuer l'empereur, et fut dépouillé de son duché. Il se réconcilia avec Henri, 1075 le trahit de nouveau, et fut tué avec l'anti-césar, Rodolphe de Souabe, à Volksheim, 1080. G.

OTHON DE WITTELSBACH, dit *le Grand*, fils d'Othon, comte palatin de Schiren et de Wittelsbach, descendant d'Arnoul le Mauvais, nommé duc de Bavière, en 1180, après la condamnation de Henri le Lion, par Frédéric Barberousse, qu'il avait suivi dans toutes ses expéditions d'Italie, mourut en 1183. Sa famille règne encore auj. en Bavière. G.

OTHON DE FREISINGEN, chroniqueur allemand, fils de Léopold, margrave d'Autriche, et d'Agnès, fille de Henri IV, fut élève de l'université de Paris, abbé de Morimond, évêque de Freisingen en 1138, accompagna Conrad III en Palestine, et mourut en 1158. Il a laissé une *Chronique* en 7 livres, depuis Adam jusqu'en 1146, avec un 8e livre sur la fin du monde et l'Antechrist, publiée par Cuspinianus, Strasbourg, 1515. Il avait commencé une histoire de Frédéric Barberousse, continuée par le chanoine Radevic. G.

OTHONIEL, premier juge d'Israël, délivra le peuple de Dieu, tombé après Josué, sous le joug de Chusan, roi de Mésopotamie, 1554 av. J.-C. Sa judicature dura environ 40 ans.

OTHRYS, chaîne de mont. de la Grèce, qui se détache du Pinde vers la source du Sperchius, et court de l'O. à l'E. jusqu'au golfe Pagasétique. Elle séparait autrefois divers cantons thessaliens, les Dolopes et l'Achaïe phthiotide au N., des Enianes ou Œtéens et de Lamia au S. Elle sert auj. de frontière entre le royaume de Grèce et la Turquie, et porte le nom de *Gousa* ou *Katavothry*. Son sommet le plus élevé, le mont *Jerako*, a 1,775 mèt. L'Othrys était célèbre dans la mythologie comme étant la demeure des Lapithes. C. P.

OTRANTE, anc. *Hydruntum*, v. forte du royaume d'Italie, dans la province et à 38 kil. S.-E. de Lecce, petit port sur le détroit de son nom, qui lie la mer Adriatique à la mer Ionienne; par 40° 8' 46" lat. N., et 16° 10' 5" long. E.: 1,833 hab. Archevêché. Ruines antiques. Comm. d'huile. Mahomet II la prit en 1480. Napoléon Ier donna à Fouché le titre de *duc d'Otrante*, en 1810. — La Terre d'Otrante (anc. *Iapygie*), auj. Province de Lecce, située à la pointe S.-E. de l'Italie, entre les prov. de Bari au N., de Potenza à l'O., le golfe de Tarente au S.-O., le canal d'Otrante et l'Adriatique à l'E., a 8,530 kil. carr., 190 kil. sur 45, et 448,465 hab. Ch.-l., *Lecce*. Elle est divisée en 4 arrondissements. Climat doux. Sol très-fertile et bien cultivé, mais manquant de bois. Elève de gros bétail, chevaux, mulets, ânes, moutons, chèvres, abeilles. Pêche importante.

OTREPIEF. *V.* DÉMÉTRIUS (les faux).

OTRICOLI, *Ocriculum*, vge du roy. d'Italie (Pérouse), à 25 kil. S.-O. de Terni; 1,243 hab. Victoire de Championnet et de Macdonald sur les Autrichiens commandés par Mack, en 1799.

OTSEGO, v. des Etats-Unis (New-York), ch-l. de comté, sur un lac de son nom, à 106 kil. O. d'Albany; 4,500 hab.

OTT (Pierre-Charles, baron), feld-maréchal autrichien, né en Hongrie, se distingua dans la campagne de 1789 contre les Turcs, figura plus tard avec honneur sous Wurmser, Souwarow, et Mélas en Italie, dirigea le siége de Gênes en 1799, perdit la bataille de Montebello en 1800, prit part à la campagne de 1805 en Autriche, et mourut à Pesth en 1809.

OTTANGE, vge (Moselle), arr. et à 16 kil. N.-O. de Thionville; 1,264 hab. Forges à fer, datant du XVIe siècle, haut-fourneau, platinerie, fonderie.

OTTAWA, riv. de l'Amérique du Nord (Canada), nait au lac de Tommiscanning, forme les lacs Chat et Chaudière, sépare le Haut et le Bas-Canada, et se jette dans le St-Laurent, à 40 kil. de Montréal. Cours de 900 kil., au S.-E. Le canal Rideau la fait communiquer avec le lac Ontario. — v. du Canada. *V.* BYTOWN.

OTTAWAS, peuple indigène de l'Amérique du Nord, habite dans l'Etat d'Ohio et le Michigan, sur la rive O. du lac Michigan. Il compte 5,000 têtes.

OTTERBERG, v. de Bavière, à 10 kil. N. de Kaiserslautern; 2,600 hab. Lainages, cuirs.

OTTERY. *V.* MARY-OTTERY (SAINT-).

OTTING (ALT-), v. de Bavière, entre l'Inn et la Salza, à 85 kil. S.-O. de Passau; 1,500 hab. Eaux minérales. Abbaye où sont conservés les cœurs des rois de Bavière. Monument de Tilly.

OTTMARSHEIM, vge (Haut-Rhin), arr. et à 32 kil. N.-E. d'Altkirch; 934 hab. Antique église, où l'on croit reconnaître un temple de Mars.

OTTO (Eberhard), jurisconsulte, antiquaire et philologue, né en 1685 en Westphalie, m. en 1756, fut professeur à l'université d'Utrecht pendant 20 ans. On a de lui : *de Ædilibus coloniarum et municipiorum*, Francf., 1713, et Utrecht, 1732, in-8° ; *Papinianus, sive de vitâ, studiis, scriptis, honoribus et morte Papiniani diatriba*, Leyde, 1718, et Brême, 1743, in-8° ; *Dissertationes juris publici et privati*, Utrecht, 1723, in-8° ; *de Vitâ, studiis, scriptis et honoribus Servii Sulpitii*, ibid., 1725, in-4° : *Thesaurus juris romani*, Leyde, 1725, 4 vol. in-fol., et Utrecht, 1733-35, 5 vol. in-fol. ; *Ad Instituta Justiniani notæ criticæ et commentaria*, 1729, in-4° ; *de Jurisprudentiâ symbolicâ*, 1730, in-8° ; *de Tutelâ viarum publicarum*, 1731, in-8°, etc. Ce dernier traité a beaucoup servi à Bouchaud pour son livre *Sur la police des Romains* (*V.* Bouchaud). Tous les ouvrages d'Otto sont encore fort estimés, et prouvent une science solide, exacte et variée.

Otto (Louis-Guillaume), comte de Mosloy, né en 1754 dans le gr.-duché de Bade, m. en 1817, vint terminer ses études à Paris, fut secrétaire du chevalier de la Luzerne, ambassadeur français à Vienne, entra ensuite au ministère des affaires étrangères, remplit, sous la République, le Consulat et l'Empire, des missions importantes aux Etats-Unis, à Berlin, à Londres, où il prépara la paix d'Amiens, à Munich, où il découvrit, en 1805, les préparatifs hostiles de l'Autriche, et devint, en 1809, ambassadeur à Vienne, où il négocia le mariage de Napoléon Ier avec Marie-Louise. Depuis la 2e Restauration, il vécut dans la retraite.

Otto de Guéricke. *V.* Guéricke.

OTTOBEUERN, brg de Bavière, à 13 kil. É.-S.-E. de Memmingen, sur la Kunz ; 2,600 hab. Ancienne abbaye de Bénédictins.

OTTOBONI, pape. *V.* Alexandre VIII.

OTTOCAR Ier (Przémysl), duc de Bohême en 1192, déposé en 1193, rétabli en 1197, reçut de l'empereur Philippe de Souabe, en 1198, le titre de roi, qui lui fut confirmé par Othon IV et le pape Innocent III en 1203.

Ottocar II, *le Victorieux*, roi de Bohême, fils et successeur de Wenceslas III, acquit l'Autriche et la Styrie en 1253, la Carinthie et la Carniole en 1270, refusa de reconnaître l'empereur Rodolphe de Habsbourg, se vit enlever toutes ses acquisitions en une seule campagne, 1276, et, ayant renouvelé la guerre, périt à la bataille de Marchfeld ou Laa, en 1278.

Ottocar de Harneck, noble ménestrel du duché de Styrie, auteur d'une chronique rhythmique : *Austriæ chronicon germanicum*, poëme informe en dialecte bavarique, contenant le récit des événements survenus en Autriche et en Styrie de 1250 à 1309, composée au commencement du XIVe siècle, et publiée en entier avec notes, en 1745, par le P. Jérôme Pez, bénédictin.

OTTOCHACZ (Régiment), division administr. des Etats autrichiens (Confins militaires de Croatie) ; 2,783 kil. carrés ; 69,389 hab. Ch.-l., *Ottochacz*, à 123 kil. S.-S.-O. d'Agram.

OTTOMAN (Empire). *V.* Turquie.

OTTOMANS, branche de la nation turcomane, tire son nom d'Othman Ier, qui fonda l'empire turc.

OTTON. *V.* Othon.

OTTOROCORRHAS, l'*Uttara-Kuru* des Indiens, partie la plus orientale des monts *Emodes* des anciens, auj. la partie de l'Himalaya située à l'E. du Boutan et se prolongeant par les monts *Nan-ling* (chaîne du Midi) dans la province chinoise de Youn-nan. Ces montagnes étaient habitées, d'après Ptolémée, par les *Ottorocorrhæ*, identiques sans doute aux *Attacori* de Pline ; capitale, *Ottorocorrha*. C. P.

OTTWEILER, v. des Etats prussiens (prov. du Rhin), à 66 kil. S.-E. de Trèves ; 3,000 hab. Fabr. de siamoises.

OTUMBA, v. du Mexique, départem. et à 80 kil. N.-E. de Mexico, fut autrefois importante, et eut 50,000 hab. Aqueduc très-remarquable et constructions aztèques. Cochenille. — Cortez remporta près de là une victoire sur les Mexicains, en 1520.

OTWAY (Thomas), poëte dramatique anglais, né dans le Sussex en 1651, m. en 1685, fut à la fois auteur et acteur. Malgré le succès qu'obtinrent plusieurs de ses pièces, il vécut presque dans la misère. Ses compatriotes lui donnent la première place après Shakspeare. On a publié ses *Œuvres* à Londres, 1736, 2 vol. in-12 ; 1768 et 1812, 3 vol. in-12. Les comédies d'Otway sont auj. oubliées ; mais parmi ses tragédies on remarque : *Don Carlos*, 1676, qui a inspiré à Schiller une tragédie de même nom ; *Titus et Bérénice*, 1677, imitée de Racine ; *C. Marius ; l'Orphelin*, 1680 ; *Venise sauvée*, 1682, dont le sujet est emprunté à la *Conjuration des Espagnols contre Venise*, par Saint-Réal, et que Lafosse a imitée dans son *Manlius*.

OTZNETZI (Jean), surnommé *le Philosophe*, patriarche arménien du VIIIe siècle, un des plus élégants écrivains de sa nation, a laissé : *Discours synodal*, un des chefs-d'œuvre de l'éloquence arménienne, Venise, 1833, 1 vol. in-8°, avec traduction latine et notes explicatives par le P. J.-B. Aucher ; deux traités *Contre les erreurs des hérétiques nommés Fantastiques*, et *Contre les Pauliniens*, dans lesquels brille sa vaste érudition, Venise, 1816, 1 vol. in-8°, avec la trad. latine en regard, par le même Père ; *Explication des offices et des cérémonies de l'Eglise arménienne ; Recueil de canons d'anciens conciles*. Son style est plein d'énergie et d'éloquence. C—a.

OUAH-EL-BAHARYEH et OUAH-EL-KARGEH. *V.* Oasis.

OUAHOU, OAHOU, *Woahou* en anglais, île de l'Océanie (Polynésie), une des Sandwich, entre celles de Maouvi et d'Atoui ; 10 kil. sur 28 ; 18,000 hab., très-peu civilisés, divisés en 4 castes, et non-seulement sujets, mais feudataires de leur roi. Ch.-l., *Honolulu*, qui a un beau port. Sol très-fertile en palmiers, mûriers, sandal, riz, tabac, etc.

OUALAN, groupe d'îles de l'Océanie (Polynésie), dans l'archipel des Carolines. Madrépores, corail.

OUALO, en anglais *Whalo*, anc. royaume de Sénégambie, le long de l'Atlantique, entre les Trarzas au N. et le Cayor au S., sur la rive g. et à l'embouchure du Sénégal ; 140 kil. sur 90 ; 12,000 hab. En 1856, il a été constitué en province française, formant 4 cercles : Dagana, Richard-Tol, Merinaghen, et Lampsar.

OUANGARA. *V.* Tchad.

OUANKARA, division de l'Afrique occidentale d'après les indigènes, comprend les royaumes de Niffé, d'Yarriba, de Founda, de Benin, etc.

OUAOUA, v. de la Guinée septentrionale, dans le royaume de Borgou, à 90 kil. N.-E. de Kiama ; 20,000 hab. Visitée par Clapperton en 1826.

OUAPOU, île de l'Océanie française (Polynésie), dans l'archipel de Mendana et le groupe de Washington. Sol très-fertile. Beaux rochers basaltiques.

OUARA, en anglais *Wara*, v. de Nigritie, capitale du royaume de Ouaday ou Bergou ; 40,000 hab. Visitée en 1856 par Vogel, qui y fut mis à mort.

OUARENSERIS, montagne d'Algérie, dans le Moyen-Atlas, au S.-E. d'Oran ; 2,800 mèt. de hauteur.

OUARI, v. de Nigritie (Guinée septentrionale), sur une riv. de même nom, à 60 kil. S. de Benin ; 3,000 hab. Ch.-l. d'un royaume indigène, situé dans le delta du Niger, et qui a 300 kil. sur 200.

OUBLIES, espèce de pâtisserie que l'on servait, à certains jours de l'année, aux chanoines, aux clercs et aux moines. Ce nom vient peut-être du grec ὀβελίας, sorte de pain de forme allongée. Les seigneurs laïques et les rois eux-mêmes exigèrent des oublies de leurs vassaux et tenanciers ; cette redevance était appelée *oubliage* ou *droit d'oublies*. Les oublies féodales furent plus tard remplacées par un gâteau ou pain délicat, nommé *pain oubliau*, puis par un présent en argent.

OUBLIETTES, cachots où l'on enfermait autrefois ceux qui étaient condamnés à une prison perpétuelle et destinés à y être *oubliés ;* — espèce de puits ou de fosses armées de lames tranchantes qui dépeçaient en un instant le corps de ceux qu'on y jetait d'une grande hauteur.

OUBOUCHA ou OUBA-CHÉ, khan mongol de la tribu des Torgouts, vivait dans les steppes entre le Don et le Volga, lorsqu'en 1770, ne pouvant s'accommoder des institutions régulières que les Russes voulaient introduire dans sa peuplade, il partit avec 50,000 familles, fit une marche de 8 mois à travers les déserts du Turkestan, et s'établit sur les bords de l'Ili, où l'empereur de Chine lui donna des terres.

OUCHDA, v. du Maroc (Fez), sur les confins de l'Algérie, et près d'une riv. de son nom, affluent de la Malouïa ; 1,000 hab. C'est à l'O. de cette ville qu'eut lieu la bataille de l'Isly (*V. ce mot*).

OUCHE, riv. de France (Côte-d'Or), prend sa source à l'étang de Lusigny, passe à Dijon, et se jette dans la Saône, rive dr., un peu au-dessous de St-Jean-de-Losne. Cours de 90 kil.

Ouche (Pays d'), *Uticensis pagus*, petit pays de l'anc. France (Haute-Normandie), entre la Rille et la Carentone (ou même la Touques) ; v. princip. : Bernay, Beaumont-le-Roger, Laigle.

Ouche ou Oscheret (Pays d'), *Oscarensis pagus*, petit pays de l'anc. France (Bourgogne), entre la Tille et la Vouge, la Saône et la Côte.

OUDDEN, v. d'Arabie (Yémen), à 48 kil. N.-O. de Taas; 2,000 hab. Excellent café.

OUDE, c.-à-d. *vieux* en hollandais : Oude*narde*, vieille terre.

OUDE ou AOUDE, v. de l'Hindoustan anglais (Bengale), capitale primitive de l'anc. Etat de son nom, sur la Gograh, à 120 kil. E. de Lucknow. Jadis l'une des villes les plus considérables et les plus florissantes de ces contrées, elle est auj. presque ruinée, et n'est plus visitée que par des pèlerins. — Le royaume d'Oude était enclavé entre le Népaul au N.-E., et la vice-présidence d'Agrah de tous les autres côtés; entre 26° et 28° lat. N., 77° 30'-81° long. E.; 73,040 kil. carrés environ; 8,000,000 d'hab. Ch.-l., *Laknau* ou *Lucknow*. Sol plat, limité au N. par les premiers contre-forts de l'Himalaya, à l'O. et au S. par le Gange; très-fertile en grains, sucre, indigo, opium. Belles forêts, pleines de bêtes féroces. Jadis compris dans l'empire du Grand-Mogol, gouverné par des souverains sous la protection de l'Angleterre depuis 1765, annexé, en 1856, aux possessions britanniques, il forme 4 districts, qui font partie de la présidence des provinces Nord-Ouest.

OUDEGHERST (Pierre D'), jurisconsulte de Lille, est auteur de *Chroniques et Annales de Flandre*, de 620 à 1476, Anvers, 1671, in-4°. C'est un ouvrage plein de recherches exactes.

OUDENARDE ou AUDENARDE, v. forte de Belgique (Flandre orientale), sur l'Escaut, à 29 kil. S.-O. de Gand; 6,000 hab. Toiles, cuirs, amidon, tabac; fabr. de coton, toile et lin. On remarque l'hôtel de ville et l'église de Ste-Walburge. L'armée française, commandée par le duc de Bourgogne et Vendôme, y éprouva une défaite, le 11 juillet 1708; cette place fut prise et démantelée par les Français en 1745. Patrie d'Adrien Brauwer.

OUDENDORP (François D'), philologue, né à Leyde en 1696, m. en 1761, élève de J. Gronovius et de P. Burmann, fut recteur des écoles de Nimègue en 1724, de celles de Harlem en 1726, et professeur d'éloquence et d'histoire à Leyde en 1740. Il a donné des éditions estimées de *Julius Obsequens*, Leyde, 1720; de *Lucain*, 1728; de *Frontin*, 1731; de *César*, 1737; de *Suétone*, 1751.

OUDIN (César), littérateur, m. en 1625, était fils d'un grand-prévôt du Bassigny, et fut nommé par Henri IV, en 1587, secrétaire-interprète pour les langues étrangères. On a de lui : une traduction de *Don Quichotte*, Paris, 1639, 2 vol. in-8°; des *Grammaires* et des *Dictionnaires* des langues espagnole et italienne.

OUDIN (Antoine), fils du précédent, m. en 1653, remplaça son père comme interprète, et donna des leçons d'italien à Louis XIV. Il a laissé des Dictionnaires sous les titres suivants : *Recherches italiennes et françaises*, Paris, 1640, 2 vol. in-4°; *Trésor des deux langues espagnole et française*, 1645, in-4°.

OUDIN (François), jésuite, né en Champagne en 1673, m. à Dijon en 1752, rédigea les 4 premières lettres de la *Bibliothèque latine des écrivains de la Société de Jésus*, ainsi que 700 notices qui devaient suivre, fut l'éditeur des *Poemata didascalica* qui parurent sous le nom de d'Olivet, et donna une édition de *P. Syrus*, Dijon, 1734, in-8°.

OUDINOT (Nicolas-Charles), né à Bar-le-Duc en 1767, m. en 1847, s'engagea à 17 ans. Les premières guerres de la Révolution lui donnèrent l'occasion de faire connaître ses talents militaires et sa bravoure; chef d'un bataillon de la Meuse en 1792, colonel après une belle défense du château de Bitche, il gagna, en 1794, le grade de général de brigade à l'affaire de Moortlauter, prit Trèves, Nordlingen, Donauwerth, Neubourg, et, à la suite des combats d'Ingolstadt et de Felkirch, devint général de division en 1799. Chef d'état-major de Masséna, il fut blessé à la bataille de Zurich, et fit des prodiges au siége de Gênes et sur les bords du Mincio. Mis à la tête d'un corps d'élite de 10,000 grenadiers et voltigeurs, il ouvrit avec Murat la campagne de 1805, battit les Autrichiens à Wertingen, prit Vienne, franchit le Danube défendu par une artillerie formidable, figura glorieusement à Austerlitz, occupa la principauté de Neufchâtel, fit les campagnes de 1806 en Prusse, et de 1807 en Pologne, remporta la victoire d'Ostrolenka, et eut une grande part à celle de Friedland. Ses éclatants services lui valurent le titre de comte et une dotation d'un million. Pendant le congrès d'Erfurt, Oudinot fut gouverneur de cette place. A l'avant-garde pendant la campagne d'Autriche de 1809, il se distingua tellement à Pfaffenhofen, Ebersberg, Essling et Wagram, qu'il fut nommé maréchal d'Empire et *duc de Reggio*, avec une dotation de 100,000 fr. de rente. En 1810, il occupa la Hollande, fut gouverneur de Berlin en 1812, et commanda le 2e corps de l'expédition de Russie. Dans la retraite, il repoussa les Russes à Borizof, dégagea ainsi les abords de la Bérésina, et assura le passage des débris de l'armée. Dans la campagne de 1813, il contribua au gain de la bataille de Bautzen, mais fut battu par Bernadotte à Gross-beeren, commanda la retraite après la bataille de Leipzig. Sa conduite fut encore admirable en 1814, à Brienne, Champaubert, Nangis, Bar-sur-Aube, Arcis-sur-Aube. Il avait été blessé 35 fois pendant sa vie militaire. Il vit tomber l'Empire, et, nommé ministre d'Etat, pair de France, il resta fidèle au roi pendant les Cent-Jours. A la 2e Restauration, il eut le commandement en chef de la garde nationale de Paris, et, en 1823, le commandement du 1er corps de l'armée d'Espagne. Louis-Philippe le nomma grand-chancelier de la Légion d'honneur en 1839, et gouverneur des Invalides en 1842. En 1850, une statue lui fut élevée à Bar-le-Duc par une souscription nationale, et la ville de Paris a donné, en 1851, à la rue Plumet, où il avait demeuré, le nom de rue Oudinot. — Le maréchal a laissé quatre fils : Victor (*V.* Oudinot, au *Supplém.*); Auguste, né en 1799, tué en 1835 en Algérie, où il était colonel de chasseurs d'Afrique; Charles-Joseph-Gabriel, né en 1819, m. lieutenant-colonel en 1858; Victor-Angélique-Henri, aujourd'hui au service.

OUDINSK (VERKHNÉI-), v. de la Russie d'Asie (Sibérie), prov. et à 240 kil. S.-E. d'Irkoutsk, au confluent de l'Ouda et de la Selinga; 2,800 hab. Commerce de pelleteries avec Kiakhta.

OUDJANI, riv. d'Asie, la même que le Kizil-Daria.

OUDJEIN, anc. *Ozene*, v. de l'Hindoustan (Sindhyah), dans l'anc. Malwa, sur la Siprah, à 1,600 kil. O. de Calcutta, 55 N.-N.-O. d'Indore; 100,000 hab. Ecoles célèbres; observatoire, où les géographes hindous font passer leur 1er méridien. Dans cette ville, sainte pour les Hindous, on remarque les temples de Krichna et de Rama, et le Kalidèh (palais des eaux). Comm. très-actif avec le Bengale.

OUDON, riv. de France, naît à La Gravelle (Mayenne), passe à Craon, à Segré, où elle devient navigable, et se jette dans la Mayenne au Lion-d'Angers (Maine-et-Loire). Cours de 66 kil.

OUDON, vge (Loire-Infér.), arr. et à 9 kil. O.-S.-O. d'Acenis; 1,683 hab. On y visite une tour, magnifique donjon d'un château auj. détruit.

OUDRY (Jean-Baptiste), peintre et graveur, né à Paris en 1686, m. en 1755, fut élève de Largillière, et s'est distingué comme peintre d'animaux. Le musée du Louvre a de lui *la Chasse au loup* et *la Chasse au sanglier*. Comme graveur, il a laissé *la Chasse au loup*, d'après son propre tableau, un *Livre d'animaux et de chasse*, et une suite de dessins pour les *Fables* de La Fontaine. Il grava avec beaucoup de goût, et sa touche est très-spirituelle.

OUED-EL-KÉBIR. *V.* Guadalquivir et Rummel.

OUED-JER. *V.* Chiffa.

OUÉI, une des 4 prov. du Thibet, entre le Turkestan chinois au N., et le Boutan au S.; 700 kil. sur 470; ch.-l. *Lassa*. Beaucoup de lacs.

OUEÏ-TCHÉOU, v. de la Chine propre, à 230 kil. S. de Nan-king; ch.-l. de département. Encre et vernis de Chine, thé.

OUEL, HOEL ou OWEL, dit *le Bon*, roi du pays de Galles, 907-48, rédigea un code de lois, et le soumit à la sanction du pape. Ces lois ont été publiées en gallois, avec traduction latine et notes explicatives, par Watton, sous le titre de *Leges Wallicæ*, 1730, in-fol. *V.* Mangourit, *la Charte d'Hoel-le-Bon*, Paris, 1819.

OUELBE, riv. de l'Afrique orientale, affluent de la mer des Indes à Brava. Cours de 1,200 kil.

OUEN (Saint), en latin *Audoenus*, né vers 609, à Sancy, près de Soissons, m. en 686, fut appelé à la cour du roi Clotaire II, et s'y lia d'une étroite amitié avec St Eloi. Nommé ensuite chancelier de Dagobert Ier, St Ouen, qui, à trente ans, était entré dans les ordres, fut, peu de temps après, élu évêque de Rouen, 640. Il montra dans ces nouvelles fonctions autant de sagesse que de piété, et mourut près de Clichy, au lieu où s'est élevé depuis le village de St-Ouen. Ses restes, rapportés à Rouen, furent déposés dans l'église de l'abbaye célèbre qui prit aussi son nom. Fête, le 24 août. St Ouen a laissé une *Vie de St Eloi*, insérée dans les *Vitæ sanctorum*. D—T—R.

OUEN (SAINT-), vge (Seine), arr. et à 4 kil. S.-O. de St-Denis, 8 N.-O. de Paris, sur une élévation près de la rive dr. de la Seine, où il a un petit port; 2,640 hab. On y voyait avant 1820 un château royal, où Louis XVIII signa, le 2 mai 1814, une déclaration célèbre, qui posa les bases de la Charte constitutionnelle; ce château a été démoli et remplacé par un pavillon moderne, bâti par

Louis XVIII pour Mme Du Cayla. C'est aussi à St-Ouen que le roi Jean le Bon avait affecté aux séances des chevaliers de l'Étoile un château dit *la Noble maison*. Machine à vapeur pour conduire les eaux à Montmartre. Glacières. Fabr. d'encre d'impression. Tout près de St-Ouen est un vaste bassin ou gare, alimenté en partie par des puits artésiens, et en partie par une machine à vapeur qui puise l'eau dans la Seine, avec laquelle la gare communique au moyen d'une écluse.

OUEN-L'AUMÔNE (SAINT-), vge (Seine-et-Oise), arr. et à 1 kil. S. de Pontoise, sur la rive g. de l'Oise ; 1,723 hab. Beau château. Fabr. de sucre indigène. Comm. de bois et de chevaux. Près de là était, avant la Révolution, l'abbaye de *Maubuisson*, fondée en 1236 par Blanche de Castille, et qui contenait les tombeaux de cette reine, de Charles le Bel, et de Gabrielle d'Estrées.

OUESSANT, *Uxantis, Uxisama*, île de France (Finistère), dans l'océan Atlantique, à 22 kil. du continent, dont la sépare le chenal de la Helle ; par 48° 28' 29" lat. N., et 7° 23' 41" long. O. ; 18 kil. carr. ; 8 kil. sur 5 ; 2,391 hab. Ch.-l., *Lampaul*. Elle forme un canton, arr. et à 40 kil. N.-O. de Brest. Pêche de sardines ; élève de chevaux et de bétail. — Bataille navale entre l'amiral d'Orvilliers et l'anglais Keppel, le 23 juillet 1778.

OUEST (prov. de l'), division de la république d'Haïti ; 320,000 hab. Ch.-l., *Port-au-Prince*.

OUEST (Territoire de l'), nom donné par les Américains des États-Unis, après l'acquisition de la Louisiane (1803) à tout le vaste pays situé à l'O. du Mississipi jusqu'aux Montagnes-Rocheuses. On y a depuis créé les États de Louisiane, Arkansas, Kansas, Missouri, Iowa, Minnesota, et les Territoires Dacotah, Nebraska, et Indien. C. P.

OUESTANIÈH, nom arabe de la Moyenne-Égypte.

OUFA, v. de la Russie d'Europe, au confluent de la Biélaïa et de l'Oufa, ch.-l. du gvt d'Orenbourg, à 2,021 kil. S.-E. de St-Pétersbourg ; par 54° 42' 34" lat. N., et 53° 39' 14" long. E. ; 12,551 hab. Archevêché ; tribunaux. — Fondée en 1573 par Ivan Vasiliévitch.

OUFA, riv. de la Russie d'Europe, prend sa source aux monts Ourals, coule à l'O., puis au S., et se jette dans la Biélaïa, à 2 kil. au-dessus de la ville d'Oufa. Cours de 500 kil.

OUGHTRED (Guillaume), théologien et mathématicien, né en 1574 à Eton (Buckingham), m. en 1660, a composé plusieurs ouvrages qui eurent du succès, et dans lesquels il s'est appliqué à développer l'application de l'algèbre à la géométrie. Le principal a pour titre *Clavis geometrica*. En 1667, on a publié les autres écrits d'Oughtred avec le titre d'*Opuscula mathematica*, Oxford, 2 vol. in-8°. V.

OUGLITSCH, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 145 kil. O. d'Iaroslav, sur le Volga, par 57° 32' lat. N., et 35° 59' long. E. ; 10,114 hab. Tanneries, maroquineries, fabr. de chandelles. Prise par les Lithuaniens en 1607.

OUIDDAH ou JUDA, royaume de Guinée, sur la côte des Esclaves. Ch.-l., *Ouiddah*, sur le golfe de Guinée, à 140 kil. S. d'Abomey ; 8,000 hab. Tributaire du Dahomey. Sol fertile en maïs, poivre, tabac.

OUINNIPEG. *V.* WINNIPEG.

OUISCONSIN. *V.* WISCONSIN.

OUISTREHAM, vge (Calvados), arr. et à 17 kil. N.-E. de Caen, petit port sur la rive g. et à l'embouchure de l'Orne ; 1,206 hab. Pêche du hareng.

OULCHY-LE-CHATEAU, ch.-l. de cant. (Aisne), arr. et à 21 kil. S. de Soissons ; 678 hab.

OULÉMAS. *V.* ULÉMAS.

OULIA-SOUTAI, v. de l'empire chinois (Mongolie), dans le pays des Kalkhas, sur la rive dr. de l'Iénisséi ; 8,000 hab. Comm. actif avec la Russie.

OULLI, Etat mandingue de la Sénégambie, au S. du Fouta-Toro, et à l'O. du Bondou. Ch.-l., *Medinah* ; 5,000 habitants.

OULLINS, brg (Rhône), arr. et à 6 kil. S. de Lyon ; 3,469 hab. Beau collége particulier. Fabr. de colle-forte, laiton, fil de cuivre. Prison pénitentiaire dans un anc. couvent.

OULOUG-BEG (Mirza-Mohammed-Taraghy), fils de Chah-Rokh et petit-fils de Tamerlan, né à Sultanièh en 1394, m. en 1449, régna sur la Transoxiane et la Perse orientale dès 1409, et fut assassiné par son fils Abdallatif. Il a laissé, en persan, des *Tables astronomiques* très-exactes ; M. Sédillot les a publiées à Paris, 1849.

OULOUK-TAG (Monts), chaîne de montagnes qui sépare la Sibérie d'avec le Turkestan.

OULX, v. du royaume d'Italie, arrond. et à 145 kil. S.-O. de Suse, sur la Doire ; 1,627 hab. Collége.

OUMERAPOURA. *V.* UMERAPURA.

OUMI, prov. de l'île de Niphon. Ch.-l., *Méako*.

OUMNAK, la plus grande île du groupe des Aléoutes, dans l'Amérique russe. Volcan ; eaux thermales ; chasse au renard.

OUNALASCHKA, île du groupe des Aléoutes (Amérique russe), la 2e après Oumnak pour l'importance ; bon hâvre. Pelleteries ; factorerie russe.

OUNJA, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gvt de Vologda, et se jette dans le Volga, rive g. ; cours de 400 kil.

OUNJIGAH, c.-à-d. *rivière de la Paix*, riv. de l'Amérique du Nord, sort des Montagnes-Rocheuses, et, réunie à la Stone-River, forme la riv. de l'Esclave. Cours de 1,700 kil.

OURAL, autrefois *Iaïk*, anc. *Rhymnus*, fleuve de la Russie, qui limite l'Europe à l'E., a sa source dans les monts Ourals, arrose, dans son cours de 1,000 kil., Orenbourg et Ouralsk, et se jette dans la mer Caspienne. Navigable et poissonneux. Bords habités par les Cosaques.

OURALS ou POYAS (Monts), chaîne de montagnes de Russie, entre l'Europe et l'Asie, s'étend entre les gvts d'Arkhangel, de Vologda, et de Tobolsk, et dans ceux de Perm et d'Orenbourg, depuis l'océan Glacial arctique jusqu'à la mer Caspienne, et forme la séparation des bassins de l'Obi et de la Petchora dans le N., du Volga et de l'Oural dans le S. ; 2,900 kil. de développement. Au S., elle se divise en 2 branches, l'une au S.-E., qui sépare les bassins de l'Oural et de la Tobol et s'abaisse dans les steppes du N. du lac Aral, l'autre au S.-O., qui se perd dans les steppes de Saratov. Sa plus grande élévation est de 2,150 mèt., sa plus grande largeur de 8 kil. Le versant d'Europe est moins abrupt que celui d'Asie. La Petchora, l'Oufa, la Biélaïa et l'Oural en descendent à l'O., la Tobol et la Toura à l'E. Mines d'or qui ont produit 83,000 kilog. de 1814 à 1839, et 2,050 kilog. en 1860 ; mines d'argent, de platine, et de cuivre.

OURALSK, v. de la Russie (Orenbourg), sur l'Oural, à 650 kil. E.-S.-E. d'Oufa ; 10,822 hab., Cosaques.

OURCQ, riv. de France, prend sa source dans la forêt de Ris (Aisne), passe à La Fère-en-Tardenois et à La Ferté-Milon, où elle devient navigable, et se jette dans la Marne à Mary (Seine-et-Marne). Cours de 80 kil. Elle communique avec la Seine, à Paris, par le canal de l'Ourcq.

OURCQ (Canal de l'), canal de France, commence à Mareuil (Oise), à 16 kil. au-dessus de l'embouchure de l'Ourcq dans la Marne, passe à Meaux et à Claye, n'a aucune écluse, et aboutit au bassin de La Villette, près Paris ; il se continue jusqu'à la Seine en aval, par sa rive droite, un peu avant le bassin de La Villette, sous le nom de canal St-Denis, avec 12 écluses ; et en amont par le canal St-Martin, qui part de l'extrémité S. du bassin de La Villette, et descend par 11 écluses ; 98,554 mètr. de développement, dont 4,632 pour le canal St-Martin, qui est tout en maçonnerie, et 6,600 pour le canal St-Denis. Le canal de l'Ourcq fut décrété par le 1er Consul en l'an x (1802), pour être à la fois canal de petite navigation et d'irrigation pour Paris, et l'on en commença les travaux peu de mois après. Le bassin de La Villette, vaste parallélogramme de 800 mètr. sur 80, et tout en maçonnerie, fut terminé en 1809 ; il est à 25 mètr. 24 c. au-dessus des basses eaux de la Seine.

OUREM, v. de Portugal (Estramadure), à 17 kil. E. de Leiria ; 3,000 hab. Fondée en 1148.

OURGA ou KOUREN, v. de l'empire chinois (Mongolie), ch.-l. du pays des Kalkhas, sur la rive dr. de la Toula ; 7,000 hab.

OURGHENDJ ou OURGANTSCH, v. du Turkestan, khanat et à 66 kil. N.-O. de Khiva, sur un canal du Djihoun ; 5,000 hab. Centre du commerce de la Boukharie avec la Russie.

OURIQUE, brg de Portugal (Alentéjo), à 176 kil. S.-S.-O. d'Elvas, 44 de Béja ; 2,400 hab. Victoire du roi Alphonse Henriquez sur 5 rois maures, en 1139.

OURMIAH (Lac), anc. *Thela*, lac de Perse (Aderbaïdjan), à 40 kil. S.-O. de Tauris ; 110 kil. sur 60, avec une profondeur moyenne de 4 mèt. ; quelques îles. Eau très-salée, où sont de nombreux zoophytes.—v. de Perse, sur le bord O. du lac de ce nom. Patrie supposée de Zoroastre.

OURO-PRETO, auparavant *Villa-Rica*, v. du Brésil, à 380 kil. N.-N.-O. de Rio-Janeiro, ch.-l. de la prov. de Minas-Geraes ; 10,000 hab. Fondée en 1690 ; déclarée ville en 1822. Plus importante avant l'épuisement des mines d'or, qui lui valurent dans le siècle dernier son nom de Villa-Rica (*ville riche*). Ecole latine, avec cours de phar-

macie et d'anatomie; école normale agricole, bibliothèque, jardin botanique, hôpitaux civil et militaire.

OUROUP, île du Grand-Océan, la principale des Kouriles russes, à la hauteur de l'embouchure du fleuve Amour et à la sortie du détroit de La Pérouse; 110 kil. sur 25. Climat sain et tempéré. Beaucoup de bois et de mines. Principal marché d'échange entre la Russie et le Japon.— Les Anglo-Français l'ont momentanément occupée en 1855.

OURS (Lac de l'). *V.* GRAND-OURS.

OURTHE, en allemand *Ourt*, rivière de Belgique, formée de la réunion de la Haute et de la Basse-Ourthe, près de La Roche, dans le grand-duché de Luxembourg, se jette dans la Meuse près de Liége, après un cours de 135 kil., où elle reçoit l'Amblève et la Wesdre. De 1801 à 1814, elle donna son nom à un département français formé du Limbourg et d'une partie de l'évêché de Liége, et borné par ceux de la Meuse-Inférieure et de la Roër au N., de la Sarre à l'E., des Forêts et de Sambre-et-Meuse au S., de la Dyle à l'O.; ch.-l. *Liége*; s.-préf., Malmédy et Huy.

OURVILLE, ch.-l. de cant. (Seine-Inférieure), arr. et à 20 kil. N.-O. d'Yvetot; 434 hab.

OUSE (GRANDE-), riv. d'Angleterre, naît dans le comté de Nottingham, arrose ceux de Buckingham, Bedford, Huntingdon, Cambridge, Norfolk, et se jette dans la mer du Nord à Lynn-Regis. Cours de 250 kil.

OUSE (PETITE-), riv. d'Angleterre, naît dans le comté de Norfolk, et se joint à la Grande-Ouse. Cours de 55 kil.

OUSE, riv. d'Angleterre (York), se forme par la réunion de la Swale et de l'Ure, passe à York, Selby, Goole, et tombe dans l'Humber. Cours de 80 kil.

OUSE, riv. de l'Amérique anglaise (Bas-Canada), se jette dans le lac Erié. Cours de 180 kil.

OUSKOUB, anc. *Scopi*, *Justiniana prima*, v. de la Turquie d'Europe, au centre, ch.-l. d'eyalet, à 180 kil. N.-O. de Saloniki; 15,000 hab. Archevêché grec. Fabr. de maroquins. — OUSKOUB (Eyalet d'). *V. Supplément.*

OUST, ch.-l. de cant. (Ariége), arr. et à 14 kil. S.-E. de St-Girons, sur le Salat; 530 hab. Forges; élève de bestiaux.

OUSTIOUG-JELEZEPOLSKOI, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 450 kil. E. de Novogorod, sur la Mologa; 3,000 hab. Commerce de fer.

OUSTIOUG-SYSSOLSK, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 860 kil. N.-E. de Vologda, sur la Syssole; 2,000 hab.

OUSTIOUG-VELIKI, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 544 kil. N.-E. de Vologda, sur la Soukhona; 10,000 hab. Bijouterie, orfévrerie, fonderies de suif et de cire, scieries de bois.

OUSTVOLA, anc. *Granique*, rivière de la Turquie d'Asie (Khodawendiguiar), dans le livah de Biga.

OUTARVILLE, ch.-l. de cant. (Loiret), arr. et à 20 kil. O. de Pithiviers; 369 hab.

OU-TCHANG, v. de Chine, ch.-l. de la province de Hou-pé, à 450 kil. O.-S.-O. de Nan-king, sur la rive dr. de l'Yang-tsé-kiang; pop. évaluée à plus de 600,000 hab. Thé, soie, cire, papier de bambou, bois de construction.

OUTCHE, v. de l'Hindoustan (principauté de Baha-Volpour, Radjepoutana), à 150 kil. S. de Moultan, près du confluent du Setledje et du Trimab. On pense que c'est l'anc. ville des *Oxydraques*.

OUTLAWS, c.-à-d. *hors la loi*, Anglo-Saxons mis hors la loi, après la conquête normande, par les ordonnances royales. Réfugiés dans les forêts, ils poursuivirent à leur tour les Normands. Robin-Hood a été un chef d'Outlaws. — Dans le droit anglais, la mise hors la loi est une espèce d'interdiction civile, qui place un individu hors de la protection des lois, de manière qu'il est incapable d'intenter aucune action, et privé de tout recours par-devant les tribunaux; de plus, tous les magistrats sont invités à l'arrêter, et ses biens sont confisqués au profit du souverain. B.

OUTREAU, brg (Pas-de-Calais), arr. et à 4 kil. S.-E. de Boulogne-sur-Mer; 851 hab.

OUTREFURENS, vge (Loire), arr. et à 1 kil. E. de St-Etienne; 6,770 hab. Fonderies d'acier et de suif, verrerie.

OUTSES. *V.* POLOVTZES.

OUVÈZE, riv. de France, naît dans le département de la Drôme, arrose celui de Vaucluse, reçoit un bras de la Sorgues, et se jette dans le Rhône, vis-à-vis l'île de Bartalasse.

OUWAROFF (Sergius), homme d'Etat et littérateur, né à St-Pétersbourg vers 1773, m. en 1855, fut conseiller d'Etat, président de l'Académie des Sciences de sa ville natale, 1818, directeur des manufactures, des banques d'emprunt et de commerce, curateur de l'Université de St-Pétersbourg, enfin ministre de l'instruction publique en 1833, et associé étranger de l'Institut de France. Il a écrit plusieurs ouvrages en français, entre autres : *Essai d'une Académie asiatique*, 1810, ouvrage qui contribua aux progrès des études orientales en Russie; *de l'Empereur Alexandre et de Bonaparte*, Brunswick, 1815, in-8°; *Essai sur les mystères d'Eleusis*, St-Pétersbourg, 1812, in-8°; 3e édit., Paris, 1816; *Esquisses politiques et littéraires*, Paris, 1848, in-8°. Nous citerons encore : *Examen critique de la fable d'Hercule commentée par Dupuis*, 1820, et *Mémoire sur les tragiques grecs*, 1826, brochures, in-4°. En allemand, il a donné : *Le poëte Nonnus de Panopolis*, 1817; *Recherches sur l'époque anté-homérique*, 1821; *Notice sur Gœthe*, 1832.

OUZBECKS. *V.* UZBECKS.

OUZOUER-LE-MARCHÉ, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), arr. et à 45 kil. N.-E. de Blois; 610 hab.

OUZOUER-SUR-LOIRE, ch.-l. de cant. (Loiret), arr. et à 14 kil. N.-O. de Gien; 436 hab.

OUZOUN-HAÇAN (Abou-Nasr-Modhaffer-Eddyn), dit vulgairement *Uzum-Cassan*, roi de Perse de la dynastie turcomane du Mouton-Blanc, détrôna et fit périr Géangir, fils de Tamerlan, dépouilla la dynastie du Mouton-Noir, 1467-69, épousa une sœur de David Comnène, dernier empereur de Trébizonde, et, à la sollicitation des chevaliers de Rhodes et des Vénitiens, tourna ses armes contre Mahomet II. Il envahit l'Asie-Mineure en 1472, y obtint d'abord quelques succès, mais fut vaincu l'année suivante. Il conquit une grande partie de la Géorgie en 1476, et mourut en 1478.

OVANDO (Nicolas), gouverneur espagnol de l'île de St-Domingue après Bovadilla, 1501-1508, employa les moyens les plus atroces pour contenir les indigènes, fit de ces malheureux un horrible massacre à Xaragua (où est auj. Léogane), et, en réduisant la population à 60,000 âmes, ne trouva plus assez d'hommes pour l'exploitation des mines. Pour combler les vides, il dépeupla les Lucayes.

OVAR, v. de Portugal (Bas-Beïra), à 90 kil. O.-N.-O. de Viseu, 28 S. de Porto; 10,500 hab. Pêche active; comm. avec les colonies.

OVAS, peuple de l'île de Madagascar, dont il habite principalement les hauts plateaux, au nombre de 2 millions d'individus; ch.-l., *Tannanariva*. Ils ont les cheveux unis, le teint jaune olivâtre. Les autres tribus de l'île les regardent comme étrangers et venus de la Malaisie.

OVATES. *V.* DRUIDES.

OVATION, *Ovatio*, triomphe d'un ordre inférieur, chez les anc. Romains. Il fallait, pour l'obtenir, être citoyen romain de naissance, revêtu d'un commandement en chef ou en second, pendant lequel on avait terminé une affaire par négociation, ou conduit à bonne fin une guerre contre des esclaves ou des pirates, ou fait fuir un ennemi sans qu'il ait osé combattre, ou enfin remporté de grands succès militaires qui n'avaient pas assuré la soumission de l'ennemi. Le sénat était le juge et le dispensateur de l'Ovation, ainsi nommée de ce que, dans le sacrifice qui suivait la cérémonie, on n'immolait qu'une brebis, *ovis*. L'ovateur faisait son entrée dans Rome à pied, couronné de myrte, pour des succès pacifiques, de laurier, pour des exploits militaires, et, comme dans le triomphe, se rendait au Capitole. Il n'avait d'autre costume que la toge prétexte des consuls. Des flûtes et des hautbois accompagnaient sa marche, le sénat le suivait, et quelquefois l'armée. L'ovation fut inventée l'an 250 de Rome, 503 av. J.-C. Elle devint très-rare sous les premiers empereurs, et paraît être tombée en désuétude du temps de Claude, l'an 795 de Rome. C. D—Y.

OVERBEECK (Bonaventure VAN), peintre, né à Amsterdam en 1660, m. en 1706, alla étudier l'antique à Rome, et en rapporta une riche collection de dessins. On lui doit : *Reliquiæ antiquæ urbis Romæ*, Amst., 1709, in-fol., avec 150 planches, ouvrage très-médiocre, et qui cependant a été trad. en français, 1709 et 1763.

OVERBURY (Thomas), auteur anglais, né en 1581, m. en 1613, fut le confident de Robert Carr, comte de Somerset et favori de Jacques Ier, contraria ses projets de mariage avec la comtesse d'Essex, fut jeté à la Tour de Londres, et y mourut de poison. On a de lui quelques écrits en vers et en prose, dont la 15e édit. est de 1732, in-12.

OVER-YSSEL, prov. du royaume de Hollande, à l'E., entre celle de Drenthe au N., le Zuyderzée à l'O., la Gueldre au S.-O. et au S., la Prusse rhénane au S.-E. et le Hanovre à l'E.; 334,345 hect.; 106 kil. sur 35; 244,541 hab. Ch.-l., *Zwoll*. Sol plat, marécageux et boisé, arrosé

par l'Yssel, le Zwarte-water, la Regge, le Vecht, la Havelteraa. Elève de bétail et d'abeilles; récolte de céréales, colza, pommes de terre. Comm. de toiles, fromages, beurre, laines, suif, peaux. — L'Over-Yssel, occupé par les Usipètes et les Chamaves, puis par les Francs Saliens, appartint, dès le XIe siècle, aux évêques d'Utrecht, passa, en 1528, sous la domination de Charles-Quint, fut l'une des sept premières Provinces-Unies en 1579, fut compris dans la République batave en 1798, dans le royaume de Hollande en 1806, et, de 1810 à 1815, forma le département français des Bouches-de-l'Yssel.

OVETUM, nom latin d'Oviédo.

OVIDE (*Publius-Ovidius-Naso*), poëte latin, né à Sulmone (Abruzzes) l'an 710 de Rome, 43 av. J.-C., m. en 18 ap. J.-C. à Tomes, près des bouches du Danube. Destiné au barreau, il étudia à Rome sous Messala; mais il abandonna bientôt le droit pour la poésie, se lia avec Virgile, Horace, Tibulle, Properce, et obtint les bonnes grâces d'Auguste. En l'an 9 de J.-C., il fut relégué à Tomes, sous le prétexte de la licence de ses ouvrages, mais pour une autre cause inconnue, sur laquelle on a fait de nombreuses conjectures, entre autres, d'avoir été l'un des amants de Julie, fille d'Auguste, ou d'avoir surpris un secret d'Etat relatif au jeune Agrippa, héritier naturel de l'empereur. Bien qu'on ait perdu plusieurs ouvrages d'Ovide (Déclamations, Epigrammes, une tragédie de *Médée*), ses œuvres sont encore nombreuses. Elles comprennent d'abord des élégies de quatre espèces: *les Amours*, en 3 liv., dont il est le héros, et où il décrit avec plus d'esprit que de passion les plaisirs et les peines de l'amour; *les Héroïdes*, en 2 liv. sous forme de lettres, que des héroïnes, telles que Sapho, Phèdre, Ariane, etc., adressent à leurs amants; les passions y sont bien analysées, mais l'abus de l'érudition mythologique et la monotonie de ces perpétuelles plaintes amoureuses lassent bientôt de cette lecture; *les Tristes*, en 5 liv., écrits pendant son exil, où le poëte se plaint du malheur de sa situation; les *Epîtres du Pont*, en 5 liv., autre ouvrage d'exil, suite de pétitions en vers à ses amis, pour obtenir leur intercession auprès d'Auguste. On trouve ensuite de petits poëmes érotiques: *l'Art d'aimer*, en 3 liv., remarquable par la grâce et l'esprit, et l'élégance du style; *les Remèdes de l'amour*, où le poëte veut enseigner à vaincre un amour malheureux par l'absence, les distractions, l'étude des défauts de la personne aimée, etc.; *Medicamina faciei*, fragment assez joli sur les cosmétiques des dames. Enfin Ovide a laissé des poëmes mythologiques: *les Fastes*, énumération des principales fêtes dans l'ordre du calendrier, en remontant à leur origine et en racontant les traditions qui s'y rattachent; on y trouve un singulier mélange de l'esprit romain, qui respecte ces grands souvenirs de Rome, et de l'incrédulité du philosophe, qui s'égaie aux dépens des dieux; le poëme avait autant de chants que l'année de mois; 6 chants seulement, répondant aux 6 premiers mois de l'année, sont restés; les 6 autres sont perdus; *les Métamorphoses*, chef-d'œuvre de l'auteur, présentent 246 fables, divisées en 15 liv.; ces récits, riches et brillants, sont unis avec beaucoup d'art, et animés par le tableau des passions humaines; Ovide brûla ce poëme avant son départ, mais on en retrouva quelques copies, et alors il se décida à le retoucher. Les principales éditions d'Ovide sont celles de: François de Pozzuolo, Bologne, 1471, in-fol.; des Aldes, Venise, 1502-16, 3 vol. in-8°; de B. Cripping, *cum notis variorum*, Leyde, 1670, 3 vol. in-fol.; de Burmann, Amsterd., 1727, 4 vol. in-4°; de J.-F. Fischer, Leipzig, 1758 et 1773, 2 vol. in-8°; de Mitscherlich, Gœttingue, 1796-98, et 1819, 2 vol. in-8°; de Baumgarten Crusius, Leipzig, 1823, 3 vol. in-8°; d'Amar, dans la *Bibliothèque latine* de Lemaire, Paris, 1820-25, 10 vol. in-8°; de Jahn, Leipzig, 1828-32, 2 vol. in-8°. Il existe de nombreuses traductions françaises d'Ovide; les principales sont, en prose: *les Métamorphoses*, par Bannier, in-4°, 1732; Fontanelle, in-8°, 1767 et 1802; Villenave, 1805, in-8°; 1809, in-8° et in-4°; *les Fastes*, par Lezeau, 1714; le P. Kervillars, 1742; Bayeux, 1783, 4 vol. in-8°; *les Tristes* et *les Pontiques*, par le P. Kervillars, 1724. Martignac a traduit les Œuvres complètes d'Ovide, 1697, 9 vol. in-12; elles l'ont été aussi dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, par Burette, Caresme, Chappuizy, Charpentier, Gros, Héguin-Deguerle, Mangeart, et Vernadé, 1824-27, 10 vol. in-8°. Les traductions en vers sont: *les Métamorphoses*, par Th. Corneille, 1697; Saint-Ange, 1780; *les Héroïdes*, par Boisgelin, 1786; *les Fastes*, 1804; *l'Art d'aimer*, *Remèdes d'amour*, 1823, par Saint-Ange. *V. Vie d'Ovide*, par Villenave, Paris, 1809, 1 vol. in-8°.

D—R.

OVIDIOPOL, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 225 kil. O.-S.-O. de Kherson, sur l'estuaire du Dniester, à 20 kil. de la mer Noire; 3,000 hab. Protégée par 2 forts. Comm. de sel. — Fondée par Catherine II, et nommée ainsi, parce qu'on crut que c'était l'emplacement de *Tomes*, où fut exilé Ovide.

OVIÉDO, *Lucus Asturum*, *Ovetum*, v. d'Espagne (Asturies), capitale de la prov. de son nom, à 390 kil. N.-N.-O. de Madrid, et à 16 kil. de la mer; 28,225 hab. Evêché; Cour d'appel. Université fondée en 1604. Cette ville se forma autour d'un ermitage, que deux moines, fuyant la persécution des Maures, élevèrent au VIIIe siècle pour servir de refuge aux chrétiens; elle devint bientôt une des plus importantes des Asturies et la résidence de ses rois. Défendue par les montagnes qui l'entourent et les forteresses qui en commandaient les étroits défilés, elle ne fut jamais soumise à la puissance mauresque. Elle s'insurgea des premières en 1808, et fut prise par Ney, le 19 mai 1809, puis reprise et perdue plusieurs fois pendant cette guerre. On y remarque une magnifique cathédrale, fondée au VIIIe siècle, et réédifiée au XIVe; elle renferme les tombeaux de plusieurs rois et princes des Asturies. Fabr. de toiles, chapeaux, armes à feu. — La prov. d'Oviédo, formée de l'anc. royaume des Asturies, est bornée par l'océan Atlantique au N., la Galice à l'O., les prov. de Léon au S., et de Santander à l'E.; 540,529 hab. Couverte de montagnes; arrosée par le Nalon, le Narcea, la Navia, etc. Sol fertile et très-varié; récolte de maïs, blé, etc. Industrie assez active: toiles, fonderies de cuivre et de fer. Exploitation de houille; superf., 10,595 kil. carr.

OVIÉDO (Royaume d'), 2e nom donné au royaume des Asturies, depuis le règne d'Alphonse II, qui fixa sa résidence dans la ville de ce nom (fin du VIIIe siècle), jusqu'au commencement de celui d'Ordogno II, qui établit sa cour à Léon en 913. Dans cette période, qui comprend cinq règnes (Alphonse II, 791-842; Ramire Ier, 842-50; Ordogno Ier, 850-66; Alphonse III le Grand, 866-910; Garcie Ier, 910-13), les pays situés entre les Pyrénées océaniques et le Douro, qui jusque-là avaient été plutôt ravagées qu'occupées d'une manière durable, devinrent vraiment une conquête des rois chrétiens sur les Musulmans; le Douro fut même dépassé, Salamanque prise par Ordogno, 861, Lamégo, Coïmbre, Viseu, par son successeur. Mais, dès le IXe siècle, la Galice à l'O., les provinces basques à l'E., la Castille au S.-E., avaient des comtes presque indépendants des souverains d'Oviédo. R.

OVIÉDO Y VALDEZ (Gonzalve-Ferdinand d'), voyageur et historien espagnol, né en 1478 dans les Asturies, fut intendant des mines d'or de la Darie, 1513-14, intendant de St-Domingue de 1535 à 1545, et se rendit odieux par ses exactions. Il publia à Tolède, en 1525, un *Sommaire de l'histoire générale et naturelle des Indes*; et, en 1535, à Madrid, 20 livres de l'ouvrage entier; les 30 autres n'ont paru qu'en 1783.

OVIENSIS PAGUS, nom latin du pays d'Oye.

OVILABIS, v. du Norique; auj. *Lambach*.

OVILIA. *V.* Septa.

OWEGO, v. des Etats-Unis (New-York), à 176 kil. S.-O. d'Albany, sur la Susquehannah; 5,500 hab.

OWEN (John), en latin *Joannes Audoenus*, épigrammatiste latin, né dans le pays de Galles (Carnarvon) à la fin du XVIe siècle, m. en 1628, fit ses études à Oxford (d'où il ajoute quelquefois l'épithète d'*Oxoniensis* à son nom), et tint une école à Monmouth, puis à Warwick, 1594. Il était calviniste, et il attaqua violemment l'église romaine. Il mourut pauvre, et déshérité par un oncle qui était catholique. On a de cet auteur 10 livres d'*Epigrammes*, Londres, 1612, Leyde, 1628, et Amst., 1647, in-12, assez inégales, mais quelquefois nettes et le plus souvent spirituelles; on en blâme la licence comme dans celles de Martial, qu'il avait pris pour modèle. Elles ont été en partie traduites en français par Kérivalant et d'autres imitateurs, et publiées à Lyon, 1819, in-18. C. N.

OWEN (John), ministre protestant, né à Londres en 1765, m. en 1822, fut secrétaire de la Société biblique anglaise et étrangère, qu'il contribua à faire établir, curé de Felham, et chapelain à Chelsea. On a de lui: *Histoire de l'origine et des dix premières années de la Société biblique britannique*, 1816-20, 3 vol. in-4°, traduits en français par Peschier et d'autres pasteurs de Genève, Paris, 1819, 2 vol. in-8°; *Voyage en différentes parties de l'Europe*, 1796, 2 vol. in-8°, etc. C. N.

OWEN CAMBRIDGE (Richard), littérateur anglais, né à Londres en 1714, m. en 1802, a laissé: *la Scribleriade*, poëme, 1774, in-8°; *Histoire de la guerre de l'Inde de 1755 à 1761, entre les Anglais et les Français, sur la côte de Coro-*

mandel. Ses œuvres complètes ont été publiées à Londres, 1803, 2 vol. in-4°.

OWEN GLENDOUR, dernier rejeton des princes souverains de Galles, né en 1348, m. en 1415, fut dépouillé de ses terres par Henri IV, se révolta, soumit le comté de Glamorgan, obtint l'appui de la France en 1404, prit Carmarthen, mais, après des avantages momentanés, fut défait en 1407 sur les bords de l'Usk, mena une vie errante et misérable, et périt assassiné.

OWEN, v. du royaume de Wurtemberg, sur la Lauter, au pied du Teck, à 8 kil. S. de Kircheim; 1,700 hab. Marbres. Ruines du château des ducs de Teck. Eglise renfermant leurs tombeaux.

OWHYHÉE. *V.* HAWAII.

OXENSTIERN ou OXENSTIERNA (AXEL, comte d'), homme d'Etat suédois, né à Fanö (Upland) en 1583, m. en 1654, compléta ses études dans plusieurs universités d'Allemagne, fut employé par Charles IX dans des missions importantes, et, à l'avènement de Gustave-Adolphe, 1611, devint chancelier de Suède et principal ministre. Il suivit son maître dans ses campagnes contre les Russes, négocia, en 1617, la paix de Stolbova, qui fit gagner à la Suède un territoire considérable le long de la Baltique, dirigea ensuite quelques opérations de la guerre de Pologne, et fut nommé gouverneur-général de la Prusse pendant l'occupation de ce pays par les Suédois. Appelé par Gustave-Adolphe en Allemagne, il apprit en route la mort de ce prince à Lutzen, se fit reconnaître, dans la diète d'Heilbronn, chef de la ligue protestante contre l'Autriche, ne se laissa point abattre par la défaite de Nordlingen, 1634, alla conférer avec Richelieu à Paris, siégea dans le conseil de régence de la reine Christine, et gouverna réellement la Suède jusqu'à la majorité de cette princesse. Ecarté alors par les courtisans et les favoris, il perdit son influence, ne put empêcher, par ses remontrances énergiques, l'abdication de Christine, refusa d'assister à l'acte solennel où elle remit le sceptre à son cousin Charles-Gustave, et mourut peu de temps après. Oxenstiern écrivait avec la même facilité en suédois et en latin; une partie de sa Correspondance en ces deux langues a été conservée. On lui attribue le 2e vol. de l'*Historia belli suecogermanici*, dont le 1er est de Ph. Chemnitz. B.

OXENSTIERN (Benoît), de la famille du précédent, né en 1623, m. en 1702, fut chancelier de Suède sous Charles XI, protégea les sciences et les lettres, et présenta à Charles XII un Mémoire énergique pour s'opposer à ses plans belliqueux.

OXENSTIERN (Gabriel THURESON, comte d'), arrière-neveu d'Axel, né à Stockholm en 1641, m. en 1707, fut ambassadeur au congrès de Ryswick, 1697, et gouverneur du duché de Deux-Ponts, 1699. Il a écrit, en français, des *Pensées sur divers sujets*, publiées par Bruzen de La Martinière.

OXFORD (du saxon *oxen ford*, gué des bœufs), anc. *Oxonia*, v. d'Angleterre, capitale du comté de son nom, à 86 kil. O.-N.-O. de Londres, au confluent de l'Isis et du Cherwell; par 51° 45' 36" lat. N. et 3° 36' 8" long. O.; 27,561 hab. Evêché. Université célèbre, fondée par Alfred le Grand, et comprenant 24 colléges, entre autres : *University-College*, fondé en 1249; *Baliol-College*, 1269; *Merton-College*, 1264; *Corpus-Christi-College*, en 1516; *Trinity-College*, en 1554, etc. Indépendamment des bourses (*exhibitions*), *Christ-Church-College*, fondé en 1525, reçoit des élèves pauvres appelés *Servitors* (*Sizars* à Cambridge). Comme celle de Cambridge, l'Université d'Oxford envoie 2 députés au Parlement. Elle se compose de 2 assemblées : la *Congrégation*, qui confère les grades, et la *Convocation*, qui compte tous les docteurs et maîtres ès arts inscrits sur les registres; 28 professeurs; 6,020 élèves, docteurs, etc. La bibliothèque de l'Université ou *Bodléienne* est très-riche, et reçoit un exemplaire de toute publication anglaise. L'université a aussi un observatoire, un muséum d'histoire naturelle (*Ashmolean Museum*) et des beaux-arts, un jardin botanique, une typographie. Oxford est une belle ville; on remarque le pont sur l'Isis, le théâtre de Sheldon, la cathédrale, de différents styles, et l'église St-Pierre, du IXe siècle. Peu d'industrie et de commerce. Prise d'assaut par Guillaume Ier, 1067, Oxford a été royaliste et jacobite. Elle est aujourd'hui dévouée aux principes torys et à l'Eglise établie. Elle a été le foyer du *Puseyisme*.

OXFORD (Comté d'), au centre de l'Angleterre, entre ceux de Warwick et de Northampton au N., de Buckingham à l'E., de Berks au S., et de Glocester à l'O. Aréa: 196,536 hect., dont 163,000 en culture, 172,266 hab. Les monts Chiltern le traversent au S. Riv., Thame, Cherwell, Windrush, Evenlode, affluent de la Tamise. Villes princip., Banbury, Woodstock, Henley. Climat humide et froid. Sol très-fertile en céréales; beaux pâturages; élève de moutons et de porcs; comm. de beurre. Le manque de bois et de houille gêne l'essor de l'industrie manufacturière. — Les habitants primitifs de ce comté, les *Dobuni*, accueillirent volontiers, dit-on, la conquête romaine. Les restes romains y sont nombreux.

OXFORD (Statuts ou Provisions d'), acte imposé par les barons anglais, que dirigeait Simon de Montfort, au roi Henri III, en 1258. Ce prince confirmait la Grande-Charte; un conseil de barons, placé auprès de lui, devait nommer chaque année le grand-chancelier, le grand-trésorier, les juges et autres officiers publics, les gouverneurs des châteaux; trois parlements devaient être annuellement convoqués, en février, juin et octobre; 4 chevaliers par comté étaient chargés de recueillir les plaintes contre les agents royaux, et d'en rendre compte au parlement. Henri abrogea les statuts d'Oxford en 1261.

OXFORD, v. des Etats-Unis (Ohio), à 56 kil. N.-O. de Cincinnati; 3,200 hab. Université fondée en 1809, et à laquelle appartient le territoire de la ville.

OXFORD, v. des Etats-Unis (New-York), à 13 kil. S. de Norwich; 3,000 hab.

OXFORD, v. des Etats-Unis (Maryland), à 76 kil. S.-E. de Baltimore, sur le Treadhaven, à 12 kil. de son embouchure dans la baie de Chesapeake. Port de commerce.

OXFORD (HARLEY, comte d'). *V.* HARLEY.

OXIEN (lac ou marais), *Oxiana* ou *Oxia Palus*, lac de la Sogdiane, a été longtemps considéré comme le lac Aral actuel. Les recherches de M. de Humboldt ont démontré que l'Aral a été très-vaguement connu des anciens sous le nom de marais des Massagètes (*V.* OXUS), et que le lac Oxien de Ptolémée est le lac *Karakoul* actuel, situé à très-peu de distance de l'Oxus, dans le Turkestan, et qui reçoit le Kohik, autrefois appelé *Polytimetus*, arrosant Samarkand. Sous le nom de lac Oxien, Pline désigne le lac où l'Oxus prend sa source, et qui n'est autre que le lac Sérékoul. C. P.

OXIENS (Monts), chaîne de montagnes du Nord de la Sogdiane, entre l'Oxus et l'Iaxarte; auj. monts *Astagh* ou *Asferah*. C. P.

OXONIA, nom latin d'OXFORD.

OXUS ou OAXES, auj. *Amou*, *Amou-Daria* ou *Djihoun*, fleuve d'Asie, séparait la Bactriane au S., de la Sogdiane au N. Le pays où il coule forme une dépression considérable, située à 25 mèt. au-dessous du niveau de l'Océan, et la nature du terrain a amené des modifications dans le cours du fleuve. Ainsi, d'après le témoignage des anciens, l'Oxus se rendait autrefois dans la mer Caspienne par deux embouchures assez éloignées l'une de l'autre; ces deux lits desséchés ont été reconnus par Mourawief, 1819-1820, et par Abbot, 1840; et venaient déboucher, le premier dans le golfe Karaboghas, le second plus au S., en face de l'île Tchéléken. Par le golfe Karaboghas, qui, jusqu'au XVIe siècle, a pénétré fort avant dans les terres, la mer Caspienne a pu être réunie, au moyen d'un large sillon, à l'Aral, formant alors comme un bassin appendiculaire de cette mer, et recevant, avec l'Iaxarte au N., au S. le Kyzil-Deria, l'Iastos de Ptolémée, dans lequel se jetait un bras de l'Oxus près de la ville d'Ourghendj. Ainsi se faisait la bifurcation de l'Oxus, dont les Grecs et les Romains n'ont connu que la branche qui se jetait dans la mer Caspienne. La bifurcation de l'Oxus est parfaitement connue et décrite par Hamdallah, géographe arabe du XIVe siècle. Plus tard, le Kyzil fut interrompu dans son cours par des déplacements de terrain avant son confluent avec l'Oxus, et il se perd auj. dans les sables; le golfe Karaboghas se resserra vers l'O., et les bras caspiens de l'Oxus, épuisés par des arrosements et des canaux, s'ensablèrent progressivement. Le courant du fleuve se porta alors de plus en plus vers l'Aral, en recevant l'ancien lit inférieur du Kyzil, et, en 1643 (d'après Aboul-Ghazi-Bahader-Khan, souverain du pays), l'Oxus cessa de se décharger dans la mer Caspienne. Auj. l'Oxus paraît reprendre par la bifurcation son ancienne direction vers la mer Caspienne; les eaux sont arrivées à 5 journées de distance du golfe Balkhan de cette mer. C. P.

OXYDRAQUES, *Oxydracæ*, anc. peuple de l'Inde en deçà du Gange, au N., au confluent de l'Acésine et de l'Hydraote, habitait le pays où est auj. *Outche*. Alexandre le Grand manqua de périr dans la ville des Oxydraques, où il s'était jeté presque seul.

OXYLUS, Etolien, se joignit aux Héraclides, et, dans le partage du Péloponèse conquis, obtint l'Elide.

OXYRYNCHUS, auj. *Behnécé*, ancienne v. de l'Egypte-

Moyenne, sur la rive g. du Nil, ch.-l. de nome, fut ainsi nommée d'un poisson au bec pointu qu'on y adorait.

OYAPOK, riv. de l'Amérique du Sud, a sa source dans la Guyane française, qu'elle sépare du Brésil, et, après un cours de 300 kil. vers le N.-E., se jette dans l'Atlantique près du cap Orange.

OYARZUN, *Œaso*, v. d'Espagne (Guipuzcoa), sur une riv. de même nom, à 13 kil. S.-E. de St-Sébastien; 4,580 hab.

OYE (Pays d'), *Oviensis pagus*, petit pays de l'anc. France (Basse-Picardie), auj. compris dans le départ. du Pas-de-Calais.

OYONNAX, ch.-l. de cant. (Ain), arr. et à 20 kil. N.-E. de Nantua; 3,324 hab. Fabr. de peignes, tabletterie en corne et en buis.

OYRON, vge (Deux-Sèvres), arr. et à 35 kil. N.-E. de Bressuire; 867 hab. Hospice. Eglise avec des tombeaux remarquables. Restes d'un château construit du temps de François Ier; Louis XIV l'acheta pour Mme de Montespan.

OYSANS, petit pays de l'anc. France (Dauphiné), où étaient Bourg-d'Oysans (Isère), la Grave-d'Oysans (Hautes-Alpes), etc.

OYSTER-BAY, v. des Etats-Unis (New-York), sur la baie d'Oyster, à 9 kil. S.-O. de Barnstable; 6,000 hab.

OZANAM (Jacques), mathématicien, né en 1640 à Bouligneux (principauté de Dombes), m. en 1717, a publié, entre autres ouvrages : *Traité de gnomonique*, Paris, 1673, in-12, réimpr. avec augmentations sous le titre de *Méthode générale pour tracer les cadrans*, 1685, in-12; *Traité des lignes de premier genre, de la construction des équateurs*, etc., 1687, in-8°; *Usage du compas de proportion expliqué*, 1688, in-8°, nouv. édit. par Garnier, 1794, in-12; *Récréations mathématiques et physiques*, 1694, 2 vol. in-8°, ouvrage curieux, dont Montucla a donné une nouv. édit. augmentée et modifiée, Paris, 1778, 4 vol. in-8°; *Nouveaux éléments d'algèbre*, Amst., 1702, dont Leibniz faisait grande estime.

OZANAM (Frédéric), petit-neveu du précédent, né à Milan en 1813, m. en 1853, fut initié aux études classiques par son père, qui était médecin et bon latiniste, et les termina au collége de Lyon. Placé chez un notaire, il s'occupa d'apprendre l'anglais, l'allemand, et même l'hébreu. Dès l'âge de 17 ans, il publiait une brochure contre le saint-simonisme. Il vint faire son droit à Paris, se plongea dans une foule d'études diverses, lut énormément, et, tout plein des traditions de la piété et de la charité maternelles, fut un des fondateurs de la *Société de St-Vincent-de-Paul*, et un des membres les plus actifs de l'*Œuvre de la Propagation de la Foi*. Après un voyage en Italie, il se fit recevoir docteur en droit. Les thèses qu'il présenta pour le doctorat ès lettres, 1838, furent le germe d'un ouvrage remarquable, *Dante, ou la philosophie catholique au XIIIe siècle*, Paris, 1845, in-8°. Il retourna à Lyon, afin d'occuper une chaire de droit commercial créée pour lui, et, malgré les succès qu'il remporta, ne tarda point à concourir pour l'agrégation des Facultés de lettres. Après de brillantes épreuves, il fut appelé à suppléer Fauriel dans la chaire de littérature étrangère à la Faculté de Paris, et lui succéda au bout de quatre ans, en 1844. Ses cours furent très-brillants, et il en sortit de sérieux travaux : *Etudes germaniques, pour servir à l'histoire des Francs*, Paris, 1847-49, 2 vol. in-8°; *Documents inédits pour servir à l'histoire de l'Italie depuis le VIIIe siècle jusqu'au XIIe*, Paris, 1850, in-8°; *les Poëtes franciscains en Italie au XIIIe siècle*, Paris, 1850, 1 vol. in-8°. Ozanam unissait une foi sincère et éclairée à l'amour de la science, des convictions très-arrêtées sur les choses à une grande modération envers les personnes. Son érudition, puisée aux sources les plus variées, se revêtait d'une parole entraînante et colorée, où respirait le double enthousiasme de la religion et de la poésie. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Paris, 1855-56, 8 vol. in-8°, avec une notice par le P. Lacordaire; elles contiennent des écrits inédits jusque-là mais on n'y trouve pas certains opuscules insérés dans des Revues. B.

OZANEAUX (Georges), né à Paris en 1795, m. en 1852, fut élève de l'Ecole normale, puis professeur au lycée Charlemagne à Paris. Après 1830, il quitta l'enseignement pour entrer dans l'administration universitaire, et fut successivement recteur à Bourges, à Clermont-Ferrand, à Toulouse, enfin inspecteur-général des études et conseiller de l'Université. Homme de goût et d'imagination, en même temps que professeur instruit, Ozaneaux se délassa de l'enseignement par divers travaux poétiques, dont les principaux sont : *le Dernier jour de Missolonghi*, drame en 3 actes et en vers libres, mêlé de chants dont Hérold fit la musique, et joué à l'Odéon en 1828; *La Pérouse*, tragédie en 5 actes, en vers libres, 1829, non représentée; *le Nègre*, drame en 4 actes, en vers libres, joué au Théâtre-Français en 1830; *la Mission de Jeanne d'Arc*, chronique en vers, 1835, 1 vol. in-8°; *Timour et Bayzed*, tragédie en 5 actes, 1839, non représentée. Ces ouvrages sont facilement écrits, avec une correction qui manque un peu d'originalité, mais non pas de chaleur. Il les a réunis sous le titre plaisant, mais trop modeste, d'*Erreurs poétiques*, Paris, 1849, 3 vol. in-8°. Dans le genre classique, Ozaneaux a laissé : *les Romains, ou Tableau des institutions politiques, religieuses et sociales de la République romaine*, Paris, 1845, 1 vol. in-8°, ouvrage superficiel; un *Dictionnaire français-grec*, à l'usage des classes, composé en collaboration avec MM. Roger et Ebling, Paris, 1847, 1 vol. gr. in-8°; *Nouveau système d'études philosophiques*, 1830, 1 vol. in-8°. Dans le genre historique, on lui doit : *Histoire de France, depuis l'origine de la nation jusqu'au règne de Louis-Philippe Ier*, Paris, 1846, 2 vol. in-12; 2e et 3e éditions, *continuées jusqu'à nos jours* (proclamation de la république en 1848), avec vignettes historiques, Paris, 1850, 2 vol. in-8° ou in-12. C'est un précis très-habilement composé, écrit avec élégance, une sorte de verve de style, et une grande sagesse de vues. La 1re édition fut couronnée par l'Académie Française.

OZANNE (Nicolas-Marie), dessinateur de la marine, né à Brest en 1728, m. en 1811, enseigna aux enfants de France (Louis XVI et ses frères) la construction des vaisseaux, les manœuvres et la tactique navale. Il a gravé à l'eau-forte, d'après ses propres dessins, près de 300 planches, remarquables par une grande facilité d'exécution, notamment un *Traité de la marine militaire*, qui contient 50 pl. in-8° représentant les vaisseaux de guerre, les manœuvres de combat, d'attaque et de défense des ports. —Son frère, Pierre, né à Brest en 1737, m. en 1813, très-habile ingénieur-constructeur de la marine, a gravé une suite de dessins représentant des vaisseaux, des ports de mer, des paysages. Il a dessiné et gravé, avec son frère et ses sœurs : *Vues des principaux ports et rades du royaume de France et de ses colonies*, in-fol., collection qui se distingue par une grande vérité dans le rendu.

OZARK (Monts), chaîne de montagnes de l'Amérique du Nord (Arkansas et Missouri), s'étendent du N.-E. au S.-O., entre le Missouri et la Red-River, 700 kil. de développement. Ils donnent leur nom au *District des Ozark*, dans la partie N.-O. de l'Etat d'Arkansas (Etats-Unis).

OZÈNE, nom anc. d'Oudjein.

OZEROV (Wladislas-Alexandrovitch), poëte tragique russe, né près de Tver en 1770, m. en 1816, fut d'abord militaire, parvint au grade de général-major, puis abandonna cette carrière pour se livrer à la poésie. Il a laissé : *la Mort d'Oleg*, 1798; *Œdipe à Athènes*, 1804, son chef-d'œuvre; *Fingal*, 1805; *Dmitri Donskoï*, 1807; *Polyxène*, 1809. *Fingal* et *Dmitri* ont été trad. en français par Alexis de Saint-Priest dans les *Chefs-d'œuvre des Théâtres étrangers*. Ozerov est au rang des meilleurs poëtes russes; ses tragédies sont habilement conçues et élégamment écrites.

OZIAS, *V.* Azarias.

OZIERI, v. de l'île de Sardaigne, à 176 kil. N. de Cagliari; 7,183 hab. Evêché; ch.-l. d'arr. de la pr. de Sassari.

OZOLES (Locriens). *V.* Locride.

P

PAC (Louis-Michel, comte), né à Strasbourg en 1780, d'une famille lithuanienne qu'on fait remonter aux Pazzi de Florence, m. à Smyrne en 1835, servit avec distinction dans les troupes françaises sous le 1er Empire, fut chef d'escadron des chevau-légers de la garde, colonel du 15e de cavalerie polonaise, et général attaché à l'état-major de l'empereur. Après 1814, il s'occupa de l'agriculture et des beaux-arts, fit bâtir un beau palais à Varsovie, et fut membre du sénat. Il prit part à l'insurrection de Pologne, en 1831, reçut deux blessures à Ostrolenka, et, après le triomphe des Russes, abandonna sa patrie.

PACARAD, satrape arménien, Juif d'origine, reçut, vers l'an 150 av. J.-C., de Vagharschag Ier, roi d'Arménie, en récompense de ses services, pour lui et pour sa postérité, les titres de *Takatir* (qui pose la couronne sur la tête des rois), et d'*Asbed* (général de la cavalerie). C'est de lui que descend la noble famille des Pacradouni ou Bagrátides, qui plus tard régna sur l'Arménie. C—A.

PACATIEN, *Titus-Claudius-Marcius-Pacatianus*, prit la pourpre dans le midi de la Gaule en 249, et fut défait par l'empereur Décius.

PACATUS DREPANIUS. *V.* DREPANIUS.

PACAUDIÈRE (LA), ch.-l. de cant. (Loire), arr. et à 24 kil. N.-O. de Roanne; 655 hab. Toiles, blé, vins.

PACCA (Barthélemy), né à Bénévent en 1756, m. en 1844, évêque et légat de Vellétri, cardinal en 1801, ministre camerlingue de Pie VII en 1808, rédigea et publia la bulle d'excommunication contre Napoléon Ier en 1809, fut enlevé de Rome avec le pontife, enfermé au fort de Fénestrelle, où il subit une captivité de 3 ans et demi, qu'il supporta avec beaucoup de courage, fut mis en liberté en 1812, rejoignit Pie VII à Fontainebleau, lui fit rétracter le concordat du 25 janvier 1813, rentra avec lui à Rome en 1814, fit rétablir l'ordre des Jésuites, et renonça aux affaires en 1816. Il a laissé des *Mémoires* intéressants sur les événements de sa vie; ils ont été trad. en français par l'abbé Jamet, Caen, 1832, 2 vol. in-8°; par M. L. Bellaguet, Paris, 1833; et par M. Queyras, 1845.

PACCANARI, Tyrolien, m. vers 1802, fonda à Rome, vers la fin du XVIIIe siècle, l'ordre des *Pères de la Foi*, destiné à remplacer celui des Jésuites qu'on venait d'abolir.

PACHA, titre des gouverneurs de provinces, et des principaux dignitaires de l'empire turc. Employé seul, il désigne ordinairement le grand-vizir. Le *pachalik*, ou plus ordinairement *eyalet*, est la charge, le gvt d'un pacha. On porte devant les pachas, comme insigne d'autorité, suivant leur importance, une, deux, ou trois queues de cheval. Les pachas à une queue s'appellent *Ferik*; à deux queues, *Miri-Miran*; à trois queues, *Mouchir*. Devant la porte de leurs maisons, on place sur la balustrade, suivant le grade, un, deux ou trois globes plaqués en argent ou dorés, et surmontés d'un plumet rose et blanc. Les pachas à trois queues reçoivent 50,000 piastres (12,500 fr.), et, de plus, des rations en blé, orge, riz, etc. D.

PACHALIK. *V.* l'art. précédent.

PACHE (Jean-Nicolas), né à Paris vers 1740, m. en 1823, était fils du suisse de l'hôtel de Castries; le duc le fit instruire et lui confia ensuite l'éducation de ses propres enfants. Il lui procura plus tard un emploi dans les bureaux de la marine. Après 1789, Pache se fit remarquer par l'exaltation de ses opinions démocratiques. Surnuméraire au ministère de l'intérieur, puis chargé d'une mission dans le Midi, à son retour, 18 octobre 1792, l'Assemblée le nomma ministre de la guerre, et il se prononça pour les Montagnards. Destitué le 2 février 1793, et bientôt élu maire de Paris, il contribua puissamment à la chute des Girondins, devint suspect par suite de ses liaisons avec le parti Hébertiste, fut poursuivi après le 9 thermidor, et acquitté par le tribunal criminel d'Eure-et-Loir. Inquiété encore sous le Directoire, lors de la conspiration de Babeuf, il publia 3 *Mémoires apologétiques*, puis se retira près de Charleville, où il mourut dans l'obscurité. Ce fut Pache qui imagina cette inscription fameuse, que le gouvernement révolutionnaire fit peindre sur les monuments publics, et que l'on voyait encore sur plusieurs de ceux de Paris au commencement du XIXe siècle : UNITÉ, INDIVISIBILITÉ DE LA RÉPUBLIQUE, LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ OU LA MORT. J. T.

PACHECO, noble famille d'origine portugaise, dont une branche vint s'établir en Castille en 1358.

PACHECO (Jean), favori d'Henri IV de Castille, 1454-74. Bien que tout puissant et créé *marquis de Villena*, sa jalousie contre Bertrand de la Cuéva, et quelques reproches, peut-être mérités, sur la nature suspecte de ses rapports avec Louis XI, roi de France, le mirent, en 1464, à la tête des mécontents, qui proclamèrent Alphonse, frère de Henri. Redevenu bientôt maître de la faveur royale, il voulut en vain empêcher l'union d'Isabelle, sœur du roi, avec Ferdinand d'Aragon, 1469, et soutint alors les droits de la princesse Jeanne, qu'il avait fait déclarer illégitime, à la succession de son père. Il mourut peu avant Henri IV, 1474. R.

PACHECO (Dona Maria), femme de Juan de Padilla (*V. ce nom*). Après la défaite de Villalar et l'exécution de son mari, 1521, elle soutint encore avec l'énergie du désespoir la cause des *Comuneros* contre Charles-Quint, se défendit plusieurs mois dans la ville, puis dans la citadelle de Tolède, mais fut enfin forcée de s'évader, 1522. Elle se réfugia en Portugal, où elle mourut peu après. R.

PACHECO (Edouard), l'*Achille portugais*. Avec huit à neuf cents Portugais et quelques mauvaises troupes indiennes, il soutint héroïquement, dans les Etats du radjah de Cochin, allié fidèle, plusieurs attaques du zamorin de Calicut, qui, malgré ses 50,000 hommes, son artillerie et ses vaisseaux, perdit la moitié de son armée, et fut contraint au tribut, 1503-5. Desservi plus tard dans l'esprit d'Emmanuel le Fortuné, il fut emprisonné, et finit par mourir misérablement dans un hôpital. R.

PACHECO (François), peintre espagnol, qui cultiva l'histoire, le portrait et la fresque, né à Séville en 1571, m. en 1654, eut pour maître Louis Fernandez, célèbre alors par sa manière de peindre les toiles de tenture, dont on décorait les appartements. Il dessinait, composait bien, et donnait une grande vérité aux attitudes de ses personnages : il faisait un emploi très-judicieux de la lumière, et observait exactement les lois de la perspective aérienne. Son exécution manque un peu de hardiesse, et son coloris de suavité. Pacheco publia un *Traité de la peinture*, dont on fait un grand cas en Espagne, mais que l'on trouve difficilement. Ses meilleurs tableaux sont un *St Michel* et *le Jugement dernier*. A. M.

PACHECO, v. d'Espagne (Murcie), à 22 kil. N.-O. de Carthagène; 4,500 hab.

PACHINO, anc. *Pachynum*, v. de Sicile, province et à 22 kil. S. de Noto, près du cap Passaro; 4,553 hab.

PACHO (Jean-Raymond), voyageur, né à Nice en 1794, m. en 1829, visita plusieurs fois l'Égypte, explora en 1824 les monuments de la Marmarique et de la Cyrénaïque, reçut à Paris le grand prix de la Société de géographie, et se tua dans un accès de folie. On a de lui : *Voyage dans la Marmarique et la Cyrénaïque*, Paris, 1827-29, in-4°.

PACHYMÈRE (Georges), historien byzantin, né vers 1242 à Nicée, m. vers 1310, parvint aux premières dignités de l'Eglise et de l'Etat sous Michel VIII (Paléologue). On a de lui : *Histoire d'Orient*, en 13 livres, de 1258 à 1308, faisant suite à celles de Nicétas et d'Acropolite; elle est intéressante, écrite avec clarté, quoique un peu diffuse, et souvent avec éloquence. Le P. Poussines l'a publiée, avec traduction latine et notes, Rome, 1666-69, 2 volumes in-fol., et le président Cousin l'a traduite en français; *Paraphrase des œuvres de St Denys l'Aréopagite*; *de Processione spiritus sancti*, traité publié dans le recueil d'Allatius; *Augustalis in templo Sophiæ Constantinopolitano descriptio*, à la suite de l'histoire de Grégoras, édition de Boivin; *Epitome logicæ Aristotelis*, en grec, Paris, 1447, in-8°, etc.

PACHYNUM, auj. *Pachino*, anc. v. de Sicile, au S.-E., près du cap Pachynum (auj. *Passaro*).

PACIAUDI (Paul-Marie), antiquaire, né à Turin en 1710, m. en 1785, entra dans la congrégation des Théa-

tins, professa la philosophie au collége de Gênes, se livra ensuite à prédication, obtint par son mérite les premières dignités de son ordre, fut nommé bibliothécaire du duc de Parme en 1761, et devint membre correspondant de l'Académie des Inscriptions de France. Il a laissé, entre autres ouvrages : *de Sacris christianorum balneis*, Venise, 1750, in-4°, et Rome, 1758, in-4° ; *de Umbellæ gestatione commentarius*, Rome, 1752, in-4°, fig.; *Antiquitates christianæ : de cultu S. Johannis-Baptistæ*, Rome, 1755, in-4° ; *de Athletarum cubistesi in palæstrâ Græcorum commentarius*, ibid., 1756, in-4° ; *Monumenta Peloponnesiaca commentariis explicata*, ibid., 1761, 2 vol. gr. in-4°, fig.; *Memorie de' gran maestri dell' ordine Gerosolimitano*, Parme, 1780, 3 vol. gr. in-4°, fig.; *Lettres au comte de Caylus*, Paris, 1802, in-8°, fig.

PACIFICUS, archidiacre de Vérone au IXe siècle, est regardé comme l'inventeur des horloges à roues et à ressorts, divisant le jour en 24 parties égales.

PACIFICUS, frère Mineur, surnommé *Picenus* parce qu'il naquit dans la Marche de Fermo (anc. *Picenum*), eut d'abord une grande réputation comme poëte au XIIIe siècle, et fut surnommé *le Roi des vers* par l'empereur Frédéric II. Quand il fut entré en religion, il mérita par sa douceur le nom de *Pacificus* sous lequel il est connu, et devint le 1er provincial de son ordre en France.

PACIFICUS (Maximus), poëte latin moderne, né à Ascoli, d'une famille noble, m. vers 1500. Ses poésies ont été réunies sous le titre d'*Hecatelegium*, Florence, 1489, in-4°. Il a de la facilité, mais peu d'élégance, et ne mérite pas, comme l'ont dit ses admirateurs, d'être comparé à Ovide.

PACIFIQUE (le P.), de Provins, missionnaire capucin, fut envoyé dans le Levant en 1622, éleva des couvents à Alep et dans l'île de Chypre, partit en 1628 pour la Perse, dont le roi lui permit de fonder des monastères à Ispahan et à Bagdad, se rendit ensuite aux Antilles françaises en qualité de supérieur de son ordre en Amérique, et revint à Paris, où il mourut en 1653. On a de lui : *Voyage de Perse, contenant les remarques particulières de la Terre-Sainte et le testament de Mahomet*, Paris, 1631, in-8°, ouvrage très-prolixe ; *Relation ou description des îles St-Christophe et de la Guadeloupe*, ibid., 1648, in-12.

PACIFIQUE (Océan), ou GRAND-OCÉAN, ou MER DU SUD, entre l'Amérique à l'E., l'Australie et l'Asie à l'O., se confond au S. avec l'océan Glacial antarctique, et communique au N., par le détroit de Behring, avec l'océan Glacial arctique. Ses principales divisions sont : dans l'E., le golfe de Californie ou mer Vermeille, et la baie de Panama ; dans l'O., les mers d'Okhotsk, du Japon, la mer Jaune, la mer de la Chine, de Célèbes ; au N., la mer de Behring. Selon M. de Humboldt, son niveau est de 3 mèt. au plus au-dessus de celui de la mer des Antilles ; différence réduite à 1 mèt., d'après un nivellement que fit exécuter Bolivar en 1828-29. C'est dans l'océan Pacifique qu'est située la 5e partie du monde, nommée Océanie. Inconnue des anciens, cette mer fut aperçue en 1513 par Balboa, du sommet d'une des montagnes de l'isthme de Panama ; et Magellan, qui la traversa le premier en 1520, lui donna le nom de Pacifique, à cause de la facilité avec laquelle il se rendit de l'Amérique aux îles Malaises. Le nom de mer du Sud vient de ce que Balboa avait, pour la découvrir, traversé du N. au S. l'isthme de Darien. Il y a dans cet Océan un courant qui se dirige au N. et à l'E. de la côte d'Asie, et qui paraît coïncider avec celui de l'océan Atlantique ; les eaux en ont partout une température plus élevée que celle de l'atmosphère. M.

PACIO (Jules), en latin *Pacius*, jurisconsulte, né à Vicence en 1550, m. en 1635, professa le droit en Suisse, en Allemagne, en Hongrie, en France et à Padoue. On lui doit : *de Jure maris Adriatici*, ouvrage pour lequel la république de Venise lui conféra le collier de St-Marc ; *De contractibus*, Lyon, 1606, in-fol.; *Synopsis juris*, ibid., 1616, in-fol.; *In Decretales libri V*, in-8° ; *Corpus juris civilis*, Genève, 1580, in-fol., etc.

PACOME (Saint), né dans la Thébaïde vers 292, de parents païens, m. en 348, était soldat de l'empire romain, lorsqu'il se fit disciple du saint solitaire Palémon, et réunit à son tour, dans la Thébaïde, environ 5,000 chrétiens, auxquels il donna une règle. Calomnié au concile de Latopolis, 348, son humilité et la pureté de sa doctrine lui attirèrent les éloges des Pères de l'assemblée. Fête, le 14 mai. Il nous reste de lui : *Præcepta, judicia et monita*, trad. en latin par St Jérôme ; *Codex regularum*, Paris, 1663. Sa Vie, écrite par un moine contemporain, a été traduite en français par Arnaud d'Andilly dans les *Vies des Pères du désert*.

PACORUS, fils aîné d'Orodes, roi des Parthes, contribua au gain de la bataille de Carrhes sur Crassus, l'an 53 av. J.-C. Plus tard, uni à Titus Labiénus, qui avait priparti pour Pompée contre César, il traversa l'Euphrate es battit Décidius, lieutenant d'Antoine, en 40, mais fut dét fait, l'année suivante, par Ventidius.

PACORUS, dit *Firouz*, roi des Parthes, fils d'Artaban, régna de 91 à 107. Ayant à combattre une rébellion de ses sujets, il en triompha à l'aide des secours du roi d'Arménie. Il fut ennemi de l'empereur Trajan, et allié de Décébale, roi des Daces.

PACTA CONVENTA, conditions que les diètes de Pologne, depuis l'avénement des Jagellons, présentaient au roi nouvellement élu, et que celui-ci s'obligeait d'observer. C'était de ne proposer aucun candidat pour lui succéder au trône, de ne recevoir à l'insu du sénat aucun envoyé des puissances étrangères, de ne conférer les emplois et dignités qu'aux Polonais, d'accepter un conseil de 16 sénateurs chargés de veiller sur les libertés nationales, de laisser aux nobles le produit des mines et salines sur leurs terres, de ne pas traverser leurs terres sans leur consentement, de n'exiger d'eux ni vivres, ni fourrages, ni indemnité en argent, de ne lever que les impôts ordinaires, etc. B.

PACTE DE FAMILLE. — PACTE DE FAMINE. *V.* FAMILLE, FAMINE.

PACTOLE, *Pactolus*, auj. *Sart* ou *Bagoulet*, riv. de Lydie, descendait du mont Tmolus, passait à Sardes, et se jetait dans l'Hermus. Les paillettes d'or qu'il roulait, depuis que, suivant la Fable, Midas (*V. ce nom*) s'y était baigné, le firent encore appeler *Chrysorrhoas*.

PACTUM, ville des Indes, lieu le plus important de la fabrication des tissus d'or et d'argent.

PACUVIUS (Marcus) poëte tragique romain, neveu d'Ennius, né à Brindes l'an 533 de Rome, 220 av. J.-C., m. à Tarente à l'âge de 90 ans. Ses ouvrages sont perdus, sauf quelques fragments, qui justifient, par l'enflure pédantesque du style, les critiques de Perse et d'autres anciens ; cependant ses tragédies plaisaient aux Romains par l'énergie stoïcienne des personnages et la vivacité des situations. On l'a rangé, sur la foi du grammairien Diomède, parmi les satiriques précurseurs de Lucilius, quoique tous les vers cités de lui soient rapportés à des tragédies. Il se distingua aussi comme peintre. Les fragments de Pacuvius ont été réunis par H. Estienne, 1564 ; par Scriverius, Leyde, 1620 ; par Maittaire, dans le *Corpus poetarum*, Lond., 1713 ; par Bothe, Halb., 1823 ; ils sont traduits en français par Levée, dans le tome XV du *Théâtre des Latins*, Paris, 1823. D—R.

PACUVIUS CALAVIUS, sénateur de Capoue, poussa ses compatriotes, après la bataille de Cannes, 216 av. J.-C., à se déclarer en faveur d'Annibal, qu'il reçut dans sa maison. Son fils Pérolla, partisan des Romains, voulant assassiner le général carthaginois, il sut l'en détourner. *V.* Tite-Live, XXIII, 2.

PACY-SUR-EURE, ch.-l. de cant. (Eure), arr. et à 23 kil. E. d'Evreux ; 1,630 hab. Autrefois fortifié.

PADAMO, rivière de la république de Vénézuéla (Cumana), affluent de l'Orénoque. Cours de 220 kil.

PADANG, v. de l'île de Sumatra, sur la côte S.-O., à 420 kil. N.-O. de Bencoulen ; 25,000 hab. Etablissement hollandais ; résidence du gouverneur et siége de l'administration de l'île. Exportation de café, poivre, épices, camphre, benjoin. — Les Anglais l'occupèrent de 1781 à 1784, et de 1791 à 1814.

PADDINGTON, vge d'Angleterre (Middlesex), sur un canal de son nom qui s'embranche sur celui de Great-Junction, à l'O. de Londres ; 8,000 hab.

PADERBORN, v. des Etats prussiens (Westphalie), sur la Pader (affluent de la Lippe), à 80 kil. S. de Minden ; 10,661 hab. Evêché catholique, suffragant de Cologne. Cour d'appel, gymnase, séminaire ; société d'histoire et d'antiquités westphaliennes. Université, fondée en 1623, supprimée en 1819. Sources minérales, froides en été, chaudes en hiver. Brasseries, distilleries, fabr. de tabac, toiles de lin, amidon. On remarque la cathédrale, avec une crypte, et l'hôtel-de-ville. — Charlemagne, pendant la guerre de Saxe, résida souvent à Paderborn, et y tint plusieurs diètes. L'évêché, qu'il fonda en 777, devint une principauté immédiate de l'Empire, comprise dans le cercle de Westphalie, entre la Hesse, l'abbaye de Corvey, la principauté de Kalenberg, le comté de la Lippe, et renfermant 24 villes (Paderborn, Büren, Brakel, Litchtenau, Lippspring, etc.). Cette principauté, sécularisée en 1801, fut donnée à la Prusse en 1802, et, de 1807 à 1813, au royaume français de Westphalie. B.

PADICHAH, mot persan, signifiant empereur (de *pâd*,

protecteur, et de *chah*, roi; protecteur de roi). C'est le plus grand titre qu'on puisse donner, en Orient, à un monarque; il est porté par les sultans ottomans. Depuis François Ier, auquel Soliman II accorda cette qualification, les rois de France sont les seuls souverains de l'Europe qui aient jamais reçu ce titre, en Turquie, en Perse et dans l'Inde. De nos jours seulement, il a été aussi donné aux empereurs de Russie et d'Autriche. D.

PADIHAM, brg d'Angleterre (Lancaster), sur la Calder, à 25 kil. E. de Preston; 3,600 hab. Fabr. de cotons.

PADILLA (Maria de), demoiselle espagnole d'une rare beauté et de beaucoup d'esprit, qui fut favorite de Pierre le Cruel, roi de Castille. Ce prince, ayant épousé Blanche de Bourbon, ne put se détacher de Maria Padilla, prit sa femme en haine, et lui fit subir d'indignes traitements; Mariana n'accuse point Maria de Padilla d'avoir provoqué cette conduite. Elle mourut en 1361. Pierre déclara qu'il était uni avec elle par un mariage secret, fit placer ses restes dans les sépultures des rois de Castille, et élever ses enfants comme héritiers présomptifs de la couronne.

PADILLA (Don Juan de), fils d'un commandeur de Castille, se déclara pour les *Comuneros* soulevés contre Charles-Quint, 1520, commanda les troupes que Tolède envoya au secours de Ségovie, organisa la Ligue nationale à l'Assemblée d'Avila, prit Tordésillas et Valladolid, et, maître de la personne de Jeanne la Folle, promulgua des décrets en son nom. Quelques concessions de Charles-Quint amenèrent plusieurs nobles et le clergé à se séparer des Comuneros; Padilla, nommé général en chef à la place de Don Pedro Giron, qui avait fait défection, pilla les trésors de la cathédrale de Tolède pour payer ses soldats, laissa reprendre Tordésillas, fut vaincu et pris à Villalar, et exécuté le lendemain, 1522. Il avait épousé Maria Pacheco (*V. ce nom*). B.

PADILLA-DE-ABAXO, vge d'Espagne, à 44 kil. N.-O. de Burgos, près de la rive g. de la Pisuerga; 700 hab. Patrie de Maria de Padilla.

PADILLA (SANT-ANTONIO DE), vge du Mexique, à 31 kil. O. de Nouveau-Santander. Iturbide y fut pris et fusillé en 1824.

PADINUM, anc. v. d'Italie, sur le Padus, aux confins de la Vénétie et de la Gaule Cisalpine; auj. *Bondeno*.

PADOUAN (Le), graveur. *V.* CAVINO.

PADOUAN (Le), anc. pays d'Italie, dépendance de la république de Venise, entre le Trévisan au N., le Dogado à l'E., la Polésine de Rovigo au S., et le Véronèse à l'O.; ch.-l., *Padoue*.

PADOUE, en italien *Padova*, en latin *Patavium*, v. forte des Etats autrichiens (Vénétie), sur le Bacchiglione, située à 35 kil. O. de Venise; ch.-l. de délégation; par 45° 24' 3" lat. N., et 9° 31' 44" long. E.; 53,993 hab. Un canal la joint à la Brenta. Evêché suffragant de Venise; tribunaux. Université fondée en 1228, et illustrée par ses professeurs, Galilée, Guglielmini, Fallopius, etc., et par des élèves comme Dante, Pétrarque et le Tasse. Deux riches bibliothèques, celle du chapitre et celle de la ville. Séminaire; école rabbinique; Académie des sciences, lettres et arts; jardin botanique, musée, observatoire; hôtel d'invalides; asile d'orphelins et d'enfants trouvés, etc. Padoue est une ville assez mal bâtie, mais remplie de beaux édifices et de merveilles d'art, entre autres: le Palais de Justice, avec une grande salle de 100 mèt. de long sur 33 de largeur et autant de hauteur; la cathédrale ou *Dôme*, avec une Vierge du Giotto et le monument de Pétrarque; l'église de Ste-Justine; celle de St-Antoine, vaste monument gothique, avec 5 coupoles, 3 tours, et 4 orgues gigantesques; la statue équestre en bronze de Gattamélata, œuvre de Donatello, sur la place de cette église; Santa-Maria dell'Arena, ornée de fresques de Giotto; le Collége, où sont des fresques du Titien; le palais de l'Université, construit par Palladio; la place dite *Prato della Valle*, contenant une île entourée d'un canal dont les bords sont ornés de 74 statues; l'amphithéâtre, le pont Molino, le palais Zarabella, la porte Savonarole, le théâtre, etc. Fabr. de soieries, rubans, draps, cordes à violon; teintureries. Comm. de vins, grains, huile, bétail. — Déjà florissante sous les Romains, Padoue, dont on fait remonter la fondation à Anténor, guerrier troyen, fut deux fois détruite par Alaric et par Attila. Relevée par Charlemagne, érigée en république au moyen âge, elle fut sans cesse agitée par des factions; les Macaruffi et les Carrare se la disputèrent. Elle tomba au pouvoir de Venise en 1405, et de l'Autriche en 1797. Napoléon Ier en fit, en 1805, le ch.-l. du département de la Brenta. Le général Arrighi reçut le titre de *duc de Padoue*. Patrie de Tite-Live, du grammairien Asconius Pedianus, de Belzoni, Mantegna, etc.

PADOUE (Délégation de), division administrative des Etats autrichiens, une des 9 de la province de Vénétie, entre celles de Trévise au N., de Vicence à l'O., de Rovigo au S., de Venise à l'E., a 2,160 kil. carr.; 308,329 hab. Arrosée par la Brenta et le Bacchiglione. Sol plat, excepté dans l'O., où sont les monts Euganéens; fertile en céréales, maïs, riz, vin, huile, chanvre, lin, safran, fruits. Elève de moutons et de vers à soie. Fabr. de draps, lainages, soieries, toiles.

PADRON (EL-), *Iria Flavia*, v. d'Espagne (Galice), dans la prov. de la Corogne, à 26 kil. S.-S.-O. de Santiago; 3,900 hab.

PADULA, v. du royaume d'Italie (Principauté Citérieure), à 100 kil. S.-E. de Salerne; 8,274 hab.

PADUS, nom latin du Pô.

PÆAN. *V.* PÉAN.

PÆDOTRIBE, officier d'un gymnase chez les anciens Grecs. Il enseignait aux jeunes gens les principes et les exercices de la gymnastique.

PÆNULA, vêtement, chez les anc. Romains. Ce fut, originairement, un large manteau de voyage, en cuir, qui enveloppait le corps de toutes parts, tombait jusqu'aux talons, n'avait d'ouverture que pour la tête, et souvent était muni d'un capuchon: c'était l'accoutrement ordinaire des muletiers. Sous Domitien, on fit des Pænula en laine fine, on y perça des ouvertures pour les bras, et bien des gens les prirent pour habit de ville, en place de la toge. La Pænula devint d'un usage général vers le temps d'Alexandre Sévère, et les femmes mêmes l'adoptèrent en y ajoutant des franges et des boutons. On eut alors des Pænula d'été et des Pænula d'hiver. C. D—Y.

PÆONIE. *V.* PÉONIE.

PAER (Ferdinand), compositeur de musique, né à Parme en 1771, m. à Paris en 1839, écrivit d'abord, pour les théâtres d'Italie, un grand nombre d'opéras, dans lesquels il prit pour modèles Cimarosa, Paisiello et Guglielmi. Il se rendit ensuite en Allemagne, où l'électeur de Saxe le nomma son maître de chapelle en remplacement de Naumann; l'étude des œuvres de Mozart transforma sa manière. Napoléon Ier l'emmena en France, en 1806. Paër a été tour à tour directeur du Théâtre-Italien et de l'Académie royale de musique, attaché à la chapelle de Louis XVIII, professeur de composition au Conservatoire, et membre de l'Institut. La verve comique est le trait distinctif de ses ouvrages, dont les principaux sont: *Circé; Il principe di Tarento; Griselda*, 1796; *Camilla*, 1801; *Achille*, 1806; *Agnese*, 1811; et *le Maître de chapelle*, 1824.

PÆSANA, v. du royaume d'Italie, arr. et à 17 kil. O. de Saluces, sur la rive droite du Pô; 6,451 hab.

PAESIELLO. *V.* PAISIELLO.

PÆSTUM ou PŒSTUM, en grec *Posidonia*, v. de l'Italie ancienne (Lucanie), sur le golfe de son nom; auj. *Pesto* (Principauté-Citérieure), à 40 kil. S.-E. de Naples. Dans l'antiquité, sa campagne, maintenant plaine insalubre et déserte, avait des champs de rosiers célèbres, qui fleurissaient deux fois l'an. Ruines magnifiques, près de la mer, des murailles d'enceinte de la ville, d'un grand et d'un petit temple périptère dorique, d'une basilique, d'un amphithéâtre, etc. Pæstum était une colonie dorienne, fondée au VIIIe siècle av. J.-C. Les Lucaniens la prirent vers 430. Les Sarrasins la détruisirent, l'an 915 de l'ère chrétienne. — Le golfe de Pæstum, formé par la mer Tyrrhénienne, est auj. le golfe de *Salerne*.

PÆTUS, c.-à-d. *un peu louche*, surnom de plusieurs familles de l'anc. Rome (les Ælius, les Papirius, les Cæcina).

PÆTUS (Cæcina), complice de Scribonius dans une conspiration contre l'empereur Claude, fut condamné à mourir. Sa femme Arrie se tua avec lui.

PÆTUS (Thraséas). *V.* THRASÉAS.

PÆTUS CATUS (Sextus ÆLIUS), jurisconsulte romain, divulgua, l'an 200 av. J.-C., certaines formules de droit, dont les patriciens se réservaient la connaissance. Ce qu'il publia fut appelé le *Droit Elien*.

PAEZ (Beremond et Ferdinand), fils de P. de Lima, comte de Transtamare, furent successivement les amants de Thérèse, veuve de Henri de Bourgogne, 1er roi de Portugal. Thérèse maria sa propre fille Urraque avec Béremond, et épousa Ferdinand, vers 1124. En 1128, Alphonse Henriquez, fils et successeur de Henri, enferma sa mère dans un couvent, et chassa son époux.

PAGAHM-MIOU, v. auj. ruinée de l'Inde Transgangétique, sur la rive g. de l'Iraouaddy, à 160 kil. S.-O. d'Ava, fut la capitale de l'empire birman.

PAGAN (Blaise-François, comte de), ingénieur et astronome, né près d'Avignon en 1604, m. en 1665, se

signala au siége de Caen en 1620, au combat des Ponts-de-Cé et à la prise de Navarreins, perdit un œil au siége de Montauban, participa à celui de La Rochelle, et servit encore en Italie, en Picardie et en Flandre. Il devint aveugle en 1642. On a de lui : *Traité des fortifications*, Paris, 1645, in-fol. ; *Théorèmes géométriques*, Paris, 1651 ; *Relation de la rivière des Amazones*, 1655, in-8° ; *Théorie des planètes*, 1657, in-4° ; *Tables astronomiques*, 1658, in-4° ; *Astrologie naturelle*, 1659, in-12 ; *Œuvres posthumes*, 1669, in-12.

PAGANALES, *Paganalia*, fête champêtre, chez les anc. Romains. Elle revenait annuellement à la fin de janvier ou au commencement de février, sept jours après les Sémentines (*V. ce mot*), parce que les grains confiés à la terre commencent à germer au bout de 7 jours. C'était la fête des villages, *pagi*, et les villageois la célébraient en purifiant leurs maisons, offrant des gâteaux à leurs Lares, et sacrifiant à Proserpine, déesse de la germination. On profitait de cette fête pour faire le dénombrement des campagnes : tout le monde était obligé d'y venir et de remettre aux présidents de la fête une petite monnaie d'une sorte pour les hommes, d'une autre pour les femmes, et d'une autre pour les enfants. Servius Tullius avait établi cette coutume, qui s'observait encore du temps des empereurs. C. D—v.

PAGANEL (Pierre), né à Villeneuve-d'Agen en 1745, m. en 1826, entra de bonne heure dans l'enseignement, et était curé de Noaillac, quand la Révolution éclata. Il prêta le serment civique, fut élu procureur-syndic du district de Villeneuve en 1790, député à l'Assemblée législative en 1791, membre de la Convention en 1792, devint chef du contentieux et secrétaire-général du ministère des relations extérieures sous le Directoire, chef de division à la grande-chancellerie en 1803, fut banni par la 2e Restauration, et acheva ses jours en Belgique. On a de lui : *Essai historique et critique sur la Révolution française*, 1810, 3 vol. in-8° ; une traduction en prose des *Animaux parlants* de Casti ; et deux Mémoires sur l'*Ancienneté du globe* et sur les *Causes de la durée de l'empire des Chinois*.

PAGANI, nom de 5 peintres italiens : 1° *Vincenzo* PAGANI, né à Monte-Rubiano vers la fin du XVe siècle, élève de Raphaël, a laissé des ouvrages estimés, entre autres, une *Assomption* conservée dans sa ville natale ; — 2° *Lattanzio* PAGANI, fils du précédent, né à Rimini, continua plusieurs travaux de Jean Bellini, et renonça aux arts en devenant un des principaux magistrats de Pérouse ; — 3° *Francesco* PAGANI, né à Florence en 1531, m. en 1561, imitateur du Caravage, orna de fresques le palais Giuliano de' Ricasoli ; on citait surtout celle de *Jupiter et Junon* ; — 4° *Gregorio* PAGANI, fils du précédent, né à Florence en 1558, m. en 1605, élève de Cigoli, se fit une grande réputation par un tableau de l'*Invention de la croix*, détruit dans un incendie ; on conserve de lui, à Pistoie, une *Descente du St-Esprit* ; — 5° *Paul* PAGANI, né dans le Milanais en 1661, m. en 1716, a laissé un grand nombre d'ouvrages à Milan, une *Madeleine en méditation*, à Dresde, etc.

PAGANINI (Nicolo), violoniste extraordinaire, né à Gênes en 1784, m. à Nice en 1840, reçut les leçons de Costa, de Rolla et de Paër, dirigea l'orchestre de la princesse de Lucques, sœur de Napoléon Ier, Elisa Bacciochi, jusqu'en 1813, et parcourut ensuite l'Europe en donnant des concerts. Il excita l'étonnement universel par la force et l'adresse de son exécution, par l'habileté avec laquelle il triomphait des difficultés, plutôt que par la pureté et l'expression. Paganini jouit des succès les plus lucratifs : il laissa une fortune de plus de 4 millions de francs. On a gravé de lui, en France, 12 sonates, et des études pour le violon.

PAGANISME, nom que l'on donna, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, au culte des faux dieux, parce qu'il fut surtout vivace dans les campagnes et les bourgades (*pagi*).

PAGASES, *Pagasæ*, auj. *Volo*, v. de l'anc. Grèce (Thessalie), sur le golfe Pagasétique, servait de port à Phères. On y construisit le navire Argo. Apollon y avait un temple célèbre, élevé par Trophonius.

PAGE, jeune noble, de 7 à 14 ans, placé chez quelque seigneur féodal, pour remplir auprès de lui certains services domestiques, et faire son apprentissage du métier de la guerre. Plus tard, quand les gentilshommes purent entrer de bonne heure dans l'armée, il n'y eut plus que les rois et les princes qui eurent des pages.

PAGES (Pierre-Marie-François, vicomte de), né à Toulouse en 1748, m. en 1793, entra à 19 ans dans la marine, visita la Louisiane en 1767, s'arrêta quelque temps à la Nouvelle-Orléans, se rendit à Mexico en 1768, puis à Manille, Batavia, Bombay, Maskate, Bassora, et revint à Marseille en 1771. En 1773, il suivit Kerguelen aux Terres australes, servit plus tard dans la guerre d'Amérique, puis se retira à St-Domingue, où il fut égorgé dans une révolte des esclaves. On lui doit : *Voyage autour du monde et vers les deux pôles par terre et par mer en* 1767-76, Paris, 1782, 2 vol. in-8°, avec cartes et fig.

PAGÈS (Garnier), né à Marseille en 1801, m. en 1841, se fit inscrire à Paris sur le tableau des avocats, mais ne réussit point au barreau. Après avoir participé à la Révolution de juillet 1830, il fut député de l'Isère de 1831 à 1835, puis de la Sarthe. Il devint l'objet de quelques poursuites après l'insurrection des 5 et 6 juin 1832. C'était un dialecticien spirituel, qui, sans être orateur, prit place parmi les chefs du parti radical.

PAGI (Antoine), religieux cordelier, né en 1624 à Rognes (Provence), m. en 1690, a laissé : *Dissertatio hypatica, seu de consulibus Cæsareis*, Lyon, 1682, in-4°, ouvrage où il établit dans quelles circonstances les empereurs prenaient le consulat ; *Dissertation sur les consulats des empereurs romains*, dans le *Journal des Savants*, novembre 1688, réponse aux critiques de l'ouvrage précédent ; *Critica historico-chronologica in Annales ecclesiasticos cardinalis Baronii*, 4 vol. in-fol., 1689-1705, ouvrage capital, dans lequel il rectifie année par année les erreurs de celui de Baronius.

PAGI (François), neveu du précédent, et cordelier comme lui, né en 1654 à Lambesc, m. en 1721, aida son oncle dans la critique des *Annales* de Baronius, et publia : *Breviarium historico-chronologico-criticum, illustrium pontificum romanorum gesta, conciliorum generalium acta, etc., complectens*, Anvers (Genève), 1717-47, 4 vol. in-4°, ouvrage estimable. On lui attribue : *Continuatio historiæ chronologicæ ab Alexandro XII usque ad Innocentium XII*, Lyon, 1694, in-12.

PAGI (P.-François), neveu du précédent, né en 1690 à Martigues, m. en 1740, a laissé : *Histoire de la révolution des Pays-Bas*, Paris, 1727, 2 vol. in-12 ; *Histoire de Cyrus le Jeune et de la retraite des Dix mille*, 1736, in-12.

PAGIDA, riv. de Phénicie. *V.* BELUS.

PAGNINI (Luc-Antoine), littérateur italien, né à Pistoia en 1737, m. en 1814, entra chez les Carmes de Mantoue, professa la philosophie et la rhétorique dans plusieurs maisons de son ordre, puis les humanités à l'université de Pise, quand cette université fut réunie à celle de France, et fut chanoine dans sa ville natale. On a de lui quelques opuscules sur les mathématiques, des traductions, très-estimées, en vers italiens, d'Hésiode, Anacréon, Callimaque, Théocrite, Bion, Moschus, Epictète, et Horace, et un recueil d'épigrammes latines, grecques et italiennes.

PAGNINO (Sante), savant orientaliste, né à Lucques en 1470, m. à Lyon en 1541, entra à 16 ans dans l'ordre de St-Dominique. On a de lui : *Thesaurus linguæ sanctæ*, Paris, 1548, in-4°, et Genève, 1614, in-fol. ; *Veteris et Novi Testamenti nova translatio*, Lyon, 1528, in-4°, et 1542, in-fol., avec notes de Servet ; *Catena argentea in Pentateuchum*, ibid., 1536, 6 vol. in-fol. ; *Isagoges, seu introductionis ad sacras litteras lib.* I, 1536, in-fol. ; *Hebraicarum institutionum lib.* IV, ibid., 1526 et 1549, in-4° ; *Isagoge græca*, Avignon, 1525, in-fol., etc.

PAGO, île de l'Adriatique, dans le golfe de Quarnero, au S. de l'île d'Arbe, dépend de la Dalmatie autrichienne, quoique sur la côte de Croatie ; 55 kil. sur 25 ; 4,500 hab. Ch.-l., *Pago*, à 37 kil. N.-O. de Zara.

PAGRATIDES ou BAGRATIDES, dynastie de rois Arméniens, régna de 859 à 1079. *V.* ARMÉNIE.

PAHANG, v. de l'Inde Transgangétique (Malacca), sur une riv. de son nom, à 20 kil. de la mer de Chine. Ch.-l. d'un royaume situé entre ceux de Tringano au N., de Salengore à l'O., et de Djohore au S. Son commerce, jadis très-considérable, est auj. presque nul.

PAHLEN (FUN DER, comte), né en Courlande, vers 1760, m. en 1826, est célèbre pour avoir été le chef de la conspiration qui fit perdre la vie et le trône à l'empereur de Russie Paul Ier, le 24 mars 1801. Pahlen était gouverneur de la Livonie sous le règne de Catherine II ; Paul, alors grand-duc, le vit, le prit en amitié, et, monté sur le trône, le nomma gouverneur militaire de St-Pétersbourg. Le favori craignait que ce qu'un caprice lui donna, un caprice le lui ôtât : on explique ainsi l'origine de son complot. Il n'en recueillit pas le fruit, car quatre mois après la catastrophe, Alexandre Ier lui écrivit que, prenant en considération ses infirmités, il lui accordait la démission de tous ses emplois.

PAILLET (Alphonse), avocat, né à Soissons en 1796, m. en 1855, fit de brillantes études au lycée Charlemagne,

à Paris, débuta au barreau de sa ville natale, s'inscrivit au barreau de Paris en 1824, et mérita, par son caractère et son talent, d'en être élu bâtonnier en 1839. Membre de la Chambre des Députés en 1846, il fut aussi envoyé à l'Assemblée législative de 1849. Au barreau, la solidité de son savoir, la sagacité de son jugement, la puissance de sa dialectique, la correction et la pureté de son langage, le placèrent au premier rang; il sut doucement émouvoir, et manier avec grâce l'arme de l'ironie, mais manqua d'élan et de passion. B.

PAILLOT DE MONTABERT, peintre, né à Troyes en 1771, m. en 1849, quitta la France à la Révolution, alla en Allemagne, en Flandre, en Amérique, et à Rome, et, de retour en France, entra dans l'atelier de David. Il exposa, en 1802, un *Jupiter;* en 1804, *Stratonice et Antiochus;* en 1808, *Geneviève de Brabant;* en 1810, *Léda,* qui lui valut une médaille d'or; en 1817, *Diane venant visiter Endymion.* Il est auteur d'un *Traité complet de la peinture,* ouvrage immense, qui lui coûta plus de 30 années de travail. On lui doit aussi la réhabilitation du procédé encaustique, qui servit à la restauration des fresques du château de Fontainebleau. R—T.

PAIMBŒUF, s.-préf. (Loire-Inférieure), sur la rive g. et à 20 kil. de l'embouchure de la Loire, à 34 kil. O. de Nantes; 3,196 hab. Fondé à la fin du XVIIe siècle, il sert de port à Nantes, quoique sa rade soit peu profonde. Un môle de 70 mèt. de long sur 7 de large, construit en 1782, y garantit les navires des gros temps. Tribunal de 1re instance, collége. Ecole d'hydrographie; construction de navires, corderies et scieries à vapeur et à bras. Armements pour la pêche de la baleine. Commerce de grains, farines, bois, porcs, etc.

PAIMPOL, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), arr. et à 40 kil. N.-O. de St-Brieuc; 1,708 hab. Baigné de trois côtés par l'Océan, il a 2 bons ports naturels. Fabr. de cordages, brosserie, tanneries. Établissement d'eaux minérales. Cabotage. Pêche de la morue. Paimpol fut presque détruit sous la Ligue, en 1593.

PAIMPONT, brg (Ille-et-Vilaine), arr. et à 23 kil. S.-O. de Montfort-sur-Meu, près d'une vaste forêt et sur les bords d'un étang; 162 hab. Forges, feux d'affinerie, hauts-fourneaux, fonderie.

PAIN (Marie-Joseph), chansonnier et poëte comique, né à Paris en 1773, m. en 1830, ne travailla que pour les théâtres de vaudevilles, où il obtint de nombreux succès, et une célébrité auj. passée. Il fut censeur des journaux sous la Restauration. Parmi ses comédies-vaudevilles, nous citerons : l'*Appartement à louer,* 1799; *Téniers,* 1800; *Allez voir Dominique,* 1801; *Fanchon la vielleuse,* en 3 actes, 1803; *Amour et Mystère,* 1807, etc. La plupart de ses ouvrages ont été faits en collaboration avec Bouilly, Dumersan, Vieillard, etc.

PAIN BÉNIT, pain que les fidèles, dans l'Eglise catholique, offrent tour à tour dans leur paroisse, pour être bénit et distribué le dimanche, à la grand'messe. C'est une image des agapes (*V. ce mot*), ou un souvenir des offrandes que les premiers chrétiens apportaient à l'église. On dit que l'usage de distribuer le pain bénit a été établi dans un concile de Nantes, en 655.

PAIN CALENDAIRE, pain qui s'offrait autrefois, dans certaines églises, à la fête de Noël, fête appelée quelquefois *Calende.*

PAINS DE PROPOSITION, pains de pur froment et sans levain, au nombre de 12, par allusion aux 12 tribus d'Israël, et qui étaient placés, le matin de chaque sabbat, en présence de Dieu sur la table d'or, dans le saint lieu.

PAINE (Thomas), publiciste anglais, né en 1737 à Thetford (Norfolk), m. en 1809, fut successivement fabricant de corsets, employé dans l'accise, sous-maître d'école à Londres, passa en Amérique, y écrivit dans les journaux en faveur de l'indépendance des colonies, et défendit encore cette cause dans un célèbre pamphlet, *le Sens commun,* 1776, trad. en français par Labaume, 1793, in-8°. Il obtint ensuite une place de secrétaire aux affaires étrangères, et fut envoyé en France pour négocier un emprunt. Plus tard, de retour à Londres, il se fit traduire en 1791 devant la cour du Banc du Roi pour la publication des *Droits de l'homme,* se réfugia en France, et, bien qu'étranger, fut député du Pas-de-Calais à la Convention. Dans le procès de Louis XVI, ayant voté pour le bannissement et la détention jusqu'à la paix, puis pour le sursis, il devint suspect à Robespierre, qui le fit rayer de l'assemblée et enfermer au Luxembourg. Ce fut là qu'il écrivit un nouveau pamphlet, *l'Age de la raison.* Rendu à la liberté sur les réclamations du ministère américain, il reprit sa place à la Convention en 1794, et présenta, en 1795, une *Dissertation sur les premiers principes du gouvernement.* Quelque temps après, il retourna aux Etats-Unis.

PAIRS (du latin *pares,* égaux). Ce mot, dans son acception primitive, n'indiqua point une dignité spéciale. Les vassaux d'un même seigneur s'appelaient *pairs* entre eux, et formaient des tribunaux pour juger leurs égaux : le comte était jugé par des comtes, l'évêque par des évêques, et ainsi des autres personnes. La *pairie,* dans le sens plus moderne du mot, ne fut constituée que du moment où le nom de *pair* fut appliqué et réservé à certains individus d'un rang très-élevé, c.-à-d. lorsque les fiefs devinrent héréditaires; les *pairs du roi* ou *pairs de France* commencèrent, à partir de la dynastie capétienne, à être distingués des autres barons. Au XIIe siècle, on en comptait 12, dont 6 séculiers (les ducs de Normandie, de Bourgogne, de Guyenne, les comtes de Flandre, de Toulouse, de Champagne), et 6 ecclésiastiques (l'archevêque de Reims, les évêques de Laon, Langres, Beauvais, Châlons, Noyon). Les pairs, dans le principe, assistaient le roi de leurs conseils dans les affaires difficiles, et l'aidaient à rendre la justice, ainsi que les autres pairs de fiefs le faisaient envers leurs seigneurs. Ce fut ainsi qu'ils jugèrent, en 1203, Jean-sans-Terre, roi d'Angleterre et duc de Normandie. Plus tard, ils siégèrent près du roi aux Etats-Généraux; ils firent partie du parlement, où ils prenaient place à droite du 1er président, immédiatement après les princes; dans les lits de justice, ils opinaient les premiers, et, dans les autres séances, après les présidents et les conseillers-clercs. Au sacre du roi, les pairs assistaient avec l'habit royal et la couronne en tête, et soutenaient tous ensemble la couronne du monarque, dont ils recevaient le serment; chacun d'eux avait, en outre, des fonctions spéciales : l'archevêque de Reims avait le privilége d'oindre, sacrer et couronner le roi; l'évêque de Laon portait la sainte Ampoule; celui de Langres, le sceptre; celui de Beauvais, le manteau royal; celui de Châlons, l'anneau; celui de Noyon, la ceinture ou baudrier; le duc de Bourgogne portait l'épée royale et la ceignait au roi; le duc de Guyenne portait la 1re bannière carrée; le duc de Normandie, la 2e; le comte de Toulouse, les éperons; le comte de Champagne, la bannière royale; le comte de Flandre, l'épée du roi. Dans l'origine, la pairie était inhérente à un fief, à la propriété d'une terre : à partir de Philippe le Bel, les rois s'attribuèrent le droit de créer des pairs. Mais la pairie ne s'acheta jamais, et elle ne se transmit d'ordinaire qu'en ligne directe. Les princes du sang étaient *pairs nés.* En 1643, un arrêt du parlement, toutes chambres assemblées, fixa à 25 ans l'âge pour être pair. Un moine ne pouvait le devenir. A défaut de mâles, les femmes purent hériter de grands fiefs, et, par conséquent, exercer les droits de la pairie, sauf, depuis la fin du XIVe siècle, l'entrée au parlement. Le nombre des pairs de France s'accrut à partir du XVIe siècle; il y en avait 38 en 1789. La pairie, supprimée par la Révolution, fut rétablie en 1814, et la *Chambre des Pairs* devint portion essentielle de la puissance législative. Le nombre des membres fut illimité; la nomination en était réservée au roi, qui pouvait les nommer à vie ou les rendre héréditaires; les pairs avaient entrée dans la Chambre à 25 ans, et voix délibérative à 30; ils ne pouvaient être arrêtés que de l'autorité de leurs collègues, ni jugés que par eux en matière criminelle. La connaissance des crimes de haute trahison et des attentats à la sûreté de l'Etat leur fut réservée. On leur assigna le palais du Luxembourg. Nul étranger ne pouvait être nommé pair, à moins de lettres de naturalisation accordées par le roi pour d'importants services et vérifiées par les deux Chambres. En 1831, l'hérédité de la pairie fut abolie. La Chambre des pairs, débordée de jour en jour, comme pouvoir législatif, par la Chambre des députés, a été supprimée en février 1848. — En Angleterre, les *Pairs* sont les membres de la Chambre des Lords (*V.* PARLEMENT ANGLAIS). B.

PAISIELLO (Jean), compositeur de musique, né à Tarente en 1741, m. à Naples en 1816, étudia sous Durante. Après de nombreux succès en Italie, il fut appelé en Russie, 1776, par Catherine II, qui le retint neuf ans à sa cour. Plus tard, Napoléon Ier le traita avec magnificence, et son frère Joseph le nomma directeur du Conservatoire de Naples en 1806. Si Paisiello eut moins de verve que Guglielmi, moins d'abondance que Cimarosa, il l'emporta sur ces maîtres dans le style d'expression. Ses opéras principaux sont: *Il marchese Tulipano, Olimpia, la Frascatana, la Molinara, Nina, Il re Teodoro,* où l'on trouve le 1er modèle des finales ou grands morceaux d'ensemble, *la Serva padrona, la Pazza per amore,* un *Barbier de Séville,* oublié depuis celui de Rossini. On lui doit aussi d'excellents

musique religieuse, un oratorio de la *Passion*, etc. B.

PAISLEY, v. d'Ecosse (Renfrew), sur la White-Cart et sur le chemin de fer d'Ayr à Glasgow, à 12 kil. O.-S.-O. de Glasgow; 60,487 hab. dans la paroisse; 48,426 dans la ville. Société des sciences et des arts. Fabr. importante de mousseline, gaze, soieries, châles, tissus de fil et de coton, occupant plus de 6,000 métiers; fer, cuivre, savons, cuirs, bière, esprits. — Anc. station romaine de *Vanduria*, cette ville se forma autour d'un prieuré de Cluny, fondé en 1160, et devint titre de seigneurie en 1588.

PAITA, v. du Pérou (prov. de Piura), port très-fréquenté sur le Grand-Océan, où débarquent ceux qui vont par terre à Lima, à 48 kil. O.-N.-O. de Piura. Climat chaud, sec et sain. — Cette ville fut brûlée par Anson en 1741, et par Cochrane en 1810.

PAIX (La), déesse allégorique, fille de Jupiter et de Thémis, et compagne de Vénus et des Grâces. Elle avait à Athènes une statue, qui la représentait tenant Plutus dans ses bras. A Rome, l'empereur Claude lui éleva un temple magnifique, qui fut brûlé sous Commode. La Paix a pour attributs le sceptre, la branche d'olivier, la corne d'abondance, les épis, etc.

PAIX (le Prince de la). *V.* GODOÏ.

PAIX (Juges de). *V.* JUGES.

PAIX (Rivière de la). *V.* OUNJIGAH.

PAIX DE DIEU. *V.* TRÊVE DE DIEU.

PAIX BOITEUSE. *V.* LONGJUMEAU.

PAIX DES DAMES. *V.* CAMBRAI.

PAIX DE MONSIEUR, nom donné au traité signé à Chatenoy, près de Château-Landon, le 6 mai 1576, et qui mit fin à la 5e guerre de religion. Catherine de Médicis avait surtout songé à détacher Monsieur, frère de Henri III, du parti calviniste, en lui accordant de grands avantages.

PAIX FOURRÉE, nom donné par dérision à la réconciliation qui eut lieu à Chartres, le 9 mai 1409, entre les enfants du duc d'Orléans assassiné et son meurtrier Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne.

PAIXHANS (Henri-Joseph), général, né à Metz en 1783, m. en 1854, élève de l'Ecole polytechnique, a inventé des canons-obusiers qui portent son nom, et qui s'emploient avec avantage sur les vaisseaux et dans les siéges. Il fit les guerres du 1er Empire français, et fut député du département de la Moselle sous le roi Louis-Philippe. Il a écrit : *Considérations sur l'artillerie*, 1815; *Nouvelle force maritime*, 1821; *Force et faiblesse de la France*, 1830.

PAJOL (Claude-Pierre, comte), né à Besançon en 1772, d'un avocat au parlement, m. en 1844, entra au service dès le commencement de la Révolution, devint aide-de-camp de Kléber, et se fit remarquer à la bataille de Fleurus, au passage de la Roër, au siége de Maëstricht, à Altenkirchen, Freyberg, Neuwied, Novi, Moeskirch, Stockach, Biberach, Hochstædt, Hohenlinden, etc. Après Austerlitz, il fut nommé général de brigade, fit les guerres de Prusse et de Pologne, 1806-07, combattit à Eylau et Friedland, contribua aux victoires d'Eckmühl, d'Essling et de Wagram en 1809, et fut promu général de division au début de la campagne de Russie. Il soutint sa réputation à Krasnoé et à la Moskowa. L'année suivante, on le trouve à Lutzen, à Bautzen, à Dresde, à Leipzig. Napoléon 1er lui donna de grands éloges pour sa conduite en 1814, surtout à Montereau. A son retour de l'île d'Elbe, il le nomma pair de France, et lui confia le 1er corps de la cavalerie, avec lequel Pajol battit l'ennemi à Fleurus. Mis à la retraite par la Restauration, il se distingua aux journées de Juillet 1830, dirigea les Parisiens sur Rambouillet, et détermina par ce mouvement le départ de Charles X. A son retour, il fut nommé commandant de la 1re division militaire, et, bientôt après, pair de France. Pajol était un bon général de cavalerie, et d'une rare intrépidité. J. T.

PAJOU (Augustin), statuaire, né à Paris en 1730, m. en 1809, élève de Lemoine, remporta à 18 ans le grand prix, travailla pendant 12 ans à Rome, et, de retour à Paris, présenta un groupe de *Pluton tenant Cerbère enchaîné*, qui le fit recevoir à l'Académie de peinture et de sculpture. Plus tard, il fit partie de l'Institut. Beaucoup de ses ouvrages ont été détruits pendant la Révolution; on a encore des statues en marbre de *Descartes*, *Bossuet*, *Pascal*, *Turenne*, *Démosthène*, un buste de *Buffon*, une *Psyché abandonnée de l'Amour*, la sculpture de la grande salle de spectacle du château de Versailles, les frontons de la cour du Palais-Royal, les embellissements du Palais-Bourbon et de la cathédrale d'Orléans, la façade occidentale de la fontaine des Innocents, à Paris. Son invention était vigoureuse, son exécution ferme et pure; on l'appela *le Restaurateur de l'art statuaire*. B.

PAKRACZ, brg des États autrichiens (Croatie-Esclavonie), comitat et à 45 kil. O.-N.-O. de Posega; 1,000 hab. Evêché grec orthodoxe.

PAL-DE-CHALENÇON (SAINT-), vge (Hte-Loire), arr. et à 38 kil. N.-N.-O. d'Issengeaux; 692 hab. Dentelles et blondes.

PALADIN (de *Palatin*, comte du palais), nom donné, dans les romans du moyen âge, aux compagnons de Charlemagne, et, par extension, à tous les chevaliers errants.

PALÆOCASTRO; brg de la Grèce, dans l'île de Négrepont, sur l'emplacement de l'anc. *Erétrie*.

PALÆOCHORI, vge de Grèce (Laconie), à 7 kil. E. de Mistra, sur l'Iri, près de l'anc. *Sparte*.

PALÆO-EPISCOPI, vge de Morée, sur l'emplacement de l'anc. *Tégée*.

PALÆOPOLIS, c.-à-d. *vieille ville*, v. maritime de Campanie, près de Neapolis, était d'origine grecque. Elle fut soumise par les Romains, l'an 326 av. J.-C.

PALÆOPOLIS. *V.* ELIS.

PALÆSIMUNDUM, nom anc. de DJAFNAPATAM.

PALAFOX (Jean de), prélat espagnol, né dans l'Aragon en 1600, m. en 1659, fut nommé, en 1639, évêque d'Angélopolis (Amérique), avec le titre de juge de l'administration des trois vice-rois des Indes-Occidentales, mit tous ses soins à adoucir la condition des Indiens, revint en Espagne à la suite de vifs démêlés avec les Jésuites, et fut fait évêque d'Osma en 1653. On a de lui, entre autres ouvrages, une *Histoire de la conquête de la Chine par les Tartares*, trad. en français par Collé, Paris, 1678, in-8o, et une *Histoire du siége de Fontarabie en* 1638, Madrid, 1629, in-4o. Ses Œuvres complètes ont été publiées à Madrid, 1762, 13 vol. in-fol.

PALAFOX Y MELZI (Don José de), né en Aragon vers 1780, d'une famille noble, m. en 1847, était officier des gardes, quand il accompagna la famille royale à Bayonne en 1808. Voyant Ferdinand VII retenu prisonnier, il s'échappa de France, alla soulever l'Aragon, et s'immortalisa par l'héroïque défense de Saragosse, 1808-1809, qu'attaquèrent successivement Lefebvre-Desnouettes, Moncey, Mortier et Lannes. Après la capitulation, il fut emmené captif en France. Délivré en 1814, il contribua au rétablissement de Ferdinand VII, fut nommé capitaine-général de l'Aragon et duc de Saragosse, mais tomba en disgrâce pour s'être prononcé en faveur de la constitution de 1820, et vécut, depuis ce temps, dans la retraite.

PALA-FRUGELL, v. d'Espagne (Catalogne), prov. et à 45 kil. E.-S.-E. de Girone, sur la Méditerranée; 5,250 hab.

PALAIS, nom tiré du latin *palatium*, espèce d'adjectif signifiant « maison sur le Palatin. » Comme les empereurs romains, depuis Auguste, habitèrent cette colline, *palatium* servit à désigner leur demeure. Le moyen âge perpétua cette désignation dans nos États modernes.

PALAIS (Comtes du), officiers de la cour sous la 1re et la 2e race des rois de France. Du temps des Mérovingiens, le Comte du palais était inférieur au maire du palais, bien qu'il fût le juge de tous les officiers de la maison du roi et qu'il réunit plusieurs offices institués plus tard (bouteiller, chambrier, etc.). Il grandit sous les Carlovingiens, quand la charge du maire eut disparu. Sous la 3e race, le sénéchal prit une partie de ses attributions; le reste fut donné au grand-prévôt de l'hôtel.

PALAIS DE PARIS. On en compte 13, que nous allons décrire sommairement.

PALAIS DES BEAUX-ARTS, vers l'extrémité N. de la rue Bonaparte; c'est un grand bâtiment quadrangulaire de 74 mètres de face sur 46m,50 de côté, ayant au centre une belle cour de 48 mèt. sur 19. La façade, tournée à l'E., a 17m,69 de hauteur; elle est élevée d'un 1er étage avec attique, et percée de 11 fenêtres, en arcades au rez-de-chaussée et au 1er étage. Le rez-de-chaussée est taillé en refend. Au 1er étage, des colonnes corinthiennes cannelées, de 5m,80 de proportion, à demi-engagées dans les pieds-droits des arcades, supportent un riche entablement à modillons. L'attique a ses trumeaux ornés de pilastres composites cannelés. Les trois autres corps de bâtiments n'ont point d'attique, et sont d'une ordonnance très-simple. Le palais contient, au rez-de-chaussée, un *musée d'études*, choix de moulages en plâtre des plus beaux restes de la plastique, de la statuaire, et de l'architecture, chez les Egyptiens, les Grecs, les Romains. Dans la galerie occidentale, est une belle salle d'assemblée, en hémicycle, où l'on voit une vaste peinture murale de Delaroche. Au 1er étage, sont des monuments en relief, une collection de médailles, des salles d'exposition pour les concours des élèves de l'Ecole des Beaux-Arts, et les envois des pensionnaires de Rome. Enfin l'attique est réservé à une bi-

bliothèque. Deux cours donnent accès au palais ; la 1re, sur la rue Bonaparte, a 48 mèt. de long sur 30 de large. On y voit, au fond, la façade principale, à jour, de l'anc château de Gaillon, et, à droite, un grand portique de l'anc. château d'Anet. De ce côté sont aussi des bâtiments pour l'Ecole des Beaux-Arts. — La 2e cour est immédiatement devant le Palais, et derrière la façade de Gaillon. L'une et l'autre sont ornées de fragments d'architecture. — Le Palais des Beaux-Arts, commencé en 1820, sur les plans et sous la direction de Franç. Debret, qui l'éleva à peu près au quart, a été, en 1833, continué par M. Duban, qui a fait de très-heureuses modifications au projet primitif. Il a été augmenté en 1860, sur le quai Malaquais, d'une belle galerie destinée aux expositions de peinture des pensionnaires de l'Académie de France à Rome, et des élèves de l'École.

PALAIS BOURBON. *V.* PALAIS DU CORPS LÉGISLATIF.

PALAIS DE LA BOURSE. *V.* BOURSE.

PALAIS CARDINAL. *V.* PALAIS-ROYAL.

PALAIS DU CONSEIL D'ÉTAT ET DE LA COUR DES COMPTES. Il s'élève sur le quai d'Orsay au N., les rues de Lille au S., de Poitiers à l'E., et de Belle-Chasse à l'O., dans le 7me arrondissement. Son plan est un parallélogramme de 113 mèt. sur 67, avec 4 pavillons aux angles, et, sur le quai, un avant-corps long de 103 mèt. Cet avant-corps est composé d'un rez-de-chaussée et d'un 1er étage percés de fenêtres en arcades, dont les pieds-droits sont décorés de colonnes à demi engagées, doriques en bas, ioniques en haut, et d'un 2e étage en attique, orné de pilastres carrés. Cette ordonnance se modifie sur les parties latérales, qui sont coupées par un entresol et des mezzanines. La façade d'entrée du palais est sur la rue de Lille. Elle répète, entre les pavillons d'angle, et un peu en retraite, la même ordonnance que sur le quai, avec cette différence que les arcades du rez-de-chaussée sont en portiques à jour. Derrière est une cour de 38 mèt. carrés, qui occupe le centre de l'édifice, et autour de laquelle se continuent les portiques en arcades, avec pilastres doriques cannelés sur leurs pieds-droits. Ces portiques sont répétés au 1er étage, en arcades aussi, avec pilastres ioniques. A droite et à gauche de cette grande cour d'honneur, on en trouve deux autres de 32m,80 de long, sur 16 de large, autour desquelles les bâtiments achèvent de se développer. Elles communiquent avec celle du centre par une arcade ouverte dans leur axe transversal, et correspondant à une pareille arcade qui leur sert d'entrée par les rues de Poitiers et de Belle-Chasse. Les façades latérales, sur ces rues, ont 37m,80 d'étendue. Le Palais du Conseil d'Etat et de la Cour des comptes, par sa cour avec portiques, et l'harmonie de ses dispositions générales, rappelle quelques beaux palais d'Italie. Le style de son architecture, riche et sobre à la fois, est d'une élégance du meilleur goût. L'avant-corps sur le quai a de la noblesse et de la grandeur, et produirait plus d'effet si ses belles lignes se continuaient en retour. Le monument fut commencé en 1810, sur les plans et sous la direction de Bonnard, et terminé, après de longues interruptions, en 1842, par M. Lacornée.

PALAIS DU CORPS LÉGISLATIF, entre le quai d'Orsay et la place du Palais-Bourbon. Il a deux façades, une sur la place et une sur le quai. Cette dernière est vis-à-vis du pont de la Concorde, a un développement de 72m,50, et, au centre, un portique de 46m,50, orné de 12 colonnes corinthiennes hautes de 13m,75, supportant un vaste fronton avec bas-relief. Un perron de 25 degrés donne accès au portique, et règne dans toute sa largeur entre deux socles latéraux sur lesquels s'élèvent, d'un côté, la statue de Thémis, de l'autre, celle de Minerve, de 4m,50 de proportions. Au bas du perron, et en prolongation, on voit 4 statues, colossales aussi, mais assises, de L'Hôpital, Sully, Daguesseau, et Colbert. La façade sur la cour, du côté de la place, offre un bâtiment à un seul étage, couvert en terrasse avec balustrade, et percé de 6 fenêtres en portiques, dont les pieds-droits sont ornés de colonnes corinthiennes cannelées, adossées, de 6m,50. Au centre, un portique de 4 colonnes de même ordre, mais de plus fortes proportions, couronnées par un fronton triangulaire, forme l'entrée réservée au souverain. Deux ailes en retour, de même style que le bâtiment du fond, complètent, avec deux petits arrière-corps, cette façade, qui est au fond d'une cour de 56 mètres de profondeur sur 48 de largeur, bordée, à droite et à gauche, de bâtiments à un étage. Cette cour est séparée de la place par un portique en colonnade corinthienne à jour, haute de 8m,25, sur un socle de 2m,25. Au centre est la porte, en style d'arc triomphal. La salle des séances du Corps législatif est demi-circulaire, avec des gradins en amphithéâtre, au sommet desquels 20 colonnes ioniques de 6 mètres de proportion, en marbre de Carrare, avec bases et chapiteaux en bronze doré, contournent l'hémicycle et supportent, à la hauteur de 16m,50, un beau plafond en fer, revêtu de maçonnerie figurant des caissons. Vers son centre, une ouverture demi-circulaire éclaire la salle, qui mesure 32 mètres de diamètre, et peut contenir 500 personnes assises. Derrière la colonnade sont des tribunes pour le public. Le palais du Corps législatif a été appelé *palais Bourbon* jusqu'en 1848, parce qu'il occupe une partie des bâtiments de l'ancien palais de ce nom. En l'an IV (1796), on construisit sur l'emplacement du principal corps de logis, bâti en 1722, une salle pour le conseil des Cinq-Cents ; elle fut, plus tard, occupée par le Corps législatif du 1er empire français, puis, sous la Restauration, par la Chambre des députés ; elle dura jusqu'en 1828, époque où M. de Joly édifia la salle actuelle, qu'il termina en 1832, et accompagna d'une très-belle bibliothèque. La façade sur le quai a été construite par Poyet, en 1808.

PALAIS DE L'INDUSTRIE. *V.* INDUSTRIE.

PALAIS DE L'INSTITUT DE FRANCE. *V.* INSTITUT.

PALAIS DE JUSTICE. Il fut d'abord l'habitation des rois de France, et s'appela *Palais de la Cité*, de sa situation dans l'île de la Cité ; il en occupait toute l'extrémité occidentale, de la rue de la Barillerie (depuis 1860, boulevard Marignan, puis du Palais) jusqu'à la rue de Harlay, où coulait alors un bras de la Seine : le fleuve baignait les murs ou les jardins du Palais au N., au S. et à l'O. On croit que, dès le temps de la domination romaine, il y avait déjà dans cet endroit un palais, que les rois et les princes mérovingiens, les comtes et les gouverneurs de Paris, habitèrent. Le roi Eudes l'occupa à la fin du IXe siècle. Robert le Pieux le fit rebâtir vers 1003. Louis IX, Philippe le Hardi, et Philippe le Bel, en firent aussi leur résidence. Sous Louis X, le parlement commença d'y tenir régulièrement ses séances, bien qu'il fût toujours résidence royale. Charles VII l'abandonna tout à fait au parlement. Sous Charles V, le Palais de la Cité avait l'aspect d'une forteresse. Ce caractère s'altéra peu dans des reconstructions successives, car le palais subit des incendies considérables en 1618, 1630 et 1776. En 1787, l'architecte Desmaisons en rebâtit la partie centrale telle qu'elle existe aujourd'hui, sur la *cour du Mai* : elle se compose d'un bâtiment qui occupe tout le fond de la cour, avec avant-corps au centre surmonté d'un dôme quadrangulaire. Quatre grosses colonnes doriques, de 12 mèt. de proportion, ornent cet avant-corps, auquel on arrive par un vaste perron de 37 marches, flanqué de deux grandes arcades : l'une conduit à la Conciergerie, et l'autre au tribunal de police municipale. Deux galeries longent la cour sur les côtés, et s'avancent jusqu'au boulevard, où une belle grille monumentale, à trois portes, et longue de 32 mètres, la ferme. Ces bâtiments ne sont qu'une partie du Palais, dont l'ensemble forme un amas incohérent de constructions de toutes les époques des 5 derniers siècles. Au N., à l'E. et au S., sont des parties neuves importantes, refaites, de 1850-1862, sous la direction de M. Duc, qui a donné aux façades du N.-E. le style du XVIe siècle. Le Palais renferme une galerie très-célèbre, appelée autrefois la *Grand'salle*, et auj. la *salle des Pas-Perdus* ; elle a 72m,11 de long, 27m,28 de large, et est divisée en deux nefs, dont les voûtes en pierre, à plein cintre, reposent sur des piliers doriques quadrangulaires de 8m,25 de hauteur. Elle fut construite en 1622, par Jacq. Debrosses, sur les fondations d'une même salle, élevée par Louis IX. Sous Louis XIV, l'un des piliers était appelé *gros pilier*, parce qu'il servait de rendez-vous aux plus fameux avocats. Sous Louis XIII, et pendant la minorité de Louis XIV, la Grand'salle était le rendez-vous des causeurs politiques. C'est de l'admission du parlement à siéger dans ce palais des rois que les maisons où les tribunaux rendent la justice ont été appelées *palais* : il y en a un dans toutes les villes siéges d'une cour impériale.

PALAIS DE LA LÉGION D'HONNEUR, rue de Lille, au coin de la rue de Belle-Chasse, et sur le quai d'Orsay, 7me arrondissement. Son entrée est par la rue de Lille, et s'annonce par une belle porte en forme d'arc de triomphe, flanquée d'une colonnade ionique à jour, de 12 colonnes de 6 mèt. de proportion, dont les entre-colonnements sont fermés par des grilles. Derrière s'ouvre une cour, autour de laquelle se continue la colonnade en portiques ; au fond est le palais, élevé d'un rez-de-chaussée avec un petit attique, et, au centre, un portique de 6 colonnes corinthiennes de 11 mèt. de hauteur. Les extrémités se retournent en ailes où viennent aboutir les portiques latéraux de la cour. La façade du quai est dans un jardin en terrasse, et n'a qu'un

rez-de-chaussée. Une demi-rotonde saillante, couverte par une coupole, et ornée de 6 colonnes corinthiennes adossées, forme sujet de milieu; dans cette rotonde est le salon de cérémonie. Le Palais de la Légion d'honneur fut bâti en 1786, sur les plans de l'architecte Rousseau, pour le prince de Salm, et porta d'abord le nom d'*hôtel de Salm*. En 1802, Napoléon Ier l'affecta à la grande-chancellerie de la Légion d'honneur, et il reçut alors le nom qu'il porte maintenant. C'est une des plus élégantes et des plus agréables habitations de Paris.

PALAIS DU LOUVRE. *V.* LOUVRE.

PALAIS DU SÉNAT. *V.* LUXEMBOURG.

PALAIS-ROYAL. On comprend sous ce nom un palais et un bazar, circonscrits l'un et l'autre dans un vaste parallélogramme de 404m,40 du N. au S., et de 122m,80 de l'E. à l'O., dont les limites sont les rues St-Honoré au S., de Beaujolais au N., de Valois à l'E., et de Montpensier à l'O. Le palais a sa façade sur la rue St-Honoré, nº 204, qui, en cet endroit, se confond avec la place du Palais-Royal. Il se compose d'un corps de logis élevé d'un étage sur rez-de-chaussée, avec mansardes, au fond d'une cour quadrangulaire de 27m,30 de profondeur, sur 39 de largeur, et de deux ailes prolongées jusqu'à la rue et terminées en pavillons. Ces bâtiments sont ornés d'un ordre dorique de 4m,80 au rez-de-chaussée, d'un ionique de 4 mèt. au 1er étage, en pilastres pour les ailes, en colonnes adossées pour les pavillons, qui ont une ordonnances de 4 colonnes chacun, supportant un fronton triangulaire. Un portique de 6 arcades fermées de grilles, et couronné d'un entablement avec balustrade, se profilant à la corniche du 1er étage, joint les pavillons et forme la clôture sur la rue. Au milieu est l'entrée d'honneur par une triple porte avec 8 colonnes doriques accouplées. Cette façade mesure 81m,86. Le milieu du palais est accusé par un pavillon orné de 6 colonnes ioniques accouplées, élevées sur une ordonnance de 3 arcades donnant entrée sous le vestibule du palais. Un attique avec pilastres à l'aplomb des colonnes surmonte l'ordre ionique, et supporte, à son centre, un fronton demi-circulaire. Ce corps de logis a une façade au N., sur une cour d'honneur large de 65 mèt. et profonde de 49m,70. Il en occupe toute la largeur, et présente une ordonnance de 10 grandes colonnes composites au 1er étage, sur un rez-de-chaussée en arcades. Des constructions à un seul étage avec mansardes, s'avancent dans toute la longueur des parties latérales, et reposent sur des portiques en colonnade dorique, qui se répètent au fond de la cour, en s'adossant à une galerie couverte en terrasse de plain-pied avec les grands appartements du palais. Cette galerie, dite galerie d'Orléans, ou de marbre, à cause de son dallage, est double, et sa partie médiane s'abrite sous un grand vitrage en forme de voûte. Elle fait la limite du palais et commence le Bazar, qui se continue ensuite, sans interruption, sous les arcades d'un beau bâtiment régulier qui achève d'envelopper un jardin long de 251m,42, et large de 95m,50. Ce bâtiment est à un seul étage, avec une mezzanine sous un riche entablement à consoles et modillons, couronné, à 25 mèt. du sol, par une terrasse à balustrade, et, sur la terrasse, par un petit attique. Les pieds-droits des arcades sont ornés de pilastres composites de 11 mèt. de proportion, montant jusqu'au cordon où commence la mezzanine. Le nombre des arcades ou des portiques autour du jardin est de 207; elles offrent, avec ceux de la cour d'honneur, une promenade couverte, qui a un kilomètre environ de développement. Le jardin est planté de 6 allées d'arbres, parallèles à sa longueur, avec deux parterres de gazons et de fleurs, et, au centre, un bassin circulaire de 30 mèt. de diamètre, où l'eau s'élance en gerbe. — L'origine du Palais-Royal remonte à Richelieu : en 1629, le cardinal acquit un terrain qui touchait au mur d'enceinte de Paris, et y fit élever par J. Lemercier un bâtiment qu'on appela l'*Hôtel de Richelieu*. Les constructions ayant été augmentées en 1636, et le cardinal étant plus puissant que jamais, on nomma son hôtel *Palais Cardinal*. Trois ans après, il en fit don à Louis XIII. Anne d'Autriche, régente, vint l'habiter en 1643, avec Louis XIV, mineur, ce qui valut à l'édifice le nom de *Palais-Royal*. La partie orientale ayant été presque entièrement détruite par l'incendie de l'Opéra en 1763, Louis-Philippe d'Orléans, petit-fils du Régent, fit réédifier le palais actuel par Moreau, pour la façade de la rue St-Honoré, et Contant d'Ivry pour les autres parties. Alors, le jardin s'étendait jusqu'aux maisons des rues des Bons-Enfants à l'E., Neuve-des-Petits-Champs au N., et de Richelieu à l'O. En 1782, le duc de Chartres, depuis Louis-Philippe-Joseph d'Orléans, commença les bâtiments du jardin, et les termina en 1786. Ils furent élevés sur les plans et sous la direction de l'architecte Louis. Le palais, dans son état actuel, a été fini en 1829, 200 ans après sa fondation, par le duc d'Orléans, depuis le roi Louis-Philippe Ier, qui en a fait restaurer et compléter toutes les parties, sur les plans et sous la direction de Fontaine et Percier; ces architectes élevèrent la galerie de marbre sur l'emplacement d'affreuses baraques de charpente appelées *Galeries de bois*, construites en 1787 sur les fondations d'une galerie de pierre commencée, puis abandonnée. En 1792, le Palais-Royal fut appelé *Palais-Egalité;* après le 18 brumaire, *Palais du Tribunat*, parce que ce corps y siégeait; en 1806, on lui rendit le nom de *Palais-Royal;* il reçut celui de *Palais-National* après la révolution de 1848, et redevint Palais-Royal en 1852. Le Palais-Royal, et surtout ses galeries, sont une des choses les plus séduisantes de Paris; le soir, l'illumination en fait une espèce de palais de fées : l'éclairage au gaz qui, depuis 1829, est dans chaque arcade, lui donne un éclat que l'on croirait être celui d'une fête. C. D—Y.

PALAIS (LE), brg (Morbihan), ch.-l. de l'île de Belle-Ile, port fortifié sur l'Océan, arr. et à 56 kil. S. de Lorient; 2,274 hab. Hôpital militaire; école d'hydrographie. Pris par les Anglais en 1762.

PALAIS (SAINT-), ch.-l. de cant. (Basses-Pyrénées), arr. et à 24 kil. N.-O. de Mauléon, sur un coteau élevé, près de la Bidouze; 1,266 hab. Trib. de 1re instance. Pendant la Révolution, on le nomma *Mont-Bidouze*. Comm. de bestiaux et de grains.

PALAISEAU, *Palatiolum*, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), arr. et à 15 kil. S.-E. de Versailles, sur l'Yvette; 1,680 hab. Eglise des XIIe et XIIIe siècles. Restes d'un anc. château; maison du financier Pâris. Récolte de foin réputé excellent. Jadis titre de marquisat.

PALAMÈDE, fils de Nauplius, roi d'Eubée, se distingua au siége de Troie. On lui attribue l'invention des lettres grecques ξ, θ, φ, χ, de l'arithmétique, des poids et balances, de la mesure du temps, des pronostics météorologiques, de plusieurs mets et remèdes, des jeux de dés et d'échecs. Il fut aussi le premier qui sut ranger un bataillon, placer des sentinelles autour d'un camp, et inventa le mot d'ordre. Ayant dénoncé la folie feinte par Ulysse pour ne pas aller à Troie, celui-ci, à l'aide d'une lettre supposée, le fit lapider comme coupable d'intelligence avec les Troyens.

PALAMOS, v. forte d'Espagne (Catalogne), avec un port sur la Méditerranée, à 96 kil. de Barcelone, 120 de Perpignan. Pris par les Français en 1694; 2,118 hab.

PALAOS (Iles). *V.* PELEW.

PALAOUAN, PALAWAN ou PARAGOA, île de la Malaisie, dans la mer de la Chine, entre Bornéo et les Philippines; par 8°-11° lat. N., et 115°-118° long. E.; 450 kil. sur 50. Sol montueux; cire, écailles de tortue, écume de mer, ivoire, bois de laque; or. Peu connue des Européens; habitée par des sauvages, qui s'éloignent des côtes. Les Espagnols y ont un petit fort, *Tay-Tay*, au N.-E.

PALAPRAT (Jean de BIGOT), né à Toulouse en 1650, d'une famille de robe, m. à Paris en 1721, quitta le barreau pour les lettres. Lauréat des Jeux floraux, il cultiva de plus en plus la poésie, malgré les fonctions de capitoul, 1675, et de chef du consistoire, 1684. La reine Christine de Suède voulut l'attacher à sa personne; il préféra demeurer à Paris, comme secrétaire des commandements du grand-prieur de Vendôme. Passionné pour le théâtre, il donna à la Comédie-Française, dès 1690, plusieurs ouvrages auj. complétement oubliés; son nom le serait aussi, s'il n'avait composé, en collaboration avec Brueys, *le Grondeur*, 1691, très-jolie comédie en 3 actes, en prose; et *le Muet*, 1691, comédie en 5 actes, en prose. Palaprat passe pour n'avoir été que le second de Brueys, mais il avait une intarissable gaieté, qu'il portait dans les pièces composées en commun, et qu'il opposait aux souffrances de la maladie et aux déceptions du monde. Ses Œuvres ont été publiées en 1 vol. in-12, Paris, 1711; celles de Brueys et Palaprat, en 5 vol. in-12. F. B.

PALATIN (comte), grand-officier de la couronne impériale. Il y en eut de deux espèces. Sous Charlemagne, les comtes palatins étaient les grands justiciers du palais, prononçaient sur les crimes de haute trahison, et recevaient les appels des juges provinciaux. Ils cessèrent d'exister, au IXe siècle, au milieu de la décadence de l'Empire. Ils furent rétablis par Henri l'Oiseleur et Othon le Grand, mais avec des attributions plus étendues : ils représentaient l'autorité de l'Empereur dans les provinces, administraient les domaines de la couronne, surveillaient la conduite des ducs, et jugeaient les cas royaux. En général, ils habi

taient un des palais impériaux situés dans le duché où ils avaient été envoyés, et en tiraient leur nom : ainsi le comte palatin de Bavière s'appelait palatin de Schiren ou de Wittelsbach; celui de Souabe, palatin de Tubingue; celui de Saxe, palatin de Wettin; celui de Lorraine, palatin de Metz, et, par extension, palatin du Rhin. Au XIe siècle, sous la dynastie de Franconie, leur office devint héréditaire, comme tous les fiefs de l'Empire : mais après la ruine de la maison de Souabe, quand l'autorité royale eut été à peu près annulée par celle des ducs et des grands vassaux, ils disparurent peu à peu, excepté celui du Rhin, qui devint plus tard électeur (*V.* PALATINAT). G.

PALATIN (GRAND-), titre donné en Hongrie au principal magnat, choisi par l'Assemblée nationale entre 4 candidats présentés par le roi. Il occupait la première place parmi les fonctionnaires, était général de l'armée, chef suprême de la justice, régent en cas d'absence ou de minorité du roi, et ne cédait la préséance qu'à l'archevêque de Gran.

PALATIN, gouverneur d'un palatinat ou waivodie, dans l'anc. Pologne. Tous les palatins étaient membres du sénat. Le roi les nommait, et leur charge n'était pas héréditaire.

PALATIN (Mont). *V.* COLLINES DE ROME.

PALATINS (Jeux). *V.* AUGUSTALES.

PALATINAT, en allemand *Pfalz*, nom de deux Etats de l'anc. Empire germanique, qui, jusqu'en 1620, avaient été réunis, et dont l'un s'appela le *Haut-Palatinat* ou *Palatinat de Bavière*, l'autre le *Bas-Palatinat* ou *Palatinat du Rhin*. Le Haut-Palatinat était borné au N. par le comté de Baireuth, à l'E. par la Bohême, au S. par le comté de Neubourg et par la Bavière, à l'O. par la Bavière et le territoire de la ville de Nuremberg. Il avait une superficie de 650,000 hect., avec plus de 500,000 hab. La capitale était *Amberg*.—Le Bas-Palatinat, un des pays les plus fertiles de l'Allemagne, situé des deux côtés du Rhin, était borné par Mayence, Katzenellènbogen, le Wurtemberg, Bade, l'Alsace, la Lorraine et Trèves.—Les palatins du Rhin, qui, au commencement, eurent leur siége à Aix-la-Chapelle, furent, dès le XIe siècle, possesseurs héréditaires du Palatinat et de ses dépendances, et au nombre des plus puissants princes de l'Empire. Lorsqu'en 1156 le palatin Hermann III mourut sans enfants, l'empereur Frédéric Ier donna le Palatinat à son beau-frère Conrad de Souabe. A la mort de Conrad, 1196, le Palatinat échut à son gendre, le duc Henri de Brunswick, fils de Henri le Lion. Henri, dans la lutte entre les deux empereurs Othon IV et Frédéric II, ayant pris le parti d'Othon, Frédéric le mit au ban, en 1215, et donna ses possessions au duc Louis de Bavière, qui cependant n'entra jamais en pleine possession du Palatinat. Par le mariage d'Othon II, fils de Louis, avec Agnès, fille de Henri, le Palatinat entier échut à la Bavière. A la mort d'Othon, en 1253, ses fils régnèrent d'abord en commun; en 1256, ils firent un partage, par lequel le Palatinat et la Haute-Bavière appartinrent à Louis II, la Basse-Bavière à Henri. A Louis II succédèrent, en 1294, ses deux fils Rodolphe Ier et Louis; le premier reçut le Palatinat, avec le titre d'électeur; Louis eut la Basse-Bavière, devint ensuite empereur, et hérita plus tard de la Haute-Bavière. Il destitua son frère à cause de l'appui qu'il prêtait contre lui à Frédéric le Bel, duc d'Autriche, mais il rendit au fils de Rodolphe le Palatinat avec une partie de la Bavière, dite plus tard le Haut-Palatinat. Rodolphe II, fils de Rodolphe Ier, acquit les comtés de Neubourg et Sulzbach, et conclut avec l'empereur Louis de Bavière le traité de Pavie, 1329, qui conféra la dignité électorale alternativement au Palatinat et à la Bavière. Son frère et successeur, Rupert Ier, vendit une partie du Haut-Palatinat à l'empereur Charles IV, qui, par contre, céda tout à fait la dignité électorale à la Bavière. A Rupert Ier succéda, en 1390, son neveu Rupert II, et à celui-ci, en 1399, son fils Rupert III, nommé empereur en 1400, et mort en 1410. Ses fils firent un partage : Louis III obtint l'Electorat et le Palatinat du Rhin, Jean le Haut-Palatinat, Etienne Deux-Ponts et Simmern, enfin Othon Mosbach. La 2e et la 4e ligne s'éteignirent bientôt : la 1re finit en 1559 avec Othon-Henri, qui s'associa au parti de Luther. L'Electorat échut alors à Frédéric III, de la ligne de Simmern, qui était partisan de Calvin. A celui-ci succédèrent Louis VI, 1576; Frédéric IV, 1583; Frédéric V, 1610. Ce dernier ayant accepté la couronne de Bohême, 1619, fut déclaré déchu de l'Electorat par l'empereur Ferdinand II, qui en dota son cousin, le duc Maximilien de Bavière. Charles-Louis, fils de Frédéric, fut réintégré par le traité de Westphalie dans le Bas-Palatinat; on créa pour lui une 8e voix électorale, et l'empereur lui conféra le titre d'archi-trésorier de l'Empire. Cependant le Haut-Palatinat et l'ancien rang que le Palatinat avait occupé autrefois dans le collége des électeurs, restèrent à la Bavière; il fut toutefois stipulé qu'à l'extinction de la maison de Bavière, celle du Palatinat lui succéderait. A l'extinction de la ligne de Simmern, 1685, le Palatinat échut à la maison de Neubourg. Alexandre, 2e fils de Charles-Louis, laissa deux fils, dont le cadet, Rupert, fonda la ligne de Veldenz, éteinte en 1694; l'aîné, Wolfgang, m. en 1659, est la souche de toutes les lignes nouvelles palatines. Ses trois fils fondèrent les lignes de Neubourg, Deux-Ponts et Birkenfeld. La ligne de Neubourg se scinda plus tard en celles de Neubourg et de Sulzbach. Philippe-Guillaume, de la ligne de Neubourg, m. en 1690, hérita des possessions de la ligne de Simmern. Son fils, Jean-Guillaume, reçut en 1694 la succession de Veldenz. Pendant la guerre de la Succession d'Espagne, il reçut le Haut-Palatinat, possédé jusque-là par l'électeur Maximilien II de Bavière, qui avait été mis au ban de l'Empire, 1706. En vertu du traité de 1714, il dut restituer ce pays à Maximilien. A Jean-Guillaume succéda, en 1716, son frère Charles-Philippe, qui mourut en 1742 sans héritiers mâles. La dignité électorale et le palatinat échurent alors à la ligne de Sulzbach, à l'électeur Charles-Théodore. La maison de Bavière s'étant éteinte avec Maximilien III Joseph, 1777, la Bavière, excepté une partie qui échut à l'Autriche, fut réunie au Palatinat. Le Palatinat recouvra en même temps son ancien rang au collége des électeurs. A Charles-Théodore succéda, en 1799, le duc de Deux-Ponts, Maximilien-Joseph, qui, par le traité de Lunéville, 1801, perdit le Palatinat du Rhin. —Jusqu'à cette époque, le Palatinat était subdivisé en 19 districts, et avait pour capitales Manheim, Heidelberg, et Frankenthal. Par le traité de Lunéville, les districts situés sur la rive gauche du Rhin passèrent à la France, et formèrent le département du Mont-Tonnerre, ch.-l. *Mayence*, les districts de Bretten, Heidelberg, Ladenburg et Manheim furent donnés au margrave de Bade; Lindenfels, Otzburg, et Umstatt, au grand-duc de Hesse-Darmstadt; Boxberg et Mosbach, au prince de Leiningen-Dachsburg; Kaub, au duc de Nassau. Les traités de 1814 et 1815 restituèrent à l'Allemagne les districts du Palatinat situés sur la rive gauche du Rhin, et dont la plus grande partie échut à la Bavière, le reste à la Prusse et à la Hesse-Darmstadt. La part badoise du Bas-Palatinat, avec les districts cédés au prince de Leiningen, est incorporée au cercle du Bas-Rhin; la part de Hesse-Darmstadt fait partie des provinces de Starkenburg et de Hesse-Rhénane. La part bavaroise fait partie du cercle du Palatinat, autrefois cercle du Rhin, et comprend une superficie de 592,920 hectares, avec 608,069 hab.; ch.-l., *Spire*. Enfin la part prussienne fait partie de la province Rhénane. Le Haut-Palatinat, avec *Ratisbonne*, forme aussi un cercle de la Bavière, a une superficie de 955,260 hect., et 485,859 hab. E. S.

PALATINE (École). *V.* ÉCOLE DU PALAIS.

PALATINE (Princesse). *V.* CHARLOTTE-ELISABETH DE BAVIÈRE.

PALATIOLUM, nom latin de PALAISEAU.

PALATSCHA. *V.* MILET.

PALAWAN. *V.* PALAOUAN.

PALAZZOLO, v. de Sicile, à 35 kil. O. de Syracuse, près de l'Anapo, au pied d'une montagne où se trouvent quelques ruines de l'antique *Acræ*; 10,138 hab.

PALE (Le), nom que porta, jusqu'en 1600, la partie de l'Irlande soumise à l'Angleterre, et occupée par de grands propriétaires anglais, presque indépendants.

PALEARIUS (Antonio DELLA PAGLIA, dit AONIUS), écrivain italien, né à Veroli (Campagne de Rome), professa le grec et le latin à Sienne, à Lucques et à Milan. Accusé de favoriser les Luthériens et d'attaquer l'Inquisition, il fut arrêté par ordre du pape Pie V, pendu et brûlé, en 1566, après avoir rétracté ses erreurs. On lui doit, entre autres ouvrages, un poëme latin en 3 chants : *De immortalitate animarum*, Lyon, 1536, in-16, où l'on trouve de véritables beautés.

PALEFROI, monture des dames et des voyageurs au moyen âge; cheval de parade et de cérémonie. Il était d'allure douce, et facile à manier. Palefroi était l'opposé de *destrier*, nom du cheval de bataille.

PALEMBANG, v. de l'île de Sumatra, sur la Moussie, à 100 kil. de son embouchure; par 2° 58' lat. N. et 102° 39' long. E. 30,000 hab., dont beaucoup d'Arabes et d'Européens. Commerce actif.—L'anc. royaume de Palembang, entre ceux de Menangkabou et de Jambie au N., les Lampongs au S., et la mer de Chine à l'E., avait 500 kil. sur 380, et 478,000 hab.; il forme une résidence hollandaise depuis 1821, peuplée auj. de 511,000 hab.

PALÉMON. *V.* ATHAMAS.

PALÉMON (Quintus-Rhemmius), grammairien latin, né à Vicence, était fils d'un esclave. Il enseigna à Rome sous Tibère et Claude. On a de lui un traité *de Ponderibus et mensuris*, Leyde, 1587, in-8°.

PALENCIA, *Palantia*, v. d'Espagne, capitale de la prov. de son nom, sur la rive g. du Carrion, à 32 kil. N.-E. de Valladolid. Evêché suffragant de Burgos. Cette ville, très-ancienne cité des Ibériens, maintint longtemps son indépendance, et fut vainement assiégée par le consul L. Lucullus; elle fut florissante sous les Romains et les Goths. Ruinée par l'invasion arabe, Sanche, roi de Navarre, la releva vers 1032. On y a trouvé beaucoup d'antiquités. Fabr. de lainages, couvertures, serges, poteries, cuirs, armes à feu. Belle cathédrale. Pop. de la commune: 13,126 hab. — La province de Palencia, entre celles de Santander au N., de Léon à l'O., de Valladolid au S., et de Burgos à l'E., est formée d'une partie de la Vieille-Castille; 148 kil. sur 72. Superf., 8,097 kil. carrés. Pop., 185,970 hab. en 1861. Sol montagneux au N., arrosé par le Carrion et la Pisuerga.

PALENQUE, anc. v. du Mexique, dans le dép. et à 150 kil. N.-E. de Chiapa, près du vge de San-Domingo-de-Palenque, qui lui a donné son nom. Elle s'appelait *Culhuacan* ou *Huehuetlapallan*. Ses ruines, découvertes en 1787 par Antonio del Rio et José Alonzo de Calderon, occupent une étendue de 32 kil. Les monuments (temples, pyramides, ponts, aqueducs, maisons, tombeaux, etc.) paraissent antérieurs aux Aztèques et même aux Toltèques.

PALÉOLOGUE, nom d'une illustre famille de l'empire grec, remarquable par les généraux, les ministres, les empereurs qu'elle a donnés à Constantinople. Alliée aux Ducas, aux Comnènes, aux Anges, elle parvint à l'empire de Nicée dans la personne de Michel VIII, qui usurpa le pouvoir sur Jean IV Lascaris, 1260, et reprit Constantinople sur les Latins, 1261. Sa dynastie assista à la ruine de l'Empire; elle compte : Michel VIII, 1261-1282; — Andronic II, 1282-1328; — Andronic III, 1328-1341; — Jean V, 1355-1391; — Andronic IV, 1377; — Manuel II, 1391-1425; — Jean VII, 1399-1402; — Jean VIII, 1425-1448; — Constantin XIII, 1448-1453. Ce dernier laissait deux frères, Démétrius et Thomas, qui furent chassés du Péloponèse par Mahomet II, et dont la postérité se conserva jusqu'à nos jours. Une branche des Paléologues se maintint dans le Montferrat, par Théodore, 2e fils d'Andronic II et d'Yolande de Montferrat. Il succéda, en 1306, à son oncle Jean le Juste, et sa dynastie ne s'éteignit qu'en 1533. S.

PALÉPHATE, *Palæphatus*, écrivain grec, né à Paros ou à Priène, vivait au Ve siècle av. J.-C., sous le règne d'Artaxercès-Mnémon. Suidas lui attribue un traité *des Choses incroyables*, en 5 livres, dont le 1er seul est parvenu jusqu'à nous; publié à Amsterdam, avec une trad. latine de Tollius, 1649, et par J.-F. Fischer, Leipzig, 1789, il a été trad. en français par Godefroi Polier de Bottens, Lausanne, 1771.

PALERME, anc. *Panormus*, ville forte du royaume d'Italie, capitale de toute la Sicile, et chef-lieu de la province de son nom, située sur la côte N. de la Sicile, à 300 kil. S.-S.-O. de Naples; par 38° 6' 44" lat. N., et 11° 1' long. E.; 194,482 hab. Climat humide; chaleur tempérée en été. Archevêché. Grande cour de justice et cour suprême de justice; tribunaux civil et de commerce. Résidence du commandant militaire de toute l'île. Université, fondée en 1374, réorganisée en 1805, avec facultés de théologie, philosophie et sciences, lettres, droit, médecine; bibliothèque, musée de sculpture, galerie de tableaux, collection géologique, et jardin botanique. Lycée, séminaire de jésuites (avec bibliothèque); écoles vétérinaire, de navigation, de musique, de beaux-arts. Bibliothèque de la ville; observatoire. Société royale des sciences, lettres et arts; Société royale d'encouragement; trois théâtres. Arsenal d'artillerie; dépôt de la guerre, avec bibliothèque et typographie. Imprimerie royale, hôtel des monnaies. Arsenal de la marine militaire et chantiers de construction. La ville est assez bien bâtie dans une belle plaine environnée de montagnes, et que sa richesse a fait surnommer *la Coquille d'or*. Ses fortifications consistent en un mur d'enceinte (8 kil. de tour) du côté de la terre, et en travaux plus importants du côté de la mer, entre autres le fort de Castellamare. On remarque : la cathédrale de Ste-Rosalie, du XIIe siècle, avec une coupole moderne; les églises St-Joseph et St-Dominique; le palais royal, en style normand et sarrasin, et précédé d'une place que décore la statue de Philippe IV; le palais de justice; la villa Serradifalco, les palais Forcelli, Butera, Valguarneva, Trabia, etc.; la rue *Cassaro* ou *di Toledo*, et la *Rue Neuve*; la promenade de la *Marina*, le long de la mer, et terminée par le jardin public de la *Flora*; la statue de Charles-Quint, sur la place Bologni. Le port est fermé par un môle de 400 mèt., avec un phare et une batterie à l'extrémité. Fabr. de soieries, chapeaux de paille renommés, verres, crème de tartre, savons, essences, papier. Comm. de blé, vins, fruits, thon mariné, huile, etc. — Palerme fut fondée par des Phéniciens. Comprise dans les possessions carthaginoises de Sicile, elle tomba, en 254 av. J.-C., au pouvoir des Romains, qui y envoyèrent une colonie. En 251, L. Cécilius Métellus remporta sous ses murs une grande victoire sur les Carthaginois. Elle fut prise par Bélisaire sur les Goths l'an 534 de J.-C., par les Arabes en 831, par les Normands en 1072. Le massacre des *Vêpres siciliennes* y commença en 1282. En 1676, une flotte hollandaise fut incendiée dans son port par le duc de Vivonne. Des tremblements de terre la désolèrent en 1726 et 1823, et le choléra en 1837. Des insurrections y éclatèrent en 1820, 1848, et 1860; bombardée à cette dernière époque par les troupes royales, elle fut prise par Garibaldi.

PALERME (Province ou préfecture de), division administrative de la Sicile, entre celles de Trapani à l'O., de Girgenti et de Caltanisetta au S., de Catane et de Messine à l'E., et la Méditerranée au N. Elle a 4,251 kil. carrés, et 585,000 hab. Sol montagneux, mais fertile.

PALES, déesse de l'anc. Italie, présidait aux troupeaux. Ses fêtes s'appelaient *Palilies* (*V. ce mot*).

PALESTE, du grec *palaistê*, mesure de longueur des anc. Grecs, valant le quart du pied, et, en mesures métriques, 0m077.

PALESTINE, appelée aussi *Terre de Chanaan*, *Terre promise*, *Judée*, *Terre sainte*, ne désigna d'abord que le pays habité par les *Philistins* ou *Palestins*, qui occupaient la côte S.-O. de la Syrie, voisine de l'Égypte. Le nom fut ensuite étendu par les Grecs et les Romains à tout le pays habité par les Hébreux. Dans cette acception, la Palestine était bornée au N., vers la Phénicie et la Syrie, par le fleuve Léontès (*Leitaneh* dans la partie supérieure de son cours, *Nahr-el-Kasmieh* dans la partie inférieure), le Liban et la partie de l'Anti-Liban où le Jourdain prend sa source, à l'O. par la Méditerranée jusqu'à la frontière d'Egypte, au S.-O. par l'Arabie Pétrée jusqu'au S. de la mer Morte, au S.-E. par le torrent de l'Arnon (*Wadi-Moudjeb*), qui la séparait de l'Arabie Déserte, enfin à l'E. par le désert de Syrie. C'était un pays montagneux, divisé en deux grandes vallées longitudinales par les deux rameaux qui se détachent de l'Anti-Liban à la source du Jourdain; l'un de ces rameaux, qui sépare les eaux tributaires du Jourdain de celles qui se rendent à la Méditerranée, court du N. au S. sous les noms de monts Gelboë, Garizim, d'Ephraïm, de Judée, et se rattache vers le S. aux hauteurs de l'Arabie Pétrée et du Sinaï. Dans les monts Gelboë, on trouve le Thabor (*Atabyrion* ou *Itabyrion* des Grecs, auj. *Djebel-Nour* ou *Dgebel-Tor*); la même chaîne projette vers la mer le Carmel. L'autre rameau se dirige à l'E. vers le désert de Syrie, sous les noms d'Hermon, de monts Galaad et Abarim. Ces deux chaînes enferment le bassin du Jourdain, dont la vallée présente la dépression la plus considérable du globe (236 mèt. plus bas que le niveau de la Méditerranée au lac de Tibériade, 419 au lac Asphaltite). Les principaux affluents du Jourdain sont, sur sa rive gauche, l'Hiéromax (*Yarmouk* ou *Scheirià-el-Mandahour*) et le Yabbok. A la mer Morte se rendent le Cédron et l'Arnon; à la Méditerranée, le Bélus (*Nahr-Naman*), le Cison septentrional (*Nahr-Mokatta* ou *Nahr-Waifa*) et le Gaas (*Nahr-Ugeh*). Le sol de la Palestine est volcanique; la mer Morte (*V. ce mot*) semble tenir la place des cratères de plusieurs volcans, et si les éruptions ont cessé, les tremblements de terre agitent encore le pays. Le climat est variable, étouffant sur les côtes de la Méditerranée et dans la vallée du Jourdain, tempéré sur les montagnes, qui, dans l'hiver, se couvrent de neiges. Bien qu'à l'exception du Jourdain la Palestine ne soit guère arrosée que par des torrents, cependant sa terre noire et grasse, humectée par les pluies d'hiver, produit en abondance les grains, les fruits et les légumes, et, dans l'antiquité, où elle était beaucoup plus peuplée et mieux cultivée qu'aujourd'hui, les plaines d'Esdrelon et de Sarons au N.-O., de Mambré au S., étaient renommées par leur fertilité. Le blé, le riz, le millet, l'olive, la figue, l'amande, la grenade, la vigne, le baume, la myrrhe, étaient ses principales productions : auj. on y a joint la culture du dourah, du sésame, des pastèques, du coton. Le fer, le cuivre, le bitume, le sel, étaient autrefois d'importants

objets de commerce ; les principaux animaux domestiques étaient, comme auj., les brebis, les chevaux, les chameaux, pendant que les montagnes et les fourrés impénétrables des bords de la mer Morte recélaient et recèlent encore des lions, des panthères, des chacals, des renards et des loups. — La Terre promise, à l'entrée des Hébreux, était occupée par des peuples chananéens (*V.* CHANAAN), qui furent ou expulsés, ou soumis, ou restèrent indépendants, comme les Philistins au S. et les Phéniciens au N. Les conquérants partagèrent le pays entre les 12 tribus ; celle de Lévi, exclusivement chargée du sacerdoce, n'eut aucune portion particulière du territoire, mais des villes lévitiques disséminées dans chacune des autres tribus ; les tribus d'Ephraïm et de Manassé, issues de Joseph, tinrent lieu des tribus de Joseph et de Lévi, et la tribu de Manassé fut séparée en deux demi-tribus, l'une à l'O., l'autre à l'E. du Jourdain (*V.* TRIBUS). Sur les frontières habitaient d'autres peuples, ennemis des envahisseurs : au S., les Iduméens et les Amalécites ; à l'E., les Moabites, les Madianites et les Ammonites. A partir de la conquête de Josué, l'histoire de la Palestine se confond avec celle des Hébreux (*V.* JUIFS). S'étendant de l'Euphrate à la mer Rouge sous David et Salomon, elle rentra, à la mort de ce dernier, dans ses anciennes limites, et s'affaiblit encore plus par le partage du pays en deux royaumes, Juda et Israël. La ruine de ces deux royaumes fit disparaître la distinction en tribus, et, depuis le retour de la captivité de Babylone jusqu'à la mort d'Hérode, on trouve une division nouvelle en quatre grandes provinces : la Galilée, la Samarie, et la Judée, à l'O. du Jourdain ; la Pérée, à l'E. (*V. ces mots.*) Après la mort d'Hérode, le royaume fut divisé entre ses trois fils ; mais la Samarie et la Judée furent réunies, dès l'an 6 ap. J.-C., à l'empire romain, annexées à la Syrie et administrées par un *procurateur*, dépendant du gouverneur de cette province. La Galilée eut le même sort, en 34. Hérode Agrippa II, par la faveur de Caligula, réunit tout l'ancien royaume d'Hérode ; mais, à sa mort, son fils fut réduit à la possession de quelques terres, et la Judée rendue au gouvernement des procurateurs, en 44. Sous Vespasien, elle forma une province indépendante de la Syrie. Enfin, au IVe siècle, nous la trouvons divisée en quatre provinces, dépendant du diocèse, de la préfecture et de l'empire d'Orient : 1° *Palestine Ire*, ch.-l. Césarée, comprenant la Samarie, la Judée propre, et la Pentapole ; 2° *Palestine IIe*, ch.-l. Scythopolis, comprenant la Galilée, la Gaulonitide, et la Décapole ; 3° *Palestine IIIe* ou *Salutaire*, ch.-l. Pétra, comprenant l'Idumée et l'Arabie Pétrée ; 4° *Arabie*, ch.-l. Bostra, comprenant la Moabitide, l'Ammonitide, la Pérée et la Batanée. L'Abilène, la Trachonitide et l'Iturée avaient été réunies à la province appelée Phénicie du Liban ; et la côte septentrionale de la Palestine, y compris Ptolémaïs (Aco), à la Phénicie maritime. Conquise par les Arabes, la Palestine à l'O. du Jourdain forma, à la suite de la Ire croisade, le royaume de Jérusalem, qui fut divisé en cinq grandes principautés féodales : 1° *Domaines propres du roi*, les villes et districts de Jérusalem, Naplouse, Acre et Tyr ; 2° *Première grande baronnie*, les comtés de Jaffa et d'Ascalon, les seigneuries de Rama, de Mirabel et d'Ybelin ; 3° *Deuxième grande baronnie*, la principauté de Galilée ; 4° *Troisième grande baronnie*, les seigneuries de Sidon, Césarée, et Bethsan ; 5° *Quatrième grande baronnie*, les seigneuries de Krak (Petra), Hébron, et Montréal. Reconquise par Saladin, 1187, la Palestine appartint aux soudans d'Egypte jusqu'à Sélim Ier, qui la réunit à l'empire ottoman. — Auj. répartie entre l'eyalet de Saïda où elle forme 3 livahs : Akka ou St-Jean-d'Acre, Naplouse, et El-Kods ou Jérusalem ; et celui de Damas, avec le livah d'Adjloun (pays à l'E. du Jourdain). C. P.

PALESTRE. *V.* GYMNASE.

PALESTRINA, anc. *Prænestе*, v. des États de l'Église (Comarca de Rome), à 14 kil. N.-E. de Frascati ; 5,000 hab. Evêché. Restes de murs cyclopéens et d'un célèbre temple de la Fortune, dans lequel on a trouvé une remarquable mosaïque, transportée auj. dans le palais Barberini. Beaucoup de tombeaux. Les Colonna s'étant fortifiés dans cette ville au XIVe siècle, elle fut détruite par les papes Boniface VIII et Eugène IV, et se repeupla peu après. Tremblement de terre en 1824.

PALESTRINA, v. des États autrichiens (Vénétie), à 12 kil. S. de Venise, dans les Lagunes ; 6,000 hab.

PALESTRINA (Jean FIERLUIGI, surnommé), célèbre compositeur de musique, né à Palestrina en 1529, m. en 1594, a été surnommé par ses contemporains *le Prince de la musique*. Il fut maître de chapelle de St-Jean-de-Latran, de Ste-Marie-Majeure, et de St-Pierre du Vatican. L'usage de composer des messes et des motets sur le chant d'une antienne ou sur la mélodie d'une chanson vulgaire s'était introduit dans la musique d'église dès le XIIIe siècle : cet indécent et ridicule mélange du profane et du sacré fut l'objet des censures du concile de Bâle, puis de celui de Trente, et le pape Pie IV allait peut-être interdire tout emploi de la musique à l'église, lorsque Palestrina écrivit d'après ses idées particulières le célèbre ouvrage appelé, on ne sait pour quelle raison, la Messe du pape Marcel. Il sauva ainsi la musique religieuse de l'anathème dont on voulait la frapper, et ses créations servirent désormais de modèles aux compositions du même genre. On connaît de Palestrina 13 livres de messes, 6 livres de motets, une foule d'hymnes, de litanies, d'offertoires, de madrigaux, etc., sans compter les pièces qui sont restées manuscrites. Partout on admire la faculté d'invention, l'habileté dans l'art d'écrire pour les voix, la variété du style, une harmonie large et simple, un caractère de douceur angélique. *V.* sa Vie par Baini, 1828. B.

PALESTRO, vge du royaume d'Italie (Pavie), dans la Lomelline, à 16 kil. N.-O. de Mortara ; 2,456 hab. Victoire des Français, commandés par Napoléon III, sur les Autrichiens, les 30 et 31 mai 1859.

PALEUR (La), *Pallor*, divinité allégorique, parèdre de Mars. Tullus Hostilius lui éleva un temple à Rome, après un combat contre les Fidénates. Les prêtres de la Pâleur se nommaient *Pallorii*. On lui sacrifiait un chien et une brebis.

PALEY (William), théologien et moraliste, né à Péterborough (Northampton) en 1743, m. en 1805, fut appelé en 1766 à la chaire de théologie de l'université de Cambridge, et devint archidiacre de l'archevêque de Carlisle. On a de lui : *Eléments de morale et de politique*, Londres, 1785, 1 vol. in-4°, trad. en français par Vincent, Paris, 1817, 2 vol. in-8°, où il fonde la morale sur la volonté de Dieu, manifestée par l'utilité générale ; *Horæ Paulinæ*, 1787, in-8°, trad. en français par Lévade, Nîmes, 1809, où il démontre par les seules Epîtres de St Paul l'authenticité des Ecritures ; *Evidence du christianisme*, 1794, 3 vol. in-12 et in-8, trad. par Lévade, Paris, 1808, 2 vol. in-8° ; *Théologie naturelle*, 1802, in-8°, trad. par Pictet de Genève, 1815 et 1818, in-8°. Après sa mort, on a publié un choix de ses *Sermons*. Les ouvrages de Paley sont remarquables par le style et une grande vigueur d'esprit.

PALFIN (Jean), anatomiste et chirurgien, né à Courtrai en 1649, m. à Gand en 1730, étudia l'anatomie à Leyde, à Londres et à Paris, et composa, d'après les leçons et les écrits de ses maîtres, des ouvrages qui ont eu beaucoup de vogue. Il fut un des premiers qui cherchèrent à relier l'enseignement de l'anatomie à celui de la chirurgie ; on lui doit un procédé pour la suture dans les plaies des intestins, et un forceps qui porte le nom de *Tire-tête Palfin*. Il a laissé entre autres ouvrages : *Ostéologie*, en hollandais, Gand, 1702, in-8°, trad. en français, Paris, 1731, in-12 ; *Anatomie chirurgicale*, en hollandais, Leyde, 1718, in-8°, trad. en français, Paris, 1726, 1734 et 1753, 2 vol. in-8°. D—G.

PALHANPOUR, v. forte de l'Hindoustan, dans l'anc. Goudjérate, à 140 kil. N.-N.-O. d'Ahmedabad, ch.-l. d'un petit Etat de son nom. Pop. évaluée à 30,000 hab.

PALI, langue sacrée et savante, employée pour la religion de Bouddha à Ceylan, au Birman, à Siam, au Tchiampa, etc. C'est un dérivé du sanscrit. Parlé au Ve siècle ap. J.-C., et sans doute bien plus tôt, à Ceylan, où le bouddhisme avait été introduit mille ans auparavant, le Pâli a été transporté de là, avec la religion même, dans les pays si divers où on le retrouve aujourd'hui. Les articulations un peu fortes du sanscrit y sont toutes atténuées ; mais les déclinaisons, les conjugaisons et la syntaxe sont identiques dans les deux langues. Eugène Burnouf a le premier révélé ces origines du Pâli, et en a rendu l'intelligence facile.

PALIACATE ou PALICATE, v. de l'Hindoustan anglais, présid. et à 35 kil. N. de Madras, sur un étang de même nom. Les Hollandais la possédèrent de 1609 à 1795, et de 1813 à 1823.

PALIBOTHRA ou PALIMBOTHRA, anc. v. de l'Inde en deçà du Gange, capitale des *Prasii* ou *Palibothri*, au confluent du Gange avec l'Erannoboas (auj. *Sone*), avait la figure d'un parallélogramme long de 80 stades, large de 15, et était environnée d'un fossé large de 600 pieds, profond de 60, et défendu par une muraille munie de 570 tours, et percée de 64 portes. Elle était encore dans tout son éclat en 605 après J.-C., époque où le voyageur chinois Hi-Ouen-Thsang la visita : depuis elle a disparu, détruite ou par une inondation du Gange, ou par une invasion ennemie. On trouve encore près de Patna des ruines impor-

tantes qui portent le nom de *Patelputer* ou *Patalipoutra*. Danville la place à tort près d'Allahabad, au confluent du Gange et de la Djoumnah. C. P.

PALICARES, mercenaires grecs fort habiles à la course, et qui combattent en tirailleurs sous la conduite d'un capitaine. Photius dit que c'étaient des soldats d'élite; d'autres commentateurs traduisent ce nom par *valets d'armée*.

PALICATE. *V.* PALIACATE.

PALICE (LA). *V.* LA PALICE.

PALILIES ou PARILIES, *Palilia* ou *Parilia*, fête en l'honneur de Palès, déesse des bergers et des troupeaux, chez les anc. Latins. Elle se célébrait le 21 avril, commençait par la purification des hommes et des bêtes, au moyen de cendres de veau, et de fumigations de soufre et d'herbes sabines; puis on offrait un sacrifice à Palès: c'était du lait, du vin cuit, et du millet. La fête se terminait par de grands feux de paille, disposés en trois monceaux, au travers desquels les campagnards passaient en courant. Romulus ayant fondé Rome le jour des Palilies (XI^e des calendes de mai), cette fête devint dès lors celle de l'anniversaire de la ville; on la célébrait par des processions animées de chants et de musique, et par le jeu troyen exécuté dans le cirque (*V.* TROYEN-Jeu). Les Palilies durèrent jusqu'à l'an 692 ap. J.-C.; alors le concile Pseudo-Sextum, de Constantinople, les abolit comme cérémonies païennes. C. D—Y.

PALIMBOTHRA. *V.* PALIBOTHRA.

PALIMPSESTE, *Palimpsestus*, nom donné, chez les anc. Romains, à des feuilles de parchemin, et peut-être aussi de papyrus, ayant servi à écrire, et dont on avait effacé l'écriture par un lavage, pour les rendre propres à recevoir une écriture nouvelle. Ce nom était formé du grec πάλιν, derechef, et ψάω, j'efface. Des moines du moyen âge, particulièrement au IX^e siècle, firent des palimpsestes avec les volumineux ouvrages des grands auteurs de l'antiquité, Cicéron, Tite Live, Tacite, etc., écrits sur parchemin; quelques-uns ont été découverts dans certaines bibliothèques publiques; on a déchiffré l'écriture ancienne, mal effacée, à travers l'écriture moderne, et restitué ainsi quelques pages à des auteurs auxquels l'art des palimpsestes a été si fatal. Angelo Maï s'est, de nos jours, distingué dans ce genre de restitution. (*V.* MAÏ.) L'invention du papier de chiffons, au XII^e siècle, fit renoncer aux palimpsestes. C. D—Y.

PALINGENIUS. *V.* MANZOLLI.

PALINGES, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), arr et à 15 kil. N. de Charolles, sur le canal du Centre 219 hab. Briques réfractaires, poteries de terre et de grès.

PALINOD (du grec *palin*, derechef, et *odè*, chant), nom donné en 1486, à une confrérie ou espèce d'académie, instituée à Rouen, du temps de Guillaume le Conquérant, sous le titre de l'*Immaculée conception*, et qui se réunit dans l'église de Saint-Jean jusqu'en 1515, puis dans le couvent des Carmes. Elle distribuait des prix aux meilleurs chants-royaux ou ballades, qu'on lisait à une tribune élevée, dite *le Puy*. Le nom de *Palinods* fut aussi appliqué à ces pièces de poésie. Il y eut des concours semblables dans d'autres villes de Normandie, telles que Dieppe, Caen, etc.

PALINURE (Cap), *Palinurum*, cap du royaume d'Italie, à l'entrée du golfe de Policastro, situé dans la province et à 80 kil. S.-E. de Salerne; par 39° 59' lat. N et 12° 57' long. E. Il dut son nom à Palinure, pilote d'Enée, qui s'y noya.

PALIQUES, *Palici*, frères jumeaux, fils de Jupiter et d'une Nymphe, ou de Vulcain et l'Etna, étaient adorés en Sicile. Près de leur temple, situé à Palice, au pied de l'Etna, et où les esclaves pouvaient se réfugier en toute sûreté, étaient deux sources chaudes et sulfureuses, sur lesquelles on prêtait les serments; le parjure s'y noyait.

PALISOT DE BEAUVOIS (Ambroise-Marie-François-Joseph, baron de), naturaliste, né à Arras en 1752, m. en 1820, se fit recevoir avocat au Parlement de Paris en 1772, devint membre correspondant de l'Académie des Sciences en 1781, se rendit en Afrique en 1786 pour étudier la flore du Benin, alla se rétablir à St-Domingue des maladies qui l'atteignirent dans son exploration, dut s'enfuir à Philadelphie quand la révolution éclata dans cette île, en 1793, visita diverses contrées de l'Amérique, s'y livra à de nouvelles études sur sa science, et revint en France avec de précieuses collections de plantes et d'animaux. Il entra à l'Institut, et fut nommé conseiller titulaire de l'Université. On a de lui: *Flore d'Oware et de Benin*, 1804-21, 2 vol. in-fol., avec 120 pl.; *Insectes recueillis en Afrique et en Amérique*, 1805-21, in-fol., avec 90 planches; *Prodrome des 5^e et 6^e familles de cryptogames, les mousses, les lycopodes*, 1804, in-8°; *Essai d'une nouvelle agrostographie*, 1812, in-4° et in-8°. Il a fourni aussi des articles aux recueils scientifiques. B.

PALISSE (LA). *V.* LA PALICE.

PALISSOT DE MONTENOY (Charles), poëte et littérateur, né à Nancy en 1730, m. en 1814, était fils d'un conseiller du duc de Lorraine, et fut un enfant précoce et presque un petit prodige. A 16 ans, il entra à l'Oratoire. Son goût pour la poésie l'en fit sortir bientôt après, et, à 19 ans, il avait déjà écrit deux tragédies, *Zarès* et *Ninus II*. A l'âge de 25 ans, il commença, contre les philosophes, une guerre qu'il a continuée pendant plus de 30 ans: ce fut dans une petite comédie intitulée *le Cercle*, jouée à Nancy en 1755. Le parti philosophique se fâcha; Palissot répliqua par de *Petites lettres contre de grands philosophes*, 1756, qui contenaient des personnalités au milieu de quelques bonnes vérités. La querelle s'assoupit, puis se réveilla plus violente que jamais en 1760 par une nouvelle attaque de Palissot dans *les Philosophes*, comédie en 3 actes en vers, jouée au Théâtre-Français. Il poussa la passion jusqu'à mettre dans la bouche de quelques-uns de ses personnages des injures qu'il effaça ensuite, entre autres ces deux vers que l'on ne trouve plus à la fin de la pièce imprimée:

> Enfin tout philosophe est banni de céans,
> Et nous ne vivrons plus qu'avec de honnêtes gens.

Palissot a composé cinq ou six comédies; mais il n'avait rien du poëte comique, aussi sont-elles tombées dans un juste oubli; leur seul mérite est d'être écrites avec une facilité correcte, une certaine petite élégance froide, sans idées, sans coloris, et sans originalité. En 1764, il donna la *Dunciade ou la guerre des sots*, poëme en trois chants, et en vers de dix syllabes, dont il emprunta l'idée à Pope. C'est une galerie de portraits satiriques qu'il porta successivement jusqu'à 10 chants afin d'y faire entrer tous ses ennemis; mais là, comme dans la comédie, il n'a pu faire qu'une œuvre ennuyeuse et froide, où l'on trouve à peine quelques idées plaisantes. Palissot ne manquait d'ailleurs ni de goût, ni d'esprit; il l'a prouvé plus heureusement dans quelques ouvrages en prose, qui offrent plus d'un trait d'une vivacité agréable et d'une haute raison. Pendant la Révolution, il se fit peu remarquer. Il était administrateur de la bibliothèque Mazarine et membre correspondant de l'Institut, lorsqu'il mourut. Outre les ouvrages déjà cités, il a laissé: *Mémoires pour servir à l'histoire de la littérature française, depuis François I^er jusqu'à nos jours*, ouvrage superficiel; *Histoire des premiers siècles de Rome*, 1756, in-12; *le Génie de Voltaire*, 1806, in-8°, recueil des jugements qu'il a portés sur les divers ouvrages de cet écrivain, qu'il n'attaquait jamais en attaquant les autres philosophes. On lui doit encore une édition de Corneille, où il réfute souvent le commentaire de Voltaire, et une édition un peu choisie de Voltaire. Les *Œuvres* de Palissot ont été réunies à Paris, 1788, 4 vol. in-8°, et par lui-même, Paris, 1809, 6 vol. in-8°.

PALISSY (Bernard), *ouvrier de terre et inventeur des rustiques figulines*, et, sous ce titre modeste, grand savant et grand artiste, né vers 1510, à Biron, arrondiss. de Bergerac (Dordogne), m. en 1589. Pauvre et sans instruction, il se fit calviniste, et fut d'abord entraîné dans les guerres de religion qui désolaient alors la Saintonge. Ayant entrepris de découvrir le secret des émaux italiens, il y employa 16 ans, 1539-1555. Rien n'égale l'intérêt qu'il inspire pendant ce long travail; amaigri par la faim, miné par la maladie, brisé par la calomnie et l'ingratitude, il élève son courage au-dessus des misères et des passions humaines. Il a fait lui-même, dans *l'Art de terre*, le récit naïf et touchant de cette longue douleur, où la foi ne l'abandonna jamais. Ses œuvres d'art portent l'empreinte d'un goût naturel très-pur, fortifié par l'étude des maîtres de la Renaissance, et surtout de Fra Jocondo, du Rosso et de Benvenuto Cellini. Ses *rustiques figulines*, toutes en ronde-bosse, sont très-rares aujourd'hui; les plus importantes étaient aux châteaux de Chaulnes, de Nesle, de Madrid, et surtout d'Ecouen (appartenant au connétable de Montmorency). Quant à ses ouvrages de moyenne dimension, tels que vases, aiguières, vidrecomes, etc., moins rares que les précédents, on en voit de beaux échantillons aux musées du Louvre, de l'hôtel de Cluny, de Sèvres, de la Favorite (près Bade), et dans nombre de collections particulières, parmi lesquelles il faut citer celles de M. Sauvageot (au Louvre), et du comte Pourtalès. Le secret de ces faïences, longtemps perdu, semble retrouvé maintenant; on en fait des imitations qui trompent même les artistes. Palissy fut ingénieur, naturaliste, agronome, physicien et chimiste. Il apprit la science *« avec les dents »*, aux dépens

de sa santé, de sa nourriture même, et la nature fut son maître unique : « *Je n'ai pas eu d'autre livre que le ciel et la terre, lequel est connu de tous, et est donné à tous de connaître et de lire ce beau livre.* » Son premier, son plus grand mérite, est d'avoir proclamé l'autorité de l'expérience, après des siècles de spéculations oiseuses et stériles. Il fut à la chimie ce que Franç. Bacon fut à la philosophie, et son *Art de terre* est le *Novum organum* de la science. Dans ses traités *De la marne, Des eaux et fontaines*, etc., devançant ses contemporains de 4 siècles, il parle des sondages, donne la théorie des eaux artésiennes, des stratifications du sol, etc. Il fit, en 1575, un cours public à Paris, et compta pour élèves Ambroise Paré, A. de Campège, J. Viret, etc. En 1572, la protection de Catherine de Médicis le fit échapper au massacre de la St-Barthélemy. Cependant sa foi religieuse le fit jeter à la Bastille, où il mourut. Le nom de B. Palissy fut presque ignoré de son vivant; vers 1650, le libraire Favet le produisit maladroitement et sous forme de réclame; au XVIIIe siècle, Voltaire prouva une fois de plus par sa critique la légèreté de ses connaissances dans la physique terrestre; mais bientôt Rouelle, Fontenelle, Buffon, n'eurent qu'à mettre en relief ses titres scientifiques, pour attirer sur lui l'admiration universelle. Ses Œuvres ont été réunies par Faujas de Saint-Fond et Gobet, 1777, et par A. Cap, 1844. *V.* son *Eloge* par G. Cuvier; J. Salles, *Etude sur la vie et les travaux de B. Palissy*, Nîmes, 1855. G—R.

PALIZZI (Les), famille sicilienne, célèbre par ses querelles avec les Chiaramonti, pendant le XIVe siècle, sous les règnes de Pierre II, de Louis, et de Frédéric II.

PALK (Détroit de), bras de mer qui sépare l'Hindoustan de l'île de Ceylan, et fait communiquer le golfe de Manaar avec celui du Bengale; 60 kil. de large. Il porte le nom d'un Hollandais, qui le passa le premier.

PALLA, manteau long quadrangulaire, qui était pour les matrones romaines comme la toge pour les hommes; elles s'en enveloppaient quand elles sortaient : la Palla se posait sur les épaules, descendait jusqu'aux genoux, couvrait les bras et la poitrine, et se ramenait sur la tête, de manière à ne laisser voir que la figure et le devant de la coiffure. Elle était de laine blanche. Le *flammeum* des mariées n'était qu'une palla couleur de safran (*V.* FLAMMEUM), portée un peu rabattue sur le visage. Les joueurs de lyre et les acteurs tragiques s'habillaient aussi avec la palla au théâtre, parce que ce manteau était semblable au *peplos* des Grecs. C. D—Y.

PALLADE, *Palladius*, né en Galatie vers 368, entra chez les moines de Nitrie en Egypte, puis se retira dans les déserts de la Thébaïde, qu'il n'abandonna que pour l'épiscopat d'Hélénopolis (Bithynie). Il fut l'ami de St Jean Chrysostôme. Nous avons de lui une *Histoire des solitaires*, dite *Histoire Lausiaque* (dédiée au préfet Lausus), trad. en français par Hervet, Paris, 1570, in-4o.

PALLADINO (Jacques), plus connu sous le nom de *Jacques de Teramo*, né à Teramo en 1349, m. en 1417, étudia le droit à l'université de Padoue, prit les ordres, obtint un canonicat dans sa ville natale, puis fut archidiacre d'Aversa, secrétaire des brefs et de la pénitencerie, évêque de Monopoli en 1391, archevêque de Tarente en 1400, de Florence en 1401, évêque et administrateur du duché de Spolète en 1410, et légat du pape Martin V en Pologne. Il a laissé, outre des ouvrages manuscrits, une sorte de roman ascétique, publié sous le titre de *Consolatio peccatorum*, Augsbourg, 1472, in-fol., et trad. en français sous celui de *Procès de Bélial* par Farget, Lyon, 1482.

PALLADIO (André), illustre architecte, né à Vicence en 1518, m. en 1580, commença par étudier seul, ou du moins on ne lui connaît pas de maître. Il se forma surtout par une exploration approfondie des monuments antiques de l'Italie et de la France, et, l'un des premiers, il essaya, à l'aide de ses recherches, de les restaurer, par le dessin, dans leur état de primitive splendeur. La belle façade de la villa Cricoli paraît être son début; mais ce fut alors que, sentant l'insuffisance de son savoir, il se mit à voyager pour étudier les monuments antiques. Après plusieurs années d'absence, de retour dans sa patrie, il commença véritablement sa carrière d'architecte; on le chargea, en 1547, de continuer le palais ou hôtel-de-ville d'Udine, commencé par J. Fontana, et on lui attribue l'arc dorique servant d'entrée à ce monument, 1556. Les ouvrages de Palladio sont très-nombreux; nous citerons, parmi les principaux : la façade du palais du grand-duc de Toscane à Campo-Marzo; le palais Foscari, sur les bords de la Brenta; dans Venise, le monastère des chanoines de St-Jean-de-Latran, le palais des doges, l'église de St-Georges-Majeur, celle du Rédempteur; le superbe pont de bois de Bassano, 1570; à Vicence, la basilique, dite *le Palais de la Raison*, et le Théâtre-Olympique; à Parme, le théâtre, qui fut achevé par le Bernin, etc. Il faut joindre à cela une multitude de fort belles ou de charmantes villas construites dans le Vicentin et dans les Etats de Venise. Palladio, bien que venu après de grands architectes, a trouvé moyen d'être original, et tant d'artistes de grand talent l'ont imité, que son nom est demeuré à sa manière, qui, depuis lui, n'a pas de rivale. On peut la résumer en ceci : appropriation des belles données de l'architecture antique aux mœurs et aux convenances modernes, au moyen de modifications sobres, sages, savamment et spirituellement raisonnées. Il ne se départit jamais de ce principe, et sut en tirer une très-riche variété de compositions. Il écrivit aussi sur son art, et il a laissé : *Monuments antiques*, Rome et Venise, 1554; et *Traité d'architecture*, en 4 livres, Venise, 1570, in-fol., traduit dans toutes les langues, et en français par Dubois, La Haye, 1726, 2 vol. in-fol., ouvrage où il se montre érudit antiquaire aussi bien qu'architecte éminent. L'*Œuvre de Palladio* a été publié par Chapuys, Corréard, et Alb. Lenoir, Paris, 1825-41. in-fol.

PALLADIUM, statue de Pallas, que Jupiter fit tomber du ciel près de la tente d'Ilus, pendant que ce prince bâtissait la citadelle d'Ilion. L'oracle, consulté, répondit qu'il fallait bâtir un temple à Pallas dans la citadelle, pour y garder cette statue, et que, tant qu'elle y serait, nul ennemi ne pourrait prendre la ville. Les Grecs ayant connu cet oracle pendant qu'ils assiégeaient Troie, Diomède et Ulysse allèrent enlever la statue qui couvrait la ville assiégée d'une si puissante protection. Suivant d'autres traditions, Dardanus, père d'Ilus, reçut le Palladium et en fit faire un faux, à l'imitation du véritable. Ce serait ce faux Palladium, placé dans la basse ville, que les Grecs auraient enlevé en entrant dans Troie, tandis qu'Enée, encore maître de la haute ville, sauvait le véritable, et l'emportait avec lui en Italie. Cette tradition était accréditée à Rome, où l'on gardait dans le temple de Vesta une Pallas, qui passait pour être celle qu'Enée enleva des ruines de sa patrie; elle était dans un sanctuaire à part, où les vestales et les pontifes pouvaient seuls pénétrer, et l'on croyait le salut de l'empire attaché à sa conservation. Le Palladium était une statue de bois haute de 3 coudées (1m 40), et terminée en gaîne. Elle avait le casque en tête, tenait de la main droite une demi-pique un peu inclinée, et de la gauche un grand bouclier rond qui lui cachait presque tout le corps. — Les Grecs appelaient encore Palladium une statue de bois dorée, placée dans une niche, à la poupe des vaisseaux, comme pour les protéger.

PALLADIUS (Rutilius-Taurus-Æmilianus), agronome romain, auteur d'un traité d'agriculture (*de Re rusticâ*) divisé en 14 livres, et qui n'est, en grande partie, qu'une compilation intelligente de Columelle, de Gargilius Martialis, et des *Géoponiques grecs*. Son traité est une espèce d'almanach, qui indique les travaux à faire mois par mois : 12 livres y sont consacrés; le 1er contient des préceptes agronomiques généraux, et le 14e un poëme sur la *greffe*, écrit avec élégance, et quelquefois un peu d'afféterie. On ignore à quelle époque précise vécut Palladius : les uns prétendent que ce fut au commencement du IIe siècle de notre ère, d'autres à la fin du IVe. On ne sait rien non plus sur sa vie; on croit qu'il était fils d'Esupuérantius, préfet des Gaules. On trouve Palladius dans la collection des *Rei rusticæ scriptores*, Leipzig, 1755; dans la Bipontine, etc. Il a été trad. en français par Saboureux de la Bonneterie, 1775, 1 vol. in-8o; et, mieux, dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, 2e série, par M. Cabaret-Dupaty, Paris, 1843, 1 vol. in-8o.

PALLANTÉE, *Pallanteum*, v. d'Arcadie, près de Mantinée; bâtie par Pallas, fils de Lycaon; patrie d'Evandre. —v. d'Italie, bâtie par Evandre sur le mont Palatin, près du Tibre; ainsi nommée soit du Palatin, soit de la Pallantée d'Arcadie, soit de Pallas, fils d'Evandre. — marais d'Afrique, sur les bords de la riv. Triton.

PALLANTIDES, fils de Pallas, frère d'Égée, au nombre de 50, voulurent disputer à Thésée le trône d'Athènes, et furent tous tués par lui.

PALLANZA, v. du roy. d'Italie (Novare), petit port sur le lac Majeur, en face des îles Borromées, dans la province et à 70 kil. N. de Novare; 2,950 hab. Chef-lieu d'un arrondissement situé entre les prov. de Novare, d'Ossola, le val de Sesia, le lac Majeur, et le canton suisse du Tésin; 103,586 hect.; 61,110 hab.

PALLAS, déesse. *V.* MINERVE.

PALLAS, fils d'Evandre, fut tué, selon Virgile, par Turnus, roi des Rutules. Enée le vengea dans le sang de Turnus, et lui fit de magnifiques funérailles.

PALLAS, affranchi de l'empereur Claude, et frère de Félix, gouverneur de la Judée, engagea son maître à épouser Agrippine, à adopter Néron, et à le désigner pour son successeur. Tel était son crédit, que les courtisans placèrent sa statue en or parmi celles des dieux domestiques. Il aida à la mort de Claude ; se rendit odieux à Néron par son arrogance, et fut empoisonné, en 60. Ses biens, que l'on confisqua, s'élevaient à 60 millions de notre monnaie.

PALLAS (Pierre-Simon), illustre voyageur et naturaliste, né à Berlin en 1741, m. en 1811, s'était établi à La Haye, et avait acquis une réputation méritée par des travaux sur l'histoire naturelle, lorsque Catherine II lui offrit une place à l'Académie de St-Pétersbourg. En 1768, il fit partie de la commission chargée d'aller en Sibérie observer le passage de Vénus sur le soleil, et voyagea jusqu'en 1774 dans les diverses parties de la Russie, en Tauride, en Sibérie, et jusqu'à la frontière de Chine. Il revint à St-Pétersbourg, afin de publier ses observations. Il fut nommé historiographe du collége de l'amirauté, en 1787. En 1795, il reçut de la tzarine une propriété à Simféropol, y passa 15 années, puis retourna dans sa ville natale où il mourut. On a de lui : *Elenchus zoophytorum*, La Haye, 1766, in-8° ; *Miscellanea zoologica*, ibid., 1766 ; *Spicilegia zoologica*, Berlin, 1767-1804, in-8° ; *Voyage en diverses parties de l'empire russe*, St-Pétersbourg, 1771-76, 3 vol. in-4°, trad. en français par G. de La Peyronie, Paris, 1788-95, 5 vol. in-8° et atlas, et, avec notes de Langlès et Lamarck, 1794, 8 vol. in-8° ; *Mémoires sur les peuples mongols*, en allemand, 1776-1802, 2 vol. in-4° ; *Observations sur la formation des montagnes et sur les changements attribués à notre globe*, St-Pétersbourg, 1777, in-8° ; *Novæ species quadrupedum ex glirium ordine*, 1778 ; *Linguarum totius orbis vocabularia*, 1788, 4 vol. ; *Icones insectorum præsertim Rossiæ Sibericæque peculiarium*, 1781-83, 2 vol. in-4° ; *Tableau physique et topographique de la Tauride*, 1795, in-4° ; *Flora rossica*, 1784-88, in-fol. ; *Zoographia rosso-asiatica*, 1831. Comme naturaliste, Pallas donna une idée vraie des coraux, rectifia les erreurs de Linné et de Buffon en conchyliologie, jeta les vraies bases de la géologie, et préluda aux travaux de Cuvier sur les fossiles. B.

PALLAVICINI (Sforra), né à Rome en 1607, m. en 1667, était gouverneur d'Iési, d'Orviéto, et de Camérino, quand il entra dans l'ordre des Jésuites, en 1638 ; il devint cardinal en 1657. On a de lui, en italien, une *Histoire du concile de Trente*, Rome, 1656-57, 2 vol. in-fol., et 1664, 3 vol. in-4°, trad. en latin par Giattino, Anvers, 1672, 3 vol. in-4°, où il réfute celle de Scarpi.

PALLAVICINO (Oberto), capitaine italien du XIIIe siècle, servit Frédéric II contre le pape Grégoire IX et les Génois, et, après la mort de l'empereur, battit Eccelino Romano. Il se créa une souveraineté en Lombardie, et devint chef du parti gibelin. Les revers qu'il essuya, lors de l'entrée de Charles d'Anjon en Italie, le firent mourir de chagrin, 1269.

PALLAVICINO (Ferrante), poète satirique, né à Plaisance en 1615, m. en 1644, était chanoine de St-Augustin et de la congrégation de Latran. Il publia des pamphlets contre Urbain VIII et la cour pontificale, brava longtemps à Venise la colère de ses ennemis, mais, en se rendant en France, fut arrêté à Avignon, condamné à mort, et décapité. On a réuni ses *Œuvres permises*, Venise, 1655, 4 vol. in-12, et ses *Œuvres choisies*, Villefranche (Genève), 1660, 1 vol. in-12. On y remarque le *Courrier volé*, suite de lettres imaginaires, et le *Divorce céleste*, traduit en français par Brodeau d'Oiseville, Cologne, 1696.

PALLÈNE, auj. *Cassandria*, une des 3 presqu'îles qui terminent la Chalcidique au S., la plus occidentale, entre le golfe Thermaïque et le golfe Toronaïque ; v. princip., Potidée, Scione.

PALLET (LE), vge (Loire-Inférieure), arr. et à 20 kil. S.-E. de Nantes ; 1,588 hab. Patrie d'Abélard. On montre derrière l'église une enceinte formée de vieilles murailles à demi rasées : ce sont, dit-on, les restes du château de Bérenger, père d'Abélard. L'église est du XIe siècle.

PALLIATES, *Palliatæ*, comédies latines, dont le sujet et les personnages étaient grecs. Les acteurs portaient le *pallium*, manteau grec, d'où le nom de *Palliates*.

PALLICARES. *V.* PALICARES.

PALLIOLUM, petit manteau court, diminutif du *Pallium*, particulièrement à l'usage des malades et des courtisanes, chez les anc. Romains.

PALLIOT (Pierre), né à Paris en 1608, m. en 1698, imprimeur à Dijon, historiographe du roi, et généalogiste des Etats de Bourgogne, a laissé : *le Parlement de Bourgogne, son origine, son établissement, ses progrès*, Dijon, 1649, 2 vol. in-fol.

PALLIUM, manteau des anciens Grecs, que les Romains commencèrent d'adopter vers la fin de la république, et dont l'usage devint fréquent sous les empereurs ; il remplaçait la toge, et se portait par-dessus la tunique, tantôt en enveloppant tout le corps, tantôt sur l'épaule gauche seulement : en cas de pluie ou de soleil, on le ramenait sur la tête. Les femmes s'en affublaient aussi, comme les hommes. Il était blanc, et de forme quadrangulaire oblongue. Un Pallium, couleur brun roux, formait ordinairement l'habillement distinctif des philosophes, surtout des pythagoriciens, des stoïciens et des cyniques, en Italie ainsi qu'en Grèce. — Le Pallium, ornement ecclésiastique que le pape envoie aux archevêques en signe de juridiction, et que S. S. porte elle-même, est une bande d'étoffe de laine blanche, large de 3 doigts (5 centimèt. environ), qui se met par-dessus les vêtements pontificaux, entoure les épaules, et pend par devant et par derrière à la longueur d'un palme (224 millimèt.) ; il est orné de 4 croix d'écarlate, une sur l'estomac, une sur le dos, une sur chaque épaule. Les archevêques ne peuvent faire aucune fonction pontificale tant qu'ils n'ont pas reçu le Pallium. Cet ornement était originairement un manteau, dont les empereurs chrétiens honorèrent les prélats vers le IVe siècle ; il était tissu de laine blanche, pour rappeler la brebis que le bon Pasteur porta sur ses épaules. Vers la fin du VIe siècle, les prélats de l'Eglise d'Occident commencèrent de porter le Pallium, et, à la fin du VIIIe, le pape Zacharie l'accorda à tous les archevêques. C. D—Y.

PALLUAU, *Paludellum*, ch.-l. de cant. (Vendée), arr. et à 40 kil. N.-N.-E. des Sables-d'Olonne ; 433 hab.

PALLUAU, vge (Indre), arr. et à 38 kil. N.-O. de Châteauroux ; 1,854 hab. Autrefois fortifié.

PALLUCCI (Noël-Joseph), chirurgien, né en 1719, m. en 1797, exerça son art à Florence et à Vienne. Il inventa un procédé pour l'opération de la fistule lacrymale, et perfectionna les méthodes du petit et du haut appareil pour l'extraction de la pierre. On a de lui : *Description d'un nouvel instrument pour abattre la cataracte*, Paris, 1750, in-12 ; *Nouvelles remarques sur la lithotomie*, 1750, in-12 ; *Lithotomie nouvellement perfectionnée*, Vienne, 1757, in-8° ; *Ratio facilis atque tuta narium curandi polypos*, ibid., 1763, in-8° ; *Saggio di nuove osservazioni e scoperte*, Florence, 1768, in-8°.

PALMA (Jacopo), dit *le Vieux* ou *l'Ancien*, peintre, ne vers 1480 à Serinulta, vge près de Bergame, m. vers 1548, condisciple et émule du Titien, son maître, et du Giorgion, produisit beaucoup d'ouvrages remarquables, et ne réussit pas moins dans le portrait que dans l'histoire. Le musée du Louvre possède de lui l'*Annonce aux bergers*, ex-voto.

PALMA (Jacopo), dit *le Jeune*, petit-neveu du précédent, né à Venise en 1544, m. en 1628, élève de son père, peintre médiocre, alla étudier à Rome les ouvrages de Raphaël, de Michel-Ange et de Caravage. Il a réuni dans ses tableaux les excellents principes de l'école romaine aux meilleurs de l'école vénitienne. On cite de lui : *la Victoire navale remportée par F. Bembo*, qui orne une des salles du palais de St-Marc à Venise ; une *Annonciation*, à Pesaro ; une *Invention de la Ste Croix*, à Urbin. Il a aussi gravé à l'eau-forte.

PALMA, v. d'Espagne, ch.-l. de la province des Baléares, sur la côte S.-O. de l'île Majorque, au fond de la baie de son nom ; par 39° 34' 4" lat. N. et 0° 18' 12" long. E. ; 53,120 hab. Bon port et place forte. Evêché ; cour d'appel. Université, écoles d'hydrographie et de dessin, musée d'antiquités, bibliothèque. On remarque la cathédrale, et la Bourse (*la Lonja*), édifice gothique du XVe siècle. Cette ville, avant la suppression des ordres religieux en 1835, possédait 24 couvents. Commerce maritime actif. Fabr. de cotonnades et lainages. Récolte de vins excellents. Cette ville fut fondée, à ce qu'on croit, l'an 123 av. J.-C., par le consul Cécilius Métellus Baléaricus. On voit aux environs un ancien palais de l'Inquisition et une Chartreuse.

PALMA, v. d'Espagne (Andalousie), prov. et à 46 kil. N.-E. d'Huelva ; 3,200 hab.

PALMA-DEL-RIO, *Decuma*, v. d'Espagne (Andalousie), prov. et à 57 kil. S.-O. de Cordoue, au confluent du Xenil et du Guadalquivir ; 6,500 hab. Exploitation de cuivre ; huileries.

PALMA, anc. *Ombrio*, *Junonia*, île d'Espagne, du groupe des Canaries, à 50 kil. N.-O. de l'île de Fer ; 600 kil. carrés ; 31,159 hab. Capitale, *Santa-Cruz-de-la-Palma*. Sol volcanique. Elle s'élève à 3,670 mèt. au-dessus du niveau de la mer. Forêts de pins. Récolte de vins, grains, fruits, miel. Pêche dans l'Archipel.

PALMA (SANTA-CRUZ-DE-LA-), v. forte des Canaries, port sur la côte E. de l'île de Palma. Fabr. de toiles,

soieries; commerce de cabotage. Population de la commune : 5,641 hab.

PALMA CAYET. *V.* CAYET.

PALMA-NUOVA, v. forte des Etats autrichiens (Vénétie), délégat. et à 22 kil. S.-S.-E. d'Udine, sur la Roja; 4,500 hab.

PALMARIA, îlot du roy. d'Italie, dans la Méditerranée, au S. de Piombino. Marbre *portoro*, noir veiné or.

PALMAROLA, anc. *Palmaria*, île du royaume d'Italie, dans la mer Tyrrhénienne, à l'O. de Ponza.

PALMAS (LAS), v. forte d'Espagne, sur la côte E. de l'île de Grande-Canarie, port franc et capitale de toute la prov. des Canaries, au milieu d'une fertile vallée, à l'embouchure de la Giniguada; 14,233 hab. Climat sain et tempéré. Siége d'un évêché et du gouvernement des îles; cour d'appel. Belle cathédrale. Récolte de maïs, patates, fruits, vins renommés. Fabr. d'étoffes de soie, laine. Pêche et comm. de cabotage.

PALMAS, anc. *Sulcitanus sinus*, golfe sur la côte S.-O. de l'île de Sardaigne.

PALME, *Palmus*, mesure de longueur des anciens Romains; il y avait le petit (*minor*), qui formait le quart du pied, et valait 0m,74; et le grand (*major*), formant les 3/4 du pied. — Les Grecs avaient des mesures semblables (*V.* PALESTE et SPITHAME). — Le palme est encore en usage en Italie, mais il diffère suivant les pays : à Carrare, il vaut 0m,243,6; à Gênes, 0m,247; à Naples, 0m,263,5; à Palerme, 0m,258,6; à Pise, 0m,298,4; à Rome, 0m,223,4.

PALMELLA, v. de Portugal (Estramadure), à 9 kil. N.-E. de Setubal; 2,800 hab. Anc. château. Couvent, résidence du grand-prieur de l'ordre de Santiago. Titre de marquisat. — Cette ville fut prise par Alphonse Henriquez sur les Maures, en 1165.

PALMELLA (P. de SOUZA-HOLSTEIN, duc de), homme d'Etat portugais, né à Turin en 1786, m. en 1850, fut plénipotentiaire au congrès de Vienne en 1814, puis ministre des affaires étrangères, accepta de préparer une charte après la révolution de 1820, tomba en disgrâce pendant la régence de Don Miguel, devint régent lui-même par décision de la junte d'Oporto en 1828, contribua à l'élévation de Doua Maria, présida le conseil des ministres de 1834 à 1836, et de 1846 jusqu'à sa mort.

PALMER (John), célèbre acteur anglais, né en 1741, m. en 1798, était fils d'un concierge du théâtre de Drury-Lane à Londres. Il venait de perdre un fils, lorsqu'en jouant la pièce de Kotzebue, *Misanthropie et repentir*, il mourut de douleur à cette question de son interlocuteur : « Comment se portent vos enfants ? »

PALMERIUS, nom latinisé de PAULMIER.

PALMERSTON, île de la Polynésie, formée de la réunion de plusieurs îlots par un récif de corail, à l'O.-N.-O. de l'archipel d'Harvey.

PALMES (Cap des), cap de l'Afrique occidentale, à l'extrémité N.-O. du golfe de Guinée, par 4° 21' lat. N., et 10° 1' long. O.

PALMEZEAUX. *V.* CUBIÈRES (le chevalier de).

PALMI, v. du royaume d'Italie, dans la province et à 34 kil. N.-E. de Reggio, sur le golfe de Gioja; 10,442 hab. Soieries et lainages. — Dévastée par le tremblement de terre de 1783.

PALMIERI (Giuseppe), peintre, né à Gênes en 1674, m. en 1740, s'est fait une assez grande réputation comme peintre d'animaux et de nature morte.

PALMOSA. *V.* PATHMOS.

PALMYRA, v. des Etats-Unis (New-York), à 19 kil. N. de Canandaigua, sur le canal Erié; 3,549 hab.

PALMYRE ou TADMOR, v. de Syrie, dans une oasis, au milieu du désert entre Damas et l'Euphrate, à 240 kil. N.-E. de la ville, et à 140 du fleuve, fut bâtie par Salomon, qui l'appela *Tadmor* ou *ville des palmiers*. Détruite par Nabuchodonosor le Grand lorsqu'il marcha sur Jérusalem, elle dut à sa position entre le golfe Persique et la Méditerranée d'être bientôt reconstruite, de devenir une des échelles les plus importantes du commerce du Levant, et, plus tard, sous les Séleucides, de servir de place intermédiaire entre leurs deux capitales, Séleucie et Antioche. Elle était la capitale de la Palmyrène, et gouvernée librement par un sénat, des assemblées du peuple, et un prince. Antoine voulut en donner le pillage à ses cavaliers, et fut repoussé. Les Romains, pour ne pas la jeter dans l'alliance des Parthes, la laissèrent jouir d'une sorte de liberté. Sous Caracalla, elle était colonie romaine, et avait le droit italique. Au temps de Gallien, Odénat, prince de Palmyre, et sa femme Zénobie (*V. ces noms*), l'élevèrent au plus haut point de splendeur. Aurélien prit la ville, en 272, et Palmyre devint province romaine. Dioclétien l'orna de nouveaux édifices. Elle semble avoir été déjà ruinée au commencement du XIVe siècle, où l'Arabe Aboul-Féda parle des débris de ses colonnes et de ses temples. Ces ruines, qui sont, avec celles de Baalbek, ce que l'antiquité nous a laissé de plus merveilleux en ce genre, restèrent ignorées des Européens jusqu'en 1691, époque où des négociants anglais d'Alep les firent connaître. Elles ont été visitées et décrites par Dawkins et Wood, 1751-53, et par Volney. Situées au pied d'une colline qui servait de nécropole, elles occupent un espace de plus de trois lieues. On y reconnaît des débris appartenant à deux époques : les uns, accumulés en monceau, sont informes, et paraissent être antérieurs à Nabuchodonosor; les autres, en partie debout, sont des trois premiers siècles de l'ère chrétienne, où fleurit surtout l'ordre corinthien, presque uniquement employé dans ces ruines. Des inscriptions grecques et latines qu'on y a trouvées, aucune n'est antérieure à J.-C., ni postérieure à Dioclétien. Des colonnes corinthiennes, hautes de 40 pieds, forment des files tellement étendues, que, semblables à des rangées d'arbres, elles fuient dans le lointain, en ne paraissant plus que des lignes accolées. Derrière elles se trouvent des palais à moitié détruits, des portiques, des galeries, des arcs de triomphe, dont il ne reste que des pans de mur, pendant que la terre est jonchée d'entablements brisés, de chapiteaux écornés, de frises mutilées, de bas-reliefs, de sculptures à demi effacées, d'autels souillés de poussière. Les restes les plus considérables et les plus précieux sont ceux du temple du Soleil. L'enceinte carrée de la cour qui l'enferme a 679 pieds sur chaque face, et, le long de cette enceinte, régnait extérieurement un double rang de colonnes. Au milieu de l'espace vide, le temple présente encore une façade de 47 pieds et un flanc de 124. Tout autour existe un péristyle de 41 colonnes, et 12 colonnes ornent la façade : c'est dans la cour de ce temple qu'habitent, dans des huttes de terre, une trentaine de familles de paysans arabes. Toute leur industrie se borne à cultiver quelques oliviers et le peu de blé qu'il leur faut pour vivre; et leurs richesses se réduisent à des chèvres et à des brebis, qu'ils font paître dans le désert. C. P.

PALMYRÈNE, territoire de PALMYRE.

PALNATOKE, célèbre chef de pirates danois au Xe siècle, habitait le fort de Jomsborg, dans l'île Wollin. Il tua Harald Blaatand, en 991. Il est le héros d'une tragédie d'Œhlenschlæger. Une tombe en Fionie a longtemps porté son nom; les paysans racontent qu'il apparaît encore en chasseur.

PALO, v. du royaume d'Italie, dans la prov. et à 17 kil. S.-O. de Bari; 10,745 hab.

PALOMINO DE VELASCO (Antonio), peintre espagnol, né en 1653 à Bujalance, près de Cordoue, m. en 1726. Ses parents lui firent apprendre la philosophie, la théologie et la jurisprudence; mais il employait tous ses loisirs à copier des estampes. Le peintre Jean Alfaro l'emmena à Madrid, en 1678, et le roi le chargea de plusieurs travaux pour l'Escurial. La manière dont il les exécuta le fit nommer peintre de la cour, en 1690. Il dessinait purement, composait avec soin, avait une grande connaissance de l'anatomie et de la perspective : sa couleur est agréable, pleine d'harmonie, mais ses types et ses expressions manquent de noblesse. Parmi ses œuvres, on vante la *Confession de St Pierre*, à Valence, les fresques du chœur de l'église de Cordoue, celles du chœur des Chartreuses de Grenade. Il a publié une espèce d'histoire de l'art espagnol, intitulée : *Musée de peinture*, Madrid, 1715 et 1724, 2 vol. in-fol. A. M.

PALOS, *Palus Eneph* des Maures, v. d'Espagne (Andalousie), prov. et à 20 kil. S. d'Huelva, à l'embouchure du Tinto dans l'Atlantique; 1,000 hab. Christophe Colomb en partit pour découvrir le Nouveau-Monde, le 3 août 1492. Près de là sont les ruines du couvent de la Rapita, où l'illustre navigateur passa quelque temps dans la retraite; le duc de Montpensier en a fait reconstruire une partie, en 1855-56.

PALOTA, v. de Hongrie, comitat et à 25 kil. N.-E. de Veszprim; 4,000 hab. Autrefois résidence royale. Château des comtes de Zichy. Maison luthérienne d'orphelins. — Ravagée par les Turcs en 1603.

PALOU, v. de la Turquie d'Asie (Kharbout), sur la rive g. de l'Euphrate, à 130 kil. N.-O. de Diarbékir; 8,000 hab.

PALSGRAVE (Jehan), grammairien, né à Londres vers 1480, m. vers 1554, fut maître de français de Marie, sœur de Henri VIII. Connu en Angleterre par plusieurs ouvrages d'érudition et de littérature, notamment par une

traduction anglaise d'une comédie latine alors célèbre dans les écoles, *Acolastus*, et dont le sujet était la parabole de l'Enfant prodigue, il a aussi publié en 1530 « *Les claircissement de la langue françoyse,* » en anglais, 1 vol. petit in-fol. de 1,134 pages. Cette grammaire française est la plus ancienne connue; l'auteur a pris dans les poëtes et les auteurs du XIVe et du XVe siècle tous les exemples qu'il cite comme autorités. Il montre une grande sagacité dans ses remarques, et son livre est utile pour l'histoire de notre langue. Ce livre était excessivement rare, quand Génin l'a réimprimé en 1852, 1 vol. in-4°, dans la Collection des *Documents inédits sur l'Histoire de France*.

PALTE (Lac). *V.* YAR-BROK.

PALUD (LA), brg (Vaucluse), arr. et à 27 kil. N.-N.-O. d'Orange, à 2 kil. de la rive g. du Rhône; 2,055 hab.

PALUDAMENTUM, manteau militaire chez les anc. Romains, à l'usage des tribuns des soldats, des généraux et des empereurs. Il était de forme ovale, en laine blanche pour les tribuns, et de pourpre écarlate pour les généraux et les empereurs. Il se mettait par-dessus la cuirasse, couvrait l'épaule gauche, s'attachait sur la droite avec un gros bouton, et retombait en arrière, à peu près jusqu'à mi-jambe. Jamais on ne le portait dans Rome. C. D—Y.

PALUDELLUM, nom latin de PALLUAU.

PALUM, nom latin de PAU.

PALUS (Les). *V.* AMBEZ.

PALUS MÆOTIS. *V.* MÉOTIDE.

PAMBAMARCA, montagne de la Nouvelle-Grenade, prov. et à 33 kil. N. de Quito. Station principale des académiciens français, qui mesurèrent un degré du méridien sous l'équateur, en 1739.

PAMBÉOTIES, fêtes de Minerve à Coronée, où les Béotiens se rendaient en foule.

PAMIERS, s.-préf. (Ariége), à 22 kil. N. de Foix, sur la rive dr. de l'Ariége; 5,989 hab. Evêché suffragant de Toulouse, érigé en 1296. Trib. de 1re instance. Collége. Cette ville se forma autour d'une abbaye et d'un château-fort que Roger de Foix fit construire en 1104, et auquel, en souvenir de la 1re croisade, il donna le nom d'*Apamée* (d'où, par corruption, *Pamiers*). Elle fut dévastée par la peste en 1553, prise et saccagée par le prince de Condé en 1628. L'emplacement du château forme auj. une promenade, dite *le Castellat*, et d'où l'on jouit d'une vue magnifique. Fabr. d'étoffes de laine, fers et aciers. Comm. de fromages et de bestiaux.

PAMISUS, riv. de la Messénie, se jetait dans le golfe de Messénie, au N.; auj. *Pirnatza*. — riv. de la Messénie, qu'elle séparait de la Laconie. — riv. de Thessalie, affl. du Pénée.

PAMLICO-SOUND, vaste golfe dans les Etats-Unis (Caroline du Nord); 110 kil. sur 45. Il est fermé, du côté de l'Atlantique, par 3 îles, dont l'une projette le cap Hatteras. Il reçoit le Tar ou Pamlico et la Neuse.

PAMPAS, vastes plaines de l'Amérique du Sud, couvertes de broussailles et de forêts, et où règnent des vents violents, appelés *pamperos*. Elles s'étendent entre le Rio de la Plata et les Andes, et sont peuplées de bœufs et de chevaux sauvages, à la chasse desquels vont les Gauchos, peuplades féroces et à peu près indépendantes. — Il y a aussi, dans le N. du Pérou, des plaines de ce genre, dites *Pampas del Sacramento*.

PAMPELONNE, ch.-l. de cant. (Tarn), arr. et à 30 kil. N.-E. d'Albi, sur le Viaur, et environné de fossés; 784 hab.

PAMPELUNE, en espagnol *Pamplona*, v. forte d'Espagne, capitale de la province de Navarre, sur l'Arga, affl. de l'Aragon, à 320 kil. N.-N.-E. de Madrid; par 42° 49' 57" lat. N., et 4° 1' 30" long. O.; pop. de la commune : 22,900 hab. Evêché suffragant de Burgos. Cour d'appel. La citadelle et les fortifications sont considérables. On remarque la cathédrale, et un beau cirque pour les combats de taureaux, achevé en 1844, et pouvant contenir 8,000 personnes. Fabr. de tissus de laine et de soie bien déchues. Foires fréquentées. Forges, fonderie de projectiles de fer, fabr. de plaques en fer et en acier. Comm. de vins. — Cette ville fut peut-être fondée par Pompée, qui lui aurait donné son nom; Charlemagne la prit en 778. Elle devint la capitale du royaume de Navarre. Elle se révolta contre Ferdinand VII, qui la prit en 1512, mais ne put la retenir dans la soumission qu'en reconnaissant ses Fueros. Les Français s'en emparèrent en 1521; c'est à ce siége que fut blessé Ignace de Loyola. Ils la prirent encore en 1808 (et la gardèrent jusqu'en 1814), et en 1823.

PAMPELUNE, v. de la Nouvelle-Grenade, fondée par Ursua en 1549, sur la Zulia, à 460 kil. N.-E. de Bogota; 3,200 hab. Evêché. Mines d'or et de cuivre. Capitale de l'Etat de Santander, et le ch.-l. d'une des 4 prov. qui le composent; pop. de cette province, 90,000 hab.

PAMPHUS, poëte grec, né à Athènes, est placé tantôt avant, tantôt après Olen. On chantait ses hymnes aux mystères d'Eleusis. Il ne reste rien de lui.

PAMPHYLE ou PAMPHILE, peintre grec, né en Macédoine sous le règne de Philippe, père d'Alexandre, fonda l'école de Sicyone, et fut le maître d'Apelle.

PAMPHYLE (Saint), prêtre et martyr, était magistrat à Béryte, lorsqu'il embrassa le christianisme. Il ouvrit une école à Césarée; il occupait ses élèves à transcrire les livres anciens, et forma une bibliothèque de 30,000 vol., qu'il donna à l'église de Césarée. Il souffrit le martyre sous Maximin, en 309. Fête, le 1er juin. On lui doit une bonne édition de la *Bible*, et un commentaire sur les *Actes des Apôtres*. Il avait aussi écrit une *Apologie* d'Origène en 5 livres; il n'en reste qu'un, traduit en latin par Rufin, et inséré dans les œuvres de St Jérôme.

PAMPHYLIE, pays du S. de l'Asie-Mineure, le long de la Méditerranée, qui formait le golfe de Pamphylie (*Adalia*), était bornée à l'O., vers la Lycie, par le mont Climax (*Delik-Tagh*), au N. par la Pisidie, à l'E., vers l'Isaurie, par le cap Leucotheon ou Leucolla (*Kara-Bournou*). Traversée de l'O. à l'E. par le Taurus, montagneuse dans sa partie septentrionale, elle présentait sur le bord de la mer une côte basse, arrosée par le Catarrhactès (*Douden-Sou*), le Cestros (*Ak-Sou*), l'Eurymédon (*Kapri-Sou*), le Mélas (*Menovgat-Sou*), et coupée par une lagune appelée lac Capria (*Capri*). La Pamphylie fut occupée, après la guerre de Troie, par des bandes grecques, sous la conduite de Mopsus, d'où le pays fut appelé *Mopsopia*. Le nom de Pamphylie est tiré de la diversité des peuples qui l'avaient colonisée. Les principales villes étaient, de l'O. à l'E. : *Olbia*; *Attalia*, fondée par Attale II, roi de Pergame; *Pergé*, dans les terres; *Aspendos*, colonie argienne; *Sidé*, colonie des Cyméens (*Eski-Adalia*); *Cibyra*; *Ptolémaïs* (*Alara*). Soumise aux Perses, puis à Alexandre et aux rois de Syrie, donnée à Eumène par les Romains après la défaite d'Antiochus le Grand, la Pamphylie fit retour à Rome avec le reste du royaume de Pergame, et fut comprise dans la province d'Asie. Cédée en grande partie par Antoine, avec la Lycaonie et la Galatie, au Galate Amyntas, elle forma, après sa mort (25 av. J.-C.), une province impériale, à laquelle Claude joignit la Lycie. Lors de la réorganisation de l'Empire par Constantin, elle fut comprise dans le vicariat d'Asie, puis dans le diocèse d'Asie et la préfecture d'Orient, avec Aspendos pour capitale. Elle a, depuis, subi toutes les vicissitudes de l'Asie-Mineure, et forme auj., dans l'empire ottoman, les livahs d'Hamid (le Sud), Téké, Beischehr (le Sud) dans l'eyalet de Caraman. C. P.

PAMPLONA. *V.* PAMPELUNE.

PAMPROUX, vge (Deux-Sèvres), arr. et à 23 kilom. N.-N.-E. de Melle; 1,330 hab.

PAN, dieu des anc. Grecs, fils de Mercure ou bien de Jupiter et de Callisto, confondu à tort avec Sylvain et Faune, présidait aux troupeaux et aux pâturages, et passait pour l'inventeur du chalumeau. Epris de Syrinx, il allait la saisir, quand elle fut changée en roseau. Son amour pour Echo ne fut pas plus heureux. On le représentait avec des cornes sur la tête, un bâton recourbé à la main, et la partie inférieure du corps semblable à celle d'un bouc. Les anciens croyaient que Pan courait la nuit par les montagnes, et que ses apparitions soudaines jetaient partout l'effroi; de là le nom de *terreur panique*. Les fêtes de Pan, en Arcadie, s'appelaient *fêtes Lycéennes*; à Rome, ce furent les *Lupercales*. Au temps de l'empire romain, on fit de Pan un dieu suprême, identique à la nature. On l'identifia aussi avec deux divinités de l'Egypte, Osiris et Mendès. B.

PANACHÆA, PANACHÆIS, surnom de Cérès et de Minerve, comme protectrices de la confédération achéenne.

PANÆTIUS, philosophe stoïcien, né à Rhodes dans les premières années du IIe siècle av. J.-C., étudia d'abord les lettres à Pergame, puis la philosophie à Athènes, sous Diogène de Babylone et Antipater de Tarse. Le premier l'ayant fait connaître à Lælius, celui-ci le présenta à Scipion, qui l'admit dans son intimité, l'emmena en Afrique, et plus tard en Egypte et en Asie. Panætius vivait à Rome au milieu des hommes les plus distingués, lorsque, Antipater étant venu à mourir, il retourna à Athènes pour le remplacer comme chef de l'école stoïcienne. Ce fut là qu'il mourut à l'âge d'environ 90 ans. Panætius fut, à son époque, le représentant le plus illustre du stoïcisme, mais du stoïcisme cédant à l'influence de l'Académie et

du Lycée, et mitigé par le bon sens pratique des Romains. Il confondit la logique avec la grammaire et la rhétorique; en physiologie ou physique, il n'admet que six facultés de l'âme, et il ne croit pas que le monde doive périr par un embrasement. Il est le premier parmi les stoïciens qui ait élevé des doutes sur l'art divinatoire. En morale, il divisa, comme Aristote, les vertus en *actives* et en *contemplatives*. Outre son *Traité du devoir*, qui servit de modèle à Cicéron, il en avait composé d'autres qui avaient pour titres : *des Magistrats, de la Divination, de la Providence, de la Tranquillité de l'âme*, *V.* les recherches de l'abbé Sevin sur l'anætius, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, t. x; Van Lynden, *Disputatio historico-critica de Panætio Rhodio*, in-8°, Leyde, 1802. R—T.

PANÆTOLIUM. *V.* Étolie.

PANAGIOTÈS. *V.* Pangotaki.

PANAMA, v. forte de la Nouvelle-Grenade, ch.-l. de l'Etat de son nom, sur le golfe de Panama, à 900 kil. O.-N.-O. de Bogota, et à l'extrémité d'un chemin de fer qui réunit l'océan Atlantique à l'océan Pacifique; par 8° 57′ 16″ lat. N., et 81° 50′ 22″ long. O.; 11,000 hab. Evêché; collége. Belle cathédrale. Rade où mouillent les navires allant d'Europe dans l'océan Pacifique. Cette ville est un peu à l'E. de celle qui fut fondée en 1518, et que brûla l'aventurier Morgan en 1670. Transit considérable; climat malsain. — Jusqu'en 1855, il y eut une province de Panama, qui était une des quatre du département grenadin de l'Isthme. En 1855, le Congrès de la Nouvelle-Grenade a créé un Etat de Panama, comprenant l'Isthme entier. D'après la Constitution de cet Etat, le pouvoir législatif réside dans une assemblée de députés élus pour deux ans par les citoyens, et rééligibles; le pouvoir exécutif est exercé par un président nommé de même, mais non rééligible immédiatement; le pouvoir judiciaire appartient à une Cour suprême, dont les membres sont élus pour quatre ans, et à des tribunaux de département et de district. Pop., 173,729 hab.

PANAMA (Isthme de), langue de terre qui unit les deux Amériques, entre la mer des Antilles au N., et l'océan Pacifique au S.; longueur d'environ 260 kil., sur 40 à 160 kil. de largeur. Il est traversé par un chemin de fer, ouvert en 1855. Une compagnie a aussi entrepris, en 1850, un canal pour couper l'isthme; mais elle a dû y renoncer.

PANAMA (Golfe de), portion du Grand-Océan qui s'enfonce dans la côte méridionale de l'isthme de Panama, entre 6° 50′ et 7° 13′ lat. N., 80° 10′ et 82° 45′ long. O.

PANARD (Charles-François), chansonnier, né à Nogent-le-Roi en 1691 ou 1694, m. en 1765, fut longtemps obscur employé de bureau, rimant à ses heures, et faisant parfois des chansons excellentes. L'acteur-auteur Legrand en vit qui le frappèrent; il alla trouver Panard, et l'engagea à travailler pour le théâtre. Panard, à qui les vers coûtaient peu, et qui savait présenter les idées morales sous une forme piquante, travailla surtout pour l'Opéra-Comique. Malgré une comédie, faite avec Laffichard, et représentée sur le Théâtre-Français en 1735, trois autres comédies et une parodie de Roland, jouées aux Italiens, et 13 opéras-comiques sur le théâtre de la Foire, Panard n'est connu que comme un chansonnier, presque aussi moral que spirituel et gai. Il fut membre du Caveau. Son *Théâtre et œuvres diverses*, Paris, 1763, 4 vol. in-12, se compose, outre les pièces ci-dessus, de *Divertissements* pour 18 autres pièces, de *Chansons* et de *Fugitives*. Armand Gouffé publia, en 1803, les *Œuvres choisies de Panard*, 3 vol. in-18. Aucune pièce de théâtre n'a trouvé place dans cette édition, parce qu'aucune ne mérite d'être conservée. J. T.

PANARIA, une des îles Lipari.

PANARIOLUM. *V.* Sportule.

PANARO, *Scultenna*, riv. d'Italie, prend sa source au mont Cimone, séparait le Bolonais de l'ancien duché de Modène, et se jette dans le Pô, rive dr. Cours de 125 kil. Il donna son nom à un département du roy. d'Italie, formé de la partie E. du duché de Modène; ch.-l., *Modène*.

PANATHÉNÉES, fêtes de Minerve ou Athena, chez les Athéniens. On en attribue l'origine à Erichthonius, qui les institua sous le nom d'*Athénées*. Elles furent de nouveau consacrées par Thésée, après qu'il eut réuni en une seule cité les diverses bourgades de l'Attique; et il leur donna le nom de *Panathénées*, pour indiquer que c'était la fête de *tous* les peuples placés sous la protection de Minerve (du grec *pas*, tous, *Athènè*, Minerve). Il y avait les grandes et les petites Panathénées : les premières se célébraient tous les cinq ans, dans le mois hécatombéon; les secondes, tous les trois ans, ou même tous les ans, dans le mois thargélion. Les unes et les autres ne duraient d'abord qu'un jour; dans la suite, on y consacra plusieurs journées, remplies par différents jeux et exercices. C'étaient : des combats d'athlètes; des courses à pied où chaque coureur tenait une torche à la main (*Lampadodromies*), et qui devinrent plus tard équestres, et avaient lieu dans l'Académie ou dans le Céramique; des concours de musique et de chant, où, dans les derniers temps, se célébraient les louanges d'Harmodius, d'Aristogiton, de Thrasybule; des danses, qui représentaient le combat de Minerve contre les Titans. Le prix des vainqueurs était une couronne d'olivier et un vase d'huile. On offrait aussi à la déesse des sacrifices, pour lesquels chacun des peuples de l'Attique envoyait un bœuf, et ce qui restait de ces victimes était distribué à la multitude. Pour donner aux grandes Panathénées plus d'éclat, on avait ajouté à ces cérémonies la procession du *Péplum*, sorte de longue robe consacrée à Minerve, brodée par les jeunes filles de l'Attique, et où étaient représentées les principales actions de la déesse; plus tard, on y fit aussi inscrire les noms des grands hommes qui avaient bien mérité de la patrie. Le Péplum était porté sur un vaisseau mis en mouvement sur la terre par un mécanisme caché. Le cortége, composé des habitants et des étrangers domiciliés dans l'Attique, de tout rang et de tout âge, auxquels se joignaient les femmes et les jeunes filles, se rendait en grande pompe, en s'arrêtant à diverses stations, du Céramique à la citadelle. Un passage de Lucien (*Nigrinus*) nous apprend qu'une loi défendait d'assister aux fêtes des Panathénées en vêtements teints d'aucune couleur. S. R.

PANAY, une des îles Philippines, au N.-O. de Negros; par 11° 15′ lat. N. et 120° 10′ long. E.; 160 kil. sur 130; 300,000 hab. Elle est de forme triangulaire, montagneuse et boisée; fertile en riz, canne à sucre, épices. Elève de bétail et de chevaux. Les Espagnols l'ont divisée en 3 provinces : *Capis*, *Ylo-Ylo* (où se trouvent les villes de *Xaro*, 17,000 hab., et de *Cabanatuam*, 16,000 hab.), et *Antique*. Les habitants sont Papous; ils fabriquent, avec les fibres d'une espèce de bananier, des toiles, dites *Sinimayas*, d'une très-grande finesse. M. de Rienzi a trouvé à Panay une race de noirs, très-petits, et qu'il nomma *Mélano-Pygmées*.

PANCHÆA, île située, disent les anciens, près des côtes de l'Arabie-Heureuse, et découverte par Evhémère. La véracité du voyageur, et l'existence de l'île, étaient déjà contestées par Polybe, Strabon et Plutarque. D'après Diodore, Panchæa était habitée par des autochthones nommés Panchéens, par des Océanides, des Indiens, des Scythes et des Crétois. La population était divisée en trois castes : les prêtres et les artisans, les laboureurs, les soldats et les pasteurs. Le gouvernement était une sorte de république aristocratique entre les mains des prêtres. Chaque année on élisait trois magistrats chargés de rendre la justice; mais le droit de prononcer la peine de mort n'appartenait qu'au collége des prêtres. Les Panchéens ne pouvaient posséder en propre qu'une maison et un jardin; tous les produits du sol et les revenus de l'Etat étaient aux mains des prêtres, qui distribuaient à chacun sa part, en retenant pour eux le double. L'île était d'une fertilité prodigieuse, et jouissait d'un climat enchanteur. La capitale se nommait *Panara*, et, à quelque distance, s'élevait un temple magnifique de Jupiter-Triphylien, orné d'inscriptions en hiéroglyphes égyptiens. L'île renfermait des animaux sauvages, éléphants, lions, panthères, gazelles. A 30 stades de Panchæa se trouvaient deux autres îles, habitées aussi par les Panchéens, et dont l'une, *Iliera*, avait 200 stades (37 kil.) de large, et produisait tous les parfums, la myrrhe et l'encens, en assez grande quantité pour en fournir à toute la terre. Parmi les modernes qui ont admis l'existence de Panchæa, les uns la voient dans l'île d'*Abdal-Kuria*, située entre Socotora et le cap Guardafui, à la pointe orientale de l'Afrique, et pensent que Hiéra est ce promontoire même. Pomponius Méla place ses Panchéens, non plus dans une île, mais sur la côte de la mer Erythrée, au delà du golfe Arabique. D'autres croient retrouver Panchæa dans l'île *Moœira*, sur la côte S.-E. d'Arabie, en face du pays d'Oman. C. P.

PANCIATICI (Les), famille gibeline de Pistoia. Ils chassèrent les Tedici, qui avaient livré cette ville à Castruccio Castracani, et la mirent sous la domination de Florence en 1327. Ennemis d'abord des Médicis, ils les soutinrent ensuite à Pistoia contre les Strozzi.

PANCIROLI (Guy), jurisconsulte, né à Reggio en 1523, m. à Padoue en 1599, professa le droit dans cette dernière ville et à Turin. Il publia : *Notitia utraque dignitatum cùm Orientis, tum Occidentis, et in eam commentarius*, Venise, 1593, in-fol., et Lyon, 1608; c'est une explication du tableau des charges publiques du Bas-Empire, dressé par ordre de Théodose II; *de Magistratibus munici-*

Palibus et Corporibus artificum; de Claris legum interpretibus, Venise, 1637 et 1655, in-4°, et Francfort, 1721, in-4°; *de Rebus inventis et perditis*, 1599, 2 vol. in-8°, traduit en français par P. de La Noue, Lyon, 1617, in-8°. Tous ses ouvrages ont été recueillis et publiés à Venise, 1584, sous le titre *de Tractatus universi juris*. C. N.

PANCKOUCKE (André-Joseph), libraire, né à Lille en 1700, m. en 1753, a laissé : *Dictionnaire historique et géographique de la châtellenie de Lille*, 1733, in-12; *Eléments d'astronomie*, 1739, in-12; *Eléments de géographie*, 1740, in-12; *Essai sur les philosophes, ou les Egarements de la raison sans la foi*, 1743, in-12; *la Bataille de Fontenoy*, poëme burlesque, 1745, in-8°; *Manuel philosophique, ou Précis universel des sciences*, 1748, 2 vol. in-12; *Dictionnaire des proverbes français*, 1749, in-12; *Amusements mathématiques*, 1739, in-12; *Art de désopiler la rate*, 1749, et 1773, 2 vol. in-12; *Abrégé chronologique de l'histoire de Flandre*, 1762, in-12.

PANCKOUCKE (Charles-Joseph), imprimeur-libraire et littérateur, fils du précédent, né à Lille en 1736, m. en 1794, s'établit à Paris à l'âge de 28 ans, et entreprit des opérations qui rendirent sa maison célèbre dans toute l'Europe. Devenu éditeur du *Mercure de France*, il éleva ce recueil périodique à un haut degré de prospérité. Il fit paraître les *Œuvres de Buffon*, le *Grand Vocabulaire français*, le *Répertoire universel de jurisprudence*, l'*Abrégé des voyages* de La Harpe, l'édition de *Voltaire* dite *de Kehl* (avec Beaumarchais), conçut le plan de l'*Encyclopédie méthodique* et en commença l'exécution, et créa en 1789 le *Moniteur universel*, qui devint plus tard la feuille officielle du gouvernement. Outre des traductions du Tasse et de l'Arioste, faites en commun avec Framery, il composa : *Traité historique et pratique des changes*, 1760, in-12; une traduction libre de *Lucrèce*, 1768, 2 vol. in-12; *Discours philosophique sur le beau*, 1779, in-8°; *Nouvelle Grammaire raisonnée*, 1795, in-8°; *Grammaire élémentaire et mécanique*, 1795, in-12, etc.

PANCKOUCKE (Charles-Louis-Fleury), fils du précédent, littérateur, imprimeur-libraire-éditeur, né à Paris en 1780, m. en 1844, a publié, comme auteur : l'*Ile de Staffa et sa grotte*, Paris, 1831, in-fol., 12 pl.; *Tacite*, traduction complète, Paris, 1837-38, 7 vol. in-8°, avec d'utiles recherches; comme éditeur : *Dictionnaire des Sciences médicales*, Paris, 1812 et suiv., 60 vol. in-8°; *Victoires et conquêtes des Français* de 1772 à 1823, 34 vol. in-8°; *Description de l'Egypte*, 2e édition, Paris, 1820-30, 25 vol. in-8°, et atlas gr. in-fol., tiré sur les cuivres de l'édition originale; *Bibliothèque latine-française*, Paris, 1825-39, 178 vol. in-8°. C'est un choix de 41 auteurs latins les plus estimés, avec traductions françaises nouvelles en regard du texte; 2e série, contenant près de 60 auteurs de second ordre, dont plusieurs traduits pour la 1re fois, Paris, 1842-50, 33 vol. in-8°. Panckoucke était amateur d'objets d'art, et il en avait formé diverses collections; il a ordonné par son testament qu'elles devront former, 100 ans après sa mort, un musée communal à Meudon; ce sont des vases grecs, des antiquités égyptiennes, grecques et romaines, des tableaux, des livres rares, des objets de curiosité, etc.

PANCRACE, combat de force et d'adresse dans les jeux publics des anc. Grecs. Il avait lieu entre deux athlètes, qui s'attaquaient par tous les moyens du pugilat et de la lutte. Le Pancrace fut admis pour la première fois aux jeux Olympiques de la 28e olympiade, 668 ans av. J.-C. — Quand les Romains eurent conquis la Grèce, ils introduisirent aussi le Pancrace parmi leurs jeux du cirque.

PANCRATIASTE, athlète qui s'adonnait au Pancrace. Ce nom venait du grec *pan*, tout, et *cratos*, force; les Pancratiastes se reconnaissaient à ce qu'ils avaient les oreilles brisées.

PANCSOVA, PANCZOVA ou PANTCHOVA, v. forte des États autrichiens (Confins militaires), ch.-l. du régiment allemand du Banat, au confluent de la Témès et du Danube, à 100 kil. S.-S.-O. de Temesvar, 170 S.-E. de Bude; 12,000 hab. Siége d'un protopapa. Commerce de bestiaux et de bois. Fabr. de soie.

PANDARUS, fils du Troyen Lycaon et ami de Pâris, viola, à l'instigation de Minerve, en décochant un trait sur Ménélas, une trêve conclue entre les Grecs et les Troyens, et fut tué par Diomède, qu'il venait de blesser.

PANDATARIA, auj. *Vendotena*, petite île de la mer Tyrrhénienne, sur la côte du Latium, au S., vis-à-vis du cap de Circé (Monte-Circello). Julie, fille d'Auguste, Agrippine, femme de Germanicus, et Octavie, femme de Néron, y moururent en exil.

PANDAVAS. *V.* PANDOUS.

PANDÉMOS, c.-à-d. *commune*, surnom de Vénus courtisane, ou de Vénus présidant aux *dèmes* de l'Attique.

PANDECTES. *V.* DIGESTE.

PANDERPOUR, v. de l'Hindoustan anglais (Bombay), sur la Bimah, à 300 kil. S.-E. de Pounah; 15,000 hab. Statue de Vichnou-Ouittoba, en grande vénération.

PANDION Ier, roi d'Athènes de 1556 à 1525 av. J.-C., fils et successeur d'Erichthonius, fut le père d'Erechthée, de Progné et de Philomèle. Il institua, en l'honneur de Jupiter, les fêtes nommées *Pandies*. Il vainquit Labdacus, roi de Thèbes.

PANDION II, roi d'Athènes de 1405 à 1381, fut chassé du trône par les Métionides, issus d'Erechthée. Il fut le père d'Egée.

PANDIONS, nom qui, sous les formes analogues de *Pandæ, Pandovi*, se retrouve sur divers points de l'Inde, et désigne des peuples et des rois soumis ou appartenant à la dynastie Pandou, issue des Pandavas ou des cinq fils du héros Pandou. On trouve d'abord, d'après Strabon, entre l'Indus et ses affluents, le *Pays de Pandion*, sans doute analogue au *Pays des Pandovi* ou de *Pandoüs*, que Ptolémée place entre l'Indus et l'Hydaspe, c.-à-d. dans la partie O. du Pendjab actuel, avec les villes de Labaca, Sagala, Bucéphalie, et Jomusa; puis, dans le pays actuel des Radjepoutes, entre le Bas-Indus et les affluents occidentaux du Gange, les *Pandæ*, le seul peuple de l'Inde qui fût soumis au gouvernement des femmes, nation puissante, habitant 300 villes, et pouvant armer 150,000 hommes et 500 éléphants de guerre; enfin le *Pays de Pandion*, au S. de l'Inde, ayant pour capitale Modura (auj. *Madura*, en face de Ceylan) : ce royaume comprenait, à l'époque d'Alexandre, toute la pointe de la presqu'île, la côte du Malabar et celle de Coromandel jusqu'au cap Calimere; mais au temps de Ptolémée, il était réduit à l'intérieur du pays, et à la côte de Coromandel jusqu'au cap Cory, en face de Ceylan. C. P.

PANDIT, titre ordinairement porté par les Brahmines qui se destinent à l'enseignement, et qui correspond à peu près à notre titre de docteur.

PANDJAB, PANDJNAB. *V.* PENDJAB, PENDJNAB.

PANDJIM. *V.* GOA.

PANDOLFE ou PANDULFE, nom de plusieurs princes lombards de Capoue et de Bénévent; ils descendaient de Landolfe, premier comte de Capoue, 840-879, et de son fils Aténolfe, qui enleva Bénévent au duc Radelgise II, 900. Le plus connu est Pandolfe Ier, dit *Tête-de-Fer*, fils et successeur de Landolfe IV, 961-981. Il prêta hommage à Othon le Grand, roi d'Italie et empereur, 963, en obtint le duché de Spolète et de Camerino, 967, combattit avec lui contre les Grecs de la Pouille, et, après son départ, fut vaincu à Bovino, 968, resta deux ans prisonnier à Constantinople, essaya vainement de prendre Naples, 973, et se fit proclamer prince de Salerne par les habitants, 978. — Un de ses successeurs, Pandolfe V, parvint à soumettre Naples, 1027, mais la perdit bientôt, par l'appui que le prince dépossédé, Sergius IV, obtint de Raimulfe et de ses Normands, 1029. G.

PANDORE, la 1re femme selon la mythologie grecque, fut modelée par Vulcain, et animée par le souffle de Minerve. Chacune des divinités concourut à l'orner de qualités précieuses, en lui faisant un don; de là vient son nom (du grec *pan*, tout; *dôron*, présent). Jupiter, voulant punir Prométhée d'avoir ravi le feu céleste pour animer les hommes, lui envoya comme épouse Pandore, après l'avoir gratifiée d'une boîte où tous les maux étaient enfermés. Prométhée, soupçonnant un piége, ne voulut pas la recevoir. Mais son frère, Epiméthée, accepta Pandore pour femme, ouvrit la boîte, et tous les maux se répandirent sur la terre; il ne resta au fond que l'espérance. Telle fut, selon les poëtes, l'origine de l'âge de fer.

PANDOSIE, *Pandosia*, v. d'Epire, au S., dans la Thesprotie, près de la Molosside, et sur la rivière Achéron. — v. du Brutium, au N.-O., à l'embouchure du Laüs; colonie de la Pandosie d'Epire; auj. *Anglona*.

PANDOUR, vge de Hongrie (comitat de Pesth), à 36 kilomètres S. de Colocsa. Ses habitants, organisés en corps francs, ont valu le nom de *Pandours* aux corps semblables employés dans les troupes autrichiennes, pendant le XVIIIe siècle.

PANDOUS ou PANDAVAS, cinq frères célèbres dans la mythologie indienne, étaient fils de Pandou, et avaient pour mère, les uns Kounti, et les autres Mâdri. Ils épousèrent une seule femme, Dropadi. Les Kourous, leurs cousins, leur disputant le trône, ils triomphèrent par la protection de Krichna. Cette lutte a fourni des épisodes au *Mahabharata*.

PANÉAS, v. de Palestine (Galilée), près du Jourdain, la même que Césarée; auj. *Banias*.

PANETIER (GRAND-), officier de la couronne, dans l'anc. France, commandait à tous les employés de la paneterie du roi, et, avec le grand-échanson, servait le monarque à table dans les jours de cérémonies. Il eut, jusqu'en 1711, droit de juridiction sur tous les boulangers, et recevait les maîtres de cette corporation. Cette charge date du commencement du XIIIe siècle.

PANFILI. *V.* INNOCENT X.

PANGE, ch.-l. de cant. (Moselle), arr. et à 20 kil. S.-E. de Metz, sur la Nied; 276 hab.

PANGÉE, *Pangæus*, petite chaîne de montagnes de la Thrace et de la Macédoine, ramification du Rhodope; le Nestus en descend. Il y avait des mines d'or et d'argent. Auj. *Castagnia* ou *Pounhar-dagh*.

PANGOTAKI (Nicosias), vulgairement *Panagiotès*, né à Scio au commencement du XVIIe siècle, d'une famille de Fanariotes, m. en 1673, étudia la médecine en Italie, fut attaché comme interprète au grand-vizir Achmet-Kiuperli, le suivit au siége de Candie, et fut le 1er des Grecs qui obtint la place de drogman de la Porte. On a de lui une *Confession de foi orthodoxe des Eglises catholiques d'Orient*, en grec, Amsterdam, 1662, trad. en latin par Normann, Leipzig, 1695.

PANHELLÉNIENS (Jeux), jeux très-anciens que la Grèce célébrait en commun, d'où leur nom (du grec *pan*, tout, *ellènè*, grec). Ils étaient consacrés à Jupiter-Panhellénien, c.-à-d. protecteur de tous les Grecs. On avait cessé depuis longtemps de célébrer ces jeux, lorsque Adrien les rétablit en faisant ériger dans Athènes un temple à Jupiter.

PANIANI, v. de l'Hindoustan anglais (Madras), dans l'anc. Malabar, à 60 kil. S.-S.-E. de Calicut, à l'embouchure d'une riv. de même nom dans la mer des Indes. Port de commerce : bois de tek, poivre, riz.

PANIGAROLA (François), célèbre prédicateur milanais, né en 1548, m. en 1594, mena une jeunesse déréglée, se fit cordelier en 1567, devint suffragant de l'évêque de Ferrare en 1586, évêque d'Asti, et vint en France avec le cardinal Cajétan pour appuyer la Ligue. On a de lui des *Sermons*, Rome, 1596, in-4o, et *Il predicatore*, traité de l'éloquence de la chaire, Venise, 1609, in-4o.

PANIN (Nikita-Ivanovitch), né à St-Pétersbourg en 1718, d'une ancienne famille issue des Pagnini de Lucques, m. en 1783, était fils de Jean Panin, général de Pierre Ier, et frère de P. Panin, qui se signala à la bataille de Bender et arrêta Pugatcheff devant Moscou. Il commença par être soldat dans les gardes de l'impératrice Elisabeth, devint son chambellan, puis son écuyer, fut ambassadeur à Copenhague, 1747, et à Stockholm, 1749, gouverneur de 1760 à 1773 du grand-duc Paul Pétrowitch, et enfin ministre de Catherine II, qu'il avait aidée à monter sur le trône.

PANINI (Giovanni-Paolo), peintre de paysages et surtout d'architecture, né à Plaisance en 1695, m. en 1768, étudia d'abord l'architecture et la perspective, puis vint à Rome, où il prit des leçons d'A. Lucatelli et de B. Luti, et exécuta un grand nombre de perspectives. Ses tableaux ont beaucoup de charme et de vérité, et sont fort estimés. Le musée du Louvre en possède 10.

PANIONIUM, temple bâti sur le mont Mycale, en l'honneur de Neptune Héliconien, par les colonies ioniennes de l'Asie-Mineure, Milet, Ephèse, Clazomènes, Erythrée, Priène, Lébédos, Téos, Colophon, Myonte, Phocée, Samos, Chios, auxquelles se joignit plus tard Smyrne. Les Ioniens y célébraient en commun des fêtes appelées *Panionia*, mêlées de sacrifices en l'honneur du Dieu, et de jeux solennels, dont le soin était toujours confié à un jeune homme de Priène, qui portait à cette occasion le titre de *roi des sacrifices*. D'après les marbres de Paros, l'établissement de ces jeux, destinés à resserrer les liens qui unissaient les villes ioniennes, et à former entre elles une sorte de gouvernement fédératif, remontait à l'année qui précéda l'ère des olympiades, 777 av. J.-C. C. P.

PANIPOT, v. de l'Hindoustan anglais (prov. N.-Ouest), à 90 kil. N.-O. de Delhi. Victoire des Mongols sur les Afghans en 1525, et des Afghans sur les Mahrattes en 1761.

PANIS (Etienne-Jean), né dans le Périgord en 1757, m. en 1832, était avocat fort obscur à Paris lors de la Révolution, épousa la sœur du brasseur Santerre, fut un des chefs de l'insurrection du 20 juin et de celle du 10 août 1792, membre de la Commune de Paris, député à la Convention, où il vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis, se fit l'apologiste des massacres de septembre, participa activement aux événements du 9 thermidor, tenta vainement de sauver les insurgés du 1er prairial an III, fut lui-même décreté d'accusation, recouvra la liberté par l'amnistie du 4 brumaire an IV, eut ensuite un emploi dans l'administration des hospices de Paris, fut exilé par la Restauration en 1816, alla vivre en Italie jusqu'en 1830, et mourut à Marly-le-Roi.

PANIS, peuple d'Amérique. *V.* PAWNEES.

PANISQUES, c.-à-d. *petits Pans*, dieux champêtres qu'on croyait tout au plus de la taille des Pygmées.

PANISSIÈRES, brg (Loire), arr. et à 38 kil. N.-E. de Montbrison; 1,523 hab. Toiles, linge de table.

PANNAR ou PENNAR, riv. de l'Hindoustan, naît dans le roy. de Maïssour, coule au S.-E., traverse le Balaghat et le Karnatic, et se jette dans le golfe du Bengale. Cours de 450 kil.

PANNONIE, *Pannonia*, région de l'Europe ancienne, était bornée à l'O., vers le Norique, par le mont Cetius (*Wiener-Wald*), et, vers l'Italie, par les Alpes Juliennes; au S., elle dépassait la Save, et touchait par une ceinture de places à l'Illyrie; au N. et à l'E., le Danube la séparait de la Germanie et des Daces. C'est auj. l'E. de l'Autriche propre, de la Styrie, de la Carniole, la plus grande partie de la Croatie, l'Esclavonie, le N. de la Bosnie, les Confins militaires et la Hongrie à l'O. du Danube. La Pannonie était arrosée par le Danube et ses nombreux affluents; l'*Arrabo* (Raab), la *Drave*, et la *Save*, grossie du *Colapis* (Culpa) et du *Drinus* (Drin). Les anciens connaissaient aussi le lac *Pelso* ou *Pelsodis* (Platten ou Balaton), et le lac *Ulcea* (Lacinczé). Le pays ne paraît pas avoir été aussi fertile dans l'antiquité que de nos jours : les principales productions étaient l'orge et l'avoine, dont les Pannoniens tiraient une sorte de bière appelée *Sabaia*. On ne commença à y récolter du vin que lorsque Probus y eut fait planter des vignes. — Les Pannoniens, que les Grecs ont confondus avec les Péoniens, et appelés même de ce nom, n'appartenaient pas à une race unique. Les populations de l'O. et du N., voisines du Norique et du Danube, étaient celtiques, et s'étaient établies dans le pays à la suite des expéditions des Gaulois au-delà du Rhin et des Alpes : leur langue était, au témoignage de Tacite, tout à fait différente de celle des tribus méridionales voisines de la Drave et de la Save, et qui appartenaient à la race illyrienne. Les Pannoniens étaient belliqueux, et pouvaient mettre 100,000 hommes sous les armes. Auguste leur prit Siscia, et laissa son lieutenant Vibius achever la soumission du pays. Mais ils se liguèrent avec Marbod, et Auguste dut envoyer Tibère, qui, après une terrible guerre de plusieurs années, réduisit la Pannonie en province romaine. Elle fut d'abord unie au gouvernement de Dalmatie, puis forma une province particulière. A l'époque de Trajan, elle était divisée en deux parties, séparées par une ligne allant de l'embouchure du Raab dans le Danube à celle du Vorbas dans la Save : 1o à l'O. de cette ligne, la *Pannonie Supérieure*; 2o à l'E., la *Pannonie Inférieure*. Dans la 1re étaient : les *Azali*, les *Cytni*, les *Boïens*, peuples celtiques émigrés du Norique; au S., vers la Drave, les *Coletiani*, les *Oseriates*, les *Serrètes*, les *Sandrizètes*; vers la Save, les *Latobici*, les *Varciani*; et, vers l'embouchure de la Culpa, les *Colapiani* et les *Scordisques*. Dans la 2e étaient, du N. au S., les *Arabisci*, les *Hercuniatæ*, les *Andiantes*, les *Jassii*, et, entre la Drave et la Save, les *Amantes*, les *Amantini* et les *Cornacates*. Au IVe siècle, Galérius retrancha de l'E. de la Pannonie Inférieure la partie la plus voisine du Danube, et en fit une province particulière, qu'il appela, en l'honneur de sa femme, *Valéria*. Mais comme la Pannonie Inférieure eût été trop réduite, Constantin y ajouta quelques districts de la Pannonie Supérieure, entre autres ceux de la Drave et de la Save, en sorte qu'à la fin du IVe siècle le pays était ainsi divisé : 1o *Pannonie Première* ou *Supérieure*, cap. *Sabaria* (Steinam-Anger); v. princip. : Vindobona (Vienne), Carnuntum (Haimbourg), Arrabona (Raab); 2o *Pannonie Seconde* ou *Inférieure*, appelée aussi *Interramnia* (entre rivières), *Savia* et *Ripensis*, cap. *Bregetio*; v. princip., Siscia (Sziszek), Sirmium sur la Save, Singidunum (Semlin); 3o *Valérie*, cap. *Acincum* ou *Aquincum* (Bude); v. principale, Mursa (Eszek). Ces provinces, dont chacune avait un gouverneur civil et un chef militaire (*dux limitum*), dépendaient du diocèse d'Illyrie, de la préfecture d'Italie, et de l'empire d'Occident. La Pannonie était importante à cause de la frontière du Danube et du voisinage des Germains; aussi était-elle gardée sous Auguste par quatre, plus tard par six légions; une flotte romaine stationnait à Vindobona. Des Romains, la Pannonie passa aux Huns, puis aux Ostrogoths, revint à l'Empire sous Justinien, fut ensuite conquise par les Lombards, les Avares, et comprise dans l'empire de

Charlemagne. Les Hongrois en enlevèrent la plus grande partie à ses descendants. C. P.

PANOPOLIS. *V.* Akhmin.

PANORME, *Panormus*, nom ancien de Palerme.

PANORMITA (Antoine Beccadelli, dit), littérateur italien, né à Palerme en 1394, m. en 1471, reçut le diplôme et la couronne de l'empereur Sigismond. Il fonda l'Académie de Naples. On a de lui un poëme latin, *Hermaphroditus*, une Histoire du roi Alphonse, partiale, mais agréablement écrite, et divers autres ouvrages dont la diction latine est d'une pureté remarquable. Ses poésies ont été imprimées à Venise, 1553, in-4°.

PANSA (Caius-Vibius), consul l'an 710 de Rome, 43 av. J.-C., marcha avec Hirtius contre Antoine, fut défait près de Modène, et mourut des blessures qu'il avait reçues dans le combat.

PANTALÉON (Saint), né à Nicomédie, fut médecin. Il subit le martyre vers 305, pendant la persécution de Galérius. Fête, le 27 juillet.

PANTALON, personnage de vieillard dans l'anc. comédie italienne. Il portait une espèce de robe de palais, et une culotte longue, qui, de son nom, a été appelée *pantalon*.

PANTASMA, riv. de l'Amérique centrale (Honduras), affluent de la baie des Mosquitos; cours de 700 kil.

PANTCHOVA. *V.* Pancsova.

PANTELLARIA, anc. *Cosyra*, île de la Méditerranée, à 90 kil. de la côte de la Sicile, à qui elle appartient, et à 60 de celle d'Afrique; par 36° 55′ lat. N., et 9° 35′ long. E.; 7,000 hab. Circuit de 60 kil. Ch.-l., *Oppidolo*. Sol montagneux, fertile dans les vallées. Un volcan éteint. On y envoyait de Naples les prisonniers d'Etat.

PANTÈNE (Saint), né en Sicile, m. vers 216, était un philosophe stoïcien. Il se convertit au christianisme, et dirigea, vers 179, l'école d'Alexandrie. Saint Clément d'Alexandrie fut son élève. Le patriarche Démétrius l'ayant institué apôtre des nations orientales, il passa dans les Indes, où il trouva des traces de la mission de saint Barthélemy. Fête, le 7 juillet.

PANTHÉE, femme d'Abradate, roi de Susiane, tomba au pouvoir de Cyrus, qui la traita avec respect. Abradate, par reconnaissance, servit dans les rangs des Perses contre les Lydiens : il périt à la bataille de Thymbrée, et Panthée s'immola sur son cadavre, 548 av. J.-C.

PANTHÉON de Rome, temple situé hors de l'anc. ville, dans le Champ-de-Mars, et qui existe encore. Il est circulaire, couvert d'une voûte hémisphérique de 43m 50c de diamètre, mesure qui est aussi celle de la hauteur de l'édifice. Sa façade, tournée au nord, se compose d'un portique de 33m 50c de développement sur 15m de profondeur, formé de 16 colonnes de granit gris, 8 de front, et 4 de côté pour chacun des deux derniers rangs. Elles sont monolithes, mesurant 14m y compris leurs bases et leurs chapiteaux, et supportent un majestueux fronton. Le portique était autrefois voûté en plaques d'airain doré, avec des ornements d'argent. Au centre s'ouvre une superbe porte, l'unique par où l'on pénètre dans le temple. L'intérieur est une rotonde éclairée par un œil de 9m de diamètre, percé au centre de la voûte en caissons jadis ornés de rosaces d'airain. Sept édicules, les uns circulaires, les autres quadrangulaires, sont ménagés tout autour de la rotonde, dans l'épaisseur du mur. Au-dessus, une corniche en marbre blanc contourne l'édifice, et repose, au droit des édicules, sur 2 colonnes et 2 pilastres d'angle, en marbre jaune, les unes et les autres d'ordre corinthien, cannelés, et de 10m 95c de proportion. Sur la corniche s'élève un attique, jadis décoré de caryatides, et montant jusqu'à la naissance de la voûte.—On ignore qui a construit le Panthéon; toute la grosse œuvre, en briques, était faite, ou au moins commencée, avant Agrippa, qui finit l'édifice l'an 726 de Rome, 27 av. J.-C., et le consacra à tous les dieux, d'où vint le nom de Panthéon. Les Barbares l'avaient beaucoup endommagé, dépouillé de presque tous ses bronzes, et il courait risque d'être ruiné, lorsque le pape Boniface IV obtint ce temple de l'empereur Phocas, et le sauva en le consacrant; l'an 610, à *Ste Marie aux Martyrs*. Auj. il est toujours sous le même vocable, mais on l'appelle vulgairement *La Rotonde*. C. D—y.

Panthéon d'Athènes, temple que l'empereur Adrien fit élever dans la partie méridionale de l'Acropole. Il avait, dit-on, 120 colonnes de marbre. Il n'en reste rien.

Panthéon français, originairement *Eglise Ste-Geneviève*, situé place du Panthéon, à Paris, 5e arrondissement. C'est un des plus beaux et des plus importants édifices de Paris. Il a la forme d'une croix grecque. Sa façade, tournée à l'occident, se compose d'un vaste portique de 42m 20c de développement, sur 13m 64c de profondeur, orné de 22 colonnes corinthiennes cannelées, hautes de 19m 50c. Six forment avant-corps et supportent un vaste fronton dû au ciseau de David d'Angers; 4 en arrière-corps, prolongent cette façade; les autres doublent et triplent les premiers rangs, excepté pour les deux colonnes du milieu. Toutes reposent sur un perron de 11 degrés. Derrière le portique, les bras de la croix présentent une espèce de massif presque sans ornement, haut de 25 mètres, surmonté d'un soubassement octogone, puis circulaire, de 33m 46c de diamètre, sur 15m 50c de hauteur, servant de base à un temple circulaire percé de 16 fenêtres, et enveloppé de 32 colonnes corinthiennes de 11m de proportion. Une terrasse avec balustrade couronne ce temple, dont la tour se prolonge au-dessus, en un attique haut de 9m, avec 16 fenêtres en arcades, et sert de point de départ à un dôme ovoïde. Ce dôme termine l'édifice : il a 23m 77c de diamètre sur 14 de hauteur; une lanterne de 6 arcades avec colonnes adossées, et coiffée d'une petite coupole hémisphérique, lui sert d'amortissement. Dessus est une croix de fer doré, dont le pied se trouve à 80m du sol. Trois magnifiques portes en bronze donnent entrée du portique dans le temple, qui répète la croix grecque un peu altérée : le bras formant la nef centrale a 91m 60c de longueur, et le bras transversal, 79m 90c. La largeur des nefs est de 32m 48c; elles se composent d'une colonnade corinthienne cannelée, de 13m 86c de proportion, formant des galeries latérales, sur lesquelles règne une tribune continue. Au point d'intersection de la croix, s'élève, à 57m 80c de hauteur, une coupole de 20m 14c de diamètre, sculptée en caissons avec rosaces, et percée à son centre d'un œil de 9m 60c de diamètre. Elle repose sur une tour ornée de 16 colonnes corinthiennes adossées, de 10m 75c de proportion, érigées sur un haut stylobate. Dans leurs entre-colonnements, 16 fenêtres quadrangulaires éclairent cette partie centrale du temple. Au-dessus de cette voûte, il y en a une seconde, à 66m 45c du pavé, et, au-dessus de celle-ci, une troisième, qui est la voûte ovoïde du dôme. La 2e voûte est enrichie d'une superbe et colossale peinture à l'huile, représentant l'apothéose de Ste Geneviève. Les figures ont 5 mètres de proportion. Ce tableau est un des chefs-d'œuvre de Gros. Il fut commandé par Napoléon Ier, qui y figurait comme fondateur de dynastie, et auquel, en 1815, le peintre dut substituer Louis XVIII. Il y a sous l'église, à 5m 85c en contre-bas de son pavé, une crypte, ornée de pilastres toscans, et dont plusieurs parties renferment quelques tombeaux. — Le Panthéon fut ordonné, en 1757, par Louis XV, par suite d'un vœu fait pendant sa maladie à Metz, en 1744, pour remplacer l'anc. église de Ste-Geneviève, qui menaçait ruine. Les travaux, commencés en 1758, sur les plans et sous la direction de Soufflot, furent à peu près terminés vers 1790. L'Assemblée Constituante décréta, le 4 avril 1791, sur la demande du dép. de Paris, et à l'occasion de la mort de Mirabeau, que l'église Ste-Geneviève serait destinée à recevoir la sépulture des grands hommes. Le monument fut appelé *Panthéon français;* on en changea le système d'ornementation religieuse, et l'on inscrivit, en lettres de bronze, dans la frise du fronton, l'inscription suivante, qui s'y voit encore : AUX GRANDS HOMMES LA PATRIE RECONNAISSANTE. Le Panthéon dut être rendu au culte catholique en vertu d'un décret du 20 février 1806, qui demeura sans exécution. Une ordonnance royale, publiée dans le même but en 1821, a été exécutée en 1822; en même temps on remplaça l'inscription du fronton par celle-ci : D. O. M. SUB. INVOCAT. S. GENOVEFÆ. LUD. XV CONSECRAVIT, LUD. XVIII RESTITUIT. En 1830, une ordonnance de Louis-Philippe Ier convertit de nouveau Ste Geneviève en Panthéon français, un décret du 22 mars 1852 l'a restitué à la patronne de Paris. Ce monument est fort beau; son élévation est plus imposante que celle du Panthéon de Rome; ses masses sont bien disposées, et d'un effet saisissant; mais le style de l'architecture manque de pureté. C. D—y.

PANTICAPÉE, nom anc. de Kertch (*V. ce mot*).

PANTIN, ch.-l. de cant. (Seine), arr. et à 7 kil. S.-E. de St-Denis, et à 2 kil. N.-E. des murs de Paris, près du canal de l'Ourcq et du bois de Romainville, 3,863 hab. Carrières de pierre à plâtre, cristallerie. On y a transporté le dépôt des immondices, et l'équarrissage, qui étaient autrefois à Montfaucon.

PANTOJA de la Cruz, peintre. *V.* La Cruz.

PANTOMIMES, comédiens qui, chez les anc. Grecs et les anc. Romains, représentaient des drames uniquement par des signes et des gestes, sans jamais s'aider du discours. Le nom est grec (πᾶν, tout, et μιμέομαι, imiter), et annonce l'origine de cette invention; mais son dévelop-

pement, les perfectionnements qui en ont fait un art, sont dus à deux histrions romains, Pylade et Bathylle, qui, vers la fin du règne d'Auguste, montrèrent, sur le théâtre de Rome, que l'on pouvait amuser, intéresser, émouvoir même, en représentant une action dont le dialogue était complétement exclu. Ils portèrent ce jeu à une telle perfection, qu'ils représentaient des drames complets, sans autre secours que le geste, sans l'aide de la physionomie, les pantomimes ayant un masque, comme tous les histrions; seulement, ils faisaient accompagner leur jeu d'une musique de flûtes, quelquefois de cymbales, et les principales situations étaient indiquées par un chœur qui récitait une sorte de monologue, pendant que le pantomime l'exprimait par son jeu. On appelait *saltation* l'art du pantomime. Pylade jouait le tragique, Bathylle le comique, et le peuple de Rome courait à leurs représentations avec une ardeur effrénée. Cette passion était générale, et, dans les hautes classes, les pantomimes acquirent une telle faveur, qu'on en fit des personnages importants; des chevaliers, des sénateurs, même des matrones, se faisaient honneur de les accompagner en public, de fréquenter leur société; ils les invitaient à venir jouer sur de petits théâtres particuliers; enfin ces jeux plaisaient tant, que les riches les avaient mis au nombre des divertissements qu'ils offraient à leurs convives à la fin des repas. Il y eut au théâtre des partisans fanatiques de tel ou tel acteur; ces rivalités amenaient des troubles si violents, que l'autorité publique dut, plus d'une fois, bannir les pantomimes de Rome et de l'Italie. Cependant le goût général pour ces histrions était trop vif; les exils ne pouvaient être maintenus, et le règne des pantomimes dura au moins jusqu'aux malheurs de Rome, vers le milieu du VI^e siècle. — *Pantomimes en France.* On donne ce nom aux pièces plus encore qu'aux acteurs. On en joua d'abord à l'Opéra de Paris; c'étaient des ballets sur des sujets mythologiques. Ce genre se soutint jusqu'au milieu du XVIII^e siècle : alors on aidait à l'intelligence de ces drames muets par des habits dits de caractères pour certains rôles; ainsi les *Vents* avaient des habits de plumes, des moulins à vent sur la tête, et des soufflets à la main; *le Monde* portait pour coiffure un mont Olympe, et son habit représentait une carte géographique couverte d'inscriptions : sur le sein du côté du cœur, on lisait *Gallia;* sur le ventre, *Germania*; sur une jambe, *Italia;* sur une partie moins noble, *terra australis incognita;* sur un bras, *Hispania,* etc.; *la Musique* était affublée d'un habit rouge à plusieurs portées, chargé de croches et de triples croches, et coiffée de clefs de fa, de sol, etc.; *le Mensonge* avait une jambe de bois, un habit garni de masques, et une lanterne sourde à la main. Noverre supprima ces vieilleries ridicules, perfectionna la pantomime à l'égal de la *saltation* des anciens, et peut en être regardé comme le créateur en France. *V.* NOVERRE. C. D—Y.

PANVINIO (Onuphre), antiquaire, historien et compilateur, né en 1529 à Vérone, m. en 1568, fut ermite de St-Augustin, professeur de théologie à Florence en 1554, attaché à la bibliothèque du Vatican sous Marcel II. Il recueillit une foule d'inscriptions et de médailles antiques dans ses voyages en Italie et en Sicile, et composa : *Fasti et Triumphi Romanorum, à Romulo usque ad Carolum V,* Venise, 1557; *de Triumpho commentarius,* 1573, in-fol.; *Amplissimi ornatissimique Triumphi ex antiquis lapidum, nummorum monumentis... descriptio,* Rome, 1618, in-fol., très-rare; *de Ritu sepeliendi mortuos apud veteres Christianos et eorum cœmeteriis,* Louvain, 1572, in-8°, traduit en français, Arras, 1613, in-8°; *de Sibyllis et carminibus Sibyllinis,* Venise, 1567, in-8°; *Epitome Pontificum romanorum usque ad Paulum IV,* Venise, 1567, in-4°; *de Baptismate paschali origine,* Rome, 1560, in-4°; *de Republicâ romanâ libri* III, ibid., 1581, in-8°; *de Ludis circensibus libri duo, et de Triumphis liber unus,...* Venise, 1600, in-fol. C. N.

PANYASIS, poëte grec d'Halicarnasse, oncle d'Hérodote, avait publié sur les Douze Travaux d'Hercule un poëme qui passait pour le meilleur sur ce sujet, et qui lui avait mérité une place parmi les auteurs classiques dans le Canon d'Alexandrie. Il périt victime de l'opposition qu'il faisait à Lygdamis, usurpateur de l'autorité dans sa patrie. Le poëme de Panyasis est perdu. Des fragments ont été recueillis par Tzschirner, Breslau, 1842, in-4°. *V.* Funcke, *de Panyasidis vitâ ac poesi,* Bonn, 1837, in-8°. P—T.

PANZER (Georges-Wolfgang-François), ministre luthérien, né à Sulzbach (Haut-Palatinat) en 1729, m. en 1805, pasteur de l'église de St-Sébald à Nuremberg en 1773, est célèbre comme bibliographe. On lui doit : *Description des plus anciennes Bibles allemandes,* Nuremberg, 1777, in-4°; *Histoire des Bibles,* 1778, in-4°; *Histoire de l'imprimerie dans les premiers temps à Nuremberg, jusqu'en* 1500, ibid., 1779, in-4°; *Annales de l'ancienne littérature allemande, ou Annonces et descriptions des livres allemands, imprimés depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'en* 1520, ibid., 1788, in-4°, avec supplément, Leipzig, 1802; *Annales typographici ab artis inventæ origine ad annum MD,* ibid., 1793-1803, 11 vol. in-4°.

PAOLA, v. du royaume de Naples. *V.* PAULE.

PAOLI (Hyacinthe), général corse, dirigea, de 1734 à 1739, l'insurrection de ses compatriotes contre les Génois, et, réduit à une lutte trop inégale, proposa la domination de la Corse au saint-siége et à l'Espagne, qui la refusèrent. Il déposa le pouvoir entre les mains du baron de Neuhof (*V. ce mot*), combattit encore pour l'indépendance après la chute de cet aventurier, fut vaincu par le maréchal de Maillebois, et se retira à Naples, où il mourut vers 1756.

PAOLI (Pascal), fils du précédent, né en 1726 à Morosaglia, m. en 1807, suivit son père à Naples, où il servit dans un régiment de cavalerie, rentra en Corse vers 1753, et fut proclamé chef unique de l'île en 1755. Héritier de la haine de son père contre les Génois, il leur enleva peu à peu tout l'intérieur de la Corse, organisa une petite marine qui fit beaucoup de mal à leur commerce, et, prenant le rôle de législateur, établit des tribunaux réguliers et permanents, introduisit l'uniformité dans les poids et mesures, mit en circulation une nouvelle monnaie, ranima l'agriculture, fonda l'université de Corte, restreignit les priviléges de la juridiction ecclésiastique. J.-J. Rousseau fut appelé pour concourir à l'organisation de la république naissante, mais ne put répondre aux vœux de Paoli. Quand les Génois eurent cédé la Corse à la France, 1768, Paoli protesta, obtint quelques avantages sur le marquis de Chauvelin, mais fut complétement défait par le comte de Vaux. Réfugié en Angleterre, il fut rappelé de l'exil en 1790 par l'Assemblée constituante, et reçut le titre de lieutenant-général, avec le commandement de la Corse. Affligé des excès de la Révolution, accusé de trahison par le gouvernement français, il rompit avec la Convention en 1793, et fut élu par ses compatriotes, en juin de la même année, généralissime et président d'une *consulta* formée à Corte. Alors, mis hors la loi par la Convention, il expulsa tous les Français; il offrit la royauté de la Corse au roi d'Angleterre, qui l'accepta, et qui cependant donna la vice-royauté à un autre. Paoli étouffa son ressentiment, persuadé que l'alliance anglaise était le seul moyen de salut pour la Corse, et alla, en 1796, porter à Londres ses plaintes, qui ne furent point écoutées. Il y mourut, et laissa, par testament, des sommes considérables pour fonder une école portant son nom, et qui est auj. florissante. Si Paoli ne fut pas, dans sa conduite, un politique très-clairvoyant, il montra les talents d'un administrateur et d'un militaire, et il est l'homme le plus remarquable que la Corse ait produit avant Napoléon I^er. B.

PAOLI (Paul-Antoine), né à Lucques vers 1720, m. vers 1790, a publié divers ouvrages fort estimés encore, dont les principaux sont : *Antiquitatum Puteolis, Cumis, Baïis existentium reliquiæ,* Naples, 1768, in-fol., atlas de 69 pl. très-belles; *Pæsti, quod Possidoniam etiam dixêre, rudera,* Rome, 1784, in-fol., atlas de 64 pl. très-bien exécutées. Ces deux ouvrages sont écrits aussi en italien.

PAOLO (Fra). *V.* SARPI.

PAOLO (SAN-), v. du roy. d'Italie (Prov. de Foggia), à 12 kil. N.-O. de San-Severo; 2,800 hab. Près de là, ruines de l'anc. *Teanum Apulum.*

PAOLO D'ASSUMPÇAO DE LOANDA (SAN-). *V.* LOANDA.

PAOTÉ (LA), brg (Mayenne), arr. et à 46 kil. N.-N.-E. de Mayenne; 516 hab.

PAPA, anc. v. forte de Hongrie, comitat et à 53 kil. N.-O. de Veszprim; 15,000 hab., dont 3,000 Juifs. Gymnase de Bénédictins; collége de réformés. Château des comtes d'Esterhazy. Bains minéraux d'*Uyod,* aux environs.

PAPA (Cap), anc. *Araxus,* cap de Grèce, sur la côte N.-O. de la Morée, à l'entrée du golfe de Patras; par 38° 12' 42" lat. N. et 19° 3' 4" long. E.

PAPA (du grec *papas* ou *pappas,* père), nom donné aux prêtres dans l'Église grecque. Le *Protopapa* (de *prôtos,* premier) est un prêtre d'un rang supérieur, venant immédiatement après l'évêque. En Russie, ces mêmes prêtres s'appellent *Popes, Protopopes.*

PAPANODIZIA, une des îles des Princes, dans la mer de Marmara, à 16 kil. S.-E. de Constantinople; 165 kil. carr.; 5,000 hab. Très-fertile.

PAPE (GUI-). *V.* GUI-PAPE.

PAPE, chef visible de l'Eglise catholique, vicaire de

Jésus-Christ, et en même temps souverain temporel de Rome et d'une portion de l'Italie (*V.* Eglise (*Etats de l'*). Dérivé du grec *pappas*, père, et donné d'abord indifféremment à tous les évêques, attribué de préférence, dès le VIe siècle, au successeur de St Pierre dans le siége épiscopal de Rome, ce nom, depuis Grégoire VII, 1073-85, ne s'applique plus qu'au pontife romain. On l'appelle *Saint-Père, Très-Saint-Père, Votre Sainteté*: lui-même, depuis Grégoire le Grand, 590-604, a pris l'humble titre de *Serviteur des Serviteurs de Dieu*. Comme chef spirituel, le Pape, de droit divin, gouverne souverainement l'Eglise: il maintient l'unité et l'intégrité du dogme, émet à ce sujet des décrets de doctrine, *bulles*, *brefs*, *encycliques*; et il est de foi divine que, par une grâce spéciale, dont ne jouissent point les autres siéges, le Souverain Pontife, dans ses décisions dogmatiques, ne peut jamais tomber dans l'hérésie, comme il est aussi de fait que, depuis plus de dix-huit siècles, aucun Pape n'a eu ce malheur. Il convoque, quand il y a lieu de le faire, et préside, par lui-même ou par ses légats, les conciles œcuméniques (assemblées générales de l'Eglise) qui naturellement ne peuvent être considérées comme telles, qu'à la condition de la présence, ou, au moins, de l'assentiment du chef de l'Eglise: les théologiens même qui admettent une exception pour les temps de schisme, n'en regardent pas moins le principe général comme incontestable. Il modifie ou abroge, suivant les époques, les règles disciplinaires imposées, soit aux clercs, soit aux laïques. D'accord avec les gouvernements catholiques, il détermine, dans les Concordats (*V. ce mot*), la situation du clergé dans chaque pays, et particulièrement ses rapports avec l'Etat. Il nomme les cardinaux, institue les évêques, érige ou transfère les évêchés, crée ou supprime les ordres religieux, dirige les missions, prononce les canonisations, accorde les grandes dispenses, les indulgences, etc. — Bien qu'elle ne vienne qu'en seconde ligne, et qu'elle ne soit, pour ainsi dire, que l'enveloppe de l'institution, dont le pontificat est l'essence, la souveraineté temporelle du Pape a pourtant sa raison d'être dans la nature de l'institution elle-même: sans lui être indispensable, puisque les premiers siècles ne l'ont pas connue, elle est nécessaire à l'indépendance de ses décisions, qui doivent rester libres de toute influence extérieure, de toute pression populaire; à la dignité de ses rapports avec les divers souverains, qui ne reconnaîtraient pas facilement pour chef spirituel le sujet d'un prince étranger; à l'unité de l'Eglise, qui pourrait souffrir d'une rupture avec le pays où résiderait le Pape; enfin à l'action du Saint-Siége sur le monde entier pour la propagation du christianisme et les intérêts de l'Eglise et de la civilisation, action qu'entraverait la pauvreté du pontife, et qui, à défaut de ressources propres, dépendrait sans cesse des événements. Si, dans un intérêt général, cette souveraineté enlève à Rome le droit de se gouverner par elle-même, elle lui assure en échange, avec l'honneur de rester, sous une autre forme, la reine et le centre du monde, une indépendance qu'au milieu des guerres de l'Italie ce petit pays n'aurait probablement pas autrement conservée, et un chef italien, quand tant d'autres Etats ont obéi ou obéissent à des dynasties d'origine étrangère. Depuis le XVIe siècle, en effet, la nationalité italienne est devenue peu à peu une des conditions de l'éligibilité: le hollandais Adrien VI, 1522-23, est le dernier étranger qui ait régné sur Rome, et même auparavant, depuis le VIIIe siècle, où ils étaient devenus des princes temporels, on avait vu bien peu des souverains pontifes nés hors de l'Italie (7 allemands, 14 français, 2 savoisiens, 2 espagnols, un anglais, un portugais). — L'élection des Papes se faisait, dans l'origine, comme celle des autres évêques, par le concours des évêques voisins, du clergé et des fidèles de Rome: fort dépendante des empereurs grecs à partir de la seconde moitié du VIe siècle; à demi-affranchie sous les empereurs francs du IXe, qui n'y envoyaient leurs députés que pour contenir la turbulence romaine et les violences des seigneurs italiens; livrée, dans le Xe et la première partie du XIe, aux caprices de la populace, qui se croyait encore au temps de l'ancienne république, et surtout aux brigues de l'aristocratie, qui plus d'une fois la décida les armes à la main, et fit monter sur le Saint-Siége des papes indignes de s'y asseoir; tombée, au sortir de cette anarchie scandaleuse, sous l'influence toute-puissante des empereurs allemands (*V.* Grégoire VI, Clément II, Damase II, Léon IX), elle ne devint libre et régulière que lorsqu'un décret de Nicolas II, 1059, réserva aux cardinaux le choix du Pontife, seulement consenti par le reste du clergé et le peuple; ne laissa le droit de confirmer l'élection qu'aux empereurs à qui le Saint-Siége l'aurait personnellement accordé, et ordonna aux cardinaux-évêques de se réunir à cet effet hors de Rome, même avec un petit nombre de clercs et de laïques, si le désordre de la ville ne leur y laissait pas la liberté nécessaire pour procéder dignement à l'élection. Afin de prévenir les troubles et les désordres qui s'élevaient dans ces occasions, Alexandre III, 1160, donna exclusivement aux cardinaux le droit d'élire le Souverain Pontife. Le 11e concile général, de Rome, en 1179, confirma cette disposition en exigeant les deux tiers des suffrages. Enfin, en 1274, dans le 14e concile général que Grégoire X réunit à Lyon, on décida, pour éviter les intrigues et les trop longues vacances, que les cardinaux, depuis la mort du Saint-Père jusqu'à l'élection de son successeur, seraient enfermés dans un conclave (*V. ce mot*). Régulièrement, aujourd'hui, les cardinaux seuls sont éligibles, et, depuis la fin du XIVe siècle, pas une seule exception n'a été faite à cette règle, déjà presque toujours appliquée dès les trois siècles précédents. Une fois élus, les papes changent ordinairement de nom: Adrien III, 884-885, est le premier qui ait donné cet exemple. Avec les *clefs de St Pierre*, symbole du pouvoir de lier et de délier que le Sauveur accorda au Prince des Apôtres, parce que les clefs sont, dans l'Ecriture, le symbole et l'image de la souveraineté, le principal insigne du Souverain Pontife est la tiare (*V. ce mot*).

Histoire.—L'Eglise fondée et persécutée (de St Pierre à l'édit de Milan, 313). — C'est avec la parole divine qui, changeant le nom du pêcheur Simon, en fit la *pierre* de fondation de l'Eglise (en hébreu *céphas*), c'est avec le voyage de St Pierre à Rome sous le règne de Claude (vers 42), et son martyre sous le règne de Néron (vers 66), que commence l'histoire des Papes. Dès ce moment, une suite de témoignages nous montrent ses successeurs reconnus par l'Eglise entière comme les chefs de la chrétienté, et une suite de faits nous prouvent que, sans pouvoir être encore, dans des temps de persécutions, d'invasions, de communications difficiles, ce qu'elle est devenue depuis, cette suprématie s'exerçait partout à l'occasion dès les premiers siècles, où les liens de la hiérarchie n'étaient point aussi resserrés. Tant que l'Eglise fut persécutée (jusqu'à l'édit de Milan, 313), les Papes furent aussi les premiers devant les bourreaux; et, dans ces trois siècles, sur 33 Papes, les chroniques pontificales ont pu inscrire les noms de 28 martyrs, dont la plupart avaient payé de leur vie, et dont les autres avaient du moins montré, en face ou au milieu des tortures, la fermeté de leur foi.

L'unité religieuse de l'ancien monde romain et du monde barbare établie, l'empire grec se détache de l'église romaine. Naissance de la souveraineté temporelle du Saint-Siége (de l'édit de Milan à l'avénement de Nicolas II, 313-1058). — Pendant que les conciles généraux condamnaient les hérésies de ces premiers siècles (Arius, Macédonius, Pélage, Nestorius, Eutychès, etc.), les Papes, par leur action personnelle ou par celle des évêques, rattachèrent au catholicisme les peuples nouveaux, ariens ou idolâtres, qui avaient renversé l'empire romain, et le remplaçaient sur la scène du monde. Les Germains d'abord: déjà le Saint-Siége avait pu se réjouir de la conversion des Francs, 496, du retour à l'orthodoxie des Burgondes, 517, des Suèves, 551, des Wisigoths, 587, quand St Grégoire Ier le Grand ramena de même les Lombards, 591 et suiv., et envoya des missionnaires porter le christianisme aux Anglo-Saxons, 596-97; bientôt sous les auspices de Sergius Ier et de St Grégoire II, St Clément (Willibrod) et St Boniface (Winfrid) allèrent successivement convertir la Frise et la Germanie, 690-719. Plus tard, aux IXe et Xe siècles, vint le tour des Scandinaves, au temps de Grégoire IV et de Nicolas Ier, qui secondèrent et encouragèrent les efforts de leur apôtre St Anschaire; des Slaves, sous Adrien II, Jean VIII, Jean XIII, dont les premiers appuyèrent de toute leur puissance la mission du grec Méthodius en Moravie et en Bohême, et dont le troisième, d'accord avec les ducs de Bohême et de Pologne (Boleslas II le Pieux, Miecsislas), fonda les évêchés de Prague et de Posen; des Hongrois, sous Sylvestre II, qui, applaudissant au zèle religieux du duc Etienne, lui donna le titre de roi, auquel s'est ajouté depuis le titre de Saint. Malheureusement, tandis que les Barbares se rattachaient au centre d'unité, l'Empire grec s'isolait dans le schisme. La vieille jalousie qui, dès le IVe siècle, animait l'Eglise d'Orient contre celle de Rome, l'avait séparée de plus en plus du siége pontifical: non content du rang que donnait à l'évêque de Constantinople la déclaration du second concile général, qui lui reconnaissait la première place après l'évêque de Rome, 381, Jean le Jeûneur avait pris, à la fin du VIe siècle, le titre

d'évêque universel, et son successeur Cyriaque n'y avait renoncé qu'à grand' peine ; le patriarche intrus Photius alla plus loin : déposé par Nicolas Ier en 863, il excommunia le Pape, 867, et dirigea contre l'Eglise romaine l'accusation d'hérésie, qui, tombée avec son auteur, 886, mais ressuscitée plus tard par Michel Cérularius, détermina un schisme formel en 1054. C'est dans cette période, vers le milieu du VIIIe siècle, que le Saint-Siége acquit définitivement une souveraineté temporelle dans l'Italie centrale (*V.* Eglise (*Etats de l'*). Mais, au milieu de la décadence Carlovingienne et de l'anarchie féodale, cette souveraineté, loin de protéger le Pontife, ne fit qu'exciter les convoitises des grandes familles romaines ou italiennes : de là plus d'un scandale aux Xe et XIe siècles, comme si Dieu eût voulu montrer que ce n'est point à des causes purement humaines, que ce n'est point à la vertu invariable des Papes que le Saint-Siége doit sa durée, mais aux promesses et à l'assistance de son divin fondateur. En 1046, l'intervention de l'empereur Henri III mit un terme au scandale que donnait à Rome et à la chrétienté la présence simultanée de trois papes (*V.* Grégoire VI, et les antipapes Sylvestre III et Jean XX); mais ce fut pour livrer en quelque sorte le Saint-Siége aux empereurs allemands (*V.* Henri III).

La Papauté lutte contre l'Empire pour l'indépendance de l'Eglise, du Saint-Siége et de l'Italie. A l'unité religieuse de l'Europe chrétienne, qu'elle pousse aux Croisades, elle tente d'ajouter l'unité politique, en couronnant de sa suzeraineté la hiérarchie féodale. (De l'avénement de Nicolas II à la translation du Saint-Siége à Avignon, 1058-1309). — Affranchie de la dépendance de l'Empire par le décret de Nicolas II (1059. *V. plus haut*), la Papauté, sous Saint-Grégoire VII, 1073-85, voulut aussi, en l'épurant, affranchir l'Eglise, plus ou moins asservie presque partout au pouvoir temporel, et remplie par lui de prélats indignes : de là naquit la querelle des Investitures (*V. ce mot*), qui finit par donner au clergé la liberté que son réformateur avait voulue, 1122. Grégoire VII osa plus : après avoir contesté aux princes le droit d'investiture religieuse, et même leur droit plus légitime de confirmer pour le temporel les évêques et les abbés, droit sans lequel ils auraient constitué un Etat dans chaque Etat, il voulut organiser politiquement l'Europe catholique en un corps, sous l'autorité du Saint-Siége : il conçut l'idée de faire de la chrétienté une grande famille de peuples frères, relevant tous du Pape, père commun, arbitre suprême, placé au-dessus des rois et des nations, qui joindrait au besoin à l'arme spirituelle de l'excommunication l'arme temporelle de la déposition contre les princes, et « dont la parole « imposerait la modération et le bon exemple aux souve- « rains, la soumission aux sujets, la paix et la concorde « à tous » (M. Wallon). Cet idéal, « trop élevé pour les « peuples et pour les papes eux-mêmes, » qui « sont des « hommes et non pas des anges, » ne pouvait se réaliser. Les idées de Grégoire VII furent adoptées et défendues avec une énergie quelquefois outrée par ses successeurs (*V.* Innocent III, Boniface VIII); mais ils virent échouer ce projet d'une République européenne, comme avait échoué celui de la suzeraineté temporelle des Eglises particulières. Le Saint-Siége fut, de fait, le pouvoir dirigeant dans l'Europe : en poussant les peuples aux croisades, il retarda de trois siècles et demi, par une diversion puissante, l'invasion imminente des Turcs, qui eût été plus dangereuse encore au moyen âge qu'elle ne l'a été au XVe siècle. Pour témoigner de leur respect au Saint-Siége, ou pour s'assurer l'appui de Rome, plusieurs souverains, depuis Grégoire VII (Godefroy de Bouillon, roi de Jérusalem, 1099; Pierre II d'Aragon, 1204; Henri II, Jean-sans-Terre, Henri III d'Angleterre, 1172, 1213, 1216), firent hommage de leurs Etats aux successeurs de St Pierre, comme d'autres l'avaient fait avant et pendant son pontificat (Robert Guiscard, duc des Normands d'Italie, 1059; Démétrius, roi de Dalmatie, 1076; et, plus anciennement peut-être, l'Espagne, la Hongrie, etc.). Mais, loin de pouvoir faire reconnaître leur suprématie politique sur l'Europe entière, les Papes virent parfois les princes leur opposer une vive résistance (*V.* Boniface VIII, Philippe Ier), et ces concessions mêmes susciter, comme en Aragon, de vives protestations chez les sujets de ceux qui les avaient faites. Ils furent plus heureux lorsque, chefs des Guelfes, au XIIe siècle avec Alexandre III, au XIIIe avec Grégoire IX et Innocent IV, ils eurent à défendre contre les empereurs leur indépendance en défendant celle de l'Italie : les villes lombardes, confédérées sous leur patronage, restèrent maîtresses d'elles-mêmes, et la maison de Hohenstauffen s'éteignit vaincue par leur énergique opposition.

Décadence de l'influence pontificale sur les affaires européennes. Les Papes d'Avignon; le grand schisme; la Réformation. (De la translation du Saint-Siége à Avignon à l'avénement de Paul IV, 1309-1555). — Les prétentions du Saint-Siége à la domination des couronnes lui avaient fait perdre sa légitime et salutaire influence dans les rapports du monde chrétien. Tout en les conservant (*V.* Jean XXII), la papauté sembla à demi le reconnaître elle-même, en venant se placer, à Avignon, dans la dépendance de la France (1309-77. *V.* Clément V, Benoît XII). Un an après son retour à Rome, deux papes furent élus presque en même temps (*V.* Urbain VI, Clément VII) : le pontife légitime resta en Italie, l'antipape retourna en Provence, et cette double élection jeta, pendant les trois quarts d'un siècle, 1378-1449, la chrétienté dans un schisme d'autant plus regrettable, qu'à la division entre deux, et même un instant entre trois papes, qui s'excommuniaient réciproquement, s'ajouta la division entre le Saint-Siége et les conciles, qui voulaient remédier au mal en prenant en main la conduite de l'Eglise. Cette sorte de renoncement volontaire, ces luttes au sein même du sanctuaire, n'étaient pas de nature à rendre à la papauté la direction du monde chrétien; et Pie II, quand il appela en vain l'Europe contre les Turcs, maîtres de Constantinople, vit avec douleur que le temps des Croisades était passé. Bientôt Alexandre VI ne songera plus qu'à reconquérir, par des moyens trop dignes peut-être de ses ennemis, trop conformes à la politique odieuse de son siècle, mais indignes du Saint-Siége, son autorité temporelle dans les Etats de l'Eglise; Jules II, malgré son patriotisme et son activité belliqueuse, ne pourra essayer d'enlever l'Italie aux étrangers qu'en s'alliant tantôt aux uns, tantôt aux autres, qu'en chassant les *Barbares* à l'aide des barbares. C'est alors, au moment ou Léon X, trop confiant, s'endormait au milieu des merveilles de l'art au XVIe siècle, que Luther, Zwingle, Calvin, Henri VIII, vinrent démembrer cette Europe catholique que les Papes avaient faite, et détacher successivement de Rome, 1517 et suivantes, l'Allemagne du Nord, les Etats scandinaves, une partie de la Suisse, la Hollande, l'Ecosse et l'Angleterre.

Réforme accomplie dans l'Eglise par les Papes de la seconde partie du XVIe siècle. L'Inquisition romaine et l'Inquisition espagnole. Rôle du Saint-Siége devant l'esclavage ancien et moderne. (Depuis l'avénement de Paul IV, 1555, jusqu'à Grégoire XVI). — En même temps qu'il condamnait, au nom de l'ancienne foi, toutes les hérésies récentes, qu'il décrétait des règles de discipline tendant à augmenter la science et à préserver les mœurs du clergé, 1545-63, le concile de Trente, convoqué par Paul III, fortifia l'unité catholique, en imposant à tous les évêques qui le composaient une promesse solennelle de soumission au Souverain Pontife, et, au point de vue religieux, le pouvoir du Saint-Siége « sortit de cette assemblée plus fort qu'il n'avait jamais été. » Une réforme véritable et régulière s'accomplit alors dans l'Eglise, sous une suite de Papes d'une vie austère et d'une piété profonde, Paul IV, Pie IV, Pie V, Sixte-Quint. Dans un temps où tous les partis étaient impitoyables pour leurs adversaires; où la peine de mort pour crime d'hérésie était appliquée dans toutes les confessions; où le luthérien Mélanchthon, malgré sa douceur, félicitait Calvin d'avoir fait brûler Michel Servet, 1553, comme Bucer, dès 1531, l'en avait déclaré digne; où le roi Henri VIII, l'auteur du schisme anglican, condamnait au feu tout ecclésiastique, à la prison perpétuelle et à la confiscation tout laïque, qui soutiendrait une opinion contraire à la sienne; les Souverains Pontifes crurent aussi quelquefois nécessaire de s'écarter des principes de St Grégoire le Grand, qui, demandant, comme dans le Psalmiste, « un sacrifice volontaire, » ne voulait d'autre action, sur ceux qui ne croyaient pas, que « la douceur, la bonté, les avertissements, la persua- « sion (*mansuetudine, benignitate, admonendo, suadendo*), » et ne voyait « dans les menaces et la terreur qu'un moyen « de les éloigner (*ne quos dulcedo prædicationis... ad cre- « dendum invitare poterat, minis et terroribus repellantur* » Ep. I, 35). Alors encore cependant, comme presque toujours jusque-là, les Papes furent au-dessus de leur époque. L'Inquisition espagnole, tribunal royal, plus politique au fond que religieux, et à laquelle, dès l'origine, Sixte IV s'était montré peu favorable et avait en vain recommandé l'indulgence, 1482-83, faisait des milliers de victimes, et le Saint-Siége recevait et accueillait sans cesse des appels de ses jugements : à Rome, le tribunal

suprême par lequel, dès 1542, Paul IV, avant d'être pape, avait remplacé l'ancienne Inquisition dominicaine, tombée en décadence, condamna à peine quelques hérétiques à mort. Gardien du dogme contre les novateurs, le Saint-Siége fut aussi, à cette époque, le défenseur de l'Europe contre les Turcs, et la journée de Lépante vit ses vaisseaux contribuer à une victoire utile et glorieuse, 1571. Renfermée, depuis lors, dans ses attributions religieuses, la Papauté ne s'est pas contentée de condamner les erreurs nouvelles, comme le Jansénisme du XVIIe siècle; de blâmer les actes des gouvernements du XVIIIe qui entravaient l'exercice de sa suprématie et conduisaient au schisme, comme la *Constitution civile du clergé* en France (*V. ce mot*); d'amener, au commencement du XIXe, le gouvernement de la France à rétablir le culte catholique proscrit par la Révolution; elle est aussi intervenue, à l'occasion, et dans tous les temps, pour défendre hautement, dans les grandes questions sociales, les droits de l'humanité et de la justice. Au VIe siècle, sans attaquer formellement l'une des formes de la propriété à cette époque, St Grégoire le Grand, avec toute l'Eglise primitive, recommandait l'affranchissement des esclaves, en proclamant la liberté une loi naturelle (*ab initio natura liberos protulit*); plus tard, le Saint-Siége avait cherché à adoucir le servage, en déclarant, avec Alexandre III, 1167, « que tous les chrétiens doivent être exempts de la servitude; » avec Clément IV, 1226, « que la nature a fait libres tous les hommes (*humanum genus omne libertate donavit*), et que la folie humaine a seule rendu inégaux ceux que Dieu avait faits égaux (*humana imprudentia impares esse voluit quos Deus cœquaverat*). » En voyant l'esclavage antique renaître au XVIe siècle, Paul III, 1527, avait condamné l'opinion qui prétendait légitimer cette iniquité en mettant les Indiens au niveau des bêtes brutes, et répondu « qu'ils étaient réellement des hommes, capables comme tels d'embrasser la religion chrétienne et de participer à toutes les bénédictions. » De même, de nos jours, nous avons vu Grégoire XVI interdire sévèrement de pratiquer, de favoriser ou même de soutenir de sa parole, le « commerce inhumain » de la traite des noirs (*V.* M. Wallon, *Histoire de l'esclavage dans l'antiquité*, Introduction).

LISTE CHRONOLOGIQUE DES PAPES.

Il y a quelque incertitude sur l'ordre des premiers successeurs de St Pierre. Des anciennes listes, les unes, celles des Grecs (St Irénée, Eusèbe), donnent St Anaclet avant St Clément; les autres, celles de l'Afrique (St Optat, St Augustin), le mettent après; St Jérome, dans sa version d'Eusèbe, l'appelle St Clet, et c'est aussi le nom que donnent St Epiphane et le canon de la messe au prédécesseur de St Clément; enfin, les divers catalogues romains (catalogues dits de Libère, de Félix IV, livre pontifical, IVe, VIe, VIIe siècles) font de St Clet et de St Anaclet deux personnages, avant et après St Clément, et les deux derniers donnent la nation, le lieu de la naissance et le père de l'un et de l'autre : St Clet est romain, son père se nomme Emilien; St Anaclet est grec, né à Athènes, et son père s'appelle Antiochus. Dans l'impossibilité d'accorder ces diverses listes, peut-être faut-il, malgré l'autorité des anciens Bénédictins, admettre, avec Baronius et les Bénédictins nouveaux (Dom Guéranger, *Origines de l'Eglise romaine*), « que, lorsqu'il s'agit des événements de l'Eglise romaine, on doit plutôt s'en rapporter à ses enfants qu'aux étrangers. » La liste des premiers Papes serait alors celle-ci : St Pierre, 42-66, St Lin, St Clet, St Clément, St Anaclet; tandis que *l'Art de vérifier les dates*, que nous suivrons d'ailleurs pour tout le reste, donne, après saint Pierre, St Lin, St Anaclet, St Clément. Viennent ensuite :

St Evariste	100-109	St Corneille	251-252
St Alexandre Ier	109-119	Novatien, antipape, 251.	
St Sixte Ier	119-127	St Lucius Ier	252-253
St Télesphore	127-139	St Etienne Ier	253-257
St Hygin	139-142	St Sixte II.	257-258
St Pie Ier (transposés dans quelques listes)	142-157	St Denis	259-269
St Anicet (transposés dans quelques listes)	157-168	St Félix Ier	269-274
St Soter	168-177	St Eutychien	275-283
St Eleuthère	177-193	St Caïus	283-296
St Victor Ier	193-202	St Marcellin	296-304
St Zéphyrin	202-218	*Vacance du Saint-Siége.*	304-308
St Calixte Ier	219-222	St Marcel Ier	308-310
St Urbain Ier	222-230	St Eusèbe	310 »
St Pontien	230-235	St Melchiade	311-314
St Antère	235-236	St Sylvestre Ier	314-335
St Fabien	236-250	St Marc	336 »
St Jules Ier	337-352	St Libère	352-366
Félix, administrateur pendant l'exil de St Libère, a quelquefois reçu un rang dans la suite des papes.	355-358	St Damase Ier	366-384
Ursin, antipape, 366-67.		St Sirice	384-398
St Anastase Ier	398-401	St Innocent Ier	401-417
St Zozime	417-418	St Boniface Ier	418-422
St Célestin Ier	422-432	St Sixte III	432-440
St Léon Ier le Gr.	440-461	St Hilaire	461-468
St Simplicius	468-483	St Félix II ou III.	483-492
St Gélase Ier	492-496	St Anastase II	496-498
Symmaque	498-514	Laurent, antipape, 498.	
Hormisdas	514-523	St Jean Ier	523-526
Félix III ou IV.	526-530	Boniface II	530-532
Jean II	533-535	St Agapet Ier	535-536
St Silvère, 536, exilé en 537, m. en 538.		Vigile, nommé dès l'exil de Silvère	537-555
Pélage Ier	555-560	Jean III	560-573
Benoît I Bonose.	574-578	Pélage II	578-590
St Grégoire Ier le Grand	590-604	Sabinien	604-606
Boniface III	607 »	Boniface IV	608-615
St Deus dedit	615-618	Boniface V	618-625
Honorius Ier	625-638	Séverin	640 »
Jean IV	640-642	Théodore Ier	642-649
St Martin Ier	649-655.	St Eugène Ier, élu dès la captivité de St Martin	654-657
Vitalien	657-672	Adéodat	672-676
Donus ou Domnus Ier	676-678	Agathon	678-682
St Léon II	682-683	Benoît II	684-685
Jean V	685-686	Conon	686-687
Sergius Ier	687-701	Jean VI	701-705
Jean VII	705-707	Sisinnius	708 »
Constantin	708-715	St Grégoire II	715-731
Grégoire III	731-741	Zacharie	741-752
Etienne, élu, mais non consacré, meurt au bout de trois jours.	752 »	Etienne II	752-757
St Paul Ier	757-767	Constantin, antipape, 767-768	
Etienne III	768-772	Adrien Ier	772-795
St Léon III	795-816	Etienne IV	816-817
St Pascal Ier	817-824	Eugène II	824-827
Zizime, antipape, 824.		Valentin	827 »
Grégoire IV	827-844	Sergius II	844-847
St Léon IV	847-855	Benoît III	855-858
St Nicolas Ier	858-867	Adrien II	867-872
Jean VIII	872-882	Marin ou Martin II	882-884
Adrien III	884-885	Etienne V	885-891
Formose	891-896	Boniface VI	896 »
Etienne VI	896-897	Romain	897 »
Théodore II	898 »	Jean IX	898-900
Benoît IV	900-903	Léon V	903 »
Christophe	903-904	Sergius III	904-911
Anastase III	911-913	Landon	913-914
Jean X	914-928	Léon VI	928-929
Etienne VII	929-931	Jean XI	931-936
Léon VII	936-939	Etienne VIII	939-942
Martin III	942-946	Agapet II	946-955
Jean XII, élu en 956, déposé en 963, m. en 964.		Léon VIII (élections irrégulières et presque simultanées)	963-965
		Benoît V (élections irrégulières et presque simultanées)	964-965
Jean XIII	965-972	Benoît VI	972-974
Boniface VII, antipape, 974.		Donus II	974 »
Benoît VII	975-983	Jean XIV	983-984
L'antipape Boniface VII de nouveau, 984-985.		Jean XV (non sacré)	984 »
Jean XVI	985-996	Grégoire V	996-999
Jean XVII, antipape, 997-98.		Sylvestre II	999-1003
Jean XVII	1003 »	Jean XVIII	1003-1009
Sergius IV	1009-1012	Benoît VIII	1012-1024
Jean XIX	1024-1033	Benoît IX	1033-1045
Veut reprendre le pontificat de 1047 à 1048.		Grégoire VI	1045-1046
Sylvestre III et Jean XX, antipapes, 1044 à 1046. Ce dernier a reçu à tort un rang numérique dans la suite des papes de ce nom.		Clément II	1046-1047
		Damase II	1048 »
		St Léon IX	1049-1054

Victor II	1055-1057
Etienne IX	1057-1058
Nicolas II	1058-1061
Benoît X, antipape, 1058-59.	
Alexandre II	1061-1073
Honorius II, antipape, 1061-1064.	
St-Grégoire VII	1073-1085
Clément III, antipape, 1080-1100.	
Victor III	1086-1087
Urbain II	1088-1099
Pascal II	1099-1118
Gélase II	1118-1119
Calixte II	1119-1124
Honorius II	1124-1130
Innocent II	1130-1143
Anaclet II, antipape, 1130-1138.	
Célestin II	1143-1144
Lucius II	1144-1145
Eugène III	1145-1153
Anastase IV	1153-1154
Adrien IV	1154-1159
Alexandre III	1159-1181
antipapes: Victor IV	1159-1164
antipapes: Pascal III	1164-1168
antipapes: Calixte III	1168-1178
antipapes: Innocent III	1178-1180
Lucius III	1181-1185
Urbain III	1185-1187
Grégoire VIII	1187 »
Clément III	1187-1191
Célestin III	1191-1198
Innocent III	1198-1216
Honorius III	1216-1227
Grégoire IX	1227-1241
Célestin IV	1241 »
Innocent IV	1242-1254
Alexandre IV	1254-1261
Urbain IV	1261-1264
Clément IV	1265-1268
Grégoire X	1271-1276
Innocent V	1276 »
Adrien V	1276 »
Jean XXI	1276-1277
Nicolas III	1277-1280
Martin IV	1281-1285
Honorius IV	1285-1287
Nicolas IV	1288-1292
St Célestin V	1294 »
Boniface VIII	1294-1303
St Benoît XI	1303-1304
Clément V	1305-1314
Jean XXII	1316-1334
Nicolas V, antipape. (1328-30).	
Benoît XII	1334-1342
Clément VI	1342-1352
Innocent VI	1352-1362
Urbain V	1362-1370
Grégoire XI	1370-1378

(A Avignon de 1309 à 1377.)

GRAND SCHISME.

1° PAPES RÉSIDANT A ROME.

Urbain VI	1378-1389
Boniface IX	1389-1404
Innocent VII	1404-1406
Grégoire XII	1406 »

Déposé par le concile de Pise en 1409, n'envoie son abdication au concile de Constance qu'en 1415.

Martin V, élu à Constance, en 1417, par les cardinaux unis à six prélats de chaque nation.	1417-1431
Eugène IV	1431-1447

Félix V, antipape (1439-1449).

Nicolas V	1447-1455

2° ANTIPAPES RÉSIDANT A AVIGNON, PUIS EN ESPAGNE (1409).

Clément VII	1378-1394
Benoît XIII	1394-1424
Clément VIII, 1425, abdique	1429

3° PAPES NOMMÉS PAR LE CONCILE DE PISE.

Alexandre V	1409-1410
Jean XXIII	1410 »

Déposé en 1415 par le concile de Constance, reconnaît Martin V pour vrai pape en 1419.

Calixte III	1455-1458
Pie II	1458-1464
Paul II	1464-1471
Sixte IV	1471-1484
Innocent VIII	1484-1492
Alexandre VI	1492-1503
Pie III	1503 »
Jules II	1503-1513
Léon X	1513-1521
Adrien VI	1522-1523
Clément VII	1523-1534
Paul III	1534-1549
Jules III	1550-1555
Marcel II	1555 »
Paul IV	1555-1559
Pie IV	1559-1565
St Pie V	1566-1572
Grégoire XIII	1572-1585
Sixte-Quint	1585-1590
Urbain VII	1590 »
Grégoire XIV	1590-1591
Innocent IX	1591 »
Clément VIII	1592-1605
Léon XI	1605 »
Paul V	1605-1621
Grégoire XV	1621-1623
Urbain VIII	1623-1644
Innocent X	1644-1655
Alexandre VII	1655-1667
Clément IX	1667-1669
Clément X	1670-1676
Innocent XI	1676-1689
Alexandre VIII	1689-1691
Innocent XII	1691-1700
Clément XI	1700-1721
Innocent XIII	1721-1724
Benoît XIII	1724-1730
Clément XII	1730-1740
Benoît XIV	1740-1758
Clément XIII	1758-1769
Clément XIV	1769-1774
Pie VI	1775-1799
Pie VII	1800-1823
Léon XII	1823-1829
Pie VIII	1829-1830
Grégoire XVI	1831-1846
Pie IX, élu en juin 1846.	

Outre les ouvrages déjà cités, voici, par ordre de dates, les principaux écrits, histoires, ou traités à consulter : Bossuet, *Sermon sur l'unité de l'Eglise*; Cl. Fleury, *Histoire ecclésiastique*, 1691 et suiv., 20 vol. in-4°; Frayssinous, *Les vrais principes sur les libertés de l'Eglise gallicane*, 1818, in-8°; J. De Maistre, *Du Pape*, Lyon, 1819, 2 vol. in-8°; *De l'Eglise gallicane dans ses rapports avec le souverain pontife*, Paris, 1821, in-8°; L. de Maslatrie, *Chronologie historique des papes, des conciles généraux*, etc., Paris, 1838, 1 vol. in-8°, 2e édit.; Ranke, *Histoire de la papauté pendant les XVIe et XVIIe siècles*, trad. de l'allemand par Haiber, Paris, 1837, 4 vol. in-8°; F. Walter, *Manuel de droit ecclésiastique*, trad. de l'allemand sur la 8e édit., par de Roquemont, Paris, 1841, in-8°; Gosselin, *Sur le pouvoir du pape au moyen âge*, Paris, 1845, in-8°; Alzog, *Histoire universelle de l'Eglise*, trad. de l'allemand par Goschler, Paris, 1849, 2e édit., 3 vol. in-8°; Mgr Dupanloup, *Sur la Souveraineté temporelle du Pape*, Paris, 1849, br. in-8° et in-18; M. Wallon, *Leçon d'ouverture* à la Sorbonne, janvier 1850; John Miley, *Histoire des Etats du Pape*, traduite de l'anglais par Ouin-Lacroix, Paris, 1851, in-8°, etc. (*V.* aussi l'art. EGLISE (*Etats de l'*). R.

PAPEBROCH ou PAPEBROECK (Daniel), savant Jésuite, né à Anvers en 1628, m. en 1714, fut un des collaborateurs des *Acta sanctorum* avec les Pères Bolland et Henschen, et s'attira la colère des Carmes pour avoir nié que leur ordre remontât au prophète Elie; mais l'Inquisition de Madrid et le pape décidèrent qu'il avait raison. Sa part principale dans les *Acta sanctorum* consiste dans les volumes qui contiennent les mois de mars, d'avril, et de mai, dont il a fait seul 9 vol., et en collaboration, 13 vol. pour la fin de mai, et pour juin. On a de lui, en outre, des *Réponses aux accusations des Carmes*, en latin, 4 vol. in-4°. Papebroch était fort instruit en histoire, en chronologie, et en diplomatique. C. N.

PAPEGAI, oiseau de carte ou de bois, que, dans certaines provinces de France, on mettait au bout d'une perche, pour servir de but aux tireurs d'arc ou d'arquebuse. Les compagnies de tireurs donnaient un prix à celui des leurs qui l'abattait. Papegai est un vieux mot, qui signifie *perroquet*. Dans certaines provinces on l'appelait *papegault*.

PAPÉITI, port sur la côte de Taïti, ch.-l. du protectorat français dans l'Océanie. On y a construit un arsenal, deux quais d'abattage, et deux cales de halage. Environ 280 navires y abordent ou en sortent chaque année. Commerce d'huile de baleine.

PAPELS (Pays des), en Sénégambie, au S. de la riv. de San-Domingo; v. princip., Cachao.

PAPENBURG, v. de Hanovre, port de commerce sur un canal qui l'unit à l'Ems, à 40 kil. S. d'Embden; 4,000 hab. Tourbe; chantiers de construction, forges à ancres, fabr. de toile à voiles et de cordages.

PAPENCORDT (Félix), né à Paderborn en 1812, m. en 1841, a été couronné en 1835 par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de France pour un Mémoire sur la *Domination des Vandales en Afrique*, et est auteur d'un livre intitulé : *Rienzi et Rome à son époque*.

PAPHLAGONIE, anc. pays du N. de l'Asie-Mineure, avait pour limites : au N., le Pont-Euxin; à l'E., vers le Pont et la Cappadoce, le fleuve Halys; au S., du côté de la Galatie, les monts Ormipion et Olgassys; à l'O., vers la Bithynie, le fleuve Parthénius. Il présentait sur la côte deux caps : Syrias, près de Sinope (auj. *Pachious*), et Karambis (*Kerembeh*). Le littoral était fertile, planté d'oliviers, tandis que le haut du pays était montagneux et couvert d'épaisses forêts. Les chevaux et les mulets paphlagoniens étaient célèbres. Les Paphlagoniens secoururent Troie contre les Grecs, sous la conduite de Pylœmène, qui donna au pays le nom de *Pylæmenia*. Ils étaient, comme les Cappadociens, de race syrienne, c.-à-d. sémitique, et leur langue était différente de celles des populations thraces ou celtiques qui les entouraient. Crésus les soumit; ils furent compris ensuite dans l'empire persan, où leur territoire forma une portion de la 3e satrapie, mais en conservant des princes particuliers. Après la mort d'Alexandre, la Paphlagonie appartint tour à tour à Antigone, à Lysimaque, à Séleucus, puis elle reconquit son indépendance, et l'on connaît, au IIe siècle, 3 de ses souverains, *Morzès Ier* (m. en 179), *Pylæmène Ier* (vers 131), et *Pylæmène II*, 121. Ce dernier légua ses Etats à Mithridate, roi de Pont, qui fut obligé d'abord de les partager avec Nicomède, roi de Bithynie, à qui il laissa l'intérieur; mais bientôt il en chassa Philémon, fils de Nicomède, qui était venu l'occuper. Ce prince fut rétabli par les Romains, et leur légua ses Etats, 63. La Paphlagonie fut alors unie au gouvernement de Pont-et-Bithynie; plus tard, sans doute sous Constantin, elle forma une province spéciale, ayant *Gangra*

(Kiangari) pour capitale, et dépendant du diocèse de Pont, de la préfecture et de l'empire d'Orient. Les autres villes étaient : sur la côte, Sésamos ou Amastris, Cromna, Cyboros (auj. *Kidras*), Cimolis, Stéphane, Sinope, Carousa (auj. *Gherseh*) ; dans l'intérieur, Pompéiopolis. Auj. ce pays correspond aux livahs de Sinope, de Zafaranboly, et de Kastamouni dans ce dernier eyalet, et au N. du livah de Kiangari dans l'eyalet de Bozoq. C. P.

PAPHNUCE (Saint), évêque de la Haute-Thébaïde dans le IVe siècle, souffrit pour la foi pendant la persécution de Galérius et de Maximin, et assista plus tard au concile de Nicée. Il soutint la cause de saint Athanase au concile de Tyr. Fête, le 11 septembre.

PAPHOS, nom de deux villes situées au S.-O. de l'île de Cypre : l'une, l'ancienne Paphos ou *Palé-Paphos*, fut fondée, un peu avant la guerre de Troie, par le Phénicien Cinyras, qui y bâtit, en l'honneur de la Vénus phénicienne, Astarté, un sanctuaire déjà célèbre dans tout l'Orient à l'époque d'Homère ; l'autre, à 60 stades à l'O. de la précédente, et appelée la Nouvelle-Paphos ou *Nea-Paphos*, fut fondée, au retour de la guerre de Troie, par Agapénor, qui commandait les Arcadiens au siége de cette ville ; et ces Grecs, trouvant une grande analogie entre leur Aphrodite, divinité pélasgique, et l'Astarté phénicienne, symboles l'une et l'autre de la force créatrice et reproductrice de la nature, les deux divinités ne furent plus distinguées. Cependant l'élément phénicien semble avoir prévalu dans le fond, puisque la déesse fut toujours adorée sous la figure d'un bloc de pierre conique, et l'élément grec dans la forme, les Hellènes ayant fait disparaître jusqu'au nom d'Astarté sous les légendes dans lesquelles ils enveloppèrent leur Aphrodite, qu'ils firent naître, sur le rivage de Paphos, de l'écume de la mer. Les deux villes n'eurent qu'un seul gouvernement, sous l'autorité des Cinyrades. Le plus âgé de cette famille était le chef de la religion et de l'Etat ; les autres membres formaient son conseil. Comme chef religieux, il avait juridiction sur l'île entière ; comme chef politique, il portait, ainsi que les huit autres petits princes entre lesquels l'île était divisée, le titre de roi. Palé-Paphos resta la ville sainte, et c'est d'elle que parlent les poëtes lorsqu'ils célèbrent Paphos et ses fêtes ; dans les historiens, au contraire, il est surtout fait mention de Nea-Paphos, qui devint une importante place de commerce. Paphos, comme les autres villes de l'île, conserva ses rois particuliers, sous la domination des Perses et sous celle d'Alexandre, à la condition de payer un tribut, et de fournir des vaisseaux quand elle en serait requise. Le partage de 311 ayant donné l'île entière à Ptolémée, Nicoclès, roi de Paphos, traita néanmoins avec Antigone, fut, pour cette trahison, mis à mort par ordre de Ptolémée, avec toute sa famille, 310, et Paphos perdit alors toute indépendance ; son pontife était soumis, même sous le rapport religieux, au stratége ou gouverneur envoyé d'Egypte avec les titres et l'autorité de général, d'amiral et de grand-prêtre. Elle passa avec le reste de l'île sous la domination romaine, en 59, et Nea-Paphos devint, lors de la réorganisation de l'Empire par Auguste, le chef-lieu d'un des quatre districts de l'île. Elle s'appelle auj. *Baffa*, et n'est plus qu'un pauvre village. Palé-Paphos, dont les ruines sont auprès du village actuel de *Kouklia*, fut détruite par un tremblement de terre sous Auguste, qui la reconstruisit et lui donna le nom de *Sébaste*. Au IVe siècle, le christianisme fut introduit dans l'île, le temple de Vénus renversé, et un évêché établi à Paphos même. — Le rivage qui s'étendait entre les deux Paphos était la région sainte de l'île de Chypre, et couvert de jardins sacrés et d'autels qui servaient de stations aux processions solennelles. Dans la grande fête de la naissance de Vénus, on sacrifiait aux deux temples de Palé-Paphos, situés, l'un près de la mer, où l'on voit encore des vestiges de cet édifice, des fragments de murailles, des débris de colonnes, et une large table de marbre pour les sacrifices ; l'autre, dans l'intérieur des terres, sur les bords du Bokaros, au milieu d'un bois de myrtes et de lauriers-roses : on en voit encore l'enceinte, vaste rectangle de 150 pas de longueur sur 100 de large, rempli de tronçons de colonnes, de chapiteaux, d'inscriptions grecques et phéniciennes ; au milieu de ces ruines s'élève une petite église grecque consacrée à la Vierge. C. P.

PAPIA, nom latin de PAVIE.

PAPIAS (Saint), disciple de St Jean l'Evangéliste, m. vers 156, fut évêque d'Hiéraple (Phrygie), et composa une *Explication des discours du Seigneur*, dont il ne reste que des fragments. Quelques canonistes lui imputent d'avoir le premier donné cours à l'opinion des Millénaires. Fête, le 12 février.

PAPIAS, grammairien du XIe siècle, est auteur d'un précieux *Vocabularium latinum*, imprimé pour la 1re fois à Milan, 1476, in-fol.

PAPILLON (Almague), poëte français, né à Dijon en 1487, m. en 1559, fut valet de chambre de François Ier, qu'il suivit dans sa captivité en Espagne. On a de lui : *le Nouvel amour ; Victoire et triomphe d'Argent contre le dieu d'Amour*, Lyon, 1537 ; *Victoire et triomphe d'Honneur et d'Amour contre Argent*, etc.

PAPILLON (Marc de), seigneur de Lasphrise, né à Amboise en 1555, m. vers 1599, suivit d'abord la carrière des armes, puis se livra avec succès à la poésie. On a de lui : *Amours de Théophile ; Amours de Noémi ; la Nouvelle inconnue*, imitation de Boccace ; des Elégies, des Poésies chrétiennes, qui ne manquent ni de verve ni d'imagination.

PAPILLON (Philibert), né à Dijon en 1666, m. en 1738, chanoine dans sa ville natale, a laissé, entre autres ouvrages estimés : *Vie de Pierre Abailard*, 1702 ; *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, 1742-45, 2 vol. in-fol.

PAPILLON (Jean), graveur sur bois, né à Rouen en 1639, m. à Paris en 1710, fut éclipsé par d'autres membres de sa famille. Il avait du talent d'exécution, mais peu de dessin. — Son fils aîné, *Jean* PAPILLON, dit *le Jeune*, né à St-Quentin en 1661, m. en 1710, inventa le trusquin ; on estime ses portraits de Paul III, de Jules III et de Pie IV. — *Jean-Baptiste* PAPILLON, neveu du précédent, né à Paris en 1698, m. en 1776, excella dans les fleurons, et publia un *Traité historique et pratique de la gravure sur bois*, Paris, 1766, in-8o.

PAPIN (Denis), savant français, né à Blois en 1647, m. en 1710, s'adonna dans sa jeunesse à la médecine, prit ses grades à Paris, s'occupa de mécanique et fut admis en qualité d'aide auprès d'Huyghens, passa ensuite en Angleterre, où Boyle, qui l'avait associé à quelques-unes de ses expériences, le fit nommer membre de la Société royale de Londres en 1681. Forcé de s'expatrier par suite de la révocation de l'édit de Nantes, 1685, il se retira en Allemagne, et professa avec distinction les mathématiques à l'université de Marbourg, 1687. Il fut nommé correspondant de l'Académie des sciences de Paris en 1699. Il a publié, dans les *Acta eruditorum*, Leipzig, 1690, un Mémoire très-remarquable sur l'*Emploi de la vapeur d'eau comme moteur universel*. M. Kuhlmann, professeur à Hanovre, a découvert, en 1852, dans la bibliothèque de cette ville, des documents constatant que Papin avait fait construire sur la Fulde, en 1707, un bateau à roues, mues par une machine à vapeur. Outre un grand nombre d'autres Mémoires, dans les *Transactions philosophiques*, dans *la République des Lettres*, on a de Papin : *Dissertation sur la manière d'amollir les os, et de faire cuire toutes sortes de viandes en fort peu de temps et à peu de frais, avec la description de la machine*, Paris, 1682, in-12 de 176 pages, avec une planche, Amst., 1688 ; de là l'invention de la machine appelée *Digesteur* ou *Marmite de Papin*, vase hermétiquement fermé qu'il a imaginé pour retirer des os la gélatine, et en faire du bouillon ; *Recueil de diverses pièces touchant quelques nouvelles machines*, Cassel, 1695 ; *Nouvelle manière d'élever l'eau par la force du feu*, Cassel, 1707. D—s.

PAPIN (Isaac), théologien protestant, cousin du précédent, né à Blois en 1657, m. en 1709, eut de vives discussions avec Jurieu, passa en Angleterre, puis en Allemagne, où ses ennemis le poursuivirent, et, de retour en France, abjura entre les mains de Bossuet, 1690. Ses *Œuvres* ont été réunies à Paris, 1723, 3 vol. in-12.

PAPINIEN, *Æmilius Papinianus*, le plus célèbre jurisconsulte de l'antiquité, né en Phénicie vers 142, m. en 212, fut avocat du fisc sous Marc-Aurèle, édile sous Commode, et maître des requêtes (*magister libellorum*) sous Septime-Sévère. Il amena ce dernier à abroger la loi *Pappia*, et à remettre en vigueur la loi *Julia* contre l'adultère. Nommé préfet du prétoire, loin d'exciter Sévère contre les chrétiens, ce dont l'accuse Baronius, il adoucit son humeur farouche, et lui conseilla la tolérance. L'empereur, en mourant, lui recommanda ses deux fils, Caracalla et Géta. Papinien défendit en vain Géta contre son frère, et fut exilé ; lorsque Caracalla eut consommé son fratricide, il demanda, avec menace, à Papinien, d'en faire l'apologie devant le peuple : le vertueux jurisconsulte s'y refusa, et Caracalla lui fit trancher la tête. Papinien était auteur de 37 livres de *Questions*, dissertations sur des points de droit ; 10 livres de *Réponses*, consultations sur des cas particuliers ; 2 livres de *Définitions*, règles ou maximes générales du droit, etc. Ces ouvrages devinrent la base du haut enseignement dans les écoles romaines. Tous les

fragments de Papinien ont été recueillis et commentés par Cujas. *V.* sa Vie par Everard Otto, Brême, 1743.

PAPIRIUS, et plus anciennement *Papisius*, nom de deux familles romaines : l'une, patricienne, comprenait les Crassus, les Mugillanus, les Atratinus, les Cursor, les Maso, les Prætextatus, et les Pœtus ; dans la 2e, plébéienne, on distinguait les Carbon.

PAPIRIUS (Publius-Sextus), patricien et jurisconsulte romain, fut chargé par le sénat et le peuple, sous le règne de Tarquin le Superbe, de recueillir les lois rendues par les 6 premiers rois de Rome. Son travail fut appelé *Code Papirien*. *V.* Glück, *de Jure civili Papiriano*, Halle, 1790, in-4° ; Einert, *de Papirio*, Leipzig, 1798, in-4°.

PAPIRIUS CURSOR (Lucius), d'une illustre famille patricienne de Rome, deux fois dictateur, cinq fois consul, se distingua dans la guerre du Samnium, l'an 410-462 de Rome, 343-291 av. J.-C., et prit Lucérie, l'an 433 de Rome, 320 av. J.-C. Extrêmement sévère pour la discipline, il condamna à mort son maître de la cavalerie Fabius Rullianus, victorieux dans un combat livré malgré sa défense. Le peuple tout entier put à peine le fléchir par ses prières. — Son fils, qui porta les mêmes noms, battit aussi les Samnites vers l'an 460 de Rome, 293 av. J.-C., puis les Brutiens, et obtint le triomphe.

PAPIRIUS MASO (Caïus), consul l'an 522 de Rome, 231 av. J.-C., réduisit la Sardaigne et la Corse en provinces romaines, et, n'ayant pas obtenu du sénat d'entrer en triomphe à Rome, alla triompher sur le mont Albain.

PAPIRIUS CARBON. *V.* CARBON.

PAPISTES, nom donné aux catholiques par les membres des églises protestantes, surtout en Angleterre, en raison de leur soumission à l'autorité du pape.

PAPON (Jean-Pierre), né au Puget, près de Nice, en 1734, m. en 1803, entra dans la congrégation de l'Oratoire, puis professa la rhétorique à Marseille, et devint bibliothécaire de cette ville. Il a laissé, entre autres travaux : *Histoire de Provence*, 1777-86, 4 vol. in-4°, ouvrage très-estimé ; *Histoire de la Révolution française jusqu'au 18 brumaire*, œuvre posthume, Paris, 1815, 6 vol. in-8°. Papon était membre associé de l'Institut de France.

PAPOUASIE, PAPQUA ou NOUVELLE-GUINÉE, groupe de deux grandes îles de l'Océanie, entre l'équateur et 9° lat. S., 130° et 150° long. E. ; séparées du continent d'Australie au S. par le détroit de Torrès. L'intérieur est inconnu, et les côtes explorées en partie seulement. Les habitants sont en partie malais, en partie de cette race nègre particulière qu'on retrouve dans toute l'Océanie. On remarque, dans la Papouasie occidentale, le port Dory, les baies de Geelwinck et du Triton, les monts Arfak, dont le point culminant atteint près de 4,300 mèt., et, dans la Papouasie orientale, la baie de Humboldt, le golfe de l'Astrolabe, et le mont de l'Astrolabe, haut de 1314 mèt. Magnifiques forêts. On y trouve des perles, des bois précieux, de l'or, des oiseaux de paradis. — On attribue la découverte de la Papouasie au portugais Antonio Abreu, 1511. Saavedra en 1527, Schouten en 1616, Tasman en 1643, Dampier en 1700, Bougainville en 1768, Cook en 1770, D'Entrecasteaux en 1792, Duperrey en 1823, en visitèrent quelques parties. Dumont-d'Urville y fit deux voyages, 1827 et 1838. Les Hollandais avaient élevé, en 1828, sur la côte S.-O., dans la baie du Triton, le fort du Bus, auj. abandonné. — On regarde comme des dépendances de la Papouasie les îles Salwatti, Waigiou, Arrou, Guébé ou Goby, Gamen, Battanta, Freewill, etc.

PAPOUL (SAINT-), vge (Aude), arr. et à 10 kil. E.-N.-E. de Castelnaudary ; 1,400 hab. Autrefois siége d'un évêché suffragant de Toulouse. — Ce village tire son nom de St Papoul, prêtre et martyr, l'un des compagnons de St Saturnin.

PAPPENHEIM (Godefroi-Henri, comte de), général allemand, né en 1594, m. en 1632, se distingua surtout pendant la guerre de Trente Ans. Il avait fait des prodiges de valeur à la bataille de Lutzen, et aurait peut-être arraché la victoire aux Suédois, s'il n'eût reçu une blessure mortelle.

PAPPENHEIM, v. de Bavière, sur l'Altmühl, à 83 kil. S. de Nuremberg ; 2,400 hab. Pierres lithographiques. Ch.-l. d'une anc. seigneurie, dont les titulaires étaient maréchaux de l'Empire.

PAPPUS, mathématicien grec d'Alexandrie, contemporain de Théodose le Grand, a laissé un ouvrage, publié avec une traduction latine et des notes par Commandino, sous le titre de *Collectio mathematica, libri* VIII, Pesaro, 1588, et Bologne, 1660, in-fol., et dont Wallis et H.-J. Eisenmann ont édité de nouveaux fragments, Paris, 1824. On y trouve des morceaux d'auteurs perdus. Pappus avait écrit aussi une *Géographie*, dont l'original n'existe plus, mais qui est connue par un abrégé latin.

PAPUAS, auj. *Edough*, mont escarpé et presque inaccessible à l'extrémité de l'anc. Numidie ; Gélimer s'y réfugia en 533. Sur la croupe s'élevait une ville, Médène, habitée par des Maures.

PAPYRIUS. *V.* PAPIRIUS.

PAPYRUS, espèce de roseau à tige triangulaire, de la famille des cypéracées, gros environ comme le bras, haut de 2m,50 à 3 mèt., et dont les anciens tiraient leur papier à écrire. Ils coupaient la tige, entre la racine et le sommet, sur une longueur de 1m,30, la fendaient en deux, et, à l'aide d'une aiguille, en détachaient les pellicules ; ils les humectaient avec de l'eau du Nil, de manière à détremper les sucs visqueux de la plante, en formaient comme un tissu en croisant plusieurs de ces bandes les unes sur les autres, les faisaient sécher en presse, les battaient au marteau, les pressaient et les battaient une 2e fois, enfin les encollaient avec une bouillie très-fine de mie de pain détrempée dans de l'eau chaude, qui rendait la feuille imperméable, sans lui ôter sa souplesse, et lui donnait une éclatante blancheur. Quelquefois on la polissait avec une dent d'animal ou une coquille marine. Le papyrus ainsi préparé s'appelait *charta* ; il se fabriquait en Egypte, et surtout à Alexandrie. La plante croissait dans les marécages du Nil ; on en récoltait aussi en Syrie, et dans l'Euphrate aux environs de Babylone. Presque tous les livres des anciens étaient écrits sur de la *charta* ; elle était la matière de toutes les écritures courantes. L'invention de ce papier se perd dans la nuit des temps ; tout porte à croire que les Grecs et les Romains l'ont connu dès l'origine de leur civilisation. On s'en servait encore pendant le moyen âge ; il commença d'être abandonné après l'invention du papier de coton, vers la fin du VIIIe siècle, et la découverte du papier de chiffon, au XIIe siècle, y fit renoncer tout à fait. C. D—Y.

PAQUE (La), de l'hébreu *paschah* (passage) ; fête des Hébreux et des chrétiens. Moïse l'institua en mémoire de la sortie d'Egypte et du passage de la mer Rouge. Elle durait 7 jours. Chaque famille juive mangeait, avec du pain sans levain, un agneau ou un chevreau de l'année, et on marquait les portes du sang de cette victime, pour rappeler le passage de l'ange exterminateur sur les premiers-nés des Égyptiens. La famille devait aussi venir sacrifier au Temple. — Chez les chrétiens, la Pâque se célèbre en mémoire de la résurrection de J.-C. C'est une fête mobile, dont le concile de Nicée, en 325, a déterminé l'époque ; il faut : 1° la célébrer après le 14e jour de la lune pascale ; 2° que ce jour vienne le jour même ou après le jour de l'équinoxe, fixé pour toujours par le concile au 21 mars ; 3° que ce soit un jour de dimanche. Le comput ecclésiastique a été établi pour calculer le dimanche après la pleine lune pascale. L'Église catholique prescrit à tous les fidèles la communion dans la *quinzaine de Pâques*, qui s'étend du dimanche des Rameaux à celui de *Quasimodo* ; remplir ce devoir, c'est *faire ses Pâques*. — Autrefois, en France, on se souhaitait la fête à Pâques ; cet usage était en pleine vigueur vers la fin du XVIIe siècle, et dure encore dans plusieurs contrées du midi de la France. Jusqu'en 1564, l'année civile commença à Pâques.

PAQUES (Ile de). *V.* VAI-HOU.

PAQUES (Œufs de). *V.* ŒUFS DE PAQUES.

PAQUES FLEURIES, nom populaire donné au dimanche des Rameaux, qui commence la quinzaine de Pâques, à cause des palmes qu'on y porte.

PAQUES VÉRONAISES, nom qui désigne un massacre de Français dans la ville de Vérone, le jour de la 2e fête de Pâques (17 avril 1797) et les jours suivants.

PAQUOT (Jean-Noël), né à Florennes en 1722, m. en 1803, professeur à l'université de Louvain, et historiographe de l'impératrice Marie-Thérèse, a laissé : *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas*, Louvain, 1753-70, 3 vol. in-fol. ou 18 vol. in-12 ; *Historiæ Flandriæ synopsis*, 1781, in-4°, etc.

PARA ou BELEM, v. forte du Brésil, ch.-l. de la prov. de son nom, port important sur le Para ou Tocantin, à 2,500 kil. N.-N.-O. de Rio-Janeiro ; par 1° 28′ lat. S., et 50° 50′ 51″ long. O. ; 26,000 hab. Arsenal maritime. Evêché, collége des Jésuites. On remarque la cathédrale et le palais du gouvernement. Grande export. de caoutchouc, riz, châtaignes, copahu, salsepareille, rocou, coton, cuirs. — La province de Para, la plus septentrionale du Brésil, est située entre les Guyanes au N., la nouvelle province d'Alto-Amazonas, dont la sépare la Madeira à l'O., les provinces de Mato-Grosso au S., de Goyas et de Maranhao à l'E. ; 1,520 kil. du N. au S., sur 3,500 de l'O.

à l'E.; 1,650,000 kil. carrés; 210,000 hab., dont 100,000 Indiens. Climat chaud. Sol généralement plat, montagneux au S., arrosé par l'Amazone et ses affluents. Immenses forêts. La prov. forme 2 comarcas, *Para*, *Marajo*. Ch.-l., *Para*, *Villa-de-Monforte*; l'ancienne comarca de *Rio-Negro* a formé la nouvelle province d'Alto-Amazonas.

PARABATES, *Parabatæ*, jeunes gens qui, aux jeux du cirque, à Rome, figuraient dans les courses curules, à côté des cochers, et, ces courses finies, sautaient à bas du char, et joutaient entre eux dans une course à pied.

PARABESTE, v. de l'anc. Arachosie. *V.* BESTIA.

PARACATU, v. du Brésil (Minas-Geraës), à 600 kil. N.-O. d'Ouro-Preto, sur une riv. de son nom (affluent du San-Francisco après un cours de 400 kil.). Exploitation d'or et de diamants.

PARACELS, archipel de la mer de Chine, près des côtes de la Cochinchine, au S.-E. d'Haï-nan. Côtes dangereuses et inconnues.

PARACELSE (Philippe-Auréole-Théophraste BOMBAST DE HOHENHEIM), alchimiste et médecin, né en 1493 à Einsiedeln, près de Zurich, m. en 1541. Après avoir longtemps voyagé, il exerça la médecine, à Zurich d'abord, puis à Bâle, 1527, où il occupa une chaire, nouvellement créée, de chirurgie et de physique, et non pas de chimie, comme on l'a dit. C'est lui qui a introduit dans la pratique médicale l'emploi des composés chimiques. Au milieu de ses erreurs, il a donné d'excellentes notions sur un grand nombre de médicaments, particulièrement l'opium, le mercure, le soufre, l'antimoine, l'arsenic. Il prétendait avoir la panacée universelle; de toutes ses préparations, il ne nous reste que l'*Elixir de propriété de Paracelse*, peu employé auj. Il avait en horreur les Arabes et les scolastiques : son bonnet, disait-il, en savait plus long que Galien et Avicenne. Il opposait aux quatre éléments d'Aristote, les trois principes des mixtes (sel, soufre, mercure), admis déjà par B. Valentin. Selon lui, Dieu a répandu partout la vie, qui est son attribut essentiel; il a uni les esprits aux corps par un fluide animal. L'homme est une image de la Trinité divine : son esprit représente Dieu; son corps, le monde sublunaire; et le fluide, les astres. Il reconnaissait une harmonie mystérieuse entre le sel, le corps et la terre; entre le mercure, l'âme et l'eau; entre le soufre, l'esprit et l'air. Forcé de quitter Bâle à la suite d'un différend avec les magistrats, Paracelse erra quelque temps, et mourut misérablement à Salzbourg dans un cabaret ou dans un hôpital; dénoûment triste, mais nécessaire, d'une vie crapuleuse, qui démentit les pompeuses promesses dont il berçait ses élèves (il avait prétendu posséder le secret de prolonger la vie pendant plusieurs siècles). Ceux-ci, pour sauver la réputation du maître, prétendirent que ses ennemis l'avaient empoisonné. Les Œuvres complètes de Paracelse ont été publiées en latin, 3 vol. in-fol., Genève, 1658. J. G.

PARACLET, c.-à-d. en grec *consolateur*, nom donné au St Esprit.

PARACLET (LE), hameau (Aube), arr. et à 5 kil. S.-E. de Nogent-sur-Seine. Abélard y fonda, en 1123, un monastère dont Héloïse fut la 1re abbesse. Elle y fut inhumée avec Abélard. Leur tombeau fut, en 1800, transféré dans le jardin du musée des Petits-Augustins, à Paris; en 1815, on le plaça dans l'église Saint-Germain-des-Prés, puis, en 1817, au cimetière du P. Lachaise, de la même capitale, où il est encore au bas de la colline, à l'E.

PARADAS, v. d'Espagne (Séville), à 5 kil. S.-O. de Marchena; 5,600 hab. Château des ducs d'Arcos.

PARADIS TERRESTRE, en hébreu *Eden* (délices), lieu de délices, où Adam et Ève furent placés après la création. Origène et quelques hérétiques pensèrent qu'il n'exista jamais, et que c'est une allégorie. On le met généralement vers l'ancienne Médie, entre le Phase, l'Oxus, le Tigre, et l'Euphrate, qu'on croit être les 4 fleuves mentionnés dans la Genèse (Phison, Gihon, Chikédel, et Phrat).

PARÆTONIUM ou AMMONIA, anc. v. de Libye, sur la côte de la Marmarique, mais comprise dans les possessions égyptiennes, était le siége du culte d'Isis, et servit de place de refuge à Antoine et Cléopâtre. Dans les temps modernes, elle a porté le nom d'*Al-Baretoun* ou *Bérek*. En 1820, Méhémet-Ali l'a détruite. C. P.

PARAGE, terme féodal indiquant, soit l'égalité de condition entre les nobles et noblement tenants, soit le partage égal d'un fief entre frères.

PARAGOA, île de la Malaisie. *V.* PALAOUAN.

PARAGUA, riv. du Vénézuéla, affluent du Caroni à Barcelonetа; cours de 900 kil. — riv. du Brésil (Matto-Grosso), affluent du Guapore; cours de 700 kil.

PARAGUASSU, riv. du Brésil (Bahia), naît dans la Sierra-das-Almas, et afflue à la baie de Tous-les-Saints; cours de 500 kil.

PARAGUAY, fleuve de l'Amérique du Sud, naît aux Sept-Lacs, dans le centre de la prov. brésilienne de Matto-Grosso, traverse le lac de Xarayes, sépare la république du Paraguay et la confédération du Rio-de-la-Plata, reçoit le Porrudos ou St-Laurent, le Pilcomayo et le Rio-Grande ou Vermejo, et se jette dans le Parana. Cours de 2,000 kil.; largeur de 200 à 450 mèt. Le Paraguay a des crues périodiques; il commence à monter vers la fin de février, jusqu'en juin, puis il baisse lentement. B.

PARAGUAY (République du), Etat de l'Amérique du Sud; capitale, l'*Assomption*; entre le Brésil au N. et à l'E., la confédération de la Plata au S. et à l'O.; entre 21° et 27° lat. S., 56° et 61° long. O.; 110,000 kil. carrés environ; 900 kil. du N. au S., 270 de l'E. à l'O.; popul. en 1864 : 1,337,000 hab., Guaranis indigènes, Espagnols et nègres. Sol montagneux au N. et à l'E., arrosé par le Paraguay et le Parana, entrecoupé de marais, de vastes forêts, et de belles plaines où croissent la canne à sucre, le riz, le maïs, les patates, le coton, un tabac excellent, les plantes médicinales (salsepareille, rhubarbe, quinquina, copaïer), la *yerba*, dite *thé du Paraguay*. Les forêts possèdent de beaux bois de construction, mais sont remplies de tigres, jaguars, couguars, ours noirs, tapirs, serpents à sonnettes, etc. Les moustiques et la chauve-souris vampire sont en grand nombre. Gisements très-riches de fer oligiste. Climat brûlant. Élève d'un peu de bétail.—Le Paraguay fut découvert en 1526 par Sébastien Cabot, et conquis en 1536 par Alvaro Nuñez, dont les soldats y commirent d'horribles cruautés. Vers 1608 furent établies les célèbres *Missions*, sorte d'Etat théocratique, fondé sur la rive dr. du Parana, au S.-O. de l'Assomption, par les Jésuites espagnols, qui convertirent les Guaranis et les engagèrent à s'occuper d'agriculture. Cet Etat comptait 32 villes, habitées par plus de 40,000 familles. Les Jésuites furent expulsés des possessions espagnoles en 1767. Le Paraguay, qui, même sous leur domination, formait un district de la vice-royauté de la Plata, avait été cédé par l'Espagne au Portugal, dès 1750, en échange de la colonie du St-Sacrement; mais les Portugais ne purent se faire accepter dans le pays, qu'ils restituèrent en 1777. Le Paraguay s'insurgea en 1809, et, en 1814, le docteur Francia se fit accepter comme *dictateur*. A l'exemple des Jésuites, il ferma le pays à tous les étrangers. Après sa mort, 1840, Vibal gouverna jusqu'en 1844; puis on établit une république, administrée par un président et un congrès. Don Carlos Antonio Lopez occupe la présidence depuis cette époque; il a rétabli les communications avec les autres pays. En 1848, un décret a fait entrer les Indiens dans le droit commun. L'indépendance du Paraguay a été reconnue par la Grande-Bretagne en 1853. On évalua le revenu de l'Etat à 12,441,323 fr. en 1859, dont 8,161,323 pour le produit de la vente du *yerba*; 4,280,000 fr. pour les droits de douane, timbre, fermage des biens nationaux, etc. Le territoire est divisé en 25 départements. L'armée permanente est de 15,000 hommes; la réserve de 46,000. B.

PARAHIBA, v. du Brésil, port sur la rivière du même nom, à 16 kil. de son embouchure dans l'océan Atlantique, à 2,359 kil. N.-N.-E. de Rio-Janeiro; par 7° 6′ 3″ lat. S., et 37° 13′ 15″ long. O.; 3,000 hab. Coton, sucre, cuirs, rhum, café, cacao, bois de teinture et d'ébénisterie. — La province de Parahiba, entre celles de Ceara à l'O., de Rio-Grande-del-Norte au N., de Pernambouc au S., et l'océan Atlantique à l'E., a 61,452 kil. carrés, et 209,300 hab. Climat sain. Sol fertile et montagneux.

PARAHIBA, riv. du Brésil, affluent de l'Atlantique, arrose les prov. de San-Paulo et de Rio-Janeiro.

PARALIE, nom d'une des tribus de l'Attique, et aussi de toute la partie de ce pays qui bordait la mer.

PARALIENNE (Galère), navire que les Athéniens envoyaient chaque année à Délos, avec des offrandes pour Apollon et Diane. Ce voyage, durant lequel on ne pouvait mettre à mort aucun condamné, s'appelait *Théorie*, et on nommait *Théores* ceux qui étaient chargés d'accomplir les cérémonies sacrées.

PARALIPOMÈNES, c.-à-d. en grec, *ce qui a été omis*; nom de deux livres qui forment un supplément à l'Ancien Testament. On croit qu'ils furent composés par Esdras au retour de la captivité, avec l'aide, dit-on, des prophètes Aggée et Zacharie. Le 1er livre contient l'histoire abrégée du peuple hébreu depuis la création jusqu'à la mort de David; le 2e, qui est de Néhémie, va jusqu'au retour de la captivité, l'an 536 av. J.-C.

PARAMARIBO, v. capitale de la Guyane hollandaise, bon port sur la rive g. du Surinam, à 9 kil. de l'Atlan-

tique, à 400 kil. N.-O. de Cayenne; par 5° 35' lat. N. et 57° 44' long. O.; 20,000 hab. Grande et belle ville, fondée en 1673, et défendue par le fort Zélandia. Séjour délicieux. Un incendie dévora plus de 400 maisons en 1820. Coton, denrées coloniales.

PARAMATTA, v. d'Australie (Nouvelle-Galles du Sud), à l'entrée de la rade de Port-Jackson, à 31 kil. O.-N.-O. de Sidney; par 33° 48' 45" lat. S. et 148° 40' 45" long. E.; 10,000 hab. Port de commerce. Observatoire.

PARAMÉ, brg (Ille-et-Vilaine), arr. et à 4 kil. N.-E. de St-Malo; 2,182 hab.

PARAMYTHIA, v. de la Turquie d'Europe, eyalet et à 60 kil. S.-O. d'Janina; 3,500 hab. Ch.-l. d'un petit district à peu près indépendant.

PARANA (Le), riv. du Brésil, a sa source près de Sao-Joao-del-Rey, dans la prov. de Minas-Geraes, qu'il sépare de celle de St-Paul au S.; il reçoit à gauche l'Iguassu, le Paranapanema, la Tiete, la Mogy, et la Verte, à gauche l'Yricima, le Purdo, le Paranahiba, forme la cataracte de Guayra, et, après s'être joint au Paraguay à Corrientes, forme, avec l'Uruguay, le Rio de la Plata. Cours de 1,600 kil. Un traité, du 10 juillet 1853, entre la France et la Confédération Argentine, a rendu libre la navigation du Parana. Il a une crue d'octobre à mars. B.

PARANA (Province de), partie du Brésil, formée, en 1853, des plaines immenses et encore inexplorées que traverse le Parana, dans la partie de la province de St-Paul qu'on nomme *Champ de Coritiba*. Population, 72,400 hab. Ch.-l., *Coritiba*. Elle ne contient encore que les trois établissements de Rio-Negro (depuis 1829), de Superaguy, et le port de Paranagua. B.

PARANAGUA, v. du Brésil, sur une baie de même nom (Parana), à 15 kil. S.-E. de Curitiba; 7,000 hab. Port de commerce; export. de bois, riz, farines, café.

PARANAHIBA ou PARNAHIBA, riv. du Brésil, naît sur le versant N. de la Serra-da-Tabatinga, sépare les prov. de Piauhy et de Maranhao, reçoit à gauche la Balsas, à droite l'Uruçuhi et la Piauhy, et se jette dans l'Atlantique. Cours de 1,700 kil., navigable sur 660.

PARANAHIBA, v. du Brésil (Piauhy), à 480 kil. N.-N.-O. d'Oeiras, sur la riv. Paranahiba, à 23 kil. de son embouchure dans l'Atlantique; 10,000 hab.

PARANAHIBA, riv. du Brésil (Goyaz), affluent du Parana. Cours de 900 kil.

PARANAN, riv. du Brésil (Goyaz), affluent du Tocantin. Cours de 670 kil.

PARANYMPHE, espèce d'officier qui, chez les anc. Grecs, présidait à la pompe nuptiale lorsque l'on conduisait l'épouse chez son époux. On le nommait ainsi, parce que les Grecs appelaient *nymphes* les nouvelles mariées. — Dans le Bas-Empire, le Paranymphe était l'officier que l'empereur chargeait de conduire une princesse du sang impérial chez un prince étranger qui l'avait demandée en mariage, et auquel il l'avait accordée. — Du temps de Charlemagne, on appelait encore Paranymphes ceux qui conduisaient les fiancés à l'église pour y célébrer leur mariage. — Dans l'anc. Université de France, on nommait *Paranymphe* un discours prononcé par le président des concours dans les Facultés de théologie et de médecine, et adressé aux aspirants licenciés qui venaient de subir leurs épreuves.

PARASANGE, mesure itinéraire de l'Asie et de l'Egypte. Il y en avait de 30 stades, de 40, de 60. On croit qu'après la conquête de l'Orient par les Romains, la parasange fut de 40 stades (olympiques) valant 7,400 mètres.

PARASITE, mot qui, primitivement, désigna, chez les anciens Grecs, une classe de prêtres qui prenaient, probablement, leurs repas en commun, et aussi l'inspecteur, le régisseur des blés, préposé au soin de l'alimentation publique dans le Prytanée d'Athènes. Il a désigné ensuite un homme nourri aux frais de l'Etat, puis un homme qui gagne un repas par ses plaisanteries, ou en s'imposant comme hôte. Les parasites se multiplièrent dans les derniers temps de la Grèce et à Rome; Plaute, Horace, Juvénal et Pline le Jeune les représentent affamés et importuns, et soumis à toutes sortes de vexations ridicules ou même violentes de la part des convives qui daignaient les admettre près d'eux. Hercule était leur dieu tutélaire.

PARASOU-RAMA, célèbre brahmine hindou, ennemi de Vichnou et des Kchatryas. Il devait le jour à Djamadagni et à Rénouka. Elevé par Siva, il manifesta de bonne heure un courage peu ordinaire aux hommes de sa caste, abattit d'un coup de cimeterre une des défenses de Ganéça, vengea la mort de son père et de sa mère, tués par les Kchatryas, en chassant cette caste de l'Inde presque entière, ne fut payé que d'ingratitude par les Brahmines, dont il avait ainsi assuré le triomphe, se retira sur la cime des Ghattes, et fit sortir des eaux de la mer la côte de Malabar, interdite par lui aux Brahmines. Enlevé ensuite à la terre, il n'y reparut qu'au temps de Rama, comme 7e incarnation de Vichnou.

PARATI, v. du Brésil, prov. et à 140 kil. O. de Rio-Janeiro, à l'embouchure d'une riv. de son nom dans la baie d'Angra-dos-Reys; 10,000 hab. Nombreuses distilleries. Eaux thermales.

PARATIQUE, contribution due, pendant le moyen âge, au roi des Romains, la première fois qu'il venait en Italie.

PARAY-LE-MONIAL, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), arr. et à 13 kil. O. de Charolles, sur le canal du Centre, dans une fertile vallée; 2,581 hab. Comm. de bois et de charbons. Il y avait autrefois un prieuré de Bénédictins, fondé en 973. Belle église gothique du XIe siècle.

PARAZONIUM, épée courte ou poignard, que les tribuns des soldats et les empereurs romains portaient au côté gauche. Ceux qui en font une épée, disent que c'était celle du soldat; les autres en font une arme moitié plus courte, en la réduisant à n'être plus qu'un poignard long de 16 doigts (23 centimètres environ). C. D—Y.

PARBETZI (Lazare), historien arménien du Ve siècle, expose dans son *Histoire arménienne*, Venise, 1807, in-8°, l'invention de l'alphabet arménien, les progrès de la littérature, les différentes guerres des Arméniens contre les Perses, leurs persécuteurs, les exploits du prince Vahan Mamigonien, et le bonheur de la nation sous son règne, jusqu'à l'an 485. Son style est pur, élégant et naturel. C—A.

PARCÉ, brg (Sarthe), arr. et à 22 kil. N.-O. de La Flèche, sur la rive g. de la Sarthe; 847 hab. Fabr. et teinture d'étoffes de laine.

PARCHEMIN, corruption de *Pergamin*, papier de Pergame, *Charta Pergamena*, substance inventée à Pergame, 223 ans av. J.-C., pendant le règne du roi Eumènes. Ce prince voulait rivaliser avec Ptolémée, roi d'Egypte, en faisant transcrire beaucoup de livres pour former des bibliothèques publiques; Ptolémée en fut jaloux, et interdit l'exportation du papyrus (*V. ce mot*); les Pergaméniens imaginèrent alors de le remplacer par des peaux de brebis préparées, et polies à la pierre ponce. L'usage s'en répandit peu à peu, et l'on exportait de ces peaux jusqu'en Italie. Le papier de Pergame était jaunâtre, teinte recherchée comme plus favorable à la vue des lecteurs; on lui donnait à Rome une blancheur éclatante. C. D—Y.

PARCHIM, v. du grand-duché de Mecklembourg-Schwérin, sur la rive dr. de l'Elde, à 45 kil. S.-E. de Schwérin; 5,600 hab. Tribunal d'appel. Siége des Etats des deux Mecklembourg. Gymnase. Fabr. de draps.

PARCQ (LE), ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), arr. et à 20 kil. O. de St-Pol; 723 hab.

PARDAILLAN. *V.* ANTIN (duc d').

PARDESSUS (Jean-Marie), jurisconsulte et historien, né à Blois en 1772, m. en 1853, fils d'un avocat au présidial qui avait été l'élève de Pothier, étudia au collége des Oratoriens de Vendôme, débuta fort jeune au barreau de sa ville natale, et fut obligé, par la mort de sa mère et l'emprisonnement de son père sous la Terreur, de prendre en main, de soutenir et de reconstituer la clientèle paternelle. Adjoint au maire de Blois en 1805, maire peu de temps après, député au Corps législatif en 1807, il obtint au concours, en 1810, la chaire de droit commercial qui venait d'être créée à la Faculté de Paris. Membre de la Chambre des députés en 1815, où il fut envoyé par le département de Loir-et-Cher, il soutint tous les actes de la majorité réactionnaire, ne fut point réélu par ses commettants, mais reçut un nouveau mandat des électeurs du département des Bouches-du-Rhône en 1820, 1824 et 1827. Conseiller à la Cour de cassation dès 1816, il donna sa démission en 1830, par dévouement aux Bourbons, et ne s'occupa plus que de la science. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres l'avait admis dans son sein en 1829, et il fut président du conseil de perfectionnement de l'École des Chartes. On a de lui : *Traité des servitudes*, 1806, in-8°, très-estimé; *Traité du contrat et des lettres de change*, 1809, 2 vol. in-8°; *Eléments de jurisprudence commerciale*, 1811, in-8°; *Cours de droit commercial*, 1814, 6 vol. in-8°, l'ouvrage le plus complet et le plus savant qui existe sur cette matière; *Collection des lois maritimes antérieures au XVIIIe siècle*, 1828-45, 6 vol. in-4°; *Mémoire sur l'origine du droit coutumier en France*, 1839, in-4°; une édition critique de la *Loi salique*, 1843, in-4°; *Us et coutumes de la mer dans l'antiquité et au moyen âge*, 1847, 2 vol. in-4°; *Essai historique sur l'organisation judiciaire et l'administration depuis Hugues Capet jusqu'à Louis XII*, servant de préface

au 21e vol. du *Recueil des ordonnances des rois de France*; une édition des *Diplomata ad res Gallicas spectantia* de Bréquigny, 1843-49; la continuation de la *Table chronologique des diplômes* du même auteur. *V.* sur Pardessus une Notice de M. Demante, dans la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, 1854, et une autre lue par M. J. Naudet à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en 1855. B.

PARDIAC (Le), petit pays de l'anc. France, entre le Fezenzac et le Bigorre, avait pour ch.-l. le château de *Montlezun*, près de Mirande.

PARDIÉS (Ignace-Gaston), géomètre, né en 1636 à Pau, d'un conseiller au parlement de cette ville, m. en 1673, entra chez les Jésuites, et enseigna les mathématiques au collége Louis-le-Grand. C'était un partisan de Descartes. On lui doit : *Horologium thaumanticum duplex*, Paris, 1662, in-4°; *Dissertatio de motu et naturâ cometarum*, Bordeaux, 1665, in-12; *Discours du mouvement local*, Paris, 1670, in-12; *Eléments de géométrie*, Paris, 1671, in-12; *Discours de la connaissance des bêtes*, ibid., 1672, in-12; *Statique*, ibid., 1673, in-12; *Description de deux machines propres à faire des cadrans*, 1678; *Globi cœlestis in tabulas planas redacti descriptio latino-gallica*, 1674, in-fol.

PARDO (El), vge d'Espagne (Nouv.-Castille), dans une forêt du même nom, à 14 kil. N.-O. de Madrid, sur la rive g. du Manzanarez; 2,200 hab. Beau palais, construit par Charles-Quint sur l'emplacement d'une petite maison de plaisance du roi Henri III; il fut brûlé en partie en 1604, réédifié sous Philippe III, et très-augmenté sous Charles III. Il renferme quelques beaux tableaux et des tapisseries remarquables, et est entouré de beaux jardins; à peu de distance, et dépendant du château royal, se trouvent le *Château du Prince*, et les deux petits palais dits *la Zarzuela* et *la Quinta*. Un traité fut signé au Pardo avec le Portugal, en 1778.

PARDO, riv. du Brésil, affluent du Parana, sépare les prov. de Mato-Grosso et de Goyaz. On trouve de beaux diamants dans son lit.

PARDON, nom donné, surtout en Bretagne et en Normandie, aux fêtes ou assemblées qui se tiennent près des églises renommées par des pèlerinages.

PARDON (Lettres de). V. LETTRES.

PARDOUX-LA-RIVIÈRE (SAINT-), ch.-l. de cant. (Dordogne), arr. et à 11 kil. S.-E. de Nontron, sur la Dronne; 743 hab.

PARDUBITZ, v. forte de Bohême, sur la rive g. de l'Elbe, à 12 kil. N. de Chrudim; 3,546 hab. Succursale des Invalides de Prague, dans un anc. château-fort. Haras impérial.

PARÉ (Ambroise), célèbre chirurgien, né à Bourg-Hersent près de Laval vers 1517, m. à Paris en 1590. Son éducation première fut négligée; mais il se sentit de bonne heure une vocation pour la chirurgie, qu'il vint étudier à Paris, 1534. Le colonel-général de l'infanterie française, René de Montejean, le choisit pour son chirurgien, et l'emmena en Italie, 1536. Paré continua à s'instruire dans les lettres et les sciences, et fut reçu chirurgien gradué. Il devint chirurgien de Henri II en 1552, et exerça les mêmes fonctions près de François II, de Charles IX, et de Henri III. Paré est le restaurateur de la chirurgie moderne; il chercha toujours à appliquer à la chirurgie les connaissances anatomiques, et fit prévaloir l'expérience sur la tradition et l'autorité des anciens. Il a démontré les avantages de la ligature des artères, et donné d'excellents préceptes pour le traitement des plaies d'armes à feu; la chirurgie lui doit un grand nombre de progrès, mais il n'en était pas moins modeste; il disait de ses malades : « Je les panse, Dieu les guérit. » Ses *Œuvres complètes* parurent à Lyon, 1562. in-fol.; elles ont eu une vingtaine d'éditions, et ont été traduites en anglais et en allemand. Le docteur Malgaigne les a publiées avec des notes historiques et critiques, Paris, 1840-41, 3 vol. gr. in-8°, fig. Il a établi que Paré n'était pas huguenot, comme on le croit communément. D—G.

PAREDES (Garcia de). *V.* GARCIA.

PARÉDES-DE-NAVA, v. d'Espagne (Léon), prov. et à 28 kil. N.-O. de Palencia; 5,500 hab. Corroieries.

PAREJA (Jean de), peintre, né à Séville en 1606, de parents esclaves, Indiens d'origine, m. en 1670, servait Velasquez dans son atelier, lorsque le célèbre artiste alla se fixer à Madrid, en 1628. Voyant peindre tous les jours, il conçut un goût très-vif pour la peinture, et s'exerça en secret, dessinant et copiant les tableaux de son maître. Il le suivit dans deux voyages qu'il fit en Italie, et ce fut seulement après leur retour que l'on découvrit son talent. Le roi voulut voir une toile qui se trouvait chez Velasquez, la peinture tournée vers la muraille. Pareja, qui avait exécuté le morceau, tomba aux pieds du monarque, en avouant ses secrètes occupations. Le prince, étonné du mérite de l'œuvre, demanda à Velasquez la liberté de son esclave. Pareja, affranchi, ne quitta ni le grand homme, ni sa veuve. Il a laissé peu de tableaux dans les édifices publics : on en voit quelques-uns, entre autres *la Vocation de St Mathieu*, au palais d'Aranjuez.

PARENNIN (Dominique), Jésuite, né en 1665 à Bussey près de Pontarlier, m. à Pékin en 1741, fut envoyé comme missionnaire en Chine en 1698, jouit d'un grand crédit auprès de l'empereur Kang-hi, et s'en servit pour protéger les Européens. Il était fort savant, et parlait presque toutes les langues de l'Europe, outre le chinois. On lui doit des cartes de la Chine (dans l'ouvrage de Duhalde), et une *Correspondance* avec Mairan, 1759, in-12.

PARENT-DUCHATELET (Alexis-J.-B.), savant médecin, né à Paris en 1790, m. en 1836, s'occupa beaucoup d'hygiène publique. Il a laissé, entre autres ouvrages : *Recherches sur l'inflammation de l'arachnoïde cérébrale et spinale*, Paris, 1821, in-8°; *Essai sur les cloaques ou égouts de la ville de Paris, envisagés sous le rapport de l'hygiène publique et de la topographie médicale de cette ville*, Paris, 1824, in-8°; *De la prostitution dans la ville de Paris, considérée sous les rapports de l'hygiène publique, de la morale et de l'administration*, 3e édition, Paris, 1857 2 vol. in-8°.

PARENTALES, *Parentalia*, fête célébrée, par les anc. Romains, en l'honneur de leurs ascendants morts. C'était la même que les Fébruales. *V. ce mot.*

PARENTIS-EN-BORN, ch.-l. de cant. (Landes), arr. et à 80 kil. N.-O. de Mont-de-Marsan, près de l'étang du même nom : 266 hab. Fabr. de térébenthine.

PARENZO, anc. *Parentium*, v. des États autrichiens (Littoral), petit port sur l'Adriatique, à 65 kil. S. de Trieste; 2,100 hab. Evêché. Cathédrale, où sont de belles mosaïques du xe siècle.

PARESSE (La), déesse allégorique des anciens, fille du Sommeil et de la Nuit. Elle fut métamorphosée en tortue, pour avoir prêté l'oreille aux louanges de Vulcain.

PARESSEUSE (Mer), *Mare pigrum*, nom donné par les anciens, soit à la mer Baltique, soit à l'océan Glacial arctique, dont les eaux sont souvent gélées et comme engourdies par le froid.

PARÉTACÈNE, c.-à-d. *pays de montagnes*, assez vaste région située entre la Perside et la Médie, et habitée par des peuples de race médique, qui mêlaient le brigandage à la culture des terres. C'est auj. la partie S. de l'Irak-Adjémi, où se trouve Ispahan, dans le royaume de Perse. Le nom de Parétacène était encore donné à un district de la Sogdiane entre l'Oxus et l'Iaxarte, appelé encore *Bubacène*, et à un pays situé sur les frontières de l'Arachosie et de la Drangiane, et appelé aussi *Sacastana*, du nom de ses habitants, les Saces. C. P.

PAREUS (David), en allemand *Wængler*, ministre et fameux théologien calviniste, né à Frankenstein (Silésie) en 1548, m. en 1622, fut d'abord apprenti chez un pharmacien, puis chez un cordonnier. Mais telles étaient ses dispositions à l'étude, qu'à force de travail il fut en état d'être choisi pour professeur au collége de la Sapience à Heidelberg. Il avait l'esprit conciliant, et voulait fondre en une seule les diverses sectes protestantes; mais par cela même, il s'attira de violentes querelles de la part des luthériens. Ses principaux ouvrages sont : *Irenicon, sive de unione... Evangelicorum liber votivus*, Heidelberg, 1616, in-4°; un *Commentaire* latin sur l'Epître de St Paul aux Romains, Francfort, 1608, ouvrage que le roi Jacques Ier d'Angleterre fit brûler par la main du bourreau, parce qu'il contenait des maximes antimonarchiques. C. N.

PAREUS (Philippe), fils du précédent, né en 1576 à Hemsbach près de Worms, m. postérieurement à 1647, étudia sous Théodore de Bèze, enseigna les humanités à Neuhausen, fut recteur du collége de Neustadt, puis de celui de Hanau. Les Espagnols s'étant rendus maîtres de la ville, il fut obligé de l'abandonner; sa bibliothèque fut pillée. On a de lui : *Davidis Parei... vindicatio*, Francfort, 1633, in-12, en réponse à l'*Anti-Pareus* écrit contre son père par l'Anglais David Owen; *Lexicon Plautinum*, 1614; *Analecta Plautina*, 1617; *Electa Plautina*, 1620; *Plauti comœdiæ, cum dissertationibus et notis perpetuis*, 1610, et 1641, in-8°. C. N.

PAREUS (Daniel), bon helléniste, fils du précédent, né vers 1605 à Neuhausen, assassiné par des voleurs en 1645, enseigna les humanités à Kaiserslautern. Il a donné, outre des éditions de Musée, de Quintilien, d'Hérodien, de Lucrèce, d'Héliodore et de Salluste, un recueil de sentences, rédigées en lieux communs, et tirées des auteurs grecs, sous le titre de : *Mellificium atticum*, Francfort, 1627, in-4°; *Medulla historiæ ecclesiasticæ*, 1631; *Lexicon Lu-*

cretianum, 1631, in-8° ; *Historia Palatina*, 1633 in-12. C. N.

PARFAICT (François et Claude, dits *les Frères*), le 1er né à Paris en 1698, m. en 1753, le 2e né vers 1701, m. en 1777. François Parfaict fit jouer quelques comédies, auj. complétement oubliées, et entreprit, en collaboration avec son frère Claude, une *Histoire générale du Théâtre-François depuis son origine jusqu'à présent*, 1734-1739, 15 vol. in-12, dont le dernier s'arrête en 1721. On y trouve des détails curieux, fruit d'immenses recherches, avec quelques erreurs de faits, de dates et de citations. Ils y ont joint une *Table chronologique des principaux ouvrages dramatiques qui ont été représentés en France depuis* 1380 *jusqu'en* 1721, table reproduite et continuée jusqu'en 1842 par M. Hippolyte Lucas à la suite d'une *Histoire philosophique et littéraire du Théâtre-Français*. Les autres travaux des deux frères sont : *Mémoires pour servir à l'histoire des spectacles de la Foire par un acteur forain*, 1743, 2 vol. in-12 ; *Histoire de l'ancien Théâtre-Italien, depuis son origine jusqu'à sa suppression en l'année* 1697, 1743, in-12 ; *Dictionnaire des Théâtres de Paris*, 1756-67, 7 vol. in-12, qui s'arrête en août 1755. F. B.

PARFAIT (Saint), martyr, né à Cordoue vers 800, mis à mort par les Mahométans en 850. Fête, le 18 avril.

PARGA, v. forte de la Turquie d'Europe (Janina), port de commerce sur la mer Ionienne, en face de l'île de Corfou, à 80 kil. S.-O. de Janina ; 4,000 hab. Bâtie sur un rocher. Comm. d'huile, vins, tabac, fruits. Libre depuis quatre siècles, elle avait encore repoussé Ali-Pacha en 1814, et demandé ensuite à entrer dans la république des îles Ioniennes. Mais les Anglais la vendirent aux Turcs, par un article du traité de Paris de 1815. A l'arrivée d'Ali, 1819, tous les habitants aimèrent mieux quitter la ville que de se soumettre aux Musulmans.

PARIA ou PANZA, v. de Bolivie, département et à 40 kil. S.-O. d'Oruro. Eaux thermales.

PARIA ou de PANZA (Lac de), lac de Bolivie, communique par le Desaguadero au lac Titicaca ; 16 kil. sur 10.

PARIA (Golfe de), golfe formé par la mer des Antilles entre la côte N.-E. du Vénézuela et l'île de la Trinité ; 150 kil. sur 60. Il reçoit plusieurs bras de l'Orénoque.

PARIAGE, terme féodal indiquant l'égalité de droit et de possession que deux seigneurs avaient par indivis sur une même terre.

PARIAS ou CHANDALAS, caste méprisée de l'Inde, recrutée de tous ceux qui ont violé les lois religieuses ou civiles. Il leur est défendu d'habiter les villes, de se baigner dans le Gange, etc. Leur contact est une souillure.

PARIGNÉ-L'ÉVÊQUE, brg (Sarthe), arr. et à 20 kil. S.-E. du Mans ; 956 hab. Toiles, papier.

PARILIES. *V.* PALILIES.

PARIMA, riv. du Brésil (Alto-Amazonas), descend de la Sierra Parime, et se jette dans le Rio-Negro, à 20 kil. de Carvoeiro. Cours de 1,200 kil.

PARIME (Sierra), chaîne de montagnes du Vénézuéla, dans la partie S.-O. de l'anc. département colombien de l'Orénoque ; sépare au S. le Vénézuéla du Brésil.

PARINA (Cap), pointe occidentale du Pérou ; par 4° 42' lat. S. et 83° 45' long. O.

PARINI (Joseph), poëte italien, né en 1729 à Bosizio (Milanais), m. en 1799, fut d'abord copiste chez un procureur, puis entra au séminaire. Fixé à Milan, il se fit connaître d'abord comme critique, puis comme poëte par la publication du *Matin*, 1763, que suivirent le *Midi*, le *Soir*, et la *Nuit*. C'était un homme d'un esprit juste, fin, et élevé. Le comte Firmian, gouverneur du pays, le mit à la tête d'une feuille périodique, et il occupa en outre une chaire de belles-lettres. Ses *Œuvres complètes* ont été imprimées à Milan, 6 vol. in-8°, 1801-4. La poésie la plus élevée s'y trouve associée avec la philosophie la plus sévère. Ses poëmes sont écrits, d'une manière supérieure, en vers libres, les plus difficiles dans la poésie italienne. *Les Quatre parties du jour à la ville* ont été trad. en français par l'abbé Desprades, Paris, 1776, in-12. *Le Jour*, poëme où Parini décrit avec une ironie fine et délicate la vie des jeunes seigneurs italiens, a été trad. en vers français par Raymond, 1826, in-8°. *V.* César Cantù, *l'Abbé Parini et la Lombardie au siècle dernier*, en italien, Milan, 1854.

PARIS ou ALEXANDRE, un des fils de Priam et d'Hécube. Sa mère, pendant qu'elle le portait dans son sein, rêva qu'elle enfermait un flambeau qui embraserait Troie ; pour détourner ce présage, Priam fit exposer l'enfant à sa naissance ; mais Hécube le sauva, et chargea des bergers du mont Ida de l'élever. Pâris se distingua bientôt par sa beauté et son adresse, et épousa Œnone. Choisi par Jupiter pour juge du différend qui s'était élevé entre Junon, Minerve, et Vénus, au sujet de leur beauté, il adjugea à Vénus la pomme d'or, que la Discorde avait adressée *à la plus belle*. Etant allé à Troie pour combattre dans des jeux funèbres, il fut reconnu par son père, et reçu avec joie. Peu de temps après, chargé d'aller réclamer en Grèce l'héritage d'Hésione, sœur de Priam, enlevée par Hercule, il ravit Hélène, femme de Ménélas, roi de Sparte, qui l'avait accueilli à sa cour. Pendant la guerre de Troie, causée par cet enlèvement, il ne se distingua que par sa lâcheté et sa perfidie, prit la fuite devant Ménélas, tua Achille par trahison, et fut lui-même blessé mortellement par Pyrrhus ou par Philoctète.

PARIS (François de), diacre janséniste, né à Paris en 1690, m. le 1er mai 1727. Son refus d'accepter la bulle *Unigenitus* lui fermant la carrière sacerdotale, il vécut dans une petite maison du faubourg St-Marceau, à Paris, se donnant à l'instruction du peuple, au jeûne et à la charité. Ses austérités hâtèrent sa mort, qu'ont rendue célèbre les excès des *Convulsionnaires* (*V. ce mot*). La Vie de Pâris a été écrite par le P. Boyer, 1731.

PARIS (Mathieu). *V.* MATHIEU PARIS.

PARIS (Pierre-Adrien), architecte, né à Besançon en 1747, m. en 1819, alla en Italie étudier les monuments antiques, donna plusieurs beaux dessins pour le *Voyage pittoresque* de Saint-Non, et fut architecte de l'Opéra, en 1783. Son principal ouvrage d'architecture est le portail de la cathédrale d'Orléans. On a de Pâris : *l'Agriculture des anciens*, trad. de l'anglais de A. Dickson, Paris, 1802, 2 vol. in-8° ; un recueil de dessins et d'études d'architecture, 9 vol. gr. in-fol. ; *l'Amphithéâtre Flavien, vulgairement nommé le Colisée*, restauré, etc., in-fol., 45 pl. Ces 2 derniers ouvrages sont manuscrits, à la Bibliothèque impériale de Paris, et à celle de Besançon.

PARIS, né à Paris en 1763, fut garde-du-corps du comte d'Artois, puis garde constitutionnel de Louis XVI ; ardent royaliste, il tua le conventionnel Lepelletier de Saint-Fargeau, qui avait voté la mort du roi, se sauva en Normandie, fut découvert à Forges-les-Eaux, et se brûla la cervelle au moment d'être arrêté, en 1793.

PARIS-DUVERNEY, le 3e de quatre frères, né vers 1683 à Moirans (province du Dauphiné), où son père tenait une auberge, m. en 1770, fit, de concert avec ses frères, venir des blés pendant une disette qui désolait le Dauphiné ; mais, accusés d'accaparement, ils se sauvèrent à Paris, y trouvèrent de l'emploi dans les bureaux du munitionnaire de l'armée, et montrèrent une rare habileté. En 1704, Pâris, chargé de la direction des vivres de l'armée de Flandre, obtint un prêt de 4 millions de Samuel Bernard, et se fit, avec ses frères, qu'il s'était associés, une grande réputation financière. Lors du système de Law, il démontra, dans un Mémoire, les dangers et les illusions de ce système ; le contrôleur le fit exiler avec ses frères en juillet 1720. Rappelé en décembre suivant, après la chute de Law, et mis, vers la fin de 1721, à la tête d'une commission dite du *visa*, chargée de réviser la fortune de tous ceux qui, pendant le *Système*, avaient fait des bénéfices exagérés, il procura à l'Etat l'extinction d'environ 1500 millions de dettes. Pâris se distingua encore par son dévouement pour arrêter les progrès de la peste de Marseille. Confident du duc de Bourbon, il fit rendre, en 1724, une ordonnance sur l'abolition de la mendicité, eut la première idée, en 1725, d'une caisse d'amortissement de la dette publique, proposa l'impôt d'un 50e des revenus, en nature, le rétablissement du droit de *Joyeux avénement*, enfin le mariage de Louis XV avec Marie Leczinska. Une intrigue, où il eut l'imprudence d'entrer, pour renverser le cardinal de Fleury le fit mettre à la Bastille, 1726. Il en sortit en 1728, rentra aux affaires après la mort du cardinal de Fleury, 1743, fit ordonner, en 1751, l'établissement de l'Ecole militaire de Paris, en fut le 1er intendant avec le titre de conseiller d'État, et mourut dans ce poste. On a de lui des lettres, dans le recueil intitulé : *Correspondance du cardinal de Bernis avec Pâris-Duverney*, Paris, 1790, 2 vol. in-8°. L'économiste Dutot, ayant attaqué les opérations du *visa*, Pâris lui répondit par un *Examen des réflexions politiques sur le commerce et les finances*, 1748. — L'aîné des frères Pâris se nommait *Antoine* ; — le 2e avait pris le nom de *La Montagne*, qui était l'enseigne de l'auberge de leur père ; — le 3e, *Pâris de Montmartel*, fut créé *marquis de Brunoy* par Louis XV, et garde du Trésor royal.

PARIS, capitale de la France, résidence du souverain, siége du gouvernement, de la Cour de cassation, de la Cour des comptes, d'une Cour impériale, de tribunaux de 1re instance et de commerce, de la 1re division militaire, des principaux corps savants d'une Académie universi-

taire, d'un archevêché, des écoles les plus importantes; hôtel des monnaies (lettre A), etc. Ch.-l. du département de la Seine; par 0° de long., et 48° 50' 13" de lat. N.; ou 19° 51' 30" de long. E. du méridien de l'île de Fer, et 48° 50' 13" de lat. N.; à 330 kil. N.-N.-E. de l'Océan; 525 N.-O. de la Méditerranée; 420 S.-E. de Londres; 260 S.-O. de Bruxelles; 785 S.-O. de Berlin; 1,398 O. de Vienne; 3,050 S.-O. de St-Pétersbourg; 1,922 S.-O. de Stockholm; 1,080 S.-O. de Copenhague; 2,600 N.-O. de Constantinople; 1,783 N.-O. de Naples; 1,785 N.-O. de Rome; 1,444 N.-N.-E. de Madrid; sur la Seine et la Bièvre. La Seine traverse la ville dans la direction du S.-E. au N.-O., sur un développement de 8 kil. Sa largeur est de 202 mèt. à son arrivée. Deux îles la divisent après un parcours de 1,600 à 1,700 mèt. : l'île St-Louis, puis l'île de la Cité. Le reste de son parcours s'effectue dans un seul lit, dont la largeur moyenne varie de 130 à 176 mèt. Elle coule au fond d'une vallée, sur les deux versants de laquelle s'élève la ville, 2/3 au N. sur la rive droite, 1/3 au S. sur la rive gauche. La hauteur moyenne du sol, au-dessus du niveau de la mer, est de 65 mèt., et de 42m,24 au-dessus du niveau de la Seine, au N., à l'abattoir Montmartre; de 35m,24 au S., à la place de l'Estrapade; de 37m,24 au S.-E., à la barrière d'Italie. — Paris forme deux villes concentriques, l'une militaire, l'autre civile. La première se compose d'une enceinte de murs, protégée par un large fossé, et fortifiée de 94 bastions, revêtus en meulière et en pierre de taille. Cette enceinte a 33 kil. 930 mèt. de développement, et 7,450 hectares carrés de superficie. 16 forts détachés, jetés autour, achèvent d'en faire une place de guerre très-respectable. Les bastions peuvent être armés avec 658 pièces de canon; les forts en ont 982. Sous le rempart, du côté de la ville, est une belle voie stratégique, plantée d'une double allée d'arbres. — A 1,000, 1,500, ou 2,000 mèt. environ de cette enceinte, suivant les endroits, on en trouve une autre, celle du Paris civil. C'est un simple mur de clôture, de 24 kil. 980 mèt., qui enferme la ville proprement dite et ses faubourgs, et dont la superficie est de 3,402 hectares carrés. Sa forme est celle d'un ovale irrégulier, de 6,020 mèt. du N. au S., et de 8,410 mèt. de l'E. à l'O. Tout l'espace entre les deux enceintes comprend, au N. et à l'E., quelques collines qui dominent Paris, des champs en culture, et 28 villes, villages ou bourgs, très-peuplés, indépendants de la capitale. Il y en a 19 du côté de la rive droite de la Seine, et 9 du côté de la rive gauche; les plus notables sont : Bercy, Charonne, Ménilmontant, Belleville, à l'E.; La Villette, La Chapelle-St-Denis, Montmartre, les Batignolles, au N.; les Ternes, Passy, Auteuil, à l'O.; et sur la rive g., au S., le Petit-Montrouge, Vaugirard, et Grenelle. Des boulevards extérieurs, larges de 29m,24, et plantés d'une triple rangée d'arbres, avec chaussée pour les voitures, passent au pied de la 2e enceinte, dite *enceinte de l'octroi*, parce qu'elle en marque les limites. Ces boulevards, au nombre de 45, forment une ligne continue de 24 kil. environ de développement.—54 barrières donnent entrée dans la ville, 37 sur la rive droite de la Seine, 17 sur la rive gauche. Toutes sont fermées par des grilles de fer, et ornées d'un ou deux pavillons d'un style monumental. 28 routes aboutissent aux principales barrières, dont les plus belles se trouvent aux voies magistrales de la ville, et sont : à l'E., celles de Reuilly et du Trône; au N., de Pantin, de la Villette, de St-Denis, de Montmartre; à l'O., de Clichy, du Roule, de l'Étoile, de la Conférence; au S., d'Enfer, du Maine, et d'Italie. Neuf chemins de fer complètent les voies d'accès dans Paris : ce sont les chemins de Rouen, du Nord, de Strasbourg, de Lyon, d'Orléans, de l'Ouest, de St-Germain, de Sceaux, et d'Auteuil. Les six premières voies ferrées, voies de long cours, sont reliées entre elles par un chemin de fer dit de ceinture, qui part du chemin d'Orléans et s'étend jusqu'au chemin de l'Ouest, en côtoyant presque partout la voie stratégique de la ville; dans la partie N.-O., il est comme prolongé par le chemin de fer d'Auteuil, embranché sur celui de Rouen, de sorte qu'il parcourt les 3/4 environ du périmètre fortifié. Paris civil est enveloppé dans 15 faubourgs : deux à l'E., les faub. St-Antoine et du Temple; quatre au N., St-Martin, St-Denis, Poissonnière, Montmartre; trois à l'O., St-Honoré, du Roule, Chaillot; six au S., le Gros-Caillou, St-Germain, St-Michel, St-Jacques, St-Marcel, et St-Victor. — Nous allons entrer maintenant dans la ville. *V. Supplément* au mot PARIS.

1. *Boulevards.— Rues.—Passages.* Les faubourgs du N., du N.-E., et du N.-O., sont séparés de la ville par une ligne de boulevards intérieurs, anciens remparts de Paris, convertis en promenade de 1671 à 1685, et qu'alors on commença de bâtir. Une quadruple rangée d'arbres les divise en 3 allées : une très-large au centre, pour les chevaux et les voitures, et deux autres moins spacieuses pour les piétons; le tout a 32 mèt. de large, environ. Cette demi-ceinture commence à l'E., à la place de la Bastille, forme une ligne concave du côté de la ville, et finit à l'O., à la place de la Madeleine, après un parcours de 4,500 mèt. On l'appelle *les boulevards*, parce qu'elle change 11 fois de nom, quoiqu'elle ne soit pas interrompue. — Un autre boulevard, de plus de 4,000 mèt. sur 30 de large, traverse presque toute la ville du N. au S., en partant de l'embarcadère du chemin de fer de Strasbourg : c'est le boulevard de Sébastopol; il va en ligne droite, jusqu'à la place du Châtelet, 2,300 mèt.; et de là, par une ligne un peu infléchie, jusqu'à la barrière d'Enfer; cette dernière section est auj. (1857) faite à moitié. — Un 3e boulevard doit couper la ville de l'E. à l'O., en partant de l'Entrepôt ou Halle aux vins, et conduisant dans le faubourg St-Germain, dont il emprunte le nom. Une partie seulement est ouverte au pied du jardin de l'hôtel Cluny, au N. — Enfin, un 4e, dit *Boulevard du Prince-Eugène*, est commencé, pour aller de la fontaine du Château-d'Eau, boulevard St-Martin, en droite ligne à la barrière du Trône, sur une longueur de 3,300 mèt. — Paris a près de 1,500 rues, avenues, carrefours, etc., dont le développement équivaut à 385 kil. Les plus vivantes et les plus remarquables sont celles : St-Honoré, Richelieu, Vivienne, des Petits-Champs, de la Chaussée-d'Antin, de la Paix, Castiglione, Tronchet, Royale-St-Honoré, du Temple, Rambuteau, St-Antoine, St-Louis, de Grenelle, St-Dominique, de l'Université, du Bac, de Sèvres, de Vaugirard, St-Denis, St-Martin, La Fayette, Hauteville, Laffitte, et surtout de Rivoli; cette dernière, large de 20m 78, et longue, en ligne droite ou légèrement infléchie, de 2,575 mèt., a sa partie occidentale, sur une longueur de 1,300 mèt. environ, bâtie d'une architecture uniforme : les maisons reposent sur une série de 287 arcades à jour, formant pour les piétons une immense galerie couverte, garnie de somptueuses boutiques. La traversée de Paris, de l'E. à l'O., peut se faire, sur une ligne non interrompue, par les quais des 2 rives de la Seine, ou par les rues du faub. St-Antoine, de St-Antoine, de Rivoli, la place de la Concorde, et la grande avenue des Champs-Élysées : on part de la barrière du Trône pour arriver à celle de l'Étoile, les deux plus belles entrées de Paris, et l'on parcourt une distance de près de 7 kil. et demi. — Il y a plus de 20 passages, dont la plupart sont de très-belles galeries couvertes en vitrages, et bordées de chaque côté de boutiques avec logements au-dessus. Les plus remarquables sont : les passages des Panoramas, Jouffroy, Vivienne, Colbert, Choiseul, de l'Opéra, Véro-Dodat, Delorme, des Princes, du Saumon, du Grand-Cerf, Saucède, Bourg-l'Abbé, Brady, du Caire, Vendôme, etc.

2. *Places publiques.—Quais.—Ponts.* On compte 80 places publiques environ; les plus remarquables, sur la rive droite de la Seine, sont celles de la Concorde, Vendôme (*V.* COLONNES), du Carrousel, du Palais-Royal, des Victoires, de l'Europe, du Châtelet, de l'Hôtel-de-Ville, la Place-Royale, et celle de la Bastille; sur la rive gauche, les places du Palais-Bourbon, de Belle-Chasse, de Saint-Sulpice, de l'Odéon, et du Panthéon.—De magnifiques quais en pierre encaissent la Seine, et empêchent ses débordements; ils sont accompagnés de larges voies, plantées d'une rangée d'arbres vers le fleuve, et bâties de maisons en regard. Il y a 36 quais, dont le développement total est de 23 kil. Les plus beaux, par les constructions qui les bordent, sont ceux du Louvre, des Tuileries, de Billy, sur la rive droite; St-Bernard, Conti, Voltaire, d'Orsay, sur la rige gauche : on pourrait appeler ce dernier le *quai des Palais*, tant il est splendidement bâti. Au bas des quais sont 9 ports pour les arrivages de la Haute et de la Basse-Seine. Chaque port est affecté à une nature de marchandise. — La partie N. et la partie S. de la ville communiquent entre elles par 22 ponts, qui sont, en partant d'amont : le pont d'Austerlitz; puis, sur le bras droit du fleuve, les ponts Marie, Louis-Philippe, d'Arcole, Notre-Dame, et le Pont-au-Change; sur le bras gauche, le pont de Constantine, les ponts de la Tournelle, de la Cité, de l'Archevêché, le Pont-au-Double, le Petit-Pont, le pont St-Michel; à la réunion des deux bras, le Pont-Neuf; ensuite, les ponts des Arts, du Carrousel, Royal, de la Concorde, des Invalides, de l'Alma, et d'Iéna. Trois de ces ponts sont en fer : les ponts d'Arcole, des Arts, et du Carrousel; 3 suspendus à des fils de fer : la Passerelle St-Louis, les ponts de la Cité, et Louis-Philippe; et tous les autres en pierre. Les plus beaux sont celui d'Austerlitz, le Pont-

Neuf, ceux de la Concorde, des Invalides, de l'Alma, et d'Iéna.

3. *Eglises et temples.* Les églises du culte catholique sont au nombre de 47, dont 46 paroisses, et la basilique de Ste-Geneviève. On cite parmi les plus belles dans le style gothique ou roman, sur la rive droite; St-Germain-l'Auxerrois, St-Eustache, St-Leu, St-Nicolas-des-Champs, St-Laurent, St-Merry, St-Gervais, et St-Eugène; dans l'île de la Cité, l'église métropolitaine de Notre-Dame (*V. ce mot*); sur la rive gauche, St-Germain-des-Prés, St-Etienne-du-Mont, St-Séverin, St-Nicolas-du-Chardonnet, et Ste-Clotilde. Parmi les églises d'architecture grecque, on distingue, sur la rive droite : St-Philippe-du-Roule, la Madeleine (*V. ce mot*), St-Roch, Notre-Dame-de Lorette St-Vincent-de-Paul (*V. ces 2 noms*), St-Denis-du-St-Sacrement, St-Paul-St-Louis; sur la rive gauche, St-Thomas-d'Aquin, St-Sulpice, Ste-Geneviève, et St-Louis, dans l'île de ce nom. 145,000 fidèles y trouvent place à la fois. Il y a 5 temples protestants, et 2 synagogues.

4. *Palais, Maisons, Arcs-de-triomphe.* Paris a 13 palais : les Tuileries, le Louvre, le Palais-Royal, l'Elysée-Napoléon, le Palais de l'Industrie, la Bourse et le Tribunal de commerce, sur la rive droite de la Seine; les palais du Corps Législatif, de la Légion d'honneur, du Conseil d'Etat et de la Cour des Comptes, de l'Institut de France, des Beaux-Arts, du Sénat, sur la rive gauche; et le Palais de Justice, dans l'île de la Cité (*V.* Palais). Il y a en outre une foule d'hôtels, palais véritables, comme l'Hôtel-de-Ville (*V. ce mot*), les hôtels des ministères de la Marine, des Affaires étrangères, de la Guerre, de l'Intérieur, de la Justice, de l'Instruction publique, du Commerce, de la Monnaie, des Invalides, etc., et beaucoup de très-beaux hôtels particuliers dans les faubourgs St-Germain, St-Honoré, et Poissonnière. — Le nombre des maisons est de 31,800, logeant, en moyenne, chacune 33 habitants, dans 4 ou 5 étages et les combles, car la hauteur réglementaire des maisons est de 17m 54, entablement compris. La longueur moyenne, mais non réglementée, est de 15 mèt. — On compte 4 arcs-de-triomphe : la Porte St-Denis, la Porte St-Martin, l'arc du Carrousel, et l'arc de l'Etoile (*V.* Arcs de triomphe).

5. *Abattoirs. — Halles et Marchés. — Fontaines. — Egouts. — Catacombes.* — Il y a 5 *abattoirs,* édifices pour abattre les bestiaux destinés à l'approvisionnement de la ville (*V.* Abattoirs). — Les *Halles* sont au nombre de 6, et les *Marchés* de 30 environ : les halles centrales, la halle aux blé et farines (*V.* Halles), celles aux veaux, aux cuirs, aux toiles, au vieux (pour la vente du vieux linge et des vieux vêtements), aux vins (*V.* Vins. Entrepôt des). Les marchés sont consacrés à la vente en détail des denrées alimentaires les plus usuelles et des combustibles (*V.* Marchés). — La ville a 2,097 *fontaines* publiques : 1,779 bornes-fontaines, 105 bouches d'eau sous les trottoirs, 111 poteaux ou boîtes pour les tonneaux d'arrosement de la voie publique en été, 69 fontaines de puisage, et 34 fontaines monumentales, la plupart remarquables par leur beauté ou leur importance. Les principales sont celles : des Innocents, du Châtelet, Molière, Gaillon, Louvois, St-George, du Château-d'Eau, 5 aux Champs-Elysées, 2 à la place de la Concorde, celles de Grenelle, St-Sulpice, Notre-Dame, Cuvier, 4 à la place Royale, etc. Toutes sont alimentées par le canal de l'Ourcq, deux pompes à feu puisant dans la Seine à Chaillot et au quai d'Austerlitz, une machine hydraulique sur le pont Notre-Dame, l'aqueduc d'Arcueil, le puits de Grenelle (*V.* Grenelle), et quelques sources venant de Belleville et des Prés-St-Gervais. Ces divers affluents se distribuent par 330,000 mèt. de tuyaux de fonte, enfouis sous les rues, ou circulant dans les grandes galeries d'égouts. Le produit total des eaux est de 147,800 mèt. cubes par jour, ou 148,000,000 de litres environ. La consommation actuelle (1857) en emploie un peu moins de 87,000 mèt. — Les *Egouts* sont une des magnificences de la ville; presque toutes les rues un peu importantes ont un égout voûté en maçonnerie sous leur sol. Ce Paris cloacal offre un parcours de 163 kil., et s'augmente incessamment. Il a, comme le Paris épanoui au soleil, ses maîtresses voies et ses voies accessoires. La plus ancienne et la plus importante est dite *grand égout de ceinture,* parce qu'elle enveloppe presque toute la ville au N., en partant de la rue des Coutures-St-Gervais à l'E., et venant se jeter dans la Seine au quai de Billy, à l'O., au-dessous de la pompe à feu de Chaillot. Sa longueur est de 6,321m 52; sa largeur de 2m, et sa hauteur de 2m 75 à 3m. Deux autres principales branches sont dites *égouts collecteurs*, parce qu'ils reçoivent, sur les deux rives de la Seine, les eaux des autres égouts, et les empêchent de salir le fleuve dans la ville; l'un part de la place de la Bastille, gagne la rue de Rivoli, et aboutit au quai de la Conférence : il a 2m 10 de hauteur sur 2m 40 de largeur; l'autre, destiné à recueillir les eaux de la rive gauche, passe sous un chemin de halage établi en rivière; ses proportions sont 2m de hauteur, sur 1m de largeur. — Comme plusieurs grandes et anciennes villes, Paris a des *catacombes,* qui sont une partie très-intéressante de la cité souterraine (*V.* Catacombes).

6. *Bains et Lavoirs publics.* On compte 130 établissements de bains publics chauds : 126, répartis dans la ville, sont alimentés par les fontaines d'eau de Seine, et 4 sont installés sur le fleuve même; 21 bains froids sont établis, en été, sur la rivière ou sur le canal St-Martin; quelques-uns prennent le nom d'écoles de natation. — 172 lavoirs publics et buanderies sont ouverts aux classes pauvres et aux petits ménages, qui vont ou envoient y laver leur linge, moyennant une légère rétribution : 64 sont établis dans des bateaux amarrés sur la Seine, 17 sur le canal St-Martin, et 91 répandus spécialement dans les quartiers habités par les classes ouvrières.

7. *Etablissements d'arts et de sciences. Ecoles.* Il y a l'Institut de France (*V. ce mot*), un Conservatoire de musique et de déclamation; un Conservatoire d'arts et métiers (*V.* Conservatoire); le Collége de France (*V.* Collèges); des Facultés des Lettres, des Sciences, de Théologie; les grandes Ecoles polytechnique, Normale supérieure, d'Etat-major, de Droit, de Médecine et de Chirurgie, des Ponts-et-Chaussées, des Chartes, des Mines, des Beaux-Arts, Centrale, etc. (*V.* Écoles); l'Observatoire (*V. ce mot*); le Jardin des Plantes (*V. ce mot*) ou Muséum d'histoire naturelle; le grand séminaire de St-Sulpice, l'école des Carmes; 5 bibliothèques publiques (*V.* Bibliothèques); 5 musées, ceux du Louvre, du Luxembourg, des Thermes et de l'hôtel Cluny, d'Artillerie, et d'Histoire naturelle; 5 lycées (Louis-le-Grand, Napoléon, St-Louis, Charlemagne, Bonaparte), 3 collèges (Rollin, Stanislas, Chaptal, un petit séminaire, 121 institutions ou pensions de garçons; 127 de demoiselles; 661 écoles primaires; un Athénée; des Sociétés asiatique, géologique, philomatique, linnéenne, de géographie, de statistique, d'agriculture, d'industrie, etc.

8. *Théâtres, bals et concerts.* Plus de 32 théâtres, grands ou petits, sont consacrés aux jeux de la scène. Les principaux sont : l'Opéra, le Théâtre-Français, l'Odéon ou Second-Théâtre-Français, l'Opéra-Comique, le Théâtre-Italien, théâtres impériaux subventionnés par l'Etat; viennent ensuite : le Théâtre-Lyrique, ceux du Vaudeville, des Variétés, du Gymnase dramatique, du Palais-Royal, de la Porte-St-Martin, de l'Ambigu-Comique, de la Gaîté, des Folies-Dramatiques, de Beaumarchais, du Cirque-Olympique, du Cirque de l'Impératrice, etc. Tous ensemble contiennent plus de 30,000 spectateurs, et jouent tous les soirs, excepté l'Opéra et le Théâtre-Italien, qui n'ouvrent que trois fois par semaine, et ce dernier, pendant la saison d'hiver seulement. Les spectacles-cafés, cafés-concerts, bals, etc., sont en nombre très-considérable; il en meurt, il en naît chaque jour. Les chiffres ci-dessous pourront faire apprécier l'importance des plaisirs publics de Paris; les recettes faites, en 1854, dans les divers établissements ci-dessus, se répartissent ainsi :

Théâtres impériaux.....	3,851,471 fr.
Théâtres secondaires.....	6,945,288
Concerts, bals, cafés-concerts, etc.	1,324,857
Curiosités diverses.....	287,444
Total.....	12,409,060 fr.

En 1855, année de l'exposition universelle de l'industrie, les recettes des mêmes établissements ont été de 15,408,930 fr.

9. *Promenades publiques.* Une foule d'endroits, à commencer par les boulevards, servent de promenades publiques; mais celles qui ont plus spécialement ce caractère, sont : les Tuileries, le Luxembourg, le Jardin des Plantes (*V. ces mots*), la Place-Royale, le Jardin de l'Archevêché, les Champs-Elysées, et la plus vaste de toutes, le bois de Boulogne, récemment converti en un immense et superbe jardin anglais (*V.* Champs-Elysées, et Boulogne — *Bois de*).

10. *Etablissements de charité.* La ville a 17 hôpitaux, 9 généraux, 7 spéciaux, où les malades sont admis et soignés gratuitement; plus, 1 hôpital particulier, dit Maison municipale de santé, où l'on traite les malades à tant par jour. Les principaux hôpitaux sont ceux de : l'Hôtel-Dieu, Lariboisière, St-Antoine, Cochin, Necker, Beaujon,

la Pitié, la Charité, St-Louis, la Maternité, la Salpêtrière, les Quinze-Vingts, etc. Les 16 hôpitaux gratuits contiennent 6,500 lits, environ; chaque malade a le sien. Il y a en outre un service gratuit de traitement à domicile. En 1863, le nombre des malades traités dans les hôpitaux a été de 91,809; et les journées de malades, de 2,359,228.—Après les hôpitaux, il y a des *hospices* et des *maisons de retraite* pour les indigents valides, qui y sont admis à perpétuité et à un certain âge. On compte 11 hospices : 5 gratuits, dont 4 pour la vieillesse hommes et femmes, et 1 pour les enfants trouvés; 2, dits *des Ménages*, et de *La Rochefoucauld*, où l'on paie une petite somme, inférieure à la dépense de l'individu; 1, *Ste-Périne*, où la pension équivaut à peu près à la dépense; enfin 3 autres hors de Paris. Tous les hospices contenaient, en 1855, 10,993 individus. — 12 *Bureaux de bienfaisance*, 1 par arrondissement municipal, distribuent des secours en argent et en nature; ils ont, en 1863, secouru 101,000 indigents environ. — La dépense des hôpitaux, hospices, bureaux de bienfaisance, s'acquitte au moyen de revenus fixes ou casuels appartenant à l'assistance publique, et montant annuellement à 8,500,000 fr. environ; la dépense est de 12 à 13,000,000; la caisse municipale comble toujours le déficit. Enfin, il y a, pour la 1re enfance, 54 salles d'asile recevant environ 7,000 enfants.

11. *Industrie et commerce.* Nulle ville, parmi toutes celles du continent européen, n'est plus manufacturière que Paris; le tiers, environ, de sa population, se compose d'ouvriers; une enquête, faite pour l'année 1861, donna les résultats suivants : Nombre des industries, 325; maîtres ou patrons, 101,171; ouvriers des deux sexes, 415,000 dont plus de 112,000 femmes. Chiffre d'affaires annuelles de tous ces industriels, 3,400,000,000 de fr., qui se décompose ainsi, en nombres ronds : alimentation, 1,088,000,000; ameublement, 200,000,000; menus articles de Paris, 128,500,000 fr.; bâtiment, travaux ordinaires, 215,000,000; boisselleries, vannerie, 27,500,000 fr.; carrosserie, sellerie, équipements militaires, en temps ordinaire, 93,500,000 fr.; chimie, céramique, 193,500,000 fr.; fils, tissus, 120,000,000; imprimerie, papeterie, 95,000,000; mécanique, métaux, 163,500,000; métaux précieux et ouvrés, 185,000,000; peaux et cuirs, 100,000,000; vêtements, 455,000,000. Importation, 340 millions de fr.; exportation, 835 millions de fr.

12. *Population.* Des renseignements peu sûrs la portent, dès 1292, à 215,860 hab., et, en 1553, à 260,000. On imagina, vers le commencement du XVIIIe siècle, de calculer le chiffre de la population d'après celui des naissances multiplié par 30, et le résulta donna : 509,640 hab. en 1718; 576,630 en 1760; 610,000 en 1791; 640,000 en 1798; 672,000 en 1802. On commença de faire des recensements effectifs en 1800, et l'on trouva 547,756 hab. D'autres, faits en 1806, 1807 et 1808, donnèrent 580,609 habitants. Par le même mode, on constata les nombres suivants :

Année	1817.....	713,966 hab.
—	1831.....	785,862
—	1836.....	868,438
—	1841.....	935,261
—	1846.....	1,053,897
—	1851.....	1,053,262
—	1856.....	1,130,488
—	1861.....	1,953,668

La population des écoles des deux sexes de tous les degrés est de plus de 95,000 élèves, dont ceux appartenant aux familles habitant le département de la Seine sont comptés dans la population fixe.

Au point de vue des cultes, le chiffre de 1851 se divisait ainsi : catholiques, 1,025,169; calvinistes, 6,370; luthériens, 6,996; israélites, 10,719; divers, 4,008.

Les 2/3 des habitants de Paris n'y ont pas pris naissance; la capitale est donc vraiment la ville de tous les Français. La population mobile flotte, en temps ordinaire, entre 70,000 et 80,000 habitants; au moment de l'Exposition universelle de l'industrie et des beaux-arts, en 1855, elle fut de plus de 100,000. Le nombre des naissances est de 54,000 environ par an, et celui des décès d'un peu plus de 42,000.

13. *Cimetières.* Trois cimetières sont disposés autour de la ville, hors de l'enceinte de l'octroi, pour recevoir cette immense population à mesure que le temps la fauche : ce sont, à l'E., le cimetière du Père La Chaise; au N., le cimetière Montmartre; au S., le cimetière du Mont-Parnasse. Ils comptent, par leurs monuments, parmi les curiosités de Paris (*V.* LA CHAISE. [*Cimetière du P.*]).

14. *Consommations.* L'alimentation annuelle en farines, exige 16,300,000 kilogr. pour tous les usages de la vie; la consommation de pain par jour, et par tête, est de 494 grammes; de viande, 171 grammes, fournis, annuellement, par 87,500 bœufs, 22,800 vaches, 78,000 veaux, et 534,000 moutons; plus, 45,000 porcs, environ, qui, avec d'autre charcuterie importée toute préparée, forment un supplément évalué à 10,300 kilog., ou 28 grammes par individu. L'alimentation pour les autres principales substances est : volaille et gibier, 10,360 k.; poisson de toute espèce, 13,444 k.; huitres, 72,500,000, en nombre; légumes frais et secs, 143,900,000 k.; fruits frais, 273,300,000 k.; fruits secs, 4,000,000 k.; beurres, 10,200,000 k.; fromages, 5,100,000 k.; café, 3,000,000 k.; sucre, 7,500,000 k.; chocolat, 1,000,000 kil.; tabac, 1,600,000 k.; sel, 6,000,000 k. — Pour les liquides, la consommation est : vin, 2,700,000 hectol.; bière et cidre, 420,000 hectol.; alcools à 45°, 12,730,000 litr.; huile, 2,000,000 de litr.; vinaigre, 2,040,000 litr.; lait, 109,291 litr. — On brûle 4,000,000 d'hectolitres de charbon de bois, 4,650,000 de houille, plus de 1,100,000 stères de bois de chauffage, et 60,000 mèt. cubes environ de gaz par jour. Les consommations alimentaires seules sont évaluées aujourd'hui à plus de 506,000,000 de fr. par an, soit 480 fr. 57 c. par tête.

15. *Administration et Police.* La ville est administrée, pour toutes les affaires civiles et financières, par le préfet du département de la Seine, et, pour la police, par un préfet de police. Elle est divisée en 12 arrondissements et 48 quartiers. Un maire et 2 adjoints, relevant du préfet de la Seine, sont à la tête de chaque arrondissement : leur administration siége dans un hôtel dit *la Mairie*, où se font tous les actes de l'état civil, et qui contient aussi une justice de paix pour l'arrondissement. Les circonscriptions de police sont appelées *sections* depuis 1850; il y en a 48 pour toute la ville, et 3, 4, ou 5 par section ou arrondissement, suivant son étendue et sa population. Un commissaire de police est à la tête de chaque section. La surveillance est exercée par 2,876 sergents de ville, organisés en 24 brigades qui se relèvent tour à tour; les sergents font, seuls ou par 2 ou 3, des factions ambulantes sur la voie publique, surveillant un ou plusieurs îlots de maisons. Un officier de paix règle le service, qui est inspecté perpétuellement par 373 brigadiers, et par les agents du contrôle général. Tout ce personnel est sous la direction d'un chef de la police municipale. Les sergents de ville portent un uniforme militaire, sont armés d'une épée, et peuvent, au besoin, requérir l'assistance de petits corps de garde militaires répandus sur une foule de points. Il y a un surveillant environ par hectare et par 360 hab.

16. *Revenus et dépenses.* Les revenus de la ville de Paris se composent des contributions directes et indirectes, de la location des édifices municipaux, des droits perçus sur les marchés, et de ceux d'octroi. En l'an VII (1799), époque où l'on commença d'avoir des comptes réguliers, mais où les droits étaient moins nombreux et moins élevés qu'auj., le revenu total de la ville ne montait qu'à 7,366,467 fr.; en l'an VIII, il fut de 10,406,659 fr.; en 1808, il atteint 22,397,480 fr., et suit toujours une voie de progression, dont voici les principaux chiffres : en 1819, il est de 38,938,820 fr.; en 1823, de 56,099,401 fr.; de 1830 à 1836 inclusivement, de 42 à 45,000,000 fr.; l'année 1832 fut de 61,362,581 fr. En 1854, les recettes ordinaires ont été de 55,553,290 fr. 92 c.; et les recettes extraordinaires et exceptionnelles, de 79,596,730 fr. 59 c., y compris un emprunt, soit en total, de 135,150,021 fr. 51 c. Les crédits ouverts ont dépassé 100,000,000 de fr., et les dépenses faites et payées n'ont monté qu'à 88,447,123 fr. En 1856, les recettes ordinaires ont été de 69,564,645 fr.; en 1857, de 72,790,438 fr.; en 1864, 123,945,812 fr.

Voitures.—Mouvement de voyageurs. Le service de la ville est fait par 733 cabriolets, presque tous à 4 roues, 913 fiacres, 2,000 voitures de remise, 585 omnibus (*V. ce mot*), et 386 voitures pour la banlieue. Il y a en outre 153 cabriolets et 200 fiacres supplémentaires, qui sortent tous les dimanches et les jours fériés, ainsi que pendant la dernière quinzaine de décembre, et tout le mois de janvier de chaque année.— On compte 4,200 voitures bourgeoises. — Le mouvement, à l'intérieur de la ville, est, par an, de 90,000,000 de voyageurs, environ; les départs et les arrivées sont de 13,000,000 par les chemins de fer, et de 4,000,000 par les voitures de la banlieue.

17. *Climat.* Le climat de Paris est tempéré, sain, mais très-variable; rarement le printemps y est beau; les maladies sont surtout dangereuses dans cette saison, et la mortalité plus grande; l'automne est la saison la moins inconstante et la plus favorable à la santé publique. Il tombe, par an, 577 millimèt. d'eau; Lyon et Lille, Liverpool, Utrecht, Naples, en reçoivent une quantité beau-

coup plus considérable. On compte environ 120 beaux jours, 150 jours couverts, 136 de pluie, et 63 de brouillards. Les vents qui règnent le plus ordinairement sont ceux du S., de l'O., du S.-O., du N. et du N.-O. La température moyenne générale de l'année, prise sur une trentaine d'années, est égale à + 10°,8 centig.; la moyenne générale des hivers est de = + 3°,3; celle des étés, = + 18°, 1. On éprouve quelquefois, mais très-rarement, des chaleurs de 30°, et des froids de 10° à 14°.

18. *Paris le jour et la nuit.—Aspect et physionomie.* Paris, ville de travail et de plaisir, de fabrication et de consommation, de commerce et de luxe, reflète ces divers caractères dans sa physionomie. Son activité industrielle et marchande se trouve pour plus des 5/6, sur la rive droite de la Seine, dans les faubourgs de l'E., du N., et du N.-O.; les fabrications qui exigent peu d'espace, comme la bijouterie et certains autres objets de luxe, franchissent la demi-ceinture des boulevards du nord, et pénètrent dans l'intérieur de la ville : les faub. et les rues St-Antoine, du Temple, St-Martin, St-Denis, Poissonnière, Montmartre, ont l'aspect commerçant et fabricant tout à la fois. Sur les boulevards, surtout de la Porte St-Denis à la Madeleine, on commence à rencontrer les boutiques de luxe des simples commerçants; elles se répandent dans les quartiers des Panoramas, de la Bourse, occupent les rues Vivienne, de Richelieu, de la Paix, St-Honoré, de Rivoli, et descendent dans le Palais-Royal. Les quartiers Poissonnière et de la Chaussée-d'Antin sont le domicile de l'aristocratie financière; dans les Champs-Elysées et le faub. St-Honoré, sont les hôtels de la diplomatie étrangère, et de modernes enrichis, ou d'étrangers qui choisissent Paris pour séjour de prédilection. Sur la rive gauche, les quartiers du S.-E. sont fabricants et commerçants : la grande librairie, l'imprimerie et la papeterie s'y trouvent réunies en majorité; les quartiers du S.-O. comprennent le faub. St-Germain, où l'on trouve les administrations ministérielles, les palais du conseil d'Etat, du Corps législatif, du Sénat, les beaux et vastes hôtels privés du temps de Louis XIV ou de Louis XV, séjour de l'aristocratie de race. L'industrie et le commerce sont à peu près nuls dans ce quartier, excepté dans les rues du Bac, Jacob, de Seine, de Buci, jusqu'à la rue Dauphine, qui est comme la frontière des deux divisions de ce Paris méridional.— Mais ce qui frappe surtout d'étonnement les étrangers, c'est la prodigieuse animation de la ville, l'air empressé des gens en voiture ou à pied, l'agitation fébrile de tout ce monde qui va à ses plaisirs ou à ses affaires, avec une ardeur qui a fait créer l'expression, toute parisienne, *de faire une course, courir* à un rendez-vous, tant la foule semble lutter d'empressement et de vitesse. Cette grande animation est à peu près perpétuelle dans les quartiers du centre, et dans les faubourgs de fabrication; elle a ses heures dans les Champs-Elysées, séjour des gens de loisirs : le matin, le quartier est fort paisible et presque désert; à 2 heures après midi, il s'anime, et, jusqu'à 6 h. du soir, il est encombré de promeneurs à pied, et rempli de promeneurs à cheval ou en voiture qui le traversent en gagnant ou quittant *le bois* (de Boulogne), la grande promenade à la mode. Dans le faub. St-Germain, il n'y a, pour ainsi dire, que des filons d'animation par quelques grandes voies principales, comme les rues du Bac, des Sts-Pères, de Sèvres, du Four; le reste, ou à peu près, a quelque chose de calme et d'apaisé, qui donne à ce quartier une physionomie toute particulière. Les rues, presque sans boutiques, avec hôtels entre cour et jardin, sont quasi tristes, même au milieu du jour; elles ne s'animent un peu que le matin et le soir, à l'arrivée et à la sortie du peuple d'employés occupés dans les ministères. — Le soir, Paris prend un aspect de fête par la merveilleuse illumination des rues et des boutiques. Les rues sont éclairées par plus de 13,630 becs de gaz, dans des lanternes portées sur de beaux candélabres en fer, pour les voies très-larges, et sur d'élégantes consoles en fer, scellées aux murs des maisons, pour les autres. Sur les boulevards, dans les grandes et longues rues droites, dans les passages, l'effet de cette illumination quotidienne, prolongée en immenses cordons, est vraiment féerique. L'animation de Paris se calme vers deux heures du matin dans les quartiers du centre, où sont groupés les théâtres, et la plupart des autres lieux de plaisirs; dans les quartiers excentriques, elle cesse plus tôt. Il y a un quartier où elle se renouvelle avant d'avoir cessé; c'est celui des halles : là, dès 11 heures du soir, quand les citadins rentrent dans le repos, les campagnards arrivent avec leurs charrettes, apportant les légumes et les fruits du dehors, et au point du jour, cet immense marché est littéralement obstrué de monde. Tout autour sont des débitants de vins, d'eau-de-vie, des petits cafés qui ne se ferment ni jour ni nuit : Paris ne se repose jamais dans le quartier des halles. — L'autorité, chargée de veiller à la tranquillité et de la sûreté de la ville, ne se repose jamais non plus; les brigades de sergents de ville continuent leur service pendant toute la nuit, et, grâce à leurs rondes perpétuelles, les rues ne sont pas un seul instant sans surveillance, ni les citoyens sans protection. Une brigade dite *de sûreté* a pour mission spéciale la recherche des malfaiteurs. En résumé, Paris est peut-être la plus merveilleuse ville de l'Europe, et la plus séduisante pour les gens de loisirs, comme pour ceux qui s'occupent des travaux de l'esprit. Au XVIIIe siècle, Duclos disait : « Paris est la patrie universelle de tous ceux, de quelque pays qu'ils soient, qui vivent en bonne compagnie; » et ce jugement est encore vrai aujourd'hui. — Tel était Paris en 1857 : pour l'état actuel, *V.* au *Supplément*. C. D—Y.

Histoire. Au temps de César, Paris n'était qu'une bourgade appelée Lutèce (*Lutetia*, forme latine de *Loutouhezi*, c.-à-d. en langue celte, *habitation au milieu des eaux*), et capitale des *Parisii*. Elle occupait la plus grande des îles formées en cet endroit par la Seine, île alors de 15 hectares de superficie, et qui, réunie, aux autres petites îles les plus voisines, reçut longtemps après le nom de *Cité*. Lorsque César, en 53 av. J.-C., convoqua pour la 2e fois les peuples de la Gaule, il choisit Lutèce pour lieu de réunion. L'année suivante, les *Parisii*, attaqués par Labiénus, lieutenant de César, brûlèrent leur ville et ses deux ponts, et se défendirent avec acharnement. Néanmoins Lutèce fut prise, et rangée parmi les villes tributaires (*Vectigales*). Constance Chlore fit bâtir, sur la rive g. de la Seine, le palais dont les ruines portent auj. le nom de *Thermes*, et dans lequel Julien fut proclamé Auguste, en 360. Julien aimait Lutèce; il y passa cinq hivers consécutifs, 355-361. La ville avait alors 38 hectares de superficie. Des voies importantes la faisaient communiquer avec les lieux environnants. Une puissante corporation, les *nautæ parisiaci*, avait, depuis Tibère, le monopole des transports sur la Seine; elle donna naissance plus tard à la confrérie des *marchands de l'eau*, qui prit ensuite le nom de *hanse* (*V.* HANSE). Le christianisme fut apporté à Lutèce vers 250 par St Denis, qui, suivant la tradition, y mourut martyr avec Rustique et Eleuthère. En 360, un concile s'assembla à Paris; la lettre synodale de ce concile est le plus ancien monument où se trouve le nom de *Parisea civitas*. Au temps de Théodose, Paris eut pour évêque St Marcel ou St Marceau, dont le nom est resté à l'un des faubourgs de la ville. En 451, Ste Geneviève préserva les Parisiens de l'invasion des Huns, et mérita ainsi de devenir la patronne de Paris. Clovis, vainqueur de Syagrius, en 486, occupa cette ville, et, en 508, la déclara capitale de son royaume. Il fonda une église dédiée à St Pierre et à St Paul, où il fut inhumé, ainsi que la reine Clotilde, et qui devint plus tard Ste-Geneviève; la rue Clovis et le Lycée Napoléon occupent l'emplacement de l'ancienne église, dont il ne subsiste plus qu'une vieille tour. Dans le partage des Etats de Clovis entre ses fils, le royaume de Paris échut à Childebert; ce prince, sur les conseils de l'évêque St Germain, fit élever plusieurs abbayes, entre autres, celle de Ste-Croix, depuis St-Germain-des-Prés. Les fils de Clotaire Ier, en se partageant ses Etats, jugèrent déjà la possession de Paris assez importante, pour décider que la ville serait indivise, et qu'aucun d'eux n'y entrerait sans le consentement des autres. Néanmoins Chilperic Ier y résida presque constamment. Sous Clotaire II, le pouvoir se centralisa définitivement à Paris, et le roi y assembla le grand concile de 615. Sous Clovis II, l'évêque St Landry fonda l'hôpital St-Christophe, qui prit au moyen âge le nom d'Hôtel-Dieu. Les derniers Mérovingiens ne demeurèrent pas habituellement à Paris, non plus que les rois de la 2e race; Charlemagne y vint pourtant quelquefois, et deux écoles s'y ouvrirent sous son règne. Louis le Débonnaire assembla à Notre-Dame deux conciles, en 820 et 829. Après sa mort commença de se développer la puissance des comtes de Paris : ils avaient sous leurs ordres un vicomte qui gouvernait la ville et commandait les troupes. Les magistrats des villes voisines leur étaient subordonnés. Eudes, fils aîné de Robert le Fort, joignit au titre de comte de Paris celui de duc de France. Cependant, négligée par les souverains, la ville demeurait exposée sans défense aux invasions des Barbares. Quatre fois en 20 ans, 841, 845, 856, 861, les Normands ravagèrent les environs de Paris, et quelquefois la ville même. Les Parisiens résolurent de se protéger eux-mêmes, fortifièrent leur ville, élevèrent des tours en bois aux deux têtes de chaque pont, et, dirigés par le comte Eudes et l'évêque Gozlin, soutinrent, en 885, un siége de 13 mois.

Les dévastations répétées des Normands amenaient la disette : on vit, en 23 ans, 14 années de famine; celle de 975 fut horrible. L'influence politique de Paris fut à jamais assurée par l'avénement de Hugues Capet, le dernier comte de Paris, 987; de ce prince date le séjour constant des rois de France à Paris : le palais de Hugues Capet, rebâti par Robert et habité par ses successeurs, fut abandonné plus tard par Charles VII au Parlement. Henri Ier convoqua à Paris deux conciles, en 1050 et en 1053. Philippe Ier institua le prévôt de Paris, qui remplaça les anciens vicomtes, et remplit à peu près les mêmes fonctions. Malgré les violences du régime féodal, qui ôtaient toute sécurité au commerce, la seule présence des rois, si faibles qu'ils fussent alors, était un gage assuré de progrès pour Paris. Louis le Gros, en rétablissant l'ordre et la sécurité dans l'Ile-de-France, ne contribua pas peu à la prospérité de sa capitale. L'Ecole de Paris prit alors une importance considérable, grâce à Pierre Lombard, à Pierre Comestor, et surtout à Abailard. Plusieurs édifices religieux s'élevèrent, entre autres, l'abbaye de St-Victor, et St-Jacques-la-Boucherie, dont la tour seule subsiste encore. On attribue à Louis VI la fondation du Grand et du Petit-Châtelet (*V.* CHATELET). Sous Louis VII, le Grand-Châtelet servait déjà de demeure au prévôt de Paris. C'est à ce règne que se rapporte l'établissement des Templiers à Paris, et la construction du Temple, véritable palais, dont les dépendances renfermaient tout l'espace compris entre le boulevard du Temple et la rue de la Verrerie, avec une grande partie du Marais. La commanderie de St-Jean de Latran (place Cambrai), le port de la Grève, les premières fondations de Notre-Dame, et l'église St-Médard (rue Mouffetard), sont aussi du même temps. Paris avait alors un mur d'enceinte, au moins sur la rive droite; mais son étendue était encore fort restreinte. Les riches habitations et les établissements de commerce étaient agglomérés dans la Cité. Autour de la ville, il existait de nombreux *clos*, vastes espaces cultivés et entourés de murailles, appartenant aux églises ou aux abbayes. Au N.-E. se trouvaient de grands marécages, qui, au XIIe siècle, furent transformés en cultures, et sur l'emplacement desquels s'éleva plus tard le quartier du Marais. Le *Pré-aux-Clercs* (*V. ce mot*), situé au S.-O., servait de lieu de promenade aux écoliers, qui s'y prenaient souvent de querelle avec les ordres religieux; plus tard, ce fut le lieu de rendez-vous des raffinés et des duellistes.

Une ère nouvelle commença pour Paris avec Philippe-Auguste : il établit des aqueducs, des fontaines, des halles; les rues principales furent pavées, c.-à-d. la rue qui allait du N. au S., de la porte St-Denis à la porte St-Jacques, et celle qui allait de l'E. à l'O. de la porte Baudet (Baudoyer) au Louvre : c'était ce que l'on appelait *la croisée de Paris*; la police fut régularisée, Notre-Dame continuée. Il fit construire le vieux Louvre, et, en 1190, élever une enceinte fortifiée garnie de tours, pour défendre la ville, qui s'était considérablement agrandie sur les deux rives du fleuve. Cette enceinte, munie d'un fossé, commençait, sur la rive gauche, en aval, à la tour de Nesle (*V. ce mot*), prenait la direction des rues Mazarine, St-André-des-Arts, suivait une ligne qu'indiquent encore auj. les noms des rues des Fossés-de-Monsieur-le-Prince, des Fossés-St-Jacques, de la Vieille-Estrapade, Contrescarpe, des Fossés-St-Victor, des Fossés-St-Bernard; elle se terminait à l'E., sur les bords de la Seine, par une forteresse appelée la Tournelle, un peu en amont du pont actuel de ce nom. Sur la rive droite, l'enceinte partait, en aval, de la *Tour qui fait le coin*, près de St-Germain-l'Auxerrois, et, suivant la direction des rues de l'Oratoire, St-Honoré, J.-J. Rousseau, Montmartre, Mauconseil, impasse des Peintres, rues Ste-Avoye, de Paradis, Culture-Ste-Catherine, allait aboutir, en amont, à la *Tour Barbeau*, vers le milieu du quai St-Paul. La construction de cette enceinte dura 20 ans : elle enfermait, en 1211, une superficie de 253 hectares, qui comprenait beaucoup d'espaces vides. La *Hanse parisienne*, devenue une des plus puissantes corporations, fut définitivement constituée sous Philippe-Auguste. — Paris resta stationnaire sous Louis VIII; il prit de nouveaux accroissements sous Louis IX. Ce roi enrichit de nombreux monuments sa ville de prédilection : la Ste-Chapelle, la Sorbonne, les Quinze-Vingts, St-Leu et St-Gilles, etc. Un grand nombre d'églises, de colléges, et de couvents s'élevèrent; de nouvelles congrégations religieuses s'établirent : les Grands-Augustins, les Blancs-Manteaux, les Carmes-Barrés, etc. Le séjour de Paris, pendant que le roi était en Terre-Sainte, n'était rien moins que sûr : la tyrannie du prévôt faisait déserter le pays; Paris et les environs étaient pleins de malfaiteurs. A son retour, le roi confia la prévôté à Etienne Boileau, et assigna à la charge de prévôt, jusqu'alors vénale, un salaire fixe. De plus, sur la demande des bourgeois, il adjoignit au *Guet* royal une milice bourgeoise, qui fut nommée *Guet des métiers* ou *Guet des bourgeois* (*V.* GUET). Enfin, pour la première fois, le chef de la corporation des marchands de l'eau reçut le titre de *Prévôt des marchands*. Les écoles de Paris prirent à cette époque le nom collectif d'*Université*; les ordres religieux enseignants en firent partie. Sous Philippe III le Hardi, le collége d'Harcourt (auj. lycée St-Louis) fut fondé en 1260 par Raoul d'Harcourt. Sous Philippe IV le Bel éclata la 1re insurrection populaire, causée par l'excès des impôts et l'altération des monnaies; le peuple assiégea le roi dans le palais du Temple, où il s'était réfugié avec ses barons, 1306. L'émeute apaisée, Philippe fit pendre 28 insurgés aux quatre entrées de Paris. L'année suivante, il faisait arrêter les Templiers (*V. ce mot*), et, en 1314, le grand-maître Jacques Molay, et Guy, commandeur de Normandie, étaient brûlés vifs dans l'île aux Juifs ou île aux Vaches, à l'extrémité O. de la Cité, auj. le terre-plein du Pont-Neuf. En 1302, Philippe le Bel avait organisé le parlement de Paris, convoqué les premiers Etats-Généraux, et institué la *Bazoche* (*V. ce mot*). En 1313, il avait divisé Paris en 3 quartiers : la *Cité*, qui contenait 43 rues; le quartier d'*Outre-grand-pont*, au N., en ayant 183; et celui d'*Outre-petit-pont*, au S., qui en comptait 85. Le commencement du XIVe siècle vit s'élever de nouveaux colléges : ceux de Navarre, de Bayeux, de Laon, de Montaigu, du Plessis, de Narbonne, de Lisieux, etc.

A partir de l'avénement des Valois au trône, l'action de Paris sur la France devient plus puissante et plus réelle. Au temps de Philippe VI, les Anglais s'avancent jusque sous les murs de la ville. Sous le roi Jean, après le désastre de Poitiers, Paris, par son attitude énergique, arrête le découragement et prévient l'anarchie. Etienne Marcel, prévôt des marchands, se met à la tête du peuple, et dirige les Etats-Généraux convoqués par le Dauphin. Il donne au peuple un signe de ralliement, et transfère le parloir aux bourgeois dans une maison de la place de Grève, la *Maison aux Piliers*, qui devint depuis l'*Hôtel-de-Ville* (*V. ce mot*). Mais cette courte apparition de la puissance du peuple cessa à la mort de Marcel, avec le retour du Dauphin, 1358. Au milieu des maux de la guerre étrangère et de la guerre civile, Paris continuait à s'agrandir : Marcel avait fait réparer les fortifications, et agrandir l'enceinte septentrionale : elle s'étendit alors de la porte Barbette, près de l'Arsenal, à la *Tour du Bois*, près des Tuileries, en suivant à peu près la ligne actuelle des boulevards jusqu'à la rue Meslay, la rue Ste-Apolline et les autres rues dans cette direction jusqu'à la place des Victoires, le jardin du Palais-Royal, la rue du Rempart, et la place du Carrousel. La bastille Saint-Antoine, commencée par Charles V, renforça cette enceinte, flanquée dans tout son parcours, de fortes tours carrées. Paris avait déjà 8 quartiers, et sa superficie était de 439 hectares. — Charles V fit bâtir l'hôtel St-Paul, ou *Hostel solennel des grands esbatements*, et octroya des lettres de noblesse à tous les bourgeois de Paris; ce privilége, confirmé par ses successeurs, restreint par Henri III aux prévôts des marchands et aux échevins, supprimé en 1667, rétabli en 1669, aboli de nouveau en 1715, fut restitué, en 1716, aux magistrats municipaux, qui le conservèrent jusqu'à la Révolution. — Le règne de Charles VI fut désastreux pour Paris comme pour la France : en 1382, un impôt sur les vivres fit éclater la révolte des *Maillotins* (*V. ce mot*); 300 des insurgés furent mis à mort, et les 12 principaux chefs de la sédition décapités au *pilori des Halles*. Le mouvement des *Cabochiens* (*V. ce mot*) eut un caractère plus alarmant et causa plus de mal : Jean-sans-Peur appela les Anglais, que Perrinet-Leclerc introduisit dans Paris, 1418, et dont ils ne furent chassés qu'en 1436 par Dunois et Richemont. Charles VI acheva la bastille St-Antoine. Charles VII et Louis XI ne résidèrent pas à Paris; le dernier prince augmenta les priviléges des Parisiens, les appela dans son conseil, prit parmi eux ses ministres, et les organisa en 72 compagnies de milice formant 30,000 hommes. C'est sous ce règne que fut établie à Paris la première imprimerie. On doit encore à Louis XI le premier établissement spécial pour l'enseignement de la médecine, la réorganisation de la Cour des Aides, et la création de la Prévôté de l'hôtel. — Charles VIII et Louis XII continuèrent seulement les travaux d'assainissement précédemment entrepris, tels que le pavage des rues et l'établissement de nouveaux égouts. Plusieurs ports furent disposés sur le bord de la Seine, et 4 boucheries établies. Il existait alors sur le fleuve 8 ponts, la plupart bordés de

maisons, et 16 fontaines publiques dans la ville. La police des rues était confiée à un magistrat nommé *voyer*, dont les attributions sont réparties auj. entre le préfet de la Seine, le préfet de police, et le tribunal de police municipale.

Avec François Ier, commence pour Paris un âge de progrès et de splendeur : le vieux Louvre est abattu, et reconstruit sur un nouveau plan; Jacques d'Amboise fait élever l'hôtel de Cluny; François Ier fonde le Collége de France, l'imprimerie royale, et commence l'église St-Eustache. Après la défaite de Pavie, le gouvernement de Paris éleva autour de la ville toute une enceinte d'ouvrages avancés, et, lorsqu'en 1544 l'armée de Charles-Quint marcha sur Paris, le duc du Guise fit entourer de remparts les faubourgs du N.-E. et du S. — Au règne de Henri II se rapportent l'achèvement du Louvre, suivant le plan primitif (*V.* LOUVRE), la fondation du collége Ste-Barbe, et celle de l'hôpital des Petites-Maisons, auj. Hospice des Ménages; au règne de François II, l'établissement de l'hôpital de l'Ourcine. La superficie de la ville atteignit alors 484 hectares. Sous Charles IX, les guerres de religion ensanglantèrent de nouveau Paris. L'empoisonnement de Jeanne d'Albret, les tristes noces de Henri de Navarre et de Marguerite de Valois, la tentative d'assassinat de Maurevel sur Coligny, furent les préludes de la St-Barthélemy (*V. ce mot*). Catherine de Médicis fit commencer les Tuileries, et construire l'hôtel de Soissons. De cette époque datent aussi les colléges de Clermont (plus tard de Louis-le-Grand) et des Grassins. Charles IX institua, en 1563, la *juridiction des juges et consuls*, qui a été l'origine du tribunal de commerce. — Paris retrouva quelque calme pendant les premières années du règne de Henri III : mais en 1585 la Ligue s'organisa dans une réunion tenue au collége Fortel, rue des Sept-Voies; on y créa le fameux conseil des Seize. Bientôt le duc de Guise entre à Paris, malgré les ordres du roi, et est accueilli en triomphateur; le peuple, soulevé pour les Guises, dresse des barricades, et Henri III est obligé de quitter sa capitale. L'assassinat du duc de Guise amène un soulèvement terrible, qu'excitent encore des prédications furibondes. Le poignard de Jacques Clément arrête la vengeance que se promettait Henri III, et Paris accueille cette nouvelle par des danses et des cris de joie. La ville tient bon contre Henri IV, et supporte héroïquement toutes les horreurs de la famine. Cependant la Ligue, partagée entre les Guises et l'Espagne, s'affaiblissait de jour en jour; la division éclata aux États de 1593. Henri IV, néanmoins, n'entra à Paris qu'après avoir abjuré solennellement, et avoir acheté la ville à Brissac, qui la vendit pour 200,000 écus. Henri IV continua le Louvre et les Tuileries, acheva l'Hôtel-de-Ville commencé en 1553, et le Pont-Neuf, dont Henri III avait posé la première pierre en 1578; la pompe de la Samaritaine y fut construite en 1607. Les hôpitaux de la Charité, de St-Louis, etc., datent de cette époque, ainsi que la rue et la place Dauphine, la place Royale, et les quais de l'Arsenal, de l'Horloge, et des Orfévres. — Sous Louis XIII, en 1622, Paris fut séparé de la métropole de Sens et érigé en archevêché; l'Académie Française fut fondée en 1635, le Jardin-des-Plantes en 1626. Richelieu fit bâtir le Palais-Cardinal (depuis Palais-Royal), et Marie de Médicis le Luxembourg; le *Palais de la Cité*, détruit par un incendie, fut reconstruit en 1618; la Sorbonne rebâtie par les soins de Richelieu, et les ponts au Change, Marie, et de la Tournelle, établis sur la Seine; on édifia les églises de St-Roch et de St-Louis-en-l'Ile, les hôpitaux de la Pitié et des Incurables. On orna pour la 1re fois les places publiques de statues monumentales; celle d'Henri IV érigée sur le Pont-Neuf en 1614, et celle de Louis XIII, en 1639, sur la Place-Royale, achevée depuis 1612. La ville s'était tellement accrue, qu'en 1626 une nouvelle enceinte fut jugée nécessaire; elle continua l'ancienne à partir de la Porte St-Denis, suivit la ligne actuelle des boulevards jusqu'à la Porte St-Honoré, et porta ainsi la superficie de la ville à 1,104 hectares. Les quartiers St-Honoré, St-Antoine, du Marais, se couvrirent alors de constructions. Il en fut de même de l'île Notre-Dame, auj. l'île St-Louis, inhabitée jusqu'en 1614, et du Pré-aux-Clercs, qui devint le faubourg St-Germain. Sous le même prince, on termina l'église St-Eustache, moins le portail, on entreprit les quais d'Anjou, de Bourbon, de Béthune, d'Orléans, de Gèvres, et Malaquais. Mais la partie centrale de Paris demeurait la moins belle : les habitations sales et misérables de la Cité, la Tour de Nesle, le Petit et le Grand-Châtelet, le Temple, la Bastille, contrastaient avec l'élégance des quartiers nouveaux. Malgré les améliorations matérielles apportées au régime intérieur de la ville, les rues étaient fort sales, point éclairées la nuit, et désolées par quantité de voleurs. Il y avait très-peu de carrosses.

La minorité de Louis XIV vit renaître les troubles civils. Le peuple, après avoir pris une part active à la Fronde et fait la *Journée des Barricades*, se retira de la lutte, et resta simple spectateur; il n'en paya pas moins les frais de la révolte : on lui retira ses privilèges; ses milices furent remplacées par une garnison royale, et ses officiers municipaux par des magistrats royaux. Privé sous Louis XIV de toute indépendance, et même de la présence du roi, qui résidait à Versailles, Paris trouva une compensation dans les améliorations et les embellissements qu'il dut au nouveau gouvernement; tels furent la suppression de presque toutes les justices féodales, la création d'un lieutenant de police, l'établissement de lanternes pour éclairer les rues, un service régulier pour l'enlèvement des immondices, etc. La fondation des Académies des Sciences, des Inscriptions et Belles-Lettres, de Musique, d'Architecture, l'érection de l'Observatoire, les encouragements donnés aux lettres, l'ouverture de la Comédie-Française et de l'Académie royale de Musique, firent définitivement de Paris le centre intellectuel de la France. La ville s'embellit de tous côtés : Le Nôtre traça le jardin des Tuileries, on planta les Champs-Elysées, on bâtit le Pont-Royal; de vastes places s'ouvrirent (les places du Carrousel, Vendôme, des Victoires); aux Portes St-Denis et St-Martin, des arcs de triomphe s'élevèrent. L'Hôtel des Invalides, les Quatre-Nations (auj. l'Institut), la colonnade du Louvre, les Gobelins, témoignent encore de la splendeur de cette époque féconde. Divisée dès 1383 en 16 quartiers sous Charles VI; en 17 sous Louis XIII, en 1642; la ville forma, en 1702, sous Louis XIV, 20 quartiers; elle comptait 500 rues, environ 100 places, 17 ports, 9 ponts, 9 faubourgs, 30 hôpitaux. « Cette ville est à la France, disait déjà Vauban, ce que la tête est au corps humain. » — La Régence ramena la cour à Paris, qui fut, pendant tout le XVIIIe siècle, le centre du gouvernement et des affaires, des idées et des plaisirs. Le tzar Pierre Ier vint visiter la capitale de la France en 1718, l'année où échouait la conspiration de Cellamare. Deux ans après, Paris voyait tomber la banque de Law, dont le succès inouï et la ruine terrible agitèrent le peuple d'émotions jusque-là inconnues. Aux scènes de la rue Quincampoix (*V.* LAW) succédèrent, sous Louis XV, les agitations des *Convulsionnaires* (*V. ce mot*). Les querelles du Parlement et de l'autorité royale à l'occasion de la bulle *Unigenitus*, l'exil du Parlement, le supplice de Damiens, la mort de Lally-Tollendal, sont les seuls faits de l'histoire de Paris sous ce règne. L'Ecole Militaire, l'Ecole de Droit, le Garde-Meuble (auj. Ministère de la Marine), Ste-Geneviève, le portail de St-Eustache, St-Sulpice, St-Philippe du Roule, le Palais-Bourbon, l'Ecole de Médecine, l'Hôtel des Monnaies, furent élevés ou commencés sous Louis XV. C'est aussi pendant le règne de ce prince que la ville construisit la place qui, après avoir porté son nom, fut appelée plus tard *Place de la Concorde*. A cette époque, les *cabarets* du XVIIe siècle avaient fait place aux *cafés*, devenus le rendez-vous des hommes de lettres et des nouvellistes. Les cafés *Procope, de la Régence, de la Rotonde, de Foy*, réunissaient toutes les célébrités littéraires. Le dimanche, le peuple courait aux *Porcherons* ou à la petite île de la Grange-Batelière. L'enceinte de Paris fut encore reculée, et embrassa 1,337 hectares. Le faubourg du Roule, le quartier de la Chaussée-d'Antin, les faubourgs St-Germain et St-Honoré, compris dans l'enceinte nouvelle, se couvrirent de bâtiments somptueux. En même temps, les *boulevards* furent plantés sur les anciens remparts, pour servir exclusivement de promenade, où ni voitures ni chevaux ne passaient, et ce fut alors comme une fureur de bâtir de ce côté. Paris changeait de centre. — Le règne de Louis XVI vit s'élever plusieurs établissements importants : l'hôpital Beaujon, le Conservatoire de Musique, les Ecoles des Ponts-et-Chaussées, des Mines, etc., le pont Louis XVI, auj. de la Concorde, plusieurs marchés, l'Odéon, le Théâtre-Français, l'Opéra (auj. théâtre de la Porte-St-Martin), les Italiens (auj. Opéra-Comique), les bâtiments à galeries autour du jardin du Palais-Royal. En 1786, les fermiers-généraux bâtirent l'enceinte d'octroi qui existe encore maintenant, reculée seulement en quelques endroits; elle enfermait une superficie de 3,370 hectares.

La Révolution commence à Versailles; mais elle est bientôt ramenée à Paris, où elle éclate, le 14 juillet 1789, par la prise de la Bastille. Le drapeau national portera dès lors les couleurs de la ville. En 1789, Necker divisa Paris en 60 districts, pour procéder au choix des électeurs qui devaient nommer les 40 députés de la ville aux États-Gé-

néraux. Il y eut 400 électeurs qui, le lendemain de la prise de la Bastille, et après le meurtre de Flesselles, dernier prévôt des marchands, administrèrent spontanément la ville. Le 25 juillet, ils furent remplacés par une municipalité provisoire, composée de 120 députés des districts, sous le titre de *représentants des Communes*. Enfin la loi du 21 mai 1790 institua une municipalité composée d'un maire, de 16 administrateurs, de 32 conseillers, de 96 notables, et d'un procureur de la Commune. Le maire, les administrateurs et les conseillers formaient le *conseil municipal*, qui, réuni aux notables, prenait le nom de *conseil-général*. Il avait le commandement de la garde nationale parisienne, qui s'était formée spontanément après la prise de la Bastille. Bailly fut le premier maire de Paris. Pétion lui succéda. La loi du 27 juin suivant divisa Paris en 48 sections. La journée du 10 août 1792 emporta l'administration municipale : les 48 sections de Paris nommèrent chacune un administrateur du département, et ainsi naquit cette fameuse Commune, qui dirigea la Convention, et, par elle, gouverna la France entière. Elle s'appuyait sur les clubs, dont le plus célèbre siégeait dans la salle de l'ancien couvent des Jacobins de la rue St-Honoré. Le club des Cordeliers, près de l'Ecole de Médecine, obéissait à Marat. Le club Monarchique et le club des Feuillants étaient, au contraire, hostiles à la Révolution. Paris doit à la Convention : les Lycées, alors appelés Ecoles Centrales, les Ecoles Normale et Polytechnique, l'Institut de France, le musée du Louvre, le musée d'Artillerie, les Archives nationales, le Conservatoire des arts et métiers, les télégraphes aériens. — Sous le Directoire eut lieu la première Exposition des produits de l'industrie nationale, 1798. Le Consulat rendit à Paris la paix et la prospérité; l'Empire lui rendit la splendeur. L'industrie, le commerce, les arts prirent une activité nouvelle. Les fêtes du sacre, du mariage de Napoléon Ier, de la naissance du roi de Rome, la célébration des victoires de la Grande Armée, firent retrouver au peuple de Paris de beaux jours de joie et d'enthousiasme. Napoléon Ier élevait l'arc de triomphe du Carrousel, commençait celui de l'Etoile, érigeait la colonne Vendôme, entreprenait le palais de la Bourse, l'achèvement du Louvre, édifiait la façade du Corps législatif, couvrait la Halle aux Blés d'une vaste coupole de fer et de cuivre; fondait les ponts d'Austerlitz, des Arts, d'Iéna, de la Cité, et 3,000 mèt. de quais; élevait 26 fontaines publiques; mettant à profit les vastes espaces laissés dans les faubourgs St-Denis, St-Martin, St-Germain, St-Marcel, et dans le quartier des Tuileries par la suppression, faite en 1789, de 9 abbayes, 108 couvents, et 161 églises, chapelles ou colléges, il ouvrait 60 rues, parmi lesquelles la rue Napoléon (dite de la Paix, depuis 1814), les rues Castiglione, du Mont-Thabor, des Pyramides, de Rivoli, Tronchet, etc., faisait construire huit marchés, cinq abattoirs, l'Entrepôt des vins, les Greniers de réserve, les cimetières de l'Est et du Nord; achevait de débarrasser les anc. ponts et les anc. quais de files de maisons qui en faisaient comme autant de rues masquant la vue de la rivière; enfin créait le canal de l'Ourcq, et commençait les canaux St-Martin et St-Denis. La ville avait été divisée, en l'an IV, en 12 municipalités, dirigées par 7 administrateurs, formant l'administration du département de la Seine; ils furent remplacés, en l'an VIII, par douze maires et deux préfets, l'un chargé de l'administration du département, l'autre de la police. L'admirable campagne de 1814, et l'héroïque bataille de Paris ne purent sauver la capitale de l'invasion. Les alliés ne se retirèrent qu'après le traité de Paris (30 mai). Le retour de l'île d'Elbe fut salué avec enthousiasme par le peuple; mais Waterloo livra une seconde fois Paris aux alliés, et Louis XVIII y rentra le 8 juillet 1815. L'invasion fut cette fois plus désastreuse, et les alliés ne quittèrent Paris qu'après avoir, au mépris des traités, dépouillé ses musées et mutilé ses monuments. En 1820, des troubles graves eurent lieu à l'occasion de la loi électorale, et l'agitation continua jusqu'à l'avénement de Charles X. Les hostilités, un moment suspendues, reprirent bientôt. Les funérailles du général Foy, en 1825, de Manuel, de Larochefoucauld-Liancourt, en 1827, sont pour l'opposition libérale autant d'occasions de manifester ses dispositions hostiles. Le licenciement de la garde nationale, le triomphe de l'opposition dans les élections, amènent de nouveaux troubles, suivis de collisions sanglantes. Enfin les ordonnances de juillet 1830 (*V.* Juillet) déterminent une insurrection. Les troupes royales, après trois jours de résistance, et en nombre inférieur, sont obligées d'évacuer la ville; le drapeau tricolore remplace le drapeau blanc. Un gouvernement provisoire est formé, et, le 9 août, le duc d'Orléans est proclamé roi des Français sous le nom de Louis-Philippe Ier. La Restauration construisit surtout des monuments religieux : grand séminaire St-Sulpice, Chapelle expiatoire de Louis XVI, Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, Notre-Dame de Lorette, St-Vincent de Paul, St-Denis-du-St-Sacrement. L'école des Beaux-Arts fut entreprise en 1819. La même année, on commença à employer le gaz pour l'éclairage public. — La paix dont jouit la France pendant le règne de Louis-Philippe permit au gouvernement d'accomplir de grands travaux : il s'occupa surtout d'achever et de réparer les anciens édifices : la Madeleine, l'arc de triomphe de l'Étoile, l'Hôtel-de-Ville, le palais du Conseil d'Etat, le Palais-de-Justice, Notre-Dame, la Ste-Chapelle. Ajoutons la décoration de la place de la Concorde, l'ouverture du musée des Thermes et de l'Hôtel Cluny, la construction des ponts Louis-Philippe et du Carrousel; l'élargissement, la reconstruction, et la plantation des quais St-Paul, de la Grève, Lepelletier, de Gèvres, de la Mégisserie, et de l'Ecole; les galeries de minéralogie et les nouvelles serres du Jardin des Plantes; la colonne de Juillet (*V.* Colonne), le tombeau de Napoléon (*V.* Mausolée); la bibliothèque Ste-Geneviève, les fontaines Louvois, Cuvier, St-Sulpice, Gaillon, Molière, le puits de Grenelle (*V.* Grenelle); les gares de chemins de fer; le percement de beaucoup de rues, entre autres de celles d'Alger, de Rambuteau, de la Bourse, etc.; enfin les fortifications de Paris : cet immense travail, y compris les forts détachés, a été exécuté, de 1841 à 1846, par trois officiers généraux du génie militaire : le maréchal Dode de la Brunerie, directeur supérieur; le général, auj. maréchal Vaillant, directeur de la rive droite; le général Noizet, directeur de la rive gauche. La dépense s'est élevée à 140,000,000 de fr. La paix, d'ailleurs, n'existait qu'au dehors : à l'intérieur, l'agitation était fréquente; les insurrections et les attentats régicides se succédaient. Paris fit, en 1840, un accueil solennel aux restes de Napoléon Ier, ramenés par le prince de Joinville. En 1848, une nouvelle révolution renversa le gouvernement, et proclama la république. On vit alors pendant quelques jours le spectacle singulier d'une ville immense vivant sans désordre grave sous un gouvernement sans autorité. La vie publique était alors dans les rues et sur les places; les fêtes patriotiques, les rassemblements populaires excitaient tour à tour la curiosité et la crainte. L'invasion par le peuple de l'Assemblée constituante au 15 mai, la création des ateliers nationaux, les journées de juin (*V.* Juin 1848), légitimèrent l'emploi de la force pour arrêter l'anarchie (*V.* Décembre 1852). Le calme se rétablit, et les grands travaux purent être repris : l'hôpital Lariboisière fut terminé, la bibliothèque Ste-Geneviève, l'église Ste-Clotilde furent continuées, ainsi que les restaurations de Notre-Dame, de la Ste-Chapelle, et du palais de l'Élysée. Ce n'était là pourtant que le prélude d'autres travaux plus importants commandés par Napoléon III, le renouvellement du vieux Paris, des rues larges, des boulevards ouverts partout, le Louvre achevé et complété, les Halles centrales commencées et finies, la belle rue de Rivoli prolongée et triplée dans son parcours, la place du Louvre, celles du Palais-Royal et de l'Hôtel-de-Ville, agrandies et rebâties sur un plan régulier; les boulevards de Sébastopol, de Saint-Germain, du Prince-Eugène, travaux gigantesques, exécutés avec une célérité inouïe, et qui ne s'achèvent que pour en enfanter d'autres, destinés à les compléter et peut-être à les surpasser. — Voici pour achever l'histoire de Paris et de son influence, une liste où sont citées, par ordre alphabétique, les personnes les plus célèbres seulement, ou les plus illustres à divers degrés, nées dans cette capitale; ce sont : Anquetil (les), Arnauld; Bailly, Barbié du Bocage, Bardin, Beaumarchais, Béranger, Berryer, Berton, Biot (J.-B.), Boileau, Boissonnade, Bougainville, Boullongne (les), Bouton, Brongniart (les), Burnouf (E.); Cartellier, Cassini, Catinat, Caylus, Chalgrin, Charlet, Charron, Chaudet, Clairaut, Clarac, Collé, Condé (le grand), Condorcet, Contat (Mlle), Cortot, Couder, Courier, Cousin (Victor), Coustou, Coypel (les), Crévier; Dalembert, Danville, Darcet, David (L.), Delacroix (E.), Delambre, Devéria, Didot (les), Dufresny, Duhamel; Estienne (les), Eugène de Savoie (le prince); Favart, Fourcroy, Fréret; Goujon (J.), Gros, Gudin; Halévy, Hérold, Hersent; La Condamine, La Luzerne, Largillière, Laharpe, Lavoisier, Lebeau, Lebrun (Ch.), Lebrun (P.-D.-E.), A. Leclère, Legendre, Legouvé, Lekain, Lemaistre (les), Lemercier (N.), Lenoir (Alex.), Le Nôtre, Lesueur (E.), Letronne, Louis-Philippe Ier; Malebranche, Malibran (Mme), Mansart (les), Marivaux, Mars (Mlle), Michallon, Millin,

Mionnet, Moitte, Molé (les), Molet dit Molé, Molière; Nourrit (A.); Pajou, Percier, Perrault (Cl. et Ch.), Peyre (les), Picart, Picot, Pigalle, Poinsot, Préville; Quatremère (les), Quinault; Racine (L.), Regnard, Richelieu (cardinal de), Riccoboni (Mme), Rollin, Rousseau (J.-B.); Saint-Marc-Girardin, Saint-Non, Scarron, Scribe (E.), Sédaine, Staël (Mme de), Sylvestre de Sacy; Talleyrand-Périgord; Talma, Tavernier, Thou (de), Tocqueville (de), Tronchet, Turgot; Valenciennes, Vestris, Wailly (Ch. de), Vernet (Carle et Horace), Villemain (A.), Voltaire, etc. — On voit dans cette liste, qui résume la nomenclature générale, que les poëtes, les littérateurs, les peintres, les architectes, et les artistes dramatiques sont les plus nombreux (56); viennent ensuite les archéologues, les historiens, les savants dans les sciences mathématiques ou naturelles (45); les magistrats, les militaires, les politiques, sont en petit nombre (15); et les grands compositeurs de musique en nombre moindre encore (3). Dans les esprits d'élite parisiens, les aptitudes les plus nombreuses sont pour les arts ou les sciences qui exigent le plus les dons de l'imagination, la pureté et la délicatesse du goût. — Les principaux ouvrages sur Paris, et les éditions les meilleures sont : Corrozet, *les Antiquités, chroniques et singularités de Paris*, 1581, in-16; Dubreuil, *les Fastes et antiquités de Paris*, 1608, in-4°; Sauval, *Histoire et recherches des antiquités de la ville de Paris*, 1724, 3 vol. in-fol.; Piganiol de la Force, *Description historique de la ville de Paris et de ses environs*, 1765, 10 vol. in-12; l'abbé Le Beuf, *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris*, 1754, 15 vol. in-12; Saint-Foix, *Essais historiques sur Paris*, 1763, 4 vol. in-12; D. Félibien, *Histoire de la ville de Paris*, 1775, 5 vol. in-fol.; Jaillot, *Recherches critiques, historiques et topographiques sur la ville de Paris depuis les commencements jusqu'à présent*, 1775, 5 vol. in-8°; Béguillet, *Histoire de Paris, avec la description de ses plus beaux monuments*, 1779-80, 3 vol. in-8° et in-4°; Saint-Victor, *Tableau historique et pittoresque de Paris, depuis les Gaulois jusqu'à nos jours*, 1808, 4 vol. in-8° et atlas; Legrand et Landon, *Description de Paris et de ses édifices*, 1809, 2 vol. in-8°; Dulaure, *Histoire civile, physique et morale de Paris, depuis les premiers temps historiques jusqu'à nos jours*, 1839, 8 vol. in-8°; Frégier, *Histoire de l'administration de la police de Paris*, 1850, in-8°; Lavallée, *Hist. de Paris*, 1851, gr. in-8°; Louis et Félix Lazare, *Dictionnaire administratif et historique des rues et des monuments de Paris*, 1855, 1 vol. gr. in-8°; Meindre, *Histoire de Paris et de son influence en Europe*, 1854-55, 5 vol. in-8°; A. Husson, *les Consommations de Paris*, 1856, 1 vol. in-8°, etc. F—T.

PARIS (Comte de), titre créé par Charlemagne, et qui passa, avec le duché de France, en 861, à Robert le Fort, par suite de son mariage avec Adélaïde, veuve du comte Conrad. Les descendants de Robert le portèrent jusqu'à Hugues Capet. Il n'a plus été donné qu'en 1838 à Louis-Philippe-Albert, fils aîné du duc d'Orléans, et petit-fils du roi Louis-Philippe Ier.

PARIS (Commune de). *V.* COMMUNE.

PARIS (Traités de). On en compte 8 principaux : 1° celui du 12 avril 1229 : il mit fin à la guerre des Albigeois : Raymond VII, comte de Toulouse, céda à Louis IX tout le Languedoc, moins les diocèses de l'Agénois et du Rouergue, et des portions de celui de Toulouse, de l'Albigeois et du Quercy, qui devaient former la dot et l'héritage de sa fille unique Jeanne, et cette princesse était destinée à Alphonse de Poitiers, l'un des frères du roi; il payait de plus 20,000 marcs d'argent, restituait les biens enlevés au clergé, rasait les fortifications de ses villes, et se déclarait l'ennemi des hérétiques. — 2° Un traité du 20 mai 1303, entre Philippe IV le Bel et Edouard III, rendit le duché d'Aquitaine au roi d'Angleterre, à la condition de l'hommage envers le roi de France. — 3° Par traité du 24 mars 1515, François Ier promit en mariage à Charles d'Autriche sa belle-sœur Renée, fille de Louis XII, avec 200,000 écus et le Berry pour dot; Charles s'engageait à ne pas aider son aïeul Ferdinand le Catholique contre la France; ce traité ne fut pas exécuté. — 4° Un traité de 1635 unit la France et les Etats-Généraux de Hollande contre l'Espagne. — 5° Le traité du 10 février 1763 mit fin à la guerre de Sept Ans : la France cédait à l'Angleterre l'Acadie ou Nouvelle-Ecosse, le Canada et le Cap-Breton, recouvrait la Martinique, la Guadeloupe, Marie-Galante, ses comptoirs en Afrique et dans les Indes orientales, échangeait Minorque contre Belle-Ile, et abandonnait la Louisiane à l'Espagne, comme compensation de la Floride, que cette puissance livrait aux Anglais; l'Espagne recouvrait Cuba et les Philippines. — 6° Le traité du 30 mai 1814 fit rentrer la France dans ses limites de 1792, en augmentant son territoire d'une partie de la Savoie, et de quelques cantons ajoutés aux départements des Ardennes, de la Moselle, du Bas-Rhin, et de l'Ain; les alliés lui confirmaient la principauté de Montbéliard et le Comtat-Venaissin; elle recouvrait ses établissements coloniaux, moins Tabago, Ste-Lucie, et l'île de France. — 7° Par traité du 20 novembre 1815, la France perdit Philippeville, Marienbourg, le duché de Bouillon, Sarre-louis, Saarbrück, les deux rives de la Sarre, le pays situé au N. de la Lauter, et une partie du pays de Gex, consentit à la destruction des fortifications d'Huningue, paya aux alliés une indemnité de 700 millions de fr., et laissa occuper un certain nombre de places fortes pendant 3 ans par une armée ennemie de 150,000 hommes. — 8° Le traité du 30 mars 1856 a admis l'Empire Ottoman dans le concert européen, mis son intégrité et son indépendance sous la garantie collective des puissances, enlevé à la Russie tout droit d'immixtion ou de protection dans les affaires intérieures de la Turquie, rectifié sa frontière de la Bessarabie, supprimé ses arsenaux militaires sur la mer Noire, neutralisé cette mer, désormais ouverte au commerce de toutes les nations, interdit toute fortification dans les îles d'Aland, affranchi la navigation du Danube, assuré aux provinces moldo-valaques une administration indépendante, une législation et une armée particulières. Par des conventions annexes, il a assuré l'amélioration du sort des chrétiens dans l'empire ottoman, proclamé l'abolition de la course et l'inviolabilité des neutres. B.

PARIS (Articles de). On nomme ainsi l'orfévrerie, la bijouterie fine ou fausse, les nécessaires, la brosserie fine, les fleurs artificielles, éventails, ombrelles, parapluies, la tabletterie, maroquinerie, bimbeloterie, papeterie de luxe, etc. La plus grande partie de cette fabrication se fait dans les 3e et 4e arrondissements actuels de Paris, comprenant les quartiers du Temple, de la place Royale, de la Porte-St-Denis, des Lombards, etc. Suivant une enquête officielle faite en 1848, la valeur annuelle de ces produits était alors estimée à 235,178,600 fr.

PARIS, v. des Etats-Unis (Maine), ch.-l. du comté d'Oxford, à 77 kil. N.-N.-O. de Portland; 2,400 hab.

PARIS, v. des Etats-Unis (New-York), dans le comté d'Oneida, à 61 kil. N.-O. d'Albany; 3,000 hab.

PARISET (Etienne), médecin littérateur, né en 1770 à Grand, près de Neufchâteau (Vosges), m. en 1847, fils d'un cloutier, fut d'abord commis chez un oncle parfumeur à Nantes, puis entra chez les Oratoriens de la même ville, où il fit des études brillantes; on l'envoya, en 1791, aux frais de la ville, suivre les cours de l'Ecole de santé à Paris. Obligé, faute de ressources, de se faire précepteur, il ne put prendre le doctorat en médecine qu'à 35 ans. Des cours d'anatomie et de physiologie, qu'il fit à l'Athénée de Paris, commencèrent sa réputation; en 1814, il fut nommé médecin de Bicêtre; en 1818, il devint membre du conseil de salubrité; en 1819, du conseil général des prisons; la même année, on l'envoya étudier la fièvre jaune à Cadix, puis à Barcelone en 1821, la peste en Egypte et à Tripoli en 1828-29. Convaincu que la peste est contagieuse, il eut à soutenir les plus vives discussions à cet égard. En 1822, il fut nommé membre du conseil supérieur de santé, secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine, et médecin en chef de la Salpêtrière. On a de lui, outre de nombreux articles dans le *Dictionnaire des sciences médicales* et autres recueils ou journaux : *Histoire médicale de la fièvre jaune* (avec Bally), 1823; *Mémoire sur les causes de la peste*, 1837; des éditions et traductions de quelques écrits d'*Hippocrate*, 1817-25; *Histoire des membres de l'Académie royale de médecine, ou Recueil des Eloges lus dans les séances publiques*, Paris, 1845, 2 vol. in-12; 2e édition complète, 1850, 2 vol. gr. in-18. Cet ouvrage est le principal titre littéraire de Pariset : la manière en est large, facile, heureuse, colorée, mais un peu vague. On distingue dans ces Eloges ceux de Berthollet, Cadet-Gassicourt, Corvisart, G. Cuvier, Desgenettes, Dupuytren, Esquirol, Larrey, Pinel, Vauquelin, etc. J. G.

PARISIENS, *Parisii* (du celtique *Pas-ri*, gens du passage de la rivière), petit peuple de la Gaule (Lyonnaise 4e); capitale : *Parisii*, ou *Lutetia Parisiorum* (Paris).

PARISIS (Le), petit pays de l'anc. France (Ile-de-France), au N. de Paris; ch.-l., *Louvres*. Il est auj. réparti entre les départements de la Seine et de Seine-et-Oise.

PARISIS, abréviation de *Parisiensis*, s'ajouta primitivement au nom de toute monnaie frappée à Paris (*sol, livre, denier*, etc.). Au commencement du XIIIe siècle, le système monétaire de Paris fut uniformément adopté dans les possessions royales du Nord, tandis qu'à l'O. on suivait le système *tournois* (*V. ce mot*). Toute monnaie parisis eut

une valeur d'un quart plus forte que la même monnaie tournois.

PARISOT, dit le *Père Norbert*. *V.* NORBERT.

PARISOT DE LA VALETTE. *V.* LA VALETTE.

PARIUM, auj. *Kemer*, ou *Kamérès*, anc. v. de l'Asie-Mineure (Mysie), entre Lampsaque à l'O. et Priapos à l'E., à l'endroit où la Propontide se resserre pour former l'Hellespont, fut fondée par des habitants de Paros, mêlés à des Erythréens et des Milésiens. Son port était vaste et sûr; elle fut agrandie par les rois de Pergame d'une partie du territoire de Priapos, et reçut, sous Auguste, une colonie romaine, qui fit changer son nom en celui de *Colonia Pariana Julia Augusta*. On remarquait dans son enceinte un autel magnifique, dont chaque côté avait un stade (185 mètres). C. P.

PARKANI, v. de Hongrie. *V.* BARKANI.

PARKER (Mathieu), 2e archevêque anglican de Cantorbéry, né à Norwich en 1504, m. en 1575, fut chapelain d'Anne de Boleyn, qui lui confia l'éducation de sa fille Elisabeth, puis de Henri VIII, et, en 1545, vice-chancelier de l'université de Cambridge. Également en faveur auprès d'Edouard VI, Marie Tudor le bannit, Elisabeth le nomma archevêque de Cantorbéry, 1559. Parker a laissé des éditions de Mathieu de Westminster, de Mathieu Pâris, de Thomas Walsingham; et de la *Vie du roi Alfred* par Asser; un ouvrage *De Antiquitate Britannicæ ecclesiæ*, 1729, Londres, in-fol.; et la préface de la *Bible anglaise*, dite *des Evêques*, 1568, in-fol.

PARKER (Samuel), né à Northampton en 1640, m. en 1687, archidiacre de Cantorbéry, puis évêque d'Oxford, a laissé : *Tentamina physico-theologica de Deo*, Londres, 1665, in-4°; *Disputationes de Deo et Providentiâ*, 1678, in-4°; *Démonstration de l'autorité divine, de la loi naturelle et de la religion chrétienne*, en anglais, 1681, in-4°; *Discours sur le gouvernement ecclésiastique*, 1669, in-8°; des *Commentaires*, en latin, sur les événements du temps, publiés en 1726, in-8°.

PARKES (Samuel), chimiste anglais, né vers 1760 dans le comté de Worcester, m. à Londres en 1825, a laissé, entre autres ouvrages : *The chemical catechism*, 6e édit., Lond., 1814, in-4°; *Essais chimiques sur les arts et manufactures de la Grande-Bretagne*, trad. en français par M. Delaunay, Paris, 1820, 3 vol. in-8°.

PARKHURST. *V.* NEWPORT.

PARLEMENT (de la basse latinité *parliamentum*, traduction de *mallum*, qui vient du germain *mallon*, parler), cour souveraine de justice, qui siégeait à Paris, jugeait en dernier ressort au nom du roi, enregistrait les lois, édits, ordonnances, et dont le ressort s'étendait sur la plus grande partie de la France; le reste ressortissant à 12 autres cours souveraines (*V.* plus bas PARLEMENTS PROVINCIAUX). Dès le commencement de la 3e race, le pouvoir de juger dérivant de la possession du fief, le roi dut la justice, et comme chef suprême des grands vassaux, et comme duc de France suzerain de ceux qui tenaient fief de lui; de là une cour particulière, la *Cour du roi* (*Curia domini regis*), pour juger seulement les débats du duc de France avec ses vassaux, ou de ceux-ci entre eux. Composée de seigneurs, de prélats, sans règles fixes, elle s'assemblait à la Pentecôte et à la Toussaint, investie généralement d'attributions à la fois politiques, judiciaires et financières. Ce parlement primitif, présidé par le roi, l'accompagnait dans ses voyages. Il passe pour être resté ambulatoire jusqu'à Philippe le Bel, 1302; mais Philippe-Auguste, par l'ordonnance connue sous le nom de son *Testament*, institua, dès 1190, une assise se tenant trois fois l'an à Paris. Sous St Louis, on trouve également des assises de la Cour du roi régulièrement tenues à Paris. Elle recevait déjà les appels des jugements rendus par les baillis ou sénéchaux, juridiction supérieure elle-même à celle des prévôts. La *Cour des Pairs*, composée, non plus exclusivement des 12 pairs, mais de ceux-ci et des grands officiers ou *ministeriales palatii* (ordonnance de 1223), dut se confondre, dès 1224, pour les fonctions judiciaires, avec la Cour ou le Parlement du roi, sauf de très-rares exceptions, et il suffit d'un certain nombre de pairs dans le Parlement pour le transformer en Cour des pairs, compétente pour juger un pair (*Etablissements de St Louis*, I, 71). C'est là l'origine du droit des pairs de siéger au Parlement. En substituant aux duels judiciaires les appels à la justice royale, dans un temps où d'ailleurs les affaires des communes et l'extension du domaine royal augmentaient beaucoup le nombre des causes, St Louis introduisit dans la Cour, comme *rapporteurs*, des jurisconsultes chargés d'exposer les affaires, sur lesquelles les arrêts étaient ensuite prononcés par les seuls *conseillers-juges* (prélats et barons). La présence de ces hommes nouveaux ne modifia pas immédiatement le Parlement : il conserva la gestion simultanée de la justice, des finances et de l'administration civile, continuant de se réunir de loin en loin, aux époques ordinaires des assises féodales. Mais bientôt la juridiction des baillis et sénéchaux, en s'étendant de plus en plus sur des points extrêmes du royaume, augmenta l'importance de la justice royale dont elle émanait. Pour suffire aux besoins nouveaux, Philippe IV le Bel fit de la Cour du roi trois conseils distincts : réservant les fonctions politiques au *Conseil étroit* ou *Grand Conseil*, les fonctions financières à la *Chambre des comptes*, il ne laissa au *Parlement* proprement dit que les attributions judiciaires. Les ordonnances de 1291 et du 23 mars 1302 fondèrent véritablement le Parlement moderne : en vertu de la 1re, les légistes, clercs exclusivement jusqu'en 1287, furent pris parmi les laïques (chevaliers ès lois, maîtres ès lois); trois personnes du conseil furent désignées pour donner audience tous les jours de la semaine, et le nombre de juges qui devaient siéger dans chaque parlement de l'année fut déterminé; en vertu de la 2e, la Cour dut tenir à Paris deux sessions de deux mois chacune, à Noël et à la Pentecôte; elle eut juridiction sur les grands et sur certains établissements publics; les légistes furent choisis et institués par le roi. Naguère assis au marchepied du banc où siégeaient les grands, ces légistes, en s'élevant (sous Philippe VI, 1341) du rôle de « souffleurs des nobles » à celui de juges, modifièrent complétement l'organisation judiciaire, désormais subordonnée à la science compliquée du droit romain et coutumier; de là, l'abstention graduelle et volontaire des barons, l'exclusion des prélats (3 décembre 1319) par Philippe V le Long, désireux « de les laisser tout entiers à leurs devoirs spirituels, » enfin la permanence du Parlement, préparée par les États-Généraux de 1357, par l'ordonnance de 1359, et établie par Charles V en 1369. Sous Louis XI, les conseillers laïques, encore moins nombreux que les clercs, durent être portés au même nombre, et tous devinrent inamovibles, 1467; enfin, sous Henri II et ses premiers successeurs, le Parlement fut un instant *semestre*, 1553-1560, mais pour redevenir permanent depuis L'Hôpital jusqu'à la fin de son existence, sauf ses vicissitudes politiques.

Philippe le Bel, en 1302, divisa le Parlement en 3 chambres : 1° *la Grand'chambre* (dite aussi *chambre des plaids* et plus tard *chambre dorée, grand'voûte*), connaissant des grandes causes qui intéressaient le roi, la couronne, les pairs, l'université, l'hôpital général, etc., recevant le serment des pairs et de tous les magistrats du ressort, enfin jugeant les causes préparées par les Enquêtes; avaient droit d'y siéger, indépendamment des membres dont le nombre varia, le roi, les princes du sang, le grand-chancelier, les pairs, des conseillers d'honneur (conseillers en retraite); 2° *la chambre des Enquêtes*, qui instruisait les procès dont appel était porté au parlement : elle n'avait ni sceau ni greffe particulier; 3° *la chambre des Requêtes*, jugeant certaines causes portées directement au Parlement. A la Cour souveraine furent attachés, en 1312, pour la 1re fois, les *gens du roi* (ministère public), *avocats* et *procureurs généraux*, chargés de la police judiciaire, de l'arrestation des coupables, de leur accusation devant les juges, de la protection des mineurs, des communautés religieuses, corporations, etc. De plus, comme les provinces du Sud avaient repoussé les conditions d'institution du Parlement que Philippe le Bel avait voulu créer à Toulouse, il établit à Paris une *chambre* (des requêtes) *du Languedoc* ou *du droit écrit*, enfin il institua les commissions tirées par le roi du parlement pour aller tenir deux fois par an les *Grands-jours de Troyes*, et *l'Echiquier de Normandie*.—L'organisation du Parlement varia peu jusqu'à Charles VII, qui, par l'ordonnance de Montils-lez-Tours, 1453, divisa les *Enquêtes* en 2 chambres, et créa une nouvelle chambre, la *Tournelle criminelle*, ainsi nommée parce que les conseillers tirés de la Grand'chambre et des Enquêtes y siégeaient à tour de rôle. La *Tournelle* revisa d'abord par voie d'appel, et en dernier ressort, les jugements rendus au petit-criminel (c.-à-d. qui entraînaient seulement amende); plus tard, François Ier, en la rendant permanente, lui donna tous les procès au grand criminel (dont les condamnations étaient peine afflictive et infamante). Il y eut en outre, à plusieurs reprises, depuis 1667, une *Tournelle civile*, succursale de la Grand'chambre, et devant laquelle étaient portées les causes qui n'excédaient pas une certaine somme. Enfin, de 1598 à 1669, il y eut une *Chambre de l'édit* (1 président; 16 conseillers, dont 2 au plus protestants), pour les causes où les protestants étaient partie principale. — Le Parlement, composé d'environ 67 membres sous Philippe le Bel, en compta successivement 100

sous Louis XI (12 pairs, 8 maîtres des requêtes, 80 présidents et conseillers), et 120 en 1635. Il en avait 270 en 1756, répartis dans 8 chambres : une *Grand chambre*, ayant un 1er président, 9 présidents à mortier, 21 conseillers laïques et 12 conseillers clercs; 5 *chambres des enquêtes*, avec chacune 3 présidents et 30 à 32 conseillers; 2 *chambres des requêtes*, chacune à 3 présidents et 14 conseillers; enfin 20 gens du roi, soit 1 procureur-général, 3 avocats-généraux et 16 substituts du procureur-général. La suppression de 2 chambres des enquêtes, cette année 1756, et d'autres faites plus tard, avaient, en 1789, réduit le Parlement de Paris à 164 membres et à 5 chambres : la Grand chambre (47 conseillers, dont 25 laïques); 3 chambres des enquêtes (chacune 2 présidents et 25 conseillers); 1 chambre des requêtes (16 conseillers); et les gens du roi, 20 membres. — A la *Grand chambre* avaient droit de séance les princes du sang, les ducs et pairs, le chancelier, le garde-des-sceaux, les conseillers d'Etat, 4 maîtres des requêtes, l'archevêque de Paris, et l'abbé de Cluny : elle connaissait des appels des sentences rendues par toute justice du ressort, jugeait (seulement pour le civil) les appels comme d'abus des juges ecclésiastiques du ressort, et jugeait en 1re instance les causes des pairs, celles des régales, les procès de l'Hôtel-Dieu, du grand *Bureau des pauvres* (*V. ce mot* au *Supplém.*), et de l'Université, les causes intéressant le roi et la couronne, les crimes de lèse-majesté, les procès criminels des grands-officiers, des membres du Parlement et de la Chambre des Comptes, des gentilshommes et des ecclésiastiques; — les *Chambres des enquêtes* connaissaient des appels des sentences rendues sur procès par écrit (sans audiences ni plaidoiries), des appels incidents aux procès par écrit, des appels principaux, des appels des jugements entraînant amende; elles jugeaient en 1re instance les causes réservées à la Grand chambre; la *Chambre des requêtes* connaissait en 1re instance des causes portées au Parlement de Paris en vertu du *committimus* (*V. ce mot*), jugeait les causes des églises fondées par les rois, et celles des corporations, déférées au Parlement par lettres de *garde-gardienne* (*V. ce mot*); il existait aussi, sous le nom de *Tournelle criminelle*, une chambre, nouvelle en partie, composée des 5 derniers présidents à mortier, de 10 conseillers laïques de la Grand chambre y siégeant à tour de rôle pendant 6 mois, et de 2 conseillers laïques des enquêtes siégeant à tour de rôle pendant 3 mois : elle connaissait des appels des procès de grand criminel, sauf pour les individus ou les corps dont les causes étaient commises aux Parlements. — Le Parlement avait sa chancellerie particulière, dite *petite-chancellerie*, et composée d'un chancelier (1 maître des requêtes renouvelé tous les mois), de secrétaires du roi, de conseillers-secrétaires-ordinaires du roi, de conseillers-secrétaires-contrôleurs, et de chauffe-cire-scelleurs; il avait de plus un fournisseur spécial, le *Rosier de la cour*, approvisionnant les princes du sang et pairs laïques, qui devaient aux magistrats la *baillée des roses* (*V. ce mot*). Les costumes des membres du Parlement avaient conservé l'ampleur et la majesté de ceux de nos anciens rois, la grande robe écarlate ou noire fourrée de vair ou d'hermine, le bonnet ou mortier de velours à 1 ou 2 galons d'or, et le bonnet de drap noir.

A l'origine, le roi donnait des délégations temporaires à de simples commissaires. Sous Philippe VI, il y avait eu une liste de toutes les personnes propres à faire partie du Parlement, et les noms en étaient extraits annuellement pour composer les assises. Plus tard, les rois nommèrent les conseillers sur présentation du chancelier, puis sur une liste de candidats dressée par la cour elle-même. Enfin, dès 1401, le Parlement, déjà permanent, et exempté des impôts et de la plupart des charges publiques, élut lui-même ses membres; mode de recrutement en usage jusqu'à Louis XII, qui vendit, en 1512, des charges de finance et quelques offices de judicature, et à François Ier, qui, érigeant en principe la vénalité des charges, créa, pour les vendre, 20 nouvelles places de conseillers. Ce système fut vivement attaqué aux Etats d'Orléans, 1560, et de Blois, 1576; L'Hôpital, qui n'avait pu le ruiner, en corrigea du moins l'abus, en faisant exiger (ordonnance de Moulins, 1566) des conditions de capacité et de science pour l'acquisition des charges; fortifié par l'hérédité des charges que créa, en 1604, la Paulette, il dura jusqu'à l'époque de Maupeou et jusqu'à la révolution de 1789. Les 1ers présidents seuls et les officiers du ministère public étaient demeurés à la nomination du roi.

Le Parlement, non content de son omnipotence judiciaire, prétendit à un rôle politique, en souvenir des origines de la Cour du roi, où les fonctions étaient confondues : de là sa perpétuelle théorie, qu'il représentait la nation comme suppléant des Etats-Généraux. Il appuyait en fait ses prétendus droits sur un usage ancien, celui de l'*Enregistrement*. C'était, au début, la simple formalité adoptée pour la promulgation des édits, ordonnances, etc.; le Parlement s'enhardit d'abord à les examiner, puis à les juger, à adresser au roi, avant de les enregistrer, des *remontrances* (droit toujours revendiqué depuis le XVe siècle, et qui semble implicitement reconnu par l'ordonnance de Moulins, 1566, et celle de 1667), enfin à refuser l'enregistrement, ou à n'en point accepter la responsabilité, en le faisant suivre de la formule « *enregistré de l'exprès commandement de sa Majesté,* » alors que les *lettres de jussion* ou les *lits de justice* imposaient l'enregistrement. Sa dernière ressource était de suspendre le cours de la justice, grave mesure qui, prise une fois au XVIIe siècle, ne devint plus ordinaire que pendant les désordres du XVIIIe siècle. Son renom d'autorité était si grand, que, sous Louis IX, Frédéric II soumit au roi et au parlement de France ses démêlés avec Innocent IV; que, sous Philippe IV, 1312, le différend du comte de Namur et de Charles de Valois y fut vidé; qu'en 1320 un prince de Tarente se soumit à sa décision; que les Anglais, au XVe siècle, considéraient comme une force sa présence dans Paris; que les Guises voulurent l'avoir pour eux au XVIe siècle; et qu'aux XVIIe et XVIIIe, il décida les questions de régence.

Adversaire de la papauté et préparateur des Etats-Généraux sous Philippe le Bel, avec Nogaret, Plasian, Flotte, etc., ennemi du Dauphin (Charles VII), contre qui il lança (23 décembre 1420) un arrêt de proscription, soumis aux Anglais pendant que Charles VII s'appuyait sur un parlement organisé à Poitiers, 1422-1436, le Parlement de Paris s'immisça constamment dans les affaires politiques depuis la 2e moitié du XVe siècle. Sous Louis XI, il prit contre le roi, 1462, la défense de la Pragmatique-sanction, et l'aida ensuite à préparer la réunion de la Normandie, 1468, cédée à Charles de Berry, 1465, en n'enregistrant la cession que *contraint et forcé*. Pendant la *Guerre folle*, il repoussa les propositions du duc d'Orléans, alléguant alors que son institution était purement judiciaire. Sous François Ier, il fit une longue opposition au Concordat. Sous Henri II, il figura (et c'est la seule fois) comme 4e *ordre* aux Etats-Généraux de 1558. Les guerres de religion lui fournirent l'occasion d'accroître son importance : mentionné comme une « forme des trois Etats raccourcie au petit-pied » dans la déclaration des Etats de Blois, 1576, qui lui reconnurent le droit de suspendre, modifier et refuser les édits, il se déclara pour la Ligue sans se donner aux Guises, et encourut la colère des Seize. Sous Henri IV, qui, jusqu'en 1594, fit siéger un parlement royaliste à Tours et à Châlons, il se montra « bon français, » en opposant aux Etats de 1593 la fameuse déclaration du maintien de la loi salique; Henri IV ne l'en réduisit pas moins à son rôle judiciaire. Il en sortit pendant la minorité de Louis XIII, en conférant la régence à Marie de Médicis, première immixtion directe dans les affaires du gouvernement, et bientôt, après la dissolution des Etats de 1614, en appelant dans son sein, 1615, les ducs et pairs pour dicter à la régente sa conduite. Réduit au silence par Brulart de Sillery et par Richelieu, il cassa solennellement le testament de Louis XIII, conféra la régence à Anne d'Autriche, puis, hostile à Mazarin, n'enregistra, en 1644, l'édit de l'emprunt forcé qu'en s'en exemptant d'abord, et opposa au lit de justice tenu (15 janv. 1648) pour l'enregistrement d'édits-bursaux le fameux *arrêt d'union* avec les autres compagnies (13 mai-15 juin 1648), qui constituait tout le corps judiciaire en guerre avec la cour. Il joua le principal rôle dans la *vieille Fronde*, appelée, par suite de son intervention active, *Fronde parlementaire*, lançant arrêt contre Mazarin (8 janv. 1649), à grand'peine contenu par Molé, et ne consentant à la paix de Ruel (1er avril) que pour protester bientôt contre l'arrestation des princes (30 déc. 1650), et, après la fuite du ministre (6 févr. 1651) et le lit de justice tenu pour la majorité du roi (7 sept.), lancer un nouvel arrêt contre Mazarin rentré en France avec 7,000 hommes. Dès lors effacé par les grands et les princes, il est tranféré à Pontoise par Louis XIV (6 août 1652). Plus tard, irrité des troubles causés par le Parlement, ce prince lui imposa silence (13 avril 1655) avec une hauteur qui a pu donner naissance à la fameuse tradition du jeune roi entrant un fouet à la main dans l'assemblée et y prononçant le mot célèbre : « l'Etat, c'est moi. » Bientôt, comme tous les autres parlements, celui de Paris perdit le titre de *cour*

souveraine, remplacé par celui de *cour supérieure;* il dut plier devant l'inflexibilité du monarque faisant enregistrer en lit de justice, 1665, des édits bursaux équitables, que blâmaient les conseillers, défendant, 1666, de délibérer sur les édits enregistrés, faisant lacérer les registres qui contenaient les arrêts de la Fronde, 1668, enfin (24 fév. 1673) lui interdisant absolument toute espèce de remontrances. La mort de Louis XIV lui rendit ses privilèges. Le Régent, reconnaissant de l'arrêt qui lui remettait le pouvoir, rétablit le droit de remontrances (15 sept. 1715), et en régla l'usage (26 août 1718). Toutefois, il l'exila à Pontoise (21 juillet 1720) pour son opposition au système de Law, et l'obligea d'enregistrer la bulle *Unigenitus* (déc. 1720). Pendant tout le XVIIIe siècle, l'esprit janséniste de ses membres engagea le Parlement dans une lutte sans fin contre le clergé au sujet des billets de confession, et contre le roi au sujet de la bulle *Unigenitus.* Aussi en 1732 il fallut un lit de justice pour faire enregistrer la déclaration du roi réglant la manière dont le parlement traiterait les affaires publiques, et les magistrats qui protestèrent furent exilés pendant deux mois (7 sept.-28 nov.). Plus tard le Parlement défendit (18 avril 1752) de refuser les sacrements à ceux qui n'avaient pas accepté la bulle; le roi interdit (22 fév. 1753) les poursuites contre les contrevenants, donna des lettres de jussion (5 mai) pour l'enregistrement de cette interdiction, et, sur le refus du Parlement (7 mai), transféra d'abord la Grand'chambre à Pontoise (11 mai) et à Soissons (8 nov.), puis créa et fit installer à Paris une *Chambre royale,* destinée à remplacer le Parlement. Rappelé l'année suivante (17 août 1754), il recommença la guerre, forma l'*Union des classes* (association des parlements), et, après un nouveau lit de justice tenu en faveur de la bulle, et où le Roi promulguait des déclarations supprimant un grand nombre de charges des enquêtes, et restreignait le droit de réunion des Chambres, le Parlement interrompit le cours de la justice, en donnant sa démission en masse (18 déc. 1756). Rétabli encore (1er décembre 1757), protégé par Choiseul, il l'aida à supprimer les Jésuites, 1761-63; mais la confirmation de la sentence rendue par le tribunal d'Abbeville contre La Barre, l'odieux du procès de Lally, 1766, soulevèrent l'opinion contre le Parlement. Maupeou le punit d'une nouvelle union avec les autres compagnies et d'une dernière suspension du cours de la justice, en le supprimant avec tous les autres, en janvier et décembre 1771, et les remplaçant par les conseils connus sous le nom de *Parlement Maupeou* (*V. ci-dessous*). L'opinion publique eut la faiblesse de regretter l'ancien Parlement; Louis XVI le rétablit (12 novemb. 1774). A peine réinstallé, il se montra aussi hostile aux réformes, notamment à la suppression des corvées, 1776, ainsi qu'aux plans de Necker, 1779, et recommença plusieurs fois à refuser l'enregistrement des édits; exilé à Troyes, puis rappelé avec honneur, il déclama contre la cour par la bouche de Duval d'Eprémesnil, et s'associa au duc d'Orléans pour demander les États-Généraux, 1788. Ce fut son arrêt de mort: l'Assemblée Constituante abolit d'abord la vénalité et l'hérédité des charges, et supprima le Parlement et les cours provinciales (7 sept. 1790).

Sans nier les fautes commises par le Parlement, sans justifier l'abus de la vénalité des charges défendue elle-même avec quelque succès par Montesquieu, sans regretter enfin sa destruction définitive, on doit reconnaître que ce corps a rendu de grands services à la royauté et à la France. Dans l'origine, il aida à la transformation de l'État féodal et oligarchique du pouvoir en constitution monarchique. Il fit successivement prévaloir contre Rome le droit national, contre les Gallicans l'appel comme d'abus, contre les communes et les grands le droit royal qui constituait l'unité de la France; il concourut au maintien de l'inaliénabilité du domaine et de l'incessibilité des privilèges de la couronne. Il prépara l'unité de législation par l'interprétation large des coutumes contradictoires et l'uniformité des *arrêts d'édit.* Le rôle politique qu'il s'attribua empêcha la monarchie de dégénérer en pur despotisme. Sa sévérité, son savoir, sa gravité, contrastèrent heureusement, du XVIe au XVIIIe siècle, avec la corruption des mœurs. Enfin, en formant une corporation aristocratique dans la bourgeoisie, la *noblesse de robe,* classe moyenne entre l'aristocratie d'épée qui la repoussait, et le tiers avec lequel elle ne voulait pas se confondre, il présenta le spectacle de familles éclairées, vertueuses, conservant intactes les traditions de la France, et léguant aux générations modernes le souvenir de grands magistrats, honneur et lumières du pays. — Aux deux époques où il fut supprimé, 1771, 1790, le Parlement de Paris comprenait dans son ressort: Paris, la Picardie, la Champagne, la Brie, l'Ile-de-France, le Perche, la Beauce, le Maine, la Touraine, l'Orléanais, la Sologne, le Berry, le Nivernais, l'Anjou, le Poitou, l'Aunis, le Rochelois, l'Angoumois, la Marche, le Bourbonnais, l'Auvergne, le Forez, le Lyonnais, le Beaujolais, le Mâconnais, l'Auxerrois. A. C.

PARLEMENTS PROVINCIAUX.—A mesure que le domaine de la couronne s'étendit et que l'autorité royale se fortifia, il devint nécessaire de multiplier les cours souveraines, rendant la justice en dernier ressort au nom du roi; la France en reçut successivement 13 nouvelles, dont une (le Parlement de Trévoux) avait cessé d'exister en 1789. Les voici dans l'ordre de leur création:

1° Le *Parlement de Toulouse,* créé en 1302 par Philippe le Bel, avec juridiction sur Beaucaire, Montpellier, Toulouse, et dépendant du Parlement de Paris. Il ne put être organisé alors; supprimé en fait, 1312; rétabli par Charles VI, 1419, transféré par Charles VII à Béziers 1425, réuni, 1426, au Parlement dit de Paris établi à Poitiers dès 1420, il en fut séparé en 1436, et ne fut définitivement institué à Toulouse qu'en 1443. Ressort: les sénéchaussées de Languedoc, Rouergue, Quercy (sauf de 1462 à 1474, réuni à celui de Bordeaux), Foix, l'Ile-Jourdain, Auch, Lectoure, Tarbes, Pamiers. Avant la création du Parlement de Bordeaux, il avait eu juridiction sur la Guyenne et la Gascogne;

2° Le *Parlement de Grenoble,* établi en 1451-53 par Charles VII, en remplacement du conseil Delphinal qui avait siégé à St-Marcellin depuis 1337, et à Grenoble depuis 1340. Louis XI le confirma en 1461. Ressort: tout le Dauphiné;

3° Le *Parlement de Bordeaux,* institué par Louis XI, 1462, transféré à Poitiers, 1469-71, lors de la cession de la Guyenne au frère du roi, un instant interdit, 1549, après le soulèvement de Bordeaux. Son ressort, qui avait embrassé le Quercy, 1462-1474, comprenait: la Guyenne, la Gascogne, le Limousin, le Périgord, la Saintonge, les Landes, les sénéchaussées d'Agen et de Condom;

4° Le *Parlement de Dijon,* créé par Louis XI en mars 1476 (vieux style; 1477, n. s.), en remplacement des Grands-Jours tenus par les ducs, confirmé en 1480, supprimé sous Charles VIII, 1485, et rétabli, 1494. Ressort: l'anc. Bourgogne (Charolais, Autunois, Auxois, Dijonnais, Châlonnais) et la Bresse;

5° Le *Parlement de Rouen,* anc. Échiquier de Normandie, rendu perpétuel par Louis XII sous le même titre, 1499, et transformé en Parlement, 1515; démembré en 1771, il fut rétabli dans son intégrité, 1774, et comprenait la Normandie entière;

6° Le *Parlement d'Aix,* anc. *Conseil éminent* de Provence, transformé en Parlement par Louis XII, 10 juillet 1501, et confirmé en 1502. Ressort: la Provence et la vallée de Barcelonette;

7° Le *Parlement de Rennes,* créé par Henri II en mars 1552 (vieux style; 1553, n. s.), en remplacement des Grands-Jours institués par Charles VIII en 1495, rendu sédentaire à Rennes par Charles IX, 4 mars 1561. Ressort: la Bretagne;

8° Le *Parlement de Pau,* formé en 1620 par Louis XIII, de la réunion du conseil souverain de Béarn (fondé en 1519) et de la chancellerie de Navarre (fondée en 1520). Ressort: Béarn, Navarre;

9° Le *Parlement de Metz,* fondé par Louis XIII en 1633 pour les Trois-Evêchés, et dont le ressort (Trois-Evêchés et Basse-Lorraine) s'augmenta de cette dernière province après la réunion de Sarrebourg, Sarrelouis, Phalsbourg, Longwy, Luxembourg français par Louis XIV;

10° Le *Parlement de Besançon* établi par Louis XIV d'abord à Dôle, 1674, puis à Besançon, 20 août 1676; c'était la transformation de l'ancien parlement ambulatoire de Franche-Comté, rendu sédentaire à Dôle par Philippe le Bon, 1422, suspendu par Charles II d'Espagne, 1668. Ressort: la Franche-Comté;

11° Le *Parlement de Douai,* définitivement institué dans cette ville par Louis XIV, 1713; c'était l'ancien Conseil souverain (français) fondé à Tournai, 1668, nommé Parlement au même lieu, 1686, et transféré d'abord à Cambrai, 1709. Ressort: Cambrésis, partie de la Flandre wallonne et du Hainaut;

12° Le *Parlement de Nancy,* créé par Louis XIV, 1775; c'était l'ancien Conseil souverain de Lorraine et Barrois, et la Cour souveraine fondée momentanément par Louis XIII, 1634. Ressort: Haute-Lorraine et Barrois.

13° Le *Parlement de Dombes* ou *de Trévoux,* était le conseil souverain fondé à Lyon par François Ier après acquisition du comté de Dombes, 1523, transformé en Parlement à

Lyon, 1538, retourné en 1560 aux princes de Bourbon, qui le maintinrent, puis le rendirent sédentaire à Trévoux, 1696. Louis XV acquit en 1762 la principauté de Dombes. Le ressort du Parlement de Trévoux comprenait alors : les justices royales de Trévoux, Montmerle, Chalamont et Lent; les justices bannerettes de Thoisey, St-Trivier, etc.

Il y avait de plus 3 conseils souverains ou supérieurs : Bastia, Colmar, Perpignan; et un conseil provincial, Arras, ne jugeant qu'au civil.

PARLEMENT MAUPEOU, nom donné aux *Conseils supérieurs* que le chancelier Maupeou substitua, en janv. et nov. 1771, aux anciens Parlements, en abolissant la vénalité des charges et proclamant la gratuité de la justice : œuvre équitable, dont on méconnut l'importance. La circonscription des Cours souveraines fut beaucoup plus rationnelle : l'immense ressort du Parlement de Paris était démembré entre le nouveau Parlement de Paris et 4 grands Conseils (Blois, Châlons, Clermont, Poitiers). Voici les 22 Parlements ou Conseils nouveaux, que Louis XVI abolit le 12 nov. 1774, en rappelant les anciens Parlements :

1° Le *Parlement de Paris;* ressort : Picardie (moins le Boulonnais), Ile-de-France, N. de l'Orléanais (Orléans, Beauce), Auxerrois, Sénonais, Rethélois, Rhémois.

2° Le *Conseil d'Artois;* ressort : Artois, Boulonnais, Flandre flamingante ou maritime.

3° Le *Conseil de Douai;* ressort : Flandre wallone, Cambrésis, Hainaut et Namur français.

4° Le *Conseil de Châlons;* ressort : Champagne, moins les fractions comprises dans le Parlement de Paris.

5° La *Cour souveraine de Lorraine;* ressort : les Trois-Evêchés et la Lorraine.

6° Le *Conseil d'Alsace;* ressort : l'Alsace.

7° Le *Conseil de Rouen;* ressort : pays de Caux, Roumois, pays d'Ouche, Lieuvin.

8° Le *Conseil de Bayeux*, démembrement de l'ancien Parlement de Rouen; ressort : le reste de la Normandie à l'O. et au S.

9° Le *Parlement de Rennes;* ressort : la Bretagne.

10° Le *Conseil de Blois;* ressort : Maine, Anjou, Touraine, Vendômois, Blaisois, Berry.

11° Le *Conseil de Clermont;* ressort : Nivernais, Bourbonnais, Auvergne, Marche orientale.

12° Le *Conseil de Lyon;* ressort : Lyonnais et pays de Dombes.

13° Le *Parlement de Dijon;* ressort : Bourgogne et Bresse.

14° Le *Parlement de Besançon;* ressort : la Franche-Comté.

15° Le *Parlement de Grenoble;* ressort : le Dauphiné.

16° Le *Parlement d'Aix;* ressort : la Provence.

17° Le *Conseil de Nîmes* (démembrement du Parlement de Toulouse); ressort : Languedoc oriental (Vélay, Vivarais, Gévaudan, Uzège, pays de Nîmes).

18° Le *Parlement de Toulouse;* ressort : le reste du Languedoc.

19° Le *Conseil de Roussillon;* ressort : Roussillon et Cerdagne.

20° Le *Parlement de Pau;* ressort : Basse-Navarre, Soule, Béarn.

21° Le *Parlement de Bordeaux;* ressort : Gascogne, Guyenne, Périgord, Limousin, Saintonge.

22° Le *Conseil de Poitiers;* ressort : Poitou, Aunis, Angoumois, Marche occidentale. A. C.

PARLEMENT ANGLAIS, nom donné collectivement aux deux Chambres législatives, la Chambre-Haute ou des Lords, et la Chambre-Basse ou des Communes, qui partagent avec le souverain le gouvernement de l'Angleterre. Le souverain exerce seul le pouvoir exécutif, mais par des ministres soumis en fait aux votes des deux Chambres; il convoque, ajourne, proroge et dissout le Parlement, y crée des pairs à volonté, sanctionne ou rejette les bills adoptés par les Chambres, prête à son avénement le serment de « gouverner conformément aux statuts faits en Parlement, aux lois et aux coutumes. » Les Etats du royaume, en droit partagent avec le roi la puissance législative, en fait l'exercent seuls avec les ministres. Les deux Chambres siégent à Westminster. — La *Chambre-Haute* est formée par les *lords spirituels* et *temporels;* les premiers, au nombre de 30 (les 2 archevêques et 24 évêques d'Angleterre, le 25e, celui de Sador-et-Man, excepté; un des 2 archevêques et 3 évêques anglicans d'Irlande par roulement à chaque session), siégeant *à titre d'office* au *banc des évêques*, et représentant le clergé anglican; les deuxièmes, au nombre de 450 environ, divisés en 3 catégories : 1° les *pairs héréditaires* (les princes de la famille royale, les anciens pairs du royaume et les *pairesses* d'Angleterre, celles-ci siégeant par délégation, sans que leur délégué, s'il n'est pair lui-même, puisse prendre part aux débats), et les *pairs de création*, qui, créés par le souverain, doivent constituer un majorat à leurs fils aînés, chefs, après eux, des nouvelles pairies héréditaires; 2° les *pairs élus* (16 pairs écossais élus pour chaque Parlement par la pairie d'Ecosse, et 28 pairs irlandais élus à vie par la pairie d'Irlande); 3° les *pairs siégeant d'office* (les lords-magistrats, juges des 3 hautes-cours de justice, dont les votes ne forment ensemble qu'une seule voix). La Chambre des Lords est cour suprême de justice en matière civile; dans certains cas, elle juge aussi souverainement en matière criminelle. Elle ne siége que 6 mois. Tous les pairs, excepté ceux d'Irlande, sont privés du droit électoral comme de l'éligibilité. — La *Chambre-Basse* ou *des Communes* est élue par les comtés, cités, bourgs de mille âmes au moins, et les 3 universités (Oxford, Cambridge, Dublin), ayant droit chacun à une représentation particulière, en proportion avec le chiffre de la population. Elle se compose auj. de 654 membres (496 représentants de l'Angleterre, 53 de l'Ecosse, 105 de l'Irlande), dont 395 nommés par les villes et bourgs, 253 par les comtés, 6 par les 3 universités. Les membres des Communes, appelés à des fonctions publiques, sont soumis à la réélection. Les conditions d'éligibilité sont d'être citoyen anglais, âgé de 20 ans au moins, de posséder en propriété foncière un revenu de 600 liv. sterl. pour les représentants des comtés, et de 500 pour ceux des villes; aucun cens n'est exigé des représentants des Universités. Ne sont éligibles, ni les pairs, ni les membres du clergé, ni certains fonctionnaires. La Chambre n'a pas de président; le dignitaire qui en tient lieu est l'*orateur* (*speaker*). — La durée légale d'une législature est de 7 ans. Toute proposition présentée au Parlement par la couronne ou par les membres de la Chambre porte le nom de *bill* (projet de loi). Adopté par les Chambres et approuvé par le souverain, le *bill* devient *law* (loi). Le bill d'intérêt général (*public bill*) subit 3 lectures dans chaque Chambre : en cas de divergence d'opinion sur des points spéciaux, une conférence a lieu entre des membres désignés des deux Chambres pour aplanir les difficultés. Les bills d'intérêt particulier (*private bills*) ne subissent qu'une lecture; ceux qui touchent aux droits de la pairie sont discutés d'abord dans la Chambre-Haute; les *bills de finances* sont discutés exclusivement dans la Chambre-Basse, et les Lords ne peuvent que les adopter ou les rejeter en masse. Le Parlement peut abroger, modifier, interpréter les lois existantes, en faire de nouvelles, réformer, changer la Constitution. Le Parlement existant à l'avénement d'un roi mineur doit siéger 6 mois et durer 3 ans, sauf le cas de majorité antérieure du roi, ou celui de dissolution par le Régent et le conseil de Régence. S'il est prorogé au moment de l'avénement d'un roi, il se rassemble pour 6 mois, sauf dissolution; s'il n'y a pas de parlement à ce moment, le dernier se rassemble immédiatement. En droit, le Parlement peut rester 3 ans au plus sans siéger. En fait, le budget, les nécessités législatives et son omnipotence l'obligent régulièrement à une et quelquefois à deux sessions par an. Le Royaume-Uni n'a qu'un seul Parlement depuis les *Actes d'Union* qui ont réuni ceux d'Ecosse, 1707, et d'Irlande, 1800, à celui d'Angleterre. Il admet les catholiques depuis le *bill d'émancipation*, 1829. Quant aux Juifs, malgré les élections persévérantes de la Cité de Londres, la Chambre des Lords s'obstine à repousser le bill qui les introduirait dans les Communes.

L'origine du Parlement anglais se trouve dans la position indépendante que prit la féodalité normande en face des rois normands dont les barons formaient le conseil naturel, et dans les luttes qu'elle soutint contre les princes angevins pour s'assurer d'abord des libertés et des priviléges (Grande Charte, 1215), ensuite une part importante dans l'exercice du pouvoir (assemblée et statuts d'Oxford, 1258). La Chambre des Lords n'est que la transformation du Haut-Conseil féodal qui, composé des seuls tenanciers en chef, hauts prélats et barons siégeant par leur propre droit et à leurs propres frais, fut appelé, dès les premiers temps, à traiter avec le suzerain les questions politiques et militaires, à délibérer sur les aides extraordinaires. Simultanément, mais à un degré inférieur, des représentants des comtés (*shires*) étaient fréquemment consultés sur l'état des *shires* ou *counties*, et sur les moyens d'en obtenir des subsides. Les empiètements des francs-tenanciers en chef sous Jean-sans-Terre et Henri III hâtèrent la création des deux Chambres, dont la réunion seule constitua le Parlement anglais, bien que, dès 1246, et pour la première fois, Mathieu Pâris donne ce nom de Parlement au conseil-général des barons, et qu'en 1254 le

principe de la représentation des chevaliers « à la place de tous » soit contenu dans les *writs* de Henri III. — A la suite des troubles suscités par la prépondérance des Poitevins sous Henri III, un conseil des barons usurpant la garde des châteaux de la couronne, s'arrogeant le droit de nommer annuellement les officiers royaux; une commission permanente de 12 barons instituée par le *Parlement enragé* d'Oxford (*mad Parliament*, 1258), pour décider avec le conseil du roi (les ministres) des affaires du pays au nom de l'aristocratie anglaise, et devant tenir chaque année, en février, juin, octobre, 3 parlements (assemblées politiques, financières et judiciaires) : telle fut l'origine plus directe de la Chambre des lords; elle se fit assister, suivant les vieux usages, d'une assemblée inférieure, mais encore aristocratique, celle des *Chevaliers du shire*, convoqués régulièrement et aux frais du comté pour transmettre à ces parlements ou grands conseils les plaintes recueillies contre les shérifs, accorder de l'argent ou demander des réformes; fonctions auxquelles s'en tint longtemps encore, après qu'elle eut été constituée, la Chambre des communes, dont les chevaliers de comté ne représentent qu'un des éléments primitifs. En effet, la Chambre basse dut, peu après, son organisation complète à la position particulière du comte de Leicester, qui, maître de Henri III, 1264, et en butte aux attaques de l'aristocratie, opposa à celle-ci une Chambre des députés des principales villes et bourgs : les *bourgeois* siégèrent d'abord comme 3e chambre au-dessous des *chevaliers de comté;* en se confondant bientôt avec ceux-ci, ils formèrent la *Chambre des communes*, 1265. Toutefois, le retour périodique d'assemblées toutes semblables ne se produisit pas encore; la coutume d'appeler au parlement les députés des villes fut momentanément abandonnée sans qu'ils réclamassent, à cause des charges que leur imposait le déplacement. En 1273, on trouve 4 chevaliers de chaque comté et 4 citoyens de chaque cité convoqués à Westminster avec les lords pour jurer fidélité à Edouard Ier. Ce prince convoqua, en 1283, pour obtenir des aides, un parlement de 2 États seulement, clergé et communes; les 2es comprenaient 4 chevaliers de chaque comté, 2 députés de chaque cité, ville et bourg à marché; pour leur plus grande convenance, ils furent divisés en 3 corps, siégeant à Northampton, York et Durham. A la fin de la même année, il y eut un nouveau parlement avec communes réduites aux députés de 20 cités et bourgs. En 1295 fut convoqué le *Parlement de Westminster*, le plus complet qu'on eût encore vu (49 comtes ou barons; 2 chevaliers par comté, 2 bourgeois par ville ou bourg) : 120 villes ou bourgs y furent représentés, et leurs députés votèrent 1/3 de plus, en subsides, que les barons et chevaliers. Dès lors, le nombre des bourgs fut augmenté, et leurs députés convoqués régulièrement. Ce ne fut d'abord que pour des questions de finances; les affaires d'État leur étaient peu familières, et ils étaient souvent congédiés pendant que les pairs continuaient de siéger; mais ils retirèrent un grand avantage de leurs fréquentes réunions : pouvant conférer ensemble sur leurs griefs et les faire connaître à la couronne, ils joignirent à leurs votes de subsides des demandes de réformes; le développement de la constitution parlementaire est en germe dans ce fait. La guerre civile qui termina le règne d'Edouard II permit au parlement d'intervenir, et, pour la première fois, de déposer un roi, 1327. Sous Édouard III s'établissent la séparation nettement tranchée et les attributions distinctes des deux Chambres, constituées avec leurs noms et leurs prérogatives modernes : l'*État du clergé* se confond, par les prélats de la Chambre des lords, avec l'État *« des grands de la terre ou pairs de la terre, »* assistés eux-mêmes de protecteurs des droits de la couronne (conseillers privés, juges, chancelier avec ses clercs); l'État *« des petits de la commune »* comprend les 72 chevaliers des 36 *shires* à députés (Durham, Chester, les Galles, tenaient des parlements spéciaux) et les députés des bourgs et villes, dont le nombre est laissé à la discrétion des shérifs. Les Communes siégèrent désormais aussi régulièrement que les Lords, c.-à-d. tous les ans; les 3 États délibéraient et votaient séparément; mais, avant la séparation du parlement, ils étaient appelés à donner leur assentiment aux résolutions de chacun d'eux; les ordonnances rendues sans le consentement des Communes étaient nulles; illégales, les aides ou tailles perçues par la seule volonté du souverain. On place en 1347 l'établissement du *Parlement annuel*, désormais nécessaire pour le vote des subsides. Plus tard, le parlement s'empara du droit de mettre les ministres en accusation, posa des bornes au droit de pourvoirie, et, s'immiscant dans les questions religieuses par le *Statut des provisors*, 1367, dégagea la nation de tout tribut envers la cour de Rome, défendit l'appel au pape, et confirma le droit des patrons pour les élections ecclésiastiques. — Sous Richard II, 1377-99, les Communes profitèrent des troubles de la minorité pour augmenter leur importance : en votant la taxe nécessaire à la guerre de France, elles nommèrent deux *trésoriers* (oct. 1377) chargés de percevoir l'argent et de l'appliquer exclusivement aux dépenses de la guerre. Dans le parlement de 1382, on trouve l'origine des *emprunts sur garantie parlementaire* : les exactions du roi avaient ruiné son crédit; les négociants lui prêtèrent par l'intermédiaire des Lords et des Communes, qui durent répondre de l'emprunt. Le parlement acquit en 1399 une nouvelle force, en déposant Richard II, disposant de la couronne, substituant les Lancastre aux Plantagenets directs, et assurant l'hérédité dans la famille de Henri IV, sans tenir compte des droits de la maison de Clarence. Henri IV, nommé par les deux Chambres, reconnut formellement l'inviolabilité de leurs membres, ainsi que le droit inhérent aux Communes de voter les subsides et d'en déterminer l'emploi, en ne laissant qu'une très-faible somme à la disposition du roi. Les Communes accrurent encore leur importance sous ce prince : elles poussèrent des enquêtes dans les départements de l'administration, firent régulariser l'élection des *chevaliers du shire*, souvent faussée par la partialité des shérifs, substituèrent aux pétitions par écrit les *pétitions et remontrances de vive voix* (véritable origine du droit de contrôle politique et de discussion parlementaire), imposèrent au roi, en 1406, l'obligation de gouverner par les avis d'un conseil permanent et fidèle aux statuts, firent reconnaître la nécessité de leur concours pour la validité des statuts, et discutèrent même les opérations militaires. Sous Henri VI, les Lords furent plusieurs fois appelés à prononcer sur les luttes des régents et sur la question de succession au trône; les Communes firent reconnaître mieux encore l'inviolabilité de leurs membres; des statuts royaux réglèrent le mode des élections et le droit électoral; par le statut de 1429, il fut limité, pour l'élection des *chevaliers du shire*, aux francs-tenanciers possédant un revenu annuel de 40 shillings (50 fr. 20 c.). A l'époque de la guerre des Deux-Roses, le parlement se fit déférer, comme coupable de haute trahison, 1449, Suffolk, réputé l'auteur des désastres survenus en France; il aida Richard d'York à devenir *Protecteur*, 1455; il changea, 1460, la loi de succession au trône, en attribuant, au préjudice du prince de Galles, la succession éventuelle de Henri VI au duc d'York. Mais il concourut tour à tour à la royauté d'Edouard IV, au rétablissement d'Henri VI et à la régence de Warwick, à la reconnaissance définitive d'Edouard IV, à l'usurpation de Richard III, et, en 1485, fixa la royauté dans la famille des Tudors. Il avait ainsi préparé sa propre servitude. Sous les Tudors, en effet, la Chambre des communes, effrayée par 25 années de luttes sanglantes, tomba dans une abjecte servilité, quand les lords, décimés sur les champs de bataille, abaissés systématiquement ou remplacés dans la Chambre haute par les créatures de Henri VII, ne purent plus la pousser ni la soutenir; la nation oublia momentanément ses libertés politiques, pour avoir l'ordre sous Henri VII, l'indépendance religieuse sous Henri VIII, la gloire avec Elisabeth. Henri VII ne convoqua qu'un seul parlement, en 1504. Henri VIII se fit donner par lui le titre de chef suprême de l'Eglise, le força de supprimer à son profit les monastères, discuta avec les seuls lords spirituels les modifications successives de sa doctrine religieuse, fit adopter par les deux Chambres le *statut des 6 articles;* 1539, et leur arracha une espèce de renoncement à elles-mêmes, en faisant donner aux proclamations royales force d'actes du Parlement. Sous lui, le caractère de la Chambre des lords fut affecté par la dépendance où l'anglicanisme plaça les pairs spirituels; celui de la Chambre des communes, par les restrictions apportées à la liberté de discussion et la suppression de leurs priviléges; le despotisme résultait de la position faite au roi par la nouvelle religion. Aussi servile sous Edouard VI et sous Marie Tudor, le Parlement imposa tour à tour à l'Angleterre le culte luthérien et le rétablissement de la liturgie catholique. Sous Elisabeth, il releva définitivement l'anglicanisme. Traité avec hauteur pour avoir supplié la reine de se marier et de fixer la succession au trône, il supporta patiemment l'avis « de ne plus se jouer à l'avenir de la patience de la reine. » Cependant les lords catholiques firent plus tard entendre leurs plaintes contre les actes hostiles à leur religion, et les Communes, à l'époque des persécutions de la Cour de haute commission contre les puritains, 1571, présentèrent 7 bills nouveaux pour une réforme religieuse plus large,

maintenant énergiquement le privilége de leur inviolabilité, au sujet de l'auteur des bills, Strickland, qu'elle avait fait arrêter.

Avec les Stuarts, le Parlement reprit son rôle indépendant. En face des prétentions de Jacques Ier à l'absolutisme, il rechercha les bornes de l'autorité royale, l'étendue des droits de la nation, protesta contre l'abus de la prérogative royale, et combattit les théories de droit divin; les Communes réclamèrent des enquêtes sur la légalité des impositions, demandèrent l'abolition des droits de *pourvoyance, garde-noble, tonnage et pondage*, etc., sauvegardèrent la *liberté de la parole*, et, sans se laisser décourager par l'envoi de 5 membres à la Tour, 1622, par la punition des chefs populaires dans les deux Chambres, par la dissolution de 4 Parlements, 1610, 1614, 1617, 1622, maintinrent leur droit de voter les subsides et de contrôler la politique générale. Sous Charles Ier, trois Parlements, de 1625 à 1629, se montrèrent également disposés à prendre part au gouvernement, et furent successivement dissous; le 1er, 1625, pour avoir mis le vote des subsides à la condition de l'adoption du *bill des griefs*, par lequel il réclamait la confirmation des vieilles libertés anglaises; le 2e, 1626, pour avoir attaqué directement Buckingham; le 3e, 1628, pour avoir fait suivre le vote des subsides destinés à la guerre de France, de la fameuse *pétition des droits*. En 1640, Charles dut recourir à un 4e Parlement, bientôt dissous de nouveau (*V.* plus loin COURT-PARLEMENT), enfin à un 5e, le *Long-Parlement* (*V.* plus loin), qui renversa la royauté, et établit la république. Réduit à la Chambre des Communes par la suppression de la Chambre haute, il concentra en lui tous les pouvoirs, fut chassé à son tour par Cromwell, 1653, et remplacé un instant par le *Parlement-Barebone* (*V.* ci-dessous). Devenu Protecteur, 1653-58, O. Cromwell assembla successivement et brisa quatre Parlements; pour balancer l'influence républicaine des Communes, il essaya de former une nouvelle pairie; la nouvelle Chambre des Lords, adjointe au 4e Parlement de Cromwell, reçut le sobriquet de *l'autre Chambre*, et le Parlement de 1658, qui confirma à Richard Cromwell le titre de Protecteur, voulut bien reconnaître à la Chambre haute son autorité et sa constitution, mais sans admettre ses prétentions à la pairie. Deux mois avant l'abdication de Richard, 1659, ce Parlement, composé de protectoristes, de républicains et de neutres, fut renversé par l'armée, qui rappela les débris du Long-Parlement. Ils furent bientôt, à leur tour, chassés par Lambert; Monk renversa enfin la tyrannie militaire de ce général, et le *Parlement-Convention* (*V.* ci-dessous) rappela les Stuarts, 1660. Sous Charles II, un 1er Parlement vota, 1662, le *bill d'Uniformité* contre les *non-conformistes*, et le fameux *bill du Test* (*V.* TEST); un 2e, par le *bill d'Habeas corpus*, donna une sanction définitive à la liberté individuelle déjà garantie par la Grande-Charte, abolit la censure, et assura la liberté de la presse. En 1680, se formèrent les partis des *Whigs* et des *Tories* (*V. ces mots*), le 1er partisan des libertés parlementaires, le 2e défenseur des Stuarts et de la prérogative royale. Les Communes votèrent le bill qui excluait, comme catholique, le duc d'York de la succession au trône; les Lords le rejetèrent. Sous Charles II, l'*attorney-général* avait obtenu le droit de siéger dans les Communes, et celles-ci avaient obligé la Chambre haute à ne point amender les lois de finances, mais à les accepter ou les rejeter en bloc. Le gouvernement parlementaire fut définitivement établi par la révolution de 1688. La *Déclaration des droits*, imposée à Guillaume III et à Marie, termina glorieusement la révolution commencée par la *Pétition des droits*. Dans cette dernière confirmation des vieilles libertés anglaises, le Parlement précisa les droits du roi (pouvoir exécutif), les siens (vote de l'impôt et des lois, surveillance de leur exécution, liberté de discussion, indépendance et inviolabilité des membres), enfin ceux de la nation (*Habeas corpus*, point de tribunaux exceptionnels, jugements par jury, liberté de la presse). En 1701, il vota le bill qui réglait la succession au trône. En 1707, les deux royaumes et les deux Parlements d'Ecosse et d'Angleterre furent réunis. On fit brûler par le bourreau les sermons du Dr Sachwerel sur l'obéissance passive due aux souverains. Sous Georges Ier, le Parlement fixa à 700,000 livres sterling (17,740,000 fr.) la liste civile du roi. Mais à la triennalité on substitua la septennalité du Parlement, 1716, favorable au roi, et maintenue jusqu'à nos jours. En 1800, le Parlement d'Irlande fut réuni à celui d'Angleterre. A. C.

PARLEMENT (COURT-), 4e Parlement convoqué en 1640 par Charles Ier, et dirigé dans les communes par Pym et Hampden. Aux demandes de subsides faites par le roi pour la guerre contre les Ecossais soutenus par Richelieu, il répondit en réclamant le *redressement des griefs* de la nation, répartis sous 3 chefs: 1° innovations en matière de religion; 2° envahissement de la propriété privée; 3° infraction aux priviléges du Parlement. Une lutte fatale s'engagea entre les deux Chambres sur la priorité du vote des subsides, et Charles, convaincu « qu'il n'obtiendrait pas un sou, » fit dans la Chambre haute l'éloge de la bonne volonté des lords, puis prononça la dissolution du Parlement, 3 semaines après sa réunion. De là le nom de *Court-Parlement*. A. C.

PARLEMENT (LONG-), nom du 5e Parlement convoqué par Charles Ier en 1640, et en grande majorité composé de presbytériens; il dura 20 ans, complet ou mutilé, sans qu'à chacune de ses réapparitions l'élection lui donnât de nouveaux membres. Au début, il renfermait deux partis: le 1er, désirant mettre des bornes à l'autorité royale; le 2e, sous prétexte de la limiter, tendant à l'anéantir. Ce dernier, dirigé par Pym, Hampden, Haslerig, s'empara promptement du pouvoir. Il débuta par provoquer la dénonciation des Irlandais contre Strafford, mit ce ministre en accusation, lança contre lui le *bill d'attainder* (proscription), pesa sur les lords, dont 26 seulement votèrent la mort, et, sans pouvoir prouver un seul crime de haute trahison, l'envoya au supplice (12 mai 1641), en vertu « d'un faisceau de crimes formant par accumulation une trahison constructive. » Ayant ainsi découvert le roi, il fit, dans la constitution, de louables changements (triennalité du Parlement); inamovibilité des juges; suppression des taxes arbitraires, des cours illégales, des emprisonnements sans jugement; responsabilité des agents du pouvoir; exacte comptabilité du trésor); mais il se laissa entraîner par la passion à des mesures iniques (rétroactivité donnée au bill des *délinquants*; usurpation du gouvernement; exclusion arbitraire de députés modérés; maintien en Angleterre de l'armée des Ecossais). Le soulèvement de l'Irlande lui fournit l'occasion d'attaquer directement le roi, prétendu complice du massacre des Anglais dans cette île: quand Charles demanda les moyens de châtier les révoltés, les Communes lui répondirent par la *Remontrance sur l'état du royaume* (novembre 1641), s'attribuèrent la conduite de la guerre d'Irlande, supprimèrent la garde du roi pour s'en donner une à elles-mêmes, enfin protégèrent, de concert avec la Cité, le lord et les 5 députés des Communes (lord Kimbotton; Pym, Hampden, Haslerig, Holles et Stroud) que Charles Ier venait arrêter en personne. Le roi quitta Londres, et se retira à York; le Parlement lui arracha la ratification des deux bills qui excluaient les évêques de la Chambre-haute et interdisaient les enrôlements forcés. Les Communes demandèrent encore la remise des places fortes et la libre disposition des milices, et, ne tenant pas compte du refus de Charles, nommèrent des gouverneurs pour toutes les provinces, avec autorité sur les milices, garnisons, forteresses, et leur enjoignirent de n'obéir qu'aux « ordres de S. M. *signifiés par les deux Chambres.* » La guerre éclata. Le Parlement avait pour lui la bourgeoisie, les négociants, les fermiers, laboureurs, artisans, les riches comtés de l'E., du S.-E. et du centre, enfin la flotte, qui interceptait les communications de Charles avec la Hollande. Toutefois, les débuts des *Têtes rondes* (l'armée parlementaire) ne furent pas heureux: d'Essex fut battu, 1642, par le prince Rupert à Worcester et à Edge-Hill. Mais bientôt Waller enleva plusieurs villes aux Cavaliers (partisans du roi); Cromwell, organisant ses terribles escadrons de *yeomen* (fermiers), volontaires fanatiques et disciplinés, contint les comtés de Cambridge, Essex, Norfolk, Suffolk; enfin d'Essex fit lever au roi, maître de Bristol, le siége de Gloucester, et le battit à Newbury (septembre 1643), et 20,000 Ecossais, attirés par un *Covenant* solennel, vinrent au secours du Parlement. Fairfax défit dans le pays de Galles les Irlandais envoyés par d'Ormond à Charles Ier (13 janvier 1644), fit sa jonction avec l'Ecossais Leven, battit Rupert à Marston-Moor (juillet 1644), et ruina les affaires du roi dans le nord par la prise d'York et de Newcastle; Manchester et Cromwell vengèrent sur Charles lui-même, à la 2e bataille de Newbury, les défaites de Waller à Copredy-bridge et de d'Essex en Cornouailles, 1644; la victoire définitive de Cromwell à Nasoby (14 juin 1645) obligea le roi à se rendre aux Ecossais. Mais alors le Parlement, après avoir fait exécuter Laude (janvier 1645), s'était affaibli lui-même: chef des Indépendants, Cromwell lui avait arraché le *bill de renoncement à soi-même*, 1645, pour enlever l'armée aux officiers presbytériens, membres des deux Chambres, et, par son habileté, s'était trouvé, en fait, seul excepté de la mesure qui excluait tout membre du Parlement des fonctions civiles et militaires.

Fairfax, nommé général en chef, suivit complétement ses inspirations, et le Parlement, amoindri moralement, n'eut plus à intervenir que pour acheter des Écossais Charles refugié dans leur camp. La lutte s'engagea cependant entre les presbytériens, en majorité dans les Communes, et les Indépendants, qui y comptaient plusieurs membres, mais remplissaient surtout l'armée. Des Indépendants furent d'abord exclus du Parlement; l'armée les y rétablit. Effrayées alors de l'agitation fomentée contre elles par les officiers organisés en une espèce de Parlement militaire, les Communes entamèrent des négociations avec le roi, prisonnier des Indépendants; Cromwell les empêcha d'aboutir, en s'assurant de la personne de Charles, dont il avait surpris le dessein de ruser avec tous les partis; ses victoires sur les Écossais royalistes (Preston, août 1648) poussèrent de nouveau les presbytériens menacés à négocier avec Charles, malgré les ordonnances qui le défendaient; mais, avant que les conférences n'aboutissent, la Chambre des communes fut *purgée* par Pride, sur l'ordre de Cromwell, et réduite à 80 membres seulement. Elle se montra docile à Cromwell, le laissa s'installer à Whitehall, décida que Charles serait jugé par une haute-cour de justice, déclara traître, le jour même de l'exécution, quiconque proclamerait le prince de Galles ou toute autre personne, abolit la Chambre des lords, supprima la royauté, et concentra tous les pouvoirs dans son sein, en confiant le pouvoir exécutif à un conseil d'État de 41 membres annuels, présidés par Bradshaw. Le Long-Parlement fit ensuite décapiter 3 illustres presbytériens (Capel, Hamilton, Holland), confisqua et convertit en biens nationaux une quantité considérable de biens patrimoniaux, confia à Cromwell le soin de soumettre l'Irlande, 1649, et de détruire (Dunbar, 1650; Worcester, 1651) le parti de Charles II, à Monk celui de contenir l'Écosse. Il médita, sans succès, l'incorporation de la Hollande à l'Angleterre pour former une puissante république maritime, puis une alliance étroite entre les deux républiques, et, pour punir la Hollande de ses refus, vota le fameux *acte de navigation* (*V. ce mot*). La guerre avec les Provinces-Unies commença aussitôt. Le Long-Parlement n'en vit pas la fin; Cromwell, jaloux de son activité et de son importance, encouragé d'ailleurs par les officiers Indépendants, le chassa de Westminster (20 avril 1653), et brisa également le conseil d'État. — Les débris du Long-Parlement furent rappelés en 1659, par ces mêmes officiers sous le protectorat de Richard Cromwell; les membres exclus autrefois par l'armée voulurent se présenter : on leur ferma les portes; soixante-dix membres seulement furent admis. Ce reste de parlement fut appelé dérisoirement par le parti des royalistes, *Parlement-Croupion* (*Rump-Parliament*). Il nomma aussitôt un comité de sûreté, composé en majorité d'officiers, et un conseil d'État, chargé du pouvoir exécutif, et réclama la nomination aux grades dans l'armée, pour conjurer les prétentions du général Lambert au titre qu'avait porté Richard Cromwell. Écarté violemment par le général du lieu de ses séances, il y revint siéger, soutenu par quelques compagnies de soldats républicains qu'irritait l'égoïsme de leurs officiers. Mais le général Monk, revenu d'Écosse, l'obligea successivement à recevoir les membres jadis exclus par Pride, à annuler tous les actes adoptés depuis cette purge fameuse, à décider que le presbytérianisme serait la seule religion de l'État, enfin à se dissoudre lui-même (16 avril 1660), pour faire place au *Parlement-Convention* (*V. ci-dessous*). A. C.

PARLEMENT-CONVENTION, nom donné à l'Assemblée de Cavaliers et de Presbytériens convoquée (16 avril 1660) par le *Rump*, et réunie le 20 du même mois. Son premier acte fut de rétablir la Chambre des Lords; son deuxième, de rappeler Charles II à peu près sans conditions; de là le nom de *Parlement-Réparateur* que lui ont donné les Cavaliers. Confirmé après le retour de Charles II, il se montra plus implacable que le roi, vota spontanément le *bill d'indemnité*, qui livra à l'échafaud 10 républicains régicides, au lieu des 4 que la Déclaration de Bréda avait exceptés d'une amnistie illusoire d'ailleurs; restitua sans indemnité tous les biens nationaux qui avaient appartenu à la couronne, aux évêques et chapitres anglicans, éleva le revenu annuel du roi au chiffre de 1,200,000 liv. st. (30,240,000 fr.), abolit la Cour des Pupilles, perpétua l'accise, et licencia l'armée, sans en excepter le corps de Monk. Il fut (mai 1661) remplacé par le Parlement de 17 ans. Le *Parlement-Convention* est le seul qui ait été élu sans convocation royale, puisque ceux de Cromwell ne relevaient pas de l'élection. A. C.

PARLEMENT-CROUPION. *V.* l'art. PARLEMENT (LONG).

PARLEMENT-BAREBONE ou PETIT-PARLEMENT, nom donné à l'Assemblée de *Saints* (Indépendants et Anabaptistes) par laquelle fut remplacé le Long-Parlement, et dont les membres furent désignés directement par Cromwell et ses officiers (139 pour l'Angleterre, 6 pour les Galles, 5 pour l'Écosse, 6 pour l'Irlande). Barbone, riche et austère marchand de la Cité, en fut un des principaux membres; son nom fut allongé en celui de *Barebone* (ossement sec), et appliqué au Parlement tout entier. Les membres, désignés sous celui de *Décharnés*, se rendirent ridicules par le fanatisme absurde de leurs discours et de quelques-unes de leurs opinions, déplurent à Cromwell par leur rigidité réelle (économie et comptabilité régulière exigées pour le service public; suppression et réduction de traitements; réorganisation du trésor), et par leur liberté d'appréciation à son sujet. Il profita des inimitiés que leur avaient attirées leurs réformes pour les obliger à se dissoudre eux-mêmes, et, 3 jours après, fut nommé *Protecteur* par ses officiers (25 décembre 1653). Le Parlement-Barebone a duré du 14 juillet au 22 décembre 1653. A. C.

PARLOIR AUX BOURGEOIS, nom donné jadis au lieu où se réunissaient les magistrats municipaux de Paris, et qui depuis est devenu l'Hôtel-de-Ville.

PARMA, riv. d'Italie, passe à Parme, et se jette dans le Pô à Bresello. Cours de 80 kil.

PARME, *Parma*, *Julia*, *Augusta*, v. d'Italie, anc. capit. du duché de Parme et de Plaisance, située sur la Parma, à son confluent avec la Baganza, à 125 kil. S.-E. de Milan; par 44° 48′ 15″ lat. N., et 7° 59′ 44″ long. E.; 47,100 hab. Anc. résidence du souverain, et siége du gouvernem. du duché jusqu'en 1859. Cour civile et criminelle. Evêché. Université, fondée en 1423; supprimée en 1432, rétablie en 1854, et comprenant les 5 facultés de théologie, de droit, de médecine, de physique et mathématiques, de philosophie et littérature. École militaire. Colléges ecclésiastiques de Marie-Louise, et des Bénédictins. Écoles des beaux-arts, de chant, de sourds-muets. Bibliothèque ducale, collection d'estampes, galerie de tableaux, musée d'antiquités, jardin botanique. La ville est grande et belle, entourée de murs, et défendue par une citadelle. On y remarque : la cathédrale ou *Dôme*, du XIe siècle, avec une célèbre fresque de l'*Assomption* par le Corrége, et un magnifique baptistère en marbre; les églises de la Madonna de la Steccata, où sont les tombeaux des Farnèses, de St-Louis, et de St-Jean l'Evangéliste, avec une belle tour et une coupole peinte par le Corrége; les palais Farnèse et Giardino; un immense théâtre, et, aux environs, le pont du Taro. Manufactures de tissus de coton, de chanvre, et de lin; porcelaine, verrerie. — Ville très-ancienne, fondée par les Etrusques, Parme reçut une colonie romaine en l'année 184 avant J.-C., et fut comprise dans la Gaule cispadane. Indépendante au moyen âge, elle fit partie de la ligue lombarde, et passa ensuite sous l'autorité des maisons d'Este, de Visconti, et de Farnèse. Près de là, les Français battirent les Impériaux en 1734. Patrie du poëte Titus Cassius, et du peintre Mazzuoli, dit *le Parmesan*. B.

PARME ET PLAISANCE (Duché de), anc. Etat de l'Italie septentrionale, entre le Pô, qui le sépare du royaume Lombard-Vénitien au N., les Etats sardes à l'O., le grand-duché de Toscane au S., et le duché de Modène à l'E.; entre 44° 19′ 40″-45° 7′ 45″ lat. N., 6° 58′ 50″-8° 38′ 50″ long. E.; 6,200 kil. carrés; 503,784 hab. Ch.-l., *Parme*. Divisé en 2 gouvernements (Parme, Plaisance), et 3 commissariats (Lunégiane de Parme, Borgo-San-Donnino, Borgo-Taro). Arrosé par la Trebbia, le Taro, et la Parma, et traversé par des ramifications des Apennins. Beaucoup d'oliviers et de châtaigniers, céréales, riz, fruits, vins et légumes excellents; bons pâturages. Le miel, la soie, le safran, le produit des mines de fer, de cuivre, et le sel tiré de sources salines, les bestiaux et les porcs, sont l'objet d'un commerce considérable. Magnaneries; fabrication de fromage estimé dit *parmesan*. Le gvt était monarchique. L'Autriche avait le droit d'entretenir garnison à Plaisance. Revenu de l'Etat : 9,600,000 fr. Dette : 14,800,000 fr. Il y avait une Cour suprême à Parme, une Cour d'appel à Plaisance, et 38 trib. inférieurs. Code promulgué en 1820, et en grande partie formé du Code Napoléon. Le duché formait 3 évêchés, Parme, Plaisance, et Borgo-San-Donnino. Le chemin de fer de l'Italie centrale le traverse de l'E. à l'O. Force militaire : 4,075 hommes. — Cette contrée, soumise par les Romains en 184 av. J.-C., recouvra pour quelque temps son indépendance à la chute de l'Empire; tomba successivement au pouvoir des Ostrogoths, des Lombards, et de Charle-

magne, qui la donna au Saint-Siége. Elle s'affranchit pendant la guerre des papes et des empereurs, subit la domination des seigneurs de Correggio à la fin du XIIIe siècle, se donna, en 1330, à Jean de Bohême, qui la vendit aux Rossi, mais fut occupée, en 1335, par Martino della Scala, qui la rendit en fief aux Correggio, 1341. Azzon, l'un d'eux, vendit Parme, 1344, à Obizzon III d'Este, qui la vendit à son tour aux Visconti de Milan, 1346. Le pape Jules II, au congrès de Mantoue, 1511, fit donner au Saint-Siége Parme et Plaisance, que François Ier, après la victoire de Marignan, annexa de nouveau au Milanais, 1515. La paix de 1530, entre Charles-Quint et Clément VII, les rendit au pape. En 1545, Paul III les donna en fief à son fils naturel Pierre-Louis Farnèse, dont le fils, Octave, héritier des duchés en 1547, fut reconnu par Philippe II en 1556. La maison de Farnèse donna les souverains suivants : Alexandre, 1586; Reinucce Ier, 1592; Odoardo, 1622; Reinucce II, 1646; François, 1694; Antoine, 1727. La ligne masculine s'étant éteinte en 1731, Elisabeth Farnèse, femme du roi d'Espagne Philippe V, fit donner les duchés à son fils Don Carlos ou Charles Ier; ce prince ayant été appelé au trône des Deux-Siciles, Parme et Plaisance, en vertu des préliminaires de paix fixés à Vienne, le 3 octobre 1735, entre la France et l'empereur, et acceptés par l'Espagne le 15 avril 1736, furent incorporées à l'Autriche. A la paix d'Aix-la-Chapelle, 1748, les duchés passèrent à Don Philippe, 2e fils d'Elisabeth Farnèse. Ferdinand, fils de Philippe, régna de 1765 à 1802. En vertu du traité secret de St-Ildefonse, 1er octobre 1800, et du traité de Madrid, 21 mars 1801, ses Etats furent réunis à la France, et formèrent le département du Taro; mais son fils Louis fut proclamé roi d'Etrurie; Guastalla fut détaché, et donné à Pauline, sœur de Napoléon Ier. En 1814, Parme, Plaisance et Guastalla furent données à l'impératrice Marie-Louise, à la mort de laquelle, 1847, Charles-Louis, duc de Lucques, en prit possession, conformément au traité de Paris (10 juin 1817) et au recès de Francfort (20 juillet 1819), moins Guastalla, qui passa au duché de Modène. Charles-Louis, pour se conformer aux conditions de cette succession, et au traité de Florence du 28 novembre 1844, transmettait Lucques au grand-duc de Toscane. Forcé de s'éloigner par une insurrection, le 19 avril 1848, il renonça au gouvernement, le 14 mars 1849, en faveur de son fils Charles III. Ce prince, né en 1823, marié, en 1845, à Louise-Marie-Thérèse de Bourbon, fille du duc de Berry et sœur du comte de Chambord, périt sous le couteau d'un assassin, le 27 mars 1854. Son fils aîné, Robert, né en 1848, a été proclamé duc, sous la régence de sa mère, qui a dû quitter le duché lors d'une insurrection qui éclata en juin 1859, et le pays s'est annexé aux Etats sardes. — PARME (Prov. de). *V. Supplém.* B.

PARME (Alexandre FARNÈSE, duc de). *V.* FARNÈSE.

PARME (Don Philippe, duc de), 4e fils de Philippe V, roi d'Espagne, né en 1720, m. en 1765, épousa Elisabeth de France, fille de Louis XV; et reçut, au traité d'Aix-la-Chapelle, 1748, les duchés de Parme, Plaisance et Guastalla.

PARME (Ferdinand, duc de), fils du précédent, né en 1751, m. en 1802, fut élevé par Keralio et par Condillac, qui rédigea pour lui son *Cours d'études*, succéda à son père en 1765, laissa le pouvoir au marquis de Felino, expulsa les Jésuites en 1768, épousa, en 1769, Marie-Amélie de Lorraine, archiduchesse d'Autriche, fille de l'empereur François Ier; eut des démêlés avec le Directoire de France en 1796, et fit sa paix avec le général Bonaparte.

PARME (Louis de), fils du précédent, né en 1773, m. en 1813, épousa, en 1795, une fille du roi d'Espagne. Le duché de Parme ayant été réuni à la France en 1801, il reçut, comme compensation, la Toscane, avec le titre de roi d'Etrurie.

PARME, *Parma*, bouclier circulaire, à l'usage de la cavalerie et des vélites, chez les anc. Romains. Il était de bois recouvert d'un cuir, et mesurait 3 pieds (89 centim.) de diamètre. C. D—Y.

PARMÉNIDE, philosophe grec, né à Elée (Grande-Grèce) vers 519 av. J.-C. Speusippe et Plutarque citent une tradition d'après laquelle il aurait été le législateur de sa patrie; ce fait n'est pas prouvé. A l'âge de 65 ans, il fit à Athènes un voyage avec son disciple Zénon, dans le but d'opposer sa doctrine à celle des Ioniens. Il avait exposé cette doctrine dans un poëme, dont il reste à peu près 150 vers. Parménide continue, en le développant, le système de son maître Xénophane. Ce dernier avait proclamé l'unité de l'être nécessaire; Parménide pose l'absolu comme être unique; cet être est un, continu, immobile, éternel; c'est l'unité absolue; la raison seule peut le concevoir. Tout ce qui n'est pas l'absolu n'est rien. A côté de cette doctrine, il expose une physique pour expliquer la pluralité; mais ce n'est qu'une concession faite au vulgaire, car la pluralité, selon lui, n'est qu'une illusion des sens. Cette physique est fondée sur deux principes : le chaud et le froid, ou le feu et la terre; le premier est l'agent, le second la matière passive. A sa doctrine idéaliste répond la science; à sa physique, l'opinion. Un système qui refuse ainsi toute croyance au témoignage des sens, trouve sa condamnation dans son caractère exclusif. *V.* Platon, *le Parménide*; Brandis, *Commentationes Eleaticæ*, Altona, 1813; *Empedoclis et Parmenidis fragmenta*, publiés par Amédée Peyron, Leipzig, 1810; *Essai sur Parménide d'Elée*, par Francis Riaux, Paris, 1840, in-8o. R—T.

PARMÉNION, général macédonien, vainquit, sous Philippe, les Illyriens et les Péoniens, en 356 av. J.-C., suivit Alexandre en Asie, contribua puissamment aux victoires du Granique et d'Issus, et conquit Damas et la Syrie. Darius Codoman offrant à Alexandre, comme conditions de paix, la main de sa fille, dix mille talents, et l'Asie entre l'Hellespont et l'Euphrate, Parménion appuya ces propositions : « J'accepterais, dit-il, si j'étais Alexandre. — Et moi aussi, répliqua le roi, si j'étais Parménion. » Parménion fut nommé gouverneur de la Médie après la bataille d'Arbelles. Son fils Philotas, impliqué dans la conspiration de Dymnus, ayant été mis à mort, Alexandre craignit sans doute qu'il ne voulût le venger, et le fit assassiner lui-même, 329 av. J.-C.

PARMENTIER (Jean), navigateur dieppois, né en 1494, m. en 1543, est, dit-on, le 1er Français qui ait conduit des navires au Brésil; il découvrit Sumatra. On a de lui des mappemondes, des cartes marines, et des poésies sous ce titre : *Description nouvelle des merveilles de ce monde*, 1536, in-4o.

PARMENTIER (Charles-Antoine), procureur-général de la Chambre des Comptes du duché de Nivernais, né à Paris vers 1719, m. à Nevers en 1791, a laissé en ms. une *Histoire de la province de Nivernais*, et une *Histoire chronologique des évêques de Nevers*. On a publié, en 1842, 2 vol. in-8o, ses *Archives de Nevers*, analyse savante et exacte.

PARMENTIER (Antoine-Augustin), célèbre agronome, né à Montdidier en 1737, m. en 1813, suivit comme pharmacien l'armée française de Hanovre en 1757, et fut fait cinq fois prisonnier; réduit pendant sa captivité à se nourrir de pommes de terre, il reconnut tous les avantages de ce légume, introduit en Europe au XVIe siècle, cultivé en Italie et dans le Nord, mais regardé en France comme pouvant engendrer la lèpre, et ne servant qu'à la nourriture des bestiaux. Nommé pharmacien de l'Hôtel des Invalides, il consacra sa vie à triompher de ce préjugé; et il y parvint. Louis XV et Louis XVI le protégèrent; la Convention, après lui avoir ôté sa pension, fut forcée d'avoir recours à lui pour réorganiser le service pharmaceutique des armées; en 1796, il fut nommé membre de l'Institut, et devint encore président du conseil de santé, inspecteur-général du service de santé des armées, administrateur des hospices. On lui doit l'invention du sirop de raisin. Il a perfectionné la boulangerie, créé la mouture économique, qui donne un sixième de farine en sus, et décidé le gouvernement à ouvrir une école pratique de boulangerie. On lui doit : *Examen chimique de la pomme de terre*, 1773, in-12; *le Parfait boulanger, ou Traité complet de la fabrication et du commerce du pain*, 1778, in-8o; *Méthode facile de conserver les grains et les farines*, 1785, in-12; *le Maïs ou le blé de Turquie apprécié sous tous ses rapports*, 2e édition, 1812, in-8o; *Economie rurale et domestique*, 1790, 8 vol. in-12; *Code pharmaceutique à l'usage des hospices civils, des secours à domicile et des prisons*, 4e édit., 1811, in-8o; *l'Art de faire les eaux-de-vie et vinaigres*, 2e édit., 1819, in-8o; *Formulaire pharmaceutique à l'usage des hôpitaux militaires*, an XI, etc. *V.* son *Eloge* par Cadet de Gassicourt, 1814.

PARMESAN (Le), peintre. *V.* MAZZUOLI.

PARNAHIBA. *V.* PARANAHIBA.

PARNASSE, *Parnassus*, anj. *Liakoura*, nom qui désignait, soit toute la chaîne de montagnes qui, partant de l'Œta, se dirige du N.-O. au S.-E., et se termine sous le nom de Cirphis près d'Anticyra sur le golfe de Corinthe, soit, dans un sens plus restreint, la partie la plus haute de cette chaîne, près de Delphes, celle qui présente les deux cimes élevées de *Tithorea* et *Lykoreia*. Les poëtes en faisaient le centre, non-seulement de la Grèce, mais encore de tout l'univers. Elle était consacrée à Apollon et aux Muses. Outre Tithorea et Lykoreia, on y remarquait le mont *Corycion*, avec un antre célèbre par ses cristallisations de stalactite, le mont *Hyampeia*, la fontaine

Castalie; les *Roches Phœdriades*, d'où l'on précipitait les sacriléges, enfin l'*oracle de la Pythie*. Au pied du Parnasse, entre cette montagne et le Cirphis, s'étendait une vallée profonde, arrosée par le Plistos, et traversée par la Voie Sacrée, au carrefour de laquelle Œdipe tua Laïus. Le Parnasse était autrefois très-boisé; ses coteaux inférieurs étaient couverts de lauriers, de myrtes et d'oliviers; au-dessus s'élevaient des pins. Son sommet est, pendant une grande partie de l'année, couvert de neige. La hauteur de la montagne (2,459 mèt.), les nombreuses cavernes dont elle est percée, y rendent les orages fréquents et terribles; tels furent ceux qui détruisirent une partie de l'armée de Xerxès et des Gaulois. — Paris a, tout proche de son enceinte méridionale, un boulevard du *Mont-Parnasse*. Cette dénomination est due à une butte située dans le voisinage, détruite en 1761, et que les écoliers de l'anc. Université avaient décorée plaisamment du nom de *Mont-Parnasse*, parce qu'ils y venaient lire leurs compositions et discuter sur la poésie. C. P.

PARNELL (Thomas), poëte, né à Dublin en 1679, m. à Chester en 1717, reçut les ordres sacrés, fut archidiacre de Clogher en 1705, se rendit en Angleterre en 1706. On a de lui : *l'Ermite*, poëme facile et élégant, son chef-d'œuvre, trad. en français par Hennequin, 1801, in-12; *le Conte des Fées; Hésiode ou l'origine de la femme; Eglogue sur la santé; Vie d'Homère*, revue par Pope et placée en tête de sa traduction de l'*Iliade*, etc. Un choix de ses poésies fut publié par Pope, 1726, in-8°. Des Œuvres posthumes parurent en 1758.

PARNÈS, montagne de la Grèce, sur la frontière de l'Attique et de la Béotie, continuation du Cithéron, commençait près de Phylé, et se prolongeait à l'E. jusqu'à Rhamnonte; sur la mer d'Eubée. A l'endroit où il se joint au Cithéron, passait la route d'Athènes et de Thèbes. Le Parnès était et est encore pour les Athéniens un indice de beau temps, lorsque les brouillards sortis des marais béotiens ne couvrent que la cime de la montagne, parce que le vent du N. les emporte bientôt à la mer; la tempête et la pluie sont infaillibles, quand les nuages descendent jusqu'à mi-côte vers Phylé. C'est pourquoi on avait élevé sur le Parnès un autel de *Jupiter aux présages* (Séméléos Zeus), où l'on honorait ce dieu, tantôt sous le nom d'*Orageux* (Ombrios), tantôt sous celui d'*Inoffensif* (Apémios). L'éclair qui brillait à un lieu de la montagne, appelé *Harma* ou le Char, était le signal du départ de la Théorie sacrée pour Delphes : aussi y avait-il à Phylé, dans le temple de Jupiter-Fulgurant, un collége de prêtres appelés *Pythaïstes*, dont la fonction était d'avoir sans cesse les regards fixés sur l'Harma pendant les trois mois orageux de l'année. Auj. le Parnès s'appelle *Osas* ou *Nozea* : sa hauteur est de 1,413 mètres. C. P.

PARNY (Évariste-Désiré Deforge, chevalier, puis vicomte de), poëte érotique, né en 1753 à St-Paul (île Bourbon, aujourd'hui de la Réunion), m. en 1814, vint étudier en France, embrassa l'état militaire. En 1773, il revit son pays natal, et s'éprit d'Esther de Baïf, jeune créole, qu'il chanta sous le nom d'Éléonore. Revenu en France, il publia, en 1777, un *Voyage de Bourgogne*, en prose et en vers, une *Epître aux insurgents de Boston*, spirituelle et philosophique boutade, et, en 1778, son 1er recueil de *Poésies érotiques*; corrigé et augmenté d'un 4e livre, ce recueil fit appeler Parny *le Tibulle français*. Le naturel de ses vers, pleins d'élégance et de grâce, justifie ce surnom; il ramena au bon goût le public égaré par les poëtes petits-maîtres de l'école de Dorat. De retour de Pondichéry, où il avait, comme aide-de camp, en 1785, accompagné le gouverneur-général des possessions françaises dans les Indes, Parny se retira près de Paris, fit des vers à ses heures, et, ruiné par des remboursements de rentes en assignats, entra, pour vivre, dans les bureaux de l'instruction publique, 1795, d'où il passa dans ceux des droits-réunis. Sa réputation de poëte élégant et facile s'affermit par la publication de divers petits poëmes, la *Journée champêtre*, *les Fleurs*, *les Tableaux*, et une foule de poésies fugitives. Il fut admis à l'Académie française 1803. Napoléon Ier lui fit une pension de 3,000 fr. en 1813. Tissot a publié des *Poésies inédites de Parny*, 1826, 1 vol. in-18, qui ne méritaient sous aucun rapport d'être tirées de l'oubli. Les *Œuvres* de Parny ont été recueillies à Paris, 1808, 5 vol. in-18; et à Bruxelles, 1826, 2 vol. in-8°. M. Boissonade a donné une édition des *Œuvres choisies*, Paris, 1827, 1 vol. in-8°. J. T.

PAROPAMISUS, PAROPAMISSUS, PARAPASIMUS et PARÔPANISUS, appelé aussi par les anciens *Caucase Indien*, correspond à la chaîne actuelle de l'Hindouk-hou qui, partant du nœud des montagnes d'où se ramifient avec elle le Bolor, le Kouen-Lun et l'Himalaya, s'étend vers l'O. jusqu'à Hérat, séparant le haut plateau d'Asie des basses plaines du Touran, et l'Inde du Turkestan, comme jadis elle séparait l'Inde de la Bactriane. Plusieurs des sommets s'élèvent au-dessus de 6,000 mèt. L'armée d'Alexandre y souffrit beaucoup du froid et de la faim, lorsqu'elle le traversa pour conquérir la Bactriane, et, au retour, pour envahir les Indes. — Cette montagne donnait son nom à un peuple, les *Paropamisades*, dont le pays était borné au N. par la Bactriane, à l'O., par l'Arie et la Drangiane, à l'E. par l'Inde, au S. par l'Arachosie, et correspond aux pays de Kaboul et de Kandahar dans l'Afghanistan actuel. Ce nom de Paropamisades ou peuples montagnards désignait collectivement plusieurs tribus appelées *Cabolitæ* au N., *Parsii* au S.-O., *Ambautæ* à l'E., *Parsyetæ* au S. Ils furent soumis par Alexandre, qui, près de leur capitale *Ortospana*, fonda une Alexandrie. C. P.

PAROS, anj. *Paro*, île de l'Archipel, l'une des Cyclades, à l'O. de Naxos, était célèbre dans l'antiquité par son marbre blanc, si estimé pour la statuaire, et que l'on tirait surtout du mont Marpèse, au S. de l'île. Sa circonférence est de 64 kil. Sol fertile en froment, vin, légumes, sésame, coton et fruits. Les premiers habitants paraissent avoir été des Phéniciens; puis vinrent des Crétois, sujets de Minos, qui lui donnèrent le nom de *Minoa*, puis des Arcadiens, conduits par le fils de Jason, Paros, d'où elle prit son nom, enfin des Ioniens, conduits par Clythios et Mélos. Au VIIIe siècle, elle était assez puissante pour envoyer une colonie dans l'île de Thasos, et fonder Parium sur la Propontide. Cependant, à l'époque des guerres médiques, elle était soumise aux Naxiens. Subjugués par les Perses, les Pariens combattirent pour eux à Marathon. Assiégés en vain par Miltiade, ils furent forcés par Thémistocle de reconnaître, après la bataille de Salamine, la suprématie d'Athènes. Après avoir appartenu tour à tour aux Macédoniens, aux Lagides, à Mithridate, Paros fut incorporée par Pompée à la république romaine, 74, et fit ensuite partie de l'Empire grec jusqu'à la 4e croisade; comprise alors dans le duché de l'Archipel, et appartenant tour à tour aux Sanudo, aux Sommerive, aux Venieri, elle fut enfin soumise aux Ottomans par Barberousse, amiral de Soliman le Magnifique. Ravagée par la flotte russe en 1770, elle se souleva en 1821, et fut comprise à la paix dans le royaume de Grèce : elle dépend de l'Éparchie de Naxos, dans le N. des Cyclades. Pop. : 3,000 hab. Ses principaux ports sont à l'O. *Paræcia*, anc. Paros, et *Naussa* au N. Paros avait donné naissance, dans l'antiquité, au célèbre poëte satirique Archiloque. C. P.

PAROS (Marbres de), ou d'Arundel, ou d'Oxford, monument qui contient les principaux événements des annales de la Grèce, depuis la fondation d'Athènes jusqu'à l'archontat de Diognète, c.-à-d. depuis environ l'an 1558 av. J.-C. jusqu'à près de 200 ans avant l'ère chrétienne. Ce monument fut découvert dans l'île de Paros par un agent de Peiresc, qui l'acheta pour ce savant; mais les Turcs ne le livrèrent point, et, plus tard, le comte d'Arundel, ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, se le fit donner. Il est auj. au musée de l'Université d'Oxford. Les marbres de Paros ont été publiés et traduits en latin par Prideaux, 1676, reproduits par Lenglet-Dufresnoy dans ses *Tablettes chronologiques*, et expliqués dans les *Fragmenta historicorum græcorum* de Didot, Paris, 1848, gr. in-8°.

PAROY (Jean-Philippe-Guy Legentil, marquis de), né en 1750, m. à Paris en 1824, avait été colonel avant la Révolution. On lui doit l'usage en France d'un procédé de stéréotypage, où les moules, formés par une couche de plâtre appliquée sur des pages en caractères mobiles, reçoivent, sans altération, la matière fondue. Il est aussi l'inventeur d'un vernis à faïence mêlé de poudre d'or. Il a écrit un *Précis sur la stéréotypie*, Paris, 1822, in-8°.

PARPAILLOTS, nom donné aux calvinistes pendant le XVIIe siècle, à cause de Perrinet Parpaille, primicier de l'Université à Avignon, et professeur de droit, qui fut décapité en 1562, et dont on rasa la maison.

PARQUES (Les trois), divinités des Enfers chargées de filer la vie des hommes : Clotho présidait à la naissance, et tenait le fuseau; Lachésis le tournait; Atropos coupait le fil. On les faisait naître de l'Erèbe et de la Nuit, ou de Jupiter et de Thémis, etc.; elles sont sœurs des Furies. Habituellement les poëtes les figurent comme de vieilles femmes très-laides; mais l'art les représente comme des vierges aux traits austères.

PARR (Catherine), 6e femme de Henr VIII, roi d'Angleterre, qu'elle épousa en 1543, avait eu pour premier mari le baron Latimer. Zélée luthérienne, elle courut

risque de la vie, pour avoir soutenu des opinions religieuses contraires à celles du monarque. Après la mort de Henri VIII, 1547, elle se remaria avec l'amiral Thomas de Seymour, et mourut l'année suivante.

PARR (William), gentilhomme catholique du pays de Galles, et zélé partisan de Marie Stuart, fut mis à mort en 1584, comme ayant conspiré contre la reine Elisabeth.

PARRAMATTA. *V.* PARAMATTA.

PARRAS, v. du Mexique, départ. et à 220 kil. S.-S.-O. de Cohahuila; 7,000 hab. Mines d'argent. Beaucoup de vignes aux environs.

PARRENNIN. *V.* PARENNIN.

PARRET, riv. à l'O. de l'Angleterre, naît près de Beaminster (Dorset); cours de 65 kil. au N. et N.-O., à travers le comté de Somerset; il est navigable pour les navires de 200 tonneaux par Bridgewater et Langport jusqu'au canal de Bristol.

PARRHASIUS, célèbre peintre grec, né à Ephèse vers 420 av. J.-C., fils du peintre Evénor et contemporain de Zeuxis, fut à Athènes le chef de l'école ionienne, qui sacrifiait l'expression morale à l'illusion matérielle. Il fit un tableau allégorique figurant le *Peuple d'Athènes*, et un *Méléagre et Atalante*, que Tibère acheta plus de 600,000 sesterces (120,000 fr.).

PARRHASIUS (Jean PARISIO, dit AULUS-JANUS), philologue, né en 1470 à Cosenza, m. en 1533, fonda dans sa ville natale l'Académie *Cosentine*, et enseigna les lettres à Milan, à Rome, à Vicence. Il a laissé des Notes sur Plaute, Cicéron, Claudien, etc., des Lettres, des Dissertations, réunies et publiées par H. Estienne, Paris, 1567. Leclerc a publié un recueil de critique sous le titre de *Parrhasiana*.

PARROCEL (Joseph), peintre de batailles, né à Brignoles en 1648, m. en 1704, alla dès l'âge de 20 ans étudier à Rome sous la direction de Courtois, se fixa à Paris vers 1615, et devint membre de l'Académie de peinture. On voit de lui au Louvre *le Passage du Rhin par Louis XIV*. Louvois le chargea de peindre l'un des 4 réfectoires de l'hôtel des Invalides. Le coloris de l'artiste est chaud et brillant, sa touche pleine de verve; mais ses couleurs se sont altérées. Il a laissé une suite de 48 gravures estimées, représentant des sujets tirés de la vie de J.-C., et d'autres eaux-fortes. B.

PARROCEL (Charles), peintre d'histoire, fils du précédent, né à Paris en 1688, m. en 1753, étudia sous Lafosse, alla en Italie, fit quelques campagnes dans un régiment de cavalerie pour apprendre à connaître les batailles, devint professeur à l'Académie de peinture, et fut choisi pour peindre les *Conquêtes de Louis XV*. Il a moins de verve que son père, mais il lui est supérieur par la vérité des compositions et la solidité de la couleur. On a de lui une suite de dessins et de gravures à l'eau-forte, représentant différentes attitudes de la cavalerie et de l'infanterie. B.

PARROCEL (Pierre), peintre, neveu de Joseph, né à Avignon en 1664, m. en 1739, étudia en Italie sous Carlo Maratti, et peignit pour l'hôtel de Noailles l'*Histoire de Tobie* en 16 tableaux; on cite encore un *Enfant Jésus couronnant la Vierge*, son chef-d'œuvre, une *Résurrection*, une *Ascension*, et une *Pêche miraculeuse*. Ces ouvrages se distinguent par la grâce du dessin, une bonne couleur, et une exécution ferme et harmonieuse. B.

PARROCEL (Ignace), peintre de batailles, frère du précédent, m. à Mons en 1722, peignit pour le prince Eugène de Savoie 7 tableaux des batailles les plus mémorables de ce guerrier.

PARRY (William-Edward), navigateur anglais, né à Bath en 1790, m. en 1855, est connu par ses expéditions au pôle Nord. En 1811, il pénétra jusqu'au 76e de lat. N., et publia des règles pour déterminer la hauteur du pôle par l'observation des étoiles fixes. En 1818, il accompagna Ross dans son premier voyage de découverte. Chef d'une nouvelle expédition, 1819-20, il hiverna sur l'île Melville; un 2e voyage au pôle Nord dura trois ans, 1821-23; un 3e, exécuté en 1824, eut pour résultat principal de déterminer la position du détroit de Barrow; un 4e, dont le but était d'aller en traîneau au delà du Spitzberg, échoua complétement, 1827-28. Parry était hydrographe de l'Amirauté. En 1829, il partit pour l'Australie comme commissaire de la Société agricole. Les relations de ses voyages ont été réunies sous le titre de *Quatre voyages au pôle Nord*, Londres, 1833, 5 vol.

PARSDORF, vge de Bavière (Haute-Bavière), à 11 kil. N.-O. d'Ebersberg. Une trêve y fut conclue entre la France et l'Autriche, le 15 juillet 1800.

PARSEVAL-GRANDMAISON (François-Augusto), poëte, né à Paris, en 1759, d'une famille de financiers, m. en 1834, s'adonna d'abord à la peinture, et, après s'y être longtemps exercé, avec un talent médiocre, l'abandonna pour la poésie. En 1798, il accompagna l'expédition d'Egypte, et fit partie de l'Institut du Caire. On lui doit : *les Amours épiques*, poëme en 6 chants, 1804, 1 vol. in-18, traduction en vers de tous les épisodes composés sur l'amour par les plus grands poëtes épiques anciens ou modernes, ouvrage heureusement versifié, et qui ouvrit à l'auteur les portes de l'Académie Française; *Philippe-Auguste*, poëme héroïque en 12 chants, 1825, in-8o; 2e édit., 1826, 2 vol. in-18, auquel Parseval travailla pendant 20 ans; l'œuvre manque d'action et d'intérêt; mais on y trouve un style toujours élégant, et de grandes beautés de détail.

PARSIS. *V.* GUÈBRES et FEU (Culte du).

PARSONS (Robert), en latin *Personius*, jésuite, né en 1547 à Nether-Stowey (Somerset), m. en 1610, avait été élevé dans le protestantisme. Il entra chez les Jésuites à Rome, 1574, fut chargé par le pape de diverses missions en Angleterre et en Espagne, et, de retour à Rome, dirigea le collége anglais pendant 23 ans. On l'accusa, mais sans preuves, d'avoir trempé dans la *Conspiration des poudres*. Ses principaux ouvrages sont : *De persecutione anglicanâ*, Bologne, 1581; *Responsum ad edictum reginæ Elisabethæ*, Rome, 1593, in-8o; *De sacris alienis non adeundis*, St-Omer, 1607, in-12; *Des trois conversions de l'Angleterre*, ibid., 1603; *Relation de la conférence de Fontainebleau en* 1600, ibid., 1604, in-8o.

PARSONSTOWN. *V.* BIRR.

PARTANNA, v. de Sicile (Trapani), à 35 kil. E. de Mazzara, 11 N.-E. de Castel-Vetrano; 12,314 hab. Mines d'argent.

PARTHAUNISA. *V.* NISÆA.

PARTHENAY, *Partiniacum*, s.-préf. (Deux-Sèvres), à 56 kil. N.-N.-E. de Niort, sur le Thouet; 3,742 hab. Trib. de 1re instance, institution, école normale primaire. Restes d'un château-fort et de l'église romane de Notre-Dame de la Coudre. Fabr. de draps, pinchinas, calmouk; tanneries. Comm. de blé et bestiaux. — Anc. capitale du pays de Gâtine, et autrefois place forte, elle fut gouvernée par des comtes jusqu'en 1425, passa au connétable de Richemont, à Dunois, puis à la maison de Longueville. La Gâtine fut un des foyers de l'insurrection vendéenne.

PARTHENAY (Famille de), maison noble de France, se prétendait issue de celle de Lusignan. La ligne masculine s'éteignit en 1566.

PARTHENAY (Jean L'ARCHEVÊQUE DE), prince de Soubise, né en 1512, m. en 1566, embrassa le protestantisme à la cour de Ferrare, où sa mère avait suivi Renée de France, fille de Louis XII, remplaça le baron des Adrets comme chef des protestants à Lyon, et y soutint un siége contre le duc de Nemours.

PARTHENAY (Catherine L'ARCHEVÊQUE DE), fille du précédent, née en 1554, m. en 1631, épousa en 1568 Charles de Quellenec, baron de Pont, dont elle se sépara au bout de 2 ans, puis, en 1575, se remaria à René, vicomte de Rohan. Elle cultiva les lettres, traduisit *Isocrate*, fit représenter une tragédie de *Judith et Holopherne* en 1574, et écrivit plus tard une *Apologie pour le roi Henri IV*, satire ingénieuse, attribuée souvent à Palma Cayet. Zélée calviniste, elle s'enferma, à l'âge de 74 ans, dans La Rochelle, assiégée par Richelieu, refusa d'être comprise dans la capitulation, et subit une longue captivité au château de Niort.

PARTHÉNIENS, enfants nés, pendant la 1re guerre de Messénie, du commerce des femmes de Sparte avec les soldats qui étaient venus de l'armée pour empêcher que l'Etat ne périt faute de citoyens. Méprisés plus tard, ils conspirèrent avec les Hilotes, émigrèrent sous la conduite de Phalante, et bâtirent Tarente au midi de l'Italie, 707 av. J.-C.

PARTHÉNIUS, poëte grec de Nicée, fut fait prisonnier dans la guerre contre Mithridate, amené à Rome, vers l'an 65 av. J.-C., et obtint la liberté en faveur de ses talents. Tibère l'eut en honneur; Virgile et Ovide semblent lui avoir fait quelques emprunts. Il ne reste de lui qu'un petit écrit en prose, publié pour la première fois à Bâle, avec une traduction latine de Janus Cornarius, sous ce titre : *De amatoriis affectionibus liber*, 1531, in-8o, réédité par Heyne, Gœttingue, 1798, in-8o; par Passow, Leipzig, 1824, et trad. en français sous le titre d'*Affections des amants*, Paris, 1743.

PARTHÉNIUS, riv. de l'Asie-Mineure, affluent du Pont-Euxin; anj. *Bartin*.

PARTHÉNON (Le), le plus beau et le plus vénérable

temple de l'anc. Athènes, situé dans l'Acropole. C'était un péripière dorique, de 8 colonnes de face sur 17 de côté, en tout 46, de 17m,50 de proportion, reposant sur 3 degrés très-hauts. Les portiques étaient doubles sur les façades, dont la principale regardait l'occident. Tout le temple était en marbre blanc pentélique, et mesurait 69m,80 de long, 36m,16 de large, et 21m,12 de haut. Sa frise était partagée en 92 métopes, représentant, dans autant de bas-reliefs, le combat des Athéniens et des Centaures. L'intérieur était à 3 nefs formées par une double colonnade à 2 ordres superposés faisant la hauteur de l'édifice. Le Parthénon, était consacré à Minerve vierge, *parthénès*, surnom de la chaste déesse. Il fut élevé, du temps de Périclès, par les architectes Ictinus et Callicrates; Phidias donna le dessin des sculptures, en exécuta lui-même une partie, et fit faire le reste par ses élèves. Ce temple subsistait encore entier en 1676 : les chrétiens l'avaient converti en église en 529, puis les Turcs en mosquée. Il fut presque détruit en 1687, dans un bombardement d'Athènes par les Vénitiens sous les ordres de Morosini. Il n'en subsiste plus auj. (1856) qu'une vingtaine de colonnes avec leurs architraves, et quelques parties des murs de la cella. Beaucoup de ses sculptures, surtout des métopes, ont été enlevées en différents temps; plusieurs sont à Londres, au British-Museum. C. D—r.

PARTHÉNOPE, sirène, qui avait fixé son séjour dans le golfe de Naples. Désespérée d'avoir vu Ulysse résister aux charmes de sa voix, elle se jeta à la mer. Les habitants du pays lui élevèrent un tombeau sur le rivage, et près de là il se forma une ville qui fut appelée *Parthénope*, et plus tard *Neapolis* (Naples).

PARTHÉNOPÉE, *Parthenopæus*, fils de Méléagre et d'Atalante, fut un des sept chefs qui soutinrent les droits de Polynice contre Etéocle, et périt devant Thèbes.

PARTHÉNOPÉENNE (République), nom donné à l'Etat que les Français formèrent avec le royaume continental de Naples, et qui dura depuis l'entrée de Championnet à Naples, le 23 janvier 1799, jusqu'au retour du cardinal Ruffo dans cette ville, le 15 mai de la même année. Cet Etat eut un gouvernement de 25 membres, sous la direction successive de Championnet et de Macdonald.

PARTHENOPOLIS, nom latinisé de MAGDEBOURG.

PARTHES, c.-à-d. *bannis* en langue scythique, peuple de l'Asie, formé d'exilés scythes, qui s'établirent, à une époque inconnue, au S.-E. de la mer Caspienne, dans le voisinage des Hyrcaniens. Sujets tour à tour des Perses, d'Alexandre et des Séleucides, ils restèrent dans l'obscurité jusqu'en 255 av. J.-C., époque où l'un d'eux, nommé Arsace, se souleva contre Antiochus II Théos. Son successeur, Arsace II, joignit l'Hyrcanie à la Parthiène, et, avec le secours des Grecs de la Bactriane, révoltés contre Séleucus II, triompha des Syriens. C'est alors que le royaume des Parthes commence véritablement à exister, 238. Reconnus libres par Antiochus le Grand, en 211, les Parthes devinrent conquérants avec Mithridate Ier ou Arsace VI, qui enleva plusieurs provinces aux Grecs de la Bactriane, soumit l'Inde jusqu'à l'Hyphase, et, vers l'O., prit sur les Séleucides la Médie, 160, la Babylonie, l'Assyrie, la Mésopotamie, donna son frère pour roi aux Arméniens, 149, et fit prisonnier le roi de Syrie, Démétrius II. Mais Phraate II perdit toutes ces conquêtes, et fut tué dans une expédition contre les Scythes, comme son fils Mithridate II par les Arméniens, qui, sous Tigrane, devinrent un instant le peuple prépondérant de cette partie de l'Asie, 88. L'abaissement de l'Arménie, après la ruine de Mithridate, roi de Pont, et la réduction de la Syrie en province romaine, 64, mirent en contact les Romains et les Parthes, séparés par l'Euphrate. Les vaines tentatives de Crassus, 54, et d'Antoine, 36, convainquirent Auguste de l'inutilité d'une expédition, et, profitant des embarras intérieurs de Phraate IV, qui, détesté de ses sujets, voulait s'assurer de l'appui de l'Empire, il exigea qu'il lui rendît les aigles enlevées aux armées de Crassus et d'Antoine, et lui livrât ses fils et ses petits-fils en otages. Pendant les règnes d'Auguste, de Tibère et de Claude, les Parthes vinrent chercher à Rome des souverains, qu'ils massacraient bientôt, les accusant d'avoir oublié dans les délices de Rome et de la Grèce les manières de vivre de leurs ancêtres. L'Arménie, dont les deux Empires se disputaient le droit de nommer le souverain, amena Trajan sur les bords du Tigre, 114, et, après une campagne longue et glorieuse, ce fleuve devint, à la place de l'Euphrate, la frontière de l'empire romain. Mais Adrien rendit le pays conquis. Cependant les Parthes attirèrent encore sur eux les armes romaines par leurs invasions. Séleucie et Ctésiphon furent pris par Cassius, lieutenant de Lucius Vérus, collègue de Marc-Aurèle. La première ne se releva pas de ses ruines; Ctésiphon fut pris une 2e fois par Septime-Sévère, 197, et Caracalla enleva définitivement aux Parthes l'Osrhoène. Ces désastres et des troubles intérieurs continuels amenèrent bientôt la chute de l'empire des Parthes. Un soldat persan, Artaxercès ou Ardschir, fils ou petit-fils de Sassan, souleva la Perse, la Mésopotamie, la Médie, tua le dernier Arsacide, Artaban IV, et fonda le 2e empire persan ou empire des Sassanides, 226. — Les Parthes étaient renommés comme cavaliers et comme archers : ils vivaient presque toujours à cheval, et c'était en fuyant qu'ils étaient le plus redoutables, attirant l'ennemi sur leurs traces et lui décochant des flèches en courant. Une armure de mailles de fer, qui couvrait presque entièrement le cheval et le cavalier, les rendait à peu près invulnérables. Leur infanterie était composée en grande partie d'esclaves. La majorité de la nation avait conservé les habitudes barbares des anciens Scythes, et l'orgueil, la cruauté, la fourberie des Parthes, étaient proverbiales. Le roi et les grands avaient adopté de bonne heure les habitudes fastueuses, les vices et la corruption des monarques orientaux, en y joignant un goût assez vif pour les arts et la littérature des Grecs. Le roi Orodès faisait représenter dans son palais *les Bacchantes* d'Euripide, quand on lui apporta la tête de Crassus; les médailles des Arsacides portent des légendes en langue grecque, et, entre autres titres de ces princes, on lit celui de *Philhellène* ou *ami des Grecs*. Le gouvernement était monarchique et héréditaire, mais sans loi bien déterminée; les rois pouvaient désigner leur successeur, ou l'aristocratie choisissait son souverain, sans tenir compte de la priorité de naissance, pourvu qu'on ne sortît pas de la race royale des Arsacides. L'aristocratie était représentée par un sénat, qui pouvait déposer le roi. Un généralissime ou *suréna* avait le commandement des forces militaires, et, s'il laissait au roi l'apparence du pouvoir, il l'exerçait en réalité. L'Empire était divisé en 18 grandes provinces, qui formaient comme autant de principautés particulières, confiées soit aux fils, soit aux frères du roi, soit à des hommes puissants, qui, portant le diadème et ayant le titre de roi, ne laissaient au souverain qu'une autorité nominale, et lui suscitaient un compétiteur, lorsqu'il voulait leur faire sentir son autorité. La religion des Parthes était celle de Zoroastre, qu'ils avaient adoptée depuis qu'ils avaient été soumis par les Perses; mais ils l'avaient profondément altérée par le mélange des superstitions étrangères, surtout des croyances helléniques; on comptait 70 sectes différentes, qui interprétaient chacune à leur manière les doctrines de Zoroastre.

ROIS ARSACIDES.

Arsace Ier	255	Phraatace	ap. J.-C. 13
Tiridate ou Arsace II	253	Orodès II	14
Artaban ou Arsace III	216	Vononès Ier	14
Phriapatius	196	Artaban III	14
Phraate Ier	181	Vardanes	44
Mithridate Ier	144	Gotarzès	47
Phraate II	136	Vononès II	50
Artaban II	127	Vologèse Ier	50
Mithridate II	124	Pacorus Ier	91
Mnaskirès	87	Chosroès Ier	108
Sinatrokès	76	Vologèse II	121
Phraate III	68	Vologèse III	148 ou 150
Mithridate III	vers 60	Vologèse IV	192
Orodès Ier	54	Vologèse V	206 ou 209
Phraate IV	36	Artaban IV	216-226

C. P.

PARTHIE ou PARTHYÈNE. On désignait sous ces noms : 1° la totalité de l'empire des Parthes, borné à l'O. par l'Euphrate, à l'E. par l'Indus, au N. par la mer Caspienne, au S. par la mer Erythrée, et dont Rhagès, Ecbatane et Ctésiphon furent tour à tour la capitale; 2° la province particulière de Parthie, noyau de l'Empire; 3° un district de cette province, appelé plus spécialement Parthyène. La Parthie propre était bornée au N. par le Taurus (*Demavend*), qui la séparait de l'Hyrcanie, à l'O. par la Médie, au S. par la Parétacène, à l'E. par l'Asie, et correspondait à une partie du Khoraçan et du Kouhistan actuels; capitale, *Hécatompylos;* elle se divisait en 5 parties : Comisène, Parthyène, Choarène, Paranticène, et Tabicène; c'était un pays montagneux et peu fertile. C. P.

PARTIDAS (les Siete), code castillan dont la rédaction fut commencée en 1256 sous Alphonse X, qui s'était préparé à cette œuvre par diverses compilations de lois existantes (l'*Especulo*, le *Fuerto real*, etc.). Jacome Ruiz, Fernando Martinez et Maestre Roldan, docteurs ès lois, y

concoururent. Les *Institutes* et les *Pandectes* de Justinien, avec les *Décrétales* du saint-siége, leur fournirent les éléments de leur travail, où ils admirent aussi par ménagement quelques extraits des *Fueros* et du code gothique. Dans ce code, les deux seules bases du pacte social, ce sont les devoirs envers Dieu, c.-à-d. envers l'Eglise, et les devoirs envers le souverain; tous les droits sont en haut, tous les devoirs en bas; dix pages tracent les obligations du monarque; il en faut deux cents pour définir celles des sujets. Les Partidas renferment quatre codes distincts, consacrés au droit ecclésiastique, monarchique, civil et pénal. — Le code ecclésiastique resserre l'alliance entre l'Eglise et la royauté, mais aux dépens des libertés publiques et de la couronne, qui renonce à ses droits essentiels. Les maximes de la loi canonique sur la suprématie du saint-siége et sa suzeraineté spirituelle sur toutes les couronnes de la chrétienté, repoussées jusque-là par l'Espagne, furent admises par les Partidas, et effectuèrent une révolution dans le droit public du pays. Les juridictions diocésaines furent atteintes comme celle du roi. Rome dès lors devint le centre de tous les intérêts et de tous les litiges de l'Eglise espagnole, et le clergé régulier, échappant à la juridiction épiscopale, fut entre ses mains un instrument docile. Ce que le clergé castillan perdait dans ce code en indépendance, il le regagnait en priviléges. L'immunité personnelle, acquise aux clercs et à leurs dépendants, devint une source d'abus et d'illégalités. Enfin les Partidas reconnaissent la prétention de l'Eglise à la dîme « sur les rois, seigneurs, chevaliers, marchands, laboureurs, tant de leurs héritages et troupeaux que de leurs gains, soldes et salaires »; et ne règlent en aucune façon les acquisitions territoriales des clercs. — Le droit politique des Partidas revêt la royauté d'une inviolabilité moitié légale et moitié religieuse; il règle l'ordre de succession au trône, admet le principe de représentation qui ne devait triompher en Espagne qu'au XV^e siècle, fixe à 20 ans la majorité des rois, et impose au monarque le serment de ne rien aliéner du domaine, ni de l'autorité de la couronne.—Le droit civil, mêlé des prescriptions du droit canonique et féodal, traite du mariage, de la puissance paternelle, de l'autorité des maîtres sur leurs esclaves, et des lois des fiefs. — Le code pénal est presque entièrement emprunté au code de Justinien; cependant les Fueros ont fourni les titres des défis, des duels, trêves et sauvegardes, et les Décrétales les lois sur les Juifs, les Maures et les hérétiques. — Le code des Partidas ne fut d'abord accepté ni par les communes, dont il tendait à abroger les Fueros, ni par la noblesse, dont il diminuait les priviléges. Pendant près d'un siècle, il ne fut point reconnu comme code national. L'usage du *Fuero de los hijos d'Algo*, et l'établissement de nouveaux Fueros particuliers, le rendirent d'abord impuissant; mais en 1348, Alphonse XI inséra dans un fameux *Ordenamiento de Alcalà*, destiné à combler les lacunes des Fueros, une portion des Partidas comme complément à ses propres lois. Quant au reste, il en sanctionna indirectement l'usage, en décidant que tous les procès se jugeraient d'abord d'après l'*Ordenamiento*, puis d'après les Fueros locaux et le *Fuero real*, et qu'enfin, à défaut de ceux-ci, on s'en référerait aux Partidas, placés ainsi au dernier degré de cette échelle législative. Leur autorité fut dès lors constamment reconnue comme celle d'un code supplémentaire, et confirmée par tous les rois depuis Henri II jusqu'à Philippe II. Enfin, malgré leur tardive adoption par la Castille, les Partidas tiennent une place considérable dans l'histoire du droit espagnol. Le code d'Alphonse X est une réaction contre la noblesse au profit du trône et surtout de l'Eglise. Son autorité, respectée en fait de droit civil, fut toujours impuissante pour fonder en Castille un droit politique : c'est un chaos législatif où se heurtent les principes les plus contraires; il a pour but de constituer le pouvoir monarchique, et il l'asservit à celui de l'Eglise : il veut restreindre les empiétements des nobles, et il enregistre la plupart de leurs priviléges. H.

PARTIES CASUELLES. *V.* CASUELLES (Parties).

PARTINIACUM, nom latin de PARTHENAY.

PARTISANS ou TRAITANTS. On appelait ainsi en France, avant 1789, ceux qui prenaient *en parti*, c.-à-d. affermaient les *traites* ou douanes de l'Etat.

PARU ou GOMPAPE, riv. du Brésil (Para), affluent de l'Amazone à Para. Cours de 450 kil.

PARURO, v. du Pérou, département et à 25 kil. S.-O. de Cuzco, sur un affluent de l'Apurimac; 10,000 hab. Grains, bestiaux, toiles.

PARUTA (Paolo), écrivain politique, né à Venise en 1540, m. en 1598, fut historiographe, sénateur, ambassadeur, gouverneur de Brescia, et procurateur de St-Marc. Il a laissé : des *Discours politiques*, 1599, où il combat les doctrines de Machiavel; un *Traité de la perfection de la vie politique*, 1579, in-4°, trad. en français; une *Histoire de Venise*, en 12 livres, de 1513 à 1552, Venise, 1605, in-4°, révélant sa profonde connaissance des affaires publiques et des relations extérieures de son pays. *V.* Alf. Mézières, *Étude sur les Œuvres politiques de Paul Paruta*, Paris, 1853, in-8°.

PARUTA (Philippe), antiquaire, né à Palerme vers le milieu du XVI^e siècle, m. en 1629, fut longtemps secrétaire du sénat de sa ville natale. On a de lui : *la Sicilia descritta con medaglie*, Palerme, 1612, in-fol., réimpr. à Rome, en 1649, avec une suite par Leonardo Agostini. Le texte de cet ouvrage n'a jamais paru.

PARVATI. *V.* SIVA.

PARVIS, nom donné, dans l'ancienne Loi, à l'enceinte qui environnait le Tabernacle. C'était un carré oblong, de 100 coudées sur 50 (56^m, 20, sur 28^m, 10), fermé par un voile transparent qui permettait de voir ce qui se passait à l'intérieur. On y immolait les victimes. Chez les chrétiens, le parvis est la place qui précède la principale entrée des grandes églises. Le nom vient de ce que c'est un lieu ouvert aux passants (*pervius*), ou de ce que jadis on y instruisait les enfants (*à parvis educandis*).

PARYSATIS, reine de Perse, sœur et femme de Darius II Nothus, mère d'Artaxercès Mnémon et de Cyrus le Jeune, favorisa l'ambition et la révolte de ce dernier contre son frère, 401 av. J.-C. Après la bataille de Cunaxa, elle empoisonna Statira, femme d'Artaxercès, et poursuivit avec acharnement les ennemis de Cyrus; ce fut ainsi qu'elle obtint la mort de Tissapherne, satrape de Lydie.

PAS, *Passus*, mesure itinéraire des anc. Romains. Elle valait 5 pieds (1^m, 48 c.).—PAS DE VOYAGEUR, *gressus* ou *gradus*; ou l'estimait 2 pieds 1/2 (741 millimèt.).—PAS MILITAIRE, *militaris gradus*. Il y avait le pas ordinaire, avec lequel on faisait 4 milles à l'heure (5 kil. 92 mètr.), et le pas plein (*plenum gradus*), qui était de près de 5 milles (7 kil. 400 mètr.). C. D—Y.

PAS, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), arr. et à 28 kil. S.-O. d'Arras; 869 hab. Filature de coton, fabr. d'huiles, velours de coton; tanneries.

PAS D'ARMES, place, chemin ou pont que les anciens chevaliers se proposaient de défendre, et par où l'on ne pouvait passer sans combattre.

PAS-DE-CALAIS, anc. *Fretum Gallicum*, bras de mer qui sépare la France de l'Angleterre, et fait communiquer la Manche avec la mer du Nord. Sa moindre largeur, entre Calais et Douvres, est de 34 kil.

PAS-DE-CALAIS (Le), département du Nord de la France, ch.-l. *Arras*; formé de l'Artois, du Calaisis, du Boulonnais et du N. du Ponthieu; situé au N.-O. sur le détroit du Pas-de-Calais et sur la Manche, et entre les départements du Nord au N.-E., de la Somme au S. Superf., 663,518 hect. Pop., 724,338 hab. Arrosé par la Lys, la Scarpe, l'Aa, la Liane, la Canche, l'Authie; canaux de St-Omer à Calais, de Neuf-Fossé, d'Ardres, de la Marck, de la Bassée, etc. Peu de bois; beaucoup de pâturages. Sol fertile en céréales, pommes de terre, betteraves, houblon, lin, graines oléagineuses, tabac; bons chevaux, moutons, porcs, volailles; pêche active sur toute la côte. Exploitation de tourbe, fer, houille, marbre, grès. Fabriques de sucre de betterave, huile, savons, toiles, fils, tulles, dentelles, lainage, bière, papier, verre, etc. Ce département forme le diocèse d'Arras, et dépend de la cour impériale de Douai.

PAS-DE-SUSE. *V.* SUSE.

PASARGADE, c.-à-d., d'après un auteur ancien, *camp des Perses*, et, selon un orientaliste moderne, *trésor des Perses*, ville célèbre située sur les confins de la Perside et de la Carmanie, au S.-E. de Persépolis, et fondée par Cyrus, sur un petit fleuve auquel il donna son nom, en souvenir de sa victoire sur Astyage et les Mèdes. C'est là aussi qu'était son tombeau. On croit qu'elle occupe l'emplacement de la ville actuelle de *Fasa*, où l'on trouve des ruines antiques, sur les confins du Fars et du Kerman. — On appelait aussi *Pasargades* la plus noble tribu des Perses, à laquelle appartenait la famille des Achéménides. C. P.

PASCAGOULA, riv. des Etats-Unis, formée du Leaf et du Chickasawhay, arrose la Géorgie et la Floride, et, après un cours de 40 kil., se jette dans le golfe du Mexique à l'O. de la baie de Mobile.

PASCAL Ier (Saint), pape de 817 à 824, né à Rome, avait été, sous Léon III, directeur du monastère de St-Etienne. Il reçut en don de Louis le Débonnaire la Corse et la Sardaigne, couronna Lothaire empereur en 823, et

accueillit à Rome les Grecs chassés de l'Orient par la persécution des Iconoclastes. Fête, le 17 mai.

PASCAL II (Rainieri), né à Bleda en Toscane, pape en 1099, acheva de réduire en 1100 l'antipape Clément III. Il décida Henri Ier d'Angleterre à laisser libres les élections ecclésiastiques, et à renoncer à l'investiture par la crosse et l'anneau, 1107. Moins heureux en Allemagne, il continua, sans la terminer, contre Henri IV et Henri V, la lutte commencée sous Grégoire VII, et la querelle ne fit même que s'envenimer : 1° par la rupture du traité de Sutri, qui, en décidant la liberté des élections, laissait à l'empereur, avant la consécration, l'investiture par les anciens signes : Pascal, qui, prisonnier, l'avait accordé en 1111, le révoqua comme extorqué en 1112 ; 2° par l'ouverture de la succession de la comtesse Mathilde de Toscane, réclamée des deux côtés, 1115. Forcé par la faction impériale de fuir à Bénévent en 1117, Pascal ne rentra à Rome que pour y mourir, 1118. R.

PASCAL III, antipape. *V.* ALEXANDRE III.

PASCAL (Blaise), l'un des plus beaux génies et des plus grands écrivains français du XVIIe siècle, né à Clermont-Ferrand le 19 juin 1623, m. à Paris le 19 août 1662. Son père, Etienne Pascal, président en la Cour des aides de Clermont (m. en 1651), s'était retiré à Paris en 1631, pour y diriger personnellement l'instruction de son fils, dont la sagacité précoce donnait les plus hautes espérances : passionné lui-même pour les mathématiques, il était lié avec Roberval, le P. Mersenne, et les autres savants, dont les réunions furent le berceau de l'Académie des Sciences. Le jeune Pascal prit dans cette société un goût très-vif pour les mathématiques, malgré tous les soins de son père à lui en laisser ignorer les éléments, et à l'appliquer uniquement à l'étude des langues : à l'âge de douze ans, sur une simple définition qui lui fut donnée de l'objet de la géométrie, il trouva moyen, avec des *barres* et des *ronds*, d'arriver seul et sans livre jusqu'à la 32e proposition d'Euclide. A seize ans, il écrivit en latin un traité des *Sections coniques*, où était résumé tout ce qu'on en savait depuis Apollonius de Perge, et dont l'élégance fut, dit-on, remarquée par Descartes. Un peu après, son père ayant été nommé intendant de Rouen par Richelieu, Pascal y conçut et y fit exécuter une *machine arithmétique* pour la simplification des calculs, instrument plus merveilleux qu'utile, qui lui coûta un travail infini où, dès l'âge de 18 ans, il perdit tout à fait la santé. Il inventa aussi dans cette ville l'espèce de brouette ou chaise à deux roues appelée *vinaigrette*, le *haquet*, et, selon quelques-uns, la *presse hydraulique*. Le même esprit inventif lui fit imaginer, vers la fin de sa vie, une entreprise de carrosses à 5 sous, comme les modernes *omnibus*. De 1646 à 1648, il fit sur le Puy-de-Dôme, et répéta à Rouen, puis à Paris sur la tour St-Jacques-la-Boucherie, des expériences barométriques, qui confirmèrent les belles découvertes de Galilée, de Torricelli et de Descartes sur la pesanteur de l'air, et démontrèrent la fausseté du principe, que la nature a horreur du vide. Elles conduisirent Pascal à l'idée féconde de l'emploi du baromètre comme instrument de nivellement, puis à d'autres études, pour déterminer la pression des fluides sur les parois des vases qui les contiennent, et donner les lois de leur équilibre. Ses *Expériences touchant le vide* parurent en 1647 ; elles furent attaquées par le P. Noël, jésuite, qui se fit le champion de la vieille physique, et à qui Pascal répondit par deux lettres où s'annonce déjà l'auteur des *Provinciales*. Ses traités *de la Pesanteur de la masse de l'air*, et *de l'Equilibre des liqueurs*, composés vers 1653, et publiés un an après sa mort, sont un de ses principaux titres de gloire dans les sciences. Il y joignit, en 1654, la découverte d'un *Triangle arithmétique* pour arriver à former les coefficients des puissances, qui le mit presque sur la voie de la célèbre formule du binome de Newton : son but n'était d'ailleurs que d'exposer mathématiquement certaines combinaisons numériques dans les jeux de hasard et les paris; en trois traités sur cette matière (publiés après sa mort, en 1665, in-4°), il posa les principes du calcul des probabilités. Enfin, en 1658, pour se distraire de souffrances physiques insupportables, il étudia les propriétés des courbes en général, et particulièrement de la *cycloïde* ou *roulette*, dont s'étaient déjà occupés Galilée, Torricelli, Descartes, et Fermat. Pascal compléta leurs recherches sur cet objet, proposa et résolut lui-même les problèmes les plus difficiles, et publia les résultats de ce grand travail dans un *Traité général de la roulette*, 1659, par lequel il couronna ses découvertes dans les sciences, et a mérité d'être compté parmi les inventeurs de la géométrie de l'infini. — Mais le génie de Pascal ne devait pas s'arrêter aux sciences : il n'estimait lui-même la géométrie qu'un métier; et l'ardeur passionnée de son esprit était plus faite pour la controverse philosophique et religieuse. Les querelles du jansénisme lui fournirent les sujets et le théâtre où il devait particulièrement s'illustrer. Dès l'an 1646, à Rouen, il était entré dans ce parti avec son père et ses deux sœurs; ses liaisons dans le monde même, où il vécut quelque temps, l'y engagèrent davantage : enfin, l'exemple de sa sœur Jacqueline, et, en 1654, sa propre et définitive conversion, l'attachèrent tout à fait à Port-Royal. Médiocrement instruit dans les matières de théologie et d'érudition, mais doué d'une vigueur de raisonnement et d'une éloquence incomparable, il devint bientôt, à l'école d'Arnauld, de Saci, et de Nicole, la plus forte plume du parti. En 1656, au fort des discussions sur la Grâce et sur le livre de Jansénius, Arnauld fut condamné par la Sorbonne et exclu de son sein; il attribuait sa condamnation à l'influence des Jésuites : c'est alors que, pour le venger, et Port-Royal avec lui, Pascal écrivit les *Lettres de Louis de Montalte à un Provincial de ses amis, et aux R. R. PP. Jésuites sur la morale et la politique de ces Pères*; c'est l'ouvrage vulgairement appelé *Lettres Provinciales*, et quelquefois *Petites Lettres*. Elles sont au nombre de dix-huit, et parurent successivement (janvier 1656-mars 1657); les quatre premières n'ont pour objet que les disputes sur la Grâce et la censure d'Arnauld; dans les suivantes, Pascal attaque directement les Jésuites, leur casuistique, leur doctrine du *probabilisme*, leur politique, et la morale relâchée de plusieurs de leurs théologiens; il les poursuit par le ridicule et l'invective, avec une force comique et une élévation de style alors toutes nouvelles. Ces Lettres sont un chef-d'œuvre de dialectique. Si leur vérité, quant aux accusations dont les Jésuites y sont l'objet, a pu être contestée par des écrivains qui ont examiné les choses avec plus de sangfroid, si on a pu reprocher à Pascal d'avoir attribué à une compagnie entière les opinions de quelques-uns de ses membres, et d'avoir accepté trop légèrement des matériaux que lui fournissaient des mains étrangères, on n'a jamais nié la valeur littéraire de ce modèle des pamphlets. Peu d'ouvrages ont autant contribué à fixer la prose française, et à donner le goût d'une éloquence vraie et naturelle. Les *Provinciales* furent réfutées, mais par des écrivains d'un talent trop secondaire; la cour de Rome les condamna, en 1657; en France, des arrêts du parlement d'Aix et du Conseil d'Etat les firent brûler par la main du bourreau; elles n'en eurent pas moins dans le public un succès extraordinaire; on les traduisit en plusieurs langues, et Nicole, sous le nom de Wendrock, en publia une traduction latine. — Une autre polémique, plus grave et moins ardente, occupa les dernières années de Pascal, dans les intervalles que lui laissaient ses extrêmes souffrances, et les pratiques d'une vie toute livrée aux plus dures austérités : il entreprit une apologie du christianisme contre les sceptiques et les incrédules, déjà très-nombreux, et désormais plus menaçants pour la religion que toutes les hérésies. Avec son ardeur accoutumée, il s'occupa de recueillir tous les arguments de l'incrédulité raisonneuse, pour les détruire par le raisonnement mis au service de la foi, puis de là élever l'orthodoxie sur les ruines de la philosophie humaine, en poussant le principe religieux jusqu'à ses dernières conséquences avec l'inflexibilité d'un janséniste, et avec cette puissance de déduction, cette rigueur d'analyse que la géométrie lui avait enseignée, et qui, passant de ses idées dans son langage, produisait la vigueur et l'originalité inimitables de son style. La mort l'interrompit dans ce grand dessein; à l'âge de 39 ans, il succomba à l'excès des maux de toute sorte qui avaient depuis longtemps consumé ses forces, et atteint son cerveau même, mais sans altérer, quoi qu'on ait dit, sa prodigieuse intelligence. Il fut enterré dans l'église de St-Etienne-du-Mont, sa paroisse. Le caractère de Pascal était digne de son génie; doux et bon, quoique très-vif, son âme se peignait dans sa belle figure. Ses charités étaient infinies; et quand on lui reprochait de s'épuiser pour les malheureux, il répondait : « J'ai remarqué que, si pauvre que l'on soit, on laisse toujours quelque chose à sa mort. » Une admirable profession de foi qu'il a laissée commence par ces mots : « J'aime la pauvreté, parce que Jésus-Christ l'a aimée. J'aime les biens, parce qu'ils donnent le moyen d'en assister les misérables. » Ses amis de Port-Royal, auxquels il avait exposé, dans ses entretiens, l'idée et le but de son grand ouvrage sur la religion chrétienne, en recherchèrent les ébauches parmi ses papiers; ils ne trouvèrent qu'un monceau de notes éparses, de réflexions jetées en courant, de phrases à peine corrigées, traces lumineuses

quoique imparfaites, de sa profonde méditation, et, au milieu de ce désordre, quelques morceaux plus achevés. Cela néanmoins leur parut si sublime, qu'ils finirent par publier, en 1670, sous le titre de *Pensées*, avec une préface qui en expliquait la suite, une partie de ces débris qui feront regretter à jamais que le monument n'ait pu être élevé. Cette publication, très-incomplète et peu exacte, s'accrut au XVIIIe siècle de divers morceaux donnés par le P. Desmolets, 1728, par Condorcet, 1776, et par Bossut, 1779. Mais toutes les éditions des *Pensées* ne produisirent qu'un texte altéré et trompeur jusqu'en 1842, où M. Cousin, dans un éloquent *Rapport à l'Académie Française*, signala enfin les infidélités sans nombre qui, depuis la publication de Port-Royal, défiguraient les *Pensées* imprimées, en dépit du manuscrit autographe conservé à la Bibliothèque du roi. En 1844, M. Pr. Faugère publia la première édition des *Pensées, fragments et lettres de Blaise Pascal*, conforme aux mss. originaux, en 2 vol. in-8°. Un long et curieux débat s'ouvrit alors sur le fond même des *Pensées*, et sur ce que M. Cousin a appelé le scepticisme de Pascal. *V.* son ouvrage intitulé : *Blaise Pascal*, 1849, in-12 ; M. Sainte-Beuve, *Port-Royal* (t. III), et *Portraits littéraires ;* les *Etudes sur Pascal* de l'abbé Flottes, 1846, in-8°, d'Aug. Vinet, Paris, 1848, in-8°, etc. M. E. Havet a résumé tout ce débat, et apporté de nouvelles lumières sur la question dans une excellente édition des *Pensées* de Pascal, avec un *Commentaire suivi* et une *Etude littéraire*, Paris, 1852, in-8°. — M. Villemain a composé une très-belle notice sur Pascal *considéré comme écrivain et comme moraliste ;* MM. Faugère et Bordas-Demoulin ont écrit des *Eloges* de Pascal couronnés par l'Académie Française en 1842. M. l'abbé Maynard a publié en 1850 : *Pascal, sa vie et son caractère, ses écrits et son génie*, 2 vol. in-8°, et donné en 1851 une édition critique des *Provinciales*, avec leur réfutation en forme d'introduction et de notes, 2 vol. in-8° ; travaux intéressants et curieux, écrits avec talent, mais non sans passion. — Les Œuvres complètes de Pascal, comprenant ses écrits scientifiques, ont été publiées par Bossut en 1779, et par Lefèvre en 1819, 5 vol. in-8°. Le docteur Reuchlin a écrit en allemand une *Vie de Pascal*. — La sœur aînée de Pascal, Gilberte (Mme Perier), née en 1620 ; morte en 1687, a laissé une *Vie* de son frère, qui se trouve dans plusieurs éditions des *Pensées ;* on doit à son fils Etienne Perier et à sa fille Marguerite de précieux documents sur Pascal et sa famille. Son autre sœur, Jacqueline Pascal, née en 1625, digne de lui par l'esprit et le caractère, fut religieuse à Port-Royal en 1652, et y mourut le 4 octobre 1661. On a d'elle quelques vers, des Lettres remarquables, et divers opuscules qui ont été recueillis par M. Faugère, et par M. Cousin, dans son ouvrage intitulé : *Jacqueline Pascal*, Paris, 1849, in-12.

PASCALIUS (Carlo PASQUALI, en latin), négociateur et archéologue, né à Coni (Piémont) en 1547, m. en 1625, vint étudier à Paris, se fit naturaliser français, et embrassa la carrière des honneurs ; Henri IV l'envoya, en 1589, solliciter des secours de la reine Elisabeth d'Angleterre, puis l'employa à la pacification des provinces qui tenaient encore pour la Ligue, le nomma conseiller d'Etat, et ambassadeur près des Grisons. Pascalius est connu, comme archéologue, par un ouvrage intitulé *Coronæ*, Paris, 1610, in-4°, traité complet, mais diffus, en 10 livres, écrit en latin sur les couronnes en usage chez les anciens.

PASCHASE RADBERT. *V.* RADBERT.

PASCO, v. du Pérou, à 96 kil. S. de Huanuco ; population variant, suivant les saisons, de 4,000 à 12,000 hab. ; mine d'argent, la plus riche du Pérou.

PASCUARO, v. du Mexique, département et à 53 kil. O.-S.-O. de Mechoacan, sur un lac du même nom ; 6,000 hab.

PASEWALK, v. des Etats prussiens (Poméranie), à 38 kil. O.-N.-O. de Stettin, sur l'Ucker ; 5,500 hab. Brasseries, distilleries ; industrie agricole. Combat entre les Prussiens et les Suédois, en 1760.

PASINELLI (Lorenzo), peintre d'histoire, né à Bologne en 1629, m. à Parme en 1700, eut du feu et de l'originalité ; mais on lui reproche trop d'affectation et de luxe dans le vêtement et les accessoires. On cite, parmi ses tableaux, l'*Entrée de J.-C. à Jérusalem*, la *Descente du Christ aux Limbes*, *Coriolan*, etc. Il a gravé à l'eau-forte, d'après lui-même, la *Prédication de St Jean-Baptiste*, et, d'après le Pérugin, les *Noces de Jacob et de Rachel*.

PASIPHAÉ, fille d'Apollon et de la nymphe Persèis, épousa Minos, roi de Crète, et fut mère d'Androgée, d'Ariane, et de Phèdre. Vénus lui inspira un amour insensé pour un taureau blanc, dont elle eut le Minotaure.

PASITANO ou POSITANO, v. du royaume d'Italie, dans la province et à 28 kil. S.-O. de Salerne, 2 kil. d'Amalfi, sur la mer Tyrrhénienne ; 3,139 hab. Patrie de Flavio Gioja.

PASITÈLE, sculpteur grec du IIe siècle av. J.-C., vint s'établir à Rome après la guerre de Macédoine, et y mourut, déchiré dans le cirque par une panthère, au moment où il modelait un lion. Il avait écrit un ouvrage en 5 liv. sur les plus beaux monuments de son temps.

PASITHÉE, la Ire des Grâces, fille de Jupiter et d'Eurynome. — On donnait le même nom à Cybèle, considérée comme mère de tous les dieux.

PASITIGRE, *Pasitigris*, nom donné par les anciens aux deux bouches les plus orientales de l'Euphrate.

PASKÉVITCH (Ivan-Fédorovitch), né à Pultusk en 1782, m. en 1856, fut élevé à l'école des pages de St-Pétersbourg, d'où il sortit avec le grade de lieutenant de la garde et le titre d'officier d'ordonnance de l'empereur Paul Ier. En 1805, il fut mis à la disposition de l'empereur d'Autriche, et fit ses premières armes contre Napoléon Ier. Mêlé à la guerre qui éclata entre la Russie et la Turquie en 1808, chargé d'une mission diplomatique à Constantinople en 1809, il fonda surtout sa réputation militaire de 1812 à 1815, où, général-major d'infanterie, tantôt chef d'une division du corps de Bagration, tantôt commandant de l'avant-garde russe ou d'une division des grenadiers de la garde, il prit part aux batailles de Smolensk et de la Moskowa, au blocus de Modlin, de Magdebourg et de Hambourg, aux combats de Culm, de Dresde et de Leipzig ; lieutenant-général après cette dernière affaire, il fit la campagne de France, et fut blessé à Arcis-sur-Aube. De retour en Russie, il obtint la faveur d'Alexandre Ier, qui le choisit pour accompagner le grand-duc Michel dans ses voyages en Allemagne et en Italie. Le meurtre d'un ambassadeur russe par ordre de la cour de Téhéran ayant amené la guerre avec la Perse, 1826, Paskévitch, nommé général-major de l'armée d'Yermolofi, gagna la bataille d'Elisavetpol, reçut le commandement en chef pour la campagne suivante, prit Tauris et Erivan, et, après la conclusion de la paix, reçut de Nicolas Ier le titre héréditaire d'*Erivanski* et un million de roubles, 1828. Dans la guerre contre la Turquie, 1829, il prit Kars et Erzeroum, et fut récompensé par les titres de feld-maréchal et de sénateur. En 1830, il fit avec bonheur la guerre contre les tribus du Caucase. Lorsque, en 1831, éclata la révolution de Pologne, il fut placé à la tête de l'armée russe, et mit fin à l'insurrection par la prise de Varsovie. Ce succès lui valut la dignité de prince de Varsovie, avec le titre d'altesse transmissible à ses descendants, et la lieutenance-générale du royaume de Pologne, qu'il a exercée jusqu'à sa mort. Il reçut encore le titre honorifique de généralissime de toutes les armées russes de terre et de mer. C'est en cette qualité qu'il prit part, en 1849, à l'expédition de Hongrie, et, en 1853, au siége de Silistrie, où il fut légèrement blessé. Paskévitch fut un général d'une activité presque fébrile ; mais il la tempérait par une grande habileté pratique ; dans ses guerres d'Asie, il risqua des ruses de guerre fort communes, capables, si elles échouaient, de compromettre l'armée, mais auxquelles il eut le bonheur que la témérité des Orientaux se laissât prendre. B.

PASMAN, île des Etats autrichiens (Dalmatie), dans l'Adriatique ; par 43° 57' lat. N., et 12° 57' long. E. ; 16 kil. sur 2. Récolte de soie.

PASNAGE, droit dû au seigneur féodal pour pour le pacage et la glandée des porcs dans les bois.

PASQUALI. *V.* PASCALIUS.

PASQUALIS (Martinez). *V.* MARTINEZ.

PASQUIER (Etienne), célèbre jurisconsulte, né à Paris en 1529, m. en 1615, étudia le droit sous Cujas à Toulouse et Socin à Bologne, et plaida sa 1re cause au parlement de Paris en 1549. Peu occupé d'abord, il se livra aux lettres, qu'il cultiva toute sa vie avec un grand succès. Dès 1554, il publia *le Monophile*, dialogue en prose, réimprimé l'année suivante dans un recueil de *Rimes et proses*. Ses « gaillardises de jeunesse, » comme il les appelle, n'étaient que le prélude de travaux sérieux. Le 1er livre des *Recherches de la France* parut en 1561, avec le millésime de 1560 ; dans cet ouvrage, qu'il porta à 9 livres, son érudition, en défaut sur bien des points, est féconde en résultats acquis à la science, et en aperçus que devaient développer de plus grands génies. Une circonstance lui donna la renommée et la fortune : chargé de défendre l'Université en procès avec les Jésuites, 1564, il fit un plaidoyer qui le rendit populaire, et les grandes causes affluèrent dans son cabinet. Ses succès le désignèrent aux honneurs, et plusieurs écrits signalèrent son patriotisme ;

il figura aux *Grands-Jours* de Poitiers, 1579, et de Troyes, 1583, fut nommé avocat-général à la Cour des comptes, 1585, et député aux Etats-Généraux de Blois, 1588. Il suivit Henri III à Tours, et rentra dans Paris avec Henri IV, en 1594. Il se démit de sa charge en 1604, justement réputé magistrat intègre et savant aimable, toujours prêt à sacrifier aux Muses comme à s'immoler au devoir, catholique plein de ferveur et de tolérance, sans fiel, sans rancune contre personne, sinon peut-être contre les Jésuites. Dans la retraite, il relut ses ouvrages, publia de nouveau ses premières œuvres (*la Jeunesse de Pasquier*, renfermant *le Monophile, Colloques d'amour, Lettres amoureuses, Jeux poétiques*, en 5 parties, 1610, in-8°), et y ajouta de la prose et des vers français et latins. On a une édition des *Œuvres de Pasquier*, où se trouvent 22 livres de *Lettres*, précieuses pour l'histoire du temps et surtout pour celle de la vie privée des magistrats au XVI^e siècle, Amsterdam (Trévoux), 1723, 2 vol. in-fol. Il manque à cette édition divers ouvrages, entre autres : les *Ordonnances d'amour*, publiées au Mans en 1564; le *Manifeste* après le procès de Barrière; et le *Catéchisme des Jésuites*, imprimé pour la 1re fois en 1602. L'*Interprétation des Institutes de Justinien*, manuscrit de Pasquier, a été publiée par M. Ch. Giraud, Paris, 1847, in-4°. M. Léon Feugère a donné : *Œuvres choisies d'Etienne Pasquier, accompagnées de notes et d'une étude sur sa vie et ses ouvrages*, Paris, 1849, 2 vol. gr. in-18. J. T.

PASQUIN, torse d'un guerrier casqué, reste mutilé d'une statue antique de marbre blanc, adossée au palais Braschi, près de la place Navone, à Rome. Il était célèbre aux XVI^e et XVIII^e siècles, parce que les mécontents y placardaient, en secret, des satires contre les grands ou le gouvernement. On l'appelait Pasquin, du nom d'un tailleur facétieux qui demeurait non loin de là.

PASSAGE (Le), v. d'Espagne (Guipuzcoa), située à 9 kil. E.-N.-E. de St-Sébastien, port sur le golfe de Gascogne; par 43° 20' 16" lat. N., et 4° 16' 8" long. O.; 1,300 hab. Construction de navires. Comm. actif avec la France.

PASSAIS, ch.-l. de cant. (Orne), arr. et à 13 kil. S.-O. de Domfront; 327 hab.

PASSAIS (Le), petit pays de la Normandie, borné par la Mayenne et l'Egrenne, et une partie de la rive droite du Noireau. Ch.-l., *Domfront*. On l'appelait originairement Pissais, de la rivière de Pisse qui l'arrose.

PASSARGE, riv. des Etats prussiens (Prusse), naît à 4 kil. O. de Plauzig, et se jette, après un cours de 200 kil., dans le Frische-Haff, à 6 kil. au-dessous de Braunsberg. Sur ses bords, le maréchal Ney battit le général prussien Lestocq, le 5 février 1807.

PASSARO (Cap), anc. *Pachynum promontorium*, pointe S.-E. de la Sicile, dans la Méditerranée, près de l'île du même nom, où se trouve une prison militaire; par 36° 41' 30" lat. N., et 12° 49' 41" long. E. Défaite des Espagnols par l'amiral anglais Byng, en 1718.

PASSAROTTI (Bartolomeo), peintre d'histoire et de portraits, né à Bologne au commencement du XVI^e siècle, fut élève de Vignole, le suivit à Rome, acheva de s'y former, revint à Bologne, où il exécuta, pour les églises, beaucoup de beaux ouvrages, et ouvrit une école dont il sortit des peintres distingués. On cite, parmi ses principaux ouvrages : *la Vierge sur un trône entourée de saints*, dans l'église St-Jacques-le-Majeur, à Bologne; *la Décollation de St Paul*, à Rome; et les *portraits de la famille Legnami*, peints en pied, et composés avec beaucoup d'imagination. Passarotti est au 1er rang parmi les peintres de portraits; le Guide le mettait immédiatement après le Titien.

PASSAROUANG, v. de l'île de Java, à 670 kil. S.-E. de Batavia. Ch.-l. d'une résidence hollandaise, bornée au N. par le détroit de Madura, à l'O. par la résidence de Besaki, au S. par l'océan Indien, et qui compte 110,000 hab.

PASSAROWITZ, anc. *Margum*, ville de la principauté de Servie, près de la Morava, à 25 kil. E. de Semendria. Un traité y fut conclu, le 21 juillet 1718, entre l'Autriche, Venise et la Porte, sous la médiation de l'Angleterre et de la Hollande : la Turquie conservait la Morée, que lui disputait Venise, mais cédait à l'Autriche Belgrade, Temesvar, la Valachie jusqu'à l'Aluta, et une partie de la Servie.

PASSAU, *Batava castra* ou *Boæodurum* des anciens, *Patavia* ou *Passavia* en latin moderne, v. forte de Bavière, au confl. du Danube, de l'Inn et de l'Ilz; anc. ch.-l. du cercle de Basse-Bavière, à 255 kil. E.-N.-E. de Munich; 13,000 hab. Divisée en 4 parties par les eaux qui la traversent : *Passau*, entre le Danube et l'Inn; *Innstadt*, sur la rive dr. de l'Inn; *Ilzstadt*, sur la rive g. du Danube et de l'Ilz; et *Anger*, sur la rive g. du Danube et la rive dr. de l'Ilz. Evêché catholique suffragant de Munich, fondé en 737, devenu plus tard Etat d'Empire, restreint, mais indépendant, jusqu'en 1803. Cathédrale, château, bibliothèque remarquables. Gymnase, école militaire. Centre du commerce de sel sur le Danube. Fabr. de creusets renommés, tabac, poterie, porcelaine, papier. — En 1552, on signa à Passau une paix de religion, préliminaire de celle d'Augsbourg : elle rendit la liberté à l'électeur de Saxe et au landgrave de Hesse, prisonniers de Charles-Quint, et accorda aux luthériens la liberté de culte. Incendiée en 1652, prise par l'électeur de Bavière en 1704, la ville eut encore beaucoup à souffrir pendant les guerres d'Allemagne, 1808-1809.

PASSAU (Evêché de), anc. principauté de l'empire germanique, fondée au VIII^e siècle, eut plus tard une superf. de 90,000 hect., avec 52,000 hab., et fut sécularisé en 1803. La ville de Passau et la partie occidentale du pays furent données à la Bavière; l'autre partie échut au grand-duc de Toscane, plus tard électeur de Salzbourg. En 1805, la principauté entière fut donnée à la Bavière.

PASSEMANT (Claude-Siméon), mécanicien, né à Paris en 1702, m. en 1769, exerça d'abord la profession de mercier, puis l'abandonna pour se livrer entièrement aux sciences. En 1749, il construisit une pendule astronomique, surmontée d'une sphère mouvante, et la présenta à Louis XV, qui lui donna un logement au Louvre et une pension de 1,000 fr. Il imagina deux globes, l'un terrestre et l'autre céleste, tournant sur eux-mêmes, et donna, en 1765, les moyens d'amener aisément les navires à Paris. On a de lui : *Construction d'un télescope de réflexion*, Paris, 1738, in-4°; *Description et usage des télescopes*, 1763, in-12.

PASSERAT (Jean), poëte et savant, né à Troyes en 1534, m. en 1602, occupa de bonne heure une chaire au collége du Plessis, à Paris, approfondit les auteurs latins, et, pour entendre leurs jurisconsultes, alla trois ans suivre à Valence les leçons de Cujas; puis il devint, en 1569, le commensal et l'ami de Henri de Mesmes. Successeur de Ramus au Collége de France, 1572, Passerat eut un grand succès dans sa chaire. Fidèle à son roi, il fit une partie des vers de la *Satire Ménippée*. Erudit aimable, il a laissé des œuvres posthumes : *De Litterarum inter se cognatione et permutatione*, 1606, in-8°; *Orationes et præfationes* (au nombre de 30), 1606, in-8°; des *Commentaires* sur Catulle, Tibulle, et Properce, 1608, in-fol.; *Conjecturarum liber*, 1612, in-8°; *Apollodore*, trad. en français, 1604, in-12. On a mis, par spéculation de librairie, sous le nom de Passerat, une édition en 8 langues du *Dictionnaire de Calepin*, Genève, 1609, in-f°. Passerat avait publié de son vivant la partie la plus curieuse de ses œuvres, ses vers latins et ses vers français, dont la meilleure édition est celle de L'Angelier, 1606, 2 vol. in-8°. Ses vers français offrent beaucoup d'intérêt à ceux qui étudient notre langue au XVI^e siècle, et l'un de ses contes en vers, *le Coucou ou Métamorphose d'un homme en oiseau*, est narré avec une grâce naïve qui semble avoir servi de modèle à La Fontaine. *V. J. Passerat, chapitres inédits*, précédés d'une notice sur sa vie, par L. Lacour, Paris, 1856, in-8°; Ch. Du Guerrois, *Jean Passerat, poëte et savant*, ibid., 1856, in-8°. J. T.

PASSERI (Jean-Baptiste), peintre et poëte médiocre, né à Rome en 1610, m. en 1679, est auteur des *Vies des peintres, sculpteurs et architectes de Rome de* 1641 *à* 1673, Rome, 1772, in-4°, bon ouvrage très-exact.

PASSERI (Joseph), peintre, neveu du précédent, né à Rome en 1654, m. en 1715, fut élève de Carlo Maratti. On lui doit de belles fresques, dans sa ville natale, à St-Nicolas-in-Arcione, et à Ste-Marie-in-Campitelli, le salon de l'Aurore à la villa Corsini, et, entre autres tableaux, *Moïse portant les tables de la loi*, dans Santa-Maria-Nuova, et le *Jugement dernier*, à Pesaro.

PASSERI (Giambattista), antiquaire, né à Pesaro en 1694, m. en 1780, exerçait la profession d'avocat, tout en s'appliquant à l'archéologie et à la numismatique. Il prit ensuite les ordres sacrés, devint vicaire-général de Pesaro, auditeur de la Rote, et protonotaire apostolique. Il forma un riche musée chez le grand-duc de Toscane, dont il était l'antiquaire. On a de lui : *Lucernæ fictiles cum animadversionibus*, Pesaro, 1739-51, 3 vol. in-fol., description de lampes antiques, dont il avait formé une collection considérable; *Picturæ Etruscorum in vasculis*, Rome, 1767-75, 3 vol. in-fol., et 300 planches; *Novus thesaurus gemmarum veterum selectarum cum explicatione*, Rome, 1781-83, 3 vol. in-foi.

PASSERIANO, v. des Etats autrichiens (Vénétie); délégation d'Udine, à 8 kil. N.-E. de Campo-Formio, 3,000 hab. Elle donna son nom à un département du royaume d'Italie, sous Napoléon Ier, ch.-l. *Udine*.

PASSERONI (l'abbé Jean-Charles), poëte italien, né en 1713 à Lantosca (comté de Nice), m. en 1802, était un homme très-pieux, qui pratiquait la pauvreté par esprit de religion. Aimé et estimé de tout le monde, il fut membre de l'Institut de la République cisalpine. On a de lui : *Il Cicerone*, Venise, 1750, 2 vol. in-8°, et Milan, 1768, 6 vol. in-8°, poëme familier en 34 chants, en octaves, qui sert de prétexte à des digressions sur les mœurs et les abus du siècle, mais dont l'abondance dégénère en verbosité; *Traduzione di alcuni epigrammati græci*, Milan, 1786-94, 9 part. in-8°; *Favole Esopiane*, ibid., 1786, 6 vol. in-12, où il y a de l'enjouement et de la naïveté.

PASSIGNANO (Domenico Cresti, dit Il), peintre, né vers 1558 à Passignano, près de Florence, m. en 1638, aida son maître Zuccari à continuer la coupole de Ste-Marie-des-Fleurs à Florence, laissée imparfaite par Vasari, travailla encore avec lui à peindre la salle du grand-conseil, à Venise, et devint directeur de l'Académie de dessin de Florence. Il fut célèbre pour la facilité et la rapidité de son exécution. Parmi ses tableaux, on cite : *le Martyre de santa Reparata*, fait en 8 jours pour le palais Pitti; *St Jean Gualbert*, peint en 18 heures et de nuit; *la Présentation de la Vierge*, commandée par Urbain VIII pour la basilique de St-Pierre. Le musée du Louvre possède de cet artiste une *Invention de la Croix*.

PASSION (La), nom donné par l'Eglise aux souffrances que Jésus-Christ endura pour le salut des hommes. On la célèbre le 5e dimanche de Carême, et dès ce jour commence le *temps de la Passion*, pendant lequel l'Eglise est en deuil, et qui dure jusqu'à Pâques. La Passion selon St-Mathieu se chante à la messe du jour des Rameaux.

PASSION (Confrères de la), société qui se forma, sous le règne de Charles VI, pour jouer des Mystères (*V. ce mot*), et qui fut autorisée en 1402. Elle se composait d'artisans de Paris, tels que courtiers de chevaux, maçons, paveurs, etc. Son théâtre fut installé dans le couvent de la Trinité, près de l'emplacement de la porte St-Denis; en 1545, elle acheta le terrain de l'hôtel de Bourgogne pour y construire une nouvelle salle; mais, trois ans après, le parlement interdit la représentation des Mystères.

PASSIONEI (Dominique), illustre et savant cardinal, né en 1682 à Fossombrone, m. à Frascati en 1761, fit des études brillantes à Rome, voyagea en France et en Hollande, fut légat du saint-siége au congrès d'Utrecht, 1712, et à celui de Bade, 1714, nonce en Suisse et archevêque d'Ephèse en 1721, nonce à Vienne en 1730, cardinal en 1738, et conservateur en chef de la bibliothèque du Vatican, 1755. Il forma dans sa villa de Frascati un riche musée d'antiquités. On a de lui : *Oraison funèbre du prince Eugène*, Padoue, 1737, in-4°, trad. en français par Mme Du Boccage; *Iscrizioni antiche disposte per ordine di varie classi ed illustrate, con alcune annotazioni*, recueil d'inscriptions grecques ou latines, publié après sa mort, Lucques, 1763, in-fol.

PASSIR, v. de l'île de Bornéo, capitale d'un royaume et à l'embouchure d'une riv. du même nom dans le détroit de Macassar, par 1° 52' lat. N. et 115° 35' long. E. Comm. assez actif avec les Chinois.—Le royaume de Passir, entre ceux de Benjermassing et de Cotti-Lama, a 200 kil. sur 150. Sol fertile en sagou, riz, poivre, musc, camphre, aloès, etc.

PASSOW (François-Louis-Charles-Frédéric), philologue distingué, né en 1786 à Ludwigslust (Mecklembourg-Schwérin), m. en 1833, étudia sous Jacobs à Gotha et Hermann à Leipzig, fut nommé professeur au collége de Weimar en 1807, et à l'université de Breslau en 1815, et dirigea, sans renoncer à sa chaire, le séminaire des études philologiques de cette ville. On lui doit des éditions de *Jean Second*, Leipzig, 1807; de *Perse*, 1808; de *Musée*, 1810; de *Longus*, 1811; de la *Germanie* de Tacite, Breslau, 1817; des *Ecrivains érotiques grecs*, Leipzig, 1824; de *Denys le Périégète*, Breslau, 1825; de *Nonnus*, Leipzig, 1834. Ses écrits originaux sont : *Sur le but, la disposition et le complément des Dictionnaires grecs*, Berlin, 1812; *Dictionnaire grec-allemand*, 1819, excellent livre, souvent réimprimé, et qui ne le cède qu'au grand ouvrage d'H. Estienne; *Eléments des littératures grecque et latine, et de l'histoire des arts chez les anciens*, Berlin, 1829, in-4°. Il a publié, avec Jachmann, les *Archives d'une éducation nationale allemande*, Berlin, 1812, 4 cahiers, et, avec Schneider, le *Museum criticum Vratislaviense*, Breslau, 1820. B.

PASSWAN-OGLOU (Osman), né à Widdin en 1758, m. en 1807, était fils de Passwan-Omar-Aga, qui fut décapité par ordre du grand-vizir à cause de ses richesses. Il s'enfuit dans les montagnes, devint chef de partisans, s'empara de Widdin, s'y maintint contre toutes les troupes du sultan, et obtint d'en être nommé pacha en 1793. Il usa du pouvoir avec dévouement et équité.

PASSY, brg (Seine), compris dans l'enceinte militaire de Paris, à l'O., près du bois de Boulogne et de la rive dr. de la Seine, sur le chemin de fer d'Auteuil, arr. et à 13 kil. S.-S.-O. de St-Denis; 12,922 hab. Eaux minérales. Poterie, raffineries de sucre, fabr. de produits chimiques. Filature de coton dans un anc. couvent dit *les Bons Hommes*. On y remarque le château de la Muette. Il a été réuni à Paris, en 1860, dans le 16e arrondissement.

PAST (Droit de), droit que possédait le seigneur feodal d'aller, une ou plusieurs fois l'an, seul ou avec un certain nombre de compagnons, prendre un repas chez son vassal.

PASTAÇA, riv. de l'Amérique du Sud (République de l'Equateur), naît dans les Andes, au pied du Cotopaxi, et se jette dans l'Amazone; cours de 650 kil.

PASTEURS (Les). *V.* Hycsos.

PASTO ou SAN-JUAN-DEL-PASTO, v. de la Nouvelle-Grenade, ch.-l. de la prov. de son nom, à 730 kil. S.-S.-O. de Bogota, 225 N.-E. de Quito, dans une belle plaine au milieu des volcans des Andes; par 1° 13' 5" lat. N., et 79° 41' 40" long. O.; 7,000 hab. Ruinée en partie par les tremblements de terre de 1827 et de 1834. — La prov. de Pasto, l'une des 4 que comprend l'Etat du Cauca, est couverte de soufrières et de volcans; 60,000 hab. civilisés, et 70,000 Indiens indépendants.

PASTOPHORES (du grec *pastas*, lit, voile, manteau, et *phéró*, je porte), prêtres de l'anc. Grèce, ainsi nommés à cause de leurs longs manteaux, ou du lit de Vénus qu'ils portaient dans certaines cérémonies, ou du voile qui couvrait les statues des dieux et qu'ils levaient pour les exposer aux regards du peuple.

PASTORET (Jean), né vers 1328, m. en 1405, fut un de ceux qui contribuèrent le plus, avec Maillard, à remettre Paris sous l'obéissance du dauphin Charles, en 1358. Il devint alors 1er président du parlement de Paris, et, plus tard, membre du conseil de régence pendant la minorité de Charles VI. Quelque temps après l'avénement de ce prince, il se fit religieux dans l'abbaye de St-Victor, où il mourut. Le roi le fit inhumer à St-Denis.

PASTORET (Claude-Emmanuel-Joseph-Pierre, marquis de), de la famille du précédent, né à Marseille en 1756, d'un lieutenant de l'amirauté, m. en 1840, étudia chez les Oratoriens de Toulouse, fut nommé conseiller à la Cour des aides de Paris en 1781, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1784, maître des requêtes en 1788, embrassa avec ardeur les principes de la Révolution, refusa, en 1790, le ministère de la justice, puis celui de l'intérieur; devint en 1791 procureur-syndic du départ. de la Seine, fit rendre le décret qui transforma l'église Ste-Geneviève en Panthéon, et composa l'inscription célèbre qui se lit encore dans la frise du fronton : Aux grands hommes la patrie reconnaissante; Paris le nomma député à l'Assemblée législative, dont il occupa le premier la présidence. Il s'effraya de la marche de la Révolution, émigra pendant la Terreur, et ne rentra en France qu'en 1795. Député du Var au conseil des Cinq-Cents, il prit la défense des prêtres persécutés, fut proscrit comme royaliste au 18 fructidor, et se réfugia en Suisse. Il revint en 1800, fut nommé administrateur des hôpitaux, puis, en 1804, professeur de droit de la nature et des gens à la Faculté de Paris, et, en 1809, sénateur. La Restauration l'éleva à la pairie, et il entra à l'Académie française en 1820. Louis XVIII lui donna la tutelle des enfants du duc de Berry en 1821, et Charles X le rang de ministre d'Etat en 1826, la vice-chancellerie en 1828, et la chancellerie en 1829. Après la révolution de Juillet 1830, il refusa de se rallier au nouveau gouvernement, et rentra dans la vie privée. On a de lui : une traduction en vers de *Tibulle*, 1785, in-8°; *Zoroastre, Confucius et Mahomet*, 1787, in-8°; *Moïse considéré comme législateur et comme moraliste*, 1787, in-8°; *Traité des lois pénales*, 1790, 2 vol. in-8°; *Histoire générale de la législation des anciens peuples*, 1817-37, 11 vol. in-8°, grand ouvrage dont il s'occupa toute sa vie, et qui embrasse l'histoire et l'analyse des législations anciennes, jusqu'à celle des Etrusques, inclusivement. Il a eu part à la publication du *Recueil des ordonnances des rois de France* et de l'*Histoire littéraire de la France*, et a donné divers Mémoires dans le recueil de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — La marquise de Pastoret (Adélaïde-Anne-Louise Piscatory), née en 1766, m. en 1814, fut célèbre par son esprit, sa beauté et sa charité. On lui doit l'idée des crèches et des salles d'asile; elle fonda en 1801 les premiers établissements de ce genre à Paris, et les entretint longtemps de ses libéralités. E.

PASTORIUS (Joachim de Hirtenberg, dit), histo-

rien, né à Glogau en 1610, m. en 1681, fut d'abord médecin, entra ensuite dans l'enseignement, et fut nommé historiographe de Pologne par Casimir V. On a de lui : *Florus polonicus, sive Polonicæ historiæ epitome*, Leyde, 1641, in-12; *Peplum sarmaticum*, Dantzick, 1645, in-4°; *Bellum scythico-cosaccicum*, ibid., 1652-59, in-4°; *Theodosius magnus*, Iéna, 1664, in-8°; *Historia polonica ab obitu Uladislai IV usque ad annum* 1651, ibid., 1680-85, 2 vol. in-8°, ouvrage intéressant, mais qui ne contient que 4 années de l'histoire de Pologne; *Acta pacis Olivensis inedita*, livre posthume, Breslau, 1763-66, 2 vol. in-8°.

PASTOUREAUX, pâtres et vagabonds qui se soulevèrent dans la Flandre en 1250, pendant la captivité de Louis IX en Egypte, à la voix d'un cistercien hongrois nommé Job ou Jacob, et sous le prétexte d'aller délivrer le roi. Cette insurrection, qui se répandit sur une grande partie de la France, fut une protestation des habitants des campagnes contre le clergé et les nobles. Les Pastoureaux dévastaient les églises et les châteaux. La régente Blanche de Castille les fit poursuivre; ils furent taillés en pièces dans le Berry et près de Beaucaire.

PASTRANA, v. d'Espagne (Nouv.-Castille), prov. et à 37 kil. S.-S.-E. de Guadalaxara, près du Tage; 2,340 habitants.

PASTRENGO (Guillaume de). *V.* GUILLAUME.

PATAGON, anc. monnaie de Flandre et de Franche-Comté sous la domination espagnole, valant 5 fr. 88 c.

PATAGONIE, vaste pays à l'extrémité S. de l'Amérique méridionale, borné au N. par le Chili et la Plata, au S. par le détroit de Magellan, qui le sépare de la Terre-de-Feu, à l'O. par l'océan Atlantique, et à l'E. par l'océan Pacifique; par 65°-77° long. O., et 38°-54° lat. S. Découverte par Magellan pour l'Espagne en 1519, visitée par le commodore Byron en 1764, par Wallis en 1766, par M. d'Orbigny en 1828, la Patagonie est encore peu connue des Européens. Ses côtes, escarpées à l'O., et basses à l'E. ne sont guère fréquentées que par des navires baleiniers. Rivières : le Rio-Negro, qui la limite au N.; le Santa-Cruz; le Rio-Gallégo, remarquable par la rapidité et le volume de ses eaux, et où les marées atteignent près de 14 mèt. de hauteur. Ses habitants du S., plus particulièrement appelés *Patagons* ou *Tehuelhets*, sont remarquables par leur haute taille (2 mètres et plus). Climat froid; sol aride, coupé par la chaîne des Andes (le Corcovado a 2,286 mèt.). Peu d'animaux. Buénos-Ayres en revendique la souveraineté.

PATAK ou SAROS-PATAK, v. de Hongrie (Zemplin), sur la Bodrog, à 17 kil. S.-E. d'Ujhély; 8,000 hab. Collége calviniste, avec bibliothèque. Ruines d'un anc. château-fort.

PATALÈNE, anc. pays situé à l'embouchure de l'Indus, et ayant la figure d'un Delta formé par la division de ce fleuve en deux bras principaux; c'est auj. la partie inférieure du Sindhy. Au sommet du Delta était la capitale, (auj. *Tatta*, ou, selon d'autres, *Haider-Abad*), dont le nom, *Patala* en sanscrit, signifie *pays inférieur*. Cette contrée fut soumise par Alexandre, et formait à sa mort le gouvernement de l'Inde maritime. Alexandre avait agrandi et fortifié Patala, et y avait fait creuser un port. Mais, sous ses successeurs, ce pays fut reconquis par les princes indiens. C. P.

PATANA. *V.* SERINGAPATAM.

PATANI, v. de la presqu'île de Malacca, au N.-E., capit. d'un petit royaume de même nom, port sur le golfe de Siam, par 6° 50' lat. N. et 98° 30' long. E. Commerce assez actif. Les Anglais y eurent un comptoir, de 1610 à 1623.

PATANS, nom donné dans l'Inde aux Afghans pendant le moyen âge. Une dynastie afghane, dite *des Patans*, régna dans l'Inde après les Gaurides, de 1205 à 1398, et fut renversée par Tamerlan.

PATAQUE, monnaie des Etats Barbaresques, valant 1 fr. 38 c. — monnaie turque d'argent, valant près de 7 fr. — monnaie du Brésil, dont il y a deux sortes, la vieille (3 fr. 86 c.), et la neuve (3 fr. 55 c.).

PATAR (de l'allemand *Peter*, Pierre?), anc. monnaie des Pays-Bas et de Flandre, portant sur une face l'image de St Pierre, et valant un sou. Sous Louis XII, on frappa en France une monnaie de même nom, ne valant que 3 deniers ou un liard (0 fr. 0125).

PATARA, anc. v. de Lycie, non loin du cap Pataréon, qui séparait la mer de Lycie de celle de Carie. Elle fut fondée par des Doriens-Crétois, qui y introduisirent le culte d'Apollon; ce dieu y eut un sanctuaire presque aussi célèbre que celui de Delphes, mais qui ne rendait ses oracles que pendant l'hiver. Ptolémée Philadelphe, qui agrandit beaucoup Patara, l'appela Arsinoë. On trouve auj. beaucoup de tombeaux, et les ruines imposantes du grand théâtre, près de la baie de Kalamaki. C. P.

PATARINS, sectaires vaudois, ainsi nommés parce qu'ils n'admettaient point d'autre prière que le *Pater* ou oraison dominicale. Ils étaient répandus au XII^e^ siècle dans le midi de la France et dans le nord de l'Italie. Leur nom fut aussi appliqué aux Albigeois.

PATAVIA, nom latin de PASSAU.

PATAVIUM, v. de la Gaule Cisalpine (Vénétie); auj. *Padoue*. On y parlait un latin corrompu, et Tite-Live, qui en était originaire, fut accusé de *patavinité*.

PATAY, ch.-l. de cant. (Loiret), arr. et à 22 kil. N.-O. d'Orléans, près de la rive g. de la Loire; 1,152 hab. Fabr. de couvertures de laine. Comm. de grains. — Jeanne d'Arc et Dunois y défirent les Anglais, en 1429, et prirent Talbot, leur général.

PATCHACAMAC, l'Etre suprême chez les Péruviens. Son temple principal, situé dans une vallée près de Lima, fut démoli par les soldats de Pizarre, en 1533.

PATEL (Pierre), peintre paysagiste, né en 1647, m. en 1708, est un des plus heureux imitateurs de Claude Lorrain. Son coloris a beaucoup de vérité, sa touche est ferme et brillante, mais avec un peu de sécheresse. Le musée du Louvre a plusieurs tableaux de lui.

PATELLE, *Patella*, plat en terre cuite, qui avait la forme et les dimensions d'une petite assiette, et sur lequel les anc. Romains offraient les libations solides (*V. Libations*), dans les sacrifices. Il y avait aussi de grandes patelles en airain ou en argent. C. D—Y.

PATENIER (Joachim), peintre flamand, né à Dinant vers 1487, membre de l'Académie d'Anvers en 1535, fut un de ceux qui donnèrent au paysage une existence indépendante : les sites champêtres n'avaient formé jusqu'alors que des fonds de tableaux. Sa manière de copier la nature rappelle beaucoup celle de Hemling; il anime ses compositions de petits personnages bien exécutés. Dans les huit morceaux de Patenier que possède la galerie de Vienne, quelques-uns ont une rare beauté. Outre les paysages, il a peint quelques tableaux de grande dimension. Le musée de Munich a de lui un *Jésus-Christ baptisé dans le Jourdain*. A. M.

PATENTES (Lettres). *V.* LETTRES.

PATERCULUS (VELLÉIUS). *V.* VELLÉIUS.

PATÈRE, *Patera*, coupe d'airain ou d'or, à large ouverture, dont les anc. Romains se servaient pour faire des libations sur la tête des victimes dans les sacrifices. Elle était peu profonde et souvent à 2 anses. Il y en avait qui servaient à recevoir le sang des victimes pendant leur égorgement; celles-ci étaient ordinairement d'airain, souvent de terre cuite, et munies d'un manche servant de poignée. C. D—Y.

PATERNA, v. d'Espagne (Grenade), à 33 kil. N.-E. d'Almeria; 1,650 hab. Eaux minérales.

PATERNE (Saint), évêque de Vannes en 540, m. en 555. Fête, le 15 avril.—Moine de Sens, et martyr en 726. Fête, le 12 novembre.

PATERNE (SAINT-), brg (Indre-et-Loire), arr. et à 31 kil. N. de Tours, sur un affluent du Loir; 1,957 hab. Exploit. de pierres de taille; fabr. de toiles de chanvre.

PATERNE (SAINT-), ch.-l. de cant. (Sarthe), arr. et à 24 kil. O.-N.-O. de Mamers; 227 hab.

PATERNO, anc. *Ilybla Major*, v. de Sicile, sur le versant S. de l'Etna, à 20 kil. N.-O. de Catane; 14,467 hab.

PATERSON. *V.* PATTERSON.

PATHMOS ou PATMOS, auj. *Palmosa*, île de la Turquie d'Asie, dans la Méditerranée, la plus septentrionale des Sporades, à 48 kil. de la côte d'Anatolie, au S. de Samos; 16 kil. sur 8; 4,000 hab. Ch.-l. *St-Jean-de-Pathmos*, autour du couvent du même nom, bâti sur l'emplacement de la grotte où St Jean écrivit l'*Apocalypse*. *V.* Guérin, *Description de l'île de Patmos et de l'île de Samos*, Paris, 1856, in-8°.

PATHYSSUS, nom anc. de la THEISS.

PATIN (Gui), médecin, né en 1601 à La Place, commune de Hodenc (en Bray), près de Beauvais, m. en 1672, vint étudier la médecine à Paris, puis l'y exerça, et la professa avec beaucoup de talent, bien qu'il s'en tînt, pour le fond, à la médecine grecque et romaine. Il fut deux fois doyen de la Faculté de Paris, et se rendit célèbre par les luttes qu'il soutint contre les partisans de l'antimoine et du quinquina, mais surtout par ses relations avec les principaux savants de l'Europe, son vaste savoir, et son esprit satirique jusqu'à la causticité. Il a laissé quelques écrits en français sur la médecine, et des *Eloges* en latin, langue qu'il parlait avec beaucoup d'élégance;

mais auj. il est principalement connu par un choix de *Lettres* familières, imprimées depuis sa mort, et qu'il n'avait pas écrites pour le public, recueil aussi précieux qu'original, où domine une bile de philosophe très-indépendant; tableau véridique et passionné de la société où vivait l'auteur. Le style en est incorrect, parfois bizarre, farci de latin, langue dans laquelle le docte écrivain aime à exprimer sa pensée ou ses plaisanteries; on n'y trouve ni charme ni talent de narration. La meilleure édition de ces *Lettres* est celle qu'a publiée Reveillé-Parise, Paris, 1846, 3 vol. in-8°. Bayle a donné, sous le titre de *Patiniana*, 1703, in-12, un recueil de bons mots de G. Patin.

PATIN (Charles), 2e fils du précédent, né à Paris en 1633, m. en 1693, fut aussi médecin. Obligé de fuir et condamné aux galères par contumace, pour avoir, dit-on, distribué quelques exemplaires d'un libelle licencieux que Colbert l'avait chargé de supprimer, il voyagea en Allemagne, puis accepta, en 1677, une chaire de médecine à Padoue. Il est surtout connu comme antiquaire. On a de lui, entre autres ouvrages encore estimés : *Familiæ romanæ ex antiquis numismatibus*, Paris, 1663, in-fol.; *Introduction à l'histoire par la connaissance des médailles*, ibid., 1665, in-12; *Imperatorum romanorum numismata*, Strasbourg, 1671; *Pratica delle medaglie*, Venise, 1673; *Suetonius ex numismatibus illustratus*, Bâle, 1675, in-4°; *Thesaurus numismatum à Petro Mauroceno collectorum*, Venise, 1684, in-4°; *Commentarii in monumenta antiqua Marcellina*, Padoue, 1688; *Thesaurus numismatum è musæo Caroli Patini*, 1672, in-4°.

PATISSON (Mamert), habile imprimeur, né à Orléans, m. à Paris où il était établi, en 1600, avait épousé la veuve d'un des fils de Robert Estienne Ier, s'était ensuite associé avec Robert Estienne II, son beau-frère, et était enfin demeuré seul maître de l'imprimerie. Il a donné des éditions de la *Vénerie d'Oppian*, 1575, in-4°; des *Œuvres de Scévole de Sainte-Marthe*; de Joseph Scaliger, *de Emendatione temporum*, 1583, in-fol. Ses éditions sont correctes, ses caractères sont beaux, et son papier bon. C. N.

PATKUL (Jean-Reinhold), né dans une prison de Stockholm en 1660, m. en 1707 à Kazimiercz en Pologne, entra au service de la Suède en qualité de capitaine, et fit partie, en 1689, d'une députation chargée de défendre les droits de la Livonie, sa patrie, sur laquelle l'autorité absolue de Charles XI pesait cruellement. Ne pouvant arracher son pays à l'oppression, il tenta, à l'avénement de Charles XII, de joindre la Livonie à la Russie ou à la Pologne. Il échoua, fut condamné à mort, s'enfuit, parcourut l'Europe, et, en 1698, vint en Saxe, où l'électeur Auguste II le fit conseiller intime. Pierre le Grand l'attacha ensuite à son service, le nomma ministre plénipotentiaire de Moscovie en Saxe, et lieutenant-général. Auguste II, voulant se concilier Charles XII, lui livra Patkul, qui fut roué et écartelé. PL.

PATMOS. *V.* PATHMOS.

PATNA, v. forte de l'Hindoustan anglais, sur la rive dr. du Gange, capit. du Bahar, dans la présidence et à 480 kil. N.-O. de Calcutta; par 25° 37' lat. N., et 82° 25' long. E.; 300,000 hab., dont un tiers environ d'Européens. Très-mal bâtie. Grand commerce d'opium et de salpêtre, riz, sucre, indigo. Cette ville occupe peut-être l'emplacement de l'anc. *Palibothra*. Prise par les Musulmans au XIIIe siècle, rentrée plus tard sous la domination du Bengale, elle tomba en 1763 au pouvoir des Anglais, qui y étaient déjà établis depuis plus de cent ans.

PATOS (Lac ou lagune de Los), lagune du Brésil, le long de la côte de la prov. de Rio-Grande-do-Sul, près de l'océan Atlantique. Elle communique à la lagune de Mirim par le San-Gonçalo, et à l'Atlantique par le Rio-Grande.

PATOUILLET (Louis), jésuite, né à Dijon en 1699, m. en 1779, eut une grande part à la composition des *Lettres édifiantes et curieuses*, Paris, 32 vol. in-12, et publia encore : *Histoire de Cartouche*, Avignon, 1733, in-12; *Histoire du pélagianisme*, 1767, in-12. Il s'attira les sarcasmes de Voltaire par des attaques contre les philosophes et les incrédules.

PATRAS, anc. *Aroe*, puis *Patræ*, v. du N.-O. de l'Achaïe, à l'entrée du golfe de Corinthe, tirait son nom de Patreus, un des chefs Achéens qui expulsèrent les Ioniens de ce pays. Prise par les Péloponésiens, auxquels elle offrait une place d'armes pour surveiller les côtes opposées de l'Etolie, elle fut occupée au même titre par les rois de Macédoine, successeurs d'Alexandre. En 281, elle conclut un traité d'alliance avec les trois villes achéennes de Dymé, Tritœa, Pharæ. Sous Auguste, elle reçut les droits de colonie romaine, et s'appela *Colonia Augusta Aroë Patrensis*. elle renfermait des temples de Diane Laphria, de Minerve Panachaïs, de Jupiter Olympien, de Diane Limnatis, de Némésis et de Vénus, de Bacchus Calydonien, de Neptune et de Cérès; il en reste auj. peu de ruines. Après avoir fait partie de l'empire grec, de la principauté d'Achaïe et des possessions de Venise à la suite de la 4e croisade, elle fut soumise aux Turcs. Reconquise par les Grecs en 1823, elle demeura au nouveau royaume de Grèce; elle est le ch.-l. du nome d'Achaïe et d'Élide, et de l'éparchie d'Achaïe, à 163 kil. O. d'Athènes. Trib. de commerce; 24,000 hab. Bon port, très-fréquenté; chantiers de construction. Fabr. de suc de réglisse, savon, potasse; filat. de coton; tanneries, comm. considérable de raisins secs dits de Corinthe, de vins, grenades, citrons, et oranges.

PATRAS (Golfe de), golfe de 30 kil. sur 22, qui met en communication la mer Ionienne et le golfe de Lépante.

PATRAT (Père), *Pater Patratus*, membre du collége des féciaux (*V. ce mot*), choisi par le chef fécial pour aller en légation. Il fallait que son père fût encore vivant, et que lui-même eût des enfants. Le nom de *patrat* venait de *patrare*, accomplir, parce que c'était lui qui accomplissait toutes les formalités requises pour les actes de la légation. C. D—Y.

PATRIA, *Linterna palus*, lac du royaume d'Italie (Prov. de Caserta), à 23 kil. N.-O. de Naples; 7 kil. sur 3. Près de là était la villa de Scipion l'Africain, détruite par les Vandales en 455; on voit encore le tombeau de cet illustre Romain.

PATRIARCHES. Ce mot signifie en grec *chefs de famille;* il désigne : 1° les anciens Pères qui ont vécu principalement avant Moïse, comme Adam, Seth, Enos, Caïnan, Jared, Hénoch, Mathusalem, Lamech, Noé, Sem, Héber, Abraham, Isaac, Jacob et ses douze fils; 2° les chefs spirituels élus, après la ruine de Jérusalem, par les Juifs restés en Palestine; 3° les évêques des premières églises d'Orient, comme Antioche, Alexandrie, Jérusalem, Constantinople; et aussi les principaux fondateurs des ordres religieux : St Basile, St Benoît, St Augustin, etc. L'archevêque de Trèves fut jadis qualifié Patriarche des Gaules. Les Maronites, les Jacobites, les Nestoriens, les Arméniens, les Grecs, ont aussi des patriarches. Il en existe un en Portugal, celui de Lisbonne, et en Espagne un patriarche des Indes, en même temps grand aumônier et vicaire général de l'armée et de la flotte; deux en Russie : l'un à Moscou, l'autre à Kiew.

PATRICE ou PATRICK (Saint), apôtre de l'Irlande, né en Ecosse en 372, m. vers 464, passa vers 431 dans l'île d'*Erin*, où il prêcha la foi chrétienne, et devint le premier évêque de l'église métropolitaine d'Armagh. Ce qu'on appelle le *Purgatoire de St-Patrice* est une caverne située dans la dépendance d'un monastère de l'Ultonie (Irlande), et où les peines de l'enfer étaient représentées. St Patrice a écrit sa vie sous le titre de *Confession*, publiées à Londres par Jacq. Ware, en 1658; on les trouve aussi dans la *Bibliothèque des Pères*. Fête, le 17 mars. D—T—R.

PATRICES, nobles créés par Constantin, vers l'an 315, pour remplacer la race éteinte des patriciens du Haut-Empire. Ce patriciat était une distinction personnelle et point héréditaire, que l'empereur accordait à ceux qu'il voulait honorer. Les patrices jouissaient de la prééminence sur tous les grands officiers de l'Etat, et de leurs entrées libres chez l'Empereur, tous les jours et à toute heure; ils ne le cédaient qu'aux consuls. Le rang de patrice se donnait d'ordinaire aux ministres et aux courtisans, et bien que ce nom fût exactement le même que celui des anciens patriciens, l'ignorance ou la flatterie le dénatura, et lui créa la signification de pères adoptifs de l'Empereur et de la république. Les empereurs choisissaient dans ce corps privilégié les gouverneurs des provinces lointaines; lorsque Justinien eut reconquis l'Italie et l'Afrique, il y envoya un magistrat suprême, qu'on nommait indifféremment exarque ou patrice. Après la ruine de l'empire d'Occident et la perte de l'exarchat, le sénat et le peuple romain, profitant de l'ombre d'indépendance qui leur restait, revêtirent successivement Charles Martel et sa postérité du titre de patrice de Rome. C'étaient des protecteurs qu'ils voulaient s'assurer. Lorsque Charlemagne eut anéanti le royaume des Lombards, le pape Adrien Ier lui donna le titre de patrice, sous lequel il gouverna Rome en souverain, avant d'être proclamé empereur. Il y eut aussi des patrices dans les Gaules, particulièrement dans le Languedoc et la Bourgogne : cette dignité disparut lors de la conquête du pays par les Francs. C. D—Y.

PATRICIENS, *Patricii*, premier ordre du peuple chez les anc. Romains. Leur institution remontait à l'origine de

Rome : ils furent, dit-on, les sénateurs de Romulus, qui, pris parmi les vieillards, étaient appelés *pères* (*patres*), d'où l'on dériva le nom de *patriciens*. Leurs descendants conservèrent cette qualité, même sans être sénateurs. Les patriciens firent de l'Etat de Rome, après l'expulsion des rois, une république aristocratique : ils établirent que, dans leur ordre seul, le peuple élirait les consuls, que, seuls, ils pourraient être augures et pontifes; ils réunirent ainsi le pouvoir politique par la sénatorerie, le pouvoir exécutif par le consulat, et le pouvoir religieux par le pontificat et l'augurat. Enfin, pour mieux assurer leurs priviléges, ils se constituèrent en caste à part, en interdisant, par des lois, les mariages entre familles plébéiennes et races patriciennes. Cependant la plèbe, appuyée par ses tribuns, réclama l'égalité des droits; au commencement du IVe siècle, l'interdiction sur les mariages disparut, et, à la fin du Ve siècle, les patriciens furent obligés de reconnaître les plébéiens admissibles aux grandes magistratures, comme eux-mêmes. (*V.* Augures, Consuls, Pontifes). Le patriciat, étant une sorte de noblesse héréditaire, tendait, comme toute noblesse, à s'éteindre progressivement; pour parer à cette destruction d'un corps politique aussi important dans la constitution romaine, on créait de temps en temps des patriciens, qui recevaient cette dignité avec droit de transmission à leurs descendants. Les choix se faisaient dans le sénat, ou en nommant sénateurs les nouveaux élus. Sous la monarchie, les rois élisaient les patriciens; sous la république, c'étaient les comices par centuries, sur la proposition des consuls; et, sous l'Empire, les empereurs. César, Auguste, Claude, et Vespasien, firent de ces promotions. Cependant, par l'effet des révolutions, par la cruauté des tyrans, la race patricienne s'amoindrit de plus en plus; et puis, à côté du pouvoir impérial, elle avait cessé d'être nécessaire : elle finit par se perdre à peu près, et devint, sous Constantin, une noblesse non héréditaire, dont les membres furent appelés *patrices* (*V. ce mot*). C. D—y.

PATRIMES, *Patrimi*, jeunes enfants, issus de mariages patriciens, dans l'anc. Rome, et ayant encore leur père et leur mère. Dans les pompes nuptiales, 3 patrimes accompagnaient l'épouse conduite chez son époux : deux la tenaient chacun par une main, et le 3e portait devant elle une torche d'épine blanche. C. D—y.

PATRIMOINE DE SAINT-PIERRE, anc. prov. des Etats de l'Eglise; ch.-l. *Viterbe;* entre l'Orviétan au N., l'Ombrie et la Sabine à l'E., la Campagne de Rome au S.-E., la mer Tyrrhénienne au S.-O.; et la Toscane au N.-O. C'était en grande partie le domaine allodial de la comtesse Mathilde, qui en fit donation au saint-siége. Il répond auj. à la délégation de Civita-Vecchia, au S. de celle de Viterbe, et au N.-O. de la Comarca de Rome.

PATRIN (Eugène-Louis-Melchior), minéralogiste, né à Lyon en 1742, m. en 1815, voyagea dix ans en Europe et en Asie, siégea à la Convention, où il vota le bannissement de Louis XVI. Il fut correspondant de l'Institut. On a de lui, outre des articles dans le *Journal de physique* et les *Annales des mines*, *Relation d'un voyage aux monts Altaï*, St-Pétersbourg, 1783, in-8°; *Histoire naturelle des minéraux*, Paris, 1801, 5 vol. in-18.

PATRIZZI (François), philosophe platonicien, né en 1529 dans l'île de Cherso, m. en 1597, professa la philosophie à Ferrare, à Padoue, 1578, et à Rome, et combattit avec acharnement les doctrines d'Aristote. Il s'est aussi fait connaître comme géomètre, historien, orateur et poëte. On lui doit : *Della storia dieci dialoghi*, Venise, 1560, in-4°, ouvrage traduit en latin dans le *Methodus historicus* de Bodin, Bâle, 1576, in-8°; *la Milizia romana di Polibio, di Livio e di Dionisio Alicarnasseo*, Ferrare, 1583, in-4°, inséré en latin dans le *Thesaurus antiquitatum romanarum* de Grævius, t. x; *Paralleli militares*, Rome, 1594-95, 2 vol. in-fol.; *Procli elementa theologica et physica latinè reddita*, Ferrare, 1583, in-1°; *Della Poetica*, ibid., 1586, in-4°; *Discussiones peripateticæ*, Bâle, 1581, in-fol.; *Nova de universis philosophia*, Ferrare, 1591, in-fol., édition, avec traduction latine, des écrits attribués à Zoroastre, Hermès Trismégiste et Asclépias.

PATROCLE, un des prétendants d'Hélène et ami d'Achille, qu'il suivit au siége de Troie, était fils de Ménèce, roi de Locride. Quand Achille, insulté par Agamemnon, se retira sous sa tente et refusa de combattre, Patrocle se couvrit des armes du héros pour inspirer la terreur aux Troyens, eut d'abord quelque succès, mais fut bientôt vaincu et tué par Hector. Achille le vengea dans le sang du vainqueur, et lui fit de magnifiques funérailles. On voyait son tombeau, auprès de celui d'Achille, sur le promontoire de Sigée.

PATRON, *Patronus*, citoyen romain d'origine, dans l'anc. Rome, homme influent, protecteur d'un nombre indéterminé de citoyens de médiocre ou de petite condition, attachés à lui sous le nom de clients (*V. ce mot*). On attribue l'institution des patrons à Romulus, qui voulut en faire les protecteurs des plébéiens, pour les assister en justice, et les aider de leur bourse. Le nom de patron était dérivé de *pater*, père. Sous la république, les clients pouvant influer sur les comices par leurs suffrages, les patrons les traitaient assez bien; mais sous les empereurs les comices n'étant plus libres, les patrons regardaient leurs clients presque comme des esclaves. Les patrons orateurs ou jurisconsultes avaient de riches clients qui étaient leurs égaux, et qu'alors ils traitaient avec tous les égards dus à leur position sociale. Les grands citoyens de Rome exerçaient aussi le patronage vis-à-vis de villes ou de peuples d'Italie, de provinces étrangères, et même de rois alliés de Rome. — *Patron au moyen âge.* On nommait ainsi celui ou ceux qui, avec le consentement de l'évêque, avaient fondé ou doté une église. Cet acte de piété assurait aux patrons des droits honorifiques, consistant à occuper la 1re place dans l'église et aux processions, à avoir au prône des prières nominales; à présenter à l'évêque un ecclésiastique pour occuper un bénéfice vacant. D'une autre part, il leur imposait les droits onéreux de curateur de l'église, pour en défendre tous les droits, et de soutien des pauvres. C. D—y.

PATRONA KALIL, Albanais, d'abord soldat de marine, puis janissaire, se mit à la tête de l'insurrection qui renversa le sultan Achmet III en 1730, montra beaucoup d'insolence à l'égard de Mahmoud 1er, et fut égorgé par ses ordres dans la salle du divan.

PATRONOMES, magistrats que le roi Cléomène institua à Sparte pour remplacer les Ephores.

PATRU (Olivier), né à Paris en 1604, d'un procureur au parlement, m. en 1681, embrassa la carrière du barreau, où, malgré le désavantage de son extérieur et la faiblesse de sa voix, il eut des succès éclatants. D'une diction correcte et élégante, il purgea en partie l'éloquence des vices qui la déshonoraient, se retira de bonne heure pour se livrer exclusivement à la littérature, s'efforça de polir la prose française, entra en 1640 à l'Académie française, où il introduisit l'usage des discours de remerciement, et vécut pauvre. Dans la Fronde, il suivit le parti du cardinal de Retz. On a recueilli de lui des plaidoyers estimables, des factums qui lui valurent une grande réputation, auj. bien déchue, de judicieuses remarques sur notre langue, des lettres, etc. La meilleure édition de ses œuvres est celle de Paris, 1732, 2 vol. in-4°. Les écrivains les plus distingués consultaient Patru, et recherchaient son suffrage : son goût néanmoins était faussé par les préjugés du temps; il admira d'Urfé et d'Aubignac, tandis qu'il voulut détourner La Fontaine de faire des Fables, et Boileau de composer l'*Art poétique*. J. T.

PATTALÈNE. *V.* Patalène.

PATTAN, v. forte de l'Hindoustan (Népaul), à 2 kil. S. de Catmandou, dont elle est séparée par le Bagmotty; 24,000 hab.

PATTE (Pierre), architecte, né à Paris en 1723, m. en 1814, écrivit sur son art plus qu'il n'exécuta. On a de lui : *Mémoire sur la construction de la coupole projetée pour couronner l'église de Ste-Geneviève*, Paris, 1770, in-12, critique des plans de Soufflot; *Monuments érigés en France en l'honneur de Louis XV*, 1765, in-fol., fig.; *Traité de la construction des bâtiments*, 3 vol. in-8°, faisant suite au *Cours d'architecture civile* de Blondel; *Etudes d'architecture*, 1755, in-fol., et 20 pl. Il a dirigé au début les dessins et gravures de l'*Encyclopédie*, publié les *Mémoires* de Ch. Perrault, et les *Œuvres d'architecture* de Boffrand. Il bâtit à Paris l'hôtel de Charost, dirigea la construction d'une partie du palais du duc de Deux-Ponts, et celle du château de Jaresbourg, dessiné sur le modèle de Trianon.

PATTERSON, v. des Etats-Unis (New-Jersey), sur la Passaic, à 27 kil. N. de New-York; 19,600 hab. Manuf. considérables de coton, laines, soie; papeteries. Chemin de fer pour Jersey. — Fondée en 1791.

PATTI, v. de Sicile, sur la côte N., à 75 kil. E. de Messine; 6,930 hab. Evêché. Riche abbaye fondée par le roi Roger.

PATTIALAH. *V.* Sirhind.

PATURAGES, v. de Belgique (Hainaut), à 9 kil. S.-O. de Mons; 6,591 hab. Exploit. de houille; fabr. de machines à vapeur.

PATZAU, brg des États autrichiens (Bohême), à 25 kil. E.-N.-E. de Tabor; 2,600 hab. Draps.

PAU, *Palum*, ch.-l. du département des Basses-Pyré-

nées, à 757 kil. S.-O. de Paris, sur la rive dr. du Gave de Pau; par 43° 17' 44" lat. N. et 2° 42' 48" long. O.; 17,865 hab. Cour impériale, tribunaux de 1re instance et de commerce, lycée, école normale primaire, bibliothèque; archives du Béarn dans l'hôtel de la Préfecture; société des sciences, lettres et arts; société d'agriculture; musée; dépôt d'étalons. Au xe siècle, un vicomte de Béarn choisit ce lieu pour y élever un château-fort; trois pieux (*paüs*) servirent à marquer les limites du terrain: de là vient le nom de la ville, qui se forma autour du château, et les trois pieux se retrouvèrent dans ses armes. Au xive siècle, Gaston-Phœbus de Foix fit construire le château qui maintenant encore domine la ville, et Pau devint la capitale du Béarn. Ce fut dans ce château, agrandi et embelli au xvie siècle, que naquit Henri IV, à qui l'on a élevé, en 1843, sur la place Royale, une statue en marbre blanc. En 1620, le Béarn fut réuni à la France, et un parlement fut établi à Pau. Louis XIV y établit une Université. C'est une jolie ville, bien bâtie, et dans une situation admirable; de son parc et de plusieurs points de la ville, on domine de belles et fertiles vallées que forme à l'horizon la chaîne des Pyrénées, dont on aperçoit quelques-uns des sommets les plus élevés couronnés de neiges éternelles; la salubrité du climat et la beauté de la situation ont engagé beaucoup d'étrangers à y fixer leur résidence. Le château a été restauré par le roi Louis-Philippe Ier; on y remarque particulièrement de très-belles tapisseries de diverses époques, et la carapace de tortue qui servit de berceau à Henri IV. Patrie du maréchal Gassion et de Bernadotte. Fabr. de toiles de fil, linge de table, tapis de table et de pied, coutellerie. Commerce de vins de *Jurançon*, jambons dits *de Bayonne*, marrons excellents, marbres, mouchoirs, chevaux, mulets, etc.

PAU (Gave de). *V.* GAVE.

PAUCTON (Alexis-Jean-Pierre), mathématicien, né dans le Maine en 1732 ou 1736, m. en 1798, correspondant de l'Institut, enseigna à Strasbourg. On a de lui: *Théorie de la vis d'Archimède*, Paris, 1768; *Métrologie, ou Traité des mesures, poids et monnaies des anciens peuples et des modernes*, 1780, in-4°, ouvrage capital, qui bien qu'un peu arriéré auj. sur plusieurs points, n'en a pas moins servi de modèle, et souvent de guide, à tous ceux publiés depuis sur la même matière; *Théorie des lois de la nature, ou la Science des causes et des effets*, 1781, in-8°.

PAUILLAC, *Pauliacus*, ch.-l. de cant. (Gironde), arr. et à 21 kil. S.-E. de Lesparre, 42 N.-N.-O. de Bordeaux, sur la rive g. de la Gironde, port important; 1,824 hab. Entrepôt du commerce de Bordeaux; exportation de vins du pays. — Sur son territoire sé trouvent les vignobles renommés de Branne, Laffitte, Latour, etc.

PAUL (Saint), surnommé l'*Apôtre des Gentils*, était né à Tarse, en Cilicie, l'an 2 de J.-C., d'une famille juive de la tribu de Benjamin, et s'appelait primitivement *Saul*. Elevé à Jérusalem dans les principes du pharisaïsme, il y puisa contre les premiers chrétiens une haine violente, qu'il manifesta par de cruelles persécutions. Mais averti par une voix du ciel, un jour qu'il se rendait à Damas, il se convertit, et reçut le baptême. La religion, dont il avait été l'adversaire, trouva en lui un ardent propagateur, et il alla prêcher l'Evangile à Jérusalem, à Césarée et à Antioche, puis à Chypre et à Paphos, où il convertit le proconsul Sergius Paulus, dont il prit, dit-on, le nom. Poursuivi par la haine des Juifs, il n'en continua pas moins ses prédications, et, à Jérusalem, où il avait été député par les fidèles d'Antioche, il fit prévaloir son opinion sur celle de St Pierre, dans la question relative à la manière dont les Juifs convertis devaient observer les cérémonies légales de leur ancienne religion. De là St Paul parcourut, avec son compagnon Silas, les diverses provinces de l'Asie-Mineure, et passa ensuite à Athènes, où il parla devant l'Aréopage avec une éloquence dont l'antiquité grecque n'avait pas connu le secret. A son retour à Jérusalem, en 58, il fut arrêté, retenu deux ans prisonnier par le gouverneur Félix, puis, sur sa demande, envoyé à Rome pour y être jugé par l'empereur. Malgré l'accusation dont les Juifs l'avaient chargé, et dont il fut absous, il put librement prêcher dans la ville des Césars, où, après un dernier voyage en Asie, il revint propager la foi. Emprisonné par ordre de Néron, l'apôtre fut condamné à avoir la tête tranchée, et subit son martyre le 29 juin 66. Ses restes furent enterrés sur le chemin d'Ostie, et transportés ensuite dans la crypte de l'église St-Pierre de Rome. On célèbre sa fête le 29 juin, et sa conversion le 25 janvier. St Paul a laissé 14 *Epîtres* canoniques adressées aux fidèles des différentes Eglises, et dans lesquelles la puissance du raisonnement, la sagesse des prescriptions s'allie à un inaltérable esprit de charité. St Augustin le regarde comme celui des apôtres qui a écrit avec le plus d'étendue, de profondeur et de lumières, et Bossuet disait que, si toutes les preuves du christianisme disparaissaient, les Epîtres de St Paul l'y tiendraient constamment attaché. D—T—R.

PAUL (Saint) l'anachorète, regardé comme le fondateur de la vie monastique en Orient, naquit dans la Haute-Egypte, vers 229. Voulant éviter la persécution de Décius, il s'enfuit, à 22 ans, dans le désert, où il n'eut pour abri qu'une caverne, et pour nourriture que les fruits de quelques palmiers. Il vécut ainsi, au milieu des macérations et des prières, jusqu'à l'âge de 113 ans, et St Antoine, qui était venu recueillir son corps, lui donna la sépulture. Sa *Vie* a été écrite par St Jérôme et St Athanase. Fête, le 15 janvier. D—T—R.

PAUL (Saint), né à Thessalonique, fut élevé au siége de Constantinople en 340; mais s'étant attiré la haine de l'empereur Constance par son zèle à défendre l'orthodoxie de la foi contre l'arianisme, il fut exilé, et renfermé dans un antre du mont Taurus, où ses ennemis le firent à mort vers l'an 350. D—T—R.

PAUL (Ermites de St), établis au xiiie siècle, par suite de la réunion des ermites de St-Jacques et de Pisilie, choisirent pour patron St Paul l'Anachorète. Leur ordre, qui fut très-répandu en Allemagne et en Pologne, mais qui n'avait qu'un seul couvent en France, ne possède plus auj. qu'une maison en Portugal. Ils soignaient les malades, présidaient aux funérailles, et comme ils portaient l'image d'une tête de mort sur leur scapulaire, on les appelait les *Frères de la mort*. Avant de se mettre à table, ils baisaient une tête de mort, et la plaçaient à côté d'eux en mangeant. Dans quelques villes, ils ont été remplacés par des *Pénitents séculiers* ou *Confrères de la croix*.

PAUL, *Julius Paulus*, jurisconsulte romain du iiie siècle de l'ère chrétienne, né à Padoue ou à Tyr, fut le rival de Papinien. Il jouit de la faveur de Septime-Sévère et de Caracalla, et, sous Alexandre-Sévère, devint préfet du prétoire après Ulpien. Il eut une très-grande réputation, et fut le plus fécond des jurisconsultes romains; mais, de ses nombreux écrits, il ne reste que des fragments cités dans le *Digeste*, et un petit recueil intitulé: *Sententiarum receptarum libri* v, qui renferme les éléments du droit romain suivant l'ordre de l'Edit perpétuel.

PAUL Ier (Saint), pape de 757 à 767, succéda à Etienne II. On a de lui 22 Lettres.

PAUL II, Vénitien, neveu d'Eugène IV, pape de 1464 à 1471. Comme Pie II, il chercha partout, même en Perse, des ennemis aux Turcs; mais il entrava lui-même ses projets de croisade, en détournant les armes de Mathias Corvin sur les Hussites et le roi de Bohême, Podiébrad, 1468. Il bâtit à Rome le palais de Venise. C'est Paul II qui, en 1469, confirma à Louis XI et à ses successeurs le titre de *fils aîné de l'Eglise*, qu'on donnait depuis longtemps aux rois de France. R.

PAUL III (Alexandre Farnèse), Romain, né en 1466, pape de 1534 à 1549, chercha à arrêter les invasions des Turcs et les progrès de l'hérésie. Il effectua contre les uns une alliance avec Charles-Quint et Venise, et, dans l'espoir d'y joindre François Ier, fit signer la trêve de Nice entre lui et l'empereur, 1538. Il opposa à l'autre l'Institut des Jésuites, 1540, le concile de Trente, 1545. Bientôt cependant, craignant que Charles-Quint, délivré de toute opposition en Allemagne, ne devînt encore plus complétement le maître de l'Italie, et qu'il n'imposât ses volontés au concile, il transféra cette assemblée à Bologne, et rappela les troupes pontificales, 1547. Paul III avait été marié avant d'entrer dans les ordres, et des malheurs de famille affligèrent ses dernières années: l'assassinat, 1547, de son fils Pierre, qu'il avait fait duc de Parme et de Plaisance en 1545, et la révolte d'Octave, son petit-fils, dépossédé de la seconde par Charles-Quint, et de l'autre par Paul, qui la rattachait au saint-siége pour la protéger contre l'empereur. Ce pape est le premier auteur de la fameuse bulle *In Cœna Domini* (*V.* BULLES.) R.

PAUL IV (Jean-Pierre Caraffa), napolitain, né en 1476, pape de 1555 à 1559. Evêque et cardinal, il avait déjà, en fondant l'ordre des Théatins, 1524, en faisant établir à Rome, 1542, un tribunal suprême de l'Inquisition, à la place de l'ancienne Inquisition dominicaine en décadence, en défendant au concile de Trente les saines doctrines catholiques, travaillé avec une ardente énergie à la réforme de l'Eglise, au maintien de la foi et à la répression sévère de l'hérésie. Arrivé au saint-siége, il joignit à de nouveaux efforts dans le même sens le projet de détruire en Italie la domination espagnole, qu'il avait toujours détestée: il fit, en 1555, avec Henri II, roi de France, un

traité pour la conquête du royaume de Naples, et appela le duc de Guise; mais le seul résultat fut la dévastation et la perte momentanée d'une partie des Etats pontificaux, 1556-57. On lui attribue l'institution de la congrégation de l'*Index*. R.

PAUL V (Camille Borghèse), Romain de naissance, mais originaire de Sienne, pape de 1605 à 1621. Il donna la dernière forme à la fameuse bulle *In Cœna Domini*, condamna le serment d'*allégeance* (*V. ce mot*) exigé des catholiques en Angleterre, 1606, et entra avec Venise, au sujet des priviléges du clergé, dans une lutte qui se termina à l'avantage du pontife par la médiation d'Henri IV, 1605-1607. Il arrêta en 1607 les querelles des Molinistes et des Thomistes sur la grâce, mais sans se prononcer encore, et en défendant seulement aux deux partis de se censurer mutuellement. Rome lui doit, entre autres embellissements, l'aqueduc Paola, long de 52 kilomètres. R.

PAUL Ier PÉTROVITCH, empereur de Russie, né en 1754, de la grande-duchesse Catherine (Catherine II), m. en 1801, fut un objet d'aversion pour Pierre III, qui ne voulait pas le reconnaître pour son fils. Après le meurtre de ce prince, 1762, il fut écarté du trône par Catherine, qui régna en son propre nom; il mena une existence oisive et obscure, dont les seuls événements furent ses deux mariages avec une fille du landgrave de Hesse-Darmstadt, 1774, puis avec la princesse de Wurtemberg, nièce du grand Frédéric, 1776. Il fit un fastueux voyage en Pologne, en Autriche, en Italie, en France, et en Hollande. Après la mort de sa mère, 1796, il fut enfin proclamé tzar. Se livrant alors à ses passions longtemps comprimées, il bouleversa l'Empire, destitua et exila les conseillers et les serviteurs de Catherine, changea l'uniforme des troupes, exigea que tous les sujets se prosternassent sur son passage, et, s'ils étaient en voiture, en descendissent pour lui rendre cette marque de respect; il punissait avec cruauté les plus petites infractions à ses ordonnances. Il porta la même violence aveugle dans sa politique extérieure : champion des vieux principes monarchiques, il entra dans la 2e coalition contre la France, et se proclama grand-maître de l'ordre de Malte; puis, épris d'admiration pour le premier consul Bonaparte, il fit alliance avec lui, et chassa les Bourbons, qu'il avait d'abord accueillis avec des honneurs extraordinaires. Ses réformes, son despotisme bizarre, sa violence, suscitèrent plusieurs complots contre lui; un de ces complots éclata dans la nuit du 23 mars 1801; les conjurés surprirent l'empereur dans son lit, où l'un lui brisa le crâne avec le pommeau de son épée, et l'autre lui serra le cou avec son écharpe. Son fils, Alexandre Ier, lui succéda.

PAUL DE SAMOSATE, évêque de Samosate, sa patrie, puis patriarche d'Antioche en 260, nia la Trinité divine et la divinité de J.-C., fut combattu par le pape St Félix, condamné et excommunié au concile d'Antioche en 270. Ses partisans sont appelés *Paulianistes*.

PAUL LE SILENTIAIRE, ainsi nommé de la charge qu'il exerça sous Justinien Ier dans le palais de Constantinople (*V.* SILENTIAIRE), a écrit en vers grecs une *Ilistoire de l'église de Ste-Sophie*, imprimée avec une traduction et des notes de Ducange dans l'*Histoire byzantine*, Paris, 1670, in-fol.; des *Epigrammes* et autres petits poëmes, insérés dans l'*Anthologie*. Il fut le plus distingué des poëtes du temps de Justinien; sa manière est prolixe, mais ne manque ni de grâce, ni de passion.

PAUL D'ÉGINE, médecin grec, né dans l'île d'Egine, vivait dans le VIIe siècle de J.-C., étudia à Alexandrie avant la prise de cette ville par les Arabes, et fit de nombreux voyages. Il était habile chirurgien, et ses ouvrages sur cette partie de l'art passent pour supérieurs à ceux des autres anciens; il est le premier qui se soit livré à la pratique obstétricale. En médecine, il a beaucoup pris dans ses prédécesseurs, dont il nous a conservé des fragments précieux, entre autres une lettre de Dioclès de Caryste. On a perdu deux ouvrages qu'il avait écrits sur les maladies des femmes et le régime des enfants. Ses œuvres, telles qu'elles nous sont parvenues, sont divisées en 7 livres, dont le 6e, qui traite de la chirurgie, est le plus renommé et a été souvent publié seul. Elles se distinguent par la pureté de la diction, par une concision qui ne nuit en rien à la clarté. Paul a mis à profit Hippocrate, Celse, Galien, Arétée, mais en écrivain judicieux, substituant souvent à leur doctrine les résultats de ses propres travaux, conservant toujours pour guide sa propre expérience, et composant d'après un plan qui lui appartient. Des éditions grecques ont été publiées à Venise, 1528, et à Bâle, 1538, in-fol. On a des éditions latines par Albanus Torinus, Bâle, 1532, in-fol.; par Guinterius, Paris, 1534, in-fol.; par J. Cornarius, Bâle, 1556, in-fol. Le livre de la chirurgie seul a été publié en latin par B. Felicianus, Bâle, 1533, in-fol.; en français, par Tolet, Lyon, 1540, in-12; par Dalechamps, avec de savants commentaires et des figures par Ambroise Paré et Jacques Roy, Lyon, 1570, et Paris, 1610. M. René Briau a publié Paul d'Égine, texte grec restitué et traduction, Paris, 1855, in-8o. R. D.

PAUL WARNEFRIDE, dit PAUL DIACRE, historien latin, né vers 740 à Cividale (*Forum Julii*), étudia à Pavie, fut ordonné diacre à Aquilée, d'où son surnom de *Diacre*, devint secrétaire de Didier, roi des Lombards, vécut ensuite à la cour de Charlemagne, à celle du duc de Bénévent, et au monastère du mont Cassin, où il mourut en 801. On a de lui : une *Histoire des Lombards*, en 6 liv., utile et instructive; une *Histoire mêlée*, insérée, comme la précédente, dans le t. Ier des *Rerum italicarum scriptores*, en 24 liv., dont les 10 premiers sont une amplification de l'Histoire romaine d'Eutrope, et les autres vont jusqu'à l'an 805, au moyen d'une continuation par Landulphus Sagax; un abrégé très-mal fait de Festus, *de Verborum significatione* (*V.* FESTUS); une *Chronique du mont Cassin*, publiée en 1603; des hymnes, entre autres celle *Ut queant laxis*.

PAUL (Armand-Laurent, abbé), né à St-Chamas en 1740, m. à Lyon en 1809, fit partie de la société de Jésus, et enseigna les belles-lettres dans divers colléges de son ordre. On a de lui des traductions estimables, assez fidèles, de *Velléius Paterculus, Florus, Justin*, de morceaux choisis de *Tite-Live, Cornélius Népos, Phèdre, Sulpice Sévère*, et *Eutrope*.

PAUL (St Vincent de). *V.* VINCENT.

PAUL-ÉMILE. *V.* ÉMILE.

PAUL JOVE. *V.* JOVE.

PAUL VÉRONÈSE. *V.* VÉRONÈSE.

PAUL (SAINT-), ch.-l. de cant. (Basses-Alpes), arr. et à 25 kil. N.-E. de Barcelonette, et à 6 kil. de la frontière de Piémont, près de l'Ubaye; 252 hab. Exploitation de marbre vert.

PAUL-CAP-DE-JOUX (SAINT-), ch.-l. de cant. (Tarn), arr. et à 15 kil. S.-E. de Lavaur, sur l'Agout: 554 hab.

PAUL-DE-FENOUILLET (SAINT-), ch.-l. de cant. (Pyrénées-Orientales), arr. et à 41 kil. O.-N.-O. de Perpignan, sur l'Agly; 2,115 hab. Sources minérales. Commerce de laines et bestiaux.

PAUL-DE-LOANDA (SAINT-). *V.* LOANDA.

PAUL-EN-JARRET ou JAREST (SAINT-), brg (Loire), arr. et à 18 kil. N.-E. de St-Etienne, sur le Couzon; 1,650 hab. Nombreux moulins à soie; commerce de soie, vins, charbon de terre.

PAUL-LEZ-DAX (SAINT-), vge (Landes), arr. et à 2 kil. N. de Dax, sur la rive dr. de l'Adour; 937 hab. Forges à fer, hauts-fourneaux, laminoirs. Belle église paroissiale, du XVe siècle.

PAUL-TROIS-CHATEAUX (SAINT-), *Tricastrum*, ch.-l. de cant. (Drôme), arr. et à 29 kil. S. de Montélimart; 1,893 hab. Célèbre sous les Romains par ses fabriques de lames de cuivre poli servant de miroirs. Il devint, au IIIe siècle, le siége d'un évêché, qui subsista jusqu'à la Révolution. Fabr. d'étoffes de laine. Comm. de vins, huile, soie. Magnifique église de style roman; anc. et beau couvent de Dominicains.

PAUL (SAINT-), *Sao-Paulo*, v. du Brésil, ch.-l. de la prov. de son nom, à 350 kil. S.-O. de Rio-Janeiro; par 23o 33' lat. S., et 48o 19' long. O.; 22,000 hab., 40,000 avec son district. Evêché. Université, école de droit. Fondée en 1552 par des Indiens sous la direction des Jésuites. — La prov. de St-Paul, entre celles de Goyaz et de Minas-Geraes au N., de Minas-Geraes et de Rio-Janeiro au N.-E., l'Atlantique à l'E., la nouvelle province de Parana au S. et à l'O., a 456,000 kil. carrés environ, 1,100 kil. sur 700, et 500,000 hab. Mines de diamants, rubis, or, argent, fer, houille. Culture du thé, de la canne à sucre, du café, du riz, du manioc, du tabac. Elève de chevaux, de bœufs, et de porcs.

PAUL (SAINT-), île de l'Amérique anglaise (Nouvelle-Ecosse), à l'entrée du golfe du St-Laurent, entre Cap-Breton et Terre-Neuve. Tristement célèbre par de nombreux naufrages sur ses côtes; c'est un écueil dangereux, signalé par un phare.

PAUL (SAINT-), v. sur la côte O. de l'île de la Réunion (autrefois Bourbon), ch.-l. de l'arrond. Sous-le-Vent, à 28 kil. S.-S.-O. de St-Denis; 16,260 hab. Trib. de 1re instance jusqu'en 1857. Mer tranquille en été, mais mauvaise en hiver. Patrie du poëte Parny.

PAUL (SAINT-) et AMSTERDAM, îles inhabitées de la

mer Australe, sous le 75e degré de long. E., et le 38e de lat. S., entre le cap de Bonne-Espérance et la Nouvelle-Galles du Sud ; découvertes en 1696 par le Hollandais Van Flaming. Une pêcherie y a été fondée en 1842.

PAULE (Sainte), née à Rome en 347, m. en 404, issue des Gracques et des Scipions, étant restée veuve, se retira au couvent de Bethléem, dont elle devint abbesse, sous la direction de St Jérôme, qui lui a adressé plusieurs lettres. Fête, le 26 janvier.

PAULE ou PAOLA, v. du royaume de Naples, dans la prov. et à 31 kil. O.-N.-O. de Cosenza, près de la mer Tyrrhénienne; 9,347 hab. Patrie de St François de Paule.

PAULET (le chevalier), d'origine irlandaise, ouvrit à Paris, en 1772, un établissement d'enseignement mutuel pour les fils des militaires morts ou blessés. Cette institution eut un grand succès ; Louis XVI venait de la doter d'un fonds de 36,000 fr., lorsque la Révolution la fit disparaître. Il en était sorti d'illustres élèves.

PAULET (Jean-Jacques), médecin, né en 1740 à Andèse (Gard), m. en 1826, étudia à Montpellier, et publia en 1765 une *Histoire de la variole*, 2 vol., où il soutient que la petite-vérole, variété de peste suivant lui, est contagieuse et peut devenir épidémique. Il a donné encore, entre autres ouvrages : *Recherches historiques et physiques sur les maladies épizootiques, avec les moyens d'y remédier dans tous les cas*, Paris, 1776, 2 vol. in-8°, qui eurent le plus grand succès; *Traité des champignons*, 1775, 2 vol. in-4°, avec 247 pl. coloriées, ouvrage très-complet sur la matière. Rédacteur de la *Gazette de Santé*, il combattit ardemment l'introduction des poisons en médecine, et tous les systèmes exclusifs, et prit part à la polémique contre Mesmer.

PAULETTE, mesure fiscale, inspirée, en 1604, par le traitant Paulet, au gouvernement de Henri IV, dans un besoin d'argent. C'était un droit annuel d'un 60e de la valeur présumée ou reconnue des offices de judicature et de finance. A ce prix, les magistrats des cours souveraines et les officiers royaux de tout grade obtinrent la jouissance de leurs charges en propriété héréditaire; auparavant, la propriété en était perdue, si le cessionnaire mourait dans les 40 jours qui suivaient la transaction. Le premier résultat de cette innovation fut d'élever à des taux inconnus jusqu'alors la valeur vénale des offices; le second fut d'attirer sur les fonctionnaires civils cette considération qui s'attache aux avantages de l'hérédité.

PAULHAGUET, ch.-l. de cant. (Haute-Loire), arr. et à 16 kil. S.-E. de Brioude; 1,201 hab.

PAULIAN (Aimé-Henri), Jésuite, né à Nîmes en 1722, m. en 1802, enseigna la physique dans plusieurs colléges de son ordre. On a de lui : *Dictionnaire de physique*, Avignon et Paris, 3 vol. in-4°; *Dictionnaire des nouvelles découvertes en physique*, 1787, 2 vol. in-8°; *Nouvelles conjectures sur les causes des phénomènes électriques*, 1762, in-4°; *Traité de paix entre Descartes et Newton*, 1764, 3 vol. in-12; *Système général de philosophie*, 1769, 4 vol. in-12; *Dictionnaire philosophico-théologique*, Nîmes et Paris, 1774, in-4°. Ces ouvrages, peu lus ou peu consultés auj., eurent beaucoup de succès dans le temps.

PAULIANISTES, sectateurs de Paul de Samosate.

PAULICIENS, secte de Manichéens aux Xe et XIe siècles, ainsi appelés de Paul, un de leurs chefs, né en Arménie en 844. Ils croyaient à l'existence de deux principes : l'un, mauvais, régissant le monde actuel; l'autre, bon, qui régira le monde futur. Chassés de l'empire d'Orient, ils firent beaucoup de prosélytes en Arabie.

PAULIEN (SAINT-), *Ruessium*, ch.-l. de cant. (Haute-Loire), arr. et à 14 kil. N.-N.-O. du Puy; 1,427 hab. Ainsi nommé de son 6e évêque. Fut évêché jusqu'au VIe siècle. Antiquités romaines.

PAULIN (Saint), *Pontius Meropius Paulinus*, né à Bordeaux en 353, m. en 431. D'une famille illustre, il se fit remarquer à Rome par son éloquence, et fut élevé au consulat en 378; quelques entretiens avec St Ambroise le déterminèrent à se vouer à la solitude; il se fit ordonner prêtre en 393, et devint évêque de Nole, en 409. On lui a attribué l'invention des cloches (*V. ce mot*). Fête, le 21 juin. Il reste de lui des ouvrages meilleurs par le fond et par les pensées que par le style; ce sont des *Poésies* pieuses, des *Lettres*, un *Discours sur l'aumône*, et l'*Histoire du martyre de St Geniès d'Arles*, imprimés à Paris, 1645, in-4°, et à Vérone, 1736, in-fol. *V.* Rabanis, *St Paulin de Nole, Etudes historiques et littéraires*, 1840, in-8°; Ad. Buse, *St Paulin et son temps*, en allemand, 1856, 2 vol. in-18.

PAULIN, surnommé *le Pénitent*, petit-fils d'Ausone, ruiné par l'invasion des Goths en Aquitaine, et tombé d'une grande opulence dans la dernière misère, a raconté les vicissitudes de sa vie dans un poëme : *Eucharisticon*, ou Action de grâce. Il y remercie Dieu des traverses qui l'ont ramené à la pénitence. Ses vers incorrects contiennent de curieuses peintures historiques.

PAULIN DE PÉRIGUEUX, *Paulinus Petricordius*, Gaulois, fils d'un rhéteur de Périgueux, se convertit au christianisme, et, vers 463, entreprit de mettre en vers latins la *Vie de St Martin*, dont il fit un poëme en 6 livres. On conjecture qu'il mourut vers 476 ou 478. Son poëme, où l'on trouve quelques pages écrites avec élégance, est précieux par les détails qu'il contient sur les usages des chrétiens de cette époque, les mœurs et les actes des Barbares. Il a été publié pour la 1re fois en 1585, et plusieurs fois réimprimé depuis. La meilleure édition est celle de M. Corpet, Paris, 1849, avec trad. française, 1 vol. in-8°, dans la *Bibliothèque latine-française de Panckoucke*, 2e série.

PAULIN (Saint), évêque de Trèves en 349, fut déposé et exilé par l'empereur Constance, pour avoir soutenu au concile d'Arles, en 353, les décrets de celui de Nicée et l'innocence de St Athanase, et mourut en Phrygie, en 359. Fête, le 31 août.

PAULIN (Saint), né dans le Frioul vers 730, m. en 804, enseignait les lettres lorsqu'il attira l'attention de Charlemagne, qui le fit monter sur le siége patriarcal d'Aquilée. Fête, le 28 janvier. Ses Œuvres ont été publiées à Venise, 1737 et 1782, in-fol.

PAULIN (Jean-Philippe WERDIN, dit), missionnaire, né à Hof (Basse-Autriche) en 1748, m. en 1806, prit l'habit du Mont-Carmel en 1769, s'embarqua pour le Malabar en 1774, revint en 1790, et résida à Rome jusqu'à sa mort, sauf pendant l'occupation française, 1798-1800. On a de lui : *Grammaire sanscrite*, en latin, Rome, 1790, in-4°; *Viaggio alle Indie orientali*, ibid., 1796, in-4°, trad. en français par Marchena, avec des Observations de Forster, Anquetil-Duperron et Sylvestre de Sacy, Paris, 1808, 3 vol. in-8° et atlas in-4°.

PAULINE BONAPARTE (Marie), 2e sœur de Napoléon Ier, née à Ajaccio en 1781, m. à Florence en 1825, fut mariée en 1797 au général Leclerc, chargé, en 1801, de l'expédition contre St-Domingue, où elle le suivit, et qui y mourut en 1802. En 1803, elle épousa le prince Camille Borghèse, dont elle ne tarda pas à se séparer, et fut reconnue duchesse de Guastalla, le 30 mars 1806. Dévouée à l'Empereur, elle se montra peu respectueuse envers l'impératrice Marie-Louise, et fut bannie de la cour. Quand Napoléon fut retiré à l'île d'Elbe, elle vint le rejoindre, et, en 1815, lui envoya à Paris ses diamants, que l'Empereur emporta en Belgique, et qui furent pris à Waterloo. Elle fut une des plus belles femmes de son temps. Canova a reproduit sous ses traits la Vénus de Praxitèle.

PAULINUS SUETONIUS. *V.* SUETONIUS.

PAULMIER DE GRENTEMESNIL (Jacques), en latin *Palmerius*, né en 1587 dans le pays d'Auge (Normandie), m. en 1670, suivit d'abord la carrière militaire, combattit en 1620 dans les rangs des Hollandais contre l'Espagne, puis vint s'établir à Caen, où il se livra aux lettres. On a de lui : *Exercitationes in optimos ferè auctores græcos*, Leyde, 1668, in-4°, recueil de remarques sur des passages difficiles; *Græciæ antiquæ descriptio*, ibid., 1678, in-1°, ouvrage exact et profond; des *Poésies* en grec, en latin, en français, en italien et en espagnol.

PAULMY (le marquis de). *V.* ARGENSON.

PAULO (SAO-). *V.* PAUL (Saint-).

PAULUS, jurisconsulte romain. *V.* PAUL.

PAULUS (Sergius). *V.* SERGIUS PAULUS.

PAULUS (Peters), homme d'Etat hollandais, né à Axel en 1754, m. en 1796, fut d'abord conseiller et avocat-fiscal de l'amirauté de la Meuse, releva la marine de son pays, perdit sa charge en 1787 à cause de son opposition au stathoudérat, voyagea en France jusqu'en 1795, et, de retour dans sa patrie, présida l'assemblée des représentants provisoires de la Hollande. Il fut ensuite membre du comité de marine, et négociateur du traité de paix avec la France. On a de lui : *Commentaire sur l'union d'Utrecht*, en hollandais, 1775, 3 vol. in-8°, *Du Stathoudérat*, 1773 et 1778.

PAULUS (Henri-Eberhard-Gottlob), théologien protestant, né en 1761 à Léonberg près de Stuttgard, m. en 1851, étudia à Tubingue, alla ensuite explorer les bibliothèques de Londres et d'Oxford, enseigna les langues orientales à Iéna de 1789 à 1794, puis la théologie dans la même université, occupa encore la chaire de théologie à Wurzbourg de 1803 à 1808, et enfin fut professeur d'exégèse et d'histoire ecclésiastique à l'université d'Heidelberg depuis 1811. En 1814, il fut un des rédacteurs de la constitution du Wurtemberg. De 1819 à 1829, il rédigea un journal périodique, le *Sophronizon*, destiné à combattre le

prosélytisme catholique en Allemagne. On lui doit, entre autres ouvrages : *Commentaires philosophiques, critiques et historiques sur le Nouveau-Testament*, 2e édit., Leipzig, 1804, 4 vol.; *la Clef des Psaumes*, 2e édit., Iéna, 1815; *la Clef d'Isaïe*, 1793; *Origine de l'ancienne littérature hébraïque*, Heidelberg, 1823; *Vie de Jésus*, 1828, 2 vol. in-8°; *Notes explicatives sur l'histoire des dogmes, des églises et de la religion*, Brême, 1830; *Manuel exégétique sur les trois premiers Evangiles*, Heidelberg, 1830-33, 3 vol.

PAULUS-HOOK. *V.* JERSEY.

PAUME (Jeu de). *V.* JEU DE PAUME.

PAUSANIAS, général spartiate, fils du roi Cléombrote, fut régent pendant la jeunesse de Plistarque, fils de Léonidas et son cousin, gagna sur Mardonius, avec l'Athénien Aristide, la bataille de Platée, 479 av. J.-C., porta la guerre en Asie, prit Cypre et Bysance, mais, enorgueilli de ses succès, aspira à devenir le tyran de sa patrie, et écouta les propositions de Xercès, qui lui offrait, pour prix d'une trahison, la main de sa fille et la royauté de la Grèce. Dénoncé au sénat de Sparte et rappelé, il échappa à une condamnation, faute de preuves ou par la vénalité des juges. Il renoua ses relations coupables avec les Perses : cette fois, convaincu et condamné à mort, il se réfugia dans un temple de Minerve, dont on mura les portes, et où il mourut de faim, 477. Sa mère avait voulu elle-même apporter la première pierre. B.

PAUSANIAS, roi de Sparte de 409 à 397 av. J.-C., petit-fils du précédent, eut pour collègue Agis II. N'ayant pas réussi, au gré de ses compatriotes, dans quelques expéditions en Attique, il se retira à Tégée, où il mourut.

PAUSANIAS, géographe-historien grec du IIe siècle ap. J.-C., né en Phrygie, fut le disciple du rhéteur Hérode Atticus, visita une grande partie du monde connu alors, et vint, vers 170, se fixer à Rome, où il mourut très-âgé. On a de lui une *Description de la Grèce*, en 10 livres, qui, du nom des pays qu'il décrit, s'appellent *Attiques, Corinthiques, Laconiques, Messéniques, Eliques* (2 liv.), *Achaïques, Arcadiques, Béotiques*, et *Phociques*. A la nomenclature des contrées et des villes, il joint leur histoire mythologique et la description détaillée des œuvres d'architecture, de sculpture et de peinture, se bornant à la simple indication des monuments bien connus de ses contemporains. C'est le travail le plus important que nous possédions sur les antiquités et l'archéologie de la Grèce. Pausanias manque d'ordre dans la disposition des parties, d'imagination pour peindre les objets, de naturel, et surtout de clarté dans le style, par suite d'une maladroite imitation de celui de Thucydide; mais tous ces défauts sont amplement rachetés par de nombreuses citations de poëtes et d'écrivains auj. perdus, et par l'abondance des renseignements qu'il fournit aux historiens, aux mythologues et aux amateurs des beaux-arts dans l'antiquité. Les principales éditions de Pausanias sont celles des Alde, en grec, Venise, 1516, in-fol.; d'Amaseo, avec traduction latine, Florence, 1551; de Facius, Leipzig, 1794-97, 4 vol. in-8°, où le texte est pour la première fois rétabli à l'aide des manuscrits; de Clavier, Paris, 1814-21, 6 vol. in-8°, texte grec et traduction française, auj. la plus estimée; de Siebelis, Leipzig, 1822-28, 5 vol. in-8°; de Bekker, Berlin, 1826-27, 2 vol. in-8°; de Schubart et Walz, Leipzig, 1838-39, avec traduction latine; 3 vol. gr.-in-8°; de M. L. Dindorf, avec traduction latine, Paris, 1845, 1 vol. gr. in-8°, dans la *Bibliothèque des auteurs grecs* de Didot. *V.* Kœnig, *De Pausaniæ fide et auctoritate*, Berlin, 1832, in-8°. F. B.

PAUSIAS, peintre grec, né à Sicyone vers 360 av. J.-C., fut élève de Pamphyle, et acquit une grande réputation dans la peinture à l'encaustique.

PAUSILIPPE, montagne près et au S.-O. de Naples, traversée par une antique grotte souterraine sur le chemin de Naples à Pouzzoles, et qui a 700 mèt. de long, sur 6m,30 de large, 24 mèt. de haut du côté de Naples, et 8 mèt. environ à l'autre extrémité. Sur la côte, à l'entrée est un tombeau vide qu'on dit avoir été celui de Virgile.

PAUVRES DE LA MÈRE DE DIEU, congrégation, la même que celle des Piaristes (*V. ce mot*).

PAUVRES DE LYON. *V.* VAUDOIS.

PAUVRETÉ (La), déesse allégorique des anciens. Platon la fait mère de l'Amour, et Plaute, fille de la Débauche. Quelques poëtes lui attribuent l'invention des arts.

PAUW (Jean-Corneille de), philologue, né à Utrecht à la fin du XVIIe siècle, m. vers 1750, a laissé des éditions d'*Héphestion*, Utrecht, 1727; d'*Horapollon*, 1727; d'*Anacréon*, 1732; de *Quintus Calaber*, 1733; d'*Aristénète*, 1739; d'*Eschyle*, 1755. Il eut de vives querelles avec d'Orville au sujet d'Aristénète. Il nia l'authenticité des poésies d'Anacréon.

PAUW (Corneille de), philologue et historien, né en 1739 à Amsterdam, m. en 1799, chanoine à Xanten dans le duché de Clèves en 1766, passa quelque temps à la cour du roi Frédéric II de Prusse, où il fut envoyé comme négociateur par le prince-évêque de Liége. Il était oncle d'Anacharsis Clootz. Parmi ses ouvrages, tous écrits en français, on cite : *Recherches philosophiques sur les Américains*, Berlin, 1768-69, 2 vol. in-8°; *Recherches philosophiques sur les Egyptiens et les Chinois*, Berlin, 1772, 2 vol. in-8°; *Recherches sur les Grecs*, Berlin, 1787, in-8° : ces ouvrages ont été réunis à Paris, 7 vol. in-8°, 1795. On y remarque de la sagacité, de la profondeur, et une certaine indépendance philosophique qui, dans l'origine, contribua à leur succès, quoique le style manque de naturel et de correction.

PAVIE, anc. *Ticinum*, *Papia* en latin du moyen âge, ville forte du royaume d'Italie, sur le Tessin, chef-lieu de la province de son nom, à 35 kil. S. de Milan; par 45° 11′ 6″ lat. N., et 6° 49′ 2″ long. E.; 26,000 hab. Evêché suffragant de Milan. Célèbre université, fondée en 1360, avec Facultés de philosophie, de droit, et de médecine; colléges Caccia, Borromée, et Ghislieri. Bibliothèque. Beau jardin botanique et collections scientifiques. L'aspect général de la ville est triste. On remarque la cathédrale, où est un prétendu tombeau de St Augustin, et la lance de Roland; l'église St-Michel, de style lombard; le théâtre; la rue Neuve, avec de belles portes aux deux extrémités. Ruines du château des rois lombards. Fabriques de toiles, lainages, etc. Commerce de soie, riz, vin, lin, fromages. Patrie de Jérôme Cardan, et de Lanfranc. — Pavie, anc. ville des Insubres, florissante sous les Romains, détruite de fond en comble, en 476, par Odoacre, et bientôt rebâtie, devint la résidence du roi lombard Autharis, vers 584, et de ses successeurs. Elle fut prise par Charlemagne sur Didier en 774, s'érigea en république au moyen âge, et, généralement attachée au parti gibelin, eut de longues querelles avec Milan. Après la chute des Hohenstauffen, elle eut pour seigneurs les Languschi, se donna à Jean de Bohême en 1331, et, dès l'année suivante, aux Beccaria, qui devinrent bientôt vassaux des Visconti de Milan. En 1395, elle fut érigée en comté par l'empereur Wenceslas. Le 24 février 1525, François Ier perdit sous ses murs une célèbre bataille, où il fut fait prisonnier. Lautrec la prit et la pilla, en 1527. Pavie tomba encore au pouvoir des Espagnols en 1745, et des Français en 1796. Sous le Ier empire français, elle fit partie du département de l'Olona, dans le royaume d'Italie. Elle appartint, de 1814 à 1859, à l'Autriche, qui la céda en 1859 aux États sardes.

PAVIE (Province de), division administrative du roy. d'Italie, entre les provinces de Milan et de Novare au N., de Crémone et de Plaisance à l'E., de Gênes au S., et d'Alexandrie à l'O.; 419,787 hab. Divisée en 4 arrond. : Pavie, Voghera, Lomellina et Bolbio. Sol plat, arrosé par le Tessin, le Pô et l'Olona, fertile en céréales, riz, maïs, soie, vins. Élève de bétail. Peu d'industrie.

PAVILLON (Nicolas), né à Paris en 1597, d'un avocat au parlement, m. en 1677, fut d'abord associé aux travaux de St Vincent de Paul, se fit un nom comme prédicateur, et devint évêque d'Aleth en 1639. Plus tard, il fut janséniste, et encourut la disgrâce de Louis XIV pour avoir fait de l'opposition dans l'affaire de la régale.

PAVILLON (Etienne), neveu du précédent, né à Paris en 1632, m. en 1705, fut avocat-général au parlement de Metz, et se démit de cette place pour se livrer à la poésie. Il fit partie de l'Académie Française en 1691, et de celle des Inscriptions en 1699. Ses *Poésies* ont été imprimées à La Haye, 1715, et 1747, in-12. Elles sont très-faibles, et depuis longtemps on ne les lit plus.

PAVILLON (Jean-François DU CHAYRON DU), né à Périgueux en 1730, m. en 1782, entra en 1745 comme sous-lieutenant d'infanterie dans le régiment de Normandie, fut admis en 1748 dans le corps de la marine, et s'éleva jusqu'au grade de major-général sous les ordres du comte d'Orvilliers. Il perfectionna les signaux, et publia une *Tactique navale*, 1778, ouvrage très-estimé des gens du métier.

PAVILLON, étendard de marine; arboré au mât de l'arrière, il indique la nation à laquelle appartient le navire; à d'autres mâts, le rang de l'officier qui commande (au beaupré pour un capitaine, au mât d'artimon pour un contre-amiral, au mât de misaine pour un vice-amiral). Le pavillon a généralement les couleurs nationales. Sous Louis XIV, le pavillon de France était blanc pour les vaisseaux de guerre, bleu avec croix blanche pour les bâtiments de commerce.

PAVILLY, ch.-l. de cant. (Seine-Inférieure), arr. et à 20 kil. N.-O. de Rouen, sur l'Austreberte; 2,258 hab. Filatures de coton.

PAVIN (Lac), lac de France (Puy-de-Dôme), formé dans un cratère volcanique du mont Dore; en s'épanchant, il donne naissance à la petite riv. de la Couse; 2 kil. de tour.

PAVLOVO, v. de la Russie d'Europe (Nijni-Novogorod), à 17 kil. S. de Gorbatov, sur l'Oka; 8,000 hab., presque tous serruriers. Fabr. de savon.

PAVLOVSK, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 150 kil. S. de Voronèje, sur le Don; 2,500 hab. Bonneterie. — v. de la Russie d'Europe, gvt et à 33 kil. S.-S.-E. de St-Pétersbourg; 1,000 hab. Château impérial; hôtel d'invalides; manuf. de draps pour l'armée.

PAVOIS (du vieux mot *pave*, couverture), boucliers longs et épais, que certains soldats du moyen âge, dits *pavessiers* ou *pavoisiers*, plantaient dans les endroits exposés aux traits de l'ennemi, pour couvrir les combattants armés d'arcs ou d'arbalètes. C'est sur un pavois que, chez les anciens Franks, on faisait monter le chef élu; 4 guerriers le promenaient sur leurs épaules aux yeux de l'armée.

PAWNEES ou PANIS, peuple indigène des Etats-Unis (Nébraska), sur les bords du Loup, affl. de la Platte; on en compte 3,400. Ils adorent la planète Vénus, à laquelle ils ont longtemps sacrifié des victimes humaines.

PAX AUGUSTA, v. d'Hispanie, limitrophe de la Lusitanie; auj. *Badajoz*.

PAX JULIA, v. d'Hispanie (Lusitanie), chez les Celtiques; auj. *Béja*.

PAXO, anc. *Paxos*, la plus petite des îles Ioniennes, à 13 kil. S.-S.-E. de Corfou; 67 kil. carr.; 9 kil. sur 5; 5,030 hab. Ch.-l. *Porto-Gayo*. Olives, figues, etc.

PAYE MILITAIRE CHEZ LES ANCIENS GRECS. Elle n'existait dans les premiers temps que pour les troupes mercenaires; les soldats citoyens servaient à leurs frais. Les Arcadiens faisaient métier de vendre leurs services; et, chez les Lacédémoniens, les mercenaires composaient la presque totalité de l'armée. — *Chez les Athéniens*, Périclès introduisit, vers l'an 431 av. J.-C., l'usage de payer les citoyens qui portaient les armes. La paye se composait de deux allocations distinctes : d'abord une indemnité de nourriture appelée *sitèresion* (de σῖτος, blé), et qui se payait avant tout; ensuite, le salaire de service, *mistos*, sur lequel le soldat devait se fournir ses armes et ses vêtements. Au temps de Démosthène, la paye d'un fantassin oplite (*V. ce mot*) était de 2 oboles (30 centimes) par jour; l'indemnité de nourriture pour lui et son valet égalait la paye. Il arrivait souvent, suivant les circonstances, que l'on donnait davantage. Les deux soldes réunies montaient à une et à 2 drachmes (92 c. et 1 fr. 83 c.). Les cavaliers recevaient le double, quelquefois le triple et le quadruple; les officiers le double, les généraux le quadruple. La solde cessait à l'issue de la campagne.

PAYE MILITAIRE CHEZ LES ANCIENS ROMAINS. Originairement, les soldats furent obligés de servir à leurs frais. L'an 349 de Rome, le sénat, reconnaissant que le service de la milice était trop onéreux pour la plupart des citoyens, institua une paye en faveur de l'infanterie; on n'en donna pas à la cavalerie, composée des chevaliers, c.-à-d. des citoyens les plus riches : cependant elle fut admise à ce bienfait l'an 352. La paye fut d'abord de 3 as par jour (30 c.) pour l'infanterie. Les centurions recevaient le double des soldats, et les tribuns le double des centurions. Le cavalier recevait le triple de la paye du fantassin, parce qu'il avait avec lui 2 esclaves à nourrir. L'an 536, on porta la paye à 5 as, qui, à cause du surhaussement des monnaies, ne valaient guère que 25 cent.; elle fut de 10 as, soit 51 c., sous César; puis sans changer nominalement de chiffre, mais par l'effet de l'affaiblissement des monnaies, elle fut de 49^6 c. sous Auguste; de 48^7 c. sous Tibère; de 49^1 c. sous Caligula; de 48^3 c. sous Claude; de 45^9 c. sous Néron; de 44^5 c. sous Galba; de 43^8 c. sous Othon; de 44 c. sous Vitellius, Vespasien et Titus; Domitien la porta à 13 as 1/3, soit 57^6 c. Sévère et Caracalla l'augmentèrent considérablement, sans que les historiens en aient indiqué le taux. Dès l'établissement de la paye, on fit dessus une retenue pour les vivres, les habits, les tentes, et les armes. Sous les derniers empereurs, au moins depuis Alex. Sévère, ces fournitures furent faites gratuitement aux soldats, et cet usage durait encore sous le Bas-Empire, bien que l'on continuât toujours de distribuer une paye en argent. Dans l'origine, la paye étant une véritable indemnité de guerre, on la donnait pour toute l'année, au moment de l'entrée en campagne, ou tout au moins pour six mois; plus tard, on l'acquitta par tiers, tous les quatre mois. C. D—Y.

PAYE MILITAIRE EN FRANCE, ou SOLDE, nom qu'on lui donne plus spécialement. Quand l'invasion des Barbares eut détruit l'administration romaine, les troupes de guerre s'entretinrent par le butin, le pillage, et la vente des captifs. Les seules troupes soldées furent des mercenaires; Charlemagne en prit à son service vers 798. Sous le régime féodal, lorsque le seigneur allait à la guerre, ses vassaux devaient l'accompagner pendant 40 ou 60 jours, avec un nombre d'hommes d'armes, stipulé dans les chartes de concession, et qui s'équipaient et s'entretenaient à leurs frais. L'usage des troupes mercenaires, souvent employées pendant le XIIIe siècle, fit revivre, en quelque sorte, l'usage de la solde. Dès le commencement du XIVe siècle, du temps de Philippe-le-Bel, il y eut une *paye royale*, mais la paye ne fut régulièrement établie que vers le milieu du XVe siècle, lorsque Charles VII institua une armée régulière, et ordonna une *taille perpétuelle* ou impôt permanent pour subvenir à la solde de cette armée. Jusqu'à Louis XIV, le recrutement n'ayant d'autre base que les engagements volontaires, il fallait, pour avoir des soldats, donner une solde assez élevée : sous Henri IV, le fantassin recevait 6 sols 8 deniers par jour, et le cavalier, 1 liv. 13 sols 4 deniers; l'un et l'autre devait s'habiller, se nourrir et s'équiper, et le cavalier fournir son cheval. En 1663, les armées étant recrutées par la milice, et très-nombreuses, Louis XIV fixa la solde du fantassin à 5 sols, et celle du cavalier à 13 sols 4 deniers, avec retenue pour prix de l'uniforme, alors mis en usage. Le cavalier recevait du fourrage, mais payait son avoine. Sous Louis XV, le fantassin reçut 5 sols 8 deniers, et le cavalier 6 sols 9 deniers; en temps de guerre, le fantassin avait 6 sols. En 1776, Louis XVI fixa la solde, de guerre ou de paix, à 6 sols 4 deniers, puis à 6 sols 10 deniers en 1788. Sous la République, le trésor étant épuisé, et le papier-monnaie sans valeur en pays étrangers, les armées ne recevaient pas de solde, et s'entretenaient comme elles pouvaient; un arrêté de 1793 assigna, en numéraire, 10 c. par jour à chaque soldat, et 8 fr. par mois à chaque officier, y compris le général en chef. Quand l'ordre fut rétabli dans l'administration, en l'an VII la solde du fantassin fut de 30 c.; en 1806, de 45 c., avec retenue pour linge et chaussure. Une ordonnance de 1830 fixa la solde de l'infanterie à 37 c., celle de la cavalerie à 42 c. Aujourd'hui (1856), la solde du fusilier est de 40 c.; celle de la cavalerie légère de 43 c.; et celle de la grosse cavalerie de 48 c. pour les cuirassiers, et de 53 c. pour les carabiniers; de 57 c. pour l'artillerie; de 58 c. pour le génie. Il est en outre alloué 10 c. à l'infanterie et 14 c. à la cavalerie pour l'entretien du petit équipement, et une espèce de surpaye de 5 c. par jour au soldat d'élite, et au cavalier de 1re classe. Le pain est toujours fourni par l'Etat, et sans retenue. La solde est acquittée tous les 5 jours; anciennement on la distribuait tous les mois, ou tous les 15 jours, et, sous la République, toutes les décades. Avant la Révolution, tous les mois n'étaient que de 30 jours dans la comptabilité militaire : il n'y avait, pour ceux de 31 jours, ni solde ni vivres pendant le 31e jour; cet abus dura jusqu'en 1790.—Les officiers n'ont point de *solde* proprement dite : ils ont des *appointements*, avec lesquels ils s'entretiennent, s'arment, et se nourrissent; ceux des sous-lieutenants sont, dans l'infanterie, de 112 fr. 50 c. par mois de 30 jours, le 31e jour n'est jamais compté; dans la cavalerie, de 124 fr. 95 c.; dans l'artillerie et le génie, de 137 fr. 40 c. Tous les officiers sont logés ou reçoivent une indemnité de logement; en campagne, l'Etat leur donne les vivres. Les appointements croissent avec le grade, dans une portion très-sensible. Dans les armées de l'antiquité, la paye était moins forte effectivement que dans les armées modernes, parce qu'il y avait toujours une part de butin, ne fût-ce que le produit de la vente des prisonniers de guerre. C. D—Y.

PAYENS (Hugues des). *V.* HUGUES.

PAYERNE, en allemand *Peterlingen*, v. de Suisse (Vaud), sur la Broye, à 38 kil. N.-N.-E. de Lausanne, 16 O. de Fribourg; 3,000 hab. Anc. résidence des rois de Bourgogne. Ruines d'une abbaye de Bénédictins, fondée en 961 par la reine Berthe, et supprimée à la Réformation.

PAY-HO ou PEI-HO, riv. de l'empire chinois (Mongolie et Chine), reçoit le Hoen-ho, l'Ouéi-ho, et se jette dans la mer Jaune. Cours de 450 kil.

PAYNE (Thomas). *V.* PAINE.

PAYNE-GANGA, riv. de l'Hindoustan (Bérar), affluent de l'Ouardah; cours de 400 kil.

PAYRAC, ch.-l. de cant. (Lot), arr. et à 16 kil.

N.-E. de Gourdon; 555 hab. Carrières de chaux hydraulique.

PAYSANS (Guerre des). *V.* Rustauds.

PAYS-BAS, dénomination sous laquelle furent réunies, au temps de Charles-Quint, les 17 prov. qui composèrent, avec la Franche-Comté, le cercle de Bourgogne. De ces prov., 11 provenaient de l'héritage de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne; c'étaient: le Limbourg, le Luxembourg, la Zélande, la Hollande, la Flandre, l'Artois, le Hainaut, le Brabant, les comtés de Namur, d'Anvers et de Malines; les 6 autres (Gueldre, Zutphen, Over-Yssel, Frise, Groningue avec Drenthe, et Utrecht), étaient des acquisitions de Charles-Quint. Les Pays-Bas passèrent à l'Espagne en 1556. Les 7 provinces septentrionales secouèrent bientôt le joug, et formèrent la république des *Provinces-Unies* (*V. ce mot*). Louis XIV s'empara de l'Artois, d'une partie de la Flandre, de la Franche-Comté. Ce qui restait à l'Espagne s'appela *Pays-Bas catholiques*, ou *Pays-Bas espagnols*; c'étaient la Flandre allemande, le Hainaut, le Brabant méridional, le Limbourg, le Luxembourg, Namur, Anvers et Malines. Mais ces provinces, cédées à l'Autriche lors du traité de Rastadt, 1714, prirent dès lors le nom de *Pays-Bas autrichiens*. Conquises par Dumouriez et Jourdan, cédées à la France en vertu du traité de Lunéville, 1801, elles formèrent 8 départements: la Lys, Jemmapes, la Sambre-et-Meuse, les Forêts, l'Escaut, la Dyle, la Meuse-Inférieure, et les Deux-Nèthes. La réunion des Provinces-Unies à la France fit encore créer 8 départements: les Bouches-de-l'Escaut, les Bouches-du-Rhin, les Bouches-de-la-Meuse, le Zuyderzée, l'Yssel-supérieur, les Bouches-de-l'Yssel, la Frise, et l'Ems-Occidental. En 1814, les 16 départements formèrent le *Royaume des Pays-Bas*, divisé, depuis 1830, en royaumes de Hollande et de Belgique (*V. ces mots*).

PAYS-BAS (Nouveaux-), nom donné par les Hollandais en 1621 à leur colonie de l'Amérique du N., comprise entre la Delaware et le Connecticut, et dont les Anglais s'emparèrent en 1664. Elle avait pour ch.-l. *Fort-Amsterdam*, où est auj. New-York.

PAYS-BAS FRANÇAIS, nom donné, avant 1790, à un grand-gouvernement du nord de la France; il avait pour capitale *Lille*, et comprenait: la Flandre française, ch.-l. Lille; le Cambrésis, ch.-l. Cambrai; le Hainaut, ch.-l. Valenciennes; une partie de l'évêché de Liége, ch.-l. Charlemont; et une partie du comté de Namur. Il est auj. réparti entre le département français du Nord et le royaume de Belgique.

PAYS D'ÉLECTIONS. *V.* Elections.

PAYS D'ÉTATS. *V.* Etats (Pays d').

PAYS DES ÉTATS-GÉNÉRAUX. *V.* Généralité.

PAYS RECONQUIS. *V.* Calaisis.

PAYS RÉDIMÉS. *V.* Gabelle.

PAYTA, v. du Pérou (Puira), à 400 kil. N.-O. de Truxillo, port sur une baie de l'océan Pacifique, par 5° 5′ 30″ lat. S. et 83° 32′ 28″ long. O., dans un désert privé d'eau. Les maisons sont construites en bambous; 7,000 hab. Climat brûlant, où il ne pleut jamais. Navigation active avec Guayaquil, Panama, Callao, Buenaventura, etc.

PAZ-D'AYACUCHO (La), v. de la Bolivie, sur la pente O. des Andes, près du lac Titicaca, ch.-l. du département de La Paz ou Ayacucho (*V. ce mot*), à 312 kil. N.-N.-O. de Chuquisaca, par 16° 29′ 57″ lat. S., et 70° 29′ 25″ long. O.; 76,372 hab. Evêché. Fondée en 1548, en commémoration de la paix qui suivit la défaite de Gonzalo Pizarre. Le général américain Sucre y défit les Espagnols en 1814. Sa victoire assura l'indépendance du pays.

PAZ (La), v. du Mexique, ch.-l. du dép. de Californie, à 100 kil. N.-O. de Valladolid; 3,000 hab.

PAZZI (Les), famille gibeline de Florence, originaire du Val d'Arno, et ennemie des Médicis. En 1478, Jacques Pazzi, qui était banquier, son neveu François, établi à Rome, et Jérôme Riario, neveu du pape Sixte IV, formèrent un complot contre Julien et Laurent de Médicis; Julien fut tué dans la cathédrale de Florence, et Laurent fit pendre les Pazzi. L'histoire de cette conjuration a été écrite en latin par Ange Politien, sous le titre de *Pactianæ conjurationis commentariolum*, Florence, 1478, in-4°. Alfieri en a tiré le sujet d'une tragédie.

PAZZI (Ste Madeleine de). *V.* Madeleine.

PÉ (Saint-), ch.-l. de canton (H.-Pyrénées), arr. et à 22 kil. N.-O. d'Argelès, sur le Gave de Pau; 1,729 hab. Fabr. de mouchoirs. Un monastère bénédictin, dédié à St Pierre, y ayant été fondé en 1020 par un duc de Gascogne, la ville, appelée jusqu'alors St-Hilaire de Lassun de Génévès, prit le nom de St-Pierre, et, par syncope, de St-Pé. Ecole secondaire ecclésiastique.

PÉE (Saint-), vge (B.-Pyrénées), arr. et à 20 kil. S. de Bayonne; 322 hab. Forges à fer, clouterie.

PÉAGE (Le). *V.* Bourg-du-Péage.

PÉAN ou PÆAN, hymne joyeux en l'honneur d'Apollon, et aussi, selon quelques-uns, d'Artémis ou Diane. Il était destiné à écarter un fléau quelconque, guerre, peste, etc., et à remercier Apollon d'avoir exaucé ce vœu. *Ié pæan* en était le refrain. Après une victoire, les vainqueurs chantaient aussi un Péan. On donnait encore par extension le nom de Péan, non-seulement à l'hymne qu'on entonnait en l'honneur du Dieu Arès (Mars) au moment d'engager une bataille, mais quelquefois aussi aux hymnes adressés à toute autre divinité, même aux divinités infernales. Le Péan étant, avant tout, un hymne de reconnaissance et par conséquent d'allégresse, désigna même toute chanson joyeuse, par opposition à la chanson lugubre appelée *Thrène* (*V. ce mot*). Le mot *pæan* pourrait bien être, comme on le croyait déjà dans l'antiquité, une corruption de l'anc. mot ionien *pœon*, qui désigne dans Homère le médecin des Dieux de l'Olympe, et qui devint plus tard, même sous la forme *Pæan*, un des surnoms d'Esculape et d'Apollon. Chez les poëtes romains, Pæan désigne Apollon. On donne enfin quelquefois ce surnom à la Mort, considérée comme délivrant les mortels des maux d'ici-bas. P—T.

PEARCE (Zacharie), savant prélat anglais, né à Londres en 1690, m. en 1774, était doyen de Westminster. On lui doit: *Essai sur l'origine et les progrès des temples; Défense des miracles de J.-C.*, 1727 et 1732, in-8°; *Commentaire sur les quatre Evangélistes et sur les Actes des apôtres*, 1777; *Sermons*, 1777, 4 vol. in-8°; des éditions du traité *de Oratore* de Cicéron, 1716, de celui *de Officiis*, 1745, et de Longin, 1724.

PEARL-RIVER, riv. des Etats-Unis, naît dans l'Etat de Mississippi, qu'elle sépare de la Louisiane, et se jette dans le lac Borgne; cours d'environ 500 kil.

PEARSON (John), théologien anglais, né en 1612 dans le comté de Norfolk, m. en 1686, fut évêque de Chester. On a de lui: *Vindiciæ epistolarum sancti Ignatii*, 1672, in-4°; *Annales de la vie et des ouvrages de St Cyprien*, Oxford, 1684, in-fol.; *Expositio symboli apostolorum*, Francfort, 1691, in-4°, ouvrage très-estimé en Angleterre; *Opera posthuma*, 1688.

PECCAIS, fort de France (Gard), arr. et à 44 kil. S. de Nîmes, à 9 kil. S.-E. d'Aigues-Mortes, sur le canal de Silvéréal. Immenses salines aux environs.

PECHIA. *V.* Ipeks.

PÉCILE ou PŒCILE (du grec *poikilos*, varié), nom d'un célèbre portique à Athènes, où l'on conservait les chefs-d'œuvre de la peinture. Il enfermait, entre quatre murailles parallèles, un espace carré, entouré d'une colonnade.

PECQ (Le), vge (Seine-et-Oise), arr. et à 12 kilomètres N.-N.-E. de Versailles, à 1 kil. de Saint-Germain-en-Laye, sur la rive gauche de la Seine; 1,601 hab. Ancien débarcadère du chemin de fer de Paris à Saint-Germain; point de départ de la partie du chemin de fer rampant qui monte au débarcadère de Saint-Germain. Fabr. de céruse, cuirs, bonneterie.

PECQUET (Jean), anatomiste, né à Dieppe vers 1610, m. à Paris en 1674, pratiqua la médecine à Dieppe, puis à Paris, où il devint membre de l'Académie des sciences, et fut le constant ami du surintendant Fouquet. C'est lui qui découvrit le canal thoracique et le réservoir du chyle connu sous le nom de *réservoir de Pecquet*. Il a laissé sur ce sujet trois opuscules estimés, publiés à Paris, 1654, in-4°, et reproduits par Manget dans sa *Bibliothèque anatomique*. D—G.

PECQUIGNY. *V.* Picquigny.

PÉCS. *V.* Funfkirchen.

PÉCSVARAD, brg de Hongrie (Baranya), à 11 kil. N.-E. de Funfkirchen; 2,700 hab. Houille, marbre.

PÉCULE, propriété d'esclave dans l'antiquité. L'esclave l'amassait en économisant sur sa ration de vivres, ou en faisant quelques travaux pour lui, après avoir achevé la tâche quotidienne que lui donnait son maître. Le pécule se composait de biens meubles ou immeubles. Chez les Hébreux, la loi de Moïse en reconnaissait la propriété absolue aux esclaves, qui pouvaient l'employer à leur rachat. Chez les Romains, l'esclave n'était que l'usufruitier précaire de son pécule: le maître en pouvait disposer quand et comme il voulait, jusqu'à s'en emparer pour lui-même. L'empereur Léon assura aux esclaves du domaine impérial la propriété absolue de leur pécule, avec les droits civils qui s'y rattachaient; mais l'ancienne loi continua de subsister pour les autres. — Dans la législation romaine,

les enfants étant considérés, en vertu du droit paternel, comme esclaves de leur père, tout ce qu'ils possédaient était réputé pécule. — Dans les monastères, on appelait pécule les économies faites par un religieux, et dont il pouvait disposer de son vivant. S'il mourait intestat, le pécule appartenait à l'abbé ou au couvent. C. D—Y.

PÉDAGOGUE, esclave ou affranchi qui, chez les anc. Grecs et les anciens Romains, était gouverneur des enfants dans les grandes maisons, les accompagnait quand ils sortaient, dirigeait leurs actions, et veillait sur leurs mœurs. — Les Romains appelaient aussi Pédagogues de jeunes esclaves, beaux et bien faits, qu'ils attachaient au service de leur personne. C'étaient surtout des enfants tirés d'Egypte. C. D—Y.

PEDAIRES (Sénateurs). *V.* SÉNATEURS.

PEDEE, nom de 2 riv. des Etats-Unis : le *Grand-Pedee* naît dans la Caroline du N., à 40 kil. S.-O. de Wilkesborough, sous le nom d'*Yadskin*, et se jette dans la baie de Winiaw (Caroline du S.) formée par l'Atlantique, après un cours de 550 kil. ; le *Petit-Pedee* naît à l'E. de Rockingham, et se jette dans le Grand-Pedee, à 60 kil. de son embouchure, après un cours de 200 kil.

PÉDERNEC, vge (Côtes-du-Nord), arr. et à 11 kil. O. de Guingamp ; 427 hab.

PÉDICULES, *Pædiculi*, anc. peuple de l'Italie méridionale, que Strabon identifie aux Peucétiens.

PEDNELISSUS, anc. v. d'Asie-Mineure (Pamphylie). Ruines considérables, mais d'un goût qui annonce l'influence romaine par l'excès des ornements. Théâtre antique parfaitement conservé.

PÉDRE. *V.* PEDRO et PIERRE.

PEDRO (Don), empereur du Brésil (Pierre Ier) et roi de Portugal (Pierre IV). Né en 1798 de l'infant Jean, qui gouvernait ce royaume au nom de sa mère, et de Charlotte-Joachine de Bourbon, sœur de Ferdinand VII d'Espagne, m. *le 24* septembre 1834. Quand les Français envahirent sa patrie en 1807, il partit avec toute sa famille pour le Brésil. Ses opinions libérales l'y firent aimer, et, soit de son propre mouvement, soit avec le consentement calculé de son père, roi depuis 1816, il y avait même joué un rôle dans quelques manifestations révolutionnaires, lorsque Jean VI, en 1821, partit pour Lisbonne, où l'appelait une autre révolution. Pedro resta dans le Brésil avec le titre de régent, et fut assez adroit pour conserver à la maison de Bragance, sinon au Portugal, cette riche contrée, qui, sans son habileté, se serait probablement érigée en république, comme tout le reste du Nouveau-Monde. Il fut secondé par l'aveugle tyrannie des Cortès de Lisbonne, qui voulaient replacer sous l'ancien régime colonial, avec tous ses vices et ses entraves, un pays récemment élevé au rang de royaume par Jean VI, 1815, et devenu en quelque sorte métropole pendant les 13 années de son séjour en Amérique, se fit inviter solennellement à résister au décret par lequel cette assemblée le rappelait en Europe (janvier 1822), et fut successivement proclamé défenseur et protecteur, puis empereur constitutionnel du Brésil (mai et octobre 1822). Jean VI venait de reconnaître ce titre, 1825, lorsque sa mort (10 mars 1826) donna à Pedro une nouvelle couronne. Jugeant impossible de les conserver toutes deux, il abdiqua aussitôt (2 mai), en octroyant au royaume une charte libérale, celle de Portugal pour son second enfant, Dona Maria II, alors âgée de 7 ans : cette princesse devait épouser son oncle, l'infant D. Miguel, frère cadet de D. Pedro, qui fut, l'année suivante, nommé régent du royaume. Quelques mois après, exploitant habilement les défiances qu'inspirait aux grands, au clergé, et, par suite, aux masses de la population, l'alliance que ses tendances absolutistes avaient fait naître entre le radicalisme de 1820 et le libéralisme de 1826, D. Miguel protestait contre cette combinaison, à laquelle il avait d'abord ouvertement et publiquement applaudi, renversait la charte, détrônait sa nièce, et devenait roi absolu (30 juin 1828). D'un autre côté, la constitution libérale donnée au Brésil par D. Pedro, 1824, n'avait pu faire oublier au parti démocratique de ce pays qu'il avait, peu auparavant, 1823, violemment dissous l'Assemblée constituante ; on lui reprochait une guerre malheureuse, 1825-28, contre Montevideo, et l'abandon de ce pays, vieille colonie espagnole devenue province brésilienne en 1823 : une insurrection le força (janvier 1831) d'abdiquer pour son jeune fils Pedro II. L'année suivante, avec une petite flotte achetée ou empruntée en Angleterre et en France, il reparut en Portugal, et, après une guerre de deux ans, pendant laquelle il supprima tous les monastères portugais, et où se distinguèrent surtout, avec l'amiral anglais Napier, les généraux portugais comte de Villaflor, créé bientôt duc de Terceira, le maréchal de Saldanha, et le marquis de Palmella, il releva le trône de sa fille (22 septembre 1833), assura la couronne de Dona Maria par le traité de la quadruple alliance, 22 avril 1834 (*V. ce mot*), força D. Miguel à quitter le pays (juin 1834), et rétablit la charte de 1826. D. Pedro avait successivement épousé : en 1817, l'archiduchesse Léopoldine d'Autriche, qui mourut en 1825, et, en 1829, Marie-Amélie de Leuchtenberg, fille du prince Eugène de Beauharnais. On a imprimé, sous le titre de *Correspondance constitutionnelle* (trad. en français par Eug. de Monglave, Paris, 1828) les lettres de D. Pedro à son père, du 8 juin 1821 au 24 août 1822. R.

PEDRO (Ordre de Don), ordre fondé au Brésil, en 1822, par l'empereur Don Pedro Ier. L'insigne est une étoile à 5 rayons émaillés de blanc et bordés d'or, ayant au milieu un phénix, et suspendue à un ruban vert moiré.

PEDRO (SAN-), v. du Brésil, dans la province de son nom, sur le San-Pedro ou Rio-Grande-do-Sul, à 225 kil. S. de Portalègre ; 6,000 hab. Elle est appelée aussi San-Pedro-do-Sul. — La prov. de San-Pedro ou du Rio-Grande-do-Sul, entre celles de Parana au N., de Ste-Catherine au N.-E., l'Atlantique à l'E. et au S., l'Uruguay au S.-O., et l'Entre-Rios à l'O., a 319,186 kil. carr. environ, 720 kil. sur 400, et 201,000 hab. Ch.-l., *Porto-Alegre*. Sol montagneux, excepté au N. et au centre ; très-fertile en riz, blé, orge, chanvre, millet, vin, fruits, etc. Elève de bétail. Mines d'or, d'argent, de soufre, de houille.

PEDRO-MATAPAS (SAN-), v. de l'Amérique centrale, dans l'Etat et à 60 kil. N.-E. de San-Salvador ; 4,000 hab. Fonderie de fer ; comm. de sucre.

PEEBLES, v. d'Ecosse, capitale du comté de son nom, sur la Tweed, à 35 kil. S. d'Edimbourg ; 2,050 hab. Fabr. de bonneterie et de draps. Ruines de l'anc. forteresse de *Neidpath*. — Le comté de Peebles ou Tweeddale (vallée de la Tweed) est au S. de l'Ecosse, entre ceux d'Edimbourg au N., de Selkirk à l'E., de Lanark à l'O., et de Dumfries au S. ; 93,312 hect., dont 1/3 en culture et 2/5 en prairies ; 46 kil. sur 35 ; 12,000 hab. Sol montagneux, bien boisé. Quelques marais. Elève considérable de moutons ; laine excellente. Houillères au N.-O. Donne le titre de marquis à la famille Hay.

PEEL (Sir Robert), homme d'Etat anglais, né en 1788 à Tamworth (Strafford-Shire), mort en 1850, était fils d'un riche filateur, que Pitt avait créé baronnet en 1800. Il fit de brillantes études à Oxford, entra à la Chambre des Communes en 1809, prit place d'abord parmi les tories, fut nommé en 1812 secrétaire au département de l'Irlande, fit passer en 1818 un bill important qui avait pour but de limiter l'émission du papier-monnaie, et accepta en 1822 le portefeuille de l'intérieur dans le ministère de lord Liverpool. Ce fut alors qu'il fonda sa réputation comme homme d'Etat. Conservateur pour tout ce qui touchait au système politique, il se montra libéral en ce qui concernait l'administration et la législation criminelle : il soutint l'*alien-bill*, combattit l'émancipation des catholiques, exalta la Sainte-Alliance, mais en même temps encouragea l'instruction populaire, et adoucit la pénalité. Il quitta le ministère en 1827, mais y rentra avec lord Wellington en 1828. Le rappel de vieilles lois, qui frappaient les dissidents d'incapacité pour certains emplois, lui avait aliéné déjà le parti tory, lorsqu'en 1829 il vint proposer le bill d'émancipation des catholiques, et souleva contre lui un déchaînement universel ; tories et whigs l'accablèrent d'injures ; sa famille même se déclara contre lui. Il traversa cette crise avec fermeté et poursuivit le cours des réformes qui lui semblaient nécessaires. Le contre-coup de la révolution de France, en 1830, renversa le ministère dont il faisait partie, et cette chute le réconcilia avec le parti tory. Il lutta durant 18 mois contre la réforme parlementaire ; mais son éloquence fut impuissante, et le *reform-bill* passa. Le Parlement fut dissous, et les élections de 1833 diminuèrent sensiblement le nombre des tories dans la Chambre ; Robert Peel devint le chef du parti. Il était allé, en 1834, faire un voyage en Italie, lorsque le roi Guillaume IV le rappela brusquement pour former un ministère ; l'entreprise était prématurée, et Peel dut bientôt se retirer. La chute du ministère Melbourne le ramena au pouvoir, 1841 ; il s'adjoignit cette fois quelques whigs modérés. Les whigs lui léguaient un déficit de plus de 50 millions : par la mesure audacieuse de l'*income-tax*, 1842, il rétablit miraculeusement l'équilibre, et ouvrit une source nouvelle de revenus, qui permit de faire une révolution radicale dans le système commercial. L'abolition radicale des lois de prohibition sur les céréales fut la conséquence des réformes financières, et par ses résultats immenses pour le bien-être des classes

inférieures, sauva l'Angleterre de la commotion de 1848. Peel se retira des affaires peu de temps après son triomphe, et mourut inopinément d'une chute de cheval. *V.* Guizot, *Robert Peel, Etude et histoire contemporaine*, 1856, in-8°. F—T.

PEELTOWN, v. d'Angleterre, dans l'île de Man, port de commerce sur la côte O., à 16 kil. de Douglas; 2,133 hab. employés à la pêche. Ruines d'un beau château féodal, d'une cathédrale et d'un palais épiscopal.

PEENE, riv. d'Allemagne, prend sa source dans le Mecklembourg, coule entre le Mecklembourg et la Poméranie, et se jette dans la mer Baltique près de Peenemünde (Prusse). Cours de 100 kil. Navigable depuis Malchin. Affluents : la Tollensee et le Trebel.

PÉGASE, cheval ailé, né, selon la Fable, de Neptune et de Méduse, ou seulement du sang de Méduse, quand Persée lui eut tranché la tête. Ce héros le monta pour aller délivrer Andromède, et Bellérophon pour combattre la Chimère. Pégase est aussi le symbole de l'essor poétique; d'un coup de pied, il fit jaillir de l'Hélicon la fontaine Hippocrène, où les poëtes venaient puiser l'inspiration.

PEGAU, v. du royaume de Saxe, à 21 kil. S. de Leipzig, sur la rive g. de l'Elster; 4,245 hab. Toiles et cordonnerie.

PEGÉES (du grec *pègè*, fontaine), nymphes des fontaines, les mêmes que les Crénées.

PEGMA, plancher mobile, dans les théâtres des anc. Romains, pour faire apparaître sur l'avant-scène, à travers une trappe ouverte instantanément, un dieu ou un personnage qui était censé venir des Enfers, ou de dessous terre. C. D—Y.

PEGNITZ, *Pegnesus*, riv. de Bavière, naît dans le cercle de Haute-Franconie, passe à Nuremberg, et se jette dans la Regnitz, à Furth. Cours de 110 kil. — De 1808 à 1810, il y eut un cercle de la Pegnitz, réparti auj. dans ceux de Haute et Moyenne-Franconie. En 1644, une société des *Bergers de la Pegnitz* fut créée à Nuremberg pour le développement de la langue et de la littérature allemandes.

PEGO, v. d'Espagne, dans la prov. et 56 kil. N. d'Alicante; 5,000 hab.

PÉGOMANCIE (du grec *pègè*, fontaine), divination d'après l'inspection des fontaines, en observant soit les mouvements des pierres qu'on y jetait, soit les efforts de l'eau pour pénétrer dans des vases qu'on y plongeait.

PÉGU, PÉGOU ou BAGOU, v. de l'Inde anglaise au delà du Gange, capitale de l'ancien royaume de son nom dans l'empire birman, sur le Pégu, affluent de l'Iraouaddy; par 17° 40' lat. N., et 96° 12' long. E., à 525 kil. S. d'Umerapoura; 7,000 hab. Rasée en 1757 par Alompra, empereur birman, qui y laissa la belle pyramide de *Choumadou* (Dieu d'or), haute de plus de 100 mètres. Rebâtie en 1790, elle fut encore prise en 1824 par les Anglais. — La prov. actuelle de Pégou est bornée au N. par l'Arakan et l'Empire Birman, à l'E. par le Martaban, et, des autres côtés, par le golfe du Bengale; 89,815 kil. carr.; 1,150,189 hab. Soumis et réuni à l'Inde britannique en 1853. Climat très-chaud. Forêts de teks, peuplées de tigres et d'éléphants. Or, pierres précieuses; riz, thé. Ch.-l., *Rangoun*; villes princip. : Prome au N., Bassein ou Persaim au S.

PEHLVI (Langue), anc. idiome de la Médie. C'est la langue immédiatement antérieure au persan moderne.

PEICHAOUER. *V.* PESCHAOUER.

PEIGNOT (Etienne-Gabriel), bibliographe, né en 1767 à Arc (Haute-Marne), m. en 1849, fut reçu avocat au parlement de Besançon en 1790, fit partie de la garde constitutionnelle de Louis XVI en 1791-92, devint successivement commissaire du département de la Haute-Saône, bibliothécaire à Vesoul, où il mit en ordre beaucoup de matériaux provenant de Luxeuil et autres monastères, directeur de l'école secondaire de Vesoul en 1803, inspecteur de la librairie à Dijon en 1813, proviseur du collége royal de Dijon en 1815, enfin inspecteur de l'Académie. Ses principales publications sont : *Manuel bibliographique, ou Essai sur les bibliothèques anciennes et modernes*, 1800; *Dictionnaire raisonné de bibliologie*, 1802; *Curiosités bibliographiques*, 1804; *Dictionnaire des livres condamnés au feu, supprimés ou censurés*, 1806; *Répertoire de bibliographies spéciales*, 1810; *Répertoire bibliographique universel*, 1812; *Histoire du parchemin et du vélin*, 1812; *Précis historique des Pragmatiques, Concordats*, etc., 1817; *Recherches sur Voltaire*, 1817; — *sur La Harpe*, 1820; *Des comestibles et des vins de la Grèce et de l'Italie en usage chez les Romains*, 1822; *Manuel du bibliophile, ou Traité du choix des livres*, 1823, 2 vol.; *Recherches sur les Danses des morts et l'origine des cartes à jouer*, 1826; *Essai chronologique sur les mœurs, coutumes et usages de la Bourgogne*, 1827; *Documents... sur les dépenses de Louis XIV*, 1827; *Du luxe de Cléopâtre*, 1828; *Choix de testaments remarquables*, 1829, 2 vol.; *Recherches sur la personne de J.-C., sur celle de Marie et sur sa famille*, 1829; *Eléments de morale*, 1838, 3 vol.; *Essai sur la liberté d'écrire*, 1832; *Recherches sur La Monnoye*, 1832; *Essai sur la reliure*, 1833; *Recherches sur l'instrument de pénitence appelé la discipline*, 1841; *Sur le tombeau de Virgile au mont Pausilippe*, 1840; *Catalogue d'une partie de la bibliothèque des ducs de Bourgogne au XVe siècle*, 1841, in-8°; *Predicatoriana*, 1841; *le Livre des singularités*, 1841; *Amusements philologiques*, 1842, etc.

PEI-HO, riv. de Chine. *V.* PAY-HO.

PEILA ou PEILAU, v. des Etats prussiens (Silésie), près des sources de la Peila; 4,000 hab. Fabr. de tissus de laine et de coton. Etablissement de Frères Moraves. Frédéric II y battit les Autrichiens, le 10 août 1762.

PEINA, v. du royaume de Hanovre, à 31 kil. N.-E. d'Hildesheim; 3,000 hab. Maison de détention. Entrepôt royal de fers. Comm. de fils, toiles, tabac, grains.

PEIPOUS (Lac), en russe *Tschoudskoé-Osero*, lac de la Russie d'Europe, entre les gouvernements de St-Pétersbourg, de Pskov, de Riga, et de Revel; 110 kil. sur 45. Il communique avec le golfe de Riga par le Fellin, et avec celui de Finlande par la Narva. Très-poissonneux; fréquentes tempêtes. Il renferme plusieurs îles, entre autres Porka. Victoire navale des Russes sur les Suédois, en 1702.

PEIRESC (Nicolas-Claude FABRI, seigneur de), conseiller au parlement d'Aix, né au village de Beaugensier (Provence) en 1580, m. à Aix en 1637. Quoiqu'il n'ait jamais rien publié lui-même, aucun homme ne rendit plus de services aux lettres. Bien digne d'être appelé par Bayle le *procureur-général* de la littérature, il encourageait les auteurs, leur fournissait des lumières et des matériaux, employait ses revenus à faire acheter ou copier les monuments les plus rares et les plus utiles, et les communiquait aux savants. Scaliger, Saumaise, Holstenius, Kircher, Mersenne, Grotius, Valois, etc., eurent part à ses libéralités. Il avait un goût particulier pour les objets d'art et d'antiquité, pour l'histoire naturelle, les mathématiques et l'astronomie. Quelques-unes de ces sciences lui sont redevables d'importantes découvertes. Il forma de grandes collections de médailles, d'inscriptions et d'histoire naturelle. Ce fut lui qui expliqua que les pluies de sang sont produites par les sécrétions des papillons dans la chrysalide. Avant Cuvier, il affirma que les ossements fossiles, regardés comme des os de géants, sont des os d'animaux connus. Il importa en France l'espèce des chats angoras, le jasmin d'Inde, celui d'Amérique, le lilas de Perse, le laurier rose, le myrte à fleurs pleines, la néfle, etc. Son commerce de lettres embrassait toutes les parties du monde. Sa mort fut pleurée par une foule de poëtes, et en 40 langues différentes par les *Humoristes* de Rome. Le 10e vol. des *Mémoires de littérature* du P. Desmolets contient une dissertation de Peiresc sur un trépied ancien. M. Boissonade a publié les Lettres de Peiresc à Holstenius dans le recueil intitulé : *Holstenii epistolæ ad diversos*, Paris, 1819, in-8°; sa *Vie* a été écrite en latin par Gassendi, Paris, 1641, in-4°, Quedlimbourg, 1708, in-12, et traduite en français par Requier. C. N.

PEISKRETSCHAM, v. des Etats prussiens (Silésie), à 52 kil. S.-E. d'Oppeln; 3,300 hab. Toiles, draps, tabac, poterie; haut-fourneau et affinerie.

PEIZ, v. des Etats prussiens (Brandebourg), à 51 kil. S. de Francfort-sur-Oder; 2,500 hab. Forges royales et affinerie de fer.

PÉ-KIANG-HO ou TCHING-KIANG, riv. de la Chine (Kouang-Toung), a sa source près de Nan-Young-Fou, coule au S., et se jette dans le Si-Kiang, au-dessous de Canton, qu'il arrose. Cours de 450 kil. En partie navigable.

PÉKIN, en chinois *Pé-King* (cour du Nord) ou *King-sse* (la capitale), v. de l'Empire chinois, capit. de tout l'empire et de la prov. de Pé-tchi-li, dans une vaste plaine, sur le Yu-ho (affluent du Pé-ho), à 50 kil. S. de la grande muraille de la Chine; par 39° 54' 13" lat. N., et 114° 8' 30" long. E.; 2,000,000 d'hab. environ. Sa forme est celle d'un quadrilatère de 45 kilom. de circuit, composé de deux villes distinctes, la *Wai-tching*, ville extérieure; et la *Nei-tching*, ville intérieure, au N. de la première. — La ville extérieure est la région du commerce et de l'industrie : les rues y sont étroites, sales; les maisons généralement à un seul étage, mal alignées, mal bâties; beaucoup sont peintes en bleu céleste, en cinabre, ou même dorées. — La ville intérieure est une place de guerre, avec de belles murailles de briques, et des portes de marbre ornées de statues. Là sont les tribunaux supérieurs ou ministères de l'Empire, le tribunal de l'histoire

et de la littérature chinoise examinant les aspirants au titre de mandarin; le temple de la paix éternelle avec un séminaire de lamas pour le Thibet; le collége impérial, où l'on enseigne le mantchou, le chinois, et le russe; une mosquée, une chapelle catholique, une église grecque, la mission russe; un observatoire bâti en 1279, l'imprimerie du gouvernement, éditant un journal, et dont les publications sont livrées au commerce; Bibliothèque et collections impériales, les plus riches de l'Asie. Nombreuses écoles de toutes sortes; grands établissements de bienfaisance. La plupart des édifices sont entourés de cours, et presque cachés au milieu de massifs d'arbres. On compte plus de 400 rues, larges de 20 mètres environ, non pavées, et dont beaucoup se terminent par des arcs de triomphe. — Cette ville enveloppe la *cité impériale*, qui a 10 kilom. de tour, et est presque entièrement occupée par les jardins de l'Empereur. — Au centre, dans une 3e enceinte, est le *Kingtching* ou *ville interdite*, d'un circuit de 3 kilom. environ, résidence de l'Empereur et de l'héritier de la couronne. — Pékin fut bâti, selon les Chinois, entre 1200 et 1100 av. J.-C. Gengis-Khan s'en empara en 1215. Koublaï-Khan y fit d'importantes constructions. Marco-Polo est le premier Européen qui ait visité cette capitale. En 1644, les Mandchoux s'en emparèrent. En 1860, un corps expéditionnaire franco-anglais défit l'armée chinoise sous les murs de la ville, et, le 25 octobre de cette même année, les ambassadeurs français et anglais signèrent dans Pékin un traité de paix et de commerce avec le prince Kong, délégué de l'Empereur. — Le pays est sujet à de terribles tremblements de terre : un, en 1662, fit périr 300,000 personnes, et un autre, 100,000 en 1672 !

PÉLAGE, en celte *Morgan* (c.-à-d. maritime), hérésiarque du ve siècle, né dans la Grande-Bretagne, se fit moine, vint à Rome, où il se lia avec Rufin, et se forma par la lecture des Pères grecs et surtout d'Origène. Esprit ardent et exalté, il enseigna qu'Adam avait été créé sujet à la mort; que son péché n'avait pu être imputé à ses descendants; que les enfants, en naissant, sont dans le même état où se trouvait Adam avant son péché; que l'homme peut vivre sans péché; que la nature n'est point corrompue, et que la grâce n'est point nécessaire pour pratiquer la vertu. Les conciles de Carthage, 415, d'Antioche, 424, et le concile œcuménique d'Ephèse en 431, condamnèrent sa doctrine, dont St Augustin fut le principal adversaire. Pélage mourut vers 432; mais sa doctrine, connue sous le nom de Pélagianisme, se maintint jusqu'au VIe siècle. Noris, Vossius, et Patouillet en ont écrit l'histoire. M.

PÉLAGE Ier, pape de 555 à 559, romain d'origine, fit commencer l'église de St-Philippe et St-Jacques. On a de lui 16 *Epîtres*.

PÉLAGE II, romain, pape de 578 à 590, ne put étouffer en Istrie le schisme dit *des trois chapitres* (*V.* VIGILE).

PÉLAGE Ier, roi des Asturies de 711 à 737. Porte-lance du roi Rodrigue à Xérès, il s'était réfugié dans les Pyrénées cantabriques. Vainqueur des Arabes à Caradonga, 718, il fonda Oviédo et un royaume qui devait plus tard s'étendre jusqu'au centre de l'Espagne. Pélage fut un véritable héros; il accomplit les plus grandes choses avec de faibles ressources, et par la force de son génie et de son caractère.

PÉLAGIE (Ste), comédienne à Antioche au ve siècle, se convertit, et se retira sur la montagne des Oliviers à Jérusalem, où elle finit ses jours dans la pénitence. Fête, le 8 octobre. — Il y a une autre sainte de ce nom, martyre dans le IVe siècle, et fêtée le 9 juin.

PÉLAGONIE, canton de la Macédoine, au N.; comprise dans la Péonie, avec laquelle on la confond quelquefois. — On appelait *Pélagonie tripolitaine* une contrée de Thessalie, où étaient les trois villes d'Azor, Pythium et Doliché.

PÉLASGES, nom sous lequel on désigne une très-ancienne population, qui occupa la Grèce et l'Italie, se répandit à l'E. dans l'Asie-Mineure et les îles de l'Archipel, à l'O. dans les grandes îles de la Méditerranée et jusqu'en Espagne, et qui ensuite fut assujettie aux tribus guerrières venues après elle. D'après Hérodote, les Pélasges ont occupé tout le pays appelé de son temps *Hellade*, et qui primitivement se nommait *Pélasgie*. Ils étaient laborieux, et attachés surtout à la culture de la terre. Selon la Fable, Pélasgos, le premier, a pétri et cuit le pain réduit en farine. Les Pélasges aimaient les plaines d'alluvion s'ouvrant vers la mer et fécondées annuellement par le limon des fleuves; et ils les appelaient du nom générique d'*Argos*, appliqué plus tard aux villes qui s'y sont élevées; de ce nom on dérivait même leur nom national, *Pélasgos* ou *Pélargos*, les laboureurs des plaines. Un autre nom particulier aux Pélasges est celui de *Larissa*, que portent les villes bâties par eux, la plupart au centre de plaines vastes et arrosées. Ces Argos demandaient à être protégées contre le débordement des eaux, ces Larisses à être défendues contre les invasions des ennemis : de là, dans les pays occupés par les Pélasges, les canaux souterrains destinés à conduire les eaux à la mer, les digues et les chaussées construites pour les contenir dans le fond des vallées, et les prodigieuses murailles appelées par les Grecs *Cyclopéennes*, et qu'on rencontre surtout en Argolide et en Etrurie (*V.* CYCLOPÉENS. Monuments). Les Hellènes, frappés des proportions gigantesques de ces monuments, en expliquaient l'origine par l'intervention de puissances supérieures, des géants, des Cyclopes, ou des dieux (Apollon, Hercule), par le génie tout-puissant des poëtes (Amphion), auxquels les dieux accordaient le pouvoir de remuer et d'assembler les rochers. Hérodote rapporte aux Pélasges les premières notions des puissances divines et les formes élémentaires du culte. Leur religion fut le *naturalisme*, c.-à-d. la divinisation des phénomènes naturels, des agents physiques, des forces destructives ou organisatrices. Ils les appelaient, d'une manière vague et confuse encore, *les dieux;* plus tard, ils appliquèrent des noms à tel ou tel dieu. C'est à eux que les Hellènes durent plusieurs des divinités de leur Olympe : *Zeus*, à qui était consacré le chêne, sous la forme duquel il fut sans doute adoré, lorsque les premiers hommes mangeaient des glands d'après la tradition pélasgique; *Héra* ou Junon, vénérée dans le pays pélasgique d'Argolide, et qui avait d'abord été le tronc de poirier dans lequel on tailla sa statue jusqu'à Polyclète, ou la grenade sauvage, qui plus tard ne figure plus que comme un attribut dans sa main; *Posidon* ou Neptune, qui envahit les grèves basses de l'Attique, terre pélasgique dont le premier nom, d'après Strabon, fut Posidonia; *Athéné* ou Minerve, la déesse de l'olivier, la protectrice des hauteurs, des villes environnées de tours et de murailles; *Déméter* ou Cérès, la déesse de la vie agricole, celle qui enseigna à Triptolème à semer le blé; *Hermès* ou Mercure, dont la représentation symbolique avait été, d'après Hérodote, transmise par les Pélasges aux Hellènes; *Héphaistos* ou Vulcain, le divin forgeron, fils d'Héra, banni de l'Olympe hellénique, et tombé dans cette île de Lemnos où les Pélasges se retrouvent encore aux temps historiques; enfin *Artémis* ou Diane, née dans cette Arcadie qui resta pélasgique jusqu'aux derniers temps de la Grèce, déesse des montagnes, des bois sacrés, des sources, des lacs, reine des Nymphes, des Faunes et des Satyres. Un autre caractère de la religion pélasgique, ce sont ces sanctuaires mystérieux de Dodone, d'Eleusis, de Samothrace, où se conservaient, révélés seulement à un petit nombre d'adeptes, les rites religieux, les cérémonies, la langue du culte primitif de la Grèce. Cette religion de la nature inspira les poëtes demi-fabuleux de la Thrace, antérieurs à l'époque homérique, Orphée, Musée, Mélampus.

Pélasges de la Grèce. — Tout atteste dans la Thessalie le séjour des Pélasges : les cimes du versant oriental du Pinde sont couronnées de leurs enceintes massives, et la plaine du Pénée, qu'ils semblent avoir les premiers cultivée, est appelée par Homère *Argos Pélasgique*. Une *Larissa* occupe le centre de ce riche bassin, où l'on rencontre encore des débris de canaux, de chaussées et de digues, antérieurs aux Hellènes. Deux autres villes du même nom étaient situées, l'une au N., l'autre au S. de la Thessalie; le canton le plus central et le plus fécond de ce pays a porté le nom de *Pélasgiotide*. Parmi les tribus de race pélasgique, on trouve les *Perrhèbes*, les *Ilisiæens*, et les *Dolopes* : ils furent ou chassés du pays ou refoulés dans les gorges de l'Olympe par les Lapithes, les Hellènes-Achéens, les Eoliens-Myniens et Béotiens, et les Thesprotes-Thessaliens. Les Pélasges qui n'émigrèrent pas furent réduits à la condition servile, sous les noms caractéristiques de *Pénestes* (pauvres), et de *Ménestes* (ceux qui demeurent aux champs). Ils appartinrent aux plus puissantes familles du pays, les Aleuades, les Scopades, les Créondes, qui les accablaient de travaux et de châtiments indignes; bien qu'ordinairement employés à cultiver les terres et à garder les troupeaux, ils servaient cependant dans les armées thessaliennes comme fantassins, et même comme cavaliers. — Les plus anciens habitants de la Phocide et de la Béotie sont appelés *Hyantes*, *Hectines*, *Aones* et *Lemnices;* ils paraissent appartenir à la race pélasgique. Ce n'est qu'à une époque relativement récente, vers le temps de la guerre de Troie, que les traditions mentionnent l'invasion en Béotie

des *Pélasges* et des *Thraces*. Ceux-ci étaient une branche des Pélasges-Piériens de la Macédoine. — Les Pélasges de Béotie se réfugièrent, dit-on, en Attique, 60 ans après la prise de Troie, à la suite de l'invasion des Béotiens d'Arné. Mais, depuis longtemps, l'Attique était peuplée de Pélasges ; c'est la terre sacrée d'Athéné ; à Eleusis est le sanctuaire de Déméter, dont les fêtes, appelées Thesmophories, rappelaient que la culture du sol avait été le point de départ et la condition de la vie sociale. Ce sont les Pélasges, sans doute, qui, dans la division en 4 tribus attribuée à Ion, c.-à-d. dans la répartition du peuple après la conquête hellénique, formèrent les deux dernières classes des *Egicores* et des *Argades*, ou des pâtres et des laboureurs, occupations conformes à leur caractère, pendant que les Ioniens, relativement peu nombreux, composaient la caste militaire des Oplites. Ce n'est que longtemps après l'invasion ionienne, qu'on retrouve en Attique un peuple portant le nom particulier de *Pélasges*, le même qui avait été chassé de Béotie après la prise de Troie ; et comme si les anciens Pélasges, absorbés par les Hellènes, eussent oublié l'art de bâtir, c'est aux nouveaux venus que les Athéniens font construire les murs de leur Acropole : ils leur cèdent, en récompense, un terrain stérile au pied du mont Hymette, où les Pélasges s'établissent, mais seulement comme voisins, gardant leur langue et leurs mœurs. Fidèles à leur génie national, ils fertilisent le terrain, et les Athéniens, envieux de leurs richesses, ou, d'après une autre tradition, pour venger les outrages faits par les Pélasges à de jeunes filles d'Athènes, les chassent du pays ; ils se retirèrent à Lemnos, où, sous le nom de Pélasges-Tyrrhéniens, ils devinrent fameux par leurs pirateries. — Dans le Péloponèse, l'Argolide est toute pélasgique : le nom d'*Argos*, où, suivant une tradition conservée par Eschyle dans les *Suppliantes*, régnait *Pélasgos*, fils de Palæchton (la terre primitive), le culte de Junon particulier à cette ville, les murailles indestructibles de Tirynthe et de Mycènes, tout témoigne du séjour des Pélasges. La double conquête de l'Argolide par les Achéens d'abord, puis par les Doriens, rendit la condition des Pélasges vaincus plus dure que partout ailleurs ; on y trouve, après le retour des Héraclides, au-dessous des Doriens vainqueurs et des Achéens, habitant quelques villes et jouissant, sinon des droits politiques, au moins de la liberté civile, une population méprisée, dont les individus portent différents noms, *Gymnésiens* à Argos, parce qu'ils pouvaient servir en qualité de troupes légères ; *Conipodes* (hommes aux pieds poudreux), à Epidaure ; *Corynéphores* (porteurs de bâtons) ou *Catonacophores* (porteurs de peaux de brebis), à Sicyone. La nature tout agricole de leurs occupations, et leur nombre considérable relativement aux conquérants, ne permettent pas de méconnaître en eux l'ancienne population pélasgique. — L'Arcadie, qui disputait à l'Argolide la gloire d'être le premier séjour des Pélasges, conserva jusqu'à la fin de l'histoire de la Grèce son indépendance politique et le caractère tout pastoral et agricole de sa population. Bien qu'admis dans la suite parmi les populations de race hellénique, les Arcadiens différaient des Hellènes de pure race par leur genre de vie plus grossier, par leur religion demeurée plus fidèle au naturalisme primitif. Ils excellent dans l'art de faire écouler par des canaux souterrains les eaux sans issue des vallées de Stymphale, d'Orchomène, de Phénée, de Caphye. Leur roi fabuleux, Lycaon, est, ou fils de Pélasgos, ou identique à Pélasgos lui-même ; et ses fils, les Lycaonides, forment toute une dynastie de fondateurs de villes et de chefs de tribus. — L'Achaïe, lorsqu'elle était encore appelée *Egialée* (le rivage), avait une population d'origine pélasgique, au témoignage d'Hérodote ; les noms de *Larissa*, que portait une de ses villes, et du fleuve *Larissos*, qui la bornait à l'O., confirment cette assertion. — En Elide, les Pélasges avaient le nom particulier de *Caucones*, et passaient, dit Strabon, pour être originaires d'Arcadie, ce que représente la tradition rapportée par Pausanias, qui leur donne pour premier roi Caucon, un Lycaonide. — En Messénie, où le roi Caucon introduisit les mystères d'Eleusis, les Caucones apparaissent mêlés à un autre peuple qui semble de race moins purement pélasgique, les *Lélèges* : ceux-ci fondent en Messénie une Pédase, qui rappelle une ville du même nom fondée par ce peuple en Asie-Mineure, où ils sont les auxiliaires des Troyens, peuple certainement pélasgique ; ils fondèrent à Samos, dont ils furent les premiers habitants, le plus ancien temple connu de la déesse pélasgique Héra. Ces mêmes peuples ont aussi occupé la Laconie, où les traditions parlent d'un Lélex, le premier habitant du sol lacédémonien, appelé de lui *Lélégie*. D'autres preuves du séjour des Pélasges en Laconie, c'est l'antiquité, dans ce pays, du culte des *Dioscures*, divinités qu'Hérodote reconnaît formellement être pélasgiques, et que l'on retrouve vénérées sous le nom de *grands dieux* dans l'île de Samothrace ; c'est l'existence de cette classe des *Hilotes*, dont la misère était le résultat d'une conquête. Un peuple de la Laconie, dont l'origine pélasgique n'est pas douteuse, ce sont les *Cynuriens*, qui occupent la côte, depuis la frontière de l'Argolide jusqu'au cap Malée, et qu'Hérodote reconnaît comme autochthones, au même titre que les Arcadiens.

Pélasges du Nord de la Péninsule, de l'Asie-Mineure et des îles.—Au N. de l'Olympe et des monts Cambuniens jusqu'à l'Hellespont, on rencontre encore les Pélasges. La Macédoine fut originairement peuplée par eux ; ils y sont divisés en tribus, dont chacune porte un nom particulier. Ainsi la tradition donne aux *Macednes* un Lycaonide pour ancêtre ; si ce peuple fut plus tard civilisé par des rois de race hellénique, il conserva son idiome particulier, où s'étaient conservés, jusqu'au temps d'Alexandre, bien des mots pélasgiques. Les *Péoniens*, dans la vallée de l'Axius, les *Bottiens*, dans celle de l'Haliacmon, sont formellement cités comme Pélasges. Entre l'Haliacmon et l'Olympe, les *Piériens* sont assimilés par Strabon aux Thraces de Phocide et de Béotie. Ce sont aussi des Thraces qui sont répandus sur toute la côte, du Strymon à l'Hellespont ; le culte des Muses, né chez ces Thraces-Pélasges des temps héroïques, les noms des chantres de ce pays, Orphée, Musée, celui de Thamyris, connu d'Homère, ne permettent pas de les confondre avec les peuples qui ont porté le même nom et habité le même pays aux temps historiques, et qui, de mœurs toutes différentes, semblent se rattacher à la race scythique. D'autres Pélasges habitaient en Macédoine la presqu'île de Chalcidique : c'étaient les *Pélasges-Tyrrhéniens*, dont les ancêtres, chassés d'Athènes, s'étaient réfugiés à Lemnos. Expulsés de cette île par Miltiade, ils s'étaient retirés dans la Chalcidique, où ils formaient encore, à l'époque de la guerre du Péloponèse, la majorité de la population des petites villes de la péninsule d'Acté.—Ces mêmes Pélasges-Tyrrhéniens existaient aussi, au temps d'Hérodote, en Asie-Mineure, sur les côtes de la Propontide, où ils avaient fondé les villes de Placie et de Scylace, et introduit leur culte à Cyzique. Trois villes de Larisse existaient à l'époque héroïque, l'une près de Troie, les deux autres sur les bords de l'Hermus et du Caystre. Les villes d'Assos et d'Antandros sont formellement désignées comme pélasgiques, et l'*Iliade* appelle Pélasges un peuple qui vient au secours des Troyens. Les Troyens eux-mêmes et les peuples de l'Asie-Mineure, jusqu'à l'Halys à l'E. et au Taurus au S., paraissent appartenir au rameau thraco-phrygien de la race pélasgique. La grande déesse Vesta, divinité d'origine pélasgique, au témoignage d'Hérodote, était honorée dans le temple phrygien de Pessinonte, où les danses frénétiques des Corybantes rappellent le caractère orgiastique des cérémonies de Samothrace, patrie de Dardanus, le père des Troyens. Dans l'*Iliade*, on voit venir au secours de Troie tous les peuples pélasgiques, depuis les Péoniens de la Thrace jusqu'aux *Méoniens* de Lydie. Les peuples riverains de la Propontide et du Pont-Euxin, *Bithyniens*, *Mysiens*, *Mariandyniens*, appartiennent, dit Strabon, à la famille des Thraces, et, auprès d'eux, nous retrouvons des *Caucones*. En Asie, comme en Grèce, les Pélasges semblent destinés à subir le joug des Hellènes. Les Mégariens, fondateurs d'Héraclée Pontique, réduisent les Mariandyniens à la servitude, et leur font une condition semblable à celle des Pénestes de la Thessalie. La tradition disait les *Cariens*, les *Mysiens* et les *Lydiens* issus de trois frères, et, en souvenir de cette parenté primitive, les trois peuples faisaient des sacrifices en commun à *Zeus Carios* dans la ville carienne de Mylasa. Ici encore nous retrouvons les *Lélèges* ; ils sont désignés par Alcée comme habitants d'Antandros, et Hérodote, qui les représente mêlés aux Cariens dans toutes les îles de la mer Egée, dit qu'anciennement les insulaires étaient Pélasges. — Parmi les îles où ils ont laissé les traces les plus durables, il faut citer au N. Lemnos et Imbros, d'où ils furent chassés par Miltiade, et Samothrace, le sanctuaire de leur religion et du culte de leurs dieux, les Cabires ; au S., la Crète, où, après la conquête dorienne, ils furent soumis au plus dur esclavage sous les noms de *Mnoïtes* (demeurant aux champs), ou *Dmoïtes* (domptés), esclaves de l'Etat, et d'*Aphamiotes* ou *Clérotes* (distribués par lots), esclaves des particuliers.

Pélasges de l'Épire et de l'Illyrie, de l'Italie, de la Sicile et de l'Espagne. — L'Epire était considérée comme pélasgique. C'est en effet dans ce pays qu'était l'oracle célèbre

de Dodone, dont le dieu est appelé par Homère *Zeus Pélasgique*. Les *Selli* ou *Helli*, interprètes du Dieu; les *Chaones*, les *Thesprotes*, qui passaient, comme les *Molosses*, pour avoir reçu un roi de Pélasgos; les *Graïci*, placés par Aristote aux environs de Dodone et de l'Achéloüs, sont des Pélasges, opinion que confirment les restes des gigantesques enceintes qui s'allongent en lignes sinueuses sur les flancs des montagnes d'Epire.—Les traces des Pélasges sont sensibles en Italie; ils y ont le caractère de colons étrangers. Il faut cependant en excepter les *Aborigènes*, qui semblent être un ban de Pélasges primitifs, et qui, refoulés par d'autres peuples dans les parties centrales de l'Apennin, en sortirent plus tard sous les noms de Sabelliens et d'Osques. Les nombreuses enceintes pélasgiques qui dominent et relient les hauteurs de la Sabine et du pays des Herniques, le culte profondément naturaliste de cette partie de l'Italie, confirment cette opinion. La partie centrale de la péninsule fut le point de rencontre des deux grands rameaux pélasgiques qui ont le caractère de colonies étrangères. Le plus septentrional est désigné par les Grecs sous le nom de *Tyrrhéniens*. Venus de la Thessalie, disent les traditions, ils s'établissent, sous le nom de *Sicèles* ou *Sicules*, sur les bords du Pô, où ils fondent Spina, et sur ceux de l'Arno, dont ils régularisent le cours. Mais c'est surtout au S. de ce fleuve, dans le pays appelé depuis Etrurie, que les Pélasges-Tyrrhéniens ont été puissants; ils y fondèrent Pise, Cortona, Agylla, Pyrgi, Tarquinies, Fiesole, Volterra, et les entourèrent de murailles indestructibles. L'invasion des Rhasènes en Etrurie n'amena ni l'extermination, ni le bannissement des Pélasges; leur nom même de Tyrrhéniens prévalut sur celui des conquérants auprès des nations étrangères. Si les vainqueurs dépouillèrent les vaincus de toute part au gouvernement, et les réduisirent en grande partie en servitude, les Pélasges ne disparurent pas comme race; Hérodote affirme que, de son temps, ils étaient en possession de Cortona, et y parlaient la même langue que les Pélasges-Tyrrhéniens de Placie et de Scylace sur la Propontide. C'est sans doute à ces Pélasges-Tyrrhéniens, restés dans le pays sous la domination des Rhasènes, qu'il faut attribuer les immenses travaux de desséchement et l'industrieuse activité qui rendirent si célèbre parmi les anciens le nom d'Etrusques (*Tyrrheni, Tyrseni, Tursci, Tusci, Etrusci*), indifféremment donné aux vainqueurs et aux vaincus. — D'autres Pélasges-Tyrrhéniens fondèrent en Espagne Sagonte, dont Annibal et les guerres sans nombre dont l'Espagne a été le théâtre n'ont pu détruire les indestructibles ruines; Saragosse, où les murailles pélasgiques dépassent l'enceinte de la ville actuelle; Tarragone, dans les murs de laquelle la mine fit moins d'effet, au commencement de ce siècle, que dans le rocher.—Le second ban de populations pélasgiques établi au S. de l'Italie, portait le nom générique d'*Œnotriens* à l'O., divisés en *Chones, Morgètes* et *Italiotes*, et celui de *Peucétiens* à l'E., comprenant les *Dauniens*, les *Japyges-Messapiens*, divisés en *Calabrois* et *Salentins*. Une tradition les faisait descendre de deux frères, Œnotrus et Peucétius, fils d'un roi pélasgique d'Arcadie. Mais le nom de Chones, si semblable à celui des Chaones d'Epire, dont les séparait seulement la partie la plus resserrée de l'Adriatique, l'existence, dans la Grande-Grèce, d'une ville et d'une rivière *Achérontia*, nom qui se retrouve en Epire, permettent de conjecturer que ces Pélasges-Arcadiens étaient mélangés de Pélasges-Epirotes. D'un autre côté, une autre tradition qui représente Peucétius, Daunus et Japyx amenant avec eux une multitude d'*Illyriens*, et le témoignage d'un auteur ancien qui fait des Dauniens un peuple illyrien d'origine, tout fait soupçonner que l'on devait rattacher aux Pélasges cette race illyrienne que Strabon représente comme mêlée à la population pélasgique de l'Epire. Dans le S. de l'Italie, comme ailleurs, les Pélasges furent absorbés comme nation et réduits en esclavage par les colonies helléniques, dont le nombre et la puissance firent donner à ce pays le nom de Grande-Grèce. Quelques-uns avaient cependant préféré l'émigration à l'esclavage. Ainsi les *Sicules*, chassés de l'Italie septentrionale par les Sicanes Ibériens, puis par les Rhasènes, avaient passé le détroit, et, avec les *Morgètes*, occupé le N. de la grande île qui prit d'eux le nom de Sicile.—Rappelons enfin cette tradition nationale et indigène dans le Latium, qui faisait venir Evandre de l'Arcadie pélasgique, et, par Enée, rattachait les Romains aux Troyens, et par les Troyens aux Pélasges. Rien ne ressemble plus à l'ancien culte pélasgique que l'ancien culte latin. Albe et Rome avaient leur Palladium comme Troie; Rome, dès son berceau, a honoré Vesta, la déesse pélasgique, et, plus tard, elle a été demander aux Phrygiens la Pierre noire de Pessinonte. Atticus, revenant de Grèce, croyait retrouver dans les dieux Pénates de Lavinium les dieux de Samothrace; les habitants de cette île obscure furent traités par le sénat d'*alliés* et de *parents;* après la bataille de Magnésie, Rome exempte les habitants de Pergame de tout impôt, comme liés par le sang au peuple romain. C'est dans la vallée du Tibre que viennent se mêler toutes les races pélasgiques, Aborigènes de l'Apennin, Tyrrhéniens d'Etrurie, Arcadiens de Grèce, Phrygiens d'Asie; et Rome, formée du mélange de toutes ces populations, vengea, en soumettant les Hellènes, la longue et universelle oppression sous laquelle ils avaient tenu les Pélasges. C. P.

PÉLASGIE, nom que portèrent, dans les temps les plus anciens, la Grèce entière, le Péloponèse, et l'île de Lesbos.

PÉLASGIOTIDE, contrée de la Thessalie, entre la Perrhébie au N., l'Histiæotide à l'O., la Phthiotide au S., et la Magnésie à l'E.; ainsi nommée des Pélasges qui l'habitèrent.

PÉLASGIQUE (Golfe), *Pelasgicus Sinus*, auj. golfe de *Volo*, golfe formé par la mer Egée au S.-E. de la Thessalie, entre la Phthiotide et la Magnésie, et au N. de l'Eubée. C'est le même que le golfe de Pagases.

PÉLASGUS, nom de plusieurs rois fabuleux de l'anc. Grèce; l'un, en Arcadie, fut le père de Lycaon; un autre, à Argos, appelé aussi Argus, succéda à son père Phoronée, et donna le jour à Criasus.

PÉLÉE, *Peleus*, fils d'Eaque, tua par mégarde son frère Phocus, s'expatria, et vint à la cour d'Eurytion, roi de Phthiotide, dont il épousa la fille, et qu'il eut encore le malheur de frapper à la chasse de Calydon. Réfugié à Iolcos, il y fut calomnié par la reine Créthéis, dont il avait dédaigné l'amour; le roi Acaste le fit pendre dans un bois. Pélée parvint à rompre ses liens, tua Acaste et sa femme, s'empara du trône d'Iolcos, et, ayant perdu sa 1re femme, épousa Thétis, dont il eut Achille. Il prit part à l'expédition des Argonautes, et au combat des Centaures et des Lapithes. Pendant la guerre de Troie, il fut renversé par les fils d'Acaste.

PELEW, PALAOS ou PALOS (Iles), archipel de la Polynésie, dans le Grand-Océan, à l'O. des Carolines, au N. de la Nouvelle-Guinée, entre 6° 53′ et 8° 9′ lat. N., 132° 9′ 15″ et 133° 39′ 45″ long. E. Formé de 26 îles longues, étroites, fertiles, et très-peuplées. Les habitants sont robustes, avides, cruels, et vivent en polygamie. Ces îles, peu fréquentées, furent découvertes par les Espagnols en 1710, et visitées par le capitaine anglais Wilson, en 1783. Bois d'ébène, cocos, bananes, ignames, oranges, citrons, bambous, canne à sucre; larges bancs de corail. Côtes poissonneuses.

PELHAM (Henri), homme d'Etat anglais, frère cadet du duc de Newcastle, servit dans les dragons pendant la rébellion de l'Ecosse en 1715, fut nommé à la Chambre des communes en 1718, entra au ministère en 1724 comme secrétaire d'Etat au département de la guerre, devint 1er lord de la trésorerie, puis chancelier de l'échiquier, et mourut en 1754. Il releva le crédit national, fit fleurir le commerce, et allégea la dette publique en réduisant le 4 pour 100 à 3.

PÉLIAS, né de Neptune et de Tyro, fut exposé lors de sa naissance, et sauvé par des bergers. A la mort de Créthée, époux de Tyro, il ravit le trône d'Iolcos à Eson, fils légitime de ce prince, tua sa femme et ses enfants, excepté Jason, qu'il espéra plus tard faire périr, en lui suggérant l'idée de l'expédition des Argonautes. Au retour de Jason, il périt victime de la vengeance de Médée (*V. ce nom*).

PÉLIGNIENS, *Peligni*, anc. peuple de l'Italie centrale, de race sabellienne, occupait le revers oriental de l'Apennin, entre les Marses à l'E., les Marrucins au N., dont le séparait l'Aternus, les Samnites proprement dits et les Frentans au S., séparés de lui par le Sagrus, c.-à-d. le N. de l'Abruzze citérieure et le S.-E. de l'Abruzze ultérieure 2e dans le royaume d'Italie; villes princip. : Corfinium, Sulmo; le port d'Aternum lui était commun avec les Vestins et les Marrucins. Le pays des Péligniens était, avec celui des Marses, le plus froid de la péninsule; il produisait surtout du lin, et était très-propre à l'élève des abeilles. Les Péligniens formaient avec les Vestins, les Marrucins et les Marses, l'une des deux confédérations qui se partageaient le Samnium, et étaient renommés par leur bravoure. Après avoir pris parti pour Rome contre les Latins en 340, et être restés neutres dans la 1re guerre des Romains contre les Samnites du S., en 326, ils voulurent secourir leurs compatriotes quand ils virent les Romains

menacer l'indépendance de toute l'Italie, en 308. Mais ils furent soumis une 1re fois en 305, une 2e par Curius Dentatus, qui ravagea tout leur pays et les réduisit à la condition d'alliés de Rome, jouissant du droit italique, 290. Ils prirent part à la *Guerre sociale* (*V. ce mot*), et leur ville de Corfinium devint la métropole de la confédération Italienne, sous le nom d'*Italica*, 90. C. P.

PÉLION, auj. *Plessidhi*, montagne de la Grèce (Thessalie), dans la presqu'île de Magnésie, se rattache au N. au massif de l'Ossa. Son plus haut sommet a 1,670 mèt.; il portait autrefois un temple à Jupiter Acréus. Le versant méridional offre, depuis l'entrée du golfe de Volo jusqu'au lac Bœbeis (Karla), des pentes gracieuses, semées de beaux villages, et où croissent le citronnier, le figuier, l'oranger, la vigne, le mûrier; du lac Bœbeis à l'Ossa, le Pélion perd le nom de *Plessidhi* pour prendre celui de *Mavro-Vouni* (la Montagne Noire), et présente une végétation moins riche. Le versant septentrional, qui regarde la mer Egée, est escarpé, sauvage, couvert de pommiers, cerisiers, châtaigniers, etc. Le Pélion est célèbre dans la mythologie grecque : les Géants voulurent l'arracher de sa base et le transporter sur l'Ossa pour escalader l'Olympe; le navire Argo fut construit des bois coupés sur ses hauteurs; c'était la demeure des Centaures, et Chiron y fit l'éducation d'Achille. Auj. Volo est la résidence d'un kaïmakan turc, dont l'autorité s'étend sur les 24 villages du Pélion, parmi lesquels on distingue Argalasti, Néochori, Miliès, Portaria, Makrinitza, et Zagora. Ces villages sont habités par près de 50,000 Grecs industrieux, qui, retirés dans leurs montagnes, paient tribut à la Porte, mais ne reçoivent pas parmi eux les garnisons turques. C. P.

PÉLISSANE, brg (Bouches-du-Rhône), arr. et à 30 kil. O.-N.-O. d'Aix; 1,966 hab. Récolte de soie et de garance; fabr. d'huile. Patrie d'Esménard.

PÉLISSON. *V.* PELLISSON.

PELLA, v. de Macédoine (Emathie), sur une hauteur, près d'un marais formé par les débordements du Ludias, fut d'abord appelée *Bounomia*, et resta sans importance, jusqu'à ce que Philippe, qui y était né, en eut fait la résidence des rois. Les Romains y envoyèrent une colonie, et l'appelèrent *Colonia Julia Augusta Pella*. Il en reste quelques ruines non loin de la ville actuelle d'*Iénidjé*, dans le pachalik ottoman de Salonique.—v. de la Palestine, au S. de la Pérée, fut d'abord appelée *Boutis;* auj. *El Boudsché*. Prise par Antiochus le Grand, roi de Syrie, détruite par Alexandre Jannée, parce que les Macédoniens qui l'habitaient ne voulaient pas se soumettre aux pratiques de la religion juive, elle fut rebâtie par Pompée. C. P.

PELLEGRIN (Simon-Joseph), né à Marseille en 1663, m. en 1745, fut d'abord moine servite, puis aumônier de vaisseau, et enfin se livra à la littérature. Etabli à Paris, il vendit des épigrammes et des madrigaux, écrivit des *Cantiques spirituels*, des comédies et des tragédies; on disait de lui qu'il dînait de l'autel et soupait du théâtre. Il traduisit en vers les *Odes* d'Horace, Paris, 1715, 2 vol. in-12, mit sur des airs d'opéra et de vaudevilles l'histoire de l'Ancien et du Nouveau-Testament, les Psaumes de David, et jusqu'à l'Imitation de J.-C.

PELLEGRINI (PELLEGRINO TIBALDO DE), ou simplement Tibaldi, peintre et architecte, né à Bologne de parents milanais en 1522, m. en 1592, suivit à Rome, en 1547, Vasari, qui lui fit apprécier les monuments de cette ville, peignit, à son retour, pour l'Institut de Bologne, divers sujets tirés de l'*Odyssée*, devint ingénieur en chef du duché de Milan, fit le pavé de la cathédrale de cette ville et traça le dessin de la façade de ce célèbre édifice, bâtit l'archevêché, l'église St-Laurent, éleva la maison professe des Jésuites à Gênes, son plus bel ouvrage, fut appelé par Philippe II en Espagne, où il décora le cloître et la bibliothèque de l'Escurial, et vint finir ses jours à Modène.

PELLEGRINI (Dominique), frère du précédent, né en 1541, m. en 1582, construisit une des chapelles de la cathédrale de Bologne, les palais de la Gabelle et de Magnani, et exécuta de bonnes gravures à l'eau-forte.

PELLEGRINI (Camille), historien, né à Capoue en 1598, m. à Naples en 1663, a laissé : *Apparato alle antichità di Capua, ovvero della Campania felice*, ouvrage historique et archéologique, Naples, 1651, in-4°; *Historia principum Longobardorum*, ibid., 1643, in-4°, travail qui répand un grand jour sur l'Italie au moyen âge.

PELLEGRINI (Antoine), peintre, né à Venise en 1675, m. en 1741, peignit à Paris le plafond d'une des galeries de la Banque royale (auj. Bibliothèque impériale), et à Venise un tableau célèbre du *Serpent d'airain*, dans l'église de St-Moïse.

PELLEGRINI (Félix), célèbre chanteur, né à Turin en 1774, m. à Paris en 1832, possédait une belle voix de basse. Il débuta à Paris, en 1819, dans l'*Agnese*, de Paër, et fut applaudi dans les rôles bouffes des opéras de Rossini. Il a enseigné le chant au Conservatoire de Paris.

PELLEGRINO, de Modène, peintre, m. en 1523, fut élève de Raphaël. Son principal ouvrage est une *Nativité de J.-C.*, dans l'église de St-Paul à Rome.

PELLEGRINO DI SAN-DANIELO (Jean-Martin D'UDINE, dit), peintre italien, m. en 1546, vécut à la cour d'Alphonse d'Este, duc de Ferrare. On a de lui une *Madone assise entre les quatre vierges d'Aquilée*, et divers sujets tirés de la vie de J.-C.

PELLEGRUE, ch.-l. de cant. (Gironde), arr. et à 24 kil. N.-N.-E. de La Réole; 296 hab. Anc. ch.-l. de la juridiction du Condomois. Bons vins.

PELLENE, v. forte de l'Achaïe, à l'E., sur les frontières de la Sicyonie, à 60 stades du golfe de Corinthe, sur lequel elle avait un port appelé *Aristonautæ*. Les traditions lui donnent pour fondateur un géant nommé Pallas, ou l'Argien Pellen. Elle fut souvent prise et reprise dans les luttes des ligues achéenne et étolienne. Diane y avait une statue, qu'on ne pouvait regarder sans être frappé de cécité. Ses ruines se voient encore près du vge de *Zugra*. Près de la ville était un petit village nommé aussi Pellène, où l'on célébrait des jeux en l'honneur de Mercure. Les vainqueurs recevaient pour récompense des manteaux de laine. C. P.

PELLERIN (Joseph), antiquaire, né à Marly-le-Roy en 1684, m. à Paris en 1782, fut commissaire-général, puis 1er commis de la marine. Il forma un médailler contenant 32,500 pièces, et le vendit 300,000 fr. à Louis XVI. Il le fit graver et le publia : *Recueils de médailles des rois, peuples et villes*, Paris, 1762-78, 10 vol. in-4°, avec un savant et judicieux commentaire critique. Pellerin fut le premier qui introduisit la méthode historique dans la classification des médailles.

PELLERIN (LE), ch.-l. de cant. (Loire-Inférieure), arr. et à 28 kil. E.-S.-E. de Paimbœuf; 1,000 hab. Bâti en amphithéâtre sur un coteau de la rive g. de la Loire. Les vaisseaux d'un tonnage trop fort pour remonter jusqu'à Nantes s'y arrêtent. Une grande partie de l'église est fort ancienne.

PELLETAN (Philippe-Joseph), né à Paris en 1747, m. en 1829, a été l'un des plus brillants professeurs du Collége de chirurgie, et plus tard de la Faculté de médecine de Paris. En 1795, il succéda à Desault comme chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu; là il se distingua comme opérateur, et forma de nombreux élèves. Membre de l'Académie des Sciences, de l'Académie de Médecine, et de presque toutes les sociétés savantes de l'Europe, Pelletan a montré par les Mémoires qu'il a publiés, par un *Traité de clinique chirurgicale*, 3 vol. in-8°, 1810, par sa pratique dans plusieurs hôpitaux, qu'il était aussi bon théoricien qu'habile praticien. J. G.

PELLETIER (Bertrand), chimiste et pharmacien, né à Bayonne en 1761, m. en 1797, étudia à Paris sous Darcet et Bayen. Il a fait d'excellents travaux de chimie minérale et organique, de métallurgie et de technologie. On lui doit surtout une étude presque complète du phosphore et de ses principaux composés, notamment du phosphore métallique; des Mémoires fort intéressants sur la strontiane, le molybdène, l'or musif, les cendres bleues, les éthers, les sels de baryte, l'affinage du métal des cloches, etc. Ses différents écrits ont été réunis, en 1798, sous le titre de *Mémoires et observations de chimie*, Paris, 2 vol. in-8°. Pelletier fit partie, en 1791, de l'Académie des Sciences, et concourut à plusieurs rapports très-remarquables sur la fabrication de la soude, la refonte du papier imprimé et écrit, la fabrication des savons, le tannage des cuirs, etc. Il fit partie de l'Institut à sa création, et professa la chimie à l'École polytechnique. Il était rédacteur des *Annales de chimie*. En 1790, il avait failli être aveuglé par la détonation imprévue d'un mélange gazeux; en 1797, il succomba, victime de son zèle, pour avoir respiré une trop forte dose de chlore, en faisant des expériences pour reconnaître la nature et la propriété de ce gaz. J. G.

PELLETIER (Joseph), fils du précédent, né à Paris en 1788, m. en 1842, est un des hommes qui ont le plus contribué au développement de la chimie organique. Il a surtout bien fait connaître cette classe de principes immédiats désignés sous le nom d'*alcalordes*, et qui, pourvus de propriétés médicales très-actives, ont remplacé peu à peu, dans le traitement thérapeutique, les substances végétales qui les contiennent, ce qui a permis de simplifier les for-

mules pharmaceutiques et de rendre moins désagréable l'administration des médicaments. Le nombre des travaux de Pelletier, faits isolément ou en collaboration de Magendie, Caventou, Vogel, Coriot, Wolter, Brot, etc., est considérable. Tous ont été entrepris dans un but pratique. Ses études sur la cochenille, le santal, l'orcontite, le curcuma, et autres matières tinctoriales, ont perfectionné l'art de la teinture; ses recherches sur les gommes-résines ont jeté un grand jour sur les opérations de la pharmacie; ses travaux sur la distillation des résines ont donné la base d'une théorie de la fabrication des huiles de résine et du gaz éclairant que cette substance fournit; son Mémoire sur les principaux composés de l'or n'a pas été étranger à la révolution récente qui s'est opérée dans l'art du doreur. Les analyses des racines d'ipécacuanha, de la fève de St Ignace et de la noix vomique, des bulbes de colchique, de la cévadille, de la racine d'ellébore blanc, du poivre, de l'opium, et des écorces de quinquina, ont enrichi la chimie, et, par suite, la thérapeutique, des principes immédiats connus sous les noms d'*émétine*, de *strychnine*, de *brucine*, de *vératrine*, de *pipérine*, de *narcéine*, de *strébaïne*, de *pseudomorphine*, de *quinine* et de *cinchonine*. Le nom de Pelletier est inséparable de l'invention du *sulfate de quinine*, pour laquelle l'Académie des Sciences a décerné, en 1827, à ses auteurs Pelletier et Caventou un prix de 10,000 fr. du legs Monthyon. Pelletier était directeur-adjoint de l'Ecole de pharmacie de Paris, membre libre de l'Académie des Sciences, de l'Académie de Médecine, du conseil de salubrité, etc. Il avait longtemps professé l'histoire naturelle à l'École de pharmacie. J. G.

PELLEVÉ ou PELVÉ (Nicolas de), d'une ancienne maison noble de Normandie, né au château de Jouy en 1518, m. en 1594, étudia et enseigna le droit à Bourges, fut conseiller au parlement, maître des requêtes, évêque d'Amiens, puis de Sens, suivit le cardinal de Lorraine au concile de Trente, où il trahit les intérêts de la France, fut fait cardinal en 1560, résida 20 ans à Rome, et devint l'un des chefs de la Ligue. Aussi est-il fort maltraité dans la *Satire Ménippée* et dans les Mémoires du temps. Nommé à l'archevêché de Reims, il en prit possession en 1592, présida le clergé aux Etats que tinrent les Ligueurs à Paris en 1593, et mourut dans cette ville, le jour même où elle se soumit à Henri IV. J. T.

PELLEW (Edouard). *V.* EXMOUTH (lord).

PELLICO (Silvio), poëte et littérateur italien, né à Saluces en 1788, m. en 1854, était fils d'un employé dans l'administration de la guerre en Piémont, passa 4 ans à Lyon, où il étudia la littérature française, fut professeur de langue française au collége des Orphelins militaires à Milan, puis précepteur dans quelques grandes familles, et se lia intimement avec Monti, Manzoni, et Foscolo. Une tragédie de *Francesca di Rimini*, qu'il fit représenter en 1819, eut un succès d'enthousiasme; c'est une élégie touchante plutôt que le tableau d'énergiques et émouvantes passions. Fondateur, avec Sismondi, Romagnosi, Manzoni, Gioja, etc., d'un journal libéral, *Il Conciliatore*, qui devint suspect à l'Autriche, il le vit supprimer en 1820, fut arrêté lui-même, sous le prétexte de carbonarisme, au moment de la révolution de Piémont, conduit à Venise, et condamné à mort en 1822. La peine fut commuée en 15 années d'emprisonnement au Spielberg; il fut gracié dans la 9e, et reconduit en Piémont, où il a depuis vécu dans la retraite. Il refusa la place de bibliothécaire des Tuileries, offerte par la reine Marie-Amélie. Le récit de sa captivité, qu'il publia, en 1833, sous le titre de *Mes prisons*, est devenu populaire en Europe; il y raconte ses souffrances avec une simplicité touchante et la douce résignation d'un martyr qui n'a conçu aucune haine contre ses persécuteurs. Il publia encore 7 tragédies, dont la censure autrichienne interdit les représentations; 12 *Cantiche*, petits poëmes narratifs sur des sujets empruntés à l'histoire d'Italie; un traité des *Devoirs de l'homme*; des *Poesie inedite*, Turin, 1837. L'édition française la plus complète de Silvio Pellico est celle de M. A. de Latour; elle comprend *Mes prisons* et les *Devoirs*, Paris, 1853, 1 vol. gr. in-8°. M. de Latour a aussi traduit les *Lettres de Silvio Pellico*, Paris, 1857, in-8°, avec des fragments de ses *Mémoires*. M. V—r.

PELLISSON-FONTANIER (Paul), né à Béziers en 1624, d'une famille protestante, m. en 1693, étudia le droit à Toulouse, puis s'attacha au barreau de Castres. Epris d'un goût très-vif pour les lettres, il vint se fixer à Paris, se lia avec plusieurs des gens de lettres qui se réunissaient chez Conrart, et composa une *Histoire de l'Académie Française*, depuis sa fondation en 1635, jusqu'au 1er juin 1653. Cette compagnie l'admit parmi ses membres, en 1753. Pellisson jouissait d'une grande réputation parmi les beaux-esprits. Il avait acheté une charge de secrétaire du roi en 1652; il devint 1er commis de Fouquet en 1657, et maître des comptes à Montpellier en 1659. Il fut enveloppé dans la disgrâce de Fouquet, en 1661, mis à la Bastille, refusa de faire aucune déclaration capable d'aggraver la position de son ancien protecteur, et, pour le défendre, brava même la colère de Louis XIV. Il composa à cette occasion deux *Discours au Roi*, et un Mémoire sous le titre de *Considérations sommaires sur le procès de M. Fouquet*. L'éloquence judiciaire n'a rien produit de plus beau au XVIIe siècle. Bien que le ton général en soit très-humble, le roi fut blessé, et donna l'ordre d'interdire l'encre et le papier à Pellisson; le pauvre prisonnier les remplaça par le plomb des vitres de sa prison taillé en pointe, et par les marges des livres laissés à sa disposition. L'Ecriture sainte et ses commentaires, les Pères de l'Eglise et presque tous les livres de controverse devinrent alors sa lecture habituelle, et de là datent ses idées de conversion. Rendu à la liberté en 1666, rétabli dans sa première fortune, il devint historiographe du roi en 1668, et abjura le protestantisme en 1670. Il n'est resté que des fragments de son *Histoire de Louis XIV*, depuis la paix des Pyrénées, 1659, jusqu'à celle de Nimègue, 1678; cependant on en trouve les matériaux dans des *Lettres historiques*, espèce de journal qu'il adressait à Mlle de Scudéry. Pellisson s'occupa aussi de conversions, et composa divers ouvrages pieux qui n'ont paru qu'après sa mort, tels que: *Réflexions sur les différends en matière de religion*, 1686 et et suiv., 4 vol. in-12; *Traité de l'Eucharistie; Prières au St-Sacrement de l'autel, pour chaque semaine de l'année, avec méditations sur divers psaumes; Prières sur les Epîtres et Evangiles de l'année; Courtes prières pendant la messe*. Aujourd'hui on ne lit plus guère que ses Mémoires pour Fouquet; tout le reste est tombé dans l'oubli. F. B.

PELLOUTIER (Simon), historien, né à Leipzig en 1694, d'une famille française que la révocation de l'édit de Nantes avait forcée de s'exiler, m. en 1757, fut ministre de l'église française de Berlin, membre de l'Académie et bibliothécaire de cette ville. On a de lui une *Histoire des Celtes*, 1740-50, 2 vol., réimprimée avec augmentations sous le titre d'*Histoire des Celtes, et particulièrement des Gaulois et des Germains, depuis les temps fabuleux jusqu'à la prise de Rome par les Gaulois*, Paris, 1771, 2 vol. in-4° ou 8 vol. in-12. Cet ouvrage est divisé en 4 liv. traitant des origines des Celtes, de leur histoire, de leur langue, de leurs mœurs, de leurs coutumes, de leurs dogmes religieux, de leurs lois.

PÉLOPIDAS, issu d'une des premières familles de Thèbes, et possesseur de grands biens, s'attacha au parti populaire. Banni par les Spartiates, qui avaient surpris la Cadmée, l'an 382 av. J.-C., il rentra dans Thèbes, 4 ans après, avec quelques amis déguisés en chasseurs, massacra Archias et les autres tyrans, et contraignit les Spartiates à évacuer la citadelle. Dans la guerre qui en résulta, il sut gagner l'alliance d'Athènes en poussant Sphodrias (*V. ce mot*) à la provoquer, et eut presque tout l'honneur des succès de Platée, de Tanagre, de Thespies et de Tégyre. Le congrès de Sparte n'ayant point rétabli la paix, il commanda, sous les ordres d'Epaminondas, son ami, le bataillon sacré des Thébains à la bataille de Leuctres, 371, prit part à l'invasion du Péloponèse, 370-369, montra peu de fermeté, à son retour, devant l'assemblée qui lui demandait compte d'avoir gardé trop longtemps le commandement, et, absous grâce à l'énergie d'Epaminondas, alla secourir les Thessaliens contre Alexandre, tyran de Phères, 368. Il les affranchit du joug, puis intervint aussi dans les affaires de Macédoine. Il revenait à travers la Thessalie, 367, quand Alexandre l'attaqua en trahison, et le fit prisonnier. Délivré par Epaminondas, il fut chargé d'une ambassade à Suze auprès d'Artaxercès Mnémon, dont il obtint l'alliance pour sa patrie, malgré les intrigues d'Athènes et de Sparte. Il périt dans une nouvelle expédition en Thessalie, en remportant sur Alexandre de Phères une victoire à Cynoscéphales, 365. B.

PÉLOPONÈSE, partie méridionale de la Grèce, formant une presqu'île rattachée au continent par l'isthme de Corinthe, et bornée au N. par le golfe de Corinthe, à l'O. par la mer Ionienne, au S. par la mer de Crète, à l'E. par la mer Egée. Ses côtes découpées, et comme dentelées par des golfes profonds, l'avaient fait comparer par les anciens à une feuille de platane, et le nom de *Morée* que lui donnent les modernes vient de sa ressemblance avec la feuille du mûrier (Pour la géographie physique, *V.* GRÈCE). — Le Péloponèse fut d'abord appelé *Pelasgia*, du nom de ses plus anciens habitants, les Pélasges; *Argos*,

parce que cette ville était le centre de la puissance des Pélasges dans la péninsule; *Apia,* d'un héros mythologique, Apis, fils de Phoronée; enfin *Péloponèse,* lorsque Pélops vint d'Asie gagner par ses trésors la souveraineté du pays. Les invasions des trois tribus helléniques, Eolienne, Achéenne et Ionienne, changèrent la face du pays. Les Pélasges ne subsistèrent plus comme nation que dans le plateau central de l'Arcadie. Dans le reste de la péninsule, ils furent, sous divers noms, réduits en esclavage. Les Eoliens s'établirent dans l'O. du Péloponèse (Elide et partie de la Messénie) et à Corinthe; les Ioniens, au N., dans l'Egialée (rivages du golfe de Corinthe et du golfe Saronique); les Achéens, dans la plus grande partie de la Laconie, de la Messénie et de l'Argolide. L'invasion des Doriens amena de nouveaux déplacements dans les populations, et, après de longues luttes entre les anciens possesseurs et les nouveaux conquérants, le Péloponèse se trouva constitué de la manière suivante. Les Doriens conquérants ont occupé au S. la Laconie et la Messénie, à l'E. l'Argolide. Les Eoliens sont confinés dans les vallées de l'Elide, comme les Pélasges dans les hautes montagnes de l'Arcadie; les Achéens, chassés du S. et de l'E., se sont réfugiés au N. dans l'Egialée, en ont chassé les Ioniens, et donné au pays le nom d'Achaïe. Soumis à l'influence toute-puissante de Sparte jusqu'aux victoires d'Epaminondas, 369, le Péloponèse se débattit, pendant les deux siècles suivants, entre les Macédoniens, la ligue achéenne, la ligue étolienne, et les rois ou tyrans de Sparte (Cléomène, Nabis, Machanidas). La victoire de Mummius, 146, et la prise de Corinthe, réduisirent le Péloponèse, comme le reste de la Grèce, à l'état de province romaine sous le nom d'Achaïe. — Lors de la substitution des *Thèmes* aux diocèses et aux provinces du Bas-Empire, la péninsule, avec l'île de Crète, forma le *Thème du Péloponèse,* capit. Corinthe. Vers le XII^e^ siècle, le pays prit le nom de *Morée* (*V. ce mot*). C. P.

PÉLOPONÈSE (Guerre du), nom donné à la guerre qui éclata, 20 ans après les guerres médiques, entre Athènes et Sparte, et qui se termina par la ruine de la puissance athénienne. La rivalité commerciale de Mégare, d'Egine et de Corinthe, la haine séculaire de Sparte avivée par les intrigues de la Perse, le despotisme d'Athènes dans l'exercice de l'hégémonie, telles furent les causes de cette lutte qui dura 27 ans, de 431 à 404. L'intervention des Athéniens dans un démêlé de Corcyre et de Corinthe, leur attaque contre Potidée, les querelles de Platée et de Thèbes ne furent que des causes secondaires ou des prétextes. Les alliés de Lacédémone furent les Phocidiens, les Locriens, les Béotiens, et presque tout le Péloponèse. Les alliés d'Athènes étaient les cités maritimes, les Grecs des îles, les villes de la Thrace et de l'Asie-Mineure. La guerre du Péloponèse changea trois fois de théâtre : elle eut lieu d'abord dans l'Attique et le Péloponèse, 431-421. Aux invasions annuelles des Péloponésiens dans l'Attique, répondirent les dévastations des flottes athéniennes sur les côtes du Péloponèse. Dès la 2^e^ année de la guerre, 429, la peste désola Athènes, et Périclès fut au nombre des victimes; néanmoins les événements furent heureux pour les Athéniens, qui obtinrent sur mer des succès importants, et prirent Potidée. Mitylène, révoltée, fut soumise et rasée; mais Sparte fit subir le même sort à Platée, 427. L'occupation de Pylos et de Sphactérie par Démosthène, malgré le courage de Brasidas, jeta Sparte dans la consternation, et Athènes, fière de ses succès, repoussa, grâce à Cléon, les offres de paix. Mais une tentative de Démosthène sur Mégare échoua, et Hippocrate, attaqué par les Béotiens, perdit 1,000 hommes à Délium. Brasidas porta alors la guerre en Chalcidique, afin de ruiner les colonies d'Athènes, et de la priver elle-même du blé, du bois de construction et des cordages qu'elle en tirait : Acanthe, Stagyre, Amphipolis, tombèrent en son pouvoir. Cléon, nommé général, voulut reprendre Amphipolis, et perdit la bataille et la vie; Brasidas mourut aussi de ses blessures, 422. Nicias à Athènes, Plistonax à Sparte, conseillèrent la paix, qui fut conclue pour 50 ans, 421. Cette paix ne fut troublée que par une prise d'armes des Argiens et des Arcadiens contre Sparte, qui les défit à Mantinée, 418, et par un acte de ressentiment des Athéniens contre Mélos, qui avait gardé la neutralité dans la guerre précédente et qu'ils saccagèrent, 416. — La 2^e^ période de la guerre du Péloponèse s'étend de 416 à 413. Une expédition en Sicile est conseillée aux Athéniens par Alcibiade, qui voulait frapper les Doriens dans leurs colonies, et éloigner la guerre de l'Attique. Mais à peine arrivé dans l'île, il est rappelé pour se justifier d'une accusation de sacrilége; il s'enfuit à Argos, et donne aux Spartiates des conseils qui devaient le venger cruellement. Sparte occupa Décélie, d'où l'on pouvait infester l'Attique, et envoya Gylippe au secours de Syracuse : ses talents militaires, son esprit de décision, lui assuraient la supériorité sur Nicias, toujours hésitant, et qui ne dirigeait l'expédition qu'à contre-cœur. Instruits des difficultés qu'éprouvait Nicias, les Athéniens équipèrent une 2^e^ armée : Démosthène, qui la conduisait, attaqua immédiatement Syracuse, et fut repoussé; la destruction de la flotte, les désastres de l'armée dans sa retraite vers Catane, forcèrent Nicias à se rendre. Il fut lapidé, ainsi que Démosthène; ceux des Athéniens qui ne furent pas tués furent vendus comme esclaves. — La constance d'Athènes ne fut point ébranlée de ce désastre. La guerre recommença; cette fois, elle eut l'Orient pour théâtre, 412-405. Les alliés d'Athènes l'avaient abandonnée : la Perse vint encore grossir le nombre de ses ennemis. Seule contre tous, Athènes lutta; une réaction aristocratique amena le rappel d'Alcibiade, vainqueur à Abydos et à Cyzique, 408. Sa rentrée fut un triomphe. Mais un échec à Andros fit croire à une nouvelle trahison. Alcibiade jugea prudent de s'exiler, et on nomma 10 généraux pour lui succéder, 407. Le désastre des Péloponésiens aux îles Arginuses, 406, fut réparé, l'année suivante, par Lysandre, qui s'assura les subsides du jeune Cyrus, et gagna sur les Athéniens la bataille décisive d'Ægos-Potamos, 405. Athènes fut prise, ses murailles détruites, ses vaisseaux brûlés, et il lui fallut renoncer à ses colonies. Sparte triomphait de sa rivale : mais la guerre du Péloponèse fut fatale à la Grèce, qu'elle avait divisée et affaiblie : elle avait appelé l'étranger dans ses querelles, et détruit l'unité qui avait fait sa force. F—T.

PÉLOPS, fils de Tantale, roi de Lydie, fut tué, selon la Fable, par son propre père, et servi aux dieux dans un repas. Cérès seule toucha à ce mets horrible. Jupiter rendit la vie à Pélops, dont il réunit les membres épars, et lui donna une épaule d'ivoire pour remplacer celle que Cérès avait mangée. Pélops passa plus tard en Elide, où il épousa Hippodamie, fille du roi Œnomaüs, et régna sur la plus grande partie de la presqu'île qui a reçu de lui le nom de Péloponèse. Il eut pour fils Atrée, Thyeste, Pitthée et Trœzen.

PÉLORE (Cap), auj. *Paro,* à la pointe N.-E. de la Sicile, portait le nom d'un pilote d'Ulysse, qui s'y noya, ou de celui qu'Annibal, se croyant trahi, y fit mettre à mort

PÉLORIES, fêtes thessaliennes, instituées en mémoire d'un certain Pélorius qui découvrit la vallée de Tempé.

PELTASTES, soldats d'infanterie des anc. Grecs, qui, pour l'armement, tenaient le milieu entre les Oplites et les Psilites. Ils avaient une pique moins longue, et le bouclier appelé pelte (*V. ce mot*).

PELTE, *Pelta,* bouclier en forme de croissant, arrondi sur ses deux cornes, avec un renflement rectiligne au milieu de la partie concave. C'était l'arme défensive des Amazones, et de certains corps d'infanterie des anc. Grecs.

PELTIER (Jean-Gabriel), né en 1763 à Gonnord, arr. de Cholet, m. en 1825, s'est rendu fameux au commencement de la Révolution, par la publication des *Actes des Apôtres,* pamphlet périodique, où il soutint les prétentions du côté droit de l'Assemblée constituante. L'esprit en est souvent frivole et de mauvais goût. Il publia aussi un pamphlet politique non moins fameux, intitulé : *Domine, salvum fac Regem.* Après le 10 août 1792, Peltier dut fuir à Londres, où il continua de lutter contre les divers gouvernements qui se succédèrent en France. Il ne revint à Paris qu'en 1820, et y mourut, sans avoir obtenu aucune récompense du pouvoir royal qu'il avait servi.

PELTISCUM, nom latin de POLOTSK.

PÉLUSE, *Pelusium,* primitivement *Avaris,* anc. v. de l'Egypte, au N.-E., près de la Méditerranée, s'appelait en égyptien *Pérémoun,* ou *Péromi* (ville de la boue), à cause des terrains sablonneux et marécageux au milieu desquels elle était bâtie : Péluse en grec a le même sens, ainsi que les dénominations de *Sin* que lui donnent les livres saints, et de *Tynèh* que lui appliquent auj. les Arabes. Placée sur la frontière d'Egypte du côté de l'Arabie et de la Syrie, elle fut exposée aux attaques des conquérants. Les Hycsos l'occupèrent longtemps; l'armée de Sennachérib y fut défaite par Séthos, et celle des Egyptiens par Cambyse en 525. Elle fut prise par Iphicrate et Pharnabaze en 374, par les Perses en 309, par les Romains après la bataille d'Actium. Selon Strabon, elle avait 20 stades (3,700^m^) de circonférence, et était située à une égale distance de la mer : auj. elle en est éloignée de 8 kil., au milieu d'une plaine qui n'offre aucune végétation. Près de ses ruines a été bâtie la ville de Port-Saïd, destinée à devenir

une des têtes du canal commencé aujourd'hui (1861), et qui, par l'isthme de Suez, doit joindre la mer Rouge et la Méditerranée. C. P.

PÉLUSIAQUE (Branche) ou *Bubastique*, le bras le plus oriental du Nil, tirait son nom de la ville de Péluse, voisine de son embouchure, et de celle de Bubaste, qu'il arrosait. Il avait sa prise d'eau près d'Héliopolis, au-dessus de la bifurcation actuelle des deux bras principaux de Damiette et de Rosette, se jetait directement à la mer, et était encore navigable à l'époque d'Alexandre, qui le remonta avec sa flotte. C'est auj. le canal d'Abou-Meneggeh; mais il roule un volume d'eau beaucoup moins considérable qu'autrefois, et se décharge dans le lac Menzalèh, qui a empiété sur toute cette côte orientale de l'Egypte. Entre le lac et la mer jusqu'à Péluse, on reconnaît encore l'extrémité de l'ancien lit, dans un canal limoneux, impropre à la navigation, par suite des dépôts de sable qu'amène à son embouchure le courant de la Méditerranée, qui porte de l'O. à l'E. le limon vomi par les deux grandes branches du Nil. C. P.

PÉLUSSIN, ch.-l. de cant. (Loire), arr. et à 30 kil. E. de St-Etienne; 1,538 hab. Fabr. et moulineries de soie.

PELVI. *V.* PEHLVI.

PELVORM, île du duché de Slesvig, dans la mer du Nord, à l'O. de Nordstrand; 41 kil. car.; 4,000 hab.

PELVOUX, montagne de France (H.-Alpes), dans les Alpes du Dauphiné; 3,035 mèt. de hauteur.

PELYMSK, v. de la Russie d'Asie (Tobolsk), à 200 kil. N. de Tourinsk; 2,000 hab. Munnich y fut exilé.

PÉMANS, *Pæmani*, peuple de la Gaule (Germanie IIe), voisin des Condruses.

PEMBA, île de l'Afrique orientale (Zanguebar), dans la mer des Indes, au N. de Zanzibar; 45 kil. sur 16. Bien boisée. Export. de beurre fondu, bœufs, cuirs, cire, etc.

PEMBROKE, v. d'Angleterre, dans le comté de son nom, port sur le havre de Milford, à 12 kil. S. d'Haverfordwest, 44 S.-O. de Milford, 325 kil. O. de Londres; 15,051 hab. Autrefois ville forte, elle a auj. l'apparence d'un village. Arsenal de marine. Près de là, sur un roc, sont les ruines d'un château immense du XIe siècle, démantelé par Cromwell en 1649, après une brave résistance pour le roi. Donne le titre de comte à la famille Herbert. Patrie de Henri VII. — Le comté de Pembroke est au S.-E. du pays de Galles, entre le canal St-George à l'O., le canal de Bristol au S., les comtés de Cardigan au N., et de Carmarthen à l'E.; 159,160 hect., dont 59,000 bons pour la culture, et 67,000 en pâtures; 60 kil. sur 44; 96,093 hab. Baies de Newport au N., de St-Bride à l'O., et de Milford au S. Riv. : Teify et Cleddy. Produits agricoles. Plomb, houille et ardoises. Peu de manufactures. Pêcheries importantes. Cap. : *Haverfordwest*; v. princip. : St-David's, Pembroke, Tenby.

PEN, c.-à-d. *tête, sommet*, en celtique. De là PENOCHSEN (Paimbœuf), et les noms d'Alpes *Pennines*, *Apennins*, etc.

PÉNAFIEL, v. d'Espagne (Léon), prov. et à 44 kil. S.-E. de Valladolid, au confluent du Douro et du Durantin. Titre de marquisat créé par Philippe III pour le duc d'Ossuna, et subsistant toujours dans cette maison. Pop. de la commune : 3,893 hab.

PENAFIEL-DE-SOUZA ou DE-ARRIFANA, v. de Portugal (Minho), à 35 kil. S. de Braga, 52 E. de Porto; 3,200 hab. Ruines d'une anc. ville.

PENAFLOR, v. d'Espagne (Andalousie), prov. et à 60 kil. S.-O. de Cordoue; 2,300 hab. Patrie d'Avenzoar.

PENALBA, vge d'Espagne, prov. et à 65 kil. S.-E. de Saragosse; 800 hab. Succès de l'archiduc Charles d'Autriche sur Philippe V, en 1710.

PENANG (Ile). *V.* GALLES (Ile du Prince de).

PENARANDA-DE-BRACAMONTE, v. d'Espagne (Léon), prov. et à 47 kil. E. de Salamanque; 4,250 hab. Fabr. de rubans et maroquins.

PENARANDA-DE-DUERO, vge d'Espagne (Vieille-Castille), dans la prov. de Burgos, à 22 kil. E.-N.-E. d'Aranda; 1,500 hab. Château des comtes de Miranda.

PENAS-DE-SAN-PEDRO, v. d'Espagne (Nouv.-Castille), prov. et à 147 kil. E. de Ciudad-Real; 3,500 hab.

PÉNATES. *V.* LARES.

PENCE. *V.* PENNY.

PENCHAUD (Michel-Robert), architecte, né à Poitiers en 1772, m. en 1832, élève de Percier, a contribué à l'embellissement de Marseille au commencement du XIXe siècle : il créa les promenades, éleva le lazaret, l'hôpital de l'île de Ratonneau, et le bel arc de triomphe de la porte d'Aix. On lui doit encore, entre autres travaux, le remarquable palais de justice d'Aix. Penchaud était aussi un savant archéologue, membre correspondant de l'Académie des Inscriptions.

PENDENISSE, *Pendenissum*, v. forte de la Syrie ancienne (Comagène), au S.-O. de Samosate; prise par Cicéron, l'an 51 av. J.-C. Auj. *Behesni*.

PENDJ, c.-à-d. *cinq* en sanscrit, entre dans la composition de plusieurs noms géographiques : PENDJchelr, les cinq villes.

PENDJAB ou PANDJAB, c.-à-d. *pays des cinq rivières*, en anglais *Pundjab*, partie méridionale de la prov. de Lahore (Hindoustan), entre le Cachemire au N., le Moultan au S., et l'Afghanistan à l'O. Ce pays tire son nom des 5 principaux cours d'eau qui l'arrosent : le Setledje, la Beya, le Ravi, le Tchennab, et le Djelem. *V. Supplément.*

PENDJNAB ou PANDJNAB, nom donné à la Beyah, quand, grossie du Setledje, elle se réunit au Tchennab. Elle afflue sous ce nom dans l'Indus.

PENDLETON, v. d'Angleterre (Lancastre), à l'O. de Manchester, dont elle est comme un faubourg; 6,000 hab.

PENDRAGON. *V.* PENTEYRN.

PENEDO, v. du Brésil (Alagoas), à 316 kil. S.-O. de Pernambouc, sur la rive g. du San-Francisco, à 30 kil. de son embouchure; 14,000 hab. (avec le district).

PÉNÉE, *Peneus*, riv. de Thessalie, auj. *Salembria*, naissait au nœud des monts Cambuniens et du Pinde, et se jetait dans le golfe Thermaïque, entre l'Ossa et l'Olympe, par la vallée de Tempé; il arrosait Larisse, et recevait : à droite, l'Enipée, grossi du Kouralios; à gauche, le Lethæos et le Titaresos ou Orsos. Ce n'est pas un cours d'eau considérable; l'été, il n'a ni courant ni profondeur, et sa couleur terne et d'un blanc mat rappelle l'épithète que lui donne Homère, le *Pénée aux flots couleur d'argent*. Après les pluies, il déborde dans les plaines basses qui l'environnent. D'après une tradition, confirmée par l'étude attentive des lieux, ses eaux, n'ayant pas d'écoulement, formaient autrefois, dans le bassin de la Thessalie, une mer intérieure, dont le lac Bœbeis (*Karla*) et le marais Nessonis (*Karou-Tschaïr*) seraient les derniers vestiges. Un tremblement de terre, ou, comme le rapportent les légendes, le bras d'Hercule ou le trident de Neptune, séparant l'Ossa et l'Olympe, ouvrit au fleuve la vallée de Tempé, par laquelle il se précipita à la mer, laissant dans les plaines de Thessalie un épais limon, qui rendit ce pays l'un des plus fertiles de la Grèce. C. P.

PÉNÉE, riv. d'Elide, sortie du mont Erymanthe, sur les frontières de l'Elide, de l'Achaïe et de l'Arcadie, coulait de l'E. à l'O., recevait à gauche le Ladon sorti du Pholoë, passait par Elis, se jetait dans le golfe Chélonitique, en face de l'île de Zacynthe. C'est auj. le *Gastouni*. C. P.

PENELLA, v. du Portugal (Beïra), à 45 kil. E.-N.-E. de Coïmbre, sur un affluent du Mondego; 3,500 hab.

PÉNÉLOPE, femme d'Ulysse, et mère de Télémaque, était fille d'Icarius, prince spartiate. Pendant l'absence de son époux, qui était allé au siége de Troie, et qui demeura 20 ans éloigné de ses Etats, elle résista aux sollicitations de divers prétendants à sa main. Pour se délivrer de leurs poursuites, elle avait promis de faire un choix, quand elle aurait achevé d'ourdir une toile qu'elle avait commencée; mais elle défaisait la nuit ce qu'elle avait fait le jour. Pausanias et d'autres écrivains ont nié la fidélité de Pénélope à Ulysse, qui, à son retour, l'aurait chassée; suivant eux, elle serait allée mourir à Mantinée.

PÉNESTES, peuple de l'Illyrie méridionale, reste des anc. Pélasges.—Habitants primitifs du pays appelé Thessalie depuis l'invasion des Thessaliens. Dépouillés de leur territoire, ils devinrent serfs colons des vainqueurs, mais sans pouvoir être vendus hors du pays, ni mis à mort. Leur colonat se bornait à payer une redevance fixe pour les terres qu'ils cultivaient. Dans les circonstances ordinaires, ils servaient dans l'armée, et, en tout temps, recrutaient la cavalerie. La condition de Péneste fut introduite aussi dans le Péloponèse, en Laconie, en Messénie, en Argolide, etc.

PENFIELD, brg des Etats-Unis (New-York), à 10 kil. E. de Rochester; 3,000 hab.

PENICHE, v. forte de Portugal (Estramadure), à 80 kil. N.-O. de Lisbonne, sur l'océan Atlantique; 2,600 hab. Prise par les Anglais en 1589.

PENIG, v. du royaume de Saxe, à 21 kil. S.-E. de Leipzig, sur la rive dr. de la Mulde; 5,000 hab. Château des comtes de Schönburg. Fabr. de lainages et de papier.

PENINUS. *V.* PENNINUS.

PENISCOLA, v. forte d'Espagne, prov. et à 132 kil. N.-N.-E. de Valence, sur un rocher baigné par la mer et ne communiquant avec la terre ferme que par un petit isthme de sable; 2,600 hab. Jayme Ier, roi d'Aragon, la

prit aux Maures en 1233, et la donna aux Templiers, à l'extinction desquels elle passa à l'ordre de Montessa. Elle fut prise et occupée par les Français, 1811-1814. L'antipape Benoît XIII y résida et y mourut, 1415-1423.

PÉNITENCERIE, conseil de la Cour de Rome, où se délivrent les bulles, grâces et dispenses qui concernent la conscience.

PÉNITENCIER, prêtre qui a pouvoir de l'évêque d'absoudre des cas qui lui sont réservés. C'est vers le XIIe siècle que l'on commença d'établir des pénitenciers dans les églises d'Occident.

PENJINA, riv. de la Russie d'Asie, sort des monts Stanovoï, et se jette dans la mer d'Okhotsk, au N., entre la prov. d'Okhotsk et le Kamtchatka.

PENKRIDGE, brg et paroisse d'Angleterre, comté et à 8 kil. S. de Stafford, sur la Penk; 2,400 hab. Forges et fonderies de fer. Foire importante aux chevaux.

PENMARCH, vge (Finistère), arr. et à 28 kil. S.-O. de Quimper, à l'extrémité de la pointe de son nom. Phare de 1er ordre; 1,329 hab. Ruines d'une anc. ville.

PENN (William), législateur de la Pensylvanie, né à Londres en 1644, m. en 1718, étudiait à Oxford, quand il adopta la doctrine des Quakers. Son père, qui était vice-amiral et commissaire de l'Amirauté, crut qu'un voyage en France et dans les Pays-Bas diminuerait son exaltation religieuse. Mais le jeune Penn revint avec les mêmes idées : emprisonné quelque temps en Irlande, chassé de la maison paternelle, il commença, en 1668, à prêcher et à écrire pour sa secte. Incarcéré à la Tour de Londres, il y écrivit : *England's present interest*, où il soutenait la tolérance et la nécessité d'une liberté absolue de conscience. Les persécutions fortifièrent son enthousiasme et grandirent sa renommée; il accompagna Fox, chef des Quakers, dans un voyage de propagande à l'étranger. La mort de son père lui donna 1,500 liv. sterl. de rentes, et une créance de 16,000 liv. sur la couronne, en échange de laquelle il se fit céder la propriété et la souveraineté du territoire contigu au New-Jersey, et situé à l'O. de la Delaware. Sur ce territoire, qui prit le nom de *Pensylvanie*, il ouvrit, en 1681, un asile aux sectaires de tous les cultes. Il alla installer la colonie, fit avec les tribus indigènes des traités qui lui assurèrent leur amitié, rédigea une constitution qui servit de base à celle des Etats-Unis en 1776, et bâtit Philadelphie. De retour en Angleterre, il fut en faveur auprès de Jacques II; mais, suspect à Guillaume III, il se vit enlever le gouvernement de la Pensylvanie, qu'il ne recouvra qu'en 1696; l'injustice dont il était l'objet, et les embarras pécuniaires qui résultaient pour lui de ses dépenses dans la colonie, attristèrent sa vieillesse. Ses *Œuvres complètes* furent publiées en 1726, 1 vol. in-fol.; ses *Œuvres choisies*, en 1782, 4 vol. Franklin, dans une *Revue historique de la constitution et du gouvernement de Pensylvanie*, Londres, 1759, ne partage pas l'opinion qu'on avait adoptée des talents et des vertus de Penn, que Montesquieu appelait *le Lycurgue moderne*. *V.* J. Marsillac, *Vie de Guillaume Penn*, Paris, 1791, 2 vol. in-8°; Th. Clarkson, *Mémoires de la vie publique et privée de W. Penn*, Londres, 1813, 2 vol. in-8°; Hepnorth Dixon, *Biographie historique de W. Penn*, 2e édit., Londres, 1856. B.

PENNANT (Thomas), naturaliste anglais, né en 1726 à Downing (Flint), m. en 1798, a laissé : *Zoologie britannique, ou Histoire des animaux de la Grande-Bretagne*, 1768-77, 4 vol. in-8°; *Histoire des quadrupèdes*, 1781 et 1793, 2 vol. in-4°; *Zoologie arctique*, 1784-87 et 1792, 3 vol. in-4°.

PENNAR. *V.* PANNAR.

PENNE, ville du royaume d'Italie. *V.* CIVITA-DI-PENNE.

PENNE, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), arr. et à 9 kil. E. de Villeneuve-d'Agen, près de la rive g. du Lot; 1,403 hab. Ruines d'un château-fort pris par Montluc en 1562.

PENNE, vge (Tarn), arr. et à 32 kil. N.-O. de Gaillac, sur la rive g. de l'Aveyron; 421 hab.

PENNES (Les), vge (Bouches-du-Rhône), arr. et à 20 kil. S.-O. d'Aix; 1,960 hab. Fontaine intermittente.

PENNI (François), dit *il Fattore* (garçon d'atelier), peintre florentin, né en 1488, m. en 1528, fut d'abord garçon d'atelier de Raphaël, puis son élève, et son héritier avec Jules Romain. Il séjourna successivement à Rome, à Florence et à Naples, et fonda une école dans cette dernière ville. Sa passion pour le jeu l'empêcha de s'enrichir. On cite particulièrement de lui une *Ste Famille*, au musée de Vienne. — Son frère, Lucas Penni, né à Florence vers 1500, élève de Raphaël et de Perino del Vaga, cultiva le genre historique avec quelque succès.

PENNINE (Vallée), partie N.-O. de l'anc. prov. des Alpes-Grées, au S. du pays des Helvétiens.

PENNINES (Alpes). *V.* ALPES.

PENNING, monnaie de compte en Hollande, valant la 6e partie du *stuyver* ou sou.

PENNINUS MONS, nom anc. du GRAND-ST-BERNARD.

PENNINUS ou PENINUS, dieu gaulois, honoré par les habitants des Alpes Pennines.

PENNON, étendard dont le drapeau, attaché de manière à flotter perpendiculairement, était taillé, par en bas, en une double pointe. Il se portait à la guerre par tout gentilhomme servant sous un chevalier-banneret. Celui-ci avait une bannière carrée.

PENNY (au pluriel *Pence*), monnaie de cuivre anglaise, représentant un denier sterling, et valant 9 centimes.

PENOBSCOT, v. et port des Etats-Unis (Maine), près de l'embouchure du Penobscot dans l'océan Atlantique; 2,000 hab. — La rivière Penobscot naît près de la frontière du Canada, reçoit la Piscataqua, et a un cours de 450 kil.

PENON-DE-VELEZ, v. forte de l'Afrique (Maroc), un des présides espagnols, sur un îlot avec un petit port, à 130 kil. O. de Melilla; 290 hab. — Fondé en 1509 par Pedro de Navarre; occupé par les Maures de 1522 à 1644.

PENON-DE-ALHUCEMAS, petite v. forte de l'Afrique, préside espagnol, sur un îlot près de la côte du Maroc.

PENRITH, brg et paroisse d'Angleterre (Cumberland), à 27 kil. S.-S.-E. de Carlisle; 6,000 hab. Siége des Quarter-Sessions, et maison de correction du comté. Bibliothèque, cabinet d'histoire naturelle. Fabr. de toiles et de chapeaux de paille. — Ravagé par la peste en 1597.

PENRYN, brg et paroisse d'Angleterre (Cornouailles), sur le havre et à 2 kil. N.-O. de Falmouth; 4,000 hab. Fabr. de lainages, brasseries, pêche.

PENSACOLA, v. des Etats-Unis (Floride), à 80 kil. E.-S.-E. de Mobile, 230 S.-O. de Tallahassee; port sur une baie de son nom formée par le golfe du Mexique; par 30° 24' lat. N., et 89° 31' 45" long. O.; 2,000 hab. Arsenal pour la marine; fortifications importantes. Port sûr et commode. — Fondée par les Espagnols au XVIe siècle, cédée aux Anglais avec la Floride en 1763, reprise en 1781, occupée, en 1814 et 1818, par les Américains, qui l'ont obtenue définitivement en 1819.

PENSIONNAIRE (GRAND-), nom donné jadis au premier ministre et président des États de Hollande, chargé de proposer le sujet des délibérations, de recueillir les suffrages, de recevoir la correspondance des puissances étrangères, de faire observer les lois, et de surveiller les finances. Ses fonctions duraient 5 ans, et il pouvait être réélu. — On appelait *Pensionnaire* le 1er magistrat de chaque ville dans la prov. de Hollande.

PENSUM, tâche que, chez les anc. Romains, les matrones imposaient à leurs fileuses. Le mot signifie proprement une *pesée*, parce que cette tâche se pesait en la distribuant. — Les pédagogues modernes ont appelé *Pensum* un devoir extraordinaire, donné comme punition à des écoliers paresseux ou indociles.

PENSYLVANIE, un des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, borné au N. par le New-York, à l'E. par le New-Jersey, à l'O. par l'Ohio, au S. par la Virginie, le Maryland et le Delaware; entre 39° 42' et 42° 17' lat. N., 77° et 83° long. O.; 119,448 kil. carrés; 448 kil. sur 240; 2,906,370 hab. Ch.-l., *Harrisbourg*. Arrosée par la Susquehannah, la Delaware et l'Ohio; traversée par les monts Alleghany. Climat tempéré. Sol très-fertile en céréales, tabac, etc. La culture de la vigne et du mûrier y réussit mieux qu'en aucun autre Etat de l'Union. Beaux pâturages; élève de bestiaux. Mines de fer, cuivre, plomb, houille, et sel. Industrie très-active : tapis de laine, draps, satinelles, toiles, poteries, savons, papiers, verreries, cordages; chantiers de construction. Commerce actif. Cet Etat est divisé en 55 comtés. — La Pensylvanie, colonisée d'abord par des Suédois, fut conquise par les Hollandais en 1654, par les Anglais en 1664, et cédée à William Penn en 1681. Ce fut alors qu'elle reçut le nom de Pensylvanie, comme qui dirait des forêts (*Sylvæ*) de Penn. Elle prit une part active dans la guerre de l'Indépendance, et adopta, en 1787, la constitution des Etats-Unis. Elle est représentée au Congrès par 2 sénateurs et 24 membres de la Chambre des représentants. Le pouvoir exécutif est délégué à un gouverneur élu par le peuple pour 3 ans, et la puissance législative à une assemblée générale. Celle-ci comprend un sénat de 33 membres, qui se renouvelle par tiers tous les ans, et une chambre des représentants, de 100 membres, élus pour un an. Tout citoyen blanc, âgé de 21 ans, résidant depuis un an dans l'Etat et depuis plus de 10 jours dans le comté où il veut voter, et payant des impôts, est électeur. O.

PENTACONTARQUE, officier ou magistrat de l'anc. Grèce, ayant 50 hommes sous ses ordres.

PENTACOSIARQUE, officier ou magistrat qui commandait à 500 hommes dans l'anc. Grèce.

PENTACOSIOMÉDIMNES, nom donné chez les Athéniens aux citoyens qui possédaient un revenu annuel équivalant à 500 médimnes (26,000 litres) tant en grains qu'en fruits. Ils formaient la 1re classe dans l'Etat, d'après la constitution de Solon.

PENTAPOLE, nom donné, dans l'antiquité et au moyen âge, à des pays composés de cinq villes principales : 1° PENTAPOLE LIBYENNE OU CYRÉNAÏQUE (*V. ce mot*); 2° PENTAPOLE DU JOURDAIN, composée des 5 villes de Sodome, Gomorrhe, Adama, Séboïm, Zoar ou Ségor; 3° PENTAPOLE DES PHILISTINS, ou PALESTINE propre, au S. de la Terre-Sainte, entre la Méditerranée à l'O. et les tribus de Dan et de Siméon à l'E., avec les 5 villes de Gaza, Ascalon, Azoth, Accaron, et Geth; c'est auj. *le Falestin*; 4° PENTAPOLE DORIENNE, union des 5 villes doriennes du S.-O. de l'Asie-Mineure, Cnide, Cos, Lindos, Jalisos et Camiros, dont les députés se rendaient, pour célébrer des jeux en l'honneur d'Apollon Triopien, au temple bâti sur le cap Triopion, près de Cnide; le vainqueur recevait un trépied d'airain, mais devait le consacrer au dieu. Un Halicarnassien vainqueur ayant emporté le trépied chez lui, Halicarnasse fut exclue de la ligue dorienne, qui, d'Hexapole qu'elle était, devint une Pentapole; 5° PENTAPOLE ITALIENNE, conquise sur les Lombards par Pépin le Bref, donnée par lui aux papes, et comprenant, sur la côte de l'Adriatique, les 5 villes de Rimini, Pesaro, Fano, Sinigaglia, et Ancône, c.-à-d. les provinces italiennes de Pesaro-et-Urbino, et d'Ancône. C. P.

PENTATEUQUE (du grecque *pente*, cinq; *teukos*, livre). Les Septante ont ainsi nommé les cinq premiers livres de l'Ancien Testament : la *Genèse*, l'*Exode*, le *Lévitique*, les *Nombres*, et le *Deutéronome* (*V. ces mots*). Les Juifs appellent l'ensemble de ces 5 livres *Thorah* (loi).

PENTATHLE, ensemble des cinq exercices Olympiques (*V. ce mot*).

PENTECOTE, c.-à-d. *cinquantième* (jour), fête instituée par l'Eglise en mémoire de la descente du St Esprit sur les Apôtres, laquelle eut lieu 50 jours après la résurrection de J.-C. — La Pentecôte des Hébreux rappelait que Dieu leur avait donné sa loi sur le mont Sinaï, 50 jours après la sortie d'Egypte. On offrait au Seigneur les prémices de la moisson de froment, sous la forme de deux pains levés.

PENTÉLIQUE, auj. *Penteli*, montagne de l'Attique, tirait son nom du dème de Pentélé, situé à ses pieds, et était un rameau détaché du Parnès, séparant le bassin du Céphise de celui du Charadros. Son marbre blanc était sans égal pour l'architecture, comme celui de Paros pour la sculpture. Les carrières sont loin d'être épuisées; on y trouve encore des tambours de colonnes, que les anciens ont laissées inachevées. La cime était couronnée d'une statue de Minerve. Il y a auj. un monastère, l'un des plus riches de l'Orient avant la guerre de l'Indépendance. C. P.

PENTEYRN ou PENDRAGON, nom que portait le chef de la confédération des Bretons, dans la Grande-Bretagne.

PENTHÉE, *Pentheus*, fils et successeur d'Echion, roi de Thèbes, s'opposa à l'introduction du culte de Bacchus dans ses Etats, et fut déchiré vif par sa mère Agavé et par les Ménades.

PENTHÉSILÉE, reine des Amazones et alliée de Priam, fut tuée pendant le siége de Troie par Achille, qui, en la dépouillant de ses armes, frappé de sa beauté, la pleura.

PENTHIÈVRE, fort de France (Morbihan), à 7 kil. N. de Quiberon, sur l'isthme qui joint cette presqu'île au continent.

PENTHIÈVRE (Comté de), comprenait les terres de Guingamp, Lamballe, Moncontour, La Roche-Esnard, Loudéac, et Jugon. Il fut créé en 1034 pour Eudes ou Eudon, 2e fils de Geoffroi, comte de Rennes et duc de Bretagne. Réuni au duché en 1272, il en fut encore détaché en 1317 pour Guy, 2e fils d'Arthur II. Jeanne, fille de Guy, épousa Charles de Blois, célèbre par sa guerre contre Jean de Montfort. Jean V de Montfort reprit le comté de Penthièvre en 1420. Ce comté fut érigé en duché par Charles IX, en 1569, pour Sébastien de Luxembourg; par Louis XIV, en 1697, pour son fils naturel, le comte de Toulouse. Il passa par mariage, en 1769, dans la maison d'Orléans. Un fils du prince de Joinville, né en 1845, a reçu le titre de duc de Penthièvre.

PENTHIÈVRE (Louis-Jean-Marie de BOURBON, duc de), né à Rambouillet en 1725, m. en 1793, fils du comte de Toulouse et dernier héritier des fils légitimés de Louis XIV. Il perdit son père à 12 ans, fit ses premières armes sous le maréchal de Noailles, se distingua à Dettingen, à Fontenoy, et garantit la Bretagne d'une descente des Anglais. Retiré ensuite dans son château de Rambouillet, puis à Sceaux, il se livra aux exercices d'une piété ascétique. Une partie de ses immenses revenus était distribuée en aumônes, ou destinée à fonder des établissements d'utilité publique. La perte de sa femme, princesse de Modène, les événements du 10 août 1792, l'assassinat de la princesse de Lamballe, sa belle-fille, avancèrent sa fin. Sa popularité était telle, qu'elle le préserva de tous les excès révolutionnaires. Il fut le protecteur de Florian. *V. Mémoires sur la vie de Mgr de Penthièvre*, par Fortaire, 1808, in-12. Sa *Vie* par Mme Guénard est un roman.

PENTIMA, v. du royaume d'Italie, dans la province d'Aquila, à 6 kil. S. de Popoli; 2,416 hab. Bâtie avec les ruines de l'anc. Corfinium.

PENTLAND, détroit formé par l'océan Atlantique entre la pointe N. de l'Ecosse et les îles Orcades; 38 kil. de long sur 20 de large. Navigation dangereuse par la violence des marées et des courants.

PÉNULE. *V.* PÆNULA.

PENVENAN, vge (Côtes-du-Nord), arr. et à 20 kil. N.-E. de Lannion; 302 hab.

PENZA, v. de la Russie d'Europe, ch.-l. de gouvernement, au confluent de la Penza et de la Soura, à 1,397 kil. S.-E. de St-Pétersbourg, 698 S.-E. de Moscou; par 53° 30′ lat. N., et 43° 18′ long. E.; 24,360 hab. Evêché, tribunaux. Commerce actif de cuirs et savons. Manuf. de verrerie et cristaux. Foire importante. — Le gvt de Penza, entre ceux de Nijni-Novogorod au N., de Simbirsk à l'E., de Saratov au S., et de Tambov à l'O., est divisé en 10 districts; 38,950 kil. carr.; 233 kil. sur 226; 1,188,535 hab., Baskirs, Kalmoucks, Tchérémisses, Tchouvaches. Sol fertile, agriculture florissante; exportation de grains; fer, toiles, draps, etc. Fabr. de tapis en écorce de tilleul.

PENZANCE, brg et paroisse d'Angleterre (Cornouailles), port sur la Manche, à 100 kil. S.-O. de Launceston, 70 de Bodmin, 16 E. du cap Land's-End; 8,600 hab. Sociétés géologique, des sciences et des lettres, etc. Riches mines d'étain. Fabr. de lainages communs. Climat très-doux, qui a fait nommer cette ville le *Montpellier* de l'Angleterre. Patrie de Davy.

PÉON, *Pæon*, médecin des dieux selon la mythologie grecque, guérit Mars, blessé par Diomède, et Pluton, blessé par Hercule.

PÉONIE, *Pæonia*, pays de la Grèce septentrionale, borné au N. par le mont Scomius, à l'E. par la Thrace vers le fleuve Nestus, au S. par la Macédoine, à l'O. par le mont Scardus; arrosée par l'Axius et le Strymon. Les Péoniens étaient de race pélasgique; ils allèrent au secours des Troyens contre les Hellènes. Celles de leurs tribus qui habitaient à l'E. du Strymon, furent soumises par les Perses, 513, et transportées en Asie; les tribus occidentales échappèrent à ce joug, grâce à leurs singulières habitations, qui consistaient en cabanes construites au milieu du lac Prasias, sur des pilotis très-élevés. Elles conservèrent leur indépendance, pendant que les tribus orientales passaient de la domination des Perses sous celle des Odryses. Philippe et Alexandre, laissant aux Péoniens leurs rois indigènes, firent entrer leurs troupes dans leurs armées. Ce peuple suivit dès lors les destinées de la Macédoine; et, dans le partage que firent les Romains du pays, après la défaite de Persée, la Péonie à l'E. de l'Axius fit partie du 2e district, et la Péonie à l'O., du 3e. Lors de la division de l'Empire au IVe siècle, elle forma, avec quelques cantons voisins, la *Macédoine seconde* ou *Salutaire*. C. P.

PÉPARÈTHE, *Peparethus*, auj. *Piperi*, île de la mer Egée, au N.-E. d'Halonèse; célèbre par ses vins.

PEPÉ (Guillaume), général napolitain, né à Squillace en 1782, m. en 1855, entra à l'Ecole militaire de Naples, embrassa la cause républicaine lors de l'invasion des Français, combattit à Portici les troupes du cardinal Ruffo, mais, après le retour des troupes royales à Naples, fut retenu 6 mois en prison et banni. Il entra dans la légion italienne, revint dans sa patrie en 1801, essaya d'exciter un soulèvement en Calabre, fut pris, réussit à s'échapper, et servit Joseph Bonaparte, puis Murat, dont il fut officier d'ordonnance. Nommé baron et lieutenant-général, il conserva ses titres après la restauration de Ferdinand IV. Mais, ayant pris part à la révolution de 1820, il dut s'enfuir en Espagne, et de là en Angleterre. On le vit reparaître, en 1848, dans le soulèvement de la Lombardie, et il retourna à Londres après le triomphe des

Autrichiens. Il a laissé une *Relation des événements... de* 1820 *et* 1821, et des *Mémoires*.

PÉPIN *de Landen* ou *le Vieux*, chef Austrasien du pays de Hasbain (partie de la Tongrie), se déclara en 613 pour Clotaire II, en haine de Brunehaut. Il réclama ensuite, 622, la séparation de l'Austrasie, obtint que Clotaire y envoyât pour roi son fils Dagobert, et fut imposé comme maire par les leudes au jeune roi. A la mort de Clotaire, 628, il conserva la mairie; mais son pouvoir fut amoindri par le gouvernement vigoureux de Dagobert, roi de tous les Etats franks réunis. Aussi profita-t-il de la fuite volontaire des Austrasiens dans la bataille contre Samo, 631, pour rappeler qu'il fallait ménager ce peuple indépendant, et il obtint une nouvelle séparation de l'Austrasie, avec Sigebert II pour roi; mais Dagobert, en lui laissant encore la mairie, l'obligea à résider près de lui en Neustrie, et Pépin ne retourna à Metz qu'après la mort du prince. Il mourut en 640, laissant un fils, Grimoald, qui fut maire après lui, et une fille, Begga, qui épousa Anségise, fils de St-Arnoul de Metz, et de qui descendit toute la race Carolingienne. Son surnom de Landen vient du lieu où il fut inhumé. Il avait soutenu énergiquement les prédications de St Amand sur les bords et au delà du Rhin, service qui, joint à ses vertus, lui a valu d'être canonisé. Fête, le 21 février. A. C.

PÉPIN D'HÉRISTAL ou *le Gros*, fils de Begga et d'Anségise, petit-fils de Pepin de Landen, s'associa aux leudes qui massacrèrent Dagobert II, 678, et, sans autre titre que celui de duc, exerça une influence considérable, grâce à ses immenses domaines des bords de la Meuse, dont un portait le nom d'*Héristal*. Les leudes neustriens, fuyant la tyrannie d'Ebroïn, excitèrent Pepin et Martin à les venger; mais ils furent vaincus à Leucofao, 680. Le meurtre de Martin par Ebroïn laissa Pepin, héritier de ses terres, plus puissant encore en Austrasie : il conclut une trêve avec Waratto, successeur d'Ebroïn, 681, fut néanmoins attaqué près de Namur, 683, par Ghislemar, fils de Waratto, qui lui tua nombre de ses compagnons, et ne prit lui-même l'offensive qu'en 687, à la suite d'une guerre heureuse contre les Germains, rebelles à la domination austrasienne. Il gagna alors sur Berthaire la bataille de Testry, qui substitua la prépondérance de l'Austrasie à celle de la Neustrie dans la Gaule. Maître de Paris, il laissa à Thierry III, Clovis III, Childebert III et Dagobert III, le titre de roi, mais prit le gouvernement, les trésors royaux, et le commandement de l'armée. De 687 à 714, Pépin fut occupé surtout contre les peuples voisins du Rhin, depuis longtemps hostiles aux Franks et au christianisme. Radbod, chef des Frisons, fut battu une première fois, 689, entre les bouches de la Meuse et du Rhin, dépouillé de la Frise Citérieure, obligé de recevoir les missionnaires anglo-saxons (St Willibrod et ses 12 compagnons), défait une deuxième fois, 695, près de Durestadt, contraint de céder à Willibrod, 696, l'archevêché de Wiltbourg (auj. Utrecht), enfin soumis définitivement, 711, et forcé de marier sa fille à Grimoald, fils de Pépin. Les Alémans furent soumis à un tribut, à la suite de 3 campagnes, 709, 710, 712. Mais la famille de Pépin fut en proie aux rivalités de ses deux femmes, Plectrude et Alpaïde (celle-ci, mère de Charles-Martel). Le meurtre de l'évêque de Liége, St Lambert, et celui de Grimoald, son propre fils, troublèrent ses derniers jours; il mourut, en 714, après avoir vengé le 2e, exilé Alpaïde et Charles. A. C.

PÉPIN LE BREF, un des fils de Charles Martel, reçut, dans le partage des domaines de son père, la Neustrie, la Burgundie et la Provence, avec la suzeraineté de l'Aquitaine, sous la condition de la conquérir, 741. Il aida son frère aîné Carloman, chef de l'Austrasie, à dépouiller et à faire prisonnier Grippon. En face des soulèvements des peuples naguère contenus par Charles Martel, les deux frères rétablirent, en 742, un mérovingien (Childéric III) sur le trône, resté vacant depuis 737, et prirent le titre de maires. Une réforme ecclésiastique, préparée par le concile de Ratisbonne, 742, décidée pour l'Austrasie dans celui de Leptines, 743, fut appliquée à la Neustrie par le concile de Soissons, 744. Pépin et Carloman s'unirent pour combattre Hunald d'Aquitaine; ils prirent Loches, ravagèrent l'Aquitaine, mais furent rappelés dans l'E. par une révolte des Alémans. Thibaut (Théodebald), fils du duc des Alémans, dut fuir au delà du Danube, et Godfrid, son père, se soumit. En 743, la coalition d'Hunald et d'Odilon de Bavière obligea les deux frères, victorieux d'Odilon sur le Lech, à se séparer : Carloman acheva la soumission de la Bavière; Pépin courut contre Hunald, qui venait de brûler Chartres, et qu'il ne put encore rejoindre. Il battit, l'année suivante, Thibaut, duc des Alémans, en Alsace, 744, le remplaça par un autre duc, pendant que Carloman opérait en Saxe contre le duc Thierry, 744-45, et menaça l'Aquitaine, 745, avec de telles forces, qu'Hunald s'humilia et prêta serment de vassalité, mais pour abdiquer immédiatement au profit de Waïfre. En 747, Carloman s'étant fait moine au Mont-Cassin, Pépin ne tint nul compte des droits de ses neveux, poursuivit Grippon, rendu à la liberté, chez les Saxons et les Alémans, se le fit livrer, et lui donna le duché du Mans avec 12 comtés neustriens, sans en obtenir plus de fidélité. S'appuyant d'une réponse du pape Zacharie, et du consentement des leudes et des évêques, il relégua Childéric III à Sithiu (St-Omer), se fit couronner roi à Soissons, 752, et sacrer par St Boniface. — Appelé en Septimanie par Ansémond, lieutenant goth du wali arabe, il reçut la soumission de tout le pays, moins Narbonne, dont le siége fut immédiatement commencé et dura sept ans, 752-59; s'assurant de la fidélité des Septimaniens par le respect de leurs lois nationales, il courut dans la Saxe, de nouveau agitée par Grippon, poussa, 753, jusqu'au Wéser, imposa aux Saxons de l'O. un tribut de 300 chevaux et le respect des prêtres chrétiens, fit tuer son frère à Maurienne, et termina la campagne par la prise de Vannes et l'imposition d'un tribut aux Bretons. Le pape Etienne II vint alors solliciter son secours contre Astolphe, roi des Lombards, et le sacra une 2e fois, 754, ainsi que ses deux fils. Astolphe fut vaincu aux Cluses, 754, assiégé dans Pavie, obligé de payer tribut à Pépin, et de s'engager à remettre au pape les villes de l'Exarchat; loin de le faire, il assiégea Rome après le départ de Pépin. Le roi frank revint, en 755, en Italie, et, maître de l'Exarchat, le refusa aux sollicitations de l'empereur d'Orient, pour le donner au saint-siége avec la Pentapole; donation qui a créé la puissance temporelle des papes. De retour en Gaule, il écrasa de nouveau les Saxons, 758, reçut l'hommage des Carinthiens effrayés du voisinage des Avares, et, maître enfin de Narbonne par trahison, 759, reconnu pour suzerain par l'émir arabe de Barcelone, il commença, en 760, la guerre d'Aquitaine, qui dura 8 ans. La 1re année, il ravagea le Berry et l'Auvergne; la 2e, il punit par le sac de Bourbon-l'Archambault et de Clermont, et par le ravage du Limousin, les dévastations commises par Waïfre en Burgundie; la 3e, il prit Bourges et Thouars; la 4e, malgré la défection de Tassillon, duc de Bavière, qu'avait gagné Waïfre, il dévasta les vallées de la Vienne, de la Vézère, de la Dordogne et du Lot, et battit Waïfre près de Cahors; après un an passé sur les bords du Rhin pour surveiller la Germanie et soumettre Tassillon, il fit écraser, en 765, un corps de Wascons devant Tours, un autre en Septimanie, et reçut la soumission de nombreux Aquitains, irrités de voir leur duc brûler ses villes pour se réfugier dans les pays montueux de la Dordogne; enfin, dans les 3 dernières années, prenant l'Aquitaine à revers par la Septimanie, il soumit toutes les cités du Midi, y établit des colonies frankes, principalement à Turenne (Torinnia), poursuivit Waïfre dans les contre-forts des monts d'Auvergne, s'empara de sa famille, le traqua de nouveau dans la forêt d'Edobol (forêt de Ver), et enfin apprit qu'il avait été assassiné par quelques-uns des siens. Il mourut lui-même peu de jours après, ayant admirablement préparé la grandeur de son fils Charlemagne. Son surnom de *Bref* (petit) ne lui a pas été donné par ses contemporains; le moine de St-Gall et l'Astronome sont les premiers qui en fassent mention, en rapportant l'anecdote célèbre du combat contre un taureau et un lion. A. C.

PÉPIN *le Bossu*, fils naturel de Charlemagne et d'Himiltrude, fut négligé par son père, persécuté par Fastrade, flatté de l'espoir du trône par les ennemis de Charlemagne, et prit part à plusieurs complots contre sa vie. Il fut battu, rasé, et enfermé d'abord, en 792, dans le monastère de St-Gall, ensuite, en 794, dans celui de Prum (diocèse de Trèves). Il mourut en 811. A. C.

PÉPIN, 2e fils de Charlemagne, fut sacré roi d'Italie à l'âge de 4 ans par le pape Adrien Ier, en 781. Après la déposition de Tassillon de Bavière, il devait porter aussi, 796, le titre de roi de Bavière. En 788, ses troupes avaient battu, dans le Frioul, les Avares, d'intelligence alors contre Charlemagne avec les Grecs et Adalgise; en 791, il les avait, avec son père, attaqués au fond de la Pannonie. De concert avec Louis, roi d'Aquitaine, il obligea, 793, Grimoald III, duc de Bénévent, à rentrer dans le devoir, et, plus heureux encore en 796 dans sa dernière guerre contre les Avares, il força leur *ring*, pénétra jusqu'au confluent de la Drave et du Danube, détruisit leur empire, et revint dans Aix-la-Chapelle en offrir les dé-

pouilles à son père. Pendant ce temps, Adalhard de Corbie gouvernait l'Italie en son nom, et son excellente administration lui permit de trouver de nouvelles ressources pour humilier une deuxième fois Grimoald, 803. Dans le partage que Charlemagne fit de son empire à Thionville, 806, Pépin reçut, avec le titre de roi d'Italie, la Lombardie, la Bavière, sauf 2 villes, l'Alémanie du S. du Danube, tout l'E. du Rhin-Supérieur avec Coire et le Thurgau. Il augmenta ce royaume de la Corse, 806, et des îles Vénitiennes, 810, Rialto seule exceptée. Il mourut en 810, laissant, entre autres enfants, Bernard, qui fut roi d'Italie. A. C.

PÉPIN, petit-fils du précédent, et fils de Bernard, roi d'Italie, fut, par son deuxième fils Herbert Ier, sire de Péronne, la tige des comtes de Vermandois.

PÉPIN Ier, roi d'Aquitaine, 2e fils de Louis le Débonnaire et d'Hermengarde. Il obtint, dans le partage d'Aix-la-Chapelle, 817, l'Aquitaine, la Wasconie ou Gascogne, le Carcassez en Septimanie, le Nivernais, l'Autunois, l'Avallonais. Subordonné à son père et à Lothaire, il dépouilla, 818, Loup-Centule de la Wasconie Citérieure, fit marcher, 824, Ebles et Aznar contre les Basques, qui, vainqueurs à Roncevaux, gardèrent Aznar, leur compatriote, pour en faire leur chef national, sans rompre avec l'Empire, enfin dégagea, 827, Bernard, duc de Gothie-Orientale, bloqué dans Barcelone par le Goth rebelle Aizon et son allié l'Arabe Abou-Merwan. Irrité de la création du royaume d'Alémanie en faveur de Charles le Chauve (diète de Worms, 829), quoiqu'il ne fût pas lésé, il se ligua avec ses frères et Wala, abaissa avec eux la majesté impériale à Compiègne, 830, arracha Judith du couvent de Ste-Marie de Laon, et la relégua à Ste-Radegonde de Poitiers sous la garde de ses officiers. Mais, gagné par la promesse d'une augmentation de territoire, il se rapprocha de Louis le Débonnaire, et en reçut effectivement la Bretagne et la Neustrie-Occidentale (entre Seine et Loire), plus, sur la rive droite de la Seine, Châlons, Meaux, Amiens et le Ponthieu. Il avait espéré hériter de l'autorité de Lothaire; déçu dans cet espoir, il ne comparut pas au plaid de Thionville (octobre 831), où fut accompli le rétablissement de Louis le Débonnaire, de Judith et de Bernard de Septimanie; et, quand celui-ci, accusant l'ingratitude de la cour, se fut retiré dans son gouvernement (Septimanie et Marche d'Espagne), il reçut son hommage, et le laissa soulever contre l'Empereur le parti indépendant de l'Aquitaine. De là, en 832, à la diète de Joac (Limousin), la confiscation de la Septimanie et de la Marche d'Espagne par l'Empereur, et la captivité de Pépin, dont le royaume fut transféré à Charles le Chauve. Mais Pépin s'échappa de Trèves, souleva l'Aquitaine, opéra en Alsace, 833, sa jonction avec ses frères, prit part à la déposition de Louis le Débonnaire (*Champ du Mensonge*, 30 juin 833), et obtint de Lothaire, reconnu empereur, de nouvelles concessions de terres. Mais bientôt il contribua, avec Loüis le Germanique, à la restauration de son père, 834, et, en lui amenant ses milices à Blois, obligea Lothaire à s'humilier devant le vieil empereur; aussi reçut-il au partage de Crémieux, en 834, quelques nouvelles fractions de territoire. Louis le Débonnaire enleva plus tard à Pépin toute la partie de la Neustrie située à l'E. de la Basse-Seine, de l'Eure et de l'Yonne; la Wasconie s'était affranchie, avec Aznar, de sa suzeraineté. Abruti par l'habitude de l'ivresse, Pépin supporta ce double affront, assista même, en 838, au couronnement de Charles le Chauve à Kiersy, et mourut peu après des suites de ses débauches. Il bâtit les abbayes de St-Jean-d'Angély, de St-Cyprien de Poitiers, et de Brantôme (en Périgord). A. C.

PÉPIN II, fils du précédent, fut, au partage de Worms, 839, dépossédé de l'Aquitaine par Louis le Débonnaire au profit de Charles le Chauve, mais reconnu pour chef par les Aquitains. Après la mort de l'empereur, 840, il fut protégé par Lothaire, se joignit à lui contre Charles et Louis le Germanique (bataille de Fontanet, 841), et, battu avec lui, fut, au traité de Verdun, 843, dépouillé une 2e fois de l'Aquitaine; il s'y maintint néanmoins, reçut l'hommage de Guillaume de Toulouse, fils de Bernard de Septimanie, battit près d'Angoulême, 844, les troupes de Charles le Chauve, lui fit lever le siége de Toulouse, et en obtint, à titre de fief, la cession de l'Aquitaine, moins le Poitou, la Saintonge et l'Angoumois, 845. Abandonné, 848, par ses sujets à cause de son inaction en face des Normands, il s'unit à ces pirates, reprit Toulouse avec eux, 849, mais, après leur départ, dut se réfugier chez les Basques, dont le chef Sanche le livra, en 852, à Charles le Chauve. Il fut enfermé à St-Médard de Soissons, s'en échappa, 854, se forma en Aquitaine, 854-56, un parti contre Charles, s'unit de nouveau aux Normands, 856, les aida à prendre Poitiers et plusieurs autres villes, 857, et obligea Charles à lui faire des concessions de territoire. Mais, en assiégeant une dernière fois Toulouse, 864, à la tête des Normands, il tomba dans une embuscade, fut envoyé à Pistes, condamné à mort par les grands du royaume, et jeté par Charles le Chauve dans une étroite prison, à Senlis; il y mourut bientôt. Ses alliances avec les Normands encore païens l'avaient fait surnommer l'*Apostat*. *V.* Jacobs, *Pépin II, roi d'Aquitaine*, Paris, 1850. A. C.

PEPLUM. *V.* PANATHÉNÉES.

PEPOLI (Roméo), riche citoyen de Bologne, voulut devenir le tyran de sa patrie, se forma un parti dit *de l'Echiquier*, fut attaqué dans sa maison en 1321, parvint à s'échapper, et mourut en exil.

PEPOLI (Taddeo), fils du précédent, fut rappelé à Bologne en 1327, chercha, en 1334, à succéder au cardinal Bertrand du Poïet chassé par une émeute, ne réussit à saisir la souveraineté qu'en 1337, et la garda jusqu'à sa mort en 1349.—Ses fils, Jean et Jacques Pepoli, vendirent Bologne aux Visconti de Milan, 1350.

PEPYS (Samuel), secrétaire de l'amirauté anglaise sous Charles II et Jacques II, et président de la Société royale de Londres, avait contribué à la restauration des Stuarts. Il résigna ses fonctions à l'avénement de Guillaume III. On a de lui des *Mémoires* intéressants.

PÉQUIGNOT (Jean-Pierre), peintre de paysages, né en 1765 à Baume-les-Dames (Doubs), m. en 1806, à Naples. Ses tableaux se distinguent par la poésie, la noblesse du dessin, la beauté des lignes, et une grande délicatesse d'exécution.

PÉQUIN pour *Béguin*. *V.* BÉGUINAGES.

PERA, faubourg de Constantinople (*V. ce mot*).

PERACAMPS, vge d'Espagne, province et à 52 kil. de Lérida, 60 de Barcelone, au milieu de défilés célèbres par une défaite des Carlistes (février 1840); ce fut leur dernier effort en Catalogne; le général Van-Halen, qui commandait les troupes royalistes, reçut le titre de *comte de Peracamps*.

PÉRAK, v. de la presqu'île de Malacca, sur une rivière de même nom. Ch.-l. d'un royaume tributaire de Siam, et riche en étain et en mines d'or.

PERALTA, v. d'Espagne (Navarre), située à 45 kil. S. de Pampelune, sur la rive g. de l'Arga; 3,500 hab. Patrie de Calasanzio. Vins dits *de Rancio*.

PÉRAN, hameau (Côtes-du-Nord), arr. et à 19 kil. S. de St-Brieuc. On y voit un camp vitrifié, peut-être celtique, mais différent des *châteaux de verre* d'Ecosse, de ceux de Ste-Suzanne et de Château-Gonthier. On y a trouvé une médaille de Germanicus.

PÉRAY (SAINT-), ch.-l. de cant. (Ardèche), arr. et à 14 kil. S. de Tournon, au pied des Cévennes; 1,169 hab. Aux environs se trouvent les ruines du château de Beauregard, prison d'Etat, et du château de Crussol, dont les ducs furent la tige de la maison d'Uzès. Récolte d'excellents vins blancs mousseux, en particulier ceux du coteau de Hongrie, et du clos Gaillard. Exploitation de pierres calcaires.

PERCEVAL (Spencer), homme d'Etat anglais, né à Londres en 1762, m. en 1812, était le 2e fils de John Perceval, comte d'Egmont et 1er lord de l'Amirauté sous le ministère de lord Bute. Il fut avocat, entra à la Chambre des communes en 1797, se fit remarquer, parmi les soutiens du ministère, par son éloquence et ses connaissances en matière de finances, devint solliciteur, procureur-général, chancelier de l'Echiquier en 1807, 1er lord de la trésorerie en 1809, et fut assassiné à la porte du Parlement par un certain Bellingham, dont il n'avait pas, dit-on, accueilli les réclamations.

PERCHE, *Pertica* ou *Decempeda*, mesure de longueur chez les anc. Romains. Elle valait 10 pieds (2m,96).—anc. mesure française agraire, en usage avant le système métrique. Elle était le centième de l'arpent, mais avait, suivant les provinces, 18, 20 ou 22 pieds (3m,85; 6m,50, ou 7m,15).

PERCHE (Le) *Perticum*, *Pertensis* ou *Pertisensis pagus*, anc. pays de France, entre la Normandie au N., le Maine à l'O. et au S., l'Orléanais et l'Ile-de-France à l'E., était divisé en 4 parties : 1° le *Haut-Perche* ou *Grand-Perche* (auj. dans les départ. d'Eure-et-Loir et de l'Orne), v. princip. : Corbon, Mortagne, Bellesme, Nogent-le-Rotrou; 2° le *Bas-Perche* ou *Perche-Gouet* (auj. dans les départements d'Eure-et-Loir et de la Sarthe), v. princ. : Brou, Alluyes, Authon, Montmirail; 3° les *Terres françaises*, ne comprenant que la Tour-Grise de Verneuil et l'abbaye de Tirou; 4° le *Thimerais* ou les *Terres démembrées* (auj. dans le départem.

d'Eure-et-Loir), v. principales : Châteauneuf, Bressoles, Bazoche, Senonches, Champron. Le Haut-Perche et les Terres françaises faisaient partie du grand-gouvernement de Maine-et-Perche, le Bas-Perche, de celui de l'Orléanais; le Thimerais, de celui de l'Ile-de-France.

PERCIER (Charles), architecte, né à Paris en 1764, m. en 1838, était fils d'un ancien militaire, devenu l'un des concierges du jardin des Tuileries, et qui dirigea son éducation vers les arts. A 19 ans, il entra dans l'atelier de Peyre le jeune, qui tenait une école d'architecture alors célèbre, et passa ensuite dans l'atelier de Gisors. Un projet de jardin des plantes lui valut, en 1786, le grand prix d'architecture, et il partit pour Rome. La vue de la ville éternelle produisit sur lui un tel éblouissement, que, dans son ardeur de tout voir et de tout étudier, il ne savait d'abord comment diriger ses études. Percier retrouva à Rome Fontaine, son camarade d'atelier; ils travaillèrent en commun, et dès lors commença entre eux une association de talents qui dura un demi-siècle (*V.* FONTAINE). La pension des architectes n'était alors que de trois ans; Percier envoya, en 1790, pour son travail de 3e année, une restauration de la colonne Trajane, si belle, si bien exécutée, qu'elle excita l'admiration de l'Académie d'architecture. Cependant Rome était devenue pour lui comme une seconde patrie : il y prolongea son séjour d'étude pendant une 4e année, mais à ses frais, et grâce à une petite ressource qu'il se procura en dessinant un projet d'hôtel pour un prince polonais. Percier et Fontaine, rentrés à Paris en 1791, habitèrent ensemble, et menèrent d'abord une vie de labeur et de privations; pendant quelque temps, ils furent occupés à faire des dessins de meubles pour l'ébéniste Jacob, et contribuèrent à sa célébrité et à sa fortune, en renouvelant les formes alors en usage, et s'inspirant, avec goût et mesure, de ce que l'antiquité avait de plus élégant en ce genre. Des projets de monuments mis au concours par le gouvernement, et jamais exécutés, des dessins de décorations pour l'Opéra, commencèrent la réputation des deux amis. Ils débutèrent obscurément dans les travaux effectifs de leur art sous les ordres de Gisors, chargé de construire la salle des séances de la Convention dans le palais des Tuileries, puis celle du Conseil des Cinq-Cents au palais Bourbon. Peu après le 18 brumaire, le peintre David désigna Percier au 1er consul pour des travaux qu'il voulait faire à son domaine de la Malmaison. Il fallait être présenté au maître; l'artiste modeste et timide s'en effrayait, et voulait refuser l'illustre client qu'on lui proposait : mais Fontaine s'y opposa : ils étaient déjà si inséparables, qu'il prit la proposition comme lui ayant été faite aussi, et alla avec son ami à l'audience du consul, auquel ils plurent, et qui accepta en eux un architecte en deux personnes. De ce moment, leur carrière fut assurée. Nous avons dit à l'article de Fontaine quels grands et beaux travaux ils exécutèrent; nous ajouterons ici que Percier, dans cette noble association, fut plus spécialement l'homme de cabinet. Sa vie sédentaire lui permit d'avoir des élèves, et beaucoup de nos plus brillants architectes contemporains sont sortis de son école. Percier était extrêmement simple dans ses goûts; il n'avait d'autre passion que son art, et même, après être arrivé à la fortune, il menait le train le plus modeste. Recherchant peu le monde, et exempt d'ambition, il disait dans sa vieillesse que les deux plus beaux jours de sa vie avaient été sa 1re communion et son grand-prix de Rome. Percier entra à l'Institut en 1811. Il a laissé, sur son art, divers ouvrages faits en société avec Fontaine (*V. ce nom*). Le caractère distinctif de son talent est une exquise justesse de goût, secondée par une très-grande habileté dans le dessin. Ses préceptes et ses travaux ont ramené l'art dans la voie de la belle architecture grecque et romaine. C. D—Y.

PERCY, famille noble d'Angleterre, eut pour chef Guillaume Percy, venu de Normandie avec Guillaume le Conquérant en 1066, et s'éteignit en 1670.

PERCY (Henri), commandant des troupes d'Edouard III, gagna, en 1346, sur David Bruce, roi d'Écosse, la bataille de Nevill's Cross, et le fit prisonnier.

PERCY (Henri), créé comte de Northumberland par Richard II en 1377, fut ensuite desservi auprès de lui, contribua à l'élévation d'Henri IV, de la maison de Lancastre, battit en 1402, à Halidon-Hill, les Ecossais commandés par le comte de Douglas, se brouilla, l'année suivante, avec Henri IV, prit les armes contre lui, perdit la bataille de Shrewsbury, où son fils *Hotspur* (ardent au combat) fut tué, fit sa soumission, et obtint sa grâce; mais s'étant révolté de nouveau, il périt en combattant dans le comté d'York, 1406.

PERCY (Thomas), comte de Northumberland, fut accusé d'avoir favorisé les projets du duc de Norfolk pour la délivrance de Marie-Stuart, se révolta contre la reine Elisabeth, fut pris et décapité, 1571.

PERCY (Thomas), érudit anglais, né à Bridgenorth (Shropshire) en 1728, évêque de Dromore (Irlande) depuis 1782, m. en 1811. Il préluda par un poëme traduit du chinois, *Han-Kiou-Chouan*, 4 vol. in-12, 1761, des *Mélanges chinois*, 2 vol. in-12, 1762, et une traduction d'après l'islandais de *Cinq morceaux de poésie runique*, 1763, à ses *Reliques de poésie anglaise*, 1765, recueil fort inégal de ballades anciennes et modernes, qui influa sur le goût anglais, et suscita peut-être W. Scott, Coleridge et Wordsworth. Il donna encore un *Manuel du Nouveau Testament*, 1774, adopté depuis par les universités, une ballade : *l'Ermite de Warkworth*, 1771, et une traduction, avec notes, des *Antiquités du Nord* de Mallet.

PERCY (Pierre-François, baron), chirurgien militaire, né en 1754 à Montagney (Doubs), m. à Paris en 1825, reçut à 21 ans le grade de docteur en médecine à Besançon, vint alors perfectionner ses études à Paris, remporta pendant plusieurs années tous les prix de l'Académie de chirurgie, et fut aussi couronné 16 fois par les principales Académies de l'Europe. Pendant les guerres de la Révolution, il remplit les fonctions de chirurgien en chef dans les armées de la Moselle, de Sambre-et-Meuse, du Rhin, etc., et partagea avec Larrey l'honneur de l'institution des chirurgiens ambulants pour soigner les blessés au milieu même du champ de bataille. En 1814, il sauva à Paris près de 12,000 blessés des armées alliées. Député du Doubs à la Chambre des Cent-Jours, il se trouva à son poste à Waterloo, et fut destitué par la Restauration. Il fut un des plus habiles chirurgiens militaires que la France ait eus. On a de lui : *Mémoire sur les ciseaux à incision*, Paris, 1785, in-4o; *Manuel du chirurgien d'armée*, ibid., 1792, in-12; *Pyrotechnie chirurgicale, ou l'Art d'appliquer le feu en chirurgie*, Metz, 1794, in-8o; des articles dans le *Magasin encyclopédique*, le *Dictionnaire des sciences médicales*. *V.* Ch. Laurent, *Histoire de la vie et des ouvrages de Percy, composée sur les manuscrits originaux*, Versailles, 1827, 1 vol. in-8o.

PERCY, ch.-l. de cant. (Manche), arr. et à 26 kil. S. de St-Lô; 437 hab. Il a donné son nom à une illustre famille d'Angleterre.

PERDICCAS Ier, roi de Macédoine, 695-647 av. J.-C.

PERDICCAS II, roi de Macédoine, 452-429 av. J.-C., prit parti pour Sparte contre Athènes dans la guerre du Péloponèse.

PERDICCAS III, roi de Macédoine, 366-360 av. J.-C., eut à défendre son trône contre deux compétiteurs, Pausanias et Ptolémée Aloritès, l'emporta avec l'appui de l'Athénien Iphicrate, et fut tué dans un combat contre les Illyriens.

PERDICCAS, un des généraux d'Alexandre le Grand, reçut l'anneau de ce prince mourant, fut régent au nom de Philippe Arrhidée et d'Alexandre Aigus, et fit le partage des provinces, sans s'en réserver aucune. Il donna l'ordre à Pithon d'exterminer les Grecs établis en colonie dans la Haute-Asie, et qui voulaient retourner dans leur patrie. Son mariage avec Cléopâtre, sœur du conquérant, fit croire aux autres généraux qu'il voulait se donner des droits à la royauté macédonienne : menacé par une ligue de Ptolémée, d'Antigone, de Cratère et d'Antipater, il alla attaquer Ptolémée en Egypte, perdit une bataille près de Memphis, et fut tué sur les bords du Nil par quelques-uns de ses officiers, en 321.

PERDU (Mont), un des sommets des Pyrénées, sur le versant espagnol (Aragon), à 40 kil. N.-E. de Jaca; 3351 mèt. de hauteur.

PERDUELLION, *Perduellio*, nom que les anc. Romains donnaient au crime de haute trahison; il venait de *perduellis*, qui signifia d'abord un ennemi : le crime de perduellion était donc un acte d'ennemi. Il comprenait les attentats contre la république, tels que conspiration ou rébellion; ceux contre les citoyens romains, en les faisant battre de verges ou mettre en croix, ce qui était contraire à leur inviolabilité. La perduellion ne pouvait être jugée que dans les comices par centuries. La culpabilité entraînait la peine de mort. C. D—Y.

PÉRÉ-EN-RETZ (SAINT-), ch.-l. de cant. (Loire-Inférieure), arr. et à 11 kil. S. de Paimbœuf; 885 hab.

PÈRE DE FAMILLE. *V.* FAMILLE.

PÈRE PATRAT. *V.* PATRAT.

PEREDA (Antoine de), peintre, né à Valladolid en 1599, m. à Madrid en 1669, eut pour maître Pierre de la Cuevas, et pour protecteur Crescenzi, marquis de la Torre, qui lui obtint la permission de copier les ta-

bleaux des collections royales. Une *Conception*, exécutée par le jeune artiste à l'âge de 18 ans, causa un étonnement général. Le duc d'Olivarès lui confia des travaux importants au palais du Buen-Retiro. Il peignait tous les genres, l'histoire, le portrait, le paysage, la nature morte. Sa manière rappelle l'école vénitienne, qu'il admirait beaucoup : la fraîcheur du coloris, la vérité de l'imitation, la pureté du dessin, sont les principaux mérites de ses ouvrages. A. M.

PÉRÉE, *Peræa*, partie de la Palestine à l'E. du Jourdain, subdivisée en Abilène, Trachonitide, Iturée, Gaulonitide, Décapole, Batanée, Pérée, Auranitide, Ammonitide, Moabitide; ou, dans un sens plus restreint, district de ce pays, ayant *Pella* pour ville principale, et borné au N. par l'Hiéromax, au S. par l'Arnon, à l'O. par le Jourdain, à l'E. par le désert de Syrie. — On appelait *Pérée des Rhodiens* la partie de la côte de Carie voisine de Rhodes, et conquise par les habitants de cette île; *Caunos* et *Crya* en étaient les villes principales. — La côte de la Mysie en face de Mitylène était dite aussi *Pérée éolienne*. C. P.

PÉRÉFIXE (Hardouin de Beaumont de), né en 1605, m. en 1670, précepteur de Louis XIV en 1644, évêque de Rodez en 1648, confesseur du roi bientôt après, membre de l'Académie Française en 1654, archevêque de Paris en 1662, est auteur d'une *Vie de Henri IV*, Paris, 1661, in-4°, souvent réimprimée, quoique médiocre. Il avait composé aussi, à l'usage de son royal élève, un livre intitulé : *Institutio principis*, Paris, 1647, in-16.

PÉRÉGRINUS, né près de Lampsaque au IIe siècle, eut une jeunesse déréglée, se fit chrétien en Judée, abandonna sa religion pour devenir philosophe cynique, vint à Rome, d'où il fut chassé pour ses déclamations contre l'empereur Marc-Aurèle, et se brûla par ostentation, aux jeux Olympiques, en 165. Il existe un écrit satirique de Lucien, intitulé *la Mort de Pérégrinus*.

PÉREIASLAVL, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 260 kil. O.-N.-O. de Pultawa, 90 S.-E. de Kiev, près du Dniéper; 9,000 hab. Comm. de blé, bestiaux, esprits. — Elle eut longtemps des souverains particuliers, tomba ensuite au pouvoir des Polonais, et fut portée par les Cosaques aux Russes en 1654.

PEREIRA (Nuno Alvarez), *le grand* ou *le saint connétable*, né en 1360. Ami dévoué de Jean, maître d'Aviz (Jean Ier), il eut une grande part dans son avénement au trône de Portugal, 1383-85, comme dans la victoire d'Aljubarrota, qui le consolida, 1385, et inaugura avec éclat une dignité créée pour lui, 1385. Après de nouveaux services, il se retira dans un monastère en 1421, et y mourut dix ans après. Rodriguez Lobo a publié un poëme à sa louange : *O condestabre de Portugal D. Nun-Alvarez Pereira*, Lisbonne, 1785, in-12. R.

PEREIRA (Gomez), médecin espagnol, a publié : *Antoniana Margarita* (du nom de son père et de sa mère), *opus physicis, medicis ac theologis non minùs utile quàm necessarium*, Medina del Campo, 1554, in-fol.; *Nova veraque medicina*, 1558, in-fol. On a prétendu que Descartes avait emprunté au premier de ces ouvrages ses idées sur l'âme des bêtes.

PEREIRA DE FIGUEIREDO. *V.* FIGUEIREDO.

PEREIRA DE CASTRO (Gabriel), poëte portugais, né en 1571, m. en 1632, est auteur d'une épopée sur la fondation de Lisbonne, *l'Ulyssea*, publiée en 1636. La conception n'est pas originale, et l'imitation des anciens se montre sans cesse; mais le style est très-digne d'éloges.

PEREIRA DA SILVA (Mathias), éditeur d'un recueil de poëtes portugais du XVIIe siècle; cet ouvrage est intitulé *le Phénix ressuscité*, Lisbonne, 1746, 5 vol. in-8°.

PEREIRE (Jacob-Rodrigue), né en 1716 à Berlanda (Estramadure espagnole), m. à Paris en 1780, est le premier qui se soit occupé activement en France de l'éducation des sourds-muets. Il obtint les suffrages de l'Académie des Sciences et une pension de Louis XV, et fut membre de la Société royale de Londres. Il eut le tort de vouloir cacher sa méthode, et d'écrire contre l'abbé de l'Epée. On a de lui des *Observations sur les sourds-muets*, insérées dans le *Recueil des savants étrangers*, 5e vol., 1769.

PÉRÉKOP (Isthme de), partie la plus étroite de la langue de terre qui unit la presqu'île de Crimée au continent, par le N.-N.-O., entre la Sivache ou mer Putride à l'E., et le golfe de Kerkinit à l'O. dans la mer Noire. Sa largeur est de 8 kil. environ. L—Y.

PÉRÉKOP, v. de la Russie méridionale, gvt de la Tauride, sur la partie la plus étroite de l'isthme de son nom, et la grande route de Tauride en Crimée; par 31° 21' long. E., et 46° 8' lat. N., à 148 kil. N. de Simphéropol; importante position militaire, avec une forteresse, auj. délabrée, partie principale des défenses dites *lignes de Pérékop*, formées par un fossé à sec garni de redoutes, et coupant l'isthme dans toute sa largeur. La ville a 2 quartiers : l'un, au N., et hors des lignes, habité principalement par des employés, a 900 hab. au plus; l'autre, au S., à l'intérieur et peu distant des lignes, est un gros bourg appelé *Armianskoï-bazar*, dont la population se compose surtout d'Arméniens, occupés à l'industrie du charronnage. Aux environs, lacs salés, objets d'une grande exploitation. — Pérékop est la *Taphros* des anc. Grecs. Menghéli-Ghinéi-Khan construisit sa forteresse en 1518, et l'appela *Farkermskia-palenk*, c.-à-d. forteresse des Francs; en 1551, les Tartares changèrent ce nom en celui d'*Orcapi*, porte des défenses. Le nom de Pérékop est russe, et signifie *porte de l'isthme*. Les Russes attaquèrent la ville en 1559, la prirent en 1697, 1736, 1737 et 1771; le traité de paix de 1791 leur en assura la possession. L—Y.

PERENNA (Anna). *V.* Anna Perenna.

PÉRENNIS, préfet du prétoire, impartial et sévère selon Hérodien et Lampride, injuste et cruel selon Dion Cassius, fut le favori de l'empereur Commode, et périt par son ordre, pour avoir tenté, dit-on, de le détrôner.

PÈRES CONSCRITS. *V.* Sénateurs.

PÈRES DE LA FOI. *V.* PACCANARI.

PÈRES DE L'ÉGLISE, nom donné aux docteurs et écrivains de l'Eglise chrétienne qui ont fleuri du IIe au VIe siècle.

PERESSLAFF-ZALESSKY, v. de la Russie d'Europe, ch. l. de district du gvt de Vladimir, à 140 kil. O. de cette ville, sur la Troubesch; 2,000 hab. Le monastère de St-Nikita y attire une foule de pèlerins. Pierre Ier essaya pour la première fois de construire un vaisseau sur le lac Plesstcheïerskoïe, voisin de cette ville.

PEREZ (Jean), en latin *Petreius*, poëte latin, né à Tolède en 1512, m. en 1545, fut professeur d'éloquence à Alcala. Il a écrit des Epigrammes latines et un poëme héroïque en 4 chants sur la Madeleine, le tout intitulé : *Libri IV in laudem Magdalenæ, unà cum aliis opusculis*, 1552, in-8°. Il écrivait avec beaucoup d'élégance, et son poëme de la Madeleine obtint beaucoup de succès. C. N.

PEREZ DE GUZMAN (Fernando), seigneur de Batres, m. vers 1470, était oncle du marquis de Santillane. On a de lui quelques poésies légères, une description en vers des 4 vertus théologales, et les *Généalogies et portraits des hommes illustres*, esquisses bien saisies et tracées avec fermeté. Mais son meilleur titre de gloire est la *Chronique de Jean II*.

PEREZ DE GUZMAN, capitaine espagnol. *V.* GUZMAN.

PEREZ DE MONTALVAN (Juan), poëte espagnol, né à Madrid en 1603, m. en 1639, fut l'élève, l'ami, le biographe et l'imitateur de Lope de Vega; il exerça la charge de notaire apostolique de l'Inquisition. On a de lui plus de 100 pièces de théâtre heureusement conçues et bien conduites, ainsi que des Nouvelles, souvent gâtées par le faux brillant de la prose poétique.

PEREZ D'OLIVA (Fernando), littérateur espagnol, né à Cordoue en 1494, enseigna la philosophie et la littérature ancienne à Paris, et devint recteur de l'Université de Salamanque. On a de lui une traduction de l'*Amphitryon* de Plaute, et un Dialogue, à la manière de Cicéron, sur la dignité de l'homme ou les avantages de la solitude. Son style est élégant, poli et vigoureux. Il fut moins heureux dans la *Vengeance d'Agamemnon*, imitation de l'*Electre* de Sophocle.

PEREZ (Antonio), ministre espagnol. Chargé de servir l'amour de Philippe II pour la princesse d'Eboli, il parla pour lui-même, et devint le rival heureux de son maître. Un certain Escovedo ayant découvert l'intrigue, il le poignit au roi comme un homme dangereux, et le fit assassiner, en 1578. Plus tard, Philippe, instruit de tout, fit condamner Perez à une forte amende, à 2 ans de prison, et à un bannissement de 8 années. Il parvint à s'évader, et à gagner l'Aragon, 1590; repris, et conduit à Saragosse, où le peuple voulut l'arracher aux familiers de l'Inquisition, il s'échappa de nouveau, 1591. Accueilli en France par Henri IV, il y mourut en 1611. Il a laissé des Mémoires et des Lettres, imprimés sous le titre d'*Obras y Relaciones*, Paris, 1598, in-4°. *V. Antonio Perez et Philippe II*, par M. Mignet.

PEREZ (David), compositeur de musique, né à Naples en 1711, d'une famille espagnole, m. en 1778. Maître de chapelle de la cathédrale de Palerme, il entra ensuite au service du roi de Portugal. Ses opéras de *Sémiramis*, *Démétrius*, *Démophon*, *Soliman*, eurent du succès. Il a cependant plus d'originalité dans la musique d'église, où il se rapproche de Jomelli.

PERFETTI (Bernardino), célèbre improvisateur italien, né à Sienne en 1681, m. en 1747, fut professeur de droit à Pise, et reçut en 1725 la couronne de poëte. Le meilleur recueil de ses œuvres est celui de Florence, 1748, 2 vol. in-8o.

PERGA, auj. *Kara-Hissar*, anc. v. d'Asie-Mineure (Pamphylie), sur le Cestrus, célèbre par son temple de Diane. Patrie du géomètre Apollonius. Belles ruines d'un magnifique théâtre grec, d'un stade, et de plusieurs temples.

PERGAME, *Pergama*, citadelle de Troie. On donna quelquefois ce nom à la ville elle-même.

PERGAME, *Pergamus*, anc. v. de Mysie, au confluent du Caïque et du Cétius, célèbre par un temple d'Esculape, des fabriques de parchemin (*Pergamena charta*), de tapis, et une bibliothèque, qui renfermait, dit-on, 200,000 volumes. Patrie de Galien. — Pergame fut la capitale d'un petit royaume, fondé, l'an 283 av. J.-C., par l'eunuque Philétère, et qui embrassa bientôt la Mysie, la Lydie, la Phrygie Hellespontique et la Grande-Phrygie. Ses rois furent les fidèles alliés des Romains; ce sont : Philétère, 283; Eumène Ier, 263; Attale Ier, 241; Eumène II, 198; Attale II Philadelphe, 157; Attale III Philométor, 137. Ce dernier, n'ayant pas d'enfants, céda ses trésors et ses Etats aux Romains, 132; mais Aristonic (*V. ce mot*) soutint pendant 3 ans ses prétentions au trône. Le royaume de Pergame forma la prov. romaine d'Asie.

PERGEN, brg des Etats autrichiens (Tyrol), à 22 kil. E. de Trente; 2,000 hab. Vins, soie.

PERGOLA (Ange de LA), condottiere du XVe siècle, secourut les Pisans contre les Florentins en 1405, s'attacha ensuite au duc de Milan, Philippe-Marie Visconti, perdit presque tous ses soldats au combat de Macalo, et mourut à Bergame en 1427.

PERGOLA, v. du royaume d'Italie, dans la province de Pesaro-et-Urbino, à 24 kil. S.-E. d'Urbin; 6,315 hab.

PERGOLÈSE (Giambattista), célèbre compositeur de musique, né à Iési, dans la prov. d'Ancône, en 1710, d'une famille illustre, m. en 1736, fut amené à Naples par ses parents, tombés dans la misère, et, après les avoir perdus, à ce que l'on croit, entra, à l'âge de 10 ou 12 ans, au Conservatoire des pauvres de Jésus-Christ, où on le recueillit par charité. Il montra les plus heureuses dispositions pour la musique, et, encore adolescent, allait à l'église de St-Philippe, voisine du Conservatoire, où il jouait sur l'orgue de ravissantes sonates. Il reçut des leçons de Durante, et débuta à 21 ans par un oratorio, *San-Guglielmo d'Aquitania*, qui obtint le plus grand succès. La même année, il donna *la Sallustiana*, drame dont on admira l'orchestration originale et savante, puis l'opéra-bouffe de la *Serva padrona*, chef-d'œuvre de mélodie, de grâce et d'esprit. Après avoir écrit quelques autres opéras, *il Prigioniero superbo*, *Adriano in Siria*, etc., il se rendit à Rome pour y faire jouer *Olimpiade*, son œuvre de prédilection, qu'une cabale fit tomber. Pergolèse en éprouva un vif chagrin, et revint à Naples, où la confrérie de Saint-Louis-du-Palais lui avait demandé un *Stabat* à 2 violons et à 2 voix, pièce devenue célèbre dans la musique d'église. Il écrivit ensuite un *Salve regina* pour une voix seule; ce furent ses deux derniers ouvrages : sa santé était déjà altérée par le travail, par le chagrin, par les privations, car il fut toujours pauvre, quand il succomba à une phthisie pulmonaire, une année environ après son retour de Rome. Le caractère distinctif de Pergolèse est la mélodie et la vérité; les rigoristes lui reprochent d'avoir introduit dans la musique d'église l'élément dramatique et mondain.

PERI (Jacques), compositeur de musique, né à Florence à la fin du XVIe siècle, fut maître de chapelle du duc de Ferrare, et prit part à la création du drame musical avec Cavaliere, Caccini et Monteverde. Il écrivit la musique de l'*Euridice*, représentée lors de la célébration du mariage d'Henri IV avec Marie de Médicis.

PÉRIANDRE, tyran de Corinthe, 627-584 av. J.-C., succéda à son père Cypsélus, gouverna d'abord avec sagesse, limita lui-même son autorité, et fit fleurir les arts et les lettres. Mais, à la suite de quelques troubles, il devint cruel, n'épargna pas même sa femme, et réduisit son fils Lycophron à prendre la fuite. Il composa quelques maximes qui l'ont fait ranger au nombre des Sept Sages de la Grèce; plusieurs auteurs mettent à sa place Chilon ou Lassus.

PÉRIAPATAM, v. de l'Hindoustan (Maïssour), à 60 kil. O. de Seringapatam. Beaucoup de bois de sandal. Victoire des Anglais sur Tippoo-Saëb, 1799.

PÉRIBÉE, fille d'Alcathoüs, roi de Mégare, se laissa séduire par Télamon, et fut condamnée par son père à être jetée à la mer; mais l'homme chargé de l'exécution de cet ordre la conduisit à Salamine, où elle épousa Télamon, dont elle eut Ajax.

PÉRIBÉE, fille d'Hipponoüs, fut séduite par Mars, épousa Œnée, roi de Calydon, et en eut Tydée, père de Diomède.

PÉRICLÈS, illustre homme d'Etat, orateur et guerrier athénien, né l'an 494 av. J.-C., m. l'an 429, était fils de Xanthippe, l'un des généraux vainqueurs à Mycale, et petit-fils, par sa mère, de l'Alcméonide Clisthène, qui avait renversé les Pisistratides. Formé à la connaissance des hommes par Anaxagore, à la dialectique par Zénon d'Elée, il compta encore parmi ses maîtres le musicien Damon. Cimon étant à la tête de l'aristocratie, il aspira à être le chef du parti populaire, et écarta tous ses rivaux par l'habileté de sa conduite : un grand art à se maîtriser lui-même, une vie simple et frugale sans ostentation, un brillant courage dans les combats, écartèrent les défiances qu'avaient fait naître d'abord la noblesse de sa naissance et la ressemblance de ses traits avec ceux de Pisistrate. Des largesses adroitement répandues, et un talent supérieur de parole assurèrent son empire sur la multitude. En 469, il fut nommé stratége, et, même au faîte de sa puissance, il ne prit jamais d'autre titre. En 460, il contribua à l'exil de Cimon (*V. ce nom*). Alors, devenu le principal citoyen d'Athènes, il introduisit dans la constitution des modifications importantes : il enleva à l'Aréopage, pour la donner au peuple, la surveillance du trésor, fit décréter que les 6,000 citoyens que le sort désignait annuellement pour les fonctions de juges recevraient une obole par jour (15 cent.), consacra une partie des revenus publics à des spectacles donnés au peuple, et, pour consolider la puissance extérieure de sa patrie, équipa 200 trirèmes, et acheva les *longs murs* qui joignaient Athènes au Pirée et à Phalère. On soutint en Egypte Inarus contre les Perses, 458; on enleva Mégare aux Doriens. Les peuples grecs qui avaient accepté l'hégémonie d'Athènes furent traités avec hauteur : Périclès fit transporter dans cette ville le trésor commun qui était à Délos, augmenta les contingents et la contribution de guerre (de 460 à 600 talents : 2,557,600 fr. à 3,336,000), et voulut que les causes des alliés fussent jugées en appel devant les tribunaux athéniens. Thèbes, Corinthe, Egine, Sparte, s'unirent pour combattre cette ambition : Périclès fut battu en 455 près de Tanagre par Nicomède, roi de Sparte, et, quoique Myronide eût vaincu les Corinthiens à Egine, les Béotiens à Œnophyta, que Tolmidas eût brûlé Ghytium, pris Zacynthe, et dévasté la Sicyonie, on jugea nécessaire de rappeler Cimon. Pendant que ce général réconciliait les partis et reprenait la guerre contre les Perses, Périclès conduisit une colonie dans la Chersonèse. La mort de Cimon, 449, lui rendit tout son crédit. Il dirigea alors des troupes en Phocide, pour faire restituer aux habitants de ce pays la présidence des cérémonies de Delphes, acheta, à son retour, la retraite des Corinthiens et des Spartiates, qui avaient attaqué l'Attique, puis comprima une révolte de l'Eubée, 446, et, à la tête de la flotte, alla parcourir le Pont-Euxin et prendre possession de Sinope. Le beau-frère de Cimon, Thucydide, que l'aristocratie voulait lui opposer, fut banni par l'ostracisme, 444. Samos, ayant refusé de soumettre aux Athéniens un différend qu'elle avait avec Milet, fut prise, démantelée, et frappée d'une énorme contribution, 440. — Pour maintenir son pouvoir au milieu d'une démocratie ombrageuse, Périclès eut recours à divers moyens : il priva des droits politiques ceux des habitants de l'Attique qui n'étaient pas nés de parents athéniens, et réduisit ainsi le nombre des membres de l'assemblée souveraine; il éloigna une partie de la populace oisive, soit par l'appât d'une forte solde, promise à ceux qui serviraient sur la flotte, soit en offrant des terres dans les colonies, qu'il multiplia (Naxos, Andros, Amphipolis, Lampsaque, Amisus, Thurium, etc.); il occupa les habitants paisibles et sédentaires, en construisant une foule de monuments, qui firent d'Athènes la plus belle ville de la Grèce. Alors furent bâtis le Parthénon, l'Odéon, les Propylées, le temple d'Eleusis, etc. Sophocle et Euripide dans la poésie, Phidias, Callicrate, Ictinus, Corœbus, Mnésiclès, Polygnote, Zeuxis, Parrhasius dans les beaux-arts, illustrèrent cet âge, qu'on a appelé le *siècle de Périclès*. — Cependant Périclès fut, comme les autres grands hommes d'Athènes, en butte à l'envie : après avoir eu la douleur de voir son maître Anaxagore, son ami Phidias, sa femme Aspasie, successivement attaqués, il fut lui-même raillé sur le théâtre par Cratinus, Eupolis, Téléclide, et Ion. Plusieurs fois on lui demanda compte de l'emploi des deniers publics; il échappa à ses accusateurs, tantôt en se faisant donner 1,500 juges tirés du peuple et dévoués à sa personne,

tantôt en offrant de payer de sa propre fortune tous les monuments qu'il avait fait construire, mais en y substituant son nom à celui du peuple athénien. On a prétendu que, pour se soustraire à la nécessité de rendre des comptes, il engagea ses concitoyens dans la guerre du Péloponèse (*V. ce mot*); cette grande lutte, qui eut des causes bien autrement sérieuses, il la provoqua, en 432, en intervenant, contrairement au droit public de la Grèce, dans une querelle entre Corinthe et Corcyre. Il la soutint avec éclat pendant deux ans, et fut enlevé par la peste. Il ne nous reste aucun monument de son éloquence, et on ne peut s'en faire une idée que par les témoignages des anciens. La souplesse et la puissance de sa dialectique sont attestées par ces paroles de son adversaire Thucydide : « Quand je l'ai terrassé et que je le tiens sous moi, il soutient qu'il n'est pas vaincu, et le persuade au peuple. » Les discours de Périclès étaient empreints d'un caractère de majesté, qui lui firent donner le surnom d'Olympien, et l'effet devait en être entraînant, à en juger par Aristophane : « Ses paroles, dit-il, sont des tonnerres et des foudres, dont la Grèce est ébranlée. » B.

PÉRIÈQUES, nom que reçurent certains peuples aborigènes de la Grèce ou Hellade, après avoir été conquis et rendus tributaires par les Thessaliens, et surtout les Doriens. Les Achéens, indigènes de la Laconie, qui se soumirent difficilement à la conquête, y gardèrent, sous le nom de Périèques (habitants à l'entour), leurs villes et une portion des campagnes. Ils étaient tributaires, privés des droits politiques, et ne retenaient que dans une sphère très-étroite le pouvoir de s'administrer eux-mêmes. Ils étaient gens de métiers et agriculteurs. Les Spartiates les admettaient dans leurs armées comme troupes légères. Ils rendirent aussi des services dans la marine, et formaient, en résumé, une société très-importante à côté de celle des Spartiates, mais gouvernée par cette dernière, qui avait pris le commandement, abandonnant le travail aux Périèques, dont le nombre était environ de 120,000.

PÉRIER (Claude), né à Grenoble en 1742, m. en 1801, membre du Corps législatif, et l'un des principaux fondateurs de la Banque de France, a préparé l'importance politique de sa famille, en acquérant une immense fortune territoriale et industrielle par d'heureuses entreprises et par une étrange parcimonie.

PÉRIER (Casimir), fils du précédent, né à Grenoble en 1777, m. en 1832, fut élevé au collége de l'Oratoire à Lyon, chercha la célébrité d'abord dans les armes, et fit une des campagnes d'Italie comme officier du génie, 1799, puis dans les spéculations financières, en fondant avec son frère (Ant.-Scipion), en 1802, une des plus opulentes maisons de banque de l'Europe, enfin dans la politique, en publiant une brochure contre les emprunts à l'étranger. Élu député de Paris un peu avant l'âge légal, 1817, il vint prendre place à côté des Laffitte, des Foy et des Royer-Collard, et fit, jusqu'à la retraite de M. de Villèle, une opposition souvent irritante et tracassière. Il garda ce rôle jusqu'à la chute de la royauté des Bourbons de la branche aînée, qui fut en partie son œuvre, sans avoir été son but. En effet, après les fameuses ordonnances de juillet 1830, il montra une modération dont ses amis furent étonnés, et qui n'était chez lui que le résultat de ses principes politiques : il avait fait une guerre parlementaire au gouvernement, mais il voulait, aux termes de la charte, respecter la dynastie. Cependant, au moment du conflit de la population avec les troupes royales, il ne put rester complétement neutre, et alla, avec quelques députés, et au nom d'une Chambre légalement dissoute, proposer à Marmont de faire cesser les hostilités; le maréchal n'ayant point de pouvoirs pour accéder à cette demande, alors Périer fit partie d'une commission qui s'installa à l'Hôtel-de-Ville pour administrer et gouverner, en l'absence de toute autre autorité. Dans cette position, il apprit que Charles X retirait ses ordonnances et le nommait ministre de l'intérieur; mais il était trop tard. Lorsque la révolution fut consommée, il fut élu président de la Chambre des Députés, et, bientôt après, ministre sans portefeuille. L'année suivante, 1831, il succéda à Laffitte dans le poste de président du conseil, avec le portefeuille de ministre de l'intérieur. Il gouverna en homme ferme et résolu, combattant l'anarchie à outrance, et conquérant la majorité parlementaire à force d'énergie, de bon sens politique, et de dévouement au pays. A l'extérieur, il posa le principe de la non-intervention par une puissance étrangère dans le gouvernement des autres pays, et par là conjura peut-être une guerre européenne. Il soutint ce principe avec un sentiment très-élevé de l'honneur national, de l'intérêt et de la dignité de la France. Partisan avoué de la paix, il ne craignit point de faire ou d'affronter la guerre quand il le jugea utile, en entrant en Belgique, 1831, pour la sauver de l'agression hollandaise; en s'emparant d'Ancône en pleine paix, et l'occupant militairement, 1832, pour ne pas laisser l'Italie à la merci de l'Autriche, qui venait d'envoyer une armée dans les Etats de l'Eglise, agités par les révolutionnaires. C. Périer, épuisé de veilles et de travaux, succomba aux atteintes du choléra, à la suite d'une visite faite avec le duc d'Orléans à l'Hôtel-Dieu de Paris, où le fléau sévissait. Ses funérailles eurent la pompe d'un deuil public. On lui éleva un splendide mausolée dans le cimetière du P. La Chaise : la ville de Paris offrit le terrain, et une souscription nationale paya les frais du monument. « C. Périer avait reçu de la nature, dit Royer-Collard, la plus éclatante des supériorités et la moins contestée, un caractère énergique jusqu'à l'héroïsme, avec un esprit doué de ces instincts merveilleux qui sont comme la partie divine de l'art de gouverner..... D'orateur de la liberté constitutionnelle, devenu homme d'Etat et chef du cabinet dans une révolution qu'il n'avait point appelée, sa probité généreuse et la justesse de son esprit lui firent comprendre que si l'ordre est la dette de tout gouvernement, c'est surtout la dette d'un gouvernement nouveau. » Les *Opinions et Discours de C. Périer* ont été recueillis après sa mort, Paris, 1838, 4 vol. in-8°, avec une Notice biographique par M. Ch. de Rémusat. G. L.

PÉRIER (Jacques-Constantin), mécanicien, né à Paris en 1742, m. en 1818, membre de l'Académie des Sciences, créa, en 1788, la pompe à feu de Chaillot, pour alimenter Paris d'eau de Seine, créa, la même année, dans l'île des Cygnes à Paris, des moulins à farines mus par la vapeur, inventa des cylindres à papier, des machines à filer le coton, la pompe centrifuge, fabriqua des armes à feu, des machines à vapeur, etc., et fournit des appareils à un nombre prodigieux d'usines. Il est auteur d'un *Essai sur les machines à vapeur*, et de *Mémoires* insérés dans le recueil de l'Académie des Sciences.

PÉRIERS, ch.-l. de cant. (Manche), arr. et à 16 kil. N. de Coutances; 2,018 hab. Comm. de grains et de beurre.

PÉRIGNAC, brg (Charente-Infér.), arr. et à 22 kil. S.-E. de Saintes; 587 hab. Comm. de bétail.

PÉRIGNON (Dominique-Catherine, marquis de), né à Grenade près de Toulouse en 1754, d'une anc. famille de robe et d'épée, m. en 1818, fut d'abord militaire, et à 29 ans était lieutenant-général. Il adopta les principes de la Révolution, fut député de la Haute-Garonne à l'Assemblée législative en 1791, quitta ce poste en 1792, se fit nommer chef d'une légion à l'armée des Pyrénées-Orientales, et, après avoir gagné successivement les grades de général de brigade et de général de division, succéda à Dugommier dans le commandement en chef, 1794. Les combats de la Jonquière, de St-Sébastien et de la Madeleine, la bataille d'Escola et la prise de Figuières et de Roses, 1795, lui valurent, à la paix avec l'Espagne, l'ambassade de Madrid, 1796. Il commanda l'aile gauche de l'armée d'Italie à la bataille de Novi, 1799, et fut fait prisonnier. Sénateur en 1804, maréchal d'Empire, gouverneur de Parme et Plaisance, il fut nommé, en 1808, chef des troupes françaises à Naples. Il passa aux Bourbons en 1814, et fut nommé pair de France. Lors du retour de l'île d'Elbe, il offrit ses services au gouvernement royal, se tint à l'écart pendant les Cent-Jours, et reçut, à la 2e Restauration, le commandement de la 1re division militaire, et le titre de marquis. B.

PÉRIGORD, *Petrocoriensis ager*, anc. pays de France, dans le N. de la Guyenne, entre l'Angoumois au N., le Quercy et le Limousin à l'E., l'Agénois au S., et la Saintonge à l'O.; ch.-l., *Périgueux*. On le divisait en *Haut-Périgord* ou *Blanc-Périgord*, au N., v. princip. : Périgueux, Bergerac, Mussidan, Aubeterre; et en *Bas-Périgord* ou *Noir-Périgord*, v. princip. : Sarlat, Castillon, Terrasson. — Occupé primitivement par les *Petrocorii*, compris sous Honorius dans la 2e Aquitaine, il eut des comtes dès le IXe siècle, et fut réuni à la couronne par Henri IV, qui le possédait par héritage. C'est auj. le département de la Dordogne et une partie de celui de Lot-et-Garonne.

PÉRIGUEUX, ch.-l. du départ. de la Dordogne, à 476 kil. S.-S.-O. de Paris, sur le penchant d'une colline que baignent les eaux de l'Isle, et sur le chemin de fer du Grand-Central; par 45° 11′ 4″ lat. N., et 1° 36′ 54″ long. O.; 16,422 hab. Évêché suffragant de Bordeaux; tribunaux de 1re instance et de commerce. Lycée, bibliothèque, jardin botanique, école normale primaire. Sociétés d'agriculture, des sciences et des arts; musée d'antiquités et de minéralogie. Cette ville se divise en deux parties, la *Cité* et le *Puy-St-Front*, qui formèrent deux villes distinctes

jusqu'en 1240. On y remarque la tour antique de Vésone, le pont sur l'Isle, la cathédrale de St-Front, exacte imitation de St-Marc de Venise, l'église de la Cité ou de Saint-Etienne, le palais de justice, les arènes, l'hôtel-de-ville, les statues en bronze de Fénelon, de Montaigne, et du maréchal Bugeaud; de belles promenades. Fabr. d'étamines, bonneteries, limes, coutellerie, quincaillerie; filatures de laine, tanneries, etc. Comm. de pâtés de perdreaux truffés renommés, fer, épicerie, liqueurs, porcs, etc. Patrie de Daumesnil. — Cité des *Petrocorii*, Périgueux portait, du temps de César, le nom de *Vesunna* (Vésone); elle devint la capitale du Périgord au IXe siècle. Au XIIe, Eléonore d'Aquitaine, par son mariage avec Henri II, porta le Périgord à l'Angleterre; pendant les guerres avec ce pays, il fut plusieurs fois pris et perdu par la France, et ne lui revint définitivement qu'en 1454. Jusqu'à la fin du XIVe siècle, Périgueux eut à soutenir de sanglants démêlés avec ses comtes pour le maintien de ses libertés municipales; elles lui furent confirmées, en 1398, par Charles VI. Périgueux devint, en 1576, une des places de sûreté des calvinistes, qui la conservèrent jusqu'en 1581. Le prince de Condé s'en empara pendant la Fronde, 1651; l'armée royale y rentra en 1653. B.

PÉRILLE, sculpteur athénien. *V.* PHALARIS.

PÉRIM, *Insula Diodori*, île d'Arabie, dans le détroit de Bab-el-Mandeb, à 9 kil. O. de la côte; par 12° 39' lat. N., et 40° 54' long. E.; 12 kil. sur 5. Petit port, mais sans eau. Les Anglais s'en sont emparés en 1857, et l'ont fortifiée en 1859-60, afin de dominer le commerce qui passera par la mer Rouge, quand le canal de l'isthme de Suez sera terminé.

PERIN (Lié-Louis), peintre de portraits, né à Reims en 1753, m. en 1817, se distingua surtout dans la miniature. Ses portraits, bien dessinés, d'un coloris ferme et franc, rendent bien la physionomie des modèles.

PERINE (Sainte). *V.* PÉTRONILLE.

PERINGSKIŒLD (Jean), antiquaire suédois, professeur à Upsal, né en 1654 à Strengnäs (Sudermanie), m. en 1720, a laissé : *Heimskringla, sive historiæ regum septentrionalium à Snorrone Sturlonide conscriptæ*, Stockholm, 1697, 2 vol. in-fol.; *Joannis Messenii Scondia illustrata, sive Chronologia de rebus Sueciæ, Daniæ et Norvegiæ, ex mss. ipsius auctoris*, ibid., 1700-1704, 2 vol. in-fol.; *Monumenta Uplandica*, 1710, in-fol. Ces ouvrages, fort utiles pour l'histoire du Nord, manquent quelquefois de critique.

PERINO DEL VAGA (Pierre BUONACCORSI, dit), peintre, né à Florence en 1501, m. en 1547, élève de Ghirlandajo, puis de Raphaël, qui l'employa dans plusieurs de ses travaux, fut, selon Vasari, le meilleur dessinateur de l'école florentine après Michel-Ange. Il exécuta, dans les Loges du Vatican, le *Passage du Jourdain*, la *Chute des murs de Jéricho, Josué arrêtant le soleil*, la *Nativité*, et la *Cène*. Après la mort de Raphaël, il se rendit à Gênes, où il orna de fresques le palais Doria. De retour à Rome, il peignit la fameuse *Salle royale*. Parmi ses tableaux, on cite : *la Naissance d'Eve, St Jean dans le désert, le Combat d'Horatius Coclès*. On lui reproche une basse jalousie à l'égard du Titien.

PÉRINTHE, v. grecque, fondée par les Samiens, vers 599 av. J.-C., sur les côtes de la Propontide, à peu de distance à l'O. de Byzance : elle était florissante par son commerce; s'étant déclarée en faveur d'Athènes contre Philippe, elle fut assiégée par ce prince, 341, mais sauvée par les secours d'Athènes, de Byzance, et même des Perses. Plus tard elle prit le nom d'*Héraclée*, et porte auj. celui d'*Erékli*; on y trouve quelques ruines et des inscriptions. C. P.

PÉRIPATÉTICIENS, c.-à-d. *Promeneurs*, nom donné aux disciples d'Aristote, parce que ce philosophe enseignait dans les promenades du Lycée.

PÉRIPTÈRE, nom que les Grecs donnaient à tout temple dont le pourtour extérieur présentait sur toutes ses faces un rang isolé de colonnes non engagées dans le mur et formant un portique couvert. Le *Diptère* était un Périptère à 2 rangs de colonnes, et le *Monoptère* un Périptère rond. Le Périptère carré était hexastyle, c.-à-d. à 6 colonnes de front.

PÉRIS, nom donné, dans l'anc. religion persane, aux Dews femelles. Plus tard, on appela de même les génies bienfaisants des deux sexes indistinctement.

PÉRISABOUR. *V.* ANBAR.

PÉRISTYLE, *Peristylium*, 2e partie de la maison romaine, après l'atrium, derrière le tablinum, et formant la partie privée de la maison. Il n'y avait de péristyle que dans les somptueuses demeures; c'était une vaste cour, entourée de portiques en colonnades, conduisant aux diverses pièces d'habitation. Un xyste ou parterre de verdure et de fleurs en occupait le centre. C. D—Y.

PERIZONIUS (Jacques), philologue et critique, né en 1651 à Dam (Groningue), m. en 1715, étudia à Deventer et à Utrecht, fut professeur d'histoire et d'éloquence à Francfort, 1681, et à Leyde, 1693. Il a publié : *Animadversiones historicæ*, Amsterdam, 1685, in-8°, où il s'occupe principalement de l'histoire de Rome, et élève des doutes sur les premiers temps de cette histoire; *Origines Babylonicæ et Ægyptiacæ*, Utrecht, 1736, 2 vol. in-8°; *Rerum per Europam seculo* XVI *maximè gestarum commentarii historici*, Leyde, 1710, in-8°; des éditions d'Elien et de la *Minerve* de Sanchez. Perizonius est très-érudit, mais ses ouvrages manquent souvent d'ordre et de méthode.

PERKIN WARBECK, célèbre imposteur, né à Londres, d'un juif de Tournai, se fit passer pour le 2e fils d'Edouard IV, Richard d'York, assassiné à la Tour de Londres, en 1483, par Glocester (Richard III), servit d'instrument à la duchesse douairière de Bourgogne, sœur d'Edouard, qui le reconnut publiquement, en 1490, pour l'opposer à Henri VII, tenta un débarquement en Irlande, 1492, puis sur la côte de Kent, 1495, se rendit enfin en Ecosse, où Jacques IV lui donna en mariage une de ses parentes, et fut repoussé dans une attaque contre le Northumberland. En 1498, profitant d'une insurrection dans le comté de Cornouailles, il se joignit aux rebelles, prit le nom de Richard IV, fut livré à Henri IV, qui le mit à la Tour, s'échappa, fut repris, et pendu à Tyburn, 1499.

PERKINS (Elie), médecin, m. vers 1800, exerçait son art à Plainfield (Etats-Unis). Il avait imaginé un agent thérapeutique, qu'il appelait *tracteur métallique*, et consistant en deux aiguilles de métaux différents, que l'on promenait sur la partie malade de manière à irriter la peau. Cette médication fut appliquée à une foule de maux, et devint à la mode; puis on l'abandonna. Elle se rapproche assez des supercheries du magnétisme animal. D—G.

PERLEBERG, v. des Etats prussiens (Brandebourg), ch.-l. de cercle, sur la Stepenitz, à 126 kil. N.-O. de Berlin; 5,000 hab. Brasseries, marchés à lin.

PERLES (Ile des), île d'Amérique, dans le golfe de Panama, par 8° 13'-8° 40' lat. N., et 83° 50'-81° 10' long. O. Autrefois il y eut de riches pêcheries de perles.

PERM, v. de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement de son nom, au confluent de la Jagouschikha et de la Kama, à 2,093 kil. E. de St-Pétersbourg; par 58° 1' 13" lat. N., et 54° 6' 15" long. E.; 13,000 hab. Evêché; ch.-l. d'éparchie grecque; tribunaux, gymnase. Mines très-riches de fer et de cuivre. — Le gvt de Perm, borné par ceux de Vologda au N.-O., de Tobolsk à l'E., d'Orenbourg au S., et de Viatka à l'O., est partagé en deux par la chaîne de l'Oural, et divisé en 12 districts; 203,526 kil. carrés; 700 kil. sur 670; 2,046,572 hab. (Russes, Tartares, Baskirs, Tchérémisses, etc.). Climat très-froid; sol assez fertile. Elève de bestiaux. Grandes richesses minérales (or, argent, platine, fer, cuivre, plomb, sel), nombreuses usines à fer, et à cuivre. Commerce de transit avec la Russie, la Sibérie et la Chine.

PERMESSE, *Permessus*, auj. *Panitza*, rivière de Béotie, sortait de l'Hélicon, et affluait au lac Copaïs. Ses eaux, consacrées aux Muses, passaient pour inspirer les poëtes.

PERMIE ou BIARMIE, anc. contrée du N.-E. de la Russie d'Europe, embrassait les gouvernements actuels de Perm, de Vologda, et d'Arkhangel, et s'étendait depuis la Kama jusqu'à la Finlande et la Dwina septentrionale. Un royaume y exista au moyen âge, et fut soumis d'abord à Novogorod, puis par Ivan IV en 1543. Le christianisme y avait été porté en 1375 par St Etienne de Perm, inventeur d'un alphabet particulier dit *Permien*.

PERNAMBOUC ou FERNAMBOUC, v. du Brésil, port fortifié sur l'océan Atlantique, par 37° 12' 4" long. O., et 8° 3' 27" lat. S., à 1,910 kil. N.-E. de Rio-Janeiro; 85,000 hab. Ch.-l. de la prov. de son nom. Elle a 3 quartiers : le *Recife* ou le *Port*, sur une langue de terre; *San-Antonio*, dans une petite île de la rivière Capibaribe; et *Boa-Vista*, de l'autre côté sur la terre ferme. Siége du gvt et de l'assemblée provinciale; archevêché; trib. de comm.; arsenal, chantiers pour la marine militaire, douane, lazaret; fabr. de tabacs, savons, papier, machines. Commerce et transit important. — La prov. de Pernambouc, la plus orientale du Brésil, est bornée par celles de Ceara, Parahiba, et Rio-Grande au N., de Bahia et d'Alagoas au S., de Piauhy à l'O., et par l'Océan à l'E.; 158,000 kil. carrés; 1,300 kil. sur 625; 950,000 hab. Climat varié. Sucre, coton, cuirs, eau-de-vie, bois de Brésil.

PERNAU ou PERNOV, en esthonien *Pernaline*, v. forte de la Russie d'Europe (Livonie), port à l'embouchure

du Pernau dans la mer Baltique, ch.-l. de district, gvt et à 237 kil. N. de Riga; 6,000 hab. Export. de grains, lins, graines, chanvres, peaux, nattes; chantiers de construction, scieries mécaniques. — Cette ville appartint aux chevaliers Porte-glaives, puis à la Pologne; les Russes l'occupèrent de 1575 à 1582, puis en 1710.

PERNE (François-Louis), savant musicien, né à Paris en 1772, m. en 1832, se livra à l'enseignement de l'harmonie, et jeta par ses travaux la plus vive lumière sur l'histoire de la musique. Nommé, en 1811, professeur-adjoint de Catel au Conservatoire, il succéda à l'abbé Roze, en 1819, comme bibliothécaire de cet établissement.

PERNES, ch.-l. de cant. (Vaucluse), arr. et à 6 kil. S. de Carpentras; 3,473 hab. Vins, garance, amandes, soie. Patrie de Fléchier.

PERNETTE DU GUILLET. *V.* GUILLET.

PERNETY ou PERNETTY (Antoine-Joseph), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Roanne en 1716, m. en 1801, suivit Bougainville comme aumônier, quitta ensuite son monastère et l'habit de religieux, et fut quelque temps conservateur de la bibliothèque de Berlin; de retour en France, il s'occupa d'alchimie, prétendit avoir trouvé la pierre philosophale, et forma à Avignon une petite secte dont les croyances ne sont pas connues. On a de lui, outre des traductions d'ouvrages de Swedenborg : *Dictionnaire portatif de peinture, de sculpture et de gravure,* Paris, 1757, in-8°; *Histoire d'un voyage aux îles Malouines, fait en* 1763-64, 2e édit., Paris, 1770, 2 vol. in-8° et 16 pl.; *Dissertation sur l'Amérique et les Américains,* Berlin, 1770, in-12.

PERNETY (Joseph-Marie), né à Lyon en 1766, m. en 1856, fit ses études au collége militaire de Tournon, entra à l'école de Metz en 1781, fut fait lieutenant en 1783, capitaine en 1791, dirigea le parc d'artillerie au siége de Mantoue, se distingua à Bassano et à Arcole, reçut le grade de chef de bataillon sur le champ de bataille de Rivoli, commanda l'artillerie de l'expédition d'Irlande en 1799, contribua au passage du Grand-St-Bernard et à la bataille de Marengo, 1800, et servit en 1802 comme colonel d'artillerie sous les ordres de Ney en Helvétie. Général de brigade et chef d'état-major de l'artillerie de la grande armée d'Allemagne en 1805, il se distingua à Ulm et à Austerlitz, puis à Iéna, 1806, fut nommé général de division et baron de l'Empire, commanda l'artillerie du corps de Masséna en 1809, organisa le passage du Danube à l'île de Lobau, et rendit les plus grands services à la bataille de Wagram. En 1812, à la tête de l'artillerie du 1er corps, il assista à l'affaire de Mohilev et à la prise de Smolensk, ouvrit le feu à la bataille de la Moskowa, et put ramener, pendant la retraite, presque tout son matériel jusqu'à la Bérézina. En 1813, on le retrouve à Lutzen, Bautzen, Dresde, Leipzig, Hanau. La Restauration l'appela à la direction de l'artillerie au ministère de la guerre. Il fut nommé pair de France en 1835, et sénateur en 1855. B.

PERNICIEUSES (Iles), archipel de la mer Mauvaise (Polynésie), par 15° 26' lat. S. et 148° 40' long. O. — Découvertes par Roggeween en 1712. Ce sont peut-être les mêmes que les îles *Palliser* de Cook.

PERNOV. *V.* PERNAU.

PÉRO, ch.-l. de cant. (Corse), arr. et à 52 kil. S. de Bastia; 663 hab. Huile, châtaignes.

PÉROLLA. *V.* PACUVIUS.

PÉROLS, vge (Hérault), près d'un étang du même nom, arr. et à 9 kil. S.-E. de Montpellier; 960 hab. Bons vins rouges.

PÉRON (Franç.), naturaliste et voyageur, né en 1775 à Cérilly (Bourbonnais), m. en 1810, servit dans l'armée de terre au début de la Révolution, fut fait prisonnier, et profita de sa captivité pour lire les voyageurs et les historiens. Délivré en 1794, il étudia la médecine à Paris, fut attaché en 1800 comme zoologiste à l'expédition de Baudin aux Terres australes, fit de belles expériences qui démontrent que l'eau de l'Océan est d'autant plus froide qu'on descend à une grande profondeur, et rapporta une collection d'animaux, contenant plus de 2,500 espèces nouvelles. Il a publié : *Observations sur l'anthropologie,* Paris, an VIII; *Voyage de découvertes aux terres australes pendant les années* 1800-1804, Paris, 1807-16, 3 vol. in-4° et atlas; le 3e vol. est de Freycinet.

PÉRONNE, s.-préf. (Somme), à 51 kil. N.-E. d'Amiens, sur la rive dr. de la Somme, au milieu des marais; 3,788 hab. Place de guerre de 3e classe. Trib. de 1re instance; collége. On remarque le Beffroi (du XIVe siècle), l'hôtel-de-ville construit sous François Ier, l'église St-Jean, commencée sous Louis XII, le château, etc. Fabr. d'huile, de sucre de betterave, de linons, batistes, percales; raffineries de sel, distilleries d'eaux-de-vie, tanneries. Commerce de grains, farines, laines, etc. Patrie de Langlès. — Ancienne capitale du Santerre, les rois Mérovingiens y eurent un palais. A la fin du IXe siècle, la châtellenie de Péronne dépendait du comté de Vermandois, et, en 923, le comte Herbert II y retint prisonnier Charles III le Simple, qui y mourut, 929. La ville reçut une charte de commune en 1207, et passa, en 1409, dans la maison de Bourgogne. Louis XI, se refusant à l'exécution des traités de Conflans et de St-Maur, vint à Péronne, en 1468, pour conclure un arrangement avec Charles le Téméraire; mais la révolte des Liégeois, secrètement excitée par ses agents, ayant éclaté subitement, Charles retint le roi prisonnier dans le château pendant deux jours, et le força à signer le *Traité de Péronne,* par lequel Louis abandonnait les villes de la Somme, donnait à son frère la Champagne et la Brie, et s'engageait à suivre le duc à Liége pour châtier les révoltés. Louis XI reprit Péronne à la mort de Charles le Téméraire, 1477. En 1576, la noblesse de Picardie signa dans cette ville un traité d'union contre les protestants; ce fut le commencement de la Ligue. En 1536, Péronne résista aux Impériaux commandés par Henri de Nassau.

PEROSA, brg du royaume d'Italie, arr. et à 15 kil. N.-E. de Pignerol, sur le Clusone; 1,826 hab.

PEROSES. *V.* FIROUZ.

PEROTE, v. forte du Mexique (Vera-Cruz), à 45 kil. O. de Jalapa; 10,000 hab. Près de là est une montagne haute de 2,474 mèt., et dite *Coffre de Perote* ou *Naulcampatepetl.*

PEROTTI (Nicolas), archevêque de Siponto ou Manfredonia, né en 1430 à Sasso-Ferrato, m. en 1480, fut gouverneur de l'Ombrie en 1465, et de Pérouse en 1474. On a de lui : *Rudimenta grammatices,* Rome, 1473, in-fol., ouvrage à peu près oublié auj., mais qui obtint un très-grand succès; *Cornucopia, sive Commentaria linguæ latinæ,* Venise, 1499, in-fol., recueil de Notes très-savantes sur le livre des *Spectacles* et le livre 1er des *Epigrammes* de Martial; des *Commentaires* sur Pline le naturaliste. Quelques critiques ont voulu le faire passer pour l'auteur des Fables de Phèdre.

PÉROU, grande contrée de l'Amérique méridionale, qui, sous les Incas, ses premiers maîtres, s'étendait depuis l'équateur au N. jusqu'au 40e degré de lat. S., ayant 4,000 kil. de long. et 600 à 800 kil. de largeur, le long de l'océan Pacifique; bornée au N. par le Popayan, à l'E. par les déserts du Brésil et une partie des Cordillères, au S. par le Tucuman, le Paraguay et le Chili, à l'O. par l'océan Pacifique. Sous la domination espagnole, il formait une vice-royauté, divisée en 3 *audiences* (Los Reyes, Quito, et Charcas ou la Plata). Il est auj. partagé en deux Etats distincts : le Bas-Pérou ou république du Pérou, au N.-O.; et le Haut-Pérou ou république de Bolivie, au S.-E.

PÉROU (BAS-), république de l'Amérique du S., ch.-l. *Lima;* entre la république de l'Equateur au N., dont la riv. Tumbo la sépare, le Brésil à l'E., la Loa au S., qui la sépare de la Bolivie, et l'océan Pacifique à l'O.; entre 3° 25'-21° 30' lat. S., 69° et 84° long. O.; 1,499,868 kil. carrés; 2,500,000 hab., dont 540,000 blancs ou Espagnols, 1,620,000 Indiens, 300,000 métis et mulâtres, et 40,000 nègres. Le pays se divise en 3 parties bien distinctes : 1° la *Côte,* du pied des Andes à l'Océan; elle renferme des vallées fertiles, où le climat est chaud; la pluie y est inconnue, mais, toutes les nuits, d'abondantes rosées rafraîchissent l'air et le sol, qui produit le sucre, le coton, la vigne, la muscade, la cannelle, le café, le cacao, le poivre, le piment, le gingembre, le tabac, etc.; 2° la *Sierra,* partie des Andes, renfermant des montagnes très-élevées (le Gualatieri, volcan de 6,705 mèt. de hauteur; le Pichu-Pichu, de 5,670 mèt.), qui sont entrecoupées de vallées et de plaines couvertes de riches moissons, et foulées par de nombreux troupeaux de moutons, de vigognes et d'alpacas; 3° la *Montana,* pays de forêts, partant de la région E. des Andes, couvrant les deux tiers du Pérou, et très-peu explorées encore; on y trouve des animaux à fourrures (chinchilla, zorille, jaguar, couguar, ours noir), des variétés d'oiseaux à plumage éclatant, des reptiles et des insectes venimeux. Les tremblements de terre y sont fréquents. A l'exception de l'Amazone et de ses affluents, l'Ucayale, l'Apurimac, le Paro, etc., le Pérou n'est arrosé que par des cours d'eau peu considérables, dont quelques-uns roulent des paillettes d'or. Il y a des alligators. Dans la partie S.-E. s'étend le grand lac Titicaca. Mines d'or, d'argent, de mercure, de cuivre, de plomb, etc., mais la plupart abandonnées, faute d'intelligence. On rencontre

aussi des émeraudes et autres pierres précieuses. Elève d'abeilles, qui fournissent une cire très-blanche. Beaucoup de cochenille et de kermès, de casse, gomme, jalap, sang-dragon, guano. L'industrie du Pérou, peu importante, a quelques fabriques de harnais, de tapis, de manteaux, d'objets en or et en argent. Le commerce, entravé à l'intérieur par le manque de routes, est assez actif à l'extérieur, et a pour bases principales les métaux et les productions du sol. Le mouvement commercial a été, en 1862, de 311,600,000 fr., dont 139,836,000 pour l'importation, et 171,764,000 fr. pour l'exportation. Le nombre des navires de commerce était, en 1861, de 110, jaugeant 24,234 tonneaux. Le peuple, d'un caractère doux, montre une sorte d'affaissement moral. Les idiomes sont multiples. Le pouvoir législatif appartient à un Congrès de deux chambres; le pouvoir exécutif, à un président assisté d'un conseil d'Etat, dont le Congrès choisit les membres. Le catholicisme est la religion du pays, depuis la conquête espagnole. Il y a 1 archevêché à Lima, et 5 évêchés à Aréquipa, Chachapoyas, Cuzco, Guamagna, Truxillo; et 2 universités à Lima et Cuzco. Le Pérou se divise en 12 départements et 3 provinces littorales :

Départements.		*Provinces.*
Junin.	Puno.	Callao.
Libertad.	Amazonas.	Piura.
Lima.	Ancash.	Ica.
Aréquipa.	Huancavelica.	
Ayacucho.	Moquega.	
Cuzco.	Caxamarca.	

L'armée est de 1,600 hommes; la marine se compose de 1 frégate, 7 vapeurs, 10 petits bâtiments; les dépenses s'élèvent, ainsi que les recettes, à 113,000,000 de fr. environ; la dette est d'environ 177,000,000 de fr.

Histoire. — Quand les Espagnols abordèrent au Pérou au XVIe siècle, ils le trouvèrent gouverné par des Incas, dont la dynastie avait été fondée par Manco-Capac, 300 ou 400 ans avant leur arrivée. Les principaux peuples étaient les Quichuas, les Chiquitos, les Carapuchos. Au-dessous des Incas, rois absolus, étaient des *Caciques* ou gouverneurs : l'impôt se payait par la culture des terres du Soleil (le Dieu national) et de l'Inca, représentant de la divinité. On trouve encore des débris de routes magnifiques, de temples et de palais ornés de sculptures. De 1526 à 1533, Pizarre et Almagro profitèrent de la rivalité de Huescar et d'Atahualpa, treizièmes successeurs de Manco-Capac, pour conquérir le Pérou. Huescar périt en combattant, Atahualpa fut mis à mort, et le Pérou devint une vice-royauté espagnole. Les Espagnols exploitèrent avec cruauté le Pérou, et firent périr par l'excès des travaux une immense quantité d'hommes. Révoltés en 1780, les Péruviens massacrèrent 20,000 hommes à la prise de Sorata; mais ils furent vaincus et soumis. De toutes les colonies espagnoles, le Pérou fut la dernière à se soulever. Les royalistes luttèrent avec avantage contre les Argentins de 1810 à 1820. En 1820, Lord Cochrane et San-Martin, partis du Chili, vinrent les attaquer avec 4,500 hommes, et proclamèrent l'indépendance du Pérou après la prise de Lima, 1821. Le nom de Péruviens fut donné à tous les habitants. Bolivar, protecteur du Haut-Pérou, par la victoire de Junin, et le général Sucre, par celle d'Ayacucho, 1824, affermirent l'idépendance, qui fut assurée après que les Espagnols furent chassés de Callao, 1826. Mais une scission s'opéra entre le Haut et le Bas-Pérou. L'anarchie désole presque toujours ces deux républiques. Dans le Bas-Pérou, le président Gamara s'est maintenu de 1830 à 1841; le général Santa-Cruz, qui le chassa, abdiqua lui-même en 1842. Les difficultés de la vie commune dans un pays inextricable de montagnes et de forêts, l'éloignement des villes et leurs rivalités, l'antagonisme entre les habitants de la côte et ceux de la montagne, c.-à-d. entre les conquérants et les vaincus, la mauvaise organisation de l'armée, sont des causes permanentes de révolution.

PÉROU (HAUT-). *V.* BOLIVIE.

PÉROUN, dieu du tonnerre chez les Slaves. On le représentait avec une tête d'argent, des oreilles d'or et des pieds de fer, et tenant à la main un simulacre de la foudre. Auprès de son idole brûlait un feu éternel.

PÉROUSE, anc. *Perusia*, en italien *Perugia*, v. forte du roy. d'Italie, sur une montagne, à 136 kil. N. de Rome; par 43° 7' 46" lat. N., et 10° 1' 58" long. E.; 14,850 hab. Ch.-l. de la prov. de son nom et d'un arr.; évêché; université fondée en 1307, réorganisée en 1824. Bibliothèque, Académie des beaux-arts, école de musique, musée d'antiques. On remarque la cathédrale gothique de St-Laurent, les églises de St-Pierre, de St-François, des Dominicains, etc., avec des tableaux de Raphaël, du Pérugin, du Guide, de Barocci; beau palais public; fontaines; ruines antiques; porte dite *Arc de triomphe d'Auguste*. Fabr. et commerce de draps, soieries, tapis, chapeaux, etc.; distilleries de liqueurs et d'eaux-de-vie. — Cette ville, une des 12 lucumonies étrusques, s'allia aux Samnites contre Rome; après deux grandes batailles livrées sous ses murs, l'an 344 et 458 de Rome, 309 et 295 av. J.-C., elle dut se soumettre. On a nommé *guerre de Pérouse* la guerre qu'Octave eut à soutenir, l'an 712 de Rome, 41 av. J.-C., contre les partisans d'Antoine, et qui se termina par la prise de la ville et le massacre d'une partie de ses défenseurs. Conquise par les Goths au VIe siècle après un siége de 7 ans, reprise par Narsès, elle tomba ensuite au pouvoir des Lombards. Pépin le Bref la donna au Saint-Siége; néanmoins elle soutint son indépendance jusqu'en 1392, où elle se soumit à Boniface IX. Le condottiere Forte-Braccio la prit en 1416; disputée par les Oddi et les Baglioni au Saint-Siége en 1520; révoltée en 1859, elle a été annexée aux États sardes en 1860.

PÉROUSE (Province de), division administrative du roy. d'Italie, entre celles de Pesaro au N., d'Arezzo et de Sienne à l'O., les Etats de l'Eglise au S., les prov. d'Ancône, de Macerata et d'Ascoli à l'E.; 9,548 kil. carr.; 513,019 hab. Ch.-l., *Pérouse*. Divisée en 6 arrondissements : Pérouse, Orviéto, Rieti, Foligno, Spolète, Terni. De 1860 à 1865, on l'a appelée Province d'Ombrie.

PÉROUSE (Lac de), anc. *Trasimène*, lac du roy. d'Italie, à 12 kil. N.-O. de Pérouse; 194 kil. carr.; 28 kil. de tour.

PÉROUSE (LA). *V.* LA PÉROUSE.

PERPENNA, consul romain l'an 623 de Rome, 130 av. J.-C., battit et fit prisonnier Aristonic, qui disputait aux Romains le royaume de Pergame.

PERPENNA (Marcus-Vento), général romain, d'une famille noble, embrassa le parti de Marius, fut lieutenant d'Æmilius Lepidus, l'an 674 de Rome, recueillit les débris de ses troupes après sa défaite et sa mort, et alla rejoindre Sertorius en Espagne, l'an 676. Ses soldats l'avaient contraint à cette réunion; jaloux de n'occuper pas le premier rang, il assassina Sertorius au milieu d'un festin, et prit sa place, 681; mais son incapacité le fit battre par Pompée, entre les mains duquel il tomba, et qui le fit tuer, l'an 682 ou 71 av. J.-C.

PERPÉTUE (Sainte) souffrit le martyre à Carthage avec Ste Félicité vers 203. Fête, le 7 mars.

PERPIGNAN, ch.-l. du département des Pyrénées-Orientales, à 849 kil. S. de Paris, 62 S. de Narbonne, sur la rive dr. de la Tet, dans une admirable situation, à 8 kilom. de la mer, sur le chemin de fer de Bordeaux à la Méditerranée; par 42° 41' 55" lat. N., et 0° 33' 55" long. E.; 18,199 hab. Place de guerre de 1re classe, avec citadelle. Ch.-l. de la 11e division militaire; directions d'artillerie et du génie. Direction et bureau de douanes. Evêché suffragant d'Albi depuis 1602. Tribunaux de 1re instance et de commerce; collége, grand séminaire, école normale primaire; société des sciences, belles-lettres et arts. Cabinets d'histoire naturelle et de minéralogie, bibliothèque, musée. Belles promenades, magnifique pépinière départementale. Il eut autrefois un hôtel des monnaies. On remarque la cathédrale St-Jean-Baptiste, bâtie du XIVe au XVIe siècle, et la place d'Armes. Récolte de vins rouges très-capiteux, olives, oranges; élève de vers à soie, filatures de coton. Fabr. de draps, lainages, grand comm. de liége, manches de fouets, distilleries d'eau-de-vie, tanneries renommées, etc. Commerce de laines fines, huiles, eaux-de-vie, vins, fer, miel. Patrie de H. Rigaud et de Dom Brial. — Ancienne capitale du Roussillon, Perpignan est à 4 kil. de *Ruscino*, détruite en 828, et dont il reste une vieille tour. Au XIIe siècle, son gouvernement municipal se forma sous la protection des rois d'Aragon, alors maîtres du Roussillon. Vers 1278, Jayme Ier, roi de Majorque, y fit élever un château, auj. compris dans les bâtiments de la citadelle; au XIVe siècle, la cathédrale et le fort *Castillet* (auj. prison militaire) furent commencés. Il y eut une université en 1349. En 1475, Perpignan fut pris après un long siége par les Français, et rentra en 1493 sous la domination de l'Espagne; en 1642, Richelieu s'en empara, ainsi que de tout le Roussillon, que le traité des Pyrénées, 1659, assura à la France.

PERRACHE (Michel), sculpteur, né à Lyon en 1685, m. en 1750, obtint le droit de bourgeoisie à Malines pour avoir décoré une église de cette ville. Il orna aussi sa patrie de plusieurs ouvrages.—Son fils, m. en 1779, fut un sculpteur médiocre; mais il est connu par le projet qu'il conçut d'agrandir Lyon, en reculant au S. de la ville le confluent

du Rhône et de la Saône; on construisit dans ce but une chaussée qui porte son nom, mais les autres travaux nécessaires n'ont pas été exécutés.

PERRAULT (Claude), célèbre architecte, né à Paris en 1613, d'un avocat au Parlement, m. en 1688, étudia d'abord la médecine; mais les travaux qu'il dut faire sur Vitruve, que Colbert l'avait chargé de traduire, lui révélèrent sa vocation pour l'architecture. Devenu membre de l'Académie des Sciences, il fournit les dessins et les plans de l'Observatoire de Paris, 1666. Louis XIV ayant fait un appel à tous les artistes pour la construction du nouveau Louvre, Perrault présenta un plan qui fut adopté : la seule façade, dite *de l'Horloge*, œuvre de P. Lescot et de Lemercier, fut conservée; les trois autres appartiennent à Perrault. Il composa la façade extérieure principale, à l'E., d'une magnifique ordonnance de colonnes corinthiennes accouplées, devenue célèbre sous le nom de *Colonnade du Louvre* (*V.* Louvre). Cet architecte éleva aussi, à la Porte-St-Antoine, 1670, un arc de triomphe colossal, fort beau, mais qui, n'ayant été exécuté qu'en moellons et en plâtre, fut démoli en 1710. On lui doit enfin la chapelle de Notre-Dame de Navonne, dans l'église des Petits-Pères, la chapelle du château de Sceaux, et la plupart des dessins des vases qui ornent les jardins de Versailles. Perrault se distingua par un grand goût en architecture, et beaucoup d'imagination; son Louvre est remarquable par la beauté des proportions antiques qu'il eut l'art d'y faire revivre, la pureté des profils, l'élégance des formes et des ornements, la correction des détails, et le fini de l'exécution. On put, depuis, faire aussi bien que lui, mais nul ne l'a surpassé. Il a écrit : une traduction de *Vitruve*, 1673, in-fol., ouvrage estimable, surtout pour le temps, mais qui, soit dans la traduction, soit dans de fort belles planches qui l'accompagnent, dénote souvent l'absence d'études archéologiques, et l'ignorance des monuments de l'antiquité; *Ordonnances des cinq espèces de colonnes, selon la méthode des anciens*, 1 vol. in-fol.; *Essais de physique*, 1680-88, 4 vol. in-12; *Recueil d'un grand nombre de machines*, 1700, 1 vol. in-4°. B.

PERRAULT (Charles), frère du précédent, littérateur et poëte, né à Paris en 1628, m. en 1703, s'exerça d'abord dans la poésie burlesque, mise à la mode par Scarron, et écrivit une parodie du vie livre de l'*Enéide*, ainsi que *les Murs de Troie ou l'Origine du burlesque*. En 1651, il fut reçu avocat au barreau de Paris, où il plaida avec succès; néanmoins, un de ses frères, Pierre, ayant acheté la charge de receveur-général des finances de Paris, il fut son commis pendant dix ans, 1654-64, et continua de s'occuper de poésie. Puis, nommé par Colbert premier commis de la surintendance des bâtiments du roi, il usa noblement de la confiance du ministre pour protéger les arts, les sciences et les lettres. Le comité de devises et de médailles, dont il faisait partie avec Chapelain, Cassagne et l'abbé Bourzéis, fut le berceau de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Admis à l'Académie Française en 1671, il fit rendre publiques les séances de réception, adopter l'élection des académiciens par scrutin, et obtint de Colbert les jetons de présence. En 1687, il publia *le Siècle de Louis le Grand*, poëme où, enthousiaste des productions de son temps, il cherche à lui donner la supériorité sur les anciens. Racine n'ayant vu dans cet ouvrage qu'un jeu d'esprit et une exagération flatteuse pour le monarque, Perrault, piqué de la méprise, vraie ou calculée, soutint sa thèse en prose dans un *Parallèle des anciens et des modernes*, Paris, 1688-1698, 4 vol. in-12, où il met Chapelain, Scudéry et Saint-Amant au-dessus des grands poëtes de l'antiquité. Boileau l'attaqua par des épigrammes, et surtout dans ses *Réflexions critiques sur quelques passages du rhéteur Longin*, 1693. Perrault répondit par une *Apologie des Femmes*, critique de la satire contre *les Femmes*, publiée la même année par Boileau. Perrault donna ensuite *les Hommes illustres qui ont paru en France pendant ce siècle*, 1696-1701, 2 vol. in-fol., renfermant une courte biographie de 102 personnages célèbres dans l'Eglise, les armes, la politique, la magistrature, les lettres, les sciences et les arts. Il dut une célébrité plus durable à ses *Contes de ma mère l'Oye, ou Histoires du temps passé*, 1697, qui portent le cachet de la simplicité et de la naïveté convenables à l'intelligence et à l'imagination du premier âge. Il a publié aussi plusieurs *Contes en vers*, tels que *Peau d'Ane*, *Griséldis*, etc., diffus et très-médiocres; des *Mémoires sur sa vie*, en 4 livres, depuis sa naissance jusqu'en 1687; enfin un *Poëme de la peinture*. *V.* Walckenaër, *Lettres sur les contes de Fées, attribués à Perrault, sur l'origine de la Féerie*, 1826; M. Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. v; *Œuvres choisies de Ch. Perrault, avec les Mémoires de l'auteur, et des recherches sur les contes de Fées*, par Collin de Plancy, Paris, 1826, in-8°; *Mémoires, Contes, et autres œuvres de Ch. Perrault, précédés d'une Notice sur l'auteur*, par P.-L. Jacob, *et d'une Dissertation sur les contes de Fées*, par M. Walckenaër, Paris, 1842, in-12. F. B.

PERRECIOT (Claude-Joseph), né en 1728 à Roulans (Franche-Comté), m. en 1798, fut maire de Baume-les-Dames en 1768, trésorier au bureau des finances de Besançon en 1782, membre du conseil-général du Doubs en 1790. On a de lui, entre autres ouvrages estimés : *De l'état civil des personnes et de la condition des terres dans les Gaules, depuis les temps celtiques jusqu'à la rédaction des coutumes*, 1786, 2 vol. in-4°, grand travail qui l'occupa 20 ans.

PERRECY, vge (Saône-et-Loire), arr. et à 22 kil. N de Charolles; 192 hab. Forges, haut-fourneau.

PERRET, vge (Côtes-du-Nord), arr. et à 36 kil. O. de Loudéac; 850 hab. Importantes forges à fer.

PERREUX, ch.-l. de cant. (Loire), arr. et à 4 kil. E. de Roanne; 485 hab.

PERRHÈBES, peuple d'origine pélasgique, habitait, au N. de la Thessalie, les cantons appelés Pélasgiotide et Histiéotide, du Pénée aux monts Cambuniens. Attaqués par les Lapithes et les Eoliens, ils leur abandonnèrent les plaines du Pénée, et se retirèrent dans les cantons les plus élevés de l'Olympe et du Pinde : ils passèrent avec le reste de la Thessalie sous la domination des rois de Macédoine, mais en conservant une demi-liberté. D'autres Perrhèbes étaient restés dans les plaines, et s'étaient soumis aux conquérants établis à Larisse. C. P.

PERRIER (François), peintre et graveur, né à St-Jean-de-Losne vers 1590, m. vers 1650, séjourna longtemps en Italie, et exécuta, pour les Chartreux de Lyon, et pour l'hôtel de la Vrillière à Paris, divers tableaux pleins de feu et d'imagination, mais d'un dessin incorrect. Sa réputation est surtout fondée sur deux collections de statues et de bas-reliefs qu'il grava d'après l'antique : *Statuæ antiquæ centum*, Rome, 1638, in-fol.; *Icones et segmenta illustrium è marmore tabularum, quæ Romæ adhuc exstant*, ibid., 1645, in-fol., 50 pl. Ces gravures sont exécutées avec facilité, mais rendent d'une manière bien insuffisante la physionomie des originaux. B.

PERRIN (Pierre), dit *l'abbé Perrin*, quoiqu'il ne fût pas ecclésiastique et ne possédât aucun bénéfice, né à Lyon vers 1630, m. en 1680, introducteur des ambassadeurs chez Gaston d'Orléans, fit représenter en 1659, à Issy, une pastorale en 5 actes et en vers, musique de Cambert; c'est la première pièce française qu'on ait chantée. En 1669, il obtint un privilége pour l'établissement d'une Académie de musique, et, deux ans après, fit jouer, dans la rue Mazarine à Paris, un opéra de *Pomone*. Ce sont là les origines de l'opéra français. On a publié les *Œuvres de poésie* de Perrin, 1661, in-12. B.

PERRONET (Jean-Rodolphe), ingénieur, né à Suresnes, près de Paris, en 1708, d'un officier sans fortune, m. en 1794, étudia l'architecture, et fut chargé, n'ayant que 17 ans, de diriger la construction du grand égout de Paris, et celle de la partie du quai qui se trouve entre les Tuileries et le pont de la Concorde, dite quai de l'Abreuvoir. En 1737, il entra dans le corps des ponts-et-chaussées, et, en 1747, devint directeur de l'école de ce nom; il était, de grade et de fait, premier ingénieur de France, et se fit une grande réputation dans la construction des ponts. Il fournit les projets de 21 ponts, et en fit lui-même exécuter 13, parmi lesquels le magnifique pont de Neuilly, premier exemple d'un pont horizontal, à cintres surbaissés, ceux de Nemours, de Mantes, de Pont-Ste-Maxence, celui de Louis XVI (auj. de la Concorde), à Paris, tous dans le même genre; il dirigea les travaux du canal de Bourgogne, l'établissement de plus de 600 lieues de routes, et proposa un plan pour amener les eaux de l'Yvette à Paris, travail dont le but a été plus avantageusement atteint par l'exécution du canal de l'Ourcq. Il indiqua les moyens de construire des arches en pierre, de 200 à 500 pieds d'ouverture, imagina un grand nombre de machines en usage dans les constructions, entre autres la scie à recéper les pieux sous l'eau, un tombereau inversable, une drague pour curer les ports et les rivières. Perronet jouit d'une réputation européenne. Il a laissé : *Description des projets et de la construction des ponts de Neuilly, de Mantes, d'Orléans*, etc., 1788-89, 3 vol. in-fol., et des Mémoires dans le Recueil de l'Académie des Sciences. B.

PERROS-GUIREC, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), arr. et à 10 kil. N. de Lannion; 582 hab. Petit port de relâche.

PERROT D'ABLANCOURT. *V.* Ablancourt.

PERRUQUES ET COIFFURES. Perruque est un mot

antique; il vient du grec dorique *purrikos* pour *purros*, fauve, jaune, parce que les premièers perruques étaient en cheveux blonds. Les Romains en usèrent pour cacher leur calvitie, les Romaines pour le même but, et aussi pour se composer des coiffures très-ouvragées et très-élégantes, qu'elles appelaient *tutulus*, *corymbus*, *galerus*, *galericulus* (*V. ces deux derniers mots*). Cette mode ne fut guère introduite que sous les empereurs, mais elle devint si générale, qu'il y a des bustes en marbre de grands personnages, hommes ou femmes, avec des perruques, que l'on changeait probablement suivant la mode, comme pour leur donner une jeunesse perpétuelle, au moins du vivant des originaux. Au moyen âge, les perruques étaient encore en usage; on les faisait quelquefois de crins de cheval. Il paraît que c'était un luxe, car, au XV^e^ et au XVI^e^ siècle, des prédicateurs tonnèrent contre les perruques des femmes. — En France, la mode des perruques, pour les hommes, commença de se répandre dès le règne de Louis XIII, vers 1630; on les nommait *moutonnes*, parce qu'elles étaient faites le plus ordinairement en laine de mouton. Les jeunes gens n'en portaient point. Louis XIV, enfant, ayant d'épais cheveux bouclés, qu'on lui laissait dans toute leur longueur, les courtisans prirent des perruques façonnées de même. Cette mode dura tout le temps du règne, fut adoptée aussi par les jeunes gens, et réagit jusque sur le roi lui-même, qui, dans son âge mûr et pendant sa vieillesse, eut toujours une grande perruque bouclée, dont les anneaux descendaient jusqu'au-dessous des épaules et sur la poitrine. Tant que cette mode ne fut pas devenue un usage général, les ecclésiastiques ne s'y soumirent pas avant l'année 1660; en 1684 et 1688, il y eut encore des évêques qui défendirent à leur clergé de prendre perruque sans dispense et sans nécessité. On porta d'abord des perruques blondes, c'était la couleur des cheveux du roi; puis des noires, sans doute quand le roi fut en âge viril; enfin, par un raffinement, et peut-être seulement pour changer, on en prit de blanches. Comme les cheveux blancs ont toujours été rares et chers, on imagina de les imiter, ou plutôt d'y suppléer en poudrant les perruques (*V.* POUDRE). La forme aussi fut changée : au lieu de cette crinière quasi léonine du temps de Louis XIV, qui coûtait jusqu'à 1,000 écus, on fit des perruques à cheveux courts, et dans lesquelles s'exerça le génie du perruquier; vers le milieu du XVIII^e^ siècle, on comptait près de 50 sortes de coiffures en perruques, imitant parfaitement les cheveux naturels, et dont le prix était d'environ 40 fr.; il y avait celles *au front de fer, aux nids de pie, à l'oiseau royal, à la singulière, à la rhinocéros, à la cabriolet, à la comète, à la lunatique, à l'inconstant, à la jalousie, à l'envieux;* des perruques *de ville, de campagne, de palais, rondes, nouées, à oreilles, à calottes*, etc.; on alla jusqu'à donner à ces coiffures des noms empruntés à l'art culinaire, tels que : *à la maître d'hôtel, à la gentilly, à la minute*, etc. Les perruquiers faisaient voir leur adresse, en imitant en cheveux des pâtés, qu'ils exposaient dans les montres de leurs boutiques, pour provoquer la confiance des passants. Cependant quelques professions conservèrent, par gravité, la perruque à longues boucles tombant sur les épaules, tels que les magistrats, les notaires, les avocats, et les procureurs. Tout le monde portait perruque : il eût été indécent à un homme bien élevé de s'habiller sans cette chevelure d'emprunt, qui fut adoptée jusque dans la plus petite bourgeoisie.

La mode des perruques courtes poudrées amena celle des cheveux courts poudrés, pour les personnes dont la chevelure assez abondante pouvait supporter les façons de coiffure données aux perruques. Alors la mode changea plus aisément : on fit trois départements sur une tête, le toupet, les faces, et la queue. Cette dernière, nouée par un ruban, fut tantôt courte, tantôt allongée jusque entre les épaules, tantôt divisée en trois queues. Le soldat la portait nouée en pelote : c'était une *cadogan;* il avait un toupet bas, et les cheveux des faces retroussés sur les tempes et noués avec de petits rubans de plomb. — A la ville, les cheveux de queue s'enfermaient dans une bourse quadrangulaire oblongue en taffetas noir, ou dans une espèce de bourse circulaire dite *crapaud*. Il y avait le toupet en fer à cheval, et la *grecque*, où les cheveux étaient retroussés uniment sur toute la largeur du front; Mirabeau était coiffé à la grecque. Il y avait encore les *trois marteaux*, longue boucle descendant par derrière entre deux nœuds; les *crêpés*, les *ailes de pigeon*, et les *frisés*, tout cela avec force poudre à frimas, car tout le monde se poudrait, jusqu'aux ouvriers endimanchés, jusqu'aux laquais et aux marmitons; on poudra même les enfants jusque vers le milieu du XVIII^e^ siècle. Pendant la Révolution, du temps du Directoire, on imagina de porter les cheveux plats sur les faces, et l'on appela cette mode *oreilles de chien*. Bonaparte, général, se coiffait ainsi. La poudre était aussi l'accompagnement obligé d'une coiffure aussi gracieuse de nom que de forme. Aucune mode n'avait pu faire retrancher cette poussière blanche : un révolutionnaire, Brissot, essaya ce difficile bouleversement : le premier il fit couper ses cheveux ras et les porta dans leur couleur naturelle : il voulait, dit-on, imiter les fameuses *têtes rondes* (*V. ce mot*) de la révolution d'Angleterre. Cette mode, d'abord huée, devint presque générale, mais lentement : Bonaparte l'adopta, et, à son imitation, presque toute l'armée. A la ville, sous l'inspiration du retour à l'antique préconisé par David dans la peinture, et par quelques-uns de ses élèves, dans le costume, les jeunes gens inventèrent une coiffure à cheveux ras par derrière, et en mèche plate sur le front, qu'ils appelèrent *à la Titus*, et une à cheveux bouclés, nommée *à la Caracalla :* c'étaient des imitations des bustes de ces empereurs. Néanmoins, la poudre ne disparut pas complétement : beaucoup de personnes en portaient encore pendant les premières années du règne de Napoléon I^er^, et se coiffaient avec la queue; certains corps de l'armée, notamment dans la garde impériale, étaient de même; mais insensiblement tout cela disparut, et, après 1814, on ne trouvait plus de coiffure poudrée que chez quelques vieillards, ou quelques émigrés, vétérans de la mode qui avait orné les beaux jours de leur jeunesse. C. D—Y.

PERRUQUIERS. Leur importance industrielle était devenue si grande, depuis l'usage général des perruques, que, sous Louis XIV, on en fit un corps de métier, sous le nom de *Maîtres barbiers, perruquiers et étuvistes*. Ils étaient distingués des autres barbiers (*V. ce mot*) en ce qu'ils ne devaient avoir, aux enseignes de leurs boutiques, que des bassins de fer-blanc, au lieu de bassins de laiton. Ils avaient la vente exclusive des cheveux. Leur nombre, fixé d'abord à 48, fut, en 1674, porté à 200. Un peu avant 1789, la corporation des barbiers-perruquiers se composait de 1,200 maîtres, employant environ 6,000 garçons. Il y avait, en outre, une sorte de perruquiers marrons qu'on appelait *chambrelans*, parce qu'ils travaillaient en chambre, isolément. Leur contravention était punie par un emprisonnement à Bicêtre, quand on pouvait les saisir. Depuis la Révolution, les perruquiers ne sont plus guère que des barbiers de bas étage; les plus habiles portent le nom de *coiffeurs*, et se croiraient offensés d'être appelés perruquiers, bien que leur industrie soit encore de faire des perruques, tout en accommodant la chevelure des gens qui peuvent s'en passer. C. D—Y.

PERSAIM, v. de la Birmanie anglaise, sur le Persaïm (bras occid. de l'Irouaddy), à 200 kil. S.-O. de Pégu. Les Anglais s'y établirent dès 1757, mais sans pouvoir alors s'y maintenir.

PERSAN, se dit de préférence des Perses modernes.

PERSANTE, riv. de Prusse, sort d'un petit lac au N.-O. de Neu-Stettin, et tombe dans la Baltique, près de Colberg. Cours de 140 kil.

PERSARMENIE, nom donné à la portion de l'Arménie qui appartint à la Perse depuis l'an 390 de J.-C.; elle était à l'E. du lac Arsissa.

PERSE, *Aulus Persius Flaccus*, poëte satirique latin, né à Volaterræ en Etrurie, l'an 786 de Rome, 34 de J.-C., m. l'an 814 (62), était fils d'un chevalier romain, et fut conduit à Rome, à l'âge de 12 ans, où il étudia sous le grammairien Rhemmius Palémon. Le stoïcien Cornutus l'instruisit dans la philosophie, et il eut chez lui pour condisciple le poëte Lucain, qui l'encouragea à la poésie. Il fut lié avec le vertueux Thraséas. Stoïcien ardent et pratique, il a exprimé dans ses satires les doctrines de son école. Fatigant par son style obscur et pénible, il a une élévation de pensée, une chaleur de sentiment, une honnêteté morale qui le font aimer. Comme Lucilius, dont la lecture le rendit satirique, il attaqua les auteurs de son temps, et fit même, dit-on, allusion à Néron. Il n'a composé que six satires, dont les plus belles sont celles *Contre les mauvais auteurs*, et *Contre les vœux criminels et insensés des hommes*. Cornutus, après la mort du poëte, dont il fut le confident littéraire, supprima quelques poésies que Perse avait composées dans sa jeunesse. Les satires, défavorablement jugées par les modernes à cause de leur obscurité, eurent un immense succès. Les principales éditions sont celles de Casaubon, Paris, 1605, avec un savant commentaire; de Passow, Leipz., 1809,; d'Achaintre, Paris, 1812; de Fr. Plum, Copenhague, 1828, in-8°; d'Orelli, Zurich, 1833. Elles ont été traduites en prose française par Lemonnier, 1771, Paris, 1 vol. in-8°; par Sélis, 1776; revue par Achaintre, 1822, in-8°; par Perreau, Paris,

1833, in-8°, dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, avec un très-bon texte; par Courtaud d'Iverneresse, dans la collect. Nisard, gr. in-8°; par Collet, 1845, in-12; en vers par MM. Raoul, 1812, in-8°; Fabre, 1841, in-8°; et J. Lacroix, 1846, in-8°. D—R.

PERSE. On distingue sous ce nom la Perse ancienne, dite Empire des Perses ou Empire Méde-Persan, et l'Iran ou Perse moderne.

PERSE ANCIENNE, en latin *Persia, Elam* de la Genèse, *Fars, Adjem, Iran,* en arabe et en persan; vaste empire de l'Asie occidentale, avait pour limites, à l'E. le fleuve Indus, au N. l'Iaxarte, la mer Caspienne, la chaîne du Caucase et le Pont-Euxin, au S. la mer Erythrée, le golfe Persique et l'Arabie, à l'O. le désert de Libye, la Méditerranée, la mer Egée et le Pont-Euxin. Cet Empire était divisé par l'Euphrate en deux parties inégales; l'une, à l'O. du fleuve, comprenait la presqu'île de l'Asie-Mineure, la Syrie, la Phénicie et l'Egypte; l'autre renfermait les contrées situées entre l'Euphrate et l'Indus. Les villes les plus célèbres furent: Persépolis, Suse, Ecbatane. Cyrus avait divisé la Perse en 120 petits gouvernements; Darius Ier, en 20 gouvernements ou satrapies :

1 Lydie et Pisidie.
2 Carie, Lycie et Pamphylie.
3 Phrygie, Cappadoce et Paphlagonie.
4 Cilicie et Syrie septentr.
5 Syrie méridionale.
6 Egypte.
7 Transoxiane.
8 Susiane.
9 Syrie des rivières, Babylonie et Assyrie.
10 Médie.
11 Côte S. de la mer Caspienne.
12 Bactriane.
13 Arménie.
14 Drangiane, Carmanie, et Gédrosie.
15 Pays des Saces.
16 Sogdiane, Arie, Chorasmie et Parthiène.
17 Colchide.
18 Albanie et Ibérie.
19 Pont.
20 Arachosie et Inde.

A ces 20 satrapies, il faut joindre la Perside, berceau de la nation persane, et qui formait une division à part, sans porter le titre de satrapie. — Cet Empire comprenait ainsi les pays modernes qui font partie de la région caucasienne de l'empire russe, quelques portions du Turkestan, une grande partie de l'empire ottoman en Asie, la Perse actuelle, le Béloutchistan, l'Afghanistan, quelques Etats de l'Hindoustan, et l'Egypte. Il a subi des démembrements à diverses époques : sous les Sassanides, il ne comprenait plus l'Asie-Mineure, la Syrie, l'Egypte, la Bactriane, la Sogdiane. Sa domination au N. fut très-limitée, et l'Arménie partagée avec les Romains. Le nom de la Perse disparaît sous les califes arabes, et est remplacé par celui d'Iran. L'Iran, sous les Sassanides, désignait tout le pays compris entre l'Euphrate, le golfe Persique, le Djihoun ou Oxus, et l'Indus.

PERSE MODERNE ou IRAN, Etat de l'Asie occidentale, situé entre 25° et 40° de lat. N., 42° et 59° de long. E.; borné au N. par l'Aras, qui le sépare de l'empire de Russie, par la mer Caspienne et le Turkestan; à l'O., par l'empire ottoman; à l'E., par l'Afghanistan et le Béloutchistan; au S., par le golfe Persique, dont le littoral du côté de la Perse appartient à l'imam de Maskate; capitale, *Téhéran;* superf. : 1,427,400 kil. carrés environ. Population évaluée à 13,000,000 d'hab. L'aspect général de la Perse offre un vaste plateau, entouré de contrées montagneuses; des plages basses, envahies par des sables brûlants; des rangées successives de montagnes, tantôt couvertes d'arbres et de neige, tantôt rocs arides; entre elles, des vallons spacieux; vaste plaine sans eau et sans culture, déserts plus vastes imprégnés de sel marin, villes en ruine, villages inhabités, partout la marque des révolutions; quelquefois des vallées et des jardins délicieux, de gras pâturages. Dans les plaines de la Babylonie, ciel brûlant; près du golfe Persique, rivage aride; bords de la mer Caspienne, humides et tempérés. Les montagnes qui soutiennent le plateau de la Perse tiennent d'un côté au Caucase, et se rattachent de l'autre à l'Himalaya. Dans la chaîne septentrionale, on remarque les monts Elbrous, et, dans celle de l'O., les groupes montagneux de divers noms qui entourent le lac d'Ourmiah. La Perse ne renferme qu'un très-petit nombre de cours d'eau : dans le bassin du golfe Persique, le Chot-el-Arab, et le Tigre (en partie); dans le bassin de la mer Caspienne, l'Aras, le Kizil-Ouzen, et l'Atrek. La température est très-variée. Les bords du golfe Persique sont inhabitables pendant l'été, à cause du *Sam-yel,* vent pestilentiel, qui force à se réfugier dans les montagnes. Les provinces du N., le Mazendéran, le Ghilan, rafraîchies par les vents réguliers de la mer Caspienne, sont tempérées; hiver comme été, on y trouve des montagnes boisées qui rappellent les Alpes et les Pyrénées. En s'élevant sur le plateau, vent froid, autre ciel. Les degrés d'élévation du sol, et non ceux de la latitude, varient le climat. En peu d'heures, on passe du climat de Montpellier à celui de Sibérie. De fin mai à septembre, la chaleur est excessive le long du golfe Persique et de l'océan Indien, dans le Khouzistan, les déserts du Kerman, et même à Téhéran. L'hiver, de novembre en mars, est très-rigoureux au N. de Chiraz, à Téhéran, à Tauris. Le sol, malgré sa sécheresse, quand il est cultivé, produit en abondance des fruits exquis, des plantes succulentes. Le blé, l'orge, le millet, le riz, croissent presque partout; melons et pastèques excellents. Le raisin de Baran, les dattes du Kerman, les grenades et les figues de Yezd, les prunes du Khoraçan, les pistaches de Casbin, les poires, les pommes, les oranges, les coings du Mazendéran, ont une saveur délicieuse. Le coton, le tabac, le pavot à opium, le figuier, la vigne, le mûrier, abondent sur toutes les terres productives. Le chêne, le hêtre, le platane, les peupliers d'Italie, le saule, le jujubier, le cyprès et le pinastre, sont les principales essences des forêts. La faune est des plus variées. Outre la plupart des espèces communes à l'Europe, on trouve en Perse des lions, quelques tigres, une grande variété de panthères et de léopards, des chats-tigres, des lynx, des hyènes, des onagres, et des moutons sauvages. Les oiseaux sont nombreux; les insectes et les reptiles sont une véritable calamité par leur nombre. Les richesses minérales de la Perse sont peu connues; le plomb seul s'exporte. Le sel se trouve partout; il paraît exister aussi de la houille dans le N.; mais le principal produit consiste en turquoises, fournies en abondance par les mines de Nichapour, et qui passent pour les plus belles du monde. Sériciculture. Industrie manufacturière, autrefois très-florissante, auj. presque bornée aux articles de consommation intérieure et de première nécessité. L'Inde, la Russie, le Touran et l'Afghanistan sont les principaux pays en relations avec la Perse. Ce royaume, envahi si souvent par différents peuples, présente nécessairement une population très-mélangée. Les habitants forment 4 classes distinctes : 1° Les fonctionnaires des ordres civils et militaires, comprenant la noblesse du pays; 2° la bourgeoisie des villes, dans laquelle on range le clergé et le corps enseignant, mélange de Persans, de Turcs, de Tartares, d'Arabes, d'Arméniens et de Géorgiens; 3° les paysans; 4° les nomades ou pasteurs; ces deux dernières, composées de Persans; mais la 4e est augmentée des tribus nomades venues à la suite des peuples qui conquirent tour à tour la Perse : c'est la principale force militaire du pays et sa véritable aristocratie héréditaire. Les chrétiens établis en Perse sont pour la plupart Arméniens schismatiques, et habitent principalement les provinces septentrionales. Le sort des Juifs est misérable. Les Persans sont braves, polis et spirituels, mais faux, paresseux, très-amis du luxe des habits, et très-vicieux. Avant l'invasion des Arabes, ils professaient, en grande partie, le magisme (ou religion de Zoroastre). Aux IIIe et IVe siècles, il y avait aussi beaucoup de chrétiens; mais, à partir du Ve siècle, les rois de Perse s'attachèrent à les exterminer. La religion de Zoroastre compte, dit-on, encore quelques sectateurs. La religion dominante est le mahométisme de la secte des *Chiytes.* Cependant une nouvelle secte, le Sofisme, sortie de la province de Kerman, menace d'envahir toute la Perse. Les Sofis sont des déistes qui n'acceptent le Corân que comme un livre de morale et repoussent toute croyance au dogme. Les arts et les sciences sont très-arriérés. La langue persane a de l'affinité avec les langues germaniques; c'est une des plus harmonieuses de l'Asie intérieure, et elle mérite d'être nommée, sous ce rapport, l'*italien* de l'Asie : son génie consiste dans la simplicité, l'harmonie, et surtout en ce qu'elle est éminemment propre à la poésie. Les écrivains célèbres de la Perse sont : Firdauci, Sâdi, Djâmi, Hâfiz, Ferid-eddin-Attar, Hoçaïn Waëz, etc.; ses grands historiens sont : Wassaf, Mirkhond, Khondémir (*V. ces mots*).

Le royaume fut divisé en 12 provinces jusqu'en 1865 (*V.* PERSE, au *Supplément*) :

Provinces.	*Chefs-lieux.*
Irak-Adjémi.	Téhéran.
Tabaristan.	Amol.
Mazendéran.	Sari.
Ghilan.	Recht.
Aderbaïdjan.	Tauris ou Tebriz.
Kourdistan Perse.	Kirmanchah.
Khousistan.	Chouster.

Provinces.	*Chefs-lieux.*
Fars ou Farsistan.	Chiraz.
Kerman.	Sirdjan ou Kerman.
Kouhistan.	Bihrdjan.
Khoraçan occidental.	Mesched.
Laristan.	Lar.

Chaque province ou district important est administré par un gouverneur (*béglerbeg*), qui délègue son pouvoir à des lieutenants. Chaque village élit un chef. Les villes ont leurs gouverneurs particuliers, un chef de police et un 1er magistrat; elles se divisent en quartiers, qui ont chacun leur ketkhoda. La législation du pays a le Coran et ses commentaires pour base. Le roi reconnaît, pour héritier, suivant les usages qui règlent l'héritage impérial en Russie, le fils aîné de son fils aîné. Cette loi dynastique héréditaire a été établie en Perse, après la guerre qu'elle eut à soutenir contre les Russes, 1828.

La force militaire que la Perse pourrait mettre sur pied est évaluée à 150,000 ou 190,000 hommes; l'armée permanente se compose de 18,000 hommes environ, parmi lesquels on distingue les gardes royaux ou *Gholaums*. Les Persans possèdent très-peu de navires. Les revenus sont évalués à environ 9,500,000 tomans, ou environ 111,000,000 de fr. L'Angleterre et la Russie sont représentées à la cour de Téhéran, ainsi que la France et la Turquie.

Histoire. L'histoire ancienne de la Perse a des temps fabuleux ou héroïques; ce sont ceux pendant lesquels auraient régné d'abord les deux dynasties dites des *Pichdadiens* et des *Kaïaniens* ou *Achéménides*. Elle ne commence à se composer de faits certains qu'à l'époque de Cyrus, sorti des Achéménides, 561 av. J.-C. Avant lui, les Perses étaient restreints à la Perside (Farsistan actuel). Le mariage de Mandane, fille d'Astyage, roi des Mèdes, avec Cambyse, roi des Perses et père de Cyrus, prépara la réunion de la Médie à la Perse, qui s'effectua après la mort de Cyaxare II, 536. Les conquêtes de Cyrus en Lydie, en Asie-Mineure, en Assyrie, créèrent le vaste empire des Perses, qui s'agrandit encore de l'Egypte sous son fils Cambyse. Les guerres Médiques, 490-449, commencèrent à ébranler l'empire médo-persan. Les révoltes l'épuisèrent, et il finit par tomber sous les coups d'Alexandre le Grand. Après la domination éphémère de ce conquérant, 330-323, l'empire perse fut démembré, et devint en grande partie la possession des Séleucides. Mais, profitant des guerres qui divisaient Antiochus Théos et Ptolémée Philadelphe, Arsace s'empara de la Parthie, et y fonda, 256 av. J.-C., l'empire des Arsacides, qui balança la puissance des Romains en Asie. Les Perses, qui gémissaient sous le despotisme des Arsacides, se révoltèrent, battirent Artaban, 223, et le déposèrent, 225 ap. J.-C. Cet acte mit fin à la dynastie des Arsacides. La dynastie des Sassanides lui succéda, et forma, avec les possessions de l'ancien empire des Perses dans la Haute-Asie, un second empire persan. Elle fit la guerre aux Romains avec de grands succès; sous son gouvernement, la Perse arriva à un degré de grandeur qu'elle n'avait jamais atteint depuis la mort d'Alexandre. Cependant la monarchie persane avait été épuisée d'hommes et d'argent sous Khosrou-Parviz; depuis, agitée par des querelles religieuses, amollie par le luxe, ayant une administration en désordre et une armée mercenaire, elle fut détruite par les Arabes, 652 de J.-C. Pendant trois siècles, le nom de Perse disparaît le plus souvent, et, à l'exception de l'émigration des sectateurs de Zoroastre, on ne remarque aucun événement important. Vers l'an 820, la Perse recommence à avoir une existence propre. L'empire arabe perd successivement ses provinces; les Tahérides, les Soffarides, les Samanides, les Bouides, les Gaznévides, fondent, sur divers points du territoire de la Perse, des Etats indépendants. Ces dynasties furent remplacées par celle des Seldjoukides, dont le chef Togrul s'empara de Bagdad, se rendit maître de la personne du calife, 1037, et fit la conquête de la Perse. A leur tour, ils furent renversés par les sultans du Kharizm; mais ceux-ci furent chassés en 1225 par Gengis-Khan, dont le petit-fils Houlagou mit fin au califat, 1258, et fonda la dynastie des Gengiskhanides, 1259-1335. De 1335 à 1381, la Perse est dans l'anarchie. Tamerlan l'envahit en 1389, et fonda la dynastie des Timourides, qui s'éteignit en 1499, époque où la dynastie des Sophis apparut. Ismaël, son fondateur, réunit sous sa puissance la Perse entière. Cependant les Ottomans lui enlevèrent les provinces occidentales de son royaume, et continuèrent leurs succès sous plusieurs de ses successeurs; mais Abbas le Grand consolida son royaume, les battit, leur reprit Tauris, s'empara de la Géorgie, et enleva Ormuz aux Portugais. Après la mort d'Abbas, la Perse cessa de prospérer, et, à partir de 1722, les Afghans l'envahirent. La Porte s'empara du Kourdistan et de l'Aderbaïdjan, tandis que les Russes avaient envahi les prov. Caspiennes, et pris Derbent, Bakou et la plus grande partie du Ghilan. Une série d'usurpations, parmi lesquelles celle du fameux Nadirchah, 1736-1747, déchira la Perse. Toutefois, Kérim-Khan, de la tribu des Zends, jeta quelque lustre sur son règne, 1761-1779. A sa mort, la guerre civile commence, et dure jusqu'à l'avénement d'Aga-Mohammed-Khan, 1794, qui fonde la dynastie aujourd'hui régnante des Kadjars. Son successeur Feth-Ali-Chah parvient à reconstruire dans l'O. de l'anc. Perse l'empire d'Iran, et conclut avec Napoléon Ier un traité d'alliance offensif et défensif (1807); mais ses guerres avec la Russie, 1827, affaiblissent le royaume. Par le traité de Tourmanschaï, 1828, la Perse cède à la Russie le khanat d'Erivan et celui de Nakhitchévan, et lui paie 62,500,000 fr. (*V.* Perse, au *Supplément.*)

DYNASTIES ET SOUVERAINS DE LA PERSE.

Dynastie fabuleuse.

Pichdadiens ou Kaïomariens.

Achéménides ou *Kaïaniens.*

Cyrus.....av. J.-C.	561
Cambyse.....	530
Smerdis le Mage.....	523
Darius Ier, fils d'Hystaspe.....	521
Xerxès Ier.....	485
(Artaban).....	472
Artaxerce Ier, *Longuemain*.....	471
Xerxès II.....	424
Sogdien.....	424
Darius II, *Nothus*.....	423
Artaxerce II, *Mnémon.*	404
Ochus.....	362
Arsès.....	338
Darius III, *Codoman.*.	336

Rois étrangers.

Alexandre Ier, le Grand.....	330-323

(Intervalle de 323 av. J.-C. à 226 ap. J.-C., rempli par les dynasties des *Séleucides* et des *Parthes* ou *Arsacides.*)

Sassanides.

Artaxerce ou Ardechir.....	226
Sapor Ier.....	238
Hormisdas Ier.....	271
Varane ou Bahram Ier.	273
Varane II.....	276
Varane III.....	293
Narsès.....	295
Hormisdas II.....	303
Sapor II.....	310
Artaxerce II.....	380
Sapor III.....	384
Varane (III).....	389
Yezdegerd Ier.....	399
Varane IV.....	420
Yezdegerd II.....	440
Perosès Ier ou Firouz.	457
Balascès.....	484
Cabad (dép. 498-501).	491
Chosroès le Grand...	531
Hormisdas III.....	579
Chosroès II.....	590
Siroès.....	628
Adeser.....	629
Sarbazas ou Schahriar.....	
Tourandokht, reine..	
Kochanchdeh.....	632
Arzoumidokht, reine.	
Chosroès III.....	
Perosès II.....	
Faroukzad.....	
Yezdegerd III....	632-652

Califes d'Orient depuis Othman (652-1258). *V.* Califes.

Concurremment avec les califes, mais sur quelques points seulement : *Tahérides* (820-872), *Soffarides* (872-902); *Samanides* (902-999), *Bouides de l'Irak-Adjémi* (932-1056), *Bouides du Fars* (932-1029).

Ghaznévides en Perse et Inde.

Alp-tékin.....	973
Mahmoud.....	997
Maçoud.....	1028

Seldjoukides de Perse.

Togrul Ier (ou Togrul-beg).....	1038
Alp-Arslan.....	1064
Malek-chah.....	1072
Barkiarok.....	1093
Mohammed Ier.....	1105
Sandjar.....	1115
Mahmoud Ier.....	
Maçoud.....	
Mohammed II.....	
Mahmoud II.....	1158
Soliman-chah.....	1160
Arslan-chah.....	1161
Togrul II.....	1175-1194

Les sultans du Kharizm (1187-1225).

Grands-khans mongols.

Gengis.....	1225
Oktaï.....	1229
Kaïouk.....	1242
Mangou.....	1250

Khanat mongol d'Iran.

Houlagou.....	1258
Abaka.....	1265
Ahmed.....	1282
Argoun.....	1284
Kandjatou.....	1290
Baïdou.....	1294
Casan ou Haçan.....	1295
Aldjaptou.....	1304
Abousaïd.....	1317

Anarchie (1335-60).

Ilkhaniens.

Hassan-Bouzrouk-Ilekkhan.....	1336
Avéis Ier.....	1356
Ahmed Gésaïr ou Avéis II.....	1381-90

(Pendant le même temps, *Djoubaniens*, et *Modhaffériens.*)

Tamerlan.....	1360-1405

Turcomans.

Dynastie du Mouton Noir.

Eskander.....	1407-35
Géangir.....	1435-68

Dynastie du Mouton Blanc.

Ouzoun-Haçan.....	1468
Yékouf.....	1478
Djoulaver.....	1485
Baysingir.....	1488
Roustam.....	1490
Ahmed.....	1497
Alvant.....	1497

Sophis.		*De la chute des Sophis à l'époque actuelle.*	
Ismaïl Ier	1499	Nadir-chah	1736
Thamasp Ier	1524	Ali-Kouli-khan	1747
Ismaïl II	1576	Ibrahim	1747
Khodavend	1577	Ismaïl-chah (*en titre*)	1747-1761
Hamzah ou Mir-Hemzeh	1585	(*mais sous son règne* Ali-Merdan, Azad, Mohammed-Haçan).	
Ismaïl III	1585	Kérim-Wakil	1761-1779
Abbas Ier, le Grand.	1587	*Guerre civile* (1779-94).	
Sefi	1629	*Dynastie des Kadjars.*	
Abbas II	1642	Aga - Mohammed-khan	1794
Soliman II	1666	Feth-Ali-chah	1797
Hussein	1694-1722	Mohammed-chah	1834
Mahmoud	1722	Nereddin-chah	1848
Aschraf	1725		
Thamasp II	1729		
Abbas III	1732		

D.

PERSÉCUTIONS. *V.* CHRISTIANISME.

PERSÉE, héros grec du XVe siècle av. J.-C., fils de Danaé et de Jupiter, qui s'était métamorphosé en pluie d'or pour la séduire, fut abandonné, par ordre de son aïeul Acrisius, et avec sa mère, au hasard des flots, et porté sur la côte de Sériphos. Recueilli et élevé par Polydecte, roi de cette île, il vainquit plus tard Méduse avec le secours du bouclier de Minerve, lui trancha la tête, monta le cheval Pégase qui naquit du sang versé, changea Atlas en rocher, tua un monstre marin qui allait dévorer Andromède exposée à sa fureur, la délivra et l'épousa. Il retourna à Sériphos, et vengea sa mère des outrages de Polydecte, qu'il pétrifia. S'étant rendu à Larisse pour participer à des jeux publics, il eut le malheur d'y tuer Acrisius sans le connaître, lui succéda dans Argos, et fonda Mycènes. Il eut pour fils Alcée, Sthénélus, Nestor, et Electryon.

PERSÉE, dernier roi de Macédoine, 178-167 av. J.-C. Après avoir combattu, dès l'âge de 12 ans, les Barbares du Nord, il attrista la fin du règne de son père Philippe V, en causant, par une fausse accusation de parricide, la mort de son frère Démétrius. Il prépara, dès 178, la guerre contre Rome; il la déclara par son attentat contre Eumène II, allié des Romains, 171. Son avarice le priva du secours des Bastarnes et des Illyriens, et compromit ses premiers succès. Marcius, Paul-Émile, Anicius, franchirent les défilés de la Macédoine; il fut battu par Paul-Émile à Pydna, 168, se sauva dans l'île de Samothrace, vit sa famille livrée aux Romains par un traître, se rendit par désespoir, et orna le triomphe du consul. Il se laissa mourir de faim en prison à Rome, l'an 586 de la ville, 167 av. J.-C. — Philippe, un de ses fils, fut greffier à Rome, après y avoir été amené comme captif de guerre.

PERSEIGNE (Forêt de). *V.* FRESNAYE (LA).

PERSÉPHONE, nom grec de Proserpine.

PERSÉPOLIS, v. principale de la Perside, ne paraît avoir été que très-tard la capitale de l'empire persan, et seulement vers le temps de sa décadence. Elle était située dans une plaine fertile, au pied d'un plateau appelé auj. *Merdasht*, et arrosée par l'Araxe (*Bendemir*). Elle avait été fondée par Cyrus, ou, suivant d'autres, seulement par Cambyse. Lorsque Alexandre la prit en 330, elle était la ville la plus riche de l'Asie. Le pillage en fut accordé aux Macédoniens, et le roi ne se réserva que la citadelle, où étaient le palais et le trésor des rois; il y trouva 120,000 talents (660 millions de fr.). Cette citadelle était entourée d'une triple enceinte de granit, percée de portes d'airain. Alexandre, à la suite d'une orgie, et poussé par la courtisane Thaïs, mit le feu au palais pour venger Athènes brûlée par Xerxès; mais la ville fut loin, comme l'ont dit quelques historiens, d'être entièrement consumée, puisque Alexandre y revint après son expédition des Indes. Au moyen âge, elle fut, sous le nom d'*Istakhar*, la résidence des Sassanides, puis des princes mahométans, ce que prouvent les inscriptions en pehlvi et en persan que l'on y trouve à côté des inscriptions cunéiformes du premier empire. Auj. les Persans appellent ces ruines *Takht-i-Dschemschid* (le trône de Dschemschid), ou *Tschil-Minar* (les 40 colonnes). Ce sont les restes d'un magnifique édifice construit en marbre des montagnes voisines, et dont les blocs énormes sont réunis sans chaux ni mortier, d'une manière si admirable, qu'on a de la peine, avec l'attention la plus forte, à en découvrir les jointures. Les colonnes ont $15^{m},25$ de haut, sont cannelées, et si grosses, que trois hommes peuvent à peine les embrasser. Les temples diffèrent de tous les ordres d'architecture connus. L'emplacement et les esplanades du palais sont taillés dans une montagne de marbre. Des animaux fabuleux, de $6^{m},50$ de longueur, et de $5^{m},85$ de hauteur, semblent les gardiens de l'édifice: ils ont des ailes, le corps d'un lion, les pieds d'un cheval, mais une tête d'homme, ornée de la tiare, et une barbe frisée. Des bas-reliefs représentent des processions, des cérémonies religieuses. La sculpture est supérieure à celles des monuments de l'Egypte; les détails des formes et des muscles dénotent une science anatomique et une habileté de ciseau qui ne furent surpassées que par les artistes de la Grèce. C. P.

PERSERIN ou PRISRÉND, *Theranda*, v. de la Turquie d'Europe (Roumélie), au pied du mont Tchardag et près du Drin-Blanc, ch.-l. de livah, à 200 kil. N.-O. de Salonique, 80 E. de Scutari; 15,000 hab. Siége d'un métropolitain grec, et jadis d'un patriarche serbe et d'un évêque catholique. Manuf. d'armes à feu. — Le livah de Perserin est à l'E. de celui de Scutari.

PERSIDE, *Persis*, auj. *Farsistan*, région de l'Asie ancienne, entre la Médie au N., la Carmanie à l'E., le golfe Persique au S., la Babylonie et la Susiane à l'O.; ch.-l., *Persépolis*. C'était le noyau de l'empire des Perses.

PERSIQUE (Golfe), *Sinus Persicus*, golfe formé par la mer des Indes, entre l'Arabie et la Perse, s'étend du S.-E. au N.-O. sur une longueur de 1,000 kil.; sa plus grande largeur est de 450 kil. environ. Il communique avec la mer des Indes par le détroit d'Ormuz, et reçoit le Chot-el-Arab, formé par la réunion de l'Euphrate et du Tigre. Ses principaux ports sont: Bender-Abassi, Bisfun, et Abouscher en Perse; Bassora, sur le Chot-el-Arab, et El-Katif, sur la côte d'Arabie. Le golfe Persique est peu fréquenté par les Européens. Il renferme l'île Keichme et l'archipel Bahreïn; on y pêche des huîtres perlières.

PERSIQUES ou SUSIENNES (Pyles ou Portes), défilés qui ouvraient l'entrée de la Susiane du côté de la Perside, c.-à-d. à l'E.

PERSUIS (LOISEAU DE), compositeur de musique, né à Metz en 1765, m. en 1819, fut chef d'orchestre et directeur de l'Académie royale de Musique. Il a écrit pour l'Opéra *le Triomphe de Trajan* (avec Lesueur), et *la Jérusalem délivrée*. Il donna aussi quelques opéras-comiques, et les ballets d'*Ulysse*, de *Nina*, du *Carnaval de Venise*. C'était, du reste, un compositeur très-médiocre.

PERTARITE. *V.* PERTHARIT.

PERTENSIS PAGUS, nom latin du PERTHOIS.

PERTH, cité-comté à l'E. de l'Ecosse, capitale du comté de ce nom, sur la rive dr. du Tay, à 50 kil. N.-N.-O. d'Edimbourg; 25,250 hab. Entourée de collines boisées, elle a au N. et au S. deux grands parcs appelés *Inches*. Eglise St-Jean, qu'on suppose du Ve siècle; prison centrale modèle; société littéraire et archéologique; musée, bibliothèque. Point extrême de plusieurs chemins de fer. Manuf. de châles, toiles peintes, etc. Filatures, brasseries, tanneries. Le commerce de gants a décliné. Active construction de vaisseaux. Pêche du saumon pour Londres. A 3 kil. au N. est *Scone*, longtemps résidence royale. Le palais, reconstruit par le comte de Mansfield, est auj. un élégant manoir. Station importante sous les Romains à la rencontre de trois routes, Perth a encore des restes romains et des ruines de monuments ecclésiastiques. Les rois d'Ecosse la visitaient souvent. Ses environs sont renommés pour leur fertilité. — Le comté de Perth, au centre de l'Ecosse, entre ceux d'Inverness au N., d'Argyle à l'O., de Dumbarton, de Stirling, de Clackmannan, de Kinross, et de Fife au S., de Forfar, et d'Aberdeen à l'E., a 662,709 hect., 125 kil. sur 110, et 133,500 hab. Sillonné par les monts Grampians, qui contiennent le Ben-Nevis. Arrosé par le Tay et la Dee. Récolte de grains, pommes de terre, fruits; élève de bétail; exploitation de bois et de houille.

PERTHARIT, roi des Lombards en 661, succéda à son père Aribert Ier, conjointement avec Godebert, son frère. Il régnait à Milan, et Godebert à Pavie. La division s'étant mise entre eux, Godebert appela à son aide Grimoald, duc de Bénévent, qui le massacra, s'empara de son royaume, 1662, et marcha ensuite sur Milan. Pertharit s'enfuit chez les Avares, vécut ensuite en Gaule auprès de Clotaire III, remonta sur le trône après la mort de Grimoald en 671, gouverna avec prudence et fermeté, et mourut en 688. Il est le héros d'une tragédie médiocre de P. Corneille.

PERTHES, vge de France (Haute-Marne), arr. et à 26 kil. N.-O. de Vassy, près de la rive g. de la Marne; 860 hab. C'était jadis une ville, capitale du comté de son nom, et qui fut détruite par Attila.

PERTHOIS (Le), *Pertisus* ou *Pertensis pagus*, petit pays de l'ancienne France (Basse-Champagne), au S. de l'Argonne; v. princip.: Vitry-le-François, Perthes. Il est auj.

réparti entre les départements de la Marne et de la Haute-Marne.

PERTI (Jacques-Antoine), compositeur de musique, né à Bologne en 1656, m. à Venise en 1723, eut une grande célébrité comme professeur. On a de lui une trentaine d'opéras, et de la musique sacrée.

PERTICUM, nom latin du PERCHE.

PERTINAX (Publius-Helvius), empereur romain, né en Ligurie, l'an 879 de Rome, 126 de J.-C., était fils d'un affranchi riche marchand de bois, reçut une éducation distinguée, ouvrit une école, servit contre les Parthes, fut sénateur, puis consul sous Marc-Aurèle, combattit Avidius Cassius révolté, et gouverna les deux Mésies, la Dacie et la Syrie. Commode le fit proconsul en Afrique et préfet de Rome. Salué empereur par les prétoriens, l'an 946 de Rome, 193 de J.-C., son élection fut confirmée par le sénat; il montra les sentiments d'un bon prince, prit les Antonins pour modèles, voulut réformer les abus et rétablir l'ancienne discipline; alors les prétoriens, qui l'avaient proclamé malgré lui, l'assassinèrent, après un règne de 87 jours.

PERTISUS PAGUS, nom latin du PERTHOIS.

PERTUIS, ch.-l. de cant. (Vaucluse), arr. et à 31 kil. S.-S.-E. d'Apt, sur la Lèze et près de la Durance; 3,969 hab. Tribunal de commerce, collége. Commerce de vins, huile, garance, grains. Distilleries d'eaux-de-vie, fabr. de vermicelle, briqueteries et tuileries.

PERTUIS BRETON (Le). *V.* BRETON (Pertuis).

PERTUIS D'ANTIOCHE (Le). *V.* ANTIOCHE (Pertuis d').

PERTUISANE, ancienne arme qui participait de la pique et de la hallebarde. La lame, longue de 32 centimèt., large de 54 à 108 millimèt., était pointue et tranchante des deux côtés, quelquefois cannelée, ou bien en forme de flamme ou de hache. Cette arme servait à arrêter l'élan de la cavalerie, à défendre les retranchements, les remparts, l'abordage des bâtiments. On en interdit l'usage dans les armées françaises en 1670; les invalides seuls la conservèrent, et on l'employa pour la garde des églises, des poudrières, des arsenaux et des magasins militaires.

PERUGIA, nom italien de PÉROUSE.

PÉRUGIN ou PÉROUSIN (Le), territoire de Pérouse, anc. prov. des États de l'Église, est auj. compris dans le N.-O. de la province d'Ombrie, roy. d'Italie.

PÉRUGIN (Pietro VANNUCCI, dit LE), peintre célèbre, né en 1446 à Castello della Pieve, près de Pérouse, m. en 1524, fut élève d'un peintre médiocre, dont le nom est inconnu, vint se perfectionner à Florence sous Andrea del Verocchio, et bientôt s'acquit une grande réputation. Le pape Sixte IV l'appela à Rome, où il exécuta plusieurs compositions dans la chapelle Sixtine, 1488-95; il alla faire à Pérouse un grand nombre de peintures à la détrempe, à l'huile et à fresque. On cite surtout celles dont il orna la salle du Cambio, vers 1500. Il en exécuta d'autres dans le couvent de Ste-Madeleine des Pazzi, à Florence, une *Pieta* au palais Pitti, et une *Assomption* au Vatican. Le Pérugin eut à Rome une école nombreuse, d'où il sortit beaucoup de peintres distingués, et le plus illustre de tous, Raphaël. Son style a un peu de sécheresse et de crudité, ses draperies sont pauvres, et ses compositions peu variées; mais ses têtes, celles de Vierges surtout, ont un caractère céleste, et l'on distingue la grâce de ses mouvements, le charme de son coloris. Son plus bel ouvrage est *le Mariage de la Vierge*, au musée de Caen. Le Louvre possède : *la Nativité de Jésus-Christ; la Vierge tenant l'Enfant-Jésus adoré par deux saints et deux anges; la Vierge, l'Enfant-Jésus, St Joseph et Ste Catherine; le Combat de l'amour et de la chasteté;* ce dernier tableau est peint en détrempe. B.

PERUSIA, nom latin de PÉROUSE.

PERUWELZ, v. de Belgique (Hainaut), à 20 kil. S.-E. de Tournai; 6,880 hab. Fabr. de bas et de bonneterie, tanneries, corroieries, mégisseries, sucreries, filatures de laine. Carrières de grès et de pierres à bâtir. Chapelle très-fréquentée de Notre Dame-de-Bon-Secours. Aux environs, magnifique propriété de l'*Ermitage*, qui appartient à la maison de Croy.

PERUZZI (Balthazar), peintre, architecte, et ingénieur, né en 1481, à Volterre, m. en 1536, était fils d'un noble Florentin qui, ruiné par la guerre, le laissa sans fortune, et encore en bas âge. Il chercha des ressources dans l'étude du dessin et de la peinture, et devint bientôt assez habile pour vivre du produit de son art, et soutenir sa mère et sa sœur. Conduit à Rome, il s'y fit promptement connaître par quelques fresques, obtint des commandes assez importantes qui lui donnèrent quelque aisance et des loisirs dont il profita pour étudier l'architecture. Il fut, comme peintre, un des imitateurs de Raphaël, surtout dans les Saintes Familles, et plus d'une fois approcha de sa perfection; il se distingue par la science du dessin, mais il est faible coloriste; on cite parmi ses principaux tableaux : *la Vierge entre St Jean-Baptiste et St Jérôme*, à Torre-Balbiana; *la Sibylle prédisant à Auguste l'enfantement de la Vierge*, fresque à Sienne; *la Vierge couvrant d'un voile l'Enfant-Jésus endormi*; la *Présentation de Jésus-Christ au Temple*, etc. Le rang qu'il occupe comme architecte est aussi très-élevé; il a construit la *Farnesine*, un des plus charmants et des plus élégants palais de Rome, et le palais *de' Convertendi*, commencé par Bramante, dans la même capitale; à Bologne, le palais *Albergati*; à Carpi, la cathédrale, et l'église de St-Nicolas; à Sienne, les fortifications de la ville. Après la mort de Bramante, Léon X le nomma architecte de la basilique de St-Pierre; il fit, pour rectifier les plans de son prédécesseur, un nouveau et très-beau projet, mais qui n'a point été exécuté. En même temps, il construisait une foule de maisons ou de petits palais d'un goût excellent, et que l'on étudie encore auj. Son chef-d'œuvre est le palais *Massimi*, à Rome, l'un des plus remarquables de la ville. Peruzzi eut encore une autre supériorité : joignant à ses autres talents celui de grand perspectiviste, il créa, chez les modernes, l'architecture feinte, renouvela l'art de la décoration scénique, et la porta à un point de perfection que l'on n'a pas surpassé depuis. De ces travaux éphémères et fragiles, il ne reste que l'*Histoire de Méduse*, qu'il peignit dans la loggia de sa Farnesine : l'imitation de l'architecture par la peinture y produit l'illusion la plus complète, et le toucher seul peut désabuser la vue. C. D—Y.

PERVENCHÈRES, ch.-l. de cant. (Orne), arr. et à 15 kil. S.-O. de Mortagne; 179 hab.

PÉSARÈSE (Le), peintre. *V.* CANTARINI.

PESARO, anc. *Pisaurum*, v. forte du royaume d'Italie, port à l'embouch. de la Foglia dans l'Adriatique, à 32 kil. N.-N.-E. d'Urbin; par 43° 55′ 1″ lat. N., et 10° 32′ 32″ long. E.; 19,883 hab. Ch.-l. de la prov. de Pesaro-et-Urbino; évêché; collége. Belles églises : celles de St-Charles, de la Miséricorde, et de St-Jean. Bibliothèque, musée. Fabr. de faïence, verres, cristaux. — Ville très-ancienne, Pesaro reçut une colonie romaine en 184 avant J.-C. Prise et détruite par Totila, elle fut rebâtie peu après par Bélisaire. Patrie du compositeur Rossini.

PESARO-ET-URBINO (Prov. de). *V. Supplément.*

PESARO (Cap), cap de la Turquie d'Asie, sur la côte S.-O. de l'île de Chio.

PESCAIRE, en italien *Pescara*, anc. *Aternum*, v. forte du royaume d'Italie, dans la province et à 14 kil. N.-E. de Chieti, sur la Pescara; 3,112 hab.

PESCAIRE (le marquis de). *V.* AVALOS.

PESCARA, rivière du royaume d'Italie. *V.* ATERNO.

PESCENNIUS NIGER (Caïus), général romain, né à Aquinum, d'une famille riche et puissante, servit sous les Antonins, et fut nommé par Commode gouverneur de la Syrie. Il était déjà âgé, lorsque le sénat l'engagea à venir à Rome venger le meurtre de Pertinax. Sur cette nouvelle, il fut proclamé empereur par les légions de Syrie, au moment où les prétoriens venaient de vendre l'empire à Didius Julianus, l'an 946 de Rome, 193 de J.-C. Cependant Septime-Sévère, proclamé en Illyrie, prit possession de Rome, puis marcha contre lui; Pescennius Niger fut battu à Nicée et près d'Issus, et s'enfuit à Antioche; il voulait se réfugier chez les Parthes, lorsqu'il fut découvert par des soldats, et tué près de Cyzique, 195. Pescennius avait l'amour de la justice, la modération, le zèle pour la discipline.

PESCHAOUER ou PEICHAOUER, en anglais *Peshawer*, v. de l'Hindoustan anglais (Pendjab), jadis capit. d'un petit royaume de même nom, à 224 kil. E.-S.-E. de Kaboul; 60,000 hab. On y remarque le *Bala-Hissar*, ancienne résidence des rois afghans. — Cette ville fut fondée par Akbar.

PESCHIERA, *Ardelica* ou *Piscaria*, ville forte des États autrichiens (Vénétie), dans la délégation et à 33 kil. N.-N.-O. de Mantoue, 24 O. de Vérone, sur le Mincio, à l'extrémité S. du lac de Garda; 2,500 hab. Prise par les Français en 1796, occupée par les Austro-Russes en 1799, rendue aux Français de 1801 à 1811, prise à l'Autriche par les Italiens en 1848.

PESCIA, v. du roy. d'Italie, prov. et à 16 kil. N.-E. de Lucques; 12,339 hab. Evêché. Belle cathédrale. Verreries, papeteries, filatures de soie; fabr. d'huiles, pâtes d'Italie.

PESCINA, v. du royaume d'Italie, située dans la province et à 48 kil. S.-O. d'Aquila; 4,369 hab. Evêché. Patrie de Mazarin.

PESELLO (Giuliano d'Arrigo, dit IL), peintre, né à Florence en 1380, réussit particulièrement dans les ta-

bleaux d'animaux, dont il savait rendre le naturel et l'animation avec une véritable supériorité. — Son fils et élève, Francesco PESELLO, né à Florence en 1426, m. en 1457, peignit dans sa ville natale un grand nombre de tableaux avec de petites figures qui étaient fort estimées. Le musée du Louvre a de lui : *St François d'Assise recevant les stigmates*, et *St Côme et St Damien visitant un malade*..

PESHAWER. *V.* PESCHAOUER.

PESMES, ch.-l. de cant. (Haute-Saône), arr. et à 22 kil. S. de Gray, sur l'Oignon; 1,654 hab. Forges.

PESSAC, ch.-l. de cant. (Gironde), arr. et à 6 kil. S.-O. de Bordeaux; 906 hab. Récolte de vins de Graves très-estimés.

PESSINONTE, *Pessinus*, v. de Galatie, chez les Tectosages, sur le Sangarius, à l'O. de Gordium. Elle était gouvernée théocratiquement. On y voyait le tombeau d'Atys, et un temple fameux de Cybèle, contenant une statue de la déesse, qui était tombée, disait-on, du ciel. Elle fut la capitale de la Galatie IIe.

PESTALOZZI (Jean-Henri), célèbre éducateur, né à Zurich en 1746, m. en 1827, étudia d'abord les langues, la théologie et la jurisprudence, puis, brûlant ses premiers travaux, se voua, à l'âge de 22 ans, à l'économie rurale, dans une petite propriété qu'il acheta en Argovie, et qu'il appela *Neuhof*. Il y forma, en 1775, un institut pédagogique gratuit, pour des enfants pauvres et abandonnés, et donna pour bases à son système d'éducation les travaux agricoles et l'industrie manufacturière. Malgré les mœurs simples et la vie frugale qu'il avait introduites dans sa colonie, il eut bientôt épuisé ses ressources personnelles. En 1798, de l'aveu et sous la protection du gouvernement helvétique, il transporta son institut à Stanz, le vit détruit, peu de temps après, par les armées étrangères, le réorganisa dans le château de Berthoud (Berne), et, en 1804, le transféra à Munchen-Bouchsée, puis à Yverdun (Vaud). Après des succès éclatants, tout fut encore ruiné par des dissensions intestines et par une administration qui manquait d'ordre et de surveillance. En 1825, Pestalozzi se retira à Neuhof, où la Société helvétique réunie à Olten vint le chercher pour le nommer son président. Le véritable système d'éducation de Pestalozzi était le développement des facultés intellectuelles de l'enfant suivant la marche progressive de la nature. Comme il voulait qu'il n'apprît rien machinalement, qu'il ne crût que ce qui pouvait lui être démontré, il plaçait dans les mathématiques le fonds de toute instruction; le P. Girard lui fit comprendre qu'il fallait admettre à l'égal des réalités mathématiques les vérités prouvées par la conscience et sensibles au cœur. Pestalozzi a développé ses vues, en matière d'éducation, dans divers ouvrages, dont les principaux sont : *Léonard et Gertrude*, 1819, 3e édit., 2 vol. in-8°; *Comment Gertrude instruit ses enfants*, 1820, in-8°, directions pour les mères qui voudraient instruire elles-mêmes leurs enfants; *Mes recherches sur la marche de la nature dans l'éducation*, 1821, in-8°, etc. Les *Œuvres* de Pestalozzi ont été réunies en 15 vol. in-8°, 1819-27. *V.* A. Jullien, *Esprit de la méthode de Pestalozzi*, Milan, 1812, 2 vol. in-8°; Cochin, *Essai sur la vie, les méthodes d'instruction et d'éducation, et les établissements d'H. Pestalozzi*, Paris, 1848, in-4°.

PESTE NOIRE, peste qui désola l'Europe en 1348, et qu'on nomma aussi *Peste de Florence*. Froissart dit qu'elle enleva le tiers de la population du globe. Il y eut à Naples 100,000 victimes; 40,000 à Gênes; 16,000 à Marseille; 30,000 à Avignon; 45,000 à Lyon; 26,000 à Strasbourg; 80,000 à Paris; 50,000 à Londres.

PESTH, *Pestum* ou *Pestinum*, anc. *Contra-Acincum* ou *Transacincum*, v. forte de Hongrie, ch.-l. du comitat de Pesth et de l'ancien Territoire administratif de son nom, sur la rive g. du Danube, vis-à-vis Bude, à laquelle l'unit un long pont de chaînes, à 200 kil. E.-S.-E. de Vienne; 131,705 hab. Cour suprême, et haute cour royale de justice; université importante, écoles militaire, vétérinaire, et de chirurgie; gymnase de Piaristes. Bibliothèque, musée, jardin botanique, amphithéâtre anatomique, observatoire, académie hongroise des sciences. Succursale de la Banque de Vienne, Banque Hongroise, caisse d'épargne; académie de commerce; école de commerce pour les femmes. Belles promenades, hôtel des invalides, casernes, Bourse, théâtre. Centre principal de l'industrie et du commerce hongrois : fabr. de soie, d'indiennes, cuirs de couleurs, chapeaux, amidon, liqueurs, ouvrages en bois, etc.; construction de machines, sucreries de betterave, 4 grandes foires célèbres. — Pesth, fondé sur l'emplacement d'une forteresse romaine, fut prise et ruinée par les Turcs en 1526, 1541, 1603, 1684, et rendue à l'Autriche en 1686. Deux inondations du Danube y causèrent de grands dégâts, en 1775 et 1838. Soulevée contre l'Autriche en 1848, elle fut reprise l'année suivante. — Le comitat de Pesth, dans le Cercle au delà du Danube, a 10,812 kil. carrés; 638,218 hab. De 1850 à 1860, il a été divisé en deux comitats distincts : Pesth-Pilis au N.; ch.-l. *Pesth*; Pesth-Solt au S.; ch.-l. *Kecskemet*. Sol plat; beaucoup de marais. Elève de beaux bestiaux, abondantes récoltes de grains.

PESTUM. *V.* PŒSTUM.

PÉTALISME (du grec *petalos*, feuille), jugement d'exil prononcé par les anciens Syracusains, qui écrivaient sur une feuille d'olivier le nom du citoyen qu'ils voulaient bannir. Il n'était pas sans analogie avec l'ostracisme.

PÉTASE, du grec *petasos*, chapeau de laine, à larges bords, en usage chez les anciens Grecs, et chez les anciens Romains. C'était une coiffure contre le soleil, à l'usage des voyageurs, des chasseurs, et des bergers. Il se liait sous le menton par une courroie. Les Grecs donnèrent à Mercure un pétase ailé, comme emblème de ses fonctions de messager des dieux, et de sa célérité. C. D—Y.

PETAU (Paul), antiquaire, né à Orléans en 1568, m. en 1614, fut conseiller au Parlement de Paris. On lui doit, entre autres ouvrages : *Antiquariæ suppellectilis-portiuncula*, Paris, 1610, in-4°, avec fig.; *Veterum numismatum gnorisma*, ibid., 1620, in-4°, etc.

PETAU (Denis), en latin *Petavius*, très-savant jésuite, homme d'esprit et de goût, parent du précédent, né à Orléans en 1583, m. à Paris en 1652, eut, dès son enfance, une passion violente pour l'étude, et faisait à dix ans des vers avec une extrême facilité. Il professa la philosophie à Bourges à 19 ans, et entra dans l'ordre des Jésuites à 22. Seize ans plus tard, il succéda à Fronton du Duc dans la chaire de théologie positive à Paris. Il s'occupa surtout de la science chronologique. Son premier ouvrage sur cette matière, *Opus de Doctrina temporum*, 1627, 2 vol. in-fol., est destiné à peu près exclusivement à critiquer avec violence le livre de Jos. Scaliger, *de Emandatione temporum*, et ne ménage guère plus Saumaise. Il a encore publié : *Uranologia*, 1630 et 1703-5, 3 vol. in-fol.; *Rationarium temporum, in quo ætatum omnia sacra profanaque historia chronologicis probationibus minuta sunt summatia*, Paris, 1633-34, 2 vol. in-12; *Dogmata theologica*, Paris, 1644-50, 5 vol. in-fol., compilation utile des Pères et des anciens conciles; *De ecclesiasticâ hierarchiâ*, ibid., 1643, in-fol.; des notes et corrections sur *St Epiphane*, *Synésius*, *Thémistius*, et *Julien l'Apostat*. Il a composé aussi des poésies grecques et latines, plus étonnantes par la facilité dont elles témoignent que par la force des pensées et l'énergie des expressions; les principales sont : une traduction en vers grecs des *Psaumes* et des *Cantiques* de l'Ecriture, Paris, 1637, in-8°; un poëme latin en l'honneur de Ste Geneviève, écrit pour s'acquitter d'un vœu, et qui a pour titre *Soteria*, Paris, 1620. Le recueil de toutes ses poésies a été publié en dernier lieu en 1642, Paris, in-8°. C. N.

PETCHENEG, v. de la Russie d'Europe dans le gouvernement et à 50 kil. E. de Kharkov; 7,000 hab.

PETCHENEGUES, peuple turc d'origine, habita d'abord le Turkestan, s'avança ensuite vers l'Oural et le Volga, où il séjourna quelque temps, envahit en 884 la Khazarie, et, s'étendant toujours vers l'O., forma un empire puissant, qui embrassait la Russie méridionale actuelle et les provinces turques voisines (Bessarabie, Kherson, Iékatérinoslav, partie des gouvernements de Podolie, de Pultawa et d'Orel, partie de la Moldavie, de la Valachie et de la Transylvanie). Des guerres continuelles avec les Russes, les Hongrois et les Grecs, diminuèrent peu à peu cet empire, dont l'histoire ne fait plus mention depuis le XIIe siècle.

PÉ-TCHÉ-LI, golfe et prov. de Chine. *V.* TCHÉ-LI.

PETCHORA. *V.* PETSCHORA.

PETERBOROUGH, *Petuaria*, cité-comté d'Angleterre, dans le comté et à 60 kil. N.-E. de Northampton, avec chemin de fer, et sur la Nen; 11,732 hab. Evêché, fondé par Henri VIII en 1541. Cathédrale du XIIe siècle, avec la tombe de Catherine d'Aragon. L'église St-Jean a un beau bas-relief par Flaxman. Patrie du docteur Paley. Comm. de blé, charbons, bois, chaux, briques, pierres. Près de là est *Milton Park*, résidence du comte Fitzwilliam, dont la famille a le titre de vicomte de Peterborough.

PETERBOROUGH (Charles MORDAUNT, comte de), né en 1662, m. en 1735, fils aîné du vicomte d'Arason, commanda les troupes anglaises en Espagne dans la guerre contre la France en 1705-6, et fut chargé de diverses négociations auprès des princes d'Italie et à la cour de Vienne. Il a été comblé d'éloges par Pope. Il avait écrit des Mémoires sur sa vie, qui furent brûlés par une cantatrice célèbre, miss Robinson, qu'il avait épousée.

PETERHEAD, brg d'Ecosse, comté et à 43 kil. N.-N.-E. d'Aberdeen, port sur la mer du Nord; 6,500 hab. Eaux thermales et bains fréquentés. Carrières de granit. Fabr. de fil, draps, cotons. Armem. pour la pêche de la baleine.

PETERHOF, vge de la Russie d'Europe, sur le golfe de Kronstadt, gvt et à 28 kil. S.-O. de St-Pétersbourg, à 8 kil. d'Oranienbaum; 600 hab. Beau château impérial. Résidence d'été de l'empereur. Fabr. impériale de papier; atelier pour la taille des pierres précieuses.

PETERLINGEN, nom allemand de PAYERNE.

PÉTERSBOURG (SAINT-), *Petropolis* en latin moderne, capitale de tout l'empire russe, ch.-l. du gvt de son nom, sur la Néva, à 3,050 kil. N.-E. de Paris par Bruxelles et Berlin; 1,261 de Varsovie par chemin de fer, avec embranchement sur Kœnisberg; 2,029 de Vienne; 1,676 de Berlin; 776 de Moscou, à laquelle elle est reliée par un chemin de fer en droite ligne; par 59° 56′ 31″ lat. N., et 27° 57′ 58″ long. E.; 539,475 hab. Résidence ordinaire de l'empereur, et centre des administrations publiques, du Conseil de l'Empire, et du Saint-Synode. Siége d'un métropolitain russe, et d'un archevêque catholique romain; consistoire luthérien. Sénat, tribunaux civils et criminels. Université, fondée en 1819, avec facultés de philosophie et de droit, de physique et de mathématiques, d'histoire et de philologie, et bibliothèque. Institut pédagogique, établi en 1828. Ecoles des ponts et chaussées, des mines, d'arts et métiers, de langues orientales, de beaux-arts; École de droit, et lycée impérial pour former des fonctionnaires civils; Écoles de sages-femmes, d'agriculture théorique et pratique, de commerce, de sourds-muets, d'aveugles; haute école forestière, avec bibliothèque, musée et école d'arpentage; école vétérinaire. Maison d'éducation pour 500 demoiselles nobles, dans le couvent de Smolnoï; Institut de Ste-Catherine, et Institut patriotique, qui ont la même destination. Gymnases pour familles bourgeoises; Institut Saint-Paul et Institut Marie, pour la noblesse et la bourgeoisie. École allemande de l'église évangélique de St-Pierre. Académie impériale militaire ou haute école de St-Pétersbourg; Académie du génie, Acad. d'artillerie; corps d'état-major; Académie du génie, Acad. d'artillerie; corps de cadets pour l'armée de terre; école des porte-enseignes de la garde impériale, et corps des pages. Corps des cadets, écoles des timoniers et des ingénieurs de la marine. Académie impériale des sciences et belles-lettres, avec cabinet d'histoire naturelle et musée asiatique, et dont la 2e section s'occupe exclusivement de la langue et de la littérature russes; Commission archéographique pour veiller à la conservation et à la publication des documents anciens concernant l'histoire et la littérature russes et slavonnes. Académie impériale de médecine et de chirurgie, ayant une section à Moscou; Académie des beaux-arts, avec galerie de tableaux de peintres russes, et musée de sculpture et d'architecture. Sociétés impériales d'économie rurale, de minéralogie; Société géographique, s'occupant, sous la présidence du grand-duc Constantin, de publier des documents précieux pour la géographie et l'ethnographie, recueillis par des voyageurs qu'elle envoie dans les contrées peu connues du territoire russe. Beau musée des antiques, de sculpture et de peinture, dit *Nouvel-Ermitage*, commencé en 1840, et inauguré en 1851. Observatoire. Bibliothèque impériale, créée par Catherine II, et rendue publique par Nicolas Ier. Bibliothèques de l'Académie des sciences, de l'Université, du musée Roumianzoff. Musée zoologique. Jardin botanique impérial, le plus riche de l'Empire. Hôtel des monnaies, le seul pour pièces et métaux précieux, avec musée monétaire. Collection de machines, modèles et ornements, à l'Amirauté. Collection d'armes anciennes et modernes, à l'ancien arsenal.

St-Pétersbourg est situé à l'embouchure de la Néva au fond du golfe de Finlande, dans lequel le fleuve se jette par 4 branches principales appelées grande et petite Néva (grande et petite Nevka), formant 5 îles et plusieurs îlots. La ville est à peu près circulaire et sur un terrain bas, plat et marécageux: on évalue sa circonférence à 25 kil. environ, son diamètre, de l'E. à l'O., à 13. Elle est divisée en 12 quartiers, 8 sur la rive gauche, 2 dans les îles, et 2 sur la rive droite. Dans la division naturelle, le côté de la rive gauche est la région principale, celle qui dénote le plus la capitale d'un grand empire. Douze canaux, larges de près de 20 mèt., et dont le plus grand, celui de la Fontenca, en a plus de 55, la sillonnent de l'E. à l'O., en lignes irrégulières. Tous sont dérivés de la Néva, et revêtus de granit. C'est dans cette région que s'épanouissent les splendeurs principales de la ville; le grand et vaste bâtiment de l'*Amirauté* en forme comme le centre; il s'élève au S., sur un immense square, de 145 mèt. de profondeur au moins, d'où partent, en éventail, trois rues spacieuses, longues chacune de 4 kil. environ; ce sont: à droite ou à l'O., la *Wossnæssenskaïa*, au centre, la *Garokhovaïa*, habitée par le commerce de détail; et, à gauche, la Perspective de *Nevski*, centre du commerce de luxe. La place de l'Amirauté est cantonnée de deux autres qui n'en font qu'une avec elle: à l'E., celle du Palais d'Hiver, bornée au N. par le palais de ce nom et celui de l'*Ermitage*, au S. par l'*Etat-Major général*, siége de deux ministères, et qui se développe en un vaste hémicycle, devant lequel se dresse la colonne d'Alexandre (*V.* COLONNES); à l'O., la place St-Isaac, dont l'église de ce nom fait pendant à l'Etat-Major. Cette 2e place se prolonge vers la Néva au N., sous le nom de place de Pierre-le-Grand, emprunté d'une célèbre statue de bronze qu'on voit au centre, et qui représente Pierre, gravissant à cheval un rocher de granit, qui forme piédestal.

La Perspective de Nevski est la plus belle rue de la ville; elle a 42 m 67 de large. On y trouve la cathédrale de Notre-Dame de Kazan, l'hôtel-de-ville, le Gostinoï-Dvor (cour des étrangers ou marchands), vaste bazar, le couvent des Dominicains, avec église catholique, la Bibliothèque impériale, le palais Anitchkof, qui était la résidence particulière de l'empereur Nicolas Ier, plusieurs autres somptueux palais privés, et 10 temples consacrés à des cultes différents.

La partie la plus majestueuse de toute la ville est le quai de la Néva, long de 5 à 6 kil., large de plus de 42 mèt., et tout en granit. Au centre on distingue l'imposante masse de l'Amirauté, les pieds dans le fleuve, pour ses cales de construction et de radoub. Elle coupe le quai en deux parties: en amont, c.-à-d. à l'E., est le *quai du palais*, avec le Palais d'hiver, résidence de la famille impériale, dans le style d'architecture de la fin de Louis XIV, le plus vaste d'Europe peut-être, équivalant presque au Louvre et aux Tuileries réunis; puis le nouveau palais de l'Ermitage, avec bibliothèque et collections d'objets d'art; le palais de Marbre; la place avec la statue de bronze de Souvöroff; et, au fond, le Champ-de-Mars ou Pré de la Tzarine, de 475 mèt. sur 284; enfin le Palais de Tauride, qui tous ont aussi des façades de ce côté. En aval, ou à l'O., est le *quai anglais*, avec le palais où siégent le Sénat et le St-Synode; l'église anglaise; divers palais ou hôtels, dont plusieurs habités par les ambassadeurs, et à l'extrémité O., la *Nouvelle-Hollande* ou *Nouvelle-Amirauté*, immense établissement, avec cales de construction et de radoub.

En passant aux îles, on trouve d'abord la *Vassilijostrow*, vaste île formée par la grande et la petite Néva au S. et au N., et le golfe de Finlande à l'O. C'est le quartier du haut commerce. A la pointe en amont, qui partage le fleuve en deux bras, s'élève la Bourse, espèce de temple périptère dorique, de 69 mèt. de face sur 96 de côté, entouré de 44 colonnes de grandes proportions, et précédé d'une place demi-circulaire, ornée à chaque extrémité d'une colonne rostrale. Sur les quais du N. et de l'O., sont l'hôtel des mines, le Corps des cadets de la marine, l'Académie des beaux-arts, dont l'architecture semble une inspiration des bâtiments de notre ancienne place Louis XV, l'obélisque de Roumiantzow, le 1er Corps des cadets, l'Académie des sciences, l'Observatoire, la Douane, etc.

Les autres îles sont peu habitées, excepté la plus centrale dite *Quartier de St-Pétersbourg* ou *Vieux St-Pétersbourg*. On y trouve cinq églises, le Jardin botanique, et une maisonnette de bois, que Pierre le Grand construisit de ses mains, et qu'il habita quand il commença de fonder sa ville; on l'a recouverte d'une maison de pierre, afin de la perpétuer comme une sainte relique. La pièce qui servait de cabinet de travail au tzar a été convertie en chapelle. Dans la partie S.-O. de cette île on trouve la *Forteresse*, occupant, vis-à-vis du quai du palais, un îlot de 750 mèt. de long sur 427 de large environ. Pierre Ier la commença en 1703, et Catherine II la termina en 1754, en la faisant revêtir de granit. Sa forme est celle d'un hexagone oblong, de l'E. à l'O. Du milieu s'élève, à une grande hauteur, la cathédrale de *St-Pierre-et-St-Paul*, sépulture des souverains de Russie depuis Pierre Ier, et l'Hôtel des monnaies. Les quartiers de *Vibourg* et d'*Okhta*, situés sur la rive droite, sont les plus pauvres: on y trouve néanmoins deux hôpitaux pour la marine et pour l'infanterie, et l'Académie médico-chirurgicale.

St-Pétersbourg a plus de 130 ponts, 26 en pierre, 14 en fer, et les autres en bois. Il y en a 10 sur le fleuve, parmi lesquels ceux de St-Isaac, pont de bateaux; de Nicolas, magnifique pont de sept arches avec des piles de granit, construit en 1855 par le general Kerbetz; de Troïtza (la Trinité), pont de bois, long de 320 mèt., tous trois sur la grande Néva, sont les plus remarquables. Les autres ponts,

jetés sur les canaux, sont peu importants, excepté celui d'Anitchkoff, sur la Fontenca, construit en granit et orné de 4 très-beaux chevaux de bronze, ouvrage du sculpteur russe baron Klot. — Il y a 7 palais impériaux ou appartenant à la famille impériale; 160 églises ou temples, dont 6 seulement pour les catholiques romains; deux couvents, ceux d'Alexandre Nevski, et de Vosskressenk; 4 grands théâtres; 150 grandes rues, 9 vastes places, 11 marchés, et 10,000 maisons environ, dont beaucoup en bois. Les palais, outre les 5 déjà nommés, sont le *vieux palais Michel*, ancienne résidence de l'empereur Paul Ier, et maintenant occupé par l'Ecole des ingénieurs; et le *nouveau palais Michel*, bâti en 1822 pour le grand-duc Michel. Parmi les églises, on remarque *St-Pierre et St-Paul*, la plus anc. cathédrale de cette jeune ville; *St-Nicolas-des-Matelots*, et *Notre-Dame de Vladimir*, dans l'anc. style russe; *Notre-Dame de Kazan*, qui rappelle, dans de moindres proportions, le Panthéon de Paris par son dôme élevé sur un péristyle, et St-Pierre de Rome, par une place demi-circulaire, reliée au portique de la façade, et ornée de 56 colonnes monolithes en granit; la cathédrale de *St-Isaac*, dans des proportions colossales, avec 104 colonnes de granit rouge, monolithes, et un dôme couvert en cuivre doré, etc. Le plus beau couvent est celui de St-Alexandre Nevski, à l'extrémité S.-E. de la ville, au bord de la Néva : il a la forme d'un vaste château carré, avec une muraille en pierre : son enceinte, d'une grandeur prodigieuse, comprend la *cathédrale de St-Alexandre*, et les églises du *St-Esprit* et de *St-Lazare* : dans cette dernière, on voit les sépultures de beaucoup d'hommes célèbres de la Russie. Les théâtres portent les noms de : *Grand-Théâtre*, pour l'opéra italien et les ballets; de théâtre *Alexandra*, scène nationale, où sont représentés des ouvrages russes; de théâtre *Michel*, consacré à la représentation des comédies françaises; et de *théâtre du Cirque*, pour l'opéra russe et la comédie allemande. Il y a trois promenades publiques : le *Jardin d'été*, situé à l'extrémité O. de la ville, au bord de la Néva, avec une magnifique grille de fer, soutenue par 36 colonnes monolithes de granit, pour clôture du côté du fleuve; et à l'autre extrémité, au N.-O., deux îles appelées *Kammennoï* et *Yelaguine*. La première a un palais d'été pour la grande-duchesse Hélène : aux abords et aux environs, les riches seigneurs ont de somptueuses maisons de plaisance; la seconde a un palais pour la famille impériale. Ces îles, plantées de bosquets et d'avenues de pins et de bouleaux, égayées de masses de fleurs autour des habitations, sont, dès le milieu de juin, le quartier à la mode : la foule des promeneurs s'y porte, et le Théâtre-Français s'y installe; mais à la fin d'août, la belle saison s'évanouit; alors société noble, promeneurs, tout le monde s'éloigne, et les îles deviennent désertes. — Il faut nommer encore, parmi les établissements ou les édifices dignes d'attention, répandus dans les divers quartiers de la ville, l'*Hôpital des Enfants trouvés*, ceux des *Ouvriers pauvres*; d'*Ouboukhoff*, de *Kalinkin*; les deux *Hospices des orphelins* et *des orphelines militaires*, celui de *la Maternité*; des *casernes* pour 60,000 hommes; des *manéges* pour les revues ou les exercices militaires en hiver, entre autres le *Grand manége*, où plusieurs bataillons peuvent manœuvrer.

Climat. — La température moyenne de St-Pétersbourg est de + 3° 6 centigrades : en été, de + 16° 8; en hiver, de — 10° 3; les extrêmes extraordinaires sont de + 22° 77, et — 19° 7. La Néva gèle tous les ans pendant 7 mois, de novembre à avril. Il n'y a pas de printemps; l'été arrive subitement : il fait alors une chaleur lourde pendant 3 mois environ, et le soleil, durant un mois, disparaît à peine de l'horizon. L'automne est long, désagréable, et souvent attristé par une petite pluie fine ou par de fréquentes bourrasques. Vers l'équinoxe, la Néva est sujette à des crues extraordinaires causées par de violents vents d'O.; ces crues dépendant d'une saute de vent, sont subites : alors le fleuve monte à vue d'œil, littéralement; des quartiers de la ville sont, en peu d'instants, inondés de 20 à 30 centimètres d'eau, et quelquefois davantage; mais cela ne dure que peu de temps : dès que le vent change, la crue s'en va aussi vite qu'elle est venue, et s'écoule par les nombreux canaux qui coupent la ville. Plusieurs inondations ont causé de grands ravages, entre autres en 1777, et surtout en novembre 1824.

Industrie et commerce. — L'industrie de St-Pétersbourg est assez importante : on remarque les fabr. impériales d'instruments de chirurgie militaire, de tapis, de porcelaine; la verrerie impériale; la fonderie de canons; des fabr. de cotons, soieries, toile à voiles, cuirs, lainages, papier, tabac, savons, bijoux, horlogerie, instruments de précision, etc. Le commerce, favorisé par la Néva et par le golfe de Finlande, est très-important; des paquebots à vapeur rattachent le port de St-Pétersbourg, vaste, mais peu profond, aux principales villes maritimes environnantes; les meubles et objets de luxe, les denrées coloniales, les métaux travaillés, la houille, le coton, les bois de teinture, les fruits du midi, les vins, les huiles, sont les objets capitaux des importations; on exporte le cuivre, le fer, le suif, les grains, la potasse, le chanvre, le lin, le goudron, les peaux, les crins, les bois de construction, etc. Les importations annuelles atteignent en moyenne 272,000,000 fr.; les exportations, 194,000,000 fr.

Aspect et physionomie. — *La vie.* St-Pétersbourg, vu du haut d'un monument, est un spectacle très-curieux : les flèches métalliques, sveltes et fines, d'une multitude de temples et de couvents; les dômes dorés des églises grecques; les toits peints en vert-clair ou en gris-cendré de milliers de maisons; des oasis de verdure au milieu de masses d'édifices, et les eaux de la Néva, miroitant de place en place, forment un panorama enchanteur. Quand vous descendez dans la ville, la largeur et la longueur des rues, toujours droites, la profusion de palais et d'églises, en un mot, une magnificence régulière, et l'aspect neuf des constructions, vous frappent d'admiration et de surprise. C'est surtout dans le quartier de l'Amirauté que l'on éprouve ce sentiment : car là, plus qu'ailleurs encore, tout est grandiose; le carré du Palais d'hiver présente une façade de 228m 30 du côté du quai, sur 172m 80 de profondeur vers la ville; l'Amirauté mesure 298m 70 sur ses deux façades du N. et du S., dans son fleuve maritime et du côté de la ville; ses petits côtés ont 162m 15 de profondeur. Les places sont immenses aussi : celle qui sépare le Palais d'hiver de l'Etat-major, mesure 226m 60 de diamètre, et la colossale colonne d'Alexandre y paraît presque petite. La grande Néva complète et augmente encore cet aspect quasi-gigantesque : dans son étendue, de l'E. à l'O., elle n'a pas moins de 290 à 320 mètres de largeur, et plus : aucune capitale, pas même Londres, n'est traversée par un fleuve aussi majestueux. Mais une fois la curiosité apaisée, et quand vous cherchez ce qui manque à ce splendide spectacle, vous remarquez que les maisons des beaux quartiers, construites en briques, et revêtues de stuc blanc, bien qu'assez grandes, et dans une proportion de hauteur d'une fois et demi au moins la largeur des rues, ont, dans leur aspect d'élégance et de bon goût, un air de fragilité qui contraste avec les masses imposantes des édifices publics; qu'on n'y voit point de boutiques au rez-de-chaussée, et que les magasins, relégués au 1er étage ou dans un sous-sol, privent les rues de cette physionomie gaie et variée des autres grandes villes de l'Europe; enfin que les voies publiques sont pavées en gros caillous ronds, qui les rendent si raboteuses, que, dans les principales, on a établi pour le roulage des voitures des bandes de pavés en sapin debout; que cette construction les rend très-poudreuses en été, et fangeuses en temps de pluie. Du reste, la ville est fort animée dans ses principaux quartiers, mais vers midi seulement. Les moyens de transport, pour les gens qui n'ont pas d'équipages, sont des carrosses, à peu près comme nos fiacres, et des drochki, voitures découvertes à 4 roues, très-basses, pour 2 personnes, plus le cocher, et allant presque toujours au galop d'un seul cheval. Pour les transports en commun, un service d'omnibus parcourt les principales rues. La nuit, la ville est éclairée au gaz. La physionomie d'hiver est toute différente : la cité a très-souvent un manteau de neige, et, dans les temps de gelées, son sol est, pour ainsi dire, tout d'une pièce. St-Pétersbourg paraît encore plus vivant, mais le bruit des voitures et le galop des chevaux ne retentissent plus, parce qu'on ne va qu'en traîneau sur la neige, qui a souvent l'épaisseur d'un mètre, ou sur la glace. Il y a, dans les rues principales, des trottoirs fort élevés, dallés dans les quartiers du centre, en planches dans les quartiers très-éloignés.

Un très-grand luxe règne parmi la noblesse. La classe des marchands imite, autant que possible, ce luxe; les femmes, par la toilette, les hommes, par de beaux et brillants équipages. Quant à la classe moyenne, étrangers ou nationaux, représentant la bourgeoisie de l'Europe occidentale, sa vie peut se tarifer, en général, à 6,000 fr. environ par an pour un ménage.

Histoire. St-Pétersbourg fut fondé le 27 mai 1703, sur l'emplacement d'Ivangorod, par Pierre Ier, qui lui donna le nom de son patron. Il commença par la Forteresse et par quelques maisons dans le quartier dit auj. vieux St-Pétersbourg. Cette fondation fut un véritable prodige d'obéis-

sance et de fermeté, tant il fallut vaincre d'obstacles de tous les genres! Après 9 années de travaux, en 1712, Pierre déclara, de fait, sa nouvelle cité capitale de l'empire, en y transférant le sénat de Moscou. Mais la ville, même à sa mort, avait encore un aspect assez misérable; sa splendeur ne date que de ses successeurs, surtout de Catherine II; Alexandre Ier et Nicolas Ier ont continué l'œuvre de magnificence de cette souveraine, en empruntant fréquemment, comme elle avait fait, à l'Europe occidentale ses arts, ses artistes, et ses ingénieurs. C. D—y et B.

PÉTERSBOURG (Gouvernement de SAINT-), division administrative de la Russie d'Europe, formé de l'anc. Ingrie, sur le golfe de Finlande, entre le gr.-duché de Finlande au N.-O., les gouv. de Revel ou d'Esthonie au S.-O., de Pskov au S., et de Novogorod à l'E.; 45,633 kil. carrés; 410 kil. sur 400; 1,083,091 hab. Sol plat, ondulé seulement dans le N. et le S.-E., sablonneux et léger, souvent marécageux. Récolte de céréales, lin, chanvre et légumes pour l'approvisionnement de la capitale. Magnifiques forêts.

PÉTERSBURG, v. des Etats-Unis (Virginie), sur l'Appomattox, à 35 kil. S.-S.-E. de Richmond, par chemin de fer; 17,000 hab. Filat. de cotons et de laine, corderies, moulins à farine et à huile, fonderies de fer et de cuivre, tanneries. Centre d'un important commerce intérieur.

PÉTERSEN (GERLAC). *V.* GERLAC PÉTERSEN.

PETERSHAGEN, v. des Etats prussiens (Westphalie), sur le Wéser, à 15 kil. N.-E. de Minden; 2,000 hab. Anc. château des évêques de Minden. Toiles, tabac, cuirs.

PETERS-PORT (SAINT-). *V.* PIERRE-LE-PORT (SAINT-).

PETERSWALDAU, v. des Etats prussiens (Silésie), à 7 kil. S.-O. de Reichenbach; 5,500 hab. Château des comtes de Stolberg. Moulins à farine, scieries hydrauliques, fabr. de toiles et cotons.

PETERSWALDE, v. des Etats autrichiens (Bohême), à 28 kil. N.-N.-O. de Leitmeritz, 92 de Prague; 3,900 hab. Fabr. d'articles en fer et en laiton, boucles, boutons, etc.

PETERWARDEIN, *Petrovaradinum*, en hongrois *Petervara*, v. forte des États autrichiens (Confins militaires du Banat), sur la rive dr. du Danube, en face de Neu-Satz, à qui elle est jointe par un pont de bateaux, à 238 kil. S.-S.-E. de Bude; 6,000 hab., non compris la garnison. Tribunal d'appel. Le prince Eugène de Savoie, à la tête des Autrichiens, y remporta une grande victoire sur les Turcs, le 1er août 1716. Lors de l'insurrection de Hongrie, en 1849, Peterwardein capitula entre les mains du ban Jellachich, le 7 sept., après la journée de Villagos. — Le régiment ou district régimentaire de Peterwardein, situé au N. de la Servie et de la Bosnie, a 3,074 kil. carrés, et 92,525 hab. Beaucoup de marais.

PETIET (Claude), né en 1749 à Châtillon-sur-Seine, m. en 1806, entra de bonne heure dans la gendarmerie de la maison du roi, fut ensuite pourvu d'une charge de commissaire des guerres, et fut, pendant 15 ans, secrétaire-général de l'intendance de Bretagne. Procureur-général-syndic du département d'Ille-et-Vilaine en 1790, commissaire-ordonnateur en 1792, puis commissaire-général, il servit en cette qualité aux armées du Centre, de Sambre-et-Meuse, et de l'Ouest. Député de l'Ille-et-Vilaine au conseil des Anciens en 1795, il fut presque aussitôt appelé au ministère de la guerre, rétablit l'ordre dans cette administration, rendit un compte public de sa gestion, et perdit son portefeuille au 18 fructidor comme suspect de royalisme. Envoyé par les électeurs de la Seine au conseil des Cinq-Cents, 1799, il s'attacha au général Bonaparte, entra au conseil d'Etat en 1800, fut adjoint au ministre de la guerre Berthier, puis administra pendant deux ans la République cisalpine. Il fut encore intendant-général de l'armée en 1803, et succomba à l'excès du travail, au moment où il venait d'être nommé sénateur.

PÉTILIE, *Petilia*, v. du Brutium, à l'E., bâtie, dit-on, par Philoctète, fut, sous Auguste, la capitale de la Lucanie, qui s'étendait alors plus au S. Auj. *Strongoli* ou *Policastro*.

PETILIUS CÉRÉALIS. *V.* CÉRÉALIS.

PETINESCA. *V.* BIENNE.

PÉTION DE VILLENEUVE (Jérôme), né à Chartres en 1753, d'un procureur au présidial de cette ville, m. en 1793, était avocat, lorsque ses concitoyens du tiers-état le députèrent aux États-Généraux de 1789. Doué d'une belle figure, d'une voix forte et d'une faconde commune, il se distingua par son ardeur démocratique, et exerça contre la royauté une grande influence. Au mois de juin 1791, l'Assemblée nationale le nomma, avec Barnave et Latour-Maubourg, un des trois commissaires qu'elle envoya à Varennes pour en ramener le Roi et la famille royale, auxquels il témoigna peu d'égards, et même montra de l'impolitesse. Après le retour, il fut un de ceux qui demandèrent la mise en jugement de Louis XVI. Ses sentiments révolutionnaires le firent surnommer *le Vertueux* par la populace de Paris. Le 14 novembre 1791, élu maire de Paris, Pétion seconda les envahissements populaires qui préludèrent au 20 juin 1792. Le directoire du département le suspendit de ses fonctions; le cri de *Pétion ou la mort!* intimida l'Assemblée, qui les lui rendit le 13 juillet. Un des conspirateurs du 10 août, il dissimula longtemps sa complicité à cet acte; mais auj. on sait qu'il y prit une part indirecte en manquant à ses devoirs de maire, et en s'entendant avec les agresseurs, par lesquels il feignit de se faire garder à la mairie. Son peu d'énergie rendit impuissante son intervention pour arrêter les massacres de septembre. Député à la Convention par le département d'Eure-et-Loir, il fut le 1er nommé président, se rallia aux Girondins, fit décréter la mise en jugement de Louis XVI, vota pour la mort avec sursis à l'exécution, perdit sa popularité en reculant devant l'abîme qu'il avait creusé, fut proscrit au 31 mai 1793, se réfugia à Caen, puis dans le Midi, où l'on pense qu'il se donna la mort. On retrouva son corps à demi dévoré par les loups. On a recueilli, sous le titre d'*Œuvres de Pétion*, quelques discours et des opuscules politiques assez mal écrits, 1793, 4 vol. in-8°. J. T.

PÉTION (Alexandre SABÈS, dit), homme de couleur, président et fondateur de la république d'Haïti, né au Port-au-Prince en 1770, m. en 1818. Affranchi, il prit les armes avec sa classe en 1791, parvint à tous les grades par son courage et ses talents, fit la guerre aux Anglais, et acquit une haute renommée dans celle qui eut lieu entre Toussaint-Louverture et Rigaud. Réfugié en France avec ce dernier, il retourna avec lui à St-Domingue dans l'expédition de Leclerc, et combattit de nouveau contre Toussaint-Louverture. Après la déportation de ce chef et de Rigaud, il persuada Dessalines de prendre les armes contre les Français, et le fit reconnaître général en chef des indigènes. Averti ensuite, par H. Christophe, des préventions de Dessalines contre lui, il le renversa, adopta le gouvernement républicain, combattit Christophe, et paralysa le système monarchique et sanguinaire de son ennemi. Il fonda son gouvernement sur la liberté et le bonheur des masses, dota les noirs de la propriété, fut le législateur de sa patrie, le créateur des institutions qui fixèrent les destinées du peuple haïtien. Bolivar trouva en lui un puissant appui, lorsqu'il affranchit les colonies espagnoles de l'Amérique du Sud. Enfin son équité posa les bases des arrangements pris avec la France pour la reconnaissance de l'indépendance et de la souveraineté d'Haïti. B. A.

PÉTIS (François), orientaliste, né en 1622, d'une famille originaire d'Angleterre, m. en 1695, fut pourvu, à 30 ans, de la charge de secrétaire-interprète du roi pour les langues turque et arabe. On lui doit un *Dictionnaire français-turc et turc-français*, resté manuscrit, et une *Histoire de Gengis-Khan*, publiée par son fils, 1710, in-12. Il rédigea aussi les *Voyages en Orient* de Thévenot le neveu.

PÉTIS DE LA CROIX (François), fils du précédent, né à Paris en 1653, m. en 1713, fit plusieurs voyages en Orient par ordre de la cour, obtint une chaire d'arabe à Paris, et succéda à son père comme secrétaire-interprète de Louis XIV pour les langues orientales. On lui doit : une traduction persane de l'*Histoire de Louis XIV par les médailles; les Mille et un jours*, contes persans, Paris, 1710-12, 5 vol. in-12; *Histoire de la sultane de Perse et des vizirs*, contes turcs, traduits de Cheikh-Zadèh, ibid., 1707, in-12; *Voyage en Syrie et en Perse* (de 1670 à 1680), publié dans le *Magasin encyclopédique*, 1808, t. v; *Histoire de Timour-Lenc* (Tamerlan), 1722, 4 vol. in-12. B.

PÉTIS DE LA CROIX (Alexandre-Louis-Marie), fils du précédent, né à Paris en 1698, m. en 1751, fut successivement secrétaire-interprète de la marine, interprète des langues orientales à la Bibliothèque royale, et professeur d'arabe au Collége de France. On a de lui : *Canon du sultan Suleiman II*, traduit du turc, in-12; *Lettres critiques de Hadji-Mohammed-Effendi*, Paris, 1735, in-12. B.

PETIT (Jean), cordelier de la province de Normandie et docteur de la Faculté de théologie de Paris, joua un rôle dans les affaires du schisme, et figura avec éclat dans l'ambassade envoyée en Italie, 1407, pour la pacification de l'Eglise partagée entre Grégoire XII et Benoît XIII. Chargé par le duc de Bourgogne, Jean-sans-Peur, de présenter sa justification pour le meurtre du duc d'Orléans, il le fit (8 mars 1408) à l'hôtel St-Paul, en présence du Dauphin, des princes du sang, comtes, barons, docteurs, clercs, etc. Son sermon fut une longue apologie du tyran-

nicide : il soutint que le duc d'Orléans avait été tyran, criminel de lèse majesté et traître au roi, et conclut que celui qui l'avait tué devait être récompensé. Nul n'osa combattre cette doctrine monstrueuse, jusqu'au 11 septembre 1408, où maître Sérisi la réfuta, en accusant le duc de Bourgogne au nom de la duchesse d'Orléans. Néanmoins le duc protégea Jean Petit, qui mourut paisiblement à Hesdin en 1413. Mais Gerson dénonça cette doctrine à Jean de Montaigu, évêque de Paris, 1414, et au concile de Constance, 1415 ; le 1er la condamna comme hérétique ; le 2e l'anathématisa. Enfin le roi fit prononcer par le parlement, 1416, « un arrêt contre le pernicieux libelle, » et l'Université le censura. On trouve le plaidoyer de Jean Petit dans la Chronique de Monstrelet, I, 39. A. C.

PETIT (Pierre), géographe du roi et intendant des fortifications de France, né en 1594 à Montluçon, m. en 1677, fut l'un des premiers à signaler les découvertes contenues dans la *Dioptrique* de Descartes, et répéta avec Pascal, son ami, les expériences de Torricelli sur le vide. On a de lui, entre autres opuscules : *l'Usage ou le moyen de pratiquer par la règle toutes les opérations du compas de proportion*, Paris, 1634, in-8°.

PETIT (Samuel), savant ministre protestant, né à Nîmes en 1594, m. en 1643, professa dans sa ville natale la théologie, le grec et l'hébreu, et publia un excellent commentaire sur les lois d'Athènes, intitulé : *Leges atticæ*, Paris, 1635, et Leyde, 1742, in-4°, qui est encore la principale autorité sur cette matière ; *Miscellaneorum libri* IX, Paris, 1630, in-4° ; *Variarum Lectionum libri* IV, ibid., 1633, in-4° ; *Observationum libri* III, ibid., 1642, in-4° ; *Eclogæ chronologicæ*, ibid., 1631-32, in-4°, etc. C. N.

PETIT (Louis), poëte français, né vers 1614 à Rouen, m. en 1693, fut receveur-général des domaines et bois du roi et ami de P. Corneille. Ses poésies, admirées à l'hôtel de Rambouillet, consistent en satires, épigrammes, madrigaux, stances et ballades, parmi lesquelles on trouve plusieurs pièces de très-bon goût. C. N.

PETIT (Pierre), docteur en médecine et poëte latin, né à Paris en 1616, m. en 1687, fut un des astres de la Pleïade du XVIIe siècle, composée, entre autres, des Pères Rapin, Commire, La Rue et Santeuil ; mais il en fut le plus obscur. Il a publié, outre des poésies très-médiocres : *de Amazonibus Dissertatio*, Paris, 1685, in-12, traduit en français, Leyde, 1718, in-12 ; *de Sibyllâ lib.* III, Leipzig, 1686, in-8° ; *Miscellanearum observationum lib.* IV, Utrecht, 1683, in-8° ; *de Naturâ et moribus anthropophagorum*, ibid., 1688, in-8°. Un de ses traités de médecine, *de Motu animalium spontaneo*, Paris, 1660, in-8°, est dirigé contre l'automatisme de Descartes. C. N.

PETIT (Jean-Louis), chirurgien, né Paris en 1674, m. en 1750, faisait, dès l'âge de 12 ans, des préparations anatomiques. Il apprit la chirurgie de Mareschal à la Charité, devint chirurgien à l'armée de 1692, assista au siége de Namur, et fut nommé chirurgien de l'hôpital de Tournai en 1697. De retour à Paris en 1700, il fit des cours publics ; membre de l'Académie des sciences en 1715, et démonstrateur aux écoles, il fut nommé, en 1731, directeur de l'Académie royale de chirurgie, lors de la formation de cette compagnie. Petit fut longtemps le premier praticien de Paris. Il a beaucoup contribué aux progrès de la chirurgie ; ses travaux sur les hernies, les fractures, les hémorragies artérielles, sont devenus classiques ; il a imaginé un tourniquet fort ingénieux pour suspendre le cours du sang dans les artères, et un moyen d'extraire les corps étrangers à l'œsophage. On a de lui : *l'Art de guérir les maladies des os*, Paris, 1705, in-12, plusieurs fois réimprimé sous le titre de *Traité des maladies des os ; Traité des maladies chirurgicales et des opérations qui leur conviennent*, ouvrage posthume, Paris, 1774, 3 vol. in-8°, et 1790, 3 vol. in-12. D—G.

PETIT (Antoine), chirurgien, né à Orléans en 1718, m. en 1794, vint à Paris au sortir du collége, étudia la médecine et la chirurgie, fut reçu docteur en 1746, et se fit, comme praticien et professeur, une brillante et solide réputation qui s'étendit en Europe ; il entra à l'Académie des sciences en 1760, et succéda à Ferrein dans la chaire d'anatomie du Jardin du Roi. Il a laissé quelques ouvrages peu importants, et publié une édition de *l'Anatomie chirurgicale* de Palfyn, Paris, 1753, 2 vol. in-12. Vicq-d'Azyr fut son élève. D—G.

PETIT (Alexis-Thérèse), physicien, né à Vesoul en 1791, m. en 1820, entra le 1er à l'École polytechnique à l'âge de 16 ans, fut mis hors ligne aux examens de sortie, et devint à la fois professeur au lycée Bonaparte, à l'École normale, et à l'École polytechnique. En 1814, il publia, avec Arago, son beau-frère, des *Recherches sur le pouvoir réfringent des corps*, et, en 1818, avec Dulong, des *Recherches sur la théorie de la chaleur*.

PETIT (Jean-Martin), général, né à Paris en 1772, m. en 1856, s'enrôla en 1792, fit les campagnes de Flandre, du Rhin, et d'Égypte, et gagna tous ses grades sur le champ de bataille ; lieutenant-colonel en 1806, colonel en 1808,, après avoir fait les campagnes de Portugal, de Prusse, d'Allemagne, il fut nommé général de brigade en 1813, et continua de se distinguer à la dernière campagne d'Allemagne, et à celle de France, à la tête de l'un des corps de la garde impériale. Ce fut lui qui reçut à Fontainebleau le baiser d'adieu de Napoléon Ier en 1814 (*V.* NAPOLÉON). Il prêta serment à Louis XVIII, mais retourna à l'empereur pendant les Cent-Jours, et combattit à Waterloo en qualité de major au 1er régiment des grenadiers à pied de la garde. Mis à la retraite en 1825, rappelé à l'activité en 1831 avec le grade de général de division, pair de France en 1838, il fut nommé en 1840 commandant en second de l'Hôtel des Invalides, et sénateur en 1852. B.

PETIT-BOURG, hameau (Seine-et-Oise), arr. et à 5 kil. N.-O. de Corbeil. Anc. et beau château de Lauzun, qui appartint aux tantes de Louis XVI, et auj. diminué de 2 ailes.

PETIT GRAND-LIVRE. *V.* LIVRE (GRAND-) DE LA DETTE PUBLIQUE.

PETITES-MAISONS, maladrerie fondée à Paris vers la fin du XVe siècle, pour les lépreux, réédifiée en 1557 pour les mendiants de profession, les vieillards infirmes, et les insensés. Le nom de *Petites-Maisons* lui vint des chambres basses ou des loges dans lesquelles on enfermait les fous. Cet établissement est depuis 1801, l'*Hospice des Ménages*.

PETIT-RADEL (Louis-François), architecte, inspecteur-général des bâtiments civils, né à Paris en 1740, m. en 1818, ouvrit, après un voyage en Italie, des cours d'où sont sortis de brillants élèves, forma un précieux cabinet d'antiques et d'objets d'art, et construisit le grand abattoir du Roule à Paris. B.

PETIT-RADEL (Philippe), frère du précédent, né à Paris en 1749, m. en 1815, fut chirurgien-aide-major aux Invalides, partit comme chirurgien-major pour les Indes orientales, séjourna trois ans à Surate, et revint occuper à Paris la chaire de chirurgie en 1782. Il fit un nouveau voyage aux Indes lors de la Révolution, ne revit la France qu'en 1797, et fut nommé, en 1798, professeur de clinique chirurgicale à l'École de médecine de Paris. On a de lui : *Dictionnaire de chirurgie*, 1790 et suiv., 3 vol. in-4°, faisant partie de l'*Encyclopédie méthodique ; Voyage historique...dans les principales villes de l'Italie*, 1815, 3 vol. in-8° ; *de Amoribus Pancharitis et Zoroæ*, 1800, in-8°, etc. B.

PETIT-RADEL (Louis-Charles-François), frère des précédents, né à Paris en 1756, m. en 1836, fut vicaire-général du Couserans en 1788, dut émigrer en 1791, comme prêtre réfractaire, et se réfugia en Italie, où il s'occupa d'histoire naturelle et d'antiquités. Il étudia, dans plusieurs villes anc. ruinées, leurs murs d'enceinte formés de gros blocs de pierre taillés en polyèdres irréguliers, posés sans ciment, et que jusqu'alors les antiquaires avaient attribués aux Etrusques, aux Latins, et même aux Goths, ou aux Sarrasins. De retour à Paris, il lut à l'Académie des Inscriptions, en 1801, plusieurs mémoires où il exposa que ces murs merveilleux étaient exactement semblables à d'autres existant en Grèce, et que les écrivains grecs appellent *pélasgiques* ou *cyclopéens*, et que cette similitude prouvait l'origine grecque des plus anc. villes d'Italie. Ce système, auj. généralement reçu, fit élire l'auteur membre de l'Académie en 1806. Petit-Radel fut successivement sous-chef de bureau à la préfecture de la Seine, et administrateur de la bibliothèque Mazarine, 1814, où il a créé un musée pélasgique, composé d'une collection de 84 petits modèles représentant des monuments de ce genre, très-fidèlement imités en plâtre. On doit à Petit-Radel, entre autres ouvrages : *Recherches sur les bibliothèques anc. et modernes jusqu'à la fondation de la bibliothèque Mazarine*, 1819, in-8°, livre curieux qui contient l'histoire de la création et de la décadence de ces établissements ; *Examen de la véracité de Denys d'Halicarnasse, de l'authenticité des sources de son récit concernant l'établissement des colonies pélasgiques en Italie, et des causes qui leur firent déserter cette contrée*, 1821 ; *Sur les origines des plus anciennes villes d'Espagne*, 1822 (dans les Mémoires de l'Acad. des Inscript.) ; *Notice sur les Nuragues de la Sardaigne, considérées dans leurs rapports avec les résultats des recherches sur les monuments cyclopéens ou pélasgiques*, 1826, in-8° ; *Examen analytique et tableau comparatif des synchronismes de l'histoire des temps héroïques de la Grèce*, 1827, in-4° ; *Recherches sur les monuments cyclopéens, et description de la collection des mo-*

dèles en relief, composant la galerie pélasgique de la bibliothèque Mazarine, 1841, in-8°, etc.

PETITS-MAITRES, nom donné, pendant la Fronde, vers 1650, aux jeunes seigneurs du parti de Condé : on les appela ainsi, suivant Mme de Motteville, « parce qu'ils étaient à celui qui paraissait être le maître de tous les autres. » Ils affectèrent de telles prétentions, et étalèrent une vanité si ridicule, que le nom en est resté depuis à la jeunesse avantageuse et mal élevée ; et plus tard, à ceux qui faisaient de la parure la grande affaire de leur vie. G.

PETITE-PIERRE (La), en allemand *Lützelstein* ; ch.-l. de cant. (Bas-Rhin), arr. et à 20 kil. N.-N.-O. de Saverne, au pied du mont Altenbourg, dont le sommet est occupé par un anc. château-fort ; 970 hab. Eglise calviniste. Brasseries. — Autrefois ch.-l. d'un comté.

PÉTITION DES DROITS, requête présentée en 1628 par le parlement anglais à Charles Ier. La nation demandait qu'on n'exerçât plus de contrainte à l'effet d'obtenir des prêts d'argent pour le roi, qu'il n'y eût plus ni logement de gens de guerre, ni arrestations et détentions illégales, ni tribunaux d'exception, ni loi martiale.

PETITOT (Jean), peintre en miniature, né à Genève en 1607, m. en 1691, s'attacha au roi d'Angleterre Charles Ier, et fut chargé de faire des copies des tableaux de Van-Dyck. Il suivit Charles II en France. Louis XIV lui donna une pension et un logement au Louvre. A la révocation de l'édit de Nantes, Petitot, attaché au calvinisme, fut enfermé au Fort-l'Evêque, et ne recouvra la liberté que quand on craignit pour ses jours. Il est le créateur de la peinture sur émail : une finesse de dessin, une douceur et une vivacité de coloris admirables, sont les caractères de ses ouvrages. Les émaux de Petitot reproduisent les portraits des personnes célèbres du XVIIe siècle ; ils sont dispersés dans toute l'Europe : mais le musée du Louvre en possède 56 des plus beaux ; ils ont été gravés par Ceroni, et réunis dans un recueil intitulé : *Les Emaux de Petitot du musée impérial du Louvre*, Paris, 1861-62, in-4°.

PETITOT (Claude-Bernard), né à Dijon en 1772, m. en 1825, fut inspecteur-général de l'Université en 1809, et membre du conseil royal de l'Université en 1821 ; il a laissé, outre des tragédies médiocres (*la Conjuration de Pison*, 1795 ; *Géta et Caracalla*, 1797 ; *Laurent de Médicis*, 1799) : une édition de *Molière*, avec notes et examens ; les *Œuvres choisies et posthumes de Laharpe*, 1806, 4 vol. in-8° ; des traductions d'*Alfieri*, 1802, 4 vol. in-8°, et des *Nouvelles* de Cervantes, 4 vol. in-12 ; avec Fiévée : *Répertoire du Théâtre-Français*, avec notices, 2e ordre, depuis Rotrou, 1803-4, 23 vol. in-8°, et 1817-19, 25 vol. in-8°, fig. ; 3e ordre : 1819-20, 8 vol. in-8° ; seul : Collection de *Mémoires relatifs à l'Histoire de France*, 1819-24, 56 vol. in-8°, continuée par M. Monmerqué, etc. B.

PETITS-PÈRES. *V.* Augustins.

PÉTIVER (James), botaniste anglais, mort en 1718, forma une très-belle collection d'histoire naturelle, et devint membre de la Société royale. Ses divers écrits ont été réunis en 2 vol. in-fol., Lond., 1764-73. Un genre de plantes, de la famille des atriplicées, porte son nom.

PETORCA, v. du Chili (Aconcagua), à 133 kil. N.-O. de Santiago. Aux environs, riches mines d'or et de cuivre.

PETOVIO, nom anc. de Pettau.

PETORRITUM, char de voyage à 4 roues, chez les anc. Romains, qui l'avaient emprunté des Gaulois. Il était découvert, attelé de mules, et particulièrement à l'usage des hommes, parmi les riches. C. D—y.

PETRA, v. d'Arabie, entre la mer Morte et la mer Rouge, capitale des Iduméens, puis des Nabathéens, enfin, sous l'empire romain, de la Palestine IIIe ou Salutaire, fut de bonne heure l'entrepôt du commerce des Phéniciens avec l'Arabie Heureuse. C'est auj. *Karak* ou *Selah* ; elle renferme des ruines de l'époque romaine, et, en outre, un temple construit dans le roc, et des tombeaux qui paraissent de plus ancienne date. C. P.

PETRA, anc. v. de Sicile, à l'intérieur, sur le chemin d'Agrigente à Panorme. Auj. *Casal della Pietra*.

PETRA SOGDIANA, forteresse de l'anc. Sogdiane, près de l'Oxus. Alexandre le Grand la prit, en 328 av. J.-C., et y épousa Roxane.

PÉTRÆOS, c.-à-d. *rocheux*, surnom de Neptune, qui avait tranché les rochers entre lesquels le Pénée se jette dans la mer.

PÉTRARQUE (François), célèbre poëte italien, né le 20 juillet 1304 à Arezzo, m. le 18 juillet 1374 à Arqua, près de Padoue. Vers 1314, il suivit à Avignon son frère, proscrit de Florence comme gibelin. Il étudia la grammaire à Carpentras, et la jurisprudence à Montpellier, puis à Bologne. Orphelin à 20 ans, il se fixa dans Avignon, et y conçut pour la belle Laure de Noves, en 1327, une passion sans espoir. Plein de son souvenir, il voyagea en France, en Flandre et dans les Pays-Bas, laissant partout quelques chefs-d'œuvre poétiques à l'éloge des vertus et de la beauté de Laure. Après 8 mois, il revint dans le Comtat, et entra dans les ordres. Ce fut alors qu'il écrivit un poëme latin intitulé *Africa* (sur l'histoire des guerres Puniques), dont l'effet immédiat fut une invitation du sénat romain pour qu'il vînt à Rome recevoir la couronne lauréale. Cette cérémonie eut lieu le jour de Pâques, 8 avril 1341, au Capitole ; Pétrarque y figura revêtu de la robe même de Robert d'Anjou, roi de Naples, que ce prince lui avait donnée après l'avoir nommé son aumônier. Il était devenu aussi archidiacre de l'église de Parme. Chargé par les Romains d'engager le pape Clément VI à transférer le Saint-Siége à Rome, 1342, et par ce pape lui-même d'aller à Naples faire valoir les droits du Saint-Siége à la régence de ce pays, il échoua dans cette double mission. En 1347, il encouragea Rienzi. En 1348, Laure mourut de la peste. Cet événement, en ajoutant encore à la mélancolie du caractère de Pétrarque, donna à sa poésie une teinte plus philosophique et plus sérieuse. Il quitta Vaucluse, et partit dans la pensée de se fixer à Mantoue. Là, Boccace vint, de la part du sénat de Florence, lui offrir la restitution de ses biens ; il accepta, mais refusa la direction de l'université. Il retourna dans sa retraite de Vaucluse. Après avoir rempli de nouvelles missions auprès de l'empereur Charles IV, de la république de Venise, et de Jean II, roi de France, qui tenta en vain de le retenir, dégoûté de l'agitation des cours italiennes, il se fixa à Venise en 1362. Il fit don à cette ville de sa bibliothèque, et fut en retour logé dans un palais aux frais de la république. On le trouva mort dans sa bibliothèque même, la tête penchée sur un livre ouvert, et frappé d'apoplexie. Dante et Pétrarque signalèrent l'aurore de la littérature moderne. Pétrarque surtout exerça une grande influence. Il forma une école de poésie qui, sans produire d'élèves comparables à lui-même, imprima un cachet particulier au goût de son pays. Il donna de la pureté, de l'élégance, de la fixité même à la langue italienne, et personne ne lui a contesté l'honneur d'avoir fait renaître en Italie, et par suite en Europe, le vrai sentiment de l'antiquité classique. Ses lettres *de Scriptis veterum indagandis* et *de Libris Ciceronis*, montrent son zèle à copier lui-même les anciens mss. Il a rendu aux lettres les *Institutions oratoires* de Quintilien, une partie de la *Correspondance* et des *Discours* de Cicéron ; il a fait connaître Sophocle aux Italiens ; il a composé lui-même une carte d'Italie. Jaloux de bien écrire en latin, il était plus fier de son *Africa* que des sonnets et des odes qui l'ont rendu immortel. Ce poëme cependant abonde en fautes de prosodie. Ses *Eglogues*, qui sont pour la plupart des satires déguisées de la cour d'Avignon, sont des compositions plus poétiques que l'*Africa*, et se distinguent quelquefois par une grande beauté d'expression. Il est aussi l'auteur de quelques traités philosophiques en latin, *de Remediis utriusque fortunæ ; de Ignorantia sui ipsius et multorum*, etc., et de *Vies des pontifes et empereurs romains*, en italien. Ses *Rime* consistent en sonnets, odes ou canzones, églogues, épîtres, triomphes, etc. La 1re édition parut à Venise, 1470, in-4°, l'édition de 1722, Padoue, in-4°, a les notes de Muratori ; *V.* aussi celles de Bodoni, 1799, in-fol., ou 2 vol. in-8°, et de Biagioli, avec commentaires, 1822, 2 vol. in-8°. Les sonnets ont été traduits en français par M. de Gramont, Paris, 1840, in-12 ; et par M. de Montesquiou, Paris, 1842, 2 vol. in-8°. Les Œuvres latines ont été publiées à Bâle, 1496, in-fol. On a de Tomasini un *Petrarca redivivus* ; de l'abbé de Sade, des *Mémoires* sur Pétrarque, 1764, 3 vol. in-4° ; et de Baldelli, *del Petrarca e delle sue opere*, 1797, in-4°. *V.* Gidel, *les Troubadours et Pétrarque*, Paris, 1857. C. N.

PETREIUS (Marcus), lieutenant du consul Antonius, l'an 691 de Rome, 62 av. J.-C., défit Catilina près de Pistoïa. Partisan de Pompée, il fut cerné en Espagne par César, et obligé de mettre bas les armes, 49. Le vainqueur le laissa libre ; Pétréius rejoignit Pompée, et combattit à Pharsale. Après cette défaite, il passa en Afrique, et quand les Pompéiens furent de nouveau vaincus à Thapsus, 46, il se tua avec Juba auprès de Zama. O.

PÉTRÉIUS (Nicolas), historien danois du XVIe siècle, voulut prouver que l'histoire de son pays remontait jusqu'à une famille sortie de l'arche de Noé, et écrivit à cet effet un ouvrage publié longtemps après sa mort : *Cimbrorum et Gothorum origines et migrationes*, Leipzig, 1695, in-8°. Il s'appuie sur de prétendus monuments trouvés dans Gothland. Torfæus l'a réfuté. B.

PETRETO-E-BICCHISANO, ch.-l. de cant. (Corse), arr. et à 30 kil. N. de Sartène; 908 hab.

PETRI (Laurent), premier archevêque protestant d'Upsal, né en 1499 d'un forgeron d'Œrebro, m. en 1573. Élève de Luther à Wittemberg, il fut chargé par Gustave Wasa de publier une traduction suédoise de la Bible.

PETRI (Olaüs-Phase), frère du précédent, premier ministre protestant à Stockholm en 1539, né en 1497, m. en 1562. Élève de Luther, il prêcha en Gothie contre les indulgences dès 1519. Quoique violent et emporté, il ne résista pas fermement en 1524 aux Anabaptistes suédois. Ayant appris un complot contre Gustave Wasa, il ne le fit pas connaître, fut condamné à mort, et obtint sa grâce, moyennant rançon, par l'intercession de ses ouailles. Il a laissé des ouvrages de théologie, des cantiques qu'on chante encore, et des Mémoires mss. sur la Suède, que son frère corrigea pour plaire au roi. Keralio en a donné une analyse dans les *Notices et extraits des mss.*, t. 1er. A. G.

PETRIKAU, nom allemand de PIOTRKOW.

PÉTRINAL. *V.* POITRINAL.

PETRINIA, v. des États autrich. (Confins milit. de Croatie), à 66 kil. S.-S.-E. d'Agram; 4,450 hab. — Fondée en 1592, sur la Kulpa; ch.-l. du régiment du 2e Banat.

PETROBRUSIENS, sectateurs de Pierre de Bruys.

PÉTROCORIENS, *Petrocorii*, peuple de la Gaule, d'abord dans la Celtique, puis dans l'Aquitaine IIe, au S. des Bituriges-Vivisques; ch.-l. *Vesuna* ou *Petrocorii* (auj. Périgueux). Leur pays correspond à l'anc. *Périgord*.

PETROF (Vasili-Pétrovitch), poëte russe, né à Moscou en 1736, m. en 1799, fut lecteur de Catherine II. Ses Œuvres complètes ont été publiées à St-Pétersbourg, 1811, 3 vol. in-8°; on y remarque une traduction de l'*Enéide*. Il a moins d'harmonie dans la versification que de richesse dans les idées et les images. B.

PÉTRONE (T. Petronius Arbiter), romancier latin, né aux environs de Marseille. On ne sait rien de bien authentique ni sur le temps où il vécut, ni sur sa personne : d'après l'opinion la plus suivie, on le croit le même qu'un favori de Néron qui fut proconsul en Bithynie, puis consul, et que Tigellin, jaloux de sa faveur, impliqua dans la conspiration de Pison. Après une vie de débauches, il mourut avec courage, l'an 819 de Rome, 66 de J.-C. On a de lui un ouvrage intitulé *Satyricon*, écrit en prose et en vers à la manière des satires ménippées de Varron; c'est une suite de tableaux où les mœurs du temps sont peintes avec une crudité souvent révoltante, et, quoi qu'on en ait dit, le style est aussi impur que le fond. On croit que le héros de ce mauvais roman est Néron sous le nom de Trimalcion. Il y a cependant quelques morceaux curieux dans ce livre, entre autres, parmi la prose, le festin de Trimalcion; parmi les vers, le récit de la *Guerre civile* de César et de Pompée, précédé d'une critique de Lucain, et le conte de *la Matrone d'Ephèse*. Un manuscrit trouvé par J. Lucius à Trau, en 1663, a comblé plusieurs lacunes de cet ouvrage encore incomplet. Les principales éditions sont celles *cum notis variorum*, Amst., 1677; de Burmann, Amst., 1743, 2 vol. in-4°; d'Anton, Leipzig, 1781, in-8°. Il a été traduit en français par Durand, 1803, 2 vol. in-8°, et par Héguin de Guerle, 1834, 2 vol. in-8°, dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke. D—R.

PÉTRONE MAXIME. *V.* MAXIME.

PÉTRONE (Saint), évêque de Bologne au Ve siècle. Fête, le 4 octobre.

PETRONEL, anc. *Carnuntum*, brg de la Basse-Autriche, sur le Danube, à 35 kil. E. de Vienne; 950 hab. Ruines romaines.

PÉTRONILLE ou PÉRINE (Sainte), vierge et martyre, vivait à Rome du temps de St Pierre, dont on l'a regardée sans raison comme la fille. Fête, le 31 mai.

PETROPAVLOSK. *V.* AVATSCHA.

PETROPOLIS, nom de SAINT-PÉTERSBOURG en latin moderne.

PETROVARADINUM, nom latin de PETERWARDEIN.

PETROVSK, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 98 kil. N.-E. de Saratov, sur la Medveditza; 7,000 hab.

PETROZAVODSK, v. de la Russie d'Europe, ch.-l. du gvt d'Olonetz, à 420 kil. N.-E. de St-Pétersbourg, sur la rive occidentale du lac Onéga, à l'emb. de la Losich et de la Suja; 9,000 hab. Cour criminelle, cour civile d'appel, gymnase. Fonderie de canons et de boulets; fabr. de poudre.

PETSCHORA ou PETCHORA, fleuve de la Russie d'Europe, a sa source aux monts Ourals, dans le gvt de Perm, par 61° 40' lat. N., et 56° 50' long. E.; cours navigable d'environ 1,250 kil., par les gouv. de Vologda et d'Arkhangel, où il se jette dans l'océan Glacial arctique à Poustosersk.

PETTAU, anc. *Petovio*, v. des Etats autrichiens (Styrie), sur la rive g. de la Drave, à 35 kil. S.-E. de Marbourg; 2,500 hab. Maison d'invalides. — Victoire d'Ottocar III, margrave de Styrie, sur les Hongrois, en 1042.

PETTY (William), mécanicien et économiste, né à Rumsey (Hampshire) en 1623, m. en 1687, étudia la médecine en Hollande et à Paris, fut professeur au collége de Gresham à Londres, médecin de l'armée d'Irlande, fit partie du parlement sous Cromwell et sous les Stuarts, et trouva le temps de s'occuper d'économie politique, de construction maritime et d'arts mécaniques. Il reçut le titre de comte de Killmore, et fut la tige des lords Shelburne et des marquis de Lansdowne. On a de lui : *Traité des taxes et contributions*, 1662, in-4°; *Essai sur la multiplication de l'espèce humaine*, 1686, in-8°; *Arithmétique politique*, 1690, in-8°. B.

PETUARIA, nom latin de PETERBOROUGH.

PETWORTH, brg et paroisse d'Angleterre (Sussex), à 67 kil. S.-O. de Londres; 3,200 hab. Maison de correction du comté. Beau château, avec collections d'art.

PEUCÉ, île du Pont-Euxin, formée par les deux bouches les plus septentrionales du Danube, et habitée par les Bastarnes.

PEUCER (Gaspar), savant allemand, né en 1525 à Bautzen (Lusace), m. en 1602, enseigna les mathématiques et la médecine à Wittemberg, y connut Mélanchthon, dont il devint le gendre, fut emprisonné en 1574 comme calviniste, ne recouvra la liberté qu'en 1586, et se retira dans les États du prince d'Anhalt. Il a publié les Œuvres de Mélanchthon, Wittemberg, 1662, et écrit lui-même, entre autres ouvrages : *Elementa doctrinæ de circulis cœlestibus et primo motu*, Wittemberg, 1551, in-8°, livre où il suit le système de Copernic; *Commentarius de præcipuis divinationum generibus*, 1552, trad. en français par Goulart sous le titre de : *les Devins*, Lyon, 1584; *Historia carcerum et liberationis divinæ C. Peuceri*, Zurich, 1605. B.

PEUCESTAS, un des généraux d'Alexandre le Grand, lui sauva la vie à l'attaque de la ville des Oxydraques. Lors du partage de l'empire, il obtint la Perse. Allié d'Eumène, il causa sa défaite en l'abandonnant, et n'en fut pas moins dépouillé par Antigone.

PEUCÉTIE, *Peucetia*, petite contrée de l'Italie méridionale, au N.-E. de la Messapie, entre l'Apulie propre et l'Iapygie, le long de l'Adriatique; v. principales, Barium, Rudiæ, Egnatia. Elle tirait son nom de Peucétius, un des fils de Lycaon, roi d'Arcadie.

PEUHLS (Etats), nom sous lequel on comprend, dans la Nigritie occidentale, les royaumes de Fouta-Toro, de Fouta-Djalo, et de Bondou.

PEULVANS. *V.* MENHIRS.

PEUR (La), déesse allégorique des Anciens, fille de Mars et de Vénus, avait un temple à Sparte et une statue à Corinthe. Dans l'*Iliade*, elle figure sur l'égide de Minerve et sur le bouclier d'Agamemnon.

PEURBACH (George), en latin *Purbachius*, astronome, né en 1423 à Peurbach, près de Lintz (Autriche), m. en 1461, a laissé : *Theoricæ planetarum*, Venise, 1488, in-4°, ouvrage très-souvent réimprimé. Regiomontanus fut son élève.

PEUTINGER (Conrad), archéologue allemand, né à Augsbourg en 1465, m. en 1547, devint, en 1493, secrétaire du sénat d'Augsbourg, et représenta cette ville à plusieurs Diètes, en diplomate habile. Il fut confident de l'empereur Maximilien Ier, et son collaborateur en poésie. Voulant consacrer ses jours de maturité aux lettres, il renonça aux affaires. On a de lui : *Sermones convivales de mirandis Germaniæ antiquitatibus*, Augsbourg, 1530; *Romanæ vetustatis fragmenta in Augusta Vindelicorum*, in-fol., Augsbourg, 1505, le premier ouvrage où furent publiées des inscriptions romaines lapidaires. Son nom est attaché à une carte des routes militaires du Bas-Empire, copie découverte à Spire, vers 1500, par Conrad Celtès, qui la lui légua. Marc Welser la publia en 1591, sous le titre de *Fragmenta tabulæ antiquæ in quibus aliquot per Rom. provincias itinera. Ex Peutingerorum bibliotheca*, Venise, in-4°. On l'appela *Table de Peutinger* ou *Table Théodosienne*, parce qu'elle fut exécutée sous Théodose Ier, ou Théodose II. L'original était perdu, lorsqu'il fut retrouvé en 1714 : le prince Eugène l'acheta, et en fit don à la bibliothèque impériale de Vienne, où elle est actuellement. La carte de Peutinger a été réimprimée par Scheyb, Vienne, 1753, in-fol.; Christianopulus, Iési, 1809, in-fol.; Mannert, Leipzig, 1824, in-fol.; Fortia d'Urban, Paris, 1845. E. S.

PEVELLE ou PUELLE (La), *Pabulensis pagus*, petit pays de l'ancienne France (Flandre), où étaient Orchies, Mons-en-Puelle, etc. (Nord).

PEVENSEY, vge d'Angleterre (Sussex), près de la Manche, qui s'est retirée de cet endroit, où elle formait

autrefois un port, à 16 kil. O.-S.-O. d'Hastings; station de chemin de fer ; 323 hab. Ruines d'un château-fort. Guillaume le Conquérant y débarqua en 1066.

PEYCHAWER. *V.* Peschaouer.

PEYRAC. *V.* Payrac.

PEYRARD (François), mathématicien, né en 1730 à St-Victor-Malescourt (Haute-Loire), m. en 1822, professeur au lycée Bonaparté, et bibliothécaire de l'École polytechnique, a laissé, outre plusieurs éditions du *Cours de mathématiques* de Bezout : *Éléments de géométrie d'Euclide, traduits littéralement*, suivis d'un *Traité du cercle, du cylindre*, etc., 1804, in-8° ; *Œuvres d'Archimède*, 1807, in-4°, 2e édit., revue par Delambre, 1808, 2 vol. in-8° ; *Statique géométrique démontrée à la manière d'Archimède*, 1812, in-8° ; *Œuvres d'Euclide*, en grec, latin et français, 1814, 3 vol. in-4° ; *Principes fondamentaux de l'arithmétique*, 3e édit., 1822, in-8°, etc. Il avait aussi traduit les *Coniques* d'Apollonius de Perge.

PEYRAT-LE-CHÂTEAU, vge (Haute-Vienne), arr. et à 45 kil. E. de Limoges ; 613 hab. Mine de mercure vierge liquide.

PEYRE (Marie-Joseph), architecte, né à Paris en 1730, m. en 1785, membre de l'Académie d'architecture, contrôleur des bâtiments de la couronne, bâtit, avec de Wailly, la belle salle du Théâtre-Français (auj. Odéon). Il publia, en 1765, des *Œuvres d'architecture*, recueil de projets, rééditées par son fils en 1795, in-fol. On y remarque un style élevé et ferme, des conceptions hardies, une grande habileté dans la disposition des plans, beaucoup de pureté dans l'emploi des différents ordres. B.

PEYRE (Antoine-François), frère du précédent, né à Paris en 1739, m. en 1823, étudia d'abord la peinture, puis l'architecture, obtint le grand prix de Rome en 1763, acquit, pendant son séjour en Italie, une connaissance profonde de la perspective, fut nommé contrôleur des bâtiments du roi à Fontainebleau et à St-Germain, et entra à l'Académie d'architecture en 1777. Pendant la Révolution, il s'efforça d'arracher au vandalisme les objets d'art du château de Fontainebleau ; la Terreur le fit emprisonner. Plus tard, il fut membre de l'Institut, et du conseil des bâtiments civils. Fontaine et Percier furent ses élèves. Il a construit à Coblentz le palais de l'électeur de Trèves. On lui doit, outre des Mémoires dans le recueil de l'Institut : *Restauration du Panthéon français*, 1791, in-4° ; *Œuvres d'architecture*, 1819-20, in-fol. B.

PEYREHORADE, ch.-l. de cant. (Landes), arr. et à 22 kil. S. de Dax, sur le Gave de Pau ; 1,833 hab. Anc. château. Exploit. de pierres de taille et de bois.

PEYRELEAU, ch.-l. de cant. (Aveyron), arr. et à 24 kil. N.-E. de Milhau ; 323 hab.

PEYRESC. *V.* Peiresc.

PEYRIAC-MINERVOIS, ch.-l. de cant. (Aude), arr. et à 22 kil. N.-E. de Carcassonne ; 1,158 hab.

PEYRILHE (Bernard), médecin, né à Perpignan en 1735, m. en 1804, étudia la médecine à Toulouse, devint membre de l'Académie des Sciences de cette ville, agrégé au Collége et à l'Académie de chirurgie de Paris en 1769, et professeur de matière médicale à la Faculté en 1794. Il a le mérite d'avoir cherché autant que possible à remplacer les médicaments exotiques par des substances indigènes ; mais son imagination l'entraîna souvent à des idées théoriques bizarres. On a de lui, entre autres ouvrages : *Histoire de la chirurgie* (avec Dujardin), 1774-80, 2 vol. in-4° ; *Tableau d'histoire naturelle des médicaments*, Paris, 1800, 1 vol. in-8° ; 2e édit., 1818, 2 vol. in-8°. D—G.

PEYRINS, brg (Drôme), arr. et à 24 kil. N.-E. de Valence ; 956 hab. Exportation de plants de mûriers.

PEYROLLES, ch.-l. de cant. (Bouches-du-Rhône), arr. et à 20 kil. N.-E. d'Aix, sur la rive g. de la Durance ; 1,106 hab. Murailles flanquées de tours. Grotte curieuse par ses congélations.

PEYRON (Jean-François-Pierre), peintre, né à Aix en 1744, m. en 1815, élève de Lagrenée aîné et de Dandré-Bardon, étudia les ouvrages du Poussin, remporta le grand-prix en 1773 par un tableau de la *Mort de Sénèque*, entra à l'Académie de peinture en 1783, fut nommé directeur des Gobelins en 1785, mais perdit toutes ses fonctions à la Révolution. Sa manière rappelle, par ses défauts et ses qualités, la réforme à laquelle il contribua, et qui, commencée par Vien, aboutit à David. On a de lui : *Cimon se dévouant à la mort pour faire inhumer le corps de son père ; Persée aux pieds de Paul-Emile ; la Mort de Socrate ; Curius et les Samnites.* B.

PEYRONIE (La). *V.* La Peyronie.

PEYRONNET (Charles-Ignace, comte de), né à Bordeaux en 1775, m. en 1853, vit son père mourir sur l'échafaud pendant la Terreur, entra au barreau où il brilla par sa facilité et son éloquence un peu fougueuse, devint, sous la Restauration, président du tribunal de 1re instance de Bordeaux, puis procureur-général à Bourges, député de la Gironde en 1820, et ministre de la justice de 1821 à 1828. Il attacha son nom à toutes les mesures absolutistes (loi sur la presse, loi du sacrilége, rétablissement de la censure, licenciement de la garde nationale de Paris, modification du jury). Il fut nommé pair en sortant du ministère, puis ministre de l'intérieur en mai 1830. Les ordonnances de juillet 1830, qu'il signa, le firent mettre en accusation. Condamné, avec ses collègues de Polignac, Chantelauze, Guernon-Ranville, par la Cour des pairs, il fut détenu jusqu'en 1836 au fort de Ham, où il publia *les Pensées d'un prisonnier*, 1834, 2 vol. in-8°, et une *Histoire des Francs*, 1835, 4 vol. in-8°. Depuis sa mise en liberté, il vécut dans une obscurité complète. B.

PEYRUIS, ch.-l. de canton (Basses-Alpes), arr. et à 22 kil. N.-E. de Forcalquier, sur la rive droite de la Durance ; 687 hab.

PEYSSONNEL (Charles de), né à Marseille en 1700, m. en 1757, fut avocat dans sa ville natale, contribua à y faire établir une Académie, accepta en 1735 le poste de secrétaire d'ambassade à Constantinople, prit part au congrès de Belgrade, employa ses loisirs à visiter l'Asie-Mineure, et devint consul à Smyrne en 1747. Il fut associé de l'Académie des Inscriptions. Il a laissé plusieurs *Mémoires* estimés, une *Relation de ses voyages au Levant*, un *Eloge du maréchal de Villars*.

PEYSSONNEL (N. de), fils du précédent, né à Marseille en 1727, m. en 1790, fut consul-général à Smyrne. On a de lui : *Observations géographiques et historiques sur les peuples barbares qui ont habité les bords du Danube et du Pont-Euxin*, Paris, 1765, in-4° ; *Traité sur le commerce de la mer Noire*, 1787, 2 vol. in-8°, etc.

PEZ (Bernard), bénédictin, né en 1683 à Ips (Basse-Autriche), m. en 1735, bibliothécaire de l'abbaye de Mœlck, a laissé : *de Irruptione in Tyrolim anno* 1703 *à Gallis et Bavaris factâ*, Vienne, 1709, in-12 ; *Thesaurus anecdotorum*, Augsbourg, 1721-29, 6 vol. in-fol. ; *Bibliotheca ascetica antiquo-nova*, Ratisbonne, 1723-40, 12 vol. in-4°.

PEZ (Jérôme), frère du précédent, né en 1685, m. en 1762, fut aussi bénédictin à Mœlck, et publia : *Scriptores rerum Austriacarum*, Leipzig, 1721-25, et Ratisbonne, 1745, 3 vol. in-fol. ; *Historia Sancti Leopoldi, Austriæ marchionis*, Vienne, 1747, in-fol.

PEZAY (Alexandre-Frédéric-Jacques Masson, marquis de), né à Versailles en 1741, m. en 1777, entra dans les mousquetaires, et n'avait encore fait que des vers dans le genre de ceux de Dorat, quand il fut placé auprès du Dauphin, pour lui donner des leçons de tactique. Son élève, devenu roi sous le nom de Louis XVI, entretint une correspondance avec lui. Pezay fit part au monarque de divers plans pour le soulagement du peuple et la diminution des impôts, et contribua, dit-on, à l'élévation de Necker. Il se crut dès lors un personnage important, et s'attira de nombreux ennemis par sa hauteur. Une nomination d'inspecteur-général des côtes l'éloigna de la cour ; mais dans son inspection il blessa un intendant en crédit, qui le fit exiler dans sa terre de Pezay, près de Blois. Voltaire fut en correspondance avec lui, et J.-J. Rousseau lui donna lecture de ses *Confessions*. Dans ses poésies, auj. presque oubliées, il a moins de facilité que Dorat, mais plus de naturel. Ses œuvres ont été recueillies sous le titre d'*Œuvres agréables et morales, ou Variétés littéraires*, Liége, 1791, 2 vol. in-16. On y distingue : *la Rosière de Salency*, pastorale en trois actes, dont Grétry fit la musique, 1774 ; *les Soirées helvétiennes, alsaciennes et franc-comtoises*, 1771, qui renferment des descriptions intéressantes, entremêlées de questions économiques ; l'*Histoire des campagnes de Maillebois en Italie*, 1745-46, 3 vol. in-4°. F. B.

PÉZÉNAS, *Piscenæ*, ch.-l. de cant. (Hérault), arr. et à 24 kil. N.-E. de Béziers, près de la rive dr. de l'Hérault ; 6,609 hab. Trib. de commerce ; collége. Anc. cité des Volces Tectosages, achetée par Louis IX en 1261, elle fut érigée en comté par le roi Jean en 1361, en faveur de Charles d'Artois, passa plus tard à la maison de Montmorency, puis à celle de Condé et Conti. Pézénas est assez bien bâti ; on y remarque un vieux château, l'église paroissiale, et la salle de spectacle, dans l'anc. église des Pénitents noirs. Fabr. de vert-de-gris, produits chimiques, toiles et cadis ; distilleries. Important commerce de vins, eaux-de-vie, fruits secs, huiles, bois, etc. Son marché pour les eaux-de-vie et les esprits donne le prix régulateur pour toute l'Europe.

Pézénas (Esprit), savant jésuite, né à Avignon en

1692, m. en 1776, a laissé : *Eléments du pilotage,* 1733 et 1754, in-8°; *Pratique du pilotage,* 1741 et 1749, in-12; *Théorie et pratique du jaugeage des tonneaux, des navires et leurs segments,* 1749 et 1778, in-8°; *Astronomie des marins,* 1766, in-8°. Il a aussi traduit en français le *Traité des fluxions* et l'*Algèbre* de Maclaurin, le *Microscope* de Backer, l'*Optique* de Smith, etc.

PEZRON (Paul), chronologiste et philologue, de l'ordre des Bernardins, né à Hennebont en 1639, m. en 1706, a écrit : *l'Antiquité des temps rétablie et défendue,* Paris, 1687, in-4°, où il soutient qu'il s'est écoulé plus de 5,000 ans jusqu'à J.-C.; *Essai d'un commentaire littéral et historique sur les Prophètes,* 1693, in-12; *l'Histoire évangélique confirmée par la judaïque et la romaine,* 1696, 2 vol. in-12, avec une Dissertation tendant à prouver que J.-C. est mort l'an 29 et non l'an 33 de l'ère chrétienne; *Antiquité de la nation et de la langue des Celtes,* 1703, in-12.

PEZZO-DA-REGOA, v. de Portugal (Tras-os-Montes), sur la rive dr. du Douro, à 16 kil. S.-O. de Villa-Real; 1,600 hab. Célèbre foire aux vins.

PFAFF (Christophe-Mathieu), théologien protestant, né à Stuttgard en 1688, m. en 1760, montra les dispositions les plus précoces, que développèrent de fortes études et des voyages en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, en Italie et en France, obtint une chaire de théologie à Tubingue, devint chancelier de l'université de cette ville, comte palatin, abbé de Lorch, et membre des Etats de Wurtemberg. On a de lui, entre autres ouvrages : *Dissertationes anti-bœlianæ* (contre Bayle), Tubingue, 1719, 1720, in-4°; *Institutiones theologicæ, dogmaticæ et morales,* 1719, in-8°; *Institutiones historiæ ecclesiasticæ,* 1727, in-8°. C'est sous la direction de Pfaff qu'a été publiée la Bible connue chez les protestants d'Allemagne sous le nom de *Bible de Tubingue,* 1729, 1 vol. in-fol.

PFAFF (Charles-Henri), physicien et chimiste, né à Stuttgard en 1773, m. en 1852, professeur de chimie à Kiel depuis 1805, a laissé : *de l'Électricité et de l'irritabilité animales; Manuel de chimie analytique; Théorie des couleurs; Système de la matière médicale d'après les principes de la chimie,* etc.

PFAFFENDORF, vge des Etats prussiens (Silésie), à 2 kil. N. de Lieguitz; 300 hab. Victoire de Frédéric II sur les Autrichiens, en 1760.

PFAFFENHAUSEN, brg de Bavière (cercle de Souabe), à 9 kil. N. de Mindelheim, sur la Mindel; 3,000 hab. Château.

PFAFFENHOFEN, v. de Bavière (H.-Bavière), sur l'Inn, à 60 kil. N.-N.-O. de Munich; 2,000 hab. Combats entre les Français et les Autrichiens, en 1745 et en 1809.

PFAFFIKON, brg de Suisse (Zurich), à 10 kil. S. de Kyburg, sur un lac de son nom; 3,000 hab. Pêcheries. Filatures de coton.

PFALZ, nom allemand du PALATINAT.

PFALZBURG. *V.* PHALSBOURG.

PFEFFEL (Christian-Frédéric), jurisconsulte et publiciste, né à Colmar en 1726, m. en 1807, remplit des missions diplomatiques pour les cours de Saxe, de France et de Deux-Ponts. On a de lui : *Abrégé chronologique de l'histoire et du droit public d'Allemagne,* 1754 et 1776, 2 vol. in-4°, ouvrage estimé; *Recherches historiques concernant les droits du pape sur la ville et l'Etat d'Avignon,* 1768, in-8°; *Etat de la Pologne, avec un abrégé de son droit public et ses nouvelles constitutions,* 1770, in-12.

PFEFFEL (Amédée-Conrad), littérateur, frère du précédent, né à Colmar en 1736, m. en 1809. Quoique aveugle dès l'âge de 21 ans, il devint conseiller de Hesse-Darmstadt, président du consistoire de Colmar, secrétaire-interprète de la préfecture du Haut-Rhin, fonda à Colmar, sous le nom d'Académie militaire, en 1773, une école pour les protestants, et écrivit beaucoup en prose et en vers. On a de lui : *le Trésor,* pastorale, 1761; *l'Ermite,* tragédie, 1762; *Philémon et Baucis,* drame, 1763; *les Amusements dramatiques,* imitations de pièces françaises, en 5 collections, Francfort, 1765-66-67-70-74; *Essais poétiques,* Bâle, 1789, in-8°; *Principes de droit naturel,* Colmar, 1781, etc. Tous ces ouvrages, sauf le dernier, sont en allemand. Les *Œuvres poétiques* ont été recueillies à Tubingue, 1802-10, 10 vol. in-8°; on y trouve un esprit judicieux, une imagination riante, et de la sensibilité. Les *Contes* et *Nouvelles* ont été trad. en français par le fils de l'auteur, Paris, 1825, 7 vol. in-12; les *Fables,* en vers français, par Paul Lehr, Strasbourg, 1840, in-8°.

PFEFFERS, vge de Suisse (St-Gall), à 10 kil. S.-E. de Sargans; 1,250 hab. Anc. abbaye, fondée en 720 par Charles-Martel, et dissoute en 1838; on y a établi un asile d'aliénés. Sources thermales aux environs.

PFEIFFER (Auguste), orientaliste, né à Lauenbourg (Basse-Saxe) en 1640, m. en 1698, a laissé : *Hermeneutica sacra,* Leipzig, 1694, in-8°; *Antiquitates hebraïcæ selectæ,* 1687, in-12; *Critica sacra,* Dresde, 1680, in-8°, etc. Ses ouvrages ont été recueillis sous le titre d'*Opera philologica,* Utrecht, 1704, 2 vol. in-4°.

PFEIFFER (Jean-Frédéric), économiste, né à Berlin en 1718, m. en 1787, professeur à Mayence, a laissé : *Précis de toutes les sciences économiques,* Manheim, 1770-78, 4 vol. in-4°; *Principes de la science forestière,* 1781, in-8°; — *de la science financière,* 1781; — *de l'Economie générale,* 1782-83, 2 vol. in-8°, etc.

PFENNING, monnaie de compte d'Allemagne, est le quart du kreuzer et vaut 1 centime.

PFIFFER (Louis), colonel suisse au service de la France, né à Lucerne en 1530, m. en 1594, combattit en Piémont et en Picardie jusqu'à la paix de Cateau-Cambrésis. Il commandait, en 1567, le corps de Suisses qui assura la retraite de Charles IX, menacé dans Meaux par les calvinistes. Plus tard, il s'engagea dans la Ligue.

PFIFFER (François-Louis de), de la famille du précédent, né à Lucerne en 1716, m. en 1802, servit dans les troupes françaises, et se distingua aux siéges de Menin, Ypres et Fribourg, aux batailles de Raucoux et de Lawfeld. Il eut le grade de lieutenant-général. De retour dans sa patrie, il exécuta un beau plan-relief de la Suisse, de 7 mèt. 50 sur 4 mèt., que l'on conserve à Lucerne.

PFINTZING (Melchior), poëte allemand, né à Nuremberg en 1481, m. à Mayence en 1535, est auteur du poëme célèbre de *Theuerdanck,* chevalier dont l'histoire romanesque n'est autre que celle de l'empereur Maximilien Ier. Cet ouvrage a été imprimé à Nuremberg, 1517 et 1519, in-fol.

PFINZ, riv. du gr.-duché de Bade, naît dans le Wurtemberg (Forêt-Noire), et se jette dans le Rhin, à 8 kil. E. de Graben. Elle donna son nom au cercle de Murg-et-Pfinz, depuis partie de celui du Rhin-Moyen.

PFIRT, nom allemand de FERRETTE.

PFISTER (Jean-Chrétien), historien, né dans le Wurtemberg en 1772, m. en 1836, a laissé : *Histoire de la Souabe,* Heilbronn, 1803-27, 6 vol. in-8°; *Histoire générale de l'Allemagne,* Hambourg, 1830-35, 5 vol. in-8°, trad. en franç. par Paquis, 1835 et suiv., 11 vol. in-8°.

PFLUG (Jules), en latin *Phlugius,* évêque de Naumbourg, né en 1510, m. en 1594, fut choisi par Charles-Quint pour dresser le projet de l'*Intérim* de 1548, et présida en son nom aux diètes de Ratisbonne.

PFORTEN, vge des Etats prussiens (Brandebourg), à 60 kil. S. de Francfort-sur-Oder; 1,300 hab. Restes d'un château des comtes de Brühl, démoli par Frédéric II en 1758.

PFORZHEIM, v. du gr.-duché de Bade (Rhin-Moyen), à 30 kil. S.-E. de Carlsruhe, au confluent de l'Enz, de la Wirm, et de la Nagold; 13,250 hab. Fabriques de bijouterie, produits chimiques, cuirs fins, maroquins, draps, papier; fonderie de fer. Comm. considérable de bois. Chapitre de dames nobles. Dépôt de mendicité et maison de travail; hospice d'aliénés. — Victoire du maréchal de Lorges sur le duc de Wurtemberg, en 1692. Patrie de Reuchlin.

PFUNGSTADT, brg de la Hesse-Darmstadt, à 13 kil. de Bensheim; 2,800 hab. Exploit. de tourbe.

PHACÉE, roi d'Israël, 753-726, détrôna et fit mourir Phacéia, dont il commandait les armées. Il fut vainqueur d'Achaz, roi de Juda; mais Salmanazar, roi d'Assyrie, ravagea son royaume, et le soumit à un tribut. Il mourut assassiné par Osée, qui lui succéda.

PHACÉIA, roi d'Israël, 754-753, successeur de Manahem, fut massacré dans le palais de Samarie par Phacée, un de ses officiers.

PHAÉTON, c.-à-d. *le Brillant,* fils du dieu du Soleil, et de Climène, fille de Jupiter. Epaphus lui ayant soutenu qu'il n'était pas fils d'Apollon, il alla demander à ce dieu la permission d'éclairer le monde pendant un jour seulement, en conduisant son char. Vainement Apollon essaya de le détourner d'une entreprise aussi difficile. Phaéton persista, dirigea mal les chevaux du Soleil, et, s'étant trop approché de la terre, commença à l'incendier. Jupiter irrité, prévint un embrasement général, en le foudroyant, et le précipitant dans le Pô, qui fut appelé Eridan, de l'un des noms de Phaéton. Les trois sœurs de Phaéton, les Héliades, furent changées en peupliers, soit à cause de leur chagrin, soit pour avoir attelé les chevaux au char de leur frère.

PHALÆ ou FALÆ, tours de bois, élevées temporairement dans les cirques des anc. Romains, entre les bornes

et l'épine (*V.* CIRQUE), pour les combats militaires que l'on représentait quelquefois dans les jeux, et dans lesquels on se servait de falariques (*V. ce mot*).

PHALANGE, ordre de bataille en usage chez les anc. Grecs, dès les temps héroïques. C'était la disposition par bataillon ou par colonne, en files espacées pour la marche, rapprochées pour la charge, et très-serrées pour résister à l'attaque. Les colonnes se formaient souvent sur 4 de front et 8 de profondeur; d'autres fois, sur 10, 12, 16, 25, et jusqu'à 50 de profondeur; chaque peuple avait ses habitudes sur ce point. Philippe de Macédoine perfectionna l'ordre en phalange, en y instituant des sections toujours divisibles par deux, pour faciliter les doublements ou les dédoublements. Le nombre de 16 files de profondeur lui parut préférable pour faciliter cette manœuvre. Les plus habiles tacticiens donnaient 16,384 hommes à la phalange des oplites (*V. ce mot*), et 4,096 hommes à celle de la cavalerie, à laquelle on appliquait aussi cet ordre. Tous les phalangaires macédoniens avaient une sarisse de 14 coudées de long (6m,50), et les 5 premiers rangs pouvaient atteindre l'ennemi, en étageant leurs sarisses en retraite : celles du 1er rang sortaient, sur le front, de 10 coudées (4m,60); du 2e rang, de 8 (3m,70); du 3e rang, de 6 (2m,80); du 4e rang, de 4 (1m,85); du 5e rang, de 2 (0m,92). Les 11 derniers rangs avaient la sarisse haute, appuyée sur l'épaule du rang qui précédait. Le bouclier couvrait l'homme à peu près en entier. Dans un autre ordre, les 3 premiers rangs seulement présentaient la sarisse, mais tous les fers au même niveau, le 2e et le 3e rang ayant des sarisses un peu plus longues que le 1er. La phalange combattait sur son plus grand front ou sur sa plus grande profondeur, quelquefois faisait face moitié en tête et moitié en queue, mais par disposition préalable et jamais par évolution pendant le combat. Elle avait une grande puissance sur un champ de bataille plat et libre d'obstacles : les rangs du milieu, pressant les premières lignes, leur rendaient toute fuite impossible, et, de plus, doublaient la violence du choc dans une charge. Mais d'une autre part, c'était un corps peu agile, et, dans les terrains accidentés ou coupés, il perdait la cohésion qui faisait toute sa force. L'ordre en phalange subsista jusqu'à la défaite de Persée par les Romains, à la bataille de Pydna, l'an 585 de Rome, 168 av. J.-C.; la légion, dont le principe était l'ordre mince, qui se prête si bien à toutes les natures de champs de bataille, détruisit la phalange macédonienne, et décida de la valeur comparative de ces deux ordonnances. — On appelait *Diphalangarchie* ou *Diphalangie* la réunion de deux petites phalanges, formant 8,192 hommes. C. D—Y.

PHALANSTÈRE, établissement agricole des Fourriéristes (*V.* FOURRIER).

PHALANSTÉRIENS, disciples de Fourrier (*V. ce mot*).

PHALANTE. *V.* PARTHÉNIENS.

PHALARIQUE. *V.* FALARIQUE.

PHALARIS, tyran d'Agrigente, était originaire d'Astypalée, en Crète. Banni à cause de ses desseins ambitieux, il vint à Agrigente, s'y fit un parti nombreux, et s'empara du pouvoir, l'an 566 av. J.-C. Les séditions auxquelles donna lieu son usurpation le rendirent cruel. Pour seconder sa fureur, Pérille, fameux artisan, inventa un taureau d'airain, dans les flancs duquel on mettait les victimes, et sous lequel on allumait un feu ardent. Phalaris fit l'essai de cet instrument de supplice sur l'inventeur lui-même. On croit que ses sujets le lapidèrent. Il reste sous le nom de Phalaris 146 *Lettres* apocryphes, publiées par Boyle à Oxford, 1718; par Walckenaer, à Groningue, 1777; et par G.-H. Schæfer, à Leipzig, 1823; elles ont été traduites en français par le général Beauvais, Paris, 1797, in-12, et par Benaben, Angers, 1803, in-8°. B.

PHALÈRE, *Phalerus*, un des 3 ports d'Athènes, à l'E. des ports de Munychie et du Pirée, dans la tribu Æantide, sur le golfe Saronique. Accessible seulement aux petits navires, il était employé avant le Pirée. Patrie de Démétrius de Phalère.

PHALÈRES, *Phaleræ*, grand collier d'or, en chaîne, récompense militaire des cavaliers chez les anc. Romains. On le portait au cou et pendant sur la poitrine. On appelait aussi Phalères des housses à franges pour les chevaux, avec courroies ornées de petits croissants et de trèfles de métal. C. D—Y.

PHALSBOURG, en allemand *Pfalzburg*, c.-à-d. *bourg palatin*, ch.-l. de cant. (Meurthe), arr. et à 19 kil. E.-N.-E. de Sarrebourg, place de guerre, sur un mont à l'entrée des défilés des Vosges; 3,021 hab. Collége. Liqueurs renommées, quincaillerie, boissellerie. Cette ville, fondée, vers 1570, par l'électeur palatin Georges-Jean, fut cédée à la France en 1661, et fortifiée par Vauban en 1679. Les Impériaux furent arrêtés devant ses murs, 1744. Patrie du maréchal Lobau.

PHANAGORIA, forteresse russe, dans la région Caucasienne et le pays des Cosaques de la mer Noire, sur l'île de Taman, au bord du lac de ce nom qui communique avec le détroit de Kertch ou d'Iénikalé, et à peu de distance de la ville de Taman, avec laquelle on la confond souvent. Elle a été élevée sur l'emplacement de l'ancienne Phanagoria, célèbre par ses monuments, et une magnifique naumachie dont on a retrouvé des vestiges. L—Y.

PHANARIOTES. *V.* FANARIOTES.

PHAON. *V.* SAPHO.

PHARAMOND, personnage dont l'existence est douteuse, et qu'on a placé en tête de la liste des rois Mérovingiens, 420-428. La chronique de Prosper Tiron le mentionne, mais il n'est pas cité dans Grégoire de Tours. Il était, dit-on, fils de Marcomir, et eut pour fils Clodion. Malgré l'incertitude de sa vie, il est devenu le héros d'un long roman de La Calprenède.

PHARAN, cap de l'Arabie Pétrée, sur la mer Rouge, entre le golfe Héroopolite et le golfe Elanitique. Auj. *Mahomet*. — On appelait *Désert de Pharan* une partie de l'Arabie Pétrée, au S. de la Palestine.

PHARAON, nom générique donné dans la Bible aux rois d'Egypte.

PHARASMANE, nom de 7 rois d'Ibérie (Asie-Mineure). Le seul important est Pharasmane Ier, qui régna de 35 à 54 ap. J.-C. Allié des Romains, il fit la guerre à Artaban III, roi des Parthes, puis à son propre frère, Mithridate, roi d'Arménie. Pour se débarrasser de son fils Rhadamiste, qui était impatient de régner, il l'envoya conquérir l'Arménie, et ensuite le fit assassiner.

PHARBÉTIS, v. de la Basse-Egypte, ch.-l. du nome Pharbétite, à l'O. de la branche Bubastique du Nil.

PHARE, *Pharos*, petite île d'Egypte, dans la mer Intérieure, fut réunie, en 285 av. J.-C., par un môle de 7 stades (1,300 mètr. environ), à la ville d'Alexandrie. Il y avait une tour en marbre blanc, haute de 300 coudées (135m), à plusieurs étages qui allaient en se rétrécissant, bâtie par le Cnidien Sostrate, et au sommet de laquelle des feux étaient allumés pendant la nuit pour guider les navigateurs. Elle fut appelée *Phare*, du nom de l'île, ou peut-être du mot égyptien *phrah*, soleil. Depuis, le nom de phare a été donné aux édifices de même destination. La construction du Phare coûta 800 talents (4,173,334 fr.). Plusieurs fois ébranlé par les tremblements de terre, il n'avait plus que 50 coudées (22m,50) en 1182, et s'écroula complétement en 1303.

PHARE DE MESSINE. *V.* MESSINE.

PHARÈS, v. d'Achaïe, à l'O., sur le fleuve Pirus ou Piérus, au S. de Patras.

PHARISIENS, *Pharisæi* (de l'hébreu *pharasch*, séparé), sectaires juifs, dont on place l'origine au temps des Machabées, affectaient un attachement servile à la lettre de la loi de Moïse, un respect minutieux pour les pratiques extérieures du culte; croyaient à la Providence, à l'existence des anges, à la résurrection des corps, à l'immortalité de l'âme et à l'éternité des peines. Jésus démasqua leur orgueil et leur hypocrisie.

PHARMACIE (Ecoles de). *V.* ECOLES.

PHARNABAZE, satrape perse de Phrygie, soutint les Spartiates dans la guerre du Péloponèse, fut battu par Alcibiade à Abydos, 411, et à Cyzique, 410, et se rapprocha des Athéniens en 407. En 403, les Trente, qui régnaient à Athènes, obtinrent qu'il fît périr Alcibiade, réfugié en Phrygie. Après la retraite des Dix mille, il fut battu en Mysie par Thymbron et par Dercyllidas; Agésilas le dépouilla même de la Phrygie. En 394, il commandait avec Conon la flotte qui gagna la bataille de Cnide sur Pisandre, chef des Lacédémoniens. B.

PHARNABAZE, 1er roi d'Ibérie; 250-225 av. J.-C., délivra son pays du joug des Perses, le divisa en 8 provinces, bâtit des villes et des forteresses.

PHARNACE Ier, roi de Pont de 184 à 157 av. J.-C., fils de Mithridate IV, prit Sinope, que son père avait en vain assiégée. Cette conquête et celle du reste de la Paphlagonie excitèrent la jalousie des princes voisins, Eumène II, de Pergame, Prusias, de Bithynie, Ariarathe V, de Cappadoce, et des villes grecques d'Asie, qui se déclarèrent contre lui : il comptait sur l'alliance de Séleucus Philopator, roi de Syrie; mais abandonné par les troupes de ce prince, qu'avaient gagnées les Romains, et n'ayant plus d'allié que le souverain de la Petite-Arménie, il fut forcé de restituer ses conquêtes, hormis Sinope, 178. C. P.

PHARNACE II, roi de Bosphore, fils de Mithridate le Grand, fit révolter les troupes de son père contre lui, lors-

qu'il le vit pressé par les Romains, et cette défection détermina le vieux roi à se donner la mort, 64. Pharnace reçut en récompense le royaume de Bosphore, avec le titre d'ami et d'allié du peuple romain, et resta fidèle jusqu'à la guerre civile de César et Pompée. Profitant alors des embarras de la République, il conquit presque tout le Pont et la Cappadoce, et vainquit le général romain Domitius Calvinus, auquel s'étaient joints le Galate Déjotarus et le roi de Cappadoce, Ariobarzane. César, après la guerre d'Alexandrie, marcha contre lui, le vainquit à Zéla, 47, et ce fut après cette bataille qu'il écrivit à Rome ces trois mots devenus célèbres : *Veni, vidi, vici*. Pharnace fut tué la même année, en rentrant dans son royaume de Bosphore révolté contre lui. C. P.

PHAROS, île de l'Adriatique, sur la côte d'Illyrie. Patrie de Démétrius de Pharos. Auj. *Lesina*.

PHAROS, île d'Egypte. *V.* PHARE.

PHARSALE, *Pharsalus* ou *Pharsalia*, auj. *Farsa*, v. de Thessalie, au centre, près de l'Enipée. Victoire de César sur Pompée, le 20 juin de l'an 705 de Rome, 48 av. J.-C. Lucain a intitulé *la Pharsale* un grand poëme sur la guerre entre ces deux généraux.

PHASE, *Phasis*, riv. de l'Asie ancienne, prenait sa source dans les monts Moschiques, séparait l'Arménie et la Colchide, et se jetait dans le Pont-Euxin. Il portait, dans la partie supérieure de son cours, le nom de *Boas;* dans la partie moyenne, celui de *Rhion*, lorsqu'il avait reçu le Glaucos et l'Hippos (auj. *Tschenis-tskali*, fleuve du cheval), et enfin celui d'*Arcturos* ou de *Phase*, du nom de la ville située à son embouchure. Les anciens croyaient qu'il communiquait avec l'océan Septentrional, et pendant longtemps il fut considéré comme la limite de l'Europe et de l'Asie. Auj. les montagnards l'appellent *Rioni;* les Turcs, *Fasch*. Le Phase est célèbre dans les temps héroïques de la Grèce : sur ses bords était la ville d'Œa, où les Argonautes allèrent conquérir la Toison d'or, et d'où ils rapportèrent le bel oiseau appelé, du nom du fleuve, *Phasiana avis*, le faisan. On a voulu retrouver, dans le Phase, le *Phison* du Paradis terrestre. Le Phase, jadis grand fleuve, n'est plus qu'une petite rivière, parce que ses principaux affluents coulent auj. par d'autres canaux dans la mer Noire. C. P.

PHASÉLIS, anc. v. de Lycie, sur le golfe de Pamphylie; auj. *Tekrova*. On y inventa, dit-on, des vaisseaux légers, qui allaient à la voile et à la rame. Le port et la ville ancienne sont bien conservés. Nombreux tombeaux.

PHASIENS, ancien peuple d'Arménie, voisin des Chalybes.

PHASIS, nom de toute la côte de la Colchide depuis l'embouchure du Phase au S. jusqu'à Dioscurias au N. — v. de commerce à l'embouchure du Phase, fondée par les Milésiens; sous la domination romaine, elle prit le nom de *Sébastopolis*. C'est auj. *Poti*. C. P.

PHATMÉTIQUE ou PHATNITIQUE (Branche), bras du Nil, appelé auj. *Branche de Damiette*. Ce n'est que le prolongement de la branche Athribitique.

PHATURITE (Nome), division de l'anc. Egypte, dans la Thébaïde; ch.-l. *Phaturis*.

PHAUSTUS de Byzance, historien arménien (d'autres disent grec) du IVe siècle. Très-versé dans la langue grecque, il a composé en cette langue une *Histoire nationale*, continuation de celle d'Agathange jusqu'à l'an 390. On croit que la traduction arménienne de cette Histoire, qui existe maintenant, Venise, 1835, 1 vol. in-8°, est de lui. Son style est emphatique; les jugements et les faits sont suspects, comme marqués d'un esprit d'opposition aux mœurs et aux institutions des Arméniens. C—A.

PHAVORINUS. *V.* FAVORINUS.

PHAYLLE, général phocidien au temps de la guerre Sacrée. Onomarque, son frère, occupé contre les Béotiens, l'envoya en Thessalie, 352 av. J.-C., sous prétexte de secourir le tyran Lycophron en guerre avec Philippe, roi de Macédoine, mais en réalité pour tenter la conquête de ce pays. Après quelques succès, Phaylle fut battu par Philippe, et rejeté dans les montagnes de la Phocide. Successeur de son frère dans la conduite de la guerre Sacrée, il se procura des soldats avec les trésors du temple de Delphes, défit les Béotiens près de Naryce, ville des Locriens, et succomba, au milieu de ses succès, à une maladie cruelle. O.

PHAZANIE, *Phazania*, contrée de la Libye intérieure, près de la Petite-Syrte; habitée par les Garamantes. Auj. le *Fezzan*.

PHAZÉMON, anc. v. du Pont, donnait son nom à un canton appelé *Phazémonitide*. Auj. *Merzifoun* ou *Marsiwan*.

PHÉACIENS, nom des habitants de Coreyre, dans l'*Odyssée*. Il venait du roi Phéax, dont le fils, Alcinoüs, reçut Ulysse retournant à Ithaque.

PHÉBÉ ou PHŒBÉ. *V.* DIANE.

PHÉBIDAS. *V.* PHŒBIDAS.

PHÉBUS ou PHŒBUS. *V.* APOLLON.

PHÉBUS (Gaston). *V.* FOIX (Gaston III, comte de).

PHÉDIME, fille d'Otanes, seigneur de la Perse, découvrit, la première, l'imposture de Smerdis le Mage, dont elle était l'une des femmes. Elle s'aperçut, la nuit, qu'il n'avait pas d'oreilles, et l'on sut ainsi qu'il était le Mage auquel Cyrus avait autrefois fait couper les oreilles pour un crime.

PHÉDON, d'Elis, philosophe grec, fut disciple et ami de Socrate, qui l'avait racheté, tout jeune encore, à des pirates. Après la mort de son maître, à qui il avait fermé les yeux, il retourna dans sa patrie, et y fonda une école, où il se consacra à l'enseignement de la morale. Platon a donné le titre de *Phédon* à un dialogue sur l'immortalité de l'âme.

PHÈDRE, *Phædra*, fille de Minos, roi de Crète, et de Pasiphaé, épousa Thésée, l'amant infidèle de sa sœur Ariane, et en eut deux fils, Acamas et Démophon. Elle conçut pour Hippolyte, son beau-fils, une passion criminelle, accusa le jeune prince, qui la repoussait, d'avoir voulu la séduire, et causa sa mort (*V.* HIPPOLYTE). Bientôt elle s'étrangla de désespoir. On voyait à Trézène son tombeau et le temple qu'elle avait élevé à Vénus. Elle fut représentée par Polygnote dans la Lesché de Delphes. Ses malheurs ont inspiré des tragédies à Euripide, à Sénèque, et à Racine.

PHÈDRE, *Phædrus*, philosophe épicurien du 1er siècle av. J.-C., fut un des maîtres de Cicéron à Athènes. Il avait écrit un traité *De la Nature des Dieux*, que l'orateur romain mit à contribution dans celui de ses ouvrages qui porte le même titre. Un fragment retrouvé à Herculanum a été publié, avec traduction latine, par Christ. Petersen, Hambourg, 1833, in-4°. *V.* Olleris, *De Phædro Epicureo*, 1841, in-8°.

PHÈDRE, *Julius Phædrus*, fabuliste latin, né dans la Piérie. On croit qu'il fut affranchi d'Auguste, et que Séjan le persécuta pour ses Fables. Son recueil, qui forme 5 liv., fut découvert au XVIe siècle par François Pithou; on l'attribua d'abord à Nicolas Perotti (*V. ce mot*); mais le manuscrit, découvert par Pithou, et longtemps égaré, fut retrouvé en 1780; il est du Xe siècle. L'apologue n'est pas pour Phèdre, comme pour La Fontaine, un petit drame sous lequel se cache la moralité; chez lui, le récit est peu de chose, la leçon est presque tout; de là une certaine sécheresse, et peu d'intérêt, d'autant plus que Phèdre, qui observe assez bien, est plus chagrin que malicieux. Sa langue est assez pure; cependant elle présente quelques altérations qui annoncent le commencement de la décadence. Les principales éditions sont celles de P. Pithou, Troyes, 1596, in-12; *Cum notis variorum*, 1667, in-8°; *ad Usum Delphini*, 1675, in-4°; de Burmann, Leyde, 1727, in-4°; de Schwabe, Brunswick, 1806, reproduite dans la *Bibliothèque classique latine* de Lemaire; de Titze, Prague, 1813; de Gail, Paris, 1826; de Berger de Xivrey, Paris, 1830; d'Orelli, Zurich, 1832, avec de nouveaux fragments découverts par Angelo Mai au Vatican; de Dressler, Leipzig, 1850. Il existe des traductions françaises par De Sacy (sous le nom de Saint-Aubin); de Joly, 1813; de Parisot, 1835; de E. Panckoucke, dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, 1834, in-8°; de Fleutelot, 1839, dans la collection Nisard. *V.* Christ, *de Phædro ejusque fabulis prolusio*, Leipzig, 1746, in-4°; Hartmann, *Chrestomathia Phædriana*, Altenbourg, 1779, in-8°; Collmann, *Index Phædrianus*, Marbourg, 1841, in-4°. D—R.

PHÉGÉE, roi d'Arcadie. *V.* ALCMÉON.

PHÉLIPPEAUX ou PHÉLYPEAUX, famille de magistrats célèbres, qui a donné sans interruption à la France, pendant 165 ans, des ministres et des secrétaires d'État. Elle descendait de Paul Phélypeaux, nommé secrétaire d'État en 1610 par Marie de Médicis; et elle se divisa en plusieurs branches, celles des comtes de *Pontchartrain*, de *Saint-Florentin*, de *Maurepas*, des marquis, plus tard ducs de *La Vrillière* (*V. ces mots*). G.

PHÉLIPPEAUX (A. LEPICARD DE), officier d'artillerie, né en 1768, m. en 1799, fut élevé à l'École militaire de Pont-le-Voy, passa en 1783 à celle de Paris, et fut le condisciple de Bonaparte. Lieutenant au régiment d'artillerie de Besançon en 1786, il émigra en 1791, fit la campagne de 1792 dans l'armée des princes, rentra en France en 1795 pour organiser une insurrection royaliste dans les départements du centre, s'empara de Sancerre, fut pris et enfermé à Bourges, parvint à s'échapper, osa

se rendre à Paris, où il enleva de la prison du Temple l'amiral anglais Sidney Smith, et l'accompagna, avec le titre de colonel, en Syrie. Il fut chargé de la défense de St-Jean d'Acre, assiégé par Bonaparte en 1799, la dirigea avec une rare habileté, et mourut des suites d'un coup de soleil, dix jours après la levée du siége. B.

PHELLUS, v. de l'anc. Lycie, près du vge actuel de *Saaret*. Nombreux tombeaux antiques, avec inscriptions grecques.

PHELPS, v. des Etats-Unis (New-York), à 20 kil. E. de Canandaigua; 5,600 hab.

PHÉMIUS, aède chargé par Ulysse de veiller sur Pénélope, et que les poursuivants de celle-ci forçaient de chanter dans leurs banquets. Ulysse voulut lui faire partager le sort des prétendants : il ne lui pardonna que sur les instances de Télémaque. P—T.

PHÉNÉE, anc. v. d'Arcadie, près de Cyllène. Les eaux d'un lac voisin étaient, disait-on, mortelles, quand on les buvait pendant la nuit.

PHÉNICIE, nom qui s'appliquait, soit à toute la côte de Syrie jusqu'à la frontière de l'Egypte, parce qu'elle fut d'abord occupée par des peuples phéniciens, et que plus tard ils en habitaient encore tous les ports de commerce, soit seulement à la partie qui s'étendait du fleuve Eleuthéros au N. (*Nahr-el-Kébir*), jusqu'au Bélos (*Nahr-Maman*) au S. depuis l'invasion des Israélites, et jusqu'au Chorséos (*Koradje*) à l'époque de la domination romaine. A l'E. le Liban et la partie S. de l'Anti-Liban étaient ses limites; à l'O., la Méditerranée. Sa longueur était d'environ 250 kil.; sa plus grande largeur, de 45. Du Liban et de l'Anti-Liban coulaient, du N. au S., l'Eleuthéros, le Sabbaticos (*Arca*), l'Adonis (*Nahr-el-Ibrahim*), le Lycus (*Nahr-el-Kelb*), le Tamyras (*Nahr-Damour* ou *Damer*), le Leontès (*Nahr-el-Kasmieh* ou *Leitani*). Le nom de *Phéniciens*, donné par les Grecs aux habitants de ce pays, signifiait *hommes rouges*; il s'expliquait ou par celui de la mer Rouge ou Erythrée, des bords de laquelle ils seraient venus, ou par les fruits rouges des nombreux palmiers de la côte de Syrie où ils s'établirent, ou plus probablement par la couleur de leurs vêtements et cette industrie de la pourpre qui les rendit si célèbres. Les Juifs les rangeaient parmi les peuples du pays de Chanaan, et eux-mêmes, selon toute apparence, se donnaient le nom de *Chananéens*, ce que faisaient encore les paysans africains autour de Carthage, colonie phénicienne, au temps de St Augustin. Dans la Bible, les Chananéens sont rangés parmi les descendants de Cham; mais l'analogie des caractères physiques, des langues, des religions primitives, permet de les rattacher avec certitude à la race Sémitique. Les Phéniciens furent, de tous les Chananéens, les seuls qui restèrent entièrement indépendants des Juifs, après la conquête de Josué; seulement ils furent resserrés sur la côte, et leurs tribus séparées les unes des autres par diverses portions de territoire israélite : ainsi, au S., les *Philistins* ou *Palestins*, limités par les tribus de Dan et de Siméon, occupaient les cinq villes de Gaza, Ascalon, Azoth, Accaron et Geth; séparés d'eux par les tribus d'Ephraïm, Manassé, Issachar et Zabulon, commençaient, à partir du Bélos, les *Phéniciens* proprement dits ou *Sidoniens*, avec les villes d'Acco (Ptolémaïs ou St-Jean-d'Acre), Tyr et Sidon; enfin, au N., les *Syro-Phéniciens*, mélange de Chananéens ou Phéniciens purs avec des Syriens ou Araméens anciennement établis sur la côte ou dans le Liban, occupaient Béryte, Byblos, Tripolis, Aradus, Antaradus. L'époque brillante de l'histoire de la Phénicie s'étend du XIe au VIe siècle, de l'époque de David à celle de Cyrus; mais cette histoire ne nous est pas connue dans les détails. On sait seulement que jamais la Phénicie ne forma un Etat unitaire, mais qu'elle fut toujours divisée en un certain nombre de villes, possédant chacune son territoire et des villes moins importantes sous sa domination : ainsi Antaradus dépendait d'Aradus, Sarepta de Sidon. Chaque grande ville avait sa constitution, et était indépendante sous le gouvernement de rois héréditaires, assistés de magistrats qui semblaient marcher de pair avec le roi, recevaient et envoyaient d'un commun accord avec lui des ambassades. Quelquefois des révolutions éclataient, et les rois étaient remplacés momentanément par des *suffètes* ou juges. Mais, faibles dans leur isolement, ces villes sentirent le besoin d'une défense mutuelle contre les étrangers, et formèrent de bonne heure une confédération, dont les Sidoniens furent d'abord les chefs : la prépondérance passa bientôt à Tyr, qui la conserva pendant toute l'époque historique. C'est à Tripolis que les rois se réunissaient avec un conseil envoyé par les différentes villes, pour délibérer sur les affaires de la confédération. Les Tyriens furent les alliés de David et de Salomon, et profitèrent des conquêtes de ces princes pour étendre leur commerce vers l'Euphrate et la mer Rouge. Devenus opulents par ce commerce, et possédant dans leur ville le temple de la grande divinité nationale, Malcarth, ils paraissent avoir voulu changer en domination souveraine l'hégémonie qui leur avait été attribuée, et avoir abusé de leur puissance; car lorsque Salmanazar attaqua cette ville (vers 712), on vit, comme à l'époque d'Alexandre, Sidon, Acco et beaucoup d'autres se soumettre, et équiper même une flotte contre leur capitale. Nabuchodonosor le Grand affermit en Phénicie la domination babylonienne, après avoir pris Tyr. En 538, le pays passa aux Perses, qui laissèrent à chaque ville ses rois et son gouvernement, ne demandant que de l'argent et des vaisseaux, conditions dont s'accommodèrent également Alexandre et les rois de Syrie, ses successeurs. Lors de la chute des Séleucides, la Phénicie fut, avec la Syrie, réduite en province romaine, 64, puis donnée par Antoine à Cléopâtre, à l'exception de Tyr et de Sidon, auxquelles il laissa l'indépendance. Mais Auguste rendit la Phénicie à son état premier, et, jointe à la Cœlésyrie, elle forma une province impériale, lors du partage entre le sénat et l'empereur. La Syrie ayant été morcelée par Adrien, la Phénicie devint une province particulière, avec Tyr pour capitale, et comprit, outre la côte, une partie des villes de l'intérieur, entre autres Damas. Cette Phénicie fut divisée par Constantin en deux provinces : Phénicie du Liban, capit., *Damas;* et Phénicie maritime, capit. *Tyr*, dépendant toutes deux, au IVe siècle, du diocèse, de la préfecture et de l'empire d'Orient. Elle forme auj. le centre de l'eyalet de Saïda. — L'antiquité, qui nous a laissé ignorer l'histoire intérieure des Phéniciens, nous a fait mieux connaître leurs expéditions maritimes, leur commerce et leurs colonies. Resserrés entre le Liban et la mer, et comme pressés entre les grandes monarchies d'Egypte et d'Assyrie, les Phéniciens ne pouvaient songer à devenir conquérants; les ports nombreux de la côte, les bois précieux du Liban, semblaient les prédestiner au rôle de peuple navigateur, industrieux et commerçant. A l'O., leurs colonies se répandirent dans tout le bassin de la Méditerranée; à l'E., ils s'établirent jusque dans le golfe Persique. L'Hercule tyrien, dont Diodore nous a conservé l'histoire fabuleuse, n'est autre chose que le symbole du peuple phénicien lui-même, portant dans tout l'Occident la civilisation. En Cilicie, la ville de Tarse, avant d'être colonie hellénique, avait été fondée par les Phéniciens; et le peuple des Solymes était de leur race. Ils s'étaient établis sur la Propontide, à Bithynion; sur le Pont-Euxin, à Prénétos : l'île de Chypre était remplie de leurs colonies, Citium, Amathonte, Paphos; ils avaient visité, avant les Hellènes, la Crète, Rhodes, la plupart des îles de la mer Egée, entre autres Thasos, où ils exploitèrent des mines aurifères, dont Hérodote vit encore les galeries. La Béotie reçut la célèbre émigration conduite par Cadmus. Mais la prospérité rapide de Milet et de ses colonies arrêta, dans cette partie de la Méditerranée, le commerce maritime des Phéniciens; ils ne cherchèrent pas à le leur disputer, et portèrent tous leurs efforts dans le bassin occidental de la mer Intérieure. La Sicile (où ils fondèrent Motya, Soloïs, Panorme, Eryx), la Sardaigne, les îles Baléares, étaient autant de stations, d'où leurs vaisseaux se rendaient en Espagne. Dans la partie S. de cette contrée, en Bétique, ils fondèrent 200 colonies, dit Strabon, entre autres Malaca, Hispalis, Carteia, Gadès, Tartessus; ils en tiraient de l'or, de l'argent, du fer, de l'étain, du plomb; le blé, les vins, l'huile, la cire, la laine fine, les poissons salés, les fruits de l'Espagne, étaient aussi pour eux d'importants objets de commerce. Ne trafiquant que par échange avec les peuples barbares de ce pays, pour lesquels les plus vils produits de l'industrie phénicienne étaient des merveilles, ils amassèrent d'immenses richesses. Il paraît certain qu'ils naviguèrent au delà des colonnes d'Hercule dans l'océan Atlantique; mais ils enveloppèrent leurs découvertes et leurs colonies d'un voile si épais, que l'on ne peut rien affirmer à cet égard. Strabon parle de 300 villes qu'ils auraient fondées sur la côte occidentale d'Afrique, et qui auraient été détruites par les Gétules et les Libyens. Quelque exagéré que soit ce nombre, l'expédition est vraisemblable, ainsi que leurs voyages sur les côtes de la Gaule, aux îles Cassitérides (Sorlingues), où ils exploitaient l'étain, et jusque dans la Baltique, où ils recueillaient l'ambre jaune. Sur la partie centrale de la côte N. de l'Afrique, ils fondèrent Utique, puis Carthage, Adrumète, Tysdrus, la grande et la petite Leptis, qui plus tard devinrent alliées de Carthage, et formèrent avec elle une confédération calquée sur celle de la métropole. Vers

l'E., ils possédaient, dans le golfe Persique, les îles Tyros ou Tylos et Aradus (auj. Bahrein), riches en bancs de perles, coton, bois de construction, et servant d'entrepôt aux marchandises que les Phéniciens tiraient de l'Inde. Ils ne commencèrent à naviguer dans la mer Rouge que lorsque Salomon, leur allié, leur eut ouvert les ports d'Élana et d'Aziongaber, enlevés aux Iduméens : c'était de là que leurs vaisseaux partaient pour les rivages de l'Arabie, de l'Éthiopie et de l'Inde, d'où ils rapportaient de l'ébène, de l'ivoire, de l'or, des épices, des singes, et des paons. Ce sont eux enfin qui, partant du golfe Héroopolite, dans la mer Rouge, entreprirent, dit-on, par ordre de Néchao, la circumnavigation de l'Afrique. Leur commerce par terre n'était pas moins étendu; il se faisait par caravanes, et avait trois directions principales : 1° route du S., vers l'Arabie Heureuse, qui fournissait elle-même l'encens, la myrrhe, l'or, les pierres précieuses, et recevait de l'Inde et de l'Éthiopie les épices, les aromates, l'ivoire et l'ébène, et vers l'Égypte, où les Phéniciens occupaient à Memphis tout un quartier, et d'où ils tiraient des étoffes de coton et des broderies recherchées; 2° route de l'E., à travers la Palestine et la Syrie vers Babylone, par Baalbek, Emèse, Palmyre, Thapsaque et les bords de l'Euphrate; ils recevaient, par cette voie, le froment, les raisins secs, l'huile et le baume de la Palestine, les vins et les laines de Syrie, les parfums que Babylone tirait des Indes; 3° route du N., vers l'Arménie et le Caucase, d'où ils tiraient des esclaves, des chevaux, des mulets, du cuivre. En échange, les Phéniciens portaient aux autres nations les produits de leur industrie, les célèbres teintures de pourpre, le verre, que pendant longtemps ils surent seuls fabriquer, les bijoux précieux, qu'ils ciselaient avec un art exquis. Enfin, l'antiquité leur attribue l'invention de l'écriture, que Cadmus apporta en Grèce. Leur religion était un naturalisme déshonoré par des fêtes orgiastiques et cruelles : leur grande divinité, à qui l'on immolait des victimes humaines, s'appelait Baal, Moloch et Adonaï : considérée comme principe féminin, elle portait les noms de Baaltis, Mylitta ou Astarté dans la Phénicie propre, ceux de Dercéto ou Atergatis chez les Philistins, où elle était adorée sous la forme d'un poisson. Enfin les Phéniciens avaient, comme les Grecs, leurs héros divins, entre autres Melcarth, l'Hercule tyrien, à qui ils avaient bâti des temples célèbres à Tyr, Thasos et Gadès. *V.* Movers, *les Phéniciens*, en allemand, Berlin, 1849-50, 2 vol. in-8°. C. P.

PHÉNIX, *Phœnix*, fut envoyé, selon la Fable, par son père Agénor à la recherche de sa sœur Europe, et donna son nom aux Phéniciens.

PHÉNIX, fils d'Amyntor, roi des Dolopes, eut les yeux crevés par ordre de son père sur une fausse imputation, recouvra la vue par les soins de Chiron, devint l'instituteur d'Achille, et le suivit à Troie.

PHÉNIX, oiseau fabuleux qui, suivant les Egyptiens, venait, tous les 500 ans, d'Arabie à Héliopolis, pour rendre les derniers devoirs à son père, qu'il enveloppait de myrrhe et portait dans le temple du Soleil. Il était semblable à un aigle, avait une huppe sur la tête, une queue blanche, et ses plumes jetaient des reflets de pourpre et d'or. On disait que, quand il sentait approcher la fin de sa vie, il se construisait un nid de plantes aromatiques, qu'il exposait aux rayons du soleil, et sur lequel il se consumait; de la moelle de ses os sortait un ver, qui se transformait en un nouveau phénix. *V.* Métral, *le Phénix ou l'oiseau du Soleil*, Paris, 1824.

PHÉRÉCRATE, poëte comique grec, né à Athènes, florissait vers 420 av. J.-C. Il a laissé son nom au *vers phérécratien*, composé d'un spondée, d'un dactyle et d'un trochée. Suidas lui attribue 17 comédies; Meursius et Fabricius en portent le nombre à 23, dont ils donnent les titres d'après les auteurs anciens. Il en reste quelques fragments recueillis par J. Hertel dans les *Vetustissimorum comicorum sententiæ*, et publiés avec ceux d'Eupolis par Runkel, Leipzig, 1829, in-8°. B.

PHÉRÉCYDE de Syros ou Syra, contemporain des Sept Sages de la Grèce et disciple de l'un d'eux, et peut-être lui-même maître de Pythagore à Samos, est le plus ancien prosateur grec dont il nous reste quelque chose. Il avait fait une *Théogonie* ou traité *Sur la nature des dieux*, le premier ouvrage philosophique de ce genre. Il professait, à peu de chose près, les doctrines d'Anaximandre, et regardait, dit-on, l'âme humaine comme impérissable. On dit que, le premier aussi, il observa les phases de la lune, et essaya de les déterminer. Il mourut vers la fin du VI^e siècle av. J.-C., et Pythagore vint, dit-on, d'Italie recueillir ses derniers soupirs. P—T.

PHÉRÉCYDE de Léros, logographe grec du V^e siècle av. J.-C., avait écrit, sous le titre d'*Autochthones*, un ouvrage assez étendu sur les généalogies athéniennes depuis Ajax de Salamine jusqu'à Miltiade. Nous n'en connaissons que quelques fragments cités dans les ouvrages anciens; ils ont été réunis dans les *Analecta litteraria* de Wolf, 1817, et publiés, avec ceux d'Acusilas, par Sturz, Géra, 1787. *V.* Matthiæ, *de Pherecydis fragmentis*, Altenbourg, 1814, in-4°. P—T.

PHÈRES, *Pheræ*, auj. *Velestina*, v. de Thessalie, dans le N. de la presqu'île de Magnésie, sur le lac Bébéis, près de la mer Egée, où Pagases lui servait de port. La Fable y fait régner Admète. Dans les temps historiques, elle fut la résidence de Jason et du tyran Alexandre.

PHÉRÉSÉENS, une des tribus Chananéennes qui habitaient la Palestine avant l'arrivée des Hébreux. Ils habitaient au N. de Sichem, sur les deux rives du Jourdain. Leur pays forma la tribu d'Ephraïm, et la demi-tribu occidentale de Manassé.

PHÉRON, roi d'Egypte, fils de Sésostris, selon les auteurs grecs. Il devint aveugle sur la fin de ses jours, pour avoir insulté le dieu du Nil.

PHIDIAS, le plus célèbre sculpteur de l'antiquité, né en Attique la 3^e année de la 70^e olympiade, vers 498 av. J.-C., m. en 431. On présume que ses premiers ouvrages furent les statues colossales de *Minerve guerrière*, en bois doré, avec les mains et les pieds en marbre pentélique, érigée du produit des dépouilles enlevées aux Perses à Marathon, et de *Minerve Poliade*, en bronze, qu'on plaça dans l'Acropole d'Athènes. Il exécuta une 3^e statue de Minerve, en ivoire et en or, pour la ville de Pellène en Achaïe. Pausanias affirme que la *Minerve Lemnienne*, offerte par les habitants de Lemnos aux Athéniens, et la première sur laquelle Phidias inscrivit son nom, était plus digne encore de la déesse; il donna à sa figure une expression de beauté vraiment divine. Périclès, devenu maître du pouvoir dans Athènes, chargea Phidias de la direction de tous les travaux décrétés par le peuple. Le plus important fut le Parthénon (*V. ce mot*), pour lequel l'artiste exécuta une nouvelle statue de Minerve, haute de 26 coudées (12 mèt. environ), debout, en or et en ivoire. Accusé d'avoir dérobé une partie de l'or destiné à cette statue, Phidias prouva son innocence; mais ses ennemis le poursuivirent encore comme sacrilége, pour avoir placé son portrait et celui de Périclès sur le bouclier de Minerve, où était représenté le combat de Thésée contre les Amazones. Il se retira en Elide, où il fit la célèbre statue de Jupiter Olympien (*V.* OLYMPIE), ouvrage qui excita l'admiration de toute la Grèce. Phidias avait une grande et riche imagination; néanmoins il travaillait avec calme et lenteur. Quand ses ouvrages étaient terminés, il écoutait les critiques ou plutôt le sentiment du peuple, et se corrigeait d'après ce juge. « Phidias eut une influence immense sur son siècle, dit Emeric David. Dans l'imitation du nu, ainsi que dans la pose des figures, bannissant la timidité qui avait enchaîné l'école précédente, il parvint à rendre la nature avec toutes ses inflexions et toute sa chaleur... Ses formes sont vraies, amples, souples, robustes; ses mouvements, justes et hardis; ses attitudes faciles, nobles, variées, propres à développer toutes les beautés de ses modèles. Appliqué à saisir dans la nature ses traits les plus majestueux, il l'imite avec sincérité; il allie la naïveté à la grandeur, et, si nous pouvons parler ainsi, il est sublime avec simplicité. » (*Vie des Artistes anciens et modernes*). *V.* L. de Ronchaud, *Phidias, sa vie et ses œuvres*, Paris, 1861, in-8°.

PHIDITIES (du grec φειδώ, *économie, frugalité*), nom des repas publics que Lycurgue établit à Sparte. Tous les citoyens étaient tenus de s'y rendre. On y menait les enfants comme à une école de sagesse et de tempérance. Le plus ancien d'âge disait à ceux qui entraient, en leur montrant la porte : « Rien de ce qui se dit ici, ne sort par là. » Les tables étaient ordinairement de 15 personnes. Chacun devait apporter par mois un boisseau de farine, 8 mesures de vin, 5 livres de fromage, 2 livres et demie de figues, et quelques pièces de monnaie pour acheter de la viande. Les sacrifices, ou les fatigues de la chasse étaient les seules causes pour lesquelles il fût permis de ne point assister à ces repas; mais alors il fallait y envoyer une part des animaux que l'on sacrifiait, ou du produit de la chasse.

PHIDON, tyran d'Argos au VII^e siècle av. J.-C., inventa, dit-on, la balance, et fit frapper, à Egine, la première monnaie d'argent.

PHIGALIE, v. d'Arcadie, au S., entre les riv. Néda et Lymax. C'est auj. *Paulitza*; on y voit encore les ruines

d'un beau temple d'Apollon, et les murs d'enceinte de la ville, avec plusieurs tours et portes.

PHILADELPHE, surnom de PTOLÉMÉE II et d'ATTALE II.

PHILADELPHIE, *Philadelphia*, v. de Lycie, à l'E. de Sardes, au pied du Tmolus et sur le Cogamus, affluent de l'Hermus, était sujette aux tremblements de terre; aussi ne contenait-elle à l'époque de Strabon qu'un très-petit nombre d'habitants, qui, la plupart, passaient leur vie à la campagne, occupés à la culture des terres. C'est auj. *Alascher*;—v. de la Cilicie Trachée; sans importance;—v. de Palestine, sur les frontières de l'Arabie et de la Pérée, au N.-E. de la mer Morte, reçut son nom de Ptolémée Philadelphe, roi d'Egypte; c'est auj. *Ammon* (*V. ce mot*). C. P.

PHILADELPHIE, v. des Etats-Unis et métropole de la Pensylvanie, à 200 kilom. N.-E. de Washington, 135 O.-S.-O. d'Harrisburg, sur la Delaware et le Schuylkill, à 120 kil. de l'Atlantique; par 39° 57′ 2″ lat. N., et 77° 90′ 40″ long. O.; 45,520 hab. en 1790; 70,287 en 1800; 96,287 en 1810; 119,325 en 1820; 167,325 en 1830; 228,691 en 1840; 568,034 en 1860. Elle a été la capitale des Etats-Unis jusqu'en 1800. Port vaste et sûr, le 4e de l'Union. Evêché catholique, évêché protestant, 6 temples de quakers. Hôtel des monnaies, le seul des Etats-Unis. Cour suprême des Etats-Unis, et *Circuit-Court*. Université dite *de Pensylvanie*, fondée en 1755; Faculté de médecine, renommée en Amérique; collége Girard, fondé en 1848 par un Français de ce nom pour les orphelins. Bibliothèque publique, avec muséum et collections diverses. Société d'agriculture, Athénée, Académie des sciences naturelles, Institut Franklin pour l'encouragement des arts mécaniques; Académie de musique avec vaste salle d'opéra, haute école centrale; pénitentiaire, et chantier de construction de l'Etat; deux arsenaux, et chantiers de construction de l'Union. Société historique de Pensylvanie, hôpital de la marine de l'Union; hospice d'orphelins, composé de 7 bâtiments magnifiques. Bourse des marchands, nombreuses banques, caisses d'épargne, chambres d'assurances. La ville est divisée en 6 quartiers, et administrée par 1 *mayor*, 1 *recorder*, 15 *aldermen*, et un conseil municipal. Les rues sont larges, droites et bien bâties. On remarque la place de Washington, et un superbe aqueduc. Industrie très-active : fabr. d'armes à feu, machines. Papiers de tenture, joaillerie, carrosserie, bronzes, tabacs, brasseries, scieries, savons, toiles, produits chimiques, distilleries, verreries, tanneries, imprimerie et librairie très-florissantes. Grand comm. avec l'Angleterre, la Chine, les Indes, le Brésil et la France. Import. de vins, eaux-de-vie, fruits du Midi, fer, liége, huile, soies écrues, verdet. Exportation de grains, farines, fromages, bois de teinture, houille, etc. Chemins de fer hippiques. — Philadelphie fut fondée par W. Penn en 1682. Un célèbre traité avec les Indiens des Six-nations y fut conclu en 1749. Le 1er congrès de l'Union s'y tint en 1774, et l'indépendance y fut proclamée en 1776. Les Anglais la prirent en 1777. La fièvre jaune décima sa population en 1793 et 1797. B.

PHILÆ, île du Nil. *V.* PHILÉ.

PHILAMMON, chantre de la Thrace, père de Thamyris et d'Eumolpus. Selon Plutarque, il remporta le prix de poésie et de musique aux premiers jeux Pythiques, et institua les chœurs dansants du temple de Delphes.

PHILANDER. *V.* PHILANDRIER.

PHILANDRIER (Guillaume), en latin PHILANDER, architecte et archéologue, né à Châtillon-sur-Seine en 1505, m. en 1565, contribua par ses écrits et ses monuments à la renaissance de l'architecture en France. Il s'attacha à Georges d'Armagnac, évêque de Rodez, et bâtit dans cette ville le palais de l'Archevêché, la porte St-Martial, et termina la cathédrale. Il a publié : *In Institutiones Quintiliani specimen annotationum*, Lyon, 1535, in-8°; *Annotationes in Vitruvium*, Rome, 1544, in-8°; 2e édit. augmentée, 1552, ouvrage encore très-estimé aujourd'hui.

PHILARÈTE, officier arménien au service de l'empereur grec Romain Diogène, le suivit dans son expédition contre les Turcs Seldjoukides, combattit pour lui contre Michel Parapinace, mais, après le triomphe de ce dernier, prit le titre d'empereur, et se rendit indépendant. Plus tard, il fit sa paix avec Nicéphore Botoniate, qui lui confera le duché d'Antioche. Il embrassa enfin l'islamisme, se soumit au sultan Malek-Schah, et mourut en 1086.

PHILBERT-DE-GRAND-LIEU (SAINT-), ch.-l. de cant. (Loire-Inférieure), arr. et à 23 kil. S.-O. de Nantes, près du lac de Grand-Lieu; 1,013 hab.

PHILÉ, *Philæ*, île du Nil, à 4 kil. S. de Syène, à l'origine des cataractes et sur la frontière de l'Egypte et de l'Ethiopie, était célèbre dans la religion égyptienne comme renfermant le tombeau d'Osiris, au culte duquel elle était consacrée. Elle est auj. couverte de magnifiques ruines des temples d'Osiris, d'Isis, de Typhon; de colonnes, d'obélisques ornés d'un nombre infini de sculptures et d'inscriptions, entre autres, d'une inscription bilingue en hiéroglyphes et en grec, qui, trouvée en 1819, fut le point de départ des découvertes de Champollion, touchant l'écriture phonétique. Sur la pointe N. de l'île, on rencontre aussi des ruines de murailles grecques et un arc de triomphe romain; quelques Barabras, habitants de l'île, y ont adossé leurs huttes. Philé s'appelait dans l'ancienne Egypte *Pilak*, c.-à-d. frontière éloignée : les Arabes la nomment encore *Bilak*, *Djeziret-el-Birbé* ou île des Temples, *Djéziret-el-Heiff*, ou *Anas-el-Wodjoud*. C. P.

PHILÉ (Manuel), poëte grec, né à Ephèse vers 1275, m. vers 1340, vint étudier à Constantinople sous George Pachymère, et passa toute sa vie à mendier la faveur des grands. On lui doit un poëme iambique Περὶ ζώων ἰδιότητος (*De animalium proprietate*), dont le fonds a été emprunté à Elien, et que De Pauw a publié, Utrecht, 1730, in-4°; on le trouve aussi dans les *Poetæ bucolici et didactici* de Didot, 1846. D'autres poëmes de Philé ont été édités, avec une version latine et des notes, par G. Wernsdorf, Leipzig, 1768, in-8°. M. Miller a découvert en Italie une *Monodie* en 539 vers sur Jean Paléologue, frère de Michel. Philé écrivait en vers *politiques* ou mesurés, contenant un nombre déterminé de syllabes, sans égard à la prosodie. B.

PHILELPHE (François), savant philologue, né en 1398 à Tolentino, m. en 1481, était gendre de Jean Chrysoloras, fils d'Emmanuel. Il étudia à Padoue, et y professa même l'éloquence à 18 ans; il fut ensuite secrétaire de l'ambassade de Venise à Constantinople, et de là fut envoyé par Jean Paléologue auprès de l'empereur Sigismond, pour implorer le secours de ce prince contre les Turcs. Il revint en Italie en 1427 avec une riche moisson de manuscrits, qu'il avait recueillis en Grèce. Il professa les lettres anciennes dans les principales universités de l'Italie, la philosophie à Rome, et, en dernier lieu, la rhétorique à Florence. Il avait un tel amour-propre, qu'il ne pouvait souffrir qu'on lui égalât personne dans les lettres. Les querelles qu'il eut avec plusieurs érudits de son temps, entre autres le Poggio, ne l'ont pas rendu moins célèbre que son savoir. Il était aussi l'ennemi des Médicis. Ses principaux ouvrages sont : *Satiræ*, Milan, in-fol., 1476; *Epistolæ, libri* XVI, Venise, in-fol., 1492; *de Conviviis lib.* II, Cologne, in-4°, 1537; *Apophthegmata, orationes et de legibus*, Paris, in-4°, 1503; des traductions latines de la *Cyropédie*, de la *Rhétorique* d'Aristote, de quelques *Vies* de Plutarque, de quelques *Harangues* de Lysias, etc. C. N.

PHILELPHE (Mario), fils aîné du précédent, né à Constantinople en 1426, m. en 1480, occupa un emploi à la cour de Jean Paléologue, puis à celle de René, roi de Provence. Appelé en 1451 à la chaire de belles-lettres à Gênes, il quitta cette place pour exercer la profession d'avocat à Turin, 1453, ensuite à Mantoue, 1459. Enfin il professa de nouveau les lettres à Venise, à Bologne et à Ancône. Il a laissé, entre autres ouvrages, des poésies latines et italiennes, des épigrammes, des tragédies, des comédies, des lettres, etc. N.

PHILÉMON, et BAUCIS, sa femme, tous deux Phrygiens, pauvres et vieux, donnèrent l'hospitalité à Jupiter et à Mercure, qui, sous la figure humaine, visitant la Phrygie, avaient été rebutés de tous les habitants du bourg près duquel demeuraient ces vieillards. Avant de s'éloigner, les dieux se firent connaître à leurs hôtes, et changèrent leur cabane en un temple, dont ils les firent ministres. Parvenus à un âge très-avancé, tous deux moururent ensemble, et furent métamorphosés, Philémon en chêne, Baucis en tilleul. Il faut lire cette charmante fable dans Ovide (*Métamorphoses*, liv. VIII), et dans La Fontaine. P.

PHILÉMON, poëte comique grec, né à Soles en Cilicie vers 320 av. J.-C., fut le contemporain et le rival presque toujours heureux de Ménandre, avec lequel il est, mais à un rang inférieur, le plus grand poëte de la *comédie nouvelle*. Il avait beaucoup de facilité et d'imagination, mais s'attachait plus à plaire au goût du moment qu'à celui des juges sérieux, ce qui explique la grande vogue qu'il eut de son vivant. Il reste de lui des fragments, qui ne sont pas sans mérite, mais trop peu nombreux pour que nous puissions l'apprécier par nous-mêmes. On les trouve réunis, avec ceux de Ménandre, à la suite de l'*Aristophane* de la collection Didot. Les comiques latins ont fait beaucoup d'emprunts à Philémon, aussi bien qu'à Diphile

et à Ménandre. Philémon laissa un fils, qui suivit avec succès la même carrière que son père. P—T.

PHILÉMON, grammairien grec, du Ve siècle selon les uns, du XIIe selon d'autres, a laissé un *Lexique technologique*, publié par Ch. Burney, Lond., 1812, in-8°. Fréd. Osann en a donné une nouvelle édition, augmentée de plusieurs fragments, et avec notes, sous le titre de *Philemonis grammatici quæ supersunt*, Berlin, 1821, in-8°.

PHILÈNES (Les), nom de deux frères carthaginois, qui se dévouèrent pour leur patrie. Carthage et Cyrène étaient convenues de faire partir, chacune de leur côté, deux hommes en même temps, pour fixer les limites du territoire des deux villes au lieu où ils se rencontreraient. Les Philènes, désignés à cet effet, arrivèrent à peu de distance de Cyrène; accusés de fraude, ils consentirent, pour se justifier, à être enterrés vifs sur la place. Leur tombeau devint la borne du territoire carthaginois. Deux autels leur furent élevés.

PHILÉTAS de Cos, poëte grec alexandrin, précepteur de Ptolémée Philadelphe, avait fait des élégies vantées par les critiques romains, et dont il ne reste que d'insignifiants débris, recueillis par Kayser, Gœttingue, 1793, in-8°. *V.* Bach, *De Phileta Coo*, Breslau, 1828.

PHILÉTÈRE, *Philæterus*, eunuque paphlagonien, nommé gouverneur de Pergame par Lysimaque, se rendit indépendant, en 283 av. J.-C., et gouverna pendant 20 ans, mais sans prendre le titre de roi. Il laissa ses Etats à son neveu Eumène. Il avait introduit, dans les mesures, un pied valant 35 centimètres 4 millimètres.

PHILIA. *V.* ANDANIA.

PHILIBERT-EMMANUEL, duc de Savoie. *V.* EMMANUEL.

PHILIDOR (François-André DANICAN, dit), compositeur de musique et célèbre joueur d'échecs, né à Dreux en 1727, m. à Londres en 1795, travailla dans le genre de l'opéra et de l'opéra-comique. Ses nombreux ouvrages sont presque tous oubliés; les meilleurs sont des opéras-comiques : *le Sorcier*, *le Maréchal ferrant*, et *Tom Jones*. Sa musique manque de mélodie, d'expression et d'originalité; mais il était assez bon harmoniste. Il mit en musique l'ode de Dryden, intitulée *la Fête d'Alexandre*, et le *Carmen sæculare* d'Horace. Il a publié une *Analyse des échecs*, Londres, 1749.

PHILIPEAUX (Pierre), né à Ferrières en 1759, m. en 1794, était avocat à la Révolution. Député de la Sarthe à la Convention, il se rangea parmi les Montagnards les plus exaltés, vota la mort de Louis XVI, fit ou appuya les propositions les plus extravagantes. Envoyé dans les départements insurgés de l'Ouest, il fut ému des désastres de la guerre civile, s'éleva, à son retour, contre le Comité de salut public, et périt enveloppé dans la proscription des Dantonistes. On a imprimé, en 1795, les *Mémoires historiques de Philipeaux sur la Vendée*, in-8°. B.

PHILIPON DE LA MADELEINE (Louis), littérateur, né à Lyon en 1734, m. en 1818, fut d'abord avocat du roi à la Chambre des comptes de Besançon, puis intendant des finances du comte d'Artois. Privé de cet emploi par la Révolution, il obtint, sous le Directoire, la place de bibliothécaire du ministère de l'Intérieur. On a de lui, outre des pièces de théâtre et des chansons : *Géographie élémentaire de France*, 2e édit., 1801, in-12; *Homonymes français*, 3e édit., 1817, in-8°; *Manuel épistolaire*, 7e édit., 1820, in-12; *Grammaire des gens du monde*, 2e édit., 1807, in-12; *Dictionnaire portatif des poëtes français, depuis* 1050 *jusqu'en* 1804, 1805, in-18; *Dictionnaire portatif des rimes, précédé d'un traité de versification française*, 2e édit., 1806, in-18; *Dictionnaire portatif de la langue française*, 3e édit., 1819, in-18, etc. Tous ces ouvrages, composés avec esprit et bon sens, et particulièrement écrits pour la jeunesse, furent utiles en leur temps; ils ont été depuis surpassés par d'autres.

PHILIPPE Ier, roi de Macédoine, 609-576 av. J.-C.

PHILIPPE II, roi de Macédoine, 360-336 av. J.-C., né en 382, était le 3e fils d'Amyntas II. Mêlé dans sa jeunesse aux troubles qui agitèrent son pays, emmené comme otage à Thèbes, en 366, par Pélopidas, il fut élevé dans la maison d'Epaminondas, formé par ce grand homme à la science militaire, à la stratégie, à l'art de conduire les hommes; il dut, en outre, à son séjour en Béotie de connaître les divisions de la Grèce, et d'apprendre le secret de sa faiblesse. A la mort de Perdiccas III, son frère, tué dans un combat contre les Illyriens, 360, il se rendit secrètement à Edesse, s'empara de la régence pour son neveu Amyntas, menacé par deux prétendants et plusieurs ennemis antérieurs, acheta la retraite des Illyriens, l'inaction des Thraces, protecteurs de Pausanias, l'un des prétendants, désintéressa les Athéniens qui soutenaient Argée, le second, par la promesse d'assurer l'indépendance d'Amphipolis, et leur renvoya ceux de leurs soldats qu'il trouva dans l'armée d'Argée. Plus libre alors, il défit les Péoniens, dont le roi Agis venait de mourir, battit les Illyriens, tua leur roi Bardyllis, et se fit céder le pays à l'E. du lac Lychnide. Proclamé roi par les Macédoniens reconnaissants, il réforma l'armée, la porta de 10,000 à 30,000 hommes, y introduisit une discipline rigoureuse, fit élever à sa cour les enfants des grands, en composa exclusivement ses gardes (*hétères*, compagnons) et sa cavalerie, à laquelle, le premier, il apprit à former le *coin*, enfin créa ou organisa la *phalange*, et forma des corps de *Peltastes*, d'où sortirent les *Doryphores* et les *Argyraspides*. Son but principal fut dès lors de donner des rivages à la Macédoine, pour la mettre à l'abri des dangers créés par les colonies grecques des côtes, et lui faire une place au milieu des nations maritimes; de là, en 358, le siége d'Amphipolis; il détourna les Olynthiens de la secourir, en leur livrant Anthémonte; il en écarta les Athéniens, déjà sourds d'ailleurs à la voix de Démosthène, et bientôt occupés par la guerre Sociale, en leur promettant de la leur livrer; il la prit, la traita avec barbarie selon Démosthène, avec modération selon Diodore, et la garda, ainsi que Pydna, alliée d'Athènes, dont il s'empara par trahison; puis il prit Potidée pour Olynthe, et renvoya saine et sauve la garnison athénienne qu'il y avait trouvée. Maître, par Amphipolis, des bois de construction de la Thrace, il conquit plus à l'E. Crénides, qu'il appela *Philippes*, 356, exploita dans le voisinage les mines d'or du mont Pangée, et en tira un revenu annuel de 1,000 talents (environ 6 millions), grandes ressources pour le politique qui n'estimait « aucune place imprenable, quand on y peut faire pénétrer un mulet chargé d'or. » Il eut alors l'habileté de s'arrêter, affecta de se consacrer à l'administration de son royaume, à l'organisation de son armée et de ses finances; mais son mariage avec Olympias, 357, lui donna à l'O. l'Epire pour alliée; et, en 356, se trouvant hors de Pella, sa nouvelle capitale, il apprit simultanément trois grandes nouvelles : celle d'une victoire décisive de Parménion sur les Illyriens; celle d'un succès aux jeux Olympiques, qui l'introduisait de fait dans la grande famille grecque; celle enfin de la naissance d'Alexandre, dont il confia l'éducation à Aristote. Affermi dans le N. et l'O., il s'étendit de nouveau vers la mer Egée, prit et rasa une alliée d'Athènes, Méthone, dont le siége, en 353, lui coûta l'œil droit (*V.* ASTER), et, au S., s'immisça, malgré deux défaites, dans les troubles de la Thessalie : il y tua l'allié de Lycophron, Onomarque, chef des Phocidiens sacriléges (*V.* GUERRE SACRÉE), s'empara de Magnésie et de Pagases, avant qu'elles ne pussent être secourues par Athènes, et, par ces conquêtes, s'assura à la fois d'excellents chevaux pour sa cavalerie, de nouvelles positions sur la mer Egée. — Il avait voulu poursuivre en Grèce les Phocidiens sacriléges; mais il trouva les Thermopyles gardées par Nausiclès et les Athéniens, justement inquiets de ses progrès; force lui fut de rentrer en Macédoine; il en garda rancune à Athènes. Bientôt, en effet, il justifia la 1re *Philippique* de Démosthène, 352, en attaquant un fort athénien entre Périnthe et Byzance. Puis, après une inaction apparente, qu'il employa à s'acheter des partisans en Grèce, il menaça Olynthe, en prenant les villes voisines, Apollonie, 350, Stagyre, Géra, Myciberne et Torone, 349, l'attaqua elle-même sans que les 3 *Olynthiennes* provoquassent un secours d'Athènes assez prompt et assez efficace, acheta d'Eutycrate et Lasthènes la reddition de la place, la pilla, en vendit les habitants, et, célébrant à Dium, 347, sa victoire par des jeux magnifiques, y attira un grand nombre de Grecs, et les gagna par ses présents. Athènes seule s'efforça de former contre lui une coalition; il feignit de vouloir traiter, joua trois ambassades athéniennes, entre lesquelles il détrôna Kersobleptès, roi de Chersonèse, conclut avec la seconde, à Phères, un traité de 7 ans, et, sans attendre la 3e, qui venait en faire modifier les clauses, se fit appeler par les Béotiens pour terminer la *Guerre sacrée*, franchit à l'improviste les Thermopyles, 346, rejeta Phalécos et ses Phocidiens dans le Péloponèse, fit condamner le peuple sacrilége par le Conseil amphictyonique, hérita de ses deux voix dans ce conseil, et se fit attribuer, avec l'intendance du temple de Delphes, la présidence des jeux Pythiques. Grec à ce double titre, il le fit reconnaître par Athènes elle-même, malgré l'irritation de cette république, et Démosthène fit maintenir la paix. Elle n'était pas sincère; Philippe menaça Sparte et Corinthe pour isoler les Athéniens, se fit défendre devant eux contre de nouvelles accusations de Démosthène, et

s'établit définitivement dans la Thessalie, qu'il divisa, 344, en 4 districts, et dont il s'attribua tous les revenus. Il recommença la guerre directe par une tentative sur Mégare, 343, et, à la suite d'opérations en Epire contre les ennemis d'Alexandre, son beau-frère, par un coup de main sur Ambracie, que sauva Démosthène lui-même pendant que les Athéniens assiégeaient Magnésie. Il s'en vengea en leur prenant Halonèse, remonta en Thrace, y détruisit plusieurs colonies grecques de la côte, en établit dans l'intérieur en les peuplant de Grecs fugitifs ou achetés, parfois même de malfaiteurs (Philippopolis), et par là menaça la Chersonèse orientale, Byzance, les rivages de l'Euxin, colonies et greniers d'Athènes; elle répondit en envoyant dans l'Hellespont l'énergique Diopithe, qui envahit même la Macédoine, et qui fut défendu par Démosthène contre les plaintes des partisans de Philippe. En même temps, elle sollicitait les secours des Perses. Philippe ne ménagea plus rien; en 341, il assiégea Sélymbrie et Périnthe; la 2e fut sauvée par les secours de Byzance, des Perses et d'Athènes, dont les vaisseaux capturèrent dans la mer Egée plusieurs bâtiments macédoniens, pendant que Phocion chassait les Macédoniens de l'Eubée, 340 ?, expédition dont la date n'est pas certaine, et que d'autres placent 10 ans plus tôt, 350? Philippe ne fut pas plus heureux devant Byzance, également sauvée par Phocion, 340-339. Irrité, il alla battre les Scythes du roi Athias, fut attaqué au retour par les Triballes, courut risque de la vie, et ne fut sauvé que par son fils Alexandre. Ses ports étaient encore bloqués : Eschine, qu'il avait peut-être gagné à l'époque de la Ire ambassade, le sauva en lui faisant donner le commandement des forces amphictyoniques pour une nouvelle guerre Sacrée contre les Locriens d'Amphissa. Entré en Grèce, il laissa de côté la guerre Sacrée, prit Elatée, la fortifia, et marcha sur l'Attique, aussitôt soulevée par Démosthène et unie à la Béotie : il triompha de cette coalition, et en battit le général Lysiclès à Chéronée, 338, victoire décisive qui ruina la liberté de la Grèce. Rappelé à la modération par Démade, satisfait de sa prépondérance, et secret admirateur d'Athènes, il lui accorda une paix honorable, lui laissa la Chersonèse, Lemnos, Imbros, Samos, et lui donna Oropos enlevée aux Thébains; mais il traita très-durement ceux-ci, et releva contre eux Orchomènes et Platée. Convoquant ensuite à Corinthe l'assemblée générale des Grecs, il se fit nommer *généralissime*, pour attaquer l'Empire perse à leur tête. Enfin, avant de rentrer en Macédoine, il envahit le Péloponèse (date incertaine; d'autres placent cette invasion en 344), ravagea la Laconie, agrandit Messène, Mégalopolis, Tégée, Argos. A l'O., il mit garnison dans Ambracie, fit chasser ses ennemis de l'Acarnanie, et, à l'E., reçut Byzance dans son alliance. En 337, il envoya en Asie Parménion et Attale, avec l'intention de les suivre de près. Mais de violents démêlés avaient troublé le palais; Olympias, répudiée et outragée, s'était retirée en Epire; Philippe avait épousé Cléopâtre, nièce d'Attale, un de ses officiers, et donné sa propre fille à son beau-frère Alexandre : pendant les fêtes qui suivirent le second mariage, il fut assassiné à Edesse par un Macédonien de haute naissance, Pausanias, à qui il avait refusé justice, et que l'on a cru l'instrument soit d'Olympias, soit des Perses et d'Athènes secrètement unis par Démosthène. Philippe avait alors 47 ans. Parfait général malgré ses infirmités (il était borgne et boiteux), politique habile et peu scrupuleux, génie prudent et opiniâtre à la fois, il avait fait de la Macédoine le premier Etat du monde grec; il pouvait se promettre en Asie les succès réservés à son fils. L'histoire lui reconnaît de grandes qualités, un esprit vif et sensé, mais aussi des vices honteux et des mœurs dissolues. Il reste de lui quelques Lettres écrites d'un style noble et concis. *V.* Flathe, *Histoire de Macédoine*, en allemand, 1834; Brueckerner, *Philippe et les Etats grecs*, en allemand, 1837; Olivier, *Histoire de Philippe*, 1740.

A. C.

PHILIPPE III, roi de Macédoine. *V.* ARRHIDÉE.

PHILIPPE IV, roi de Macédoine, fils de Cassandre, lui succéda, 298, et mourut presque aussitôt d'une grave maladie, laissant le trône à son frère Antipater.

PHILIPPE V, roi de Macédoine (appelé le plus souvent Philippe III, à cause du peu d'importance des deux précédents), né en 234 av. J.-C., roi de 220 à 178, était fils de Démétrius II, et neveu d'Antigone Doson, qui, chargé de la régence pendant sa minorité, s'empara du pouvoir, 232-220. Il devint roi à l'âge de 14 ans, par la mort d'Antigone. Appelé en Grèce par Aratus, à qui il témoigna longtemps la plus grande déférence, il entra dans le Péloponèse, où il évita de prendre parti dans les troubles de Sparte, assembla à Corinthe les membres et les alliés de la ligue achéenne, se fit charger de l'exécution de leurs arrêts contre la ligue étolienne, et prononça à Egion un discours, dicté par Aratus, qui fit bien augurer de sa modération. Il ne tarda pas à la démentir, 220-217, dans le cours de la *Guerre des deux ligues*, qu'il fut obligé d'interrompre pour revenir repousser de son royaume une menaçante invasion de Dardaniens : on le vit, en effet, ravager les campagnes d'Elis et de Triphylie, prendre Ambracie, brûler le temple de Thermos, renverser dans cette ville plus de 2,000 statues, enfin, après la prise de Thèbes en Phthiotide, pénétrer dans la Laconie, où il battit deux fois le tyran Lycurgue. Il aurait dû au moins écraser les Etoliens et Sparte, pour prévenir les divisions de la Grèce en face de l'étranger : il leur accorda la paix, à la condition qu'ils lui laisseraient ses conquêtes, et qu'ils défendraient la patrie commune contre Rome. En 217, il céda aux suggestions de Démétrius de Pharos, qui, détrôné par les Romains, lui conseillait la conquête de l'Italie, équipa 100 vaisseaux pour les chasser de l'Illyrie, laissa échapper l'occasion de jeter une armée en Italie au moment de la bataille de Cannes, 216, et traita tardivement avec Annibal, 215. Il devait mettre en mer 200 vaisseaux, aider les Carthaginois à s'emparer de l'Italie, et en obtenir des secours pour établir sa domination sur toute la Grèce, les îles et les contrées voisines. Rome découvrit le traité, le révéla aux Grecs indignés, gagna les Etoliens, qui lui ouvrirent la Grèce centrale, mit à profit les lenteurs de Philippe, et l'attaqua la première au moment où il assiégeait Apollonie : Valérius Lævinus le força de brûler lui-même sa flotte à l'embouchure de l'Aoüs. Philippe, irrité de cet échec et plus encore des reproches d'Aratus, fit peut-être empoisonner ce censeur incommode, avec son fils, crime qui lui aliéna une partie de la ligue achéenne. Le sénat lui suscita en Grèce de nouveaux ennemis; il vainquit cependant les Etoliens en diverses rencontres, 211-205, et notamment à Larisse, 208, Sulpicius près de Corinthe, 209, les Messéniens dans le Péloponèse; mais, attaqué par Attale de Pergame, qui lui enleva plusieurs villes, il traita séparément, 205, avec l'Etolie, et avec Rome au prix de la Parthénie. En retour, il voulut, de concert avec Antiochus le Grand, dépouiller Ptolémée Epiphane, 204, fut arrêté dans ce dessein par la protection que Rome étendit sur l'Egypte, fit néanmoins la guerre aux alliés du sénat et de Ptolémée, Rhodes, dont il triompha près de Milet, 203, et Attale, qui le battit plusieurs fois, mais sans pouvoir l'empêcher de prendre plusieurs villes de Thrace, 5 places de Mysie et Abydos. Engagé par Rome à ménager les alliés de la république, il continua ses attaques, irrita les Grecs par ses crimes et son despotisme, osa envoyer, avant Zama, 4,000 hommes à Annibal, et, ravageant l'Attique, y brûla le Lycée, y brisa un nombre considérable de statues. Le sénat lui déclara la guerre, 200, et l'attaqua sur quatre points (Eubée, Péloponèse, Thessalie, Macédoine); réduit à peu d'alliés (Béotiens, Thessaliens, Acarnaniens, Epirotes et Achéens), Philippe perdit Chalcis en Eubée, vit ses côtes dévastées par une flotte romaine, fut battu par le consul Servilius au Lycus, à Athacus, à Octolophe, et rejeté en Macédoine, où le défaut de vivres empêcha seul le consul de s'établir. En 199, l'inaction du nouveau consul, Villius, permit à Philippe d'occuper sur les bords de l'Aoüs une position inexpugnable, d'où il couvrit l'Epire et la Thessalie; mais Flamininus l'en débusqua, 198, en tournant le camp royal par un sentier dont un traître lui révéla l'existence, le laissa piller et s'aliéner ainsi la Thessalie, gagna lui-même les peuples de la Grèce centrale, et, en juin 197, le vainquit à Cynoscéphales. Philippe traita, et consentit à n'avoir plus que 500 soldats, 5 vaisseaux de transport, sans bâtiments militaires, à payer immédiatement 500 talents (près de 3 millions) et 50 annuellement, à ne point faire de guerre sans le consentement du sénat, à rendre leur indépendance à la Thessalie et à l'Orestie, enfin à donner des otages, et, entre autres, son fils Démétrius. D'abord fidèle au traité, il fournit des auxillaires à Flamininus pour sa guerre contre Nabis, tyran de Sparte, et plus tard aux légions d'Apollonie pour reprendre sur Antiochus le Grand, 192, plusieurs villes thessaliennes et débloquer Larisse. Bientôt il chercha en Thrace des compensations à ses pertes, occupa Ænos et Maronée, et, dénoncé par Eumène, obligé de comparaître devant les Romains, dépossédé de ses nouvelles conquêtes, il ne songea plus qu'à la guerre : tous les jours il se fit lire le traité avec Rome, pour entretenir son indignation; il se prépara de nouvelles ressources, en ouvrant des mines, établissant des impôts, développant le commerce, repeu-

plant les villes maritimes et en fondant de nouvelles (Philippopolis sur les bords de l'Hèbre); il entama des négociations secrètes avec les Bastarnes du Danube, dans la pensée de les établir en Dardanie et de les jeter de ce point sur Rome. Mais le sénat avait un parti puissant dans la Macédoine même; Démétrius, élevé à Rome, fut rendu à son père, et devint le chef de ce parti; Persée, qui voulait régner, en profita pour calomnier Démétrius auprès de Philippe, 181, et faire périr son frère; Philippe languit ensuite, consumé de regrets et de remords; il mourut, laissant ses préparatifs inachevés aux mains de Persée lui-même. Il avait manqué de suite dans ses desseins, de modération et de loyauté dans sa conduite; mais il avait jugé la politique du sénat, et fait tous ses efforts pour y mettre obstacle; il échoua en partie par sa faute, en partie par les divisions et la faiblesse de la Grèce. A. C.

PHILIPPE, roi de Syrie, 95-80 av. J.-C., était fils d'Antiochus VIII Grypus. A la mort de son frère aîné Séleucus VI, il partagea le trône avec son frère jumeau Antiochus XI (de là leur surnom de *Philadelphes*), attaqua avec lui Antiochus IX de Cyzique, conquit la Cilicie, mais fut vaincu en Syrie par Antiochus X, fils du précédent, et son frère se noya dans l'Oronte, 95. De concert avec un 3e frère, Démétrius, que soutenait Ptolémée Soter II d'Egypte, il chassa Antiochus X, voulut régner seul, attaqua Damas pendant l'absence de Démétrius, fut battu par lui au retour, perdit Antioche sa capitale, et ne reprit l'avantage qu'avec le secours du général Parthe Mithridate Sinnacès, qui fit son adversaire prisonnier, 88. Il se montra clément envers les partisans de Démétrius; toutefois, Damas ne reconnut pas son autorité, et se livra à un autre de ses frères (Antiochus XII *Dionysos* et *Callinicus*); mais il la prit, pendant que celui-ci combattait les Arabes et les Juifs. Il la traita si durement, qu'elle retourna à Antiochus XII, et, après la mort de ce prince, 85, se donna à Arétas, roi Arabe, au moment où Antiochus X de Cyzique reprenait quelques parties de la Syrie. Lassés des démêlés des Séleucides, les Syriens offrirent la couronne à Tigrane, roi d'Arménie, et Philippe fut réduit à une condition privée, 80. Six ans après la réduction de la Syrie par Pompée, il fut appelé, en 58, par les filles de Ptolémée Aulètes à les défendre contre leur père, qu'elles avaient chassé et que Rome rétablissait. Il allait partir pour Alexandrie, quand il fut arrêté par Gabinius, gouverneur de Syrie. Il mourut l'année suivante, 57. A. C.

PHILIPPE de Judée, fils d'Hérode, fut accusé auprès de lui de crimes imaginaires par son frère Antipater, fut reconnu innocent, devint le préféré d'Hérode, alla après sa mort, 4 av. J.-C. défendre, à Rome, Archélaüs son autre frère, dont on contestait les droits au royaume de Judée, gagna en partie sa cause, reçut d'Auguste le titre de tétrarque avec la Trachonite, la Batanée, l'Auranitide, l'Iturée et quelques autres territoires. Il ne fut pas enveloppé dans la disgrâce d'Archélaüs, détrôné en l'an 6 après J.-C., agrandit le bourg de Bethsaïde, en fit une ville qu'il appela *Julias* (de Julie, fille d'Auguste), augmenta Panéas aux sources du Jourdain, l'appela *Césarée*, et mourut en 33, ne laissant nul enfant de Salomé, fille d'Hérode-Philippe et d'Hérodiade. Sa tétrarchie fut, après lui, réunie à la province de Syrie. A. C.

PHILIPPE, *Lucius-Marcius-Philippus*, consul l'an 662 de Rome, 91 av. J.-C., fit, avec les chevaliers, une vive opposition aux plans de Drusus et aux demandes des alliés; il attaqua avec violence le sénat, provoqua ainsi une foudroyante réplique de Crassus, dernier discours de ce grand orateur, voulut en vain arrêter les suffrages le jour du vote, mais fut repoussé avec une grande violence par le viateur du tribun. Il dut bientôt à un avis de Drusus lui-même d'échapper au complot formé contre sa vie par les conjurés italiens : service qui ne l'empêcha peut-être pas d'être le complice du meurtre de Drusus, bientôt assassiné par la faction des chevaliers. A. C.

PHILIPPE (Marcus-Julius), dit *l'Arabe*, empereur romain, l'an 997-1002 de Rome, 244-249 de J.-C., né vers 204 près de Bostra, était fils d'un ancien chef de brigands, se distingua sans doute par ses services militaires, devint préfet du Prétoire, 243, après la mort du tuteur de Gordien III, Misithée, qu'il avait peut-être empoisonné, excita contre Gordien, par une disette simulée, le mécontentement des soldats de Mésopotamie, se fit associer par eux à l'Empire, et bientôt succéda à l'empereur, massacré par les soldats. Il termina la guerre contre les Perses, en cédant à Sapor la Mésopotamie, prit le titre de *Parthicus Maximus*, associa à l'Empire son fils M. Julius Philippus, et vint à Antioche pour y prendre part aux fêtes de Pâques; il était, en effet, chrétien. Mais le patriarche Babylas lui ferma l'église, jusqu'à ce qu'il eût expié ses crimes, et, en particulier, le meurtre de Gordien, au sujet duquel Origène lui écrivit une longue lettre de reproches. Il se soumit, confia à son frère Priscus le gouvernement de la Syrie, revint à Rome, et ne s'occupa plus qu'à réprimer les Barbares du Danube, les Goths, les Carpes, qu'il vainquit en Dacie, 245. Il prit les noms de *Carpicus Maximus, Germanicus Maximus*, 247, célébra à Rome le millième anniversaire de la fondation de Rome, et vit commencer la longue période d'usurpateurs qui ne finit qu'en 268 : Jotapien vainquit Priscus en Syrie, et prit la pourpre; Décius, envoyé contre Marinus, que venaient de proclamer les légions de Mœsie révoltées, fut porté par elles à l'empire. Philippe périt à Vérone en le combattant, 249, et les Prétoriens massacrèrent son fils. A. C.

PHILIPPE, Acarnanien, médecin d'Alexandre le Grand. Ce prince s'étant baigné tout couvert de sueur dans le Cydnus, à Tarse, fut saisi d'une fièvre violente, qui menaça ses jours. Philippe lui présenta une potion, et, malgré une lettre de Parménion, qui dénonçait ce médecin comme vendu à Darius, Alexandre l'avala, et guérit, 333 av. J.-C. O.

PHILIPPE de Thessalonique, poëte grec, dont l'époque précise est inconnue; Vavasseur et Fabricius en font un contemporain d'Auguste; Reiske et Jacobs le placent au temps de Nerva et de Trajan. On lui doit un recueil des pièces légères de 13 petits poëtes, connu sous le nom de *Deuxième Anthologie* ou *Anthologie de Philippe;* et un certain nombre d'épigrammes de sa composition, insérées dans cette collection : les unes sont gracieuses et délicates; les autres, vives et spirituelles; quelques-unes, pleines de force (sur Hipponax et sur Léonidas). Il n'y a pas d'édition spéciale de son *Anthologie;* on la trouve dans les grandes éditions de l'*Anthologie* de Planude. A. C.

PHILIPPE (Saint), un des 12 Apôtres, né à Bethsaïde (Galilée), fut appelé auprès de J.-C. le jour qui suivit la vocation de St Pierre et de St André, et le suivit jusqu'au jardin des Oliviers. Après la descente du St-Esprit, il alla prêcher l'Evangile en Phrygie, où il mourut vers l'an 80, dans un âge très-avancé. Fête, le 14 novembre dans l'Eglise grecque, le 1er mai dans l'Eglise latine.

PHILIPPE (Saint), un des 7 premiers diacres de l'Eglise, prêcha à Samarie, et confondit par ses miracles Simon le Magicien. On croit qu'il mourut à Césarée vers l'an 70. Fête, le 6 juin.

PHILIPPE NÉRI (Saint). *V.* NÉRI.

PHILIPPE Ier, 4e roi Capétien, 1060-1108, né en 1053, était fils de Henri Ier et d'Anne de Russie; il fut sacré à Reims du vivant de son père, 1059, et devint roi sous la tutelle de Baudouin V, comte de Flandre, son oncle maternel. Baudouin administra loyalement le domaine; à sa mort, 1067, Philippe voulut intervenir dans les luttes de ses fils, fut battu, en 1070, par Robert le Frison à Cassel, et obligé d'épouser, 1071, la belle-fille du vainqueur, Berthe, fille de Florent, comte de Hollande. Pour affaiblir la puissance de Guillaume le Conquérant, roi d'Angleterre, duc de Normandie, et prétendant à la suzeraineté sur la Bretagne, il s'unit au fils aîné de ce prince, Robert Courte-Heuse, qui ne put tenir contre son père, 1074-1077; puis il fit échouer Guillaume au siége de Dol en Bretagne, et l'inquiéta du côté du Vexin, 1076. En 1087, les pillages commis par les gens de Mantes dans le comté d'Evreux, le refus de restituer le Vexin à la Normandie, une allusion grossière à l'embonpoint maladif de Guillaume, attirèrent sur Philippe Ier la colère du duc : Mantes fut pillée et brûlée; mais Guillaume y mourut; et, libre de ce côté, grâce aux discordes de ses trois fils, vainqueur, en 1089, du comte de Blois et de Chartres qu'il fit prisonnier, Philippe s'abandonna sans contrainte à ses passions. Il répudia, 1091, Berthe, demanda en mariage Emma, fille de Roger de Sicile, n'attendit pas son arrivée, obéit à l'appel de Bertrade de Montfort, 3e femme de Foulques le Réchin, l'enleva dans l'église de Tours, et l'épousa. Il encourut ainsi, 1095, l'excommunication : Urbain II la lança, au concile de Clermont, contre le roi adultère et simoniaque à la fois. En guerre un instant, 1097, avec Guillaume le Roux au sujet du Vexin, Philippe n'obtint de Pascal II l'absolution qu'après 10 années, 1105, et en s'humiliant complétement devant l'Eglise. Dès 1100, le besoin de réprimer les barons du domaine, encouragés dans leur rébellion par l'excommunication du suzerain, lui avait fait associer son fils Louis au trône, et le jeune prince se signala aussitôt contre les barons du N. de Paris. La haine de Bertrade contre Louis s'en accrut; elle l'empoisonna; il fut sauvé, mais conserva toujours une pâleur mortelle; les instances de son

père l'amenèrent à se réconcilier avec sa marâtre, 1104, et Philippe lui accorda, en gage de réconciliation, Pontoise et le Vexin. Ce prince demeura étranger aux grands événements de son temps (établissements des Normands en Sicile, conquête de l'Angleterre, guerres soutenues contre les Musulmans d'Espagne par des princes aquitains groupés autour du Cid, fondation du comté de Portugal par Henri de Bourgogne, élévation d'une dynastie bourguignonne en Castille, 1re croisade, etc.). Philippe a réuni trois territoires au domaine : le Gâtinais, 1066, le Vexin, 1076, le comté de Bourges, 1100. Il est le premier qui, pour autoriser ses lois et chartes, les ait fait souscrire par ses grands-officiers. De Berthe il avait eu 4 enfants : Louis le Gros, Henri, Charles, Constance, mariée d'abord à Hugues de Troyes, puis à Bohémond d'Antioche; de Bertrade, 4 : Philippe, comte de Mantes et sire de Mehun, Fleuri, Cécile, qui épousa successivement Tancrède, neveu de Bohémond, et Pons de Toulouse, comte de Tripoli, enfin Eustache, qui fut mariée à Jean d'Etampes. A. C.

PHILIPPE II ou PHILIPPE-AUGUSTE, ainsi nommé du mois de sa naissance (août, en latin *Augustus*), 7e roi Capétien, 1180-1223, né en 1165, fils aîné de Louis VII et d'Alix ou Adélaïde de Champagne, reçut successivement les surnoms de *Dieudonné*, d'*Auguste* et de *Conquérant*. Sacré, du vivant même de son père, il subit quelque temps les deux influences rivales de sa mère unie à ses 4 oncles (Henri de Champagne, Guillaume de Champagne, cardinal-archevêque de Reims, Thibaut de Chartres, Etienne de Sancerre), et de Philippe d'Alsace, comte de Flandre, son parrain, qui lui avait fait épouser sa nièce, Isabelle de Hainaut : descendante de Charlemagne par Charles de Lorraine, elle semblait lui apporter une seconde consécration de la royauté, et devait, à la mort du comte de Flandre, hériter de l'Artois et d'une partie de ses domaines. Après avoir rendu plusieurs édits contre les hérétiques, blasphémateurs, histrions et comédiens, il dégagea bientôt la royauté menacée par ces intrigues de famille : uni à Philippe d'Alsace, il rejeta la tutelle de sa mère et de ses 4 oncles, refusa ensuite de se laisser gouverner par le comte de Flandre, combattit hardiment la ligue formée par lui avec les princes de Champagne et Hugues III de Bourgogne, fut d'abord repoussé dans le Berry, 1181, mais, secouru par son beau-frère, Henri Court-Mantel, et par les Brabançons, ravagea les terres bourguignonnes et champenoises, réclama l'héritage de la femme du comte de Flandre, Eléonore de Vermandois, qui venait de mourir, 1182, et, grâce à la médiation de Henri II, roi d'Angleterre, arracha au comte l'Amiénois. Il l'attaqua de nouveau, 1184-85, dans la crainte qu'un 2e mariage du comte ne le privât de ses droits sur ses Etats, et le contraignit, avec l'aide de Henri II, à lui céder le Vermandois, moins Péronne et St-Quentin, dont la réversibilité lui fut promise, ainsi que pour l'Artois. S'associant aussi aux efforts tentés de toutes parts pour maintenir la paix publique, il contraignit le sire de Beaujeu, le comte de Châlons et le duc de Bourgogne, à respecter les biens de l'Eglise et à reconnaître la prérogative royale; il autorisa au début, et soutint avec les milices communales, l'association dite des *Capuchons* ou des *Chaperons blancs*, spontanément formée pour détruire les *Brabançons*, *Routiers*, *Cottereaux*, *Aragonais*, qui pillaient les marchands, infestaient le plat pays et torturaient les prêtres; 7,500 furent exterminés près de Châteaudun, 1184, et les nobles d'Auvergne en tuèrent plus de 3,000. De 1186 à 1189, Philippe reprit la lutte de son père contre Henri II, lui réclamant le Vexin à la mort de Henri Court-Mantel qui l'avait reçu en dot; la lutte fut encore circonscrite dans le Vexin et dans le Berry, 1186; mais en excitant contre Henri son fils Richard, dont il reçut l'hommage, 1188, en bravant l'intervention du pape, il imposa à Henri II le traité d'Azai-sur-Cher, 1189, qui lui laissa ces 2 provinces. A la mort de Henri, il renouvela d'abord avec Richard un pacte d'amitié et d'alliance; mais leur position réciproque et les différences de leur caractère devaient les mettre aux prises. La 3e Croisade (*V. ce mot*) sembla devoir retarder leur rupture : elle éclata cependant, une 1re fois en Sicile, au sujet de la dot d'Alix, sœur de Philippe, que Richard avait dû épouser, une 2e fois en Palestine, où Philippe, arrivé le 1er, attendit Richard pour prendre St-Jean-d'Acre, 1191. Fatigué de ces démêlés, gravement affaibli par le climat de l'Asie, il revint en Europe, avec l'intention de profiter de l'absence de son rival pour lui enlever ses provinces de France. En effet, il exploita l'ambition de Jean-sans-Terre, contribua peut-être à faire prolonger la captivité de Richard en Allemagne, et, malgré l'intervention du pape, envahit la Normandie; mais il échoua devant Rouen, 1193, et bientôt Richard délivré s'allia à deux reprises aux barons français contre leur roi : la 1re ligue, 1194-97, fut marquée par le combat de Fréteval, 1194, où Philippe, vaincu, perdit son sceau et ses archives, et terminée par une paix qui lui valut Gisors, Vernon, Néauphle, Pacy, Longueville, Ivry; la 2e, 1197-99, fut occupée par les guerres du Vexin, pendant lesquelles le roi faillit, à Gisors, périr dans l'Epte, dont le pont s'était rompu sous lui, et fit occuper le comté d'Auvergne abandonné par Richard à ses armes; une trêve de 5 ans, ménagée par le pape, termina la guerre. L'année précédente, Philippe avait soutenu en Allemagne, 1198, Philippe de Souabe contre Othon de Brunswick. — Délivré de Richard, il trouva dans le droit féodal le moyen d'enlever à Jean-sans-Terre ses provinces de France. Mais il ne put commencer la lutte qu'après avoir obtenu, en 1201, l'absolution d'Innocent III, qui avait renouvelé, en 1200, l'excommunication lancée contre lui et l'interdit mis sur le royaume, dès 1197, par Célestin III, à cause de la répudiation d'Ingelburge de Danemark, 1193, et du mariage, 1196, avec Agnès de Méranie (*V. ces noms*), abandonnée seulement en 1201 et morte peu après. Allié d'Arthur de Bretagne, il en reçut l'hommage pour toutes les possessions anglaises en France, attaqua lui-même la Normandie, 1202, et par Arthur le Poitou, et, après le meurtre du jeune prince, 1203, par Jean-sans-Terre, cita celui-ci devant la Cour des Pairs, et le fit condamner par défaut à la confiscation de ses fiefs, 1203. Il se chargea d'exécuter l'arrêt, envahit la Normandie, 1204, l'Anjou, la Touraine, le Poitou, 1205, et imposa à Jean, 1206, un traité qui lui laissa les provinces conquises, et lui valut même le gouvernement de la Bretagne pendant la minorité d'Alix. De 1200 à 1204, la 4e Croisade avait été prêchée par Foulques de Neuilly; Philippe n'y prit aucune part. Il en agit de même par rapport à la Croisade contre les Albigeois, ne voulant ni entrer en lutte avec la papauté, ni se rendre odieux aux populations du Midi; avant même que la guerre fût terminée, il recueillit les fruits de sa prudence, acceptant l'hommage de Simon de Montfort pour les pays conquis, et couvrant de sa protection Montpellier, 1216. Jusque-là il s'occupa exclusivement des affaires du Nord, en rattacha plus étroitement les provinces à la couronne, et créa en Bretagne une dynastie française en faisant épouser à Alix, 1209, Pierre Mauclerc. L'extension de sa puissance ou de son influence, la vigueur de son gouvernement, effrayèrent les barons des provinces conquises et les grands feudataires; Jean crut pouvoir recommencer la lutte avec le concours de l'Allemagne et de la féodalité française, 1212; mais Philippe triompha de son principal allié, Renaud de Boulogne, 1212, et, invité par Innocent III à s'emparer de l'Angleterre, fit avec joie, 1213, les préparatifs d'une expédition que Jean fit manquer en s'humiliant devant le pape; il se laissa détourner sur la Flandre, dont le comte, Ferrand, était l'allié de Jean et d'Othon IV, en dévasta les côtes, vengea l'incendie de sa flotte, détruite par Guillaume de Salisbury, en mettant à sac Dam et Lille, dont les habitants furent vendus comme serfs, et, par cette rigueur, précipita la formation de la coalition féodale et étrangère qui mit toutes ses conquêtes antérieures en péril. Jean débarqua à La Rochelle et attaqua les provinces du centre; Othon IV, son gendre, les comtes de Flandre, de Boulogne, de Hollande, les ducs de Limbourg, de Brabant, etc., attaquèrent par le N.; Philippe fit appel aux milices communales et paroissiales; avec elles il triompha à Bouvines, 1214, grande victoire qui, complétée par celle de la Roche-aux-Moines, où Louis de France battit Jean-sans-Terre, consolida les conquêtes précédentes, révéla toute la force et l'élan de la nationalité française, et scella plus étroitement l'alliance du roi et des communes. A son tour, Philippe soutint les barons et l'Eglise d'Angleterre contre Jean, qui venait de violer la *Grande-Charte*, 1216, et accepta la couronne d'Angleterre pour son fils; la mort de Jean, les défaites de Lincoln et de Douvres, 1217, mirent bientôt fin à ce règne éphémère. Du moins, la minorité de Henri III en Angleterre ôtait à Philippe toute inquiétude de ce côté. Il passa en paix ses dernières années, surveillant les événements du Midi, laissant, 1219, son fils Louis s'associer aux Croisés contre un retour offensif des Albigeois, mais refusant, pour ne pas compromettre la royauté dans une guerre ruineuse et odieuse, la cession que lui proposait Amaury de Montfort.—Philippe-Auguste a travaillé activement à fonder l'unité française. Il confirma l'alliance de la royauté avec l'Eglise et avec les Communes, dont 78 lui durent la confirmation de leurs chartes. Il régla l'administration judiciaire par son *Testament* (ordonnance de 1190, rendue avant son départ pour

la Croisade), organisant une véritable hiérarchie de *justices;* au degré inférieur, les *prévôts* (on en trouve 45 en 1200, 73 en 1223), magistrats nommés à vie, dont les fonctions consistaient à rendre la justice avec le concours d'*assesseurs* hommes-libres, à maintenir par leurs *sergents armés* la police et le bon ordre, à percevoir les revenus et exiger les corvées, à convoquer les milices et les hommes du *guet*, à veiller aux travaux d'utilité dans les grandes villes; au-dessus, les *baillis*, magistrats, d'abord inspecteurs, puis permanents, chargés de faire des tournées annuelles pour recueillir les plaintes contre les agents inférieurs, de tenir des *assises mensuelles* pour recevoir les appels des Cours prévôtales, de veiller à l'accomplissement des devoirs féodaux des seigneurs, de percevoir les Aides féodales, etc.; au sommet enfin, dans le Testament, la *Cour des Régents*, et, après le retour de Philippe, la *Cour du roi* (*Curia palatii domini regis*), recevant les appels des jugements des baillis, et tenant assises tous les 4 mois. Il supprima la dignité de sénéchal, devenue trop considérable, et n'en conserva-que la *grande maîtrise* (*majoratus*), investie seulement de l'autorité dans l'intérieur du palais; il accrut l'importance du *chancelier*, et organisa la *Cour des Pairs* (*V. ce mot*). Il forma des corps de troupes mercenaires, les *Routiers*, les *Ribauds* (*V. ces mots*), et régla qu'en cas de partage d'un fief, les cadets relèveraient directement du suzerain, non de leur aîné; double coup porté indirectement à la féodalité, dont le roi ne pouvait encore se dégager. En 1190, il organisa la *fille ainée des rois*, l'*Université*, dont les statuts, rédigés, en 1215, par Robert de Courçon, légat d'Innocent III, consacrèrent les importants privilèges (tenues d'assemblées, élection du recteur et des dignitaires, juridiction spéciale). Enfin il s'efforça de modérer la puissance ecclésiastique, et de provoquer une entente préalable entre elle et la royauté sur les questions d'administration. De 1190 à 1212, il fit faire une nouvelle enceinte de Paris (*V. ce mot*), fit paver les places et rues importantes, construire le *Trésor des Chartes* pour la garde des archives, élever le château du Louvre, continuer Notre-Dame de Paris, commencer les Halles et l'Hôtel-Dieu. Ainsi il a jeté les fondements de l'administration, fait de la royauté la protectrice de l'ordre public, de la justice générale, de l'intérêt commun, créé le *Royaume* par la réunion au domaine de la terre d'Auvergne, 1198, du comté d'Artois, 1199, du comté d'Evreux, 1200, du comté de Meulan, 1203, du duché de Normandie, 1204, des comtés de Touraine, Maine, Anjou, Poitou, 1205-1206, des comtés de Vermandois et de Valois, 1214, du comté d'Alençon, 1216-1223, par acquisition des droits des héritiers du dernier comte Robert. — De là le nom de *Charlemagne Capétien*, qu'il avait ambitionné peut-être, et que lui ont donné quelques auteurs. *V.* Capefigue, *Histoire de Philippe-Auguste*, 1827-29, 4 vol. in-8°. A. C.

PHILIPPE III, dit *le Hardi*, 10e roi Capétien, 1270-85, né en 1245, 2e fils de Louis IX et de Marguerite de Provence, fut reconnu roi, à 25 ans, sur la côte d'Afrique après la mort de son père devant Tunis, reçut, en danger de mort lui-même, le serment des grands vassaux, confirma dans leur autorité les régents de France établis par Louis IX (Mathieu de Vendôme, abbé de St-Denis, et Simon de Clermont de Nesle), et fixa à 14 ans la majorité de son fils Louis. Rétabli, disposant d'une forte armée par l'arrivée de Charles d'Anjou, son oncle, il battit les Maures, leur imposa un traité onéreux qui sauva l'honneur des Croisés en stipulant la liberté du culte catholique dans Tunis, s'embarqua malgré l'opposition d'Edouard d'Angleterre, et ramena, en Sicile d'abord, où il perdit encore 5,000 de ses sujets, puis en Calabre, où sa femme Isabelle périt d'une chute de cheval, enfin en France, de nombreux cercueils et les faibles débris d'une armée réduite de 30,000 hommes. Héritier du Poitou et du comté de Toulouse, 1271, par la mort d'Alphonse de Poitiers, son oncle; du Perche et d'Alençon, 1283, par celle de Pierre, 5e fils de St Louis; maître, par achat, des comtés de Nemours, 1274, et de Chartres, 1284, il maintint avec énergie la prépondérance royale. Il attaqua, 1272, et contraignit à capituler dans son château de Foix le comte Roger-Bernard, qui s'était emparé du château royal de Sompuy, se fit céder le haut-comté de Foix, et, par cet acte de vigueur, prévint pour tout son règne toute rébellion féodale. Edouard Ier vint lui prêter hommage à Paris, 1273, et lui soumit, 1274, sa contestation avec le vicomte de Béarn, contre qui Philippe III prononça. Une moitié d'Avignon et le Comtat-Venaissin lui étaient revenus par le comte de Poitiers : il les céda, 1274, au pape Grégoire X. Il remit également à Edouard, 1279, l'Agénois, qu'il avait saisi en 1272. Remarié à Marie de Brabant, 1274, il punit de la peine capitale les insinuations du grand-chambellan Pierre de la Brosse contre la nouvelle reine, au sujet de la mort de Louis, son fils aîné, 1276, et, depuis ce moment, se donna tout entier aux affaires du Midi. Les guerres civiles de la Navarre, partagée entre Jacques Ier d'Aragon, Alphonse X de Castille et la jeune Jeanne de Navarre, fille de Henri de Champagne, lui fournirent un prétexte pour y intervenir; il prépara la réunion de la Navarre et de la Champagne au domaine, en mariant, 1275, Jeanne à son fils Philippe le Bel, fit occuper la Navarre par le sénéchal de Toulouse, qui compromit ses succès en touchant aux lois du pays, et par Robert d'Artois, qui enleva Pampelune et rétablit les priviléges nationaux, 1276. En Castille, il voulut soutenir contre Sanche le Brave, héritier désigné du trône, les droits de ses neveux, les infants de La Cerda; mais, faute de préparatifs suffisants, il échoua, 1276, au passage des Pyrénées, et, sous la médiation de Jean XXI, dut signer une double trêve. Les *Vêpres siciliennes*, 1282, le mirent aux prises avec Pierre III d'Aragon, instigateur du massacre, adversaire de Charles d'Anjou, et allié d'Alphonse X de Castille; il envoya d'abord en Calabre, sous les ordres de Pierre d'Alençon, son frère, une armée que les hésitations de Charles d'Anjou rendirent inutile; plus tard, il accepta pour son 2e fils, Charles de Valois, l'investiture du royaume d'Aragon, offerte par Martin IV, occupa Perpignan, enleva et détruisit Elne, ne put avec Jacques de Majorque, frère et ennemi de Pierre III, forcer le col de Panissar, mais franchit celui de la Mançana, et soumit une partie de la Catalogne, Girone même, après une longue résistance, 1285. Une épidémie le força de rentrer en France; les Aragonais lui enlevèrent tous ses bagages dans les gorges de Panissar; il fut, à grand'peine, transporté dans une litière à Perpignan, et il y mourut. Il avait continué la politique de St Louis, conservé le droit exclusif d'établir des marchés dans les bourgs, des communes dans les villes, maintenu la jurisprudence des appels, fait rédiger, 1274, les statuts des avocats des justices royales, et obligé Edouard Ier d'Angleterre à dater ses chartes de Guyenne de l'avénement du suzerain et non du sien propre; enfin il fit doublement de la royauté la loi vivante : 1° en conférant, 1272, à un orfèvre de Paris, son argentier Raoul, la noblesse jusqu'alors inhérente à la propriété féodale, et proclamant, 1280, que « nul seigneur ne peut faire chevalier un vilain sans l'autorité du roi; » 2° en formulant l'inaliénabilité du domaine et la non-transmissibilité des apanages aux collatéraux, 1271. De sa Ire femme, Isabelle d'Aragon, épousée en 1262, il avait eu 4 enfants : Louis, mort jeune; Philippe IV; Charles de Valois, tige de la branche royale de ce nom et d'une maison d'Alençon; Robert, mort jeune; de la 2e, Marie de Brabant, 3 (Louis d'Evreux, tige de la maison de ce nom, plus tard maison royale de Navarre; Marguerite, mariée à Edouard Ier d'Angleterre, 1299; Blanche, mariée à Rodolphe d'Autriche, fils de l'empereur Albert Ier). A. C.

PHILIPPE IV, *le Bel*, 11e Capétien, *roi de France et de Navarre*, 1285-1314, double titre qui ne fut porté alors que par lui et ses trois fils; 2e fils de Philippe III et d'Isabelle d'Aragon, il naquit à Fontainebleau en 1268. Décidé à dégager d'abord la France des embarras lointains causés par les guerres du Midi, il sut cependant temporiser, pour ne point sacrifier précipitamment les intérêts des princes de Valois et d'Anjou, opposa habilement à l'Aragon, 1288-1289, le roi de Castille, Sanche IV, gagné par l'abandon des infants de La Cerda, et le roi de Majorque, commis contre son frère à la défense des frontières françaises du Sud. Plus tard, il fit consentir son frère Charles de Valois à l'échange de ses droits illusoires sur l'Aragon contre l'apanage de l'Anjou et du Maine, dot de la fille de Charles de Provence et Naples, épousée par lui; il put alors terminer toutes ces guerres par les traités de Tarascon, 1291, et d'Anagni, 1295, qui laissèrent la Sicile à l'Aragon et Naples à Charles le Boiteux. Maître absolu d'un domaine considérable, successivement accru, par son avénement, de la Navarre, de la Champagne et de la Brie (dot de sa femme); par le mariage de son 2e fils, 1294, de la Franche-Comté; par la mort de Hugues de Lusignan, dont il dépouilla les héritiers légitimes, de la Marche et de l'Angoumois, 1308-1309; enfin de Viviers et Lyon, peu à peu soustraits, 1292-1313, à la suzeraineté de l'Empire, il voulut réunir la Guyenne restée au pouvoir des Anglais. Il prit prétexte d'une rixe de matelots anglais et normands dans Bayonne, 1292, pour citer devant les Pairs Edouard Ier, occupé contre les Gallois. Sur son refus de comparaître, il fit piller Douvres par une flotte française, 1293, confisqua la Guyenne 1294, et la fit oc-

cuper par Charles de Valois et le connétable Raoul de Nesle, 1294-95, sauf Bordeaux et Bayonne, soutint les Ecossais contre l'Angleterre, et, avec Robert d'Artois, alla battre à Furnes, 1297, Guy de Dampierre, comte de Flandre, allié d'Edouard. Mais il céda, 1299, aux instances de Boniface VIII, et, sous sa médiation, signa le traité de Montreuil : il donnait en mariage à Edouard Ier sa sœur Marguerite, au fils d'Edouard sa fille Isabelle avec la Guyenne pour dot, à la condition que le prince reconnaîtrait la suzeraineté de la France. Il eut ensuite à Vaucouleurs, 1299, avec Albert Ier d'Autriche, une entrevue pour la fixation de leurs limites respectives. Libre alors d'agir vigoureusement contre Guy de Dampierre, dont il détenait la fille, il fit envahir la Flandre par Charles de Valois, qui, vainqueur près de Bruges, décida Guy à se livrer au roi de France, 1300. Philippe réunit le comté au domaine, alla le visiter, et fut reçu avec magnificence à Bruges, où la reine ne vit pas sans dépit « 600 reines » dans les riches marchandes; bientôt, il fit écraser le pays d'impôts par son gouverneur Jacques de Châtillon. De là, en 1302, la révolte de la Flandre sous Pierre Kœnig, le massacre des Français, et la victoire remportée à Courtrai par les bourgeois flamands sur l'imprudente cavalerie française aux ordres du bouillant Robert d'Artois et de Robert de Nesle : tous deux y périrent, et 4,000 éperons dorés furent suspendus dans la cathédrale de Courtrai. Philippe le Bel, un instant retardé, 1303, par sa lutte contre Boniface, vengea doublement ce désastre, 1304, faisant battre à Zierickzée la flotte flamande par une flotte génoise à sa solde, écrasant en personne les communes à Mons-en-Puelle. Mais, témoin « qu'il pleuvait des Flamands, » il signa avec Robert, fils de Guy, le traité d'Athies, 1305, reconnut l'indépendance de la Flandre, sauf le lien féodal, et garda Lille, Douai, Orchies et Valenciennes. Tant de guerres et les besoins d'une administration très-coûteuse épuisaient le trésor. Philippe le remplissait par les expédients les plus irréguliers ou les plus violents, frappant de confiscations répétées les Juifs, Lombards, marchands Italiens, 1291, contraignant les nobles et bourgeois d'envoyer au trésor leur vaisselle d'or et d'argent, 1294, établissant des *maltôtes*, 1292-1296, faisant acheter leur liberté aux serfs de la couronne, 1298, enfin altérant les monnaies, 1295, et en fixant arbitrairement la valeur. A bout de ressources, il attaqua les privilèges ecclésiastiques, et voulut forcer les clercs à contribuer, 1296. Boniface VIII s'opposa à cette mesure, et, après un avertissement inutile, lança la bulle *Clericis laïcos*, qui défendait aux laïques, sous peine d'excommunication, d'attenter aux immunités des clercs. Philippe, en représailles, défendit de porter de l'argent à Rome, pour priver le pape de ses revenus de France. Mais il avait guerre en Guyenne et en Flandre; Boniface, en Romagne; un compromis rapprocha les deux princes. Boniface canonisa St Louis, 1297. La lutte recommença après le Jubilé de 1300, pendant lequel l'affluence des pèlerins à Rome abusa peut-être Boniface sur sa puissance. Philippe, d'ailleurs, voulait faire prévaloir la doctrine que « les clercs doivent servir par des subsides le pays qu'ils ne peuvent servir par les armes. » Il réclama des droits féodaux revendiqués au nom de l'Eglise de France par le pape; celui-ci soutint des évêques contre le roi, créa un évêché à Pamiers, et y nomma Bernard Saisset, dont il fit son légat. Bravé en face par Saisset, dont il connaissait d'ailleurs les intrigues pour soulever le midi, Philippe le fit arrêter, 1301, et juger par un tribunal séculier; il publia ensuite, en la falsifiant, la bulle *Ausculta, fili*, par laquelle le pape réclamait contre le traitement de son légat et revendiquait la suprématie; il la déféra, 1302, aux Etats-Généraux, assemblés alors pour la 1re fois, la fit brûler, y répondit avec une grande violence, laissa les légistes demander la convocation d'un concile pour déposer le pape, défendit aux prélats d'obéir à son appel, et saisit le temporel des infracteurs. Attaqué de nouveau par la bulle *Unam sanctam*, 1303, puis excommunié, il obtint d'une autre assemblée d'Etats-Généraux la condamnation de la conduite de Boniface; et fit instruire contre lui. Colonna et Nogaret, en l'insultant dans Anagni, signifièrent la sentence au Pontife, qui mourut quelques jours plus tard. Aussi hostile à Benoît XI, 1303-1305, qui tenta en vain une transaction et mourut empoisonné après l'excommunication de Nogaret, de Colonna et de leurs soutiens, il consomma l'abaissement du Saint-Siége, en y faisant parvenir Bertrand de Goth, archevêque de Bordeaux, pape sous le nom de Clément V. Dès lors, maître absolu, il multiplia les persécutions contre les Juifs, 1306, 1311, etc., et contre les Lombards, 1311, les altérations des monnaies, 1306-1311-1313, dont la 1re détermina une sédition dans laquelle il faillit périr, prétendit, mais en vain, faire obtenir à son frère Charles de Valois la couronne impériale, 1308, obligea Clément V à résider dans Avignon, 1308, à révoquer la bulle *Clericis laïcos*, à donner à la bulle *Unam sanctam* une interprétation inoffensive, et, à défaut de la condamnation de la mémoire de Boniface, lui arracha, 1312, dans un intérêt à la fois monarchique et financier, la suppression des Templiers. Partout arrêtés en France, 1307, abandonnés au roi par les Etats-Généraux de Tours, 1308, ils avaient été en grand nombre livrés au supplice, 1309, et furent complétement détruits, 1314, par le supplice de leur grand-maître, à la suite d'un long procès instruit sous la pression du chancelier Nogaret. Philippe termina son règne de la manière la plus sombre, faisant brûler des *spirituels, béguards, fraticelli*, 1312, écorcher vifs, 1314, Philippe et Gautier d'Aulnay, complices des désordres de ses brus, dont l'une, Marguerite de Bourgogne, fut plus tard, 1315, étranglée au Château-Gaillard; enfin multipliant les exactions, dîmes, maltôtes. De là une ligue des nobles et des communes de 7 provinces; il recula, abandonna l'impôt sur la vente de toutes les marchandises, et, conférant avec les députés de 40 bonnes villes (Etats-Généraux de 1314), leur promit de ne plus faire que de bonne monnaie. Il mourut peu de temps après, flétri du surnom de *faux monnayeur*. La haine des peuples contre sa mémoire fut telle, que Louis X dut envoyer un commissaire spécial en plusieurs diocèses d'Aquitaine, pour forcer les églises à accorder au roi mort les prières d'usage.

Philippe le Bel a surtout ruiné le pouvoir féodal et ecclésiastique, en y substituant le *pouvoir public*, appuyé sur la lettre du droit romain et sur l'interprétation arbitraire et tyrannique des légistes. Il s'entoura de *chevaliers ès-lois* (Marigny, Latilli, Flotte, Presles, Plasian, Nogaret), créateurs d'un système de gouvernement qui étendit, exagéra, et par suite compromit les institutions monarchiques. Comme mesures fiscales, il ajouta aux revenus domaniaux, aux subsides, droits d'aubaine, de relief, etc., aux confiscations, aux produits des altérations de monnaies : 1° des impôts directs : tailles du 100e, puis du 50e de la valeur des biens-fonds, maltôtes ou impôts indûment perçus sur les villes qui souvent s'en étaient rachetées; 2° des impôts indirects : gabelle, 1286, haut-passage ou traite-foraine (impôt des douanes), taxe sur la vente des marchandises, vente de chartes aux communes, et de lettres de noblesse aux bourgeois. Comme gouvernement, il créa la division des pouvoirs, séparant la Cour du roi en : 1° *Conseil étroit*, occupé des lois et des questions politiques, et assisté de 3 *clercs du secret* (origine des secrétaires d'Etat) chargés de tenir note des délibérations; 2° *Parlement*, cour judiciaire fixée à Paris (*V.* PARLEMENT); 3° *Chambre des comptes* (*V. ce mot*), commission de juridiction financière qui ne fut organisée complétement que sous Philippe V. L'administration financière, distincte de cette juridiction, se composa d'un *trésorier-général* (Enguerrand de Marigny), et d'un *clerc du trésor*. Dans les provinces, les baillis cumulèrent longtemps encore les fonctions administratives, financières, judiciaires et militaires; toutefois, on trouve déjà des *trésoriers* ou *receveurs spéciaux* du domaine, des *collecteurs des gabelles*, des *gruyers* et des *verdiers* (agents forestiers). Comme centralisation, il enleva aux seigneurs, 1313, le droit de battre monnaie, renouvela les dispositions de Louis IX sur les *grands-baillis* (St-Quentin, Sens, Mâcon, St-Pierre-le-Moustier), et sur les baillis qui, nommés désormais par le Grand-conseil, ne pouvaient exercer leurs fonctions dans les pays où ils étaient nés, multiplia les précautions contre les prévarications judiciaires, enfin créa un système de responsabilité pour les agents du roi. Le tiers-état lui sut gré de ces améliorations, achetées souvent au prix de la violence et de la perfidie. De là le recours régulier à cet ordre dévoué et la constitution des Etats-Généraux, qui eut des conséquences que Philippe IV n'avait pu soupçonner. — De sa femme, Jeanne de Navarre, comtesse de Champagne, Brie et Bigorre, épousée en 1284, il eut 4 fils (Louis X, Philippe V, Charles IV, Robert, mort jeune), et 3 filles (Marguerite; Isabelle, promise, 1299, mariée, 1308, à Edouard II d'Angleterre; Blanche). A. C.

PHILIPPE V, *le Long*, 14e Capétien, roi de France et de Navarre, 1316-1322, 2e fils de Philippe le Bel et de Jeanne de Navarre, né en 1294. Comte de Poitiers sous Philippe le Bel et Louis X, il fut régent du royaume depuis la mort de celui-ci (5 juin 1316) jusqu'à la naissance de Jean Ier le Posthume (15 nov. 1316), et pendant les 5 jours que vécut et régna cet enfant (15-19 nov. 1316). Il

se déclara ensuite roi, malgré les protestations d'Eudes IV, duc de Bourgogne, défenseur des droits de Jeanne de France, fille de Louis X, malgré celles de son propre frère, Charles le Bel, comte de la Marche, se fit sacrer à Reims (9 janv. 1317), puis convoqua (2 févr.) les Etats-Généraux, qui approuvèrent son couronnement; par une interprétation nouvelle de l'ancienne loi territoriale des Francs Saliens, il fut déclaré que les femmes ne succèdent pas à la couronne de France. La bourgeoisie, qui l'avait soutenu, obtint de lui des *capitaines de ville* et des armes déposées en lieu sûr pour être délivrées en cas de besoin; les barons lui rendirent hommage; le Dauphin de Viennois, 1316, l'héritier de Flandre, 1317, furent fiancés à ses filles, et, pour en obtenir une autre avec la comté de Bourgogne (que Philippe V tenait de sa femme Jeanne), le duc de Bourgogne abandonna les droits de Jeanne de France, réduite, en échange de ses renonciations sur la Navarre et la Champagne, à 5,000 livres comptant et 50,000 sous parisis de rente. Philippe V rentra dans les voies administratives ouvertes par son père, et rappela les légistes proscrits sous Louis X, Latilli, Presles, etc. Avec eux, il régularisa, 1318, l'organisation du *Grand conseil* ou *Conseil étroit* (conseil d'Etat), précisa les fonctions, la composition, la police des séances du Parlement, 1319, compléta (avril 1320) la constitution de la *Chambre des comptes*, centralisa toutes les recettes à Paris, y préposa le *souverain établi au-dessus des trésoriers*, sorte de surintendant assisté de deux trésoriers semestriels et du *clerc du trésor*, détermina le mode de formation du budget, enfin conçut le projet prématuré d'établir dans le royaume une mesure uniforme pour les denrées, un même poids et un même titre pour les monnaies, 1321. S'attaquant de ce côté à la féodalité, il mit provisoirement sous sa main, 1317, toutes les monnaies seigneuriales, supprima les garnisons des châteaux qui n'étaient pas aux frontières, enleva aux seigneurs, comme *droits royaux*, ceux d'aubaine, main-morte, épave, etc., et organisa l'armée avec une comptabilité régulière, chargeant le grand-maître des arbalétriers de dresser un état des troupes, les faisant payer par le clerc des arbalétriers, confiant aux maréchaux la confection du rôle de la cavalerie, elle-même soldée par un trésorier spécial. Enfin, il renouvela, 1317-1318, la déclaration de l'inaliénabilité et de l'imprescriptibilité du domaine, dont il assura d'ailleurs la bonne administration par des mesures minutieuses, et statua « que les donations ne pourraient être faites qu'en conseil, et les lettres de grâces accordées que sur la relation de ceux de l'étroit conseil. » De 1317 à 1320, il resta avec les Flamands dans une situation neutre entre la paix et la guerre, et enfin imposa la paix à Robert, 1320. Cette année fut troublée par un effroyable soulèvement de *Pastoureaux*, qui, recrutés de *Ribauds* et de *Routiers*, dévastèrent la France du N. au S., et ne furent en partie exterminés que par le sénéchal de Carcassonne. Puis des perquisitions furent dirigées contre les Lépreux, généralement accusés de magie; on répandit le bruit qu'ils empoisonnaient les fontaines. Le besoin d'argent amena le roi à persécuter aussi les Juifs; la saisie de leurs biens à Paris seulement lui rapporta 150,000 livres. En mourant, il ne laissa, de sa femme Jeanne de Bourgogne, épousée en 1306, reléguée, en 1314, sur soupçon d'adultère, à Dourdan, et rappelée ensuite auprès de lui, que des filles (Jeanne, comtesse de Bourgogne et d'Artois, grand'mère de Philippe Ier du Rouvre, dernier duc de la Ire maison de Bourgogne; Marguerite, comtesse de Flandre, mère de Louis III de Mâle, dernier comte de Flandre, etc.). A. C.

PHILIPPE VI *de Valois*, chef de la 2e branche des Capétiens, né en 1293, roi de 1328 à 1350, petit-fils de Philippe III le Hardi, et fils de Charles de Valois et de Marguerite de Sicile, fut d'abord régent (31 janvier-1er avril 1328) en attendant les couches de la veuve de Charles IV, Jeanne d'Evreux, qui mit au monde une fille, puis eut deux compétiteurs au trône, Edouard III d'Angleterre, petit-fils de Philippe le Bel et neveu des trois derniers rois par sa mère Isabelle de France, et Philippe d'Evreux, petit-fils de Philippe III et époux de Jeanne de France, fille de Louis le Hutin. Par une application de la *loi salique*, soutenue de la décision des barons, des notables de Paris et de ceux des bonnes villes, il prit la couronne. Il désintéressa, en leur restituant la Navarre, Philippe et Jeanne d'Evreux, en retour de renonciations formelles (signées en 1333 seulement) sur la Champagne, la Brie et toute la succession de Louis le Hutin. — Vrai roi de la noblesse, qu'il dispensa de payer ses dettes, et à qui, dans le Midi, il rendit le droit de guerre privée, fils du chef de la réaction féodale tentée dès l'avénement de Louis X contre la forte royauté des derniers Capétiens, il célébra son avénement par des fêtes et des tournois. Sur l'appel de Louis de Nevers, comte de Flandre, naguère emprisonné par les Brugeois, il attaqua et prit Cassel, 1328, fit un épouvantable massacre des Flamands de Zanekin, prit Bruges, et rétablit Louis de Nevers. Entouré d'une cour de rois (David Bruce d'Ecosse, Jayme de Majorque, Jean de Bohême, Philippe de Navarre), chef des maisons françaises de Naples et de Hongrie, dominateur de la papauté captive à Avignon, il somma Edouard III de venir lui faire hommage pour la Guyenne et le Ponthieu, et reçut son serment de fidélité à Amiens, 1329. Il conçut alors des projets gigantesques : à la prière du roi de Chypre, Hugues IV, il médita, 1331, une croisade, s'y prépara en persécutant les juifs, 1332, et en rendant, 1331, au duc de Bourbon le comté de Clermont (cédé précédemment à Charles le Bel), et prit même, 1336, la croix à Avignon : là il voulait que le pape le sacrât empereur, rétablît le royaume d'Arles pour un de ses fils, et donnât à son frère Charles d'Alençon la couronne d'Italie. La *Guerre de cent ans* mit fin à tous ces rêves; elle eut pour cause réelle une question de position territoriale (Guyenne, Ecosse et Flandre), pour cause apparente une question d'intérêts dynastiques (prétentions d'Edouard III à la couronne de France), envenimée par les conseils d'un proscrit, Robert d'Artois (*V. ce mot*). Les hostilités fréquentes en Guyenne entretenaient l'irritation des deux rois, respectivement mécontents, d'ailleurs, Edouard des secours fournis par Philippe VI à l'Ecosse, Philippe de l'union de l'Angleterre et des communes de Flandre. Cette union était basée sur des intérêts commerciaux; il la resserra, en voulant y porter atteinte; à son instigation, Louis de Nevers fit arrêter les Anglais qui commerçaient dans ses Etats; menacées dans leurs matières premières (les laines d'Angleterre), les communes s'insurgèrent, chassèrent le comte, et leur chef, le brasseur de Gand, J. Artevelde, persuada à Edouard de prendre le titre et les armes de *roi de France*, pour lever les derniers scrupules qui empêchaient les Flamands d'attaquer le *roi de France*, leur suzerain. La guerre éclata aussitôt, 1337. En Guyenne, le connétable Raoul de Brienne prit à grand'peine quelques châteaux; en Flandre, le siége et la destruction de Cadsand ouvrirent à Edouard la route de la Picardie. Mais les princes d'Empire, ses alliés, hésitèrent; Benoît XII lui fit signer un armistice jusqu'au 24 juin 1338, et l'empereur Louis V, qui le nomma son vicaire dans les provinces rhénanes, ne lui fournit aucun secours. Philippe VI essaya en vain de réconcilier le comte de Flandre et Artevelde, s'assura la neutralité momentanée de l'empereur, obtint quelques succès en Guyenne (prise de Bourg, Blaye; siége de Bordeaux, 1339), et, prenant l'offensive dans le N., fit piller Southampton par une flotte génoise et normande. Il vint lui-même tenir tête à Edouard, qui ravageait le Cambrésis, le Vermandois et la Thiérache, mais fut détourné d'attaquer, et par les conseils des barons, et par les prédictions menaçantes du grand astronome, Robert de Naples, son cousin. Edouard repassa la frontière sans avoir obtenu aucun succès. Son allié Guillaume de Hainaut fut attaqué par Jean, duc de Normandie, fils de Philippe VI; mais ce prince échoua au siége du Quesnoy (premier usage des bombardes). Philippe avait lancé dans la mer du Nord 140 vaisseaux normands, provençaux et génois, pour prévenir un nouveau débarquement d'Edouard; celui-ci les attaqua dans le port de l'Ecluse (24 juin 1340), et les anéantit presque tous. Mais il échoua devant Tournai, défendue par le connétable et couverte par l'armée de Philippe, et Robert d'Artois ne put prendre St-Omer. Une trêve de 6 mois fut signée à Espléchin (25 septembre 1340), sous la médiation de la douairière de Hainaut, Jeanne de Valois, sœur de Philippe VI et belle-mère d'Edouard III; elle fut successivement prorogée jusqu'au 24 juin 1342 et au 29 septembre 1346. Pendant la trêve, Philippe VI gagna Louis V, qui retira à Edouard le vicariat de l'Empire (juin 1341). La succession de Bretagne, disputée entre Jeanne de Penthièvre et Jean de Montfort, mit de nouveau les deux rois aux prises. Philippe cita devant les pairs Montfort, qui s'était mis en possession du duché, fit adjuger la Bretagne à Jeanne, qu'il avait mariée à son neveu Charles de Blois, et envoya son propre fils prendre Nantes avec ce prince. Montfort, qui avait fait hommage à Edouard, y fut pris, mais sa femme continua la guerre (bientôt dite *Guerre des deux Jeanne*), et, par sa résistance dans Hennebont, donna le temps à Edouard d'arriver; ses échecs devant Vannes (où périt Robert d'Artois), Rennes et Nantes,

l'hiver, et les exhortations des légats du pape, amenèrent pour 3 ans (19 janvier 1343-29 septembre 1346) la trêve de Malestroit. Elle fut rompue à la suite du meurtre d'Olivier de Clisson, que Philippe VI fit arrêter dans un tournoi et décapiter (janvier 1344) avec 14 chevaliers bretons et normands pour intelligences avec Edouard III. Ce prince se porta leur vengeur, et obtint en Guyenne, 1344-45) quelques succès, balancés par ceux du fils de Philippe (prise d'Angoulême et de St-Jean-d'Angely ; siége d'Aiguillon). La mort de Jean de Montfort et celle d'Artevelde, 1345, lui fermaient la Bretagne et la Flandre ; sur les conseils de Geoffroi d'Harcourt, il envahit la Normandie par le Cotentin, 1346, pendant que les troupes françaises étaient en Guyenne, pilla Barfleur, Valognes, Cherbourg, St-Lô, Caen, Louviers, Pont-de-l'Arche, Verneuil et tous les bourgs des environs de Paris. Philippe fit couper les ponts derrière Edouard, marcha contre lui avec 60,000 hommes, mais ne l'atteignit qu'au-delà de la Somme ; la bonne position des Anglais, l'impétuosité de la chevalerie française, l'imprudence de Philippe qui rendit inutile le concours des archers génois, amenèrent le désastre de Crécy (26 août 1346), où périrent 11 princes (dont Jean de Bohême), 80 bannerets, 1,200 chevaliers, 30,000 soldats. Philippe fut entraîné de force hors du champ de bataille, d'abord à Broye, puis à Amiens, où il rassembla les débris de ses troupes. Il ne put que tardivement reformer une armée pour secourir Calais contre Edouard III et le prince de Galles. Vivement pressée pendant 11 mois (3 septembre 1346-3 août 1347), abandonnée par Philippe après une courte apparition en vue du camp d'Edouard, elle se rendit, et devint ville anglaise pour 211 ans. Le contre-coup de ces événements se faisait sentir en Ecosse (défaite de Nevil'-Cross) et en Bretagne (défaite et captivité de Charles de Blois à la Roche-Derrien, 1347). Les deux rivaux étaient épuisés : l'intervention de Clément VI décida une nouvelle trêve (28 septembre 1347). La France n'en jouit pas : elle fut décimée par la *peste noire* ou *peste de Florence*, 1348. Le fléau fut imputé aux juifs ; ils furent cruellement persécutés, 1348-1350, le roi sévit contre les blasphémateurs, et les *flagellants* ajoutèrent leurs excès à ces misères. Philippe laissa le royaume épuisé. Mais il avait augmenté le domaine : par son avénement, 1328, des comtés de Valois, Chartres, Anjou et Maine, apanages de sa maison ; par la transaction avec Jeanne et Philippe d'Evreux, 1328-1333, de la Champagne et de la Brie ; par achat à Jayme II de Majorque, 1349, des seigneuries de Montpellier et de Lattes ; enfin, par double cession d'Humbert II du Viennois, 1343 et 1349, moyennant 20,000 florins, du Dauphiné, dont les fils aînés de France portèrent désormais le titre (*dauphins*) et prirent les armes. — En matière d'administration, malgré une importante décision des Etats-Généraux, 1338, portant que « les rois ne lèveront aucuns deniers extraordinaires sur le peuple sans l'octroi des trois Etats, et qu'ils en prêteront serment à leur sacre, » la fiscalité suivit les errements du règne de Philippe IV (altérations des monnaies, 1329, 1330, 1335, 1342, 1343, etc. ; taxe arbitraire des denrées et des salaires par les baillis et sénéchaux ; confiscations ; proscriptions des marchands et banquiers italiens, 1328, 1348 ; attribution exclusive des régales au roi) ; la gabelle, établie sous Philippe le Bel et supprimée après lui, fut *rétablie à perpétuité*, et aggravée, 1343, par la création de *greniers à sel*, où devaient s'approvisionner les marchands, au prix fixé par le roi. Philippe VI conserva à la couronne le droit exclusif de battre monnaie, et ajouta, par l'ordonnance de 1340, aux droits de la Chambre des comptes (pouvoir d'accorder des grâces, d'autoriser les villes à s'imposer, de rappeler les bannis, d'anoblir les bourgeois, d'altérer les monnaies, 1341, etc.). Il modifia l'organisation du Parlement, en faisant siéger les *conseillers-rapporteurs* (roturiers) sur les bancs élevés à côté des *conseillers-jugeurs* (barons), qui s'éloignèrent bientôt ; il prépara la séparation entre les fonctions judiciaires et les fonctions militaires à tous les degrés ; enfin, à la suite du plaidoyer de P. de Cugnières contre la juridiction ecclésiastique, il institua l'*appel comme d'abus*, qui permettait d'en appeler au roi des sentences épiscopales et de recourir à lui contre les abus des clercs : il en donna le jugement au Parlement. Philippe VI avait eu de sa 1re femme, Jeanne de Bourgogne, épousée en 1313, 6 enfants (Jean le Bon, son successeur ; 3 fils morts en bas âge ; Philippe de France, duc d'Orléans, de Touraine, de Valois, qui transigea plus tard au sujet de son apanage avec Charles V, son neveu, et dont le fils naturel, Louis d'Orléans, fut évêque de Beauvais ; enfin Marie de France, mariée, 1332, à Jean de Brabant, duc de Limbourg) ; de sa 2e femme, Blanche de Navarre, épousée en 1349, une fille (Jeanne, dite Blanche de France, promise à Jean d'Aragon, et morte avant le mariage). A. C.

PHILIPPE Ier *de Rouvre*, dernier duc de Bourgogne de la branche Capétienne issue de Robert, frère de Henri Ier, tira son surnom du château de Rouvre près de Dijon, où il naquit en 1345, et où il mourut en 1361. Fils de Philippe de Bourgogne (mort au siége d'Aiguillon, 1346, sans avoir porté la couronne ducale), et de Jeanne d'Auvergne et de Boulogne (qui épousa en secondes noces, 1360, Jean II le Bon), il hérita, dès 1347, de sa grand'mère paternelle Jeanne de France (fille aînée de Philippe V le Long), la Comté-Palatine de Bourgogne (Franche-Comté) et l'Artois ; succéda en 1350 à son grand-père Eudes IV, dont il recueillit toute la succession (duché de Bourgogne, comtés d'Auxonne et de Châlon, sirerie de Salins), y joignit, du chef de sa mère, les comtés d'Auvergne et de Boulogne, et fut placé sous la tutelle de Jean le Bon jusqu'à la bataille de Poitiers, 1356, puis sous celle de sa mère jusqu'en 1360. Cette régence fut troublée par une invasion d'Anglais, qui brûlèrent Châtillon-sur-Seine, et saccagèrent Tonnerre, Auxerre, Flavigny. Fiancé dès 1356 à sa cousine, Marguerite de Flandre, fille et unique héritière de Louis III de Mâle, dernier comte de Flandre, marié et majeur en 1360, il mourut l'année suivante. Il ne laissait pas d'enfant : le duché de Bourgogne, les comtés d'Auxonne, Châlon, la sirerie de Salins, furent réunis à la couronne ; les comtés d'Auvergne et de Boulogne retournèrent à l'oncle de la mère de Philippe de Rouvre, Jean d'Auvergne, dont la petite-fille les transmit à la maison de La Tour ; les comtés de Bourgogne et d'Artois passèrent à la grand'tante de Philippe, Marguerite, veuve de Louis Ier de Flandre ; sa petite-fille, Marguerite de Flandre, veuve de Philippe de Rouvre, en rapporta du reste l'expectative au duché de Bourgogne, par son mariage (en secondes noces) avec Philippe II le Hardi, chef de la maison de Bourgogne-Valois. A. C.

PHILIPPE II *le Hardi*, 1er duc de la maison de Bourgogne-Valois, 4e fils du roi de France Jean le Bon et de Bonne de Luxembourg, né à Pontoise en 1342, mort en 1404, avait, à peine âgé de 15 ans, mérité, à la bataille de Poitiers, 1356, son surnom de *Hardi* ; il fut blessé et fait prisonnier avec son père en le défendant. De retour en France, Jean lui donna le duché de Touraine (octobre 1360), puis la lieutenance-générale de la Bourgogne, héritage de Philippe de Rouvre (27 juin 1363), et bientôt la possession héréditaire de ce duché (6 septembre 1363). Soutien de Charles V, il chassa du pays Chartrain les compagnies d'Anglais, Navarrais et Gascons qu'y entretenait Charles le Mauvais, roi de Navarre, rejeta au delà du Rhin le comte de Montbéliard qui avait pénétré en Bourgogne, enleva pour le roi La Charité-sur-Loire à une Compagnie, et écarta du Charolais les compagnies de l'*Archiprêtre*, Arnauld de Cervoles. Lieutenant du roi dans les diocèses de Reims, Châlons, Troyes, Laon, Soissons, 1366, il dut à l'intervention de Charles V, 1369, la main de la veuve de Philippe de Rouvre, Marguerite de Flandre. Opposé aux Anglais en Artois, il usa, sans combat, les troupes du duc de Lancastre, débarqué à Calais, 1369 ; mais il se fatigua de cette guerre sans gloire, et rentra avec sa femme en Bourgogne. Là, pressé par les besoins d'argent qu'augmentait sa fastueuse prodigalité, il fut obligé d'établir la gabelle et de créer des greniers à sel. Ayant repris un commandement en Poitou, il aida La Rochelle à se défaire des Anglais, et, en 1374, ménagea à Bruges une trêve d'un an avec l'Angleterre. En 1376, il fit à Avignon un voyage pour dissuader Grégoire XI d'aller mourir à Rome, comme s'il eût prévu le grand-schisme. A la mort d'Edouard III, 1377, il rentra dans l'Artois, emporta Ardres, Mardick, Gravelines ; il enleva également à Charles le Mauvais plusieurs places de la Normandie, 1377, et intervint en Flandre entre son beau-père Louis de Mâle et les communes. Nommé par Charles V capitaine-général des gens d'armes et des arbalétriers, il dut aller défendre Troyes attaquée par Buckingham, suivit du côté de la Bretagne les ennemis épuisés, et, rappelé du Mans, reçut, de Charles V mourant, l'administration des finances, la garde et la tutelle du jeune Charles VI (16 septembre 1380). Ambitieux, généreux, affable, magnifique, maître de vastes Etats, estimé comme capitaine et comme conseiller, il parut le vrai chef du gouvernement. Moins cupide que ses frères, il s'associa toutefois à leurs dilapidations, à leurs exactions, et avec eux accorda à l'insurrection du peuple la *grande ordonnance* (16 novembre 1380) qui supprimait tous les aides, fouages, subsides, gabelles, etc., établis depuis Philippe IV. Les

gens d'armes, mal ou point payés, ravagèrent alors les terres des 4 oncles du roi; de là l'irritation de Philippe contre le duc d'Anjou, dont la cupidité causait tous ces maux. Leurs démêlés furent à grand'peine apaisés par les barons, qui les décidèrent à se constituer, avec Berry et Bourbon, en conseil de régence, sous la présidence du duc d'Anjou, et à se partager les provinces de France. Philippe eut le gouvernement de la Picardie et de la Normandie. Il mena le roi comprimer le soulèvement de Rouen, révoltée de concert avec Paris et Gand. Au retour, il fallut transiger avec les *Maillotins* pour rentrer dans Paris, 1382, et l'on ne put triompher de leur hostilité qu'en s'en défaisant par trahison. Chef du gouvernement par le départ du duc d'Anjou pour Naples, Philippe montra une grande sévérité contre les chefs des mouvements populaires, et, dans son propre intérêt, tourna l'activité du roi du côté des Flandres, le mena au secours de Louis de Mâle, vaincu par les Gantois à Beverhout (2 mai 1382), préluda par le succès de Commines (8 novembre) à la grande victoire de Rosebecque, où périt Philippe Artevelde (29 novembre), reçut la soumission des principales villes, ne put, au retour, empêcher Charles VI de brûler Courtrai, en représailles du désastre de 1302, mais en fit transporter à Dijon la magnifique horloge. Il dirigea encore, 1383, la réaction contre la nouvelle insurrection des Parisiens, et abolit leurs franchises en même temps que celles de Rouen, Reims, Troyes, Châlons et Orléans. Après avoir fait visiter au roi le Sud de son royaume, il le ramena contre les Flamands soutenus par les Anglais; mais la mort du comte de Flandre fut suivie (26 janvier 1384) d'une trêve, qui permit à Philippe de se mettre en possession de son héritage. Bien qu'il laissât à sa femme Marguerite l'administration de ses nouveaux Etats, il fut alors un des plus puissants souverains de l'Europe; il ajouta à cette puissance, en mariant ses enfants à ceux d'Albert de Bavière, régent de Hainaut, Hollande et Zélande, et en faisant épouser au roi la nièce de ce prince, Isabeau de Bavière, 1385. Son influence à la cour était prépondérante depuis la mort, 1384, du duc d'Anjou. Il prépara une invasion en Angleterre, en fut détourné par une nouvelle révolte des Gantois sous Ackerman, reprit Dam dont ils s'étaient emparés, et signa avec eux un traité (18 décembre 1385); il continua alors ses préparatifs, 1386, mais il était trop tard, les vents devinrent contraires, et l'expédition manqua. Il contribua à apaiser le premier différend du roi et du duc de Bretagne au sujet de la captivité de Clisson. Ecarté du gouvernement par les *Marmousets* (*V. ce mot*), il se retira dans son duché, y consolida ses institutions récentes (Chambres des comptes à Dijon et à Lille, 1386), et acheta, en 1390, le comté de Charolais au comte d'Armagnac. Après l'attentat de Craon, il alla rejoindre Charles VI, en marche contre la Bretagne. La démence du roi fit retomber le gouvernement dans ses mains (août 1392). Il débuta par de violentes mesures contre Clisson et les *Marmousets*. En lutte avec le jeune duc Louis d'Orléans, son neveu (*V. ce nom*), il s'associa aux insinuations de sa femme contre lui, et sut lui rendre hostiles le Parlement et le peuple de Paris, inaugurant l'alliance de sa maison et des classes populaires. Il fit à Avignon, 1395, un inutile voyage, pour engager Benoît XIII à mettre fin au schisme par une abdication volontaire, et, imploré à Lyon par les ambassadeurs de Sigismond de Hongrie, envoya, 1396, son fils Jean de Nevers à la Croisade de Nicopolis. Il crut ensuite, en mariant Isabelle de France à Richard II, resserrer l'alliance avec l'Angleterre; mais la déposition et la mort de Richard déjouèrent ses espérances, 1399; il échoua aussi à rattacher à la France la Guyenne, irritée de l'usurpation des Lancastres, mais plus effrayée encore de la mauvaise administration de la France. Il lui fallut se rapprocher de Henri IV, et renouveler avec lui la trêve signée sous Richard. De là de graves démêlés avec Louis d'Orléans, qui se fortifia de l'alliance du duc de Gueldre; la guerre civile faillit ensanglanter Paris; les deux princes se réconcilièrent encore (janvier 1402); mais une absence de Philippe, qui alla à Arras marier son 2e fils avec la fille du comte de St-Pol, lui fit perdre le pouvoir (18 avril 1402); il le reconquit en s'appuyant sur la bourgeoisie irritée des déprédations de Louis d'Orléans, et sa puissance sembla doublée par la régence de Bretagne que lui laissa la veuve de Jean V, remariée à Henri IV d'Angleterre. Toutefois, la fin de sa vie fut remplie par de nouvelles luttes avec son neveu. Vaincu par lui dans l'affaire du schisme (*V.* Louis d'Orléans), il reprit l'autorité à propos des levées d'argent commandées par Benoît XIII, et les interdit (19 décembre 1403), à la grande satisfaction du clergé; mais il ne put empêcher Louis de défier le roi d'Angleterre, et, pour les besoins de la guerre, dut laisser rétablir les subsides, après avoir essayé de les remplacer par des expédients qui firent révolter Reims. Il fit ensuite un voyage en Belgique pour y installer dans le Brabant et le Limbourg son fils Antoine, tomba malade à Bruxelles, et mourut à Halle (27 avril 1404). Son corps fut transporté dans la Chartreuse de Dijon qu'il avait fondée en 1384, et le mausolée qui lui fut élevé, œuvre de Claux Sluter et de Claux de Vouzone ou Vuerne, fait auj. partie du musée de Dijon. Prince actif et remuant, d'une prodigalité si excessive que, maître des plus riches provinces de l'Europe, il mourut insolvable, et qu'on dut emprunter pour faire ses funérailles, il avait servi utilement la France sous Charles V, il la ruina sous Charles VI, en faisant de la royauté l'instrument de son ambition et de ses intérêts. Il avait eu 5 fils (Jean-sans-Peur; Charles et Louis, morts jeunes; Antoine de Bourgogne, tige des ducs de Brabant; Philippe de Bourgogne, tige des comtes de Nevers et de Rethel), et 4 filles (Marguerite, mariée à Guillaume IV de Bavière, comte de Hainaut, Hollande et Zélande, et mère de Jacqueline, par qui ces fiefs viendront à la Bourgogne; Marie, mariée à Amédée VIII de Savoie; Catherine, mariée à Léopold III, duc d'Autriche; Bonne, morte jeune). A. C.

PHILIPPE III, *le Bon*, 3e duc de la maison de Bourgogne-Valois, fils de Jean-sans-Peur et de Marguerite de Bavière, né à Dijon en 1396, m. en 1467, fut élevé par sa mère à Gand, et devint duc de Bourgogne, en 1419, par l'assassinat de son père au pont de Montereau. Le sentiment filial étouffa chez lui le sentiment national; son conseil et Isabeau l'entraînèrent vers Henri V, en haine du dauphin. Il reçut à Lille les députés de Paris et du Parlement, qui lui prêtèrent serment comme au lieutenant du roi Charles VI, eut avec Henri V une entrevue à Arras, et hâta la conclusion du traité de Troyes, 1420. Dans sa marche, il avait pris Roye; au retour, il emporta Montereau et Melun, entra dans Paris aux côtés du roi anglais, y pressa l'instruction du procès contre les meurtriers de son père, poursuivit les Dauphinois en Picardie, assiégea Xaintrailles dans St-Riquier, et, par la victoire de Mons-en-Vimeu, 1421, amena la reddition de la ville. A la mort de Henri V, 1422, il refusa la régence, mais signa à Amiens, 1423, avec Bedford, Richemond, devenus ses beaux-frères, et avec le duc de Bretagne, un traité d'alliance, dont le premier résultat fut la victoire de Crevant (31 juillet 1423). Bedford lui abandonna, en 1424, Mâcon, Auxerre, Bar-sur-Seine, pour le mieux attacher à la cause anglaise. Mais ce don ne put prévaloir contre l'irritation causée à Philippe par le mariage de Glocester avec Jacqueline de Bavière, du vivant même de son mari, le duc Philippe de Brabant. Pendant 3 ans, 1425-1428, il fit la guerre à Glocester et à Jacqueline, chassa le 1er du Hainaut, poursuivit la 2e en Hollande, et lui imposa enfin un traité qui réservait tous ses droits et lui donnait, à titre d'*avoué*, le gouvernement du Hainaut, de la Hollande et de la Zélande. Il acheta, 1428, les comtés de Namur et de Zutphen, et commença à pencher du côté de la France, à laquelle s'étaient ralliés Richemond, 1425, et le duc de Bretagne, 1426. Aussi accueillit-il l'offre que lui fit Orléans, assiégée par les Anglais, de se mettre en dépôt dans ses mains; mais Bedford s'y opposa, « ne voulant battre les buissons pour qu'un autre eût les oisillons. » De là, plus de froid entre eux, et l'ordre peut-être donné par Philippe à ses officiers de ne pas disputer Reims au roi, 1429. Déjà il avait accueilli des ouvertures de Richemond; et, après le sacre, il reçut à Arras des envoyés de Charles VII. Mais rappelé par Bedford et investi de la lieutenance-générale, il rentra dans Paris; fier de la popularité de sa maison dans cette ville, il y tint des assemblées qui réveillèrent chez lui les souvenirs amers de la mort du duc Jean. Aussi il recommença les hostilités, prit Gournai, Choisi, Saintine, et enfin alla attaquer Compiègne. Jeanne Darc fut prise (mai 1430) dans une sortie; mais la ville ne put être emportée; Germigny, Chappe, résistèrent également. Il signa (sept. 1431) une trêve de deux ans avec la France, fournit des secours à Antoine de Vaudemont qui disputait la Lorraine à René d'Anjou, fit ce prince prisonnier à la bataille de Bar ou de Bulligneville (juillet 1431), et ne lui rendit la liberté, 1436, qu'au prix de Neufchâtel en Lorraine, de Clermont en Argonne, et de 8,000 écus d'or. A la mort du duc de Brabant, 1430, il avait recueilli le Lothier, le Brabant, le Limbourg, Anvers et le marquisat d'Empire; il obligea Jacqueline, sa veuve, à le reconnaître pour son héritier dans ses Etats personnels (Hainaut, Hollande, Zélande), et à ne point se remarier sans son consentement, fit arrêter, 1433, le Zélandais Borselen, qu'elle avait néanmoins épousé, et, à

la mort de Jacqueline, 1436, réunit les 3 comtés à ses États. Comme il avait des motifs de mécontentement contre les Anglais, qui pillaient ses terres ou s'associaient sous main aux révoltés de Gand et de Liége, il signa, en 1435, le traité d'Arras (*V. ce mot*), aida L'Isle-Adam et Richemond à rentrer dans Paris, et n'échoua devant Calais (mai 1436) que par l'indocilité des Flamands. Malgré des révoltes à Bruges, Anvers, Gand, il continua d'envoyer des secours à Charles VII, 1437, aida à reprendre Bordeaux, appuya à Bourges, 1439, la promulgation de la *Pragmatique-Sanction*, puis obtint de l'Angleterre une trêve marchande en faveur des Pays-Bas, refusa, en 1440, de fournir des secours au dauphin révolté contre son père (*V.* PRAGUERIE), obtint la délivrance du duc d'Orléans, captif en Angleterre depuis 25 années, paya lui-même sa rançon (200,000 écus), et lui fit épouser sa nièce, Marie de Clèves. En 1443, il alla porter secours à sa tante Elisabeth de Gorlitz, duchesse de Luxembourg, contre ses vassaux révoltés, prit pour elle Luxembourg, Thionville et quelques autres places, obtint la cession de ses droits moyennant 10,000 livres tournois, et, à la mort de la princesse, 1451, hérita de ses domaines. On l'appelait *le premier duc de la chrétienté*, et il prenait le titre de *duc par la grâce de Dieu*. Sa magnificence, ses prodigalités, l'obligèrent à augmenter les charges de ses sujets; il établit la gabelle dans les Pays-Bas: Gand se révolta, 1452, et il fallut les victoires de Ruppelmonde, 1452, et de Gavres, 1453, pour la dompter. Il acheva de se ruiner, après la prise de Constantinople, 1453, en donnant le festival de Lille, pendant lequel se produisit le *vœu du faisan*. La croisade fut longtemps sa principale préoccupation; il fit plusieurs voyages en Allemagne pour entraîner les princes et l'empereur. Il accueillit, en 1456, le dauphin, en lutte avec son père, et lui assigna à Gand un revenu considérable; Louis l'en récompensa en jetant du trouble dans sa famille; le comte de Charolais, en lutte avec les Croï, favoris de son père, faillit se retirer à son tour auprès de Charles VII. Rappelé à ses idées de croisade par une ambassade qui vint solliciter son alliance contre le Turc au nom de la Perse, de l'Arménie, de la Tartarie et de Trébizonde, 1461, Philippe entretint, à ce sujet, des rapports avec Pie II. Mais la mort de Charles VII détourna ses idées de l'Orient; il envoya le comte de Charolais saluer Louis XI à Genappe, le conduisit à Reims, puis à Paris, fit à Reims les fonctions de 1er pair, recevant les clefs de la ville, donnant tous les ordres pour le sacre, conférant au roi la chevalerie; mais il ne put en obtenir la clémence dont il lui demandait de couvrir ses ennemis de la cour de Charles VII. Il laissa les Croï négocier avec Louis XI le rachat des villes de la Somme moyennant le prix convenu; mais il ne souffrit pas que Louis XI étendît sa gabelle aux Etats de Bourgogne. Irrité des menées de Louis à Liége, il fit arrêter le bâtard de Rubempré, chargé d'enlever le comte de Charolais, et se laissa entraîner par celui-ci à la guerre. Il lui en céda la direction (12 avril 1465), ainsi que l'administration de ses Etats, et, après l'issue de la ligue du Bien public, et les traités de Conflans et de St-Maur, il le chargea de punir Liége et Dinant soulevées par le roi de France. Il mourut à Bruges, au centre de ses Etats pacifiés. Les Flamands lui avaient donné le surnom de *Bon duc*, parce qu'il était né et avait beaucoup vécu parmi eux, les foulant moins d'ailleurs que ses prédécesseurs. Il avait créé, le 10 janv. 1430, en l'honneur soit d'Isabelle, sa 3e femme, soit d'une dame de Bruges, l'ordre célèbre de la *Toison d'Or*. Prince populaire, bon chevalier, ennemi généreux, comparé par Erasme aux plus grands princes de l'antiquité, il fut un protecteur des arts et du commerce, organisa des manufactures de tapisseries uniques alors en Europe, fonda, 1421, l'université de Dôle, fit rédiger, 1459, les coutumes de la Franche-Comté et celles du duché de Bourgogne. Avant 1431, il avait établi deux Chambres d'appel à Dijon et à Dôle; mais, sur les plaintes des intéressés, il les supprima, 1431, et rétablit à Beaune la cour de ses audiences des appels. De ses 3 femmes (Michelle de France, sœur de Charles VII, épousée en 1409, Bonne d'Artois en 1424, et Isabelle de Portugal, en 1429), il ne laissait qu'un fils, enfant de la dernière, Charles le Téméraire; mais il avait eu 16 bâtards. A. C.

PHILIPPE D'ORLÉANS. *V.* ORLÉANS.

PHILIPPE 1er, *le Beau*, archiduc d'Autriche, roi de Castille, né en 1478, m. en 1506, était fils de Maximilien d'Autriche, qui fut plus tard empereur, et de Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire. Il fut, à la mort de celle ci, 1482, déclaré, sous la tutelle de son père, souverain des Pays-Bas. En 1496, il épousa une fille de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle, l'infante Jeanne, dont son indifférence et son abandon excitèrent la jalousie, au point de la rendre folle; et la mort inopinée des deux premiers enfants des rois catholiques et de Michel de Portugal, leur petit-fils, lui fraya la voie au trône de Castille. A la mort d'Isabelle, 1504, Ferdinand le fit proclamer roi avec Jeanne; mais, suivant le testament de cette princesse, mécontente de son gendre, il prit lui-même la régence. De là une lutte, dans laquelle l'archiduc fut soutenu par l'inimitié native des Castillans contre un prince aragonais, dont le gouvernement d'ailleurs était peu agréable à la noblesse. Ferdinand, forcé d'abandonner le pouvoir en Castille (juin 1506), n'en fut pas privé pour longtemps. Trois mois après, Philippe, qui avait déjà mécontenté ses sujets par la faveur qu'il accordait aux Flamands, mourut d'une fièvre ardente. Il laissait deux fils, Charles et Ferdinand, qui furent tous les deux empereurs, et plusieurs filles. R.

PHILIPPE II, fils de Charles-Quint et d'Isabelle de Portugal, né à Valladolid en 1527, m. en 1598. Duc de Milan dès 1540, il devint roi de Naples et Sicile à l'occasion de son mariage avec Marie Tudor, reine d'Angleterre, 1554, et, par l'abdication de son père, souverain des Pays-Bas en 1555, et de la monarchie espagnole en 1556. Ambitieux et fanatique, voulant être plus catholique que le pape lui-même, et allant jusqu'à menacer Sixte-Quint de refuser son obédience au Saint-Siége, s'il continuait de traiter avec bienveillance Henri IV encore protestant, 1590, il poursuivit toute sa vie et par tous les moyens deux buts qu'il confondait l'un avec l'autre: le règne exclusif de la religion catholique, et la domination ou la suprématie de la maison d'Autriche dans toute l'Europe. Avant d'être roi d'Espagne, il avait déjà contribué, comme époux de Marie, au rétablissement du catholicisme en Angleterre, 1554. A peine sur le trône, il reprit, avec les projets de monarchie universelle de Charles-Quint, la guerre contre la France. Mais, dès 1558, la mort de Marie et l'avénement d'Elisabeth, dont il demanda inutilement la main, enlevèrent à Philippe toute influence sur l'Angleterre, où la religion réformée se releva, et si, en 1557, les troupes anglo-espagnoles remportèrent sur les Français la victoire de St-Quentin, le traité de Cateau-Cambrésis, 1559, n'en laissa pas moins la France intacte et même agrandie. Loin de se rebuter cependant, Philippe, opiniâtre, impassible, infatigable au travail, dur même pour sa famille, continua à remuer, du fond de son cabinet, toute l'Europe par ses intrigues, en même temps qu'il ensanglantait les Etats espagnols par ses cruautés. Maître absolu dans l'Espagne, à qui il donna une capitale nouvelle (Madrid, 1561), et où il abolit l'office du grand-justicier d'Aragon, longtemps le surveillant et le rival des rois, 1591, il voulut en écarter à la fois tout souvenir de la domination arabe et toute hérésie; mais les rigueurs de l'Inquisition et la guerre faite aux Maures, qu'il voulait contraindre à abandonner leurs usages, 1568-70, comme son bisaïeul et son père, 1502-26, les avaient forcés à abandonner leur religion, furent une nouvelle cause de dépopulation pour la péninsule et de ruine pour son industrie. A Milan, à Naples, l'Inquisition fut repoussée par des soulèvements; enfin l'intolérance et le despotisme de Philippe excitèrent dans les Pays-Bas, 1566, une révolution qui détacha de la monarchie sept belles provinces, 1581. — Dans le reste de l'Europe, sa flotte se distingua à la bataille de Lépante, gagnée sur les Turcs en 1571. Mais la conquête du Portugal, 1580, ne lui donna qu'un royaume mal soumis, dont la possession était précaire et la conservation difficile. Au lieu de soumettre l'Angleterre, l'*invincible Armada* de 1588 fut en grande partie détruite par les tempêtes, et par les vaisseaux anglais. En France enfin, l'appui que prêta Philippe aux Guises et à la Ligue contre Henri III et Henri IV, ses efforts pour y faire nommer reine sa fille Isabelle, 1593, n'aboutirent qu'aux sarcasmes de la *Satire Ménippée*, et à un traité qui confirmait celui de 1559, le traité de Vervins, 1598. — A part la victoire de Lépante, vraiment utile et glorieuse, Philippe II, par ses succès apparents comme par ses revers, n'avait fait qu'épuiser l'Espagne d'hommes et d'argent. *V.* don CARLOS, D. JUAN, GUILLAUME D'ORANGE, le duc d'ALBE, ARMADA, ESPAGNE; W.-N. Prescott, *Histoire du règne de Philippe II*, Lond., 1856, 2 vol. R.

PHILIPPE III, né en 1578 de Philippe II d'Espagne et de sa 4e femme, Anne d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien II, m. en 1621, succéda à son père en 1598. Faible de santé et apathique, élevé en moine et non en roi, il n'eut, avec des vertus privées, ni talent ni caractère, et les vrais rois furent ses ministres, le duc de

Lerme de 1598 à 1618, et, à la fin du règne, le duc d'Uzéda, son fils, 1618-21. Cependant, sous le gouvernement généralement pacifique du premier (*V.* LERME), une mesure appartient au roi, l'expulsion des Maures, d'abord du pays de Valence en 1609, puis, en 1610, de toute la Péninsule, qui perdit ainsi peut-être un million d'habitants industrieux, toujours prêts, il est vrai, malgré leur conversion forcée, 1502-1526, à faire cause commune avec les Musulmans d'Afrique. Philippe III conservait d'ailleurs toutes les prétentions de ses deux prédécesseurs, et, dès la fin du ministère de Lerme, comme sous celui de son fils, le parti qui voulait revenir à la politique ambitieuse et entreprenante finit par prévaloir. De là l'appui donné, dès le début de la guerre de Trente-Ans, à la branche allemande, après la cession éventuelle, en cas d'extinction de la postérité mâle de l'archiduc Ferdinand (Ferdinand II), des États patrimoniaux en dehors de l'Autriche, 1617; de là la conjuration du duc d'Ossuna et du marquis de Bedmar (*V. ces noms*) contre Venise, dont la chute aurait rendu plus faciles et plus promptes les relations entre l'Autriche et le Milanais, 1618; de là encore, et dans un but analogue, l'occupation de la Valteline par les Espagnols, après la révolte excitée par eux contre les Grisons, ses maîtres, 1620; de là enfin l'occupation du Palatinat du Rhin en 1621. Relier la Lombardie aux Pays-Bas et aux provinces de la branche allemande, et dominer plus tard le tout, comme au temps de Charles-Quint, telle semblait être alors la pensée du gouvernement de l'Espagne en décadence. R.

PHILIPPE IV, né en 1605 de Philippe III, roi d'Espagne, et de Marguerite d'Autriche, nièce de l'empereur Maximilien II, m. en 1665, succéda à son père en 1621, et, incapable comme lui, ne gouverna aussi que par ses ministres (Olivarès, 1621-43; Louis de Haro, 1643-61). Sous son règne, l'Espagne essaya en vain de conserver la Valteline, que Richelieu fit rendre aux Grisons, 1624-26, et de reprendre les Provinces-Unies, dont il fallut finir par reconnaître l'indépendance (traité de Munster, 1648). La part qu'elle continua de prendre à la guerre de Trente-Ans et l'occupation de l'électorat de Trèves ne firent qu'attirer contre elle les armes de la France et le génie de Richelieu, 1635, et furent l'origine d'une guerre qui ne se termina qu'en lui enlevant l'Artois, le Roussillon et 14 villes de la Flandre, du Hainaut et du Luxembourg (traité des Pyrénées, 1659). En outre, Philippe IV vit partout éclater des révoltes : dans la Catalogne, qui se donna au roi de France Louis XIII, 1641, et dont le soulèvement dura 12 ans, 1640-52; dans le Portugal, qui recouvra pour toujours, en 1640, une indépendance qu'il sut défendre par des victoires (Estremos, 1663; Villaviciosa, 1665); à Naples, que vint soutenir le duc de Guise, et qui ne fut reprise que par la trahison d'un chef des insurgés, 1647-48. Le titre de Grand qu'Olivarès avait donné à Philippe IV ne pouvait être qu'une occasion de plaisanteries, et on le comparait à un fossé d'autant plus grand qu'on lui ôte davantage. R.

PHILIPPE V, 1er roi de la maison des Bourbons d'Espagne, 2e fils de Louis, dauphin de France, et de Marie-Anne de Bavière, et petit-fils de Louis XIV, né à Versailles en 1683, m. en 1746, porta d'abord le titre de duc d'Anjou, fut appelé au trône d'Espagne par le testament de Charles II (2 octobre 1700), déclaré roi à Fontainebleau (16 novembre) et à Madrid (24 novembre), reçut à Irun les hommages d'un grand nombre d'Espagnols, arriva au Buen-Retiro (18 février 1701), et fit son entrée dans Madrid le 14 avril. Il fut reconnu par toutes les puissances, sauf l'Empire, qui attaqua le Milanais et y remporta, 1701, les victoires de Chiari et de Carpi. Après un court séjour à Madrid, il visita les provinces, la Catalogne, entre autres, qui, d'abord hostile, lui vota un don gratuit de 4,500,000 livres en échange d'une augmentation de ses priviléges, diminua le nombre des offices superflus, et décida que les pairs français qui l'avaient accompagné auraient le rang et les avantages de la Grandesse. Mais il ne put longtemps gouverner en paix. Les imprudences de Louis XIV, qui voulait mettre des garnisons françaises dans les Pays-Bas, et conserver à son petit-fils ses droits à la couronne de France, amenèrent une ligue de la Hollande, de l'Angleterre, de l'Autriche, de l'Empire et de la Prusse contre la France et l'Espagne. On opposa à Philippe V l'archiduc Charles. Les alliés de Philippe furent d'abord le Portugal, l'électeur de Bavière, Maximilien II, son oncle, à qui il confirma le gouvernement des Pays-Bas, enfin le duc de Savoie, dont il épousa la 2e fille. Mais le Portugal passa bientôt aux alliés, sur la promesse d'une augmentation de territoire dans la Péninsule et aux colonies, ainsi que le duc de Savoie, avec l'espoir de s'étendre en Italie, où l'empereur lui abandonnait déjà un territoire important; les Maures eux-mêmes, avec l'aide des Anglais, attaquèrent les colonies espagnoles d'Afrique. Philippe V visita ses États d'Italie, contribua (15 août 1702) à la victoire de Luzzara, et regagna précipitamment l'Espagne envahie : les Anglais et les Hollandais attaquaient l'Andalousie; d'Ormond, la Galice, après avoir anéanti (22 octobre 1702) la marine espagnole au Vigo. L'archiduc lui-même débarqua en Portugal, 1704. Philippe marcha contre lui, obtint à la frontière quelques succès sur les Portugais, mais ne put profiter de l'échec de la flotte anglaise devant Cadix et Barcelone, 1704, ni reprendre Gibraltar enlevé par l'amiral Rook (4 août 1704). En 1705, il perdit ses conquêtes de la frontière portugaise, et vit plusieurs provinces (Valence, Catalogne, Aragon) recevoir l'archiduc; il alla avec Tessé, 1706, l'assiéger dans Barcelone; mais la ville fut sauvée par la flotte anglo-hollandaise, et il fut forcé de fuir à Perpignan. Rentrant en Espagne par la Navarre, il perdit Carthagène, fut chassé (16 juin 1706) de Madrid par lord Galloway et Las-Minas, se réfugia à Burgos, repoussa la proposition de se joindre aux ennemis de la France, qui, à ce prix, lui promettaient l'Espagne et l'Amérique, songea peut-être à passer dans les colonies, en fut détourné par la reine et la princesse des Ursins, et bientôt fut ramené à Madrid par Berwick, vainqueur à Almanza (25 avril 1707). En même temps le duc d'Orléans arrivait d'Italie; il réduisit Valence, l'Aragon et une partie de la Catalogne. Mais Santa-Cruz, chargé de défendre Oran contre les Maures, 1707, livra ses galères à la flotte anglaise, et laissa tomber la ville et Mers-el-Kébir au pouvoir des infidèles. La princesse des Ursins fit rappeler par Louis XIV le duc d'Orléans, accusé d'aspirer à la couronne d'Espagne : affaibli par son départ, Philippe V perdit la Sardaigne et Mahon, 1708, et, après une campagne plus heureuse en 1709 (prise de Tortose, Denia, Alicante), fut une 2e fois chassé de Madrid par deux victoires de lord Stanhope et de Staremberg, 1710. Il désespérait de nouveau de sa fortune; mais les exigences de la coalition empêchèrent Louis XIV de l'abandonner (conférences de Gertruydemberg); de Bay s'opposa à la jonction de l'armée portugaise avec celle de l'archiduc; Vendôme, arrivé de France, le ramena dans Madrid (3 décembre 1710), et il gagna avec lui sur Staremberg la bataille de Villaviciosa (10 décembre). Il reconquit rapidement la Catalogne et l'Aragon (janvier-février 1711). Peu après, l'archiduc devint empereur (Charles VI); l'Europe ne voulait pas voir réunies sur la tête de ce prince les deux couronnes de Charles-Quint; la paix devint possible, et Philippe V la précipita en signant (5 novembre 1712) une renonciation formelle au trône de France. Le traité d'Utrecht, 1713 (*V. ce mot*), lui laissa l'Espagne, le Nouveau-Monde et les colonies hors d'Europe; mais il dut céder la Sicile au duc de Savoie, les Pays-Bas, Naples, le Milanais, et la Sardaigne à l'Autriche. Il lui fallut, à l'intérieur, dompter les dernières résistances de ses sujets, reprendre de vive force Barcelone, 1714, et Majorque. Enfin, le traité de réconciliation avec le Portugal ayant été signé (13 février 1715), il put régner paisiblement. — Le gouvernement avait été, jusqu'alors, entre les mains de la camerera-mayor amenée en Espagne, 1701, par la reine, la célèbre princesse des Ursins (*V. ce nom*). Elle avait fait et défait les ministres, aidé Orri à rétablir les finances. Après la mort de la reine (14 février 1714), confidente de Philippe V retiré dans le palais de Médina-Cœli, elle devint plus puissante encore, et gouverna réellement l'Espagne par le cardinal del Giudice. Mais Albéroni, agent du duc de Parme en Espagne, lui ayant conseillé de faire épouser au roi la nièce de ce duc, Elisabeth Farnèse, et l'ayant d'avance desservie auprès de la nouvelle reine, Elisabeth, à peine arrivée en Espagne, la chassa du royaume. Albéroni devint 1er ministre, domina complétement le roi et la reine, réforma les finances, mit l'armée sur le même pied qu'en France, ranima l'agriculture, le commerce, les arts, et, récompensé par le cardinalat, 1717, persuada à Philippe V de reconquérir les possessions italiennes cédées à Utrecht, d'enlever la régence de France au duc d'Orléans, de faire rétablir par le roi de Suède les Stuarts en Angleterre, et de lancer les Turcs sur l'Autriche. Il réussit d'abord, reprit la Sardaigne, 1717, mais vit avorter ses plans dans le Nord (mort de Charles XII, 1718; perte de la flotte espagnole dirigée vers l'Ecosse, 1719), dans l'Est (victoires du prince Eugène sur les Turcs, 1718), en France (triple et quadruple alliance, 1717-1718; renvoi de Cellamare.

1718), dans la Méditerranée même, où, sans déclaration de guerre, la flotte de Bing battit (août 1718) la flotte espagnole sur les côtes de Sicile, et isola ainsi dans l'île le corps de débarquement du marquis de Leyde, inutilement vainqueur à Milazzo (15 octobre 1718) de 8,000 Impériaux. La France déclara la guerre à l'Espagne (2 janvier 1719), fit prendre par Berwick Fontarabie, secourue trop tard par le roi, St-Sébastien et Urgel; les Anglais s'emparèrent du Vigo, les Impériaux battirent les Espagnols de Sicile. Philippe V céda aux instances du Régent, exila Albéroni, accéda (17 février 1720) à la quadruple alliance, abandonna la Sicile à l'Empire, et remit en échange la Sardaigne au duc de Savoie. Il fit ensuite délivrer Ceuta assiégée depuis plus de 20 ans par les Maures, signa la paix avec l'Angleterre, 1721, en lui laissant Gibraltar et Mahon, envoya à la cour de France sa fille l'infante Marie-Anne-Victoire, destinée à épouser Louis XV, demanda pour ses fils Louis et Don Carlos deux filles du Régent (Mlles de Montpensier et de Beaujolais), publia, 1723, un nouveau recueil de lois, puis, malade, mélancolique, tourmenté de scrupules religieux, il abdiqua (10 janvier 1724) au profit de son fils Louis, et se retira avec la reine à St-Ildefonse, pour s'y consacrer aux soins de son salut. — La prompte mort de Louis Ier et les sollicitations de ses sujets lui firent reprendre la couronne (6 septembre 1724). Il rompit avec la France, à cause du renvoi outrageant de l'infante, fit, en représailles, reconduire en France Mlle de Beaujolais, que n'avait pas encore épousée Don Carlos, rentra, à l'instigation de Riperda, dans les voies politiques de ses prédécesseurs en se rapprochant de l'Autriche, et signa le traité de Vienne (30 avril 1725), par lequel les deux puissances se garantissaient mutuellement leurs Etats; Philippe s'engageait de plus à faire respecter la *Pragmatique-Sanction* de Charles VI, et à protéger dans ses Etats la Compagnie des Indes d'Ostende au préjudice des Compagnies de France, de Hollande et d'Angleterre. A cette ligue du Midi, les trois puissances répondirent par une ligue du Nord, signant le traité de Hanovre, 1726, auquel accédèrent la Prusse, le Danemark et la Suède. Philippe V, dominé par le cabinet de Vienne, tenta vainement de reprendre Gibraltar, 1727, se dégoûta de Riperda qu'il avait fait 1er ministre, et le chassa d'Espagne. Il accueillit les ouvertures du cardinal de Fleury, accéda aux préliminaires de Paris (31 mai 1727), envoya ses ambassadeurs au congrès de Soissons, 1728, enfin signa avec la France et l'Angleterre (9 novembre 1729) le traité de Séville, par lequel on garantissait à son fils l'expectative des duchés de Toscane, Parme et Plaisance; à la mort du dernier Farnèse, il les fit occuper par Don Carlos, soutenu d'une armée espagnole et d'une flotte anglaise, 1731. Après la reprise d'Oran et de Mers-el-Kébir sur les Maures, 1732, il intervint dans la guerre dite de Succession de Pologne, 1733, attira la France en Italie, fit occuper par son fils Don Carlos et le comte de Montemart (victoire de Bitonto, 1734) le royaume de Naples, qui, avec la Sicile, reconnut le jeune prince pour roi. Les préliminaires, 1735, et le traité de Vienne, 1738, le laissèrent à Don Carlos (Charles VII) avec les présides de Toscane et de l'île d'Elbe, en échange de la Toscane donnée au duc de Lorraine dépossédé, et des duchés de Parme et Plaisance restitués à l'Empire. — Philippe V, pour mettre fin à la contrebande exercée dans ses colonies par les Anglais, y avait établi des gardes-côtes; leurs prétendues vexations provoquèrent les plaintes de la cour de Londres; il signa avec elle le traité du Prado (4 janvier 1739), qui stipulait une indemnité pécuniaire de 95,000 liv. st. au profit de l'Angleterre. Il ne se pressa pas de payer; les hostilités continuèrent en Amérique, et la guerre fut déclarée de part et d'autre (30 octobre-28 novembre 1739) : l'amiral Vernon s'empara de Porto-Bello (1er décembre), mais échoua à deux reprises devant Carthagène, 1740, 1741, et ne put pas plus enlever la Havane, 1742. En même temps, la guerre de la succession d'Autriche éclatait : Philippe V élevait des prétentions, comme descendant de la maison d'Autriche par la mère et la femme de Louis XIV, et comme Elisabeth le poussait, à tout le moins, à acquérir pour son fils Don Philippe un établissement en Italie, il s'allia avec la France, et fit occuper la Savoie par Philippe. Chassé par Charles-Emmanuel III, allié de Marie-Thérèse, Philippe envahit de nouveau, 1744, le Piémont, avec le secours du prince de Conti, et s'établit fortement, 1745, dans Casal, Asti, Plaisance, Parme, Milan, secondé activement par Gênes, Modène, Charles VII de Naples et le maréchal de Maillebois. Mais, en 1746, il fut chassé du Milanais et du Parmesan. Sur ces entrefaites, Philippe V mourut. Il laissait sa maison solidement établie sur les deux trônes d'Espagne et des Deux-Siciles, et à la veille d'obtenir une nouvelle couronne en Italie. Il avait régénéré l'Espagne, faisant passer, dans les institutions et les mœurs de son nouveau pays, quelques-unes des bonnes traditions françaises, réformant la justice, les finances, l'industrie, la marine, faisant renaître par d'habiles encouragements le commerce, les sciences et les arts. Il fonda à Madrid la Bibliothèque royale, les Académies des beaux-arts, de la langue et de l'histoire. Il eut, de sa 1re femme, Louise-Marie-Gabrielle de Savoie : Louis, roi pendant quelques mois en 1724, et Ferdinand VI, qui lui succéda; de sa 2e femme, Elisabeth Farnèse : Don Carlos (Charles VII de Naples et Charles III d'Espagne); Philippe, duc de Parme en 1748; Marie-Anne-Victoire, mariée à Joseph, roi de Portugal en 1750; Marie-Thérèse-Antoinette-Raphaële, 1re femme du Dauphin, fils de Louis XV; Marie-Antoinette-Ferdinande, mariée à Victor-Amédée (III), roi de Sardaigne en 1773, etc. A. C.

PHILIPPE DE CHAMPAGNE. *V.* CHAMPAGNE.

PHILIPPE *le Magnanime*, landgrave de Hesse. *V.* HESSE.

PHILIPPE DE NAVARRE OU DE NOVAIRE, né en France vers la fin du XIIe siècle, assiégea Damiette en 1218 sous les ordres de Jean de Brienne, et devint l'un des principaux seigneurs de Chypre. Il était renommé pour sa dextérité politique, sa valeur militaire, et sa science dans le droit et les belles-lettres. Nous avons de lui : un *Traité des coutumes et assises des royaumes de Jérusalem et de Chypre; les 4 Tens d'aage d'ome*, ouvrage d'une agréable morale. Il avait aussi composé des Mémoires en prose, un poëme sur la guerre de Frédéric II contre Chypre, et des *Poésies* religieuses et légères.

PHILIPPE DE SOUABE, 2e fils de Frédéric Ier Barberousse, né en 1178, m. en 1208, fut porté à l'Empire par les Gibelins, après la mort de Henri VI, 1197. Les Guelfes lui opposèrent Othon IV, fils de Henri le Lion, avec l'assentiment d'Innocent III. Philippe, vainqueur de son rival, allait se réconcilier avec le pape, quand il fut assassiné par Othon de Wittelsbach, comte palatin de Bavière, à qui il avait refusé la main de sa fille. G.

PHILIPPE (SAINT-), une des îles du Cap-Vert. *V.* FOGO.

PHILIPPE (SAINT-), v. d'Espagne. *V.* JATIVA.

PHILIPPE (SAINT-). *V.* FELIPE (SAN-).

PHILIPPE, *Philippus*, monnaie d'or fabriquée par Philippe II, roi de Macédoine, et qui avait cours en Grèce et en Italie. Les Philippes furent apportés à Rome peu d'années après l'an 547 de la ville, 206 av. J.-C., et furent d'abord la seule monnaie d'or en usage chez les Romains. On croit que sa valeur était celle du statère d'or de Cyzique, c.-à-d. 34 fr. 80 c. environ.

PHILIPPES, v. forte de la Macédoine, à l'E., près des confins de la Thrace, et primitivement colonie des Thasiens sous le nom de *Crénides*. Prise en 358 av. J.-C. par Philippe, roi de Macédoine, il lui donna son nom. L'armée d'Antoine et d'Octave remporta, aux environs, une célèbre victoire sur Brutus et Cassius, l'an 711 de Rome, 42 av. J.-C. Philippes, ch.-l. d'un des quatre districts de la Macédoine sous les Romains, était importante et très-belle. Il en reste des ruines au N.-O. du vge de *Filibedschik*, qui rappelle son nom. *V. Revue archéologique*, 1860, t. 2.

PHILIPPEVILLE, v. forte de Belgique, prov. et à 41 kil. S.-O. de Namur; 1,600 hab. C'est l'anc. brg de *Corbigny*, agrandi et fortifié par Charles-Quint en 1555; il lui donna le nom de son fils (Philippe II). Don Juan d'Autriche la prit aux Hollandais en 1578. Les Français l'acquirent par le traité des Pyrénées en 1659, et la perdirent en 1815. Vauban l'a fortifiée. Fabr. de poteries; carrières et scieries de marbre.

PHILIPPEVILLE, v. forte d'Algérie, prov. et à 83 kil. N.-N.-E. de Constantine, 360 d'Alger, 92 de Bône, port sur la rade de Stora, à l'embouchure de l'Oued-el-Kébir; 12,191 hab. S.-préfecture; tribunaux de 1re inst. et de comm., chambre de comm., collége. Exportation de grains, huiles, bois, liéges, bestiaux, cire, marbres, etc. Hôpital civil et militaire. Pépinière publique. Vastes forêts de liége et carrière de granit aux environs.—Cette ville tire son nom du roi Louis-Philippe Ier, et fut fondée par les Français, en 1838, sur les ruines de l'anc. *Rusicada*, dont on voit encore les citernes romaines et le théâtre. Elle est le centre des rapports commerciaux de l'Europe avec l'Algérie Orientale. B.

PHILIPPIDE, poëte grec de la *nouvelle comédie*, favori du roi de Thrace Lysimaque, fut classé par les Alexandrins dans le *canon* des classiques.

PHILIPPINE de Hainaut, fille de Guillaume, comte de

Hainaut, épousa, en 1328, Edouard III, roi d'Angleterre et mourut en 1369. Lors de la reddition de Calais, 1347, elle sauva par ses prières et ses larmes les six bourgeois de la ville qui s'étaient dévoués pour leurs concitoyens.

PHILIPPINE (NOUVELLE-). *V.* FILIPINA.

PHILIPPINES, en espagnol *Felipinas*, archipel de la Malaisie, dans la mer de Chine, au N. des Moluques, à l'E. de la Cochinchine, au S. de la Chine; entre 5° et 20° de lat. N., 115° et 125° de long. E.; environ 136,000 kil. carr.; 2,679,500 hab. En partie soumis à l'Espagne, cet archipel comprend la grande île de Luçon, les Bissayas (Samar ou Ibaba, Leyte, Panay, Mindoro, les Calamianes), Mindanao, etc. Au N. de Luçon, dans l'intérieur des Bissayas et de Mindanao, vivent des peuplades d'origine malaise, toujours en guerre contre les Espagnols et les Indiens soumis. Dans les montagnes se trouvent quelques peuplades nègres indépendantes, d'origine inconnue. Des montagnes, des forêts vierges, des volcans éteints ou en travail, tel est l'aspect du pays. Climat chaud et malsain; grands ouragans. Le sol est très-fertile; on y trouve le riz, le cacao, le sucre, le café, le coton, le tabac, les épices, les bois d'ébène, d'aloès, de cèdre, de sandal, de bambou, le chêne, le sapin. La culture est négligée. Mines d'or, de fer, de houille, non exploitées. Peu d'industrie. Comm. avec la Chine, l'Amérique, l'Europe. Les pirates infestent les côtes. — Les Philippines furent découvertes par Magellan en 1521, cédées au Portugal par le traité de Saragosse en 1529, et conquises par l'Espagne sous Philippe II, qui leur donna son nom, 1568. Les Indiens soumis se convertirent à la foi catholique; un commerce important s'établit avec la Chine, le Mexique et le Pérou. En 1638 et en 1639, les Chinois, établis en grand nombre à Manille, se révoltèrent; un grand nombre furent massacrés. L'Inquisition devint toute-puissante; les moines s'emparèrent du gouvernement au commencement du XVIII^e^ siècle. En 1762, Manille fut prise par les Anglais. Le moine Anda souleva les Indiens et chassa les Anglais; l'île revint aux Espagnols en 1764; Anda, nommé gouverneur, éleva la colonie à un haut degré de prospérité; mais, après lui, elle déclina rapidement; pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire, isolée du reste du monde, elle vit s'éteindre en partie son commerce. En 1820, le choléra ravagea Manille; égarés par le fanatisme religieux, les habitants accusèrent de ce fléau les Français, les Anglais, les Américains qui se trouvaient dans la ville, et les massacrèrent. Une conspiration pour l'indépendance des Philippines éclata en 1823; elle échoua; son chef Novalès fut condamné à mort. La partie espagnole des Philippines, jointe aux Mariannes, forme une capitainerie-générale, dite des Philippines ou de Manille; elle est divisée en 30 provinces (*corregimientos* ou *alcadias*), dont 17 dans Luçon, 3 dans Mindoro, 3 dans l'anay, etc. La valeur du commerce dépasse 80 millions de fr.

PHILIPPINES (NOUVELLES-). *V.* CAROLINES.

PHILIPPIQUE ou PHILÉPIQUE, empereur grec, 711-713, était Arménien, d'une illustre naissance, et doué de talents militaires. Il se nommait BARDANES. Son avénement au trône tient du prodige : sur la foi d'un songe, il se crut destiné à l'empire; il le dit; son indiscrétion lui valut l'exil; il vivait à Cherson, lorsqu'un parti en révolte le prit pour empereur. Il détrôna le faible Justinien II, et le remplaça; mais, n'usant de l'empire que pour se plonger dans une orgie perpétuelle, et de plus se rendant odieux par son zèle pour le monothélisme, il fut, 18 mois après son avénement, surpris lui-même dans son sommeil par quelques conspirateurs, qui lui crevèrent les yeux, puis l'envoyèrent en exil, où il mourut dans la misère. S.

PHILIPPIQUES, nom de 4 discours admirables de Démosthène contre Philippe, roi de Macédoine; — de 14 discours très-beaux et très-énergiques de Cicéron contre Antoine; — de 5 mauvaises odes de Lagrange-Chancel contre le Régent, Philippe d'Orléans.

PHILIPPOPOLI ou FILIBEH, anc. *Philippopolis*, v. de la Turquie d'Europe (Andrinople), sur des rochers près de la rive dr. de la Maritza, à 172 kil. N.-O. d'Andrinople; 30,000 hab. Fabr. de maroquins, d'étoffes de soie, de laine et de coton, etc. Commerce important. Fondée ou restaurée par Philippe, père d'Alexandre, elle devint une grande cité; car les Goths, qui la prirent en 250, y massacrèrent, dit-on, 100,000 personnes. Les empereurs latins de Constantinople en firent le chef-lieu d'un duché. Un tremblement de terre la détruisit presque entièrement en 1818. Un archevêque grec y résidait alors.

PHILIPPSBOURG, v. du grand-duché de Bade, sur la Sulzbach, à 2 kil. du Rhin, à 26 kil. S.-S.-O. d'Heidelberg; 1,750 hab. Douane. Ce ne fut d'abord qu'un village nommé *Udenheim*, où les évêques de Spire avaient un palais; mais l'un de ces évêques, Philippe-Christophe de Sotteren, l'ayant fortifiée au commencement de la guerre de Trente-Ans, l'appela *Philippo-Burgum*, d'où Philippsbourg. Elle fut depuis souvent disputée. Prise par les Suédois en 1633, par les Impériaux en 1635, par Louis de Bourbon pour les Français en 1644, par les alliés en 1676, elle le fut de nouveau par les Français en 1688 et 1734 (Berwick périt à ce dernier siége). Le traité de Westphalie l'avait donnée à la France, celui de Nimègue la rendit à l'Empereur; mais les Français la reprirent en 1800. Elle appartient depuis 1802 au duché de Bade.

PHILIPS (Edouard), neveu de Milton, né à Londres en 1630, a laissé : une *Vie de Milton*, seule relation authentique sur la vie privée du grand poëte; *Theatrum poetarum*, Londres, 1675, en anglais, liste et portraits critiques des poëtes anciens et modernes, avec un Discours sur la poésie; nouvelle édit., 1800, avec des additions.

PHILIPS (John), poëte anglais, né à Bampton en 1676, m. à Hereford en 1708, a laissé, entre autres pièces de vers : *Pomone ou le Cidre*, poëme didactique en 4 chants; la *Bataille d'Hochstædt* (en l'honneur de Marlborough); le *Précieux Shilling*, trad. en français par l'abbé Yart, dans l'*Idée de la poésie anglaise*. Philips s'attache surtout à relever la vulgarité des choses par la pompe du style.

PHILIPS (Ambroise), poëte anglais, né dans le comté de Leicester en 1671, m. en 1749, représentant d'Armagh au parlement de Dublin, est auteur de *Pastorales*, que l'on a mises à côté de celles de Pope et de Gay, et de plusieurs tragédies estimées, dont l'une, *the Distressed moter*, 1711, est imitée de l'*Andromaque* de Racine.

PHILIPSTAD, v. de Suède, dans le län et à 66 kil. N.-E. de Karlstadt, sur un affluent du lac Doglösen; 900 hab. Sources minérales. Forges, affineries de fer, et construction de machines de l'Etat.

PHILIPSTHAL, château de la Hesse, à 60 kil. de Cassel, sur la Werra, a donné son nom à une branche de la maison de Hesse.

PHILIPSTOWN, brg des Etats-Unis, Etat et à 93 kil. de New-York, près de l'Hudson, vis-à-vis West-Point; 4,000 hab.

PHILISTE, historien grec, né à Syracuse en 431 av. J.-C., suivit à Athènes les leçons d'Isocrate. Banni par Denys l'Ancien, dont il avait d'abord eu la faveur après l'avoir aidé à s'emparer du pouvoir, il fut rappelé par Denys le Jeune, et périt en le défendant contre Dion, 358. Ses ouvrages, auj. perdus, étaient une *Histoire de la Sicile*, en 2 parties, dont la 1re, en 7 livres, allait jusqu'à la prise d'Agrigente par les Carthaginois en 406, et la 2e, en 4 livres, contenait le règne de Denys l'Ancien; une *Vie de Denys le Jeune*, en 2 livres, dont Clément d'Alexandrie nous a conservé un fragment. Les anciens estimaient les écrits de Philiste, mais le considéraient comme imitateur des grands maîtres, et inférieur à eux; Cicéron et Quintilien le mettent presque sur le même rang que Thucydide; Denys d'Halicarnasse et Plutarque signalent son esprit d'adulation. On doit néanmoins regretter la perte de ses livres, surtout pour la vie de Denys, prince que nous ne connaissons que d'après ses ennemis. Ce qui reste de Philiste figure dans les *Fragments des historiens grecs* de Didot. *V.* les Recherches de l'abbé Sevin sur cet auteur dans le t. XIII des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*. D—R.

PHILISTINS ou PALESTINS, un des peuples chananéens de la Palestine avant l'arrivée des Hébreux. L'invasion de Josué les resserra sur la côte de la mer Intérieure, où ils occupèrent le territoire de Gaza, Geth, Ascalon, Azoth et Accaron. Ils avaient les tribus de Dan au N., de Siméon à l'E., et l'Arabie Pétrée au S. Toujours en guerre avec les Hébreux, ils leur imposèrent une longue servitude, 1212-1172 av. J.-C., dont Samson (*V. ce mot*) les délivra. Saül les battit près de Gabaon, et ils furent soumis par David. Ils passèrent successivement sous la domination des Perses, d'Alexandre, des rois de Syrie, des princes Asmonéens, et des Romains.

PHILLIP (Arthur), navigateur, né à Londres en 1738, m. en 1814, était fils d'un Allemand établi à Londres, entra dans la marine à 17 ans, parvint au grade de capitaine de vaisseau, fut gouverneur-général de la Nouvelle-Galles-du-Sud de 1788 à 1793, choisit Port-Jackson au lieu de Botany-Bay pour chef-lieu des établissements anglais en Australie, et reçut, à son retour, le grade de vice-amiral. Il apporta en Europe les dernières dépêches reçues de La Pérouse. On a de lui : *Voyage à Botany-Bay*, Londres, 1789, in-4°, mal traduit en français, Paris, 1791, in-8°.

PHILOCLÈS, poëte d'Athènes, que son style amer fit

surnommer *la Bile*, remporta le prix dans un concours de tragédie où Sophocle avait présenté son *Œdipe à Colone*.

PHILOCTÈTE, fils de Pœas, qui régnait sur les Thessaliens de l'Œta, fut le compagnon d'Hercule, qui, près de mourir, lui enjoignit de déposer dans sa tombe ses flèches teintes du sang empoisonné de l'hydre de Lerne, et lui fit jurer de ne jamais découvrir ce dépôt. Un oracle ayant déclaré que les Grecs ne se rendraient pas maîtres de Troie sans avoir les flèches d'Hercule, il se laissa ébranler, et indiqua le lieu où elles étaient cachées. L'une d'elles, en tombant, le blessa au pied ; l'infection qui résulta de la plaie fut si grande, que les Grecs, ne pouvant la supporter, abandonnèrent Philoctète dans l'île de Lemnos. Après la mort d'Achille, Ulysse, envoyé par l'armée grecque, sut cependant le décider à venir devant Troie, dont sa présence devait hâter la chute. Sophocle a composé sur ce sujet une tragédie, assez heureusement imitée par Laharpe, et Fénelon a fait de l'histoire de ce héros un des beaux épisodes du *Télémaque*. Après la prise de Troie, Philoctète passa dans l'Italie méridionale, où il fonda Pétilie. B.

PHILODÈME, écrivain grec de la secte d'Epicure, né à Gadara (Cœlésyrie) dans le 1er siècle av. J.-C., vint à Rome, et compta parmi ses disciples Calpurnius Pison. Il y a sous son nom, dans les *Anthologies*, 31 épigrammes licencieuses. Plusieurs fragments de ses écrits sur la morale, la rhétorique, la musique, etc., ont été retrouvés à Herculanum, et publiés dans la collection de cette ville. M. Gros a édité à part la *Rhétorique*, avec commentaire, Paris, 1840, in-8°.

PHILOKIA ou FILOKI. *V.* Argos Amphilochium.

PHILOLAUS, Pythagoricien, né à Crotone ou à Tarente, florissait vers la 2e moitié du ve siècle av. J.-C. Il enseigna d'abord à Héraclée, puis à Thèbes, où il s'était retiré, et où Simmias et Cébès furent ses disciples, avant de s'attacher à Socrate. Il fut le premier Pythagoricien qui écrivit sur la philosophie. Son unique ouvrage, peu étendu, se composait de trois livres, intitulés *du Monde, de la Nature*, et *de l'Ame* : leur ensemble était connu sous le nom de *Bacchanales*, à cause de la parenté du Pythagorisme avec la doctrine des mystères. C'était un resumé contenant la doctrine générale des Pythagoriciens, et quelques doctrines propres à une partie seulement de l'école. Le système astronomique exposé par Philolaüs différait essentiellement de celui de Pythagore, et paraît dériver du Pythagoricien Hicétas. Suivant Philolaüs, la lune, le soleil et les cinq autres planètes tiraient leur lumière d'un feu central invisible pour nous, et exécutaient leurs révolutions d'occident en orient autour de ce feu, autour duquel la terre elle-même décrivait un cercle dans le même sens en un peu moins d'un jour, mais de manière que la face habitée par nous regardât toujours vers le dehors de ce cercle. Une 9e planète, tournant autour du feu central dans un cercle plus petit, était, par conséquent, aussi invisible pour nous. La sphère des fixes, qui complétait le nombre sacré *dix*, tournait très-lentement d'occident en orient, de telle sorte que, de cette révolution et de celle de la terre dans le même sens, résultait l'apparence du mouvement diurne du ciel autour de la terre d'orient en occident en un jour. Philolaüs arrivait ainsi à prêter à ses dix révolutions célestes concentriques des durées d'autant plus longues, qu'elles s'exécutaient à une plus grande distance du feu central. C'est donc à tort que des auteurs modernes ont prêté à Philolaüs le système de Copernic. Seulement, en repoussant le préjugé de l'immobilité de la terre, et en prêtant à ce corps une révolution équivalente pour ses effets à la rotation, Philolaüs préparait les esprits directement à l'hypothèse de la rotation de la terre, et indirectement à l'hypothèse de sa révolution annuelle autour du soleil ; et plus tard, en effet, la première hypothèse (*V.* Ecphantus et Héraclide), et même la deuxième (*V.* Platon, Aristarque et Séleucus), ont eu quelques partisans dans l'antiquité. *V.* Bœckh, *Doctrine du Pythagoricien Philolaüs, avec les fragments de son ouvrage*, en allemand, Berlin, 1819, in-8° ; *de Platonico systemate cœlestium globorum et de verâ indole astronomiæ Philolaïcæ*, en 2 parties, Heidelberg, 1810, in-4° ; H. Martin, *Etudes sur le Timée*, note 37, § 2, Paris, 1841, in-8° ; Gruppe, *Systèmes cosmographiques des Grecs*, chap. 5, Berlin, 1851, in-8°. On a eu tort de prêter à Philolaüs la connaissance de la précession des équinoxes. H. M.

PHILOMÈLE, *Philomela*, fille de Pandion, roi d'Athènes, souffrit la violence du roi de Thrace, Térée, son beau-frère, qui lui fit ensuite couper la langue pour l'empêcher de révéler ce crime, et la retint prisonnière. Sa sœur Progné la délivra, et se vengea de Térée en lui servant dans un festin le corps de son fils Itys. Térée allait assouvir sa fureur sur les deux sœurs, quand les dieux le changèrent en épervier, Progné en hirondelle, et Philomèle en rossignol. B.

PHILOMÈLE, *Philomelus*, célèbre Phocidien, fit éclater la *Guerre sacrée*, en soulevant ses concitoyens contre les Amphictyons, qui les avaient condamnés pour avoir cultivé le champ cyrrhéen consacré à Apollon, 355 av. J.-C. Soutenu par les Spartiates, il s'empara du temple de Delphes, et arracha des colonnes sacrées le décret de proscription lancé contre sa patrie. Avec les trésors du temple, il leva des mercenaires, et défit les Locriens dans trois rencontres successives. Mais vaincu à son tour par les Béotiens, vers le N. du Céphise, il se donna la mort pour ne point tomber entre leurs mains, 353. Son frère Onomarque le remplaça. O.

PHILOMÉTOR, surnom de Ptolémée VI et d'Attale III.

PHILON de Byzance, ingénieur grec du IIe siècle av. J.-C., se perfectionna dans l'étude de la mécanique à Alexandrie, et dans celle de l'architecture à Rhodes. Il écrivit une *Poliorcétique*, dont on n'a plus que 2 livres, les 4e et 5e, publiés, avec traduction latine, dans les *Veterum mathematicorum opera*, Paris, 1693, in-fol., et qui contiennent de curieux détails sur les machines militaires des anciens. On lui attribue un fragment d'un ouvrage *De septem orbis spectaculis*, publié, avec version latine et notes, par Léon Allatius, Rome, 1640, in-8°, inséré aussi dans le t. VIII du *Thesaurus antiquitatum græcarum* de Gronovius, et réédité par L.-H. Teucher, Leipzig, 1811, in-8° ; par J.-C. Orelli, ibid., 1816, in-8°. B.

Philon de Larisse, philosophe grec, chef de la Nouvelle-Académie après Clitomaque en 88 av. J.-C., se retira à Rome lors de l'invasion de Mithridate en Grèce, et eut Cicéron pour disciple. Il mitigea le scepticisme d'Arcésilas et de Carnéade. *V.* C.-F. Hermann, *Disputatio de Philone Larissæo*, Gœttingue, 1851, in-4°.

Philon le juif, philosophe, né à Alexandrie, d'une famille sacerdotale, l'an 30 av. J.-C. Il était déjà âgé de 70 ans, quand ses coreligionnaires l'envoyèrent à Rome, pour obtenir de Caligula la confirmation du droit de cité dont ils jouissaient antérieurement, et la restitution de quelques synagogues. Caligula lui répondit par un refus, et le renvoya abreuvé d'humiliations. Philon mourut dans un âge avancé. On a prétendu qu'il s'était fait chrétien, et qu'il avait ensuite renoncé à sa nouvelle religion ; allégations fausses. Philon s'était livré à l'étude de l'Ecriture Sainte, de la philosophie grecque et des doctrines orientales ; aussi sa philosophie n'est qu'un mélange d'idées souvent contradictoires, tirées de ces trois sources. Il explique d'abord l'origine des choses par le dualisme de Platon et l'éternité du monde, pour aboutir au système oriental de l'émanation. Dieu est pour lui tantôt la cause efficiente de l'univers, l'idéal de l'humanité, tantôt un être dont on ne peut rien savoir, et Philon tombe dans le mysticisme. Sa théorie de l'homme commence par être celle de Platon, depuis les données des sens jusqu'aux *idées* ; puis elle a recours à des connaissances supérieures que Dieu accorde à l'esprit par une grâce spéciale ; de là la nécessité de la foi, la reine des vertus. Philon exerça une grande influence sur son époque en faisant connaître la philosophie platonicienne aux Orientaux, et les doctrines sorties de l'Orient aux Néoplatoniciens ; il méritait d'être appelé un *Platon juif*, ou *Philon le Platonicien*. Ses principaux écrits sont : *De la création du monde d'après Moïse ; Allégories des livres saints ; Des chérubins, de l'épée flamboyante, et de Caïn, le premier-né de l'homme ; Des géants ; Sur ces paroles : Noé, s'étant réveillé, apprit*. Philon avait écrit le récit de son voyage à Rome ; cet ouvrage est perdu ; celui qui porte le même titre a trait à un autre sujet. Les meilleures éditions des Œuvres de Philon sont celle de Th. Mangey, Londres, 1742, 2 vol. in-fol., et celle de C.-E. Richter, Leipzig, 1828-30, 8 vol. in-8°. Des morceaux retrouvés dans des traductions arméniennes ont été publiés par J.-B. Aucher, Venise, 1822-26. *V. Essai d'une exposition systématique de la doctrine de Philon d'Alexandrie*, dans la *Biblioth. générale de littérat. biblique* d'Eichorn, t. IV, 3e cahier ; D.-G. Werner, *De Philone Judæo*, Stargard, 1743 ; Planckius, *Commentatio de principiis et causis interpretationis Philonianæ allegoricæ*, in-4°, Gœttingue, 1807 ; Gfroerer, *Philon et la théologie alexandrine*, 2 vol. in-8°, Stuttgard, 1831 ; Fabricius, *Dissertatio de Platonismo Philonis*, in-4°, Leipzig, 1693 ; Dahl, *Chrestomathia philoniana*, Hambourg, 1800, 2 vol. in-8° ; Grossmann, *Quæstiones Philoneæ*, Leipzig, 1830, in-8°. R—T.

Philon de Byblos, surnommé *Herennius*, écrivain grec

du 1er et du IIe siècle de J.-C., traduisit en grec l'*Histoire de Phénicie* par Sanchoniathon. Cette traduction est perdue; il n'en reste que quelques fragments, qui se trouvent dans la *Chronique* d'Eusèbe. Philon avait écrit encore plusieurs ouvrages historiques, sur les Juifs, sur Adrien, sur les villes et leurs grands hommes, etc.; ils sont également perdus. P—T.

PHILON (Publilius). *V.* PUBLILIUS.

PHILOPŒMEN, surnommé *le dernier Grec*, né à Mégalopolis en Arcadie, servit de bonne heure contre les Spartiates, ne put défendre sa patrie contre leur roi Cléomène, mais décida, à 30 ans, par une habile manœuvre, le succès de la bataille de Sellasie, où il fut blessé, 222 av. J.-C. Chef de la cavalerie achéenne, il en changea l'organisation et la tactique, et en fit un corps redoutable, avec lequel il battit les Étoliens à Larisse, 208. Généralissime ou préteur de la ligue achéenne, il gagna la bataille de Mantinée contre le tyran de Sparte, Machanidas, qu'il tua lui-même dans le combat. Après sa préture, il força encore Nabis, tyran de Sparte, à évacuer Messène. De retour d'une expédition en Crète, il fut une 3e fois préteur, perdit un combat naval contre Nabis, mais le battit à Gythium, entra dans Sparte, et l'agrégea aux Achéens; Sparte s'étant révoltée, il la démantela, et supprima les lois de Lycurgue, 188. Il s'opposa enfin aux progrès de l'intervention romaine, dont il prévoyait la fatale issue pour la liberté de la Grèce, fut élu préteur pour la 8e fois à 70 ans, marcha contre Dinocrate, qui avait détaché Messène de la ligue achéenne, fut pris, conduit à Messène, et condamné par Dinocrate à boire la ciguë, 183. Philopœmen fut toujours guidé dans sa conduite par l'amour de la vertu, dans lequel il confondait la patrie; simple dans ses goûts, désintéressé, il consacrait sa part de butin au rachat de ses soldats prisonniers. Il aimait la guerre, et s'y distingua par l'habileté de la conception, la promptitude du coup d'œil, et une grande valeur personnelle. Très-habile tacticien, il dut à cette qualité ses principales victoires. Sa mort causa des regrets universels en Grèce, où sa sagesse et ses exemples lui avaient acquis une influence immense.

PHILOPON (Jean), grammairien d'Alexandrie, m. vers 650, obtint, dit-on, d'Amrou, général du calife Omar, la conservation de la bibliothèque de sa ville natale. On a de lui un *Traité de la création du monde*, publié à Vienne, 1630, in-4o, et divers traités d'Aristote, avec commentaires, Venise, 1534 et 1536.

PHILOSTORGE, historien grec ecclésiastique, né en Cappadoce vers 364, commença ses études à Pruse, et les acheva à Constantinople, où il passa presque toute sa vie. Il adopta les erreurs d'Arius, et, pour rendre odieux ses adversaires, écrivit, en 12 livres, une *Histoire ecclésiastique* (depuis l'avénement de Constantin jusqu'à la mort d'Honorius), dont il ne reste qu'un abrégé de Photius, publié par Godefroy, Genève, 1642, in-4o, et par Henri de Valois, à la suite d'Eusèbe, Paris, 1673. Malgré le mauvais esprit de cet ouvrage, on y trouve beaucoup de choses utiles pour l'histoire ecclésiastique.

PHILOSTRATE (Flavius), sophiste grec du IIIe siècle, né à Lemnos, professa la rhétorique à Athènes, puis à Rome, où il fut bien accueilli à la cour de Septime-Sévère, et vécut dans l'intimité de l'impératrice Julie. Il écrivit, entre autres ouvrages : *Vie d'Apollonius de Tyane*, en 8 liv., trad. en français par Castillon, Berlin, 1774, 4 vol. in-12; Legrand d'Aussy, Paris, 1803, 2 vol. in-8o; Chassang, avec les *Lettres d'Apollonius*, Paris, 1862, in-8o; *Héroïques*, récits dialogués sur 21 héros de la guerre de Troie; *Dialogue entre Vinitor et Phœnix*, publié, avec scholies grecques et remarques, par M. Boissonade, Paris, 1806; un dialogue intitulé *Néron; les Tableaux*, description de 76 tableaux qui décoraient le portique de Naples, dont une bonne édition a été donnée par Jacobs et Welcker, Leipzig, 1825, in-8o, et qui ont été trad. en français par Blaise de Vigenère sous le titre de : *les Images ou Tableaux de plate peinture*, 1614, in-fol.; *Vies des sophistes*, en 2 livres; 73 *Lettres* sur des sujets érotiques, éditées par M. Boissonade, Paris, 1842. — Un autre Philostrate, neveu du précédent, a laissé aussi des *Tableaux*, qui sont moins des descriptions de peintures déjà exécutées, que des espèces de programmes proposés aux artistes. Les Œuvres des deux Philostrate ont été publiées ensemble par Olearius, Leipzig, 1709, in-fol.; par Kayser, Zurich, 1844-46, 2 vol. in-4o; par Westermann, Paris, 1849, in-8o. *V.* Hamaker, *Lectiones Philostrateæ*, Leyde, 1816; Heyne, *Philostrati imaginum..... illustratio*, Gœttingue, 1796-1801, in-fol. B.

PHILOTAS, fils de Parménion, fut lapidé par l'ordre d'Alexandre le Grand, pour n'avoir point révélé le complot de Dymnus, dont il était instruit.

PHILOXÈNE, poëte grec dithyrambique, né à Cythère, m. à Éphèse vers 380 av. J.-C.; vécut longtemps à la cour de Denys l'Ancien. Il fut envoyé aux *Carrières* pour avoir trouvé mauvais les vers du tyran. Remis en liberté, et consulté de nouveau, il se contenta de répondre : « Qu'on me reconduise aux Carrières. » Cette saillie désarma Denys, qui pardonna. Philoxène avait composé un petit poëme familier intitulé *le Souper*; il n'en reste que des fragments, qui donnent une haute idée de l'esprit et de la gaieté prodigués dans cet ouvrage. *V. Philoxeni reliquiæ*, par G. Bippart, Leipzig, 1843, in-8o; Berglein, *de Philoxeno Cytherio*, Gœttingue, 1843, in-8o; Klingender, *de Philoxeno Cytherio*, Marbourg, 1845, in-8o. B.

PHILOXÈNE, appelé aussi *Xenaïas*, de la secte des Monophysites ou Jacobites syriens, né à Tabal (Susiane), fut nommé, par l'empereur Zénon, évêque de Mabourg ou Hiérapolis en 485, combattit les décisions du concile de Chalcédoine, alla deux fois à Constantinople, pour y soutenir les intérêts de sa secte, et fut bien accueilli de l'empereur Anastase, mais fut exilé en 518, par Justin Ier, à Gangres (Cappadoce), où on le fit périr en 522, en le suffoquant avec de la fumée. Philoxène a beaucoup écrit, et avec une élégance qui le place au rang des meilleurs auteurs syriens; mais ses ouvrages, tous théologiques et polémiques, sont restés manuscrits; on n'a publié de lui qu'une version syriaque des Évangiles, version très-estimée, la seule que lisent les Jacobites, et que J. White a fait imprimer, Oxford, 1778, 2 vol. in-8o.

PHINÉE, fils d'Agénor ou de Neptune, et roi de Salmydessus en Thrace, avait reçu d'Apollon la faculté prophétique. Néanmoins il écouta les calomnies de sa 2e femme contre les enfants d'un 1er lit, et leur fit crever les yeux. Pour le punir, les dieux le frappèrent lui-même de cécité, et lui envoyèrent les Harpies, qui infectaient ses aliments. Calaïs et Zéthès, fils de Borée, le délivrèrent de ces monstres; par reconnaissance, il indiqua aux Argonautes le moyen de traverser les Symplégades.

PHINÉE, frère de Céphée et oncle d'Andromède, voulut enlever cette dernière à Persée, qui le pétrifia au moyen de la tête de Méduse.

PHINÉES, 3e grand-prêtre des Juifs, était fils d'Éléazar et petit-fils d'Aaron. Il se distingua par son zèle contre le commerce impur des Juifs avec les femmes Madianites, et fit un exemple sur Zambri, convaincu de ce crime.

PHINTIA ou PHINTIAS, auj. *Alicata*, anc. v. de la Sicile méridionale, au S.-E. d'Agrigente, fondée par une colonie de Géla près de l'embouch. de l'Himéra.

PHISELDECK. *V.* SCHMIDT (Christophe).

PHISON, un des fleuves du Paradis terrestre. On croit que c'est le *Phase*.

PHLÉGÉTHON (du grec *phlégô*, je brûle), un des fleuves des Enfers, selon les anc. Grecs; il environnait le Tartare, et roulait des torrents de flammes. C'était un affluent de l'Achéron.

PHLÉGON, historien grec du IIe siècle, né à Tralles (Lydie), fut affranchi d'Adrien, et mourut sous Antonin le Pieux. Il avait composé une *Histoire* ou *Chronique* en 16 liv., qui finissait en l'an 141 de J.-C., une *Description de la Sicile*, et un *Traité des fêtes des Romains*; ces ouvrages sont perdus. Mais nous avons de lui 3 opuscules : *de Rebus mirabilibus*, recueil de contes populaires, prodiges, etc.; *de Longævis; de Olympiis*, que l'on croit être un fragment de sa Chronique. Ils ont été publiés par G. Xylander, Bâle, 1568, in-8o; par Meursius, Leyde, 1620, in-4o; par G. Franz, Halle, 1775; et par Gronovius, dans les t. VII et IX du *Thesaurus antiquitatum græcarum*.

PHLÉGRÉENS (Champs), *Phlegræi campi*, campagnes voisines de Cumes en Italie; on y voyait souvent des flammes sortir du sol. C'est auj. la *Solfatare* (*V. ce mot*).

PHLÉGYAS, fils de Mars, bâtit en Béotie, près d'Orchoménе, la ville de *Phlégyade*. Apollon ayant séduit sa fille Coronis, il se vengea en mettant le feu au temple de Delphes, mais fut tué par les flèches du dieu. Aux Enfers, il voyait toujours, au-dessus de sa tête, un rocher qui menaçait de l'écraser.

PHLÉGYENS. *V.* PHORBAS.

PHLIASIE, *Phliasia*, canton de la Sicyonie, au S. On y voit auj. les ruines de Phlionte, de Thyamia, et surtout de Titané, dont le temple d'Esculape renfermait toute une population de malades et une grande quantité de statues d'athlètes. B.

PHLIONTE, *Phlius*, v. du N.-E. du Péloponèse, dans la Phliasie, entre Sicyone au N., l'Arcadie à l'O., l'Argolide propre au S., et Cléones à l'E. Elle fut d'abord ap-

pelée *Arantia*, de son fondateur Aras; puis, du nom de la sœur de celui-ci, *Arettryrea*; enfin *Phlius*, d'un descendant de l'Héraclide Téménus. Ses premiers habitants étaient de race Achéenne. A la suite de l'invasion des Doriens, une partie émigra à Samos et à Clazomène; l'autre resta dans la ville, qui devint Dorienne. Le gouvernement était aristocratique, et fut l'allié fidèle de Sparte jusqu'à la fin de la guerre du Péloponèse. En 394, un mouvement démocratique amena l'expulsion des oligarques, qui implorèrent le secours de Sparte, et, jusqu'à la domination macédonienne, la ville fut agitée de discordes intérieures. A l'époque des ligues Achéenne et Etolienne, elle était gouvernée par un tyran, Cléonyme, qui se déclara pour les Achéens. Pausanias mentionne dans cette ville un théâtre, des temples d'Esculape, de Cérès, et d'Hébé, qui y était adorée sous le nom de *Dia* ou fille de Jupiter. Ses ruines portent auj. le nom de *Santa-Phlica* (nome d'Argolide, éparchie ou diocèse de Corinthie). C. P.

PHLUGIUS. *V.* PFLUG.

PHOCAS (Saint), martyr, vivait près de Sinope, du produit d'un petit jardin cultivé par ses soins, et ne s'occupait que d'œuvres de charité, quand il périt, vers 303, dans la persécution de Dioclétien. Après la conversion de Constantin, on éleva, à Sinope, une basilique où fut déposée une partie des restes de Phocas, et qui devint très-célèbre et très-vénérée en Orient. Fête, le 3 juillet.

PHOCAS, empereur grec, 602-610, né en Cappadoce, d'une famille obscure, servit comme soldat, devint centurion par la faveur d'un chef, et se distingua par sa hardiesse et sa grossièreté. L'armée du Danube s'étant révoltée contre Maurice, choisit Phocas pour chef; il marcha sur Constantinople, où son approche fit éclater une insurrection; Maurice s'enfuit; le patriarche vint féliciter Phocas, qui prit alors la pourpre et fit son entrée dans la ville. Deux jours après, il envoya égorger Maurice et ses enfants. Phocas n'avait vu dans l'empire qu'une riche proie pour satisfaire ses passions; il voulut se maintenir en paix avec tout le monde; mais Chosroës II prit les armes pour venger Maurice; les Perses, poussant leurs ravages jusqu'au Pont, enlevèrent Dara, Amida, Chalcis, Alep. D'une autre part, Phocas, révoltant tout le monde par ses débauches, étouffait dans le sang quatre conspirations en quatre ans, 606-610. Enfin il fut livré à Héraclius, fils de l'exarque d'Afrique, soulevé contre lui, et qui avait forcé par mer l'entrée de Constantinople; saisi et conduit devant lui, il fut décapité. Phocas avait fait paraphraser en grec par Théophile les *Institutes* de Justinien, et traduire en grec le *Digeste* et le *Code*, pour servir de base à l'enseignement public du droit.

PHOCÉE, la plus septentrionale des 12 villes Ioniennes de l'Asie-Mineure, au N. de l'Hermus, à l'embouchure du Caïque, entre les golfes d'Elée (golfe de *Tchanderli*) et de l'Hermus (golfe de *Smyrne*), fut fondée par des Phociens mêlés d'Athéniens, et commandés par un Athénien, Philogènes, ce qui la fit admettre dans la confédération ionienne. Elle avait deux ports, *Nausthatmos* et *Lamptera*, et, en face, était la petite île de *Bacchéion*, avec un temple et des édifices magnifiques. Les Phocéens furent les premiers des Grecs qui entreprirent de longs voyages, et firent connaître à leurs compatriotes la mer Adriatique, l'Italie centrale, la Gaule et l'Espagne, où ils fondèrent de nombreuses colonies. Marseille fut la plus célèbre. Assiégés par Harpage, lieutenant de Cyrus, une partie des Phocéens préférèrent à l'esclavage l'exil à Alalia, une de leurs colonies de l'île de Corse : attaqués par les Carthaginois et les Etrusques, dont leurs piratéries troublaient le commerce, ils furent, quoique vainqueurs, forcés, par suite de leurs pertes, de se retirer à Rhégium. Ceux qui étaient restés dans la ville ne jouèrent aucun rôle important. Phocée porte auj. le nom de *Fokia*, à 42 kil. N.-O. de Smyrne; 4,000 hab. C. P.

PHOCIDE, pays de l'anc. Grèce, borné à l'O., vers la Doride et la Locride ozolienne, par le Parnasse; au S., par le golfe de Corinthe; à l'E., vers la Béotie, par les monts Nysœon et Hyphanteon; au N., vers les Locrides opontienne et épicnémidienne, par le mont Cnémis, s'étendait jadis de ce côté jusqu'à la mer d'Eubée, et pendant longtemps posséda encore sur cette mer la ville et le territoire de Daphnus, qui séparait les deux Locrides. La principale chaîne de montagnes était, au centre, le Parnasse, terminé au S. par le Cirphis : ses fleuves, le Céphise au N., et le Plistos au S. Nulle en politique, la Phocide était importante comme centre religieux : le Parnasse, le temple de Delphes et l'oracle d'Apollon en faisaient comme une terre sacrée. Les premiers habitants de la Phocide sont des barbares appelés Abantes et Hyantes, puis des Lélèges et des Thraces, tribus pélasgiques, enfin, après l'invasion hellénique, des Eoliens et des Achéens mêlés, sous la conduite d'un Eolien de Corinthe, Phocus, qui donna son nom au pays. Dès lors, la Phocide, séparée en plusieurs Etats indépendants, n'apparaît dans l'histoire de la Grèce qu'à l'occasion des *Guerres Sacrées* (*V. ce mot*). Les Phocidiens jouissaient au conseil amphictyonique de deux voix, qui leur furent enlevées après la 3e Guerre Sacrée, pour être données à Philippe de Macédoine, 346. Les villes principales étaient, 1° sur le golfe de Corinthe et aux environs du Parnasse : Bulis, Stiris, Ambrysos, Anticyra, Cirrha, Crissa, Delphes, Daulis, Panopée, Néon ou Tithorea, Lilea; 2° dans le bassin du Céphise, Parapotamie, Ledon, Amphiclée, Drymée, Tithronion, Elatée. Auj., avec la Locride et la Doride, elle forme la nomarchie de *Phocide-et-Phthiotide*, qui a 102,291 hab., et dont les villes principales sont Zeitoun, le ch.-l., et Salona. C. P.

PHOCION, général et orateur athénien, né vers l'an 400 av. J.-C., m. l'an 317. Formé à la vertu par les leçons de Platon et de Xénocrate, à l'art militaire par Chabrias, à la politique par l'étude de la vie d'Aristide, qu'il prit pour son modèle, il devint promptement le chef de l'aristocratie athénienne. Persuadé qu'il n'avait à sauver « que les débris du naufrage de son pays, » il s'attacha à la politique de la modération dans les rapports avec les alliés, à celle de la paix à l'égard de la Macédoine. Conseiller austère des vieilles vertus, il inspira une grande estime aux Athéniens, qui écoutaient rarement ses conseils et cependant le nommèrent 45 fois général. Il se distingua, sous Chabrias, à la bataille navale de Naxos, 383, alla ensuite percevoir les contributions dans les îles, et les obtint par la persuasion. Il fit tous ses efforts pour empêcher Athènes de provoquer la guerre Sociale, et, quand elle éclata, 358-356, conserva longtemps à sa patrie l'alliance de quelques-unes des îles; les alliés lui ouvraient leurs ports; devant un autre général, ils les comblaient et résistaient. Il combattit constamment Démosthène; mais il accepta de sauver l'Eubée menacée par Philippe, roi de Macédoine, 350 ou 340, en chassa les tyrans que ce prince y avait établis, alla sauver Byzance et Périnthe assiégées par lui et qui avaient refusé de recevoir Charès, enfin empêcha les Béotiens de s'emparer de Mégare, qu'ils voulaient livrer à la Macédoine, 340-339. Il s'opposa à la bataille de Chéronée, conseillant plutôt d'accepter les propositions de Philippe; fut, après la défaite, 338, mis à la tête de la ville, persuada aux Athéniens de ne pas prendre de parti avant de connaître les conditions de Philippe, qui, en effet, furent modérées, et quand on apprit la mort du roi de Macédoine, combattit, comme une bassesse, la proposition de faire des sacrifices. Mécontent des invectives de Démosthène contre Alexandre, il ne put empêcher Athènes de se soulever; et quand ce prince eut ruiné Thèbes, il mérita son estime en traitant avec lui du maintien de la paix. Il refusa les présents que le héros lui envoyait d'Asie, et n'en voulut obtenir que la liberté de 4 Grecs prisonniers. Après la mort d'Alexandre, 323, il reçut, bien que déjà octogénaire, le commandement de l'armée dans la *Guerre Lamiaque*, qu'il s'était efforcé d'empêcher, tua, sur les côtes de l'Attique, Mician, général des Macédoniens, et les mit en fuite. Député auprès d'Antipater, il ne put obtenir le pardon d'Hypéride et de Démosthène; il fut placé à la tête de l'aristocratie modérée, rétablie dans Athènes, laissa surprendre le Pirée par Nicanor, devint par là suspect au peuple, fut renversé du pouvoir par Polysperchon, condamné par la populace à boire la ciguë, et mourut en recommandant à son fils de ne jamais se rappeler l'injustice des Athéniens. Une vieille femme recueillit pieusement et cacha ses cendres; les Athéniens les réclamèrent plus tard, et lui élevèrent une statue. Phocion fut un modèle de toutes les vertus; son bon sens lui fit mépriser la popularité, et l'arma toujours d'une rude franchise avec le peuple. Il avait une grande sûreté de vue politique, jugea mieux que Démosthène l'état de sa patrie, l'impossibilité d'en assurer la liberté, et, malgré ses talents militaires, s'opposa toujours à ce que l'on risquât de hâter l'asservissement de la Grèce en tentant le sort des armes. Comme orateur, son éloquence était forte, serrée, nerveuse; Démosthène l'appelait « la hache de ses discours. » A. C.

PHOCYLIDE, poëte grec, né à Milet, florissait vers 540 av. J.-C. Il paraît n'avoir fait que mettre en vers des sentences morales; nous avons 217 de ces vers, imprimés d'ordinaire avec les sentences Théognis et les autres gnomiques, et édités séparément par J.-A. Schier, Leipzig, 1751, in-8°. Il en existe des traductions françaises par

Duché, Paris, 1698; par Lévesque, 1782; par Coupé, 1798.

PHŒBÉ. *V.* DIANE.

PHŒBIDAS, général lacédémonien, chargé de conduire des troupes sous les murs d'Olynthe assiégée par Eudamidas, son frère, traversa la Béotie, fut introduit dans Thèbes par Léontiadès, chef du parti aristocratique de cette ville, et s'empara de la Cadmée, 382 av. J.-C. Cet événement donna naissance à la guerre dans laquelle Epaminondas et Pélopidas ruinèrent la puissance de Sparte et élevèrent Thèbes, leur patrie, au premier rang dans la Grèce. Phœbidas fut privé du commandement et condamné à une amende, comme ayant agi sans ordre : plus tard il périt dans un combat sous les murs de Thespies, en 377. O.

PHŒBUS. *V.* APOLLON.

PHŒNICODES ou PHŒNICUSSA, nom anc. de l'île FILICUDI.

PHŒNICONTE, port de la Messénie, près des îles Œnuses. — v. et port de la Lycie méridionale, près de Patara. — Port d'Ionie, près d'Erythrée.

PHOLOÉ, montagne d'Elide, sur les confins de l'Arcadie. — Montagne de Thessalie, qui, selon quelques auteurs, était la résidence habituelle des Centaures.

PHORBAS, fils d'Argus, régna sur Argos dans le XVIIIe siècle av. J.-C.

PHORBAS, petit-fils du précédent, délivra les Rhodiens d'un dragon qui faisait de grands ravages; il fut placé dans le ciel sous le nom d'Ophiuchus ou Serpentaire, avec le dragon qu'il avait tué.

PHORBAS, chef des Phlégyens, petit peuple de la Phocide, contraignait tous ceux qui voulaient arriver à Delphes à lutter contre lui, et, après les avoir vaincus, les faisait mourir au milieu des tourments. Apollon le tua. Les Phlégyens, qui voulurent piller le temple du dieu, furent exterminés par le feu du ciel, par des tremblements de terre, et par la peste.

PHORCYS, vieillard qui commandait aux flots, d'après la mythologie homérique; un port d'Ithaque lui était consacré. Selon Hésiode, il était fils de Pontos (la Mer), et de Gé (la Terre), et, uni à sa sœur Céto, fut le père des Grées, des Gorgones, du dragon des Hespérides, de Scylla, etc.

PHORMIS, ancien poète sicilien, était regardé, avec Epicharme, comme le créateur de la comédie grecque.

PHORONÉE, *Phoroneus*, fils et successeur d'Inachus, et 2e roi d'Argos, fut le père de Niobé, d'Apis et d'Argus. Il assura à sa ville la protection de Junon, en se prononçant pour cette déesse en querelle avec Neptune. Il eut des guerres à soutenir contre les Telchines et les Curètes, et fut divinisé après sa mort. Une rivière de l'Argolide reçut son nom.

PHOTIN. *V.* POTHIN.

PHOTIUS, schismatique, également célèbre dans l'histoire religieuse et dans l'histoire littéraire, né à Constantinople au IXe siècle, m. en 891, était d'une anc. et illustre famille; il fut chargé d'une ambassade en Perse par l'empereur Michel, qui le prit pour commandant de ses gardes et pour proto-secrétaire. Porté, bien que laïque, au siége de Constantinople en 857, en remplacement du patriarche Ignace, que sa fermeté fit reléguer dans une île, il trompa, pour se maintenir, le pape Nicolas Ier sur les vrais sentiments de celui qu'il avait dépossédé, séduisit ou intimida les légats, et, quand sa fourberie fut découverte, leva le masque, signala les prétendues erreurs de l'Eglise latine, et invita les évêques d'Orient à se séparer d'elle. C'est ainsi qu'il donna naissance au grand schisme des Grecs en 858. Banni par l'empereur Basile le Macédonien, qui rétablit Ignace, à la mort de ce dernier il s'empara de la basilique de Ste-Sophie, obtint les bonnes grâces de Basile, et se fit même approuver par le pape, à condition qu'il reconnaîtrait ses erreurs, ce qu'il ne fit pas. Exilé en Arménie par l'empereur Léon le Philosophe, il y mourut. Photius était le savant le plus illustre de son siècle. On a de lui : *Myriobiblon, sive bibliotheca librorum quos legit et censuit Photius, patriarcha Constantinopolitanus.* Ce livre renferme des extraits de 280 ouvrages, dont plusieurs ne nous sont point parvenus, et qu'il avait lus pendant son ambassade. Il a été publié par D. Hœschel, Augsbourg, 1601, in-fol.; traduit en latin par A. Schott, ibid., 1606; reproduit en grec et en latin, Genève, 1611; et édité enfin par Bekker, grec seul, Berlin, 1824, 2 vol. in-4°. Photius a laissé encore : *Lexicon græcum*, publié par G. Hermann, Leipzig, 1808, in-4°, et par Porson, Londres, 1822; des *Lettres*, publiées au nombre de 248, Londres, 1651, in-fo., avec une version latine et des notes; *Nomocanon*, ou *Accord des lois impériales et des canons ecclésiastiques*, en tête du recueil des *Canons ecclésiastiques*, Paris, 1551, in-fol.; *Traité contre les nouveaux Manichéens ou les Pauliciens*, en 4 liv., manuscrit à la Bibliothèque impériale de Paris, etc. M.

PHRAATA, appelée aussi *Prasapa* et *Vera*, anc. v. de Médie, entre le lac Spauta et la mer Caspienne; capitale de la Médie Atropatène.

PHRAATACE ou PHRAHATACE, 16e roi des Parthes, de 9 à 14 ap. J.-C., fils et successeur de Phraates IV, qu'il fit périr de concert avec sa mère Thermusa, fut égorgé à son tour par ses sujets révoltés.

PHRAATES Ier ou PHRAHATES, 5e roi des Parthes, 178-164 av. J.-C., fils et successeur de Priapatius, subjugua les Mardes, peuple nomade de la Médie, et les établit près des Portes Caspiennes.

PHRAATES II ou PHRAHATES, fils et successeur de Mithridate Ier, 139-127, perdit trois batailles contre Antiochus VII Sidétès, roi de Syrie, se vit enlever Séleucie, Babylone, Ecbatane, et fut également vaincu, du côté de l'orient, par les Grecs de la Bactriane. Mais bientôt, soutenu par les Scythes, il tailla en pièces les Syriens dispersés dans le pays conquis, et tua leur roi. Son ingratitude envers ses alliés lui attira leur colère, et il périt en les combattant.

PHRAATES III ou PHRAHATES, 12e roi des Parthes, 70-58, fit alliance avec les Romains lors de la guerre de Lucullus contre Mithridate et Tigrane, refusa ensuite de seconder Pompée, et fut victime d'une conspiration de ses fils Mithridate et Orodès.

PHRAATES IV ou PHRAHATES, 15e roi des Parthes, fils et successeur d'Orodès, de 37-9 av. J.-C., arriva au trône par l'assassinat de son père et de ses frères, repoussa avec succès les attaques du triumvir Marc-Antoine, envahit l'Arménie, fut contraint, par une insurrection de ses sujets, de s'enfuir chez les Scythes, battit, avec leur secours, Tiridate, qui s'était emparé du trône, fit la paix avec les Romains, renvoya à Auguste les aigles de Crassus et les prisonniers, et périt empoisonné par sa femme et son fils Phrahataces.

PHRAATES V ou PHRAHATES, un des fils du précédent, était en otage à Rome quand l'empereur Tibère l'opposa à Artaban III, en 35. Mais il mourut peu de temps après avoir pris possession du trône.

PHRANZA ou PHRANTZÈS (George), historien grec, né à Constantinople en 1401, m. vers 1478, fut élevé à la cour de Manuel II Paléologue, dont il était le parent éloigné, devint chambellan et secrétaire de ce prince, obtint sous Jean Paléologue, en 1446, le gouvernement de la Morée, puis la dignité de grand-logothète, fut pris par les Turcs en 1453, vendu comme esclave, et, rendu à la liberté, alla finir ses jours dans un couvent de Corfou. C'est là qu'il écrivit, en 4 livres, une *Chronique de Constantinople* de 1259 à 1477, ouvrage véridique, curieux par les détails, et assez impartial sur les événements contemporains de l'auteur. Cette Chronique fut publiée d'abord en latin par le P. Pontan, qui l'abrégea, Ingolstadt, 1614, in-4°; puis intégralement en grec par Alter, Vienne, 1796, in-fol.; et par Becker, 1838, dans la Byzantine de Venise. B.

PHRAORTE ou PHRAORTÈS, 2e roi des Mèdes, successeur de Déjocès, 690-655 av. J.-C., soumit les Perses, mais fut vaincu et tué à Ragau par Saosduchéus ou Nabuchodonosor Ier, roi d'Assyrie. Il est peut-être l'Arphaxad du livre de *Judith*.

PHRATRIE, subdivision de la tribu chez les anc. Athéniens. Chaque tribu (φυλή) renfermait 3 phratries composées de 30 familles de 30 hommes chacune. Solon institua des festins appelés *Phratriques*, pour entretenir l'union entre les membres d'une même phratrie.

PHRÉ ou FRÉ, dieu de l'anc. Egypte, le dernier des trois Khamésis, était fils de Phtha, et le symbole du soleil. On l'adorait surtout à Thèbes, sous la figure d'un sphinx portant sur le front un disque vert ou rouge.

PHRÉAR, brg de l'Attique, voisin du Pirée, dans la tribu Léontide. Là se tenait le tribunal d'Athènes qui jugeait les homicides par récidive.

PHRITIUS, montagne de l'anc. Locride, au-dessus des Thermopyles.

PHRIXES, v. de l'anc. Epire, dans la Triphylie; bâtie par les Myniens.

PHRUDIS, nom primitif de la Somme, qui fut appelée ensuite *Samara*.

PHRYGIE, *Phrygia*, contrée de l'Asie-Mineure, dont l'étendue varia beaucoup suivant les époques. Les *Phryges* ou *Bryges* appartenaient à la race pélasgique, ainsi que le prouvent les traditions anciennes, les restes de leurs monuments, qui présentent une singulière analogie avec les

ruines de Tirynthe et de Mycènes, et leur religion orgiastique, semblable aux mystères des Pélasges de Samothrace. Ils paraissent avoir occupé à l'origine l'O. de l'Asie-Mineure, depuis la mer Egée jusqu'à l'Halys, et du Méandre au Pont-Euxin. Après avoir formé un royaume indépendant, dont les légendes helléniques nous font connaître la richesse, en racontant que le Phrygien Pélops devint, grâce aux trésors qu'il apportait, souverain du Péloponèse, et que le roi de Phrygie, Midas, changeait en or tout ce qu'il touchait, la Phrygie fut conquise par les rois de Lydie, et fit partie du royaume de Crésus jusqu'à la conquête persane. Sous Darius, elle fut comprise dans la 3e satrapie, et paraît divisée alors en deux parties : 1° la *Petite-Phrygie* ou *Phrygie de l'Hellespont*, s'étendant le long de la Propontide jusqu'aux sources du Sangarius, et embrassant la Troade jusqu'aux frontières de la Mysie au S.; 2° la *Grande-Phrygie*, au centre, entre l'Halys à l'E., la Lycaonie et la Pisidie au S., la Carie et la Lydie à l'O., la Bithynie et la Paphlagonie au N. Les villes principales étaient : Gordium et Ancyre au N.; Pessinonte et Thymbrée au centre; Iconium, Célènes, et Colosses au S. Elle portait aussi vers le nord le nom de *Phrygie Epictète* ou surajoutée, et celui de *Phrygie Paroréade* ou montagneuse vers la frontière de Pisidie, où les ramifications du Taurus couvraient son territoire. Ces deux provinces furent conquises par Alexandre, et formèrent après lui deux gouvernements distincts, augmentés, la Petite-Phrygie de la Mysie, la Grande-Phrygie de la Lycie, Pisidie, Isaurie, et donnés, le 1er à Léonat, le 2e à Antigone. Confiés tous deux à Eumène par Perdiccas, 321, ils revinrent après sa mort à Antigone, auquel ils demeurèrent, par le partage de 307, avec l'Asie-Antérieure et la Syrie. La bataille d'Ipsus, livrée dans les plaines mêmes de la Phrygie, 301, les fit passer au roi de Thrace Lysimaque, et enfin à Séleucus, roi de Syrie, 281, quand la victoire de Cyropédion (également en Phrygie) l'eût rendu maître de toute l'Asie-Mineure. Mais l'invasion des Gaulois, qui s'établirent à Gordium, à Pessinonte et à Ancyre, et la création des royaumes indépendants de Bithynie et de Pergame, enlevèrent bientôt aux Séleucides la Petite-Phrygie, et la Grande dut être abandonnée par Antiochus le Grand à Eumène, après la bataille de Magnésie, 190. Toutes ces provinces revinrent aux Romains à la réunion de Pergame, 129, et de la Bithynie, 75, et furent comprises dans le proconsulat d'Asie. Elles en furent distraites au IVe siècle pour former deux provinces particulières, dépendant du diocèse d'Asie, de la préfecture et de l'empire d'Orient : la *Phrygie Salutaire* à l'E., capitale Synnadà (*Saïd-el-Gazh*), et la *Phrygie Pacatienne* à l'O., capitale Laodicée (*Ladikièh*). Elles correspondent à peu près aux livahs de Kutaièh et de Kara-Hissar, dans l'eyalet de Khôdawendiguiar. Les Phrygiens étaient célèbres par leur goût pour les arts. Les musiciens Olympos, Marsyas, Hyagnis, que l'on trouve dans les légendes grecques, étaient Phrygiens, et les Grecs avaient emprunté à ce peuple un des modes de leur musique. La religion des Phrygiens était surtout le culte de Cybèle, dont les prêtres, nommés *Galles* ou *Corybantes*, avaient leur principal sanctuaire à Pessinonte, et célébraient leurs mystères par des danses frénétiques. — Outre ces Phrygiens de l'Asie-Mineure, on trouvait en Europe, entre l'Olympe et l'Haliacmon, et entre le Strymon et l'Axius, des Bryges et des Mygdoniens, qui se rattachent à ce rameau Thraco-Phrygien de la grande race Pélasgique. C. P.

PHRYGIEN (Mode). *V.* MODE.

PHRYNÉ, fameuse musicienne et courtisane grecque, née à Thespies, vivait vers 328 av. J.-C.; amie de Praxitèle, elle lui servit de modèle pour ses statues de Vénus. Elle amassa des richesses si considérables, qu'elle offrit de rebâtir Thèbes à ses frais, demandant pour toute récompense qu'une inscription publiât que la ville avait été détruite par Alexandre le Grand et réédifiée par Phryné. Accusée d'impiété, elle fut défendue et sauvée par l'orateur Hypéride.

PHRYNICHUS, poëte tragique grec, florissait vers 512 av. J.-C. Disciple de Thespis, il inventa l'iambe tétramètre, qui devint propre à la tragédie; le premier, il introduisit au théâtre les rôles de femmes, fit adopter l'usage des masques par les acteurs, et chercha dans le pathétique l'intérêt du drame. Phrynichus avait composé 9 tragédies, qui sont auj. perdues. Il représenta la *Prise de Milet*, qui attendrit vivement les Athéniens, mais qui fit condamner le poëte à une amende; on lui reprocha d'avoir rappelé ainsi le souvenir d'un événement regardé par les Athéniens comme un malheur public. Il aborda encore l'histoire contemporaine dans une tragédie des *Phéniciennes*; son choix était plus heureux, car il retraçait les victoires des Grecs sur les Perses. D—R.

PHRYNICHUS, poëte comique athénien, florissait vers 434 av. J.-C. Aristophane lui reproche d'avoir mis trop souvent en scène des personnages ignobles. Ses ouvrages sont perdus; quelques fragments en ont été recueillis par G. Morel (*Ex veterum comicorum fabulis quæ integræ non exstant*, Paris, 1553), Hertelius (*Vetustissimorum comicorum sententiæ*, Bâle, 1560), et Grotius (*Excerpta ex tragœdiis et comœdiis*, Paris, 1626).

PHRYNICHUS ARRHABIUS, grammairien grec du IIe siècle, né en Bithynie, avait formé un recueil de tous les mots du dialecte attique, dont il nous est parvenu un abrégé sous ce titre : *Eclogæ nominum et verborum atticorum*, Rome, 1517; Augsbourg, 1601; Leipzig, 1820, dans lequel il a montré un purisme outré. Des fragments d'un *Apparatus rhetoricus sive sophisticus* ont été publiés dans la *Bibliotheca Coisliniana* de Montfaucon : c'est un recueil d'exemples de tous les genres de style. B.

PHRYNIS, poëte et musicien grec, né à Mitylène vers 480 av. J.-C., ajouta 2 cordes aux 7 anciennes de la cithare, fut le rival de Timothée, et introduisit dans la musique un mode efféminé.

PHRYXUS. *V.* ATHAMAS.

PHTHA ou FTA, dieu de l'anc. Egypte, le 2e des trois Khaméfis, et fils de Kneph et de Neith, dont on fait aussi sa femme. C'est le dieu du feu, de la chaleur, de la vie. Les symboles égyptiens le représentent comme un homme trapu, aux jambes contrefaites, à la barbe mal tressée, tenant tantôt le sceptre augural, tantôt un marteau; quelquefois il a une tête d'épervier. Les Grecs l'identifièrent avec leur Vulcain.

PHTHIE, *Phthia*, v. de Thessalie, capitale de la Phthiotide, à l'O., près de Pharsale. Patrie d'Achille.

PHTHIOTIDE, *Phthiotis*, canton de la Thessalie, au S.-E., capitale *Phthie*, forma, dans l'âge héroïque de la Grèce, un petit royaume sur lequel régna Achille, et qui comprenait les Maliens et les Enianes. Auj. la Phthiotide forme, avec la Locride et la Phocide, une nomarchie du royaume de Grèce, ch.-l. *Zeitoun*.

PHUL, fils de Sardanapale, releva Ninive en partie détruite par Arbacès et Bélésis, et fut le 1er souverain du 2e empire d'Assyrie ou de Ninive, 759-742 av. J.-C. Il imposa à Manahem, roi d'Israël, un tribut de 1,000 talents. C'est le *Phua* de la Septante.

PHURNUTUS. *V.* CORNUTUS.

PHYLACE, v. de l'anc. Messénie, au S.-E.; — v. de Thessalie, dans la Phthiotide; patrie de Protésilas et de Laodamie.

PHYLACTÈRES, bandes de parchemin sur lesquelles était écrit le Décalogue, et que les Juifs, surtout les Pharisiens, portaient à leurs bras, ou sur la tête, en forme de couronne.

PHYLARQUE, historien grec, vécut peu de temps après Alexandre le Grand. Il avait écrit, selon Polybe, une relation de l'expédition de Pyrrhus dans le Péloponèse. Les fragments de Phylarque ont été publiés par J.-F. Lucht, Leipzig, 1836, in-8°, et par A. Brueckner, Breslau, 1839, in-8°. *V.* Thoms, *de Phylarchi vitâ et scriptis*, 1833, in-8°.

PHYLARQUE (du grec *phulè*, tribu, et *arkè*, commandement), chef de tribu dans l'anc. Attique. Il présidait aux assemblées de la tribu, et avait la direction de son trésor et de ses affaires. Dans l'empire grec, on nomma Phylarques les chefs des troupes que l'on fournissait aux alliés, ou que les alliés fournissaient à l'Empire.

PHYLÉ, brg de l'Attique, vers l'O., dans la tribu Ænéide, au S. du mont Parnès.

PHYLIS, fille de Lycurgue, roi de Thrace, devait épouser Démophoon, fils de Thésée, après son retour de Crète. Impatiente de son absence, elle se pendit, et fut changée en amandier.

PHYSCON (PTOLÉMÉE). *V.* PTOLÉMÉE VII.

PHYSCUS, nom anc. de MARMORICE.

PHYSIOCRATES, nom par lequel on désigne les économistes du XVIIIe siècle qui s'efforcèrent de fonder une nouvelle théorie de la formation des richesses. Il leur fut donné à la suite de la publication de la *Physiocratie* par Dupont de Nemours, un des chefs de l'école, qui y exposa et résuma leurs doctrines. Suivant les principes posés par Quesnay, regardé comme leur chef, ils pensaient que la terre seule a une valeur productive de la richesse nationale, et niaient l'augmentation de cette richesse par l'industrie et le commerce. Ses principaux adeptes furent Gournay, qui s'en sépara sur quelques points, Mercier de La Rivière, l'abbé Baudeau, et Dupont de Nemours. BU.

PHYTALUS, d'Eleusis, donna l'hospitalité à Cérès, qui lui fit présent du figuier. Ses descendants, appelés Phytalides, présidèrent aux purifications.

PIA (Philippe-Nicolas), chimiste et pharmacien, né à Paris en 1721, m. en 1799, servit en Allemagne comme pharmacien de l'armée française, exerça sa profession à Paris pendant 24 ans, et fut administrateur des hôpitaux pendant la Révolution. On lui doit l'établissement des dépôts de secours pour les noyés, espèces de postes médicaux dont la plupart des villes sont auj. pourvues. Il a publié : *Description de la botte-entrepôt pour le secours des noyés*, Paris, 1776, in-8°.

PIACENTINI (Denis-Grégoire), archéologue, de l'ordre de St Basile, né à Viterbe en 1684, m, en 1754, enseigna le grec à Rome. On a de lui : *Epitome græcæ palæographiæ*, Rome, 1735, in-4° ; *Commentarium græcæ pronuntiationis*, ibid., 1751, in-4° ; *de Sigillis veterum Græcorum ; de Tusculano Ciceronis*, 1757, in-4°, Mémoire plein d'érudition.

PIACENZA, nom italien de PLAISANCE.

PIADA ou PIDRAVA, anc. *Epidaure*, v. du royaume de Grèce (Argolide), à 35 kil. N.-E. de Nauplie. Une assemblée y déclara, en 1822, l'indépendance de la Grèce.

PIALÈS (Jean-Jacques), canoniste, né dans le Rouergue en 1720, m. en 1789, avocat au parlement de Paris en 1747, fut 27 ans aveugle. On a de lui : *Traité des collations et provisions de bénéfices*, 1754, 8 vol. in-12 ; *des Provisions de la cour de Rome*, 1756, 2 vol. in-12 ; *de la Dévolution, du dévolut et des vacances de plein-droit*, 1757, 3 vol. in-12 ; *de l'Expectative des gradués*, 1757, 6 vol. in-12 ; *des Commendes et des Réserves*, 1758, 3 vol. in-12 ; *des Réparations et constructions des églises*, 1762, 4 vol. in-12, etc.

PIALI, né en Hongrie de parents chrétiens, fut abandonné dans son enfance sur le champ de bataille de Mohacz, 1526, recueilli par des soldats turcs, élevé dans l'islamisme par ordre de Soliman II, parvint au grade de capitan-pacha en 1555, et, de concert avec la flotte française, prit aux Espagnols Messine, Reggio, et ravagea les îles Baléares. Repoussé devant Malte en 1565, il conduisit ensuite l'expédition contre Chypre, fut disgracié par Sélim II avant la fin de l'entreprise, et mourut peu de temps après à Constantinople. B.

PIANA (LA), ch.-l. de cant. (Corse), arr. et à 67 kil. N.-N.-E. d'Ajaccio, bâti en amphithéâtre près du golfe de Porto ; 1,229 hab. Blés, granits.

PIANA, îlot inhabité sur la côte S.-O. de la Sardaigne. On y vient pêcher le thon.

PIANA-DI-GRECI, v. de Sicile, à 35 kil. S.-O. de Palerme ; 8,215 hab., Grecs et Albanais.

PIANOSA, anc. *Planasia*, île de Toscane, dans la Méditerranée, à 24 kil. S.-O. de l'île d'Elbe ; 10 kil. carrés ; habitée par quelques pêcheurs. C'était un lieu d'exil sous les Romains. Agrippa Posthume y fut exilé par Auguste, et y périt par ordre de Tibère, en 14.

PIARISTES ou PAUVRES DE LA MÈRE DE DIEU, congrégation vouée à l'instruction gratuite dans les écoles *pies*, fondées par Joseph Calasanzio (*V. ce nom*). Elle fut approuvée en 1616 par le pape Paul V. Les membres en sont surtout répandus en Autriche et en Hongrie.

PIASINA, riv. de Sibérie (Tomsk), affluent de l'océan Glacial arctique ; cours de 450 kil.

PIAST, tige de la dynastie polonaise des Piasts, était un paysan de la Cujavie. Elu duc en 842, il apaisa les factions, fit fleurir la justice, le commerce et l'agriculture, conserva, au milieu des grandeurs, la simplicité de ses mœurs premières, et mourut en 861. Il résidait à Gnesne. — Sa postérité régna sur la Pologne jusqu'en 1370 ; une branche collatérale conserva le duché de Silésie jusqu'en 1675, et une autre la Moravie jusqu'en 1326.

PIASTRE (de l'espagnol *piastra*, plaque), monnaie d'argent, valant, en Espagne : 5 fr. 05 c. avant 1772, et, depuis, 5 fr. 43 c. ; — en Toscane, 5 fr. 61 c. ; — à Tunis, 1 fr. 39 c. ; — en Egypte, 1 fr. 63 c. depuis 1826. En Turquie, la piastre valait 2 fr. avant 1780 ; le titre en a été depuis altéré et elle ne vaut plus que 0 fr. 27 c. ; il en faut 500 pour une *bourse* d'argent, 30,000 pour une *bourse* d'or.

PIAT (Saint), né à Bénévent, accompagna St Denis en Gaule, fit de nombreuses conversions par son éloquence, sa piété et sa charité, et souffrit le martyre à Seclin vers 287. Fête, le 1er octobre.

PIAUHY, riv. du Brésil, naît dans les monts Piauhy, coule au N., donne son nom à une province, qu'elle traverse de l'E. à l'O. par le centre, et se jette dans la Paranahyba ; cours de 500 kil. — La prov. de Piauhy, au N.-E. du Brésil, entre celles de Maranhão à l'O., de Goyaz au S.-O. et au S., de Pernamboue et de Ceara à l'E., et l'Atlantique au N., a 252,375 kil. carrés environ, 970 kil. sur 565, et 150,400 hab. Ch.-l., *Thérésina*. Elle est limitée à l'O. par le Paranahyba, et au S.-E. par la Sierra de Piauhy, d'où coule le Piauhy. Sol peu boisé et fertile ; nombreux bétail.

PIAVE, *Plavis*, riv. des États autrichiens (Vénétie), prend sa source dans les Alpes Carniques, au N.-E. de Cadore, coule au S.-O. par Pieve-di-Cadore et Bellune, tourne au S.-E., traverse les prov. de Trévise et de Venise, et se jette dans l'Adriatique par deux branches à Cortellazzo ; cours très-rapide de 225 kil., navigable sur 40. Elle fournit des cailloux de toutes couleurs pour la mosaïque. Dans le royaume d'Italie, sous Napoléon Ier, elle donna son nom à un département ; ch.-l., *Bellune*.

PIAZZA, nom de plusieurs peintres italiens. *Calixte* PIAZZA, né à Lodi vers la fin du XVe siècle, fut un des meilleurs élèves du Titien ; on cite les fresques qu'il exécuta à Lodi, et des *Noces de Cana*, à Milan. — *Paolo* PIAZZA, né à Castel-Franco en 1557, m. en 1621, élève de J. Palma le Jeune, entra dans l'ordre des Capucins ; on cite de lui une *Descente de Croix*, à Rome.

PIAZZA, v. de Sicile, prov. et à 31 kil. E.-S.-E. de Caltanisetta ; 14,300 hab. Évêché. Industrie agricole.

PIAZZETTA (Giambattista), peintre, né à Venise en 1682, m. en 1754, s'attacha à la manière des Carraches et du Guerchin. On cite de lui une *Décollation de St Jean-Baptiste*, à St-Antoine de Padoue. Il exécuta des dessins pour la *Jérusalem délivrée* du Tasse.

PIAZZI (Giuseppe), astronome, né en 1746 à Ponte (Valteline), m. en 1826, entra dans l'ordre des Théatins, professa la philosophie à Gênes, les mathématiques à Malte, ces deux sciences au collége des nobles à Ravenne, fut ensuite prédicateur ordinaire à Crémone, lecteur de théologie dogmatique à St-André-della-Valle à Rome, et, en 1780, professeur de mathématiques transcendantes à Palerme. Nommé, en 1791, directeur de l'observatoire de cette ville, qu'il avait fait construire, il découvrit, en 1801, la planète Cérès, dressa jusqu'en 1814 un catalogue de 7,646 étoiles, établit un système métrique uniforme pour la Sicile, eut part en 1812 à la nouvelle division territoriale du pays, fut appelé à Naples en 1817 pour examiner les plans du nouvel observatoire fondé par Murat sur les hauteurs de Cápo-di-Monte, et en fut quelque temps directeur. On a de lui, outre une foule de Mémoires envoyés aux Académies dont il était membre ou insérés dans les recueils scientifiques : *Della specola astronomica de' regj studj di Palermo, lib. IV*, Palerme, 1792, in-fol., avec un 5e livre publié en 1794 ; *Sull'orologio Italiano e l'Europeo*, ibid., 1798 ; *Della scoperta del nuovo pianeta Cereré*, 1802, in-8° ; *Præcipuarum stellarum inerrantium positiones*, 2e édit., 1814 ; *Codice metrico Siculo*, 1812 ; *Lezioni di astronomia*, 1817, 2 vol. in-8° ; *Ragguaglio del Osservatorio di Napoli*, 1821, in-4°. B.

PIBRAC (Gui DU FAUR DE), magistrat et poëte, né à Toulouse en 1529, m. en 1584, étudia le droit à Paris, puis à Padoue, sous Alciat. De retour en France, il fut successivement conseiller au parlement de Toulouse, juge-mage, ambassadeur de Charles IX au concile de Trente, 1562, où il défendit les libertés de l'Eglise gallicane, avocat-général au parlement de Paris, 1565, puis conseiller d'Etat, 1570. Trois ans après, il accompagna en Pologne le duc d'Anjou (depuis Henri III) ; mais ses efforts furent vains pour lui conserver le trône après sa fuite. Henri, devenu roi de France, nomma Pibrac président à mortier ; la reine Marguerite en fit son chancelier, et le duc d'Alençon après elle. Pibrac se fit une réputation extraordinaire par des *Quatrains*, formant une série de stances morales à la façon de Théognis. Ils parurent pour la première fois en 1574, Paris, in-4°, au nombre de 50 ; et furent portés à 126 dans les éditions subséquentes. On les réimprima sans cesse pendant le XVIIe siècle, et ils furent traduits en plusieurs langues de l'Europe et même de l'Orient. On y remarque la force des pensées et la beauté des maximes ; mais leur style suranné fait qu'on ne les lit plus. Le discours que Pibrac prononça en latin au concile de Trente a été traduit en français par Choquart, Paris, 1562, in-8°. On a encore de Pibrac une apologie de la St-Barthélemy, qui lui fut commandée par la cour, sous le titre de : *Ornatissimi cujusdam viri de rebus gallicis... epistola*, 1573, in-4°. C. N.

PIC DE LA MIRANDOLE, famille noble d'Italie, feudataire de l'État de Modène, possédait La Mirandole, Concordia et Quarentola. Elle se rendit indépendante à La Mirandole vers 1312, et fut attachée au parti gibelin. Les Autrichiens la dépouillèrent en 1710, à cause de son alliance avec la France pendant la guerre de la Succes-

sion d'Espagne, et vendirent ses domaines au duc de Modène.

PIC DE LA MIRANDOLE (Jean), 3e fils de Jean-François, seigneur de La Mirandole et de Concordia, né en 1463, m. en 1494, s'est rendu célèbre par sa précocité et son savoir. Prodige de mémoire, de travail et d'érudition dès sa plus tendre jeunesse, il était placé, à 10 ans, au premier rang des orateurs et des poëtes. Après avoir étudié le droit canon à Bologne, il parcourut pendant 7 ans les plus célèbres universités de l'Italie et de la France, étudia l'*Ars magna* de Raymond Lulle, acquit une étonnante facilité d'élocution, et apprit les langues latine, grecque, arabe, hébraïque et chaldéenne. Il voulut même connaître la Cabale. Il se rendit à Rome en 1486, et y publia une liste de 900 propositions *De omni re scibili*, c.-à-d. sur tous les objets des sciences, qu'il s'engageait à soutenir. Au lieu de se mesurer avec lui, les savants dénoncèrent au pape Innocent VIII treize de ces propositions comme entachées d'hérésie, et les firent condamner. Toute discussion publique lui étant interdite, il alla vivre dans la retraite à Florence, jeta au feu ses poésies de jeunesse, et, renonçant aux lettres et aux sciences profanes, ne s'appliqua plus qu'à l'étude de la religion et de la philosophie platonicienne. On a de lui : *Conclusiones philosophicæ, cabalisticæ et theologicæ*, Rome, 1486, in-fol.; ce sont les 900 propositions; *Apologia J. Pici Miranduli*, 1489, défense de celles qui furent censurées; *Disputationes adversùs astrologiam divinatricem*, Bologne, 1495; *Epistolæ*, Paris, 1499. Tous ses écrits ont été réunis et publiés à Bologne, 1496, in-fol.; à Venise, 1498, etc. B.

PICAILLON, anc. monnaie de cuivre du Piémont, valait un peu moins d'un centime.

PICARD (Jean), illustre astronome, né à La Flèche en 1620, m. en 1682 ou 1684, occupa, après Gassendi, la chaire d'astronomie du Collége de France, et fut membre de l'Académie des sciences à sa formation, en 1666. Picard a fait naître la précision dans les méthodes d'observation par des découvertes importantes. Avec Auzout, il a inventé le micromètre, et seul, le niveau à bulle d'air et à lunettes; il a appliqué les lunettes à la mesure des angles, imaginé et mis en pratique avec succès les méthodes de vérification qu'exigent les instruments astronomiques, déterminé la mesure d'un degré du méridien avec une grande exactitude, et attiré le premier l'attention sur le double phénomène de la *nutation* et de l'*aberration*, qui ne fut expliqué que plus tard par Bradley. Il a observé le premier la longueur du pendule simple battant la seconde, et introduit dans la pratique la méthode des hauteurs correspondantes. Pour faire profiter l'astronomie des observations de Tycho-Brahé, il fit le voyage d'Uranienbourg, 1671, afin de déterminer la latitude et la longitude de cet observatoire; il ramena Rœmer de ce voyage, et le fit entrer à l'Académie des Sciences. C'est à Picard qu'on doit l'établissement de l'Observatoire de Paris; mais la direction ne lui en fut pas confiée; il se vit préférer Cassini, qu'il avait fait appeler d'Italie. Les ouvrages de Picard sont : *Mesure de la terre*, 1671, Paris, in-fol.; *Voyage d'Uranienbourg*, 1680, in-fol.; *Observations astronomiques faites en divers endroits du royaume; Observations astronomiques faites à Bayonne, Bordeaux et Royan, pendant l'année* 1680; *la Connaissance des temps*, 1679-83, 5 vol.; et, dans les Mémoires de l'Académie : *Traité du nivellement*, publié par Lahire; *La pratique des grands cadrans par le calcul; Fragments de dioptrique; Experimenta circà aquas affluentes; de Mensuris; de Mensurâ liquidorum et aridorum.* V.

PICARD (Louis-Benoît), poëte comique, né à Paris en 1769, m. en 1828, était fils d'un avocat au parlement, qui le destinait au barreau; mais entraîné par son goût vers le théâtre, il s'amusa à jouer la comédie bourgeoise, puis, à 20 ans, donna *le Badinage dangereux*, comédie en 1 acte et en prose, faite avec Fiévée, et jouée avec succès sur le théâtre de Monsieur. Sa réputation commença de se former par quelques ouvrages agréables, mais un peu légers : *les Visitandines*, opéra-comique, 2 actes, 1792; *le Conteur, ou les Deux postes*, 3 actes en prose, 1793; *le Cousin de tout le monde*, 1 acte en prose, 1793; *les Conjectures*, 3 actes en vers, 1795; *les Amis de collége, ou l'Homme oisif et l'artisan*, 3 actes en vers, 1795. Il tenta la grande comédie dans *Médiocre et rampant, ou le Moyen de parvenir*, 5 actes en vers, 1797, jouée avec beaucoup de succès. Il revint à ce genre dans *l'Entrée dans le monde*, 5 actes en vers, 1799; *Duhautcours, ou le Contrat d'union*, 5 actes en prose, 1801; *le Mari ambitieux, ou l'Homme qui veut faire son chemin*, 5 actes en vers, 1802; mais là n'était pas le talent de Picard, qui manque en général d'élévation et d'élégance : il s'accommodait beaucoup mieux de la petite comédie de mœurs, de la peinture des ridicules bourgeois, où il a obtenu de nombreux succès, en crayonnant de jolis tableaux de genre dont les principaux sont : *le Collatéral, ou la Diligence de Joigny*, 5 actes en prose, 1799; *la Petite ville*, 4 actes en prose, 1801; *les Provinciaux à Paris*, 4 actes en prose, 1802; *M. Musard, ou Comme le temps passe*, 1 acte en prose, 1803; *l'Acte de naissance*, 1 acte en prose, 1804; *les Marionnettes, ou un Jeu de la Fortune*, 5 actes en prose, 1806; *les Ricochets*, 1 acte en prose, 1807; *l'Alcade de Molorido*, 5 actes en prose, 1810; *les Prometteurs, ou l'Eau bénite de cour*, 3 actes en prose, 1812; *les Deux Philibert*, 3 actes en prose, 1816; *les Trois Quartiers*, 3 actes en prose, 1827, en société avec M. Mazères, etc. En 1797, Picard avait embrassé la profession de comédien, qu'il exerça pendant 10 ans avec un talent médiocre. Ayant obtenu, en 1801, le privilége du théâtre Louvois, à Paris, il cumula les triples fonctions de directeur, de comédien et d'auteur, et, pour soutenir son entreprise, produisit beaucoup et vite. Ses amis lui donnèrent alors le surnom exagéré de *Petit Molière*. Il cessa de jouer la comédie en 1807, et entra à l'Académie Française la même année. En 1804, Napoléon Ier lui avait donné la direction de l'Opéra-Buffa, et, en 1807, lui confia celle de l'Académie impériale de musique; il quitta ce dernier poste pour prendre, en 1816, la direction du théâtre royal de l'Odéon, dont il fut le principal soutien, et qu'il quitta en 1821. Picard a composé plus de 80 comédies, dont quelques-unes seulement survivront. Doué d'une facilité prodigieuse, il entend bien la scène, il a de la gaîté, du comique, de l'observation, quelquefois de grandes idées dans le choix d'un sujet, mais il manque souvent de force; son style a du naturel, mais reproduit trop fidèlement le langage commun, lâché et diffus de la conversation. Quant à ses vers, ils sont d'une extrême médiocrité. Malgré ces défauts, Picard occupera toujours un rang très-honorable parmi nos poëtes comiques secondaires. Il a laissé encore quelques romans, œuvres d'un esprit épuisé, et qui sont aujourd'hui tombés dans l'oubli. Picard a donné une 1re édition de son *Théâtre*, avec des préfaces assez piquantes, Paris, 1812, 6 vol. in-8°. Ce recueil ne contient que les ouvrages qu'il ne condamnait pas lui-même à l'oubli; 2e édit., 1821, 10 vol. in-8°, comprenant ses romans. On a publié, sous le titre de *Théâtre républicain*, un recueil posthume de pièces qu'il avait exclues de ses œuvres, 1832, 2 vol. in-8°. C. D—Y.

PICARDIE, prov. et grand-gouvernement de l'anc. France; capitale, *Amiens*; entre l'Artois et le Pas-de-Calais au N., la Manche à l'O., la Normandie au S.-O., l'Ile-de-France au S., et la Champagne à l'E. On la divisait en deux parties : 1° *Haute-Picardie*, comprenant l'Amiénois, le Santerre, le Vermandois, la Thiérache, le Laonnais, le Soissonnais, le Noyonnais, le Valois, et le Beauvaisis; 2° *Basse-Picardie*, comprenant le Pays reconquis, le Boulonnais, le Ponthieu, et le Vimeux. — Ce pays était habité, du temps de César, par les *Morini*, les *Ambiani*, les *Veromandui*, les *Bellovaci*, les *Suessiones*; sous Honorius, on le comprit dans la Belgique IIe. De la domination romaine il passa sous celle des Francs, dont le chef, Clodion, résida à Amiens; il fut compris dans le royaume de Neustrie. Après Charlemagne, il y eut des comtes de Ponthieu, d'Amiens, de Vermandois, de Boulogne, de Soissons, de Valois, etc., qui tous relevaient du comte de Flandre. Le nom de Picardie, employé pour désigner la réunion de ces petites souverainetés, ne paraît pas remonter au-delà du XIIIe siècle : on le fait dériver, soit du latin *Picardus*, soldat armé de la pique, parce que les habitants de ces contrées étaient habiles dans le maniement de cette arme, soit du vieux mot français *Picard*, signifiant turbulent, querelleur. La Picardie fut conquise par les Anglais au temps de Philippe VI de Valois et sous Charles VI; Charles VII la leur enleva, puis l'engagea au duc de Bourgogne. Elle ne fut définitivement réunie à la couronne que par Louis XI, en 1463. Lors de la division de la France en départements, elle forma celui de la Somme, et quelques parties de ceux du Pas-de-Calais, de l'Aisne, et de l'Oise.

PICART (Etienne), dit *le Romain*, parce qu'il séjourna longtemps à Rome, graveur, né à Paris en 1631, m. à Amsterdam en 1721, travailla à la grande collection d'estampes connue sous le nom de *Cabinet du roi*. Ses œuvres, où l'eau-forte domine trop, ont un aspect un peu dur.

PICART (Bernard), fils du précédent, né à Paris en 1663, m. en 1733, acquit de bonne heure une grande réputation comme graveur au burin et à la pointe, et comme dessinateur, mais la compromit en travaillant avec trop de ra-

pidité pour les libraires d'Amsterdam. Il a composé plus de 1,300 planches; on distingue : *le Massacre des Innocents*, d'après son propre dessin; une suite d'*Epithalames*, en 12 planches; *le Temps découvrant la Vérité*; *les Bergers d'Arcadie*, d'après le Poussin; les *portraits* de Roger de Piles, du prince Eugène, et du duc d'Orléans, régent; les planches du traité des *Cérémonies religieuses de toutes les nations*, rédigé par J.-F. Bernard et Bruzen de La Martinière. B.

PICAUVILLE, brg (Manche), arr. et à 18 kil. S.-E. de Valognes, près de la Douve; 725 hab.

PICCINI. *V.* PICCINNI.

PICCININO (Nicolas), fameux condottiere, né à Pérouse, s'attacha dans sa jeunesse à Braccio de Montone, servit ensuite les Florentins, puis Philippe-Marie Visconti, duc de Milan, remporta des avantages signalés sur le comte d'Urbin, Carmagnola et Fr. Sforza, fut battu à Anghiari par les Florentins en 1440, s'empara du Brescian et du Bergamasque en 1441, reçut la souveraineté de Bologne, et mourut en 1444.

PICCININO (Jacques), fils du précédent, lui succéda dans le commandement des troupes milanaises, passa en 1450 au service de Venise contre Fr. Sforza, fut congédié après quelques revers en 1454, forma une bande d'aventuriers avec laquelle il enleva quelques territoires à la république de Sienne, fut appelé dans le royaume de Naples par Jean d'Anjou, qu'il trahit bientôt pour Ferdinand d'Aragon, et fut étranglé par ordre de ce dernier en 1465.

PICCINNI (Nicolo), célèbre compositeur de musique, né à Bari en 1728, m. à Passy en 1800, étudia à Naples sous Leo et Durante. Il avait écrit déjà 130 partitions pour les théâtres de Naples et de Rome, lorsque la reine Marie-Antoinette l'appela à Paris en 1776. Il eut Glück pour rival, et le public se partagea en *Gluckistes* et *Piccinnistes*. Glück céda la place, mais Piccinni trouva un nouvel adversaire dans Sacchini. La Révolution priva Piccinni de la place de directeur de l'École de musique, qu'il occupait depuis 1782, et il retourna en Italie, 1791. Le Directoire le rappela en 1799, et lui fit une pension. Les plus beaux opéras français dont Piccinni composa la musique sont : *Roland*, 1778; *Atys*, 1780; *Didon*, 1783; ses pièces italiennes, *Zénobie*, 1756, *Alexandre aux Indes*, 1758, *la Cecchina*, 1760, l'*Olimpiade*, n'ont pas moins de mérite. Piccinni a une grande élégance de formes, des mélodies touchantes, larges et pures, un style clair, abondant et facile, mais qui manque quelquefois de force et de couleur. *V.* Ginguené, *Notice sur la vie et les ouvrages de Piccinni*, Paris, 1801, in-8°. B.

PICCOLOMINI (Les), famille noble de Sienne. Ils se firent admettre en 1458 dans l'ordre du peuple, et gouvernèrent la république, après les Petrucci, de 1538 à 1541.

PICCOLOMINI (Alexandre), archevêque de Patras et coadjuteur de celui de Sienne, né à Sienne en 1508, m. en 1578, était habile en philosophie, en mathématiques, en physique, en poésie et en jurisprudence. Il passe pour s'être servi le premier de sa langue naturelle en écrivant des ouvrages de philosophie. On a de lui, entre autres écrits : *Della sfera del mondo*, 1540, in-4°, trad. en français par Goupil, 1580, in-8°; *Institüzioni morali*, Venise, 1560; *la Rafaella, o della creanza delle donne*, Milan, 1558, in-8°, ouvrage licencieux qu'il condamna lui-même, et qui fut traduit en français sous le titre d'*Instructions aux jeunes dames en forme de dialogues*, Lyon, in-16, sans date. C. N.

PICCOLOMINI (Alphonse), duc de Montemarciano, fameux chef de *condottieri* au XVIe siècle, fut excommunié par Grégoire XIII pour ses brigandages, rassembla tous les bandits de la Romagne et des États voisins, et ravagea le domaine de l'Église. Repoussé par les troupes du pape, il se réfugia sur les terres de Florence, d'où il s'élança de nouveau sur la Romagne, battit l'armée du Saint-Père, et força le pape à l'amnistier lui-même, 1582. Il alla ensuite en France, où il servit huit ans, et finit par être pendu, à son retour en Italie, après avoir été défait par le grand-duc de Toscane, en 1591. C. N.

PICCOLOMINI (Octave), un des généraux de l'armée impériale dans la guerre de Trente-Ans, né à Sienne en 1599, m. à Vienne en 1656, fit ses premières campagnes en Italie dans les troupes espagnoles, se distingua en Allemagne à la bataille de Lutzen, 1632, commanda une aile à celle de Nordlingen, 1634, arrêta, l'année suivante, l'invasion des Français dans les Pays-Bas, fut rappelé ensuite par l'Empereur, nommé feld-maréchal, et chargé de repousser les Suédois qui faisaient de nouveaux progrès sur les terres de l'Empire. Il y réussit un moment; mais l'Autriche ayant été contrainte d'accepter la paix, il alla, en qualité de commissaire de l'Empereur, au congrès de Nuremberg, fut élevé, après cette mission, au rang de prince de l'Empire, et reçut le duché d'Amalfi. C. N.

PICCOLOMINI (Ænéas-Sylvius). *V.* PIE II.

PICCOLOMINI (Archange), médecin, né en 1526 à Ferrare, m. vers la fin du XVIe siècle, exerça son art à Rome, et y ouvrit des cours publics. On a de lui : *Anatomicæ prælectiones*, Rome, 1586, in-fol., réimprimé sous le titre d'*Anatome integra revisa*, Vérone, 1754, in-fol., livre où il décrit l'un des premiers le tissu cellulaire. C. N.

PICENTINS, *Picentini*, peuple Sabellien, habitaient, entre la Campanie et la Lucanie, la côte du golfe de Posidonia ou de Pœstum, depuis Surrentum jusqu'à l'embouchure du Silarus; aujourd'hui le N.-O. de la *Province de Salerne*. Leurs villes étaient : Picentia, Surrentum, Salernum, Nola et Nuceria. C. P.

PICENUM, anc. contrée de l'Italie centrale, entre l'Apennin à l'O., l'Adriatique à l'E., l'Œsis au N., et le Matrinus (*Vino*) au S. Il était placé ainsi entre l'Ombrie, la Sabine, le pays des Vestins et des Marsès. Plus fertile en fruits qu'en céréales, il produisait surtout des olives, du vin, des poires. Il correspond aux provinces suivantes du royaume d'Italie : Ancône, Macerata, Ascoli, et au Nord de la province de Teramo. Les Picéniens étaient un peuple d'origine sabellienne, conduit sur cette côte, à la suite d'un *printemps sacré*, par un *pic-vert*, d'où vient au pays le nom de *Picenum*. Ils restèrent en dehors des guerres italiennes, et étaient au nombre de 300,000 quand Rome les assujettit, 290 av. J.-C. Le pays était divisé en 3 parties : *Ager Picentinus*, au N., entre l'Œsis et le Truentus; *Ager Prætutianus*, au centre, entre le Truentus et le Vomanus; *Ager Adrianus*, au S., entre le Vomanus et le Matrinus. Les villes principales étaient : Ancône, Firmum, Castrum Novum, Hadria, ces trois dernières colonisées par les Romains pour maintenir le pays; Asculum, Cupra Maritima, Truentum, Interamnia. Sous Auguste, le Picénum fut compris avec l'Ombrie dans la 5e région de l'Italie : puis, réuni à l'Ombrie et à la Toscane, il forma un des quatre consulariats entre lesquels l'Italie proprement dite fut divisée par Adrien. Enfin, au IVe siècle, nous trouvons le *Picenum Suburbicarium*, capitale *Spolète*, comprenant l'O. de l'anc. Picénum et le S.-O. de l'Ombrie; et la province de *Picenum-et-Flaminie*, capitale *Ravenne*, composée des côtes de l'anc. Picénum, de l'Ombrie, et de la Cisalpine jusqu'au Pô vers le N. et jusqu'à Modène à l'O. C. P.

PICHAT (Michel), poète tragique, né à Vienne (Isère) en 1790, m. en 1828, est auteur de deux tragédies remarquables par l'éclat du style et l'élévation des sentiments : *Léonidas*, en 5 actes, jouée en 1825, et *Guillaume Tell*, en 5 actes aussi, représentée en 1830. Pichat avait lu, dès 1819, au Théâtre-Français, une tragédie de *Turnus*, qu'il retira, et qu'il n'a pas publiée.

PICHDADIENS, la première dynastie persane, plutôt fabuleuse qu'historique, fondée par Caïoumors. Ce nom ne leur fut donné qu'à partir du 2e monarque de cette race, Houchenk, surnommé *Pichdad* ou le Juste. Cette dynastie, qui semble résumer les temps qui ont précédé Zoroastre, présente, dans un espace de 1259 ans, une suite de 10 princes : Caïoumors, Houchenk, Thamourasp, Djemchid, Dhohac, Féridoun, Manoutcheher, Nouder, Zab, Kurchasp. Plusieurs d'entre eux se sont distingués par leurs exploits militaires, d'autres par la douceur et la justice de leur administration. La fin de cette dynastie s'est illustrée par les exploits du fameux héros Zâl, père de Roustem, l'Hercule persan. Elle fut remplacée, vers 733 av. J.-C., par la dynastie des Kaianiens ou Achéménides. D.

PICHEGRU (Charles), né en 1761 à Arbois (Jura), m. en 1804, étudia chez les Minimes de sa ville natale, montra beaucoup de dispositions pour les mathématiques, et, à l'âge de 18 ans, fut envoyé comme maître de quartier répétiteur au collége de Brienne. Il y eut pour disciple le jeune Napoléon Bonaparte. Mais bientôt, quittant le professorat, il s'engagea dans le 1er régiment d'artillerie, où il devint promptement sous-officier. Il servit dans les guerres d'Amérique, et allait passer officier lorsque la Révolution éclata. Il en adopta les principes, et bientôt on le vit, à la tête du mouvement, présider le club démocratique à Besançon, et partir pour l'armée du Rhin avec un bataillon de volontaires du Gard, qui le choisit pour son commandant. Il fut employé à l'état-major de cette armée en 1792, gagna promptement les grades de général de brigade et de général de division, et, en octobre 1793, devint général en chef de cette même armée, où il imagina une guerre de tirailleurs et d'attaques partielles multipliées, pour opposer avec succès ses troupes sans instruc-

tion et sans expérience, aux armées expérimentées et bonnes tacticiennes de l'ennemi. Il obtint ainsi de rapides succès, et sa réputation lui fit donner, en 1794, le commandement de l'armée du Nord, alors battue et démoralisée, et où il ne se montra pas moins habile; il battit l'ennemi à Cassel, Courtrai, Menin, Hooglède, soumit Bruges, Gand, Anvers, Bois-le-Duc, Venloo, Nimègue, franchit le Wahal sur la glace, conquit la Hollande, et entra dans Amsterdam, 1795. Partout, pendant cette conquête, il montra le plus grand désintéressement. Il fut ensuite envoyé à l'armée du Rhin, mais prêta l'oreille aux offres du prince de Condé, qui lui promettait un million comptant, 200,000 fr. de rente, le duché d'Arbois, le château de Chambord, et le gouvernement de l'Alsace. Il laissa les troupes autrichiennes reprendre quelques avantages. Sa conduite éveilla les soupçons du Directoire, qui le remplaça par Moreau, 1796. Rentré dans la vie privée, Pichegru parvint à se faire élire membre du conseil des Cinq-Cents, 1797, en fut nommé président, et devint l'âme du parti contre-révolutionnaire. Proscrit avec ses amis au 18 fructidor, relégué dans les déserts de Sinnamari, il s'évada, se rendit à Londres, passa de là en Allemagne, où il travailla à la ruine de la République. De retour à Londres, où il devint l'agent des princes de la maison de Bourbon, il se lia avec George Cadoudal, se fit chef d'une conspiration, dont le but était l'assassinat du 1er consul Bonaparte, vint secrètement à Paris en 1804 avec George, fut livré à la police par la perfidie d'un ami, et s'étrangla dans la prison du Temple. La Restauration lui éleva une statue en bronze à Besançon, qu'à la révolution de 1830 le peuple mit en morceaux.

PICHINCHA, volcan de l'Amérique du S., dans la république de l'Équateur, au S.-E., prov. et à 11 kil. O. de Quito, par 0° 11" lat. S. et 81° 12' long. O.; 4,854 mèt. de hauteur. Il a eu de terribles éruptions en 1535, 1577, 1660, 1690. On donnait autrefois son nom à la province de l'Équateur (ch.-l. Quito).

PICHLER (Caroline, née DE GREINER), romancière allemande, née à Vienne en 1769, m. en 1843, eut beaucoup de célébrité avant l'avénement de l'école romantique. Ses romans se distinguent par la sagesse des conceptions, et une tendance toujours morale. Elle a écrit des romans de mœurs, et, après les succès de Walter Scott, des romans à sujets historiques. Ses meilleurs sont : *Agathocles*, sujet de sainteté; *les Comtes de Hohenberg*, *le Siége de Vienne*, *les Suédois à Prague*, *la Délivrance de Buda*, *Frédéric-le-Belliqueux*, *Elisabeth de Guttenstein*, etc. Elle a laissé des *Mémoires*, espèce de galerie de ses contemporains depuis 1769 jusqu'à 1837.

PICO, une des îles Açores, au centre, à 80 kil. de Ternate, à l'O.-N.-O. de San-Miguel, par 38° 27' 58" lat. N. et 30° 45' 14" long. O.; 40 kil. sur 16; 27,000 hab. Ch.-l.: *Villa-di-Laguna*. Sol volcanique, généralement stérile. Vins dits *de Malvoisie*.

PICOT (l'abbé Michel-Pierre-Joseph), né en 1770 à Neuville-aux-Bois (Loiret), m. en 1841, rédigea avec M. de Boulogne, de 1810 à 1811, les *Mélanges de philosophie, d'histoire, de morale et de littérature*, 9 vol. in-8°, et fonda, en 1814, le journal *l'Ami de la Religion*, dont il fut le rédacteur principal jusqu'en 1840. Collaborateur de la *Biographie universelle* de Michaud, à laquelle il a fourni de très-bons articles sur les auteurs ecclésiastiques, il publia encore, sous le voile de l'anonyme : *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique pendant le XVIIIe siècle*, 1814 et 1854; *Essai historique sur l'influence de la religion en France pendant le XVIIIe siècle*, 1824, 2 vol. in-8°; *Notice sur l'abbé Emery*, 1811; — *sur l'abbé Legris-Duval*, 1819.

PICPUS, anc. vge à l'E. de Paris, joint au faub. St-Antoine depuis 1786. Des religieux du tiers-ordre de St-François s'y établirent en 1601, et formèrent la *congrégation de Picpus*, supprimée en 1790, mais rétablie depuis.

PICQUIGNY, ch.-l. de cant. (Somme), arr. et à 15 kil. N.-O. d'Amiens, sur le chemin de fer d'Amiens à Boulogne, et sur la Somme; 1,346 hab. Comm. de chanvre et de tourbe. Vieux château. Jadis on y battait monnaie. Guillaume Longue-Epée, duc de Normandie, y fut assassiné en 942, par Arnoul, comte de Flandre. Louis XI et Edouard IV, d'Angleterre, y signèrent, le 29 août 1475, un traité par lequel le premier promettait au second une pension annuelle de 50,000 écus, 75,000 écus comptant, 50,000 écus pour la liberté de Marguerite d'Anjou; le dauphin Charles devait épouser la fille aînée du roi d'Angleterre, quand ces enfants seraient nubiles; une *trêve marchande* était conclue entre la France et l'Angleterre.

PICTAVI ou PICTONES, peuple de la Gaule, compris d'abord dans la Celtique, puis dans l'Aquitaine IIe; ch.-l. *Limonum* ou *Pictavi* (auj. Poitiers). Ils habitaient le pays qui reçut ensuite, et par corruption, le nom de *Poitou*.

PICTES, *Picti* (en gaélique *Pictioch*, voleurs), peuple de l'anc. Calédonie, divisé en 2 grandes tribus, les *Dicalédons*, au N. des monts Grampians, et les *Vecturiens* au S. Les Pictes résistèrent à tous les efforts des Romains, qui bâtirent, pour empêcher leurs incursions en Bretagne, les murailles dites d'Adrien et de Septime-Sévère. Ils furent exterminés au IXe siècle, dans un combat près de Stirling, par Kenneth II, roi des Scots. Ils occupaient les comtés actuels d'Aberdeen, Banff, Elgin, Inverness, Perth, Forfar, et Fife.

PICTET (Benoît), théologien protestant, né à Genève en 1655, m. en 1724, fut pasteur et professeur dans sa ville natale, et membre de l'Académie de Berlin. On a de lui : *Traité contre l'indifférence des religions*, Neufchâtel, 1661, in-12; *Theologia christiana*, Genève, 1676, 2 vol. in-8°, trad. en français par l'auteur, Amst., 1701, 2 vol. in-4°, et avec un 3e vol., Genève, 1708; *Histoire de l'Eglise et du monde*, ibid., 1712, in-4°; *Annales des XIIe et XIIIe siècles*, etc.

PICTET (Marc-Auguste), naturaliste, né à Genève en 1752, m. en 1825, était le disciple et l'ami de Saussure, qu'il remplaça en 1786 comme professeur à l'université de Genève. Il devint correspondant de l'Institut de France, membre de la Société royale de Londres, etc. En 1798, il prit part aux négociations relatives à l'annexion de Genève à la France, fut ensuite membre du conseil des Quinze, et, en 1802, membre du tribunat, vota pour le consulat à vie de Napoléon Ier, et fut nommé par celui-ci, en 1807, inspecteur-général de l'Université. Il avait fondé en 1796, en commun avec son frère Charles, la *Bibliothèque britannique*, portant, depuis 1816, le titre de *Bibliothèque universelle de Genève*. Il a laissé un grand nombre de dissertations sur des matières de physique et de mathématiques.

E. S.

PICTET DE ROCHEMONT (Charles), frère du précédent, né à Genève en 1755, m. en 1824, entra à 20 ans au service de la France, y resta 10 années, fut chargé en 1789 d'organiser les milices genevoises, et, en 1792, de défendre la ville contre Montesquiou; renonça aux emplois quand Genève fut soumise à la France, et partagea son temps entre l'agriculture et les lettres. Il ne sortit de sa retraite qu'en 1814, pour soutenir l'indépendance de sa patrie auprès des alliés à Paris et à Vienne. On a de lui : *Tableau de la situation actuelle des Etats-Unis d'Amérique*, 1795-96, 2 vol. in-8°; *Traité des assolements*, 1801, in-8°; *Cours d'agriculture anglaise*, 1810, 10 vol. in-8°, etc. Il rédigea aussi le *Journal d'agriculture*, et créa avec son frère la *Bibliothèque britannique*.

PICTONES. *V.* PICTAVI.

PICTORIUS. *V.* PITTORIO.

PICTOU, v. de l'Amérique anglaise (Nouv.-Ecosse), à 176 kil. N.-E. d'Halifax, à l'embouchure de la West-River; 2,000 hab. Collége, avec bibliothèque et collections scientifiques. Export. de bois.

PICUMNUS, dieu de l'anc. Italie, fils de Jupiter, avait inventé l'art de fumer les terres. Il était particulièrement honoré chez les Etrusques, et présidait aux augures, à la tutelle des enfants, et aux mariages.

PICUS, fils de Saturne, et roi des Aborigènes en Italie, aima Canente, fille de Janus, en eut Faunus, et fut changé en pic-vert (*picus*) par Circé, qu'il avait dédaignée.

PIDAVRA. *V.* PIADA.

PIDOUX (Jean), médecin de Henri III, de Henri IV, et de Louis de Gonzague, duc de Nevers, né à Paris au milieu du XVIe siècle, m. en 1610, fut doyen de la Faculté de Poitiers. Il a découvert les eaux de Pougues (Nivernais), et introduit l'usage des douches en France.

PIDPAY. *V.* PILPAY.

PIE Ier (Saint), pape de 142 à 157, successeur de St Hygin, était né à Aquilée. Il combattit les hérésies de Valentin et de Marcion. On a de lui quelques *Lettres*.

PIE II (Æneas-Sylvius PICCOLOMINI), né en 1405 à Corsignano près de Sienne, qui prit depuis son nom (Pienza), pape de 1459 à 1464, fut d'abord chargé de diverses missions par le concile de Bâle, dont il avait alors les opinions (*V.* EUGÈNE IV), et par l'empereur Frédéric III, dont il fut quelque temps secrétaire. Cardinal en 1456, puis pape, il poursuivit avec ardeur un double but : 1° la ruine de ces doctrines hostiles au Saint-Siége, qu'il avait autrefois partagées, et qu'il rétracta solennellement en 1463 : en 1460, il publia la bulle *Execrabilis* contre les appels au futur concile; en 1461, il obtint de Louis XI l'abolition de la Pragmatique de Bourges, qui toutefois, soutenue par le parlement et l'Université, con-

tinua d'être exécutée; 2° l'organisation d'une croisade contre les Turcs : il venait de former une ligue avec Mathias Corvin, Venise et Scanderbeg, 1463; lui-même allait partir pour la Grèce avec les croisés, lorsqu'il mourut à Ancône. Il a laissé, entre autres ouvrages : une *Description de l'état de l'Allemagne*; une *Histoire de l'Empire sous Frédéric III*; des *Lettres*, des *Harangues*. Ses Œuvres ont été recueillies en un vol. in-fol., Bâle, 1571. Ses *Œuvres historiques et géographiques* ont paru séparément, Helmstædt, 1699, et Leipzig, 1707, 3 vol. in-4°; ses *Harangues*, Lucques, 1755-59, 4 vol. in-4°; ses *Lettres*, Nuremberg, 1481; un roman d'*Euryale et Lucrèce*, trad. en français par J. Millet et Octavien de Saint-Gelais. On le croit auteur des *Mémoires* sur sa vie, publiés par J. Gobellini, son secrétaire, Rome, 1584, in-4°, et Francfort, 1614, in-fol. M. Verdière a publié un *Essai sur Æneas-Sylvius Piccolomini*, Paris, 1843, in-8°. R.

PIE III (François Todeschini), né à Sienne d'une sœur de Pie II, ne fut pape que 27 jours, en 1503, entre Alexandre VI et Jules II.

PIE IV (J.-Ange Medici), pape de 1559 à 1565, n'appartenait pas à l'illustre maison de Médicis : né à Milan d'une famille obscure, il était frère du capitaine que Charles-Quint fit marquis de Marignan. L'exécution des Caraffa, neveux de Paul IV, 1561 (*V.* CARAFFA), la réouverture et la fin, 1562-63, du concile de Trente, suspendu depuis dix ans, et dont il confirma les décrets, Rome fortifiée contre les descentes des Turcs, la création de l'imprimerie du Vatican, tels sont les principaux faits de son règne. R.

PIE V (Saint) ou Michel *Ghislieri*, né d'une famille obscure à Bosco près d'Alexandrie, en 1504, pape de 1566 à 1572, entra à 14 ans dans un couvent de Dominicains, et exerçait les fonctions d'inquisiteur-général, quand il fut élu pape. Un caractère rigide, une piété qui allait jusqu'à l'extase, un zèle religieux qui faisait disparaître à ses yeux tous les intérêts purement humains, lui donnèrent, avec la volonté ferme de fortifier la discipline du clergé, celle d'arrêter, par des mesures sévères au besoin, les progrès de l'hérésie. Défenseur de la religion contre les protestants, il en livra plusieurs à l'Inquisition romaine, et soutint le parti catholique dans toute l'Europe, les Guises en France, Marie Stuart en Ecosse, Philippe II aux Pays-Bas. Défenseur de la chrétienté contre les Turcs, il s'unit contre eux avec l'Espagne et Venise, et contribua à la victoire de Lépante, 1571. Défenseur de la juridiction et des immunités de l'Eglise, il fit, en la publiant de nouveau, des additions à la bulle *In Cœna Domini* (*V.* BULLES). Pie V a été canonisé en 1712 par Clément XI. On a de lui des *Lettres*, Anvers, 1640, in-4°. M. de Falloux a écrit son Histoire, Paris, 1858, 3e édit., 2 vol. in-12. R.

PIE VI (Jean-Ange *Braschi*), né à Césène en 1717, pape de 1775 à 1799, eut un pontificat très-agité. En même temps qu'il améliorait l'administration et augmentait le bien-être dans ses Etats, où il entreprit, entre autres travaux, le desséchement des Marais Pontins, il eut à résister de tous côtés et sans cesse à des attaques violentes contre les immunités et l'ancienne discipline de l'Eglise, contre la puissance spirituelle et temporelle du Saint-Siége. La lutte éclata successivement avec la cour de Naples, 1775, avec le duc Léopold de Toscane, 1775, avec son frère l'empereur Joseph II, 1780, et surtout avec l'Assemblée constituante de France, 1789-90; et, outre la confiscation partielle ou totale des biens du clergé, la cause principale fut l'organisation nouvelle donnée par eux à l'Eglise au mépris de sa suprématie pontificale, presque entièrement méconnue (*V. ces noms* et *Constitution civile du Clergé*). Naples se réconcilia avec le Saint-Siége en 1789; l'Empire et la Toscane, quand Léopold eut succédé comme empereur à son frère, 1790. Mais, en disposant les nouveaux gouvernements de la France à voir un ennemi dans le pape, qui, sans se joindre à ses ennemis coalisés, se prononçait cependant contre elle, ce désaccord finit par amener, dans les Etats de l'Eglise les armes victorieuses de Bonaparte, alors général du Directoire; et Pie VI, au traité de Tolentino, 1797, fut forcé d'abandonner à la France Avignon et le Comtat Venaissin, réduits en département dès 1790, les légations de Ferrare, de Bologne et de Ravenne ou Romagne, qui furent jointes à la République Cisalpine, le droit de garnison dans Ancône, enfin de donner 30 millions de fr., et beaucoup d'objets d'art. Le meurtre du général Duphot, attaché à l'ambassade de France à Rome, tué par les troupes pontificales chargées de réprimer un mouvement révolutionnaire que les Français excitaient peut-être et soutenaient (déc. 1797), produisit une nouvelle rupture, l'établissement de la République romaine par le général Berthier (févr. 1798), et la captivité du pape, qui, transporté successivement à Sienne, à Florence, à Grenoble, à Valence, succomba à ses maux dans cette dernière ville. R.

PIE VII (Barnabé-Louis *Chiaramonte*), né d'une famille noble, à Césène, en 1742, pape de 1800 à 1823, fut moine bénédictin, évêque de Tivoli, puis d'Imola, et cardinal en 1785. Elu pape dans un conclave tenu à Venise, il revint aussitôt à Rome, délivrée dès 1799 des troupes françaises et de la république qu'elles y avaient importée. Il signa en 1801 le Concordat (*V. ce mot*), par lequel Bonaparte, 1er consul, rétablissait le culte catholique en France, et, en 1804, il vint à Paris sacrer le nouvel empereur, devenu Napoléon Ier; mais des dissentiments s'élevèrent bientôt entre eux. Napoléon demanda, comme « empereur de Rome », qu'on expulsât de l'Etat pontifical les Sardes, les Suédois, les Russes, les Anglais, 1806; Pie VII répondit « qu'aucun empereur n'avait droit sur Rome », qu'il était « vicaire du Dieu de la concorde », que ce Dieu « lui « prescrivait le devoir de la paix envers tous sans distinc« tion », et cette réponse fut le signal des attaques. En 1806, Napoléon enleva au Saint-Siége Bénévent et Ponte-Corvo, qu'il donna à Talleyrand et à Bernadotte. En 1808, il fit occuper Rome militairement (2 février), et réunit au royaume d'Italie (2 avril) les légations d'Ancône, d'Urbin, de Macerata, et de Camerino. En 1809, il dépouilla le pape du reste de son pouvoir temporel, et Rome, d'abord déclarée ville libre et impériale, fut réunie avec son territoire aux départements de la France (17 mai, 9 juin). Enfin, en réponse à la bulle qui l'excommuniait (10 juin), il fit (5 juillet 1809) arrêter le pontife, qui, jusqu'en 1811, vécut prisonnier à Savone d'abord, puis à Fontainebleau (juin 1812). C'est dans cette dernière ville que, le 25 janvier 1813, on arracha au vieillard malade l'acceptation d'un Concordat nouveau, où il abdiquait sa souveraineté temporelle, consentait à résider en France, ne conservait qu'à demi et en apparence le droit d'investiture des évêques. Deux mois après, il rétracta cette funeste acceptation. Lors de l'entrée des alliés en France, 1814, Pie VII retourna dans ses Etats, d'où une invasion de Murat le chassa encore un instant pendant les Cent-Jours, 1815, mais que le traité de Vienne lui rendit presque intégralement, et où il accueillit avec bienveillance les plus proches parents de l'empereur tombé. Le rétablissement des Jésuites, de nouveaux Concordats avec diverses puissances, quelques agitations des bandes restées en armes dans les montagnes où des sociétés secrètes des Carbonari, furent les derniers événements du règne de Pie VII. *V.* cardinal Pacca, *Mémoires*; Beauchamp, *Histoire des malheurs et de la captivité de Pie VII*, 1814; Cohen, *Précis historique sur Pie VII*, in-8°; Artaud de Montor, *Vie de Pie VII*, 1836, 2 vol. in-8°; 1839, 3 vol. in-12. R.

PIE VIII (François-Xavier *Castiglioni*), né en 1761 à Cingoli, près d'Ancône, fut ami et confident de Pie VII, qui le nomma évêque de Montalto en 1800, cardinal en 1816, en le transférant au siége de Césène, puis pénitencier-majeur. Il fut pape 20 mois (mars 1829-nov. 1830). Par un bref de 1830, il défendit aux ecclésiastiques la célébration des mariages mixtes, à moins de garanties complètes sur l'éducation des enfants, tolérant seulement leur présence à la cérémonie, au cas où ces garanties ne seraient pas données. Artaud de Montor a écrit sa Vie, Paris, 1843, in-8°. R.

PIE IX (Ordre de), ordre institué, le 17 juin 1847, par le pape Pie IX, le jour anniversaire de son exaltation. L'insigne, qui se suspend à un ruban bleu liseré de rouge, est une étoile d'or à 8 rayons d'azur, portant au milieu le nom de *Pius IX*, entouré des mots *Virtuti et merito*. Il emporte noblesse transmissible pour les chevaliers de 1re classe.

PIED, mesure de longueur chez la plupart des peuples anciens et des peuples modernes, mais de proportions diverses; voici leurs évaluations, en mesures métriques françaises.

PIEDS CHEZ LES ANCIENS.		PIEDS CHEZ LES MODERNES.	
Asie et Egypte.		*Nations.*	
Philétérien.....	0m,376	Allemagne.....	0m,313,85
Delphique ou Pythique.....	0m,247	Angleterre.....	0m,304,79
Géométrique...	0m,277	Autriche.....	0m,316,02
Olympique.....	0m,309	Bavière.....	0m,291
Rome ancienne.		Brunswick.....	0m,285,1
(Moyenne)....	0m,296,4	Chine.....	0m,338,3
		Danemark.....	0m,313,85
		Espagne.....	0m,278,5

France, pied de roi ou de Paris.	0m,324,84	Hambourg.....	0m,286,5
Hanôvre.....	0m,292,1	Heidelberg.....	0m,278,5
De Hollande...	0m,283,1	Insprück.....	0m,317,6
Du Rhin.....	0m,313,85	Kœnigsberg....	0m,307,6
De Malte.....	0m,283,6	Leipzig.....	0m,282,2
Mecklembourg..	0m,290,8	Liége.....	0m,287,4
Oldenbourg....	0m,283,3	Lisbonne.....	0m,328,5
Piémont.....	0m,513,6	Lubeck.....	0m,287,7
Pologne.....	0m,288	Magdebourg....	0m,283,6
Prusse.....	0m,313,86	Manheim.....	0m,289,6
Saxe.....	0m,283,3	Milan.....	0m,396,5
Suède.....	0m,296,9	Moscou.....	0m,334,3
Suisse.....	0m,300	Munich.....	0m,289,1
Wurtemberg...	0m,286,4	Neufchâtel.....	0m,293,26
Principales villes d'Europe.		Nuremberg.....	0m,302,9
Aix-la-Chapelle.	0m,289,6	Padoue.....	0m,353,6
Anvers.....	0m,285,5	Pavie.....	0m,464,6
Augsbourg.....	0m,295,9	Pise.....	0m,298,4
Bâle.....	0m,298,3	Prague.....	0m,300,2
Berne.....	0m,292,2	Ratisbonne.....	0m,289,9
Bologne.....	0m,280,5	Revel.....	0m,267,7
Brême.....	0m,289,2	Riga.....	0m,273,9
Breslau.....	0m,284,2	Rome.....	0m,297,8
Bruxelles.....	0m,275,75	Rostock.....	0m,289,1
Dantzick.....	0m,286,9	Turin.....	0m,323
Francfort-S.-M..	0m,286,5	Ulm.....	0m,289,2
Genève.....	0m,487,9	Venise.....	0m,347,3
Gotha.....	0m,287,4	Vérone.....	0m,342,6
		Vicence.....	0m,346,1
		Zurich.....	0m,300

(*V.* aussi aux mots *Archine* et *Palme.*)

PIED-FOURCHÉ. On appelait ainsi en France au XVIIe siècle un droit établi, à l'entrée de certaines villes, sur les bestiaux à pied fourchu.

PIEDICORTE-DE-GAGGIO, ch.-l. de cant. (Corse), au pied du Gaggio, arr. et à 22 kil. S.-E. de Corte; 945 hab. Élève de bestiaux.

PIEDICROCE, ch.-l. de cant. (Corso), arr. et à 24 kil. E.-N.-E. de Corte; 503 hab. Boissellerie. Ville très-industrieuse. Granit vert d'Orezza.

PIEDIMONTE, v. du royaume d'Italie, dans la province et à 35 kil. N. de Caserte; 8,577 hab.

PIEDRAS (Las), cap du pays de la Plata (Buénos-Ayres), dans l'estuaire du Rio de la Plata, au S. et en face de Montevideo.

PIÉMONT (c.-à-d. pays au pied des monts), en latin *Pedemontium*, région de l'Italie septentrionale, à l'E. des Alpes Cottiennes et Grées, au N. des Alpes Maritimes et des Apennins, à l'O. du Tessin et de la Lombardie, au S. des Alpes Pennines et Lépontiennes, formait, jusqu'en 1859, la portion la plus considérable des États sardes; 270 kil. sur 200; 2,800,000 hab. Capitale, *Turin*. Il comprend quatre provinces : Turin, Coni, Alexandrie, et Novare. Le sol, montueux à l'E. et au S., et arrosé par le Pô supérieur, le Tanaro, la Stura, la Bormida, la Trebbia, les deux Doire, la Sesia, et le Tessin, est fertile en céréales, riz, oranges, figues, vins, huiles, etc. Climat salubre; chaleur tempérée par le voisinage des montagnes. Exploit. de marbre, granit, fer. Belles forêts, d'où l'on tire de la térébenthine et de la noix de galle. Tourbières. On élève beaucoup de vers à soie. Industrie florissante : lainages, soieries, étoffes de coton. — Le Piémont correspond à la partie O. de la Gaule Transpadane et à la partie N. de la Ligurie des anciens. A l'établissement du système féodal, il fut possédé d'abord par les marquis de Suze, d'Ivrée, de Montferrat, et de Saluces. Vers la fin du XIe siècle, il passa dans la maison de Savoie : au XIIIe, Thomas II de Savoie, nommé vicaire de l'Empire, prit le titre de prince du Piémont. Ses deux fils, Thomas III et Amédée V, furent la tige de deux maisons, les princes de Piémont et les comtes de Savoie, dont les domaines ont été réunis par Amédée VIII, en 1418. Au XVIIIe siècle, le Piémont s'accrut des provinces suivantes, enlevées au duché de Milan : Alexandrie et Valence, la Lomelline, le Val di Sesia, 1703; le Tortonais, 1735; le Novarais, 1736; Vigevano, Anghiera, Voghera, Bobbio, 1745. Il fut occupé par les Français en 1796, et forma, dans l'empire de Napoléon Ier, les départements de la Doire, du Pô, de la Stura, de la Sesia, et de Marengo; il fournit aussi au royaume d'Italie le département de l'Agogna. En 1814, il retourna aux États Sardes.

PIENZA, autrefois *Corsignano*, v. de Toscane, à 9 kil. S.-O. de Monte-Pulciano; 3,283 hab. Evêché suffragant de Sienne. Patrie du pape Pie II, dont elle prit le nom.

PIÉRIDES, filles de Piérus, roi de Macédoine, au nombre de neuf, excellaient dans le chant et la poésie. Elles défièrent les Muses, furent vaincues, et métamorphosées en pies. Les Muses sont quelquefois appelés *Piérides*, soit pour cette victoire, soit à cause de leur séjour sur le mont Piérus.

PIÉRIE, *Pieria*, pays de la Grèce, sur la rive O. du golfe Thermaïque, entre l'Olympe au S., l'Haliacmon au N. et à l'O., tirait son nom du mont Piérus, consacré, ainsi que le mont Libéthron et la source Pimplia, au culte des Muses par la tribu thraco-pélasgique des Piériens, et renfermait les villes de Dium, de Pydna et de Méthone. C'est dans cette région, patrie de Musée et d'Orphée, dont on montrait le tombeau près de Dium, que paraît être née la première poésie toute religieuse de la Grèce, et s'être formée la mythologie d'Hésiode et d'Homère. Les Piériens portèrent le goût de la poésie et de la musique dans la Grèce centrale, lorsqu'une de leurs tribus envahit la Béotie et fonda sur l'Hélicon une Piérie consacrée aussi au culte des Muses. La Piérie fut conquise par les premiers rois macédoniens, et ses habitants se retirèrent à l'E. du Strymon, au pied du mont Pangée, où l'on retrouve, à l'époque de Xerxès, une nouvelle Piérie, avec les villes de Phagres, de Pergame et de Crénides (plus tard Philippes). — Les Macédoniens, maîtres de la Syrie, avaient donné le nom de Piérie à la partie de ce pays qui s'étend de la rive droite de l'Oronte au fond du golfe d'Issus. Séleucie en était la ville principale. C. P.

PIERIUS, montagne de Syrie, dans la Séleucide, faisait partie de la chaîne de l'Amanus.

PIERRE (Saint), *Petrus*, dit *le Prince des apôtres*, né à Bethsaïde, près du lac de Génésareth, exerçait le métier de pêcheur, lorsque St André, dont il était frère, le présenta à Jésus. Il se nommait Simon; le Sauveur, en l'accueillant, lui donna le nom syro-chaldaïque de *Céphas*, qui signifie *pierre*. Quand Jésus, en 32, choisit ses 12 apôtres, il mit Pierre à leur tête, en lui disant : « Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. » On conjecture que l'apôtre avait près de 40 ans. Il se trouva au jardin des Olives lorsque les soldats y vinrent arrêter son divin maître, qu'il suivit chez le grand-prêtre Caïphe, en se mêlant à la foule. Là, on lui dit qu'il était un des disciples de Jésus, et, à trois reprises, il renia son maître. Mais bientôt il se repentit amèrement, et sa douleur se renouvela souvent pendant le reste de sa vie. Jésus-Christ, après sa résurrection, apparut à Pierre, et satisfait du repentir qu'il témoigna de son triple renoncement, il lui dit : « Paissez mes agneaux, paissez mes brebis. » Par ces paroles mémorables, Pierre fut établi chef de la hiérarchie sacrée, et vicaire de Jésus-Christ sur la terre. Après la descente du St-Esprit sur les apôtres, le jour de la Pentecôte, il commença sa divine mission, prêcha à Jérusalem, avec tant de force, Jésus ressuscité, qu'il convertit en un jour 3,000 personnes. Il parcourut ensuite l'Asie-Mineure, établit l'église d'Antioche, puis se rendit à Rome, lieu qui lui parut le plus propre à la propagation de la religion chrétienne. Il y arriva en 42, et de cette année date son pontificat. Il fit encore plusieurs voyages en Orient, et à Jérusalem, où il présida le concile de ce nom, en 52, puis revint à Rome, où il fut enveloppé dans la persécution de Néron contre les chrétiens. Enfermé, pendant 8 mois, dans l'affreuse prison Mamertine, aujourd'hui convertie en église sous le nom de *San-Pietro in carcere*, on l'en tira pour lui faire subir le martyre avec St Paul, l'an 65 ou 66. Il demanda d'être crucifié la tête en bas, de peur qu'on ne crût qu'il affectât la gloire de J.-C., et ses bourreaux lui accordèrent cette grâce. Ses reliques sont auj. conservées dans l'église souterraine, dite *Confession de St-Pierre*, de la magnifique basilique du Vatican, dans l'endroit où, suivant la tradition, le saint martyr avait été enseveli. On a de St Pierre deux *Epîtres* adressées aux Juifs convertis. Fête, le 29 juin.

PIERRE (Saint), évêque d'Alexandrie, martyr en 311. Il avait composé des *Canons pénitentiaux*. Quelques *Lettres* de lui se trouvent dans l'*Histoire* de Théodoret, liv. IV.

PIERRE (Saint), évêque de Sébaste, m. en 387. Fête, le 9 janvier.

PIERRE (Saint), dit *Chrysologue* (qui parle d'or), né à Imola, archevêque de Ravenne de 433 à 452, s'illustra par son éloquence. On a de lui 176 *Homélies*, publiées sous le titre de *Sermones aurei*, Augsbourg, 1758, in-fol. Fête, le 4 décembre.

PIERRE (Saint), religieux de l'ordre de St Bernard, né en 1100, m. en 1174, fut élevé malgré lui au siége archiépiscopal de Tarentaise. Le pape le choisit pour conciliateur entre Louis VII de France et Henri II d'Angleterre. Célestin III le canonisa, en 1191.

PIERRE D'ALCANTARA (Saint), né à Alcantara en 1499, m. en 1562, entra dans l'ordre des Franciscains dès l'âge de 16 ans, et y devint un modèle de pénitence et de mortification. Provincial de son ordre en 1538 et 1542, il établit en 1554 la réforme des Conventuels ou nouveaux Observantins. Il fut béatifié par Grégoire XV en 1622, et canonisé par Clément IX en 1629. Ste Thérèse fait un grand éloge de ses vertus. Il a laissé des traités *De l'Oraison mentale* et *De la paix de l'âme*.

PIERRE NOLASQUE (Saint). *V.* NOLASQUE.

PIERRE (Denier de Saint). *V.* DENIER.

PIERRE DE COURTENAY, comte d'Auxerre et de Nevers, cousin-germain de Philippe-Auguste, fut appelé en 1216 au trône de Constantinople. Trahi par les Vénitiens au siége de Durazzo, il tomba aux mains de Théodore l'Ange, de la famille des Comnènes, qui le fit mourir, 1219, après 2 années de captivité, durant lesquelles sa femme Yolande avait gardé le pouvoir.

PIERRE, dit *Mauclerc*, à cause de ses violences envers le clergé, fils de Robert, comte de Dreux, devint duc de Bretagne en 1213, à titre d'époux d'Alix, fille de Guy de Thouars. Il entra dans la ligue des seigneurs contre Blanche de Castille, mère de Louis IX, et, après avoir été vaincu, dut abandonner la Bretagne à son fils Jean 1er, 1237. Il se croisa en 1240 et en 1247, fut fait prisonnier avec le roi en Egypte, et mourut en revenant en France, 1250.

PIERRE 1er, roi d'Aragon et de Navarre, 1094-1104, fut proclamé roi dans le camp sous Huesca, qu'assiégeait son père Sanche V, prit la ville après avoir défait à Alcaraz une armée envoyée pour la dégager, emporta ensuite Barbastro et quelques villes voisines, et profita de ses succès pour abolir l'humiliante cérémonie du serment que les rois d'Aragon prêtaient tête nue aux pieds du grand-justicier. H.

PIERRE II, roi d'Aragon, 1196-1213, fils et successeur d'Alphonse II. Brave et voluptueux, il concourut à la victoire de Tolosa sur les Maures, 1212, et fut tué à la bataille de Muret, 1213, contre Simon de Montfort, dans la guerre des Albigeois, pour lesquels il avait pris parti. Cette défaite devait détacher pour un temps l'Aragon des intérêts du midi de la France. H.

PIERRE III, *le Grand*, roi d'Aragon, 1276-1285, fils de Jacques 1er, et d'Yolande, sa 2e femme, poussa l'Aragon dans la voie des conquêtes maritimes ouverte par ses prédécesseurs. Il prétendit au royaume de Sicile, en vertu de son mariage avec Constance, fille de Manfred, et, cédant aux instigations de Procida, accepta la royauté de l'île après les *Vêpres siciliennes*. Il fut couronné à Palerme, battit sur mer la flotte de Charles d'Anjou, et fut excommunié par le pape Martin IV, qui donna à Charles de Valois, 2e fils de Philippe le Hardi, l'investiture de l'Aragon. Il sut défendre son royaume contre l'agression de Philippe le Hardi, qui vit sa flotte battue par Roger de Loria, amirante d'Aragon, ses magasins enlevés à Rosas, et qui ne ramena que quelques débris de son armée à Perpignan. Pierre mourut relevé de l'excommunication, mais sans avoir renoncé au royaume de Sicile. H.

PIERRE IV, *le Cérémonieux*, roi d'Aragon, 1336-1387, né en 1319, fils et successeur d'Alphonse IV, dépouilla en 1343 Jacques II, roi de Majorque, et travailla à laisser le royaume à ses filles au préjudice de son frère. Retenu prisonnier par une union des Etats, 1348, il fut délivré par le peuple. Sa flotte, unie à celle de Venise, battit près d'Algheri, 1353, les Génois qui lui disputaient la Sardaigne. Puis il soutint Henri de Transtamarre contre Pierre le Cruel, roi de Castille, se tourna contre lui après la victoire, dans l'espoir d'obtenir quelque portion de la Castille, mais dut renoncer à ses prétentions par la paix d'Almazan, 1374. Des démêlés avec son fils, qu'il eut d'un second mariage, et que soutint le grand-juge d'Aragon, troublèrent ses dernières années. Il traita en 1386 avec les Génois au sujet de la Sardaigne. Il avait, en 1350, substitué dans ses Etats l'ère vulgaire à l'ère de César. Il est aussi le fondateur de l'université d'Huesca. H.

PIERRE 1er, roi de Sicile, 1282-85, est le même que Pierre III d'Aragon.

PIERRE II, roi de Sicile, 1337-42, fils et successeur de Frédéric II, avait été associé au trône dès 1321. Il se fit haïr par sa cruauté.

PIERRE, dit *le Cruel*, roi de Castille, 1350-69, né à Burgos en 1334, fils et successeur d'Alphonse XI, excita le mécontentement de ses sujets par sa tyrannie, fit tuer en 1351 Eléonore de Guzman, maîtresse de son père, abandonna, le lendemain de ses noces, sa femme Blanche de Bourbon, qui mourut captive en 1361, et égorgea encor Jean, son cousin, et Frédéric, son oncle. Henri de Transtamarre, son frère naturel, s'enfuit en France, revint avec Duguesclin et les Grandes-Compagnies, et s'empara de la couronne, 1366. Mais Pierre fut rétabli, l'année suivante, par le Prince Noir et les Anglais, victorieux à Najara. Battu à Montiel, 1369, il fut pris, et tué par Henri dans la tente de Duguesclin. *V.* J.-A. de Vera Y Zuniga, *El rey don Pedro defendido*, Madrid, 1648, in-4°; J. Talbot-Dillon, *History of the reign of Peter the Cruel*, Londres, 1788, trad. en français, Paris, 1790, 2 vol. in-8°; Mérimée, *Histoire de D. Pèdre Ier, roi de Castille*, Paris, 1848, 1 vol. in-8°. Il existe une tragédie de *Pierre le Cruel* par De Belloy, 1772, et une autre intitulée *Don Pèdre*, par Voltaire, 1775.

PIERRE 1er *le Justicier* ou *le Cruel*, né en 1320, fut roi de Portugal après son père Alphonse IV, 1357-67. Peut-être faut-il attribuer en partie au tragique dénoûment de ses amours avec Inez de Castro (*V. ce nom*) la bizarrerie de caractère qui nous le montre tantôt sévère jusqu'à la barbarie, toujours disposé à voir un coupable dans un accusé, inflexible dans ses jugements, fût-on noble ou prêtre, traînant un bourreau à sa suite, et se chargeant même en personne de l'exécution; tantôt d'une gaieté folle, et dansant publiquement nuit et jour dans les rues. Au reste, protecteur du peuple contre l'aristocratie, surveillant rigoureux des juges, économe et généreux tout à la fois, il fut regretté, et l'on admira l'ordre et la sécurité dont avait joui le Portugal sous son règne. R.

PIERRE II, régent, puis roi de Portugal, né en 1648. Dès 1667-68, il enleva à son frère Alphonse VI, tout en lui laissant le titre de roi, la couronne, la liberté et sa femme (Marie de Savoie-Nemours), dont il fit casser le premier mariage, et qu'il épousa lui-même. Régent tant que vécut Alphonse, 1667-83, il fit avec l'Espagne et la Hollande deux traités importants (*V.* ALPHONSE VI). Roi de 1683 à 1706, il prit part à la guerre de la Succession d'Espagne : d'abord allié de la France, 1701, il accéda en 1703 à la grande alliance contre Louis XIV, et soutint l'archiduc Charles. La même année, le traité de Méthuen (*V. ce mot*) livrait aux Anglais tout le commerce du Portugal. R.

PIERRE III, 2e fils de Jean V, épousa sa nièce Marie Ire, et devint ainsi roi de Portugal, 1777-86. *V.* MARIE.

PIERRE IV, roi de Portugal, le même que Don Pedro (*V. ce mot*).

PIERRE, dit l'*Allemand*, roi de Hongrie, 1038-47, succéda à son oncle Etienne 1er, se rendit odieux par ses cruautés et ses débauches, donna les emplois à des étrangers, fut chassé et remplacé par Aba, beau-père d'Etienne, remonta sur le trône en 1044 avec le secours de l'empereur Henri III, dont il se reconnut vassal, excita une nouvelle révolte, tomba au pouvoir d'André, prince du sang royal, eut les yeux crevés, et fut jeté dans une prison, où il mourut trois jours après.

PIERRE *le Beau* ou *Calo-Pierre*, Valaque de naissance, fonda, avec son frère Azan, le 3e royaume de Bulgarie aux dépens des Grecs, 1186, fut en relation avec l'empereur Frédéric Ier Barberousse, et périt assassiné, 1197.

PIERRE 1er *le Grand*, tzar de Russie, 1682-1725, né à Moscou le 11 juillet 1672, était le 3e fils d'Alexis Mickaïlovitch. Après la mort de son frère aîné Fédor III, 1682, les boïars, qui pensaient gouverner sous son nom, le proclamèrent tzar au préjudice d'Ivan V, son autre frère, et de Sophie, sa sœur; mais une révolte des strélitz, fomentée par Sophie, les obligea de partager le trône entre les trois enfants d'Alexis. Comme Ivan était incapable, et Pierre âgé de 10 ans seulement, Sophie eut tout le pouvoir. Pierre, abandonné aux soins de sa mère, femme peu éclairée, fut entouré d'étrangers corrompus, qui l'occupèrent de plaisirs, et lui parlèrent de la civilisation de l'Europe occidentale en raillant la barbarie des Russes. Ces entretiens sans but sérieux furent des germes jetés dans l'esprit du jeune prince, et comme les bases de ses entreprises futures. Il commença, dès qu'il eut acquis un peu d'âge, à parler en maître dans le conseil de gouvernement. Sophie comprit que le pouvoir allait lui échapper : afin de ruiner son jeune frère, elle souleva une seconde fois les strélitz; mais il était trop tard : Pierre avait formé un corps d'infanterie discipliné à l'allemande; il imposa aux strélitz par sa contenance vigoureuse, l'émeute fut étouffée, ses chefs mis à mort, Sophie enfermée dans un monastère, et Galitzin, son favori, envoyé en exil. Ces vengeances effrayèrent Ivan, qui abdiqua de lui-même, et Pierre demeura seul maître de l'Empire, 1689. Il venait d'épouser Eudoxie Fédorowna, de la famille Lapoukine. Dès ce moment, il commença l'œuvre de régénération de la Russie

par la civilisation occidentale. Aidé et dirigé par Lefort (*V. ce nom*), un des compagnons de son enfance, il continua le développement de la réforme militaire qu'il avait entreprise en créant le corps avec lequel il résista aux strélitz. Cinq ans après, il résolut de se former une marine militaire, alors qu'il ne possédait pas même une chaloupe, fit venir des ingénieurs, des matelots, et des canonniers de la Hollande, et, en 1696, il avait une flotte sur la mer d'Azov. Sentant, en homme de génie, ce qui lui manquait sous le rapport du savoir, impatient de s'instruire et de voir tout ce qui pouvait contribuer à la fortune et à la prospérité de son peuple, il voulut visiter les nations les plus policées de l'Occident, se rendit en Hollande en 1697, se fit inscrire, sous le nom de Peter Miekaïlof, parmi les ouvriers des chantiers de Saardam, où il apprit la construction des navires, et passa de là en Angleterre, où il put s'instruire dans les arts mécaniques, et choisir des ingénieurs capables de joindre par un canal le Don et le Volga. Il se disposait à se rendre en Italie, quand il apprit à Vienne la révolte des strélitz, 1698. Il retourna en toute hâte dans ses Etats, fit pendre 2,000 rebelles, décapiter 5,000 autres, et, donnant lui-même l'exemple, contraignit les boïars à servir de bourreaux. Poursuivant en même temps ses plans d'agrandissement, il entra, en 1699, dans la ligue du Danemark et de la Pologne contre la Suède, et fut battu par Charles XII à Narva, 1700. Mais, comme il le disait, les Suédois lui apprenaient à vaincre. En 1702, il les battit plusieurs fois et leur prit la forteresse de Nyensch, près de laquelle, l'année suivante, il fonda St-Pétersbourg (*V. ce mot*). Quand Charles s'engagea imprudemment dans l'Ukraine, il le défit à Poltawa, 1709. La Livonie, l'Esthonie, la Carélie, furent le fruit de cette victoire, 1710. Tournant ensuite ses armes contre les Turcs, qui avaient accueilli Charles XII fugitif, trop confiant dans des promesses d'aide et de secours que lui avait faites un hospodar valaque, il se laissa cerner à Husch, sur le Pruth, avec 30,000 hommes, sans provisions, par 150,000 Turcs, mais échappa à la honte et aux suites désastreuses d'une défaite, grâce à sa 2e femme Catherine, qui gagna le grand-vizir, 1711. En mémoire de cet événement, il créa pour les femmes l'ordre de Sainte-Catherine, comme il avait fondé, au retour de ses voyages, ceux de Saint-André et de Saint-Alexandre-Newski, destinés à récompenser le mérite civil et militaire. Pierre releva l'honneur de ses armes en enlevant à la Suède la Carélie méridionale, 1713, et, après une victoire navale, l'archipel d'Aland, 1714. Puis, il songea à aller étudier de nouveau les autres nations de l'Europe. Il vint en France en 1717; en visitant le tombeau de Richelieu dans la Sorbonne, il s'écria : « Grand homme, je t'aurais donné la moitié de mon Empire, pour apprendre de toi à gouverner l'autre. » A la Monnaie, on frappa en sa présence une médaille dont la légende était une allusion aux résultats féconds de ses voyages : *Vires acquirit eundo* (il acquiert des forces en parcourant le monde). De retour en Russie, 1718, il fit périr son fils aîné Alexis, accusé d'un complot qui tendait à détruire toutes les réformes nouvelles, pour lesquelles il avait d'ailleurs toujours montré beaucoup d'aversion, et sauva, par ce sacrifice impitoyable, l'avenir de son peuple. La paix de Nystadt avec le Suède, 1721, lui garantit ses conquêtes précédentes. Alors le sénat et le clergé décernèrent à Pierre les titres d'*empereur*, de *père de la patrie*, et le surnom de *Grand*. Ce fut encore une imitation de l'Europe occidentale, et peut-être par ordre de Pierre lui-même. A la suite d'une guerre contre la Perse, il resta maître encore du Daghestan, du Schirwan, du Mazendéran, de Derbent et d'Asterabad, 1723. Ce fut là sa dernière entreprise; épuisé de travail et d'excès, il mourut, le 28 janvier 1725, à l'âge de 53 ans.— Pierre Ier fut véritablement un homme de génie, qui, dans l'âge où la raison est ordinairement à peine développée, comprit tout ce qu'il y avait à faire pour sa nation, et entreprit le plus hardi projet qu'un souverain puisse concevoir. Il lui fallut vaincre tous les genres d'obstacles, et il ne recula devant aucun. Le pouvoir autocratique fut pour lui un instrument indispensable dans une entreprise aussi gigantesque : il l'avait déjà; il l'augmenta encore par la suppression du patriarchat de Moscou, 1721, et par l'établissement du St-Synode, qui rendit désormais les tzars chefs spirituels de l'Eglise russe. Dans toute sa conduite, l'énergie fut poussée jusqu'à la cruauté, et l'on a dit, non sans raison, qu'il se fit bourreau de ses sujets pour les civiliser. « C'était, dit Frédéric II, de l'eau-forte qui rongeait du fer, » et, par sa dureté impitoyable, il parvint, selon ses propres expressions, à habiller en hommes son troupeau de bêtes. Il offre ce phénomène d'un souverain qui, pour introduire dans sa nation des arts dont elle avait horreur, s'astreignait à les pratiquer lui-même, et qui oublia son rang pour se faire simple soldat, charpentier, ingénieur, matelot, afin de montrer à tous comment ils devaient faire leur éducation. Dans son armée, il voulut passer par tous les grades, et ne prit un grade supérieur qu'après l'avoir gagné dans une action importante. La guerre ne détourna jamais son attention des travaux utiles de l'administration; il envoya partout lever des cartes de son vaste empire, fonda l'Académie des sciences de St-Pétersbourg, publia un code de lois, réforma la justice, chargea des bourgeois probes et dépendants, et non plus les boïars, de percevoir les impôts, mit le calendrier russe en harmonie avec celui des nations occidentales, frappa de contributions les longues barbes et les robes flottantes qui rappelaient trop l'Asie, encouragea la navigation, le commerce et les manufactures. Cependant, tout en réformant son peuple, Pierre ne put se réformer lui-même : gardant un caractère extrême en tout, il resta presque barbare dans sa vie privée, et souvent dans sa vie publique : il s'abandonnait à tous les genres d'excès, et cédait à des colères furieuses, qui lui faisaient traiter avec la brutalité la plus outrageante tous ceux qui l'approchaient, même les premiers officiers de son Empire. Il fut mal secondé, et son peuple, qu'il devançait trop pour en être apprécié, n'adopta que forcement ses réformes. Il a fondé la grandeur de la Russie; son génie préside encore auj. aux destinées de cet Empire par un testament politique qu'on lui attribue généralement (*V.* TESTAMENT POLITIQUE). — On a de Pierre Ier un *Journal* de ses campagnes contre la Suède, 1698-1714, imprimé en 1773, 2 vol. in-4°, trad. en français, Londres, 1773, 2 vol. in-8°; 318 *Lettres* au comte de Schérémétof, 1774; des traductions de divers ouvrages français sur l'architecture, la mécanique, et l'hydraulique, manuscrits conservés à St-Pétersbourg. *V.* Voltaire, *Histoire de Russie sous Pierre le Grand*, 1759-63, 1 vol. in-8°; Halem, *Vie de Pierre le Grand* (en allemand), Munster, 1803-1805, 3 vol. in-8°; Golikof, *les Gestes de Pierre le Grand puisés à des sources authentiques* (en russe), Moscou, 1788-97, 12 vol. in-8°; Staehlin, *Anecdotes originales de Pierre le Grand*, trad. de l'allemand, Strasbourg, 1787, in-8°; Rousset (sous le nom d'Ivan Neste-Suranoy), *Mémoires du règne de Pierre le Grand*, La Haye 1725, 4 vol. in-12; Bergmann, *Pierre le Grand* (en allemand), Kœnigsberg, 1823-30, 6 vol. in-8°; *Pierre le Grand, comme homme et monarque* (en allemand), Kœnigsberg, 1823; A. Galitzin, *La Russie au* XVIIIe *siècle*, Paris, 1863, in-8°, etc. C. D —Y et B.

PIERRE II, tzar de Russie, fils d'Alexis et petit-fils de Pierre le Grand, né en 1715, succéda à Catherine Ire en 1727, et fut enlevé par la petite-vérole en 1730. Sous ce règne, Mentzikoff fut disgracié.

PIERRE III, né à Kiel en 1728 de Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, et d'Anne, fille aînée de Pierre le Grand, fut nommé grand-duc par sa tante Elisabeth en 1742, refusa la couronne de Suède, épousa Catherine d'Anhalt-Zerbst (plus tard Catherine II), avec laquelle il fut toujours en mauvaise intelligence, et arriva au trône de Russie en 1762. Changeant toute la politique, il fit la paix avec Frédéric II, roi de Prusse, réforma beaucoup d'abus, mais mécontenta les Russes en s'entourant d'étrangers. Après 6 mois de règne, un complot le renversa; Catherine, qui n'y était point étrangère, se fit proclamer impératrice; Pierre III fut égorgé, sept jours après, dans sa prison. *V.* Saldern, *Histoire de la vie de Pierre III*, Metz, 1802, in-8°; Laveaux, *Histoire de Pierre III*, etc., Paris, 1798, 3 vol. in-8°.

PIERRE (Jean-Baptiste-Marie), peintre d'histoire, né à Paris en 1714, m. en 1789, élève de Natoire, puis de De Troy, fut premier peintre du roi, sur-inspecteur des Gobelins, directeur de l'Académie de peinture. Sa composition est habilement disposée, et son faire large et facile. Parmi ses tableaux, on cite : *St Pierre guérissant les boiteux; la Mort d'Hérode*, à St-Germain-des-Prés; *St François*, à St-Sulpice de Paris; un autre *St François*, à St-Louis de Versailles. Il a peint aussi la coupole de la chapelle de la Vierge à St-Roch. Les études de Pierre à Rome, et le cachet qu'elles donnèrent à son style, ont préparé la restauration de l'art commencée par Vien et accomplie par David.

PIERRE D'ABANO, en latin *Petrus Aponensis* ou *de Apono*, médecin et astrologue, né en 1250 à Abano, près de Padoue, m. en 1315, étudia les langues anciennes et les sciences en Grèce et à Paris, et fut appelé à Padoue, où l'on fonda pour lui une chaire de médecine. Il était très-savant pour son époque; sa grande réputation lui attira des ennemis : ses études astrologiques le firent accuser

deux fois de sorcellerie devant l'Inquisition, mais il mourut avant la fin du procès, et ne fut brûlé qu'en effigie. Parmi ses ouvrages, qui sont obscurs et pleins des idées d'Averroès, on remarque : *Conciliator differentiarum philosophorum et præcipuè medicorum*, Mantoue, 1472, in-fol., et Giessen, 1645, in-4°. D—G.

PIERRE DE BOLOGNE, né vers 1724, m. à Dardenac (Gironde) en 1792. Il a laissé des *Odes sacrées*, qui ont mérité d'être comparées à celles de Le Franc de Pompignan.

PIERRE DE CAPOUE, prélat italien, né à Amalfi, m. à Rome en 1209, fut créé cardinal-diacre en 1192 par le pape Célestin III, qui l'employa dans des missions à Naples, en Lombardie et en Pologne. Ce fut lui qui alla prononcer à Dijon, en 1200, la mise en interdit de la France, à cause de la répudiation d'Ingeburge par Philippe-Auguste. Il accompagna la 4e croisade, 1203-1204, en qualité de légat du Saint-Siége.

PIERRE COMESTOR. *V.* COMESTOR.

PIERRE DE CORTONE. *V.* CORTONE.

PIERRE DE CRAON. *V.* CRAON.

PIERRE DES VIGNES. *V.* DES VIGNES.

PIERRE D'EBOLI, versificateur latin du XIIe siècle, est l'auteur d'un poëme intitulé *Carmen de motibus Siculis*, publié par Engel en 1746. Dans cet ouvrage, dédié en 1195 à l'empereur Henri VI, conquérant de la Sicile, il se montre très-partial contre Tancrède. Il avait écrit, en l'honneur de Frédéric Barberousse, un autre poëme auj. perdu, et, dans les dernières années de sa vie, de 1212 à 1220, il composa, en vers, un petit traité curieux sur les noms et les vertus des bains de Pouzzoles. Une traduction en vers français en a été faite, en 1392, par Richard Eudes, médecin normand ; elle existe en manuscrit à la Bibliothèque impériale de Paris. H. B.

PIERRE L'HERMITE, prédicateur de la 1re croisade, né, vers le milieu du XIe siècle, à Amiens ou près de cette ville, d'une famille noble, m. en 1115, fut d'abord soldat, et aurait pris part, en 1071, à la guerre du comte de Boulogne en Flandre ; mais sa petite taille, ses difformités physiques, l'auraient rejeté dans la vie de famille. Marié à Anne de Roussi, il en aurait eu plusieurs enfants, et le désespoir de sa mort l'aurait jeté dans la solitude ; de là le nom d'*Hermite* que lui donnent les chroniqueurs. Il sortit de la retraite pour aller visiter la Palestine, 1093. Épouvanté du sort des fidèles et des profanations du St Sépulcre, encouragé par une vision céleste à en provoquer la délivrance, il revint en Italie, remit à Urbain II les lettres du patriarche Siméon et des fidèles de Jérusalem, lui dépeignit avec énergie les souffrances des chrétiens, les humiliations de la Terre-Sainte, fut autorisé à prêcher la croisade, et alla à travers la France et l'Allemagne, entraînant partout les peuples avec lui. Il excita le même enthousiasme au concile de Clermont, 1095, continua ses prédications dans le N. de la France, et accepta inconsidérément la mission de guider en Asie les bandes irrégulières qui l'acclamaient pour chef. Il n'avait aucune des qualités d'un chef d'expédition, ne fit aucun préparatif, partit sans argent, sans vivres, laissa en Hongrie les pèlerins s'abandonner à tous les désordres, en vit exterminer la plus grande partie par Coloman, roi de Hongrie, et par les Bulgares, arriva à Constantinople, fut pressé de passer en Asie par Alexis Comnène, qu'effrayait le brigandage de ces bandes, franchit le Bosphore, laissa massacrer les chrétiens près de Nicée, regagna presque seul Constantinople, et s'y confondit dans les armées régulières qui arrivaient alors. A Antioche, il ne put supporter la famine, et quitta secrètement le camp des Croisés, 1097 ; Tancrède le ramena avec de grands reproches, et exigea de lui le serment de ne plus chercher à fuir. Ce fut Pierre l'Hermite que les Croisés, assiégés dans Antioche, députèrent à Kerbogha pour lui proposer la bataille. A Jérusalem, il adressa un discours aux guerriers réunis sur la montagne des Oliviers. Il revint oublié en Europe, se retira près de Huy, dans le diocèse de Liége, y fonda un monastère, et y mourut. Amiens lui a élevé une statue en 1854. Le nom de *Cucupiètre*, que lui a donné Anne Comnène, vient sans doute du capuchon qu'il portait (*cucullum*), *Pierre en capuchon*. A. C.

PIERRE LOMBARD. *V.* LOMBARD.

PIERRE DE LUNA. *V.* BENOÎT XIII.

PIERRE MARTYR. *V.* MARTYR.

PIERRE DE MÉDICIS. *V.* MÉDICIS.

PIERRE DE MONTEREAU. *V.* MONTEREAU.

PIERRE DE PISE, savant du VIIIe siècle, s'illustra à Pavie par ses disputes publiques contre le juif Jules. Il était déjà vieux, quand Charlemagne, en 774, l'attira dans son palais. Il professa la grammaire, en comprenant sous ce nom l'étude des poëtes.

PIERRE *le Vénérable*, abbé de Cluny et prieur général de son ordre, né en 1092 ou 1094 en Auvergne, d'une famille ancienne qui se rattachait, dit-on, à celle des comtes de Montboissier, m. en 1156. D'abord prieur de l'abbaye de Vézelay, il passa ensuite à celle de Cluny, et, parvenu aux premières dignités de l'Ordre, il consacra toute sa vie à y maintenir, par la force de l'exemple, la discipline et les bonnes mœurs. En 1130, il contribua, avec St Bernard, à faire triompher en France le parti d'Innocent II sur l'antipape Anaclet. Il fit six voyages en Italie, attiré par Innocent II et ses successeurs, et parcourut aussi l'Espagne, pour connaître les doctrines religieuses des Arabes. Il fit traduire le Coran en latin. Si son zèle pour la foi le portait à combattre l'erreur, sa charité accueillait volontiers le repentir, et Abélard, condamné par le concile de Sens, trouva auprès de lui un protecteur plein d'indulgence. Il a laissé des *Lettres* et des traités qui ont été placés avec son *Apologie* dans la *Bibliothèque de Cluny*, 1614. Ses Œuvres ont été réimprimées dans la *Bibliothèque des Pères*, Lyon, 1677, t. XXII. D—T—R.

PIERRE, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), arr. et à 35 kil. N. de Louhans ; 801 hab. Beau château, construit en 1672.

PIERRE (LA PETITE-). *V.* PETITE-PIERRE.

PIERRE (SAINT-), petite île française d'Amérique, dans l'océan Atlantique, à l'embouch. du St-Laurent, à 24 kil. S. de Terre-Neuve ; par 46° 46′ 46″ lat. N., et 58° 27′ 15″ long. O. ; 2,600 hect. ; 26 kil. de tour ; 1,700 hab. sédentaires, et 4,000 pendant la saison de la pêche de la morue. C'est, avec Miquelon, la station des navires français pour cette pêche. Elle appartient à la France depuis 1763, mais fut occupée par les Anglais de 1778 à 1783, de 1793 à 1801, et de 1804 à 1816. Elle a un chef-lieu du nom de *St-Pierre*, 800 hab., et fait partie du gouvernement de *St-Pierre-et-Miquelon*, qui a 210 kil. carrés.

PIERRE (SAINT-), v. forte de la Martinique, sur la côte O., ch.-l. de l'arrond. de son nom, à 31 kil. N.-O. de Fort-de-France ; port sur une baie circulaire ; par 14° 45′ 5″ lat. N., et 63° 31′ 6″ long. O. ; 30,000 hab. ; évêché. Trib. de 1re inst., cour d'assises. Collége. Banque. Jardin botanique et de naturalisation. Export. de sucre, café, cacao, indigo, eau-de-vie, bois de teinture et d'ébénist., etc.

PIERRE (SAINT-), v. de l'île de la Réunion sur la côte S.-O., à 45 kil. S.-E. de St-Paul ; 15,000 hab. Depuis 1857, trib. de 1re inst. de l'arr. Sous-le-Vent. Comm. de blé.

PIERRE D'ALLEVARD (SAINT-), vge (Isère), arr. et à 41 kil. N.-E. de Grenoble ; 1,547 hab.

PIERRE-BUFFIÈRE, ch.-l. de cant. (Haute-Vienne), arr. et à 20 kil. S.-S.-E. de Limoges ; 927 hab. Restes d'un château-fort. Patrie de Dupuytren.

PIERRE-CHATEL, fort de France (Ain), à 5 kil. S.-E. de Belley, sur la rive dr. du Rhône, commande le passage de France en Savoie.

PIERRE DE CHIGNAC (SAINT-), ch.-l. de cant. (Dordogne), arr. et à 16 kil. S.-E. de Périgueux ; 30 hab.

PIERRE-SUR-DIVES (SAINT-), ch.-l. de cant. (Calvados), arr. et à 22 kil. S.-O. de Lisieux ; 1,603 hab. Bibliothèque publique. Fabr. de dentelles, toiles, bonneterie ; tanneries. Comm. de grains, bestiaux, laine.

PIERRE-ÉGLISE (SAINT-), ch.-l. de cant. (Manche), arr. et à 17 kil. E. de Cherbourg, et à 4 kil. de la mer ; 1,371 hab. Toiles, souliers pour l'exportation. Comm. de vaches maigres. Patrie de l'abbé de Saint-Pierre.

PIERRE-LA-COUR (SAINT-), vge (Mayenne), arr. et à 35 kil. S.-E. de Mayenne ; 486 hab. Exploit. de houille.

PIERRE-DE-FURSAC (SAINT-), vge (Creuse), arr. et à 32 kil. O. de Guéret ; 1,478 hab. Eglise avec des peintures curieuses.

PIERRE-LE-MOUTIER (SAINT-), ch.-l. de cant. (Nièvre), arr. et à 23 kil. N. de Nevers, près d'un grand étang très-poissonneux ; 2,187 hab. Il possédait autrefois un séminaire de Bénédictins, fondé au VIe siècle. Jeanne d'Arc reprit cette ville aux Anglais en 1430. Belle église du XIIe siècle. Sables pour faïence ; briqueteries, tuileries. Pendant la Révolution, on l'appela *Brutus le Magnanime*.

PIERRE-LE-PORT (SAINT-), en angl. *St-Peters-Port*, ch.-l. de l'île de Guernesey, sur la côte S.-E. ; 28,000 hab. Bon port. Deux châteaux-forts. Export. de pommes de terre.

PIERRE-LEZ-CALAIS (SAINT-), brg (Pas-de-Calais), arr. et à 31 kil. N.-N.-E. de Boulogne, attenant à Calais, dont il n'est séparé au S.-E. que par l'enceinte des fortifications de la ville, et sur le canal de Calais ; 13,068 hab. Industrie considérable : filatures de lin, coton et étoupes ; fabr. de tulles écrus façon Valenciennes, tissus de laine.

pour gants, sucre de betterave, chapeaux; raffineries de sel, brasseries, distilleries de genièvre, fonderies de fer et de cuivre, construction de machines.

PIERRE D'OLÉRON (SAINT-), ch.-l. de cant. (Charente-Inférr.), au centre de l'île d'Oléron, à 25 kil. N.-O. de Marennes; 1,556 hab. Trib. de commerce. Comm. d'eaux-de-vie, vinaigres, sels blancs, etc.

PIERRE-DE-SEMILLY (SAINT-), vge (Manche), arr. et à 7 kil. E. de St-Lô; 397 hab. Ruines considérables d'un château-fort du moyen âge; quelques vestiges romains; église curieuse.

PIERREFITTE, *Petra fixa*, ch.-l. de cant. (Meuse), sur l'Aire, arr. et à 30 kil. N.-O. de Commercy; 594 hab. Truites excellentes. Commerce de grains, laines, navette, huile. — Beaucoup d'autres localités en France portent ce nom, qu'elles doivent à des pierres druidiques.

PIERREFONDS, *Petræ fontes*, vge (Oise), arr. et à 16 kil. S.-E. de Compiègne, à l'extrémité E. de la forêt de Compiègne; 1,726 hab. Une forteresse très-importante y fut élevée au moyen âge, et reconstruite en 1390 par Louis d'Orléans. Sous Henri IV, le capitaine des Rieux y soutint un long siége. Louis XIII la fit démanteler et détruire en partie. Il en reste encore des ruines imposantes qui couronnent un rocher escarpé, et que l'empereur Napoléon III a commencé à faire restaurer. Bains d'eaux sulfureuses froides.

PIERREFONTAINE, ch.-l. de cant. (Doubs), arr. et à 26 kil. S.-E. de Baume-les-Dames, sur la Rivorotte, qui y forme une cascade remarquable et près de laquelle se trouvent une grotte et une glacière naturelle; 584 hab.

PIERREFORT, ch.-l. de cant. (Cantal), arr. et à 33 kil. S.-O. de St-Flour; 544 hab.

PIERRELATTE, brg (Drôme), arr. et à 24 kil. S. de Montélimart, sur la Berre et près du Rhône, au pied d'un rocher couronné par un ancien château-fort; 2,190 hab. — On donnait aussi autrefois le nom de *Pierrelatte* à une seigneurie de la Marche d'Espagne, ch.-l. *Ampurias*.

PIERRE-NOIRE (LA). *V.* CABA.

PIERRES LEVÉES. *V.* DOLMEN.

PIERRES MILLIAIRES. *V.* MILLIAIRES.

PIERREVILLE (SAINT-), ch.-l. de cant. (Ardèche), arr. et à 24 kil. N.-O. de Privas; 852 hab. Eglise calviniste. Moulineries et commerce de soie.

PIERROT, en italien *Pedrolino*; l'un des personnages de la comédie italienne, est un valet niais, ingénu, amoureux de Colombine (*V. ce mot*). Il a le visage enfariné. Son costume est une veste blanche à manches longues et larges, fermée devant par une rangée de gros boutons, un rabat, et un chapeau pointu, en feutre gris, placé sur l'oreille.

PIÉRUS (Mont). *V.* PIÉRIE.

PIETAS JULIA, nom anc. de POLA.

PIETERS (Bonaventure), habile peintre de marines, né à Anvers en 1614, m. en 1652. Ses tableaux représentent toujours les scènes les plus terribles de la mer, et avec une grande vérité. Ils sont d'un fini précieux. Il y en a beaucoup en Flandre. Il cultiva aussi la poésie.

PIETERS, peintre d'histoire, né à Anvers en 1648, fut détourné de son genre par la misère, qui le força de se mettre aux gages de Kneller, dans les tableaux duquel il fit les draperies des figures. On lui doit de bonnes copies de Rubens. Son dessin est correct, et sa touche a de la franchise et de la facilité.

PIÉTISTES, secte de luthériens, fondée en 1689 à Leipzig par Spener (*V. ce mot*), dans des réunions dites *Collegia pietatis*, et qui s'est rapidement propagée à Berlin, Augsbourg, Halle, dans le Wurtemberg, et en Alsace. Comme les Quakers, les Piétistes affectent une morale austère, une extrême piété; comme les Méthodistes, ils n'admettent d'autre autorité, dans l'interprétation des Saintes-Ecritures, que celle de l'inspiration individuelle. Aux cérémonies publiques de religion ils préfèrent les exercices isolés de piété.

PIETOLA, anc. *Andes*, vge des États autrichiens (Vénétie), dans la délég. et à 3 kil. S.-E. de Mantoue, près du Mincio; 1,000 hab. Ancien palais des ducs de Mantoue, dit *la Virgiliana*, auj. abandonné.

PIETRA-DE-VERDE, ch.-l. de cant. (Corse), arr. et à 35 kil. E. de Corte; 945 hab. Bains thermaux sulfureux à *Pietra-Pola*.

PIETRAFESA, v. du royaume d'Italie province et à 17 kil. S.-O. de Potenza; 3,000 hab.

PIETRA-MALA, vge de Toscane, dans les Apennins, à 6 kil. N.-N.-O. de Firenzuola. On voit aux environs le *Fuóco di Legno*, jet continuel d'un gaz qui s'enflamme au sortir de la terre, et la source de *Buta*, dont l'eau est inflammable comme l'alcool.

PIETRA-SANTA, v. du royaume d'Italie, prov. et à 26 kil. N.-O. de Lucques; 11,100 hab. Palais ducal. Belle église du *Duomo*. Mine de plomb.

PIETRO (SAN-), anc. *Arcipitrum* ou *Hieracum insula*, île de la Méditerranée, près de la côte S.-O. de la Sardaigne, dont elle dépend; 43 kil. carrés; 3,405 hab. Ch.-l., *Carlo-Forte*. Pêche de corail, sardines, etc. Des Génois la colonisèrent en 1743.

PIETRO (SAN-), montagne de Corse, sur la limite des arrond. de Bastia et de Corte; 1,700 mèt. de hauteur. Le Fiumalto en descend.

PIETRO-AD-SEPHIM (SAN-), v. du royaume d'Italie, située dans la province et à 6 kilomèt. N.-O. de Salerne; 2,756 hab.

PIETRO-IN-GALATINA (SAN-), v. du royaume d'Italie (Prov. de Lecce), à 26 kil. N.-O. d'Otrante; 8,000 hab. Elle fut érigée en duché par Ferdinand d'Aragon en faveur de Scanderbeg.

PIETRO-DI-TENDA (SANTO-), ch.-l. de canton (Corse), arr. et à 25 kil. S.-O. de Bastia; 1,257 hab.

PIEUX (LES), ch.-l. de canton (Manche), arr. et à 21 kil. S.-O. de Cherbourg; 535 hab. Exploitation de kaolin. Monuments druidiques. Foires importantes.

PIEVE-DI-CADORE. *V.* CADORE.

PIEVE-DI-SACCO, v. des États autrichiens (Vénétie), dans la délégation et à 17 kil. S.-E. de Padoue, sur le Pô; 6,000 hab. Soie et draps.

PIEVE-PORTO-MORONE, v. du royaume d'Italie (province de Pavie), à 9 kil. S.-E. de Corte-Olona, sur la rive gauche du Pô; 3,095 hab.

PIEVE-SAN-STEFANO, v. du royaume d'Italie, province et à 25 kil. N.-E. d'Arezzo, sur le Tibre; 4,255 hab.

PIGAFETTA (Antonio), né à Vicence vers la fin du XVe siècle, prit part volontairement au voyage de Magellan autour du monde, 1519-22, et se fit chevalier de Rhodes en 1524. La relation de son voyage, retrouvée par Amoretti à la bibliothèque Ambroisienne de Milan, a été publiée en français, sous le titre de : *Premier voyage autour du monde pendant les années* 1519 à 1522, Paris, an x, in-8°, cartes et fig. C'est le seul ouvrage qui fasse connaître les détails du voyage de Magellan.

PIGALLE (Jean-Baptiste), célèbre sculpteur, né à Paris en 1714, m. en 1785, était fils d'un menuisier-entrepreneur des bâtiments du roi. Il étudia sous Lelorrain et Lemoyne, concourut vainement pour le grand prix de l'Académie, partit presque découragé pour l'Italie, dont il étudia pendant trois ans les chefs-d'œuvre, et, de retour en France, se livra à des travaux continuels, qui le firent connaître, mais le laissèrent dans la gêne. Mme de Pompadour l'en tira, et, depuis ce moment, il eut la fortune et la gloire. Il entra à l'Académie des beaux-arts, en 1744, et en devint chancelier. Parmi ses ouvrages, on distingue : la statue du *Silence*, et le groupe de *l'Amour et l'Amitié*, que lui commanda Mme de Pompadour; une *Vénus* et un *Mercure*, envoyés par Louis XV en présent au roi de Prusse en 1748; le *Tombeau du maréchal de Saxe*, à l'église St-Thomas de Strasbourg. Pigalle copie la nature avec une grande finesse; mais on lui reproche, surtout dans ses derniers ouvrages, de sentir et d'aimer le vrai plus que le beau, et de manquer d'idéal; il a fait preuve de peu de goût dans la statue de *Voltaire* (à la bibliothèque de l'Institut), qu'il a représenté entièrement nu, avec son extrême maigreur. Pigalle a fait de beaux bustes, tels que ceux de Diderot, de Raynal, et de Perronet. *V.* Tarbé, *Pigalle sculpteur, sa vie et ses œuvres*, Paris, 1859, in-8°. B.

PIGANIOL DE LA FORCE (Jean-Aymar de), historien et géographe, né à Aurillac en 1673, m. à Paris en 1753, a laissé : *Description historique et géographique de la France*, Paris, 1715, 5 vol. in-12, et 1752-53, 15 vol. in-12; *Description de la ville de Paris et de ses environs*, 2e édit., 1765, 10 vol. in-12; *Nouveau Voyage en France*, 1724, 1755, 1770, 2 vol. in-12, etc. Ces ouvrages, exacts, en général, n'ont aucune valeur littéraire.

PIGAULT-LEBRUN (Guill.-Charles-Ant.), romancier et poëte dramatique, né à Calais en 1753, m. en 1835, après avoir mené une vie fort dissipée, et servi quelque temps comme officier dans la gendarmerie d'élite, avant la Révolution, se fit comédien, puis auteur dramatique et romancier. Il avait beaucoup d'esprit, de la verve, de l'entrain, et obtint plusieurs grands succès au théâtre avec des ouvrages presque tous oubliés auj., mais où l'on remarque une habile entente de la scène. Les meilleurs sont : *le Pessimiste*, comédie en un acte en vers, 1789, contre-partie de *l'Optimiste*, de Collin-d'Harleville; *l'Amour et la Raison*, 1791; *les Rivaux d'eux-mêmes*, 1798, comédies en 1 acte en prose; *le Major Palmer*, opéra-comique en 3

actes, 1801, etc. Pigault avait 40 ans quand il publia son premier roman, *l'Enfant du carnaval*, in-12; il donna successivement *les Barons de Felsheim, Angélique et Jeanneton, Mon oncle Thomas, la Folie Espagnole*, etc., ouvrages où il peint surtout les mœurs populaires, avec une imagination sans frein, et un ton leste et grivois. Quelques-uns méritent plus d'estime, tels que *M. de Kinglin ou la Prescience*, 1800; *une Macédoine*, 1811; *Tableaux de société*, 1813. Il a composé plus de 72 vol. in-12 de romans, dont la plupart eurent, pendant 25 ans, une vogue qui s'évanouit vers 1816. De 1808 à 1811, il avait été attaché comme bibliothécaire et lecteur au prince Jérôme Napoléon, roi de Westphalie. Après la Restauration, voyant son genre usé, et l'un de ses anciens romans saisi comme immoral, il se tourna vers les choses sérieuses, et entreprit une *Histoire de France abrégée*, 1823-28, 8 vol. in-8°; mais cet ouvrage, écrit dans le vieil esprit philosophique du XVIII^e siècle, obtint peu de succès; il s'arrête à la mort d'Henri IV. Pigault a réuni, sous le titre d'*Œuvres*, ses romans et son théâtre, 1822-24, 20 vol. in-8°.

PIGEAU (Eustache-Nicolas), jurisconsulte, né en 1750 à Mont-l'Evêque près de Senlis, d'une famille pauvre, m. en 1818, était destiné à une profession mécanique, mais reçut quelque instruction d'un ecclésiastique, entra chez un procureur, et se fit recevoir avocat. Secrétaire d'Hérault de Séchelles, puis commis-libraire pendant la Révolution, il ouvrit plus tard des cours de droit, fut nommé par Bonaparte un des rédacteurs du nouveau Code de procédure, et obtint, en 1805, la chaire de procédure civile créée à l'Ecole de Droit de Paris. On a de lui : *Procédure civile du Châtelet de Paris*, Paris, 1778, 1780 et 1787, 2 vol. in-4°; *Introduction à la procédure civile*, 1784, in-8°; 5^e édit., revue par M. Poncelet, 1822, in-8°; *Procédure civile des tribunaux de France*, 1808-09, 2 vol. in-4°; 3^e édit., avec notes de Cruvelli, 1826; *Notions élémentaires de droit civil*, 1804, ouvrage réédité, avec augmentations, sous le titre de *Cours élémentaire de Code civil*, 1818, 2 vol. in-8°; *Commentaires sur le Code de procédure civile*, 1827, 2 vol. in-4°. Tous les ouvrages de Pigeau sont remarquables par la netteté, la clarté, et une science solide. Sa *Procédure civile du Châtelet* fut, dès son origine, mise au rang des livres classiques.

PIGENAT (François), un des prédicateurs de la Ligue, né à Autun, signa le décret de dégradation de Henri III, fit l'oraison funèbre des Guises, déclara que le pape même ne pourrait absoudre Henri IV, sous peine d'être excommunié, et mourut en 1590. — Son frère, Odon Pigenat, membre du conseil des Seize, passe pour être l'auteur du pamphlet intitulé : *Aveuglement des politiques, hérétiques et malheustres, lesquels veulent introduire Henri de Bourbon à la couronne de France*, Paris, 1592, in-8°.

PIGHIUS (Etienne VINAND, dit en latin), savant archéologue, né à Kempen en 1520, m. en 1604, passa huit ans à Rome à étudier les antiquités. Il commença ensuite un grand ouvrage, dont le titre un peu fastueux est : *Annales magistratuum et provinciarum S. P. Q. R. ab urbe condita, incomparabili labore ex auctorum antiquitatumque variis monumentis suppleti*, Anvers, 1599-1615, 3 vol. in-fol.; il ne publia que le I^er vol., et A. Schott les autres, d'après les manuscrits de l'auteur. Il y a beaucoup d'érudition dans cet ouvrage. Pighius a donné en outre une excellente édition de *Valère-Maxime*, Anvers, 1592, in-8°, etc. C. N.

PIGNAN, brg (Hérault), arr. et à 11 kil. S.-O. de Montpellier; 1,952 hab. Distilleries d'eaux-de-vie. Aux environs se trouve une belle église gothique avec un jubé de style maurésque.

PIGNANS, brg (Var), arr. et à 24 kil. S.-E. de Brignoles; 2,301 hab. Martinet hydraulique à cuivre; distilleries d'eaux-de-vie, huileries.

PIGNATELLI (François), prince de Strongoli, né en 1732, m. en 1812, s'éleva à la cour du roi de Naples Ferdinand IV en favorisant les intrigues de la reine Caroline avec Acton, fut nommé gouverneur de Naples et chef de la police, n'osa défendre la ville contre les Français commandés par Championnet, et s'enfuit en Sicile après avoir brûlé la flotte napolitaine. Le roi le disgracia.

PIGNEAU DE BEHAINE (Pierre-Joseph-George), missionnaire, né en 1741 à Origny près de Laon, m. en 1799, partit pour la Cochinchine en 1767, fut nommé en 1770 évêque d'Adran et coadjuteur de l'évêque de Canath, visita Macao en 1774, puis le Camboje, s'attacha à Nguyen-Anh, roi de la Cochinchine, dut s'enfuir à Siam en 1783 lors d'une révolte contre ce prince, alla solliciter les secours de Louis XVI en 1786, se vit traversé par le comte de Conway, gouverneur des possessions françaises dans l'Inde, n'en réunit pas moins quelques troupes à Pondichéry, aida Nguyen-Anh à remonter sur le trône, 1789, et jouit de sa confiance jusqu'à sa mort, 1799.

PIGNEROL, en italien *Pinerolo*, v. forte du royaume d'Italie, ch.-l. de l'arrondiss. de son nom, sur le Clusone, à 57 kil. S.-O. de Turin; 15,464 hab. Evêché suffragant de Turin; collége. Belle cathédrale. Filatures de soie, fabr. de draps, papiers, cuirs. Commerce de grains, vins, eaux-de-vie, bois. Acquise par la maison de Savoie en 1042, cette ville lui fut enlevée par la France de 1536 à 1574, de 1630 à 1696, et de 1801 à 1814. Il ne reste que quelques vestiges du château où furent enfermés l'homme au Masque de fer, Fouquet, et Lauzun. — L'arrondissement de Pignerol, subdivision de la province de Turin, a 150,000 hect., 70 kil. sur 40, et 135,000 hab. Récolte de légumes, grains, vin, huile de noix, châtaignes. Elève de bétail. Exploit. de granit et de marbre.

PIGNORIA (Lorenzo), en latin PIGNORIUS, archéologue et antiquaire, né à Padoue en 1571, m. en 1631. Il a écrit, entre autres ouvrages : *Mensa Isiaca*, Amst., 1669, in-4°; *De Servis et eorum apud veteres ministeriis*, 1613, in-4°, petit ouvrage assez complet, et plusieurs fois réimprimé; *Antiquissimæ picturæ quæ Romæ visuntur, de ritu nuptiarum, typus explicatus*, 1630, in-4°, réimprimé dans le *Thesaurus antiquitatum Italiæ*, t. 1^er; *le Origini di Padova*, 1625, in-4°, etc.

PIGNOTTI (Lorenzo), littérateur italien, né en 1739 à Figlini (Toscane), m. en 1812, fut professeur de physique à Florence et à Pise. Il a laissé, outre une médiocre *Histoire de la Toscane*, en italien, Florence; 1813, 9 vol. in-8°, ou 10 vol. grand in-18, des *Poésies*, 1812-13, 6 vol. in-8°, dans lesquelles on remarque des *Fables* publiées pour la première fois en 1779, et très-souvent réimprimées depuis; elles sont pleines de grâce et de coloris, habilement dramatisées, et placent Pignotti au premier rang parmi les fabulistes italiens.

PIGRÈS, frère de la première Artémise, est un des auteurs auxquels on attribue, avec peu de fondement, le poëme burlesque de la *Batrachomyomachie*.

PIGRUM MARE. *V.* PARESSEUSE (Mer).

PIIS (Ant.-Pierre-Augustin DE), poëte comique et chansonnier, né à Paris en 1755, m. en 1832, écrivit, dès 1776, pour divers théâtres, et, en particulier, pour la Comédie-Italienne. En 1792, il fonda, avec Barré, le théâtre du Vaudeville. Membre fécond de la réunion du *Caveau*, il fut aussi secrétaire-général de la préfecture de police. Il a composé, soit seul, soit en société, un très-grand nombre de vaudevilles, qui sont tombés dans un oubli profond; beaucoup de chansons, des contes, des dialogues, et des poésies fugitives. On y trouve de l'esprit, beaucoup de facilité, mais pas assez de talent poétique pour les faire vivre.

PIKLER (Jean-Antoine), graveur en pierres fines et en pierres dures, né en 1700 à Brixen (Tyrol), m. en 1779, s'établit à Naples, et, depuis 1743, à Rome. Parmi ses productions, on cite deux *Homère*, l'un en cornaline, l'autre en camée.—Son fils, Jean Pikler, né à Naples en 1734, m. en 1791, eut un talent aussi distingué.

PILATE (PONCE-), *Pontius Pilatus*, fut envoyé pour gouverner la Judée, l'an 27 de notre ère. Il essaya de sauver Jésus de la fureur de ses ennemis, et crut les satisfaire en le faisant fouetter. Poursuivi de leurs instances, il voulut le faire profiter de l'usage qui était établi de délivrer un prisonnier le jour de Pâques; ils aimèrent mieux faire grâce au brigand Barrabas. Il donna l'ordre alors de crucifier l'innocent, mais il se lava les mains, comme pour écarter de lui la responsabilité du crime. On ignore ce que devint cet homme : les uns le font mourir à Vienne en Dauphiné, où l'on prétend montrer la place de son tombeau; d'autres disent qu'il se jeta dans le lac de Lucerne, et une légende de ce pays veut qu'il apparaisse une fois par an sur les eaux du lac en habit de juge. L—H.

PILATE, montagne de Suisse, ramification des Alpes bernoises, entre les cantons d'Unterwald et de Lucerne. Sommets principaux : le *Tomlishorn*, 2,505 mèt.; l'*Esel*, 2,176 mèt.; et le *Windderfeld*, 2,110 mèt.— Montagne de France, dans les Cévennes, se projetant dans les départements de la Loire et du Rhône. Le Gier y a sa source.

PILATRE DE ROZIER (Jean-François), physicien, né à Metz en 1756, m. en 1785, fut d'abord placé chez un apothicaire de sa ville natale, alla ensuite étudier à Paris les mathématiques, la physique, l'histoire naturelle et la chimie, professa quelque temps cette dernière science à Reims, fut intendant des cabinets d'histoire naturelle et de physique de Monsieur (depuis Louis XVIII), se pas-

sionna pour la découverte des frères Montgolfier, fit plusieurs ascensions en aérostat, mais périt, par l'incendie de son ballon, en voulant traverser la Manche, de Boulogne en Angleterre.

PILCOMAYO, riv. de l'Amérique du S., sort des Andes au centre de la Bolivie, à peu de distance de Chuquisaca, coule à l'O.-S.-O., puis au S.-O., en traversant le grand Chaco, reçoit le San-Juan, le Cachimayo, la Paspaya, et se jette par deux branches dans le Paraguay, un peu au-dessous de l'Assomption. Cours de 1,400 kil.

PILENTUM, char à 4 roues, couvert, et suspendu, à l'usage des matrones et des Vestales, chez les anc. Romains, et dont elles se servaient pour se rendre aux jeux ou aux sacrifices publics. Sous le Bas-Empire, les matrones s'en servaient aussi dans les pompes nuptiales. C. D—r.

PILES (Fortia de), anc. famille noble de Provence, dont les membres ont rempli presque sans interruption, de 1660 à 1789, les fonctions de gouverneurs de Marseille. Parmi eux on distingue : Ludovic de Piles, baron de Baumes, qui tua en duel le fils de Malherbe en 1628.

Piles (Roger de), peintre, né à Clamecy en 1635, m. en 1709, a laissé des portraits remarquables de Boileau et de Mme Dacier, et plusieurs écrits estimés relatifs à son art, entre autres : *Conversations sur la connaissance de la peinture*, Paris, 1677, in-12; *Dissertations sur les ouvrages des plus fameux peintres, avec la Vie de Rubens*, 1681, in-12; *Les premiers éléments de la peinture pratique*, 1684, in-12; *Abrégé de la vie des peintres*, 1699, in-12; *Cours de peinture par principes*, 1708, in-8°, etc. Tous ses ouvrages ont été réunis sous le titre d'*Œuvres diverses*, Paris, 1767, 5 vol. in-12.

PILEUM ou PILEUS, bonnet d'affranchi chez les anc. Romains; espèce de petite coiffe unie, hémisphérique ou un peu conique, en laine blanche ou en feutre blanc. L'esclave le recevait le jour de son affranchissement, dont ce bonnet devenait le signe distinctif. Sous les empereurs, les citoyens s'en coiffaient quelquefois, en hiver. C. D—r.

PILGRAM, v. des Etats autrichiens (Bohême), à 43 kil. E. de Tabor; 9,000 hab. Filatures de laine, fabr. de draps.

PILLAU, v. forte des Etats prussiens (Prusse), à 45 kil. O.-S.-O. de Kœnigsberg, sur la langue de terre qui sépare le Frische-Haff de la mer Baltique; 4,600 hab. Construction de navires. Pêche de l'esturgeon, dont les œufs servent à préparer le caviar, objet d'une exportation considérable. — Cette ville fut prise par les Suédois en 1626, et par les Russes en 1758.

PILLEMENT (Victor), graveur français, né à Vienne (Autriche), m. à Paris en 1814, s'adonna au genre du paysage, et sut rendre, par l'alliance de l'eau-forte et du burin, les effets les plus vigoureux et les plus piquants de la peinture. Il était aussi très-habile dessinateur. Le nombre de ses eaux-fortes est considérable; on en trouve plusieurs dans la galerie du *Musée Napoléon*, par Robillard et par Filhol.

PILLNITZ, vge du royaume de Saxe, cercle et à 9 kil. E.-S.-E. de Dresde, sur la rive dr. de l'Elbe; 550 hab. Beau château royal. L'empereur Léopold II et le roi de Prusse Frédéric-Guillaume II, s'y réunirent, le 25 au 27 août 1791, pour les affaires de Pologne, et l'on étendit à l'état de la France l'objet de l'entrevue. Le comte d'Artois, de Calonne, Bouillé et divers personnages de l'émigration, s'y étaient rendus. On confirma le traité de Vienne du 25 juillet de la même année, définitivement conclu à Berlin le 17 février de l'année suivante; on y déclara la situation de Louis XVI un intérêt commun à tous les souverains de l'Europe, et cette déclaration, qui annonçait des ordres aux troupes pour se mettre en campagne, fut regardée comme la base de la coalition contre la France.

PILON (Germain), célèbre sculpteur, né vers 1515 à Loué, près du Mans, m. vers 1590, vint à Paris en 1550, et fut l'émule de Jean Goujon, avec lequel il contribua à entretenir le goût de l'antique. Parmi ses ouvrages, on cite : le *Mausolée de Guillaume Du Bellay*, dans la cathédrale du Mans, dont on n'a conservé que les bas-reliefs, qui sont d'une pureté antique; les admirables bas-reliefs du beau mausolée d'Henri II, dans l'église abbatiale de St-Denis; *la Foi, l'Espérance, la Charité, les Bonnes œuvres*, et les statues en bronze de *Catherine de Médicis* et de *Henri II*, sur le monument; le *Mausolée du chancelier de Birague*, au musée des Beaux-Arts; un groupe des *Trois Grâces*, vêtues de robes légères, au Louvre, et l'un des chefs-d'œuvre de la sculpture française. Germain Pilon fut un artiste de génie, et nul ne lui servit de modèle; il sut allier, lorsqu'il le fallut, la force et la grâce. B.

PILORI, genre de supplice jadis en usage en France, et consistant en une exposition publique. On l'appliquait aux gens que la justice voulait noter d'infamie, tels que les concussionnaires et les banqueroutiers frauduleux. Tout seigneur haut-justicier avait droit de pilori. L'instrument du supplice était un pilier, muni de chaînes et de carcans pour attacher les exposés. A Paris, il existait plusieurs piloris, un, entre autres, au carrefour devant la place de l'abbaye St-Germain. Le plus fameux était celui des Halles : il avait la forme d'une tour octogone, surmontée, à 7 ou 8 mèt. du sol environ, d'une lanterne de bois, à l'intérieur de laquelle se trouvait un grand cercle de fer percé de place en place de 3 trous, par où l'on faisait passer la tête et les mains des condamnés. La lanterne tournait sur pivot, et, de demi-heure en demi-heure, on lui faisait faire un demi-tour, afin d'offrir les exposés de face à toute la multitude. Les expositions duraient deux heures pendant trois jours de marchés consécutifs. Le pilori fut aboli en 1789.

PILPAY ou BIDPAY, brahmine et gymnosophiste indien, dont on ignore l'époque et la vie, fut, à ce qu'on croit, gouverneur d'une partie de l'Hindoustan. Quelques-uns le placent 2,000 ans avant J.-C.; d'autres, au IIIe siècle avant l'ère chrétienne. Son nom est attaché à un recueil de Fables ingénieuses et pleines de sagesse. Ces Fables, écrites primitivement en sanscrit, sous les titres de *Pantcha-Tantra* (les Cinq livres), et d'*Hitopadesa*, furent traduites en pehlvi par Burzouyèh, mage du VIe siècle de notre ère, d'après l'ordre du roi Khosrou-Nouschirwan, puis en arabe sous le titre de *Calilah et Dimnah*, en hébreu par le rabbin Joël, et en latin par Jean de Capoue, vers 1262, sous le titre de *Directorium vitæ, parabolæ antiquorum sapientium*. L'*Hitopadesa* a été éditée par Schlegel et Lassen, Bonn, 1829-31. Sylvestre de Sacy a publié la traduction arabe, en 1816. Il en existe des traductions françaises par Galland, 1724, et par l'abbé Dubois, 1826. Des savants modernes pensent que le véritable auteur des *Fables de Pilpay* est un brahmine appelé Vichnou-Sarma.

PILSEN, v. des Etats autrichiens (Bohême), ch.-l. de cercle, à 116 kil. S.-O. de Prague, 40 N. de Klattau; 10,000 hab. Gymnase, haute école de sciences et belles-lettres, maison d'éducation pour les enfants de militaires. Fabr. de lainages, draps, cuirs. Bière estimée. — Le cercle de Pilsen, à l'O. de la Bohême, entre ceux de Saatz et d'Eger au N., de Prague à l'E., de Pisek au S., et la Bavière à l'O., a 4,911 kil. carr., 100 kil. sur 70; 358,617 hab.

PILTEN, v. de la Russie d'Europe (Courlande), à 166 kil. N.-O. de Mittau. Autrefois évêché, fondé en 1220 par Waldemar II, roi de Danemark, et sécularisé en 1552. — Cette ville passa aux Russes en 1795.

PILUM, grand et fort javelot, moitié fer et moitié bois, à l'usage des princes et des hastats, dans la légion romaine. Du temps de Scipion, il avait une hampe longue de 3 coudées (1m,331, sur un palme (0m,07) de diamètre, et un fer long aussi de 3 coudées; le fer était triangulaire et très-aigu. L'arme entière, longue de 2m,66, était très-lourde, et ne se lançait qu'à petite distance, en allant à la charge. Chaque soldat n'avait qu'un pilum. Sous le Bas-Empire, on allongea la hampe jusqu'à 5 pieds 1/2 (1m,63), et le fer n'eut plus que 9 onces (0m,22). Alors on en donna deux à chaque soldat. C. D—r.

PILUMNUS, roi de la Daunie et père de Turnus; on le met au rang des dieux, et on lui attribue l'invention du pilon à piler le blé pour le convertir en pain. Il était frère de Picumnus, et, comme lui, présidait aux auspices des noces.

PIMOLIS, v. d'Asie-Mineure (Pont), capitale de la *Pimolisène*. Auj. *Osmandjik*.

PIMPLA, montagne de Macédoine, dans la Piérie, sur les confins de la Thessalie. Au pied était une fontaine consacrée aux Muses, dites pour cette raison *Pimpléides*.

PIN (Le), vge (Orne), arr. et à 13 kil. E. d'Argentan; 413 hab. Ancien haras, fondé en 1717, et auj. dépôt d'étalons. Courses de chevaux.

PINA (Ruy de), historiographe de Portugal sous le roi Emmanuel, m. en 1521, écrivit des Chroniques longtemps enfouies aux archives de Torre do Tumbo. On a publié, sous le titre de *Cronicas dos seis reis primeiros*, Lisb., 1653, 1727-29, les règnes de Sanche Ier, Alphonse II, Sanche II, Alphonse III, Denis, et Alphonse IV; les règnes de Duarte ou Edouard, Alphonse IV, et Jean II, ont été insérés dans le *Recueil de livres inédits de l'histoire portugaise*, 1790-92, in-4°.

PINA, v. d'Espagne (Aragon), prov. et à 45 kil. S.-E. de Saragosse, sur la rive gauche de l'Ebre; 2,900 hab.

PINACOTHEQUE, du grec *pinax*, tableau, et *thèkè*, dépôt,

galerie de tableaux dans les riches maisons des anc. Romains. Ils la plaçaient au nord. On a ressuscité ce mot dans quelques grandes villes de l'Allemagne, notamment à Munich, pour désigner les musées publics de peinture.

PINAIGRIER (Robert), habile peintre sur verre, né vers 1490, on ne sait en quel endroit, se fixa à Tours vers la fin de sa vie. Beaucoup de ses œuvres ont été détruites; on en voit encore d'admirables dans l'église de St-Père, à Chartres, et dans l'église St-Gervais, à Paris; St-Merry, dans la même capitale, possède aussi de cet artiste l'*Histoire de Joseph* en vitraux. Les peintures de Pinaigrier se distinguent par la richesse des couleurs, de belles têtes, et des draperies d'un bon style. B.

PINANG ou PENANG. *V.* GALLES (Ile du Prince de).

PINARA, v. de l'anc. Lycie, au pied du mont Cragus. Belles ruines de temples, théâtres, et tombeaux antiques. Restes nombreux d'édifices privés. Inscriptions lyciennes. C'est auj. le petit village de *Minara*, au S.-O. de Tlos.

PINARIUS et POTITIUS, compagnons d'Evandre, sont la tige de deux familles de prêtres d'Hercule en Italie, et particulièrement dans l'ancienne Rome, les *Pinarii* et les *Potitii*. *V.* POTITIENS.

PINARUS, rivière de la Cilicie orientale, affluent du golfe d'Issus. Auj. *Deli-tchaï* (la folle rivière).

PINCERAIS (LE), *Pinciacensis pagus*, petit pays de l'anc. France (Ile-de-France), où était Poissy (Seine-et-Oise).

PINCHBECK, mécanicien anglais, né à Londres en 1783, inventa un alliage de cuivre et de zinc, imitant l'or, et auquel les Anglais ont donné son nom.

PINCHINAT (Pierre), homme de couleur de St-Domingue, né à St-Marc en 1746, m. en 1804, fut élevé en France, revint dans la colonie quand les affranchis réclamèrent des droits politiques, et mérita par ses talents et sa sagesse d'être choisi par eux pour leur président. Arrivé en France, on le calomnia auprès du gouvernement, qui vit en lui un homme dangereux et le fit incarcérer. Il mourut en prison, de misère et de chagrin. B. A.

PINCIACUM, nom latin de POISSY.

PINCIANUS (Nonnius), en espagnol *Fernando Nuñez*, né vers 1473 à Valladolid (*Pintium* en latin), de l'illustre famille des Guzman, m. en 1553, professa le grec à Alcala, puis la rhétorique à Salamanque. On a de lui : *Annotationes in Senecæ philosophi opera*, Venise, 1536, in-4°; *Observationes in Pomponium Melam*, Salamanque, 1543, in-8°; — *in loca obscura et depravata Historiæ naturalis C. Plinii*, ibid., 1544; *Commentaire sur les œuvres de Juan de Mena*, Séville, 1520; *Refranos y Proverbios glosados*, Salamanque, 1555, in-4°, etc.

PINÇON ou PINZON (Martin-Alonzo et Vicente-Yanez), deux frères qui accompagnèrent Christophe Colomb dans son 1er voyage, 1492, et qui firent eux-mêmes des découvertes. Vicente fut le premier Espagnol qui passa la ligne, en 1499. L'année suivante, il reconnut le cap St-Augustin au Brésil, l'embouchure de la riv. des Amazones, et la riv. de Guyane qui a reçu son nom. Il s'attacha ensuite à Diaz de Solis (*V. ce mot*).

PINCZOW, v. de Pologne, à 30 kil. O.-N.-O. de Stopnica; 5,000 hab.

PINDAR (Peter). *V.* WOLCOTT.

PINDARE, le prince des poëtes lyriques de la Grèce, né vers l'an 520 av. J.-C. à Cynoscéphales près de Thèbes, en Béotie, vécut peut-être jusque vers 440. Il était d'une famille de musiciens, et fut disciple du poëte Lasos d'Hermione. Nul poëte n'a été comblé de distinctions aussi glorieuses. Les tyrans de Sicile Gélon, Hiéron Ier, et Théron, le tyran de Cyrène Arcésilas, les rois de Macédoine Amyntas Ier, et Alexandre Ier, les Scopades, et surtout les Aleuades, célèbres familles dynastiques de Thessalie, l'admirent à leur cour et à leur table. Les Athéniens le déclarèrent hôte public de leur cité; les Amphictyons lui décernèrent le droit d'hospitalité dans toutes les villes de la Grèce; la Pythie ordonna, au nom d'Apollon, qu'il recevrait la moitié des prémices qu'on offrait sur les autels du dieu, et ce glorieux privilége fut déclaré héréditaire dans la famille du poëte : aux fêtes d'Apollon, il siégeait, couronné de lauriers, sur un trône de fer, et Thèbes lui éleva, de son vivant, une statue, où il était représenté une lyre en main et le front ceint d'un diadème. Après sa mort, des privilèges importants furent accordés à sa famille, et, dans le sac de Thèbes par les Macédoniens, plus d'un siècle après sa mort, sa maison fut épargnée par ordre d'Alexandre. Pindare avait composé un grand nombre d'ouvrages, dont la plupart sont perdus : des *Odes triomphales*; des *Hymnes*; des *Prosodies*, prières pour les processions; des *Dithyrambes*; des *Parthénies*, odes sacrées, chantées par des chœurs de jeunes filles; des *Hyporchèmes*, chants pour les danses religieuses; des *Thrènes*, chants de deuil; des *Péans*, chants d'allégresse; des *Scolies*, chansons de table; des *Eloges*, des *Epigrammes*, et peut-être même des tragédies. Il ne nous reste que les Odes, composées en l'honneur des athlètes vainqueurs aux différents exercices du stade, et rangées en quatre groupes, les *Olympiques*, les *Pythiques*, les *Néméennes*, et les *Isthmiques*. Nous n'avons des autres poésies que des fragments dénués d'intérêt. Les Odes ne paraissent pas avoir été les poésies de Pindare les plus goûtées de l'antiquité; malgré de grandes et incontestables beautés, beaucoup nous paraissent froides ou bizarres. Les vainqueurs aux quatre grands jeux solennels étaient souvent des hommes très-obscurs; le poëte était donc fort embarrassé de la stérilité de son sujet. Lorsqu'il ne trouvait rien à dire du vainqueur, il se rejetait sur l'éloge des dieux protecteurs des jeux et dispensateurs de la victoire, ou sur celui des instituteurs de ces jeux, insérant comme ornements quelque légende mythologique, quelques prières aux dieux, quelquefois l'éloge de son art et de lui-même. Si le vainqueur est un homme connu, important, ou illustre, il fait son éloge, celui de sa famille ou des fondateurs de sa ville, celui des dieux qui protégent cette famille ou cette cité, et termine en revenant au héros, auquel il adresse quelquefois des préceptes de morale pratique, dont la partie épisodique même lui a donné la matière. Le style de Pindare est assez souvent obscur (et il l'était déjà pour les anciens), parce qu'il parle fréquemment par allusion, que presque jamais il ne développe entièrement sa pensée par l'expression : ajoutez à cela des images très-hardies souvent imprévues, des métaphores audacieuses, extraordinaires, et parfois incohérentes, qui rendent la lecture des odes fort pénible; mais, une fois le sens à peu près élucidé, on reconnaît dans le style une harmonie sonore et pompeuse, et un mouvement rapide qui entraîne la voix avec l'esprit. Cette pompe, si extraordinaire pour nous, s'explique par la grandeur et l'importance des victoires semi-religieuses qui répandaient toujours un vif éclat sur le vainqueur et sur sa patrie. Les poésies de Pindare ont donné lieu chez les modernes à une discussion célèbre entre Perrault et Boileau. *V.* dans les *Réflexions critiques* de ce dernier, la VIIIe, et la conclusion des neuf premières. — Les principales éditions de Pindare sont celles de Heyne, Gœttingue, 1798, 3 vol. in-8°; de Boeckh, Leipzig, 1811-21, 3 vol. in-4°; de Dissen, Gotha, 1830, et 1847-50, 2 vol. in-8°, avec un excellent commentaire. Pindare a été traduit en prose française par Gin; par Tourlet; par Muzac, 1823; par M. Colin, 1841; par M. Poyard, 1853, 1 vol. in-8°, dont la traduction a été couronnée par l'Académie Française en 1851, et, en vers, par M. Fresse-Montval, 1851. Il existe des traductions séparées des *Pythiques*, en vers, par Vincent, 1825; des *Olympiques*, par Guichemerre, 1845; des *Néméennes*, par M. Olry, 1841. P—T.

PINDARE, riv. du Brésil (Maranhao), affluent du Miarim près de son embouchure; cours de 450 kil.

PINDARIS, c.-à-d. *habitants des montagnes*, peuple de l'Hindoustan (Malwah), dans les Etats d'Holkar, de Sindhya, et de Bopal, était un ramas de brigands et d'aventuriers qui commencèrent à soutenir les Mahrattes à la bataille de Panipet, 1761, et que les Anglais n'exterminèrent à peu près complétement qu'en 1817.

PINDE, *Pindus*, auj. *Mezzovo*, chaîne de montagnes de la Grèce, entre l'Épire à l'O. et la Thessalie à l'E., depuis les monts Cambuniens jusqu'à la chaîne de l'Othrys. Le Pinde était consacré à Apollon et aux Muses.

PINDEMONTE (Marc-Antoine), littérateur italien, né à Vérone en 1694, m. en 1744, publia des *Poesie latine e volgari*, Vérone, 1721, in-8°, et Venise, 1776, 2 vol. in-8°, ainsi qu'une traduction de l'*Argonautique* de Valérius Flaccus, Vérone, 1776, in-4°.

PINDEMONTE (le marquis Jean), poëte tragique, né à Vérone en 1751, m. en 1812, publia ses pièces sous le titre de *Componimenti teatrali*, Milan, 1804, 4 vol. in-8°. Il a plus de grâce et de charme que de génie, néglige la correction du plan, des caractères et du style, vise à la pompe et au bruit de la scène, et cherche l'éclat, l'effet théâtral, plutôt que la profondeur de l'impression. Il est quelquefois déclamatoire.

PINDEMONTE (le chevalier Hippolyte), poëte et traducteur, frère du précédent, né à Vérone en 1757, m. en 1828, a traduit en vers les deux premiers chants de l'*Odyssée*, 1810, in-8°, l'*Hymne à Cérès*, 1785, in-8°, des fragments des *Géorgiques*, et composé une tragédie d'*Arminius*, 1804. On lui doit aussi des *Epîtres en vers*, Vérone, 1805, et Florence, 1809, in-12; des *Poésies champêtres*,

1788, remplies de sentiments nobles et purs, et dont le caractère de rêverie mélancolique rappelle Gray.

PINÉGA, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gvt de Vologda, arrose celui d'Arkhangel, et se jette dans la Dvina. Cours de 450 kil.

PINDÉNISSE. *V.* PENDENISSE.

PINEL (Philippe), célèbre médecin, né en 1745 à St-Paul, près de Lavaur (Tarn), m. en 1826, fut reçu docteur à la Faculté de Toulouse en 1764, alla se perfectionner dans son art à Montpellier, puis à Paris, 1771, coopéra à la *Gazette de santé* et au recueil intitulé *la Médecine éclairée par les sciences physiques*, et fut nommé médecin en chef de Bicêtre en 1792. Aux châtiments et à la réclusion, qui empiraient l'état des aliénés, il substitua la douceur, l'exercice, le travail, un air salubre, et une certaine liberté. De Bicêtre, il passa en 1794 à la Salpêtrière, qui lui doit aussi d'importantes améliorations. Il fit, à l'École de médecine de Paris, des cours d'hygiène et de pathologie interne qui eurent un très-grand succès, et il fut appelé à l'Institut. On a de lui : *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale*, Paris, 1791, et 1809, in-8°; *Nosographie philosophique, ou la Méthode de l'analyse appliquée à la médecine*, 1798, 2 vol. in-8°, et 1818, 3 vol. in-8°; *Médecine clinique*, 3e édit., 1815, in-8°, etc.

PINELLI (Bartolomeo), graveur et dessinateur, né à Rome en 1781, m. en 1835, montra dans ses œuvres beaucoup de force, de vivacité et de grâce. Il a gravé surtout des sujets de bataille tirés de l'histoire romaine, des rixes populaires, et, sous le titre de *Meo-Petacca*, une série de caricatures historiques très-piquantes. Il avait un talent distingué de peintre aquarelliste.

PINELO (Antonio de LÉON-), écrivain espagnol du Pérou au XVIIe siècle, rapporteur au conseil des Indes, a laissé : *Recopilacion general de las leyes de las Indias*, 1680, 4 vol. in-fol.; *Traité des confirmations royales*, Madrid, 1630, in-4°, très-important pour la jurisprudence de l'Amérique espagnole; *Abrégé de la Bibliothèque orientale et occidentale, nautique et géographique*, Madrid, 1739, in-fol., répertoire bibliographique des livres imprimés ou manuscrits sur les voyages, les missions et relations étrangères, etc.

PINEROLO, nom italien de PIGNEROL.

PINETUS, nom anc. de PINHEL.

PINEY-LUXEMBOURG, ch.-l. de cant. (Aube), arr. et à 25 kil. N.-E. de Troyes; 1,215 hab. Corderies, tuileries. Autrefois titre de duché-pairie, érigé, en 1581, en faveur de François de Luxembourg.

PINGRÉ (Alexandre-Gui), astronome, né à Paris en 1711, m. en 1796, fit ses études chez les Génovéfains, et entra dans leur Ordre, où il enseigna la théologie. Les querelles du jansénisme et les conseils du chirurgien Lecat lui firent changer l'objet de ses études, et il s'appliqua à l'astronomie. L'observation du passage de Mercure en 1753 le fit entrer à l'Académie des Sciences comme correspondant, puis associé libre. Bibliothécaire de Ste-Geneviève, il trouva, dans la collection confiée à sa garde, les éléments du plus important de ses ouvrages : *la Cométographie, ou Traité historique et théorique des comètes*, Paris, 1783, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage, malgré les travaux postérieurs, n'a pas perdu tout mérite. De 1754 à 1757, il a publié un *Etat du ciel*, almanach nautique, suivant une méthode sur laquelle celle de Lacaille a prévalu. Le détail de ses observations se trouve dans la *Bibliographie astronomique* de Lalande. On lui doit encore une traduction estimable des *Astronomiques* de Manilius, Paris, 1786, 2 vol. in-8°. Lors de la formation de l'Institut, en 1795, Pingré en fut nommé membre. V.

PINHEIRO-FERREIRA (Sylvestre), publiciste, né à Lisbonne en 1769, m. en 1847, professa la philosophie à Coïmbre, fut ensuite secrétaire de légation à Paris et à La Haye, chargé d'affaires à Berlin, et ministre des affaires étrangères de 1821 à 1823. Il était membre correspondant de l'Institut de France. On lui doit plusieurs ouvrages écrits en français : *Essai sur la psychologie*, 1826; *Cours de droit public*, 1830-35; *Principes du droit constitutionnel*, 1834; une édition du *Précis du droit des gens* de Martens; un *Supplément au Guide diplomatique* du même auteur.

PINHEL, anc. *Pinetus*, v. de Portugal (Beira), sur une colline près de la Pinhel, à 14 kil. N.-O. d'Almeida; 1,650 hab. Évêché suffragant de Braga. On remarque la cathédrale, le palais épiscopal, et les fontaines.

PINKAFELD, brg de Hongrie (Eisenburg), à 50 kil. S.-O. de Stein-am-Anger, sur la Pinka (affluent g. de la Raab); 2,500 hab. Sources ferrugineuses acidules. Château des comtes Batthiany.

PINKERTON (Jean), savant écossais, né à Edimbourg en 1758, m. en 1826, fut destiné au barreau, mais se rendit à Londres en 1780, et y renonça au droit. Il publia quelques poésies élégiaques qui eurent du succès, mais se fit des ennemis par ses *Lettres sur la littérature*, 1785. Livré à des recherches historiques et géographiques, et à une étude approfondie de la numismatique, il devint membre de la Société des Antiquaires de Londres. On lui doit : *Essai sur les médailles*, 1784, 2 vol. in-8°, trad. en français avec notes et additions par J.-G. Lipsius, Dresde, 1794, in-4°; *Recherches sur l'origine et les progrès des Scythes ou Goths*, 1787, in-4°, trad. en français par Miol; *Histoire d'Ecosse depuis l'avénement de la maison des Stuarts*, 1794, 2 vol. in-4°, livre d'un haut mérite et très-bien fait; *Géographie moderne, rédigée d'après un nouveau plan*, 1802, 2 vol. in-4°, et 1807, 3 vol. in-4°, ouvrage où la géographie fut exposée pour la première fois d'une manière intéressante, et qui obtint un succès européen; *Souvenirs de Paris*, 1805, 2 vol. in-8°; *Collection générale des voyages*, 1808-17, 13 vol. in-4°, recueil fort médiocre, etc. B.

PINNA, v. de l'Italie ancienne (Samnium), chez les Vestins. Auj. *Civita-di-Penne*.

PINNEBERG, brg du duché de Holstein, à 35 kil. E.-S.-E. de Gluckstadt, sur un petit affluent de l'Elbe; 2,818 hab. Ch.-l. d'un comté, qui comprend les seigneuries de Pinneberg, de Herzhorn, et d'Altona.

PINOLS, ch.-l. de cant. (Haute-Loire), arr. et à 39 kil. S. de Brioude; 318 hab.

PINOS, ou ILE DES PINS. *V.* FILIPINA-NUEVA.

PINSK, v. de la Russie d'Europe, sur la Pina, dans le gouvernement et à 240 kil. S.-O. de Minsk; 4,500 hab. Evêché grec. Fabr. et comm. de cuirs renommés. Cette ville appartint autrefois aux Polonais. Elle se trouve au milieu des marais de Pinsk ou du Pripet, qui ont 500 kil. sur 200, et s'étendent dans les gouvernements de Minsk, de Grodno et de Volhynie.

PINSON. *V.* PINÇON.

PINTE, anc. mesure de capacité pour les liquides, le 8e du setier et le double de la chopine. Elle variait selon les lieux. Celle de Paris équivalait à 93 centilitres.

PINTELLI (Baccio), architecte florentin de la 2e moitié du XVe siècle, fut employé par le pape Sixte IV, et construisit l'église et le couvent de Santa-Maria del Popolo, la chapelle Sixtine, le pont Sixte, et l'église de San-Pietro in Vincoli, monuments remarqués parmi ceux dont Rome abonde.

PINTIA ou PINTIUM, anc. v. d'Hispanie (Tarraconaise); auj. *Valladolid*.

PINTO (Ferdinand MENDEZ-). *V.* MENDEZ.

PINTO (Isaac), Juif portugais, m. en 1784, a écrit : *Réflexions critiques sur l'article de Voltaire au sujet des Juifs*, 1762, in-8°, où il défend ses coreligionnaires et compatriotes; *Essai sur le luxe*, 1762, in-8°; *Traité de la circulation et du crédit*, 1771, in-8°; *Précis des arguments contre les matérialistes*, 1774, in-8°.

PINTO-RIBEIRO (Jean), né d'une famille noble à Amaranthe, devint, après s'être distingué par sa science comme magistrat, le surintendant des affaires du duc de Bragance. Son esprit ardent et son patriotisme le rendirent, en 1640, l'agent principal et l'habile organisateur de la conjuration qui, délivrant le Portugal du joug de l'Espagne, donna la couronne à ce prince (*V.* JEAN IV, VASCONCELLOS, ACUNHA). Nommé plus tard grand-trésorier et garde-général des archives, il mourut en 1649. On a de lui, entre autres ouvrages, un récit italien de la révolution de 1640 : *Liscorso dell' usurpatione, retentione e ristoratione del regno di Portogallo*, Lisbonne, 1646. Ses écrits politiques ont été réunis et publiés à Coïmbre, 1729, 1 vol. in-fol. Il a laissé en manuscrit un *Recueil des lois de Portugal*, et un *Commentaire sur les poésies lyriques de Camoëns*. Pinto est le héros d'une comédie politique de N. Lemercier. R.

PINTURICCHIO (Bernardino DI BENEDETTO, dit IL), peintre, né à Pérouse en 1454, m. en 1513, élève du Pérugin, suivit ce maître à Rome, l'aida dans ses travaux, et s'attacha Raphaël, alors âgé de 19 ans, qu'il emmena à Sienne. Il exécuta diverses peintures au Vatican, au château St-Ange à Rome, et des fresques dans la même capitale, et à Sienne. Son chef-d'œuvre est une suite de 10 fresques dans la bibliothèque de la cathédrale de cette dernière ville, représentant les *Faits mémorables de la vie du pape Pie II*; on voit un autre tableau dans l'église, *le Couronnement de Pie III*. Le musée du Louvre a de lui *la Vierge et l'Enfant Jésus*. Pinturicchio est plein de vivacité dans l'expression de ses figures, et de magnificence dans ses fonds de tableaux. On croit que son surnom, en latin

Pictoricus, comme il a signé plusieurs fois, vient de son habileté dans l'exécution des fresques.

PINZON, navigateur espagnol. *V.* PINÇON.

PIOLEN, vge (Vaucluse), arr. et à 7 kilomètres N.-O. d'Orange, sur la rive gauche du Rhône; 1,222 hab. Filatures de soie; exploitation de houille.

PIOMBINO, anc. *Populonium*, v. forte de Toscane, à 50 kil. O.-N.-O. de Grosseto, sur le canal de Piombino, et en face de l'île d'Elbe; 2,718 hab. Arsenal et hôpital militaire. Palais grand-ducal. C'est le ch.-l. d'une principauté enclavée dans la province de Pise, et qui compte 21,000 hab. Elle fut fief de l'Empire, puis appartint successivement aux Appiani, aux Ludovisi, et aux Buoncompagni, sous la suzeraineté de Naples. Napoléon Ier en forma, avec le duché de Lucques, la principauté de Lucques-et-Piombino, qu'il donna à sa sœur Elisa; en 1815, elle fut rendue aux Buoncompagni, mais placée sous la suzeraineté de la Toscane.

PIOMBINO (Canal de), détroit entre la ville de Piombino et l'île d'Elbe; 8 kil. de large.

PIOMBINO (Lac de), anc. *Vetulonius lacus*, lac de Toscane, à 5 kil. N.-E. de Piombino; 7 kil. sur 5. Il communique au S. avec la mer Tyrrhénienne.

PIOMBO (Sébastien DEL). *V.* SÉBASTIEN.

PIONNIERS, nom que l'on donne, en Amérique, à ceux qui défrichent les pays nouveaux.

PIONSAT, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), arr. et à 50 kil. N.-O. de Riom; 735 hab.

PIOTRKOW, en allemand *Petrikau*, v. de Pologne, sur la Strada, à 112 kil. E.-S.-E. de Kalisch; 11,200 hab. Collége de Piaristes.

PIPE, anc. mesure pour les vins et les esprits, valait 1 muid 1/2. Elle variait, comme le muid, selon les localités.

PIPER (Charles, comte de), homme d'Etat suédois, né vers 1660 dans une condition obscure, m. en 1716, parvint aux honneurs et aux places par ses talents et la souplesse de son caractère, jouit de la confiance entière de Charles XI, fut élevé par Charles XII au rang de premier ministre, et le suivit dans ses campagnes. Fait prisonnier par les Russes à la bataille de Pultawa, il mourut dans la forteresse de Schlusselbourg.—Son fils, Charles-Frédéric, devint le favori du roi de Suède Adolphe-Frédéric; mais le comte de Brahé, son gendre, ayant été décapité en 1756, il quitta la cour, et se retira dans une de ses terres, où il mourut en 1770.

PIPERI, nom moderne de PÉPARÈTHE.

PIPERNO, v. des Etats de l'Eglise, à 24 kil. S.-O. de Frosinone, 20 N. de Terracine; 4,000 hab. Evêché.—Aux environs sont les ruines de l'anc. *Privernum*.

PIPLEY, v. de l'Hindoustan anglais (Calcutta), à 36 kil. N.-E. de Balasore, à 16 kil. de la mer, sur la Samarinka. Autrefois port considérable, auj. abandonné.

PIPPI (Giulio). *V.* JULES ROMAIN.

PIPRIAC, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), arr. et à 23 kil. N.-N.-E. de Redon; 670 hab.

PIQUE, arme que l'on donna à la populace de Paris, en 1792, pour l'opposer à la garde nationale. Ce fut sous prétexte d'égalité que l'on arma ainsi la plèbe, et comme les fusils manquaient, le journaliste Carra imagina la création des piques. La province applaudit à cette idée; les piques devinrent à la mode, et il y eut à Paris une division de la ville qui prit le nom de *section des piques*, dans le quartier de la place Vendôme. A la journée du 20 juin, Pétion mêla des hommes à piques dans la garde nationale, afin, dit-il, qu'elle les empêchât de commettre des désordres, mais, en fait, pour déconsidérer la garde nationale, et la soumettre à la populace.

PIQUIERS, soldats armés de la pique, étaient au 1er rang lorsqu'ils combattaient contre la cavalerie, et au 2e lorsqu'ils étaient engagés avec l'infanterie. Ils formaient encore le tiers des hommes de chaque régiment après la substitution du fusil au mousquet. L'invention de la baïonnette à douille les fit disparaître à la fin du règne de Louis XIV.

PIQUINIS ou PIQUICHINIS, mauvais soldats, sortes de valets d'armée, fort nombreux dans les troupes de Charles VI. Ils étaient presque tous d'origine italienne, méprisés des véritables soldats, détestés pour leur maraude; leur nom devint un terme de dédain.

PIRANESI (Jean-Baptiste), dessinateur, graveur à l'eau-forte et au burin, né à Rome en 1707, m. en 1778, excellait à rendre les monuments d'architecture et les ruines. Son *Œuvre* se compose de 16 vol. gr. in-fol., représentant tout ce que Rome ancienne et moderne offre d'édifices remarquables, et ce que l'antiquité a laissé de plus précieux en bas-reliefs, vases, autels, tombeaux, etc. Nul ne l'a surpassé pour la vérité, le pittoresque, la chaleur et l'animation de ses planches: il a une manière qui, de près, paraît lâchée et confuse, et cependant rend bien la physionomie et l'effet; sa fougue et sa facilité sont merveilleuses, et l'on peut dire que le burin est pour lui comme un pinceau. Piranesi joignait à ces talents une vive et belle imagination, qu'il a fait admirer dans un grand nombre de frontispices de son ouvrage, et montrée aussi, mais moins heureusement au point de vue archéologique et historique, dans diverses restaurations de monuments antiques placées à côté de leurs ruines. Il avait fondé à Rome, pour le commerce des estampes, une maison importante. *V. l'art. suiv.* C. D—Y.

PIRANESI (François), fils du précédent, né à Rome en 1748, m. en 1810, se livra, comme son père, au dessin et à la gravure des monuments antiques de Rome et de l'Italie, prit part à la révolution de Rome lors de l'arrivée des Français, et fut envoyé à Paris en 1798 comme ministre de la nouvelle république romaine. A son retour, il vit bientôt changer la face des affaires, et, ne se croyant pas en sûreté à Rome, se rendit à Naples avec sa collection de planches; arrêté par ordre du roi, il dut son élargissement à l'intervention du premier consul Bonaparte, et se fixa à Paris. Il y publia une édition complète de ses *Antiquités romaines*, une magnifique collection de dessins coloriés, et fonda une manufacture de vases peints, candélabres, trépieds, etc., en terre cuite, à l'imitation des vases étrusques. L'œuvre de Fr. Piranesi se confond avec celui de son père, dont il fut élève et dont il a la manière. Il se compose de 29 vol. gr. in-fol., contenant 1,594 planches. Les principales collections sont: *Antiquités romaines*, 220 planch.; *Panthéon, colonnes Trajane et Antonine, Antiquités d'Albano, Tombeau des Scipions, Champ-de-Mars*, etc., en tout 300 pl.; *Magnificence de l'architecture romaine*, 47 pl., etc. Toutes ces gravures sont accompagnées d'un texte en italien. Une édition de l'œuvre des Piranesi a été publiée par Didot frères, Paris, 1836, 29 vol. gr. in-fol.

PIRANO, v. des Etats autrichiens (Illyrie), port sur le golfe de Trieste, à 27 kil. S.-O. de Trieste; 6,000 hab. Salines considérables. Vins et huiles d'olive.

PIRATES, bandits qui infestaient les mers depuis la Phénicie jusqu'aux Colonnes d'Hercule, rançonnaient les navires, pillaient les villes des côtes d'Italie, et finirent même par couper les approvisionnements de Rome. On les vit se réunir, quand cette ville, après avoir ruiné Carthage, cessa d'entretenir des flottes sur la Méditerranée; et les troubles qui éclatèrent depuis les Gracques favorisèrent leurs entreprises. Leur principal repaire était en Cilicie; mais ils avaient, sur toutes les côtes, des arsenaux et des lieux de retraite. Lorsque Mithridate fut contraint de licencier ses flottes, ses matelots allèrent grossir leur nombre, 84 av. J.-C., et plus tard ils lui amenèrent les envoyés de Sertorius. Plus disciplinés, ils auraient pu, en servant de lien entre ces deux alliés, susciter de graves difficultés à Rome. Servilius et Métellus, envoyés contre eux, méritèrent, l'un le surnom d'*Isauricus*, 78, l'autre, celui de *Creticus*, 68. Pompée, armé, par la loi *Gabinia*, de forces immenses et de pouvoirs illimités, 67, n'eut besoin que de 90 jours pour balayer toutes les mers, et détruire les pirates jusque dans leurs repaires. O.

PIRATES (Côte des), côte de l'Hindoustan, dans le pays des Dachinabades, à l'O.

PIRATES (Iles des), groupe d'îles au N. du golfe de Tonquin.

PIRÉ, brg (Ille-et-Vilaine), arr. et à 22 kil. E.-S.-E. de Rennes; 627 hab.

PIRÉE, port d'Athènes, à l'embouchure du Céphise et à 8 kil. de la ville, à laquelle il était réuni par deux longs murs que Thémistocle et Périclès avaient bâtis. Il appartenait à la tribu Hippothoontide, et était formé de 3 bassins appelés *Cantharos, Aphrodision*, et *Zéa*; il pouvait contenir 400 navires. Lysandre, ayant pris Athènes, rasa les murs du Pirée, en 404 av. J.-C. Ils furent en partie relevés par Conon, et de nouveau détruits par Sylla. Auj. le Pirée (naguère *Porto-Leone*) est peuplé de 10,000 habitants; station de la navigation à vapeur dans la Méditerranée; le port est petit, mais bon, et peut recevoir des vaisseaux de ligne. Il fait partie du diocèse d'Attique, et est uni à Athènes par une belle chaussée; il y a une douane, un chantier de construction, une école de génie et d'artillerie; 7,000 bâtiments y entrent annuellement. De l'anc. Pirée, on ne trouve plus que quelques débris des longs murs, les restes d'un aqueduc, d'un égout, et de thermes, un tombeau qu'on dit être celui de Thémistocle, et les ruines d'un temple de Vénus élevé par Co-

non, après la bataille de Cnide, sur la colline qui sépare le Pirée de Munychie. B.

PIRÈNE. *V.* CORINTHE.

PIRITHOUS, fils d'Ixion et de la Nue, ou de Jupiter et de Dia, était roi des Lapithes en Thessalie. Ami inséparable de Thésée, il épousa Hippodamie, et invita les Dieux à ses noces; Mars, seul oublié, se vengea, en y suscitant le combat des Centaures et des Lapithes. Pirithoüs descendit avec Thésée aux Enfers, pour enlever Proserpine; Pluton les enferma dans une étroite prison; Thésée fut délivré par Hercule, mais Pirithoüs fut tué.

PIRMASENS, v. de Bavière (cercle du Rhin), à 57 kil. O.-S.-O. de Spire, 20 S.-E. de Deux-Ponts; 6,000 hab. Chapeaux de paille.

PIRNA, v. du royaume de Saxe, sur la rive g. de l'Elbe, à 16 kil. S.-E. de Dresde; 7,441 hab. Douane; belle église; grand hospice d'aliénés dans le château de *Sonnenstein*. Fabr. de lainages, poteries, cotons, bonneterie, cuirs. — Les Prussiens y battirent les Autrichiens et les Saxons en 1745, et y prirent 15,000 Saxons par famine en 1756. Les Français et les Alliés s'y rencontrèrent plusieurs fois en 1813.

PIRNAZZA, nom moderne du PAMISUS.

PIROMI, le dieu suprême dans l'anc. Égypte, au-dessus même de Kneph, Phtha et Phré; il contenait en germe toutes les divinités.

PIRON (Alexis), poëte dramatique, né à Dijon en 1689, m. en 1773, était fils d'Aimé Piron, apothicaire et auteur de *Noëls* bourguignons qui n'ont été effacés que par ceux de La Monnoye. Destiné au barreau, il y renonça à la suite d'un revers de fortune, et se voua aux lettres faciles, c.-à-d. au petit genre des pièces fugitives, des épigrammes et des chansons. Il débuta par des guerres d'esprit avec les Beaunois, et, grâce à une très-belle écriture, vécut du métier de copiste. Cependant, ayant perdu la place qui formait sa principale ressource, il partit tout d'un coup pour Paris, en 1719, où il trouva à faire le même métier pour la modique somme de 60 fr. par mois. Il s'en dégoûta promptement, et, comme il avait déjà la réputation méritée d'un homme de beaucoup d'esprit, l'entrepreneur de l'Opéra-Comique lui proposa de travailler pour son théâtre. Piron, pressé par le besoin, et d'ailleurs trouvant une occupation analogue à ses goûts, accepta. En deux jours il écrivit une pièce bouffonne, intitulée *Arlequin Deucalion*, qui eut beaucoup de succès. Il composa successivement 19 ouvrages pour le théâtre de la Foire. Il faisait ces pièces en se jouant et en courant. Crébillon, jugeant mieux la portée de son esprit, l'engagea à travailler pour le Théâtre-Français; Piron y débuta, en 1728, par *les Fils ingrats, ou l'Ecole des Pères*, comédie en 5 actes, en vers, jouée avec succès. En 1730, il aborda le genre tragique, et donna *Callisthène*, qui échoua; il fit jouer, trois ans après, une 2e tragédie, *Gustave Wasa*, en 5 actes, qui réussit, quoiqu'elle soit très-médiocre pour la composition et pour le style. Il donna encore deux autres comédies, auj. oubliées, puis, en 1738, *la Métromanie, ou le Poëte*, comédie en 5 actes et en vers, dont le principal caractère est un reflet de lui-même. Cet ouvrage est un chef-d'œuvre d'esprit, de gaieté, et de bons sens; et l'intrigue, sans être bien intéressante, en est très-ingénieusement inventée et tissue. Le style a de l'élégance, de la verve, et on y trouve beaucoup de vers qui sont devenus proverbes. Enfin c'est une des meilleures comédies de la scène française, mais de second ordre, parce qu'elle ne peint qu'un ridicule et non un caractère. Là se borne la carrière littéraire sérieuse de Piron, car il ne faut pas compter une tragédie de *Fernand Cortez*, jouée en 1741, sans aucun succès. Homme de plaisir, fondateur du *Caveau* avec Collé, Panard et quelques autres, il travaillait peu, et passa le reste de sa vie dans l'insouciance d'un véritable épicurien. Une autre réputation de Piron, qui ne vit plus guère que par le souvenir, est celle qu'il se fit par l'esprit merveilleux, la verve, l'entrain pour l'attaque ou la riposte, qu'il montrait en société. Cet esprit comptant forma plus de la moitié de sa renommée contemporaine. Chez lui, les bons mots et les épigrammes coulaient de source, et l'Académie Française fut souvent l'objet de sa folle gaieté. C'est de cette compagnie qu'il dit un jour, en traversant le Louvre, et montrant le lieu de ses séances : « Ils sont là quarante qui ont de l'esprit comme quatre. » Néanmoins l'Académie ne lui garda pas rancune, et, en 1753, voulut se l'adjoindre. Il fut élu, mais le roi refusa son agrément, à cause d'une ode licencieuse que le poëte avait composée dans sa jeunesse, et l'élection devint nulle. Piron s'est exercé dans tous les genres, odes, satires, contes, épigrammes, et n'a été supérieur en rien, parce qu'il manquait de style, et même d'imagination; ses vers sont durs, martelés, excepté dans *la Métromanie*, où ce défaut ne se montre que très-rarement. Un éditeur a colligé les *Œuvres complètes* de Piron en 7 gros vol. in-8°, Paris, 1776; de tout cela, la postérité ne conservera qu'un mince volume, contenant *la Métromanie*, quelques jolies pièces fugitives, et un petit nombre d'épigrammes très-acérées, mais bien tournées; enfin, et c'est beaucoup, « il sera nommé, dit M. Villemain, quand on ne répétera plus que sept ou huit noms de ce XVIIIe siècle, où tant d'hommes furent célèbres. »

PIRRO LIGORIO. *V.* LIGORIO.

PISAN (Thomas de), astrologue bolonais du XIVe siècle, se fixa en France en 1370, et jouit de toute la confiance de Charles V. Il est le père de Christine de Pisan (*V.* CHRISTINE).

PISANDRE, poëte antérieur à Homère, et auteur d'une *Héracléide*, où, altérant les mythes grecs par le mélange des traditions étrangères, il peignit, le premier, Hercule armé d'une massue.

PISANDRE, un des généraux qui renversèrent la démocratie à Athènes, et fondèrent l'oligarchie des Cinq-Cents, en 411 av. J.-C.

PISANDRE, commandant de la flotte lacédémonienne, fut défait à Cnide par Conon, en 394 av. J.-C.

PISANI (Nicolas), amiral vénitien, fut vaincu, en 1352, par Paganino Doria, amiral génois, à l'entrée du Bosphore, triompha, à son tour, de Grimaldi, en 1353, à la pointe de Loiera (Sardaigne), se laissa surprendre, en 1354, par Doria à Porto-Longo, près de Modon, fut emmené captif à Gênes, et relâché à la paix, 1355.

PISANI (Victor), fils ou neveu du précédent, reçut le commandement de la flotte vénitienne en 1378, battit les Génois à Anzio, les chassa de l'Adriatique, punit les rebelles de Dalmatie, reprit aux Hongrois Cattaro, Sebenico et Arbo, mais, épuisé par toutes ces entreprises, fut battu à Pola par Lucien Doria, en 1379. Jeté en prison par ordre du sénat, il dut la liberté, bientôt après, aux succès des Génois et aux murmures des marins de Venise. Il enferma les ennemis dans la passe de la Chiozza, et les contraignit de se rendre, 1380. Il mourut, la même année, à Manfredonia.

PISANO (Giunta), peintre célèbre, né à Pise, florissait dans la 1re moitié du XIIIe siècle, et mourut vers 1236. Il traça la route à Cimabué. Ses principaux ouvrages se trouvent à Assise; ce sont un *Christ*, et quelques fresques, parmi lesquelles un *Crucifiement de St Pierre*.

PISANO ou NICOLAS DE PISE, sculpteur et architecte, né à Florence au commencement du XIIIe siècle, m. vers 1270, s'adonna d'abord à la sculpture, et devint le premier sculpteur de son temps. Comme architecte, il fut habile constructeur, et éleva à Bologne le couvent et l'église des Dominicains; les églises de la Trinité, à Florence, de St-Antoine, à Padoue; le campanile de l'église des Augustins à Pise, avec un escalier en limaçon très-ingénieux et très-élégant, et la chaire en marbre du Baptistère. Son chef-d'œuvre est le tombeau de St Dominique à Bologne. — Son fils, Jean PISANO, m. en 1320, fut aussi architecte et sculpteur : il a exécuté le superbe autel de la cathédrale d'Arezzo, la chaire de l'église St-André à Pistoia, le mausolée de Benoît XI à Pise, et un groupe de la Vierge et de l'enfant Jésus adorés par deux anges, au-dessus de la porte méridionale du Dôme de Florence, et construisit le *Campo Santo* actuel de Pise.

PISANO (Vittore) ou PISANELLO, peintre véronais et surtout graveur en pierres fines et sur métaux au XVe siècle, excella dans les représentations de la face humaine. Toutes ses effigies sur médailles sont merveilleuses de grandeur, de simplicité et de personnalité. Il excellait aussi par l'invention des sujets qu'il plaçait au revers de ses pièces, et dont l'exécution est toujours naïve et savante. Ses médaillons de François Sforza, de Louis de Gonzague, de Lionel, marquis d'Este, de Malatesta Novelle, sont des chefs-d'œuvre, et surtout sa médaille de Cécile, fille de François Sforza, 1er marquis de Mantoue. Ses peintures ont disparu. Ses médaillons sont restés. Il fit école.

PISATELLO, anc. *Rubicon*, rivière du royaume d'Italie, affluent de la Fiumicina; cours de 25 kil.

PISAURUM, v. de l'Italie ancienne (Ombrie), dans le pays des Sénonais, à l'embouchure du Pisaurus, et au S.-E. d'Ariminum. Détruite par Totila, et relevée par Bélisaire. Auj. *Pesaro*.

PISAURUS, riv. de l'anc. Italie, descendait des Apennins, et se jetait dans l'Adriatique à Pisaurum. C'est auj. la *Foglia*.

PISCARIA, nom latin de PESCHIERA.

PISCATAQUA, riv. des États-Unis, naît au N.-E. de Wakefield, sépare le Maine du New-Hampshire, et se jette dans l'océan Atlantique au-dessous de Portsmouth. Cours rapide de 480 kil.

PISCATORIENS (Jeux), fête des pêcheurs du Tibre dans l'anc. Rome. Elle revenait tous les ans, le 7 des ides de juin (11 mai), et se célébrait dans la région transtibérine, sous la présidence du préteur urbain.

PISCENNÆ, v. de la Gaule (Narbonnaise 1re); auj. *Pézénas*.

PISCHTIAN ou PUSCHTIN, en hongrois *Posteny*, brg de Hongrie, près de la Waag, à 27 kil. N.-O. de Neitra; 3,000 hab. Aux environs, sources thermales et alcalines renommées.

PISCIA, nom latin de PESCIA.

PISCINE, réservoir d'eau près du temple de Salomon, à Jérusalem; on y lavait les victimes destinées aux sacrifices. — Petit vase plein d'eau, placé d'ordinaire sur l'autel, à côté du tabernacle, et dans lequel le prêtre catholique, après avoir donné la communion, trempe les doigts qui ont touché à la sainte hostie. — Grand bassin plein d'eau, près des mosquées musulmanes, où les fidèles font ablution avant leurs prières.

PISCO, v. et port du Pérou (Lima), par 13° 43' lat. S., et 78° 36' 54" long. O.; 2,000 hab. Très-bon vin. Autrefois plus important; ruiné par des pirates au XVIIe siècle, et par un tremblement de terre en 1687.

PISE, *Pisa*, anc. v. de la Grèce (Elide), tirait son nom ou d'une source nommée Pisa, ou de son fondateur Pisos, descendant d'Eolus; sa population était d'origine éolienne. Célèbre dans les âges héroïques par la domination d'Œnomaüs et de Pélops, elle disputa longtemps la présidence des jeux Olympiques aux habitants d'Elis, et fut détruite par ceux-ci, réunis aux Lacédémoniens, 456 av. J.-C. Il n'en restait plus de traces du temps de Strabon; on montrait seulement la place qu'elle avait occupée entre deux montagnes appelées Ossa et Olympe, à l'E. d'Olympie et à peu de distance de l'Alphée; ce lieu se nomme auj. *Miraka*. — La *Pisatide*, ou le pays dont Pise avait été la capitale, était bornée au N. par l'Elide Creuse, au S. par la Triphylie, dont la séparait l'Alphée, à l'E. par le mont Pholoë et le fleuve Erymanthe, à l'O. par la mer. Outre Pise, elle renfermait les villes de Salmoné, Héraclée, Harpinna, Cycésion, Dyspontion. C'est maintenant le S. de l'éparchie d'Elide, dans le nome d'Elide-et-Achaïe. C. P.

PISE, *Pisa* et *Pisæ* en latin, *Pisa* en italien, v. de Toscane, sur l'Arno, ch.-l. de province, à 80 kil. O. de Florence, à 11 kil. de la mer; par 43° 43' 12" lat. N., et 8° 3' 34" long. E.; 33,676 hab. (150,000 au moyen âge). Archevêché, depuis 1117. Cour civile d'appel; tribunaux criminel et civil de 1re instance. Consistoire israélite et synagogue. Université célèbre, fondée en 1343, restaurée par les Médicis en 1472 et 1542, avec Facultés de droit, de théologie, de médecine et sciences physiques, bibliothèque, jardin botanique et collections diverses. Colléges *Ferdinando*, *Puteano*, et *Ricci*. Ecole de théologie hébraïque; école de sourds-muets. Académie des beaux-arts. Arsenal; 2 citadelles. Vieilles murailles, autrefois fortifiées de tours. Pise est une des plus belles villes de l'Italie par le nombre et la magnificence de ses édifices; les principaux sont: la cathédrale ou *Dôme*, du XIe siècle, bâtie par Buschetto; le *Campanile* ou *Tour penchée*, du XIIe siècle, œuvre de Guillaume d'Inspruck et de Bonnano de Pise, de forme cylindrique, à sept étages de colonnes superposées au nombre de 207, haute de 59 mèt., inclinée de 5 mèt. sur sa base, et du haut de laquelle Galilée fit ses expériences sur la pesanteur; le *Baptistère*, du XIIe siècle, construit par Diotisalvi; le *Campo-Santo* (*V. ce mot*), avec des peintures et des sculptures admirables. Ces quatre monuments sont réunis sur une même place. On remarque aussi le palais grand-ducal, le palais et l'église des chevaliers de St-Etienne, les palais Lanfranchi, Lanfreducci, Toscanelli, etc., les hospices de la Miséricorde et de Ste-Claire, les quais, etc. Aux environs, bains thermaux sulfureux de St-Julien, et une superbe Chartreuse. Filatures de coton, teintureries, fabriques de lainages, cotonnades, rubans de coton, savons, faïence fine, etc. Centre de quatre chemins de fer. — Pise fut, dit-on, fondée par des Sicules, sous le nom de *Teuta*, et reçut des Pélasges-Tyrrhéniens le nom qu'elle porte encore. Strabon et Pline en attribuent la fondation à des habitants de Pise en Elide, après la guerre de Troie. Colonie romaine au IIe siècle av. J.-C., appelée sous Auguste *Julia Obsequens*, embellie par Adrien et Antonin le Pieux, elle fut saccagée par les Ostrogoths, puis par les Lombards. Depuis la fin du IXe siècle, elle se gouverna en république, devint une des grandes puissances commerçantes et maritimes de l'Italie, reçut du pape la Corse en fief, 1092, chassa les Sarrasins de la Sardaigne, 1099, et, étendant ses relations dans le Levant, établit des comptoirs à Ptolémaïs, Tyr, Tripoli, Antioche, Constantinople, etc. La chute des Hohenstauffen, dont elle avait soutenu la cause en Italie, ses longues rivalités avec Gênes, la trahison du comte Ugolin (*V. ce mot*), la ruinèrent: après la destruction de sa marine à la Meloria, 1284, les Génois lui prirent l'île d'Elbe et la Corse, et, en comblant l'entrée de l'Arno, détruisirent le port même de Pise. Cette ville ne se résigna point au joug des Guelfes: elle appela en Italie l'empereur Henri VII, 1313, s'offrit tour à tour à Frédéric Ier, roi de Sicile, et au condottiere Uguccione, ressaisit même un instant la domination de Lucques, de Pistoie et de Volterra, mais, déchirée par des discordes intestines, eut successivement pour maîtres: Jean Agnello, 1361; l'empereur Charles IV, 1368; Jacques Appiano, 1392; et Jean-Galéas Visconti, 1399. Vendue aux Florentins, 1405, prise par eux après un siége opiniâtre, 1406, elle ne recouvra la liberté qu'au passage de Charles VIII, 1494, mais pour la perdre encore en 1509. Un célèbre concile fut tenu à Pise en 1409, pour mettre un terme au grand schisme d'Occident. Louis XII y convoqua, en 1511, un concile destiné à combattre le pape Jules II, et qui dut se retirer honteusement à Milan, puis à Asti et à Lyon: ce dernier concile n'est pas reçu. De 1807 à 1814, Pise fut comprise dans le 1er Empire français, et fut ch.-l. d'arrondissement du département de la Méditerranée. Patrie du pape Eugène III, d'Ugolin, de Giunta et Nicolas Pisano, de Galilée, etc. B.

PISE (Province de), division administrative du royaume d'Italie, entre celles de Florence à l'E., de Sienne au S., la Méditerranée à l'O., et la province de Lucques au N.; 2,930 kil. carrés; 243,028 hab. Elle correspond à peu près au territoire de l'anc. république de Pise, et s'étend le long de la Méditerranée depuis l'Arno jusqu'au S. de Piombino. Elle se divise en 2 arrondissements: *Pise* et *Volterra*.

PISE (Léonard de). *V.* FIBONACCI.

PISEK, v. des États autrichiens (Bohême), ch.-l. de cercle, sur la Wotawa, à 96 kilom. S.-S.-O. de Prague; 5,000 hab. Ecole pour les enfants de militaires. — Le cercle de Pisek au S.-O. de la Bohême, entre ceux de Prague, Pilsen, et la Bavière, a 4,446 kil. carr., et 293,843 hab.

PISIDÈS (George). *V.* GEORGE PISIDÈS.

PISIDIE, *Pisidia*, anc. contrée du S. de l'Asie-Mineure, bornée à l'E. par l'Isaurie et la Cilicie, au S. par la Pamphylie, au N. par la Phrygie Paroréade ou montagneuse, à l'O. par la Lycie. De ce côté, elle se nommait plus particulièrement *Milyade*. Pays montagneux, traversé par le Taurus, et cependant fertile; on y trouvait d'abondants pâturages, beaucoup d'oliviers, des vignobles renommés, entre autres celui d'*Amblada*, dont le vin était employé comme remède, et des forêts de toutes sortes d'arbres, surtout de storax, dont on retirait une sorte de gomme. — Les Pisidiens, de la même race que les Ciliciens, étaient un peuple de brigands qui surent longtemps se maintenir libres, dans leurs montagnes, entre tous les conquérants auxquels leur pays fut assigné (Perses; Alexandre, auquel ils envoyèrent dire qu'ils recevaient ses ordres en qualité d'amis; successeurs d'Alexandre; Galates, dont le roi Amyntas avait reçu d'Antoine la Pisidie avec la Pamphylie et la Lycaonie). Les Romains seuls parvinrent à les soumettre entièrement. Au IVe siècle, la Pisidie formait une province particulière, dépendant du diocèse d'Asie, de la préfecture et de l'empire d'Orient, et ayant pour capitale Antioche de Pisidie (*Ak-Schehr*). Les autres villes étaient: Selgé, la plus importante sous Auguste; Sagalassus, Termissus, Cibyra, Œnanda, Balbura et Bubon. Ce pays correspond auj. aux livahs d'*Ak-Schehr*, d'Hamid et au N. de celui de Beischehr dans l'eyalet de Caraman. C. P.

PISISTRATE, Athénien, parent de Solon, et chef des Hyperacriens, conçut le projet d'usurper le pouvoir suprême. Brave, éloquent, doué d'avantages extérieurs qui imposent à la multitude, il possédait aussi une grande fortune, et savait en user à propos. Un jour, il parut sur la place publique, couvert de blessures qu'il s'était faites lui-même, et prétendit avoir été ainsi maltraité par les Eupatrides, à cause de son dévouement aux intérêts du peuple. Autorisé à prendre une garde, qu'il augmenta peu à peu, il s'empara de la citadelle, en 561 av. J.-C. Solon essaya vainement de renverser cette tyrannie naissante. Bientôt chassé par Mégaclès et Lycurgue, rappelé en 556 par Mégaclès lui-même dont il épousa la fille Cœsyra,

Pisistrate fut expulsé de nouveau en 552, se retira en Eubée, ne ressaisit l'autorité qu'en 538, avec l'aide de Thèbes, d'Argos, et de Naxos, et la conserva jusqu'à sa mort, en 528. Pisistrate ne fut pas un tyran; sa modération égalait son habileté dans les affaires publiques; il se montra insensible aux injures, fit fleurir l'industrie, l'agriculture et les arts, embellit Athènes, bâtit les temples d'Apollon et de Jupiter Olympien, institua une subvention pour les citoyens blessés au service de leur pays, et donna une nouvelle édition des poëmes d'Homère, que l'on chanta désormais dans les Panathénées. Sa fermeté contribua à consolider les lois de Solon, qu'il était le premier à respecter. B.

PISKOPIA, anc. *Telos*, une des Sporades, au N.-O. de Rhodes; 7 kil. sur 5.

PISOGNE, v. du royaume d'Italie (Brescia); ch.-l. du Val Camonica, sur le lac d'Iseo, à 7 kil. S.-E. de Lovere; 3,477 hab. Forges à fer.

PISON (Lucius-Calpurnius), surnommé *Frugi*, tribun du peuple l'an 604 de Rome, 149 av. J.-C., proposa l'établissement d'un tribunal permanent pour juger les concussionnaires. Consul l'an 620, il fit lever aux esclaves révoltés le siége de Messine. Il fut encore censeur l'an 632. Habile orateur, jurisconsulte profond, Pison fut aussi historien, et composa des Mémoires ou annales de son temps. C'était un adversaire des Gracques.

PISON, *Lucius Calpurnius Piso Cæsoninus*, nommé consul l'an 695 de Rome, 58 av. J.-C., par le crédit de César, son gendre, se joignit à Clodius pour faire exiler Cicéron, et l'aida ensuite à piller les villas de l'orateur. Proconsul en Macédoine, l'an 696, il se signala par ses déprédations, et n'échappa à un châtiment mérité que grâce à César. Il fut censeur l'an 703. Nous avons de Cicéron un discours véhément contre lui.

PISON (Lucius-Calpurnius), fils du précédent, consul et préfet de Rome sous Auguste, est regardé comme le père des jeunes Pisons à qui Horace adressa son *Art poétique*.

PISON (Cnéius-Calpurnius), consul sous Auguste, obtint le gouvernement de la Syrie sous Tibère. Accusé d'avoir empoisonné Germanicus, l'an 772 de Rome, 19 de J.-C., et voyant Tibère prendre au sérieux le rôle de juge qu'il avait accepté, il se donna la mort. D'autres ont pensé que Tibère le fit tuer, pour n'être point compromis par ses révélations. Quoi qu'il en soit, Pison méritait son sort, car c'était un homme cruel jusqu'à la férocité.

PISON (Cnéius-Calpurnius), fut l'âme d'une conspiration qui se forma contre Néron, l'an 818 de Rome, 65 de J.-C., et dans laquelle entrèrent Sénèque, Lucain, nombre de sénateurs et de chevaliers. On voulut lui donner l'Empire. Le complot ayant été découvert, il se fit ouvrir les veines dans un bain.

PISON, *Calpurnius Piso Licinianus*, issu de la famille des Crassus, dut à sa naissance illustre, à ses mœurs sévères et à ses hautes qualités, d'être désigné par Galba, pour succéder à l'Empire. Mais il trouva un compétiteur dans Othon. Celui-ci souleva les prétoriens, qui massacrèrent le vieil empereur. Pison, blessé, fut arraché du temple de Vesta, où il s'était réfugié, et décapité, l'an 821 de Rome, 68 de J.-C.

PISON (Guillaume), naturaliste hollandais du XVII^e^ siècle, exerça la médecine à Leyde et à Amsterdam, suivit le prince de Nassau au Brésil, puis entra au service du grand-électeur Frédéric-Guillaume. Ses découvertes, et celles de Margraff, jeune allemand qu'il avait emmené avec lui au Brésil, furent publiées par Laet, sous le titre d'*Historia naturalis Brasiliæ*, Leyde, 1648, in-fol. Pison et Margraff ont fait connaître à l'Europe l'ipécacuanha. Un genre de plantes, de la famille des nyctaginées, porte le nom de Pison.

PISORACA, nom anc. de la PISUERGA.

PISQUETON. *V.* PIZZIGHETTONE.

PISSELEU (Anne de). *V.* ETAMPES (duchesse d').

PISSOS, ch.-l. de cant. (Landes), arr. et à 58 kil. N.-O. de Mont-de-Marsan; 561 hab. Fabr. de térébenthine; forges.

PISSYRE, v. de Thrace, au S. Il y avait là un étang, que les troupes de Xerxès mirent à sec sans pouvoir étancher leur soif.

PISTES ou PITRES, vge (Eure), arr. et à 20 kil. N. de Louviers, près de l'embouchure de l'Andelle dans la Seine; 1,075 hab. — Un édit y fut rendu par Charles le Chauve en 864. Il ordonne une refonte des monnaies, limite à 10 le nombre des villes qui auront le droit d'en frapper, en établit l'empreinte et le titre, promulgue des peines contre les faux-monnayeurs, prescrit des mesures pour la police des marchés, un recensement des hommes libres obligés au service militaire, certains adoucissements au sort des esclaves et des colons, etc.

PISTEUR, *Pistor*, domestique qui, chez les anc. Romains, avant l'invention des meules, pilait le blé dans un mortier pour en extraire la farine propre à faire le pain. Plus tard, l'an 580 de Rome, il y eut dans la ville des pisteurs publics, qui gardèrent ce nom, bien qu'ils moulussent le blé dans des meules. Ils faisaient aussi le pain. Du temps d'Auguste, on les organisa en colléges, composés d'affranchis. Malgré l'établissement des pisteurs publics, il y eut toujours des pisteurs privés dans le service des grandes maisons. C. D—Y.

PISTOIA ou PISTOIE, anc. *Pistoria*, v. de Toscane, sur la Bronia, ch.-l. d'arrond., prov. et à 33 kil. N.-O. de Florence; 11,887 hab. Evêché; tribunaux criminel et de 1^re^ instance. Collége dit de *Forteguerri*. Ecole de chirurgie, 2 bibliothèques, cabinet d'histoire naturelle, jardin botanique. Célèbre fabrique d'orgues. Manuf. de draps, d'armes et de quincaillerie. On remarque : la cathédrale de St-Jacques, restaurée au XII^e^ siècle par Nicolas de Pise, et près de laquelle est un beau baptistère; les églises Ste-Marie, de l'Humilité, St-François, et St-Dominique; l'hôtel-de-ville; le palais de la Sapienza. — C'est l'anc. cité d'Etrurie où Catilina fut défait et tué par Pétréius, l'an 690 de Rome, 63 av. J.-C. République au moyen âge, souvent en querelle avec celle de Pise, qui la soumit pendant quelque temps, 1348, elle recouvra son indépendance, pour la perdre encore en passant sous le joug des Florentins vers 1406. Joachim Murat y fut battu par les Autrichiens en 1815. Patrie du pape Clément IX. — La sous-préfecture de Pistoia compte 100,085 hab.

PISTOIA (CINO DA). *V.* CINO.

PISTOIA (Léonard de), peintre, né à Pistoia, fut employé dans les travaux que Raphaël était chargé d'exécuter au Vatican, suivit plus tard François Penni à Naples, et le remplaça dans la direction de son école. On regarde comme son chef-d'œuvre un tableau représentant *Saint Pierre et d'autres saints couronnant le trône de la Vierge*, à Castel-Guidi, près de Pistoia. Il était bon coloriste, mais faible dessinateur.

PISTOIA (Frère Paul de), élève et rival de Baccio della Porta, exécuta, d'après les dessins de ce peintre, plusieurs beaux tableaux pour la ville de Pistoia.

PISTOLE, monnaie d'or d'Espagne, qui valut 8 fr. 94 c. sous Philippe II, et jusqu'à 21 fr. 80 sous Philippe IV. En France, où elle fut reçue à la suite du mariage de Louis XIV, ce fut une sorte de louis d'or, qui valut 11 livres 12 sols, puis 12 livres 10 sols en 1690, et 14 livres en 1694. Un édit de 1692 en avait fixé la valeur à 10 livres. Au XVIII^e^ siècle, la pistole finit par n'être plus qu'une monnaie de compte exprimant une valeur de 10 livres.

PISTORIA, nom anc. de PISTOIA.

PISTORIUS (Jean), né en 1546 à Nidda (Hesse), m. en 1608, exerça d'abord la médecine, s'occupa ensuite de jurisprudence, devint conseiller du margrave de Bade-Durlach, travailla à répandre la Réformation dans les Etats de ce prince, fut un des trois membres luthériens du collége de Ratisbonne en 1541, puis rentra dans l'Eglise romaine, se fit prêtre, et combattit avec zèle les protestants. On lui doit : *Rerum polonicarum scriptores*, Bâle, 1582, 3 vol. in-fol.; *Rerum germanicarum scriptores*, ibid., 1582-1584-1607, 3 vol. in-fol., réimpr. avec des additions par B.-G. Struvius, Ratisbonne, 1726, 3 vol. in-fol.

PISTRINE, *Pistrina*, établissement dans lequel, chez les anc. Romains, on moulait le blé, et on faisait le pain pour vendre au public. Il a été découvert à Pompéi un établissement complet de ce genre, avec ses moulins, son four, et tous les accessoires pour pétrir la pâte. Il y avait des pistrines banales, où les pisteurs travaillaient à façon pour le public, et d'autres où l'on vendait aux consommateurs le pain tout fait. Sous Valens et Valentinien, Rome avait 230 pistrines publiques, environ. C. D—Y.

PISUERGA, anc. *Pisoraca*, riv. d'Espagne, affl. du Douro au-dessous de Valladolid, a sa source dans le N. de la prov. de Palencia, arrose cette province et celles de Burgos et de Valladolid. Cours de 260 kil. Elle reçoit l'Arlanzon et le Carrion.

PITANE, v. de Mysie, sur l'Evénus. Patrie d'Arcésilas. On y faisait des briques qui nageaient sur l'eau. Auj. *Tchanderli*.

PITAU (Nicolas), graveur en taille-douce, né à Anvers en 1633, m. à Paris en 1676, a exécuté, entre autres planches, une très-belle gravure de la *Sainte-Famille* de Raphaël; une série de 16 portraits, parmi lesquels on

distingue ceux de *St François de Sales*, de *Cromwell*, de *Colbert*, etc.

PITCAIRN, île de l'Océanie (Polynésie), par 25° 3' 57" lat. S. et 132° 28' 47" long. O. Bananes, cannes à sucre. — Découverte par Carteret en 1767. Habitée par les descendants des révoltés du navire anglais le *Bounty*, 1788, au nombre de 170 en 1852. Il n'y a pas de Code pénal; la terre est possédée en commun; les boissons spiritueuses sont défendues : on trouve très-peu d'argent monnayé (environ 200 dollars).

PITCARN (Archibald), médecin, né à Edimbourg en 1652, m. en 1713, étudia d'abord la théologie et le droit, puis la médecine à Montpellier et à Paris, et occupa pendant un an une chaire de médecine à Leyde, 1692-93. Il fut un défenseur opiniâtre des théories iatro-mathématiques. Ses œuvres complètes ont été publiées à Venise, 1793, et à Leyde, 1797, in-4°.

PITEA, riv. de Suède, naît dans les monts Kölen, coule au S.-E. à travers la Botnie, et se jette dans le golfe de Botnie près de la ville de son nom; cours de 350 kil., environ.

PITEA, v. de Suède, ch.-l. de la Botnie septentrionale, port à l'embouch. de la riv. de son nom dans le golfe de Botnie, à 900 kil. N. de Stockholm; 1,600 hab.

PITHECUSA, île du golfe de Naples, sous laquelle, dit la Fable, de Typhon gît écrasé, et dont les habitants furent changés en singes (en grec *pithêkoi*) par Jupiter. Auj. *Ischia*.

PITHÉGIES (du grec *pithos*, tonneau, et *orgein*, ouvrir), fêtes des anc. Grecs en l'honneur de Bacchus, célébrées dans le mois Posidéon. Après les sacrifices, on ouvrait les tonneaux, et l'on donnait à boire aux ouvriers et gens de service.

PITHIVIERS, *Pituerium*, s.-préf. (Loiret), à 42 kil. N.-E. d'Orléans, sur le ruisseau de l'Œuf, qui prend ensuite le nom d'Essonne; 4,600 hab. Tribunal de 1re instance. Ville très-ancienne, fortifiée au moyen âge, elle fut prise par les Anglais en 1428, par le prince de Condé en 1562 et 1567, par Henri IV en 1589. Vieille abbaye. Patrie du mathématicien Poisson, à qui l'on a élevé une statue en 1851. Fabr. de pâtés d'alouettes, gâteaux aux amandes; commerce de vins communs, safran, cire, miel blanc, laines. Exploit. de pierres de taille. Dans les environs, on remarque les ruines du château d'Yèvre, la fontaine minérale de Segray, et la grotte de St Grégoire.

PITHO, déesse de la persuasion chez les anc. Grecs. On la disait fille de Vénus. Elle avait un temple à Egialée, et une statue faite par Praxitèle dans le temple de Bacchus à Mégare.

PITHOM, v. d'Egypte. *V.* HEROOPOLIS.

PITHON, un des généraux d'Alexandre, gouverneur de la Médie après la mort de ce prince, fut chargé par Perdiccas de combattre les Grecs révoltés dans la Haute-Asie, le suivit dans son expédition en Egypte, fut un de ceux qui l'assassinèrent sur les bords du Nil, reçut alors le titre de régent de la famille du conquérant, auquel il ne tarda point à renoncer en faveur d'Antipâter, aida Antigone à vaincre Eumène, puis le trahit, et fut mis à mort par ses ordres, 316 av. J.-C.

PITHOU (Pierre), savant magistrat, né à Troyes en 1539, m. en 1596, étudia sous Turnèbe et Cujas, fut reçu avocat à 21 ans, et renonça à la plaidoirie pour donner des consultations, qui lui méritèrent le surnom de *Sage Arbitre*. Forcé de s'expatrier comme calviniste, il alla, sur la demande du duc de Bouillon, rédiger des lois pour la ville de Sedan, puis se retira à Bâle, où il se fit éditeur de l'*Histoire* de Paul Diacre et de la *Vie de Frédéric Barberousse*, par Othon de Freisingen. L'édit de pacification de 1570 lui permit de revenir en France; il faillit périr dans la St-Barthélemy, abjura, et fut successivement bailli de Tonnerre, et procureur-général près la chambre de justice établie en Guyenne. Pendant les troubles de la Ligue, il fut un des auteurs de la *Satire Ménippée*; un savant *Mémoire aux évêques*, où il entreprit de prouver qu'ils pouvaient sans le pape relever Henri IV de l'excommunication, contribua beaucoup au succès de ce prince, qui le chargea temporairement d'exercer, au Parlement de Paris, les fonctions du procureur-général, dont il était substitut. Ses principaux ouvrages sont: *Libertés de l'Eglise gallicane*, 1639, dont Dupin aîné a donné deux éditions, en 1824 et 1825, avec notes; *Gallicæ Ecclesiæ in schismate status*, in-8°; *Commentaire sur la Coutume de Troyes*, 1689, in-fol.; *Codex canonum vetus ecclesiasticum*, in-fol.; *Corpus juris canonici*, 1687, 2 vol. in-fol., en collaboration avec son frère, François Pithou; *Observations sur le Code et les Novelles*, 1689, in-fol., édition à laquelle est joint un parallèle des lois de Moïse avec les lois romaines. Pithou est le 1er éditeur du *Pervigilium Veneris*, des *Fables de Phèdre*, etc.; il donna aussi des éditions de Salvien, de Juvénal, de Pétrone. J. T.

PITHOU (François), frère du précédent, né à Troyes en 1543, m. en 1621, étudia le droit sous Cujas, dut s'exiler comme calviniste, se convertit vers 1575 au catholicisme, et fut reçu avocat au parlement de Paris en 1580. Il combattit par ses écrits les prétentions ambitieuses de l'Espagne, fut chargé, après le traité de Vervins, de régler les limites de la France septentrionale et des Pays-Bas espagnols, et remplit les fonctions de procureur-général près d'une chambre instituée pour poursuivre les malversations financières. Il a laissé : un *Glossaire* pour l'intelligence de la législation au moyen âge; un *Traité de la grandeur des droits, prééminences et prérogatives des rois et du royaume de France*, 1587, in-8°; un autre *de l'Excommunication et de l'Interdit*, etc. B.

PITIC, v. du Mexique (Dép. de Sonora), à 200 kil. S.-O. d'Arispe; 5,000 hab. Comm. de thé, café, chocolat, sucre, etc., elle est appelée auj. *Hermosillo*.

PITIGLIANO (Nicolas ORSINI, comte de), célèbre capitaine italien, né en 1442, m. en 1510, commanda, avec Alviano, les troupes vénitiennes contre la ligue de Cambrai, perdit la bataille d'Aignadel, 1509, et défendit avec succès Padoue contre l'empereur Maximilien Ier.

PITINUM, v. de l'Italie ancienne (Samnium), chez les Vestins. Auj. *Torre di Pitino*.—v. de l'Ombrie, près de la ville moderne de *Macerata*. — v. de l'Ombrie, près de *Sasso-Corbato*.

PITISCUS (Barthélemy), mathématicien, né en 1561 à Schlaune (Silésie), m. en 1613, fut précepteur, puis chapelain de l'électeur palatin Frédéric IV. On a de lui : *Trigonometriæ libri* X, *item Problematum... lib.* X, 3e édit., 1612. Il donna une édition corrigée de l'*Opus palatinum de triangulis* de Rheticus, sous le titre de *Canon doctrinæ triangulorum ad decades secundorum scrupulorum*, 1613, et une autre du *Thesaurus mathematicus* du même auteur, 1613.

PITISCUS (Samuel), philologue, petit-neveu du précédent, né à Zutphen en 1637, m. en 1727, fut recteur du collége de St-Jérôme à Utrecht en 1682. On lui doit un *Lexicon antiquitatum romanarum, in quo ritus et antiquitates tum Græcis et Romanis communes, tum Romanis particulares exponuntur*, Leeuwarden, 1713, 2 vol. in-fol., ouvrage qui lui coûta 10 ans de travail, et dans lequel sont cités les textes originaux; l'abbé Barral en a donné un abrégé en français, Paris, 1766, 3 vol. in-8°. On doit encore à Pitiscus : un *Lexicon latino-belgicum*, Amsterdam, 1704, in-4°; des éditions de *Quinte-Curce*, 1685-93; de *Solin*, 1689; de *Suétone*, 1690; d'*Aurelius Victor*, 1696.

PITOT (Henri), géomètre et ingénieur, né en 1695 à Aramon (Languedoc), m. en 1771, publia, en 1731, une *Théorie de la manœuvre des vaisseaux*, in-4°, que le gouvernement adopta pour l'instruction de la marine, et qui lui valut d'être nommé membre de la Société royale de Londres. Ingénieur en chef du Languedoc en 1740, et inspecteur-général du canal des Deux-Mers, il construisit le magnifique aqueduc de la fontaine St-Clément à Montpellier. Plusieurs de ses Mémoires sont imprimés dans le recueil de l'Académie des Sciences.

PITRES. *V.* PISTES.

PITROU (Robert), inspecteur-général des ponts-et-chaussées, né à Mantes en 1684, m. en 1750, est inventeur des cintres de bois dits *cintres retroussés*, et d'un échafaudage volant, aussi solide qu'ingénieux. Il a laissé des dessins d'architecture et de charpente, publiés par Tardif, son gendre, 1756, in-fol.

PITT (William), *lord Chatham*, un des plus grands hommes d'Etat de l'Angleterre, né à Westminster en 1708, m. en 1778, fit ses études à Eton et à Oxford, voyagea ensuite en France et en Italie, et, à son retour, acheta une commission de cornette de cavalerie. Mais la goutte, dont il souffrit dès l'âge de 16 ans, le détermina à entrer dans la vie politique : il étudia les lois, se forma à l'éloquence par la lecture des orateurs de l'antiquité, et entra au parlement en 1735. Dès le début, il se posa en adversaire décidé de Robert Walpole, et tel fut le talent qu'il déploya et le succès qu'il obtint, que la duchesse de Marlborough laissa dans son testament un legs de 10,000 livres au jeune orateur. Le gouvernement lui retira son grade de cornette; ses attaques n'en devinrent que plus vives, et elles ne contribuèrent pas peu à la chute de ce ministère, 1743. Le duc de Newcastle lui fit accepter, en 1746, les places de vice-trésorier de l'Irlande et de payeur-général de l'armée; mais un dissentiment s'étant élevé entre le ministère et lui, 1755, il résigna ses fonc-

tions. Nommé, en 1756, secrétaire d'Etat pour le département du Sud, il refusa de suivre la politique guerroyante de George II, et donna encore sa démission. L'opinion publique se prononça pour lui avec tant de force, que le roi le replaça à la tête des affaires (juin 1757), avec le titre de ministre d'Etat des affaires étrangères. Les finances furent réorganisées; l'Angleterre, dans la guerre de Sept-Ans, domina presque tous les cabinets de l'Europe, fut absolue sur les mers, et agrandit, aux dépens de la France, ses colonies dans l'Inde et dans l'Amérique. La mort de George III, 1760, fit reparaître l'opposition réduite au silence par de tels services; Pitt, voyant son influence combattue par la jalousie de ses collègues, et ne pouvant faire adopter d'énergiques mesures contre l'Espagne à la suite du *Pacte de Famille* (*V. ce mot*), abandonna le pouvoir (octobre 1761). La paix de 1763 fut mal accueillie en Angleterre. Pitt, malgré ses infirmités, se rendit au parlement pour la blâmer, et s'éleva aussi contre les *warrants* généraux, sortes de lettres de cachet contre les écrivains. Quand la guerre d'Amérique éclata, Pitt s'attacha à défendre également les droits de la métropole et les libertés des colonies. Sur les instances du gouvernement, qui le nomma pair d'Angleterre et vicomte de Chatham, 1766, il forma un nouveau cabinet; mais il n'y voulut d'autre poste que celui de lord du sceau. Vers la fin de 1768, ses souffrances toujours croissantes ne lui permirent plus de supporter les affaires; mais chaque fois qu'il crut sa présence et sa parole nécessaires, il vint protester contre les mesures arbitraires et tyranniques qui devaient amener la perte de l'Amérique; quand le duc de Richmond proposa au parlement de reconnaître l'indépendance des Etats-Unis, s'arrachant de son lit de douleur, il vint, presque mourant, élever la voix contre ce démembrement de la monarchie; brisé par ce suprême effort, il s'évanouit, et ne survécut qu'un mois à cet accident. Le peuple l'avait surnommé le *grand député des Communes*. On l'inhuma à Westminster, où un monument lui fut élevé aux frais de l'Etat. Comme orateur, lord Chatham se distinguait par une heureuse réunion de qualités diverses, la véhémence, la sagacité, la correction et la beauté du style. Il a laissé, outre ses discours, quelques essais poétiques, des *Lettres* à son neveu (lord Camelford), publiées par lord Grenville en 1804. *V. Histoire du comte de Chatham*, par F. Thackeray, Londres, 1827, 2 vol. in-4°; *Correspondance de lord Chatham*, Londres, 1838, in-8°. F—T.

PITT (William), 2e fils du précédent, né à Hayes (Kent) en 1759, m. en 1806. Elevé jusqu'à l'âge de 14 ans dans la maison paternelle, il continua ses études à l'université de Cambridge, se fit recevoir avocat en 1780, fut député d'Appleby à la Chambre des Communes en 1781, et combattit les ministres North et Rockingham, au sujet de quelques réformes à introduire dans la liste civile. A la chute du ministère North, la place de vice-trésorier d'Irlande lui fut offerte; il la refusa. En 1782, il souleva la question de la réforme parlementaire; mais sa motion fut repoussée, et lui-même, devenu ministre, ne permit pas qu'on la renouvelât. Il entra au ministère à la suite de lord Shelburne, 1782, et remplit les fonctions de chancelier de l'Echiquier. Le ministère voulait s'adjoindre Fox; Pitt fut chargé de négocier un rapprochement; mais les deux rivaux ne purent s'entendre, et de cette entrevue datent ces hostilités sans trêve qui durèrent autant que leur vie. Fox s'unit à lord North, et forma une coalition contre le jeune ministre, qui dut donner sa démission, 1783. Après un court voyage en France, seul moment de repos de sa vie laborieuse, Pitt combattit le bill de Fox sur le gouvernement de l'Inde, renversa le ministère dit *de coalition*, et, à 24 ans, se trouva premier ministre (18 décembre 1783). Il avait contre lui la majorité des Communes, et une opposition redoutable par le nombre et le talent de ses membres. Après trois mois d'une lutte incessante où il ne pouvait prendre le dessus, il tenta un coup hardi, la dissolution du parlement. La nation sanctionna cet acte de vigueur, et Pitt ouvrit la session avec une majorité très-prononcée. Il dirigea alors tous ses efforts vers les finances. Plusieurs bills sur la contrebande furent adoptés; l'adjudication des emprunts, jusqu'alors abandonnés aux amis des ministres, se fit au plus offrant; diverses taxes somptuaires furent établies. De plus, Pitt créa une caisse d'amortissement pour l'extinction de la dette publique, et substitua le papier-monnaie aux espèces dans les paiements de la Banque. Grâce à toutes ces mesures, il avait réalisé, en 1786, un excédant de 900,000 liv. sterl. Il proposa à son tour un bill sur le gouvernement de l'Inde, qui ne fut adopté qu'en 1784, modifié par les amendements de Burke et de Fox. Les élections de Westminster, 1784, les relations commerciales à établir entre l'Angleterre et l'Irlande, 1785, le procès d'Hastings, 1786-95, la demande de la révocation du *Test*, faite par les dissidents, 1787, absorbèrent ensuite l'activité du ministre. La menace d'une intervention française dans les affaires de la Hollande alarma Pitt, qui fit des préparatifs de guerre, intimida le cabinet de Versailles, et conclut la *triple alliance* de l'Angleterre, de la Prusse et des Provinces-Unies, 1788. La même année, le roi tombait malade, et Pitt gagna une grande popularité en niant les droits du prince de Galles à la régence et en revendiquant ceux du parlement. La Révolution française, qui éclata bientôt, ne le passionna point au début; il n'en comprit pas d'abord la portée. Ce ne fut qu'après l'exécution de Louis XVI qu'il renvoya l'ambassadeur, le marquis de Chauvelin, et qu'il manifesta à l'égard de la France cette haine qui l'anima jusqu'à la fin de sa vie : dès lors il déclara hautement qu'il lui vouait une *guerre à mort*, et pendant huit ans, 1793-1800, soudoya contre elle trois coalitions. A l'intérieur, il suspendit l'*habeas corpus*, proclama l'*alien-bill*, étouffa l'opposition dans la Chambre des Communes. Mais 25 emprunts négociés en quinze ans avaient épuisé la nation; la paix était nécessaire. Pitt ne voulut pas la signer, et donna sa démission, 1802. Rentré au pouvoir en 1804, il s'occupa de former une 4e coalition; la victoire d'Austerlitz anéantit les espérances de Pitt, qui, souffrant déjà de la goutte, tomba gravement malade, et mourut dans sa maison de campagne de Pultney. On lui éleva un monument à Westminster, et l'Etat se chargea du paiement de ses dettes. Pitt fut un grand financier, et un très-habile administrateur. Il avait le sentiment du pouvoir à un haut degré, et l'on a dit de lui qu'*il était né ministre*. Il joignait à ces grandes qualités le don de l'élocution, parlait avec facilité et lucidité, avec un très-heureux choix d'expressions, se montrait dialecticien serré et pressant, et maniait supérieurement le sarcasme. Généralement calme dans la discussion, il manquait de dignité, quoique son ton fût imposant, et il avait très-rarement l'élan, la chaleur, l'animation passionnée du grand orateur. Ses principaux discours ont été publiés, avec ceux de Fox, par Jussieu et Janvry, 1819-20, 12 vol. in-8°. *V.* Gifford, *Histoire de la vie politique de Pitt*, en anglais, 1809, 3 vol. in-4°, et 6 vol. in-8°; *Mémoires et Vie de Pitt*, par Tomline, évêque de Winchester, son ancien précepteur et secrétaire, 2 vol. in-4°, et 3 vol. in-8°. F—T.

PITTACUS, un des sept sages de la Grèce, né à Mitylène vers 650 av. J.-C., m. en 579, s'unit aux frères du poëte Alcée pour chasser les tyrans de sa patrie, vainquit en combat singulier le général athénien Phrynon en l'enveloppant d'un filet caché sous son bouclier, reçut de ses concitoyens l'autorité souveraine, mais n'en usa que pour rétablir l'ordre et promulguer des lois. Lors de son abdication volontaire, il n'accepta qu'une partie des terres que la reconnaissance publique lui offrait. Pittacus avait composé des *Elégies* et un *Discours sur les lois;* ces écrits sont perdus, mais on trouve sous son nom beaucoup de maximes dans le recueil : intitulé *Septem sapientûm dicta*, Paris, 1551-53, in-8°. B.

PITTHÉE, *Pittheus*, fils de Pélops et d'Hippodamie, fut roi de Trézène. Célèbre par sa sagesse, il maria sa fille Ethra avec Egée, roi d'Athènes, éleva Thésée, son petit-fils, et Hippolyte, son arrière-petit-fils.

PITTHEM, v. de Belgique (Flandre occidentale), à 20 kil. S. de Bruges; 5,000 hab.

PITTORIO (Louis Bigi, dit), en latin *Pictorius*, poëte latin moderne, né à Ferrare en 1454, m. en 1525, a laissé : *Candida*, Modène, 1491, in-4°; *Tumultuariorum carminum lib.* VII, ibid., 1492, in-4°; *Christianorum opusculorum lib.* III, ibid., 1496 ou 1498, in-4°; *Epigrammatum in Christi vitam libellus*, Milan, 1513, in-4°; *In cœlestes proceres hymnorum epitaphiorumque liber*, ibid., 1514, in-4°; *Sacra et satyrica epigrammata, elegiæ*, etc., ibid., 1514, in-4°; *Hippolytæ epigrammatum per dialogos opus, libri* VI, Venise, 1516, etc.

PITTSBOURG, v. des Etats-Unis (Pensylvanie), ch.-l. du comté d'Alleghany, au confluent de l'Alleghany et de la Monongahela, qui y forment l'Ohio, à 588 kil. N.-O. de Philadelphie; par 40° 26′ 15″ lat. N., et 82° 18′ 30″ long. O.; 50,000 hab. Siége d'une *Circuit-court*. Evêché catholique, académie, bibliothèque. Fonderie de canons; centre manufacturier très-important : fonderies de fer, cuivre, acier; fabr. de machines, taillanderie, quincaillerie, produits chimiques, etc.; verreries, cristalleries; manuf. de laine et de coton. Chantiers de construction; nombreux chemins de fer et canaux; principal entrepôt pour l'O. et l'E. Riches mines de fer, cuivre, plomb, anthracite, houille

aux environs. — Cette ville fut fondée en 1760, auprès du fort Duquesne, bâti par les Français.

PITTSFIELD, brg des Etats-Unis (Massachussetts), à 9 kil. N. de Lenox; 3,800 hab. Lainages.

PITUERIUM, nom latin de PITHIVIERS.

PITYONTE, *Pityus*, anc. v. de Colchide, chez les Lazes, au N.-O., sur le Pont-Euxin. C'était, sous l'empire romain, l'entrepôt du commerce du Nord avec l'Orient.

PITYUSES, îles de la Méditerranée, dans l'archipel des Baléares, comprenant *Iviça* et *Formentera*. Elles tiraient leur nom des pins dont elles étaient couvertes.

PIURA, v. du Pérou; 5° 13' lat. S., 82° 55' long. O.; 11,000 hab. Ch.-l. de la province littorale de son nom, entre l'Equateur au N., le département de Libertad au S. et à l'E., l'Océan à l'O.; 74,372 hab. C. P.

PIXÉRÉCOURT (René-Charles GUILBERT DE), auteur dramatique, né en 1773 à Nancy, m. en 1844, après avoir suivi son père en émigration, 1791, revint à Paris pendant la Terreur, avec l'intention de travailler pour le théâtre. Il attendit pendant 5 ans une 1re représentation, qui n'eut lieu qu'en 1797; ce fut un succès, et il lui ouvrit tous les théâtres secondaires, sur lesquels il fit jouer, pendant plus de 30 années, au moins 120 pièces, parmi lesquelles on remarque surtout des mélodrames, presque toujours intéressants et toujours moraux. Les principaux sont: *les Mystères d'Udolphe*, 5 actes, 1798; *Cœlina, ou l'Enfant du mystère*, 1800; *le Pèlerin blanc*, 1801; *l'Homme à trois visages*, 1801; *la Femme à deux maris*, 1802; *les Mines de Pologne; Tékéli*, 1803; *la Forteresse du Danube*, 1805; *les Ruines de Babylone*, 1810; *le Chien de Montargis*, 1814, etc.; toutes ces pièces sont en 3 actes, mesure ordinaire des mélodrames de ce temps. Pixérécourt obtint de très-grands succès, qui lui valurent de la part des journalistes les surnoms un peu ironiques de *Shakspeare*, de *Corneille*, de *Crébillon des boulevards*. Ses pièces ont peu de valeur littéraire: elles réussirent par une habile conception, une mise en scène pittoresque, et un style enflé, ronflant, fort goûté des spectateurs pour lesquels il écrivait. Pixérécourt a publié son *Théâtre choisi*, Nancy, 1841-43, 4 vol. in-8°, qui contient seulement une vingtaine de mélodrames. Il avait traduit, en 1804, les *Souvenirs de Paris* de Kotzebue. J. T.

PIZARRE (François), conquérant du Pérou, né en 1475 à Truxillo (Estramadure), m. en 1541, était fils naturel d'un gentilhomme, dont il prit le nom. Gardeur de pourceaux dans sa jeunesse, il perdit un de ces animaux, prit la fuite, et s'embarqua pour l'Amérique. Il fut de l'expédition de Balboa, qui découvrit la mer du Sud, 1513. Animé lui-même de la passion des découvertes, il s'associa avec Almagro et Luque, et, de 1524 à 1527, explora les régions au S. de Panama. Ne pouvant poursuivre sans le secours du gouvernement espagnol, il vint en Espagne demander à Charles-Quint le titre de vice-roi des contrées qu'il avait reconnues, 1528; de retour en Amérique, il équipa 3 vaisseaux, occupa en 1531 l'île de Puna, qui lui facilitait l'entrée du Pérou, et se présenta dans ce pays comme l'allié d'Huescar contre Atahualpa. Ce dernier fit sa soumission, fut pris néanmoins par trahison, contraint de payer une contribution énorme, et enfin mis à mort. Tandis qu'Almagro tentait de subjuguer le Chili, 1533-34, Pizarre occupa Quito et tout le Pérou, et fonda Lima, 1535. Bientôt les deux conquérants se brouillèrent, et marchèrent l'un contre l'autre: Almagro fut battu à Cuzco, 1538, et décapité; mais son fils et ses partisans le vengèrent, en assassinant Pizarre. B.

PIZARRE (Gonzalès), frère du précédent, l'accompagna dans la conquête du Pérou, et l'aida à triompher d'Almagro. Nommé gouverneur de Quito, il entreprit une expédition qui le mena jusqu'à la rivière des Amazones, ne rentra au Pérou qu'après le meurtre de son frère, dont il rallia les partisans, et réussit à régner en maître absolu de 1544 à 1547. Attaqué par Pedro de la Gasca, que Charles-Quint avait envoyé au Pérou avec des pouvoirs illimités, 1548, il fut abandonné de ses troupes, fait prisonnier, et condamné à mort comme rebelle. B.

PIZZIGHETTONE, le *Pisqueton* des auteurs français, brg du royaume d'Italie, situé dans la province et à 24 kil. O.-N.-O. de Crémone, au confluent de l'Adda et du Serio; 4,263 hab. Château-fort construit en 1123 par les Crémonais; François 1er y fut retenu quelque temps prisonnier, après la bataille de Pavie.

PIZZO, v. du royaume d'Italie (Prov. de Catanzaro), à 9 kil. N.-N.-E. de Monteleone, sur le golfe de Sainte-Euphémie; 8,785 habitants. Joachim Murat y débarqua le 8 octobre 1815, pour reconquérir le royaume de Naples, fut arrêté immédiatement, condamné, et fusillé le 13. Le roi Ferdinand IV donna à cette occasion le titre de *très-fidèle* à cette ville, et l'exempta d'impôts.

PLABENNEC, ch.-l. de cant. (Finistère), arr. et à 20 kil. N.-N.-E. de Brest; 382 hab.

PLACCIUS (Vincent), érudit, né à Hambourg en 1642, m. en 1699, professeur de morale et d'éloquence dans sa ville natale, a laissé: *Theatrum anonymorum et pseudonymorum*, 1674, in-4°, et 1708, in-fol., avec supplément par Mylius, 1740; *Liber de jurisconsulto perito*, 1693, in-8°; *Carmina juvenilia*, Amsterdam, 1667, in-12; *de Arte excerpendi*, Hamb., 1689, in-8°, etc.

PLACENCIA. *V.* PLASENCIA.

PLACENTIA, nom anc. de PLAISANCE.

PLACENTIUS ou LE PLAISANT (Jean-Léon), dominicain, né à St-Trond, près de Liége, m. vers 1548, a laissé: *Catalogus omnium antistitum Tungrensium, Trajectensium et Leodiensium*, Anvers, 1529, in-8°; *Pugna porcorum*, ibid., 1530, poëme en 253 vers, dont tous les mots commencent par un P, etc.

PLACERS. *V.* CALIFORNIE.

PLACIDIE, *Galla Placidia Augusta*, fille de Théodose le Grand, et sœur d'Arcadius et d'Honorius, née à Constantinople vers 388, m. en 450, fut prise par Alaric au siége de Rome en 410, dut épouser Ataulf, beau-frère du vainqueur, après la mort duquel elle recouvra la liberté, moyennant une forte rançon, et fut ensuite mariée, 417, à un général d'Honorius, Constance, dont elle eut Honoria et Valentinien III. Elle gouverna l'empire d'Occident au nom de ce dernier.

PLAID, en latin du moyen âge *Placitum*, nom donné aux assemblées. Le *Placitum generale* ou *Placitum majus*, appelé aussi *Mallum*, était l'assemblée générale des Francks sous la 1re et la 2e race, la même que le *Champ-de-Mars* et le *Champ-de-Mai* (*V. ces mots*). Il y avait aussi les Plaids locaux, *Placita minora*, où l'on ne s'occupait que des affaires d'une certaine division territoriale, sous la présidence du comte ou de son vicaire, et même d'un centenier ou d'un dizainier; c'est là que se rendait la justice, que se faisaient les convocations militaires, les ventes, les affranchissements, et la plupart des transactions civiles. Ces Plaids locaux, où les hommes libres de la circonscription étaient tenus de se rendre, se tenaient très-fréquemment dans l'origine, quelquefois toutes les semaines, au moins une fois par mois. On nommait *Plaid du palais* (*Placitum palatii*) le tribunal du roi, présidé par le roi lui-même ou le comte du palais; les grands (évêques, ducs, comtes, etc.), remplacés plus tard par les *Scabini palatii*, y avaient voix délibérative; ce Plaid recevait les appels des Rachimbourgs et des juridictions locales, jugeait les réunions illicites, les séditions, les délits et crimes des grands, etc. Après Charlemagne, on nomma aussi *Plaids* les assemblées de justice tenues par les seigneurs. — En Angleterre, la *Cour des plaids communs*, rendue permanente en 1215, jugeait les causes civiles, et particulièrement ce qui regardait les francs-fiefs. On appelait de ses décisions aux juges du *Banc du roi*. B.

PLAIDS (Chambre des). *V.* CHAMBRE.

PLAIES D'EGYPTE, nom donné aux châtiments dont Dieu, par les mains de Moïse et d'Aaron, punit le Pharaon, qui refusait de laisser partir les Hébreux. C'étaient: 1° le changement des eaux du Nil en sang; 2° la quantité de grenouilles dont le pays fut rempli; 3° les moucherons qui tourmentèrent les hommes et les animaux; 4° la multitude de mouches qui infecta la contrée; 5° une peste qui tua les troupeaux; 6° des ulcères qui attaquèrent les Egyptiens; 7° une grêle épouvantable; 8° une invasion de sauterelles; 9° des ténèbres épaisses qui couvrirent l'Egypte pendant trois jours; 10° le passage d'un ange exterminateur sur les premiers-nés des Egyptiens.

PLAINE (La), partie de la Convention qui siégeait en bas, au-dessous de *la Montagne*. On la nommait enroro *le Marais* (*V. ces mots*).

PLAIMPIED-GIVAUDINS, vge (Cher), arr. et à 12 kil. N.-E. de Bourges; 1,851 hab. Eglise romane.

PLAIN-CHANT. *V.* CHANT.

PLAINFAING, brg (Vosges), arr. et à 18 kil. S.-E. de St-Dié; 547 hab. Filature et tissage de coton.

PLAINTEL, brg (Côtes-du-Nord), arr. et à 14 kil. S.-S.-O. de St-Brieuc; 328 hab.

PLAISANCE, anc. *Placentia*, en italien *Piacenza*, ville forte du royaume d'Italie, située près de la rive droite du Pô et de l'embouchure de la Trebbia, à 53 kil. N.-O. de Parme, par 45° 2' 44" lat. N., et 7° 21' 24" long. E.; 39,320 hab. Evêché; ch.-l. de province; tribunal civil et criminel. Collége *Alberoni*; séminaire épiscopal. Il y avait jadis une Université, avec Facultés de droit et de méde-

cine, qui rivalisait avec celle de Parme. Institut *Gazzola* pour la peinture et la sculpture. Bibliothèque publique. On remarque : la maison de ville et la prison, vieilles constructions gothiques; le palais du gouverneur, restauré pendant l'occupation française; le palais Farnèse, inachevé; la cathédrale, du XIIe siècle, avec de belles peintures du Guerchin et des Carraches; l'église St-Augustin, œuvre de Vignole; l'église St-Sixte, surmontée de deux coupoles; la rue *Stradone* ou *Corso*. La ville a un aspect triste; elle est trop grande pour sa population; les églises et les palais sont en briques. Fabr. de lainages, soieries, céruse. Comm. de vins et de liqueurs. — Plaisance est, avec Crémone, la plus ancienne colonie romaine dans la Gaule Cisalpine. Près de là, à Campo-Morto, Annibal remporta sur les Romains un avantage, qui précéda de peu la bataille de Trasimène, 217 av. J.-C. L'an 923 de l'ère chrétienne, Rodolphe II, roi de la Bourgogne transjurane, y remporta aussi sur Bérenger Ier une victoire, qui lui assura la couronne d'Italie. En 1076, un concile des évêques de la Lombardie y prononça la déchéance du pape Grégoire VII; dans un autre concile, 1095, Urbain II prêcha aux Italiens la Ire croisade. Érigée en république pendant la guerre du Sacerdoce et de l'Empire, Plaisance fut du parti guelfe; après la chute de la maison de Hohenstauffen, 1254, elle subit la domination des Scotti, et, de 1332 à 1511, fit partie du duché de Milan. Puis elle passa, avec Parme, aux papes et aux Farnèse. Le 16 juin 1746, le maréchal de Maillebois et l'infant don Philippe furent battus près de Plaisance par le prince de Lichtenstein, commandant de l'armée impériale. Les Français occupèrent Plaisance en 1796 et 1800; elle fut un ch.-l. d'arrond. dans le département du Taro, de 1802 à 1814. Napoléon Ier donna à Lebrun le titre de *duc de Plaisance*. L'Autriche eut de 1815 à 1859 le droit de mettre garnison dans cette ville. Patrie du pape Grégoire X, des médecins Salicetti et G. Valla, de Ferrante Pallavicino.

PLAISANCE (Province de). *V. Supplément.*

PLAISANCE, ch.-l. de canton (Gers), arr. et à 34 kil. O.-N.-O. de Mirande, sur l'Adour; 1,787 hab. Tanneries.

PLAISANCE (le cardinal de). *V.* SEGA.

PLAISIRS DU ROI (MENUS-), nom donné autrefois aux dépenses du roi de France qui n'entraient pas dans les dépenses ordinaires, telles que fêtes, bals, spectacles à la cour. L'administration qui les réglait avait son hôtel et ses magasins à Paris, rue du Faubourg-Poissonnière; les magasins ont été détruits en 1854.

PLAN, v. des Etats autrichiens (Bohême), à 44 kil. O.-N.-O. de Pilsen; 3,000 hab. Exploitation de rubis; fabr. de vitriol. Eaux minérales.

PLANARD (Eugène de), auteur dramatique, né à Milhau en 1783, m. en 1853, appartenait à une bonne famille du Rouergue. Son père ayant émigré pendant la Révolution, il fut emprisonné lors de la Terreur, recouvra la liberté au 9 thermidor, vint faire son droit à Paris, entra comme employé aux archives du conseil d'Etat en 1806, et y devint plus tard secrétaire de la section de législation. Ses fonctions ne l'empêchèrent pas de travailler pour les théâtres de Paris, auxquels il donna plus de 50 ouvrages, remarquables par le naturel, la vérité, et une habile entente de la scène. En 1807, il fit jouer au théâtre Louvois son premier ouvrage, *le Curieux*, comédie en 1 acte, en vers; au Théâtre-Français, dans la même année, *le Paravent*, comédie en 1 acte, en vers, et, en 1813, *la Nièce supposée*, en 3 actes, en vers; à l'Opéra, en 1815, *la Belle au bois dormant*, opéra-féerie en 3 actes. Il a écrit surtout pour l'Opéra-Comique, où il a donné, avec Auber, *le Testament et les Billets doux*, 1819, *la Bergère châtelaine*, 1820, *Emma*, 1821; avec Boïeldieu, *la Lettre de change*, 1816; avec Onslow, *le Colporteur*, 1828, et *les Etats de Blois*, 1837; avec Hérold, *l'Auteur mort et vivant*, 1821, *Marie*, 1826, *Emmeline*, 1829, et *le Pré-aux-Clercs*, 1832; avec Caraffa, *le Solitaire*, 1822, *Sangarido*, 1827, *la Violette*, 1828, *le Livre de l'Ermite*, 1831, et *la Prison d'Edimbourg*, 1833; avec Marliani, *le Marchand forain*, 1834; avec Halévy, *l'Eclair*, 1835; avec Ambroise Thomas, *la Double Echelle*, 1837, *le Perruquier de la Régence*, 1840; enfin, avec Cadaux, *Colette*, 1853. B.

PLANASIA, nom anc. de PIANOSA et de LÉRINS.

PLAN-CARPIN (Du). *V.* CARPIN.

PLANCHE (Joseph), savant et laborieux helléniste, né à Ladinhac (Cantal), en 1762, m. en 1853, fit ses études au collége Ste-Barbe, et consacra presque toute sa vie à l'enseignement. Il fut professeur de rhétorique au lycée Bonaparte, et, après avoir gagné l'éméritat, fut nommé bibliothécaire de l'Université à la Sorbonne. Ses principaux ouvrages sont : *Dictionnaire grec-français*, Paris, 1809, in-8°, souvent réimprimé, et, en dernier lieu, avec la collaboration de MM. Vendel-Heyl et Pilon; *Pensées, ou Recueil des plus beaux passages de Démosthène*, 1818, in-12; *Dictionnaire français de la langue oratoire et poétique*, 1819-22, 2 vol. in-8°; *Manuel du versificateur latin*, 1822, in-8°; *Vocabulaire des latinismes de la langue française*, 1822, in-8°; *Dictionnaire français-grec* (avec MM. Alexandre et Defauconpret), 1824, in-8°; *Cours de littérature grecque, ou Recueil des plus beaux passages de tous les auteurs grecs les plus célèbres dans la prose ou dans la poésie*, avec la trad. française en regard, 1827-28, 7 vol. in-8°; *Choix de poésies et de lettres de St Grégoire de Nazianze*, avec le texte en regard, etc.

PLANCHE (Régnier de LA). *V.* LA PLANCHE.

PLANCHER (Dom Urbain), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né en 1567 près de Baugé (Anjou), m. en 1750, entra dans son ordre en 1685, et fut supérieur de divers monastères de Bourgogne. On a de lui une *Histoire générale et particulière du duché de Bourgogne*, Dijon, 1739-48, 3 vol. in-fol.; un 4e vol. fut composé et publié par Dom Merle, 1781. C'est un ouvrage exact, mais diffus et mal composé. On y trouve de curieuses gravures de monuments.

PLANCHES (Les), ch.-l. de cant. (Jura), arr. et à 35 kil. S.-E. de Poligny; 169 hab. On y visite les chutes de la Sène.

PLANCIADE FULGENCE, *Fabius Furius Planciades Fulgentius*, évêque de Carthage au commencement du VIe siècle, a laissé : *Mythologicum*, sommaire de mythologie classique en 3 liv.; *Vocum antiquarum interpretatio*, ou *de Prisco sermone*, espèce de Dictionnaire dans le genre de Nonius Marcellus, et dont on trouve un court fragment dans quelques éditions de cet auteur; *de Expositione virgilianæ continentiæ*.

PLANCINE, femme de Pison, fut accusée avec lui d'avoir empoisonné Germanicus, l'an 772 de Rome, 19 de J.-C. La protection de Livie la sauva du supplice. Accusée plus tard d'avoir insulté Agrippine, elle se donna la mort, l'an 786.

PLANCIUS (Pierre), théologien hollandais, né en 1552 à Drenoutre, m. en 1622, fut pasteur à Bruxelles en 1578, s'enfuit en Hollande quand cette ville fut prise par le duc de Parme en 1585, ne tarda pas à être nommé pasteur de l'église d'Amsterdam, et figura au synode de Dordrecht en 1619. Il rendit de grands services au commerce hollandais par ses connaissances astronomiques et nautiques : ce fut lui qui traça l'itinéraire des premiers navires qui allèrent aux Indes orientales; il conseilla aussi des expéditions pour le pôle Nord, dans l'espoir qu'on trouverait un passage vers la Chine.

PLANCK (Théophile-Jacques), théologien allemand, né en 1751 à Nurtingen (Wurtemberg), m. en 1833, professeur à Gœttingue, a laissé : *Histoire de la naissance, des modifications et des progrès de la dogmatique protestante*, Leipzig, 1781-1800, 6 vol.; *Histoire de la théologie protestante à partir de la formule de Concorde*, Gœttingue, 1831; *Histoire de l'origine et du développement de la constitution de la société chrétienne*, Hanovre, 1803, 5 vol.; *Histoire du christianisme dans la période de son introduction dans le monde par Jésus et les apôtres*, Gœttingue, 1818, 2 vol.

PLANCOET, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), arr. et à 20 kil. N.-E. de Dinan, sur l'Arguenon et à 10 kil. de la mer; 1,203 hab. Petit port d'échouage.

PLANCUS (Janus). *V.* BIANCHI (Jean).

PLANCUS (Lucius-Munatius). *V.* MUNATIUS.

PLANCUS PLOTIUS (Caïus), frère de Munatius Plancus, fut proscrit par les triumvirs, l'an 710 de Rome, 43 av. J.-C. Ses esclaves ayant été mis à la torture, pour qu'ils révélassent le lieu où il s'était caché, il alla se livrer aux bourreaux.

PLANCY, vge (Aube), sur la rive dr. de l'Aube, arr. et à 15 kil. O. d'Arcis-sur-Aube; 1,275 hab. Bonneterie. Château. Anc. marquisat.

PLANINA ou ALBEN, anc. *Alpes Juliæ*, brg des Etats autrichiens (Carniole), à 7 kil. N. d'Adelsberg; 1,100 hab. Aux environs, mines de mercure, et châteaux de *Haasberg* et de *Kleinhausen* (le dernier en ruines).

PLANQUE (François), médecin, né à Amiens en 1696, m. en 1765, a laissé : *Chirurgie complète selon les modernes*, Paris, 1744, 2 vol. in-12, et 1757, in-8°, ouvrage longtemps classique; *Bibliothèque choisie de médecine, tirée des ouvrages périodiques, tant français qu'étrangers*, 1748-70, 10 vol. in-4°, ou 31 vol. in-12.

PLANTADE (Charles-Henri), compositeur de musique, né à Pontoise en 1767, m. en 1839, élève de Langlé, fut professeur de chant au Conservatoire de Paris, maître de chapelle de Louis-Napoléon, roi de Hollande,

et plus tard de Louis XVIII. Il a composé plusieurs opéras-comiques, entre autres : *Palma, ou le Voyage en Grèce*, 1798 ; *Zoé*, 1800, etc., qui sont oubliés. Son genre de talent était la romance : il en a publié un grand nombre, qui eurent un succès de vogue. Il a laissé encore une messe de *Requiem* et divers morceaux religieux. B.

PLANTAGENETS, dynastie de rois d'Angleterre, de 1154 à 1485. Elle était d'origine française, et devait son nom au comte d'Anjou, Geoffroy V, dit *Plantagenet*, parce qu'il portait ordinairement une branche de genêt à sa toque. Du mariage de Geoffroy avec Mathilde, veuve de l'empereur Henri V, et fille de Henri Ier d'Angleterre, naquit Henri II, le premier des Plantagenets.

PLANTAVIT DE LA PAUSE. *V.* LA PAUSE.

PLANTEUR, nom donné, dans les colonies européennes, à celui qui possède ou cultive une *plantation* ou propriété rurale. On a créé en Algérie des compagnies de *planteurs militaires*.

PLANTIN (Christophe), célèbre imprimeur, né en 1514 à Mont-Louis (Indre-et-Loire), m. en 1589, apprit l'art typographique à Caen, visita les principaux ateliers de France, et s'établit à Anvers, où il acquit une grande réputation pour la correction et la beauté des ouvrages sortis de ses presses. Philippe II, roi d'Espagne, le chargea d'une nouvelle édition de la *Bible polyglotte* d'Alcala, que dirigea Montanus, et qui est en 8 vol. in-fol., 1569-72. C'est le chef-d'œuvre de Plantin, homme actif, instruit, qui eut beaucoup de part au *Thesaurus teutonicæ linguæ*, et composa des *Dialogues français et flamands*, 1579, in-8°. Sa marque d'imprimeur est une main qui tient un compas ouvert, autour duquel on lit : *Labore et constantia*. Quand il mourut, il avait des établissements à Leyde et à Paris, indépendamment de son imprimerie d'Anvers.

PLANUDE (Maxime), moine grec du XIVe siècle, né à Nicomédie, fut chargé, par l'empereur Andronic, d'une mission à Venise en 1327. C'est tout ce qu'on sait sur sa vie. Il est surtout connu par un recueil des *Fables d'Esope*, précédées d'une *Vie* remplie des contes les plus ridicules ; les fables mêmes n'ont rien d'Esope que le nom ; tout au plus retrouve-t-on, dans la prose peu correcte de Planude, la pensée du vieux fabuliste. Planude a aussi compilé une *Anthologie grecque*, où il a fondu, en VII livres, les recueils de ses devanciers, sans faire preuve d'un goût bien fin ni bien éclairé ; la 1re édition est celle de Florence, 1494, in-4°. Il a traduit en vers grecs les *Distiques moraux* de Dionysius Caton, et, en prose, les *Métamorphoses d'Ovide*, imprimées pour la 1re fois dans la *Bibliothèque latine* de Lemaire, 1822 ; d'autres traductions d'Ovide, de César, de Donat, de St Augustin, sont restées manuscrites. Matthæi a publié de Planude la traduction grecque d'un passage de Cicéron *Ad Herennium*, sur la mémoire, 1810, et Bachmann un *Dialogue sur la Grammaire*, 1828. M. Lebarbier a retrouvé à Constantinople, en 1854, un Traité de la construction des verbes. F. B.

PLASENCIA, ville d'Espagne (Estramadure), prov. et à 56 kil. N. de Cacérès ; entourée de murs, et défendue par un château-fort. Détruite pendant les guerres avec les Maures, cette ville fut réédifiée en 1189 par Alphonse VIII, qui lui donna ses Fueros. Son évêché fut érigé en 1190. On remarque la cathédrale, un aqueduc de 80 arches, et quelques antiquités romaines. Pop. de la commune : 6,026 hab.

PLASENCIA, v. d'Espagne (Bilbao), à 35 kil. S.-O. de St-Sébastien, sur la Deva ; 1,340 hab. Fabr. d'armes. — Fondée en 1337 par Alphonse XI de Castille.

PLASSAC, vge et petit port (Gironde), sur la Gironde, arr. et à 3 kil. S.-S.-E. de Blaye ; 1,050 hab. Chapelle de *Montuzet*, fondée, dit-on, par Charlemagne, but de pèlerinage le 1er dimanche après l'Ascension.

PLASSEY, v. de l'Hindoustan anglais (Calcutta), à 48 kil. S. de Mourchidabad, sur l'Hougly. Victoire de lord Clive sur le nabab du Bengale, en 1757 ; elle lui valut le titre de *baron de Plassey*.

PLATA (RIO-DE-LA-), c.-à-d. *Rivière d'argent*, grand fleuve de l'Amérique du S., formé, vers 34° de lat. S. et 60° 42' long. O., par la réunion du Parana et de l'Uruguay ; cours de 300 kil., baignant à droite Buénos-Ayres et à gauche Montevideo, et se jetant dans l'océan Atlantique, entre la Punta-Negra et le cap St-Antoine, par un estuaire de 210 kil. de large. A son origine, il a déjà 46 kil. Ses bords, élevés au N., sont bas au S. ; il renferme plusieurs îles. Sa navigation est souvent dangereuse, à cause des bancs de sables et de vents impétueux dits *Pamperos*. Un de ces vents, en 1793, enleva pendant trois jours l'eau de son lit naturel et inonda au loin la plaine ; on y ramassa alors d'importantes richesses. Dias de Solis découvrit ce fleuve en 1516, et l'avait appelé *Solis* ; mais Sébastien Cabot, qui le visita ensuite, l'appela *Rivière d'argent*, à cause des dépouilles qu'il y fit sur des naturels.

PLATA (Etats-Unis du RIO-DE-LA) ou *République Argentine*, Etat de l'Amérique du S., entre la Bolivie au N., le Brésil, le Paraguay et la république de l'Uruguay à l'E., l'Atlantique au S.-E., la Patagonie au S., et le Chili à l'O. ; entre 22°-41° lat. N., 56°-73° long. O. ; 2,450 kil. du N. au S., 1,750 de l'E. à l'O. ; superf. évaluée à 1,491,650 kil. carr. Pop., 1,450,000 hab. environ, dont les 3/4 indigènes. Cap., *Buénos-Ayres* (*Parana* de 1853 à 1862). Son territoire, sillonné à l'O. par les Andes, riches en minéraux précieux, est arrosé par le Parana et ses affluents (Paraguay, Pilcomayo, Rio-Vermejo, Salado), l'Uruguay, le Rio-Colorado, et le Rio-Negro. Dans la région du S., s'étendent les vastes plaines dites *Pampas*, où se forment, dans la saison des pluies, d'immenses marécages. On y trouve d'innombrables troupeaux de bœufs et de chevaux, d'alpacas, de vigognes, etc. Dans le N. est la plaine de Gran-Chaco, et, entre le Paraguay, le Vermejo et le Salado, le désert de Salinas. L'agriculture est peu avancée, mais très-productive ; l'industrie manufacturière, presque nulle. — Les pays qui composent la Confédération de la Plata, compris d'abord dans la vice-royauté espagnole du Pérou, formèrent, de 1776 à 1810, la vice-royauté particulière de Buénos-Ayres ou de la Plata, dont faisaient partie 2 autres Etats actuels, le Paraguay et l'Uruguay. Insurgés en 1811, ils assurèrent leur indépendance par la victoire de Las Piedras, mais, en proie aux discordes, n'eurent une constitution régulière qu'après le congrès de Tucuman, 1816. Cette constitution établissait la république, avec un président, deux Chambres (la *Junte* et le *Sénat*), une haute cour de justice, des juntes électives et électorales. Néanmoins l'anarchie continua. Malgré le président Rivadadia, qui voulait la paix, la guerre éclata en 1826 avec le Brésil, qui regardait les limites de la Plata comme nécessaires à la sécurité de son territoire ; l'Angleterre intervint, et l'on adopta comme moyen terme, en 1828, la séparation et l'indépendance de la partie orientale de la Confédération, qui forma la république de l'Uruguay. Rivadadia ayant donné sa démission, les querelles des unitaires et des fédéralistes, les luttes des villes et des campagnes, favorisèrent les projets ambitieux de Jean-Manuel Rosas, qui exerça une véritable dictature depuis 1835. Des violences exercées sur quelques Français, et dont il ne donna pas réparation, furent suivies du blocus de Buénos-Ayres, 1838-40. Contraint de reconnaître l'indépendance de l'Uruguay, 1840, Rosas viola bientôt ce traité, et attaqua Montevideo ; le combat naval d'Obligado (*V. ce mot*), 1845, livré par les Français et les Anglais, rétablit la libre navigation de la Plata. La république Argentine ne forma plus que 13 États, de 1852 à 1859, Buénos-Ayres s'en étant séparé pendant cette époque ; elle en forme 14, depuis que Buénos-Ayres y a été réuni.

Etats.	*Capitales.*
Entre-Rios,	Parana.
Corrientes,	Corrientes.
Santa-Fé,	Santa-Fé.
Cordova,	Cordova.
Santiago del Estero,	Santiago del Estero.
Tucuman,	Tucuman (S.-Miguel-del-).
Salta,	Salta ou San-Felipe.
Jujuy,	Jujuy.
Catamarca,	Catamarca.
Rioja,	Rioja.
San-Juan,	San-Juan.
San-Luis,	San-Luis.
Mendoza,	Mendoza.
Buénos-Ayres,	Buénos-Ayres.

A Rosas, renversé du pouvoir en 1852, ont succédé Urquiza (1853-60), Derqui (1860-62) et Mitre.

PLATA (LA), capitale de la Bolivie. *V.* CHUQUISACA.

PLATANELLA, anc. *Camicus*, riv. de Sicile, naît près de Termini, arrose les prov. de Palerme, de Caltanisetta et de Girgenti, et se jette dans la Méditerranée, à 35 kil. N.-O. de Girgenti ; cours de 110 kil.

PLATÉE, *Platea*, v. de Béotie, près du Cithéron et des sources de l'Asopus, au S.-O. de Thèbes. Pausanias et Aristide y remportèrent une célèbre victoire sur Mardonius et les Perses, en 479 av. J.-C. Lors de la guerre du Péloponèse, Platée s'attacha au parti d'Athènes et fut détruite par les Spartiates, en 427. Saccagée encore par les Thébains en 373, Alexandre le Grand, roi de Macédoine, la fit rebâtir.

PLATEL (Nicolas-Joseph), violoncelliste, né à Versailles en 1777, m. en 1835, élève de Duport, fonda au Conservatoire de musique de Bruxelles l'excellente école de basse d'où sont sortis Servais, Batta, et Demunck.

PLATER (Félix), célèbre médecin, né à Bâle en 1536, m. en 1614, enseigna pendant 54 ans dans sa ville natale. On a de lui, entre autres ouvrages : *de Corporis humani structurâ et usu libri* III, Bâle, 1583 et 1603, in-fol.; *Praxeos medicæ tomi* III, ibid., 1602; *Observationum lib.* III, ibid., 1614, 1641, 1680, in-8°, etc.

PLATINA (Barthélemy DE' SACCHI, dit), né en 1421 à Piadena (en latin *Platina*) près de Crémone, m. en 1481, quitta la carrière des armes pour s'appliquer aux sciences, et, par le crédit du cardinal Bessarion, fit partie du collége des abréviateurs à Rome. Ce collége ayant été supprimé par Paul II, il se plaignit d'une manière si violente, que ce pape l'envoya en prison. Mis en liberté sur les sollicitations du cardinal de Gonzague, il devint membre de l'Académie fondée par Pomponius Lætus, et qui fut soupçonnée de complots contre l'Eglise et son chef; une nouvelle captivité lui fut infligée. Sixte IV le nomma bibliothécaire du Vatican en 1475, et il mourut de la peste. On a de lui, entre autres ouvrages : *In vitas summorum pontificum ad Sixtum IV*, Venise, 1479, in-fol., ouvrage écrit avec beaucoup d'élégance et de force de style, mais qui n'est pas exempt de passion : il a été continué par Panvinio, et traduit en français; *Histoire de Mantoue et de la famille des Gonzagues*, en latin, publiée par Lambecius, 1676, in-4°; *Panégyrique du cardinal Bessarion; de Pace Italiæ componendâ, et de bello Turcis inferendo*, etc. Ses Œuvres ont été réunies à Cologne, 1529 et 1574, et à Louvain, 1572, in-fol. B.

PLATNER (Jean-Zacharie), chirurgien, né en 1694 à Chemnitz (Misnie), m. en 1747, étudia à Leipzig, fut reçu docteur à Halle, vint à Paris, où il se voua surtout à l'ophthalmologie, et, en 1719, fut nommé professeur de chirurgie à Leipzig. Il a laissé : *Opusculorum chirurgicorum et analomicorum dissertationes et prolusiones*, Leipzig, 1749, 2 vol. in-4°; *Institutiones chirurgicæ*, Leipzig, 1745, in-8°; *Ars medendi singularis morbis accommodata*, 1765, in-8°.

PLATNER (Ernest), fils du précédent, médecin et philosophe, né à Leipzig en 1744, m. en 1818, professa la médecine dans sa ville natale, et devint doyen de la Faculté en 1796. Il s'occupa aussi de philosophie, adopta d'abord les idées de Leibniz, combattit Kant, puis tomba dans une sorte de scepticisme. On a de lui : *Anthropologie*, Leipzig, 1771, in-8°; *Nouvelle anthropologie*, 1790, in-8°; *Quæstionum physiologicarum lib.* II, 1793, 2 vol. in-8°; *Eléments de logique et de métaphysique*, 1795; *Aphorismes philosophiques*, 1796 et 1800.

PLATON, très-illustre philosophe grec, né dans l'île d'Egine, alors soumise aux Athéniens, vers 430 ou 427 av. J.-C., m. en 347, descendait de Codrus par son père Ariston, et de Solon par sa mère Périctioné. Il porta d'abord le nom d'Aristoclès, reçut à Athènes une éducation brillante, commença par se livrer à la poésie, et, dans son adolescence, connut les sophistes. Cratyle l'initia à la doctrine d'Héraclite. A 20 ans, il se donna tout entier aux leçons de Socrate, dont plus tard il développa et agrandit les doctrines. Déjà, dans quelques dialogues de Platon, composés du vivant de Socrate, celui-ci ne se reconnaissait plus lui-même. Dévoué à son maître accusé, Platon lui conseilla de se soumettre à une amende, et s'offrit pour caution. Il ne voulut jouer aucun rôle politique, et eut de bonne heure, comme son maître, de l'éloignement pour la démocratie anarchique d'Athènes. La tyrannie aristocratique des Trente, parmi lesquels il avait des parents et des amis, trompa ses espérances de sages réformes, et il en fut de même du parti libérateur conduit par Thrasybule; car ce fut de ce parti que vint l'accusation contre Socrate. Après la mort de ce philosophe, Platon se retira près du dialecticien Euclide de Mégare. Plus tard, il suivit à Cyrène les leçons du mathématicien Théodore. De là il se rendit en Egypte, puis en Sicile et dans le midi de l'Italie. Il n'est pas vrai qu'il ait voyagé en Asie; mais il visita la Sicile et la Grande-Grèce, où il paraît avoir connu personnellement les Pythagoriciens Archytas et Timée, et où il étudia les doctrines pythagoriciennes dans l'ouvrage de Philolaüs. A Syracuse, des amis le mirent en relation avec Denys l'Ancien, qui bientôt, irrité contre lui, le livra à des ambassadeurs spartiates. Transporté à Egine, alors alliée de Sparte, il n'échappa à l'esclavage que par l'intervention d'Annicéris de Cyrène. Il revint à Athènes, et il y fonda son école, à l'âge de 40 ans environ, sous les ombrages de l'Académie; de là le nom d'Académie donné aux écoles qui continuèrent la sienne. Vers 368, peu de temps après la mort de Denys l'Ancien, à la sollicitation de Dion, oncle de Denys le Jeune, il retourna à Syracuse, dans l'espoir de gagner le jeune-prince à la philosophie, et peut-être à ses vues politiques. Mais bientôt Dion fut exilé, et Platon revint à Athènes. Il retourna encore à Syracuse vers 361, pour tâcher d'obtenir le rappel de Dion, et n'échappa lui-même à la prison que par l'intervention d'Archytas. Il resta désormais à Athènes, où il reprit la direction de son école. Ce qui dominait dans la forme de l'enseignement de Platon, c'était le dialogue. Pourtant il développait quelquefois dans un discours non interrompu les parties les plus difficiles de sa doctrine. Il partagea son temps entre l'enseignement oral et la rédaction de ses ouvrages, et il mourut, dit-on, en écrivant.

Suivant Platon, comme suivant Socrate, l'objet de l'enseignement est de développer et de diriger l'intelligence, plutôt que de lui imposer une doctrine toute faite; c'est pourquoi, aucun écrit ne peut remplacer la parole, et même aucun discours suivi, l'échange continuel de pensées, c.-à-d. du dialogue, entre le maître et les disciples. Cependant Platon n'a pas voulu, comme Socrate, laisser à ses successeurs le soin de perpétuer son influence d'initiateur : il a composé des ouvrages, mais rapprochés autant que possible de l'enseignement oral tel qu'il l'entendait. Excepté ses Lettres, tous ses écrits sont des dialogues, où sa doctrine n'est pas exposée d'une manière suivie et précise, mais dont le résultat est d'amener à penser dans le sens de cette doctrine, qu'on n'y trouve qu'à la condition d'entrer dans les vues de l'auteur. Parmi les dialogues attribués à Platon par les anciens, ceux qui nous manquent sont peu nombreux, et ils étaient apocryphes ou suspects aux yeux des anciens eux-mêmes. Nous avons donc tout ce que Platon a écrit d'important; mais Aristote nous apprend que, sur quelques points, son enseignement oral dépassait ses écrits. Parmi les ouvrages que nous avons sous son nom, onze ont été suspectés par les anciens, peut-être avec raison, de venir d'une main autre que la sienne; ce sont dix dialogues : le *Démodocus*, le *Sisyphe*, l'*Eryxias*, l'*Axiochus*, *Sur le juste*, *Sur la vertu*, le *Minos*, l'*Hipparque*, le *Théagès*, l'*Epinomis*, et le recueil de *Définitions*. L'authenticité du *Clitophon* et des *Amants* paraît aussi très-suspecte. Des critiques modernes ont contesté aussi avec quelque vraisemblance, mais pourtant sans motifs convaincants, l'authenticité du 1er *Alcibiade*, du 2e *Alcibiade*, du *Petit Hippias* et de l'*Ion*. Du reste, aucun de ces 17 opuscules n'a d'importance pour la doctrine de Platon. Deux des treize *Lettres* qu'on lui attribue, la 2e et la 7e, en ont davantage : Cicéron (*Tusc.* V, 39; *De finibus*, II, 14) cite comme authentiques la 7e et la 9e. Ces 13 Lettres sont vraisemblablement de Platon, mais publiées après sa mort par ses disciples, qui ont pu y introduire des changements dans une intention d'apologie. Quant aux dialogues importants, l'authenticité en est reconnue universellement. Leur objet est la philosophie : pourtant le *Ménexène* est un opuscule surtout littéraire; le *Critias* est surtout historique ou plutôt mythologique. Dans beaucoup d'autres dialogues, les mythes figurent, mais seulement à titre d'épisodes. Le *Phèdre* et le *Gorgias* concernent surtout la rhétorique, et l'*Ion* la poésie; mais ils ont en même temps un but philosophique. Le *Phèdre* est une œuvre brillante de la jeunesse de Platon; cependant on y voit poindre déjà toute sa doctrine. Beaucoup d'autres dialogues paraissent aussi avoir été écrits par Platon avant la fondation de son école : ce sont, d'une part, ceux qui représentent surtout la lutte contre les sophistes et qui ne dépassent guère la doctrine de Socrate; d'autre part, ceux qui ont pour objet principal l'apologie de Socrate mis à mort. Cette première classe de dialogues, formant une sorte d'introduction à la doctrine platonicienne, comprend le *Petit Hippias*, l'*Ion*, le 1er *Alcibiade*, le 2e *Alcibiade*, le *Phèdre*, le *Charmide*, le *Lysis*, le *Lachès*, le *Protagoras*, l'*Euthydème*, le *Grand Hippias*, l'*Apologie*, le *Criton*, l'*Euthyphron*, le *Ménon* et le *Phédon*. Dans une 2e série de dialogues, tous, ou presque tous, composés après les précédents, Platon fait sortir de la discussion dialectique sa notion de la science en général et de la philosophie en particulier, les principes de sa théorie des idées, de sa logique et de sa méthode; il y laisse entrevoir l'application de ces principes aux diverses branches de la philosophie spéculative et pratique. Cette 2e série se compose du *Gorgias*, du *Théétète*, du *Sophiste*, du *Politique*, du *Cratyle*, du *Parménide*, du *Philèbe* et du *Banquet*. Enfin une 3e série comprend la *République*, le *Timée*, le *Critias* et les *Lois*.

Dans ces dialogues, excepté le *Critias*, Platon développe d'une manière plus suivie, et presque didactique, sa psy-

chologie, sa morale, sa politique, sa physique et sa théologie. Le *Critias*, resté inachevé, et les *Lois*, publiées après la mort de Platon par Philippe d'Oponte, qui y ajouta l'*Epinomis* à titre de supplément, datent tout à fait des derniers temps de la vie de Platon. Il n'est pas impossible que la composition du *Timée* et de la *République* soit notablement antérieure, et contemporaine de celle de quelques dialogues de la 2e série. La *République*, le *Timée* et le *Critias* forment trois actes consécutifs d'un même drame ; il en est de même du *Théétète*, du *Sophiste* et du *Politique*. Chacun des autres dialogues a pour objet un entretien isolé. Les dialogues de la 1re série et le *Gorgias* mettent en scène la doctrine de Socrate et celle des sophistes ; le *Théétète* combat l'école de Mégare ; le *Parménide* met en scène les doctrines de l'école d'Elée, que Platon n'adopte qu'en partie, comme on peut le voir dans le *Sophiste*, où il oppose les unes aux autres les écoles de l'Ionie et de la Grande-Grèce. Le *Timée* présente la fusion des théories pythagoriciennes avec la doctrine de Platon. C'est surtout dans les deux dernières séries, et principalement dans le *Théétète*, le *Philèbe*, le discours de Diotime dans le *Banquet*, le *Timée*, la *République* et les *Lois*, qu'il faut chercher le fond de cette doctrine. Les autres dialogues fournissent quelques traits à y ajouter ; mais ils sont surtout des exercices et des exemples de la méthode dialectique.—Suivant Platon, comme suivant Socrate, le point de départ de la philosophie est dans la connaissance de soi-même. Mais, au lieu de se borner aux données du sens commun et à la philosophie pratique, Platon veut que l'homme s'élève méthodiquement à la spéculation par l'analyse de ses pensées. Pour Platon, le but de l'homme, c'est la connaissance rationnelle, qui, suivant lui, a pour conséquence nécessaire la vertu. Cette connaissance est triple, comme son objet; elle comprend : 1° l'*entendement*, qui perçoit avec une certitude absolue les *idées*, types éternels, immuables et parfaits de tout ce qui existe; 2° la *science*, qui perçoit avec une certitude mathématique les notions générales, leurs définitions et les conséquences qui s'en déduisent; 3° l'*opinion*, plus ou moins probable, tantôt vraie, tantôt fausse, qui cherche dans l'ordre des choses sensibles l'application des idées de l'entendement et des notions de la science. En outre, mais en dehors de la connaissance rationnelle, il y a la perception des phénomènes des choses sensibles et périssables : cette perception est irraisonnable, et elle ne sert à la science qu'à titre d'occasion pour se rappeler les idées, que l'âme a contemplées dans une existence antérieure. La vue de tout ce qui est beau réveille en nous cette *réminiscence*, qui arrive à l'état de conscience parfaite par la méditation et par l'analyse de nos pensées. C'est ainsi que nous pouvons retrouver dans notre esprit l'image des *idées*, les rapprocher par leurs ressemblances, les distinguer par leurs différences, les définir, en établir la classification et la hiérarchie, et nous élever ainsi par la méthode dialectique jusqu'à l'idée d'*être*, et, plus haut encore, jusqu'à l'idée suprême de l'*unité* et du *bien*. De là, nous pouvons redescendre à la science des notions générales, et à l'opinion vraie sur les choses sensibles et périssables, qui n'existent qu'en vertu de leur participation temporaire et imparfaite à la réalité des idées-types. Les idées sont donc le principe de l'essence. L'idée du bien est en même temps le principe suprême de la finalité. Quant à la cause efficiente suprême, Platon y arrive par une autre voie, par la contemplation de l'ordre de l'univers, qui suppose une cause souverainement puissante, intelligente et bonne. C'est pourquoi il se voit conduit à attribuer à l'idée du bien la vie, la force et la pensée, et à en faire une cause efficiente en même temps que finale. Pourtant il y a quelque hésitation dans sa manière de concilier ces deux parties de sa doctrine, et voilà comment il se fait qu'Aristote a pu ne pas prendre au sérieux la théologie de Platon, et lui contester la notion de cause efficiente. D'un autre côté, Platon, qui attribue aux idées une existence indépendante, tant de notre pensée que des êtres individuels, paraît en avoir fait des entités séparées, objets éternels de la pensée divine, et non des actes de cette pensée même. Quoi qu'il en soit, suivant Platon, *Dieu* est la cause du bien, qu'il produit à l'imitation des idées. Le mal vient de la *matière*, être éternel, où domine le principe de l'aveugle nécessité. La matière première est un être incorporel, dont l'unique attribut est l'étendue illimitée. Mais à cette matière indéfinie s'ajoute éternellement une forme désordonnée, et c'est là ce qui constitue la matière seconde : cette matière, composée de corpuscules de diverses formes géométriques, est entièrement inactive par elle-même ; mais elle est mue éternellement par une *âme irraisonnable*, principe d'un mouvement confus. Dieu a fait pénétrer l'intelligence dans cette âme, et il a produit ainsi la séparation des corpuscules élémentaires, leur rapprochement harmonieux, et le commencement du *monde*, c'est-à-dire de l'ordre dans l'univers. Il n'y a qu'un Dieu éternel. Mais, en devenant intelligente, l'*âme du monde* est devenue un Dieu immortel par la volonté du Dieu suprême. Elle se subdivise en autant d'âmes qu'il y a, non-seulement de corps célestes, mais d'hommes et d'animaux. Chacune de ces âmes participe plus ou moins à l'intelligence, c'est-à-dire à la divinité. C'est par l'intermédiaire de ces âmes, et en y faisant pénétrer son intelligence, que Dieu agit sur le monde pour y faire dominer le bien.

L'homme a une âme raisonnable, à laquelle appartiennent l'entendement, la science et l'opinion. Cette âme est capable de bonheur et de malheur; elle est capable de l'amour du beau et du bien, et elle est douée de volonté : elle réside dans la tête, et elle est immortelle. De plus, l'homme a deux âmes mortelles, dont l'une, siége des passions énergiques, réside dans le cœur, et dont l'autre, siége des sensations, des appétits sensuels et de l'imagination, réside dans le foie. Ces deux âmes, irraisonnables, mais douées de perception interne et de volonté, sont en relation avec l'âme raisonnable, qui est instruite de ce qui se passe en elles, et qui doit leur commander. L'âme raisonnable est incorporelle et active, mais étendue, et elle participe à la fois de l'unité et de la diversité : dans l'entendement, c'est l'unité qui domine; dans l'opinion, c'est la diversité; dans la science, ces deux principes se font équilibre.—La vertu consiste dans l'assimilation à Dieu, c'est-à-dire à l'intelligence suprême, qui est en même temps l'idéal du bien : la vertu est donc la tendance constante vers le bien en toutes choses. L'amour du beau dans les choses sensibles doit être pur de vices honteux. Pourtant, lors même qu'il ne l'est pas, cet amour, préférable, suivant le *Phèdre*, à l'indifférence pour la beauté, est considéré par Platon comme un acheminement à la vertu. Un être intelligent ne peut vouloir que le bien, ou ce qu'il croit être le bien. Ainsi toute action mauvaise est le résultat d'une erreur ou d'une ignorance involontaires. Par conséquent, la vertu s'enseigne, puisqu'elle résulte infailliblement de la connaissance de la vérité. Le vice et le crime sont des maladies qui se guérissent par le châtiment et l'enseignement. Pour le vice incurable, la peine de mort est un bienfait. Le vice porte avec lui le malheur, comme conséquence nécessaire, en cette vie et au delà de cette vie. Car l'âme raisonnable survit au corps avec sa personnalité et avec le souvenir du passé : séparée du corps, elle est quelque temps heureuse ou malheureuse, suivant la destinée qu'elle s'est faite à elle-même. Puis, à moins qu'elle n'ait obtenu une félicité sans fin par une vertu transcendante, ou qu'elle ne se soit préparé des tourments sans fin par des crimes affreux, la Providence lui ménage une nouvelle épreuve de la vie corporelle, sans souvenir de son existence antérieure. Ainsi Platon admet la métempsycose, mais seulement entre hommes : ce n'est pas sérieusement qu'il parle du passage des âmes humaines dans des corps d'animaux. Il donne à la morale un but sublime et une sanction, mais sans libre arbitre.

Sa politique se propose l'organisation de la société en vue du bien, c'est-à-dire en vue de l'élévation du plus grand nombre possible d'hommes à la science et à la vertu. Elle se fonde sur le dévouement absolu de tous à l'Etat; elle prépare tous les citoyens à ce dévouement par l'éducation, et, pour obtenir l'unité absolue et la perfection idéale de l'Etat, elle s'efforce de comprimer les sentiments les plus naturels de l'âme. Platon ne s'aperçoit pas qu'il méconnaît ainsi des devoirs sacrés. Dans la *République*, il ne respecte ni la liberté individuelle, ni la famille, ni la propriété. Dans les *Lois*, œuvre de sa vieillesse, il sacrifie quelque chose de ses principes absolus à ce qu'il considère comme les faiblesses de la nature humaine. On est heureux d'y trouver flétris des vices que, dans d'autres dialogues, Platon avait traités avec une étrange indulgence. — L'esthétique de Platon, ses théories sur le beau, sur les arts, sur la poésie, sont admirables, malgré la proscription politique qu'il prononce à regret dans sa *République* contre les fables de l'épopée. Ses vues élevées sur l'éloquence sont comme le programme de la *Rhétorique* d'Aristote. — Quant à la cosmologie, il en fait une science conjecturale, et il croit qu'elle ne peut être rien de plus. En astronomie, son système est, en général, celui de Pythagore ; c'est-à-dire qu'il admet l'immobilité absolue de la Terre au centre du monde, la révolution diurne du ciel entier d'orient en occident, et les

révolutions circulaires de la lune, du soleil, et des cinq planètes, d'occident en orient, autour de la Terre. Ce système se trouve encore expressément dans le *Timée*, malgré un mot obscur où on a voulu voir, mais à tort, la rotation de la Terre. Pourtant Théophraste affirmait que, dans sa vieillesse, Platon avait tiré la Terre du centre du monde. En effet, un passage des *Lois* (VII) indique énigmatiquement un système qui paraît n'être autre que celui de Copernic, et auquel Platon avait été conduit en tentant d'expliquer, par des mouvements circulaires tous concentriques et uniformes, les anomalies apparentes des mouvements planétaires; il avait vu sans doute qu'il n'y pouvait réussir qu'en faisant tourner la Terre et toutes les planètes autour du soleil immobile. Quant aux causes qui produisent ces mouvements, c'étaient, suivant lui, des âmes intelligentes. Dans le monde sublunaire, il donne au principe de la nécessité une part beaucoup plus grande : il explique hypothétiquement, par la théorie géométrique des corpuscules de terre, d'eau, d'air, et de feu, et par la mécanique, tous les phénomènes chimiques, physiques, et météorologiques, et la plupart des phénomènes physiologiques de la vie. Ces explications téméraires *à priori* présentent, à côté de beaucoup d'erreurs, quelques conjectures heureuses. Par exemple, il faut remarquer la théorie mathématique des sons, empruntée aux pythagoriciens. En outre, à leur exemple, par ses leçons plus encore que par ses écrits, Platon avait imprimé aux mathématiques pures la plus heureuse impulsion. Il faut lui pardonner d'avoir aussi, à leur exemple, introduit les nombres dans certaines spéculations où ils jouent un rôle arbitraire, et d'avoir souvent enveloppé sa pensée dans des mythes ingénieux.

Platon est, avec sa prose admirable, un des plus grands poëtes de la Grèce. Rien n'est comparable à la grâce, à l'élégance, à la sublimité de son style; Pascal même n'a pas égalé l'habileté, la finesse, l'ironie et l'éloquence de ses meilleurs dialogues. Sa philosophie est, malgré ses écarts, l'aspiration la plus élevée de la pensée humaine avant le christianisme. — L'ancienne Académie altéra sa doctrine, et la défendit faiblement contre le Péripatétisme; la moyenne et la nouvelle Académie la firent dégénérer en un scepticisme étroit et inconséquent. Le Néoplatonisme la transforma en une doctrine puissante, mais profondément erronée, et qui touchait de près au délire. Quelques Pères de l'Eglise comprirent mieux le Platonisme, tandis que quelques hérésiarques extravagants le déconsidérèrent en affectant de s'en inspirer. Ce fut par ces sources mêlées que la tradition platonicienne traversa le moyen âge. La Renaissance remit en honneur le Néoplatonisme, plutôt que la doctrine de Platon. L'école cartésienne s'inspira de cette doctrine, sans lui rendre suffisamment justice. L'école sensualiste la décria. Elle a été mieux comprise et mieux appréciée de nos jours par l'école spiritualiste.

Les meilleures éditions du texte grec des œuvres de Platon sont : 1° celle de MM. Baiter, Orelli et Winckelmann, Zurich, 1838, 1 vol. in-4°, comprenant le texte avec variantes, le *Lexique platonique* de Timée le Sophiste, complété par des extraits d'autres lexiques anciens, le recueil des scolies, un index des auteurs cités par Platon, un index des noms propres, y compris ceux des personnages auxquels Platon a fait allusion sans les nommer, et un index des manuscrits; 2° celle qui a paru dans la *Bibliothèque des auteurs grecs* de MM. Didot, par les soins de M. Schneider et Hirschig. La meilleure édition complète, avec commentaires et arguments, est celle de M. Stallbaum, Gotha, 1833 et suiv., 10 vol. in-8°. Une traduction française des œuvres complètes de Platon a été publiée par M. V. Cousin, qui a mis des arguments en tête d'une partie seulement des Dialogues, Paris, 1821-1850, 13 vol. in-8°. Sur la biographie de Platon, outre Diogène Laërce et Suidas, il faut consulter les Lettres attribuées à Platon, deux *Vies* de ce philosophe, l'une par Olympiodore et l'autre par un anonyme; Apulée, *de Dogmate Platonis*, et le commencement du commentaire de Proclus sur le *Timée*. *V.* aussi Combes-Dounous, *Essai historique sur Platon*, Paris, 1809, 2 vol. in-12; Ast, *Vie et écrits de Platon*, en allem., Leipzig, 1816, in-8°; Socher, *Sur les écrits de Platon*, en allem., Munich, 1820, in-8°; Hermann, *Histoire et système de la philosophie platonicienne*, en allem., Heidelberg, 1839, in-8°; et Schleiermacher, dans sa trad. allem. des œuvres de Platon. Sur les personnages des dialogues de Platon, *V.* Grœn van Prinsterer, *Prosopographia platonica*, Leyde, 1823, in-8°. Sur la doctrine platonicienne, outre Diogène Laërce, *V.* Apulée, *de Dogmate Platonis;* Albinus, *Introduction aux dialogues de Platon;* Alcinoüs, *Introduction à la doctrine platonicienne*, et les commentateurs anciens de divers dialogues, Olympiodore, Proclus, Chalcidius, etc. Il faut consulter aussi les historiens modernes de la philosophie ancienne, surtout Brandis, *Manuel de l'histoire de la philosophie grecque et romaine*, en allem., t. Ier, Berlin, 1844, in-8°; les arguments de M. V. Cousin, de Stallbaum, de Schleiermacher; Tiedemann, *Platonis dialogorum argumenta*, Biponti, 1786, in-8°; Tennemann, *Système de la philosophie platonicienne*, en allem., Leipzig, 1792-1795, 4 vol. in-8°; Van Heusde, *Initia philosophiæ platonicæ*, Utrecht, 1827-1837, 3 vol. in-8°; Zeller, *Etudes platoniciennes*, en allem., Stuttgard, 1839, in-8°; Th. Henri Martin, *Etudes sur le Timée de Platon*, Paris, 1841, 2 vol. in-8°; le même, *Opinion de Platon sur les dieux* (*Acad. des Sciences morales, savants étrangers*, t. II); Jules Simon, *Etudes sur la théodicée de Platon et d'Aristote*, Paris, 1840, in-8°; Schürmann, *De Deo Platonis*, Münster, 1845, in-8°; Loriquet, *An sit Platonis Deus creator*, Paris, 1841, in-8°; Trendelenburg, *Platonis de ideis et numeris doctrina ex Aristotele illustrata*, Leipzig, 1826, in-8°; Jacques, *de Platonica idearum doctrina*, Paris, 1837, in-8°; Ruge, *Exposition de l'esthétique platonique*, Halle, 1832, in-8°; E. Burnouf, *des Principes de l'art d'après la méthode et les doctrines de Platon*, Paris, 1850, in-8°; Bœckh, *De Platonico systemate cœlestium globorum*, part. 1 et 2, Heidelberg, 1810-1811, in-4°; le même, *Sur la formation de l'âme dans le Timée de Platon*, en allem., dans les *Etudes hist., philol. et philos.*, de Daub et Creuzer, t. III, Francfort, 1805, in-8°; le même, *Platonis corporis mundani fabrica*, etc., Heidelberg, 1809, in-4°; Lichtenstœdt, *Doctrines de Platon concernant les sciences naturelles et la médecine*, Leipzig, 1826, in-8°; Nitzsch, *De Platonis Phædro*, Kiel, 1833, in-8°; Rigler, *De Platonis Theæteto*, Bonn, 1822, in-8°; F. Colin, *Gorgias Platonis*, Strasbourg, 1837, in-8°; Hatzfeld, *de Parmenide Platonis*, Paris, 1850, in-8°; Morgenstern, *De Platonis republica*, Halle, 1794, in-8°; de Geer, *Diatribe in politices platonicæ principia*, Utrecht, 1810, in-8°; Bénard, *de Platonis Republica*, Paris, 1836, in-8°; Hatzfeld, *De la politique dans ses rapports avec la morale, Essai sur la république de Platon*, Paris, 1850, in-8°; Janet, *Essai sur la dialectique de Platon*, Paris, 1848, in-8°; Berger, *Rhetorica secundum Platonem*, Paris, 1840, in-8°; Hermann, *De vestigiis institutorum veterum, imprimis atticorum, per Platonis de legibus libros indagandis*, Marburg, 1836, in-4°; le même, *De juris domestici et familiaris apud Platonem de legibus cum veteris Græciæ... institutis comparatio*, Marburg, 1836, in-4°; Baumgarten Crusius, *De Philebo Platonis*, Leipzig, 1819, in-4°; Van Beek Calkœn, *De Platonis Phædone*, Utrecht, 1830, in-8°, etc. H. M.

PLATOW ou PLATOFF (Le comte), hetman des Cosaques du Don, né vers 1765 dans la Russie méridionale, m. en 1818, entra très-jeune au service, fit les campagnes de 1806 et 1807 contre les Français, passa, après la paix de Tilsitt, à l'armée de Moldavie, et remporta plusieurs avantages sur les Turcs, 1809. Il fut un des généraux que la Russie opposa à Napoléon Ier en 1812, essuya un échec près de Grodno, prit sa revanche en harcelant la grande armée dans la retraite de Moscou, figura à la bataille de Leipzig, 1813, et prit part aux invasions de 1814 et 1815 en France, laissant ses Cosaques se livrer au pillage. Il était habile général de cavalerie, et sut donner de l'importance aux opérations des Cosaques. *V.* Smirnof, *Vie de Platoff*, St-Pétersbourg, 1822. PL.

PLATTE (La), rivière des Etats-Unis, appelée aussi Nebraska, arrose le Territoire de ce nom, et se jette dans le Missouri, sur la frontière de l'État d'Iowa, à Plattsmouth. *V.* NEBRASKA.

PLATTEN, nom allemand du lac BALATON.

PLATTSBOURG, v. des Etats-Unis (New-York), sur le lac Champlain, à 256 kil. N. d'Albany; 6,400 hab. Ch-l. du comté de Clinton. Comm. actif. En 1814, 2,500 Américains s'y défendirent vaillamment contre 14,000 Anglais, et, peu après, la flotte de l'Union y battit celle de l'Angleterre.

PLAU (La). *V.* LAPLEAU.

PLAU, v. du Mecklembourg-Schwérin, à 35 kil. S. de Gustrow; 2,600 hab. Le lac de Plau, en allemand *Plauersee*, est un sinus de l'Elde qui a 37 kil. car.

PLAUEN, v. du royaume de Saxe, sur la rive g. de l'Elster-Blanc, à 35 kil. S.-O. de Zwickau; 16,166 hab. Gymnase, école normale primaire. Vieux château, dit *Radschin*. Fabr. de coton et de mousselines brodées. Riches mines de houille aux environs. C'est l'ancien ch.-l. du Voigtland. Patrie de Bættcher.

PLAUSTRUM, gros chariot plat, chez les anc. Romains, ou à coffre, à 2 ou 4 roues, pour transporter toutes sortes de fardeaux, tels que récoltes des champs, charpentes, pierres, armes et bagages militaires, etc. A la campagne,

les roues du Plaustrum étaient ordinairement pleines et en bois de pin. C. D—Y.

PLAUTE, *Marcus Accius Plautus*, poëte comique latin, né à Sarsine (Umbrie), en 227 av. J.-C., m. en 183, l'an de Rome, 570. Directeur de troupe, acteur jouant ses propres pièces, et fournissant ainsi tout un spectacle aux donneurs de jeux, il s'enrichit dans cette triple profession. Cependant il s'en dégoûta, ou du moins lui préféra le négoce; se ruina complétement, et tomba dans une telle détresse, qu'il fut réduit à tourner la meule dans une pistrine. Cependant son génie n'était pas perdu; la muse comique répara ses imprudences passées, et il retrouva cette aisance qu'il avait si follement mise aux hasards de la mer, peut-être. Il est vrai qu'il fut un poëte très-laborieux : les anciens lui attribuaient 120 comédies; 23 seulement étaient regardées par Varron comme authentiques, mais de savants grammairiens en comptaient davantage. Il nous en reste 20, toutes varroniennes, à ce qu'on croit. Les principales sont : *Amphitryon*, et l'*Aululaire* (sujet de l'*Avare*), la 1re presque traduite, la 2e, imitée par Molière; les *Ménechmes*, imitée par Regnard; la *Casina* et la *Mostellaire*, imitées par Destouches (le *Retour imprévu*, le *Tambour nocturne*), la *Cistellaire*, le *Curculio* (Charançon), le *Carthaginois*, le *Soldat fanfaron*, le *Trinummus*, imité par Andrieux (le *Trésor*), etc. Plaute est par excellence le poëte du peuple; de là des grossièretés qui ont choqué Horace et beaucoup de modernes; mais il est plein de gaieté et de verve; ses intrigues sont vives et piquantes, ses dialogues animés, ses personnages infiniment variés dans leurs nuances, bien observés et bien saisis. Il tombe de temps en temps dans un comique grossier, parce qu'il voulait plaire à la foule; mais à part ces excès d'un goût peu contenu, il est poëte comique dans toute l'étendue du terme, et les anciens, venus longtemps après lui, dans le bel âge de la littérature romaine, admiraient généralement la pureté de sa langue. Il a imité les Grecs, Epicharme, Diphile, Philémon, Démophile, etc.; mais il paraît s'être écarté beaucoup de ses modèles, et sa physionomie est toute romaine, même jusque dans des détails et des anachronismes volontaires. Les principales éditions de Plaute sont celles de Lambin, Paris, 1576; de Taubmann, Francfort, 1605, 1612, 1621; *Ad usum Delphini*, Paris, 1679; de Gronovius, Amsterdam, 1684; de J.-P. Miller, Berlin, 1755, 3 vol. in-8°; de J.-A. Ernesti, Leipzig, 1760, 2 vol. in-8°; de Brunck, Deux-Ponts, 1788, 3 vol. in-8°; de Spon, Vienne, 1792-1802, 7 vol. in-8°; de Schneider, Gœttingue, 1804; de Bothe, Berlin, 1809-11, 4 vol. in-8°; de M. Naudet dans la *Bibliothèque latine* de Lemaire, 1830-32; de Weise, Quedlimbourg, 1847-48, 2 vol. in-8°; de Ritschl, Bonn, 1848-52. — Il a été traduit en français par Gueudeville et par Limiers, 1719; par Levée, dans le *Théâtre des Latins*, 1820-21, 8 vol. in-8°; par M. J. Naudet, dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, 1831-38, 9 vol. in-8°; par M. A. François, dans la collection Nisard, 1844. Mme Dacier avait traduit *l'Amphitryon*, l'*Epidicus*, et le *Rudens*. *V.* Andresen, *de Vita Plauti*, Altona, 1843; Vissering, *Quæstiones Plautinæ*, Amst., 1842; Brix, *de Plauti et Terentii prosodia*, Breslau, 1841; Schmitz, *de Actuum in Plautinis fabulis descriptione*, Bonn, 1852. D—R.

PLAUTIEN, *Fulvius Plautianus*, ministre de l'empereur Septime Sévère, et africain comme lui. Homme de basse extraction, il n'usa de l'influence qu'il exerçait que pour conseiller des cruautés, et fut le principal instigateur de la persécution contre les chrétiens, 199. Il était préfet de Rome en 202, et parvint à faire fiancer sa fille Plautilla à Caracalla, fils aîné de l'empereur, 203; mais le jeune prince, qui le détestait, l'accusa de conspirer contre son père, et le fit mettre à mort. Il fut remplacé par le jurisconsulte Papinien. O.

PLAYFAIR (John), mathématicien et géologue écossais, né près de Dundee en 1749, m. en 1819, fut ministre presbytérien, professeur de mathématiques à Edimbourg, et l'un des rédacteurs de l'*Edinburg Review*. On a de lui : *Eléments de géométrie*, 1796; *Eclaircissements sur la théorie de la terre de Hutton*, 1812, in-8°; *Esquisse de philosophie naturelle*, 1812, in-8°; *Système complet de géographie ancienne et moderne*, 1813, 5 vol. in-4°.

PLÉAUX, ch.-l. de cant. (Cantal), arr. et à 20 kil. S.-O. de Mauriac; 1,508 hab. Commerce de cire, bestiaux, bois.

PLÉBÉIENS, *Plebeii* ou *Plebs*, troisième ordre du peuple chez les anc. Romains; il se composait de tous les citoyens qui n'étaient ni patriciens, ni chevaliers, c.-à-d. de l'immense majorité du peuple. Ce fut Romulus qui établit la classe des plébéiens, et, jusqu'à l'expulsion des rois, elle fut tenue dans une grande infériorité vis-à-vis des deux ordres : mais plus tard, la distinction ne fut plus guère que nominale, parce qu'il y eut, pour tous les ordres du peuple, égalité de droits, soit pour les mariages, soit pour les honneurs. Les plébéiens furent admis aux comices par centuries sous le roi Servius Tullius, au tribunat consulaire en 444 av. J.-C., à la questure en 420, au consulat en 366, à la dictature en 357, à la censure en 339, à la préture en 337, au pontificat et à l'augurat en 300. Le mariage entre patriciens et plébéiens avait été autorisé dès 444. C. D—Y.

PLÉBÉIENS (Jeux), jeux du cirque, dans l'anc. Rome, célébrés annuellement, le 17 des calendes de décembre (15 novembre), par les édiles plébéiens, et qui duraient 2 ou 3 jours, et, par occasion, jusqu'à 7 jours. Ils furent institués vers l'an 256 de Rome, à la suite d'un vœu fait par le dictateur A. Posthumius, marchant contre les Latins qui voulaient rétablir Tarquin le Superbe sur le trône. Suivant une autre tradition, ces jeux auraient dû leur origine à la réconciliation du Sénat et des plébéiens, après la retraite de ces derniers sur le mont Aventin. C. D—Y.

PLÉBISCITE, *Plebiscitum*, c'était, chez les anc. Romains, une loi rendue dans les comices par tribus, sur la proposition des tribuns du peuple, par les plébéiens, et non par le peuple, qui, au sens antique, embrassait toutes les classes de la nation indistinctement. Une loi d'Horatius et de Valérius, 449 av. J.-C., confirmée par Publilius Philo, en 339, rendit les plébiscites obligatoires pour tous les citoyens. — En France, depuis la 1re République, on a donné le nom de Plébiscites aux résolutions soumises à l'approbation du peuple. C. D—Y.

PLÉCHATEL, vge (Ille-et-Vilaine), arr. et à 44 kil. N.-E. de Redon, près de la rive g. de la Vilaine; 322 hab. Haut-fourneau.

PLECTRUDE, femme de Pépin d'Héristal, gouverna, après la mort de son mari, 714, au nom de son fils Théodoald. Les Neustriens se soulevèrent, et donnèrent la mairie à Rainfroi; les Ostrasiens prirent pour chef Charles Martel, qu'elle avait fait enfermer à Cologne. On ignore ce qu'elle devint depuis cette époque.

PLECTRUM, espèce de petite corne d'ivoire ou de bois poli, longue de 20 centimèt. environ, et dont, chez les anc. Grecs et les anc. Romains, les joueurs de lyre se servaient pour attaquer les cordes de leur instrument. Elle avait un côté un peu crochu qu'on appelait le *peigne* : c'était celui qui tirait la corde. C. D—Y.

PLÉDRAN, brg (Côtes-du-Nord), arr. et à 7 kil. S.-E. de St-Brieuc; 183 hab.

PLÉIADE, nom donné par éloge à une réunion de sept poëtes grecs renommés du temps de Ptolémée Philadelphe, et dont les plus illustres sont Théocrite, Aratus, Apollonius de Rhodes, Callimaque et Lycophron. Quelques anciens ont compté 13 poëtes dans cette pléiade. — Au XVIe siècle, sous Henri III, on fit une pléiade de poëtes français; c'étaient Ronsard, Joachim Du Bellay, Remi Belleau, Jodelle, Dorat, Baïf, et Pontus de Thiard. — Sous Louis XIII, une autre pléiade fut composée de Rapin, Larue, Commire, Dupérier, Santeuil, Petit, et Ménage.

PLEIADES. *V.* ATLANTIDES.

PLEINE-FOUGÈRES, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), arr. et à 43 kil. E.-S.-E. de St-Malo; 431 hab.

PLEISSE, riv. d'Allemagne, naît dans le royaume de Saxe, qu'elle arrose, traverse le duché de Saxe-Hildburghausen, et se jette dans l'Elster-Blanc, à 4 kil. au-dessus de Leipzig; cours de 100 kil.

PLÉLAN-LE-GRAND, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), arr. et à 20 kil. S.-O. de Montfort-sur-Meu; 1,100 hab. Fabr. de fil. Près de là est *Maxant*, anc. prieuré, avec abside, crypte et vitraux remarquables.

PLÉLAN-LE-PETIT, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), arr. et à 20 kil. O. de Dinan; 103 hab.

PLÉLO (Louis-Robert-Hippolyte DE BRÉHAN, comte de), diplomate français, né en 1699, d'une anc. famille de Bretagne, m. en 1734, était ambassadeur en Danemark, quand Stanislas Leczinski, élu pour la 2e fois roi de Pologne en 1733, fut assiégé par 30,000 Russes dans Dantzick. Il alla à son secours avec 1,500 Français, força trois retranchements, mais fut accablé par le nombre. On a de lui quelques poésies légères.

PLÉLO, brg (Côtes-du-Nord), arr. et à 20 kil. O.-N.-O. de St-Brieuc; 402 hab.

PLÉMET, vge (Côtes-du-Nord), arr. et à 15 kil. E. de Loudéac; 481 hab. Forges.

PLÉMY, vge (Côtes-du-Nord), arr. et à 25 kil. N. de Loudéac; 260 hab.

PLÉNÉE-JUGON, brg (Côtes-du-Nord), arr. et à 31

kilom. S.-O. de Dinan, sur l'Arguenon ; 424 habitants.

PLÉNEUF, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), arr. et à 26 kil. N.-E. de St-Brieuc, près de la mer ; 405 hab.

PLÉNIÈRE (Cour). *V.* COUR.

PLERGUER, vge (Ille-et-Vilaine), arr. et à 22 kil. S.-E. de St-Malo ; 651 hab.

PLÉRIN, brg (Côtes-du-Nord), arr. et à 3 kil. N. de St-Brieuc ; 926 hab.

PLESCHEN, v. des États prussiens (Posen), à 97 kil. S.-E. de Posen ; 5,000 hab.

PLESKOV, v. de Russie. *V.* PSKOV.

PLESS, v. de Bohême. *V.* JOSEPHSTADT.

PLESS, v. des Etats prussiens (Silésie), à 123 kil. S.-E. d'Oppeln ; 3,000 hab. Fabr. de draps. Château des princes d'Anhalt-Cœthen-Pless.

PLESSALA, vge (Côtes-du-Nord), arr. et à 20 kil. N.-N.-E. de Loudéac ; 175 hab.

PLESSÉ, brg (Loire-Inférieure), arr. et à 24 kil. N. de Savenay ; 540 hab.

PLESSIS, mot dérivé de *plexitium*, qui signifie *haie, enceinte*, dans la basse latinité. D'autres lui donnent le sens de *maison de plaisance*.

PLESSIS (LE) vge (Manche), arr. et à 28 kil. N. de Coutances ; 837 hab. Exploitation de houille.

PLESSIS-AUX-BOIS (LE), vge (Seine-et-Marne), arr. et à 9 kil. N.-O. de Meaux. Château bâti par François Ier et agrandi par Henri IV, avec parc magnifique ; 169 hab.

PLESSIS-BOUCHARD (LE), vge (Seine-et-Oise), arr. et à 15 kil. S.-E. de Pontoise ; 196 hab. Il appartenait jadis aux Montmorency.

PLESSIS-LEZ-TOURS (LE), vge (Indre-et-Loire), à 1 kil. S. de Tours ; 1,017 hab. Ruines du château où résida et mourut Louis XI. Ce n'est plus qu'une ferme ; la cheminée de la chambre du roi est encore conservée ; on y voit aussi une tourelle presque entière, les caveaux de la chapelle, et le souterrain où fut enfermé La Balue.

PLESSIS-MACÉ (LE), vge (Maine-et-Loire), arr. et à 13 kil. N.-E. d'Angers ; 416 hab. Belles ruines d'un ancien château.

PLESSIS-MORNAY (DU). *V.* MORNAY.

PLESSIS-PRASLIN (DU). *V.* CHOISEUL et PRASLIN.

PLESSIS-RICHELIEU (DU). *V.* RICHELIEU.

PLESSIS (Collége DU), anc. collége de Paris, érigé près du collége de Clermont, depuis Louis-le-Grand, en 1317, par Geoffroi du Plessis, notaire apostolique et secrétaire du roi Philippe V le Long. Il fut augmenté au XVIIe siècle par une fondation de Richelieu. Supprimé en 1790, il devint propriété nationale. Ensuite on y plaça l'Ecole normale lors de sa création. En 1820, les Facultés de théologie, des lettres et des sciences l'occupèrent, et il servit aussi de succursale à l'Ecole de droit.

PLESTIN, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), arr. et à 18 kil. S.-O. de Lannion ; 1,038 hab.

PLÉTHON (Gémiste). *V.* GÉMISTE.

PLÈTHRE, mesure athénienne de longueur, valant 100 pieds (30m,864). Six plèthres faisaient un stade olympique. Un plèthre carré (9 ares 53 cent.) était une mesure agraire.

PLETTENBERG, vge des Etats prussiens (Westphalie), à 21 kil. S. d'Arensberg, sur l'Else ; 1,700 hab. Forges et quincaillerie.

PLETTENBERG (Walter ou Gautier de), d'abord général de l'Ordre Teutonique en Livonie en 1495, chassa les Russes de la Livonie en 1501, racheta à Albert de Brandebourg, en 1525, les droits de suzeraineté qu'il possédait sur ce pays, et fut grand-maître de l'ordre des Porte-Glaive jusqu'en 1535.

PLEUBIAN, brg (Côtes-du-Nord), arr. et à 35 kil. N.-E. de Lannion ; 1,201 hab.

PLEUDANIEL, vge (Côtes-du-Nord), arr. et à 30 kil. E.-N.-E. de Lannion ; 363 hab.

PLEUDIHEN, brg (Côtes-du-Nord), arr. et à 10 kil. N.-E. de Dinan ; 474 hab.

PLEUMARTIN ou PLUMARTIN, ch.-l. de canton (Vienne), arr. et à 21 kil. S.-E. de Châtellerault ; 555 hab.

PLEUMEUR-BODOU, vge (Côtes-du-Nord), arr. et à 10 kil. N.-O. de Lannion ; 441 hab.

PLEUMEUR-GAUTIER, vge (Côtes-du-Nord), arr. et à 30 kil. E.-N.-E. de Lannion ; 381 hab.

PLEUREUSE, *Præfica*, femme à gages, qui, chez les anc. Romains, conduisait la pompe funéraire des personnes opulentes. Son office était de chanter, devant la maison mortuaire, où le corps était exposé, des *nénies*, poëmes tristes à la louange du défunt, et, pendant la marche, de pleurer en jetant des cris perçants, et en s'agitant avec tous les signes extérieurs de la douleur la plus désespérée. La pleureuse était suivie d'autres femmes, pleureuses de profession, comme elle, qui répétaient tout ce qu'elle faisait, auxquelles elle donnait le ton des pleurs et des gémissements, de manière à former comme un concert émouvant de douleur. Les pleureuses étaient vêtues d'une *palla* ou mante brun foncé. C. D—Y.

PLEURON, nom de deux villes de l'Etolie méridionale, l'une à l'O. de Calydon et à peu de distance de l'Evénus et de la mer, l'autre au N.-O. de Calydon.

PLEURTUIT, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), arr. et à 8 kil. S.-S.-O. de St-Malo ; 497 hab. Construction de navires.

PLEYBEN, ch.-l. de cant. (Finistère), arr. et à 11 kil. E.-N.-E. de Châteaulin ; 1,008 hab. Belle église gothique, avec *ossuaire* et *calvaire* très-curieux.

PLEYBER-CHRIST, vge (Finistère), arr. et à 12 kil. S. de Morlaix ; 690 hab. Fabr. de toiles.

PLEYEL (Ignace), compositeur de musique, né à Ruppersthal, près de Vienne, en 1757 ; m. en 1831, eut pour maître Haydn. Il se lia en Italie avec Cimarosa, Guglielmi, Paisiello et Pugnani. Nommé maître de chapelle de la cathédrale de Strasbourg, 1787, il perdit cet emploi pendant la Révolution. Plus tard, il établit à Paris une maison de commerce de musique, à laquelle il ajouta bientôt une fabrique de pianos. Il a écrit des trios, des quatuors et des sonates qui eurent une vogue dont il y a peu d'exemples. B.

PLEYEL (Joseph-Etienne-Camille), fils du précédent, né en 1788, m. en 1855, étudia le piano sous son père et Dussek, et acquit une pureté de style, une élégance, une expression que peu d'artistes possédaient alors. Il composa un grand nombre de fantaisies, nocturnes, mélanges, rondos, sur des motifs de Rossini et d'Auber, ainsi que des quatuors et des trios originaux. En 1825, il abandonna l'art pour l'industrie, et fonda à Paris, avec Kalkbrenner, une maison, devenue célèbre, pour la fabrication des pianos, particulièrement des pianos à queue. B.

PLIENINGEN, brg du royaume de Wurtemberg, à 7 kil. S.-S.-E. de Stuttgard ; 2,250 hab. Fabr. de coton et de toiles. Aux environs est l'Institut national agricole de *Hohenheim*.

PLINE, *Caius Plinius Secundus*, surnommé *l'Ancien* ou *le Naturaliste*, né à Côme sous le règne de Tibère, l'an 775 de Rome, 23 de J.-C., m. sous le règne de Titus, l'an 831 de Rome, 79 de J.-C., vint à Rome, à l'âge de 11 ans, suivre les leçons du grammairien Apion. A 22 ans, il commanda en Germanie un corps de cavalerie sous les ordres de L. Pomponius Secundus, écrivit une *Vie* de ce général en 2 liv., et un traité sur l'art de lancer le javelot à cheval. De retour à Rome en 51, il s'adonna à la jurisprudence, et plaida plusieurs causes, et en même temps commença une *Histoire des guerres des Romains en Germanie*, en 20 liv., à laquelle il travailla pendant quatre ans. Il entreprit, en 55, une *Histoire contemporaine*, en 31 liv., continuation de celle d'Aufidius Bassus. Puis il composa un traité intitulé *Studiosus* (l'Etudiant), en 3 liv., destiné probablement à l'éducation de son neveu Pline le Jeune, et où il prenait l'orateur au berceau et le conduisait jusqu'à la perfection de son art. Il publia, en 67, un *Traité des expressions douteuses*, en 8 liv., qui roulait sur les difficultés de la langue latine. La même année, à l'âge de 45 ans, il commença sa carrière administrative : Néron le nomma procurateur dans l'Espagne citérieure, où il séjourna quatre ans. En revenant à Rome, il visita le midi de la Gaule, fut nommé, en 74, préfet de la flotte de Misène. En 71, il avait commencé la rédaction du seul ouvrage qui nous soit parvenu de lui, une *Histoire naturelle*, en 37 liv., dédiée à Titus. Il l'acheva dans un espace de six ans ; mais depuis longtemps il en amassait les matériaux, car Pline était un travailleur infatigable, qui ne perdait jamais un instant, et ne lisait rien sans en faire des extraits. Il périt victime de son amour pour l'étude, en voulant aller observer de trop près la grande éruption du Vésuve de l'an 79, qui engloutit Herculanum et Pompéia. Il entrait dans sa 57e année. L'ouvrage de Pline, auquel l'habitude a fait donner le nom d'*Histoire naturelle*, ne répond pas à ce titre dans le sens moderne : c'est une exposition historique de l'ensemble de la nature, une sorte d'encyclopédie, qui embrasse l'Astronomie, la Physique, la Géographie, l'Agriculture, le Commerce, la Médecine et les Arts, aussi bien que l'Histoire naturelle proprement dite, avec des traits relatifs à la connaissance morale de l'homme et à l'histoire des peuples. Le premier livre contient une espèce de table des matières, et le catalogue des auteurs dont Pline s'est servi. Les 4 suivants renferment la cosmographie et la géographie ; les livres

VI à X, la zoologie; les livres XI à XIX, la botanique; dans les livres XX à XXXII, il traite des médicaments que fournissaient le règne animal et le règne végétal; dans les 5 derniers, il s'occupe des métaux, de la sculpture, de la peinture, ainsi que des principaux artistes et de leurs productions. L'opinion des hommes spéciaux, chez les modernes, est défavorable à Pline : il n'y a guère que Buffon qui lui accorde des éloges. « Pline, dit Cuvier, n'a point été un observateur tel qu'Aristote; encore moins un homme de génie, capable, comme ce grand philosophe, de saisir les lois et les rapports d'après lesquels la nature a coordonné ses productions. Il n'est, en général, qu'un compilateur, et même le plus souvent un compilateur qui, n'ayant point par lui-même d'idée des choses sur lesquelles il rassemble les témoignages des autres, n'a pu apprécier la vérité de ces témoignages, ni même toujours comprendre ce qu'ils avaient voulu dire. C'est, en un mot, un auteur sans critique, qui, après avoir passé beaucoup de temps à faire ses extraits, les a rangés sous certains chapitres, en y joignant des réflexions qui ne se rapportent point à la science proprement dite, mais offrent alternativement les croyances les plus superstitieuses, ou les déclamations d'une philosophie chagrine, qui accuse sans cesse l'homme, la nature et les dieux. » L'ouvrage de Pline n'en offre pas moins une des mines les plus curieuses et les plus fécondes, puisqu'il renferme des extraits de plus de 2,000 volumes, pris dans des auteurs en tous genres, la plupart perdus aujourd'hui. Le style, souvent obscur et incorrect, n'est pas exempt d'affectation; il cherche la profondeur, l'énergie, la vivacité, et rencontre souvent l'enflure, la subtilité, l'emphase, la déclamation : c'est un écrivain de décadence; cependant, au milieu des tirades d'ornement et d'apparat, brillent beaucoup d'éclairs de talent, et une sorte d'éloquence; les tableaux ont quelque chose de majestueux, de grandiose, ce qui probablement a séduit Buffon. L'*Histoire naturelle* de Pline jouit d'une grande autorité au moyen âge; elle paraît avoir inspiré le *Speculum majus* de Vincent de Beauvais. — Les principales éditions sont : celle *Cum notis variorum*, Leyde, 1669, 3 vol.; celles de Hardouin, Paris, 1685, 5 vol. in-4°; de Miller, Berlin, 1766, 7 vol. petit in-8°; de Gronovius, Leyde, 1778; de Brotier, Paris, 1779, 6 vol. in-12; de Franz, Leipzig, 1788-91, 10 vol. in-8°; de M. Alexandre, dans la *Bibliothèque latine* de Lemaire, 1827-28, 13 vol. in-8°; de Sillig, Hambourg et Gotha, 1851 et suiv. Pline eut aussi de nombreux traducteurs français, entre autres : Poinsinet de Sivry, Paris, 1771-82, 12 vol. in-4°; Gueroult, *Morceaux choisis*, 1802, 3 vol. in-8°; 1809, 2 vol. in-8°; 1845, 1 vol. in-16; Ajasson de Grandsagne, Parisot, et Liskenne, dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, 1829-33, 20 vol. in-8°; M. Littré, dans la collection Nisard, 1848, 2 vol. grand in-8°. En 1831, Louis de Jan, professeur à Schweinfurt, a découvert, dans un manuscrit de Bamberg, la fin de l'ouvrage de Pline. *V.* Rezzonico, *Disquisitiones Plinianæ*, Parme, 1763-67, 2 vol. in-fol. F. B.

PLINE LE JEUNE, *Caius Cæcilius Plinius Secundus*, né à Côme vers 62 ap. J.-C., m. en 115, neveu et fils adoptif de Pline l'Ancien, qui dirigea son éducation. Il suivit la carrière du barreau, et plaida avec éclat; puis celle des honneurs, où il fut successivement préteur urbain, tribun du peuple, préfet du trésor, consul, proconsul en Bithynie et dans le Pont, curateur de la voie Emilienne, et augure. Bienfaiteur de Quintilien, son maître, ami de Tacite, protecteur de Suétone et de Martial, il jouissait d'une grande fortune, dont il fit l'emploi le plus honorable en fondant des écoles et des bibliothèques, en bâtissant des temples, etc. Il est surtout connu de la postérité par un ouvrage intitulé *Panégyrique de Trajan*, et un recueil de *Lettres* en x livres. Le *Panégyrique* est un remerciement que Pline adressa à l'empereur dans le sénat, en prenant possession du consulat, l'an 853 de Rome, 100 de J.-C. L'usage était que les consuls, en remerciant le prince, proposassent au sénat de lui décerner quelque nouvel honneur; Pline préféra raconter et louer les actions de Trajan; c'était innover d'une manière ingénieuse et noble tout à la fois, car il s'acquittait d'un devoir de reconnaissance. Le discours ne fut d'abord qu'un remerciement avec quelques éloges; plus tard, il le développa pour le publier, et lui donna la forme qu'il a maintenant. On a beaucoup accusé Pline de flatterie; cependant son Panégyrique est encore plus modeste que l'histoire. Au point de vue littéraire, c'est un ouvrage un peu prétentieux, monotone, sans élévation, sans chaleur, sauf quelques endroits; ses qualités sont l'élégance et la grâce du style, la finesse dans les éloges, et souvent de l'éclat dans les pensées. Ces mêmes défauts et ces mêmes qualités se reproduisent en partie dans les *Lettres* de Pline : elles sont ingénieuses, enjouées, toujours pleines des plus nobles sentiments, mais elles manquent de naturel, et l'on y sent trop l'effort de l'esprit. Il les recueillit lui-même, et en fit en quelque sorte un ouvrage. La lecture en est intéressante et curieuse, par beaucoup de détails sur les mœurs, les coutumes, la législation du temps; mais ce n'est qu'un choix dans lequel malheureusement l'ordre chronologique n'a pas été suivi. Le x^e^ livre est le plus intéressant sous le rapport historique, parce qu'il contient la correspondance administrative de Pline et de Trajan pendant le proconsulat du premier. — Les meilleures éditions de Pline le Jeune sont celles de Deux-Ponts, 1789; de Gierig, Leipzig, 1806; de Lemaire, dans sa *Bibliothèque latine*, 1822-23, 2 vol. in-8°. Il a été traduit en entier par De Sacy, 1773, 3 vol. in-12; nouvelle édition revue par J. Pierrot, 1826-29, 3 vol. in-8°, dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke; le *Panégyrique* seul, par Burnouf, 1834, in-12. *V.* Masson, *Vie de Pline le Jeune*, Amsterdam, 1709, in-8°; Gierig, *sur la vie, la moralité, et la valeur comme écrivain de Pline le Jeune*, Dortmund, 1798, in-8°.

PLISSON (Auguste-Arthur), pharmacien, né à Orléans, m. à Paris en 1832, pharmacien en chef de la Pitié. Quoique mort jeune, il a laissé un certain nombre de Mémoires estimés sur l'asparagine, l'acide aspartique et ses sels, l'iodure d'arsenic, l'auradine, les alcaloïdes des quinquinas, l'acide quinique, et sur l'analyse élémentaire des principes organiques, insérés dans les *Annales de chimie et de physique*, et dans le *Journal de pharmacie*. C. L.

PLISTHÈNE, fils d'Atrée, épousa Érope ou Eriphyle, et en eut Agamemnon et Ménélas.

PLISTOANAX, roi de Sparte, de la branche des Eurysthénides, fils du célèbre Pausanias, conclut avec Athènes la paix dite de Nicias, 421 av. J.-C. Accusé d'avoir reçu de l'argent pour retirer ses troupes de l'Attique, il fut exilé, puis rappelé au bout de 19 ans par ordre de l'oracle de Delphes.

PLOCK ou PLOTSK, v. de Pologne, sur la rive dr. de la Vistule, ch.-l. du gouvernement de son nom, à 90 kil. N.-O. de Varsovie; 12,000 hab. Evêché, synagogue. Tribunaux civil et criminel. Gymnase. Commerce de grains, peaux et cuirs. En 1043, Casimir I^er^ y battit les Mazoviens, qui tentaient d'envahir la Pologne. — Le gouvernement de Plock, entre les Etats prussiens au N. et au N.-O., les gvts de Varsovie au S.-O. et au S., de Lublin au S.-E., de Grodno et d'Augustowo à l'E., est limité au S.-O. par la Vistule, au S. par le Boug, et arrosé par la Narew; 17,810 kil. carr., 260 kil. sur 90; 552,148 hab.; v. princip., Novo-Georgievsk ou Modlin, Pultusk.

PLOÉMEUR, brg (Morbihan), arr. et à 6 kil. S.-O. de Lorient; 836 hab. Pêche de sardines; verrerie.

PLOEN, v. du duché de Holstein, ch.-l. d'amt ou bailliage, à 72 kil. N.-E. de Glückstadt, 26 S. de Kiel, sur un lac de son nom; 2,697 hab. Château royal, jadis résidence des ducs de Holstein-Ploen.

PLOERDUT, vge (Morbihan), arr. et à 32 kil. O. de Napoléonville; 240 hab.

PLOËRMEL, s.-préf. (Morbihan), à 44 kil. N.-E. de Vannes; 2,448 hab. Trib. de 1^re^ instance, collége. Ville jadis importante et bien fortifiée. Eglise paroissiale de S^t^-Armel, avec beaux vitraux. Belle église des Ursulines. Comm. de bestiaux, laine, chanvre, miel, toiles, étoffes de laine. A 1 kil. de là est l'étang des Grands-Moulins, de 12 kil. de circonférence, alimenté par le Duc, qui s'en échappe en formant une belle cascade. Auprès de Ploërmel était la forêt de *Brécéliande*, célèbre, dans les poëmes et les romans du moyen âge, comme la résidence de la fée Viviane. B.

PLŒUC, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), arr. et à 24 kil. S. de S^t^-Brieuc; 621 habit. Commerce de grains, beurre, fil, chanvre, bestiaux.

PLOEZAL, vge (Côtes-du-Nord), arr. et à 24 kil. N. de Guingamp; 339 hab.

PLOGASTEL. *V.* PLOUGASTEL.

PLOGOFF, vge (Finistère), arr. et à 50 kil. O. de Quimper; 1,596 hab. Il est voisin de la Pointe du Raz, où s'élevait *Is*, anc. capitale de la Cornouaille.

PLOGONNEC, vge (Finistère), arr. et à 14 kil. N.-O. de Quimper; 113 hab.

PLOMB DU CANTAL. *V.* CANTAL.

PLOMBIÈRES, ch.-l. de cant. (Vosges), arr. et à 16 kil. S.-O. de Remiremont, au milieu des montagnes; 1,500 hab. Fabr. de broderies, coutellerie, quincaillerie, clouterie; ouvrages en acier poli. Eaux minérales thermales très-fréquentées, et déjà connues des Romains : 43° à 65°

centigr. Le roi de Pologne Stanislas créa l'établissement actuel, et fonda un hôpital. Sites pittoresques aux environs : le val d'Ajot, la vallée des Roches, et l'abbaye d'Hérival. Plombières fut plusieurs fois ruiné : par un incendie en 1498, par une inondation en 1661, par un tremblement de terre en 1682, par un nouveau débordement de l'Eau-Gronne en 1770.

PLOMBS DE VENISE, prisons situées sous la toiture en plomb du palais ducal de St-Marc. Les détenus y souffraient de cruelles douleurs, par la chaleur que le soleil, dardant sur les plombs, donnait à leurs cellules.

PLOMEUR, vge (Finistère), arr. et à 27 kil. S.-O. de Quimper ; 189 hab.

PLOMODIERN, vge (Finistère), arr. et à 12 kil. O. de Châteaulin ; 318 hab.

PLONÉOUR ou PLOUNÉOUR, vge (Finistère), arr. et à 21 kil. S.-O. de Quimper ; 705 hab.

PLONÉOUR-MÉNÉZ, vge (Finistère), arr. et à 20 kil. S. de Morlaix ; 686 hab.

PLONÉOUR-TREZ, vge (Finistère), arr. et à 35 kil. N.-N.-E. de Brest ; 141 hab.

PLONEVEZ. *V.* PLOUNEVEZ.

PLOSKIROW, v. de la Russie d'Europe (Podolie), à 86 kil. N. de Kaminiec ; 3,500 hab.

PLOTIN, un des principaux philosophes de l'école d'Alexandrie, né à Lycopolis (Haute-Egypte) vers 205 après J.-C., m. vers 270. Les détails de sa vie sont peu connus : on sait seulement qu'à l'âge de 28 ans, il éprouva un vif désir d'étudier la philosophie, et suivit les leçons du philosophe Ammonius, avec lequel il resta 11 ans. Il voulut ensuite connaître la philosophie des Perses et des Indiens, et suivit l'expédition de l'empereur Gordien en Perse. Ce prince ayant été tué en Mésopotamie, Plotin se rendit d'abord à Antioche, puis, l'année suivante, à Rome, où il se fixa. Il y enseigna avec éclat, et se fit de nombreux disciples, parmi lesquels il faut distinguer Porphyre. Il avait alors 50 ans, et jouissait d'une telle considération et d'un tel crédit, qu'il fut sur le point d'obtenir de l'empereur Gallien qu'il rebâtit en Campanie une ville où lui-même, Plotin, aurait appliqué les lois de la République de Platon, et qu'on aurait appelée *Platonopolis*. Plotin était très-versé dans les sciences exactes, la géométrie, l'arithmétique, la mécanique et la musique. Il cultiva aussi l'astronomie mêlée à l'astrologie, qu'il délaissa après avoir reconnu la vanité de ses prédictions. C'était un penseur original et profond, d'une grande fécondité d'esprit, et très-éloquent. Après avoir enseigné pendant 10 ans, il commença à écrire. Il a laissé 54 traités rédigés d'une manière peu méthodique et d'un style incorrect, mais qui offrent une exposition pleine d'éclat, de vie et de richesse. Porphyre les recueillit après la mort de son maître, et les publia en 54 livres, divisés en six *ennéades* ou neuvaines. C'est, avec les écrits de Proclus, le grand monument de l'école alexandrine. Le système de Plotin est l'*éclectisme*, mais où domine un élément principal, qui bientôt fait place au *mysticisme* et au *panthéisme*. Parmi les doctrines qu'il s'efforce de concilier, le platonisme joue le principal rôle, et bientôt il est dépassé. La philosophie de Platon est l'idéalisme, et sa méthode la dialectique ; or, la dialectique est le mouvement de la raison qui, partant du sensible et du multiple, s'élève graduellement aux idées, et des idées à Dieu, le souverain bien. Plotin suit aussi cette marche ascensionnelle ; mais au lieu de s'arrêter sagement au dernier degré où se repose la raison, à l'idée d'un être souverainement bon, intelligent et actif, il conçoit au delà une unité où s'efface toute division, toute multiplicité, par conséquent sans attributs, qui répond à la notion abstraite de l'*être*. Cet être inaccessible à la raison, c'est l'unité absolue. Or, pour y atteindre, la dialectique et la raison ne suffisent plus. Un autre procédé est nécessaire, qui contredit la raison et la complète, savoir, l'*extase*. Ainsi, au-dessus de l'intelligence et de l'activité, est l'*être* ; au-dessus de la raison est la contemplation, l'extase. Telle est la marche du mysticisme en général. Celui des Alexandrins a cela de particulier, surtout chez Plotin, que, loin de dédaigner la science et la raison, il la déclare nécessaire pour préparer à la plus haute opération de l'esprit, l'extase. On arrive aussi à l'extase par la volonté et l'amour. La vertu, qui est active, et la prière, qui est une aspiration, conduisent à cet état définitif où l'âme s'unit à Dieu. Les *Ennéades* ont été publiées en grec, avec la traduction latine de Marsile Ficin, Bâle, 1580, in-fol. ; ibid., 1615. Le 6e livre de la 1re Ennéade (sur *le Beau*), a été donné séparément par Ed. Creuzer, Heidelberg, 1814, qui a ensuite publié l'ouvrage complet, Oxford, 1835, 3 vol. in-4° ; le 8e livre de la 3e Ennéade a été aussi édité par F.-Ch. Grimm, Leipzig, 1787, in-8°. Il existe une traduction allemande de la 1re Ennéade par Engelhardt, Erlangen, 1820. *V.* Festingius, *Dissertatio de Tribus hypostatibus Plotini*, Wittemberg, 1694 ; Winzer, *Adumbratio decretorum Plotini de rebus ad doctrinam morum pertinentibus*, Wittemberg, 1809 ; Gerlach, *Disputatio de differentia quæ inter Plotini et Schellingii doctrinam de numini summo intercedit*, Wittemberg, 1811 ; la *Physique* de Plotin, par Heigl, en allemand, Landshut, 1818 ; C. H. Aug. Steinhart, *Quæstiones de Dialectica Plotini*, Naumb., 1829, in-8° ; J. Simon, *Histoire de l'école d'Alexandrie*, Paris, 1845, 2 vol. in-8° ; E. Vacherot, *Histoire critique de l'école d'Alexandrie*, Paris, 1847-51, 3 vol. in-8° ; A. Daunas, *Etudes sur le mysticisme, Plotin et sa doctrine*, 1848, in-8°. B—D.

PLOTINE, *Plotina Pompeia*, femme de Trajan, entra avec lui dans Rome, à pied, lors de son avènement, l'an 851 de la ville, 98 ap. J.-C., seconda ses vues généreuses, et contribua beaucoup à faire diminuer les charges qui pesaient sur les provinciaux. Trajan étant mort sans désigner de successeur, elle déclara que son époux avait, à ses derniers moments, adopté Adrien, et rappela celui-ci d'Antioche. Le nouvel empereur lui laissa son influence, et lorsqu'il apprit sa mort à Nîmes, 129, il y éleva des arènes en son honneur. Une ville de Thrace, près de l'Hèbre, reçut le nom de *Plotinopolis*. O.

PLOTIUS ou PLAUTIUS (Lucius), fameux rhéteur latin, né dans les Gaules, et qui, vers l'an 666, fit à Rome une révolution dans l'enseignement en professant en langue latine, tandis qu'avant lui les Grecs, en possession de l'enseignement, n'avaient jamais professé que dans leur langue. Son innovation parut dangereuse aux censeurs, et ils interdirent l'usage de la langue latine dans l'enseignement.

PLOUAGAT, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), arr. et à 12 kil. S.-E. de Guingamp ; 213 hab.

PLOUARET, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), arr. et à 14 kil. S. de Lannion ; 580 hab. Comm. de bestiaux, beurre, peaux.

PLOUARZEL, vge (Finistère), arr. et à 18 kil. O.-N.-O. de Brest ; 1,458 hab. Beau menhir. C'est de là qu'on a tiré les blocs de granit qui forment le piédestal et les degrés de l'obélisque de Louqsor à Paris.

PLOUASNE, vge (Côtes-du-Nord), arr. et à 20 kil. S.-S.-E. de Dinan ; 83 hab.

PLOUAY, ch.-l. de cant. (Morbihan), arr. et à 24 kil. N. de Lorient ; 1,200 hab.

PLOUBALAY, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), arr. et à 20 kil. N.-N.-O. de Dinan, près de la mer ; 300 hab.

PLOUBAZLANEC, vge (Côtes-du-Nord), arr. et à 44 kil. N.-O. de St-Brieuc ; 580 hab.

PLOUBEZRE, vge (Côtes-du-Nord), arr. et à 5 kil. S.-S.-E. de Lannion ; 145 hab.

PLOUCQUET (Godefroy), philosophe allemand, né à Stuttgard en 1716, d'une famille de réfugiés protestants français, m. en 1790, fut pasteur à Rothenbourg, professeur de logique et de métaphysique à Tubingue en 1750, et membre de l'Académie de Berlin. On a de lui : *Fundamenta philosophiæ speculativæ*, 1759 ; *Methodus calculandi in logicis*, 1763 ; *Institutiones philosophiæ theoreticæ*, 1772 ; *Elementa philosophiæ contemplativæ*, 1778 ; *Commentationes philosophicæ selectiores*, 1781 ; *Variæ quæstiones metaphysicæ*, 1782.

PLOUDALMÉZEAU, ch.-l. de cant. (Finistère), arr. et à 25 kil. N.-O. de Brest ; 656 hab.

PLOUDANIEL, vge (Finistère), arr. et à 22 kil. N.-E. de Brest ; 319 hab.

PLOUDIRY, ch.-l. de cant. (Finistère), arr. et à 30 kil. E.-N.-E. de Brest ; 212 hab. Fabr. de toiles. Foire aux chevaux.

PLOUEC, vge (Côtes-du-Nord), arr. et à 14 kil. N. de Guingamp, sur le Trieux, 113 hab.

PLOUÉNAN, vge (Finistère), arr. et à 17 kil. N.-O. de Morlaix ; 304 hab.

PLOUER, brg (Côtes-du-Nord), arr. et à 10 kil. N.-E. de Dinan, près de la Rance ; 286 hab.

PLOUESCAT, ch.-l. de cant. (Finistère), arr. et à 35 kil. N.-O. de Morlaix ; 700 hab. Petit port.

PLOUÉZEC, brg (Côtes-du-Nord), arr. et à 35 kil. N.-O. de St-Brieuc ; 292 hab.

PLOUFRAGAN, vge (Côtes-du-Nord), arr. et à 5 kil. S.-O. de St-Brieuc ; 106 hab.

PLOUGASNOU, brg (Finistère), arr. et à 15 kil. N. de Morlaix, 371 hab. — Pris par les Anglais en 1522, par les Espagnols en 1593.

PLOUGASTEL ou PLOGASTEL-DAOULAS, brg (Finistère), arr. et à 20 kil. E. de Brest ; 527 hab. Fabr.

de toiles. Il y a un puits où l'eau monte quand la marée descend, et réciproquement. Très-beau calvaire dans le cimetière.

PLOUGASTEL-SAINT-GERMAIN, chef-lieu de canton (Finistère), arr. et à 15 kilomètres O. de Quimper; 264 hab.

PLOUGONVEN, brg (Finistère), arr. et à 15 kil. S.-E. de Morlaix; 619 hab. Clouterie, corderie.

PLOUGONVER, brg (Côtes-du-Nord), arr. et à 20 kil. O.-S.-O. de Guingamp; 323 hab.

PLOUGOULM, vge (Finistère), arr. et à 25 kil. N.-O. de Morlaix; 47 hab.

PLOUGUENAST, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), arr. et à 14 kil. N. de Loudéac; 451 hab.

PLOUGUERNEAU, brg (Finistère), arr. et à 30 kil. N. de Brest; 712 hab.

PLOUGUERNEVEL, vge (Côtes-du-Nord), arr. et à 50 kil. S.-S.-O. de Guingamp; 324 hab.

PLOUHA, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), arr. et à 25 kil. N.-O. de St-Brieuc; 529 hab.

PLOUHINEC, vge (Finistère), arr. et à 35 kil. O. de Quimper; 978 hab. — vge (Morbihan), arr. et à 16 kil. S.-E. de Lorient; 515 hab.

PLOUIDER, vge (Finistère), arr. et à 30 kil. N.-O. de Brest; 192 hab.

PLOUIGNEAU, ch.-l. de cant. (Finistère), arr. et à 12 kil. O.-S.-O. de Morlaix; 527 hab.

PLOUJEAN, vge (Finistère), arr. et à 5 kil. N. de Morlaix; 813 hab.

PLOUMILLIAU, vge (Côtes-du-Nord), arr. et à 8 kil. S.-O. de Lannion; 517 hab.

PLOUNÉOUR. *V.* PLONÉOUR.

PLOUNÉVENTER, vge (Finistère), arr. et à 30 kil. O. de Morlaix; 178 hab.

PLOUNEVEZ-LOCHRIST, brg (Finistère), arr. et à 40 kil. O. de Morlaix; 840 hab.

PLOUNEVEZ-MOEDEC, brg (Côtes-du-Nord), arr. et à 25 kil. S. de Lannion; 376 hab.

PLOUNEVEZ-QUINTIN, brg (Côtes-du-Nord), arr. et à 40 kil. S.-S.-O. de Guingamp; 228 hab.

PLOURIN, vge (Finistère), arr. et à 7 kil. S.-S.-E. de Morlaix; 321 hab. Château de *Trémazon*.

PLOUVIEN, vge (Finistère), arr. et à 18 kil. N. de Brest; 203 hab. Poterie et briques.

PLOUVORN, vge (Finistère), arr. et à 25 kil. O. de Morlaix; 409 hab. Commerce de chevaux. Ancienne commanderie des Templiers.

PLOUZÉVÉDÉ, ch.-l. de canton (Finistère), arr. et à 30 kil. O. de Morlaix; 87 hab.

PLUCHE (Noël-Antoine), né à Reims en 1688, m. en 1761, professa les humanités, puis la rhétorique au collége de sa ville natale, entra dans les ordres sacrés, reçut la direction du collége de Laon, dut renoncer à cet emploi à cause de son refus d'adhérer à la bulle *Unigenitus*, accepta, à la prière de Rollin, l'éducation du fils de Gasville, intendant de Normandie, et enfin se fixa à Paris. On a de lui : *Spectacle de la nature, ou Entretiens sur l'histoire naturelle et les sciences*, Paris, 1732, 9 vol. in-12, tableau de l'œuvre de la création, ouvrage un peu diffus, mais ingénieux et agréable, qui eut beaucoup de succès, et fut traduit en plusieurs langues de l'Europe; *Histoire du ciel selon les idées des poëtes, des philosophes et de Moïse*, 1739, 2 vol. in-12 : la 1re partie est une mythologie, la 2e une histoire des idées philosophiques sur la formation du monde; *la Mécanique des langues et l'Art de les enseigner*, 1751, in-12; ouvrages posthumes : *Harmonie des Psaumes et de l'Evangile*, 1764, in-12, traduction très-fidèle, avec de savantes notes sur la Vulgate, les Septante, et le texte hébreu : *la Concorde de la géographie des différents âges*, 1765, in-12, avec cartes et portrait de l'auteur.

PLUKENET (Léonard), botaniste anglais, né en 1642, m. en 1706, fut pharmacien à Westminster, surintendant du jardin d'Hamptoncourt, et professeur royal de botanique de cet établissement. On a de lui : *Phytographia, seu plantarum icones*, Londres, 1691-92-96, 3 vol. et 328 pl. in-fol.; *Almagestum botanicum, sive Phytographiæ onomasticon*, 1696, in-fol.; *Almagesti botanici Mantissa*, 1700, in-fol., 22 pl.; *Amaltheum botanicum, id est, stirpium Indicarum cornucopiæ*, 1705. Tous ces ouvrages ont été réunis, avec des additions, en 1769. L'herbier de Plukenet, composé de 8,000 plantes, est au Bristish Museum.

PLUMARTIN. *V.* PLEUMARTIN.

PLUMÉ (La), ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), arr. et à 13 kil. S.-O. d'Agen; 608 hab.

PLUMES A ECRIRE. Les Anciens écrivaient avec un roseau (*V.* CALAME); au Ve siècle, on commença de se servir de plumes d'oie, prises au bout des ailes; néanmoins, on n'abandonna pas encore l'usage du roseau : il ne fut supplanté par la plume, en Occident, qu'au Xe siècle. On employa aussi les plumes de vautour, de cygne, et de corbeau, ces dernières surtout pour dessiner. Les plumes d'oie ont été, de nos jours, presque entièrement remplacées par des plumes, ou mieux, des becs de plumes métalliques, en acier, ou en laiton allié d'autres métaux. Ces becs, qui se mettent au bout d'une légère tige de bois, paraissent avoir été inventés vers le milieu du XVIIIe siècle par un mécanicien français nommé Arnoux; mais ils n'ont commencé à devenir d'un usage vulgaire en France que vers 1828. Ils sont auj. l'objet d'un commerce considérable, bien que leur prix vénal soit excessivement bas.

PLUMELEC, vge (Morbihan), arr. et à 24 kil. N.-O. de Ploërmel; 351 hab.

PLUMELIAU, brg (Morbihan), arr. et à 17 kil. S. de Napoléonville; 558 hab. Élégante chapelle gothique. *Pardon* fréquenté.

PLUMELIN, vge (Morbihan), arr. et à 30 kil. S.-E. de Napoléonville; 179 hab.

PLUMIER (Charles), religieux minime et savant botaniste, né à Marseille en 1646, m. en 1706, fut envoyé par Louis XIV en Amérique pour en rapporter les plantes utiles à la médecine, et reçut le titre de botaniste du roi. On lui doit : *Description des plantes de l'Amérique*, Paris, 1693, in-fol., 108 pl.; *Traité des fougères de l'Amérique*, 1705, in-fol., 172 pl.; *Nova plantarum americanarum genera*, 1703, in-4o; *Dissertations sur la cochenille*, dans le *Journal des Savants*, 1694, et dans le *Journal de Trévoux*, 1703; *l'Art de tourner*, Lyon, 1701, in-fol., 80 pl., réédité avec augmentations à Paris, 1749. Son nom a été donné par Tournefort à un genre de la classe des apocynées.

PLUMIEUX, vge (Côtes-du-Nord), arr. et à 18 kil. E.-S.-E. de Loudéac; 200 hab.

PLUNERET, vge (Morbihan), arr. et à 51 kil. E.-S.-E. de Lorient, 854 hab.

PLUNKETT (Olivier), né dans le comté de Meath en 1629, m. en 1681, termina ses études ecclésiastiques à Rome, où le pape lui confia une chaire de théologie, fut nommé archevêque d'Armagh et primat d'Irlande en 1669, et, accusé d'avoir voulu soulever les catholiques contre Charles II, subit le dernier supplice. Plus tard, sa mémoire fut réhabilitée. Il a laissé des *Mandements et Instructions pastorales* très-estimés, Lond., 1686, 2 vol. in-4o.

PLUQUET (François-André-Adrien), né à Bayeux en 1716, m. en 1790, entra dans les ordres sacrés, fit quelques éducations particulières, se lia avec Fontenelle, Montesquieu, Helvétius, et fut professeur de philosophie morale au Collége de France de 1776 à 1782. On a de lui : *Examen du fatalisme*, 1757, 3 vol. in-12, ouvrage écrit avec beaucoup de sagesse et de savoir; *Dictionnaire des hérésies*, 1762, 2 vol. in-8o, livre où l'on voit partout l'historien exact et le savant théologien; *Traité de la sociabilité*, 1767, 2 vol. in-12; *Livres classiques de la Chine*, traduits du latin du P. Noël, 1784-86, 7 vol. in-8o; *Essai philosophique et politique sur le luxe*, 1786, 2 vol. in-12; *De la superstition et de l'enthousiasme*, 1804, in-12.

PLUSCARDINE (Vallée de). *V.* ELGIN.

PLUTARQUE, biographe et moraliste grec, né à Chéronée en Béotie vers l'an 50 de J.-C., d'une famille honorable, reçut une brillante éducation, suivit à Delphes les leçons de mathématiques et de philosophie d'Ammonius, en 66, puis se mit à voyager, d'abord dans son propre pays, puis en Egypte et en Italie. Il vint plusieurs fois à Rome, et y ouvrit une école, où il traitait en grec divers sujets de philosophie, de littérature et d'érudition. Trajan lui confia le gouvernement de l'Illyrie. Après la mort de ce prince, en 117, Plutarque se retira à Chéronée, consacra ses loisirs à de nouvelles études, et fut élu, par ses concitoyens, archonte et prêtre d'Apollon. Il mourut à la fin du règne d'Adrien, 138, ou au commencement de celui d'Antonin, vers 140. Il a composé des *Œuvres morales* et des *Vies parallèles*, et ses œuvres, par leur étendue et leur variété, présentent le plus vaste répertoire de faits et d'idées que nous ait légué l'antiquité. Les leçons publiques, les déclamations de Plutarque à Rome, forment le fond des *Œuvres morales*, qui se composent de 80 traités : la morale y domine, mais il y est aussi traité largement de religion, de philosophie, de littérature, de sciences, d'érudition et d'arts. En religion, Plutarque est le dernier croyant de l'antiquité. En philosophie, il est l'admirateur de Platon, et son disciple dans la croyance à l'immortalité de l'âme, à la justice divine et au bien moral; c'est un éclectique de bon sens, et son âme, passion-

née pour le bien, se mêle à tout ce qu'il écrit. La critique littéraire a chez lui quelque chose d'aimable et de familier : sans avoir, sur le beau, des opinions vraiment originales, ses doctrines dénotent un esprit curieux et juste, qui se tient loin de tout excès. Il a un rare talent pour charmer dans les matières les plus ardues. Les plus importants de ces traités sont : *les Propos de table*, en 9 liv.; *les Opinions des philosophes*, en 5 livres; *les Questions platoniques; des Contradictions du stoïcisme; de l'Education des enfants; sur la Démangeaison de parler; le Démon de Socrate; sur la Musique; sur la Manière d'entendre les poëtes*. Mais Plutarque doit surtout sa popularité aux *Vies des hommes illustres grecs et romains*, plus exactement aux *Vies parallèles*; c'est une suite de 44 biographies appariées par deux, celle d'un Grec et celle d'un Romain, et terminées par un résumé où l'auteur met en parallèle les deux personnages. Cette méthode sent un peu les thèses factices des rhéteurs, et ce n'est pas toujours bien naturellement et sans effort que Plutarque établit ses comparaisons; l'histoire n'a point de ces symétries exactes, que l'imagination d'un écrivain crée le plus souvent entre les caractères et les destinées de deux hommes célèbres. Mais il faut passer quelque chose au patriotisme de Plutarque, qui trouvait une sorte de consolation à montrer que la Grèce, asservie aux Romains, avait produit des héros capables de balancer, sinon de surpasser, la gloire de ses vainqueurs. A part ces parallèles, son grand mérite est de peindre à nu l'âme de ses héros; il les suit partout, dans les places publiques, dans les camps, au sein de leurs familles; il ne se contente pas de montrer le capitaine, le conquérant, le politique, le magistrat, l'orateur, mais aussi le père, le mari, le maître, l'ami, en un mot, tout ce qui peut jeter quelque lumière sur le caractère. Bien qu'il y ait des erreurs de fait, surtout en ce qui concerne Rome et ses institutions, des interprétations erronées des auteurs latins, des faits importants souvent mis dans l'ombre, des contradictions manifestes, bien que la vérité soit quelquefois sacrifiée aux préoccupations morales et à l'effet dramatique, on aimera toujours la lecture des *Vies* de Plutarque, à cause de la nature de son génie, du choix des sujets qu'il a traités, et surtout de l'éternel intérêt qui s'attache au souvenir des grands hommes. Les plus fameuses sont celles de *Lycurgue et Numa; Alcibiade et Coriolan; Alexandre et César; Démosthène et Cicéron*. Outre les 44 Vies parallèles, il y a 5 autres Vies isolées. Plutarque montre un rare talent dans l'esprit général de ses compositions, l'éloquence des harangues, l'énergie des descriptions; mais sa diction se ressent de l'époque de décadence où il a vécu : il prend ses expressions dans tous les écrivains dont il emprunte les idées, sans songer à les fondre ni à en adoucir les tons; il abuse des termes abstraits, ce qui donne à son style quelque chose d'obscur. Ses comparaisons sont parfois recherchées, ses périodes longues et embarrassées, et le tour bien souvent sententieux. Aussi l'épithète de *bonhomme*, appliquée à Plutarque, ne lui convient-elle guère sous le rapport du style. Le texte grec trahit le rhéteur qui a professé à Rome : Plutarque est un homme de bonne foi; voilà toute sa bonhomie. Les principales éditions des Œuvres complètes sont celles d'H. Estienne, en grec et en latin, Paris, 13 vol. in-8°; Reiske, grec-latin, Leipz., 1774-82, 12 vol. in-8°; Hutten, en grec, Tubingue, 1791-1805, 14 vol. in-8°; Dübner et Dœhner, grec-latin, dans la *Bibliothèque grecque* de Didot, Paris, 1841-47, 4 vol. grand in-8°. Une édition séparée des *Morales* a été donnée par Wyttenbach, grec-latin, Oxford, 1795-1821, 7 vol. grand in-4°, avec un 8e vol., 1830, contenant un *Index græcitatis*. Les *Vies* séparées ont été publiées par Bryan, grec-latin, Londres, 1729, 5 vol. grand in-4°; par Coray, en grec, Paris, 1809-15, 6 vol. in-8°; par Schœfer, en grec, Leipzig, 1812-18, et 1820-21, 9 vol. in-18. Amyot et Ricard ont traduit tout Plutarque en français, et c'est dans la traduction d'Amyot qu'il fait une illusion de naïveté. Les *Vies* ont été aussi traduites par l'abbé Tallemant, Bruxelles, 1667, 9 vol. in-12; par Dacier, Paris, 1721-34, 9 vol. in-4°. Enfin M. Alexis Pierron a traduit les *Vies*, Paris, 1845, 4 vol. in-12, et un choix des *Morales*, 2 vol. in-12. *V.* Heeren, *de Fontibus et autoritate vit. parall. Plutarchi*, Gœttingue, 1814-18, 4 parties in-8°; Schreiter, *de Doctrina Plutarchi theologica et morali*, Leipzig, 1836, in-8°; Nitzsch, *de Plutarcho theologo et philosopho*, Kiel, 1849; Michelet, *Examen des Vies des hommes illustres de Plutarque*, Paris, 1819. F. B.

PLUTEUM, stylobate continu de la colonnade supérieure d'une basilique, chez les anc. Romains; il avait environ 2 mètres de haut. — caisse de bois ou de marbre dans les entre-colonnements des portiques d'un péristyle, dans la maison romaine, pour y cultiver des fleurs; — par similitude, mur d'appui autour d'une salle de bain, chez les anc. Romains, ou dans les entre-colonnements de la façade d'un temple. C. D—T.

PLUTEUS, machine de siége chez les anc. Romains, pour protéger l'approche des murailles; il y en avait deux sortes : un fixe, composé de claies dressées sur la crête d'un fossé de circumvallation, ou rangées comme pavesades sur la plate-forme d'une tour ambulante; l'autre mobile, ayant la forme d'un bâti de charpente demi-circulaire rempli d'un tissu d'osier, et monté sur trois roulettes, de manière que le soldat qui s'abritait derrière pouvait le pousser devant lui, le faire virer de droite et de gauche. La partie extérieure était couverte de peaux crues, ou de chiffons de laine pendants, pour amortir les traits de l'ennemi, et garantir des jets de feu. Le soldat élevait la tête par-dessus son *Pluteus* pour tirer sur les assiégés. C. D—T.

PLUTON, dieu des Enfers chez les Grecs et les Latins. Fils de Saturne et de Rhée, il échappa à la mort comme ses frères (*V.* SATURNE), partagea le monde avec Jupiter et Neptune, devint roi des Enfers, et enleva, dans le vallon d'Enna en Sicile, la fille de Cérès, Proserpine, qui resta sa femme. Il figure dans un petit nombre de mythes. Dans la guerre contre les Titans, il combat couvert d'un casque forgé par les Cyclopes et qui le rend invisible. Lorsque Pirithoüs et Thésée descendent aux Enfers pour lui ravir Proserpine, il tue Pirithoüs et garde Thésée prisonnier; selon d'autres, il les retient tous deux. Il lutte plusieurs fois contre Hercule, et toujours il est vaincu. Pluton est un dieu inflexible : parmi les épithètes qui le désignent, se trouvent celles d'*indomptable*, de *dieu qui ne rit pas*. En Grèce, on l'honorait à Nysa, Coronée, Pylos, Olympie, Elis, où son temple s'ouvrait une fois l'an; à Athènes, dans le sanctuaire des Furies; à Trézène, dans celui de Diane; en Sicile, à Syracuse, près de la fontaine Cyané, où il avait enlevé Proserpine. En Italie, il avait aussi des temples à Rome, à Crotone, et sur le mont Soracte. Dans le Latium, on lui immola d'abord des victimes humaines : on y substitua plus tard des taureaux et des brebis. Les victimes étaient noires, sacrifiées la nuit, en nombre pair. Les prêtres, la tête nue, brûlaient de l'encens entre les cornes, et, tournant la tête de l'animal vers la terre, répandaient le sang dans une fosse préparée d'avance. Ce sacrifice s'appelait *taurobole*. Les chairs étaient réduites en cendre. Un corps spécial de victimaires, nommés *Cultrarii*, lui était consacré. Les criminels lui étaient dévoués, et pouvaient dès lors être mis à mort par tout citoyen. L'adiante, le narcisse, le cyprès, le buis, lui étaient consacrés. Les monuments anciens le représentent sévère, les cheveux tombant sur le front. P.

PLUTUS, dieu des richesses, fils de Jasion et de Cérès, comptait parmi les dieux infernaux, parce que les métaux précieux se tirent du sein de la terre. Il déclara un jour à Jupiter qu'il ne voulait aller qu'avec les gens de bien; mais ce dieu le rendit aveugle : voilà pourquoi la fortune distribue aveuglément ses faveurs. On voyait à Athènes une statue de la Paix tenant Plutus dans son sein. On représente ordinairement Plutus sous les traits d'un vieillard, les yeux bandés, et tenant une bourse à la main.

PLUVIALIA, nom anc. de l'île de FER.

PLUVIGNER, ch.-l. de cant. (Morbihan) arr. et à 40 kil. O.-N.-O. de Lorient; 1,253 hab.

PLUVINEL (Antoine de), gentilhomme du Dauphiné, premier écuyer de Henri, duc d'Anjou (Henri III), le suivit en Pologne, et aida à sa fuite. Il devint, sous Henri IV, directeur des grandes écuries, gentilhomme de la chambre, sous-gouverneur du dauphin, ambassadeur en Hollande, et mourut en 1620. C'est lui qui fonda en France les écoles de manége, qu'on nomma *Académies*. Il a laissé : *le Manége royal*, Paris, 1623, in-fol., réimprimé sous le titre d'*Instruction du roi en l'exercice de monter à cheval*, 1625, in-fol.

PLUVIOSE, 5e mois du calendrier de la Ire République française. Il commençait tantôt le 20 janvier, et tantôt le 21, et finissait le 18 février ou le 19. Son nom lui venait des pluies, plus fréquentes en ce mois que dans les autres, sous le climat de Paris.

PLYMOUTH, v. d'Angleterre (Devon), au fond d'une baie, à 69 kil. S.-O. d'Exeter, 346 O.-S.-O. de Londres, à l'embouchure de la Plym, par 50° 22' 10" lat. N. et 6° 31' 9" long. O.; 62,823 hab. Port militaire, un des plus beaux de l'Europe; ses chantiers de construction sont à Devonport, dont Plymouth n'est séparé que par l'estuaire de la Tamar et de la Plym. Il se compose des ports du Sound, d'Hamoaze, de Catwater, de Suttonpool, et de Stonehouse, et est défendu par une citadelle sur le Hog,

bâtie au temps de Charles II, par le fort St-Nicolas, etc. Digue dite *Breakwater*, commencée en 1812, longue de 1,364 mèt., profonde de 11 à 12, et large de 100 à sa base. La ville est percée de rues étroites et incommodes. Arsenal et magasins de vivres pour la marine royale. Hôpital naval et hôpital militaire. Prisons dites de Millbay, pour 3,000 prisonniers de guerre. Maison de travail pour les indigents. Beau théâtre, bibliothèque, banque, douane. Ecole royale de marine, Athénée, Institut de mécanique, observatoire. Fabr. de toile à voiles, agrès de marine. Importation de bois; pêche de sardines.— Cette ville, appelée *Tamersworth* par les Anglo-Saxons, puis *Sutton*, prit son nom actuel sous Henri VI. Elisabeth l'agrandit. Devonport (*V. ce mot*) en a été séparé en 1827. B.

PLYMOUTH, v. des Etats-Unis (Massachusetts), port de commerce sur l'océan Atlantique, à 56 kil. S.-E. de Boston; 6,300 hab. Ch.-l. de comté. Lainages, ouvrages en fer, horloges. Fondé en 1620, il fut le second des établissements anglais aux Etats-Unis.

PLYNTÉRIES (du grec *plunó*, je lave), fêtes athéniennes en l'honneur de Minerve. On lavait alors la statue de la déesse. C'était un jour réputé malheureux; les temples étaient fermés.

PNEUMATOMAQUES, c.-à-d. *adversaires du Saint-Esprit*, hérétiques des premiers siècles, qui soutenaient que le Saint-Esprit n'était pas Dieu, mais seulement un ange du premier ordre.

PNYX, place de l'anc. Athènes, vis-à-vis de l'Acropole, à l'O., et sur laquelle se tenaient les assemblées politiques du peuple. Il y eut l'*ancien* et le *nouveau Pnyx*. L'ancien se trouvait à la pointe N.-E. de l'une des collines qui entouraient la ville à l'O. C'était une esplanade entaillée dans le roc, à peu près à demi-hauteur de la colline, et à laquelle on arrivait par deux rampes latérales assez douces. L'esplanade avait environ 150 mèt. de large, sur 80 de profondeur; elle se terminait, du côté de la ville, en un hémicycle appuyé sur un gros mur de substruction, et, à l'opposite, par une paroi du rocher coupé à pic, et formant, non une ligne droite, mais un angle très-ouvert. Dans ce fond, et s'en détachant, s'élevait la tribune aux harangues, βῆμα, de forme quadrangulaire, haute de $6^m,50$, sur $3^m,60$ de côté, avec un triple socle, et, à chaque extrémité, un escalier de 6 degrés seulement, le tout taillé dans la masse du rocher. Les auditeurs stationnaient dans l'hémicycle, et l'orateur regardait vers la ville. La paroi à ligne brisée qu'il avait derrière lui paraît avoir été calculée pour mieux renvoyer la voix. — Le *nouveau Pnyx* occupait la crête de ce même rocher, taillée en esplanade oblongue, ayant à son extrémité ouest une tribune quadrangulaire de $3^m,50$ de large sur $2^m,50$ de profondeur, prise aussi sur le roc. On attribue à Thémistocle l'établissement du nouveau Pnyx, d'où l'on apercevait les ports de Phalère, du Pirée, et la haute mer. Il transporta, dit-on, les assemblées dans ce lieu, pour que le peuple, en écoutant ses orateurs, eût toujours sous les yeux la mer qui avait été le berceau de sa puissance. Les trente tyrans, qui redoutaient ces souvenirs de la démocratie, rétablirent le Pnyx à sa 1re place, où les hautes parois du rocher masquaient la mer. Il reste de nombreux vestiges du nouveau Pnyx, mais sa tribune, dérasée peut-être par les trente tyrans plus que par les siècles, n'a plus guère que 50 centimèt. de hauteur. L'ancien Pnyx est encore à peu près entier, ainsi que sa tribune colossale, sur laquelle tonnèrent Démosthène et Phocion. C. D—Y.

PO, en latin *Eridanus*, *Padus*, et, dans la partie supérieure de son cours, *Bodincus*, fleuve de l'Italie septentrionale, qu'il coupe en 2 parties (dites, chez les anciens, *Gaule transpadane* et *Gaule cispadane*), naît au mont Viso, dans le Nord du royaume d'Italie, qu'il traverse et où il arrose Carignan, Turin, Casal, Valenza, Plaisance, Crémone, Casal-Maggiore, Guastalla, et Borgoforte; là il entre dans la prov. de Vénétie, qu'il sépare dans son cours inf. de la prov. de Ferrare, et se jette dans l'Adriatique par 2 branches princip., le Pô-della-Maestra et le Pô-di-Goro, et par 7 autres plus petites, le Pô-di-Levante, le Pô-del-Pila, le Pô-del-Canarino, le Pô-delle-Tolle, le Pô-del-Gnocca, le Pô-di-Volano, et le Pô-di-Primaro. Dans son cours de 650 kil., de l'O. à l'E. depuis Turin, il reçoit : à droite, le Tanaro, la Scrivia, la Trebbia, le Taro, la Lenza, le Crostolo, la Secchia, le Panaro, et le Reno; à gauche, la Doria Riparia, la Stura, l'Orco, la Doria Baltea, la Sesia, le Tessin, l'Adda, l'Oglio, et le Mincio. Ses débordements fréquents le rendent dangereux pour les pays riverains; aussi, depuis Plaisance, a-t-on resserré son cours entre de fortes digues, dont les plus anciennes remontent, dit-on, aux Etrusques, et les plus modernes sont dues en grande partie aux Français. Près de son embouchure, il s'épanche dans des marais, où prennent naissance les canaux par lesquels il arrive à la mer. Les terres d'alluvion qu'il charrie exhaussent peu à peu son lit, et s'entassent sur l'Adriatique. La navigation du Pô est rendue difficile par des hauts-fonds et des rochers.—Le Pô donna son nom à 3 départements : 1° le *Pô*, ch.-l. Turin, entre ceux du Mont-Blanc et de la Doire au N., de Marengo à l'E., de la Stura au S., des Hautes-Alpes à l'O., formé d'une partie du Piémont, et compris dans la République, puis dans l'Empire français, de 1801 à 1814; 2° le *Bas-Pô*, ch.-l. Ferrare, entre ceux de la Brenta et de l'Adriatique au N., et du Reno au S., formé en 1797 d'une partie des Etats de l'Eglise, et compris dans la République cisalpine, puis dans le royaume d'Italie; 3° le *Haut-Pô*, ch.-l. Crémone, formé en 1797 d'une partie du duché de Milan, et compris dans la République cisalpine, puis dans le royaume d'Italie. B.

POBLACIONES, nom donné en Espagne aux gens que les rois invitaient à s'établir dans les pays frontières, pour y cultiver les terres en friche, et les défendre contre les Maures. On leur accordait, entre autres priviléges, celui d'être affranchis de la domination de tous seigneurs, et d'élire leurs magistrats.

POCILLATOR, jeune et bel enfant esclave, faisant les fonctions d'échanson dans les grandes maisons, chez les anc. Romains. Il y en avait plusieurs pour le service d'un festin; ils étaient vêtus d'une tunique courte, blanche, serrée avec une ceinture, et ils avaient les cheveux coupés court et frisés en boucles. C. D—Y.

POCOCK (Edouard), théologien anglais, né à Oxford en 1604, m. en 1691, voyagea dans le Levant pour se perfectionner dans les langues orientales, et fut professeur d'arabe au collége de Baliol à Oxford. On a de lui : des traductions latines des *Annales* d'Eutychius, 1659, 2 vol. in-4°, et de l'*Histoire orientale* d'Aboulfaradj, 1672, 2 vol. in-4°; des *Commentaires* sur Michée, Malachie, Osée et Joël, en anglais, 3 vol. in-fol.; *Specimen historiæ Arabum*, Oxford, 1650, in-4°, etc.—Son fils, Edouard Pocock, publia avec lui, en 1671, le *Philosophus autodidactus* de Tophaïl, en arabe, et prépara une édition arabe-latine de la *Description de l'Egypte* d'Abdallatif, publiée à Oxford, 1800.

POCOCKE (Richard), célèbre voyageur anglais, né à Southampton en 1704, m. en 1765, visita l'Orient de 1737 à 1742, et fut évêque d'Ossory, puis de Meath. On a de lui : *Description de l'Orient*, Lond., 1742-45, 3 vol. in-fol., avec 179 planches, relation de voyage très-estimée, traduite incomplétement en français par F. de La Flotte, Paris, 1772-73, 7 vol. in-12; divers Mémoires dans les *Transactions philosophiques*, t. 42.

PODALIRE. *V.* MACHAON.

PODARCÈS, nom que portait Priam avant qu'il fût racheté par sa sœur Hésione.

PODENSAC, ch.-l. de cant. (Gironde), sur la rive g. de la Garonne, arr. et à 30 kil. S.-E. de Bordeaux. Vins blancs estimés. Ruines d'un château féodal et d'une église de Ste-Portalie; 1,227 hab.

PODESTATS, magistrats impériaux que Frédéric Ier, au moment de ses victoires en Italie, introduisit à la place des consuls dans les villes italiennes. Celles-ci les avaient d'abord repoussés comme les instruments d'une domination étrangère; ils devinrent bientôt la principale ressource de ces villes au milieu de leurs luttes intestines. On les appelait *Potestates* ou *Podestats*, parce qu'ils étaient investis de l'autorité de l'empereur. Ils furent rétablis volontairement par Milan et Bologne en 1185, et cet exemple fut suivi. Ils durent être étrangers pour être impartiaux, nobles afin d'exercer le pouvoir du glaive avec vigueur, annuels et soumis à des comptes. Ils arrivaient dans les villes où ils étaient appelés, avec les chevaliers qui leur servaient d'escorte, et des hommes de loi pour rendre la justice. Ils remplirent presque partout, avec une rare équité et la plus grande énergie, la mission de soumettre tout le monde aux lois dans les villes déjà incapables de satisfaire elles-mêmes au double besoin de paix et liberté; mais ce régime fut, pour la plupart d'entre elles, le passage naturel du régime consulaire au régime seigneurial.

PODIÉBRAD (Georges), roi de Bohême, né en 1420, d'une famille illustre, m. en 1471, fut nommé, en 1444, régent du jeune roi Ladislas, fils d'Albert d'Autriche, et, après la mort de ce prince, se fit proclamer roi en 1458. Son attachement pour les Hussites le fit excommunier par le pape Paul II. Il essaya vainement de lutter; le roi de Hongrie, Mathias Corvin, son gendre, s'empara de son royaume, 1468. PL.

PODIÉBRAD, v. des Etats autrichiens (Bohême), à 7 kil.

S.-E. de Nimbourg; 2,800 hab. Château servant d'hôtel d'officiers invalides. Patrie de Georges Podiébrad.

PODIUM, soubassement intérieur des théâtres, des amphithéâtres et des cirques, chez les anc. Romains. Dans les théâtres, il se profilait avec le *Pulpitum*, entourait l'orchestre, et, dans les amphithéâtres et les cirques, l'arène : les gradins commençaient sur le Podium. Il avait, environ, 1m,50 c. de hauteur dans les théâtres, et 5m dans les amphithéâtres et les cirques. C. D—Y.

PODIUM, nom latin du Puy.

PODLACHIE ou PODLAQUIE, un des 8 anc. gvts de la Russie d'Europe (Pologne), entre ceux de Plock au N., de Mazovie et de Sandomir à l'O., de Lublin au S.; 13,860 kil. carr.; 200 kil. sur 160; 350,000 hab. Ch.-l., *Siedlec*; v. principales, Radzin, Biala, Lukov. Il forme auj. le Nord du gouvernement de Lublin.

PODOLIE, *Kamenetz-Podolsk*, gvt de la Russie d'Europe, à l'O., entre ceux de Volhynie au N., de Kiew à l'E., de Kherson au S.-E., la Bessarabie au S., et la Gallicie autrichienne à l'O.; 40,645 kilom. carr.; 400 kil. sur 180; 1,730,547 hab. Ch.-l., *Kaminiec*. Son territoire, limité au S.-O. par le Dniester, est fertile en céréales, lin, chanvre, tabac, houblon, légumes, fruits, etc. Beaucoup de marais salants et de forêts. Elève de beau bétail. Exploit. de fer, albâtre, salpêtre, etc. — La Podolie, comprise d'abord dans la principauté de Kiev, puis, 1240-1331, dans l'empire du Kaptchak, fut enlevée aux Mongols par Olgierd, et unie au grand-duché de Lithuanie. En 1444, elle passa à la Pologne, forma en 1569 une waivodie ou palatinat de la Petite-Pologne, fut cédée aux Turcs par la paix de Zuravno, 1676, restituée par celle de Carlowitz, 1699, et, lors du 1er démembrement de la Pologne, 1772, fut saisie par la Russie.

PODOR, vge de Sénégambie (Foutatoro), dans l'île de l'Eléphant et sur le Sénégal, à 160 kil. N.-E. de St-Louis. Etablissement français. Près de là est l'escale du Coq, où se fait une partie de la traite des gommes; 916 hab.

POE (Edgar-Allan), poëte et romancier-nouvelliste, né à Baltimore en 1813, m. en 1849, était fils de comédiens, qui le laissèrent orphelin dans la misère. Un volume de poésies qui obtint un certain succès lui valut la direction du *Southern Literary Messenger*, où il fit paraître ses premiers contes; il la perdit par ses habitudes d'ivrognerie. Son œuvre se compose de poëmes, nouvelles, articles publiés dans divers recueils; on y remarque un talent bizarre, fiévreux, mais original et distingué. Un choix de Nouvelles a été traduit en français par M. Ch. Baudelaire, sous le titre d'*Histoires extraordinaires*, Paris, 1856, in-18. F—T.

PŒCILE. *V.* Pécile.

PŒLENBURG (Corneille), peintre, né à Utrecht en 1586, m. en 1660, fut élève d'Abraham Bloemaert et d'Elzheimer, puis, ayant visité l'Italie, s'éprit particulièrement de Raphaël. Il dessina de préférence des paysages romains, avec des ruines et des figures pastorales ou mythologiques. Ses tableaux ont souvent un caractère de décoration. Sa couleur est agréable, quoique un peu sèche; ses compositions ont de la grâce; mais aussitôt qu'il veut élargir ses toiles, il trahit une fâcheuse ignorance du dessin. Le musée d'Amsterdam possède de lui quatre tableaux; on en voit deux au musée de La Haye, et huit au Louvre. Il a aussi gravé à l'eau-forte quelques paysages. A. M.

PŒLITZ (Charles-Henri-Louis), historien et économiste, né en 1772 à Ernsthal, m. en 1842, enseigna aux universités de Dresde, de Wittemberg et de Leipzig. On lui doit : *Manuel d'histoire naturelle*, 6e édit., Leipzig, 1830, 4 vol.; *Histoire et statistique du royaume de Saxe et du duché de Varsovie*, ibid., 1808-10, 3 vol.; *Histoire de la Saxe*, 1817; — *de l'empire d'Autriche*, 1817; — *de la Prusse*, 1818; *les Sciences politiques éclairées des lumières de l'époque actuelle*, 2e édit., 1833-34, 3 vol.; *Constitutions européennes depuis 1789*, Leipzig, 2e édit., 1833-34, 3 vol.

PŒLTEN. *V.* Polten.

PŒSSNECK. *V.* Possneck.

POESTE (Homme de). *V.* Homme.

POGGE (Le). *V.* Poggio.

POGGIANI (Julio), né en 1522 à Suna, sur le lac Majeur, m. en 1568, fut précepteur d'un neveu du pape Jules III, secrétaire du cardinal Ch. Borromée, révisa le texte du catéchisme dit *ad Parochos*, dont on admire la belle latinité, donna l'édition du *Bréviaire* publié sous le nom de Pie V, Rome, 1568, in-fol., et traduisit une harangue et 4 lettres inédites d'Eschine.

POGGIO BRACCIOLINI, dit le Pogge, savant italien, né en 1380 à Terranuova, petite ville près de Florence, m. en 1459, fut élève d'Emmanuel Chrysoloras, puis secrétaire apostolique sous Boniface IX et les sept papes suivants. Pendant le concile de Constance, il fut envoyé dans cette ville pour y chercher d'anciens manuscrits, et passa ensuite en Angleterre, où il continua ses recherches, puis revint à Florence, où il mourut, secrétaire de cette république. On doit au Pogge la découverte de 8 discours de Cicéron, des ouvrages de *Quintilien*, de *Columelle*, d'une partie de *Lucrèce*, de 3 livres de *Valérius Flaccus*, de *Silius Italicus*, d'*Ammien Marcellin*, de *Tertullien*, de *Vitruve*, de *Manilius*, de *Végèce*, de *Frontin*; enfin 12 comédies de *Plaute* furent également retrouvées en Allemagne d'après ses instructions. Il fut très-savant pour son époque; comme écrivain surtout, il a fait preuve de beaucoup de jugement, et sa touche est vigoureuse, mais son style manque d'élégance et de correction. On a de lui une *Histoire de Florence* (en latin), de 1350 à 1455, publiée pour la 1re fois en 1715 par Recanati; un traité *de Fortunæ varietate urbis Romæ*, Paris, 1723, in-4°, réimprimé dans Sallengre, t. 1er; *Facetiæ*, recueil d'historiettes plaisantes ou licencieuses, Strasbourg, 1510, et Bâle, 1538; des traductions latines, entre autres, celle des 5 premiers livres de *Diodore de Sicile*, etc.— Poggio eut 5 fils : l'un Gian-Francesco, fut secrétaire de Léon X; un autre, Giacomo, traduisit en italien l'*Histoire de Florence* de son père, dès 1476, Venise, in-fol., et fut, en 1478, impliqué dans la conspiration des Pazzi, et pendu. *V. Vie du Pogge*, par Shepherd, Londres, 1802, in-8°, trad. en français, Paris, 1819, in-8°; J. Lenfant, *Poggiana*, 1720. C. N.

POILLY (François de), graveur au burin, né à Abbeville en 1622, m. en 1693, fut graveur ordinaire de Louis XIV. Il se distingue par la correction du dessin et le brillant du burin. Son œuvre comprend plus de 400 planches d'histoire, d'après Raphaël, le Guide, Mignard, Le Brun, etc. — Son frère et élève, Nicolas, né en 1626, m. en 1696, s'est fait aussi un nom comme graveur en portraits. — Jean-Baptiste, neveu de François, m. en 1728, a gravé *la Madeleine chez le Pharisien*, d'après Lebrun; *l'Adoration du veau d'or*, d'après le Poussin; et *le Martyre de Ste Cécile*, d'après le Dominiquin. Il a un dessin correct et une touche moelleuse.

POINSINET (Antoine-Alexandre-Henri), poëte comique, né à Fontainebleau en 1735, m. en 1769, se fit une sorte de célébrité par sa crédulité et sa présomption, qui l'avaient rendu le jouet des salons. Parmi ses ouvrages dramatiques, on ne peut plus citer que : *le Cercle ou la Soirée à la mode*, comédie en un acte, en prose, 1764, tableau vrai de la plupart des salons de Paris d'alors.

POINSINET DE SIVRY (Louis), poëte dramatique et traducteur, cousin du précédent, né à Versailles en 1733, m. en 1804, a laissé : une traduction en vers d'*Anacréon*, de *Bion* et de *Moschus*, 1758; trois tragédies, presque oubliées : *Briséis*, 1759; *Ajax*, 1762; et *Caton d'Utique*, 1789; une traduction médiocre, mais avec beaucoup de notes, de l'*Histoire naturelle* de Pline, 1771-82, 12 vol. in-4°; une autre du théâtre d'*Aristophane*, partie en vers, partie en prose, avec les *Fragments de Ménandre et de Philémon*, 1784, 4 vol. in-8°; *Traité de la politique privée, tirée de Tacite et de divers auteurs*, 1768, in-12; *Origine des premières sociétés des peuples, des sciences, des arts, et des idiomes anciens et modernes*, 1769, in-8°; *l'Emulation*, poëme, 1756; une édition latine d'*Horace*, avec commentaire français, ce qui était alors une innovation, 1778, in-8°. F. B.

POINT-DE-GALLE, v. de l'île de Ceylan, par 6° 2′ 30″ lat. N., 78° 30′ 31″ long. E., à 110 kil. S.-E. de Colombo. Port très-commerçant, défendu par une citadelle. Point de relâche des navires à vapeur allant aux Indes. Colonie de Chinois. Forêt de cannelliers aux environs.

POINTE-A-PITRE (La), v. de la Guadeloupe, sur la côte S.-O. de la Grande-Terre, à l'embouchure de la Rivière-Salée, à 61 kil. de la Basse-Terre; par 16° 14′ 12″ lat. N., et 63° 51′ 32″ long. O.; 14,800 hab. Belle rade, quais magnifiques, mouillage très-sûr. Tribunal de 1re instance. Justice de paix. Banque coloniale. Chambres de commerce et d'agriculture. Forges. Fabrique de sucre. Commerce avec l'Europe, l'Amérique et les îles du groupe. Avant le tremblement de terre de 1843, la Pointe-à-Pitre était une des plus belles villes des Antilles. Elle ne date que de 1763.

POINTIS (Jean-Bernard Desjeans, baron de), célèbre marin français, né en 1635, m. en 1707, se fit remarquer pour la 1re fois dans les expéditions contre les Barbaresques, 1681-86, commandait un vaisseau au combat de 1690, où Tourville défit les Anglais entre l'île de Wight et le cap Frehel, bombarda Carthagène d'Amérique à la tête d'une escadre en 1697, perça une flotte anglaise de 27 vaisseaux à son retour, et échoua en 1705

contre Gibraltar. On a de lui une *Relation de l'expédition de Carthagène*, Amsterdam, 1698, in-12.

POIRÉ (Le), ch.-l. de cant. (Vendée), arr. et à 12 kil. N.-O. de Napoléon-Vendée; 577 hab. Comm. de grains, bétail.

POIRET (Pierre), écrivain mystique protestant, né à Metz en 1646, m. en 1719, fut pasteur à Heidelberg, Anweill et Hambourg, et se lia avec Mlle Bourignon. Après avoir été partisan de Descartes, il l'attaqua dans un traité *de Eruditione triplici : solidâ, superficiali et falsâ*, Amst., 1707, 2 vol. in-4°. Il a encore laissé, entre autres ouvrages : *Principes de religion, ou Eléments de la vie chrétienne appliqués à l'éducation des enfants*, in-12; *la Théologie du cœur*, 2 vol. in-12; *Economie divine, ou Système universel des œuvres et des desseins de Dieu envers les hommes*, Amst., 1687, 7 vol. in-8°, etc. Selon Poiret, le mysticisme a pour fondement, d'une part l'impuissance de la raison, de l'autre la corruption de la volonté; de là la nécessité de tout recevoir de Dieu, la vérité par la foi et la révélation, la vertu par la grâce. La perfection pratique consiste à être un pur instrument de l'activité divine, *pati Deum Deique actus*.

POIRET (Jean-Louis-Marie), naturaliste, né à St-Quentin en 1755, m. en 1834, voyagea dans le nord de l'Afrique; il a publié ce voyage sous le titre : *Voyage en Barbarie, ou Lettres écrites de l'ancienne Numidie pendant les années 1785-86, sur la religion, les coutumes, les mœurs des Maures et des Arabes, avec un essai de l'histoire naturelle du pays*, 1789, 2 vol. in-8°. Cette relation est encore estimée. Poiret a publié aussi : *Leçons de Flore, cours de botanique*, 1819-21, 3 vol. in-8°, fig.; *Histoire philosophique, littéraire, économique des plantes usuelles de l'Europe*, 1825-29, 7 vol. in-8°, etc. Il a rédigé avec Lamarck le *Dictionnaire de botanique* de l'*Encyclopédie méthodique*.

POIRIER (Dom Germain), bénédictin, né à Paris en 1724, m. en 1803, entra dans la congrégation de St-Maur avant l'âge de 15 ans, fut choisi en 1762 pour travailler au *Recueil des historiens de France*, dont il publia le XIe vol. avec Dom Précieux, et fut admis à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. On a de lui plusieurs Mémoires dans le recueil de cette compagnie. C'était un homme fort savant, qui n'avait d'autre passion que la science, et qui conserva dans le monde les vertus et la simplicité de mœurs d'un anachorète.

POIRSON (J.-B.), cartographe, né en 1761 à Vrécourt (Vosges), m. en 1831, élève et collaborateur de Mentelle, a laissé : *Atlas mathématique, physique et politique de toutes les parties du monde* (avec Mentelle), 1804; les cartes pour la *Statistique générale de la France*, d'Herbin, et pour les ouvrages de Humboldt; l'atlas du *Précis de géographie universelle* de Malte-Brun, etc. Il est l'auteur du globe manuscrit qui orne la galerie d'Apollon au Louvre.

POIS (SAINT-), ch.-l. de cant. (Manche), arr. et à 18 kil. N.-O. de Mortain; 316 hab.

POISONS (Cour des). *V.* Cour.

POISSENOT (Philibert), moine de Cluny, né à Jouhe près de Dôle, m. en 1556, fut principal du collége de Dôle, et vice-chancelier de l'université de cette ville. Il a publié, le premier, l'*Histoire* de Guillaume de Tyr, Bâle, 1549, in-fol.

POISSON (Nicolas-Joseph), oratorien, né à Paris en 1637, m. en 1710, a laissé : *Traité de la mécanique de Descartes*, 1668, in-4°; *Commentaire ou Remarques sur la Méthode*, du même, 1671, in-8°; *Delectus auctorum ecclesiasticorum universalis, seu nova Summa conciliorum*, Lyon, 1706, 2 vol. in-fol., abrégé judicieusement fait.

POISSON (Raymond), poëte et acteur comique, né à Paris, m. en 1690, excellait à jouer les rôles de Crispin, mais n'en fut point l'inventeur, comme on l'a prétendu. Son Théâtre, dont il n'est rien resté au répertoire, a été publié à Paris, 1743, 2 vol. in-12. On y trouve une comédie en 1 acte, *Lubin ou le Sot vengé*, petite curiosité littéraire, parce qu'elle est écrite en vers de 8 syllabes.

POISSON (Philippe), petit-fils du précédent, né à Paris en 1682, m. en 1743, fut aussi poëte et acteur comique et tragique. Il a laissé 10 comédies, entre autres, *le Procureur arbitre*, et *l'Impromptu de campagne*, l'une et l'autre en 1 acte, en vers, où il y a de la gaieté et du naturel; elles ont été publiées à Paris, 1741, 2 vol. in-8°; on en a fait une collection avec celles de son aïeul, 1743, 4 vol. in-12.

POISSON (Siméon-Denis), savant géomètre, né en 1781 à Pithiviers, m. en 1840. Destiné à la chirurgie, et placé près d'un oncle qui exerçait cet art à Fontainebleau, il trouva sa véritable vocation par le succès qu'il obtint dans la résolution de quelques questions de mathématiques. Il travailla pour l'École polytechnique, où il entra à 17 ans, le premier de sa promotion. A sa sortie, il fut nommé répétiteur, professeur-adjoint deux ans plus tard, et, en 1806, professeur titulaire à la place de Fourier. Le premier travail important de Poisson est un Mémoire sur l'élimination (11e cahier du *Journal de l'Ecole polytechnique*); il y détermine, plus simplement que Bezout, le maximum du degré de l'équation finale. Ses Mémoires se succèdent ensuite rapidement, et le nombre de ses écrits a dépassé 300, embrassant toutes les branches des mathématiques pures et appliquées; parmi ces Mémoires, plus de 60 ont une importance capitale. En 1808, Poisson présenta à l'Académie des Sciences un Mémoire sur l'invariabilité des grands axes des orbites planétaires. Professeur à la Sorbonne en 1809, à l'Ecole normale en 1811, il remplaça Malus à l'Institut en 1812. Poisson a appliqué les ressources de l'analyse à la physique. Dans la *Nouvelle théorie de l'action capillaire*, 1831, il introduit un élément dont Laplace n'avait pas tenu compte, les variations de densité aux différents points de la masse liquide. Dans l'électricité, il a repris l'hypothèse des deux fluides, et s'est occupé de leur distribution à la surface des corps conducteurs. Dans le traité qui a pour titre : *Théorie mathématique de la chaleur*, 1835, 2 vol. in-4°, il reprend les calculs de Fourier sur la propagation de la chaleur, mais il s'en écarte dans plusieurs questions importantes. En 1811, Poisson publia un *Traité de Mécanique*, réédité en 1833, 2 vol. in-8°; cette dernière édition renferme les principes de la physique mathématique. C'est l'ouvrage le plus considérable de Poisson, et il est aussi remarquable par l'exécution que par la conception, la méthode, la clarté et le style. Depuis 1820, Poisson a fait partie du Conseil royal de l'Instruction publique; il dirigeait l'enseignement des mathématiques. En 1838, il donna une *Théorie du calcul des probabilités*. Une statue lui a été érigée à Pithiviers en 1851. *V.* son *Eloge* par Arago. V.

POISSON D'AVRIL, plaisanterie fort inoffensive qui consiste à faire faire à quelqu'un une démarche inutile, pour le railler ensuite. On l'appelle ainsi de ce qu'on ne la pratique que le 1er avril, jour où le soleil entre dans le signe des Poissons. Parmi plusieurs origines bizarres ou ridicules qu'on donne à cette plaisanterie, une des moins tirées est celle-ci : un prince de Lorraine était détenu dans le château de Nancy, par ordre de Louis XIII; il parvint à s'évader le 1er avril, ce qui fit dire aux railleurs que les Français avaient gardé un poisson.

POISSONS, ch.-l. de cant. (Haute-Marne), arr. et à 25 kil. E.-S.-E. de Vassy; 1,401 hab. Forge, haut-fourneau.

POISSONS (Les), 12e signe du zodiaque. Selon la Fable, c'est Vénus et l'Amour, poursuivis en Syrie par Typhon, qui se précipitèrent dans l'Euphrate, métamorphosés en poissons. Selon d'autres, ce sont les dauphins qui amenèrent Amphitrite à Neptune.

POISSY, *Pinciacum*, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), arr. et à 19 kil. N.-O. de Versailles, sur le chemin de fer de Paris à Rouen, et sur la rive g. de la Seine, qu'on y traverse sur un beau pont; 3,161 hab. Belle église paroissiale, fondée par le roi Philippe le Hardi. Les rois de France y eurent un château, où naquit Louis IX. Dans cette ville se tint une assemblée célèbre, dite *Colloque de Poissy* (*V. l'art. suiv.*). Maison centrale de correction pour hommes, occupant un ancien couvent de Dominicaines. Marché très-important de bestiaux pour l'approvisionnement de Paris (le jeudi); il s'y vend annuellement 80,000 bœufs, 20,000 vaches, 350,000 moutons, 45,000 veaux. Exploitation de pierres et de moellons. Près de là sont les ruines d'une anc. forteresse, et des grottes curieuses par leurs congélations. Poissy était la capitale du Pincerais. Il eut une charte de commune en 1216. Il fut pris par les Anglais en 1346 et 1419, par Biron en 1589. B.

POISSY (Colloque de), conférence tenue, en 1561, à Poissy, entre les théologiens catholiques et les protestants, pour entendre l'exposition des croyances religieuses de ces derniers, particulièrement sur la transsubstantiation, les discuter, et tâcher d'éclairer les novateurs par la persuasion. Catherine de Médicis et le chancelier de L'Hôpital provoquèrent ce colloque. Il s'ouvrit le 9 septembre, en présence du roi, de la reine-mère, et de toute la cour. Six cardinaux, 36 évêques, et un grand nombre de docteurs en théologie, représentaient l'Eglise catholique; les protestants avaient appelé Théodore de Bèze, ami de Calvin, et, après lui, chef de l'Eglise de Genève, et Pierre-Martyr Vermiglio, chef de l'Eglise de Zurich, qui furent leurs principaux orateurs. Après plusieurs séances, la controverse dégénéra en aigreur. Alors Catherine de Médicis essaya, comme dernier moyen de conciliation, de faire dresser, par cinq théologiens les plus modérés parmi les catholiques, une confession de foi relative à la sainte Cène, qui, par une rédaction ambiguë, concilia les deux

parties. En effet, l'assemblée et les docteurs protestants la signèrent, dans une séance tenue le 26 septembre; mais la Sorbonne, l'ayant condamnée comme hérétique, captieuse, et incomplète, l'annula. Ce colloque ne fut plus repris, et il n'eut d'autre résultat que d'envenimer des haines malheureusement déjà très-violentes.

POITIERS, *Limonum*, puis *Pictavi*, ch.-l. du département de la Vienne, à 337 kil. S.-S.-O. de Paris, sur le chemin de fer de Bordeaux, au confluent du Clain et de la Boivre; par 46° 34' 55" lat. N., et 1° 59' 51" long. O.; 25,696 hab. Cour impériale; tribunaux de 1re instance et de commerce; évêché suffragant de Bordeaux. Académie universitaire. Facultés de droit, des lettres, et des sciences; école préparatoire de médecine et de pharmacie : lycée; école normale primaire. Bibliothèq., cabinet de médailles, musée d'histoire naturelle et d'antiquités, jardin botanique. École de dessin et d'architecture. Sociétés d'agriculture, belles-lettres, sciences et arts, des antiquaires de l'Ouest. Cette ville a de vieilles murailles, flanquées de tours et percées de sept portes; vaste, mal bâtie, percée de rues étroites, escarpées et tortueuses, elle possède de curieux monuments. On y remarque : quelques ruines romaines (amphithéâtre, aqueducs); la magnifique cathédrale de Saint-Pierre, fondée, dit-on, en 1152, par Henri II d'Angleterre, et consacrée en 1379; l'église de Moutier-Neuf, dédiée en 1096; les églises Ste-Radegonde, commencée au VIe siècle; Notre-Dame, du Xe siècle, dont l'extérieur est admirable; St-Jean, ancien baptistère, bâti avec des fragments romains disparates; St-Hilaire, restaurée, ainsi que la précédente, en 1856; le Palais de justice, dont la façade latérale est due à Jean, duc de Berry (XIVe siècle); le quartier de cavalerie; la magnifique promenade de Blossac. Comm. de pois cassés, graines de trèfle, luzerne et sainfoin, fromages, miel, chanvre, vin, blé, cuirs, peaux de mouton, plumes d'oie. Fabr. de gros lainages, faïence, liqueurs, couleurs, etc. Succursale de la Banque de France. — Poitiers, capitale des *Pictones*, fut embellie par les Romains. St Hilaire fut son évêque vers 350. Alaric II, roi des Wisigoths, en fit sa résidence habituelle; Clovis l'occupa après la bataille de Vouillé, 507. Vers 550, Ste Radegonde, femme de Clotaire Ier, y fonda le célèbre monastère de Ste-Croix, où elle vint s'enfermer, et dont le poëte Fortunat devint le directeur. En 732, entre Tours et Poitiers, Charles-Martel gagna une grande bataille sur les Sarrasins. Les Normands ravagèrent plusieurs fois Poitiers; au IXe siècle, cette ville, qui faisait partie du royaume d'Aquitaine, devint la capitale d'un vaste comté (*V.* POITOU). Le 17 sept. 1356, Jean II le Bon perdit contre les Anglais, au vge de Maupertuis, la célèbre bataille dite de Poitiers. Le traité de Brétigny livra la ville aux Anglais, 1360; Du Guesclin la reprit en 1372. En 1418, le Dauphin (Charles VII) fugitif y établit sa cour; il y transporta le parlement, 1418-1436, et y fonda une université, 1432. Jeanne d'Arc y fut éprouvée sur sa mission, 1429. Les protestants assiégèrent en vain Poitiers pendant 7 semaines, 1569. Il s'y est tenu 8 conciles. Un tribunal des *Grands-Jours* y siégea à diverses reprises, notamment en 1395, 1579, et 1634. B.

POITIERS (Diane de). *V.* DIANE.

POITIERS (Édit de), édit de pacification religieuse rendu par Henri III, le 17 septembre 1577. Il assurait aux protestants l'exercice public de leur culte, des juges spéciaux dans chaque parlement, neuf places de sûreté et des troupes, à condition qu'ils paieraient les dîmes, restitueraient les biens d'église usurpés, et chômeraient extérieurement les jours des fêtes catholiques. En vertu d'articles secrets, accordés en même temps dans la ville de Bergerac, St-Jean-d'Angely était donné comme place de sûreté au prince de Condé; les prêtres et religieux qui avaient contracté mariage ne devaient être ni recherchés ni inquiétés, etc.

POITOU, province et grand-gouvernement de l'anc. France, capitale, *Poitiers*; bornée au N. par la Bretagne, l'Anjou, le Saumurois, et la Touraine; à l'E., par le Berry, la Marche, et le Limousin; au S., par l'Angoumois, la Saintonge, et l'Annis; à l'O., par l'Atlantique, où elle comprenait les îles Dieu et Noirmoutier. Avant César, elle était habitée par les *Pictavi* ou *Pictones*; ville *Limonum*, plus tard *Pictavi* (Poitiers). Auguste la comprit dans l'Aquitaine, et Constantin dans l'Aquitaine 2e. On distingua le *Haut-Poitou*, à l'E.; villes : Poitiers, Melle, St-Maixent, Rochechouart, Châtellerault, Richelieu, Niort, Civray, Montmorillon, Loudun, Thouars, Parthenay; et le *Bas-Poitou*, à l'O.; villes : Mortagne, La Roche-sur-Yon, Lucon, Fontenay-le-Comte, Talmont, Les Sables-d'Olonne. Le Poitou eut un sénéchal dès 1204; il ressortissait au parlement de Paris. Poitiers reçut, en 1577, une généralité, comprenant 9 élections; il avait une université depuis Charles VII. En 1790, la province forma les départements des Deux-Sèvres, de la Vendée, et de la Vienne.

Histoire. Les *Pictavi* appartenaient, avant Auguste, à la Gaule celtique. Les Vandales pillèrent Poitiers en 410; les Visigoths prirent le pays aux Romains à une époque dont la date n'est pas précise; la victoire de Vouillé, en 507, le livra à Clovis. Eudes, duc d'Aquitaine, le posséda. Le Poitou, conquis sur Hunald et Waifer, 742-768, par Pépin le Bref, reçut, en 778, un comte, Abbon, dont un des successeurs, Aldebert, prit, en 990, le titre de duc d'Aquitaine. Le duché, transmis à Louis VII en 1137, passa par mariage à Henri II d'Angleterre avec Eléonore, en 1152. En 1204, Philippe-Auguste confisqua et conquit le Poitou sur Jean-sans-Terre, et le traité d'Abbeville, 1259, confirma cette conquête. Louis IX l'avait donné à son frère Alphonse, à la mort duquel Philippe le Hardi le réunit à la couronne, 1271. Repris par les Anglais, en 1356, après la bataille de Poitiers, il leur fut cédé au traité de Brétigny, 1360. Charles V le prit à son tour, 1369, et le donna à son frère Jean, duc de Berry. A la mort de Jean, fils de celui-ci, le Poitou fut réuni définitivement. Cette province souffrit beaucoup des guerres de religion; les soldats catholiques du maréchal de Saint-André égorgèrent dans Poitiers tous les calvinistes, et Coligny ne put pas reprendre la ville. En 1793, 1794, 1795, une longue guerre civile, renouvelée en 1814, puis en 1830 et 1832, désola tout l'O. de la province. Le sol du Poitou est fertile en blé, vins, fruits et pâturages; on y exploite des marais salants. Ses habitants sont remarquables par leur simplicité, par leur attachement à la religion et aux préjugés comme aux traditions de leurs pères. J.

POITRINAL ou PÉTRINAL, arme à feu, à mèche ou à rouet, intermédiaire entre le mousquet et le pistolet, et en usage aux XVIe et XVIIe siècles. On l'appuyait sur la poitrine pour faire feu.

POITRONVILLE. *V.* BELLEVILLE.

POIVRE (Pierre), célèbre voyageur, né à Lyon en 1719, m. en 1786, visita la Chine, 1740-42, en apprit la langue, recueillit partout des renseignements sur la géographie du pays, les ressources qu'il offrait, et, à son retour en France, après une traversée périlleuse pendant laquelle il perdit un bras dans un combat où les Anglais attaquèrent le vaisseau qu'il montait, il indiqua à la compagnie des Indes le moyen d'ouvrir un commerce direct de la France avec la Cochinchine, et de doter les îles de France et de Bourbon de la culture des épices. Ses vues furent goûtées, et on le chargea de les exécuter en l'envoyant, comme ministre du roi de France, près du vice-roi de Cochinchine, dont il gagna la faveur; il obtint la fondation d'un comptoir français à Faï-fo. La décadence et la ruine de la compagnie des Indes empêcha cette mission d'avoir tous les résultats heureux qui devaient en résulter. Poivre, rentré en France en 1757, y resta inactif pendant neuf ans; en 1767, il accepta les fonctions d'intendant des îles de France et de Bourbon, que son administration habile et dévouée rendit florissantes; il parvint à ravir aux Indes et aux îles Moluques des graines et des plants d'épices fines, malgré les précautions cruelles dont s'entouraient les Hollandais pour conserver le monopole de cette culture, et les naturalisa à l'île de France et à Bourbon. Il rentra dans la vie privée en 1773, et vécut aux environs de Lyon. Il a lu des Mémoires très-intéressants à l'Académie de cette ville; mais, par modestie, il n'a jamais voulu rien imprimer. On a publié sous son nom, et à son insu, les *Voyages d'un philosophe*, qui sont un choix de fragments tirés de ses manuscrits, plusieurs fois réimprimés; la meilleure édition est celle de 1797, avec une notice par Dupont de Nemours.

POIX, ch.-l. de cant. (Somme), arr. et à 28 kil. S.-O. d'Amiens; 1,148 hab. Jadis titre d'une principauté, qui appartint aux Créqui, puis aux Noailles. L'église offre de curieux bas-reliefs.

POL! ou EDEPOL! c.-à-d. *par Pollux!* serment ou jurement familier des femmes, chez les anc. Romains, et quelquefois des hommes.

POL-DE-LÉON (SAINT-), ch.-l. de cant. (Finistère), arr. et à 25 kil. N.-O. de Morlaix; 3,030 hab. Petit port sur la Manche. Collége. Tanneries; comm. de chanvre, lin, fil, toiles, cire, miel, chevaux, bestiaux. On remarque la cathédrale, et surtout l'église de Kreisker, avec un magnifique clocher. — Autrefois siége d'évêché et ch.-l. du Léonais.

POL-EN-TERNOIS (SAINT-), s.-préf. (Pas-de-Calais). à 34 kil. O.-N.-O. d'Arras, et non loin des sources de la

Ternoise; 3,258 hab. Erigé en comté en 918, il eut parmi ses seigneurs le célèbre connétable de Saint-Pol, décapité sous Louis XI; il fut réuni à la France par le traité des Pyrénées, 1659. Tribunal de 1re instance, collége, bibliothèque, musée, sociétés d'agriculture et des antiquaires. Eaux minérales ferrugineuses. Fabr. de basins. Comm. de laine, huile, tabac, porcs, moutons, œufs et volailles. Quelques ruines de deux anc. châteaux. Patrie de Bacler d'Albe.

POLA, anc. *Pola* et *Pietas Julia*, v. forte des Etats autrichiens (Littoral), beau port sur l'Adriatique, à 110 kil. S. de Trieste; 11,000 hab. Evêche. Ruines d'anc. temples d'Auguste et de Diane, de bains, d'un arc-de-triomphe dit *Porta Aurea*, et d'un vaste amphithéâtre romain. Pêche du thon. On trouve aux environs le sable qui sert à la fabrication des glaces de Venise. — Fondée, dit-on, par les *Colchi*, envoyés à la poursuite des Argonautes, Pola devint, par sa position et la sûreté de son port, la ville la plus grande et la plus florissante de l'Istrie. Une flotte vénitienne y fut battue par celle des Génois, en 1379.

POLABES. *V.* WENDES.

POLAIRE (Mer), la même que l'océan Glacial arctique. *V.* ARCTIQUES (Régions).

POLAIRES (Cercles), nom de deux cercles, l'un arctique, l'autre antarctique, parallèles à l'équateur, et distants du pôle de 28 degrés.

POLDERS, nom donné dans les Pays-Bas à des terres d'alluvion formées par la mer, protégées par des digues, et rendues susceptibles de culture.

POLE (le cardinal). *V.* POLUS.

POLEGANDROS. *V.* POLICANDRO.

POLÉMARQUE, Athénien, frère de l'orateur Lysias, et l'un des personnages de la *République* de Platon. Arrêté, comme suspect, sous la tyrannie des Trente, il mourut en prison, par la ciguë. *V.* le *Discours* de Lysias *contre Eratosthène*.

POLÉMARQUE (Archonte). *V.* ARCHONTES.

POLÉMON, philosophe grec, né à Athènes vers 340 av. J.-C., m. vers 272, eut une jeunesse déréglée. Un jour qu'il était ivre, il entra par hasard dans l'école de Xénocrate, qui parlait de la tempérance et le fit rougir de ses excès. Il devint son disciple, lui succéda dans l'enseignement de l'Académie, et eut pour élèves Arcésilas, Cratès, et Zénon.

POLÉMON *le Périégète*, né vers la fin du IIIe siècle av. J.-C., dans un bourg du territoire de la Nouvelle-Ilion, consacra presque toute sa vie à des voyages. Il avait écrit un *Voyage autour du monde* depuis l'Asie-Mineure et le Pont jusqu'à Carthage, des livres de polémique contre Timée et Ératosthène, des Lettres, etc. Il nous reste de lui des fragments publiés par L. Preller, Leipzig, 1838, in-8°.

POLÉMON, *Antonius Polemo*, célèbre sophiste, né à Laodicée dans le 1er siècle de l'ère chrétienne, ouvrit une école à Smyrne au temps de Trajan et d'Adrien. Il avait plus de jactance que de talent. On a de lui 2 *Déclamations*, publiées par le P. Poussines, avec une version latine, Toulouse, 1637, in-8°, et par J.-C. Orelli, Leipzig, 1819, in-8°

POLÉMON, écrivain athénien du IIe siècle ap. J.-C., a laissé un *Traité de physiognomonie*, publié, avec une version latine de Nic. Pétreius, dans les *Scriptores physiognomoniæ veteres*, Altenbourg, 1780, in-8°.

POLÉMON Ier, roi de Pont, était originaire de Carie ou de Phrygie, et fils du rhéteur Zénon. Ayant rendu de grands services à Antoine, il reçut de ce triumvir, en 37, avec le titre de roi, la partie du Pont comprise entre l'Iris à l'O. et le Phase à l'E. Trois ans après, Antoine y ajouta la Petite-Arménie. Confirmé par Auguste dans ces possessions, Polémon obtint encore de ce prince, en 14, le royaume de Bosphore, mais fut tué, l'an 1 ou 2 de J.-C., dans une guerre contre les peuples barbares qui envahissaient ce pays. C. P.

POLÉMON II, roi de Pont, ne commença à régner qu'en 38, à la mort de sa mère, Pythodoris, qui, veuve de Polémon Ier, avait épousé le roi de Cappadoce, Archelaüs. Il abdiqua sous le règne de Néron, et le pays fut réduit en province romaine, en 63. C. P.

POLÉMONIAQUE (Pont). *V.* PONT.

POLÉMONIUM, nom que prit la ville de *Side* sur la côte du Pont-Euxin, à partir du règne de Polémon Ier, quand ce prince en eut fait sa capitale. Auj. *Pouleman*. C. P.

POLENI (Giovanni), antiquaire, physicien et mathématicien, né à Venise en 1683, m. en 1761. A 26 ans, il occupa la chaire d'astronomie de l'Université de Padoue. Il s'acquit aussi une solide réputation dans la science de l'architecture. Il a laissé, entre autres ouvrages : *De Motu aquæ mixto libri* II, Leipz., 1717, in-4°, traité fort estimé; une bonne édition, avec pl., de Frontin, *de Aquæductibus urbis Romæ*, 1722, in-4°; *Exercitationes Vitruvianæ, seu commentarius criticus de Vitruvii Architecturâ*, Venise, 1739, in-4°, ouvrage qui a rendu des services au texte de Vitruve; des *Suppléments* aux deux recueils de Grævius et de Gronovius, ibid., 1735, 5 vol. in-fol., etc.

POLENTA (Les), famille qui régna à Ravenne de 1275 à 1441, commence avec Guido Novello da Polenta, père de la célèbre Françoise de Rimini, et qui mourut en 1322. — Ostasio Polenta, fils du précédent, 1322-46, poignarda son neveu Renaud, fils de Rambert, pour régner seul. — Bernardino Polenta, fils d'Ostasio, 1346-59, fut emprisonné par ses frères Pandolfe et Lambert, parvint à ressaisir le pouvoir, et les fit mourir. — Guido II, fils de Bernardino, 1359-82, chercha à faire oublier les cruautés de son père, embrassa en 1382 le parti de Louis Ier d'Anjou, et fut dépossédé par ses trois fils, Obizzo, Ostasio II et Pierre, qui régnèrent simultanément. — Ostasio III, fils d'Obizzo, 1431-41, fut dépossédé par les Vénitiens, et mis à mort, avec sa femme et ses enfants, dans l'île de Candie, où ils avaient été transportés.

POLENTA, espèce de gruau d'orge, chez les anc. Romains, mais mêlé de farine. Ordinairement l'orge était rôtie, ensuite pilée dans un mortier ou moulue. On ajoutait d'abord à ce produit 3 liv. de graine de lin, 1/2 liv. de graine de coriandre, et 3 onces de sel par 20 liv. La Polenta servait de nourriture à la plèbe et aux soldats.

POLENZA, anc. *Pollentia*, brg du roy. d'Italie, près du Tanaro, à 5 kil. N. de Cherasco; 600 hab.

POLES, points de la surface terrestre que rencontre, à ses extrémités, l'axe perpendiculaire à l'équateur, et autour duquel on suppose que la terre tourne. On les nomme pôle *arctique, septentrional, boréal* ou *pôle nord*, et pôle *antarctique, méridional, austral* ou *pôle sud*. Ils sont l'un et l'autre à 90° de l'équateur.

POLÉSIE, ancien palatinat du royaume de Pologne (Lithuanie); auj. compris dans le gouvernement russe de Minsk.

POLÉSINE. *V.* ROVIGO.

POLÈTES (du grec *pôlein*, vendre), anc. magistrats d'Athènes, chargés d'administrer les revenus provenant de choses que la république vendait.

POLI (Joseph-Xavier), illustre physicien et naturaliste, né à Molfetta (Pouille) en 1746, m. en 1825. Il est surtout connu par un très-bel ouvrage sur les testacés des Deux-Siciles : *Testacea utriusque Siciliæ*, avec fig., Parme, 1790-95, 2 vol. in-fol.

POLI, POL, dérivés du grec *polis*, ville, sont conservés dans plusieurs dénominations helléniques, russes et turques : *Nicopoli*, ville de la victoire, etc. On doit reconnaître une altération de *polis* dans les finales de *Sizeboli*, etc.

POLIADE, c.-à-d. *patronne de la ville*, surnom de Minerve, comme protectrice d'Athènes. On conservait à Tégée, dans le temple de Minerve Poliade, la chevelure de Méduse. Minerve avait aussi un temple à Erythres, où elle était représentée tenant une quenouille.

POLICANDRO, anc. *Polegandros*, une des Cyclades, à l'E. de Milo; 13 kil. sur 10; 200 hab.

POLICASTRO, anc. *Buxentum* ou *Pyxus*, v. du royaume d'Italie (Province de Salerne), petit port sur le golfe de son nom, à 49 kil. S.-S.-E. de Cotrona; 1,780 hab. Evêché suffragant de Salerne. Elle était dans l'ancienne Lucanie, et encore au moyen âge, une ville importante; mais les Goths, les Sarrasins, les Normands, et les Turcs, 1544, l'ont ruinée complétement.

POLICASTRO, anc. *Pétilie*, ville du royaume d'Italie (Province de Catanzaro), à 8 kil. O. de Santa-Severina; 6,150 hab. Résidence de l'archevêque de Santa-Severina.

POLICE (Lieutenant-général de). *V.* LIEUTENANT.

POLICE (Préfet de). *V.* PRÉFET.

POLICE (Ministère de la). *V.* MINISTÈRE.

POLICEMAN, homme de police ou surveillant à Londres. Chaque policeman a sous son inspection un îlot de maisons, et peut donner à qui l'interroge le nom des rues, l'adresse des habitants, l'indication de leur profession, etc.; c'est une espèce de *cicerone* municipal. Il parcourt sans cesse l'étroit espace soumis à sa surveillance. La nuit, il porte à sa ceinture une lanterne sourde, dont la lumière est tournée du côté de son corps, et qui n'éclaire la voie publique qu'en cas d'accident. Il est muni d'un petit bâton avec bout d'ivoire, symbole respecté de la loi anglaise, qui, en touchant un individu, le place sous la surveillance de l'autorité. Pour avertir ses voisins, il porte une crecelle.

POLICHINELLE, acteur de beaucoup de farces napolitaines, rôle de paysan calabrais très-fin sous l'apparence de la balourdise. Il a un demi-masque brunâtre, avec un grand nez en bec de poulet, *pulcino*, qui lui a valu son nom napolitain de *la Pulcinella*, dont la prononciation nous a conduits à faire *Polichinelle*. Son costume est une casaque et une longue culotte blanches, un grand chapeau de feutre gris, carré par le haut et sans bords, et il parle une sorte de patois. Son origine date du XVIIe siècle. — Chez nous, Polichinelle est une marionnette, à face rubiconde, à grand nez en bec de poulet, au corps démesurément bossu par devant et par derrière, habillé d'une casaque rouge et d'une culotte courte, avec des oripeaux, chaussé de bas blancs avec des sabots, et coiffé d'un haut tricorne plus ou moins riche. Dans les petites farces où il figure, il n'a d'autre langage qu'une sorte de murmure aigre produit avec une *pratique* que celui qui le fait agir a dans la bouche. Les théâtres de marionnettes ont fait quelquefois des polichinelles sauteurs et danseurs, très-ingénieusement agencés. On croit que le Polichinelle napolitain est une tradition du *Macchus*, parasite à grand nez busqué, poltron et gourmand, l'un des personnages des Atellanes.

POLICORO, anc. *Héraclée de Lucanie*, v. du royaume d'Italie (Potenza), à 80 kil. E. de Lagonegro.

POLICZKA, v. des Etats autrichiens (Bohême), à 38 kil. S.-E. de Chrudim; 3,600 hab. Ecole pour les enfants de militaires; culture du lin et fabr. de toiles.

POLIER (Antoine-Louis-Henri de), colonel suisse, né à Lausanne en 1741, m. en 1795, servit dans l'Inde sous Hastings, étudia à fond la langue et la religion des Hindous. De retour en Europe, 1792, il se fixa dans une propriété qu'il avait achetée près d'Avignon; il y fut assassiné par des brigands. Une collection de peintures indiennes qu'il avait formée est à la Bibliothèque impériale de Paris. Le British Museum possède de lui une copie complète des *Védas*. On a publié, d'après les manuscrits rapportés par lui : *Mythologie des Hindous*, Paris, 1809, 2 vol. in-8°.

POLIEUS, c.-à-d. *qui protége la ville*, surnom de Jupiter à Athènes.

POLIGNAC, *Apolliniacum*, brg (Haute-Loire), arr. et à 4 kil. N.-O. du Puy, au pied d'une montagne que couronnent les ruines d'un château; 634 hab. Jadis titre de vicomté, de comté, de marquisat, et de duché. Fabr. de dentelles. Comm. de grains et bestiaux.

POLIGNAC (Famille des), très-ancienne famille du Vélay. Sidoine Apollinaire dit que son grand-père fut le 1er de la race des Polignac qui embrassa le christianisme, vers 400.

POLIGNAC (Melchior de), cardinal, né au château de Lavoûte, à 12 kil. du Puy, en 1661, m. en 1741, achevait sa théologie quand le cardinal de Bouillon l'emmena au conclave où fut élu Alexandre VIII, 1689, fut alors chargé de prendre part à la négociation touchant la *Déclaration du clergé* de 1682; envoyé en 1693 ambassadeur en Pologne, il y fit élire roi le prince de Conti, 1696. Mais cette élection n'ayant pas eu son effet, le roi le disgracia, et l'exila pendant 4 ans dans son abbaye de Bon-Port. Rappelé en 1702, nommé auditeur de Rote en 1706, il fut plénipotentiaire en Hollande de 1710 à 1713, et reçut, à son retour, le chapeau de cardinal et le titre de maître de la chapelle du roi. Exilé de nouveau pendant la Régence, pour s'être compromis dans la conspiration des princes légitimés, il ne fut rappelé à la cour qu'en 1721, allé à Rome en 1724 pour l'élection de Benoît XIII, y resta pendant huit ans chargé des affaires de France, et termina les différends suscités par la bulle *Unigenitus*. Il remplaça Bossuet à l'Académie Française, 1704, et fut aussi de l'Académie des Sciences, 1711, et de celle des Inscriptions, 1717. Il avait été nommé archevêque d'Auch en 1726. Le cardinal de Polignac fut un diplomate très-adroit, conciliant et ferme tout à la fois, et d'infiniment d'esprit. Il était brillant orateur dans les langues française et latine, et entreprit de réfuter le poëme de *la Nature*, de Lucrèce, dans un autre poëme latin qu'il intitula : *Anti-Lucretius* (l'Anti-Lucrèce), *Sive de Deo et natura, libri* IX. Cet ouvrage, un peu diffus, mais renfermant beaucoup de morceaux très-bien écrits, n'ayant pu recevoir la dernière main, fut revu par Lebeau et par l'abbé de Rothelin, et publié en 1745, 2 vol. in-8°; il a été traduit en prose française par Bougainville, 1749, 2 vol. in-8°; par Bérardier, 1786, 2 vol. in-12; et en vers, par Jeanty-Laurans, 1813. B.

POLIGNAC (le comte Jules de) était simple colonel quand Louis XVI le nomma 1er écuyer de la Reine. Duc en 1780, surintendant des postes en 1782, il émigra à la Révolution, servit dans l'armée de Condé, reçut de l'impératrice Catherine II une terre dans l'Ukraine, et mourut à St-Pétersbourg en 1817. Il avait épousé en 1767 *Yolande Martine-Gabrielle de* POLASTRON, née vers 1749, qui fut intime amie de la reine Marie-Antoinette, gouvernante des enfants de France en 1782, et mourut à Vienne pendant l'émigration, en 1793. B.

POLIGNAC (Armand-Jules-Marie-Héraclius, comte de), fils aîné du précédent, né en 1771, m. en 1847, était officier de hussards en 1789. Il émigra avec ses parents, épousa en Italie la fille d'un baron hollandais, fit la campagne des princes sur le Rhin, puis alla rejoindre en Angleterre le comte d'Artois (Charles X). Complice de la conspiration de Cadoudal et de Pichegru contre le premier consul Bonaparte, 1804, il fut condamné à mort, obtint sa grâce par l'intercession de Joséphine, fut seulement reclus dans une maison de santé, réussit à s'échapper en 1814, et alla rejoindre le comte d'Artois à Vesoul. Nommé aide de camp du prince et maréchal de camp, il fit partie de la Chambre des Députés en 1815, hérita du titre de duc à la mort de son père, 1817, entra à la Chambre des Pairs, puis reçut le titre de 1er écuyer du roi. En 1830, il refusa de prêter serment au roi Louis-Philippe, et fut exclu de la Chambre. B.

POLIGNAC (Jules-Auguste-Armand-Marie, prince de), frère du précédent, né à Versailles en 1780, m. en 1847, fut emmené en émigration par sa famille, et, jeune encore, fut placé auprès du comte d'Artois, qui le prit en affection. Arrêté avec son frère lors du complot de Cadoudal, 1804, et condamné à deux ans de prison seulement, mais détenu ensuite par mesure de sûreté, il s'échappa en 1814, pénétra l'un des premiers dans Paris avec les alliés, y arbora le drapeau blanc, fut chargé par les Bourbons d'une mission auprès du pape, qui lui conféra le titre de *Prince romain*, et reçut la pairie en 1816. Ambassadeur à Vienne, et, depuis 1823, à Londres, il y signa le traité qui décidait l'expédition de Morée, fut appelé par Charles X au ministère des affaires étrangères, le 8 août 1829, et ne tarda point à être nommé président du conseil. Il contresigna les ordonnances de juillet 1830, refusa obstinément toute transaction avec les Parisiens soulevés, s'enfuit sous un déguisement après le triomphe de l'insurrection, fut reconnu et arrêté à Granville, au moment où il allait s'embarquer pour l'Angleterre; ramené à Paris, on le traduisit avec plusieurs de ses collègues devant la Cour des Pairs, où Martignac, son ancien adversaire, le défendit. Condamné à la perte de ses titres et ordres, à la mort civile, et à une prison perpétuelle, il subit sa sentence au fort de Ham, recouvra la liberté en 1836, vécut quelque temps en Angleterre, et vint finir ses jours à St-Germain-en-Laye. Les préjugés de naissance et d'éducation, une foi aveugle dans les idées de l'ancien régime, une ignorance absolue de la marche des esprits et des besoins nouveaux, expliquent son opiniâtreté politique; car ce fut un homme de sentiments pieux et de bon caractère. B.

POLIGNANO, v. du royaume d'Italie, dans la prov. et à 35 kil. S.-E. de Bari, près de l'Adriatique, et au sommet d'un roc élevé qui renferme de curieuses cavernes; 7,179 hab. Evêché. Belle abbaye de San-Vito.

POLIGNY, *Poliniacum*, s.-préfecture (Jura), à 28 kil. N.-N.-E. de Lons-le-Saulnier, au pied d'un chaînon du Jura, près des sources de la Glantine; 5,049 hab. Le tribunal de 1re instance est à Arbois; collége. Faïenceries, tonnelleries, huileries, teinturerie, tanneries, scieries hydrauliques, etc. On remarque l'hôtel-de-ville et les boucheries. Commerce de vins, grains, chevaux et fromages. Près de là sont les restes d'une voie romaine dite *le Chemin pavé*, une grotte curieuse, et une belle carrière de marbre et d'albâtre. — C'était, sous les Romains, la résidencé du gouverneur de la Séquanaise, et, au moyen âge, une des habitations des comtes et ducs de Bourgogne. Poligny fut érigé en commune en 1288; pris par Henri IV en 1595, par le duc de Longueville, qui l'incendia, en 1638, et par Condé en 1674. Patrie de J. Coythier, médecin de Louis XI. B.

POLISTINA, v. du royaume d'Italie (Province de Reggio), à 26 kil. E.-N.-E. de Palmi; 9,591 hab. — Victoire de Gonsalve de Cordoue sur d'Aubigny, 1503.

POLITIEN (Ange AMBROGINI, dit), célèbre littérateur et poëte, né d'une famille pauvre, en 1454, à Monte-Pulciano, d'où son nom italien de *Poliziano*, m. en 1491, étudia à Florence, et fit de si rapides progrès, qu'il entreprit, bien jeune encore, une traduction d'Homère en vers latins. En 1468, à l'âge de 14 ans, il composa des *Stanze* sur un tournoi où Julien de Médicis avait brillé; c'est un poëme de près de 1,200 vers en octaves, et qui est demeuré l'un des chefs-d'œuvre de la langue italienne. Cet ouvrage obtint un très-grand succès, et valut à Politien

la faveur des chefs de la république. Il reçut un riche canonicat à Florence, et devint l'instituteur des deux fils de Laurent de Médicis, dont l'un fut plus tard le pape Léon X. A 29 ans, il fit des cours de littérature grecque et latine, et, plus tard, de philosophie, et, dans ce triple enseignement, il réunit toujours un grand nombre d'auditeurs avides de l'entendre. Politien a donné encore une *Histoire de la conjuration des Pazzi*, en latin, Florence, 1478, relation fort instructive; la *Fable d'Orphée*, pièce représentée à Mantoue, 1483, et remarquable par l'élégance du style; 4 poëmes *Bucoliques* latins; des *Commentaires sur les Pandectes*; une traduction latine d'Hérodien; des *Epigrammes* grecques; et un recueil de morceaux choisis de littérature ancienne, sous le titre de *Miscellanea*. Ses *Stanze* ont été imprimées en 1537, in-12. On a aussi de lui un recueil de *Lettres*, en 12 livres, précieuses par l'instruction dont elles sont pleines, et par les détails historiques qu'on y trouve sur la 2e moitié du XVe siècle. *V.* Mencke, *Historia vitæ inque litteras meritorum A. Politiani*, Leipzig, 1736, in-4°; Bonafous, *de A. Politiani vitâ et operibus*, Paris, 1846, in-8°.

POLITIQUES (Les) ou les MALCONTENTS, parti qui se forma en France, dans les dernières années du règne de Charles IX. Il était composé des mécontents des deux partis catholique et protestant, et se proposait de rétablir la paix par une transaction équitable entre les deux communions religieuses. Ses chefs étaient : François d'Alençon, frère du roi; le roi de Navarre, Henri de Bourbon; le prince de Condé, les Montmorency, etc. Mais la plupart des Politiques étaient de jeunes seigneurs frivoles et ambitieux, qui ne songèrent qu'aux intérêts de leur grandeur, et s'amusèrent de la guerre civile. Ils formèrent une conspiration contre Charles IX, et deux d'entre eux, La Mole et Coconas, favoris du duc d'Alençon, furent décapités, 1574. Cet exemple de sévérité n'empêcha pas les Politiques de courir aux armes, et, après la mort du roi, leur armée fut battue à Dormans par Henri de Guise, 1575. Henri III gagna les principaux chefs, en leur accordant les conditions les plus avantageuses au traité de Beaulieu, 1576, et le parti sembla dissous. Il reparut quelques années plus tard, épuré et instruit par l'expérience, et il devint cette grande majorité nationale qui, ne voulant pas d'un roi hérétique, et moins encore d'un roi étranger, repoussa les prétentions du roi d'Espagne Philippe II à la couronne de France, et se rallia à Henri IV, converti au catholicisme. G.

POLIZZI, v. de Sicile, prov. et à 79 kil. S.-E. de Palerme; 6,161 hab.

POLK (James-Knox), homme d'Etat américain, né en 1795 dans la Caroline du S., m. en 1849, fut d'abord ouvrier sellier, puis avocat dans le Tennessee. Député au Congrès en 1825, président de la Chambre des représentants, il fut nommé gouverneur du Tennessee par l'influence du général Jackson, et arriva à la présidence de l'Union en 1845. Pendant son administration, il annexa le Texas aux Etats-Unis, 1845, termina le différend qui s'était élevé avec l'Angleterre au sujet de l'Orégon, 1846, et, après une courte guerre contre le Mexique, assura à sa patrie le Nouveau-Mexique et la Californie, 1847. L'excès du travail hâta sa fin.

POLL, vote écrit auquel on a recours, en Angleterre, dans les élections pour la Chambre des Communes, quand le scrutin à main levée n'a pas été décisif.

POLLA (LA), v. du royaume d'Italie (Province de Salerne), sur le Negro, à 15 kil. N.-O. de Sala; 6,046 hab. Ruinée par un tremblement de terre en 1857.

POLLENTIA, auj. *Polenza*, v. de l'anc. Ligurie, chez les Statiellates, au S.-O. d'Asta et d'Alba Pompeia, était célèbre par ses laines noires. Stilicon y battit Alaric, en 403.

POLLENZA (LA), anc. *Pollentia*, v. forte d'Espagne (Baléares), dans le N.-E. de l'île Majorque, à 45 kil. N.-E. de Palma, avec un bon port à 4 kil. dans la baie de son nom. Vins renommés. Pop. de la commune : 6,276 hab.

POLLINCTEURS, *Pollinctores*, agents libitinaires, chez les anc. Romains; ils embaumaient les corps des morts, paraient le cadavre, et, comme on portait les morts au bûcher la face découverte, ils arrangeaient la figure de manière à dissimuler les ravages du trépas. Ils employaient surtout une sophistication composée de *pollen*, fleur de farine, d'où leur vint le nom de *pollincteurs*. C. D—Y.

POLLION (Caius-Asinius), orateur, poëte, et historien romain, né vers l'an 670, m. l'an 756 de Rome, 3 de J.-C., s'attacha d'abord à Pompée, puis à César, qu'il suivit à Pharsale, et servit plus tard Antoine, qui lui donna le commandement des légions campées près de Mantoue. Ce fut là qu'il sauva la fortune et les jours de Virgile, dont il fut le premier protecteur. Consul l'an 713 de Rome, 40 av. J.-C., il enleva Salone aux Dalmates révoltés, et obtint le triomphe. Rebuté par l'orgueil d'Antoine, il se retira des affaires publiques. Il entreprit alors d'écrire l'*Histoire des guerres civiles*, en 27 liv., projet dont Horace tenta de le détourner (Odes, I, 1). Il reparut au barreau sous Auguste, et ouvrit une école de déclamation. Il est le 1er qui ait établi dans Rome une bibliothèque publique. Il avait laissé des discours, des tragédies, et un livre contre Salluste, écrits d'un style sec, dur et heurté; tout est perdu; il ne reste de lui que 3 Lettres, parmi celles de Cicéron. Virgile lui a adressé sa 4e églogue. *V.* Hartwig, *de Asinio Pollione...*, etc., Elbing, 1798; Thorbecke, *Comment. de C. Asinii Pollionis vita et studiis doctrinæ*, Leyde, 1820. B.

POLLION (Trébellius). *V.* TRÉBELLIUS.

POLLUX, frère de Castor. *V.* DIOSCURES.

POLLUX (Julius), rhéteur et sophiste grec, né à Naucratis en Egypte, vers la fin du règne d'Adrien, fut précepteur de Commode. Son élève, devenu empereur, le nomma à la chaire d'éloquence d'Athènes, ville où il mourut à l'âge de 58 ans. Il avait composé un assez grand nombre d'ouvrages; on n'a plus de lui, sous le titre d'*Onomasticon*, qu'une espèce de vocabulaire, en 10 liv., de tous les mots de la langue grecque, rangés, non pas dans l'ordre alphabétique, mais par séries d'idées analogues. Il cite quelquefois les auteurs classiques à l'appui de ses assertions relatives au sens des mots et à leur synonymie vraie ou prétendue. Un très-grand nombre des mots contenus dans cette compilation ne se retrouvent auj. dans aucun des auteurs conservés. Pollux ne manque ni de clarté, ni de précision, ni quelquefois même de grâce dans l'indication des nuances délicates qui séparent les synonymes. C'était d'ailleurs un parleur aussi spirituel que disert. *L'Onomasticon* a été imprimé pour la 1re fois à Venise, en 1502; les meilleures éditions sont celles de Lederlin et Hemsterhuys, Amsterdam, 1706, 2 vol. in-fol.; de G. Dindorf, Leipzig, 1824; de Bekker, Berlin, 1846. P—T.

POLLUX (Julius), historien grec du IVe ou du Ve siècle ap. J.-C., est auteur d'une *Chronique* depuis l'origine du monde jusqu'à Valens, imprimée en 1792, avec une version latine de Hardt, Munich, in-8°. Il était chrétien.

POLNA, v. des Etats autrichiens (Bohême), à 45 kil. S.-E. de Czaslau; 4,300 hab. Fabr. de draps grossiers.

POLO (GIL-). *V.* GIL-POLO.

POLO (MARCO-). *V.* MARCO-POLO.

POLOGNE, anc. Etat de l'Europe orientale, dont les limites ont beaucoup varié, et qui, dans sa plus grande étendue, embrassa le pays compris entre l'Oder à l'O., le Dniéper à l'E., la Baltique au N., et la mer Noire au S., de 47° à 58° lat. N. et de 13° à 30° long. E.; 1,200 kil. sur 1,000 environ. C'est une plaine immense, coupée de collines sablonneuses dans plusieurs parties, et abondamment arrosée par la Vistule, grossie de la Wieprz et du Boug, le Niémen, le Dniester, le Dniéper, grossi de la Bérézina et du Pripetz, et une foule de petites rivières. Climat tempéré, assez analogue à celui des régions septentrionales de la France. Le sol est, en général, très-fertile, et pourrait nourrir aisément le quadruple de la population actuelle. Les contrées du S.-E. produisent des grains en abondance. Les plateaux de la Podolie et de l'Ukraine donnent, sans aucun engrais, deux moissons dans l'année. Les céréales inférieures croissent en abondance dans la Lithuanie, le lin et le chanvre dans la Samogitie. D'immenses forêts couvrent la Lithuanie, et renferment beaucoup de gros gibier : élans, daims, ours, sangliers, loups, castors, etc. La forêt de Bialowicz, au centre de la Pologne, renferme quelques centaines de bisons, uniques en Europe. Les richesses minérales y sont, y ont été surtout très-considérables : les mines d'argent d'Olkusz rendaient autrefois 2 millions de florins polonais par an; mais les Suédois les ont inondées en y déversant une rivière; celles de Slawkow ont été détruites également. On trouve encore du cuivre à Miédzianagora, à Miédzanka, des pyrites de cuivre à Chenciny; du zinc, du plomb, du fer limoneux, presque partout et à quelques pieds sous le sol. Les mines de sel gemme de Wieliczka, sur la Vistule, les plus grandes du monde entier, n'ont pas moins de 2 kil. de développement et de 300 mèt. de profondeur : elles produisent annuellement jusqu'à 10 millions de kilog. de sel. La Pologne renferme en outre des carrières de marbre et de granit, du gypse et de l'albâtre. La population était de 15 millions d'habitants environ. La capitale était *Varsovie*. Avant les partages, le pays était divisé en trois grandes régions (Grande-Pologne, Petite-Pologne, Lithuanie), subdivisées elles-mêmes en provinces, palatinats, terres et districts.

	Provinces.	Palatinats.
Grande-Pologne.	G. Pologne proprem^t. dite..	Posnanie.
		Kaliscz.
		Gnesne (bient. suppri.)
		Sieradz.
		Lencyka ou Lenchits.
	Cujavie.....	Brzesc.
		Gniewkow, Inowroclaw
		Dobrzin.
	Mazovie.....	Mazovie ou Varsovie.
		Plotsk.
		Rawa.
	Prusse occidentale.....	Poméranie.
		Kulm.
		Marienbourg.
Petite-Pologne.	P. Pologne proprem^t dite..	Cracovie.
		Sandomir.
		Lublin.
	Podlaquie.....	Podlaquie ou Bielsk.
	Ruthénie ou Russie Rouge..	Belz.
		Kelm.
		Podolie.
	Ukraine.....	Wolhynie.
		Braclow.
		Tchernigow.
Lithuanie.	Lithuanie proprement dite..	Wilna.
		Troki.
		Minsk.
		Polotsk.
	Ruthénie ou Russie Blanche.	Witebsk.
		Smolensk.
		Mscislaw.
	Ruthénie ou Russie Noire...	Novogrodeck.
		Brzesc.
Pays feudataires de la Pologne.	Samogitie (duché-starostie de)	
	Duché de Courlande (Starosties)	Goldingen.
		Tukum.
		Mitau.
		Pilten
	Districts Poméraniens de	Butow (fiefs entre les mains du roi de Prusse.)
		Lauenbourg (fiefs entre les mains du roi de Prusse.)

Agricole et guerrière avant tout, l'ancienne Pologne fut peu industrielle : quelques grandes fabriques (fabriques de draps surtout, Zgierz, Ozorkow, Tomaszow, Rawa), furent fondées durant la courte période d'indépendance restreinte de 1815 à 1830 : elles sont auj. pour la plupart tombées ou anéanties par la dépopulation. L'industrie et le commerce y sont donc à peu près nuls. Les arts n'y ont jamais été florissants : pourtant un pays qui, de nos jours, a produit Mickiewicz dans la poésie, Chopin dans la musique, et Michalowski dans la peinture, n'est certes pas dépourvu du sens artistique; mais les circonstances favorables ont toujours manqué à son développement. — La population de la Pologne était divisée en 3 classes : la noblesse, la bourgeoisie, et les paysans. Les nobles seuls étaient admis à exercer les droits politiques. Grâce à leur puissance et à leur nombre, ils accaparèrent peu à peu toute l'autorité, et se réservèrent exclusivement le droit de propriété foncière. L'industrie et le commerce restèrent aux bourgeois, qui conservèrent aussi leurs priviléges municipaux. Mais les paysans étaient réduits à l'état de servitude, et leurs maîtres avaient sur eux droit de vie et de mort. La forme du gouvernement varia beaucoup dans les derniers siècles. Le trône, d'abord héréditaire, devint électif en 1572, et accessible aux étrangers. Le pouvoir du roi était presque nul. La guerre, la paix, les alliances dépendaient des diètes, qui votaient aussi les lois et l'impôt. Mais, au XVI^e siècle, l'autorité passa aux mains de la noblesse, qui dut alors, tout entière et sans distinction, participer directement à l'élection du roi. Elle se réunissait pour cela dans une plaine, à cheval et en armes, sous les murs de Varsovie. En 1609 s'organisèrent les *confédérations*, assemblées qui différaient des diètes en ce qu'elles étaient rarement convoquées par le roi, et que, le plus souvent même, leur but était d'agir contre les intérêts du monarque. En même temps on introduisait dans les diètes le fameux *liberum veto*, qui, pour l'adoption de toute mesure, exigeait l'unanimité des votes; mais, dans les confédérations, la majorité des voix suffisait. Il y avait 4 espèces de confédérations : 1° celles formées par le consentement du sénat et de l'ordre équestre : c'était comme le Grand-Conseil de la nation; 2° celles formées par la noblesse de quelques districts, regardées comme illégales jusqu'à ce qu'elles eussent forcé la nation et le roi lui-même à se réunir à elles; la confédération choisissait un maréchal, espèce de dictateur armé d'un pouvoir discrétionnaire; souvent il se formait plusieurs confédérations à la fois : elles se déclaraient mutuellement rebelles, et se livraient des combats quelquefois sanglants; 3° celles de l'armée, c.-à-d. des soldats révoltés contre leurs chefs; 4° le *rokosz;* c'était la plus dangereuse; les peines les plus sévères menaçaient ceux qui ne se rendaient pas au lieu indiqué par le rokosz; ce nom seul inspirait la terreur; les assemblées étaient souvent tumultueuses, et il n'était pas rare d'y voir couler le sang.—La religion dominante dans la Pologne était le catholicisme; il y eut aussi des luthériens, des sectateurs de l'Eglise grecque, et surtout des Juifs, et la tolérance avec laquelle on traitait ces derniers fit appeler la Pologne le *Paradis des Juifs*.

Histoire. La Pologne ne date dans l'histoire que du VI^e siècle. Encore les annales de la *dynastie des Lech*, 550-860, sont-elles plutôt du domaine de la fable que de celui de l'histoire. Au IX^e siècle, la Pologne était à peine connue. Erigée en duché par Piast, 842, chef d'une dynastie nouvelle, et en royaume par Boleslas I^er, vers l'an 1000, elle fut convertie au christianisme par Miécislas, 966. Elle ne comprenait alors que la Grande-Pologne, la Cujavie et la Mazovie. Redoutés des Allemands et des Russes sous les Boleslas, les Polonais furent, pendant plus d'un siècle, en proie à l'anarchie et aux invasions des Mongols et des chevaliers Teutoniques. L'ensemble du domaine des Piasts présentait alors 6 parties : la Poméranie, la Silésie, la Grande-Pologne, la Cujavie, la Mazovie, et la Petite-Pologne. Casimir III, 1333-1370, conclut avec les chevaliers Teutoniques une paix glorieuse, et recula les limites de son royaume jusqu'au Borysthène. Il leur céda la Poméranie, mais acquérait la Russie-Rouge. Avec lui s'éteignit la lignée masculine des Piasts. Son gendre, Louis d'Anjou, roi de Hongrie, lui succéda, et réunit les deux couronnes, qui furent séparées à sa mort. Sa fille aînée, Hedwige, à qui échut la Pologne, donna sa main, 1386, à Jagellon, grand-duc de Lithuanie, qui se convertit, et, sous le nom de Wladislas II, fonda la dynastie des Jagellons; la Lithuanie fut réunie à la Pologne, dont le territoire se trouva ainsi doublé. La réunion de ces deux États, la victoire de Ladislas-Jagellon, à Tanneberg, sur les chevaliers Teutoniques, 1410, et le traité de Thorn que leur imposa Casimir IV, 1466, firent de la Prusse la vassale de la Pologne, et de la Pologne la puissance prépondérante du Nord. En 1467, Casimir, dont les guerres avaient épuisé le trésor, fit un appel à la nation, et, pour la première fois, en convoqua les députés. Mais la fierté de la noblesse, seule représentée dans les diètes, y maintint les formes des temps barbares, et la nécessité du consentement unanime, regardée comme loi fondamentale de l'Etat, fit souvent du lieu des délibérations une arène sanglante. A cette cause de ruine, que la faiblesse du pouvoir et l'aveuglement de la noblesse conspiraient à maintenir, il faut ajouter la jalousie réciproque des Lithuaniens et des Polonais, des guerres meurtrières contre les Russes et les Tartares, enfin l'introduction de la Réformation, malgré les efforts contraires de Sigismond I^er, 1506-1548. La Réformation, qui ne pénétrait en Pologne que pour la désunir, et qui y occasionna d'abord quelques désordres, la fit pourtant suzeraine de la Prusse et de la Livonie. Albert de Brandebourg, grand-maître de l'ordre Teutonique, ayant embrassé le luthéranisme et sécularisé la Prusse, s'engagea (paix de Cracovie, 1525) à prêter hommage à la couronne de Pologne pour la Prusse Teutonique, que Sigismond érigea en duché héréditaire. De même, pour échapper aux Russes, Gothard Kettler, nouveau grand-maître, transmit aux Polonais la souveraineté de la Livonie, et, pour prix de cet abandon, il se fit assurer, par le traité de Wilna, 1561, la Semigalle et la Courlande, à titre de duché héréditaire relevant de la Pologne. En 1563, la diète de Wilna décréta la tolérance religieuse : ce décret, violé sous les Wasa, fut aboli sous Wisniowiecki.— Avec Sigismond-Auguste s'éteignit la dynastie des Jagellons, 1572; ce fut le signal des troubles qui dès lors ne cessèrent d'agiter la Pologne. Le trône devint électif. Henri de Valois n'y monta que pour signer les premiers *Pacta conventa*, restrictions apportées au pouvoir royal, 1573-1574. Etienne Bathori, 1575, dicta à Iwan IV la paix de Kieverowa-Horka, 1582, et reconquit la Livonie envahie depuis quelques années par les Moscovites. Sigismond III, petit fils de Gustave Wasa, roi de Pologne par élection, en 1587, et de Suède par droit d'héritage, en 1593, se trouva dans une position difficile : la Suède était protestante, la Pologne catho-

lique; toutes deux réclamaient la Livonie. L'oncle de Sigismond, Charles IX, chef du parti luthérien en Suède, prévalut sur lui, et le supplanta, 1604. De là une longue guerre entre les deux peuples, et où la Russie se trouva mêlée. La Pologne se soutint encore quelque temps au rang glorieux qu'elle avait occupé. Son intervention dans les troubles de la Russie fut suivie de la prise de Moscou, 1611. Elle imposa au tzar Michel Romanow la trêve de Divilino, 1618, et la paix de Viazma, 1634, par lesquelles la Russie abandonnait non-seulement la Livonie, mais les provinces récemment conquises de Smolensk, de Tchernigow et de Novgorod-Séverskoï. Mais le traité de Wilna, 1656, les rendit à Alexis Michailowitch. Dès lors la puissance de la Pologne ne fait plus que décroître. En 1657, elle reconnaît l'indépendance de la Prusse ducale. La paix d'Oliva, 1660, met fin à la guerre de Suède : Jean-Casimir renonce formellement à la couronne de Suède, à la Livonie, à l'Esthonie. Le traité d'Andronssof, 1667, enlève à la Pologne les palatinats de Smolensk, de Tchernigow, l'Ukraine occidentale, et la ville de Kiev. La Pologne reprend un éclat momentané sous Sobieski (*V. ce mot*), qui perd néanmoins la Podolie par le traité de Moscou, 1686. A sa mort, 1696, Frédéric-Auguste II, électeur de Saxe, se fait élire au prix d'énormes sacrifices d'argent. En 1699, les Turcs rendent à la Pologne tout ce qu'ils avaient jadis envahi en Podolie et en Ukraine. Mutilée par tant de pertes successives, la Pologne comptait encore cependant environ 78,000 myriam. carr. de superf., et 14 millions d'habitants. Les frontières ne subirent plus de changement jusqu'au premier partage. La lutte de la Suède contre la Russie, qui commença en 1700, amena l'expédition de Charles XII en Pologne, la chute d'Auguste II, et l'élection de Stanislas Leczynski. Rétabli en 1709, Auguste mourut en 1733. Stanislas fut réélu; mais la Russie et l'Autriche réussirent à faire annuler l'élection, et firent donner la couronne à Auguste III, qui la porta misérablement jusqu'à sa mort, 1763. La Pologne était définitivement tombée sous la dépendance de la Russie et de l'Autriche. Catherine II fit occuper le pays par ses troupes, et lui imposa pour roi Stanislas Poniatowski, 1764. Cette tyrannie étrangère souleva les Polonais, qui formèrent la *confédération de Bar*, 1768. Malgré leur héroïsme, et une faible assistance de la France et de la Turquie, les patriotes furent vaincus, et la Pologne subit, 5 août 1772, un premier partage entre la Russie, la Prusse, et l'Autriche. La Russie s'empara des palatinats de Livonie, Polotsk, Witebsk, Mscislaw, et de Minsk, et en fit autant de gouvernements. L'Autriche, devenue maîtresse des pays situés entre la Vistule, le Zbrucz, et les Karpathes, en forma le royaume de Gallicie et de Lodomirie. Une partie de la Grande-Pologne, de la Poméranie et la Warmie échut à la Prusse, qui en forma des arrondissements. Ce qui resta garda le titre de royaume de Pologne, mais fut de fait province russe. La guerre des Turcs contre les Russes permit aux Polonais d'introduire quelques réformes dans le gouvernement. Le 3 mai 1791, une nouvelle constitution parut à Varsovie sous les auspices du roi : elle abolissait le *veto*, et fortifiait la royauté rendue héréditaire; mais un an s'était à peine écoulé, que la Russie suscitait la confédération de Targowice, 1792, qui prit les armes au nom de l'ancienne constitution; et, après une guerre où Joseph Poniatowski, Thadée Kosciuskzo, et Michel Zabiello se couvrirent de gloire, mais où les trahisons du roi ruinèrent tout, un 2e partage de la Pologne eut lieu entre la Russie et la Prusse, 9 avril 1793. La Russie, traçant une ligne qui, de l'extrême frontière de la Courlande sur la Dvina, aboutissait aux limites E. de la Gallicie, s'empara de la moitié du grand-duché de Lithuanie et de la moitié des terres russiennes. La Prusse prit le reste de la Grande-Pologne, Thorn, et Dantzick. Les insurrections nationales de Varsovie, de Wilna, de Samogitie, et de Courlande, au printemps de 1794, amenèrent une nouvelle lutte, dans laquelle Kosciuszko fit vainement des prodiges de valeur, et un 3e partage s'effectua, le 3 janvier 1795. La Russie eut la Courlande, la Semigalle, la Samogitie, les restes de la Lithuanie et des terres russiennes. La Prusse prit la Mazovie, la Podlaquie, et des fractions de la Lithuanie et de la Samogitie, dont elle forma la Prusse méridionale, et la Prusse orientale. L'Autriche, admise cette fois au partage, reçut la Petite-Pologne, dont elle fit la province de la *Nouvelle-Gallicie*. Ainsi les rives de la Pilitza, de la Vistule, du Boug et du Niémen marquèrent les nouvelles frontières de la Russie, de la Prusse, et de l'Autriche. Les angles de ces limites se touchèrent près de Niemizow. Le nom de Pologne fut remplacé sur la carte par les noms vagues que nous venons d'indiquer. La population que la Pologne comptait dans ses limites de 1772, subit des répartitions successives, et alla toujours en diminuant

	1772.	1793.	1795.
Pologne....	10,000,000	6,000,000	
Prusse.....	800,000	1,800,000	2,500,000
Russie.....	1,500,000	3,000,000	4,500,000
Autriche...	2,500,000	.....	4,000,000
Total...	14,800,000	13,800,000	11,000,000

Après l'anéantissement politique de la Pologne, commence une grande émigration, qui cherche en France, en Italie et en Turquie, à relever une patrie tombée, mais non soumise. Diverses tentatives, faites sous la direction de Dombrowski, sont arrêtées par les préliminaires de Léoben et le traité de Campo-Formio, 1797. Formés en légions depuis 1796, sous les auspices du général Bonaparte, les Polonais combattent avec l'armée française en Italie et sur le Danube jusqu'en 1806; ils suivent Napoléon Ier dans la campagne de Prusse; à Tilsitt, Napoléon fait des provinces polonaises de la Prusse le grand-duché de Varsovie. Ce simulacre de pays, comprenant à peine les deux cinquièmes de l'anc. royaume de Pologne, et renfermant 2 millions d'hab., est donné au roi de Saxe, Frédéric-Auguste. En 1809, Poniatowski et Dombrowski battent les Autrichiens, et reprennent tout ce que l'Autriche avait envahi depuis 1772; 4 nouveaux départements, Siedlce, Lublin, Radom, et Cracovie, sont ajoutés au duché; et l'Autriche cède à la Russie une partie de l'anc. Gallicie. Le congrès de Vienne, 1815, coupe en deux le grand-duché de Varsovie; Posen, Bromberg, Thorn, sont rendus à la Prusse, qui en fait le grand-duché de Posen; l'Autriche s'empare de Tarnopol, et l'unit à la Gallicie; la Russie s'adjuge les restes du grand-duché de Varsovie, qu'elle transforme en tzarat, dit royaume constitutionnel de Pologne (*V. l'art. suiv.*). On créa, en outre, la république libre de Cracovie, comptant 140,000 hab. Ainsi le pays qui, en 1772, appartenait à l'ancienne Pologne, forma, en 1815, cinq parties : royaume de Pologne, possessions immédiates de la Russie, possessions de la Prusse, possessions de l'Autriche, et territoire de Cracovie, qui, en 1846, fut incorporé à l'Autriche.

SOUVERAINS DE LA POLOGNE.

Temps fabuleux.
Lech.....vers 501
Vanda..... 540
Cracus..... 600
Przémislas Ier..... 750
Lech II..... 804
Lech III..... 810
Popiel I..... 815
Popiel II..... 830
Interrègne, 840-842.
Dynastie des Piast.
Piast, duc de Pologne. 842
Ziemovit..... 861
Lech IV..... 892
Ziémomislas..... 913
Miécislas Ier, *le Vieux*. 962
Boleslas Ier, *le Brave*. 1er roi..... 992
Miécislas II..... 1025-37
Othon, Maslav, etc., *compétiteurs*..... 1032
Anarchie... 1037-42
Casimir Ier..... 1042
Boleslas II, *le Hardi*.. 1058
Vladislas Ier, *Hermann*..... 1081
Boleslas III, *Bouche-de-Travers*..... 1102
Zbignev..... 1102-1107
Vladislas II..... 1138
Boleslas IV..... 1146
Miécislas III..... 1173
Casimir II..... 1177
Lech V, *le Blanc*, 1194-1227
avec Miécislas III.. 1199
avec Vladislas III.. 1202
seul..... 1207
Boleslas V, *le Chaste*.. 1227
Lech VI, *le Noir*..... 1289
Przémislas II..... 1290
Vladislas IV, *le Nain*. 1295
Venceslas de Bohême. 1300
Vladislas IV, 2e fois. 1364
Casimir III, *le Grand*. 1333
Dynastie d'Anjou.
Louis le Grand..... 1370
Marie et Hedwige... 1382
Hedwige *seule*..... 1384
Dynastie des Jagellons.
Vladislas V Jagellon. 1386
(avec Hedwige). 1386-90
Vladislas VI..... 1434
Casimir IV..... 1445
Jean-Albert (ou Jean Ier)..... 1492
Alexandre Ier..... 1501
Sigismond Ier..... 1506
Sigismond-Auguste, dit Sigismond II ou Auguste Ier..... 1548
Princes électifs.
1° *Avant la période saxonne.*
Henri de Valois..... 1573
Etienne Bathori..... 1575
Sigismond III..... 1587
Vladislas VII..... 1632
Jean-Casimir ou Jean II..... 1648
Michel Koributh Wisniowiecki..... 1669
Jean III, Sobieski.... 1674
2° *Période saxonne.*
Auguste II..... 1697
(Stanislas Leczinski)..... 1704-1712
Auguste II, 2e fois... 1709-1733
Auguste III.....
(Stanislas II, Poniatowski)..... 1764-1795

Vacat

F—T.

POLOGNE (Nouveau royaume de). Proclamé à Varsovie

le 20 juin 1815, et mis sous le sceptre de l'empereur de Russie Alexandre Ier, il était borné au N. par la Prusse, à l'E. par les provinces lithuaniennes de Russie, au S. par la Gallicie et Cracovie, à l'O. par la Silésie; entre 35° et 42° long. E., 50° et 55° lat. N.; 580 kil. du N. au S., sur 432; 126,822 kil. carrés; 4,850,446 hab. Capitale : *Varsovie*. Sa division politique formait 8 palatinats : Cracovie, Kalisch, Sandomir, Lublin, Siedlce, Mazovie, Plotsk, et Augustow. Ce royaume reçut une charte de l'empereur, le 24 novembre 1815, et eut une diète. Constantin, frère d'Alexandre, fut nommé vice-roi. Les Polonais jouirent sous ce régime d'une sorte de bien-être; mais, enthousiasmés par la révolution française de 1830, ils se soulevèrent, chassèrent le vice-roi, et combattirent héroïquement pendant dix mois. Cette guerre dite *de l'Indépendance* ne pouvait finir que par la défaite et l'asservissement de la Pologne. Le royaume constitutionnel de 1815 devint une province russe. Dès lors, et malgré les protestations de la France et de l'Angleterre, la Russie s'est appliquée à effacer les dernières traces de la nationalité polonaise. Dès 1831, les ordres nationaux et la cocarde sont supprimés; 5,000 familles sont déportées; l'administration est confiée à des ministres russes; la déportation des enfants orphelins devient de droit. L'université de Wilna est abolie, la langue russe est proclamée langue officielle, la moitié des églises romaines est livrée au culte gréco-russe, 1832; la présséance du clergé grec est établie, 1833. En 1834, une ordonnance prive la petite noblesse du droit de propriété territoriale; en 1835, l'enseignement de la langue polonaise est interdit dans les écoles du gouvernement. En 1836, les palatinats deviennent des gouvernements russes. L'union des deux églises est décrétée, 1839. La procédure russe est imposée aux cours de justice, 1840; la monnaie polonaise est abolie, 1841. Pendant les années suivantes, la dénationalisation polonaise est poursuivie avec une rigueur si cruelle, que la Russie elle-même, touchée de pitié, donne asile aux déserteurs. L'ukase du 24 août 1844 ôte aux provinces polonaises leur ancien nom historique, et réduit à 5 les 8 gouvernements correspondants à ces provinces; ce sont: Varsovie, Radom, Lublin, Plock, et Augustow. En 1846, l'Autriche supprime, contre le texte évident des traités de 1815, la république de Cracovie. En même temps 21,000 familles sont déportées dans les divers gouvernements moscovites. Rien ne distingue plus dès lors, quant aux institutions, l'ancienne Pologne du reste de la Russie. Les douanes intérieures entre la Pologne et la Russie sont supprimées depuis le 1er janvier 1851. Depuis le mois de mai 1852, la noblesse polonaise est tenue de prendre du service dans les armées du tzar. Voici le tableau des divisions formées par la Russie, l'Autriche et la Prusse, dans le territoire de l'ancienne Pologne, et les noms qu'elles portent aujourd'hui :

	Gouvernements.
Russie (15,511,243 hab.)	Witebsk.
	Mohilew.
	Minsk.
	Kiow.
	Wolhynie.
	Podolie.
	Courlande.
	Kowno.
	Wilna.
	Grodno.
	Augustow.
	Plock.
	Varsovie.
	Lublin.
	Radom.
Autriche (5,051,490 hab.)	Royaume de Gallicie.
	Ancienne starostie de Spiz.
	Le territoire de Cracovie forme un cercle de la Gallicie.
	Régences.
Prusse (3,425,000 hab.)	Ancienne Prusse polonaise. — Dantzick.
	Marienwerder.
	Königsberg.
Gr.-duché de Posen.	Bromberg.
	Posen.
	Köslin, pays engagé à la Prusse. F—T.

V. POLOGNE, au *Supplément*.

POLOTSK, *Peltiscum*, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 110 kil. N.-O. de Witebsk, sur la Dwina, à son confluent avec la Polota; 11,841 hab. Anc. château-fort. Evêché grec depuis 1793. — Ch.-l. d'une principauté souveraine au moyen âge, cette ville passa, avec la Lithuanie, sous la domination de la Pologne, fut conquise par le tzar Ivan IV en 1563, reprise par Etienne Bathori en 1579, tomba encore au pouvoir des Russes en 1655, mais ne leur fut définitivement acquise qu'au 1er partage de la Pologne en 1772. Elle fut ch.-l. d'un gouvernement russe jusqu'en 1796. En 1812, Gouvion-Saint-Cyr défit près de là Wittgenstein.

POLOVTSES ou OUTSES, *Uzi* en latin du moyen âge, peuple asiatique, qui arriva en Russie au milieu du XIe siècle. Ils battirent Isiaslav Ier sur les bords de l'Aluta en 1067, furent défaits près de la Snove par Sviatoslav de Tchernigov en 1069, aidèrent Oleg, prince de Tmoutarakan, contre Isiaslav, puis contre Usévolod et Sviatopolk, et s'établirent entre l'Aluta et le Don. Ils se rendirent redoutables aux descendants de Rurik, aux Hongrois et à l'empire grec. Lors de l'invasion des Mongols, ils furent exterminés à la bataille de la Kalkha, en 1224.

POLTAVA, PULTAVA ou PULTAWA, v. de la Russie d'Europe, capitale du gouv. de son nom, sur la Poltavka, à 1,437 kil. S.-S.-E. de St-Pétersbourg; par 49° 35' 4" lat. N., et 32° 14' long. E.; 20,200 hab. Evêché grec; cour d'appel; séminaire; écoles des cadets et de demoiselles nobles. Importante foire aux laines en juillet. La citadelle et la plupart des maisons sont en bois. Monument de granit en l'honneur de Pierre le Grand, pour la victoire qu'il remporta près de cette ville en 1709, sur Charles XII, roi de Suède. Fondée en 1608, elle a été réunie à la Russie en 1664. — Le gvt de Poltava, dans la Petite-Russie, entre ceux de Tchernigow au N., de Kiev à l'O. et au S.-O., d'Iékatérinoslav au S., de Kharkow et de Koursk à l'E., a 420 kil. sur 210, et 1,819,110 hab. Il est divisé en 15 districts. Sol plat, limité à l'O. par le Dniéper, très-fertile et bien cultivé. Beaux pâturages; élève de chevaux; bœufs de la race tcherkasski; culture de tabac, superf., 49,025 kil. carrés.

POLTEN (SANKT-), c.-à-d. *St-Hippolyte*, v. des Etats autrichiens (Basse-Autriche), près de Vienne, sur la Traisen; 5,000 hab. Evêché suffragant de Vienne, séminaire. Filature de coton, papeteries, forges, faïenceries.

POLTROT DE MÉRÉ (Jean), gentilhomme protestant de l'Angoumois, né vers 1525, fit le métier d'espion militaire en Espagne, puis, s'étant fait protestant, et voyant les succès du duc de Guise, commandant de l'armée royale, contre ses coreligionnaires, résolut de le tuer. Il l'assassina d'un coup de pistolet pendant le siége d'Orléans, et fut jugé et écartelé en 1563.

POLUS (Renaud POLE ou POOL, dit), né en 1500 à Stowerton-Castle (Stafford), m. en 1558, parent du roi Henri VIII, fut cardinal et légat apostolique en Angleterre. Il déplut à Henri VIII en désapprouvant son changement de religion, n'échappa qu'à grand'peine à la mort, faillit succéder au pape Paul III, fut un des présidents du concile de Trente, et devint, sous Marie Tudor, archevêque de Cantorbéry et président du conseil royal. Il fut employé par le pape Jules III dans diverses missions politiques, où il montra les talents d'un homme d'Etat. On a de lui : *Pro unitate Ecclesiæ, ad Henricum VIII*, Rome, in-fol.; *Reformatio Angliæ*, Rome, 1556, et Louvain, 1569; *Orazione della pace a Carlo quinto*, ibid., 1558, in-4°; *de Concilio*, ibid., 1562, in-4°; *de Summi pontificis officio et potestate*, Louvain, 1569, in-8°; *Tractatus de justificatione*, ibid., 1569; *Epistola de Eucharistiâ*, Crémone, 1584, in-8°, etc. C'est le cardinal Pole qui importa le figuier en Angleterre. B.

POLUS, célèbre acteur athénien, né à Sunium, et contemporain de Périclès, gagnait, dit-on, un talent (5,216 fr.) par représentation. Sa voix avait une expression qui arrachait des larmes. On dit qu'un jour, jouant le rôle d'Electre portant l'urne où reposent les cendres d'Oreste, il se servit de l'urne renfermant les cendres de son propre fils, qui venait de mourir.

POLVÉREL (Etienne), né dans le Béarn, m. en 1795, était avocat au parlement de Paris quand la Révolution éclata. Il en embrassa les principes avec chaleur. Après le 10 août 1792, la Convention l'envoya, avec Sonthonax, en qualité de commissaire civil à St-Domingue, pour y faire exécuter le décret sur l'égalité politique des affranchis. Revêtu de pouvoirs illimités, et d'ailleurs entraîné par le mouvement révolutionnaire, il proclama la liberté des noirs, qu'il voulait attacher à la conservation de la colonie en les dotant de la propriété. Dénoncé par les colons, il fut mis en accusation, 1793, revint en France, et mourut au moment où il allait être jugé. B. A.

POLYANDRION. *V.* ARACHNÉ (mont) et HYSIES.

POLYBE, *Polybius*, roi de Corinthe, fils de Mercure et

époux de Péribée, fut le père adoptif d'Œdipe. Il choisit pour successeur Adraste, chassé d'Argos.

POLYBE de Mégalopolis, grand historien grec, fils de Lycortas, né entre 210 et 200 av. J.-C., à Mégalopolis, m. en Arcadie vers 122. Formé à l'école de Philopœmen, il acquit de bonne heure la science des affaires. Aux funérailles de ce grand citoyen, il porta l'urne funéraire. Deux ans après, la république achéenne le nomma membre d'une députation envoyée à Ptolémée Epiphane, pour le remercier des secours qu'il avait envoyés aux Achéens, et pour renouer l'alliance du Péloponèse avec l'Egypte. Dans les délibérations politiques, il combattit vivement Callicrate, chef du parti romain, et plaida avec persévérance pour la neutralité entre Rome et la Macédoine. Après la chute de Persée, Callicrate porta Polybe sur la liste des ennemis de Rome, et, par suite, Paul-Emile le comprit dans les mille Achéens suspects qu'il déporta en Italie. Son exil dura 16 ans, 166-150, mais fut adouci par l'estime et la faveur dont il jouit auprès de Scipion Emilien. Des ambassades des Achéens ayant sollicité du sénat le retour des exilés, et notamment de Polybe, il fut enfin autorisé à rentrer en Achaïe; mais on croit qu'il n'alla pas s'y fixer : il visita les lieux des événements qu'il devait raconter, les Alpes, les Gaules, l'Espagne, et même l'Afrique, où il accompagna Scipion dans son expédition contre Carthage, 146. Il fit de vains efforts pour prévenir les provocations des Achéens à l'égard de Rome, et quand il voulut se rendre auprès d'eux, il trouva Corinthe ruinée et la Grèce asservie; mais il sut adoucir le vainqueur, et, prenant le rôle de modérateur, concilia le maintien de certaines libertés nationales avec la domination étrangère. Polybe avait profité de son séjour forcé en Italie, et de sa liaison avec ce que Rome renfermait alors de plus éclairé, pour amasser les matériaux d'un grand ouvrage, l'*Histoire générale* de ce qui s'était passé de son temps, c.-à-d. depuis le commencement de la 2e guerre punique jusqu'à la ruine de Carthage et l'asservissement de la Grèce, 218-146 av. J.-C. Cette histoire formait 40 livres; nous avons les 5 premiers complets, et des fragments plus ou moins importants des autres. Les livres I et II contiennent, comme introduction, le résumé des événements antérieurs à l'an 218; l'auteur y montre en même temps par quels moyens, pour quelles causes, les Romains, maîtres de l'Italie, portèrent leurs vues au dehors, et osèrent disputer la mer aux Carthaginois; il y fait ensuite connaître l'état où se trouvaient Carthage et la Macédoine, avec lesquelles la lutte allait s'engager successivement. Le IIIe livre renferme l'histoire d'Annibal jusqu'à la bataille de Cannes. Le IVe est un tableau de la situation des Etats formés des débris de l'Empire d'Alexandre (Egypte, Syrie, Cappadoce, Pergame, Macédoine, Grèce). Le Ve présente l'histoire de Philippe III de Macédoine, d'Antiochus le Grand et de Ptolémée V, et le récit des premiers efforts de la Grèce contre la politique envahissante des Romains. Les parties les plus importantes des fragments sont : un précieux morceau relatif à la constitution de Rome et à celle de Carthage (VIe liv.); le texte du traité entre Philippe III et Annibal, et une explication du reproche d'avarice et de cruauté fait à Annibal (VIIe liv.); une diatribe contre l'historien Théopompe (VIIIe liv.); les portraits de Scipion et de Philopœmen (Xe liv.); une longue et violente attaque contre l'inexactitude de l'historien Timée (XIIe liv.); la bataille de Cynoscéphales et la comparaison de la phalange avec la légion (XVIIIe liv.); la description d'une superbe fête donnée par Antiochus IV (XXXIe liv.); l'éloge de Paul-Emile et de Scipion Emilien, et le récit de la manière dont se forma l'amitié de Polybe avec ce dernier (XXXIIe liv.); des fragments curieux, dus à Strabon, sur la géographie d'Homère, sur la Lusitanie, l'Espagne, la Gaule, l'Italie, la Thrace, l'Asie, la Libye (XXXIVe liv., qui était consacré tout entier à la géographie générale du monde au moment de la 3e guerre punique); enfin des détails intéressants sur la déclaration de guerre à Carthage en 149 (XXXVIe liv.). La chute de Carthage remplissait le XXXIXe liv., et celle de la Grèce le XLe, dont la conclusion, qui était celle de tout l'ouvrage, nous est parvenue en partie. — Polybe est un historien très-original, en ce sens qu'il est le premier qui ait conçu le plan d'une véritable histoire générale; mais son originalité consiste surtout à avoir voulu donner le modèle d'un ouvrage d'histoire qui fût d'une utilité réelle aux hommes de guerre et aux hommes d'Etat, et comme un livre d'enseignement, non-seulement politique, mais encore moral; aussi il insiste sur la manière dont les hommes d'Etat et les capitaines habiles ont su conduire les affaires ou profiter des événements, sur les erreurs et les fautes qui ont amené la perte d'une bataille, l'insuccès d'une négociation, la décadence et la chute des Etats, sur les vertus dignes d'être imitées, et les vices qui ne méritent que flétrissure. Sa passion pour la vérité, son impartialité sévère, son exactitude, ses réflexions judicieuses, son savoir vaste et varié, la justesse de son coup d'œil, intéressent à la lecture de son ouvrage : par lui mieux que par tout autre écrivain ancien, nous pénétrons dans les secrets de la politique du sénat, nous saisissons l'esprit des institutions de Rome et son admirable organisation militaire; enfin, dans beaucoup de parties, son histoire est une sorte de manuel pratique à l'usage des politiques et des hommes de guerre, et dont il a soigneusement banni ce qu'on pourrait appeler la partie légendaire. Mais, considéré comme écrivain, Polybe est loin de s'élever aussi haut : il entre dans des digressions perpétuelles, où sa personne et son système sont trop souvent étalés; il raconte froidement; ses portraits sont ternes, manquent de vie, et son style est souvent prétentieux, pénible, dépourvu de force, et monotone. Ces défauts le placent dans un rang bien inférieur à celui des grands historiens du siècle de Périclès ou des grands historiens romains : il n'est à leur hauteur (et souvent même il les dépasse) que comme penseur et philosophe. Aussi les critiques grecs, si amoureux de la forme, lui ont-ils refusé une place parmi les écrivains classiques; ils lui reprochaient surtout des termes et des tours insolites, et une certaine affectation de mots techniques empruntés à l'école du Lycée. La lecture de Polybe faisait les délices de Décimus Brutus, et Tite-Live lui a fait de notables emprunts; Cicéron et Velléius en parlent avec éloge; Bossuet l'appelait *le Sage*, Montesquieu, *le Judicieux* Polybe, et tous deux lui ont emprunté bien des réflexions. Polybe avait encore écrit la *Guerre de Numance*, la *Vie de Philopœmen*, un *Traité de l'habitation sous l'équateur*, ouvrages perdus. Les principales éditions de son *Histoire* sont celles de Casaubon, Paris, 1609; de Gronovius, 1670, 3 vol. in-8°; de Schweighæuser, Leipzig, 1792, 8 vol. in-8°; de la *Bibliothèque grecque* de Didot, reproduction, avec quelques corrections et additions, de celle de Schweighæuser, 1840; de Bekker, Berlin, 1844. Ernesti a donné un *Lexicon Polybianum*. On a une traduction française de dom Thuillier, avec commentaire de Folard, 1727-1730, 6 vol. in-4°, fig.; une autre plus complète de M. F. Bouchot, Paris, 1847, 3 vol. in-12, où l'on trouve tous les fragments habilement reliés entre eux à l'aide de sommaires présentant la suite des faits dont le récit est perdu. P—T.

POLYBE, de Cos, médecin, élève et gendre d'Hippocrate, vécut au milieu du Ve siècle av. J.-C., et fut l'un des fondateurs de l'école dite *des Dogmatistes*. On lui attribue quelques ouvrages sur la nature de l'homme, le régime dans les maladies, et l'accouchement prématuré. D—G.

POLYCARPE (St), évêque de Smyrne, disciple de St Jean l'Evangéliste, souffrit le martyre à Smyrne vers l'an 167. Fête, le 26 janvier. Il reste de lui une *Epître* aux Philippiens. Il eut pour disciples St Photin et St Irénée.

POLYCARPE, nom d'un recueil de canons, de constitutions et d'ordonnances touchant les affaires ecclésiastiques, composé par Grégoire, prêtre espagnol, vers 1120.

POLYCLÈS, sculpteur grec du IIe siècle av. J.-C., est l'auteur, selon Winckelmann, de l'*Hermaphrodite Borghèse*. On voyait à Rome une *Junon* et un *Jupiter*, qu'il avait faits conjointement avec son frère Dionysius.

POLYCLÈTE, de Sicyone ou d'Argos, statuaire et architecte grec, maître et chef d'école dans ces deux arts, né vers 480 av. J.-C. Son plus célèbre ouvrage était une *Junon* de 10 mèt. de hauteur, dans le temple de cette déesse près d'Argos : elle avait la tête, la poitrine, les bras et les pieds en ivoire; le reste, composé des vêtements, était en or. Cette statue rivalisait avec celles du même genre de Phidias. Polyclète exécuta un des trépieds de bronze que les Spartiates consacrèrent à Apollon dans le temple d'Amyclée, en mémoire de la victoire d'Ægos-Potamos. On citait aussi de lui le *Doryphore*, l'*Alexélère*, l'*Artémon*, le *Périphorète*, et une statue-modèle, dite le *Canon*, c.-à-d. règle, où il avait établi la perfection des formes humaines. Il composa un traité sur les proportions qui constituent l'harmonie et la beauté du corps de l'homme. Comme architecte, on citait de lui un *Tholus*, monument circulaire en marbre blanc, à Epidaure; et, dans l'enceinte du temple d'Esculape de la même ville, un théâtre : l'un et l'autre passaient pour des chefs-d'œuvre. B.

POLYCLÈTE, dit le *Jeune*, statuaire, né à Argos vers 420 av. J.-C. On citait surtout de lui un *Jupiter Phileus*, à Mégalopolis, et un *Jupiter Meilichios*, à Argos.

POLYCRATE, tyran de Samos, où il s'empara de l'autorité vers 532 av. J.-C. Il fit périr ses deux frères, avec

qui il avait d'abord partagé le pouvoir, soumit plusieurs îles de la mer Egée et même des villes de la côte, et défit les Milésiens venus au secours de ceux de Lesbos. Amasis, roi d'Egypte, et Cambyse, roi de Perse, le trouvèrent assez puissant, l'un pour faire alliance avec lui, l'autre pour lui demander des secours. Protecteur des arts et des sciences, il reçut à sa cour Anacréon et Phérécyde, et rassembla une bibliothèque. Pour prévenir les disgrâces de la Fortune, qui le comblait de ses faveurs, il jeta dans la mer un anneau d'un grand prix; mais l'anneau lui fut rapporté; on l'avait retrouvé dans le corps d'un poisson. La perfidie d'Orœtès, gouverneur de Sardes, mit fin à tant de bonheur : il attira Polycrate chez lui, et le fit mettre en croix, 521 av. J.-C. O.

POLYDECTE, roi de Sériphe, recueillit Danaé et son fils Persée abandonnés sur les flots. Danaé ayant plus tard été insultée par lui, Persée la vengea, en le pétrifiant avec la tête de Méduse.

POLYDECTE, roi de Sparte, de la race des Eurysthénides, fut le père de Charilaüs, dont son frère, le célèbre Lycurgue, fut le tuteur.

POLYDORE, fils de Priam. *V.* POLYMNESTOR.

POLYDORE, roi de Sparte, de la race des Eurysthénides, 876-824 av. J.-C., se signala dans la 1re guerre de Messénie. Son image servit de sceau public aux magistrats de Sparte.

POLYDORE DE CARAVAGE. *V.* CARAVAGE.

POLYDORE VIRGILE, historien. *V.* VIRGILE.

POLYEN, *Polyænus*, écrivain grec, né en Macédoine, fut avocat à Rome sous le règne de Marc-Aurèle. On a de lui : *Stratagèmes*, ou *Ruses de guerre*, en 8 liv., publiés par Casaubon, 1589; par Maasvicius, Leyde, 1690, in-8°; par S. Mursinna, Berlin, 1756, in-8°; par Coray, Paris, 1809, in-8°. Il en existe une traduction française par Dom Lobineau, Paris, 1739, 2 vol. in-12. Les *Stratagèmes* sont une compilation faite sans goût, dont le principal mérite est de contenir des fragments de beaucoup d'historiens dont nous n'avons plus les ouvrages.

POLYEUCTE (St), officier dans les troupes romaines à Mélitène, fut converti par son ami Néarque, et souffrit le martyre vers l'an 250. Fête, le 13 février. Il a fourni à P. Corneille le sujet d'une belle tragédie.

POLYGNOTE de Thasos, peintre grec, florissait vers 400 av. J.-C. On lui attribue la composition d'une couleur noire, qu'il obtenait en brûlant le marc du raisin. Ses œuvres se distinguaient par le dessin et le beau caractère des figures, et par une variété de composition inconnue avant lui. Il peignit une partie du Pœcile d'Athènes; mais c'était à Delphes, dans le Lesché, que se trouvaient ses peintures les plus estimées; il y avait représenté sur les murs les scènes terribles de la *Destruction de Troie*. Son talent brillait dans ces grandes machines, et dans les sujets de batailles: sa destruction de Troie contenait près de 200 figures.

POLYHISTOR (Alexandre), écrivain grec, né à Milet ou en Phrygie, pris dans la guerre de Mithridate, fut affranchi de Corn. Lentulus et disciple de Cratès, et périt vers 75 av. J.-C. dans un incendie de sa maison à Laurentum. Des 42 ouvrages que citent de lui les anciens, il ne nous reste que des fragments d'une *Histoire des peuples de l'Orient* et d'un *Traité sur les Juifs*, conservés par Plutarque, Athénée, Pline, Eusèbe, et Suidas. *V.* Rauch, *Commentatio de Alexandri Polyhistoris vitâ atque scriptis*, Heidelberg, 1845, in-8°.

POLYMNESTOR, roi de la Chersonèse de Thrace, épousa Ilione, fille de Priam et d'Hécube, qui lui confièrent leur fils Polydore et une partie de leurs trésors. Après la chute de Troie, il fit périr l'enfant, et s'empara de ses richesses.

POLYMNIE (du grec *polus*, beaucoup, et *umnos*, hymne), muse de la poésie lyrique. On la donnait pour l'inventrice de l'harmonie. Orphée la rendit mère d'Œagre. On la représente ordinairement debout, dans une attitude pensive et un doigt sur la bouche. Ses attributs sont le sceptre, le rouleau de papyrus, et le laurier. *V.* Millin, *Galerie mythologique*; Clarac, *Musée de sculpture du Louvre*.

POLYNÉSIE. Une des 4 grandes divisions de l'Océanie, à l'E. de la Micronésie et de la Mélanésie; comprenant les innombrables petites îles qui composent les archipels compris entre les 160° long. E. et 105° long. O., et les 35° lat. N. et 56° lat. S. Les principaux de ces archipels sont, au N. de la ligne, les îles Hawaii (Sandwich), et au S., de l'E. à l'O., Nouka-Hiva, Pomotou, Taïti, Mangia, Tonga, Samoa, et les deux îles de la Nouvelle-Zélande. Balbi englobe dans sa division de la Polynésie celle que, d'après d'Urville, on nomme *Micronésie*. — Quelques-uns de ces archipels sont montagneux, et, parmi leurs sommets les plus élevés, sont les trois montagnes de l'île Hawaii : le Mauna-Roa, qui a 4,157 mèt. d'altitude; le Mauna-Koa, 4,029 mèt.; le Mauna-Vororay, 3,288 mèt.; à Taïti, le Tobronou s'élève à 2,449 mèt.; et, dans les îles Viti, le point culminant de Tabe-Ouni a plus de 1,940 mèt. — Les productions de la Polynésie sont le cocotier, l'arbre à pain ou artocarpe, le bananier, l'igname, la patate, etc. Les brises de mer rendent le climat très-agréable. — Quiros, Tasman, Roggeween, Bougainville, Cook, La Pérouse, et d'Urville sont les navigateurs qui ont fait le plus de découvertes dans la Polynésie, et fourni sur ce pays les notions les plus exactes.

POLYNICE, né de l'inceste d'Œdipe et de Jocaste, et frère jumeau d'Etéocle. Les deux jeunes princes nourrissaient l'un contre l'autre une haine mortelle, qui avait commencé, disait-on, dans le sein de leur mère. Après la catastrophe d'Œdipe, il fut convenu qu'ils régneraient alternativement sur Thèbes, d'année en année. Etéocle, premier possesseur du trône, refusa d'en descendre lorsque l'année fut expirée. Polynice, aidé d'Adraste, roi d'Argos, dont il avait épousé la fille, et de six autres princes grecs, assiégea Thèbes, et commença la guerre dite *des Sept Chefs*. Les deux frères s'entre-tuèrent dans un combat, et la mort même n'éteignit pas leur ressentiment; car leurs corps ayant été mis sur le même bûcher, on vit, disaient les poëtes, la flamme se diviser en deux langues qui parurent se combattre. Créon recueillit les cendres d'Etéocle, mais défendit de rendre les derniers honneurs à Polynice, et fit périr Antigone (*V. ce mot*), pour avoir désobéi. Etéocle et Polynice ont fourni à Racine le sujet de sa tragédie des *Frères ennemis*. B.

POLYPHÈME, le plus célèbre des Cyclopes, fils de Neptune et de la nymphe Thoosa, habitait une caverne de la Sicile, et possédait de grands troupeaux de chèvres et de brebis. Leur lait et la chair humaine étaient sa nourriture. Amoureux, mais vainement, de la nymphe Galatée, il écrasa son rival Acis sous un quartier de roc. Ulysse, jeté par la tempête en Sicile, se réfugia dans la caverne du Cyclope, qui, en revenant avec ses troupeaux, dévora deux Grecs. Ulysse l'enivra, lui creva l'œil avec un pieu énorme, et fuit avec ses compagnons, malgré la rage du Cyclope. On trouve les détails de cette aventure dans le IXe livre de l'*Odyssée*, et dans Ovide, *Mét.*, XIV, 185; Euripide en a fait le sujet d'une pièce satirique intitulée *le Cyclope*. Selon Servius, Polyphème avait trois yeux. C'est ainsi qu'il est représenté dans les peintures d'Herculanum. B.

POLYPHONTE, tua le roi de Messénie Cresphonte, son parent, pour s'emparer du trône, et voulut contraindre Mérope, veuve de ce prince, à l'épouser. Il avait fait périr tous les princes de la famille royale; Téléphonte, fils du roi, qui lui avait seul échappé, le tua plus tard, pour venger sa famille.

POLYPTYQUE, registre plié en plusieurs parties. Ce nom s'appliquait : 1° à des registres où l'on inscrivait les impôts et charges publiques; 2° à des rôles de cens et de dénombrement; 3° aux registres renfermant les corvées et redevances des censitaires et des vassaux; 4° aux états officiels et authentiques des biens et droits d'une abbaye, dressés solennellement et contradictoirement par les parties intéressées. Un des plus anciens polyptyques est celui de l'abbaye St-Germain-des-Prés de Paris, rédigé au commencement du IXe siècle par l'abbé Irminon, et publié, en 1836, par Guérard. Polyptyque vient de πολυς, plusieurs, et πτυξ, pli.

POLYSPERCHON, général d'Alexandre le Grand, commandait les Stymphéens à la bataille d'Arbelles, et conquit ensuite la Bubacène. Sa franchise le fit disgracier et mettre en prison. En 320, il succéda comme régent à Antipater, fut attaqué par Cassandre, fils de ce général, et bientôt réduit à la possession de quelques villes du Péloponèse, 317. Il chercha à se relever, en appelant auprès de lui Hercule, fils d'Alexandre et de Barcine; mais, trompé par les promesses de Cassandre, il empoisonna le jeune prince, 309. Il ne recouvra point son autorité perdue, et l'on ignore ce qu'il devint depuis.

POLYSYNODIE, nom donné au système d'administration adopté par le duc d'Orléans, Régent, au début du règne de Louis XV, et qui consistait à remplacer chaque Ministère par un conseil.

POLYTECHNIQUE (Ecole). *V.* ECOLE.

POLYTHÉISME, système de religion qui admet la pluralité des dieux. Il comprend le paganisme ou idolâtrie, le sabéisme, et le fétichisme.

POLYTIMÈTE, *Polytimetus*, riv. de Sogdiane, passait à Maracanda; auj. Kohik. *V.* OXIEN.

POLYXÈNE, fille de Priam et d'Hécube, fut aimée d'Achille, qui l'épousa à l'insu des Grecs dans le temple d'Apollon; pendant la cérémonie, il fut tué en trahison par Pâris. Polyxène se tua, ou, selon d'autres auteurs, fut immolée par Pyrrhus sur le tombeau d'Achille.

POLYXO. *V.* HÉLÈNE.

POLZIN, v. des Etats prussiens (Poméranie), à 46 kil. S. de Cœslin, sur le Waggerbach; 2,700 hab. Draps, serges, cuirs. Aux environs, bains d'eaux minérales.

POMABAMBA, v. de Bolivie (Chuquisaca), à 260 kil. E. de Potosi; 3,000 hab.

POMARD ou POMMARD, vge (Côte-d'Or), arr. et à 5 kil. S.-O. de Beaune; 1,183 hab. Vins rouges fins très-estimés.

POMARÉ Ier, roi de Taïti, 1793-1803, eut recours aux Anglais pour dompter ses sujets révoltés, et, en 1797, ouvrit ses États aux missionnaires anglicans.

POMARÉ II, fils du précédent, né vers 1780, m. en 1821, dut un instant quitter son île, à cause d'une insurrection des indigènes soulevés contre les missionnaires anglais, se convertit au christianisme en 1817, fut baptisé en 1819, et introduisit l'imprimerie à Taïti. C'est sa fille qui règne auj. sur cette île.

POMBAL (Don Sébastien-Joseph de CARVALHO E MELLO, comte d'Oeiras en 1759, puis, en 1770, marquis de), fut le vrai roi de Portugal sous Joseph Ier, fils et successeur de Jean V, 1750-77. Né à Lisbonne, d'une famille de petite noblesse, en 1699, m. en 1782, il fut ambassadeur à Londres et à Vienne sous Jean V, ministre des affaires étrangères dès le début du règne nouveau; premier ministre, après que le tremblement de terre de Lisbonne, 1755, lui eut donné l'occasion de montrer toute son énergie contre les brigands, qui profitaient du désastre, et son habileté à le réparer et à relever la ville de ses ruines. Novateur infatigable, partageant, sans les accepter entièrement, les idées des philosophes et des économistes du XVIIIe siècle, il fut, avant tout, un despote impérieux, réformant par l'arbitraire et brisant tout ce qui lui faisait obstacle. Il profita d'un attentat contre la vie du roi pour terrifier la haute noblesse, 1758 : jugés par une commission, soumis à la torture, les accusés (le duc d'Aveiro, les Tavora, etc.) périrent, malgré leur rang, dans d'affreux supplices. La résistance qu'opposaient à la domination portugaise les missions de l'Uruguay et du Paraguay, cédées, en 1750, par l'Espagne en échange de la colonie du Sacramento, lui avait déjà permis de présenter les Jésuites comme des rebelles et de les chasser de la cour, 1757; alors sa haine ne connut plus de bornes : il les accusa d'être les instigateurs et les complices du régicide, les expulsa des Etats portugais, 1759, confisqua leurs biens au profit du trésor, 1761, et, faisant servir à ses fins le tribunal de l'Inquisition, qu'il regardait comme une institution des plus utiles, et qu'il avait seulement placé plus que jamais dans la dépendance du pouvoir royal, envoya au bûcher l'un d'entre eux, Malagrida (*V. ce nom*), 1761. Parler mal du gouvernement ou des ministres, était un crime; résister à la moindre disposition prise par eux, une trahison, et des récompenses étaient offertes aux dénonciateurs. Le commerce fut protégé par quelques mesures intelligentes; mais les monopoles, dans lesquels on accusait le ministre d'avoir des intérêts, excitèrent des murmures et des soulèvements, qu'il réprima avec violence. Ce despotisme ne doit pas faire oublier les services réels que Pombal a rendus à son pays : l'égalité proclamée de nouveau entre les anciens et les nouveaux chrétiens, la perception des impôts améliorée, l'agriculture encouragée, l'armée soumise à une discipline plus exacte, les fortifications réparées, la marine rétablie, l'instruction facilitée. A l'extérieur, il eut à soutenir, avec l'appui de l'Angleterre, à laquelle il fut toujours moins opposé en fait qu'en paroles, une petite guerre contre l'Espagne et la France, qui voulaient faire adhérer le Portugal au Pacte de famille (*V. ce mot*), 1762-63. Contraint de donner sa démission 8 jours après l'avénement de Marie Ire, 1777, il fut mis en jugement et condamné; la reine se contenta de l'exiler, et il se retira à Pombal, où il mourut. R.

POMBAL, v. de Portugal (Estramadure), à 100 kil. N.-N.-E de Lisbonne; 5,000 hab. Elle appartenait jadis aux Templiers, qui bâtirent un château que l'on y voit, puis, 1357, à l'ordre du Christ. On y créa une commanderie pour la famille Carvalho-Mello.

POMÈGUE, petite île de France (Bouches-du-Rhône), dans la Méditerranée, au S. de Ratonneau, à 8 kil. et dans la baie de Marseille. Les navires qui arrivent d'Afrique et du Levant y font quarantaine.

POMÉRANIE, *Pommern* en allemand, prov. du royaume de Prusse, bornée par le Mecklembourg à l'O., le Brandebourg au S., la prov. de Prusse à l'E., la Baltique au N.; 3,167,730 hect.; 1,432,381, hab. (y compris l'île de Rugen); ch.-l., *Stettin*. Elle est divisée en trois régences, Stettin, Cœslin, Stralsund. Le sol est assez sablonneux, excepté celui des côtes, qui est très-fertile. La Poméranie est arrosée par l'Oder, qui, en sortant de Stettin, forme le lac de Damm et ensuite tombe dans le Frische-Haff, lagune correspondant avec la Baltique par trois rivières, la Peene, la Swine et la Divenow. Produits principaux : céréales, chanvre, tabac, bois, bétail, beaucoup d'oies. Sur les côtes on trouve aussi de l'ambre. L'industrie n'est pas considérable, sauf l'industrie linière. Commerce très-actif sur l'Oder et sur la Baltique; son centre est à Stettin, avec l'avant-port de Swinemunde. — La Poméranie, dont le nom dérive du slave *Pomarski* (près de la mer), fut d'abord habitée par les Goths, les Rugiens et les Vandales; au VIIe siècle, les Wendes y dominaient. Depuis 1062, elle eut des ducs particuliers, dont Suantibor est la tige, et Boguslaw *le Grand* un des plus remarquables. Au XIIe siècle, le christianisme y fut introduit; l'évêque Otto de Bamberg baptisa les premiers convertis en 1124. Avec Boguslaw XIV, m. en 1637, s'éteignit la ligne mâle des ducs wendiques. En vertu d'un pacte antérieur, la succession aurait dû échoir en entier à la maison électorale de Brandebourg; mais la Poméranie étant, au milieu de la guerre de Trente-Ans, occupée par les Suédois, le Brandebourg ne reçut, par le traité de Westphalie, que la *Poméranie ultérieure*, tandis que la Suède garda la *Poméranie antérieure* (en deçà de l'Oder), ainsi que l'île de Rugen. Par le traité de Stockholm, 1720, le roi Frédéric-Guillaume Ier de Prusse reçut la plus grande partie de la Poméranie antérieure, de sorte que la Suède ne garda que les pays entre le Mecklembourg, la Baltique et la Peene, plus l'île de Rugen. Cette dernière portion fut cédée par la Suède au Danemark, en échange de la Norvège, 1814; puis, en 1815, le Danemark le céda à la Prusse en échange du Lauenbourg et d'une somme de 10 millions de fr. Auj. la Prusse possède toute la Poméranie. E. S.

POMÉRANIE SUÉDOISE, partie de la Poméranie, qui se composa de la *Poméranie antérieure*, de Stettin, et des îles à l'embouchure de l'Oder. Elle fut constituée en faveur de la Suède par le traité de Westphalie, 1648. Le ch.-l. était *Stralsund*. E. S.

POMÉRELLIE, *Pomerania parva* en latin, nom donné autrefois à la partie de la Prusse proprement dite qui est située entre la rive g. de la Vistule, la Poméranie, le grand-duché de Posen, et la Baltique; villes princip. : Schwetz, Konitz, Stargard, Dirschau. Ce pays eut d'abord ses souverains particuliers; il tomba, en 1290, après de longues luttes entre la Pologne, la Poméranie, les margraves de Brandebourg, et l'Ordre Teutonique, sous la domination de la première; reconquis, en 1310, par l'Ordre Teutonique, il fut cédé, en 1466, à la Pologne, dont il fit partie jusqu'au partage de 1772. Auj. il est compris dans la prov. de Prusse. E. S.

POMETIA (SUESSA-). *V.* SUESSA.

POMEY (François), jésuite, né dans le Comtat-Venaissin en 1618, fut préfet des études à Lyon, où il mourut en 1673; il a laissé, entre autres ouvrages utiles, et qui prouvent un savoir sérieux : *Panthœum mysticum*, traité de mythologie, 1659, in-8o; *Libilina, sive de funeribus*, 1659, in-12, relation des funérailles chez les anciens; *Dictionnaire français-latin*, Lyon, 1664, in-4o, plusieurs fois réimprimé sous le titre de *Dictionnaire royal*; *Flos latinitatis*, 1665, in-12; *Indiculus universalis*, français-latin, 1667, in-12, etc.

POMIGLIANO-D'ARCO, v. du royaume d'Italie, province et à 14 kil. N.-E. de Naples; 8,684 hab.

POMMARD. *V.* POMARD.

POMMERAYE (LA), vge (Maine-et-Loire), arr. et à 40 kil. N. de Cholet; 1,087 hab.

POMMEREUL (François-René-Jean de), né à Fougères en 1745, m. en 1823, entra fort jeune au service comme officier d'artillerie, fit la guerre de Corse, reçut de Louis XVI la mission d'aller étudier à Naples l'organisation de son arme, ne resta que peu de temps dans les armées de la République, reprit un commandement après le 18 brumaire, devint général de division, et, sous l'Empire, préfet du département d'Indre-et-Loire, puis du Nord, conseiller d'Etat, et directeur-général de la librairie. Il fut compris dans l'ordonnance du 24 juillet 1815, qui l'exila de France, et n'y rentra qu'en 1819. On a de lui : *Histoire de l'île de Corse*, 1779; *Recherches sur l'origine de l'esclavage religieux et politique du peuple en France*, 1781; *Vues gén.*

rales sur l'Italie et Malte, 1797; *Campagne du général Bonaparte en Italie*, 1797, etc. Il a aussi coopéré à l'*Art de vérifier les dates*, à l'*Encyclopédie méthodique*, et à d'autres grands recueils.

POMMERN, nom allemand de la POMÉRANIE.

POMŒRIUM, espèce de grand chemin de 166 pieds de large (49m,18 c.) tracé autour et à l'extérieur des murs de l'anc. Rome. Il formait comme l'enceinte religieuse, et marquait les limites de la ville proprement dite; sur cette enceinte on prenait les auspices qui intéressaient la cité. Le Pomœrium fut reculé trois fois : d'abord par Romulus et Tatius; ensuite par Ancus Martius, Servius Tullius, Sylla, Auguste, Claude, et Trajan. D'après les lois sacrées, il ne pouvait être reculé que par le citoyen dont les conquêtes avaient agrandi le territoire de la république. Le Pomœrium fut une invention étrusque. A Rome, comme ailleurs sans doute, il devait demeurer vague et inculte. Son nom signifiait : « derrière le mur, » *post mœrium* ou *murum*. C. D—Y.

POMONA ou MAINLAND, la plus grande des îles Orcades, au centre; 46 kil. sur 20; 15,000 hab. Ch.-l. *Kirkwall*. Sol marécageux et couvert de bruyères. Ruines de la *maison des Pictes*, et cercle de *Loda*, mentionné dans Ossian.

POMONE, déesse des fruits, inconnue aux Grecs, mais particulièrement révérée en Etrurie, épousa le dieu champêtre Vertumne. On la représente couronnée de pampres et de grappes de raisin, et portant d'une main une corne d'abondance ou une corbeille de fruits. Elle avait à Rome un prêtre, *Flamen Pomonalis*, regardé comme le dernier des Flamines.

POMOTOU (Archipel), ou *Archipel Dangereux, Méridional* ou *de la mer Mauvaise*, groupe d'îles dans le Grand-Océan équinoxial (Polynésie), au S. des Marquises, et à l'E. de Taïti. Ces îles sont basses, petites, et peu peuplées. Les principales sont *Ana* et *Faaite;* à la France.

POMPADOUR (Jeanne-Antoinette POISSON, marquise de), née à Paris en 1721, m. en 1764, eut pour père, non, comme on l'a dit, un boucher des Invalides, mais un écuyer du Régent. Sa mère, belle et intrigante, l'éleva pour le monde corrompu du temps, et la maria, dans tout l'éclat de sa beauté, au sous-fermier Le Normand d'Etioles. Produite aux chasses de Louis XV dans la forêt de Sénart, distinguée par le roi, elle osa braver, dès 1742, Mme de Châteauroux; mais ce ne fut qu'après la mort de cette favorite qu'elle lui succéda; elle ne devint maîtresse déclarée qu'en 1745, et fut alors établie à Choisy, avec un appartement à Versailles. Dans la crainte que l'absence ne compromît sa faveur naissante, elle accompagna Louis à l'armée du Nord (campagne de Fontenoy, mai 1745); au retour, elle fut créée *marquise de Pompadour*, et prit les armes de l'ancienne maison de ce nom, éteinte en 1722. Habile à amuser le roi, elle organisa, avec le concours de Voltaire et de Bernis, les fêtes les plus brillantes, et fonda son pouvoir sur l'art de distraire un monarque ennuyé. Dès 1746, son influence politique était considérable : d'abord préoccupée des questions de finances, elle imagina les *Croupes* (*V. ce mot*), et fit renvoyer le contrôleur-général Orry, qui suivait les errements de Fleury. Machault, qui le remplaça, ne fit nulle objection à la pension de 200,000 livres accordée à la marquise, et favorisa l'usage et l'abus des *acquits au comptant* (billets du roi sur le trésor, sans indication de motifs). Mme de Pompadour favorisait tour à tour les Jansénistes, les Molinistes, les Philosophes, le Parlement, pour se faire des appuis dans tous les partis. Au début, elle se servit surtout de Voltaire contre le parti religieux, qui provoquait son éloignement. En 1752, elle soutint l'*Encyclopédie*. Par son oncle Le Normand de Tournehem, par son frère le marquis de Marigny, tour à tour directeurs-généraux des bâtiments, elle donna une grande impulsion aux constructions et aux embellissements de Paris. Elle contribua à faire établir l'Ecole Militaire, encouragea les premiers essais de Charles Adam, et assura ainsi à la manufacture de Sèvres une nouvelle supériorité. Honorée du tabouret et des prérogatives de duchesse en 1752, nommée en 1756 dame du palais de la reine, et installée officiellement à Versailles au moment même où l'amour du roi s'affaiblissait, elle conserva son influence en veillant à tous ses plaisirs, en l'entourant d'une amitié respectueuse, et surtout en lui évitant les fatigues du gouvernement. En effet, elle s'immisça davantage encore dans les affaires, remplaça à la marine Maurepas par Rouillé, bientôt placé aux affaires étrangères, domina complètement Saint-Florentin, et fit la fortune de Bernis. Elle aimait à s'entourer d'hommes médiocres, pour les tenir plus sûrement dans sa dépendance; d'Argenson, Machault, et Choiseul faisaient seuls exception. En 1757, elle fut un instant obligée de quitter la cour après l'attentat de Damiens (*V. ce nom*); elle y reparut bientôt, et fit disgracier d'Argenson et Machault, qui avaient conseillé son départ. Dans la politique extérieure, sa vanité, flattée par Marie-Thérèse et Kaunitz, précipita la France dans la guerre de Sept-Ans : gagnée par les billets affectueux de « sa bonne amie » l'impératrice, irritée des sarcasmes de Frédéric II sur la *dynastie des cotillons*, elle fit signer par Bernis le traité de Versailles (mai 1756), qui unissait contre le roi de Prusse les deux maisons de France et d'Autriche, et, en nous occupant sur le continent, devait permettre à l'Angleterre de s'emparer des colonies françaises. Elle contribua encore à nos revers en faisant et défaisant les généraux, substituant Richelieu à d'Estrées, vainqueur à Hastenbeck, soutenant Soubise après Rosbach, et, pour ne point paraître avoir engagé la guerre légèrement, ni céder aux épigrammes cyniques dirigées contre elle, résistant obstinément à Bernis, qui voulait la paix. Elle le renversa même, 1758, et le remplaça par Choiseul, qui, plus adroit et plus audacieux, la domina bientôt. Elle lui prêta un concours énergique pour l'abolition de l'ordre des Jésuites, à qui elle attribuait son exil de 1757, et dont elle voulait enlever l'appui à la famille royale. Elle fit déférer à 40 évêques l'examen de leurs Constitutions, soutint le Parlement qui sécularisa l'Institut, enfin conseilla longtemps d'avance l'édit par lequel Louis XV l'abolit en France. Agitée par les revers de la guerre de Sept-Ans, qui lui ont inspiré une belle lettre à d'Aiguillon, affligée de la haine qu'on lui portait, alors qu'elle ressentait vivement les hontes de la France, jalouse peut-être du crédit de Choiseul, qui semblait n'avoir plus besoin de son appui auprès du roi, elle termina sa vie à Versailles, à l'âge de 44 ans, sans que Louis XV lui donnât une larme ou un regret. Sa faveur n'avait pas été sans quelques amertumes; déférente avec la reine, elle avait bien su obtenir le respect des princesses; mais le Dauphin lui témoigna toujours une répugnance qui la froissait; le prince de Conti l'insulta presque publiquement; Richelieu, s'il ne lui laissa pas voir toute sa répugnance à marier, comme elle le voulait, le duc de Fronsac, son fils, avec la fille qu'elle avait eue de Le Normand, employa tous les moyens pour prévenir cette alliance. Avide et prodigue, elle recevait annuellement près de 1,500,000 livres; elle s'était fait donner successivement le marquisat de Pompadour, les terres de La Celle, Crécy, St-Remy, les châteaux d'Aulnay, de Brinborion, de Bellevue; elle possédait des hôtels à Paris, Versailles, Fontainebleau, Compiègne; elle avait réuni à grands frais un mobilier splendide, dont la vente dura plus d'un an, formé un cabinet de pierres gravées, qu'elle laissa au roi, et une collection de livres et d'objets d'art, qui passa à son frère. Elle faisait du moins de son opulence un usage généreux, dotait de pauvres jeunes filles, soulageait des vieillards, réparait des villages, encourageait les artistes et les inventeurs, Carle Vanloo, Cochin, Bouchardon, donnait son nom (*le style Pompadour*) à la recherche du *joli* dans les arts, protégeait les penseurs et les gens de lettres, Quesnay, Crébillon, Marmontel, Diderot (de qui elle avait à se plaindre), cherchait à gagner J.-J. Rousseau, qui l'offensa dans l'*Emile*. Elle soutint surtout Voltaire, qu'elle sacrifia, il est vrai, à Crébillon, et força à sortir de France, mais de qui elle assura plus tard la tranquillité dans ses deux retraites près de Genève : il lui dédia, en 1760, sa tragédie de *Tancrède*. Elle dessinait et gravait avec un goût qui lui a valu des louanges délicates de Voltaire; elle a laissé un petit in-folio (au Cabinet des estampes de la Bibliothèque impériale de Paris) : *Suite de 63 estampes (avec frontispice) gravées par Mme de Pompadour, d'après les pierres en creux exécutées par Guay*. Elle imprima de ses mains à Versailles *Rodogune*, 1760, à 20 exemplaires. On a publié des *Mémoires* et des *Lettres* de Mme de Pompadour, qui sont apocryphes. A. C.

POMPADOUR (ARNAC-). *V.* ARNAC.

POMPÉDIUS SILO, de la nation des Marses, fut un des promoteurs de la guerre Sociale, l'an 663 de Rome, 90 av. J.-C., tailla en pièces l'armée de Servilius Cépion, prit Bovianum, mais fut tué dans une nouvelle bataille. Il avait fait envoyer une ambassade à Mithridate, roi de Pont, pour l'engager à envahir l'Italie.

POMPÉE LE GRAND, *Cneius Pompeius Magnus*, célèbre romain, né l'an 646 de Rome, 107 av. J.-C., m. l'an 705 de Rome, 48 av. J.-C., était fils de Pompéius Strabo, sous lequel il fit ses premières armes. A 16 ans, il contint par sa fermeté une révolte que Cinna avait excitée dans le camp de son père, dont, 4 ans plus tard, il défendit la mémoire avec un succès tel, que le juge Antistius lui donna

sa fille en mariage. Quand Sylla revint de la guerre contre Mithridate, Pompée, qui, dans les discordes civiles, avait embrassé son parti, leva 3 légions, de son autorité privée, partit pour le rejoindre, et battit 3 armées qui voulaient l'arrêter. Sylla, averti, marchait pour le secourir, et fut tout étonné de le trouver vainqueur. Il descendit de cheval en le recevant, et salua *Imperator* ce jeune homme de 23 ans. Il lui fit répudier Antistia, lui donna pour femme Æmilia, sa belle-fille, puis l'envoya dans la Cisalpine au secours de Métellus, en Sicile contre Perpenna, en Afrique contre Domitius : partout il obtint les succès les plus rapides et les plus décidés. Le dictateur en prit de l'ombrage, et lui ordonna de licencier son armée. Les soldats ne voulaient point obéir; mais Pompée les apaisa, et revint seul à Rome. Sylla, satisfait, sortit avec tout le peuple à sa rencontre, et le salua du surnom de *Grand*. Pompée demanda le triomphe, menaça Sylla qui le lui refusait, et l'obtint, en 81. Malgré Sylla encore, il fit donner le consulat à Lépidus; quand ce dernier, après la mort du dictateur, voulut renverser ses lois, il se déclara contre lui, et le battit, en 77. Maître d'une armée, il demanda alors la direction de la guerre contre Sertorius, dernier chef du parti de Marius. Il enleva en quelques jours la Gaule Narbonnaise; mais maltraité au siége de Laurona, battu près de Sucro, où l'arrivée de Métellus sauva seule son armée, il semblait déconcerté, lorsque l'assassinat de Sertorius (*V. ce mot*) le délivra fort à propos de son adversaire, 73. En revenant d'Espagne, il détruisit en Lucanie quelques milliers d'esclaves échappés à Crassus, et s'attribua tout l'honneur de la guerre de Spartacus. A son arrivée à Rome, il reçut le consulat et le triomphe, 70. Il avait alors 37 ans, et songeait à se perpétuer dans le pouvoir; afin de s'assurer l'appui du peuple, il proposa l'abrogation de la loi de Sylla qui avait enlevé aux tribuns, avec le *veto* et l'inviolabilité, le droit d'initiative ou de proposition des lois. A cette époque, Rome se vit menacée d'être affamée par les pirates, maîtres de la Méditerranée. Il fallait les détruire, et le tribun du peuple Gabinius fit donner cette commission à Pompée, en 67, avec des pouvoirs comme nul général n'en avait encore eu : le proconsulat des mers pour 3 ans, 500 navires, 120,000 hommes, le droit de puiser dans le trésor. En 40 jours, il purgea la Méditerranée des pirates, et, en 50 autres jours, força leurs ports et leurs châteaux de Cilicie, les amena à se soumettre, les établit à Cyme en Achaïe, à Pompéiopolis, etc. Pompée devint l'idole de Rome. Un autre tribun du peuple, Manilius, proposa de lui confier l'achèvement de la guerre contre Mithridate. Aux immenses pouvoirs dont il était déjà investi, Pompée joignit alors le commandement des armées de Lucullus, de Glabrio, et de toutes les provinces d'Asie. La bataille de l'Acilisène (mont. de la Hte-Arménie), où il enveloppa et détruisit les restes de l'armée de Mithridate, fut suivie de la soumission de Tigrane, qui paya 6,000 talents (13,300,000 francs) et livra son fils comme otage. Après avoir châtié les tribus albanaises et ibériennes du Caucase, il descendit vers la Syrie, dont il fit une province romaine, en 64, et, intervenant dans les querelles de la Judée, prit Jérusalem, et remplaça Aristobule par Hyrcan II. La mort de Mithridate le rappela vers le Bosphore, et ce fut lui qui fit enterrer le vieux roi. Avant de quitter l'Asie, il organisa en province, sous le nom de Bithynie, les 3 pays que Mithridate avait longtemps remplis de son nom, la Bithynie, la Paphlagonie et le Pont. De retour en Italie, il licencia son armée sous les murs de Rome, et obtint le triomphe pour ses 2 campagnes contre les pirates et contre Mithridate. La pompe en fut admirable et dura 3 jours. Ici commence une 2e phase dans la vie de Pompée, celle des fautes et des revers. Son ambition secrète du pouvoir souverain le brouilla avec le Sénat, qui n'avait pas voulu ratifier les actes de son proconsulat d'Asie, et le jeta entièrement dans le parti populaire, dont il avait déjà tant obtenu. Crassus était son rival et son ennemi; César, qui avait aussi ses vues, voulut s'appuyer sur l'un et sur l'autre, et les réconcilia. Ils formèrent une alliance d'ambition qu'on a appelée le *Premier Triumvirat*, 61. César donna en mariage sa fille Julia à Pompée. Dans le partage que les triumvirs firent entre eux des provinces, Pompée obtint l'Afrique et l'Espagne; mais il les fit administrer par des lieutenants, et, resté seul à Rome pendant les campagnes de César dans les Gaules, et l'expédition de Crassus contre les Parthes, chercha à regagner le peuple en lui donnant des jeux magnifiques. Il parvint à se faire nommer seul consul, 52. La mort de Julia acheva de rompre ses liens avec César, dont il fit décréter le rappel. Quand on lui demandait comment il arrêterait son rival, si celui-ci franchissait les monts avec son armée : « Je n'ai, disait-il, qu'à frapper du pied la terre, pour en faire sortir des légions. » Mais lorsque César eut passé le Rubicon, il reconnut son impuissance, s'enfuit à Capoue, et de là passa à Brindes, puis en Epire, où, pendant un an, il rassembla des troupes et de l'argent. César, maître de l'Italie, court en Espagne, défait les Pompéiens, puis marche sur son rival, 48, qui lui fait éprouver un échec à Dyrrachium. César s'étant retiré en Thessalie, Pompée l'y suivit, avec le dessein de le ruiner par une suite de petits combats; mais il se laissa entraîner à une grande bataille près de Pharsale, la perdit, n'essaya pas même de défendre son camp, et s'enfuit presque seul sur un vaisseau à Lesbos, où l'attendait sa nouvelle épouse, Cornélie. De là, il partit pour aller, en Egypte, demander un asile au jeune roi Ptolémée XII, qui était son pupille et lui devait le trône; mais les ministres de ce prince firent assassiner Pompée en mer, sous les yeux de sa femme et de son fils Sextus. — Pompée ne fut jamais qu'un homme médiocre, imprévoyant par impuissance, par défaut de portée dans l'esprit. Après avoir été l'enfant gâté de la Fortune, quand il fallut mériter ses faveurs, il ne le sut pas. Vieux guerrier de 58 ans, ayant pour lui le Sénat, l'ordre équestre et le peuple, représentant en sa personne la légalité, il s'enfuit sans combattre, et donna ainsi la mesure de son infériorité morale devant celui qui venait lui disputer le pouvoir souverain. F—T.

POMPÉE (Cnéius), l'aîné des fils du grand Pompée, rallia en Espagne, avec son frère Sextus, les débris du parti pompéien après les défaites de Pharsale et de Thapsus, battit plusieurs lieutenants de César, mais il fut vaincu par celui-ci sous les murs de Munda, et tué dans sa fuite, l'an 708 de Rome, 45 av. J.-C.

POMPÉE (Sextus), dit *le Jeune*, frère du précédent, passa en Espagne après la bataille de Thapsus, et, quand ceux de son parti eurent été défaits à Munda, l'an 708 de Rome, 45 av. J.-C., se réfugia dans les Pyrénées, où il commença, à la mort de César, la guerre contre le gouverneur de l'Espagne, Asinius Pollion. Un décret du sénat, qu'il avait sollicité par lettre, lui ayant rendu ses biens et le proconsulat des mers, il réunit des vaisseaux à Marseille, pour voir venir les événements. Les Triumvirs, maîtres de Rome, l'ayant porté sur leurs tables de proscription, il partit pour la Sicile, s'en empara, ainsi que de la Sardaigne et de la Corse, se fit le protecteur des proscrits, qui cherchaient un refuge auprès de lui, et affama Rome en interceptant les convois de blé. Octave essaya vainement de le combattre; Sextus était plus puissant que jamais, et le peuple de Rome, affamé, demandait à grands cris que les Triumvirs fissent la paix avec lui. Ils eurent à Misène, l'an 715 de Rome, 38 av. J.-C., une entrevue avec Sextus, auquel ils reconnurent la possession de la Sicile, de la Corse, de la Sardaigne et de l'Achaïe; de plus, une indemnité de 70,000,000 de sesterces (14,000,000 de fr.), à valoir sur les biens de son père : enfin Sextus exigea aussi que les proscrits réfugiés près de lui auraient la vie sauve. Cette paix ne fut qu'une trêve : Octave, dès l'année suivante, se fit livrer par le traître Ménas la Corse et la Sardaigne; on reprit les armes, et Sextus conserva l'avantage jusqu'à l'arrivée d'Agrippa; mais, vaincu par ce grand général, dans une bataille navale entre Myles et Nauloque, 723, il s'enfuit en Orient avec quelques vaisseaux, et s'empara de plusieurs villes de l'Asie-Mineure. Mais ses négociations avec le roi de Pont et les Parthes l'ayant fait abandonner de ses derniers amis, il se livra lui-même, et fut tué à Milet par un officier d'Antoine, l'an 718 de Rome, 35 av. J.-C., plus digne, par ses talents militaires et son humanité, de l'empire du monde, que celui sous la fortune duquel il succomba. O.

POMPÉE (TROGUE-), *Trogus Pompeius*, historien latin, né en Gaule au 1er siècle de l'ère chrétienne, écrivit une espèce d'Histoire universelle, en 44 liv., depuis la fondation de la monarchie des Assyriens sous Ninus, jusqu'à Auguste; il l'intitula : *Histoires philippiques*, parce que les affaires de la Macédoine, du temps de Philippe, y occupaient une très-grande place. Cet ouvrage, que les anciens reconnaissaient comme très-exact et très-éloquent, est perdu : on n'en a plus qu'un abrégé sous le nom de Justin (*V. ce mot*). *V.* Heeren, *de Trogi Pompeii ejusque epitomatoris fontibus et auctoritate*, dans les Mémoires de l'Académie de Gœttingue, t. XV.

POMPÉIA, auj. *Pompei*, v. forte de l'Italie ancienne, à 24 kil. S.-E. de Naples, 10 S.-S.-E. du Vésuve, au fond du golfe Crater (golfe de Naples), à l'embouchure du Sarnus (*V.* SARNO), sur un monticule de lave, et néanmoins

descendant jusqu'à la mer, où elle avait un port. Sa fondation était attribuée à Hercule, et remontait à l'époque de la ruine de Troie. Pompeia prit part à la guerre Sociale, et fut assiégée par Sylla. Municipe jusqu'au temps d'Auguste, elle devint ensuite colonie romaine. Là finit son histoire politique; mais l'éruption du Vésuve du 29 août 79, qui l'engloutit sous une pluie de cendres et de pierres, l'a rendue célèbre. A la suite de cette catastrophe, la contrée étant devenue déserte, la ville fut oubliée, le temps acheva de l'effacer du sol, et, pendant plus de 17 siècles, elle resta ensevelie dans son linceul de cendres. En 1689, quelques débris, ramenés au jour par des laboureurs, donnèrent les premiers indices de cette ville, dont on avait oublié la situation. Les recherches ne commencèrent qu'en 1755. Les fouilles, conduites d'abord très-lentement, ne prirent de l'activité que sous les rois Joseph Bonaparte, et surtout Joachim Murat. Ce dernier fit, de 1812 à 1814, déblayer les murs de la ville. On reconnut alors que ce n'était qu'une cité de 3e classe. Elle a 4 kil. de tour environ, et se trouve auj. à 2 kil. de la mer, par suite de l'éruption de 79. Ses maisons sont encore debout jusqu'à la hauteur du 1er étage, car la pluie de cendres ne s'éleva pas plus haut que 5 ou 6 mèt., de sorte que le bas des édifices a été conservé dans tout ce que les cendres brûlantes ne pouvaient détruire. On a trouvé là une ville romaine dans le sommeil de la mort, et son aspect a révélé sur les usages, les coutumes, la vie publique et privée des anciens, sur leur architecture, sur ce qui tient aux arts du dessin, une foule de choses que l'on avait toujours ignorées. Cette découverte a produit dans les arts de la décoration, de l'ameublement et de l'orfévrerie, une révolution de bon goût et de progrès. Auj. (1856) un tiers environ de la ville est découvert; on y a déjà trouvé une basilique, 2 théâtres, 1 amphithéâtre, 3 forums, plusieurs temples, des bains, et, aux abords des portes, divers tombeaux. Parmi les ouvrages français publiés sur Pompeia, il faut citer surtout celui de Mazois (*V.* Mazois). M. E. Breton a donné aussi un agréable volume intitulé *Pompéia*, Paris, 1854, fig., gr. in-8°. C. D—y.

POMPEIOPOLIS, noms que portèrent anciennement les villes d'Amisus, Soles, Pampelune et Eupatoria.

POMPEIUS STRABON (Cn.), père du grand Pompée, et consul l'an 664 de Rome, 89 av. J.-C., fut un des généraux romains dans la guerre Sociale. Forcé de s'enfermer dans Firmum après avoir été battu sous les murs d'Asculum, il défit bientôt après les Latins, s'empara de cette dernière ville, et obtint le triomphe la même année. Pour tenir en respect les alliés qu'il avait soumis, il conserva ses troupes après son consulat, et fut peut-être l'instigateur du meurtre du consul Pompéius Rufus, son parent, que Sylla avait envoyé pour le remplacer. Quand la guerre civile éclata, craignant que les Syllaniens ne voulussent venger sur lui la mort de Pompéius Rufus, il s'approchait de Rome encore irrésolu, lorsqu'il fut attaqué par Sertorius et Cinna: la bataille fut indécise. Pompéius mourut peu de temps après, tué, dans son camp, par un coup de tonnerre, l'an 666 de Rome, 87 av. J.-C. O.

POMPELO, v. d'Hispanie (Tarraconaise), dans le pays des Vascons. Auj. *Pampelune*.

POMPIERS (SAPEURS-). *V.* Sapeurs.

POMPIGNAN (Jean-Jacques Le Franc, marquis de), poëte, né en 1709 à Montauban, m. en 1784, était fils d'un premier président de la cour des Aides de cette ville, fit ses humanités au collége Louis-le-Grand, sous le P. Porée, puis étudia le droit, et fut nommé avocat-général à la cour des Aides de Montauban, où il s'éleva avec tant de vigueur contre les abus touchant l'assiette et la perception des impôts, qu'il se fit exiler. Il reçut, en 1745, par héritage, la charge de premier président, qu'avait occupée son père; plusieurs fois encore, il rédigea des remontrances au roi; mais dégoûté de ses fonctions judiciaires, il les résigna, en ne conservant que son titre de premier président. Voulant se livrer tout entier à l'étude et aux lettres, il vint à Paris, s'occupa de traductions et de recherches savantes, et entra à l'Académie Française en 1760. Pompignan était économiste, et avait des principes religieux; profondément affecté des doctrines philosophiques du siècle, et peut-être prévoyant quelles en seraient les conséquences, il saisit l'occasion de les attaquer dans son discours de réception à l'Académie. Son entreprise, loyale et courageuse, fut maladroitement conduite, en ce qu'il y mêla des personnalités sous un voile très-transparent. Tout le parti des philosophes, et Voltaire à leur tête, lui fit une guerre de satires, d'épigrammes, de facéties, qui mit, sinon la raison, au moins les rieurs de leur côté. Le poëte céda à cette tourmente, et se retira dans sa terre de Pompignan, où il se distingua par sa bienfaisance, et se livra avec ardeur à l'étude et à la composition jusqu'à la fin de ses jours. En 1734, avant d'être président, il avait donné au Théâtre-Français *Enée et Didon*, tragédie médiocre, empruntée à Virgile et à Métastase, mais où l'on trouve un reflet de l'antiquité dans le caractère de Didon, et une sauvage énergie dans celui d'Iarbe, dont il a tout l'honneur. Puis vint *Zoraïde*, autre tragédie, qu'il ne fit pas jouer, parce que les acteurs voulaient lui imposer des changements. Après avoir fait représenter encore quelques pièces au Théâtre-Italien, et publié en 1740 un *Voyage de Languedoc et de Provence*, petit badinage agréable en prose mêlée de vers, il quitta le théâtre pour s'occuper de *Poésies sacrées*, donna, en 1751, une traduction des Psaumes de David, sous forme d'odes françaises, et, en 1755, une autre des Prophéties et des Cantiques. Il avait étudié l'hébreu pour mieux se pénétrer des beautés de son modèle, et on ne peut nier que parfois il n'en ait rapporté une véritable inspiration lyrique. Le style de ces poésies est très-inégal : tour à tour âpre, emphatique ou d'une élégance monotone, terne, puis très-coloré, il révèle néanmoins un poëte par des qualités vraiment supérieures. Pompignan a composé aussi des *Odes*, des *Epîtres* et des *Poésies familières*, où l'on trouve plus de bon sens que de verve poétique, et une très-belle pièce, l'ode sur la mort de J.-B. Rousseau. On lui doit encore une traduction d'Eschyle, 1770, la première qui ait paru en français. On a publié sa *Correspondance*, qui est un vaste répertoire de littérature, de jurisprudence et d'histoire. Le recueil de ses *Œuvres* a paru en 1784, 6 vol. in-8°. On croit qu'il le prépara lui-même, car plusieurs de ses ouvrages en sont exclus, entre autres son fameux Discours de réception à l'Académie Française. F. B.

POMPIGNAN (Jean-George Lefranc de), frère du précédent, né à Montauban en 1715, m. en 1790, fut archevêque de Vienne, député du Dauphiné aux Etats-Généraux de 1789, et se mit à la tête de la partie nombreuse du clergé qui, le 25 juin, se réunit au Tiers-Etat. Il fut, après Bailly, président de l'Assemblée nationale, et devint ministre d'Etat ayant la feuille des bénéfices. Il a laissé des mandements, des livres de piété et de controverse. Ses Œuvres complètes ont été pour la 1re fois réunies, et publiées avec celles de son frère, par M. l'abbé Emery, Paris, 1856, 2 vol. gr. in-8°.

POMPIGNAN-LEFRANC, vge (Tarn-et-Garonne), arr. et à 33 kil. S.-E. de Castel-Sarrazin; 693 hab. Château du marquis de Pompignan.

POMPON, riv. des Etats-Unis. *V.* Edisto.

POMPONACE (Pietro Pomponazzi, dit), en latin *Pomponatius*, philosophe et médecin, né à Mantoue en 1462, m. en 1526, professa la philosophie à Padoue, Ferrare, et Bologne. Malgré l'attachement qu'il avait pour les doctrines d'Aristote, il discerna les côtés faibles du système péripatéticien, et répandit une foule d'idées neuves. Dans un traité *de Immortalitate animæ*, Bologne, 1516, in-8°, il soutint qu'Aristote n'a point reconnu le dogme de l'immortalité de l'âme, que la raison seule ne peut le prouver, mais que la révélation ne permet pas qu'on le rejette. Un autre traité, *de Incantationibus*, Bâle, 1556, in-8°, le fit accuser d'hérésie, et fut mis à l'index. Les Œuvres philosophiques de Pomponace ont été réunies à Venise, 1525 et 1567, in-fol.

POMPONE. *V.* Pomponne.

POMPONIANA, nom anc. de la presqu'île de Giens.

POMPONIUS, nom d'une famille qui faisait remonter son origine à un fils du roi Numa. Titus Pomponius Atticus, l'ami de Cicéron, appartenait à cette famille.

POMPONIUS (Sextus), jurisconsulte romain, contemporain d'Adrien et de Marc-Aurèle. Il ne reste de ses livres que quelques fragments insérés dans le *Digeste*. Ils ont été publiés séparément par H.-T. Pagenstecher, Hanau, 1723, et Lemgo, 1750, in-4°. *V.* Osann, *Ponponii de origine juris fragmentum*, Giessen, 1848, in-8°.

POMPONIUS DE BOLOGNE (Lucius), auteur d'Atellanes (*V. ce mot*), florissait du temps de Sylla. Le premier, à ce qu'on croit, il écrivit ces farces qui jusque-là s'improvisaient, et il en fit un genre littéraire. Il obtint beaucoup de succès, et rivalisait avec Novius. Ses ouvrages sont perdus, et l'on n'en trouve plus que quelques courts fragments dans le grammairien Nonius Marcellus. *V.* Munk, *De L. Pomponio*, etc., Glogau, 1827, in-8°.

POMPONIUS MÉLA. *V.* Méla.

POMPONIUS LÆTUS (Julius), savant calabrais, né en 1425, m. en 1497, bâtard de la famille San-Severino, renonça à en porter le nom, parce qu'il avait honte de sa

naissance. Il reçut une brillante éducation, se rendit à Rome, où son savoir et son éloquence lui valurent de grands succès, mais aussi beaucoup d'envieux, qui l'accusèrent d'avoir trempé dans une conspiration contre le pape Paul II; saisi à Venise, et amené à Rome, il y passa quelques années en prison. Paul III, Sixte IV et Innocent VIII l'en dédommagèrent par leur bienveillance, et il fut nommé à l'une des chaires du Collége romain. Ecrivant en latin avec une pureté remarquable, et très-enthousiaste de l'antiquité, il traitait de barbare tout ce qui ne s'y rattachait pas exclusivement. Il a laissé, entre autres ouvrages : *de Magistratibus, sacerdotiis et legibus Romanorum*, Rome, 1515, in-4°, petit précis très-abrégé et fort élémentaire; *de Romanæ urbis antiquitate*, ibid., 1515, in-4°; *Compendium historiæ Romanæ ab interitu Gordiani usque ad Justinum III*, Venise, 1498 et 1500, in-4°; *de Arte grammaticâ*, ibid., 1484, in-4°; des *Commentaires* sur Quintilien, Columelle et Virgile; des éditions de Varron, Pline le Jeune et Salluste. C. N.

POMPONNE (Simon ARNAULD, marquis de), ou *M. de Briotte*, né en 1618, m. en 1699, fils d'Arnauld d'Andilly, et neveu du grand Arnauld, étudia au collége de Lisieux à Paris, fut intendant de Casal en 1642, conseiller d'Etat en 1644, et intendant des armées de Naples et de Catalogne. Admis à l'hôtel de Rambouillet, à l'hôtel de Nevers, et à Vaux, il fut disgracié avec Fouquet, et relégué à Verdun, 1662. Il rentra à Paris en 1665, et alla comme ambassadeur extraordinaire à Stockholm en 1666. Il n'empêcha pas l'accession de la Suède à la Triple alliance, fut ambassadeur à La Haye de 1669 à 1671, et retourna en Suède, où il rompit l'alliance avec la Hollande. Le roi le rappela pour remplacer de Lionne, ministre des affaires étrangères, qui venait de mourir. Sous son ministère fut conclue la glorieuse paix de Nimègue. Louvois et Colbert amenèrent cependant sa disgrâce, 1679. Rappelé au ministère après la mort de Louvois, 1691, il forma Torcy, son gendre. Pomponne fut un très-habile ministre, ferme, plein d'adresse, d'une honnêteté et d'une loyauté qu'il puisait dans la piété la plus sincère. *V.* Mavidal, *Mémoires du marquis de Pomponne*, Paris, 1862, 2 vol. in-8°. A. G.

POMPONNE, vge (Seine-et-Marne), arr. et à 23 kil. S.-O. de Meaux; 356 hab. Château et parc. Jadis titre de marquisat.

PONCE (Paul PONZIO, dit *Maître*), sculpteur florentin du XVI^e^ siècle, exécuta une partie des sculptures des châteaux de Meudon et de Fontainebleau, et le superbe tombeau de Louis XII et d'Anne de Bretagne dans l'église abbatiale de Saint-Denis.

PONCE (Pierre de), bénédictin, né vers 1520 à Valladolid, m. en 1584, est le premier inventeur connu de l'art d'instruire les sourds-muets.

PONCE DE LÉON (Jean), capitaine espagnol, né dans la prov. de Léon, prit part à la réduction de la partie S.-E. d'Hispaniola (Saint-Domingue), soumit ensuite Porto-Rico, dont il obtint le gouvernement, découvrit les côtes de la Floride en 1512, et y fonda une colonie.

PONCE PILATE. *V.* PILATE.

PONCÉ, *Pons Cæsaris*, vge (Sarthe), arr. et à 24 kil. S. de Saint-Calais; 757 hab. Antiquités romaines.

PONCES (îles). *V.* PONZA.

PONCET DE LA GRAVE (Guillaume), littérateur, né à Carcassonne en 1725, m. vers 1800, fut procureur-général au siége de l'amirauté de France. On a de lui, entre autres ouvrages : *Précis historique de la marine de France*, 1780, 2 vol. in-12; *Mémoires intéressants pour servir à l'histoire de France*, tableau historique, civil et militaire des maisons royales, châteaux et parcs des rois de France, 1788-90, 4 vol. in-12; *Histoire générale des descentes faites en Angleterre et en France depuis Jules César*, 1799, 2 vol. in-8°, etc.

PONCHER (Etienne), homme d'Etat, né à Tours en 1446, fut président aux enquêtes en 1498, évêque de Paris en 1503, garde-des-sceaux en 1512, et archevêque de Sens en 1519. Louis XII et François I^er^ l'admirent dans leur conseil, et l'employèrent dans plusieurs négociations importantes. On a de lui des *Constitutions synodales*, publiées en 1514.

PONCIN, ch.-l. de cant. (Ain), arr. et à 25 kil. S.-O. de Nantua, au pied d'une montagne et d'un vieux château du XIII^e^ siècle; 1,225 hab.

PONDICHÉRY, v. de l'Hindoustan, capitale de l'Inde française, sur la côte de Coromandel, dans l'ancienne province de Karnatic; par 11° 55′ 41″ lat. N. et 77° 31′ 30″ long. E.; à 168 kil. S.-O. de Madras, 1,600 de Calcutta, 4,100 de l'île de la Réunion. On y va de France en 40 jours par Suez, en 110 par le Cap. Pop. : 40,000 hab., dont 700 Européens. La ville est séparée par un canal en *Ville blanche*, à l'E., sur le bord de la mer, et *Ville noire;* elle a deux rades : la petite sert pour la belle saison, la grande pour l'hivernage. Résidence du gouverneur des établissements français dans l'Inde et des autorités centrales; du supérieur des missions françaises dans l'Inde (évêque de Drousipare); cour impériale, trib. de 1^re^ instance pour le territoire; justice de paix; lycée; bibliothèque; jardin botanique. On y remarque l'hôtel du gouvernement, le bazar, et le phare. Nombreuses teintureries d'indigo; fabr. de toiles de coton bleu, dites *guinées*, exportées pour la Réunion et le Sénégal en échange de la gomme. Pondichéry, qui n'était qu'une bourgade, fut acheté et colonisé en 1683 par Fr. Martin; pris par les Hollandais en 1693, rendu en 1697, enlevé par les Anglais en 1761, 1778 et 1793, il fut restitué en 1816.—Le territoire de Pondichéry, qui a une superf. de 27,950 hect., et 122,000 hab., est fractionné en divers enclavements disséminés dans le pays anglais. Il se divise en 3 districts : Pondichéry, c'est-à-dire la ville et 11 villages ou aldées hindous; Villenour, 45 vges; Bahour, 36 vges. Il est fertile en grains, riz, manioc, pavot, indigo, sésame, arachide, ricin, tabac, etc.

PONENT (rivière du). *V.* GÊNES (Etat de).

PONIATOWSKI (Stanislas, comte), noble polonais, né en 1678, m. en 1762, fut le compagnon d'armes du roi de Suède Charles XII, et le suivit en Turquie. Partisan de Stanislas Leczinski, il fit plus tard sa soumission à Auguste II, fut chargé de plusieurs missions à la cour de France, et obtint, en 1752, la dignité de castellan de Cracovie. Son fils a été roi de Pologne sous le nom de Stanislas II (*V.* ce mot).

PONIATOWSKI (Joseph-Ciolek, prince), neveu de Stanislas II, dernier roi de Pologne, né à Varsovie en 1763, m. en 1813, fit ses premières armes dans l'armée autrichienne contre les Turcs, rentra dans sa patrie en 1789, fut nommé commandant en chef pendant la guerre de 1792, et remporta des avantages signalés à Zielenka et à Dublinska. Contrarié par la Diète dans ses opérations, il donna sa démission, sortit du pays, et n'y rentra qu'à la nouvelle révolution de 1794. Il servit alors sous Kosciuszko; mais l'issue désastreuse de cette dernière lutte des Polonais contre les Russes le força encore de s'expatrier. En 1798, il rentra à Varsovie, et il y vivait dans la retraite, lorsque après la bataille d'Iéna, 1806, la Pologne étant ouverte aux armées françaises, le roi de Prusse le nomma gouverneur militaire de Varsovie. Les généraux français le pressèrent de se rallier à la France; il hésitait; l'arrivée de Napoléon I^er^ le décida. Il ne prit ce parti qu'après en avoir informé le roi de Prusse. Alors un gouvernement provisoire ayant été établi à Varsovie, il fut nommé ministre de la guerre. Depuis ce moment, il demeura fidèle à la cause de sa patrie et de la France. En 1809, il résista, à Razin, avec 8,000 hommes, à 60,000 Autrichiens commandés par l'archiduc Ferdinand; en 1812 et 1813, il se se signala dans les troupes auxiliaires de Napoléon I^er^, fut nommé maréchal de France sur le champ de bataille de Leipzig (16 oct. 1813), mais, trois jours après, chargé de protéger la retraite, pressé par des forces supérieures sur les bords de l'Elster, dont les Français avaient coupé le pont, blessé, sommé de se rendre, et ne pouvant plus combattre, il se jeta dans le fleuve et disparut (18 octobre 1813). Poniatowski joignait une brillante valeur au plus noble caractère : il était adoré des Polonais, et fut unanimement regretté dans l'armée française.

PONS (Antoine), peintre, né à Bexix près de Ségorbe, en 1725, m. en 1792, fut placé dans l'atelier d'Antoine Richart à Valence, et alla se perfectionner à Madrid, puis à Rome, où il s'occupa autant d'archéologie que de peinture. De retour dans sa patrie, le roi le chargea de peindre, à l'Escurial, les portraits des écrivains illustres de l'Espagne, pour décorer la bibliothèque : ce travail l'occupa cinq ans; il profita de la circonstance pour lire une foule de manuscrits et d'ouvrages rares. Envoyé en Andalousie, afin de choisir parmi les tableaux des Jésuites ceux qu'il jugerait dignes de servir de modèles aux élèves de l'Académie de San-Fernando, il prit des notes le long de la route, et conçut l'idée de publier une description générale de l'Espagne. Charles III lui accorda un bénéfice pour le mettre en état de réaliser son projet. Pons parcourut presque toute la Péninsule, et publia 16 vol. de renseignements sur les arts, les antiquités, l'industrie, l'histoire et l'agriculture. C'est un recueil des plus précieux. A. M.

PONS (J.-Louis), né en 1761 à Peyre (Hautes-Alpes), m. en 1831, d'abord simple concierge de l'Observatoire de Marseille, s'exerça seul aux observations, et y acquit une

grande habileté. Astronome-adjoint en 1813, il obtint la direction de l'Observatoire de Lucques en 1819, et de celui de Florence en 1825. Il a découvert 37 comètes.

PONS, dit *de Verdun*, né en 1757, m. en 1844, fut avocat au Parlement, député à la Convention, où il vota la mort de Louis XVI, puis au conseil des Cinq-Cents, fit partie du comité de législation, devint, sous Napoléon Ier, avocat-général à la Cour de cassation, et fut exilé par Louis XVIII en 1816. Sous le titre de *Mes loisirs*, 1807, in-8o, il a publié des contes et des poésies diverses.

PONS, ch.-l. de cant. (Charente-Inférieure), arr. et à 22 kil. S. de Saintes, sur la Seugne, dominé par un vieux château; 2,909 hab. Jadis ch.-l. de seigneurie. Cette ville fut fortifiée par les Calvinistes, et démantelée par Louis XIII; les sires de Pons étaient barons du royaume. Source d'eau minérale. Fabr. de lainages.

PONS DRUSI, nom latin de BOTZEN ou BOLZANO.

PONS-DE-THOMIÈRES (SAINT-), s.-préf. (Hérault), à 126 kil. O.-N.-O. de Montpellier, sur le Jaur, dans un vallon entouré de hautes collines; 3,432 hab. Tribunal de 1re instance, collége, petit séminaire. L'église et la plupart des maisons sont en marbre sortant des carrières voisines. Fabr. de draps et de couvertures de laine. Comm. de bestiaux. Mines de fer. — Cette ville se forma autour d'une abbaye de Bénédictins, fondée en 936. Elle eut un évêché depuis 1318 jusqu'en 1611.

PONT (Royaume de), *Pontus*, contrée du Nord de l'Asie-Mineure, ne comprenait d'abord que la partie de la Cappadoce voisine du Pont-Euxin, et était appelée pour cette raison *Cappadoce Maritime;* elle s'étendait depuis l'Halys à l'O. jusqu'au Phase à l'E. La côte était occupée par d'importantes colonies grecques, Amisus, Themiscyra, Œnoé, Sidé, Cotyora, Cérasonte, Cordylé, Hermonassa, Trapezonte, Phasis. Dans l'intérieur vivaient des peuples barbares, Chalybes, Tibaréniens, Mosynèques, Saspires, Mosques, Taoques, Sanni, etc. Le pays fut donné par Darius Ier, comme satrapie héréditaire, au Persan Artabaze, appartenant, dit-on, à la famille royale des Achéménides. Artabaze et ses successeurs se rendirent à peu près indépendants de la Perse, et Mithridate II, s'étant soumis à Alexandre le Grand, et l'ayant même suivi dans son expédition contre Darius Codoman, conserva son gouvernement; il le transforma en royaume, quand il eut forcé Antigone, dans le lot duquel étaient tombés ses Etats, de reconnaître son indépendance. Il mérita le surnom de *Ctistès* ou fondateur, et doit être considéré comme le premier roi de Pont. Ses successeurs luttèrent, avec des alternatives de succès et de revers, contre les rois de Bithynie et de Pergame, pour s'emparer de la Paphlagonie et de la Cappadoce, jusqu'à Mithridate VII, Eupator ou le Grand, le terrible ennemi des Romains. Au royaume de Pont proprement dit, il ajouta la Paphlagonie, la Cappadoce jusqu'au Taurus, toute la côte du Pont-Euxin depuis le Phase jusqu'au Bosphore Cimmérien, et la plus grande partie de la Chersonèse Taurique. Mais vaincu par Pompée, et trahi par son fils Pharnace, il se fit tuer par un Gaulois, 63. Le sénat fit quatre parts de ses Etats. Pharnace reçut, pour récompense de sa trahison, le royaume de Bosphore; Aristarchus, la Colchide; le Galate Déjotarus, la partie voisine de la Galatie, de l'Halys à l'Iris, d'où vint à cette province le nom de *Pont Galatique;* le reste, à l'E. de l'Iris, fut réduit en province. Pharnace voulut profiter de la guerre civile pour reprendre les Etats de son père, et parvint en effet à reconquérir le Pont; mais César le vainquit, en 47, et fit entrer le pays sous la domination romaine. Antoine, maître de l'Orient, confirma à Amyntas, successeur de Déjotarus, la possession du Pont Galatique, et donna la partie romaine à un Grec, Polémon, d'où le pays prit le nom de *Pont Polémoniaque.* A la mort d'Amyntas (25 av. J.-C.), le Pont Galatique fut attaché au gouvernement de Bithynie. Polémon II ayant volontairement cédé son royaume à Néron, le Pont Polémoniaque, après avoir formé pendant peu de temps une province particulière, fut uni, sans doute par Vespasien, au même gouvernement de Bithynie, et administré, sous les ordres du proconsul de cette province, par un officier ayant le titre de *præfectus oræ Ponticæ.* Une partie du Pont Polémoniaque avait été portée en dot par Pythodoris, veuve de Polémon Ier, à Archelaüs, roi de Cappadoce, et avait pris le nom de *Pont Cappadocien.* Enfin, au IVe siècle, le Pont, dans son étendue première, formait deux provinces distinctes : le PONT GALATIQUE, appelé par Constantin HÉLÉNOPONT, du nom de sa mère Hélène, capitale *Amasée;* le PONT POLÉMONIAQUE, auquel on avait réuni le Pont Cappadocien, capitale *Néocésarée* (Niksara), avec les villes de Polémonium (l'anc. Sidé), Pharnacie (l'anc. Cérasus), Comana du Pont, Phasis. Ces deux provinces, qui correspondent, la 1re aux livahs d'Amasia et de Tokat dans l'eyalet de Sivas, la 2e a l'eyalet de Trébizonde, faisaient partie, au IVe siècle, du diocèse de Pont, de la préfecture et de l'empire d'Orient.

SOUVERAINS DU PONT.

Satrapes héréditaires.

Artabaze.....vers	502
Ariobarzane Ier....	480
Rhodobates.....	?
Mithridate Ier.....	402
Ariobarzane II.....	363

Rois.

Mithridate II, 1er comme roi.....	337
Mithridate III.....	302
Mithridate IV.....	265
Mithridate V.....	222
Pharnace Ier.....	184
Mithridate VI, *Evergète*.....	157
Mithridate VII, *Eupator* ou *le Grand*..	123-63

Rois du Pont Polémoniaque.

Polémon Ier,	37 av. J.-C.
Pythodoris, sa veuve,	1 ou 2 de J.-C.
Polémon II,	38-63.

C. P.

PONT (Diocèse de), grande division de l'empire romain, formée par Constantin au IVe siècle, et comprenant d'abord 9 provinces : *Bithynie, Paphlagonie, Galatie, Cappadoce Ire, Cappadoce IIe, Hélénopont, Pont Polémoniaque, Arménie Ire, Arménie IIe;* puis 11, lorsque Théodose eut détaché de la Galatie une *Galatie IIe* ou *Salutaire*, et, de la Bithynie, une *Honoriade.* Ce diocèse dépendait de la préfecture et de l'empire d'Orient. C. P.

PONT-A-MARCQ, ch.-l. de cant. (Nord), arr. et à 14 kil. S. de Lille; 779 hab. Fabr. de sucre indigène.

PONT-A-MOUSSON, ch.-l. de cant. (Meurthe), arr. et à 30 kil. N.-O. de Nancy, sur la Moselle et le chemin de fer de Nancy à Metz, au pied de la montagne de Mousson, que dominent les ruines d'un château-fort; 6,437 hab. La ville appartenait aux comtes de Bar, relevait des empereurs d'Allemagne, et fut érigée en marquisat en 1354. Charles III de Lorraine y fonda, en 1572, une université qui, confiée aux Jésuites, devint célèbre. Louis XIII prit Pont-à-Mousson en 1632. Belle église gothique, collége, séminaire dans un anc. couvent de Prémontrés, bibliothèque. Fabr. de draps, poterie, broderies; tanneries. Comm. de vins, bois. Patrie de Jean Barclay, et de Duroc.

PONT-AUDEMER, *Pons Aldemari*, s.-préf. (Eure), à 70 kil. N.-O. d'Evreux, sur la rive g. de la Rille; 5,605 hab. Tribunaux de 1re instance et de commerce; bibliothèque, cabinet d'histoire naturelle et d'archéologie. Fabr. de bonneterie, colle-forte; tanneries, corroieries et mégisseries; éperonneries renommées. Filature de lin et de coton, papeteries, forges. Comm. de lin, grains, bestiaux, cidre, bois, etc. Belle église, avec vitraux. — Duguesclin prit cette ville sur les Anglais en 1378, et en rasa les fortifications. Dunois s'en empara encore en 1449, et les Ligueurs en 1592.

PONT-AVEN, ch.-l. de cant. (Finistère), arr. et à 20 kil. O. de Quimperlé, sur l'Aven; 955 hab. Petit port de commerce. Export. de bois, pierres et terres à ouvrer.

PONT-CHATEAU, ch.-l. de cant. (Loire-Infér.), arr. et à 16 kil. N.-O. de Savenay, sur le Brivé; 1,119 hab.

PONT-CROIX, ch.-l. de cant. (Finistère), arr. et à 34 kil. O. de Quimper, sur le Goyen, à 3 kil. de son embouch. dans la baie d'Audierne; 1,418 hab. Petit port.

PONT-D'AIN, ch.-l. de cant. (Ain), arr. et à 21 kil. S.-E. de Bourg, sur la rive dr. de l'Ain; 875 hab. Construction de bateaux pour le Rhône. Anc. château des ducs de Savoie. Patrie de Louise de Savoie, mère de François Ier.

PONT-DE-BEAUVOISIN, nom de deux petites villes, l'une anc. ville française, l'autre, ville sarde jusqu'en 1860, et semblant n'en former qu'une; elles sont séparées par le torrent du Guier, et réunies par un pont d'une seule arche. La 1re est un ch.-l. de cant. de l'Isère, arr. et à 25 kil. E. de la Tour-du-Pin; 1,574 hab. Place de guerre de 2e classe; bureau de douanes; collége. Comm. de fers. — La seconde, française depuis 1860, est un ch.-l. de cant. du dép. de la Savoie, arr. et à 17 kil. O. de Chambéry; 1,041 hab.

PONT-DE-L'ARCHE, ch.-l. de cant. (Eure), arr. et à 12 kil. N. de Louviers, sur la rive g. de la Seine, au-dessous du confluent de l'Eure, près du chemin de fer de Paris à Rouen; 1,627 hab. La marée se fait sentir jusque-là. Il tire son nom d'un pont de 22 arches bâti sous Charles le Chauve, en 965; une partie s'est écroulée en 1856. Fabr. de draps, couvertures et tissus de chanvre. C'était jadis une ville forte. L'église, en style gothique, a des verrières et une contre-table remarquables.—Près de là était l'abbaye bénédictine de *Bonport*, fondée par Richard Cœur-de-Lion, et que posséda le poëte Desportes : il en reste

le réfectoire et quelques autres parties de l'habitation claustrale.

PONT-DE-MONTVERT, ch.-l. de cant. (Lozère), arr. et à 17 kil. E.-N.-E. de Florac, sur le Tarn; 565 hab.

PONT-DE-ROIDE, ch.-l. de cant. (Doubs), arr. et à 15 kil. S. de Montbéliard, sur la rive g. du Doubs; 1,514 hab. Haut-fourneau; tanneries, teintureries. Fabr. d'outils.

PONT-DE-SALARS, ch.-l. de cant. (Aveyron), arr. et à 18 kil. S.-E. de Rodez; 390 hab.

PONT-DE-VAUX, ch.-l. de cant. (Ain), arr. et à 43 kil. N.-O. de Bourg, sur la Reyssouse; 2,948 hab. Il communique avec la Saône par un canal de 4 kil. Bibliothèque publique. Fabr. d'étoffes, usines à fer, faïenceries, tanneries. On remarque l'hôtel-de-ville, l'hospice, la halle, la statue érigée en 1832 au général Joubert, né dans cette ville. Comm. de bestiaux, volailles, chanvre, vins, grains. — Pont-de-Vaux fut érigé en duché par Louis XIII, en 1623.

PONT-DE-VEYLE, ch.-l. de cant. (Ain), arr. et à 30 kil. O. de Bourg, sur la Veyle; 1,288 hab. Anc. seigneurie.

PONT-DE-VEYLE (Antoine DE FERRIOL, comte de), littérateur, frère aîné du comte d'Argental, né en 1697, m. en 1774, fut lecteur du roi, et intendant-général des classes de la marine. Il fut très-lié avec Mme Du Deffant. Il écrivit un grand nombre de chansons, de pièces fugitives, et plusieurs comédies, *le Complaisant*, *le Fat puni*, *le Somnambule*, auj. justement oubliées.

PONT-DU-CHATEAU, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), arr. et à 15 kil. E.-N.-E. de Clermont-Ferrand, sur la rive g. de l'Allier; 3,494 hab. Autrefois fortifié, pris par Louis le Gros en 1126, et réuni à la couronne par Philippe-Auguste. C'est comme le port de Clermont sur l'Allier. Comm. de vins, chanvre, noir animal, houille, pierre de Volvic, bois, grains, fourrages. Pêche du saumon.

PONT-DU DIABLE. *V.* DIABLE.

PONT-DU-GARD. *V.* GARD.

PONT-EN-ROYANS, ch.-l. de cant. (Isère), arr. et à 15 kil. S. de St-Marcellin, sur la Bourne; 1,089 hab. Fabr. de draps pour les troupes. Récolte de noix.

PONT-EUXIN, *Pontus Euxinus*, c.-à-d. *mer hospitalière*, nom que les anciens Grecs donnaient par antiphrase à la mer Noire actuelle, soit à cause de ses aspects brumeux et de ses orages, et pour conjurer les tempêtes par un nom de bon augure, soit parce que les peuplades qui habitaient ses bords accueillaient mal les étrangers.

PONT-GIBAUD, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), arr. et à 25 kil. O.-S.-O. de Riom, sur la Sioule; 1,087 hab. Anc. château des Dauphins d'Auvergne. Plomb argentifère; sources minérales. Près de là mine importante de la fontaine d'*Oule*, dont les eaux sont gelées pendant l'été.

PONT-L'ABBÉ, ch.-l. de cant. (Finistère), arr. et à 18 kil. S.-O. de Quimper, à 7 kil. de l'embouchure de la rivière de son nom dans l'anse de Benodet; 3,200 hab. Petit port de commerce. Elève d'abeilles. Récolte de grains et de pommes de terre.

PONT-L'ÉVÊQUE, nommé *Pont-Challier* pendant la Révolution, s.-préf. (Calvados), à 44 kil. N.-E. de Caen, sur la Touques; 2,526 hab. L'expédition en Angleterre de Guillaume le Conquérant y fut résolue par les Etats de Normandie. Tribunal de 1re instance, hôpital, prison. Comm. de bestiaux, bois, cidre, fromage, beurre. Patrie de Thouret.

PONT-LEVOY, vge (Loir-et-Cher), arr. et à 24 kil. S.-O. de Blois; 1,529 hab. Ferme-école. Exploit. de pierres. Anc. abbaye de Bénédictins, qui y tenaient un collége, transformé en école militaire pendant la Révolution, et devenu depuis 1815 un collége de plein exercice qui soutient son anc. réputation.

PONT-SAINT-ESPRIT, ch.-l. de cant. (Gard), arr. et à 39 kil. N.-E. d'Uzès; 4,081 hab. Pont sur le Rhône, d'une hardiesse remarquable (23 arches et 918 mèt. de long), construit avec le produit des aumônes recueillies par des moines, commencé en 1265 et fini en 1309; une citadelle le défend du côté de la ville. Comm. de vins, huile, soie. Les environs de Pont-St-Esprit sont très-pittoresques; on y remarque le rocher Bidon et les landes de Ruoms.

PONT-SAINTE-MAXENCE, *Litanobriga*, ch.-l. de cant. (Oise), arr. et à 12 kil. N. de Senlis, sur la rive g. de l'Oise et le chemin de fer de St-Quentin; 2,449 hab. Beau pont sur l'Oise, ouvrage de l'ingénieur Perronet. Comm. important de blé pour Paris, vins, laines, cuirs. Près de là sont les ruines de l'abbaye du Moncel.

PONT-SAINT-PIERRE, vge (Eure), arr. et à 17 kil. N.-O. des Andelys; 872 hab. Autrefois fortifié et titre de baronnie. Filatures de coton et de laine, moulins à foulon et à blé.

PONT-SCORFF, ch.-l. de cant. (Morbihan), arr. et à 16 kil. N.-O. de Lorient, sur le Scorff; 619 hab. Tanneries.

PONT-SUR-SEINE ou PONT-LE-ROI, vge (Aube), arr. et à 10 kil. E.-S.-E. de Nogent-sur-Seine, sur la rive g. de la Seine; 884 hab. Important sous les Romains, il devint le ch.-l. d'une seigneurie. Il y eut un château élevé au XVIIe siècle, possédé par Mme Lætitia Bonaparte, et détruit par les Russes en 1814.

PONT-SUR-YONNE, ch.-l. de cant. (Yonne), arr. et à 12 kil. N.-N.-O. de Sens, sur le chemin de fer de Paris à Lyon; 1,693 hab. Ravagé par une trombe en 1816. Tuileries, taillanderies; vins.

PONT-VALAIN, ch.-l. de cant. (Sarthe), arr. et à 23 kil. E.-N.-E. de La Flèche; 758 hab. Duguesclin y défit Robert Knolles en 1370; un obélisque, élevé en 1828, rappelle cet événement.

PONTACQ, ch.-l. de cant. (B.-Pyrénées), arr. et à 28 kil. S.-E. de Pau; 2,420 hab. Laines, cuirs, salaisons. Patrie du général Barbanègre.

PONTA-DELGADA, v. capitale de l'île St-Michel (Açores), par 27° 43' lat. N. et 22° 43' long. O.; 16,000 hab. Port peu commode. Fabr. de soieries, draps, chapeaux. Comm. d'oranges.

PONT'AILLER, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), arr. et à 32 kil. E. de Dijon, près de la rive dr. de la Saône; 1,243 hab. On y a trouvé des antiquités romaines. Il possédait un château-fort, réédifié sous Philippe le Hardi, et dont il reste quelques vestiges. Comm. de grains, vins, bois; élève d'abeilles.

PONTANUS (Jean-Jovien), en italien *Pontano*, né en 1426 dans l'Ombrie, m. en 1503, s'établit à Naples, devint secrétaire du roi Ferdinand Ier, précepteur du prince Alphonse, duc de Calabre, et, après avoir rempli plusieurs missions diplomatiques, 1er ministre du royaume. A l'arrivée de Charles VIII, roi de France, il trahit Ferdinand II, petit-fils de son bienfaiteur, et livra la ville de Naples, 1495. Il a fondé l'Académie napolitaine, et découvert les écrits de Donat et de Rhemnius Palémon. Ses Œuvres ont été publiées à Naples, 1505-12, 6 vol. in-fol., et à Bâle, 1556, 4 vol. in-8°. Elles contiennent des Poésies, une *Histoire des guerres de Ferdinand II de Naples avec Pierre d'Anjou*, en latin, etc.

PONTANUS (Pierre), ou DA PONTE, né en 1480 à Bruges (*Brugge* en flamand veut dire *pont*), perdit la vue, d'où le surnom d'*Aveugle de Bruges* qui lui fut donné. Il s'appliqua néanmoins à l'étude, enseigna la grammaire dans plusieurs villes de Flandre, puis vint à Paris, où il ouvrit une école très-fréquentée. On a de lui : *Grammaticæ artis pars I et II*, 1528-29, 2 vol.; *Ars versificatoria*, 1506, etc.

PONTANUS (Jacques), philologue, né en 1542 à Bruck (Bohême), m. en 1626 à Augsbourg, se fit jésuite en 1653, et professa les langues classiques avec distinction. Il traduisit de l'allemand en latin l'*Histoire de la guerre des Hussites*, par Zacharie Théobald, Francfort, 1621, in-fol.; et, du grec en latin, les Chroniques de J. Cantacuzène, de Théophylacte Simocatta, et de Phrantzès. Il a écrit : *Progymnasmata latinitatis*, Venise, 1590, 4 vol. in-8°; *Floridorum lib.* VIII, 4e édit., Ingolstadt, 1602, in-8°; *Colloquiorum sacrorum libri* IV, Augsbourg, 1609, in-8°; *Attica bellaria*, ibid., 1615-20, 3 part.; *Philocalia, sive Excerpta è sacris et profanis auctoribus*, ibid., 1626, in-fol.; etc.

PONTANUS (Jean-Isaac), historien et philologue, né à Elseneur en 1571, m. en 1639, fut un des disciples de Tycho-Brahé, alla se faire recevoir docteur en médecine à Bâle en 1601, visita la France et la Hollande, enseigna la physique et les mathématiques au collége de Harderwick, et eut le titre d'historiographe du roi de Danemark et des Etats de Gueldre. On a de lui : *Analectorum lib.* III, Rostock, 1599, in-4° · *Itinerarium Galliæ Narbonensis*, Leyde, 1606, in-12; *Historia urbis et rerum Amstelodamensium*, Amst., 1611, in-fol.; *Disceptationes chorographicæ de Rheni divortiis et ostiis*, ibid., 1614, in-8°; *Originum francicarum lib.* VI, Harderwick, 1616, in-4°; *De Pygmæis theoremata*, ibid., 1629, in-4°; *Rerum Danicarum historia*, Amst., 1631, in-fol.; *Poematum lib.* VI, ibid., 1634, in-12; *Discussionum historicarum libri* II, Harderwick, 1637, in-8°; *Historiæ Geldricæ lib.* XIV, ibid., 1639, in-4°, etc.

PONTARION, ch.-l. de cant. (Creuse), arr. et à 10 kil. N.-E. de Bourganeuf; 372 hab.

PONTARLIER, *Pons Ælii*, *Pontarlum*, *Arciola* ou *Ariolica*, s.-préf. (Doubs), à 58 kil. S.-E. de Besançon, sur le Doubs, et au milieu des montagnes du Jura, sur le chemin de fer de Dôle à Neufchâtel, passage très-fréquenté de France en Suisse, et défendue par le fort de Joux; 4,474 habitants. L'une des villes importantes de la

Franche-Comté, elle se gouvernait librement sous la protection des ducs de Bourgogne et des sires de Salins ou de Joux. Les Suédois la prirent en 1637. Tribunal de 1re instance; collége, bibliothèque. Comm. de grains, vins, absinthe, eau de cerises, bois de construction, fromages, chevaux de trait, et bestiaux. Forges, boissellerie, cuirs travaillés, horlogerie, papeteries.

PONTAUMUR, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), arr. et à 45 kil. O. de Riom, sur le Sioulet; 836 hab.

PONTCHARTRAIN, vge (Seine-et-Oise), arr. et à 16 kil. N.-E. de Rambouillet; 1,209 hab. Beau château des comtes de Pontchartrain.

PONTCHARTRAIN (Lac), aux Etats-Unis (Louisiane), à 8 kil. N. de la Nouvelle-Orléans; 50 kil. sur 40. Beaucoup de coquillages.

PONTCHARTRAIN (Comtes de), magistrats de bonne noblesse de robe, qui ont donné plusieurs secrétaires d'Etat à la France : d'abord, *Paul* PHÉLYPEAUX, seigneur de PONTCHARTRAIN, né à Blois en 1569, m. en 1621, fait secrétaire d'Etat en 1610 par Marie de Médicis, et dont on a des *Mémoires*, avec un *Journal des Conférences de Loudun*, La Haye, 1720, 2 vol. in-8°; — ensuite *Louis* PHÉLYPEAUX, comte de PONTCHARTRAIN, petit-fils du précédent, né en 1643, m. en 1727 à l'Oratoire, conseiller au parlement de Paris en 1660, premier président du parlement de Bretagne en 1667, contrôleur-général des finances après la retraite de Le Pelletier de 1689 à 1699, ministre de la marine pendant la même époque après la mort de Seignelay, de 1690 à 1699, chancelier de 1699 à 1714, estimé dans ces diverses charges pour ses vertus, et aimé pour sa douceur; — *Jérôme* PHÉLYPEAUX, comte de PONTCHARTRAIN, fils du précédent, secrétaire d'Etat de la marine quand son père fut nommé chancelier, 1699-1715, exclu par le duc d'Orléans à la mort de Louis XIV. G.

PONTE, v. du royaume d'Italie (Turin), à 24 kil. S.-O. d'Ivrée; 4,588 hab. Aux environs, carrière de marbre blanc.

PONTE (DA). *V.* BASSAN et PONTANUS.

PONTECORVO, anc. capitale d'une petite principauté appartenant jadis au Saint-Siége, et enclavée dans le royaume de Naples (Terre de Labour), à 130 kil. S. de Rome, 30 S.-E. de Frosinone; 7,800 hab. Evêché. Napoléon 1er donna cette principauté à Bernadotte, qui la posséda jusqu'en 1810; depuis 1860, elle appartient au roy. d'Italie. A peu de distance est l'anc. *Fregellæ*.

PONTÉCOULANT (Louis-Gustave LE DOULCET, comte de), né à Caen en 1764, m. en 1853, fils d'un major-général des gardes-du-corps, en fut lui-même nommé sous-lieutenant en 1785, embrassa néanmoins la cause de la Révolution, et fonda le club de Vire. Député du Calvados à la Convention en 1792, il fut envoyé comme commissaire à l'armée du Nord lors du siége de Lille, vota le bannissement de Louis XVI, protesta contre la journée du 31 mai, et fut mis hors la loi. Réfugié à Zurich, où il dut se faire menuisier, il rentra à la Convention en 1794, y défendit Robert Lindet, et s'opposa, en général, aux mesures de réaction; membre du comité de gouvernement, et spécialement chargé des opérations militaires, il distingua et sut s'attacher le capitaine d'artillerie Bonaparte. Membre du conseil des Cinq-Cents, menacé par le coup d'Etat du 18 fructidor, il se retira jusqu'au 18 brumaire, fut préfet de la Dyle sous le Consulat, et sénateur en 1805. Il vota la déchéance de Napoléon Ier en 1814, fut nommé pair de France par Louis XVIII, garda ce titre pendant les Cent-Jours, et, après Waterloo, fut un des négociateurs envoyés au-devant des alliés. L'ordonnance de 1819 lui rouvrit la Chambre des Pairs, dont il avait été exclu par la 2e Restauration, et il se rangea dans l'opposition libérale. B.

PONTE-DE-LIMA, anc. *Forum Limiorum*, brg de Portugal (Minho), à 80 kil. N. de Porto, sur la Lima; 1,800 hab. Beau pont de 24 arches.

PONTE-D'ERA, v. de Toscane, à 17 kil. E. de Pise, sur l'Era, à son confluent avec l'Arno; 9,633 hab. Manuf. de toiles.

PONTEDERA (Jules), botaniste, né à Vicence en 1688, m. en 1757, professeur de botanique et directeur du jardin des plantes de Padoue, a laissé, entre autres ouvrages : *Compendium tabularum botanicarum*, Padoue, 1718, où il décrit 272 plantes nouvelles; *Anthologia, sive de floris natura lib.* III, ibid., 1720. Il combattit vivement le système sexuel de Linné, qui lui a néanmoins consacré un genre de la famille des narcissoïdes.

PONTEFRACT, v. d'Angleterre, comté et 33 kil. S.-O. d'York (West-Riding); 11,678 hab. Siége des Quarters-Sessions. Ruines d'un château-fort où fut enfermé Richard II. Jardins, pépinières; fabr. de liqueurs. — Cette ville, appelée d'abord *Lugeolum*, reçut son nom actuel, qui signifie *pont brisé*, lorsque son pont se rompit au moment où l'archevêque d'York, frère du roi Etienne, y passait.

PONTENAGE, droit autrefois perçu pour la réparation des ponts, ou pour le passage sur les bacs et ponts.

PONTEVEDRA, v. d'Espagne (Galice), capitale de la prov. de son nom, petit port à l'embouchure du Lerez dans l'Atlantique, à 354 kil. N.-O. de Madrid, agréablement située et bien bâtie; pêche active. Pop. de la commune : 4,141 hab. — La prov. de Pontevedra est baignée à l'O. par l'Atlantique, et limitée au N. par celle de la Corogne, à l'E. par celle d'Orense, au S. par le Portugal : 428,886 hab. en 1857; superf., 4,446 kil. carrés.

PONTHIAMAS, Etat de l'Inde Transgangétique, sur la côte N.-E. du golfe de Siam, et au S.-O. de Camboge; 600 kil. sur 50; capitale *Ponthiamas*, à l'embouchure d'une riv. de même nom.

PONTHIEU, *Pontivus pagus*, *Ponticum*, anc. pays de France (Basse-Picardie), depuis la Canche jusqu'à la Somme; ch.-l., *Abbeville*. On y distinguait le *Ponthieu* proprement dit; v. princip. : Abbeville, Montreuil, St-Pol, St-Riquier; et le *Vimeux*, v. princip. : Saint-Valery, Crécy, Oisemont, Gamaches. — Le Ponthieu eut des comtes particuliers dès le IXe siècle, et passa, au commencement du XIIe, dans la maison d'Alençon. Guillaume, 3e comte de cette maison, épousa en 1195 Alix de France, sœur de Philippe-Auguste, et en eut Marie, qui fut mariée en 1208 à Simon de Dammartin, comte d'Aumale, puis, en 1240, à Mathieu de Montmorency. Jeanne, fille de Marie, épousa Ferdinand III, roi de Castille, qui mourut en 1279, laissant une fille, Eléonore, qui devint femme d'Edouard Ier, roi d'Angleterre. Philippe VI de Valois confisqua le Ponthieu sur Edouard III en 1336; mais ce pays fut rendu à l'Angleterre en vertu du traité de Brétigny, 1360. Charles V le fit occuper en 1369; les Anglais le reprirent en 1417. Réuni de nouveau au domaine royal par Charles VII, il fut encore cédé, par le traité d'Arras, 1435, au duc de Bourgogne, mais revint à la France à la mort de Charles le Téméraire, en 1477. Le Ponthieu fut encore donné, en 1583, à Diane, sœur naturelle de Henri III, et, en 1619, à Charles de Valois, fils naturel de Charles IX, dont la petite-fille, Marie-Françoise, veuve de Louis de Lorraine, duc de Joyeuse, le laissa à la couronne, en 1690. B.

PONTIA, nom anc. de PONZA.

PONTIANAK, v. capitale de l'Etat de son nom, sur la côte O. de l'île de Bornéo, sur le Pontianak, près de son embouchure, qui est à 0° 0' 30" lat. N. et 106° 59' 45" long. E. Elle est aussi le ch.-l. des établissements hollandais sur cette côte. Commerce important avec la Chine. — L'Etat de Pontianak, qui occupe le milieu de la côte O. de l'île de Bornéo, est gouverné par un sultan tributaire des Hollandais, qui s'y introduisirent en 1818 sous prétexte d'y réprimer une sédition.

PONTICUM, nom latin du PONTHIEU.

PONTIEN (Saint), pape de 230 à 235, fut persécuté sous l'empereur Maximin, et relégué en Sardaigne, où il mourut.

PONTIFES, *Pontifices*, ministres généraux du culte chez les anciens Romains; ils avaient la direction de toutes les cérémonies religieuses, le soin de veiller à l'observation des lois sacrées, d'indiquer les fêtes, le jour des ides dans chaque mois, de répondre à tous sur les us et coutumes religieuses, de juger et de punir toute rébellion aux prescriptions émanées d'eux. On attribuait à Numa l'institution des pontifes, qui en aurait formé un collége de 4 membres, patriciens. L'an 452, ce nombre fut porté à 8, par l'adjonction de 4 plébéiens; Sylla l'éleva à 16, dont moitié patriciens et moitié plébéiens : les premiers furent appelés *pontifes majeurs*, et les seconds *pontifes mineurs*, bien qu'ils fussent égaux dans toutes leurs fonctions. Leur costume était la toge prétexte. Ils avaient un chef sous le titre de *Pontife maxime* (*V. plus bas*). Tous les magistrats leur cédaient le pas; ils assistaient aux jeux publics dans des places réservées. Originairement le collége élisait ses membres et son chef; plus tard l'élection fut faite par une fraction des comices par tribus. Le nom de pontife venait de l'une des fonctions de ces prêtres, chargés d'entretenir le pont Sublicius, par où l'on allait au mont Janicule. On croit que ce fut sous Ancus Martius, époque de la construction de ce pont, qu'ils reçurent le nom de pontifes, et que Numa les avait appelés *princes des prêtres*. C. D—Y.

PONTIFES (Frères) ou PONTIFICES, ordre de religieux hospitaliers, appelés aussi *faiseurs de ponts*, qui avaient des établissements au bord des fleuves et des rivières, pour

passer gratuitement les voyageurs et les secourir au besoin. C'est en Toscane, au XIIe siècle, sur les rives de l'Arno, qu'on trouve la première origine de cette institution, qui rendit de grands services à une époque où les communications étaient si difficiles. Bientôt l'ordre s'occupa de construire partout des ponts, et, en France, il s'illustra surtout par deux monuments admirables en ce genre : le premier fut le pont d'Avignon, de 18 arches, bâti en 1177, par St Bénézet, sur une longueur de 447 mètres, et le second, celui de Pont-St-Esprit, construit aussi sur le Rhône, de 1265 à 1309, et qui, soutenu par 22 arches, a 400 mètr. de longueur. Les frères Pontifes, que la couleur de leurs vêtements avait fait nommer *Prêtres blancs*, furent sécularisés en 1519, par suite des abus introduits dans leur ordre. — Les Hospitaliers de St-Jacques du Haut-Pas ou de Lucques se vouaient aussi à la construction des ponts, et se distinguaient par un grelet ou marteau de maçon qu'ils portaient sur leurs manteaux. Ils furent supprimés par le pape Pie II ; on retrouve cependant encore plus tard des traces de cet ordre en France. D—T—R.

PONTIFE MAXIME, *Pontifex maximus*, chef du collége pontifical chez les anc. Romains, régulateur et consevateur des rites sacrés, sacrificateur dans les sacrifices publics les plus importants, appréciateur souverain de tous les vœux religieux concernant la république ; chargé d'inaugurer à tous les sacerdoces, de choisir les vestales et de les diriger; enfin, pendant les premiers siècles, de rédiger les Annales du peuple romain (*V.* ANNALES Grandes). Le Pontife maxime était dispensé de la milice, était logé dans une maison publique dite *Regia* (maison royale), recevait du Trésor de l'Etat un traitement pécuniaire considérable, enfin pouvait cumuler une magistrature avec le pontificat : d'abord on mit à ce dernier privilége la condition que ce serait une magistrature en Italie ; mais, vers la fin de la république, cette interdiction fut levée, et le Pontife maxime put être magistrat dans les pays d'outre-mer. Numa, en instituant le collége des prêtres, s'en déclara le chef, et les rois firent sans doute de même. Après l'abolition de la royauté, le collége pontifical dut prendre le droit d'élire son chef. Un plébiscite de l'an 649 lui ravit ce droit, et le conféra, par une élection à trois degrés, aux comices par tribus : 17 tribus, tirées au sort parmi les 35, élisaient le Pontife maxime, et l'élection qu'elles avaient faite devait être ratifiée par 2 pontifes au moins. Sylla rendit au collége son ancien droit; un nouveau plébiscite le lui reprit, l'an 690 ; le collége le ressaisit pendant les discordes civiles ; César, dictateur, le rendit au peuple, auquel il demeura, jusqu'à ce que Tibère, ayant transporté les comices dans le sénat, le Pontife maxime fut alors naturellement élu par les sénateurs. Le souverain pontificat ne se conférait ordinairement qu'à des citoyens qui avaient passé par les magistratures curules, ce qui en excluait les jeunes gens. Il était à vie, et donnait entrée au sénat. Quand Lépide, qui fut le dernier Pontife maxime élu sous la république, mourut, Auguste, empereur, se fit conférer cette charge, et, depuis lui, le sénat s'empressa toujours de la décerner aux empereurs. L'an 375 ap. J.-C., Gratien la refusa comme incompatible avec la foi d'un chrétien, qui était la sienne. C. D—Y.

PONTIGNY, vge (Yonne), arr. et à 20 kil. N.-E. d'Auxerre, dans une île formée par le Serain; 770 hab. Il y eut une célèbre abbaye, à la naissance de laquelle St Bernard présida ; elle était la 2e *fille de Cîteaux*. Thomas Becket et Etienne Langton y cherchèrent un refuge. Son sanctuaire expose à la vénération des fidèles les restes de St Edmond, archevêque de Cantorbéry. *V.* Chaillou des Barres, l'*Abbaye de Pontigny*, Paris, 1845, in-8°, figures.

PONTINS (Marais), *Palus Pomptina*, ou *Pomptinæ Paludes*, vaste plaine basse, située à l'extrémité S.-O. des Etats de l'Eglise (délégation de Frosinone), entre la Méditerranée au S.-O. et à l'O., les plaines sèches de Sermonetta et de Cisterna au N.-E., et les monts Lepini au N.-O. Le nom de Pomtin ou Pontin vient, ou de Pometia, ville principale des Volsques, dans le voisinage, auj. Sezze ; ou de *Pontus*, la mer, car c'est un ancien golfe, comblé par des alluvions, et qui n'est devenu marais que par l'incurie des hommes. Il forme un bassin de 130,000 hectares de superficie, dont la partie habituellement submersible a 42 kil. de long du N.-E. au S.-O., et 18 de large. Des eaux abondantes, fournies par des sources, de petites rivières, des torrents, et dont le volume annuel est évalué à plus de 2,350,000 mèt. cubes, courent dans cette plaine, et tendent incessamment à la changer en marais : le bassin devient plaine quand on leur procure un facile écoulement vers la mer; lorsqu'on les abandonne à elles-mêmes, la plaine devient marais. L'antiquité parvint, pendant longtemps, à maintenir le premier état, et le pays était si salubre, que 23 villes florissaient dans ce canton, auj. désert, et foyer de fièvres intermittentes de juin à septembre. L'an 311 av. J.-C., Appius put faire passer sa célèbre voie tout à travers ce bassin. Quand les Romains, vers la fin de la République, abandonnèrent le labourage pour les herbages, l'invasion des eaux commença. Il fallut, l'an 159, faire des travaux de dessèchement. La même nécessité se reproduisit du temps d'Auguste, qui ouvrit, le long de la voie Appia, au S., un canal dont Horace parle dans sa 5e satire. Théodoric exécuta un 3e dessèchement. Après lui, et pendant tout le moyen âge, la plaine redevint marais. Plusieurs papes s'occupèrent de l'assainir, surtout Martin V, au XVe siècle, en ouvrant, à ce que l'on croit, en travers, un large canal, qui existe encore sous le nom de *Rio Martino*, et Sixte-Quint, en créant, dans toute la longueur du marais, une sorte de canal collecteur dit *Fiume Sisto*, au S. de la voie Appia. Plus tard le mal reprit tout son empire, et en 1766, la voie Appia était entièrement sous les eaux. Pie VI voulut rendre les Marais Pontins à la culture : il exécuta, de 1778 à 1794, les plus beaux travaux qui aient jamais été faits dans ce but, creusa de nouveaux canaux, en fit plusieurs par endiguement, et entre autres la *Linea Pia*, canal dont le côté N. a pour digue la voie Appia, qu'il fit reparaître au jour dans toute sa longueur et rendit à la circulation. La partie submergée qui, avant lui, était de 20,000 hectares, fut réduite à 2,000. L'administration française travailla aussi, de 1810 à 1814, aux Marais Pontins, dont les canaux promptement obstrués par une puissante végétation aquatique, par plusieurs affluents torrentueux et bourbeux, ont besoin d'un entretien perpétuel. L'ingénieur de Prony fit une étude générale pour compléter la belle entreprise de Pie VI, et déjà le gouvernement avait dépensé 500,000 fr. pour ces travaux, quand les événements politiques vinrent tout interrompre. *V.* de Prony, *Dessèchement des Marais Pontins*, Paris, 1823, in-fol.; de Tournon, *Etudes statistiques sur Rome et la partie occidentale des Etats Romains*, Paris, 1831, 2 vol. in-8°. C. D—Y.

PONTIS (Louis de), gentilhomme provençal, né en 1583 au château de Pontis, m. en 1670, suivit pendant 54 ans la carrière des armes, devint maréchal de bataille, et finit ses jours dans la maison de Port-Royal. Il a laissé des *Mémoires* fort intéressants, mais plus romanesques que véridiques, publiés en 1676, 2 vol. in-12, et insérés dans la collection Petitot et Monmerqué. Voltaire les attribue à Thomas Du Fossé.

PONTISARA, nom latin de PONTOISE.

PONTIUS (Paul Du PONT ou), graveur, né à Anvers dans les premières années du XVIIe siècle, élève de Lucas Vosterman, reçut les conseils de Rubens, dont il était l'ami. Peu d'artistes ont serré d'aussi près leurs modèles; il sut réunir la justesse du dessin au caractère, à la force de l'expression, et à tous les effets du clair-obscur. Dans son œuvre, qui est très-considérable, on estime beaucoup les gravures historiques ; mais il n'a pas moins bien réussi dans le portrait, comme le prouvent les figures qu'il a reproduites d'après Van-Dyck. A. M.

PONTIUS COMINIUS, Romain qui, lors du siége de Rome par les Gaulois, l'an 363 de la ville, 390 av. J.-C., s'introduisit dans la cité en descendant le Tibre, soutenu sur des écorces de liége, et escalada le Capitole, pour venir demander au sénat la confirmation de la dictature que les Romains réfugiés à Ardée venaient de décerner à Camille exilé.

PONTIUS HÉRENNIUS. *V.* HÉRENNIUS.

PONTIVUS PAGUS, nom latin du PONTHIEU.

PONTIVY. *V.* NAPOLÉONVILLE.

PONTOISE, *Briva Isaræ*, *Pons Isaræ*, *Pontisara*, s.-préf. (Seine-et-Oise), à 35 kil. N. de Versailles, près du chemin de fer du Nord, au confl. de la Viosne et de l'Oise; 5,498 hab. Tribunal de 1re instance, collége, bibliothèque. La ville est bâtie en amphithéâtre, au sommet d'une colline rocailleuse, et descend jusque sur la rive dr. de l'Oise. On y remarque l'église St-Maclou, le pont sur l'Oise, et un bel hospice moderne. Nombreux moulins à farine. Comm. de grains, bestiaux, veaux renommés. Patrie de Philippe le Hardi, de J. Lemercier, de l'orientaliste de Guignes, de Plantade, de Tronçon-Ducoudray, du général Leclerc, de l'architecte Fontaine. — Anc. capitale du Vexin Français, Pontoise était fortifiée, et fut souvent la résidence des rois Capétiens; Louis XI malade y fit vœu d'entreprendre une croisade. Les Anglais s'en emparèrent en 1419 et 1437; Charles VII la reprit sur Talbot en 1441; Henri III et Henri IV l'assiégèrent en 1589; les Etats-

Généraux y tinrent séance en 1561 ; Louis XIV s'y réfugia pendant la Fronde, 1652, et le parlement de Paris, exilé, y siégea en 1720 et 1753.

PONTORMO (Jacopo Carrucci, dit il), peintre, né à Pontormo (Toscane), en 1493, m. en 1558, élève d'André del Sarto, acquit à Florence une grande réputation, et ses ouvrages furent admirés par Raphaël et Michel-Ange. On cite surtout la *Visitation*, qu'il peignit dans le cloître des Servites. Le musée du Louvre a de lui une *Sainte Famille* et un portrait.

PONTORSON, *Pons Ursonis*, ch.-l. de cant. (Manche), arr. et à 22 kil. S.-O. d'Avranches, petit port sur le Couesnon, à son embouchure dans la mer à la baie de Cancale ; 1,276 hab. Autrefois fortifié. Fabr. de blondes et broderies. Hospice d'aliénés. Une route sur les sables conduit au Mont St-Michel. Ancienne église. Commerce d'œufs avec l'Angleterre.

PONTREMOLI, anc. *Apua*, v. forte du roy. d'Italie, au confluent de la Verde et de la Magra, prov. et à 43 kil. N.-O. de Massa ; 12,180 hab. Evêché ; belle cathédrale. Cette ville appartint à la Toscane de 1650 à 1815. Toiles.

PONTRIEUX, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), arr. et à 20 kil. N. de Guingamp, sur le Trieux ; 2,258 hab. Petit port de commerce.

PONTS-DE-CÉ (Les), *Pons Saii*, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), arr. et à 6 kil. S. d'Angers ; 2,257 hab. Ce sont deux communes bâties sur deux îles de la Loire, et communiquant entre elles et avec les rives par une suite de ponts et de chaussées que soutiennent 109 arches, et qui furent construits en 1849 à peu de distance des anciens ponts. L'armée de Marie de Médicis y fut défaite par Créqui en 1620.

PONTS-ET-CHAUSSÉES, administration qui dirige les travaux publics en France. Elle ne remonte pas au delà de 1740 ; à cette époque, le contrôleur des finances, dans les attributions duquel elle se trouvait, en chargea l'intendant Trudaine, qui, avec l'ingénieur Perronet, l'organisa. Une école des Ponts-et-chaussées fut créée (*V.* École). En 1790, les Ponts-et-chaussées furent attribués au ministre de l'intérieur, et un décret du 29 décembre 1799 en donna la direction à un conseiller d'Etat. En 1815, on joignit la direction des Mines à celle des Ponts-et-chaussées ; lors de la création du ministère des travaux publics, en 1839, l'une et l'autre furent remises à un sous-secrétaire d'Etat relevant de ce ministère. *V.* Conseil. Auj. cette administration a pour chef un directeur général.

PONTUS DE LA GARDIE. *V.* La Gardie.

PONTUS DE THIARD. *V.* Thiard.

PONZA (Iles), anc. *Pontiæ Insulæ*, groupe de 6 petites îles de la Méditerranée, appartenant au royaume d'Italie (Terre de Labour), à 52 kil. de ses côtes. Ponza, Vendotena, et Palmarola sont les principales et les seules habitées ; c'était un lieu d'exil des anciens Romains. Ponza, anc. *Pontia*, a 7 kil. sur 2, un bon port sur la côte E., et 3,590 hab., qui s'occupent de pêche.

PONZIO. *V.* Ponce.

POOL, brg d'Angleterre (Galles), comté et à 13 kil. N. de Montgomery, près de la Severn ; 3,600 hab. Marchés pour les grains et les flanelles. Château, ancien palais des princes de Powis. Près de là Caractacus fut défait par les Romains, en 50.

POOLE, cité-comté d'Angleterre (Dorset), à 32 kil. E. de Dorchester, 60 S.-O. de Winchester, 165 de Londres, sur une baie de la Manche ; 11,678 hab. Bon port. Pêche d'huîtres ; armements pour la pêche de la morue.

POOT (Hubert), poëte hollandais, né en 1699 près de Delft, m. en 1733, se forma par la lecture de Vondel et de Hooft, et par l'étude des anciens, qu'il ne put malheureusement lire que dans des traductions. La meilleure édition de ses poésies, justement estimées, est celle de Delft, 1726-35, 3 vol. in-4°. On lui doit aussi le *Grand Théâtre physique et moral, ou Vocabulaire d'anciens emblèmes et allégories*, Delft, 1743, 3 vol. in-fol.

POPAYAN, v. de la république de la Nouvelle-Grenade, capitale de l'Etat de Cauca et ch.-l. de la province de son nom, sur un plateau élevé, au pied des volcans de Sotara et de Puracé, à 368 kil. S.-O. de Bogota ; par 2° 26' 18" lat. N. et 79° 0' 9" long. O. ; 8,000 hab. Evêché ; université, collége. Ville bâtie régulièrement et dans une belle position. C'était, avant la guerre de l'Indépendance, l'entrepôt d'un grand commerce qui a encore quelque importance, entre Quito et Bogota. Fondée en 1537 par les Espagnols, elle fut, en 1827, dévastée par une triple catastrophe, un tremblement de terre, une éruption du Puracé, et le débordement de la Cauca. — La province de Popayan, au S. de celle de Neyba, sur un plateau des Andes, a 50,000 hab. Climat tempéré ; sol très-fertile ; mines d'or presque épuisées.

POPE (Alexandre), célèbre poëte anglais, né à Londres en 1688, m. en 1744, était d'une famille fort attachée aux Stuarts. Après la révolution de 1688, son père, ancien banquier ou commerçant, se retira à Benfield, dans la forêt de Windsor, et c'est là que Pope fut élevé. D'une constitution délicate, il eut un esprit très-précoce. Un prêtre catholique l'initia de bonne heure aux langues de l'antiquité. Il compléta son éducation par des lectures, et s'essaya dans la carrière poétique par une *Ode sur la solitude*, adressée à Dryden, 1700, et par une autre pièce, *la Forêt de Windsor*, 1703, chef-d'œuvre d'élégante description. A 16 ans, il écrivait des traductions d'auteurs anciens, des imitations de vieux poëtes anglais, et quatre pastorales qui ne furent publiées que plus tard. En 1709, il donna l'*Essai sur la critique*, poëme qui rappelle de loin l'*Art poétique* de Boileau. L'églogue sacrée du *Messie*, imitation brillante du *Pollion* de Virgile, le poëme de la *Boucle de cheveux enlevée*, en 5 chants, et l'*Epître d'Héloïse à Abeilard*, montrent que Pope, à 25 ans, possédait tous les secrets de son art. La peinture naïve de la passion et la mélancolie mystique de cette dernière pièce en font une des plus heureuses créations de la poésie moderne. Pope entreprit ensuite la traduction de l'*Iliade*, et, après 5 ans de travail, en 1718, dota sa patrie du chef-d'œuvre peut-être de la versification anglaise. La gloire et la fortune lui vinrent tout à la fois : il put acheter cette maison de campagne de Twickenham, près de Richmond, où il converse si souvent avec Bolingbroke, et qu'il a chantée dans ses vers ; les Anglais y montrent encore avec orgueil la grotte de Pope. Il fut moins heureux dans la traduction de l'*Odyssée*, dont il confia la moitié à des poëtes subalternes, Fenton et Broome. Pour se venger de nombreuses critiques, dues autant à son caractère irascible et chagrin qu'à ses œuvres, il composa la *Dunciade*, ou *la Guerre des sots*, 1729, poëme en 4 chants, plein de verve satirique et de mauvaise humeur, qui souleva une foule de haînes contre lui. En 1733, il donna l'*Essai sur l'homme*, série de belles épîtres philosophiques, fruit de ses entretiens avec Bolingbroke ; le caractère élevé, le tour des pensées, l'application heureuse et neuve de la poésie à la métaphysique, donnent une grande valeur à cet ouvrage. De 1733 à 1740, il fit paraître 5 *Epîtres morales*, qui devaient embrasser, dans leur série restée incomplète, les plus hautes questions de la morale. Pope a conservé un rang très-élevé dans la poésie anglaise, surtout parmi les modèles de style et de goût ; la sensibilité de son caractère le rendait irascible, mais il avait l'âme noble et délicate. Il s'est peint dans les paroles suivantes, qu'il prononça à son lit de mort : « Il n'y a de méritoire que la vertu et l'amitié ; et, en vérité, l'amitié est elle-même une partie de la vertu. » — Les Œuvres complètes de Pope ont été publiées par Bowles, Lond., 1806, 10 vol. in-8°, et par Roscoe, 1846. Elles ont été traduites en prose française par Laporte, 1779, 8 vol. in-8°. Marmontel a donné une traduction en vers de la *Boucle de cheveux enlevée*, et Colardeau une pâle imitation de l'*Epître d'Héloïse à Abeilard*. Delille a traduit l'*Epître au docteur Arbuthnot*, et de Fontanes l'*Essai sur l'homme*. On a aussi de Du Resnel des traductions assez faibles, en vers, de l'*Essai sur la critique* et de l'*Essai sur l'homme*. F. B.

POPE, *Popa*, ministre subalterne des sacrifices chez les anc. Romains. Il conduisait les victimes à l'autel, les assommait d'un grand coup de maillet appliqué sur la tempe, puis tendait leur cou à un victimaire qui les égorgeait. Une part des victimes lui était attribuée. Les Popes étaient grands, robustes, et n'avaient, dans les sacrifices, d'autre vêtement qu'un *limus*, espèce de cotte tombant de la ceinture jusqu'à mi-jambes : la partie supérieure du corps était entièrement nue. C. D—r.

POPE. *V.* papa.

POPELINIÈRE (La). *V.* La Popelinière.

POPERINGHE ou POPERINGEN, v. de Belgique (Flandre occident.), à 10 kil. O. d'Ypres ; 10,900 hab. Filatures, blanchisseries, tanneries ; étoffes, tabac ; comm. de grains, houblon.

POPHAM (sir Home Riggs), amiral anglais, né en 1762 à Gibraltar, d'une famille irlandaise, m. en 1820, étudia à Cambridge, entra au service comme simple matelot, eut un commandement sous le duc d'York au début de la Révolution française, reçut en 1800 la direction des forces maritimes de la Compagnie des Indes, prit aux Hollandais la colonie du Cap en 1804, contribua, sous les ordres de Beresford, à une expédition malheureuse contre les Espagnols sur le Rio de la Plata, et, sous ceux de Gambier, à la destruction de la flotte danoise, fut nommé

contre-amiral en 1809, eut part à l'infructueuse attaque contre Flessingue et à la guerre d'Espagne, commanda la station de la Jamaïque en 1819, puis celle des Indes occidentales, tenta vainement d'accommoder Christophe et Boyer, et mourut peu de temps après son retour en Angleterre. On lui doit des perfectionnements dans le système télégraphique, et les écrits suivants : *Description de l'île du prince de Galles,* 1805, in-8° ; *Règlements et préceptes à observer sur les vaisseaux,* 1805, in-8°.

POPILIUS LÆNAS (Caïus), consul l'an 581 de Rome, 172 av. J.-C., fut député en 170 par le sénat vers Antiochus Epiphane, roi de Syrie, qui avait attaqué Ptolémée VI, roi d'Égypte, et allié du peuple romain. Il rencontra Antiochus sur les bords de la mer, et lui transmit des tablettes officielles qui portaient simplement ces mots : « Antiochus, tu t'abstiendras de faire la guerre aux Ptolémées. » Le roi demanda à réfléchir ; mais Popilius, avec une baguette qu'il tenait, traçant aussitôt sur le sable un cercle autour du prince : « Avant de sortir de ces limites, dit-il, rends-moi la réponse que je dois rapporter au sénat. » Antiochus, intimidé, répliqua, après un instant d'hésitation : « Je ferai ce qu'exige le sénat. »

POPILIUS LÆNAS, tribun militaire, tua Cicéron, et apporta sa tête à Antoine, l'an 710 de Rome, 43 av. J.-C.

POPMA (Ausone de), jurisconsulte et philologue, né à Alst (Frise) vers 1563, m. en 1613, a laissé, entre autres travaux estimables : *Terentii Varronis fragmenta, adjecto conjectaneorum libro,* Franeker, 1589, in-8° ; *de Differentiis verborum lib.* IV, Marbourg, 1635, in-8°, espèce de dictionnaire des synonymes ; *de Usu antiquarum locutionum lib.* II, Leyde, 1608, in-8° ; *de Ordine et usu judiciorum libri* III, Arnheim, 1617 ; *Fragmenta veterum historicorum latinorum emendata et scholiis illustrata,* Amst., 1620, in-8°. — Un de ses frères, Tite de Popma, est auteur de corrections sur les *Epîtres familières* de Cicéron, Anvers, 1572 ; de *Notes* sur Asconius Pedianus, Cologne, 1578, etc.

POPOCATEPETL ou LA PUEBLA, volcan du Mexique (La Puebla), à l'O. de Cholula ; 5,420 mèt. de hauteur.

POPOLI, v. du royaume d'Italie, dans la province d'Aquila, à 13 kil. N.-N.-O. de Solmona ; 6,079 hab.

POPPÉE, *Poppæa Augusta,* Romaine célèbre par sa beauté et par son ambition ; mariée successivement à Rufus Crispinus, préfet des cohortes prétoriennes, et à Othon, favori de Néron et depuis empereur, elle séduisit Néron, devint sa maîtresse, fit éloigner Othon, et, ambitionnant de se faire épouser, mit tout en œuvre pour perdre Agrippine, dont elle redoutait le pouvoir sur son fils. Ayant réussi, ses vœux furent comblés : Néron l'épousa, après avoir répudié Octavie. Poppée était enceinte, quand un jour elle osa railler Néron ; il lui donna dans le ventre un coup de pied, dont elle mourut peu de jours après, en 65.

POPPI, v. de Toscane, sur l'Arno, prov. et à 27 kil. N. d'Arezzo ; 6,178 hab. Palais, bibliothèque.

POPRÁD, POPPART ou POPER, riv. des Etats autrichiens, naît dans les Karpathes, sur les confins de la Gallicie et de la Hongrie, sépare les comitats de Liptau et de Zips, arrose celui de Sarosch, et se jette dans la Dunajetz ; cours de 150 kil.

POPULIFUGIUM, fête annuelle établie chez les anc. Romains en commémoration de la disparition de Romulus, au marais de la chèvre (*V.* MARAIS), événement qui causa tant de désordre et d'effroi, que le peuple prit la fuite. Elle revenait le 3 des Nones de juillet (5 juillet). Suivant une autre tradition, cette fête était la même que les Nones Caprotines. (*V.* CAPROTINE). C. D—Y.

POPULONIA ou POPULONIUM, une des 12 Lucumonies étrusques. Aujourd'hui *Piombino.*

PORAS ou PORATAS, nom anc. du PRUTH.

PORCACCHI (Thomas), littérateur, né vers 1530 à Castiglione-Aretino (Toscane), m. en 1585, surveilla à Venise l'impression d'une collection des historiens grecs et latins, traduits en italien, fit lui-même les traductions de Dictys, Darès, Quinte-Curce, Justin, Pomponius Méla, et écrivit encore, entre autres ouvrages : *le Isole più famose del mundo,* Venise, 1572 et 1604, in-fol., et fig. ; *le Attioni d'Arrigo III, re di Francia e di Polonia,* 1574, in-4° ; *Funerali antichi di diversi popoli e nazioni,* 1574, in-4° et fig.

PORCARO (Stefano), noble romain, conspira contre Nicolas V, dans le but d'enlever aux papes la puissance temporelle, et de faire de Rome une république, fut arrêté en 1453, et pendu avec 9 de ses complices.

PORCENSIS PAGUS, nom latin du PORCIEN.

PORC-ÉPIC (Ordre du). *V.* CAMAIL (Ordre du).

PORCHAIRE (SAINT-), ch.-l. de cant. (Charente-Inférieure), arr. et à 16 kil. N.-O. de Saintes ; 516 hab. Beau château gothique. Aux environs, grottes curieuses.

PORCHERON (Dom Placide), Bénédictin, né à Châteauroux en 1652, m. en 1694, fut bibliothécaire de l'abbaye de St-Germain-des-Prés. Il eut part à l'édition des *Œuvres de St Hilaire,* publia, d'après un manuscrit de la Bibliothèque du roi, la Géographie de l'*Anonyme de Ravenne,* Paris, 1688, in-8°, et donna une édition des *Maximes pour l'éducation d'un jeune seigneur, avec les instructions de l'empereur Basile pour Léon, son fils,* 1690, in-12.

PORCHERONS (Les), hameau et pré, à un demi-kilom. N.-O. de Paris, au commencement du XVIIIe siècle, et alors fort à la mode parmi les roués de la Régence, comme rendez-vous de débauches et de duels. Les Porcherons étaient vers le coin des rues actuelles de Clichy et St-Lazare, quartier alors en pleine campagne.

PORCIA, fille de Caton d'Utique et femme de Junius Brutus, se donna la mort après la perte de son époux, en avalant, dit-on, des charbons ardents, l'an 42 av. J.-C.

PORCIEN (Le), *Porcensis pagus,* petit pays de l'anc. France (Champagne, au N.), enclavé dans le Rethélois ; ch.-l. *Château-Porcien.* Auj. compris dans le département des Ardennes.

PORCO, v. de Bolivie, département et à 55 kil. S.-O. de Potosi ; 20,000 hab. Jadis importante pour ses mines d'argent ; ch.-l. de district.

PORCUNA, anc. *Obulco,* v. d'Espagne, prov. et à 28 kil. O. de Jaen. Aux environs se trouve un remarquable château-fort, en partie construit par les Romains, et ruiné auj. en quelques parties. Cette ville appartint à l'ordre de Calatrava. Pop. de la commune : 7,730 hab.

PORDAGE (John), mystique anglais, né vers 1625, m. à Londres en 1698, était médecin. Il prétendit avoir des révélations, et publia une *Théologie mystique,* 1698, où les idées de Bœhme sont rédigées en système. Thomas Bromley et Jeanne Leade furent ses disciples.

PORDENONE, v. des Etats autrichiens (Vénétie), dans la délégation et à 53 kil. S.-S.-O. d'Udine, sur le Roncello ; 5,000 hab. Papeterie. En 1855, son collége militaire a été transporté à Seravalle.

PORDENONE (Jean-Antoine LICINIO REGILLO, dit IL), peintre d'histoire, né à Pordenone (Frioul), en 1483, m. à Ferrare en 1540, imita d'abord Pellegrino di San-Daniele, puis le Giorgion, devint le rival et l'ennemi du Titien, et fut comblé d'honneurs par Charles-Quint. Il est un des chefs de l'école vénitienne, et se distingue par une conception vigoureuse, pleine de variété, de hardiesse et de facilité, et par une belle couleur. Il excella surtout dans la fresque, dont beaucoup de villes et de châteaux des anc. Etats vénitiens sont encore ornés : on cite surtout deux chapelles qu'il a décorées à Vicence. Parmi ses tableaux, le plus célèbre représente *St Laurent Giustiniani environné de plusieurs autres saints.* On cite encore un *St Augustin,* un *Mariage de Ste Catherine,* etc.

PORDENONE (Jules LICINIO, dit), neveu et élève du précédent, né à Venise en 1500, m. à Augsbourg en 1561, peignit des fresques estimées à Venise et à Rome, et fut surnommé *le Romain.*

PORDIC, brg (Côtes-du-Nord), arr. et à 9 kil. N.-O. de St-Brieuc ; 793 hab.

PORÉE (Charles), célèbre jésuite, né en 1675, à Vendes près de Caen, m. en 1741, fit de brillantes études à Caen, entra dans l'ordre des Jésuites en 1692, enseigna la rhétorique à Rennes en 1695, et fut bientôt appelé à diriger, à Paris, le collége Louis-le-Grand. Il n'en étudia pas moins la théologie, et se livra à la prédication. En 1708, ses supérieurs lui confièrent la rhétorique dans le même collége, et il y obtint un succès complet, en mêlant l'éducation à l'instruction. Voltaire, son élève, préférait sa conversation aux jeux de ses camarades, et conserva toujours, pour son savoir et sa personne, des sentiments de haute estime, de reconnaissance et de tendre vénération. Porée a laissé 25 *Harangues latines,* sacrées, académiques ou sur divers sujets, 1735, 2 vol. in-12, et 1747, 3 vol. in-12, dont l'Oraison funèbre de Louis XIV est la plus célèbre ; son latin est un peu maniéré ; l'expression est ingénieuse, l'idée brillante, mais la fréquence des antithèses trahit le rhéteur. On lui doit encore six *Tragédies* latines, 1745, dont un *Brutus,* auquel Voltaire, selon La Harpe, aurait emprunté plusieurs traits ; 4 *Comédies* de mœurs, en prose latine, 1749, précédées de prologues en vers français qui en expliquent le sujet ; le *Misoponus* (l'ennemi du travail), et le *Philédon* (l'ami du plaisir) furent joués souvent dans les colléges de l'ordre, bien que le P. Porée eût écrit un discours contre les spectacles, *de Theatro oratio,* 1733.

PORENTRUY, en allemand *Bruntrut* ou *Pruntrut,* anc. *Amagetobria* ? v. de Suisse (Berne), sur une éminence, à

40 kil. O.-S.-O. de Bâle, près de la frontière française; 2,900 hab. Résidence de l'évêque de Bâle; collége (jadis de Jésuites). École normale primaire. Horlogerie, bijouterie, tanneries. On remarque l'église St-Etienne, la tour de Refuge (*Rehfuss*), la tour du Coq, où sont les archives, et le château épiscopal. Détruite par les Alémans sous Constantin, et plus tard par Attila, cette ville fut relevée par Théodose le Grand, puis par Charlemagne, et fut, au moyen âge, un sujet de continuelles contestations entre l'Empire, la France, la Bourgogne, les comtes de Ferrette, de Neufchâtel et de Montbéliard; les évêques de Bâle, qui l'avaient acquise en 1271, furent souvent en querelle avec ses bourgeois. La Guerre de Trente-Ans, où elle fut prise tour à tour par les Suédois, les Allemands, les Français et les Espagnols, la peste, des incendies, la firent ensuite beaucoup souffrir. Prise par les Français en 1793, elle devint le ch.-l. du département du Mont-Terrible, puis d'un arrondissement du département du Haut-Rhin. Les traités de 1815 la donnèrent au canton de Berne. Elle tenta, en 1830, par une sédition sans succès, de se réunir à la France.

PORLIER (D. Juan-Diaz), dit *El Marquesito*, né vers 1775 à Carthagène d'Amérique, m. en 1815, entra de bonne heure dans la marine, assista à la bataille de Trafalgar, fit la guerre de partisans contre les Français en 1809, mérita par ses services le grade de maréchal-de-camp et la capitainerie-générale des Asturies; trama un complot, après la restauration de Ferdinand VII, dans le but de rétablir la constitution des Cortès de 1812, prit Ste-Lucie, organisa une junte insurrectionnelle en Galice, marcha sur Santiago, mais fut livré par des traîtres, traduit devant une commission militaire, condamné à mort, et pendu.

PORNEYAH, v. de l'Hindoustan anglais, présidence et à 380 kil. N.-O. de Calcutta; 40,000 hab.

PORNIC, ch.-l. de cant. et petit port sur l'Océan (Loire-Inférieure), à l'entrée de la baie de Bourgneuf, arr. et à 22 kil. S.-S.-O. de Paimbœuf; 1,441 hab. Bains de mer et de sables; eaux ferrugineuses. Pêche de sardines; armements pour la pêche de la morue. Export. de grains du pays de Retz.

POROS, anc. *Sphœria*, île de l'Archipel, séparée de la Morée à l'O. par un canal assez étroit, et unie par un banc de sable à l'île Calaurie; 9 kil. de tour; 5,000 hab. Elle contient une ville de même nom, port militaire, avec arsenaux, magasins et chantiers.

PORPHYRE, philosophe de l'école d'Alexandrie, né l'an 233 ap. J.-C., à Tyr ou à Batanea, colonie tyrienne, m. en 305, s'appelait *Malchus*, qui, en syrien, signifie « roi, » d'où son nom grec de Porphyre (*porphyrios, Purpuratus*). Il suivit d'abord les leçons d'Origène, visita Rome, et habita quelque temps Athènes, où Longin l'initia à la philosophie de Platon; puis il revint à Rome, et s'attacha à Plotin, dont il embrassa la doctrine avec ardeur, après l'avoir d'abord contredite. Il passa plusieurs années en Sicile, et revint se fixer à Rome après la mort de Plotin, où il enseigna avec grand succès jusqu'à la fin de sa vie. Porphyre écrivit la vie de Plotin, dont il développa la doctrine en la modifiant dans certaines parties. Esprit mystique, il garda néanmoins plus de réserve que ses contemporains de la même école, adonnés aux pratiques les plus extravagantes de l'ascétisme et de la théurgie. Il composa un grand nombre d'écrits, dont le plus célèbre était un ouvrage contre les chrétiens, livre que, plus tard, Théodose II fit brûler. La doctrine philosophique de Porphyre n'a qu'un intérêt secondaire; le plus grand service qu'il ait rendu à la philosophie est une *Introduction aux catégories d'Aristote*, publiée à Paris, 1546, grec-latin, et qui a servi de texte à la controverse du réalisme et du nominalisme. Porphyre avait entrepris de concilier Platon et Aristote. C'était un esprit souple et facile, enrichi d'une foule de connaissances, mais peu solide. On a encore de lui une *Vie de Pythagore*, éditée par Holstenius, Rome, 1630, mêlée de fables, fragment d'une *Histoire philosophique* en 4 livres, auj. perdue. Ses autres ouvrages sont: l'*Exercice* par demandes et par réponses sur les catégories, Venise, 1566, in-fol.; *Traité de l'abstinence de la chair des animaux*, Rome, 1630, in-8°, réédité par Rhœr, Utrecht, 1767, et traduit en français, avec la *Vie de Plotin*, par Burigny, Paris, 1757; *Lettres à Marcella*, sa femme, Milan, 1816, in-8°; *Lettre à Anébon*, prêtre égyptien, sur la théurgie, dans le Pœmander de Venise, in-fol., 1483. B—D.

PORPHYROGÉNÈTE, c.-à-d. *né dans la pourpre*, nom que l'on donnait aux enfants des empereurs byzantins, soit parce que les impératrices faisaient leurs couches dans un appartement tendu de pourpre, soit parce qu'ils étaient reçus dans un drap de pourpre au moment de leur naissance.

PORPORA (Nicolas), célèbre compositeur de musique et professeur de chant, né à Naples en 1687, m. en 1767, élève d'Alex. Scarlatti, devint un des plus savants musiciens de l'école napolitaine. Les grands chanteurs du XVIIIe siècle, Farinelli, Caffarelli, Salimbeni, Hubert, la Mingotti, la Gabrielli, la Molteni, se formèrent à son école. Le compositeur allemand Hasse suivit aussi ses leçons. Porpora fut maître de chapelle de l'électeur de Saxe; s'étant rendu en Angleterre, il se vit préférer Handel. De retour en Italie, il tomba dans une extrême misère. Il eut peu d'abondance, de nouveauté et de chaleur; il prodiguait les *trilles* et les *mordants*. Son style sévère convenait mieux à l'église qu'au théâtre. Il écrivit plus de 50 opéras, auj. tombés dans l'oubli, mais dont plusieurs obtinrent beaucoup de succès. B.

PORPORATI (Charles-Antoine), célèbre graveur, né à Volvère près de Turin en 1741, m. en 1816, avait été, avant de se livrer à son art, ingénieur-géographe de l'armée piémontaise. Il vint étudier la gravure à Paris sous différents maîtres, et néanmoins se fit une manière à lui, qui se distingua par la délicatesse du modelé, la grâce et l'expression des têtes. Ses meilleures œuvres sont : le portrait de *Charles-Emmanuel III; la Petite fille au chien*, d'après Greuze; *Susanne au bain*, d'après Santerre; le *Bain de Léda*, d'après le Corrége. B.

PORQUEROLLES, une des îles d'Hyères (Var), la plus occidentale, possède deux forts, Porquerolles au centre, et Grand-Langoustier à l'O.; 16 kil. de tour; 300 hab. Sol très-boisé.

PORRÉE (Gilbert de la). *V.* Gilbert.

PORRERAS, ville de l'île Majorque, à 10 kil. E. de Lluchmayor; 4,000 hab.

PORRETANUS, nom latinisé de Gilbert de la Porrée.

PORRUDOS ou SAN-LORENZO, rivière du Brésil (Mato-Grosso), affluent de la Cayuba; cours de 450 kil.

PORSENNA, roi de Clusium en Etrurie, fit la guerre aux Romains, en 508 av. J.-C., sous prétexte de rétablir Tarquin. Il les battit sur les bords du Tibre, et serait peut-être entré à leur suite dans Rome, s'il n'eût été arrêté sur le pont Sublicius par Horatius Coclès (*V. ce mot*). Il bloqua la ville pour la prendre par famine; mais, effrayé, selon Tite-Live, de l'audacieuse entreprise et des menaces de Mutius Scévola (*V. ce mot*), il traita de la paix, et reçut des otages, au nombre desquels était Clélie (*V. ce mot*). D'autres témoignages permettent d'affirmer que Porsenna prit Rome, que le sénat lui envoya un trône d'or et les insignes royaux comme preuve de soumission, et qu'il interdit aux vaincus d'employer le fer à d'autres usages qu'à l'agriculture. Les Romains s'affranchirent, lorsque Porsenna, voulant conquérir le Latium, eut été battu sous les murs d'Aricie. B.

PORSON (Richard), helléniste anglais, laborieux et plein de sagacité, né en 1759 à East-Ruston (Norfolk), m. en 1808, professeur de grec au collége de la Trinité à Cambridge, 1792, a laissé : des éditions d'*Eschyle*, Glasgow, 1795; de plusieurs pièces d'Euripide (*Hécube*, Londres, 1797 et 1808; *Oreste*, 1798 et 1811; *les Phéniciennes*, 1799 et 1811; *Médée*, Cambridge, 1801 et 1812); des *Notes* sur l'*Anabase* de Xénophon, Cambridge, 1786; des *Notes* sur les *Commentaires* de Toup sur Suidas, Hésychius et d'autres lexicographes grecs, Oxford, 1790; *Adversaria, notæ et emendationes in poetas græcos*, ouvrage édité par Monk et Blomfield, Cambridge, 1812; *Notæ in Aristophanem*, ibid., 1820, in-8°; une édition du *Lexique* de Photius, Londres, 1822.

PORT, mot employé, dans les Pyrénées, pour désigner un *passage*.

PORT-AU-PRINCE, v. capitale de la République d'Haïti, et ch.-l. de la province de l'Ouest, sur la côte O. de l'île, et sur la baie de Gonaïves, par 18° 33' 42" lat. N. et 74° 47' 30" long. O., port sûr et commode, le principal port de commerce de l'île, 30,000 hab. Siége du gouvernement et des administrations centrales. Cour de cassation, Cour des comptes, tribunaux de 1re instance et de commerce. Lycée, école militaire, école de médecine; arsenal, monnaie. Climat malsain par suite des chaleurs excessives de l'été : c'est la ville la plus chaude de l'île. Tanneries. Exportation de café, sucre, cacao, coton, acajou, tabac, bois de teinture, peaux, écailles, gingembre, cire, etc. La ville est bien percée; la plupart des rues sont dirigées du N. au S., et de l'E. à l'O., et larges de 20 à 23 mèt. Presque toutes les maisons, et même les édifices publics, sont en bois, à cause des tremblements de terre.—Port-au-Prince

fut fondé en 1745, mais n'eut ses premiers établissements qu'en 1749. Son nom lui vint d'un vaisseau *le Prince*, qui mouilla dans cette baie en 1706. Il fut la capitale de l'anc. colonie de St-Domingue, et reçut, après l'affranchissement, le nom de *Port-Républicain*. Il éprouva de violents tremblements de terre en 1751, 1770, et 1830. Des incendies le ravagèrent en 1784, 1791, 1820, et 1822. Patrie d'A. Pétion et de Boyer. B. A.

PORT-BAIL, vge et petit port sur la Manche (Manche), à l'embouchure de la Grise, arr. et à 32 kil. S.-O. de Valognes; 2,170 hab.

PORT-BALTIQUE ou BALTISCHPORT, vge de la Russie d'Europe (Esthonie), port sur le golfe de Finlande, à 48 kil. O. de Revel; 1,000 hab. Près de là est le fort de Roggerwik, qui peut contenir une grande flotte.

PORT-BOURBON, dit aussi *Grand-Port* et *Port-Sud-Est*, v. de l'île Maurice, sur la côte S.-E., le plus ancien établissement formé dans l'île. Les Hollandais y avaient le ch.-l. de leurs colonies en 1598.

PORT-CASTRIES ou LE CARÉNAGE, ch.-l. de l'île Sainte-Lucie (Petites-Antilles anglaises); côte N.-O.; 4,300 hab.

PORT-CHOISEUL. *V.* ANTON-GIL.

PORT-CLARENCE, établissement anglais dans l'île Fernando-Pô; centre des croisières contre la traite des nègres.

PORT-CROS, une des îles d'Hyères, dans la Méditerranée, près de la côte du département du Var, à 40 kil. E.-S.-E. de Toulon; 5 kil. sur 3; 100 hab. Port de relâche.

PORT-DALRYMPLE. *V.* GEORGETOWN.

PORT-DE-BOUC, vge (Bouches-du-Rhône), arr. et à 40 kil. O.-S.-O. d'Aix, à 5 kil. de Martigues, à l'embouchure du canal d'Arles dans l'étang de Caronte; 1,275 hab. Port de commerce et de pêche.

PORT-D'ESPAGNE. *V.* SPANISH-TOWN.

PORT-EN-BESSIN, vge (Calvados), arrond. et à 11 kil. N.-N.-O. de Bayeux; 812 hab. Petit port de commerce et de pêche près de l'embouchure de la Dromme.

PORT-FAMINE, port sur le détroit de Magellan, par 52° 50′ lat. S., et 71° 46′ long. O. Les Espagnols, qui s'y établirent en 1584, l'avaient nommé *Filipopolis*, en l'honneur de Philippe II. Les Chiliens y ont formé un établissement.

PORT-DE-FRANCE, ch.-l. de la Nouvelle-Calédonie française, sur la presqu'île entre les baies de Moraré et de Nou-ma. Mines de houille. Ville fondée en 1853, et en voie de prospérité.

PORT-GLASGOW ou NEWPORT-GLASGOW, v. d'Ecosse (Renfrew), sur l'estuaire de la Clyde, à 30 kil. O. de Glasgow, 19 O.-N.-O. de Renfrew; 7,214 hab. Comm. de bois de construction; raffineries de sucre, filatures de lin; fabr. de cordages et toile à voiles, construction de navires. —Fondée en 1688, et réunie en 1775 à Newark, dont le château en ruines existe encore.

PORT-JACKSON (Baie de), sur la côte E. de l'Australie (Nouvelle-Galles du Sud).

PORT-LAUNAY, vge (Finistère), arr. et à 3 kil. N. de Châteaulin, sur la rive dr. de l'Aulne, à 35 kil. de son embouchure dans la rade de Brest; 824 hab. Petit port de commerce et d'échouage.

PORT-LIBERTÉ. *V.* PORT-LOUIS.

PORT-LOUIS, ch.-l. de cant. (Morbihan), arr. et à 6 kil. S. de Lorient, sur la rive g. et à l'embouchure du Blavet dans l'Atlantique; 2,021 hab. Place forte, avec citadelle; port de commerce et de relâche. Hôpital de la marine. Pêche de sardines. Bains fréquentés. — Fondée en 1635 par Louis XIII, cette ville reçut, pendant la Révolution, le nom de *Port-Liberté*.

PORT-LOUIS ou PORT-NORD-OUEST, appelé *Port de la Montagne* sous la 1re République française, et *Port Napoléon* sous l'Empire, v. forte, ch.-l. de l'île Maurice, port sur la côte N.-O., dans la mer des Indes; par 20° 9′ lat. N. et 55° 9′ long. E.; 22,000 hab., dont 8,000 blancs, environ. Ville assez bien bâtie; on remarque l'hôtel du Gouvernement, le théâtre, le Champ de Mars, etc. Hôpital militaire; chantiers de construction. Elle appartient depuis 1810 aux Anglais. Un incendie en 1816, et la peste en 1819, y causèrent de grands ravages.

PORT-LOUIS, brg de la Guadeloupe (Grande-Terre), à 22 kil. N. de la Pointe-à-Pitre, port fortifié sur le Grand-Cul-de-Sac; 4,700 hab.

PORT-MAHON. *V.* MAHON.

PORT-MAURICE, v. du roy. d'Italie, ch.-l. de la prov. de son nom, à 140 kil. S.-E. de Turin, sur le golfe de Gênes; 6,050 hab. Comm. de pâtes, excellente huile d'olives, savon, oranges, citrons, etc. — La prov. de Port-Maurice, créée en 1860, a 2 arrond., Port-Maurice et San-Remo. Superf., 1,210 hect.; 121,020 hab. C. P.

PORT-NAPOLÉON. *V.* PORT-LOUIS.

PORT-NATAL, ville du Brésil. *Voy.* NATAL.

PORT-NICHOLSON. *V.* NICHOLSON.

PORT-NORD-OUEST. *V.* PORT-LOUIS.

PORT-PATRICK, v. d'Ecosse, comté et à 5 kil. N.-O. de Wigton, port sur la mer d'Irlande, à 30 kil. des côtes d'Irlande, et à 175 kil. S.-O. d'Edimbourg; 1,216 hab. Bains de mer. Il s'y est fait longtemps pour l'Irlande, comme à Gretna-Green, pour l'Angleterre, beaucoup de mariages clandestins.

PORT-PHILIPP, colonie anglaise sur la côte S. de l'Australie, détachée de la Nouvelle-Galles du Sud, et située dans la terre de Grant; capitale, *Melbourne*. Appelée aujourd'hui VICTORIA (*V. ce mot*).

PORT-RÉPUBLICAIN. *V.* PORT-AU-PRINCE.

PORT-ROYAL, célèbre abbaye de femmes, à 24 kil. S.-O. de Paris, près de Chevreuse (Seine-et-Oise). Elle fut fondée en 1204, de concert avec Eudes de Sully, évêque de Paris, par Mathilde de Garlande, à l'intention du salut et du retour heureux de son mari Mathieu Ier de Montmorency-Marli, parti pour la 4e croisade. On a voulu donner à ce nom un sens illustre, en l'attribuant à Philippe-Auguste, qui, égaré dans une chasse, aurait trouvé là un port de refuge; quelques-uns même ont fait à tort de ce monarque le fondateur de Port-Royal. L'abbaye fut soumise à la règle de St Benoît, et passa bientôt sous la juridiction de l'ordre de Cîteaux. De la 1re abbesse bernardine, nommée Eremberge, à la mère Angélique Arnauld, l'histoire de Port-Royal ne renferme rien qui mérite d'être signalé, et sa célébrité ne date que du commencement du XVIIe siècle. Les guerres des Anglais, puis les guerres de religion, y avaient introduit un relâchement auquel on avait apporté de vains remèdes. Angélique, en 1608-9, réforma son abbaye. Le local était étroit et malsain, et, au commencement de 1626, la communauté, composée de 80 religieuses, se transporta à Paris, vers l'extrémité S. du faubourg St-Jacques, à l'endroit où est auj. l'hospice de la Maternité. L'année suivante, l'abbaye fut enlevée aux Bernardins, et passa sous l'ordinaire, c.-à-d. sous la surveillance de l'archevêque de Paris. Un Institut en l'honneur de la Sainte Eucharistie, fondé par la première duchesse de Longueville, et dont la mère Angélique avait été la première supérieure, n'ayant pas réussi, les religieuses de Port-Royal en prirent l'habit et les principales pratiques, et ajoutèrent à leur nom celui de *Filles du St Sacrement*, 1647. Ce fut à Port-Royal de Paris que vint, en 1636, l'abbé de Saint-Cyran, et il eut bientôt acquis sur l'abbesse et le monastère un pouvoir absolu. Pendant qu'il répandait ses doctrines par le ministère des femmes, il établit dans l'ancien monastère, qui devint alors *Port-Royal des Champs*, les fameux solitaires, dont les plus connus sont: Arnauld d'Andilly et Antoine Arnauld, frères de la mère Angélique, Lemaistre, Sacy, et Séricourt, ses neveux; Nicolle, Lancelot, Fontaine, Tillemont, etc. Nourris de littérature et d'ascétisme, ils furent, par leurs ouvrages et par leur enseignement, les apôtres du jansénisme. Pour faire concurrence aux Jésuites, maîtres alors de l'éducation, ils fondèrent de *Petites écoles*, d'abord à Port-Royal des Champs, puis, après le retour d'une partie des religieuses en 1648, soit aux Granges, qui devinrent leur séjour, soit au château des Trous, vers Chevreuse, soit au Chesnai près Versailles, soit dans l'impasse St-Dominique d'Enfer à Paris. Ces écoles durèrent jusques vers 1660; alors elles furent dispersées, ainsi que les solitaires. Elles eurent pour principaux maîtres Lancelot, Nicolle, Guyot, Coustel, sous la direction de Wallen de Beaupuis; et, pour élèves les plus célèbres, du Fossé, les Bignon, les Harlay, et surtout J. Racine, et l'annaliste Tillemont. De cet enseignement sortirent la *Géométrie*, la *Grammaire générale*, la *Logique*, les *Racines grecques*, les *Méthodes grecque* et *latine*, etc., ouvrages estimés, quoique d'une valeur un peu surfaite. Les religieuses, de leur côté, se livraient à l'éducation des jeunes filles. Cependant l'orage grondait autour de Port-Royal, excité surtout par Antoine Arnauld, dont le *Traité de la fréquente communion* et les deux *Lettres à un duc et pair* furent condamnées comme renfermant l'hérésie janséniste. Port-Royal se défendit par des miracles (Sainte-Epine), et, ce qui était plus sérieux, par les *Lettres Provinciales*, 1656. On fit de vains efforts pour obtenir des religieuses la signature du *Formulaire* qui condamnait les doctrines de Jansénius. Alors les jeunes pensionnaires furent rendues à leurs familles, les confesseurs jansénistes éloignés, et défense provisoire fut faite de recevoir des novices. Quelques religieuses furent dispersées dans d'autres monastères, et on les remplaça par des religieuses de la Visitation. — Après la *paix de l'Eglise*, en 1669, les deux monastères de Paris et des Champs, jus-

qu'alors soumis au même gouvernement, furent séparés l'un de l'autre, et les biens partagés. Le roi nommait à l'abbaye de Paris; mais les religieuses des Champs en regardèrent toujours les abbesses comme intruses. Elles persistèrent dans leur obstination, et désobéirent à la bulle donnée en 1705 par Clément XI, comme à tous les autres décrets pontificaux. Fatigué des révoltes dont le monastère était le centre, Louis XIV en demanda la suppression au pape. Clément XI accéda à ce vœu en 1708; la bulle fut exécutée l'année suivante, et les religieuses enlevées et conduites dans différents monastères, où elles se soumirent successivement. Le couvent désert continuant à entretenir l'irritation, Louis XIV le fit raser en 1710. Les religieuses de la maison de Paris se montrèrent plus dociles, et leur communauté subsista jusqu'en 1790; elle fut supprimée alors avec tous les ordres religieux. La Convention convertit en prison Port-Royal de Paris, sous le nom de *Port-Libre*. Indépendamment des ouvrages publiés sous les titres de *Mémoires sur Port-Royal, Gémissements sur Port-Royal, Ruines de Port-Royal*, etc., l'histoire de ce monastère a été écrite par J. Racine, 1 vol. in-12, publié en 1742; par le bénédictin Dom Clémencet, 10 vol. in-12, 1755-1757; par Besoigne, docteur de Sorbonne, 6 vol. in-12, 1752 : et par M. Sainte-Beuve, 5 vol. in-8°, Paris, 1840-59, travail fait et médité à loisir. Au surplus, tous ces ouvrages sont composés dans un sens janséniste ou apologétique. M—D.

PORT-ROYAL, v. forte de l'île de la Jamaïque, port militaire, sur la côte S., à 8 kil. S.-S.-O. de Kingston. Arsenal; hôpital maritime. C'était autrefois l'une des premières villes des Antilles; mais un tremblement de terre, en 1692, un incendie en 1702, et un ouragan en 1722, l'ont ruinée; 2,000 hab.

PORT-ROYAL. *V.* ANNAPOLIS.

PORT-SAINTE-MARIE, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), arr. et à 20 kil. O. d'Agen, sur la rive dr. de la Garonne; 2,012 hab. Autrefois fortifié. Comm. de vins, grains, bestiaux.

PORT-SAINTE-MARIE, *Portus Menesthei* des anciens, v. d'Espagne (Andalousie), port à l'embouchure de la Guadalete, au fond de la baie de Cadix, à 26 kil. N.-N.-E. de cette ville. Ses fortifications furent détruites en 1810. Comm. de vins, fruits, blés, etc. Population de la commune : 17,930 hab.

PORT-SUD-EST. *V.* PORT-BOURBON.

PORT-SUR-SAONE, *Portus Abucinus*, ch.-l. de cant. (Hte-Saône), arr. et 13 kil. N.-O. de Vesoul, sur la rive g. de la Saône; 1,823 hab. Ruines d'un château-fort. Commerce de fer, de bois et de bestiaux : construction de bateaux.

PORT-VENDRES, *Portus Veneris*, petite ville (Pyrénées-Orientales), arr. et à 24 kil. E. de Ceret; 1,832 hab. Place de guerre de 4e classe; bon port sur la Méditerranée, avec de fort beaux quais; il fut mis en état de recevoir des frégates en 1788, par ordre de Louis XVI, auquel on a élevé un obélisque de 33 mètres de hauteur. Aux environs, récolte de vins fins dits *de Rancio*. Commerce de vins, eaux-de-vie, fruits, huiles, grains, laines. — Cette ville appartint longtemps à l'Espagne, et fut cédée à la France avec le Roussillon, en 1659, par le traité des Pyrénées. Les Espagnols tentèrent vainement de la reprendre en 1690; elle leur fut livrée en 1793, et reprise en 1794.

PORT-WELLINGTON, v. de la Nouvelle-Zélande, à l'entrée E. du détroit de Cook; 6,000 hab.

PORTA (Giuseppe le Jeune, dit SALVIATI), peintre, né en 1520 à Castelnuovo-di-Garfagnana, m. vers 1574, élève de Salviati, orna de peintures à fresque la voûte de la bibliothèque de St-Marc à Venise, et l'une des grandes parois de la salle royale du Vatican. Ses tableaux se distinguent par la science du dessin, un coloris brillant, vigoureux et vrai. Le musée du Louvre a de lui : *Adam et Eve après leur péché*. Porta était savant en mathématiques et en architecture, et trouva le premier la véritable manière de tracer la volute ionique.

PORTA (Jacopo DELLA), architecte, né à Milan vers 1530, m. en 1595, fit d'abord des bas-reliefs de stuc, étudia ensuite l'architecture sous Vignole, fut nommé architecte de St-Pierre de Rome, et choisi pour achever le palais du sénateur Capitole, que son maître avait continué après Michel-Ange; il disposa l'ornementation de la place telle qu'elle est encore aujourd'hui. Il fit élever, à Rome, sur ses propres dessins, la chapelle Grégorienne, le petit temple des Grecs, l'église Notre-Dame *de' Monti*, et une partie de celle des Florentins, et de celle du Jésus. Aidé de Fontana, il acheva, en 1590, la coupole de St-Pierre, en la rendant un peu plus elliptique qu'elle n'était dans le plan de Michel-Ange; il bâtit la façade de St-Pierre-aux-Liens, celle de St-Louis-des-Français; éleva, à Frascati, la villa Aldobrandini, dite le *Belvédère*, etc. Della Porta est un architecte de second ordre, mais qui vient immédiatement après les grands maîtres.

PORTA (Giambattista DELLA), parent et élève du précédent, né à Porlizza en 1542, m. en 1597, fut un des plus habiles sculpteurs de son temps. On cite, parmi ses œuvres, une statue colossale de *St-Dominique*, dans l'église de Ste-Marie-Majeure à Rome, et un groupe de *Jésus donnant les clefs à St Pierre*, dans l'église Ste-Pudentienne.

PORTA (Tommaso DELLA), sculpteur, frère du précédent, donna les modèles des belles statues de *St Pierre* et de *St Paul*, qui furent coulées en bronze et placées sur les colonnes Antonine et Trajane. On a aussi de lui, dans l'église St Ambroise *al Corso*, à Rome, un groupe représentant *Jésus descendu de la croix et entouré de plusieurs saints personnages*.

PORTA (Baccio DELLA). *V.* BACCIO.

PORTA (Giambattista), célèbre physicien, né à Naples en 1540, m. en 1615, voyagea pour s'instruire en Italie, en France et en Espagne, fut un des fondateurs de l'Académie des *Otiosi* à Naples, et institua, pour la recherche des secrets utiles à la médecine ou à la philosophie naturelle, celle des *Secreti*, que le pape Paul IV supprima bientôt par une bulle, comme se mêlant d'*arts illicites*. Il a découvert la chambre obscure, et fait de curieuses expériences d'optique. Au milieu d'un grand nombre de puérilités et de bizarreries, ses ouvrages contiennent des observations importantes; les principaux sont : *Magiæ naturalis lib. XX*, Naples, 1589, in-fol., dont les 4 premiers livres ont été traduits en français, Lyon, 1630, in-12; *de Furtivis litterarum notis*, Naples, 1563, in-4°, traité sur l'écriture en chiffres; *Phytognomonica*, ibid., 1583 ou 1588, in-8°; *de Humanâ physiognomiâ libri IV*, Sorrente, 1586, in-fol.; *de Refractione, optices parte, lib. IX*, Naples, 1593, in-4°; *Pneumaticorum lib. III*, ibid., 1601, in-4°; *de Cœlesti physiognomiâ lib. VI*, ibid., 1601, in-4°; *Ars reminiscendi*, ibid., 1602, in-4°; *de Distillatione*, Rome, 1608, in-4°; *de Munitione lib. III*, Naples, 1608, in-4°, traité de la fortification; *de Aeris transmutationibus lib. IV*, ibid., 1609, in-4°; *Œuvres dramatiques*, en italien, ibid., 1726, 4 vol. in-12, contenant 14 comédies, 2 tragédies, et une tragi-comédie.

PORTA (LA), ch.-l. de cant. (Corse), arr. et à 32 kil. S.-O. de Bastia, au pied du mont San-Piétro; 725 hab. Patrie du maréchal Sébastiani.

PORTAGE, *Portagium*, droit que prélevait celui qui percevait pour un seigneur les redevances féodales; — droit qu'on payait aux portes des villes pour l'entrée des marchandises.

PORTAL (Antoine), médecin, né à Gaillac (Tarn) en 1742, m. en 1832, étudia à Montpellier, vint à Paris en 1766; fut admis dans la société de Buffon, de Dalembert, de Franklin, entra à l'Académie des Sciences en 1769, devint professeur au Collége de France en 1770, et se prépara une brillante clientèle en employant de petites ruses, dès ses débuts, pour faire croire qu'il était aussi occupé qu'il le méritait. Il devint médecin de Monsieur, frère du roi, et Louis XVIII, en 1814, le choisit encore pour son premier médecin. Portal devint alors président de l'Académie de Médecine. Il a beaucoup écrit, et sentit, l'un des premiers, l'appui mutuel que la médecine et l'anatomie doivent se prêter. Parmi ses écrits, on estime l'*Histoire de l'anatomie et de la chirurgie*, Paris, 1770-73, 7 vol. in-8°, grand travail, qui contient une exposition de toutes les découvertes importantes de la médecine et de la chirurgie, depuis leur origine, et une analyse critique de tous les ouvrages sur la matière, jusqu'aux thèses inclusivement. On cite encore : *Cours d'anatomie médicale*, Paris, 1803, 5 vol. in-8°, travail immense.

PORTALÈGRE, *Portus alacer*, en espagnol *Porto-Alegre*, v. du Brésil, ch.-l. de la prov. de Rio-Grande-do-Sul, à 1,170 kil. S.-O. de Rio-Janeiro, sur la rive gauche du Jacuhi; grande et bien bâtie; 20,000 hab. Ecole latine, fondée en 1832; chantiers de construction. Exportation de bœuf salé, cornes, cuirs, suif, crins, etc.

PORTALÈGRE, v. forte du Portugal (Alentéjo), à 100 kil. N.-E. d'Evora; 6,000 hab. Evêché suffragant de Lisbonne. Manufacture de draps.

PORTALIS (Jean-Etienne-Marié), né au Beausset (Provence) en 1746, mort en 1807. Avocat au parlement d'Aix à vingt-et-un ans, il se fit remarquer par ses plaidoiries et ses Mémoires judiciaires, notamment par une *Consultation sur la validité des mariages des protestants en France*, 1770, et plaida une cause célèbre contre Mirabeau. Il fut mis à la tête de l'administration de sa province avant la Révolution, chercha, dès les premiers troubles,

un asile à Lyon, vint à Paris en 1793, fut arrêté, et ne recouvra la liberté qu'après la chute de Robespierre. Député de Paris au Conseil des Anciens, 1795, proscrit au 18 fructidor (4 septembre 1797), il se réfugia en Allemagne, et revint en 1800. Nommé conseiller d'Etat en 1801, il prit part à la rédaction du Code civil, et négocia le Concordat. Directeur des affaires ecclésiastiques, 1801, et ministre des cultes, 1804, il se signala par sa tolérance, mais prépara le décret qui, en crainte des Jésuites, remit en vigueur les lois contre les congrégations. La même année il passa au ministère de l'intérieur, et, en 1806, fut élu membre de l'Académie Française. Il a laissé : *De l'usage et de l'abus de l'esprit philosophique durant le* XVIII^e *siècle*, publié après sa mort, Paris. 1820, 2 vol. in-8°; 3e édit., 1833 ouvrage remarquable par l'impartialité, le véritable esprit philosophique, et le sentiment chrétien qui l'ont inspiré; le style a de la clarté, de l'élégance, et beaucoup de traits d'un goût fin et délicat.

PORTE (DE LA) DU THEIL. *V.* LA PORTE.

PORTE ou SUBLIME PORTE (La), nom officiel par lequel les Turcs Ottomans désignent la cour du Sultan. Mostasem, dernier calife abbasside, avait fait, dit-on, enchâsser sur le seuil de la principale porte de son palais un morceau de la *pierre noire* vénérée dans la Caba (*V. ce mot*); ce serait là l'origine du respect dont la *Porte* du souverain est l'objet. Il paraît cependant qu'au IV^e siècle de J.-C.. on appelait également *Porte* la cour du roi de Perse. *Porte* signifie aussi la résidence du vizir, où tous les bureaux sont rassemblés, et où les autres ministres de la Turquie siégent dans le jour pour vaquer aux affaires de leur département.

PORTE (Gardes de la). *V.* GARDES.

PORTE-CROIX (Chevaliers), ordre de chevalerie institué, dit-on, par St Etienne, roi de Hongrie, vers l'an 1000, en mémoire de la croix que le pape lui envoya avec permission de la faire porter devant lui.

PORTE-CROIX, CROISIERS ou CRUCIFÈRES, religieux établis vers 1160, sous le pontificat d'Alexandre III. Clément IV décida que le monastère de Bologne serait chef d'ordre. Les Porte-croix étaient habillés de blanc, et portaient un scapulaire noir avec une croix blanche et rouge par-dessus. Ils furent supprimés en Italie par le pape Alexandre VII en 1656, mais continuèrent de subsister dans les Pays-Bas, en France, et en Portugal.

PORTE-GLAIVES (Chevaliers), ordre religieux et militaire, dont les membres furent aussi appelés *Frères de la milice du Christ* et *chevaliers de Livonie*. Il fut fondé en 1204 par Albert de Buxhoff, évêque de Livonie, pour combattre les païens, approuvé par le pape Innocent III, et suivit la règle des Templiers. Le 1^er grand-maître fut Winno de Rohrbach. Les chevaliers portaient une robe blanche, avec deux glaives rouges brodés sur la poitrine. S'étant emparés d'une partie de la Livonie, ils entreprirent en 1216 la conquête de l'Esthonie, qu'ils soumirent entièrement en 1223. Dans l'origine, ils relevaient de l'évêque de Riga ou de Livonie; mais le 2e grand-maître, Wolkin-Schenken de Winterstadt, les réunit, en 1237, avec l'approbation de Grégoire XI, à l'ordre Teutonique, dont ils se reconnurent tributaires. Cette union dura jusqu'en 1525; alors l'indépendance des Porte-Glaives fut rachetée par le 41^e grand-maître, Walter de Plettenberg; le 50^e et dernier grand-maître fut Gothard Kettler, qui embrassa le luthéranisme, et qui, menacé par la Russie, céda la Livonie à la Pologne, en 1561. Il devint, en 1562, duc de Courlande et gouverneur de Livonie; mais son ordre se dispersa. PL.

PORTENDIC, *Porto d'Addy* des Portugais, port français de la côte O. d'Afrique (Sénégal), à 257 kil. N. de Saint-Louis. Comptoir fondé en 1724, fréquenté seulement à l'époque de la traite des gommes.

PORTES (LES), vge (Charente-Inférieure), dans l'île de Ré, arr. et à 40 kil. O.-N.-O. de La Rochelle; 1,034 hab. Petit port.

PORTES. *V.* PYLES.

PORTES DE FER, défilé de la chaîne des Balkans, sur la limite de la Hongrie et de la Turquie. — Défilé entre la mer Caspienne et les derniers contre-forts du Caucase; il est protégé par des fortifications, et par une grande muraille qui va de la montagne à la mer, et dont la construction est attribuée aux Sassanides. Les Turcs l'ont appelé *Demir-Capou*, portes de fer, à cause de la sévérité avec laquelle il est gardé. — défilé d'Algérie. *V.* BIBANS. — nom donné à la 4^e cataracte du Danube, parce que les Turcs, quand ils possédaient les deux rives du fleuve, avaient coutume de tendre une longue chaîne de fer d'un bord à l'autre, pour intercepter le passage.

PORTES ET FENÊTRES (Impôt des), sur toutes les ouvertures des maisons, usines, etc., prenant du jour extérieurement. Etabli par la loi du 4 frimaire an VII (25 novembre 1799), il forme une des contributions directes.

PORTICI, v. du roy. d'Italie, à 6 kil. S.-E. de Naples, au pied du Vésuve et sur le golfe de Naples; 9,828 hab. On y remarque de charmantes villas et un beau palais royal, construit en 1738. Cette ville et le village de Résina s'élèvent sur l'emplacement même de l'anc. *Herculanum*, enfouie sous un banc de lave tendre de 22 ou 23 mètres d'épaisseur.

PORTIER, le dernier des 4 ordres mineurs dans la primitive Eglise. Les portiers veillaient à ce que rien ne troublât le service divin.

PORTION CONGRUE, pension que payaient aux curés, avant la Révolution, les seigneurs qui percevaient les grosses dîmes des paroisses.

PORTIQUE (Le), nom donné à l'école de Zénon, parce que les disciples de ce maître de la philosophie stoïcienne se réunissaient au Pécile, célèbre portique d'Athènes.

PORTLAND, *Vindilis*, île d'Angleterre, dans la Manche, sur la côte du comté de Dorset, à 6 kil. de Weymouth; 2,300 hab. Elle est jointe à la terre ferme par un banc de sable et de cailloux. Belle jetée de 2,400 mètres, construite en 1861, et qui fait de Portland un superbe port militaire. Excellentes pierres de taille.

PORTLAND (Comtes et ducs de). *V.* BENTINCK.

PORTLAND, v. des Etats-Unis (Maine), ch.-l. du comté de Cumberland, bon port de commerce sur la baie de Casco, à 87 kil. N.-N.-E. de Portsmouth; 26,800 hab. Ville bien bâtie; centre d'un réseau de chemins de fer. Transit considérable. Raffineries de sucre; constructions navales, et de machines.

PORTO ou OPORTO, anc. *Portus Calle*, v. forte de Portugal, ch.-l. de la prov. du Minho; port de commerce très-actif sur la rive dr. du Douro, près de son embouchure dans l'océan Atlantique, à 310 kil. N.-N.-E. de Lisbonne, 50 S.-S.-O. de Braga; par 41° 8′ 54″ lat. N., et 10° 57′ 33″ long. O.; 110,000 hab. Cour d'appel. Evêché; séminaire; 6 hôpitaux; 4 colléges; écoles de chirurgie, de philosophie, de marine, de commerce. Bibliothèque, musée de peinture. Consulats, Bourse et trib. de commerce. Porto, la seconde ville du Portugal, est bien bâtie, sur le penchant et le sommet de deux collines; un magnifique pont suspendu en fil de fer l'unit au faubourg de *Villanova de Gaya*, sur la rive g. du Douro. On y remarque la cathédrale, l'église *Dos Clerigos*, le palais épiscopal, le *Senado da Comarca* (hôtel-de-ville), le théâtre, le collége Notre-Dame-de-la-Grâce, l'entrepôt anglais, etc. Le commerce, surtout celui des vins avec l'Angleterre, des huiles, des oranges, des bois de teinture, des cuirs, du liége, y est considérable. Industrie active : ouvrages en fer-blanc, raffineries de sucre, confitures, tanneries, chapelleries, filatures, tissus de laine et de coton, soieries, savons, etc. Bateaux à vapeur sur Lisbonne, Londres, Liverpool, Glasgow. — Porto fut la capitale du Portugal jusqu'en 1174. Une révolte, en 1757, lui fit perdre ses priviléges. Les Français l'occupèrent en 1808-09. Elle se déclara pour Don Pedro I^er contre Don Miguel en 1828, et eut à subir un siége en 1832. En 1847, elle se prononça contre la reine Dona Maria II. B.

PORTO-ALEGRE. *V.* PORTALÈGRE.

PORTO-BELLO, c.-à-d. *beau port*, v. de la Nouvelle-Grenade (dans l'Etat de Panama), sur la mer des Antilles, à 72 kil. N.-N.-O. de Panama; par 9° 32′ 30″ lat. N., et 81° 56′ 59″ long. O.; 1,500-hab. C'était, avant le passage par le cap Horn, l'un des grands entrepôts du commerce de l'Amérique avec l'Europe. Climat très-malsain, rendu moins redoutable par quelques travaux d'assainissement. Colomb découvrit ce port en 1502; les Espagnols bâtirent la ville en 1584.

PORTO-BELLO, brg d'Écosse (Mid-Lothian), à 3 kil. E. d'Édimbourg, sur la côte S. du golfe du Forth; 4,400 hab. Toiles, briques, papier, poterie, verrerie. Bains de mer.

PORTO-CABELLO, v. forte de la république de Vénézuéla (prov. de Valencia), et port sur le golfe Triste, à 110 kil. O. de Caracas; par 10° 29′ 23″ lat. N., et 70° 21′ long. O.; 6,000 hab. Exportation de café, sucre, cacao, coton, indigo, cuirs. Climat malsain.

PORTO D'ANZO ou ANZIO. *V.* ANZO.

PORTO D'ASCOLI, vge du roy. d'Italie, et port à l'embouc. du Tronto, 26 kil. O. d'Ascoli. Défendu par 2 forts.

PORTO-D'ERCOLE, anc. *Herculis Cosani Portus*, vge de Toscane, port sur la mer Tyrrhénienne, prov. et à 45 kil. S. de Grosseto. Bons vins.

PORTO-FARINA ou FARINA, v. de la régence de Tunis,

port à l'embouchure de la Medjerdah dans le golfe de Tunis, à 35 kil. N. de Tunis. Salines importantes. L'anc. *Utique* était aux environs.

PORTO-FERRAJO, *Ferrarius Portus*, v. forte du roy. d'Italie, ch.-l. de l'île d'Elbe, sur la côte N.-O. Port militaire, l'un des plus beaux de la Méditerranée; 5,064 hab. Vice-consulat français; salines, mines de fer, marbres. Elle fut la résidence de Napoléon Ier, souverain de l'île; il l'habita du 4 mai 1814 au 26 février 1815. — Cosme Ier l'acheta aux seigneurs de Piombino en 1537, et lui donna le nom de *Cosmopoli*.

PORTO-GRUARO, v. des Etats autrichiens (Vénétie), dans la délégation et à 45 kil. S.-O. d'Udine, sur la Lemene; 6,000 hab. Gymnase, séminaire. Moulineries de soie.

PORTO-LEGNANO. *V.* LEGNANO.

PORTO-LEONE, nom que porta longtemps le Pirée (*V. ce mot*), à cause d'un lion de marbre situé à l'entrée de ce port, et qui semblait prêt à s'élancer sur les navires. Ce lion, enlevé, en 1686, par Morosini, doge de Venise, est auj. dans cette ville, en face de l'arsenal.

PORTO-LONGONE, port sur la côte S. de l'île d'Elbe (Toscane), à 15 kil. S.-E. de Porto-Ferrajo; 1,700 hab. Ses fortifications furent détruites en 1815.

PORTO-MAURIZIO. *V.* PORT-MAURICE.

PORTO-NOVO ou MAHMOUD-BENDER, v. de l'Hindoustan anglais (Madras), dans l'anc. Karnatic, à 53 kil. S. de Pondichéry. Les Français y eurent un comptoir.

PORTO-RICO, île de la mer et de l'archipel des Antilles, (Antilles espagnoles), la plus orientale des Grandes-Antilles; par 17° 55′-18° 30′ lat. N., et 68°-69° 40′ long. O.; 10,376 kil. carr.; 150 kil. sur 70 (en forme de rectangle); 380,000 hab. environ, dont 150,000 mulâtres ou nègres libres, et 25,000 esclaves; ch.-l., *San-Juan-de-Porto-Rico*, sur la côte N. Villes principales : Arécibo, Mayaguëz, Ponce, et Guyama. L'île forme une capitainerie générale. Climat tempéré et plus salubre que dans les autres Antilles; côtes très-découpées. Sol traversé de l'E. à l'O. par une chaîne de montagnes, bien arrosé, et très-fertile, surtout en sucre, en café, et en tabac. Bois de construction et d'ébénisterie. Excellents pâturages servant à l'élève d'un nombreux bétail. Pêche active; commerce florissant. — Christophe Colomb découvrit cette île en 1493; les Espagnols s'y établirent en 1509. Ils n'en furent dépossédés que pendant quelques années par les Anglais au commencement du XVIIe siècle. Ducoudray voulut en former, en 1818, la république de Boïqua.

PORTO-SAN-STEFANO, v. de Toscane, à 22 kil. O. d'Orbitello, sur la mer Tyrrhénienne; 2,600 hab.

PORTO-SANTO, île de l'Afrique portugaise, une des îles Madère; par 33° 2′ 54″ lat. N., et 18° 39′ 12″ long. O.; 6,000 hab. Sol volcanique. — Découverte par Jean Gonzalès en 1418.

PORTO-SEGURO, v. du Brésil, port à l'embouchure de la Buranhen dans l'Atlantique; 930 hab. Pêche active. Alvarez Cabral y prit possession du Brésil pour le Portugal en 1501.

PORTO-VECCHIO, chef-lieu de canton (Corse), arrondissement et à 30 kilomètres E. de Sartène, ville forte, port vaste et sûr; 1,182 habitants. Pêche de nacre. Saline aux environs. Récolte de soie.

PORTO-VENERE, anc. *Portus Veneris*, v. du roy. d'Italie, bon port sur le golfe de Gênes, à 77 kil. S.-E. de Gênes; 3,322 hab. Pêche.

PORTOIS (LE), *Portensis pagus*, petit pays de l'anc. France (Franche-Comté), où était Faverney (Haute-Saône). — petit pays de l'anc. Lorraine, où étaient St-Nicolas-du-Port et Blainville-sur-l'Eau (Meurthe).

PORTORIUM, impôt perçu par les anc. Romains sur les marchandises qui entraient dans les villes et dans les ports.

PORTS (CINQ-). *V.* CINQ-PORTS.

PORTSMOUTH, *Portus Adurnus, Portus magnus*, v. d'Angleterre (Southampton), sur la Manche, le plus beau port de l'Angleterre, sur la baie de Spithead, à 125 kil. S.-O. de Londres, par 50° 48′ 3″ lat. N. et 3° 26′ 36″ long. O.; 91,516 hab. C'est le premier établissement de la marine anglaise; il est à l'abri de tous les vents, défendu par d'immenses fortifications, et peut renfermer toutes les escadres britanniques. Il a de vastes chantiers de construction, des docks spacieux, des usines à fer, de grands ateliers maritimes (bassins de réparation, forges, fonderies, corderies), des magasins de provisions et d'équipement, un immense arsenal d'armes et de munitions. Collége royal de marine, avec école de constructions maritimes. Bel hôpital de la marine, douane, banque, observatoire. La ville se compose de deux parties, Portsmouth et Portsea. On remarque l'hôtel du gouverneur militaire, et celui de l'amirauté du port. A Southsea, faubourg de la ville, on remarque la promenade de Clarence et les bains. Comm. important de bois de la Baltique, de volailles et d'œufs de France. Portsmouth communique avec Londres par trois chemins de fer. — L'importance de Portsmouth ne date que du roi Henri VIII. B.

PORTSMOUTH, v. des Etats-Unis (New-Hampshire), ch.-l. du comté de Rockingham, à 64 kil. E.-S.-E. de Concord, à 3 kil. de la mer, sur la presqu'île de Piscataqua; par 43° 4′ 35″ lat. N., et 76° 6′ 14″ long. O.; 9,000 hab. Filat. et tissage de coton, bonneterie, corderie, fabr. de machines. Bon port de guerre, avec arsenal et chantiers de construction de l'Union. Cette ville fut fondée en 1623.

PORTSMOUTH (Louise de KERHOAZLE, duchesse de), maîtresse de Charles II, roi d'Angleterre, avait été amenée de France en 1670 par Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans et sœur de ce prince. Créée successivement baronne de Petersfield, comtesse de Fareham, duchesse de Portsmouth, elle dépensa des sommes immenses, et fut encore pensionnée de Louis XIV pour faire prévaloir auprès de Charles II l'influence française. Son fils aîné fut la tige des comtes de Lennox.

PORTUDAL, v. du Sénégal, à 35 kil. S.-E. de Gorée, sur l'Atlantique. Comm. de peaux, or, ivoire, ambre.

PORTUGAL, royaume de l'Europe méridionale, à l'O. de l'Espagne; capit., *Lisbonne;* borné au N. par la Galice, à l'E. par le royaume de Léon, l'Estramadure espagnole, et l'Andalousie, au N. et à l'O. par l'Atlantique; entre 36° 58′ et 42° lat. S., 8° 30′ et 11° 51′ long. O. Superficie, 100,031 kil. carr., 580 kil. sur 170; 3,923,410 hab. Il faudrait ajouter les Açores, les possessions d'Afrique, d'Asie et d'Océanie; en tout, 6,255,000 hab. Le Portugal occupe le gradin inférieur du versant occidental de la Péninsule hispanique. Plus favorisé que l'Espagne, il la prive des embouchures de ses trois grands fleuves et de la seule portion de leur cours qui soit navigable; il sépare les deux provinces extrêmes, la Galice et l'Andalousie; enfin il jouit d'une frontière naturelle très-redoutable, quoique contraire aux lois de la géographie physique. Elle ne consiste pas, en effet, en une seule et même ligne de montagnes; mais les contre-forts des chaînes espagnoles forment comme une longue et épaisse muraille, qui ouvre à peine quelques brèches pour livrer passage à des fleuves brisés et torrentueux. La température y est beaucoup plus élevée qu'en Espagne : les chaleurs de l'été sont accablantes, et, pendant l'hiver, il ne tombe de neige que sur le sommet des montagnes. Les montagnes qui sillonnent le Portugal ne sont que la continuation des trois grandes chaînes centrales de l'Espagne (*Sierra Estrella*, dans le Béira, 2,150 mèt.; *Gaviara*, au N., 2,460 mèt.). Les fleuves y sont nombreux; ce sont : le Tage, le Duero, qui sert de frontière à l'Espagne et au Portugal pendant 80 kil., le Minho, le Mondego, et la Vouga, ces deux derniers prenant naissance sur le territoire portugais. Les montagnes sont couvertes de châtaigniers; les vallées produisent en abondance des vins excellents (Porto, Carcavelos, Setubal, etc.; 2,736,000 hectolitres par an), des grenades, des oranges (493,000 boîtes), des olives, des figues (près de 7 millions de kilog.). La région des plateaux abonde en céréales (provinces de Minho, Beira, Tras-os-Montes); elle est aussi très-riche en moutons mérinos, dont on compte plus de 2,500,000 têtes. La rareté des pâturages ne permet pas l'élève du gros bétail. Les forêts renferment un grand nombre de loups, des daims, des cerfs, des sangliers : les chèvres sauvages errent par bandes dans les parties désertes; le petit gibier est rare. Le sol est riche en métaux et en pierreries; mais les mines ne sont pas exploitées, à l'exception de quelques mines de fer en Estramadure. Le Tage roulait autrefois de l'or, et le sceptre des rois de Portugal a été fait avec l'or tiré du limon du fleuve. — Le Portugal est divisé en 17 districts, répartis en 7 prov. : MINHO, cap. *Porto;* TRAS-OS-MONTES, capitale *Bragance;* ALEMTÉJO, capitale *Evora;* BAS-BEIRA, capitale *Coimbre;* HAUT-BEIRA, capitale *Castello-Branco;* ESTRAMADURE, capitale *Lisbonne;* ALGARVE, capitale *Faro*. L'industrie est peu développée en Portugal; le manque des matières premières, l'absence de voies de communication à l'intérieur, ont paralysé l'essor du commerce. Aussi est-il fort restreint, florissant seulement à l'embouchure des fleuves. Exportation d'oranges, de figues sèches, de vins, etc. Les Portugais sont sobres, alertes, vigoureux, patriotes, constants dans l'affection comme dans la haine; malheureusement ils sont routiniers; les lumières et l'instruction sont peu ré-

pandues, l'agriculture est cultivée avec insouciance, et toute l'industrie est dans les mains des Anglais. Il n'y a point d'unité, point de transactions d'une ville à l'autre, point d'entente, même en politique. Toutes les révolutions du Portugal sont sorties de Lisbonne et de Porto; mais jamais elles n'ont agi de concert. Des efforts sont tentés depuis quelque temps, pour faire renaître la prospérité matérielle du pays. Des entreprises de chemins de fer et de bateaux à vapeur s'organisent. Les dépenses annuelles s'élèvent à 80,000,000 fr., les recettes à 73,800,000 fr. Une loi du 29 juillet 1854 a appliqué le système décimal aux monnaies d'or et d'argent. — L'armée du Portugal se compose de 24,500 hommes, sans compter l'armée des Indes. Jusqu'en 1855, elle était recrutée au moyen de la *presse* : la conscription est organisée auj. comme en France. La marine consiste en 1 vaisseau, 1 frégate, 3 corvettes, 3 bricks, 9 schooners, 18 transports, et 12 vapeurs. La flotte tout entière porte 389 canons, et est montée par 2,832 officiers et matelots, non compris le service des gardes-côtes. Le gouvernement est monarchique constitutionnel; les colonies envoient des députés aux Chambres. Presque tous les Portugais sont catholiques; mais toutes les religions sont tolérées. L'Inquisition a été supprimée à la fin du XVIII^e^ siècle. La presse jouit d'une liberté presque illimitée. L'Espagne et le Portugal, bien que limitrophes, vivent d'une vie différente, et se connaissent à peine; il n'est point peut-être deux pays entre lesquels il y ait moins de relations. L'idée d'une fusion politique et nationale des deux pays, rêvée par quelques hommes, est une grande chimère. La langue portugaise est un dialecte du castillan, se rattachant aussi au *gallego,* idiome roman de la Galice. Le Portugal possède un grand nombre de colonies importantes : l'archipel des Açores, dans l'Atlantique; en Afrique, les îles de Madère et de Porto-Santo, l'archipel du Cap-Vert, les établissements de Sénégambie, d'Angola et de Congo, les îles Saint-Thomas et du Prince, et la province de Mozambique; en Asie, Goa, Diu, Macao; en Océanie, Dillé dans l'île de Timor, et Kambing au N. de Timor. Le Brésil, indépendant depuis 1821, était autrefois une colonie portugaise. F—T.

Histoire. Temps anciens. — Le Portugal correspond à la plus grande partie de la prov. romaine de Lusitanie, au pays entre Douro et Minho (petite portion de la Tarraconaise d'Auguste, de la Gallécie de Vespasien) et à quelques territoires de la Bétique. Celtes d'origine (les monuments druidiques du Portugal l'attestent encore), les habitants de cette contrée eurent, comme le reste de l'Espagne, à défendre successivement leur indépendance contre les Carthaginois, dans l'intervalle des deux premières guerres puniques, et, dès la seconde, contre les Romains, qui ne terminèrent que par de perfides massacres et par l'assassinat de Viriathe, 140, la résistance longue et parfois heureuse des Lusitaniens (*V.* VIRIATHE, GALBA). Leur domination dura cinq siècles et demi, jusqu'au moment où les attaques des Barbares commencèrent à démembrer l'empire d'Occident. — *Moyen âge,* jusqu'à la naissance du royaume de Portugal, 409-1139. Les deux invasions, germaine et arabe, firent, l'une après l'autre, tomber cette partie de la péninsule entre les mains de nouveaux maîtres. En même temps que la Gallécie était occupée par les Suèves, 409-585, la Lusitanie passa successivement, 409, aux Alains, qui, dès 417, furent anéantis par les Wisigoths, auxiliaires momentanés de Rome, dont les armes rendirent à l'empire la possession nominale du pays; puis, vers 467, aux Wisigoths, qui, non contents d'en avoir chassé les Suèves, devenus maîtres de la partie nord, asservirent plus tard tout leur royaume, 585; enfin, aux Arabes, auxquels la bataille de Xérès livra, en 711, l'Espagne presque entière. Dans les trois siècles suivants, les progrès des chrétiens des Asturies enlevèrent peu à peu aux Musulmans, et rattachèrent au royaume d'Oviédo ou de Léon, la Galice et l'ancienne Lusitanie jusqu'au Tage; et, en 1094 ou 1095, Alphonse VI, roi de Léon et de Castille, détacha de ses États et donna à Henri de Bourgogne, devenu son gendre, le pays entre le Minho et le Tage. Ce fut le Portugal, nom qui, de la ville de Porto (*Portus calle*) s'était étendu aux provinces voisines, et qui embrassa bientôt un territoire plus considérable encore. D'abord comté vassal de la Castille, il devint un Etat indépendant, quand Alphonse VI, fils d'Henri, eut repoussé cette suzeraineté et reçu de ses soldats à Ourique le titre de roi, 1139. — *Dynastie de Bourgogne, branche directe,* 1139 *à* 1383. Les Portugais, dans cette période de formation, prirent une grande part à la croisade permanente de la péninsule contre l'islamisme : seuls contre les Almohades à la victoire de Santarem, 1184, ils contribuèrent à celles de las Navas de Tolosa, qui ruina leur puissance, 1212, et du Salado, qui repoussa les Mérinides, 1340. Déjà agrandi, sous Alphonse I^er^, de l'Estramadure, de l'Alemtéjo, de Lisbonne, le royaume acquit les Algarves sous Alphonse III, 1249-53, et eut dès lors les limites qu'il a encore. En même temps, sa constitution se formait. Dès 1143, les cortès de Lamégo, composées du clergé, de la noblesse et des députés des villes et des bourgades, qui reçurent beaucoup de chartes dans ces premiers temps, proclamaient l'indépendance du Portugal, et le déclaraient un royaume héréditaire même pour les femmes, à la condition d'épouser un seigneur portugais, qui ne prendrait le titre de roi qu'après la naissance d'un enfant mâle. Irrégulièrement convoquées, ces assemblées continuèrent d'intervenir dans les grandes questions de gouvernement. — *Branche d'Aviz,* 1385-1580. C'est l'époque la plus brillante du Portugal. Au dehors, ses armées conquirent plusieurs points importants de la côte nord d'Afrique (Ceuta, Tanger, etc.). Excités par l'infant don Henri, par Jean II, par Emmanuel le Fortuné, ses navigateurs, Diaz, Gama, Cabral et tant d'autres, découvrirent les côtes occidentale et orientale de cette vaste contrée, une nouvelle route vers l'Inde, le Brésil; à leur suite, les Almeida, les Albuquerque allèrent lui fonder au delà des mers, en Afrique, et surtout en Asie, une vaste domination qui, s'étendant bientôt sur le Brésil dans le Nouveau-Monde, donna à son commerce un immense développement et à ses négociants des richesses considérables. Malheureusement les richesses de l'Orient faisaient oublier celles du sol portugais, et l'agriculture, si florissante au XIV^e^ siècle, fut de plus en plus délaissée et dépérit. Au dedans, la royauté, grandissant aux dépens de l'aristocratie et des Cortès, rarement assemblées, s'entoura d'un éclat nouveau, et les noms de Gil-Vicente, de Camoens, de Barros et d'Osorio donnèrent au Portugal une belle part dans la gloire littéraire du XVI^e^ siècle. — *Domination espagnole et branche de Bragance,* de 1580 à nos jours. Soumis aux Espagnols après la mort du roi-cardinal Henri, le Portugal, réduit presque au rang de province pendant soixante ans, perdit, avec sa marine, la plupart de ses colonies, mal défendues par l'Espagne et envahies par les Hollandais. Si, avec son indépendance, 1640, il recouvra, sous la maison de Bragance, les colonies d'Afrique et du Brésil, 1654, 1661, il ne retrouva ni grandeur au dehors ni prospérité au dedans. Après l'abandon de Bombay, 1660, et des deux dernières places de Mauritanie, Tanger et Ceuta, 1668, il n'eut plus tard, avec le Brésil, que quelques positions en Asie, et des comptoirs mal protégés sur les côtes orientale et occidentale de l'Afrique. A l'intérieur, après le traité de Méthuen, 1703, recevant de l'Angleterre les objets de première nécessité, et négligeant de plus en plus son agriculture et son industrie, il se plaça dans une dépendance complète, et tomba dans une profonde décadence, d'où Pombal essaya de le tirer violemment. Forcé à deux reprises par Napoléon I^er^, 1801, 1806, de fermer ses ports aux Anglais, le Portugal fut enfin enlevé à la maison de Bragance (27 oct. 1807) par le traité secret de Fontainebleau, où la France, d'accord avec l'Espagne, le partageait en trois, mais qui ne fut jamais exécuté. Occupé aussitôt par les Français, pendant que la cour se retirait au Brésil, il se souleva dès le mois de juin 1808, s'entendit avec l'Espagne, envahie à son tour, fut soutenu par l'Angleterre, et, malgré les efforts des généraux Junot en 1808, Soult en 1809, Masséna en 1810, reconquit son indépendance. Ce ne fut que pour retomber sous l'influence anglaise, plus puissante que jamais. En 1820, fatigué de cet asservissement, las de voir le premier rang passer en quelque sorte à sa colonie du Brésil par l'absence prolongée de la cour, excité par la révolution ultra-libérale qui s'accomplissait alors en Espagne, le Portugal se souleva tout entier à l'imitation d'Oporto (24 août 1820); les Cortès, qui n'avaient pas été convoquées depuis 1697, reparurent; elles calquèrent sur celle des Cortès espagnoles une constitution, qu'à son retour en Europe (févr. 1821), Jean VI, placé entre le radicalisme de l'assemblée et le parti absolutiste de la reine et de son fils Don Miguel (*V.* CHARLOTTE), ne jura à deux reprises, 1821-22, que pour la détruire en 1823, en promettant une charte. Pendant ces agitations, le Brésil s'était détaché de sa métropole, 1822, et le fils du roi, Don Pédro, en était devenu l'empereur. La mort de Jean, la promulgation d'une charte libérale par Don Pédro, qui lui succédait, la cession du trône de Portugal à sa fille Dona Maria, furent, en 1826, le signal de luttes nouvelles : d'abord entre le parti de la jeune reine ou les chartistes et les absolutistes de Don Miguel, qui se fit nommer roi en 1828, et ne quitta le trône

et le pays, 1833-34, que lorsque Don Pédro, après avoir abdiqué aussi la couronne du Brésil, 1831, fut venu rétablir sa fille; puis entre les radicaux, qui, en sept. 1838, parvinrent à remplacer la charte octroyée par une constitution nouvelle, sorte de compromis entre le libéralisme avancé et le radicalisme proprement dit, et les chartistes, qui, en 1842, rétablirent la charte de Don Pédro. L'ordre commençait à se rétablir et la prospérité à renaître sous l'administration du comte de Thomar (Costa-Cabral, ministre dès 1838 et président du conseil depuis 1849), lorsqu'en avril 1851 une révolution militaire, excitée par le maréchal Saldanha, est venue, sous prétexte de réformer la charte de 1826, à laquelle un acte additionnel a été ajouté, relever les septembristes, dont beaucoup, arrivés aux fonctions publiques, sont devenus, avec les chartistes avancés, les appuis du régime actuel. — Un savant portugais, M. Herculano, a publié une histoire de son pays; Schæfer en a fait une en allemand, Hambourg, 1836-40, 2 vol. in-8°, traduite par M. Soulange-Bodin; M. Ferdinand Denis, en français, dans l'*Univers pittoresque*, Paris, 1846, in-8°.

ROIS DE PORTUGAL.

(Une seule dynastie, la maison de Bourgogne.)

1° *Branche directe.*

Henri de Bourgogne, comte en 1094 ou 1095.
Alphonse le Conquérant, comte en 1112, roi en..... 1139
Sanche Ier, le Colonisateur (el Popiador). 1185
Alphonse II, le Gros.. 1211
Sanche II Capello (au capuchon)..... 1223
Alphonse III, régent en 1245, roi en..... 1248
Denis, le Laboureur, le Père de la patrie. 1279
Alphonse IV, le Brave. 1325
Pierre Ier, le Justicier ou le Cruel..... 1357
Ferdinand..... 1367-83

2° *Branche d'Aviz.*

Jean Ier, le Grand, gouverneur et défenseur du royaume en 1383, roi en..... 1385
Edouard 1433
Alphonse V, l'Africain..... 1438
Jean II, le Prince parfait..... 1481
Emmanuel, le Fortuné 1495
Jean III..... 1521
Sébastien..... 1557
Henri, le Cardinal... 1578

3° *Soumission à l'Espagne sous*

Philippe II d'Espagne. 1580
Philippe III..... 1598
Philippe IV.... 1621-1640

4° *Branche de Bragance.*

Jean IV..... 1640
Alphonse VI..... 1656
Pierre II, régent en 1667, roi en..... 1683
Jean V..... 1706
Joseph..... 1750
Maria Ire (avec Pierre III, son époux, jusqu'en 1786)..... 1777
Jean VI, régent en 1799, roi en..... 1816
Pierre IV (Don Pédro), roi le 10 mars 1826, abdique le 2 mai.
Maria II (Dona Maria), reine une 1re fois le 2 mai 1826.
Don Miguel, roi le 30 juin 1828.
Maria II, 2e fois (septembre 1833).
Pierre V, né en 1837, roi en 1853, sous la régence de son père Ferdinand de Saxe-Cobourg-Gotha jusqu'en 1855.
Louis I. (nov. 1861). R.

PORTUGALÈTE, v. d'Espagne (Biscaye), port sur l'Atlantique, prov. et à 11 kil. N.-O. de Bilbao, à laquelle elle sert de port. Vainement assiégée par les carlistes en 1834. Pop. de la commune : 1,525 hab.

PORTUGUESA, riv. du Vénézuéla, naît dans la prov. de Varinas, coule à l'E. et au S.-E., reçoit le Guamare, le Coxède, et se jette dans l'Apure; cours de 400 kil.

PORTULAN (de *port*), nom donné jadis aux cartes marines, indiquant les ports de mer, les fleuves où les navires peuvent stationner, les rumbs des vents, etc. On donne encore maintenant ce nom aux guides dont se servent les pilotes côtiers. Parmi les plus anciens portulans, on cite ceux du Génois P. Visconti, 1318, conservé à Vienne, et de Marino Sanuto, 1320, à Paris.

PORTUMNALES, fête de Portumnus (*V. ce mot*), chez les anc. Romains. On la célébrait le 16 des calendes de Sextilis (17 août).

PORTUMNUS, dieu des ports, chez les anc. Romains. On croit que ce dieu était le même que Mélicerte ou Palémon des Grecs.

PORTUS (François), philologue, né à Candie en 1511, m. en 1581, professa le grec à Modène, Ferrare et Genève. On a de lui : des corrections ou commentaires sur Pindare et les autres lyriques grecs, sur Xénophon, Thucydide et l'Anthologie; des traductions latines des *Hymnes* et des *Lettres* de Synésius, des *Odes* de St Grégoire de Nazianze, etc.

PORTUS (Emile), fils du précédent, né à Ferrare en 1550, m. en 1610, accepta, en 1581, la chaire de grec de Lausanne. En 1592, il fut appelé à l'Académie d'Heidelberg. Il a donné des éditions annotées et corrigées de l'*Iliade*, d'Euripide, Pindare, Aristophane, Thucydide, Xénophon, de la *Rhétorique* d'Aristote; des traductions latines de Thucydide, des *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse, du *Commentaire* de Proclus sur la théologie de Platon, et du *Dictionnaire* de Suidas; des *Notes* sur Onosander; un *Dictionnaire ionien-latin*, avec l'index de tous les mots employés par Hérodote, Francfort, 1603; un *Dictionnaire dorien-latin* pour Théocrite, Moschus, Bion, etc., Ferrare, 1604; un *Lexique de Pindare*, Hanau, 1604. D—R.

PORTUS ABUCINI, v. de Gaule, chez les Séquanes; auj. *Port-sur-Saône.*

PORTUS ALACER, nom latin de PORTALÈGRE.

PORTUS AQUÆ PULCHRÆ, nom latin d'ACAPULCO.

PORTUS CALLE, nom anc. de PORTO.

PORTUS DEORUM ou PORTUS DIVINUS, v. de la Mauritanie Tingitane, sur la Méditerranée, au S.-O. d'Iol; auj. *Arzew* ou *Marsalquivir.*

PORTUS DIVES, nom latin de PORTO-RICO.

PORTUS ERICIS, nom anc. de LERICI.

PORTUS FERRARIUS, nom latin de PORTO-FERRAJO.

PORTUS GRATIÆ, nom latin du HAVRE.

PORTUS HERCULIS COSANI, nom anc. de PORTO-D'ERCOLE.

PORTUS HERCULIS MONÆCI, nom anc. de MONACO.

PORTUS ICCIUS ou ITIUS. *V.* ITIUS.

PORTUS LIBURNICUS, nom latin de LIVOURNE.

PORTUS LONGUS, nom latin de PORTO-LONGONE.

PORTUS LUNÆ, nom latin de SPEZZIA.

PORTUS MAGNUS, v. de la Mauritanie Tingitane, près de Portus Deorum. Auj. *Oran?*

PORTUS MAGNUS, v. d'Hispanie (Bétique); auj. *Almeria.*

PORTUS MAGNUS, nom latin de LA COROGNE et de PORTSMOUTH.

PORTUS MAGONIS, nom anc. de MAHON.

PORTUS TRAJANUS, nom anc. de CIVITA-VECCHIA.

PORTUS VENERIS, nom latin de PORTO-VENÈRE. — v. de la Gaule (Narbonnaise 1re), chez les Sardons; auj. *Port-Vendres.*

PORUS, roi indien, régnait à l'E. de l'Hydaspe. Battu sur les bords de ce fleuve par Alexandre le Grand, 327 av. J.-C., il fut pris et mené devant le vainqueur, qui lui demanda comment il voulait être traité : « En roi, » répondit-il. Alexandre, frappé de la magnanimité de cette réponse, rendit à Porus ses Etats, augmentés encore de ceux d'un autre prince indien.

POSCA, mélange d'eau et de vinaigre formant la boisson du soldat romain. On l'employait aussi en médecine.

POSCHIAVO. *V.* PUSCHLAF.

POSÉGA, v. des États autrichiens (Croatie-Esclavonie), sur l'Orlyava, à 80 kil. S.-E. d'Eszek; 4,850 hab. Ch.-l. du comitat de son nom. Gymnase catholique. Récolte de vins, fruits, tabac; élève de vers à soie. Ruines d'un château fort. Les Impériaux la prirent aux Turcs en 1687. — Le comitat de Posége, entre celui d'Eszek ou Veröes à l'E. et au N., et les Confins militaires de Croatie-Esclavonie à l'O. et au S., a 3,908 kil. carr. de superf., et 108,432 hab. Sol montueux, très-boisé et fertile.

POSEN, en polonais *Poznan*, v. forte des États prussiens, capitale de l'anc. Grande-Pologne, du grand-duché actuel et de la régence de Posen, à 275 kil. E. de Berlin, sur la Wartha, et le chemin de fer de Breslau à Stettin; 46,000 hab., dont 16,000 protestants et 9,000 juifs. Forteresse de premier rang; siége du président supérieur de la province, et de l'archevêque de Gnesne et Posen. Cour supérieure de justice, école des arts et métiers, gymnase, séminaire. Fabriques de draps, toiles, tabac, huile, eaux-de-vie, armes, bijouterie; produits chimiques. Foires aux laines. Belle cathédrale, avec les statues en bronze des rois Miecislas et Boleslas; hôtel-de-ville, avec archives; bibliothèque; beau palais de l'archevêque. — Autrefois ce lieu s'appelait *Stragon;* en 968, Miecislas y réunit les grands du pays, leur persuada de se faire baptiser, et fonda un évêché dépendant de l'archevêque de Magdebourg. En 1122, l'évêque de Posen fut subordonné à l'archevêque de Gnesne; en 1253, le droit allemand y fut introduit. En 1331, Posen résista victorieusement au roi Jean de Bohême. Elle fut prise par les Suédois en 1703, et reprise par les Polonais en 1716. Les Français y entrèrent en 1806, et la paix y fut conclue entre la France et la Saxe. En 1815, Posen, avec toute la province, passa sous la domination prussienne. En 1846, une conspiration, ayant pour but de se séparer de la Prusse, y

fut découverte. Des incendies, en 1764 et 1803, causèrent de grands ravages dans la ville. E. S.

POSEN (Grand-Duché de), prov. des Etats prussiens, entre la Prusse proprement dite au N., le royaume de Pologne à l'E., la Silésie au S., et le Brandebourg à l'O. Superf., 2,942,640 hect.; pop., 1,523,729 hab. Ch.-l., *Posen*. Elle est divisée en 2 régences, Posen et Bromberg. Sol plat et en général fertile. La Wartha, affluent de l'Oder, le traverse du S.-E. au N.-O. Agriculture très-productive; forêts considérables. Industrie des draps, des toiles, du papier et des verreries. — Le grand-duché de Posen appartenait autrefois à la Pologne, et faisait partie de la Grande-Pologne; il formait les palatinats de Posnanie, de Gnesne, et d'Inowraclaw. Au premier démembrement, 1772, le district de la Netze échut à la Prusse; le reste lui fut donné au 2e démembrement, 1793, et le tout, réuni à la région méridionale située entre la Vistule et Varsovie, s'appela, après le 3e démembrement, Prusse méridionale. En 1807, Posen fit partie du grand-duché de Varsovie; en 1815, il tomba sous la domination de la Prusse. En 1848, une insurrection y éclata, et fut réprimée. Le projet de réorganisation nationale, tenté par le gouvernement, échoua devant l'animosité réciproque des populations allemande et polonaise. E. S.

POSEN (Régence de), l'une des 2 divisions administratives du grand-duché de Posen; 1,762,290 hect.; 918,222 hab. Ch.-l. *Posen*.

POSIDÉON, 6e mois de l'année athénienne. Le 1er jour de ce mois, répondant à novembre, était consacré à Neptune, en grec *Poseidéon*.

POSIDIUM PROMONTORIUM, nom anc. du cap Licosa (*V. ce mot*); — cap sur la côte O. de la presqu'île de Pallène, près de Menda; auj. *Possidhi* ou *Cassandrée*.

POSIDONIA, *V.* PÆSTUM.

POSIDONIUS, mécanicien, accompagna Alexandre le Grand en Asie, et inventa la machine nommée hélépole.

POSIDONIUS d'Alexandrie, stoïcien, fut disciple de Zénon de Citium, et vivait par conséquent vers 300 av. J.-C. Les ouvrages que Suidas lui attribue ne sont pas de lui.

POSIDONIUS, philosophe stoïcien, natif d'Apamée en Syrie, et plus tard citoyen de Rhodes, naquit l'an 133 av. J.-C., et mourut l'an 49. Dans sa jeunesse, il suivit les leçons de Panætius à Athènes. Après la mort de son maître, 110 av. J.-C., il voyagea en Espagne, en Italie, en Sicile, en Dalmatie, en Illyrie, puis, vers 102, à Marseille, ensuite dans la Gaule Narbonnaise et en Ligurie. Puis il alla former une école à Rhodes. Il y devint l'un des premiers magistrats, et alla à Rome, comme ambassadeur des Rhodiens, en 84. Cicéron suivit ses leçons à à Rhodes en 76. D'autres illustres Romains, Velleius, Balbus, Cotta, le grand Pompée, s'honorèrent de ses leçons et de son amitié. Il eut des disciples grecs distingués, tels que Phanias, Asclépiodote, et Jason. Il vint une seconde fois à Rome en l'an 49, la même année que sa mort. — Sur la division de la philosophie en physique, morale et dialectique, sur les dieux, les génies, les héros, le destin, la divination, l'âme, le monde, ses embrasements et ses renaissances, la nature ignée et intelligente des astres, etc., sur la morale, sur la dialectique, les doctrines de Posidonius furent, avec quelques nuances particulières, celles de Zénon de Citium et de l'école stoïcienne, et son mérite est de les avoir exposées et défendues. Mais, en astronomie, en météorologie et en géographie mathématique et physique, il eut des doctrines à lui, fruit de ses observations et de ses longs voyages, autant que de ses méditations et de ses calculs. Par une erreur contraire à celle d'Ératosthène, il fit la terre trop petite, en lui attribuant 180,000 stades de circonférence; car ces mesures grecques de la terre diffèrent entre elles réellement, et non, comme on l'a prétendu, par la valeur des stades employés. Il assigna à la région des nuages et des vents une hauteur de plus de 40 stades, à la lune une distance de deux millions de stades, au soleil une distance de 500 millions de stades. Il remarqua que la période diurne et la période mensuelle des marées étaient en rapport avec les positions de la lune, et il traita la question des marées avec d'amples développements. Il fut aussi historien, tacticien, grammairien et épistolographe. Ses ouvrages, perdus, mais dont les titres et des citations plus ou moins étendues nous restent, sont: *Sur les dieux; Sur la divination; Sur le destin; Sur les héros et les génies; Discours physique; Sur le monde; Interprétation du Timée de Platon; Sur le vide; Sur les météores; Eléments de météorologie; Sur la grandeur du soleil; Sur l'Océan; Sur l'âme;* un traité, surtout mathématique, *contre Zénon de Sidon*, philosophe épicurien; *Discours moral; Exhortation, Sur le devoir; Sur les passions; Sur les vertus; Sur le critérium; Histoires*, embrassant, en 49 livres au moins, l'histoire des successeurs d'Alexandre jusqu'au temps de l'auteur; *Vie de Cnéius Pompée; Art de la Tactique; Introduction sur la diction; Lettres.*—*V.* Bake, *Posidonii Rhodii doctrinæ reliquiæ*, Leyde, 1810, in-8°. Les fragments historiques de Posidonius de Rhodes se trouvent, avec ceux de Posidonius d'Olbiopolis, dans le t. III des *Historicorum græcorum fragmenta* de la Bibliothèque des auteurs grecs de MM. Firmin Didot. H. M.

POSIDONIUS, d'Olbiopolis en Scythie, historien et sophiste, est probablement l'auteur d'une continuation, aujourd'hui perdue, de l'*Histoire* de Polybe, en 52 livres. Il avait écrit aussi 4 livres *Sur l'histoire de l'Attique;* un livre *Sur la contrée de Tyriæum* (en Lycaonie); 11 livres *Sur la Libye;* des *Exercices de rhétorique;* des *Arguments pour les discours de Démosthène*, etc. Sur ce Posidonius et sur d'autres, voyez Bake, cité à l'art. précédent. H. M.

POSING, v. de Hongrie, comitat et à 20 kil. N.-E. de Presbourg; 4,500 hab. Bons vins. Exploit. d'antimoine sulfuré aurifère; source sulfureuse et bains.

POSITANO, v. du royaume d'Italie. *V.* PASITANO.

POSNANIE, palatinat de l'anc. royaume de Pologne (Grande-Pologne), à l'O.; ch.-l. *Posen*. Il était divisé en 9 districts : Posen, Koscian, Vehova, Valetch, Friedland, Filehn, Neuhof, Tcharnikov, Krojanki. Au partage de 1772, les 5 derniers et une partie du 4e furent donnés à la Prusse, qui en forma le grand-duché de Posen.

POSONIUM, nom latin de PRESBOURG.

POSPOLITE, ordre en vertu duquel, dans l'ancien royaume de Pologne, tous les citoyens en âge de porter les armes, nobles et roturiers, devaient se rendre en un lieu marqué pour défendre l'État, et servir à leurs frais pendant six semaines. C'était comme un décret de levée en masse.

POSSAGNO, vge des Etats autrichiens (Vénétie), dans la délégation et à 45 kilom. N.-O. de Trévise; 1,500 hab. Patrie de Canova. Près de là, au milieu d'un bois et dans un site sauvage, se trouve l'église de la Trinité, élevée de 1819 à 1830 par Canova et à ses frais; elle est en marbre blanc, et rappelle les temples antiques; le tombeau de Canova y fut placé. Dans le village on montre la maison qu'il habita, changée en une sorte de musée, où sont les modèles en plâtre de toutes ses œuvres.

POSSÉGA. *V.* POSÉGA.

POSSELT (Ernest-Louis), historien et publiciste allemand, né à Durlach (Bade) en 1763, m. en 1804, embrassa avec chaleur le parti de la Révolution française, dont il se fit l'apologiste, et fut lié avec le général Moreau. On a de lui : *Sur les Harangues des illustres Romains, insérées dans les œuvres de leurs historiens*, 1786, in-8°; *Histoire des ligues des princes allemands*, Leipzig, 1787; *Histoire des Allemands*, 1789-90-1805, 3 vol., ouvrage inachevé; *Archives de l'histoire, de la politique et de la géographie ancienne et moderne, surtout de l'Allemagne*, Memmingen, 1790-92, 2 vol.; *Historia de Gustave III, roi de Suède*, Carlsruhe, 1792; *Bellum populi Gallici adversùs Hungariæ Borussiæque reges*, Gœttingue, 1793; *Histoire de Charles XII*, Carlsruhe, 1791; *Almanach de l'histoire moderne*, Tubingue, 1792-1800; *Histoire du procès de Louis XVI*, 2 vol.; *Annales européennes*, 1795-1804; *Dictionnaire de la Révolution française, ou Recueil de notices biographiques*, Nuremberg, 1802, 1 vol., etc. B.

POSSESSION, état d'une personne que l'on croit au pouvoir du démon. Elle diffère de l'*Obsession* : pour l'obsédé, le démon, agissant du dehors, l'effraie par des images terribles; pour le possédé, il agit du dedans, il est maître de son âme.

POSSEVIN (Antoine), jésuite, né à Mantoue en 1534, m. en 1611, entra dans la compagnie de Jésus en 1559. Ses supérieurs, appréciant ses qualités, abrégèrent son noviciat, et l'envoyèrent à la cour du duc de Savoie, en l'autorisant à tenir secrets ses nouveaux liens. Il y garda le titre, qu'il avait porté naguère dans cette cour, de commandeur de Fossan, et obtint d'Emmanuel-Philibert l'admission des Jésuites dans ses Etats, et des mesures sévères contre les Vaudois. Il étendit l'influence de la Société dans le midi de la France et en Normandie. Recteur du collége d'Avignon, puis de celui de Lyon, il devint secrétaire du général de l'ordre en 1573. Chargé de rétablir le catholicisme en Suède, il échoua, 1577, mais fonda dans le Nord des séminaires et des écoles. Il fit conclure entre la Pologne et la Russie, qui avait invoqué Grégoire XIII, la paix de Kieverova-Horca, 1582. De retour à Padoue en 1587, il y écrivit et prêcha. St François de Sales le consultait. La direction du collége de Bologne fut son der-

nier poste. On lui doit : *Moscovia, seu de rebus Moscovitis*, Wilna, 1586, in-8°, un des premiers ouvrages qui aient paru sur la Russie; *Judicium de IV scriptoribus* (Lanoue, Bodin, Mornay, Machiavel), Rome, 1592, in-12; *Bibliotheca selecta de ratione studiorum*, Rome, 1593, et Cologne, 1607, 2 vol. in-fol.; *Apparatus sacer*, Cologne, 1607, 2 vol. in-fol., revue de plus de 6,000 écrivains ecclésiastiques, etc. B.

POSSIDONIUS. *V.* POSIDONIUS.

POSSNECK, v. du duché de Saxe-Meiningen, à 16 kil. E.-N.-E. de Saalfeld; 3,600 hab.

POSTDAM. *V.* POTSDAM.

POSTE, administration publique pour transporter les voyageurs et les dépêches. Son nom vint de ce que les chevaux furent placés (*positi*) en certains lieux marqués. Ce mode de communication fut connu de plusieurs peuples de l'antiquité; chez les Romains, Auguste l'établit dans tout l'Empire; on le perfectionna dans l'empire de Byzance; il périt lors de l'invasion des Barbares; Charlemagne le fit revivre, puis il tomba en désuétude sous ses successeurs. Louis XI réinstitua les postes, par un édit de 1464; il fit établir, sur tous les grands chemins du royaume, de 4 lieues en 4 lieues, des dépôts de 4 ou 5 chevaux au moins, propres à la course, et, à la tête de chaque dépôt, « un maître tenant les chevaux courants pour le service du roi. » Nul ne pouvait user de ces chevaux sans une permission du *grand-maître des coureurs de France*, et l'on payait 10 sols par poste. — Vers 1550, on permit aux particuliers de se servir de la poste, en payant 20 sols par cheval; elle devint un service public, mais dont le roi avait le monopole. Les charges de maîtres de postes étaient des offices, transmissibles par héritage; en 1673 les offices furent supprimés, les maîtres furent nommés par le surintendant des postes, et, en 1692, directement par le roi. A la Révolution, la loi du 27 août 1790 conserva le monopole des postes à l'Etat, pour le transport des dépêches, mais l'abolit pour celui des voyageurs : il fut permis aux citoyens d'établir aussi des voitures publiques pour ce dernier service. Néanmoins la poste aux chevaux resta encore assez importante jusqu'à l'établissement des chemins de fer (*V. ce mot*), qui a fini, peu à peu, par la miner tout à fait. Auj. il n'y a plus que des postes insignifiantes, dans des localités que n'approchent pas les voies de fer. Cependant, en 1856, on comptait encore 1,804 maîtres de postes.

Poste aux lettres. Elle était une des attributions de la poste aux chevaux, mais seulement pour le service du roi. Henri III créa, en 1576, des messagers royaux, qui prenaient les paquets des particuliers; mais ce service était accidentel, et se réglait sur les besoins du roi. En 1627, des courriers, partant à jours fixes, furent institués; plus tard, une ordonnance royale arrêta un tarif de transport, dont les courriers royaux avaient jusqu'alors arbitrairement fixé le prix. En 1673, la taxation fut établie d'après les distances parcourues. La loi du 15 mars 1827 régla la taxe, pour une lettre du poids de 7 gramm. 1/2, à 2 décimes par 40 kilom.; à 3 décimes pour 80; à 9 décimes pour 600, etc. Tout excédant de poids était taxé à 1/2 port en sus par 5 grammes. Voici les taxes sur divers points importants : Bourges, Tours, Lille, 50 c.; Moulins, 60 c.; Lyon, Nantes, Strasbourg, 70 c.; Bordeaux, Grenoble, 80 c.; Toulouse, Montpellier, Nîmes, 90 c.; Marseille, Perpignan, 1 fr., etc. Dans la banlieue de Paris, la lettre payait 20 c. La loi du 24 août 1848 a fixé, à partir de 1849, une taxe unique de 20 c. pour les lettres circulant de bureau à bureau sur le territoire de la France, et du poids de 7 gramm. 1/2; en 1862, ce poids a été porté à 10 grammes. De 1849 date la création des timbres-poste pour l'affranchissement. Une loi de mai 1850 éleva la taxe à 25 c.; une autre loi du 20 mai 1854 réduisit à 20 c. la taxe de toute lettre affranchie, et l'éleva à 30 c. pour la lettre non affranchie. Depuis les nouvelles lois, le nombre des lettres transportées, qui était, en 1847, de 126,480,000, a toujours été croissant; il fut, en 1855, de 233,517,000; en 1856, de 252,014,800; en 1864, de 298,000,000. La distribution est effectuée, dans les départements, par plus de 5,000 bureaux de diverse importance et de différents titres. — La poste aux lettres a aussi le privilége du transport des journaux et des imprimés expédiés sous bandes, sans enveloppe. Son tarif, qui fut pendant longtemps de 4 centimes par journal imprimé sur une double feuille gr. in-fol., et de 5 cent. par feuille d'impression ordinairement de 16 pages in-8°, a été changé par la loi du 25 juin 1856, qui taxe maintenant suivant le poids : 4 cent. pour les journaux politiques pesant 40 grammes, 2 cent. pour tous les autres recueils non politiques ne pesant pas plus de 20 grammes, et 1 cent. pour chaque 5 grammes au-dessus de ce poids. — Les postes rapportaient au Trésor royal en 1773, 6,000,000 de liv.; en 1788, 12,000,000. Les recettes furent, en 1855, de 54,040,756 fr.; et les dépenses, de 36,043,269 fr.; produit net, 17,997,487 fr. En 1861, les recettes ont été de 66,781,363 fr.; les dépenses, de 42,748,373; le produit net, de 24,032,990 fr. Le nombre total des agents de la poste, y compris la petite poste, est de plus de 15,000.

Petite poste. On donna ce nom pendant longtemps, et on le donne encore par habitude au service de distribution des lettres dans l'intérieur de Paris. Elle fut instituée en 1653, et son organisation a été perfectionnée, vers le milieu du XVIII^e^ siècle, sur un plan de Chamousset (*V. ce nom*). Depuis, elle a reçu de nombreuses améliorations, notamment pour multiplier et hâter les distributions. Auj. (1863), il y en a 7 par jour, opérées par 107 facteurs, qui ramassent les lettres de 358 boîtes répandues dans les divers quartiers. Les distributions commencent à 7 heures du matin en toute saison, et finissent à 7 heures du soir. En 1837, l'administration a établi un service de 9 omnibus, qui partent 7 fois par jour du bureau central, et transportent les facteurs jusqu'à l'extrémité de la circonscription de chaque arrondissement postal. La loi du 7 mai 1853 a réduit la taxe de toute lettre circulant dans Paris, enceinte des fortifications, et ne pesant pas plus de 15 grammes, à 15 c., et quand elle est affranchie, à 10 c. Cette loi s'applique à toutes les communes de France.

POSTEL (Guillaume), né en 1510 à Barenton (Manche), m. en 1581, fut d'abord maître d'école, entra ensuite comme domestique au collége Sainte-Barbe à Paris, où il apprit sans maître le grec et l'hébreu, et fut envoyé par François I^er^ en Orient, d'où il rapporta des manuscrits précieux; il devint, en 1539, professeur de mathématiques et de langues orientales au Collége de France. Sa tête s'étant troublée, il se persuada que Dieu l'appelait à réunir tous les hommes, par la parole ou par le glaive, sous l'autorité du pape et du roi de France, se rendit en Italie, 1543, dans l'espoir que les Jésuites le seconderaient, et fut admis dans leur société; mais, bientôt exclu, il alla à Venise, où une femme aussi folle que lui, *la mère Jeanne*, acheva de l'égarer. Poursuivi par l'Inquisition, relâché comme insensé, il erra quelque temps, revint à Paris en 1562, fit une rétractation de ses erreurs en 1564, et se retira au monastère de St-Martin-des-Champs. De tous ses ouvrages, on ne cite plus que les *Très-Merveilleuses histoires des femmes*, 1553, fruit de ses visions; 4 livres *de Orbis terrarum concordiâ*, Bâle, 1544, in-fol., qu'on regarde comme le plus raisonnable; *Linguarum duodecim characteribus differentium alphabetum*, Paris, 1538, in-4°, le 1^er^ essai connu de grammaire comparée; *Concordance de l'Alcoran et des Evangiles*, 1543. B.

POSTENY. *V.* PISCHTIAN.

POSTLIMINIE, *Postliminium*, droit des anc. citoyens Romains, consistant à pouvoir reprendre son droit de cité, par un simple retour chez soi, proprement, derrière son seuil, quand on avait perdu ce droit par un cas de force majeure non légale, tel que l'absence pendant un esclavage comme prisonnier de guerre, ou par suite d'un exil volontaire pour fuir une condamnation capitale. C. D—r.

POSTPOLITE en polonais *rech-pospolita*, la république), mot désignant, dans l'anc. royaume de Pologne, toute la noblesse marchant à cheval, ayant droit d'élection et de *liberum veto*, parce que c'était elle qui composait proprement l'Etat.

POSTUME ou POSTHUME, *Marcus Cassianus Latinius Postumus*, l'un des tyrans qui se disputèrent l'empire romain du temps de Gallien, se fit proclamer empereur par les légions de la Gaule qu'il commandait, en 257, ordonna à Cologne la mort de Saloninus, fils de Gallien, refoula les Germains au-delà du Rhin, étendit encore son autorité sur une partie de l'Espagne, défit et tua son lieutenant Lælius, qui avait pris la pourpre à Mayence, mais, pour avoir refusé à ses soldats le pillage de cette ville, fut égorgé par eux, en 267. Son fils, Postume le Jeune, périt avec lui. B.

POSTUMIUS ou POSTHUMIUS (Aulus), consul romain et bientôt dictateur, l'an 257 de Rome, 496 av. J.-C., remporta sur les Latins, alliés des Tarquins, près du lac Régille, une célèbre victoire, qui lui valut les honneurs du triomphe, et le surnom de *Regillensis*, que portèrent aussi ses descendants.

POSTUMIUS ALBINUS REGILLENSIS (Spurius), consul l'an 432 de Rome, 321 av. J.-C., se laissa enfermer par les Samnites dans le défilé des Fourches Caudines, et fut contraint de conclure un traité honteux, et de passer sous le joug avec son armée. Le sénat, sur sa demande, refusa

de ratifier le traité, et il alla se livrer au général ennemi, Pontius Hérennius, qui lui rendit la liberté.

POSTUMIUS ALBINUS (Lucius), consul l'an 454 de Rome, 229 av. J.-C., réduisit Teuta, reine d'Illyrie, à demander la paix. Plus tard, envoyé contre les Boïens, il perdit une bataille et la vie dans la forêt Latina.

POSTUMIUS ALBINUS (Spurius), consul l'an 643 de Rome, 110 av. J.-C., fut envoyé contre Jugurtha, et se laissa corrompre par l'or de ce prince. — Son frère, Aulus, cerné par les Numides, passa sous le joug.

POT (Philippe), filleul et favori de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, né en 1428, m. en 1494, fut chargé de diverses missions par son maître, s'attacha, après la mort de Charles le Téméraire, au roi Louis XI, qui le fit son 1er conseiller et son chambellan, puis grand-sénéchal de Bourgogne. Son éloquence le fit appeler *la Bouche de Cicéron*, et il joua un rôle important aux Etats-Généraux de 1484. B.

POT, anc. mesure française de capacité pour les liquides, valant généralement 2 pintes, ou 1 litre 83 centilitres. Le pot variait néanmoins de 0 litre 98 à 2 litres 12.

POT, espèce de casque d'infanterie, qui ne couvrait que le haut de la tête. Il était encore en usage dans les armées françaises au temps de Louis XIV.

POTAMON d'Alexandrie, philosophe éclectique, contemporain d'Auguste selon les uns, vivait au IIe siècle selon les autres. Il donna le premier à l'éclectisme philosophique une forme régulière, en choisissant dans chaque secte ce qui lui semblait le meilleur. Il reconnut deux critérium, dont l'un résidait dans la faculté qui juge (l'*Hégémonique*), et l'autre, dans les perceptions qui servent de moyens ou d'instruments pour les connaissances. Sa métaphysique reposait sur la distinction de quatre principes : la matière, la cause efficiente, la qualité, et le lieu. Sa morale, en rapportant les actions à la vertu, n'excluait ni les biens extérieurs, ni les jouissances physiques, et corrigeait ainsi ce qu'il y avait d'exagéré dans le stoïcisme. Cette doctrine eut beaucoup de prosélytes à Rome, comme en Grèce et dans Alexandrie. *V.* Gloeckner, *de Potamonis philosophia eclectica*, Leipzig, 1745, in-4°. A. G.

POTAMON (Saint), évêque d'Héraclée en Egypte, eut l'œil droit crevé dans la persécution de Maximin Daïa, assista au concile de Nicée en 325, défendit St Athanase à celui de Tyr en 1335, et fut tué à coups de bâton par les Ariens en 342. Fête, le 18 mai.

POTEMKIN (Grégoire-Alexandrowitch), que l'on prononce *Patiomkine*, le plus illustre des favoris de la tzarine Catherine II, né en 1736 près de Smolensk, d'une anc. famille polonaise, m. en 1791, obtint, fort jeune encore, le grade d'enseigne dans les gardes à cheval. Lors de l'avénement de Catherine au trône, il se fit remarquer de cette princesse, qui le nomma colonel, et gentilhomme de la chambre, et l'admit dans son intimité. Employé, sous les ordres de Romanzoff, dans la guerre contre les Turcs, il mérita le grade de lieutenant-général; il gagna l'entière confiance de sa souveraine en montrant pour elle une admiration passionnée, devint son favori déclaré, et prit une grande influence dans les affaires de l'Etat : il provoqua le partage de la Pologne, et prépara la conquête de la Crimée, qu'il accomplit au prix des violences les plus sanguinaires. Pour en assurer la possession, il créa l'armée la plus importante que la Russie avait eue jusqu'alors, décida Catherine à venir visiter sa nouvelle conquête, et déploya, pendant ce voyage, des prodiges de flatterie, pour faire croire à la tzarine qu'elle avait acquis une province couverte de riches villages, et une population empressée de vivre sous son sceptre. Potemkin, qui aspirait à chasser les Turcs d'Europe, provoqua une nouvelle guerre, 1787, pendant laquelle, à la tête de la principale armée, il emporta d'assaut Oczakoff. Cependant la Turquie, ayant encore perdu Bender, souhaitait la paix; Catherine, dont les finances étaient épuisées, la désirait aussi : mais Potemkin, qui voulait conquérir Constantinople, s'opposait à ce que l'on traitât. Voyant ses vues contrariées, il part pour St-Pétersbourg, comptant, par sa présence, amener la tzarine à son opinion. Catherine profite de ce voyage, et envoie secrètement des pleins pouvoirs au prince Repnin, lieutenant de son favori, qui bat les Turcs, et leur dicte une paix dont il signe les préliminaires. Potemkin l'apprend, repart aussitôt, accable Repnin de reproches furieux, jure de détruire son ouvrage, et, par un motif que l'on ignore, se met en route pour Nicolaïef. Avant d'y arriver, il est subitement saisi d'un violent mal, et meurt peu d'heures après. Potemkin était un homme superbe, remarquable par la noblesse et la beauté de sa figure. Ces avantages commencèrent sa fortune. Les uns n'ont vu en lui qu'un homme médiocre, un courtisan heureux, dépourvu des qualités du militaire et de l'homme d'Etat; d'autres le jugent comme un homme de génie, qui fit ou prépara une partie des grandes choses qui ont illustré le règne de Catherine : cette dernière opinion, un peu exagérée, paraît néanmoins la plus vraisemblable. Deux faits prouvent sa haute intelligence : l'ascendant qu'il exerça sur l'esprit éclairé et ferme de sa bienfaitrice, et la faveur qu'elle lui conserva jusqu'à la fin, bien que ce favori lui montrât un orgueil outré, dont elle eut plus d'une fois à se plaindre. Catherine ne l'avait pas seulement comblé d'honneurs et de puissance, mais aussi de richesses, car il laissa une fortune évaluée à 175 millions de francs.

POTENCE, instrument de pendaison, différent du gibet, en ce que ce dernier ne servait qu'à accrocher les corps des suppliciés. Il était réservé aux bourgeois et manants. Le droit de dresser une potence était, au moyen âge, une marque de souveraineté (*potentia*). Le supplice de la potence fut aboli en France en 1790.

POTENZA, anc. *Potentia*, v. du roy. d'Italie, anc. ch.-l. de la Basilicate, et auj. de la province de son nom, à 143 kil. E. de Naples; 12,789 hab. Evêché. Cour criminelle de la province, et tribunal civil. — Une autre Potenza est située dans le royaume d'Italie (province de Macerata), près de Lorette.

POTHIER (Robert-Joseph), illustre jurisconsulte, né à Orléans en 1699, d'une famille de robe, m. en 1772, fut conseiller au Châtelet de sa ville natale, 1720, puis au présidial, et professeur de droit français à l'Université d'Orléans, 1749. Désintéressé, austère, modeste, d'une piété vive et sincère, d'une charité inépuisable, il encourageait ses élèves par des récompenses honorifiques ou des secours pécuniaires, leur faisait des conférences dans sa maison, apportait dans l'examen des affaires la patience la plus minutieuse, et donnait à tout le monde les plus précieuses consultations. Dans ses ouvrages, il a constamment recherché le bon et le juste; c'est des lois divines et naturelles qu'il fait dériver toute législation : on peut dire de lui qu'il est moraliste en même temps que jurisconsulte. Il fut magistrat intègre et professeur éminent. On a de lui : *Pandectæ Justinianeæ in novum ordinem digestæ*, Paris et Chartres, 1748-49-52, 3 vol. in-fol., Lyon, 1782, 3 vol. in-fol., et, avec traduction française par Bréard-Neuville, Paris, 1818-24, 24 vol. in-8° : Pothier a classé méthodiquement tous les textes du Digeste, entassés pêle-mêle dans l'ouvrage original; il a éclairci les décisions contradictoires par de savantes notes, et l'ensemble par des paratitles qui facilitent les recherches et l'étude. Ce travail, auquel il consacra 12 années consécutives, a rendu un éminent service à la science du droit; et partout, même à l'étranger, le Digeste n'est plus imprimé que dans la classification que lui a donnée Pothier; *Coutumes d'Orléans*, avec notes, 1760, 3 vol. in-12, et 1762, 1 vol. in-4°; *Traité des obligations*, 1761, 2 vol. in-12, et, avec augmentations, 1764, 2 vol. in-12, etc. Ses *Œuvres* ont été publiées par Siffrein, Paris, 1820-24, 20 vol. in-8°; par Dupin aîné, 1825, 11 vol. in-8°; par Rogron et Firbach, 1826, gr. in-8°; par Bugnet, 1845-47, 11 vol. in-8°. Les ouvrages de Pothier sont remarquables par la science exacte et profonde, et la justesse du raisonnement. Ils ont beaucoup servi aux rédacteurs de nos Codes modernes, qui les ont quelquefois copiés textuellement, surtout dans le Code civil. B.

POTHIÈRES, vge (Côte-d'Or), arr. et à 12 kil. N.-O. de Châtillon-sur-Seine; 477 hab. Avait une célèbre abbaye de Bénédictins, sous la juridiction immédiate du pape, et que consacra le pape Jean VIII en 878.

POTHIN ou PHOTIN, eunuque qui gouverna l'Egypte pendant la minorité de Ptolémée XII Dionysos, dont il avait été le maître, fut un des auteurs du meurtre de Pompée, en 48 av. J.-C., et périt par ordre de César, contre qui il avait excité un soulèvement dans Alexandrie, en 47.

POTHIN (Saint), né vers l'an 87, apôtre des Gaules, 1er évêque de Lyon sous Marc-Aurèle, fut martyrisé à l'âge de 90 ans; beaucoup d'autres chrétiens, connus sous le nom de *martyrs de Lyon*, souffrirent le martyre avec lui. Leur fête se célèbre le 2 juin.

POTI, v. forte de la Russie d'Asie (Koutaïs), port peu sûr à l'embouchure du Rioni, à 4 kil. de la mer Noire. Les Turcs le cédèrent aux Russes en 1829. 1,500 hab. Commerce de transit.

POTIDÉE, *Potidæa*, v. grecque, fondée par les Corinthiens sur l'isthme qui rattache la presqu'île de Pallène à la Chalcidique, fut prise par Xerxès lors de son invasion en Grèce. S'étant révoltée après Salamine, elle fut en vain

attaquée par le général persan Artabaze; le flux de la mer la sauva, en noyant le camp des Perses. Elle était devenue l'alliée et la tributaire d'Athènes, qui, craignant, au commencement de la guerre du Péloponèse, que les Potidéates ne se soulevassent à la sollicitation des Corinthiens, leur ordonna de démolir leurs murailles, de donner des otages, et de renvoyer les *Epidémiurges* que Corinthe leur envoyait tous les ans. Potidée ayant refusé, et s'étant déclarée pour les Péloponésiens, fut assiégée par une armée athénienne, 432, et prise après plus de deux ans de siége, 429. On y envoya une colonie athénienne. Elle fut prise par Philippe, qui la détruisit et donna son territoire aux Olynthiens, pour le leur reprendre peu après. Cassandre, roi de Macédoine, la rétablit, et lui donna son nom. C'est auj. *Pinaka*. C. P.

POTIER DE BLANCMESNIL (Nicolas), né à Paris en 1541, m. en 1635, président au parlement de Paris, demeura fidèle à Henri IV, fut condamné à mort par les Ligueurs, échappa par l'intervention de Mayenne, et devint plus tard chancelier de Marie de Médicis.

POTIER DE GESVRES (Louis), frère du précédent, fut secrétaire des finances en 1567, secrétaire du conseil en 1578, secrétaire d'Etat en 1589, contribua beaucoup à réconcilier Henri III avec Henri de Navarre, rendit de grands services à ce dernier, fut un des juges de Biron, et mourut en 1630.

POTIER DE NOVION (Nicolas), de la même famille que les précédents, né en 1618, m. en 1693, fut conseiller au parlement en 1637, puis président en 1645, soutint les droits de sa compagnie contre la Cour; proposa d'appliquer à Mazarin un arrêt qui interdisait, sous peine de mort, le ministère à tout étranger. Il se réconcilia plus tard avec le cardinal, présida les *Grands jours* de Clermont, 1665-66, devint 1er président en 1678, mais fut contraint de donner sa démission pour abus d'autorité, en 1689. Il était de l'Académie Française. *V.* P. Clément, *Portraits historiques*, Paris, 1855, 1 vol. in-8°.

POTIER (Charles), célèbre acteur comique, de la même famille que les précédents, né à Paris en 1775, m. en 1838, débuta à 20 ans, joua d'abord les premiers comiques, puis vint à Paris en 1809, au théâtre des Variétés, où il fit sa réputation, dans le genre du vaudeville. Il y joua toujours les comiques, avec beaucoup de souplesse, de goût, d'originalité, et de naturel. Parmi une foule de rôles qu'il créa, on cite *le Ci-devant jeune homme*, *le Solliciteur*, *le Bénéficiaire*, etc. Il passa, en 1817, au théâtre de la Porte-St-Martin, où il joua avec le plus grand succès *les Petites Danaïdes*, et *le Bourguemestre de Saardam*, revint aux Variétés en 1824, et prit sa retraite en 1827.

POTITIENS et PINARIENS, *Potitii* et *Pinarii*, flamines d'Hercule à Rome, desservant l'autel Maxime qui lui était consacré dans le Forum Boarium. Ils avaient été institués par le roi Evandre, et devaient conserver ce culte à perpétuité dans leurs familles. Après quatre siècles et demi, leurs descendants l'ayant confié à des esclaves publics, moururent tous dans l'année.

POTNIES, v. de Béotie, près de Thèbes. Il s'y trouvait un bois où l'on adorait les Bacchantes sous le nom de *Potniades*, et une fontaine dont l'eau avait la propriété de rendre furieux les animaux qui en buvaient.

POTOCKI (Stanislas-Félix, comte), noble polonais, né en 1750, m. en 1805, embrassa le parti de la Saxe lors des troubles qui désolèrent son pays, se retira ensuite en Gallicie, fit bâtir plusieurs villages en Ukraine, fut rappelé à Varsovie, nommé grand-maître de l'artillerie, et jouit d'une grande popularité. Sa fidélité ayant été soupçonnée à la cour, il s'éloigna de nouveau, et prit du service dans l'armée russe. En 1792, il rédigea le manifeste de Targovice, auquel Stanislas-Auguste accéda, et dont le partage de la Pologne fut la suite. Nommé maréchal de la Diète convoquée sous l'influence russe, il fut proscrit lors de la révolution de 1794, se retira en Amérique, puis redemanda du service à Catherine II, qui le nomma lieutenant-général. B.

POTOCKI (Ignace, comte), cousin du précédent, né en 1751, m. en 1809, fut membre de la commission de l'instruction publique en Pologne, réforma les modes d'enseignement, et traduisit lui-même en polonais la *Logique* de Condillac. Ardent patriote et ennemi des Russes, il fut persécuté, privé de ses biens et dignités, et contraint de se retirer en Saxe. Il revint lors de la révolution de 1794, fut chargé d'organiser le gouvernement à Varsovie, et se réserva le ministère des affaires étrangères. Captif des Russes à la prise de Varsovie, enfermé à Schlusselbourg, il recouvra la liberté à la mort de Catherine II, 1796, subit encore quelques mois de détention à Cracovie en 1798, et acheva obscurément sa vie au milieu de ses propriétés. B.

POTOCKI (Stanislas, comte), de la famille des précédents, né à Varsovie en 1757, m. en 1821, fut nonce aux Diètes de 1776, 1786 et 1788, quitta la Pologne après le démembrement de 1793, fut arrêté à Carlsbad lors de l'insurrection de Kosciuszko, subit une captivité de 8 mois à Josephstadt, et, quand fut créé le grand-duché de Varsovie, devint sénateur-palatin, chef du conseil d'Etat et des ministres. Plus tard, il eut le ministère des cultes et de l'instruction, et la présidence du sénat en 1818. Il consacra sa fortune à encourager les lettres, les sciences et les arts, forma, dans son habitation de Willanow, près de Varsovie, une belle collection de tableaux, de vases étrusques et d'estampes, et écrivit, entre autres ouvrages: *De l'éloquence et du style*, Varsovie, 1815, 4 vol.; *Voyage à Ciemnogrod*, 4 vol., roman satirique; une traduction polonaise du grand travail de Winckelmann sur l'art antique. B.

POTOCKI (Jean), historien, né en 1761, m. en 1816, étudia les langues orientales, et visita tous les pays habités par les Slaves depuis la Poméranie jusqu'à Kiakhta. On lui doit: *Voyage en Turquie et en Egypte*, Varsovie, 1788; *Essai sur l'histoire universelle et Recherches sur la Sarmatie*, 1789, 4 vol.; *Histoire primitive des peuples de la Russie*, St-Pétersbourg, 1802.

POTOCKI (Iles), archipel de la mer Jaune, appartenant à la Chine, et s'étendant près de la côte S. de la province de Schin-king, entre 39° et 40° lat. N., 120° et 121° long. E. On compte environ 20 îles.

POTOMAC, fleuve des Etats-Unis, formé, sur la limite des Etats de Maryland et de Virginie, par la réunion de deux cours d'eau qui viennent des monts Alléghany; cours de 590 kil., à l'E. et au S.-E., par Georgetown, Washington et Alexandria; embouchure de 12 kil. de large, dans la baie de Chesapeake, entre les caps Lookout et Smith. La navigation, gênée par quelques chutes, est possible sur 250 kil. pour bâtiments de toute grandeur.

POTOSI, v. du Haut-Pérou ou Bolivie, ch.-l. du département de son nom, sur le versant N. du Cerro de Potosi, à 100 kil. S.-O. de Chuquisaca, par 19° 35' 18" lat. S. et 67° 54' 39" long. O.; 22,850 hab. (150,000 au XVIIe siècle). Ville triste, avec un climat variable et un air très-subtil, à cause de son élévation (4,166 mètr. au-dessus du niveau de la mer). Le mont Cerro de Potosi, sur lequel elle est bâtie, possède les plus riches mines d'argent du monde; elles ont fourni, selon M. de Humboldt, depuis la découverte jusqu'en 1789, un total de 107,736,299 marcs d'argent. On y compte plus de 5,000 ouvertures; mais quelques-unes sont seules maintenant en exploitation. — Le dép. de Potosi, entre ceux de Chuquisaca et de Tarija à l'E., d'Oruro et de Cochabamba au N., la confédération de la Plata au S., et la prov. d'Atacama à l'O., a 800 kil. sur 750, et 281,229 hab. Sol montagneux et stérile, mais riche par ses mines à l'O., fertile dans les autres parties.

POTOSI, v. des Etats-Unis (Wisconsin), ch.-l. du comté de Washington. Près de là sont de riches mines de plomb, qui en fournissent annuellement plus de 500,000 kilog.

POTOSI (SAN-LUIS DE), v. du Mexique, ch.-l. d'une division militaire et d'un départ. de son nom, à 300 kil. N.-N.-O. de Mexico, par 22° 2' lat. N., et 103° 15' long. O.; 12,000 hab., 60,000 avec ses vastes faubourgs. Collége. Evêché. Commerce de transit. Sellerie, corderie. Riches mines d'argent aux environs. — Le dép. de Potosi, entre ceux de Zacatecas et d'Aguas-Calientes à l'O., de Guanaxuato et de Queretaro au S., de Vera-Cruz et de Tamaulipas à l'E., de Nouveau-Léon et de Cohahuila au N., a 400,000 hab. L'Etat de Potosi, sous la domination espagnole, comprenait, en outre, le Cohahuila, le Texas, etc.

POTSDAM, v. forte des Etats prussiens (province de Brandebourg), ch.-l. de la régence et du cercle de son nom, sur la Havel, à 30 kil. S.-O. de Berlin; par 52° 24' 45" lat. N., et 10° 44' 46" long. E.; 40,600 hab. Seconde résidence royale; évêché évangélique. Cour des comptes du royaume; tribunaux. Ecoles des cadets, de sous-officiers, d'orphelins militaires, d'arts et métiers, d'horticulture; gymnase; société économique de la Marche, société des arts de la paix; bibliothèque, collections d'histoire naturelle. Potsdam, le Versailles de la Prusse, divisé par un canal en ville vieille et ville neuve, renferme, dans ses murs et aux environs, de nombreux et remarquables édifices: le château royal, bâti de 1660 à 1701; le Nouveau Palais, construit de 1763 à 1769; celui de Marbre, élevé de 1786 à 1794; les châteaux de Sans-Souci, de Paretz, de l'Ile des Paons, de Charlottenhoff, etc.; l'église de la Garnison, où est le tombeau du Grand Frédéric; la maison de ville, l'école des cadets, les églises Saint-Nicolas, de la

Paix, etc. Manufacture royale d'armes; raffineries de sucre; fabr. d'étoffes, rubans, toiles cirées, quincaillerie, tabac, etc. Patrie de C.-G. de Humboldt. Potsdam n'était qu'un village de pêcheurs au commencement du XVIIIe siècle. L'électeur Frédéric-Guillaume y bâtit le grand château, 1660-73. Le roi Frédéric-Guillaume Ier l'entoura de murs, et Frédéric II l'embellit de monuments.—La régence de Potsdam, formée des parties N. et O. de la province de Brandebourg, et entourant le gouvernement de Berlin, a 2,097,180 hectares, et 933,700 hab. Elle est divisée en 14 cercles. Sol peu fertile.

POTSDAM, v. des Etats-Unis (New-York), ch.-l. du comté de Saint-Laurent, à 240 kil. N.-N.-O. d'Albany; 4,500 hab.

POTT (Jean-Henri), chimiste et médecin, né en 1692 à Halberstadt, m. en 1777, pratiqua son art dans sa ville natale et à Halle, fut professeur de chimie au collége médico-chirurgical de Berlin, fit des expériences nombreuses pour connaître les effets que la chaleur exerce sur un grand nombre de terres ou de pierres; ses recherches ne se recommandent ni par la précision des expériences ni par l'exactitude de ses vues. Il améliora le procédé pour la rectification de l'éther sulfurique. Ses principaux ouvrages sont : *Exercitationes chymicæ, de sulphuribus metallorum, de auri pigmento*, etc., Berlin, 1738, in-4°; *Observationum et animadversionum chymicarum collectio*, ibid., 1730-41, 2 vol. in-4°; *Animadversiones physico-chemicæ circa varias hypotheses et experimenta Elleri*, ibid., 1756, in-4°.

POTT (Percival), célèbre chirurgien, né à Londres en 1713, m. en 1788, fut un des plus grands praticiens de l'Angleterre. Les tumeurs avec ramollissement des os, le cancer du scrotum, la paralysie des membres inférieurs dans les maladies du rachis, sont autant de sujets auxquels il a apporté une vive lumière; il a attaché son nom à la carie des vertèbres, qu'on appelle *mal de Pott*. Il perfectionna le traitement des fractures. On lui doit des remarques intéressantes sur les hernies, les plaies de tête, la fistule lacrymale, l'hydrocèle, la cataracte, les amputations des membres, etc. Ses *Œuvres chirurgicales*, réunies en 1790, 3 vol. in-8°, ont été traduites en français, Paris, 1792, 3 vol. in-8°.

POTTENDORF, v. des Etats autrichiens (Basse-Autriche), à 32 kil. S. de Vienne; 3,000 hab. Filature de coton. Château des princes Esterhazy.

POTTENSTEIN ou BODENSTEIN, brg de la Basse-Autriche), à 28 kil. S.-O. de Vienne; 850 hab. Usine à cuivre considérable, dans une anc. manufacture d'armes blanches; fabr. de poix et térébenthine.

POTTER (Paul), peintre d'animaux, né à Enkhuyzen (Hollande) en 1625, m. en 1654, descendait, par sa mère, de l'illustre famille des Egmont. Son père, artiste insignifiant, fut son seul maître, et ne put guère lui enseigner que les éléments de la peinture. Il se forma tout seul, par l'étude des objets réels, et cette méthode le conduisit à une haute perfection. Il est vrai qu'à force de vouloir copier la nature avec exactitude, il est tombé dans la sécheresse; néanmoins nul n'a saisi aussi bien que lui l'expression et la physionomie des bœufs, des vaches et des moutons. Les fonds de ses tableaux sont exécutés aussi avec infiniment de soin, et composés avec beaucoup d'art. Peu d'hommes ont été aussi laborieux: il assistait au lever, au coucher du soleil, travaillait tout le jour à la peinture, et, le soir, gravait à l'eau-forte, ou dessinait. Ses gravures et ses dessins sont fort recherchés. Son chef-d'œuvre en peinture se voit au musée de La Haye: c'est un jeune taureau de grandeur naturelle, près d'une vache accroupie. Le Louvre possède de lui deux morceaux, le musée d'Amsterdam en renferme quatre. Paul Potter a gravé 18 sujets à l'eau-forte avec une rare habileté. A. M.

POTTER (Jean), théologien et antiquaire, né en 1674 à Wakefield (York), m. à Lambeth en 1747, fut professeur de théologie à Oxford, puis archevêque de Cantorbéry. On lui doit : de bonnes éditions de *Lycophron*, Oxford, 1697 et 1702, in-fol., et de *Clément d'Alexandrie*, grec-latin, ibid., 1715, 2 vol. in-fol.; *Archæologia græca*, ibid., 1698-99, 2 vol. in-8°, en anglais, ouvrage souvent réimprimé, et dont Gronovius a inséré une trad. latine dans son *Thesaurus*; il y en a aussi une traduction allemande, augmentée d'un 3e volume; *The theological works*, ibid., 1753, 3 vol. in-8°. B.

POTTER (Robert), helléniste et poëte anglais, né en 1721, m. en 1804, a donné des traductions estimées d'*Eschyle*, 1777, 2 vol. in-8°; d'*Euripide*, 1781 et 1814, 2 vol. in-8°, et de *Sophocle*, 1788.

POTTSVILL, v. des Etats-Unis (Pensylvanie), comté de Schuylkill, à 150 kil. N.-O. de Philadelphie; 12,000 hab. Exploitation importante de houille et de minerai de fer. Construction de machines, filatures de laine, fabriques de tapis; brasseries, tanneries, etc. Cette ville fut fondée vers 1835; on en fit le centre de l'exploitation des mines du bassin supérieur de la Schuylkill.

POUANCÉ, ch.-l. de canton (Maine-et-Loire), arrondissement et à 25 kilomèt. N.-O. de Segré; 1,898 hab. Ancienne baronnie. Vieux château. Forges, hauts-fourneaux, fonderies.

POUCE, anc. mesure française, le 12e du pied, valant 0m,027,07. — POUCE D'EAU FONTAINIER, anc. mesure française, donnant, en 24 heures, 19,195 litres, soit environ 20 mètres cubes.

POUCHET (Louis-Ezéchiel), négociant, né en 1748 à Gruchet (Seine-Inférieure), m. à Rouen en 1809, a introduit de grandes améliorations dans plusieurs branches de l'industrie manufacturière, et notamment dans la filature du coton. On a de lui : *Traité sur la fabrication des étoffes*, Rouen, 1788, in-8°; *Métrologie terrestre, ou Tables des nouveaux poids, mesures et monnaies de France*, ibid., 4e édit., 1798: c'est une évaluation des anc. poids, etc., de France ou de l'étranger, en poids, mesures, etc., métriques; *Numérotage des cotons filés*, etc.

POUDRE A CANON. On ne sait pas d'une manière précise à quelle époque remonte l'invention de la poudre, ni à qui il faut l'attribuer. On trouve, dans un traité du grec Marcus, la description détaillée de plusieurs pièces d'artifice, qui ont dû précéder l'usage des canons de toute sorte. Mais c'est aux Arabes qu'appartient vraisemblablement la découverte : un manuscrit arabe du XIVe siècle décrit un instrument appelé *madfaa* (nom dont les Arabes se servent quelquefois pour désigner le fusil), qui semble la première application faite de la force explosive de la poudre; le *madfaa* ne servait qu'à lancer des flèches: mais la composition de la poudre, salpêtre, soufre, charbon, était trouvée : les proportions ont seules changé depuis. Cette poudre primitive était très-imparfaite. Aussi les bouches à feu ou *bombardes* n'étaient-elles guère employées qu'à lancer de grosses pierres contre les remparts des villes ou à jeter le feu grégeois. Les Arabes sont peut-être aussi les premiers qui aient employé le canon en Europe. Mais les textes qui semblent leur en attribuer l'usage dès 1259 et 1323 ne sont pas assez explicites, et on ne sait s'il s'agit réellement de canons ou simplement de balistes, de mangonneaux ou de machines à fronde. L'existence des bouches à feu est constatée en Italie dès l'année 1325, et, à partir de cette époque, les historiens italiens mentionnent assez souvent l'emploi des armes à feu. La poudre à canon fut employée en 1339, au siége de Cambrai, par Edouard III, et, dès 1345, on fabriquait des canons à Cahors. Les boulets et les balles de plomb étaient en usage à la même époque. Les Anglais furent les premiers à se servir de l'artillerie en rase campagne, et ils durent à cette innovation le succès de la journée de Crécy, 1346. L'usage des armes à feu se généralisa alors en France, et se répandit bientôt dans toute l'Europe. Les communes ne manquèrent pas de s'emparer de ce puissant moyen de défense, et chaque ville libre voulut avoir à sa solde son *maître d'artillerie et ses artillers*. C'est vers 1370 que la marine adopta l'usage de l'artillerie. Les premiers canons se composaient de pièces de fer reliées entre elles par des cercles de fer : Berthold Schwartz, cordelier de Fribourg, imagina, vers la fin du XIVe siècle, d'y substituer des pièces obtenues par la fusion d'un alliage métallique, capable de résister à l'action du tir. L'artillerie, grâce à ce perfectionnement, fit de grands progrès, et Charles VIII lui dut ses rapides triomphes dans sa campagne de Naples. François Ier établit en France un grand nombre de fonderies et d'arsenaux, et institua l'administration des poudres. Au commencement du XVe siècle, les Français inventèrent les canons à main ou mousquets, qui, bien qu'inférieurs aux fusils actuels, présageaient une révolution complète dans l'art militaire. F—T.

POUDRE POUR LES CHEVEUX. Dans l'antiquité, et notamment chez les Romains, les femmes se servaient de poudres pour changer la couleur de leurs cheveux, surtout de poudres blondes ou rousses. — En France, les cheveux blancs étant une mode, on imagina de les simuler avec une poudre d'amidon pulvérisé très-fin. Hommes et femmes, jeunes et vieux, adoptèrent cette mode. Le premier exemple en fut donné par des religieuses, en 1593, puis l'usage s'en répandit peu à peu. Sous Louis XIV, la mode de porter de la poudre n'était pas, en quelque sorte, obligatoire : tel qu'on avait vu un jour avec des cheveux blancs de poudre, se montrait le lendemain avec

des cheveux noirs. Cependant, vers la fin du règne, l'usage de la poudre fut du bel air à la cour, et dans la magistrature, bien que le roi n'en portât pas; mais la mode absolue et générale n'en fut en vigueur que sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI : alors tout le monde en portait, jusqu'aux classes les plus plébéiennes, au moins les hommes. La poudre se jetait avec une houpe, et tombait en frimas sur la tête. Les perruquiers de bas étage, qui, par économie, mêlaient beaucoup de farine à l'amidon, étaient tout blanchis de leur métier, ce qui leur valut le sobriquet de *merlans*, de leur quasi ressemblance avec ce poisson roulé dans la farine pour être frit. La mode de la poudre dura jusqu'aux premières années de la Révolution (*V.* PERRUQUES).

POUDRES (Conspiration des), complot formé en 1605, par Robert Catesby, Guy Fawkes, Winter, Thomas Percy, Digby, J. Wright, Rookwood, et Grant, dans le but d'opérer une réaction catholique en Angleterre; ils n'avaient pas plus de 80 complices. Les conjurés, acquéreurs d'une maison voisine de Westminster, avaient pénétré dans les caves de cette abbaye, et y avaient placé 36 barils de poudre, pour faire sauter le roi Jacques Ier, les ministres, et tous les membres du parlement, le jour de l'ouverture de la session, 5 novembre 1605. Une lettre anonyme, écrite par Percy, et dans laquelle il avertissait un pair de n'aller pas à la séance, s'il aimait la vie, mit sur la trace de l'affaire; les principaux coupables furent arrêtés; les deux chefs, Catesby et Percy, se firent tuer les armes à la main; les autres furent décapités.

POUGATCHEFF (Ymilca ou Yéhelman), fameux Cosaque, né à Simonisk sur le Don, en 1726, m. en 1775, servit d'abord la Russie contre la Prusse et la Turquie, puis déserta, et se mit, dans quelques provinces de la Petite-Russie, et principalement dans les gouvernements d'Astrakhan et d'Orenbourg, à la tête d'une troupe de Cosaques vagabonds, avec laquelle il excita de grands troubles. Il prétendit être Pierre III, le dernier empereur, assassiné dans une prison. Catherine II envoya contre lui le général Bibikoff, qui ne put arrêter ses dévastations; mais Pougatcheff négligea de prendre Moscou, où l'attendaient 100,000 serfs. Il fut livré par quelques-uns de ses compagnons, moyennant 100,000 roubles, et conduit dans une cage de fer à Moscou, où on l'exécuta. L'*Histoire de Pougatcheff*, par Mlle Hordé, Paris, 2 vol. in-12, 1809, est un roman.

PL.

POUGENS (Marie-Charles-Joseph), fils naturel du prince de Conti, né à Paris en 1755, m. en 1833, perdit la vue en 1779, et sa fortune par la Révolution, et se fit libraire et imprimeur. On a de lui, entre autres ouvrages : *Trésor des origines, ou Dictionnaire grammatical et raisonné de la langue française*, Paris, 1819, in-4°, ouvrage qui n'a pas été achevé; *Archéologie française, ou Vocabulaire des mots anciens tombés en désuétude, et propres à être rendus au langage*, 1821-24, 2 vol. in-8°, etc.

POUGHKEEPSIE, v. des Etats-Unis, dans l'État et à 112 kil. N. de New-York, sur l'Hudson; 14,726 hab. Armements pour la pêche de la baleine.

POUGUES, ch.-l. de cant. (Nièvre), arr. et à 11 kil. N.-N.-O. de Nevers, sur la Loire; 754 hab. Eaux minérales froides; établissement de bains. Beaux sites.

POUILLE, en italien *Puglia*, en latin *Apulia*, anc. division du royaume de Naples, comprenait les provinces de la *Capitanate*, de la *Terre de Bari*, et de la *Terre d'Otrante*. Elle forme auj. les provinces de Foggia, de Bari et de Lecce, dans le royaume d'Italie.

POUILLÉ (du latin *puletum*, *poleticum*, pour *polypticum*), livre qui contenait le tableau des bénéfices dépendant d'une abbaye, et quelquefois aussi le revenu et la population de chaque paroisse.

POUILLON, ch.-l. de cant. (Landes), arr. et à 15 kil. S.-E. de Dax; 579 hab. Eaux et boues thermales; établissement de bains. Exploit. de plâtre, sable blanc, argile blanche.

POUILLY-EN-AUXOIS ou EN-MONTAGNE, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), arr. et à 39 kil. N.-O. de Beaune, sur le canal de Bourgogne; 891 hab. Fabr. de chaux hydraulique et de ciment romain. Comm. de vins et de vinaigre.

POUILLY-SUR-LOIRE, ch.-l. de cant. (Nièvre), arr. et à 15 kil. S. de Cosne; 2,199 hab. Comm. de vins rouges et blancs estimés.

POUILLY (LÉVESQUE DE). *V.* LÉVESQUE.

POULAIN-DUPARC (Augustin-Marie), jurisconsulte, frère de Saint-Foix, né à Rennes en 1701, m. en 1782, fut professeur de droit civil dans sa ville natale. On a de lui : *Coutumes générales de Bretagne*, Rennes, 1745 et suiv., 3 vol. in-4°; *Journal des arrêts du parlement de Bretagne*, 5 vol. in-4°; *Principes du droit français*, 12 vol. in-12, etc.

POULAINE (souliers à la), chaussures du moyen âge, inventées par Foulques le Réchin, comte d'Anjou, pour dissimuler ses pieds contrefaits. Ces souliers se terminaient en pointes garnies de fer, tantôt droites, tantôt recourbées, longues d'abord de 22 centimèt., et que la mode allongea peu à peu jusqu'à 49 centimèt. Une pointe de 11 à 13 centimèt. sortait aussi du talon, en forme d'éperon. Le nom de *Poulaine* vient de ce que l'extrémité de la chaussure ressemblait à un bec de poule.

POULANGY, vge de France (Haute-Marne), arr. et à 15 kil. S.-S.-E. de Chaumont; 800 hab. Jadis abbaye de dames nobles fondée au VIIe siècle.

POULETS SACRÉS, *Pulli* ou *Gallinacei*, coqs que les anc. Romains faisaient porter à la suite des légions, pour prendre les auspices au moment de livrer bataille. L'auspice se prenait en leur jetant une boulette de pâtée un peu ferme; s'ils la déchiquetaient avidement, en laissant tomber quelques miettes de leur bec, l'auspice était bon; si, au contraire, ils refusaient de manger, l'auspice était contraire.

C. D—Y.

POULLAOUEN, vge (Finistère), arr. et à 46 kil. N.-E. de Châteaulin; 466 hab. Mine de plomb argentifère.

POULLE (Louis), abbé, né à Avignon en 1702, m. en 1781, vint à Paris en 1755, afin de se consacrer à la prédication. En parant les sévères vérités de l'Evangile de tous les ornements d'une fausse rhétorique, il eut un grand succès. Ses meilleurs sermons sont deux *Exhortations de charité* en faveur des prisonniers et des enfants trouvés, et les sermons *Sur la Foi*, *Sur le service de Dieu*, et *Sur la parole de Dieu*. Nommé abbé de Notre-Dame de Nogent, il prononça, en 1748, le *Panégyrique de St Louis* en présence de l'Académie Française; le style en est élégant et soutenu, sans atteindre à l'éloquence. Content de sa renommée de prédicateur, il n'ambitionnait pas celle d'auteur; ce fut son neveu qui, en 1778, le détermina à publier onze de ses *Sermons* ou *Discours*, avec le *Panégyrique de St Louis*, 2 vol. in-12. Il les avait conservés de mémoire, assez bien pour pouvoir les dicter.

F. B.

POULO-CONDOR. *V.* CONDOR.

POULO-PENANG. *V.* GALLES (Ile du Prince de).

POUL-SERRHA ou POUL-SERRO, pont que les âmes des morts, dans la théologie musulmane, surtout chez les Persans, doivent passer et sous lequel brûle un feu éternel. Là, au jour du jugement dernier, doit se faire la séparation des bons et des méchants : ceux qui auront été persécutés pendant leur vie s'attacheront à leurs persécuteurs, et les jetteront dans l'abîme.

POUNAH, v. de l'Hindoustan anglais, présidence et à 147 kil. E.-S.-E. de Bombay, dans l'anc. Aurengabad; par 18° 30' lat. N., et 71° 32' long. E.; 115,000 hab. Collége hindou, établi en 1821. Imprimerie lithographique pour l'hindoustani. Jadis résidence du chef de la confédération des Mahrattes, elle appartient aux Anglais depuis 1818.

POUPART (François), anatomiste, né au Mans, m. en 1708. On lui doit plusieurs observations anatomiques intéressantes, un Mémoire sur le scorbut; son nom est resté attaché au ligament qui forme l'arcade crurale, quoiqu'il ne l'ait pas découvert et qu'il l'ait même assez mal décrit.

D—G.

POUQUEVILLE (François-Charles-Hugues-Laurent), historien, né en 1770 à Merlerault (Orne), m. en 1838, fit ses études à Caen, alla suivre à Paris les cours de médecine de Dubois, qu'il accompagna dans l'expédition d'Egypte, fut pris à son retour par les Turcs, retenu 10 mois à Tripolitza, et 2 ans au château des Sept-Tours à Constantinople, et revint à Paris en 1801. En 1805, il publia un *Voyage en Morée et à Constantinople*, 3 vol. in-8°. Nommé consul-général à Janina, il résida près du fameux Ali-Pacha jusqu'en 1815, puis occupa le même poste à Patras jusqu'en 1817. De retour en France, il publia un *Voyage en Grèce*, 1820-22, 5 vol. in-8°, fig., ouvrage intéressant, où l'auteur a mêlé à ses propres recherches celles des voyageurs les plus accrédités. Il refondit en partie ce Voyage dans une *Histoire de la régénération de la Grèce, comprenant le précis des événements depuis 1740 jusqu'à* 1824, Paris, 1825, 4 vol. in-8°; cette Histoire, très-curieuse, est écrite d'un ton un peu oratoire. On lui doit encore l'*Histoire de la Grèce*, dans la collection de *l'Univers pittoresque* de MM. Didot, et divers Mémoires dans le recueil de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dont il fut élu membre en 1827.

POUR, POURA, signifie *ville* en sanscrit; c'est la finale d'un grand nombre de noms dans l'Inde, en deçà et au delà du Gange : *Rakjahpour*, ville royale, etc.

POURBUS ou PORBUS (Pierre), peintre, né à Gouda (Hollande) en 1510 ou 1513, m. en 1583, se fixa à Bruges. Il exécutait aussi bien le portrait que l'histoire. Ce fut le dernier imitateur de Hemling. Son chef-d'œuvre, représentant la *Légende de S^t Hubert*, ornait la cathédrale de Gouda; les églises de Bruges renferment beaucoup de ses tableaux. Le musée du Louvre a de lui une *résurrection du Christ*. Pourbus était d'ailleurs un habile géomètre : chargé de lever le plan des environs de Bruges, il en fit ensuite, sur une grande toile, une sorte de panorama peint en détrempe : il y dessina les hameaux, les petites villes, les bois, les rivières, les dunes et les grèves de l'Océan; cette immense carte existe encore à l'hôtel-de-ville. A. M.

POURBUS (François), peintre, fils du précédent, né à Bruges en 1540, élève de Franz Floris, dont il épousa une nièce, fut reçu à l'Académie d'Anvers en 1564. Il peignait l'histoire et le portrait d'une manière agréable. On a de lui une *Descente du St Esprit*, dans l'église St-Martin à Courtrai, qui mérite les plus grands éloges. Il manque, en général, d'inspiration; mais sa couleur est belle, son dessin libre et facile. Il peignait aussi très-bien les animaux. A. M.

POURBUS (François), *le Jeune*, fils du précédent, né à Anvers en 1570, m. à Paris en 1622, après avoir longtemps voyagé, s'établit en France, où il travailla pour la cour et les grands seigneurs. Son pinceau a reproduit les traits d'une foule d'hommes célèbres. Henri IV aimait à poser devant lui. Dans ses portraits, la couleur est fine et vraie, et le dessin un peu timide. Ses tableaux de piété ont un caractère sombre et austère. Le Louvre renferme six tableaux de lui; le musée d'Amsterdam en possède deux. A. M.

POURÇAIN (SAINT-), ch.-l. de cant. (Allier), arr. et à 32 kil. N. de Gannat, sur la Sioule; 3,350 hab. Petite ville régulière, agréablement située; elle se forma au VI^e siècle, autour d'un monastère dont il ne reste que l'église, dans l'intérieur de laquelle se trouve un *Ecce homo*, morceau remarquable de sculpture antérieur au XV^e siècle. Elle était fortifiée, et fut réunie à la couronne par Philippe-Auguste. Vins blancs estimés; chaux; moulins à farine, tanneries.

POURCHOT (Edme), né en 1651 à Poilly, près d'Auxerre, m. en 1734, professeur de philosophie aux colléges des Grassins et Mazarin à Paris, 7 fois recteur et syndic de l'Université pendant 40 ans, a laissé des *Institutiones philosophicæ*, 4^e édit., 1734, in-4°, ou 4 vol. in-12, ouvrage rédigé d'après les idées cartésiennes et qui eut du succès.

POURI, v. de l'Inde. *V.* DJAGUERNAT.

POUROUS ou PURUS, riv. de l'Amérique du S., sort des Andes du Pérou, entre dans le Brésil, et se jette dans l'Amazone; cours de 800 kil.

POURPOINT, anc. vêtement des hommes, en France; il couvrait la partie supérieure du corps, depuis le cou jusqu'à la ceinture.

POURPRE DES ANCIENS. Il y en avait deux sortes : l'*améthyste* et la *tyrienne*. L'améthyste était foncée, tirant sur le violet : on l'extrayait du *murex trunculus*, mollusque à coquille; la tyrienne était claire rutilante, et le *murex brandaris* ou le *buccinum* la produisait. Le murex est commun dans la Méditerranée. Les Romains avaient fait de la pourpre l'insigne de l'autorité pour leurs grands magistrats et leurs prêtres, qui portaient une toge bordée d'une large bande de pourpre (*V.* TOGE PRÉTEXTE). Les enfants, jusqu'à l'âge de l'adolescence, portaient aussi une toge de ce genre. A la guerre, les consuls, proconsuls, préteurs ou propréteurs, s'habillaient avec un *paludamentum* (*V. ce mot*) entièrement de pourpre. Ce vêtement devint ensuite l'insigne distinctif des empereurs, et, sous le Bas-Empire, il leur était exclusivement réservé. Dans l'intérieur de leurs maisons, les riches Romains faisaient un grand usage de la pourpre pour couvrir des coussins, pour servir de housses, de portières, et même de voiles d'atrium; c'était une étoffe fort chère : la livre de liqueur pour teindre en pourpre tyrienne coûtait 1,000 deniers (776 fr.) du temps de Pline, et il y avait des étoffes de pourpre double, c.-à-d. teintes deux fois. On tirait d'Orient les étoffes de pourpre; on en faisait aussi à Tarente; et les teinturiers d'Aquinum, dans le Latium, fabriquaient, pour les gens qui n'avaient pas le moyen de payer, une fausse pourpre qui imitait assez bien la véritable. C. D—Y.

POURRIÈRES, brg (Var), arr. et à 34 kil. N.-O. de Brignoles; 1,800 hab. Il s'élève dans la plaine où Marius vainquit les Teutons (102 av. J.-C.), et à laquelle les corps laissés sans sépulture firent donner le nom de *Campi putridi*.

POURSUIVANT D'ARMES, aspirant à l'office de héraut d'armes. Il fallait sept années d'apprentissage.

POURTALÈS (Jacques-Louis de), célèbre négociant, né à Neuchâtel (Suisse) en 1722, m. en 1814, fonda, dès l'âge de 31 ans, dans sa ville natale, une maison de commerce qui étendit ses relations dans toutes les parties du monde, et lui acquit une opulence colossale, dont il fit le plus noble usage.

POURVOIRIE (Droit de), droit qu'avaient les officiers de la maison du roi de prendre tout ce qui était à leur convenance, chevaux, voitures, meubles, etc. Les Etats généraux de 1356 en demandèrent la suppression. Il continua cependant d'exister, et on le retrouve au XVIII^e siècle sous le nom de *réquisitions*.

POU-SA, nom donné aux figures à gros ventre, faites en porcelaine de Chine, et qu'on appelle vulgairement des *magots*. Pou-sa est en Chine le dieu de la porcelaine, et la légende chinoise le présente comme martyr de son art. Un jour que le feu qui devait cuire ses poteries s'était ralenti et presque éteint, il vit son œuvre compromise, et se précipita dans le foyer, dont les flammes se ranimèrent aussitôt. On ne saurait assigner de date précise à ce personnage mythologique. Son origine doit se confondre avec celle de la porcelaine chinoise, qui fut inventée par Kouen-Ou, sous l'empereur Hoang-ti, 2600 ans av. J.-C. Pou-sa naquit sans doute à King-te-tching, dans le Kiang-si, bourgade où paraît être concentrée toute la fabrication de la porcelaine chinoise, et dans laquelle le P. d'Entrecolles a compté plus de 3,000 fours. G—R.

POUSCHKINE (Alexandre), poëte russe, né à St-Pétersbourg en 1799, m. en 1837, remplit quelques emplois administratifs, fut protégé par les empereurs Alexandre I^er et Nicolas I^er, et mourut des suites d'un duel, en laissant la réputation d'un grand poëte. Sa manière est tour à tour une inspiration de Byron, d'André Chénier, et de Parny, mais ses ouvrages sont nationaux par le sujet. Les principaux sont : *Roustan et Ludmila*, poëme romantique en 6 chants, St-Pétersbourg, 1820, in-12; *le Prisonnier du Caucase*, 1822; *les Brigands*, *les Bohémiens*, 1827, poëmes; et *Boris Godounoff*, 1831, tragédie en prose et en vers, qui assigne à Pouschkine une 1^re place parmi les poëtes dramatiques russes. On a de lui aussi des Nouvelles (*l'Ouragan*, *le Maître de poste*, *le Fabricant de cercueils*), et une histoire de la *Révolte de Pougatchef*. Son style est remarquable par la force, la grâce et l'harmonie. On a publié ses *Œuvres* à St-Pétersbourg, 1837; un *Choix* en a été traduit en français, par Dupont, Paris, 1846, 2 vol. in-8°.

POUSSIN (Nicolas), grand peintre français, né à Villers, vge près du Grand-Andelys, en juin 1594, m. le 19 novembre 1665. Son père et son grand-père avaient été notaires à Soissons. Il eut pour premier maître Quentin Varins, d'Amiens, et, en 1612, sans le consentement de son père, qui le destinait aux lettres, il vint à Paris pour y étudier la peinture; pendant 11 années, il y vécut pauvre et obscur, travaillant d'abord sous Ferdinand Elle de Malines, puis sous Lallemand, et fut initié aux merveilles de l'art par une collection de gravures d'après Raphaël. Duchesne l'employa à décorer le Luxembourg avec Philippe de Champagne. En relation avec le cavalier Marini (*V. ce nom*), il refusa en 1622 de l'accompagner à Rome, retenu par un concours ouvert chez les Jésuites pour la peinture des miracles de leurs fondateurs, et par l'obligation de terminer pour Notre-Dame de Paris une *Mort de la Vierge* commandée par la corporation des orfèvres; mais il l'y rejoignit en 1624. Présenté au cardinal Barberini, qui quitta bientôt Rome, il resta longtemps pauvre, vivant avec le sculpteur Du Quesnoi, vendant ses ouvrages à vil prix, mais s'occupant avec passion de modeler d'après l'antique, plutôt que de peindre d'après nature ou de copier les tableaux des grands maîtres. Toutefois, il contemplait assidûment leurs œuvres, celles surtout de Raphaël, du Titien, et du Dominiquin, étudiait l'anatomie, la perspective, les ouvrages de Durer, Alberti, Vinci sur la peinture; il se nourrissait de la Bible, des historiens et des poëtes. Vers 1627, il connut le chevalier del Pozzo, dont l'amitié tint une grande place dans sa vie, et fut de nouveau présenté à Barberini, qui lui commanda la *Mort de Germanicus* (auj. au Palais Barberini). Blessé, à titre de Français, par des soldats des Légations, plus tard gravement malade de fatigues, 1628, il fut sauvé par les soins du Français Dughet et de sa fille Anna-Maria, qu'il épousa en 1629. Il s'établit sur le Monte-Pincio, près de Salvator Rosa et du Lorrain, et commença cette suite de chefs-d'œuvre qui l'ont placé à la tête de l'Ecole française : la *Peste des Philistins* (au Louvre), les deux *Bacchanales* (à Londres), le *Repos dans le désert*, la *Mort de Germanicus*

(Palais Barberini), la *Prise de Jérusalem* (musée de Vienne), le *Frappement du rocher*, la *Première suite des sacrements* (en Angleterre), la *Manne* (au Louvre), l'*Enlèvement des Sabines* (idem), l'*Image de la vie humaine*. Toutefois, sa réputation fut lente à s'établir; on le regardait plutôt comme un penseur que comme un peintre. Enfin, comparé par les Italiens eux-mêmes à Raphaël, il fut vivement désiré en France. Dès 1637, Richelieu le rappela à Paris: il refusa longtemps, malgré sa nomination de peintre ordinaire du roi, et une lettre pressante de Louis XIII. Il fallut que M. de Chantelou allât lui-même le chercher à Rome. Attendu à Fontainebleau par un carrosse du roi, logé dans un pavillon du jardin des Tuileries avec une pension de 1,000 écus, il fut chargé de la décoration de la grande galerie du Louvre, et s'attira, à son insu, la haine de l'architecte Le Mercier, du peintre flamand Feuquière, et de Vouet, qu'il remplaça peut-être (mars 1641) dans la charge de premier peintre du roi, ou avec qui il la partagea à tout le moins. Obligé de faire des Mémoires pour défendre ses ouvrages contre l'envie, il se lassa de ces luttes, et obtint de retourner à Rome, sous prétexte d'en ramener sa femme. Bientôt la mort de Richelieu et celle de Louis XIII lui rendirent sa liberté. Il avait fait, à Paris, les frontispices, qui sont des chefs-d'œuvres, pour une *Bible* et pour un *Virgile*, des cartons pour la galerie du Louvre (les *Travaux d'Hercule*), les tableaux de la *Cène* (au Louvre), du *Miracle de St François-Xavier* (idem), du *Baptême du Christ*, enfin le *Triomphe de la vérité* (au Louvre). Il avait de plus exercé une grande influence sur Lesueur, qu'il eût voulu emmener à Rome, et à qui il ne cessa d'envoyer des conseils et des dessins. Il emmena à Rome Lebrun, et influa beaucoup sur sa première manière. Il se remit au travail; les critiques considèrent comme une deuxième manière celle de ses œuvres postérieures; à l'exactitude, à la sévérité de son dessin, il ajouta le moelleux et la grâce; à l'étude de l'antique, le sentiment plus vif de la vie; aux sujets moraux, le cadre d'admirables paysages. Ce furent : le *Ravissement de St Paul* (en Angleterre; répétition au Louvre), la *Deuxième suite des sacrements* (en Angleterre), le *Testament d'Eudamidas*, 1645 (chef-d'œuvre auj. perdu), le *Massacre des Innocents*, les *Jeunes filles à la fontaine*, les *Aveugles de Jéricho* (Louvre), le *Moïse sauvé*, le *Moïse enfant*, les *Verges changées en serpents*, la *Femme adultère* (Louvre), etc. Parmi les paysages, les plus célèbres sont : les *Quatre Saisons* du Louvre, 1660-64, c.-à-d. *Adam et Eve* (printemps), *Ruth et Booz* (été), la *Grappe de la terre promise* (automne), le *Déluge* (hiver); les huit grands paysages gravés en collection, parmi lesquels le *Diogène* du Louvre, 1648, la *Mort de Phocion*, *Polyphème*, la *Campagne d'Athènes* (Londres), le *Jérémie* de la galerie Sciarra, le *Moïse sur les eaux*, 1654, etc. Poussin, déjà atteint d'un tremblement douloureux, perdit successivement del Pozzo, 1657, et sa femme, 1664; il languit pendant ses 8 dernières années, et mourut à Rome, âgé de 71 ans, et dans les sentiments d'une sincère piété. Ses qualités sont surtout la belle ordonnance du sujet, l'art de la composition, l'élévation de la pensée empreinte dans la noblesse du style, la pureté du dessin, l'entente de la perspective aérienne et du clair-obscur. Des toiles mal préparées expliquent les changements désastreux survenus dans la couleur de quelques-uns de ses tableaux. Dans plusieurs, l'imitation trop prononcée de la statuaire ou la recherche de l'énergie a nui à la beauté idéale; cette beauté manque à ses madones; on peut aussi lui reprocher quelque monotonie dans les attitudes et les expressions; mais s'il répéta souvent les mêmes sujets, il en modifia toujours la composition, incapable de copier, et justifiant le mot de Marini, qu'il avait « une furie du diable. ». La profondeur unie à la plus vive imagination, une grande exactitude historique et morale, l'ont fait surnommer, à juste titre, le *philosophe de la peinture*, *le peintre de la raison et des gens d'esprit* : il fait penser. Dans le paysage, il est resté sans rivaux. Sa fécondité fut remarquable : John Smith a compté 342 œuvres, ainsi décomposées : 3 portraits du maître; 40 sujets de l'Ancien Testament, 110 du Nouveau; 8 sacrés; 92 de la mythologie; 11 allégories; 20 sujets de l'histoire ancienne; 6 de l'histoire romaine; 5 de fantaisie; 47 paysages. Le musée du Louvre renferme 39 tableaux, dont les plus importants, outre ceux cités plus haut, sont le *Triomphe de Flore*, les *Bergers d'Arcadie*; le musée de Toulouse en possède 9, entre autres une répétition des *Sacrements*; celui de Montpellier, 15; Londres, 8; Berlin, 4; Munich, 15; Dresde, 8; Madrid, 21, en tête desquels est l'admirable *Départ pour la chasse au sanglier de Calydon*; les galeries particulières des lords ou amateurs anglais, 30, dont les *Sept Sacrements* chez lord Bridgewatter, qui les a payés 1,225,000 fr.; St-Pétersbourg, 23. La Normandie, dont les 2 grands musées (Caen et Rouen) ne possèdent aucune de ses œuvres, lui a élevé une statue, inaugurée aux Andelys le 10 juin 1851. La *Correspondance* du Poussin a été publiée à Paris en 1824, in-8°; elle est, en général, diffuse, écrite d'une manière commune, et peu intéressante, sauf quelques détails sur ses propres travaux. On lui attribue, à tort, un Traité sur la perspective. — Poussin était un esprit méditatif et contemplateur. Il causait avec beaucoup d'agrément et de netteté sur la philosophie et l'histoire. Sa conversation, pleine de tact, avait une certaine gravité mêlée d'enjouement. Il était d'un caractère doux, indulgent, désintéressé, aimait l'art pour l'art même, et ne profita pas de ses grands talents pour aller à la fortune : toute sa succession se monta à 15,000 écus romains (75,000 fr. environ). Jamais il ne fixa d'avance le prix d'un tableau; quand il l'avait terminé, il écrivait derrière la valeur qu'il y mettait, toujours très-modérée, et jamais il n'acceptait rien de plus, quelqu'instance qu'on pût lui faire. Les Italiens réclamant Poussin comme un des leurs, à cause du long séjour qu'il fit en Italie, Séroux d'Agincourt fit placer son buste dans le Panthéon de Rome, avec cette inscription : *Nic. Poussin, pictori Gallo*. Poussin fut enterré dans l'église St-Laurent-in-Lucina, où aucun monument ne rappelait son souvenir; Châteaubriand, ambassadeur à Rome en 1828, fit ériger, à ses frais, un mausolée sur cette glorieuse tombe jusqu'alors muette, et, en 1851, on lui a élevé une statue de bronze, par M. Brian, sur la place du marché du Grand-Andely. *V.* Maria Graham, *Mémoires sur la vie du Poussin*, trad. de l'anglais, Paris, 1821, in-8°; Cambry, *Essai sur la vie et les tableaux du Poussin*, Paris, 1783; Gault de St-Germain, *Vie du Poussin*, 1806; Bouchitté, *Le Poussin, sa vie et son œuvre*, Paris, 1858, in-8°; John Smith, *Catalogue raisonné des ouvrages*, etc., 1837; P. Clément, *N. Poussin* (*Revue des Deux Mondes*, 15 fév. 1850). L'Œuvre complet de Poussin a été gravé en taille-douce par Massard, 1804, in-8°, et au trait par Landon, 1811, 2 vol. gr. in-4°. A. C.

POUSSIN (le Guaspre). *V.* DUGHET.

POUSSINES (Pierre), en latin *Possinus*, Jésuite, né en 1609 près de Narbonne, m. en 1686, fut appelé à Rome en 1654 pour y continuer l'*Histoire de la Société de Jésus*, et occupa la chaire d'Ecriture sainte au Collége romain. On lui doit la traduction latine de quelques historiens byzantins, des Vies de saints dans le recueil des Bollandistes, un *Thesaurus asceticus*, Paris, 1684, etc.

POUTEAU (Claude), chirurgien, né à Lyon en 1725, m. en 1775, devint chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu de Lyon en 1744, puis membre de l'Académie de Lyon. L'opération de la taille, la réduction des luxations, lui doivent des améliorations. Grand partisan de la cautérisation par le feu, il en recommande l'usage dans la pourriture d'hôpital. On a de lui : *Œuvres posthumes*, Paris, 1783, 3 vol. in-8° contenant ses *Mélanges de chirurgie*; la *Taille au niveau*, Paris, 1763, in-8°. D—G.

POUTIVL, v. de la Russie d'Europe, gouvernement et à 190 kil. de Koursk, sur la Sem; 9,000 hab.

POUTRA, signifie *fils*, en sanscrit: *Brahma*POUTRA, fils de Brahma.

POUTROYE (LA), ch.-l. de cant. (Haut-Rhin), arr. et à 22 kil. N.-O. de Colmar; 734 hab. Calicots, toiles, teintureries.

POUY ou POY, vge (Landes), arr. et à 7 kil. N.-E. de Dax, près de la rive droite de l'Adour. Patrie de St Vincent de Paul.

POUYASTRUC, ch.-l. de cant. (Hautes-Pyrénées), arr. et à 10 kil. N.-E. de Tarbes; 653 hab.

POUZAUGES-LA-VILLE, ch.-l. de cant. (Vendée), arr. et à 36 kil. N. de Fontenay-le-Comte, près d'une belle forêt; 1,270 hab. Eglise protestante. Aux environs, ruines d'un château féodal. Teintureries, tanneries. A 1 kil. au S. est *Pouzauges le-Vieux*; 1,200 hab.

POUZZOLES, anc. *Puteoli* et *Dicæarchia*, en italien *Pozzuoli*, v. du royaume d'Italie, prov. et à 11 kil. O. de Naples, port sur la côte orientale de la baie de Pouzzoles, à l'entrée N. du golfe de Naples; par 40° 49' lat. N., et 11° 47' long. E.; 12,801 hab. Evêché. Fondée par les habitants de Cumes, en 522 av. J.-C., cette ville devint colonie romaine, puis municipe; sa position charmante, la douceur de son climat, et des bains d'eaux thermales en firent l'un des séjours de plaisance des Romains; elle était alors grande, florissante, et très-commerçante. Mais les tremblements de terre, les éruptions de volcans, les invasions des Goths, des Vandales, des Normands et des Turcs, l'ont ruinée. Elle possède de magnifiques ruines antiques : celles du môle, en arcades; vulgairement dit *Pont*

de Caligula, qui avait 16 piles, dont 14 sont encore apparentes auj.; un très-beau temple de Sérapis; un amphithéâtre; une immense piscine voûtée, dite *le Labyrinthe*, etc.; enfin, auprès de la ville, les ruines informes de la villa que Cicéron appelait son *Académie*. (*V.* PUTEOLI.)

POWEL (Édouard), prêtre anglais, fut chargé par Henri VIII d'écrire contre Luther, et publia un ouvrage intitulé : *Propugnaculum summi sacerdotii evangelici ac septenarii sacramentorum numeri*, Lond., 1523, in-8°. Mais il écrivit plus tard en faveur de la reine Catherine d'Aragon et de la suprématie du siége de Rome; le roi le fit pendre et écarteler, en 1540.

POWELL (Iles). *V.* ORCADES AUSTRALES.

POWIS (Principauté de). *V.* MONTGOMERY.

POWNALL (Thomas), né à Lincoln en 1722, m. en 1805, fut nommé en 1745 secrétaire de la commission pour le commerce et les colonies britanniques, passa ensuite en Amérique, y devint gouverneur du Massachusetts en 1757 et du New-Jersey en 1759, capitaine-général et vice-amiral de la Caroline du S. en 1760, fut rappelé en Angleterre l'année suivante, reçut l'emploi de payeur-général de l'armée, et, étant entré au Parlement, combattit les mesures qui amenèrent la guerre avec les colonies d'Amérique. On a de lui : *Administration des colonies anglaises*, 5e édit., Londres, 1774, 2 vol. in-8°; *Description topographique des Etats du centre de l'Amérique anglaise*, 1776, in-fol.; *Notices et descriptions des antiquités de la province romaine de la Gaule*, 1787, in-4°, etc., ouvrage curieux et intéressant.

POY. *V.* POUY.

POYAS (Monts). *V.* OURALS.

POYET (Guillaume), né à St-Remi-la-Varenne (Maine-et-Loire) vers 1474, m. en 1548, avocat renommé, fut choisi par Louise de Savoie, mère de François Ier, pour soutenir le procès qu'elle avait intenté au connétable de Bourbon. Avocat général en 1531, président à mortier en 1534, chancelier de France en 1538, il montra un dévouement servile à la cour, et prit Duprat pour modèle. Dans l'espoir d'obtenir le chapeau de cardinal, il se fit l'instrument de la haine du connétable de Montmorency contre l'amiral Chabot. Accusé à son tour de malversation, il fut mis à la Bastille en 1542; un arrêt du parlement, en 1545, le priva de ses dignités, le déclara inhabile à exercer aucune charge, et le condamna à une amende de 100,000 livres. B.

POYET (Bernard), architecte, né à Dijon en 1742, m. en 1824, élève de De Wailly, fit le voyage de Rome comme pensionnaire du gouvernement, devint à son retour architecte du duc d'Orléans, de la ville de Paris, de l'archevêché, de l'Université, et du corps législatif, membre du conseil des bâtiments civils, et de l'Académie d'architecture, eut un talent distingué, mais tomba dans la bizarrerie en voulant paraître original. Il a élevé la façade du Corps-Législatif, du côté du pont de la Concorde, et composé un grand nombre de projets avec Mémoires à l'appui : *Mémoire sur la nécessité de transférer et de reconstruire l'Hôtel-Dieu de Paris*, 1785, in-4°; *Projet d'un monument à élever à la gloire de Napoléon Ier*, 1806; *Mémoire sur le projet d'un édifice à construire au centre du grand carré des Champs-Elysées*, 1816, in-4°, etc. B.

POZNAN, nom polonais de POSEN.

POZZO (Cassien DEL), né à Turin vers 1590, m. vers 1657, s'est rendu célèbre par une riche collection d'antiquités romaines, et par la protection qu'il accorda aux artistes, notamment au Poussin. Le détail de sa collection forme 23 vol. in-fol. Le P. de Bruyn en a publié le tableau synoptique, Florence, 1664, in-4°.

POZZO (André), peintre de paysages, d'histoire, de marines, de fruits et de fleurs, né à Trente en 1642, m. en 1709, entra dans l'ordre des Jésuites en 1665. Il peignait les plafonds des églises jusqu'à produire l'illusion de feintes coupoles. Les couleurs de ses tableaux sont devenues noires. Il a publié un *Traité de perspective*, Rome, 1693-1700, 2 vol.

POZZO DI BORGO (Charles-André, comte de), né en 1764 à Pozzo di Borgo, près d'Ajaccio, m. à Paris en 1842, étudia le droit chez un oncle, notaire à Ajaccio, se fit recevoir avocat à Pise, devint secrétaire intime de Paoli, membre du Directoire de la Corse en 1790, député à l'Assemblée législative en 1791, se déclara, à son retour, l'ennemi de la famille Bonaparte, et agit de concert avec Paoli pour livrer l'île aux Anglais. Il se fit la créature du vice-roi, lord Elliot, fut cause du rappel de Paoli à Londres, mais dut lui-même s'éloigner devant la haine de ses compatriotes. Il servit tour à tour, en qualité d'agent diplomatique secret, l'Angleterre, la Prusse, l'Autriche, et la Russie : au traité de Tilsitt, 1807, Napoléon Ier ayant exigé son expulsion, il dut se retirer à Constantinople. En 1813, l'empereur Alexandre Ier l'appela auprès de lui, et, après le rétablissement de Louis XVIII, le nomma ambassadeur à Paris. Pozzo di Borgo assista à tous les congrès de la Sainte-Alliance; en 1823, il fut envoyé en Espagne, pour surveiller l'armée française. En 1835, il passa à l'ambassade de Londres, et se retira des affaires en 1839. B.

POZZUOLI, nom italien de POUZZOLES.

PRACHIN (Cercle de), anc. division administrative de la Bohême, entre ceux de Beraun au N., de Tabor à l'E., de Budweiss au S.-E., la Bavière au S.-O., et le cercle de Klattau au N.-O.; 255,000 hab. Auj. compris dans le cercle de Pisek (*V. ce mot*). Sol montagneux, boisé, fertile, arrosé par la Moldau et la Wotawa. Grenat, pierres précieuses, sable aurifère. Industrie des draps, des toiles, des cotons, des glaces, du papier, et de la potasse.

PRACRIT, idiome de l'Inde, parlé dans le peuple lorsque le sanscrit était la langue des classes élevées.

PRADELLES, ch.-l. de cant. (Hte-Loire), arr. et à 35 kil. S. du Puy, sur un rocher escarpé; 1,447 hab. Fabr. de fromages dits *de Saugues*.

PRADES (L'abbé Jean-Martin de), né en 1720 à Castel-Sarrazin, m. en 1782, soutint en Sorbonne, en 1751, une thèse dont les propositions, contraires à la doctrine de l'Eglise, firent scandale, dut se réfugier en Hollande, où il publia une *Apologie*, 1752, in-12, puis se rendit à Berlin, où Voltaire lui fit obtenir la place de lecteur du roi de Prusse. Accusé, pendant la guerre de Sept-Ans, d'avoir été en correspondance avec un secrétaire du duc de Broglie, à qui il aurait rendu compte des mouvements de l'armée prussienne, il fut relégué à Glogau. A la fin de sa vie, il rétracta ses erreurs religieuses, et devint archidiacre du chapitre de Glogau. On a de lui un *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique de Fleury*, dont la préface est de Frédéric II, Berne (Berlin), 1767, 2 vol. in-8°. B.

PRADES, s.-préf. (Pyrénées-Orientales), à 52 kil. O.-N.-O. de Perpignan, sur la Tet, dans une plaine fertile; 2,877 hab. Trib. de 1re instance, collége. Comm. de draps, lainages, chanvre, fers, vins, fruits et légumes. Belle église paroissiale, du XIIIe siècle. Près de là sont les ruines de l'abbaye de St-*Martin de Cuxa*.

PRADIER (Jean-Jacques), célèbre sculpteur, né à Genève en 1786, d'une famille de réfugiés français, m. en 1852, vint de bonne heure à Paris, entra dans l'atelier de Lemot, sur la recommandation de Denon, qui avait remarqué ses premiers essais, et reçut de Napoléon Ier une pension pour tout le temps de ses études. En 1813, il remporta le 1er grand prix de sculpture sur le sujet de *Philoctète à Lemnos*, et fit le voyage de Rome. A son retour, il ne tarda point à acquérir une grande popularité, obtint une médaille d'or à l'exposition de 1819, et entra à l'Institut en 1827. Son imagination fut féconde, son goût pur, son talent facile, plus gracieux qu'énergique; il excella surtout à rendre la beauté féminine, et emprunta la plupart de ses sujets à la mythologie. Parmi ses œuvres, on distingue : un *Fils de Niobé*, une *Psyché* (en marbre grec, provenant d'une colonne d'un temple de Vénus à Véies), et une *Vénus*, à la galerie du Luxembourg; *Phidias*, et *Prométhée*, aux Tuileries; les *Trois Grâces*, à Versailles; une *Bacchante* et un *Centaure*, au musée de Rouen; les bustes de *Charles Bonnet*, de *Louis XVIII*, et de *Charles X*; *Phryné*, la *Poésie légère*, *Flore*, le *Printemps*, la *Toilette d'Atalante*, une *Odalisque*, et une *Sapho*, sa dernière composition. D'autres ouvrages lui furent commandés pour les monuments publics : *St Pierre*, à l'église St-Sulpice de Paris; *St André* et *St Augustin*, à l'église St-Roch; *le duc de Berry mourant dans les bras de la Religion*; les villes de *Lille* et de *Strasbourg*, sur la place de la Concorde; l'*Industrie*, au palais de la Bourse; la *Liberté*, à la Chambre des députés; un bas-relief à l'arc de triomphe du Carrousel; les 4 *Renommées* colossales à l'arc de triomphe de l'Etoile; les deux *Muses* de la fontaine Molière; la belle fontaine de Nîmes; un buste de *J.-J. Rousseau*, à Genève.

PRADO, v. du Portugal (Minho), à 5 kil. N.-O. de Braga; 6,500 hab. Faïence; pêche.

PRADO, brg d'Espagne (Nouv.-Castille), prov. et à 55 kil. S.-O. de Madrid; 3,000 hab. Distilleries.

PRADO, promenade de Madrid (*V. ce mot*).

PRADON, poëte tragique, né à Rouen on ne sait à quelle époque, m. en 1698, vint assez jeune à Paris. Il y fit jouer en 1674 sa première tragédie, *Pirame et Thisbé*, qui obtint un grand succès, quoiqu'elle soit très-mauvaise. Il serait tombé dans un oubli complet, s'il ne fût devenu un moment, par le fait d'une intrigue, l'antagoniste heureux de Racine : le grand poëte venait de donner sa *Phèdre*, 1677; une cabale, à la tête de laquelle étaient la duchesse de

Bouillon et le duc de Nevers, son frère, lui opposèrent une *Phèdre et Hippolyte* de Pradon, et, pendant les six premières représentations des deux pièces, ils louèrent toutes les premières loges, donnant à l'une les spectateurs qu'ils refusaient à l'autre. Pradon n'était pas seulement un très-mauvais poëte, il était aussi d'une profonde ignorance. Il a composé 11 tragédies; 7 ont été recueillies en 1 vol. in-12, en 1700; ce sont, outre les deux déjà nommées : *Tamerlan ou la Mort de Bajazet, la Troade, Statira, Régulus*, et *Scipion l'Africain*. Toutes sont d'une affreuse médiocrité, et le style est remarquable par sa platitude. Pradon avait écrit contre Racine une comédie, *le Jugement d'Apollon sur Phèdre*, et contre Boileau un pamphlet, *le Triomphe de Pradon*, 1684. F. B.

PRADT (Dominique DUFOUR, abbé de), né en 1759 à Allanches (Auvergne), m. en 1837, était grand-vicaire à Rouen quand la Révolution éclata. Député du clergé de la province de Normandie aux Etats-Généraux, il prit parti pour la cour, émigra en 1791, ne revint en France qu'en 1801, et, par la protection du général Duroc, son parent, devint tour à tour aumônier de Napoléon Ier, baron de l'Empire, évêque de Poitiers, et archevêque de Malines. Chargé de négociations en Espagne, 1808, il prépara l'abdication de Charles IV. Ambassadeur à Varsovie en 1812, il ne répondit pas aux intentions de l'empereur, qui, après la campagne de Russie, le priva du titre d'aumônier et le renvoya dans son diocèse. De Pradt, devenu dès lors l'ennemi acharné de Napoléon, se déclara des premiers contre lui, et prit part aux intrigues conduites par Talleyrand. Les Bourbons, malgré l'enthousiasme qu'il fit éclater pour leur cause, l'accueillirent assez mal; il dut même résigner son archevêché, parce qu'il n'avait point été nommé par le pape, mais il reçut en dédommagement une rente viagère, et se retira dans ses propriétés de l'Auvergne. Elu, en 1827, député par le département du Puy-de-Dôme, il résigna son mandat dès les premiers jours de la session. De Pradt fut un des écrivains politiques les plus féconds de son temps; ses écrits sont spirituels, mais prolixes; il a la manie de faire des prédictions politiques, que l'événement a presque toujours démenties, excepté pour la séparation des colonies espagnoles de l'Amérique, qu'il prédit dès 1801. Ses principaux ouvrages sont : *l'Antidote au congrès de Rastadt, ou Plan d'un nouvel équilibre en Europe*, Hambourg, 1798, in-8°; *les Trois âges des colonies*, 1801, 3 vol. in-8°; *Histoire de l'ambassade dans le grand-duché de Varsovie en* 1812, Paris, 1815, in-8°; relation très-partiale, publiée après la bataille de Waterloo; *Du Congrès de Vienne*, 1815, 2 vol. in-8°; *Mémoires historiques sur la révolution d'Espagne*, 1816; *Des colonies et de la révolution actuelle de l'Amérique*, 1817, 2 vol.; *Des progrès du gouvernement représentatif en France*, 1817; *les Quatre Concordats*, 1818, 2 vol. in-8°; *le Congrès de Carlsbad*, 1819; *De la Belgique depuis* 1789 *jusqu'en* 1794, 1820; *l'Europe et les colonies depuis le congrès d'Aix-la-Chapelle*, 1821, 2 vol. in-8°; *Parallèle de la puissance anglaise et russe relativement à l'Europe*, 1823; *l'Europe et l'Amérique en* 1821 et 1823, 2 vol. in-8°, 1824; *l'Europe et l'Amérique en* 1822 et 1823, 2 vol. in-8°, 1824, etc. B.

PRÆCIDANÉE (Victime), nom donné par les anc. Romains à toute victime sacrifiée la veille d'une fête.

PRÆFÉRICULE, *Præfericulum*, petit vase de sacrifices chez les anc. Romains, servant à contenir le vin ou l'huile pour les libations. Il avait 18 à 20 centimètres de haut, était de forme ovoïde à pied, avec un col assez allongé, une embouchure très-étroite à bec, et, sur le côté, une anse s'élevant plus haut que l'embouchure. C. D—Y.

PRÆMUNIRE, nom par lequel les Anglais désignaient anciennement ce genre d'offense envers le gouvernement du roi, qui consiste à introduire dans le pays une puissance étrangère, et à créer *imperium in imperio*, en accordant aux ordres du pape l'obéissance qui n'appartient constitutionnellement qu'au roi seul. Ce délit a pris son nom de la corruption des premiers mots du writ ou mandat qui somme le prévenu de comparaître pour répondre à l'accusation (*præmoneri facias...*). Les cas de *Præmunire*, bornés d'abord à celui que nous venons d'indiquer, sont devenus beaucoup plus nombreux depuis le règne de Henri VIII, et on comprend maintenant sous ce nom des délits qui n'ont aucun rapport avec la soumission à l'autorité du pape, comme d'affirmer méchamment et à dessein que les deux Chambres possèdent l'autorité législative sans le concours du roi, d'envoyer un sujet anglais prisonnier au delà des mers, etc.

PRÆNESTE, *Civitas Prænestina*, auj. *Palestrina*, anc. v. forte du vieux Latium, à 31 kil. E. de Rome, sur la voie Prénestine, et au S. de Tibur, sur les confins du pays des Eques. Elle fut fondée, selon la tradition, par Cæculus, fils de Vulcain, et nommée d'abord *Polistephanum* ou *Stephanè*; elle était située au pied d'une haute montagne, couronnée par une forteresse qui commandait la ville; à mi-côte était un magnifique temple de la Fortune, avec un oracle célèbre. Prænestе fit partie de la confédération latine; devint municipe après la guerre Sociale, et fut ruinée par Sylla, qui en distribua le territoire à ses soldats. Patrie d'Elien. Le jeune Marius, battu devant Prænestе, s'y enferma, y fut assiégé par Lucrétius Ofella, lieutenant de Sylla, et s'y donna la mort, en 82 av. J.-C. *V.* PALESTRINA.

PRÆTENTURA, première partie d'un camp romain, à l'époque d'Adrien, partie comprise entre la porte prétorienne et la voie Principale. *V.* CASTRAMÉTATION. C. D—Y.

PRÆTUTIENS, *Prætutii*, anc. peuple de l'Italie centrale, sur l'Adriatique, entre le Picénum et les Vestins; v. principales : Adria, Interamna.

PRAGA, v. de Pologne, sur la rive dr. de la Vistule, en face de Varsovie, dont elle est regardée auj. comme un faubourg; 3,000 hab. Souwaroff y fit un grand massacre en 1794. Victoire des Suédois sur les Polonais en 1656, et des Polonais sur les Russes en 1830.

PRAGMATIQUE-SANCTION, c.-à-d. *ordonnance sur les affaires*, nom donné en général aux ordonnances des rois de France et aux résolutions de la Diète germanique, dans les XIIe, XIIIe, XIVe et XVe siècles, et spécialement appliqué aux actes suivants :

1° *Pragmatique-sanction de Louis IX*, rendue, dit-on, en 1268 ou 1269, pour préciser, dans 6 articles, les relations de la France avec le Saint-Siége. D'après la version insérée dans la *Bibliothèque des conciles*, Louis IX déclare que la couronne relève de Dieu seul, pose en droit la liberté des élections canoniques, et dénie au pape les promotions et collations; mais il n'y est question qu'en termes très-généraux des libertés et franchises de l'Eglise gallicane, que la Pragmatique aurait fondée, selon quelques-uns. D'autres éditions de cette ordonnance ont un article additionnel, qui interdit les levées d'argent imposées par la cour de Rome, et dont les termes un peu aigres ne semblent guère en harmonie avec le caractère du pieux roi. La critique moderne a prouvé que cette Pragmatique est l'œuvre d'un jurisconsulte du XVe siècle; qu'aucun des historiens contemporains de Louis IX ne parle de cet acte; qu'il n'en est pas question dans les démêlés de Philippe le Bel avec la papauté; que Boniface VIII n'aurait pas canonisé l'auteur d'une ordonnance où la papauté était attaquée; que cette Pragmatique est mentionnée pour la première fois au XVe siècle, c.-à-d. à l'époque où l'on commença à discuter sur les points qui y sont traités; qu'en 1491 on soutenait déjà devant le parlement de Paris la fausseté de cette pièce; qu'enfin le style ni les formules n'appartiennent pas au XIIIe siècle, et que les officiers royaux y sont désignés sous des noms qu'ils ne portaient pas au temps de Louis IX. *V.* Pasquier, *Recherches de la France;* Thomassy, *de la Pragmatique-sanction attribuée à St Louis*, Paris, 1844, in 8°; Berleur, *Etudes sur la Pragmatique-sanction de St Louis*, Louvain, 1848; Rösen, *la Pragmatique-sanction qui nous est parvenue sous le nom de Louis IX, roi de France*, en allem., Munster, 1855.

2° *Pragmatique-sanction de Bourges*, rendue par Charles VII en 1438, et fondée sur les décrets du concile de Bâle. Elle proclame la nécessité des conciles œcuméniques, leur supériorité sur les papes, enlève à ces derniers la nomination aux évêchés et aux abbayes, qui doit appartenir aux chapitres et aux moines, abolit les *réserves*, les *grâces expectatives* et les *annates* (*V. ces mots*), limite les appels en cour de Rome, restreint les effets de l'excommunication et de l'interdit, etc. Enregistrée au parlement et accueillie avec joie par l'Eglise de France, mais regardée par les souverains pontifes comme une atteinte aux droits du Saint-Siége, cette Pragmatique fut supprimée par Louis XI, en 1461, pour complaire au pape Pie II. Mais ce n'était que nominalement : le roi la fit exécuter selon les besoins de sa politique; Charles VIII et Louis XII la maintinrent, et François Ier la remplaça, en 1516, par le Concordat (*V. ce mot*).

3° *Pragmatique-sanction de l'empereur Charles VI*, rendue en 1713, pour assurer à Marie-Thérèse, fille aînée de ce prince, l'hérédité de ses Etats. Les puissances européennes, qui l'avaient garantie, n'en tinrent aucun compte à la mort de Charles VI, 1740, et ce fut l'origine de la guerre dite *de la succession d'Autriche*.

4° *Pragmatique-sanction de Charles III*, rendue, le 2 avril 1767, pour la suppression des Jésuites en Espagne. B.

PRAGUE, en allemand *Prag*, en bohémien *Praha*, v.

forte des Etats autrichiens, capitale de la Bohême, chef-lieu d'un cercle qui a 5,819 kil. carrés et 655,614 hab., sur la Moldau, à 357 kil. N.-O. de Vienne (par Iglau); par 50° 5′ 19″ lat. N., et 12° 4′ 58″ long. E.; 142,588 hab., avec les faubourgs Carolinenthal et Smichow. Archevêché primatial; tribunal d'appel de la Bohême; tribunaux criminel, de 1re instance, et de commerce; siége d'un commandement militaire; résidence du grand-prieur de l'ordre de Malte pour l'Allemagne, du grand-maître de l'ordre autrichien des chevaliers Porte-croix, du grand-rabbin de la Bohême, et d'un surintendant des réformés. Abbaye de Prémontrés, dite Chapitre collégial de Wisscherad. Abbaye de Bénédictins, dite de Brewniow. Université impériale, dite *Carolinum*, fondée en 1348 par Charles IV, avec Facultés de théologie, de droit, de médecine, et de sciences et lettres. Institut polytechnique, collége de Jésuites (*Clementinum*), 3 gymnases, haute école juive, école normale primaire, écoles d'aveugles et de sourds-muets, école vétérinaire, conservatoire de musique, école de peinture, maison militaire d'éducation. Société royale des sciences, Société patriotique d'économie rurale, Société pomologique (possédant de belles pépinières aux environs). Bibliothèque royale de l'Université; bibliothèque du collége Clementinum; observatoire royal, cabinet d'histoire naturelle, jardin botanique, musée. Arsenal principal de la Bohême, hôtel d'invalides, monnaie, direction de douanes, maison de force, maison de travail pour les pauvres; hospices d'aliénés, d'enfants trouvés, d'incurables, etc. Prague, bâtie sur 7 collines, se divise en 4 parties : la *vieille ville*, fondée vers 759; la *ville juive*, appelée *Josephstadt* depuis 1850; la *nouvelle ville*, fondée, en 1348, par Charles IV, sous le nom de *Karlstadt*, toutes trois sur la rive dr. de la Moldau, et, sur la rive g., le *Schlossberg* ou *Kleinseite* (petit côté), le plus beau quartier de la ville, réuni aux autres par un beau pont de 16 arches, long de 487 mètres, et que décorent des tours aux extrémités et des statues colossales. Il y a encore deux autres ponts, un suspendu, en fer, et un beau pont-viaduc du chemin de fer de Dresde. Prague est bien percée et bien bâtie. Ses principaux monuments sont : le *Burg*, château royal, ancien et très-vaste, achevé par Marie-Thérèse, avec de beaux jardins, et une riche chapelle contenant les tombeaux des rois et empereurs; la cathédrale de St-Vit, les églises de la Nativité de la Vierge (avec le tombeau de Tycho-Brahé), de St-Nicolas, de l'Assomption (avec le tombeau de St Norbert), de St-Ignace, de St-George, de Notre-Dame-de-Lorette; l'hôtel-de-ville, où est une célèbre horloge mécanique; le palais des Etats; le palais archiépiscopal, les palais Czernin, Schwarzenberg, Colloredo-Mansfeld, Waldstein, etc.; les monuments élevés aux empereurs Charles IV et François Ier; le théâtre, l'hôpital militaire, etc. Commerce considérable et fabr. de toiles, calicots, étoffes de soie, lainages, dentelles, cuirs, savon, gants, café-chicorée, verrerie, rosoglio, raffineries de sucre, produits chimiques, machines, quincaillerie, orfévrerie, etc. Transit très-important; réseau de chemins de fer vers tous les points de l'Allemagne. — Prague paraît être sur l'emplacement du *Boviasmum* de Strabon, du *Marobodum* de Ptolémée. Au XVe siècle, Jean Huss y fit naître, par ses doctrines, des troubles religieux; la guerre des Hussites fut suspendue, en 1433, par un traité dit *Compactata de Prague*. La *Défénestration* (*V. ce mot*) de Prague, en 1618, fut le signal de la guerre de Trente-Ans. En 1620, l'électeur palatin Frédéric V, proclamé roi de Bohême, fut défait par l'armée de la ligue catholique à la *Montagne blanche*, près de Prague. La prise de cette ville par le Suédois Kœnigsmark, en 1648, hâta la conclusion des traités de Westphalie. Dans la guerre de la Succession d'Autriche, Prague fut prise par Charles-Albert, duc de Bavière, 1741; les Français, ses alliés, sous les ordres de Chevert, y soutinrent, en 1742, un siége mémorable, que suivit la belle retraite du maréchal de Belle-Ile. En 1757, les Prussiens battirent les Autrichiens à Prague, mais ne purent prendre la ville. Un congrès se tint dans cette capitale en 1813, et l'empereur d'Autriche François Ier s'y déclara contre la France. En 1833, la branche aînée des Bourbons vint habiter le château de Hradschin. En 1848, une insurrection contre l'Autriche fut réprimée par le prince Windischgrætz. B.

PRAGUE (Jérôme de). *V.* JÉRÔME.

PRAGUERIE, nom donné, en souvenir du soulèvement des Hussites dans Prague, à la révolte des seigneurs et du dauphin (Louis XI) contre Charles VII (avril-août 1440). Irrités des efforts faits par le roi pour le rétablissement du bon ordre, et surtout de l'*ordonnance d'Orléans* sur les gens de guerre (2 nov. 1439), les ducs Charles Ier de Bourbon et Jean II d'Alençon, les comtes de Vendôme et de Dunois, prétendirent chasser les conseillers du roi, le connétable de Richemont et le comte du Maine. Ils se réunirent dans Blois à La Trémoille; Alexandre, bâtard de Bourbon, Blanchefort, Chabannes, les autres chefs de Routiers se mirent en campagne, 1440, et leurs conseils décidèrent, dans Loches, le dauphin à prendre parti contre son père, et à chasser le comte de la Marche, son gouverneur. Charles VII fit arrêter Blanchefort, sauva St-Maixent, à demi occupé déjà par la Praguerie, gagna Dunois, prit Chambon, Evaux, Montaigu, Ebreuille, Aigueperse, et ramena à lui les Routiers du Languedoc. Le dauphin ayant refusé d'accéder aux promesses de soumission faites par d'Alençon et Bourbon, la guerre continua : Charles VII prit Vichy, La Palisse, Roanne, Charlieu. Le duc d'Alençon fit sa paix à part, et le dauphin, peu à peu abandonné, vint s'humilier à Cusset (19 juillet 1440), avec le duc de Bourbon, qui rendit les forteresses de Beauté, Vincennes, Corbeil, Brie-Comte-Robert, les villes de Loches et de Sancerre, occupées pendant la guerre. Louis fut privé de tous ses offices, mais chargé du gouvernement du Dauphiné, avec cette réserve que ses actes seraient scellés par le chancelier de France. Le bâtard de Bourbon, dont les crimes de tous genres faisaient horreur, fut arrêté, cousu dans un sac, et jeté dans l'Aube. La *Praguerie*, quoique promptement étouffée, eut deux funestes conséquences : elle retarda l'application de l'ordonnance du 2 novembre 1439; elle permit aux Anglais de reprendre une dernière fois l'offensive. A. C.

PRAHECQ, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), arr. et à 15 kil. E.-S.-E. de Niort; 841 hab.

PRAIRIAL, 9e mois du calendrier républicain en France, commençait le 20 ou 21 mai suivant les années, et finissait le 18 ou le 19 juin. C'est le temps où l'on fauche les prairies, dans le climat de Paris.

PRAIRIAL (Journées de). Nom de deux journées restées fameuses dans les fastes de la Révolution française. La première, le 1er prairial an III (20 mai 1795), fut un suprême effort du parti jacobin contre la réaction thermidorienne. L'insurrection, prenant prétexte de la famine qui régnait alors, et du salut de la constitution de 1793, afficha un arrêté portant abolition du gouvernement révolutionnaire, destitution des autorités actuelles, convocation d'une nouvelle assemblée pour le 25 messidor, etc., le tout au nom des sections de Paris. La Convention répondit par une proclamation; mais à peine était-elle votée, que les émeutiers envahissaient le Carrousel, et que la salle des séances, dans le palais des Tuileries, était prise, évacuée et reprise. A. Dumont, Boissy-d'Anglas et Vernier présidèrent tour à tour avec un grand courage pendant ces heures critiques (*V.* BOISSY-D'ANGLAS). La populace, appuyée par les Montagnards, fit voter tout ce qu'elle voulut. Mais, à minuit, expulsée par la force, elle laissa les dictateurs qu'elle avait nommés, ainsi que leurs adhérents, à la merci des vainqueurs. Le lendemain, les factieux, qui s'étaient constitués en Convention nationale du peuple souverain, se retirèrent, prêts à combattre, dans le faubourg St-Antoine. Le 4, ils se rendirent à discrétion, et les chefs furent livrés à la sévérité d'une commission militaire. — La 2e journée, le 30 prairial an VII (18 juin 1799), fut une violence morale exercée par le Corps législatif sur le Directoire, pour en modifier la composition. Le gouvernement, après avoir échoué dans plusieurs tentatives pour influencer les élections de l'an VI, avait fait annuler arbitrairement, par le Corps législatif, celles d'un grand nombre d'assemblées électorales; nos armées avaient éprouvé des revers; la Vendée donnait de nouvelles inquiétudes, le gouvernement était complétement déconsidéré; le Conseil des Cinq-Cents profita de cette défaveur pour mutiler le Directoire : l'élection de Treilhard fut annulée; La Réveillère et Merlin se soumirent à une demande impérieuse de leur démission; alors le nouveau Directoire se trouva composé de Barras, Sieyès, Roger-Ducos, Moulin, et Gohier. J. T.

PRAIRIE, riv. des Etats-Unis, affluent de la Great-River; cours de 250 kil.

PRAIRIE-DU-CHIEN (LA), v. des Etats-Unis (Wisconsin), sur la rive g. du Mississipi, près et au-dessus de son confluent avec la Wisconsin; 2,000 hab.

PRAISSAS. *V.* PRAYSSAS.

PRAKRIT. *V.* PRACRIT.

PRAM (Christian), poëte danois, né en Norvége en 1765, m. à St-Thomas (Antilles) en 1821. On a de lui : des odes, des contes en prose, des opéras; un poëme épique sur le *Starkodder* des *Sagas*, Copenh., 1785, pro-

mier essai de ce genre en Danemark, mais maladroite imitation de l'*Oberon* de Wieland; des dissertations de statistique et de finances. Dans ses contes, il a pris pour modèle la manière de Voltaire. Il fonda, avec Rahbek, la *Minerve*, journal littéraire.

PRANGINS, vge de Suisse (Vaud), sur le lac de Genève, à 1 kil. N.-E. de Nyon. Joseph Bonaparte fit de son magnifique château l'un des séjours de son exil.

PRASAPA. *V.* PHRAATA.

PRASIENS (du sanscrit *Prachinas*, hommes de l'Est), nom du peuple le plus puissant de l'Inde septentrionale, à l'époque Gréco-Romaine. Leur empire s'étendait au loin sur les deux rives du Gange, et ils étaient aussi appelés *Palibothres*, du nom de Palibothra (*V. ce mot*), leur capitale. A l'époque d'Alexandre, leur roi pouvait mettre en campagne 200,000 fantassins, 20,000 cavaliers, et 3,000 éléphants. Mégasthène, ambassadeur de Séleucus, trouva leur roi Sandrocottus (le *Tchandra-Goupta* des Indiens) à la tête de 400,000 soldats; et Pline parle même d'une armée permanente de 600,000 fantassins, 30,000 cavaliers et 9,000 éléphants. Leur puissance paraît s'être écroulée vers le commencement du IIe siècle de l'ère chrétienne; car, dans Ptolémée, le nom de pays des Prasiens est restreint à la partie septentrionale de leurs anciennes possessions, sur le fleuve Soa. C. P.

PRASIES, v. de Laconie, au N. de la côte orientale, se nommait aussi *Oriatæ*; elle fut saccagée par les Athéniens, la 2e année de la guerre du Péloponèse. Ruines auprès du village actuel d'*Hagios Andreas*. — brg de l'Attique, sur la côte E., dans la tribu Pandionide, au S. de Brauron, dans une baie commode et vaste; ce port servait aux communications d'Athènes avec Délos. C. P.

PRASLIN (Famille de), une des branches de la famille Choiseul, tirait son nom d'un village de Champagne, près de Bar-sur-Seine (Aube).

PRASLIN (César-Gabriel de CHOISEUL, duc de), né à Paris en 1712, m. en 1785, porta jusqu'en 1762 le nom de comte de Choiseul, remplaça son cousin, le duc de Choiseul, dans l'ambassade de Vienne, signa en 1763 le traité qui mit fin à la guerre de Sept-Ans, fut nommé duc et pair, ministre des affaires étrangères en 1761, puis de la marine en 1766, agrandit et fortifia le port de Brest, développa l'instruction parmi les officiers, éleva la flotte à 70 vaisseaux de ligne et 50 frégates, et partagea la disgrâce de son cousin en 1770. Il était membre honoraire de l'Académie des sciences.

PRASLIN (le duc et le comte de CHOISEUL-), fils et petit-fils du précédent, tous deux députés de la noblesse, l'un de l'Anjou, l'autre du Maine, aux Etats-Généraux de 1789, furent favorables aux idées de rréformé. Lors de la formation du Sénat, en 1799, le comte en fut nommé membre; il mourut en 1808, à 52 ans.

PRASLIN (Antoine-César-Félix de CHOISEUL-), fils du sénateur de ce nom, mort en 1839, fut chambellan de Napoléon Ier, colonel d'une légion de la garde nationale de Paris en 1814, fut créé pair de France la même année, et vota constamment avec le parti constitutionnel.

PRASLIN, très-beau port dans l'île Ste-Isabelle (archipel Salomon), par 7° 25' lat. S. et 152° 30' long. E. — l'port dans la Nouvelle-Irlande, par 4° 49' 48" lat. S. et 150° 28' 29" long. E.

PRASLIN (VAUX-). *V.* MAINCY.

PRASUM PROMONTORIUM, nom anc. du cap *Delgado* ou du cap *Brava* en Afrique.

PRATEOLUS, nom latinisé de DUPRÉAU.

PRATILLI (François-Marie), antiquaire et archéologue, né à Naples vers 1710, m. en 1770, a publié, entre autres ouvrages : *Della via Appia riconosciuta e descritta da Roma a Brindisi*, Naples, 1745, in-fol., ouvrage plein de recherches utiles, un peu diffus, et encore estimé anj., quoiqu'il ne soit pas exempt d'erreurs.

PRATINAS de Phlionte, rival de Phrynichus et d'Eschyle, est cité par quelques auteurs comme inventeur du drame satyrique.

PRATO, v. forte de Toscane, sur le Bisenzio, à 17 kil. N.-O. de Florence; 11,000 hab. Evêché, collége *Cicognini*, bibliothèque. Ville bien bâtie; cathédrale en marbre blanc. Fabr. de tissus de laine, chapeaux de paille, papier, quincaillerie.—République au moyen âge, elle fut soumise par les Florentins en 1353. Patrie de Casti.

PRATS-DE-MOLLO ou MOULIOU, ch.-l. de cant. (Pyrénées-Orientales), arr. et à 38 kil. S.-O. de Céret, sur la rive g. du Tech; 1,215 hab. Place de guerre, défendue à l'O. par le fort La Garde, construit par Vauban en 1679. Fabr. de bonneterie, molletons, draps communs. A peu de distance, au village de la Preste, sont des eaux thermales sulfureuses et des grottes calcaires curieuses.

PRATT (Samuel-Jackson), littérateur et poëte anglais, né en 1749 à St-Yves (Huntingdon), m. en 1814, a laissé de nombreux ouvrages, pleins d'imagination et de sentiment : *Pensées libres sur l'homme, sur les animaux et sur la Providence*, contenant l'*Histoire de Bénignus*, 1775-77, 6 vol. in-12; *le Sublime et la beauté de l'Ecriture*, 1777, 2 vol. in-12; *le Village de Shenstone, ou le Nouveau Paradis perdu*, 1780, 3 vol. in-12; *Emma Cobbett*, roman, 1781, 3 vol. in-12, trad. en français; *Glanures faites dans le pays de Galles, en Hollande et en Westphalie*, 4e édit., 1798, 3 vol. in-8°; *Glanures faites en Angleterre*, 1799, 3 vol. in-8°; divers poëmes, et quelques pièces de théâtre.

PRAUTHOY, ch.-l. de cant. (Hte-Marne), arr. et à 25 kil. S. de Langres; 694 hab. Il y avait, au lieu dit *La Citadelle*, un château très-fort, auj. en ruines.

PRAVADI ou PARAVADI, v. de la Turquie d'Europe, eyalet et à 105 kil. S.-E. de Silistrie, 71 S.-O. de Bazardjik, 30 O. de Varna, sur une rivière de son nom. Ch.-l. de livah. Victoire des Russes sur les Turcs, en 1829.

PRAXAGORAS, médecin grec, né à l'île de Cos, fut l'un des derniers Asclépiades. Il est le premier qui ait observé les fièvres intermittentes pernicieuses, et qui ait reconnu que le pouls indique les variations de la force vitale dans les maladies. Ses ouvrages sont perdus.

PRAXILLA, femme poëte, née à Sicyone au Ve siècle av. J.-C., excella dans la composition des *Scolies*, et s'exerça aussi dans le genre lyrique et dithyrambique. Il ne reste d'elle que quelques vers, insérés dans les *Fragm. poetarum græcorum*.

PRAXITÈLE, le plus célèbre sculpteur grec après Phidias, né à Athènes vers 360 av. J.-C., m. vers 280, travailla surtout le marbre de Paros. Les anciens vantent dans ses ouvrages la grâce, la perfection du dessin, la délicatesse des contours, et surtout la vérité avec laquelle il savait représenter les affections douces de l'âme : ses statues semblaient animées; les deux plus parfaites étaient, au jugement de Praxitèle lui-même, un *Satyre* ivre, que les Grecs appelaient *Périboëtos* (le célèbre), et un *Cupidon*, que la courtisane Phryné, à laquelle il en avait fait présent, consacra dans un temple de Thespies; deux autres Cupidons de Praxitèle se trouvaient, l'un à Parium, l'autre en Sicile, où il fut volé par Verrès : on citait aussi deux *Vénus*, l'une drapée, pour l'île de Cos, l'autre nue, la célèbre Vénus de Cnide; un *Bacchus* en bronze, à Élis; la *Proserpine* du temple de Cérès à Athènes; l'*Apollon Sauroctone*, ou tueur de lézards; les statues colossales de *Diane* à Anticyre, et de *Junon* à Platée; les *Travaux d'Hercule* à Thèbes; les *Douze grands dieux* à Mégare; la statue de *Phryné* à Delphes, entre celles d'*Archidamos*, roi de Sparte, et de *Philippe* de Macédoine; enfin une statue équestre pour un tombeau à Athènes. Praxitèle produisit beaucoup, mais aucun de ses ouvrages n'est parvenu jusqu'à nous; on ne connaît que des copies authentiques de quelques-uns : le *Cupidon*, au Vatican; le *Satyre* ivre, connu dans plusieurs galeries sous le nom du *Faune au repos*; la *Vénus de Cnide*, au Vatican, et dans divers palais de Rome; l'*Apollon Sauroctone*, dont le musée du Louvre a une répétition, etc.—Un autre Praxitèle vivait à Rome à l'époque de Pompée, et cisela en argent une statue de l'acteur Roscius. C. P.

PRAY (George), historien, né en 1723 dans le comté de Neitra (Hongrie), m. en 1801, entra dans l'ordre des Jésuites, enseigna les belles-lettres, la philosophie et la théologie dans divers colléges, et devint, après la suppression de sa compagnie, bibliothécaire royal à Bude et historiographe de Hongrie. On a de lui : *Annales veterum Hunnorum, Avarum et Hungarorum*, de 210 av. J.-C. à 997 ap. J.-C., Vienne, 1761, in-fol.; *Dissertationes historico-criticæ in annales veteres Hunnorum*, ibid., 1774, in-fol.; *Annales regum Hungariæ*, de 997 à 1564, ibid., 1761-70, 5 vol. in-fol.; *Specimen hierarchiæ Hungaricæ*, ibid., 1776-79, 2 vol. in-4°; *Historia regum Hungariæ stirpis Austriacæ*, ibid., 1799, in-8°; *Historia regum Hungariæ cum notitiis præviis*, ibid., 1801, 3 vol. in-8°; *de Sigillis regum et reginarum Hungariæ*, ibid., 1805, in-4°, etc.

PRAYA, v. et port sur la côte S.-E. de l'île Santiago, ch.-l. du gouv. des îles du Cap-Vert, par 14° 54' lat. N. et 25° 51' long. O.; 2,000 hab. Exportation de sel, sucre, café, tafia, graine et huile de ricin, peaux.

PRAYSSAC ou PREISSAC, vge (Lot), arr. et à 29 kil. O. de Cahors, sur la rive droite du Lot; 412 hab. Patrie du maréchal Bessières, à qui l'on a élevé une statue en 1845.

PRAYSSAS, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), arr. et à 22 kil. N.-O. d'Agen; 363 hab.

PRÉADAMISME, doctrine imaginée par La Peyrère (*V. ce mot*), et d'après laquelle il aurait existé des races humaines avant Adam. Il soutint cette opinion, qui fut condamnée comme une hérésie, dans un livre intitulé : *Præadamitæ*.... 1655, in-4°; 1656, in-12.

PRÉ-AUX-CLERCS, vaste prairie à l'O. et près des murs de Paris, sur la rive gauche de la Seine, et qui dès le XII^e^ siècle s'étendait de la rue Mazarine actuelle à la rue de Bourgogne, sur une longueur de 1,400 mètres environ, et depuis la Seine au N. jusqu'à la rue S^t^-Dominique au S., sur une largeur de 400 à 450 mètres. Elle était partagée en *grand* et *petit pré*. Le petit pré s'étendait seulement de la rue Mazarine jusqu'à un canal ouvert sur l'emplacement de la rue Bonaparte à l'O., et, au S., jusqu'à la rue Jacob. En 1368, il fut cédé à l'Université, et servit, ainsi que le grand pré, de promenade aux *clercs* ou écoliers, d'où le nom de cette prairie. De nombreuses guinguettes y attiraient aussi les jeunes seigneurs et les militaires. C'était encore le rendez-vous des duellistes. Sous Henri II, les calvinistes s'y réunissaient, et y chantaient les psaumes de Marot. Le petit Pré-aux-Clercs commença de se bâtir vers la fin du règne de Henri IV, et le grand pré vers 1640.

PRÉBENDE, portion des biens d'une église cathédrale ou collégiale, assignée à un ecclésiastique, à charge par lui de remplir certaines fonctions. Elle n'était pas toujours accompagnée d'un canonicat. Les bénéfices assignés, en vertu d'un règlement du concile de Latran, 1179, à ceux qui enseignaient aux enfants les principes de la religion et des sciences, furent les premières prébendes. La Pragmatique-Sanction de Charles VII confirma cette institution. Les prébendes étaient irrévocables ou amovibles, selon l'usage des chapitres. Elles pouvaient être conférées à des laïques. Ainsi, le comte d'Armagnac en possédait une dans l'église d'Auch, dont il était premier chanoine; le seigneur de Chastellux, une dans l'église d'Auxerre; les rois de France étaient prébendiers d'Aix, d'Angers, d'Auxerre, de Lyon, du Mans, de Tours, etc. La réunion des biens du clergé aux domaines de l'Etat entraîna la suppression des prébendes. B.

PRÉCAIRE, *Precarium*, bénéfice temporaire, accordé par l'Eglise à un séculier, sur les biens mêmes de l'Eglise. Le détenteur était astreint à une redevance. L'usage des précaires paraît s'être perdu en France à partir de la dynastie capétienne.

PRÉCEPTEUR, *Præceptor*, homme instruit que les anc. Romains, riches, plaçaient auprès de leurs enfants, pour leur enseigner les arts et les sciences. Ils étaient ordinairement Grecs, et, la plupart du temps, affranchis, ou esclaves.

PRÉCEPTIONS, nom donné, dans l'anc. France, à des lettres, à des édits que le roi envoyait aux juges, pour laisser faire certaines choses réprouvées par la loi, telles que mariages illicites, transport des héritages, etc.

PRÉCEPTORIALE, prébende affectée à un ecclésiastique chargé d'instruire les jeunes clercs.

PRÉCHAC, vge (Gironde), arr. et à 17 kil. O.-S.-O. de Bazas; 395 hab. Comm. de résine. — vge (Landes), près de l'Adour, arr. et à 12 kil. E.-N.-E. de Dax; 660 hab. Eaux et boues thermales.

PRÉCHANTRE, chanoine qui, dans quelques églises, remplissait les fonctions de grand chantre et en avait la prébende.

PRÊCHEUR (Le), brg de la Martinique, à 11 kil. N.-O. de S^t^-Pierre; 3,500 hab. Plantations de café et de cannes à sucre.

PRÊCHEURS (Frères). *V.* DOMINICAINS.

PRÉCIEUSES. *V.* RAMBOUILLET (Hôtel de).

PRÉCIGNÉ, brg (Sarthe), arr. et à 24 kil. N.-O. de La Flèche; 1,258 hab. Petit séminaire. Fabr. de draps communs. Eaux minérales.

PRÉCINCTION, *Præcinctio*, palier de circulation au milieu, et suivant la circonférence des gradins, dans les théâtres, amphithéâtres et cirques des anc. Romains. Elle formait un gradin plus haut et plus large que les autres. Dans les théâtres, la précinction se trouvait après les 14 premiers gradins derrière l'orchestre, et séparait les places des chevaliers de celles du peuple. Dans les grands amphithéâtres, il y avait quelquefois 2 et 3 précinctions. C. D—Y.

PRÉCOP ou ORKOUP, v. de Servie, sur la Morawitza, à 40 kil. S.-E. de Kruchowatz; 6,000 hab. Évêchés latin et serbe.

PRÉCY (Louis-François PERRIN, comte de), né à Semur en 1742, m. en 1820, servit dans la guerre de Sept-Ans, puis en Corse, devint en 1783 commandant du bataillon de chasseurs des Vosges, entra comme lieutenant-colonel dans la garde constitutionnelle de Louis XVI en 1791, combattit dans les rangs des Suisses à la journée du 10 août 1792, se retira à Semur après la mort du roi, accepta le commandement des fédéralistes de Lyon soulevés contre la Convention, en 1793, soutint un siége de 2 mois, réussit à échapper aux massacres après la prise de la ville, sortit de France; remplit diverses missions diplomatiques dans l'intérêt des Bourbons, n'obtint qu'en 1810 la permission de rentrer en France, et, à la 1^re^ Restauration, nommé lieutenant général, prit le commandement de la garde nationale de Lyon. B.

PRÉCY-SOUS-THIL, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), arr. et à 14 kil. de Semur, au pied d'une colline que domine le vieux château de Thil, bâti par les ducs de Bourgogne de la première race; 738 hab. Forges. Élève de mérinos.

PRÉETZ, v. du duché de Holstein, à 70 kil. N.-E. de Glukstadt, sur la Schwentine; 5,061 hab. Communauté de dames nobles. Fabr. de limes.

PRÉFECTURE, nom donné, chez les anc. Romains, d'abord à toute ville sujette, où l'on envoyait un préfet, investi du droit de rendre la justice (*V. Préfet provincial*); puis aux 4 grandes divisions de l'Empire établies par Constantin, et qui étaient, les préfectures : d'*Orient*, contenant tous les pays à l'E. de la Méditerranée et au bord du Pont-Euxin; d'*Illyrie*, entre la mer Adriatique et le Danube, embrassant jusqu'à la Grèce et l'île de Crète; d'*Italie*, comprenant toute l'Italie jusqu'aux Alpes, les îles de Sicile, de Corse, de Sardaigne, et la côte d'Afrique depuis la Pentapole à l'E., jusqu'à la Mauritanie césarienne inclusivement, à l'O.; enfin des *Gaules*, commençant en Afrique, à la Mauritanie Tingitane, continuant dans toute l'Espagne, dans toute la Gaule jusqu'au Rhin, et embrassant jusqu'à la Grande-Bretagne, moins la Calédonine. (*V. Provinces.*) — En France, la préfecture est la circonscription administrée par un préfet de département.

PRÉFET, *Præfectus*, titre générique d'une foule de chefs civils, militaires, ou financiers, chez les anc. Romains, mais qui, dans tous les cas, n'indiquait qu'un préposé relevant d'une plus haute autorité. Voici les principaux par ordre alphabétique de leurs fonctions :

PRÉFET DE L'ÆRARIUM. *V.* PRÉFET DU TRÉSOR.

PRÉFET DE L'ANNONE, *Præfectus Annonæ*, administrateur de l'Annone (*V. ce mot*). Cette préfecture, créée d'abord temporairement l'an 315 de Rome, 438 av. J.-C., fut renouvelée plusieurs fois par le sénat dans des circonstances extraordinaires; Auguste, qui l'occupa l'an 732, s'en démit 4 ans après en faveur d'une de ses créatures, et la rendit alors perpétuelle. Le préfet de l'Annone prenait rang immédiatement après les consuls, et avait dans sa juridiction le commerce des grains, et celui du sel, du vin, de la viande, et de la plupart des autres denrées. Cette magistrature durait encore sous le Bas-Empire.

PRÉFET AUGUSTAL, *Præfectus augustalis*, gouverneur de l'Egypte pour l'empereur, et ainsi nommé de ce qu'il avait été institué par Auguste. C'était toujours un simple chevalier romain.

PRÉFET DE CAVALERIE, *Præfectus equitum* ou *alæ*, commandant de la cavalerie légionnaire, grade inventé par les empereurs et souvent donné aux fils de sénateurs. Il y en avait quelquefois deux par légion.

PRÉFET DU CAMP OU DES CAMPS, *Præfectus castrorum*; il présidait à l'assiette du camp, qu'il allait choisir, à son tracé, à sa formation, avait l'inspection de tout le matériel de la légion, y compris les machines de guerre, et les ambulances pour les blessés. Il veillait aussi à l'approvisionnement en bois et en fourrages. Le commandant de l'armée ou l'empereur le choisissait parmi les officiers les plus anciens et les plus expérimentés.

PRÉFET DE LA CHAMBRE SACRÉE, *Præfectus sacri cubiculi*, grand-chambellan, ou grand-maître de la chambre de l'empereur, à Constantinople, intendant-général du prince, tant pour le service du palais, que pour l'administration des domaines impériaux dans la Cappadoce. Il avait rang de sénateur. Ce fonctionnaire fut créé par Adrien, ou plutôt par Constantin, qui peut-être ne fit que changer ses attributions et son nom, car sous le Bas-Empire on l'appelle ordinairement PRÉPOSÉ DE LA CHAMBRE SACRÉE, *Præpositus sacri cubiculi*.

PRÉFET DE COHORTE, *Præfectus cohortis*, commandant d'une cohorte légionnaire.

PRÉFET DE CONSTANTINOPLE. *V.* PRÉFET DE LA VILLE.

PRÉFET DES FÉRIES LATINES, *Præfectus Feriarum Latinarum*, lieutenant des consuls à Rome pendant qu'ils allaient présider les Féries Latines (*V. ce mot*). Il était nommé dans les comices par centuries, et sa charge ne

durait que trois jours. Comme c'était une magistrature honorifique plutôt que réelle, les empereurs la décernèrent plusieurs fois à leurs jeunes enfants.

PRÉFET DE LA FLOTTE, *Præfectus classis*, commandant d'une flotte. Cette fonction toute spéciale ne date que du temps d'Auguste, et fut conservée par ses successeurs.

PRÉFET DE LÉGION, *Præfectus legionis*, grade qui fut créé sous le Bas-Empire pour les lieutenants des légats de l'Empereur (*V.* LÉGAT). Le préfet de légion était comte de premier rang, et commandait en chef en l'absence du légat.

PRÉFET DES MŒURS. *V.* CENSEUR.

PRÉFET DES OUVRIERS, *Præfectus fabrorum*, chef des ouvriers d'une légion; en termes modernes, commandant du génie.

PRÉFET DU PRÉTOIRE, *Præfectus prætorio*, commandant des cohortes prétoriennes (*V.* COHORTES). Auguste institua cette préfecture l'an 748 de Rome, et nomma deux préfets avec un pouvoir collectif. Tibère n'en conserva qu'un. Sous ses successeurs, il y en eut tantôt un, tantôt deux, quelquefois trois. Ils étaient les hommes les plus influents de l'Empire, et choisis dans l'ordre équestre. Marc-Aurèle augmenta leur puissance en les admettant près de lui comme assesseurs dans les jugements civils; Alexandre-Sévère les créa sénateurs. Lors de la création de la Tétrarchie par Dioclétien (*V.* TÉTRARCHIE), chaque Auguste et chaque César eut son préfet du prétoire. Constantin ne laissa plus aux préfets qu'une autorité purement civile; il les mit à la tête des 4 préfectures d'Orient, d'Illyrie, d'Italie, et des Gaules, avec les pouvoirs de ministres souverains de l'empereur, mais dont les actes n'étaient valables que sous son approbation. La charge de préfet du prétoire paraît avoir duré jusqu'à la chute de l'Empire.

PRÉFET DU PRÉTOIRE DES GAULES, espèce de vice-roi créé vers la fin du IIIe siècle, ou au commencement du IVe, pour gouverner trois diocèses, les Gaules, l'Espagne, et la Grande-Bretagne. Originairement, il résidait à Trèves; quand les Barbares eurent pris cette ville au commencement du Ve siècle, Arles devint sa résidence. Ce préfet, qui relevait directement de l'Empereur, avait la justice civile et criminelle, faisait répartir et percevoir les impôts, présidait au recrutement, et pourvoyait à l'approvisionnement des armées, bien qu'il n'en eût pas le commandement. Il avait pour principaux auxiliaires trois vice-préfets, un à la tête de chaque diocèse.

PRÉFET PROVINCIAL, *Præfectus provinciæ*, gouverneur d'un municipe privé de ses priviléges. Il était envoyé de Rome, et nommé dans les comices par centuries pour les villes importantes, par le préfet urbain pour les petites localités. La durée de sa charge était d'un an, avec le pouvoir administratif et judiciaire. Dans les provinces d'outre-mer, les préfets faisaient partie de la suite des proconsuls. — On appelait encore préfet provincial le gouverneur d'une des provinces impériales (*V.* PROVINCES).

PRÉFET DU TRÉSOR, *Præfectus Ærario*, administrateur du Trésor public. Il y en avait deux, qui furent institués par Auguste l'an 726 de Rome. D'abord le sénat les élisait, puis ils furent tirés au sort parmi les préteurs de l'année. Leurs fonctions duraient un an. Les préfets du Trésor subsistèrent sous Tibère, Caligula, Néron, Trajan, et Antonin le Pieux.

PRÉFET DES VIGILES, *Præfectus vigilum*, commandant des Vigiles (*V. ce mot*); il était chevalier romain, et avait juridiction sur tous les gens que les Vigiles devaient arrêter ou surveiller. Ce préfet fut créé par Auguste l'an 759 de Rome; il subsistait encore sous Alexandre-Sévère.

PRÉFET DE LA VILLE, *Præfectus Urbi* ou *Urbis*, magistrat chargé de la police de Rome, institué du temps des rois; ce préfet fut supprimé lors de la création des édiles et des préteurs. Auguste, peu de temps après son avénement à l'Empire, le réinstitua, et confia cette charge à des consulaires. L'empereur le nommait pour un temps illimité. Ses fonctions embrassaient tout ce qui intéressait la sûreté, la tranquillité, et la subsistance de la ville pour ce qui se vendait dans les marchés. Il connaissait des plaintes des esclaves contre leurs maîtres, des mineurs contre leurs tuteurs. Il avait un corps de soldats pour faire exécuter ses ordres, était magistrat curule, et son pouvoir s'étendait à 100 milles (148 kilom.) autour de Rome. — *Préfet de Constantinople*. Il avait les mêmes attributions et le même rang que le Préfet de Rome, et fut établi par Constance.

C. D—Y.

PRÉFET APOSTOLIQUE, nom donné, dans l'Eglise romaine, au supérieur des missions envoyées pour convertir les infidèles.

PRÉFET DE DÉPARTEMENT, en France, administrateur en chef d'un département, résidant au ch.-lieu, et chargé de faire exécuter les lois, décrets et arrêtés du gouvernement, de surveiller toutes les parties de l'administration publique, pouvant suspendre de leurs fonctions les maires et les adjoints, nommer et révoquer les instituteurs primaires. Il est secondé dans ses fonctions par un *Conseil général de département* (*V.* CONSEIL GÉNÉRAL), et par un *Conseil de préfecture*, espèce de tribunal de 1re instance de la justice administrative, chargé de prononcer en matière de répartition ou d'exonération de contributions directes, sur les contestations relatives aux travaux publics, les indemnités dues à l'occasion de travaux de ce genre, la voirie, en un mot, sur toutes les affaires contentieuses. Ce conseil se compose de 3 à 5 membres, nommés par l'Empereur et révocables; le préfet en est président de droit. Dans les délibérations, en cas de partage, sa voix ou celle du conseiller qui le remplace est prépondérante. Les préfets furent institués par la loi du 28 pluviôse an VIII (17 février 1800), pour remplacer les Directoires de département (*V.* DIRECTOIRE). Ils sont nommés par l'Empereur, et révocables. — Dans chaque arrondissement, il y a un *sous-préfet*, chargé de prendre des arrêtés dans certains cas, le plus souvent d'instruire les affaires administratives, et de les transmettre, avec son avis, au préfet qui décide.

PRÉFET MARITIME, amiral ou vice-amiral chef d'une préfecture ou arrondissement maritime (*V.* FRANCE, au mot MARINE). Il a sous ses ordres tout le personnel et toutes les branches de service de l'arrondissement. Les chefs de service, au nombre de 8, forment auprès de lui un *Conseil d'administration*, qui statue sur toutes les questions importantes, sauf l'approbation du ministre. Il y a pour toute la France 5 préfets maritimes, dont les ch.-l. de préfecture, leur résidence, sont : Cherbourg, Brest, Lorient, Rochefort, et Toulon.

PRÉFET DE POLICE, magistrat chargé de la police municipale, et de certaines parties de la police générale à Paris, dans tout le département de la Seine, et dans les communes de St-Cloud, Sèvres, Meudon, Enghien, et Poissy, du département de Seine-et-Oise. Ses attributions comprennent : délivrance des passe-ports, permis de séjour à Paris, autorisation de port d'armes; surveillance des théâtres, des fêtes, de tous les lieux publics, des chemins de fer, des marchés, de la vente des poudres et salpêtres; de celle des ouvrages de typographie, de gravure, et d'imagerie; établissement des mercuriales pour le pain et la viande, répression des incendies, sûreté et salubrité de la voie publique; régime administratif et économique des prisons et des maisons d'arrêt; arrestation et citation devant les tribunaux des prévenus de délits du ressort de ces tribunaux. Le Préfet de police a été institué par la loi du 28 pluviôse an VIII (17 février 1800). Il est nommé par l'Empereur, et révocable. Il exerce ses fonctions sous l'autorité immédiate des ministres, et correspond directement avec eux pour ce qui est du ressort de leurs départements respectifs.

PREGADI (c.-à-d. *Priés*), conseil de 60 citoyens, institué à Venise au XIIIe siècle, pour surveiller les doges. Ils étaient comme priés de délibérer avec lui sur les affaires importantes. Le Grand-Conseil les nommait.

PREGEL, riv. de Prusse, formée près d'Insterbourg (Gumbinnen) de la réunion de l'Angerapp, de l'Innster et de la Pisa; cours de 150 kil., à l'O., par Insterbourg, où elle est navigable, Welhau, Tapiau et Kœnigsberg, à 9 kil. au-dessous de laquelle elle tombe dans le Frische-Haff. Elle reçoit l'Alle, et communique par un canal avec le Kurische-Haff.

PREIGNAC, vge (Gironde), arr. et à 40 kil. S.-E. de Bordeaux, sur la rive gauche de la Garonne; 1,256 hab. Vins blancs fins, dits des *Graves*.

PREISSAC. *V.* PRAYSSAC.

PRÉLAT, mot employé pour désigner les hauts dignitaires de l'Église, cardinaux, archevêques et évêques. On s'en servit aussi pour les abbés, et même plusieurs conciles appelèrent les curés *prélats de 2e ordre*. La prélature implique juridiction sur des inférieurs. Prélat vient de *Præ*, devant, et *latus*, porté, placé.

PRÉMARE (Joseph-Henri), jésuite, savant sinologue, partit comme missionnaire pour la Chine en 1698, et y mourut vers 1735. On a de lui : *Recherches sur les temps antérieurs à ceux dont parle le Chou-King, et sur la mythologie chinoise*, insérées en tête de la traduction du *Chou-King* par le P. Gaubil; *Notitia linguæ sinicæ*, ouvrage imprimé d'après ses manuscrits à Malacca, 1831; une traduction du *Tchao chi kou-eul* (l'Orphelin de la maison de Tchao), pièce de théâtre imitée par Voltaire dans *l'Orphelin de la*

Chine. Il écrivit aussi en chinois une *Vie de St Joseph*, un *Traité sur les attributs de Dieu*, une *Grammatica sinica*, en manuscrit, à la Bibliothèque impériale de Paris, 3 vol. petit in-4°, etc. B.

PRÉMERY, ch.-l. de cant. (Nièvre), arr. et à 46 kil. S.-E. de Cosne, sur un bras de la Nièvre; 1,083 hab. Il appartenait aux évêques de Nevers, qui y avaient un château, et qui lui octroyèrent une commune en 1225. Forges; comm. de fers et de bois; briques, tuiles, chaux.

PREMIER (M. le), pris absolument et comme nom propre, servit à désigner, à la cour de France, depuis la fin du XVI^e siècle, le premier écuyer du roi, chargé, sous la surveillance de *M. le Grand* (c.-à-d. le grand-écuyer), du soin de la petite écurie. Parmi ceux qui l'ont porté, on connaît surtout Claude, duc de Saint-Simon, père du célèbre historien, sous Louis XIII; et Béringhen, qui lui succéda sous Louis XIV, au prix de 400,000 livres. Quelquefois, mais plus rarement, le titre de *M. le Prémier*, suivi du nom de certaines villes, désignait le premier président du parlement: ainsi M. le Premier de Paris, M. le Premier de Rennes; il y en a des exemples dans les Lettres de M^me de Sévigné. G.

PREMNIS PARVA ou PRIMIS PARVA, v. de l'Ethiopie; auj. *Vieux-Dongolah*.

PRÉMONTRÉ, vge (Aisne), arr. et à 17 kil. O. de Laon; 172 hab. Le village a pris son nom d'un monastère fondé auprès, en 1120, par St Norbert, pour un ordre réformé de chanoines réguliers de St-Augustin. L'abbaye fut saccagée en 1567 par les calvinistes, et reconstruite au XVIII^e siècle; une portion a été démolie, et, depuis 1802, une verrerie importante est installée dans le reste. Les Prémontrés, dans l'origine, s'abstenaient entièrement de viande. Ils fondèrent de nombreux couvents en France et en Allemagne. Ils portaient une soutane et un scapulaire blancs. Il y eut des couvents de femmes du même ordre. B.

PRÉMYSL. *V.* PRZÉMYSL.

PRÉNESTE. *V.* PRÆNESTE.

PRENY, vge (Meurthe), arr. et à 41 kil. N.-O. de Nancy; 402 hab. Ruines du château de Preny, Prigny ou Preuny, forteresse importante, dont le nom était le cri de guerre des ducs de Lorraine.

PRENZLOW, v. des Etats prussiens (Brandebourg), à 107 kil. N. de Berlin, 112 N.-E. de Potsdam, sur l'Ueker; 13,000 hab., dont beaucoup descendent de réfugiés protestants français. Trib. de 1re instance, gymnase évangélique, dépôt de mendicité. Fabr. de tabac et de toiles. Comm. de grains et de bétail.—Fondée en 1138. Prise par Murat en 1806.

PRÉRAU, *Prerovia*, v. des Etats autrichiens (Moravie), cercle et à 20 kil. S.-E. d'Olmütz, sur la rive g. de la Betschwa; 4,500 hab. Anc. château. Cette ville donna son nom à un cercle de la Moravie, situé à l'E. de cette prov., superf. 3,102 hect.; 250,000 hab. Il est auj. compris pour la plus grande partie de son territoire dans le cercle de Neu-Titschein, et une petite partie dans celui d'Olmütz.

PRÉROGATIVE, Centurie). *V.* CENTURIE.

PRESBOURG, en allemand *Pressburg*, en hongrois *Posony*, en latin *Posonium*, *Pisonium*, *Brecislaburgium*, *Istropolis*, v. des Etats autrichiens (Hongrie), ch.-l. du comitat de son nom, sur la rive g. du Danube, à 75 kil. E. de Vienne par chemin de fer, à 220 N.-O. de Bude, par 48° 8′ 30″ lat. N., et 14° 46′ 5″ long. E.; 43,863 hab. Archevêché et chapitre de Gran. Académie royale catholique, avec bibliothèque; gymnase de Bénédictins; lycée évangélique, avec bibliothèque; séminaire archiépiscopal; bibliothèque publique, appartenant au comte d'Appony. Entrepôt royal des sels, direction des douanes. Presbourg est une des plus belles villes de la Hongrie; on y remarque le palais primatial, la halle aux blés, le château royal, et l'église des Franciscains de St-Martin, où a lieu le couronnement des rois de Hongrie. Manuf. royale de tabac. Fabr. de miroirs, draps, soieries, liqueurs; tréfilerie d'argent, tanneries, mégisseries. Comm. de vins et de grains. Sources ferrugineuses et sulfureuses de l'*Eisenbrünnel*, avec bains. — On attribue la fondation de Presbourg aux Iazyges. Jusqu'en 1784, cette ville fut la capitale de la Hongrie, et, depuis 1411, le siége de la Diète hongroise. Un traité de paix, qui y fut signé en 1491, assura la Hongrie à l'Autriche. Un autre traité y fut conclu, le 26 déc. 1805, entre Napoléon Ier et l'empereur François II: l'Autriche abandonnait à la France Venise et ses dépendances de terre ferme, à la Bavière une partie du Tyrol.

PRESBOURG (Comitat de), division administrative de la Hongrie, situé dans le cercle au delà du Danube, entre les comitats de Neutra au N., de Komorn à l'E., de Raab et de Wieselbourg au S., et l'Autriche au-dessous de l'Ens à l'O.; 3,239 kil. carr.; 227,105 hab. Ch.-l., *Presbourg*; v. princip. Tyrnau. — En 1853, on a créé un Territoire administratif de Presbourg, comprenant 11 comitats: Presbourg, Ober-Neutra, Unter-Neutra, Trentein, Arva-et-Thurocz, Bars, Sohl, Neograd, Liptau, Honth, et Komorn. Ce Territoire fut supprimé en 1860.

PRESBYTERIENS, membres d'une Eglise protestante, dominant surtout en Ecosse, et qui tirent leur nom de ce que cette Eglise, rejetant toute hiérarchie ecclésiastique, n'admet que de simples ministres du culte, parfaitement égaux entre eux (du latin *Presbyteri*, prêtres). Fondée en Ecosse, vers 1560, par John Knox, sur le modèle de l'Eglise calviniste, la secte presbytérienne se mit, sous le rapport de l'organisation et de la discipline, en opposition complète avec l'Eglise anglicane, qui avait conservé un certain ordre hiérarchique. Après avoir été adopté, en 1580, par le roi Jacques et la majorité du peuple écossais, le presbytérianisme, attaqué et proscrit sous les Stuarts, s'en vengea en prenant une part active à leur double chute, et vit son indépendance tout à fait assurée par l'avénement de Guillaume d'Orange. Depuis cette époque, tous les souverains de la Grande-Bretagne, en prenant possession de la couronne, s'engagent à maintenir les droits et priviléges de l'Eglise presbytérienne, reconnue comme nationale en Ecosse. Le gouvernement spirituel de cette Eglise, ainsi que le pouvoir d'ordination, appartient aux assemblées, nommées *Presbytères*, et composées des membres du clergé et des anciens. Une discussion soulevée en 1834, au sujet du mode d'élection des ministres, amena, en 1843, au sein du presbytérianisme, une scission qui fut suivie de l'établissement de l'*Eglise libre* d'Ecosse, sous la conduite d'un chef appelé *Modérateur*. — Outre les Presbytériens écossais, on trouve aussi en Angleterre et en Irlande un certain nombre de *Dissidents*, portant également ce nom, et dont les principes se rapprochent de ceux des *Indépendants* et des *Puritains*. D—T—R.

PRESCOT, v. d'Angleterre, comté et à 61 kil. S. de Lancastre; 5,000 hab. Horlogerie renommée: poteries et filatures. Riches mines de houille, exploitées pour l'approvisionnement de Liverpool.

PRÉSÉANCE, droit de se placer dans un rang ou un ordre plus honorable qu'un autre. Dans l'anc. France, après le roi et les princes du sang, le clergé précédait tous les autres corps de l'Etat; il occupait le 1er rang dans les Etats-Généraux, au-dessus de la noblesse et du tiers-état. Parmi les laïques, le 1er des ordres était celui qui se consacrait à la profession des armes. Dans l'ordre judiciaire, les parlements avaient la préséance sur toutes les compagnies. Les officiers de justice passaient avant les officiers de finance. Dans l'ordre militaire, la Maison du roi avait la préséance sur tous les corps de l'armée, comme auj. la garde nationale a le pas sur les régiments. Dans les cours étrangères, les ambassadeurs de Napoléon Ier avaient partout le premier rang. L'ordre des préséances dans les cérémonies publiques fut réglé par le titre Ier du décret du 24 messidor an XII. Il fut de nouveau déterminé dans le procès-verbal du couronnement de Charles X à Reims, et on le trouve dans le compte-rendu des réceptions à la cour que publie le *Moniteur universel*. B.

PRÉSENTATION DE LA VIERGE, fête célébrée le 21 novembre, en mémoire du jour où la Vierge, nouvellement née, fut présentée au Temple par ses parents. Les Grecs la célébraient dès le XIIe siècle; le pape Grégoire XI l'introduisit dans l'Eglise romaine vers 1372; elle tomba en désuétude, et fut rétablie par Sixte-Quint en 1585.

PRÉSENTATION (Dames de la), ordre de religieuses établi en France, vers 1627, par Nicolas Sanguins, évêque de Senlis. — ordre institué en 1664, sous la règle de St Augustin, par Frédéric Borromée, visiteur apostolique de la Valteline.

PRÉSENTINES, ou *Demoiselles canoniques de Saxin*, ordre religieux de femmes vouées à l'éducation des enfants pauvres. Un ancien couvent de cet ordre, établi à Marseille, fut supprimé pendant la Révolution. Un seul existe actuellement en Europe; c'est celui de Cracovie, inauguré en 1851.

PRÉSIDES, en espagnol *Presidios* (garnisons), nom donné: 1° à 4 forteresses espagnoles sur la côte du Maroc, Ceuta, Péñon de Velez, Alhucemas, Melilla, servant de lieu de déportation; ce sont les restes des conquêtes faites en Afrique par le cardinal Ximénès, qui y avait ajouté Oran, Bougie et Tripoli; Oran est même resté à l'Espagne jusqu'en 1792. Ceuta, où résident l'évêque et le

gouverneur, a le titre de *Préside majeur*, et dépend de la capitainerie-générale d'Andalousie; les autres, appelés *Présides mineurs*, de celle de Grenade. — 2° à une partie de la côte de Toscane, appartenant, au XVIe siècle, à la république de Sienne, et que Philippe II, roi d'Espagne, se réserva, quand il abandonna Sienne aux Florentins par la paix de Câteau-Cambrésis, 1559. Cette côte, où l'Espagne entretenait garnison (d'où vient le nom d'*Etat des Présides* ou des garnisons, *Stato delli Presidii*), comprenait, entre l'embouchure de l'Ombrone et la frontière romaine, Orbitello, Porto-d'Ercole, Monte-Filippo, Monte-Argentaro, Porto-San-Stefano, Telamone, et dépendait administrativement du royaume de Naples. On y joignait la principauté de Piombino et l'île d'Elbe, appartenant à un prince napolitain sous la suzeraineté du roi de Naples, qui entretenait garnison dans les ports de terre-ferme et de l'île, excepté, dans l'île, à Porto-Ferrajo, où ce droit appartenait au grand-duc de Toscane. En 1801, les Présides proprement dits furent cédés à la France, qui les donna au roi d'Etrurie; puis on les comprit dans le département de l'Ombrone, quand la Toscane fut devenue française; l'île d'Elbe fut réunie à la France, et Piombino donné par Napoléon, en 1805, à titre de principauté, à sa sœur Elisa. La Toscane reçut les places du continent en 1814, et l'île d'Elbe en 1815. C. P.

PRÉSIDIAL, nom donné à des tribunaux d'appel institués par Henri II, en 1551, et dont les membres s'appelèrent *juges présidiaux*. Il devait y avoir un présidial au moins dans chaque bailliage et sénéchaussée, et il se composait de 9 magistrats, y compris les lieutenants généraux et particuliers, de manière qu'il y eût toujours 7 conseillers. Le présidial jugeait en dernier ressort les procès dont l'objet en litige n'excédait pas une valeur de 250 liv. en principal, ou 10 liv. de rente. Jusqu'à 500 liv. en principal, ou 20 liv. de rente, ses sentences étaient exécutables par provision, nonobstant appel. L'ordonnance de Moulins, 1566, ne conserva de présidial que dans la ville capitale de chaque bailliage et sénéchaussée, et supprima ceux qui avaient été établis dans des siéges particuliers. L'autorité des présidiaux varia beaucoup, selon les temps: des édits de 1774, 1777 et 1778 limitèrent leur juridiction aux causes qui n'excédaient pas la somme de 2,000 liv., principal et intérêts. Dans les cérémonies, les juges présidiaux avaient rang au-dessus des maires, gouverneurs et échevins des villes, au-dessus des simples gentilshommes et du chapitre des cathédrales, en plusieurs lieux ils portaient la robe rouge. Les présidiaux furent supprimés en 1790. B.

PRESLAV, v. de la Turquie d'Europe. *V* PEREIAS-LAVL.

PRESLES, vge (Seine-et-Oise), arr. et à 19 kil. N.-E. de Pontoise; 1,638 hab. Passementerie.

PRESLES (Raoul de), appelé aussi PAUL DE PRAYÈRES, né à Laon, avocat, puis secrétaire de Philippe le Bel, fut accusé d'avoir voulu, avec Pierre Latilly, empoisonner ce prince, jeté en prison et dépouillé de ses biens, mais prouva son innocence, et devint, en 1319, conseiller au Parlement. Il fonda à Paris un collége, qui porta son nom jusqu'à la Révolution.

PRESLES (Raoul de), fils du précédent, né en 1316, m. en 1381, fut maître des requêtes sous Charles V. Par l'ordre de ce prince, il traduisit en français la *Cité de Dieu* de St Augustin, Abbeville, 1486, et Paris, 1531. On lui doit aussi un *Traité de la puissance ecclésiastique et séculière*, et il a été regardé comme l'auteur du *Songe du Vergier* (*V.* CH. LOUVIERS).

PRESSE, levée arbitraire de gens de mer, ou d'hommes que l'on suppose aptes à faire partie de l'équipage d'un bâtiment de guerre. Elle se fait par ruse et souvent par violence. C'est, en Angleterre, un des moyens employés pour recruter la marine royale, et il y a un service organisé pour faire la presse. Cette levée odieuse était en usage en France du temps de Louis XIV; Colbert la supprima, en lui substituant les classes (*V.* INSCRIPTION MARITIME).

PRESSIGNY-LE-GRAND, ch.-l. de cant. (Indre-et-Loire), arr. et à 28 kil. S.-O. de Loches, sur la Claïse; 685 hab. Vieux château. — Pressigny-le-Petit est à 9 kil. E.; 918 hab.

PRESTON, brg et paroisse d'Angleterre, comté et à 30 kil. S. de Lancastre, sur la Ribble et le chemin de fer du N.-O.; 82,961 hab. Pénitentiaire sur le plan d'Howard; bibliothèque. Filat. de coton, lin, chanvre; construct. de machines. Avant la réforme politique de 1832, l'habitation dans cette ville rendait électeur. Patrie d'Arkwright.

PRESTON-PANS, v. d'Ecosse (Haddington), sur l'estuaire du Forth, à 13 kil. E. d'Edimbourg; 1,659 hab. Bains de mer; pêche d'huîtres; fabr. de produits chimiques et poteries. Son importance commerciale a cessé. Son port, *Morrisson's-Haven*, est à 1 kil. à l'O. Le prétendant Charles-Edouard y battit les royalistes, le 22 septembre 1745.

PRÉTENDANT (Le), nom donné spécialement au fils de Jacques II, le chevalier de St-George (Jacques III), et à Charles-Edouard, fils de ce dernier, qui *prétendirent* au trône d'Angleterre, d'où les Stuarts, leurs ancêtres, avaient été renversés.

PRÉTEUR, *Prætor*, nom donné originairement aux grands magistrats de l'ancienne Rome. Il signifiait proprement magistrat-chef, et quand les consuls des premiers temps de la république siégeaient comme juges, on les appelait *Préteurs*. Vers le commencement du IVe siècle, ce nom devint exclusivement celui d'un magistrat justicier de Rome (*V.* PRÉTEUR URBAIN), puis successivement d'autres dont nous allons parler dans la nomenclature alphabétique suivante :

PRÉTEURS CÉRÉALS, *Prætores Cereales*. C'étaient deux préteurs créés par J. César, pour juger sommairement toutes les affaires litigieuses relatives à l'approvisionnement de l'Annone. Ils étaient pris parmi les patriciens.

PRÉTEURS FIDÉICOMMISSAIRES, *Prætores fideicommissarii*, préteurs créés à Rome, au nombre de deux, par l'empereur Claude, pour juger en dernier ressort des fidéicommis qui ne dépassaient point une certaine somme. Titus supprima un de ces deux préteurs.

PRÉTEUR FISCAL, *Prætor fiscalis*, institué par Nerva pour juger les affaires entre le fisc et les particuliers.

PRÉTEUR ÉTRANGER, *Prætor peregrinus*, magistrat chargé de rendre la justice, à Rome, entre les étrangers et les citoyens. Il fut institué l'an 510 de la ville, 243 av. J.-C., pour prendre une partie des attributions du Préteur urbain (*V. plus bas*), qui étaient devenues trop nombreuses. Ces deux préteurs étaient élus dans les comices par centuries, et, après l'élection, le sort décidait de leur département. Le Préteur étranger portait la toge prétexte, avait deux licteurs et un *accensus*. Ses fonctions duraient un an.

PRÉTEURS LATINS, *Prætores latini*, grands magistrats des villes latines.

PRÉTEURS PROVINCIAUX, *Prætores provinciales*, anciens préteurs que l'on envoyait, sous ce titre, gouverner les provinces. Il n'y en eut d'abord que deux, créés pour la 1re fois l'an 526 de Rome, pour la Sicile et la Sardaigne: puis, 50 ans plus tard, 2 autres, pour l'Espagne et la Gaule Narbonnaise. Quand le nombre des provinces conquises se fut augmenté, on créa jusqu'à 6 préteurs, on prorogea les anciens dans leurs fonctions de gouverneurs, et, dans un cas urgent, on ne garda qu'un seul préteur à Rome. Enfin, ce dernier expédient ne suffisant plus, on créa des propréteurs (*V. ce mot*). Les préteurs, magistrats justiciers, n'étaient d'abord envoyés que dans les provinces pacifiées, tandis que les proconsuls allaient dans les provinces où ils avaient des armées à commander; mais, à la fin de la République, la nécessité ne permit plus ces distinctions, et l'on fit ce qui n'avait eu lieu auparavant que par exception, que par la force des circonstances et sans autorisation préalable, on donna aux préteurs l'*empire*, c.-à-d. le droit de commander les armées, quand on les envoyait dans une province non pacifiée.

PRÉTEURS DU TRÉSOR, *Prætores ærarii*, administrateurs du Trésor public, choisis, au nombre de deux, parmi d'anciens préteurs, d'où vint leur nom. Auguste les institua, leur substitua quelquefois des préfets et des questeurs, mais ils reparurent sous Tibère, sous Claude, et sous Vespasien.

PRÉTEUR URBAIN, *Prætor urbanus*. Il fut institué l'an 389 de la ville, 364 av. J.-C., pour être chargé exclusivement de l'administration de la justice dans Rome, à la place des consuls, trop souvent occupés au dehors. Le sénat, qui proposa son institution, imagina de lui donner le nom de *préteur*, que prenaient les consuls quand ils rendaient la justice, et d'en faire un magistrat annuel, élu dans les comices par centuries, et dont l'âge d'éligibilité serait 35 ans, c.-à-d. au-dessous de l'âge consulaire. Le peuple ratifia cette proposition, consentit même à ce que la préture urbaine fût une magistrature patricienne; mais, 29 ans plus tard, les plébéiens y furent admis aussi. La qualification d'*urbain* ne fut donnée à ce magistrat qu'après la création du préteur *étranger*. Il avait une prééminence nominale sur ce dernier, car on l'appelait aussi *préteur major*. Du reste, ses insignes d'autorité étaient les mêmes, la toge prétexte, deux licteurs, et un *accensus*. Le

Préteur urbain, qui fut le premier institué de tous les préteurs, était considéré, en raison de son origine, comme le lieutenant des consuls; il les remplaçait, au besoin, et ne devait jamais s'absenter de Rome plus de dix jours consécutifs. En entrant en charge, il publiait un édit, pour faire connaître la jurisprudence dont il userait (*V.* Édit perpétuel). C. D—y.

PRÉTEXTAT (Saint), évêque de Rouen en 549, ayant, malgré l'opposition du roi Chilpéric, marié, en 576, Mérovée, fils de ce prince, à sa tante Brunehaut, fut accusé par Frédégonde, dans un concile tenu à Paris, 577, d'avoir violé ainsi les canons de l'Eglise, et, malgré les efforts de Grégoire de Tours, fut exilé à Jersey. Il ne revint dans son évêché qu'en 584, et mourut assassiné dans sa cathédrale, en 588, par les ordres de Frédégonde. Fête, le 24 février.

PRÉTEXTE. *V.* Toge.

PRETI (Mattia), dit Il Calabrese ou *le Chevalier calabrois*, peintre, né en 1613 à Taverna (Calabre), m. en 1699, fut élève de Lanfranc, puis du Guerchin. Admis dans l'ordre de Malte, il obtint la commanderie de Syracuse. Beaucoup de villes d'Italie, d'Espagne et d'Allemagne possèdent des tableaux ou des fresques de cet artiste. On voit au musée du Louvre le *Martyre de St André*, et *St Paul et St Antoine dans le désert*. Preti peignait avec un feu et une rapidité extraordinaires; son dessin est savant et vigoureux, mais il manque de correction. Sa couleur, généralement terne, a de beaux effets dans le clair-obscur.

PRÉTOIRE, *Prætorium*, tente du général dans un camp romain, ainsi nommée de ce que, jadis, tout commandant d'armée était nommé préteur. — nom de l'habitation du maître, dans une grande villa d'exploitation. — habitation du préteur ou gouverneur, et lieu où il rendait la justice, dans les provinces romaines. C. D—y.

PRÉTORIENNE (Cohorte). *V.* Cohorte.

prétorienne (Porte). *V.* castramétation.

PRÊTRE (GRAND-), chef du corps sacerdotal, chez les Hébreux. C'était le premier-né dans la descendance masculine d'Aaron; il devait être exempt de défauts physiques. Seul il avait le privilége de pénétrer, une fois l'an, dans le *Saint des Saints*, et seul aussi il offrait les sacrifices expiatoires (*V.* Expiations). Le grand-prêtre fut le chef du gouvernement politique, depuis le retour de la captivité de Babylone jusqu'au rétablissement de la royauté, en 107 av. J.-C.

PRÊTRE-JEAN, nom sous lequel on désignait, aux XII^e^ et XIII^e^ siècles, certains rois de la Tartarie ou du Cathay, chrétiens nestoriens selon les uns, idolâtres selon les autres; ou le Dalaï-Lama, grand-pontife du Thibet; ou enfin le négus d'Abyssinie, qui était chrétien.

PRÊTRES DE LA MISSION. *V.* Lazaristes.

PRÉTUTIENS. *V.* Prætutiens.

PREUILLY, ch.-l. de cant. (Indre-et-Loire), arr. et à 40 kil. S. de Loches, sur la Claise, et près du bois de son nom; 1,928 hab.

PREUNY. *V.* Preny.

PREUSCHEN (Augustin-Théophile), conseiller-ecclésiastique du grand-duc de Hesse, né à Diethart (Basse-Hesse) en 1734, m. en 1804, est l'inventeur de la typométrie ou l'art d'imprimer des cartes géographiques à l'aide de types mobiles. On lui doit : *Précis de l'histoire typométrique*, Bâle, 1778, in-8°; *Monuments des anciennes révolutions physiques et politiques en Allemagne*, Francfort, 1787, in-8°; *Précis des principales révolutions des contrées du Rhin, sous les Romains et les Germains*, ibid., 1788.

PRÉVAL (Claude-Antoine, vicomte de), né à Salins en 1772, m. en 1853, entra dès l'âge de 13 ans dans le régiment d'Enghien-infanterie, et était sous-lieutenant en 1789. Sous la République, il se distingua à l'armée du Rhin. Envoyé à celle d'Italie en 1797, il combattit à Magnano et à Novi, fut nommé en 1801 colonel du 3^e^ régiment de cuirassiers, donna de grandes preuves d'habileté et de valeur à Austerlitz en 1805, gagna à Iéna et à Pultusk le grade de général de brigade, 1806, et, remarqué pour ses talents administratifs, entra comme maître des requêtes au conseil d'Etat, où il s'occupa de la législation de l'armée de terre. En 1813, il commanda un corps de troupes entre Fulde et Marbourg, puis les dépôts de cavalerie à Versailles, passa général de division en 1814, fut chargé pendant les Cent-Jours de la réorganisation de la cavalerie, coopéra, sous la Restauration, à la plupart des réformes de Gouvion-Saint-Cyr, entra à la Chambre des pairs en 1837, et au sénat en 1852. Il a laissé, entre autres ouvrages estimés, des *Mémoires sur les guerres d'Italie; Mémoire sur l'Organisation de la cavalerie et sur l'administration des corps*, 1816, in-8°; *l'Organisation et la police des troupes, le Service des troupes en campagne*, 1827, in-8°. B.

PRÉVALAYE (La), hameau (Ille-et-Vilaine), arr. et à 4 kil. S.-O. de Rennes, sur la Vilaine. Château et ferme où l'on prépare du beurre excellent et renommé.

PRÉVALITANE, *Prævalitana*, prov. de l'Empire romain, dans le diocèse de Dacie, au S.; ch.-l. *Scodra*. Elle correspond à l'Herzégovine, au Monténégro, et à l'Albanie septentrionale de nos jours.

PREVESA, v. de la Turquie d'Europe (Albanie), dans l'eyalet de Janina, petit port à l'entrée du golfe d'Arta, à 57 kil. S.-O. d'Arta; 5,000 hab. Comm. d'huiles, de fruits, laines, grains, tabac. Aux environs sont les ruines d'*Actium* et de *Nicopolis*. Les Turcs en 1538, les Vénitiens en 1684, les Français en 1797, prirent Prévésa; ces derniers y tinrent, l'année suivante, 600 contre 11,000; mais la ville fut reprise et saccagée, cette année même, par Ali, pacha de Janina.

PRÉVILLE (Pierre-Louis Dubus, dit), célèbre acteur comique, né à Paris en 1721, m. en 1799, joua d'abord en province, à Dijon, Rouen, Strasbourg, devint ensuite directeur du théâtre de Lyon, et fut appelé à Paris en 1753 pour débuter à la Comédie-Française. Il excellait dans les rôles de Sosie, de Turcaret, de La Rissole (du *Mercure galant*), du Bourru bienfaisant, et de Figaro. Il prit sa retraite en 1786, et ne reparut plus que deux fois sur le théâtre, en 1791 et en 1794. On a publié sous son nom des *Mémoires*, rédigés d'après de simples notes qu'il avait laissées, Paris, 1813, 1 vol. in-8°; ils se trouvent aussi dans la collection des *Mémoires sur l'art dramatique*, 1823. Picard, qui avait vu Préville, le jugeait ainsi : « Il réunissait au naturel la chaleur, l'esprit, la grâce et la verve; jamais comédien n'est mieux entré dans la pensée de l'auteur. »

PRÉVOST-D'EXILES (L'abbé Antoine-François), romancier, né à Hesdin (Artois) en 1697, m. en 1763, était fils d'un procureur du roi au bailliage d'Hesdin, fit de brillantes études chez les Jésuites, et se laissait destiner à l'état ecclésiastique, lorsque la fougue de son caractère et la vivacité de son imagination le jetèrent dans l'état militaire dès l'âge de 16 ans. Mais presque aussitôt, dégoûté par la discipline, il revint chez les Jésuites, qui l'accueillirent avec bonté. Son inconstance naturelle et ses passions le ramenèrent à la profession des armes, et, pendant 4 ou 5 ans, il mena une vie fort dissipée. A 22 ans, las de sa folle existence, il chercha un asile chez les Bénédictins de St-Maur, fut ordonné prêtre, et prêcha même avec beaucoup de succès. Envoyé à l'abbaye de St-Germain-des-Prés, il prit part aux travaux historiques des pieux cénobites, tout en occupant son esprit de fictions mondaines. Cependant la vie claustrale lui était antipathique, et un jour l'amour du monde se réveilla si violemment en lui, qu'il s'enfuit en Hollande, 1729. Ce fut là que la nécessité le fit homme de lettres. Il publia son premier roman, les *Mémoires d'un homme de qualité*, 1729, 6 vol. in-12, commencé à St-Germain-des-Prés, et qui obtint un grand succès. Il passa ensuite en Angleterre, où il donna *Cléveland*, 1732, 6 vol. in-12, et l'*Histoire de Manon Lescaut et du chevalier Desgrieux*, 1733, in-12, qui ne furent pas moins bien accueillis. En 1735, il obtint la permission de rentrer en France, où le prince de Conti le nomma son aumônier. Continuant sa vie littéraire, il publia *le Doyen de Killerine*, 1736, 6 vol. in-12, entreprit une *Histoire des voyages*, 1746-1761, 68 vol. in-12, enfin traduisit de Richardson, en les abrégeant, et quelquefois les paraphrasant, *Pamélla*, *Clarisse*, et *Grandisson*; et de Cicéron, les *Lettres familières*, 1745. L'abbé Prévost revint à des sentiments d'une piété sincère, vers la fin de sa vie. Il s'était retiré à St-Firmin, près de Chantilly, lorsque, pendant une promenade solitaire, il tomba frappé d'apoplexie. La justice, ayant à vérifier si cette mort n'était pas la suite d'un crime, ordonna l'autopsie; la vie n'était que suspendue : le fer de l'opérateur fit jeter un grand cri au prétendu mort, mais il était blessé mortellement et succomba aussitôt. Prévost avait beaucoup d'imagination; ses romans sont dans le genre sombre, et bien que la composition en soit négligée et diffuse, on y trouve des scènes d'un véritable pathétique. Ecrivant pour vivre, il travaillait à la hâte, et avec une facilité merveilleuse; cependant il avait naturellement les qualités d'un bon écrivain; sa traduction des *Lettres de Cicéron*, entre autres, est écrite d'un style élégant, facile, et pur, on y rencontre beaucoup de fautes d'interprétation. Les ouvrages de Prévost, dont nous avons omis les plus faibles, forment plus de 170 vol. in-12. On a publié ses *Œuvres choisies*, sans l'*Histoire des voyages*, en 1783-85, 39 vol. in-8°, édition

réimprimée à Paris en 1810, 39 vol. in-8°, fig. C. D—Y.

PRÉVOST (Pierre), peintre, né en 1764 à Montigny près de Châteaudun, m. en 1823, fut élève de Valenciennes, et cultiva le paysage dans le genre du Poussin. Mais il s'est rendu célèbre par les tableaux en *Panoramas*, dont il passe pour être l'inventeur. Ils furent exposés à Paris, avec le plus grand succès. Peints à l'huile, avec une vérité scrupuleuse dans la forme et dans le ton des objets, ils produisaient une illusion complète. Leurs proportions, de 100 à 120 mètr. de développement circulaire, étaient la plus grande forme que l'on eût encore donnée à la peinture sur toile, et même à la peinture murale. Il représenta ainsi, successivement, *Paris*, *Rome*, *Naples*, *Amsterdam*, *Boulogne*, au moment du camp pour l'invasion de l'Angleterre, *Tilsitt*, *la Bataille de Wagram*, *Anvers*, *Londres*, *Jérusalem*, et *Athènes*. Prévost peignit aussi la gouache, et atteignit presque à la perfection du genre.

PRÉVOST (Pierre), littérateur, né à Genève en 1751, m. en 1839, fut appelé à Berlin en 1780 pour enseigner la philosophie à l'Académie noble, retourna dans sa patrie en 1784, y professa les belles-lettres, devint membre du grand-conseil en 1786, et reprit en 1793 l'enseignement de la philosophie, qu'il changea en 1809 contre celui de la physique. On a de lui : *Essais de philosophie*, 1804; *Mémoires sur le calorique rayonnant; Notice sur Lesage*, etc. Il a aussi traduit en français les tragédies d'*Euripide*, 1782; les *Essais philosophiques* d'Adam Smith, les *Eléments de philosophie* de Dugald Stewart, le *Cours de rhétorique* de Blair, l'*Essai sur le principe de la population* de Malthus, etc.

PRÉVOST (Constant), naturaliste, né à Paris en 1787, m. en 1856, manifesta de bonne heure un goût très-vif pour les sciences naturelles; il se consacra à l'étude de la géologie, professa à l'Athénée royal et à l'Ecole centrale des arts et manufactures, fut appelé, en 1831, à la Faculté des sciences de Paris, dans la chaire de géologie qui venait d'être créée, et nommé membre de l'Institut (Académie des Sciences) en 1848. Il démontra le premier combien l'étude des phénomènes qui se manifestent actuellement sur notre globe est utile pour l'explication de ceux qui se sont produits autrefois, et soutint que les changements qui s'opèrent de nos jours à la face de la terre doivent faire connaître le mode de formation des grands dépôts géologiques. Cette théorie, qu'il soutint dans une foule d'écrits solides ou ingénieux, a été vivement contestée; mais il réunit tous les suffrages dans une étude qu'il fit des falaises de Normandie pour déterminer le nombre des superpositions, et les caractères des terrains compris entre les roches primordiales et les formations tertiaires, et posa les bases d'une classification de ces terrains. Les géologues ont généralement admis l'explication qu'il a donnée le premier des mélanges et des altérations de corps marins et d'eau douce dans un même bassin, par des affluents fluviatiles plutôt que par des retours successifs de la mer, et sa théorie sur la formation des montagnes. En 1831, l'Académie des Sciences le choisit pour aller observer l'île Julia (*V. ce nom*). Les principaux ouvrages de Prévost sont : *Essai sur la constitution physique et géognostique du bassin de Vienne en Autriche* (Journal de Physique), 1821; *Sur la composition géognostique des falaises de la Normandie*, avec un grand tableau du terrain, Mémoire lu à l'Académie des Sciences en 1820 et 1821 : il n'en a été publié que des extraits; *Essai sur la formation des terrains des environs de Paris* (Bulletin de la Société philomatique), 1825 et 1827, avec plusieurs coupes théoriques du bassin de Paris; Examen géologique de cette question : *Les continents que nous habitons ont-ils été à plusieurs reprises submergés par la mer?* (Mémoires de la Société d'histoire naturelle de Paris, t. IV, 1828), reproduit, avec le Mémoire sur Vienne et plusieurs autres, dans un vol. in-8°, publié sous le titre de *Documents pour l'histoire des terrains tertiaires; Notes sur l'île Julia, pour servir à l'histoire des montagnes volcaniques* (Mémoires de la Société géologique, 1835); *Résumé des observations faites sur la géologie de la Sicile* (Bulletin de la Société géologique); *Sur la chronologie des terrains et le synchronisme des formations* (Recueil de l'Académie des Sciences, 1845). On lui doit aussi de nombreux articles dans le *Dictionnaire classique* et dans le *Dictionnaire universel d'histoire naturelle*, ainsi que dans les *Bulletins de la Société philomatique*, de la *Société géologique*, et dans les *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*.

PRÉVOT ( ), officier d'artillerie, français, servant dans l'armée russe au siége d'Otchakow, en 1788, inventa les fusées incendiaires dites plus tard *fusées à la Congrève*.

PRÉVÔT (du latin *præpositus*, placé au-dessus), nom qui s'appliquait autrefois à divers magistrats. Originairement, les prévôts furent les hommes spécialement voués à la fonction de juges : le défaut de lien social dans la féodalité, et le système presque impraticable du jugement par les pairs, firent naître cette classe de magistrats, dont le pouvoir et l'importance s'accrurent surtout quand les guerres privées et les duels judiciaires disparurent. Il en existait, du reste, dès le temps de Louis VI. On appelait encore *Prévôts* certains officiers de police rurale, chargés de veiller au maintien des droits du seigneur, de recueillir ses rentes, de rappeler aux vassaux leurs obligations. Le prévôt spécial qui avait la garde des moissons, se nommait *Messier*. Le titre de prévôt fut aussi donné quelquefois à des doyens de chapitre. B.

PRÉVÔT (GRAND-). *V.* PRÉVÔT DE L'HÔTEL.

PRÉVÔT DE LA CONNÉTABLIE (GRAND-), officier chargé autrefois de la police militaire. Il accompagnait l'armée commandée par le connétable ou par les maréchaux qui le remplaçaient, taxait les vivres destinés aux troupes, et jugeait les crimes des soldats en marche. Il avait 4 lieutenants et des archers sous ses ordres. B.

PRÉVÔT FORAIN. *V.* FORAIN.

PRÉVÔT DE L'HÔTEL, officier qui avait juridiction sur le Louvre et sur toute la maison du roi, en quelque lieu que celle-ci se transportât. Il porta le titre de *grand-prévôt de France* depuis la seconde moitié du XVI^e^ siècle. Son tribunal était composé de deux lieutenants-généraux de robe courte et d'épée, de deux lieutenants-généraux de robe longue ou de magistrature, d'un procureur du roi, d'un greffier, d'un trésorier, et de 12 procureurs. Il avait sous lui une compagnie de cent gardes. Il connaissait en 1^re^ instance des causes civiles (l'appel était porté au Grand-Conseil), et, en dernier ressort, des causes criminelles et de police, en ce qui touchait les personnes de la suite de la cour. Il taxait les denrées nécessaires pour la cour. Un règlement de 1762 détermina sa juridiction, qui donnait lieu à de nombreux conflits avec les autres tribunaux. B.

PRÉVÔT DE L'ÎLE, nom donné au prévôt des maréchaux qui était chargé de maintenir la police dans toute l'étendue de l'Ile-de-France.

PRÉVÔT DES MARCHANDS, 1^er^ magistrat de Paris sous l'anc. monarchie, n'était originairement que le chef de la confrérie des *marchands de l'eau* ou *hanse parisienne*, qui devint, vers le XII^e^ siècle, la plus puissante des associations de commerce dans la capitale (*V.* HANSE). Philippe-Auguste lui donna, dit-on, droit de juridiction sur les autres corporations, un conseil d'échevins, et 10 sergents, dont 6 portèrent le titre de *sergents du parloir aux bourgeois*, et 4 celui de *sergents de la marchandise*. Il était nommé par le roi pour 2 ans, et ordinairement continué pendant quatre prévôtés, c'est-à-dire 8 ans; mais il y eut plusieurs dérogations à cet usage dans le XVIII^e^ siècle. Le prévôt était toujours un magistrat, le plus souvent conseiller d'Etat. Il présidait le bureau de la ville; assisté des échevins, il jugeait toutes les causes de commerce pour les marchandises expédiées par eau, celles des officiers de la ville pour fait de leur charge, les procès entre marchands et commis, les contestations relatives aux rentes de l'Hôtel-de-Ville; il fixait le prix des marchandises arrivées dans les ports; il avait la police de la navigation de la Seine; il ordonnançait les dépenses relatives à la construction et à l'entretien des ponts, des fontaines, des remparts et de tous les édifices publics; il réglait les cérémonies publiques, répartissait l'impôt de la capitation; en un mot, il était le chef de l'administration municipale, qu'on nommait *maire* ailleurs, et ajoutait à cette fonction d'importantes attributions judiciaires. Le prévôt des marchands et les échevins portaient, dans les circonstances solennelles, des robes mi-parties rouge cramoisi et violet cramoisi, le premier en velours, les seconds en drap. Les prévôts des marchands pouvaient, dans les temps de troubles civils, et avec l'appui du peuple qui les avait élus, être des adversaires dangereux du pouvoir héréditaire; quelques-uns exercèrent une véritable dictature. Aussi les rois cherchèrent-ils à diminuer l'étendue de leurs attributions : le chancelier de L'Hôpital leur enleva la connaissance des procès des marchands, en instituant les juges-consuls ou tribunaux de commerce; Louis XIV donna leurs plus importantes fonctions au lieutenant-général de police. Parmi les prévôts des marchands, on distingue : Etienne Marcel, 1351; Jean Juvénal des Ursins, 1388; Guillaume Budé, 1522; Augustin de Thou, 1538; Christophe de Thou, 1552; Augustin de Thou, 1580; Jean Luillier, 1592; François Miron, 1604; Robert Miron, 1614; Henri de Mesmes, 1618; Jérôme Le Féron, 1646; Claude Lepelletier, 1668; Jérôme Bignon,

1708; Charles Trudaine, 1716; Michel-Etienne Turgot, 1729; Camus de Pontcarré, 1758; J.-B. de la Michodière, 1762; Le Febvre de Caumartin, 1778; Armand-Jérôme Bignon, 1764; Louis Lepelletier de Morfontaine, 1772; Jacques de Flesselles, 1788, assassiné dans une des premières émeutes populaires de 1789. — Il y avait aussi à Lyon un prévôt des marchands, qui avait à peu près les mêmes attributions que celui de Paris. B.

PRÉVÔTS DES MARÉCHAUX, juges d'épée établis par François Ier, et chargés de prononcer en dernier ressort et sans appel sur les crimes ou délits commis par les gens de guerre, les vols de grand chemin, les assemblées illicites avec port d'armes, la levée de troupes sans autorisation du roi, etc. Ils étaient écuyers et conseillers du roi, siégeaient dans les présidiaux à côté du lieutenant-criminel, et commandaient la maréchaussée (*V. ce mot*). La Révolution les supprima. Les officiers de gendarmerie ont hérité d'une partie de leurs attributions, mais sans droit de juridiction : ils constatent les crimes et délits, arrêtent les coupables, les livrent aux tribunaux. B.

PRÉVÔTS MILITAIRES, officiers chargés de la police des troupes. Ils répriment les crimes ou délits commis par les soldats en campagne, arrêtent ceux qui portent atteinte à la discipline, protégent les habitants contre le pillage et les violences, et fournissent tous les documents aux rapporteurs des conseils de guerre. D'après une ordonnance du 3 mai 1832, le commandant de la gendarmerie d'une armée a le titre de *grand-prévôt*, et est escorté de 2 brigades de gendarmerie; le commandant de la gendarmerie d'une division est dit simplement *prévôt*, et a sous ses ordres une brigade. B.

PRÉVÔT DE PARIS, magistrat d'épée, institué par Hugues Capet. Il était le chef du Châtelet (*V. ce mot*), était chargé du gouvernement politique et des finances dans la ville, vicomté et prévôté de Paris, y représentait le roi pour le fait de la justice, connaissait des priviléges des bourgeois, et était conservateur-né de ceux de l'Université. Il pouvait appeler devant lui les procès de toutes les parties de la France, pour les actes qui avaient été scellés de son sceau. Par privilége spécial, l'ordre de Malte, l'évêque et le chapitre de Meaux, le chapitre de Beauvais, les Célestins de Paris, de Soissons, d'Amiens, de Marcoussis, les Chartreux de Morfontaine, l'abbaye de St-Cyr, celles de Farmoutier, de St-Martin à Pontoise, etc., ne reconnurent pour juge que le prévôt de Paris. Les arrêts de ce magistrat furent exécutoires dans toute la France pour ce qui regardait l'approvisionnement de la capitale. Pendant la minorité de Louis IX, les fonctions de prévôt de Paris furent données à ferme; mais ce prince supprima cet abus en 1254, et, depuis cette époque, le prévôt prit le titre de *Garde de la prévôté de Paris*. Le prévôt devait d'abord rendre la justice en personne; mais Charles VIII, en 1493, et Louis XII, en 1498, ayant ordonné que les prévôts de Paris fussent docteurs ou licenciés en droit, ceux-ci laissèrent l'administration de la justice à un lieutenant civil, et ne gardèrent que le gouvernement de la ville et des armes. Ils jugèrent en dernier ressort jusqu'à la création des présidiaux par Henri II, 1551. Le prévôt de Paris était le 1er dans la ville, après le roi et les membres du parlement; il était toujours escorté de gardes, et avait sous lui, dans les derniers temps, trois lieutenants, savoir : le lieutenant civil, chef ordinaire du Châtelet, le lieutenant criminel, et le lieutenant de police; plus deux lieutenants particuliers. Il y avait en outre un lieutenant criminel *de robe courte* au Châtelet, qui commandait une compagnie chargée de la garde des prisons, de la sûreté de Paris, et de l'arrestation des vagabonds et gens suspects. Son costume était l'habit court, le manteau et le collet, l'épée au côté, un bouquet de plumes au chapeau; il tenait à la main un bâton de commandement. Quand on ouvrait le rôle de Paris à la grand'chambre du parlement, il avait le droit de rester couvert, comme les princes, ducs et pairs, et envoyés du roi. Parmi les prévôts de Paris, les plus célèbres furent : Etienne Boileau, 1235-45, 1258-60, et 1261-70; Hugues Aubriot, 1367-81; Pierre des Essarts, 1408-10, et 1411-12; Tanneguy-Duchâtel, 1413 et 1414; Jean d'Estouteville, 1436-46; Robert d'Estouteville, 1446-61, et 1465-79; Jacques d'Estouteville, 1479-1509; Jean d'Estouteville, 1533-40; Jacques d'Aumont, 1593-1611; Louis Séguier, 1611-53; Pierre Séguier, 1653-70; Ch.-Denis de Bullion, 1685-1723; Gabr.-Jérôme de Bullion, 1723-55; Alexandre de Ségur, 1755-66; De Boulainvilliers, 1766-92. B.

PRÉVÔT GÉNÉRAL DES MONNAIES, officier institué en 1635, et chargé de poursuivre les délits relatifs aux monnaies, d'arrêter les faux-monnayeurs, d'exécuter les arrêts de la Cour des monnaies. Il avait un lieutenant, 3 exempts, un greffier, 40 archers, et un archer-trompette.

PRÉVÔT GÉNÉRAL DE LA MARINE ET DES ARMÉES NAVALES. Magistrat militaire, créé par Richelieu en 1627, et chargé de la police de la marine : il ordonnait l'arrestation des prévenus, les jugeait, connaissait des crimes de piraterie et autres.

PRÉVÔT MARINIER. Agent chargé de la police sur chaque navire de l'État, dans l'anc. monarchie française; il punissait les délinquants, du fouet, de la prison, ou des fers. Pendant le combat, il veillait à l'incendie qui pouvait se déclarer, et semait du sel sur le pont du navire pour empêcher les gens de l'équipage de glisser dans le sang.

PRÉVOTALES (Cours) *v.* COURS PRÉVÔTALES.

PRÉVOTÉ, dignité de prévôt, juridiction d'un prévôt, et circonscription territoriale dans laquelle elle s'exerçait. Du temps de Philippe-Auguste, on appelait Prévôtés, dans le domaine royal, les subdivisions territoriales des comtés et bailliages, administrées par des prévôts qui, de même que les baillis, cumulaient les fonctions civiles, militaires et judiciaires. Même quand on eut enlevé à ces prévôts l'autorité militaire et la gestion financière, ils conservèrent un droit de juridiction en 1re instance dans les matières civiles, personnelles, réelles et mixtes entre roturiers, et pour les délits qui n'étaient pas réservés aux baillis et sénéchaux. Les Prévôtés, qu'on nommait *châtellenies, vicomtés* ou *vigueries* dans certaines provinces, furent érigées en titres d'offices, en 1693. Louis XV les supprima en 1749, et leurs attributions furent réunies à celles des bailliages, sénéchaussées et présidiaux; quelques-unes subsistèrent néanmoins en Lorraine (à Badonvillers, Ligny, Ste-Marie-aux-Mines, Ramberviller, etc.). B.

PREXASPE, un des courtisans de Cambyse, roi des Perses, tua Smerdis, frère de ce prince, par son ordre. Lors de la conjuration contre Smerdis le Mage, il se déclara publiquement l'auteur de la mort du vrai Smerdis, et se précipita du haut d'une tour.

PRÉZ-EN-PAIL, ch.-l. de cant. (Mayenne), arr. et à 36 kil. N.-E. de Mayenne; 1,112 hab.

PRIAM, c.-à-d. *racheté*, dernier roi de Troie, fils de Laomédon, fut emmené captif dans sa jeunesse par Hercule, puis racheté, et mis sur le trône. Son premier nom était *Podarcès*. Il eut 50 enfants; Hécube seule lui en donna 19, entre autres Hector, Pâris, Hélénus, Déiphobe, Polyxène, Cassandre, Créuse. L'enlèvement d'Hélène par Pâris amena les Grecs devant Troie; quand la ville fut prise, Pyrrhus égorgea Priam au pied des autels.

PRIAPE, *Priapus*, fils de Bacchus et de Vénus, était le dieu de la fécondité des champs, et présidait à la prospérité des troupeaux, à l'éducation des abeilles, à la culture des vignes, et même à la pêche. On lui offrait les prémices des jardins, des vignes et des champs, ainsi que du lait, du miel et des gâteaux; on lui sacrifiait des boucs et des ânes, quelquefois des homards. Il était souvent représenté sous la forme d'un hermès, peint en rouge, portant des fruits, tenant une serpette, une baguette ou une corne d'abondance. On l'honorait particulièrement à Lampaque. Ses fêtes s'appelaient *Priapées*. B.

PRIAPUS, v. de Mysie, près de Lampsaque, avec un port sur la Propontide, tirait son nom du dieu Priape.

PRIBYLOU (Iles), archipel de la mer de Behring, dans l'Amérique russe, à 250 kil. N.-O. de la presqu'île d'Alaska; 2 îles principales : St-Paul au N., et St-George au S. Découvertes en 1786.

PRICE (Richard), ministre dissident et écrivain anglais, né en 1723 à Tynton (pays de Galles), m. en 1791, fut secrétaire particulier de lord Shelburne. On a de lui, entre autres ouvrages : *Revue des principales difficultés en morale*, 1757; *Discussion des doctrines du matérialisme et de la nécessité philosophique*, où il combat les doctrines métaphysiques de Priestley.

PRIDEAUX (Humphrey), historien et antiquaire anglais, né à Padstow en 1648, m. en 1724, doyen de Norwich, a laissé : *Marmora oxoniensia ex Arundellianis, Selwianis aliisque conflata*, Oxford, 1670, in-fol.; *Vie de Mahomet*, 1697, traduit en franç. par Daniel de Larroque, Amst., 1698, in-8o; *Traité de l'origine du droit des dîmes*, 1709; *Histoire des Juifs et des peuples voisins, depuis la décadence du royaume d'Israël et de Juda jusqu'à la mort de J.-C.*, Lond., 1715-16, 6 vol. in-8o, traduite en français, Amst., 1722, 5 vol. in-12, ouvrage capital, dans lequel il a montré une grande érudition.

PRIE (BERTHELOT DE PLÉNEUF, marquise de), née à Paris en 1698, d'un riche traitant, m. en 1727, eut une mère intrigante et galante, et commença elle-même à montrer les mêmes défauts et les mêmes vices dès l'âge

de 13 ans. Elle était fort jolie, et fut alors mariée au marquis de Prie, ambassadeur à Turin, qui endura ses désordres. Mme de Prie, dévorée d'ambition, rechercha la conquête du duc de Bourbon, alors 1er ministre de Louis XV, et prit sur lui un empire absolu, dont elle usa de la manière la plus funeste pour les affaires de l'Etat. Après la disgrâce du duc, elle fut exilée de la Cour; au bout de trois ans, s'ennuyant de n'avoir plus ni pouvoir, ni crédit, ni beauté, bien qu'elle n'eût que 29 ans, pervertie d'ailleurs par l'athéisme, elle s'empoisonna.

PRIEGNITZ ou MARCHE-ANTÉRIEURE, en allemand *Vormark*, partie de l'ancienne Marche-Electorale de Brandebourg, entre le Hanovre, le Mecklembourg, la Marche-Centrale, le duché de Magdebourg et la Vieille-Marche; ch.-l., *Perleberg*. Elle est auj. divisée en deux cercles : Priegnitz-Oriental et Priegnitz-Occidental; ch.-l., *Perleberg* et *Kyritz*, et fait partie de la régence de Potsdam. E. S.

PRIEGO, v. d'Espagne (Andalousie), prov. et à 75 kil. S.-E. de Cordoue. Récolte d'huile et de fruits renommés; fabr. de soieries et de toiles. Pop. de la commune : 14,777 hab.

PRIÈNE, v. d'Ionie, sur la côte O. de l'Asie-Mineure, en face de Samos, entre le mont Mycale et l'embouchure du Méandre, fut fondée par Æpytus, fils de Nélée; elle porta aussi le nom de *Cadmé*, parce qu'elle reçut une colonie conduite par Philotas, originaire de Thèbes. Priène était sur le bord de la mer, et y avait deux ports, à l'époque de Strabon, les attérissements du Méandre l'avaient reportée à 40 stades dans les terres. Priène était la patrie de Bias : c'était toujours un de ses citoyens qui était chargé de l'intendance des jeux du Panionium (*V. ce mot*). Il en reste de vastes ruines, qui portent le nom de *Samsoun*. C. P.

PRIÈRES (Les), *Litæ*, déesses allégoriques des anciens, filles de Jupiter. Homère les représente boiteuses, humbles, et ridées.

PRIESSNITZ (Vincent), fondateur de l'hydrothérapie, né en 1799 à Græfenberg (Silésie), m. en 1851, créa, vers 1826, un établissement dans son pays natal pour le traitement des maladies par l'eau froide, et publia, depuis 1837, un journal destiné aux personnes qui le consultaient. Sa doctrine repose sur trois principes hygiéniques : l'eau, l'exercice, et le régime. Il a inventé surtout l'enveloppement dans un drap mouillé, pour provoquer ensuite la transpiration.

PRIESTLEY (Joseph), physicien et théologien, membre correspondant de l'Institut de France, né à Fieldhead près Bristol, en 1733, m. à Philadelphie en 1804. Comme savant, il partage avec Scheel et Lavoisier la gloire d'avoir créé la chimie moderne. Sa grande découverte fut celle de l'*oxygène*, 1774, qu'il nomma *air déphlogistiqué*. Il vit, le premier, le lien nécessaire qui unit le règne animal au règne végétal, et donna des notions exactes sur la respiration, la combustion, la calcination. Cependant ses travaux renversaient la doctrine du phlogistique, et il combattit pour elle jusqu'à la mort. Il isola quelques gaz : azote, bioxyde d'azote, acide chlorhydrique, ammoniac, protoxyde d'azote, acide sulfureux, oxygène, acide fluosilicique, oxyde de carbone. Sa modestie lui faisait attribuer au hasard toutes ses découvertes, qu'il publiait sans ordre et à mesure qu'il les faisait. Aussi ses écrits participent-ils du désordre de ses pensées. Quant au philosophe, il fut successivement Presbytérien, Arménien, Arien, et Socinien. Ses croyances métaphysiques ne furent pas plus orthodoxes : il faisait l'âme matérielle jusqu'au jour du jugement, et n'admettait pas l'éternité des peines. La France le nomma citoyen français et membre de la Convention, en récompense de la réfutation qu'il fit des Lettres où Burke prédisait les malheurs futurs de notre révolution. Mais les haines qu'il souleva en Angleterre furent telles, qu'après avoir vu brûler et piller sa maison de Birmingham, il dut se retirer près de Londres au collége dissident de Hackney, où il succéda comme ministre au docteur Price, dont il avait été l'adversaire et l'ami. La persécution l'ayant encore forcé jusque dans cette retraite, il se réfugia en Amérique, où la protection du président Jefferson lui procura quelques années de repos. Il mourut des suites d'un empoisonnement accidentel. Ses œuvres forment plus de 100 volumes; il écrivit sur la grammaire, l'histoire, la philosophie (où il fut le partisan de Hartley), la théologie, et les sciences. Ses principaux ouvrages sont : *Expériences sur les différentes espèces d'air*, 1774, 3 vol. in-8°, trad. en français par Gibelin, 1777, 9 vol. in-12; *Histoire de l'électricité*, 1767, trad. par Noblet et Brisson, 1771, 3 vol. in-12; *Histoire des découvertes relatives à la vision*, 1771, in-4°; *Examen de la doctrine du sens commun*, 1775, où il combat Reid; *Recherches sur la matière et l'esprit*, 1767; *Institutions de la religion naturelle et révélée*, 1771-74, 3 vol. in-8°; *Expériences sur les différentes branches de la philosophie naturelle*, 3 vol. in-8°; *Essai sur le phlogistique*, trad. en français par Adet, 1798, in-8°, etc. Il a laissé des *Mémoires*, qui, continués par son fils, ont été publiés en 1806, 3 vol. in-8°. *V.* son *Eloge* par Cuvier. G—R.

PRIEUR, dit *de la Marne*, né vers 1760 à Châlons-sur-Marne, m. à Bruxelles en 1827, fut avocat dans sa ville natale, député aux Etats-Généraux de 1789 par le tiers-état de son bailliage, se montra un des plus fougueux adversaires du clergé, provoqua de sévères mesures contre les émigrants, attaqua l'inviolabilité de Louis XVI après la fuite de Varennes, et siégea aussi à la Convention. Il vota la mort du roi sans appel ni sursis, fut membre des comités de défense générale et de salut public, remplit plusieurs missions aux armées du Nord, des Ardennes, de la Moselle, du Rhin, et de l'Ouest, fut accusé de participation aux troubles du 12 germinal an III (1er avril 1795), dut se cacher pendant quelques mois, et ne reparut qu'après la loi d'amnistie pour reprendre sa profession d'avocat. Il fut exilé par l'ordonnance royale du 12 janvier 1816. B.

PRIEUR-DUVERNOIS, dit *de la Côte-d'Or* (Claude-Antoine), né à Auxonne en 1763, m. en 1832, officier du génie avant la Révolution, et fort occupé de l'application des sciences à l'agriculture et à l'industrie, adopta les idées nouvelles, fut élu à l'Assemblée législative et à la Convention, vota la mort du roi sans appel ni sursis, entra dans le Comité de salut public, surveilla la fabrication des armes, de la poudre et de tout le matériel de guerre, eut part à la fondation de l'Ecole Polytechnique, de l'Institut, du Bureau des Longitudes, du Conservatoire des arts et métiers, etc., entra par le sort au Conseil des Cinq-Cents, publia une *Instruction* sur le calcul décimal, et contribua beaucoup à établir l'uniformité des poids et mesures. Rentré dans la vie privée en 1798, il établit en Bourgogne une fabrique de papiers peints qui prospéra. Outre de bons Rapports et Mémoires lus à la tribune, on a de lui un grand nombre d'articles dans les *Annales de chimie* et le *Journal de l'Ecole Polytechnique*. J. T.

PRIEUR (Barthélemy), sculpteur du XVIe siècle, que l'on croit avoir été élève de Germain Pilon, était protestant, et fut néanmoins protégé par le connétable de Montmorency, qui l'employait au château d'Ecouen. Ses meilleurs ouvrages sont les statues du connétable et de Madeleine de Savoie, sa femme.

PRIEUR (du latin *Prior*, le premier), nom donné : 1° au supérieur d'un prieuré (*V. ce mot*); les abbés commendataires de certains grands bénéfices avaient le titre honorifique de *grands-prieurs*;—2° au commandant d'un grand-prieuré militaire dans les ordres de Malte, Teutonique, etc.; — 3° au président annuel de la maison et société de Sorbonne; — 4° au président du consulat des marchands à Rouen, Toulouse, Montpellier, etc.; — 5° à six magistrats électifs de Florence, dits *prieurs des arts et de la liberté*, institués en 1282, et qui, sous la présidence du *capitaine du peuple*, formaient le conseil de gouvernement; —6° au magistrat municipal de Rome, dit *prieur du peuple romain*, nommé par le pape, et renouvelé chaque trimestre. — On appelait *prieur claustral*, celui qui gouvernait les religieux dans les prieurés ou abbayes qui étaient en commende; *prieur conventuel*, celui qui ne reconnaissait pas de supérieur dans le couvent où il était; *prieur séculier*, celui qui n'était point engagé dans l'ordre monacal, et qui possédait un bénéfice simple avec titre de prieuré. B.

PRIEURÉ, monastère dépendant d'une abbaye. Il y avait cependant des *prieurés chefs-d'ordre*. On appelait *prieuré-cure* celui dans lequel une cure ou vicairie perpétuelle était annexée au monastère. Dans l'ordre de Malte, chaque *langue* comprenait plusieurs *grands-prieurés*, à chacun desquels étaient annexées et soumises les commanderies.

PRIGNANO (Barthélemy de). *V.* URBAIN VI.

PRIGNY. *V.* PRENY.

PRIMAIRES (Ecoles). *V.* ECOLES.

PRIMAT, titre des prélats qui avaient une certaine juridiction sur plusieurs archevêchés ou évêchés. Il fut porté d'abord par tous ceux dont les siéges étaient placés dans des capitales. L'archevêque de Lyon reçut de Grégoire VII, en 1079, le titre de *primat des Gaules*, avec juridiction sur les provinces de Lyon, de Sens, de Tours, et de Rouen; mais cette décision fut vivement combattue. Les archevêques de Bourges prirent le titre de *primats d'Aquitaine*, qui leur fut confirmé par Eugène III et Grégoire IX, mais que leur disputèrent ceux de Bordeaux, en vertu d'un privilége accordé par Clément V en 1306. L'archevêque de

Rouen est *primat de Normandie*. Jadis le titre de *primat de Germanie* était porté par l'archevêque de Sens; celui de *primat de la Gaule Belgique*, par l'archevêque de Reims; celui de *primat de la Gaule Narbonnaise*, par ceux d'Arles et de Narbonne. Le pouvoir des primats se réduisait, d'ailleurs, à juger les appels interjetés devant eux, les refus de *visa*, les ordonnances que les évêques du ressort leur soumettaient, à les suppléer en cas de déni de justice, à conférer les bénéfices auxquels leurs subordonnés auraient négligé de pourvoir dans le temps prescrit par les lois canoniques. — Cantorbéry en Angleterre, Séville, Tarragone et Tolède en Espagne, Mayence en Allemagne, Upsal en Suède, Gran en Hongrie, furent des primaties. L'archevêque de Gnesne, primat de Pologne, était légat-né du Saint-Siége, chef du sénat, censeur du roi, et, après la mort du monarque, interroi. B.

PRIMATICE (Francesco PRIMATICCIO, dit LE), célèbre peintre, sculpteur, et architecte, né en 1504 à Bologne, m. en 1570, se fit connaître par les beaux ouvrages en stuc qu'il exécuta dans le château du T, à Mantoue, sous la direction de Jules Romain. En 1531, François Ier l'appela en France, où il exécuta, tant pour le roi que pour plusieurs grands personnages, une foule de travaux d'architecture et de peinture, entre autres les embellissements du château de Fontainebleau, et l'ancien château de Meudon. C'est à tort qu'on lui a attribué les dessins du tombeau de François Ier dans l'église abbatiale de St-Denis; ils sont de Philibert Delorme; mais le Primatice en termina la sculpture en 1559. L'année suivante, il fit le projet du tombeau de Henri II dans la même église. Primatice fut comblé d'honneurs et de biens par François Ier, par François II, qui le nomma surintendant des bâtiments royaux, en 1559, et par Charles IX. Aidé de nombreux élèves, il donna une grande impulsion aux arts de dessin, et fonda, avec Rosso, une école dite *Ecole de Fontainebleau*, qui eut sur l'art français une grande influence jusqu'à l'époque du Poussin, de Lebrun, et de Lesueur. Le musée du Louvre possède un tableau du Primatice, *la Continence de Scipion*; il n'existe plus de lui, comme peinture décorative, que la galerie de Henri II à Fontainebleau. La *Galerie d'Ulysse*, dans le même palais, un de ses plus beaux ouvrages, n'a pas été respectée par le temps; on ne la connaît plus que par les gravures qui en ont été faites.

PRIMAUGUET. *V.* HERVÉ.

PRIME, la Ire des heures canoniales, se dit immédiatement après Laudes. Elle était déjà connue du temps de St Basile.

PRIMEROSE (Jacques), médecin, né à Bordeaux, m. dans le comté d'York en 1660, fils d'un Ecossais protestant réfugié en France, dut à la libéralité de Jacques Ier de pouvoir faire des études à Montpellier; reçu docteur en 1617, il s'établit en Angleterre, et fut agrégé au collége d'Oxford. Il se montra l'adversaire acharné des découvertes d'Harvey sur la circulation du sang. On a de lui, entre autres ouvrages : *Exercitationes et animadversiones in librum de motu cordis et circulatione sanguinis*, Londres, 1630, in-4°; *De vulgi erroribus in medicinâ libri* IV, Amst., 1639, in-12; *De morbis mulierum et symptomatis libri* V, Rotterdam, 1655, in-4°; *De febribus libri* IV, 1658, in-4°; *De morbis puerorum*, ibid., 1659, in-12. D—G.

PRIMICIER, *Primicerius*, premier fonctionnaire dans un service quelconque, près des empereurs de Constantinople. Ce nom signifiait : le premier sur les tablettes de cire, *primus in cera*, où l'on inscrivait la liste générale des officiers. — Dans les églises cathédrales, le Primicier présidait au chœur, et était chargé de maintenir l'ordre de l'office public. C. D—Y.

PRIMIPILAIRE ou PRIMIPILE, *Primipilaris*, ou *Primipilus*, ou *Primopilus*, centurion du premier manipule d'une cohorte, chez les anc. Romains, et commandant de la cohorte. Il assistait au conseil de guerre, veillait, sur le champ de bataille, à la garde de l'aigle légionnaire. Le général ou les tribuns nommaient les primipilaires. C. D—Y.

PRIMIS ou PREMNIS PARVA, anc. v. d'Éthiopie; auj. *Dongolah* (*Vieux-*).

PRIMUS (Antonius). *V.* ANTONIUS PRIMUS.

PRIMORIE (LA), nom donné à une province serbe des Etats Autrichiens, comprenant la péninsule d'Istrie, Cattaro, et l'ancienne république de Raguse.

PRINCE, *Princeps*, espèce d'interroi, créé, dit-on, par Romulus, et qu'il choisissait parmi les sénateurs, pour le représenter lorsqu'il s'absentait de Rome. Après la suppression de la royauté, les patriciens conservèrent ce titre pour le sénateur inscrit le premier sur l'*album* ou tableau du Sénat; il était purement honorifique; on ne le perdait qu'avec la qualité de sénateur, et il ne donnait d'autre privilége que d'être interrogé le premier dans les délibérations du Sénat. A dater d'Auguste, le titre de *Prince du Sénat* fut toujours conféré à l'Empereur, et de là vint l'usage de désigner souvent le maître de l'Empire par le simple mot de *prince*, et la période des empereurs par celui de *Principat*. Sous la République, les censeurs, qui conféraient ce titre en refaisant la liste du Sénat, et lorsque la place était vacante, choisissaient toujours un consulaire distingué par ses talents et par ses vertus; aussi, avant les empereurs, le titre de *Prince du Sénat* attirait toujours une très-grande considération sur celui qui en était revêtu. C. D—Y.

PRINCE DE LA JEUNESSE, *Princeps Juventutis*, titre que les chevaliers romains imaginèrent de donner à Lucius et à Caïus, fils adoptifs d'Auguste, le jour où ces jeunes gens reçurent la toge virile. Désormais, ce titre fut donné aux enfants des empereurs, qui furent ainsi reconnus chefs des chevaliers. C. D—Y.

PRINCE DU SÉNAT, *Princeps senatus* ou *in Senatu*. *V.* PRINCE.

PRINCES, *Principes*, soldats légionnaires de grosse infanterie, et placés à la première ligne de bataille, d'où leur vint le nom de *Principes*, premiers. On en attribuait la formation à Romulus, qui en fit un corps de 1,000 hommes, que Servius porta à 1,200. Ils avaient pour armure un casque d'airain, un *scutum* (*V. ce mot*), une cuirasse, une *ocrea* (*V. ce mot*) à la jambe droite, une épée, une javeline, et deux javelots. Les changements introduits dans la tactique le firent mettre au 2e rang, surtout quand Marius eut établi l'ordre de bataille sur deux lignes. C. D—Y.

PRINCE (M. le), titre qui, pris absolument et comme nom propre, servit à désigner, depuis le XVIe siècle, le chef de la maison de Bourbon-Condé. Le premier qui l'ait porté est Louis de Condé, frère d'Antoine de Navarre, et oncle de Henri IV. A la mort de Henri-Jules, fils du grand Condé, 1709, Louis XIV ne voulut pas que son fils, Louis, duc de Bourbon, père du Ier ministre de Louis XV, prît le titre de M. le Prince, comme c'était l'usage dans sa famille, et il le réduisit au titre de *M. le Duc* (*V. ce mot*). G.

PRINCE DES PRÊTRES, mot désignant, chez les Juifs : 1° le grand-prêtre; 2° le chef d'une famille sacerdotale.

PRINCE DES SOTS. *V.* SOTIE.

PRINCE NOIR (Le). *V.* ÉDOUARD, prince de Galles.

PRINCE (Ile du), ou POULO-SEILAN, une des îles de la Sonde, près de Java, par 6° 35' lat. S. et 102° 54' 36" long. E.; ch.-l. *Samadang*. Fertile et bien boisée.

PRINCE (Ile du), île de l'Afrique portugaise, dans le golfe de Guinée, au N.-E. de l'île St-Thomas, par 1° 40' 42" lat. N. et 5° 7' 32" long. E.; 10,000 hab. Ch.-l., *San-Antonio*.

PRINCE-ÉDOUARD (Ile du). *V.* ÉDOUARD (Ile du Prince).

PRINCE-DE-GALLES (Ile du). *V.* GALLES (Ile du Prince de).

PRINCE-DE-GALLES (Archipel du), archipel de l'Amérique russe, dans l'océan Pacifique, sur la côte N.-O. de l'Amérique du Nord; dépend de l'Amérique russe.

PRINCE-GUILLAUME-HENRI (Ile du), ou *Mathias*, île de la Polynésie, par 1° 32' lat. N. et 147° 10' long. E.; 130 kil. de tour.

PRINCE-RÉGENT (Passe du), bras de mer, dans la partie E. de la mer Polaire, au S. du détroit de Barrow, par 73° lat. N. et 93° long. O., communique au golfe de Boothia.

PRINCES (Iles des), *Demonesos*, petit archipel de la mer de Marmara, sur la côte asiatique, par 40° 50' lat. N. et 26° 47' long. E.; 5,000 hab. Il y a 9 îles, dont 4 habitées.

PRINCES DU SANG, c.-à-d. *du sang royal*, titre que prirent, à partir du XVe siècle, les parents du roi de France. Dès le même temps, leur prééminence à la cour sur les pairs et sur tous les ordres de l'État était généralement reconnue, bien qu'aucune loi ne l'eût établie. Les rangs étaient réglés entre eux sur la proximité du lignage. Cette matière fut réglementée par une ordonnance de Henri III (décembre 1576), et par un édit de Louis XIV (mai 1711). Les princes du sang portaient le titre d'*altesse*; ceux qui descendaient directement et par les mâles du roi régnant, y ajoutaient l'épithète de *royale*, et les autres celle de *sérénissime*. B.

PRINCESSE ROYALE (Iles de la), archipel sur la côte N.-O. de l'Amérique du N., par 51° 20'-53° lat. N.; 125 kil. sur 32; dépend de la Colombie anglaise.

PRINCETON, v. des États-Unis (New-Jersey), à 16 kil. N.-E. de Trenton. Collége fondé en 1746. Victoire de Washington sur les Anglais, en 1778.

PRINCEZA-DA-BEIRA. *V.* CAMPANHA.

PRINCIPAL, nom donné aux chefs des colléges dans l'anc. Université de Paris. Un Principal est auj. le chef d'un collége communal.

PRINCIPAT. *V.* PRINCE.

PRINCIPAUTÉ CITÉRIEURE, province du royaume d'Italie, baignée à l'O. et au S. par la mer Tyrrhénienne, et bornée au N. par les prov. de Caserta, de Bénévent et d'Avellino, à l'E par celle de Potenza; 5,481 kil. carr.; 528,256 hab. Ch.-l., *Salerne*. Depuis 1865, on la nomme *Province de Salerne*. Elle est divisée en 4 districts. Climat très-doux, malsain dans quelques endroits où l'on cultive le riz. Sol montagneux, très-fertile, mais mal cultivé; vins et fruits renommés. Elève de bétail. Elle est formée de parties de la Campanie, de la Lucanie et du Samnium des anciens.

PRINCIPAUTÉ ULTÉRIEURE, prov. du royaume d'Italie, bornée par celles de Bénévent au N., de Caserta à l'O., de Salerne au S., de Potenza et de Foggia à l'E.; 3,339 kil. carrés; 355,621 hab. Ch.-l., *Avellino*, qui lui donne son nom depuis 1865. Elle est divisée en 3 districts. Sol montagneux, coupé par de profondes et fertiles vallées. Bons vins; beaucoup de céréales, de maïs, d'olives et de châtaignes. Elle comprend une partie de l'anc. Samnium.

PRINCIPIA. *V.* CASTRAMÉTATION.

PRINGLE (Jean), médecin célèbre, né en 1707 à Stikel-House (Roxburg), m. à Londres en 1782. Issu d'une famille noble et très-considérée, il fit ses études à Leyde sous S'Gravesande, Albinus et Boërhaave, revint à Edimbourg en 1730, et y enseigna la philosophie. Il fut nommé en 1742 médecin ordinaire d'armée, et, bientôt après, médecin en chef des armées britanniques, fit les campagnes de Flandre et d'Allemagne jusqu'en 1749, et revint alors à Londres en qualité de médecin du duc de Cumberland. En 1763, George III le nomma médecin de la maison de la reine; il fut associé à presque toutes les académies de l'Europe, et reçut les titres de premier médecin du roi, et de président de la Société royale de Londres en 1772. Il s'est illustré par ses travaux sur les maladies des prisons et la dyssenterie; il a soutenu que cette dernière maladie était contagieuse. Parmi ses ouvrages, on remarque : *Observations sur les maladies des armées dans les camps et dans les garnisons*, Londres, 1752-1753, in-8°, traduites en français, Paris, 1755, 2 vol. in-12. D—G.

PRINTEMPS SACRÉ, *Ver sacrum*, nom donné, dans l'anc. Italie, à l'émigration de certains guerriers qui, nés pendant le cours d'un printemps, et voués à la divinité dont on espérait apaiser le courroux, n'avaient point été immolés sur les autels, mais réservés pour former plus tard des colonies lointaines. Les Picentins, les Samnites, et les Lucaniens, durent leur origine aux printemps sacrés des Sabins (*V.* MAMERS).

PRIOR (Mathieu), poëte et diplomate anglais, né en 1664 à Winborne (Dorset), ou à Winburn (Middlesex), m. en 1721, fils d'un menuisier de Londres, dut sa fortune et son élévation au comte de Dorset, qui le plaça au collége de St-Jean et le présenta à la cour de Guillaume III. Nommé, en 1690, secrétaire d'ambassade à La Haye, il remplit successivement le même emploi au congrès de Ryswick, 1697, et à la cour de France. En 1712, il accompagna encore à Versailles lord Bolingbroke, et, après le départ de ce seigneur, eut le titre et les fonctions de ministre plénipotentiaire. De retour en Angleterre, 1715, il subit une détention de deux ans comme suspect d'avoir agi en faveur du chevalier de St-Georges, et se retira ensuite à sa terre de Downhall. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Londres, 1733, 5 vol. in-12; on y remarque des odes en mémoire des victoires de Hochstædt et de Ramillies, un poëme de *Salomon*, etc. Il y a peu d'imagination, mais de l'esprit, de la facilité, une grande correction, et beaucoup d'art. Les poésies de Prior ont été traduites en français par l'abbé Yart. B.

PRIPET, riv. de la Russie d'Europe, naît dans la Volhynie, coule au N.-E., puis à l'E., sépare les gouvernements de Grodno et de Minsk, traverse les marais de Pinsk, et, se dirigeant ensuite au S.-E., à travers le gouvernement de Kiew, se jette dans le Dniéper, rive dr., après un cours de 650 kil. Il reçoit la Vijovka, le Styr, l'Ouj, la Pina, le Morotsch, et le Plitch.

PRISCIEN, *Priscianus*, grammairien latin, né à Césarée dans la dernière moitié du v^e^ siècle, tint une école fameuse à Constantinople. On a de lui une *Grammaire*, en 18 livres, publiée pour la première fois à Venise, 1470, travail très-estimable, souvent mis à contribution par les grammairiens du moyen âge, et 7 autres ouvrages insérés par Putschius dans les *Grammaticæ latinæ auctores antiqui*, Hanau, 1605, in-4°. On lui attribue un traité intitulé : *Expositio in Theophrastum de sensu, phantasiâ et intellectu*. Il traduisit aussi en vers hexamètres le poëme de Denys le Périégète (*V. ce nom*), et écrivit en vers : *De ponderibus et mensuris; Anastasii laudes*. Ces trois derniers ouvrages ont été traduits pour la première fois en français par M. Corpet, dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, 2^e^ série, 1845, in-8°. Tout ce qui reste de Priscien a été réuni par Krehl, Leipzig, 1819-20, 2 vol. in-8°.

PRISCILLIEN, chef d'une secte qui se forma en Espagne vers la fin du IV^e^ siècle, et qui alliait les erreurs des Gnostiques à celles des Manichéens. Illustre par sa naissance, par sa fortune et par une éloquence merveilleuse, Priscillien convertit à sa doctrine l'évêque Hygin, qui, le premier, lui avait déclaré la guerre. Condamné avec ses partisans au concile de Saragosse, 380, et chassé du pays, il y rentra pourtant, grâce à la protection intéressée de Macédonius. Mais quand Maxime eut usurpé la pourpre, les deux principaux adversaires du Priscillianisme, Itace et Idace, firent traîner Priscillien à Bordeaux, puis à Trèves : là le préfet du Prétoire, Evodus, le condamna à mort, malgré les efforts de S^t^ Martin, qui conjurait Maxime d'épargner le sang des coupables. Le supplice de Priscillien et de quelques-uns de ses sectateurs, en 384, n'étouffa point l'hérésie. Persécuté par Honorius, et par Théodose le Jeune, les Priscillianistes se montraient encore au VI^e^ siècle, et ce fut contre eux que le concile de Prague fut assemblé. M.

PRISCINIACUM, nom anc. de BRIGNAIS.

PRISCUS. *V.* HELVIDIUS.

PRISE (Droit de), droit que les seigneurs féodaux s'attribuaient de prendre pour leur usage, chez leurs vassaux, les vivres, denrées et ustensiles dont ils avaient besoin.

PRISES (Conseil des). *V.* CONSEIL.

PRISON DE L'ANCIENNE ROME, *Carcer*. Elle était sur la pente inférieure du mont Capitolin, au N.-E., au coin du Clivus de l'Asyle. Sa façade, tournée vers le Forum, se composait d'un grand mur lisse, avec une porte au milieu. A l'intérieur, on trouvait une chambre quadrangulaire de 6 mèt., sur 6^m^,50 environ, haute de 4^m^,30, et voûtée en arc d'ogive. Sous cette chambre, il y avait un cachot circulaire, de 5 mèt. de diamètre environ, sur 2 mèt. de hauteur, et couvert d'une voûte plate. Il était entièrement obscur, et n'avait d'autre entrée que par un trou circulaire percé dans le pavé de la prison supérieure, et où l'on mettait une échelle quand on voulait y descendre. La prison du haut s'appelait la *Mamertine*, du roi Ancus Martius ou Mamercus, qui l'avait bâtie; et le cachot était nommé *Tullianum*, de Servius Tullius qui l'établit. Cette double prison ne servait qu'à l'exécution des criminels; on les amenait dans la Mamertine, puis on les jetait dans le Tullianum, où des bourreaux les mettaient à mort à la lueur des torches. Les cadavres étaient ensuite remontés avec des crocs et traînés jusque sur les degrés d'un escalier à double rampe en regard, qui s'élevait sur la façade de la prison, de chaque côté de la porte, en vue du Forum. C'étaient les *Degrés Gémonies* (*Scalæ Gemoniæ*). — Cette Prison existe encore. Elle est bâtie toute en grosses pierres de taille de travertin, et chaque étage est auj. une église : la Mamertine, sous le vocable de *St Joseph;* le Tullianum, sous celui de *St Pierre dans la prison*, parce que, suivant la tradition, les SS. apôtres Pierre et Paul furent détenus dans ce cachot avant de subir le martyre, et y baptisèrent les compagnons de leur captivité avec l'eau d'une source que leurs prières y fit jaillir. Ces deux églises furent consacrées en 1539. C. D—Y

PRISREN ou PRISRENDI. *V.* PERSEREN.

PRISTINA ou PIRISTINA, *Vicianum*, v. de la Turquie d'Europe (Ouskoub), sur un affluent de l'Ibar, à 125 kil. S.-O. de Nissa; 12,000 hab. Ch.-l. de livah. Evêché grec.

PRIVAS, *Privatum*, ch.-l. du département de l'Ardèche, à 600 kil. S.-S.-E. de Paris, sur un coteau près de l'Ouvèze, par 44° 44′ 11″ lat. N., et 2° 15′ 31′ long. E.; 4,484 hab. Tribunal de I^re^ instance, église protestante, collége, bibliothèque, école normale primaire. Mal bâtie, sauf quelques constructions modernes; fabr. de soie ouvrée, couvertures, lainages; distilleries d'eau-de-vie; commerce de soie, cuirs, houille, tanneries; châtaignes, truffes, porcs gras, beurre, fromages, gibier. Les environs sont très-beaux; culture de la vigne et du mûrier. — Privas, capitale du pays des Boutières, au Moyen âge, se forma vers le XII^e^ siècle autour d'un château-fort. Louis XIII l'assiégea en 1629, la prit aux calvinistes, et rasa ses fortifications.

PRIVERNUM, auj. *Piperno Vecchio*, ville du pays des Volsques, dans l'anc. Latium, prise de bonne heure et colonisée par les Romains, avait des vins renommés.

PRIVILÈGE, *Privilegium*, nom que les anc. Romains donnaient à une loi qui n'était pas d'un intérêt général, mais ne concernait que des individus; par exception, la loi qui conféra à Pompée un pouvoir si étendu pour la guerre des Pirates, était un Privilége. C. D—Y.

PRIVILEGIO GÉNÉRAL, grande charte de l'Aragon, accordée par Pierre II, 1283, qui dut céder à l'*union solennelle* des nobles et des bourgeois. C'est moins une charte nouvelle que la confirmation de coutumes et de priviléges déjà anciens dans le pays. Par elle, l'inviolabilité du citoyen devant la loi s'établit en même temps que l'indépendance de la nation devant le monarque; le droit privé se fonde avec le droit politique, et les souverains, cédant à la nécessité ou à la force, confirment à chaque règne ces bases de toute constitution libre. Le grand Justiza d'Aragon, aidé d'un conseil de nobles de tous degrés, et de bourgeois et députés des villes, prononcera sur tous les procès au terme des *fueros* d'Aragon; des représentants de tous les ordres de l'Etat siégeront dans les conseils du roi, et décideront avec lui de la guerre ou de la paix et des intérêts généraux du pays; l'Aragon n'aura que des juges indigènes : toute juridiction royale, haute et basse, sera proscrite hors des domaines royaux : aucun fief ne sera retiré par le roi sans jugement du Justiza et de son conseil. Les nobles ne sont pas tenus à servir hors du royaume ni au-delà de la mer pour les fiefs qu'ils tiennent du roi. Aucun péage nouveau ne sera établi, et toutes les prohibitions de sortie seront abolies. Enfin les Cortès générales d'Aragon s'assemblent une fois chaque année à Saragosse, et les membres de l'Union se réservent en outre de présenter au roi, en temps et lieu, les autres demandes qu'ils pourraient avoir à lui faire. H.

PRIX DÉCENNAUX, prix institués, en 1804, par Napoléon Ier, pour les savants, les littérateurs, les artistes, les industriels et les agriculteurs, qui se seraient le plus distingués pendant une période de dix ans. Les juges étaient choisis dans l'Institut. Ces prix ne furent décernés qu'une fois, en 1809.

PRIZZI, v. de Sicile (Palerme), à 19 kil. S.-E. de Corleone; 9,790 hab.

PROBALINTHE, Dème de l'Attique, au S.-E. de Marathon, et près de la côte orientale; auj. *Vrana*. Avec Marathon, Œnoé et Tricorythos, il formait la Tétrapole marathonienne. C. P.

PROBOLINGO, v. de l'île de Java, à 25 kil. S.-E. de Passaraouang. Nombreuses ruines. Cette ville fut le refuge du Bouddhisme, après l'introduction de l'islamisme dans la Malaisie.

PROBUS (Marcus-Aurelius-Valerius), empereur romain, 276-282, né vers 232, à Sirmium (Illyrie), d'une famille obscure, servit avec distinction dans les armées sous les règnes d'Aurélien et de Tacite, et fut proclamé Auguste par les soldats. Il refoula les Sarmates dans leurs déserts, vainquit les Isauriens, apaisa des troubles dans la Haute-Egypte, délivra la Gaule des ravages des Germains, transporta sur les bords du Pont-Euxin plusieurs milliers de Francs, et défit les usurpateurs Saturninus en Orient, Bonosus et Proculus dans les Gaules. L'Empire étant pacifié, il fit travailler ses soldats à couvrir de vignes les coteaux de la Gaule, à creuser des canaux de desséchement en Pannonie; l'intention qu'il manifesta de licencier une partie des armées, et surtout sa sévérité, mécontentèrent les légions, qui le massacrèrent à Sirmium.

PROBUS (Æmilius), grammairien latin du IVe siècle, contemporain de Théodose. On le regarde comme le véritable auteur des *Vies* attribuées à Cornélius Népos. On a de lui : des *Commentaires sur Virgile*, publiés par Keil, Leipzig, 1848.

PROCACCINI (Ercole), dit *l'Ancien*, peintre d'histoire, né à Bologne en 1520, m. en 1591, ouvrit à Parme une école de peinture devenue célèbre. Il avait peu de perspective et de dessin, mais une couleur facile.

PROCACCINI (Camille), fils aîné du précédent, né à Bologne en 1540, m. en 1626, eut une étonnante fécondité d'invention, et fut le rival des Carrache. Parmi ses œuvres, on estime surtout *David jouant de la harpe*, à la cathédrale de Milan; le *Jugement dernier*, fresque dans l'église St-Procolo à Reggio; *l'Adoration des Mages*; *St Roch guérissant les pestiférés*; au dôme de Florence, *le Couronnement de la Vierge*, etc.

PROCACCINI (Giulio-Cesare), frère du précédent, né en 1548 à Bologne, m. en 1626, étudia spécialement les ouvrages du Corrége. On estime de lui un *Passage de la mer Rouge*, dans l'église St-Victor à Milan. Le musée du Louvre possède le tableau où il a le mieux imité la manière du Corrége, *la Vierge et l'enfant Jésus, adoré par St François d'Assise, St Jean-Baptiste, et Ste Catherine*.

PROCACCINI (Carlo-Antonio), frère des deux précédents, s'est fait un nom comme paysagiste et peintre de fleurs et de fruits.

PROCACCINI (Ercole), dit *le Jeune*, neveu des deux précédents, né à Milan en 1596, m. en 1676, élève de son oncle Jules-César, ouvrit une Académie qui fut très-fréquentée. Sa manière se ressent de la décadence de l'art.

PROCACCINI (Andrea), peintre, élève de Carle Maratta, et graveur à l'eau-forte, né à Rome en 1667, m. en 1734, peignit un *Daniel* dans l'église St-Jean-de-Latran à Rome, fut appelé en Espagne, où il obtint le titre de peintre du cabinet du roi, et orna les palais royaux d'un grand nombre d'ouvrages estimés.

PROCAS, roi d'Albe-la-Longue, fut père de Numitor et d'Amulius.

PROCESSION, marche solennelle, faite, soit dans l'intérieur, soit au dehors de l'église, par le clergé et le peuple, en chantant des prières. Les processions étaient en usage chez les Hébreux et chez les païens. On croit qu'elles furent introduites dans l'Eglise chrétienne au temps de Constantin. St Mamert, évêque de Vienne (Dauphiné), établit les processions des Rogations (*V. ce mot*), en 474. Le pape Agapet institua celles des dimanches, en 530. On attribue celles de St Marc, des Rameaux, et de la Chandeleur, à Grégoire le Grand; celle du St Sacrement doit son origine à Jean XXII; Louis XIII institua celle de l'Assomption en 1638.

PROCIDA (Jean de), gentilhomme salernitain, né dans l'île de Procida, près de Naples, vers 1225, m. en 1299. Médecin et ami de l'empereur Frédéric II et de son fils Manfred, il fut banni de Naples par Charles d'Anjou, 1268, se retira en Sicile, et, témoin de l'oppression de ses compatriotes, résolut de les délivrer. Il fit entrer dans ses projets Pierre III d'Aragon, qui avait épousé Constance, fille de Manfred, et l'empereur grec Michel Paléologue, menacé par les armements du roi de Naples, parcourut la Sicile, déguisé en moine, pour ourdir une conspiration contre les Français, et obtint même, dit-on, l'assentiment du pape Nicolas III. Il ne paraît pas cependant qu'il ait provoqué ou prémédité le massacre des *Vêpres siciliennes*, 30 mars 1282; mais il sut en profiter. La Sicile, soulevée contre Charles d'Anjou, se donna à Pierre III, et Procida conserva jusqu'à sa mort la confiance des princes aragonais. G.

PROCIDA, anc. *Prochyta*, île du royaume d'Italie, dans la mer Tyrrhénienne, entre l'île d'Ischia et le cap Misène; 12 kil. de tour; 13,479 hab. Sol très-fertile. Ch.-l. *Procida*, sur la côte S.-E. Patrie de Jean de Procida.

PROCLAMATION (Acte de). *V.* ACTE DE PROCLAMATION.

PROCLÈS, roi de Sparte, fils d'Aristodème, régna conjointement avec son frère Eurysthène. Ses descendants sont appelés *Proclides*, ou encore *Eurypontides*, d'Eurypon, un des successeurs de Procles.

PROCLUS, philosophe de l'école d'Alexandrie, né à Constantinople, l'an 412 après J.-C., m. l'an 485, était Lycien d'origine. Après avoir reçu sa première éducation dans la maison paternelle, il alla étudier à Alexandrie. De là il se rendit à Athènes, où enseignaient Plutarque fils de Nestorius, et Syrianus. Il apprit le néoplatonisme de la bouche de ces maîtres, adopta le genre de vie des pythagoriciens, et se fit initier aux secrets de la magie et de la théurgie. Son zèle mystique le porta à étudier les vers orphiques, les oracles chaldéens, les cérémonies et les rites de toutes les religions anciennes. Doué d'une grande mémoire, d'une imagination vive et d'un esprit pénétrant, il se fit bientôt un nom illustre, et succéda à Syrianus dans la direction de l'école d'Athènes; delà lui vint le surnom de διάδοχος, successeur. Son enseignement eut un grand succès, et l'école d'Alexandrie lui dut son dernier éclat. Interprète et défenseur des fables du paganisme et des traditions anciennes, il cherchait à les expliquer et à les fondre ensemble dans un vaste éclectisme. Sa maxime était qu'un philosophe doit embrasser toutes les religions en se pénétrant de leur esprit. Il pratiquait lui-même les cérémonies païennes, et s'intitulait l'hiérophante universel. Il composa des hymnes à la louange des dieux; aussi, se disait-il honoré de leur apparition et de leur protection spéciale, ce qui ne le garantit pas des infirmités de la vieillesse. Proclus, malgré les écarts de son esprit et les mauvais côtés de sa doctrine,

n'en est pas moins un des grands philosophes de l'antiquité; il représente, avec Plotin, la philosophie d'Alexandrie à sa plus haute puissance. Son mérite supérieur est d'avoir donné au système alexandrin, c.-à-d. au mysticisme et au panthéisme de cette école, sa forme méthodique et définitive. Ses principaux ouvrages, qui sont des commentaires de Platon, contiennent toute une doctrine nouvelle et complète. Son système, quoique semblable en beaucoup de points à celui de Plotin, en diffère cependant en d'autres, et lui est supérieur : ainsi sa Trinité, base de sa théologie, et sur laquelle repose également toute sa philosophie, se compose aussi de trois hypothèses, *l'un, l'esprit, l'âme*. Mais le premier de ces principes, au lieu d'être une unité vide, contient virtuellement les deux autres, et leur communique l'intelligence, le mouvement, la vie. Les autres parties de sa philosophie, la psychologie et la morale, renferment des analyses d'une haute valeur, et des préceptes d'une grande pureté, à côté de beaucoup d'erreurs, et des conséquences qu'engendre le mysticisme. Proclus avait composé de nombreux écrits mathématiques, astrologiques, poétiques, philologiques et philosophiques; la plupart sont perdus ou ensevelis dans les bibliothèques. Plusieurs de ses écrits philosophiques ont été publiés par M. Victor Cousin, sous le titre de : *Procli philosophi platonici opera*,... Paris, 1820-27, 6 vol. in-8°, avec trad. latine; et par Creuzer, sous celui de : *Initia philosophiæ ac theologiæ ex platonicis fontibus ducta, seu Procli Diadochi et Olympiodori opera*, Francf., 1821-25, 4 vol. in-8°. Auparavant, quelques œuvres avaient paru dans le recueil d'Æmilius Portus : *In theologiam Platonis libri* VI, *unà cum Marini vita Procli et Procli instituta theol.* grec-latin, Hamb., 1618, in-fol.; *Commentariorum in Platonis Timæum libri* V. Grec, Bâle, 1542; Raph. Mamba, *Commentarius in virtutes morales ac civiles et partes facultatesque animi*, Rome, 1542, in-8°; Juste Velsius, *Compendiaria de motu disputatio*, grec-latin, Bâle, 1545, in-8°; *Liber de Causis, cum commentariis Thomæ Aquinatis*, Padoue, 1493, in-fol.; *de animâ ac Dæmone, de sacrificio et magia*, Venise, 1497-1516. — V. Jules Simon, *du Commentaire de Proclus sur le Timée de Platon*, Paris, 1839, in-8°; A. Berger, *Proclus, Exposition de sa doctrine*, Paris, 1840, in-8°. B—D.

PROCLUS (SAINT), patriarche de Constantinople de 434 à 446, fut disciple de St Jean Chrysostome, dont il fit transporter les restes à Constantinople, combattit Nestorius, et jouit d'un grand crédit auprès de Théodose II. Fête, le 24 octobre. On a de lui des Homélies, des Epîtres, etc., publiées à Rome, 1630, in-4°, insérées en latin dans la *Bibliothèque des Pères*, et traduites en français par Fontaine, à la suite de Clément d'Alexandrie, Paris, 1696, in-8°.

PROCLUS, physicien grec. Quand Anastase Ier fut assiégé dans Constantinople par Vitalien, en 515, il se servit, pour brûler la flotte de ce dernier, d'une composition chimique, dont les effets étaient analogues à ceux du feu grégeois, employé plus tard.

PROCONÈSE, *Proconesus*, île de la Propontide, tirait son nom de la multitude de daims (*Prox*) qu'elle renfermait. Les Milésiens, ou, selon d'autres, les habitants de Cyzique, y avaient fondé une ville du même nom que l'île. Elle était célèbre par ses marbres blancs, qui lui ont fait donner son nom actuel de *Marmara*, étendu auj. à toute la mer appelée par les anciens Propontide. C. P.

PROCONSUL, *Proconsul*, gouverneur de province chez les anc. Romains. Pendant plusieurs siècles, les deux consuls suffirent au gouvernement de la République, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur; mais lorsque Rome commença d'étendre son pouvoir au loin, et que les conquêtes engendrèrent les guerres, il fallut créer des lieutenants de consuls pour commander les armées dans les provinces éloignées, en même temps que les consuls faisaient la guerre sur d'autres points; ces nouveaux magistrats furent appelés *proconsuls* (de *pro consule*), parce qu'ils représentaient en quelque sorte les consuls dans leurs missions, et avaient la même puissance. Vers la fin de la République, les consuls restèrent à Rome, et le sénat n'envoya plus au dehors que des proconsuls, ou des préteurs ou propréteurs investis du pouvoir proconsulaire. Les consuls, en sortant de charge, devenaient de droit proconsuls, et le sénat leur assignait une province non pacifiée. La République donnait aux proconsuls 2 ou 3 légats ou lieutenants, une suite nombreuse d'officiers, une forte somme pour frais de mission, et le droit de prélever partout sur leur passage des prestations en nature. Un proconsul avait dans sa province, outre le pouvoir militaire, le pouvoir civil et judiciaire; c'était un véritable roi, et presque toujours un tyran qui abusait de sa puissance pour s'enrichir par des spoliations. Sa charge durait un an, à dater du jour où il en prenait possession dans la province; quelquefois il y était prorogé pour une 2e année. Soixante jours après l'expiration de sa mission, il devait apporter à Rome, au Trésor public, ses comptes de dépenses. Sous les empereurs, il n'y eut plus de proconsuls que pour une partie des provinces : l'an 726 de Rome, 27 av. J.-C., Auguste ayant partagé l'empire en *Provinces de César*, composées de celles où il fallait une force militaire, et *Provinces du peuple*, celles qui étaient pacifiées, se chargea du gouvernement des premières. Il affecta le titre de *proconsuls* aux gouverneurs des provinces du peuple, qui ne furent élus que pour une année, et donna aux gouverneurs des siennes, qu'il laissait en place aussi longtemps qu'il voulait, les noms de *propréteurs, consulaires, légats, préfets, procurateurs*, suivant sa volonté, son caprice, leur origine, ou la puissance qu'il leur déléguait. Cet état de choses dura jusqu'à la fin du Bas-Empire. C. D—Y.

PROCOPE, historien grec, né à Césarée (Palestine), vers le commencement du VIe siècle, m. vers 565, fut d'abord rhéteur et sophiste à Constantinople, suivit, dès 526, Bélisaire dans presque toutes ses campagnes comme secrétaire, et devint préfet de Constantinople en 562. Il a laissé une grande *Histoire*, contenant en 8 livres le récit des guerres de Justinien contre les Perses (liv. 1 et 2), les Vandales (3 et 4), et les Goths (5, 6 et 7; le 8e, mêlé); les 7 premiers livres ont paru sans doute en 551, le dernier en 555; l'ouvrage d'Agathias le continue. Procope se montre exact et judicieux; souvent il a été témoin oculaire. Ecrivant sous le despotisme, il ne dit pas tout, il est vrai; mais il respecte la vérité. Il imite de loin Hérodote, non-seulement par ses digressions et ses fréquents discours, mais par le style même. On lui doit aussi un ouvrage *des Edifices*, en 6 liv., composé vers 560, et contenant une énumération, quelquefois accompagnée de grands éloges, quelquefois très-sèche, des monuments publics élevés sous Justinien. Enfin, dans des *Anecdotes*, ou *Histoire secrète*, ouvrage posthume, il s'abandonne à sa rancune longtemps contenue contre les puissants de son temps : il le fait avec colère, amertume, sans mesure ni dignité; mais il nous donne, sur les plus secrets ressorts de son époque, des lumières inappréciables; injuste fort souvent dans l'interprétation des actions particulières et des caractères, mais exact, selon toutes les apparences, dans l'exposition des détails. Une *Histoire des affaires de l'Eglise sous Justinien*, annoncée à plusieurs reprises dans cet ouvrage, n'a pas encore été découverte. Les *Œuvres* de Procope ont été publiées par le P. Maltret, dans la collection Byzantine, grec-latin, Paris, 1662-63, 2 vol. in-fol., et par G. Dindorf, dans la nouvelle édition de la même collection, 1833-38, 3 vol. in-8°. Une bonne édition annotée des *Anecdotes* a été donnée par J.-C. Orelli, Leipzig, 1827, in 8°. Martin Fumée a traduit en français l'*Histoire* et le livre *des Edifices*, Paris, 1587, in-fol.; M. Isambert, l'*Histoire secrète*, Paris, 1856, 2 vol. in-8°. A. G.

PROCOPE, parent de Julien l'Apostat, et d'une illustre famille de Cilicie, se révolta contre Valens à Constantinople en 365, prit le titre d'empereur, mais fut défait dans la Phrygie Salutaire, abandonné de ses soldats, et décapité, en 366.

PROCOPE DE GAZA, rhéteur et théologien grec du VIe siècle, a laissé : *Explication des Proverbes de Salomon*, en manuscrit à la Bibliothèque impériale de Paris; *Commentaire sur Isaïe*, publié en grec et en latin par J. Courtier, Paris, 1580, in-fol.; *Scholies sur les Rois et sur les Paralipomènes*, grec-lat., Leyde, 1620, in-4°.

PROCOPE *le Grand* ou le *Rasé*, et PROCOPE *le Petit*, de la secte des Hussites, commandaient, l'un aux Thaboristes, et l'autre aux Orphelins. Ænéas Sylvius et Balbinus font de ces deux guerriers un portrait effrayant. Procope le Grand avait été aide-de-camp de Ziska, qui l'avait surnommé *l'Hercule de la Bohême;* il battit les troupes de l'empereur Sigismond à Tauss, 1431. Il se rendit au concile de Bâle en 1433. L'un et l'autre périrent, l'année suivante, dans la défaite de Bœhmischbrod. M.

PROCOPE-COUTEAU (Michel COLTELLI, dit), médecin, né à Paris en 1684, d'un noble de Palerme, m. en 1753, écrivit des poésies fugitives et quelques pièces de théâtre (*Arlequin balourd*, 1719; *l'Assemblée des comédiens*, 1724; *les Fées*, 1736; *Pygmalion*, 1741, etc.). — Son père avait ouvert à Paris, dans la rue de l'Ancienne-Comédie, le *café Procope* (qui existe encore au n° 13 actuel), où se réunissaient les littérateurs et les nouvellistes, et qui eut, sous ce rapport, une sorte de célébrité au XVIIIe siècle.

PROCRIS. *V.* CÉPHALE.

PROCRUSTE ou PROCUSTE, brigand de l'Attique,

étendait ses victimes sur un lit de fer, leur coupait l'extrémité des jambes lorsqu'elles dépassaient ce lit, ou les tirait, à l'aide de cordes, lorsqu'elles étaient plus courtes. Thésée le mit à mort en lui infligeant le même supplice.

PROCULUS, jurisconsulte romain, contemporain de l'empereur Néron, était élève de Labéon. Ses disciples, dits *Proculéiens*, formèrent une école rivale des *Sabiniens* ou *Cassiens*. Partageant les idées stoïciennes, ils n'admettaient comme base du droit que les principes éternels de la raison, et inclinaient à regarder comme égales toutes les infractions à la règle.

PROCURADORES, nom donné, pendant le moyen âge, aux députés des villes dans les Cortès espagnoles.

PROCURATEUR, *Procurator*, homme de condition libre, chargé, chez les anc. Romains, de tenir les comptes d'une grande villa d'exploitation, et de l'administrer. Il y demeurait, et avait sous ses ordres le *Villicus* (*V. ce mot*). C. D—Y.

PROCURATEURS IMPÉRIAUX, agents créés par Auguste, à l'instar des procurateurs de villas, et qu'il envoyait dans les provinces pour y gérer ses biens, et lever les impôts qu'il destinait à son fisc ou trésor privé. Il n'y en eut d'abord que dans quelques provinces, puis, successivement, à peu près dans toutes. On les appelait procurateurs *de l'Empereur*, ou *de César*, ou des *deniers fiscaux*. Ils étaient nommés pour un temps indéterminé, et demeuraient en place tant que l'Empereur ne les révoquait pas. D'abord ces places furent données à des affranchis; mais, plus tard, les chevaliers romains les briguèrent, et les obtinrent presque toutes. Les procurateurs abusèrent souvent de leurs fonctions pour commettre des exactions criantes, mais que les proconsuls, dont le pouvoir n'était qu'annuel, n'osaient réprimer, craignant d'ailleurs de se faire des ennemis de ces espèces de favoris du prince. Dans quelques provinces impériales, trop peu importantes pour avoir un gouverneur politique, l'Empereur donnait la double fonction à son procurateur: c'est ainsi qu'en Judée ce fut sous le gouvernement de Ponce-Pilate, *Procurateur* de l'Empereur, que Jésus-Christ fut mis en jugement. Le système des procurateurs dura autant que l'Empire, et prit même de l'extension, car à Constantinople on créa des *Procurateurs de la monnaie*, qui remplacèrent les *Triumvirs monétaires* (*V. ce mot*). C. D—Y.

PROCURATEUR JUDICIAIRE, fondé de pouvoirs, chargé, suivant l'ancienne jurisprudence romaine, de représenter un citoyen cité en justice civile, et qu'une circonstance ou une autre affaire empêchait de comparaître. C. D—Y.

PROCURATEURS DE QUARTIERS, *Procuratores insularum*, officiers de police de l'ancienne Rome, les mêmes que les *Maîtres de quartiers* (*V. ce mot*).

PROCURATEURS DE St-MARC, anc. magistrats de Venise, au nombre de 9: ils avaient le pas sur tous les nobles, administraient les biens de l'église de St-Marc, ceux des orphelins et des hommes qui mouraient *ab intestat*, et étaient les gardiens des archives de la République. Cette fonction était vénale.

PROCURATION (Droit de), droit qu'avaient autrefois les évêques, archidiacres et doyens en tournée, de loger, eux et leur suite, chez les curés dont ils inspectaient les paroisses. Il fut réglementé par le concile de Latran, en 1179. On finit par le convertir en une taxe pécuniaire.

PROCUREURS (du latin *Procurator*, qui prend soin des intérêts d'un autre), officiers publics, dont la fonction était de comparaître en jugement pour les parties, d'instruire leurs causes, et de soutenir leurs intérêts. Dans l'origine, les procureurs n'avaient point de caractère officiel, et n'étaient que de simples mandataires; et devant les justices royales, il fallait une autorisation spéciale pour plaider par procureur. Une ordonnance de 1290 dispensa les évêques, barons, chapitres, cités et villes, de comparaître en personne au Parlement. En 1298, Boniface VIII demanda la même dispense pour les religieuses, abbesses et prieures. La dispense ne tarda point à s'étendre à tout le monde, et il y eut alors, auprès des cours de justice, des procureurs en titre. Il y en avait au Châtelet de Paris en 1327. En 1342, les procureurs au Parlement de Paris, au nombre de 27, formèrent une confrérie. Comme ils se multiplièrent excessivement, Charles V les révoqua tous, et en fixa le nombre à 40 pour le Châtelet, 1378, cette ordonnance ne fut guère respectée, et Charles VI, Louis XII, François Ier, Charles IX, Henri IV, durent mettre aussi des limites aux réceptions de procureurs. En 1586, les charges de procureurs, dans les juridictions royales, furent déclarées héréditaires et à la collation du roi, tandis qu'auparavant les juges pouvaient instituer des procureurs. Un édit de Louis XIII, 1620, déclara qu'au roi seul appartiendrait désormais le droit d'établir des procureurs dans les cours et juridictions royales. A partir de 1629, les procureurs furent établis en titre d'offices, excepté dans les juridictions consulaires, où il n'y avait que des *postulants*, et dans les juridictions seigneuriales, où les procureurs étaient révocables et où l'on n'était pas tenu de les employer. Il y en eut 400 pour les diverses juridictions de Paris. Pour être procureur, il fallait être laïque, âgé de 25 ans accomplis, avoir travaillé pendant 10 ans en qualité de clerc chez un procureur, et être inscrit sur les rôles de la basoche du Palais. Les procureurs prenaient le titre de *maître*, et portaient au Palais la robe noire à grandes manches, le rabat, et le bonnet carré. Ils jouissaient du privilége de *committimus* (*V. ce mot*), et avaient rang, dans les cérémonies, après les avocats. Supprimés à la Révolution, ils furent remplacés ensuite par les *avoués*.—Pendant la Révolution, on établit, dans chaque ch-l. de département un *Procureur général syndic*; dans chaque district, un *Procureur syndic*; dans chaque municipalité, un *Procureur de la commune*. Auj. le nom de Procureur est réservé à certains membres du parquet qui exercent les fonctions de ministère public près les cours et tribunaux, tels que le *Procureur général*, près de la Cour de cassation et des Cours impériales, et le *Procureur impérial* (autrefois *Procureur du roi* ou *de la République*), près des tribunaux de 1re instance. B.

PROCUREUR FISCAL. *V.* FISCAL.

PROCUSTE. *V.* PROCRUSTE.

PRODICTATEUR, *Prodictator*, magistrat qui fut nommé une seule fois, à ce que l'on conjecture, l'an de Rome 536, après la bataille de Trasimène, pour tenir lieu d'un dictateur. Les consuls pouvaient seuls nommer le dictateur; or, l'un était tué, l'autre était absent de Rome; il y avait urgence: le sénat tourna la difficulté, en faisant élire par le peuple un Prodictateur qui eût tous les pouvoirs d'un dictateur. C. D—Y.

PRODICUS, sophiste grec, né à Iulis dans l'île de Céos, disciple de Protagoras, tint école d'éloquence à Athènes vers 430 av. J.-C. Tourné en ridicule dans les *Nuées* et les *Oiseaux* d'Aristophane, il fut traduit en justice, et condamné à boire la ciguë. On a mis Socrate au nombre de ses disciples. Prodicus partagea avec Protagoras et Gorgias l'honneur d'avoir mis en ordre et distribué par classes les *lieux communs*. Xénophon nous a conservé de lui l'apologue d'Hercule sollicité à la fois par le Vice et la Vertu. Il nous reste encore, dans l'*Axiochus* de Platon, l'extrait ou l'analyse d'une harangue de Prodicus contre la crainte de la mort. Il avait composé un *Traité des synonymes*, et divers ouvrages sur la rhétorique. *V.* Cubæus, *Xenophontis Hercules Prodicius*, etc., Leipzig, 1797, in-8°; Bœttiger, *Hercules in bivio*, Leipzig, 1829, in-8°.

PRODROME (Théodore). *V.* THÉODORE.

PROÉDRES. *V.* PRYTANES.

PRŒRESIUS ou PROER, philosophe et rhéteur arménien, fut appelé à Athènes pour succéder au rhéteur Julien, vers l'an 343, et eut pour élèves St Basile, St Grégoire de Nazianze, Julien l'Apostat, Eunape, etc. Sa renommée parvint à Constance Chlore, qui l'appela dans les Gaules, puis l'envoya à Rome, où le peuple lui éleva une statue avec cette inscription: *Regina rerum Roma regi eloquentiæ*. De Rome il retourna à Athènes, où il occupa de nouveau sa chaire jusqu'à l'âge de 85 ans. Il existe en grec une épigramme de St Grégoire de Nazianze, dédiée à Prœresius. C—A.

PROÉROSIES (du grec *pro*, avant, et *aroô*, je laboure), fêtes des anciens Athéniens en l'honneur de Cérès, ainsi nommées parce qu'elles précédaient le temps des semailles.

PRŒTIDES, filles de Prœtus, se comparèrent à Junon, furent frappées de démence, et se crurent changées en génisses. Mélampe, pour les guérir, exigea les deux tiers du royaume d'Argos.

PRŒTUS, roi d'Argos, fils d'Abas, enleva le trône à son frère aîné Acrisius. Il en fut bientôt chassé, se retira auprès d'Iobatès, roi de Lycie, dont il épousa la fille Sthénobée, revint combattre Acrisius, et se saisit de Tirynthe, où il régna jusqu'à sa mort.

PROFÈS, religieux qui a prononcé ses vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance. Il a dès lors voix au chapitre.

PROGNÉ. *V.* PHILOMÈLE.

PROLÉTAIRE, citoyen romain de la dernière classe du peuple, ainsi nommé parce qu'il ne contribuait à la force de l'État que par ses enfants (*proles*). Il était exempt de la milice, excepté dans les cas de levées tumultuaires. *V.* LEVÉES. C. D—Y.

PROME, v. de l'Indo-Chine anglaise, sur la rive g. de l'Iraouaddy; 40,000 hab. Autrefois fortifiée et importante. Comm. de bois de tek, grains, huile, cire, plomb, fer, ivoire. Les Anglais la prirent en 1825, en 1852, et l'ont gardée depuis. Elle fait partie de la province du Pégou.

PROMETHEE, fils de Japet et de Clyménе, une des Océanides, combattit pour Jupiter dans la guerre contre les Titans. Quand le roi des dieux porta Minerve dans son cerveau, ce fut Prométhée qui lui ouvrit la tête d'un coup de hache. Malgré ces services, il encourut sa colère. Sêlon les uns, il ravit le feu céleste, pour animer l'homme formé par ses mains du limon de la terre; selon d'autres, il immola deux taureaux, enleva leurs peaux avec adresse, plaça dans l'une les os, dans l'autre les chairs, et dit à Jupiter de choisir; le dieu se trompa, et prit les os. Pour se venger, Jupiter retira le feu aux mortels; mais Prométhée le déroba au ciel, et rendit aux hommes ce principe de leur industrie. Irrité de nouveau, Jupiter ordonne à Vulcain de former une femme du limon de la terre; Vénus, Minerve, Mercure, les Grâces, la Persuasion, la comblent de leurs présents, d'où son nom de Pandore (tous les dons). Jupiter lui donne une boîte mystérieuse, et la fait conduire par Mercure à Prométhée (*prévoyant*), qui refuse la jeune fille et la boîte. Epiméthée (*repentant, imprévoyant*), l'accepte, ouvre la boîte, et aussitôt s'en échappent tous les maux qui depuis ont désolé la terre. L'Espérance seule reste au fond de la boîte. Cependant Jupiter, trompé dans son attente, ordonne à Vulcain de clouer Prométhée sur le Caucase, où un vautour doit lui dévorer le foie pendant trente mille ans. Mais, au bout de trente ans, Hercule le délivre, ou, selon d'autres, Jupiter lui-même. Eschyle avait fait sur Prométhée trois pièces : *Prométhée ravisseur du feu, Prométhée enchaîné, Prométhée délivré.* La 2e seule nous reste. Plusieurs bas-reliefs anciens représentent la création de l'homme par Prométhée; d'autres, le supplice et la délivrance de Prométhée. P.

PROMOTEUR, officier ecclésiastique qui, dans les assemblées du clergé, dans les conciles, dans les chambres de décimes, dans les officialités, était la partie publique, et requérait dans l'intérêt public.

PRONE, instruction qui se fait chaque dimanche, dans les églises paroissiales, à la messe, entre l'Evangile et le Credo. C'est à ce moment aussi qu'on annonce aux fidèles les fêtes et jeûnes qui peuvent se trouver dans la semaine, qu'on publie les bans de mariage, qu'on lit les mandements épiscopaux. Dans certaines localités, on recommande encore nominativement les défunts aux prières des assistants.

PRONECTUS, v. de Bithynie; auj. *Karamoussal.*

PRONIA, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gvt de Riazan, au S. de Michaïlov, près de Groznoé, entre dans le gouv. de Toula, revient en celui de Riazan, passe à Michaïlov et à Pronsk, et se jette dans l'Oka, rive dr., près de Spask. Cours de 225 kil.

PRONUBA, surnom de Junon présidant aux mariages. Les nouveaux époux lui offraient une oie crue, dont on avait enlevé le fiel.

PRONUNCIAMENTO, c.-à-d. *déclaration,* acte insurrectionnel par lequel, en Espagne et dans l'Amérique méridionale, un chef militaire se déclare indépendant.

PRONY (Gaspard-Clair-François-Marie Riche, baron de), illustre ingénieur, né à Chamelet (Rhône) en 1755, d'une des meilleures familles bourgeoises du pays, m. en 1839, fut admis à l'Ecole des ponts-et-chaussées, puis, après diverses missions, attaché à Perronnet, et chargé, en 1787, de suivre la construction du pont de la Concorde à Paris; ce travail lui valut le titre d'ingénieur en chef, 1791. La même année, nommé directeur du cadastre, il présida à la confection de nouvelles tables trigonométriques, et les réunit en 17 vol. gr. in-fol., qui sont conservés en manuscrit à la bibliothèque de l'Observatoire de Paris. En 1798, il devint directeur de l'Ecole des ponts-et-chaussées, place qu'il conserva jusqu'à la fin de ses jours. Napoléon Ier, qui, lorsqu'il n'était encore que général, distingua Prony, et voulut l'emmener en Egypte, le chargea de diverses missions en Italie, pour des études et des travaux sur le dessèchement des Marais Pontins, sur la régularisation du cours du Pô, sur l'amélioration des ports de Gênes, d'Ancône, de Venise. La confiance que l'empereur avait en lui était telle, qu'aucune question touchant au domaine de l'ingénieur civil n'était décidée avant son avis. En 1827, il s'occupa d'études pour prévenir les débordements du Rhône. De Prony enseigna la mécanique à l'Ecole polytechnique; le *Journal* de cette école renferme de lui différents Mémoires d'analyse et de mécanique. La mécanique industrielle doit à Prony le *frein* qui port son nom. De Prony a beaucoup écrit sur son art. On a de lui, entre autres ouvrages : *Architecture hydraulique,* 1790-96, 2 vol. in-4°; *Notice sur les grandes tables logarithmiques et trigonométriques adaptées au nouveau système métrique et décimal,* 1824, in-4°; *Leçons de mécanique analytique,* 2 vol. in-4°; *Mémoire sur un moyen de convertir les mouvements circulaires continus en mouvements rectilignes,* broch. in-4°; *Mécanique philosophique,* ou *Analyse des diverses parties de la science de l'équilibre et du mouvement,* 1800, in-4°; *Analyse de l'exposition du système du monde par Laplace,* 1801, in-8°; *Nouvelle méthode de nivellement trigonométrique,* 1823, in-4°; *Recherches sur la poussée des terres,* 1802, in-4°; *Recherches physico-mécaniques sur la théorie des eaux courantes,* 1804, in-4°; *Description hydrographique et historique des Marais Pontins,* Paris, 1822, in-4°, et atlas in-fol., travail très-beau et très-complet, qui valut, neuf ans plus tard, à de Prony une lettre très-flatteuse du pape Léon XII, et sera toujours le meilleur guide quand on voudra travailler à ces fameux marais; *Cours de mécanique concernant les corps solides,* 1815, 2 vol. in-4°. V.

PROPAGANDE (Congrégation de la), fondée à Rome en 1622 par Grégoire XV pour l'extension de la foi catholique, a la direction des missions. Elle se compose de 13 cardinaux, 3 prélats et 1 secrétaire. Urbain VIII y a joint un *collége*, séminaire de missionnaires.

PROPERCE, *Sextus Aurelius Propertius,* poëte latin, né à Mevania (Ombrie), vers l'an 701 de Rome, 52 av. J.-C., m. vers l'an 739, perdit, dans les proscriptions d'Octave et d'Antoine, son père et sa fortune, vint à Rome, et se destina au barreau; mais la poésie l'entraîna. Il devint le favori de Mécène, et l'ami de Gallus, d'Ovide, et de Virgile, dont il annonça l'*Enéide* par un distique célèbre. Nous avons de lui 4 livres d'élégies, où il a beaucoup imité les poëtes alexandrins Callimaque et Philétas; mais on y trouve souvent une érudition froide, recherchée, fatigante; son style, rempli d'allusions mythologiques, semble trop savant, et manque un peu de naturel. Inférieur à Tibulle par le sentiment et le mol abandon qui font le charme de l'élégie, il le surpasse par la variété de ses compositions, la vivacité, et quelquefois le lyrisme de son style. Sa versification n'est pas exempte de tout reproche, et les gens délicats y trouvent une certaine rudesse. Néanmoins, il occupe, avec Tibulle, la 1re place parmi les élégiaques latins. Les principales éditions de Properce sont celles de Broukhusius, 1702; de Burmann, 1780; de Barth, Leipzig, 1805; de Kuinœl, 1805; de Lachmann, 1816; de Hertzberg, Halle, 1843. Il a été traduit en prose française par Delongchamps, 1772 et 1801, traduction très-estimable; par La Houssaye, 1785, qui n'a pas égalé son prédécesseur; par J. Genouille, dans la *Bibliothèque latine-franç.* de Panckoucke, 1834, in-8°; Denne-Baron, dans la collection Nisard; en vers, par Mollevaut, 1821, et par Denne-Baron, 1825, choix des plus belles élégies.

PROPHÈTES, c.-à-d. en grec *hommes qui prédisent l'avenir.* Ce mot peut s'appliquer à tous les auteurs des livres canoniques de l'Ancien et du Nouveau Testament. Mais on ne compte, en général, que seize prophètes, dont quatre grands et douze petits. Les quatre grands sont Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, et Daniel. Les douze petits sont Osée, Joël, Amos, Abdias, Michée, Jonas, Nahum, Abacuc, Sophonié, Aggée, Zacharie, et Malachie. Les prophètes vivaient dans la retraite, et presque tous gardèrent le célibat. Leur vie était austère, et exercée par mille épreuves que Dieu leur suscitait. Il y eut aussi deux prophétesses, Débora et Holda.

PROPHTHASIE, v. de la Drangiane, sur l'Etymander. Philotas y fut mis à mort par l'ordre d'Alexandre le Grand.

PROPIAC (Catherine-Joseph-Ferdinand Girard, chevalier de), littérateur, né vers 1760, d'une famille noble de la Bourgogne, m. en 1823, quitta la France à l'époque de la Révolution, servit dans l'armée des princes, puis se retira à Hambourg. Rentré en France après le 18 brumaire, il fut nommé archiviste du département de la Seine. Il a publié un grand nombre d'ouvrages élémentaires, qui ne sont, pour la plupart, que des compilations ou des traductions, assez médiocres; entre autres : *le Plutarque des demoiselles, ou Abrégé des vies des femmes illustres de tous les pays,* 3e édit., 1821, 2 vol. in-12; *le Plutarque français,* 1813, 2 vol. in-12; *Beautés de l'histoire de la Suisse,* 1817, in-12; *Beautés historiques, chronologiques, politiques, et critiques de la ville de Paris,* 1821, 2 vol. in-12; *Dictionnaire d'émulation,* 1820, in-12; des traductions françaises des *Nouveaux contes moraux* d'Aug. Lafontaine, de l'*Histoire de Gustave Wasa* par Archenholtz, etc.

PROPITIATION, sacrifice qu'offraient les Hébreux pour

se rendre Dieu propice et apaiser sa colère. Si l'on avait péché par ignorance, la victime était un agneau ou un chevreau; si la faute avait été volontaire, c'était un mouton. Les pauvres offraient deux tourterelles. Il y avait une fête solennelle de Propitiation, en mémoire du pardon que Dieu accorda aux Hébreux qui avaient adoré le veau d'or.

PROPITIATOIRE. *V.* Arche d'alliance.

PROPONTIDE, *Propontis*, auj. *mer de Marmara*, tirait son nom de sa position en avant du Pont-Euxin; elle communiquait avec lui par le Bosphore de Thrace (canal de Constantinople), et avec la mer Egée par l'Hellespont (Dardanelles). Elle avait, sur ses côtes occidentales, deux golfes assez profonds, ceux de Cios (*Modonia*) et d'Astakos ou d'Olbia (*Isnik-Mid*). Ses côtes étaient couvertes de colonies grecques : au N., Périnthe, Byzance, Chalcédoine, Astakos ou Olbia; au S., Parium, Priapos, Cyzique, Cios. Ses îles principales étaient : Cyzique, qui ne fut une presqu'île que lorsque Alexandre l'eut unie au continent par une chaussée, Elaphonèse, Besbikos, Proconèse : c'est de cette dernière île, appelée auj. Marmara, que toute la mer a pris le nom qu'elle porte maintenant. C. P.

PROPOSITION (Pains de). *V.* Pain.

PROPRÉTEURS, gouverneurs des provinces, chez les anciens Romains, créés aux mêmes titres et aux mêmes conditions que les préteurs. Ils avaient 6 licteurs, comme insignes d'autorité (*V.* Préteur).

PROPYLÉES (du grec *pro*, devant, et *pulai*, les portes), nom donné, en général, au vestibule de plusieurs édifices de la Grèce, et, en particulier, au vestibule de l'Acropole d'Athènes. Les Propylées de l'Acropole étaient un ouvrage de défense, destiné à fermer le seul endroit de la colline qui ne fût pas inaccessible. On avait élevé là un ensemble de constructions, dont le corps principal, placé au milieu, consistait en un portique de 6 colonnes doriques, surmonté d'un entablement et d'un fronton. Il conduisait à un grand vestibule divisé en trois allées par deux rangées de colonnes ioniques, au nombre de trois dans chaque rangée, et terminé par un mur percé de cinq portes inégales, correspondant aux cinq entre-colonnements du portique, et aboutissant à un second portique dorique, composé également de six colonnes, qui atteignait au niveau de la plate-forme de l'Acropole. A droite et à gauche de la façade principale, tournée à l'occident, les Propylées étaient flanquées de deux bâtiments ou ailes, qui consistaient l'un et l'autre en un portique ouvert de trois colonnes doriques, faisant retour sur la façade. En arrière de l'aile droite était la Pinacothèque; devant l'aile gauche, le temple de la Victoire Aptère. Un magnifique escalier de 40 degrés, large de 24 mètres, montait aux Propylées, et remplissait tout l'espace compris entre les ailes. L'édifice entier était du plus beau marbre pentélique, et les plafonds en dalles monolithes du même marbre. Sa hauteur était de 18 mèt., sa profondeur de 24 mèt. Commencé en 437 av. J.-C., il fut achevé en 5 ans, eut pour architecte l'Athénien Mnésiclès, et coûta 2,012 talents (10,696,000 fr.), somme supérieure au revenu annuel de la république. Sous la domination turque, les Propylées furent converties en un magasin à poudre, et ses entre-colonnements furent murés. Un incendie de ce magasin, en 1656, amena la chute de l'entablement du portique oriental. Dans le siècle suivant, et par le fait de mutilations successives, les Propylées disparurent sous un amas de constructions barbares; on les abattit en 1835. *V.* Beulé, *l'Acropole d'Athènes*, Paris, 1854, 1 vol. gr. in-8°, avec figures. F—T.

PRÓQUESTEUR, *Proquæstor*, fonctionnaire élu par un gouverneur de province, pour remplacer son questeur, mort dans l'exercice de sa charge, et dans la province même.

PROSCENIUM, avant-scène du théâtre des anc. Romains. Cette avant-scène était proprement tout ce qu'en termes modernes on appelle *théâtre* (*V.* Scène).

PROSE, hymne composée de vers sans mesure, consistant en un certain nombre de syllabes, et rimée comme les vers français. On la chante à la messe de certaines fêtes, après le graduel; de là lui est venu le nom de *séquence*. C'est au IXe siècle que l'on commença de chanter des proses.

PROSÉLYTES (du grec *proselthein*, s'approcher), nom donné aux étrangers qui souhaitaient d'être admis à la célébration des fêtes des Juifs, et de jouir de leurs privilèges. On distinguait les *Prosélytes de la porte*, qui avaient seulement renoncé à l'idolâtrie, reconnu l'unité de Dieu, et que l'on employait aux travaux serviles; et les *Prosélytes de justice*, qui, après un examen rigoureux devant trois juges, recevaient la circoncision, acceptaient les lois de Moïse, et étaient incorporés à la nation juive.

PROSERPINE, reine des Enfers, et fille de Jupiter et de Cérès. Elle devint la femme de Pluton, qui l'enleva, soit dans l'Attique à Eleusis, soit dans la Mégaride, dans la Crète, soit à Enna en Sicile, selon la tradition la plus ordinaire. Jupiter, sollicité par Cérès, avait décidé qu'elle lui serait rendue, si elle n'avait rien mangé aux Enfers; mais Ascalaphe révéla qu'elle avait sucé des pepins de grenade. Thésée et Pirithoüs essayèrent vainement de la délivrer. Son culte était très-célèbre dans la Grèce, mais sa légende offre peu d'incidents. On la révérait à Sardes, à Mégalopolis, dans la Sicile, où la ville d'Agrigente lui était consacrée, à Rome, et à Locres. Ses fêtes avaient un caractère mystérieux; quelquefois les femmes seules y étaient admises. La chauve-souris, la grenade, le narcisse, lui étaient consacrés. On lui sacrifiait des génisses stériles. On voit dans les poëtes qu'on ne pouvait mourir avant que Proserpine eût coupé le cheveu fatal auquel la vie était attachée. Elle est appelée *mère des Euménides, la jeune fille, la souveraine;* Virgile la nomme *Junon infernale*. On la représente assise près de son époux sur un trône d'ébène, l'air morne, et tenant à la main un pavot. P.

PROSEUQUE. *V.* Synagogue.

PROSPER (Saint), né dans l'Aquitaine en 403, m. vers 465, fit partie du clergé de Marseille, et entra en correspondance avec St Augustin pour combattre l'erreur des semi-Pélagiens; il écrivit à ce sujet un *Poëme contre les Ingrats* (qui ne reconnaissent pas la *grâce* divine). Sous le pontificat de Léon le Grand, il se rendit à Rome, et, par son zèle et son savoir, contribua à éteindre l'hérésie de Pélage. Il écrivit aussi une *Chronique*. Fête, le 25 juin. Les meilleures éditions des œuvres complètes de St Prosper sont celles de Paris, 1711, in-fol., et de Rome, 1752; une traduction en a été imprimée à Paris, 1762. Le *Poëme contre les Ingrats* a été traduit en prose française par Lequeux, Paris, 1762; en vers, par Le Maistre de Sacy, 1646.

PROSPER TIRO, Gaulois et peut-être Aquitain, né vers la fin du IVe siècle, est auteur d'une *Chronique*, qui n'est guère qu'un abrégé de celle de St Prosper, et qu'on a imprimée avec elle. On y trouve des traces de semi-pélagianisme.

PROSSNITZ ou PROSTIEGOW, v. des Etats autrichiens (Moravie), à 16 kil. S.-S.-O. d'Olmütz; 11,000 hab. Fabr. de draps, toiles, eau-de-vie.

PROSZNA, riv. d'Allemagne, prend sa source à 13 kil. N.-E. de Rosenberg (Silésie prussienne), sépare la prov. de Posen et la Pologne russe, et se jette dans la Wartha; cours de 200 kil. environ.

PROTADE (Saint), évêque de Besançon, m. en 624, jouit d'un grand crédit auprès de Clotaire II. Fête, le 10 février. On a de lui un rituel.

PROTAGORAS, sophiste grec, né à Abdère en 489 av. J.-C., m. vers 420, fut portefaix dans sa jeunesse, reçut les leçons de Démocrite, enseigna à son tour la rhétorique, la poésie et la grammaire, d'abord près d'Abdère, puis à Athènes, où Périclès lui-même vint l'entendre, et, après avoir amassé une fortune considérable, visita les principales villes de la Grèce, de la Sicile et de l'Italie méridionale. Il donna des lois aux habitants de Thurium. Revenu à Athènes, il fut accusé d'impiété, s'enfuit sur une barque, et périt en mer. Il avait écrit divers ouvrages, que les magistrats athéniens firent brûler sur la place publique. La doctrine de Protagoras est réfutée dans le *Théétète* de Platon, qui a aussi donné le nom de ce sophiste à un autre de ses dialogues. Il soutenait que l'homme est la mesure de toutes choses; qu'on peut, sur toute question, plaider également le pour et le contre; que les lois, la vertu, la vérité, sont choses qui dépendent de l'arbitraire et du caprice des hommes; qu'on ne peut savoir s'il y a des dieux, etc. *V.* Frei, *Quæstiones Protagoreæ*, Bonn, 1845, in-8°; Geist, *de Protagoræ vitâ*, Giessen, 1827, in-4°; Weber, *Quæstiones Protagoreæ*, Marbourg, 1850, in-4°.

PROTAIS (Saint). *V.* Gervais (Saint).

PROTÉ, la plus occidentale des îles Stéchades; auj. *Porquerolles*, une des îles d'Hyères.

PROTECTEUR, ancien titre officiel du régent en Angleterre; il fut porté par Richard d'York sous Henri VI, et par Glocester sous Edouard V. Ce fut aussi celui que prirent Olivier et Richard Cromwell, 1653-59.

PROTECTEUR DE FRANCE, nom donné jadis à un cardinal chargé de veiller à la défense des intérêts de la France à Rome.

PROTÉE, *Proteus*, dieu marin, fils de l'Océan et de Téthys, ou de Neptune et de Phœnice, gardait les troupeaux marins de son père. Il savait l'avenir, mais prenait

toutes sortes de formes pour échapper à ceux qui venaient le consulter, et il fallait lutter de persévérance et de force avec lui pour lui arracher ses secrets.

PROTÉE, nom que les Grecs donnaient à un ancien roi d'Egypte. Suivant une tradition différente de celle d'Homère, il reçut Hélène et Pâris poussés par une tempête dans ses Etats, retint la première, et ne la rendit qu'à Ménélas, après le siége de Troie.

PROTÉLIES, sacrifices qu'on offrait à Diane, à Junon, à Vénus et aux Grâces, avant la célébration du mariage. Chez les Athéniens, on offrait le sacrifice à Minerve, et la jeune vierge lui consacrait sa chevelure.

PROTÉSILAS, fils d'Iphiclus et oncle de Jason, régna sur une partie de la Thessalie. Le lendemain de ses noces, il quitta sa femme Laodamie, pour prendre part à la guerre de Troie. Il descendit le premier sur le rivage asiatique, mais fut tué presque aussitôt. Les Grecs célébraient en son honneur des fêtes dites *Protésilées*.

PROTESTANTS, nom primitivement donné aux sectateurs de la réformation luthérienne, parce qu'ils *protestèrent* contre la décision de la 2e diète de Spire, qui, en 1529, avait défendu toute espèce d'innovation à l'égard du culte, jusqu'à la réunion d'un concile national tenu en présence de l'Empereur. Cette décision souleva une opposition fort vive dans la minorité des Etats germaniques, à la tête de laquelle se trouvait l'électeur Jean de Saxe, et c'est alors que fut rédigée la protestation renfermant les principes suivants : « L'Eglise catholique ne doit pas se poser en juge de l'Eglise évangélique; l'autorité de la Bible est supérieure à celle des conciles; la Bible ne doit pas s'interprétèr par la tradition, mais par elle-même. » A ces principes se rallièrent tour à tour les réformés de la Suisse, de la France, de l'Angleterre et des autres contrées de l'Europe, et c'est ainsi que le nom de protestants finit par s'appliquer indistinctement à tous les sectateurs de la Réformation, quelle que soit la communion à laquelle ils se rattachent. Malgré la diversité d'opinions qui les séparent sur certains points, tels que, par exemple, les dogmes de la Trinité et du péché originel, les protestants, en général, s'accordent à ne reconnaître d'autre autorité en matière de foi que celle de la Bible; ils croient que la religion chrétienne est fondée sur une révélation divine renfermée dans les Saintes Ecritures; mais ils prétendent que cette révélation s'arrête aux apôtres, tandis que le catholicisme enseigne qu'elle a été, en outre, continuée par la tradition, par les Pères et les conciles divinement inspirés. Rejetant le principe de l'autorité, sur lequel s'appuie l'Eglise catholique, le protestantisme prit d'abord pour base fondamentale la liberté d'examen, contre laquelle il fut bientôt contraint de réagir avec violence, pour arrêter les divisions qui déchiraient son sein. Mais le principe qu'il avait posé devait être suivi d'inévitables conséquences, et l'esprit de controverse ne tarda pas à faire naître, parmi les protestants, une foule de sectes dissidentes, dans lesquelles il est difficile de retrouver aujourd'hui la Réforme, telle que l'avaient prêchée Luther, Zwingle et Calvin. Outre les différentes communions protestantes les plus anciennes (*V.* LUTHÉRIENS, CALVINISTES, ANGLICANS, QUAKERS, ANABAPTISTES, MORAVES, etc.), il s'est formé, sous l'influence de l'interprétation libre de la Bible, plusieurs partis religieux ou philosophiques, dont les principaux sont les partis rationaliste, symbolique, piétiste et panthéiste. Si la destinée du protestantisme a été de se diviser à l'infini, comme doctrine religieuse, on peut dire également que, comme système politique, il n'était pas moins contraire au principe de l'unité. Accepté par l'esprit froid et raisonneur des peuples du N. et de l'O. de l'Europe, il convenait aux divers Etats de la Confédération germanique, aux Provinces-Unies de la Hollande, aux cantons suisses, de même que, plus tard, importé par les colons anglais dans le Nouveau-Monde, il devait aboutir à la révolution et au fédéralisme des Etats-Unis d'Amérique. Repoussé, au contraire, dans l'Europe méridionale, par le génie tout catholique des peuples de race latine, le protestantisme n'a jeté que de faibles racines en France, où, après avoir donné lieu à de longues guerres civiles, il eût peut-être aussi amené le gouvernement fédératif, si la prise de La Rochelle par Richelieu n'eût assuré le triomphe de l'unité politique. — *V.* NANTES (Edit de). D—T—R.

PROTHYRUM, vestibule devant la porte d'une maison, chez les anc. Grecs. — couloir qui, dans la maison romaine, conduisait de la porte de la rue à l'atrium.

PROTI, *Elea* de Pline, une des îles des Princes, dans la mer de Marmara; ainsi nommée parce qu'elle est la première qu'on aperçoit en venant de Constantinople.

PROTOCOLE, nom que l'on donnait, dans les archives du Bas-Empire, à une étiquette en saillie collée au bas des rôles. On l'applique auj. à un formulaire, à un livre où sont les modèles des actes publics. En diplomatie, c'est le registre où sont inscrits les actes d'un congrès, d'une diète, d'une conférence, et, par suite, les procès-verbaux eux-mêmes.

PROTOGÈNE, peintre grec, né à Caunes en Carie, dans la Pérée des Rhodiens, florissait à l'époque d'Alexandre et de ses successeurs. Il fut longtemps obscur, au point de peindre des vaisseaux jusqu'à l'âge de 50 ans. Apelle fit connaître son mérite aux Rhodiens, et disait de lui qu'il pouvait lui être égalé et même préféré pour tout le reste, mais qu'il ne savait pas quitter le pinceau, oubliant la grâce à force de rechercher l'exactitude. Protogène était, en effet, célèbre par le soin extrême qu'il apportait à ses tableaux; son chef-d'œuvre était le portrait du chasseur Ialysos, un des héros de l'île de Rhodes : pendant qu'il y travaillait, Démétrius Poliorcète vint assiéger Rhodes, et ordonna d'épargner la partie de la ville où était l'atelier du peintre. On admirait surtout dans ce tableau l'écume qui sortait de la gueule du chien, et l'on raconte que l'artiste, désespérant de représenter cette écume avec vérité, avait lancé de dépit, sur le tableau, l'éponge qui servait à essuyer ses pinceaux; elle forma elle-même cette écume que le peintre ne pouvait imiter. Un autre de ses tableaux représentait une perdrix avec tant de vérité, que des perdrix apprivoisées crièrent à sa vue, comme si elle eût été vivante. Protogène fit les portraits d'Alexandre et de la mère d'Aristote. C. P.

PROTONOTAIRES APOSTOLIQUES, secrétaires de la chancellerie romaine, au nombre de 12, institués par Clément Ier pour écrire la vie des martyrs, assister aux canonisations, dresser les procès-verbaux, etc.

PROTOPAPA. *V.* PAPA.

PROTOSYNCELLE; c.-à-d. *le premier des syncelles*, dignitaire ecclésiastique de Constantinople, était comme le vicaire du patriarche, le 1er *domestique* de son palais.

PROUDHON (J.-B.-Victor), jurisconsulte, né en 1758 à Chanans (Doubs), d'une famille de cultivateurs, m. en 1838, fut, pendant la Révolution, juge au tribunal de Pontarlier, député suppléant à l'Assemblée législative, puis juge au tribunal civil de Besançon. En 1802, il fit, gratuitement, sur toutes les parties de la législation, des cours auxquels sa réputation attirait jusqu'à des étrangers; enfin, en 1806, il fut investi de la 1re chaire du Code civil à l'Ecole de Dijon, et, en 1809, devint doyen de la Faculté. On a de lui : *Cours de législation et de jurisprudence françaises sur l'état des personnes*, Besançon, an VII (1799), 2 vol. in-8°, ouvrage inachevé, mais qui contient de très-belles parties; *Cours de droit français sur l'état des personnes*, Dijon, 1810, 2 vol. in-8°; *Traité des droits d'usufruit, d'usage, d'habitation et de superficie*, 1823-27, 9 vol. in-8°, grand ouvrage, que les jurisconsultes regardent comme un des chefs-d'œuvre de la science du droit; *du Domaine public, ou de la distinction des biens considérés principalement par rapport au domaine public*, 1833, 5 vol. in-8°; *du Domaine de propriété, ou de la distinction des biens considérés principalement par rapport au domaine privé*, 1839, 3 vol. in-8°.

PROUILLE, monastère de religieuses, fondé en 1206 par St Dominique, dans le diocèse de St-Papoul, à 20 kil. de Carcassonne. Il exista jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.

PROUST, chimiste, élève de Rouelle, né à Angers en 1755, m. à Paris en 1826. Son père était pharmacien; il le fut aussi, et obtint au concours la place de pharmacien de la Salpêtrière, à Paris. En 1784, il fit avec Pilatre de Roziers une ascension dans un ballon à air chaud. Bientôt il passa en Espagne, et professa à Ségovie, puis à Madrid, où il exécuta ses travaux les plus remarquables. Mais ruiné par la guerre d'Espagne, il revint en France, entra à l'Académie des Sciences en 1816, et reçut de Louis XVIII une pension de 1,000 fr. Il vit, le premier, qu'il existe une constance dans l'oxydation des métaux, et contrairement à Berthollet, il admit que partout en chimie les composés distincts étaient invariables dans leurs proportions. Il donna la composition des hydrates et des sulfures, découvrit le sucre de raisin, et prépara les voies aux belles applications que les chimistes actuels ont faites des sulfites à la fabrication du sucre. Ses Mémoires sont dans le *Journal de physique* de 1798 à 1805. G—R.

PROVÉDITEURS, gouverneurs des provinces dans l'anc. république de Venise. Il y avait, à Venise même, un *Provéditeur commun*, chargé du soin des bâtiments et d'une partie de la police, et un *Provéditeur de la mer*, caissier et payeur de la flotte.

PROVENCE, *Provincia*, anc. province et grand-gouvernement de la France, au S.-E., entre le Dauphiné et le Comtat-Venaissin au N., les Alpes à l'E., qui la séparaient du Piémont et du comté de Nice, la Méditerranée au S., et le Languedoc à l'O.; ch.-l. *Aix*. On la divisait en *Basse-Provence*, comprenant les 8 sénéchaussées d'Aix, Arles, Marseille, Brignoles, Hyères, Grasse, Draguignan, et Toulon; et *Haute-Provence*, où étaient les 4 sénéchaussées de Digne, Sisteron, Forcalquier, et Castellane. Elle a été célèbre de tout temps par son climat délicieux et ses fruits exquis; le ciel y est toujours bleu, mais la terre est poudreuse et aride, entrecoupée de montagnes nues et décharnées. Le Rhône, la Durance, la Sorgues, l'Argens, l'Arc, le Verdon et le Var l'arrosent. Elle est exposée à un vent terrible, le *mistral*. Les Provençaux, vifs, ingénieux, ont une langue à part, dans laquelle écrivirent les Troubadours du moyen âge.—La Provence tire son nom du latin *Provincia*, qui désignait le 1er établissement des Romains dans les Gaules, entre les Alpes, la Méditerranée, les Pyrénées, la Garonne, les Cévennes et le Celtique. Avant leur arrivée, les principales tribus gauloises étaient les *Anatilii*, les *Vulgientes*, les *Salyes*, les *Deceates*, les *Suetrii*, les *Cavari*, etc., et des Phocéens avaient fondé, vers 600 av. J.-C., *Massilia* (Marseille), métropole à son tour de nombreuses colonies dans les contrées voisines (Agde, Antibes, Nice, etc.). Ce fut Marseille qui ouvrit le chemin de la Gaule aux Romains, en les appelant à son secours, en 125 : ils y fondèrent Aix et Narbonne. Sous l'empire romain, le territoire de la Provence fut réparti entre la Viennoise, la Narbonaise et les Alpes Maritimes. Au ve siècle, Euric, roi des Visigoths, s'empara de la Provence, que ses successeurs gardèrent jusqu'en 507. A cette époque, Gondebaud, roi des Bourguignons, allié et tributaire de Clovis, s'en empara; mais, en 509, par le traité d'Arles, qui suivit l'échec de Thierry, fils aîné de Clovis, devant cette place, et qui fut conclu entre Clovis et Gondebaud, d'une part, et Théodoric, roi des Ostrogoths de l'autre, le pays fut cédé à ce dernier. L'empereur Justinien, et Vitigès, roi des Ostrogoths, pour obtenir l'appui de Théodebert, roi d'Austrasie, lui cédèrent simultanément leurs droits sur la Provence. Après la mort de Clotaire Ier, qui réunit les différents royaumes francs, 561, la Provence échut à Gontran, puis, en vertu du traité d'Andelot, 587, à l'Austrasie, 593. Depuis Dagobert, elle demeura annexée à la Bourgogne, et obéit à la Neustrie. Dans le partage de l'empire carlovingien au traité de Verdun, 843, elle échut à Lothaire, qui la laissa à l'un de ses fils, Charles, avec le titre de roi, 855. Quand ce prince mourut, 863, Charles le Chauve s'appropria la Provence. En 879, Boson, gendre de Charles le Chauve, se fit proclamer roi de Bourgogne cisjurane à Mantaille; la Provence, qui composait ce royaume avec une partie de la Bourgogne et du Languedoc, le Dauphiné et la Savoie, fut jointe, en 933, à celui de Bourgogne transjurane, qui prit le nom de royaume d'Arles. Dans ces diverses situations, elle eut des comtes particuliers. Envahie et saccagée par les pirates sarrasins, elle en fut délivrée par Guillaume Ier, qui détruisit leur repaire de Fraxinet, et mérita pour ce service le titre de *Père de la Patrie*. La réunion du royaume d'Arles au royaume de Germanie ne fut en réalité que nominale; les comtes de Provence, sous la suzeraineté éloignée et impuissante des empereurs d'Allemagne, jouirent d'une véritable indépendance. Le comté devint héréditaire sous Guillaume III, vers le milieu du xie siècle, et passa, en 1112, par le mariage de Douce avec Raymond-Bérenger, dans la maison des comtes de Barcelone. Il fut démembré en 1125, Raymond-Bérenger ayant été forcé d'en céder au comte de Toulouse la partie septentrionale, que l'on appela *Marquisat de Provence*. En 1245, il passa à la maison d'Anjou par le mariage de Béatrix, une des filles de Raymond-Bérenger IV, avec Charles d'Anjou, frère de St Louis. En 1481, la Provence fut léguée à Louis XI par Charles du Maine, héritier de René d'Anjou, et réunie au domaine sous Charles VIII, en 1487. Les rois de France, jusqu'à Louis XVI, ajoutèrent à leurs titres, dans leurs relations avec le parlement d'Aix, celui de comtes de Provence, qui désigna spécialement un des frères de ce prince (plus tard Louis XVIII). Quant au marquisat de Provence, il fut enlevé à Raymond VI de Toulouse pendant la guerre des Albigeois, restitué à Raymond VII par le concile de Latran, 1215, cédé au Saint-Siége par le traité de Meaux en 1229, et, après diverses vicissitudes, revint à Alphonse de Poitiers, époux de Jeanne, héritière de Raymond VII. A la mort de Jeanne, il fut cédé à Charles d'Anjou et réuni au comté de Provence, à l'exception du Comtat-Venaissin, que Philippe III le Hardi donna aux papes. La Provence fut envahie par le connétable de Bourbon à la tête des Impériaux en 1524, par Charles-Quint lui-même en 1536, par le prince Eugène de Savoie en 1707. Quand la France fut divisée en départements, la Provence forma ceux des Bouches-du-Rhône, du Var, des Basses-Alpes, la partie E. de celui de Vaucluse, et une petite portion de celui de la Drôme.

SOUVERAINS DE LA PROVENCE.

Boson, gouverneur, puis roi	879
Louis l'Aveugle	888 ou 889
Hugues de Provence	923
Comtes bénéficiaires.	
Boson Ier	926
Boson II	948
Guillaume Ier	968
Rothold	992
Guillaume II, *premier comte propriétaire*	1008
Geoffroi Ier, Bertrand Ier et Guillaume III	1018
Comtes héréditaires.	
Bertrand II	1063
Etiennette	1093
Gerberge et Gilbert	1100
Douce et Raymond-Bérenger Ier (comte de Barcelone)	1112
Bérenger	1130
Raymond-Bérenger II	1144
Douce II, Alphonse Ier, Raymond-Bérenger III et Sanche	1166
Alphonse II	1196
Raymond-Bérenger IV	1209
Béatrix et Charles d'Anjou, *frère de St Louis, depuis roi de Sicile*	1245
Charles II, *le Boiteux, roi de Naples et de Sicile*	1285
Robert, *de Naples*	1309
Jeanne, *de Naples*	1343
Louis Ier, *duc d'Anjou, fils de Jean II, roi de France, adopté par Jeanne*	1382
Louis II	1384
Louis III	1417
René, dit *le Bon, duc de Lorraine, puis roi de Naples*	1434
Charles III, *comte du Maine*	1480
Louis XI, *roi de France*	1481
Réunion à la France	1487

B.

PROVERBES (Les), un des livres de l'Ancien Testament, en 31 chapitres; les 29 premiers sont de Salomon; le 30e d'Agui, et le 31e de Samuel. La simplicité et la finesse forment le fonds de ce recueil de sentences morales et religieuses. L—R.

PROVIDENCE, v. des États-Unis, une des capitales de l'Etat de Rhode-Island (l'autre est Newport), à 48 kil. N.-N.-O. de Newport, sur la rivière Providence, près de la baie de Narragansett, par 41° 49′ 32″ lat. N. et 73° 45′ 12″ long. O.; 50,689 hab. Université, bibliothèque. Bon port. Nombreuses filatures de laine et de coton, teintureries, tissus imprimés; construction de machines, minoteries, scieries de bois et de marbre, quincaillerie, etc. Armements pour la pêche de la baleine et de la morue. Comm. important avec l'intérieur. Chemins de fer. Providence fut fondée en 1636.

PROVIDENCE (Canal de la), détroit qui sépare le *Grand banc de Bahama* du *Petit banc*.

PROVIDENCE (NOUVELLE-), une des îles Bahama, à l'O. de celle de St-André, par 25° 4′ 33″ lat. N., et 79° 42′ 21″ long. O.; 40 kil. sur 15; 10,000 hab. Ch.-l. *Nassau*.

PROVIDENCE (VIEILLE-), une des îles Antilles, par 13° 26′ lat. N., et 82° 56′ long. O.; 17 kil. sur 8.

PROVIDENCE (Filles de la), congrégation instituée, vers 1630, par Marie Lumague, veuve de François Polaillon, résident de France à Raguse.

PROVINCE, *Provincia*, nom donné par les Romains aux contrées qu'ils réunissaient, après la conquête, au territoire de la République, en y envoyant un magistrat pour les gouverner et commander les troupes. Après avoir vaincu l'Italie péninsulaire, au S. du Rubicon et de la Macra, ils l'avaient ménagée et couverte de municipes, de colonies, de villes fédérées. (*V. ces mots*). On avait institué, vers 256, quatre *questeurs provinciaux*, à Ostie, à Calès, dans l'Ombrie, et dans la Calabre, et étendant leur juridiction, le 1er sur l'Etrurie, la Sabine et le Latium; le 2e, sur la Campanie, le Samnium, la Lucanie et le Bruttium; le 3e, sur l'Ombrie, le Picénum, et la côte de l'Adriatique jusqu'à l'Apulie; le 4e, sur le reste de la péninsule au S.-E. Mais les fonctions toutes financières et administratives de ces magistrats, institués pour veiller sur les secours en hommes et en argent que les alliés latins et italiens devaient à la République, n'impliquaient aucune puissance politique sur leur gouvernement intérieur. Au contraire, les conquêtes faites en dehors de l'Italie portèrent le nom de *Provinces*, mot qui désigne une situation nouvelle, celle de *sujets* soumis à l'autorité du sénat et du peuple romain, autorité exercée par un magistrat investi d'un pouvoir absolu. Jusqu'à l'Empire, on forma

successivement 17 provinces : 1° *Sicile*, réduite après la 1re guerre punique, en 241, à l'exception de la partie orientale, laissée à Hiéron, et qui fut réunie en 210 au reste de la province ; 2° *Sardaigne et Corse*, cédées par Carthage après la révolte des mercenaires de Sardaigne, 238, conquises au bout de 9 ans de guerre, et réunies sous le gouvernement du même préteur ; 3° et 4° *Espagne citérieure* et *Espagne ultérieure*, formées en 197, mais complétement soumises après la prise de Numance seulement en 133, à l'exception encore des montagnards des Pyrénées, Vascons, Astures et Cantabres, qui ne furent réduits que par Auguste ; 5° *Macédoine*, réduite par Métellus Macédonicus, 147, et comprenant, outre la Macédoine, l'Epire, la Thessalie, l'Acarnanie, l'Etolie, l'Illyrie méridionale ou grecque, enfin, pendant environ 50 ans, la Grèce même ou Achaïe ; 6° *Afrique*, anc. territoire de Carthage, réduite après la prise de cette ville, 146, et agrandie, après la ruine de Jugurtha, d'une partie de la Numidie orientale ou Massylie, 106 ; 7° *Asie*, anc. royaume de Pergame, réduit après la défaite d'Aristonic, 129, et comprenant la Petite-Phrygie, la Mysie, l'Eolide, la Lydie, l'Ionie, la Doride (moins Rhodes), la Carie (moins la Pérée des Rhodiens) ; la Grande-Phrygie et la Pisidie furent attribuées, tantôt à la province d'Asie, tantôt à celle de Cilicie ; 8° *Province* proprement dite, partie S.-E. de la Gaule Transalpine, conquise des Alpes au Rhône par Sextius, 123, étendue jusqu'à l'Aude par la fondation de Narbonne, 118, et jusqu'à la Garonne et aux Pyrénées par les conquêtes de Pompée, 76 ; 9° *Gaule Cisalpine*, soumise une 1re fois en 222, une 2e en 190, mais qui ne paraît avoir été véritablement réduite en province qu'après les guerres des Cimbres et des Teutons, vers 101, et à laquelle furent jointes, jusqu'à Auguste, l'Illyrie septentrionale et l'Istrie ; 10° *Achaïe*, c.-à-d. la Grèce continentale au S. de l'Œta et à l'E. du Parnasse, le Péloponèse et les îles, soumise en 146, n'eut pas d'abord un gouverneur particulier, mais fut jointe à la Macédoine, et l'était encore, au témoignage de Plutarque, lors du passage de Lucullus en Grèce ; elle paraît en avoir été séparée en 89, époque où elle était administrée par un préteur indépendant, de même qu'en 75 ; mais on la retrouve réunie, en 56, à la Macédoine, sous l'autorité de Calpurnius Pison ; Auguste la sépara définitivement ; 11° *Cilicie*, enlevée par Sylla au roi de Cappadoce en 92, avait un propréteur en 80, mais n'appartint véritablement aux Romains qu'après l'extermination des Pirates, 67 ; elle comprenait, outre la Cilicie, la Grande-Phrygie et la Pisidie détachées de la province d'Asie, la Pamphylie, la Lycaonie, la Myliade, l'Isaurie conquise de 78 à 75, et Chypre en 58 ; 12° *Bithynie*, léguée aux Romains par Nicomède III, 75, et augmentée, après la défaite de Mithridate, de la Paphlagonie et d'une partie du Pont, 65 ; 13° *Syrie et Phénicie*, réduite par Pompée en 64 av. J.-C. ; 14° *Crète*, en 67, par Métellus Créticus ; on y réunit la Cyrénaïque, léguée au peuple romain depuis 96 ; 15° *Gaule Transalpine*, soumise par César de 58 à 50 ; 16° *Numidie*, anc. partie de la Numidie Massylienne laissée en 106 à Hiempsal II et Mandrestal, réduite par César en 46, lorsque Juba eut fait alliance avec les Pompéiens ; 17° *Egypte*, réduite par Octave après la mort de Cléopâtre, 30.

Les gouverneurs, ayant le titre de *proconsuls* ou de *prêteurs*, tiraient ordinairement les provinces au sort ; quelquefois elles leur étaient assignées directement par le sénat ; la loi ne les leur accordait que pour un an ; il fallait des décrets spéciaux du peuple pour les conserver pendant plusieurs années. Le sénat ou le général vainqueur rédigeait la *formule* de chaque province, c.-à-d. la loi qui déterminait la quotité du tribut et la condition faite aux vaincus, lesquelles variaient d'une province à l'autre. Toutes les villes d'une même province n'étaient pas également traitées : elles gardaient généralement leur organisation intérieure et leurs fêtes religieuses ; mais les unes étaient exemptes de l'impôt ou avaient le titre de *colonie latine*, ce qui ouvrait à leurs citoyens l'accès de la cité romaine ; les autres, sous le titre de *fédérées* et de *cités libres*, exemptes de l'impôt foncier (*vectigal*), étaient soumises à des prestations en nature (*stipendium*), vaisseaux, matelots, provisions de bouche ; d'autres, appelées *tributaires* (*vectigales*), payaient la capitation, l'impôt foncier, en argent ou en nature (dîmes), les droits de douane (*portorium*), les redevances pour la jouissance des pâturages publics, des mines et des salines ; il faut ajouter les impôts extraordinaires, corvées pour la réparation des routes, logement des troupes, vivres pour la flotte et l'armée, fournitures à faire au préteur et à sa suite toujours nombreuse, ce qui donnait lieu à d'intolérables exactions. Le gouverneur avait une autorité absolue, à la fois civile et militaire, et la déléguait à ses lieutenants et au questeur qu'il emmenait avec lui dans sa province : celle-ci était divisée en plusieurs districts, dits *fora* ou *conventus juridici*, que le gouverneur parcourait tour à tour pendant l'hiver, pour juger les appels des tribunaux des villes et de ses lieutenants. Ruinés par les dépenses qu'ils avaient faites à Rome pour acheter leur charge, ou voulant acheter à leur retour une plus haute magistrature, les gouverneurs pressuraient les provinces, et il était rare que les provinciaux qui avaient à se plaindre d'un proconsul, effrayés par les menaces de son successeur, osassent porter leur plainte au sénat : à Rome, le magistrat prévaricateur était défendu, et par l'argent volé à la province, qu'il répandait pour se faire absoudre, et par les publicains, complices de ses déprédations et devenus ses juges, enfin par les plus nobles citoyens, qui, devenus, sous des prête-noms, les créanciers des provinces et des rois alliés, exigeaient de leurs débiteurs des intérêts énormes. Pour faire condamner un gouverneur, il fallait, comme dans le procès de Verrès, que les juges voulussent frapper un ennemi politique. Cette intolérable servitude explique la fréquence des révoltes, la facilité que rencontrèrent à soulever les provinces tous les ennemis de Rome, Sertorius en Espagne, les esclaves en Sicile, Mithridate en Asie, enfin l'empressement avec lequel les provinciaux accueillirent, en haine de l'autorité du sénat et du peuple, le despotisme des empereurs, qui surveillaient avec jalousie les gouverneurs et défendaient les provinces de l'oppression. Auguste, frappé des désordres qu'avait fait naître la réunion, entre les mains d'un même magistrat, de toutes les fonctions civiles, administratives et militaires, commença de séparer les pouvoirs : au sénat et au peuple furent données les provinces depuis longtemps soumises, et qui n'avaient pas besoin de fortes garnisons. Les gouverneurs de ces *provinces sénatoriales* n'exercèrent que le pouvoir civil ; dans de très-rares circonstances, on leur accordait le commandement d'une armée. Ils étaient nommés en apparence par le sénat, en réalité par l'empereur ; car Auguste choisissait, parmi les consulaires et les prétoriens, un nombre de candidats égal à celui des provinces, et on tirait ensuite les provinces au sort. Ce n'était donc pas l'élection des magistrats, mais seulement la distribution des provinces, qui était indépendante de la volonté du prince. En droit, et le plus souvent en fait, les gouverneurs des provinces sénatoriales ne restaient en charge qu'une année. Ils avaient toujours sous leurs ordres un questeur pour l'administration des revenus de la province. Mais à côté de ce magistrat, et surveillant le proconsul lui-même, était le *procurateur du fisc* ou *de César*, chevalier ou même simple affranchi, chargé, dans chaque province, de l'administration des anciennes terres publiques, devenues domaines impériaux. Supérieurs en dignité hiérarchique aux gouverneurs des provinces impériales, les *proconsuls du sénat* leur étaient inférieurs en force et en puissance. En effet, les gouverneurs des *provinces impériales* pouvaient, sous les noms divers de *lieutenants de César, procurateurs, présidents, préfets*, exercer le pouvoir civil et militaire, et garder leur gouvernement autant de temps qu'il plaisait à l'empereur. Pouvant ainsi étudier les besoins des provinces, et recevant un traitement fixe qui ne laissait plus de prétexte à leurs exactions, ils faisaient jouir les provinces d'une administration plus éclairée et plus probe. Au sénat et au peuple étaient assignées : 1° la *Sicile* ; 2° la *Sardaigne*, avec la Corse ; 3° la *Bétique* (26 av. J.-C.), comprenant le S. de l'anc. Espagne Ultérieure ; 4° la *Narbonnaise*, anc. Prov. proprement dite de Gaule ; 5° l'*Afrique*, comprenant la Numidie ; 6° la *Crète*, avec la Cyrénaïque ; 7° l'*Achaïe*, comprenant le Péloponèse, les Cyclades, l'Hellade propre, la Thessalie et l'Epire ; 8° la *Macédoine* ; 9° l'*Asie* ; 10° la *Bithynie*, comprenant la Paphlagonie et le Pont ; 11° *Chypre*. L'empereur garda les provinces qui, situées sur les frontières ou habitées par des peuples turbulents, avaient besoin d'être maintenues par une force militaire imposante : 1° la *Lusitanie*, le N.-O. de l'anc. Espagne Ultérieure ; 2° la *Tarraconaise*, anc. Espagne Citérieure ; 3° l'*Aquitaine* ; 4° la *Celtique* ou *Lyonnaise* ; 5° la *Belgique*, formées toutes trois (27 av. J.-C.) de la Gaule Transalpine conquise par César ; 6° la *Dalmatie* ou *Illyrie* ; 7° la *Syrie*, comprenant la Phénicie, et la Judée, qui y fut annexée (6 ap. J.-C.) ; 8° la *Cilicie* ; 9° l'*Égypte*. Des provinces anciennes non comprises dans ce partage, la Numidie avait été réunie à l'Afrique, puis en fut séparée par Caligula ; la Cisalpine avait été assimilée à l'Italie, étendue alors jus-

qu'aux Alpes, et formait trois des onze régions entre lesquelles Auguste avait séparé toute la péninsule, restée en dehors du partage. Cette organisation persista jusqu'à Dioclétien, mais non sans que les besoins de l'Empire ou le caprice d'un prince fissent passer quelquefois des provinces d'un ordre dans l'autre : ainsi, la Sardaigne fut rendue par Néron au sénat, ce qui prouve qu'un des empereurs entre Auguste et Néron l'avait rangée parmi les provinces impériales. Les pays que les Romains soumirent après ce partage devinrent toujours des provinces impériales; ce furent : 1° la *Galatie* avec la *Lycaonie*, à la mort d'Amyntas, 25; 2° les *Alpes maritimes*, vers 14 av. J.-C.; 3° la *Pamphylie*, qui eut un gouvernement spécial en 10 av. J.-C.; 4° la *Rhétie*, avec la *Vindélicie*; 5° le *Norique*; 6° la *Pannonie*; 7° la *Mœsie*; 8° la *Germanie supérieure*; 9° la *Germanie inférieure*, séparées de la Belgique dans les dernières années de l'ère ancienne. Ainsi, 29 provinces, dont 11 sénatoriales et 18 impériales, formaient l'empire romain à la mort d'Auguste (14 ap. J.-C.). — L'époque de la plus grande extension de l'Empire fut à la mort de Trajan; de nouvelles provinces avaient été formées; c'étaient : 1° sous Tibère, la *Cappadoce*, après la mort du roi Archélaos, 17; 2° sous Caligula, la *Numidie*, 39, séparée de l'Afrique à laquelle Auguste l'avait réunie; 3° et 4° sous Claude, 43, la *Mauritanie Césarienne* et la *Mauritanie Tingitane*; 5° sous Claude, la *Thrace*, 46, réduite en province à la mort de son dernier roi Rhémétalcès II, et qui paraît avoir été rattachée à la Mésie jusqu'au règne de Vespasien, qui lui donna une organisation propre; 6° la *Bretagne*, dont la côte S.-E. fut d'abord seule réduite : l'île entière ne le fut que par Agricola sous Domitien; 7° la *Judée*, donnée par Claude à Agrippa, petit-fils d'Hérode, enlevée par le même empereur à son fils Agrippa II, annexée, sous l'autorité d'un chevalier, au gouvernement de Syrie, comme elle l'avait été sous Auguste (47), et séparée définitivement de la Syrie par Vespasien; 8° la *Lycie*, enlevée aux Rhodiens (42), mais bientôt unie à la Pamphylie; 9° sous Néron, le *Pont Polémoniaque*, par la cession du roi Polémon II, 63; mais il ne forma que peu de temps une province séparée, et, dès le règne de Vespasien, paraît réuni à la Bithynie; 10° les *Alpes Cottiennes*, à la mort du roi Cottius, 65; 11° sous Vespasien, la Thrace, renfermant les Thraces d'Europe et ceux d'Asie, sous le nom d'*Hellespont* : elle paraît avoir duré peu de temps, car sous les premiers successeurs de Vespasien, les villes asiatiques de l'Hellespont appartenaient, comme jadis, à la province d'Asie, tandis que la Thrace d'Europe fut maintenue comme province; 12° les *Iles*, province formée de Rhodes, Samos, et autres îles de ces parages, 73; 13° la *Comagène*, enlevée au roi Antiochus vers 71; 14° la *Cilicie-Trachée* (71), dont une partie avait été donnée par Caligula au roi Antiochus de Comagène, une autre par Claude à Polémon II, roi de Pont, fut rattachée à la Cilicie; 15° *Gallécie et Asturie*, détachée de l'Espagne citérieure; 16° sous Trajan, la *Dacie*, après la défaite de Décébale, 104; 17° l'*Arménie mineure*, 106; 18° l'*Arménie majeure*; 19° l'*Assyrie*; 20° la *Mésopotamie*; 21° l'*Arabie*; 22° la *Pannonie*, bientôt divisée en *Pannonie supérieure* et *Pannonie inférieure*; 23° l'*Italie Transpadane*. Ainsi il y avait 48 provinces, dont 11 sénatoriales, et 37 impériales, en ne tenant compte ni de l'Hellespont, qui ne subsista pas, ni de la Cilicie-Trachée, du Pont Polémoniaque, et de la Lycie, réunies à des provinces voisines.

L'empereur Adrien subordonna le pouvoir militaire au pouvoir civil, aussi bien à Rome que dans les provinces. Par la promulgation de l'*Edit perpétuel*, il avait délivré l'Italie de l'instabilité du droit prétorien : Marc-Aurèle, en rendant l'*Edit provincial*, étendit ce bienfait à tout l'Empire, et donna aux provinces l'uniformité du droit civil. Caracalla, en accordant à tous les habitants libres de l'Empire le droit de *cité*, fit disparaître les anciennes distinctions politiques de *Latins*, d'*Italiens*, de *Fédérés* et de *Sujets*. Les provinces les plus récentes furent assimilées aux parties les plus privilégiées de l'Empire, à l'Italie, à Rome même. Quant au nombre des provinces, il augmenta, pendant cette période, de 48 à 64 : mais ces nouvelles provinces ne sont que des démembrements des anciennes, et la plupart sont d'une date incertaine. En Asie, Adrien abandonna aux Parthes les provinces trans-euphratésiennes, Arménie majeure, Assyrie, Mésopotamie : celle-ci fut cependant recouvrée par Marc-Aurèle, et Septime-Sévère la maintint dans la dépendance de l'Empire. La *Phénicie* ou *Syro-Phénicie* fut détachée de la Célésyrie ou Syrie propre par Adrien; le *Pont*, de la Bithynie, avant le règne de Balbin, 237. En Afrique, la *Thébaïde* eut un gouvernement indépendant de celui du reste de l'Egypte, en 253. En Europe, l'*Epire* et la *Thessalie* furent détachées de l'Achaïe, la 1re par Adrien, la 2e avant Alexandre Sévère. Les provinces d'*Europe* et d'*Hémimont* ne sont nommées que sous Valérien, et l'on croit que deux autres provinces, de *Thrace* propre et du *Rhodope*, existaient aussi à cette époque. La *Mésie supérieure* et la *Mésie inférieure* furent formées par Adrien de l'ancienne Mésie : la *Dacie Aurélienne* ou *Cisdanubienne*, séparant les deux Mésies, fut établie par Aurélien (274) pour des colons romains ramenés de la Dacie Trajane ou Transdanubienne, qu'il abandonnait aux Barbares; la *Rhétie première* et la *Rhétie seconde* se formèrent sous Marc-Aurèle, la 1re de la Rhétie propre, la 2e de la Vindélicie, jusqu'alors réunies sous le nom commun de province de Rhétie. La *Vénétie-Istrie* fut détachée de la Transpadane à une époque incertaine, mais avait un correcteur avant Dioclétien. La Bretagne fut divisée par Septime-Sévère en *Bretagne supérieure* et *Bretagne inférieure*. Enfin l'Italie Cispadane, jusqu'alors restée par privilége en dehors de l'administration commune, fut partagée par Adrien en quatre provinces : *Lucanie-Brutium*, *Apulie-Calabre*, *Campanie-Samnium*, *Ombrie-Tuscie-Picénum*; les gouverneurs de ces quatre provinces étaient *consulaires*, et avaient le titre de *judices*, que Marc-Aurèle changea en celui de *juridici*, et Macrin en celui de *correctores*; la dernière province, la plus considérable, fut séparée, à une époque incertaine, peut-être sous Septime-Sévère, en *Etrurie-Ombrie* et *Flaminie-Picénum*, provinces qui ne comprenaient de l'Etrurie et du Picénum que les parties dites *annonaires*; les plus voisines de Rome formaient, avec la Sabine et le Latium, la *Région suburbicaire*, c.-à-d. la banlieue de Rome, soumise à la juridiction du préfet de la ville. C'étaient donc, pour l'Italie Cispadane, 6 divisions politiques, dont les 5 premières furent réunies temporairement sous Aurélien, entre les mains de Tétricus, avec le titre de *correcteur de toute l'Italie*. La séparation complète des fonctions civiles et militaires; la division de l'Empire en *tétrarchies* (*V. ce mot*); l'abolition de l'ancienne distinction des provinces sénatoriales et impériales, l'Italie réduite à la condition commune, non plus seulement par des divisions de territoire analogues à celles du reste de l'Empire, comme avait fait Adrien, mais en payant les impôts dont elle avait été jusqu'alors exemptée, toutes ces réformes furent faites par Dioclétien, maintenues et perfectionnées par Constantin le Grand et ses successeurs : Constantin divisa l'Empire en quatre *préfectures* subdivisées en diocèses (*V. ces mots*); les trois administrations civile et judiciaire, militaire, financière, séparées, furent confiées, dans chaque préfecture, à un *préfet du prétoire*, à un *maître de la milice*, au *comte des largesses impériales* de chaque Empire après leur séparation définitive; dans chaque diocèse, à un *vicaire*, à un *comte militaire*, à un *comte des largesses*; dans chaque province, à un *consulaire*, *correcteur* ou *président*, à un *duc*, à un *rationalis* ou *procurator*. De 64 provinces que l'on comptait à l'avénement de Dioclétien, ce nombre était monté à 118 à la fin du IVe siècle. Ces provinces furent réparties, après la mort de Théodose le Grand, entre les empires d'Orient et d'Occident (*V.* OCCIDENT, ORIENT). C. P.

PROVINCE, nom que porta, jusqu'à Auguste, la partie de la Gaule Transalpine conquise par les Romains avant César. C'est de ce nom que nous avons fait le mot *Provence*. *V.* NARBONAISE.

PROVINCE, nom donné, dans les ordres religieux, à la réunion des couvents d'un même pays ou d'une même langue.

PROVINCES-UNIES, Etat fédératif formé en 1579, par l'acte d'Utrecht, entre les 5 provinces de Hollande, de Zélande, d'Utrecht, de Gueldre et de Frise, auxquelles s'ajoutèrent celle d'Over-Yssel, la même année, et celle de Groningue en 1594. Elles étaient toutes démembrées du cercle de Bourgogne. La république des Provinces-Unies dura jusqu'en 1795. *V.* HOLLANDE, PAYS-BAS.

PROVINCES-UNIES DE L'AMÉRIQUE CENTRALE. *V.* GUATÉMALA.

PROVINCES-UNIES DU RIO DE LA PLATA. *V.* PLATA.

PROVINCIAL, supérieur d'un ordre religieux, dans une province, établi au-dessus des supérieurs particuliers des monastères, mais subordonné au général de l'ordre.

PROVINCIAL, nom donné aux registres tenus par les rois d'armes, les hérauts et les poursuivants d'armes, chacun dans la province qui lui donnait son nom, pour y inscrire les familles nobles et y conserver leurs armoiries blasonnées.

PROVINS, *Provinum*, s.-préf. (Seine-et-Marne), à 48 kil. E. de Melun, dans un vallon qu'arrosent le Durtein et la Voulzie; 5,609 hab. Tribunaux de 1re instance et de

commerce, collége, bibliothèque, société d'agriculture. On remarque la collégiale de St-Quiriace, du XIIe siècle, bâtie, dit-on, sur les ruines d'un temple d'Isis, l'église St-Ayoul, l'Hôtel-Dieu, l'hôpital général, fondé par les comtes de Champagne, la tour de César, la porte St-Jean, quelques restes de vieilles murailles. Eaux ferrugineuses froides. Fabr. de cuirs et de grosses étoffes. Comm. de grains, farines, laines, conserves de roses dites de Provins employées en médecine, conserves de violettes, etc. Fours à chaux et à plâtre. — Cette ville, qu'on prend généralement pour l'anc. *Agendicum* (*V. ce mot*), est du moins mentionnée dans un capitulaire de Charlemagne, en 802. Elle fut possédée successivement par les comtes de Vermandois, de Blois, de Chartres et de Champagne. Ses foires étaient importantes au moyen âge, et les marchands s'y rendaient de toute la France et des pays étrangers. Elle fut prise par Charles le Mauvais en 1361, par les Bourguignons en 1417, par les Anglais en 1432, par Henri IV en 1592. Il y eut un atelier monétaire. B.

PROVINS (GUYOT DE). *V.* GUYOT.

PROVISEUR (du latin *providere*, pourvoir), nom donné, dans l'ancienne Université de France : 1° au supérieur de la Sorbonne, choisi toujours parmi les hauts dignitaires du clergé; 2° à celui du collége d'Harcourt, pris dans la Faculté des Arts, et ayant charge de nommer les professeurs et les boursiers, en même temps que de diriger les études et d'administrer les biens; 3° à l'économe du collége de Navarre. Dans l'Université impériale, les proviseurs sont les chefs et administrateurs des lycées (collèges royaux de la Restauration).

PROVISEURS (Statut des), acte promulgué en 1350 par Edouard III, roi d'Angleterre, déclarant les élections aux évêchés et aux autres dignités de l'église d'Angleterre, ainsi que toutes collations et présentations, libres et indépendantes de la cour de Rome. Il fut mal exécuté. Divers parlements l'étendirent et le confirmèrent, ceux de 1390 et 1393 surtout.

PROVISIONS, lettres par lesquelles un collateur déclarait conférer à tel ecclésiastique un bénéfice vacant; — lettres-patentes ou lettres de chancellerie que l'on obtenait pour posséder une charge de judicature ou de finance.

PROVISIONS D'OXFORD. *V.* OXFORD.

PROVOCATIO, droit d'appel au peuple chez les anc. Romains dans les procès criminels.

PROXENES, du grec *proxenoi*, officiers de l'anc. Grèce, chargés, par le peuple, d'exercer l'hospitalité envers les étrangers, et de procéder, soit comme juges, soit comme conciliateurs, dans les contestations entre les marchands étrangers. Leurs fonctions étaient, sous quelques rapports, semblables à celles de nos consuls commerciaux. De plus, ils recevaient les ambassadeurs, assistaient aux cérémonies religieuses et aux fêtes publiques, et jouissaient, dans ces occasions, de certains honneurs. A Sparte, où les rois choisissaient les Proxènes parmi les citoyens de la ville, cette dignité n'était conférée qu'à ceux qui avaient rendu des services signalés à l'Etat. Souvent un Etat faisait choix, dans un autre Etat, d'un citoyen notable, qui, en qualité de protecteur et d'hôte commun, était chargé d'aider de ses conseils et de son crédit les sujets de l'Etat qui l'avait choisi, et de gérer leurs affaires. Les Proxènes étaient autorisés à se servir d'un sceau où étaient gravés les emblèmes ou armoiries du pays ou de la ville qui leur avait donné sa confiance. Souvent aussi les citoyens d'une ville se chargeaient spontanément de ces fonctions envers les étrangers, dans l'espoir d'être nommés par leur crédit agents de telle ou telle ville, et de jouir des honneurs attachés à ce titre. A Athènes, les Proxènes jouissaient d'un for privilégié; les affaires de leur ressort ne pouvaient être jugées que par le Polémarque. Les Déliens accordaient à ces agents le droit d'entrer au sénat et aux assemblées du peuple; ils leur assignaient des places d'honneur aux sacrifices et aux fêtes publiques, et même des récompenses en fonds de terre. B.

PROYART (L'abbé Liévain-Bonaventure), né en Artois vers 1743, m. en 1808, se distingua de bonne heure dans l'enseignement, devint principal du collége du Puy, émigra à la Révolution, fut conseiller-ecclésiastique du prince de Hohenlohe-Bartenstein, rentra en France en 1801, fut arrêté et détenu à Bicêtre pour avoir écrit en faveur des Bourbons. On lui doit : *l'Ecolier vertueux*, 3e édit., 1778, in-12, livre adopté dans beaucoup d'écoles; *Histoire de Loango, Kakongo et autres royaumes d'Afrique*, 1776, in-12, rédigée sur les Mémoires des missionnaires; *Vie du dauphin, père de Louis XVI*, 1780, in-12; *Vie du dauphin, père de Louis XV*, 1783, 2 vol. in-8°; *Histoire de Stanislas Ier, roi de Pologne*, 1784, 2 vol. in-12; *Histoire de Mme Louise, fille de Louis XV; Histoire de Marie Leczinska, reine de France; Louis XVI et ses vertus aux prises avec la perversité de son siècle*, 1805, 5 vol. in-8°, etc.

PRUDENCE, *Aurelius Prudentius Clemens*, poëte latin chrétien, né en 348 en Espagne (Tarraconaise), à Calahorra, fut successivement avocat, juge, gouverneur de quelques villes, soldat, et vint à la cour d'Honorius, qui lui donna une charge honorable. Il paraît qu'il tomba en disgrâce et perdit sa fortune; on le retrouve, vers 410, dans une solitude d'Espagne, où il acheva sa vie au milieu des actes de la piété et de la culture des lettres. Il a laissé des poésies (cantiques, hymnes, etc.) destinées à être chantées dans les réunions des fidèles; on y trouve de l'esprit, de l'imagination, mais un style souvent incorrect. On a surnommé Prudence le *premier poëte chrétien*; il est néanmoins très-inférieur aux poëtes latins de la décadence. Les meilleures éditions de ses œuvres sont celles de Hanau, 1613, in-8°; d'Amsterdam, 1667, in-12, avec notes de Nic. Heinsius; de Paris, *Ad usum Delphini*, 1687, in-4°; de Cologne, *Cum notis Variorum*, 1701, in-8°; de Parme, 1789, 2 vol. in-8°. Une dernière édition a été donnée par Theod. Obbarius, Tubingue, 1845, in-8°. *V.* Delavigne, *De lyrica apud Prudentium poesi*, 1840, in-8°; l'abbé Bayle, *Étude sur Prudence*, Paris, 1860, in-8°. B.

PRUDENCE (Saint), évêque de Troyes en 840 ou 845, né en Espagne, m. en 861, combattit le semi-pélagianisme, et réfuta la doctrine de Scot Erigène. Fête, le 6 avril.

PRUDHOMME (Louis-Marie), journaliste et littérateur révolutionnaire, né à Lyon en 1752, m. en 1830, fut d'abord commis libraire, puis relieur, vint à Paris vers 1787, écrivit des pamphlets en faveur de la Révolution, fonda un journal démagogique hebdomadaire, intitulé *les Révolutions de Paris*, fut néanmoins incarcéré comme royaliste pendant la Terreur, et, après sa mise en liberté, s'établit libraire. On lui doit : *Géographie de la République française*, 1795; *Dictionnaire universel de la France*, 1805; *Histoire des crimes de la Révolution*, 1798. Il édita la trad. française de *Lavater*, 1809, 10 vol. in-4°, et de nouvelles éditions des *Cérémonies religieuses de toutes les nations* (de Bernard et La Martinière), 1810, 13 vol. in-fol., du *Dictionnaire historique* de Chaudon et Delandine, 1810-20, 20 vol. in-8°. *Les Révolutions de Paris*, qu'il publia du 12 juillet 1789 au 24 février 1794, forment 17 vol. in-8°, qui renferment beaucoup de calomnies et une foule de choses curieuses sur la Révolution. B.

PRUD'HOMMES (du latin *prudentes homines*), nom d'acceptions bien diverses au moyen âge, et signifiant : tantôt des officiers municipaux, comme à Bourges; tantôt des jurés, comme à Laon; tantôt des notables assistant les échevins; ici, ceux qui étaient préposés à l'inspection des gens d'une même profession; là, des experts nommés par les juges, pour faire la visite, le rapport, la prisée d'une chose quelconque; ailleurs, les juges eux-mêmes; quelquefois, les arbitres de certaines contestations. C'est ce dernier sens qu'il conserve aujourd'hui : les conseils de prud'hommes, réinstitués par un décret de 1806, dans les villes de commerce ou de fabrique, jugent les différends entre fabricants et ouvriers. Ils se composent de fabricants, de contre-maîtres, et d'ouvriers élus par leurs pairs. Toutes les affaires y sont exposées ou défendues par les parties en personne. Le conseil se renouvelle par tiers chaque année. B.

PRUDHON (Pierre-Paul), célèbre peintre d'histoire, né à Cluny (Bourgogne) en 1760, m. en 1823, était le 13e et dernier enfant d'un pauvre maître maçon. Sa mère, veuve de bonne heure, obtint qu'il fît gratuitement ses études chez les moines de Cluny; on y remarqua son goût pour le dessin, et l'évêque de Mâcon l'envoya à ses frais à l'école des beaux-arts de Dijon, 1776. En 1783, il remporta le prix de peinture des Etats de Bourgogne, étudia à Rome de 1783 à 1789, et fit longtemps des portraits après son retour; il composa, pour Didot l'aîné, les dessins des gravures de l'édition in-4° du *Daphnis et Chloé* et de Gentil-Bernard. Il obtint un atelier et un logement à la Sorbonne, peignit *la Vérité descendant des cieux, conduite par la Sagesse*, puis, en 1803, le plafond du Musée qui représente *Diane implorant Jupiter*, et reçut la croix d'honneur en 1808, pour *la Justice et la Vengeance divines poursuivant le Crime* (auj. au Louvre). Il donna, la même année, *Psyché enlevée par les Zéphirs; Zéphyre se balançant dans un bocage*; en 1810, *le Portrait du roi de Rome*; puis *l'Innocence séduite par l'Amour; Vénus et Adonis; l'Assomption*, 1819; *la Famille désolée*, 1822; *le Christ mourant sur la croix*, 1822, etc. Le chef-d'œuvre de Prudhon est *la Justice et la Vengeance divines*. Ce tableau le fit nommer membre de

l'Institut, et maître de peinture de l'impératrice Marie-Louise. Les traits de l'envie, et surtout des chagrins de famille, permirent peu à Prudhon de jouir de sa gloire. On lui reproche de l'incorrection dans le dessin, et trop peu de variété dans ses airs de tête; mais il se distingue par le charme de la composition, la beauté du coloris, et une grâce qui l'a fait surnommer le *Corrége français*. *V. Notice historique sur la vie et les ouvrages de Prudhon*, par M. Voiart, Paris, 1824, in-8°. B.

PRUM ou PRUYM, v. des États prussiens (Prov. du Rhin), sur la Prum, affl. de la Sure, à 50 kil. N.-N.-O. de Trèves; 2,900 hab. Ch.-l. de cercle. Célèbre abbaye de Bénédictins, fondée en 721, agrandie en 761 par Pepin le Bref, et où Lothaire Ier, après son abdication, se retira, et mourut, 6 jours après avoir pris l'habit de religieux, 855. Les abbés de Prum étaient princes du St-Empire.

PRUNELLI-DI-FIUMORBO, ch.-l. de cant. (Corse), place forte, arr. et à 36 kil. S.-E. de Corte; 916 hab.

PRUNTRUT, nom allemand de PORENTRUY.

PRUSA AD OLYMPUM, v. de l'anc. Bithynie, aujourd. *Brousse*, fondée, suivant Pline, au pied de l'Olympe Mysien, par Annibal, et, suivant Strabon, par le roi Prusias Ier.

PRUSA AD HYPIUM. v. de Bithynie, à l'E. de la précédente, sur la côte, entre Héraclée et Nicomédie.

PRUSIAS Ier *le Boiteux*, roi de Bithynie de 237 à 192, vainquit les Gaulois qui ravageaient les côtes de l'Hellespont, et força Attale Ier, roi de Pergame, à abandonner l'Eolide.

PRUSIAS II *le Chasseur*, roi de Bithynie de 192 à 148 avant J.-C., est célèbre pour son dévouement servile aux Romains. Il fit avec succès la guerre à Eumène, roi de Pergame, grâce aux conseils d'Annibal, qui s'était réfugié à sa cour; mais, pour plaire aux Romains, il consentit à faire périr ce grand homme, qui le prévint en s'empoisonnant, 183. En 167, il vint solliciter à Rome l'alliance de la République, et se déshonora par ses basses flatteries, au sénat. En 156, il s'empara du royaume de Pergame; mais les Romains l'obligèrent à abandonner sa conquête. Il périt dans une révolte que suscita contre lui son fils Nicomède II.

PRUSSE (Royaume de), *Borussia* en latin, *Preussen* en allemand, un des grands États de l'Europe, est formé de deux parties, séparées l'une de l'autre par des territoires de la Hesse-Electorale et du Hanovre. La partie orientale, la plus grande, est bornée au N. par la Baltique, à l'E. par la Russie et le royaume de Pologne, au S. par la Galicie, la Silésie autrichienne, la Moravie, la Bohême, le royaume de Saxe, les duchés de Saxe, les principautés de Reuss et de Schwarzbourg, à l'O. par la Hesse-Electorale, le Hanovre, le Brunswick, et les duchés de Mecklembourg. La partie occidentale, dite *grand-duché du Bas-Rhin*, est bornée au N. par la Hollande et le Hanovre, à l'E. par les principautés de Lippe, le Brunswick, le Hanovre, la Hesse-Electorale, la principauté de Waldeck, le grand-duché de Hesse-Darmstadt, le duché de Nassau, Hesse-Hombourg, l'Oldenbourg et le Palatinat, au S. par la France et la Belgique, à l'O. par le Luxembourg, la Belgique et la Hollande. Les principautés de Hohenzollern-Hechingen et de Hohenzollern-Sigmaringen, cédées en 1849 à la Prusse, sont bornées par le Wurtemberg et le grand-duché de Bade. Superf. : 230,194 kil. carr. Pop. : 19,252,263 hab. à la fin de 1864, dont 11,298,294 protestants, 6,906,988 catholiques, 254,785 juifs, etc. Capitale : *Berlin*. Les États prussiens se divisent en 9 provinces, subdivisées en 25 gouvernements ou régences, qui prennent presque tous le nom de leur chef-lieu :

Provinces.	*Régences.*
Prusse propre.....	Kœnigsberg.
	Gumbinnen.
	Dantzick.
	Marienwerder.
Grand-duché de Posen..	Posen.
	Bromberg.
Brandebourg.....	Potsdam et Berlin.
	Francfort-sur-l'Oder.
Poméranie.....	Stettin.
	Kœslin.
	Stralsund.
Silésie	Breslau.
	Oppeln.
	Liegnitz.
Saxe.....	Magdebourg.
	Mersebourg.
	Erfurt.
Westphalie.	Munster.
	Minden.
	Arnsberg.
Province du Rhin.....	Cologne.
	Dusseldorf.
	Coblentz.
	Aix-la-Chapelle.
	Trèves.
Hohenzollern.....	

La plus grande partie de la Prusse est une plaine; le S. et l'O. seulement sont couverts de montagnes, savoir : les Sudètes et le Riesengebirge, en Silésie; le Harz et le Thuringerwald, en Saxe; le Teutoburgerwald et le Weser-gebirge, en Westphalie; le Westerwald, le Sauerlandge-birge, le Siebengebirge, le Hundsrück, la Hohenveen (partie des Ardennes) et l'Eifel, dans la province Rhénane; la Rauhe-Alp, dans le Hohenzollern. Les principaux fleuves sont le Niémen, le Prégel, la Vistule, l'Oder, l'Elbe, le Weser, l'Ems, le Rhin, la Moselle, le Danube, et le Necker. Dans l'E., il y a beaucoup de lacs; la mer baigne environ 900 kil. de côte; il y a aussi 4 golfes et 3 grandes lagunes nommées *Haff*, savoir : le Kurische-Haff, le Frische-Haff, et le Stettiner-Haff. Le système de canalisation est très-développé (canal de Haff-et-Vistule, canal de Bromberg entre l'Oder et la Vistule, canaux de Finow-et-Plauen, de Frédéric-Guillaume, etc.). On compte 13,320 kil. de chaussées, 4,815 kil. de chemins de fer. Climat froid et nébuleux le long de la Baltique, doux dans les vallées du Rhin et de la Moselle; chaleurs parfois très-fortes dans le Brandebourg. La Prusse a de riches mines de zinc, de cuivre, de fer, d'argent, de plomb, de vitriol, d'alun, de houille, ainsi que des salines. On y trouve en outre du chrysopras, des améthystes, des agates, de l'albâtre, des marbres, des pierres lithographiques, des pierres meulières, de la terre à porcelaine, de la tourbe, enfin de l'ambre jaune. On compte 108 sources minérales (Aix-la-Chapelle, Warmbrunn, Salzbrunn, etc.). Le sol est en général fertile, excepté dans les provinces de Brandebourg, de Posen, et une partie de la Prusse orientale; il produit toutes sortes de céréales et de légumes, du chanvre, des betteraves, du tabac, des vignobles dans la province Rhénane et quelques districts de la Silésie. On élève beaucoup de bétail, de chevaux et d'abeilles; le gibier abonde dans les contrées forestières. Les forêts couvrent environ 6,000,000 d'hect. de terrain. L'industrie est très-florissante : toiles, draps, soieries, peausseries, fonderies de fer, objets en acier, bleu de Prusse. Commerce très-actif : la navigation emploie 8,000 bâtiments sur les fleuves, 1,700 bâtiments de mer; le commerce international a été facilité par la création du *Zollverein* (*V. ce mot*). Les principales villes maritimes sont : Dantzig, Stettin, Kœnigsberg, Stralsund, Greifswald; les villes commerçantes à l'intérieur : Berlin, Breslau, Cologne, Elberfeld, Magdebourg. Revenu : 565,177,616 francs; dette publique : 1,041,000,000 de fr.; force armée : 175,000 hommes de troupes permanentes en temps de paix, non compris la garde royale (25,000 hommes environ); 600,000 hommes en temps de guerre, y compris la landwehr (*V. ce mot*). Le service dans l'armée active est de trois années pour tous les citoyens; ils passent ensuite dans la landwehr. L'armée est répartie en 8 corps, d'après les divisions territoriales. La flotte militaire se compose de 72 navires, portant 361 canons et 3,500 hommes. L'enseignement en Prusse est depuis longtemps l'objet des soins particuliers du gouvernement. Les parents sont obligés d'envoyer leurs enfants âgés de 7 ans à l'école. On compte 23,000 écoles primaires, 2,000 écoles intermédiaires, 113 gymnases, 34 progymnases, 45 séminaires (pour les maîtres d'école), 6 universités (Berlin, Kœnigsberg, Greifswald, Halle, Breslau, Bonn), 4 séminaires épiscopaux-catholiques, un grand nombre d'académies et d'établissements pour les hautes sciences. La religion dominante, dans les provinces orientales, est la religion évangélique-luthérienne; dans les provinces occidentales, la religion catholique; mais toutes les confessions sont tolérées. Les catholiques ont 2 archevêques (Gnesne, Cologne) et 6 évêques (Breslau, Culm, Ermeland, Munster, Paderborn, et Trèves). La Prusse fait partie de la Confédération germanique; les provinces de Posen et de Prusse, autrefois en-dehors de la Confédération, y ont été admises en 1848, et en ont été retirées en 1850. Elle occupe le 2e rang dans l'ordre de la chancellerie fédérale, fournit un contingent de 176,047 hommes, a 4 voix à l'assemblée générale, et une voix aux assemblées ordinaires.

Histoire. Le royaume de Prusse étant un Etat tout moderne, son histoire antérieure n'est que l'histoire de ses différentes provinces (*V.* Prusse (province de), Brandebourg, Poméranie, etc.). Le comte Conrad de Hohenzollern, tige de la maison régnante de Brandebourg, acheta, en 1164, le burgraviat de Nuremberg, à qui ses successeurs, de 1248 à 1331, ajoutèrent Anspach, Culmbach et Baireuth. En 1411, le burgrave Frédéric VI reçut la Marche de Brandebourg de l'électeur Sigismond en gage d'une dette de 150,000 ducats, et, en 1415, l'électeur lui ayant emprunté encore 250,000 ducats, le burgrave acheta le pays à ce prix de 400,000 ducats, et prit le titre d'électeur sous le nom de Frédéric Ier. Son successeur Frédéric II, dit *Dent-de-Fer*, ajouta à ses possessions la Nouvelle-Marche, en 1445. En 1471, sous Albert l'Achille, les possessions partagées par Frédéric Ier entre ses fils furent réunies. Jean-Sigismond acquit, par le traité de Xanten, en 1614, Clèves, La Mark et Ravensberg, composant la moitié de la succession de Juliers. Il obtint aussi le duché de Prusse à la mort du duc Albert II, 1618, affecté depuis longtemps d'aliénation mentale. Le duché de Prusse, jusqu'alors fief polonais, fut déclaré souverain par le traité de Labiau, 1656, conclu par l'électeur Frédéric-Guillaume, dit *le Grand*, avec le roi de Pologne. Le même prince, au traité de Westphalie, 1648, acquit la Poméranie Ultérieure, l'archevêché de Magdebourg, les évêchés de Halberstadt, Minden, Kamin, et le comté de Hohenstein. Frédéric III reçut en 1701, de l'empereur d'Allemagne, le titre de roi, sous le nom de Frédéric Ier. Il acheta les villes de Quedlinbourg et de Nordhausen en Saxe, le comté de Teckiembourg en Westphalie, réunit la ville d'Elbing, 1698, à ses Etats, et entra en possession de la succession d'Orange, savoir : la principauté de Neuchâtel, et le comté de Valengin en Suisse, 1694, et plus tard, 1707, les comtés de Lingen et de Mœrs. Frédéric-Guillaume Ier acquit, par le traité de Rastadt, 1714, les Gueldres-Supérieures, puis, quelques années plus tard, par droit de succession, le comté de Limbourg; enfin, par le traité de Stockholm, 1720, la Poméranie Antérieure jusqu'au fleuve Peene, avec les îles d'Usedom et de Wollin. Frédéric II obtint, dans la première guerre de Silésie, 1740-1742, les Silésies Supérieure et Inférieure, ainsi que le comté de Glatz, conquêtes que lui confirma le traité de Dresde, à la suite de la deuxième guerre de Silésie, 1744 et 1745. En 1749, il hérita de la Frise Orientale. En 1763, le traité de Hubertsbourg, qui mit fin à la guerre de Sept-Ans, confirma toutes les acquisitions faites par Frédéric. Au premier démembrement de la Pologne, 1772, Frédéric obtint la Prusse polonaise (plus tard dite Prusse Occidentale), et une partie de la Grande-Pologne jusqu'au fleuve Netze, moins Dantzick et Thorn, que Frédéric-Guillaume II reçut, au deuxième démembrement de la Pologne, 1793, avec le reste de la Grande-Pologne, dite Prusse Méridionale; au troisième démembrement, 1795, le même prince eut les districts de Bialystock, Plock, etc., sous le nom de Nouvelle-Prusse Orientale. En outre, le margrave d'Anspach et de Baireuth lui céda ses principautés, 1791. Par le traité de Bâle, 1795, la Prusse perdit ses possessions au delà du Rhin; mais à la convention qui suivit la paix de Lunéville, 1802, elle compensa ses pertes par des territoires en Westphalie et en Saxe. En 1806, la Prusse dut céder à Napoléon Ier Clèves, Wesel, la principauté de Neuchâtel, et à la Bavière la principauté d'Anspach; en échange, elle reçut le Hanovre, mais cette possession fut de très-courte durée. La paix de Tilsitt ôta à la Prusse toutes ses possessions entre le Rhin et l'Elbe, toute la Prusse Méridionale et la Nouvelle-Prusse Orientale, ainsi que la ville de Dantzick, en tout 2,700 milles carrés avec 5 millions d'habitants. Les traités de Vienne, en 1815, lui restituèrent tout ce qu'elle avait perdu en Allemagne; de plus, elle reçut une grande partie de la Saxe, le grand-duché du Bas-Rhin, la partie suédoise de la Poméranie, enfin une partie de la Pologne, formant le grand-duché de Posen. De son côté, elle dut céder Anspach et Baireuth à la Bavière, ainsi que Hildesheim et la Frise Orientale au Hanovre. En 1849, les princes souverains de Hohenzollern-Hechingen et de Hohenzollern-Sigmaringen cédèrent leur pays au roi Frédéric-Guillaume IV et à ses successeurs, moyennant un revenu annuel, et avec réserve de leurs droits à la succession en Prusse.

Telles ont été les vicissitudes territoriales de la Prusse. Jusqu'à Frédéric-Guillaume II, 1786, le génie des souverains a été le mobile de sa grandeur. La lutte du margrave Albert l'Ours contre les Wendes établit le christianisme, 1143. Les électeurs Frédéric Ier et Frédéric II mirent fin au brigandage de la noblesse. Le premier prêta déjà un secours efficace à la guerre de l'Empereur contre les Hussites, 1427. Joachim II, par sa conversion au luthéranisme, 1539, affermit la Réformation dans le N. de l'Allemagne. Ce prince établit aussi l'influence de sa maison sur le duché de Prusse, dont son 3e successeur, Jean-Sigismond, finit par rester maître. La guerre de Trente-Ans ruina le pays presque totalement; mais l'électeur Frédéric-Guillaume le Grand le releva, fonda la puissance militaire de la Prusse, devint un allié recherché par toutes les grandes puissances, porta l'ordre dans l'administration, et accrut la population de ses Etats, en les ouvrant aux réfugiés français après la révocation de l'édit de Nantes. L'électeur Frédéric III y ajouta la splendeur du titre royal, 1701; les rois de Prusse devinrent dès lors les rivaux des empereurs d'Autriche. Frédéric II éleva, par son génie, la Prusse au rang d'une grande puissance; il fonda, en 1785, contre l'Autriche, une ligue dite *Union des Princes*, et sauva la Bavière des mains de l'Autriche. Cette grandeur fut menacée par la prodigalité de Frédéric-Guillaume II, ainsi que par l'entrée de ce prince et de son successeur Frédéric-Guillaume III dans les coalitions contre la France. La Prusse, humiliée et morcelée par Napoléon Ier, était devenue la vassale de l'empereur français. Mais ses hommes d'Etat opérèrent une révolution administrative; les abus féodaux furent abolis, l'esprit national fut réveillé, et le soulèvement contre la domination étrangère préparé. Dans les guerres de l'Indépendance, de 1813 à 1815, le génie de la nation sauva les créations du grand Frédéric. Mais depuis ce temps, la nation demanda son émancipation du régime absolu. Le roi lui avait bien promis, en 1815, une constitution représentative, mais l'influence de l'Autriche et de la Russie empêcha l'exécution de cette promesse. Des assemblées provinciales, représentant les trois ordres de la noblesse, des villes et des paysans, et n'ayant qu'une voix consultative, voilà tout ce qui fut accordé par la loi de 1820. Toutefois, cette loi ordonna qu'à l'avenir le gouvernement ne pourrait contracter aucune nouvelle dette sans le consentement de la future assemblée des Etats-Généraux. Le règne de Frédéric-Guillaume III est signalé encore par la création du *Zollverein* (*V. ce mot*). A l'avénement de Frédéric-Guillaume IV, 1840, la nation espéra enfin voir réalisée la promesse faite en 1815. En effet, le nouveau roi développa l'institution des Etats provinciaux, en créant d'abord un comité général des Etats de toutes les provinces, 1841, et en convoquant plus régulièrement les assemblées provinciales. Cependant il refusa une constitution représentative, et, en 1847, il créa, comme dernière concession, la *Diète réunie*, assemblée composée des membres des assemblées provinciales. Elle donnait son avis sur les affaires générales du pays, et n'avait voix décisive que pour l'établissement de nouveaux impôts et les emprunts. La Diète réunie, convoquée en avril 1847, déclara qu'elle ne regardait comme exécutées ni les promesses de 1815, ni la loi de 1820, et repoussa tous les projets financiers soumis à ses délibérations. La Révolution française de 1848 trouva en Prusse les esprits en fermentation. Le roi refusant toujours d'adhérer aux vœux généraux, des mouvements insurrectionnels éclatèrent à Berlin, du 14 au 17 mars. Enfin, le 18, le roi signa un décret jetant les bases d'une constitution très-libérale. Mais le peuple demandait en vain que les troupes fussent retirées des rues; la lutte s'engagea sérieusement, et le roi dut céder. La Diète générale, convoquée à l'effet de préparer la voie des nouvelles réformes, adopta toutes les propositions du gouvernement. Peu de temps après, une assemblée constituante se réunit pour élaborer la constitution. Dans le courant de l'été, des conflits s'élevèrent entre le roi et l'assemblée. Celle-ci tendant à restreindre de beaucoup le pouvoir royal, et délibérant sous la pression de la population agitée de la capitale, le roi transféra le siége des délibérations à Brandebourg, et, comme la majorité refusa de s'y rendre, l'assemblée fut dissoute le 6 décembre, et en même temps le roi octroya une constitution. Les nouvelles Chambres chargées de réviser cette constitution se réunirent au mois de février 1849, sans réussir davantage à s'entendre avec le gouvernement. La seconde Chambre ayant blâmé plusieurs actes du ministère, et ayant demandé surtout que le roi acceptât la couronne impériale d'Allemagne offerte par le Parlement de Francfort, elle fut encore une fois dissoute. Quelques troubles qui éclatèrent dans la Prusse rhénane furent promptement réprimés. Après avoir modifié la loi électorale, le gouvernement convoqua de nouvelles Chambres au mois d'août. Celles-ci terminèrent enfin la révision de la constitution, et, après quelques hésita-

tions, le 6 février 1850, le roi prêta serment à la charte. D'un autre côté, les efforts du gouvernement pour l'établissement d'un État fédératif allemand échouaient (*V.* Allemagne), et la Prusse était dans l'alternative ou de céder aux menaces de l'Autriche, ou de soutenir sa politique par la force des armes. Un moment la guerre parut inévitable; la mobilisation de l'armée fut ordonnée, l'opinion publique était pour la guerre. Cependant, par un revirement de système, le gouvernement se réconcilia avec l'Autriche, en abandonnant toutes ses idées relativement à l'Etat fédératif. Depuis le rétablissement de la paix extérieure, le gouvernement a cherché à modifier les nouvelles institutions dans le sens du régime féodal aboli par la révolution. Dans l'été de 1851, les anciennes Diètes provinciales furent convoquées pour délibérer sur les modifications apportées dans la nouvelle organisation municipale. L'ordre de la noblesse, qui était en majorité dans ces assemblées, alla encore plus loin que le gouvernement, en demandant le rétablissement de ses anciens droits. Mais les Chambres ont mis entrave à toutes ses tentatives. Suivant la charte de 1850, le pouvoir législatif est partagé entre le roi et deux Chambres, ayant également l'initiative pour toutes les lois. D'après une loi de 1854, le corps représentâtif porte le nom de *Diète générale* (*Allgemeiner landtag*). La 1re Chambre, dite *des Seigneurs* (*Herrenhaus*), se compose des princes majeurs de la famille royale, de membres héréditaires ou nommés à vie par le roi, de membres élus par les citoyens les plus imposés, par les chapitres et les universités, et par les conseils municipaux; en tout, 250 membres environ. La 2e Chambre, dite *des Députés* (*Haus der Abgeordneten*), se compose de 352 membres. L'élection est à double degré. Pour être électeur primaire, il faut être âgé de 25 ans, et avoir demeuré pendant un an dans la même commune. Les électeurs primaires sont divisés, selon le montant des impôts qu'ils paient, en trois classes, dont chacune élit un tiers des électeurs voulus par la loi. Les électeurs nomment ensuite les députés. Tous les Prussiens âgés de 30 ans sont éligibles. Les Chambres votent le budget et toutes les lois. Les ministres sont responsables. Tous les traités internationaux imposant de nouvelles charges au pays, ainsi que les traités de commerce, ont besoin de la ratification des Chambres. Les églises protestante et catholique administrent leurs affaires indépendamment de l'Etat. L'exercice des cultes est libre.

SOUVERAINS DU BRANDEBOURG ET DE LA PRUSSE.

Margraves de Brandebourg.

1° Maison d'Anhalt :

Albert l'Ours	1133
Othon Ier	1168
Othon II	1184
Jean Ier / Othon III	en com. 1220
Othon IV	1267
Waldemar	1304

2° Maison de Bavière :

Louis Ier	1324
Louis II (électeur en 1356)	1351

Electeurs.

1° Maison de Bavière :

Louis II	1356
Othon le Paresseux.	1365

2° Maison de Luxembourg :

Sigismond	1373

3° Maison de Hohenzollern.

Frédéric VI (comme électeur Fréd. Ier)	1415
Frédéric II, *Dent de Fer*	1440
Albert *l'Achille*	1470
Jean *le Cicéron*	1486
Joachim Ier *le Nestor*	1499
Joachim II *l'Hector.*	1535
Jean-Georges	1571
Joachim-Frédéric	1598
Jean-Sigismond	1608
Georges-Guillaume.	1619
Frédéric-Guillaume, dit *le Grand-Electeur*	1640
Frédéric III (comme roi Frédéric Ier).	1688

Rois.

Frédéric Ier	1701
Fréd.-Guillaume Ier	1713
Frédéric II, *le Grand.*	1740
Fréd.-Guillaume II.	1786
Fréd.-Guillaume III.	1797
Fréd.-Guillaume IV	1840
Guillaume Ier	1861

E. S.

Prusse proprement dite, une des provinces du royaume de Prusse, bornée par la Poméranie à l'O., le grand-duché de Posen et la Pologne russe au S., la Pologne russe et la Russie à l'E., la Baltique au N.; 6,467,220 hect.; 3,014,600 hab. Divisée en 4 régences (*V. l'art. précédent*). Capitale, *Kœnigsberg*. Sol peu fertile, sauf les parties basses de la Vistule. Beaucoup de marais, de lacs, et de forêts; de l'ambre sur les côtes; navigation très-animée sur la Vistule, sur les canaux, et sur la Baltique; ports de commerce principaux : Kœnigsberg, Dantzick, Elbing.—La Prusse, dans les anciens temps, était habitée par les Guttones et les Estyens, peuplades agricoles. Plus tard, elle fit partie de l'empire des Goths, qui, au commencement du IIIe siècle, quittèrent le pays pour se diriger vers le Sud. Les habitants de la Prusse sont mentionnés au Xe siècle sous les noms de *Porusses*, *Prussiens*, composés de *Po* (derrière) et de *Russ*, affluent de la Memel. L'évêque Adalbert de Prague, qui y était allé prêcher le christianisme, y fut assassiné, en 997; le bénédictin Bruno eut le même sort, 1008. En 1015, le duc de Pologne, Boleslas Chrobry, dévasta la Prusse, força les habitants à se convertir, et leur imposa un tribut. Après le départ des Polonais, les Prussiens, sous Maslaw de Mazovie, se soulevèrent; mais ils furent réduits par Casimir Ier. D'autres tentatives furent réprimées par Boleslas II et Wladislas Ier. En 1164, Boleslas IV fut attiré avec son armée dans les forêts, où les Prussiens les détruisirent. Casimir II, en commun avec les ducs de Silésie, les attaqua de nouveau avec succès, 1192; mais, après sa mort, les Prussiens profitèrent des discordes intestines de la Pologne, pour imposer à leur tour un tribut aux Polonais. Une croisade organisée contre eux en Allemagne, en 1219, ne fut pas heureuse; les chevaliers Porte-Glaive furent battus à leur tour, et les Prussiens, poursuivant leur victoire, dévastèrent même une partie de la Hongrie. Alors Conrad de Mazovie appela à son secours, 1230, les chevaliers Teutoniques de Palestine. Ceux-ci finirent, après cinquante-trois ans de luttes, 1283, par conquérir la Prusse, dont la possession leur avait été garantie d'avance. La Prusse fut alors divisée en commanderies et prévôtés. Le siége du grand-maître fut établi à Marienbourg, 1309. Sous cette domination, le pays s'éleva bientôt à un haut degré de bien-être; des colons allemands cultivèrent le sol. Mais la décadence morale de l'Ordre eut pour conséquence le soulèvement des villes et de la noblesse, 1454, qui se mirent sous la protection du roi de Pologne; ces luttes, 1454 à 1466, finirent par la paix de Thorn, 1466, qui donna la Prusse occidentale et l'Ermland à la Pologne, et forma du reste un fief de cette même couronne. Afin de se délivrer du joug, l'Ordre nomma en 1511, le margrave Albert de Brandebourg pour grand-maître. Celui-ci, après avoir attendu en vain le secours de l'Empire, conclut, avec le roi Sigismond de Pologne, la paix de Cracovie, 1525, en vertu de laquelle il convertit, sur l'avis de Luther, la Prusse en duché séculier, qu'il garda comme fief de la Pologne. En 1522, Georges de Polentz, évêque de Samland, avait introduit en Prusse la Réformation; Albert aussi embrassa, avec la plupart des chevaliers, la nouvelle religion, se maria avec une princesse danoise, et, après la mort de celle-ci, avec Marie-Anne de Brunswick. Il protégea aussi les sciences, et fonda, en 1544, l'Université de Kœnigsberg. Son fils Albert-Frédéric, affecté plus tard d'aliénation mentale, reçut pour tuteur d'abord le margrave Georges-Frédéric de Brandebourg, puis, après la mort de celui-ci, 1603, l'électeur Joachim-Frédéric, et enfin l'électeur Jean-Sigismond, 1608. Ce dernier hérita de la Prusse après la mort d'Albert, 1618. Depuis ce temps, la Prusse est restée à la maison électorale de Brandebourg, d'abord comme fief polonais, plus tard comme possession indépendante (*V. l'art. précédent*).

E. S.

Prusse rhénane. *V.* Rhin (Province du).

Pruth, anc. *Hierasus, Poras*, riv. qui sort des Karpathes, en Galicie, au-dessus de Kolomea, qu'elle arrose; cours de 820 kil., au S.-E., jusqu'au Danube, près de Galatz. Limite de la Russie et de la Moldavie de 1812 à 1856, où, par la paix de Paris, le bassin inférieur appartient à la Moldavie. C'est sur ses bords, près de Faltchi, que Pierre le Grand, en 1711, vit son armée tout à coup cernée par 150,000 Turcs, position critique dont il sortit par un traité que négocia sa femme Catherine : il renonçait à ses nouveaux établissements sur la mer d'Azov et la mer Noire.

Pruym, v. de Prusse. *V.* Prum.

Prynne (William), jurisconsulte anglais, né en 1600 à Swanswick, près de Bath, m. en 1669, se jeta dans le parti puritain, et attaqua avec tant de violence le papisme et l'arminianisme, que la *Chambre étoilée* le condamna, en 1633, à une amende de 5,000 liv., au pilori, à la perte des oreilles, et à la prison. De nouveaux pamphlets lui attirèrent une 2e condamnation : il fut marqué sur chaque joue des lettres S. L. (séditieux libelliste). Mis en liberté en 1640, il fut élu membre du Parlement; mais il prit bientôt la défense de Charles Ier, et fut jeté en prison, où il osa braver Cromwell. A la restauration des Stuarts, il devint gardien des archives de la Tour de Londres. On lui doit, entre autres écrits : *Exact chronological vindication*, Londres, 1666-68, 3 vol. in-fol.; *Edits parlementaires*, 4 vol. in-4°; *Observations sur la 4e partie des Institutes des lois anglaises par Coke*, in-fol.; une édition améliorée de l'Abrégé des archives de la Tour de Cotton, in-fol.

Prytanée, palais où siégeaient les *Prytanes* dans les

villes de l'anc. Grèce où ces magistrats étaient institués. A Athènes, particulièrement, ils étaient entretenus aux frais de l'Etat pendant la durée de leur prytanie; c'était aussi dans le Prytanée que l'on recevait les ambassadeurs étrangers, et que l'on accordait une retraite honorable pour le reste de leur vie aux citoyens qui avaient bien mérité de la République. On y conservait encore le feu sacré, confié à la garde de veuves appelées *Prytanitides*, et l'on y déposait des blés en réserve. — Le nom de *Prytanée* fut donné, sous la 1re République française, au collége Louis-le-Grand, à Paris, et, en 1803, à la maison de St-Cyr, parce qu'on y mettait des boursiers de l'Etat. On l'applique auj. au collége impérial militaire de La Flèche. C. P.

PRYTANES, PRYTANIE. Le sénat d'Athènes, composé de 500 membres, choisis à raison de 50 dans chacune des 10 tribus, était chargé de la préparation des lois à porter devant le peuple, et aussi de l'administration suprême de l'Etat, conjointement avec les archontes. Mais le pouvoir exécutif demandant à être resserré en un plus petit nombre de mains, le sénat se divisait en 10 sections, et chacune, composée de 50 membres appelés *Prytanes*, exerçait successivement ce pouvoir, et représentait le corps tout entier. Cet office, comme la durée des fonctions des Prytanes, était appelé *Prytanie*. Le sort désignait l'ordre dans lequel les 50 membres de chaque tribu devaient être Prytanes. L'année lunaire des Athéniens étant de 354 jours, la Prytanie des 4 premières tribus durait 36 jours; celle des 6 autres, 35. Lorsque le nombre des tribus fut porté à 12, en l'honneur d'Antigone et de Démétrius, son fils, la durée de chaque Prytanie fut fixée à un mois. Le pouvoir étant encore trop divisé entre 50 membres, chaque Prytanie ou espace de 35 jours était partagée en 5 semaines, et les 50 Prytanes en 5 décuries, dont chacune était en exercice une semaine entière, pendant laquelle ses membres, formant alors véritablement le conseil exécutif de la République, étaient nommés *Proèdres*. Le sort désignait chaque jour un de ces 10 Proèdres pour exercer la présidence, et 3 Prytanes par décurie se trouvaient ainsi exclus de cet honneur. Le président des Proèdres, appelé *Epistate*, était ainsi, pendant un jour, le chef de la République, et avait la garde du sceau, des clefs de la citadelle, et du trésor public. Les Prytanes s'assemblaient tous les jours en un lieu appelé *Prytanée*, et, après y avoir offert un sacrifice, du succès duquel ils devaient rendre compte au peuple, ils prenaient les mesures que l'intérêt public exigeait immédiatement, puis assemblaient le sénat. L'Epistate ou un autre Proèdre exposait les questions à traiter, recevait les votes, et rédigeait le projet de loi à porter devant le peuple. C'étaient aussi les Prytanes, qui, au nom du sénat, convoquaient les assemblées extraordinaires. — On nommait encore Prytanes, dans différentes villes grecques, des magistrats chargés d'abord, après l'abolition de la royauté, des fonctions religieuses qu'avaient exercées les rois; mais, dans quelques autres Etats, ce nom désigna bientôt une autorité politique, et les Prytanes étaient, par exemple, à Rhodes et à Milet, les premiers magistrats de la cité. On trouve encore des Prytanes à Corinthe, Sparte, Corcyre, Eresos, Mitylène, Amorgos, Ténos, Astypalée, Cos, Lébédos, Téos, Smyrne, Phocée, Cyme, Iasos, Pergame, Cyzique, Crotone. C. P.

PRZASZNYSZ, v. de Pologne, gvt et à 130 kil. N.-E. de Plock; 3,500 hab.

PRZEDBORZ, v. de Pologne (gvt de Radom), à 45 kil. O.-S.-O. de Konstie, sur la Pilica; 3,000 hab.

PRZÉMYSL, roi de Bohême, fils d'un paysan bohémien, dut la royauté à un singulier hasard. Les Bohémiens, livrés à l'anarchie en 632, décidèrent qu'on lâcherait dans une plaine un cheval sans bride et sans frein, et qu'on reconnaîtrait pour monarque celui près duquel le cheval s'arrêterait. Przémysl cultivait son champ; l'animal va droit à lui; il est proclamé roi, et la terre qu'il labourait est encore appelée *le Champ du roi*. Il épousa la princesse Libussa, destinée à celui qui devait monter sur le trône, rendit de bonnes lois, fortifia Prague, et mourut en 676, laissant un fils qui lui succéda. PL.

PRZÉMYSL 1er, roi de Pologne, avait été orfévre. Les Hongrois ayant fait une irruption en Pologne, 751, il sut les attirer dans une forêt, où il les défit. Il régna jusqu'en 803.

PRZÉMYSL II, d'abord duc de Posen, succéda en 1290 à Wladislas, son compétiteur au trône de Pologne après la mort de Leszek le Noir; mais, l'année suivante, il fut chassé par Wenceslas de Bohême. Il remonta sur le trône en 1295. Il acquit Cracovie, hérita de la Poméranie, et fut assassiné en 1296 à Rogozno (gr.-duché de Posen).

PRZÉMYSL, v. des Etats autrichiens (Gallicie), à 100 kil. O. de Lemberg; 10,000 hab. Ch.-l. de cercle. Evêchés catholique et grec-uni; séminaire; gymnase. Nombreuses églises. Quincaillerie. — Le cercle de Przémysl, à l'O. de celui de Lemberg, a 3,890 kil. carr., 90 kil. sur 35, et 239,547 hab.

PRZÉWORSK, v. des Etats autrichiens (Galicie), à 45 kil. E. de Rzeszow; 3,000 hab. Toiles.

PRZIBRAM, v. des Etats autrichiens (Bohême), sur la Littawka, à 50 kil. S.-O. de Prague; 4,000 hab. Riches mines de plomb argentifère; usines royales pour la fonte du minerai et l'affinage de l'argent.

PSALMANAZAR (George), nom supposé d'un aventurier qui naquit en 1679 dans le midi de la France, et mourut à Londres en 1763. Après avoir fait de bonnes études, il exerça la profession de précepteur dans une famille riche; puis il la quitta, vécut dans l'oisiveté et le vagabondage, se fit mendiant, et se donna pour un indigène de l'île Formose, dont il composa une fausse histoire avec un dictionnaire de la langue formosane; il fit aussi des poëmes épiques dans le même idiome, le tout pour aboutir à une conversion au christianisme, qui lui fut payée très-cher. Vers l'âge de trente-deux ans, il renonça à sa vie aventureuse, apprit l'hébreu, et vécut désormais en chrétien repentant. Il travailla beaucoup à l'*Histoire universelle* publiée en Angleterre, ouvrage considérable, dont il fit le succès en lui donnant une couleur orthodoxe. Il mourut en emportant les regrets et l'estime de ceux qui le connaissaient, et laissa, en anglais, des *Mémoires* sur sa vie, qui furent publiés en 1764, in-8°.

PSALTÉRION, instrument de musique portatif, en bois, à cordes, et en forme de triangle tronqué. On le touchait avec un plectrum.

PSAMMÉNIT, dernier roi de la 26e dynastie égyptienne, 526-525 av. J.-C., fils d'Amasis, fut battu par Cambyse, roi des Perses, sur la branche Pélusiaque du Nil, se réfugia dans Memphis, où il fut assiégé et pris, perdit son trône, et eut la douleur de voir son fils conduit au supplice, un mors à la bouche, et sa fille contrainte de porter de l'eau pour les soldats perses. Accusé plus tard d'avoir ourdi un complot pour soulever les Égyptiens, on lui fit boire du sang de taureau, et il en mourut. B.

PSAMMÉTIQUE ou PSAMMITIQUE (*Psammouthis* en égyptien), roi d'Égypte, de la 26e dynastie. A la mort de Séthos, les Egyptiens eurent douze rois, qui se partagèrent le pays; Psammétique était du nombre. Ils offraient des sacrifices en commun dans le temple de Phtha, lorsque Psammétique, n'ayant pas de coupe d'or pour faire les libations, se servit de son casque : ses collègues, se rappelant qu'un oracle avait prédit que celui d'entre eux qui ferait des libations avec un vase d'airain deviendrait seul roi de toute l'Égypte, le forcèrent à s'enfuir dans les marais voisins de la mer. L'oracle de Buto lui apprit alors qu'il serait vengé par des hommes d'airain sortis de la mer : peu de temps après, des pirates ioniens et cariens, revêtus d'armes d'airain, étant venus débarquer en Egypte, il les prit à son service, défit les onze rois, et resta seul maître du pouvoir. Son règne dura 39 ans, de 656 à 617 av. J.-C. Il ouvrit aux étrangers les ports de l'Egypte, au lieu de mettre à mort, comme autrefois, ceux que la tempête jetait sur le rivage. Il établit ses Ioniens et ses Cariens près de Bubastis, leur donna les fonctions les plus élevées, et la place dans son armée au poste d'honneur, au point de mécontenter les guerriers indigènes, dont 240,000 se retirèrent en Ethiopie. Il forma avec de jeunes Egyptiens, dont il confia l'éducation à des Grecs, une classe d'interprètes, destinés à faciliter le commerce : il créa une marine, et, l'Egypte manquant de forêts, il s'attacha à conquérir la Phénicie et la Syrie, qui lui fourniraient les bois précieux du Liban : mais il fut arrêté pendant 29 ans, dit-on, au siége d'Azoth. Psammétique transporta la capitale à Saïs. Il s'efforça de faire oublier ses innovations politiques, en flattant les idées nationales au point de vue religieux : ainsi il fit achever à Memphis le temple de Phtha, et construire pour le bœuf Apis un édifice soutenu par des colosses de 12 coudées (6m,30). Une partie des monuments de Karnak, sur les ruines de Thèbes, porte son nom, ainsi que l'obélisque de Monte-Citorio, à Rome. C. P.

PSAMMIS, roi d'Egypte, 601-595 av. J.-C., fils de Néchao, est appelé *Psammutis* dans Eusèbe. Il périt dans une expédition contre les Ethiopiens.

PSAPHIS, dème de l'Attique, dans l'Oropie; auj. *Kalamo*. Sur son territoire était l'oracle d'Amphiaraüs.

PSAPHON, Libyen qui obtint, après sa mort, les hon-

neurs divins. Selon Elien, il avait dressé des oiseaux à répéter ces mots : « Psaphon est un grand dieu. »

PSARI. *V.* Ipsara.

PSAUMES (le Livre des), du mot grec *psalmòs, poëme chanté sur la harpe*, contient 150 hymnes, dont 72 sont du roi David; plusieurs sont attribués à Moïse. Parmi ces chants sacrés, il y en a de prophétiques, où le Messie est annoncé; de dogmatiques, où Dieu et ses commandements sont célébrés; d'historiques, où se retrouvent les traditions du peuple hébreu. Dans tous, la profondeur et l'élévation des pensées le disputent au lyrisme et à la majesté du style. Plusieurs poëtes, notamment Racine, J.-B. Rousseau, Lefranc de Pompignan, ont puisé dans les Psaumes hébreux de fréquentes inspirations. Ces Psaumes ont été traduits en vers français par Clément Marot, et par J. Giffard, 1841, 1 vol. in-12. *V.* Gatien Arnould, *le Livre des Psaumes*, thèse, 1823, in-4°. L—ii.

PSÈCES. *V.* Psèques.

PSELCIS ou PSELCHIS, v. d'Ethiopie, à peu de distance de Syène, appartenait à Candace, avant l'invasion que cette princesse fit en Egypte sous le règne d'Auguste. Pétronius s'en empara, et les Romains paraissent l'avoir conservée jusqu'à la fin du IVe siècle, puisque, d'après la *Notice de l'Empire*, elle était défendue par une garnison de cavaliers germains. C'est auj. *Dekkeh*, sur la rive g. du Nil, avec de belles ruines égyptiennes, couvertes d'inscriptions hiéroglyphiques et grecques. C. P.

PSELLUS (Michel), écrivain byzantin du XIe siècle, né à Constantinople, d'une famille patricienne, m. vers 1079, fut créé sénateur par l'empereur Michel Stratiotique, conserva son crédit à la cour sous Isaac Comnène et Constantin Ducas, et fit l'éducation de Michel Parapinace, fils de ce dernier. Disgracié par Nicéphore Botoniate, il fut relégué dans un couvent, où il mourut. Il était également instruit dans la philosophie, la théologie, les mathématiques, la médecine, etc. On a de lui, entre autres ouvrages : *Paraphrase sur le traité de l'Interprétation d'Aristote*, en grec, Venise, 1563, in-fol., à la suite du commentaire d'Ammonius sur le même ouvrage; *Commentaires sur les 8 livres de l'Acoustique d'Aristote*, ibid., 1554, in-fol., traduction latine par Comozi (le texte grec est encore inédit); *des Propriétés des minéraux*, grec-latin, Toulouse, 1615, et Leyde, 1745, in-8°; *des Quatre sciences mathématiques* (arithmétique, musique, géométrie, astronomie), avec version latine par G. Xylander, Bâle, 1556, in-8°; *Dialogue sur l'opération des démons*, grec-latin, Paris, 1615, in-8°; une *Chronographie*, de 975 à 1059. Il écrivit aussi des poésies, publiées par M. Boissonade, 1838. On a quelquefois distingué deux Psellus. *V.* Allatius, *de Psellis et eorum scriptis diatriba*.

PSÈQUES ou PSÈCES, *Psecæ*, esclaves coiffeuses chez les anciens Romains; elles parfumaient la tête de leurs maîtresses avec des parfums liquides. *Pseca* vient du grec *psecas* ou *psacas*, goutte, petite goutte.

PSILITES, soldats grecs, fantassins légers, sans armes défensives, et ne se servant que du javelot, de l'arc et de la fronde.

PSILORITI (Mont). *V.* Ida.

PSIOL ou PSLA, rivière de la Russie d'Europe, naît dans le gvt de Koursk, traverse du N.-E. au S.-O. ceux de Charkow et de Poltava, et se jette dans le Dniéper. Cours de 450 kil.

PSKOV ou PLESKOV, v. de la Russie d'Europe, ch.-l. du gvt de son nom, sur la Pskova et la Vélikaïa, à 330 kil. S.-S.-O. de St-Pétersbourg, sur le chemin de fer de cette capitale à Varsovie, par 57° 49′ 18″ lat. N., et 25° 59′ 27″ long. E.; 17,140 hab. Evêché grec; cour criminelle et civile; gymnase, école théologique. Riches églises. La ville est bâtie en bois, et divisée en *grande ville*, *ville du centre*, et *Kremlin*. Export. de lin et graine de lin, suif, poisson; tanneries. — Pskov, fondée au Xe siècle, forma, vers la fin du XIIe, une république rivale de celle de Novogorod; elle fit partie de la ligue hanséatique aux XIVe et XVe siècles, et fut réunie à la Russie par Vasili IV, en 1509. — Le gvt de Pskov, entre ceux de St-Pétersbourg au N., de Novogorod au N.-E., de Smolensk et de Tver à l'E., de Vitebsk au S., et de Livonie à l'O., a 43,251 kil. carr., et 775,000 hab. Il est divisé en 8 districts. Sol peu fertile, céréales et lin, peaux, grandes forêts.

PSOPHIS, v. du N.-O. de l'Arcadie, séparée de l'Achaïe par le mont Erymanthe, de l'Elide par le mont Lampeia, était une des plus fortes places du Péloponèse. Alliée des Etoliens dans la guerre des Deux-Ligues, elle fut prise par Philippe, qui la donna en garde aux Achéens, 219. Ses ruines subsistent encore près du village actuel de *Tripotamo*, nome d'Elide-et-Achaïe, diocèse ou éparchie de Cyllénie). — L'Acropole de la ville de Zacynthe, dans l'île de ce nom, s'appelait aussi *Psophis*. C. P.

PSYCHÉ, jeune fille d'une si rare beauté, selon la Fable, que l'Amour même en fut épris et voulut l'épouser. Exposée, d'après l'ordre de l'oracle d'Apollon, sur une montagne où elle devait être la proie d'un monstre inconnu, elle fut enlevée par Zéphire, et transportée dans une magnifique demeure. L'Amour vint l'y visiter chaque nuit et dans l'ombre, lui recommandant de ne pas chercher à le voir. Mais, emportée par la curiosité, elle alluma une lampe : une goutte d'huile tomba sur son amant qui dormait; il se réveilla, et s'enfuit pour ne plus revenir. Psyché le redemanda à Vénus, qui la soumit à de rudes épreuves. Enfin l'Amour se crut assez vengé d'une indiscrétion coupable; il obtint de Jupiter la permission d'épouser Psyché, qui fut mise au nombre des déesses. Cette allégorie, contée par Apulée et La Fontaine, semble indiquer que l'amour vit de mystère et d'illusion. Psyché vient de ψυχή, âme, ou papillon, symbole de l'âme chez les anciens. B.

PSYCHOMANCIE, espèce de divination ou de magie, art d'évoquer les morts. Ceux qui la pratiquaient s'appelaient *Psychagogues*.

PSYLLES, *Psylli*, peuple ancien, habitant, suivant Hérodote, l'intérieur de la Cyrénaïque. Il fut, dit-il, englouti par le sable du désert, et les Nasamons, ses voisins, occupèrent son pays. Les Psylles combattaient, dit-on, les serpents, sans craindre leur venin, et même les mangeaient. Ils guérissaient les morsures de vipères en suçant la plaie, et même par le simple attouchement de la main. On en trouvait aussi en Asie Mineure, près de Parium, sur la Propontide. On attribuait la même faculté aux Marses, en Italie. Il existe encore, dit-on, en Egypte, un grand nombre de Psylles exerçant le métier de guérisseurs.

PSYRA, nom anc. d'Ipsara.

PTELÉE, anc. v. de Thessalie, entre le golfe de Pagases et le golfe Maliaque. — ancien nom d'Ephèse.

PTERIA, v. forte de la Cappadoce, près de laquelle Crésus fut vaincu par Cyrus; auj. *Boghas-Koï* (Bozoq).

PTÉROPHORES, c.-à-d. *qui portent des ailes*, peuple fabuleux, habitant la Scythie, selon Pline, la Chalcidice selon Ovide.

PTOLÉMAIS, v. de Pamphylie, sur la frontière de Cilicie; auj. *Alara*. — v. de Phénicie, d'abord nommée *Acco* ou *Acca*; auj. *St-Jean-d'Acre* (*V.* Acre). — v. d'Egypte, sur le canal qui portait les eaux du Nil dans le lac Mœris; auj. *El-Lahoun* : on l'appelait aussi *Ptolémaïdon Arsinoïtum*, parce qu'elle était comprisè dans le nome Arsinoïte (Fayoum). — v. d'Egypte, dans la Thébaïde, sur la rive g. du Nil, au N. d'Abydus; on la surnommait *Ptolémaïs d'Hermias*; auj. *Menschié*. — v. sur la côte de l'Ethiopie, surnommée *Théròn* ou *Epithéras*, fondée par ordre de Ptolémée Philadelphe pour faciliter la chasse aux éléphants. On croit que c'est auj. *Mersa-Mubarak*, sur la côte d'Abyssinie. — v. de Cyrénaïque, servant de port à *Barcé*, dont elle portait aussi le nom; auj. elle est encore importante, et s'appelle *Toléméta*. Les ruines occupent plus de 5 kil. de circuit : plusieurs colonnes colossales sont encore debout, et les monuments présentent plutôt dans leur architecture le style égyptien que le grec. C. P.

PTOLÉMÉE Ier, dit *Soter* (sauveur) ou *Lagus* (du nom de son père), né en 360 en Macédoine, m. en 283, peut-être fils de Philippe, fonda la dynastie royale des Lagides, qui gouverna l'Egypte de 301 à 29 av. J.-C. Aimé d'Alexandre, il lui avait sauvé la vie chez les Oxydraques. En 323, il reçut l'Egypte en partage, s'unit aux autres généraux contre Perdiccas, qui trouva la mort en envahissant l'Egypte, 320, puis contre Antigone, dont il battit à Gaza le fils Démétrius, 313, et prit le S. de la Syrie et de la Palestine. En 306, il se proclama roi, à l'exemple de ses collègues. En 301, il contribua à la bataille d'Ipsus, et unit définitivement à ses Etats d'Egypte la Cyrénaïque, la Libye, la Célésyrie et la Palestine. Dès lors, excepté quelques guerres contre Démétrius Poliorcète, à qui il prit Tyr et Sidon en 286, et la conquête de la Cyrénaïque et de Cypre, il s'occupa seulement de la prospérité de l'Egypte. Il fortifia Alexandrie, commença la tour de Pharos avec l'architecte Sostrate de Cnide, fit venir de Sinope le dieu Sérapis, 286, fonda le *Sérapion*, et institua le *Musée*, origine de l'école d'Alexandrie. Après avoir écarté du trône son fils aîné, l'impétueux Ptolémée Céraunus, il abdiqua, 285, en faveur du second, Ptolémée Philadelphe, afin d'assurer par sa présence l'exécution de sa volonté. Il vécut encore deux ans. A. G.

PTOLÉMÉE II, surnommé par dérision *Philadelphe* (*ami de ses frères*, qu'il fit tuer), 285-247, né en 309 à Cos, fils du précédent. Faible de corps, il eut d'habiles généraux, qui continrent Cypre et Cyrène révoltées sous ses frères Méléagre et Magas. Il n'augmenta pas ses Etats ; mais il répara le canal de jonction entre la mer Rouge et la Méditerranée, acheva le Phare et le Sérapion, favorisa l'astronomie et la navigation, construisit des routes pour les caravanes, creusa des ports, fonda beaucoup de villes nommées Philadelphie, Bérénice, Arsinoé (de sa femme et de sa sœur), et fit explorer la Nubie et le Nil supérieur par Timosthène et Aristocréon. Enfin, en 275, il fit faire par 72 Juifs la traduction grecque de la Bible dite *des Septante*. Il s'allia aux Romains vainqueurs de Pyrrhus, et protégea la Grèce contre Antigone de Goni. A. G.

PTOLÉMÉE III, dit *Evergète* (bienfaisant), 247-222, né vers 283, fils du précédent, a inscrit ses conquêtes en Babylonie, en Susiane, en Perside jusqu'à Bactres, et au S. de l'Egypte, sur le monument d'Adulis en Ethiopie, inscription trouvée et copiée au VIe siècle par Cosmas Indicopleustès, et publiée en 1631. Il mérita son surnom en rapportant de Perse 500 images de dieux égyptiens enlevées par Darius et 60 par Cambyse. Bérénice, sa sœur et sa femme, à son retour de sa guerre contre Séleucus II de Syrie, qui avait répudié sa sœur, fit offrande de sa chevelure au temple élevé dans Cypre par Philadelphe. La chevelure disparut, et l'astronome Conon, de Samos, la découvrit dans le ciel, et en donna le nom aux 7 étoiles de la queue du Lion. C'est le sujet d'un poëme de Callimaque traduit par Catulle. Evergète secourut en Grèce Aratus, et accueillit Cléomène, roi de Sparte, chassé par les Macédoniens. A. G.

PTOLÉMÉE IV, nommé ironiquement *Philopator* (ami de son père, qu'il empoisonna), 222-205, fils d'Evergète, laissa le pouvoir à Sosibe et à Agathocle, qui l'abrutirent, accepta de Cléomène, roi de Sparte, son hôte, le conseil de laisser égorger sa mère par Sosibe, et fit massacrer Cléomène lui-même. La victoire de Raphia le sauva dans sa guerre contre Antiochus le Grand, 216. Il secourut généreusement Rhodes après son tremblement de terre. Il fit mourir Arsinoé, sa sœur et femme. A. G.

PTOLÉMÉE V, dit *Epiphane* (l'Illustre), 205-181, né en 210, fils de Philopator. Enfant, il eut pour tuteur Agathocle, qui, massacré par le peuple, fut remplacé par Sosibe le Jeune et Tlépolème, qui se combattirent, puis Aristomène. Les révoltes nombreuses, de Scopas, de Dicéarque, etc., à Lycopolis, à Saïs, à Naucratis, réprimées à peine à l'aide des Grecs mercenaires, favorisèrent les entreprises et les espérances de la Syrie et de l'Egypte ; mais les régents confièrent la tutelle du roi au sénat romain, qui, dès ce moment, fut l'arbitre de l'Egypte. Epiphane mourut empoisonné. A. G.

PTOLÉMÉE VI, dit *Philométor* (ami de sa mère), 181-146 av. J.-C., fils du précédent, fut d'abord sous la tutelle de sa mère Cléopâtre de Syrie, ne prit la direction des affaires que pour voir l'Egypte envahie par les Syriens, et fut prisonnier d'Antiochus IV Epiphane de 176 à 166. Mis en liberté, il partagea pendant deux ans le pouvoir avec son frère Ptolémée Evergète, qui avait administré en son absence. Attaqué de nouveau par Antiochus, il dut son salut à l'intervention de Popilius Lænas (*V. ce mot*). Ayant voulu dépouiller son frère, il dut, sur l'ordre du sénat romain, lui abandonner, comme royaume particulier, la Libye, la Cyrénaïque, et Cypre. Puis, intervenant dans les affaires de Syrie, il soutint tour à tour Démétrius Ier et Alexandre Bala, et périt de blessures qu'il avait reçues dans une bataille sur les bords de l'Oronte. B.

PTOLÉMÉE *Eupator* (né d'un père illustre), fils et successeur de Ptolémée VI, régna à peine un an sous la tutelle de sa mère. Son règne est confondu dans celui de Ptolémée VII. *V. l'art. suivant.*

PTOLÉMÉE VII ou ÉVERGÈTE II, frère de Philométor, le remplaça pendant qu'il était prisonnier des Syriens, 170-166, partagea ensuite le pouvoir avec lui pendant deux ans, se fit céder, avec l'aide du sénat romain, la Libye, la Cyrénaïque, et Cypre, prit possession de tout le royaume d'Egypte, en 146, par le meurtre de son jeune neveu Ptolémée *Eupator*, se rendit odieux par ses vices et ses cruautés, que les mérites de son ministre Hiérax ne purent faire oublier, et dut fuir d'Alexandrie devant une insurrection, 131. Il y rentra bientôt avec des troupes, et régna jusqu'en 117. Il aimait et cultivait les lettres. Ses sujets le surnommèrent *Kakergète* (malfaisant) et *Physcon* (ventru). B.

PTOLÉMÉE VIII ou SOTER II, 117-81 av. J.-C., fils du précédent, fut pendant 10 ans sous la tutelle de sa mère Cléopâtre, soutint en Syrie Antiochus de Cyzique contre Antiochus Grypus, dut fuir devant une insurrection excitée par sa mère qui regrettait le pouvoir, passa quelque temps à Cypre, entreprit, à la faveur des désordres de la Syrie, de se faire un royaume en Phénicie et en Judée, ne remonta sur le trône qu'au bout de 18 ans, à la mort de son frère Ptolémée-Alexandre, 88, et soumit Thèbes, qui refusait de le reconnaître. On le surnommait *Lathyre* (pois chiche). Il ne laissa qu'une fille, Bérénice. B.

PTOLÉMÉE IX ou ALEXANDRE Ier, 2e fils de Ptolémée VII, obtint, par l'appui de sa mère Cléopâtre, en 114, l'île de Cypre avec le titre de roi, fut placé sur le trône d'Egypte lors de l'expulsion de Ptolémée VIII, son aîné, en 107, ne tarda pas à se brouiller avec sa mère, la fit mourir en 89 pour n'être pas sa victime, viola le tombeau d'Alexandre le Grand afin de s'en approprier les trésors, fut chassé par les Alexandrins en 88, essaya vainement de ressaisir le trône, où était remonté Ptolémée VIII, et périt dans un combat naval. B.

PTOLÉMÉE X ou ALEXANDRE II, fils du précédent, avait été pris dans l'île de Cos par Mithridate le Grand, roi de Pont, en 87, et s'était enfui dans le camp de Sylla en 84. Il réclama le trône d'Egypte à la mort de son oncle Ptolémée VIII, en 81, avec l'appui de Sylla, l'obtint en épousant la fille du dernier roi, Bérénice, qu'il fit bientôt assassiner, et fut lui-même égorgé par les soldats dans le gymnase d'Alexandrie, en 80. B.

PTOLÉMÉE XI, dit *Aulète* (joueur de flûte), fils naturel de Ptolémée VIII, né en 89, fut proclamé roi par les Egyptiens en 80, après le meurtre de Ptolémée X, dernier descendant légitime des Lagides. Les Romains, alléguant un testament réel ou supposé de Ptolémée X, ne reconnurent Ptolémée Aulète qu'en 59, et encore avait-il dû acheter la protection de Pompée. Il laissa prendre par les Romains, en 58, l'île de Cypre, où son frère régnait, et fut chassé par ses sujets indignés, qui placèrent sur le trône deux de ses filles, Cléopâtre-Tryphène et Bérénice. La 1re mourut au bout d'un an ; la 2e fut renversée par les armes de Gabinius, gouverneur de Syrie, en 55, et Aulète rétabli la fit périr. Il mourut en 52, après avoir écrasé d'impôts l'Egypte, pour payer son protecteur. Le surnom d'*Aulète* lui fut donné à cause de sa passion pour la flûte, dont il disputait le prix en public avec des musiciens de profession. B.

PTOLÉMÉE XII, dit *Dionysos* (Bacchus), fils aîné du précédent, lui succéda à l'âge de 13 ans, en 52, et épousa sa propre sœur, la fameuse Cléopâtre, âgée de 17 ans. Comme elle voulut gouverner seule, les tuteurs du jeune prince excitèrent dans Alexandrie une sédition, qui la contraignit de se retirer en Syrie. Pompée, vaincu à Pharsale, étant venu aborder en Egypte, en 48, Ptolémée XII consentit à ce qu'il fût massacré. César, arrivant à son tour, voulut juger les différends de Cléopâtre et de son frère, fut séduit par la beauté de la princesse, et prononça en sa faveur. Ptolémée XII prit les armes, fut battu, et périt dans le Nil en fuyant. B.

PTOLÉMÉE XIII, dit *l'Enfant*, frère du précédent, fut, d'après la volonté de César, associé à sa sœur Cléopâtre comme époux et comme roi, en 48, bien qu'il n'eût que 12 ans. Il mourut en 44, empoisonné, dit-on, par elle.

PTOLÉMÉE XIV, nom donné quelquefois à Césarion, né de César et de Cléopâtre en 47, déclaré roi d'Egypte par les triumvirs en 42, et tué par ordre d'Octave en 30.

PTOLÉMÉE, dit *Philadelphe*, fils d'Antoine et de Cléopâtre, fut déclaré par son père, en 32, souverain de la Syrie, de la Phénicie, de la Cilicie, et de toutes les régions comprises entre l'Euphrate et l'Hellespont, servit bientôt au triomphe d'Octave, avec son frère Alexandre et sa sœur Cléopâtre, et alla vivre ensuite auprès du roi de Mauritanie, Juba II, devenu son beau-frère. B.

PTOLÉMÉE, roi de Mauritanie, fils de Juba II et de Cléopâtre (fille d'Antoine et de la fameuse Cléopâtre), régna de 20 à 40 ap. J.-C. Il se fit remarquer par son goût pour les plaisirs, et par son attachement aux Romains, qu'il aida à combattre Tacfarinas. En 26, il reçut du sénat les ornements triomphaux. Etant venu à Rome, il excita par son luxe la cupidité de Caligula, qui le fit assassiner. B.

PTOLÉMÉE, fils illégitime de Ptolémée VIII et frère de Ptolémée Aulète, se fit proclamer roi de Cypre à la mort de son père, 80 av. J.-C., affecta un grand dédain pour les Romains, et fut dépossédé en vertu d'un sénatus-consulte réclamant Cypre comme un legs fait au peuple romain. Il s'empoisonna, en 58, lorsque Caton vint pour exécuter les ordres du sénat.

PTOLÉMÉE, dit *Apion* (le maigre), fils de Ptolémée VII et de sa maîtresse Irène, régna sur la Cyrénaïque et la

Libye, de 116 à 96 av. J.-C., et, en mourant, légua ses Etats aux Romains, qui n'en prirent possession que 30 ans après.

PTOLÉMÉE, dit *Alorilès* (né à Alore en Piérie), fils naturel d'Amyntas III, roi de Macédoine, dont il épousa la fille Euryone, inspira une violente passion à sa belle-mère Eurydice, qui entreprit de le placer sur le trône. Un complot, ourdi par elle contre Amyntas, fut dévoilé par Euryone. Quand la mort de ce prince eut fait passer la couronne à Alexandre II, en 372, Ptolémée chercha de nouveau à se créer un parti, mais échoua encore dans ses desseins. Ce fut seulement après l'assassinat d'Alexandre, en 370, qu'il enleva à Perdiccas une portion du royaume. Trois ans après, l'intervention de Pélopidas et des Thébains le renversa, et l'on ignore ce qu'il devint; son fils Philoxène fut un des otages qu'emmena le général thébain. B.

PTOLÉMÉE, dit *Céraunus* (le foudre), fils aîné de Ptolémée Ier Soter et d'Eurydice, quitta l'Egypte quand son frère Philadelphe eut été reconnu héritier du trône, 285, et se rendit en Thrace auprès de Lysimaque, dont le fils, Agathocle, était son beau-frère. Arsinoé, belle-mère de ce prince, l'ayant fait mettre à mort par d'odieuses calomnies, Ptolémée passa en Syrie avec sa sœur Lysandra; Séleucus Nicator lui promit de soutenir ses droits en Egypte. Comme il tardait à tenir sa parole, Céraunus l'assassina, en 281, se fit proclamer roi de Thrace et de Macédoine, battit son compétiteur Antigone Gonatas, et égorgea les fils de Lysimaque. Il périt en 280, dans une bataille contre les Gaulois, qui, sous les ordres de Belgius, avaient envahi la Macédoine. B.

PTOLÉMÉE (Claude), astronome, inférieur à Hipparque comme observateur, mais organisateur et représentant le plus complet de l'astronomie grecque, était né, dit-on, à Ptolémaïs d'Hermias, dans la Thébaïde. Il paraît que Canobe, ville située tout près d'Alexandrie, fut son séjour habituel. La date précise de sa naissance est inconnue; ses travaux astronomiques ont commencé vers 128 ap. J.-C., date de la plus ancienne de ses observations qu'il cite; ils ont duré 40 ans. Un grand ouvrage, intitulé *Composition mathématique*, en 13 livres, appartient à sa jeunesse, ou tout au plus à son âge mûr. Il y rend hommage à Hipparque, dont il y emploie perpétuellement les données; seulement, il prétend les avoir vérifiées lui-même, et il indique ce que ses propres observations y ont ajouté. Il emploie aussi quelques observations grecques antérieures à Hipparque, et quelques observations chaldéennes, dont aucune ne remonte au delà du commencement de l'ère de Nabonassar. Pour fixer chaque point de sa théorie, au lieu de comparer toutes les observations dignes de confiance, et de prendre une moyenne entre leurs résultats, il prend le nombre d'observations qui serait strictement nécessaire s'il était sûr de la parfaite exactitude de chacune d'elles : il choisit arbitrairement celles qui conviennent à ses vues; il est même plus que suspect de les y adapter par de légers changements. Les observations qu'il s'attribue sont plus suspectes encore, malgré la description intéressante et utile de ses instruments, qu'il compare à ceux d'Hipparque. Ptolémée *observe* toujours ce que sa théorie demande. Il veut que la longitude de l'apogée du soleil soit invariable : il conclut de ses *observations* que cet apogée est resté tout juste à la place marquée environ 300 ans auparavant par Hipparque, tandis qu'il en était déjà éloigné de 5° 1/2. Il adopte comme valeur exacte de la précession des équinoxes celle qu'Hipparque avait donnée comme un *minimum* certainement trop faible, et en conséquence il *trouve* toutes les étoiles tout juste à 3° de longitude des positions plus ou moins inexactes marquées par Hipparque. Sa trigonométrie est empruntée à Hipparque. Son argumentation contre les partisans de la rotation et de la révolution de la terre est d'une grande faiblesse. Son hypothèse astronomique est celle d'Hipparque complétée et développée. Pour la théorie du soleil, Ptolémée suit Hipparque pas à pas. Pour la théorie de la lune, Hipparque avait vu que la première inégalité, qui seule affecte les syzygies, pouvait être expliquée soit par l'épicycle, soit par l'excentrique, mais qu'il restait d'autres inégalités à expliquer: Ptolémée a eu le mérite de découvrir dans les observations d'Hipparque et dans les siennes propres une 2e inégalité, sensible dans les quadratures, et d'en rendre compte en employant à la fois l'épicycle et l'excentrique; il n'a pas connu la 3e inégalité, qu'il ne faut pas confondre avec la *prosneuse*. Pour les planètes, Hipparque avait bien entrevu qu'il fallait réunir l'épicycle et l'excentrique; mais il s'était contenté de laisser des matériaux pour cette théorie. Ptolémée les néglige, pour construire plus aisément, avec des observations moins nombreuses et choisies à dessein, sa théorie très-ingénieuse, mais très-compliquée, très-inexacte et assez arbitraire. Sa théorie des levers et des couchers d'étoiles suivant la diversité des climats est d'une exactitude suffisante pour l'usage qu'on en pouvait faire. Sa gloire est d'avoir le premier systématisé complétement l'astronomie grecque, au moment où elle allait bientôt tomber en décadence; mais il l'a fait trop souvent aux dépens de la vérité. — Ses *Hypothèses*, en un livre, sont un résumé de son grand ouvrage astronomique; ses *Tables manuelles*, et l'*Inscription de Canobe*, consacrée par lui en la dixième année d'Antonin, en sont des extraits; le *Planisphère* et l'*Analemme*, dont nous n'avons que des traductions latines, en sont deux compléments, l'un pour la projection stéréographique de la sphère céleste, l'autre pour la gnomonique. Le *Canon des rois*, table chronologique continuée par lui jusqu'à la fin de sa vie et par d'autres après sa mort, est comme une annexe du même ouvrage pour l'explication des dates; ce canon chronologique est joint aux *Tables manuelles*, avec lesquelles Ptolémée en avait sans doute publié une première rédaction. Tous ces ouvrages ont été écrits après sa *Composition mathématique*. Il en est de même de sa *Géographie*, en 8 livres, qui est promise dans cet ouvrage, et qui en est aussi un complément. Ptolémée y suit surtout Marin de Tyr. Une projection défectueuse, de graves erreurs sur les longitudes et les latitudes des lieux, et quelques fausses hypothèses, n'ôtent pas à cet ouvrage justement célèbre le mérite d'être le meilleur et le plus complet résumé de la géographie mathématique, très-imparfaite, il est vrai, des Grecs anciens. C'est à tort qu'on a voulu prêter aux données de cet ouvrage une origine phénicienne. Les *Apparitions des fixes* sont un calendrier contenant, outre les levers et les couchers héliaques des étoiles, des prédictions météorologiques où la superstition a une grande part. La superstition emprunte le secours impuissant des mathématiques dans la *Composition en 4 livres* et dans les *Cent aphorismes* ou *Fruit*, ouvrages astrologiques qu'on a eu tort de vouloir ôter à Ptolémée comme indignes de lui. Les *Harmoniques* sont un traité en 3 livres sur la théorie mathématique des sons employés dans la musique grecque : cet ouvrage se rattache à l'astronomie par la théorie superstitieuse de la musique des sphères célestes, à l'astrologie par quelques principes de cette prétendue science qui s'y trouvent invoqués, et à la philosophie par certains aperçus métaphysiques, par certaines vues générales sur les sciences et sur leurs méthodes, enfin par des rapprochements entre les nombres musicaux et la psychologie; le dernier livre, inachevé, a été, dit-on, interrompu par la mort de l'auteur. Le texte de son *Optique*, en 5 livres, est perdu; mais les 4 derniers livres existent dans une traduction latine inédite, faite sur une traduction arabe. Le 1er livre contenait la théorie générale de la vision; le 2e contient la théorie des aspects des objets vus directement; le 3e, la théorie des miroirs plans et des miroirs convexes; le 4e la théorie des miroirs concaves et des miroirs composés; le 5e, la théorie de la réfraction de la lumière : dans ce dernier livre, l'auteur détermine par des expériences la quantité de la réfraction de la lumière à son passage d'un milieu dans un autre milieu de densité différente, séparé du premier par une surface plane. L'influence de la courbure des surfaces sur la réfraction n'y est pas définie. Il y est question de la réfraction astronomique, entièrement omise dans la *Composition mathématique*. Enfin, nous avons le texte imprimé d'un ouvrage philosophique de Ptolémée *Sur le criterium et la faculté dirigeante*. Son système éclectique de philosophie, qu'il faut compléter par quelques passages de la *Composition mathématique* et des *Harmoniques*, offre une curieuse combinaison des doctrines d'Aristote, des stoïciens, d'Hippocrate, et de Platon : le rationalisme et des vues élevées sur la méthode et l'organisation des sciences s'y allient avec une doctrine matérialiste sur la nature de l'âme, et avec une sorte de scepticisme sur la nature divine. — Ptolémée avait écrit en outre un livre *Sur l'étendue* et ses trois dimensions; un livre consacré à prouver que « deux droites qui font avec une troisième deux angles valant moins de deux angles droits se rencontrent si on les prolonge »; un livre *Sur les éléments* et leurs propriétés; un livre *Sur la pesanteur*, et un traité de *Mécanique* en 3 livres, ouvrages qui nous sont connus seulement par des citations d'Eutocius, de Simplicius, de Philoponus, et de Suidas. Simplicius emprunte au *Second livre des hypothèses* de Ptolémée un raisonnement destiné à prouver la rotation des corps célestes, tandis qu'on ne trouve rien de semblable dans les *Hypothèses* de Ptolémée en un livre, telles que nous les avons. Enfin l'astrologue Paul d'Alexandrie

cite de lui un traité, probablement astrologique, *Sur les époques de la vie*. Tzetzès et Etienne de Byzance citent, l'un la *Périégèse*, et l'autre le *Périple* de Ptolémée; mais, sous ces noms, c'est la *Géographie* qu'ils ont citée. — Le texte grec de la *Composition mathématique* a été publié à Bâle, 1538, in-fol., par Grynæus, sans traduction et sans notes, mais avec un second volume publié par Camerarius, et contenant ce qui reste du commentaire grec de Théon; à Paris, 1813-1816, par l'abbé Halma, 2 vol. in-4°, avec une traduction française très-fautive. L'abbé Halma a publié aussi, avec des traductions peu dignes de confiance, les *Hypothèses* et l'*Inscription de Canobe*, avec les *Hypotyposes* de Proclus, Paris, 1820, in-4°; les *Tables manuelles*, avec le commentaire de Théon, 1822-1825, in-4°; le *Canon des rois* et les *Apparitions des fixes*, 1819, in-4°; et le 1er livre de la *Géographie*, 1828, in-4°. Les *Hypothèses* avaient été déjà publiées, avec le *Canon des rois*, à la suite des *Hypotyposes* de Proclus, par Bainbridge, Londres, 1620, in-4°. Les *Apparitions des fixes* se trouvent, avec traduction latine, dans l'*Uranologium* du P. Pétau, mais avec une lacune comblée par Fabricius. La seule édition de la traduction latine de l'*Analemme* est celle de Commandino, Rome, 1562, in-4°. La traduction latine du *Planisphère* a eu plusieurs éditions, dont la meilleure est celle de Commandino, Venise, 1558, in-4°. La belle édition de la *Géographie* donnée par Bertius, Amsterdam, 1619, 2 vol. in-fol., présente beaucoup de fautes dans les nombres de degrés. Une petite édition très-estimable a été donnée par Nobbe, Leipzig, 1843-1845, 3 vol. in-18. Une grande édition critique de ce même ouvrage a été commencée par Wilberg et Grashof (livres 1-6), Essen, 1838-1846, in-4°. La *Composition astrologique en 4 livres*, et les *Cent aphorismes* ou *Fruit* ont été imprimés, avec traduction latine, à Nuremberg, 1535, in-4°, et à Bâle, 1553, in-8°. Les *Harmoniques* ont été imprimés, avec une traduction latine et avec le commentaire grec de Porphyre, par Wallis, Oxford, 1682, in-4°. Un manuscrit de la traduction latine de l'*Optique* existe à la Bibliothèque impériale de Paris, sous le n° 7,310 des mss. latins de l'ancien fonds. Le traité *Sur le criterium* a été publié, avec traduction latine, par Ismaël Boullian, Paris, 1663 et 1681, in-4°. *V.* Biot, *Sur le catalogue d'étoiles de Ptolémée* (*Journal des Savants*, 1847; Heeren, *De fontibus geographicorum Ptolemæi* (Mém. de la Société de Gœttingue, 1828); Wilberg, *Sur la structure des cartes générales d'Eratosthène et de Ptolémée*, en allem., Essen, 1834, in-4°; Venturi, *Mémoires sur l'histoire et les théories de l'optique*, en ital., Bologne, 1814, in-4°; H. Martin, article *Ptolémée*, dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*. H. M.

PTOUS, montagne de Béotie, à l'E. du lac Copaïs. Apollon y rendait des oracles.

PUBLICAINS, *Publicani*, fermiers des impôts publics chez les anc. Romains. On les appelait ainsi de *publicum*, qui désignait tout ce dont la République tirait du revenu, et particulièrement les impôts. Les Publicains étaient chevaliers romains, et formaient des compagnies qui, moyennant une somme fixe versée par quart au Trésor public à Rome, affermaient, aux enchères, et pour cinq ans, les impôts par sorte, et par province. Ils en opéraient la perception à leurs frais, risques et périls. Chaque compagnie se distinguait par un nom spécial, emprunté de son fermage : *Decumani*, pour les dîmes; *Portitores*, pour les douanes; *Pecuarii*, pour les pâturages, etc. Elle avait à Rome son administration centrale, et, dans les provinces, des sous-directeurs et des agents de tous les degrés. Les Publicains étaient fort puissants : leur crédit allait quelquefois jusqu'à obtenir du Sénat une remise sur leur bail, quand il était désavantageux, ou même l'annulation de ce bail. C'était une grande faveur, car l'exécution en était toujours assurée par des cautions et des hypothèques fournies par les adjudicataires lors de la conclusion du marché. Les Publicains abusaient souvent de leurs droits de perception; en exigeant des contribuables plus qu'ils ne devaient légalement. C. D—Y.

PUBLICOLA. *V.* Valerius Publicola.

PUBLILIUS PHILO, illustre plébéien de Rome, se distingua dans la guerre du Samnium. Nommé dictateur l'an 414 de Rome, 339 av. J.-C., il fit passer les propositions suivantes : « Les plébiscites seront obligatoires pour tous; toute loi présentée à l'acceptation des comices par centuries sera d'avance approuvée par les curies (dont le vote se trouva ainsi annulé) et par le Sénat; les tribuns pourront prendre les auspices; un des censeurs sera toujours plébéien, et les deux consuls pourront être de cet ordre. » La plèbe conquit presque entièrement ainsi l'égalité politique. Publilius Philo fut aussi le 1er préteur plébéien.

PUBLIUS SYRUS, poëte latin, florissait à Rome vers l'an 709 de la ville, 44 av. J.-C. Esclave, puis affranchi, il se distingua dans la composition des mimes, petites comédies burlesques, où le geste et la grimace tenaient beaucoup de place, et qui présentaient la caricature fidèle des petits détails de la vie privée. Dans un concours provoqué par César, il l'emporta sur le chevalier Labérius. On a extrait de ses mimes des sentences morales, qui prouvent qu'il y avait dans ces pièces plus que des bouffonneries; ce sont, du reste, de ces proverbes que les personnages les moins sages mêlent à leur langage, et tels qu'on en trouverait beaucoup dans Plaute. Ces pensées ont été imprimées à la suite de Sénèque et de Phèdre. Les meilleures éditions séparées sont celles d'Erasme, Bâle, 1502; et d'Orelli, Leipzig, 1822. Elles ont été trad. en français par Levasseur, Paris, 1811; et par M. Chenu, dans la *Bibliothèque française-latine* de Panckoucke, 1835. D—R.

PUCELLE D'ORLÉANS. (La). *V.* Jeanne d'Arc.

PUCINUM, v. du pays des Carnes, entre Aquilée et Tergeste, produisait d'excellent vin.

PUEBLA-DE-LOS-ANGELES (La), v. forte du Mexique, ch.-l. de la division militaire et du dép. de son nom, à 122 kil. E.-S.-E. de Mexico; par 19° 0′ 15″ lat. N. et 100° 22′ 45″ long. O.; 85,000 hab. Evêché; séminaire; nombreux colléges. C'est une des plus belles villes de l'Amérique; il y a 60 églises, dont la principale, celle de Notre-Dame de Guadalupe, possède d'immenses richesses. Anciennes et célèbres fabriques de faïence et commerce déchus, quoique importants encore. Fondée en 1533; occupée par les Américains en 1847, elle fut assiégée et prise par les Français le 17 mai 1863. — Le dép. de la Puebla, entre ceux de Véra-Cruz au N.-E., d'Oaxaca à l'E., de Mexico à l'O., et celui de Guerrero au S., a 36,045 kil. carr., et 580,000 hab. Sol montagneux au centre, où sont les sommets les plus élevés du Mexique (le Popocatepetl, l'Iztaccihuatl, etc.). Culture peu répandue, quoique productive. Ce pays est l'ancienne république de Tlascala, qui sut se maintenir indépendante du Mexique, et dont l'alliance fut d'un grand secours à Fernand Cortez pour la conquête de cet Empire.

PUEBLA-DE-ALCOCER, v. d'Espagne (Estramadure), prov. et à 130 kil. O. de Badajoz; 3,130 hab.

PUEBLA-DE-ALMORADIER, v. d'Espagne (Tolède), sur la Gijuela, à 18 kil. N. d'Alcaza; 2,700 hab.

PUEBLA-DE-CAZALLA, *Corula*, v. d'Espagne (Séville), à 17 kil. S.-O. d'Ossuna; 5,050 hab.

PUEBLA-DE-DON-FADRIQUE, v. d'Espagne (Grenade), à 26 kil. N.-E. d'Huescar; 6,450 hab. — v. d'Espagne (Tolède), à 40 kil. S.-E. d'Ocana; 2,620 hab.

PUEBLA-DE-GUZMAN, *Præsidium*, v. d'Espagne (Huelva), à 16 kil. N.-E. de San-Lucar; 4,000 hab.

PUEBLA-DE-VARZIM, v. de Portugal (Minho), à 4 kil. N.-O. de Porto; 5,800 hab.

PUEBLA (LA), v. de l'île de Majorque, près de la baie d'Alcudia, à 12 kil. S.-O. d'Alcudia; 3,640 hab.

PUEBLO-NUEVO-DEL-MAR, brg d'Espagne, prov. et à 3 kil. de Valence, sur la Méditerranée, s'est formé depuis quelques années, et est très-fréquenté par les habitants de Valence, qui y viennent prendre les bains de mer. Pop., 8,570 hab.

PUELCHES, peuple indigène de l'Amérique du Sud, répandu dans le S. de l'Etat de Buénos-Ayres, le S.-E. du Chili, et le N. de la Patagonie. Les guerres contre les Araucans l'ont considérablement diminué.

PUELLE (La). *V.* Pevelle.

PUELLEMONTIER, jadis *Mansvilliers*, vge de France (Haute-Marne), arr. et à 22 kil. O. de Vassy; 550 hab. Il y eut jadis une abbaye de femmes, et plus tard une d'hommes, dite *de la Chapelle aux Planches*.

PUENTE-DE-LA-REINA, v. d'Espagne (Navarre), à 16 kil. S. de Pampelune. Elle appartint à l'ordre des Templiers. Elle fut vainement assiégée par les carlistes en 1835. Pop. de la commune : 3,020 hab.

PUENTE-DEL-ARZOBISPO, v. d'Espagne (Nouvelle-Castille), prov. et à 80 kil. O. de Tolède, sur la rive dr. du Tage; 1,310 hab.

PUENTE-DE-UME, v. d'Espagne (Galice), prov. et à 22 kil. E.-N.-E. de la Corogne, à l'embouchure de l'Ume; 5,000 hab. Pêche de la sardine.

PUENTE-XENIL ou DE-DON-GONZALE, v. d'Espagne (Cordoue), sur le Xenil, à 24 kil. S.-O. de Montilla; 10,160 hab.

PUERS, brg de Belgique (Anvers), à 12 kil. O. de Malines; 5,500 hab. Filatures de coton, fabr. de draps et de toiles.

PUERTO, mot espagnol qui veut dire *Port*, et qui entre dans la composition de beaucoup de noms géographiques.

PUERTO-BELLO. *V.* PORTO-BELLO.

PUERTO-CABELLO. *V.* PORTO-CABELLO.

PUERTO-DE-LA-MAR ou CORIJA, port unique et v. de Bolivie, ch.-l. de la province d'Atacama ou district littoral, par 22° 28′ lat. S., et 72° 33′ long. O.; à l'embouchure du Rio-Salado dans l'Océan Pacifique; 1,000 hab., environ. Riches gisements de guano.

PUERTO-DE-SANTA-MARIA. *V.* PORT-SAINTE-MARIE.

PUERTO-LLANO, v. d'Espagne (Ciudad-Réal), à 6 kil. d'Almodovar; 3,000 hab. Eaux minérales et bains.

PUERTO-PRINCIPE ou SANTA-MARIA-DEL-PUERTO-PRINCIPE, v. de l'île de Cuba, ch.-l. du département du Centre, bon port sur la côte N., et à 600 kil. E.-S.-E. de la Havane; 35,000 hab. Cour d'appel des Antilles espagnoles; lieutenance civile et militaire. Climat malsain. Culture importante du sucre et du café.

PUERTO-REAL, v. d'Espagne (Andalousie), prov. et à 12 kil. N.-N.-E. de Cadix, sur la baie de Cadix, près de l'embouchure du Guadalète; 5,900 hab.

PUERTO-RICO. *V.* PORTO-RICO.

PUFENDORF (Samuel), célèbre publiciste et historien, né en 1632 à Chemnitz (Misnie), d'un ministre luthérien, m. à Berlin en 1694, fit de fortes études, lut avec avidité Descartes et Grotius, et, ne trouvant pas d'emploi dans sa patrie, accepta, à 26 ans, une éducation particulière à Copenhague. Il composa, dans cette capitale, son premier ouvrage, écrit en latin, langue dont il se servit toujours : *Eléments de jurisprudence naturelle par la méthode mathématique,* le fit imprimer à La Haye, 1660, et le dédia à l'électeur palatin Charles-Louis. C'est un traité où il envisage la constitution de la société humaine sous toutes ses faces, et les rapports des hommes entre eux. Le prince électeur l'appela à une chaire de droit naturel et des gens à l'Université d'Heidelberg, la 1re qui fut créée en Allemagne, 1661. En 1667, Pufendorf publia, sous le voile de l'anonyme : *de l'Etat de l'Empire Germanique,* où il examine l'origine et les usurpations de toutes les petites puissances de l'Allemagne; ce livre causa de grandes rumeurs, et lui inspira des craintes qui le déterminèrent à passer en Suède, où le roi Charles XI lui offrait la chaire de droit naturel à l'Université de Lund, nouvellement fondée, 1670. Deux ans après, il donna l'ouvrage sur lequel repose principalement sa réputation . *du Droit de la nature et des gens,* Lund, 1672, in-4°, divisé en 8 livres, qui traitent : du rapport de la raison à la moralité; du rapport de la nature humaine à la légalité; des principes du droit des hommes entre eux; des principes du droit sous le rapport de la manifestation de nos sentiments; du prix des choses, et des conventions; de l'origine du droit de domination, et des relations dans la famille; du droit politique; des droits du souverain, du droit de paix et de guerre, etc. Ce traité fut traduit et commenté dans toutes les langues de l'Europe, et valut à Pufendorf les déchaînements de la haine et de l'envie, mais en même temps lui fit une si grande réputation, que Charles XI le créa baron, secrétaire d'Etat, et historiographe de Suède. Il composa alors une histoire de ce pays depuis la guerre de Gustave-Adolphe jusqu'à l'abdication de Christine. L'électeur de Brandebourg, Frédéric-Guillaume, voulut aussi l'avoir pour historien, et, sur son invitation, il vint se fixer à Berlin, 1686. Comme publiciste, Pufendorf est inférieur à Grotius, mais il sait mieux se mettre à la portée du grand nombre, quoique son style ait souvent une sécheresse géométrique : Burlamaqui a moins de profondeur, et lui a fait de fréquents emprunts. Comme historien, il manque de chaleur, d'animation, et n'est guère qu'un sec et monotone annaliste. Il se montre, en général, impartial dans tous ses livres, excepté envers l'Eglise romaine; néanmoins, il convient que la suppression de l'autorité du pape est la cause des interminables querelles religieuses des protestants, parce que, dit-il, il n'y a plus d'autorité souveraine pour décider les questions, et mettre fin aux disputes. Pufendorf était de mœurs sévères, et très-laborieux; voici la liste de ses principaux ouvrages, dans leurs titres originaux : *Elementa jurisprudentiæ naturalis methodo mathematica,* La Haye, 1660; *de Statu imperii Germanici,* Vérone, 1667, trad. en français, Amsterdam, 1669, in-12; *de Jure naturæ et gentium, libri* VIII, Lund, 1672, in-4, trad. en français par Barbeyrac, Amsterdam, 1729-40, 3 vol. in-4°; 1754, 2 vol. in-4°; *de Officio hominis ac civis, libri* II, Lund, 1673, in-8°, abrégé de l'ouvrage précédent, trad. aussi en français par Barbeyrac; *de Fœderibus inter Sueciam et Galliam,* La Haye, 1708, trad. en français, ibid., 1709; *Georgii Castriotæ Scanderbegi historia,* Stade, 1684, in-12; *Commentarii de rebus Suecicis, ab expeditione Gustavi Adolphi usque ad abdicationem Christinæ,* Utrecht, 1686, in-fol.; *de Rebus gestis Caroli Gustavi, Sueciæ regis,* Nuremberg, 1695, 1729, 2 vol. in-fol.; *de Rebus gestis Friderici III, electoris, postea regis, commentariorum lib.* III, Berlin, 1784; *Introduction à l'histoire des Etats européens,* en allemand, Francfort, 1682, in-8°, trad. en français par Rouxel, 1710, continuée en allemand par Œhlenschlæger, et en français par La Martinière; l'ouvrage et la continuation en français ont été réunis sous le titre d'*Introduction à l'histoire générale et politique de l'univers,* Paris, 1753, in-4°, etc.

PUGANZ, v. de Hongrie (Honth), à 17 kil. S.-S.-O. de Chemnitz; 2,500 hab. Mines d'or et d'argent, auj. peu importantes.

PUGATSCHEF. *V.* POUGATCHEF.

PUGET (Pierre), célèbre sculpteur, peintre, et architecte, né à Marseille en 1622, m. en 1694, s'appliqua de bonne heure aux beaux-arts, et se signala, dès l'âge de 16 ans, par la construction d'une galère. Il parcourut ensuite l'Italie, séjourna à Florence et à Rome, travailla avec le Cortone, et revint dans sa patrie à 21 ans. Ce fut alors qu'il inventa ces poupes colossales, ornées d'un double rang de galeries saillantes et de figures en bas-relief et en ronde-bosse, qui ont fait longtemps l'ornement des vaisseaux en Europe. Il peignit aussi des tableaux d'église à Marseille, Aix, Toulon, La Ciotat, etc. Une grave maladie lui fit abandonner la peinture en 1655, pour se livrer exclusivement à la sculpture en marbre. La porte et le balcon de l'hôtel-de-ville de Toulon furent son premier ouvrage; il en fut l'architecte et le sculpteur. Fouquet voulant lui confier les embellissements de son château de Vaux, il alla choisir des marbres en Italie, 1660; la nouvelle de la disgrâce du surintendant et le bon accueil des Génois le déterminèrent à se fixer dans leur ville, où il exécuta la statue colossale d'*Alexandre Sauli*, celles de *St Sébastien* (dans l'église de Carignan), et de *St Philippe Néri,* un groupe de l'*Assomption* pour l'hospice, une *Vierge* pour le palais Balbi, une autre pour le palais Carréga, le tabernacle et les anges en bronze doré de l'église St-Syr, l'autel de Notre-Dame des Vignes, le groupe de l'*Enlèvement d'Hélène* pour le palais Spinola, etc. Il fit aussi pour le duc de Mantoue un magnifique bas-relief représentant l'*Assomption.* Rappelé en France par Colbert, il fut nommé directeur de la décoration des vaisseaux à Toulon. Ce fut dans cette ville qu'il exécuta les groupes de *Milon de Crotone,* un des chefs-d'œuvre de la sculpture française, et de *Persée et Andromède* (tous deux au Louvre), le grand bas-relief d'*Alexandre et Diogène* (au Louvre), et celui qui représente *la Peste de Milan,* un de ses plus beaux ouvrages (à Marseille). Puget, entre autres édifices, a élevé, à Marseille, plusieurs des plus belles maisons de la rue d'Aix, la halle au poisson, dite *Halle-Puget,* et la chapelle de l'hospice de la Charité. En architecture, il avait le sentiment du grandiose; dans la sculpture, il a du feu, de la souplesse, manque un peu de style, sacrifie souvent l'élégance à la force, mais excelle à rendre le pathétique; alors son style s'élève avec la pensée. Comme peintre, il compose sagement : son coloris est tantôt médiocre, tantôt supérieur, et, dans beaucoup de ses tableaux, il y a des beautés de 1er ordre. La ville de Marseille lui a élevé en 1807 une colonne surmontée d'un buste. B.

PUGILAT, combat en usage dans les jeux publics de l'anc. Grèce, et dans les jeux du cirque de l'anc. Rome. Il consistait en combat à coups de poings entre athlètes, nus, sauf une ceinture au bas des reins, et qui avaient les mains armées de cestes (*V. ce mot*). Le combat était meurtrier, et rarement les athlètes en sortaient sans être gravement blessés, les vainqueurs comme les vaincus. Les principes du pugilat étaient de viser au visage, et de tenir, autant que possible, la tête en arrière, les bras en avant, et, dans l'occasion, de faire le moulinet avec les poings pour frapper l'adversaire, l'étourdir, et, à la fin, l'achever par un violent coup asséné des deux cestes à la fois. C. D—Y.

PUGLIA, nom italien de la POUILLE.

PUGNANI (Gaëtan), chef d'une école de violon, né à Turin en 1727, m. en 1803, fut élève de Somis, et forma à son tour Bruni et Viotti.

PUISAYE (Joseph, comte de), né en 1755 à Mortagne (Perche), m. en 1827, étudia au séminaire St-Sulpice à Paris, mais renonça à l'état ecclésiastique pour suivre la carrière des armes. Il entra comme sous-lieutenant dans le régiment de Conti-cavalerie, passa capitaine dans les dragons, puis acheta une charge dans les Cent-Suisses. Député de la noblesse du Perche aux Etats-Généraux de 1789, il y défendit les idées nouvelles. Maréchal-de-camp en 1791, puis commandant de la garde nationale d'Evreux, il se déclara contre la Convention, fut chef d'état-major

de Wimpfen, prit la direction des fédéralistes de l'Eure, mais fut battu à Pacy-sur-Eure (juin 1793). Il se réfugia en Bretagne, y réorganisa la chouannerie, devint l'agent du comte d'Artois, alla préparer à Londres l'expédition de Quiberon, et, après qu'elle eut échoué, revenu à Londres, et accusé de trahison par les royalistes, obtint du gvt anglais un établissement au Canada, revint en Angleterre en 1802, se fit naturaliser anglais après 1814, et mourut fort pauvre à Hammersmith, près de Londres. Il a publié des *Mémoires*, qui sont une apologie de sa conduite politique, Londres, 1803, 6 vol. in-8°. B.

PUISAYE (La), *Podiensis pagus*, petite province de l'ancienne France, entre l'Auxerrois, le Gâtinais, le Berry, et le Nivernais. Cap. : St-Amand; v. principales : St-Fargeau, Bléneau, et Bonny. Jadis couverte de forêts, elle passait pour le centre de la Gaule.

PUISEAUX, ch.-l. de cant. (Loiret), arr. et à 17 kil. E.-N.-E. de Pithiviers, sur un petit affluent de l'Essonne; 1,789 hab. Comm. de miel, safran, vin.

PUISET (Le), vge (Eure-et-Loir), arr. et à 45 kil. S.-E. de Chartres; 600 hab. C'était jadis une sirerie. La prise de son château-fort, dont il reste encore quelques ruines, coûta trois ans de guerre à Louis VI. Eglise du XIe siècle.

PUISSANT (Louis), savant mathématicien, né au Châtelet (Champagne) en 1769, m. en 1843, fut placé fort jeune chez un arpenteur, sentit le besoin des études mathématiques pour comprendre les principes qu'il appliquait, et y fit des progrès rapides. Il devint successivement ingénieur-géographe à l'armée des Pyrénées-Orientales, professeur à l'Ecole centrale de Lot-et-Garonne, 1795, puis à l'Ecole militaire de Fontainebleau, 1804, enfin à l'Ecole d'état-major, où il enseigna pendant 20 ans. Admis, en 1828, à l'Académie des Sciences, il y souleva, en 1836, une vive discussion au sujet d'une inexactitude dans la mesure de la méridienne qui sert de base au système métrique français. Il a coopéré à des opérations géodésiques de la plus grande importance, notamment à celles qui servirent à la construction de la nouvelle carte de France. Ses principaux ouvrages sont : *Traité de géodésie*, 1805, 2 vol. in-4°, 3e édit., 1842; *Traité de topographie*, 1807, 1 vol. in-4°; *Recueil de diverses propositions de géométrie*, 1 vol. in-8°; *Méthode pour obtenir le résultat moyen dans une série d'observations faites avec le cercle*, in-4°; *Instruction sur l'usage des tables de projection*, in-4°; *Nouvelle détermination de la distance méridienne de Montjouy à Formentera*, in-4°, 1836 et 1838, etc. V.

PUJOLS, ch.-l. de cant. (Gironde), arr. et à 24 kil. S.-E. de Libourne; 276 hab. Bons vins. Eglise dont plusieurs détails remontent au XIe siècle. Ses créneaux et le fossé sont du XVe. Ruines du vieux château féodal qui appartint aux seigneurs de Duras. Près de là est un dolmen.

PULAWSKI (Joseph), gentilhomme et patriote polonais, né en 1705, m. en 1769, fut d'abord avocat devant les grands tribunaux, et gagna, dans plusieurs affaires contentieuses, une fortune considérable. Il prit une part très-active aux efforts du parti qui voulait délivrer la Pologne de l'influence russe, et fut le premier auteur de la confédération de Barr (*V.* POLOGNE). Après avoir soutenu avec une énergie et un dévouement exemplaires une lutte désespérée contre les Russes et le parti du roi Stanislas Poniatowski, il dut se réfugier en Moldavie, où il préparait tout pour renouveler la guerre; mais il fut livré, en trahison, par le séraskier tatare, à un parti polonais dissident, qui l'incarcéra, et le fit mourir en prison.

PULAWSKI (Casimir), fils du précédent, né en 1748, m. en 1778, marcha sur les traces de son père pour affranchir la Pologne, montra beaucoup de résolution, s'acquit une grande réputation par ses talents militaires et son intrépidité, et prit part à la conjuration qui eut pour but l'enlèvement de Stanislas (*V. ce mot*). Lorsque le parti patriote fut vaincu, Casimir se réfugia en France, puis, au moment de la guerre d'Amérique, alla prendre du service parmi les insurgents, et fut tué au siége de Savannah.

PULAWY, v. de Pologne, sur la Vistule, à 42 kil. N.-O. de Lublin; 3,000 hab. En 1831, les Russes y saccagèrent le château du prince Czartoryski, qui avait une très-riche bibliothèque et une collection d'antiquités polonaises.

PULCHÉRIE, *Ælia Pulcheria*, impératrice d'Orient, 414-453. Née en 399, 2e fille d'Arcadius et d'Ælia Eudoxia, déclarée *Augusta*, en 414, par Théodose II, son frère, elle prit dès lors la direction des affaires. Elle usa de son crédit en faveur de la foi orthodoxe; on loue sa sagesse et sa piété. A la mort de son frère, 450, elle crut nécessaire de prendre pour appui et pour époux le Thrace Marcien : elle régna encore avec lui trois ans. L'Eglise grecque la vénère comme sainte, le 15 septembre.

PULCI (Louis), poëte, né à Florence en 1432, m. vers 1487, est regardé comme le créateur d'un genre que perfectionna Berni, et qui a gardé le nom de ce dernier, le genre *bernesque*. On a de Pulci un poëme intitulé *Morgante maggiore*, en rimes octaves et en 28 chants, qui est un mélange bizarre de sérieux et de comique, mais dans lequel les Italiens, et principalement les Toscans, savourent avec délices le parfum natif de l'idiome florentin. Le *Morgante* est une caricature des romans poétiques; il fut aux romans de chevalerie en vers ce que *Don Quichotte* fut à leurs frères en prose. La 1re édition est de Venise, 1481, et la dernière de Paris, 1768, 3 vol. in-12. Pulci était l'ami de Politien, et il eut part comme lui à la faveur de Laurent le Magnifique. C. N.

PULGAR (Hernando del), historiographe de Castille sous Ferdinand le Catholique et Isabelle, né à Pulgar près de Tolède en 1436, m. en 1486. Ses *Lettres*, où il imite Cicéron et Pline, sont de véritables Mémoires, curieux pour l'histoire du temps. Sa *Chronique des rois catholiques*, Saragosse, 1567, in-fol., et Valence, 1780, in-fol., ne va que jusqu'en 1492. Il a été surnommé *le Plutarque espagnol* pour avoir publié 26 biographies des *Hommes illustres de la Castille*, Alcala, 1524, in-4°. Son style est correct, mais d'une élégance trop travaillée. B.

PULLAIRES, *Pullarii*, gardes des poulets sacrés portés à la suite des armées romaines, pour prendre les auspices. On ignore leur nombre. Ils portaient eux-mêmes les poulets dans une cage, et faisaient les fonctions d'augures, quand le général le leur ordonnait (*V.* POULETS SACRÉS). C. D—Y.

PULLNA, v. des Etats autrichiens (Bohême), près de Brux. Sources minérales alcalines renommées.

PULMENTUM, mot qui, chez les anc. Romains, désignait toute espèce de mets, communs ou recherchés, de viandes, de poisson, ou de fruits, découpés en petits morceaux, mais souvent servis entiers. C. D—Y.

PULPITUM, partie de l'avant-scène dans les théâtres des anc. Romains (*V.* PROSCENIUM), sur laquelle les acteurs se plaçaient souvent pour être mieux entendus. C. D—Y.

PULS, espèce de bouillie en usage chez les anc. Romains, et faite de farine de froment délayée dans de l'eau, avec du fromage nouveau, du miel, et des œufs. Elle fut la nourriture des premiers Romains; l'usage s'en conserva chez les campagnards, et même à Rome, du temps des empereurs, où, dans les festins modestes, on servait de la Puls avec des boudins dessus. C. D—Y.

PULSNITZ, v. du royaume de Saxe, sur une riv. de son nom, à 28 kil. O. de Budissin; 2,399 hab. Rubans en fil et en laine, toiles.

PULTAVA ou PULTAWA. *V.* POLTAVA.

PULTENEY (William), comte de Bath, né en 1682, d'une anc. famille du comté de Leicester, m. en 1764, débuta en 1710 à la Chambre des Communes par une forte opposition au ministère tory de la reine Anne. A l'avénement de George Ier, 1714, il entra au conseil privé, fut secrétaire d'Etat de la guerre, puis trésorier de l'épargne, sortit du ministère par suite de son hostilité contre Robert Walpole, y rentra à la chute de ce dernier, 1742, et garda son crédit jusqu'à sa mort. Il a laissé des écrits politiques et des poésies fugitives assez spirituelles. B.

PULTUSK, v. de la Russie d'Europe (Pologne), gvt et à 160 kil. N.-E. de Plock, sur la Narew; 4,800 hab. Jadis résidence des évêques de Plock. Victoires de Charles XII, roi de Suède, sur les Saxons, en 1703, et du maréchal Lannes sur Benningsen, en 1807.

PULVINAR, sorte de lit que l'on mettait dans les temples, et sur lequel les prêtres couchaient les statues des dieux quand on célébrait un lectisterne (*V. ce mot*). C. D—Y.

PUNDJAB. *V.* PENDJAB.

PUNIQUES (Guerres), nom de trois mémorables luttes entre Rome et Carthage, et dont le nom vient de *Punicus*, adjectif de *Pœnus*, Carthaginois. Elles eurent pour causes : l'antagonisme des deux républiques, rapprochées par leurs conquêtes respectives; l'hostilité naturelle d'un peuple de soldats contre un peuple de marchands; l'ardeur conquérante des Romains, parvenus à la mer, domaine des Carthaginois; enfin les prétentions des deux peuples sur la Sicile.

1re GUERRE PUNIQUE (489-512 de Rome, 264-241 av. J.-C.). La Sicile était partagée entre les Carthaginois, Hiéron, tyran de Syracuse, et les Mamertins, anciens mercenaires d'Agathocle. Maîtres de Messine par trahison, ces derniers y furent assiégés, et par Hiéron, et par le Carthaginois Hannon. Ils invoquèrent, à titre d'Italiens, la

protection de Rome; les comices obligèrent le sénat à les secourir. Le consul Appius Claudius *Caudex* passa le détroit, battit successivement les deux armées assiégeantes, 264, et poursuivit Hiéron sous les murs de Syracuse. M. Valérius Maximus et M. Otacilius Crassus, 263, soumirent 67 villes, assiégèrent Syracuse, et forcèrent Hiéron à entrer dans l'alliance du peuple romain. Rome conçut alors la pensée de chasser de l'île les Carthaginois : L. Posthumius Megellus et Q. Mamilius Vitulus prirent Agrigente, 362, après sept mois de siége et une victoire remportée sur 50,000 Carthaginois. Ceux-ci n'avaient plus que quelques villes maritimes; mais leurs flottes ravageaient les côtes de l'Italie. Le sénat ordonna, 261, la création d'une flotte de 120 *quinquerèmes* ou *liburnes*, sur le modèle d'une galère carthaginoise échouée; elle fut prête en deux mois. Cn. Cornélius Scipion Asina se laissa d'abord surprendre par Annibal, 260, près des îles Lipari, et fut fait prisonnier; l'autre consul, C. Duillius Népos, grâce aux *corbeaux* (ponts mobiles avec crampons), battit à son tour Annibal à Myles, 1re victoire navale des Romains, qui lui valut une colonne rostrale dont la base et l'inscription subsistent. L. Corn. Scipion commença, 259, la conquête de la Sardaigne et de la Corse, terminée, 258, par C. Sulpicius Paterculus, pendant que A. Attilius Calatinus, après la prise de Mysistrate, était tiré du défilé de Camarine par le dévouement de Calpurnius Flamma, et prenait Camarine, Sitane, Erbesse. Le sénat, inaugurant une politique nouvelle, résolut d'attaquer l'ennemi chez lui; deux victoires navales, celle des îles Lipari, 257, due à C. Attilius Régulus Serranus, et surtout celle d'Ecnome, 256, gagnée par M. Attilius Régulus et Manlius Vulso, ouvrirent la route de l'Afrique. On prit Aspis ou Clypea; Régulus, resté seul, passa le Bagradas, battit une armée près d'Adys, prit cette ville, reçut la soumission de 300 places, occupa Tunis, menaça Carthage qui demanda la paix, mais lui imposa des conditions trop dures; le mercenaire Xantippe les fit repousser, attaqua les Romains, et fit Régulus prisonnier. Bientôt, malgré deux nouvelles victoires de Fulv. Pætinus Nobilior et M. Æmilius Paulus, l'une sur mer, au cap Hermée, l'autre sur terre, près de Clypéa, 255, les tempêtes, en détruisant successivement trois flottes considérables, 255-253, éloignèrent les Romains de la côte d'Afrique. Le sénat renonça à la guerre maritime. La lutte ne fut que plus opiniâtre en Sicile : les Carthaginois y reprirent Agrigente, 254; les Romains s'emparèrent de Panorme, d'Himère et de Lipari, 254, maintinrent énergiquement la discipline par le supplice d'un tribun légionnaire et la dégradation de 400 chevaliers coupables de désobéissance envers Aurélius Cotta, 252, enfin, sous L. Céc. Métellus, vainquirent Asdrubal près de Panorme, 251. Carthage demanda la paix (*V.* RÉGULUS) sans pouvoir l'obtenir. Elle concentra ses forces, sous Carthalon, dans Lilybée, bientôt investie, 250, par 4 légions et 200 vaisseaux de guerre; sous Adherbal, dans Drépane, dont P. Claudius Pulcher voulut vainement forcer le port, 249. Il y perdit 93 vaisseaux; un naufrage en enleva davantage à son collègue Junius Pullus. Il fallut s'en tenir aux opérations stratégiques dans l'O. de la Sicile. A la suite de courses heureuses sur les côtes de Campanie, Amilcar Barca, maître du mont Ercté, entre Panorme et Eryx, occupées par les Romains, leur enleva le mont Eryx, et, de ces deux positions inexpugnables, pendant 6 ans rendit vains tous leurs efforts pour prendre Drépane et Lilybée, 247-241. Mais l'énergie romaine créa une nouvelle flotte : Lutatius Catulus vint assiéger Drépane avec 200 quinquérèmes, vainquit la flotte d'Hannon auprès des îles Egates, 241, bataille décisive qui termina la guerre. Coupée de la Sicile, Carthage traita précipitamment, pour sauver Amilcar, et surtout pour retrouver les jouissances de la paix. Elle s'engagea à évacuer la Sicile et les petites îles voisines, à payer en 10 ans 2,200 talents (11,120,000 fr.), à ne point faire la guerre à Hiéron.—Ainsi le résultat de cette 1re guerre, qui dura 23 ans, fut pour Rome la conquête de la Sicile.

2e GUERRE PUNIQUE, 534-552 de Rome, 219-201 av. J.-C. Les causes de cette nouvelle lutte furent la prépondérance de Rome sur les grandes îles, et celle de Carthage sur l'Espagne; l'occasion fut la ruine de Sagonte, 219, assiégée à dessein par Annibal comme protégée de Rome. Carthage n'avait osé ni désavouer Annibal, ni prendre l'initiative de la guerre; Fabius la lui déclara, 219. Sempronius et P. Corn. Scipion firent, à Lilybée et en Ligurie, des préparatifs pour passer, l'un en Afrique, l'autre en Espagne; des colonies furent envoyées à Plaisance et à Crémone; mais elles en furent chassées par les Boïens et les Insubriens, alliés d'Annibal, et le préteur Manlius faillit périr dans la forêt Litana. Avec 60,000 hommes, Annibal franchit les Pyrénées, 218, battit les Volkes sur le Rhône, gravit les Alpes malgré les montagnards, et arriva par le val d'Aoste chez les Insubriens, n'ayant plus que 20,000 fantassins et 6,000 cavaliers. Rome rappela Sempronius, déjà vainqueur sur mer, près de Malte; P. Scipion envoya son frère Cnœus en Espagne, revint précipitamment de Marseille à Pise, arriva trop tard pour fermer les Alpes à Annibal ou pour exterminer au pied des monts son armée épuisée, fut battu et blessé au Tésin, 218, et défait de nouveau avec Sempronius, son collègue, près de la Trébie. La Cisalpine était perdue pour Rome, sauf Plaisance et Modène; les Gaulois accouraient en foule dans l'armée d'Annibal; mais 60 galères romaines l'isolaient de Carthage, et Cn. Scipion, en Espagne, battait Hannon à Scissis, brûlait à l'embouchure de l'Ébre la flotte d'Asdrubal, fermant à ce général et à Magon la route de l'Italie. Annibal passa l'hiver en Cisalpine, pénétra, 217, en Etrurie par les marais de l'Arno, où il perdit une partie de son armée, défit et tua au lac Thrasymène le consul Flaminius, échoua devant Spolète, fit reposer dans le Picénum ses Africains et ses Espagnols, ménagés aux dépens des Gaulois auxiliaires, essaya vainement de détacher de Rome ses alliés de l'E., et punit leur fidélité en dévastant l'Ombrie, le Picénum, les pays des Marses, des Marrucins, des Péligniens, les territoires d'Arpi et de Lucérie. Nommé prodictateur, Fabius Maximus Verrucosus justifia son surnom de *Cunctator* (le Temporiseur), en évitant de combattre Annibal; il le suivit dans l'Apulie, le laissa s'user à ravager la Daunie, le Samnium, la Campanie, faillit l'enfermer dans le défilé de Casilinum, fut soupçonné de trahison parce que l'ennemi, échappé à ce danger, épargnait ses terres, sauva généreusement d'une défaite complète Minucius (*V. ce nom*), à qui un succès léger près de Larinum avait fait donner une part égale du commandement, et, surnommé le *Bouclier de Rome*, obtint, au sortir de charge, que les consuls Sévilius Géminus et M. Attilius Régulus suivissent sa prudente et heureuse tactique. Annibal était affaibli; une partie des Gaulois l'abandonnaient; les flottes de Sicile et d'Ostie écartaient les vaisseaux carthaginois; Otacilius se préparait à passer en Afrique; Posthumius Albinus contenait les Cisalpins; Cn. Scipion, parcourant toutes les côtes de l'Espagne orientale, avait reçu la soumission de 120 peuplades, consolidé, avec P. Scipion, la domination romaine dans la Tarraconnaise, et fait battre Asdrubal par les Tartessiens. L'imprudence de Térentius Varron, imposé pour collègue à Paul-Emile, compromit ces résultats heureux pour Rome : Annibal gagna la sanglante bataille de Cannes, 216. Ce fut son dernier succès éclatant; le sénat de Carthage faillit l'abandonner; la faction Barcine fit toutefois décréter un renfort de 4,000 Numides, et Asdrubal reçut l'ordre de passer d'Espagne en Italie; mais il n'y put parvenir. Maherbal, chef des Numides, voulait qu'Annibal marchât sur Rome; le repos nécessaire à ses troupes l'en empêcha. Soutenu par les Brutiens, les Lucaniens, quelques places d'Apulie et de Campanie, il dut se contenter d'être reçu à Capoue, dont les délices ne l'ont pas amolli, comme on l'a prétendu. A Rome, d'ailleurs, on remerciait Varron « de n'avoir pas désespéré du salut de la République »; les lamentations étaient interdites; Marcellus, l'*épée de Rome*, fermait la route du Latium en plaçant une légion à Téanum Sidicinum, et campait à Casilinum avec 21,000 hommes; Varron couvrait l'Apulie; M. Junius Péra appelait les contingents des alliés, levait 4 légions, 2,000 chevaux, armait 8,000 esclaves avec les trophées des temples et des portiques; le sénat refusait de racheter les 10,000 légionnaires prisonniers d'Annibal, et envoyait les fuyards de Venouse servir sans solde et sans honneurs en Sicile; enfin les Scipions, en Espagne, rejetaient une 2e fois Asdrubal dans la Bétique. Annibal échoua devant Naples, 216, et devant Noles, où Marcellus le vainquit. Privé de Magon, que Carthage envoyait en Espagne, il forma un vaste plan pour ruiner Rome : il traita avec Philippe V de Macédoine (*V. ce nom*), fit écraser Posth. Albinus en Gaule Cisalpine, 215, attaquer la Sardaigne et soulever la Sicile. Mais Fabius Maximus fit passer Rome de la défensive à l'offensive, leva 9 armées, équipa 4 flottes, fit chasser par Manlius les Carthaginois de la Sardaigne, brûler par Lævinus, 214, la flotte de Philippe, repousser par Marcellus, son collègue, Annibal de Cumes et de Noles, 215-214, battre Hannon à Grumentum par Sempronius Longus, 215, à Bénévent par Gracchus, 214, enfin marcha lui-même contre Capoue, d'où Annibal s'enfuit à Arpi sur l'Adriatique, pour y

trouver la flotte de Philippe. Ici se place une série de marches et contre-marches d'Annibal, rentrant en Campanie, 214, manœuvrant audacieusement entre les généraux romains, perdant avec Arpi 1,000 cavaliers numides, attaquant Pouzzoles, Naples, Noles, puis courant vers Tarente pour y entraîner Marcellus. Mais Tarente lui échappa; Fabius reprit toutes les villes du Samnium; Annibal ne dut plus compter que sur la Sicile et l'Espagne. En Sicile, Syracuse résista deux ans, 214-212, à Marcellus, grâce au génie d'Archimède; mais la prise de la ville amena, malgré deux victoires de Mutine sur Marcellus près de l'Himère, la reddition d'Agrigente, ouverte, 210, à Valérius Lævinus par Mutine lui-même fatigué des hauteurs d'Hannon, et la soumission de l'île entière, définitivement réduite en province. En Espagne, les Scipions avaient secouru, 215, Illiturgis contre 3 armées carthaginoises, sauvé la ville d'Intibili, pris Castulon, 215, battu dans 4 rencontres, 214, Asdrubal, Magon et les Gaulois, chassé les Carthaginois de Sagonte, 213, préparé à Rome l'alliance de Syphax, roi de Numidie, et décidé les Celtibériens à servir sous les aigles. Vainqueurs ensemble, ils se séparèrent, malheureusement, pour hâter la soumission de la Péninsule; Publius, marchant seul contre Magon et Asdrubal Giscon, eut à lutter contre leurs deux armées jointes à celles du Numide Massinissa et de l'Espagnol Indibilis; il périt dans l'action, et, quelques jours plus tard, Cnœus fut écrasé par ces 4 armées victorieuses et celle d'Asdrubal contre laquelle il marchait. L'Espagne eût été perdue pour Rome sans l'héroïsme d'un chevalier, Cnœus Marcius, qui, ralliant ses compagnons, remporta quelques succès, et sans l'audace du jeune P. Corn. Scipion, qui, nommé préteur avant l'âge, 211, vengea son père et son oncle par la prise de Carthagène, 210, par les victoires de Betula; 209, d'Ilipa, 208, etc., etc.; en 4 ans, 210-206, à force d'activité, de modération envers les Espagnols, de fermeté et de clémence envers ses troupes révoltées, grâce aussi à ses habiles alliances, il reconquit l'Espagne. Annibal avait profité de la division des forces romaines pour tâcher de faire lever le siége de Capoue; il battit, 212, Appius Claudius et Fulvius devant cette ville, surprit Tarente, dispersa en Lucanie l'armée d'esclaves de Sempr. Gracchus, qui périt dans une embuscade, tua 15,000 hommes au centurion Pénula, 16,000 près d'Herdonée au préteur Cn. Fulvius, enfin tenta sur Rome, 211, un coup de main, que le sénat et le peuple méprisèrent, vendant le champ sur lequel il campait, et dégarnissant la ville de troupes. Enfin Capoue, reprise par les proconsuls Q. Fulvius Flaccus et Appius Claudius Pulcher, 211, fut traitée avec la dernière rigueur, et Annibal dut se réfugier dans le Brutium. Réduit à une guerre purement défensive, il la fit avec une vigueur et des retours admirables. Il vainquit à Herdonée, 210, le proconsul Cn. Fulvius Centumalus, se laissa enlever Salapie et Maronée par Marcellus, le battit, fut battu par lui près de Capoue, 209, ne put empêcher Fabius de reprendre Tarente, 209, attira Marcellus, dans une embuscade et le tua, 208, obligea les Romains à lever le siége de Locres, et, renforcé par une foule de transfuges italiens, attendit avec confiance son frère Asdrubal, qui, échappé à Scipion, 208, lui amenait des Pyrénées et des Alpes 52,000 Espagnols et Gaulois, 207. Mais, vaincu lui-même en Lucanie par le préteur Hostilius, 207, il apprit bientôt qu'Asdrubal avait péri sur les bords du Métaure, battu par Livius Salinator et C. Claudius Néron. Il se retira de nouveau dans le Brutium, et s'y maintint 4 années encore, malgré tous les généraux romains. A ce moment, la Sicile et l'Espagne étaient reconquises; les Numides, alliés. Scipion proposa de porter la guerre en Afrique, pour y attirer Annibal. Consul, 205, malgré l'opposition de Fabius, il prépara son expédition en Sicile, pendant que Lélius y préludait par des incursions sur les côtes de Carthage; il subit, à cause des iniquités de Pléminius dans Locres et de ses loisirs en Sicile, l'enquête de 10 commissaires romains, qui donnèrent tort à Caton, son rigide questeur, passa en Afrique, 204, y trouva Syphax allié aux Carthaginois, Massinissa détrôné, ravagea le pays, tua Hannon et 2,000 Carthaginois, incendia devant Utique, 203, les deux camps d'Asdrubal et de Syphax, les battit tous deux aux *Grandes-Plaines*, fit poursuivre et prendre le second par Massinissa, et, assuré d'une excellente cavalerie par le rétablissement de celui-ci en Numidie, maître d'Utique et de Tunis, menaça de si près Carthage, qu'elle rappela Annibal et Magon du S. et du N. de l'Italie. Annibal avait défait près de Crotone le consul Sempronius, 204, et comptait sur l'arrivée de Magon, débarqué en Ligurie, 205. Mais Magon avait été battu chez les Insubriens, 203, et, regagnant Carthage, mourut de ses blessures en mer. Annibal égorgea tous les mercenaires italiens qui refusèrent de le suivre, aborda sur la terre d'Afrique, proposa, mais en vain, la paix à Scipion, pour ne pas combattre avec des recrues contre des troupes aguerries, et perdit, 202, la bataille de Zama. Rentré dans Carthage après 36 ans d'absence, il força le sénat à accepter les conditions de Scipion. Par le traité de 201, Carthage s'engageait à ne conserver que son gouvernement et son territoire propre, à livrer ses éléphants et tous ses vaisseaux (Scipion en brûla 500), moins 10 trirèmes, à payer en 50 ans 10,000 talents (55,609,000 fr.), à ne point faire de guerre sans la permission de Rome, à rendre à Massinissa tout ce que ses ancêtres ou lui avaient possédé. — La 2e guerre Punique est de beaucoup la plus célèbre des trois, et l'une des plus fameuses guerres du monde, tant à cause de sa durée, qui fut de 18 ans, et de ses importantes péripéties, que du spectacle qu'offrirent la constance, l'énergie du sépat romain d'une part, et de l'autre, le génie d'Annibal. Son résultat fut, en résumé, pour Rome, l'empire des mers arraché au seul peuple qui le lui disputait, et la suprématie absolue sur la côte d'Afrique.

3e GUERRE PUNIQUE, 604-607 de Rome, 149-146 av. J.-C. Elle eut pour causes les empiétements de Massinissa sur le territoire de Carthage, les plaintes de celle-ci au sénat romain, l'enquête de Caton qui, irrité, 174, de la retrouver peuplée, riche et prospère, termina désormais tous ses discours par le *delenda Carthago* (il faut détruire Carthage). L'occasion fut fournie par la résistance de Carthage (bataille d'*Oroscope*) à une nouvelle entreprise des Numides; elle fut accusée d'avoir violé le traité de 201, proposa en vain de donner satisfaction au peuple romain, et fut attaquée, 149, par les consuls L. Marcius Censorinus et M. Manilius Népos, qui garantirent la conservation de tous les biens, si les habitants livraient leurs armes et machines de guerre; ils les livrèrent; ordre leur fut alors donné de s'établir à 80 stades (15 kilomèt.) dans les terres, Carthage devant être rasée. Le désespoir les réveilla; Asdrubal forma à Néphéris un camp de 70,000 hommes; on fit des armes et des vaisseaux avec les ferrements et les poutres des maisons; avec les cheveux des femmes, des cordages. Les consuls échouèrent dans 3 attaques; leurs machines et leurs flottes furent incendiées en partie; une colonne d'attaque aurait été détruite, le camp de Manilius forcé, l'armée anéantie, sans Scipion Emilien, qui se trouva toujours, à propos, aux endroits périlleux, gagna 2,200 cavaliers carthaginois, sut reconquérir la confiance de Masinissa, et, après sa mort, ramena devant la ville l'un de ses fils, Gulussa, avec toutes ses forces. Aussi le consul de l'an 148, L. Calpurnius Pison Cæsoninus, n'ayant su ni maintenir la discipline dans ses troupes, ni faire avancer le siége, Scipion, au lieu de l'édilité qu'il demandait, 147, obtint le consulat; il rétablit la discipline, coupa toute communication entre la ville et le continent, ferma par une digue l'entrée du port, repoussa une nouvelle flotte carthaginoise, sortie tout à coup d'un second port secrètement creusé dans le roc par les assiégés, força pendant l'hiver le camp de Néphéris, et, continué, en 146, dans le commandement en qualité de proconsul, s'empara du port Cothôn, dont la possession lui livrait la ville. Il lui fallut cependant 6 jours entiers pour atteindre la citadelle (*Byrsa*) à travers les rues étroites et vaillamment défendues. Il obligea enfin à capituler 50,000 hommes, commandés par Asdrubal. Carthage fut détruite de fond en comble. — La 3e guerre Punique, qui ne dura que 3 ans, fut la plus glorieuse pour les Carthaginois; ils combattirent en héros contre leurs injustes agresseurs, et montrèrent un admirable patriotisme, digne d'un meilleur succès.

A. C.

PUNO, v. du Pérou, à 350 kil. S.-E. de Cuzco, sur le lac Chucuyto; 8,000 hab.; ch.-l. d'un département de son nom, entre ceux de Cuzco au N., d'Arequipa à l'O., de Moquegua au S., et la Bolivie à l'E.; 286,148 hab. C. P.

PUNTA-ARENAS, v. de l'Etat de Costa-Ricca, avec port franc sur l'Océan Pacifique; 1,500 hab. environ. Exportation de café, cuirs, sucre. Fondée en 1840, reliée à San-José par une route carrossable, et seul port de l'Etat ouvert à l'importation.

PUNTIDO, couvent entre Milan et Bergame, où fut signée la 1re *Ligue Lombarde* (*V. ce mot*).

PUPIEN. *V.* MAXIME.

PURA, v. de l'anc. Gédrosie; auj. *Paregh.*

PURACE ou PUSAMBIO, v. de la Nouvelle-Grenade (Cauca), au pied d'un volcan de même nom, et sur le Pusambio, à 17 kil. S.-E. de Popayan.

PURBACHIUS, astronome. *V.* PEURBACH.

PURBECK, presqu'île d'Angleterre (Dorset), au S. du havre de Poole ; 20 kil. sur 16. Carrières de marbres, de pierres de taille, et de pierres à chaux.

PURCELL (Henri), compositeur de musique, né à Londres en 1658, m. en 1695, organiste de l'abbaye de Westminster et de la chapelle royale, fut le premier qui introduisit en Angleterre les instruments dans la musique d'église. Il s'est exercé dans tous les genres. Ses œuvres sacrées ont été recueillies et publiées par Novello, Londres, 1826-1836. B.

PURCHAS (Samuel), chapelain de l'archevêque de Cantorbéry, né en 1577 dans le comté d'Essex, m. en 1628, est connu par un recueil précieux de Voyages, qu'il publia en 5 vol. in-fol. Le 1er a pour titre : *Purchas, his pilgrimages, or Relations of the world*, etc., 1613 et 1626 ; les 4 autres sont intitulés : *Hakluytus posthumus*, 1625, où il a fait entrer les manuscrits laissés par Hackluyt.

PURE (Michel, abbé DE), né à Lyon en 1634, m. en 1680, n'a pas d'autre célébrité que celle que Boileau lui a infligée dans ses satires, pour se venger d'un pamphlet qu'il avait fait contre lui. De Pure a fait, entre autres ouvrages, des traductions de *Quintilien*, 1663, 2 vol. in-4° ; de l'*Histoire des Indes*, par Maffei, 1665, in-4° ; de la *Vie de Léon X*, par Paul Jove, 1675, in-12 ; une *Vie du maréchal de Gassion*, 1673, 3 vol. in-12, etc. F. B.

PURGATION, nom donné, pendant le moyen âge, aux preuves judiciaires. On distinguait la *Purgation vulgaire*, qui se faisait par l'eau froide, l'eau bouillante, le feu, le fer rouge, le combat en champ clos, la croix, et l'Eucharistie ; et la *Purgation canonique*, qui se faisait par le serment. B.

PURGATOIRE, lieu de douleur, où, d'après l'enseignement catholique, les justes morts en état de grâce, mais sans avoir cependant satisfait pleinement en ce monde à la justice divine pour leurs péchés, souffrent la peine qui est due à ces péchés, jusqu'à ce que entièrement purifiés ils soient admis dans le Paradis. Les protestants nient l'existence du Purgatoire. Les Musulmans ont un lieu intermédiaire entre le Paradis et l'Enfer, et le nomment *Araf*.

PURGATORO, île située dans le golfe de Naples, et où l'on fait quarantaine ; 14,000 hab. Fertile et bien cultivée.

PURIFICATION DE LA VIERGE. *V.* CHANDELEUR.

PURIFICATION, acte religieux des païens, consistant à se laver les mains, quelquefois aussi la tête, les pieds, et même tout le corps jusqu'aux vêtements, avec de l'eau commune ou de l'eau lustrale, avant d'entrer dans un temple ou d'offrir un sacrifice. Il fallait aussi des purifications, mais par la main des prêtres, quand on avait commis un crime (*V.* LUSTRATION).

PURIM (Fête des), c.-à-d. *fête des sorts*, fête des Juifs, instituée en mémoire du péril dont Aman les menaçait et dont Esther les sauva. On la nomma ainsi, parce qu'Aman avait arrêté de les décimer d'après les désignations du sort.

PURITAINS, sectaires d'Ecosse et d'Angleterre, faisant profession du presbytérianisme le plus rigide, et ainsi nommés, parce qu'ils prétendent suivre la parole de Dieu dans toute sa *pureté*, sans l'intervention d'aucune autorité humaine. Cette secte, désignée d'abord, sous le règne d'Edouard VI, par le titre des *non-conformistes*, grandit et se développa surtout parmi les protestants anglais réfugiés en Allemagne à cause des persécutions exercées par la reine Marie-Tudor. Également poursuivis sous Elisabeth, les Puritains se séparèrent tout à fait de l'Eglise anglicane, et plus tard, frappés de nouveau par les mesures rigoureuses de Jacques Ier, ils commencèrent, vers 1620, à émigrer, pour la plupart, dans l'Amérique du Nord, où ils peuplèrent surtout le Massachusetts. Ces colonies de Puritains, dont l'esprit démocratique s'était déjà révélé en Angleterre, exercèrent une grande influence sur les mœurs comme sur les destinées politiques des Etats-Unis. Après avoir été persécutés sous les Stuarts, les Puritains profitèrent, comme les autres nonconformistes, de l'*acte de tolérance* publié par Guillaume III en 1689, et, depuis cette époque, ils ont joui des avantages de toutes les mesures ayant pour objet d'accorder une égale protection à toutes les sectes dissidentes. *V.* l'*Histoire des Puritains*, par Neale, et le roman (*les Puritains d'Ecosse*) dans lequel Walter Scott a si bien dépeint la secte de cenom. D—T—R.

PUSCHLAF ou POSCHIAVO, brg de Suisse (Grisons, Ligue de la Maison-de-Dieu), à 60 kil. S.-E. de Coire ; 3,000 hab. Belle église ; commerce avec l'Italie.

PUSCHTIN, brg de Hongrie. *V.* PISCHTIAN.

PUSEYISME, doctrine religieuse répandue depuis 25 ans en Angleterre par le docteur Pusey, chanoine de l'église du Christ et professeur d'hébreu à Oxford. Les Puseyistes dégagent les doctrines de l'Eglise anglicane des éléments que le presbytérianisme et le puritanisme y ont introduits, et ramènent la Réformation à ce qu'elle était au temps d'Henri VIII. Inclinant vers le catholicisme, ils demandent le rétablissement de la messe, de la pénitence, de la confession auriculaire, du jeûne, de l'invocation des saints, etc. Les croix, les étoles, les cierges, reparaissent dans leurs chapelles, ainsi que le bréviaire romain, un peu modifié.

PUSSORT (Henri), conseiller d'Etat, né en 1615, m. en 1697, était oncle de Colbert. Il partagea sa haine contre Fouquet, dont il fut l'un des juges, se conduisit dans ce procès avec la passion la plus révoltante contre l'accusé, et opina pour la mort. Il travailla à la rédaction des *Ordonnances* de 1667 et 1670.

PUSTERTHAL, ancien cercle du Tyrol, entre l'archiduché d'Autriche et le Bas-Innthal au N., le cercle de l'Adige à l'O., le royaume Lombard-Vénitien au S., et le royaume d'Illyrie à l'E. ; 5,682 hect. ; 140 kil. sur 40 ; 100,000 hab. Ch.-l., *Brünecken*. Sol traversé par les Alpes Rhétiques. Il forme aujourd'hui le Nord-Est du Cercle de Brixen.

PUTANGES, ch.-l. de cant. (Orne), arr. et à 20 kil. O. d'Argentan, sur la rive g. de l'Orne ; 519 hab.

PUTBUS (Princes et comtes de), anc. famille de la Poméranie, ligne collatérale des princes de l'île de Rugen. Le fondateur de la maison de Putbus est Borante, qui obtint, en 1249, le château de Podebusk ou Putbus, avec la péninsule de Jasmund. En 1483 se formèrent les lignes de Danemark et de Rugen. La dernière s'étant éteinte en 1704, ses possessions échurent à la première, créée princière en 1727 par l'empereur, et en 1731 par le roi de Suède. En 1815, le comte Guillaume-Malte de Putbus fut créé prince par le roi de Suède. Le hameau de *Putbus*, avec le château et le parc princier, est très-fréquenté à l'époque des bains de mer. E. S.

PUTEAL, lieu frappé de la foudre chez les anciens Romains, et qui, après avoir été purifié par les prêtres, était entouré d'une margelle de puits, afin que personne ne marchât sur ce lieu, devenu sacré, comme dépositaire du feu céleste. Il y avait à Rome deux Puteals célèbres sur le Forum romain, celui d'*Attus Navius*, dans le Comitium, et celui de *Libon*, à l'extrémité E. de la place. C. D—Y.

PUTEANUS (ERYCIUS), érudit. *V.* DUPUY.

PUTEAUX, vge (Seine), arr. et à 12 kil. S.-O. de St-Denis, 11 kil. O. de Paris, sur la rive g. de la Seine, près et au S.-O. de Neuilly ; 7,550 hab. Teintureries. Fabr. d'indienne, impressions sur reps, pour tapisseries et tentures collées imitant le point d'Aubusson. Pépinières. Culture de rosiers. Port pour le débarquement des bois, charbons de terre, vins, etc.

PUTEOLI, v. de l'Italie anc., sur la côte de Campanie et le golfe de Naples, entre cette ville et Cumes, fut d'abord l'arsenal des Cuméens. Sa position sur une hauteur la rendit importante aux yeux des Romains, qui y envoyèrent une colonie pendant la 2e guerre Punique ; ils changèrent le nom de *Dicéarchie*, qu'elle avait porté jusqu'alors, en celui de *Puteoli*, à cause des puits nombreux (*putei*) qu'ils y creusaient pour extraire du soufre et ce sable qui, mêlé avec la chaux, fait corps avec elle et forme la pouzzolane. Puteoli reçut de nouvelles colonies sous Auguste, Néron, et Vespasien, qui lui donna le nom de *Colonia Flavia Augusta* ; elle devint sous l'Empire le principal entrepôt du commerce de l'Italie, surtout avec l'Espagne et l'Egypte. Les eaux minérales de ses environs y attiraient beaucoup de riches Romains, qui y avaient leurs villas, entre autres Lucullus. Prise par Alaric en 410, Genséric en 455, Totila en 545, elle se releva toujours de ses désastres. C'est auj. *Pouzzoles* (*V. ce mot*). C. P.

PUTIGNANO, v. du royaume d'Italie, dans la prov. et à 40 kil. S.-E. de Bari ; 10,711 hab.

PUTIPHAR. *V.* JOSEPH.

PUTNEY, v. d'Angleterre (Surrey), sur la Tamise, à 9 kil. O. de Londres ; 4,000 hab. Patrie de Gibbon.

PUTRIDE (Mer), *Putridum mare*, partie S.-O. du Palus-Méotide ; c'est auj. la lagune fangeuse de *Sivasch*. Des miasmes fétides s'élèvent de cette mer, qui est chaude jusque dans son fond vaseux. On recueille sur ses bords une grande quantité de sel.

PUTSCH (Elie VAN), *Putschius*, philologue, né à Anvers en 1580, m. à Stade en 1605, a publié, sous le titre de *Grammaticæ latinæ auctores antiqui*, Hanau, 1605, 2 vol. in-4°, les écrits de 33 grammairiens anciens. On lui doit

aussi une édition de *Salluste*, avec notes, Leyde, 1603, travail estimé.

PUTTELANGE, en allemand *Puttlingen*, vge (Moselle), arr. et à 13 kil. S.-O. de Sarreguemines; 2,642 hab. Peluches en soie, cuirs.

PUTTER (Jean-Etienne), publiciste, né en 1725 dans la Westphalie, m. en 1807, étudia à Marbourg, Halle et Iéna, fut appelé comme professeur à Gœttingue en 1746, y fit, pendant plus de 50 ans, des cours sur la procédure des tribunaux suprêmes, sur le droit public et l'histoire de l'Empire, et devint doyen de la Faculté de droit en 1797. On a de lui : *Institutiones juris publici Germanici*, 6e édit., Gœttingue, 1802; *Nova epitome processûs Imperii supremorum tribunalium*, 1796, in-8°; *Manuel de l'histoire d'Allemagne*, en allemand, 2e édit., 1772, 2 vol. in-8°; *Développement historique de la Constitution de l'Empire germanique*, 1798, 3 vol. in-8°; *Essai d'une histoire académique des savants de l'Université de Gœttingue*, 1768-88, 2 vol.; *Littérature du droit public allemand*, 1781-83, 3 vol. B.

PUTUMAJO, riv. de l'Amérique du Sud. *V.* Içá.

PUY, en latin *podium*, en celtique *puich* ou *puech*, en italien *poggio*, signifie hauteur, colline, et entre dans la composition de beaucoup de noms géographiques.

PUY (LE), dit aussi *le Puy-en-Velay* et *le Puy Notre-Dame*, *Podium* et *Anicium* en latin du moyen âge, anc. *Civitas Vellavorum*, ch.-l. du département de la Haute-Loire, bâti en amphithéâtre sur le versant méridional du mont Anis, à 512 kil. S.-S.-E. de Paris; par 45° 2' 46" lat. N., et 1° 32' 55" long. E.; 14,560 hab. Evêché suffragant de Bourges. Tribunaux de 1re instance et de commerce, lycée, école normale primaire, bibliothèque, musée de tableaux et d'antiquités, cabinet d'histoire naturelle. Société d'agriculture, commerce, sciences et arts. On remarque : la promenade du Breuil; la cathédrale, bâtie au sommet du mont Anis, et contenant des peintures murales du XVIe siècle; l'église St-Laurent, avec le tombeau de Duguesclin; un prétendu temple de Diane, anc. chapelle des templiers; les ruines romaines de la place du For. Fabr. importante de dentelles de soie, fil, coton ou laine; tanneries. Commerce de bestiaux, bois de construction, marrons dits de Lyon. Le Puy était la capitale de l'ancienne province du Velay. — A 100 mèt. de la ville, est le mont St-Michel, en roches basaltiques découpées comme des colonnes, et couronné d'une belle chapelle romane, où l'on arrive par des marches taillées dans le roc. — Sur le mont Anis, terminé par un rocher noir, dit *Mont-Corneille*, est une statue de la sainte Vierge, haute de 16 mèt., et en fer fondu provenant de canons conquis à Sébastopol en 1855.

PUY (Charles DU). *V.* MONTBRUN.

PUY (Henri DU). *V.* DUPUY.

PUY (Raimond DU), 2e chef des Hospitaliers de St-Jean de Jérusalem, d'une famille noble du Dauphiné, succéda vers 1121 à Gérard de Martigues, établit la division de l'Ordre en chevaliers, servants et chapelains, prit Ascalon en 1153, et mourut en 1160.

PUY, nom donné, pendant le moyen âge, au lieu élevé où siégeaient les juges des concours de poésie, et, par suite, à ces concours eux-mêmes. Tel était le *Puy de la Conception*, établi à Rouen, en 1486, en l'honneur de l'Immaculée Conception de la Ste Vierge. *V.* PALINOD.

PUYCERDA ou PUIGCERDA, *Julia Livia*, *Podium Cetanum*, v. d'Espagne (Catalogne), prov. et à 75 kil. N.-O. de Gironc, à 2 kil. de la frontière de France; 2,300 hab. Tissus de coton et de laine. Autrefois capitale de la Cerdagne et place forte; prise par le maréchal de Noailles en 1678, et encore par les Français en 1707 et 1793; reprise par les Espagnols en 1795; elle souffrit plusieurs siéges pendant l'invasion française en Espagne, 1808-1814, et passa diverses fois d'un parti à l'autre.

PUY-DE-DOME, chaîne de montagnes de France, dans le système des Cévennes, rattachée par le S. au mont Dore, a 45 kil. de long. Le principal sommet, près de Clermont-Ferrand, a 1,465 mèt. de hauteur; c'est là que Pascal fit sa 1re expérience barométrique.

PUY-DE-DÔME, département du centre de la France, ch.-l. *Clermont-Ferrand*; formé de l'Auvergne, du Bourbonnais et du Lyonnais; entre les départements de l'Allier au N.-E., de la Loire à l'E., de la Hte-Loire et du Cantal au S., de la Corrèze et de la Creuse à l'O. Superficie, 793,836 hect. Pop. : 576,409 hab. Arrosé par l'Allier, la Dore et la Dordogne; traversé par les monts du Forez à l'E., et à l'O. par les monts Dore, avec le Puy ou Pic de Sancy, point culminant du centre de la France (1,897 mèt.), et les monts Dômes, avec le Puy-de-Dôme (1,465 mèt.). Il comprend, au N. de Clermont, la fertile Limagne. Au S. le sol, couvert de volcans éteints, dont les cratères sont encore béants, offre la houille, la pouzzolane, le plomb argentifère, le granit, etc., des eaux minérales (Royat, Mont Dore, etc.), et des sources pétrifiantes. Récolte de vins, grains, pommes de terre, chanvre, et fruits. Elève de bœufs, porcs, chevaux. Fabr. de coutellerie, papiers, toile, dentelles et blondes. Fruits secs et confits. Pâtes d'abricots, fromages. Evêché à Clermont. Cour impériale à Riom. A. G.

PUY-GUILLAUME, vge (Puy-de-Dôme), arr. et à 13 kil. N. de Thiers; 1,810 hab. Exploit. de bois de sapin; scieries hydrauliques de planches.

PUY-LA-ROQUE, brg (Tarn-et-Garonne), arr. et à 36 kil. N.-E. de Montauban; 1,202 hab. Tanneries.

PUYLAURENS, *Podium Laurentii*, ch.-l. de cant. (Tarn), arr. et à 25 kil. S.-E. de Lavaur, près de la source du Girou, et sur une colline qui domine la belle plaine de Revel; 1,969 hab. Cette petite ville fut fortifiée par les protestants, démantelée en 1629, et érigée en duché par Louis XIII.

PUYLAURENS (Guillaume de), chapelain de Raymond le Jeune, comte de Toulouse, écrivit, vers 1245, une *Histoire des Albigeois*, fort estimée.

PUYLAURENS (Antoine DE LAGE, duc de), d'une famille noble du Languedoc, fut le favori de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, le suivit dans ses deux retraites à Bruxelles et en Lorraine, et, gagné par Richelieu, travailla à réconcilier les deux frères. En récompense, il reçut la seigneurie d'Aiguillon, érigée en duché-pairie sous le nom de Puylaurens, et la main de Marguerite-Philippine de Coislin, cousine du cardinal, en 1634. L'année suivante, il fut enfermé à Vincennes, comme ayant rallumé les dissensions, et y mourut. B.

PUY-L'ÉVÊQUE, ch.-l. de cant. (Lot), arr. et à 34 kil. N.-O. de Cahors, sur la rive dr. du Lot; 1,188 hab. Autrefois fortifié.

PUYMIROL, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), arr. et à 22 kil. E. d'Agen; 862 hab. Ruines d'un château des comtes de Toulouse.

PUY-NORMAND (LE), petit pays de l'anc. France (Bordelais), compris auj. dans l'arrond. de Libourne.

PUYSÉGUR (Jacques DE CHASTENET, vicomte de), né vers 1600, d'une anc. famille de l'Armagnac, qui fut très-en faveur à la cour des rois de Navarre, m. en 1682, fit ses premières armes en 1617, dut un avancement rapide à son parent, le duc d'Epernon, devint lieutenant-général, et prit part, pendant 41 ans de service, à 30 combats et à 120 siéges, sans être jamais blessé. Il a laissé des *Mémoires* qui s'étendent de 1617 à 1658, publiés en 1747, et compris dans la collection de *Mémoires relatifs à l'histoire de France*, par Petitot. B.

PUYSÉGUR (Jacques-François DE CHASTENET, marquis de), fils du précédent, né à Paris en 1655, m. en 1743, entra au service en 1677, acquit la réputation d'un officier très-expérimenté, parvint au grade de maréchal-général-des-logis en 1690, fut chargé par Louis XIV de diverses missions diplomatiques, fit partie du conseil de la guerre pendant la minorité de Louis XV, et reçut le bâton de maréchal de France en 1734. On a de lui un *Art de la guerre*, rédigé pour l'instruction du duc de Bourgogne, 1748, in-fol. B.

PUYSÉGUR (Pierre-Louis DE CHASTENET, comte de), 2e fils du précédent, né en 1727, m. en 1807, lieutenant-général, fut appelé au ministère de la guerre en 1788, emporta les regrets de l'Assemblée constituante quand il donna sa démission l'année suivante, défendit Louis XVI dans la journée du 10 août 1792, et n'émigra qu'après la mort du roi. B.

PUYSÉGUR (Antoine-Hyacinthe-Anne DE CHASTENET, comte de), longtemps connu sous le nom de *comte de Chastenet*, né en 1752, m. en 1809, petit-fils du maréchal de Puységur (par son fils aîné), entra de bonne heure dans la marine, visita en 1772 les cavernes des Guanches à Ténériffe, en rapporta des momies bien conservées que l'on voit encore à Madrid et à Paris, dressa par ordre du gouvernement les cartes de tous les débouquements de St-Domingue, émigra en 1791, combattit dans l'armée de Condé, servit ensuite l'Angleterre et le Portugal, devint contre-amiral de la flotte portugaise, reçut à son bord le roi de Naples Ferdinand IV et sa famille, qu'il conduisit en Sicile, 1793, et ne rentra en France qu'en 1803.

PUYSÉGUR (Armand-Marie-Jacques DE CHASTENET, marquis de), fils du comte Pierre-Louis, né en 1752, m. en 1825, entra à 16 ans dans l'artillerie, obtint à 27 le grade de colonel, remplit au siége de Gibraltar en 1782 les fonctions de major de tranchée, adopta dans une juste

mesure les idées de la Révolution, passa alors du régiment d'artillerie de Strasbourg au commandement de l'Ecole de La Fère avec le grade de maréchal-de-camp, donna sa démission en 1792, subit à Soissons une détention de deux années pour avoir correspondu avec ses frères émigrés, se retira dans sa terre de Buzancy, et fut maire de Soissons de 1800 à 1805. Zélé et infatigable défenseur du système de Mesmer, il prit part, de 1814 à 1825, à la rédaction des *Annales du Magnétisme*, de la *Bibliothèque magnétique* et des *Archives du magnétisme*, et donna lui-même : *Mémoires pour servir à l'histoire et à l'établissement du magnétisme animal*, Paris, 1788, in-8°; *du Magnétisme animal considéré dans ses rapports avec diverses branches de la physique*, 1807, in-8°; *Recherches, expériences et observations physiques sur l'homme dans l'état de somnambulisme provoqué par l'acte magnétique*, 1811, in-8°, etc. B.

PUZOL, v. d'Espagne (Valence), à 7 kil. S.-O. de Murviédro; 3,000 hab. Palais des archevêques de Valence.

PYANEPSIES (du grec *puanon*, fève, et *epsein*, faire cuire), fêtes des anc. Athéniens en l'honneur d'Apollon. Elles furent instituées, dit-on, par Thésée : après sa victoire sur le Minotaure, il offrit à Apollon tout ce qui restait de fèves, le fit cuire, et le mangea avec ses compagnons. Le 5e mois de l'année athénienne, pendant lequel on célébrait ces fêtes, s'appelait *Pyanepsion*.

PYDNA, v. de la Macédoine (Piérie), sur le golfe Thermaïque, appartenait déjà aux rois de Macédoine au commencement de la guerre du Péloponèse, mais paraît s'être révoltée fréquemment contre eux; car elle fut prise, vers la fin de la même guerre, par Archélaüs, et, dans le siècle suivant, par Philippe, qui la fortifia. Olympias y soutint un siége contre Cassandre en 316, fut forcée de se rendre, et mise à mort. Sous ses murs, Paul-Emile gagna sur Persée la bataille qui décida du sort de la Macédoine, 168; Métellus Macédonicus y battit aussi Andriscus, 147. Pydna fut aussi appelée *Citrum* ou *Citinon;* auj. *Kitro*. C. P.

PYGMALION, sculpteur fameux de l'île de Cypre, s'éprit, selon la Fable, d'une statue de Galatée qu'il avait modelée, obtint de Vénus que cette statue s'animât, l'épousa, et en eut un fils nommé Paphus.

PYGMALION, roi de Tyr, 874-827 av. J.-C., frère de Didon, tua son beau-frère Sichée pour s'emparer de ses trésors, mais fut déçu par la fuite de Didon. Il fut empoisonné par sa femme Astarbé.

PYGME, sorte de pied des anc. Grecs, valant 0m,312.

PYGMÉES, peuple fabuleux, dont les individus avaient la taille d'âne pygme, d'où leur nom, et que les anciens plaçaient dans diverses contrées, en Afrique vers les sources du Nil, dans l'Inde, en Carie, et aux environs de Thulé. C'est sur ceux d'Afrique qu'ils ont débité le plus de fables : les Pygmées étaient en guerre continuelle avec les Grues, et abattaient les blés avec une cognée, comme s'il se fût agi d'une forêt. Hercule étant arrivé dans leur pays, après avoir vaincu Antée, et s'étant endormi, ils entreprirent contre lui un siége en règle, avec une armée entière; le héros se réveilla, les mit dans sa peau de lion, et les porta à Eurysthée. On trouve, sur plusieurs vases grecs, des combats des Pygmées et des Grues. C. P.

PYLADE, célèbre acteur-pantomime, contemporain d'Auguste, était originaire de Cilicie; il introduisit, avec Bathylle, la pantomime à Rome. Son talent était profondément pathétique, et passionnait le peuple. Il en résulta des troubles sérieux; à cette occasion, Auguste le chassa de Rome et de l'Italie; mais les murmures du peuple forcèrent l'empereur de le rappeler.

PYLADE, ami d'Oreste (*V. ce mot*).

PYLAGORE, surnom de Cérès, tiré du sacrifice que les Amphictyons lui offraient à la porte de la ville avant de s'assembler.

PYLAGORES, nom des députés que les villes grecques envoyaient aux Thermopyles, à l'assemblée des Amphictyons.

PYLÉE, v. de Thessalie, au S., près des Thermopyles, où s'assemblaient les Amphictyons.

PYLES ou PORTES, *Pylæ*, nom donné par les anciens à différents défilés. *V.* ALBANICÆ PYLÆ, AMANICÆ PYLÆ, CASPIENNES (Portes), CAUCASE, CILICIE.

PYLÉMÈNE, nom de plusieurs rois de Paphlagonie. *V. ce mot.*

PYLOS, nom de trois villes dans l'O. du Péloponèse : 1° *Pylos d'Elide*, sur le Ladon, non loin du confluent de cette rivière avec le Pénée, et sur la route d'Elis à Olympie; 2° *Pylos de Triphylie*, dite aussi *Arcadique* et *Lépréatique*, parce qu'elle était voisine de l'Arcadie et de la ville de Lépréon; 3° *Pylos de Messénie*, sur la mer voisine de l'île Sphactérie. Chacune de ces trois villes prétendait être la capitale de Nestor : Strabon prouve que Pylos de Triphylie avait seule droit à ce titre. Du reste, les deux premières avaient disparu à l'époque de ce géographe. La Pylos de Messénie, dont les Athéniens s'étaient emparés pendant la guerre du Péloponèse, comme d'un point stratégique important contre les Lacédémoniens et d'un port qui facilitait leur expédition de Sicile, est auj. *Zouchio* ou *Vieux-Navarin*. C. P.

PYM (John), homme d'État anglais, né en 1584 dans le comté de Somerset, m. en 1643, fut membre de l'opposition dans la Chambre des Communes dès le règne de Jacques Ier, concourut, sous Charles Ier, en 1626, à la rédaction de l'acte d'accusation contre Buckingham, voulut passer en Amérique avec Cromwell et fut retenu avec lui par un ordre du conseil, fit partie du Court-Parlement et du Long-Parlement, mais perdit un peu de sa popularité en montrant quelque intérêt pour le roi.

PYNACKER (Adam), paysagiste hollandais, né en 1621 à Pynacker, entre Delft et Schiedam, m. en 1673, passa trois ans en Italie, et sut reproduire la nature de cette belle contrée. Personne n'a mieux rendu les différentes sortes d'arbres, leurs nuances si variées, leur feuillage, leur manière de porter leurs rameaux. Ils se détachent sur des fonds vaporeux et sur des rochers pâlis par la distance. Dans tout le paysage, on remarque l'espèce de scintillement que produit l'abondance de la lumière, effet qu'un homme d'une habileté supérieure pouvait seul retracer. Pynacker exécutait les personnages de ses tableaux avec une adresse peu commune. Le Louvre possède trois tableaux de sa main; la Pinacothèque de Munich en renferme deux, le musée d'Amsterdam un seul, et le musée de La Haye un autre. A. M.

PYRAME, Babylonien, amant de Thisbé, lui donna rendez-vous dans une plaine près de Babylone, sous un mûrier. Thisbé, arrivée la première, s'enfuit à l'aspect d'une lionne; son voile qu'elle perdit, déchiré et ensanglanté par la lionne, parut à Pyrame un indice de sa mort. Désespéré, il se perça de son épée. Thisbé, de retour, se tua près de lui. Les fruits du mûrier, qui avaient été blancs jusque-là, devinrent noirs.

PYRAMUS, auj. *Djihoun*, riv. de Cilicie, naissait en Lycaonie, à l'E. de Comana, arrosait une ville de Pyramus, puis Mopsueste, et se jetait dans le golfe d'Issus, au-dessous de Mallos.

PYRAMIDES, monuments gigantesques de l'Egypte, en forme carrée à la base, et s'élevant par assises de plus en plus étroites, jusqu'à se terminer au sommet par une petite plate-forme, qui semble une pointe. Elles servaient de tombeaux, dans lesquels on entrait par de petites ouvertures placées à une certaine hauteur. Les plus célèbres sont les trois grandes que l'on voit encore près de l'anc. Memphis, à 16 kil. S.-O. du Caire, et qu'on nomme Pyramides de Gizèh. La plus colossale est attribuée par Hérodote au roi Chéops, qu'il place après Sésostris, tandis qu'il paraît lui être antérieur de plusieurs siècles; on a retrouvé, dans l'intérieur, le nom d'un roi, *Choufou*. Cette pyramide est large de 232m75 à la base, et haute de 142 mèt.; ses 4 faces regardent exactement les 4 points cardinaux. Elle coûta 20 ans de travail, et l'on calcule que le tiers des habitants de l'Egypte furent employés à extraire, transporter, tailler et poser les pierres qui la composent, et dont la masse est évaluée à près de 26 millions de mètres cubes. On pénètre, par un couloir dont l'entrée est au côté N., jusqu'au centre de la pyramide, où est une *Chambre du roi*, longue de 44 mètres environ, large de 5 mèt., surmontée de 5 chambres plus petites, et au-dessous de laquelle sont encore 2 autres chambres, dont l'une est dite *Chambre de la reine*. — La 2e pyramide, attribuée par Hérodote au roi Chéphren, a 215 mèt. à la base, et 133 mèt. de hauteur; elle renferme aussi quelques chambres. — La 3e, construite par Mycérinus (le *Menchérès* de Manéthon), a 107 mèt. de base et 54 mèt. de hauteur. On y a retrouvé le cercueil en bois de Mycérinus, avec le nom de ce prince. Ces grandes pyramides sont si colossales, qu'on les voit de 40 kil. avant d'y arriver, et qu'à la distance de 4 kil. on croit être à leur pied, tant elles dominent sur la terre! On a prétendu que les Pyramides, outre leur destination de tombeaux, avaient encore pour but, par la manière dont elles sont placées, de s'opposer à l'irruption des sables du désert. *V.* Jomard, *Remarques et recherches sur les Pyramides;* Lepère, *Mémoires sur les Pyramides et sur leur système religieux*, 1800; Sacy, *Observations sur l'origine du nom donné aux Pyramides d'Egypte*, 1801; Fialin de Persigny, *De la destination et de l'utilité permanente des Pyramides d'Egypte et de Nubie contre les irruptions sablonneuses du désert*, Paris, 1845, in-8°. — On donne le

nom de *Bataille des Pyramides* à celle que le général Bonaparte gagna sur les Mameloucks, le 21 juillet 1798, au village d'Embabèh (*V. ce mot*). B.

PYRARD (François), voyageur, né à Laval vers 1575, s'embarqua à St-Malo en 1601 sur un navire qui allait chercher un chemin aux Indes orientales, fit naufrage sur les Maldives, vécut 5 ans à la cour du roi de Malé, servit deux autres années dans les troupes portugaises, et revint en France en 1610. Il publia la relation de ses voyages, sous le titre de : *Discours du voyage des Français aux Indes orientales*, Paris, 1611, in-8°, réédité par Jérôme Bignon et Bergeron, avec de nouveaux renseignements de l'auteur, sous le titre de : *Voyage des Français aux Indes orientales, Maldives, Moluques et au Brésil, depuis* 1601 *jusqu'à* 1611, 1615, 2 vol. in-8°, relation exacte et très-intéressante.

PYRÉE (du grec *pur*, feu), nom donné par les Perses au lieu où ils renfermaient le feu sacré. Il y avait 7 pyrées à Bactres, en l'honneur des 7 planètes.

PYRÉNÉES, chaîne de montagnes au N. de l'Espagne, entre le cap Creus sur la Méditerranée et le cap Finistère sur l'Océan; longueur, 840 kil.; épaisseur moyenne, 120 kil. Elle se divise en *Pyrénées françaises*, ou *continentales*, ou *isthmiques*, à l'E., entre le cap Creus et le col de Goritty, et *Pyrénées espagnoles* ou *océaniques*, à l'O., du col de Goritty au cap Finistère.

PYRÉNÉES FRANÇAISES. Cette partie de la chaîne, qui forme généralement la frontière entre la France et l'Espagne, a une longueur de 360 kil.; sa plus grande largeur, vers le centre, est de 110 kil.; elle n'est plus que de 50 à 55 aux extrémités. Sa direction générale est du S.-E. au N.-O.; mais elle ne s'étend pas sur une seule et même ligne droite, et l'on distingue deux chaînes parallèles : l'une, du col de Goritty au pic de la Maladetta; l'autre, du cap Creus au Mont-Vallier, toutes deux reliées vers le milieu de la chaîne par un coude presque rectangulaire, qui enferme le val d'Arran et les sources de la Garonne. Les pentes septentrionales descendent en croupes de montagnes parallèles, superposées comme des terrasses; les pentes méridionales, beaucoup plus raides, et renfermant les pics les plus hauts de la chaîne, se terminent par d'effrayants précipices et des escarpements énormes. Les Pyrénées françaises se subdivisent en trois sections : Pyrénées orientales, centrales, et occidentales. Les *Pyrénées orientales* s'étendent du cap Creus au pic de Corlitte, point de départ du chaînon des Corbières, entre les sources de l'Aude et de l'Ariége en France, de la Sègre en Espagne; c'est la partie la plus basse de la chaîne. Elles s'appellent *Albères*, du cap Creus à Bellegarde (6 à 800 mèt.), et présentent les cols ou passages de la Massane (795 mèt.), de Pertus (435 mèt.), et de la Jonquera. De Bellegarde au pic de Costabona, source du Tech, ce sont les montagnes *des Salines* et *de la Manère*, avec les cols de la Creu et des Aires, et le contre-fort septentrional du Canigou. Entre le pic de Costabona (2,421 mèt.) et le Puy-Mal sont les monts de *Carença*, avec le col de Mantes. Du Puy-Mal (2,909 mèt.) au pic de Corlitte (2,921 mèt.), la chaîne se dirige presque directement du S. au N., projetant au N. les contre-forts des Corbières orientales et occidentales, au S. celui des monts de la Sègre, et donnant naissance au S. à la Sègre et au Llobrégat, au N. à la Tet et à l'Aude. Dans le milieu, elle s'affaisse jusqu'à 1,300 mèt., au col de la Perche, où passe la grande route d'Urgel à Perpignan par Puycerda et Mont-Louis, et forme la vallée de la Sègre ou de Carol, dont la partie supérieure appartient à la France (*V.* CERDAGNE). — Les *Pyrénées centrales* vont du pic de Corlitte au massif du Mont-Perdu, point de départ du chaînon septentrional des monts de Bigorre. C'est la partie où se trouvent les plus hauts sommets : le pic Pedrous (2,899 mèt.), les monts de la Mène (2,940 mèt.), et de Framiguel, entre la vallée d'Andorre et celle de l'Ariége, avec les cols de Puymoren (1,920 mèt.), de Saldeon ou Méringue, de Siguier; le Mont-Calm (3,250 mèt.); le Mont-Vallier (2,819 mèt.), entre les vallées de Vic-Dessos et de Salat en France, les deux Noguera en Espagne. Au Mont-Vallier, la chaîne décrit les trois quarts d'une circonférence de 30 kil. de diamètre, enferme dans une espèce d'entonnoir le val d'Arran et la source de la Garonne, et continue par les pics de la Maladetta (3,482 mèt.), de Néthou (3,404 mèt.), de Baroude (2,983 mèt.), de Troumouse (3,199 mèt.), sur la crête; de Posets (3,487 mèt.), du Mont-Perdu (3,404 mèt.), et du Cylindre de Marboré (3,368 mèt.), sur le versant méridional; dans les chaînons du N., le pic du Midi de Genos (2,912 mèt.), de Cambielle (3,234 mèt.), le pic du Midi de Bigorre (2,909 mèt.). On y remarque les ports ou passages de Plan (2,243 mèt.), et de la Pez (3,300 mèt.), entre les vallées de Gistaïn (Espagne) et d'Aure (France), ceux de Vénasque (2,413 mèt.), et d'Oo (3,000 mèt.), entre Vénasque et Bagnères de Luchon. — Les *Pyrénées occidentales* vont du Mont-Perdu au col de Goritty par la Vignemale (3,353 mèt.) et le port de Gavarnie (2,333 mèt.), avec la vallée de Cauterets au N., et la Sierra de Guara au S., entre l'Ara et le Gallégo; les pics de Badescure (3,147 mèt.) et d'Arrieugrand (2,984 mèt.), au fond du val d'Azun; le pic du Midi d'Ossau (2,976 mèt.), avec le col de Canfranc (2,046 mèt.), projetant au N. la vallée d'Ossau, au S. les monts d'Orolat, entre le Gallégo et l'Aragon; puis le pic d'Anie (2,584 mèt.), entre les vallées d'Aspe et de Roncal; les monts d'Arlas (1,910 mèt.), de Horg (2,009 mèt.), les Echelles de Mendibelsa (1,138 mèt.), avec le col d'Ibagnetta et le val Carlos; le pic d'Ahady (1,460 mèt.), le port de Roncevaux (1,759 mèt.), le port d'Arraiz (1,325 mèt.), au fond de la vallée de Baigorry. Là se détachent au N. les monts de la Basse-Navarre, dont une branche court entre la Nive et la Nivelle, l'autre entre la Nivelle et la Bidassoa, et s'appelle à son extrémité la montagne de Rhune (880 mèt.). La vallée de Bastan, entre ce chaînon et la Bidassoa, forme, par le col de Bélate, un des principaux passages de France en Espagne. Enfin du col même de Goritty part un dernier rameau, qui enferme au S. la Bidassoa, et se termine à la pointe du Figuier. Son extrémité septentrionale est la montagne de Maya ou des Quatre-Couronnes (974 mèt.).

PYRÉNÉES ESPAGNOLES. Cette partie de la chaîne a une longueur de 480 kil.; sa direction générale est de l'E. à l'O., parallèlement à la côte du golfe de Biscaye, dont elle est très-peu éloignée. Il résulte de là que, tout au contraire de la partie continentale, les contre forts septentrionaux y sont courts et abrupts, tandis que ceux du midi se prolongent en terrasses. Les Pyrénées espagnoles se partagent en trois sections, Pyrénées Cantabriques, Asturiennes, et de Galice. Les *Pyrénées Cantabriques* ou Monts Cantabres, du col de Goritty ou plateau de Raynosa, vers les frontières de la Vieille-Castille et de Léon, sur une longueur de 200 kil., portent les noms de : Sierra d'Aralar (2,144 mèt.), entre la Navarre et le Guipuzcoa; Sierra-Salinas (1,754 mèt.), avec le col du même nom, où passe la grande route occidentale de France en Espagne par Bayonne et Vittoria; Sierra de Salvada (1,949 mèt.), où l'on remarque la Peña de Orduña; Sierra de Raynosa, où les Pyrénées se rattachent par la Sierra d'Oca aux monts Ibériques. De la Sierra d'Aralar se détache au S. la Sierra d'Andia, entre l'Alava et la Navarre. Des Pyrénées cantabriques descendent, au S., l'Ebre et ses affluents, au N., quelques petits fleuves côtiers, l'Orio, le Deva, le Neavion, la Pas. Les *Pyrénées Asturiennes*, de la Sierra de Raynosa au mont Oribio, sont la partie la plus élevée; elles s'appellent successivement : Sierra de Sejos (1,754 mèt.); Sierra Alba (2,144 mèt.); Sierra de Covadonga; Peñas de Europa (2,234 mèt.); Peña de Peñaranda (3,362 mèt.); Sierra de Somiedo; Sierra de Peñamarella (2,885 mèt.); Pic de Pietra Fida; du Ceredo; et vers le S., mont Oribio (2,285 mèt.), sur la limite de Léon et de la Galice. Cette chaîne est presque impraticable : elle lance, au N., des contre-forts très-confus, qui séparent les petits fleuves côtiers Sella, Xalon, Navia; au S., le principal est la Sierra d'Elstredo, dont un sommet atteint 2,924 mèt., et qui, sous divers noms, sépare les affluents du Duero de ceux du Mimbo. — Les *Pyrénées de Galice*, du mont Oribio au cap Finistère, perdent la direction presque rectiligne qu'a jusqu'alors suivie la chaîne, pour se contourner dans tous les sens. Elles remontent des sources de la Nacra à celles du Miño, c.-à-d. du S. au N., sous les noms de Sierra de Cabrera; Sierra de Mondonedo (879 mèt.), et monts Quadramos, de l'E. à l'O.; Sierra de Loba, du N. au S. jusqu'aux sources du Tambre; Sierra de Teegra et de Toriñana, du S.-E. au N.-O., jusqu'au cap Finistère. Des monts Quadramos se détachent, vers le S., la Sierra de Mellil, entre le Tambre et l'Ulla; les monts Faro et Testeyro, entre l'Ulla et le Miño. Cette partie s'abaisse considérablement vers la mer, et forme de nombreuses vallées rendues fertiles par les cours d'eau qui descendent des montagnes : le principal est le Miño. Les passages entre les deux versants sont en petit nombre, et souvent peu praticables. — La température des Pyrénées n'est pas uniforme : elle est beaucoup plus basse dans la partie centrale des deux chaînes qu'aux extrémités : les neiges perpétuelles commencent à la hauteur de 2,700 mèt., et les glaciers permanents à 500 ou 600 mèt. plus haut : ils ne se rencontrent que dans les masses les plus élevées du versant septentrional, du Marboré à la Maladetta. C'est

dans cet intervalle que se trouvent aussi les lacs les plus remarquables des Pyrénées : le Sehl de la Baque, et le lac d'Oo (2,684 mèt.), entièrement gelés; les étangs du port de Vénasque (2,216 mèt.); le Seculejo (1,399 mèt.), occupant une surface de 800,000 mèt. carr., et alimenté par une cascade dont la chute est de près de 300 mèt.; une autre cascade, celle de Gavarnie, tombe de 405 mèt. La végétation finit, dans les Pyrénées centrales, à 2,200 mèt., où l'on ne trouve plus que des mousses. Du côté de l'Espagne, on trouve de vastes forêts de chênes-liéges. Les animaux pyrénéens sont : l'ours, l'isard, devenu rare, le chien des Pyrénées; les chevaux navarréens et ceux de la Cerdagne; le bœuf, qui paît l'été sur les hauts sommets; des vautours et des aigles de grande taille. Les métaux et les minéraux abondent : le fer, le cuivre, le plomb, l'étain, l'argent, le cobalt, l'alun, le sel gemme, les marbres, etc. Enfin les eaux minérales sont innombrables. C. P.

PYRÉNÉES (Traité des), négocié d'abord par le marquis de Lyonne et Don Antonio Pimentel, puis signé le 7 novembre 1659, dans l'île des Faisans, sur la Bidassoa, par Mazarin et Louis de Haro, ministres de Louis XIV et de Philippe IV d'Espagne. Il reculait au N. et au S. la limite de la France, en lui donnant le Roussillon avec le versant N. de la Cerdagne, l'Artois (sauf Aire et St-Omer), et 14 villes dans la partie S. de la Flandre, du Hainaut et du Luxembourg (Gravelines, St-Venant; — Landrecy, Le Quesnoy, Avesnes, Mariembourg, Philippeville; — Montmédy, Thionville, etc.). Mais, sauf l'abandon du Barrois et de quelques villes à l'O. des Trois-Evêchés, la Lorraine, confisquée en 1632, était restituée à son duc Charles III. Le prince de Condé, rentré en grâce, recouvrait le gouvernement de la Bourgogne, et recevait un million de l'Espagne. Marie-Thérèse, fille de Philippe IV, en épousant Louis XIV, renonçait, pour elle et ses descendants, à toute prétention sur la succession d'Espagne; mais la validité de sa renonciation était formellement subordonnée au paiement de sa dot. R.

PYRÉNÉES (BASSES-), département du S.-O. de la France, ch.-l. *Pau;* formé dans les anc. provinces de Béarn, Navarre, et Gascogne; entre l'Espagne (Aragon, Navarre et Guipuzcoa) au S.-O., le golfe de Gascogne à l'O., les départ. des Landes et du Gers au N., des Htes-Pyrénées à l'E. Superf., 755,934 hect.; pop., 436,628 hab. Arrosé par l'Adour, la Nive, la Bidouze, le Gave de Pau, le Gave d'Oloron, et par la Bidassoa, limite de la France et de l'Espagne. Couvert par les montagnes des Pyrénées. Vallées fertiles; belles forêts; peu de céréales, maïs, vins fins et ordinaires, lin. Elève de mulets, gros bétail, porcs, petits chevaux estimés. Exploit. de fer, cuivre, houille, soufre, cobalt, sel, beaux marbres, granit, albâtre, ardoise, etc. Usines à fer, scieries de planches; fabr. de lainages, toiles, tapis, chocolat et charcuterie *de Bayonne.* Comm. d'exportation par le port de Bayonne et avec l'Espagne. Sources thermales très-fréquentées aux Eaux-Bonnes et aux Eaux-Chaudes. Ce département forme le diocèse de Bayonne, et dépend de la cour impériale de Pau.

PYRÉNÉES (HAUTES-), département du S.-O. de la France, ch.-l. *Tarbes;* situé dans l'anc. Gascogne (Bigorre, Nébouzan, Quatre-Vallées, parties de l'Astarac et de l'Armagnac); entre la frontière d'Espagne au S., les départements des Basses-Pyrénées à l'E., du Gard au N.-O., de la Haute-Garonne à l'O. Superf., 450,346 hect.; pop. : 240,179 hab. Arrosé par un grand nombre de cours d'eau torrentiels, dont les principaux sont : l'Adour, le Gave de Pau, qui commence à la cascade de Gavarnie, l'Arros, la Baïse, le Gers et la Neste. Couvert par les montagnes et les vallées pittoresques des Pyrénées. Beaux pâturages et forêts; peu de céréales, vins abondants, lin et châtaignes. Elève de chevaux assez estimés, mulets, volailles. Exploit. de beaux marbres, cuivre, fer, zinc, plomb. Scieries de planches, forges. Comm. de sangsues. Eaux minérales très-célèbres à Barèges, Cauterets, St-Sauveur, Bagnères-sur-Adour, etc. Ce département forme le diocèse de Tarbes, et dépend de la cour impériale de Pau.

PYRÉNÉES-ORIENTALES, département du S. de la France, ch.-l. *Perpignan;* situé dans les anc. prov. de Roussillon et de Languedoc; entre l'Espagne au S., la Méditerranée à l'E., les départements de l'Aude au N., et de l'Ariége à l'O. Superf., 413,558 hect.; pop. : 181,763 hab. Séparé de l'Espagne par les Pyrénées, du départ. de l'Aude par les Corbières, et traversé par les monts Canigou, contre-fort des Pyrénées (point culminant : 2,785 mèt.). Arrosé par trois riv. torrentielles, la Tet, le Tech et la Gly; plusieurs étangs, dont le principal est celui de Leucate. Sol pierreux; peu de céréales; vin ordinaire pour les mélanges, et vins fins de liqueurs (Rivesaltes, Grenache); fruits, oranges, grenades, oliviers, mûriers. Exploit. de fer, cuivre, plomb, granit, marbre; usines à fer; comm. d'exportation en vins, laines, eaux-de-vie, fers; pêche de thons, d'anchois, etc. Ce département forme le diocèse de Perpignan, et dépend de la cour impériale de Montpellier.

PYRGI, v. de Triphylie, près du fleuve Néda et de la frontière de Messénie; — v. d'Etrurie, servait de port à Cœré. C'était une ville Pélasgique, comme l'indiquent et l'histoire et les restes de ses murailles gigantesques; les Pélasges y avaient fondé un temple d'Ilithya (Junon-Lucine), temple très-riche, avant que Denys l'Ancien, tyran de Syracuse, l'eût pillé en allant en Corse, vers 384. Les ruines de ce temple et celles d'un tombeau très-antique se voient avec les murs pélasgiques au village actuel de San-Severo, près de Civita-Vecchia. C. P.

PYRGOTÈLE, graveur en pierres fines, contemporain d'Alexandre le Grand. Quelques pierres portent son nom, mais sont contestées; ce sont les têtes d'*Alexandre* et de *Phocion,* et un *Hercule assommant l'Hydre.*

PYRITZ, anc. *Perisæum,* la *Pommern* des Wendes, v. des Etats prussiens (Poméranie), à 42 kil. S.-E. de Stettin; 5,400 hab. Grand comm. de grains et de laines.

PYRMONT, v. de la principauté de Waldeck, sur l'Emmer, à 100 kil. N. de Waldeck; 2,600 hab. Château princier. Sources minérales salines, acidules et ferrugineuses; bains très-fréquentés.

PYROMANCIE ou PYROSCOPIE, divination par le moyen du feu, soit en jetant de la poix broyée sur les flammes, soit en examinant le nombre et la direction des pointes que formait la flamme d'un flambeau, etc.

PYROPHORES, hommes qui, chez les anc. Grecs, marchaient à la tête des armées, tenant des vases remplis de feu. Avant l'usage des trompettes, ils donnaient le signal du combat, en lançant contre l'ennemi des torches allumées.

PYRRHA. *V.* DEUCALION.

PYRRHICONTE, *Pyrrhicus,* v. de la Laconie, au S., vers les sources du Scyras.

PYRRHIQUE, danse militaire des Grecs, exécutée sur un mode vif, au son des flûtes, avec l'épée et la lance. Elle simulait tous les accidents d'un combat véritable. On en attribuait l'institution à Pyrrhus, fils d'Achille, et elle fut surtout usitée à Sparte et en Crète.

PYRRHON, célèbre philosophe, né à Elis (Péloponèse), florissait vers 340 av. J.-C.; sa vie est peu connue : on sait seulement qu'il voyagea en Asie à la suite de l'expédition d'Alexandre le Grand, et qu'à son retour dans sa patrie, il fut honoré de la dignité de grand-prêtre par ses concitoyens. Sa biographie est pleine de fables, sortes d'épigrammes composées dans l'esprit de sa doctrine; ainsi on raconte que, comme il doutait de l'existence des corps, il ne sortait qu'accompagné de ses disciples, qui le préservaient des conséquences de sa folie. On dit aussi qu'un jour qu'il était en mer, une tempête étant survenue, comme ses compagnons étaient saisis de frayeur, il leur montra un pourceau qui mangeait paisiblement, et leur dit : « Voilà quelle doit être la sécurité du sage. » Quoiqu'il n'ait rien écrit, sa doctrine n'en est pas moins célèbre; il a donné son nom au scepticisme ou système du doute universel. Ce qui le distingue de ses prédécesseurs et des sophistes en particulier, c'est que lui seul proclama le doute comme véritable conséquence de la diversité et de la contradiction des opinions humaines, tandis que les sophistes niaient l'existence de la vérité, ce qui est encore affirmer quelque chose. L'abstention du jugement (ἐποχή), tel est le vrai scepticisme, et c'est celui de Pyrrhon. Aussi le pyrrhonisme est devenu le synonyme de scepticisme. Pyrrhon ne niait rien, n'affirmait rien; ses maximes étaient : « Je ne définis rien, pas plus ceci que cela. » Dans la pratique, ce système conduit à l'indifférence absolue; en cela consiste sa sagesse. L'*impassibilité,* d'où naît l'*imperturbabilité,* sont les qualités du sage. Ce sont, en effet, les conséquences rigoureuses du système. Le scepticisme a gardé cette forme, et y revient sans cesse. Voilà pourquoi Pyrrhon est devenu le représentant du scepticisme. *V.* E. Saisset, *Ænésidème,* Paris, 1840, in-8°. B—p.

PYRRHUS ou NÉOPTOLÈME, fils d'Achille et de Déidamie, vint très-jeune au siége de Troie, dans la 10e année de ce siége, parce que, suivant un oracle, sa présence devait décider du sort de la ville. Il ramena Philoctète de Lemnos, tua devant Troie Eurypyle, fils de Télèphe, institua, en mémoire de ce triomphe, la *danse pyrrhique,* entra le premier dans le fameux cheval de bois, massacra Polite et Priam au pied des autels, précipita Astyanax du haut d'une tour, et égorgea Polyxène sur la tombe d'Achille. Il eut pour sa part du butin Andro-

maque, dont il fit son esclave, épousa Hermione, alla plus tard fonder un royaume en Epire, et périt à Delphes, assassiné par Oreste, qui avait demandé la main d'Hermione.

PYRRHUS, fils d'Eacide, roi d'Epire, était encore enfant, lorsque son père fut détrôné par les Molosses, 313 av. J.-C. Il fut élevé à la cour de Glaucias, roi d'Illyrie, qui le rétablit dans ses Etats. Chassé par une nouvelle révolte, il se retira auprès de son beau-frère Démétrius Poliorcète. Après la bataille d'Ipsus, où, à l'âge de 18 ans, il se signala par son courage, il alla pour Démétrius en otage en Egypte, épousa Antigone, fille de Ptolémée, et obtint de son beau-père une flotte et des trésors, avec lesquels il reconquit ses Etats sur Néoptolème, son grand-oncle, 295. Il les agrandit aux dépens de la Macédoine, où il intervint comme médiateur entre les deux fils de Cassandre, et s'empara, bientôt après, de ce royaume sur Démétrius, à la faveur de l'enthousiasme que sa valeur brillante excitait parmi les Macédoniens, qui croyaient retrouver en lui Alexandre le Grand, 287. Il partagea cette conquête avec Lysimaque; mais, dépouillé par lui de la moitié de ce pays, il renonça à ses prétentions en faveur de Ptolémée Céraunus, qui lui fournissait des troupes pour une expédition en Italie, où l'appelaient les Tarentins. Vainqueur des Romains à Héraclée, 280, et à Asculum, 279, il alla délivrer Syracuse assiégée par les Carthaginois, et revint en Italie se faire battre à Bénévent par Curius Dentatus, 275. De retour en Epire, il reconquit la Macédoine sur Antigone Gonatas, et, tout en s'annonçant aux Grecs comme un libérateur, chercha à surprendre Sparte, fut repoussé, et alla mourir dans Argos, de la main d'une vieille femme, 272.—Pyrrhus fut le meilleur capitaine de son temps; il aimait la guerre avec passion, et composa des traités de tactique. Le premier, il eut l'idée de représenter les évolutions militaires au moyen de petites pièces de bois ou de plomb, méthode qui, depuis, a été généralement suivie dans l'enseignement militaire purement théorique. O.

PYTHAGORE, philosophe grec, chef de l'école italique, naquit à Samos entre les années 583 et 572 av. J.-C. Polycrate étant devenu tyran de Samos, il alla se fixer en Italie, vers 532. Antérieurement il avait visité l'Egypte et diverses parties de la Grèce; ses voyages en Orient et jusque dans l'Inde paraissent fabuleux. Les renseignements que les anciens nous ont laissés sur lui sont pleins de contradictions. Pour établir dans la Grande-Grèce son influence politique et morale, il paraît qu'il appela en aide la religion, qu'il s'adressa à l'imagination par des symboles, et qu'il ne fut pas étranger au rôle de thaumaturge que l'antiquité lui attribue. Il établit à Crotone un Institut de 300 personnes astreintes à un genre de vie austère; il encouragea la formation d'Instituts semblables dans d'autres villes de la Grande-Grèce et de la Sicile; il fut opposé aux partis démocratiques et aux démagogues qui aspiraient à la tyrannie; il fit alliance contre eux avec l'aristocratie dorienne, à condition qu'elle entrerait dans ses vues; il entreprit de réformer les mœurs et d'épurer les croyances populaires, en même temps qu'il s'efforçait d'élever à la science les esprits d'élite, qu'il initiait peu à peu et par degrés à ses doctrines philosophiques. Passionné pour les mathématiques, il leur fit faire de remarquables progrès; mais il crut y trouver les principes et l'explication de toutes choses. Cette théorie philosophique des nombres et leur application universelle à la théologie, à la cosmologie, à la psychologie et à la morale, furent développées pendant un siècle par son école, avant d'être fixées par l'écriture; de sorte qu'il est impossible d'y faire la part du maître et celle de ses successeurs (*V.* PYTHAGORICIENS). Pythagore lui-même n'écrivit rien : les *Vers dorés* ne sont pas de lui, mais probablement de Lysis. On doit à Pythagore, en mathématiques, la découverte de diverses propriétés des nombres, la démonstration de la valeur du carré de l'hypoténuse et de quelques autres théorèmes géométriques; en physique, la théorie mathématique des sons musicaux, et quelques expériences sur lesquelles elle s'appuie; en astronomie, quelques notions élémentaires sur les mouvements du soleil, de la lune et des cinq planètes, et un système astronomique qui n'est pas celui de Philolaüs, et encore moins celui de Copernic, mais qui était un grand progrès sur les opinions cosmographiques antérieures des Grecs. D'après le témoignage unanime des anciens, Chalcidius excepté, les données fondamentales de ce système sont la sphéricité de la terre, son immobilité complète au centre du monde, la révolution diurne de la sphère des fixes d'orient en occident, et les révolutions d'occident en orient de la lune, du soleil et des cinq planètes, autour de la terre, dans des cercles plus grands pour ceux de ces corps dont la révolution est de plus longue durée. On ignore s'il avait essayé d'expliquer les stations et les rétrogradations des cinq planètes. Suivant lui, ces huit révolutions produisaient des sons musicaux et une merveilleuse harmonie. Il n'est pas douteux non plus que la doctrine des migrations des âmes ne remonte jusqu'à lui : cette doctrine, originaire de l'Inde, avait probablement été trouvée par lui en Egypte. Tout en admettant des dieux subalternes, il reconnaissait un Dieu suprême, qu'il identifiait avec l'unité et avec l'âme du monde. Ce fut lui, dit-on, qui, le premier, créa le nom modeste de *philosophie*, pour remplacer le nom plus prétentieux de *sagesse*, et qui donna à l'univers le nom de *monde* (en grec *cosmos*), pour exprimer l'ordre qui y règne. Les partis démocratiques et les tyrans se coalisèrent contre les institutions de Pythagore, qui périrent au milieu des guerres civiles. Il paraît que ce désastre eut lieu de son vivant : on ne sait s'il y périt, ou s'il y échappa; au milieu des récits contradictoires, on ignore quand et comment il mourut. *V.* Diogène de Laërte, VIII, 1-50; les Biographies de Pythagore par Porphyre, par Jamblique, et par un anonyme, édition de Kiessling, 1815-1816, 2 vol. in-8°. H. M.

PYTHAGORICIENS. L'école de Pythagore, dite *italique* ou *pythagoricienne*, ou quelquefois *mathématique*, survécut dans les villes de la Grande-Grèce à la dissolution violente de son Institut; elle s'y maintint, malgré diverses persécutions, jusqu'au temps d'Aristote. A l'époque de Socrate, Lysis et Philolaüs l'avaient propagée dans la Grèce proprement dite, où elle s'éteignit du temps des premiers Péripatéticiens. Dès le principe, elle avait fait alliance avec la secte des Orphiques et avec les mystères de Cérès et de Bacchus. Son histoire, entourée d'obscurité et de merveilleux, fut, depuis l'époque d'Aristote jusqu'aux derniers temps de l'école néoplatonicienne, l'objet d'un grand nombre de recherches, mais peu critiques pour la plupart. On fabriqua beaucoup d'ouvrages apocryphes sous les noms de Pythagore et des Pythagoriciens postérieurs. L'opuscule qui nous reste sous le nom d'Ocellus de Lucanie est très-suspect; celui qui porte le nom de Timée de Locres est apocryphe, aussi bien que les *Lettres* et les *Fragments* des Pythagoriciens, à l'exception de ceux de Philolaüs, et peut-être d'un petit nombre de ceux d'Archytas. Il faut comparer ces faibles restes authentiques avec les témoignages généralement exacts, mais peu bienveillants, d'Aristote sur les doctrines de cette école. On peut en rapprocher les passages du *Phèdre*, du *Gorgias*, du *Phédon*, du *Cratyle*, et surtout du *Timée*, où Platon emprunte quelques doctrines aux Pythagoriciens, mais en les transformant. Il ne faut employer qu'avec une grande circonspection les témoignages postérieurs à Aristote. Des divergences s'étaient produites de bonne heure dans l'école pythagoricienne, non-seulement sur les applications, mais sur les principes mêmes. Les disciples d'Hippasus, nommés plus spécialement *mathématiciens*, étaient hétérodoxes : les Pythagoriciens, en général, considéraient les nombres comme les seuls principes stables et intelligibles, comme les essences immanentes des choses; mais Hippasus et ses sectateurs les considéraient comme des entités supérieures et séparées, dont les essences des choses étaient seulement une imitation. Du reste, tous les Pythagoriciens voyaient dans les nombres, non pas un moyen d'exprimer les lois du monde physique et moral, mais le principe nécessaire de ces lois, que, par conséquent, suivant eux, on pouvait trouver *à priori* par la considération des nombres et de leurs propriétés. Ils réalisaient cette construction de la science à l'aide d'un symbolisme illusoire. Suivant eux, le pair était le principe de l'indéterminé, du vide, de la matière, du temps et de l'espace; l'impair était le principe de la détermination, et avait lui-même pour principe l'unité, origine commune du pair et de l'impair. Toutes choses résultaient de l'indéterminé et de la détermination, unis par l'harmonie, qui elle-même était l'octave musicale, résultant de l'union de la quarte et de la quinte. Tel était le point de départ de leur théorie des nombres musicaux, théorie justifiée par l'expérience, mais appliquée ensuite arbitrairement à l'ordre général de l'univers. C'était sur la considération des nombres 8 et 7, réalisés musicalement dans l'octochorde et dans l'heptachorde, que Pythagore avait fondé son système astronomique des huit révolutions célestes, savoir, de la sphère des fixes et des sept planètes tournant autour de la terre immobile au centre du monde. La considération du nombre 4, et, par suite, celle du nombre 10, qui en sort par l'addition des 4 premiers nombres, motiva le système astronomique qui dominait dans l'école

pythagoricienne à l'époque d'Aristote, et qui avait été celui de Philolaüs et d'Hicétas. La comparaison de l'arithmétique avec la géométrie produisit la théorie pythagoricienne des nombres linéaires, plans et solides, d'où se déduisit la théorie géométrique de l'éther, et des quatre espèces de corpuscules des éléments sublunaires, la théorie des transformations et des mélanges de ces éléments, et par suite toute la physique pythagoricienne, à laquelle Platon a fait de grands emprunts. Les nombres jouaient aussi un grand rôle dans la physiologie et dans la médecine, cultivées avec ardeur par les Pythagoriciens. Sous le nom d'*unité*, ils entendaient en même temps Dieu, principe du bien, et, sous le nom de *dyade indéfinie*, la matière, principe du mal. Parmi les Pythagoriciens, les uns faisaient le monde réellement postérieur à la matière et aux nombres éternels; suivant d'autres, cette postériorité n'était que logique, et le monde était éternel lui-même. Dans le monde, l'ordre et le mouvement étaient produits par une âme, dont l'intelligence était Dieu, l'unité suprême. Le feu pur, ou éther, était le principe divin pénétrant le monde par la chaleur : il enveloppait la surface sphérique du monde, et il résidait en même temps au centre. Ce feu central du monde formait une masse distincte, centre des révolutions de la terre et des autres corps célestes, suivant le système astronomique d'Hicétas et de Philolaüs; c'était le feu central de la terre immobile, suivant le système de Pythagore, d'une partie des Pythagoriciens et des Orphiques; c'était le feu central de la terre tournant sur elle-même au centre du monde, suivant le pythagoricien Ecphantus. Les Pythagoriciens reconnaissaient des dieux subalternes, qui étaient des émanations de l'âme du monde, de même que les âmes des hommes et des animaux. Dans ces âmes, ils distinguaient une partie vitale, sensitive et passionnée, et une partie raisonnable : celle-ci était inactive dans les animaux. On ne sait comment ils conciliaient cette division de l'âme avec la métempsycose. Leur morale, symbolisée par les nombres et par diverses pratiques, était pure et élevée : elle avait pour but de faire dominer l'intelligence et l'ordre sur les appétits et les passions. Ils recommandaient, comme moyens auxiliaires, l'emploi de la musique, la méditation silencieuse, la contemplation et l'imitation de l'ordre divin du monde. L'ordre et la hiérarchie étaient aussi les principes de leur politique aristocratique. Pour eux, la vie actuelle était une punition et une épreuve : il était défendu de s'y soustraire par le suicide. Les âmes, dans une série de migrations et d'épreuves, s'élevaient graduellement par la vertu ou s'abaissaient par le vice, et elles pouvaient arriver enfin, soit à la vie parfaite des âmes séparées des corps, soit aux supplices de l'enfer. Tels paraissent avoir été les principaux traits de la doctrine pythagoricienne. Après avoir été pendant des siècles un objet de recherches historiques, elle fut ressuscitée, avec un étrange cortége de superstitions, par Sextius, Sotion, Anaxilas, Thrasylle, Apollonius de Tyane et Moderatus au Ier siècle de notre ère, par Secundus et Nicomaque au IIe. Enfin, elle fut absorbée par le Néoplatonisme. Elle reparut avec lui à la Renaissance. Képler, par quelques spéculations de son *Harmonie du monde*, se rattache encore au pythagorisme dans ce qu'il a de plus étrange. Boëce attribue aux Pythagoriciens l'usage de l'*abacus*, espèce de casier où neuf chiffres analogues aux nôtres, avec une valeur de position, exprimaient les nombres. Mais cette invention importante n'a été introduite dans l'arithmétique grecque et romaine que peu de temps avant Boëce, et ce sont les nouveaux Pythagoriciens des premiers siècles de notre ère qui y ont imprimé le cachet de leur secte. L'abacus est probablement d'origine indienne. *V.* Bœckh, *Doctrine du pythagoricien Philolaüs, avec les fragments de son ouvrage*, Berlin, 1819, in-8°; les *Vers dorés*, avec le commentaire d'Hiéroclès, édit. de Needham, Cambridge, 1709, in-8°; Gruppe, *sur les Fragments d'Archytas et des anciens Pythagoriciens*, en allemand, Berlin, 1840, in-8°; Ocellus, *sur le Monde*, édit. Rudolph, Leipzig, 1801, in-12; le faux Timée de Locres, dans les éditions de Platon; les Dialogues de Platon mentionnés plus haut; les témoignages d'Aristote sur les Pythagoriciens; les fragments apocryphes des anciens Pythagoriciens et les fragments des Néopythagoriciens, dans le recueil d'Orelli (*Opera veterum græcorum sententiosa et moralia*), Leipzig, 1819-1821, 2 vol. in-8°; Brandis, *Manuel de l'histoire de la philosophie grecque et romaine*, en allemand, Berlin, 1835, in-8°; Krische, *de Societatis à Pythagora in urbe Crotoniatarum conditæ scopo politico*, Gœttingue, 1830, in-4°; Meiners, *Histoire des sciences dans la Grèce*, trad. française de Laveaux, t. I et II; les Remarques de Wyttenbach dans sa *Bibliotheca critica*, II, VIII, p. 109 et suiv.; Jæcher, *de Pythagoræ methodo philosophiam docendi*, Leipzig, 1741, in-8°; Wendt, *de Rerum, principiis secundum Pythagoreos*, ibid., 1827, in-8°; Beckmann, *de Pythagoreorum reliquiis*, Berlin, 1850, in-8°; M. Chasles, *Aperçu historique sur l'origine et le développement des méthodes en géométrie*, note 12, Bruxelles, 1837; et l'auteur de cet article : *Recherches nouvelles sur les origines de notre système de numération écrite*. (*Revue archéologique*, année 1857.) H. M.

PYTHEAS, navigateur et astronome, né à Marseille, florissait vers le milieu du IVe siècle av. J.-C. Il entreprit un voyage vers l'O. et le N. de l'Europe; nous en avons perdu la relation, qui était consignée dans deux ouvrages : *Description de l'Océan*, et *Voyage autour de la terre*, ou *Périple*. Nous n'avons que des extraits faits par les auteurs anciens, surtout Strabon et Pline. Dès l'antiquité, Pythéas fut traité d'imposteur et comparé à Evehmère par les géographes systématiques, comme Polybe et Strabon, qui ne pouvaient faire concorder ses latitudes septentrionales avec leurs idées préconçues sur le peu d'étendue de la terre habitable vers le N. : au contraire, Dicéarque, Eratosthène, Hipparque, croyaient à la réalité de son voyage, et les découvertes modernes, en permettant de contrôler ses observations et ses mesures, lui donnent raison contre ses détracteurs. Parti de Marseille, il se dirigea au S. vers les colonnes d'Hercule, puis à l'O. vers le Promontoire Sacré (cap St-Vincent), observa qu'entre ces deux points, vers Gadès, finissaient le flux et le reflux de la mer, c.-à-d. que les marées s'arrêtaient près du détroit, longea les côtes de l'Ibérie et de la Gaule, reconnut qu'entre ces deux pays l'Océan creusait un golfe profond, et que la côte s'avançait ensuite vers l'O. pour former une péninsule terminée par le cap Calbium ou des Ostidamnii (Pointe de Raz), découvrit plusieurs îles, entre autres Usizama (Ouessant), entra ensuite dans la Manche, longea les côtes méridionales et orientales de l'île de Bretagne, détermina la latitude de l'extrémité N. de l'île, en observant que le jour y était, au solstice d'été, de 18 heures, et en plaçant ce lieu à 10,500 stades de Marseille, ce qui correspond à 58° lat. N., se dirigea vers le N., et, après six jours de navigation, arriva à Thulé (*V. ce mot*), au delà de laquelle il ne put naviguer, repoussé par d'épais brouillards. Dans un deuxième voyage, il reconnut les côtes de l'océan Germanique jusqu'à l'embouchure de l'Elbe, et paraît même avoir pénétré dans l'Archipel danois et la Baltique. D'après Pline, il a connu les îles *Basilia* ou *Baltia*, *Abalus* ou *Abalcia*, dans le voisinage desquelles habitaient les Guttones. Les Guttones sont sans doute les Goths, qui habitaient alors la Scandinavie, l'Archipel danois et le N. du Danemark; le nom de Baltia rappelle ceux de la Baltique et des Belt. On a cru reconnaître les habitants d'Abalus dans l'île *Æbel*, située au N. de Fionie. Les détails que donne Pythéas et que Pline nous a conservés sur les peuples riverains de la Baltique, sont conformes à ce que nous ont appris les auteurs des siècles suivants; mais on ne peut déterminer quel est le fleuve jusqu'auquel il se serait avancé vers l'E., et auquel il donna le nom de Tanaïs. On y a vu l'Oder, la Vistule, et même la Dvina. Pythéas n'était pas moins remarquable comme astronome. En observant, à Marseille, l'ombre d'un gnomon à midi, le jour du solstice, il avait déterminé l'obliquité de l'écliptique et la latitude de Marseille, et cette mesure ne diffère que de 11' 43" des observations modernes. Il avait aussi cherché la hauteur du pôle, et remarqué que l'étoile polaire n'était pas au pôle même, mais qu'avec trois autres étoiles voisines elle formait un quadrilatère dont le pôle était le centre. Enfin il avait découvert la cause des marées, en reconnaissant que le flux de la mer était causé par l'élévation de la lune au méridien, et le reflux par son abaissement. Les fragments de Pythéas ont été recueillis et publiés par Arwedson, Upsal, 1824, in-8°, et par Schmeckel, Mersebourg, 1848, in-4°. *V.* Bougainville, *Eclaircissements sur la vie et les ouvrages de Pythéas* (dans les Mém. de l'Acad. des Inscript., t. XIX); J. P. Murray, *de Pytheâ Massiliensi* (dans les *Commentarii Societatis Gœtting.*, 1775, t. IV; Fuhr, *de Pytheâ Massiliensi*, Darmstadt, 1835, in-8°; J. Lelewel, *Pythéas de Marseille*, Paris, 1837, in-8°. C. P.

PYTHIADE, espace de 4 ans révolus depuis une célébration des jeux Pythiques jusqu'à l'autre. Les Pythiades commencèrent l'an 580 av. J.-C.

PYTHIAS, ami de Damon. *V.* Damon.

PYTHIE, *Pythia*, prêtresse d'Apollon à Delphes. Dans l'origine, elle devait être vierge; plus tard, on voulut qu'elle eût 50 ans. On la prenait d'ordinaire parmi les pauvres Delphiennes, de la condition la plus obscure, sans édu-

cation, et d'un esprit très-borné. Pour rendre ses oracles, la Pythie mâchait des feuilles de laurier, et montait sur un trépied placé au-dessus d'une crevasse de la terre, d'où sortaient des vapeurs épaisses d'encens et de parfums. Elle tombait alors dans une agitation violente, qu'on regardait comme produite par l'esprit divin, et les paroles qu'elle prononçait étaient précieusement recueillies par les prêtres du temple, qui ne cessaient de l'entourer, et employaient contre elle les menaces et la violence, quand l'esprit prophétique tardait trop à se manifester en elle. On faisait, avec ces paroles, des réponses en vers assez mauvais et toujours ambigus. Originairement, la Pythie ne rendait des oracles que pendant un mois; dans la suite, elle prophétisa un jour par mois. Quand l'oracle de Delphes fut très-accrédité, le nombre des consultants devint si considérable, que les prêtres établirent trois Pythies, qui servaient à tour de rôle.

PYTHIQUES (Jeux), jeux célébrés à Delphes, d'abord tous les neuf ans, puis tous les quatre ans, pour rappeler le combat d'Apollon contre le serpent Python, et la fondation de l'oracle. C'était primitivement une lutte de poésie : les joueurs de flûte y furent ensuite admis; puis les athlètes et les chars. L'hippodrome fut construit sur l'ancien territoire de Crissa. Pindare a conservé dans ses vers le souvenir de ces jeux.

PYTHO, un des noms de Delphes.

PYTHODORIS, reine de Pont, fille de Pythodore de Tralles, épousa Polémon Ier, roi de Pont, et, après sa mort, Archélaüs, roi de Cappadoce. Ce pays ayant été réuni à l'Empire par Tibère, elle gouverna le Pont pendant la minorité de son fils Polémon II, et ensuite conjointement avec lui, jusqu'en 38 ap. J.-C., époque où elle mourut. Elle régnait aussi sur la Colchide et le Bosphore Cimmérien. C. P.

PYTHON, serpent ou dragon monstrueux, né des eaux du déluge de Deucalion, et père de la Gorgone, de Géryon, de Cerbère, de l'hydre de Lerne, du vautour qui dévora Prométhée, du Sphinx, avait cent têtes, et, de ses cent bouches, vomissait des flammes. Il habitait sur le Parnasse, près de Delphes (qui en prit le nom de *Pytho*), et fut tué, à coups de flèches, par Apollon, qui, en l'honneur de cette victoire, institua les jeux Pythiques. Il entoura de la peau du monstre le trépied de son temple à Delphes.

PYTHONISSE, nom employé comme synonyme de Pythie, et appliqué aussi dans l'antiquité aux devineresses (*V.* ENDOR).

PYXUS, v. de Lucanie. *V.* POLICASTRO.

PYZDRY ou PEISERN, v. de Pologne, sur la Warta, près de la frontière de Prusse, à 35 kil. O. de Konin; 3,000 hab. Draps, cuirs. C'est la dernière ville de Russie du côté de l'Occident.

Q

QUA

QALABCHÈH (EL-), *Talmis*, vge de Nubie, sur le Nil, à 45 kil. S. d'Assouan; 1,000 hab. Ruines magnifiques d'un temple du Soleil ou de Sérapis.

QAZWYN. *V.* KAZBIN.

QÈNÈH. *V.* KÉNÈH.

QOBAYLS. *V.* KABYLES.

QOUA ou QUA, royaume de la Guinée Supérieure, sur la côte de Calabar, traversé par le Bongo ou Calabar. Habitants sauvages.

QUADES, *Quadi*, peuple germain, de la famille des Suèves, toujours allié avec les Marcomans, et habitant, depuis que ceux-ci s'étaient établis en Bohême à la place des Boïens, le pays borné à l'E. par le Granuas (Gran), au S. par le Danube, à l'O. par les monts Gabreta (monts de Moravie), au N. par les monts Sarmatiques (Karpathes), c.-à-d. la Moravie, la partie de l'Autriche au N. du Danube, et celle de la Hongrie à l'O. du Gran. Après la chute de Marbod, roi des Marcomans, ils tombèrent sous l'influence romaine, et reçurent de Tibère, 19 ap. J.-C., un roi de leur nation, Vannius; quand ce prince eut été renversé par ses neveux, Vangio et Lido, 50, les Quades n'en restèrent pas moins alliés des Romains. Sous Marc-Aurèle, ils s'unirent aux Marcomans contre l'Empire, et ravagèrent la Pannonie, 166. Chassés par Marc-Aurèle, ils furent forcés de demander la paix, après une guerre de 10 ans. Ils recommencèrent leurs attaques sous Caracalla, qui leur acheta la paix. Valentinien, en 373, les repoussa d'Aquilée où ils avaient pénétré, et les refoula pour jamais hors de la Pannonie. Dès lors ils disparaissent de l'histoire comme nation particulière, et semblent s'être confondus avec les Suèves; on trouve des Quades cités au nombre des tribus suéviques qui envahirent l'Espagne au commencement du Ve siècle. C. P.

QUADRA-ET-VANCOUVER, île du Grand-Océan boréal, sur la côte N.-O. de l'Amérique septentrionale, par 48° 21'-50° 54' lat. N., et 125° 9'-130° 41' long. O.; 490 kil. sur 130; ch.-l., *Victoria*. Elle fait partie de la Colombie, est séparée du continent par le golfe de Georgie à l'E., les détroits de Johnston et de la Reine-Charlotte au N., celui de Juan-de-Fuca au S., et tire son nom des deux capitaines, l'un espagnol et l'autre anglais, qui s'y réunirent lors de la remise qui en fut faite par les Espagnols aux Anglais; ceux-ci s'y étaient déjà établis en 1786. Les habitants sont très-sauvages. *V.* COLOMBIE, au *Supplément*.

QUADRAGÉSIME (du latin *Quadragesimus*, quarantième), nom donné par les chrétiens au 1er dimanche de Carême, parce que ce jeûne dure 40 jours.

QUADRAGÉSIME, *Quadragesima*, impôt de douane chez les anc. Romains, quarantième du prix de la marchandise.

QUA

QUADRANS, monnaie d'airain des anc. Romains. Elle valait un quart d'as, ou 2 centimes 3/4 environ.

QUADRANTAL, nom que l'on donnait quelquefois à l'amphore des anc. Romains, parce qu'elle cubait un pied (*V.* AMPHORE).

QUADRAT (Saint), *Quadratus*, disciple des apôtres, et évêque d'Athènes vers l'an 126, présenta à l'empereur Adrien, en 131, une *Apologie*, auj. perdue, du christianisme, mais dont Eusèbe a rapporté un fragment important, quoique très-court. Fête, le 26 mai.

QUADRATUS, c.-à-d. *carré*, surnom donné à Mercure, soit à cause de la forme carrée de quelques-unes de ses statues, soit parce que le nombre 4 lui était consacré. C'était aussi un surnom du dieu Terme.

QUADRIFRONS, c.-à-d. *qui a quatre visages*, surnom de Janus, qui présidait aux quatre saisons.

QUADRIGARIUS (Q.-Claudius), historien latin, contemporain de Sylla, florissait vers l'an 80 av. J.-C. Il fut un des premiers, chez les Romains, qui considéra l'histoire comme une composition littéraire : il avait écrit des Annales commençant à la prise de Rome par les Gaulois. Elles existaient encore vers la fin du XIIe siècle; on les a perdues depuis, et il n'en reste que des fragments cités par Aulu-Gelle. Havercamp les a réunis et publiés à la suite de son édition de Salluste, Amst., 1742. D—R.

QUADRIGARIUS, cocher de quadrige dans les jeux du cirque chez les anc. Romains.

QUADRIGAT, *Quadrigatus*, denier d'argent des anc. Romains. On le nommait ainsi de ce qu'il y avait un quadrige au revers.

QUADRIGE, *Quadriga*, char attelé de 4 chevaux de front, pour les courses curules dans les jeux du cirque des anc. Romains.

QUADRIGELLENSIS PAGUS, nom latin du CHAROLAIS.

QUADRIO (Franç.-Xavier), littérateur italien, né en 1695 à Ponte (Valteline), m. en 1756, entra fort jeune chez les Jésuites, se distingua dans l'enseignement et la prédication, abandonna son ordre, se rendit en Suisse, puis à Paris, où il fut lié avec le cardinal de Tencin et Voltaire, retourna en Italie en 1748, et obtint du pape Benoît XIV la permission de se retirer chez les Barnabites de Milan. On lui doit, entre autres ouvrages : *Della poesia italiana*, Venise, 1734, livre publié sous le nom d'Andrucci; *Della storia e della ragione d'ogni poesia*, dont le premier volume parut à Venise, 1736, et les 6 autres à Milan, 1741-59; ce recueil est généralement préféré à celui de Crescimbeni. B.

QUADRIRÈME, *Quadriremis*, vaisseau de guerre des anciens, à quatre rangs de rames superposés, deux rangs

dans le bas du navire, et deux sur le pont : le deuxième rang était assis sur des bancs un peu plus élevés. *V.* Jal, *la Flotte de César*, Paris, 1861, in-12. C. D—Y.

QUADRIVIUM. *V.* Trivium.

QUADRUPLE, monnaie d'or en Espagne, égale à 4 écus ou 2 pistoles, et valant 81 fr. 56 c. — Il y eut en France, sous Louis XIII, des quadruples valant 4 écus de 6 livres : ils portaient, d'un côté, l'effigie du roi, et, de l'autre, une croix surmontée de 4 couronnes et cantonnée de fleurs de lis.

Quadruple alliance. *V.* Alliance.

QUÆSTORIUM, place où était dressée la tente du questeur dans un camp romain, et qui servait en même temps de dépôt pour les munitions. Le Quæstorium fut, depuis Scipion, le 1er Africain, à l'un des côtés du Prætorium (*V. ce mot*) ; auparavant, il était au fond du camp, près de la porte Décumane. C. D—Y.

QUAKENBRUCH, v. du royaume de Hanovre, sur la Hase, à 45 kil. N. d'Osnabrück; 2,200 hab. Toiles, bonneterie de laine. Comm. de bétail, grains, sel.

QUAKERS, TREMBLEURS ou AMIS, secte religieuse, fondée en Angleterre, en 1647, par George Fox (*V. ce mot*), propagée par William Penn, Robert Barclay, et Samuel Fisher, et auj. très-répandue en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis. Les Quakers, malgré leur foi en J.-C., rejettent les sacrements, le culte extérieur, la hiérarchie ecclésiastique. Selon eux, le *Christ intérieur* donne seul la vraie foi; tout homme peut être inspiré de l'esprit divin; quand il sent le *tremblement* de l'inspiré, il se lève, prend la parole, et tous l'écoutent. L'autorité civile, disent les Quakers, ne peut exercer aucun droit sur la croyance religieuse; les serments exigés par cette autorité devant les tribunaux sont illicites, et on doit se borner à une simple déclaration affirmative ou négative. Dieu défend de verser le sang; aussi la guerre est une chose illégitime : les Quakers refusent de porter les armes, de faire des réjouissances à l'occasion d'une victoire. Ils tutoient tout le monde, et ne se découvrent jamais, même devant les magistrats, même devant le souverain. Quelques-uns poussèrent ce fanatisme de l'égalité jusqu'à imprimer des livres sans majuscules. Certains Quakers rappelèrent aussi, par leurs étranges exaltations, les Convulsionnaires français. Longtemps persécutés en Angleterre, emprisonnés comme fous, vagabonds ou perturbateurs, frappés d'amendes énormes pour absence aux offices anglicans, les Quakers n'eurent de repos qu'après la révolution de 1688. Ils ont obtenu la dispense de tout serment juridique. Ils se refusent encore à payer les dîmes, ce qui amène chez eux de fréquentes saisies. Leur costume est bizarre : les hommes portent des chapeaux à larges bords, des habits de couleur sombre, sans boutons; les femmes ont une mantille noire, et un tablier vert. Du reste, ils se distinguent, en général, par des mœurs irréprochables; ils ont compté parmi les plus ardents adversaires de la traite des noirs. Les Quakers de l'Amérique du Nord ont donné l'impulsion aux affranchissements des nègres par des actes de charité individuelle; mais, en 1751, la secte tout entière accorda la liberté à ses esclaves par une mesure générale, et refusa d'admettre à sa communion ceux qui n'auraient pas entièrement banni l'esclavage de leurs maisons. Depuis 1658, il y a quelques Quakers en Hollande. Il y en a 300,000 environ aux Etats-Unis, surtout dans le Rhode-Island, le Maryland, et la Pensylvanie. Ils forment plusieurs sectes, telles que les *Nicolites* ou *les Nouveaux Quakers*, dans le Maryland, les *Shakers* (depuis 1774), qui sont millénaires, etc. *V.* Th. Clarkson, *Portraiture of Quakerism*, New-York, 1806, 3 vol. in-8°. B.

QUANTOVICUS. *V.* Étaples.

QUANTZ (Jean-Joachim), flûtiste, né en 1697 à Oberschaden (Hanovre), m. à Potsdam en 1773, fut attaché aux cours de Dresde et de Berlin, et donna des leçons au grand Frédéric. Il perfectionna la flûte en y ajoutant une 2e clef, et l'améliora par l'invention de la pompe d'allonge pour la pièce supérieure. La plupart de ses œuvres sont demeurées manuscrites. B.

QUARANTAINE-LE-ROI, défense faite par Louis IX, en 1245, d'entreprendre une guerre privée pour se venger d'une injure, avant 40 jours révolus depuis l'injure commise. Si, dans cet intervalle, la défense du roi était enfreinte, et un meurtre commis sur l'un des offenseurs, le meurtrier était puni de mort. D'autres attribuent à Philippe-Auguste l'institution de cette Quarantaine.

QUARANTANIA, montagne de Palestine, entre Jérusalem et Jéricho. On pense que la tentation de J.-C. y eut lieu.

QUARANTE HEURES (Prières des). *V.* Heures.

QUARANTIE, tribunal de la République vénitienne, composé de 40 membres. Il y avait trois Quaranties : l'une, tribunal d'appel des sentences rendues par les magistrats de la ville; la 2e, tribunal d'appel des sentences des magistrats *extra-muros;* la 3e, dite *criminelle*, connaissant de tous les crimes, excepté celui d'Etat, réservé au conseil des Dix.

QUARÉGNON, brg de Belgique (Hainaut), sur la Haisne, à 6 kil. O. de Mons; 3,200 hab. Exploit. importante de houille, fonderies de fer, forges.

QUARENTOLA, v. du royaume d'Italie, au N. de La Mirandole, appartenait aux Pic de La Mirandole.

QUARNERO ou QUARNEROLO (Golfe de), *Flanaticus sinus*, golfe formé par l'Adriatique, entre l'Istrie à l'O., la Croatie à l'E. et au N., et la Dalmatie au S. Il renferme les îles de Cherso, Osero, Veglia, Pago.

QUARIN (Joseph), premier médecin de l'empereur Joseph II, né à Vienne en 1733, m. en 1814, ouvrit des écoles de clinique qui servirent de modèles à celles qu'on forma depuis en France et en Italie, améliora le système des hôpitaux, et remplit six fois les fonctions de recteur de l'université. On lui doit : *Tentamina de cicutâ*, 1761, in-8°; *Methodus medendarum febrium*, 1772, in-8°; *Methodus medendi inflammationes*, 1774, in-8°; *Considérations sur les hôpitaux de Vienne*, en allemand, 1784; *Observations pratiques sur les maladies chroniques*, trad. en français par Sainte-Marie, 1807, in-8°, etc.

QUARRÉ-LES-TOMBES, ch.-l. de cant. (Yonne), arr. et à 16 kil. S.-S.-E. d'Avallon, sur la Cure; 450 hab. Il doit son nom à un grand nombre de tombes antiques dispersées aux environs, et particulièrement sur les rives du Cousin.

QUARTARIUS, mesure de capacité chez les anc. Romains. Elle valait la moitié de l'hémine ou le quart du sextarius, et, en mesures métriques, 13 centilitres, environ.

QUARTAUT ou QUART, anc. mesure française de capacité pour les liquides, égale à la 4e partie d'un muid. Le quartaut de vin était de 67 litres à Paris, de 91 en Champagne, de 101 à Reims, de 102 à Bordeaux, de 105 à Pouilly, de 106 à Mâcon, de 112 à Orléans, de 113 à Beaune et à Nuits, de 126 en Anjou, de 137 à 145 en Auvergne.

QUART-BOUILLON (Pays de). *V.* Gabelle.

QUARTER, mesure anglaise de capacité pour les céréales, la farine, et le sel; elle est de 8 bushels, et équivaut à 2 hectolitres 907 décilitres.

QUARTENIER ou QUARTINIER, commandant de quartiers dans l'ancien Paris. C'était un officier royal et municipal, chargé de faire exécuter les ordres du bureau municipal, et d'exercer certaines fonctions de police pour la sûreté et la tranquillité de la ville. Il commandait la milice bourgeoise du quartier, et gardait une des entrées de la ville. Il eut de 100 à 160 hommes sous ses ordres. Les quarteniers furent supprimés après l'insurrection des Maillotins, en 1382, et rétablis en 1411. Ils étaient nommés à vie par le bureau de ville, sous le bon plaisir du roi, et suivant élection faite par les 2 cinquanteniers, les 5 dizainiers et 2 notables bourgeois de chaque dizaine, qui étaient sous leurs ordres. En 1681, leurs charges furent érigées en titre d'offices. En 1703, Louis XIV supprima les commissions militaires des quarteniers, qui devinrent de simples magistrats de police. Les quarteniers devenaient nobles, étaient exempts des impôts extraordinaires, du logement des troupes, jouissaient du droit de franc-salé, et de la provision de 3 lits à l'Hôtel-Dieu. Il y avait 4 quarteniers à l'origine, 8 sous Philippe-Auguste, 16 sous Charles VI, 20 depuis 1703 jusqu'à la Révolution.

QUARTIERS (Anciens) de Paris. *V. Supplément.*

QUARTO, brg de Sardaigne, à 13 kil. E. de Cagliari; 6,209 hab. Vins excellents. Saline.

QUATRE ARTICLES. *V.* Déclaration du clergé.

Quatre-bras (les), hameau de Belgique (Brabant), à 9 kil. S.-E. de Nivelle, 4 de Genappe, à l'intersection de deux routes. Célèbre par une victoire des Français sur les Anglais, le 16 juin 1815.

Quatre-cantons (Lac des), en allemand *Vierwaldstadter-see*, lac de Suisse (Schwytz, Uri, Unterwalden, Lucerne), sinus de la Reuss au-dessus de Lucerne; 10,700 hect. de superf.; 38 kil. sur 5; plus grande profondeur, 360 mèt. Il est divisé par deux rétrécissements en 3 parties : lac d'*Uri* ou de *Brunnen*, au S.-E.; lac de *Buochs*, au milieu; lac de *Lucerne*, au N.-O., formant les golfes d'*Alpanch*, de *Stanzstædt*, et de *Küssnacht*. Des rochers perpendiculaires lui forment une ceinture presque complète. Il ne gèle jamais dans toute son étendue. Violentes tempêtes. Navigation active.

QUATRE-CENTS (Conseil des), conseil institué à

Athènes, en 411 av. J.-C., par l'entremise de Pisandre, de Théramène, d'Antiphon, et dans l'intérêt d'Alcibiade exilé, pour remplacer l'assemblée du peuple, dont ce général voulait se venger. Les Quatre-Cents devinrent bientôt des tyrans, s'entourèrent de satellites, supprimèrent le sénat, et se refusèrent au rappel d'Alcibiade et des autres bannis. Leur flotte fut battue par les Lacédémoniens près d'Erétrie, et l'on perdit l'Eubée. L'armée qui stationnait à Samos se révolta alors, prit pour chef Alcibiade, et le peuple d'Athènes chassa les Quatre-Cents, après 4 mois de pouvoir.

QUATRE-NATIONS (Collége des). *V.* NATIONS.

QUATRE-TEMPS, jeûne de trois jours, dans chaque saison de l'année, observé le mercredi, le vendredi, et le samedi, par les catholiques. Ce jeûne, prescrit en 460 par le pape St Léon, a commencé d'être en usage en France vers l'an 806; il a pour but d'appeler sur chaque saison la bénédiction du ciel. Grégoire VII a fixé ainsi les Quatre-Temps : le 1er mercredi après la Pentecôte; le mercredi après l'Exaltation de la sainte Croix; le mercredi de la 3e semaine de l'Avent; enfin, le premier mercredi d'après les Cendres.

QUATRE-TERRES. *V.* BERGEDORF.

QUATRE-VALLÉES, partie de l'anc. Gascogne, comprenant le val d'Aure, le val de Barousse, le val de Magnoac et le val de Neste.

QUATREMÈRE DE QUINCY (Antoine-Chrysostome), savant archéologue, né à Paris en 1755, m. en 1849. D'une ancienne et honorable famille, il s'adonna de bonne heure à l'étude de l'antiquité et à la pratique des arts. Un Mémoire *Sur l'architecture égyptienne*, couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en 1785, fut le prélude d'un ouvrage plus considérable, *Dictionnaire d'architecture*, qu'il composa pour l'*Encyclopédie méthodique*. Il plaida chaudement, en 1790, devant les représentants de la Commune, la cause de la liberté des théâtres, et refusa, 30 ans plus tard, les fonctions de censeur théâtral. Député de Paris à l'Assemblée législative en 1791, il y soutint la royauté constitutionnelle, défendit les ministres Bertrand de Molleville, Terrier de Monciel, et Duport-Dutertre, et, le 8 août 1792, Lafayette, dont on demandait la mise en accusation. En 1793, il subit un emprisonnement de 13 mois. Membre du conseil des Cinq-Cents en 1797, il figura sur la liste des déportés du 18 fructidor, reparut sous le Consulat, et devint membre du conseil municipal de Paris. Intendant des arts et monuments en 1815, professeur d'archéologie à la Bibliothèque royale en 1818, il fut encore membre des Académies des Inscriptions et de celle des Beaux-Arts. On a de lui : *De l'architecture égyptienne comparée à l'architecture grecque*, 1785-1803, in-4°; *Considérations sur l'Art du dessin en France*, 1791, in-8°; *Dictionnaire d'architecture*, 1795-1825, 3 vol. in-4°; *le Jupiter Olympien, ou l'Art de la sculpture antique en or et en ivoire*, pl. et fig. color., 1814, in-fol.; *Essai sur la nature, le but et les moyens de l'imitation dans les beaux-arts*, 1823, in-8°; *Histoire de la vie et des ouvrages de Raphaël*, 1824, in-8°; *Monuments et ouvrages d'art antique restitués d'après les descriptions des écrivains grecs et latins*, pl. et fig. color., 1826-28, 2 vol. petit in-fol.; *Histoire de la vie et des ouvrages des plus célèbres architectes, du XIe siècle jusqu'à la fin du XVIIIe*, 1830, 2 vol. in-4°, 47 pl. représentant des vues de leurs principaux monuments; *Histoire de la vie et des ouvrages de Michel-Ange*, 1835, in-8°; *Histoire de la vie et des ouvrages de Canova; Notices historiques*, lues à l'Académie des Beaux-Arts, dont il fut secrétaire de 1816 à 1839, 1834-37, 2 vol. in-8°; des dissertations dans le *Journal des Savants* et dans les recueils de l'Institut. Quatremère avait profondément étudié tout ce qui tient aux arts du dessin, et surtout à l'architecture et à la sculpture; il en dissertait savamment avec beaucoup de goût, de justesse, de sagacité; mais son style manque d'élégance, d'animation, et, la plupart du temps, est d'une diffusion fatigante.

QUATREMÈRE-DISJONVAL, frère aîné du précédent, né en 1754, m. en 1830, s'adonna d'abord aux sciences physiques, découvrit les sels triples, fut admis à l'Académie des Sciences, et perdit sa fortune en expériences ruineuses. Il suivit alors la carrière militaire, devint chef d'état-major, et rendit des services lors du passage du Simplon, 1802. On lui doit une *Aranéologie*, 1775 et 1797, étude curieuse sur le travail des araignées et son rapport avec les variations du temps.

QUATREMÈRE DE ROISSY, cousin-germain des précédents, né en 1754, m. en 1834, ancien conseiller au Châtelet, a laissé : *Histoire de Mme de La Vallière*, 1823; — *de Ninon de Lenclos*, 1824; — *d'Agnès Sorel*, 1825. — Son neveu, *Etienne-Marc* QUATREMÈRE, savant orientaliste, né à Paris en 1782, m. en 1857, élève de Sylvestre de Sacy; professeur de littérature grecque à la Faculté des lettres de Rouen en 1809, admis à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1815, professeur des langues hébraïque, chaldaïque et syriaque au Collége de France en 1819, et de persan à l'Ecole des langues orientales en 1832, a composé, entre autres ouvrages : *Recherches critiques et historiques sur la langue et la littérature de l'Egypte; Mémoires géographiques et historiques sur l'Egypte et sur quelques contrées voisines*, 1812; *Observations sur quelques points de la géographie de l'Egypte*, 1813; *Tables des crues du Nil*, et *Notices sur la version copte de Daniel et des douze petits prophètes*, dans les *Notices et extraits des mss. de la Biblioth. du roi*; des traductions de l'*Histoire des Mongols de Perse*, par Raschid-Eddin; de l'*Histoire des sultans Mamelouks d'Egypte*, par Makrisi; des *Prolégomènes historiques* d'Ibn-Khaldoun; une foule de Mémoires, dans le recueil de l'Institut et dans le journal de la Société asiatique. B.

QUATRIENNAUX. *V.* TRIENNAUX.

QUATUORVIRS, *Quatuorviri*, magistrats supérieurs des municipes, des colonies, ou des villes fédérées, dans l'anc. Empire romain. Ils étaient ainsi nommés de leur nombre quaternaire. Leur charge était annuelle.

QUATUORVIRS MONÉTAIRES, magistrats de l'anc. Rome, les mêmes que les triumvirs monétaires (*V.* TRIUMVIRS), dont César porta le nombre à quatre.

QUATUORVIRS DES ROUTES, *Quatuorviri viarum curandarum*, magistrats de l'anc. Rome, institués vers la fin du Ve siècle de Rome, pour veiller à la construction et à l'entretien des grandes routes. On les appelait aussi *Viocures*, et *Curateurs des routes*. Auguste créa des Quatuorvirs chargés uniquement des voies de Rome. C. D—Y.

QUÉBEC, v. forte de l'Amérique anglaise, capitale du Bas-Canada, sur la rive g. du St-Laurent, à son confluent avec le St-Charles et à 545 kil. de son embouchure; par 46° 49′ 12″ lat. N., et 73° 32′ 29″ long. O.; 62,138 hab. Très-forte citadelle. Résidence du gouverneur-général et du parlement du Canada. Archevêché catholique, métropolitain de l'Amérique anglaise; évêché anglican. Collége français, école classique anglaise, bibliothèque. Société d'agriculture, Société de littérature et d'histoire, Institut canadien. Arsenal. La ville est divisée en *haute ville*, mal bâtie, avec des rues étroites et irrégulières, et *basse ville*, bien percée et bien bâtie. On remarque les églises et les casernes. Industrie peu importante : brasseries, distilleries, tanneries; fabr. de tabac, savon, chandelles; carrosserie, viande salée et fumée. Vaste port de commerce très-fréquenté : exportation de sucre d'érable, farines, bois, de construction, potasse. — Québec, fondé par les Français en 1608, pris par les Anglais en 1629, restitué en 1632, assiégé vainement par eux en 1690 et 1711, mais pris en 1759, leur fut assuré par la paix de 1763. En 1775, les Américains tentèrent vainement de s'en emparer.

QUÉDAH. *V.* KÉDAH.

QUEDLINBOURG, v. murée des Etats prussiens (Saxe), sur la Bode, à 93 kil. S.-O. de Magdebourg; 14,500 hab. Tribunaux, gymnase évangélique. Ecole de sourds-muets, bibliothèque. Anc. abbaye de religieuses, et plus tard de dames luthériennes, décorées du titre de princesses, et dont l'abbesse prenait rang parmi les prélats du Rhin. Elle possédait un château et une belle église, où l'on voit le tombeau de Henri l'Oiseleur. Fabr. de lainages, liqueurs, sucre de betterave; distilleries d'eau-de-vie, brasseries. Patrie de Klopstock, à qui l'on a élevé un monument.

QUEEN'S COUNTY, c.-à-d. *Comté de la reine*, au centre de l'Irlande, dans le Leinster occidental, entre les comtés du Roi au N., de Kildare à l'E., de Carlow au S.-E., de Kilkenny au S., et de Tipperary à l'O.; 168,706 hect.; 90,750 hab. Pays très-plat; monts Sliebhloom au N.-O. Riv.: Barrow et Nore. Sol fertile, malgré de larges marais. Agriculture florissante. Houille, fer, cuivre et manganèse. Quelques manuf. de laines et de cotons. Exportation de produits agricoles et de bestiaux pour Dublin et l'Angleterre. Traversé par le Grand-Canal et le chemin de fer du S.-O. Capitale, *Maryborough*; v. princip.: Mountmellick et Mountrath. Il doit son nom à la reine Marie.

QUEENSBURY, brg des Etats-Unis (New-York), à 90 kil. N. d'Albany; 4,000 hab.

QUEEN'S-FERRY, v. d'Ecosse (Linlithgow), à 15 kil. O. d'Edimbourg, sur l'estuaire du Forth; 700 hab. Bains de mer. Fabr. de savon.

QUEISS, riv. des Etats prussiens (Silésie), affluent g. de la Bober à 10 kil. S.-E. de Sagan; cours de 120 kil.

QUÉLEN (Hyacinthe-Louis, comte DE), né à Paris en 1778, d'une famille noble de Bretagne, m. en 1839, fut, lorsqu'il n'était encore que simple abbé, distingué par le

cardinal Fesch, qui se l'attacha comme secrétaire, et conserva toujours pour lui la plus tendre amitié. Sous la Restauration, il devint grand-vicaire de l'évêque de St-Brieuc, évêque *in partibus* de Samosate, 1817, coadjuteur de Talleyrand de Périgord, archevêque de Paris, 1819, puis successeur de ce prélat en 1821. Peu sympathique au gouvernement de 1830, il fut menacé, en février 1831, par une insurrection du peuple, qui saccagea l'archevêché. Lors du choléra de 1832, il montra le plus admirable dévouement, offrit un asile aux malades dans son château de Conflans, et créa un établissement des *Orphelins du choléra*. Il a laissé des mandements, des oraisons funèbres de Louis XVI et du duc de Berry, écrites avec élégance, bien qu'un peu froides, mais qui lui ouvrirent l'entrée de l'Académie Française, en 1824.

QUELLYN (Erasme), dit *le Vieux*, peintre, né à Anvers en 1607, m. en 1678, étudia d'abord la littérature et les sciences, et occupait une chaire de philosophie, lorsque la fréquentation de Rubens lui fit préférer la peinture. L'Académie de St-Luc, à Anvers, le reçut maître ès arts dès l'âge de 26 ans. On admire les paysages qui occupent souvent le fond de ses toiles. Il peignait aussi fort bien le portrait, et nous a laissé, comme Van-Dyck, les images de presque tous les artistes contemporains. Il imita Rubens, mais avec indépendance et originalité. Une délicatesse charmante distingue ses conceptions, ses formes et le mélange harmonieux de ses couleurs. Bolswert, Pierre de Jode, Vosterman, Pontius et d'autres ont reproduit 80 de ses toiles. Il a gravé lui-même de petites planches d'après ses tableaux ou ceux de son maître. A. M.

QUELLYN (Jean-Erasme), dit *le Jeune*, fils du précédent, né à Anvers en 1629, m. en 1715, étudia d'abord sous la direction de son père, puis alla en Italie. Avant son départ, Rubens était le chef qu'il suivait : en Italie, ce fut Paul Véronèse qui l'influença le plus énergiquement. Il procède de tous les deux, mais il avait pour le dernier une secrète prédilection. Il aimait les vastes monuments, les somptueux festins, les scènes compliquées, l'abondance des personnages. Sa *Piscine de Bethsaïde*, que l'on voit au musée d'Anvers, est sans doute la plus grande toile qui existe. Les *Noces de Cana*, dont il avait orné le réfectoire du monastère de Tougerloo, n'étaient pas moins colossales. Il vit mourir l'un après l'autre les disciples de Rubens, et finit par n'avoir plus de concurrents. A. M.

QUÉLUS (Jacques de LEVIS, comte de), mignon de Henri III, mourut entre ses bras, en 1578, d'une blessure qu'il avait reçue en se battant en duel avec d'Entragues.

QUELUZ, château royal de Portugal (Estramadure), à 12 kil. N.-O. de Lisbonne.

QUENAST, brg de Belgique, à 6 kil. du canal de Charleroi. Grande exploitation de porphyre pour pavés.

QUENTIN (Saint), martyr en 287, fut l'apôtre d'Amiens et du Vermandois. La ville qui porte son nom possède ses reliques. Fête, le 31 octobre.

QUENTIN (SAINT-), s.-préf. (Aisne), à 50 kil. N.-O. de Laon et à 154 de Paris par le chemin de fer du Nord, au sommet et sur le penchant d'une colline sur la rive dr. de la Somme, et à la tête du canal de St-Quentin ; 26,880 hab. Tribunaux de 1re instance et de commerce, lycée, école de dessin, bibliothèque. Eglise calviniste. Chambre consultative des arts et manufactures. Sociétés académique et industrielle. Musée ; jardin botanique. St-Quentin est une des premières villes manufacturières de France ; le canal qui joint l'Escaut à la Somme y amène les houilles du Hainaut. Filatures de coton et de laine ; fabr. de tissus dits *de St-Quentin*, de broderies, dentelles, tulles, mousselines pour rideaux, châles, etc. Construction de machines. La fabrique occupe 25,000 ouvriers environ, tant dans la ville qu'aux alentours. Eglise collégiale, au point le plus haut de la ville, superbe vaisseau gothique commencé au XIIe siècle, achevé au XVIIe, et qui renferme un beau buffet d'orgues ; hôtel-de-ville, d'architecture gothique, admirable monument achevé en 1509, et sur la place duquel est un vaste puits ; palais de justice, Hôtel-Dieu, théâtre, promenades, plantées sur le canal de Picardie, à l'E. de la ville. Patrie d'Omer Talon, de d'Achery, de Charlevoix, et du peintre De Latour, à qui l'on a érigé une statue en 1856, du naturaliste Poiret, et de Babeuf. — Cette ville est très-probablement l'antique *Augusta Veromanduorum*, que quelques auteurs cependant placent au village de Vermand, à 8 kil. O. de St-Quentin. A la fin du IIIe siècle, St Quentin y prêcha la foi, et y fut martyrisé. Au IXe, les comtes de Vermandois en firent leur capitale ; ils lui accordèrent, au commencement du XIIe, une charte de commune, qui ne fit que confirmer des droits et des franchises antérieurs. Le Vermandois fut réuni à la couronne en 1215. St-Quentin fut cédé, parmi les villes de la Somme, au duc de Bourgogne par le traité d'Arras en 1435, et revint à la couronne en 1477. En 1557, un siége mémorable livra la ville aux Impériaux, commandés par Philibert-Emmanuel de Savoie. Montmorency ayant voulu secourir la place, perdit sous ses murs, le jour de la St Laurent (10 août), une bataille décisive. La création des premières fabriques de linon, l'introduction de la culture du lin, dues à Crommelin, datent de 1579. Les fortifications de St-Quentin ont été rasées en 1820. B.

QUENTIN (Canal de SAINT-), canal qui joint la Somme à l'Escaut, et va de St-Quentin à Cambrai ; 94,380 mèt. de parcours. On y remarque deux parties souterraines, l'une de 1,100 mèt., et l'autre de 5,677, sur 8 mèt. de largeur. Ce canal est à point de partage, et alimenté par la Somme et l'Escaut. Il fut commencé en 1800, et livré à la navigation à la fin de 1810. Le canal de Crozat le met en communication avec l'Oise, à Chauny.

QUENTIN (SAINT-), vge (Gard), arr. et à 5 kil. N.-E. d'Uzès ; 1,989 hab. Argile à poterie.

QUER Y MARTINEZ (Joseph), botaniste espagnol, né à Perpignan en 1695, m. en 1764, fut d'abord chirurgien-major dans les armées, et profita des voyages qu'il fit avec son régiment en Espagne et sur la côte d'Afrique, pour recueillir un grand nombre de plantes et de graines. Il forma un jardin botanique, qui donna l'idée à Charles III d'en créer un dans le Prado. Nommé professeur au Jardin du roi sous Ferdinand VI, il publia une *Flore espagnole*, Madrid, 1762, 4 vol., qui fut achevée en 3 autres vol. par Ortega, 1784.

QUÉRASQUE. *V.* CHERASCO.

QUERBŒUF (Yves-Mathurin-Marie de), jésuite, né à Landerneau en 1726, m. en Allemagne en 1799, enseigna la rhétorique dans plusieurs colléges, et émigra en 1792. Il a publié : une édition des *Lettres édifiantes et curieuses, écrites des missions étrangères*, Paris, 1780-83, 26 vol. in-12 ; des *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis, Dauphin de France*, 1777, 2 vol. in-12 ; les *Observations sur le Contrat social de J.-J. Rousseau*, par le P. Berthier, 1789, in-12 ; les *Sermons* du P. Neuville, 1776, 8 vol. in-12 ; une édition non terminée de Fénelon, 1787-92, 9 vol. in-4o.

QUERCETANUS, nom latinisé de DUCHESNE.

QUERCETUM, nom latin du QUESNOY.

QUERCY, *Cadurcensis pagus*, ancien pays de France (Guyenne), formant auj. les départements du Lot et de Tarn-et-Garonne, divisé en Haut-Quercy, capitale Cahors, et Bas-Quercy, capitale Montauban, fit partie de l'Aquitaine jusqu'au Xe siècle. Les comtes de Toulouse s'en emparèrent alors ; après la croisade contre les Albigeois, dont il souffrit beaucoup, Louis IX le confisqua, 1228 ; ce prince le céda à l'Angleterre par le traité d'Abbeville, 1259 ; il fut repris par Philippe le Bel, rendu par le traité de Brétigny, 1360, et suivit depuis lors les destinées de la Guyenne.

QUERETARO, v. du Mexique, ch.-l. du dép. de son nom, à 75 kil. N.-O. de Mexico, par 20° 36′ 39″ lat. N., et 102° 30′ 30″ long. O. ; 30,000 hab. Evêché. C'est la plus belle de l'Empire après Mexico ; on y remarque de grandes places et un magnifique aqueduc. Collége, bibliothèque. Fabriques de draps, cigares, papier. — Le dép. de Queretaro est situé au centre du Mexique, entre ceux de San-Luis-Potosi au N., de Mexico à l'E. et au S., et de Guanaxuato au N.-O. ; il possède de riches mines ; 165,155 hab. ; 6,264 kil. carrés.

QUERFURT, v. des Etats prussiens (Saxe), à 28 kil. O. de Mersebourg ; 3,400 hab. Fabr. de coton ; foire aux chevaux.

QUÉRIGUT, ch.-l. de cant. (Ariége), arr. et à 88 kil. S.-E. de Foix ; 534 hab. Anc. château-fort. C'était la capitale du Donnezan.

QUÉRIMBES (Iles), groupes d'îles de l'Afrique portugaise, dans le canal de Quérimbé, faisant partie de la capitainerie-générale de Mozambique et du district de Cabo-Delgado. Les principales sont : Quérimbé, Amice, Ibo, l'Ile-Longue.

QUERINI (Angelo-Maria), savant italien, né à Venise en 1680, m. en 1759, entra en 1698 chez les Bénédictins de Florence, visita l'Allemagne et la Hollande, passa 2 ans à l'abbaye de St-Germain-des-Prés à Paris, devint archevêque de Corfou, évêque de Brescia, cardinal en 1727, et bibliothécaire du Vatican en 1730. Ses principaux ouvrages sont : *Primordia Corcyræ ex antiquissimis monumentis illustrata*, Brescia, 1738, in-4o ; une édition de *St Ephrem*, en grec, syriaque et latin, 1742, 6 vol. in-fol. ; une traduction en vers latins d'une partie de la *Henriade* de Voltaire ;

Vie de Paul II, 1740. Il était membre correspondant de l'Académie des Inscriptions de France.

QUERLON (Anne-Gabriel MEUSNIER DE), littérateur, né à Nantes en 1702, m. en 1780, travailla au *Mercure* et à la *Gazette de France*, au *Journal étranger*, au *Journal encyclopédique*, obtint en 1752 le privilége des *Petites-Affiches de province*, dont il fit le succès par des articles de critique littéraire, donna des éditions d'Anacréon, de Lucrèce et de Phèdre, et publia, entre autres ouvrages : *Collection historique, ou Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre terminée par le traité d'Aix-la-Chapelle en* 1748, Paris, 1758; une *Continuation de l'histoire des Voyages* (de l'abbé Prévost), etc.

QUERQUEVILLE, vge (Manche), arr. et à 6 kil. O.-N.-O. de Cherbourg, sur la rade de Cherbourg; 900 hab. Fort.

QUERRIEN, vge (Finistère), arr. et à 11 kil. N. de Quimperlé; 239 hab.

QUESADA, v. d'Espagne, prov. et à 44 kil. de Jaën, près de la rivière de son nom; plusieurs fois assiégée pendant les guerres avec les Maures, elle revint définitivement aux chrétiens en 1309. Pop. de la commune : 5,800 hab.

QUESALTENANGO-DEL-ESPIRITU, v. du Guatémala, à 160 kil. N.-O. de Guatémala; 11,000 hab. — Ch.-l. d'un département du même nom, à la frontière de l'Etat mexicain de Chiapas; 66,800 hab.

QUESITEURS ou QUESTEURS DU PARRICIDE, *Quæsitores* ou *Quæstores parricidii*, magistrats créés au nombre de deux, dans les premiers temps de la république romaine, pour connaître du crime de parricide, de perduellion, et généralement de tous les crimes entraînant une condamnation capitale. *Quésiteur* était le nom de tous les juges des tribunaux dits *Questions perpétuelles* (*V. ce mot*).

C. D—Y.

QUESNAY (François), médecin, chef de l'école des Physiocrates (*V. ce mot*), et l'un des principaux fondateurs de l'économie politique, né à Méry, près de Montfort-l'Amaury (Seine-et-Oise), en 1694, m. en 1774, était fils d'un avocat au Parlement. Sa mère dirigeait un petit domaine rural; de là la connaissance précoce qu'il eut des ressources de l'agriculture. Il ne sut lire qu'à 11 ans, avec le secours du jardinier, qui le faisait étudier dans la *Maison rustique* de Liébault. Initié aux premières notions du grec, du latin et des sciences par le chirurgien de l'endroit, passionné pour la lecture, il fit par lui-même un grand nombre d'observations sur les sciences médicales, étudia à Paris pendant 5 ou 6 ans la médecine, la chirurgie, la botanique, obtint de fréquenter, comme élève, l'Hôtel-Dieu, et joignit à ces occupations l'étude de la philosophie, les mathématiques, enfin les arts du dessin et de la gravure, dans lesquels il dut aux leçons de Cochin une grande habileté. Fixé à Mantes, où ses cures lui valurent la place de chirurgien-major à l'Hôtel-Dieu, il fit la connaissance du maréchal de Noailles, et fut présenté par lui à la reine Marie Leczinska. Bientôt célèbre par une *Réfutation du livre sur la saignée* du médecin Silva, 1727, il céda aux instances de La Peyronnie, vint à Paris, y fut nommé, en 1737, chirurgien du roi, secrétaire perpétuel de l'Académie de chirurgie récemment fondée, et s'établit chez le duc de Villeroy, dont il devint le médecin. Il écrivit pour le premier volume des Mémoires de l'Académie de chirurgie une *Préface* considérée comme un chef-d'œuvre, soutint pendant 7 ans, 1737-44, la lutte du Collége de chirurgie contre la Faculté de médecine, et, rendu par la goutte inhabile aux opérations manuelles, se fit recevoir, 1744, docteur-médecin, au retour de la campagne de Flandre, où il avait accompagné le roi. Il acheta la survivance de la charge de premier médecin ordinaire du roi, et obtint celle de premier médecin consultant de S. M., qui lui laissait de grands loisirs. Louis XV l'aimait, et l'appelait familièrement *le Penseur*. Il fut également protégé par Mme de Pompadour. Quesnay s'occupa constamment d'études économiques; en 1750, il avait fait la connaissance de Gournay (*V. ce nom*), et tous deux s'étaient rencontrés sur le principe de la *liberté du travail et du commerce*. En 1756, il publia ses idées dans les articles *Fermiers*, *Grains*, etc., de l'*Encyclopédie;* en 1758, il les exposa d'une manière plus précise dans deux ouvrages intitulés : *Tableau économique*, et *Maximes*, où les principes sont énoncés en axiomes sous une forme sèche et parfois obscure. Son système a reçu de Dupont de Nemours, son éditeur, 1768, le nom de PHYSIOCRATIE (gouvernement de la nature et des lois naturelles, supérieures et antérieures à la loi écrite). L'idée dominante est que le monde économique a ses lois comme le monde physique; que les législateurs doivent s'y conformer; qu'il faut donc les étudier et les appliquer. Elles sont de deux espèces : *politiques* ou *économiques*. Au point de vue politique, frappé des obstacles que les progrès et les réformes rencontraient dans les prétentions, dans le conflit perpétuel des trois grands corps de l'Etat (clergé, noblesse, parlement), il se prononçait pour le *gouvernement d'un seul*, affirmant « que le système des *contre-forces* (contre-poids) est une opinion funeste qui ne laisse que la discorde entre les grands et l'accablement des petits. » Toutefois, il mettait au-dessus du pouvoir unique la *propriété* et la *liberté* des *citoyens*, réputées *lois de nature*, et, comme elles, toutes puissantes; il concluait qu'il importe « de ne pas trop gouverner, de ne point réglementer », et aboutissait à la suppression des corporations, maîtrises, jurandes, corvées. Au point de vue de l'*économie politique* ou *sociale*, il croyait, à tort, que l'*agriculture seule est productive*, en tant qu'elle ajoute à ce qui a été confié à la terre, et réputait *stériles* (non pas inutiles) l'*industrie* et le *commerce*, qui, selon lui, ne font que transformer et transporter les objets, sans y rien ajouter.—Cette doctrine devint, chez Quesnay, l'origine du caractère exclusif d'une *théorie de l'impôt*, dans laquelle il prétend que « la terre seule donnant lieu à valeur, doit porter seule le poids de l'impôt, unique et direct dès lors; » elle exerça une grande influence sur l'Assemblée constituante de 1789, qui exagéra l'impôt territorial et abolit les impôts indirects. Une autre conséquence, c'était l'importance accordée, dans l'Etat, aux propriétaires fonciers. Quoi qu'il en soit, il a vivement défendu la liberté de l'industrie et du commerce, n'attaquant pas moins les jurandes et maîtrises que les corvées, par la suppression desquelles il voulait surtout soulager l'agriculture; en thèse générale, il soutenait « que cette liberté n'est que le résultat de la propriété naturelle que tout homme a et doit avoir de ses facultés et de leur libre exercice. » Quesnay a laissé, indépendamment de ses ouvrages d'économie, un certain nombre d'œuvres médicales, entre autres un *Essai physique sur l'Economie animale*, 1736 et 1747, 3 vol. in-12; *Histoire de l'origine et des progrès de la chirurgie en France*, 1749; *Traité des fièvres continues*, 1753, 2 vol. in-12. A. C.

QUESNEL (Pasquier), théologien, né à Paris en 1634, m. en 1719, fit de brillantes études en Sorbonne, puis entra, en 1657, dans la congrégation de l'Oratoire, dont il fut directeur pour l'établissement de Paris. En 1671, il publia des *Réflexions morales sur le Nouveau Testament*, 1 vol. in-12, qui devaient ranimer la querelle du Jansénisme apaisée par la *Paix de l'Eglise* de 1669. Enveloppé dans la disgrâce du P. Abel de Sainte-Marthe, général de l'Oratoire, et grand partisan d'Arnauld, il se retira à Orléans, 1681, refusa de signer un formulaire qui proscrivait l'enseignement de la philosophie de Descartes et des doctrines de Jansénius, 1684, et alla rejoindre Arnauld à Bruxelles. Quand il eut complété ses *Réflexions morales*, il les publia en 4 vol. in-4°, 1693, avec l'approbation de M. de Noailles, évêque de Châlons. Ce prélat, transféré sur le siége de Paris, ayant condamné, en 1696, l'*Exposition de la Foi de l'Eglise touchant la grâce et la prédestination*, par l'abbé de Barcos, neveu de Saint-Cyran, le Bénédictin Dom Thierry de Viaixne prétendit, dans le *Problème ecclésiastique*, 1698, que la doctrine condamnée par l'archevêque de Paris était la même que celle qu'il avait approuvée dans les *Réflexions morales*. Bossuet repoussa cette prétendue contradiction, en montrant la différence des deux doctrines. Le *Problème ecclésiastique* avait ranimé la querelle du Jansénisme, dont le P. Quesnel était devenu le chef après la mort d'Arnauld, 1694. Poursuivi en Belgique, mis en prison à Malines, il s'évada, et se réfugia en Hollande. En 1708, Clément XI condamna les *Réflexions morales*, dont une édition avait été donnée en 1699, sans l'approbation de M. de Noailles. Louis XIV, voyant l'Eglise toujours agitée, sollicita une décision du pape, qui la donna dans la bulle *Unigenitus*, 1713, où l'ouvrage est condamné, ainsi que cent et une propositions qui en sont extraites. On a encore du P. Quesnel : une édition des *Œuvres du pape St Léon*, Paris, 1675, 2 vol. in-4°; *Tradition de l'Eglise romaine sur la prédestination des saints et sur la grâce efficace*, sous le pseudonyme de Germain, Cologne, 1687, 4 vol. in-12; *Discipline de l'Eglise*, Lyon, 1689, 2 vol. in-4°; *Causa Arnaldina*, 1699, in-8°; *Histoire abrégée de la vie et des ouvrages de M. Arnauld*, Cologne, in-12, 1695; *la Souveraineté des rois défendue*, 1704, in-12, etc.

F. B.

QUESNOY (LE), *Quercetum*, ch.-l. de cant. (Nord), arr. et à 34 kil. N.-O. d'Avesnes; 3,298 hab. Place forte. Collége. Bel hôtel-de-ville; église et hôpital remarquables. Fabr. de sucre indigène, savon, huile. Comm. de lin, chanvre, bois; entrepôt de houille. — Cette ville,

dont la fondation est antérieure au XIe siècle, fut entourée de murailles, en 1150, par Baudouin V, comte de Flandre. Prise par Louis XI aux Bourguignons en 1477, mais reprise par Maximilien d'Autriche, elle tomba au pouvoir de Henri II en 1552, de Turenne en 1654, du prince Eugène, puis de Villars en 1712, des Autrichiens en 1792, et fut reconquise par les Français en 1794.

QUESNOY-SUR-DEULE, ch.-l. de cant. (Nord), arr. et à 11 kil. N. de Lille, sur le canal de la Basse-Deule; 2,128 hab. Nombreuses fabriques d'huile, de sucre, de genièvre; moulins à farine et à foulon; comm. de houille et de lin: tanneries, brasseries.

QUESTEMBERT, ch.-l. de cant. (Morbihan), arr. et à 25 kil. E. de Vannes; 1,065 hab. Tanneries. — Victoire d'Alain sur les Normands, en 888.

QUESTEURS, *Quæstores*, administrateurs du Trésor public dans l'anc. Rome. Ils furent institués du temps de la royauté, au nombre de deux, pour veiller à la rentrée des impôts, et surtout du butin de guerre, alors principal revenu du Trésor. Quand Rome fit la guerre un peu au loin, les questeurs suivirent l'armée; mais le service intérieur souffrant de leur absence, on imagina, l'an 334 de la ville, 419 av. J.-C., de créer deux autres questeurs, afin qu'il en restât toujours deux à Rome; il y eut alors des *Questeurs urbains* et des *Questeurs provinciaux*.

QUESTEURS URBAINS OU DU TRÉSOR, *Quæstores urbani* ou *Ærarii*. Quand ils étaient les seuls questeurs de l'État, les rois les élisaient, puis, après les rois, les consuls, et toujours parmi les patriciens. Lors de l'institution des questeurs provinciaux, l'élection de tous les questeurs fut remise aux comices par tribus, qui purent les élire parmi les patriciens ou les plébéiens, indifféremment. La questure était le 1er degré dans la carrière des honneurs; on y pouvait prétendre dès l'âge de 27 ans et même de 25, et la charge durait un an. Les questeurs urbains avaient spécialement l'administration et la garde du Trésor public. Leur jeunesse et leur inexpérience prêtant aux abus, Auguste les supprima pour les remplacer par des préfets (*V.* PRÉFET); Claude les réinstitua, mais les nomma pour trois ans. Les questeurs urbains furent de nouveau supprimés après Claude, reparurent sous Adrien, puis Antonin le Pieux les supprima de nouveau. Ils avaient le droit d'assister aux séances du sénat et d'y parler. Leur costume était la toge prétexte des magistrats.

QUESTEURS PROVINCIAUX, *Quæstores provinciales*. Ils furent originairement élus dans les comices par curies, parce qu'une loi curiate réglait tout ce qui concernait les gouverneurs de province, puis dans les comices par tribus. Créés d'abord au nombre de deux, ils s'augmentèrent à mesure que s'augmenta le nombre des provinces; il y en eut 6, l'an 488; Sylla en fit élire 20, et César 40, pour se faire des créatures, car il n'y avait pas 40 provinces. Le peuple élisait les questeurs en masse, et les élus tiraient ensuite les provinces au sort. Le Trésor leur donnait, pour frais de mission, une somme dont ils devaient rendre compte à l'issue de leur charge, qui durait un an. Ils étaient receveurs d'impôts de guerre, caissiers du butin, munitionnaires des vivres, payeurs de l'armée, pouvaient battre monnaie pour les besoins du service, et remplacer accidentellement le gouverneur dans l'administration de la justice. Les questeurs provinciaux existaient encore sous le Bas-Empire.

QUESTEUR OU CANDIDAT DU PRINCE, *Quæstor*, ou *Candidatus Principis*. Officier chargé de lire au sénat les messages de l'Empereur, ou ses discours, même en sa présence, lorsqu'il était malade ou fatigué.

QUESTEUR DU CONSUL, *Quæstor consulis*, espèce de messager dont la fonction consistait à signifier aux intéressés les arrêts du sénat.

QUESTEUR DES ALIMENTS DE CÉSAR, *Quæstor alimentorum Cæsaris*. Garde et distributeur du blé public dans les municipes d'Italie. On croit que l'institution de ces questeurs date du règne de Nerva.

QUESTEUR DU PARRICIDE. *V.* QUÉSITEUR.

QUESTEUR DU PALAIS, *Quæstor palatii*, officier créé par Constantin, et qui était son orateur, et son premier secrétaire d'État, chargé d'expédier toutes les nominations aux emplois civils et militaires de 2e ordre, et de signer les originaux des rescrits et décrets de l'Empereur.

QUESTEURS en France, membres des Assemblées législatives, chargés de surveiller et de diriger la comptabilité financière concernant le service de l'Assemblée. La Chambre des Députés, sous la Restauration, avait deux Questeurs, élus par l'assemblée: le Corps législatif actuel a deux Questeurs aussi, nommés par l'Empereur, et pour une année seulement. C. D—Y.

QUESTION, moyen de procédure autrefois employé pour obtenir des révélations des accusés, et consistant en tortures atroces. On distinguait la *question préparatoire*, appliquée à l'accusé pour lui arracher l'aveu de son crime, et la *question préalable*, qu'on lui faisait subir après sa condamnation, pour obtenir la révélation de ses complices. La 1re fut abolie en 1780, la 2e en 1789. Pour qu'il y eût lieu à question préparatoire, il fallait que le crime imputé méritât la mort. Si elle était ordonnée sans réserve de preuves, l'accusé qui avait supporté la torture et n'avait rien avoué, était absous. S'il y avait eu réserve de preuves, le fait de n'avoir point avoué au milieu des tourments empêchait qu'il y eût sentence de mort, à moins que d'autres preuves, survenues après la question, ne confirmassent celles qu'on avait déjà. Si, après la question, l'accusé persistait dans les aveux que la douleur lui avait arrachés, la preuve était complète; s'il rétractait ces aveux, comme étant l'effet de la souffrance, ils faisaient peu de preuve. La manière de donner la question variait selon les parlements. A Paris, on tiraillait les membres du patient, ou on lui froissait les jambes avec des brodequins (*V. ce mot*); en Bretagne, on l'attachait sur une chaise de fer, et on lui faisait présenter les jambes à un feu de plus en plus vif; en Franche-Comté, on l'élevait en l'air avec une corde attachée aux bras liés derrière son dos, ou l'on suspendait à ses pieds un poids considérable. B.

QUESTIONS PERPÉTUELLES, *Quæstiones perpetuæ*, tribunaux permanents établis dans l'anc. Rome, pour connaître des affaires criminelles. Le 1er fut institué l'an 604 de Rome, contre la *Concussion*; cinq ans après, on en créa trois autres contre les crimes de *Majesté*, de *Brigue*, et de *Péculat*. Sylla créa trois nouvelles Questions pour connaître des *assassinats*, des *empoisonnements*, et des *faux*. Plus tard, d'autres furent encore établies pour la *corruption des juges*, pour les *parricides*, pour les *violences publiques ou privées*. Les Questions étaient présidées par des préteurs désignés, et, au besoin, par les deux préteurs en place, ou même par d'anciens édiles, qui prenaient, dans ce cas, le titre de *Juges de la Question*. La jurisprudence de chaque Question, le nombre de ses juges, ou *quæsiteurs*, ordinairement assez considérable, étaient réglés par sa loi d'institution. Chaque année le Préteur urbain dressait la liste des juges, qui furent choisis originairement parmi les patriciens, puis dans cet ordre et l'ordre équestre indistinctement; il tirait ensuite au sort sur cette liste la répartition des juges dans chaque Question pour le service de l'année. Ce corps judiciaire fut d'abord de 300 membres, puis de 360, de 600, de 900, et, sous les empereurs, de 4,000. Il fallait d'abord être âgé de 30 ans pour en faire partie; Auguste abaissa cet âge à 25 ans. Les Questions perpétuelles n'empêchèrent pas, du temps de la République, de créer quelquefois des tribunaux extraordinaires pour des affaires de grand criminel, comme cela eut lieu, par exemple, dans le procès de Milon, accusé du meurtre de Clodius; mais les juges de ces tribunaux exceptionnels étaient toujours pris sur la liste du corps judiciaire. C. D—Y.

QUÉTIF (Jacques), né à Paris en 1618, m. en 1698, bibliothécaire de la maison des Dominicains de la rue St-Honoré, à Paris, donna des éditions de la *Somme* de St Thomas et des *Lettres* de Savonarole, et commença une *Bibliothèque* des auteurs de son ordre, terminée par Echard, sous le titre de: *Scriptores ordinis Minorum*, Paris, 1719-21, 2 vol. in-fol., ouvrage très-utile pour l'histoire littéraire des XIIIe, XIVe et XVe siècles.

QUETTEHOU, ch.-l. de cant. (Manche), arr. et à 16 kil. N.-E. de Valognes; 573 hab. Beaux pâturages.

QUEUE, anc. mesure de capacité pour les vins. Elle valait: 266 litres en Champagne, 396 à Reims, 402 à Bordeaux, 442 en Anjou, 486 en Touraine, 494 en Languedoc, 426 à Mâcon, 456 à Orléans, Beaune et Pouilly, 530, 560 et même 594 en Auvergne. On la divisait souvent en demi-queues.

QUEUE-EN-BRIE (LA), vge (Seine-et-Oise), arr. et à 22 kil. N.-N.-E. de Corbeil; 580 hab. Tour d'un anc. château-fort.

QUEUES, mode d'arrangement des cheveux pour les hommes (*V.* PERRUQUES). — nom donné, en 1793, pendant la disette, à de longues files d'individus qui se mettaient à la porte des boulangers, pour obtenir, moyennant paiement, quelques onces de pain. Les Parisiens, qui ont toujours plaisanté de tout, même de leurs misères, riaient de ces tristes rassemblements, et les appelaient des *queues*. Comme alors on manquait de tout, on allait à la queue de tout, à la queue de la viande, à celle du sucre, du savon, de la chandelle, etc.; il n'y avait rien qui ne fût

à la queue, et même les journalistes et les auteurs dramatiques transportaient cette idée dans leurs articles et dans leurs comédies. C. D—Y.

QUEUX (Grand-), surintendant des cuisines du roi, dans l'anc. monarchie (du latin *coquus*, cuisinier). Il avait juridiction sur les cuisiniers, charcutiers et rôtisseurs. Cette charge, établie dès le XIe siècle, fut supprimée à la fin du XVe.

QUEVEDO Y VILLEGAS (Francisco de), satirique espagnol, né à Madrid en 1580, m. à la Torre de Juan Abad en 1645, fit ses études à l'université d'Alcala : il posséda le latin, le grec, l'hébreu, l'arabe, l'italien et le français, et se distingua dans la théologie, le droit, les belles-lettres, la physique et la médecine. Un duel l'obligea de passer en Sicile à la suite du duc d'Ossuna, vice-roi de Naples, qui le chargea de missions diplomatiques à Rome. Il prit part à la conspiration des Espagnols contre Venise, 1618, et faillit périr avec ses complices. De retour en Espagne, impliqué dans la disgrâce du duc d'Ossuna, il passa trois ans en prison, 1620-23. En 1622, il fut rappelé à la cour, et nommé secrétaire du roi ; mais on le soupçonna d'être l'auteur d'un libelle contre Olivarez, et il subit encore une dure captivité, 1641. Quevedo, d'un esprit juste et d'un jugement solide, s'est souvent moqué de l'école de Gongora. Il a écrit 11 gros volumes, dont 8 de prose et 3 de vers, publiés à Madrid, 1791-94. Son meilleur genre est la satire ; par l'originalité de sa verve, par ses saillies, tantôt fines, tantôt burlesques, il ressemble à Scarron. Il a excellé aussi dans les romances populaires et dans les odes anacréontiques. Ses ouvrages les plus estimés sont : *los Suenos* (les Visions), ouvrage satirique où il prit Lucien pour modèle, trad. en français par La Geneste et Berault, Rouen, 1627 ; la *Vie de Tacanno Pablos de Buscon*, roman burlesque, supérieur à tout ce que le XVIIe siècle a produit, excepté *Don Quichotte*, et trad. en français par Restif de la Bretonne et d'Hermilly, sous le titre de : *le Fin matois, ou Histoire du grand Taquin*, 1776. Les pièces satiriques ou burlesques en prose ont été traduites en français par Raclotz, Bruxelles, 1698-99, 2 vol. in-12. On reproche à Quevedo l'abus des sentences, le goût des antithèses, et les inégalités de son style : faute de méthode, il n'a guère fait que des ouvrages médiocres. Son livre *de la Politique de Dieu*, dédié à Philippe IV, est un traité complet sur l'art de régner. Une édition des œuvres de Quevedo a été donnée en 1856, 3 vol., par M. Guerra y Orbe. B.

QUEYRAS, hameau (Hautes-Alpes), arr. et à 22 kil. S.-S.-E. de Briançon ; 250 hab. Château-fort sur un rocher escarpé, au milieu des Alpes. Place de guerre de 4e classe.

QUEZALTENANGO. *V.* Quesaltenango.

QUIBDO, v. de la Nouvelle-Grenade, ch.-l. de la prov. de Choco, sur le Choco ou Atrato (État de Cauca).

QUIBERON, ch.-l. de cant. (Morbihan), arr. et à 55 kil. S.-E. de Lorient, dans une presqu'île de son nom, qui forme, avec plusieurs petites îles, la baie de Quiberon ; 684 hab. Les Anglais y débarquèrent en 1746, et en furent repoussés avec une grande perte. En 1795, ils protégèrent, avec des chaloupes canonnières, une descente d'émigrés français, qui furent battus par Hoche. Tous les prisonniers, qui ne purent être sauvés par le général et ses soldats, furent fusillés par ordre du Comité de salut public. Dans la prairie où l'exécution a eu lieu, on a élevé, sous la Restauration, en 1824, un magnifique tombeau en marbre blanc, où sont gravés les noms des victimes de Quiberon. — La presqu'île de Quiberon a environ 12 kil. de long sur 2 de large ; au milieu, et sur un isthme étroit, est le fort Penthièvre.

QUIBO, île de l'Amérique du S., sur la côte S. de l'isthme de Panama ; par 7° 27' lat. N., et 84° 5' long. O. ; 45 kil. sur 30.

QUIÉRASQUE. *V.* Cherasco.

QUIERS. *V.* Chieri.

QUIERSY-SUR-OISE. *V.* Kiersy.

QUIÉTISME, système de mysticité tendant à l'union avec Dieu par l'anéantissement de soi-même ; plaçant la perfection de l'amour divin dans une contemplation passive, une inaction complète des facultés de l'âme, une indifférence entière pour tout ce qui peut arriver en cet état, en un mot, dans un repos absolu (*quies*), ce qui a fait donner à ses partisans le nom de *Quiétistes*. Après diverses apparitions dans l'histoire, le Quiétisme fut renouvelé au XVIIe siècle par Michel Molinos (*V. ce nom*) ; en 1675, il publia un *Guide spirituel*, dont la doctrine peut se réduire à ces maximes : la *Contemplation parfaite* est un état où l'âme ne désire rien, pas même le salut ; ne craint rien, pas même l'enfer ; où elle ne réfléchit ni sur Dieu, ni sur elle-même, mais reçoit passivement l'impression de la lumière céleste, sans exercer aucun acte d'amour, d'adoration, de piété chrétienne ; n'est astreinte ni à l'usage des sacrements, ni à la pratique des bonnes œuvres ; où les imaginations les plus criminelles n'affectent que la partie sensitive, sans atteindre la partie supérieure ; où les actions même les plus monstrueuses ne sont que l'opération du démon sur le corps, sans que l'âme, intimement unie à Dieu, éprouve la plus légère altération du désordre des sens. Cette doctrine, qui conduit à la négation des devoirs de l'homme et du chrétien, à la justification des plus horribles excès, fut condamnée, avec les écrits de Molinos, en 1687, par une bulle d'Innocent XI. Vers la même époque, le Quiétisme, un peu mitigé, fut introduit en France par la célèbre Mme Guyon ; elle vint à Paris, en 1687, et, avec des livres à titre bizarre, *Moyen court*, *les Torrents*, etc., y répandit ses erreurs et se fit des partisans. Introduite à St-Cyr, elle y connut Fénelon, et par sa dévotion et sa vertu, il parait sincères, lui inspira estime et affection, et lui communiqua ses doctrines. Fénelon, craignant d'abord de se tromper, la renvoya à Bossuet, qui jugea ses écrits répréhensibles. Ni elle, ni Fénelon, ne se rendirent à cette sentence, et Mme Guyon demanda des commissaires. Bossuet, le cardinal de Noailles, et l'abbé Tronson, tinrent à Issy, près Paris, des conférences auxquelles Fénelon finit par prendre part. Il y eut un accord, mais qui n'était qu'apparent. Bossuet, pour combattre l'erreur toujours vivante, composa son *Instruction sur les états d'oraison*, mais Fénelon le prévint par la publication des *Maximes des saints*, 1697. Quoique les écrits de Mme Guyon fussent condamnés de toutes parts, Fénelon se faisait illusion à lui-même, parce qu'il n'allait pas aussi loin qu'elle. Mme Guyon avait entrepris de tracer une méthode par laquelle on pouvait conduire les âmes les plus communes à cet état de perfection où un acte continuel et immuable de contemplation et d'amour les dispensait pour toujours de tous les autres actes de religion, ainsi que des pratiques les plus indispensables selon la doctrine catholique. Fénelon soutenait seulement la possibilité d'un état habituel de pur amour, d'où étaient exclus, comme autant d'imperfections, tous les actes explicites des autres vertus, même le désir du salut et la crainte de l'enfer. Il protesta toujours qu'il rejetait cette doctrine, et, en effet, elle ne se trouve pas ou même est combattue dans les écrits qu'il publia pour sa défense ; mais, quelle que fût son intention, elle était exprimée dans son livre. Cependant *l'amour pur* ou *désintéressé*, sans aucun retour personnel, n'a pas été condamné ; les actes en sont même obligatoires plusieurs fois dans la vie. C'est ce que Bossuet ne vit pas bien au commencement de la dispute lorsqu'il en nia la possibilité. L'état habituel est seul chimérique dans la doctrine du pur amour. Voyant le triste accueil que son livre recevait presque partout, Fénelon le soumit au jugement du pape. L'examen dura plus d'une année. Bossuet fit prévenir par la Sorbonne le jugement pontifical, et se servit de Louis XIV pour hâter la sentence ; mais la cour de Rome ne cessa de procéder avec une sage lenteur. Les consulteurs étaient partagés ; Innocent XII, par estime pour Fénelon, hésitait tantôt sur le fond, tantôt sur la forme de la condamnation. Enfin, par un bref du 12 mars 1699, il condamna, *in globo*, 23 propositions comme respectivement téméraires, pernicieuses, et erronées, sans infliger à aucune la note d'hérésie. Fénelon monta en chaire pour condamner son livre, publia un mandement où le pasteur se montrait plus docile que la dernière brebis du troupeau, assembla les évêques de sa province pour souscrire avec eux le bref pontifical, et donna à sa cathédrale un magnifique ostensoir comme monument de sa condamnation. — *V.* sur le Quiétisme, outre les écrits de Bossuet et de Fénelon, les Histoires de ces deux grands hommes par M. de Bausset. La *Relation du quiétisme*, par Phelippeaux, est infectée de la passion la plus odieuse contre Fénelon. M—D.

QUIÉTUS (Fulvius), 2e fils de l'usurpateur Macrien. Son père, proclamé empereur en 261 par l'armée d'Orient, lui donna le titre d'Auguste, et partagea avec lui le pouvoir. Abandonné des troupes, pendant que Macrien allait se faire reconnaître en Occident et périssait en Illyrie, Quiétus fut assiégé par Odénat dans Emèse, dont les habitants le tuèrent à l'instigation de Baliste, en 262.

QUIÉVRAIN, brg de Belgique (Hainaut), à 20 kil. O.-S.-O. de Mons ; 2,200 hab. Mines de houille ; fabr. de tabac. Il fut pris en 1792 (29 avril) par les Français. Frontière belge, station du chemin de fer du Nord, et douane.

QUIÉVY, vge (Nord), arr. et à 18 kil. E. de Cambrai; 3,358 hab. Mulquinerie.

QUILIMANCY, rivière de l'Afrique orientale (Zanguebar), affluent de la mer des Indes à Mélinde.

QUILIMANÉ, v. de la capitainerie-générale portugaise de Mozambique, 17° 53′ 8″ lat. S., et 34° 20′ long. E., sur un bras du Zambèze, appelé aussi Quilimané, et près de son embouchure dans le canal de Mozambique; 3,500 hab. Exportation d'ivoire, écaille de tortue, cornes de rhinocéros, dents d'hippopotame, cire, tabac, riz, etc.

QUILLAN, ch.-l. de canton (Aude), arr. et à 32 kil. S. de Limoux, et entouré de bois; 1,577 hab. Forges, fabrique de draps.

QUILLEBŒUF, ch.-l. de canton (Eure), arr. et à 15 kil. N. de Pont-Audemer, sur la rive gauche de l'estuaire de la Seine; 1,204 hab. Petit port de commerce, magasin de sauvetage, service de pilotage obligatoire. Autrefois ch.-l. du Roumois, Quillebœuf dut en partie son existence à Henri IV, qui le fit fortifier en 1592 et le nomma *Henriqueville;* Louis XIII le démantela.

QUILLOTA ou SAN-MARTIN-DE-LA-CONCHA, petite v. du Chili (Aconcagua), à 80 kil. N.-O. de Santiago, sur la rive dr. de l'Aconcagua. Mine de cuivre. — Cette ville fut fondée en 1726.

QUILOA, v. de l'Afrique orientale, sur une île près de la côte de Zanguebar, dans la baie de son nom, par 8° 41′ lat. S. et 37° 26′ long. E.; 2,000 hab. Importante au XVI^e siècle, mais aujourd'hui déchue. — Le royaume de Quiloa, entre celui de Zanzibar au N. et la capitainerie-générale de Mozambique au S., a 50,000 hab. Occupé par les Portugais aux XVII^e et XVIII^e siècles, il appartient aujourd'hui à l'iman de Maskate; commerce de riz, d'ivoire, d'esclaves.

QUIMPER ou QUIMPER-CORENTIN (des deux mots celtiques *Kim-ber*, confluent), ch.-l. du département du Finistère, au confluent de l'Odet et du Steyr, et près de l'Océan, à 660 kil. O. de Paris; par 47° 59′ 47″ lat. N., et 6° 26′ 26″ long. O.; 9,979 hab. Evêché suffragant de Tours. Trib. de 1^re inst. et de comm., collége, bibliothèque, société d'agriculture; fabr. de faïence et de poterie de terre, tanneries, brasseries. Entrepôt des fabr. des environs. Comm. de sel, céréales, farines, cire, miel, beurre, toiles, sardines, chevaux, bestiaux, poissons secs et salés, verres et cristaux. Chantiers de construction pour la marine marchande. Port assez fréquenté. Patrie des jésuites Hardouin et Bougeant, et du critique Fréron. — Cette ville, généralement mal bâtie, était le ch.-l. des *Corisopites*, et doit son nom actuel à son premier évêque, S^t Corentin. Elle fut souvent assiégée par les Anglais. En 1345, Charles de Blois la saccagea. Après la mort de Henri III, Quimper prit parti pour le duc de Mercœur; elle se soumit à Henri IV en 1595. Pendant la Révolution, on la nomma *Montagne-sur-Odet*. La cathédrale, dont la première pierre fut posée par l'évêque Bertrand de Rosmadeuc, en 1424, est dédiée à Notre-Dame et à S^t-Corentin: c'est la plus vaste de la Basse-Bretagne; les flèches du portail n'ont été achevées qu'en 1856. Près de la ville sont les ruines du château de *Pratanroux*.

QUIMPER-GUÉZENEC, vge (Côtes-du-Nord), arr. et à 25 kil. N. de Guingamp, près du confluent du Trieux et de la Leff; 496 hab.

QUIMPERLÉ, jadis *Quimper-Ellé*, s.-préf. (Finistère), à 46 kil. E.-S.-E. de Quimper, 20 N.-O. de Lorient, au confluent de l'Isolle et de l'Ellé; 3,907 hab. Trib. de 1^re instance, collége, société d'agriculture. On remarque l'église S^te-Croix, du XI^e siècle, avec crypte, et l'église S^t-Michel. Comm. de grains, bois, bestiaux, beurre, cire, miel, cuirs. — Autrefois fortifié, pris sur les Anglais par Clisson en 1373, sur le duc de Mercœur par Henri IV en 1595. A 4 kil. de là, sur la lisière de la forêt de Cloharn-Carnoët, est la chapelle *Lothéa*, dédiée à S^te Thée, et près de laquelle se tient, le jour de la Pentecôte, un *Pardon* très-fréquenté.

QUINAIRE, *Quinarius*, monnaie d'argent des anc. Romains. Il valait un demi-denier, ou 5 as, quand l'as était de 10 deniers, d'où son nom, et plus tard, 8 as, quand la valeur du denier eut été portée à 16 as (*V.* DENIER). C. D—Y.

QUINAULT (Philippe), célèbre poëte dramatique, né à Paris en 1635, m. en 1688, était fils d'un boulanger. Après avoir fait quelques études, il s'attacha au poëte Tristan, qui encouragea ses dispositions, et, dès l'âge de 18 ans, il débuta sur la scène française par une comédie en 5 actes et en vers, *les Rivales*, qui eut un grand succès. Il n'en fut pas ébloui, et chercha des ressources plus sûres en entrant chez un avocat; mais l'étude du droit ne lui fit pas abandonner les lettres, et il écrivit de nouvelles pièces, *l'Amant indiscret*, 1764, comédie en 5 actes et en vers, *les Coups de l'Amour et de la Fortune*, tragi-comédie en 5 actes et en vers, ainsi que deux tragédies, *la Mort de Cyrus*, et *Agrippa ou le Faux Tibérinus*, 1661. Vers le même temps, Quinault se maria, prit le titre d'avocat au Parlement, et acheta une charge d'auditeur en la Chambre des comptes, puis de valet de chambre du roi. Une nouvelle tragédie, *Astrate*, 1665, fut encore accueillie avec faveur, et *la Mère coquette ou les Amants brouillés*, 1665, 5 actes en vers, la meilleure comédie de Quinault, raffermit sa réputation, compromise par la chute de la tragédie de *Bellérophon*. *Pausanias*, 1666, fut sa dernière tragédie. Jusque-là, Quinault, malgré ses succès, n'avait réellement rien produit de durable. Mais, distingué par Lulli, qui avait obtenu le privilége de l'Opéra, il devint le créateur d'un nouveau genre dramatique, la tragédie lyrique, et, tandis que la musique du compositeur a passé de mode, les vers du poëte sont encore goûtés aujourd'hui. Boileau ne les a pas dépréciés, comme on le dit ordinairement: ses critiques s'adressent à quelques ouvrages de la jeunesse du poëte, et entachés de mauvais goût. Le style de Quinault a une douceur, une harmonie particulière, qui le rend éminemment propre à la musique, et que nul n'a su, depuis, rencontrer aussi bien que lui; il joint à ces qualités l'énergie, la noblesse, l'élévation, quand la situation le demande, et l'on trouve, dans ses opéras, des morceaux de premier ordre comme poésie. Ses principaux ouvrages en ce genre sont: *Cadmus*, 1672; *Alceste*, 1674; *Thésée*, 1675; *Atys*, 1676; *Isis*, 1677; *Proserpine*, 1680; *Persée*, 1682; *Phaéton*, 1683; *Amadis*, 1684; *Roland*, 1685; et *Armide*, 1686. Tous ces opéras sont en 5 actes, et le dernier est son chef-d'œuvre. Il travailla aussi avec Molière et P. Corneille à *Psyché*, tragédie-ballet, dont il fit toute la partie chantée. Sur la fin de sa vie, Quinault, cédant aux sentiments religieux que sa femme lui avait inspirés, cessa d'écrire pour le théâtre, et ne composa plus que des poésies sacrées. Il recevait de Louis XIV une pension de 2,000 liv., et était de l'Académie française depuis 1670. Ses *Œuvres* ont été imprimées avec sa *Vie*, Paris, 1739 et 1778, 5 vol. in-12; et ses *Œuvres choisies*, Paris, 1842, 2 vol. in-8°. B.

QUINAULT (Abraham-Alexis), dit *Dufresne*, acteur tragique, m. en 1767, débuta au Théâtre-Français en 1712, et rétablit le vrai goût de la déclamation, qui s'était perdu depuis la retraite de Baron. Il se rendit fameux par son orgueil démesuré.

QUINAULT (Jeanne-Françoise), sœur du précédent, née à Paris à la fin du XVII^e siècle, m. en 1783, débuta au Théâtre-Français en 1718 dans le rôle de Phèdre, mais, se reconnaissant plus de vocation pour la comédie, prit les rôles de soubrette, où elle réussit par son goût et son esprit. Femme d'instruction et de société, elle recevait les gens du monde et les hommes de lettres, qui la consultaient sur leurs ouvrages, et fut particulièrement liée avec Dalembert, d'Argenson et Duclos. Elle quitta le théâtre en 1741.

QUINCTIUS CAPITOLINUS (Titus), six fois consul à Rome, battit les Volsques, prit Antium, leur capitale, en 468 av. J.-C., et y conduisit une colonie.

QUINCTIUS CINCINNATUS. *V.* CINCINNATUS.

QUINCUNX. *V.* AS.

QUINCUPÉDAL, mesure de longueur des anc. Romains. Elle était à l'usage des mesureurs d'édifices pour les travaux de maçonnerie, et valait 5 pieds (1^m,480), d'où son nom. C. D—Y.

QUINCY (Charles SÉVIN, marquis de), né vers 1660, m. vers 1728, entra au service en 1676, parvint au grade de lieutenant-général dans l'arme de l'artillerie, se distingua et fut grièvement blessé à la 2^e bataille d'Hochstædt, 1704, commanda toute l'artillerie de l'armée en 1707, et fut nommé, après la paix d'Utrecht, gouverneur de l'Auvergne. On lui doit une *Histoire militaire du règne de Louis le Grand*, Paris, 1726, 8 vol. in-4°, avec cartes et plans.

QUINCY, brg (Seine-et-Marne), arr. et à 8 kil. S. de Meaux; 1,802 hab. Plâtre, fours à chaux.

QUINCY, v. des Etats-Unis (Massachusetts), à 14 kil. S.-E. de Boston; 6,000 hab. Fabr. de chaussures. Carrière de magnifique granit.

QUINDECEMVIRS DES SACRIFICES, *Quindecemviri sacris faciundis*, collége de quinze prêtres chargés, chez les anc. Romains, de garder les livres Sibyllins (*V.* SIBYLLINS-*livres*). Tarquin le Superbe institua ce collége, et le composa de deux membres (*duumvirs*) choisis parmi les patriciens. L'an 388 de Rome, leur nombre fut porté à dix

(décemvirs), dont la moitié pris parmi les plébéiens. Du temps de Sylla, ou peut-être avant, une nouvelle augmentation de cinq membres changea les Décemvirs en Quindécemvirs. Pendant les guerres civiles, le collége eut jusqu'à 60 membres, sans que le nom changeât, puis il revint à 15. Les Quindécemvirs étaient élus à vie, dans les comices par tribus; ils avaient un chef appelé *Maître du collége*, et tous portaient la toge prétexte. Leurs fonctions consistaient à consulter les livres Sibyllins, et, par suite de cette consultation, à ordonner les expiations et les sacrifices nécessaires pour apaiser ou prévenir la colère des dieux. Ils présidaient aussi à la célébration des Jeux Séculaires (*V. ce mot*). C. D—Y.

QUINETTE (Nicolas-Marie), né à Soissons en 1762, m. en 1821, était procureur ou notaire dans sa ville natale en 1789. Député de l'Aisne à l'Assemblée législative, il demanda, en 1792, le séquestre des biens des émigrés, la mise en accusation du duc de Brissac, commandant de la garde constitutionnelle de Louis XVI, et fit partie de la commission gouvernementale après la journée du 10 août 1792. Réélu à la Convention, il vota la mort du roi, devint membre du comité de salut public, et fut un des quatre commissaires chargés d'arrêter Dumouriez, qui les livra à l'Autriche. Echangé avec ses collègues contre Madame, fille de Louis XVI, en 1795, il fut nommé au conseil des Cinq-Cents en 1796, en sortit l'année suivante, prit le ministère de l'intérieur en 1799, fut préfet de la Somme en 1800, puis conseiller d'Etat, et directeur-général de la comptabilité des communes et des hospices. Il adhéra en 1814 à la déchéance de Napoléon Ier, reçut néanmoins la pairie pendant les Cent-Jours, fit partie du gouvernement provisoire après la 2e abdication de l'empereur, fut exilé comme régicide par la Restauration, et finit ses jours à Bruxelles. B.

QUINEVILLE, vge (Manche), arr. et à 15 kil. E. de Valognes; 353 hab. Il y a une tour dite *Cheminée de Quineville*, haute de 12 à 13 mèt., creuse à l'intérieur, sans aucune trace de plancher ni de séparation; on y a vu une cheminée du XIIe siècle, un phare, ou une recluserie.

QUINGEY, ch.-l. de cant. (Doubs), arr. et à 29 kil. S.-O. de Besançon, sur la Loue; 1,127 hab. Tréfilerie, tanneries. Aux environs sont les curieuses grottes d'Osselle. Patrie du pape Calixte II. Quingey était fortifié au XIIe siècle, et obtint une charte de commune en 1300. Il y eut, jusqu'à la fin du XVIIe siècle, un inquisiteur dominicain, vivant d'un petit hospice, et qu'on appelait *le pape de Quingey*.

QUINHON, v. de Cochinchine (Annam), ch.-l. de la prov. de son nom, sur un golfe de la mer de Chine; 8,000 hab. Export. de riz et de soie.

QUINI-SEXTE, nom donné au concile tenu à Constantinople en 692, parce qu'il suppléa aux cinquième (*quinus*) et sixième (*sextus*) conciles, qui n'avaient point laissé de canons. On l'appelle aussi *in trullo*, parce qu'il se tint sous le dôme impérial (*trullus*). Les *Constitutions apostoliques* y furent rejetées.

QUINONEZ (François de), cardinal espagnol, né dans le royaume de Léon vers 1485, m. en 1540, fils d'un comte de Luna, entra fort jeune dans l'ordre des Cordeliers, en devint général en 1522, fit partie du conseil de conscience de Charles-Quint, s'employa, en 1527, pour obtenir la liberté du pape Clément VII, que les troupes impériales retenaient prisonnier au château St-Ange, fut protecteur des Franciscains en 1534, évêque de Coria en 1539, et de Palestrina en 1540. On a de lui: *Compilatio omnium privilegiorum Minoribus concessorum*, Séville, 1530, in-fol.; *Breviarium romanum*, Rome, 1535, approuvé par les papes Clément VII, Paul III, Jules III et Paul IV, censuré néanmoins par la Sorbonne, et interdit par Pie V en 1588. B.

QUINQUAGÉSIME (en latin *quinquagesimus*, cinquantième), nom donné, dans l'Église romaine, au dimanche qui tombe 50 jours avant Pâques, et qu'on appelle vulgairement *Dimanche gras*.

QUINQUARBOREUS. *V.* CINQ-ARBRES.

QUINQUATRIES, *Quinquatria* ou *Quinquatrus*, fêtes de Minerve, dans l'anc. Rome. Il y avait les *grandes* et les *petites Quinquatries*: les premières, instituées pour célébrer l'anniversaire de la naissance de Minerve, revenaient le 14 d'avril (19 mars), et duraient 5 jours, pendant lesquels tous les gens d'états qui exigent plus ou moins l'exercice de l'esprit, allaient adorer la déesse dans un temple qu'elle avait au bas du mont Célius; les 3 jours suivants étaient consacrés à des combats de gladiateurs et à des chasses du Cirque, pour célébrer Minerve comme déesse guerrière; enfin, le 5e jour, on terminait la fête par la lustration ou purification des trompettes, et par un dernier sacrifice à la déesse. Les grandes Quinquatries étaient aussi une époque de vacances pour les écoliers. — Les *Petites Quinquatries* se célébraient aux ides de juin (13 juin), et duraient 3 jours. C'était la fête des joueurs de flûte des sacrifices, qui reconnaissaient Minerve pour leur déesse, et, après lui avoir sacrifié, faisaient des processions folles par la ville, de véritables mascarades; chaque journée finissait par de copieux et joyeux festins. C. D—Y.

QUINQUEGENTIANI, ligue de 5 peuples d'Afrique et de Numidie, qui soutinrent l'usurpateur Julien, et que vainquit Maximien Hercule en 286.

QUINQUENNAUX (Jeux), *Quinquennales ludi*. Jeux institués dans l'anc. Rome pour remercier les dieux de ce que l'empire était régi par Auguste. Un quindécemvir les présidait; c'étaient probablement des jeux du Cirque. — Jeux institués par Domitien, en l'honneur de Jupiter-Capitolin, et qui étaient un concours de vers et de prose, en grec et en latin, dans lequel l'empereur donnait des prix aux vainqueurs.

QUINQUENNAL, magistrat des municipes chez les anc. Romains, élu tous les 5 ans pour présider au cens.

QUINQUÉVIRS, *Quinqueviri*; c'étaient cinq officiers subalternes de l'anc. Rome, chargés, avec les édiles, de la police de la ville; ils furent créés vers le commencement du Vie siècle.

QUINQUÉVIRS MENSAIRES, *Quinqueviri mensarii*, commissaires extraordinaires créés par les consuls, l'an 403 de Rome, pour arranger les affaires des débiteurs peu solvables.

QUINT, droit du 5e qu'on payait jadis, pour l'acquisition d'un fief, au seigneur dont ce fief était mouvant. Dans certaines localités, on payait en outre le *Requint*, qui était le 5e du Quint.

QUINTAL, anc. poids français de 100 livres (48 kil. 95). Le quintal métrique est de 100 kilog. — En Espagne et en Portugal, le quintal vaut 4 arrobes (*V. ce mot*).

QUINTANA, v. d'Espagne (Badajoz), à 26 kil. S. de Villanueva-la-Serena; 4,000 hab.

QUINTANA, voie d'un camp romain, tirée transversalement après le campement de la 5e cohorte, d'où son nom.

QUINTANAR-DEL-ORDEN, v. d'Espagne (Manche), sur la Gijuéla, à 70 kil. E.-S.-E. de Tolède; 7,000 hab. Lainages et savons.

QUINTE-CURCE, *Quintus Curtius Rufus*, historien latin, vécut à une époque incertaine, que la critique n'a pu fixer encore; les uns le placent au temps d'Auguste, d'autres au temps de Constantin. Quoi qu'il en soit, le nom de Quinte-Curce est illustre dans les lettres par une *Histoire d'Alexandre le Grand, roi de Macédoine*. C'est un ouvrage où l'auteur s'est plus préoccupé de faire briller son esprit, que de démêler le faux d'avec le vrai; son but est tout littéraire; mais sa narration est pleine d'erreurs en géographie, en histoire, et en stratégie; il parle d'une manière vague des saisons dans lesquelles sont arrivés les événements qu'il raconte, ne fait pas mention des années, ne les désigne même pas; cependant son style est élégant, ses peintures sont vives et vraies, et les caractères sont reproduits avec beaucoup de talent dans ses discours; c'est un mauvais historien, mais un narrateur plein de charme et d'intérêt. Son Histoire avait 10 livres: les 2 premiers sont perdus; il y a une lacune à la fin du 5e, au commencement du 6e, et deux autres dans le 10e. Freinsheim a composé, pour combler ces lacunes, des Suppléments estimés, qui sont souvent publiés avec l'ouvrage. Les meilleures éditions de Quinte-Curce sont celles de Rome, 1470; de Bâle, 1507, avec notes d'Erasme; de Venise, 1537, avec suppléments par Quinzano; de Bâle, 1545, avec suppléments de Brunon; de Leyde, Elzevier, 1633; de Strasbourg, 1648, la première qui contienne les suppléments de Freinsheim; de Schrevelius, *cum notis variorum*, Amst., 1673; de P. Letellier, 1678, *ad usum Delphini*; de Leipzig, 1686, avec suppléments de Cellarius; de Dresde, 1700, avec suppléments de Junker; de Snakenburg, Delft, 1724; de Maittaire, Lond., 1716; de Brindley, ibid., 1748; de Cunze, Helmstædt, 1795-1802, 3 vol. in-8°; de Schmieder, Gœttingue, 1804; de Koken, Leipz., 1817; de Mutzell, Berlin, 1840-41; de Zumpt, Brunswick, 1849. Les meilleures traductions françaises de Quinte-Curce sont celle de Vaugelas, 1646, plus remarquable par le style que par la fidélité; de Beauzée, 1781, plus exacte; et surtout celle de MM. Aug. et Alph. Trognon, dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, Paris, 1828-29, 3 vol. in-8°. *V.* Foss, *Quæstiones Curtianæ*, Altenbourg, 1852. D—R.

QUINTIANUS STOA. *V.* QUINZANO.

QUINTIENS (Prêtres). *V.* LUPERQUES.

QUINTILIEN, *Marcus Fabius Quintilianus*, célèbre rhéteur et critique latin, né à Calagurris (Espagne Tarraconaise) vers le commencement du règne de Claude, l'an 795 de Rome, 42 de J.-C., m. pendant le règne d'Adrien, vers l'an 120, fut conduit fort jeune à Rome, où il étudia sous les plus célèbres rhéteurs. Galba, nommé proconsul d'Espagne par Néron, emmena avec lui Quintilien, qu'il avait pris en amitié, et, devenu empereur, le nomma professeur public d'éloquence à Rome, avec appointements de 100,000 sesterces (25,000 fr.). Il avait alors environ 26 ans, sut donner à son enseignement un caractère d'utilité, et vit la jeunesse se presser à ses leçons; il compta parmi ses auditeurs Pline le Jeune, et Adrien, qui plus tard le combla de faveurs et lui donna les ornements consulaires. Quintilien plaidait aussi au barreau, et n'y réussissait pas moins que dans l'enseignement. Sa réputation était si grande, que Domitien le choisit pour précepteur de ses petits-neveux. Il venait alors de quitter l'enseignement, après 20 ans d'exercice, et, sur les instances d'un libraire, s'était mis à rédiger le cours qu'il avait professé. Il en fit, sous le titre d'*Institution oratoire* (*de Institutione oratoria*), l'ouvrage auquel il doit auj. sa célébrité. C'est un traité en 12 livres, qui renferme un plan d'études complet pour former un orateur, depuis les premiers éléments de la grammaire, jusqu'à l'art proprement dit, l'invention, la disposition, l'élocution, la prononciation, la mémoire, l'action, enfin les mœurs. Il profite des travaux de ses devanciers, rapproche et juge leurs systèmes, et porte partout une manière noble, ingénieuse et solide, qui fait de ce traité comme un cours d'éducation, de morale, et de littérature. Il est plus complet que le *de Oratore* de Cicéron, parce qu'il entre dans plus de détails. Le style a une élégance remarquable, mais il est gâté par un peu d'affectation, de l'obscurité, une certaine froideur, et de temps en temps par les plus basses flatteries pour Domitien. Néanmoins l'ensemble de l'ouvrage conserve encore tant d'agrément, on y trouve de si bons préceptes, une critique si judicieuse, que Rollin, souhaitant que ce livre fût entre les mains de la jeunesse, en fit un abrégé pour les colléges. On doit encore à Quintilien, ou plutôt on lui attribue 64 *Déclamations*, qui sont plus probablement des exercices de ses élèves; les sujets en sont fort bizarres, et quelques morceaux brillants y sont comme étouffés sous une foule de défauts signalés par Quintilien lui-même dans son *Institution*. Beaucoup de critiques ont encore attribué à Quintilien le *Dialogue des orateurs*, regardé généralement auj. comme étant de Tacite (*V. ce nom*). Le *De Institutione oratoria* fut trouvé, en 1419, par Poggio, dans l'abbaye de St-Gall. Les principales éditions de Quintilien sont celles de Rome, 1470; des Alde, Venise, 1514; de Patisson, avec notes de Pithou, Paris, 1580; de Schrevelius et Gronovius, *cum notis variorum*, Leyde, 1665; de Rollin, Paris, 1715; de Burmann, Leyde, 1720, avec les *Annales Quintiliani* de Dodwell; de Capperonnier, Paris, 1725; de J.-M. Gesner, Gottingue, 1738; de Spalding, Leipzig, 1798, 6 vol. in-8°; de Wolf, ibid., 1816; de Dussault, dans la *Bibliothèque latine* de Lemaire, Paris, 1821-25, 7 vol. in-8°, etc. Il y a des traductions françaises par Gédoyn, 1718, in-4°, souvent réimprimées en 4 ou 6 vol. in-12; Ouisille, 1829-33, 6 vol. in-8°, dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke; L. Baudet, dans la collection Nisard. C. D—Y.

QUINTILIUS, nom d'une famille romaine dont la branche la plus connue est celle des Varus.

QUINTILLUS (Marcus-Aurélius-Claudius), commandait un corps de troupes près d'Aquilée, quand l'empereur Claude II, son frère, mourut en 270. Il prit le titre d'Auguste, mais les légions l'abandonnèrent pour Aurélien, et il se fit ouvrir les veines dans un bain, après 17 jours de règne.

QUINTIN, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), arr. et à 20 kil. S.-O. de St-Brieuc, sur le Gouet; 3,443 hab. Trib. de commerce. Excellentes toiles, chapellerie, cuirs, cire, miel, bestiaux. — Erigé en duché en 1681 en faveur du maréchal de Lorges, dont il porta quelque temps le nom.

QUINTINIE (LA). *V.* LA QUINTINIE.

QUINTO, riv. des Etats de La Plata, arrose les Etats de San-Luis et de Cordova, et se perd dans un lac; cours de 650 kil.

QUINTUS DE SMYRNE, poëte grec, né à Smyrne à une époque incertaine (on varie du 1er au Ve siècle ap. J.-C.), est auteur d'un poëme épique en 14 chants, intitulé *la Suite d'Homère*, où sont racontés les événements qui se sont passés depuis la rançon d'Hector. Le poëme se termine à la mort d'Ajax, fils d'Oïlée, expirant au sein des flots, victime du courroux de Minerve. Le XIIe et le XIIIe liv. racontent les événements qui font le sujet du IIe liv. de l'*Enéide*, mais n'offrent guère d'autres qualités qu'une élégance assez commune; cependant la douleur de la femme de Laocoon est décrite en vers assez gracieux. La mort de Priam est racontée froidement. Les discours d'Ulysse et d'Ajax (Ve liv.), au sujet des armes d'Achille, dont la mort est racontée au début du IIIe liv., n'ont ni la force ni l'originalité qu'ils offrent dans Ovide. En général, ce poëme, dont quelques parties ne sont pas sans mérite, pèche par la monotonie du style; la composition en est froide et peu originale. On croit que beaucoup de parties sont un abrégé des poëmes cycliques. Il a été découvert en Calabre, au XVe siècle, par le cardinal Bessarion, ce qui a fait appeler l'auteur assez longtemps, mais improprement, Quintus *Calaber*. Les meilleures éditions sont celles de Corn. de Pauw, Leyde, 1734, avec une version latine de Rhodomann; de Tychsen, Deux-Ponts, 1807; de M. Lehrs, dans la collection Didot 1840; de Koechly, Leipzig, 1850. Il en existe une traduction française peu fidèle par Tourlet, 1800. P—T.

QUINZANO (Jean-François CONTI, dit), en latin *Quintianus*, poëte latin moderne, né en 1484 au village de Quinzano (Brescian), m. en 1557, fit ses études à Brescia, enseigna la jurisprudence à Padoue, passa ensuite en France, où il devint, par le crédit du cardinal d'Amboise, précepteur du duc d'Angoulême (depuis François Ier), retourna occuper la chaire de belles-lettres de Padoue, qu'il devait bientôt échanger contre celle de Pavie, et fut couronné comme poëte des mains de Louis XII à Milan. Il a laissé des *Poésies* variées, des *Dissertations* grammaticales et littéraires, et des Suppléments à Quinte-Curce, Venise, 1537. Ses contemporains lui avaient donné le nom grec de *Stoa* (Portique des Muses), à cause de sa facilité à versifier. *V.* sa *Vie* par L. Cozzando, Brescia, 1694, et des *Mémoires anecdotiques et critiques sur sa vie et ses écrits*, par J. Nember, ibid., 1777, in-8°. B.

QUINZE-VINGTS, hôpital fondé par Louis IX à Paris, en 1254, pour 300 (15 fois 20) gentilshommes à qui les Sarrasins avaient crevé les yeux, et que le roi avait ramenés de la Palestine. Il fut bâti par Eudes de Montreuil entre le Louvre et le Palais-Royal, à l'endroit où étaient encore en 1852 les rues St-Nicaise, de Rohan, et de Valois, remplacées auj., en partie, par l'aile septentrionale du Louvre; Louis XVI le transféra, en 1779, dans l'anc. hôtel des Mousquetaires noirs, rue de Charenton. On y admit de bonne heure toutes sortes d'aveugles. La communauté ou chapitre des Quinze-Vingts fut placée en 1412 sous la juridiction du grand-aumônier de France; elle fut supprimée en 1793. L'administration de l'hôpital fut donnée alors au département de la Seine; le Directoire le plaça, en 1797, dans les attributions du ministre de l'intérieur; la grande-aumônerie en reprit la tutelle sous la Restauration. En 1830, il fut rendu au ministère de l'intérieur. Il est auj. sous le patronage de l'impératrice. — Pendant longtemps, en vertu d'un décret de l'Assemblée constituante, l'*Institution des jeunes aveugles* élevés par Valentin-Haüy (*V. ce nom*) fut jointe aux Quinze-Vingts; une ordonnance royale de 1815 en fit un établissement à part, qui, en 1843, a été transféré sur le boulevard des Invalides; 80 jeunes garçons et 40 jeunes filles, dont 50, au moins, paient une pension annuelle de 1,000 fr., reçoivent dans cette institution une éducation technologique, musicale, et intellectuelle, suivant leur condition. B.

QUIPUS, instrument dont les anc. Péruviens se servaient pour fixer, comme avec l'écriture, la mémoire des faits et des événements, et en même temps pour supputer arithmétiquement. C'était une corde nattée, d'où partaient des fils plus ou moins fins, avec lesquels on faisait des nœuds simples ou doubles. La longueur variait de 0m,30 c. à 2 mèt., et les fils ajoutés étaient de 0m,90 c., quelquefois moins. Des missionnaires trouvèrent à Lurin, sur la côte du Pérou, un *quipu* du poids de 6 kilog., orné de fils de différentes couleurs: un rouge, signifiant un guerrier ou la guerre; un jaune, de l'or; un blanc, la paix ou de l'argent, etc. En arithmétique, un nœud simple signifie 10; un double, 100; un triple, 1,000, et ainsi de suite. Les combinaisons roulaient sur les couleurs et la quantité de nœuds, ainsi que sur la longueur des fils et la manière dont ils étaient distancés entre eux. Dans les premiers âges, cette méthode ne servait qu'aux nombres; mais, plus tard, les initiés purent, par ce moyen, raconter des histoires, faire connaître des décrets, et transmettre à la postérité les événements importants arrivés dans l'empire. Alors le *quipu* servit de chronique, d'archives nationales, de registres de recensement de la population, des armes, des soldats, des comptes, et, dans chaque province, un

quipu camayoc était chargé de cette manière de raconter les faits. B.

QUIQUENGROGNE, hameau (Aisne), arr. et à 15 kil. N.-E. de Vervins; 1,540 hab. Verrerie célèbre, datant de 1290, et produisant annuellement 2 millions de bouteilles.

QUIRIN (SAINT-), vge (Meurthe), arr. et à 17 kil. S. de Sarrebourg; 1,980 hab. Célèbre manuf. de glaces coulées dans les plus grandes dimensions, verres de table et à vitres, cylindres, etc.

QUIRINAL (Mont). *V.* COLLINES DE ROME.

QUIRINALES, *Quirinalia*, fête de Romulus ou Quirinus, chez les anc. Romains. Elle revenait le 13 des calendes de mars (17 février).

QUIRINUS, dieu des Sabins, analogue à l'Arès des Grecs, et représenté sous la forme d'une lance (*queir* en sabin). Romulus fut identifié avec lui, quand il eut été enlevé, dit-on, au milieu d'un orage, par Mars, son père. Quirinus était encore un surnom de Mars, de Jupiter, et de Janus.

QUIRITES, nom porté d'abord par les Sabins, puis par les Romains, et dérivé de la ville de *Cures*, ou du mot sabin *queir* (lance). Il désignait les Romains à la ville, mais jamais quand ils étaient sous les armes.

QUIROGA (Joseph), missionnaire espagnol, né en 1707 à Lugo, m. en 1784, entra à l'Ecole de la marine, fit plusieurs voyages sur mer, puis se fit jésuite, et obtint d'aller prêcher l'Evangile en Amérique. Il reçut en même temps du roi la mission de visiter les terres Magellaniques, afin de déterminer les points convenables à l'établissement de ports pour les bâtiments de commerce. A son retour, il alla exposer à Rome l'état des missions dans le Paraguay. Le *Journal* de son voyage, rédigé sur ses observations et celles de ses compagnons par le P. Loçano, a été imprimé à la suite de l'*Histoire du Paraguay* de Charlevoix. B.

QUIROGA (Antoine), général espagnol, né en 1784 à Betanzos (Galice), m. en 1841, servit d'abord sur mer, entra dans l'armée de terre en 1808, fut colonel en 1811, comparut en 1815 devant un conseil de guerre comme complice de Porlier (*V. ce mot*), fut acquitté, trempa aussi dans le complot de l'Abisbal, prit part à l'insurrection de l'île de Léon en 1820, reçut le gouvernement de la Galice, défendit la Corogne contre les Français en 1823, dut s'enfuir en Angleterre, ne reparut qu'après la mort de Ferdinand VII, en 1833, et, après avoir joui quelque temps de la faveur publique, fut abandonné par les progressistes qui le jugeaient trop modéré; il finit ses jours dans l'oubli.

QUIROS (Pedro-Fernandez de), navigateur espagnol, né vers le milieu du XVI^e^ siècle, m. en 1614, voyagea d'abord pour le commerce, accompagna Mendana dans sa seconde entreprise en qualité de pilote, 1595, le remplaça dans le commandement à sa mort, et conduisit les restes de l'escadre à Manille, au Mexique, et au Pérou. Le vice-roi de ce pays lui ayant refusé son aide, il retourna en Espagne. Philippe III lui accorda de faire construire deux vaisseaux à Callao, pour aller à la recherche des Terres australes. Il partit en 1605, et découvrit l'île *Dezana* (l'*Osnabrugh* de Wallis, le *Boudoir* de Bougainville, la *Maitea* de Cook), les îles *Otatti, Sagitaria, Gente-Hermosa, Taumaco, Tucopia, Nuestra-Señora-de-la-Luz*, et la *Terre australe du St-Esprit* (Nouvelles-Hébrides). Un Mémoire qu'il adressa sur ses découvertes à Philippe III, parut à Séville, 1610, fut publié en latin à Amsterdam sous le titre de *P.-F. Quiros narratio de Terra australi incognitâ*, 1613, et traduit en français sous celui de : *Copie de la requête présentée au roi d'Espagne par le capitaine P.-F. de Quir sur la 5^e^ partie du monde, appelée Terre australe incogneue.*

QUIROS (Archipel de), nom donné par quelques géographes aux Grandes-Cyclades ou Nouvelles-Hébrides.

QUISISANA, brg du royaume d'Italie, dans la prov. de Naples. Chantier de la marine royale. Château de plaisance du roi.

QUISSAC, ch.-l. de canton (Gard), arrondissement et à 43 kil. E.-S.-E. du Vigan, sur la rive gauche de la Vidourle; 1,408 hab. Bonneterie et fleurets (160 métiers battants).

QUITA (Domingo Dos REIS), poëte portugais, né en 1728, m. en 1770, n'avait eu encore d'autre instruction que la lecture du Camoens et de Lobo, quand la mort de son père l'obligea de se mettre en apprentissage chez un barbier; il apprit seul le français, l'italien, l'espagnol, et cultiva en secret la poésie. Le comte de San-Lorenzo le tira de l'obscurité. Quita a composé cinq tragédies (en collaboration avec Pedegache), dont la meilleure est *Inez de Castro*, des sonnets, des élégies, des idylles. Sa versification est élégante et facile, mais sans originalité. Le recueil de ses Œuvres forme 2 vol. in-8°.

QUITO, capitale de la république de l'Equateur (jadis du royaume de Quito), dans la Cordillière des Andes, près et à l'E. du volcan de Pichincha, et près de ceux de Cotopaxi et de Cayambé, à 1,200 kil. N. de Lima, par 0° 14' lat. S., et 81° 5' 30" long. O.; 76,000 hab. Ch.-l. du département de l'Equateur. Evêché, cour suprême, université, collége, séminaire, bibliothèque. Ville mal bâtie et sur un terrain très-inégal; on remarque pourtant ses places, ses églises, ses couvents, ses hôpitaux. Industrie peu avancée; fabr. de gros draps, flanelles, serges, cotonnades, manteaux, coussins, matelas en caoutchouc. Le commerce est assez actif. Les Espagnols prirent Quito en 1533; elle fut comprise d'abord dans le Pérou, puis, en 1718, dans la Nouvelle-Grenade, en 1819 dans la république de Colombie, et en 1831 dans celle de l'Equateur. Le 4 février 1797, un violent tremblement de terre et une éruption du Pichincha, dont toute la campagne voisine fut bouleversée, épargnèrent Quito, qui célèbre annuellement deux fêtes à la Sainte Vierge en souvenir de son salut.

QUITO (Royaume de), anc. audience de la Nouvelle-Grenade. Comprise dans la partie S.-O. de la Colombie, elle y forma les départements de l'Assuay, de Guayaquil, et de l'Equateur, c.-à-d. à peu près toute la république actuelle de l'Equateur.

QUIXOS-ET-MACAS, anc. région de la Nouvelle-Grenade, ainsi nommée des deux peuplades indigènes qui l'habitent, au S. et à l'E. de la prov. de Pasto, au N. de celle de Jaën-de-Bracamoros, a 400 kil. sur 200; ch.-l. *Macas* ou *Sevilla-del-Oro*. Elle est auj. comprise dans la république de l'Equateur, et répartie entre les départements de l'Equateur et de l'Assuay.

QUOJA, royaume de Guinée, sur la côte de Sierra-Leone; 70 kil. de long. Sol fertile; habitants farouches.

QUOLLA ou QUORRA, nom qu'on donne au Niger, après qu'il a dépassé Tombouctou.

QVALOE, c.-à-d. *île des Baleines*, île de la mer Glaciale, sur les côtes de la Norvége, par 78° 38' lat. N. et 21° 25 long. E.; 24 kil. sur 12. Sur la côte O. est *Hammerfest*.

QVARKEN, détroit du golfe de Botnie, formé par le rapprochement des côtes de la Suède et de la Finlande, entre Umea et Wasa.

R

RAA — RAA

RAAB, anc. *Arrabona, Javarinum* ou *Jaurinum* en latin moderne, *Gyor* en hongrois, v. forte de Hongrie, ch.-l. du comitat de son nom, au confluent de la Raab, de la Rabnitz et du Danube, à 133 kil. O.-N.-O. de Bude; 16,000 hab., dont 11,000 catholiques. Evêché suffragant de Gran; Académie; séminaire; plusieurs gymnases. C'est une ville bien bâtie; cathédrale et palais épiscopal remarquables; antiquités romaines. Navigation et commerce assez actifs. Raab était déjà un poste militaire sous les Romains; les Turcs l'occupèrent de 1591 à 1598. Les Français, commandés par Eugène Beauharnais, y battirent l'archiduc Jean, le 14 juin 1809. — Le comitat de Raab (cercle en deçà du Danube), entre les comitats de Wieselburg au N.-O., d'Œdenburg à l'O., de Veszprim au S. et au S.-E., d'Oran à l'E., et ceux de Komorn et de Presbourg au N., a 152,740 hect., et 89,970 hab. L'agriculture est sa principale richesse.

RAAB, *Arabo, Arrabona*, en hongrois *Raba*, rivière des États autrichiens. Elle prend sa source en Styrie, à 5 kil. N.-O. de Passail (Grætz); cours de 280 kil., par les comitats d'Eisenburg, d'Œdenburg, et de Raab (Hongrie), où elle se jette dans le Danube à Raab. Elle reçoit la Feistritz

la Pinka et la Repcze à gauche, la Marczal à droite.

RAAZA, île d'Écosse, une des Hébrides, à l'E. de Skye; 648 hect. Sol montagneux. Elève de bétail.

RABAN MAUR, *Rabanus Maurus* ou *Magnentius*, né à Mayence en 776, m. en 856, fit ses premières études à l'abbaye de Fulde, alla les compléter sous Alcuin à celle de St-Martin de Tours, où il professa lui-même la grammaire et la philosophie, fut ordonné prêtre à son retour à Fulde en 814, et y ouvrit une école, qui devint la plus célèbre de la Germanie. Elu abbé en 822, il s'était démis de son titre pour aller vivre dans la solitude, lorsque, cinq ans après, en 827, il fut appelé à l'évêché de Mayence. Il tint plusieurs synodes pour remédier aux abus qui s'étaient glissés dans son diocèse, s'interposa entre Louis le Débonnaire et ses fils rebelles, déploya une grande sévérité contre Gotteschalk (*V. ce mot*), et fit preuve d'une charité sans bornes pendant une famine qui désola Mayence en 850. Ses Œuvres, publiées à Cologne, 1627, 3 vol. in-fol., contiennent des *Commentaires sur l'Ecriture sainte*, des traités de l'*Institution des clercs et des cérémonies de l'Eglise*, le plus utile et le plus intéressant de ses ouvrages, du *Calendrier ecclésiastique*, de la *Vue de Dieu*, des *Homélies*, un livre d'*Etymologies*, une *Grammaire*, un traité *de l'Invention des langues*, enfin des poésies, parmi lesquelles on distingue le *Veni, Creator*, etc. Vienne et Munich ont de lui, en manuscrit, un *Glossaire théotisque*. *V.* J.-F. Buddæus, *de Vita ac doctrina Rabani*, Iéna, 1724. B.

RABASTENS, ch.-l. de cant. (Tarn), arr. et à 19 kil. S.-O. de Gaillac, sur la rive dr. du Tarn; 3,225 hab. Fabr. de toiles de chanvre, chapeaux, poterie. Comm. de grains. Antiquités gauloises et romaines aux environs.

RABASTENS, ch.-l. de cant. (Hautes-Pyrénées), arr. et à 18 kil. N.-E. de Tarbes, sur l'Estreux et le canal d'Alaric; 1,266 hab.

RABATH, ARBATE ou NOUVEAU-SALÉ, v. forte du Maroc (Fez), sur la rive g. et à l'embouch. du Bouregreb dans l'océan Atlantique, vis-à-vis Salé; par 34° 5' lat. N., et 9° 3' long. O.; 28,000 hab. Chantier de construct. militaire. Gr. entrepôt de commerce. Fabr. de tapis, lainages, cotonnades, maroquin, babouches, etc. Export. de laines, céréales, bestiaux, cire, écorces, planches de thuya, etc.

RABAUT (Paul), pasteur de l'Église protestante de Nîmes, né à Bédarieux en 1718, m. en 1795, montra un zèle ardent pour sa croyance et un dévouement sans bornes à ses coreligionnaires. Sa tête étant mise à prix, il osa se présenter au marquis de Paulmy, et lui remettre, en se nommant, un Mémoire qu'il adressait au roi en faveur des protestants. Cet acte de courage valut quelque adoucissement à leur sort. D'après les papiers qu'il laissa, M. Ch. Coquerel a composé une *Histoire des Eglises du désert*, où l'on trouve une correspondance avec les ministres de Louis XVI sur la restitution de l'état civil aux protestants. B.

RABAUT-SAINT-ÉTIENNE (Jean-Paul), fils du précédent, né à Nîmes en 1743, m. en 1793, fut, comme son père, ministre protestant, et adopta avec ardeur les principes de la Révolution. Député du tiers-état de Nîmes à l'Assemblée constituante, il eut une grande part à l'acte constitutionnel, fit décréter l'établissement d'une seule chambre législative, vota pour le *veto suspensif*, et s'occupa surtout des lois sur la garde nationale, la gendarmerie, les assignats, etc. Envoyé à la Convention par le département de l'Aube, il combattit la mise en jugement de Louis XVI, vota pour l'appel au peuple, pour la détention jusqu'à la paix et en faveur du sursis, fut membre de la commission girondine des Douze chargée de surveiller le tribunal révolutionnaire, se vit enveloppé dans la proscription de son parti, parvint à se cacher quelque temps, fut découvert, et périt sur l'échafaud, le 5 décembre 1793. On lui doit : *Lettres à Bailly sur l'histoire primitive de la Grèce*, Paris, 1787, in-8°; *Considérations sur les intérêts du tiers-état*, 1788, in-8°; *Précis de l'histoire de la Révolution française*, 1791, depuis 1789 jusqu'à la fin de l'Assemblée constituante, etc. B.

RABAUT-POMMIER (Jacques-Antoine), frère du précédent, né à Nîmes en 1744, m. en 1820, ministre protestant, fut député du Gard à la Convention, vota la mort de Louis XVI avec sursis, attaqua la tyrannie des Montagnards, fut un des 73 députés arrêtés par Robespierre et relâchés après sa chute, devint sous-préfet du Vigan, puis pasteur à Paris en 1803, fut exilé en 1816 comme régicide, et obtint de rentrer en France deux ans après. On prétend qu'il connaissait la vaccine dès 1781, avant que les Anglais eussent rien écrit sur cette découverte. B.

RABAUT-DUPUIS, frère des deux précédents, négociant à Nîmes, fut proscrit, en 1793, comme fédéraliste, parvint à sortir de France, siégea au conseil des Anciens en 1797, au Corps législatif en 1799, était président de cette assemblée quand elle vota le consulat à vie en 1802, fut conseiller de préfecture dans le département du Gard en 1803, et mourut en 1808. B.

RABBATH-AMMON, v. des Ammonites. *V.* AMMON.

RABBATH-MOAB, capitale des Moabites, à l'E. de la mer Morte, près de la rive g. de l'Arnon; auj. *Rabbah*, à 100 kil. S.-E. de Jérusalem.

RABBE (Alphonse), littérateur, né en 1786 à Riez (Basses-Pyrénées), m. en 1830, entra dans l'administration de l'armée d'Espagne sous le 1er empire français, fut ensuite avocat à Aix, et subit, pour ses opinions libérales, plusieurs emprisonnements sous la Restauration. On a de lui des *Résumés de l'histoire de Russie*, — *du Portugal*, — *de l'Espagne*, et une *Histoire d'Alexandre Ier, empereur de Russie*, 1826. Il commença, en 1829, la *Biographie des contemporains*, avec Boisjolin et Sainte-Preuve, Paris, 4 vol. in 8°, et 1 vol. de Supplément, 1834.

RABBIN (en arabe *rabb*, seigneur), titre donné par les Juifs aux savants, et surtout à ceux qui sont versés dans la connaissance et l'interprétation de la loi. On appelle *rabbinique*, ou hébreu moderne, la langue établie par les rabbins d'Espagne, et qui fut bientôt étudiée en Italie, en France, et en Allemagne. Les caractères de l'écriture rabbinique sont beaucoup plus arrondis et plus cursifs que ceux de l'ancien hébreu; on y rencontre aussi plusieurs abréviations. D.

RABBINISTES. *V.* TALMUD.

RABDOMANCIE, divination au moyen de baguettes, pour découvrir, soit les sources d'eau, soit des trésors enfouis, soit des mines de métaux précieux.

RABELAIS (François), né à Seully, près de Chinon, en 1483, m. en 1553, était fils d'un apothicaire ou d'un hôtelier. Il entra chez les Cordeliers à Fontenay-le-Comte, fut ordonné prêtre, étudia les langues avec ardeur, eut quelques succès dans la prédication, se brouilla avec ses confrères par des plaisanteries plus qu'inconvenantes, et obtint de Clément VII un indult qui lui permit de passer dans l'ordre de St-Benoît à Maillezais; mais, ne s'accommodant pas mieux là de la vie claustrale, il quitta le couvent sans autorisation, alla étudier la médecine à Montpellier, et s'y fit recevoir docteur en 1531. Il exerça avec succès, édita en latin quelques écrits d'Hippocrate, composa des almanachs, fut député au chancelier Duprat pour réclamer des priviléges universitaires qu'il venait d'abolir, et réussit. En reconnaissance de ce succès, la Faculté décida que désormais tout aspirant au grade de docteur passerait la robe de Rabelais, usage qui s'est perpétué jusqu'à notre siècle. Du Bellay avait étudié chez les moines avec Rabelais; devenu cardinal, et envoyé en ambassade à Rome, il l'emmena avec lui en qualité de médecin. Ce joyeux compagnon se fit remettre par le pape les peines canoniques qu'il avait encourues, tout en jetant le sel de ses bons mots sur ce qu'il voyait. De retour en France, il composa, et commença de publier *les Faits et dits du géant Gargantua et de son fils Pantagruel*, roman satirique et allégorique en 5 livres, dirigé contre les moines, les princes, les rois, et toute espèce d'autorité politique ou religieuse. L'auteur, qui connaissait le monde ancien par les livres, et le monde contemporain par ses voyages, génie d'une trempe et d'une originalité extraordinaires, se joue de la science et s'attaque aux abus par d'intarissables railleries. Lorsqu'il fut vieux, il chercha le repos: son ami le cardinal obtint pour lui une bulle de translation dans l'abbaye de St-Maur-des-Fossés, et lui donna, en 1545, la cure de Meudon, qu'il desservit en bon prêtre. Sûr ainsi de l'avenir, Rabelais acheva son roman : il en publia, le 4e livre en 1552, mais après avoir résigné sa cure. Il se retira à Paris, où il mourut dans des sentiments de piété sincère. Au milieu du chaos des fantaisies et des allusions, du bon sens et des folies, des pensées délicates et des obscurités qui foisonnent dans *Gargantua* et dans *Pantagruel*, les commentateurs se sont mis inutilement l'esprit à la torture pour les expliquer; ils ont fait de *Gargantua* François Ier, de *Grandgousier* Louis XII, de *Pantagruel* Henri II, de *Picrochole* Maximilien Sforza, de *Gargamelle* Anne de Bretagne, de *Badebec* la reine Claude, de *Grands Jument de Gargantua* Diane de Poitiers, de *Panurge* le cardinal de Lorraine, etc. Le jugement de La Bruyère sur Rabelais a été dicté par la raison : « Où Rabelais est mauvais, il passe bien loin au delà du pire; c'est le charme de la canaille. Où il est bon, il va jusqu'à l'exquis et à l'excellent, et il peut être un mets des plus délicats. » Rabelais lui-même recommande à ceux qui le lisent, « d'ouvrir la boîte pour en tirer la drogue, et de briser l'os pour en sucer la moelle. » Si Rabelais est digne d'être étudié,

c'est surtout sous le rapport philosophique et comme l'un des pères de notre idiome. On a plus de 60 éditions de son roman. La 1re connue avec date est celle de Lyon, 1533, in-8°, et ne contient que le 1er livre. Le 4e parut en 1552, et les 4 furent imprimés ensemble en 1553. Le 5e vit le jour avec les précédents en 1558, Lyon. Parmi les éditions postérieures, on peut citer celles d'Amsterdam, 1711 et 1741, avec remarques de Le Duchat et de La Monnoye, 3 vol. in-4°; de Paris, par De l'Aulnay, 1833, 3 vol. in-8°; l'édition dite *Variorum*, par Esmangart et Johanneau, Paris, 1823-26, 9 vol. in-8°; celles du bibliophile Jacob (P. Lacroix), Paris, 1842, in-12; Burgaud et Rathery, Paris, 1857, 2 vol. in-18. On doit encore citer de Rabelais le recueil de ses *Lettres*, 1651, in-12. J. T.

RABENER (Gottlieb-Guill.), satirique allemand, né à Wachau près de Leipzig en 1714, m. en 1771, étudia à Meissen et à Leipzig, et occupa divers emplois dans les finances. Ses Œuvres, réunies à Leipzig, 1777, 6 vol. in-8°, et à Stuttgard, 1840, 4 vol., attestent une grande connaissance des hommes et de leurs travers, mais sans affections haineuses et misanthropiques; il a une richesse d'idées et une variété de tons et de tournures qui l'ont fait comparer à La Bruyère. Quelques-unes de ses œuvres ont été traduites en français : *Satires*, par Boispréaux (Dujardin), Paris, 1754, 2 vol. in-12; ces satires, à l'exception d'une seule, ont été écrites en prose; *Mélanges amusants, récréatifs et satiriques*, ibid., 1776, 4 vol. in-12; *Osaureus ou le Nouvel Abélard*, comédie, par Cailleau, 1761, in-12; diverses *Lettres satiriques*, dans *le Choix de poésies allemandes* par Hubert, t. IV.

RABIRIUS (Caïus), chevalier romain, accusé par Labiénus d'avoir assassiné le tribun du peuple Saturninus, l'an 653 de Rome, fut défendu par Cicéron, consul, l'an 690, et sauvé, parce que le préteur qui présidait rompit les comices, sous prétexte d'augures défavorables. Nous avons le plaidoyer de l'orateur *Pro Rabirio*.

RABIRIUS (Caïus), poëte épique latin, du siècle d'Auguste, que Velléius nomme à côté de Virgile. On croit qu'il avait chanté la bataille d'Actium. On regarde comme faisant partie de ce poëme un morceau d'un ouvrage *de Bello Actiaco* ou *Alexandrico*, trouvé dans les papyrus d'Herculanum : d'autres ont rapporté, avec moins de vraisemblance, ce fragment à un panégyrique d'Auguste par Varius. Il a été publié par Kreyssig, Schneeberg, 1814, et, avec traduction et commentaires italiens, par Montanari, Forli, 1830-34. Rabirius a aussi été rangé parmi les satiriques, sur la seule foi de Fulgence (*De prisco sermone*). D—R.

RABIRIUS (C. Postumus), fut accusé de concussion comme détenteur de sommes que le proconsul Gabinius s'était fait donner par le roi d'Egypte Ptolémée Aulète, pour le rétablir sur le trône. Cicéron le défendit, l'an 699 de Rome, et le fit absoudre; nous avons encore son plaidoyer.

RABIRIUS, architecte de Domitien, passa pour un des plus habiles de son temps, bâtit, sur le mont Palatin, la magnifique maison de cet empereur, réédifia peut-être le Capitole, et éleva sans doute beaucoup d'autres monuments.

RABUTIN. *V.* BUSSY.

RACALMUTO, v. de Sicile, à 22 kil. N.-E. de Girgenti; 9,855 hab. Sel, soufre, mercure, plâtre.

RACAN (Honoré DE BUEIL, marquis de), poëte, né à la Roche-Racan (Touraine) en 1589, m. en 1670, donna à la langue poétique une harmonie et une grâce naturelle qu'on ne connaissait pas alors. Fils d'un maréchal-de-camp, il le devint lui-même, après avoir débuté comme page d'Henri IV. La rencontre de Malherbe éveilla son talent; il composa des *Bergeries* et des *Odes*, où la vérité du sentiment s'empreint souvent d'une teinte mélancolique. Toutefois l'admiration de ses contemporains alla beaucoup trop loin. Racan fit partie de l'Académie française dès sa création, en 1635, et sa harangue de réception fut un ingénieux discours contre les sciences. Sur la fin de sa vie, il paraphrasa les *Psaumes*; mais ses *Poésies chrétiennes* et ses *Odes sacrées* sont très-faibles. On a de lui encore d'intéressants *Mémoires pour la vie de Malherbe*, 1651, et des *Lettres diverses*. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1724, Paris, 2 vol. in-12; et en 1857, annotées par M. T. Delatour, 2 vol. in-18. G. L.

RACCA, *Nicephorium*, v. de la Turquie d'Asie (Al-Djéziréh), dans l'eyalet d'Alep, à 200 kil. S.-S.-O. de Diarbékir, au confl. du Bélès et de l'Euphrate. Fondée par Alexandre le Grand, et embellie par Haroun-al-Raschid, qui s'y bâtit un palais, aujourd'hui ruiné.

RACCONIGI, v. du roy. d'Italie, arrond. et à 21 kil. N.-E. de Saluces; 12,000 hab. Château et parc royal. Collége militaire. Filature et tisseries de soie.

RACE (Cap). *V.* TERRE-NEUVE.

RACES HUMAINES. La science ethnographique date seulement de la fin du siècle dernier. Blumenbach et Camper, en se fondant, le premier, sur la conformation du crâne et la couleur de la peau, le second, sur le plus ou moins d'ouverture de l'angle facial, ont groupé les populations du globe en cinq grandes races, appelées : *Caucasique* ou *Blanche*, dans l'Europe, le S.-O. de l'Asie et le N. de l'Afrique (peau blanche ou brune; cheveux longs et fins, dont la couleur varie du noir au blond; œil grand et ouvert; nez droit; bouche moyenne; lèvres petites; visage ovale; angle facial ouvert de 85 à 90 degrés); *Mongolique* ou *Jaune*, dans tout le reste de l'Asie (peau jaune; cheveux noirs et raides; face large, carrée et aplatie; pommettes saillantes; nez enfoncé à la racine, et souvent gros à l'extrémité; yeux obliques; lèvres grosses; angle facial de 76 à 85 degrés); *Ethiopienne* ou *Noire*, dans la plus grande partie de l'Afrique, en Australie et dans les îles voisines (teint noir; cheveux crépus et laineux; nez épaté; lèvres pendantes; bouche saillante et front fuyant; angle facial de 61 à 75 degrés); *Américaine* ou *Cuivrée*, habitant le Nouveau-Continent; *Malaise* ou *Olivâtre*, dans la presqu'île de Malacca, les îles de la Sonde, et la partie de l'Océanie à l'E. et au N.-E. de l'Australie, et se rapprochant toutes deux, par leurs caractères physiques, de la race jaune. D'autres, prenant pour bases la linguistique, l'étude des migrations des peuples, et la comparaison de leurs mœurs et de leurs coutumes, sont arrivés à reconnaître 12 races ou variétés dans l'espèce humaine : *Indo-Européens, Sémites, Ethiopiens, Tartaro-Finnois, Chinois, Malais, Américains, Eskimaux ou Peuples Arctiques, Nègres ou Takrouriens, Cafres, Hottentots, Australiens.*

RACE INDO-EUROPÉENNE. Cette race, appelée aussi *Indo-Germanique*, pour marquer les limites extrêmes de son développement, ou *Arienne*, du nom d'*Arias* (les nobles), que se donnaient ses plus anciens peuples, s'étend du Gange à l'Islande, embrassant ainsi, avec la plus grande partie de l'Europe, le S.-O. de l'Asie, à l'exception de l'Arabie, de la Syrie et de l'intérieur de l'Asie-Mineure. Les caractères physiques communs à toutes ses branches sont la figure ovale et régulière, le nez droit, les lèvres minces, les cheveux longs et lisses. La couleur est variable; en général, ceux qui habitent l'Asie et le S. de l'Europe ont les cheveux noirs et le teint basané; les nations de l'Europe centrale et septentrionale, les yeux bleus et les cheveux châtains ou blonds. Cette race est celle qui a jeté le plus grand éclat historique : belliqueuse, mais éminemment civilisable, elle a porté à leur perfection les lettres, les sciences et les arts. Ses divers idiomes, dont la parenté a été découverte de nos jours, se distinguent par une grande richesse de mots, de flexions grammaticales, et sont aptes à reproduire les opérations les plus délicates de l'entendement. Parmi ces langues, il en est qui ont entre elles des rapports plus étroits qu'avec toutes les autres; par la considération de ces ressemblances, on est arrivé à reconnaître 8 familles de langues, et, par suite, 8 familles de peuples dans la race Indo-Européenne : trois en Asie (familles *Indienne, Persane, Caucasienne*); et cinq en Europe (*Pélasgo-Hellénique, Romane* ou *Néo-Latine, Germanique, Slave, Celtique*). — La famille Indienne (environ 100,000,000 d'individus), dans l'Hindoustan, parlait autrefois le sanscrit et le pracrit; elle est auj. divisée en un grand nombre de peuples parlant différents dialectes plus ou moins mélangés d'arabe depuis la conquête musulmane, l'hindoustani, le bengali, le seikh, le mahratte. — La famille Persane, de l'Indus au Tigre, et du golfe Persique à la mer Caspienne et à l'Oxus, comprend : les anciens Perses et Mèdes, parlant le zend; les anciens Parthes et les Perses du second Empire, parlant le pehlvi, puis le parsi, mêlés de mots empruntés aux langues sémitiques; les Persans modernes (environ 12,000,000), dont la langue a été mêlée d'arabe depuis la conquête musulmane; les Afghans et les Béloutchis (environ 10,000,000); les Boukhares, enclavés au milieu des races turques; les Kurdes, sur le Tigre sup. (1,100,000). — La famille Caucasienne proprement dite comprend les Arméniens, les Géorgiens, les Lazes, les Mingréliens, etc., 6,000,000. — La famille Pélasgo-Hellénique embrassait, dans l'antiquité, les Pélasges d'Europe et d'Asie-Mineure, et les Hellènes; auj. elle n'est plus représentée, pour le rameau Pélasgique, que par les Albanais ou Arnautes, occupant l'anc. Epire et le S. de l'Illyrie, au nombre d'environ 1,500,000, et parlant une langue mélangée de grec archaïque, de slave et d'italien, mais où le grec domine; pour le rameau Hellénique, par

les Hellènes ou Grecs, au nombre de 1,300,000, dans le royaume et les îles Ioniennes, et de 2,000,000 dans la Thessalie, la Macédoine, où l'on compte 700,000 Hellènes de race pure; dans la Roumélie, où, mélangés avec des Bulgares et des Serbes, ils ont formé un peuple mixte appelé *Tsintsars* (600,000 individus) et parlant les deux langues slave et grecque; sur le littoral de l'Asie-Mineure, dans les îles de la côte, à Chypre et à Candie.—La famille Romane ou Néo-Latine, originairement représentée par les peuples de l'Italie centrale et méridionale (Latins, Osques, Volsques, Apuliens, Œnotriens), qui se rattachaient au rameau Pélasgique, s'étendit par les conquêtes des Romains et la diffusion de la langue latine. Elle comprend auj. six peuples : 1° les Italiens, mélange de Latins avec quelques populations Germaniques (Ostrogoths, Lombards, Franks), dans la péninsule, le canton suisse du Tésin, le Tyrol italien, et les trois îles de Corse, Sardaigne, et Sicile; au nombre de 26,000,000, divisés d'après les idiomes en Haut-Italiens (dialectes piémontais, génois, lombard, et vénitien), Italiens-Moyens (dialectes toscan, romain, et corse), et Bas-Italiens (dialectes napolitain, calabrois, sarde, sicilien et maltais mêlé d'arabe); 2° les Français, mélange de Gaulois, de Romains et de Germains (Franks, Burgundes, Normands); l'élément latin domine surtout au S. de la Loire, où s'étaient formés, au moyen âge, les divers dialectes de la langue dite *romane* ou *langue d'oc* (provençal, languedocien, limousin); au N., l'élément germanique et les dialectes de la *langue d'oïl* (français proprement dit dans l'Ile-de-France, normand, picard, bourguignon); auj. ces dialectes sont passés à l'état de patois; le français est la langue nationale de 33,500,000 individus; de plus, on compte en France 1,500,000 Celtes dans l'O. de la Bretagne, et autant d'Allemands en Alsace; à ces 33,500,000 de Français, il faut joindre 2,472,000 individus de même race et de même langue, qui, établis dans les contrées voisines, sont étrangers politiquement à notre pays, tels que les Wallons répandus dans le S.-E. de la Belgique (1,827,000), une partie des habitants des cantons suisses de Berne, de Fribourg et du Valais, ceux de Neuchâtel, de Vaud, de Genève (590,000), enfin, dans le royaume d'Italie, les vallées d'Aoste et des Vaudois (95,000); 3° les Espagnols (15,500,000, non compris les Basques), et les Portugais (3,568,000), mélange d'Ibères, de Gaulois, de Romains, de Germains (Wisigoths, Suèves), et d'Arabes; leurs langues sont cependant très-voisines du latin, et celle des Espagnols comprend plusieurs dialectes (catalan, aragonais, castillan, andalous, asturien, galicien); 4° les Rhètes, dans le S. du canton suisse des Grisons, aux sources du Rhin et de l'Inn (45,000 individus environ), parlant la langue rhétique ou roumanche, assez voisine du latin, et qui existe presque avec sa forme actuelle depuis le VIII^e^ siècle; 5° les Roumains (8,000,000 d'individus), descendants des colons établis par Trajan dans la Dacie, et habitant entre le Dniester, les Karpathes, le bassin supérieur de la Théiss, le Danube inférieur et la mer Noire; ils sont soumis politiquement à trois puissances : la Moldavie et la Valachie reconnaissent la suzeraineté ottomane; la Bessarabie est une province en partie russe; la Bukowine, la Transylvanie, et l'E. de la Hongrie sont autrichiennes. Quelques fractions de ce peuple, répandues au S. du Danube, se sont mêlées aux Bulgares, et ont formé un peuple mixte, les *Kutzovlaques*, habitant en Macédoine et en Roumélie, au milieu des Gréco-Slaves. La langue roumaine est restée très-voisine du latin, quoique les Roumains aient adopté l'alphabet slavon et la religion grecque. Ainsi, on compte environ 89,000,000 d'individus de famille romane ou néo-latine en Europe.—La famille Germanique, dans le centre et le N. de l'Europe (72,460,000 individus), est divisée en 3 rameaux, Allemands proprement dits, Anglo-Saxons, Scandinaves. Le rameau allemand ou teuton s'étend sur l'Europe centrale, des Alpes à la mer du Nord et à la Baltique, et de la Meuse à l'Oder, et comprend 45,800,000 individus. Mais la famille Germanique n'est vraiment pure que du Rhin à l'Elbe : elle est mêlée de Français entre le Rhin et la Meuse, et de Slaves entre l'Elbe et l'Oder. On la divise, d'après les dialectes, en Hauts-Allemands ou Souabes, dans l'Autriche propre, la Styrie et la Carinthie septentrionales, le Tyrol allemand, la Bavière au S. du Danube, la plus grande partie du Wurtemberg et du grand-duché de Bade, la Suisse allemande et l'Alsace; Allemands-Moyens ou Franconiens, dans le N. de la Bavière, les petits Etats du centre, et le N.-O. de la Bohême; Bas-Allemands ou Saxons, dans le royaume de Saxe, la Poméranie, le Brandebourg, la Silésie, les petits Etats du N. de l'Allemagne, le Holstein et une partie du Sleswig, le royaume de Hollande, où le dialecte néerlandais est devenu une langue littéraire, et enfin dans la partie centrale et occidentale de la Belgique, où la population flamande parle un dialecte germanique. Le rameau Anglo-Saxon, mélange des Saxons, Angles, Jutes et Danois, populations germaniques, avec les Celtes romanisés de la Grande-Bretagne, et les Normands francisés qui conquirent l'Angleterre avec Guillaume, forme la nation anglaise, qui s'étend sur la Grande-Bretagne (pays de Galles et Haute-Ecosse exceptés) et sur la côte orientale et septentrionale de l'Irlande (20,000,000 d'individus). Le rameau Scandinave, auquel appartenaient les anciens Goths, comprend aujourd'hui environ 6,666,000 individus, dont 1,900,000 dans le Danemark, le nord du duché de Slesvig et les îles Feroë, 1,460,000 en Norvége, et 3,300,000 en Suède.—La famille Slave dans le S.-E. et l'E. de l'Europe, comprend près de 82,000,000 d'individus, répartis en quatre rameaux : 1° le rameau Illyrien ou des Jugo-Slaves (Slaves du Sud), au nombre de 11,864,000, dans le S.-E. de l'Autriche et le N. de la Turquie, divisé, d'après les dialectes, en *Slowènes*, appelés aussi *Illres* ou *Wendes* (1,264,000), dans l'Istrie, la Carniole, le Littoral, une partie du Frioul, de la Styrie et de la Carinthie; en *Croates* (800,000), dans la province autrichienne de Croatie et l'O. de la Bosnie; en *Serbes* (5,300,000), dont 2,600,000 à l'Autriche dans la Dalmatie, l'Esclavonie, le Bannat, et les Confins militaires, et 2,700,000 à la Turquie ou indépendants, dans la Servie, la Bosnie, l'Herzégowine, le Monténégro, le N. de l'Albanie; en *Bulgares* (4,500,000), peuple d'origine Tartaro-Finnoise, établi au S. du Danube au commencement du VII^e^ siècle, mêlé si intimement aux Slaves qui habitaient déjà le pays, qu'il adopta leur langue et leurs mœurs en leur imposant son nom, et occupant en Turquie la Bulgarie et le N. de la Macédoine; 2° le rameau Slovaque, au N.-O. de l'Autriche (6,480,000 hommes, subdivisé en *Slovaques* proprement dits, au N. de la Hongrie (2,037,000), descendants des anciens Grands-Moraves, dont l'empire fut détruit en 907 par les Madgyars ou Hongrois; en *Moraves*, dans la Moravie et la Silésie autrichienne (1,352,000); en *Tchèkes*, dans la Bohême (2,926,000); en *Lusaciens*, établis en Saxe et en Prusse (165,000), restes des Slaves qui occupaient au moyen âge les pays entre l'Elbe et l'Oder, et qui se sont aujourd'hui presque entièrement fondus parmi les Germains; 3° le rameau Lecke ou Polonais (12,247,000 individus), divisé en *Polonais* proprement dits, de pure race Slave (8,700,000, dont 4,765,000 dans le royaume de Pologne, 1,625,000 dans les provinces de Posen, de Prusse et de Silésie, 2,055,000 à l'Autriche dans le N.-O. de la Gallicie), et en *Lettons* (3,875,000), peuple d'origine finnoise, mêlé aux Slaves, dont il adopta la langue au moyen âge, et germanisé par la domination des chevaliers Teutoniques et celle de la Prusse. Ces Slaves mélangés comprennent : les anciens Prussiens, dans la Prusse occidentale (1,461,000 individus), chez lesquels l'allemand a remplacé la langue slave; en Russie, les Lithuaniens (898,000), les Szamaïtes ou Samogitiens (952,000), les Courlandais et les Semigalles (564,000); 4° le rameau russe (51,000,000 d'individus), divisé en Grands-Russes ou Moscovites, dans le centre de l'Empire (33,000,000), Russes-Blancs, dans les gouvernements de Smolensk, Witebsk et Novogorod (3,600,000), Russes-Rouges ou Petits-Russes, dits aussi Ruthènes, Russniaques ou Russines, et dont sortirent les Cosaques (11,200,000 individus dans le S. de la Russie, et 2,940,000 dans la partie E. de la Gallicie autrichienne).—La famille Celtique occupait autrefois toute la Gaule, les îles Britanniques, l'Espagne de moitié avec les Ibères, le N. de l'Italie concurremment avec d'autres Ibères, et plus tard avec les Etrusques. Elle se divisait en deux grands peuples, parlant deux dialectes de la même langue, les Gaëls et les Kymris, Cimmériens ou Cimbres. Auj. cette famille, qui, en Gaule, s'est fondue avec les Romains et les Germains, n'est plus représentée, comme race pure, que par 10,500,000 individus, divisés encore en Gaëls et en Kymris. Le rameau Kymrique comprend en France les Bretons (1,500,000), parlant le breyzad, dans les départements du Morbihan, du Finistère et une partie des Côtes-du-Nord; et les Gallois, parlant le welsch, dans la principauté de Galles et le comté de Cornouailles en Angleterre. Le rameau Gaëlique se partage aussi en deux dialectes, l'erse, parlé par les Irlandais, surtout dans le centre et l'O. de l'île, et le calédonien, par les Ecossais dans toute la Haute-Ecosse et les îles voisines. — La race Indo-Européenne comprend donc environ 388,000,000 d'individus, dont 130,000,000 en Asie, et 258,000,000 en Europe. Il

faut y joindre encore les populations de cette race passées dans les autres parties du monde, surtout en Amérique, où l'on peut évaluer les Européens à 36,500,000, dont 27,500,000 aux Etats-Unis (20,000,000 d'Anglo-Saxons, 5,500,000 Allemands, 1,500,000 Français, 500,000 Espagnols); 3,200,000 dans l'Amérique anglaise (dont près de 1,000,000 de Français au Canada), et 6,000,000 d'Espagnols et de Portugais dans le Mexique, l'Amérique centrale, la Colombie, le Pérou, le Chili, les États de la Plata et le Brésil; en Océanie, 1,200,000 Européens; 500,000 en Afrique. La race Indo-Européenne offre donc une population totale d'environ 435,000,000 d'individus.

RACE SÉMITIQUE. Contrairement à la race indo-européenne, établie sous les climats les plus divers, ayant pratiqué toutes les religions et tous les gouvernements, parlant des idiomes qui, malgré leurs caractères communs, diffèrent notablement les uns des autres, la race sémitique, infiniment moins nombreuse, offre, dans sa religion monothéiste, ses mœurs et son gouvernement patriarcal, sa langue fixée de bonne heure par l'alphabet et où les dialectes sont à peine sensibles, une merveilleuse homogénéité. Il en est de même de ses caractères physiques : teint roux ou basané, figure sèche et allongée, corps maigre et nerveux. Les Sémites, que l'on appellerait mieux *Syro-Arabes*, pour indiquer les limites de leur extension, se renfermèrent, pendant toute l'antiquité, entre le versant méridional des monts d'Arménie et le Taurus au N., les montagnes qui bornent le bassin du Tigre à l'E., la Méditerranée et l'isthme de Suez à l'O., et les mers qui baignent la péninsule Arabique (golfe Persique, mer Rouge, mer d'Oman). Ils se divisent en trois familles, les Hébreux, les Syriens ou Araméens, les Arabes. — La famille hébraïque comprend les Hébreux proprement dits ou Israélites, les Edomites, les Moabites, les Madianites, les Ammonites; elle habita d'abord le haut bassin du Tigre, puis les plaines de la Mésopotamie, enfin le bassin du Jourdain. — La famille araméenne ou syrienne s'étendait en Syrie et surtout vers l'E. dans les grandes monarchies de Ninive et de Babylone, fondées d'abord par des Chamites ou Éthiopiens, puis occupées par des Araméens, enfin conquises au VIIIe siècle avant J.-C. par les Chaldéens (Carduques, Kurdes) d'origine persane, dont le nom fut appliqué à un pays et à une race en majorité sémitique. L'araméen, appelé également syriaque ou chaldéen, devint alors le dialecte prépondérant parmi les Sémites, et, mêlé d'hébraïsme, fut adopté par les Hébreux eux-mêmes comme langue vulgaire après leur retour de la captivité, employé même dans les livres d'Esdras et de Daniel, et dans les premiers livres chrétiens. — La famille arabe soumit, après Mahomet, non-seulement tout l'antique berceau de la race sémitique, mais encore à l'E. la Perse, la Transoxiane, une partie de l'Hindoustan, à l'O. l'Afrique septentrionale, l'Espagne et les grandes îles de la Méditerranée. Mais l'infériorité militaire des Sémites, due à l'esprit d'individualisme et d'isolement que développe la vie nomade, fit tomber le pouvoir tout religieux des califes sous les coups des races persanes, puis des races turques et mongoles en Orient, et de la race latine en Espagne. L'arabe resta la langue sacrée de tout l'Orient musulman, et se mêla aux langues vulgaires des Persans et des Turcs; mais la race sémitique fut ramenée, en Asie, à la péninsule arabique, à la Syrie, au bassin inférieur du Tigre et de l'Euphrate (Irak-Arabi), où Arabes et Syriens forment auj. une population d'environ 14,000,000 d'individus, tous musulmans, à l'exception des Maronites du Liban. En Afrique, les Arabes, tout en convertissant à leur religion la plus grande partie des populations chamites ou éthiopiennes, ne les ont pas absorbées en tant que races, et vivent mêlés à ces peuples dans toute l'Afrique septentrionale, en Egypte, dans le Sahara et le Soudan, au nombre de 10,000,000 environ, divisés en Maures ou Arabes des villes, Bédouins ou Arabes du désert, Fellahs ou cultivateurs en Egypte. On en trouve environ 3,000,000 mêlés aux populations éthiopiennes de l'Abyssinie, répandus sur la côte orientale d'Afrique, et dans les îles Maldives et Laquedives en face du continent de l'Inde. Si à ces 27,000,000 d'Arabes et de Syriens, on ajoute 4,000,000 de Juifs répandus dans tout le monde entier, on aura 31,000,000 de Sémites auj. existants. A cette race se rattachaient autrefois, par la langue seule, les Phéniciens, avec les Carthaginois leurs colons.

RACE ÉTHIOPIENNE OU CHAMITE. Elle a pour signes essentiels : le visage d'une couleur foncée, quelquefois presque noire, quoique gardant la régularité de traits qui distingue la race blanche; une religion matérialiste; un polythéisme effréné, adorant même l'animal et la plante; des cultes licencieux et obscènes; un instinct très-développé de hiérarchie et d'union politique, qui lui permit de fonder les premières grandes monarchies et d'élever des monuments gigantesques qui durent encore aujourd'hui; un régime de castes, une vie agricole et sédentaire, inconnus aux Sémites, pasteurs et tous égaux dans la tribu; une écriture idéographique dans les hiéroglyphes égyptiens et les cunéiformes de Ninive et de Babylone, système tout opposé à l'alphabet phonétique des Sémites; le caractère tout pratique de leurs sciences astronomiques et mathématiques. Les Chamites se divisent en quatre familles : Ethiopiens, Egyptiens, Chananéens, Libyens. — Les Ethiopiens proprement dits, ou Kuschites, célèbres par l'antiquité et la splendeur de leur civilisation à Méroé et à Axoum, sont représentés auj. par les Barabras musulmans de Nubie, les Abyssins chrétiens, et les Gallas barbares d'Abyssinie, qui parlent des dialectes arabes (le ghez, l'amharique) mêlés à des débris de leur ancienne langue. Ce même rameau avait pénétré au S. de l'Arabie, et fondé, au milieu des Arabes sémitiques, le royaume de Saba ou d'Yémen; c'est ce qu'attestent les ruines de Mareb et de Sana, ouvrages tout à fait contraires au génie des Sémites qui les attribuent à des races impies de géants, le dialecte himyarite ou ekhili, très-différent de l'arabe, le régime des castes, et d'autres institutions étrangères aux Sémites. Au rameau éthiopien se rattachent encore les premiers Babyloniens, conduits par Nemrod, fils de Chus. Si Babylone, comme Ninive, fut plus tard occupée par des Sémites qui lui imposèrent leur langue, puis par des Chaldéens-Ariens qui la rendirent conquérante, sa religion licencieuse, ses mœurs corrompues, ses monuments gigantesques, les études astronomiques et mathématiques auxquelles se livrèrent ses habitants comme ceux de l'Egypte, montrent que la population éthiopienne y avait conservé ses caractères distinctifs, malgré une double conquête. Enfin les Ethiopiens se sont étendus de l'Euphrate et du Tigre jusqu'à l'Indus, dans la Susiane et sur les côtes de la mer Erythrée. — Le rameau égyptien comprend le peuple célèbre qui habitait la vallée inférieure du Nil; le copte, langue de la population chrétienne de l'Egypte actuelle, représente le dialecte chamitique dans lequel sont écrits les hiéroglyphes, comme les Coptes sont eux-mêmes, à côté des Arabes bien plus nombreux, les représentants de l'ancienne race indigène. — Le rameau chananéen, habitant le bassin du Jourdain et de la mer Morte antérieurement à l'arrivée des Hébreux, comprenait le peuple phénicien, qui offre, ainsi qu'à Ninive et Babylone, le phénomène d'une famille dont la langue est sémitique, et la religion, le caractère, les traditions, entièrement contraires à celles des Sémites; les Phéniciens sont représentés comme venant du Sud, de la mer Erythrée; ils ont le caractère pratique et industriel des Egyptiens et des Babyloniens, élèvent de grands monuments, cultivent les sciences et les arts, ont une religion grossièrement naturaliste et un culte licencieux; ils se seront mêlés de bonne heure à des Sémites, et adoptèrent leur langue, mais en leur imposant leurs mœurs et leur religion. Devenus Sémites de langage, les Phéniciens portèrent cette langue dans les îles de la Méditerranée et sur la côte septentrionale de l'Afrique. C'est là que leurs colons, les Carthaginois, étaient devenus aussi, depuis plusieurs siècles, un peuple sémitique. — Les Libyens comprenaient, sur le littoral de la Cyrénaïque et des Syrtes, les Nasamons, les Psylles, les Maces, etc., et, à l'O. de Carthage, les Numides, les Maures, les Gétules. Les Libyens les plus voisins de Carthage se mêlèrent avec les nouveaux colons, et formèrent un peuple mixte, les Libyo-Phéniciens, qui parlaient la langue punique, c.-à-d. un dialecte sémitique, et cela explique la facilité avec laquelle les Arabes, au VIIe siècle de notre ère, répandirent dans ce pays leur langue et leur religion. Auj. toute l'Afrique septentrionale est musulmane; mais, à côté de la race et de la langue des Arabes, on retrouve des restes assez nombreux de l'anc. population chamitique : les Berbères et les Kabyles, dans les régences de Tripoli et de Tunis, dans l'Algérie et le Maroc, parlant une langue différente de l'arabe, l'ancien idiome libyque; dans le Sahara, les Tibboos et les Touariks; les Peuhls, dans la Sénégambie. — A cette race éthiopienne, nous joindrons une population toute particulière de l'Europe, les Ibères, dont la langue n'a aucune analogie avec les idiomes indo-européens ou asiatiques, mais que la tradition rapporte être passés de l'Afrique septentrionale en Espagne. Il semble donc qu'on peut les rattacher aux Chamites, avec lesquels ils présentent quelques caractères physiques et intellectuels communs. Les Ibères occupèrent longtemps l'Espagne sous les noms divers de Lusitaniens, Turditans,

Orétans, Vascons, Cantabres; le S. de la Gaule, sous le nom d'Aquitains, entre les Pyrénées et la Garonne; sous celui de Ligures, le littoral gaulois, des Pyrénées au Var, et le N.-O. de l'Italie, des Alpes au Pô, à la Trébie et à la Macra; enfin, sous celui de Sicanes, la côte occidentale de l'Italie, puis la Sicile. Ils finirent par se fondre, dans ces divers pays, avec les nations qui les entouraient, et ne forment plus à l'état de race distincte qu'une population de 855,000 individus, dont 300,000 dans la Navarre, 425,000 dans les provinces basques en Espagne, et 130,000 en France dans le S.-O. du départ. des Basses-Pyrénées. Leur langue, qu'ils appellent *euskara,* est remarquable par la flexibilité de ses mots, la richesse de sa conjugaison, et la facilité presque merveilleuse avec laquelle elle forme des mots composés. Ils s'appellent eux-mêmes *Eskualdunac.* Ce radical *eusk, ausk* ou *ask,* devenu par l'aspiration *bask, vask* ou *gask,* a formé les appellations diverses de Biscayens ou Basques, Vascons, Gascons, sous lesquelles ils sont désignés par leurs voisins.

RACE TARTARO-FINNOISE. Cette race a été aussi appelée *Scythique;* mais le nom de Scythes eut un sens très-vague chez les anciens, qui désignaient ainsi des races blondes aux yeux bleus, au visage ovale, et des races jaunes aux pommettes saillantes, aux cheveux noirs et raides. Elle habite presque toute l'Asie septentrionale et centrale, une grande partie de l'Asie-Mineure, le S. et l'E. de la Russie, l'extrême N. de l'Europe, et, par un de ses rameaux, les Madgyars ou Hongrois, le centre même de cette partie du monde. Ceux de ces peuples qui se sont établis en Europe, Finlandais, Hongrois, Turcs-Ottomans, ont perdu, par leur mélange avec des races plus belles, les traits distinctifs de la physionomie tartare: la tête carrée, large et aplatie, le nez camus, les cheveux durs et raides, la bouche largement fendue, les oreilles grandes et éloignées de la face. L'étude des langues a permis de les partager en quatre familles, les Finnois, les Turcs et Tartares, les Mongols, et les Toungouses.—Les Finnois, appelés aussi *Ougres,* et, par les Russes, *Tschoudes,* comprennent: les Hongrois ou Madgyars (4,866,000), qui, au x^e^ siècle, ont remplacé, dans le bassin du Danube et de la Théiss, d'autres populations de même race (Huns du v^e^ siècle, Awares du VII^e^), les Szeklers ou Sicules de Transylvanie (535,000), tribu hunnique établie dans les Karpathes à l'époque d'Attila, et qui s'y est maintenue; les Esthes et les Lives (1,100,000), dans les gvts russes de Livonie et d'Esthonie, population finnoise à laquelle s'est mêlée une noblesse allemande et russe; les Finlandais, appelés *Fenni* par Tacite, *Finnar* par les Germains, et, par Strabon, *Zoumi,* appellation qui se rapproche du nom qu'ils se donnent à eux-mêmes (*Suomi,* habitants des marais), occupant le grand-duché de Finlande (1,539,000), et divisés en Finlandais propres, Caréliens, Ischores, Quœnes, Tawasteins et Bothniens; les Lapons, au N. de la Suède, de la Norvége et de la Russie (environ 500,000), peuplade finnoise qui paraît abâtardie par son mélange avec des Eskimaux, dont elle se rapproche beaucoup par les caractères physiques; les Finnois orientaux, dans le N.-E. de la Russie, divisés en Syrjanes (gvt de Vologda), Permiens et Wogouls (gvt de Perm), Votjakes (gvt de Wiatka), Tchérémisses (gvt de Kazan), Mordwines (gvts de Pensa et de Simbirsk), Ostiaks à l'E. de l'Oural, dans la Sibérie occidentale.— Le rameau turc, descendu de l'Altaï, et mélangé avec une autre famille, celle des Mongols, a produit le peuple mixte appelé Tartare, qui, par sa langue, doit être rattaché aux Turcs proprement dits. Ce rameau comprend, en Europe: les Turcs-Ottomans; les Tartares-Nogaïs, dans les gvts russes de Tauride et du Caucase, et dans le Daghestan; les Tartares de Kazan, divisés en Metchères et Tchouvaches (gvts de Kazan, Simbirsk, et Samara); les Tartares d'Astrakkan et d'Orembourg, dans les gvts de ce nom; les Baschkirs, vers les sources de l'Oural; en Asie: les Ottomans, dans toute l'Anatolie; les Turkomans, répandus dans la Perse et l'Afghanistan, et établis en grand nombre avec les Ouzbecks dans le Turkestan; les Kirghiz-Kaïsacks, errants entre l'Oural et la frontière chinoise; les Turcs Sibériens, qui s'étendent jusqu'à l'Iénisei, et comprennent même au-delà les Iakoutes, sur les rives de la Léna.— Le rameau mongol, qui formait la tribu dominante dans les armées d'Attila, de Gengis-Khan, de Tamerlan, présente le même type de laideur qui épouvanta le monde romain et le moyen âge. Ces peuples, enclavés dans l'empire chinois, habitent, au N. de cet empire, la prov. de Mongolie; leurs principales tribus sont les Mongols proprement dits, les Khalkhas, les Bouriates, les Soyons, les Kalmouks ou Euleutes; une fraction de cette dernière tribu habite en Europe une partie des gvts russes de Samara et d'Astrakhan, entre le Wolga et l'Oural inférieurs. — Le rameau toungouse occupe presque toute la Sibérie orientale, de l'Iénisséi à la mer d'Okhotsk; une de ses tribus, les Mandschoux, habite, au N.-E. de l'empire chinois, la province de Mandchourie, et a donné à la Chine la dynastie qui la gouverne depuis deux siècles.

RACE CHINOISE. Cette portion de l'espèce humaine, restant obstinément murée dans l'E. de l'ancien continent, offre le spectacle curieux d'une civilisation très-antique, mais demeurée stationnaire, et de langues monosyllabiques, c.-à-d. ne possédant que des radicaux purs, et ne connaissant point le principe organique de la grammaire. Ses caractères physiques sont la peau jaune, l'œil petit, la paupière relevée vers les coins, et le regard oblique. Elle comprend les Chinois proprement dits, les Tibétains, les Coréens, les Japonais, les Cochinchinois (divisés en Annamites, Siamois et Birmans), les Ceylanais, et, comme branche moins pure, les Tamouls ou habitants du Dekkan, restes de la population qui habitait sans doute toute la presqu'île avant l'invasion des Ariens dans le Nord.

RACE MALAISE. Elle occupe, à l'exception de l'Australie et des îles qui en sont les plus voisines, les Archipels répandus dans le Grand-Océan, et, de plus, la presqu'île de Malacca en Asie. Elle existe généralement à côté d'une race de nègres australiens, réfugiée dans les montagnes, et qui paraît avoir occupé primitivement ces pays, dont les Malais l'ont en grande partie dépouillée. Les Malais ne sont plus auj. indépendants qu'à Madagascar, et dans les parties centrales de Sumatra et de Bornéo; partout ailleurs, ils sont soumis aux Européens. Ils parlent une langue mêlée d'arabe, depuis qu'avec la religion musulmane une partie de cette race a adopté l'alphabet sémitique. Le centre principal de la race Malaise est dans les îles de la Sonde, les Philippines et les Moluques, où les principaux dialectes sont: le javanais, le tagalog, et le bissago, qui se parle aussi dans la Nouvelle-Zélande; le malgache, dont se servent les Malais de Madagascar; le taïtien, parlé dans toute la Micronésie et la Polynésie.

RACE AMÉRICAINE. Cette race, appelée aussi *Indienne,* depuis que Christophe Colomb, découvrant l'Amérique, crut être arrivé aux Indes et nomma les habitants Indiens, avait fondé, avant le XVI^e^ siècle, les empires des Aztèques au Mexique, et des Incas au Pérou; une puissante nation, celle des Caraïbes, occupait toutes les Antilles et le N.-E. de l'Amérique du S. Auj., de cette race américaine qui, dans la seule île de St-Domingue, comptait près d'un million d'habitants, il reste environ 10,000,000 d'individus, dans un pays qui le cède à peine à l'Asie en étendue et ne lui est pas inférieur en fécondité. Les Caraïbes sont éteints dans les Antilles, et 2,000 Aztèques vivent dans la partie la plus sauvage de l'Amérique centrale. Dans l'Amérique du N., au milieu des établissements anglais de la Nouvelle-Bretagne et aux Etats-Unis, errent les *Peaux-Rouges,* célèbres dans les guerres du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle, et qui diminuent de plus en plus par les guerres qu'ils se font entre eux ou que leur font les blancs, par l'usage immodéré des liqueurs fortes, enfin par l'épuisement des grands troupeaux dont la chair fait leur seule nourriture. Leurs tribus, très-nombreuses, et parlant des dialectes que l'on évalue à plus de 20, peuvent se classer en 4 groupes: 1° les Chippeways, au N., entre l'Amérique Russe, le lac Winnipeg et la baie d'Hudson; 2° les Algonquins, au N.-E., entre la baie d'Hudson et les grands lacs, comprenant les restes des Iroquois, Hurons, Miamis, Illinois, Micmacs, Abenaquis, etc.; 3° les Sioux, dans les prairies de l'O. et le Haut-Mexique, divisés en Sioux propres, Pawnis, Dachotas, Osages; 4° à l'E. du Mississipi, dans les Etats de Géorgie et d'Alabama, les Chérokées et les Creeks. Dans le Mexique et l'Amérique centrale, vivent les Othomis et les Mosquitos. Les indigènes de l'Amérique du S., qui occupent le centre et le midi de cette partie du continent, sont moins belliqueux que les Indiens du N. Beaucoup ont été convertis au christianisme par les missionnaires, mais défigurent cette religion par des pratiques superstitieuses. Les principales tribus sont: sur la côte O., en allant du N. au S., les Muiscas (Equateur), les Incas ou Quichuas (Pérou), les Aïmaras (Bolivie), les Atacamas, les Araucans, les Puelches (Chili et la Plata), les Patagons; à l'E., dans la Vénézuela et les Guyanes, les restes des Caraïbes, divisés en Caraïbes propres, Pariagotos, Tamanaques, Aravaques; dans le Brésil, les Guaranis.

RACE ARCTIQUE ou ESKIMAUX. Cette race, qui habite l'extrême Nord de l'Asie et de l'Amérique, a pour caractères physiques une petite taille, la tête large, le nez

court et plat, l'œil enfoncé, le teint couleur de cuivre gris, les cheveux noirs et raides. Ils vivent presque exclusivement de pêche, mangent le poisson cru, et boivent l'huile de cétacé. Leurs idiomes sont au nombre de cinq : celui des Tchouktches, des Samoïèdes, et des Kamtchadales, au N. et à l'E. de l'Asie ; des Aléoutiens dans les îles de ce nom, et la presqu'île d'Alaska; des Aglemoutes, dans le reste de l'Amérique Russe; des Eskimaux proprement dits, dans le N. de l'Amérique anglaise; des Groenlandais, au Groenland.

RACE NÈGRE OU TAKROURIENNE. Cette race, qui habite le Soudan ou Takrour, la Sénégambie et la Guinée, a la peau luisante et d'un noir foncé, les membres vigoureux, l'intelligence relativement développée; qualités qui ont fait choisir les peuples de cette côte pour être livrés à la traite. Les dialectes varient presque de village à village. Parmi les familles de cette race, on distingue : dans la Sénégambie, les Yolofs et les Mandingues; dans la Guinée, les Ashanties, dans l'intérieur du Takrour, les Fellatahs, les nègres du Bambarra, de Tombouctou, du Bornou; dans la région du Nil, ceux du Dar-Four et du Kordofan. A ces Takrouriens d'Afrique, il faut joindre les 7,000,000 de nègres transplantés en Amérique par la traite, dont 500,000 indépendants dans la partie occidentale de St-Domingue, les autres esclaves aux Etats-Unis, à Cuba et au Brésil, ou affranchis dans les Antilles anglaises et françaises.

RACE CAFRE. Dans la plus grande partie de l'Afrique centrale, les noms géographiques démontrent, au milieu de la variété des dialectes, la généralité de la langue Cafre. Cette race, qui erre d'une mer à l'autre, et depuis l'Equateur jusqu'au Tropique du Capricorne, se divise en peuples du Congo à l'O., d'Oukamba et du Monomotapa à l'E., Cafres proprement dits, et Betjouanas, voisins des colonies anglaises de Port-Natal et du Cap. Leur peau, d'un noir moins foncé que celle des nègres du Takrour, a la couleur du bronze.

RACE HOTTENTOTE. Cette race se distingue des autres nègres d'Afrique par des caractères physiques permanents et remarquables, le ventre proéminent, et les jambes grêles. Son intelligence est également beaucoup moins développée, et elle parle un idiome particulier, rempli de gloussements et de battements de langue qui produisent des sons semblables à des cris d'oiseaux. Les Hottentots habitent tous le S. de l'Afrique australe, et sont divisés en Boschemans, Koranas, Griguas, et Karroos. Les missionnaires hollandais et anglais ont essayé de les convertir.

RACE AUSTRALIENNE. Cette race, qui se rapproche, par les caractères physiques, de la précédente, et offre le dernier degré de la laideur et de la stupidité, paraît avoir habité, concurremment avec les Malais, toutes les îles de l'Océanie. Elle est principalement répandue auj. dans l'Australie et les grandes îles voisines, et se divise en trois familles: les Nègres Pélagiens, les Endamènes ou Alfouroux, mêlés aux Malais dans les parties centrales de la presqu'île de Malacca, des îles de la Sonde, des Moluques et des Philippines, et habitant seuls, les premiers, la Nouvelle-Bretagne, la Nouvelle-Irlande, les îles Salomon, la Nouvelle-Calédonie, les Nouvelles-Hébrides, les îles Viti, la terre de Van-Diémen ou Tasmanie; les seconds, le continent de l'Australie; et les Papous, qui paraissent un mélange de nègres Pélagiens et de Malais, dans la Nouvelle-Guinée ou Papouasie et l'archipel de la Louisiade. C. P.

RACE ET FAMILLE, *gens et familia*, droits qui, chez les anc. Romains, désignèrent d'abord, le 1er, la condition des fondateurs de Rome; le 2e, celle des étrangers qui vinrent peupler l'*asyle* ouvert par Romulus pour augmenter la population de sa ville. En droit privé, les gens de race n'avaient chez eux que des égaux, et perdaient tout pouvoir sur leurs enfants parvenus à l'âge de majorité; en droit politique, seuls ils étaient électeurs et éligibles aux magistratures.—Les citoyens de *famille* n'avaient chez eux que des esclaves (*famuli*), leur femme, leurs enfants, étaient dans cette condition à perpétuité; eux-mêmes ne pouvaient être magistrats, bien qu'ils eussent le droit d'élection. Mais bientôt Romulus rendit commun à tous les citoyens le double droit de race et de famille; seulement le souvenir s'en perpétua dans les noms de *patriciens* et de *plébéiens* (*V. ces mots*), avec quelques inégalités politiques. Les gens de race furent aussi appelés *Gentils* (*V. ce mot*). Plus tard, quand les races se furent multipliées, le mot *famille* désigna une branche de la Race. C. D—Y.

RACHEL, 2e fille de Laban, fut promise par son père à Jacob, son cousin, à condition qu'il garderait pendant sept ans les troupeaux de Laban. Ce temps révolu, Jacob, par une ruse de son oncle, épousa Lia, sœur aînée de Rachel, en croyant épouser celle-ci. Il fut obligé de rester 7 ans encore au service de Laban, pour obtenir celle qu'il aimait. Rachel donna à son mari deux enfants, Joseph et Benjamin. L-H.

RACHGOUN. *V.* RASCHGOUN.

RACHID-BILLAH, 30e calife abbasside, succéda à son père Mostarchid en 1135. Ayant refusé de payer au sultan sedjoukide Maç'oud un tribut annuel que lui avait promis Mostarchid, Maç'oud le chassa de Bagdad. Il fut tué en cherchant à gagner Ispahan, 1136. D.

RACHIMBOURGS (de *racha*, affaire, procès, ou de *recht*, droit, justice; ou bien de *rek*, grand, puissant), nom donné, chez les Francs Mérovingiens, aux hommes libres en général (*boni homines* des écrivains latins), qui assistaient aux plaids et rendaient la justice. Ils siégeaient au nombre de sept.

RACHOTIS ou RAKOTIS, quartier de l'ancienne Alexandrie d'Egypte. (*V. ce mot*).

RACIBORZ, nom polonais de RATIBOR.

RACINE (Jean), le plus parfait des poëtes tragiques de la France, né à La Ferté-Milon, le 21 décembre 1639, m. le 22 avril 1699, était fils d'un contrôleur du grenier à sel. Orphelin de père et de mère dès sa 4e année, recueilli par son aïeul maternel, il fut envoyé au collége de Beauvais, et y resta jusqu'à 16 ans. Sa grand'mère et sa tante, toutes deux religieuses de Port-Royal, le placèrent ensuite près d'elles, dans l'école ouverte par de pieux et savants solitaires à un petit nombre de disciples. Ce fut à Port-Royal qu'il puisa le goût de la littérature classique, et les principes religieux qui ne l'abandonnèrent jamais. Son ardeur pour l'étude, surtout pour celle de la langue grecque, égalait sa docilité envers ses maîtres. Une curiosité inquiète, une activité passionnée d'imagination, lui faisaient chercher des plaisirs littéraires proscrits par les solitaires; on le surprenait faisant des vers, et Lancelot jeta deux fois au feu le roman grec des *Amours de Théagène et de Chariclée*, qu'il lisait en cachette. Après un séjour de trois ans à Port-Royal, Racine acheva ses études à Paris, au collége d'Harcourt, où il fit sa logique. Sa famille aurait voulu qu'il étudiât le droit ou prît les ordres sacrés; mais il ne montra aucune vocation. Son début poétique fut une ode intitulée *la Nymphe de la Seine*, à l'occasion du mariage de Louis XIV, 1659; Chapelain la fit valoir auprès de Colbert, et obtint pour l'auteur une pension de 600 livres. Un séjour de près d'une année auprès d'un oncle maternel, chanoine à Uzès, qui lui promettait un bénéfice, fut tout aussi impuissant que les sollicitations de sa tante et les prières de ses maîtres à le détourner de la carrière poétique; on a conservé 23 Lettres qu'il écrivit du Languedoc, et où il raconte, avec grâce, esprit et naturel, les ennuis de sa nouvelle vie; il abandonnait la *Somme* de St Thomas pour l'Arioste ou Sophocle. De retour à Paris, il publia, vers la fin de 1663, une nouvelle ode, *la Renommée aux Muses*, pour célébrer l'établissement des trois Académies (*V.* ACADÉMIES) : elle lui fournit l'occasion de se lier avec Boileau, qui devint dès lors son censeur et son meilleur ami. Il venait aussi de connaître Molière, qui l'engagea à supprimer une tragédie de *Théagène et Chariclée*, essai fort imparfait encore, et qui lui donna le plan de *la Thébaïde ou les Frères ennemis*, jouée en 1664, et assez bien accueillie. En 1665, il fit représenter *Alexandre*, qui réussit complétement. Cependant rien n'annonçait encore, dans ces deux ouvrages, un poëte tragique de premier ordre; on dit même que Corneille, après lecture d'*Alexandre*, avait conseillé à Racine de ne plus faire de tragédies; les deux premières pièces de Racine sont, en effet, assez médiocres. Mais heureusement il ne céda pas au conseil de Corneille, et trouva enfin sa véritable voie dans le sujet d'*Andromaque*, qu'il fit jouer avec un grand succès en 1667. La supériorité éclatante de Racine éveilla la jalousie et les cabales des versificateurs qui se croyaient ses rivaux. La comédie des *Plaideurs*, en 3 actes et en vers, imitée des *Guêpes* d'Aristophane, et qui est la plus spirituelle et la plus charmante critique des mœurs du palais d'alors, fut d'abord mal accueillie, 1668, mais sauvée par le bon goût de Louis XIV, qui la trouva excellente. Racine tenta ensuite de rivaliser avec Tacite, dans un sujet d'histoire romaine, et donna *Britannicus*, 1669, une de ses plus belles tragédies; néanmoins, elle fut froidement reçue, et Boileau, presque seul, en reconnut les beautés. Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, avait le désir de voir représenter sur le théâtre l'histoire de son cœur; séparée de Louis XIV, qu'elle aimait, elle sollicita Corneille et Racine, à l'insu l'un de l'autre, de traiter le sujet de

Bérénice et de Titus, où elle retrouvait l'image de ses propres infortunes. Les deux *Bérénice* furent représentées vers la fin de 1670 : Racine avait su déguiser l'extrême faiblesse du sujet par un style enchanteur et des beautés de détail inimitables; sa pièce fit verser des larmes, et le grand Corneille fut vaincu. Racine était dans toute la force de son génie, lorsqu'il donna coup sur coup trois grandes tragédies : *Bajazet*, 1672, sujet tiré de l'histoire ottomane; *Mithridate*, 1673, dont le héros est Mithridate Eupator; *Iphigénie en Aulide*, 1674, imitée d'Euripide, et proclamée par Voltaire l'un des chefs-d'œuvre de la scène française; enfin *Phèdre*, 1677, autre imitation d'Euripide. Ces ouvrages valurent au poëte de nouveaux succès, mais en même temps d'indignes attaques : Mme Deshoulières et le duc de Nevers se liguèrent contre lui en faveur de Pradon, qui donna aussi une *Phèdre* sur un autre théâtre; à force de cabales et d'argent, ils firent réussir la mauvaise tragédie de Pradon, et tomber celle de Racine, qui éprouva un dégoût si profond de cette injustice, qu'il abandonna le théâtre. Son âme tendre chercha des consolations dans la religion: il venait de se marier; les exemples de sa pieuse compagne, qui poussa l'indifférence des choses mondaines jusqu'à ne jamais vouloir lire les chefs-d'œuvre de son mari, le fortifièrent dans sa résolution. Nommé historiographe du roi, il ne s'occupa plus qu'à remplir ses devoirs de chrétien, à lire la Bible, à visiter les religieux de Port-Royal, à surveiller l'éducation de ses enfants, à jouir du commerce de Boileau, et à préparer les matériaux d'une *Histoire du règne de Louis XIV*. Ce livre a péri dans un incendie, en 1726, sauf un fragment qui embrasse six années, 1672-1678. Après un silence de 12 ans, Racine, à la prière de Mme de Maintenon, composa pour les demoiselles de St-Cyr la tragédie d'*Esther*, 1689, qui fut jouée devant la cour au milieu des transports de l'admiration universelle. Cet ouvrage, entièrement inspiré de la Bible, était d'un caractère nouveau, non-seulement par son étendue (3 actes), mais parce que Racine y introduisit des chœurs, à la manière de la tragédie grecque. L'année suivante, il reçut du roi l'ordre de composer pour le même théâtre une nouvelle pièce tirée des livres saints, et il fit *Athalie*, en 5 actes, et aussi avec des chœurs. Ce « chef-d'œuvre de l'esprit humain », ainsi que le nomme Voltaire, fut joué seulement deux fois à Versailles, en 1691, sans théâtre et sans costumes, par les demoiselles de St-Cyr : livré au public par l'impression, il fut complétement méconnu, et la pièce n'a été représentée sur le Théâtre-Français qu'en 1716. Racine, nommé trésorier de la généralité de Moulins et gentilhomme ordinaire de la Chambre, comblé de faveurs par Louis XIV, admis même dans sa familiarité, eut le chagrin de lui déplaire par un Mémoire sur la misère du peuple, qu'il rédigea à la sollicitation de Mme de Maintenon, 1697; un abcès au foie, dont il souffrait depuis longtemps, s'aggrava; il ne fit plus que languir, et mourut deux ans après. Il avait été admis à l'Académie Française en 1673. Il fut enterré dans le cimetière de Port-Royal; après la destruction de cette abbaye, 1711, ses restes furent transportés dans l'église de St-Etienne-du-Mont, à Paris, où ils sont encore. — Le génie de Racine offre un merveilleux équilibre de l'imitation savante et de la création originale : initié, par ses études, à l'intelligence des chefs-d'œuvre de l'antiquité, doué d'une grande force de travail, et d'un goût du beau qui ne se démentit jamais, lié intimement avec Boileau, Molière, et La Fontaine, qu'il consultait souvent, il chercha avec ardeur cette perfection suprême qui l'a placé si haut. D'une autre part, l'influence d'un siècle qui vit le triomphe de l'unité dans l'administration, dans la politique, dans les arts et dans les lettres, le séjour d'une cour élégante et magnifique, l'usage d'une langue ennoblie déjà par de grands écrivains, communiquèrent à ses œuvres un caractère tout contemporain de grandeur et de politesse. Il faut s'en souvenir pour bien comprendre son théâtre. Avant lui, Corneille, génie hardi, avait pris pour ressort de ses drames l'héroïsme; Racine ouvrit une voie nouvelle : la tendresse fut son secret et sa force. Acceptant toutes les règles qu'on imposait au théâtre, et toutes celles de l'étiquette de Versailles, il mêla, avec une souplesse étonnante, les délicatesses et les convenances de la cour à la peinture la plus vive des passions. C'est en raison même de cette harmonie de qualités que Racine, devant l'école romantique de nos jours, a paru trop tempéré : on l'a trouvé surtout peu original. Cependant Racine, qu'il s'inspire d'Euripide, de Tacite, ou de l'Ecriture Sainte, apporte toujours dans le sujet qu'il a choisi une conception idéale qui n'appartient qu'à lui; il éclaire d'une lumière inattendue les figures de femme : quand il agite la conscience de Phèdre, quand il fait parler le chaste amour d'Iphigénie, ou le cœur maternel d'Andromaque, ces créations païennes se purifient et se transfigurent sous sa plume. La variété de ses pièces est remarquable : tantôt grecques, tantôt romaines, elles nous montrent tour à tour les souffrances de l'amour, comme dans *Andromaque*, les tableaux de l'histoire et les ressorts de la politique, comme dans *Britannicus* et *Mithridate*. Mais où Racine sut être neuf, surtout, c'est dans *Esther* et dans *Athalie*: affranchi de la mode, des habitudes, de certaines convenances de la scène, et des exigences des comédiens, il conçut un genre de tragédie dont on n'avait pas d'exemple avant lui, et qu'il anima de toute la poésie et de tout l'enthousiasme des livres saints. Le style de Racine n'est pas seulement d'une élégance singulière; mais encore, en vers comme en prose, on y trouve un novateur aussi hardi qu'habile : ellipses, rejets, suspensions, dissonances prévues, Racine emploie toutes les ressources du langage, avec tant d'art, qu'il frappe sans choquer. Les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie* sont les plus beaux modèles de poésie lyrique que nous ayons dans notre langue, et nulle comédie n'est mieux écrite que *les Plaideurs*, chef-d'œuvre de style en son genre. Mais ce que l'étude de Racine doit surtout nous apprendre, c'est que la force de l'art dramatique est puisée dans le sentiment spiritualiste qui a inspiré la tragédie du XVIIe siècle : Racine et Corneille, au lieu de chercher l'intérêt violent et la surprise des yeux, s'adressaient à l'âme des spectateurs en peignant l'âme humaine. Outre ses tragédies, Racine a composé : quelques *Odes*, quelques excellentes *Epigrammes*, des *Cantiques spirituels*, 1694; un *Abrégé de l'histoire de Port-Royal*, 1693; des *Discours académiques*, et laissé des *Lettres familières*. — Les principales éditions de ses *Œuvres complètes* sont celles de P. Didot l'aîné, Paris, 1801-1805, dans les *éditions* dites *du Louvre*, 3 vol. in-fol., avec 57 grav. composées par les premiers artistes du temps, véritable chef-d'œuvre de typographie; de Bodoni, Parme, 1813, 3 vol. in-fol.; de Laharpe, avec un bon commentaire, Paris, 1807, 7 vol. in-8°; de Geoffroy, avec un commentaire estimé, Paris, 1808, 7 vol. in-8°; d'Aimé Martin, avec un choix de notes de tous les commentateurs, Paris, 1820, 6 vol. in-8°, et 1825, 7 vol. in-8°. *V.* M. Sainte-Beuve, *Portraits littéraires: Racine*.

E. C.

RACINE (Louis), poëte didactique, fils du précédent, né en 1692 à Paris, m. en 1763. D'abord avocat, il entra ensuite à l'Oratoire. L'Académie des Inscriptions l'admit dans son sein, en 1719. Trois ans plus tard, 1722, il alla occuper une place d'inspecteur des fermes de la Provence, et donna sa démission en 1750. Il se rattache, par ses études et par son maître, Rollin, à l'école janséniste du XVIIe siècle; par son talent descriptif, au XVIIIe. Il composa deux poëmes dans ce double esprit : *la Grâce*, 1722 ou 1726, et *la Religion*, 1742. Le premier est en 4 chants, et il s'efforce d'y démontrer que la grâce est un don de Jésus-Christ nécessaire à l'homme, mais auquel il peut résister; que ce don est purement gratuit, et sans qu'aucun mérite le précède. Dans *la Religion*, en 6 chants, il démontre l'existence de Dieu, la nécessité de la révélation, ses caractères dans la religion chrétienne, et réfute les objections des sophistes et des incrédules. Ces poëmes sont remarquables par une versification élégante et correcte, mais on y désirerait plus d'animation, d'invention et de poésie. Racine a composé des *Odes sacrées*, et des *Poésies diverses*, qui ont les mêmes qualités; mais l'ardeur lyrique manque aux unes et la verve aux autres; on y trouve néanmoins d'excellents morceaux de poésie didactique. On a encore de L. Racine un *Traité de la poésie dramatique ancienne et moderne*, 1752; des *Remarques sur les tragédies de J. Racine*, 1751, ouvrages médiocres; des *Réflexions sur la poésie*, qui sont à la fois une défense et un traité de cet art; enfin une traduction en prose du *Paradis perdu* de Milton, suivie d'un *Discours sur le poëme épique*, 1755. Cette même année il perdit son fils unique, qui périt dans le tremblement de terre de Lisbonne; alors il cessa d'écrire, et s'enferma avec le souvenir de son illustre père et de ce fils chéri, si profondément regretté. L'amour de la famille avait chez lui une vivacité, qu'on retrouve entière dans des *Mémoires* qu'il a écrits *Sur la vie et les ouvrages de Jean Racine*, 1747, 3 vol. in-12, pages charmantes, qui contiennent néanmoins plusieurs erreurs. La meilleure édition des *Œuvres de L. Racine* est celle de Lenormant, Paris, 1808, 6 vol. in-8°.

E. C.

RACINÉ (L'abbé Bonaventure), né en 1708 à Chauny, m. en 1755, fut principal du collége de Rabastens, dut renoncer à ses fonctions à cause de son attachement au jansénisme, et devint plus tard chanoine d'Auxerre. On a de lui un *Abrégé de l'histoire ecclésiastique*, 1748-56, 13

vol. in-12, où l'on reconnaît les opinions jansénistes.

RACLE (Léonard), architecte, né à Dijon en 1736, m. en 1791, fut architecte de Voltaire à Ferney, établit près de Versoix, puis à Pont-de-Vaux, une manufacture de faïence, dirigea ensuite les travaux du canal de Pont-de-Vaux, qui joint la Reyssouze à la Saône, et y fit construire un pont de fer, le 1er qu'on ait vu en France. On lui doit aussi le secret de l'enduit dit *argile-marbre*.

RACLET (Benoît), né à Romanèche vers 1778, m. en 1841, greffier au tribunal civil de Roanne sous le 1er empire français, et du tribunal de commerce depuis 1830, découvrit qu'en échaudant les souches et les échalas on pouvait préserver la vigne de la pyrale. On lui a élevé un monument à Romaneche.

RACOLEURS (de l'italien *raccogliere*, rassembler, recueillir), espèce de recruteurs marrons dans l'anc. monarchie française. Sous le règne de Louis XIII, et probablement avant, les capitaines chargés de recruter les régiments, faisaient des traités avec des exempts, archers ou autres, pour leur livrer des hommes. Le racolage était un supplément à la milice (*V. ce mot*), mais un acte illicite, qui se pratiquait d'une manière odieuse : les racoleurs attiraient à eux des étudiants, des ouvriers, des commissionnaires, sous prétexte de leur trouver une condition ou de leur donner de l'ouvrage, puis ils les détenaient de force en des lieux écartés, dans des maisons appelées *fours*, d'où ils les faisaient sortir, la nuit, pour les livrer, moyennant une prime par tête, aux capitaines recruteurs. En 1695, des soldats, et même des gardes-du-corps du roi racolaient à Paris et aux environs. La police fermait les yeux sur le racolage, qui était une sorte de *presse* de terre; il avait même, tacitement, une existence officielle, car on en vint là, que les racoleurs étaient des sous-officiers ou des soldats tenus à gages dans les grandes villes, par les régiments, pour y *faire des hommes*, comme on disait en argot du métier. En tout temps, la tromperie, la débauche, la dépravation, l'ivresse, et la violence, furent leurs moyens. Rien n'égalait leur effronterie : aux jeunes gens ils garantissaient des grades promptement obtenus; ils assuraient à l'élève en médecine qu'il serait chirurgien; au séminariste, aumônier, etc. Ces ruses étaient nécessaires, parce qu'il fallait, de gré ou de force, que le racolé signât un engagement. Ceux qui, parmi ces victimes, avaient quelque ressource, se rachetaient aisément des mains des racoleurs. A Paris, le racolage tenait entièrement lieu de la milice, que le gouvernement n'osait y faire tirer, de peur d'émeute. Le quai de la Ferraille était surtout célèbre par les exploits des racoleurs. Ce brigandage toléré dura jusqu'à la Révolution, qui l'abolit de fait en changeant tous les modes de recrutement en usage jusqu'alors (*V.* RECRUTEMENT). C. D—Y.

RACONIGI. *V.* RACCONIGI.

RACOW. *V.* RAKOW.

RACZKEVI, brg de Hongrie, dans l'île de Csépel, sur le Danube, comitat et à 39 kil. S. de Pesth; 3,800 hab. Beau château de la famille impériale, construit par le prince Eugène de Savoie.

RADAGAISE ou RODOGASTE, chef de Germains, envahit l'Italie avec 200,000 hommes, en saccagea la partie septentrionale, pénétra en Etrurie, fut battu près de Fésules par Stilicon, général de l'empereur Honorius, tomba entre ses mains, et eut la tête tranchée, en 405.

RADBERT (Paschase), abbé de Corbie, m. vers 865, se distingua par une vaste érudition. Ses Œuvres ont été recueillies par le P. Sirmond, Paris, 1618, in-fol. On y remarque un *Commentaire sur l'Evangile de St Matthieu*, 5 livres sur les *Lamentations* de Jérémie, un livre *Sur le sacrement de l'Eucharistie*, des *Vies* de Wala et d'Adalhard, abbés de Corbie, un traité *Sur la foi, l'espérance et la charité*, etc.

RADCLIFFE (Jean), médecin, né en 1650 à Wakefield (York), m. en 1714, élève de l'université d'Oxford, pratiqua d'abord la médecine dans cette ville, s'établit à Londres en 1684, et se fit une grande réputation par sa science, et par son esprit malin et enjoué. Il a écrit un ouvrage intitulé : *Practical disquisitions*, etc., Londres, 1718, in-8o. D—G.

RADCLIFFE (Anne), née WARD, romancière, née à Londres en 1764, m. en 1823, épousa le propriétaire et éditeur de la *Chronique anglaise*, et, se livrant dès lors à la culture des lettres, écrivit des romans; la terreur, le mystère et le merveilleux en sont les ressorts ordinaires, amènent des situations fortes, effrayantes, qui produisent quelquefois des coups de théâtre à la manière de Shakspeare, et sont inventées avec tant d'art, qu'au dénoûment tout s'explique par des moyens naturels. Ces romans furent traduits en français et dans les principales langues de l'Europe. Les principaux sont : *les Châteaux d'Athlin et de Dunbayne*, Lond., 1789, 2 vol. in-12; *Julia ou les Souterrains du château de Mazzini*, 2 vol. in-12; *la Forêt ou l'Abbaye de St-Clair*, 1791, 3 vol. in-12; *les Mystères d'Udolphe*, 1794, 4 vol. in-12; *l'Italien, ou le Confessional des Pénitents noirs*, 1795, 3 vol. in-12. *Les Mystères d'Udolphe* sont le meilleur des romans de l'auteur, qui jouissait alors d'une telle réputation, que l'éditeur paya le manuscrit 1,000 liv. sterling. Anne Radcliffe publia aussi un *Voyage en Hollande et sur les bords du Rhin*, 1794, in-12. On a prétendu sans raison que, sans cesse occupée des visions et des terreurs qu'elle a décrites, elle était devenue folle sur la fin de ses jours.

RADEBERG, v. du royaume de Saxe, à 16 kil. de Dresde, sur la Röder; 3,067 hab. Rubans, passementerie, bonneterie de laine et de soie. Près de là, eaux ferrugineuses et bains d'*Augustusbad*.

RADEGAST, dieu slave, était représenté la poitrine couverte d'une égide, où était figurée la tête d'un bœuf; il tenait à la main gauche une lance, et son casque était surmonté d'un coq aux ailes éployées. On lui immolait des victimes humaines.

RADEGONDE (Sainte), reine des Francs, née en 519, m. en 589, était fille de Berthaire, roi d'une partie de la Thuringe. Elevée dans le paganisme, elle embrassa ensuite la foi chrétienne, épousa, en 538, le roi Clotaire Ier, qui l'avait emmenée captive en 529, et, six ans après, obtint de ce prince la permission de quitter le monde. Ayant reçu à Noyon la consécration religieuse des mains de St-Médard, elle se retira au monastère de Ste-Croix, qu'elle avait fondé à Poitiers, et y passa le reste de ses jours, dans des exercices de piété entremêlés parfois de délassements littéraires. L'Eglise célèbre sa fête le 13 août. Le *Testament* et la *Vie* de Ste Radegonde se trouvent dans le recueil des conciles, Poitiers, 1527; le P. Monteil a publié, en 1627, une nouvelle Vie de Ste Radegonde; de nos jours, Aug. Thierry a consacré des pages pleines d'intérêt au récit des relations de cette princesse avec le poëte Fortunat. D—T—R.

RADEGONDE (SAINTE-), vge (Charente), arr. et à 15 kil. S.-S.-O. de Barbezieux; 733 hab. Fabr. d'huiles, tanneries.

RADELGISE Ier, prince de Bénévent, 839-851, soutint pendant 10 ans, avec le secours des Sarrasins de Sicile et d'Afrique, une guerre désastreuse contre Siconolfe, frère de son prédécesseur, et contre Landolfe, prince de Capoue. Il ne put garder que les districts situés le long de l'Adriatique.

RADELGISE II, prince de Bénévent en 879, fut expulsé par ses sujets en 881, rétabli en 896, et renversé en 900 par Atenolfe, prince de Capoue.

RADELLE (Canal de la), canal qui fait suite à celui de Beaucaire à Aigues-Mortes; il rejoint le canal latéral à l'étang de Mauguio.

RADEMAKER (Gherard), peintre, né à Amsterdam en 1672, m. en 1711, alla se perfectionner à Rome. On cite parmi ses tableaux, tous de grandes dimensions, une vue perspective de *St-Pierre de Rome*, et *la Régence d'Amsterdam*, peinture allégorique à l'hôtel-de-ville de cette capitale.

RADEPONT, vge (Eure), arr. et à 13 kil. N.-O. des Andelys, sur l'Andelle; 906 hab. Très-beau parc, au milieu duquel sont des vestiges d'un manoir féodal.

RADET (Etienne), général et baron de l'Empire, né dans la Lorraine en 1762, m. en 1825, reçut en 1809 la mission d'enlever le pape Pie VII, conduisit à Cette en 1815 le duc d'Angoulême fait prisonnier, fut inspecteur-général de la gendarmerie et grand-prévôt de l'armée pendant les Cent-Jours, et subit, en 1816, une condamnation à 9 ans de détention pour avoir coopéré au retour de Napoléon Ier. La liberté lui fut rendue en 1818.

RADET (J.-B.), vaudevilliste, né à Dijon en 1751, m. en 1830, s'occupa d'abord de peinture, puis y renonça pour les lettres, et fut secrétaire-bibliothécaire de la duchesse de Villeroy. Il donna d'abord au théâtre d'Audinot (Ambigu-Comique) et au Théâtre-Italien (Opéra-Comique) quelques pièces qui réussirent. Puis, de 1792 à 1820, il travailla pour le théâtre du Vaudeville, fondé par Barré, son ami. Il composa, soit seul, soit avec Barré, Desfontaines, Gouffé, etc., un très-grand nombre de vaudevilles; on a conservé le souvenir de quelques-uns : *Honorine, ou la femme difficile à vivre*, 3 actes, 1795; *les Deux Edmond*, 2 actes, 1811; *Gaspard l'avisé*, 1 acte, 1811; *la Maison en loterie*, 1 acte, 1820, etc. Son dialogue est fin, spirituel, et ses couplets bien tournés.

RADHI-BILLAH (Aboul-Abbas-Mohammed-al-), 20e calife abbasside, succéda à son oncle Kaher en 934. Il aimait

la justice et à faire du bien ; mais son pouvoir fut absorbé par Raïk, qu'il avait revêtu de la charge d'*Emir-al-Omara* (commandant des commandants). Le calife ne fut plus dès lors qu'une sorte de dignité pontificale. Le vizirat fut annulé. Radhi mourut d'hydropisie en 940. D.

RADICOFANI, v. de Toscane, au pied d'une roche basaltique dominée par les ruines d'un château-fort, à 66 kil. S.-E. de Sienne; 2,960 hab. Foires importantes.

RADJAHS ou RAJAHS, nom des princes qui gouvernent les diverses contrées de l'Hindoustan; ils sont généralement de la caste des Kchatryas. Tous indépendants avant la conquête des Mongols, ils sont auj. pour la plupart tributaires des Anglais.

RADJAHMOUNDRY, v. de l'Hindoustan anglais (Madras), à 105 kil. N.-E. de Masulipatam, sur le Godavéry. Place de garnison. Cour de district.

RADJEMAL ou RADJÉMAHAL, c.-à-d. *résidence royale*, v. de l'Hindoustan anglais (Bengale), à 110 kil. N.-O. de Mourchidabad, sur la rive dr. du Gange; 30,000 hab. Anc. capitale du Bahar et du Bengale.

RADJEPOUTANAH, c.-à-d. *pays des Radjepoutes*, contrée de l'Hindoustan au N.-O., entre le Goudjerate et le Malwa au S., les provinces Nord-Ouest à l'E., le Pendjab propre au N., et le Sindhy à l'O. Les Anglais y possèdent immédiatement le territoire et la ville d'Ajemir. Il comprend un grand nombre de petites principautés, tributaires des Anglais, les plus importantes sont : Djoudpour, Djesselmere, Djeypour, Odeypour, Kotah, Bikanir. Sol généralement uni, sablonneux, surtout au N., souvent désert, couvert de lacs salés. Dans ses sables, le phénomène du mirage se produit fréquemment. La population se compose de *Djâts*, petits, noirs et laids, et de *Radjepoutes*, grands, beaux, forts, et très-indolents.

RADKERSBURG, v. des Etats autrichiens (Styrie), à 71 kil. S.-E. de Grætz, sur une île de la Muhr, vis-à-vis l'embouchure de la Stanzbach; 2,500 hab. Comm. de grains, vins, fer.

RADNITZ, en bohémien *Radnice*, v. des Etats autrichiens (Bohême), sur une riv. de son nom, à 21 kil. N.-E. de Pilsen; 2,300 hab. Riche houillère; forges et fonderies de fer.

RADNOR, comté d'Angleterre (Galles), entre ceux de Montgomery au N., de Cardigan à l'O., de Brecknock au S., de Hereford à l'E., et de Shrop au N.-E.; 112,056 hect., dont plus d'une moitié en marais; 25,356 hab. Cap., *Presteign*; v. princip.: New-Radnor, Knighton. Sol montueux; bons pâturages. Moutons estimés. Comm. de laines. Donne le titre de comte à la famille Bouverie.

RADNOR (NEW-), v. d'Angleterre, au centre du pays de Galles, dans le comté de son nom, à 20 kil. N.-N.-E. de Brecknock, 11 O. de Presteign; 477 hab.

RADOM, v. de Pologne, ch.-l. du gvt de son nom, à 97 kil. S. de Varsovie, sur la Meczna; 10,070 hab. — Le gvt de Radom, formé, en 1844, par la réunion de ceux de Kielce et de Sandomir, a 24,955 kilom. carrés, et 932,603 hab.

RADONVILLIERS (Claude-François LYSARDE, abbé de), né à Decize (Nièvre) en 1709, m. en 1789, entra chez les Jésuites, professa dans différents colléges, fut secrétaire de l'archevêque de Bourges (La Rochefoucauld), puis sous-précepteur des enfants de France, conseiller d'Etat, et membre de l'Académie Française. On a de lui : *Traité sur la manière d'apprendre les langues*, 1768, in-12, ouvrage très-estimable; une traduction de *Cornélius Népos*, etc. Ses *Œuvres diverses* ont été recueillies et publiées par Noël. Paris, 1807. 3 vol. in-8°.

RADOVICHE, v. de la Turquie d'Europe (Salonique), à 80 kil. S.-O. de Giustendil, près de la source du Radoviche ou Stroumnitza (affluent du Strouma); 2,000 hab.

RADSTADT, v. murée de la Haute-Autriche, sur l'Ens, à 59 kil. S.-S.-O. de Salzbourg; 900 hab. Victoire de Moreau sur les Autrichiens, le 5 juillet 1800.

RADSTADT, v. du grand-duché de Bade. *V.* RASTADT.

RADVANY, brg de Hongrie (Sohl), à 2 kil. S.-O. de Neu-Sohl; 1,500 hab. Draps estimés; foires importantes.

RADZIWIL, anc. famille polonaise, tire son nom du bourg de Radziwilmonty (Lithuanie), et son origine de Nicolas Radziwil, qui reçut le baptême, en 1386, avec Jagellon, grand-duc de Lithuanie, et devint palatin de Wilna. Elevés au rang de princes de l'Empire en 1515, les Radziwil possèdent de vastes domaines. Ils se divisent en quatre branches, dont les plus connues sont celles de Klezk et de Birze. A cette famille appartenait Barbe Radziwil, que Sigismond-Auguste, roi de Pologne, épousa.

RADZIWIL (Nicolas IV), palatin de Wilna, né vers 1500, m. en 1567, se distingua dans la guerre contre les chevaliers Teutoniques en 1557, et fut nommé gouverneur de la Livonie. En 1565, il chassa les Russes de la Lithuanie. Il embrassa le protestantisme, et établit à Brzesc une imprimerie, d'où sortit la Bible en langue polonaise.

RADZIWIL (Nicolas-Christophe), fils du précédent, duc d'Olica et de Nieswitz, né en 1549, m. en 1616, abjura le luthéranisme, fit vœu, pendant une maladie, d'aller en pèlerinage en Terre-Sainte, et, de retour dans sa patrie, devint maréchal de la cour, puis waïwode de Trozka et de Wida. Il publia un intéressant *Voyage à Jérusalem*, dont on a une traduction latine, Brunsberg, 1601, et Anvers, 1614, in-fol.

RADZIWIL (Charles), palatin de Wilna, m. en 1790, fut nommé gouverneur de la Lithuanie en 1762, combattit de tout son pouvoir l'influence russe, ne put empêcher l'avénement de Poniatowski, protégé de Catherine II, vit ses biens confisqués, devint néanmoins chef de la confédération générale de Pologne en 1767, fut impuissant à prévenir le partage de 1772, abandonna son pays, et n'y revint que pour terminer ses jours dans la retraite. B.

RADZIWILOW, v. de la Russie d'Europe (Volhynie), à 26 kil. O.-N.-O. de Kaminiec, près de la frontière de Gallicie. Grand comm. de laines avec l'Autriche.

RAFFAELLI (Giuseppe), jurisconsulte, né en 1750 à Catanzaro (Calabre), m. en 1826, fut d'abord avocat distingué à Naples, puis procureur-général près la cour de cassation en 1808. Il prit sa retraite en 1819, pour ne s'occuper que d'un grand ouvrage qu'il préparait depuis longtemps, la *Nomotesia penale*, ou la Science de faire de bonnes lois pénales. Il n'a pu en publier que les trois premières parties, Naples, 1820-25, 5 vol. in-8°. C'est un ouvrage de bon sens, et très-méthodique, plutôt qu'un ouvrage original.

RAFFENEL (Claude-Denis), né dans le Jura vers 1797, d'un officier de marine, m. en 1827, fit ses études à Clermont-Ferrand, voyagea pour des spéculations commerciales dans le Levant et en Afrique, fut ensuite attaché à l'un des consulats français aux Echelles du Levant, fonda à Smyrne le journal *l'Observateur oriental*, fut témoin des débuts de la révolution hellénique, revint pour cause de maladie en France, où La Fayette lui confia l'éducation de ses petits-fils, alla combattre les Turcs en Grèce sous le commandement de Fabvier, et fut tué par un boulet dans le château d'Athènes. Il a laissé : *Histoire des Grecs modernes depuis la prise de Constantinople par Mahomet II jusqu'à nos jours*, Paris, 1824, in-12; *Histoire complète des événements de la Grèce depuis les premiers troubles jusqu'à ce jour*, 1822-24-25, 3 vol. in-8°; *Résumé de l'histoire du Bas-Empire*, 1826, in-18.

RAFFINÉS, nom que l'on donna, du temps d'Henri III et d'Henri IV, à ces braves élégants, toujours prêts à dégainer, ces Gascons écervelés prenant querelle pour des riens, ces duellistes délicats et susceptibles qui prétendaient raffiner sur le point d'honneur, et s'appelaient eux-mêmes *raffinés d'honneur*. J. T.

RAGAU, grande plaine d'Asie, près du Tigre et de l'Euphrate, célèbre par la victoire de Nabuchodonosor Ier, roi d'Assyrie, sur Phraorte, roi des Mèdes, qui fut tué, 655 av. J.-C.

RAGENFRED. *V.* RAINFROI.

RAGÈS ou RHAGÈS, v. de l'anc. Médie, au N.-E. d'Ecbatane, fut appelée plus tard *Europus* ou *Arsacia*. Tobie y alla chercher les 6 talents que Gabélus devait à son père. C'est auj. *Razi* ou *Ret*, patrie du médecin Razi.

RAGHIB (Mohammed), né vers 1702, m. en 1768, montra de bonne heure un goût très-prononcé pour l'étude, fut nommé secrétaire-général du grand-vizir en 1736, plénipotentiaire au congrès de Niemirov en 1737, où il signa un traité avec l'Autriche, devint successivement pacha, gouverneur d'Aidin, d'Alep, de l'Egypte, et grand-vizir en 1757. Il fit entreprendre une histoire de la Chine en langue turque, fonda à Constantinople la bibliothèque qui porte son nom, et composa lui-même des poésies, des maximes, des traités théologiques et philosophiques. B.

RAGLAN (James-Henry FITZROY-SOMERSET, lord), général anglais, né en 1788, m. en 1855, entra au service comme cornette de dragons en 1804, fut nommé lieutenant en 1805 et capitaine en 1808, servit en Espagne sous Wellington, qui le prit pour aide-de-camp et secrétaire, et dont il épousa une nièce en 1814, et prit part, en qualité de lieutenant-colonel, à la bataille de Toulouse, et à celle de Waterloo, où il perdit un bras. Nommé alors colonel, membre de la Chambre des Communes en 1818, puis secrétaire de la direction de l'artillerie, major-général en 1825, lieutenant-général en 1838, pair d'Angleterre avec le titre de baron en 1852, il fut choisi, en 1854, pour

général en chef de l'armée anglaise chargée d'opérer, avec l'armée française, l'invasion de la Crimée. Il prit part à la victoire de l'Alma, au siége de Sébastopol, à la bataille d'Inkermann, après laquelle il reçut la dignité de feld-maréchal, mais fut enlevé par le choléra avant la fin de l'expédition. B.

RAGOTZKI ou RAGOCZI (Sigismond), magnat hongrois, m. en 1613, élu malgré lui prince de Transylvanie en 1607, se sentant trop vieux, ne garda cette dignité qu'un an, et fit nommer à sa place Gabriel Bathori.

RAGOTZKI (Georges Ier), dit *l'Ancien*, fils du précédent, fut élu en 1631, par les États, prince de Transylvanie, força le sultan Amurat IV et l'empereur Ferdinand III à le reconnaître en 1645, ambitionna vainement la couronne de Pologne en 1648, et mourut cette même année, après avoir ajouté les deux Valachies à ses États.

RAGOTZKI (Georges II), dit *le Jeune*, prince de Transylvanie, élu en 1648, m. en 1660, ayant aussi tenté de se faire élire roi de Pologne en 1655, se ligua avec les Suédois qui envahissaient ce pays en 1657, fut battu à Medziboj, déposé par les Turcs en 1658, et périt en combattant pour ressaisir le pouvoir.

RAGOTZKI (François-Léopold), petit-fils du précédent, né en 1676, m. en 1735, orphelin de père en bas âge, fut pris par les Autrichiens, élevé en Bohême, se retira en Hongrie à sa majorité, et, accusé de pousser les paysans à la révolte, fut incarcéré à Neustadt. Il s'évada sous un déguisement, se fit le chef des mécontents de la Hongrie en 1703, et fut proclamé prince de Transylvanie en 1707. Proscrit après la soumission des Hongrois, il s'enfuit en France, 1713, où Louis XIV lui donna une généreuse hospitalité, fut forcé de s'éloigner en 1717, passa en Turquie, et mourut à Rodosto. Il écrivit des *Méditations sur l'Écriture sainte*, des *Confessions*, des *Mémoires* publiés par l'abbé Brenner dans l'*Histoire des révolutions de Hongrie*, etc. On a publié sous son nom un ouvrage apocryphe : *Testament politique et moral du prince Ragotzki*. B.

RAGUENET (L'abbé François), littérateur, né à Rouen en 1660, m. en 1720, remporta le prix d'éloquence à l'Académie Française en 1789, pour un discours *Sur le mérite et l'utilité du martyre*, et fut précepteur des neveux du cardinal de Bouillon. On a de lui : *Histoire d'Olivier Cromwell*, Paris, 1691, 1 vol. in-4°, ou 2 vol. in-12; *Monuments de Rome*, 1700, in-12; *Histoire abrégée de l'Ancien Testament*, 1708, in-8°; *Vie de Turenne*, 1738, 2 vol. in-12, ouvrage exact, mais médiocre.

RAGUSE, en latin *Rhausium*, en slave *Dubrovnik*, en turc *Paprovnik*, v. forte des États autrichiens (Dalmatie), port sur l'Adriatique, à 355 kil. S.-E. de Zara; par 42° 38′ 18″ lat. N., 15° 46′ 39″ long. E.; 9,000 hab. Ch.-l. de cercle. Archevêché; gymnase; collége de Piaristes; 4 bibliothèques. Rues étroites, et belles maisons; on remarque le palais du Gouvernement et quelques églises. Chantiers de construction; comm. de transport; fabr. de liqueurs, lainages, savon, cuirs, tabac, élève de vers à soie. — Raguse a appartenu aux Romains, puis aux empereurs grecs, et forma ensuite une petite république aristocratique, qui, sous la protection des Hongrois, 1356-1525, puis des Turcs, des Vénitiens, de l'empereur et du pape, subsista jusqu'en 1806. Les Français s'en emparèrent alors, y battirent, le 5 juillet, les Russes et les Monténégrins qui étaient venus les y assiéger, et la joignirent en 1810 aux provinces Illyriennes. Les traités de 1815 la donnèrent à l'Autriche. Elle a beaucoup souffert de fréquents tremblements de terre; on cite ceux de 1634 et de 1667; ce dernier la détruisit entièrement. Napoléon Ier l'avait érigée en duché en faveur de Marmont, 1809. Patrie de Baglivi, Banduri, et Boscovich. — Le cercle de Raguse, entre ceux de Spalatro au N., des Bouches-du-Cattaro au S., l'Adriatique à l'O., l'Empire ottoman à l'E., a 1,372 kil. carrés, et 51,000 hab.

RAGUSE (VIEUX-), en italien *Ragusa Vecchia*, brg des États autrichiens (Dalmatie), à 25 kil. S.-E. de Raguse. C'est l'ancienne *Epidaure*, détruite par les Slaves au VIIe siècle.

RAGUSE, v. de Sicile, près d'une riv. de son nom, à 48 kil. O.-S.-O. de Syracuse; 22,000 hab. Soieries, draps. Comm. de grains, huile, vin, etc. (prov. de Noto).

RAH, un des noms de la ville de Jéricho.

RAHAB, habitante de Jéricho, reçut et cacha chez elle les espions de Josué. Elle fut épargnée avec sa famille après la prise de la ville. Elle épousa Salmon, prince de Juda, et fut mère de Booz.

RAHAD, riv. d'Afrique, naît en Abyssinie (Amhara), coule au N.-O., et se jette dans le Bahr-el-Azrek, en Nubie. Cours de 450 kil.

RAHBEK, littérateur danois, né en 1760, m. en 1830, fils d'un bourgeois de Copenhague, fit d'abord des articles de critique dramatique, recueillis plus tard sous le titre de *Lettres d'un vieux comédien*. A 25 ans, il visita l'Allemagne et Paris, mais n'observa que les théâtres. De retour à Copenhague, il obtint la chaire d'esthétique à l'Université, écrivit des contes et des poésies dans *la Minerve*, et fonda *le Spectateur danois*, qu'il rédigea plus de 15 ans. Directeur du théâtre, il y fit dominer l'école de Lessing et de Diderot. Il publia une foule de notices, biographies et dissertations, traduisit plusieurs ouvrages étrangers, amassa avec Nyerup les matériaux d'une histoire littéraire du Danemark, et se fit l'éditeur de Holberg. D'un jugement net, d'un talent aimable et enjoué, d'une grande honnêteté d'âme, Rahbek ne s'est jamais élevé au premier rang. A. G.

RAHMANIÈH, v. de la Basse-Egypte, à 19 kil. N.-E. de Damanhour, sur la principale branche du Nil (anc. bouche du canal d'Alexandrie). Elle est construite en briques de terre noire.

RAHOVA ou ORAVA, v. de la Turquie d'Europe (eyalet de Viddin), sur la rive dr. du Danube, à 70 kil. O. de Nikopoli; 5,000 hab., la plupart pêcheurs.

RAIAS. *V.* RAYAS.

RAIATEA, île de la Polynésie, dans l'archipel de Taïti. *Hamaneno* en est le port principal.

RAIBOLINI. *V.* FRANCIA.

RAIKES (Robert), imprimeur de Glocester, né en 1735, m. en 1811, a fondé, en 1781, les *Ecoles du dimanche*.

RAIMOND (Jean-Arnauld), architecte, né à Toulouse en 1742, m. en 1811, remporta le grand prix d'architecture en 1767, passa 8 années en Italie pour étudier son art, et devint membre de l'Institut. Il fut chargé de la construction des châteaux royaux de St-Cloud, Meudon, St-Germain, etc., et dirigea les travaux de la belle place du Peyrou à Montpellier. B.

RAIMOND. *V.* aussi RAYMOND.

RAIMONDI (Marc-Antoine), célèbre graveur, né à Bologne en 1488, m. assassiné en 1546, fut d'abord orfèvre, reçut les leçons de F. Francia, et commença par contrefaire avec une incroyable perfection les estampes d'Albert Durer. Etant venu à Rome, il y connut Raphaël, qui le chargea de graver ses plus beaux ouvrages. Réduit à l'indigence par la prise de Rome en 1527, il reçut des secours du pape Clément VII, dont il avait d'abord encouru la disgrâce pour avoir gravé les dessins que Jules Romain fit aux œuvres de l'Arétin. Raimondi s'attacha, avant tout, à reproduire dans sa pureté le dessin et le caractère de Raphaël; il est correct et précis, mais ses planches ont de la sécheresse, peu de variété de style, et point d'entente du clair-obscur. Son œuvre se compose d'environ 350 pièces, parmi lesquelles on cite surtout une *Sainte Cécile*, le *Massacre des Innocents*, le *Martyre de saint Laurent*. *V.* B. Delessert, *Notice sur la vie de Marc-Antoine Raimondi*. M. V—I.

RAIMONDI (Jean-Baptiste), orientaliste, né à Crémone vers 1540, passa plusieurs années en Asie, où il apprit l'arabe, l'arménien, le syriaque et l'hébreu, fut chargé, à son retour, par le cardinal Ferdinand de Médicis, de la direction d'un atelier de typographie orientale à Florence, mit en ordre à Rome les livres orientaux recueillis dans le Levant pour le pape, et publia, en 1610, une *Grammaire arabe*.

RAINALDI (Girolamo), architecte italien, né en 1570, m. en 1655, élève de Fontana, exécuta, entre autres travaux, l'église de Montalto, le port de Fano, des palais à Parme, à Plaisance, et à Modène, le pont de Terni, et, à Rome, le beau palais Panphili. — Carlo RAINALDI, son fils et son élève, né en 1611, m. en 1641, éleva à Rome l'église Ste-Agnès, les deux églises de la place del Popolo, le palais du duc de Nevers, dans le Corso, près du palais Doria, la cathédrale de Ronciglione, la jolie église de Monteporzio, etc. Les Rainaldi appartiennent à l'école qui commença la décadence de l'art; leurs ouvrages en portent de nombreuses traces.

RAINALDO, architecte du IXe siècle, éleva le portail de la magnifique cathédrale de Pise.

RAINFROI ou RAGENFRED, maire du palais de Neustrie sous Dagobert III et Chilpéric II, chercha à secouer le joug de l'Austrasie, avec le secours d'Eudes, duc d'Aquitaine, mais perdit contre Charles-Martel les batailles de Vincy et de Soissons, 717-719, et se retira à Angers, où il mourut en 731.

RAINOLFE. *V.* RAINULF.

RAINSSANT (Pierre), numismate, né à Reims vers 1640, m. en 1689, fut directeur du cabinet des médailles

du roi, 1684, et l'un des premiers membres de l'Académie des Inscriptions. On a de lui : *Dissertation sur l'origine de la figure des fleurs de lys*, Paris, 1678, in-4°; *Dissertation sur 12 médailles des Jeux Séculaires de l'empereur Domitien*, 1684, in-4°; qui contient une histoire de ces jeux; *Explication des tableaux de la galerie de Versailles*, 1687, in-4°.

RAINULF ou RAINOLFE, premier comte normand d'Aversa. Débarqué dans l'Italie méridionale avec Drengot, Osmond et une troupe d'aventuriers normands, 1017, il se mit successivement à la solde de Mélo de Bari, de Pandolfe IV, prince de Capoue, de Sergius IV, duc de Naples, et il obtint de ce dernier, en 1029, le territoire d'Aversa, avec le titre de comte, qui lui fut confirmé par Conrad le Salique, 1037. Il mourut en 1059. G.

RAINY, lac de l'Amérique anglaise (Bas-Canada), sur la frontière des Etats-Unis; 110 kil. sur 16.

RAISMES, brg (Nord), arr. et à 6 kil. N.-O. de Valenciennes, sur le chemin de fer de Douai à Valenciennes, et près d'une forêt de son nom; 2,913 hab. Forges, fonderies de fer et de cuivre, fabr. de quincaillerie, sucre indigène. Houille aux environs.

RAISON (Culte de la). En 1793, à une époque où tous les cultes étaient abolis comme des superstitions, des législateurs en délire parodièrent les cérémonies religieuses en élevant des autels à la déesse Raison. Ils lui dédièrent l'église Notre-Dame, le 20 brumaire an II (10 nov. 1793), sur la proposition de Chaumette. Après une fête dans son temple, la déesse, figurée par une actrice de l'Opéra, Mlle Maillard (*V. ce mot*), ayant les cheveux épars, coiffée d'un bonnet de liberté, portant une tunique blanche, un manteau bleu sur les épaules, appuyant sa main droite sur une pique, et siégeant dans un fauteuil de forme antique enlacé de guirlandes de chêne et porté à l'épaule par 4 hommes, alla visiter la Convention, au milieu d'un cortége de citoyens en bonnet rouge, qui la précédaient, et de deux files de jeunes femmes vêtues de blanc, ceintes d'un ruban tricolore, et la tête ornée de roses, qui l'escortaient. Conduite au bureau, la déesse reçut le baiser fraternel du président et des secrétaires, puis, après cette réception, la Convention marcha en corps au temple de la Raison, pour y chanter avec le peuple l'hymne de la Liberté. Le 20 janvier suivant, le conseil-général de la Commune de Paris arrêta qu'un bâtiment serait assigné à chaque section pour son temple de la Raison. Le 12 mai, le Comité de salut public, devenu plus puissant que la Commune, arrêta qu'on substituerait partout à ces mots : *Temple de la Raison*, ces autres mots du décret de la Convention, du 7 mai : *Le peuple français reconnaît l'Etre suprême et l'immortalité de l'âme*. Le culte de la Raison ne dura que peu de mois; mais il fut signalé par les orgies de l'athéisme, et par les scènes les plus révoltantes de profanations et d'impiété. J. T.

RAJAHS. *V.* RADJAHS.

RAJANO, brg du royaume d'Italie, situé dans la province et à 50 kil. E. d'Aquila; 3,193 hab. C'est l'anc. *Corfinium*.

RAJECZ, v. de Hongrie, comitat et à 56 kil. N.-E. de Trencsin; 4,500 hab. Lin, chanvre, cordouan, maroquins. Sources thermales alcalines et bains.

RAKKA, v. de la Turquie d'Asie. *V.* RACCA.

RAKONITZ, v. des États autrichiens (Bohême), dans l'ancien cercle de son nom, à 40 kilom. O. de Prague; 2,400 hab. Exploit. de houille, usines à fer et verreries aux environs.—Le cercle de Rakonitz, ch.-l. *Schlan*, avait 224 kil. carr. et 180,000 hab.; auj. partie de celui de Prague.

RAKOW, brg de Pologne (Radom), à 42 kil. de Sandomir, sur la Czarna. C'était autrefois une résidence de Sociniens.

RALEIGH (Walter), célèbre favori de la reine Elisabeth d'Angleterre, né en 1552 à Hayes près de Bodley (Devonshire), d'une ancienne et noble famille, m. en 1618, entra au service vers 1569, combattit parmi les insurgés des Pays-Bas contre l'Espagne, 1578, gagna par sa bravoure sur terre et sur mer l'estime de la reine Elisabeth, et fut employé dans diverses négociations. Ayant projeté de coloniser l'Amérique du Nord, il découvrit la Virginie en 1584, et y introduisit le tabac. Les combats qu'il livra ensuite aux Espagnols avec des navires équipés à ses frais, et les services qu'il rendit dans le Parlement, dont il avait été élu membre, achevèrent de lui gagner la faveur de la reine, qui le nomma successivement grand-sénéchal de Cornouailles et d'Exeter, surintendant des mines d'étain du Devonshire et du Cornouailles, lieutenant-général de cette dernière province, et enfin capitaine de ses gardes. Son élévation lui suscita bien des envieux, surtout les comtes de Leicester et d'Essex; celui-ci le fit un instant disgracier, pour avoir séduit une des filles d'honneur d'Elisabeth. Mais les succès de Raleigh sur l'*Invincible Armada* de Philippe II, ses travaux pour la découverte et la conquête de la Guyane, et ses services dans l'expédition contre Cadix, lui rendirent toute sa faveur, et on l'accuse d'avoir hâté la perte du comte d'Essex. Disgracié sous Jacques Ier, dépouillé de ses emplois, accusé de haute trahison, condamné à mort par une commission composée de ses ennemis, il dut la vie aux protestations de l'opinion publique, devant lesquelles Jacques recula; mais il subit à la Tour de Londres une captivité de 12 ans, 1604-16, qu'il employa à l'éducation de ses enfants et à la culture des lettres et des sciences. En 1617, le roi lui confia une expédition vers la Guyane, où il espérait découvrir des mines d'or; mais ayant détruit quelques établissements espagnols, il fut arrêté de nouveau sur la plainte de l'Espagne; on fit revivre contre lui l'ancienne accusation de trahison; il fut condamné à mort, et décapité. Raleigh se montra insatiable de places, de dignités et de richesses, mais en même temps il avait le génie et les sentiments d'un héros. Sa mort fut une lâcheté du roi Jacques. Il est auteur d'une *Histoire du monde*, 11e édition, 1736, in-fol.; c'est une histoire universelle, qu'il commença de publier en 1614, et qui révéla un écrivain très-érudit et correct, on a encore de lui des *Œuvres diverses*, publiées en 1751, 2 vol. in-8°. On lui attribue l'introduction de la pomme de terre en Angleterre. *V.* A. Cayley, *Vie de Walter Raleigh*, Londres, 1805, 2 vol. in-4°. B.

RALEIGH, v. des États-Unis, ch.-l. de la Caroline du Nord, près de la Meuse, à 43 kil. N.-O. de Smithfield; 4,780 hab. Elle est belle et agréablement située. Le palais de l'Etat possède une statue de Washington par Canova. Elle fut fondée en 1791, en l'honneur de Walter Raleigh.

RAMA, v. de Palestine. *V.* ARIMATHIE.

RAMA, 7e incarnation de Vichnou, naquit à Aoude, de Daçaratha et de Kaouçalia, et eut trois frères. Un serpent, issu du front de Ravana, l'ayant enlacé dans son berceau, fut mis en pièces par l'aigle Garoudha. Rama suivit dans la solitude le brahmine Viçouamitra, qui fit son éducation et lui donna des armes enchantées. Puis il parcourut le monde avec lui, faisant périr plusieurs démons et génies malfaisants. Une armée envoyée contre lui par Ravana fut détruite. S'étant rendu à la cour de Djanaka, qui avait promis sa fille Sita à celui qui tendrait un arc magique, il remplit aisément la condition imposée, et rentra en triomphe au palais d'Aoude. Mais bientôt Daçaratha, trompé par les intrigues d'une nouvelle femme, le bannit pour 12 ans. Rama, obligé de céder le trône à son plus jeune frère, Bharata, recommença avec l'autre, Lakchmana, sa vie de glorieuses aventures, fit alliance avec Sougriva, roi des singes, et avec Djambouvan, roi des ours, vainquit Ravana, qui lui avait enlevé Sita, et éleva, dans l'île de Ceylan, un temple à Siva. Puis il fonda un royaume dans l'Inde, en face de cette île, initia ses peuples à la civilisation, et leur enseigna à adorer les dieux et à obéir aux lois. Laissant l'empire à son fils Koucha, il remonta au ciel avec Sita, et de là il veille toujours au bonheur de la terre. L'histoire de Rama fait le sujet du Ramayana (*V. ce mot*). B.

RAMA (Pont de). *V.* RAMISSERAM.

RAMADAN ou RAMAZAN, mois de la grande chaleur, le 9e de l'année musulmane (de l'arabe *ramidâ*, être échauffé). On l'appelle ainsi parce qu'il arrivait primitivement à l'époque où le soleil est dans toute sa force. Comme l'année musulmane est lunaire, et, par conséquent, plus courte de 11 jours que la nôtre, le Ramadan se trouve, au bout de 33 ans, avoir parcouru toutes les saisons de l'année. Pendant ce mois, les Musulmans ne doivent prendre aucune espèce de nourriture ni de boisson après le lever du soleil, ni avant son coucher, annoncé, dans les grandes villes, par un coup de canon, dans les petites villes et dans les villages, par le chant des muezzins appelant le peuple à la prière. Le Ramadan est le Carême des Musulmans, et dure juste 30 jours. D.

RAMALIES, fêtes romaines en l'honneur de Bacchus et d'Ariane. On y portait des ceps de vigne chargés de leurs fruits.

RAMAPO, v. des Etats-Unis, Etat et à 64 kil. N. de New-York; 3,500 hab. Importantes usines à fer.

RAMAYANA, c.-à-d. *course de Rama*, épopée indienne, en langue sanscrite et en 50,000 vers, célèbre les aventures de Rama, et est attribuée au poëte Valmiki. Elle a été publiée en anglais par Carey et Marshman, Serampour, 1806-19; en latin par G. Schlegel, Bonn, 1820-26; en français, par Hipp. Fauche, Paris, 1854-55, 4 vol. in-18.

RAMAZZINI (Bernardin), médecin, né en 1633 à

Carpi, m. à Padoue en 1714, étudia son art à Parme et à Rome, alla le pratiquer à Modène, et y fut nommé professeur de médecine théorique. En 1700, il quitta Modène pour Padoue, où il enseigna la médecine pratique. L'Académie des *Curieux de la nature* et celle des *Arcades* le reçurent dans leur sein. Praticien zélé et instruit, il cultivait les lettres et les sciences. Plusieurs de ses ouvrages sont devenus classiques; on remarque, entre autres : *Traité des maladies des ouvriers*, en latin, Modène, 1701, in-8°, trad. en français par Fourcroy, Paris, 1777, in-12; *De abusu chinæ*, publié avec le *Traité des fièvres* de Torti, Liége, 1821, in-8°. Les Œuvres de Ramazzini ont été réunies sous le titre de : *Opera omnia medica et physica*, Londres, 1716, in-4°. D—G.

RAMBERT (SAINT-), ch.-l. de cant. (Ain), arr. et à 32 kil. N.-O. de Belley, dans un étroit vallon, sur l'Albarine; 1,446 hab. Vins rouges, linge de table, toiles communes. Grotte curieuse aux environs.

RAMBERT-SUR-LOIRE (SAINT-), ch.-l. de cant. (Loire), arr. et à 18 kil. S.-E. de Montbrison; 1,318 hab. Belle église. Construction de bateaux de transport pour les houilles de St-Etienne et de Rive-de-Gier.

RAMBERVILLERS, ch.-l. de cant. (Vosges), arr. et à 28 kil. N.-E. d'Epinal, sur la Mortagne; 4,394 hab. Collége, bibliothèque. Industrie active : filatures de laine, fabr. de draps, lainages, toiles, coutils, faïence, poterie, etc.; tanneries, scieries hydrauliques. Commerce de blé, lin, chanvre, vins, houblon, papier, etc. Eaux ferrugineuses et source pétrifiante.

RAMBLA, v. d'Espagne (Andalousie), prov. et à 30 kil. S.-E. de Cordoue. Fabr. d'alcarazas; 9,000 hab.

RAMBOUILLET, *Rambolium*, *Ramboletum*; s.-préf. (Seine-et-Oise), à 32 kil. S.-O. de Versailles, 48 de Paris par le chemin de fer de l'Ouest, dans une belle vallée au S. de la vaste forêt de Rambouillet; ville bien bâtie, bien percée et propre; 3,091 hab. Trib. de 1re instance; Société archéologique; bibliothèque publique. Château royal, bâti en fer à cheval, et, en grande partie, de briques, environné de canaux et flanqué de 5 tours, dans l'une desquelles mourut François Ier; il a de beaux jardins, dessinés par Le Nôtre, et un magnifique parc communiquant avec la forêt, coupé de pièces d'eau, et au milieu duquel est une ferme-modèle établie par Louis XVI en 1786, et qui devint, en 1811, le dépôt des mérinos importés d'Espagne par Napoléon Ier. Comm. de moutons, laines, grains, farines, bois. — La seigneurie de Rambouillet appartenait, dès le XIVe siècle, à une branche de la famille d'Angennes, et passa depuis aux maisons de Sainte-Maure-Montausier et d'Uzès. Achetée, en 1711, au garde-des-sceaux Fleuriau, par le comte de Toulouse, duc de Penthièvre, elle fut érigée en duché-pairie par Louis XIV en faveur de ce prince, en 1714. Louis XVI l'acquit en 1778 de la maison de Penthièvre. Charles X s'y retira avec une partie de la garde royale après les journées de Juillet 1830; le gouvernement provisoire envoya contre lui une partie des combattants des barricades de Paris, et le prince s'éloigna sans vouloir faire de résistance. B.

RAMBOUILLET (Jacques d'ANGENNES, seigneur de), favori de François Ier, capitaine des gardes de ce prince, d'Henri II, de François II et de Charles IX, lieutenant-général de leurs armées, gouverneur de Metz, fut chargé d'une mission, en 1561, auprès des princes protestants d'Allemagne, et mourut l'année suivante.

RAMBOUILLET (Charles d'ANGENNES, cardinal de), un des fils du précédent, né en 1530, m. en 1587, évêque du Mans en 1560, assista au concile de Trente, et fut ambassadeur de France auprès du pape Grégoire XIII. Il a laissé des *Mémoires*.

RAMBOUILLET (Charles d'ANGENNES, marquis de), petit-fils de Jacques, né en 1577, m. en 1652, maréchal-de-camp, ambassadeur en Piémont et en Espagne, épousa en 1600 Catherine de Vivonne, et en eut la célèbre Julie (*V.* MONTAUSIER). Il fonda la société dite l'*Hôtel de Rambouillet* (*V. l'art. suivant*).

RAMBOUILLET (Hôtel de), hôtel où se réunit, dans la 1re moitié du XVIIe siècle, une société choisie de grands seigneurs, de gens de lettres, et de femmes distinguées par la vertu autant que par l'esprit, et qui exerça une grande influence sur les mœurs et sur la littérature de la France. Le nom passa du lieu à la société. L'hôtel de Rambouillet (anc. hôtel Pisani), résidence de Charles d'Angennes, marquis de Rambouillet, et de Catherine de Vivonne-Pisani, qui le lui avait apporté, était situé entre les places du Palais-Cardinal (Palais-Royal) et du Carrousel, dans la rue St-Thomas-du-Louvre, qui débouchait à peu près à l'endroit où est auj. le pavillon de la bibliothèque du Louvre sur la place du Palais-Royal. Madeleine de Scudéry l'a décrit dans le *Cyrus* sous le nom de *Palais Cléonyme*. Mme de Rambouillet l'avait, sinon fait construire sur ses propres plans, comme il est dit partout, du moins modifié et embelli : elle substitua, la première peut-être, aux immenses salles des anciens hôtels les appartements de moyenne grandeur, plus favorables à la vie privée et à la conversation. La célèbre *chambre bleue d'Arthénice* (anagramme de Catherine) était un grand salon du rez-de-chaussée, éclairé sur le jardin par des fenêtres ouvertes dans toute la hauteur : l'ameublement était de velours bleu rehaussé d'or et d'argent; de grands paravents pouvaient y être développés selon le nombre des personnes présentes; quand l'affluence était considérable, on ouvrait une suite de *cabinets* de plain-pied, réservés aux causeries plus intimes ou plus graves. Distinguée par toutes les qualités du cœur et de l'esprit, mariée en 1600 à Charles d'Angennes de Rambouillet, qui joignait à un esprit noble une afféterie souvent puérile et un caractère intraitable dans la discussion, Mme de Rambouillet s'éloigna de la cour, où régnaient une familiarité sans noblesse, une dépravation sans voile et sans décence; elle groupa autour d'elle les âmes honnêtes, charmées de retrouver, sous Henri IV, le culte du devoir, la délicatesse des sentiments, l'exercice de l'esprit, et de plus, sous Richelieu, un reste de liberté banni de tout autre commerce. De 1608 à 1624 la société se forma; « elle fit profession solennelle de sagesse, de science, de vers et de vertu », et, longtemps avant la société de Conrart, d'où sortit l'Académie Française, s'éleva presque à la hauteur d'une institution : le goût d'une conversation tour à tour noble, aisée, profonde, se développa entre quelques grands seigneurs (le marquis lui-même; M. de Chaudebonne, protecteur de Voiture; peut-être les Nogaret de La Valette; Richelieu, évêque de Luçon), des femmes vertueuses et spirituelles, et des gens de lettres d'un goût généralement pur (Malherbe, Ogier de Gombault, Vaugelas, Racan, Balzac, Chapelain, Voiture). Dans cette période, les premiers volumes de l'*Astrée* durent occuper la société, et lui plaire par l'opposition des mœurs platoniques avec celles que l'on fuyait. Mais il ne paraît pas que d'Urfé ait lui-même été reçu à l'hôtel. De 1624 à 1645, la société, étrangère aux conspirations tramées contre Richelieu, se compléta par l'accession de grands seigneurs et de nobles dames, qui venaient y oublier la politique et les intrigues de la cour; c'étaient le duc d'Enghien, le marquis de la Salle (qui fut le duc de Montausier), La Rochefoucauld, La Calprenède, et G. de Scudéry, à la fois hommes d'épée et hommes de plume; puis, autour de la marquise et de sa fille, la célèbre *Julie*, la princesse de Condé et sa fille Mlle de Bourbon (plus tard Mme de Longueville), Mlle de Coligny (plus tard Mme d'Addington et comtesse de la Suze), Mme d'Aiguillon, Mme d'Estrades, Mme de Sablé, Mlle Paulet, dite la lionne de l'hôtel de Rambouillet, Madeleine de Scudéry, qui ne publia rien tant que dura cette compagnie, et, beaucoup plus tard, sa belle-sœur, Mme G. de Scudéry, Mme de Saint-Ange, et la première présidente Aubry. Il y faut joindre un grand nombre d'écrivains de génie ou de mérite : P. Corneille, Sarrazin, Costar, Colletet, Conrart, Mairet, Patru, Cotin, Godeau, Rotrou, Charleval, Scarron, Ménage, Saint-Evremond, Esprit, etc. L'hôtel de Rambouillet jeta alors son plus vif éclat : Malherbe y finit sa carrière, respecté et chéri; Corneille y lut ses chefs-d'œuvre depuis le *Cid* jusqu'à *Rodogune*; le *Cid* y fut soutenu contre l'Académie, Scudéry, Richelieu, et si le jugement sur *Polyeucte*, dont « le christianisme fut condamné » par l'illustre société, n'a point été ratifié par les contemporains et la postérité, Voltaire l'a expliqué en partie; Bossuet, âgé de 16 ans, y prêcha pour la 1re fois sur un sujet d'improvisation; la *Méthode* de Descartes y fut dès l'abord étudiée, admirée. Enfin la grâce délicate et légère de la société se révéla dans le célèbre hommage de Montausier à Julie, dont il recherchait la main (*V.* MONTAUSIER). Tout en répandant le goût des lettres italiennes et espagnoles, l'hôtel imprimait une vraie impulsion à la littérature française, méprisant, au fond, les *concetti* italiens plus que l'enflure espagnole. Port-Royal donnait à la langue la logique, la vigueur, la concision; l'hôtel de Rambouillet lui donnait la noblesse, la pureté, la délicatesse et la grâce. On s'y appliquait à débarrasser les mots des lettres dites parasites (ainsi : retranchement de l's dans *teste*, *meschant*, *esclat*, etc.), à trouver d'heureuses alliances de mots (ainsi : *revêtir ses pensées d'expressions nobles...*; *laisser mourir la conversation*; *le mot me manque*, etc.), enfin à traiter, immédiatement ou après préparation, des sujets ingénieux ou sérieux. L'affectation guindée, qui déshonora

le *genre précieux*, ne vint qu'après la dispersion des membres de l'hôtel de Rambouillet. C'était l'époque de la vraie *préciosité* (le mot semble postérieur à 1645), définie par Huet une *galanterie honnête* dans le sens qu'on donne au mot *galant homme;* elle consistait, littérairement parlant, dans la finesse et la pureté du langage; elle provoquait le respect, sans avoir rien à craindre des comédies dirigées plus tard par l'abbé de Pure, 1656, et par Molière, 1659, contre les *Précieuses* des ruelles, devenues ridicules en imitant grossièrement les délicats procédés de la fierté, de la galanterie platonique et de l'esprit finement trempé. La dernière période de l'hôtel de Rambouillet, 1645-65, fut celle, sinon de la décadence, du moins de l'obscurité. Julie d'Angennes, mariée, en 1645, à Montausier, ne fit d'abord à Paris que des séjours passagers; Pisani, son frère, avait été tué à Nordlingen, 1645; la marquise était triste, souffrante; le marquis, vieux et maladif, mourut en 1653, et déjà la mort de Voiture, 1648, avait privé la société de celui qui en était l'âme. Les deux Frondes achevèrent d'en disperser les membres. L'hôtel ne fut plus fréquenté que par de vieux et sérieux amis, auxquels se joignirent successivement Mme de La Fayette, Mme de Sévigné, qui y parut en 1654, le comte de Grignan, son futur gendre, Bossuet, qu'appelaient fréquemment à Paris les affaires du diocèse de Metz, Fléchier enfin, le protégé de Montausier. Les faits saillants de cette période furent : la grande guerre des *Uraniens* et des *Jobelins*, 1649, à propos du dernier sonnet de Voiture et de celui de Benserade; la lecture par Boileau de ses premières satires, qui furent peu goûtées, peut-être à cause du genre, et sévèrement traitées par Montausier, Chapelain et Cotin; les applaudissements donnés par Mme de Rambouillet et ses amis, 1659, aux *Précieuses ridicules* de Molière, par lesquelles l'illustre hôtel ne se sentait pas plus atteint que Molière n'avait eu l'intention de l'attaquer. La mort de la marquise, 1665, la suppression des réunions, remplacées, dans la société polie, par quelques maisons distinguées (hôtels d'Albret, de Longueville, de La Rochefoucauld, etc.), à un échelon inférieur par les *ruelles, réduits, alcôves*, empêchent également de voir dans *les Femmes savantes*, 1672, représentées après la mort même de Mme de Montausier, 1671, une satire des femmes illustres qu'avait rassemblées l'hôtel. Les membres ordinaires des réunions se désignaient entre eux par des anagrammes ou par des noms empruntés à l'antiquité et aux romans en vogue : ainsi *Arthénice, Rozelinde, Rotandre, Sestiane* (Mme de Rambouillet); *Ménalide* (Julie d'Angennes); *Menalidès* (Montausier); *Gariman* (Grignan); *Valère* (Voiture); *Bélisandre* (Balzac); *Sophie* ou *Sapho* (Madeleine de Scudéry); *Doralise* (Mme de la Suze); *Cléoxène* (Conrart), etc. Les occupations étaient tantôt le chant de Mlle Paulet et de Mme Aubry, tantôt la conversation sur les affaires du temps et surtout sur les questions littéraires, tantôt la lecture des lettres des absents, écrites pour être lues en public, et les commentaires auxquels pouvaient donner naissance la recherche de l'expression polie et le raffinement de la pensée, tantôt enfin la lecture et l'appréciation des romans. Puis on écoutait et on jugeait les œuvres nouvelles; on s'exerçait surtout à bien parler, témoin *la Rhétorique* de René Barry et son *Esprit de cour*, témoin les dialogues mêmes des romans, les scènes de tragédie et de comédie qui reproduisent le langage usité, témoin la conversation postérieure du chevalier de Méré et du maréchal de Clérambault, les *Entretiens* de Mlle de Scudéry, les *Maximes* et les *Portraits*, dont le goût dura longtemps, et qui firent l'occupation des sociétés de Mme de Sablé, de Mlle de Montpensier, d'écrivains comme La Rochefoucaud et La Bruyère. En somme, l'hôtel de Rambouillet rendit de grands services : aux mœurs, en créant contre les dérèglements du règne de Henri IV un refuge dont l'autorité alla toujours croissant; aux lettres, en préparant, avant l'Académie, 1635, et simultanément aux débuts de cette institution, la réforme des mots, des tours, des genres, en ruinant peu à peu la licence du langage, en répandant le goût des littératures étrangères, en développant le sentiment le plus vif des qualités de la nôtre. Il ne tomba pas dans la pruderie, ne devint pas un objet de ridicule, et protégea l'affectation beaucoup moins qu'on ne le répète en confondant deux époques distinctes. Il ne saurait être responsable des travers des *Précieuses*, génération nouvelle, dont le nom, d'abord pris en bonne part, est postérieur aux beaux temps de l'hôtel de Rambouillet. On a trop confondu avec lui les cercles des hôtels de Nevers, de Bouillon, de Mlle de Scudéry, et des *Précieuses* inférieures, dont les *ruelles* ne s'ouvrirent que dans la 2e moitié du XVIIe siècle. A. C.

RAMBOUR ou RAMBURES, vge (Somme), arr. et à 22 kil. N. d'Abbeville; 890 hab. Il a donné son nom à un genre de pommes cultivées dans ses environs.

RAMEAU (Jean-Philippe), célèbre compositeur de musique, né à Dijon en 1683, m. en 1764, était fils d'un organiste, et acquit, dès sa première jeunesse, une grande habileté sur le clavecin. Destiné cependant à la magistrature, et mis au collége des Jésuites, il s'en fit presque chasser. A 18 ans, il partit pour visiter l'Italie; mais, à peine arrivé à Milan, il fut enrôlé comme 1er violon par un directeur de spectacle, qu'il suivit dans plusieurs villes du midi de la France. En 1717, il se rendit à Paris; l'organiste Marchand, qui l'accueillit d'abord avec faveur et le prit pour suppléant aux orgues des Jésuites et des Pères de la Merci, conçut bientôt de la jalousie contre lui, après avoir vu ses pièces d'orgue, et contribua à lui faire refuser l'orgue de St-Paul, que lui disputait Daquin. Rameau, découragé, accepta une place d'organiste à l'église St-Etienne de Lille, puis à la cathédrale de Clermont, et se mit à produire des motets, des cantates, des pièces de clavecin, remarquables par l'originalité de la pensée et la nouveauté du style. Il revint à Paris en 1721, obtint l'orgue de Ste-Croix-de-la-Bretonnerie, 1722, et fonda enfin sa réputation par des écrits théoriques sur la musique. Après avoir composé des chants et des danses pour des pièces de Piron représentées à l'Opéra-Comique de la foire St-Germain (*la Rose, le Faux prodige, l'Enrôlement d'Arlequin*, etc.), il obtint, par l'entremise du fermier-général La Popelinière, que Voltaire lui confiât son opéra de *Samson*, 1732, et l'abbé Pellegrin celui d'*Hippolyte et Aricie*, 1733. Vivement applaudi, il sembla vouloir racheter par la rapidité de ses productions le temps qu'il avait dépensé pour se produire au théâtre; bien qu'il n'eût donné son 1er opéra qu'à l'âge de 50 ans, il fit représenter à l'Académie-Royale 22 grands-opéras ou opéras-ballets, parmi lesquels on distingue *les Indes galantes*, 1735, *Castor et Pollux*, 1737, *Dardanus*, 1739, *la Princesse de Navarre*, 1745, *Pygmalion*, 1748, et *Anacréon*, 1754. Toute cette musique a vieilli; mais on y trouve encore des scènes qui ont conservé leur fraîcheur, leur grâce ou leur énergie. Rameau occupe un rang distingué comme théoricien; il trouva les lois de l'harmonie, comme Newton celles du système du monde, et son système de la *basse fondamentale*, bien que reconnu imparfait aujourd'hui, n'en fut pas moins une grande découverte. Les principaux écrits où il a traité de son art sont : *Traité de l'harmonie*, 1722, in-4o; *Nouveau système de musique théorique*, 1726, in-4o; *Génération harmonique*, 1737, in-8o; *Démonstration du principe de l'harmonie*, 1750, in-8o; *Erreurs sur la musique pratique de l'Encyclopédie*, 1756; *Code de musique pratique, et Nouvelles réflexions sur le principe sonore*, 1760, in-4o. B.

RAMEAUX (Dimanche des), dimanche qui précède la fête de Pâques dans l'Eglise catholique, et ainsi nommé des rameaux que l'on porte ce jour-là à la procession, en mémoire de l'entrée triomphante de Jésus à Jérusalem avant la Passion. On l'appelle aussi *Dimanche des palmes* et *Pâques fleuries*.

RAMÉE (La). *V.* Ramus.

RAMEL DE NOGARET (Jacques), né à Carcassonne vers 1760, m. en 1819, était avocat lorsque ses concitoyens le députèrent aux États-Généraux de 1789. Il fit aussi partie de la Convention, vota, dans le procès de Louis XVI, pour l'appel au peuple et contre le sursis, prit une part active à la discussion de la Constitution de 93, entra en 1795 au conseil des Cinq-Cents, fut appelé par le Directoire, en 1796, au ministère des finances, eut le malheur d'arriver à ce poste après les désordres de la tourmente révolutionnaire et lors du passage des assignats au numéraire, et encourut la responsabilité de tous les maux. Il vécut dans l'obscurité pendant le Consulat et l'Empire, géra la préfecture du Calvados en 1815, durant les Cent-Jours, fut exilé par la deuxième Restauration, et mourut à Bruxelles.

RAMEL (Jean-Pierre), né à Cahors en 1770, m. en 1815, chef de bataillon à l'armée des Pyrénées sous Dugommier en 1794, adjudant-général à l'armée du Rhin sous Moreau en 1796, défendit vaillamment le fort de Kehl. Appelé, en 1797, au commandement de la garde des Conseils des Anciens et des Cinq-Cents, il fut proscrit au 18 fructidor et déporté à Sinnamary, s'évada, rentra en France après le 18 brumaire, fit plusieurs campagnes sous l'Empire, devint maréchal de camp en 1814, commandant de Toulouse en 1815, et, après la 2e Restauration, ayant voulu désarmer les *Verdets* (*V. ce mot*), fut assassiné par ces fanatiques. On a de lui un *Journal sur les faits relatifs à la journée du 18 fructidor*, etc., 1799.

RAMENGHI (Barthélemy), dit *le Bagnacavallo*, du nom de son pays natal, peintre célèbre, né en 1484, m. en 1542, fut élève de Raphaël. Il se distingua par une manière à la fois souple et ferme, un dessin pur, une composition savante. Parmi ses œuvres, on cite : *la Vierge et l'enfant Jésus entourés de saints*, à Dresde; une *Ste Famille*, à Naples; *Ste Catherine*, à Berlin; divers tableaux dans les églises de Bologne. — Il eut un fils, Jean-Baptiste Ramenghi, qui aida le Primatice en France et Vasari à Rome. M. V—I.

RAMERUPT, ch.-l. de cant. (Aube), arr. et à 14 kil. E. d'Arcis-sur-Aube; 592 hab.

RAMESSÈS ou RAMSÈS, nom commun à 7 rois de l'anc. Egypte, appartenant aux XVIIIe et XIXe dynasties, qui régnèrent à Thèbes. Ramsès III, surnommé *le Grand*, paraît être le même que le Sésostris des Grecs. Un autre Ramsès, dit *Meiamoun*, a un monument sépulcral à Thèbes. Le Rhampsinit des Grecs est sans doute un Ramsès.

RAMESSÈS, v. de la Basse-Egypte, dans le pays de Gessen, bâtie et habitée par les Hébreux.

RAMGANGA, riv. de l'Hindoustan septentrional, naît dans les monts du Ghéroual, arrose l'E. du Delhi et de l'Agrah, et se jette dans le Gange, rive g., à 9 kil. N.-E. de Kanodje. Cours de 450 kil.

RAMEY (Claude), statuaire, né à Dijon en 1754, m. en 1838, élève de Gois, remporta le grand prix de sculpture en 1782, passa trois années à Rome, et fut admis à l'Institut en 1817. Ses principales œuvres sont : *Napoléon en costume impérial; Sapho assise; le cardinal de Richelieu*, statue colossale, dans la cour d'honneur du palais de Versailles; *Pascal*, à Clermont-Ferrand; *Scipion l'Africain*, au Sénat; *Eugène de Beauharnais;* plusieurs bas-reliefs à l'arc de triomphe du Carrousel, au palais du Luxembourg, au Panthéon, etc.

RAMEY (Etienne), sculpteur, fils du précédent, né à Paris en 1796, m. en 1852, élève de son père, remporta le grand prix de Rome en 1815, et entra à l'Institut en 1829. Ses principaux ouvrages sont : *l'Innocence pleurant un serpent mort; Jésus-Christ attaché à la colonne; Thésée combattant le Minotaure; la Tragédie et la Gloire*, bas-relief dans la cour du Louvre; le fronton de l'église de Saint-Germain-en-Laye, etc.

RAMILLIES, vge de Belgique (Brabant méridional), à 22 kil. S.-E. de Louvain; 400 hab. Défaite de Villeroi par Marlborough, le 23 mai 1706.

RAMI-MÉHÉMET, homme d'Etat turc, fut successivement secrétaire du divan et reis-effendi, travailla avec succès à la paix de Carlowitz en 1699, reçut de Mustapha II le poste de grand-vizir, gouverna l'Egypte sous Achmet III, et fut condamné à mort.

RAMIRE Ier, roi de Léon et des Asturies, 842-850, fils de Bermude Ier, et successeur désigné (dès 835) d'Alphonse II, son cousin, arracha la couronne à Népotien, qui, en son absence, s'en était emparé à la mort d'Alphonse, chassa, en 844, les Normands de la Galice, tailla en pièces à Logrono, 846, l'armée d'Abdérame II, calife de Cordoue, occupa sur l'Ebre les territoires d'Alréda et de Calahorra, et imposa une contribution de blé et de vin « en l'honneur de St Jacques, auteur de la victoire. » Il punit de mort, 848, Piniola et ses sept fils, chefs d'une conspiration formée contre lui. A. C.

RAMIRE II, roi de Léon et des Asturies, 927-950, 2e fils d'Ordogno II, succéda à son frère Alphonse IV, qui avait abdiqué, l'empêcha, 928, de remonter sur le trône, et le jeta en prison, après lui avoir fait crever les yeux, ainsi qu'aux trois fils de Froïla II, ses cousins. Adversaire du calife Abdérame III le Grand, il s'avança jusqu'à Talavera, qu'il mit à feu et à sang, ne put empêcher les Musulmans de dévaster, en représailles, les villes ouvertes de Léon et de la Galice, voulut leur couper la retraite, et fut battu au Douro, 929. Mais il profita des révoltes des Musulmans contre Abdérame, pour s'allier avec le wali rebelle de Santarem, poussa en Lusitanie jusqu'à Badajoz et à Lisbonne, revint par la Castille, prit et détruisit Madrid, 922, battit et détruisit les Musulmans à Osma, et obligea peut-être l'émir de Saragosse à reconnaître sa suzeraineté. Il rétrograda ensuite devant des forces supérieures, fut attaqué, en 938, par Abdérame, qui avait proclamé l'*Algehed* (guerre sainte), livra, pour délivrer Zamora, la bataille de Simancas, dont les deux partis s'attribuèrent l'honneur, ne put empêcher la prise de Zamora, la reprit, 939, et la perdit de nouveau, 940, après avoir été vaincu à St-Estévan de Gormas. Il proposa alors, 941, une trêve de 5 ans, qui fut prolongée au-delà de son règne. A l'intérieur, il remit sous son autorité, par la captivité des comtes Gonzalès et Nuguès, le comté de Castille, qui avait presque secoué la suzeraineté d'Alphonse IV. Il fonda un grand nombre d'églises et de monastères, et c'est à partir de son règne, disent les traditions espagnoles, que le nom de *St Jacques*, « réputé l'auteur de la victoire de Simancas », serait devenu le cri de guerre des Espagnols. A. C.

RAMIRE III, roi de Léon et des Asturies, 967-982, petit-fils du précédent, fils de Sanche Ier le Gros et de dona Taréja, fut roi à 5 ans, passa de la tutelle de sa mère, avec qui Al-Hakem renouvela les trêves antérieures, sous celle de sa tante Elvire, religieuse de St-Sauveur, et, majeur, subit le joug de dona Urraca, sa femme. Il indigna les seigneurs de la Galice par ses débauches et ses cruautés : ils choisirent pour roi, 982, et lui opposèrent Bermude II, son cousin. Ramire perdit presque toute sa noblesse à la bataille de Monterosa, dut abandonner la Galice, et, bientôt, mourant sans enfant, laissa à Bermude II le royaume ruiné par les incursions d'Almanzor depuis 978. A. C.

RAMIRE Ier, 1035-1063, 4e fils de Sanche III le Grand de Navarre, reçut, à la mort de son père, 1035, le comté de Jaca ou Aragon érigé en royaume, et passe pour y avoir établi les Cortès. Il épousa, 1036, la fille du comte Roger-Bernard de Bigorre, Foix et Carcassonne, origine de l'influence aragonaise dans le midi de la France, réunit, 1038, à la mort de son frère Gonzalès, les comtés de Sobrarve ou Soprarbe et de Ribagorce, d'abord attribués à ce prince, voulut en outre, 1042, avec le secours des émirs musulmans de Saragosse, de Huesca et de Tudéla, enlever la Navarre à son frère Garcias IV, mais fut battu par lui, et ne dut qu'à sa générosité la restitution de ses Etats envahis. Plus tard, il se brouilla avec l'émir de Saragosse, pénétra dans ses Etats, et périt à Graos, 1063, dans une bataille que lui livrèrent, avec Al-Moktader, l'infant Sanche de Castille, et le jeune Rodrigue de Bivar (le Cid), qui soutenait dans l'émir un tributaire récent de la Castille. Selon une chronique française du XIIe siècle, Ramire (appelé Milon) aurait été écorché vif par les Musulmans; les chroniqueurs espagnols n'en disent rien. A. C.

RAMIRE II, *le Moine*, 5e roi d'Aragon, 1134-1137, petit-fils du précédent et 3e fils de Sanche Ramirez, fut tiré du monastère de St-Pons de Thomières (diocèse de Narbonne) pour succéder à ses deux frères Pèdre Ier et Alphonse Ier. Marié, par dispense d'Innocent II ou d'Anaclet, avec Agnès, fille de Guillaume IX d'Aquitaine, et veuve du vicomte de Thouars (tante d'Eléonore, femme de Louis VII de France), il en eut une fille, Pétronille, en faveur de qui il abdiqua, 1137, et qui fut la tige de tous les rois d'Aragon. Élu évêque de Tarragone et de Barcelone, 1137, il renonça à son titre, et se retira dans son monastère : il y mourut en 1147. A. C.

RAMISSERAM, île de l'Hindoustan anglais (Madras), dans le détroit de Palk et le golfe de Manaar, à 2 kil. du continent; 18 kil. sur 10. Ch.-l. *Panban*. Il y a un observatoire où les astronomes hindous font passer leur 1er méridien, par 77° 1' 55" long. E. L'île est jointe à celles de Ceylan et de Manaar par des récifs, que les Portugais appellent *Pont d'Adam*, et les indigènes *Pont de Rama*, parce que Rama aurait suivi cette route pour conquérir Lanka ou Ceylan.

RAMLÈH ou RAMLA, v. de Syrie (Saïda), à 45 kil. N.-O. de Jérusalem; 2,000 hab. Belle mosquée, jardins délicieux. C'est l'anc. *Rama* ou *Arimathie*.

RAMLER (Charles-Guillaume), poëte lyrique allemand, né à Colberg en 1725, m. en 1798, élevé dans les maisons d'orphelins de Stettin et de Halle, fut professeur de logique et de belles-lettres à l'école militaire de Berlin en 1748, et co-directeur du théâtre national de cette ville, de 1787 à 1796. Ses poésies sont remarquables par une diction élégante et correcte. Il fut moins heureux dans ses traductions des auteurs anciens (Horace, Martial, Anacréon, Sapho, Catulle). Les plus célèbres de ses écrits sont les *Odes* et les *Cantates*, dont l'une, *la Mort de Jésus-Christ*, a été mise en musique par Graun. Il a laissé, en outre : *Abrégé de mythologie*, 6e édition, Berlin, 1833; un abrégé du *Cours de belles-lettres* de Batteux, 4 vol., Leipzig, 1807. Ramler était en rapports avec tous les grands esprits de son temps, dont il était généralement estimé. Un recueil de ses œuvres poétiques a été publié par Gœckingk, 2 vol., Berlin, 1800 et 1801; une autre édition a paru en 1825, 2 vol. E. S.

RAMNÈS ou RAMENSES, nom d'une des tribus de l'ancienne Rome, composée des Romains, après la réunion des Sabins.

RAMON DE LA CRUZ. *V.* LA CRUZ.

RAMONCHAMP-LE-THILLOT, vge (Vosges), arr. et à

24 kil. S.-E. de Remiremont ; 948 hab. Fabr. de calicots.

RAMOND DE CARBONNIÈRES (Louis-Franç.-Elisabeth), né à Strasbourg en 1755, m. en 1827, fut d'abord conseiller intime du cardinal de Rohan, puis attaché à la Maison militaire de Louis XVI. Député de Paris à l'Assemblée législative, 1791, il y défendit la monarchie constitutionnelle, se prononça avec chaleur contre la saisie des biens des émigrés et contre la proscription des prêtres réfractaires, appuya la pétition de La Fayette touchant les attentats du 20 juin 1792, fut réduit à fuir après le 10 août, échappa à la Terreur en voyageant dans les Pyrénées, reparut après la chute de Robespierre, fut nommé professeur d'histoire naturelle à l'Ecole centrale des Hautes-Pyrénées, 1796, député au Corps législatif de 1800 à 1806, puis préfet du Puy-de-Dôme, baron d'Empire, maître des requêtes en 1815, et conseiller d'Etat en 1818. C'était un homme instruit dans la physique et la géologie; il fut membre de l'Académie des Sciences. On lui doit : *Observations faites dans les Pyrénées*, 1789, 2 vol. in-8° ; *Opinions sur les lois constitutionnelles*, 1791, in-8° ; *Voyage au mont Perdu*, 1801, in-8° ; *Mémoire sur la formule barométrique de la Mécanique céleste*, 1812, in-4°. B.

RAMOTH, v. de Palestine, dans le pays de Galaad, près du torrent de Jabok. Achab y fut tué en combattant contre les Syriens. Auj. *Zarca*.

RAMPALLE, poëte, m. en 1663, plus connu par un vers de Boileau (*Art poétique*, chap. IV) que par ses œuvres. Il porta les armes, et se trouva au siége de Philippsbourg, 1644. On lui attribue *Bélinde*, tragi-comédie, 1630, in-8° ; il est auteur de l'*Hermaphrodite*, poëme, 1639, in-4° ; de *Discours académiques*, 1647, in-8° ; de 6 *Idylles*, 1648, in-4°, etc. Ses vers sont assez faciles, et sa prose ne manque pas de traits ingénieux ; mais le tout est médiocre.

RAMPON (Antoine-Guillaume, comte), né à Saint-Fortunat (Vivarais) en 1759, m. en 1842, un des plus braves généraux du 1er Empire français, s'engagea à 16 ans, était sous-lieutenant en 1791, et fit toutes les campagnes de Napoléon. A Montenotte, chargé de la défense d'une redoute avec 1,500 hommes, il résista victorieusement aux assauts réitérés de 15,000 Autrichiens conduits par Beaulieu. Il fut fait général de division en Egypte après la bataille du Mont-Thabor, devint sénateur, puis pair de France en 1814, et en 1815, pendant les Cent-Jours. La 2e Restauration le raya de la liste des pairs, et l'y réintégra après quelques années.

RAMPONNEAU, fameux cabaretier de la Basse-Courtille (*V. ce mot*), qui, en 1758 et 1760, eut une vogue extraordinaire en vendant du vin à 3 sous 1/2 la pinte, et occupa l'attention publique de ce temps futile. Le beau monde de Paris allait, par curiosité, voir Ramponneau et son cabaret.

RAMPOUR, v. de l'Hindoustan anglais (prov. Nord-Ouest), à 180 kilom. E.-N.-E. de Delhi, sur la Kosila ; 30,000 hab. Comprise dans les possessions médiates de la Compagnie anglaise des Indes dès 1774, mais occupée seulement depuis 1802.

RAMPSINIT. *V.* RHAMPSINIT.

RAMSAY (le chevalier André-Michel de), littérateur, né en 1686 à Ayr (Ecosse), d'une ancienne et illustre famille, m. en 1743, étudia avec goût et succès les mathématiques et la théologie, et, ayant conçu des doutes sur la vérité de la religion protestante, dans laquelle il avait été élevé, se rendit en Hollande, où le ministre Poiret ne put les dissiper, puis en France, où Fénelon le convertit au catholicisme, 1709. Successivement gouverneur du duc de Château-Thierry, du prince de Turenne, et des fils de Jacques III (le Prétendant), il retourna en Angleterre en 1730, fut reçu membre de la Société royale de Londres et docteur à l'Université d'Oxford, et accepta enfin la place d'intendant du prince de Turenne (devenu duc de Bouillon). On a de lui : *Discours sur le poëme épique*, imprimé en tête de l'édition du *Télémaque* de 1717 ; *Essai philosophique sur le gouvernement civil*, Lond., 1721, in-12 ; *Vie de Fénelon*, La Haye, 1723, in-12 ; *Voyages de Cyrus*, Paris et Londres, 1727, 2 vol. in-8°, espèce de traité d'éducation moitié romanesque, moitié historique ; *Histoire de Turenne*, Paris, 1735, 2 vol. in-4° ou 4 vol. in-12 ; *Principes philosophiques de la religion naturelle et révélée*, Glasgow, 1749, 2 vol. in-4°, ouvrage posthume ; divers *Poëmes*, en anglais, Edimbourg, 1738, in-4°, etc. Tous ces ouvrages sont écrits en français avec une facilité et une élégance rares dans un étranger. B.

RAMSAY (Allan), dit *le Théocrite écossais*, né en 1685, m. en 1758, fils d'un paysan, et d'abord garçon coiffeur à Edimbourg, se fit connaître par un recueil de poésies en 1721, devint libraire et homme de lettres, et publia, sous le titre d'*Evergreen* (toujours vert), une collection de poëmes et de chants écossais, dont il retouchait le style.

RAMSAY (David), médecin à Charlestown (Caroline du S.), membre du Congrès des Etats-Unis de 1782 à 1785, assassiné en 1815 par un aliéné qu'il était allé visiter dans un hospice, a laissé : *Histoire de la révolution d'Amérique, en ce qui concerne la Caroline méridionale*, trad. en franç., 1791, 2 vol. in-8° ; *Revue des améliorations et de l'état de la médecine dans le XVIIIe siècle*, 1802, in-8° ; *Vie de G. Washington*, 1807, in-8°, trad. en français, 1809.

RAMSAY, v. d'Angleterre, comté et à 16 kil. N.-N.-E. d'Huntingdon ; 3,000 hab. Anc. abbaye de Bénédictins.

RAMSBURY, brg d'Angleterre (Wilts), à 48 kil. N. de Salisbury ; 3,400 hab. Autrefois siége de l'évêché transféré à Salisbury.

RAMSDEN (Jessé), opticien, né en 1735 à Halifax (York), membre de la Société royale de Londres en 1786, m. en 1800, trouva un moyen d'apprécier la dilatation des corps solides, inventa une machine pour la division des instruments de mathématiques, et perfectionna surtout les instruments astronomiques. Ses quarts de cercle muraux sont très-recherchés.

RAMSÈS. *V.* RAMESSÈS.

RAMSGATE, v. d'Angleterre (Kent), beau port sur la côte E. de l'île de Thanet, à 104 kil. E.-S.-E. de Londres, à 24 E.-N.-E. de Cantorbéry ; 11,000 hab. Bains de mer. Grand comm. avec la France et les ports de la Baltique. Son port, commencé par Smeaton en 1750, achevé par Rennie, est formé par deux jetées en pierre.

RAMUS, en français LA RAMÉE (Pierre), célèbre philosophe, né dans le Vermandois vers 1502, m. en 1572, vint très-jeune à Paris, où la misère le réduisit à servir comme domestique au collége de Navarre. Il passait les nuits à étudier ; bientôt il fut en état de suivre un cours de philosophie dans les écoles, et, au bout de 3 ans et demi, il fut reçu maître ès-arts. Il combattit vigoureusement la doctrine d'Aristote. Les deux premiers livres qu'il publia, en 1543, l'un intitulé : *Institutiones dialecticæ*, l'autre *Animadversiones in dialecticam Aristotelis*, excitèrent de grands troubles dans l'université de Paris. On le traita d'impie et de séditieux ; le parlement informa ; mais François Ier évoqua l'affaire à son conseil. Ramus repoussa victorieusement les reproches de Govea, fut néanmoins condamné, son enseignement philosophique supprimé, ses livres interdits. L'année suivante, Ramus s'étant laissé persuader d'enseigner au collége de Presles, la Sorbonne voulut l'en faire chasser ; le parlement l'y maintint. D'un autre côté, le cardinal de Lorraine fit annuler l'arrêt de condamnation de 1543, et obtenir à Ramus la chaire de philosophie et d'éloquence au Collége de France, en 1551. Les persécutions l'y suivirent également. On alla jusqu'à lui faire un crime de la façon dont il prononçait les mots *quisquis* et *quanquam*. Il fallut qu'un arrêt du parlement justifiât l'orthodoxie de sa prononciation. En 1562, Ramus présenta à Charles IX un plan pour la réforme de l'université. En 1567, il quitta Paris à cause de ses opinions religieuses, et se réfugia dans le camp du prince de Condé ; il assista à la bataille de St-Denis. Après la paix, il voyagea en Allemagne, avec la permission de Charles IX, et revint en France en 1571. A la St-Barthélemy, des assassins l'égorgèrent dans son logement du collége de Presles. On a attribué sa mort à l'un de ses antagonistes en philosophie, Charpentier, professeur de mathématiques au Collége de France. Ramus ne s'attacha guère qu'à perfectionner la logique ; mais on lui doit d'importantes améliorations dans la rhétorique, les mathématiques et la grammaire. On l'accuse d'avoir dérobé à Vivès quelques-unes de ses inventions, d'avoir prodigué les divisions dans ses écrits, et abusé de la méthode dichotomique. Ses principaux ouvrages, outre ceux déjà cités, sont : *Arithmeticæ libri III*, Paris, 1555, in-4° ; *Rhetoricæ distinctiones*, 1549 ; *In IV libros Georgicorum et in Bucolica Virgilii prælectiones*, 1555-56 ; *Ciceronianus*, 1556, in-8°, c'est la Vie de l'orateur romain ; *Scholæ grammaticæ libri II*, 1559, in-8° ; *Liber de moribus veterum Gallorum*, 1559 ou 1562, trad. en français par Michel de Castelnau ; *Liber de militiâ C.-J. Cæsaris*, 1559 ; *Grammatica latina*, 1558 ; *Grammatica græca*, 1560 ; *Grammaire française*, 1562, où il propose quelques réformes orthographiques qui ont été conservées, entre autres, la distinction de l'*u* et du *v*, de l'*i* et du *j*, et celle des 3 sortes d'*e* (*é*, *è*, *e*) ; *Commentarius de religione christianâ libri IV*, Francfort, 1576, in-8° ; *Præfationes, Epistolæ, Orationes*, Paris, 1577, in-8°. Ses *Œuvres complètes* n'ont jamais été recueillies ; la Bibliothèque impériale de Paris en possède environ les deux tiers. *V.* Ch. Waddington, *Ramus, sa vie, ses écrits et ses opinions*, Paris, 1855, in-8°. C. N.

RAMUSIO ou RAMNUSIO (Jean-Baptiste), né à Venise en 1485, d'une anc. famille originaire de Rimini, m. en 1557, fut chargé, par la République, de missions en France, en Suisse et à Rome, et devint secrétaire du Conseil des Dix. Il a publié : *Raccolta dellé navigazioni e viaggi*, Venise, 1550-59-66, 3 vol. in-fol., collection bien faite, et encore estimée des géographes, et qui comprend des voyages en Afrique, en Asie, et au Nouveau-Monde. On l'a réimprimée plusieurs fois, et une partie a été traduite en français dans la *Description de l'Afrique* de J. Temporal, Lyon, 1566, 2 vol. in-fol.

RANAI, une des îles Sandwich.

RANCE, riv. de France, prend sa source dans le département des Côtes-du-Nord, coule au S.-E., à l'E., puis au N., en passant à Dinan, St-Servan et St-Malo ; elle se jette dans la Manche, entre la pointe du Décole et le Petit-Bé. Cours de 80 kil., navigable avec la marée sur 20 kil., depuis Dinan. Elle communique avec la Vilaine par le canal d'Ille-et-Rance.

RANCÉ (Armand-Jean LE BOUTHILLIER DE), réformateur de la Trappe, né à Paris en 1626, d'une famille illustre de Bretagne, m. en 1700, eut pour parrain le cardinal de Richelieu. La mort d'un frère aîné, abbé commendataire de la Trappe, lui donna cette abbaye. A l'âge de 12 ans, il publia une édition d'*Anacréon*, avec des scholies sur chaque ode, et fut reçu docteur en 1653. Il fréquenta l'hôtel de Rambouillet, où il connut Mme de Montbazon, pour laquelle il conçut l'affection la plus vive. Jeune, riche, doué d'une figure agréable, il menait une vie fort dissipée : tantôt à Paris, tantôt à Véretz, belle terre qu'il possédait en Touraine, passionné pour les chevaux et la chasse, il vivait au sein des plaisirs, bien que tonsuré dès 1635 et ordonné prêtre en 1651. Député en 1645 à l'assemblée du clergé, il devint premier aumônier de Gaston d'Orléans. La mort subite de la duchesse de Montbazon lui fit faire un retour sur sa vie peu régulière, et enfin le jeta dans la pénitence à l'âge de 32 ans, en 1657 ; il prit un directeur, donna ses biens aux pauvres, et, de tous ses bénéfices, ne gardant que la Trappe, comme simple abbé régulier, il s'y retira en 1662. Nommé, par l'assemblée générale des communautés réformées, pour aller plaider à Rome la cause de l'*Etroite observance de Cîteaux*, il échoua dans deux voyages successifs, en 1665, mais n'en établit pas moins à la Trappe la réforme dont il publia les sévères *Constitutions*, en 1671. Cinq ou six années se passèrent obscurément ; mais enfin les religieux affluèrent, et la Trappe attira l'attention du siècle ; on en dénonça la doctrine, et, en 1673, le roi lui donna des juges, qui ne décidèrent rien. De 1676 à 1689, de Rancé fut en proie à la maladie, suite de ses austérités, et composa le traité *De la sainteté et des devoirs de la vie monastique*, Paris, 1683, in-4°. En 1690, il se chargea de la conduite spirituelle de l'abbaye des Clairets, monastère de femmes dépendant de la Trappe, et, presque mourant, il composa des *Réflexions sur les quatre Evangélistes*. Cinq ans après, ses infirmités ne lui permettant plus d'administrer son abbaye, il donna sa démission ; mais il resta dans la maison comme simple religieux, sans se relâcher de ses austérités, et y mourut sur la paille et sur la cendre, à l'âge de 75 ans. On a encore de lui : *Lettres de piété, écrites à différentes personnes*, 1701-1702, 2 vol. in-12 ; *Lettres de Rancé*, recueillies et publiées par Gouod, Paris, 1846, in-8° ; *Maximes chrétiennes et morales*, Paris, 1698, 2 vol. in-12. La *Vie de Rancé* a été composée par Maupeou, Marsollier, Lenain de Tillemont, ses contemporains, et par Chateaubriand, Paris, 1844, in-8°, 1re édition ; la 2e a subi de nombreux retranchements. F. B.

RANCÉ, hameau (Moselle), arr. et à 24 kil. N.-O. de Briey, a donné son nom à l'abbé de Rancé.

RANCOGNE, vge (Charente), arr. et à 20 kil. E.-N.-E. d'Angoulême ; 500 hab. Grottes à stalactites.

RANDAN-JUSSAT, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), arr. et à 25 kil. N.-E. de Riom ; 1,930 hab. Château et vastes domaines de la famille d'Orléans.

RANDAZZO, *Tissa*, v. de Sicile, à 80 kil. S.-O. de Messine ; 6,342 hab. Grains, vins, soie, huile.

RANDERS, v. de Danemark (Jutland), dans le stift et à 33 kil. N.-N.-O. d'Aarhuus, sur le Guden-Aa, à son embouchure dans le Randers-fjord ; 9,725 hab. Arsenal, école classique, maison de correction. Distilleries, tanneries, fabr. de gants et bonneterie. Export. de grains, saumons fumés et salés, suif, etc.

RANDOLPH, v. des Etats-Unis (Massachusetts), à 24 kil. S. de Boston ; 3,300 hab. — brg des Etats-Unis (Vermont), à 45 kil. S. de Montpellier ; 2,700 hab. Usines à fer.

RANDON. *V.* CHATEAUNEUF-DE-RANDON.

RANES, vge (Orne), arr. et à 23 kil. S.-O. d'Argentan ; 560 hab. Forges et haut-fourneau.

RANGOUN, v. forte de l'Indo-Chine anglaise, port sur la rive g. de l'Iraouaddy, à 50 kil. de son embouchure, dans la province et à 80 kil. S.-S.-O. de Pégu, par 16° 45′ lat. N., et 94° 4′ 45″ long. E. ; 40,000 hab. Chantiers de construction. Les navires de 800 tonneaux peuvent y remonter. Principal entrepôt du commerce de la Birmanie : ivoire, coton, laque, bois de tek, cachou, cire, piment, pierres et métaux précieux. — Fondée en 1753 par Alompra. Les Anglais, qui la prirent en 1824, la rendirent aux Birmans en 1826, et la reprirent en 1852. Elle est le ch.-l. de la présidence de la Birmanie britannique.

RANGPOUR, v. de l'Inde transgangétique anglaise, dans le district d'Assam, à 1,000 kil. N.-E. de Calcutta, par 25° 55′ lat. N., et 86° 58′ long. E. — v. de l'Hindoustan anglais (Bengale), à 475 kil. N.-N.-E. de Calcutta. Comm. de riz, soie, indigo, tabac.

RANNEKIN. *V.* RENNEKIN.

RANTZAU (Jean, comte de), illustre général danois, né dans le Holstein, en 1492, m. en 1565, aida Frédéric Ier, duc de Holstein, à monter sur le trône de Danemark lorsque Christian II fut déposé, 1523, lui soumit les villes qui refusaient de le reconnaître, et fut son conseiller intime. Souvent aux prises avec des armées supérieures en nombre, il sortit toujours victorieux, et mérita, par son intrépidité, d'être surnommé *l'Achille de la Chersonèse Cimbrique*. Il jouit aussi d'un grand crédit sous les rois Christian III, et Frédéric II.

RANTZAU (Henri de), fils du précédent, né en 1526, m. en 1598, passa 7 ans à la cour de Charles-Quint, l'accompagna au siége de Metz, et succéda à son père dans le gouvernement du Slesvig et du Holstein. Il protégea les sciences et les lettres, qu'il aimait avec passion, mais crut à l'astrologie. On a de lui : *Historia belli Dithmarsici*, ouvrage publié sous le pseudonyme de Cilicius, Bâle, 1570 ; *de Conservandâ valetudine*, Leipzig, 1576, in-8° ; *Catalogus imperatorum, regum et principum qui artem astrologicam amârunt*, Anvers, 1580, in-12 ; *Aoroscopographia*, ou Considérations des choses invisibles, Strasbourg, 1585, in-4° ; *Genealogia Ranzoviana*, Hambourg, 1585, in-4° ; *Epigrammata et carmina varia*, Leipzig, 1585, in-4° ; *Calendarium Ranzovianum, tam ad usum medicorum quàm astrologorum*, Hambourg, 1590, in-fol. ; *Commentarius bellicus*, Francf., 1595, in-4°, etc.

RANTZAU (Daniel de), général danois, né en 1529, m. en 1569, fit ses premières armes dans l'armée de Charles-Quint, rentra dans sa patrie, servit dans la guerre contre les Suédois, les battit à Svarteraar en 1565, et s'illustra en Scanie, 1568, par une retraite exécutée avec une rare habileté. Il périt au siége de Warberg.

RANTZAU (Josias, comte de), né dans le Holstein au commencement du XVIIe siècle, m. en 1650, servit jeune dans les armées suédoises, parut avec honneur au siége d'Andernach, 1633, conduisit l'aile gauche de l'armée du prince de Birkenfeld au combat de Pfaffenhoven ou de Paquenaw, gagné sur le duc de Lorraine (10 août 1633), assista (octobre 1633) au siége de Brisach, vint en France, 1635, avec Axel Oxenstiern, séduisit Louis XIII par ses dehors brillants et sa connaissance des langues européennes, fut nommé maréchal de camp et colonel de deux régiments, prit part, sous le prince Henri II de Condé, à l'invasion de la Franche-Comté, 1636, y perdit un œil au siége de Dôle, protégea la retraite, et fit lever à Gallas le siége de St-Jean-de-Losne. Il passa en Flandre, perdit une jambe et une main au siége d'Arras, 1640, se distingua au siége et dans la retraite d'Aire, 1641, et, en 1642, fut fait prisonnier à Hounecourt. Echangé, il servit, au début du règne de Louis XIV, sous le duc d'Enghien, prit ensuite en Allemagne, après la mort de Guébriant, le commandement des troupes weymariennes, perdit, par leur indiscipline et ses fautes, la bataille de Dutlingen ou Tutlingen contre Charles III de Lorraine, Merci et J. de Werth, et fut fait prisonnier. Il servit ensuite en Flandre sous Gaston d'Orléans et Gassion, prit Gravelines, 1644, en fut nommé gouverneur, reçut, 1645, le bâton de maréchal des mains de Gaston, et, en conséquence, abjura le protestantisme. Maître et gouverneur de Dunkerque, 1646, il s'empara de Dixmude, 1647, acheva de prendre Lens après la mort de Gassion, enfin soumit, 1647-48, toutes les villes du littoral, Béthune, Bourbourg, Courtray, Bergues, Mardick et Furnes. Suspect à Mazarin, arrêté à St-Germain, 1649, il passa 11 mois à la Bastille, et, peu après en être sorti, mourut d'une hydropisie contractée en prison. Il était plein de cœur d'esprit, d'une

éloquence naturelle, qui entraînait même ses contradicteurs dans les conseils de guerre; mais il aimait le vin avec excès. Il avait été complétement mutilé sur les champs de bataille, où il reçut 60 blessures, et l'on put dire « qu'il ne lui restait rien d'entier que le cœur. » A. C.

RAON-L'ETAPE, ch.-l. de cant. (Vosges), arr. et à 20 kil. N.-N.-O. de St-Dié, sur la rive dr. de la Meurthe; 3,222 hab. Ruines d'un château-fort du XIIIe siècle. Commerce de grains et de bois de construction. Fabr. de calicots et de toiles, bonneterie, potasse, alènes et poinçons.

RAOUL ou RODOLPHE (Saint), archevêque de Bourges de 840 à 866, était fils d'un comte de Quercy, issu de sang royal. Fête, le 21 juin.

RAOUL ou RODOLPHE de Bourgogne, roi de France, 923-936, et le second qui ait interrompu la suite régulière des Carlovingiens, élu roi pendant la captivité de Charles le Simple et la retraite en Angleterre de Louis d'*Outremer*, était fils de Raoul, duc de Bourgogne, et d'Adélaïde de Paris, et neveu de Boson. Il épousa Emma, fille de Robert, duc de France, et nièce du roi Eudes, marcha, en 922, au secours de son beau-frère, reconnu roi après la déposition de Charles le Simple, combattit auprès de lui à Soissons, où périt Robert, et fixa la victoire avec ses deux beaux-frères, Hugues le Grand, duc de France, et Herbert II, comte de Vermandois, 923. Il dut la couronne à la décision d'Emma, consultée par Hugues. Plusieurs fois attaqué, en Bourgogne même, par les Normands de la Loire, il les isola des Normands de Rollon, en cédant à ce duc une partie du Maine et le Bessin, 924, acheta, 923, 927, la retraite des premiers, les repoussa vigoureusement, 925, alla, avec Herbert II et Arnoul de Flandre, attaquer Rollon, à qui il enleva Eu, poursuivit en Artois, 926, les Normands aventureux, y eut son camp incendié par eux, fut reporté blessé à Laon, écrasa, 930, les Normands de la Loire dans le Limousin, enfin obtint, 933, l'hommage de Guillaume Longue-Epée, 2e duc de Normandie, à qui il accorda Coutances et Avranches, dites « les terres bretonnes, » et peut-être la suzeraineté sur la Bretagne. Dans l'E., il eut à réprimer les incursions des Hongrois (appelés Bulgares par les contemporains), qui, dévastant, dès 924, la Provence et le comté de Toulouse, avaient passé, 926, dans le Verdunois et la Champagne; il les en chassa au moment où ils menaçaient Reims, et à deux reprises, 926, 927, les rejeta hors de France. Dans le S.-E., il ne put soutenir efficacement Hugues de Vienne, qui, roi d'Italie, aurait voulu, avec la protection et sous la suzeraineté de Raoul, conserver le royaume de Provence attribué à Rodolphe II, roi des Deux-Bourgognes; mais plus tard, 931, il reçut l'hommage du fils de Louis l'Aveugle, Charles-Constantin, réduit au comté de Viennois. Presque toujours méconnu par les peuples du S.-O., qui affectaient la fidélité à Charles le Simple pour demeurer indépendants, il n'obtint, 924, qu'au prix du comté de Bourges la soumission apparente de Guillaume II d'Aquitaine, ne fut réellement reconnu (malgré trois expéditions) ni par lui ni par son frère Acfred, dernier duc de la maison d'Auvergne, soumit, en 930, la province disputée entre les comtes de Toulouse et de Poitiers, et ne reçut qu'en 932 l'hommage de Raymond III, comte de Toulouse, duc d'Aquitaine, comte d'Auvergne et marquis de Gothie. Il obtint en même temps celui de Lope-Aznar, duc de Gascogne. Au N.-E., il perdit la Lorraine, placée par Gislebert sous la suzeraineté du roi de Germanie. Son plus formidable ennemi fut son beau-frère et ancien allié, Herbert, qui, mécontent de son exclusion du trône et gardant Charles le Simple comme un épouvantail pour Raoul, lui arracha ainsi Péronne et Reims. Il ne put obtenir Laon, qu'Emma défendit contre lui, mais fit reconnaître Charles, 928, par Gislebert, Guillaume Longue-Epée, le pape Jean X, et Hugues le Grand lui-même. La cession de Laon conjura le péril : Charles fut rejeté en prison, et y mourut, 929. Délivré de toute crainte, Raoul soutint Hugues contre Herbert, à qui il enleva, 931, Arras, Douai, Doullens, Amiens, St-Quentin, Ham, les siéges de Reims et de Châlons, où il plaça de nouveaux prélats dont l'intronisation divisa l'Eglise pendant dix ans; enfin il contraignit Herbert à fuir en Germanie, et ne lui accorda la paix de Soissons, 935, qu'à la sollicitation de Henri Ier d'Allemagne et de Gislebert. Raoul mourut l'année suivante, 936.

RAOUL, dit *l'Ardent*, à cause de la vivacité de son zèle ou du genre de son éloquence, archidiacre du diocèse de Poitiers, suivit, en 1101, Guillaume IX, comte de Poitiers, en Palestine, et l'on croit qu'il mourut pendant ce voyage. Il a laissé des *Homélies* latines, Paris, 1567, 2 vol. in-8°, traduites en français par Jean Robert et Fremin Capitis.

RAOUL DE CAEN, suivit Tancrède en Palestine en 1096, et écrivit les *Faits et gestes du prince Tancrède pendant l'expédition de Jérusalem*. Cette Histoire, en latin, a été publiée par D. Martène dans le t. III de ses *Anecdota*, et par Muratori dans les *Scriptores rerum italicarum medii ævi*. Elle est traduite en français dans la collection de *Mémoires relatifs à l'histoire de France* par M. Guizot.

RAOUL DE COUCY. *V.* COUCY.

RAOUL GLABER. *V.* GLABER.

RAOUL DE PRESLE. *V.* PRESLE.

RAOUL-ROCHETTE. *V.* ROCHETTE.

RAPALLO, v. du royaume d'Italie, port sur le golfe de son nom, à 26 kil. E.-S.-E. de Gênes; 10,018 hab.

RAPES, nom donné, dans l'anc. monarchie française, aux officiers des ordres du roi qui vendaient leurs charges en conservant le droit de se parer de l'ordre.

RAPHAEL, c.-à-d. *Remède de Dieu*, un des sept archanges qui sont devant le trône de Dieu, accompagna Tobie de Ninive à Rages, guérit Sara, fille de Raguel, qui était en proie au démon, et la fit épouser à Tobie, à qui il enseigna le moyen de rendre la vue à son père aveugle avec du fiel de poisson. Fête, le 12 septembre.

RAPHAEL SANZIO, le plus grand des peintres modernes, né à Urbin en 1483, m. en 1520. Il reçut les premières leçons de son père, Jean Sanzio, artiste médiocre, mais qui, jugeant sagement ses propres forces et les dispositions d'un tel élève, l'envoya de bonne heure à Pérouse, auprès du Pérugin. Raphaël, qui allait aussi étudier à Florence, ne tarda point à surpasser son maître. A 17 ans, il peignit, pour l'église St-Dominique, à Città-di-Castello, un *St Nicolas de Tolentino* et un *Christ en croix*, qui commencèrent sa réputation. Le *Sposalizio* ou *Mariage de la Vierge* (auj. à Milan) est daté de 1504. Ce fut vers ce temps que le Pinturicchio lui transmit la direction d'une grande entreprise, la peinture des faits mémorables de la vie de Pie II, dans la bibliothèque (depuis sacristie) de la cathédrale de Sienne. Avant que ces travaux, auxquels il eut la principale part, fussent achevés, Raphaël se rendit à Florence, pour étudier encore les chefs-d'œuvre que possédait le palais des Médicis. Les ouvrages qu'il exécuta depuis cette époque se rapportent à la seconde période de son talent, encore loin de son apogée : à l'entente parfaite de la perspective, à une grande pureté de lignes, qu'il avait acquises à l'école du Pérugin, s'ajoutèrent une touche plus large, plus de grâces dans le coloris, plus de vigueur dans les teintes, qualités dont il fut surtout redevable à l'étude des peintures de Masaccio, ainsi qu'aux conseils de Fra Bartolomeo. Son génie était puissamment excité par l'ambition d'égaler l'élégance et le style de Léonard de Vinci, l'énergie savante et l'ampleur de Michel-Ange, dont les cartons faisaient alors l'admiration de Florence. Il disait, avec candeur et modestie, qu'il rendait grâces au ciel d'être venu au monde du temps de ce grand artiste. Comme types de la nouvelle manière de Raphaël, on peut citer *la Vierge au chardonneret*, la *Déposition du Christ dans le tombeau* (auj. au palais Borghèse, à Rome), une *Vierge* dite *la Belle Jardinière* (au Louvre), et une *Assomption*, peinte pour le monastère de Monte-Lucci. En 1509, Raphaël fut appelé à Rome par son oncle, Bramante, architecte de Jules II, et chargé d'orner de peintures à fresque les salles du Vatican. En trois années, il peignit, dans la salle *della Segnatura*, quatre grandes compositions qui montrent un nouveau progrès de son talent, la *Dispute du St-Sacrement*, l'*Ecole d'Athènes*, le *Parnasse*, et la *Jurisprudence*. Puis il entra en lice avec Michel-Ange, en s'exerçant sur les mêmes sujets que ce grand artiste venait de peindre à la grande voûte de la chapelle Sixtine : de cette lutte sortirent les *Sibylles* et les *Prophètes* qui décorent l'église Santa-Maria-della-Pace, œuvres égales à celles de Michel-Ange pour le grandiose de la composition, supérieures pour la beauté et la grâce des figures, pour la noblesse aisée et naturelle des poses. Raphaël s'éleva plus haut encore dans la *Galatée*, qu'il peignit pour Augustin Chigi, et dans sa fameuse *Vierge de Foligno* (auj. à Rome). Reprenant ensuite ses travaux du Vatican, il en peignit la seconde salle : là, dans une série de peintures, telles qu'*Héliodore chassé du Temple*, *Attila arrêté par le pape Léon le Grand*, le *Miracle de Bolsena*, et *l'Ange délivrant St Pierre*, il représenta allégoriquement certains faits contemporains par des scènes antiques, et l'on reconnaît aux figures, qui sont d'admirables portraits, des allusions adroites et flatteuses à de grands personnages, ses protecteurs. A la mort du Bramante, 1514, commence la 3e manière de Raphaël. Il devient le véritable chef de l'école romaine, et le directeur de la plupart des travaux que Léon X faisait exécuter. Aussi habile dans l'architecture que dans la

peinture, il donne, pour la basilique de St-Pierre, des plans magnifiques, qui, malheureusement, ne furent pas exécutés; il fait construire au Vatican la *Cour des Loges*, à trois étages ou rangs de galeries, qu'il devait orner de 52 sujets sacrés, d'arabesques et de sculptures en stuc. Il élève les palais Berti et Vidoni, à Rome, et donne les dessins des palais Gandolfini et Uguccioni, à Florence. Au milieu de tant de travaux, Raphaël se fit aider par ses élèves; parmi les dernières peintures du Vatican, on ne cite guère comme étant totalement de lui que l'*Incendie de Borgo-Vecchio*. Il fit encore les portraits de Jules II, de Léon X, des cardinaux de Rossi et de Médicis, de Castiglione, de Jeanne d'Aragon, et le sien propre. Appelé à la cour de François Ier, il n'accepta pas les offres brillantes de ce prince, mais peignit pour lui une *Ste Famille* et un *St Michel terrassant l'ange des ténèbres* (auj. au Louvre). Au nombre des dernières œuvres de Raphaël, on cite l'*Histoire de Psyché* dans le palais Chigi, le tableau *del Spasimo di Sicilia*, la *Vierge à la perle*, la *Vierge au poisson*, tous trois en Espagne, la *Vierge aux quatre Pères de l'Eglise*, *St Jean dans le désert*. Il travaillait à son chef-d'œuvre, au chef-d'œuvre de la peinture, *la Transfiguration de J.-C.* (au Vatican), lorsqu'une courte et violente maladie, résultat de l'abus des plaisirs, l'enleva à l'âge de 37 ans; sa fin fut hâtée, dit-on, par la maladresse des médecins, qui, mal instruits des causes de son mal, achevèrent de l'épuiser en le saignant. Jules Romain, son élève, acheva le tableau de la *Transfiguration*. Les restes de Raphaël furent déposés à l'église de Ste-Marie-de-la-Rotonde (le Panthéon), dans une chapelle de la Vierge, dont il prescrivit la fondation par son testament. Raphaël avait des manières nobles, un esprit vif et élevé, un grand fonds de modestie. Son vrai portrait est, dans ses toiles, toujours à côté du Pérugin; on le voit dans l'*Ecole d'Athènes*, à l'extrême droite : sa figure a de la grâce, bien qu'il ait le nez fort, la lèvre hors ligne, le teint olivâtre, le cou long et grêle; sa taille est un peu courte. La maîtresse dont l'amour l'inspira, et qui est appelée la *Fornarina* (la boulangère), figure dans l'*Héliodore* et dans le *Parnasse* sous les traits de Clio; dans la *Transfiguration*, c'est la femme agenouillée qui tourne la tête. Les compositions de Raphaël se distinguent par la richesse de la pensée, la noblesse de l'ordonnance, une majesté qui n'exclut point la grâce, par l'heureuse disposition des groupes, la variété des attitudes, la beauté des draperies, une vigueur sans exagération, une naïveté exempte de froideur. Ses Vierges surtout ont une expression de beauté céleste que l'on n'a jamais égalée. D'autres peintres ont pu posséder certaine qualité plus complète, mais aucun ne réunit comme lui toutes les qualités. «La grâce de Raphaël, dit Girodet, est noble et divine : elle ravit, on l'adore... Il a élevé l'art de la peinture au plus haut degré qu'elle ait pu atteindre depuis le siècle d'Alexandre. » Raimondi a popularisé les œuvres de Raphaël par la gravure. Raphaël avait fait 12 cartons ou dessins coloriés qui devaient être exécutés en tapisserie à Bruxelles; 7 de ces cartons décorent auj. une galerie du château d'Hamptoncourt; les 5 autres ont été perdus. Les cartons d'Hamptoncourt représentent *la Pêche miraculeuse*, *Jésus donnant les clefs à St Pierre*, *St Jean guérissant un boiteux à la porte du Temple*, *la Mort d'Ananie*, *St Paul frappant Elymas de cécité*, *St Paul et St Barnabé à Lystres*, et *St Paul prêchant à Athènes*. La cathédrale de Meaux possède la copie de ces tableaux, et celle de la *Lapidation de St Etienne* et de la *Conversion de St Paul*, dont les originaux n'existent plus; il y a, à la bibliothèque Ste-Geneviève de Paris, une belle copie de l'*Ecole d'Athènes*, par M. P. Balze. Citons encore, parmi les œuvres de Raphaël : *Ste Cécile*, à Bologne; *la Madone de St Sixte*, à Dresde; *la Vierge à la chaise*, à Florence; *la Vierge au candélabre*, à Londres; *la Vierge au voile*, à Paris; *la Vierge d'Albe*, à St-Pétersbourg; *Ste Marguerite*, à Paris. La *Vie de Raphaël* a été écrite en français par Quatremère de Quincy, 1824, in-8°; en allemand, par Passavant, 1844. B.

RAPHAEL (SAINT-), vge (Var), arr. et à 33 kil. S.-E. de Draguignan; 1,143 hab. Petit port de pêche. Bonaparte y débarqua à son retour d'Egypte, et, en 1814, s'y embarqua pour l'île d'Elbe.

RAPHELENG (François RAVLENGHIEN, dit), né en 1539 à Lannoy près de Lille, m. en 1597, fut d'abord commerçant à Nuremberg, professeur de grec à Cambridge, puis devint correcteur de Plantin, dont il épousa la fille en 1565, et lui succéda dans son imprimerie. Les éditions publiées par lui sont fort belles, mais moins pures que celles de son beau-père. Il est auteur d'un *Lexique arabe*, Leyde, 1613, in-4°, et d'un *Dictionnaire chaldaïque*, inséré dans l'*Apparat de la bible polyglotte*, 1571. C.

RAPHIA, v. et port de Palestine, au S. de Gaza, près de la frontière d'Egypte. Victoire de Ptolémée IV sur Antiochus le Grand, 216 av. J.-C. Auj. *Réfah* ou *Retha*.

RAPHIDIM, lieu de l'Arabie Pétrée, près du mont Horeb. Selon la Bible, ce fut le 11e campement des Hébreux; Moïse y fit jaillir l'eau d'un rocher, et Josué y vainquit les Amalécites.

RAPHOE, *Rapotum*, brg et paroisse d'Irlande, comté et à 38 kil. N.-E. de Donegal; 8,400 hab. Son évêché a été supprimé en 1835; bibliothèque. On remarque la cathédrale et le palais épiscopal.

RAPIDA CASTRA, nom anc. de COLÉAH.

RAPIDE, rivière des Etats-Unis (Nebraska). Source dans les Black-Hills, par 43° 50' lat. N. et 108° long. O.; cours de 730 kil., à l'E., après lequel il se jette dans le Missouri, par 42° 30' lat. N. et 102° long. O. Navigation difficile.

RAPIN (Nicolas), né vers 1540 à Fontenay-le Comte, m. en 1608, fut avocat au Parlement de Paris, remplit successivement les charges de vice-sénéchal de Fontenay, de lieutenant de robe courte, et de grand-prévôt de la connétablie. Il servit avec zèle Henri IV, signala son courage à la bataille d'Ivry, et eut une large part dans la composition de la *Satire Ménippée*. On a publié les *Œuvres latines et françaises de N. Rapin*, 1620, in-4°, qui contiennent 2 livres d'épigrammes latines, des vers français mesurés à la manière des Grecs et des Latins, des traductions ou imitations (*Satires* et *Epîtres* d'Horace, *Art d'aimer* d'Ovide, *Psaumes de la Pénitence*, le 28e chant du *Roland furieux*), etc. J. T.

RAPIN (René), né à Tours en 1621, m. en 1687, entra chez les Jésuites en 1639, professa les belles-lettres, et publia alternativement des écrits de piété et de littérature, qui ont fait dire qu'il servait Dieu et le monde par semestre. On a de lui des *Eglogues sacrées* (*Eclogæ sacræ*) 1654, in-4°, et un poëme des *Jardins* (*Hortorum, libri* IV), 1665, in-4°, ou 1780, in-12, qui lui valurent un rang très-distingué parmi les poëtes latins modernes. Malgré l'abus de la mythologie, son poëme des *Jardins* est ingénieusement composé et fort élégamment écrit. Il a été traduit en vers anglais, en vers italiens, et, en prose française, par Dourxigné, 1773, in-12, et par Voiron et Gabiot, 1782, in-8°. Les poésies latines de Rapin, parmi lesquelles se trouvent un poëme héroïque, *Christus patiens*, des *Odes*, etc., furent réunies en 1681, 2 vol. in-12. On a encore de Rapin : *De la perfection du christianisme*, *De l'importance du salut*, etc., publiés en 1725, 3 vol. in-12. Comme littérateur, Rapin a donné : *Comparaison d'Homère et de Virgile*, 1668; — *de Démosthène et de Cicéron*, 1670; — *de Platon et d'Aristote*, 1671; — *Réflexions sur l'éloquence*, 1672; — *Sur la Poétique d'Aristote*, 1674; — *Sur la Philosophie ancienne et moderne*, 1676. La critique manque de précision, et le style n'en est plus suffisamment correct; on peut cependant tirer quelque profit de cette lecture. J. T.

RAPIN-THOYRAS (Paul), historien, neveu de Pellisson, né à Castres en 1661, m. en 1725, fut d'abord avocat; mais, craignant de se voir fermer la magistrature comme protestant, il embrassa la profession des armes. Forcé de quitter la France par la révocation de l'édit de Nantes, il passa en Hollande, suivit le prince d'Orange (Guillaume III) en Angleterre, fut blessé au siége de Limerick, puis appelé en Angleterre pour être gouverneur du jeune duc de Portland. On a de lui une *Histoire d'Angleterre*, La Haye, 1724, 8 vol. in-8°, souvent réimprimée, et dont l'édition la plus complète est celle de La Haye (Paris), 1749 et suiv., 16 vol. in-4°; une *Dissertation sur les whigs et les torys*, La Haye, 1717, in-4°. Rapin est un historien savant, mais partial, diffus et froid.

RAPOLLA, v. du roy. d'Italie (Prov. de Potenza), à 6 kil. S.-S.-O. de Melfi; 3,490 hab. Jadis évêché, transféré à Melfi en 1528.

RAPOTUM, nom latin de RAPHOE.

RAPP (Jean, comte), né à Colmar en 1772, m. en 1821, servit sous Custine, Pichegru, Moreau et Desaix, et suivit ce dernier en Egypte comme aide-de-camp. Desaix ayant été tué à Marengo, Rapp devint aide-de-camp de Bonaparte, et, en 1802, fut chargé d'aller annoncer aux Suisses l'intervention de la France dans leurs troubles politiques. Un brillant fait d'armes à Austerlitz lui valut le grade de général de division. Il se fit admirer à Iéna, et surtout à Golymin, 1806, où il reçut 9 blessures dans la même journée. Gouverneur de Thorn, puis de Dantzick, il combattit à Essling, et fit la campagne de Russie, en 1812, après laquelle il soutint héroïquement, pendant une année, le siége de Dantzick. Retenu prisonnier, malgré la capitulation qui stipulait qu'il pourrait rentrer en France avec ses

troupes, il fut conduit à Kiev, et ne revit la France qu'en juillet 1814. Pendant les Cent-Jours, Napoléon le prit pour aide-de-camp, le nomma pair, et l'envoya en Alsace, où Rapp défendit Strasbourg, et vit éclater contre lui une sédition quand il voulut licencier l'armée. Il se retira en Suisse, rentra en France après l'ordonnance royale du 5 septembre 1817, fut rétabli sur le cadre de l'armée, rendu à la pairie, et nommé 1er chambellan de Louis XVIII. Il manifesta la plus vive douleur à la mort de Napoléon. Rapp a laissé une *Relation de la défense de Dantzick*. On a publié sous son nom des *Mémoires*, 1833, in-8°, qui semblent rédigés d'après les notes de ses amis. Une statue lui a été érigée à Colmar en 1856. J. T.

RAPPAHANNOCK, rivière des États-Unis (Virginie), sort des Montagnes Bleues, coule au S.-E., et se jette dans la baie de Chesapeake. Cours de 280 kil.

RAPPEL. *V.* ACTE D'UNION.

RAPPERSWEIL ou RAPPERSWYL, v. de Suisse (St-Gall), sur la rive dr. du lac de Zurich, à 58 kil. S.-O. de St-Gall; 2,480 hab. Fabr. de mousselines et broderies. Pont de bois de 1,600 mèt. sur le lac, soutenu par 180 triples piliers en bois. — Fondée en 1091, prise par les Zuriquois en 1350, assiégée par ceux de Schwytz en 1444, elle souffrit encore des guerres civiles de 1636 et de 1712.

RAPPOTSWEILER, nom allemand de RIBEAUVILLÉ.

RAPSODOMANCIE, divination qui se faisait en tirant au sort quelques vers d'Homère ou de Virgile.

RAPTA, anc. v. d'Ethiopie, près de la mer des Indes et du cap Raptum (auj. *Brava*).

RAPTUS, riv. de l'anc. Ethiopie, affluent de la mer des Indes. Auj. *Doara*.

RAPTY, riv. de l'Hindoustan, naît dans le Népaul, arrose la partie E. du district d'Oude, coule au S.-E., et se jette par deux branches dans la Gogra. Cours de 225 kil.

RAROTONGA, île de la Polynésie méridionale, dans l'archipel d'Hervey, par 21° 12' lat. S., et 162° 8' 46" long. O.; 7,000 hab., en grande partie chrétiens.

RAS, c.-à-d. *tête* en arabe, préfixe des noms de caps ou promontoires : *Ras-el-Abiad* (le cap Blanc), etc.

RASCHE (Jean-Christophe), numismate et antiquaire, né en 1733 à Schorbda près d'Eisenach, m. en 1805, a laissé : *Charlemagne, grand par ses efforts en faveur des écoles allemandes*, Meiningen, 1760, in-4°; *Lexicon abruptionum quæ in numismatibus Romanorum occurrunt*, Nuremberg, 1777, in-8°; *Numismata rarissima Romanorum à J. Cæsare ad Heraclium usque*, ibid., 1777, in-8°; *l'Ancienne constitution de Rome*, ibid., 1778, in-8°; *la Connaissance des médailles antiques*, ibid., 1778-79, 3 vol. in-8°; *Lexicon universæ rei nummariæ veterum*, Leipzig, 1785-94, 6 tomes en 12 vol. in-8°, avec un *Supplément* inachevé, 1802-05, 2 vol., etc. B.

RASCHID-BILLAH. *V.* RACHID-BILLAH.

RASCHGOUN ou CARACOLES, anc. *Acra*, île du golfe de son nom en Algérie, près de l'embouchure de la Tafna; 800 mèt. sur 200. Elle a un petit port, et renferme de la pouzzolane.

RASCIE, partie occident. de la Servie, entre la Rasca et la Bosna; v. princip. : Novi-Bazar. Elle fit d'abord partie de la Dalmatie, et passa, au XIVe siècle, sous la domination des princes de Servie. Mahomet II la conquit; les Turcs l'ont gardée depuis, et elle forme le livah de Novi-Bazar. Il y a encore auj. des Rasciens dans le S. de la Hongrie, où ils s'occupent principalement de l'agriculture.

RAS-EL-AIN, anc. *Resena*, puis *Theodosiopolis*, v. de la Turquie d'Asie (Diarbékir), à 110 kil. S. de Reha, près des sources de Khabour, d'où elle a pris le nom de *Ville aux 300 fontaines*.

RAS-EL-ENF, nom arabe du cap Nose (*V. ce mot*).

RAS-EL-HAD, anc. *Didymi montes*, cap d'Arabie, à l'E., par 22° 5' lat. N., et 57° 30' long. E.

RAS-EL-KHIMA, v. d'Arabie (Lahsa), port sur le golfe Persique, à 450 kil. S.-E. d'El-Katyf. Ses habitants étaient de dangereux pirates : une expédition anglaise, partie de Bombay, détruisit en 1825 leurs chantiers de construction et leurs forces navales.

RASÈNES. *V.* ETRURIE.

RASÈS (Le). *V.* RAZÈS.

RASGRAD, v. de la Turquie d'Europe (Silistrie), 71 kil. S.-E. de Routschouk, sur l'Aklom; 18,000 hab. Comm. assez important.

RASIS, médecin arabe. *V.* RHAZÈS.

RASK (Rasmus-Christian), philologue danois, né en 1787 dans l'île de Fionie, m. en 1832, étudia à l'université de Copenhague, vécut d'abord misérablement, obtint un emploi à la bibliothèque de l'Université, saisit, en 1813, une occasion d'aller en Islande, et y composa une *Introduction à la connaissance de la langue islandaise et des anciennes langues du Nord, avec des recherches sur l'origine de ces mêmes langues*, Copenhague, 1811, ouvrage couronné par la Société des sciences de Danemark, et suivi d'un *Supplément*, Copenhague, 1818. En 1816, grâce au conseiller Bulow et au roi, il alla en Russie, en Géorgie et en Perse, puis à Bombay, à Calcutta, et à Ceylan; il revint à Copenhague en 1823, et y fut nommé professeur d'histoire et de littérature. Rask possédait le génie des langues; il s'en est servi pour exploiter les sources les plus anciennes de l'histoire de l'Europe septentrionale. Outre de nombreuses dissertations dans les *Annales littéraires* de Vienne, dans les Mémoires de la Société de Bombay, dans ceux de Colombo (Ceylan), etc.; outre des *Grammaires anglo-saxonne* (Stockholm, 1817, in-4°), *frisonne* (Copenhague, 1825, in-8°), *espagnole* (ibid., 1824, in-8°), et une édition du *Dictionnaire islandais* de Björn Haldorsen, Copenhague, 1814, on a de lui : *Edda sæmundar hins froda, collectio veterum Scaldorum sæmundiana dicta*, Stockholm, 1808, in-4°, édité par Afzelius; *Snorra-Edda asami Skalda*, ibid., 1819, in-8°. Il avait rapporté d'Orient 113 mss. fort anciens, dont 30 environ sur le Zend-Avesta, 19 écrits en zend, les autres en pehlvi; 24 appartenaient à une partie de l'ancienne littérature persane qui est presque inconnue. A l'aide de ces documents, il a réfuté ce qu'a dit Anquetil-Duperron au sujet d'un Enfer indien. A. G.

RASORI (Jean), célèbre médecin, né à Parme en 1767, m. à Milan en 1837, était fils du directeur de la pharmacie de l'hôpital de Parme. Il montra dès son enfance les plus heureuses dispositions, et le duc de Parme lui fournit, pendant sept ans, les moyens d'aller étudier à Florence, Pavie, Londres, Milan. Rasori vint aussi à Paris au commencement de la Révolution, et en rapporta dans sa patrie les nouveaux principes démocratiques. Nommé professeur de pathologie à Pavie, 1796, il chercha à propager la doctrine médicale de Brown, qu'il avait étudiée en Angleterre, fut obligé, par la polémique violente qu'il souleva, de quitter sa chaire, alla fonder à Milan un journal politique sous le titre de *l'Amico della libertà e dell' uguaglianza*, devint secrétaire du ministre de l'intérieur de la République Cisalpine, où il montra une grande exaltation démagogique, retourna à Pavie en 1797, pour y professer la clinique interne et la médecine pratique, dut encore se retirer à cause de ses diatribes contre les autres médecins, donna ses soins aux habitants de Gênes et aux soldats français pendant le célèbre siége que Masséna soutint contre les Austro-Russes, et, après la bataille de Marengo, fut nommé 1er médecin du gouvernement à Milan, médecin en chef de l'hôpital militaire, et professeur de clinique à l'hospice de Santa-Corona. Il perdit ses emplois en 1814, fut impliqué par l'Autriche dans une conspiration de Carbonari en 1816, subit une captivité de deux ans dans la citadelle de Mantoue, et ne s'occupa plus dès lors que de l'exercice de sa profession. La doctrine médicale de Rasori, issue de celle de Brown, et dont celle de Broussais semble tirer son origine, est que le plus grand nombre des maladies dépendent d'une cause stimulante, et qu'un petit nombre se rapportent à une cause débilitante; que ces causes, qui produisent un état appelé diathèse, sténique ou asténique, peuvent avoir divers degrés d'intensité; que, pour les combattre, il faut des moyens contre-stimulants dans le 1er cas, et stimulants dans le 2e. Il divise ainsi la matière médicale en 2 classes. On a de Rasori : *Compendio della nuova dottrina medica di Brown, trad. dall', inglese*, 1795-1805, 2 vol. in-8°; *Analisi del preteso genio d'Ippocrate*, Milan, 1799, in-8°; *Zoonomia, ovvero leggi della vita organica dal prof. Darwing*, trad. de l'anglais, ibid., 1803, 6 vol. in-8°; *Storia della febre petecchiale di Genova*, ibid., 1803, in-8°, trad. en franç. par Fontanelles, Paris, 1822, in-8°, etc. B.

RASPE (Rodolphe-Eric), antiquaire, né à Hanovre en 1737, m. en 1794, professa l'archéologie à Cassel, et y devint inspecteur du cabinet des antiques et médailles, et membre du Conseil. Ayant commis un vol dans la collection commise à ses soins, il s'enfuit en Angleterre. On a de lui : une édition des *Œuvres philosophiques de Leibnitz*, Amst. et Leipzig, 1765, in-4°; *Mémoire pour servir à la plus ancienne histoire de Hesse-Cassel*, 1774, in-8°; *Voyage en Angleterre, sous le rapport des manufactures, des arts, de l'industrie*, etc., Berlin, 1785; *Essai critique sur les peintures à l'huile*, en anglais, Lond., 1781, in-4°; *Catalogue d'une collection générale de pierres gravées anciennes et modernes, tirées des plus beaux cabinets de l'Europe*, en anglais et en franç., Lond., 1791, 2 vol. in-4° et 57 pl., etc.

RASPON (Henri). *V.* HENRI.

RASSOWA, v. forte de la Turquie d'Europe (Silistrie), sur la rive dr. du Danube; 4,000 hab.

RASTADT, v. du gr.-duché de Bade, sur la Murg, à 26 kil. S.-S.-O. de Carlsruhe; 6,500 hab. (Cercle du Rhin-Moyen); cour d'appel; gymnase; lycée; école normale primaire. Beau château. Bains. Industrie active : acier, machines, voitures, toiles, tabatières de papier mâché, etc. Anc. résidence des margraves de Bade. Les préliminaires de la paix de Bade, qui mit fin à la guerre de la succession d'Espagne, y furent signés, en 1713 et 1714. Moreau défit les Autrichiens à Rastadt, le 6 juillet 1796. Des conférences pour amener la paix entre la France et l'Allemagne s'y tinrent en 1797 et 1799; mais, à leur rupture, les commissaires français, Roberjot et Bonnier, furent assassinés (9 floréal an VII, — 28 avril 1799). En 1849, des insurgés badois occupèrent Rastadt. Cette ville est une forteresse fédérale depuis 1840.

RASTENBURG, v. des Etats prussiens (Prusse), sur le Gruber, à 95 kil. S.-E. de Königsberg; 4,600 hab. Gymnase évangélique. Tanneries.

RASTIGNAC (Aymeri CHAPT DE), d'une anc. famille noble du Périgord, m. en 1390, fut successivement trésorier de l'Eglise romaine, évêque de Volterre, évêque et gouverneur de Bologne, chancelier de l'université de cette ville, y établit les Célestins et les Camaldules, donna aux moines du mont Olivet l'église de St-Michel-del-Bosco, bâtit en 1367 une partie de la Chartreuse, fut créé prince de l'Empire, passa à l'évêché de Limoges, et fut nommé gouverneur de la vicomté de ce nom.

RASTIGNAC (Raymond CHAPT DE), lieutenant-général de la Haute-Auvergne, se distingua par sa fidélité au roi pendant les troubles de la Ligue, défit les Ligueurs à Issoire en 1590, battit encore Joyeuse à Villemur en 1592, dispersa près de Limoges les *Tard-venus*, et fut tué à La Fère en 1596.

RASTRUM ou RASTELLUM, outil d'agriculture chez les anc. Romains, râteau à quatre dents de bois, servant à recouvrir la semence immédiatement après les semailles, ainsi qu'à sarcler les plantes levées.

RATÆ CORITANORUM, nom anc. de LEICESTER.

RATBOD (Saint), évêque d'Utrecht en 900, transféra son siége épiscopal à Deventer, où il mourut en 918. On a de lui une *Chronique*, des *Homélies*, des *Hymnes*, etc.

RATCHIS, duc de Frioul en 737, roi des Lombards en 744, abdiqua en 749 en faveur de son frère Astolfe, pour s'enfermer au couvent du mont Cassin, sortit de sa retraite en 756, afin de défendre le royaume lombard contre Pépin le Bref après la mort d'Astolfe, mais y retourna à la voix du pape Etienne II.

RATDOLT (Ehrard), célèbre typographe, né à Augsbourg vers le milieu du XVe siècle, m. vers 1505, s'établit à Venise. Le premier, il imprima, avec le texte, les figures de mathématiques, les lettres grises, les fleurons et les vignettes, qu'on n'exécutait auparavant qu'avec le pinceau. Il a imprimé le *Kalendarium*, 1476, in-fol., et l'édition princeps des *Elementa geometrica* d'Euclide. C—s.

RATHAUSBERG, mont. du Tyrol, dans les Alpes Noriques. Elle est percée d'une galerie de 2,600 mèt., qui fait communiquer le Salzbourg et la Carinthie.

RATHENOW, v. des Etats prussiens (Brandebourg), à 80 kil. S.-O. de Berlin, sur le Havel; 5,000 hab. Nombreuses tuileries, fabr. de draps, brasseries. Instruments d'optique. Comm. de bois. — Victoire du grand-électeur Frédéric-Guillaume sur les Suédois, en 1675.

RATIARIA, auj. *Artzar*, v. de l'anc. Mésie, métropole de la Dacie aurélienne, sur l'Ister.

RATIATUM, v. de la Gaule (Aquitaine IIe), au N.-O. des Pictaves, a donné son nom au pays de Retz. Auj. *Machecoul*.

RATHKEALE, brg d'Irlande, comté et à 27 kil. O.-S.-O. de Limerick, sur la Deel; 2,761 hab.

RATIBOR, en polonais *Raciborz*, v. des Etats prussiens (Silésie), sur l'Oder, à 79 kil. S.-S.-E. d'Oppeln; 7,000 hab. Ch.-l. de cercle; cour d'appel de la Silésie supérieure; école de sourds-muets; gymnase. Château des princes de Hohenlohe-Schillingsfürst; anc. abbaye. Fabr. de toiles, bonneterie, draps communs, faïence. Entrepôt de sel et de fer. Foires aux laines et au chanvre. C'était jadis le ch.-l. d'un duché. Prise par les Suédois en 1642, par les Prussiens en 1745.

RATINGEN, v. des Etats prussiens (Prusse rhénane), à 13 kil. N.-E. de Dusseldorf; 4,000 hab. Filature de coton, chapellerie. Célèbre autrefois par ses fabr. d'armes, de quincaillerie et de poterie.

RATIONAL, morceau carré d'étoffe précieuse, que le grand-prêtre des Hébreux portait sur la poitrine par-dessus l'éphod. Il était attaché par de petites chaînes d'or, et avec des rubans de couleur d'hyacinthe, et portait 12 pierres précieuses, sur chacune desquelles était gravé le nom d'une des 12 tribus.

RATISBONNE, *Regensburg* en allemand, v. du royaume de Bavière (cercle du Haut-Palatinat), à 105 kil. N.-E. de Munich, sur la rive dr. du Danube, qui y reçoit le Regen; 27,856 hab., dont 6,000 protestants. Evêché suffragant de Munich; synagogue; trib., lycée, gymnase, bibliothèque, musée de peinture et d'antiquités, jardin botanique. On remarque le monument de Képler, la cathédrale gothique de St-Pierre, avec le tombeau du prince de Dalberg, l'église et les cloîtres de St-Emmeran, fondée en 652, avec des tombeaux de rois et de princes des IXe et Xe siècles, le palais du prince de Tour-et-Taxis, le pont sur le Danube, bâti de 1135 à 1146, l'hôtel-de-ville, où se tenaient jadis les Diètes. Société historique (pour les antiquités romaines et germaniques). Observatoire. Fabr. de tabac, papier, sucre de betterave, porcelaine, crayons; brasseries, distilleries d'eau-de-vie, teintureries, etc. Commerce de bois, sel, etc. Chantiers de construction pour les bateaux du Danube. Aux environs est la Walhalla (*V. ce mot*). — Ratisbonne fut fondée par Tibère sous le nom d'*Augusta-Tiberii*. On la nomma aussi *Reginum*, *Castra Regina*, plus tard *Ratisbona*. Au VIe siècle, elle fut la résidence des ducs Agilolfinges, et, en 642, le siége d'un évêché. Au VIIIe siècle, elle fit partie du royaume frank. En 1152, elle fut dévastée par un incendie. En 1183, elle devint ville libre. En 1524 s'y forma la *Ligue de Ratisbonne*, pour s'opposer au progrès de la Réformation. En 1541 y eut lieu, entre Mélanchthon, Bucer, Pistorius d'une part, et les frères Pflugk d'autre part, un colloque de religion, préliminaire de l'*Intérim*. De 1632 à 1641, elle eut à soutenir plusieurs siéges. En 1682 il y eut un congrès. De 1663 à 1806 s'y sont tenues les Diètes de l'Empire. De 1703 à 1704, occupée par l'électeur de Bavière; de 1800 à 1806, par les Français; elle fut érigée en archevêché et donnée au prince de Dalberg en dédommagement de Mayence. En 1809, Napoléon Ier la prit, après une bataille de cinq jours, où il fut légèrement blessé. En 1810, il la céda à la Bavière. E. S.

RATNAPOURA (la ville aux perles). *V.* AVA.

RATONEAU, petite île de la Méditerranée, dans le golfe du Lion, à 4 kil. S.-O. de Marseille. Elle a un fort et une batterie pour la défense du port de cette ville.

RATRAMNE, moine de l'abbaye de Corbie, né en Picardie dans le IXe siècle, a écrit 2 livres *Sur la Prédestination*, un autre *de l'Enfantement de J.-C.*, un *de l'Ame*, un *Traité contre les Grecs*, et un *Traité du corps et du sang de J.-C.* Ce dernier a été publié, texte et traduction française, Amst., 1727, in-12; il a donné lieu à de vives discussions entre les catholiques et les protestants, qui ont voulu les uns et les autres l'interpréter en leur faveur.

RATZEBURG, v. du duché de Lauenbourg, au milieu d'un lac de son nom formé par la Wackenitz (affluent de la Trave), à 19 kil. S.-E. de Lubeck; 3,989 hab. Jadis évêché. — Elle donnait son nom à une principauté qui fut évêché souverain jusqu'en 1748, et qui appartient auj. au Mecklembourg-Strélitz, dont elle forme la partie orientale; ch.-l. *Schœnberg*.

RAU (Christian), en latin *Ravius*, orientaliste, né en 1603 à Berlin, d'un pasteur de cette capitale, m. en 1677, voyagea longtemps en Orient, d'où il rapporta plus de 2,000 manuscrits, dont plusieurs rares et précieux, et professa successivement en Angleterre, à Kiel, et à Francfort-sur-l'Oder. On a de lui : *Plan d'orthographe et d'étymologies hébraïques*, Amst., 1646 (en latin); *Grammaire générale des langues hébraïque, samaritaine, chaldaïque, syriaque, arabe, et éthiopique*, Lond., 1650 (en anglais); une traduction latine des 5e, 6e et 7e livres des *Sections coniques* d'Apollonius de Perge, d'après une version arabe, ibid., 1669, etc.

RAU (Jean-Jacques), chirurgien et anatomiste, né en 1668 à Baden en Souabe, d'un petit marchand de vin, m. en 1719, parcourut une partie de l'Europe, exerça ensuite son art à Amsterdam, fut appelé à la chaire d'anatomie et de chirurgie à Leyde en 1713, et devint recteur de l'Académie de cette ville. Il était très-habile dans l'opération de la taille et dans les dissections. Il n'a laissé que deux petits écrits : *Epistolæ duæ de septo scroti ad Ruyschium*. Amst., 1699, in-4o; *de Methodo discendi anatomen*, Leyde 1713, in-4o.

RAU (Sébald-Foulques-Jean), orientaliste, né à Utrecht en 1765, m. en 1807, professeur à l'université de Leyde, et pasteur de l'église wallonne de cette ville, a laissé : *de Poeseos hebraicæ præ Arabum præstantiâ*, Leyde, 1800;

de Poeticæ facultatis excellentiâ et perfectione, spectatâ in tribus poetarum principibus, scriptore Jobi, Homero et Ossiano, ibid., 1800; *de Naturâ optimâ eloquentiæ sacræ magistrâ*, 1806; 3 vol. de *Sermons*, etc.

RAUCOURT (Françoise-Marie-Antoinette SAUCEROTTE), née à Nancy en 1756, m. en 1815, fille du comédien Saucerotte, suivit son père en Espagne, et fit à Rouen, en 1770, le succès de *Gaston et Bayard*. En 1773, elle débuta au Théâtre-Français par le rôle de *Didon;* la perfection de son jeu et sa beauté portèrent au comble l'enthousiasme du public. Un tel succès éveilla l'envie : la jeune actrice, forcée de se dérober aux cabales et aux créanciers, s'enfuit en Russie, 1776, et ne rentra au Théâtre-Français qu'en 1779. Dès lors sa supériorité ne fut plus contestée. On reconnut que, si la puissance de son organe se refusait à l'expression de la sensibilité, elle avait au plus haut degré la noblesse, la dignité, l'ironie, la véhémence; qu'elle excellait dans les rôles où dominent les fortes passions, dans *Cléopâtre, Cornélie, Agrippine, Athalie, Médée, Sémiramis*. Emprisonnée, sous la Terreur, avec l'élite des comédiens, elle les rallia plus tard à l'Odéon, vit fermer son théâtre transporté dans la salle de la rue de Louvois, rentra dans celle de la rue Richelieu en 1799, reçut de Napoléon le privilége de la direction des théâtres français dans le royaume d'Italie, et revint en France en 1814. J. T.

RAUCOURT, ch.-l. de cant. (Ardennes), arr. et à 15 kil. S. de Sedan; 1,437 hab. Fabr. importante de boucles, éperons, mors, etc. C'était autrefois une petite seigneurie.

RAUCOUXou ROCOUX, vge de Belgique, prov. et à 5 kil. N.-O. de Liége; 400 hab. Victoire du maréchal de Saxe sur les alliés commandés par Charles de Lorraine, le 11 octobre 1746.

RAUDIENS (Champs), *Raudii campi*, plaine du pays des Insubres (Gaule cisalpine), à 36 kil. N.-O. de Mediolanum. Marius y remporta sur les Cimbres, en 101, la victoire dite *de Verceil*.

RAUDNITZ, v. des Etats autrichiens (Bohême) sur la rive g. de l'Elbe, à 23 kil. N.-N.-E. de Schlan; 3,200 hab., dont 1,000 juifs. Château des princes de Lobkowitz, avec bibliothèque, galerie de tableaux et musée d'armes. Couvent de Capucins, lieu de sépulture de la famille Lobkowitz.

RAUGRAVE, *Raugraf* en allemand, c.-à-d. *comte des pays âpres* ou *montagneux*, titre porté par plusieurs familles du moyen âge. Il y avait des raugraves de *Dassel*, du *Rhin*, ainsi que dans les pays de Trèves, de Kreuznach et d'Alzey. Tous ces territoires ayant été, à l'extinction des familles seigneuriales, incorporés au Palatinat, l'électeur palatin, Charles-Louis, renouvela le titre de raugrave, en 1667, en faveur de son épouse morganatique, Louise de Degenfeld, appelée dès lors *la Raugravine*. Aucune possession ne fut attachée à son titre. E. S.

RAULIN (Jean), prédicateur, né à Toul en 1443, m. en 1514, fut principal du collége de Navarre à Paris, puis, par piété, entra, en 1497, dans l'ordre de Cluny, que le cardinal d'Amboise le chargea de réformer en 1501. On a de lui un Commentaire sur les ouvrages de *Logique* d'Aristote, des *Lettres* et des *Sermons* en latin, publiés à Paris, 1542, et où se trouve un singulier mélange de gravité et de comique. La Fontaine a emprunté à Raulin le sujet de sa fable des *Animaux malades de la peste*, et Rabelais a tiré parti d'une historiette de cet auteur dans les chap. 9 et 27 de son *Pantagruel*. Les Œuvres de Raulin ont été réunies à Anvers, 1612, 6 vol. in-4°.

RAURACIE (République de). *V.* BALE (Evêché de).

RAURAQUES, *Rauraci*, peuple Gaulois, dépendait, au temps de César, des Séquanes, et faisait, comme eux, partie de la Celtique. Auguste, en envoyant une colonie romaine s'établir dans leur pays, à *Augusta Rauracorum*, (Augst, à l'E. de Bâle), en fit un peuple distinct. Ses bornes étaient : à l'O., les Vosges et la chaîne qui les relie, par le mont Terrible, au Jura septentrional; au S. le mont Vocetius (auj. Jura helvétique), jusqu'au confluent de l'Aar et du Rhin; à l'E., le Rhin; au N., le pays des Tribocci. Les Rauraques occupèrent donc la plus grande partie du Haut-Rhin en France; en Suisse, le canton de Bâle et la partie de ceux d'Argovie, de Soleure et de Berne qui est à l'O. du Jura helvétique. Au IVe siècle, ils furent rangés dans la province de Grande-Séquanaise : leurs villes étaient, outre Augusta Rauracorum, Basilia (Bâle) et Argentuaria (Artzenheim). C. P.

RAUSCHENBERG, v. de la Hesse-Cassel (Hesse-Supérieure), à 15 kil. E.-N.-E. de Marbourg; 1,500 hab. Anc. château ruiné des Landgraves.

RAUZAN, vge (Gironde), arr. et à 26 kil. S.-E. de Libourne; 1,075 hab. Ruines assez considérables d'un château du XIVe siècle.

RAVAILLAC (François), né à Angoulême en 1578 ou 1579, fut successivement clerc, valet de chambre, maître d'école et solliciteur de procès dans sa ville natale, prit l'habit de frère convers chez les Feuillants pendant un voyage à Paris, fut renvoyé, six semaines après, comme visionnaire, revint à Angoulême, où il entendit dire que le roi Henri IV allait faire la guerre au pape, et crut faire acte méritoire en l'assassinant dans la rue de la Ferronnerie, au milieu d'un embarras de voitures, le 14 mai 1610. Arrêté sur-le-champ, il déclara n'avoir point de complices; le 27, il fut tenaillé et écartelé.

RAVANA, célèbre géant hindou à 10 têtes, enleva Lanka (Ceylan) à son frère Couvéra, fut précipité par Siva dans un gouffre, où il passa 20,000 ans, combattit Rama (*V. ce mot*), et périt de la main de Wichnou.

RAVEI ou RAVI, anc. *Hydraotes*, rivière de l'Hindoustan (Pendjab), sort de l'Himalaya, et se jette dans le Tchennab. Cours de 700 kil.

RAVELLO, v. du royaume d'Italie, située dans la province et à 14 kil. O. de Salerne; 1,600 hab. Evêché. La cathédrale de St-Pantaléon a une magnifique chaire en mosaïque.

RAVENNE, *Ravenna*, v. du roy. d'Italie, ch.-l. de la prov. de son nom, à 346 kil. N. de Rome, sur le Montone et à 6 kil. de son embouchure dans la mer Adriatique, par 44° 24′ 50″ lat. N., et 9° 51′ 39″ long. E.; 19,118 hab. Archevêché. Trib. de commerce. Bibliothèque, galerie de tableaux, musée d'antiques. Cette ville, entourée de vieux remparts, a des rues étroites, des maisons anciennes, et un aspect sombre. On y remarque la cathédrale, le Baptistère, les églises de St-Vital, de St-Nazaire et St-Celse, de St-Apollinaire, celle des Franciscains, où est le tombeau de Dante, Ste-Marie-de-la-Rotonde ou tombeau de Théodoric, les ruines du palais de Théodoric, la Porte d'Or, etc. Fabrique peu importante de soieries. — Ravenne, fondée, dit-on, par des Thessaliens, occupée successivement par les Etrusques et les Gaulois Sénonais, tomba au pouvoir des Romains, l'an 234 av. J.-C., et eut rang de municipe. Elle avait, au temps d'Auguste, un port magnifique, que des atterrissements ont peu à peu comblé. Résidence des empereurs romains d'Occident depuis 404 ap. J.-C., puis d'Odoacre, et des rois Ostrogoths, elle devint, en 568, la capitale d'un exarchat. Pépin le Bref l'enleva, en 754, à Astolphe, roi des Lombards, qui s'en était emparé deux ans auparavant, et en fit don au Saint-Siége. Pendant le moyen âge, elle recouvra quelque temps sa liberté, fut soumise à la famille des Polenta, et, de 1440 à 1509, appartint à Venise, qui la restitua au pape après la bataille d'Aignadel. Les Français y remportèrent, le jour de Pâques 1512, une brillante victoire sur les Espagnols et les troupes du pape Jules II, mais perdirent leur général Gaston de Foix. B.

RAVENNE (Province de), division administrative du royaume d'Italie, entre celles de Ferrare au N., de Bologne au N.-O., de Forli au S.-E., de Florence au S.-O. et au S., et l'Adriatique à l'E.; 192,200 hect.; 80 kil. sur 35; 209,518 hab. Elle est formée de la partie N. de l'anc. Romagne, et divisée en 3 arrond., Ravenne, Lugo, Faenza.

RAVENNE (Exarchat de). *V.* EXARQUE.

RAVENNE (L'anonyme de); auteur inconnu d'un traité de géographie en 5 livres, dont le manuscrit fut trouvé à Ravenne, et publié par Dom Porcheron, Paris, 1688, in-8°. On présume qu'il vivait au VIIe siècle.

RAVENNE (Jean de), né vers 1350 près de Ravenne, m. vers 1420, fut l'élève de Pétrarque, et l'un des restaurateurs des lettres en Italie. Il enseigna à Bellune, Udine, et Florence. — On l'a confondu avec un autre Jean de Ravenne, chancelier de François de Carrare, et dont les bibliothèques du Vatican, d'Oxford, et de Paris possèdent plusieurs manuscrits.

RAVENSBERG, anc. comté d'Allemagne, dans le cercle de Westphalie, ch.-l. *Bielefeld;* fait actuellement partie de la province prussienne de Westphalie (régence de Minden); superf., 81,000 hect.; 90,000 hab. La maison des comtes de Ravensberg s'éteignit en 1346, et le comté échut alors au duché de Juliers, et, avec ce duché, en 1666, à la Prusse. E. S.

RAVENSBURG, ville du royaume de Wurtemberg (cercle du Danube), à 80 kil. S.-O. d'Ulm; 4,500 hab. Lycée; école polytechnique élémentaire. Industrie active : tissus, bonneterie, papier, etc. Anc. ville libre impériale. Aux environs, sur le mont Veitsberg ou Schlossberg, ruines d'une forteresse des Guelfes.

RAVENSTEIN ou RAVESTEIN, v. du royaume de

Hollande (Brabant Septent.), sur la rive g. de la Meuse, à 28 kil. E.-N.-E. de Bois-le-Duc; 1,200 hab. Anc. château-fort. Elle a été le ch.-l. d'une seigneurie, annexée en 1397 au comté de Clèves, donnée en 1624, par le traité de Düsseldorf, aux palatins de Neubourg, et que le traité de Lunéville fit passer, en 1801, à la Hollande.

RAVI. *V.* RAVEI.

RAVISIUS TEXTOR (Jean TIXIER DE RAVISI, en latin), savant français, né en 1480 à St-Saulge (Nivernais), m. en 1524, fut professeur au collége de Navarre, puis recteur de l'Université de Paris en 1520. Il a composé plusieurs ouvrages relatifs à l'enseignement, entre autres : *Specimen epithetorum*, Paris, 1518, in-4°; *de Prosodiâ libri* IV; *Officina, vel Naturæ historia*, etc., 1522; *de Memorabilibus et claris mulieribus aliquot diversorum scriptorum opera*, 1521; *Epistolæ*, Berlin, 1681; *Dialogi aliquot et Epigrammata*, Paris, 1536, in-8°.

RAVIUS, nom latinisé de RAU.

RAVRIO (Antoine-André), ciseleur en bronze, né à Paris en 1759, m. en 1814, porta à une grande perfection l'art de fabriquer les bronzes dorés. Il fonda par testament un prix de 3,000 fr. pour celui qui trouverait un moyen de dorer sans recourir à l'emploi funeste du mercure; ce prix fut gagné par D'Arcet.

RAWA, v. de Pologne, gouv. et à 63 kil. S.-O. de Varsovie, sur la Rawka; 4,720 hab.

RAWITSCH ou RAWICZ, v. des Etats prussiens (Posen), à 102 kil. S. de Posen; 10,000 hab. Tribunaux. Fabr. de draps, toiles, cuirs, poterie. — Fondée par des réfugiés allemands après la guerre de Trente-Ans, elle fut brûlée en 1707 et 1802.

RAWLINSON (Richard), antiquaire, né vers 1700, m. en 1755, fonda une chaire d'anglo-saxon dans l'université d'Oxford, et laissa à cette université ses manuscrits, ses médailles et sa bibliothèque. On a de lui : *The english topographer*, 1720. Il amassa des matériaux pour la continuation de l'*Athenæ Oxonienses* de Wood, et prit part à divers ouvrages sur l'histoire et les antiquités de Winchester, de Hereford, de Rochester, de Salisbury, etc.

RAY ou WRAY (John), en latin *Raius*, naturaliste, né dans le comté d'Essex en 1628, m. en 1705, fils d'un forgeron, étudia au collége de la Trinité à Cambridge, fut professeur de grec à 23 ans, occupa ensuite des chaires d'humanités et de mathématiques, prit les ordres en 1660, refusa son adhésion à l'acte d'uniformité en 1662, fit avec le jeune Ch. Willoughby, son élève, des voyages scientifiques en Angleterre, en France, en Allemagne et en Italie, et, de retour en Angleterre, fut nommé membre de la Société royale de Londres, 1667. On a de lui : *Catalogue des plantes des environs de Cambridge*, 1660, avec suppléments en 1663 et 1685; *Catalogue des plantes de l'Angleterre*, 1677, réimprimé sous le titre de *Synopsis*, etc., 1690, 1696 et 1724; *Methodus plantarum nova*, Londres, 1682, in-8°; *Stirpium europæarum extra Britannias nascentium sylloge*, 1696, in-8°; *Historia plantarum*, 1686-1688-1704, 3 vol. in-fol.; *Synopsis methodica animalium quadrupedum et serpentini generis*, 1693, in-8°; *Synopsis methodica avium*, 1713; *Synopsis methodica piscium*, 1713; *Historia insectorum*, 1710, in-4°; *Traité de la sagesse de Dieu, manifestée dans les œuvres de la création*, en anglais, 1691, in-8°, exposé des admirables précautions avec lesquelles la Providence a disposé chaque être pour les fonctions qu'il doit remplir dans le grand ensemble de l'univers. Diverses espèces de plantes et de poissons portent le nom de Ray, comme ayant été découvertes par lui. B.

RAY DE SAINT-GENIEZ (Jacques-Marie), écrivain militaire, né à St-Geniez en 1712, m. en 1777, servit avec distinction dans les guerres d'Italie et d'Allemagne. On a de lui : *l'Art de la guerre pratique*, Paris, 1754, 2 vol. in-12; *Histoire militaire de Louis XIII*, 1755, 2 vol. in-12; *Histoire militaire de Louis le Grand*, 1755, 3 vol. in-12; *l'Officier partisan*, 1763-66, 2 vol. in-12; *Stratagèmes de guerre des Français*, ou leurs plus belles actions militaires depuis le commencement de la monarchie, 1769, 6 vol. in-12. B.

RAYAS, c.-à-d. en arabe *troupeau*, terme de mépris par lequel sont désignés les chrétiens qui habitent l'empire ottoman. Ils étaient autrefois soumis à la capitation, et enduraient toutes sortes de mauvais traitements. Leur sort a été amélioré en 1855 et 1856, par l'influence de la France et de l'Angleterre.

RAYMOND (Saint), né en 1175 au château de Peñafort (Catalogne), d'une famille ancienne et illustre, m. en 1275, fit des progrès si rapides dans les sciences, qu'à 20 ans il ouvrit un cours de philosophie. Il alla se perfectionner dans la connaissance du droit en Italie, occupa une chaire à Bologne, et, à son retour en Espagne, devint chanoine de Barcelone. En 1222, il entra dans l'ordre des Dominicains, et en fut général en 1238. Il contribua à établir l'Inquisition en Aragon et dans le midi de la France. Fête, le 23 janvier. On a de lui un recueil de *Décrétales*, Mayence, 1473, in-fol.

RAYMOND IV, dit *de St-Gilles*, comte de Toulouse, duc de Narbonne, marquis de Provence, né vers 1042, m. en 1105, fut un des principaux chefs de la 1re croisade, 1096, et un des prétendants au trône de Jérusalem après la prise de cette ville. Il refusa la couronne à la mort de Godefroy de Bouillon, et mourut dans la forteresse de Châtel-Pèlerin, qu'il avait fait bâtir près de Tripoli. B.

RAYMOND V, comte de Toulouse, né en 1134, m. en 1194, petit-fils du précédent, épousa Constance, fille de Louis le Gros, la répudia, et soutint avec succès la guerre contre Henri II d'Angleterre et Alphonse II d'Aragon. Il aima les lettres et protégea les troubadours.

RAYMOND VI, comte de Toulouse, né en 1156, m. en 1222, protégea les Albigeois, et fut excommunié par Innocent III après le meurtre du légat Pierre de Castelnau, qu'on lui imputa, 1208; une croisade fut alors prêchée contre lui, et, attaqué par Simon de Montfort, il s'humilia à Avignon. Dépouillé néanmoins de ses Etats, adjugés au chef de la croisade, il appela à son secours Pierre III d'Aragon, qui fut vaincu et tué à Muret, 1213. Appelé par les Toulousains, il vient assiéger Montfort dans sa capitale, 1218; ce prince est tué, la croisade se dissout, et Raymond ressaisit une partie du comté de Toulouse, malgré Amaury de Montfort, fils de Simon. B.

RAYMOND VII, fils du précédent, né à Beaucaire en 1197, m. en 1249, partagea la fortune de son père, remporta des avantages sur Amaury de Montfort, entra dans la coalition féodale contre Blanche de Castille, régente du royaume, fut réduit à signer le traité de Paris en 1229, maria sa fille unique, Jeanne, avec Alphonse de Poitiers, frère de Louis IX, 1237, et consentit à leur abandonner ses Etats après sa mort. B.

RAYMOND (Joachim-Marie), général, né en 1755 à Sérignac (Tarn), m. en 1798, s'embarqua en 1775 pour les Indes orientales, obtint la faveur de Nizam-Ali, souverain du Décan, lui forma une armée à l'européenne, employa son crédit pour établir la prépondérance des Français dans cette partie de l'Hindoustan, voulut détacher Nizam-Ali de l'alliance anglaise pour le coaliser avec Tippoo-Saëb, sous les auspices de la France, et était sur le point d'y réussir, lorsqu'il mourut. Raymond était un militaire distingué, et connaissait très-bien l'Inde. Sa mort fut attribuée à un empoisonnement.

RAYMOND (Jean-Michel), chimiste, né en 1756 à Saint-Vallier (Drôme), m. en 1837, fonda dans son pays natal un établissement pour le blanchiment des toiles et une fabrique de produits chimiques, devint, en 1795, préparateur de chimie à l'Ecole polytechnique, et professa à l'Ecole centrale de l'Ardèche, 1802, puis à Lyon. En 1812, il eut un prix de 8,000 fr. pour la découverte d'une couleur dite *Bleu-Raymond*.

RAYMOND-BÉRENGER, comte de Barcelone et roi d'Aragon, épousa Pétronille, fille de Ramire IV, dernier roi de la dynastie d'Aznar, et administra glorieusement l'Aragon de 1137 à 1162. Par la réunion de la Catalogne, il prépara la puissance maritime de ce royaume. Les comtés de Cerdagne, de Carcassonne, et de Forcalquier, la Provence, cédée à la maison de Barcelone en 1125, étendirent sur de nouveaux théâtres l'influence de l'Aragon, et le sollicitèrent à de nouvelles guerres. H.

RAYMOND D'AGILES, chanoine du Puy, suivit, en 1096, à la 1re croisade, son évêque Adhémar de Monteil, et devint, pendant l'expédition, chapelain de Raymond IV, comte de Toulouse. Il a écrit un récit de la croisade, inséré dans les *Gesta Dei per Francos* de Bongars, et traduit en français dans les *Mémoires sur l'histoire de France* par M. Guizot, t. XXI.

RAYMOND DE SÉBONDE. *V.* SÉBONDE.

RAYMOND DU PUY. *V.* PUY.

RAYMOND DU TEMPLE, sergent d'armes et architecte de Charles V, m. après 1394, reconstruisit le Louvre en 1365.

RAYMOND LULLE. *V.* LULLE.

RAYNAL (Guillaume-Thomas-François), né à St-Geniez (Aveyron) en 1713, m. en 1796, entra chez les Jésuites, reçut les ordres sacrés, professa la théologie, se livra à la prédication, vint en 1747 à Paris, où il fut attaché à la paroisse St-Sulpice, puis renonça au ministère ecclésiastique, s'attacha au parti des philosophes, et se fit le complaisant de quelques hommes puissants, qui lui firent donner le privilége du *Mercure de France*. Dans le même

temps, il publia : *Histoire du stathoudérat*, Paris, 1748 ; *Histoire du parlement d'Angleterre*, 1748 ; *Anecdotes littéraires*, 1750 ; *Anecdotes historiques, militaires et politiques de l'Europe, depuis l'élévation de Charles-Quint à l'Empire jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle*, 1753, 3 vol. in-12, augmentées et publiées en 1762 sous le titre de *Mémoires politiques de l'Europe ; Histoire du divorce de Henri VIII*, 1763 ; ouvrages très-médiocres, à l'exception du dernier. Aidé par Diderot, par Pechméja et d'autres écrivains amis du baron d'Holbach et d'Helvétius, il rédigea et fit paraître, en 1770, l'*Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, 4 vol. in-8°, qui obtint un grand succès, mais à laquelle il ne mit pas d'abord son nom : il ne signa que l'édition de Genève, 1780, 10 vol. in-8° ou 5 vol. in-4°, avec atlas. L'auteur avait amélioré son œuvre : mais le livre manque de méthode ; il est plein de hors-d'œuvre, de digressions, de lieux communs contre le despotisme et la religion, de déclamations furibondes qui sont de Diderot ; le style en est très-inégal, décousu, souvent boursouflé ; mais au milieu de tous ces défauts, on trouve des pages éloquentes et d'un puissant effet oratoire : elles font un singulier contraste avec les détails du commerce et les chiffres de la statistique dont l'ouvrage abonde. Cette Histoire, après avoir circulé impunément pendant 10 ans, fut interdite en 1779 ; l'auteur, décrété d'accusation en 1781, dut quitter la France, et son livre fut brûlé par arrêt du parlement. Raynal avait encore publié : *Tableau et révolutions des colonies anglaises dans l'Amérique septentrionale*, 1781, 2 vol. in-12. En 1788, il put rentrer en France, et, lors de la convocation des États-Généraux, Marseille le nomma député du tiers-état ; mais il commençait à ouvrir les yeux sur le danger des doctrines philosophiques ; il prétexta son âge (78 ans) pour refuser le mandat, et fit passer les suffrages sur Malouet, qui, en 1790, obtint l'annulation de l'arrêt du parlement contre l'auteur de l'*Histoire philosophique*. Raynal, voyant la marche des événements, et les tendances des législateurs, adressa, le 31 mai 1791, une *Lettre au président de l'Assemblée nationale*, dans laquelle, signalant le danger qui résulterait pour la France de l'abaissement du pouvoir royal, il reniait, en fait, les principes qu'il avait suivis toute sa vie. Cette lettre, fort belle et très-bien écrite, produisit une grande sensation, et valut à l'auteur l'animadversion de la plupart des journaux d'alors. Raynal resta en France pendant la crise révolutionnaire. Il venait, en 1796, d'être nommé membre de l'Institut (classe d'histoire), lorsqu'il mourut à Chaillot. L'*Histoire philosophique des deux Indes*, seul ouvrage qui ait réellement fait à Raynal une grande réputation contemporaine, est auj. complétement tombée. Les documents statistiques, qui en faisaient la principale valeur, ont perdu leur exactitude, et, de ce livre volumineux, il ne reste que quelques pages, que l'on attribue généralement à Diderot. Cependant l'esprit de parti ne fit pas seul son succès : le livre, avec tous ses défauts, offrait alors, dans beaucoup de parties, une lecture attachante et amusante ; c'est le sentiment de La Harpe, qui dit qu'en 1774 on en avait fait en Europe plus de 40 contrefaçons. En 1826, on a publié un ouvrage posthume de Raynal : *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans l'Afrique septentrionale*, 2 vol. in-8°.

RAYNAUD (Théophile), savant jésuite, né en 1583 à Sospello (comté de Nice), m. à Lyon en 1663, écrivit un nombre considérable de traités, dont quelques-uns furent mis à l'index par la cour de Rome. Il avait l'esprit piquant et satirique, une imagination vive, une mémoire prodigieuse. Le plus remarquable de ses ouvrages est : *Quæstiones de malis et bonis libris*, Lyon, 1653, in-4°, où il examine s'il est juste ou injuste de censurer et de condamner les livres. L'édition complète de ses *Œuvres* parut à Lyon, 1665, 19 vol. in-fol. ; le 20e vol. est de 1669. Il a eu de vifs démêlés avec les Jacobins. C. N.

RAYNOUARD (François-Just-Marie), poëte, littérateur, et philologue, né en 1761 à Brignolles (Var), m. en 1836, avocat au parlement d'Aix, fut nommé, en 1791, député suppléant à l'Assemblée législative. S'étant prononcé contre les actes du 31 mai 1793, il fut mis en arrestation, et ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor. Il reprit alors sa profession d'avocat, puis vint à Paris pour s'y livrer à la littérature. Il s'essaya dans le genre dramatique par une tragédie de *Caton d'Utique*, en 3 actes, 1794, qui fut peu répandue, remporta à l'Institut, en 1804, un prix pour un poëme intitulé *Socrate dans le temple d'Aglaure*, et obtint, l'année suivante, un magnifique succès au théâtre avec une tragédie en 5 actes, *les Templiers*. Une nouvelle œuvre, *les Etats de Blois*, jouée en 1810, fut moins heureuse. Député du Var au Corps législatif depuis 1806, Raynouard fit partie de la commission extraordinaire nommée en 1813 pour présenter un rapport sur l'état de la France. Néanmoins Napoléon Ier, pendant les Cent-Jours, le nomma conseiller de l'Université ; mais il n'accepta pas, et refusa également le ministère de la justice, que lui offrit Carnot. Membre de l'Académie Française dès 1807, il en devint secrétaire perpétuel en 1817, et fit aussi partie de celle des Inscriptions depuis 1816. On a de lui : *Monuments relatifs à la condamnation des chevaliers du Temple et à l'abolition de leur ordre*, 1813 ; *Choix de poésies originales des troubadours*, 1816-24, 6 vol. in-8° ; *Histoire du droit municipal en France sous la domination romaine et sous les trois dynasties*, 1829, 2 vol. in-8° ; *Lexique roman, ou Dictionnaire de la langue des troubadours, comparée aux autres langues de l'Europe latine*, précédé de *Nouvelles recherches historiques et philologiques*, d'un *Résumé de grammaire romane*, d'un *Nouveau choix de poésies originales des troubadours, et d'extraits de poëmes divers*, Paris, 1838-44, 6 vol. gr. in-8°. Tous ces ouvrages sont fort estimés, et dénotent de profondes études et une haute sagacité. B.

RAYNEVAL (Joseph-Mathias GÉRARD DE), diplomate, né en 1736 à Masvaux (H.-Rhin), d'une famille parlementaire d'Alsace, m. en 1812, fut attaché pendant 20 ans au ministère des affaires étrangères, et prit part au traité de commerce conclu avec l'Angleterre en 1786. On lui doit : *Institutions au droit de la nature et des gens*, Paris, 1803 et 1832.

RAYNEVAL (François-Maximilien GÉRARD DE), fils du précédent ; né à Versailles en 1778, m. en 1836, fut secrétaire d'ambassade à Lisbonne et à St-Pétersbourg, accompagna le duc de Vicence aux congrès de Dresde, 1813, et de Châtillon, 1814, reçut de la Restauration le poste de 1er secrétaire d'ambassade et de consul-général à Londres, devint en 1820 sous-secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, et, après avoir été ambassadeur à Berlin, en Suisse, à Vienne et à Madrid, entra à la Chambre des pairs. *V. Supplément.*

RAZ (Le), *Calbium promontorium*, cap de France, sur l'océan Atlantique, à l'extrémité O. du département du Finistère, en face de l'île de Sein ; par 48° 2' 22" lat. N., et 7° 4' 12" long. O. La navigation y est dangereuse.

RAZELM, *Halmyris*, lac de la Turquie d'Europe, au S. et près de l'embouchure du Danube, communique avec ce fleuve et avec la mer Noire ; 60 kil. sur 50.

RAZÈS (Le), petit pays de l'anc. France (Bas-Languedoc), ch.-l. *Limoux* ; compris auj. dans le département de l'Aude et le N.-O. de celui des Pyrénées-Orientales. Ce fut un comté, donné par Charles le Chauve, en 871, à Bernard II, comte de Toulouse, et qui, après avoir passé aux comtes de Carcassonne et à Simon de Montfort, revint à la couronne en 1258.

RAZI, médecin arabe. *V.* RHAZÈS.

RAZIA, expédition guerrière (du mot arabe *râza*, faire une incursion, une campagne). Les Français, en Algérie, appellent *razia* un combat livré par eux aux tribus, dont ils enlèvent souvent les biens et les troupeaux. Ce mot est devenu synonyme de butin, capture. D.

RAZZI (Jean-Antoine), peintre, connu sous le nom d'*il cavaliere Sodoma*, né en 1479 à Vergelli près de Sienne, m. en 1554, forma d'habiles élèves, et a laissé, entre autres ouvrages : *l'Epiphanie*, dans l'église de St-Augustin à Sienne ; *la Flagellation du Christ*, dans l'église St François ; *l'Evanouissement de Ste Catherine de Sienne*, fresque dans une des chapelles de St-Dominique ; *le Sacrifice d'Abraham*, etc. Il avait étudié surtout Léonard de Vinci et Michel-Ange, et se recommande par une grande variété d'airs de tête, où il est tout à fait original. B.

RÉ ou RHÉ, en latin *Cracina*, *Rea*, *Reacus*, sous la Ire République *Ile de la République*, île de France (Charente-Inférr.), dans l'océan Atlantique, entre le Pertuis Breton et le Pertuis d'Antioche, à 4 kil. de la côte, et à 20 kil. O. de La Rochelle. Superf., 17,000 hect. ; 22 kil. sur 27 ; 66 kil. de tour ; 18,000 hab. Elle forme deux cantons, dont les ch.-l. sont *St-Martin* et *Ars*. Elle est défendue par quatre forts. En 1627, les Anglais, voulant secourir La Rochelle, tentèrent vainement de s'emparer de Ré. Récolte abondante d'orge, d'avoine, de vins rouges. Marais salants, d'où l'on tire 32,000,000 de kilogr. de sel chaque année.

RÉ (le comte Philippe de), agronome, né à Reggio en 1763, m. en 1817, fut professeur d'agriculture et de botanique à l'université de sa ville natale, recteur de cette université, et membre de la régence de Modène lors de

l'invasion des Français en Italie. On a de lui : *Elementi di agricoltura*, 3e édit., Venise, 1816, 4 vol. in-8°; *Elementi di economia campestre*, Milan, 1808, in-8°; *Dizionario ragionato de' libri d'agricoltura, veterinaria e di altri rami d'economia campestre*, Venise, 1808-09, 4 vol. in-16, etc.

READING, v. d'Angleterre, capitale du comté de Berks, sur la Kennet, près de sa jonction avec la Tamise, sur le chemin de fer de l'Ouest, à 64 kil. O.-S.-O. de Londres; 24,965 hab. Musée, théâtre, bains; ruines d'une magnifique abbaye fondée par Henri Ier, et contenant la promenade appelée Forbery. Manuf. de soie, velours, gaze, toile à voiles, épingles. Exportation de blé, bois, laines, fromage, etc., par la Tamise. Elle fut le siége de plusieurs parlements aux XIIIe et XVe siècles. Patrie de Laud.

READING, v. des Etats-Unis (Pensylvanie), à 96 kil. N.-O. de Philadelphie, sur la Schuyskill; 23,171 hab. Chapellerie. Ville fondée en 1748.

RÉAL (Guillaume-André), né en 1752 à Grenoble, m. en 1832, avocat distingué au parlement de sa ville natale, montra beaucoup de zèle pour les idées de la Révolution, et fut député de l'Isère à la Convention. Dans le procès de Louis XVI, il soutint que l'Assemblée ne pouvait juger le roi, puis vota pour l'appel au peuple du jugement à intervenir, et, quand la mort fut prononcée, contre tout sursis à l'exécution. Il remplit diverses missions à l'armée des Alpes, à Toulon, Aix, Marseille, fut membre du Conseil des Cinq-Cents jusqu'en 1797, nommé en 1800 juge au tribunal d'appel de l'Isère, et bientôt président de chambre à la Cour d'appel de Grenoble, place dont il se démit en 1815. J. T.

RÉAL (Pierre-François, comte), né vers 1765 à Chatou près de Paris, d'un garde-chasse, m. en 1834, était, avant la Révolution, procureur au Châtelet. Il se lia avec Danton, fut substitut du procureur de la Commune (le fameux Chaumette), accusateur public près le tribunal révolutionnaire après le 10 août 1792, subit un emprisonnement comme dantoniste jusqu'à la mort de Robespierre, fut le défenseur officieux de Carrier et du comité révolutionnaire de Nantes, de Babeuf et de ses complices, rédigea le *Journal de l'Opposition*, puis le *Journal des Patriotes de 1789*, remplit les fonctions de commissaire du Directoire près le département de la Seine, et seconda le coup d'Etat du 18 brumaire, après lequel il fut nommé conseiller d'Etat. Attaché au ministère de la police générale, ayant Paris dans ses attributions, il découvrit la conspiration de Cadoudal en 1804. Préfet de police dans les Cent-Jours, proscrit par la 2e Restauration, il alla dans les Pays-Bas et en Amérique, revint en 1818, aida le préfet de police Bavoux en 1830, et vécut dans la retraite jusqu'à sa mort. De toutes ses brochures politiques, nous ne citerons que son *Essai sur les journées du 13 et du 14 vendémiaire*, Paris, an IV. J. T.

RÉAL, riv. du Brésil, sépare les prov. de Bahia et de Sergipe-do-Rey, et se jette dans l'océan Atlantique, à 31 kil. S.-O. de Sergipe-do-Rey. Cours de 310 kil.

RÉAL, monnaie d'Espagne, valant 27 centimes; c'est le 20e de la piastre; 19 réaux font 5 fr. Il y a, outre le réal de billon, un réal d'argent, qui est le 10e de la piastre.

REALEJO, v. de l'Etat de Nicaragua, à 67 kil. O.-N.-O. de Léon. Très-beau port sur le Grand-Océan. Chantiers de construction.

RÉALISTES, philosophes scolastiques qui formaient une école opposée à celle des *Nominalistes*. Les premiers, confondant les notions absolues avec les idées généralisées et abstraites, soutenaient que toutes, sans distinction, représentaient une réalité, subsistante en elle-même, en dehors de l'esprit et des objets; les Nominalistes, par suite de la même confusion, ne voyaient dans toutes ces notions que de pures abstractions, des noms, *flatus vocis*. Roscelin fut le chef de cette dernière école. Condamné au concile de Soissons, le Nominalisme se maintint sous le nom de *Conceptualisme;* mais comme il avait touché au dogme de la Trinité, et qu'Abailard avait encouru deux condamnations, il succomba pour un temps sous le Réalisme, qui eut pour chef Guillaume de Champeaux, et qui compte parmi ses principaux représentants St Anselme, Gilbert de la Porée, Jean de Salisbury, les Thomistes et les Scotistes; mais ces derniers poussèrent si loin la manie des *entités*, qu'ils contribuèrent, plus que toutes les autres sectes, au décri du Réalisme et de la Scolastique. Le Nominalisme, réhabilité au XIVe siècle par Guillaume Occam, tomba de nouveau sous une ordonnance de Louis XI, 1474, pour se relever bientôt après et retrouver la liberté d'enseignement, que lui rendit le même prince, 1481. Il faut citer parmi les Nominalistes : Durand de St-Pourçain, Jean Buridan, Robert Holcot, Grégoire de Rimini, Henri de Hesse, Pierre d'Ailly, Gabriel Biel, disciple d'Occam. R—T.

RÉALMONT, *Regalis mons*, ch.-l. de cant. (Tarn), arr. et à 20 kil. S. d'Albi; 2,134 hab. Jolie petite ville, régulièrement percée, et entourée de belles promenades. Fabr. de lainages. Houille aux environs. — Fondée en 1272, démantelée en 1623.

RÉALVILLE, *Regalis villa*, brg (Tarn-et-Garonne), arr. et à 16 kil. N.-N.-E. de Montauban, sur l'Aveyron; 1,815 hab. Minoterie.

REATE, anc. v. de l'Italie centrale, sur le Velinus, fut fondée, selon la tradition, par les Aborigènes, et était la capitale de la Sabine. Elle eut à souffrir dans les guerres des Romains contre les Italiens, devint préfecture, et, sous Vespasien, municipe. Son territoire (*Ager Reatinus*) nourrissait des mulets renommés. Auj. *Rieti*. C.P.

RÉAUMUR (René-Antoine FERCHAULT DE), physicien et naturaliste, né en 1683 à La Rochelle, d'un conseiller au présidial de cette ville, m. en 1757, vint à Paris en 1703, et entra à l'Académie des Sciences dès 1708. Ses recherches sur les arts et métiers le conduisirent au perfectionnement de plusieurs industries : il dota la France de l'art de faire l'acier et le fer-blanc; moins heureux pour la porcelaine, il prépara du moins la voie à Darcet et à Macquer; il découvrit le moyen de fabriquer une sorte de verre blanc opaque, encore connu sous le nom de *porcelaine de Réaumur;* le premier en France, il fit des essais sur l'incubation artificielle, et donna un moyen de conserver les œufs. Son nom est resté attaché à un thermomètre, dans lequel les points extrêmes sont la température de congélation de l'eau et celle de son ébullition; l'intervalle était divisé par lui en 80 parties égales. Parmi les écrits de Réaumur, il faut citer : *Traité sur l'art de convertir le fer en acier, et d'adoucir le fer fondu*, 1722; *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle des insectes*, 1734-1742, 6 vol. in-4°, remplis d'observations nouvelles, et des *Mémoires* dans le recueil de l'Académie des sciences. V.

REAUX (TALLEMANT DES). *V.* TALLEMANT.

REBAIS, ch.-l. de cant. (Seine-et-Marne), arr. et à 12 kil. N.-E. de Coulommiers; 865 hab. Il y eut une école militaire, supprimée en 1793. Ruines d'une abbaye de Bénédictins, fondée en 634.

REBAPTISANTS, nom donné : 1° dans l'Eglise primitive, à ceux qui soutenaient qu'on devait rebaptiser les hérétiques, quand ils revenaient de leurs erreurs; doctrine que le concile de Nicée repoussa; 2° aux Anabaptistes (*V. ce mot*).

REBECCA, fille de Bathuel, épousa Isaac, et en eut deux fils, Esaü et Jacob, et aida ce dernier à surprendre la bénédiction d'Isaac, au préjudice de son aîné.

REBOLLEDO (Bernardino, comte de), né à Léon en 1596, d'une famille illustre, m. en 1676, fut créé successivement comte de l'Empire, gouverneur du Bas-Palatinat, capitaine-général de l'artillerie en Allemagne, et ambassadeur d'Espagne en Danemark. On a de lui : *Selvas militares y politicas*, Copenhague, 1652, in-16, préceptes versifiés sur la guerre et le gouvernement; *Selvas danicas*, ibid., 1655, in-4°, donnant en prose rimée l'histoire et la géographie du Danemark, etc. La meilleure édition de ses *Poésies* est celle de Madrid, 1778, 4 vol. in-8°. B.

REBOULET (Simon), né à Avignon en 1687, m. en 1752, a laissé : *Histoire de la congrégation des Filles de l'Enfance*, 1734, 2 vol. in-12; *Mémoires du chevalier de Forbin*, rédigés sur les manuscrits de ce célèbre marin; *Histoire du règne de Louis XIV*, Avignon, 1742-44, 3 vol. in-4° ou 9 vol. in-12; *Histoire de Clément XI*, ibid., 2 vol. in-4°.

RÉCAMIER (Joseph-Claude-Anthelme), médecin, né en 1774 à Rochefort (Ain), m. en 1852, était fils d'un notaire, et commença la médecine, avec Bichat, à l'hôpital de Bourg. Atteint par la réquisition, il fut attaché au service de santé de l'armée des Alpes, assista au siége de Lyon révolté contre la Convention, passa ensuite sur la flotte de la Méditerranée, se fit inscrire, après son retour, à l'Ecole de santé de Paris au nombre des *Elèves de la patrie*, fut nommé médecin ordinaire de l'Hôtel-Dieu en 1806, fonctions qu'il conserva pendant 40 ans, puis professeur à la Faculté de médecine et au Collége de France. Il renonça à l'enseignement en 1830, par refus de serment. Récamier était un praticien fécond en ressources, étonnant par l'élévation et l'incohérence de ses théories, la singularité et l'audace souvent heureuse de ses médications. On a de lui : *Recherches sur le traitement du cancer*, 1829; *Du Choléra-morbus*, 1832. B.

RÉCAMIER (Julie-Adélaïde BERNARD, Mme), née à Lyon en 1777, d'un notaire de cette ville, m. en 1849, fut

mariée, ayant 16 ans à peine, à un riche banquier de Paris, Récamier. Elle réunit dans ses salons, sous le Consulat et le Ier Empire, une foule de personnages distingués, Lucien Bonaparte, Moreau, Bernadotte, La Harpe, Benjamin Constant, David, etc. Cette société prit un caractère d'opposition qui déplut au gouvernement impérial; Mme Récamier dut s'éloigner de Paris, résida quelque temps à Lyon, où elle se lia avec Camille Jordan et Ballanche, passa bientôt en Italie, et ne rentra en France qu'après la chute de Napoléon Ier. D'une suprême beauté, elle inspira de nombreuses passions, n'en rebuta aucune, ne céda à aucune, et, presque toujours, fit succéder l'amitié à l'amour qu'on lui offrait, ce qui lui valut ce joli compliment de Montlosier : « Vous pourriez dire, comme le Cid : Cinq cents de mes amis. » A la suite de revers de fortune, qu'elle supporta avec dignité, elle se retira, en 1819, à l'Abbaye-au-Bois, à Paris. Là, son salon fut le rendez-vous d'une élite de la société lettrée et polie. Chateaubriand, à dater surtout de 1824, en était le héros. Dans ces réunions, Mme Récamier régnait avec la bienveillance la plus charmante. Ayant de l'esprit sans en montrer beaucoup, son tact extrêmement délicat la rendait sympathique à tout le monde. *V. Souvenirs et Correspondance tirés des papiers de Mme Récamier*, par Mme Lenormand, Paris, 1860, 3e édition, 2 volumes in-8o.

RECANATI, *Recinatum*, v. du roy. d'Italie, prov. et à 14 kil. N.-E. de Macerata, près de l'Adriatique; 8,949 hab.

RÉCARÈDE Ier, *le Catholique*, 586-601, 17e roi des Wisigoths depuis Ataulph et leur 7e roi électif, 2e fils de Léovigilde, fut associé au trône de son père avec son frère Herménégilde, qui fut mis à mort, 585, comme catholique et rebelle, dut épouser une fille de Chilpéric et de Frédégonde, Rigunthe, que la mort de Chilpéric, 584, empêcha d'arriver en Espagne, et battit les Burgundes de Gontran en Provence et en Septimanie. Roi en 586, il se distingua des autres Goths en portant les vêtements royaux, le sceptre et la couronne, plaça le premier devant son nom le prénom de *Flavius*, déclara *ville royale* Tolède, sa résidence, et s'efforça de restreindre les priviléges des charges royales (ducs, comtes, gouverneurs des places fortes) rendues héréditaires. Le fait capital de son règne fut la conversion des Wisigoths au catholicisme : il assembla, 587, un concile d'évêques catholiques et ariens, assista aux discussions qui s'y engagèrent, abjura l'arianisme, et entraîna la conversion des évêques et du peuple. En rapports intimes avec le pape Grégoire Ier le Grand, il lui fit approuver les décrets du 3e concile de Tolède et du concile de Narbonne, 589, lui envoya des présents magnifiques, et reçut de lui des reliques précieuses. Ces innovations provoquèrent quelques soulèvements encouragés par Goisvinthe, veuve de Léovigilde; il les réprima avec modération, obligea huit évêques ariens à abjurer, et brûla tous les livres de théologie arienne. Enfin il fit périr Argimond, son chambellan, qui avait tenté de le détrôner. En Gaule, il continua la guerre contre Gontran, fit battre, par le duc Claude, Boson, général des Burgundes, 589, reprit définitivement Carcassonne, et fit la paix avec Gontran, assurant aux Wisigoths la paisible possession de la Septimanie jusqu'à la conquête des Arabes. Après quelques hostilités sans importance contre les Grecs, et contre les Wascons, qui, sortis d'Espagne sous Léovigilde, revenaient en ravager les frontières, il mourut à Tolède en 601. Récarède Ier avait épousé une fille de Sigebert et de Brunehaut. Il est le héros d'un poëme de P.-J. Mayre. A partir de son règne, les conciles de Tolède furent substitués aux anciennes assemblées des Wisigoths. — RÉCARÈDE II, 12e roi électif des Wisigoths d'Espagne, en 620, fils et successeur de Sisebut, ne survécut que 3 mois à son père. A. C.

RECCO, v. du royaume d'Italie, prov. et à 16 kil. S.-E. de Gênes, près du golfe de Gênes; 4,559 hab. Comm. d'huile et de fruits.

RECENSEMENT (Conseil de). *V.* CONSEIL.

RECEY-SUR-OURCE, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), arr. et à 27 kil. S.-E. de Châtillon-sur-Seine; 964 hab. Comm. de toiles de chanvre et de tonneaux.

RECEZ, terme de droit public germanique, tiré du latin *recessus* (de *recedere*, se retirer). On appelait ainsi les recueils ou cahiers des délibérations d'une Diète. A la fin des Diètes, et avant de se retirer, on rassemblait toutes les décisions qui avaient été prises, et on les rédigeait par écrit.

RÉCHABITES, secte juive, fondée sous le règne de Jéhu par Jonadab, fils de Réchab. Ils prétendaient observer strictement la loi de Moïse, s'abstenaient de vin, vivaient sous des tentes, ne cultivaient pas la terre, et ne possédaient rien en propre.

RÉCHICOURT, ch.-l. de cant. (Meurthe), arr. et à 20 kil. S.-O. de Sarrebourg; 900 hab. On y voit un château qui lui donna naissance, et qui est peut-être du VIIIe siècle. Après avoir appartenu à différents maîtres, il devint fief d'Empire. Les Suédois le ravagèrent au XVIIe siècle. Il fut réuni à la France avec la Lorraine. Il existe une légende de Conon, comte de Réchicourt, qui, prisonnier des infidèles, fut miraculeusement transporté en une nuit devant le portail de l'église de St-Nicolas-du-Port.

RECHNITZ, en hongrois *Rohoncz*, v. de Hongrie (Eisenburg), à 12 kil. S.-S.-O. de Güns; 3,800 hab. Beau château des comtes de Bathiany. Fabr. de tabatières.

RECHT, v. de Perse (Ghilan), à 230 kil. N.-E. de Téhéran, près de la mer Caspienne, où elle a le port d'Inzéli; par 37° 17' lat. N. et 47° 22' long. E.; 80,000 hab. Nombreuses fabriques de soieries. Comm. actif avec Astrakhan.

RECIFE. *V.* PERNAMBOUC.

RECINATUM, nom latin de RECANATI.

RÉCITATION, *Recitatio*, nom que les anc. Romains donnaient à la lecture, faite en public, de toute espèce d'écrit; ainsi la lecture faite au peuple, sur les Rostres, d'un projet de loi proposé à ses suffrages, était une Récitation. Sous les empereurs, on donna plus particulièrement ce nom à des lectures que les poëtes faisaient de leurs œuvres inédites, devant leurs amis et leurs connaissances convoqués à l'avance dans une salle publique, louée à cet effet par le poëte lui-même. C. D—Y.

RECKEM, v. de Belgique (Flandre occidentale), à 35 kil. S.-O. de Courtrai, près de la frontière de France; 2,200 hab. Bureau de douanes aux hameaux de *Risquons-Tout* et de *Bronkaert*. Contrebande de café, sucre et tabac.

RECKENITZ, rivière d'Allemagne, entre le grand-duché de Mecklembourg-Schwérin et la régence prussienne de Stralsund, afflue à la Baltique dans la lagune de Ribnitz. Cours de 150 kil.

RECKHEIM, vge de Belgique (Limbourg), à 6 kil. N. de Maestricht; 1,000 hab. Dépôt de mendicité pour les provinces de Liége et de Limbourg.

RECKLINGHAUSEN, v. des Etats prussiens (Westphalie), à 48 kil. S.-O. de Munster, 26 N.-O. de Dortmund; 5,600 hab. Brasseries, distilleries, fabr. de toiles.

RÉCOGNITIONS. *V.* CLÉMENTINES.

RÉCOLLETS, *Recollecti* (les recueillis), Frères mineurs de la Stricte Observance de St-François. C'est une réforme de Franciscains, commencée en Espagne en 1484 par Juan de la Puebla y Sotomayor, comte de Belalcazar, introduite en Italie, 1525, puis en France, à Nevers, en 1592, par le duc Louis de Gonzague, et à Paris, en 1603. Les Récollets avaient, en 1789, 168 couvents dans le royaume, où ils étaient répartis en 7 provinces sous la juridiction du général des Cordeliers; ils fournissaient des missionnaires pour les Indes, et des aumôniers pour les régiments. — Il y eut des religieuses *Récollettes*, établies à Tolède en 1484 par Béatrix de Sylva, approuvées par le Saint-Siége en 1489, sous la règle de Ste Claire. B.

RECOMMANDATION, acte par lequel, sous les deux premières races des rois de France, on acceptait la tutelle d'un homme puissant, dont on devenait le vassal.

RECORD. D'après les usages des Cours féodales, l'existence d'un arrêt se prouvait, non par la production de la copie de cet arrêt, mais par l'attestation de ceux qui l'avaient rendu ou qui en avaient conservé authentiquement le souvenir. Cette attestation s'appelait un *Record*.

RECORDER, magistrat anglais, chargé, dans les villes qui sont le siége d'une *Court of record* (*Cour à registre*, c.-à-d. dont les actes sont inscrits sur un registre), de veiller à l'observation des lois. A Londres, il remplit les fonctions de juge de paix, soumet au souverain les condamnations à mort, et publie les arrêts de la Cour de justice.

RECRUTEMENT, mode employé pour entretenir l'effectif des armées en France, depuis que l'établissement de la paye (*V.* PAYE) eut fait supprimer le pillage, qui attirait un grand nombre d'enrôlés volontaires. Charles VII et Louis XI furent contraints, pour avoir des armées suffisamment nombreuses, d'employer, outre la milice (*V. ce mot*), le recrutement vénal, c.-à-d. avec de grosses primes pour les enrôlés. C'est ainsi qu'ils se formèrent des compagnies suisses ou écossaises. Le recrutement vénal donna naissance, en France, au racolage (*V.* RACOLEUR), abus qui dura jusqu'à la Révolution, concurremment avec la milice. Un décret du 16 mars 1789 ne reconnut que les enrôlements volontaires; deux autres décrets, du 4 août suivant,

et du 4 mars 1791, abolirent la milice. Pendant les premières grandes guerres de la Révolution, la France, avec de telles lois, aurait été presque sans armées, si la Convention n'avait usé de son pouvoir pour provoquer d'abord de nombreux engagements volontaires et gratuits en déclarant « la patrie en danger, » ensuite en ordonnant une *réquisition* générale de tous les jeunes hommes en état de porter les armes. Sous le Consulat, la *Conscription* fut établie (*V.* CONSCRIPTION), et elle alimenta toutes les guerres du 1er Empire; mais comme en même temps elle épuisait la France de son jeune sang, elle devint odieuse aux familles. En 1814, le comte d'Artois, accourant inaugurer la Restauration comme lieutenant-général du royaume, profita de cette disposition des esprits pour se concilier l'opinion des masses en s'écriant : « Plus de Conscription! » Sa promesse dut être réalisée, surtout dans les premiers temps, et l'on remplaça la Conscription par le recrutement d'enrôlés volontaires, avec prime, comme avant la Révolution. Le mode ne fut pas moins insuffisant qu'autrefois; Gouvion St-Cyr, ministre de la guerre, remédia au mal en faisant rendre la loi du 10 mars 1818 qui rétablit la Conscription, mais sous le nom de *recrutement*, afin de ne paraître pas démentir l'engagement pris par les Bourbons. C. D—Y.

RECTEUR, chef d'une Université en France avant la Révolution. Il y en avait 8 à la fin du XIVe siècle, et 22 en 1789 (*V.* UNIVERSITÉ); le plus célèbre était le recteur de l'Université de Paris, que l'on prenait toujours parmi les maîtres de la Faculté des arts (des lettres et des sciences actuelles). Il était élu par 4 *intrants* ou électeurs, élus eux-mêmes à cet effet par chacune des 4 nations de l'Université. Sa charge ne durait qu'un mois ou un mois et demi; en 1266, un statut, renouvelé en 1278, fixa cette durée à 3 mois, et très-rarement on dépassait ce terme; vers la fin du XVIe siècle, l'usage s'introduisit de proroger le recteur pendant un an, quelquefois 2 ans, mais toujours par des élections trimestrielles. Le rectorat ne donnait qu'un pouvoir indirect et très-restreint, borné à peu près au droit de convoquer et de présider l'assemblée de l'Université : en se conformant à ses décisions, il avait la haute autorité sur les colléges du ressort, le droit de juridiction sur les membres et suppôts de l'Université, le droit de réglementer souverainement la librairie et les industries qui s'y rattachaient, parcheminerie, reliure, enluminure. Le Recteur devait défendre les priviléges de l'Université; visiter une fois par mois les colléges, ce qu'il ne faisait pas, hors dans les cas graves d'indiscipline; ouvrir, en grande pompe, la foire du Landit (*V. ce mot*); enfin, dans les occasions solennelles, haranguer le roi en français. Le recteur de Paris n'eut d'abord d'autre traitement qu'un droit de sceau, sur les lettres de scolarité, des droits de présence aux assemblées, et un droit sur la vente du parchemin dans Paris : tout cela produisait annuellement 1,000 ou 1,200 livres. En 1766, ces honoraires éventuels furent convertis en appointements fixes de 1,200 livres par an. A la fin du XVIIIe siècle, le costume du recteur était ainsi composé : une robe écarlate violette; une ceinture de soie de même couleur, avec glands soie et or; un large ruban passé en bandoulière de gauche à droite, et d'où pendait une escarcelle de velours violet, avec galons et boutons d'or; une pélerine d'hermine blanche; un bonnet carré, violet. Dans les processions, qui avaient lieu tous les 3 mois, le recteur marchait accompagné du doyen de la Faculté de théologie et des 4 grands bedeaux des nations; il était précédé des ordres religieux, des maîtres ès-arts, des procureurs des nations, des docteurs des trois Facultés supérieures, des 2 doyens de droit et de médecine; et suivi des grands-officiers et des suppôts de l'Université, tels que le syndic, le greffier, le receveur, les procureurs et les avocats au Châtelet et au Parlement, les imprimeurs et libraires-jurés, et les grands messagers. Quand un recteur mourait dans l'exercice de ses fonctions, on lui rendait les mêmes honneurs qu'aux princes du sang.

RECTEURS D'ACADÉMIE dans l'Université moderne. Lorsque Napoléon Ier institua l'Université de France (*V.* UNIVERSITÉ), on appela recteurs les chefs des Académies, chargés de les diriger et de les administrer, sous l'autorité du grand-maître de l'Université, puis, depuis 1820, sous celle du ministre de l'Instruction publique (*V.* MINISTÈRE). Il y eut d'abord 27 recteurs; en 1848, ce nombre fut réduit à 20; la loi du 15 mars 1850 l'a porté à 86; enfin, celle du 14 juin 1854 l'a fixé à 16; il est de 17 depuis 1860. L'Empereur nomme et révoque les recteurs, sur la proposition du ministre; il y a des recteurs de 1re, 2e, et 3e classe; cette distinction n'affecte que le traitement, qui est plus ou moins élevé; du reste, leurs attributions sont les mêmes : elles embrassent tout ce qui concerne l'instruction secondaire et l'instruction supérieure. Ils sont assistés par autant d'inspecteurs que leur Académie comprend de départements, et par un conseil académique qu'ils président. C. D—Y.

RECUPÉRATEUR, *Recuperator*, citoyen romain délégué par le Préteur de Rome pour juger une question de propriété générale entre particuliers, ou entre le fisc et les particuliers. Il y en avait toujours au moins deux, quelquefois cinq. Ils jugeaient collectivement, en audience publique, et *de plano*, c.-à-d. sans siéger sur un tribunal. L'institution des Récupérateurs est antérieure à la loi des XII Tables. C. D—Y.

REDDITCH, v. d'Angleterre (Worcester), à 176 kil. N.-O. de Londres; 5,000 hab. Fabr. d'aiguilles, passe-lacets, hameçons, ustensiles de pêche.

RÉDEMPTION (Ordre de la). *V.* TRINITAIRES.

RÉDEMPTORISTES. *V.* LIGUORI.

REDI (François), naturaliste célèbre, né en 1626 à Arezzo, m. en 1697, exerça la médecine à Florence, et devint médecin des ducs de Toscane Ferdinand II et Cosme III. Il fit une étude approfondie des insectes, prouva qu'aucune espèce n'est engendrée par la pourriture, et fit d'intéressantes remarques sur la vipère, sur les vers intestinaux, etc. Un des plus grands observateurs de son siècle, il ne fut point cependant exempt d'erreurs, et, dans ses mémorables expériences sur la génération des hexapodes, il soutint cette théorie inadmissible, que les espèces dont il n'avait point découvert les organes de la reproduction étaient douées d'une âme sensitive chargée de cette fonction. Parmi ses ouvrages, on distingue : *Osservazioni intorno alla vipera*, Florence, 1664, in-4°; *Esperienze intorno alla generazione degli insetti*, ibid., 1668, in-4°; *Esperienze intorno a quell' acqua che si dice de stagno*, ibid., 1673, in-4°; *Osservazioni intorno agli animali viventi che si trovano negli animali viventi*, ibid., 1684, in-4°. Cultivant aussi les lettres, il écrivit des sonnets, des chants dithyrambiques, des traités philosophiques, etc. Ses Œuvres complètes ont été publiées à Venise, 1712, et à Naples, 1741-42, 6 vol. in-8°.

RÉDICULE (Champ et Temple de); le champ était situé sur la voie Appia, à 2 milles de Rome (2 kil. 9,060); Annibal s'était avancé jusque-là pendant la 2e guerre Punique; après sa retraite, on éleva, dans ce champ où il avait campé, un temple au dieu du Retour ou du Recul. C. D—Y.

RÉDIMÉS (Pays). *V.* GABELLE.

REDJANG, royaume de l'île de Sumatra, sur la côte S.-O.; vassal des Hollandais.

REDJEB-PACHA, né en Anatolie, fut d'abord chef de voleurs, prit ensuite du service dans l'armée, s'éleva, par l'intrigue plus que par ses talents, jusqu'au rang de séraskier de Roumélie, 1689, fut battu par Louis de Bade à Passarowitz et à Nissa, et fut étranglé par ordre du sultan Soliman III.

REDNITZ, *Radantia*, rivière de Bavière, naît à 7 kil. N.-O. de Pappenheim, reçoit le Roth à droite et la Rézat à gauche, prend le nom de *Regnitz* après avoir reçu la Pegnitz, et se jette dans le Mein; cours de 100 kil. Dans son cours supérieur, on la nomme aussi *Basse-Rézat* ou *Rézat de Franconie*. Elle est jointe à l'Altmühl.

REDON, *Roto*, s.-préf. (Ille-et-Vilaine), à 65 kil. S.-O. de Rennes, sur la rive dr. de la Vilaine, au pied de la montagne de Beaumont; 4,096 hab. Tribunal de 1re instance. Bon et vaste port, où se joignent les 2 branches du canal de Nantes à Brest. On remarque le chœur de l'église, sa tour élevée sur une place et haute de 68 mèt. Exportation considérable de châtaignes et d'ardoises; entrepôt de sel, de vins de Bordeaux. Construction de navires. Ancienne abbaye de Bénédictins, fondée en 818, et occupée auj. par une institution ecclésiastique.

REDONS, *Redones*, peuple de la Gaule (Lyonnaise IIIe), à l'O. des *Diablintes*, des *Arvii* et des *Andecavi*, au N. des *Veneti* et des *Namnetes*; ch.-l. *Redones* ou *Condate Redonum* (Rennes).

REDOUTÉ (P.-Joseph), célèbre peintre de fleurs, né en 1759 à St-Hubert, bourg du pays de Liége, m. à Paris en 1840, était d'une famille de peintres obscurs, dessina dès son enfance, et commença par faire des tableaux d'église et des portraits à l'huile ou à fresque. La vue des tableaux de Van Huysum lui révéla sa voie; il se prit de passion pour la peinture des fleurs, étudia leur physionomie, leurs poses dans la nature, et pour mieux, en rendre toute la délicatesse et la fraîcheur, imagina de les peindre à l'aquarelle au lieu de la gouache jusqu'alors en

usage. Ce procédé obtint le plus grand succès. Redouté vint à Paris en 1784, travailla pour le cabinet de Louis XVI, fut, en 1792, dessinateur de l'Académie des Sciences; en 1805, peintre de fleurs de l'impératrice Joséphine; en 1822, professeur d'iconographie végétale au Jardin des Plantes. La perfection du talent de Redouté le fit surnommer *le Raphaël des fleurs*. Il a publié : les *Liliacées*, 8 vol. in-fol. (486 pl.); les *Roses* (228 pl.); la *Flora Atlantica* de Desfontaines; la *Flora borealis Americana;* les *Plantes de la Malmaison;* la *Flore de Navarre,* l'*Histoire des champignons,* l'*Histoire des plantes grasses*, etc.

REDOUT-KALE, port et forteresse russe (gvt de Kotaïs), sur la côte E. de la mer Noire, à l'embouchure du Kopi, à 373 kil. de Tiflis, 128 de Kotaïs; 1,000 hab. Exportation de soie grége, cuir, laines, peaux, bois, etc.

RED-RIVER. *V.* ROUGE (Rivière).

REDRUTH, brg et paroisse d'Angleterre (Cornouailles), à 16 kil. O.-S.-O. de Truro; 9,000 hab. Riches mines d'étain et de cuivre aux environs.

REES (Abraham), né en 1743 dans le N. du pays de Galles, d'un ministre dissident, m. en 1825, fut 20 ans professeur de mathématiques à l'institut d'Hoxton près de Londres, puis enseigna la théologie et les sciences naturelles au collége d'Hackney. On lui doit un ouvrage d'une immense érudition : *The new Cyclopedia, or universal Dictionary of arts, sciences and literature,* Lond., 1803 et suiv., 44 vol. gr. in-8°.

REES, v. murée des Etats prussiens (prov. du Rhin), sur la rive dr. du Rhin, à 62 kil. N.-N.-O. de Dusseldorf; 3,400 hab. Autrefois place forte. Filatures de coton.

RÉFÉRENDAIRE, *Referendarius,* officier du palais impérial sous le Bas-Empire, chargé de présenter à l'empereur les requêtes des suppliants, et de leur en faire connaître la réponse. Il y en eut jusqu'à 19 sous Justinien. — Sous l'anc. monarchie française, jusqu'au x^e siècle, il y eut un *grand-référendaire,* chargé d'apposer aux actes le sceau royal; il fut remplacé par le chancelier (*V. ce mot*). On continua de donner le nom de référendaires à certains officiers de chancellerie, rapporteurs des lettres de justice qu'on y expédiait. Le titre de *grand-référendaire* appartenait, dans la Chambre des pairs, à celui des membres qui apposait le sceau de la Chambre aux actes émanés d'elle, et qui avait la garde de ses archives et de son palais. Il y a aussi auj. un grand-référendaire du Sénat. — A la Cour française des Comptes, il y a des conseillers-référendaires, qui examinent les affaires et les rapportent devant les Chambres qui les doivent juger. On appelle *Référendaires au sceau* 12 officiers ministériels chargés, auprès du ministre de la justice, de poursuivre les demandes relatives aux titres, majorats et dotations, aux remises ou réductions des droits de sceau.

RÉFORMATION ou RÉFORME, nom consacré pour désigner la révolution religieuse qui fut opérée, au XVI^e siècle, par Luther en Allemagne, Zwingle en Suisse, Calvin à Genève et en France, Knox en Ecosse, Henri VIII en Angleterre, etc. Les calvinistes prirent plus particulièrement la qualification de *Réformés,* que l'on donne aussi aux membres des diverses communions protestantes. La Réformation, préparée par les hérésies antérieures (Abélard, Arnaud de Brescia, Albigeois, Vaudois, Wiclef, Jean Huss, etc.), trouva ses prétextes dans les abus qui avaient altéré la discipline de l'Eglise, et dans le grand schisme d'Occident; l'esprit d'examen, développé par la Renaissance et appliqué aux saintes Ecritures comme aux lettres profanes, lui vint en aide, ainsi que la cupidité des princes, qui, surtout en Allemagne, convoitaient les biens du clergé. B.

RÉFRACTAIRES (Prêtres). *V.* CONSTITUTION CIVILE DU CLERGÉ.

RÉFRACTAIRES (Soldats), nom donné, sous le Consulat et le 1^er empire français, aux jeunes gens qui, appelés par le sort à faire partie de l'armée, refusaient de se présenter ou désertaient avant d'arriver au corps. Quand ils étaient saisis, on les employait, sans solde, aux corvées dans les arsenaux, aux travaux de fortifications, de routes, de canaux, etc.

REFUGE (Villes de). *V.* LÉVI.

RÉFUGIÉS, nom donné aux protestants qui émigrèrent de France après la révocation de l'édit de Nantes, 1685.

REFUGIO (EL-), v. du Mexique, dép. et à 460 kil. N. de Tamaulipas, sur la rive dr. du Rio-Grande-del-Norte, près de son embouchure dans le golfe du Mexique. Port assez commerçant.

REFUGIO (Ile). *V.* CAEN (Ile de).

RÉGALE, droit qu'avait le roi de France de percevoir les revenus des évêchés et des monastères vacants, et de pourvoir, pendant la vacance du siége, aux bénéfices qui étaient à la collation de l'évêque. Les rois des deux premières races et les premiers Capétiens l'exercèrent. Innocent III le reconnut dans une bulle de 1210. Il fut l'occasion de vifs débats entre Louis XIV et Innocent XI, en 1682. Les questions relatives à la Régale se jugeaient à la grand' chambre du parlement de Paris. Cette espèce de main-mise sur un évêché ne cessait que du jour où le nouvel évêque avait fait enregistrer à la Chambre des Comptes son serment de fidélité au roi. B.

REGALIENS (Droits). *V.* DROITS.

REGEMORTES, nom de plusieurs ingénieurs, dont la famille était d'origine hollandaise. Louis de Regemortes travailla, sous Vauban, aux fortifications de Neuf-Brisach, exécuta le canal du Loing de 1719 à 1723, et fut directeur du canal d'Orléans en 1726. De ses deux fils, l'un, Noël de Regemortes, lui succéda dans la direction des canaux d'Orléans et du Loing, et, amateur de botanique, introduisit le premier en France des boutures de peupliers d'Italie; l'autre, Louis de Regemortes, m. en 1776, entreprit en 1753 la construction du beau pont de Moulins, sur l'Allier.

REGEN, brg de Bavière, sur la Regen, à 59 kil. N.-N.-O. de Passau; 1,200 hab. Mines d'étain.

REGEN, riv. de Bavière, sort du Bœhmerwald, à 22 kil. N.-E. du brg de Regen, coule au S.-O., et se jette dans le Danube, rive g., vis-à-vis de Ratisbonne (en allemand *Regensburg*), après un cours de 170 kil. — Elle donna son nom à un cercle de la Bavière, entre ceux du Haut-Mein au N., de l'Isar et du Haut-Danube au S.; 160 kil. sur 80; 420,000 hab.; ch.-l., *Ratisbonne.* Ce cercle est auj. remplacé par celui du Haut-Palatinat.

RÉGENCE (La), nom donné spécialement, dans l'histoire de France, à la période de la minorité de Louis XV, 1715-23, durant laquelle, Philippe, duc d'Orléans, administra avec le titre de régent.

RÉGENCES BARBARESQUES, nom par lequel on désigne souvent les Etats de l'Afrique septentrionale : Tunis, Tripoli, et autrefois Alger.

REGENSBURG, nom allemand de RATISBONNE.

RÉGENT, titre de celui qui exerce le pouvoir souverain à la place du prince mineur, absent ou incapable. En France, ce titre, lorsqu'il n'est suivi d'aucun nom propre, désigne Philippe d'Orléans, qui gouverna pendant la minorité de Louis XV, et, en Angleterre, le prince de Galles (depuis Georges IV), qui gouverna pendant la démence de son père.

REGENWALDE, v. des Etats prussiens (Poméranie), à 58 kil. N.-E. de Stettin, sur la Rega; 2,500 hab. Moulins à foulon, à tan, et à huile. Institut agronomique.

REGGIO, anc. *Rhegium Lepidi,* v. forte du roy. d'Italie, entre le Tessone et le Crostolo, à 25 kil. O.-N.-O. de Modène; 21,170 hab. Ch.-l. de prov. (*V. Supplém.*). Evêché. Faculté de droit, collége de Jésuites, école de beaux-arts, bibliothèque, cabinet d'histoire naturelle de Spallanzani. On remarque la cathédrale ou Dôme, l'église Notre-Dame de la Ghiara, le théâtre. Fabr. de toiles, soieries, ouvrages en ivoire. Patrie de l'Arioste et de Panciroli. — Cette ville, très-ancienne, fut faite colonie romaine par Æmilius Lepidus; dévastée par les Goths en 409, Charlemagne la rebâtit, et elle devint une des républiques lombardes, jusqu'à sa soumission à la maison d'Este en 1290. Les Français la prirent en 1702. Le prince Eugène s'en empara en 1706, et le roi de Sardaigne en 1742. Napoléon I^er en fit le ch.-l. du département italien du Crostolo. Le congrès de Vienne la donna au duché de Modène. Insurgée en 1831, et reprise par les Autrichiens, elle se donna en 1859, avec tout le duché, à la Sardaigne.

REGGIO OU SANTA-AGATA-DELLA-GALLINE, anc. *Rhegium Julii,* v. forte du roy. d'Italie, ch.-l. de la province de son nom, port sur le Phare de Messine, vis-à-vis de la Sicile, à 35 kil. S.-E. de Messine et 590 kil. S.-S.-E. de Naples; 15,690 hab. Archevêché; tribunaux; collége royal; bibliothèque. Ville riche et bien bâtie. Fabr. de soieries, damas, parfumerie, essences, etc. Comm. de fruits, huile, grains. Napoléon I^er conféra le titre de *duc de Reggio* au maréchal Oudinot. — De la domination des Romains, Reggio passa sous celle des Goths, puis des Normands, dont le chef, Robert Guiscard, y fut élu duc de Pouille et de Calabre, 1059. Gonsalve de Cordoue la réunit au royaume de Naples au commencement du XVI^e siècle. En 1541, Barberousse, et, en 1558, Mustapha, la saccagèrent; un tremblement de terre la renversa entièrement en 1783; un autre la fit souffrir encore en 1841. *V.* CALABRE.

REGIA, maison du Roi des sacrifices, dans l'anc. Rome;

elle était située sur la voie Sacrée, dans la partie de cette voie qui bordait le Forum romain au N., et contiguë au temple de Vesta. C'était une maison publique, où le Pontife Maxime habita aussi, jusqu'au temps où Auguste prit cette dernière charge. On appela cette maison Regia, parce qu'elle fut habitée par les rois qui, depuis Numa, furent Pontifes Maximes. C. D—Y.

REGIA, nom ancien d'ARMAGH.

RÉGIFUGE, *Regifugium*, fête commémorative de l'affranchissement du peuple romain, et de la fuite de Tarquin le Superbe. Elle revenait tous les ans, le 6 des calendes de mars (24 février), et durait un jour.

RÉGILLE, petit lac du Latium, à l'E. et à 12 milles de Rome (18 kil.), près de la voie Prénestine. Sur ses bords le dictateur Posthumius défit les Latins, commandés par les Tarquins, l'an 257 de Rome, 496 av. J.-C. — Le lac Régille était le même que le lac de Gabies; il n'existe plus, mais on reconnaît très-bien son emplacement près des ruines de l'anc. Gabies : il a été desséché en 1855; déjà, dès l'époque impériale, les Romains avaient écoulé une partie de ses eaux dans l'Anio. C. D—Y.

REGILLIEN, *Quintus Nonius Regillianus*, Dace d'origine et parent de Décébale, servit dans les troupes romaines, s'éleva sous Valérien aux premiers emplois militaires, et avait vaincu plusieurs fois les Sarmates, quand il prit la pourpre en Mœsie, 261. Selon Aurélius Victor, il périt dans un combat contre Gallien, 263; selon Trébellius Pollion, il fut tué par ses légionnaires, qui voulaient gagner ainsi le pardon de l'empereur. Régillien est un des usurpateurs que l'histoire désigne sous le nom de Trente Tyrans.

RÉGIMENT (du latin *regimentum, regimen*, gouvernement, administration), corps de troupes commandé par un colonel. L'organisation de l'infanterie par régiments date, en France, de Henri II; il y en eut 4 : *Picardie*, formé après la bataille de St-Quentin, en 1557; *Champagne*, *Navarre*, et *Piémont*, en 1558. Charles IX créa les *Gardes-françaises*, 1563, et les *Gardes-suisses*, 1573, ces derniers formés en régiment en 1616 seulement. Henri IV créa 9 régiments : *Nérestan*, 1584, devenu *Bourbonnais* en 1672; *Balagny* (devenu *Richelieu*), 1595; *Dubourg*, 1597, devenu *Auvergne* en 1635; *Graville*, 1598; *Nemond*, 1604, devenu *Anjou* en 1670; *Lemont*, 1604, devenu *du Maine* en 1675; *De Rozan*, 1609, devenu *Tallard* en 1627; *Baudeville* (devenu *Pons*), 1610; *Castel-Bayard*, 1610, qui prit successivement les noms de ses colonels. — Sous Louis XIII, furent établis les régiments suivants : *Normandie*, 1616; *Royal*, 1622; *D'Estaing*, 1633; *la Marine, la Reine, Limosin, Royal des vaisseaux, Artois, Alsace* (allemand), 1635; *du Perche*, 1636; *Meuse*, 1640. Ces régiments étaient divisés en plusieurs bataillons formés sur 6 rangs; le tiers des hommes était armé de piques et formait le centre du bataillon; les autres portaient le mousquet ou l'arquebuse. — Louis XIV institua, dans chaque régiment, une compagnie de grenadiers. De 1643 à 1709, on établit 94 régiments : *Anjou* 2e (devenu *Orléans*), *la Couronne*, 1643; *Mazarin* 1er (devenu *Bretagne*), 1644; *Clérembourg* (devenu *Lourigny*), 1648; *Vendôme* (devenu *d'Auroy*), *la Ferté-Senneterre* (devenu *la Sarre* en 1685), *Mazarin* 2e (devenu *la Fère* en 1657), 1651; *Catalan-Mazarini* (devenu *Royal-Roussillon*), 1655; *Duplessis-Praslin* (devenu *Poitou* en 1662), *Lyonnais*, 1660; *Chambelé* (devenu *Touraine* en 1760), *du Roi*, *Condé*, 1661; *Saxe* (allemand), 1665; *Dauphin*, *Enghien* (devenu *Bourbon*), *Beauvoisis, Montpeyroux* (devenu *Rouergue*, 1667), *Bourgogne*, 1668; *Royal-Marine, l'Amiral* (devenu *Vermandois*), *Fusiliers du roi* (devenu *Royal-artillerie* en 1693), *Royal-Italien*, 1670; *D'Hierlac* (suisse), devenu *May*, 1671; *Vieux-Stoppa* (suisse), devenu *Brendelée*, 1672; *Salis* (suisse), devenu *Bettens*, 1672; *Languedoc*, 1672; *Phistre* (suisse), devenu *Bourguy*, 1672; *d'Huxelles* (devenu *Saint-Simon*), *Médoc*, 1673; *d'Albret* (devenu *Gensac*), *Castres* (devenu *la Trémouille*), *Listenois* (devenu *Royal-Comtois*), 1674; *Schomberg* (devenu *Mont-Conseil*), *Grignan* (devenu *Provence*), 1675; *Greder* (suisse), devenu *d'Affry*, 1675; *Stoppa jeune* (suisse); devenu *Bezenvald*, 1675; *Vivonne* (devenu *Rochechouart*), 1676; *Mailly* (wallon), 1677; *St-Laurent* (devenu *Nice*), 1678; *La Mark* (allemand), 1680; *Toulouse, Guienne, Lorraine, Flandre, Berry, Béarn, Hainaut, Boulonais, Angoumois, Périgord, Fontange, Bigorre, Forest, Cambrésis, Tournaisis, Foix, Bresse, la Marche, Quercy, Nivernois, Brie, Soissonnais, Ile-de-France, Vexin, Aunis, Beauce, Dauphiné, Vivarais, Luxembourg, Bassigny*, 1684; *Beaujolais, Ponthieu*, 1685; *Sobre* (devenu *la Vallière*), 1688; *Tessé* (devenu *Montmorency*), 1689; *Salis jeune* (suisse), devenu *Diesbach*, 1689; *Courtin* (suisse); 1689; *Lée, Clare, Dillon*, tous trois irlandais, 1690; *Laisser* (allemand), devenu *Lenck*, 1690; *Picquigny* (devenu *Noailles*), 1691; *Chartres* (devenu *Etampes* en 1724), *Blaisois, Gâtinois, Barrois* (devenu *Conti* en 1713), *Auxerrois, Agénois, Santerre, Deslandes*, 1692; *Rooth* (irlandais), 1692; *Fitz-James* (irlandais), devenu *Berwick*, 1692; *Enghien*, 1706; *Royal-Bavière* (allemand), 1709. Le nombre des régiments d'infanterie s'était élevé à 264 en 1714, y compris les Gardes-françaises, les Gardes-suisses, le régiment d'artillerie, et celui des bombardiers. A l'avénement de Louis XV, on les réduisit à 118. Le nombre des bataillons était de 1 à 4 par régiment. En 1734, la France comptait 175 régiments, savoir : 2 de gardes-françaises et suisses, 100 français, 9 suisses, 5 allemands, 1 italien, 5 irlandais, et 53 de milices. En 1762, il n'y en avait plus que 89, savoir : 66 français, 7 allemands, 10 suisses ou grisons, 5 irlandais, et 1 italien. A l'avénement de Louis XVI, on en comptait 93; tous furent composés de 2 bataillons, chaque bataillon de 4 compagnies de fusiliers, plus une compagnie de grenadiers pour le 1er bataillon, et une compagnie de chasseurs pour le 2e. On avait créé, en 1744, 7 régiments de *grenadiers royaux*, qui furent portés à 13 de 1771 à 1779, et supprimés en 1789; en 1749, un régiment de *grenadiers de France*, supprimé en 1771; en 1771, 47 *régiments provinciaux*, bientôt portés à 54, et supprimés en 1775. En 1791, les régiments quittèrent leurs noms, pour ne porter que des numéros d'ordre; ils continuèrent d'avoir 2 bataillons, mais le bataillon fut porté à 9 compagnies, dont une de grenadiers. En 1793, les régiments furent remplacés par des *demi-brigades;* ce changement de dénomination ne dura que jusqu'à un arrêté des Consuls, en date du 1er vendémiaire an XII (23 sept. 1803), qui rétablit les régiments. Quant au nombre de ces corps, il a beaucoup varié depuis la 1re République française (*V.* FRANCE. *Armée*). Un décret du 18 février 1808 avait donné à chaque régiment 4 bataillons de guerre, de 6 compagnies chacun (1 de grenadiers, 1 de voltigeurs, 4 de fusiliers), et un bataillon de dépôt, à 4 compagnies seulement : en 1814, les régiments n'eurent plus que 3 bataillons de 6 compagnies. De 1815 à 1820, l'armée fut organisée en 86 *légions départementales;* puis on rétablit les régiments, 60 d'infanterie de ligne, et 20 d'infanterie légère, sans compter ceux de la garde royale. Dans l'infanterie de ligne, on ajouta les 61e, 62e, 63e et 64e en 1823, le 65e et le 66e en 1830, le 67e en 1831, et les nos 67 à 75 en 1840. Le 21e d'infanterie légère fut créé en 1831, et les nos 22 à 25 en 1840. Depuis 1854, cette distinction n'existe plus; il y a 104 régiments d'infanterie de ligne, ayant chacun 3 bataillons de 8 compagnies (1 de grenadiers ou carabiniers, 1 de voltigeurs, 6 de fusiliers ou chasseurs).

La cavalerie française n'est organisée en régiments que depuis Louis XIII. Ce prince forma 12 régiments de *carabiniers* en 1635, un régiment de *mousquetaires à cheval* en 1636, et 2 régiments de *fusiliers à cheval* en 1640 et 1643. Ces corps entrèrent dans la composition de régiments ultérieurement institués. En 1730, on comptait 59 régiments de cavalerie : *Mestre-de-camp général, du Roi, Royal-étranger, de la Reine*, 1635; *Colonel-général*, 1636; *Rozen* (allemand), 1639; *Royal*, 1642; *Commissaire-général*, 1654; *Dauphin*, 1656; *Royal-cravate*, 1661; *Cuirassiers du roi, Dauphin-étranger, Bretagne* (devenu *Bourgogne*), *Condé, Bourbon, Clermont, Conti* (devenu *Villeroi*), *du Maine* (devenu *Saint-Simon*), *du Chayla, Beaucaire, Gèvres* (devenu *Clermont-Tonnerre*), *Beauvilliers, Turenne, Vogué* (devenu *Saint-Jal*), *Lenoncourt*, 1666; *Royal-Roussillon*, 1667; *Villars*, 1668; *Royal-Piémont*, 1670; *Royal-Allemand*, 1671; *Royal-Pologne* ou *Stanislas-Roi, Chevreuse, Talleyrand, Lorraine, Peyre* (devenu *Vintimille*), *Daumont, Vassé* (devenu *Broglie*), *La Ferronnais, Chépy*, 1672; *Randan, Cossé*, 1673; *Toulouse* (devenu *Penthièvre*), *Châtellerault, Beuvron, Sassenage* (devenu *Maugiron*), *Lévy, Ruffec* (devenu *Brabançon*), 1674; *Anjou, Latour*, 1676; *Puysieux* (devenu *Saluces*), 1678; *Brissac*, 1682; *Berry*, 1684; *Noailles*, 1688; *Béthune*, 1689; *Orléans*, 1690; *Royal-carabiniers*, 1693; *Fitz-James* (irlandais), 1698; *Ratlky* (hussards), 1701; *Mouchy* (devenu *d'Asfeld*), 1707); *Berchény* (hussards), 1719. Il y avait, en outre, 15 régiments de dragons : *Royal* ou *du Roi*, 1667; *Colonel-général*, 1668; *de la Reine, Dauphin, Beaufremont, Armenonville*, 1673; *Mestre-de-camp général, Vibraye, Vitry, Harcourt, Nicolaï*, 1674; *Languedoc*, 1675; *Condé* (devenu *d'Egmont*, puis *Marbœuf*), *Lasuze*, 1676; *Orléans*, 1718. La plupart des régiments avaient 4 escadrons de 4 compagnies chacun; plusieurs n'étaient formés que de 2 ou 3 escadrons. De 1734 à 1745, on créa 8 nouveaux régiments de cavalerie, qui furent supprimés quelques années après. Deux régiments de dragons *du Roi* et de *Septimanie* furent institués en 1743 et 1741. Une ordon-

nance de 1764 fixa à 4 le nombre des escadrons par régiment, et réduisit l'escadron à 2 compagnies. En 1779, on créa 6 régiments de *chevau-légers* et 6 régiments de *chasseurs à cheval*. Depuis 1791, les régiments de cavalerie ne portent plus que des numéros d'ordre. Leur nombre varia beaucoup depuis la Révolution (*V.* CARABINIERS, CUIRASSIERS, DRAGONS, HUSSARDS, LANCIERS, CHASSEURS, FRANCE-*Armée*). Auj. chaque régiment est de 6 escadrons sur le pied de guerre, et de 5 sur le pied de paix.

L'artillerie fut tardivement organisée. Originairement, pour servir les canons, on formait des compagnies à la guerre, et on les licenciait à la paix. En 1668, on forma 6 compagnies régulières de canonniers. En 1671, fut créé le 1er régiment d'artillerie, sous le nom de *fusiliers du roi*, parce que les hommes qui le composaient furent les premiers à qui l'on donna des fusils : il comprenait 4 compagnies de 100 hommes chacune. En 1672, il fut augmenté de 22 compagnies, et divisé en 2 bataillons, de 12 compagnies de fusiliers et d'une compagnie de grenadiers chacun. On y ajouta 4 nouveaux bataillons de 15 compagnies en 1677; le 6e bataillon, supprimé deux ans après, fut rétabli en 1691. En 1684, Louis XIV institua 10 compagnies de bombardiers, qui, jointes à 2 anciennes, formèrent le régiment *Royal-bombardiers;* on l'augmenta de 2 autres compagnies en 1686, et d'un 2e bataillon en 1705. Six nouvelles compagnies de canonniers, ajoutées aux 6 anciennes en 1689, furent incorporées, en 1695, au régiment des fusiliers, qui portait, depuis 1693, le nom de *Royal-artillerie*. Une compagnie de canonniers gardes-côtes fut levée en 1702. Il y eut enfin 4 compagnies d'ouvriers mineurs, instituées en 1679, 1695, 1705 et 1706. — En 1720, Louis XV incorpora les bombardiers, les mineurs et les gardes-côtes dans le régiment Royal-artillerie, qui fut composé de 5 bataillons à 8 compagnies chacun; un 6e bataillon fut créé en 1755. En 1758, les bataillons prirent le nom de *brigades*, et à chacune d'elles on ajouta, en 1760, une compagnie de sapeurs. En 1762, les mineurs furent détachés, et formèrent une 7e brigade. En 1761, l'artillerie de la marine, réunie à celle de l'armée de terre, forma 3 brigades, dont une fut supprimée en 1764. En 1765, les brigades reprirent le nom de régiments; on eut alors les régiments de *La Fère, Metz, Strasbourg, Grenoble, Besançon, Auxonne* et *Toul*. Un régiment d'*artillerie des colonies* fut créé en 1784. Depuis 1791, les régiments d'artillerie n'ont plus que des numéros d'ordre, et leur nombre a souvent varié (*V.* FRANCE-*Armée*). B.

L'organisation actuelle des régiments du génie date de 1814 (*V.* GÉNIE, FRANCE-*Armée*).

RÉGIMENT DE LA CALOTTE *V.* CALOTTE.

REGINA CASTRA ou REGINUM, v. de la Vindélicie; auj. *Ratisbonne*.

RÉGINON, chroniqueur, né à Altrepium sur le Rhin, d'une famille noble, entra de bonne heure au couvent de Prüm, en fut abbé de 892 à 899, et passa au couvent de St-Maximin à Trèves, où il mourut en 915. Il a laissé : 1° une *Chronique*, de la naissance de J.-C. à l'an 907, continuée par un moine du couvent de Trèves jusqu'à 977, publiée à Mayence, 1521, in-fol., puis par Pistorius dans les *Rerum germanicarum scriptores*, Francf., 1583, et par Pertz dans les *Monumenta Germaniæ historica*, Hanovre, 1826; 2° un recueil de *Canons*, publié par Baluze sous le titre *de Ecclesiasticis disciplinis et religione christianâ*, Paris, 1671, et de nouveau par Wasserschleben, Leipzig, 1840, in-8°; c'est un véritable manuel du droit canonique en vigueur dans les Gaules au IXe siècle, et destiné à guider les évêques dans l'exercice de leur juridiction.

REGINUM. *V.* REGINA CASTRA.

REGIODUNUM, nom latin de DUN-LE-ROI et de DUNSUR-MEUSE.

REGIOMONTANUS (Jean MULLER, dit), astronome, né en 1436 près de Kœnigsberg (Saxe-Hildburghausen), dont le nom signifie *mont royal* (*regius mons*), m. en 1476, élève et ami de Purbach, fit un cours de mathématiques à Vienne, se rendit en Italie, à la suite du cardinal Bessarion, 1461, pour se fortifier dans la langue grecque, enseigna avec grand succès l'astronomie à Padoue en 1463, fut appelé à Bude par Mathias Corvin, fonda une imprimerie à Nuremberg, 1471, et fut attiré à Rome par le pape Sixte IV. Il y mourut de la peste, ou, suivant d'autres, assassiné par le fils de George de Trébizonde, dont il avait critiqué les ouvrages. Il est, avec Purbach, un des régénérateurs de l'astronomie; tous deux ont reconnu les invraisemblances du système de Ptolémée. Ils publièrent ensemble, à la demande de Bessarion, un abrégé, en langue latine, de l'*Almageste* de Ptolémée, Venise, 1496, in-fol. Regiomontanus a donné seul : *Ephemerides astronomicæ*, Nuremberg, 1475, in-4°; *Tabula magna primi mobilis*, ibid., 1475; *Kalendarium novum*, ibid., 1476, in-4°; *de Reformatione calendarii*, Venise, 1484; *Tabulæ directionum profectionumque*, Venise, 1485, in-4°; *Problemata XVI de cometæ longitudine, magnitudine et loco vero*, 1531; *de Triangulis planis et sphericis libri V, una cum tabulis sinuum*, 1541, etc. V.

RÉGIS (St-Jean-François), né en 1597 au village de Foncouvérte, diocèse de Narbonne, m. en 1640, Jésuite célèbre par sa piété, son dévouement à ses devoirs, et son zèle pour la religion. Clément XI le béatifia en 1716, et Clément XII le mit au rang des saints en 1737. Fête, le 16 juin.

RÉGIS (Pierre-Sylvain LEROY, dit), philosophe cartésien, né en 1632 à Salvetat de Blanquefort (Agénois), m. en 1707, étudia la théologie à Cahors et à Paris, fut initié par Rohault à la philosophie de Descartes, et alla en 1665 la propager à Toulouse et à Montpellier. Il revint à Paris en 1680; mais l'archevêque de cette ville, Harlay, attaché à l'ancienne philosophie, fit fermer son école. On a de lui : *Système de philosophie*, Paris, 1690, 3 vol. in-4°; *L'usage de la raison et de la foi*, 1704, in-4°; *Discursus philosophicus in quo historia philosophiæ antiquæ et recentioris recensetur*, 1705, in-12. Régis était membre de l'Académie des Sciences.

RÉGIS (J.-B.), Jésuite français, missionnaire à la Chine et géographe habile, dressa, de concert avec les PP. Bouvet, Jartoux, Fridelli, Cardoso, la carte générale des Etats de l'empereur Khang-Hi, 1708-15. Cette œuvre fut achevée en 8 années, et, malgré les travaux et les voyages qu'elle nécessita, le P. Régis recueillit encore un grand nombre d'observations curieuses sur les pays qu'il avait parcourus. En 1724, il prit part aux discussions que les missionnaires eurent à soutenir devant l'empereur Young-Tching pour empêcher la proscription du christianisme à la Chine. Il a fait une traduction latine de l'*Y-Hing*, livre classique chinois, publiée par J. Mohl, Stuttgard, 1834-39, 2 vol. in-8°.

REGIUM. *V.* RHEGIUM.

REGIUS (Henri LEROY ou DUROY, dit), né à Utrecht en 1598, m. en 1679, professeur de médecine dans sa ville natale, fut un des premiers à soutenir la circulation du sang. D'abord partisan des doctrines de Descartes, il s'en écarta ensuite, et fut publiquement désavoué par ce philosophe en 1647. On a de lui : *Physiologia*, 1641; *Fundamenta physices*, 1647; *Explicatio mentis humanæ*, 1648; *Philosophia naturalis*, 1661.

REGMALARD. *V.* REMALARD.

REGNARD (Jean-François), célèbre poëte comique, né à Paris en 1655, m. en 1709, faisait des vers avant douze ans, et fut élevé avec distinction. Comme il finissait son éducation, à l'âge de 20 ans, il perdit son père, se trouva maître d'une belle fortune, put se livrer à son goût pour les voyages et les plaisirs, visita deux fois l'Italie, en 1676 et 1678, mena grand train, s'adonna au jeu et y fut heureux, et s'éprit d'une jeune Provençale, qui consentit à le suivre en France. S'étant embarqué, il tomba, avec elle, entre les mains de pirates qui l'emmenèrent à Alger, où il fut vendu comme esclave, puis conduit à Constantinople. Il demeura deux ans en captivité, et put enfin se racheter pour 12,000 francs. Cette aventure ne le guérit pas de sa passion pour les voyages, et, en 1681, il partit pour le Nord, et s'avança jusqu'en Laponie. De là il revint en Pologne, en Allemagne, rentra en France vers 1683, et se fixa à Paris, où il acheta une charge de trésorier de France. Sa maison, séjour des plaisirs et de la bonne chère, fut fréquentée par le petit-fils du Grand Condé et par le prince de Conti. Il occupa ses loisirs à la culture des lettres, répondit à la *Satire* de Boileau *contre les Femmes* par une *Satire contre les Maris*, 1694, et vengea son nom, malignement placé dans l'*Epître X*, par le *Tombeau de M. Boileau-Despréaux*, 1695, ouvrages, du reste, assez faibles. Plus tard, les deux poëtes se réconcilièrent. Regnard rencontra mieux sa vocation en travaillant pour la scène comique. Il donna ses premières pièces au Théâtre-Italien (*Attendez-moi sous l'orme*, et *la Sérénade* 1694; *la Foire de St-Germain*, 1695; *les Momies d'Egypte*, et *le Bal*, 1696), et les fit, pour la plupart, en collaboration avec Dufresny; elles sont médiocres. Celles qu'il fit seul pour le Théâtre-Français sont bien supérieures; les principales sont : *le Joueur*, en 5 actes, 1696; *le Distrait*, en 5 actes, 1697; *Démocrite*, en 5 actes, 1700; *le Retour imprévu*, 1 acte, en prose, 1700; *les Folies amoureuses*, en 3 actes, 1704; *les Ménechmes, ou les Jumeaux*, en 5 actes, 1705; et *le Légataire universel*, en 5 actes, 1708 : toutes sont en vers. Au point de vue de l'action, elles sont mieux montées

peut-être, plus intriguées et mieux dénouées que celles de Molière; la liaison et la rapidité des scènes ne laissent pas un instant de trêve. Toujours gai, plaisant et aisé, Regnard provoque un rire franc et naturel, en peignant au vif les mœurs de la fin du règne de Louis XIV, le jeu effréné, l'amour du vin, l'hypocrisie en religion et en conduite. Il cherche à s'amuser lui-même en amusant les autres, et toujours il laisse au spectateur à tirer la morale de ses pièces. Le style, à la hauteur des plus grands comiques, est gai, franc, plein de naturel sans trivialité; les images en sont vives, les expressions puisées au vrai fond de la langue. Boileau a dit de lui « qu'il n'était pas médiocrement gai », et Voltaire : « qui ne se plaît pas à Regnard, n'est pas digne d'admirer Molière. » C'est notre plus grand poëte comique après lui. Outre ses nombreuses pièces, imprimées pour la plupart de son vivant, on a de lui : *Voyage en Flandre*, etc., 1731; *la Provençale*, 1731; *Voyage en Normandie*, en prose et en vers. Les *Œuvres de Regnard* ont été publiées par G. Garnier, 1789-90, 6 vol. in-8°, réimprimées en 1816 et 1820; par Crapelet, 1823, 6 vol. in-8°; par M. Alfred Michiels, 1855, 2 vol. in-8°. F. B.

REGNAULT (Michel-Louis-Etienne), dit *de St-Jean-d'Angély*, né en 1760 à St-Fargeau, d'un président de tribunal, m. en 1819, fut reçu avocat en 1781; et devint, l'année suivante, lieutenant de la prévôté de la marine à Rochefort. Député aux Etats-Généraux de 1789 par le tiers-état du bailliage de St-Jean-d'Angély, il y apporta des opinions modérées, et publia le *Journal de Versailles*. Il s'attacha au parti qui voulait sauver la monarchie, n'échappa aux proscriptions du 10 août 1792 qu'en se condamnant à une réclusion volontaire, fut découvert et arrêté à Douai en 1793, retenu en prison jusqu'à la chute de Robespierre, obtint alors un emploi à l'armée d'Italie, s'attacha à la fortune de Bonaparte, et le seconda au 18 brumaire. Il fut nommé successivement conseiller d'Etat, président de la section de l'Intérieur au conseil d'Etat, secrétaire de l'Etat de la famille impériale, comte de l'Empire, procureur-général près de la Haute-Cour. Fidèle à Napoléon Ier, il repoussa les offres des Bourbons en 1814, plaida en 1815 à la Chambre les intérêts de Napoléon II, passa en Amérique, ne rentra en France qu'en 1819, et mourut peu d'heures après son arrivée. Il avait coopéré, de 1789 à 1793, au *Journal de Paris*, et publié, avec Duquesnoy, l'*Ami des patriotes*, 1791, 4 vol. in-8°. B.

REGNAULT (Jean-Baptiste), peintre d'histoire, né à Paris en 1754, d'une famille pauvre, m. en 1829, s'engagea comme mousse, fit plusieurs voyages au long cours, et, même dans cette position, montra beaucoup de goût pour le dessin. Rentré en France, et ayant quitté le service de la mer, un peintre obscur, Bardin, l'emmena à Rome, où il se livra avec ardeur à l'étude. Il revint ensuite à Paris, où il remporta, à l'âge de 22 ans, le grand prix par un tableau d'*Alexandre et Diogène*, fut agrégé à l'Académie de peinture en 1782 sur la présentation du tableau d'*Andromède et Persée*, et, en 1783, élu membre de l'Académie avec un tableau de l'*Education d'Achille*, œuvre d'un haut style et l'une de ses meilleures productions. Regnault fit partie de l'Institut dès sa création. Parmi ses œuvres, qui toutes ont plus de grâce que d'énergie, on cite *le Déluge*, *Mars désarmé par Vénus*, *Socrate et Alcibiade chez Aspasie*, *la Mort d'Adonis*, *les Trois Grâces*, *l'Amour endormi*, *Jupiter enlevant Io*, *le Triomphe de la Paix*, etc. Il eut pour élèves Guérin, Hersent, Blondel, Richomme.

REGNÉVILLE, vge (Manche), arr. et à 10 kil. O.-S.-O. de Coutances; 486 hab. Bureau de douanes, entrepôt de sel. Exploit. de marbres.

RÉGNIER (Mathurin), poëte satirique, né à Chartres en 1573, d'une bonne famille de bourgeoisie, m. à Rouen en 1613, était, par sa mère, neveu du poëte Desportes, qui lui donna les premiers principes de versification. On le destinait à l'état ecclésiastique, et il fut tonsuré dès l'âge de 9 ans. En 1593, il suivit à Rome le cardinal de Joyeuse, passa dix ans près de lui, puis s'attacha au comte Philippe de Béthune, ambassadeur à Rome de 1601 à 1605. Il dut à ces circonstances de connaître la langue et la littérature italiennes. Après une longue attente, il obtint par dévolu un canonicat dans l'église Notre-Dame de Chartres, 1604. Le maréchal d'Estrées lui fit accorder une abbaye de 5,000 livres de rente, et Henri IV lui donna, en 1606, une pension de 2,000 livres sur l'abbaye des Vaux-de-Cernay. Désormais dans l'aisance, il s'abandonna à son goût pour les lettres et les plaisirs, ou plutôt continua ce genre de vie, car, dès sa jeunesse, il avait été fort dissipé, et, dans son enfance, rimait déjà de petites pièces satiriques. Sa vie épicurienne abrégea ses jours : il mourut à 40 ans. Ses Œuvres se composent de 16 *Satires*, 3 *Epîtres*, 5 *Elégies*, de *Poésies mêlées*, et de *Poésies spirituelles*. Il ne doit rien à un labeur profond et assidu; la satire lui venait d'inspiration. Il excelle à saisir le ridicule, et à le peindre en traits ineffaçables; c'est un observateur plein de finesse, de sagacité, de bon sens, d'une malice exquise et presque sans art. Outre de fréquentes imitations des poëtes latins, il a fait de larges emprunts aux satiriques italiens, ce qui diminue le mérite d'originalité qu'on lui accorde d'ordinaire; mais si l'on songe qu'à cette époque la satire, comme genre, était presque inconnue en France, le goût encore imparfait, la langue informe, on devra lui tenir grand compte de la vigueur et de l'agrément de ses saillies. Par sa pureté et son abondance, son style est bien supérieur à celui de tous ses devanciers; il est plein de sens, d'énergie, de vigueur, et très-agréable encore. On peut reprocher parfois à ses satires et à ses épîtres le manque de clarté, de proportion, et une extrême liberté de langage, défaut de son siècle. Les principales éditions de Régnier sont celles de Brossette, avec un bon commentaire, Londres, 1729, réimprimée à Paris en 1822, in-8°; de Lenglet du Fresnoy, Londres, 1733, in-4°; de Viollet-Leduc, précédée de l'*Histoire de la Satire en France*, Paris, 1822, in-18 et gr. in-8°; de M. E. de Barthélemy, avec pièces inédites, Paris, 1862, in-12. F. B.

RÉGNIER-DESMARAIS (François-Séraphin), grammairien et littérateur, né à Paris en 1632, m. en 1713, débuta par traduire la *Batrachomyomachie* en vers burlesques. En 1662, il suivit à Rome le duc de Créqui comme secrétaire d'ambassade, composa en italien des vers pleins de coloris et de grâce, qui le firent admettre à l'Académie della Crusca, revint en France en 1668, fut pourvu du prieuré de Grammont, prit les ordres sacrés, et entra, en 1670, à l'Académie française, dont il devint secrétaire en 1684. Il publia la 1re édition du *Dictionnaire* de cette Compagnie, 1694, 2 vol. in-fol., tint la plume dans les démêlés avec Furetière, et, par sa ténacité dans ses opinions, mérita le surnom d'*abbé Pertinax*. Il a traduit en français la *Pratique de la perfection chrétienne*, par Rodriguez, 1676, 3 vol. in-4°; le traité *de la Divination*, 1720, et celui *des Vrais biens et les vrais maux*, de Cicéron, 1721, travaux estimables, malgré des fautes nombreuses. Il donna la 1re partie d'une *Grammaire française*, qui devait contenir les doctrines de l'Académie, 1705, in-4°, et 1706, in-12; ouvrage qui n'est pas sans mérite, car Régnier connaissait bien les délicatesses de la langue. On a de lui encore : *Histoire des démêlés de la cour de France avec celle de Rome au sujet de l'affaire des Corses*, 1707, in-4°; *Poésies françoises, italiennes, latines et espagnoles*, 1707-8, 2 vol. in-12. Ses vers italiens, notamment sa traduction d'*Anacréon*, 1693, in-8°, valent mieux que ses vers français, qui sont très-médiocres. J. T.

RÉGNIER (Claude-Antoine), *duc de Massa*, né à Blamont (Meurthe) en 1746, m. en 1814, était avocat à Nancy à l'époque de la Révolution. Député aux Etats-Généraux de 1789, il ne s'y occupa guère que de questions administratives. Echappé aux proscriptions du 10 août 1792, il vécut ignoré pendant la Terreur, fut député de la Meurthe au conseil des Anciens, 1795-99, contribua au coup d'Etat du 18 brumaire, travailla à la Constitution consulaire, entra au conseil d'Etat (section des finances), et fit rétablir la peine de la marque pour les crimes de faux. Nommé en 1802 grand-juge ou ministre de la justice, il fut chargé en même temps de la police générale. Ce fut lui qui dirigea, en 1804, les poursuites contre Cadoudal et Pichegru. Plus tard, le ministère de la police fut distrait de ses attributions. En 1813, il rendit aussi le portefeuille de la justice, et fut nommé président du Corps législatif. Frappé de la chute de Napoléon Ier et de ses propres disgrâces, il n'y survécut que trois mois. B.

RÉGNIER (Edme), mécanicien, né en 1751 à Semur, m. en 1825, fut d'abord ouvrier armurier. La première production de son esprit inventif fut une *éprouvette* pour essayer la force des poudres de chasse, machine qui le conduisit bientôt à imaginer le *dynamomètre*. On lui dut ensuite les paratonnerres *à conducteurs mobiles*, le *méridien sonnant* (canon méridien), une *serrure à combinaison*, une *échelle à incendie*, le *sécateur* pour la taille des arbustes, etc. Il forma le noyau du musée d'artillerie à Paris, et devint conservateur de cet établissement, membre du comité consultatif des arts, contrôleur en chef des armes de la garde nationale. V.

RÉGNIER DE LA PLANCHE. *V.* LA PLANCHE.

REGNITZ. *V.* REDNITZ.

REGNUM, station romaine en Grande-Bretagne; auj. *Chichester*.

REGNUM, nom anc. de RINGWOOD.

REGULA, nom latin de LA RÉOLE.

RÉGULIER (Clergé)..*V.* CLERGÉ.

RÉGULUS (Marcus-Atilius), consul romain l'an 486 de Rome, 267 av. J.-C., et l'an 497, ou 256 av. J.-C., remporta près d'Ecnome, avec son collègue Manlius Vulso, une victoire navale sur les Carthaginois, commandés par Hannon et Amilcar, alla débarquer en Afrique près de Clypea, défit une armée près d'Adis, prit Tunis et tout le pays autour de Carthage. Comme il refusait de traiter à des conditions acceptables, les Carthaginois, sous la conduite du spartiate Xanthippe, firent un nouvel effort : les Romains furent vaincus, et Régulus fait prisonnier. En 250, envoyé à Rome pour négocier un échange de prisonniers, il conseilla au sénat de refuser, et, fidèle à sa parole, retourna à Carthage, malgré les prêtres, le sénat et sa propre famille. Suivant une tradition contestée, les Carthaginois, après lui avoir coupé les paupières, et l'avoir ainsi exposé aux ardeurs du soleil, l'auraient enfermé dans un tonneau rempli de clous, qu'ils auraient ensuite fait rouler du haut d'une montagne. Sa femme Marcia se vengea en faisant périr du même supplice deux prisonniers carthaginois.

RÉGULUS SERRANUS (C. Atilius), consul romain l'an 496 de la ville, 257 av. J.-C., remporta une victoire navale sur les Carthaginois aux îles Lipari. Il eut un nouveau consulat en 250.

REHA, v. de la Turquie d'Asie, la même que Racca (*V. ce mot*).

REI ou RAZI, nom actuel des ruines de l'anc. *Rayes*, en Perse (Irak-Adjémi), à 5 kil. S.-E. de Téhéran. Haroun-al-Raschid et le médecin Razi y naquirent.

REICH, RIK, signifie *riche* dans les langues germaniques, et, par extension, *royaume* : REICHSTADT, ville riche ; *Oster*REICH (Autriche), royaume de l'Est.

REICHA (Antoine-Joseph), musicien, né à Prague en 1770, m. en 1836, vint à Paris en 1809, se livra à l'enseignement de la composition, et succéda à Méhul, en 1817, comme professeur au Conservatoire de musique. Il remplaça Boïeldieu à l'Institut en 1835. On a de lui : un *Traité de mélodie*, 1814 ; un *Traité complet et raisonné d'harmonie*, 1819 ; un *Traité de haute composition musicale*, 1825 ; d'excellentes œuvres instrumentales, et plusieurs opéras qui n'eurent pas de succès. Il est le créateur des *Quintetti* d'instruments à vent, dont il a fait des chefs-d'œuvre de mélodie et d'harmonie.

REICHARD (Henri-Auguste-Ottocar), né à Gotha en 1751, m. en 1828, directeur du théâtre ducal, conseiller de guerre, inspecteur de la bibliothèque ducale, fut le fondateur de la *Gazette scientifique de Gotha*. Les voyages qu'il avait faits lui permirent de publier plusieurs ouvrages estimés : *Guide des voyageurs en Italie et en Suisse*, Weimar, 1819 ; *Guide des voyageurs en France*, Paris, 1823 ; *Manuel du voyageur en Allemagne*, ibid., 1836.

REICHARDT (Jean-Frédéric), compositeur de musique, né à Kœnigsberg en 1752, m. en 1814, obtint, en 1775, après la mort de Graun, la place de maître de chapelle à la cour de Prusse, et forma le plus brillant orchestre de l'Europe. Il dirigea aussi l'Opéra italien de Berlin et les théâtres de Cassel. Il a laissé des écrits sur la musique, des compositions instrumentales et religieuses, de nombreux opéras, parmi lesquels on remarque *Andromède*, 1778, *Tamerlan*, 1785, *Brennus*, 1787, *l'Ile sonnante*, 1799, et *Rosamonde*, 1801.

REICHENAU, île du lac de Constance, appartenant au gr.-duché de Bade, à 6 kil. N.-O. de Constance ; 5 kil. sur 3 ; 1,750 hab. Elle produit beaucoup de vins. Célèbre abbaye, fondée par St Firmin en 724. Charles le Gros y fut enterré ; elle prétend aussi, comme les Vénitiens, posséder le corps de St Marc. Jusqu'à la réunion de cette abbaye à la mense épiscopale de Constance en 1536, ses abbés comptèrent parmi les princes de l'Empire.

REICHENAU, hameau de Suisse (Grisons), au confluent du Rhin antérieur et du Rhin postérieur, à 6 kil. S.-O. de Coire ; c'est dans son anc. château, transformé en école, qu'en 1793, Louis-Philippe, alors duc de Chartres, et exilé, remplit les modestes fonctions de professeur.

REICHENAU, en bohémien *Richnow*, en latin *Augia dives*, v. des Etats autrichiens (Bohême), à 30 kil. E. de Königgrætz ; 2,700 hab. Gymnase de Piaristes. Fabr. de draps et de toiles. Beau château des comtes de Kolowrat-Liebsteinsky.

REICHENBACH, v. murée des Etats prussiens (Silésie), sur la Peila, à 70 kil. S.-O. de Breslau ; 6,000 hab. Fabr. de tissus de coton, toiles, canevas. Les Prussiens y battirent les Autrichiens en 1762 ; une paix y fut signée, en juillet 1790, entre la Prusse et l'Autriche.

REICHENBACH, v. du royaume de Saxe, à 21 kil. N.-N.-E. de Plauen ; 10,198 hab. Fabr. de draps, casimirs, mérinos, toiles, mousselines, bonneterie. Un incendie la détruisit presque entièrement en 1833.

REICHENBERG, en bohémien *Liberk*, v. des Etats autrichiens (Bohême), à 74 kil. N.-E. de Prague, sur la Neisse ; 19,000 hab. Industrie très-active ; fabr. de draps, lainages, toiles, tissus de coton ; construction de machines. Filat. de laine, teintureries, bonneterie, gants, orfévrerie, armes à feu, instruments de musique, etc.

REICHENHALL, v. de Bavière (Haute-Bavière), à 124 kil. S.-E. de Munich, 14 S.-O. de Salzbourg, sur la Saalach ; 3,500 hab. Salines donnant 300,000 quintaux par an. Fabr. de machines à vapeur. Incendiée en 1834.

REICHENSTEIN, v. des Etats prussiens (Silésie), à 73 kil. S. de Breslau ; 2,000 hab. Tribunaux. Exploit. d'arsenic aurifère et argentifère. Fabr. de papier, tabac, poterie.

REICHENWEYER. *V.* RIQUEWIHR.

REICHSHOFFEN, vge (Bas-Rhin), arr. et à 32 kil. S.-O. de Wissembourg ; 2,390 hab. Culture de la garance. Scierie hydraulique, fabr. de machines.

REICHSTADT, v. des Etats autrichiens (Bohême), à 52 kil. N.-O. d'Iung-Bunzlau ; 2,200 hab. Fabr. de cotons et de toiles cirées. C'était autrefois le ch.-l. d'une riche seigneurie des rois de Bavière, et, de 1818 à 1831, d'un duché érigé par l'empereur d'Autriche, François Ier, en faveur du jeune fils de Napoléon Ier, son petit-fils. *V.* NAPOLÉON II.

REID (Thomas), né à Strachan (Kincardine) en 1710, m. en 1796, est le chef de l'école philosophique écossaise. Il fit ses études à l'université d'Aberdeen, puis y obtint la place de bibliothécaire, et cultiva d'abord les sciences exactes. Il visita l'Angleterre, surtout Cambridge, Oxford et Londres, et, à son retour, fut nommé pasteur à New-Machar, près d'Aberdeen, 1737. La publication du traité de Hume *Sur la nature humaine* décida de sa vocation philosophique ; il forma dès lors le projet de combattre les principes et les résultats de la philosophie de Locke, point de départ du scepticisme de Hume. En 1748, il publia un *Essai sur l'application des mathématiques à la morale* ; en 1752, une *Analyse de la Logique d'Aristote*. Nommé alors professeur dans l'université d'Aberdeen, il y passa 11 ans ; concurremment avec la philosophie, il enseignait les mathématiques et la physique. En 1763, il accepta une chaire de philosophie morale à Glasgow. Il donna, la même année, son premier ouvrage, *Recherches sur l'entendement humain d'après les principes du sens commun*, dont le titre seul annonce l'esprit et la doctrine de l'école écossaise. En 1785, il fit paraître : *Essais sur les facultés intellectuelles*, et, en 1788 : *Essais sur les facultés actives*. Son caractère et sa vie, parfaitement conformes à sa philosophie, offrent, comme traits principaux, la gravité tempérée par la bienveillance, la modestie, l'attachement sincère, désintéressé, à la vérité, le travail assidu, un zèle constant dans la pratique de tous les devoirs. Reid n'est pas un penseur de premier ordre comme Descartes, Kant ou Leibniz ; il n'en a pas moins rendu un vrai service à la philosophie, en lui rappelant qu'elle ne doit jamais contredire les principes du sens commun, et que son point de départ est l'étude impartiale et complète des faits de la nature humaine. On peut opposer ses écrits aux analyses les mieux dirigées sur les faits de la nature dans les sciences physiques. La science de l'homme intellectuel et moral ou la psychologie prend ainsi rang à côté des sciences positives. C'est dans cet esprit que sont composés tous les travaux de l'école écossaise, ceux de Reid en particulier. On peut reprocher à cette école et à son chef la timidité de ses aperçus spéculatifs, le défaut de profondeur, l'impuissance à résoudre les grands problèmes de la philosophie ; mais ses analyses n'en ont pas moins une incontestable valeur : c'est une base solide et positive, un contre-poids à l'esprit de spéculation aventureuse. Les faits survivent aux systèmes. La doctrine morale est aussi saine et aussi pure que la science est dégagée d'hypothèses. Au mérite du fond se joint celui de la forme : un style constamment clair, net et ferme, nullement dépourvu d'élégance, tel qu'il convient à la description des faits de la nature humaine, recommande les ouvrages de Reid, qui, sous ces rapports, est peut-être le meilleur guide au début des études philosophiques. — Les *Œuvres* de Reid ont été traduites en français par Jouffroy, 6 vol. in-8°, Paris, 1828-1836. *V.* Garnier, *Critique de la philosophie de Thomas Reid*, Paris, 1840, in-8°. B—D.

RÉIENS, *Reii*, peuple de la Gaule (Narbonnaise IIe), fraction des Albiènes, dont le ch.-l., qui portait le même nom, est auj. *Riez*.

REIF, nom allemand de la ville de RIVA (Tyrol).

REIGATE. *V.* RYEGATE.

REIKEVIG ou REYKIAVIK, v. capitale de l'Islande, sur la côte O. de cette île, et sur le Faxe-fjord; par 64° 8′ 26″ lat. N., et 24° 15′ 40″ long. O.; 900 hab. Evêché, tribunaux, lycée, bibliothèque, observatoire. Port de pêche et de commerce. Manufacture de laine.

REIFNITZ ou RIBENZA, brg des Etats autrichiens (Carniole), à 38 kil. S.-S.-E. de Laybach. Grande fabr. de boissellerie.

REIL (Jean-Christian), médecin et physiologiste célèbre, né en 1759 à Rhande (Frise-Occid.), m. en 1813, fils d'un prédicateur protestant, reçut une bonne éducation classique, étudia la médecine à Gœttingue, à Halle, où il fut nommé professeur en 1787, médecin de la ville en 1789, s'établit à Berlin en 1810, et y devint professeur de médecine à l'université. Chargé d'inspecter les grands hôpitaux de Leipzig lors de la guerre de 1813, il succomba au typhus. Il a fait faire des progrès à l'anatomie du système nerveux; son nom est resté attaché à une portion du cerveau humain, l'*insula de Reil*. Ses théories physiologiques sur le mécanisme des fonctions nerveuses, qu'il comparait à celui de la pile électrique, sont oubliées maintenant. Parmi ses ouvrages, on remarque : *Memorabilia clinica medico-practica*, Halle, 1790-93, 3 parties; *Archives de physiologie*, ibid., 1795-1815, 12 vol. in-8°; *De structurâ nervorum*, ibid., 1796, in-fol. Divers Mémoires ont été réunis à Vienne, 1811, 2 vol., et à Halle, 1817. D—G.

REILLANNE, ch.-l. de cant. (B.-Alpes), arr. et à 19 kil. S.-O. de Forcalquier; 886 hab.

REIMANN (Jacques-Frédéric), bibliographe, né à Groningue en 1668, m. en 1743, fut successivement recteur de divers gymnases, premier pasteur de la province d'Ermsleben, bibliothécaire de Magdebourg, 1714, pasteur de Hildesheim, 1717, et enfin inspecteur des églises luthériennes de cet arrondissement. Il a publié : *Exercitatio de fatis studii genealogici apud Hebræos, Græcos, Romanos et Germanos*, Halberstadt, 1694, in-4°; *Histoire critique de la logique*, en allemand, Francf., 1699, in-8°; *Essai d'une introduction à l'histoire littéraire en général et particulièrement à celle de l'Allemagne*, Halle, 1708, 6 vol. in-8°; *Catalogue des mss. de la Bibliothèque de Vienne*, 1712; *Historia universalis atheismi*, 1725, in-8°, etc. C—S.

REIMARUS (Hermann-Samuel), dit en français REIMAR, philologue et naturaliste, né à Hambourg en 1694, m. en 1768, obtint dans sa ville natale, en 1727, une chaire de philosophie, qu'il conserva 41 ans. Il avait épousé une fille de J.-Alb. Fabricius, qu'il seconda dans ses travaux philologiques. On lui doit : une bonne édition de *Dion Cassius*, Hambourg, 1750-52, 2 vol. in-fol., avec traduction latine; *Primitia Wismariensia*, Weimar, 1723, in-4°; *De vita et scriptis Jo.-Alb. Fabricii commentarius*, Hambourg, 1737, in-4°; *Dissertatio de assessoribus synedrii magni LXX linguarum peritis*, ibid., 1751, in-4°; *Traité des principales vérités de la religion naturelle*, en allemand, ibid., 1754, in-8°; *Théorie de la raison*, 1756; *Observations physiques et morales sur l'instinct des animaux, leur industrie et leurs mœurs*, en allemand, 1760, 2 vol. in-12, trad. en français par Rencaume de la Tache, Amsterdam, 1770, 2 vol. in-12.

REIMERSBERG, nom allemand de REMIREMONT.

REIMS ou RHEIMS, *Durocortorum, Civitas Remorum*, s.-préf. (Marne), à 43 kil. N.-O. de Châlons-sur-Marne et 171 N.-E. de Paris, par chemin de fer relié à celui de l'Est, sur la rive dr. de la Vesle, près du canal de jonction de la Marne à l'Aisne, dans une plaine entourée de collines qui produisent de bons vins; 51,693 hab. Archevêché, cour d'assises, trib. de 1re inst. et de comm., chambre de commerce, école secondaire de médecine, lycée, bourse de commerce, bibliothèque, musée de tableaux, jardin des plantes. Académie des sciences, arts et belles-lettres. Ville bien bâtie, rues larges et bien percées; remparts plantés d'arbres. On remarque : la cathédrale, admirable monument gothique du XIIIe siècle, dont l'extérieur, surtout le portail, surmonté de deux belles tours et orné de plus de 600 statues, est d'un luxe étonnant, et qui possède aussi un Trésor curieux; l'église St-Remi, commencée en 1015, achevée en 1039, en style roman, avec portail moderne, où l'on gardait la Ste-Ampoule, et, avant la Révolution, des richesses inouïes, mais qui est maintenant pauvre et dépouillée : on y voit un tombeau de St Remi, en marbre blanc; l'Hôtel-Dieu, où sont de belles toiles peintes; l'archevêché; l'hôtel-de-ville; la Place-Royale, avec une statue de Louis XV, en bronze, œuvre de Cartellier, érigée en 1819, et deux statues du *Commerce* et de la *Force*, par Pigalle, 1765; la promenade du Cours; un arc de triomphe romain, dit *Porte de Mars*; le tombeau de Jovin, dans la cathédrale. Près de la ville sont les traces d'un amphithéâtre romain. Reims est un centre industriel très-important : filatures de laine, construction de machines; célèbres manufact. de draps, casimirs, flanelles, mérinos, châles, bonneterie, savons; fabr. de pain d'épice, biscuits, fruits séchés, jambons; grand commerce de laines et de vins de Champagne. Succursale de la Banque de France, comptoir d'escompte; cours gratuits de dessin industriel, etc. — Capitale des *Remi*, cette ville était une des plus florissantes cités des Gaules lors de l'invasion de Jules César; elle fit alliance avec les Romains, leur resta toujours fidèle, et devint le ch.-l. de la Belgique 2e. La foi chrétienne y fut probablement apportée au IVe siècle; au Ve, les Barbares l'envahirent; elle fut pillée par les Vandales en 406, et par Attila en 451. Mais St Remi, son évêque, se fit l'ami de Clovis, aida à sa conversion, et le baptisa à Reims, en 496. Depuis Philippe-Auguste jusqu'à Charles X, tous les souverains de France y furent sacrés, excepté Henri IV, Napoléon Ier, et Louis XVIII. Chilpéric Ier en 577, Charles-Martel en 719, Charles de Lorraine en 990, prirent Reims d'assaut. Les évêques de cette ville, acquérant successivement de nouveaux priviléges, devinrent archevêques, seigneurs du diocèse et de la ville, ducs et premiers pairs du royaume, légats-nés du Saint-Siége, primats de la Gaule Belgique, etc. Vers 1138, les bourgeois obtinrent du roi Louis VII une charte de commune, dont les priviléges devinrent, pendant deux siècles, l'objet de luttes sanglantes avec le clergé. En 1359, Reims fut vainement assiégé par Edouard III, roi d'Angleterre; occupé par les Anglais en 1421, il leur fut repris par Jeanne d'Arc en 1429. Une Université y fut fondée en 1547. Patrie de Libergier, Coucy (Robert de), Colbert, Gobelin, Pluche, Dom Ruinart, Linguet, Lévesque de Pouilly, Lévesque de Burigny, Boudet, Macquart, Tronson-Ducoudray, Nanteuil, J.-B. de Lasalle, Drouet-d'Erlon. Parmi les prélats qui occupèrent le siége de Reims, on cite St Sixte, St Nicaise, St Remi, Hincmar, Foulques, Turpin, Adalbéron, Gerbert, le cardinal de Lorraine, Le Tellier. Les membres du chapitre ont le camail violet, comme les évêques, et portent les insignes de l'ordre de St Remi, créé par Pie IX en 1851. B.

REINE DES SACRIFICES, *Regina sacrorum*, femme du Roi des sacrifices, chez les anc. Romains. Tous les mois, aux calendes, elle offrait à Junon, dans *Regia* (*V. ce mot*), le sacrifice d'une truie ou d'une brebis. C. D—Y.

REINE BLANCHE, nom que l'on donnait jadis, en France, aux reines veuves, parce qu'elles portaient le deuil en blanc.

REINE (Comté de la). *V.* QUEEN'S COUNTY.

REINE (SAINTE-). *V.* ALISE.

REINE (Jardin de la), nom que donna Christophe Colomb au groupe de petites îles qu'il découvrit en longeant la côte S.-O. de Cuba.

REINE CHARLOTTE (Iles de la). *V.* CRUZ (SANTA-).

REINECCIUS, en allemand *Reineck*, né en 1541 près de Paderborn, m. en 1595, professeur de belles-lettres et d'histoire à Francfort et à Helmstædt, a laissé : *Methodus legendi historiam*, Helmstædt, 1583, in-fol.; *Historia Julia*, 1594-95-97, 3 vol. in-fol., savante histoire des Chaldéens et des Assyriens; *la Chronique des margraves de Brandebourg, burgraves de Nuremberg*, en allemand, Wittemberg, 1580, in-4°; *Origines stirpis brandenburgicæ*, Francfort, 1581, in-fol.; *Annalium de gestis Caroli Magni, imperatoris, libri* V, *opus auctoris incerti*, Helmstædt, 1594, in-4°; *Historia orientalis*, Francfort, 1595, in-fol., etc.

REINECCIUS (Chrétien), philologue et théologien, né en 1668, m. en 1752, recteur du gymnase de Weissenfels, a laissé : *Disputatio de septem dormientibus*, Leipzig, 1702, in-4°; *Concordia germanico-latina*, ibid., 1708 et 1735, in-4°; *Biblia quadrilinguia Novi Testamenti*, 1713, in-fol.; *Biblia hebraïca... cum notis massorethicis et numeris distinctionum*, 1739, in-4°; *Augustana Confessio germanica et latina*, 1730; *Biblia sacra quadrilinguia Veteris Testamenti*, 1748, 3 vol. in-fol., etc.

REINERZ, v. des Etats prussiens (Silésie), à 160 kil. S.-S.-O. de Breslau, sur la Weistritz; 2,400 hab. Draps, toiles, papier. Sources acidules et bains.

REINESIUS (Thomas), né à Gotha en 1587, m. en 1667, médecin du margrave de Baireuth, puis conseiller de l'électeur de Saxe, fut pensionné par Louis XIV. On a de lui : *de Diis Syris, sive de numinibus in Veteri Testamento memoratis syntagma*, Leipzig, 1623, in-4°; *Historoumena linguæ Punicæ*, 1637, in-4°; *Variarum lectionum lib.* III, 1640, in-4°; *Syntagma inscriptionum antiquarum*, 1682, in-fol., re-

cueil des inscriptions latines omises ou mal expliquées par Gruter, etc.

REINHARD (François-Volkmar), théologien protestant, né en 1753 dans la principauté de Sulzbach, m. en 1812, professeur de philosophie et de théologie à Wittenberg, ensuite prédicateur de la cour de Dresde, a laissé, entre autres ouvrages : *Essai sur le plan projeté par le fondateur de la religion chrétienne pour le salut de l'humanité*, Wittemberg, 1781; *des Miracles*, 1782; *Système de la morale chrétienne*, 5 vol., Wittemberg, 1788-1815; *Confessions relativement à mes sermons et à ma vocation de prédicateur*, 5e édit., Sulzbach, 1811, trad. en français par Monod, 1816, ouvrage dirigé contre les rationalistes; *Pyrrho et Philalèthe*, 2e édit., 1813, écrit où il se prononce contre le système de la philosophie naturelle; *Leçons de théologie dogmatique*, 4e édit., 1801-18; *Sermons*, 35 vol., Sulzbach, 1793-1813; *Sermons d'édification domestique*, ibid., 1813, 4 vol.; *Opuscula academica*, 2 vol., Leipzig, 1808-1809. E. S.

REINHARD (Charles-Frédéric, comte), né en 1761 à Balingen (Wurtemberg), m. en 1838, vint à Bordeaux en 1787, et à Paris en 1791, obtint en 1792 la place de 1er secrétaire d'ambassade à Londres, passa à Naples en la même qualité l'année suivante, et fut chef de division au ministère des affaires étrangères en 1794. Après le 9 thermidor, attaché à la commission des relations extérieures du Comité de salut public, il devint ministre résidant à Hambourg en 1795, ministre plénipotentiaire à Florence et en Suisse en 1799, eut quelques mois le portefeuille des relations extérieures, fut ministre de France près le cercle de la Basse-Saxe en 1802, consul général à Jassy en 1805, ministre plénipotentiaire en Westphalie de 1807 à 1813, directeur de la chancellerie du ministère des affaires étrangères pendant la Ire Restauration, et ministre de France près la Diète germanique de 1815 à 1829. Il fut appelé à la Chambre des pairs après la révolution de 1830. Il était membre de l'Institut depuis 1795. B.

REINHOLD (Charles-Léonard), philosophe, né à Vienne en 1758, m. en 1823, fit ses études au collége des Jésuites de Vienne, et devint ensuite professeur de philosophie au collége des Barnabites. Dégoûté de l'état ecclésiastique, il prit la fuite, se rendit à Leipzig, 1783, où il suivit les leçons de Platner, puis, en 1784, à Weimar, où il se lia avec Wieland, dont il épousa la fille en 1785. En 1787, il devint professeur à Iéna, et, en 1794, à Kiel. On a de lui : *Essai d'une nouvelle théorie de la faculté représentative* (la pensée), 1789, 2e édit., Iéna, 1795; *Notices pour servir à la rectification de quelques erreurs philosophiques*, 2 vol., Iéna, 1790-1794; *Moyens de remédier aux malentendus en philosophie*, 1790; *Lettre à Lavater et à Fichte sur la croyance en Dieu*, Hambourg, 1799; *De la faculté de l'intelligence*, Kiel, 1816; *La vieille question. Qu'est-ce que la vérité?* Altona, 1820. E. S.

REINKIRIK. *V.* SKALHOLT.

REINMAR, dit *l'Ancien*, minnesinger allemand, vécut à la cour de Léopold VII, archiduc d'Autriche, et l'accompagna en 1217 à la croisade en Palestine. Les poésies qui restent de lui sont dans le recueil de Manesse, manuscrit à la Bibliothèque impériale de Paris. — Il existe dans le même recueil quelques poésies de Reinmar, dit *le Jeune*, qu'on croit fils du précédent.

REINOSA (Montagnes de), au N. de l'Espagne, entre les provinces de Burgos et de Santander; très-élevées et presque toujours couvertes de neiges. L'Ebre y prend sa source.

REIS, c.-à-d. *chef* en arabe; titre de plusieurs dignitaires de l'empire ottoman. Le principal est le *Reis-Effendi*, ministre des affaires étrangères.

REIS, monnaie de compte du Portugal et du Brésil, valant 6 dixièmes de centime; 160 reis font 1 fr.; 1,000 reis font 6 fr. 12 c. Il y a des pièces d'or de 1,000 reis.

REISET (Marie-Antoine, vicomte de), général, né à Colmar en 1775, m. en 1836, s'enrôla en 1793, et servit d'abord sous Kléber dans la Vendée. Il se signala à Schwandstadt pendant la campagne de Marengo; à Iéna, 1806, il fit prisonnier le prince Auguste de Prusse; à Rosas, 1812, il arrêta avec un seul régiment toute l'avant-garde de Wellington; à Dresde, 1813, il fit mettre bas les armes à plusieurs régiments. Il commanda, de 1823 à 1828, l'armée d'occupation en Catalogne.

REISKE (Jean-Jacques), célèbre philologue, né en 1716 à Zœrbig (Saxe), m. en 1774, étudia à Halle et à Leipzig, alla ensuite apprendre l'arabe à l'université de Leyde, 1738, vécut longtemps dans la gêne, se fit correcteur d'épreuves, étudia la médecine, et fut reçu docteur en 1746. Il revint à Leipzig, obtint une chaire de philosophie en 1747, et d'arabe en 1748, et fut recteur de l'école de St-Nicolas en 1758. On a de lui : une édition des *Séances* d'Hariri, avec traduction latine, Leipzig, 1737, in-4°; *Tharaphæ moallakah*, Leyde, 1742, in-4°; *De principibus Muhammedanis, qui aut ab eruditione, aut ab amore litterarum et litteratorum claruerunt*, Leipzig, 1747, in-4°; *De arabum epochâ vetustissimâ*, ibid., 1748, in-4°; *Abulfedæ annales Moslemici*, ibid., 1754, in-4°; *Recueil de quelques proverbes arabes*, 1758, in-4°; *Conjecturæ in Jobum et proverbia Salomonis*, 1779, in-8°; une édition des *Cérémonies de la cour de Byzance* par Constantin Porphyrogénète, grec-latin, 1751-54, 2 vol. in-fol.; *Animadversiones in græcos auctores*, 6 vol., Leipzig, 1759-66; des éditions de l'*Anthologie*, 1754, in-8°; de *Théocrite*, 1766, 2 vol. in-4°; des *Orateurs grecs*, 1770-75, 12 vol. in-8°; de *Plutarque*, 1774-82, 12 vol. in-8°, avec traduction latine; de *Denys d'Halicarnasse*, avec traduction latine, 1774-77, 6 vol. in-8°; de *Maxime de Tyr*, 1774-75, 2 vol. in-8°; de *Libanius*, Altenbourg, 1783-87, 4 vol. in-8°; de *Dion Chrysostôme*, 1784, 2 vol. in-8°; *Apparatus critici ad Demosthenem*, 1775; *Indices operum Demosthenis*, 1775, etc. La riche bibliothèque orientale de Reiske a été incorporée après sa mort à la bibliothèque royale de Copenhague. B.

REISMARKT ou REUSSMARKT, v. des Etats autrichiens (Transylvanie), ch.-l. de cercle, à 30 kil. N.-O. d'Hermanstadt; 2,000 hab. — Ce cercle, situé dans le pays des Saxons, a 21,960 hect. et 16,000 hab.

REITRES (de l'allemand *reiter*, cavalier), cavalerie régulière instituée par l'empereur Maximilien Ier. Pendant les guerres de religion en France, les calvinistes soudoyèrent des Reîtres. On en vit encore dans les armées françaises sous Louis XIII, et au commencement de Louis XIV, sous lequel ils formèrent plusieurs régiments. B.

REIZ (Frédéric-Wolfgang), en latin *Reitzius*, philologue allemand, né à Windsheim (Franconie) en 1733, m. en 1790, professeur de philosophie et de langues anciennes à Leipzig, bibliothécaire de l'université de cette ville, a laissé : *De temporibus et modis verbi græci et latini*, Leipzig, 1766; *De prosodiæ græcæ accentus inclinatione*, publié par F.-A. Wolf, Leipzig, 1791; des éditions de la *Rhétorique* et de la *Poétique* d'Aristote; d'*Hérodote*, 1778; de *Perse*, 1789; du *Rudens* de Plaute, etc. Après sa mort, on publia ses leçons sur les *Antiquités romaines*, Leipzig, 1796. E. S.

REIZ (Guillaume-Othon), né à Offenbach en 1702, m. en 1769, professeur d'histoire à Middelbourg, a laissé, entre autres ouvrages : *Lectiones in Institutiones Justiniani*, 1744-45; *Theophili paraphrasis græca Institutionum*, La Haye, 1751, in-4°; *Basilicorum libri* IV *inediti*, etc.

RELAND (Adrien), orientaliste, né en 1676 à Ryp (Hollande septentrionale), m. en 1718, professeur de philosophie à Harderwyck, de langues orientales et d'antiquités ecclésiastiques à Utrecht, a laissé : *Palestina ex monumentis veteribus illustrata*, Utrecht, 1714, 2 vol. in-4°; *Introduction à la grammaire hébraïque*, 1710, in-8°; *Antiquitates sacræ veterum Hebræorum*, 5e édit., 1741, in-8°; *de Religione Mahumedicâ*, 2e édit., 1717, in-8°, trad. en franç. par David Durand; *de Spoliis Templi hierosolymitani in arcu Titiano Romæ conspicuis*, 1716, etc. — Son frère, Pierre Reland, avocat à Harlem, m. en 1715, a publié une édition des *Fastes consulaires*, Utrecht, 1715, in-8°.

RELAPS (du latin *relapsus*, retombé), nom donné autrefois, dans l'Eglise, à celui qui retombait dans le même péché, à l'idolâtre ou à l'hérétique qui retournait à ses anciennes erreurs. Pendant longtemps les relaps furent brûlés vifs.

RÉLÉGATION. *V.* EXIL.

RELIEF, *Relevium* en latin du moyen âge, droit que payait au seigneur suzerain l'héritier d'un fief. Le fief étant, pour ainsi dire, *tombé* par la mort du possesseur, il fallait le *relever*. Le relief était quelquefois le revenu d'une année.

RELIGION (Guerres de), nom par lequel on désigne spécialement, dans l'histoire de France, les luttes entre les catholiques et les protestants pendant la 2e moitié du XVIe siècle. On distingue huit guerres de religion. La Ire, 1562-63, dont le massacre de Vassy fut le signal, comprend la prise de Rouen par les catholiques, leur victoire à Dreux, le siége d'Orléans, l'assassinat de François de Guise devant cette ville, et fut terminée par la paix d'Amboise. — La 2e, 1567-68, provoquée par les conférences de Catherine de Médicis avec les représentants des puissances catholiques, et par l'augmentation des mercenaires suisses à la cour, fut marquée par la bataille de St-Denis, et finit au traité de Longjumeau. — Dans la 3e, dont un ordre d'arrestation contre Condé et Coligny fut le prétexte, 1569-70, les catholiques furent victorieux à Jarnac et à Moncontour, les calvinistes à La Roche-Abeille, à Arnay-

le-Duc; la paix de St-Germain mit fin aux hostilités. — La 4e, 1572-73 résultat du massacre de la St-Barthélemy, ne comprend que les siéges de La Rochelle et de Sancerre. — Dans la 5e, 1574-76, les protestants et leurs auxiliaires allemands, défaits à Dormans par Henri de Guise, obtiennent néanmoins la paix de Beaulieu. — La 6e, 1576-77, éclata après la formation de la Ligue, et finit aux édits de Poitiers et de Bergerac. — La 7e, dite *Guerre des amoureux*, 1580, n'eut d'événement mémorable que la prise de Cahors par Henri de Navarre; le traité de Fleix la termina. — La 8e, dite *Guerre des trois Henri*, suivit le traité de Nemours, conclu par Henri III avec les Ligueurs, 1585; la victoire d'Henri de Navarre sur le duc de Joyeuse à Coutras, 1587, celles d'Henri de Guise sur les auxiliaires allemands à Vimory et à Auneau, la journée des Barricades, 1588, le meurtre du duc de Guise à Blois, l'union d'Henri de Navarre et d'Henri III pour attaquer Paris, alors au pouvoir des Ligueurs, et, après le meurtre d'Henri III, les victoires d'Henri IV à Arques, 1589, et à Ivry, 1590, les siéges de Paris et de Rouen, la conversion d'Henri IV, la reddition de Paris, 1594, en sont les principaux événements. L'édit de Nantes, 1598, mit fin aux guerres de religion. — On applique aussi ce nom aux guerres de 1621-22 et de 1626-29 sous Louis XIII, et à la guerre des Cévennes ou des Camisards sous Louis XIV.

RELIGION (Paix de). *V.* PASSAU.

RELIGIONNAIRES, nom donné, du temps de Louis XIV, aux partisans de l'Eglise dite réformée.

RELY (Jean de), né à Arras en 1430, m. en 1499, fut successivement chancelier et archidiacre de l'église Notre-Dame, professeur de théologie, recteur de l'Université, rédigea en 1461 les remontrances du Parlement à Louis XI pour le maintien de la Pragmatique-sanction de Bourges, fut député du clergé de Paris aux Etats-Généraux de Tours en 1484, présenta à Charles VIII le résultat des délibérations de cette assemblée, devint aumônier du jeune roi, dont il bénit l'union avec Anne de Bretagne, le suivit dans son expédition contre Naples, fut chargé de négociations auprès du pape Alexandre VI, et devint évêque d'Angers en 1499. Il retoucha la traduction des *Livres historiaux de la Bible* par Guyart de Moulins, Paris, 1495.

REMACLE ou RIMAIL (Saint), né dans l'Aquitaine, fut évêque de Tongres en 650, fonda le monastère de Stavelo dans les Ardennes, et mourut en 675. Fête, le 3 septembre.

REMALARD, ch.-l. de cant. (Orne), arr. et à 25 kil. S.-E. de Mortagne, près de l'Huisne; 1,151 hab.

REMANCIPATION, *Remancipatio*, formalité juridique en usage dans les adoptions, chez les anciens Romains (*V.* ADOPTION); elle consistait en une revente de l'enfant adopté, faite par le père adoptif au père naturel, représentant un tiers étranger. Le but était de faire sortir l'adopté de la condition légale d'esclave où l'avait mis la première vente ou *mancipation*, et de lui assurer, près de son père adoptif, le droit d'agnation. C. D—Y.

REMBANG, v. de l'île de Java, sur la côte E., à 75 kil. N.-E. de Samarang. Ch.-l. d'une province hollandaise, qui a 462,000 hab.

REMBRANDT (Paul), célèbre peintre et graveur hollandais, né en 1606, dans un moulin, entre Koukerk et Leyerdorp, m. en 1674, était fils unique du meunier Harmen Gerritsen Van Ryn. Il étudia le latin à Leyde, mais montra bientôt plus de goût pour le dessin que pour la littérature; ses parents le mirent dans l'atelier d'Izaksen Van Swanenburg, peintre peu connu. Pierre Lastman et Jacques Pinas furent ensuite ses maîtres. Au bout de 4 ans, il revint habiter le moulin paternel, et n'eut désormais d'autre guide que la nature. Les amateurs ne tardèrent pas à l'apprécier, et comme on l'appelait souvent à Amsterdam, pour faire des portraits, il alla s'établir dans cette ville en 1630, et y resta jusqu'à sa mort. Il compta parmi ses disciples Gérard Dow, Gerbrand Van Den Eeckhout, Ferdinand Bol, Govart Flink, Aart de Gelder, Philippe de Koning, Samuel Van Hoogstraeten et Heiman Dullaert. Rembrandt n'a ni élégance, ni élévation; mais il excelle à rendre le relief des objets par le jeu de la lumière. Sa couleur est épaisse, sa touche heurtée, et cependant harmonieuse quand on la voit à distance. Il a laissé beaucoup de tableaux d'histoire, entre autres : *Tobie et sa famille prosternés devant l'ange du Seigneur*, l'une de ses plus belles compositions; *le Samaritain; Jésus à Emmaüs*, au musée du Louvre. Il réussissait aussi dans le portrait par la vérité étonnante avec laquelle il saisissait la nature. Rembrandt a eu deux manières successives : durant sa jeunesse, il peignait avec plus de soin et de patience; par la suite, il exécuta plus largement, et chercha surtout l'effet général. Il s'est aussi rendu célèbre comme graveur; il a une manière à lui, tout à fait originale, et qui est dans le goût de ses tableaux : c'est une vive opposition d'ombres et de lumières, et un travail de pointe sèche, qui ne s'astreint à aucune règle, et ne s'occupe que de l'effet. Son œuvre se compose de 376 eaux-fortes, dont les premières portent la date de 1628, et les dernières celle de 1661. A. M.

REMEDIOS. *V.* JUAN-DE-LOS-REMEDIOS (SAN-).

REMENSIS AGER, nom latin du RÉMOIS.

REMER (Jules-Auguste), né à Brunswick en 1736, m. en 1803, professeur d'histoire à l'université d'Helmstædt, depuis 1787 jusqu'à sa mort, a laissé, en allemand : *Manuel de l'histoire universelle*, Brunswick, 1783-84, 3 vol. in-8°; *Aperçu de la vie sociale en Europe jusqu'au* XVI *siècle*, 1792; *Archives américaines*, 1777, 3 vol. in-8°; *Manuel de la politique des principaux Etats de l'Europe*, 1786, etc. Ces livres sont des résumés judicieux, où l'on trouve beaucoup de détails archéologiques et géographiques, et des renvois aux sources. Il donna aussi, en 1802, le 6e et le 7e vol. de l'*Histoire des principaux événements de l'Europe moderne* par Krause.

RÈMES, *Remi*, peuple de la Gaule (Belgique IIe), au S. des Véromanduens et à l'E. des Suessions; v. princip.: *Durocortorum* ou *Remi* (Reims), *Durocatalaunum* (Châlons), *Laudunum* (Laon). Son territoire répondait à peu près au département de l'Aube, et au S. de celui de l'Aisne.

REMI (Saint), *Remigius*, archevêque de Reims en 461, né vers 438 dans les environs de Laon, m. en 533, apôtre des Francs, contribua à la conversion de Clovis, auquel il donna le baptême, 496. Il reste de lui 4 Lettres, dont 2 sont adressées à Clovis. Fête, le 1er octobre.

REMI (Saint), archevêque de Rouen, m. en 771, fils naturel de Charles-Martel, introduisit le chant grégorien dans son église. Fête, le 19 janvier et le 15 mai.

REMI (Saint), archevêque de Lyon en 852, m. en 875, jouit de la faveur de Lothaire et de Charles le Chauve, se fit remarquer par son zèle pour la discipline de l'Eglise, et assista aux conciles de Valence, 855, de Douzi, 871, de Châlon-sur-Saône, 873 et 875. Il a laissé plusieurs ouvrages insérés en partie dans le 15e vol. de la *Biblioth. magna Patrum*. Son nom ne se trouve pas dans tous les martyrologes. Fête, le 28 octobre.

REMI (Abraham de), en latin *Remmius*, poëte latin, dont le vrai nom était *Ravaud*, né à Remi (Beauvaisis) en 1600, m. en 1646, professeur d'éloquence au Collége de France, fut un des bons poëtes latins de son temps. Ses poésies les plus remarquables sont : un poëme en 4 livres sur les guerres de Louis XIII, intitulé *la Bourbonide*, et sur le *Château de Maisons*, près de St-Germain-en-Laye. On a un recueil de quelques-unes, imprimé à Paris, en 1645, in-12. C. N.

REMI (SAINT-), *Glanum*, ch.-l. de cant. (Bouches-du-Rhône), arr. et à 22 kil. N.-E. d'Arles, près des Alpines et du canal de Réal; 2,771 hab. Clovis donna cette ville au célèbre archevêque de Reims, dont elle a pris le nom. On y remarque un arc de triomphe et un mausolée romains bien conservés. Maison pour les aliénés. Commerce d'huile, soie, grains. Patrie de Nostradamus et d'Expilly.

REMI (SAINT-), ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), arr. et à 10 kil. N.-N.-E. de Thiers; 636 hab. Coutellerie.

REMI-EN-BOUZEMONT (SAINT-), ch.-l. de cant. (Marne), arr. et à 17 kil. S.-S.-E. de Vitry; 617 hab.

REMIREMONT, en allemand *Reimersberg*, en latin *Avendi castrum*, s.-préf. (Vosges), à 28 kil. S.-S.-E. d'Epinal, au pied des Vosges et sur la rive g. de la Moselle; 5,194 hab. Trib. de 1re instance, collége, bibliothèque, cabinet d'hist. naturelle. On remarque l'anc. église de l'abbaye, le palais abbatial, les promenades, l'hôpital. Fabr. importante de tissus de coton, mousselines, siamoises. Grand comm. de fromages de Gérardmer et de Vachelin, bestiaux, toiles de lin, chanvre, bonneterie, broderies, papiers peints, quincaillerie, bois, planches de sapin, pâtés de truites, kirschenwasser. L'abbaye de Remiremont, fondée en 620 par St Romaric, fut rebâtie par Anne de Lorraine en 1752; l'abbesse était princesse d'Empire. Aux environs, on remarque la cascade du Bouchot.

REMISSION (Lettres de). *V.* LETTRES.

REMMIUS. *V.* REMI (Abraham de).

REMMON, v. lévitique de la tribu de Zabulon. — v. de Palestine, qui appartint d'abord à la tribu de Juda, puis à celle de Siméon.

REMO (SAN-). *Fanum Sancti Remuli* ou *Remogii*, v. forte du roy. d'Italie, chef-lieu d'arrondissement, port sur la Méditerranée, à 137 kil. S. de Turin; 10,000 hab. Fabr. de vermicelle, tanneries; comm. d'huile, oranges, citrons.

Les Anglais la bombardèrent en 1745. — L'arrond. de San-Remo est un des deux de la prov. de Port-Maurice.

REMOIS, *Remensis ager*, petit pays de l'anc. France (Champagne), entre le Laonnais, le Soissonnais, le Châlonnais et la Brie; capit., *Reims*; v. princip.: Ste-Menehould, Epernay. C'est auj. la partie N.-O. du départem. de la Marne.

RÉMOND (Florimond de), conseiller au parlement de Bordeaux, né à Agen, m. en 1602, étudia, sous Ramus, au collége de Presle à Paris. Il avait été protestant dans sa jeunesse; un miracle dont il fut témoin le convertit à la religion catholique. Depuis, il se signala par des écrits médiocres, mais violents contre ses anciens coreligionnaires. Ces écrits sont: *Erreur populaire de la papesse Jeanne*, Lyon, 1595, in-8°; *l'Antechrist*, Paris, 1599; *Histoire de la naissance, progrez, et décadence de l'hérésie de ce siècle, divisée en 8 livres*, dont le tome 1er, Paris, 1605, est le seul que Rémond ait composé; les 2 autres, Paris, 1624, sont de Claude Mallingre, historiographe de France. C. N.

REMONTRANCES, réclamations adressées au roi par les Parlements ou les autres Cours souveraines, pour signaler les inconvénients d'une mesure. Le Parlement de Paris s'empara du droit de remontrances dès le XVe siècle; l'ordonnance de Moulins, 1566, et celle de 1667, le lui confirmèrent, mais sans qu'il y eût sursis à l'exécution des édits. D'après une déclaration du 24 février 1673, le Parlement ne conserva le droit de Remontrances que pour les actes concernant les particuliers; cette restriction fut supprimée par une autre déclaration du 15 sept. 1715. Des lettres-patentes du 26 août 1718 réglèrent l'usage du droit de tous les Parlements et Cours du royaume. B.

REMONTRANTS. *V.* ARMINIUS.

REMOULINS, ch.-l. de cant. (Gard), arr. et à 20 kil. S.-E. d'Uzès, près du *pont du Gard*; 1,345 hab.

REMSCHEID, v. des Etats prussiens (prov. du Rhin), à 30 kil. E. de Dusseldorf; 12,000 hab. Grande fabrique d'outils en fer et en acier, de scies.

REMURIES, *Remuria*, endroit de Rome, sur le mont Palatin, où Rémus prit les auspices et où il fut enterré. — Fête funèbre, célébrée à Rome le 3 des ides de mai (13 mai), pour apaiser les mânes de Rémus.

RÉMUS. *V.* ROMULUS.

RÉMUSAT (Claire-Elisabeth-Jeanne GRAVIER DE VERGENNES, comtesse de), nièce du ministre Vergennes, née en 1780, m. en 1821, épousa à 16 ans M. de Rémusat, successivement préfet de plusieurs départements et chambellan de Napoléon Ier, et fut elle-même dame du palais auprès de l'impératrice Joséphine. Elle a laissé un *Essai sur l'éducation des femmes*, publié par son fils en 1824, et couronné par l'Académie Française en 1825.

RÉMUSAT (Jean-Pierre-Abel), orientaliste et sinologue, né à Paris en 1788, m. en 1832, commença ses études sous la direction de son père, qui le destinait à la médecine, y apporta une intelligence précoce et méthodique, suivit, auprès de sa mère restée veuve, 1805, les cours de médecine de Paris, fut reçu docteur, 1813, après soutenance d'une thèse *Sur la médecine des Chinois*, dut son exemption du rappel des conscrits libérés, 1813, au baron Percy, qui l'attacha à son service des hôpitaux, et, chirurgien aide-major à l'hôpital de Montaigu, soigna avec dévouement, 1814, les soldats blessés réunis dans les abattoirs de Paris. La Restauration lui permit de se livrer exclusivement à ses études favorites, celles des langues orientales et spécialement du chinois, du thibétain et du tartare-mantchou. — Tout jeune, il en avait puisé le goût dans la curiosité qu'éveillaient en lui les étiquettes chinoises des pièces de nankin: aidé de la seule grammaire de Fourmont, à l'insu de son père, il copia tous les alphabets qu'il put se procurer, et se fit une grammaire et un vocabulaire à son usage. Plus tard, occupé de botanique, il vit à l'Abbaye-aux-Bois le magnifique herbier chinois de l'abbé de Tersan, et sentit croître le désir d'arriver à une connaissance complète de la langue chinoise. Encouragé par l'abbé, qui lui prêta des livres, par Sylvestre de Sacy, qui lui en faisait venir de Berlin et de St-Pétersbourg, mais privé des dictionnaires chinois de la Bibliothèque royale, alors entre les mains de De Guignes fils, il suppléa par des prodiges d'énergie aux secours qui lui manquaient. En 1811, il publia un *Essai sur la langue et la littérature chinoises*, puis divers articles d'érudition dans des recueils périodiques. Il fut nommé, en 1814, à la chaire de chinois créée pour lui au Collége de France, se chargea de cataloguer les livres chinois de la Bibliothèque royale, entra en 1816 à l'Académie des Inscriptions, fut admis au *Journal des Savants*, 1818, et anobli, 1824. A la mort de Langlès, 1824, il devint conservateur-administrateur des manuscrits orientaux de la Bibliothèque, fut plus tard membre du conseil de perfectionnement de l'institution des sourds-muets, de la commission des impressions orientales à l'imprimerie royale, et de la commission littéraire, 1828, pour l'examen des œuvres et des demandes des gens de lettres. Dévoué à la Restauration, il fonda avec Saint-Martin le journal *l'Universel*, 1829, destiné à soutenir le ministère Polignac, mais il cessa d'y collaborer en 1830, dès qu'il fut question de lois restrictives. Maintenu dans ses fonctions par le gouvernement de 1830, administrateur de fait de la Bibliothèque sous le nom de Van-Praët, il mourut du choléra. Il avait, en 1822, concouru avec Chézy, Sylvestre de Sacy, Saint-Martin, etc., à la fondation de la *Société asiatique*; il en fut le secrétaire jusqu'en 1829, et alors président. Ses ouvrages révèlent un rare talent de philologue orientaliste; sa principale préoccupation fut de rendre plus accessible l'étude des langues chinoise, thibétaine, tartare-mantchou; il y réussit par des traductions, des commentaires, surtout par la méthode et l'intérêt qu'il savait parfaitement allier. Tel fut aussi le caractère de ses leçons du Collége de France, dont on trouve un résumé dans sa *Grammaire chinoise*. Ses traductions et ses dissertations ont augmenté les notions sur l'histoire et la littérature de la Chine, constamment étudiées depuis lui. — Ses principaux ouvrages sont: *Essai sur la langue et la littérature chinoises*, 1811; *De l'étude des langues étrangères chez les Chinois* (dans le *Magasin encyclopédique*, octobre 1811); *Considérations sur la nature monosyllabique attribuée à la langue chinoise; Plan d'un dictionnaire chinois*, 1814; *le Livre des récompenses et des peines*, traduit du chinois, avec notes et éclaircissements, 1816; *l'Invariable milieu*, traduit du chinois et du mantchou en latin et en français, 1817; *Mémoires sur les livres chinois de la Bibliothèque*, 1817 et 1818; *Description du Camboge au XIIIe siècle*, traduit du chinois, 1819; *Recherches sur les langues tartares*, le plus important ouvrage de l'auteur, dont le 1er vol. seul a paru, 1820; *Eléments de la grammaire chinoise*, 1822; *Mémoire sur Laotseu*, 1823; *Mémoire sur les relations des princes chrétiens avec les empereurs mongols*, 1824; *les Deux cousines*, roman chinois, 1826; *Mémoire sur la géographie de l'Asie centrale*, 1825; *Mélanges asiatiques*, 1825; *Nouveaux mélanges*, 1828; *Histoire du Bouddhisme*, 1836; *Mélanges d'histoire et de littérature orientales*, 1843. A. C.

RÉMUSAT, ch.-l. de cant. (Drôme), arr. et à 24 kil. N.-E. de Nyons, sur l'Eygues; 536 hab. Toiles de chanvre, tuiles.

REMY (Joseph), né à La Bresse (arr. de Remiremont), en 1804, m. en 1855, pauvre pêcheur très-ignorant, mais doué du génie de l'observation, consacra sa vie à la recherche des secrets de la fécondation des poissons, et fut le premier qui réussit dans la pratique de la pisciculture.

REMY. *V.* aussi REMI.

RENAISSANCE, nom que l'on donne à l'époque comprise entre l'année 1453 et la seconde moitié du XVIe siècle. La Renaissance, abréviation de *Renaissance des arts et des lettres*, fut commencée par les savants et les artistes byzantins, continuateurs des traditions de l'anc. Grèce, qui, après la prise de Constantinople par Mahomet II, émigrèrent en Italie, puis en France. Elle fut l'aurore des temps modernes, et brilla de tout son éclat, en Italie, sous les Médicis, en France, sous François Ier.

RENAIX, en flamand *Ronse*, v. de Belgique (Flandre-Orient.), à 12 kil. S. d'Oudenarde; 12,000 hab. Fabr. de tissus de coton, flanelles, toiles de lin, faïence, tuiles, briques; blanchisseries, brasseries, tanneries, teintureries.

RENAN (SAINT-), ch.-l. de cant. (Finistère), arr. et à 15 kil. N.-O. de Brest; 1,119 hab.

RENARD (Simon), diplomate, né à Vesoul, m. en 1575, parvint aux premiers emplois sous Philippe II, roi d'Espagne, et fut chargé de négociations importantes. S'étant montré ingrat envers le cardinal Granvelle, son protecteur, il fut disgracié, et mourut à Madrid dans un état voisin de l'indigence. Ses *Ambassades* forment 3 vol. in-fol. mss. à la bibliothèque de Besançon.

RENARDS (Iles des). *V.* ALÉOUTES.

RENAU D'ELIÇAGARAY (Bernard), dit le *Petit Renau* à cause de sa petite taille, ingénieur et officier de marine, né dans le Béarn en 1652, m. en 1719, imagina un mode nouveau de construction maritime, inventa des galiotes à bombes, avec lesquelles on bombarda Alger en 1682, coopéra aussi au bombardement de Gênes, joignit Vauban en Flandre en 1687, dirigea les sièges de Philippsbourg, Manheim et Frankenthal en 1688, accompagna Louis XIV à ceux de Mons et de Namur, sauva St-Malo et 30 vaisseaux échappés du combat de la Hogue, alla en Amérique organiser des chantiers et pourvoir à la sûreté des colo-

uies, rendit de grands services à l'Espagne en inspectant et réparant ses places fortes, sauva des mains des Anglais les galions d'Amérique réfugiés dans le port de Vigo, mais échoua devant Gibraltar en 1704. Il avait été nommé membre honoraire de l'Académie des Sciences en 1699. On a de lui une *Théorie de la manœuvre des vaisseaux*, Paris, 1689, in-8°.

RENAUD DE MONTAUBAN. *V.* AYMON.

RENAUDIE (LA). *V.* LA RENAUDIE.

RENAUDIÈRE (LA). *V.* LA RENAUDIÈRE.

RENAUDOT (Théophraste), médecin, né à Loudun en 1584, m. en 1653, exerça son art dans sa ville natale jusqu'en 1612, vint ensuite à Paris, obtint du cardinal de Richelieu l'office de commissaire-général des pauvres du royaume, et, en cette qualité, établit une maison de prêt ou mont-de-piété; il fut aussi nommé maître-général du bureau d'adresses, et obtint un privilége pour l'établissement de la *Gazette de France*, qu'il fonda en 1631. Malgré ses nombreuses occupations, il continua d'exercer son art, et donna aux indigents des consultations gratuites; il employait des remèdes chimiques tirés de l'antimoine, malgré l'opposition de la Faculté de médecine, qui obtint, en 1643, de la Cour du Châtelet, une sentence interdisant à Renaudot et à ses partisans l'exercice de la médecine à Paris. On lui doit : la *Gazette de France* depuis 1631 jusqu'à sa mort, journal continué par ses deux fils Isaac et Eusèbe, médecins comme lui; *la Continuation du Mercure Français*, 1635; *Abrégé de la vie et de la mort du prince de Condé* (Henri II), 1647, in-4°; *la Vie et la mort du maréchal de Gassion*, 1647, in-4°; *la Vie de Michel Mazarin*, 1648, in-4°. *V.* F. Roubaud, *T. Renaudot*, Paris, 1856.

RENAUDOT (Eusèbe), savant abbé, petit-fils du précédent, né à Paris en 1646, m. en 1720, fut nommé, en 1689, membre de l'Académie Française, et, deux ans plus tard, de celle des Inscriptions. On a de lui : *Gennadii patriarchæ Constantinopolitani Homeliæ de Eucharistiâ, Meletii Alexandrini, Nectarii Hierosolymitani, Meletii Syrigi et aliorum de eodem argumento opuscula*, grec-latin, Paris, 1709, in-4°; *la Perpétuité de la foi de l'Eglise catholique touchant l'Eucharistie*, 1711, in-4°; *la Perpétuité de la foi de l'Eglise sur les Sacrements*, Paris, 1713, 2 vol. in-4°; *Historia patriarcharum Alexandrinorum Jacobitarum*, Paris, 1713, in-4°; *Liturgiarum orientalium collectio*, Paris, 1716, 2 vol. in-4°; *Jugement du public sur le Dictionnaire de Bayle*, Rotterdam, 1697, in-4°.

RENCHEN, v. du grand-duché de Bade (Rhin-Moyen), à 9 kil. N.-O. d'Oberkirch, 15 N.-E. d'Offenbourg, sur la Rench; 3,000 hab. Près de là est le défilé de *Rencherloch*, où Montecuculli arrêta Turenne en 1675, et où Moreau battit les Autrichiens en 1796.

RENDE, *Arintha*, v. du royaume d'Italie, dans la province et à 10 kil. N.-O. de Cosenza; 5,090 hab.

RENDSBOURG, v. du duché de Holstein, dans une île de l'Eyder, à 71 kil. N.-N.-E. de Glückstadt, 31 O. de Kiel; 10,702 hab. Un canal l'unit à la mer Baltique d'un côté, et à la mer du Nord de l'autre. Fabr. de tabac, sucre, bonneterie. Fonderie de cloches. — Prise par les Impériaux en 1627, par les Suédois en 1643; démantelée en 1853-54.

RENÉ (Saint), patron d'Angers, dont il fut évêque au v^e siècle. Fête, le 12 novembre.

RENÉ D'ANJOU, dit *le bon roi René*, né au château d'Angers en 1408, m. en 1480, 2^e fils de Louis II d'Anjou, et d'Yolande, fille de Jean I^er d'Aragon, fut élevé par le cardinal de Bar, son grand-oncle maternel, qui lui légua le duché de Bar en 1430, et porta d'abord les titres de comte de Piémont et de Guise. En 1420, il avait épousé Isabelle, fille de Charles II, duc de Lorraine; mais Antoine de Vaudemont, frère de ce prince, lui disputa la Lorraine, le fit prisonnier à Bulgnéville, 1431, et le retint 5 ans captif. En 1434, René, par la mort de son frère Louis III d'Anjou, devint maître de l'Anjou et de la Provence. Un testament de Jeanne II, reine de Naples, l'appela en Italie en 1438; mais il manqua bientôt d'argent, et dut céder la place à son compétiteur Alphonse d'Aragon, 1442. Il revint vivre heureux en France, composa des chansons provençales, cultiva la peinture avec succès, propagea le goût des lettres et des arts dans ses domaines, fonda l'Ordre des chevaliers du Croissant en 1448, donna des tournois, et fit bâtir à Saumur le château *de la reine Cecile* (de Sicile). Des ambassadeurs catalans lui offrirent la couronne d'Aragon, sur laquelle il avait des droits du chef de sa mère; il renonça à ses prétentions en faveur de son fils Jean de Calabre. Ce prince était entré dans la ligue du Bien public : Louis XI s'en vengea, en dénonçant René au Parlement comme conspirateur, et, n'ayant pu obtenir une condamnation, occupa néanmoins Angers en 1474. René, qui habitait alors le château de Baugé, se retira à Aix; il voulait faire le duc de Bourgogne son héritier; mais le roi alla le trouver à Lyon, le gagna par des présents de livres, de tableaux, de médailles, et Palamède de Forbin, conseiller de René, lui fit faire un testament en faveur de son neveu Charles du Maine, après lequel les possessions de la maison d'Anjou devaient retourner à la couronne. René organisa en 1471 le tribunal des prud'hommes-pêcheurs de Marseille; il établit près d'Apt la première verrerie connue, et s'occupa de la culture du mûrier, des raisins et des fleurs. Un de ses tableaux, *le Buisson ardent*, est conservé dans la cathédrale d'Aix. Ses *Œuvres*, contenant les *Statuts de l'Ordre du Croissant*, un *Traité sur la chevalerie*, etc., ont été publiées par M. de Quatrebarbes, 1844-45, 4 vol. in-4°. Une sœur de René, Marie d'Anjou, épousa le roi Charles VII; sa fille, Marguerite, fut mariée à Henri VI d'Angleterre. *V.* Villeneuve-Bargemont, *Histoire de René d'Anjou*, 1825, 3 vol. in-8°. B.

RENÉ II, né en 1451 de Ferry II, comte de Vaudemont, et d'Yolande d'Anjou, m. en 1508, devint duc de Lorraine, en 1473, du chef de sa mère, fut dépouillé par Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, et se réfugia chez les Suisses. Après les défaites de Charles à Granson et à Morat, il l'attaqua en Lorraine, et gagna sur lui la bataille de Nancy, 3 janvier 1477. En 1480, les Vénitiens le nommèrent capitaine-général de leurs troupes. A la mort de Charles du Maine, 1481, il tenta en vain de s'emparer de la Provence. Quelques seigneurs napolitains lui offrirent la couronne de Naples en 1485. B.

RENÉE de France, 2^e fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne, née à Blois en 1510, m. en 1575, épousa, en 1528, Hercule II, duc de Ferrare, et lui porta en dot les duchés de Chartres et de Montargis. Elle protégea et cultiva les sciences et les lettres, réunit autour d'elle une foule d'hommes distingués, donna un asile à Calvin et à Cl. Marot poursuivis pour leurs idées religieuses, et, de retour en France après la mort de son époux en 1560, se déclara hautement protestante. Elle accueillit dans son château de Montargis, malgré les menaces du duc de Guise, les réformés qui voulurent s'y réfugier. B.

RENFREW, v. d'Écosse, capitale du comté de ce nom, près de la rive g. de la Clyde, à 80 kil. O. d'Edimbourg, 8 O.-N.-O. de Glasgow; 3,227 hab. Un canal, construit en 1786, la joint à la Clyde. Quai spacieux, bâti en 1835. Tissage de soieries et mousselines pour les manufactures de Glasgow. — Le comté de Renfrew, autrefois *Strathgryfe*, est au S.-O. de l'Ecosse, entre le golfe de la Clyde à l'O., les comtés de Dumbarton au N., d'Ayr au S., et de Lanark à l'E.; 64,467 hect.; 45 kil. sur 20; 177,572 hab. Sol plat, excepté à l'O. Houille, chaux et pierres de taille. Manuf. d'étoffes de coton et de châles à Paisley, Pollockshaws, Neilston. Autres villes : Greenock, Port-Glasgow. Au XII^e siècle, ce comté était l'apanage de la famille Stuart ou Stewart, ainsi nommée de son office de Stewart d'Ecosse, et plus tard en possession de la couronne. Il donne auj. le titre de baron à l'héritier présomptif de la couronne.

RENI (GUIDO), peintre. *V.* GUIDE (Le).

RENI, v. des Principautés-Unies (Moldavie), sur la rive g. du Pruth et à son embouchure dans le Danube; 8,400 hab. (autrefois 60,000). Château crénelé et muni de tours. Exportation de grains par la mer Noire. Cette ville faisait partie de la Bessarabie, lorsqu'en 1856 les Russes, en vertu du traité de Paris, l'ont cédée à la Turquie. B.

RENN. *V.* RINN.

RENNEL (Le major Jacques), né en 1742 à Chudleigh (Devonshire), m. en 1830, servit longtemps dans l'Inde comme ingénieur, et devint membre de la Société royale de Londres, et associé de l'Institut de France. On lui doit, entre autres ouvrages : *Mémoire sur la géographie de l'Hindoustan*, 1782; *Mémoires sur la géographie de l'Afrique*, 1790-98, in-4°; *Explication du système géographique d'Hérodote*, 1800, in-4°; *Observations sur la topographie de la plaine de Troie*, 1814, in-4°; *Eclaircissements sur l'histoire de l'expédition de Cyrus et la retraite des Dix mille*, 1816; *Recherches sur les courants de l'Océan dans la mer Atlantique et dans l'océan Indien*, 1832, in-4°. Rennel fut un géographe exact et savant, dont les ouvrages sont, en général, fort estimés.

RENNEQUIN-SUALEM, dont le vrai nom était *Swalin Renkin*, fils d'un charpentier de Liége, né en 1644, m. en 1708, n'eut d'autre éducation que l'exercice pratique de la profession de son père. Il seconda le baron de Ville, en 1681, dans l'exécution de la fameuse machine qui montait des eaux de la Seine au château royal de Marly, puis à Versailles; mais il n'en fut pas l'inventeur, comme on l'a

dit sur la foi très-douteuse d'une épitaphe. *V.* notre *Dictionnaire des Lettres* au mot MARLY.

RENNES, *Condate, Redones*, ch.-l. du département d'Ille-et-Vilaine, sur la croupe et au pied d'une colline, au confluent de l'Ille et de la Vilaine, sur le canal d'Ille-et-Rance, à 374 kil. O.-S.-O. de Paris; par 48° 6′ 55″ lat. N., et 4° 0′ 40″ long. O.; 34,387 hab. Archevêché érigé en 1859. Cour impériale, tribunaux de 1re instance et de commerce. Siége de la 16e division militaire, et de la 5e légion de gendarmerie; école d'artillerie et de pyrotechnie, direction des ponts-et-chaussées. Académie universitaire; Facultés de droit, des sciences, et des lettres; école préparatoire de médecine et de pharmacie; lycée; écoles normale primaire, de peinture et de sculpture, de dessin. Sociétés d'agriculture et d'industrie, de sciences et arts. Bibliothèque, musée de tableaux, cabinet d'histoire naturelle, jardin botanique. Direction des subsistances militaires; entrepôt des tabacs et des poudres. Maison centrale de force et de correction. Succursale de la Banque de France. Cette ville, en partie consumée par un incendie qui dura 8 jours, en 1720, est généralement bien bâtie; elle a de belles et vastes places, des rues larges et droites. On y remarque : la façade de l'église cathédrale de St-Pierre; la tour de l'église Notre-Dame; l'hôtel-de-ville; le palais de justice; la salle de spectacle; la porte Mordelaise; l'ancienne abbaye de St-George, transformée en caserne; les promenades du Mail et du Thabor. Fabr. de toile à voiles, fils retors, bonneterie, tabatières, blanchisseries de cire, tanneries importantes, corroieries. Comm. de toiles, fils, lins, papiers, cuirs, amidons, marrons, miel roux, volailles *de Janzé*, beurre *de la Prévalaye, de Bréquigny*, et *de Pacé*. Patrie de La Bletterie, La Chalotais, Gerbier, La Motte-Piquet, Tournemine, Lobineau, Toullier, Lanjuinais, Carré, Kératry, Alexandre et Amaury Duval, Ginguené, du critique Geoffroy, Poulain-Duparc, Robiquet, Elleviou. — Ville des *Redones*, dans l'Armorique, avant l'invasion romaine, puis capitale de la Bretagne et de l'un des comtés que formait ce duché, Rennes repoussa une attaque de Charles le Chauve en 843; les Anglais s'en emparèrent en 1155, mais Duguesclin les en éloigna en 1356. Elle fut réunie à la France, en 1532, par suite du mariage d'Anne de Bretagne avec Charles VIII, 1491. Le parlement qu'Henri II y fonda en 1553 devint célèbre par son esprit d'indépendance. B.

RENNES-LES-BAINS, vge (Aude), arr. et à 22 kil. S.-E. de Limoux; 483 hab. Eaux minérales.

RENNEVILLE (René-Auguste-Constantin de), né à Caen en 1650, m. vers 1724, protégé de Chamillart, s'attira de vifs reproches pour quelques bouts-rimés injurieux à la France, fut ensuite accusé de correspondances criminelles avec l'étranger, enfermé à la Bastille de 1702 à 1713, puis exilé. On a de lui : *Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement et aux progrès de la Compagnie hollandaise des Indes-Orientales*, Amst., 1702-1705, 5 vol. in-12; l'*Inquisition française, ou Histoire de la Bastille*, ibid., 1715, in-12, etc., ouvrage mal écrit, mais qui contient de curieuses révélations.

RENNEVILLE (Sophie de SENNETERRE, Mme de), née vers 1771, m. en 1822, a publié, pour l'éducation de la jeunesse, plusieurs ouvrages qui ont eu du succès : *Lettres d'Octavie*, 4e édit., 1818, in-12; *Stanislas, roi de Pologne*, 3e édit., 1812, 3 vol. in-12; *Galerie des Femmes vertueuses*, 3e édit., 1817, in-12; *Lucile, ou la Bonne Fille*, 1808, 2 vol. in-12; *De l'influence du climat sur l'homme*, 1808, 2 vol. in-12; *Vie de Ste Clotilde*, 1809, in-12; *Contes à ma petite fille*, 4e édit., 1817; *le Retour des Vendanges, contes moraux*, 2e édit., 1820, 4 vol. in-18; *le Précepteur des enfants*, 7e édit., 1818, in-12; *Lettres sur l'Amérique septentrionale*, 1819, 3 vol. in-12; *Contes pour les jeunes personnes*, 1822, 2 vol. in-12, etc.

RENNIE (John), ingénieur et mécanicien, né en 1761 dans le comté d'East-Lothian (Ecosse), m. en 1821, commença par s'occuper de mécanique avec Watt et Bolton, puis vint à Londres, où il construisit d'ingénieux moulins à marée. Comme ingénieur, il exécuta, entre autres travaux magnifiques, la jetée (*breakwater*) ou brise-lame de Plymouth, le pont de Southwark en fonte de fer, à Londres, celui de Waterloo, en granit, et les docks; il exécuta aussi beaucoup d'importants canaux de navigation sur divers points de l'Angleterre, les arsenaux de Portsmouth, Chatham, et Sheerness. Rennie était un esprit fécond en ressources, qui savait vaincre toutes les difficultés, et il fut un des plus grands ingénieurs que l'Angleterre ait produits.

RENO, *Rhenus*, rivière d'Italie, sort des Apennins en Toscane, à 5 kil S. de San-Marcellino traverse du S.-O. au N.-E. les prov. de Bologne et de Ferrare, et se jette dans la branche méridionale du Pô, dite *Pô-di-Primaro*. Cours de 150 kil. C'est dans une île du Reno que fut formé le 2e Triumvirat, en 43 av. J. C.

RENOMMÉE (la), divinité allégorique des anciens, messagère des dieux. On la représentait sous la figure d'une jeune fille, sonnant de la trompette, et avec des ailes garnies d'yeux, d'oreilles et de bouches.

RENOU (Antoine), peintre et littérateur, né à Paris en 1731, m. en 1806, élève de Vien, et peintre du roi Stanislas, fut secrétaire perpétuel de l'ancienne Académie de peinture. On distingue, parmi ses tableaux : *Jésus parmi les docteurs, l'Aurore, Agrippine débarquant à Brindes avec l'urne de Germanicus*, une *Annonciation*, un plafond à l'Hôtel des Monnaies de Paris. Il a traduit en vers français le poëme latin de Dufresnoy sur la peinture.

RENOUARD (Antoine-Augustin), libraire et bibliographe distingué, né à Paris en 1765, m. en 1853, publia, depuis 1792, des éditions d'ouvrages latins et français, toutes remarquables par l'élégance et la correction, et dont plusieurs ont été ornées de gravures par Moreau, Desenne, Prudhon, etc. Sa marque est une ancre surmontée d'un coq. On lui doit aussi : *Catalogue de la bibliothèque d'un amateur*, 1819; *Annales de l'imprimerie des Alde, ou Histoire des trois Manuce et de leurs éditions*, 2e édit., 1826, 3 vol. in-8°; *Annales de l'imprimerie des Estienne*, 1837 et 1843. Après la révolution de Juillet 1830, Renouard fut maire du XIe arrondissement de Paris.

RENTY, vge (Pas-de-Calais), arr. et à 25 kil. S.-O. de St-Omer; 1,019 hab. Érigé en marquisat par Charles-Quint, en 1533. Ce prince y fut battu par les troupes d'Henri II, le 13 août 1554.

RENWEZ, ch.-l. de cant. (Ardennes), arr. et à 13 kil. N.-O. de Mézières; 1,531 hab. Bonneterie commune, brosses de bruyère.

RÉOLE (La), *Regula*, s.-préf. (Gironde), à 70 kil. S.-E. de Bordeaux, bâtie en amphithéâtre sur le flanc d'une colline, sur la rive dr. de la Garonne; 3,196 hab. Tribunal de 1re instance, collége, société d'agriculture. Comm. de grains, graines, vins, eaux-de-vie, vinaigres, coutellerie, peignes, chapeaux. Marché d'approvisionnement pour les chevaux, ânes, porcs, tonneaux, bois de chauffage et de construction. Vieux château, dit *des Quatre-Sœurs*, bâti par les Visigoths; anc. couvent de Bénédictins, où siégent les administrations; église St-Pierre, en partie du XIIIe siècle. — Cette ville s'éleva sur l'emplacement d'une villa romaine, et autour d'une abbaye fondée au VIIe siècle, construite au Xe, et qui prit le nom de *la Règle* (la Réoule, la Réole). Soumis d'abord au pouvoir de l'abbaye, les habitants obtinrent une charte de commune au XIIIe siècle. La Réole fut prise par les Anglais en 1225, par les Français en 1296, par le comte Derby en 1345, par Du Guesclin en 1374, par les Anglais en 1420. Elle souffrit des guerres religieuses du XVIe siècle; ses fortifications furent rasées en 1639. Le parlement de Bordeaux y siégea, de 1678 à 1690, dans un couvent de Cordeliers. Patrie des frères Faucher. B.

REPAS CHEZ LES GRECS ET LES ROMAINS. Les Grecs, ou plutôt les Athéniens, qui furent toujours le type de la civilisation grecque, faisaient trois repas par jour, le *déjeuner*, le *dîner*, et le *souper* (*Ariston, Deipnon, Dorpon*). Le Déjeûner était une collation légère, composée de pain avec du vin pur, et se prenait de grand matin; le Dîner avait lieu vers le milieu du jour; et le Souper, à la fin de la journée, avant le coucher du soleil. Ces deux derniers repas étaient solides. Le peuple et les soldats faisaient les trois repas; les gens dont les occupations étaient libérales, déjeûnaient, puis se contentaient du dîner ou du souper, de sorte qu'ils ne faisaient réellement qu'un repas. Le souper était, pour tout le monde, le principal repas. Les Grecs mangeaient à demi couchés sur des lits disposés autour d'une table qui ne servait qu'à poser les mets, que des esclaves servaient et présentaient aux convives. Un repas se composait ordinairement de 2 services, les viandes et les légumes, puis les fruits et les pâtisseries. Au dernier service, quelque convive chantait en s'accompagnant de la lyre, et les autres lui répondaient en chœur. On finissait par des libations en l'honneur du bon Génie et de Jupiter-Sauveur; puis, au moment où les convives allaient se lever, des esclaves leur lavaient les mains avec des eaux odoriférantes. Dans les festins, on faisait quelquefois paraître des danseurs et des baladins.—*Repas chez les Romains.* On n'en connaît rien qu'après l'époque où les Romains ont été en contact avec la civilisation grecque. Ils adoptèrent les habitudes de table des Athéniens; comme eux ils avaient le *déjeuner* (*Jentaculum*) qui se prenait de

grand matin; le *dîner* (*Prandium*) qui avait lieu à midi; et le *souper* (*Cœna*), à 3 ou 4 heures après midi. De ces trois repas le premier était aussi une légère collation de pain et de vin. Le souper était le seul repas pour les gens d'une vie bien réglée; les gens de plaisir et les jeunes gens faisaient une 2e collation appelée *comessatio*, qui se prenait très-tard, et quelquefois pendant la nuit. Dans les repas ordinaires, les hommes studieux se faisaient faire quelque lecture; dans les festins, on introduisait des danseurs, des danseuses, et quelquefois des gladiateurs, pour récréer les convives. C. D—Y.

REPAS EN FRANCE. Il y en eut quatre, le *déjeûner*, le *dîner*, le *goûter*, et le *souper*. Le déjeûner et le goûter ne furent jamais que des repas légers, pour les enfants et les vieillards : les personnes d'un âge fait se contentaient du dîner et du souper; les heures de ces deux derniers repas expliquent pourquoi ils n'étaient pas généralement en usage : au commencement du XVIe siècle, on dînait à 10 heures du matin, et l'on soupait à 5 heures après midi; au XVIIe siècle, le dîner était à 11 heures, et le souper à 6 : les repas priés avaient souvent lieu à midi, par bel air sans doute, car c'était l'heure du dîner de la Cour. Vers la fin de ce siècle, les gens de palais dînaient à 2 heures. Au XVIIIe siècle, l'heure générale du dîner fut d'abord 1 heure; vers 1750, la toilette des dames le fit reculer jusqu'à 2 heures dans un grand nombre de maisons, et même jusqu'à 3 heures; cette dernière heure était généralement adoptée en 1782, et, dans quelques maisons, on allait jusqu'à 4 heures. Il n'y avait plus, au commencement du XIXe siècle, que les vieillards qui dînassent à 2 et à 3 heures; l'heure générale était 4 heures; puis ce fut 5 heures jusqu'en 1815 : alors l'établissement du régime constitutionnel réagit sur l'heure du dîner : les séances des Chambres se prolongeant souvent jusqu'à 5 heures et au-delà, on ne dîna plus qu'à 6 heures et demie et à 7 heures, à Paris, dans beaucoup de grandes maisons, et cette habitude gagna la province. En plein XVIIIe siècle, le dîner était terminé avant 5 heures, qui était l'heure de la comédie, et le souper était à 9 heures et demie environ, le spectacle finissant à 9 heures. L'heure constitutionnelle du dîner nous est demeurée, et elle est la même aujourd'hui (1856) qu'en 1815. La classe ouvrière fait trois repas : déjeûne à 9 heures, dîne à 2 heures, soupe à 7 ou 8 heures. Le dîner n'est souvent qu'une collation; les repas les plus solides sont le déjeûner et le souper. Les heures et le nombre des repas, dans les lycées, colléges, pensions, etc., représentent l'habitude du XVIIe siècle, et en sont comme une tradition : déjeûner à 8 heures, dîner à 11 heures ou midi, goûter (très-légère collation) à 4 heures ou 4 heures et demie, souper à 7 ou 8 heures, sont depuis cette époque une règle que la raison hygiénique, autant que l'usage, a rendue à peu près immuable. C. D—Y.

REPNIN (Nicolas Wasiliévitch), général russe, né en 1734, m. à Moscou en 1801, était fils du prince Repnin, qui, sous Pierre le Grand, commanda un corps d'armée contre Charles XII, et neveu du ministre Panin. Il fit ses premières armes sous les drapeaux français en qualité de volontaire pendant la guerre de Sept-Ans. Entrant ensuite dans la carrière diplomatique, il fut envoyé en Pologne, 1764, pour aider à l'élection de Stanislas-Auguste Poniatowski, y demeura comme ambassadeur jusqu'en 1768, excitant l'animadversion générale par son orgueil, son despotisme, et ses violences, et fomentant la discorde pour affaiblir la Pologne. Il fut récompensé de cette conduite par le brevet de lieutenant-général et une gratification de 50,000 roubles (200,000 fr.). Puis il passa à l'ambassade de Constantinople, conduisit une armée sur les frontières de la Gallicie lors du différend survenu entre Frédéric II et Marie-Thérèse au sujet de la Bavière, fit signer la paix de Teschen en 1779, et, après les campagnes de 1789-91 contre les Turcs, remporta en 1791, sur le grand-vizir Youssouf, une victoire suivie de la paix de Jassy. Potemkin jaloux le fit disgracier. Repnin forma alors une société de mécontents, dont les principaux membres furent exilés en Sibérie. Nommé néanmoins gouverneur-général de Livonie, puis de Lithuanie, commandant de l'armée d'invasion en Pologne avant Souwaroff, il négocia l'abdication de Poniatowski, et reçut, en 1796, à l'avénement de Paul Ier, le titre de feld-maréchal. Envoyé à Berlin pour faire entrer la Prusse dans la 2e coalition contre la République française, il échoua, et fut disgracié aussi pour avoir pris comme secrétaire un Français, qui s'enfuit en emportant une partie des papiers de la légation. PL.

REPOTIA (du latin *rursùs potare*, recommencer à boire), repas de lendemain de noces, chez les anc. Romains. C'était un souper donné par les nouveaux mariés à leurs parents.

REPPEN, v. des Etats prussiens (Brandebourg), à 18 kil. E. de Francfort-sur-l'Oder; 3,200 hab. Draps, toiles, cuirs.

REPS, v. des Etats autrichiens (Transylvanie), sur la Schweissbach (affl. de l'Aluta), à 140 kil. S.-E. de Klausenburg, 80 N.-E. d'Hermanstadt; 2,200 hab. Anc. château-fort. Sources sulfureuses et sources salées.

REPTON (Humphrey), architecte et jardinier paysagiste, né à Saint-Edmund's Bury (Suffolk), en 1752, m. en 1818, a dessiné la plupart des plus beaux parcs d'Angleterre. Il a publié, entre autres ouvrages : *Esquisses et idées sur l'art des jardins*, 1794, in-8°; *Fragments sur la théorie et la pratique de l'art des jardins pittoresques*, 1816, in-4°, 52 pl., très-bons ouvrages sur la matière.

REPTON, v. d'Angleterre, comté et à 10 kil. S.-O. de Derby; 2,100 hab. Autrefois capitale du royaume de Mercie. Belle église gothique.

REPUBLICAN-FORK, riv. des États-Unis (Nebraska et Kansas), branche N. du Kansas; cours de 900 kil.

RÉPUBLIQUE (Ile de la). *V.* RÉ.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE. *V.* PLATA.

RÉPUBLIQUE BATAVE. *V.* BATAVE (République).

RÉPUBLIQUE CISALPINE. *V.* CISALPINE (République).

RÉPUBLIQUE CISPADANE. *V.* CISPADANE (République).

RÉPUBLIQUE CISPLATINE. *V.* URUGUAY.

RÉPUBLIQUE CISRHÉNANE. *V.* CISRHÉNANE (République).

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE (Première), période de l'histoire de France, qui commence au 21 septembre 1792 et finit au 18 mai 1804. Elle embrasse la *Convention*, le *Directoire*, et le *Consulat* (*V. ces mots*). — SECONDE RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, période qui commence le 24 février 1848, et finit le 2 décembre 1852.

RÉPUBLIQUE HELVÉTIQUE. *V.* SUISSE.

RÉPUBLIQUE LIGURIENNE. *V.* GÊNES.

RÉPUBLIQUE PARTHÉNOPÉENNE. *V.* PARTHÉNOPÉENNE (République).

RÉPUBLIQUE ROMAINE. *V.* ROME.

RÉPUDIATION, *Repudium*, rupture de mariage, chez les anciens Romains, par le renvoi de la femme. La répudiation exista dès l'origine de Rome, mais pour des cas graves : si la femme avait empoisonné ses enfants, falsifié les clefs de son mari, commis un adultère, ou bu du vin; alors elle était chassée de la maison, et perdait sa dot. Plus tard, il ne fallut pas des motifs aussi graves, et, sur un simple soupçon d'inconduite, ou un prétexte d'incompatibilité d'humeur, un mari répudiait sa femme. La législation française, qui, pendant un temps, a permis le divorce, n'a jamais admis la répudiation. C. D—Y.

REPULSE, baie de la mer Polaire, sur la côte S. de la presqu'île Melville.

REQUENA, anc. *Lobetum*, v. d'Espagne (Nouvelle-Castille), prov. et à 115 kil. S.-E. de Cuenca, au confl. de l'Oliana et du Xucar; autrefois fortifiée. Fabr. de soieries. Pop. de la commune : 12,080 hab.

REQUENO Y VIVÈS (Vincent), savant jésuite, archéologue et numismate, né à Calatraho (Aragon), m. en 1811, a publié, entre autres ouvrages estimés : *Saggio sul ristabilimento dell'antica arte de' grecie, de' romanie pittori*, Venise, 1784, in-4°, traité assez complet de la peinture chez les anciens; *Medellas ineditas antiguas existantes en el museo de la real sociedad Aragonesa*, Saragosse, 1800, in-4°, etc.

REQUESENS (Don Louis de Zunigay), grand-commandeur de Castille, signala sa valeur à la journée de Lépante, où il était lieutenant-général de Don Juan, 1571, et, en novembre 1573, remplaça le duc d'Albe dans le gouvernement des Pays-Bas, où il resta jusqu'à sa mort (mars 1576). Ayant à lutter tout ensemble contre un pays insurgé, qu'il voulut en vain ramener par la douceur, et contre l'indiscipline de ses troupes mal payées, il n'eut pas plus de succès que son prédécesseur. Louis et Henri de Nassau, frères de Guillaume d'Orange, furent vaincus et tués à Mooker, 1574; mais l'invasion de la Zélande, où Requesens tenta de secourir Middelbourg, et de la Hollande, où il vint assiéger Leyde, fut sans résultat : sa flotte fut complétement détruite, et la première ville tomba aux mains des révoltés, qui, en inondant la province, parvinrent à conserver l'autre, 1574.

REQUÊTES (Maîtres des), rapporteurs au Conseil d'Etat. Il y en a 40, divisés en 1re et 2e classe, nommés et révoqués par l'empereur. Ils sont attachés aux diverses sections du Conseil, ont voix délibérative sur toutes les affaires dont ils font le rapport, et consultative sur les

autres. Ils ne peuvent occuper aucune autre fonction salariée; ceux de 1re classe assistent à l'assemblée générale du Conseil. — L'institution des Maîtres des requêtes est une des plus vieilles de l'anc. monarchie française. A l'époque où le latin était encore très-usité dans les actes, on les appelait *magistri libellorum supplicum;* en effet, ils étaient alors chargés de recevoir les plaintes et requêtes adressées au roi, et de lui en faire le rapport. Quand les rois ne pouvaient rendre la justice eux-mêmes, ils déléguaient des Maîtres des requêtes choisis parmi des jurisconsultes; ils les envoyaient en province faire des tournées appelées *chevauchées*, parce que, dans ce temps, on voyageait à cheval, et n'en gardaient qu'un petit nombre auprès d'eux. Vers le milieu du XIVe siècle, il y avait 8 Maîtres des requêtes; plus tard, on en créa jusqu'à 60 et même 88; mais alors ils ne servaient que par quartier. Ce service, partie sédentaire, partie ambulant, était encore en pleine vigueur sous Louis XIII. Le roi choisissait habituellement dans ce corps les intendants des provinces, et les juges des commissions extraordinaires. Louis XIV rendit les Maîtres des requêtes encore plus utiles : il leur fit exercer tour à tour les *chevauchées;* les fonctions de rapporteurs au conseil du roi, pendant 3 mois; celles de juges au tribunal des requêtes de l'hôtel, pendant 3 autres mois; enfin, celles de rapporteurs au sceau, où ils formaient près du chancelier une espèce de conseil consultatif. Les Maîtres des requêtes pouvaient siéger, au nombre de 4, à la grand'chambre du parlement de Paris, où ils prenaient rang immédiatement après les présidents. Cette institution fut supprimée en 1791; la loi qui rétablit le Conseil d'Etat, en 1799, les réinstitua aussi, mais avec des attributions moins complexes et moins importantes, telles que celles qu'ils ont aujourd'hui.

REQUÊTES (Chambre des). *V.* PARLEMENT.

REQUIN (Achille-Pierre), médecin, né à Lyon en 1803, m. en 1854, fut reçu docteur en 1829, professa l'hygiène et la physiologie à l'Athénée de Paris de 1829 à 1832, montra un grand dévouement pendant le choléra de Vaucluse en 1835, devint médecin de la Pitié, professeur de pathologie interne à la Faculté de médecine en 1851, et membre de l'Académie de médecine en 1853. Outre des travaux dans divers recueils, on lui doit : *Eléments de pathologie médicale*, Paris, 1843-52, 3 vol. in-8°.

REQUIN (Baie du). *V.* CHIENS MARINS (Baie des).

REQUINT (Droit de). *V.* QUINT.

RÉQUISITION, levée d'hommes ordonnée par décret de la Convention, le 23 août 1793, qui, dès ce jour, jusqu'à ce que l'étranger fût chassé de France, mit en réquisition permanente pour le service des armées, tous les citoyens français non mariés, depuis 18 ans jusqu'à 25. Cette levée, suivant les rapports officiels du temps, aurait produit 1,400,000 hommes; mais d'autres rapports faits au Conseil des Anciens, en novembre 1799, n'accusent que 350,000 à 400,000 hommes sous les armes, en évaluant à moins de 50,000 hommes les réquisitionnaires rentrés dans leurs foyers.

RÉQUISTA, ch.-l. de cant. (Aveyron), arr. et à 50 kil. S. de Rodez; 698 hab.

RESCRIT, *Rescriptum*, décision des empereurs romains, par lettre adressée aux gouverneurs de province, ou même à de simples citoyens, sur des matières de jurisprudence ou d'administration, non prévues ou mal expliquées dans l'Edit perpétuel (*V. ce mot*). Adrien introduisit l'usage des rescrits; ces décisions n'avaient pas force de loi, mais elles prenaient l'autorité des réponses des jurisconsultes : Justinien, les considérant comme telles, en a inséré plusieurs dans son Code. C. D—Y.

RESENA, auj. *Ras-el-Ain*, v. de Mésopotamie, sur le Chaboras. Gordien III y battit Sapor, en 243.

RESENDE (Garcia de), auteur d'un *Cancionero* portugais, publié en 1516, et très-rare aujourd'hui. Dans ce recueil de chants populaires, analogues à ceux de nos troubadours, figurent 300 poëtes environ.

RESENDE (Lucius-André de), dominicain portugais, né à Evora en 1498, m. en 1573, gouverneur des enfants de Jean III, a laissé des poésies latines, un traité *de Verborum conjugatione*, Lisbonne, 1550, in-4°, et deux ouvrages érudits, *de Antiquitatibus Lusitaniæ*, et *Deliciæ Lusitanorum.*

RESENIUS (Pierre), professeur de morale et de jurisprudence à Copenhague, né en 1625, m. en 1688, a laissé : une édition de l'*Edda*, en islandais, danois et latin, Copenhague, 1665-73, 4 parties in-4°, dont Mallet a donné une traduction française; *Inscriptiones hafnienses, latinæ, danicæ et germanicæ*, 1668, in-4°; *Jus aulicum regum Norwagorum et Danorum*, 1673, in-4°; *la Chronique de Frédéric II, roi de Danemark*, en danois, 1680, in-fol.; *Jura antiqua civitatum Daniæ*, 1683, in-12; *Recueil des lois civiles et ecclésiastiques de Christian II, roi de Danemark*, en danois, 1684, in-4°.

RÉSERVE, faculté qu'autrefois le pape prétendait avoir de retenir à sa collation les bénéfices ecclésiastiques, au préjudice des collateurs ordinaires. Clément IV est le premier qui ait introduit les Réserves. Le concile de Bâle en 1431, la Pragmatique-Sanction de Bourges en 1438, et le Concordat de 1516, les supprimèrent. — Dans l'Empire d'Allemagne, on appelait *Réserves* certains droits particuliers à l'empereur : par exemple, en matière ecclésiastique, le droit de nommer aux premiers bénéfices vacants après son avènement, de convoquer un concile, etc.; en matière politique, le droit de légitimer les bâtards, de réhabiliter, de donner des dispenses d'âge, des privilèges, des titres et dignités, d'établir des tribunaux, d'envoyer et recevoir des ambassadeurs au nom de l'Empire, etc.

RESINA, anc. *Retina*, vge du royaume d'Italie, à 7 kil. S.-E. de Naples, sur le golfe de Naples, et contigu à Portici, couvre une partie de l'antique Herculanum; 3,320 hab. On y remarque le beau palais de *la Favorite*, appartenant au prince de Salerne.

RESINAZ, v. des Etats autrichiens (Transylvanie), à 13 kil. S.-O. d'Hermanstadt; 5,000 hab. Evêchés grec et valaque. Comm. de bestiaux et de bois.

RESSONS-SUR-MATZ, ch.-l. de cant. (Oise), arr. et à 16 kil. N.-N.-O. de Compiègne; 742 hab.

RESTAURANT, RESTAURATEUR. Un Restaurant est un établissement où le public trouve, pour son argent, à déjeûner, à dîner, et même à souper. Les aliments sont en préparation perpétuelle, et y sont servis immédiatement. Au XVIe siècle, on appelait *restaurant* un aliment ou un liquide qui avait la propriété de réparer les forces, et spécialement des bouillons succulents et des consommés; on les faisait en distillant de la viande de boucherie, de la volaille, mêlées avec de l'orge mondé, de la cannelle, de la coriandre, des raisins de Damas, et des roses sèches. En 1765, un nommé Boulanger eut l'idée d'établir un débit public de *restaurants;* il l'ouvrit à Paris, rue des Poulies, et mit sur sa porte la devise suivante, espèce de parodie des inscriptions publiques, dans un temps où elles étaient toutes en latin : *Venite ad me, qui stomacho laboratis, et ego restaurabo vos;* « Venez à moi, vous qui avez mal à l'estomac, et je vous restaurerai. » Boulanger accompagnait ses *restaurants* de volailles au gros sel, et d'œufs frais, et le tout était servi à la minute, sur de petites tables de marbre. Son succès fit élever beaucoup d'autres établissements du même genre, que l'on appela vulgairement des Restaurants, et qui finirent par remplacer les cabarets. Le mot *Restaurateur* est beaucoup plus moderne; le Dictionnaire de Trévoux, de 1771, ne donne pas encore l'acception de restaurateur comme chef de restaurant. Auj. le nombre des Restaurants est très-considérable; il y en a, à Paris, de tous les degrés, depuis ceux qui sont le rendez-vous des plus riches gastronomes, jusqu'à ceux où l'étudiant et l'ouvrier trouvent des repas à des prix modérés, et quelquefois fabuleusement bas, comme un dîner à 50 centimes, par exemple. C. D—Y.

RESTAURATION, nom donné au rétablissement de la maison de Bourbon en 1814 et 1815, et à son histoire jusqu'à la révolution de juillet 1830. On distingue la 1re *Restauration*, du 5 avril 1814 au 20 mars 1815; et la 2e *Restauration*, du 24 juin 1815 jusqu'en 1830. Cette période est remplie par les règnes de Louis XVIII et de Charles X. — On donne aussi le nom de Restauration au rétablissement des Stuarts sur le trône d'Angleterre, 1660, et à la période qui embrasse les règnes de Charles II et de Jacques II.

RESTAUT (Pierre), grammairien, né à Beauvais en 1696, m. en 1764, professa au collége Louis-le-Grand, se fit ensuite recevoir avocat au parlement et aux conseils du roi, et donna, en 1730, une *Grammaire française*, à laquelle il ajouta, en 1732, un *Traité de versification française*. Ce fut le premier ouvrage élémentaire pour l'étude de notre langue, et l'Université l'adopta immédiatement comme classique. Restaut fit un *Abrégé* de sa grammaire, en 1732, pour les commençants. Il revit aussi la 4e édition du *Traité de l'orthographe française en forme de dictionnaire*, Poitiers, 1764, in-8°, plus connu sous le nom de *Dictionnaire de Poitiers*, dont l'auteur est le prote Charles Leroy. F. B.

RESTIF ou RÉTIF DE LA BRETONNE (Nicolas-Edme), romancier, dramaturge, pamphlétaire, et toujours mauvais écrivain, souvent bizarre, extravagant, et ennuyeux, né à Sacy près d'Auxerre en 1734, d'une famille de cultivateurs, m. en 1806. Envoyé à Paris vers l'âge de 15 ans, il y fit toutes sortes de métiers, puis entra comme

compositeur dans une imprimerie. Il débuta dans la carrière de romancier en 1767, obtint quelques succès, et, comme il avait un orgueil démesuré, se crut un génie et le premier écrivain du siècle. Il écrivit sur toutes sortes de sujets, y compris les réformes politiques, l'éducation des princes, et celle du genre humain. Il avait une imagination désordonnée, et quelquefois composait typographiquement des pages entières sans les avoir écrites. Dénué de goût, n'ayant ni frein ni retenue d'aucun genre, pas même pour la langue, où il fabriquait des mots pour ses idées, il fut d'une fécondité prodigieuse : il se vantait, en 1791, d'avoir livré à la presse 1,632 histoires. Ses œuvres forment plus de 200 volumes, parmi lesquels on se rappelle à peine quelques romans, et ce qu'il appelait des tableaux de mœurs, tels que : *le Paysan perverti*, 1776, 4 vol. in-12, son meilleur ouvrage, où, au milieu d'un vrai chaos, on trouve des morceaux empreints de sensibilité et d'une heureuse imagination; *la Vie de mon père*, 1779, 2 vol. in-12; *les Nuits de Paris*, 1787, 4 vol. in-12; *la Philosophie de M. Nicolas*, 1796, 3 vol. in-12, etc.

RESTOUT (Jean), peintre, né à Rouen en 1692, m. en 1768, était neveu de Jouvenet, dont il suivit les leçons. Ses principaux ouvrages, où il a quelquefois outré les défauts de son maître, c.-à-d. un dessin maniéré, une touche vague, une couleur terne, mais où il a aussi déployé une imagination féconde et un talent remarquable, sont : *St Paul imposant les mains à Ananie*, vaste composition; *la Présentation de la Vierge; la Confiance d'Alexandre dans son médecin Philippe*, au Grand-Trianon; *Flore* et *Bacchus*, au château de Fontainebleau; le plafond de la rotonde de l'ancienne bibliothèque Ste-Geneviève à Paris, auj. lycée Napoléon. B.

RETENTURA, troisième partie d'un camp romain du temps d'Adrien; elle était comprise entre la voie Quintana et la porte Décumane (*V.* CASTRAMÉTATION).

RETFORD, brg et paroisse d'Angleterre, comté et à 45 kil. N.-N.-E. de Nottingham, sur l'Idle et le canal de Chesterfield; 38,000 hab. Maison de travail pour les indigents. Fabr. de chapeaux, souliers, toile à voiles, etc.

RETHEL, s.-préf. (Ardennes), à 50 kil. S.-O. de Mézières, sur la rive droite de l'Aisne; 6,966 hab. Tribunal de 1re instance, collége. Hôpital; hospice pour les vieillards et les enfants trouvés. Filatures de laine; fabr. de châles-cachemires, tissus mérinos, flanelles, mousselines-laine, bonneterie; construction de machines. Cette ville, ancienne capitale du Réthelois, s'éleva près d'un fort romain (*Castrum Retectum*). Elle devint un ch.-l. de comté, et fut érigée en duché par Henri III en faveur de Charles de Gonzague, duc de Nevers, en 1581. Mazarin l'acheta et la fit ériger en duché-pairie. Le 15 décembre 1650, le maréchal du Plessis-Praslin battit, près de Rethel, Turenne, alors lié aux Espagnols. En 1654, la ville se rendit aux Espagnols, commandés par le prince de Condé; Turenne, revenu dans le parti de la cour, la reprit en 1659.

RÉTHELOIS, petit pays de l'anc. France (Champagne), ch.-l. *Rethel*. Il comprenait le Porcien, et correspond auj. au S.-O. du département des Ardennes. Il appartint à l'abbaye de St-Remi, et fut administré par des avoués, qui s'en rendirent propriétaires et prirent le titre de comtes. Le 1er comte fut Manassès, 974, dont les héritiers mâles s'éteignirent à la fin du XIIIe siècle. Le Réthelois échut alors à Louis de Crécy, comte de Flandre. En 1384, il passa à la maison de Bourgogne, dont les branches s'en disputèrent longtemps la possession. Des mariages le portèrent dans la maison de Clèves, puis dans celle de Gonzague; Charles de Gonzague, duc de Mantoue, le vendit, en 1659, à Mazarin, qui le légua par testament au mari d'Hortense Mancini. S—L.

RETHIERS ou RETIERS *V.* RHETIERS.

RÉTIAIRE. *V.* GLADIATEUR.

RÉTICULAIRE, *Reticulatum opus*, maçonnerie en usage chez les anc. Romains, et composée de petits moellons carrés, posés d'angle les uns au-dessus des autres, de sorte que la paroi d'un mur ainsi construit imitait les mailles d'un réseau (*reticulum*), d'où son nom. C. D—Y.

RÉTICULE, petit sac en filet ou en étoffe, à l'usage des dames françaises vers le temps du Directoire et pendant le 1er empire français. Il leur servait à mettre leur mouchoir, et quelque petit ouvrage de main, et se portait au bras, pendu à de longs rubans qui servaient à le fermer. Des plaisants, estropiant le nom de ce sac, l'appelèrent un *ridicule*, et ce nom lui resta beaucoup mieux que son nom véritable. En 1811, après la naissance du fils de Napoléon Ier, les dames donnèrent à ce sac le nom assez bizarre de *petit roi de Rome*. C. D—Y.

RÉTIF DE LA BRETONNE. *V.* RESTIF.

RETIMO, anc. *Rithymna*, v. forte de la Turquie d'Europe, dans l'île de Candie, petit port sur la côte N., à 80 kil. S.-O. de Candie; 8,000 hab. Ch.-l. de livah; évêché grec. Comm. d'huile. Les Turcs, qui la dévastèrent en 1572, n'en devinrent les maîtres qu'en 1647.

RÉTINA, anc. v. de Campanie, qui était, pour ainsi dire, le port d'Herculanum, et qui fut engloutie avec cette ville, dans l'éruption du Vésuve de l'an 79. C'est auj. le vge de *Resina*.

RETOURNAC, vge (Haute-Loire), arr. et à 13 kil. N.-O. d'Issengeaux, sur la rive g. de la Loire; 802 hab.

RETRAIT, droit qu'avait le seigneur féodal de reprendre, dans le délai de 40 jours, le fief vendu par son vassal, en remboursant le prix à l'acquéreur.

RETRAITE DES DIX MILLE. *V.* DIX MILLE.

RETZ, *Ratiatencis pagus*, petit pays de l'anc. France (Bretagne méridionale); ch.-l. *Machecoul*; villes principales : Pornic, Paimbœuf. Il fit partie de l'Aquitaine, puis du Poitou, appartint à la maison de Laval, fut érigé en duché-pairie en faveur d'Albert de Gondi en 1581, et passa, en 1676, dans la maison de Villeroy. Il fait auj. partie du département de la Loire-Inférieure.

RETZ (Gilles DE LAVAL, maréchal de). *V.* LAVAL.

RETZ (Albert DE GONDI, maréchal de). *V.* GONDI.

RETZ (Pierre DE GONDI, cardinal de), frère du maréchal Albert de Gondi, né à Lyon en 1533, m. en 1616, embrassa l'état ecclésiastique au sortir de ses études, et dut à Catherine de Médicis une fortune rapide : évêque de Langres en 1565, de Paris en 1570, chancelier et grand aumônier d'Elisabeth d'Autriche (femme de Charles IX), administrateur des revenus de cette reine après 1574, il remplit encore diverses missions auprès du Saint-Siége sous Henri III et Henri IV, qui l'honoraient d'une estime toute particulière, et fut fait cardinal par Sixte-Quint, en 1587.

RETZ (Jean-François-Paul DE GONDI, cardinal de), petit-neveu du précédent, et fils de Philippe-Emmanuel de Gondi, général des galères sous Louis XIII, né à Montmirail en 1614, m. en 1678, fut destiné à l'épiscopat, pour conserver dans sa famille l'archevêché de Paris. Quoique élevé par St Vincent-de-Paul, le jeune Gondi fut entraîné par ses passions, se mit difficilement aux études théologiques, et s'occupa simultanément d'étudier les factions des républiques anciennes. A 18 ans, il publia *la Conjuration du comte de Fiesque*, traduite en partie de Mascardi, et où l'on trouve une hardiesse d'opinions qui effraya Richelieu, et une certaine maturité de style. Au retour d'un voyage d'Italie, à 22 ans, il prêcha son premier sermon devant la cour, et se trouva bientôt parmi les ennemis de Richelieu. Nommé coadjuteur de l'archevêque de Paris, Jean-François de Gondi, son oncle, en 1643, il prêcha l'Avent dans une des paroisses de Paris, commença de devenir populaire, et augmenta sa popularité par d'abondantes largesses, répandues en aumônes. Mazarin en prit ombrage, et Gondi se mêla aux mille intrigues de la Fronde; au début des troubles, il voulut servir d'abord les intérêts d'Anne d'Autriche; mais en ayant été mal accueilli, il se jeta parmi les ennemis de la cour, et put, pendant quelque temps, disposer des destinées de Paris et de la France. Nommé cardinal malgré Mazarin, il connut l'inconstance de la popularité : après avoir joué tous les partis, il fut mis à la Bastille, 1652, sans que le peuple intervînt en sa faveur, et n'obtint sa translation au château de Nantes qu'en renonçant à l'archevêché de Paris. Il s'échappa, alla en Espagne, puis à Rome, où il contribua à l'élection d'Alexandre VII, parcourut la Hollande et les Pays-Bas, revint en France après la mort de Mazarin, reçut le titre d'abbé de St-Denis en échange de son archevêché, et, pour dernier acte de sa vie politique, fut envoyé à Rome pour siéger au conclave où fut élu Clément IX. A son retour, en 1675, il paya ses dettes (plus de 4 millions de notre monnaie), se retira à Saint-Mihiel, et revint édifier le monde par ses actes de piété et de bienfaisance dans Paris même, témoin de sa jeunesse orageuse : il y mourut. Le cardinal de Retz, esprit fin, génie brillant, mais n'ayant en politique ni vue, ni esprit de conduite, ni but déterminé, serait auj. assez obscur, s'il n'avait laissé, sur sa vie et les événements de son temps, des *Mémoires* qui sont un des chefs-d'œuvre de notre langue, pour l'intérêt du récit, le feu des peintures et l'appréciation des événements. « Ils sont écrits, dit Voltaire, avec un air de grandeur, une impétuosité de génie, et une inégalité, qui sont l'image de sa conduite. » La 1re édition parut à Nancy en 1717, 3 vol. in-12. On les a souvent réimprimés en les faisant suivre de ceux de Guy-Joly et de la duchesse de Nemours. Ils sont insérés dans les collections de *Mé-*

moires sur l'histoire de France. M. Géruzez en a donné une édition d'après le manuscrit original, conservé à la Bibliothèque impériale de Paris, 1844, 2 vol. in-12. *V.* Musset-Pathay, *Recherches historiques sur le cardinal de Retz*, 1807. J. T.

REUCHLIN (Jean), autrement dit *Capnion*, mot grec dont la signification correspond à celle de *Rauch* (fumée), philologue allemand, né à Pforzheim en 1455, m. en 1522, était, à la fin du XVe siècle, l'homme le plus remarquable par la connaissance qu'il avait du grec et de l'hébreu. Il étudia à Tubingue, Leyde, Paris et Rome, enseigna le grec à Orléans et à Poitiers, fut employé par Eberhard Ier, duc de Souabe, dans différentes négociations importantes, obtint le titre de comte palatin, et fut un des triumvirs de la ligue de Souabe. Le premier il fit jouer des pièces de théâtre latines dans les colléges. Ayant offensé les moines d'Allemagne dans une de ces pièces, imprimée en 1506, l'un d'eux, Hochstrat, suscita contre lui un juif converti, qui le dénonça comme fauteur du judaïsme. L'inquisition de Cologne intenta un procès à Reuchlin; mais Léon X évoqua l'affaire, et ordonna de surseoir aux procédures. Cet événement causa un tel chagrin à Reuchlin, qu'il se retira à Tubingue, où il enseigna le grec et l'hébreu. Mais entraîné par les mêmes erreurs qui avaient séduit Pic de la Mirandole, il sacrifia ses travaux classiques sur l'autel de la philosophie cabalistique. Ses principaux ouvrages sont : *Rudimenta hebraïca*, Pforzheim, 1506, in-fol.; *Lexicon hebraïcum*, 1512; *VII Psalmi, hebraïcè, cum translatione latina*, Tubingue, 1512, in-8°; *De verbo mirifico*, Bâle, 1594; *De arte cabalistica*, Haguenau, 1517, 1530, in-fol. C. N.

REUILLY, brg (Indre), arr. et à 16 kil. N. d'Issoudun, sur le chemin de fer du Centre; 1,490 hab. Vins blancs.

REUNION (Ile de la), ci-devant BOURBON, île de l'Afrique française, dans l'océan Indien et le groupe des Mascareignes, à 140 kil. S.-O. de Maurice, 600 O.-S.-O. de Rodrigue, 560 E. de Madagascar, 3,000 N.-E. du Cap, 16,250 de Brest; par 52° 56'-53° 34' long. E., et 20° 50'-21° 23' lat. S.; 251,160 hect.; 77 kil. sur 53; 193,300 hab., dont plus de 53,000 travailleurs libres; elle avait autrefois 70,000 esclaves. Ch.-l., *Saint-Denis*, sur la côte N. Sol volcanique. Vers le centre de l'île sont les plateaux dits : *la Plaine des Palmistes*, haute de 1,100 mètr. : superf., 500 hect. d'un sol fertile, mais inculte; et *la Plaine des Cafres*, haute de 1,600 mètr. : superf., 4,000 hect. de pâtures naturelles. Le Gros-Morne, au N., est un volcan éteint; le Piton de Fournaise (2,200 mètr.), au S., est toujours en activité. Le massif des montagnes est entouré d'une bande de terres basses alluvionnaires. De 1827 à 1854, les Français ont tracé une *route de ceinture*, de 232 kil. Climat sain; chaleurs de 22° à 28° centig.; ouragans terribles. Il n'y a point de ports, seulement quelques rades; les cours d'eau sont nombreux, mais torrentiels. Récolte importante de sucre, de café, de cacao, maïs, manioc, dattes, patates, muscade, vanille, cannelle, tabac, coton. L'île tire en grande partie de l'extérieur ses aliments : le riz, de l'Inde; le bétail de boucherie, de Madagascar ou de la côte orientale d'Afrique. Les habitants divisent le pays en *Partie du Vent* à l'E., et *Partie sous le Vent* à l'O. Cette île fut découverte en 1515 par le Portugais Mascarenhas, et fut appelée *Mascareigne*. Les Français l'occupèrent en 1642. M. de Flacourt, qui prit de nouveau possession de l'île en 1649, lui donna le nom d'*Ile Bourbon*. En 1717, quelques plants de café y furent apportés de Moka. Sous la Ire République française, on la nomma *la Réunion;* sous l'Empire, *Ile Bonaparte*. Les Anglais la possédèrent de 1810 à 1815; en avril 1815, elle reprit le nom de *Bourbon*, en 1848, celui de *la Réunion*, et l'esclavage y fut aboli. Elle forme un gouvernement colonial, et est divisée en 2 arrondissements et 13 communes. Il y a une Cour impériale, 2 tribunaux de 1re instance, 6 justices de paix, un évêché, un lycée, une banque nationale à St-Denis, et 1,300 hommes environ de garnison; Valeur totale du commerce : 100 millions de fr.

RÉUNION (Ordre de la), ordre civil et militaire créé par Napoléon Ier, en 1811, pour remplacer un *ordre de l'Union*, créé par le roi Louis Bonaparte. Les membres de cet ordre formèrent le noyau de celui de la Réunion, qui se donnait aussi à des Français. C'était une étoile d'argent à 12 branches, sur un soleil d'or, surmontée d'une couronne impériale, et suspendue à un ruban uni bleu de ciel.

RÉUNION (Chambres de). *V.* CHAMBRES.

REUS, v. d'Espagne (Catalogne), prov. et à 13 kil. O. de Tarragone, à 4 kil. de la Méditerranée. Fabr. de soieries, toiles peintes, passementerie, etc. Grand commerce d'exportation et d'importation en vins, eaux-de-vie, fruits, etc. Pop., 27,260 hab.

REUSS, *Rusa* ou *Ursa*, riv. de Suisse, sort du lac de Lucendro (Uri). Cours de 133 kil., rapide et coupé par de nombreuses cascades, par Andermatt, Amsteg, Lucerne, Mellingen, et Bruck, au-dessous de laquelle elle se jette dans l'Aar, rive dr. La Reuss forme le lac des Quatre-Cantons, où commence sa navigation.

REUSS, principautés de l'Allemagne, enclavées dans les duchés de Saxe, forment une partie des possessions des anciens prévôts (*Voigt*) de l'empire germanique (*V.* VOIGTLAND). La principauté de Reuss de la ligne aînée, ou de *Reuss-Greiz*, a une superf. de 35,000 hect., avec 42,130 hab.; capitale, *Greiz*. Revenu public : 560,000 fr.; dette : 1,500,000 fr.; force armée : 334 hommes. — Les possessions de la ligne cadette ou de *Reuss-Schleiz-Lobenstein* ont une superficie de 105,000 hectares, avec 83 360 hab.; capitale, *Schleiz;* villes principales : Gera et Lobenstein. Revenu public : 1,500,000 fr.; dette : 3 millions de fr.; force armée : 783 hommes. Ces deux principautés sont gouvernées par les lignes de Reuss-Schleiz et de Reuss-Lobenstein-Ebersdorf. Monarchie constitutionnelle avec assemblées d'Etats. La cour d'appel d'Iéna est en même temps la cour suprême des principautés de Reuss. Elles occupent, avec Lichtenstein et les deux Lippe, le 16e rang à la Diète germanique. — On fait remonter l'origine de la maison de Reuss jusqu'à Henri II de Gleisberg, au-XIe siècle. Ce seigneur posséda le Voigtlandentier, et s'appela, d'une ville qu'il avait fondée, *le noble prévôt de Weida*. Ses petits-fils fondèrent les lignes de *Weida*, *Plauen*, *Greiz*, et *Gera*. Celle de Greiz s'éteignit en 1236, celle de Weida en 1532, celle de Gera en 1550. La ligne de Plauen se scinda, en 1307, en ligne aînée et ligne cadette. La 1re reçut en 1426 la Misnie en héritage, et s'éteignit en 1572; la 2e prit dès lors le nom de *Reuss-Plauen*. Celle-ci, en 1535, se partagea en lignes aînée, moyenne et cadette; la moyenne s'éteignit en 1616; l'aînée forma les lignes de *Greiz-Supérieur* et *Greiz-Inférieur*, et, quand la dernière s'éteignit, 1763, l'autre s'appela *Reuss-Greiz;* la cadette forma en 1647 les lignes de *Gera*, *Schleiz*, *Saalburg* et *Lobenstein;* celle de Saalburg se fondit en 1666 avec celle de Schleiz sous le nom de *Reuss-Schleiz*. De cette dernière est issue la ligne de *Reuss-Kœstritz*. La ligne de Gera s'éteignit en 1802, et celle de Lobenstein hérita de ses possessions. La ligne de Reuss-Greiz fut créée princière en 1773, les autres furent élevées à ce rang en 1806. A l'extinction de la ligne de Lobenstein, 1824, ses possessions échurent à celle d'*Ebersdorf*, rameau latéral de cette maison. La maison d'Ebersdorf s'appela dès lors *Reuss-Lobenstein-Ebersdorf*. Les rapports dynastiques de la maison de Reuss sont réglés par les traités de famille de 1668, 1681 et 1690. Tous les descendants mâles ont le nom de Henri, et ne se distinguent que par le chiffre apposé à ce nom. Les princes de la ligne aînée comptent jusqu'à cent (C) et recommencent avec I. Dans la ligne cadette, le premier prince né en chaque siècle compte avec I, et la numération est ensuite continuée jusqu'à la fin du siècle. Les affaires communes de la famille sont gérées par le prince régnant doyen, qui a pour adjoint le doyen de l'autre ligne. E. S.

REUSSMARKT. *V.* REISMARKT.

REUTLINGEN, v. de Wurtemberg, à 60 kil. S. de Stuttgard; 14,000 hab. Ch.-l. de cercle; surintendance générale évangélique. Fabr. de draps fins très-recherchés, tanneries, papeteries, dentelles, bonneterie, passementerie, coutellerie, broderies. Bains sulfureux très-fréquentés. Belle église Ste-Marie, construite de 1273 à 1343. Aux environs, domaine royal d'*Achalm*. Anc. ville libre impériale, qu'assiégèrent vainement Henri de Thuringe en 1247, et Ulrich de Wurtemberg en 1377. Patrie de Sébastien Gryphe.

REVA, riv. de l'Inde. *V.* NERBUDDAH.

RÉVEILLÉ-PARISE (J.-H.), médecin, né à Nevers en 1782, m. en 1852, élevé aux Écoles centrales, entra au service en 1802, fit, jusqu'en 1815, 13 campagnes, revint à Paris soutenir sa thèse (*Relations médicales sur le siége de Saragosse en* 1808 *et* 1809, Paris, 1816, in-4°), devint docteur en médecine, et obtint, dans la garde royale, un poste avantageux, qu'il perdit en 1830. Dès lors il se voua à l'étude. Il a publié, entre autres ouvrages : *Hygiène oculaire*, 1816, in-12; 3e édit., 1845, in-18; *Examens de pathologie*, 1817, in-8°; *Physiologie et hygiène des hommes livrés aux travaux de l'esprit, ou Recherches sur le physique et le moral, les habitudes, les maladies et le régime des gens de lettres, artistes, savants, hommes d'Etat, jurisconsultes, administrateurs*, etc., Paris, 1843, 4e édit., 2 vol. in-8°; *Etudes de l'homme dans l'état de santé et l'état de maladie*, Paris, 1844, 2 vol. in-8°; 1845, 2e édition, 2 vol. in-8°; *Guide pratique des goutteux et des rhumatisans*, 1847, in-8°,

3e édit.; une édition des *Lettres de Guy-Patin* (*V.* Patin). La mort l'a surpris au moment où il terminait un *Traité de la vieillesse, hygiénique, médicale et philosophique, ou Recherches sur l'état physiologique, les facultés morales, les maladies de l'âge avancé, et sur les moyens les plus sûrs, les mieux expérimentés, de soutenir et de prolonger l'activité vitale à cette époque de l'existence*, Paris, 1852, in-8°. Réveillé-Parise fut élu membre de l'Académie royale de Médecine en 1831. Il a écrit d'une manière agréable; son érudition est sobre et pleine de goût, sa critique indulgente, mais fine et toute française.

RÉVEILLÈRE-LEPEAUX (La) *V.* La Réveillère.

REVEL, en russe *Kolyvan*, ville très-forte de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement de son nom ou d'Esthonie, port militaire et de commerce sur la côte E. et à l'entrée du golfe de Finlande, à 365 kil. O. de St-Pétersbourg; par 59° 26' 20" latit. N., et 22° 24' 16" long. E.; 27,905 hab. Consistoire luthérien, tribunal d'appel, gymnase, 2 bibliothèques. Chantiers de construction, arsenal de la marine, fonderie de canons. Une partie de la flotte russe y stationne habituellement. Revel est divisé en haute ville (*Domberg*) et basse ville, habitées l'une par la noblesse, l'autre par le commun de la population. Cathédrale gothique. Aux environs, maison de plaisance et jardin impérial de *Catharinenthal* du temps de Pierre le Grand. Bains de mer. Comm. actif en grains, poissons salés, cuirs, bois, lin, chanvre, etc.—Fondé par Waldemar II, roi de Danemark, en 1218, Revel devint une des florissantes villes de la Hanse, et fut acheté en 1345 par l'Ordre Teutonique; il fut en vain assiégé en 1470 et en 1577 par les Russes, qui ne le prirent qu'en 1710.

REVEL (Gouvernement de). *V.* Esthonie.

REVEL, autrefois *la Bastide de Lavaur*, *Rebellum* en latin, ch.-l. de cant. (Haute-Garonne), arr. et à 30 kil. N.-E. de Villefranche de Lauraguais; 3,106 hab. Fortifié par Philippe de Valois, il devint, au XVIe siècle, une des places de guerre des protestants, et fut démantelé en 1629. Fabr. de lainages, bonneterie, liqueurs. Comm. de grains.

REVELLO, v. du roy. d'Italie (Piémont), prov. et à 33 kil. N.-O. de Coni, sur le Pô; 5,603 hab. Patrie de Denina.

REVELLO, v. du royaume d'Italie, à 4 kilomètres S. de Lagonegro; 5,000 hab. Beaucoup d'antiquités romaines. On croit que c'est l'anc. *Blanda* ou *Vélie*.

REVERE, v. des États autrichiens (Vénétie), dans la délégation et à 26 kil. S.-E. de Mantoue, sur la rive dr. du Pô; 7,500 hab. Fabr. de cordages.

RÉVÉRENCE, titre honorifique dont on qualifie les religieux et religieuses. On appelle *Révérendissimes* les généraux d'ordre, les supérieurs de certaines abbayes, et les prélats.

RÉVÉRIEN (SAINT-), vge (Nièvre), arrond. et à 35 kil. S. de Clamecy; 881 hab. Ruines d'une anc. abbaye.

REVETT (Nicolas), architecte, né dans le comté de Suffolk en 1721, m. en 1804, fut le collaborateur de James Stuart dans l'ouvrage des *Antiquités d'Athènes* (*V.* Stuart). Il a publié, avec Chandler et Pars, les *Antiquités Ioniennes*, Londres, 1769, 1800, 2 vol. in-fol.

REVIGNY, ch.-l. de cant. (Meuse), arr. et à 17 kil. O.-N.-O. de Bar-le-Duc, sur le chemin de fer de l'Est, près de l'Ornain; 1,423 hab. Pêche d'excellentes truites.

REVILLA-GIGEDO, groupe de 3 îles désertes dans le Grand-Océan, près de la côte du Mexique. La plus grande, nommée *Socorro*, a un pic assez élevé.

RÉVOIL (Pierre-Henri), peintre de genre, né à Lyon en 1776, m. en 1842, fut élève de David, et, l'un des premiers, eut l'idée de traiter le genre de l'histoire dans les proportions d'un tableau de chevalet. Il a presque toujours choisi ses sujets dans des scènes de chevalerie. Ses principaux tableaux sont : l'*Anneau de Charles-Quint*, 1814; *la Convalescence de Bayard*, 1817; *Marie Stuart conduite au supplice*, 1822; *François Ier armant chevalier son petit-fils François II*, etc. Révoil peint largement; mais sa manière n'est pas exempte d'un peu d'afféterie.

RÉVOLUTION (La), mot qui, employé seul, désigne toujours la Révolution française de 1789.

RÉVOLUTION (Iles de la). *V.* Marquises.

RÉVOLUTION D'ANGLETERRE. *V.* Angleterre.

RÉVOLUTION DE FÉVRIER. *V. Supplément.*

RÉVOLUTION DE JUILLET. *V.* Juillet.

REVUE DES CHEVALIERS, DU SÉNAT ET DU PEUPLE, dans l'anc. Rome. — *Revue des chevaliers.* C'était un recensement et une épuration de l'ordre équestre, faits tous les 5 ans par les Censeurs. La Revue avait lieu aux ides de quintilis (15 juillet). Les chevaliers se réunissaient à un temple de Mars, sur la voie Appia, à 1 mille environ (1481 mèt.) de Rome, puis se rendaient à Rome en cavalcade rangée par tribus et par centuries; ils venaient défiler devant les Censeurs siégeant sur le Forum. En débouchant sur cette place, chaque chevalier mettait pied à terre, prenait son cheval à la bride, et sans housse, et s'arrêtait devant les magistrats. Un nomenclateur l'appelait, et si les censeurs le croyaient irréprochable: « Emmène ton cheval, » lui disaient-ils. Dans le cas contraire, ils l'interrogeaient, provoquaient les dépositions des assistants : si l'enquête n'était pas satisfaisante, ils ordonnaient à l'accusé de vendre son cheval, le dégradaient en le chassant de sa centurie et l'inscrivant parmi les Cérites (*V. ce mot*). — *Revue du Sénat.* Elle se faisait aussi tous les 5 ans dans un temple, et consistait simplement en une élection ou réélection des sénateurs : un des censeurs lisait à haute voix la liste alors existante des membres du sénat; il omettait ceux qu'il jugeait indignes, et qui, par cela seul, se trouvaient exclus de ce corps illustre. (*V. Sénat*). — *Revue du peuple.* On nommait ainsi une révision générale des classes du peuple, faite à chaque lustre, pour établir la répartition des citoyens dans les tribus, curies et centuries. Elle avait lieu à Rome, dans le Champ-de-Mars; les Censeurs y présidaient, et on la terminait par une lustration. (*V.* Lustre et Suovetaurilies.) C. D—y.

REWBELL (J.-B.), né à Colmar en 1746, m. en 1810, était bâtonnier du barreau de sa ville natale, lorsqu'il fut député aux États-Généraux de 1789. Ses idées révolutionnaires l'entraînèrent vers la république. Aussi, après avoir été procureur-syndic du Haut-Rhin, il devint membre de la Convention, et eut des missions à Mayence et dans la Vendée, où il fit preuve de peu de talent, mais se montra zélé montagnard. Il se signala par son animosité contre Louis XVI, et, se trouvant à Mayence pendant qu'on faisait le procès de ce prince, il écrivit pour presser la condamnation. Pendant la Terreur, il se fit donner des missions qui le tinrent éloigné de Paris. La chute de Robespierre le jeta dans le parti thermidorien, et il fut un des accusateurs de Carrier. Son talent, et beaucoup d'opiniâtreté au travail, le firent remarquer dans les comités de sûreté générale et de salut public. Lors de l'établissement de la Constitution de l'an III, il fut nommé l'un des cinq directeurs, et le 1er président du Directoire; chargé des relations extérieures, de la justice et des finances, il fut le véritable chef de la République. Éliminé par le sort en 1799, il entra au conseil des Anciens, disparut de la vie politique après le 18 brumaire, et mourut dans le Haut-Rhin. Rude et blessant par la vivacité et l'âpreté de son langage, il était encore avare, et quelques-uns l'accusent d'avoir contribué aux malheurs de la patrie, et de s'être enrichi en participant aux fraudes des fournisseurs; mais ces accusations paraissent mal fondées. J. T.

REY (Jean), chimiste-médecin, né vers la fin du XVIe siècle à Bugues (Périgord), m. en 1645, a démontré scientifiquement le fait de l'augmentation du poids des métaux par la calcination, dans un livre intitulé : *Essays sur la recherche de la cause pour laquelle l'estain et le plomb augmentent de poids quand on les calcine*, Bazas, 1630, et Paris, 1777. Il inventa un thermomètre à eau, et fut l'un des précurseurs de la chimie pneumatique. Il était en correspondance avec tous les savants de son temps, et surtout avec le P. Mersenne. G—r.

REYES (Los), v. de la Nouvelle-Grenade, sur le Guatapori et le San-Sébastian, à 160 kil. S. de Santa-Marta. Fondée en 1550.

REYES (SAN-SEBASTIAN DE LOS), v. de la Vénézuéla, prov. et à 65 kil. S.-O. de Caracas. Fondée en 1584.

REYKIAVIK. *V.* Reikevig.

REYNEL, vge (Hte-Marne), arr. et à 30 kil. N.-E. de Chaumont; 511 hab. Ch.-l., dès 1127, d'un comté, érigé en marquisat au XVIe siècle.

REYNIER (Le comte Jean-Louis-Ebenezer), né à Lausanne en 1771, m. en 1814, se destinait au génie civil; la Révolution le poussa dans la carrière des armes. Il s'enrôla comme canonnier, était déjà adjudant-général en 1793, et servit en cette qualité sous Pichegru à Menin, Courtrai, etc. Général de brigade dans la campagne de la Hollande en 1794, chef d'état-major sous Moreau à l'armée du Rhin en 1796, il partit pour l'expédition d'Égypte en 1798, contribua à la victoire des Pyramides, sous Bonaparte, juillet 1798, commanda au siége de St-Jean-d'Acre, 1799, pendant que Bonaparte se portait sur le Mont-Thabor; à la bataille d'Héliopolis, mars 1800, sous Kléber, il enfonça l'élite des janissaires, puis fit le siége d'El-Arisch, et, sous ses murs, défit 20,000 Turcs avec 4 bataillons français. Par suite de démêlés avec le général Menou, il fut renvoyé en France, où il publia : *De l'Egypte après la bataille d'Hé-*

liopolis, et Considérations générales sur l'organisation physique et politique de ce pays, 1802, in-8°, avec carte, livre réédité en 1828 sous le titre de *Mémoires de Reynier*. La franchise de l'auteur fit saisir l'ouvrage, et Reynier ne fut remis en activité qu'en 1805. Il eut un commandement dans l'armée qui prit Naples, fut battu à Maida en 1806, se distingua à Wagram, couvrit la droite de la grande-armée en Pologne, pendant la campagne de Russie, fut fait prisonnier à la bataille de Leipzig, et mourut à Paris, peu de temps après avoir recouvré la liberté. Militaire des plus instruits, Reynier savait mieux qu'aucun autre donner des ordres et distribuer le service d'un état-major général. Il a laissé : *Sur les Sphinx qui accompagnent les Pyramides d'Egypte*, 1805, in-8°. J. T.

REYNIER (Jean-Louis-Antoine), frère du précédent, né à Lausanne en 1762, m. en 1824, se livra à l'étude des sciences naturelles, fut employé dans l'administration de l'armée d'Egypte, 1798, membre du conseil privé au Caire, et directeur général des finances. Il tomba en disgrâce comme son frère ; Joseph Bonaparte l'appela à Naples en 1809 ; Reynier lui rendit les plus grands services, ainsi qu'à Murat. En 1815, il se retira dans le canton de Vaud, où il fonda la *Société littéraire* et la *Société centrale des sciences naturelles*. On a de lui : *du Feu et de quelques-uns de ses principaux effets*, 1787 et 1790 ; *Mémoires pour servir à l'histoire physique et naturelle de la Suisse* (avec Struve), 1788 ; *de l'Egypte sous la domination des Romains*, 1807, in-8° ; *de l'Economie publique et rurale des Celtes, des Germains*, etc., 1818, in-8° ; — *des Perses et des Phéniciens*, 1819, in-8° ; — *des Arabes et des Juifs*, 1820, in-8° ; — *des Egyptiens et des Carthaginois*, 1823, in-8° ; — *des Grecs*, 1825, in-8°. Cette collection est estimée, ainsi que les articles fournis par Reynier à la *Revue philosophique* et à quelques autres recueils. J. T.

REYNOLDS (Josué), célèbre peintre d'histoire et de portraits, né en 1723 à Plympton (Devonshire), m. en 1792, passa trois années en Italie, puis s'établit à Londres, où il devint, en 1769, président de l'Académie royale des beaux-arts. Comme peintre d'histoire, il est timide, et n'a rien de remarquable ; son meilleur tableau est *la Mort du cardinal Beaufort* ; mais il excella dans le portrait : au mérite de l'invention, à un goût exquis, à une facilité heureuse, mais qui manque néanmoins de fermeté et de chaleur, il joignait une richesse et une harmonie de couleur qui lui donnent le premier rang parmi les peintres de sa nation. Son œuvre s'élève à plus de 250 tableaux, et lui valut une fortune évaluée à 1,500,000 fr. environ. Reynolds s'est aussi distingué comme écrivain théoricien. Il a laissé des *Discours sur la peinture*, lus devant l'Académie, 1769-90, et qui sont remarquables par une critique judicieuse, et d'excellents conseils didactiques ; Janssen les a traduits en français, 1788 et 1806, 2 vol. in-8°.

REYNOSA. *V.* REINOSA.

REYRAC (François-Philippe DULAURENS DE), poëte et littérateur, né en 1734 dans le Limousin, m. en 1782, entra à 16 ans dans les chanoines réguliers de Chancelade, obtint quelques succès comme prédicateur, renonça à la chaire par timidité, et vint résider à Orléans en 1765. On a de lui : *Lettres sur l'éloquence de la chaire*, 1760 ; *Discours sur la poésie des Hébreux*, 1760 ; *Poésies tirées des saintes Ecritures*, 1770 ; *Hymne au soleil*, 1777, etc.

REYRE (Joseph), littérateur, né en 1735 à Eyguières (Provence), m. en 1812, a laissé, entre autres ouvrages destinés à la jeunesse : *le Mentor des enfants*, très-souvent réimprimé ; *l'Ecole des jeunes demoiselles, ou Lettres d'une mère vertueuse à sa fille, avec les réponses de la fille à sa mère*, 1786, 2 vol. in-12 ; *Anecdotes chrétiennes*, 1801, in-12 ; *le Fabuliste des enfants et des adolescents*, 1803, in-12 ; *Année pastorale*, 1813, 5 vol. in-12, etc.

REYSSOUSE, riv. de France (Ain), naît au pied du Revermont, arrose Pont-de-Vaux, et se jette dans la Saône. Cours de 65 kil.

REZAT, riv. de Bavière, prend sa source près de celle de l'Altmühl, arrose Anspach et Lichtenau, et se jette dans la Rednitz ; cours de 60 kil. On l'appelle souvent *Haute-Rezat* ou *Rezat de Souabe*, pour la distinguer du cours supérieur de la Rednitz, qu'on nomme *Basse-Rezat* ou *Rezat de Franconie*. — Elle donnait son nom à un cercle de la Bavière, compris entre ceux du Haut-Mein au N., du Bas-Mein au N.-O., de la Regen à l'E., du Danube supérieur au S., le Wurtemberg à l'O. ; 130 kil. sur 80 ; 510,000 hab. Ch.-l. *Anspach*. Ce cercle est auj. remplacé par celui de Franconie-moyenne.

REZÉ, brg (Loire-Inférieure), arr. et à 5 kil. S.-O. de Nantes, près de la Loire ; 1,558 hab. Fabr. de savons. On croit que c'est l'anc. *Ratiastum*, placé par d'autres à Machecoul.

REZZONICO (Antoine-Joseph), comte della Torre, né à Côme en 1709, m. en 1785, embrassa la carrière militaire, se distingua en Espagne et en Italie, devint maréchal-de-camp, chambellan du duc de Parme, gouverneur de la citadelle de cette ville. Passionné pour les lettres, il conserva ce goût dans les camps, et en occupa tous ses loisirs. On a de lui : *Versi scioltí*, 1774, in-4° ; *Disquisitiones Plinianæ, in quibus de utriusque Plinii patriâ, scriptis, codicibus, editionibus atque interpretibus agitur*, 1763-67, 2 vol. in-fol., ouvrage d'une grande érudition et d'une saine critique.

REZZONICO. (Ch.) *V.* CLÉMENT XIII.

RHA, nom anc. du VOLGA.

RHABDOMANCIE. *V.* RABDOMANCIE.

RHACOTIS, anc. v. de la Basse-Egypte, fut comprise dans Alexandrie, dont elle forma un quartier.

RHADAMANTE, fils de Jupiter et d'Europe, selon la Fable, conduisit en Lycie une colonie de Crétois, et épousa Alcmène, veuve d'Amphitryon. Après sa mort, il fut placé comme juge aux Enfers, avec son frère Minos et Eaque.

RHADAMISTE, fils de Pharasmane, roi d'Ibérie, épousa Zénobie, fille de son oncle Mithridate, roi d'Arménie. Cette alliance ne l'empêcha point d'attaquer son beau-père, et de le faire périr par trahison pour s'emparer de ses Etats. Chassé à son tour par Vologèse, roi des Parthes, il se réfugia auprès de Pharasmane : celui-ci le fit assassiner, l'an 54 ap. J.-C., sous le prétexte qu'il avait conspiré contre lui. En fuyant d'Arménie, Rhadamiste, sur le point de tomber avec Zénobie au pouvoir des Parthes, l'avait poignardée et jetée dans l'Araxe : c'est le sujet d'une tragédie de Crébillon.

RHADÈS. *V.* ADIS.

RHADI. *V.* RADHI.

RHAMNÈS ou RHAMNENSES. *V.* RAMNÈS.

RHAMSÈS. *V.* RAMSÈS.

RHAMNONTE, *Rhamnus*, v. de l'Attique, dans la tribu Eantide, à l'E. de Marathon, sur la mer Egée. Elle avait un temple d'Amphiaraüs, et une statue célèbre de Némésis, haute de 10 coudées (4m,63), et d'un seul bloc de marbre. Auj. *Stavro-castro*.

RHAMPSINIT, dit aussi *Ramsès*, roi d'Egypte au XIIe siècle av. J.-C., possédait d'immenses trésors, et bâtit à Memphis un temple au dieu Phtha. Les traditions lui attribuaient une descente aux Enfers.

RHAPSODES, chanteurs grecs, dont le nom signifie *chanteurs de vers cousus*, c.-à-d. de poésies contenant des récits partiels qui avaient de la suite entre eux et formaient un ensemble, et dont la réunion s'appelait une *Rhapsodie*. Ainsi la supplication de Chrysès et son renvoi, la dispute d'Achille et d'Agamemnon, le voyage à Chryse, les plaintes d'Achille à Thétis, la prière de Thétis à Jupiter, et l'Assemblée des Dieux, forment une *rhapsodie*, qui est la 1re de l'*Iliade*. Les trois premières parties de cette rhapsodie, qui, chantées séparément, forment un tout, pouvaient aussi à la rigueur former une rhapsodie. C'étaient principalement dans les grandes fêtes des cités grecques et dans les concours de musique que les rhapsodes, chanteurs vagabonds, se faisaient entendre. Souvent, lorsqu'ils étaient réunis dans ces solennités, ils chantaient les rhapsodies ou fragments de rhapsodies qu'ils savaient le mieux, sans s'inquiéter de ce que disait le chanteur précédent ou celui qui devait suivre. Solon fit un règlement qui contraignit les rhapsodes à se concerter pour chanter les rhapsodies selon l'ordre naturel des faits. Cet édit facilita le travail des copistes que Pisistrate chargea de recueillir les poésies homériques. Du temps de Platon, ceux de ces chanteurs qui disaient l'*Iliade* s'habillaient en rouge, et ceux qui disaient l'*Odyssée*, en bleu de mer, ce poëme étant maritime. — Le nom de rhapsodie s'appliquait également à la récitation chantée de toute espèce de vers comme ceux d'Hésiode, d'Empédocle, d'Archiloque, de Mimnerme, de Phocylide, etc. L'usage de plus en plus répandu de l'écriture à partir du VIe siècle avant J.-C., et la création des bibliothèques au IIIe siècle, firent perdre peu à peu aux rhapsodes leur importance, et, dès le IVe siècle, ils étaient tombés dans un tel discrédit, qu'on ne les regardait plus que comme des jongleurs ou de mauvais acteurs ambulants, dont la niaiserie ou la stupidité devenaient proverbiales. J—T.

RHAPSODOMANCIE. *V.* RAPSODOMANCIE.

RHAUSIUM, nom latin de RAGUSE.

RHAZÈS ou RAZI (Mohammed-Ebn-Secharjah-Abon-bekr ARRASI, dit), célèbre médecin arabe, né vers 850 à Ray ou Razi, dans l'Irak, m. vers 923, étudia la musique, la philosophie et la médecine, devint médecin de l'hôpital de Bagdad, et y fit des leçons très-suivies. C'est surtout

comme praticien qu'il s'est distingué; on l'a surnommé l'*Observateur*. Il fit de grands voyages, et profita beaucoup des écrits de Paul d'Egine et de Galien. Rhazès est le premier auteur qui distingue les deux branches du nerf nasal; il décrit le muscle crico-thyroïdien; il a observé les fièvres avec beaucoup de soin, entre autres les fièvres pernicieuses. Il employait la saignée répétée, et s'est élevé contre l'abus des purgatifs. Ses écrits ont servi de base à l'enseignement dans les écoles européennes jusqu'au XVII^e^ siècle; les principaux sont : *Haui, seu Continens*, Brescia, 1486, 2 vol. in-fol., et Venise, 1509, 2 vol. in-fol.; *Ad Almanzorem libri decem*, Venise, 1510, in-fol.; *De pestilentiâ*, publié en latin par G. Valla, Plaisance, 1498, in-4°; par J. Channing, avec le texte arabe, Londres, 1766, in-fol.; en français par Paulet, dans son *Histoire de la petite-vérole*. D—G.

RHÉ (Ile de). *V.* RÉ.

RHÉA. *V.* RHÉE.

RHÉA SYLVIA, fille de Numitor, fut contrainte par son oncle Amulius, qui avait tué à la chasse le frère de Rhéa, de se faire vestale. Etant devenue enceinte, elle mit au monde deux jumeaux, qui furent Romulus et Rémus, et déclara que Mars était leur père. Amulius la fit condamner à mort, selon la rigueur des lois du culte de Vesta.

RHÉDA, voiture à 4 roues, chez les anc. Romains, qui l'avaient imitée des Gaulois. C'était, tantôt un *chariot* pour les travaux rustiques ou le transport des fardeaux; tantôt un *char* de voyage garni de coussins, et attelé de 2 chevaux ou de 2 mules. Il faisait partie des objets mobiliers d'une grande maison. Sous le Bas-Empire, la Rhéda fut une des voitures de la course publique; on l'attelait de 8 mules en été et de 10 en hiver. C. D—Y.

RHÉE, *Rhea*, déesse qu'on identifia avec Cybèle. Fille d'Uranus et de la Terre, et femme de Saturne, elle fut mère de Jupiter, Neptune, Pluton, Vesta, et Cérès. A la naissance de chaque enfant, elle donnait à son époux un bétyle ou pierre enveloppée de langes, qu'il dévorait; car, sachant qu'un de ses fils devait le détrôner, il voulait les tuer tous. Saturne ayant été chassé par Jupiter, Rhée le suivit en Italie, et l'aida à y faire fleurir l'agriculture et les bonnes mœurs. Les Athéniens avaient élevé un temple à Rhée, en commun avec Saturne, dans le Péribole de l'Olympium, et un temple spécial, dit *Métroon*, où était sa statue par Phidias. Rhée avait un Métroon dans le bois sacré d'Altis en Elide.

RHEEDE (Henri-Adrien DRAAKENSTEIN VAN), gouverneur hollandais au Malabar dans le XVII^e^ siècle, fit dessiner et peindre à ses frais les plantes de la contrée qu'il administrait, et en forma un immense recueil qui parut sous le titre d'*Hortus malabaricus*, Amsterdam, 1678-1703, 12 vol. in-fol., et 794 planches.

RHEGIUM, anc. ville de l'Italie méridionale, sur le détroit de Messine, tirait son nom de la révolution physique qu'avait éprouvée ce pays, uni jadis à la Sicile, et séparé violemment par un tremblement de terre. Elle fut fondée, vers 744 av. J.-C., par des Chalcidiens d'Eubée et des Doriens de Messène, sous la conduite d'Antimnestos, et, jusqu'en 461, où les Rhéginiens chassèrent les enfants d'Anaxilas, les chefs de la république furent toujours de race messénienne. Devenue florissante par son commerce, et considérée comme le rempart de l'Italie contre la Sicile, elle excita la convoitise de Denys l'Ancien, qui demanda en mariage aux Rhéginiens la fille d'un de leurs citoyens; on lui offrit par dérision la fille du bourreau. Le tyran prit Rhégium après un long siége, et la ruina de fond en comble, 387. Denys le Jeune la rétablit sous le nom de *Phœbia*, et elle lui servit de refuge lorsque Dion l'eut chassé de Syracuse. Elle lui fut enlevée et rendue à la liberté par les généraux syracusains, Leptine et Callipe, 351. Dans la guerre de Pyrrhus, une garnison de 4,000 Campaniens, envoyée par les Romains, égorgea par trahison tous les habitants qui tenaient pour le sénat, prit leur place, et se donna à Pyrrhus. Mais la ville fut reprise, 271, par les Romains, et rentra dans l'obéissance. En 91, un tremblement de terre renversa la plupart des maisons. Auguste la repeupla après la défaite de Sextus Pompée, 36, en y établissant une partie des marins de sa flotte. Elle prit alors le nom de *Rhegium Julium*, auj. *Reggio*. *Reggio*.

RHEGIUM LEPIDI, v. de l'anc. Gaule Cisalpine; auj. C. P.

RHEIMS. *V.* REIMS.

RHEINA-WOLBECK, seigneurie médiatisée d'Allemagne, anc. bailliage de l'évêché de Munster; comprise en partie dans la prov. prussienne de Westphalie, et en partie dans l'arrondissement hanovrien d'Osnabrück; 10,000 hab.

RHEINAU, vge de Suisse (Zurich), à 9 kil. N.-O. d'Andelfingen, sur le Rhin; 700 hab. Dans une île du fleuve est une célèbre abbaye de Bénédictins, fondée en 778. Bibliothèque.

RHEINBERG ou RHINBERG, v. des Etats prussiens (prov. du Rhin), à 72 kil. N. de Dusseldorf, à 2 kil. du Rhin; 3,000 hab. Autrefois place forte. Elle fut vainement assiégée par le duc de Parme en 1586; prise par le comte de Mansfeld en 1590, par Maurice de Nassau en 1597, par Mendoza en 1598, par Maurice en 1601, par Spinola en 1606, par Louis XIV en 1672, les Impériaux la démantelèrent en 1703. Près de là les Français battirent le prince de Brunswick et les Hanovriens, en 1760.

RHEINECK, vge de Suisse (St-Gall), sur le Rhin, à 17 kil. N.-N.-E. de St-Gall; 1,000 hab. Fabr. de mousselines et broderies. Vins renommés.

RHEINFELD ou RHINFELD, v. de Suisse (Argovie), sur la rive g. du Rhin, à 27 kil. N.-O. d'Aarau; 1,900 hab. Ch.-l. de district et de cercle. Pont sur le Rhin au tournant dangereux de Hallenhaken. Château de *Stein*, en ruines. Elle était encore, au dernier siècle, comprise dans le Brisgau autrichien. Les Français y rencontrèrent deux fois les Autrichiens en 1638; défaits au premier combat, où périt le duc de Rohan, ils furent victorieux au second, et firent prisonnier Jean de Weerdt, qu'ils battirent encore au même lieu en 1678; en 1744, ils s'emparèrent de la ville et la démantelèrent.

RHEINFELS, forteresse des Etats prussiens (prov. du Rhin), dans la régence de Coblentz, sur une île du Rhin, près de St-Goar. Assiégée en vain par les Français en 1692, mais prise en 1794.

RHEINGAU, vallée du Rhin, qui s'étend, dans le duché de Nassau, depuis Biberich jusqu'à Rudesheim. Vins excellents.

RHEINGRAVE. *V.* RHINGRAVE.

RHEINSBERG, v. des Etats prussiens (Brandebourg), sur le Rhin, à 84 kil. N.-O. de Berlin; 2,200 hab. Beau château, où le grand Frédéric passa une partie de sa jeunesse.

RHEINTHAL, vallée de Suisse, entre le Rhin à l'E. et le canton d'Appenzell à l'O. Elle s'étend, sur 25 kil., depuis la baronnie de Sax jusqu'au lac de Constance. Fertile en blé et en vin.

RHÉMÉTALCÈS I^er^, roi de Thrace, frère de Cotys IV, succéda, en l'an 7 av. J.-C., à son neveu Rhescuporis II, dont il avait eu la tutelle et qui périt dans une guerre contre les Besses, se joignit aux Romains contre les Dalmates et les Pannoniens révoltés, et mourut vers l'an 10 de J.-C.

RHÉMÉTALCÈS II, roi de Thrace, obtint, en l'an 19 de J.-C., la couronne dont son père Rhescuporis III avait été privé par l'empereur Tibère en punition du meurtre de Cotys V. A sa mort, en 46, la Thrace fut réunie à l'Empire.

RHÉNANE (Bavière). *V.* RHIN (Cercle du).

RHÉNANE (Hesse). *V.* RHIN (Province du).

RHÉNANE (Prusse). *V.* RHIN (Province du).

RHENANUS (Beatus), philologue, né en 1485 à Schelestadt, m. en 1547, appartenait à une famille de Rhenach ou Rheinau en Suisse (canton de Zurich), ville d'où il prit son nom. Il fut correcteur d'imprimerie à Paris chez H. Estienne, à Bâle chez Amerbach, et un des promoteurs les plus éclairés des études classiques en Allemagne. Il a donné de bonnes éditions de *Tertullien*, d'*Eusèbe*, de *Tacite*, de *Pline l'Ancien*, de *Tite-Live*, de *Maxime de Tyr*, de *Quinte-Curce*, de *Sénèque*, etc.; en outre : *Illyrici descriptio*, Paris, 1602, in-8°. C. N.

RHÉNÉE, *Rhena* ou *Rhenea*, île de la mer Egée, une des Cyclades, voisine de Délos. On y enterrait les morts de Délos, parce que le territoire de cette dernière île était regardé comme sacré.

RHENUS, nom anc. du RENO et du RHIN.

RHESCUPORIS I^er^, roi de Thrace, servit Pompée contre César, puis Brutus et Cassius contre les triumvirs.

RHESCUPORIS II, fils de Cotys IV, régna de l'an 16 à l'an 7 av. J.-C., sous la tutelle de son oncle Rhémétalcès, avec un de ses frères dont le nom est resté inconnu, et périt dans une guerre contre les Besses.

RHESCUPORIS III, frère de Rhémétalcès I^er^, se joignit avec lui aux troupes romaines contre les Dalmates et les Pannoniens, et, quand il mourut, vers l'an 10 de J.-C., reçut la moitié de son royaume. Bientôt il fit assassiner son neveu Cotys V, possesseur de l'autre moitié. Tibère le dépouilla alors de ses Etats, en 19, puis donna l'ordre de le tuer dans la prison d'Alexandrie.

RHÉSUS, roi de Thrace, fils du fleuve Strymon, avait

des chevaux plus blancs que la neige et aussi rapides que les vents. Troie ne devait pas succomber, si ces animaux buvaient des eaux du Xanthe. Priam appela donc Rhésus à son secours; mais Ulysse et Diomède l'égorgèrent, et lui enlevèrent ses coursiers.

RHÉTICUS. *V.* JOACHIM (George).

RHÉTIE, *Rhœtia*, nom qui désignait, soit la contrée habitée par les Rhètes, sur les deux versants des Alpes centrales, soit, dans un sens plus étendu, la province qui s'étendait jusqu'au Danube et comprenait la Vindélicie. La Rhétie propre s'étendait du mont Adula (St-Gothard) au mont Ocra (Terglou); à l'E., elle était bornée par le Norique; au S., sa limite, du côté de la Cisalpine, était une ligne passant au S. des lacs de l'Italie septentrionale et allant rejoindre le mont Ocra; elle comprenait ainsi l'E. de la Suisse (les Grisons), le Vorarlberg, le Tyrol et le N. de la Lombardie.—Les premiers habitants connus de la Rhétie furent les *Rhasènes*, qui, vers le x^e^ siècle av. J.-C., envahirent l'Italie centrale et s'y rendirent si célèbres sous le nom d'Etrusques. Ils semblent avoir été remplacés en Rhétie par des Gaulois. Les principales tribus étaient, de l'O. à l'E. : les *Viberi*, dans le Valais; les *Lepontii*, au N. du royaume d'Italie; les *Calucones* et les *Rugusci*, dans le pays des Grisons; les *Brixentes* ou *Brigantini*, près du lac Brigantinus (lac de Constance); les *Vennones* ou *Vennonetes*, dans la Valteline; les *Suanetes*, dans la vallée supérieure du Serio; les *Camuni*, dans la vallée supérieure de l'Oglio, au N. du lac d'Iseo; les *Venostes*, les *Stœni*, les *Stunici*, les *Bechuni*, les *Triumpilini*, les *Benacenses*, entre les lacs Edranus (Iseo) et Benacus (Garda); les *Brenni*, *Breuni* ou *Preuni*, dans les vallées supérieures de l'Eisak et de l'Inn; les *Genaunes* ou *Senones*, dans le N. du Tyrol; les *Isarii* et les *Tridentini*, au N. du lac de Garda; les *Feltrini* et les *Berunenses* ou *Belunenses*, entre l'Adige et les Alpes Carniques. Ces peuples, quoique Munatius Plancus eût pénétré en 44 dans leur pays et remporté sur eux une victoire, ne furent soumis que par Tibère et Drusus, sous le règne d'Auguste (15 av. J.-C.), qui réduisit leur pays en province romaine, en y joignant la Vindélicie. Infestant auparavant toute l'Italie septentrionale, ils furent forcés de vivre en paix, soumis à des tributs fixes, et des routes furent percées à travers leurs montagnes. La Rhétie, devenue partie de l'empire romain et province impériale, s'étendit jusqu'au Danube au N., jusqu'à l'Inn à l'E., et *Augusta Vindelicorum* (Augsbourg), fondée par Auguste sur le Lech, devint la ville la plus importante. Elle fut divisée par Marc-Aurèle en *Rhétie première* (anc. Rhétie propre), capitale *Curia* (Coire), et *Rhétie seconde* (anc. Vindélicie), capitale *Augusta Vindelicorum*. Toutes deux firent partie, dans les divisions subséquentes, de la préfecture et du vicariat d'Italie, et de l'Empire d'Occident. La Rhétie produisait un vin renommé, comparé par les anciens aux crus les plus célèbres de l'Italie. C. P.

RHÉTIERS, RÉTHIERS ou RETIERS, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), arr. et à 35 kil. S.-S.-O. de Vitré; 601 hab. Haut-fourneau et fonderie.

RHETIQUES ou RHÉTIENNES (Alpes). *V.* ALPES.

RHÉTORIQUE (Chambres de). *V.* CHAMBRES.

RHIGAS, riche négociant, un des promoteurs de l'insurrection grecque, né vers 1753 à Velestina (Thessalie), m. en 1798, s'établit à Bukharest, où, tout en se livrant à des opérations commerciales, il cultiva les lettres, les sciences et les arts. Révolté de l'oppression que souffrait la Grèce, il forma, dans le but de l'en délivrer, une société secrète, dans laquelle entrèrent des Turcs mêmes, entre autres Passwan-Oglou. Il alla ensuite se fixer à Vienne, d'où il entretenait une correspondance secrète avec ses conjurés. En même temps, il publiait un journal grec pour l'instruction de ses compatriotes, des poésies qui devinrent bientôt populaires, un *Traité de la tactique militaire*, et une traduction en grec moderne du *Voyage du jeune Anacharsis*. Dénoncé comme auteur d'écrits séditieux, il fut livré aux Turcs par le gouvernement autrichien, avec huit autres Grecs; l'escorte qui les emmenait à Constantinople les noya dans le Danube.

RHIN, *Rhenus*, en allemand *Rhein*, formé du celtique *Reu-ain*, rivière rapide, fleuve qui prend sa source dans les Alpes centrales, entre le mont St-Gothard et le mont Septimer, coule d'abord au N., passe près de Coire et de Mayenfeld, sépare la Suisse du Vorarlberg (Autriche), entre, au-dessous de Reineck, dans le lac de Constance, en sort à Stein, et, de cette ville jusqu'à Bâle, coule à l'O., séparant en général la Suisse du pays de Bade, et arrosant Schaffouse et Lauffen, où il a une chute de 25 mèt. A Bâle, il devient navigable, tourne au N., et sert de limite entre la France et le gr.-duché de Bade; les villes qu'il arrose ou près desquelles il passe sont Huningue, Neuf-Brisach et Strasbourg en France, Vieux-Brisach, Kehl et Rastadt en Allemagne. Le Rhin traverse ensuite l'ancien Palatinat, et sépare le gr.-duché de Bade de la Bavière rhénane, jusqu'un peu au-dessous du confluent du Necker; il arrose Spire à gauche, Philippsbourg et Manheim à droite. Au-dessous de cette ville, il traverse la Hesse-Darmstadt, passant à Worms, Mayence et Bingen. A Mayence, le Rhin se dirige au N.-O.; sa vallée, qui, depuis Bâle, a été très-large, se resserre, et forme jusqu'à Bonn un étroit défilé d'une navigation difficile; c'est la partie la plus pittoresque de tout son cours. Entre Mayence et Bacharach se trouvent les vignobles qui produisent les *vins du Rhin;* celui de Johannisberg est à 16 kil. O. de Mayence. Après Bingen, le Rhin sépare le duché de Nassau de la Prusse rhénane; puis, au-dessous de Coblentz, il coule à travers la Prusse rhénane, arrosant Andernach, Bonn et Cologne à gauche, Dusseldorf, Wesel et Emmerich à droite. Il entre en Hollande au-dessous de cette dernière ville, passe à Arnheim, Utrecht, Leyde, et, sous le nom de Vieux-Rhin, se jette dans la mer du Nord à Katwyk. Le Rhin forme plusieurs bras avant d'arriver à son embouchure : à droite, l'Yssel et le Vecht, qui se jettent dans le Zuyderzée, le premier à Kampen, et le second à Muyden; à gauche, le Leck, et le Wahal, qui passe à Nimègue. Le cours du Rhin est de 1,300 kil. environ, dont 900 navigables. Ses affluents sont : à droite, l'Ill, la Kinzig, le Necker, le Mein, la Lahn, la Sieg, la Ruhr, la Lippe; à gauche, l'Aar, grossi de la Reuss, de la Limmat et de l'Orbe, la Birse, l'Ill, la Zorn, la Moder, la Lauter, la Queich, la Speierbach, la Rahe, la Moselle, et l'Erft. Le canal de l'Est le joint au Rhône, et le canal Louis au Danube; il y a aussi un canal du Rhin à la Marne. De Bâle à Strasbourg, la profondeur moyenne du Rhin est de 4 mèt.; elle s'élève au double dans les grandes eaux (en juillet). Sa rapidité varie en raison de la pente et du resserrement de son lit: de Bâle à Cologne, elle est, en moyenne, de 5 kil. à l'heure; au-dessous de Cologne, son cours devient très-lent. La largeur du fleuve, de 80 mèt. vers le lac de Constance, atteint 715 mèt. entre Clèves et Nimègue. Il est très-poissonneux, et l'on trouve dans ses sables quelques paillettes d'or. La ceinture du bassin du Rhin, à partir du St-Gothard, est formée, à gauche, par les Alpes Bernoises, le Jorat, le Jura, les Vosges méridionales, les monts Faucilles, les Ardennes orientales, et l'Eifel; à droite, par les Alpes centrales, les Alpes d'Algau et de Constance, une partie de la Forêt-Noire, les Alpes de Souabe, le Fichtelgebirge, le Frankenwald, le Vogelsgebirge, l'Eggegebirge, et le Teutoburgerwald. M.

RHIN (BAS-), département du N.-E. de la France, ch.-l. *Strasbourg;* situé dans l'anc. Alsace, entre la Bavière Rhénane au N., le Grand-Duché de Bade à l'E., et les départements du H.-Rhin au S., des Vosges et de la Meurthe à l'O., de la Moselle au N. Superf., 451,587 hect.; pop. : 577,574 hab. Arrosé par le Rhin, la Lauter, la Moder, le Zorn, l'Ill, la Brusche, l'Andlau, et la Sarre; traversé à l'O. par les montagnes des Vosges. Sol très-fertile; forêts, vins, céréales, plantes oléagineuses, légumes, lin, chanvre, garance, tabac, houblon; récolte d'écorces à tan, de truffes. Exploit. de fer, houille, ocre, asphalte, ardoises, argile, tourbe, etc.; industrie active : travail des métaux, fabr. de fil et tissus de coton, bonneterie, draps, toiles, produits chimiques; tanneries. Elève de chevaux et de porcs, mais peu de bêtes à laine. Comm. important avec l'Allemagne. La langue allemande, un peu corrompue, est assez généralement parlée. Ce département dépend de l'évêché de Strasbourg, et de la cour impériale de Colmar.

RHIN (HAUT-), département du N.-E. de la France, ch.-l. *Colmar;* formé dans l'anc. Alsace, et augmenté, en 1798, de la république de Mulhouse; situé entre le Grand-Duché de Bade à l'E., la Suisse au S.-E., et les départements du Doubs au S.-O., de la H^te^-Saône et des Vosges à l'O., du B.-Rhin au N. Superf., 396,416 hect. Popul. : 515,802 hab. Arrosé par le Rhin, qui le sépare du Grand-Duché de Bade, par l'Ill, et par le canal du Rhône au Rhin. Lacs Blanc, Noir, Doren, et Guebwiller. Traversé à l'O. par les montagnes des Vosges. Sol fertile; forêts, vins estimés, céréales, pommes de terre, tabac. Elève de moutons. Eaux minérales. Exploit. de fer, houille, grès, plâtre, tourbe. Industrie manufacturière importante. Cotons filés, tissus de coton et de laine, impressions sur tissus, toiles peintes, produits chimiques, horlogerie, papiers de tenture, eaux-de-vie, kirschenwasser; usines à fer. Grand commerce d'exportation. Ce département dépend de

l'évêché de Strasbourg, et de la Cour impériale de Colmar.

RHIN (Département des BOUCHES-DU-). *V.* BOUCHES-DU-RHIN.

RHIN-ET-MOSELLE, département français, formé, après la paix de Lunéville, 1801, d'une partie des électorats de Trèves et de Cologne, et du duché de Simmern; entre ceux de la Roër au N., de la Sarre à l'O., du Mont-Tonnerre au S., et le Rhin à l'E.; ch.-l. *Coblentz*. Longé du S. au N. par le Rhin, traversé de l'O. à l'E. par la Moselle, il formait 3 arrondissements : Coblentz, Bonn, et Simmern. Il a été repris à la France en 1814, et fait auj. partie de la prov. prussienne du Rhin.

RHIN (Confédération du). *V.* ALLEMAGNE.

RHIN (Ligue du), conclue par Mazarin, le 15 août 1658, à Mayence, entre la France et les princes du Rhin (les électeurs ecclésiastiques, l'évêque de Munster, le duc de Brunswick, le landgrave de Hesse, le duc de Bavière, etc.). Les confédérés s'engageaient à maintenir les conditions de la paix de Westphalie, à se défendre réciproquement contre leurs ennemis, et à prendre la France pour médiatrice dans tous leurs différends. Ce traité, moins important et moins célèbre que ceux de Westphalie et des Pyrénées, fut peut-être aussi utile à la France : il plaçait véritablement l'Allemagne occidentale sous le protectorat de Louis XIV; et il contribua puissamment au succès de ses premières guerres. G.

RHIN (Ligue des villes du), confédération de 60 villes des bords du Rhin, formée, en 1247, dans le but de se protéger contre les seigneurs, et approuvée par Guillaume de Hollande en 1255. Elles s'engageaient à équiper 600 navires sur le Rhin, pour assurer la liberté du commerce; des assemblées devaient se tenir tous les trois mois. Les archevêques de Trèves, de Mayence et de Cologne y accédèrent.

RHIN (Cercle du BAS-), appelé aussi *Cercle électoral* ou *Cercle des quatre électeurs du Rhin*, grande division de l'empire d'Allemagne, depuis le commencement du XVI^e^ siècle jusqu'à la fin du XVIII^e^, était situé le long du Rhin, depuis la frontière de France jusqu'à celle de Hollande, mais comprenant aussi des pays plus éloignés de ce fleuve et séparés par des enclaves appartenant à d'autres cercles. Il renfermait 10 principautés d'Empire : 1° l'archevêché électoral de Mayence, comprenant, outre cette ville et le territoire voisin du Rhin et du Mein, la principauté d'Aschaffenbourg, enclavée entre la Franconie et le Haut-Rhin, celles d'Eichsfeld et d'Erfurt en Thuringe; 2° l'archevêché électoral de Trèves, s'étendant à l'O. du Rhin dans le bassin de la Moselle jusqu'à la frontière de France, et à l'E. du fleuve jusqu'à la Lahn; 3° l'archevêché électoral de Cologne, composé d'une bande étroite à l'O. du Rhin, depuis la Nette jusqu'à la Lippe, du comté de Recklinghausen sur la Lippe moyenne, et du duché de Westphalie, entre la Lippe supérieure et la source de la Sieg; 4° le Palatinat électoral du Rhin, situé sur les deux rives du fleuve et dans la vallée inférieure du Necker; 5° le duché d'Aremberg, entre les Etats de Cologne et de Juliers; 6° la principauté de Tour-et-Taxis, dont le titulaire ne possédait pas de terres dans le cercle, mais jouissait d'une voix aux diètes en sa qualité de grand-maître héréditaire des postes de l'Empire; 7° le bailliage de l'Ordre Teutonique de Coblentz; 8° la seigneurie de Beilstein, près de la Lahn; enclavée entre les cercles du Haut-Rhin et de Westphalie; 9° le bas-comté d'Isenburg; 10° le burgraviat de Reineck, sur le Rhin, au N. d'Andernach. Ce cercle correspond à une partie de la Prusse, de la Hesse et de la Bavière rhénanes, avec quelques cantons du royaume de Bavière à l'E. du Rhin et de la Saxe prussienne. L'archevêque de Mayence était prince convoquant et directeur de ce cercle : les diètes se tenaient à Francfort, dans le cercle du Haut-Rhin. Les traités de Campo-Formio, 1797, et de Lunéville, 1801, et, à la suite, le recès de Ratisbonne, 1803, abandonnèrent à la France toute la partie du cercle située sur la rive g. du Rhin; le cercle lui-même cessa d'exister en 1806, lors de la formation de la Confédération du Rhin. C. P.

RHIN (Cercle du HAUT-), sur les deux rives du Rhin depuis les frontières de France jusqu'au Wéser, et séparé en deux parties par le cercle du Bas-Rhin, était, au XVI^e^ siècle, très-étendu, comprenant l'Alsace, la Lorraine, les Trois-Évêchés, l'archevêché de Besançon, et même la Savoie. A la fin du XVIII^e^ siècle, il comprenait encore 57 Etats, dont 9 ecclésiastiques : les évêchés de Worms, Spire, Strasbourg, Bâle en Suisse, Fulde, le grand-prieuré d'Heitersheim (à l'ordre de Malte), l'abbaye de Prüm, les prévôtés de Weissembourg et de Bruchsal ou Odenheim; et 46 Etats séculiers : les principautés de Simmern, Lautern, Weldenz, Hirschfeld, Salm-Salm, Salm-Kirbourg, Nassau-Weilbourg, Nassau-Usingen, Nassau-Saarbrück, Waldeck, Solms-Braunfels, Isenburg-Birstein, les landgraviats de Hesse-Cassel et de Hesse-Darmstadt, les comtés de Sponheim, Hanau-Munzenberg, Hanau-Lichtenberg, Solms-Rœdelheim, Solms-Hohensolms, Solms-Raubach, Kœnigstein (divisé en deux parties formant chacune un Etat), Wœchtersbach, Meerholtz, Greeweiler, Grumbach, Dhaun, Leiningen-Hartenbourg, Leiningen-Westerbourg, Munzfelden, Witgenstein, Witgenstein-Berlebourg, Falkenstein, Criechingen ou Créange, Wartemberg, les seigneuries d'Idstein, Ottweiler, Reipolzkirchen, Bretzenheim, Dachstuhl, Ollbruck, les villes impériales de Worms, Spire, Francfort, Friedeberg, et Wetzlar. Il correspond à Hesse-Cassel, Hesse-Darmstadt, Waldeck, parties de Nassau, Bavière rhénane et grand-duché de Bade. L'électeur palatin, comme prince de Simmern, et l'évêque de Worms, en étaient les princes convoquants; le dernier seul était directeur du cercle. Les diètes se tenaient à Worms, puis à Francfort. Le recès de Ratisbonne et la Confédération du Rhin amenèrent dans ce cercle les mêmes changements que dans le précédent. C. P.

RHIN (Cercle du HAUT-), anc. division du grand-duché de Bade; borné au S. et à l'O. par le Rhin, qui le sépare de la Suisse et de la France, à l'E. par le cercle du Lac et le Wurtemberg, au N. par le cercle du Rhin-Moyen; ch.-l. *Fribourg*. Traversé du S. au N. par la Forêt-Noire, et arrosé par les affluents de la rive droite du Rhin, la Wehra, la Wiesen, l'Elz, grossi de la Dreisam. Sol fertile en céréales, lin et chanvre. Eaux minérales à Badenweiler; vins estimés. Industrie du kirschenwasser et des horloges de bois. Le cercle se compose de l'anc. haut-margraviat de Baden-Dourlach, et, pour la plus grande partie, du Brisgau autrichien, et des villes forestières, que le margrave de Bade reçut en 1806 avec le titre de grand-duc; 345,913 hab. *V.* BADE, au *Supplément*. C. P.

RHIN-MOYEN (Cercle du), anc. division du grand-duché de Bade, borné à l'O., vers la France et la Bavière Rhénane, par le Rhin, au S. et au N. par les cercles du Haut-Rhin et du Bas-Rhin, à l'E. par le Wurtemberg; ch.-l. *Carlsruhe*. Traversé du S. au N. par la prolongation de la Forêt-Noire, et arrosé par divers affluents du Rhin, la Kinzig, la Murg, la Pfurz. Eaux thermales à Baden, quincaillerie à Pforzheim. Ce cercle a été formé de l'anc. margraviat de Baden-Baden, du bas-margraviat de Baden-Dourlach, des territoires allemands de l'évêché de Strasbourg, et de plusieurs villes impériales, Offenbourg, Zell, Gengenbach, données en 1803 par le recès de Ratisbonne au margrave de Bade; 469,782 hab. *V.* BADE, au *Suppl.*

RHIN (Cercle du BAS-), ancienne division du grand-duché de Bade, borné à l'O., vers la Bavière Rhénane, par le Rhin, au N. par la Hesse-Darmstadt et la Bavière, à l'E. par le Wurtemberg, au S. par le cercle du Rhin-Moyen; ch.-l., *Mannheim*; v. princip., Heidelberg et Philippsbourg. Arrosé par la Salzbach et le Necker. Ce cercle a été formé de pays donnés en 1803 par le recès de Ratisbonne au margrave de Bade, et qui n'avaient jamais appartenu à sa maison, des terres de l'évêché de Spire et du Palatinat du Rhin situées à l'E. de ce fleuve, et d'une partie de l'Electorat de Mayence; 355,436 hab. *V.* BADE, au *Supplément*.

RHIN (Cercle du), appelé aussi *Bavière Rhénane* ou *Palatinat* (*Pfalz*), partie du royaume de Bavière située à l'O. du Rhin; borné au S. par les départements français du Bas-Rhin et de la Moselle, à l'E. par le grand-duché de Bade, au N. par les provinces hessoise et prussienne du Rhin, à l'O. par la seigneurie de Meisenheim, dépendant du landgraviat de Hesse-Hombourg, et la province prussienne du Rhin; 5,929 kil. carr.; 105 kil. sur 85; 608,069 hab. Traversé du N. au S. par les prolongements des Vosges appelés monts de Hardt et Mont-Tonnerre; arrosé par divers affluents du Rhin, la Lauter, le Queich, la Spire, et le cours supérieur du Pfrim, du Selz, et de l'Alsenz (affluent de la Nahe). Plus de 253,000 hectares de forêts. Sol bien cultivé, et fertile en vin, céréales, chanvre, lin, tabac, garance. Exploit. de houille (100,000 quintaux par an), plomb (33,000), mercure (près de 1,000); quelques mines de cuivre et de cobalt. Industrie prospère : distilleries d'eau-de-vie, papeteries, fabr. de potasse. Ce cercle, formé du territoire de l'évêché de Spire et du Palatinat à l'O. du Rhin, d'une partie de l'Alsace (Landau), et des duchés de Lautern et des Deux-Ponts, forma, de 1797 à 1814, la plus grande partie du département français du Mont-Tonnerre; en 1815, il fut attribué à l'Autriche, qui, l'année suivante, le donna à la Bavière. Son ch.-l. est *Spire;* il est divisé en 4 districts : Spire, Deux-Ponts, Landau, Kaiserslautern. C. P.

RHIN (Province du), ou *Hesse Rhénane*, partie du grand-duché de Hesse-Darmstadt, à l'O. du Rhin ; bornée au N. par le duché de Nassau, à l'O. par la province prussienne du Rhin, au S. par la Bavière Rhénane, à l'E. par la Hesse-Darmstadt proprement dite; 1,372 kil. carr.; 50 kil. sur 35; 234,491 hab. Traversée par les dernières ramifications de la chaîne des Vosges; arrosée par divers affluents du Rhin, le Pfrim, le Selz, l'Alsenz, la Nahe. Sol très-fertile en vins renommés, céréales, fruits; élève de bœufs et de brebis. Cette province a pour ch.-l. *Mayence*; v. principales : Bingen, Ottenheim, Worms, Alzey. Ce pays forma anciennement une partie du Palatinat du Rhin et de l'Electorat de Mayence, puis, sous le 1er empire français, le N. du département du Mont-Tonnerre. En 1815, il fut donné à la Hesse-Darmstadt. C. P.

RHIN (Grand-duché du BAS-), nom donné en 1815 aux pays situés à l'O. du Wéser qui furent assignés à la Prusse. Il comprit 3 provinces : Westphalie, Clèves-Berg, et Bas-Rhin. Depuis 1824, il n'en forme plus que deux, la Westphalie, et la province du Rhin.

RHIN (Province du), partie la plus occidentale des possessions prussiennes à l'O. du Wéser, bornée au N. et au N.-O. par la Hollande, à l'O. par la Belgique, au S. par la France, à l'E. par la Bavière Rhénane, le duché de Nassau et la province de Westphalie, fut formée, en 1814 et 1815, de pays appartenant à la Prusse avant 1789 (duchés de Clèves, de Gueldre, et principauté de Meurs), ou enlevés en 1815 aux princes de l'ancienne Confédération du Rhin et à la France (duché de Berg, anciens départements français de la Roer, de la Sarre, et de Rhin-et-Moselle). Ces pays furent d'abord divisés en deux provinces : Clèves-Berg, au N.; Bas-Rhin, au S. Ils n'en forment plus aujourd'hui qu'une seule, ayant 26,726 kil. carrés, et 3,316,148 hab., en majorité catholiques. Capitale : *Coblentz*. La prov. du Rhin se divise en cinq régences : Cologne, Dusseldorf, Coblentz, Aix-la-Chapelle, et Trèves. Chacune de ces régences est subdivisée en cercles. Ce pays est arrosé par le Rhin et ses affluents, à droite : la Wied, la Sieg, la Wipper, la Dussel, la Rhür, la Lippe; à gauche : la Moselle, grossie de la Sarre, l'Ahr, l'Erft; et par la Roer et la Niers, affluents de la Meuse. Traversé par plusieurs chaînes de collines peu élevées, les Ardennes Orientales, et l'Eifel à l'O. entre la Moselle et la Meuse, les Sieben-Gebirge entre la Wied et la Sieg. Les principales richesses métalliques sont le fer, le cuivre, le mercure, le plomb, le zinc; les richesses minérales, les grès, l'argile plastique, la roche volcanique appelée *dückstein*, servant à faire un ciment hydraulique. Eaux thermales à Aix-la-Chapelle, Burtscheid, Gerolstein et Bertrich; salines à Bilchingen et Theodorshalle. Sol très-fertile en lin, tabac, colza, houblon, seigle, avoine, vin. Industrie très-active : fabr. de glaces à Dusseldorf, de dentelles et de soieries à Elberfeld, d'armes blanches à Solingen, d'eaux de senteur à Cologne, d'horlogerie et d'orfèvrerie à Aix-la-Chapelle, de draps à Eupen. Le territoire prussien, situé sur la rive g. du Rhin, était sous le régime du Code français, et avait des tribunaux particuliers d'appel et de cassation : la Constitution de 1850 ne reconnaît plus d'autre Cour suprême que celle de Berlin. C. P.

RHIN, riv. de Prusse (Brandebourg), naît sur la limite du Mecklembourg, coule au S., traverse plusieurs petits lacs, et se jette dans le Havel. Cours de 110 kil.

RHINBERG, RHINFELD, RHINFELS, RHINGAU. *V.* RHEINBERG, RHEINFELD, RHEINFELS, RHEINGAU.

RHINGRAVE, en allemand *Rheingraf*, comte du Rhin; titre porté par quelques-uns des premiers comtes régnant dans les pays du Rhin. Les possessions des Rhingraves se fondèrent, au XIVe siècle, dans le Palatinat du Rhin. — Haut-de-chausses très-ample, attaché aux bas, à la hauteur du genou, avec plusieurs rubans, et qui était fort à la mode chez les grands seigneurs de la cour de Louis XIV en 1666. Il avait été apporté en France par un Rhingrave, et de là lui vint son nom.

RHINOCOLURA ou RHINOCORURA, v. d'Egypte, sur la Méditerranée et près de la frontière de Palestine; ainsi nommée parce que ses premiers habitants étaient des malfaiteurs qu'un roi égyptien avait établis dans ce lieu, après leur avoir fait couper le nez. Sa position à l'entrée de l'Egypte la fit souvent changer de maître, et appartenir tantôt à l'Egypte, tantôt à la Syrie. Sous les Romains, elle fut attribuée à la Phénicie, et devint un entrepôt important pour les marchandises, qui, par Pétra, venaient de l'intérieur de l'Arabie. C'est auj. *El-Arisch*. C. P.

RHINOZIQUE (Golfe), nom ancien des Bouches-de-Cattaro.

RHINSBERG, RHINTHAL. *V.* RHEINSBERG, RHEINTHAL.

RHINTON, poëte syracusain du IIIe siècle av. J.-C., inventeur d'un genre dramatique qu'il appela *Hilaro-tragédie* (tragédie gaie). Des savants ont cru retrouver quelque chose de ce genre dans le *Tragodopodagre* (goutteux tragique) et dans l'*Ocypode* (pied léger), petites scènes en vers iambiques, de Lucien (88e et 89e pièce dans l'édition Didot). P—T.

RHIPHÉES (Monts). *V.* RIPHÉES.

RHIUM, promontoire de l'Achaïe orientale, en face de l'Antirrhium, à l'entrée de la mer Crissa. Là était le tombeau d'Hésiode.

RHIZANA ou RHIZIUM, anc. v. de Dalmatie; auj. *Risano*.

RHODA ou RHODÉPOLIS, comptoir fondé par les Rhodiens au N.-E. de l'Espagne, sur la Méditerranée et près de l'extrémité orientale des Pyrénées, tomba ensuite au pouvoir de Marseille. Auj. *Rosas*. — Une autre ville de *Rhoda* ou *Rhodanusia* avait été également fondée par les Rhodiens et occupée par les Marseillais, entre Agde et Marseille, sur une des branches du Rhône; elle était déjà détruite du temps de Pline. Les indications des auteurs anciens portent à croire qu'elle occupait l'emplacement de la ville actuelle d'*Aigues-Mortes*. C. P.

RHODANUS, nom anc. du RHÔNE.

RHODE-ISLAND, un des États-Unis de l'Amérique du N., entre le Massachusetts au N. et à l'E., l'Atlantique au S., et le Connecticut à l'O.; par 41° 22'-43° 3' lat. N. et 73° 48'-74° 32' long. O.; 3,074 kil. car.; 80 kil. sur 60; 174,621 hab. Ch.-l. *Providence* et *Newport*. L'île de Rhode, dans la baie de Narragansett, lui donne son nom. Très-beau climat. Sol plat, excepté au N.-O., arrosé par le Pawtucket et le Pawtuxet, assez fertile en céréales et en pommes de terre. Élève de chevaux et de bétail. Exploit. de houille, fer, cuivre, marbre. Industrie des lainages, des cotons et des cuirs. — Cet Etat, divisé en 5 comtés, fut colonisé par les Anglais en 1636, prit une grande part à la guerre de l'Indépendance, mais ne fut admis dans l'Union qu'en 1790. Il a conservé à peu près la même forme de gouvernement que celle établie par une charte de Charles II en 1663. Le pouvoir exécutif appartient à un gouverneur nommé pour un an. L'assemblée législative se compose d'un sénat, composé de 33 membres nommés pour un an, et d'une Chambre des représentants, composée de 72 députés élus pour un an. B.

RHODES, île et ville de la Turquie d'Asie, dans l'Archipel grec. L'île, située sous le 36° de lat. N. et entre 25° et 26° de long. E., a une forme ovale, allongée du S.-O. au N.-E., sur une longueur de 70 kil. et une largeur moyenne de 23; superf., 1,000 kil. carrés environ. Un canal d'environ 12 kil. de largeur la sépare du continent, à sa pointe septentrionale. Elle est traversée, dans le sens de son plus grand diamètre, par une chaîne de montagnes, dont le sommet le plus élevé est l'Atabyrius (auj. *Atairo* ou *Artemira*). Le sol n'est arrosé que par des ruisseaux, dont le plus important est la *Gradura* ou la *Fisca* (anc. Physcus). Rhodes fut autrefois et est encore célèbre par la beauté et la douceur de son climat, par la richesse de sa végétation; elle produit des vins estimés, des fruits excellents, abricots, figues noires, raisins. Elle avait encore 80,000 hab. au XVIIIe siècle; la fiscalité du gouvernement des Turcs a réduit cette population à 38,000 hab., qui ne cultivent pas assez de terre de ce sol fertile, pour y récolter le blé et le maïs nécessaires à leur nourriture; ils importent des céréales en échange des bois de construction, des olives, des fruits secs, des éponges, de la cire, du miel, des produits des arbres à mastic et à térébenthine. Rhodes semble avoir été le produit d'une révolution volcanique. Une légende ancienne racontait que les hommes avaient vu naître cette île du sein des flots; et le sol des environs de la ville de Rhodes n'est qu'un amas de coquillages marins incrustés dans du sable fin; l'histoire a gardé le souvenir de plusieurs tremblements de terre violents, celui de 222 av. J.-C., d'autres sous Antonin, Constance, Anastase Ier, et ceux de février 1851, d'octobre 1856, et surtout de mai 1863, qui a renversé 3,000 maisons. Une inondation détruisit une partie de la ville et causa la mort de 500 personnes, en 316 av. J.-C. Enfin, un dernier fléau auquel Rhodes est exposée, ce sont les sauterelles. — Rhodes fut d'abord appelée *Ophiusa*, à cause des serpents qui l'infestaient; puis *Telchinis*, de ses premiers habitants, les Telchines; *Macaria*, la bienheureuse; *Atabyria*, de sa principale montagne; enfin *Rhodes*, à cause de la grande quantité de rosiers qui naissent naturellement dans ses cam-

pagnes. Les traditions lui donnent pour premiers habitants les Telchines, ouvriers et navigateurs habiles, sans doute des Phéniciens, à qui les populations alors ignorantes de la Grèce firent une réputation d'enchanteurs et de sorciers; puis les Héliades ou fils du Soleil, autre population qui paraît également phénicienne, et qui fonda les villes d'Ialisos, Camiros et Lindos; ensuite des Pélasges, venus, les uns de Lesbos sous la conduite de Leucippos, les autres de Thessalie sous celle de Phorbas; des Crétois, sous Althemène; des Argiens-Achéens, sous Tlépolème; enfin des Doriens d'Argos, commandés par un autre Althemène, petit-fils de l'Héraclide Téménos. Les Doriens se rendirent maîtres de l'île, et, avec les Doriens de Cos, de Cnide et d'Halicarnasse, formèrent une confédération appelée *Hexapole Dorique*. Ils devinrent puissants par leur marine et leur commerce, et fondèrent de nombreuses colonies : Salapie, en Apulie; Parthénope, qui devint Naples; Rhoda ou Rhodanusia, aux embouchures du Rhône; Rhoda, en Hespérie; en Sicile, Géla, de concert avec des Crétois; Soli, en Cilicie; enfin dans les petites îles voisines de Rhodes, Carpathos, Nisytra, Chalci, Symi, Calydna. A l'intérieur, le gouvernement républicain aristocratique remplaça la monarchie héroïque. Assujettis par Darius, les Rhodiens furent délivrés du joug des Perses à la paix de Cimon, 449, mais forcés de reconnaître l'hégémonie d'Athènes; ils passèrent en 412 dans l'alliance de Sparte, rentrèrent en 377 dans celle d'Athènes, recouvrèrent par la guerre Sociale la pleine jouissance de leur liberté, 358-356, furent soumis par Artémise, reine de Carie, 354, mais délivrés peu de temps après, 351, grâce à la mort d'Artémise et à l'intervention des Athéniens, entraînés par un éloquent discours de Démosthène. Rhodes se soumit à Alexandre, qui la traita avec ménagement, et, dès ce moment, elle devint, par l'abaissement définitif d'Athènes, la première puissance maritime de la Grèce. Ayant chassé la garnison macédonienne à la mort d'Alexandre, elle s'allia avec Ptolémée, roi d'Egypte, et s'attira par là l'inimitié d'Antigone, dont le fils, Démétrius Poliorcète, entreprit en vain contre elle un siége célèbre dans l'antiquité, 305-304. Unis à Rome contre Philippe de Macédoine, 200, et Antiochus de Syrie, 191, les Rhodiens gagnèrent, à la défaite de ces princes, la ruine de deux marines rivales, et la possession de la Lycie et d'une partie de la Carie; mais ils devinrent suspects au sénat dans la guerre contre Persée, et se virent privés de leurs possessions du continent, 167. Ils résistèrent courageusement à Mithridate, furent bien traités par Sylla et César. Mais Cassius prit Rhodes, qui lui avait refusé des vaisseaux, 42, et la pilla. Antoine l'exempta de tout tribut, et la replaça sur le pied d'Etat autonome; elle fut enfin privée de sa liberté une 1re fois par Claude, 44 ap. J.-C., et définitivement par Vespasien, qui, la réunissant à Samos et aux autres îles voisines, en forma la province des Iles, avec la ville de Rhodes pour capitale. Elle fut ensuite rangée dans le diocèse d'Asie, la préfecture et l'empire d'Orient, et fit partie du thème de Cibyrrha, quand les thèmes furent substitués aux provinces. Le christianisme s'y était introduit, et Rhodes était devenue la métropole des 17 évêchés des Cyclades, relevant elle-même du patriarchat de Constantinople. Dévastée par les Arabes en 656, 713 et 807, elle était, au commencement du XIVe siècle, séparée entre des seigneurs grecs et des Turcs, et ne reconnaissait plus que nominalement la souveraineté d'Andronic II, empereur de Constantinople, lorsque les chevaliers de St-Jean de Jérusalem s'en emparèrent, 1309. Ils repoussèrent les attaques des Turcs en 1444 et 1480, mais furent forcés en 1522 d'abandonner l'île à Soliman II. Depuis, elle est restée aux Turcs. Auj. elle forme, avec Patmos, Nicaria, Leros, Calymno, Nisyros, Stampalia, Episcopi, Khalki, Symi, Castel-Rosso, Scarpanto, et Casso, un livah de l'eyalet des Iles. — La ville de Rhodes, fondée seulement en 408 par les habitants des trois autres villes de l'île, à la partie septentrionale, était célèbre dans l'antiquité par la belle disposition de ses rues, la grandeur de ses ports, la beauté de ses édifices publics, ornés de plus de 3,000 statues : le plus remarquable était un fameux Colosse d'Apollon (*V.* Colosse). Le gouvernement de Rhodes se composait d'une assemblée du peuple, d'un sénat, et de prytanes, à la fois magistrats politiques et chefs militaires. Rhodes, fut le centre d'un grand mouvement artistique et intellectuel, et le siége d'une célèbre école d'éloquence, où enseignèrent Eschine et Milon. La ville actuelle, construite sur l'emplacement de l'ancienne, mais moins étendue, ne conserve plus rien de l'antiquité. Elle a été bâtie par les chevaliers, et c'est encore auj. une ville tout entière du moyen âge, avec fortifications à créneaux, murailles à meurtrières, maisons à tourelles, percées d'ogives et ornées d'armoiries. On y remarque les ruines de l'anc. cathédrale St-Jean, détruite en 1856 par l'explosion d'un magasin à poudre placé dans ses caveaux, et celles du palais des chevaliers. Elle est le ch.-l. de l'eyalet des Iles et du livah de son nom. On y compte 6,000 Turcs, 1,000 Juifs, et 5,000 Grecs. Divers services de bateaux à vapeur entre Marseille et Constantinople, cette dernière ville et Alexadrie, touchent à Rhodes. *V.* Guérin, *Étude sur l'île de Rhodes*, Paris, 1856, in-8°. C. P.

RHODES (Chevaliers de). *V.* MALTE.

RHODES EXTÉRIEURES et INTÉRIEURES. *V.* APPENZELL.

RHODEZ ou RODEZ, *Segodunum, Civitas Ruthenorum*, ch.-l. du département de l'Aveyron, à 607 kil. S. de Paris, sur la rive dr. de l'Aveyron; par 44° 21' 5" lat. N., et 0° 14' 15" long. E.; 9,200 hab. Evêché suffragant d'Albi; tribunaux de 1re instance et de commerce, lycée, école normale primaire, institut de sourds-muets, cabinet d'histoire naturelle, de physique et d'antiquités, bibliothèque. Sociétés d'agriculture, des sciences, lettres et arts. Dépôt d'étalons. Antique cité des Ruthènes, puis capitale du Rouergue et du comté de Rhodez, dont on trouve le premier comte vers 820. Rhodez possède une belle cathédrale, construite sur les ruines d'une antique métropole du VIe siècle, commencée au XIIIe et terminée au XVIe. Beau cloître des Cordeliers, du XIVe siècle. La ville est irrégulièrement bâtie, mais entourée de jolies promenades. Fabriques de serges, tricots, couvertures de laine. Commerce de grosse draperie, toiles grises, fromages, mulets, bestiaux. Patrie d'Alexis Monteil.

RHODIGIUM, nom latin de ROVIGO.

RHODOGUNE. *V.* RODOGUNE.

RHODOMANN (Laurent), recteur de l'Académie de Wittemberg, né à Sassowerf (Haute-Saxe) en 1546, m. en 1606, est regardé comme un des restaurateurs de la langue grecque en Allemagne. Il faisait des vers grecs qui sont encore auj. un objet d'étonnement pour les connaisseurs. Ses vers latins sont médiocres. Il était poëte-lauréat. Il a laissé : une *Vie de Luther*, en vers héroïques grecs, avec la traduction latine, Ursel, 1579, in-8°; une *Histoire du peuple de Dieu*, traitée de la même manière, Francfort, 1581, in-8°; d'autres poésies grecques et latines; une excellente traduction latine de *Diodore de Sicile*, Hanovre, 1604, in-fol.; et *Paralipomenon ab Homero libri* XIV, grec-latin, avec notes, ibid., 1604, in-8°. C. N.

RHODOPE, chaîne de montagnes de la Thrace, auj. *Despoto-Dagh*, se détache des monts Doubnitza, au S. de Sophia, entre les sources de l'Hèbre (Maritza) et du Nestos (Karasou ou Nesto), et sépare les bassins de ces deux rivières. Le Rhodope est célèbre, dans la mythologie de la Grèce, comme la demeure d'Orphée. Sous l'empire romain, il a donné son nom à une province, qui semble déjà exister sous Valérien, mais dont on ne trouve la mention positive qu'à l'époque du concile de Sardique, 347. Elle appartenait au diocèse de Thrace, à la préfecture et à l'empire d'Orient, et s'étendait entre le Rhodope au N., le Nestos à l'O., le cours inférieur de l'Hèbre à l'E., et la mer Egée au S.; auj. une partie de l'eyalet d'Andrinople. Son chef-lieu était *Abdère*. C. P.

RHODOPE, courtisane de Thrace, fut esclave avec Esope; Charax de Lesbos, frère de Sapho, la racheta. Elle s'établit ensuite à Naucratis en Egypte, et y gagna tant d'argent, qu'elle put, dit-on, bâtir à ses frais une pyramide.

RHODOSTO. *V.* RODOSTO.

RHODUSSÆ. *V.* ROBITHOS.

RHŒN (Monts), *Rhœngebirge*, chaîne de montagnes dans le cercle bavarois de la Haute-Franconie, la Hesse-Cassel et le duché de Saxe-Meiningen. La Fulde et l'Ulster y prennent leur source.

RHŒTEE, *Rhœteum*, cap de la Troade, sur l'Hellespont. On y voit un tumulus qui porte le nom de tombeau d'Ajax, et qui n'est qu'une construction romaine.

RHONASZEK, v. de Hongrie (Marmaros), à 9 kil. E. de Szigeth. Mine de sel produisant 500,000 quintaux par an.

RHONE, nom formé du celtique *Reu-ain*, rivière rapide, en latin *Rhodanus*, fleuve de Suisse et de France, prend naissance dans le massif du St-Gothard, à 24 kil. S.-O. de la source du Rhin, entre les monts Furca et Grimsel, traverse de l'E. à l'O. le Valais, passe à Sion, puis s'engage dans une gorge étroite près de Martigny, tourne au N., arrose St-Maurice, et se jette dans le lac de Genève, dont il exhausse incessamment le lit par des dépôts de limon, et d'où il sort à Genève même. A peu de distance de cette ville, il sépare l'Ain de la Hte-Savoie, et traverse une vallée

étroite et encaissée, où il n'a plus que 16 à 25 mètres de largeur, au lieu de 78 à 117. Au village de Coupy, il passait sous une arche de 60 pas de longueur; c'est ce qu'on appelait la *perte du Rhône;* on a fait sauter ce barrage; mais le Rhône est encore très-tourmenté, son lit devient ensuite très-profond, encaissé dans des berges à pic de 50 mèt. de hauteur, et le fleuve ne devient navigable qu'au Parc. Il coule ensuite de l'E. à l'O., arrose Lyon, où il reçoit la Saône, et tourne au S.; il arrose ensuite Givors et Vienne : là, sa vallée, qui jusqu'alors a été large, est resserrée par des collines jusqu'à Avignon, où ses rives deviennent plates, basses et marécageuses jusqu'à la mer. Après Vienne, le Rhône passe à Tournon, Valence, Montélimart, Pont-St-Esprit, Avignon, Beaucaire, Tarascon, et arrive à Arles, où il forme un beau port, et se partage en deux bras, le Rhône à l'E., et le petit Rhône à l'O.; ces deux bras forment le Delta du Rhône, appelé l'île de la Camargue, formée par les alluvions du fleuve. Ces deux bras se jettent dans la Méditerranée par plusieurs embouchures fort ensablées; une barre dangereuse rend la navigation impossible jusqu'à Arles. Le Rhône, qui coule sur une pente fort rapide, a un cours de 860 kil., dont 520 en France. Sa vitesse, entre Lyon et Avignon, est, en moyenne, de $1^m,5$ à $2^m,5$ par seconde; de 4 mèt. pendant les hautes eaux. Ses affluents sont, en Suisse, l'Arve et plusieurs torrents; en France, à droite : la Valserine, l'Ain, la Saône, le Gier, l'Ardèche, la Cèze, le Gard; à gauche : le Guiers, l'Isère, la Drôme, la Sorgues, la Durance. Les inondations du Rhône portent assez fréquemment la désolation dans les pays riverains. La ceinture du bassin du Rhône est formée, depuis le St-Gothard, par les Alpes Bernoises, le Jorat, le Jura, les Vosges méridionales, les monts Faucilles, le plateau de Langres, la Côte d'Or et les Cévennes; sur l'autre rive, on trouve, depuis le St-Gothard, les Alpes Pennines, les Alpes Grées, les Alpes Cottiennes, et les Alpes Maritimes. Ce bassin communique avec celui du Rhône par le canal du Rhône au Rhin; avec celui de la Seine, par le canal de Bourgogne; avec celui de la Loire, par le canal du Centre; avec celui de la Garonne, par le canal du Languedoc. M.

RHÔNE, département de l'E. de la France, ch.-l. *Lyon.* Formé, en 1793, d'une partie du départem. de Rhône-et-Loire, et compris, avant 1790, dans le Lyonnais; situé entre les départements de Saône-et-Loire au N., de l'Ain et de l'Isère à l'E., de la Loire au S. et à l'O. Superf., 279,035 hect.; pop., 662,493 hab. Arrosé par la Saône et le Rhône; traversé à l'O. par les montagnes des Cévennes. Sol assez fertile : peu de céréales, vins abondants, dont quelques-uns fins et très-estimés; élève de porcs, belles châtaignes, dites marrons de Lyon. Exploitation de cuivre et de houille. Industrie très-importante : la fabrication des soieries, dont le centre est à Lyon, est une des grandes richesses commerciales de France; mousselines brodées de Tarare; tissus de coton, verres à vitres, charcuterie, fromages du Mont-Dore. Ce département dépend de l'archevêché et de la Cour impériale de Lyon.

RHÔNE (Département des BOUCHES-DU-). *V.* BOUCHES-DU-RHÔNE.

RHÔNE-ET-LOIRE, département formé en 1790 de l'anc. gouvernement du Lyonnais, avait pour ch.-l. *Lyon*, était divisé en 6 districts, Lyon, campagne de Lyon, Montbrison, St-Etienne, Roanne, Villefranche, et peuplé de 633,600 hab. Après le siége de Lyon, 1793, la Convention le partagea en deux départements, le Rhône, ch.-l. Lyon, appelé alors Ville-Affranchie, et la Loire, ch.-l. Feurs, plus tard Montbrison. C. P.

RHÔNE-AU-RHIN (Canal du), appelé aussi *Canal de l'Est*, et, sous la Restauration, *Canal de Monsieur*, canal qui met en communication les bassins du Rhône et du Rhin. Il commence à la Saône, à St-Symphorien, un peu en amont de St-Jean-de-Losne, et finit dans l'Ill, en amont et près de Strasbourg. Cette grande ligne de navigation, dont le développement est de 349 kil., traverse les départements de la Côte-d'Or, du Jura, du Doubs, du Haut-Rhin, et du Bas-Rhin. Les villes où passe le canal sont Dôle, Besançon, Baume-les-Dames, Montbéliard, Neuf-Brisach; il y a un embranchement de Mulhouse à Huningue. On commença, en 1784, l'exécution de la partie du canal comprise entre Dôle et la Saône, et qui fut ouverte avant 1790; les travaux, repris sous le Consulat, n'ont été achevés qu'en 1833. Ils ont coûté 28,191,803 fr. B.

RHOUPEN, roi d'Arménie. *V.* ROUPEN.

RHUIS. *V.* GILDAS-DE-RHUIS (SAINT-).

RHYMNUS, riv. de l'anc. Sarmatie, qu'on rapporte auj. à l'*Oural.*

RHYNDACUS, fleuve de l'Asie-Mineure, appelé d'abord *Lycus*, prend sa source au pied de l'Olympe de Mysie, traverse le lac Artynia ou Apolloniatis (*Abullionl*), reçoit, à sa sortie du lac, le Macestos (*Sousoughirli*), près de la ville de Milétopolis, et se jette dans la Propontide en face de l'île de Besbicos (*Kalolimni*). Il formait en cet endroit la limite entre la Bithynie et la Mysie. Auj. on l'appelle *Ouloubad* ou *Adranas-Tschaï* dans la partie supérieure de son cours, et *Mohalidsch-Tschaï* ou *Mikalitza*, depuis sa réunion avec le Sousoughirli. Lucullus gagna sur ses bords, en 73, une bataille sur l'armée de Mithridate. C. P.

RHYTION, coupe de festin en forme de corne, chez les anc. Grecs et les anc. Romains. Souvent la partie inférieure représentait une tête de chien de chasse, de loup, de cheval, etc. Le Rhytion était en terre cuite, avait souvent une anse sur le côté, et jamais de pied. Un esclave le présentait au convive qui demandait à boire, et qui le lui rendait après avoir bu. Sa capacité égalait 45 centilitres environ. C. D—Y.

RIAILLÉ, ch.-l. de cant. (Loire-Inférieure), arr. et à 22 kil. N.-O. d'Ancenis, sur l'Erdre; 394 hab. Forges à fer. Source d'eau minérale, dont les eaux forment une cascade de 20 mèt. de haut.

RIANS, ch.-l. de cant. (Var), arr. et à 45 kil. N.-O. de Brignoles; 2,250 hab. Fabr. d'huile.

RIANTEC, vge (Morbihan), arr. et à 10 kil. S.-E. de Lorient; 979 hab.

RIARIO (Pierre), neveu du pape Sixte IV, m. en 1474, fut nommé successivement, par son oncle, cardinal de St-Sixte, patriarche de Constantinople, archevêque de Florence, et légat du St-Siége pour toute l'Italie. Il acquit d'immenses richesses, se signala par une magnificence fastueuse, et acquit, au prix de 40,000 ducats, la ville et la principauté d'Imola, qu'il donna à son frère Jérôme.

RIARIO (Jérôme), frère du précédent, reçut de lui, en 1473, la principauté d'Imola, commanda les troupes du Saint-Siége, fit la guerre à Laurent de Médicis, se rendit maître de la principauté de Forli en 1480, attaqua ensuite le duc de Ferrare, Hercule Ier d'Este, défit le duc de Calabre, qui était venu au secours de ce prince, et enleva plusieurs forteresses aux Colonna. La mort de son oncle Sixte IV le livra sans défense à la haine des Romains; il périt assassiné en 1488.

RIAZA, v. d'Espagne (Vieille-Castille), prov. et à 43 kil. N.-E. de Ségovie, sur une riv. de son nom, affluent du Douro; 3,000 hab.

RIAZAN, autrefois *Pereiaslavl-Riaizanskoï*, v. de la Russie d'Europe (Grande-Russie), capitale du gvt de son nom, à 888 kil. S.-E. de St-Pétersbourg, 190 de Moscou, sur le Troubasch (bras de l'Oka); par 54° 38' 9" lat. N., et 37° 24' 16" long. E.; 21,419 hab. Evêché grec. Cour criminelle et Cour civile d'appel. Gymnase. Fabriques de draps, toiles, verreries, forges. A 50 kil. S.-E. est le *Vieux-Riazan*, sur l'Oka, capitale d'un des duchés souverains de la Russie au moyen âge, détruite par les Tartares en 1568. — Le gvt de Riazan, entre ceux de Vladimir au N., de Moscou et de Toula à l'O., de Tambov au S. et à l'E., a 40,000 hectares, 300 kil. sur 200, et 1,427,299 hab. Divisé en 12 districts. Sol plat et marécageux, mais fertile. Belles forêts. Fabr. de toiles, cordages, verrerie, coutellerie, teintureries, tanneries.

RIBADENEIRA (Pierre), jésuite, né à Tolède en 1527, m. en 1611, fut un des premiers compagnons d'Ignace de Loyola, dont il propagea l'Institut en France, dans les Pays-Bas, en Italie et en Espagne. On a de lui : *Vies de St Ignace, de Lainez, de Salmeron et de St François Borgia*, Madrid, 1594, in-fol.; *Histoire du schisme d'Angleterre*, Valence, 1588, in-8°; *Fleur des Vies des Saints*, Madrid, 1599-1610, 2 vol. in-fol.; *Bibliothèque des écrivains jésuites*, Lyon, 1609.

RIBAGORZA (LA), petit pays d'Espagne (Aragon), dans la province d'Huesca, formait autrefois un comté avec Sobrarbe; capitale, *Benabarre* ou *Benaverre*. Séparé, à l'E., de la Catalogne par la riv. Noguera-Ribagorzana, et borné au N. par la frontière de France.

RIBALTA (François), peintre espagnol, né à Castellon de la Plana vers 1551, m. en 1628, alla très-jeune étudier à Valence, et se perfectionna en Italie. Il dessinait avec pureté, composait habilement, et donnait à ses figures beaucoup de noblesse : sa couleur est un peu dure, mais ses nus dénotent une grande science anatomique. On trouve de ses ouvrages dans beaucoup de villes espagnoles. A. M.

RIBALTA (Jean), peintre, né en 1597 à Valence, fils et élève du précédent, auquel il ne survécut que peu de mois, fit, à 18 ans, le magnifique *Calvaire de San-Miguel de los Reyes*, exécuta 31 portraits d'hommes illustres de Valence,

et des tableaux pour presque toutes les églises de la ville. Le père et le fils travaillaient d'une manière tellement semblable, que l'on confond souvent leurs productions : mais le coloris de Jean est plus léger, son exécution moins soigneuse. A. M.

RIBAUDS, *Ribaldi*, sergents d'armes institués, selon le P. Daniel, par Philippe-Auguste à son avénement; leur chef avait le nom de *Roi des Ribauds*. Armés de massues d'airain, et de carquois toujours pleins de carreaux, ils gardaient le prince, et ne laissaient approcher de lui aucun inconnu. On les employa par la suite à porter les ordres du souverain, à garder les châteaux des frontières; pendant la guerre, ils servaient aux reconnaissances, aux assauts, à toutes les entreprises qui exigeaient de la hardiesse et de la vigueur. Les Ribauds se rendirent redoutables par leurs violences, et méprisables par leurs excès; au XIIIe siècle, leur nom était déjà une injure, et s'appliquait aux gens perdus de crimes et de débauches, aux brigands des Grandes-Compagnies. On ne tarda point à les supprimer. Mais le Roi des Ribauds continua d'exister comme officier domestique : il était chargé de maintenir la police dans les maisons royales, de surveiller les maisons de jeu et de prostitution, de livrer les condamnés au bourreau, et même de remplir les fonctions d'exécuteur. Quand le *Prévôt de l'hôtel* eut été institué sous Charles V, il passa sous sa juridiction et parmi ses archers, mais disparut au siècle suivant. Les ducs de Bourgogne, de Normandie, de Bretagne, certaines villes même, eurent, comme le roi, des officiers appelés Rois des Ribauds. B.

RIBAULT (Jean de), navigateur, né à Dieppe, fut chargé par l'amiral Coligny d'aller fonder une colonie dans la Floride. Pendant ce voyage, qui dura trois ans, 1562-65, il fit bâtir le fort Charles. Au début d'une nouvelle expédition, il fut attaqué par une escadre espagnole, fait prisonnier, et mis à mort avec ses compagnons.

RIBE, en allemand *Ripen*, v. de Danemark (Jutland), ch.-l. de stift ou diocèse, sur la Nibs-Aa, à 7 kil. de son embouchure, à 231 kil. O. de Copenhague, 100 N.-O. de Slesvig; 2,200 hab. Evêché luthérien. Ecole classique; cathédrale du XIIe siècle. Fabr. de toiles rayées. — Le stift de Ribe a 9,322 kil. carrés, et 160,000 hab. Divisé en 3 amts : Rinkjöbing, Veile, et Ribe. Il comprend, sur la côte O., dans la mer du Nord, les îles Fanö et Manö, et a perdu, depuis 1864, ses enclaves du Slesvig.

RIBEAUVILLÉ, en allemand *Rappoltsweiler*, ch.-l. de cant. (Haut-Rhin), arr. et à 16 kil. N.-N.-O. de Colmar, sur la Liepvrette et près le chemin de fer de Strasbourg à Bâle, à l'entrée d'une vallée pittoresque et au pied d'une montagne que couronnent les ruines de trois châteaux-forts, Ribeaupierre, Girsperg, et St-Ulrich 6,162 hab. On remarque l'église de St-Grégoire et l'hôtel-de-ville; aux environs, la promenade du Herrengarten et le pèlerinage de Notre-Dame-de-Tusenbach. Bon vin rouge et vin blanc fin estimé. Nombreuses fabr. de cotonnades, siamoises, mouchoirs, cravates, bonneterie; teinturerie, poterie de terre.

RIBECOURT, ch.-l. de cant. (Oise), arr. et à 17 kil. N.-E. de Compiègne, sur la rive dr. de l'Oise; 609 hab.

RIBEIRA-BRAVA, v. et port de l'Afrique portugaise (Cap-Vert); 3,600 hab.

RIBEIRA-GRANDE, v. de l'île San-Miguel (Açores), dans la partie N., à 45 kil. N.-E. de San-Miguel; 2,401 hab. Sources thermales.

RIBEMONT, ch.-l. de cant. (Aisne), arr. et à 15 kil. S.-E. de St-Quentin, sur la rive g. de l'Oise; 2,515 hab. Lainages, calicots; tanneries. Autrefois fortifié. Patrie de Condorcet et de l'architecte Blondel.

RIBENZA. *V.* REIFNITZ.

RIBERA (Joseph), célèbre peintre, surnommé *l'Espagnolet*, né à Xativa ou St-Philippe, près de Valence, en 1588, m. à Naples en 1659, étudia, à Valence, dans l'atelier de Jean Ribalta, puis partit pour Rome. Il y fut d'abord si misérable, qu'il portait des haillons, et mangeait les croûtes de pain que lui donnaient ses compagnons. Un cardinal vint à son aide. Ribera admirait tellement les œuvres de Caravage, qu'il voulut devenir son disciple. Après avoir été à Parme copier les tableaux du Corrège, il finit par se rendre à Naples, pour tenter la fortune. Un riche négociant lui donna en mariage sa fille unique; le vice-roi le combla de faveurs, et les églises se disputèrent ses productions. Sa renommée pénétra bientôt en Espagne : Philippe IV ordonna au comte de Monterey, son représentant en Italie, de lui envoyer quelques-uns de ses tableaux. Le clergé imita son exemple, de sorte que Ribera ne pouvait suffire aux commandes. Il se distingua par la violence de sa manière; le dessin, le clair-obscur, l'expression, tout est rude, fougueux, heurté dans ses tableaux. Il aime les sujets terribles, les actions sanguinaires, les tortures, l'image des crimes et des souffrances. On trouve de ses œuvres dans la plupart des collections publiques ou privées de l'Europe. Le Louvre n'en possède qu'une seule, *l'Adoration des bergers*. On remarque, à Madrid, *Ixion sur la roue*, et une *Mater dolorosa;* à Naples, une *Descente de croix*, *St Jérôme*, *St Janvier sortant de la fournaise*. Ribera a gravé environ 25 pièces à l'eau-forte. A. M.

RIBÉRAC, s.-préf. (Dordogne), à 37 kil. O.-N.-O. de Périgueux, sur la rive g. de la Dronne; 1,820 hab. Eglise calviniste. Trib. de 1re instance. Ville ancienne, assez bien bâtie. Vins de basse qualité, eaux-de-vie, lainages, lins, etc. Comm. de grains, toiles, porcs. Ruines d'un château-fort des comtes de Turenne.

RIBEYRO (Bernardin), poëte portugais du XVIe siècle, né à Torrao (Alentéjo), fut gentilhomme de la chambre du roi Emmanuel. Créateur du genre pastoral dans son pays, il a laissé des églogues tendres et gracieuses, que gâtent parfois les jeux d'esprit. Camoëns l'appelait son Ennius. Nous avons encore de Ribeyro un roman, moitié pastoral, moitié chevaleresque, *Menina e Moça*, *ou l'Innocente jeune fille*, fort remarquable pour le style, et le premier modèle de la bonne prose portugaise.

RIBEYROLLES. *V.* BORT.

RIBIERS, ch.-l. de cant. (Hautes-Alpes), arr. et à 50 kil. S.-S.-O. de Gap, sur le Buech; 701 hab. Fabr. de cadis.

RIBNITZ, v. du Mecklembourg-Schwérin, à 22 kil. N.-E. de Rostock, près de l'embouchure de la Reckenitz dans la Baltique; 2,800 hab. Brasseries, distilleries; comm. de poissons.

RIBOUTTÉ (François-Louis), né à Lyon en 1770, m. en 1834, fut quelque temps agent de change, puis écrivit pour le Théâtre-Français plusieurs comédies médiocres, qui eurent cependant du succès : *l'Assemblée de famille*, 1808; *le Ministère anglais*, 1812; *le Spéculateur, ou l'Ecole de la jeunesse*, 1826, toutes en 5 actes et en vers.

RICA, espèce de voile carré en laine teinte en pourpre, orné de franges, à l'usage des matrones chez les anc. Romains, et particulièrement de la Flaminique-dial. On le mettait sur les épaules, en le ramenant sur la tête jusqu'au front. C. D—Y.

RICARD (Dominique), helléniste et traducteur, né à Toulouse en 1741, m. en 1803, embrassa l'état ecclésiastique, professa la rhétorique au collége d'Auxerre, puis devint précepteur du fils du président de Meslay. On a de lui : *Œuvres morales* de Plutarque, 1795, 17 vol. in-12, et *Vies des hommes illustres* du même auteur, 1798-1803, 13 vol. in-12, traductions qu'il entreprit avec passion, et dont il s'occupa avec persévérance pendant de longues années. Elles sont estimées, et ont été plusieurs fois réimprimées.

RICARDI, riv. d'Italie, dans le territoire de Bologne. Sur ses bords Laurent de Médicis battit les exilés de Florence, en 1466; ce fut là, dit-on, que, pour la première fois, on se servit d'artillerie légère montée sur des roues.

RICARDO (David), économiste, né à Londres en 1772, m. en 1823, fils d'un Juif qui était venu de Lisbonne s'établir en Angleterre, reçut une éducation libérale, fut courtier de change, comme son père, et amassa une fortune considérable. Il s'était livré, dès sa jeunesse, à l'étude de l'économie politique. Son premier écrit fut : *Le haut prix du lingot, preuve de la dépréciation des billets de banque*, Londres, 1809, in-8°. Il y attribuait la hausse du prix des marchandises à la dépréciation des billets de la banque, suite d'escomptes exagérés qui permettaient aux fabricants de produire au-delà des débouchés. Ce livre lui valut de vives attaques. En 1817, Ricardo publia son principal ouvrage, les *Principes de l'économie politique et de l'impôt*, 1817, 1821, trad. en français par Constancio, avec notes de J.-B. Say, Paris, 1819, 2 vol. in-8°, où il établit que la valeur des marchandises dépend principalement du travail nécessaire à leur production. On y trouve quelques idées ingénieuses, mais plus spéculatives que pratiques, sur la hausse des salaires. Ricardo se convertit à la foi anglicane, et fut élu membre de la Chambre des Communes, en 1817. Il y apporta un esprit libéral, et se montra zélé partisan de la réforme parlementaire Il s'occupait principalement des questions économiques, et travaillait, au moment de sa mort, à un *Essai sur la meilleure constitution d'une banque nationale*. Il a aussi publié : *Essai sur l'influence du bas prix du blé sur les profits ou le cours des fonds publics*, 1815, in-8°; *Sur les prohibitions en agriculture*, 1822, in-8°, où il combat les obstacles mis à l'importation des blés étrangers; *Projet de papier-monnaie économique et*

sur, 1816, 1818, écrit ingénieux, où l'on trouve quelques idées curieuses sur l'usage et la nature des monnaies. Il y propose la création d'un papier remboursable en lingots d'or, certain que ces lingots, ne pouvant servir de monnaie courante, personne ne demandera le remboursement. Ses Œuvres complètes, traduites en français, ont été publiées par Fonteyraud, Paris, 1846, 1 vol. in-8°. Bu.

RICARDOS-CARRILLO (Antonio), général espagnol, né à Séville en 1748, m. en 1798, entra dans le corps des gardes espagnoles dès l'âge de 15 ans, se distingua aux expéditions d'Alger et de Gibraltar, et était parvenu au grade de capitaine-général de la Catalogne, lorsque la guerre éclata contre la France en 1793. Avec des troupes réunies à la hâte, il entra sur le territoire français, prit le fort des Bains et celui de Bellegarde, se signala au combat de Trullas, et poussa jusqu'à Perpignan. Le manque de renforts, la malveillance du cabinet espagnol, les clameurs du peuple qui l'accusait de lenteur, le jetèrent dans le découragement; après quelques revers, il fut disgracié, et alla mourir dans une de ses terres. B.

RICAUT (Paul), diplomate anglais, m. en 1700, fut secrétaire du comte Winchelsea, envoyé extraordinaire de Charles II à Constantinople, consul à Smyrne, secrétaire des provinces de Leinster et de Connaught en Irlande, juge de l'Amirauté, et résident près des villes hanséatiques. On lui doit : une traduction anglaise de l'*Histoire du Pérou* par Garcilaso de la Vega, 1688, in-fol.; *Histoire de l'état présent de l'Empire ottoman*, Londr., 1669, trad. en français par Briot, Paris, 1670, in-4°, et par Bespier, Rouen, 1677, 2 vol. in-12, ouvrage intéressant, et qui faisait bien connaître les mœurs et la politique des Turcs; *Histoire des trois derniers empereurs turcs*, Londr., 1680, in-fol., trad. en français par Briot, Paris, 1683, 4 vol. in-12; *Histoire des Turcs depuis* 1679, Amst., 1709, 3 vol. in-12; *Histoire de l'état présent de l'Eglise grecque et de l'Eglise arménienne*, Londres, 1678, in-12, traduite en français par Rosemond, Middelbourg, 1692, in-12. B.

RICCATI (Vincent de), Jésuite, habile géomètre, né en 1707 à Castel-Franco, m. en 1775, enseigna pendant 35 ans les mathématiques à Bologne, et fit exécuter des travaux considérables pour empêcher les débordements du Reno, du Pô, de l'Adige et de la Brenta. On a de lui : *De usu motûs tractorii in constructione æquationum differentialium*, Bologne, 1752, in-4°; *Opuscula ad res physicas et mathematicas pertinentia*, Lucques, 1757-72, 2 vol. in-4°; *Institutiones analyticæ collectæ*, Bologne, 1765-67, 3 vol. in-4°. — Son père, le comte Jacques de Riccati, mathématicien distingué, a laissé son nom à une équation différentielle du premier ordre.—Son frère, le comte Jourdain Riccati, né à Trévise en 1709, m. en 1790, est auteur d'un *Traité des cordes vibrantes*. V.

RICCI (Mathieu), jésuite, né à Macerata en 1552, m. à Pékin en 1610, fut choisi avec les PP. Roger et Pasio pour fonder une mission à la Chine, prêcha d'abord dans la province de Canton, parvint à se faire présenter à la cour de Pékin en 1600, gagna par ses présents et son habileté les bonnes grâces de l'empereur, et opéra de nombreuses conversions. Outre des ouvrages de géométrie et de morale religieuse, écrits en chinois, il a laissé des *Mémoires*, d'après lesquels le P. Trigault a rédigé, sous le titre *De christianâ expeditione apud Sinas*, Augsbourg, 1615, in-4°, l'histoire de l'établissement et des premières années de la mission de la Chine. B.

RICCI (Sébastien), peintre, né en 1660 à Cividale-di-Belluno, m. en 1734, voyagea en France, en Allemagne, en Angleterre et en Flandre, et se rendit ainsi familier le style des plus habiles maîtres, qu'il savait parfaitement imiter. Ses principaux tableaux sont : le *Massacre des Innocents*, à l'école de la Charité à Venise; l'*Enlèvement des Sabines*, à Rome; *St Grégoire priant la Vierge en faveur des âmes du Purgatoire*, à Bergame; l'*Assomption de la Vierge*, dans l'église St-Charles à Vienne. Ses compositions sont en général bien entendues et pleines de vérité; le dessin est bon, et le coloris brillant. B.

RICCI (Laurent), né à Florence en 1703, m. en 1775, entra chez les Jésuites à 15 ans, sortit de la maison professe de Rome pour aller enseigner la rhétorique et la philosophie à Sienne, devint directeur spirituel au séminaire de Rome, professeur de théologie au Collége romain, secrétaire, puis général de son ordre en 1758. Ce fut pendant son généralat que les Jésuites furent expulsés successivement de tous les grands Etats de l'Europe. Pressé de modifier leurs constitutions pour prévenir des catastrophes, il s'y refusa, et, persuadé que la Compagnie n'avait donné aucun motif à sa suppression, répondit : *Sint ut sunt, aut non sint*. Quand l'Ordre eut été supprimé par le pape, 1773, Ricci fut enfermé au château St-Ange, où il mourut, au moment où Pie VI venait d'ordonner sa mise en liberté. B.

RICCI (Scipion), petit-neveu du précédent, né à Florence en 1741, m. en 1810, fut évêque de Pistoia et de Prato. Partisan des réformes du grand-duc Léopold en Toscane, et de Joseph II en Autriche, il tint à Pistoia, en 1786, un synode pour les faire sanctionner. Il s'éleva contre la dévotion au Sacré Cœur, la doctrine qui soumet le pouvoir temporel au spirituel, et prêcha l'abolition des confréries. Les censures du pape et la désapprobation de la majorité du clergé le contraignirent de renoncer à l'épiscopat, 1790. En 1799, il subit un emprisonnement, pour avoir approuvé les décrets de l'Assemblée constituante de France et l'occupation de la Toscane par les troupes de la République. En 1805, il rétracta ses erreurs, et fit sa paix avec la cour de Rome. *V. Vie et Mémoires de Scipion Ricci*, par de Potter, Bruxelles, 1824, et Paris, 1825, 4 vol. in-8°. B.

RICCIA, v. du roy. d'Italie, prov. et à 18 kil. E.-S.-E. de Campo-Basso; 8,456 hab. Source sulfureuse.

RICCIA (LA), vge des Etats de l'Eglise, à 9 kil. O. de Velletri, près de l'emplacement de l'anc. *Aricie*. Beau palais. Grand viaduc monumental, construit depuis peu d'années.

RICCIO. *V.* RIZZIO.

RICCIOLI (J.-B.), savant jésuite, né à Ferrare en 1598, m. en 1661. Ses connaissances en astronomie le firent charger, par ses supérieurs, d'une réfutation du système de Copernic. Il sentait sans doute que sa cause était mauvaise; car il reconnaît que, considéré comme hypothèse, le système de Copernic est le plus beau qu'on puisse imaginer. Cependant il proposa un système nouveau dans l'*Almagestum novum, astronomiam veterem novamque complectens*, Bologne, 1651, 2 vol. in-fol. On a encore de lui : *Astronomia reformata*, 1665, 2 vol., ouvrage qui complète le précédent; *Geographiæ et hydrographiæ reformatæ libri* XII, 1661, in-fol.; *Chronologia reformata*, 1669, 3 parties in-fol. V.

RICCOBONI (Louis), comédien et littérateur, longtemps connu sous le nom de *Lelio*, né en 1677 à Modène, m. en 1753, essaya d'établir en Italie le système de la comédie française, puis vint en France avec le fameux Dominique, et dirigea la Comédie-Italienne à Paris. On lui doit : des traductions en prose italienne de *Manlius* et de *Britannicus*, et, en vers, d'*Andromaque*; *Nouveau Théâtre-Italien*, Paris, 1718, 2 vol. in-12, recueil des comédies qu'il composa dans sa jeunesse; *Dell' arte representativa*, poëme, Londres (Paris), 1728, in-8°; *Histoire du Théâtre-Italien*, Paris, 1728-31, 2 vol. in-8°; *Observations sur la comédie et sur le génie de Molière*, 1736, in-12; *Pensées sur la déclamation*, 1737, in-8°; *Réflexions et critiques sur les différents théâtres de l'Europe*, 1738, in-8°; *De la réformation du théâtre*, 1743.

RICCOBONI (Marie-Jeanne LABORAS DE MÉZIÈRES, Mme), née à Paris en 1713, m. en 1792, fut d'abord comédienne, épousa en 1735 Antoine Riccoboni, auteur et acteur médiocre, fils du précédent, obtint elle-même peu de succès à la scène, et, plus malheureuse encore dans son ménage, demanda des consolations aux lettres. Dès son début, elle se plaça au premier rang parmi nos romanciers : l'*Histoire du marquis de Cressy*, 1758, et les *Lettres de Julie Catesby*, 1759, obtinrent un tel succès, que l'on douta d'abord qu'une femme pût en être l'auteur. Elle donna ensuite : *Lettres de miss Fanny Butler*, où l'on a prétendu voir l'histoire de ses propres chagrins; *Ernestine*, que l'on regarde comme son chef-d'œuvre; *Amélie*, traduite librement et abrégée du roman de Fielding; *la Suite de Marianne*; *Histoire de miss Jenny Level*, 1764; *Lettres d'Adélaïde de Dammartin... à M. le comte de Rancé*, 1766; *Lettres d'Elisabeth-Sophie de Vallière à Louise-Hortense de Conteleu*, 1772; *Lettres de milord Rivers à sir Charles Cardignan*, etc. Il y a beaucoup d'art et d'intérêt dans les romans de Mme Riccoboni : « En général, dit Laharpe, ses idées sont fines, ses peintures vraies, son style soigné, élégant et précis : peu de femmes ont pensé avec autant de délicatesse et écrit avec autant de goût. » Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Paris, 1786, 8 vol. in-8°; 1818, 6 vol. in-8°, et 1826, 9 vol. in-18. B.

RICEYS (LES), ch.-l. de cant. (Aube), arr. et à 15 kil. S. de Bar-sur-Seine, composé de trois bourgs contigus, Haut-Ricey, Bas-Ricey, Ricey-Haute-Rive; 3,146 hab. Vins rouges et blancs très-estimés; fabr. d'eaux-de-vie, chapellerie, tailanderie. Près de là est l'enceinte druidique de *Champlasson*.

RICHARD (Saint), évêque de Chichester en 1244, m. en 1263. Henri III voulut s'opposer à son élection, mais

elle fut confirmée par le pape Innocent IV. Fête, le 3 avril.

RICHARD Ier, *Sans Peur*, duc de Normandie, né en 933, fils et successeur de Guillaume Longue-Epée, 943-996. Sa minorité fut troublée par les querelles des deux partis scandinave et neustrien. Louis d'Outre-mer intervint, et obtint du peuple la garde du jeune duc, 943; mais il voulut l'emprisonner; le peuple redemanda son duc, qu'un guerrier fidèle, Osmond, emporta dans une botte de paille. Louis d'Outre-mer assiégea alors Rouen, 944. Il fut battu par Harald, roi de Danemark, et forcé de donner au duc la suzeraineté de la Bretagne, 945. Louis appela Othon le Grand pour venger sa honte; mais le roi de Germanie fut aussi vaincu à Rouen, 946. Richard favorisa le clergé, attira à sa cour Dudon de St-Quentin, résista aux embûches du roi de France Lothaire, et des comtes de Flandre et de Chartres, et contribua à l'élévation de Hugues Capet, dont il avait épousé la sœur Emma. A. G.

RICHARD II *le Bon*, duc de Normandie, fils et successeur du précédent, 996-1026, eut à comprimer une révolte des paysans contre la féodalité, fit ensuite la guerre à Guillaume de Hiesmes, son frère naturel, au roi d'Angleterre, à Eudes, comte de Blois et de Chartres, et triompha avec l'aide de Lagman et d'Olaüs, rois de Suède et de Danemark. Il fut le père de Richard III, 1026-8, et de Robert le Magnifique, 1028-1035. A. G.

RICHARD Ier, comte d'Aversa, succéda en 1059 à son père Rainolf, reçut du pape Nicolas II l'investiture de la principauté de Capoue, enleva cette ville à Landolfe VI en 1062, puis Gaëte en 1063, aida Robert Guiscard dans la conquête de Salerne, et mourut, en 1068, au moment où il allait prendre Naples.

RICHARD II, prince de Capoue, 1091-1105, fils de Jordan Ier, fut chassé par ses sujets, rétabli en 1098 par Roger, grand-comte de Sicile, à qui il fit hommage, et mourut sans postérité.

RICHARD Ier, dit *Cœur-de-Lion*, roi d'Angleterre, 1189-99, 2e fils de Henri II et d'Eléonore de Guienne, né à Oxford en 1157, annonça, dès son enfance, ce courage héroïque, ce caractère altier, turbulent, impétueux, qui, joints à une force extraordinaire, devaient inspirer l'admiration ou la terreur à ses contemporains. Fils ingrat, il prit trois fois les armes contre son père, 1173, 1183, 1189; devenu roi, il entreprit la 3e croisade, de concert avec le roi de France Philippe-Auguste et l'empereur Frédéric Ier Barberousse, s'embarqua à Marseille pour la Terre-Sainte, 1090, et se brouilla avec Philippe dès la Sicile, en voulant s'emparer de Messine, puis en dédaignant la sœur du roi, Alix de France, sa fiancée, pour épouser Bérengère de Navarre. Puis il enleva l'île de Chypre aux Comnènes, 1191, et en donna la souveraineté à la maison de Lusignan. Au siége de St-Jean d'Acre, il mécontenta les autres princes par son arrogance et sa brutalité, fit traîner dans la boue l'étendard du duc d'Autriche Léopold, et ordonna d'égorger 2,500 musulmans prisonniers. Abandonné par Philippe-Auguste après la prise de la ville, 1192, il continua seul la lutte contre Saladin, le battit à Césarée ou Antipatride, prit Jaffa, Romla, Ascalon, gagna une seconde bataille près d'Ascalon, mais ne put s'emparer de Jérusalem. Arrivé sur une colline d'où l'on apercevait cette ville, il détourna la tête en disant : « Ceux-là ne sont pas dignes de voir la ville sainte, qui n'ont pas su la conquérir. » Après un dernier engagement devant Jaffa, il conclut avec le sultan un traité, qui confirmait aux chrétiens la possession de la côte de Palestine depuis Jaffa jusqu'à Tyr, et leur permettait de visiter les lieux saints sans être soumis à un tribut. Le souvenir de Richard subsista chez les Musulmans; quand les enfants criaient, les mères les menaçaient du roi Richard; et le cavalier disait à son cheval effrayé et qui bronchait : « Crois-tu donc voir le roi Richard? » A son retour de la Terre-Sainte, Richard fut jeté par une tempête sur les côtes de Dalmatie, crut pouvoir, à la faveur d'un déguisement, traverser les terres de Léopold, qu'il avait insulté, fut reconnu, arrêté, enfermé quelque temps dans la forteresse de Durenstein, près de Krems, et vendu par le duc à l'empereur Henri VI, qui le retint prisonnier à Mayence, à Worms, et au château de Trifels. Selon la tradition, Blondel (*V. ce mot*) découvrit le lieu de sa captivité; il fallut payer, pour sa délivrance, 150,000 marcs d'argent, 1194. Pendant l'absence de Richard, son frère Jean-sans-Terre s'était emparé du pouvoir en Angleterre, et Philippe-Auguste avait envahi la Normandie. Richard rétablit partout son autorité à l'aide des *Outlaws* de l'Angleterre septentrionale, pardonne à Jean, qui lui livre la garnison française d'Evreux, puis attaque et bat le roi, son suzerain (*V.* PHILIPPE II AUGUSTE). Il interrompt ses succès, pour aller attaquer le château de Chalus, en Limousin, où le comte de Limoges avait, disait-on, trouvé un grand trésor; il y périt d'un coup de flèche. B.

RICHARD II, roi d'Angleterre, 1377-1399, fils du célèbre Edouard, prince de Galles, dit le *Prince Noir*, était né en 1366. Sa minorité, durant laquelle gouvernèrent ses oncles les ducs de Lancastre, d'York, et de Glocester, fut troublée par les prédications de Wiclef et la révolte de Wat-Tyler. Devenu majeur, il abandonna le gouvernement à Robert de Vère, comte d'Oxford, et à Michel de la Pole, comte de Suffolk. Le duc de Glocester, oncle du roi, de concert avec les barons, parvint à le renverser, 1387, et soumit Richard à une commission de 11 lords. Cependant Richard reprit le pouvoir pour 8 ans, comprima l'Irlande soulevée, conclut une trêve avec la France, 1396, et épousa Isabelle, fille de Charles VI. Il fit même emprisonner et tuer Glocester à Calais. Mais le duc d'Hereford, fils du duc de Lancastre, et son cousin, dont il avait confisqué les biens, le déposa sans résistance, et le fit bientôt assassiner au château de Pomfret (Ecosse), pour régner à sa place sous le nom de Henri IV. A. G.

RICHARD III, roi d'Angleterre, 1483-85, 4e fils de Richard, duc d'York, né en 1452, porta d'abord le titre de duc de Glocester. Il soutint de tout son pouvoir, pendant la guerre des Deux-Roses, son frère Edouard IV contre la maison de Lancastre, massacra, de concert avec son autre frère le duc de Clarence, après la bataille de Tewkesbury, 1471, le jeune fils d'Henri VI et de Marguerite d'Anjou, et épousa sa veuve, fille de Warwick. Il perdit Clarence par ses calomnies. A la mort d'Edouard, qu'on l'accuse d'avoir empoisonné, 1483, il se fit nommer régent de ses enfants, Edouard V et Richard d'York, les sépara d'Elisabeth Woodville, leur mère, tua le comte Rivers, leur oncle maternel, et le grand-chambellan Hastings, et fit égorger les jeunes princes eux-mêmes par Tyrrel dans la Tour de Londres, pour s'emparer du pouvoir. Henri Tudor, comte de Richmond (depuis Henri VII), le lui disputa : Richard, après avoir châtié une conspiration du duc de Buckingham en faveur de ce prince, fut trahi, vaincu et tué à la bataille de Bosworth. C'était un monstre, au physique comme au moral : il était boiteux, bossu, paralysé d'un bras. Walpole a essayé vainement de réhabiliter sa mémoire, ainsi que Rey, dans des *Essais historiques et critiques sur Richard III*, Paris, 1818, 1 vol. in-8o. B.

RICHARD DE CORNOUAILLES, né à Winchester en 1209, de Jean-sans-Terre et d'Isabelle d'Angoulême, m. en 1272, se distingua d'abord en Guienne, où il avait été envoyé par Henri III, son frère, et alla en 1240 guerroyer en Palestine. En 1257, une partie des électeurs allemands le proclama empereur, tandis que les autres nommaient Alphonse X de Castille; il investit le roi de Bohême, Ottocar, des duchés d'Autriche et de Styrie, 1262, et abolit les péages établis sur Rhin, 1269, mais ne fut jamais couronné. En 1264, il était revenu en Angleterre pour défendre Henri III contre les barons rebelles, et, fait prisonnier par Simon de Montfort, avait subi une captivité de 14 mois. B.

RICHARD D'YORK. *V.* YORK.

RICHARD LE PÈLERIN, croisé sous la bannière du duc de Flandre en 1095, est auteur de la *Chanson d'Antioche*, la partie la plus ancienne et la seule réellement historique de cette réunion de poëmes qui forme la légende du *Chevalier au Cygne*.

RICHARD DE FOURNIVAL, chancelier de l'église d'Amiens, m. vers 1260. On a de lui : 7 chansons; *Puissance d'amour*, dialogue en prose; *Conseils d'amour*, et *Bestiaire d'amour*, petits traités d'un badinage fort érudit.

RICHARD DE CIRENCESTER, bénédictin du monastère de St-Pierre à Westminster, m. en 1401, est auteur d'un *Etat ancien de la Grande-Bretagne*, publié par Bertram, avec ce qui reste de Gildas et de Nennius, dans le *Britannicarum gentium historici antiqui tres*, Copenhague, 1737. On lui attribue l'*Historia ab Hengisto ad annum* 1348.

RICHARD (Claude), jésuite, né à Ornans en 1589, m. en 1664, enseigna pendant 40 ans les mathématiques au collége de Madrid. On lui doit : une édition des *Œuvres d'Archimède*, avec notes, Paris, 1626 et 1646, in-fol. *Commentarius in omnes libros Euclidis*, Anvers, 1645, in-4o *Comment. in Apollonii Pergæi Conicorum libros* IV, ibid., 1655, in-fol., etc. Il inventa une montre magnétique, au moyen de laquelle on connaissait l'heure qu'il était dans toutes les parties de la terre.

RICHARD (Charles-Louis), dominicain, né en 1711 à Blainville-sur-l'Eau (Meurthe), m. en 1794, refusa, lors de la Révolution, le serment à la Constitution civile du clergé, dut se réfugier en Belgique, et fut condamné à

être fusillé à Mons, comme auteur d'un écrit intitulé : *Parallèle des Juifs qui ont crucifié Jésus-Christ, avec les Français qui ont tué leur roi.* On a de lui : *Dictionnaire universel des sciences ecclésiastiques*, Paris, 1760 et suiv., 6 vol. in-fol.; *Analyse des conciles*, ibid., 1772-77, 6 vol. in-4°, etc., ouvrage écrit avec méthode et précision.

RICHARD (Louis-Claude-Marie), botaniste, né à Versailles en 1754, m. en 1821, fils d'un jardinier du roi à Auteuil, et neveu d'un directeur des jardins de Trianon, refusa d'embrasser l'état ecclésiastique, où l'archevêque de Paris promettait de le protéger, et se livra tout entier à l'étude de la botanique. De 1781 à 1789, sur la proposition de l'Académie des sciences, il visita, aux frais de Louis XVI, la Guyane, la Martinique, la Guadeloupe, la Jamaïque, St-Thomas, la plupart des îles situées à l'entrée du golfe du Mexique, et recueillit de précieuses collections. Quand il fut de retour en France, la Révolution le jeta dans un état voisin de l'indigence; il obtint enfin une chaire de botanique, et une place à l'Institut. Outre des articles dans les *Mémoires de l'Institut*, dans les *Annales du Muséum* et autres recueils scientifiques, on a de lui : *Dictionnaire élémentaire de Botanique*, Amst., 1800, in-8°; *Démonstration botanique, ou Analyse du fruit considéré en général*, Paris, 1808, in-8°. Richard était un botaniste d'un savoir vaste et profond, un observateur très-exact, et l'un de ceux qui ont le plus contribué aux progrès de la science. B.

RICHARD (Achille), botaniste, fils du précédent, né à Paris en 1794, m. en 1852. Ses travaux sur la Flore de la Sénégambie et de la Nouvelle-Zélande lui ouvrirent l'Institut en 1834. Il fut trois ans professeur à la Faculté de médecine. La publication des Mémoires de son père, la composition d'excellents ouvrages élémentaires sur la botanique médicale et l'agriculture, la description de la Flore de l'Abyssinie et de celle de Cuba, remplirent le reste de sa vie.

RICHARD-LENOIR (François RICHARD, dit), célèbre manufacturier, né en 1765 à Epinay-sur-Odon (Calvados), d'une famille de pauvres cultivateurs, m. en 1840, quitta sa famille à 17 ans, et se plaça comme porte-balle chez un marchand de Rouen. A 20 ans, il vint chercher fortune à Paris, et se trouva réduit à être pendant quelque temps garçon de café. Mais le génie du commerce se développait déjà en lui, et en même temps il faisait un petit trafic sur les basins anglais. Ayant acquis une modique aisance, il s'associa, en 1797, avec un négociant de Paris, Lenoir, dont le nom est resté inséparable du sien. Ils montèrent à Paris les premiers métiers pour le filage et le tissage du coton. Leur succès fut tel, qu'ils eurent bientôt plusieurs manufactures considérables sur divers points de la France. Lenoir mourut en 1806; Richard continua sa fabrication avec tant d'habileté, qu'il gagna une fortune de 14 millions de francs. Napoléon Ier encouragea le manufacturier qui rivalisait avec l'Angleterre. Mais des droits mis en 1810 sur l'importation du coton, les événements de 1814, et la suppression des droits sur les marchandises anglaises, ruinèrent successivement Richard-Lenoir, qui mourut dans un état voisin de la misère. En 1862, son nom a été donné par Napoléon III à un boulevard de Paris.

RICHARD-TOL, poste militaire français dans le Sénégal (Oualo), sur la rive g. du Sénégal, à 130 kil. N.-E. de St-Louis; 16° 38' 10" lat. N., 18° 1' 45" long. O.; 362 hab.

RICHARDOT (François), né en 1507 à Morey près de Vesoul, m. en 1574, entra chez les Augustins de Champlitte, professa la théologie à Tournai et à Paris, visita l'Italie, fut accueilli avec distinction à Ferrare par Renée de France, et se fit relever à Rome de ses vœux monastiques. C'était un des premiers orateurs de son temps. Marie de Hongrie, gouvernante des Pays-Bas, le choisit pour prononcer, en présence de Philippe II et de sa cour, l'éloge funèbre de Charles-Quint. Successeur de Granvelle sur le siége épiscopal d'Arras, il donna tous ses soins à l'Université de Douai, et fut député par le roi d'Espagne au concile de Trente. On a imprimé ses *Oraisons funèbres* de Charles-Quint, de Marie de Hongrie, et de Marie, reine d'Angleterre, Anvers, 1558, in-fol.; celles d'Elisabeth de France, reine d'Espagne, et de l'infant Don Carlos, ibid., 1569, in-8°; divers *Sermons* et *Discours* en latin, Douai, 1608, in-4°. B.

RICHARDSON (Jonathan), peintre, né à Londres en 1665, m. en 1745, obtint dans son pays une grande réputation comme portraitiste; ses portraits sont remarquables par la force et le relief du coloris, mais ils manquent d'élégance et de style. Il voyagea en Italie, où il forma une riche collection de tableaux, dessins et objets d'art. Il a laissé un *Traité de peinture et de sculpture*, Londres, 1719, traduit en français par A. Rutgers, Amsterdam, 1728, 4 vol. in-8°, ouvrage médiocre; et des *Notes sur le Paradis perdu de Milton*, 1734, in-8°. B.

RICHARDSON (Samuel), célèbre romancier anglais, né en 1689 dans le comté de Derby, m. en 1761. Fils d'un menuisier, il fut placé en apprentissage chez un imprimeur, dont il devint plus tard le gendre, et finit par avoir lui-même une imprimerie considérable. A 52 ans, il se fit auteur, et publia *Paméla*, 1741, roman qui eut d'abord une vogue extraordinaire, et qui devint ensuite l'objet des plus amères critiques; il essaya d'y répondre par un autre ouvrage, *Pamela in high life* (Paméla mariée), qui ne réussit point. Mais *Clarisse Harlowe*, 1748, et *Sir Charles Grandison*, 1753, eurent le plus grand succès. L'abbé Prévost et Letourneur ont traduit en français les trois romans de Richardson. *Clarisse Harlowe* est, dans le genre du roman, un ouvrage de premier ordre, aussi remarquable par la variété du style que par l'imagination, mais rempli de longueurs; on le lit peu aujourd'hui, même en Angleterre. M. Barré en a donné une traduction nouvelle, Paris, 1845, 4 vol. in-8°, et M. Jules Janin en a fait un livre presque nouveau, en l'abrégeant considérablement, l'arrangeant, et y ajoutant avec beaucoup d'art et de talent une foule de détails pour compléter les scènes ou les caractères; il a fait, pour ainsi dire, de la critique en action, Paris, 1846, 2 vol. in-12. Richarson a encore publié les *Négociations* de Thomas Roe, une édition des *Fables* d'Esope avec un commentaire, des *Lettres familières*, etc. Mistress Barbauld a donné, en 1804, la *Correspondance* de Richardson; W. Scott lui a consacré une notice dans sa *Biographie littéraire des romanciers célèbres*. B.

RICHBOROUGH, hameau d'Angleterre (Kent), à 3 kil. N.-N.-O. de Sandwich. Ruines importantes de l'anc. *Rutupiæ*.

RICHE (Claude-Antoine-Gaspard), médecin naturaliste, frère de l'ingénieur Prony, né en 1762 à Chamelet près de Lyon, m. en 1797, vint à Paris en 1788, fut associé aux travaux de Vicq-d'Azyr, concourut à la création de la Société philomatique et à la rédaction de l'*Encyclopédie méthodique*, accompagna d'Entrecasteaux dans son voyage à la recherche de La Pérouse en 1791, et recueillit de précieuses collections, qui lui furent enlevées par les Hollandais. Cette perte acheva de ruiner sa santé déjà délabrée, et il mourut immédiatement après son retour en France. Ses papiers et ses observations ont été utiles pour la relation du voyage de D'Entrecasteaux. B.

RICHE (J.-B.), noir affranchi, président de la république d'Haïti, né au Cap-Français en 1777, m. en 1847, prit les armes lors de la révolte des affranchis, devint un des chefs de la garde de Christophe, et, en 1820, détermina sa chute, en entraînant cette garde dans les rangs des insurgés. Il servit fidèlement Boyer, qui l'employa dans divers commandements, devint président en 1843, étouffa l'anarchie, et gouverna d'une manière intelligente et ferme. B. A.

RICHELET (César-Pierre), grammairien, né en 1631 à Cheminon (Marne), m. en 1698, fut quelque temps régent au collége de Vitry-le-François, se fit recevoir avocat à Paris, et quitta la jurisprudence pour les lettres. Versé dans la connaissance des langues anciennes et modernes, il publia un *Dictionnaire françois, contenant les mots et les choses, plusieurs nouvelles remarques sur la langue françoise; ses expressions propres, figurées et burlesques; la prononciation des mots les plus difficiles; le genre des noms; le régime des verbes; avec les termes les plus communs des arts et des sciences; le tout tiré de l'usage et des bons auteurs de la langue françoise*, Genève, 1680, 1 vol. in-4°. C'est le premier dictionnaire français exécuté sur un plan philosophique. L'orthographe y subit une de ses premières mutilations par le retranchement de certaines lettres étymologiques, et l'auteur s'y montra railleur dans les exemples et peu réservé dans les définitions. On doit encore à Richelet : *La versification françoise, ou l'Art de bien faire et tourner les vers*, 1671, in-12; *Les commencements de la langue française, ou Grammaire tirée de l'usage et des bons auteurs*, Paris, 1694, in-12. Frémont d'Ablancourt est le véritable auteur du *Dictionnaire des rimes*, Paris, 1667, in-12, généralement attribué à Richelet, qui ne fit que le mettre dans un nouvel ordre. F. B.

RICHELIEU (Armand-Jean Du PLESSIS, cardinal et duc de), ministre de Louis XIII, né à Paris, le 5 sept. 1585, de François Du Plessis, originaire du Poitou, grand prévôt de l'hôtel, et de Susanne de La Porte, m. le 4 décemb. 1642. Destiné d'abord à la carrière des armes, il fit ses études au collége de Navarre, entra ensuite dans les ordres, et fut sacré évêque de Luçon à l'âge de 22 ans. Il

parut aux États-Généraux de 1614, comme député du clergé de Poitou, fut remarqué par Marie de Médicis, qui le prit pour son premier aumônier en 1615 et le fit entrer au Conseil en 1616, comme secrétaire d'État pour la guerre (31 octobre). Cinq mois après (24 avril 1617), à la suite de l'assassinat du maréchal d'Ancre, il fut exilé de la cour en même temps que la reine; mais il ne tarda pas à se rapprocher du roi, et ménagea deux fois un accommodement entre la mère et le fils (traités d'Angoulême, 1619, et d'Angers, 1621). La reine mère, rentrée en grâce à la mort du connétable de Luynes, récompensa Richelieu par le chapeau de cardinal, 1623, et le rappela au ministère l'année suivante, malgré les répugnances du roi lui-même. Il exerça, dès 1624, le pouvoir de 1er ministre, bien qu'il n'en reçût le titre officiellement qu'en 1629. Il y joignit celui de surintendant du commerce et de la navigation. En ce temps, les huguenots étaient une seconde puissance dans l'État, les grands se conduisaient comme s'ils n'eussent pas été sujets du roi, les puissances étrangères faisaient peu de cas de la France. Richelieu embrassa cette situation d'un œil ferme, et conçut dès cet instant trois grands projets, qui l'occupèrent pendant toute sa vie : affaiblissement du protestantisme, abaissement des grands devant la puissance royale, prépondérance de la France en Europe. Il en poursuivit la réalisation avec une volonté inébranlable, rompant les liens d'affection ou de reconnaissance qu'il avait contractés, faisant fléchir, devant son but, jusqu'aux intérêts mêmes de la religion dont il était le ministre. Le prince de l'Église s'effaça en lui devant l'homme d'État. — I. *Protestantisme.* Après une guerre peu importante, 1626, durant laquelle il reprit aux huguenots l'île de Ré, il assiégea La Rochelle, capitale du parti ou plutôt de la république calviniste, ferma l'entrée du port aux flottes anglaises par une digue de 1,400 mèt., et s'empara de la ville au bout de 14 mois, 1628 : la pacification d'Alais, 1629, enleva aux protestants tous leurs priviléges politiques, mais en respectant leurs croyances religieuses et l'exercice de leur culte. — II. *Lutte contre les grands.* Jusqu'à la veille de sa mort, Richelieu eut à combattre les désirs d'indépendance, les cabales, les complots, les soulèvements des seigneurs et des gouverneurs de provinces : il les réprima avec une sévérité impitoyable, mais sans observer toujours les formes protectrices de la justice, et l'échafaud devint trop souvent, entre ses mains terribles, un instrument de gouvernement. La 1re conspiration fut celle du jeune et frivole Chalais (*V. ce mot*), 1626, que suivit l'exécution des comtes de Bouteville et de Chapelle, coupables d'avoir enfreint un édit contre les duels, 1627. La reine-mère entra elle-même dans la 2e conspiration, qui amena la *Journée des dupes* (*V. ce mot*), 1630. La 3e fut une véritable révolte, concertée entre Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, le duc de Lorraine, et Montmorency, gouverneur du Languedoc : la Lorraine fut occupée par une armée royale, et Montmorency, vaincu à Castelnaudary, fut décapité à Toulouse, 1632. En 1635, Richelieu courut risque de la vie à Amiens : Gaston d'Orléans n'osa donner le signal aux assassins apostés pour le tuer. Quelques années plus tard, le comte de Soissons et le duc de Bouillon se soulevèrent avec l'appui des Espagnols, et remportèrent même à la Marfée (Ardennes), 1641, une victoire rendue inutile par la mort du comte de Soissons. Cinq-Mars, favori de Louis XIII, essaya encore de renverser le premier ministre; mais Richelieu ayant saisi la copie d'un traité que le grand-écuyer avait conclu avec la cour de Madrid, le fit condamner à mort, et, par une injustice odieuse, impliqua dans le même complot le vertueux De Thou, coupable de ne l'avoir pas révélé, 1642. Toutes ces exécutions et ces supplices réduisirent enfin la noblesse à la loi commune, et affermirent la monarchie. Des réformes judicieuses et des institutions nouvelles concoururent puissamment au même but : Richelieu abolit les charges de grand-amiral et de connétable, qu'il jugeait avec raison trop dangereuses, institua les *Intendants* des provinces pour surveiller les gouverneurs et diminuer leurs attributions, brisa toutes les résistances du parlement de Paris, et fit prévaloir dans tout le *royaume* les volontés du roi, c'est-à-dire les siennes, « faisant de son maître son esclave, et de cet illustre esclave un des plus grands monarques du monde », dit Mme de Motteville. — III. *Politique étrangère.* Les premières années de son ministère ne furent qu'une préparation à de plus grandes choses : il commence par rétablir les vieilles alliances de la France avec les protestants de l'Europe, restitue aux Grisons calvinistes la Valteline catholique, que les Espagnols voulaient réunir au Milanais, 1626, et assure, par deux expéditions brillantes, à un prince français, le duc de Nevers, l'héritage contesté du Mantouan et du Montferrat, 1629-1630. Alors le théâtre de sa politique s'agrandit : par l'intermédiaire du P. Joseph du Tremblay, il trompe la diète de Ratisbonne, et oblige l'Autriche à licencier l'armée de Wallenstein; il pousse sur l'Empire Gustave-Adolphe, et, par ses subsides, contribue aux victoires des Suédois, 1630-1632. Après la mort de Gustave à Lützen, il intervient lui-même directement dans la guerre de Trente-Ans, 1635. D'abord les succès sont balancés, et les Impériaux s'avancent même jusqu'à Corbie, 1636; mais à partir de 1638, tout change : Bernard de Saxe-Weimar, à la solde de la France, s'empare de l'Alsace, et meurt à propos, en léguant à Louis XIII sa conquête et son armée, 1639; l'année suivante, le Portugal recouvre son indépendance; le Roussillon et la Catalogne se révoltent; l'Artois est soumis, 1641, et Richelieu laisse en mourant les troupes françaises partout victorieuses, 1642. — IV. *Administration intérieure.* Richelieu fut aussi grand administrateur que politique habile : il rétablit l'ordre dans les finances, et put suffire, sans trop de peine aux dépenses extraordinaires de son ministère; il porta l'armée à un effectif de 180,000 hommes, équipa cent vaisseaux de guerre, institua une compagnie de navigation des Indes et d'Amérique, qui eut son siége au Morbihan, et donna une extension considérable aux établissements coloniaux de la France par l'occupation partielle ou totale du Canada, de Terre-Neuve, des Petites-Antilles, de St-Domingue, de la Guyane, de la Sénégambie, de Madagascar, etc. Il introduisit, dans la législation civile, de précieuses réformes qui formèrent le code *Michau*, 1629 (du garde des sceaux *Michel* Marillac); il protégea les lettres sacrées et profanes, régularisa l'institution des grands séminaires, fonda l'Académie Française en 1635, bâtit le collége du Plessis et le Palais-Cardinal (depuis Palais-Royal), agrandit la Sorbonne (où est son mausolée par Girardon), la Bibliothèque et l'Imprimerie royales, commença le Jardin des Plantes, pensionna les poëtes et les artistes, P. Corneille, Vouet, Poussin, etc. Lui-même était un écrivain supérieur; il composa un grand nombre d'ouvrages théologiques, fort estimés alors : *Les principaux points de la foi catholique défendus contre l'écrit adressé au roi par les ministres de Charenton*, Poitiers, 1617, in-8°; *Instruction du chrétien*, ibid., 1621, in-8°; *la Méthode la plus facile et assurée de convertir ceux qui sont séparés de l'Eglise*, Paris, 1651, in-fol.; *la Perfection du chrétien*, ibid., 1646, in-4°. Il a aussi laissé de volumineux *Mémoires*, écrits quelquefois avec emphase, mais souvent aussi avec une énergie pleine d'éclat. Ces Mémoires, publiés d'abord partiellement sous le titre d'*Histoire de la mère et du fils*, font partie des collections de *Mémoires relatifs à l'histoire de France*. On a publié à Amsterdam, 1664, un *Journal de M. le cardinal de Richelieu durant le grand orage de la cour en* 1630 *et* 1631, *tiré des Mémoires de sa main*. Le *Testament politique du cardinal de Richelieu*, 1764, est un ouvrage qui, après avoir été contesté, paraît auj. authentique (*V.* Testament politique). Enfin Richelieu, quelque temps jaloux de Corneille, voulut écrire pour le théâtre : *Mirame*, tragédie, et la *Grande pastorale*, sont des œuvres très-médiocres de tout point. En résumé, Richelieu est un des plus grands hommes d'État de la France. Son ministère, où, en 18 ans seulement, il accomplit tant de grandes choses, continua la pensée politique d'Henri IV, et prépara le règne de Louis XIV. On doit lui reprocher de n'avoir pas toujours respecté les formes de la justice à l'égard de ses ennemis, de s'être servi d'hommes tels que Laubardemont et Laffemas pour satisfaire des vengeances particulières (*V.* Grandier). — Richelieu avait eu deux frères : l'aîné, le marquis de Richelieu, fut tué en duel en 1618, et n'eut pas de postérité; l'autre, Alphonse-Louis du Plessis de Richelieu, se démit de l'évêché de Luçon pour se faire chartreux, 1607, fut ensuite archevêque d'Aix, archevêque de Lyon en 1628, cardinal en 1629, grand-aumônier de France, et mourut en 1653. Il avait eu aussi deux sœurs : l'une, Nicole, épousa le maréchal Urbain de Maillé, seigneur de Brézé; l'autre, Françoise, épousa René de Vignerod, seigneur de Pontcourlay : ce sont ses descendants qui ont hérité du nom et des armes de Richelieu. — La *Vie* de Richelieu a été écrite par Auberry, J. Leclerc, et René Richard. *V.* A. Jay, *Histoire du ministère de Richelieu*, Paris, 1815, 2 vol. in-8°; Capefigue, *Richelieu et Mazarin*, 1835-36, 8 vol. in-8°; Bazin, *Histoire de France sous Louis XIII et le cardinal Mazarin*, 1837-42, 4 vol. in-8°; M. Avenel, *Lettres, instructions diplomatiques et papiers d'État du cardinal de Richelieu*, 5 vol. in-4°, Paris, 1853-56, dans la *Collection de documents inédits sur l'histoire de France*. G.

Richelieu (Louis-François-Armand de Vignerod du

PLESSIS, duc de), arrière-petit-neveu du cardinal par les femmes, né à Paris le 13 mars 1696, m. le 8 août 1788, porta jusqu'à la mort de son père, 1715, le nom de *duc de Fronsac*. Marié à 15 ans avec Mlle de Noailles, qu'il ne pouvait souffrir, il parut aussitôt à la cour, où il obtint un grand succès par sa beauté, la distinction de ses manières, et la finesse de son esprit; il était filleul de Louis XIV et de la duchesse de Bourgogne, et cette princesse ne l'appelait que sa *lolie poupée*. Son père le fit bientôt mettre à la Bastille pour cause de galanterie et de séduction, espérant qu'une réclusion momentanée pourrait développer la raison du jeune duc. Au bout de 14 mois, protégé par Mme de Maintenon contre la sévérité paternelle, Richelieu fut remis en liberté, et alla faire ses premières armes sous Villars, dont il fut aide de camp pendant la campagne de 1712. Sous la Régence, il se fit remarquer par l'éclat et la multiplicité de ses aventures galantes, par le nombre de ses duels, et fut envoyé deux fois à la Bastille par le duc d'Orléans, l'une pour un duel, 1716, l'autre pour avoir trempé dans la conspiration de Cellamare, 1719. Délivré par le dévouement de Mlle de Valois, il vit disparaître, par la mort de Dubois et celle du Régent, tous les obstacles à son ambition, dut au crédit de la marquise de Prie l'ambassade de Vienne en 1725, eut l'habileté d'opérer, malgré l'Espagne, un rapprochement entre la France et l'Autriche, servit sous Berwick en 1733, se distingua aux siéges de Kehl et de Philippsbourg, se remaria vers la même époque avec Mlle de Guise, princesse de Lorraine, fut fait maréchal de camp en 1738, puis lieutenant-général du roi en Languedoc, se signala de nouveau à la malheureuse journée de Dettingen, 1743, et, nommé 1er gentilhomme de la chambre, 1744, exerça désormais un grand ascendant sur l'esprit de Louis XV, dont il servit les passions. Il contribua puissamment au gain de la bataille de Fontenoy, 1745, combattit encore à Raucoux, 1746, reçut l'ambassade de Dresde, puis fut envoyé à Gênes pour commander les troupes chargées de défendre la ville contre les Autrichiens, et honoré d'une statue pour l'avoir délivrée (1748). De retour en France, il obtint, avec le bâton de maréchal, le gouvernement de la Guienne et de la Gascogne. Au début de la guerre de Sept-Ans, en 1756, il conseilla l'expédition de Minorque, et prit Port-Mahon. L'année suivante, successeur de D'Estrées à l'armée du Rhin, il fit mettre bas les armes aux troupes du duc de Cumberland près de Closterseven, conquit tout le Hanovre en un mois, et pilla le pays. Là finit sa carrière militaire et politique. Mme de Pompadour, à la fille de laquelle il avait refusé d'unir son fils, le duc de Fronsac, le fit rappeler. Alors âgé de 61 ans, mais ayant conservé tous les vices de sa jeunesse, il ne se montra plus occupé que de plaisirs et d'intrigues. A 84 ans, il épousa en troisièmes noces Mlle de Roth. Il était entré à l'Académie Française dès 1720, bien qu'il sût à peine l'orthographe, et était aussi membre honoraire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il fut toute sa vie lié avec Voltaire. On a publié : *Mémoires du maréchal de Richelieu*, Paris, 1790, 4 vol. in-8°, et 1793, 9 vol. in-8°, désavoués par son fils (*V.* SOULAVIE); *Vie privée du maréchal de Richelieu*, 1790-1792, 3 vol. in-8°, où le vrai se trouve mêlé à beaucoup de fables. B.

RICHELIEU (Armand-Emmanuel-Sophie-Septimanie DE VIGNEROD DU PLESSIS, duc de), petit-fils du précédent, né à Paris en 1766, m. en 1822, porta d'abord le nom de *comte de Chinon*, puis celui de *duc de Fronsac* jusqu'à la mort de son père, 1791. Elevé au collége du Plessis, où il fit de brillantes études, il voyagea en Italie, fut ensuite premier gentilhomme de la chambre de Louis XVI, émigra en 1789, fut accueilli avec distinction par l'empereur Joseph II, prit du service dans les armées de la tzarine Catherine II, se signala sous les ordres de Souwarow au siége d'Ismail en 1790, puis commanda un corps de l'armée de Condé devant Valenciennes en 1793. Il retourna en Russie, où il obtint un régiment de cuirassiers, tomba en disgrâce sous Paul Ier, mais jouit de toute la faveur d'Alexandre Ier. La paix de 1801 lui permit de revoir la France. Le 1er consul exigeant qu'il renonçât au service de l'étranger, il s'éloigna de nouveau, fut nommé, en 1803, gouverneur d'Odessa, dont il fit une ville importante, et ajouta bientôt à ses pouvoirs l'administration de toute la Nouvelle-Russie. De retour en France en 1814, il fut appelé à la Chambre des pairs, reprit ses fonctions de premier gentilhomme de la chambre auprès de Louis XVIII, suivit ce prince à Gand pendant les Cent-Jours, et, après la 2e Restauration, fut nommé ministre des affaires étrangères et président du conseil des ministres. Il usa de son crédit auprès du tzar pour faire réduire à 5 ans, au lieu de 7, le temps de l'occupation de la France par l'étranger, et alléger autant que possible la contribution de guerre dont l'Europe coalisée avait frappé le royaume. Quand il donna sa démission, à la fin de 1818, les Chambres lui votèrent, à titre de récompense nationale, une rente de 50,000 fr., qu'il voulait refuser, ne pouvant se résoudre, dit-il, à voir ajouter, à cause de lui, quelque chose aux charges qui pesaient sur la nation; mais, par déférence pour le roi et pour les Chambres, il accepta le don, et le consacra tout entier à la fondation d'un hospice dans la ville de Bordeaux. Il employa ses loisirs à visiter l'Italie, la Suisse, et la Hollande. Après l'assassinat du duc de Berry, 1820, il fut rappelé à la présidence du conseil, mais sans portefeuille : les luttes qu'il dut soutenir contre l'esprit d'indépendance et de mécontentement dans les Chambres, compromirent sa popularité, et il se retira en 1821. Il emporta, en mourant, l'estime et les regrets universels. Il était simple de mœurs, désintéressé, loyal, et Wellington disait de lui : « La parole du duc de Richelieu vaut un traité. » Son *Eloge* fut prononcé à l'Académie Française, dont il était membre depuis 1816, par Dacier et M. Villemain, à la Chambre des Pairs, par le cardinal de Bausset. B.

RICHELIEU, ch.-l. de cant. (Indre-et-Loire), arr. et à 19 kil. S.-E. de Chinon; 2,294 hab. Le cardinal de Richelieu le bâtit sur l'emplacement d'un pauvre village qu'il fit ériger en duché-pairie, le village dépendait d'un magnifique château, détruit pendant la Révolution. Commerce de graines, huile, vins, eaux-de-vie, fruits, sucre.

RICHELIEU, rivière d'Amérique. *V.* SOREL.

RICHEMONT (Arthur DE BRETAGNE, comte de), 2e fils de Jean V, duc de Bretagne, né en 1393, m. en 1458, fut entraîné d'abord dans le parti anglais, mais ne tarda point à se détacher du duc de Bedford, qu'il détestait. Il accepta l'épée de connétable que Charles VII lui offrait, 1425, travailla au rapprochement de son neveu François, duc de Bretagne, avec le roi, combattit énergiquement l'influence du sire de Giac, de Camus de Beaulieu, et de La Trémoille à la cour, fut associé aux exploits de Jeanne d'Arc et de Dunois, rétablit la discipline dans l'armée par des ordonnances qui provoquèrent la Praguerie (*V. ce mot*), gagna sur les Anglais la bataille de Formigny, qui leur fit perdre la Normandie, 1450, et devint duc de Bretagne, en 1457, sous le nom d'Arthur III. B.

RICHEMONT (DESBASSYNS DE). *V.* DESBASSYNS.

RICHEMONT, vge (Moselle), arr. et à 9 kil. S. de Thionville; 1,011 hab. Autrefois place forte.

RICHEPANSE (Antoine), né en 1770 à Metz, d'un officier au régiment de Conti, m. en 1802, se distingua dès les premières campagnes de la Révolution, passa rapidement par tous les grades, fut nommé général de brigade en 1794, général de division en 1796 après les batailles de Siegberg et d'Altenkirchen, servit sous Hoche à l'armée de Sambre-et-Meuse, où il eut une grande part à la victoire de Neuwied, 1797, et, passant sous Moreau à l'armée du Rhin, 1800, combattit à Engen, où, avec une seule division, il résista à 40,000 Autrichiens, et à Moëskirch, et décida, par une manœuvre hardie et intrépide sur les derrières de l'ennemi, le gain de la bataille de Hohenlinden. Nommé, en 1802, commandant de la Guadeloupe, qu'une insurrection des noirs avait soustraite au pouvoir de la métropole, il la fit en peu de mois rentrer dans le devoir, mais fut emporté par la fièvre jaune. B.

RICHER, moine de St-Remi de Reims, m. vers 1010, fils d'un conseiller de Louis d'Outre-mer, étudia sous Gerbert, qui, devenu archevêque de Reims, le chargea d'écrire l'histoire de son temps. Il est auteur d'une *Chronique*, découverte par M. Pertz dans la bibliothèque de Bamberg en 1833. Elle s'étend de 882 à 998. L'auteur a pu bien voir et bien juger la chute de la dynastie Carlovingienne, et la naissance des Capétiens; il a été en relation avec les principaux personnages de son temps. Il donne des renseignements positifs sur les irruptions normandes de 885 à 888, sur la lutte de Louis d'Outre-mer et de Lothaire avec Hugues le Grand. Dégagé de crédulité et des préjugés de son ordre ou de son temps, mais non pas exempt de partialité et d'exagération, il écrit avec sagesse et élégance en latin. B.

RICHER (Edmond), syndic de la Faculté de théologie de Paris, né en 1560 à Chaource (Aube), m. en 1631, publia, en 1611, un écrit intitulé : *De ecclesiastica et politica potestate*, où il professe des doctrines contraires à l'enseignement de l'Eglise, et qui suscita de vives discussions. On lui doit aussi une édition des Œuvres de Gerson. Paris, 1607, et une *Apologie* de ce célèbre chancelier de l'Université, Leyde, 1616.

RICHER (Henri), littérateur, né en 1685 à Longueil (pays de Caux), m. en 1748, fut avocat au parlement de Rouen. On lui doit : deux tragédies, *Sabinus et Epone*, et *Coriolan*; des traductions en vers des *Eglogues* de Virgile, Paris, 1717, in-12, et des 8 premières *Héroïdes* d'Ovide, 1823, in-12; 12 livres de *Fables*, 1729-44, assez estimées; *Vie de Mécénas*, avec notes curieuses, 1746, in-12, etc.

RICHER D'AUBE (François), neveu de Fontenelle, né à Rouen en 1686, m. en 1752. D'abord conseiller au parlement de Normandie, il fut ensuite maître des requêtes, membre du conseil de commerce, et intendant de Soissons et de Caen. Il a laissé un *Essai sur les principes du droit et de la morale*, Paris, 1743, in-4°, ouvrage médiocre, dont il prétend cependant que Montesquieu avait tiré une partie de l'*Esprit des Lois*. Honnête homme, mais dur, grondeur et contredisant, c'est lui que Rulhière a peint dans son *Discours en vers sur les disputes*. D—s.

RICHER (François), jurisconsulte, né à Paris en 1718, m. en 1790, a publié : *Arrêts notables des différents tribunaux du royaume*, 1756, 2 vol. in-fol.; *Traité de la mort civile*, 1755, in-4°; *Causes célèbres intéressantes*, Amsterdam (Paris), 1772-88, 22 vol. in-12.

RICHER (Adrien), frère du précédent, né à Avranches en 1720, m. en 1798, a publié : *Nouvel abrégé chronologique de l'histoire des empereurs*, Paris, 1754, 1769, 2 vol. in-8°; *Vies des hommes illustres...., depuis la chute de l'Empire romain*, 1756, 2 vol. in-12; *Théâtre du monde*, 1755-88, 4 vol. in-8°; *Vies des plus célèbres marins*, 1784-89, 13 vol. in-12, etc.

RICHERAND (le baron Anthelme), célèbre chirurgien, né à Belley en 1779, m. en 1840, alla étudier la médecine à Paris en 1796, et commença, dès 1799, à ouvrir dans cette ville des cours de physiologie qui obtinrent quelque succès. Chirurgien-adjoint à l'hôpital St-Louis en 1800, professeur de pathologie externe à l'Ecole de Médecine en 1807, anobli en 1815, enfin membre de l'Académie de Médecine, il a laissé des ouvrages remarquables par l'élégance du style, la clarté et l'enchaînement des idées, mais dont plusieurs ne sont plus à la hauteur de la science : *Nouveaux éléments de physiologie*, 1801, ouvrage qui obtint un succès européen, 9e édition, 1824, 2 vol. in-8°; *Nosographie et thérapeutique chirurgicales*, 1805, et 5e édition, 1821, 4 vol. in-8°; *Des erreurs populaires relatives à la médecine*, 1810 et 1812, in-8°; *Histoire des progrès récents de la chirurgie*, 1825, in-8°. En physiologie, il puisa sans réserve dans les œuvres de Haller, Bordeu, Bichat, Chaussier, etc.; en chirurgie, il mit également à contribution Desault, Sabatier, Boyer, etc. Son plus grand mérite a été celui de propagateur. Lié avec Cabanis et la société d'Auteuil, il n'en partagea point les doctrines matérialistes. B.

RICHIER (Ligier), sculpteur du XVIe siècle, né à St-Mihiel, étudia sous Michel-Ange, et, à en juger par le petit nombre d'ouvrages qui restent de lui, ne fut pas indigne d'un tel maître. Son morceau capital est le *Sépulcre du Christ*, dans l'église St-Etienne de sa ville natale, où la passion du Sauveur est représentée dans 13 figures de grandes proportions. On cite aussi une *Sainte Vierge*, un *Crucifix*, et une *Notre-Dame de pitié*, en bois, dans l'église St-Michel, un plafond richement sculpté dans une maison qui fut, dit-on, la sienne, et une cheminée sculptée au presbytère de Ham, village voisin de St-Mihiel. B.

RICHLAND, v. des Etats-Unis (New-York), ch.-l. du comté d'Oswego, à 90 kil. N.-O. d'Utica, à l'extrémité E. du lac Ontario; 4,000 hab.

RICHMANN (George-Guillaume), physicien, né en Livonie en 1711, m. en 1753, fut précepteur des enfants du comte Ostermann en Russie, obtint, en 1745, la chaire d'histoire naturelle à St-Pétersbourg, et périt frappé de la foudre en répétant les essais de Franklin.

RICHMOND (Charles LENOX, duc de), né en 1735, m. en 1806, était petit-fils de Charles Lenox, fils naturel de Charles II et de la duchesse de Portsmouth. Il entra à la Chambre des lords en 1756, commanda un régiment d'infanterie à la bataille de Minden en 1759, fit une vive opposition au ministère de lord Bute et à celui de G. Grenville, 1763, devint secrétaire d'Etat dans le cabinet Rockingham, fut nommé, en 1781, président des délégués des sociétés qui demandaient la réforme parlementaire, grand-maître de l'artillerie en 1782, et commandant d'un régiment de la garde à cheval en 1795. Aimant les arts avec passion, il mit à la disposition des artistes un vaste appartement à Whitehall, l'orna d'une collection de plâtres originaux, d'après les statues et les bustes antiques de Rome et de Florence, y entretint de bons maîtres, et distribua des prix annuels aux élèves. B.

RICHMOND (Henri TUDOR, comte de). *V.* HENRI VII d'Angleterre.

RICHMOND, vge d'Angleterre (Surrey), sur la rive dr. de la Tamise, à 16 kil. O.-S.-O. de Londres, avec chemin de fer; 7,760 hab. Richmond, dit le *Montpellier*, le *Tivoli* de l'Angleterre, à cause de la beauté de sa situation, a un château royal avec de beaux jardins, un parc public et un observatoire. Son église contient les tombeaux de Thomson et de Kean. Jadis nommé *Sheen*, il doit son nom actuel à Henri VII, déjà comte de Richmond dans le comté d'York, et qui y mourut, ainsi que la reine Elisabeth.

RICHMOND, v. d'Angleterre, dans le comté et à 70 kil. N.-O. d'York, sur la Swale et sur le chemin de fer du Nord; 4,300 hab. Ruines d'un prieuré de St-Martin, et du château-fort bâti en même temps que la ville, lors de la conquête, par Alain, comte de Bretagne. Le comté de Richmond fut réuni à la couronne à l'avénement de Henri VIII. Il a été donné par Charles II aux ancêtres du duc de Richmond, à qui il appartient aujourd'hui. Comm. de blé; fabr. de bonneterie. Patrie de Middleton.

RICHMOND, v. des Etats-Unis, capitale de l'Etat de Virginie, port de commerce sur la rive g. du James-River, à 187 kil. S.-S.-O. de Washington; par 37° 32' 17" lat. N., et 79° 47' 52" long. O.; 37,958 hab. Bibliothèque. Evêché catholique. Consulat français. Ville florissante, où l'on remarque le palais des Etats ou Capitole, bâti sur le plan de la Maison-Carrée de Nîmes, l'hôtel du gouverneur, l'arsenal, etc. Fonderie de canons; manufactures d'armes et d'objets en fer; filatures de laine et de coton; minoteries, scieries, etc.; fabriques de papier, coton, tabac. Exportation de grains, farine, suifs, alcools, chanvre, etc. Commerce intérieur considérable. Centre de chemins de fer. Deux ponts la relient à Manchester, située sur l'autre rive du James-River. Riches mines de houille aux environs.

RICHNOW. *V.* REICHENAU.

RICHTER (Georges-Gottlob), médecin, né en 1694 à Schneeberg (Misnie), m. en 1773, professa à Gœttingue. On lui doit un grand nombre de dissertations, recueillies par Ackermann sous le titre de : *Opuscula medica*, Francfort et Leipzig, 1780-1781, 3 vol. in-4°. D—g.

RICHTER (Auguste-Gottlob), chirurgien célèbre, né en 1742 à Zœrbig (Saxe), m. en 1812, fit ses études à Gœttingue; reçu docteur en 1764, il voyagea en Angleterre et en France, revint à Gœttingue, et fut nommé professeur en 1766. Les ouvrages de Richter sont riches d'observations chirurgicales intéressantes, et sont devenus classiques. Les plus remarquables sont : *Bibliothèque chirurgicale*, Gœttingue, 1771-1797, 15 vol. in-8°; *Traité des hernies*, 1777-1779, 2 vol. in-8°, le plus complet que l'on possède jusqu'à présent, traduit en français, Bonn, 1788, in-4°; *Principes de chirurgie*, 1782-1804, 7 vol. in-8°. Il s'est beaucoup occupé des maladies bilieuses, dont il attribuait l'origine à l'abus des purgatifs. D—g.

RICHTER (Mathieu). *V.* JUDEX.

RICHTER (Jérémie-Benjamin), chimiste, né en 1762 à Hirschberg (Silésie), m. en 1807, étudia à Kœnigsberg et à Breslau, et fut attaché à la fabrique de porcelaine de Berlin. En 1780, il publia : *Dissertatio de usu matheseos in chimid*; on y trouve le germe de la loi des proportions chimiques, déjà entrevue par Wenzel, et formulée depuis par Berzélius, Dalton, et Gay-Lussac. Pendant toute sa vie, Richter chercha des lois mathématiques pour la chimie; mais de toutes ses expériences, dont l'exactitude est souvent contestable, il n'est resté dans la science que celles qui ont trait à la précipitation des métaux les uns par les autres dans des rapports simples et proportionnels. C'est dans le journal allemand créé par lui en 1792, sous le nom de *Considérations sur les nouveaux objets de la chimie*, qu'il enseigna le résultat de ses analyses et de ses observations. On trouve également de curieux documents sur les proportions chimiques dans ses *Rudiments de Stœchiométrie, ou de l'Art de mesurer les éléments chimiques*, 1792-94, 4 vol. Indépendamment de ces œuvres capitales, on doit à Richter un grand nombre d'écrits sur la chimie pratique et industrielle. Il coopéra, avec Gehlen, à la rédaction du *Nouveau Journal universel de chimie*, et du *Journal de chimie et de physique*, et rédigea seul les vol. 3, 4, 5 et 6, avec le Supplément, du *Dictionnaire de chimie* de Bourguet. J. G.

RICHTER (Guillaume-Michel de), médecin, né à Moscou en 1767, m. en 1819, alla perfectionner ses études en Allemagne, en France, en Angleterre, et en Hollande, prit son doctorat à Erlangen en 1788, et enseigna avec distinction à l'université de sa ville natale de 1790 à 1819. Il était très-habile dans l'art des accouchements. Son plus

remarquable ouvrage est une *Histoire de la médecine en Russie*, Moscou, 1814-15, 3 vol. in-8° (en allemand).

RICHTER (Jean-Paul-Frédéric), dit communément *Jean-Paul*, littérateur et romancier philosophe, né en 1763 à Wiensiedel (Franconie), m. en 1825, était fils d'un pauvre pasteur, et étudia à Leipzig la théologie, qu'il abandonna ensuite pour les sciences et les lettres. Nommé conseiller aulique du duc de Saxe-Hildburghausen, il se maria à Berlin, s'établit à Weimar en 1798, reçut, en 1809, du prince-primat Dalberg une pension qui lui fut ensuite continuée par le roi de Bavière, et passa les dernières années de sa vie à Baireuth. Ses ouvrages, que distinguent l'originalité, la profondeur, la délicatesse de la pensée, où le trivial est souvent voisin du sublime, et qui manquent de naturel par la recherche constante de l'effet, ont presque tous la forme de romans, et roulent sur des sujets de philosophie où de politique sociale; les principaux sont : *les Procès groënlandais*, Berlin, 1783-85, 2 vol. in-8°; *Choix fait parmi les papiers du diable*, Géra, 1788; *la Loge invisible*, Berlin, 1793, 2 vol.; *l'Hespérus*, 1795; *Quintus Fixlein*, 1796 et 1800; *Entretiens biographiques amusants sur le crâne d'une géante; la Vallée de Campan*, 1797; *Palingénésie*, 1798; *Titan*, 1800-1803, traduit en français par M. Philarète Chasles, 1834-35, 4 vol. in-8°; *les Années d'un écolier*, 1803-1805; *Introduction à l'esthétique*, Hambourg, 1804, 3 vol.; *Levana, ou Leçons d'éducation*, Brunswick, 1807. B.

RICHTER (Charles-Frédéric), pasteur de Schneeberg (Saxe), né en 1773, m. en 1806, a publié : *Essai historique et critique sur les Arsacides et les Sassanides*, Leipzig, 1804, in-8°; *Explication des passages de l'Ancien et du Nouveau Testament, qui ont été attaqués comme inintelligibles et erronés*, 1805-08, 2 vol. in-8°.

RICHTERSCHWYL, brg de Suisse (Zurich), à 4 kil. S.-E. de Wadenschweil, sur la rive S. du lac de Zurich; 3,300 hab. Eaux minérales. Fabr. de cotonnades et toiles de lin.

RICIMER, général romain, Suève d'origine et petit-fils de Wallia par sa mère, parvint promptement par sa valeur aux premiers grades militaires, disposa pendant 18 ans de la pourpre impériale en Occident, faisant et défaisant des empereurs à son gré. Après une expédition glorieuse contre les Vandales en Corse, 456, il contraignit Avitus à abdiquer, et mit à sa place Majorien, 457, qu'il fit tuer ensuite, par jalousie de gloire, pour placer sur le trône Libius Sévère, 461. Celui-ci étant mort, Ricimer reconnut Anthémius, qui lui donna sa fille en mariage, 467, et ne l'en fit pas moins égorger, en 472, pour revêtir de la pourpre le sénateur Olybrius. Il mourut la même année, ainsi que son nouvel empereur. O.

RICINIUM, vêtement à l'usage des matrones romaines. C'était une espèce de demi-tunique sans manches, composée de deux pièces d'étoffe carrées, jointes par des agrafes sur les épaules; une partie tombait sur la poitrine, et l'autre derrière les épaules : elles descendaient librement jusqu'au-dessous du sein, ou quelquefois jusqu'aux hanches. Le Ricinium était de laine ou de lin, et se mettait par-dessus la tunique. C. D—Y.

RICKMANSWORTH, brg et paroisse d'Angleterre, comté et à 28 kil. N.-O. de Hertford, sur la Colne; 4,600 hab. Soieries, cotons, articles en paille tressée, papier.

RICLA, anc. *Nertobriga*, v. d'Espagne (Saragosse), à 31 kil. N.-E. de Calatayud, sur le Xalon; 2,687 hab.

RICOMAGUS, RICOMUM, noms latins de RIOM.

RICOS HOMES ou HOMBRES, c.-à-d. *hommes puissants* (du germain *rik*, fort, puissant, riche). Ces mots désignaient, au moyen âge, les grands seigneurs féodaux de l'Espagne, par opposition aux *hidalgos*, qui formaient la noblesse inférieure. Puissants et fiers, les *ricos homes* ne se rattachaient aux rois que par le faible lien d'un vasselage volontaire, qu'il leur était permis de briser, en abandonnant ce qu'ils tenaient d'eux : c'est ce qu'on appelait *se dénaturaliser*. — Ces mots, qui correspondaient aux mots latins *proceres* et *magnates* du code primitif des Wisigoths, ont été remplacés au XVI^e^ siècle par ceux de *grandesses* et de *grands d'Espagne* R.

RICQUIER (Saint). *V.* RIQUIER.

RIDEAU, riv. de l'Amérique du Nord (Bas-Canada), sort d'un lac de même nom, et tombe dans l'Ottawa, après une chute de 29 mèt. de haut. Cours de 200 kil.

RIDGEFIELD, brg des Etats-Unis (Connecticut), à 57 kil. N. de Norwalk; 2,500 hab.

RIDICULE. *V.* RÉTICULE.

RIDING, mot anglais désignant, en général, un espace qu'on peut parcourir à cheval, et, en particulier, les divisions territoriales du comté d'York : East-Riding, West-Riding, North-Riding.

RIDLEY (Nicolas), prélat anglais, né en 1500 dans le Northumberland, m. en 1555, était évêque catholique de Londres, quand Henri VIII se sépara de l'Eglise romaine; il apostasia avec le roi, et fut brûlé vif à Oxford sous le règne de Marie Tudor.

RIDOLFI (Charles), peintre et biographe, né en 1602 à Lonigo près de Vicence, m. en 1660, peignit, entre autres tableaux estimés, une *Visitation* pour l'église de Tous-les-Saints à Venise; toutes les figures y semblent de plein relief. Il a écrit : *Vie de Jacques Robusti, surnommé le Tintoret*, Venise, 1642, in-4°; *Vie de Charles Cagliari* (fils de Paul Véronèse), 1646; *Vies des peintres vénitiens*, 1648, 2 vol. in-4°, ouvrage rédigé avec autant d'exactitude que de solidité, concis, exempt d'erreurs de jugement, et qui est un modèle en ce genre. B.

RIDUNA, nom anc. d'AURIGNY.

RIEC, vge (Finistère), arr. et à 15 kil. O.-S.-O. de Quimperlé; 475 hab. Comm. de grains.

RIED, brg des Etats autrichiens (Haute-Autriche), à 30 kil. O. de Braunau; 2,500 hab. Toiles et draps.

RIEDENGER (Jean-Élie), peintre d'animaux, né à Ulm en 1695, m. en 1767, a su rendre d'une manière supérieure non-seulement la forme très-exacte, mais la physionomie et le caractère des animaux de toute espèce. Ses tableaux se distinguent en outre par le fini de l'exécution, quoique peints avec beaucoup de feu. Il a gravé aussi dans le même genre, et a laissé une collection volumineuse très-estimée, dans laquelle un grand nombre de pièces sont historiques.

RIEGO Y NUNEZ (Raphaël del), général espagnol, né en 1785 à Tuña (Asturies), m. en 1823, prit les armes en 1808 contre les Français, tomba en leur pouvoir, et, pendant sa captivité en France, s'initia aux idées libérales par la lecture d'ouvrages de philosophie et de politique. Rendu à la liberté en 1814, il visita l'Allemagne et Londres, reprit du service, devint lieutenant-colonel du régiment des Asturies, et fut un des conjurés de la conspiration de Cadix en 1819; après l'arrestation de Quiroga, d'Arco-Arguero et de Lopez-Baños, dénoncés par le comte de l'Abisbal, il leva l'étendard de la révolte, et, le 1^er^ janvier 1820, proclama la constitution des Cortès de 1812; puis, délivrant Quiroga, il parcourut l'Andalousie, contraignit Ferdinand VII à accepter la constitution, fut nommé maréchal-de-camp et capitaine-général de l'Aragon. Il improuva hautement la réaction qui ne tarda pas à se faire sentir dans la marche du gouvernement, fut destitué, et relégué à Lérida. Les élections de 1822 le portèrent aux Cortès, dont il fut nommé président. Quand le roi fit appel à l'intervention française, Riégo fut chargé, par le parti constitutionnel, du commandement des troupes stationnées à Malaga. Il arrêta Ballesteros, mais dut battre en retraite devant les Français; grièvement blessé entre Jaën et Andujar, obligé de fuir, déguisé, des paysans le reconnurent, l'arrêtèrent, et le livrèrent aux autorités. Conduit à Madrid, il y fut jugé, condamné à la potence, et conduit au supplice sur une claie traînée par un âne. Il mourut avec beaucoup de courage. Un *Hymne* patriotique, qu'il composa en 1820, a conservé son nom. B.

RIENZI ou RIENZO (Colà ou Nicolas GABRINO, dit), né à Rome vers 1310, d'un cabaretier nommé Lorenzo, m. en 1354, reçut une éducation distinguée. Il s'était placé au rang des premiers orateurs de son temps, lorsque Pétrarque fut couronné à Rome en 1340. Il se lia d'amitié avec ce poëte, et tous deux échauffèrent par l'étude de l'antiquité leurs sentiments républicains. Rienzi était notaire apostolique, et avait fait partie d'une députation chargée de solliciter le retour de Clément VI à Rome, quand il résolut d'arracher cette ville à l'anarchie causée par le séjour des papes à Avignon. Il s'empara de l'esprit du peuple, lui montra avec énergie les maux dont il était accablé, lui en indiqua le remède, et, le 20 mai 1347, se faisant décerner le titre de tribun, proclama une constitution nouvelle. Il rétablit l'*ancien et bon Etat*, c.-à-d. la république. Son plan était de réunir tous les Etats italiens en une république unique, avec Rome pour capitale. Les barons furent chassés de Rome; le châtiment de quelques bandits assura l'ordre public; Pérouse et Arezzo se soumirent au tribun; Jeanne, reine de Naples, et son ennemi Louis de Hongrie, le prirent pour arbitre de leurs différends; la Lombardie fit bon accueil à ses ambassadeurs. Mais la prospérité frappa Rienzi de vertige; arrogant et présomptueux, il devint l'oppresseur de Rome, après en avoir été le libérateur. Vêtu des ornements impériaux, il disait, en montrant tour à tour les points cardinaux : « Ceci est à moi. » Attaqué par les nobles, abandonné du peuple, il s'enfuit à Prague auprès de l'empereur Charles IV, 1348. Ce dernier le livra

à Clément VI, qui le retint dans les prisons d'Avignon, et il n'échappa au supplice que par la mort du pontife et le crédit de Pétrarque. Bientôt il consentit à retourner dans les Etats romains, avec le titre de sénateur et sous la direction du cardinal Albornoz, pour y rétablir l'autorité d'Innocent VI, 1354. Après avoir fait décapiter le brigand Montréal, qui infestait le pays, il abusa encore du pouvoir, satisfit ses ressentiments, multiplia les impôts, et fut tué dans une émeute par un serviteur de la famille des Colonna. La *Vie de Rienzi* a été écrite en français par le P. Ducerceau, Paris, 1733, in-12, et par Dujardin, dit Boispréaux, ibid., 1743, in-12. Il existe une tragédie de *Rienzi* par G. Drouineau, jouée à l'Odéon de Paris en 1826. *V.* Zeller, *Etudes sur l'Italie*, Paris, 1856, 1 vol. in-18. B.

RIES (Ferdinand), pianiste et compositeur de musique, né à Bonn en 1784, m. à Francfort en 1838, élève de Beethoven et d'Albrechtsberger, a écrit de nombreuses symphonies, et un magnifique oratorio de l'*Adoration des Rois*.

RIESENBURG, en polonais *Prabutha*, v. des Etats prussiens (Prusse), à 20 kil. E. de Marienwerder; 3,500 hab. Son château, bâti par les chevaliers Teutoniques, fut, jusqu'en 1587, la résidence des évêques de Poméranie.

RIESEN-GEBIRGE, c. à-d. *montagne des Géants*, anc. *Mons Asciburgius*, chaîne de montagnes de l'Allemagne orientale, entre la Bohême et la Silésie. Elle continue au N.-O. les monts Sudètes, et se joint vers l'O. aux monts de la Lusace; 80 kil. de développement. Elle sépare les bassins de l'Elbe et l'Oder; les deux Neisse, affluents de l'Oder, l'Iser et la Metau, affluents de l'Elbe, en descendent. Sommets principaux : le *Schneekoppe* (1,650 mèt. d'altitude); le *Sturmhaube* (1,513 mèt.); le *Tafelfichte* (1,126 mèt.).

RIETI, anc. *Reate*, v. du roy. d'Italie (Pérouse), ch.-l. d'arrond., sur le Velino, à 65 kil. N.-E. de Rome; 3,187 hab. Evêché. Tanneries; soieries, draps. Succès des Français sur les Napolitains en 1798. — L'arrondissement de Rieti, limitrophe de l'Etat Romain au S.-O. dont le sépare le Tibre, occupe le S. de la province, entre l'arrondissement de Terni au N., et la province d'Aquila au S.-E. et à l'E.; 77,900 hab. C. P.

RIEUMES, ch.-l. de canton (Hte-Garonne), arr. et à 19 kil. O.-S.-O. de Muret, et près de la forêt de son nom; 1,207 hab.

RIEUPEYROUX, ch.-l. de cant. (Aveyron), arr. et à 25 kil. E.-S.-E. de Villefranche; 607 hab.

RIEUX, *Rivensis, Rivi*, ch.-l. de cant. (Hte-Garonne), arr. et à 28 kil. S. de Muret, sur l'Arize; 1,891 hab. Autrefois évêché, érigé par Jean XXII en 1318. Cathédrale gothique, avec un clocher remarquable par son élévation et sa légèreté.

RIEUX (Jean de), maréchal de France, né vers 1342, m. en 1417, servit d'abord sous le *Prince Noir*, puis passa au service de Charles VI, et défit les Anglais qui ravageaient la Bretagne en 1404.

RIEUX (Pierre de), seigneur de Rochefort, fils du précédent, né en 1389, m. en 1439, succéda à son père comme maréchal de France en 1417, fut destitué de cette dignité par la faction bourguignonne, se jeta dans le parti du dauphin (Charles VII), défendit St-Denis contre les Anglais en 1435, leur reprit Dieppe, leur fit lever le siége d'Harfleur en 1437, mais tomba au pouvoir du commandant de Compiègne, Guillaume Flavy, dévoué aux Anglais, qui le laissa mourir de misère en prison. B.

RIEUX (Jean de), petit-neveu du précédent, né en 1437, m. en 1518, prit part à la ligue du Bien public contre Louis XI, devint maréchal de Bretagne et lieutenant-général des armées du duché, eut la tutelle d'Anne de Bretagne, suivit Charles VIII dans l'expédition de Naples, fut nommé, par Louis XII, commandant du Roussillon, et chargé par ce prince de défendre la Bretagne contre une descente des Anglais. Il laissa la réputation d'un habile général et d'un bon politique. B.

RIEUX, fougueux Ligueur, se rendit fameux par ses brigandages, ne put être forcé dans le château de Pierrefonds, ni par le duc d'Epernon, 1591, ni par le maréchal de Biron, secourut Noyon assiégé par Henri IV, faillit surprendre ce prince dans la forêt de Compiègne, tomba enfin au pouvoir des royalistes, et fut jugé et pendu à Compiègne, 1593.

RIEW. *V.* Riouv.

RIEZ, *Reii, Albœce Rejorum, Apollinarium*, ch.-l. de cant. (B.-Alpes), arr. et à 48 kil. S.-O. de Digne; 2,195 hab. Ancien évêché, érigé au Ve siècle. Il s'y tint deux conciles, en 439 et 1285. Ruines antiques. Comm. de vins, amandes, truffes, huiles. Tanneries, chapellerie, poterie de terre. On célébrait encore à Riez, au commencement du XIXe siècle, une fête dite *le Guet de St-Maxime*, qui rappelait les ravages des Sarrasins.

RIFF (Le), partie du Maroc, entre l'Atlas et la Méditerranée, le Garet à l'E., et l'Hasbat à l'O.

RIFORMATI. *V.* Franciscains.

RIGA, en esthonien *Riolin*, en lithuanien *Righo*, v. forte de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement de son nom ou de Livonie (jadis du duché de Livonie), port (le second de l'Empire pour le commerce de la Baltique) sur la rive dr. de la Dwina occidentale, à 15 kil. de son embouchure dans le golfe de Livonie, à 675 kil. S.-O. de St-Pétersbourg; par 56° 57' 10" lat. N. et 21° 45' 31" long. E.; 77,463 hab., dont la moitié sont luthériens et d'origine allemande. Siége du gouvernement général de Livonie, Esthonie et Courlande; consistoire luthérien; cour d'appel. Consulat français. Bibliothèque. Société de l'histoire et des antiquités des provinces Baltiques. On y remarque la cathédrale, l'église de St-Pierre, le palais du gouverneur, le musée, l'hôtel-de-ville, l'ancien château des grands-maîtres de l'ordre Teutonique, la bourse, l'arsenal, les hôpitaux St-Georges et de la marine, l'hôtel de la compagnie des Têtes-Noires, où sont les portraits des souverains russes et suédois, la colonne de la Victoire, élevée en 1817, un magnifique pont de bateaux, long de 870 mètres, etc. Exportation considérable de chanvre, lin, graines de lin et de chènevis, céréales, bois de construction, suif, tabacs, peaux, etc. Foire aux laines. Fabr. de savon, draps, toiles, soieries, verres, fonderies de fer, tanneries, etc. — Riga fut fondée en 1,200 par une colonie allemande, qui entra dans la ligue hanséatique. En 1522, elle adopta la Réformation; appartint ensuite à la Pologne, 1561; à la Suède, 1621; Pierre Ier la conquit sur les Suédois en 1710, et la paix de Nystadt, 1721, l'assura définitivement à la Russie.

RIGA (Gouvernement de) ou de Livonie, division administrative de la Russie d'Europe, entre l'Esthonie au N., le golfe de Riga à l'O., la Courlande au S., les gouv. de Vitebsk et de Pskov et le lac Peïpous à l'E.; 45,673 kil. carr.; 883,681 hab. Ch.-l., *Riga*; v. principale, Dorpat. Sol généralement plat, assez fertile en céréales, lin, chanvre, légumes, et bien arrosé. Belles forêts. Distilleries, raffineries de sucre, fabr. de tabac, lainages, coton, toiles. L'île d'Œsel en dépend.

RIGA (Golfe de) ou de Livonie, formé par la mer Baltique sur les côtes de l'Esthonie, de la Livonie et de la Courlande; 180 kil. sur 110. L'île d'Œsel le ferme au N.

RIGAUD (Hyacinthe), peintre de portraits, né à Perpignan en 1659, m. en 1743, fils et petit-fils de peintres, cultiva de bonne heure la peinture; en 1681, il vint à Paris pour se perfectionner, et, l'année suivante, remporta le grand prix. Il devait aller à Rome; mais déjà son talent était si remarquable, que Le Brun le retint à Paris. Rigaud se voua au genre du portrait, et particulièrement du portrait d'homme. Il a une manière ample et noble, un dessin correct, une couleur harmonieuse et vraie, et joint à ces mérites celui d'une parfaite ressemblance dans la physionomie, et dans l'habitude du corps. On l'a justement surnommé le *Van Dyck français*. Apprécié comme il le méritait, les plus illustres personnages de son temps, même à l'étranger, voulurent être peints par lui. En France, il fut le portraitiste de la cour, et peignit successivement *Monseigneur* (fils de Louis XIV) *devant Philippsbourg, Philippe V, Louis XIV*, et *Louis XV*. Rigaud fut nommé recteur, puis directeur de l'Académie. Il a peint plus de 200 portraits répandus dans les principales contrées de l'Europe; le musée du Louvre possède ceux de Lebrun, de Mignard et de Bossuet. Les plus habiles graveurs, et entre autres Edelinck, les Drevet, et Audran, ont gravé son *Œuvre*.

RIGAUD (André), homme de couleur, général du Sud de St-Domingue, né aux Cayes en 1761, m. en 1811, élevé en France, embrassa avec ardeur les principes de la Révolution, et contribua à faire obtenir à sa classe l'égalité des droits politiques. Le premier il adopta la mesure de liberté générale proclamée par les commissaires de la France, et donna la liberté à plusieurs centaines de noirs esclaves dans le Sud. La politique du Directoire lui ayant opposé Toussaint-Louverture, la guerre civile éclata entre eux; il fut vaincu, passa en France, et revint à St-Domingue avec le général Leclerc, qui le déporta ensuite. Détenu au fort de Joux avec Toussaint, puis mis en liberté sous surveillance, il s'évada, revint en Haïti, fut accueilli par Pétion, se fit chef d'une faction opposée à ce dernier, et sépara le Sud de l'île de l'autorité du président. Il mourut peu après. B. A.

RIGAULT (Nicolas), en latin *Rigaltius*, philologue, né à Paris en 1577, m. en 1654, fut conseiller au parlement de Metz, puis procureur-général près la chambre souve-

raine de Nancy, et intendant de la province de Toul. Ces fonctions ne l'empêchèrent pas de publier des éditions, avec notes savantes, de Phèdre, Martial, Juvénal, Tertullien, Minutius Félix, St Cyprien, etc., de continuer l'Histoire de De Thou de 1607 à 1610, et de donner, entre autres ouvrages : *Vita Sancti Romani*, Rouen, 1609 et 1652, in-8°; *Rei accipitrariæ scriptores*, Paris, 1612, in-4°; *Rei agrariæ scriptores*, ibid., 1613-14, in-4°; *Observatio de populis fundis*, 1651, in-4°; *Vita Petri Puteani*, 1652, etc.

RIGI ou RIGHI, *Mons Rigidus*, montagne de Suisse (Schwytz), entre les lacs de Goldau, de Zug, de Lowerz, et des Quatre-Cantons; 1,850 mèt. de hauteur. Elle est isolée. La perspective y est étendue et pittoresque.

RIGNAC, ch.-l. de cant. (Aveyron), arr. et à 30 kil. N.-O. de Rhodez; 707 hab. Fabr. de lainages.

RIGNY (Henri GAUTHIER, comte de), né à Toul en 1783, d'une bonne famille de bourgeoisie, m. en 1835, entra dans la marine en 1798, fut enseigne de vaisseau en 1803; appelé en 1806 à la grande armée avec les marins de la garde impériale, il fit la campagne de Prusse et de Pologne, assista aux batailles d'Iéna et de Pultusk, au siége de Stralsund, suivit en Espagne le maréchal Berthier en qualité d'aide-de-camp, 1808, fut blessé à Somo-Sierra, et prit une part glorieuse à la bataille de Wagram, 1809. Lieutenant de vaisseau en 1809, capitaine de frégate en 1811, capitaine de vaisseau en 1816, il prit, en 1822, le commandement de l'escadre du Levant, fut élevé au grade de contre-amiral en 1825, gagna, par sa brillante conduite à Navarin, où il dirigeait les navires français, celui de vice-amiral, 1827, et reçut, avec la dignité de comte, la préfecture maritime de Toulon, 1829. Il refusa d'entrer dans le ministère Polignac, devint membre du conseil d'amirauté après la révolution de 1830, ministre de la marine de 1831 à 1834, puis ministre des affaires étrangères, et ambassadeur à Naples. B.

RIGOLEY DE JUVIGNY (Jean-Antoine), littérateur, né à Dijon, m. en 1788, fut avocat, puis conseiller au parlement de Metz, et affecta de se mettre au nombre des adversaires de Voltaire, qui ne fit jamais attention à lui. Il a laissé : *Mémoire historique sur la vie et les ouvrages de La Monnoye*, en tête des *Œuvres choisies* de cet auteur, édit. de 1769; une nouvelle édition des *Bibliothèques françaises* de Lacroix du Maine et Duverdier, 1772, 6 vol. in-4°; une édition des *Œuvres de Piron*, 1776, 8 vol. in-8°, recueil fait sans goût, et où il a mis des ouvrages que Piron lui-même aurait laissés dans l'oubli; *de la Décadence des lettres et des mœurs depuis les Grecs et les Romains jusqu'à nos jours*, Paris, 1787, in-4° et in-8°. Tout ce qu'a fait Rigoley est très-médiocre.

RIGORD, en latin *Rigordus, Rigoltus* ou *Rigotus*, moine de St-Denis, né dans la Gothie (partie du Languedoc), m. vers 1207, a écrit en latin une *Histoire de Philippe II*, auquel il donna le premier le surnom d'*Auguste*, histoire bien écrite, très-détaillée, et qui lui valut la bienveillance de ce prince; elle commence en 1179, a été continuée par Guillaume le Breton, et publiée par Pithou dans ses *Historiæ Francorum scriptores*, Francf., 1596, in-fol.; par André Duchesne, dans le t. v des *Scriptores Francorum coætanei*; par Dom Brial, dans le t. XVII du *Recueil des historiens de France*. On en trouve une traduction française dans le t. IX des *Mémoires sur l'histoire de France* publiés par M. Guizot. B.

RIL, v. du Darfour, à 110 kil. S.-E. de Cobbé; passage des caravanes. Elle a été autrefois la capitale de la province.

RILLE ou RISLE, riv. de France, prend sa source à l'étang de St-Wandrille (Orne), coule au N.-E., puis au N. et au N.-O., passe à Laigle, Rugles, Beaumont-le-Roger, Brionne, Pont-Audemer, reçoit la Charentonne, et se jette dans la Seine, rive g., au-dessous de Quillebœuf. Cours de 140 kil., navigable sur 30.

RIMINI, anc. *Ariminum*, v. murée du royaume d'Italie, province et à 45 kil. E.-S.-E. de Forli, près de l'embouchure de la Marecchia dans l'Adriatique; 16,850 hab. Archevêché. Trib. de commerce. Palais Malatesta, avec bibliothèque. On y remarque : les restes d'un pont antique; un arc de triomphe d'Auguste, parfaitement conservé; l'église de St-François, élevée au XV^e^ siècle par S.-P. Malatesta, sur les dessins d'Alberti, et qui renferme les tombeaux des Malatesti; la forteresse, qui domine la ville; beau théâtre moderne. Fabr. de soieries, liqueurs, acide sulfurique et nitrique. Exploit. de soufre. Comm. d'excellent poisson. Aux environs, belle villa *Delle grazie*. — César prit cette ville, après avoir passé le Rubicon, en 49 av. J.-C. Elle appartint aux Lombards, auxquels Pépin le Bref l'enleva; il la donna au pape. Au X^e^ siècle, l'empereur Othon III en fit don aux Malatesti, qui s'y maintinrent jusqu'au XVI^e^ siècle. Ce fut l'époque brillante de la ville; en 1528; elle revint au pape. Un tremblement de terre combla son port en 1671; au Piémont depuis 1859.

RIMINI (Françoise de). *V.* FRANÇOISE.

RIMNIK, v. des Principautés-Unies (Valachie), sur la riv. de son nom, à 135 kil. N.-E. de Bukharest. Ch.-l. de district; Evêché. Les Turcs y furent défaits en 1789 par les Autrichiens et les Russes. Aux environs, riches mines de sel gemme d'Okna-Mare.

RIMOGNE, vge (Ardennes), arr. et à 12 kil. S. de Rocroy; 1,900 hab. Ardoisières importantes.

RINALDI (Odoric), savant historien ecclésiastique, né à Trévise en 1595, m. en 1671, entra chez les Oratoriens de Turin en 1618, et devint supérieur-général de son ordre. Continuant les *Annales ecclésiastiques* de Baronius, depuis l'an 1198 jusqu'à 1565, il donna les vol. XIII à XXII, mais sans égaler son prédécesseur, bien que cette continuation soit très-bien écrite. Il publia un *Abrégé* de cet ouvrage, Rome, 1669, in-fol., et 1670, 3 vol. in-4°.

RINCON (Antonio del), peintre de portraits et d'histoire, né à Guadalaxara (Nouvelle-Castille) en 1446, m. en 1500. Nommé peintre des rois Ferdinand le Catholique et d'Isabelle, il exécuta leurs portraits pour l'église San-Juan de los Reyes, à Tolède. En 1483, il fit les peintures du chœur de la cathédrale de cette ville, avec Pierre Berruguete. Les 17 panneaux qui ornent le maître-autel, dans l'église de Robledo de Chavela, passent pour son œuvre capitale. Sa manière a encore la raideur du XV^e^ siècle, quoiqu'on y remarque de grands efforts pour atteindre à la liberté, à la couleur harmonieuse du style moderne. Ses tableaux se distinguent par un dessin pur, du caractère, et de belles draperies. A. M.

RINGKJŒBING, v. de Danemark (Jutland), ch.-l. d'amt ou bailliage, à 87 kil. N. de Ribe, 80 S.-O. de Viborg, sur une lagune de son nom; 1,000 hab. Tabac, lainages, savon. Export. de produits agricoles.

RINGSTED, v. de Danemark (Seeland), à 66 kil. O.-S.-O. de Copenhague; 900 hab. C'était, dès le XIII^e^ siècle, le lieu de sépulture des rois de Danemark. On voit encore dans son église quelques tombeaux.

RINGWOOD, *Regnum*, brg et paroisse d'Angleterre (Hants), à 63 kil. S.-O. de Winchester, sur l'Avon; 4,000 hab. Fabr. d'étoffes de laine et de bas.

RINMANN (Suénon), minéralogiste suédois, né à Upsal, en 1720, m. en 1792, fut directeur des mines d'argent d'Hellefors, puis professeur au collége des mines. Il a laissé, dans sa langue maternelle : *Instruction dans l'art de perfectionner l'acier et le fer*, Stockholm, 1772; *Essai de l'histoire du fer*, ibid., 1781, 2 vol. in-8°; *Dictionnaire des mines*, ibid., 1788. 2 vol. in-4°.

RINN, RENN ou RUNN (Marais de), vaste étendue de sable durci et aplati, imprégné de sel, entre la prov. anglaise de Sindhy et le Katch, et qui est tantôt un désert aride, tantôt un lac bourbeux. Elle est divisée par l'île de Tchokar en deux parties : celle de l'E., communiquant avec le lac de Katch; celle de l'O., traversée par les bras orientaux de l'Indus. Superf., 16,000 kil. carrés. Le mirage y est fréquent.

RINTELN, v. de la Hesse-Cassel (Basse-Hesse), sur la rive g. du Weser, à 105 kil. N.-N.-O. de Cassel; 4,000 hab. Ch.-l. de cercle; cour d'appel; gymnase (jadis université, supprimée en 1809); bibliothèque. Belle église; anc. château. Comm. de toiles et de grains. Prise par les Suédois en 1633; démantelée en 1807.

RINUCCINI (Ottavio), poëte florentin, m. en 1621, fut amené en France par Marie de Médicis, et nommé gentilhomme de la chambre d'Henri IV. Il écrivit de charmantes odes anacréontiques. On le regarde comme l'un des créateurs du drame musical; ses pièces de *Daphné*, *Eurydice*, *Ariane à Naxos*, furent mises en musique par Peri, Corsi, et Caccini; dans *Eurydice*, représentée à Paris en 1600, la déclamation fut notée, à la manière des anciens; on l'appela *récitation*, et c'est depuis ce temps que le mot *récitatif* est resté à la déclamation notée. Les *Œuvres* de Rinuccini ont été imprimées à Florence, 1622, in-8°; on n'y trouve pas l'*Ariane*. B.

RIO, c.-à-d. *rivière* en espagnol, entre dans la composition d'un grand nombre de noms de villes et de rivières, surtout en Amérique, où les Espagnols eurent jadis d'immenses possessions.

RIO, *Rivus*, brg du roy. d'Italie, sur la côte E. de l'île d'Elbe, à 10 kil. E. de Porto-Ferrajo; 4,994 hab. Riches mines de fer, sources ferrugineuses.

RIO-BAMBA, v. de la république de l'Equateur, ch.-l. de la prov. de Chimborazo, à 190 kil. S. de Quito; 20,000 hab.

Laines, fromages. — Bâtie près de l'emplacement d'une autre ville de même nom, détruite en 1797 par un tremblement de terre, où 40,000 hab. périrent.

RIO-BRAVO ou RIO-DEL-NORTE, riv. des États-Unis, naît dans la Sierra-Mojada (Territ. du Colorado), coule au S.-E., sépare le Texas des dép. mexicains de Chihuahua, Cohahuila, et Tamaulipas, se jette dans le golfe du Mexique. Cours de 2,200 kil. environ.

RIO-COLORADO. *V.* COLORADO.

RIO-DAS-MORTES, comarca du Brésil (Minas-Geraes), au S., tire son nom d'un affluent du Rio-Grande; 210,000 hab. Ch.-l. *San-Joao-del-Rey*; v. principales : San-Jozé, Princeza-da-Beira.

RIO-DAS-PALMAS, RIO-SELBODA ou CHERBRO, riv. de la Guinée supérieure, sur la côte de Sierra-Leone, arrose une ville de Cherbro, se partage en 3 bras (Boum, Deong, Bagrou), et se jette dans l'Atlantique, vis-à-vis l'île de Cherbro.

RIO-DAS-VELHAS, comarca du Brésil (Minas-Geraes), tire son nom d'un affluent du Parnahyba; ch.-l. *Sabara*.

RIO-DE-LA-HACHA, ou *Nuestra-Senora-de-los-Remedios*, v. de la Nouvelle-Grenade (Magdalena), capitale de la prov. de son nom, à 150 kil. N.-E. de Santa-Marta, à l'embouchure du Rio-de-la-Hacha dans la mer des Antilles; 5,000 hab. Export. de bois de teinture et de cuirs. Elle avait jadis une riche pêcherie de perles, auj. abandonnée. L'amiral anglais Fr. Drake prit cette ville sur les Espagnols et la brûla, en 1596; elle fut encore incendiée en 1820. — La province de Rio-de-la-Hacha, l'une des cinq qui composent l'Etat de la Magdalena, a 15,000 hab.

RIO-DE-LA-PLATA. *V.* PLATA.

RIO-DEL-NORTE. *V.* RIO-BRAVO.

RIO-DEL-ORO. *V.* AGUARICO.

RIO-DE-MACHADO. *V.* JEUPARANA.

RIO-GRANDE, ou *Rivière des Nalous*, riv. de la Nigritie occidentale (Sénégambie), sort du plateau du Fouta-Djalo, baigne le Kabou, le pays des Landemans, et se jette dans l'Atlantique au S. de Géba, vis-à-vis des îles Bissagos. Cours de 690 kil.

RIO-GRANDE ou HONDO, riv. du Mexique (Yucatan), naît sur les frontières du Guatémala, coule au N.-E., et se jette dans la baie de Hanovre; cours de 400 kil.

RIO-GRANDE, riv. de Bolivie. *V.* GUAPEY.

RIO-GRANDE, affluent du Rio-Vermejo. *V.* JUJUY.

RIO-GRANDE, v. du Brésil, dans la province de Rio-Grande-do-Sul; 6,000 hab. Beau port. Commerce de blé, peaux et suif.

RIO-GRANDE-DO-NORTE, prov. du Brésil, au N.-E., entre celles de Ceara à l'O., de Parahyba au S., l'Atlantique à l'E. et au N.; 44,000 kil. carrés, environ; 400 kil. sur 200; 190,000 hab. Ch.-l., *Natal*. Sol assez fertile.

RIO-GRANDE-DO-SUL (Riv. et prov. de). *V.* PEDRO (SAN-).

RIO-HACHA. *V.* RIO-DE-LA-HACHA.

RIOJA, v. de la confédération de la Plata, capitale d'un État de son nom, à 1,200 kil. N.-O. de Buénos-Ayres, sur l'Angualasta, près des Andes; 8,000 hab. Fondée en 1596. — L'Etat de Rioja a 40,000 hab., environ. Il a une importante mine d'argent à Famatina.

RIOJA, contrée d'Espagne (Vieille-Castille), entre l'Ebre et la Sierra de Moncayo, forme la plus grande partie de la province de Logrono, et le N.-E. de celle de Soria. Elle prend son nom du Rio-Oja qui l'arrose.

RIOJA (Francisco de), poëte espagnol, né à Séville vers 1600, m. à Madrid en 1659, remplit la charge d'inquisiteur au tribunal du Saint-Office. Il a composé des *Silvas* d'une exquise pureté. Néanmoins il fut dédaigné de ses contemporains.

RIO-JANEIRO ou SAN-SEBASTIAO, capitale du Brésil et de la prov. de son nom, par 22° 51′ lat. S., et 45° 36′ long. O., sur le bord occidental de la baie de Rio-Janeiro; plage basse, environnée de granit. Port naturel militaire et de commerce, l'un des plus vastes, des plus beaux du monde, dont l'entrée, large de 1,350 mètres, environ, est défendue par des forts (Santa-Cruz, Villegagnon, Ilha-das-Cobras, San-Joao, etc.) et des batteries. Siége du gouvernement, résidence de l'empereur; évêché catholique, université, collèges, séminaire; faculté de médecine, de chirurgie et de pharmacie; écoles de droit, des beaux-arts; académie militaire et de marine; institut géographique et historique; bibliothèque nationale, junte du commerce et des fabriques; caisse d'amortissement, Banque générale du Brésil, Banque rurale; galerie de tableaux; cabinet de minéralogie et de zoologie; très-beau jardin botanique; douane. Hôpital maritime de Ste-Isabelle, créé en 1853. Corps diplomatique de toutes les nations de l'Europe. Rio-Janeiro est partagé en 2 villes, la vieille et la neuve, par une place immense, dite *Campo-de-Santa Anna*, décorée d'une belle fontaine. La ville neuve, fondée, à l'O. de la vieille, en 1808, contient les plus beaux édifices : le palais impérial, bâti le long du rivage avec une belle place en avant; le palais épiscopal au N., les églises de Nossa-Senhora-da-Candellaria, de San-Francisco-de-Paula, et la cathédrale de San-Sebastiaõ, sur les hauteurs du S. Il y a encore la monnaie, la bourse, les arsenaux de terre et de mer, le couvent des Bénédictins, l'ancien couvent des Jésuites, le théâtre de San-Pedro, l'aqueduc de Carioca, magnifique construction à double rang d'arcades superposées. Les rues sont étroites, rectilignes, pavées en granit, et bordées de trottoirs; les maisons, bâties en briques et en pierre de taille, ont deux étages pour la plupart; les faubourgs neufs sont remplis de jardins et de jolies maisons; 296,136 hab., dont 2/3 noirs ou mulâtres. Fabriques de cotonnades, savon, produits chimiques, distilleries, maguanerie; fonderie de fer, construction de machines. Exportation de café, sucre, tabac, bois de construction, d'ébénisterie, de teinture, cuirs, suifs, diamants bruts, etc.; importation de soieries, cotonnades, laine, draps, quincaillerie, articles de luxe, peaux ouvrées, papier, librairie, farines, goudron, thé, morue, etc. Le commerce se fait avec l'Europe, les Indes orientales, la Chine, l'Afrique et les îles du Grand-Océan. Rio est le port d'importation et l'entrepôt de la partie S. du Brésil. Il y a 4 chemins de fer. Recettes de la douane : 48 millions de fr. environ. Climat généralement sain; chaleur très-forte, tempérée le jour par un vent de mer qui s'élève régulièrement vers 11 heures du matin, et dure jusqu'au soir, et la nuit par une brise de terre. — Les Portugais fondèrent Rio-Janeiro en 1556; la ville tomba au pouvoir des Hollandais vers 1640; ils la gardèrent peu de temps, et la rendirent à la maison de Bragance lors de son avénement au trône; Duguay-Trouin la prit en 1711. En 1763, elle devint capitale du Brésil; sa position la fit préférer à San-Salvador. La famille royale de Portugal s'y réfugia de 1808 à 1821 (*V.* JEAN VI). En 1822, l'indépendance du Brésil ayant été proclamée, Rio-Janeiro devint la capitale du nouvel Empire. C. D—Y.

RIO-JANEIRO (Province de), division administrative de l'Empire du Brésil, entre celles de Minas-Geraes au N., d'Espirito-Santo au N.-E., de San-Paulo au S.-O., et l'océan Atlantique à l'E. et au S. Superf., 47,214 kil. car. environ; 1,200,000 hab. Sol montagneux. Lac de Rodrigo-de-Freitas. Climat sain; sol très-fertile; agriculture négligée. Récolte de café, sucre, tabac, coton, etc. Elève de bétail. Carrières de granit et de pierre calcaire. C. D—Y.

RIOLAN (Jean), médecin, né à Amiens en 1539, m. en 1605, enseigna la philosophie à Paris, étudia la médecine en 1574, et devint docteur de la Faculté et doyen en 1586. Parmi ses ouvrages, on remarque : *Commentarii in sex posteriores physiologiæ Fernelii libros*, Paris, 1577, in-8°; *Ad libros Fernelii, etc., commentarii*, Paris, 1598, in-12; *Tractatus de febribus*, 1640. D—G.

RIOLAN (Jean), fils du précédent, né à Paris en 1577, m. en 1657, docteur de la Faculté en 1601, devint professeur royal d'anatomie et de botanique en 1613, et fit établir le jardin de botanique (Jardin du roi) en 1627. Médecin de Marie de Médicis, il l'accompagna dans l'exil. Riolan était habile anatomiste, et la science lui doit plusieurs découvertes; c'est lui qui a, le premier, bien décrit l'insertion de trois muscles et d'un ligament à l'apophyse styloïde du temporal (*bouquet de Riolan*). Grand admirateur des anciens, il fut l'adversaire constant de la doctrine de la circulation du sang, et s'opposa à ce qu'on l'enseignât dans les écoles. Parmi ses ouvrages, on remarque : *Osteologia*, 1614, in-8°; *Anthropographia*, 1618, in-8°; *Encheiridium anatomicum et pathologicum*, Paris, 1648, in-8°, et Leyde, 1649, in-8°, avec les planches de Vesling; *Opuscula anatomica*, dirigés contre les découvertes de Harvey et de Bartholin, Londres, 1649, in-4°, Paris, 1652, in-12, 1653, in-8°, etc. D—G.

RIOLS, brg (Hérault), arr. et à 5 kil. N.-E. de Saint-Pons, sur le Jaur; 1,273 hab. Fabr. de draps; filatures de coton.

RIOM, *Ricomagus*, *Ricomum*, s.-préf. (Puy-de-Dôme), à 15 kil. N. de Clermont-Ferrand, sur la rive g. de l'Ambène; 8,206 hab. Siége d'un bailli royal depuis Philippe-Auguste, capitale du duché d'Auvergne depuis 1360, Riom fut la rivale de Clermont, la ville de l'évêque. Elle a conservé la Cour impériale; tribunaux de 1re instance et de commerce; collége, bibliothèque. Patrie des premiers Arnaud, d'Anne Dubourg, de G.-M. Chabrol, de Sirmond, de Malouet. Elle dispute Grégoire de Tours à Clermont.

La pierre ou lave noirâtre de Volvic, dont les maisons sont bâties, donne à Riom un aspect propre, aisé, mais triste. On remarque l'église St-Amable, du XIe siècle, l'église Notre-Dame-de-Mathuret, l'hôpital général, la chapelle de l'anc. château ducal, la colonne de Desaix. Peu d'industrie et d'activité. Comm. de blé, vins, chanvre, toiles communes, pâtes et fécules, pâtes d'abricots, huile de noix, etc.

RIOM-ÈS-MONTAGNE, ch.-l. de cant. (Cantal), arr. et à 29 kil. E.-N.-E. de Mauriac, sur la Véronne; 660 hab. Comm. de bestiaux, chevaux et fromages.

RIO-NAPO. *V.* NAPO.

RIO-NEGRO, v. de la Nouvelle-Grenade (Cundinamarca), sur le Rio-Negro (affluent de la Magdalena), à 70 kil. S.-E. de Santa-Fé-de-Antioquia; 12,500 hab. Comm. de cire.

RIO-NEGRO, anc. prov. du Brésil, n'est plus auj. qu'une comarca de la prov. de Para; capitale, *Barra-do-Rio-Negro*, au confluent du Rio-Negro et de l'Amazone. Les Portugais la nommaient *Solimoens*, parce que l'Amazone y porte ce nom.

RIO-NEGRO, nom de plusieurs rivières. *V.* NEGRO.

RIONERO, v. du roy. d'Italie (Prov. de Potenza), sur une colline, district et à 7 kil. S. de Melfi; 11,981 hab. Tabatières de bois.

RIONI (anc. *Phasis*), riv. de la Russie d'Asie; source dans le Caucase; cours de 260 kil., par l'Iméréthie, la Mingrélie, et la limite de la Gourie, où il se jette dans la mer Noire à Poti; (gouvernement de Koutais).

RIO-SALADO. *V.* SALADO.

RIO-SAN-FRANCISCO. *V.* FRANCISCO.

RIO-SECO (MEDINA-DE-). *V.* MEDINA.

RIO-SELBODA. *V.* RIO-DAS-PALMAS.

RIOT-ACT, statut promulgué en Angleterre, lors de l'avénement de la maison de Hanovre, pour la répression des actes violents et illicites (*riots*), et spécialement des rassemblements tumultueux.

RIO-TERCERO. *V.* TERCERO.

RIOUV ou RIEW, v. forte de la Malaisie hollandaise, port franc sur la côte O. de l'île de Bintang et le détroit de son nom. Belle rade.

RIO-VERDE, riv. du Brésil, coule entre les provinces de Minas-Geraes et de Pernambouc, et se jette dans le San-Francisco; cours de 300 kil. — riv. du Mexique, naît dans le département d'Oaxaca, qu'il traverse jusqu'à son embouchure dans l'Océan.

RIO-VERMÉJO. *V.* VERMÉJO.

RIOZ, ch.-l. de cant. (Haute-Saône), arr. et à 27 kil. S. de Vesoul; 1,005 hab.

RIPAILLE, vge (Haute-Savoie), arrondissement et à 2 kilomètres N.-E. de Thonon. Amédée VIII, duc de Savoie, y établit la principale commanderie de l'ordre de St-Maurice, qu'il venait de fonder, s'y retira après son abdication, 1434-40, et de nouveau, en 1449, quand il eut renoncé à la papauté que le concile de Bâle lui avait déférée sous le nom de Félix V. La vie voluptueuse qu'il y mena a donné naissance à l'expression proverbiale *faire ripaille*.

RIPA-TRANSONE, v. du roy. d'Italie, province et à 22 kil. N.-N.-E. d'Ascoli; 6,314 hab. Evêché.

RIPAULT (Louis-Madeleine), orientaliste et antiquaire, né à Orléans en 1775, m. en 1823, abandonna l'état ecclésiastique, lors de la Révolution, pour faire le commerce de la librairie, vint à Paris, où il prit part à la rédaction de la *Gazette de France*, fut attaché à l'expédition scientifique d'Egypte, 1798, et nommé, au retour, bibliothécaire du général Bonaparte. Il a laissé : *Description abrégée des principaux monuments de la Haute-Egypte*, 1800, in-8°; *Marc-Aurèle, ou Histoire philosophique de l'empereur Marc-Antonin*, 1820, 4 vol. in-8°, etc.

RIPAULT (LE), hameau (Indre-et-Loire), arr. et à 14 kil. O.-S.-O. de Tours, sur l'Indre. Poudrerie et raffinerie de salpêtre, créées en 1786.

RIPEN. *V.* RIBE.

RIPERDA. *V.* RIPPERDA.

RIPERT-MONCLAR (Jean-Pierre-François, marquis de), magistrat, né à Apt en 1711, m. en 1773, fut procureur-général au parlement de Provence dès l'âge de 22 ans; il était jurisconsulte très-savant, et composa de remarquables Mémoires sur les secours dus aux véritables indigents, l'administration des maisons de dépôt, la police des colléges, la marine, la maréchaussée, la liberté du commerce des grains, les finances, etc.; le contrôleur-général Machault le consultait souvent. Monclar combattit l'impôt du 20e, prit la défense des protestants persécutés, en publiant : *Mémoire théologique et politique au sujet des mariages clandestins des protestants de France*, 1755, in-8°. En 1768, il fut chargé par Louis XV, avec le comte de Rochechouart, de prendre possession du comtat Venaissin. Dans les remontrances faites au nom de son parlement, il sut toujours concilier la dignité et la fermeté du langage avec le respect dû à la royauté. Il se rendit encore célèbre par son animosité contre les Jésuites, en publiant un *Compte-rendu des constitutions de la Société*, 1762. On trouve une véritable éloquence dans tous les écrits de Ripert-Monclar. Daguesseau se plaisait à l'appeler l'*ami du bien*.

RIPHÉES (Monts), montagnes que les anciens plaçaient au N. de la Scythie; ce sont peut-être les Karpathes. Virgile les nomme *Monts Hyperboréens*.

RIPOLL, v. d'Espagne (Catalogne), prov. et à 43 kil. O. de Girone, sur le Ter; 3,000 hab. Manuf. d'armes.

RIPON, *Rhidogonum*, v. d'Angleterre, comté et à 37 kil. N.-O. d'York (West-Riding), sur l'Ure; 6,172 hab. Evêché depuis 1836. Pont de 17 arches. On remarque l'église de St-Pierre et St-Wilfrid, très-ancienne. Fabrique de toiles. Marché aux laines.

RIPPERDA (Jean-Guillaume, duc de), aventurier, né dans la province de Groningue vers la fin du XVIIe siècle, m. à Tétuan en 1737. Il servit : 1° la Hollande, comme officier, puis comme ambassadeur en Espagne, 1715; 2° l'Espagne depuis 1718 : avec la faveur de Philippe V, il y obtint la surintendance des manufactures, dont il voulait doter la Péninsule, une ambassade à Vienne, où un traité d'alliance remplaça l'ancienne inimitié des deux cours, 1725, le titre de duc, les ministères des affaires étrangères, de la guerre, et des finances; détesté des grands comme étranger, incapable de réaliser ses vastes desseins, il fut disgracié, puis arrêté en 1726, s'évada, 1728, et s'enfuit en Angleterre, et de là en Hollande; 3° le Maroc, où il commanda une armée contre l'Espagne; une défaite devant Ceuta le fit encore emprisonner, puis chasser de la capitale, 1734. Changeant de religion comme de pays, il fut d'abord protestant, se fit catholique en Espagne, redevint protestant après sa fuite, et mourut musulman. R.

RIPUAIRES (FRANCS). *V.* FRANCS).

RIPULA, nom latin de RIVOLI.

RIQUET (Pierre-Paul de), auteur du canal du Languedoc, né à Béziers en 1604, m. en 1680, était issu de Gérard Arrighetti ou Riquetti, proscrit florentin au XIIIe siècle, et qui vint s'établir en Provence. Bien qu'étranger aux sciences de l'ingénieur, il aperçut, le premier, le moyen de joindre par un canal l'Océan à la Méditerranée. Il lui fallut toute la protection de Colbert pour faire accepter son projet, 1666. Il en dirigea lui-même l'exécution, qui fut tout entière à ses frais (*V.* LANGUEDOC. *Canal de*). Usé par le travail et les contrariétés, il mourut 6 mois avant l'achèvement de cette immense entreprise, qui fut continuée par ses deux fils, J.-Mathias de Riquet de Bonrepos, maître des requêtes et président à mortier au parlement de Toulouse, et P.-Paul de Riquet, comte de Caraman (*V.* ANDRÉOSSI). En 1853, on a élevé à Riquet une statue dans la ville de Béziers.

RIQUEWIHR ou REICHENWEYER, vge (Haut-Rhin), arr. et à 15 kil. N.-O. de Colmar; 1,850 hab. Eglise consistoriale protestante. Excellents vins blancs.

RIQUIER (Saint), *Richarius*, abbé de Centule dans le Ponthieu, m. vers 645. Fête, le 26 avril et le 9 octobre.

RIQUIER (SAINT-), vge (Somme), arr. et à 10 kil. E.-N.-E. d'Abbeville; 1,631 hab. Petit séminaire. On le nommait primitivement *Centule*, à cause des cent tours qui flanquaient ses murailles. Il possédait une riche abbaye, fondée en 640 par St Riquier, et enrichie par Charlemagne; l'abbé était comte de la ville, qui eut jusqu'à 14,000 hab. Eglise du XVe siècle, avec de belles sculptures, un beau *Christ* de Girardon, et des peintures à fresque représentant une Danse des morts.

RIS-ORANGIS, vge (Seine-et-Oise), arr. et à 10 kil. N.-O. de Corbeil, sur la rive g. de la Seine et le chemin de fer de Paris à Corbeil; 1,101 hab. Beau château, avec jardin botanique. Manufacture de porcelaine.

RIS (Clément de). *V.* CLÉMENT.

RISANO, anc. *Rhizana* ou *Rhizium*, v. des Etats autrichiens (Dalmatie), petit port sur l'Adriatique, à 22 kil. N.-N.-O. de Cattaro; 3,200 hab. Evêché; château.

RISBECK (Gaspard), littérateur, né en 1750, d'un riche négociant, à Hœchst, près de Francfort, m. en 1786, fut destiné d'abord à la carrière du droit; mais son penchant pour les lettres la lui fit bientôt abandonner. Il avait aussi le goût des voyages; et s'y livra avec une ardeur si peu réfléchie, qu'il y consuma tout son patrimoine.

Ce fut alors que, dans le but se créer des ressources, il se mit à écrire pour les libraires. On a de lui : *Lettres sur les moines*, t. II et III, ouvrage commencé par M. Delaroche, dirigé contre les catholiques, et aujourd'hui à peu près oublié; *Voyage en Allemagne*, 1783, 2 vol. in-8°, récit assez intéressant de ses voyages, écrit dans un genre philosophique; *Histoire de l'Allemagne*, Zurich, 1787, continuée par Milbiller, 1788-89, 2 vol. in-8°.

RISCLE, ch.-l. de cant. (Gers), arr. et à 50 kil. O.-N.-O. de Mirande; 1,177 hab.

RISDALE. *V.* RIXDALE.

RISLE. *V.* RILLE.

RITHYMNA, nom anc. de RETIMO.

RITS (Congrégation des). *V.* CONGRÉGATION.

RITTER (Jean-Guillaume), physicien, né en 1776 à Samitz (Silésie), m. en 1810, étudia la médecine, soupçonna, en 1798, qu'une action galvanique accompagnait toujours les phénomènes vitaux, publia de nombreuses expériences dans les *Annales de physique* de Gilbert, le *Journal de chimie* de Gehlen, et le *Magasin pour l'histoire naturelle* de Voigt, et fut nommé, en 1804, membre de l'Académie de Munich. Il eut des idées neuves, des pensées profondes, mais se laissa trop souvent entraîner par son imagination, et crut à la baguette divinatoire et au magnétisme animal. Il a laissé : *Preuve que l'action de la vie est toujours accompagnée de galvanisme*, Weimar, 1798, in-8°; *Contribution à la connaissance plus particulière du galvanisme*, Iéna, 1801, 2 vol. in-8°; *Mémoires physico-chimiques*, Leipzig, 1806, 3 vol. in-8°; *Fragments tirés de la succession d'un jeune physicien*, espèce d'autobiographie, Heidelberg, 1810, 2 vol. in-8°. Ces ouvrages, empreints souvent d'un véritable génie, sont écrits presque sans méthode.

RITTERSHUYS (Conrad), né à Brunswick en 1560, m. en 1613, professeur de droit à Altdorf, a donné une bonne édition d'*Oppien*, avec trad. latine, Leyde, 1597. — Son fils, Nicolas, né en 1597, m. en 1670, est auteur, entre autres ouvrages, des *Genealogiæ imperatorum, ducum, orbis totius..., ab anno Christi* 1400, *ad annum* 1664 Tubingue, 1664-84, 4 vol. in-fol.

RIVA, vge du royaume d'Italie (prov. de Sondrio), sur la rive N. du lac de Chiavenna, à 28 kil. O.-N.-O. de Sondrio. Granit; entrepôt du commerce du lac de Côme pour l'Italie et la Suisse.

RIVA, en allemand *Reif*, v. des Etats autrichiens (Tyrol), à 13 kil. O.-S.-O. de Roveredo, à l'extrémité N. du lac de Garda; 5,000 hab. Commerce avec l'Italie. Fruits, huile, soie. L'église *all' Inviolata* est riche en objets d'art. Vieux château *Rocca*.

RIVA-DI-CHIERI, v. du royaume d'Italie, prov. et à 16 kil. S.-E. de Turin; 3,092 hab.

RIVAIL (Aymar DU), en latin *Rivallius*, né vers 1490 à St-Marcellin (Dauphiné), m. avant 1560, fut conseiller au parlement de Grenoble, et appliqua, l'un des premiers, à la composition historique les procédés de l'antiquité. On a de lui : *Civilis historia juris, sive in* XII *Tabularum leges commentariorum libri V; Historia juris pontificii*, Mayence, 1527, 1529, in-8°; *De Allobrogibus libri* IX, description et histoire du Dauphiné jusqu'à l'année 1535, éditée par A. de Terrebasse, 1845, in-8°.

RIVARD (Dominique-François), mathématicien, né en 1697 à Neufchâteau (Lorraine), m. en 1778, professeur de philosophie pendant 40 ans au collége de Beauvais, à Paris, contribua à faire introduire l'enseignement des mathématiques dans l'Université. On lui doit : *Eléments de mathématiques*, 1740, in-4°, ouvrage souvent réimprimé; *Traité de la sphère*, 1741, in-8°, dont Lalande donna une édition en 1798; *Nouveau traité de gnomonique*, 1742; *Trigonométrie rectiligne et sphérique*, 1743; *Traité d'arithmétique*, 1747; *Eléments de géométrie*, 1750; *Institutiones philosophicæ*, 1778-80, 4 vol. in-12, etc.

RIVAROL (Antoine, comte de), l'un des plus brillants représentants de l'esprit français au XVIIIe siècle, né à Bagnols (Languedoc) en 1754, m. en 1801, se prétendait issu d'une illustre famille italienne, tandis que d'autres le font fils d'un aubergiste. Son éducation fut assez légère, mais les dons de la nature lui en tinrent lieu. A 20 ans, il vint à Versailles et à Paris, fut bien accueilli par les gens de lettres les plus influents, et bientôt introduit dans la société titrée, où il parut à peu près comme un parasite de haute volée, recherché, et auquel on faisait les avances. Un esprit caustique, prodigue de bons mots, un art séduisant de causer et de raconter, firent son succès. Homme de plaisir plus encore qu'homme de lettres, il écrivit peu, et presque toujours des ouvrages légers, courts, et éphémères. Son titre le plus sérieux est un *Discours sur l'universalité de la langue française*, couronné, en 1784, par l'Académie de Berlin, qui avait mis ce sujet au concours. C'est une sorte de panégyrique plein d'esprit et de finesse, dans lequel il prouve que la langue française a conquis l'empire par les livres, par l'humeur et l'heureuse position du peuple qui la parle, et qu'elle le conserve par son propre génie, qui est l'ordre, la clarté, la simplicité, et la facilité de sa prononciation. Le style est rapide, brillant, correct, et rempli d'images qui développent la pensée en la colorant. La même année, Rivarol donna l'*Enfer* de Dante, traduction libre, où l'on trouve dans les principaux morceaux une reproduction assez fidèle de la sombre énergie de l'original. Parmi les ouvrages légers de Rivarol, on cite *le Chou et le Navet*, satire assez médiocre contre Delille, à propos de son poëme des *Jardins*, où il n'a rien dit du potager, et le *Petit almanach de nos grands hommes*, 1788, 1 vol. in-16, avec cette épigraphe : *Diis ignotis*, « Aux dieux inconnus ». C'est, à commencer par le titre, qui est une contre-vérité, un persiflage perpétuel; on y trouve, par ordre alphabétique, la nomenclature de tous les mauvais écrivains vivants, et chaque nom est accompagné d'un éloge ironique, tourné souvent avec esprit et gaieté. On ne s'était jamais moqué de tant de gens à la fois, et ce petit volume eut un succès prodigieux. On ne le lit plus : néanmoins, il a eu son influence, et souvent, depuis, il a servi de type à l'esprit français, léger et railleur. A la Révolution, Rivarol attaqua les démagogues dans le *Journal politique national*, et dans les *Actes des Apôtres* (*V.* PELTIER). Sa verve caustique trouva les révolutionnaires peu endurants, et il fut obligé de fuir. Réfugié en Angleterre, puis en Allemagne, il habita successivement Hambourg et Berlin. Il mourut dans cette dernière ville, avant d'avoir pu obtenir l'autorisation de rentrer en France. Les *Œuvres* de Rivarol ont été recueillies en 1808, Paris, 5 vol. in-8°. On y trouve, sous le titre de *Mémoires*, un récit critique des travaux de l'Assemblée constituante; cette partie a été publiée aussi dans les *Mémoires relatifs à l'histoire de France*, 1 vol. in-8°. On a donné *l'Esprit de Rivarol*, 1802 et 1803, 2 vol. in-12. Un *Dictionnaire de la langue française*, édité en 1828 sous son nom, n'est point de lui.

RIVAROLO, v. du royaume d'Italie, à 20 kil. N. de Turin; sur l'Orca; 6,298 hab. — v. du royaume d'Italie, prov. et à 3 kil. N.-O. de Gênes; 6,943 hab.

RIVE-DE-GIER, ch.-l. de cant. (Loire), arr. et à 24 kil. N.-E. de St-Etienne, sur le Gier, à la tête ou gare du canal de Givors qui rejoint le Rhône, et sur le chemin de fer de St-Etienne à Lyon; 13,752 hab. Beau bassin du Couzon. Grande exploitation de houille, forges, fonderies de fer et de cuivre, verreries, manuf. de glaces, fabr. d'acier, de machines à vapeur; filatures de laines, moulinage de soie, etc. C'était autrefois une place forte.

RIVELLO, v. du royaume de Naples. *V.* REVELLO.

RIVENSIS, nom latin de RIEUX.

RIVES, ch.-l. de cant. (Isère), arr. et à 30 kil. N.-N.-E. de St-Marcellin, près de la Fure; 1,367 hab. Fabr. d'aciers estimés et de toiles dites *de Voiron;* papeteries; crêpes et foulards. Auprès, beau viaduc du Pas-le-Bœuf.

RIVESALTES, ch.-l. de cant. (Pyrénées-Orientales), arr. et à 10 kil. N. de Perpignan; 4,668 hab. Excellent vin muscat. Comm. de laines et de farines, distilleries d'eaux-de-vie.

RIVET DE LA GRANGE (Dom Antoine), né à Confolens en 1683, m. en 1749, savant bénédictin, qui s'est illustré pour avoir commencé la grande *Histoire littéraire de la France*. Il prit l'habit de bénédictin en 1704, et montra un goût prononcé pour les grands travaux littéraires : il voulait faire la *Bibliothèque des auteurs du Poitou*, qui a été exécutée par Dreux du Radier : étant, en 1716, au monastère de St-Cyprien de Poitiers, il en traça le plan; mais ses supérieurs l'appelèrent à Paris en 1717, pour y travailler à une histoire des hommes illustres de l'ordre de St Benoît; il avait commencé d'en rassembler les matériaux, lorsque les discussions théologiques du temps, auxquelles il prit part, le firent reléguer au monastère de St-Vincent du Mans, où il passa le reste de sa vie. Dans cette retraite, il arrêta le plan général de l'*Histoire littéraire de la France*, et en composa les 9 premiers volumes, Paris, 1733-1750, in-4°; ouvrage qui fut continué par Dom Clémencet et Dom Clément, et qui l'est maintenant par une commission de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres. On distingue, dans les volumes de Dom Rivet, d'excellents discours généraux sur la littérature de chaque siècle. Dom Rivet appela de la bulle *Unigenitus*, revit, acheva et fit imprimer *le Nécrologe de Port-Royal*, Amsterdam, 1723, in-4°. C—S.

RIVI, nom latin de RIEUX.

RIVIÈRE (Lazare), médecin, né en 1589 à Montpellier, m. en 1655, reçu docteur en 1610, devint professeur de médecine en 1622. Appelé à l'université de Bologne, il préféra sa patrie, où il acquit une grande réputation comme praticien. Haller faisait grand cas des ouvrages de Rivière; ils ont longtemps servi de texte à l'enseignement dans les écoles, principalement ses *Institutiones medicæ*, Leipzig, 1655, in-12. Un autre ouvrage, *Praxis medica*, Paris, 1640, in-8°, contient beaucoup d'indications thérapeutiques; on y trouve la formule de la potion antiémétique nommée encore *potion de Rivière*. Ses Œuvres complètes ont été publiées sous le titre de *Riverii Opera omnia*, Lyon, 1663, in-fol., 1738, in-fol. D—G.

RIVIÈRE (Charles-François de RIFFARDEAU, marquis de), né en 1765 à La Ferté-sur-Cher, d'une anc. et noble famille du Berry, m. en 1828, était sous-lieutenant dans les gardes-françaises quand la Révolution éclata, fut attaché au comte d'Artois pendant l'émigration, se laissa prendre durant une mission en Vendée, réussit à s'évader des prisons de Nantes, entra dans le complot de Cadoudal en 1804, et fut condamné à mort, dut à l'intervention de Joséphine et de Murat la commutation de sa peine en une détention au fort de Joux. Nommé maréchal-de-camp à la Ire Restauration, fugitif en Espagne pendant les Cent-Jours, il reçut, après Waterloo, la pairie et le commandement de la 8e division militaire, détermina par de fausses promesses le maréchal Brune à se démettre, fut chargé de poursuivre Murat en Corse, alla en ambassade à Constantinople en 1816, se fit rappeler, en 1820, pour avoir signé un tarif de douanes préjudiciable au commerce français, fut nommé capitaine des gardes de Monsieur, puis, à l'avénement de Charles X, capitaine des gardes du corps, et, plus tard, gouverneur du duc de Bordeaux.

RIVIÈRE (LA). *V.* LA RIVIÈRE.

RIVIÈRE (Pays de), petit pays de l'anc. France (Armagnac); ch.-l. *L'Ile-Jourdain*.

RIVIÈRE (GRANDE-). *V.* GRANDE-RIVIÈRE.

RIVIÈRE DE GÊNES, DU LEVANT, DU PONENT. *V.* GÊNES (État de).

RIVIÈRE-ROUGE. *V.* ROUGE (Rivière).

RIVINUS, traduction latine de son vrai nom *Bachmann* (Auguste-Quirinus), médecin et botaniste, né à Leipzig en 1652, m. en 1723, professeur de physiologie dans sa ville natale en 1691, cultiva principalement les sciences naturelles. L'anatomie lui doit la découverte des conduits excréteurs de la glande sub-linguale (*conduits de Rivinus*). Il est le premier botaniste qui ait établi un système de classification des végétaux fondé sur la forme de la corolle; il simplifia la nomenclature des genres et des espèces par des lois que Linné a consacrées. Parmi ses nombreux écrits, on remarque un grand nombre de dissertations médicales, et les ouvrages suivants : *Introductio generalis ad rem herbariam*, Leipzig, 1690, 2 vol. in-fol.; *Ordo plantarum*, ibid., 1690, in-fol. D—G.

RIVOLI, *Ripula*, vge des États autrichiens (prov. de Vénétie), sur un plateau qui domine l'Adige et le lac de Garda, à 22 kil. N.-N.-O. de Vérone; 600 hab. Victoire de Bonaparte sur les Autrichiens, le 14 janvier 1797; elle mérita, plus tard, à Masséna, qui y contribua vaillamment, le titre de *duc de Rivoli*. — v. du royaume d'Italie, prov. et à 12 kil. O.-S.-O. de Turin, près de la Doire-Ripaire; 5,672 hab. Château royal.

RIVUS, nom latin de RIO.

RIXDALE ou RISDALE (corruption du mot *Reichsthaler*, écu royal), monnaie d'argent ou de compte, valant : en Autriche et en Saxe, 5 fr. 19 c. 1/2; en Danemark, 5 fr. 66 c.; à Hambourg, 5 fr. 78 c.; en Hollande, 5 fr. 48 c.; en Prusse, 3 fr. 71 c.; en Suède, 5 fr. 75 c. 3/4.

RIXHEIM, brg (Haut-Rhin), arr. et à 50 kil. E. de Mulhouse, sur le chemin de fer de Strasbourg à Bâle; 3,215 hab. Papeteries, fours à plâtre.

RIZÈH, *Rhizæum* ? v. de la Turquie d'Asie, sur la mer Noire, à 40 kil. E. de Trébizonde; 2,500 hab. Citadelle en ruines. Excellentes oranges.

RIZI (François), peintre, né à Madrid en 1608, m. en 1685, eut pour maître Vincent Carducho, et montra dès ses débuts la plus étonnante facilité. Mais il eut les défauts de l'improvisation : ses œuvres, brillantes et légères, manquent de correction, de noblesse, et de profondeur. En 1656, Philippe IV le nomma peintre de la cour : le chapitre de Tolède le choisit également pour exécuter la plupart de ses travaux : ce fut lui qui orna la chapelle de Notre-Dame. On le chargea de peindre les décorations destinées au théâtre du Retiro : il y fit preuve d'une imagination féconde, variée, mais peu délicate. Par son amour de l'or, sa négligence, son mauvais goût, Rizi exerça une action fâcheuse sur les peintres contemporains. A. M.

RIZZIO ou RICCIO (David), né à Turin au commencement du XVIe siècle, m. en 1566, était fils d'un ménétrier. Le comte de Moretto, ambassadeur de Savoie en Ecosse, l'ayant emmené avec lui vers 1562, il gagna, par sa belle voix, par son talent sur la harpe, et quoique laid et bossu, les bonnes grâces de Marie Stuart, qui le prit pour secrétaire. Darnley, époux de la reine, en prit ombrage, et le fit égorger dans l'appartement et sous les yeux mêmes de Marie.

RJEV-VOLODIMEROV, v. de la Russie d'Europe, gouvernement et à 130 kil. O.-S.-O. de Tver, sur la rive g. du Volga; 11,000 hab. Entrepôt de sel.

ROANNE, *Rodumna*, s.-préf. (Loire), à 81 kil. N.-N.-O. de St-Etienne, bon port sur la rive g. de la Loire, à l'endroit où elle devient d'une navigation facile, et sur un canal rejoignant à Digoin celui de Briare; 14,330 hab. Un chemin de fer l'unit à St-Etienne et à Lyon. Tribunaux de Ire instance et de commerce, collége, bibliothèque, société d'agriculture. Vins estimés, dits de *Renaison* et de *St André*. Fabr. de draps, mousselines, calicots, indiennes; filat. de lin et de coton, teintureries, tanneries. Mines d'anthracite de plomb. — Roanne était une des cités des Ségusiens; elle devint la capitale du Roannez, mais n'acquit quelque importance qu'au XVe siècle, et fut érigée en duché en 1566 en faveur de Claude Gouffier; le duc de la Feuillade acheta ce duché, qui fut érigé en pairie en 1716, et revint à la couronne en 1725. Roanne a beaucoup souffert de l'inondation de la Loire en 1846. Patrie de Pernety, et de Champagny, duc de Cadore. B.

ROANOKE, rivière des États-Unis, naît en Virginie, près de Christiansbourg, coule à l'E.-S.-E., traverse la Caroline du Nord, et afflue à l'Atlantique dans le golfe d'Albemarle. Cours de 450 kil.

ROATAN, île de la baie de Honduras, à 40 kil. de la côte N. de l'État de Honduras; par 16° 26' lat. N. et 89° long. O.; 45 kil. sur 13. Occupée par les Anglais en 1742.

ROBBIA (Luca DELLA), sculpteur florentin, s'est rendu surtout célèbre comme inventeur des bas-reliefs en terre cuite émaillée. On le compte aussi parmi les artistes qui secondèrent Donatello et Ghiberti dans le renouvellement de la sculpture au XVe siècle. Il travailla, dit-on, aux bas-reliefs des portes du baptistère de Florence. On voit de lui, à San-Miniato, un médaillon en terre cuite émaillée, représentant une Vierge à mi-corps tenant l'enfant Jésus. Les figures d'enfants en demi-relief en terre cuite semblable, sous le portique de l'hôpital des Innocents à Florence, appartiennent à André, son neveu. *V.* Barbet de Jouy, *les Della Robbia, étude sur leurs travaux, suivi d'un catalogue de leurs œuvres*, Paris, 1855, in-8°. M. V—L.

ROBERJOT (Claude), né à Mâcon en 1753, m. en 1799, était curé dans sa ville natale en 1789; il adopta les principes de la Révolution, se maria, et fut député à la Convention après le 31 mai. Envoyé comme commissaire à l'armée de Pichegru, il s'y conduisit avec modération. Membre du conseil des Cinq-Cents, ministre plénipotentiaire près des villes hanséatiques en 1797, il assista, en 1798, au congrès de Rastadt, à la suite duquel il périt assassiné par des soldats autrichiens. *V.* RASTADT.

ROBERT, dit *le Fort*, regardé comme la tige des Capétiens, descendait du saxon Witikind, ou, selon d'autres, de Childebrand, frère de Charles-Martel. Il reçut, de Charles le Chauve le duché de Paris en 861, puis, en 864, la portion de l'Anjou connue sous le nom d'*Outre-Maine*. Il préserva longtemps cette province des ravages des Normands, avec une valeur qui lui mérita le surnom de *le Fort;* il les attaqua à Brissarthe, en 866, et y fut tué d'une flèche. Son fils aîné, Eudes, fut roi de France avec Charles III le Simple.

ROBERT Ier, roi de France, 922-923, 2e fils du précédent, fut élu roi dans une assemblée tenue à Soissons par des seigneurs qui méconnaissaient l'autorité de Charles le Simple, mais périt dans une bataille que lui livra ce prince. Il est le père de Hugues le Grand et l'aïeul de Hugues Capet.

ROBERT II, dit *le Pieux*, roi de France, 996-1031, né à Orléans, vers 970, de Hugues Capet et d'Adélaïde, fut associé à la royauté par son père dès 988. Il épousa, en 995, Berthe, veuve d'Eudes Ier, comte de Blois, dont il avait tenu un des enfants sur les fonts baptismaux. Cette parenté spirituelle était alors un empêchement au mariage : le pape Grégoire V voulut obliger Robert à répudier Berthe; sur son refus, il l'excommunia, et mit le royaume en interdit, 998. Le monarque, abandonné de tout le monde, fit sa soumission, et, en l'an 1000, contracta avec Constance, fille du comte de Toulouse, un nouveau

mariage, que le caractère altier de cette femme rendit malheureux. En 1015, le domaine des Capétiens s'accrut de la Bourgogne, par la mort du duc Henri le Grand, oncle de Robert, et malgré les prétentions d'Othon, beau-fils du duc, qui avait résisté pendant quatre ans les armes à la main. De Robert et de Constance naquirent 4 fils : Hugues, que les duretés de sa mère poussèrent à se révolter, et qui mourut en 1026; Henri, qui devint roi; Robert, à qui la Bourgogne devait être donnée après la mort de son père; et Eudes, qui ne reçut aucun domaine. Le roi Robert était doux, pacifique, d'une grande piété, d'une charité sans bornes et parfois sans discernement; il aimait à chanter avec les moines de St-Denis, à diriger le chœur. Il composa même la prose du St-Esprit *Adsit nobis gratia*, les hymnes *Judæa et Jerusalem*, *O constantia martyrum*, *Cornelius Centurio*, etc. Son règne fut signalé par d'horribles famines; elles résultaient de la continuité des guerres féodales, et ce fut alors que, pour y mettre un terme, on publia pour la première fois la *Trêve de Dieu* (*V. ce mot*). B.

ROBERT, dit *le Vieux*, 3e fils du roi de France Robert II, se révolta deux fois contre son père, essaya vainement, avec l'appui de sa mère Constance, de supplanter son frère Henri Ier, de qui il reçut la Bourgogne en 1032. Il fut le chef de la première branche royale des ducs de Bourgogne, qui dura jusqu'en 1361, tua son beau-père dans un accès de colère, se montra aussi inappliqué que violent, et mourut en 1075, dans un âge fort avancé, d'où lui vint le surnom de *Vieux*.

ROBERT Ier, dit *le Magnifique* ou *le Diable*, 6e duc de Normandie, 1028-1035, succéda à son frère Richard III, qu'il empoisonna, dit-on. Il réprima rudement la féodalité, intervint dans les affaires du duché de France en 1031, et contribua à assurer le trône à Henri Ier malgré la reine Constance, obtint en récompense le Vexin français de l'Epte à l'Oise, et tenta vainement, en 1033, de rétablir en Angleterre les deux fils du roi saxon Ethelred II. Après avoir contraint Alain, duc de Bretagne, à se reconnaître son vassal, il partit, en 1034, pour la Terre Sainte, et mourut à Nicée en Bithynie, au retour de Jérusalem. Il ne laissa qu'un fils naturel, qui fut Guillaume le Conquérant. *V. les Origines de Falaise, suivies d'une étude sur la légende de Robert le Diable*, par Florent Richomme, 1851, in-8o. A. G.

ROBERT II, dit *Courte-Heuse* (courte-cuisse ou courte-botte), fils aîné de Guillaume le Conquérant, prit les armes contre son père pour le contraindre à lui abandonner la Normandie, le blessa, sans le connaître, dans un combat corps à corps sous les murs du château de Gerberoy, et, n'ayant point obtenu le pardon de son crime, fut obligé de fuir. Il prit possession de la Normandie à la mort de Guillaume, 1087, et voulut disputer la couronne d'Angleterre à son frère Guillaume le Roux; mais ses vassaux refusèrent de le seconder. En 1096, il engagea son duché au roi d'Angleterre pour participer à la première Croisade, se couvrit de gloire à la prise d'Antioche, 1098, et monta l'un des premiers à l'assaut de Jérusalem, 1099. Pendant son absence, son 3e frère, Henri Ier Beauclerc, succéda à Guillaume le Roux. De retour en Normandie, Robert revendiqua ses droits; battu et pris à Tinchebray, 1106, il fut enfermé au château de Cardiff, où il vécut jusqu'en 1134. Il laissa un fils, Guillaume Cliton. B.

ROBERT, surnommé *Guiscard* ou *Wiscard* (du mot normand *wiscar*, prudent, avisé), duc de Pouille, de Calabre et de Sicile, l'un des 12 fils de Tancrède de Hauteville, né vers 1015, m. en 1085. Il vint, dès 1046, s'associer aux exploits de sa famille dans l'Italie méridionale, se jeta, avec quelques aventuriers, au milieu de la Calabre, qui appartenait aux Grecs, décida par sa valeur la victoire de Civitella, remportée sur le pape Léon IX, 1053, et succéda à son frère Humfroi dans le comté de Pouille, 1057. Il acheva la conquête de la Calabre par la prise de Reggio, et reçut de ses compagnons le titre de duc de Pouille et de Calabre, qui lui fut confirmé par le pape Nicolas II, 1059. Il enleva la Sicile aux Sarrasins, avec l'aide de son frère Roger, qu'il nomma comte de Sicile, 1071, s'empara, sur la terre ferme, de Salerne, d'Amalfi, de Bénévent, et des dernières possessions grecques en Apulie, fit hommage de ses États à Grégoire VII, qui lui promit, dit-on, la couronne d'Italie, 1080, et bientôt osa attaquer l'empire d'Orient au-delà de l'Adriatique, 1081. Il prit Corfou et Durazzo, 1082, revint en toute hâte pour délivrer Grégoire VII assiégé dans Rome par l'empereur Henri IV, et mourut dans une 2e expédition, à Céphalonie, 1085. Au courage et à l'ambition héréditaires dans sa famille, Robert Guiscard joignait une adresse remarquable, une politique prévoyante, et même le goût des lettres. Il avait pour secrétaire un des fondateurs de la célèbre école de Salerne. Il laissa deux fils, Bohémond, qui fut prince de Tarente, et Roger, qui lui succéda. G.

ROBERT, nom de deux comtes normands d'Aversa, princes de Capoue, au XIIe siècle. Robert Ier régna de 1116 à 1120. Son neveu, Robert II, 1127-1156, défendit la cour de Rome contre Roger II, roi des Deux-Siciles, fut vaincu en plusieurs rencontres, et perdit Capoue et Aversa, 1135. Après la mort de Roger, il reprit Capoue à Guillaume Ier son fils, 1155, mais fut fait prisonnier l'année suivante, et condamné à perdre la vue. G.

ROBERT Ier D'ARTOIS, dit *le Bon* et *le Vaillant*, 3e fils du roi de France Louis VIII, né en 1216, m. en 1250. Son frère Louis IX érigea pour lui l'Artois en comté-pairie, 1237, et le pape Grégoire IX, lui offrant la couronne impériale, voulut l'opposer à Frédéric II. Robert suivit Louis IX en Egypte, engagea imprudemment la bataille de Mansourah, et, après l'avoir gagnée, fut tué en poursuivant les fuyards. B.

ROBERT II D'ARTOIS, dit *le Bon* et *le Noble*, fils posthume du précédent, accompagna Louis IX dans sa croisade contre Tunis, 1270, conduisit, après les Vêpres siciliennes, un puissant secours à son oncle Charles d'Anjou, roi de Naples, fut régent de ce royaume pendant la captivité de Charles II, et défit les Aragonais en Sicile. De retour en France, il triompha des Anglais près de Bayonne, 1296, et des Flamands à Furnes, 1297, mais périt à la bataille de Courtrai, 1302. Il ne laissa qu'une fille, Mahaut, qui porta en dot le comté d'Artois à Othon, duc de Bourgogne. B.

ROBERT III D'ARTOIS, petit-fils du précédent, né en 1287, de Philippe d'Artois, m. en 1342, disputa à sa tante Mahaut le comté d'Artois dont elle avait hérité, et perdit son procès par trois arrêts rendus en 1302, 1309 et 1318. Il reçut en dédommagement la terre de Beaumont-le-Roger, érigée en pairie. Sous Philippe VI de Valois, son beau-frère, à l'élévation duquel il avait contribué, il renouvela ses prétentions sur l'Artois, produisit de faux titres, fut accusé, non-seulement d'avoir empoisonné Mahaut, qui mourut pendant les débats, mais encore d'avoir voulu faire assassiner le roi, et fut banni en 1331. Réfugié à Bruxelles, où il eut recours à l'envoûtement (*V. ce mot*), puis en Angleterre, il engagea Edouard III à prendre le titre de roi de France, reçut lui-même du monarque anglais celui de comte de Richmond, porta les armes contre son pays au début de la guerre de Cent-Ans, essuya un échec près de St-Omer, et fut mortellement blessé devant Vannes. B.

ROBERT D'ANJOU, dit *le Sage*, roi de Naples, 1309-1343, 3e fils de Charles II le Boiteux, lui succéda par suite d'un arbitrage du pape, seigneur suzerain de Naples, à l'exclusion de Charobert, fils de son frère aîné, et roi de Hongrie. Ambitieux, mais adroit dans sa politique, il eut peu recours aux armes, car il n'était pas guerrier, mais profita des dissensions de ses voisins. Défenseur de l'Eglise contre l'empereur Henri VII, il reçut de Clément V, en 1313, le titre de vicaire de l'Empire en Italie quant au temporel. Gênes s'étant donnée à lui, 1318, il la défendit contre les seigneurs Gibelins de la Lombardie. Deux fois il tenta de reconquérir la Sicile, 1314, 1325, mais toujours sans succès. Pétrarque et Boccace trouvèrent protection à sa cour. B.

ROBERT DE COURTENAY, empereur latin de Constantinople, 1219-1228, succéda à son père Pierre de Courtenay. Prince voluptueux, il précipita la ruine de l'Empire, laissa le despote d'Epire usurper le royaume de Thessalonique, prendre le titre d'empereur, 1222, et s'emparer d'Andrinople, 1224, tandis que Jean Vatace chassait les Français de l'Asie-Mineure, 1224, et acheva de se perdre, en enlevant la fiancée d'un chevalier Bourguignon, qui lui fit un outrage sanglant. Il quitta Constantinople pour aller implorer le pape, et mourut en Achaïe. S.

ROBERT, dit *le Bref* et *le Débonnaire*, empereur d'Allemagne, 1400-1410, né en 1352, de Robert le Tenace, comte palatin de Bavière, fut proclamé après la déposition de Wenceslas. Il échoua dans une tentative pour reprendre le Milanais aux Visconti, et, intervenant dans le Grand Schisme, soutint l'anti-pape Grégoire XII.

ROBERT Ier BRUCE, roi d'Ecosse. *V.* BRUCE.

ROBERT II STUART, né en 1316, m. en 1390, gouverna l'Ecosse pendant la captivité de son oncle David Bruce, lui succéda en 1370, dompta l'opposition de William Douglas, et, fortifié par l'alliance de la France, gagna sur les Anglais la bataille d'Otterburn, 1388.

ROBERT III STUART, fils du précédent, lui succéda en

1390, et eut à se défendre contre Henri IV, roi d'Angleterre, qui exigeait de lui l'hommage. Puis il fit emprisonner, à cause de ses excès, son fils aîné David ; ce jeune prince ayant péri victime des intrigues de son oncle le duc d'Albany, Robert, désespéré, se retira dans l'île de Bute ; son 2e fils, Jacques, qu'il envoyait en France pour le soustraire au duc, ayant été pris par les Anglais, il mourut de chagrin, 1406.

ROBERT DE BAVIÈRE. *V.* RUPERT.

ROBERT (Saint), né dans la Champagne en 1024, m. en 1110, fonda l'abbaye de Molesmes en 1075, et l'ordre de Cîteaux en 1098. Fête, le 29 avril. Quelques-uns lui attribuent les premiers chapitres d'une *Chronique de Cîteaux*, publiée à Cologne en 1614, in-8°.

ROBERT D'ARBRISSEL, né à Arbrissel en 1047, m. en 1117, avait déjà fondé dans la forêt de Craon l'abbaye de la Roë, lorsque, nommé prédicateur apostolique par le pape Urbain II, il prêcha la croisade en Anjou. Il établit un nouveau monastère à Fontevrault (*V. ce mot*), résigna bientôt son pouvoir à Pétronille de Chemillé, une de ses religieuses, donna l'exemple d'une entière soumission à ce nouveau chef, et mourut au prieuré d'Orsan (Berry). Fête, le 24 avril. B.

ROBERT DE LINCOLN, surnommé *Grosse-Tête*, en anglais *Great-Head*, en latin *Capito*, né vers 1175 dans le comté de Lincoln, m. en 1253 ; étudia à Cambridge, Oxford et Paris, entra dans les ordres, devint évêque de Lincoln en 1235, réprima vigoureusement les désordres de son clergé, et eut quelques démêlés avec le pape Innocent IV. On a de lui : *Testamentum XII patriarcharum... è græco in lat. versum*, Augsbourg, 1483, et Paris, 1549, in-12 ; *Commentarii in libros Analyticorum Aristotelis*, Vénise, 1494, in-fol. ; *Summa super libros physicorum*, 1500, in-fol. ; *Compendium sphæræ mundi*, 1508, etc.

ROBERT D'AUXERRE, chanoine de la cathédrale d'Auxerre, entra, vers 1205, dans l'abbaye de St-Marien, de l'ordre des Prémontrés, et mourut en 1212. On a de lui une Chronique fort estimée, publiée avec une continuation sous le titre de : *Chronologia... ab orbis origine ad annum Christi* 1212, *cum appendice ad annum* 1223, Troyes, 1608, in-4°.

ROBERT DE GENÈVE. *V.* CLÉMENT VII, anti-pape.

ROBERT DE LUZARCHES. *V.* LUZARCHES.

ROBERT (Nicolas), peintre en miniature et graveur à la pointe, né à Langres vers 1610, m. en 1684, excella dans la peinture des plantes, des fleurs et des insectes, et fit, pour Gaston d'Orléans, une magnifique collection en ce genre, qu'on voit encore à Paris. Il a aussi laissé des recueils d'excellents dessins.

ROBERT DE VAUGONDY (Gilles), géographe de Louis XV, né à Paris en 1688, m. en 1766, petit-fils de Nicolas Sanson, a contribué aux progrès de la géographie en France. On lui doit : *Géographie sacrée et historique de l'Ancien et du Nouveau-Testament*, Paris, 1747, 3 tomes en 2 vol. in-12 ; *Petit Atlas*, contenant 203 cartes, 1748 ; *Atlas portatif*, 54 cartes ; *Grand Atlas universel*, 103 cartes, 1753.

ROBERT DE VAUGONDY (Didier), fils du précédent, né à Paris en 1723, m. en 1786, géographe de Louis XV et du roi Stanislas, puis censeur royal, a laissé : des *Mémoires* lus à l'Académie des sciences sur diverses questions géographiques ; deux grands globes, l'un céleste et l'autre terrestre ; *Essai sur l'histoire de la géographie*, Paris, 1755, in-12, qui servit de préface au *Grand Atlas universel* de son père ; *Tablettes parisiennes*, 1760, in-8°, contenant le plan de Paris et de ses faubourgs, avec une dissertation sur ses agrandissements ; *les Promenades des environs de Paris*, avec cartes, 1761, in-8° ; *Cosmographie*, 1764, in-4° ; *Institutions géographiques*, 1766, in-8° ; *Description et usage de la sphère armillaire, suivant le système de Copernic*, 1771, in-4° ; *Mémoire sur les pays de l'Asie et de l'Amérique situés au N. de la mer du Sud*, 1775, in-4° ; des cartes pour divers ouvrages, etc. B.

ROBERT (Hubert), peintre d'architecture et de paysages et graveur, né à Paris en 1733, m. en 1808, passa 12 années en Italie, fut reçu à l'Académie de peinture en 1767, devint garde des tableaux du roi et dessinateur des jardins royaux, perdit ces places à la Révolution, et fut incarcéré pendant la Terreur. Le Ier consul le nomma, en 1801, conservateur du musée du Louvre. Ses compositions se recommandent par la majesté et la variété des sites, par des groupes de figures parfaitement dessinées et d'un costume exactement vrai. On distingue une *Vue du pont du Gard, le Tombeau de Marius, le Temple de Vénus, la Maison carrée de Nîmes, l'Incendie de l'Hôtel-Dieu de Paris, l'Escalier du Bernin au Vatican, les Ruines du château de Meudon, les Catacombes de Rome*, où il s'est représenté perdu et au moment d'y périr de désespoir, etc. Dans une des galeries de l'hôtel-de-ville de Paris, on voit 8 tableaux de Robert, représentant chacun une statue antique avec un paysage. Robert a dessiné le plan du bosquet de Versailles dit les bains d'Apollon, et du magnifique parc paysagiste de Méréville, près d'Essonne. Comme graveur, on a de lui, entre autres, *les Soirées de Rome*, suite de 10 paysages avec monuments antiques, gravés d'une pointe facile et spirituelle. B.

ROBERT (François), géographe, né en 1737 à la Charmèle, près de Châlon-sur-Saône, m. en 1819, géographe du roi en 1780, fut administrateur du département de la Côte-d'Or pendant la Révolution, et membre du conseil des Cinq-Cents en 1797 jusqu'au 18 fructidor. On a de lui : *Géographie élémentaire*, 12e édit., 1817 ; *Mémoire sur la manière de diriger à volonté les machines aérostatiques*, 1784, in-8° ; *Voyage dans les 13 cantons suisses, les Grisons, le Valais*, 1789, 2 vol. in-12 ; *Description historique, physique et géographique de la France*, 1790, in-4° ; *Traité de la sphère*, 2e édit., 1801 ; *Dictionnaire géographique*, 1818, 2 vol. in-8° ; *Dictionnaire de géographie moderne*, faisant partie de l'*Encyclopédie méthodique*, 3 vol. in-4°. B.

ROBERT (Louis-Léopold), peintre célèbre, né en 1794 à la Chaux-de-Fonds (Suisse), m. en 1835, vint à Paris en 1810, prit des leçons de Gérard et de David, et alla perfectionner son talent en Italie. Il avait commencé par la gravure ; mais il abandonna le burin pour le pinceau ; et l'on n'a de lui qu'un très-petit nombre de pièces gravées. Un amour sans espoir pour la princesse Charlotte-Napoléon le poussa au suicide, à Venise. Ses principaux tableaux sont : *l'Improvisateur napolitain ; le Chevrier des Apennins*, 1824, *l'Ermite de St Nicolas ; Filles d'Ischia au rendez-vous ; Pèlerine avec son enfant mourant ; le Retour de la fête de la Madone de l'Arc*, 1827 ; *la Femme napolitaine pleurant sur les débris de son habitation ; les Piferari à Rome ; l'Enterrement d'un aîné de famille de paysans romains ; l'Arrivée des moissonneurs dans les Marais Pontins*, 1831 ; un de ses plus beaux ouvrages, popularisé par la gravure de Mercuri ; *le Départ des pêcheurs de l'Adriatique*, 1836, etc. *L'Improvisateur, la Madone, les Moissonneurs*, et *les Pêcheurs* sont au Louvre. Léopold Robert travaillait lentement, et son génie fut une longue patience ; ses personnages, en particulier, ses bandits et ses paysans italiens, sont des types de majesté et de grandeur, et, dans l'exécution des détails, en copiant la nature, il atteint la vérité absolue. On reproche à ses tableaux l'absence d'unité et de plan. *V.* Delécluze, *Notice sur la vie et les ouvrages de Léopold Robert*, Paris, 1838, in-8° ; Feuillet de Conches, *Léopold Robert, sa vie, ses œuvres et sa correspondance*, 1848. B.

ROBERTSAU. *V.* RUPRECHTSAU.

ROBERTSON (William), historien anglais, né à Borthwick (Ecosse) en 1721, d'un ministre presbytérien, m. en 1793, embrassa la carrière ecclésiastique au sortir de l'université d'Edimbourg, se livra à la prédication, fut longtemps dans un état voisin de l'indigence, étant ministre d'une petite paroisse, et ayant recueilli chez lui un frère et six sœurs que la mort de son père et de sa mère laissa à sa charge. Passionné pour l'étude et la culture des lettres, il s'essaya dans la critique, et fut un des fondateurs de la *Revue d'Edimbourg*. Mais savant jusqu'à l'érudition, doué de l'esprit de méthode, de recherche et d'examen, il s'essaya dans le genre historique, et composa l'*Histoire d'Ecosse sous les règnes de Marie Stuart et de Jacques VI*, Londres, 1759, in-4° ; l'ouvrage est fortement empreint de l'esprit de la Réformation, et traite Elisabeth avec une juste sévérité. Le succès fut très-grand, et commença la fortune, en même temps que la réputation de Robertson, qui devint successivement chapelain ordinaire du roi pour l'Ecosse, principal de l'université d'Edimbourg, et historiographe d'Ecosse. Dix ans après, il donna l'*Histoire du règne de Charles-Quint*, 1769, 3 vol. in-4°, où il retraça les grands événements du règne de ce prince, qui ont contribué à changer les mœurs, les lois, la politique de l'Europe. L'*Introduction*, qui fait le quart de l'ouvrage, est un très-beau tableau de la situation de l'Europe depuis l'empire romain jusqu'au XVIe siècle, et de la marche de la civilisation, favorisée par les progrès du christianisme. En 1777 et 1780, il publia l'*Histoire de l'Amérique*, 2 vol. in-4°, récit très-impartial de la découverte du Nouveau-Monde, mais qui s'arrête à la conquête du Mexique et du Pérou par les Espagnols. Il a encore publié : *Recherches historiques sur l'Inde*, 1790, in-4°, trad. en français, 1792, in-8°. Robertson est un historien sage, élégant, impartial : en écrivant ses histoires, il se croyait toujours, disait-il, comme déposant devant une cour de justice. Son style a la gravité du genre ; sa narration est claire, précise, et sa critique judicieuse : on lui souhaiterait plus

d'énergie dans les idées, plus d'imagination dans les peintures. Ses œuvres complètes ont été publiées à Londres, 1794, 8 vol. in-4° ou 10 vol. in-8°, et en français, à Paris, 1822 et suiv., 12 vol. in-8°. L'*Histoire d'Ecosse* a été trad. en français par Besset de la Chapelle, 1772, 4 vol. in-12; et par Campenon, 1821, 3 vol. in-8°; l'*Histoire de Charles-Quint*, par Suard, 1771, 2 vol. in-4°; 1778, 6 vol. in-12, et 1822, 4 vol. in-8°; l'*Histoire d'Amérique*, par Suard et Morellet, 1778, 2 vol. in-4°, et 1827, 4 vol. in-8°. *V.* Dugald Stewart, *Essais historiques sur la vie et les ouvrages de Robertson*, trad. en français par Imbert, Paris, 1806, in-8°.

ROBERTSON (Etienne-Gaspard), physicien, né à Liége en 1762, m. en 1837, professeur dans sa ville natale, perfectionna le miroir d'Archimède, et fit, dans plusieurs ascensions aérostatiques, d'utiles observations météorologiques. Il a laissé des *Mémoires récréatifs, scientifiques*, etc., Paris, 1830-34, 2 vol. in-8°.

ROBERVAL (Gilles PERSONE ou PERSONIER DE), géomètre, né en 1602 à Roberval (Beauvaisis), m. en 1675, fut nommé, en 1631, professeur de philosophie au collége de *Maître Gervais* à Paris, et, en 1632, professeur de mathématiques au Collége de France. Ses études ont préparé le calcul différentiel. Il avait une méthode qu'il appliquait à la résolution de problèmes alors difficiles; mais, en la gardant secrète, afin de se réserver une supériorité sur ses rivaux, il se laissa ravir en partie l'honneur de la découverte par Cavalieri, qui publia sa méthode des indivisibles. Il avait aussi une méthode pour la construction des tangentes aux courbes; elle a, dans son idée première, au moins quelque affinité avec celle des fluxions; c'est la notion de vitesse introduite dans la géométrie. Roberval a résolu plusieurs problèmes sur la cycloïde. Il est aussi l'inventeur d'une classe de lignes courbes qui portent son nom. Ce savant fut constamment l'adversaire obstiné et injuste de Descartes, aussi bien pour les mathématiques que pour la philosophie; cependant les principes philosophiques de Roberval sont au fond ceux de la philosophie cartésienne. On a de lui : *Observations sur la composition des mouvements et sur le moyen de trouver les tangentes des lignes courbes; Projet d'une Mécanique traitant des mouvements composés; De recognitione æquationum, de geometricâ planarum et cubicarum æquationum resolutione; Traité des indivisibles; De trochoïde ejusque spatio; Epistolæ ad Mersennum et Torricellum*; écrits qui se trouvent tous dans le *Recueil des divers ouvrages de mathématiques et de physique des membres de l'Académie des Sciences*, 1690, in-fol.; *Traité de mécanique des poids soutenus par des puissances sur les plans inclinés; Aristarchi Samii de mundi systemate*, 1644, in-12; *Nouvelle manière de balance inventée par M. de Roberval*, dans le *Journal des Savants*, 1670; le paradoxe apparent que présente la balance de Roberval a été expliqué depuis longtemps. *V.* Cousin, *Roberval philosophe*, dans le *Journal des Savants*, 1845. V.

ROBESPIERRE (François-Joseph-Maximilien-Isidore), né à Arras en 1759, m. en 1794, fils d'un avocat au conseil supérieur de l'Artois, fit de bonnes études comme boursier au collége Louis-le-Grand, à Paris, fut reçu avocat, plaida quelques causes, composa de petits vers, et concourut avec succès pour des couronnes académiques. L'ouverture des Etats-Généraux en 1789 donna un libre champ à son ambition inquiète. Député d'Arras à cette assemblée, il manifesta en toute circonstance sa haine contre la monarchie; il la souffla aux journalistes, devint populaire par la presse, et reçut le nom d'*Incorruptible*. Peu remarqué dans la Constituante, il y prit cependant la parole dans une foule de circonstances. Dès le 14 juillet 1789, il demandait l'arrestation immédiate de tous les gens suspects; le 27, il provoquait la violation du secret des lettres; au mois de mai 1790, il se fit l'apologiste des brigands qui incendiaient les châteaux, et soutint que les victimes de ces désordres en étaient les provocateurs. Il proposa l'abolition de la peine de mort, lui qui a mis le supplice parmi ses moyens de gouvernement. Le 23 juin 1791, il soutint que Louis XVI et Marie-Antoinette devaient être soumis aux formes de la justice ordinaire, la reine n'étant qu'une *simple citoyenne*, et le roi qu'un *fonctionnaire public responsable envers la nation*. Le 13 septemb., il eut une ovation du peuple, ainsi que le *vertueux* Péthion. A la fin de la session, le rôle qu'il y avait pris le fit nommer accusateur public près le tribunal criminel de Paris, dont l'institution était décrétée (1791); mais il n'accepta pas ces fonctions. Robespierre publia 12 n^os^ du *Défenseur de la constitution*, resta dans l'ombre aux fameuses journées du 20 juin et du 10 août, et lorsque le danger fut passé, courut à la Commune prendre la direction des affaires. Son nom sortit le 1^er^ de l'urne électorale dans les scrutins ouverts à Paris pour les élections à la Convention. Dès la fin de septembre, il fut attaqué à la tribune, comme aspirant à la dictature; le 29 octobre, Louvet renouvela l'attaque avec énergie; Robespierre se défendit mal, mais on passa à l'ordre du jour. Le procès de Louis XVI interrompit la lutte des Girondins et des Montagnards. Robespierre joua dans ce procès le rôle le plus odieux, poussa avec acharnement au dénoûment funèbre du 21 janvier 1793, et fit rejeter l'appel au peuple. Le roi mort, la guerre recommença, et les Girondins ne purent empêcher l'établissement d'un tribunal révolutionnaire, que Robespierre fit décréter le 10 mars. Bientôt après, les Girondins succombèrent, dans la journée du 31 mai, à laquelle il prit une grande part. Dès ce moment son pouvoir fut immense : il entre au Comité de salut public (août 1793), où, chargé de la police intérieure et des affaires étrangères, il en devient le membre le plus influent, impose le joug de la force et de la terreur, sacrifie sans pitié la vie des hommes aux froids calculs de sa politique, dresse la liste des victimes envoyées journellement au Tribunal révolutionnaire, poursuit les chefs des Cordeliers comme *enragés*, les Dantonistes comme *indulgents*, fait de la morale et du déisme, et, dans la fête de l'Etre-Suprême, le 8 juin 1794, tente le sacre de son autocratie. Mais ses collègues l'accablèrent de leurs sarcasmes. Le surlendemain, 22 prairial, une loi affreuse reconstitua le tribunal révolutionnaire, et permit d'accélérer assez son action pour faire 1,400 victimes, à Paris, en 47 jours! Quand les amis du tyran, les complices mêmes de ses crimes, se virent à leur tour menacés de l'échafaud, ils profitèrent d'une faute de Robespierre, qui, abandonné par quelques membres dans le Comité de salut public, avait cessé d'y venir depuis 40 jours. Lorsqu'il parut à la Convention, le 8 thermidor (26 juill.), ils s'opposèrent à l'impression d'un discours qu'il avait préparé avec soin pendant sa retraite, et dont il attendait un grand effet sur l'opinion publique. Le lendemain fut le jour de la lutte. L'assaut fut livré par Tallien, et Robespierre ne put obtenir la parole. Mis hors la loi avec Saint-Just, Couthon, Lebas, etc., il trouva moyen de se réfugier à l'Hôtel-de-Ville, au milieu de ses partisans; mais la Convention fit marcher des troupes contre eux. Robespierre, arrêté dans la grande salle de l'hôtel, se tira ou reçut un coup de pistolet dans la mâchoire, et, le lendemain, 10 thermidor (28 juillet 1794), périt sur l'échafaud. Des écrivains de parti ont voulu réhabiliter sa mémoire; sans doute il n'est pas coupable de tous les actes qui lui sont imputés; mais c'est sur lui que retombe le sang versé pendant la Terreur, et les horreurs commises par la Convention sont l'ouvrage de l'hypocrite dictateur, ou le résultat de sa politique. On a de Robespierre des discours académiques, des journaux, et des discours de tribune. Ses *Œuvres choisies* ont été publiées en 1832, 4 vol. in-8°. Le plus curieux document sur ses relations est dans le *Rapport de l'examen des papiers trouvés chez Robespierre*, par Courtois, réimprimé en 3 vol. in-8° dans les *Mémoires sur la Révolution*. J. T.

ROBESPIERRE (Augustin-Bon-Joseph), frère du précédent, né à Arras en 1764, m. en 1794, fut avocat sans talent et sans causes dans sa ville natale. L'influence de son frère le fit nommer à Paris membre de la Convention. Il eut des missions dans les départements, et fut commissaire à l'armée d'Italie. Rappelé par Maximilien pour seconder ses projets, il voulut partager et partagea son sort. Il périt, comme lui, sur l'échafaud, le 10 thermidor (28 juillet 1794). J. T.

ROBIAC, vge (Gard), arr. et à 21 kil. N. d'Alais; 1,417 hab. Hauts-fourneaux, gîte de calamine, forges.

ROBIGALES, *Robigalia*, fête célébrée chez les anciens Romains, en l'honneur de Robigus, pour préserver les blés de la nielle ou rouille. Elle revenait tous les ans, le 6 des calendes de mai (25 avril). On immolait à Robigus une brebis et une chienne rousse. C. D—Y.

ROBILANT (Esprit-Benoît NICOLIS DE), né à Turin en 1724, m. en 1801, se distingua d'abord comme officier d'artillerie dans la guerre de 1742 contre les Espagnols en Lombardie, alla ensuite recueillir en Allemagne les connaissances nécessaires à l'exploitation des mines du Piémont, devint lieutenant-général d'infanterie, inspecteur-général des mines, commandant en chef du génie militaire, organisa, à la prière de Clément XIV, l'exploitation des mines dans les Etats de l'Eglise, et donna, en 1786, un nouveau système monétaire au Piémont. Il a laissé d'importants Mémoires dans le recueil de l'Académie de Turin, dont il était membre. B.

ROBIN-HOOD, célèbre chef d'Outlaws (*V. ce mot*), vivait sous Richard Cœur-de-Lion; son asile était la forêt

de Sherwood (Nottingham). Il a inspiré un grand nombre de ballades populaires. Il mourut, en 1247, des mains d'une religieuse, à qui, dit-on, il s'était adressé pour se faire saigner, et qui lui ouvrit à dessein l'artère radiale. Le roman d'*Ivanhoe* de Walter Scott a surtout fait connaître Robin-Hood en France. *V.* Barry, *Sur le cycle populaire de Robin-Hood*, Paris, 1832, in-8°; Etienne, *Robin-Hood et les ballades du cycle du franc-archer*, dans la *Revue des Deux Mondes* (octobre 1854). B.

ROBINS (Benjamin), mathématicien, né à Bath en 1707, m. en 1751, membre de la Société royale de Londres et ingénieur général de la Compagnie des Indes orientales, s'est surtout livré aux applications utiles des mathématiques, à l'art des fortifications, et à la balistique. Il est l'inventeur du *pendule balistique*, qui, avec de notables perfectionnements, est encore employé auj. pour l'épreuve des poudres. On a de lui : *Nouveaux principes d'artillerie*, Londres, 1742, ouvrage qui fut traduit dans plusieurs langues; et divers écrits mathématiques publiés par Wilson, Londres, 1761, 2 vol. in-8°. V.

ROBINSON (Marie Darby, dame), née en 1758 à Bristol, m. en 1800, épousa à 15 ans un avocat qu'elle ruina par ses dépenses frivoles, entra au théâtre pour se soustraire à la pauvreté; s'y fit une grande réputation de beauté, d'esprit et de talent, devint la maîtresse du prince de Galles (Georges IV), puis du célèbre Fox, et finit par se consacrer à la culture des lettres. Elle a laissé : des *Poésies*, 1775, 2 vol. in-8°; des pièces de théâtre; beaucoup de romans (*Vincenza, la Veuve, Hubert de Sevrac, Angelina*, etc.), dont plusieurs ont été traduits en français; des *Mémoires*, trad. en français par Bertin, Paris, 1802, in-8°.

ROBIQUET (Pierre), chimiste, né à Rennes en 1780, m. en 1840, entra fort jeune dans une pharmacie de Lorient, et ne tarda point à venir chercher à Paris l'instruction scientifique que la province ne pouvait alors donner. La conscription l'enleva du laboratoire de Fourcroy et de Vauquelin; il fit, comme pharmacien militaire, les premières campagnes d'Italie. De retour à Paris, il reprit ses travaux de laboratoire, et, pendant plusieurs années, prépara les leçons de Vauquelin. Son premier travail scientifique, en 1805, eut pour objet l'analyse du suc de l'asperge, dans lequel Vauquelin et lui signalèrent, un an après, l'existence d'un nouveau principe qui, plus tard, reçut le nom d'*asparagine*. D'autres recherches chimiques sur le soufre liquide de Lampadius, sur la baryte caustique, sur la purification du nickel, sur l'analyse de la réglisse, sur les cantharides, sur la nature du kermès, etc., attirèrent sur lui les regards de l'Institut, qui, en 1812, le présenta pour une chaire à l'Ecole de pharmacie. Il professa successivement dans cette école la matière médicale et la chimie, et, lorsque la faiblesse de sa santé l'obligea de renoncer au professorat, il reçut de la confiance de ses collègues la charge d'administrateur-trésorier. Depuis 1815, il publia de curieuses recherches sur les matières colorantes de la garance et de l'orseille, des considérations sur l'arome et le bleu de Prusse, des expériences sur l'opium et les amandes amères, des réflexions sur la constitution des corps organiques, sur les eaux thermales de Néris, etc. Tous ces travaux portent le cachet d'une habileté d'expérimentation peu commune, d'une hardiesse d'esprit et d'un talent d'observation associés à la fidélité la plus scrupuleuse. Le nom de Robiquet se trouve mêlé aux découvertes les plus importantes de la chimie organique faites de 1828 à 1840. Ainsi, l'étude des radicaux composés date, pour ainsi dire, de ses recherches sur l'huile volatile d'amandes amères; on aperçoit, dans son Mémoire sur l'acide méconique de l'opium, le germe de la loi remarquable formulée par M. Pelouze à l'égard des acides pyrogénés, etc. En 1833, Robiquet fut appelé à l'Institut en remplacement de Chaptal, et il enrichit de nombreux et importants Mémoires le recueil de cette compagnie. Une pétition spontanée de ses élèves, adressée en 1830 au nouveau gouvernement, avait obtenu pour Robiquet, oublié jusqu'alors, la croix de la Légion d'honneur. J. G.

ROBITHOS et ANTIROBITHOS, anc. *Rhodussæ*, îles de l'archipel des Princes (*V. ce mot*).

ROBLEDO, v. d'Espagne (Manche), à 2 kil. N.-E. d'Alcaraz; 7,000 hab. Laine de mérinos.

ROBOAM, fils et successeur de Salomon, 962-946 av. J.-C., fut cause, par sa tyrannie, du schisme des dix tribus, qui lui refusèrent obéissance et prirent pour roi Jéroboam. Il ne conserva que les tribus de Juda et de Benjamin, qui formèrent le royaume de Juda, ennemi de celui d'Israël. Son impiété et ses débauches furent punies par la prise de Jérusalem, contre laquelle Dieu avait suscité Sésac, roi d'Egypte.

ROBODGIUM PROMONTORIUM, nom ancien du cap Fair-Head.

ROBORTELLO (François), philologue, né à Udine en 1516, m. en 1567, professa les belles-lettres à Lucques, Pise, Venise, Padoue et Bologne. Il se fit des querelles avec P. Manuce, Erasme, Muret, H. Estienne, et Sigonius. On lui doit de bonnes éditions de la *Poétique* d'Aristote, des *Tragédies* d'Eschyle, de la *Tactique* d'Elien et de Léon, avec version latine et des planches tirées des mss., du *Traité du Sublime* de Longin, etc., et de plus : *De historicâ facultate*, etc., Florence, 1548, in-8°, recueil de petits traités d'archéologie et de philologie; *De vitâ et victu populi romani sub imperatoribus*, Bologne, 1559, in-fol., recueil de 9 dissertations intéressantes reproduites dans le *Thesaurus* de Grævius. C. N.

ROB-ROY (Robert-Mac-Grégor Campbell, dit), c.-à-d. *Robert le Rouge*, né vers 1660, d'une bonne famille, m. vers 1743, fut d'abord *drover* (conducteur de bestiaux), acheta, avec ses profits dans le commerce des bœufs, une terre sur les bords du Loch Lomond, s'associa, puis se brouilla avec le duc de Montrose, par qui il fut dépouillé, et, à la tête d'une bande recrutée parmi les membres de son clan, dévasta les domaines de ce seigneur et de beaucoup d'autres. Pour qu'il épargnât leurs bestiaux, les propriétaires lui payaient le *blaken-mail* (tribut du voleur). Rob-Roy, dont le nom est populaire en Ecosse, est le héros d'un roman de W. Scott.

ROBUSTI (Jacques), peintre. *V.* Tintoret (Le).

ROCA (Cap de), *Magnum promontorium*, cap de Portugal, le plus occidental de l'Europe, à l'extrémité des monts Cintra, au N.-O. de Lisbonne, par 38° 46' 30" lat. N. et 11° 50' 39" long. O. Il forme, avec le cap d'Espichel, la baie où se jette le Tage.

ROCABERTI (Jean-Thomas), né en 1624 à Peseladá, sur les confins du Roussillon et de la Catalogne, m. en 1699, entra de bonne heure dans l'ordre de St-Dominique, y enseigna la théologie, devint provincial d'Aragon en 1666, général de l'ordre en 1670, archevêque de Valence en 1676, et inquisiteur-général en 1695. On a de lui, entre autres ouvrages : *De Romani pontificis auctoritate*, Valence, 1693-94, 3 vol. in-fol., traité condamné par le parlement de Paris en 1695; *Bibliotheca pontificia maxima*, 1700 et suiv., 21 vol. in-fol., recueil des traités composés en faveur de l'autorité et de l'infaillibilité du pape. B.

ROCADILLO. *V.* Cartéja.

ROCAMADOUR, v. de France (Lot), arr. et à 24 kil. E.-N.-E. de Gourdon, vers le Lauzon; 1,600 hab. Il y a, au sommet d'un rocher qui la domine, un oratoire formé de deux chapelles superposées et dédiées à la Vierge et à St Amadour; on y arrive par un escalier de 217 marches, taillé dans le granit, et que les pèlerins doivent monter à genoux. On y conserve une épée, qu'on dit être la Durandal du paladin Roland. Rocamadour était un pèlerinage très-célèbre au moyen âge; aujourd'hui encore les habitants des pays environnants s'y rendent en foule à certaines fêtes.

ROCCA-D'ARAZZO, v. du royaume d'Italie, arr. et à l'E. d'Asti, près du Tanaro; 2,152 hab.

ROCCA-DELL'ASPRO, v. du royaume d'Italie (Province de Salerne), à 14 kilomètres N.-E. de Capaccio; 5,431 hab.

ROCCA-DI-PAPA, anc. *Algidum?* vge des Etats de l'Eglise, à 4 kil. S. de Frascati; 1,900 hab.

ROCCA-IMPERIALE, brg du royaume d'Italie (Province de Potenza), à 24 kil. S. de Tursi, près du golfe de Tarente; 1,682 hab. Douane.

ROCCA-MANDOLFI, v. du royaume d'Italie (Molise), à 10 kil. O. de Bojano; 3,459 hab.

ROCCA-MONFINA, v. du royaume d'Italie (Province de Caserta), à 9 kil. N.-O. de Teano; 4,884 hab.

ROCCA-SAN-CASCIANO, v. du roy. d'Italie, Prov. et à 80 kil. N.-E. de Florence, sur le Montone; 3,585 hab. Tribunal de 1re instance. — La sous-préfecture de Rocca-San-Casciano compte 41,762 hab.

ROCCA-SAN-FELICE, v. du royaume d'Italie (Province d'Avellino), à 4 kil. S.-O. de Frigento, près du lac Amsanto; 1,692 hab. Plâtre, houille.

ROCCA-SECCA, v. du royaume d'Italie (Province de Caserta), près de la Melfa, à 11 kil. N.-N.-O. d'Aquino; 4,369 hab. Patrie de St Thomas d'Aquin. Résidence de l'évêque d'Aquino.

ROCCHETTA, v. du royaume d'Italie (Province d'Avellino), à 6 kil. N. de Lacedogna; 3,822 hab.

ROCH (Saint), né à Montpellier vers 1295, d'une fa-

mille riche, m. en 1327. On rapporte qu'orphelin à l'âge de 20 ans, il distribua ses biens aux pauvres, et se rendit, en pèlerin, dans l'Italie, pour y soigner les malades pendant la peste de 1315; suivant le fléau de ville en ville, atteint lui-même par la contagion, il abandonna l'hôpital où on l'avait porté, et se retira dans une solitude pour n'être point à charge aux autres. Il fut découvert par le chien d'un gentilhomme nommé Gothard, qui le fit soigner. St Roch retourna dans sa patrie, alors déchirée par la guerre des rois d'Aragon et de Majorque; il fut pris pour un espion, et enfermé dans une prison, où il mourut. Il fut particulièrement invoqué contre la peste. Fête, le 16 août.

ROCHAMBEAU (J.-B.-Donatien DE VIMEUR, comte de), né à Vendôme en 1725; m. en 1807, entra au service en 1742, fit la campagne de 1744 sous les ordres du maréchal de Coigny, servit comme aide de camp dans celle de 1746, et aida par ses avis le comte de Clermont à prendre Namur. Nommé colonel en 1747, blessé à Laufeld, il se signala encore en 1748 au siége de Maëstricht, devint gouverneur de Vendôme en 1749, brigadier d'infanterie après la prise de Mahon en 1756, reçut plusieurs blessures au combat de Clostercamp en 1760, et fut fait maréchal de camp en 1761. Nommé lieutenant général, en 1780, il fut envoyé en Amérique à la tête de 6,000 hommes, et, de concert avec Washington et La Fayette, fit capituler Cornwallis dans York-Town, 1781. Après la paix de 1783, il fut comblé de faveurs, reçut le cordon bleu, le commandement de la Picardie et de l'Artois, devint maréchal de France et commandant de l'armée du Nord en 1791, mais, ne pouvant y rétablir la discipline, donna sa démission l'année suivante. Condamné à mort sous la Terreur, il allait monter dans la charrette des condamnés, lorsque le bourreau, la trouvant pleine, lui cria : « Retire-toi, vieux maréchal; ton tour viendra plus tard. » La chute de Robespierre le sauva. Rochambeau a laissé des *Mémoires*, imprimés en 1809, 2 vol. in-8°. B.

ROCHAMBEAU (Donatien-Marie-Joseph DE VIMEUR, vicomte de), fils du précédent, né en 1750, m. en 1813, embrassa l'état militaire dès l'âge de 12 ans, fut nommé colonel du régiment de Royal-Auvergne (infanterie), en 1779, et, l'année suivante, accompagna son père en Amérique. Maréchal de camp en 1791, lieutenant général en 1792, il alla à St-Domingue soumettre les noirs révoltés, se rendit à la Martinique en 1793, en chassa les Anglais, et fit reconnaître dans les colonies le gouvernement de la république. En 1794, assiégé au Fort de France par des forces supérieures, il fut contraint de capituler après une défense de 49 jours. Employé à l'armée d'Italie en 1800, il fit la campagne du Tyrol en 1801, puis accompagna le général Leclerc à St-Domingue, où il remporta une victoire complète sur Toussaint-Louverture, 1802. Devenu chef de l'expédition après la mort de Leclerc, il exaspéra toutes les classes d'indigènes par la cruauté la plus horrible. En 1803, son armée étant réduite à une faible troupe, il fut obligé de capituler avec les insurgés, puis, après sa retraite, se rendit aux Anglais, ne recouvra la liberté qu'en 1811, se signala à Bautzen et à Wolfsberg, 1813, et périt à la bataille de Leipzig. B.

ROCHDALE, brg et paroisse d'Angleterre (Lancastre), à 17 kil. N. de Manchester, sur un canal de son nom et sur la Roch, affluent de l'Irwell; 38,164 hab. Fabr. de draps, flanelles, lainages; filatures et manuf. de coton. Marchés aux grains et aux laines. Exploitation d'ardoises, pierre, houille.

ROCHE TARPÉIENNE. *V.* TARPÉIENNE.

ROCHECHOUART, s.-préf. (Haute-Vienne), à 42 kil. O. de Limoges, sur le penchant d'un rocher que baigne la Grenne; 1,718 hab. Tribunal de 1re instance. Fabr. de porcelaine, verreries, tuileries. Elle avait jadis un prieuré fondé sous Louis-le Débonnaire. Château flanqué de tours, dont une sert de prison, et berceau des Mortemart. Aux environs, mine d'antimoine peu exploitée; carrière de kaolin et de pétunzé.

ROCHECHOUART (François de). *V.* JARS (le chevalier de).

ROCHECHOUART (Gabriel de). *V.* MORTEMART.

ROCHECHOUART (Victor de). *V.* VIVONNE.

ROCHECHOUART-MORTEMART (Marie-Madeleine-Gabrielle-Adélaïde de), née à Paris en 1645, m. en 1704, fille du duc Gabriel de Mortemart, et sœur de Mmes de Montespan et de Thianges, fut nommée abbesse de Fontevrault en 1670. Instruite et spirituelle, elle traduisit avec J. Racine le *Banquet* de Platon.

ROCHE-CORBON, vge (Indre-et-Loire), arr. et à 6 kil. E.-N.-E. de Tours; 1,592 hab. Il ne reste plus de son ancien château qu'un pilier élevé, dit *Lanterne de Roche-Corbon*. Grottes curieuses, avec congélations et pétrifications. Récolte de bons vins blancs.

ROCHECOTTE (Fortuné GUYON, comte de), né en 1769 dans la Basse-Touraine, m. en 1798, fut élevé à l'Ecole militaire de Paris, entra comme officier dans le régiment du Roi, quitta la France, en 1791, pour servir dans l'armée de Condé, ne rentra qu'en 1795, se fit le chef des insurgés royalistes dans le Maine, se laissa prendre dans un de ses voyages secrets à Paris pour servir la cause des Bourbons, fut condamné à mort, et fusillé. A. Beauchamp a rédigé et publié les *Mémoires* de Rochecotte, Paris, 1819, in-8°. B.

ROCHEFORT (Guillaume de), né en 1433 au château de Rochefort, près de Dôle, m. en 1492, était d'une noble et ancienne famille de la comté de Bourgogne. Admis dans les conseils du duc Philippe le Bon, il accompagna le fils de ce prince, Charles, comte de Charolais, dans ses premières expéditions, se trouva à la journée de Montlhéry, 1465, et, quand Charles fut devenu duc de Bourgogne, reçut diverses missions auprès du Saint-Siége, de Venise, et des princes d'Italie. Député vers Louis XI, après la mort de son maître, pour traiter du mariage de Marie de Bourgogne avec le Dauphin, il se laissa attirer au service du roi, fut nommé gouverneur du pays de Blois, et, en 1483, chancelier de France, office dans lequel Charles VIII le confirma. Il présida les Etats-Généraux de Tours en 1484, et, plus tard, arrêta les bases du traité en vertu duquel le roi épousa Anne de Bretagne. B.

ROCHEFORT (Gui de), frère puîné du précédent, servit, comme lui, Charles le Téméraire, fut chargé par Marie de Bourgogne, héritière de ce prince, de recevoir le serment de fidélité des Flamands, fut nommé, par Louis XI, conseiller au parlement de Dijon, en devint 1er président en 1482, succéda à Briçonnet comme chancelier de France en 1497, organisa le Grand-Conseil, prit, sous Louis XII, la défense du maréchal de Gié contre Anne de Bretagne, et mourut en 1507. B.

ROCHEFORT (Guillaume de), littérateur, né à Lyon en 1731, m. en 1788, fit ses études à Paris, obtint, à 19 ans, une place assez lucrative dans les fermes à Cette, employa ses loisirs à apprendre à fond le grec, l'anglais et l'italien, donna sa démission pour revenir à Paris en 1762, et ne s'occupa plus que de la culture des lettres. Une traduction en vers de l'*Iliade*, 1766, lui ouvrit les portes de l'Académie des Inscriptions; elle est médiocre, ainsi que celle de l'*Odyssée*, qui suivit d'assez près. S'essayant ensuite dans le genre dramatique, Rochefort composa des tragédies d'*Ulysse*, 1781, et d'*Electre*, 1782, puis *Chimène*, tragédie-opéra, 1783, et *les Deux Frères*, comédie, 1786. Son meilleur ouvrage est une traduction en prose du *Théâtre de Sophocle*, 1788, 2 vol. in-8°. On lui doit encore : *Pensées diverses contre le système des matérialistes*, 1771, in-12, réfutation du *Système de la nature* du baron d'Holbach; *Histoire critique des opinions des anciens et des systèmes des philosophes sur le bonheur*, 1778, in-8°; divers Mémoires dans le recueil de l'Académie des Inscriptions. B.

ROCHEFORT, ch.-l. de cant. (Jura), arr. et à 7 kil. N.-E. de Dôle; 356 hab.

ROCHEFORT, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), arr. et à 29 kil. O.-S.-O. de Clermont-Ferrand, sur la Sioule, et à la base du Puy-d'Augère; 724 hab. Comm. de bestiaux et de fromages. Autrefois titre de comté. Ruines d'un château des comtes d'Auvergne.

ROCHEFORT-EN-TERRE, ch.-l. de cant. (Morbihan), arr. et à 34 kil. E. de Vannes; 643 hab.

ROCHEFORT-SUR-LOIRE, vge (Maine-et-Loire), arr. et à 20 kil. S.-S.-O. d'Angers, sur le Loiret et non loin de la Loire; 1,003 hab.

ROCHEFORT-SUR-MER, *Rupefortium*, s.-préf. (Charente-Inférieure), à 28 kil. S.-E. de La Rochelle, sur la rive dr. de la Charente, à 8 kil. de son embouchure; par 45° 56' 39" lat. N., et 3° 18' 4" long. O.; 21,031 hab. Place de guerre de 1re classe, et ch.-l. du 4e arrond. maritime; arsenal. Trib. de 1re inst. et de commerce, collége, bibliothèque; écoles d'hydrographie, de médecine navale, la 1re fondée en France, de dessin et d'architecture; bibliothèques publiques, cabinet d'histoire naturelle, jardin botanique. Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres. On remarque le port militaire et le port marchand, les casernes, la place Colbert, l'hôtel de la préfecture maritime et son superbe jardin, l'hôpital de la marine, un des plus beaux de l'Europe, la corderie, longue de 380 m., le château d'eau, les bassins de carénage, le moulin à vent pour draguer et laminer, le grand moulin, à vent aussi, pour scier le bois, le magasin des vivres, les chantiers de

construction pour vaisseaux de 1er rang. Ville régulièrement bâtie. Entrepôt réel. Comm. de grains, sel, eau-de-vie, vins, bœufs, beurre, fromages, farines, poissons salés, bois du Nord, denrées coloniales. Fonderies de fer et de cuivre, construction de machines. Chemin de fer sur Poitiers par La Rochelle et Niort. — Rochefort n'était qu'une châtellenie de peu d'importance, lorsque Colbert choisit ce lieu pour en faire un des grands ports de la France; vers 1666, le port fut creusé, et la ville fondée et fortifiée par Vauban. C'est à Rochefort que Napoléon 1er s'embarqua pour l'Angleterre en 1815. Patrie de La Galissonnière, Latouche-Tréville, Audebert. B.

ROCHEFOUCAULD (La). *V.* La Rochefoucauld.

ROCHEJAQUELEIN (La). *V.* La Rochejaquelein.

ROCHELLE (La), *Rupella, Santonum portus*, ch.-l. du départ. de la Charente-Inférieure, à 467 kil. S.-O. de Paris, port sur l'Océan; par 46° 9' 24" lat. N., et 3° 29' 40" long. O.; 14,934 hab. Place de guerre de 2e classe; directions d'artillerie, du génie et des douanes. Evêché suffragant de Bordeaux. Eglise consistoriale calviniste. Trib. de 1re inst. et de comm., lycée, séminaire, école d'hydrographie. Académie des belles-lettres, sciences et arts, bibliothèque, cabinet d'hist. naturelle, jardin botanique. La Cour d'assises de l'arr. siége à Saintes. Ville bien bâtie et bien percée; on y remarque l'hôtel-de-ville (du temps de la Renaissance), la place d'armes, les bains de mer, le cours du Mail, l'abattoir, la porte de l'Horloge, l'arsenal, les chantiers de construction. Deux beaux bassins à flot. Comm. actif de bois du Nord, vins, eaux-de-vie, sel, fers, denrées coloniales, fromages, beurre, sardines. Armements pour la pêche de la morue. Fabr. de toile à voiles, filatures de chanvre et de lin, corroieries, etc. Chemin de fer sur Poitiers par Niort. — Anc. capitale de l'Aunis, La Rochelle appartenait aux ducs d'Aquitaine. Eléonore d'Aquitaine confirma sa commune en 1199. Louis VIII la prit en 1224 aux Anglais; le traité de Brétigny la leur rendit, en 1360. En 1371, elle se révolta contre eux, et ouvrit ses portes à Du Guesclin. Le protestantisme y parut dès l'an 1534, et, vers 1568, Condé et Coligny en firent le centre de leurs opérations et une des places les plus fortes des calvinistes. Le duc d'Anjou l'assiégea en 1572-73; la vigoureuse défense de Lanoue l'obligea d'accorder une capitulation favorable aux habitants. Après la mort d'Henri IV, La Rochelle voulut se constituer en république indépendante; Louis XIII l'assiégea en 1622, et se vit contraint à la paix; mais, en 1627, le cardinal de Richelieu vint de nouveau l'attaquer, et fit élever une digue qui ferma le port aux Anglais, et dont on voit encore les restes à la marée basse; après un siége de 13 mois, pendant lequel deux flottes anglaises essayèrent de la secourir, la ville, réduite à une affreuse famine, ouvrit ses portes. Un édit du 10 novembre 1628 accorda aux habitants une amnistie pleine et entière, leur permit l'exercice du culte calviniste dans un édifice déterminé, ordonna la démolition des fortifications, sauf celles qui regardaient la mer, prohiba les armes et munitions de guerre, éloigna les étrangers qui n'auraient pas l'autorisation du roi, etc. L'évêché de Maillézais fut transféré à La Rochelle en 1648. Louis XIV releva les fortifications détruites par Richelieu. On appelle *conspiration de La Rochelle* le complot libéral qui éclata en 1822, et qui comptait parmi ses chefs quatre sergents du 45e, Raoulx, Bories, Goubin et Pomiers; ils furent arrêtés à La Rochelle, jugés, condamnés à mort, et exécutés à Paris. La Rochelle est la patrie de Tallémant des Réaux, de Réaumur, de Billaud-Varennes, du président Dupaty, de l'amiral Duperré, du marquis de Beauharnais. B.

ROCHEMAURE, *Rupemorus*, ch.-l. de cant. (Ardèche), arr. et à 24 kil. S.-S.-E. de Privas, sur la rive dr. du Rhône; 668 hab. Ruines d'un château-fort au sommet d'un rocher basaltique. Aux environs est l'anc. volcan de Chenavari, colonnade de prismes basaltiques, dite *Chaussée des Géants*.

ROCHERS (Les), anc. château (Ille-et-Vilaine), à 6 kil. S.-E. de Vitré. Il fut longtemps le séjour de Mme de Sévigné.

ROCHE-SERVIÈRE, ch.-l. de cant. (Vendée), arr. et à 29 kil. N.-O. de Napoléon-Vendée; 908 hab.

ROCHESTER, *Durobrevis, Roffa*, cité d'Angleterre (Kent), à 45 kil. E.-S.-E. de Londres, à l'embouchure de la Medway, vis-à-vis Chatham; 16,672 hab. Place forte. Evêché créé en 604. On remarque la cathédrale, l'hôtel-de-ville, un pont de 11 arches, et les ruines d'un château-fort. Pêche d'huîtres.

ROCHESTER, v. des Etats-Unis (New-York), à 530 kil. N.-O. de New-York, 310 d'Albany, sur le canal Erié et sur la Genessee, à 13 kil. de son embouchure; 48,204 hab. Nombreux moulins à farine, mus par plusieurs chutes de la Genessee. Comm. de farine et de lard.

ROCHESTER, v. des Etats-Unis (New-Hampshire), ch.-l. du comté de Stafford, à 35 kil. N.-O. de Portsmouth, sur la Salmon; 2,500 hab. Fabr. de coton.

ROCHESTER, v. des Etats-Unis (Massachusetts), à 32 kil. S.-O. de Plymouth; 4,000 hab.

ROCHESTER (John WILMOT, comte de), né en 1648 à Ditchley (Oxford), m. en 1680, fit un voyage en Italie au sortir de ses études, parut dès l'âge de 18 ans à la cour de Charles II, et s'y fit remarquer par les agréments de sa personne et de son esprit. Il montra aussi une grande intrépidité sur mer pendant la guerre de Hollande, 1665-66. Mais sa causticité et ses saillies, qui n'épargnaient personne, le firent plusieurs fois tomber en disgrâce; il était aussi de mœurs très-dissolues, et mourut prématurément de ses débauches. Il a laissé des Poésies, surtout dans le genre satirique, où il imita avec talent Horace et Boileau; elles ont été publiées à Londres, avec celles de Dorset, Roscommon, etc., 1739, 1771, 1774, 1821, 2 vol. in-12. B.

ROCHE-SUR-LOIRE. *V.* Luynes.

ROCHETTE (Désiré-Raoul), archéologue et antiquaire, né en 1789 à St-Amand (Cher), d'un médecin de campagne, m. en 1854, fit ses études au lycée de Bourges, vint, à 21 ans, chercher fortune à Paris, et fut nommé, en 1810, professeur d'une classe de grammaire au lycée Impérial, auj. Louis-le-Grand. En même temps il s'occupait d'études historiques et archéologiques, et remporta, en 1813, un prix à l'Institut pour un Mémoire sur l'histoire des colonies grecques; ce Mémoire lui valut, deux ans après, la suppléance de M. Guizot dans la chaire d'histoire à la Faculté des lettres de Paris, puis la place de maître de conférences à l'Ecole normale. En 1816, il entra à l'Académie des Inscriptions par ordonnance royale, et devint un des rédacteurs du *Journal des savants*, succéda à Millin, en 1818, dans la place de conservateur du cabinet des médailles et antiques à la Bibliothèque royale, accepta, en 1820, la place de censeur royal pour les journaux, et devint suppléant de Quatremère de Quincy dans la chaire d'archéologie de la Bibliothèque royale en 1824, titulaire de cette chaire en 1826; il fit encore partie de la commission scientifique envoyée en Morée, 1828, entra, dix ans après, à l'Académie des beaux-arts, et en devint secrétaire-perpétuel en 1839. Le gouvernement de 1848 lui enleva le cabinet des antiques. Il avait épousé, en 1810, la fille du sculpteur Houdon. On lui doit, entre autres ouvrages: *Histoire critique de l'établissement des colonies grecques*, 1815, 4 vol. in-8°, développement du Mémoire couronné en 1813; *Lettres à Milord comte d'Aberdeen sur l'authenticité des inscriptions de Fourmont*, 1819, in-4°; une édition du *Théâtre des Grecs* par le P. Brumoy, 1820-25, 16 vol. in-8°; *Antiquités grecques du Bosphore Cimmérien, publiées et expliquées*, 1822, in-8°; *Lettres sur la Suisse*, 1822, in-8°; *Histoire de la révolution helvétique* (de 1797 à 1803), 1821, in-8°; une traduction des *Fragments de Ménandre et de Philémon*; une révision, avec notes et éclaircissements, d'une traduction de l'*Histoire de l'Italie avant les Romains* par Micali, 1824, 4 vol. in-8° et atlas in-fol.; *Monuments inédits d'antiquité figurée grecque, étrusque et romaine*, 1828, in-fol.; *Pompéi, choix d'édifices inédits*, 1re partie, *maison du poète tragique*, 1828-30, in-fol.; *Cours d'archéologie*, publié, d'après ses leçons, par la sténographie, 1828-35; *Peintures antiques inédites, précédées de recherches sur l'emploi de la peinture dans la décoration des édifices sacrés et publics chez les Grecs et les Romains*, 1836, in-4°; un grand nombre de *Mémoires* dans le recueil de l'Institut, et d'articles dans le *Journal des savants*, les *Annales de la littérature et des arts*, les *Nouvelles Annales de l'Institut archéologique*, la *Biographie universelle*, etc.; des *Notices* sur plusieurs membres de l'Académie des beaux-arts. La plupart des ouvrages ou des mémoires d'archéologie de Raoul-Rochette, publiés dans la seconde partie de sa carrière, sont fort intéressants; ils prouvent des connaissances étendues, un bon goût et un sentiment juste de l'antiquité; le style en est simple, clair, facile, mais un peu diffus. B.

ROCHEUSES (Montagnes), en anglais *Rocky-Mountains*, grande chaîne de montagnes de l'Amérique du N., s'étend dans la partie O. des Etats-Unis et de la Nouvelle-Bretagne, du N.-O. au S.-E., entre 40° et 69° lat. N., depuis les sources du Missouri jusqu'à l'embouch. du Mackenzie, sur une longueur de 3,500 kil. environ. Cette chaîne forme la séparation des bassins de l'océan Atlantique et de l'océan Pacifique; le plus haut sommet est le pic Frémont (4,500 mèt.). Du versant oriental, coulent le Missouri,

l'Yellow-Stone, la Platte, le Saskatchawan; du versant occidental, l'Orégon, le Lewes, le Clark, le Frazer, etc.

ROCHFORD, vge d'Angleterre (Essex), à 28 kil. S.-E. de Chelmsford, sur le Broomhill; 1,500 hab. Patrie d'Anne Boleyn.

ROCHLITZ, v. du royaume de Saxe, sur la rive g. de la Mulde, à 42 kil. S.-E. de Leipzig; 4,300 hab. Fabr. de draps, toiles de lin et de coton.

ROCHON (Alexis-Marie), astronome et navigateur, né à Brest en 1741, m. en 1817, fut destiné à l'état ecclésiastique, mais se laissa entraîner par sa passion pour les sciences exactes et les voyages. Il se fit d'abord connaître par des études sur les instruments dioptriques et sur la détermination des longitudes. Nommé bibliothécaire de l'Académie royale de marine de Brest en 1765, astronome de la marine en 1766, il alla reconnaître, en 1768, les îles et les écueils qui se trouvent entre l'Inde et les îles de France et de Bourbon. En 1774, il fut nommé garde du cabinet de physique et d'optique du roi, établi au château de la Muette, près Paris, et, en 1787, astronome-opticien de la marine. On l'envoya à Londres, en 1790, au sujet du nouveau système de poids et mesures qu'on voulait introduire en France, et il fit partie, la même année, de la commission des monnaies. Dépouillé de ses places par la Révolution, il se retira dans sa ville natale, et s'y livra à des travaux utiles : il inventa des gazes métalliques, en fil de laiton et de fer, recouvertes d'un enduit solide et transparent, pour la construction des fanaux de soute dans les navires; il forma un atelier pour la fabrication des lunettes nécessaires à la marine; il s'occupa de l'emploi du platine dans les miroirs de télescopes et d'autres instruments nautiques. Ses études sur la double réfraction dans le cristal de roche l'avaient conduit, en 1777, à la découverte du *micromètre à double image* ou *lunette de Rochon*; le *diasporamètre* est aussi de son invention. Rochon entra à l'Institut en 1795. On a de lui : *Opuscules mathématiques*, Brest, 1768, in-8°; *Recueil de Mémoires sur la mécanique et la physique*, Paris, 1783, in-8°; *Nouveau voyage à la mer du Sud*, 1783, in-8°; *Voyages à Madagascar et aux Indes orientales*, 1791, in-8°; *Essai sur les monnaies anciennes et modernes*, 1792, in-8°; divers *Mémoires* lus à l'Institut *sur la construction des verres lenticulaires et achromatiques*, — *sur la gaze de fil de fer*, — *sur l'art de multiplier les copies*, — *sur la construction d'un micromètre prismatique*, — *sur l'emploi des gazes métalliques*, — *sur l'emploi du mica pour l'éclairage*, — *sur un moyen de rendre potable l'eau de mer*, etc. V.

ROCKINGHAM (Charles WATSON-WENTWORTH, marquis de), homme d'État anglais, né en 1730, m. en 1782, exerça, par son immense fortune et par ses qualités privées, une grande influence dans le parti whig, entra au ministère en 1765 comme premier lord de la trésorerie, eut à s'y occuper des troubles d'Amérique qui commençaient, mécontenta tout le monde en proposant des transactions, donna sa démission en 1766, s'unit en 1770 à lord Chatham pour lutter contre lord North, et, après la retraite de ce ministre, 1782, ressaisit le pouvoir. Mais il mourut peu de temps après. B.

ROCKINGHAM, vge d'Angleterre, comté et à 32 kil. N.-O. de Northampton, sur la Welland et au milieu de la forêt de Rockingham; 500 hab. Restes d'un château-fort, bâti par Guillaume le Conquérant, et où se tint, en 1094, un concile pour prononcer entre Guillaume le Roux et St Anselme. Belle église St-Léonard.

ROCKY-MOUNTAINS. *V.* ROCHEUSES (Montagnes).

ROCKY-RIVER, nom que porte aussi le Miami (*V. ce mot*).

ROCOUX. *V.* RAUCOUX.

ROCROI, s.-préf. (Ardennes), place de guerre de 3e ordre, à 30 kil. N.-O. de Mézières, et à 20 kil. de la frontière de Belgique, dans une vaste plaine, sur un plateau très-élevé, et entourée par la forêt des Ardennes, à 9 kil. de la rive gauche de la Meuse; 1,029 hab. Tribunal de 1re instance, collége, Société d'agriculture. Rocroi fut fortifié par François Ier et par Louis XIII. Le grand Condé, alors duc d'Enghien, remporta entre cette ville et le village de Maubert-Fontaine, le 19 mai 1643, une célèbre victoire sur les Espagnols, commandés par le comte de Fuentès. Condé, qui, lors de la *Fronde*, avait d'abord suivi le parti royal, puis s'était allié à l'Espagne, ayant envahi la France avec une armée espagnole, assiégea et prit Rocroi en 1653. La ville resta à l'Espagne, qui ne la restitua à la France qu'en 1659, après la paix des Pyrénées.

RODA, v. de la Saxe-Altenbourg, sur une riv. de son nom, à 14 kil. S.-S.-O. d'Eisenberg; 2,500 hab. Papeterie.

RODAGE ou ROUAGE, droit exigé au moyen âge par les seigneurs, pour une charrette transportant du vin sur la voie publique. Il était distinct de celui dont la marchandise était passible, et se payait avant que les roues eussent tourné. B.

RODE (Christian-Bernard), peintre et graveur, né à Berlin en 1725, m. en 1797, alla étudier à Paris sous Carle Vanloo et Restout, passa ensuite quelque temps en Italie, se livra au genre de l'histoire et du portrait, et devint directeur de l'Académie des arts de Berlin. On a de lui des tableaux dans les églises de cette ville, des fresques dans le palais de Sans-Souci, etc. Il a de l'originalité, de l'invention; il entend bien le clair-obscur et la perspective, mais il manque de style et d'expression. Il a gravé à l'eau-forte avec beaucoup d'esprit et de facilité. Son œuvre se compose d'environ 150 pièces. B.

RODE (Pierre), violoniste et compositeur de musique, né à Bordeaux en 1762, m. en 1830, élève de Viotti et rival de Baillot, eut le jeu le plus pur et le plus gracieux que l'on ait jamais entendu. Il occupe une place distinguée comme compositeur de concertos et de quatuors. Dès la fondation du Conservatoire de musique de Paris, on l'y nomma professeur de violon. En 1800, il fit partie, comme 1er violon, de la musique du 1er consul, et, en 1803, alla occuper une place semblable dans la musique de l'empereur de Russie Alexandre Ier. Il écrivit avec Baillot une méthode de violon pour le Conservatoire.

RODEMACH, vge (Moselle), arr. et à 15 kil. N.-E. de Thionville; 918 hab. Autrefois place forte, prise par les Français en 1552 et 1669, réunie à la France par le traité de Nimègue, 1678.

RODENBERG, vge de la Hesse-Cassel, à 24 kil. de Rinteln; 2,000 hab. Tabac et cuirs. Château-fort du XVe siècle. Près de là, bains d'eaux salées et sources sulfureuses de *Neundorf*.

RODERIC. *V.* RODRIGUE.

RODERICUM, nom latin de CIUDAD-RODRIGO.

RODEZ. *V.* RHODEZ.

RODION CHRISTIANOVITCH. *V.* BAUER.

RODNEY (George BRIDGE), amiral anglais, né à Londres en 1717, m. en 1792, fut lieutenant de vaisseau à 25 ans, capitaine en 1747, commandant de la station de Terre-Neuve en 1749, contre-amiral en 1759, fut envoyé alors pour bombarder le Havre, et, en 1761, enleva à la France les îles de St-Pierre, de la Grenade, de Ste-Lucie et de St-Vincent. Promu au grade de vice-amiral en 1770, d'amiral en 1771, il passa quelques années en France pour réparer le désordre que ses dépenses avaient mis dans sa fortune, reprit un commandement dans la guerre d'Amérique en 1779, défit l'amiral espagnol Don Juan Langara en 1780, et se distingua dans un combat sanglant contre le comte de Grasse, en 1782. De retour dans sa patrie, il reçut les titres de baron et de pair, et une pension de 2,000 liv. st., reversible à ses héritiers. B.

RODOGASTE. *V.* RADAGAISE.

RODOGUNE, fille de Mithridate, roi des Parthes, fut mariée, en 141 av. J.-C., au roi de Syrie, Démétrius II Nicator, prisonnier de ce peuple. Elle eut, avec Cléopâtre, fille de Ptolémée Philométor et 1re femme de Démétrius, des démêlés violents, où P. Corneille a puisé les éléments de sa tragédie de *Rodogune*.

RODOLPHE Ier, fils de Conrad II, comte d'Auxerre, profita des troubles qui suivirent la mort de l'empereur Charles le Gros, pour se faire couronner roi de la Bourgogne Transjurane, en 888, à St-Maurice-en-Valais. Après une guerre contre Arnoul, roi de Germanie, il vit son indépendance reconnue en 894, et mourut en 912.

RODOLPHE II, fils et successeur du précédent, fut battu à Winterthür, en 919, par Burchard, duc de Souabe, passa en 922 en Italie, où l'appelaient les ennemis de Bérenger Ier, se fit couronner roi à Pavie, perdit une bataille à Firenzuola, conserva néanmoins la Haute-Lombardie, grâce à la mort de son rival, 924, mais dut se retirer dès 926 devant un autre compétiteur, Hugues de Provence. En 929, il se fit céder Bâle et son territoire par Henri l'Oiseleur. En 933, les seigneurs lombards le rappelant, il obtint de Hugues, pour sa renonciation à l'Italie, le royaume de Bourgogne Cisjurane. Il prit alors le titre de roi d'Arles ou des Deux-Bourgognes, et mourut en 937.

RODOLPHE III, dit *le Pieux* ou *le Fainéant*, petit-fils du précédent et fils de Conrad III le Pacifique, fut le dernier roi d'Arles, 994-1032. Son règne n'offre qu'une suite de troubles et de révoltes. Après lui, et en vertu de son testament, le royaume d'Arles passa à Conrad II le Salique, roi de Germanie.

RODOLPHE DU RAOUL, roi de France. *V.* RAOUL.

RODOLPHE de Souabe, fils du comte Kuno de Rheinfelden, reçut, en 1058, de l'impératrice Agnès, le duché de Souabe. Dans la guerre de l'empereur Henri IV contre les Saxons et les Thuringiens, il soutint d'abord la cause du premier, dont il épousa la sœur Mathilde; mais bientôt, à cause de ses prétentions d'indépendance, il tomba en disgrâce. Lorsqu'une bulle d'excommunication eut été lancée par Grégoire VII contre Henri, les princes de l'Empire, sur l'instigation du légat du pape, l'élurent roi de Germanie, à la condition que cette dignité ne serait pas héréditaire, 1077. Le pape confirma l'élection; mais Henri, qui s'était humilié en Italie, trouva, à son retour, assez de partisans pour remporter trois victoires, à Melrichstadt (Bavière), 1078, à Fladenheim, et à Mœlsen ou Volksheim, 1080. Dans la dernière, Rodolphe eut la main droite coupée, et reçut dans le ventre, de Godefroy de Bouillon, un coup de lance porté avec l'étendard de l'Empire. Il mourut, le lendemain, de ses blessures, et fut enterré dans la cathédrale de Mersebourg, où se trouve encore sa main embaumée. E. S.

RODOLPHE Ier DE HABSBOURG, empereur d'Allemagne, 1273-91, né en 1218, fils aîné d'Albert IV le Sage, comte de Habsbourg et landgrave d'Alsace. Il combattit en 1236 sous Frédéric II en Italie, en 1255 sous Przémysl-Ottocar II contre les Prussiens païens, succéda en 1240 à son père, et agrandit ses possessions peu à peu par les comtés de Kybourg, Bade et Lenzbourg. Sa bravoure et ses sentiments de justice lui firent une telle renommée, qu'en 1257 les cantons d'Uri, de Schwytz et d'Unterwalden le nommèrent protecteur de leur territoire. En 1264, les bourgeois de Zurich le prirent pour capitaine en chef. Cette position le mit en conflits continuels avec la ville et l'évêque de Bâle. Après un armistice de trois ans, la lutte fut renouvelée en 1273. Ce fut pendant le siége de Bâle que le burgrave Frédéric de Nuremberg vint lui apporter la nouvelle de son élection au trône d'Allemagne. Il gagna le pape Grégoire X, en lui cédant, avec les allodiaux de Mathilde, l'exarchat de Ravenne. Après son couronnement, il marcha contre Ottocar de Bohême et Henri de Bavière, qui refusaient de lui prêter hommage. Par une prompte invasion en Bavière, il réduisit Henri à l'obéissance, alla ensuite occuper l'Autriche et la ville de Vienne, et força Ottocar de demander la paix. Ottocar dut céder l'Autriche, la Styrie, la Carinthie et la Carniole, reconnaître Rodolphe comme empereur, et reçut la Bohême et la Moravie en fiefs, 1276. Mais dès 1277 il rompit la paix, et fut vaincu par Rodolphe à Marchfeld. Rodolphe donna l'Autriche, la Styrie et la Carniole à son propre fils Albert; la Carinthie, au comte Meinhard de Tyrol. Rodolphe se tourna ensuite contre Alphonse de Castille, qu'on lui opposait; ce prince, menacé par le pape d'une excommunication, renonça à ses prétentions sur la couronne impériale. Dès lors Rodolphe donna toute son attention aux affaires intérieures de l'Empire. Il déclara la Souabe, pays immédiat, sévit contre les perturbateurs de la paix publique, détruisit un grand nombre de châteaux des seigneurs, etc. Il sauvegarda aussi les droits de l'Empire vis-à-vis de l'étranger. Après avoir forcé le comte de Savoie de restituer plusieurs fiefs qu'il avait usurpés en Suisse, il réduisit le comte de la Haute-Bourgogne à l'obéissance, et termina la lutte entre Wenceslas de Bohême et Othon de Brandebourg, en délivrant le premier de sa captivité. Par le mariage de Wenceslas avec sa fille, il espéra acquérir la Bohême pour sa maison; mais ce vœu ne s'accomplit point, et il ne put faire élire son fils Albert roi des Romains. A l'âge de 64 ans, il épousa une princesse de la Bourgogne, qui en avait 14. Rodolphe était un prince actif, de mœurs simples, plein de justice et de bonté. Il est le fondateur de la puissance de l'Autriche. Il a aussi introduit l'usage de la langue allemande pour les actes publics. E. S.

RODOLPHE II, empereur, 1576-1611, fils de Maximilien II et de Marie d'Autriche, fille de Charles-Quint, né à Vienne en 1552, fut élevé par les Jésuites à la cour de Philippe II, et couronné roi de Hongrie en 1572, roi de Bohême et roi des Romains en 1575. Parvenu au trône impérial, il exerça des rigueurs contre les protestants, soutint une guerre malheureuse contre les Turcs en Hongrie, se laissa enlever, par son frère Mathias, en 1608, la Hongrie, l'Autriche et la Bohême, et, au milieu des calamités qui fondaient sur lui, ne s'occupa guère que d'alchimie et d'astronomie. Il attira à sa cour Tycho-Brahé et Képler, travailla aux *Tables Rudolphines* que rédigèrent ces astronomes, et forma de belles collections en antiquités, en tableaux, en pierres précieuses.

RODOLPHE (Jean-Joseph), musicien, né à Strasbourg en 1730, m. en 1812, fut attaché au Conservatoire de musique de Paris, en 1799, comme professeur de solfége. Il a écrit la musique de plusieurs ballets de Noverre, quelques opéras-comiques, et des études pour le violon. Il a publié un *Solfége*, qui a eu un succès prodigieux, bien que ce soit une œuvre fort médiocre.

RODONENSIS PAGUS, nom anc. du ROANNAIS.

RODOSTO, en turc *Tekir-dagh*, anc. *Rhœdestus* et *Bisanthe*, v. de la Turquie d'Europe (Roumélie), eyalet et à 106 kil. S.-E. d'Andrinople. Vaste port de commerce sur la mer de Marmara. Transit actif. Export. de céréales, sésame, laines; 30,000 hab. Archevêché grec. — Prise par les Russes en 1829.

RODRIGUE ou RODERIC, dernier roi des Wisigoths d'Espagne, était fils d'un duc de Cordoue qui eut les yeux crevés par ordre de Witiza. Il arma contre ce prince, et le renversa en 710. Mais les fils et parents de Witiza, unis au comte Julien, gouverneur de Ceuta, appelèrent les Arabes d'Afrique; Rodrigue fut vaincu et tué à la bataille de Xérès de la Frontera, 711.

RODRIGUE DE BIVAR. *V.* CID.

RODRIGUEZ ou SANCHEZ DE AREVALO, en latin *Rodericus Sancius*, né en 1404 dans le diocèse de Ségovie, m. en 1470, étudia le droit à Salamanque, devint successivement archidiacre de Trevino, doyen du chapitre de Léon et de celui de Séville, évêque d'Oviédo, chapelain du roi Jean II de Castille, gouverneur du château St-Ange à Rome, évêque de Zamora, de Calahorra, et de Placentia. On a de lui : *Speculum vitæ humanæ*, Rome, 1468, in-4°, traduit en français par J. Macho, Lyon, 1477, et par P. Farget, 1482, in-fol., traité de morale où il passe en revue toutes les professions et qui eut un grand succès; *Compendiosa historia hispanica*, Rome, 1470, in-4°; *De origine ac differentiâ principatûs imperialis et regalis*, ibid., 1471, etc.

RODRIGUEZ (Alphonse), jésuite, né à Valladolid en 1526, m. en 1616, étudia à Salamanque, entra à 19 ans dans l'ordre de St-Ignace, devint recteur du collége de Monterey (Galice), et maître des novices. Il est auteur d'un ouvrage ascétique, *la Pratique de la perfection chrétienne*, un des meilleurs livres de ce genre; il en existe une traduction française attribuée aux solitaires de Port-Royal, et une autre par Régnier-Desmarais, Paris, 1683, 3 vol. in-4°.

RODRIGUEZ (Jean), dit *Giram*, missionnaire jésuite, né en 1559 à Alcouche, près de Lisbonne, m. en 1633, se rendit au Japon, obtint de se fixer à Nangasaki, et fut interprète de l'empereur Taikosama. Il est auteur d'une *Grammaire japonaise*, publiée en français par Landresse, 1825.

RODRIGUEZ ou DIEGO-RUYZ, île de l'Afrique anglaise, une des Mascareignes, par 19° 40' 40" lat. S. et 61° 4' 15" long. E., à l'E. de l'île Maurice, dont elle dépend; 30 kil. sur 6; 200 hab. Sol montueux, mais fertile. Vaste caverne remplie de superbes stalactites. — Prise par les Anglais à la France en 1810.

RODUMNA, nom latin de ROANNE.

RŒDERER (le comte Pierre-Louis), né en 1754 à Metz, où son père était substitut du procureur-général au parlement, m. en 1835, se fit remarquer comme avocat, acheta à 25 ans une charge de conseiller au parlement de Metz, fut chargé par cette Cour de rédiger les remontrances (*V.* ce mot), et publia, en 1787, un livre remarquable *Sur la suppression des douanes intérieures*, dont il conseillait l'abolition, vrai traité sur le commerce intérieur et sur la théorie des douanes. Il s'occupa, en 1788, de la réorganisation future du pays, dans un autre ouvrage : *De la députation aux États-Généraux*, livre très-hardi pour l'époque, et fut député par le tiers-état de Metz à l'Assemblée constituante. Ses vastes connaissances en économie politique l'y firent nommer au comité des contributions; il prépara le nouveau système d'impôt qui n'a été entièrement appliqué que sous le Consulat, rédigea la loi sur les patentes, et fit abandonner le projet d'imposer les rentes. Élu procureur-syndic du département de la Seine, où il montra une grande habileté administrative, au 10 août 1792, accompagna la famille royale des Tuileries à l'Assemblée, la défendit ensuite dans le *Journal de Paris*, dut se cacher après la proscription des Girondins, et ne reparut qu'après le 9 thermidor. Il entra à l'Institut (classe des sciences morales), fut nommé professeur d'économie politique aux Écoles centrales en 1796, échappa, grâce à Talleyrand, à la déportation lors du 18 fructidor, seconda le général Bonaparte au 18 brumaire, fit partie du conseil d'État, où il présida la section de l'intérieur, et, en 1803, rédigea l'acte de médiation qui changea les conditions

d'existence de la Suisse. Sénateur en 1802, ministre des finances de Joseph Bonaparte à Naples en 1806, administrateur du grand-duché de Berg en 1810, commissaire impérial dans le midi de la France et membre de la Chambre des pairs pendant les Cent-Jours, il vécut dans la retraite durant la Restauration, et recouvra la pairie en 1832. On a de lui : *Journal d'économie publique*, 1796 et suiv.; *La première et la deuxième année du Consulat de Bonaparte*, 1802; *Mémoires pour servir à une nouvelle histoire de Louis XII*, 1820, réimprimé sous le titre de *Louis XII et François Ier*, 1825, 2 vol. in-8°; *Comédies historiques*, productions spirituelles, un peu sérieuses et un peu paradoxales; *Esprit de la Révolution de* 1789, 1831; *Mémoire pour servir à l'histoire de la société polie en France*, Paris, 1835, in-8°, espèce d'histoire ou de réhabilitation de l'hôtel de Rambouillet, écrit avec beaucoup d'esprit et de finesse. M. le baron de Rœderer, fils de P. L. Rœderer, a réuni les *Œuvres* de son père, Paris, 1853-57, 6 vol. gr. in-8°, collection non achevée et qui ne se vend pas. *V.* M. Mignet, *Notices historiques*, t. Ier, Paris, 1853, in-8°. B.

ROELAS (Juan de LAS), peintre, né à Séville en 1560, d'une famille distinguée, m. en 1625, fit le voyage d'Italie, et étudia particulièrement les œuvres du Titien. Peu d'artistes espagnols ont traité l'histoire avec un succès égal : il dessinait bien, peignait d'une façon harmonieuse, et donnait à ses personnages une grande noblesse de formes et d'expression. Séville renferme ses chefs-d'œuvre : le *St Jacques* de la cathédrale passe pour un morceau de premier ordre. On cite encore l'*Apothéose de St Isidore*, *St Jean-Baptiste*, *St Jean l'Evangéliste*, *St Ignace de Loyola*, *l'Assomption*, *St Ignace martyr*, *l'Adoration des Mages*, *St Joachim*, *St Joseph*, *la Ste Famille*, etc. Roelas travailla quelque temps à la cour : il revint ensuite dans sa ville natale, puis se fit recevoir chanoine à Olivarès, en 1624. Il eut pour élève François Zurbaran. A. M.

RŒMER (Olaüs), astronome, né à Copenhague en 1644, m. en 1710, fut amené en France par Picard en 1672, placé auprès du Dauphin pour lui enseigner les mathématiques, et entra à l'Académie des Sciences. On lui doit la grande découverte de la vitesse de la lumière, obtenue par l'observation du premier satellite de Jupiter. On lui attribue aussi une idée vulgarisée par Lahire, le tracé en épicycloïde du profil des dents d'engrenage. Rœmer a encore imaginé la lunette méridienne qui se trouve aujourd'hui dans tous les observatoires. Il eut beaucoup de part aux nivellements des environs de Versailles pour y amener les eaux. En 1681, Rœmer fut rappelé en Danemark pour y professer les mathématiques à l'université de Copenhague, et devint directeur des monnaies, inspecteur des arsenaux et des ports, conseiller d'État en 1707. *V.* son *Eloge* par Condorcet. V.

ROENNE, v. de Danemark, ch.-l. de l'île de Bornholm. *V.* RONNE.

ROER ou RUHR, *Rura*, rivière des Etats prussiens (prov. Rhénane), naît à 10 kil. N.-E. de Malmédy, passe à Düren et à Juliers, entre dans le Limbourg, et se jette dans la Meuse, rive dr., à Ruremonde; cours de 140 kil. — De 1801 à 1814, la Roer donna son nom à un département français, comprenant une partie de l'électorat de Cologne, du duché de Clèves et de la Gueldre méridionale, le duché de Juliers et le comté de Mœrs, et borné par ceux de la Lippe au N., de la Meuse-Inférieure à l'O., du Rhin-et-Moselle et de l'Ourthe au S., par le Rhin à l'E.; ch.-l., *Aix-la-Chapelle*. Il formait 4 arrondissements : Aix-la-Chapelle, Cologne, Crevelt, et Clèves.

RŒRAAS, v. de Norvège (Sœndre-Drontheim), dans une plaine des monts Dovrefjeld, à 105 kil. S.-E. de Drontheim; 3,000 hab. Très-riches mines de cuivre aux environs.

RŒRMOND, nom flamand de RUREMONDE.

RŒSKILDE, en allemand *Rotschild*, v. de Danemark (Seeland), à 35 kil. S.-O. de Copenhague; 4,651 hab. Belle cathédrale, de la fin du XIe siècle, et du commencement du XIIe; elle contient les sépultures des rois. Siége des Etats provinciaux de l'Archipel danois. Château royal. — Un traité de paix fut signé dans cette ville, en 1658, entre le Danemark et la Suède; celle-ci se fit restituer la Scanie, le Halland, et la Blékingie.

RŒULX (LE), *Riodium*, brg de Belgique (Hainaut), à 10 kil. N.-E. de Mons; 2,700 hab. Beau château du prince de Croï-Solre.

ROFFA, nom latin de ROCHESTER.

ROGASEN ou ROGOSNO, v. des Etats prussiens, prov. et à 36 kil. N. de Posen, sur la Wellna; 4,800 hab.

ROGATEURS, *Rogatores*, agents chargés, dans les comices de l'anc. Rome, de se tenir auprès de la corbeille où les citoyens venaient déposer leur tablette de vote, et de veiller à ce qu'ils n'en missent qu'une seule. Ils procédaient au dépouillement du scrutin en tirant les tablettes de la corbeille. — *Rogateur à la scène, rogator ab scœna*; ce devait être un avertisseur pour prévenir les acteurs, afin qu'ils ne manquassent pas leurs entrées. C. D—Y.

ROGATION, *Rogatio*, projet de loi chez les anc. Romains. On l'appelait ainsi, parce que c'était véritablement une demande (*rogatio*) que l'on faisait aux comices assemblés. Les tablettes de vote des citoyens portaient U. R., c.-à-d. *uti rogas*, comme tu demandes. C. D—Y.

ROGATIONS (du latin *rogare*, prier), fête instituée en 474 par St Mamert, évêque de Vienne en Dauphiné, pour attirer la protection de Dieu sur les biens de la terre. Le concile d'Orléans, en 511, ordonna qu'elle se ferait par toute la France. On la célèbre pendant les trois jours qui précèdent l'Ascension, et elle consiste principalement en processions dans les champs.

ROGER (Saint), évêque et patron de Cannes en Italie, au Xe siècle, était Normand d'origine. Fête, le 15 octobre et le 30 décembre.

ROGER Ier, *grand-comte* de Sicile, 12e fils de Tancrède de Hauteville, né en 1031, m. en 1101. Arrivé le dernier de sa famille dans l'Italie méridionale, 1048, il entreprit, avec son frère Robert Guiscard, la conquête de la Calabre, et, plus tard, celle de la Sicile, qui appartenait depuis deux siècles aux Sarrasins, 1061. La prise de leurs capitales, Catane et Palerme, 1074, amena la soumission de l'île entière, qui fut complétée par celle du rocher de Malte, 1090. Nommé, par son frère, comte de Sicile dès 1071, il prit lui-même, après sa mort, le titre de grand-comte, 1096, rétablit partout la religion chrétienne, et obtint d'Urbain II, pour lui et ses successeurs, le titre de *légat apostolique*, avec tous les pouvoirs attachés à cette haute fonction de l'Eglise romaine, 1098. Son fils Roger II lui succéda. G.

ROGER II, premier roi normand des Deux-Siciles, né en 1093, m. en 1154, succéda à son père Roger Ier, grand-comte de Sicile, sous la tutelle de sa mère Adélaïde de Montferrat, 1101. Après une minorité orageuse, il attaqua son cousin Guillaume II, duc de Pouille et de Calabre, 1121, et, par sa mort, hérita de l'Italie méridionale, 1127. Il soutint l'anti-pape Anaclet, son beau-frère, qui lui conféra le titre de roi, 1130, fut vaincu par l'empereur Lothaire, défenseur du pape légitime, 1137, et se réconcilia avec Innocent II, qui confirma sa nouvelle royauté, 1139. Il enleva Naples au duc Sergius VII, Capoue et Aversa au prince Robert II, fit la guerre contre les Grecs et leur prit Corfou, 1146, envoya deux expéditions en Afrique contre les corsaires de Tripoli, et pilla leur ville, 1147-1152. Roger était un prince éclairé : il protégea les savants et encouragea l'industrie. Sous son règne, le mûrier et la canne à sucre furent importés de la Grèce et de l'Asie en Sicile. G.

ROGER, dit *Bursa* (la Bourse), duc de Pouille et de Calabre, succéda à son père Robert Guiscard, par l'influence de sa mère Sikelgaïse, qui fit exclure un fils aîné, mais d'un autre lit, Bohémond, célèbre dans l'histoire des Croisades, 1085. Bohémond réclama, les armes à la main, contre un partage inique, et obtint, par la médiation de son oncle Roger Ier, grand-comte de Sicile, la principauté de Tarente. Roger eut pour successeur son fils Guillaume II, en 1111. G.

ROGER DE COLLERYE, dit *Roger Bontemps*, prêtre, né à Paris vers 1470, m. vers 1540, secrétaire de l'évêque d'Auxerre, fut président d'une société facétieuse établie dans cette ville, et dont le chef prenait le titre d'*Abbé des fous*. Ses *Œuvres*, en prose et en vers, ont été rééditées par M. Ch. d'Héricault, 1855.

ROGER DE HOVEDEN. *V.* HOVEDEN.

ROGER-DUCOS. *V.* DUCOS.

ROGER (François), poëte comique, né à Langres en 1776, d'un receveur-général des dîmes du diocèse, m. en 1842, étudia d'abord pour être avocat, puis quitta le droit pour la carrière dramatique. En 1798, il donna au Théâtre-Français *l'Epreuve délicate*, en un acte et en vers, et, en 1799, *la Dupe de soi-même*, en 3 actes et en vers, comédies qui eurent un succès d'estime. *Caroline*, en un acte et en vers, fut fort applaudie; *l'Avocat*, en 3 actes et en vers, 1806, réussit encore plus; c'est le chef-d'œuvre de l'auteur, l'ouvrage qui, surtout, lui valut son admission à l'Académie Française en 1816. En 1809, il donna, avec Creuzé de Lesser, *la Revanche*, jolie comédie d'intrigue, en 3 actes et en prose. L'Opéra-Comique lui dut *le Valet de deux maîtres*, *le Billet de loterie*, *le Magicien sans magie*, etc. Roger fut membre du Corps législatif en 1807, conseiller de l'Université en 1809; sous la Restauration, secrétaire-

général des postes, et deux fois député. La *Société des Bonnes-Lettres* le compta parmi ses fondateurs. En 1835, il fit imprimer ses *Œuvres diverses*, 2 vol. in-8°. Ses pièces de théâtre y sont précédées de charmantes préfaces, où de piquants souvenirs sont très-spirituellement racontés. Roger, par l'*Avocat* et *la Revanche*, occupe un rang distingué parmi les poëtes comiques du second ordre; mais son style en vers manque d'élégance, de verve, et de force. J. T.

ROGERS (Samuel), poëte anglais, né à Londres en 1763, m. en 1855, était fils d'un banquier de la Cité. Sa fortune lui permit de voyager et de cultiver les lettres à loisir. Il excella dans le genre didactique. On a de lui : *les Plaisirs de la mémoire*, 1792, trad. en vers français par M. Albert Montémont; *Épître à Mme Siddons*, 1795; *Épître à un ami*, 1798; *Columbus*, 1818; *Jacqueline; la Vie humaine*, 1820; *l'Italie*, 1822, son chef-d'œuvre. Ses vers ont de l'élégance, de l'harmonie, de la correction, mais une verve contenue et une inspiration bornée. Rogers fut un Mécène pour la littérature et les arts; par une singulière contradiction, il joignit la bonté de cœur, la générosité, à des habitudes de sarcasme qui n'épargnaient personne.

ROGGEWEEN (Jacob), navigateur hollandais, né en 1669 dans la Zélande, partit du Texel en 1721 pour un voyage autour du monde, toucha aux îles Malouines, traversa le détroit de Lemaire, longea les côtes du Chili, toucha aux îles Mocha et Juan-Fernandez, découvrit l'île de Pâques, parvint dans la mer Mauvaise, atteignit les côtes de la Nouvelle-Bretagne, et arriva enfin à Batavia, où il fut chargé de fers par les officiers de la Compagnie des Indes-Orientales, qui l'accusait d'avoir navigué dans des mers faisant partie de son domaine. Conduit en Hollande, 1723, il se justifia, en prouvant que son voyage n'avait été qu'une expédition de découvertes. On ignore la date de sa mort. B.

ROGGEWEEN (Archipel), nom donné à la réunion des îles Penrhyn, Peregrino, Rearson, Humphrey, etc., dans le Grand-Océan équinoxial, au N.-O. de l'archipel de la Société, au N.-E. de celui des Navigateurs. — Découvert par Roggeween en 1722.

ROGLIANO, ch.-l. de cant. (Corse), à l'extrémité du cap Corse, arr. et à 50 kil. N. de Bastia; 1,869 hab. On y remarque la tour de Sénèque.

ROGLIANO, *Rublanum*, v. du royaume d'Italie, dans la province et à 15 kil. S.-E. de Cosenza; 5,243 hab. Commerce de porcs, jambons, etc. Patrie du jurisconsulte Gravina.

ROGNIAT (Joseph, vicomte), né en 1777 à Vienne (Dauphiné), m. en 1840, étudia à l'École du génie militaire de Metz, fut nommé capitaine en 1795, fit la campagne de 1800 sous les ordres de Moreau, et se distingua à la bataille de Neubourg. Il fit encore les campagnes de 1805, 1806 et 1807, prit part au siége de Dantzick comme chef de bataillon, alla en Espagne avec le grade de colonel, contribua à la prise de Saragosse, de Tortose, de Tarragone et de Valence, fut nommé général de division en 1811, fortifia Dresde en 1813, et commanda le génie à Metz en 1814. La Restauration le nomma membre du comité de la guerre en 1815, inspecteur-général du génie, membre du conseil de perfectionnement de l'École polytechnique en 1820. Après la Révolution de 1830, il devint pair de France. Il a laissé : *Relation des siéges de Saragosse et de Tortose*, 1814, in-8°; *Considérations sur l'art de la guerre*, 1816, in-4°; *Situation de la France en* 1817, in-8°; *Des gouvernements*, 1819, in-8°, ouvrage dont le 1er volume seul a paru. Rogniat fut un habile général, bon tacticien, et l'un des meilleurs écrivains militaires de son temps. B.

ROGOSNO. *V.* ROGASEN.

ROGUET (le comte François), né à Toulouse en 1770, m. en 1846, entra au service comme simple soldat en 1789, passa rapidement par tous les grades inférieurs, fut nommé, par Moreau, chef de la 33e demi-brigade pour avoir rétabli les communications de Gênes avec l'armée française en 1799, devint général de brigade en 1803, se distingua sous les ordres du maréchal Ney à Elchingen et à Ulm, puis à Iéna et à Eylau, tomba au pouvoir des Russes dans un combat d'arrière-garde livré sur la Passarge, reçut, après la paix de Tilsitt, le commandement de l'infanterie de la garnison de Paris, alla protéger l'île de Kadsand contre les Anglais, partit en 1808 pour l'Espagne, où il prit part aux siéges de Bilbao et de Santander, combattit à Essling et à Wagram, retourna en Espagne en 1810, et, par ses succès en Galice, mérita le grade de général de division, 1811. Il fut ensuite appelé à l'armée de Russie, et sa division forma la garnison de Moscou. Pendant la retraite, il contribua à la victoire de Krasnoï. En 1813, on le retrouve à Dresde, Wachau, Hanau, Leipzig; il couvre les Pays-Bas contre les Prussiens et les Anglais en 1814, et se signale à Hochstræten et à Courtrai. En 1815, nommé colonel en second des grenadiers à pied de la garde impériale, il fut avec eux à Fleurus, à Waterloo, devant Paris, et à l'armée de la Loire. Il réprima l'insurrection de Lyon en 1831, et entra à la Chambre des Pairs en 1834. — Son fils, qui a servi en Algérie, est aujourd'hui général de division, sénateur, et 1er aide-de-camp de Napoléon III. B.

ROHAB, v. lévitique de Palestine, dans la tribu d'Aser, donnait son nom à un canton de la Syrie.

ROHAN, ch.-l. de cant. (Morbihan), arr. et à 32 kil. N.-O. de Ploërmel, sur l'Oust; 556 hab. Château ruiné. Jadis titre de vicomté, qui fut érigée en duché pairie par Henri IV en 1603.

ROHAN-ROHAN. *V.* FRONTENAY.

ROHAN, ancienne et illustre maison de France, tire son origine d'Alain, 4e fils d'Eudon, vicomte de Porrhoët et de Rennes, et 1er prince de Léon. Par ses alliances et ses substitutions, elle s'est divisée en branches de *Guémenée*, de *Montbazon*, de *Soubise*, de *Gié*, et de *Chabot*. Les Rohan avaient rang de princes à raison de leur alliance avec les maisons royales d'Écosse et de Navarre, et les ducs de Bretagne.

ROHAN (Pierre, vicomte de). *V.* GIÉ (maréchal de).

ROHAN (Henri, vicomte, puis duc de), prince de Léon, né en 1579 au château de Blein (Bretagne), de René II, vicomte de Rohan, et de Catherine de Parthenay, m. en 1638, fut élevé dans les principes de la Réformation; à l'âge de 16 ans, présenté à la cour de Henri IV, dont il était proche parent, il fit ses 1res armes au siége d'Amiens, et, après la paix de Vervins, voyagea dans les pays étrangers. Nommé duc et pair en 1603, il épousa Marie de Béthune, fille de Sully, en 1605, et obtint la charge de colonel des Suisses et des Grisons. Après la mort du roi, les protestants se voyant menacés de perdre les garanties que leur avait concédées l'édit de Nantes, Rohan se rendit, en 1611, à l'assemblée qu'ils tinrent à Saumur, s'y fit remarquer par son zèle et son éloquence, et devint dès lors le chef du parti calviniste. Il embrassa la cause de Condé en 1614, par dépit de n'avoir pas obtenu la survivance du gvt du Poitou, reparut à la cour après le traité de Loudun en 1616, et, quand Louis XIII voulut rétablir la religion catholique dans le Béarn, 1620, engagea une nouvelle guerre civile, qu'il avait essayé de prévenir. Il força les troupes royales de lever le siége de Montauban et de Montpellier, et obtint, en 1622, la confirmation de l'édit de Nantes. L'inexécution du traité amena d'autres hostilités, 1625-26, durant lesquelles la duchesse de Rohan se défendit avec succès dans Castres contre le maréchal de Thémines. Lors de la guerre de Richelieu contre La Rochelle, Rohan se fortifia dans le Vivarais et les Cévennes; à la paix d'Alais, 1629, il obtint une indemnité de 300,000 livres, qu'il distribua à ses coreligionnaires, et se retira à Venise, où il écrivit des *Mémoires sur les choses arrivées en France depuis* 1610 *jusqu'en* 1629, et des *Discours politiques sur les affaires d'Etat*. Ces ouvrages sont remarquables par la science militaire, les vues politiques, et l'énergique concision du style. Venise, le choisit Rohan pour général contre l'Espagne, mais le traité de Cherasco rétablit la paix, 1631. Puis il habita Padoue, et y composa le *Parfait capitaine*, 1636, in-4°, étude comparée des tactiques ancienne et moderne, à propos des Commentaires de César, ainsi qu'un *Traité de la corruption de la milice ancienne*. En 1632, Richelieu l'envoya dans la Valteline pour défendre les Ligues Grises contre l'Autriche. Après un nouveau séjour à Venise, où il écrivit un ouvrage *Sur les intérêts des princes*, il fut rappelé en Valteline, 1635, mais la jalousie des courtisans l'obligea de se réfugier dans le camp de Bernard de Saxe-Weimar, et il reçut une blessure mortelle à la bataille de Rheinfeld. Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui : *Traité du gouvernement des* 13 *cantons; Voyage fait en* 1600, *en Italie, Allemagne, Angleterre, Pays-Bas*, etc., 1646, in-12; *Mémoires et Lettres sur la guerre de la Valteline*, Genève (Paris), 1758, 3 vol. in-12. B.

ROHAN (Benjamin de), *seigneur de Soubise*. *V.* SOUBISE.

ROHAN (Anne de), sœur des deux précédents, née vers 1584, m. en 1646, montra le plus grand courage pour la défense du calvinisme, soutint avec sa mère, Catherine de Parthenay, toutes les calamités du siége de La Rochelle, refusa d'être comprise dans la capitulation, 1628, et subit une longue captivité au château de Niort. Elle savait l'hébreu, et cultivait la poésie.

ROHAN (Tancrède de), fils putatif du duc Henri de Rohan, né à Paris en 1630, m. en 1649, fut élevé secrètement en Hollande, eut à soutenir contre sa sœur Margue-

rite, duchesse de Rohan-Chabot, un procès fort long, relatif à la possession d'état, le perdit devant le parlement de Paris en 1646, prit parti contre la cour pendant la Fronde, et périt dans une embuscade au milieu du bois de Vincennes.

ROHAN-MONTBAZON (Marie de). *V.* CHEVREUSE (duchesse de).

ROHAN (Louis de), dit *le chevalier de Rohan*, fils de Louis de Rohan-Guémenée, né vers 1635, m. en 1674, se fit remarquer par un luxe excessif, et des aventures scandaleuses indignes de son illustre maison, fut l'amant de Mme de Thianges (*V. ce mot*), et enleva Hortense Mancini à son époux, le duc de Mazarin. D'une grande bravoure, il se distingua à l'attaque des lignes d'Arras en 1654, au siége de Landrecies en 1655, fut nommé en 1656 grand veneur de France, et suivit Louis XIV dans les campagnes de Flandre, 1667, et de Hollande, 1672; enfin, perdu de dettes, privé de ses charges à cause des scandales de sa conduite, il ourdit, avec Latréaumont, officier subalterne, un complot pour livrer Quillebœuf aux Hollandais. Il fut découvert, condamné à mort, et décapité à Paris. B.

ROHAN (Marie-Éléonore de), tante du précédent, née vers 1628, d'Hercule de Rohan-Guémenée, duc de Montbazon, prit l'habit de religieuse chez les Bénédictines de Montargis en 1645, devint, en 1651, abbesse de la Trinité à Caen, puis de Malnoue, près de Paris, et mourut au monastère de St-Joseph de cette ville, en 1681. Elle composa : *Morale du sage, ou les Proverbes; les Sept Psaumes de la pénitence, en forme de paraphrase*, etc., ouvrages qui dénotent une profonde connaissance des livres saints.

ROHAN (Armand-Gaston de), 5e fils du premier prince de Soubise, de la branche de Rohan-Guémenée, né à Paris en 1674, m. en 1749, prit les ordres sacrés, fut nommé en 1701 coadjuteur du cardinal de Furstenberg, évêque de Strasbourg, lui succéda en 1704, devint cardinal en 1712, grand-aumônier de France en 1713, sacra Dubois archevêque de Cambrai, et entra au conseil de régence en 1722. Il était membre de l'Académie Française depuis 1704.

ROHAN (Armand de), *cardinal de Soubise*. *V.* SOUBISE.

ROHAN (Charles de), *prince de Soubise*. *V.* SOUBISE.

ROHAN (Louis-René-Édouard, cardinal de), né en 1734, m. en 1803, connu d'abord sous le nom de *prince Louis*, fut voué à l'état ecclésiastique, devint, très-jeune encore, évêque *in partibus* de Canope, puis coadjuteur de son oncle, Louis-Constantin de Rohan, évêque de Strasbourg. Nommé ambassadeur à Vienne, en 1772, il scandalisa par son luxe, sa conduite peu édifiante et ses libertés de parole, l'impératrice Marie-Thérèse, qui demanda et obtint son rappel, 1774. Mal accueilli à son retour par Louis XVI et Marie-Antoinette, il n'en fut pas moins pourvu de riches bénéfices, et nommé grand-aumônier de France, abbé de St-Waast d'Arras, proviseur de la Sorbonne, administrateur de l'hôpital des Quinze-Vingts, évêque de Strasbourg en 1779, et enfin cardinal. L'affaire du *Collier* (*V. ce mot*) le perdit : jeté à la Bastille, absous par le parlement, 1785, il perdit néanmoins ce qu'il tenait de la cour, et fut relégué à l'abbaye de la Chaise-Dieu en Auvergne. On lui permit bientôt de rentrer dans son diocèse. Le clergé du bailliage de Haguenau le députa aux États-Généraux de 1789; mais il ne tarda point à donner sa démission, fut accusé d'entretenir des correspondances avec les émigrés, d'exciter ses diocésains à désobéir aux lois nouvelles, et, ayant refusé son assentiment à la Constitution civile du clergé, alla vivre dans la partie de son évêché située sur la rive dr. du Rhin, 1791. Il y leva des troupes, qui grossirent l'armée de Condé. Lors du Concordat de 1801, il se démit de son évêché, et mourut à Ettenheim. B.

ROHAN-GUÉMENÉE (Henri-Louis-Mériadec, prince de), neveu du précédent, né vers 1745, m. vers 1800, fut grand chambellan de France, et épousa la fille du maréchal de Soubise. Il se fit remarquer, ainsi que sa femme, par des prodigalités inouïes, qui aboutirent, en 1782, à une banqueroute de 33 millions de livres! Ils durent renoncer à leurs charges et quitter la cour. Le prince vécut, dit-on, d'une profession manuelle, qu'il exerçait sous un nom emprunté.

ROHAN-CHABOT (Louis-François-Auguste, duc de), prince de Léon, né à Paris en 1788, m. en 1833, fut élevé en Angleterre, où sa famille avait émigré, rentra de bonne heure en France, devint chambellan de Napoléon Ier, puis, à la Restauration, officier de mousquetaires de Louis XVIII. Ayant perdu sa femme, il prit les ordres sacrés, fut grand-vicaire de Paris, archevêque d'Auch, puis de Besançon, 1829, et cardinal, 1830. Il quitta la France après la révolution de Juillet, mais revint dans son diocèse pendant le choléra de 1832, pour partager les dangers de son troupeau.

ROHAULT (Jacques), physicien, né à Amiens en 1620, m. en 1675, vint étudier la philosophie à Paris, s'attacha particulièrement à la partie démonstrative et mécanique de la physique, et fut éclairé par la doctrine de Descartes sur la méthode à suivre dans l'application des principes de ses démonstrations. Il fit des leçons publiques, et écrivit un *Traité de physique*, 1671, in-4°, et 1682, 2 vol. in-12, qui fut longtemps classique. Accusé par des envieux de nier la transsubstantiation, il se justifia par des *Entretiens sur la philosophie*, 1671, 1673 et 1675. On a encore de lui des *Œuvres posthumes*, 1682, in-12.

ROHILLAS (Les), tribu d'Afghans, qui abandonna le Kaboul à la fin du XVIIe siècle et s'établit entre le Gange et la Gogra, dans la partie E. du Delhi, qui en a pris le nom de *Rohilkend*.

ROHITSCH, brg des États autrichiens (Styrie), à 50 kil. N.-N.-O. d'Agram, 35 E.-N.-E. de Cilly. Bains fréquentés d'eaux minérales acidulées, dites *Eaux de Cilly*, et qu'on exporte au loin.

ROHRAU, brg de la Basse-Autriche, sur la Leitha, à 36 kil. E.-S.-E. de Vienne; 575 hab. Patrie de Haydn.

ROHRBACH. *V.* ROBRACH.

ROHRBACHER (René-François, abbé), savant historien ecclésiastique, né au vge de Langatte (Meurthe) en 1789, m. en 1856, était fils d'un régent d'école de sa paroisse, sentit de bonne heure sa vocation, entra au séminaire, fut ordonné prêtre en 1812, devint curé de Lunéville, puis missionnaire diocésain. Il s'est illustré par un grand ouvrage, qui lui a coûté plus de 30 ans de travaux, l'*Histoire universelle de l'Église catholique*, Paris, 1842-49, 29 vol. in-8°, 3e édition, Paris, 1857-60, 29 vol. in-8° et atlas. Cette histoire, écrite au point de vue des prérogatives du Saint-Siége, montre Dieu gouvernant le genre humain, depuis l'origine jusqu'à la fin des temps, par le moyen de son Église divinement inspirée. On y trouve une science solide et profonde, beaucoup d'exactitude, des aperçus neufs et frappants; le style seul laisse à désirer : souvent il est rude, négligé, et manque d'élégance; mais ces défauts ne nuisent pas à la vigueur du récit, et l'on rencontre aussi, dans cette vaste composition, des pages de la plus haute éloquence. L'abbé Rohrbacher a publié encore : *Lettre d'un membre du jeune clergé à Mgr l'évêque de Chartres; la Religion méditée*, 1836, 2 vol. in-18; *Motifs qui ont ramené à l'Église catholique un grand nombre de protestants; le Catéchisme du sens commun*, 3e édit., 1842; *Tableau des principales conversions; Vie des saints pour tous les jours de l'année*, Paris, 1852, 6 vol. in 8°, etc.

ROI (Comté du). *V.* KING'S COUNTY.

ROI (Conseil du). *V.* CONSEIL.

ROI D'ARMES, chef des hérauts d'armes dans l'anc. monarchie française. Il avait juridiction sur eux, admettait les candidats dans le corps après avoir constaté leurs connaissances (*V.* HÉRAULT), et remplissait souvent en personne les principales fonctions confiées à ces officiers. Dans les grandes missions, il représentait le roi. Tous les 3 ans, il tenait une assemblée de hérauts d'armes, où ces derniers lui soumettaient les généalogies et les blasons des familles nobles ou anoblies des provinces. On croit que le Roi d'armes fut créé au Xe siècle, sous le roi Robert. Plus tard, les hérauts, assemblés en chapitre à Paris, dans l'église du Petit-St-Antoine, choisissaient un candidat, le plus savant en blason, et le présentaient au roi; s'il l'agréait, il venait à l'église, un jour de fête, avec le connétable et les maréchaux, pour l'instituer : le candidat s'agenouillait devant le roi, qui, après avoir reçu son serment, lui revêtait la tunique; les maréchaux lui posaient une couronne d'or sur la tête, et lui remettaient un sceptre, puis il était baptisé des noms de *Montjoie Saint-Denis*, et toute l'assistance le proclamait. Le roi d'armes avait pour costume une tunique de velours violet, ornée, devant et derrière, de 3 fleurs de lis plus grandes que celles des hérauts, de l'écu royal de France sur la poitrine et au dos, et portait, brodés à l'extrémité de la manche droite, les mots : *Montjoie Saint-Denis*, et, à la manche gauche, *Roi d'armes de France*. C. D—y.

ROI DE LA BASOCHE. *V.* BASOCHE.

ROI DE ROME, titre que porta Napoléon II aussitôt après sa naissance.

ROI DES FESTINS, chez les anc. Grecs et les anc. Romains. C'était un convive qui avait autorité sur les autres, pour animer la gaieté du festin. On n'en créait que dans les repas de fête, et cette royauté se tirait au sort avec des dés. Les ordonnances de ce roi consistaient à commander de boire peu ou beaucoup, de chanter, de réciter ou d'improviser des vers, de jouer à tel jeu. Les commandements étaient personnels, et souvent, afin de mieux égayer la

société, contraires au caractère ou aux habitudes connues du convive. C. D—y.

ROI DES MERCIERS. *V.* MERCIERS.

ROI DES RIBAUDS. *V.* RIBAUDS.

ROI DES ROIS, titre que prenaient les anc. rois de Perse.

ROI DES ROMAINS, titre donné, dans l'anc. empire d'Allemagne : 1° à l'empereur nouvellement élu, tant qu'il n'avait pas été couronné par le pape; 2° au prince que les électeurs, du vivant même d'un empereur, avaient désigné pour lui succéder.

ROI DES SACRIFICES, *Rex sacrificulus*, prêtre qui, chez les anc. Romains, fut créé, après l'expulsion des rois, pour faire les sacrifices dont la royauté avait toujours été chargée. Il devait, en outre, annoncer au peuple les féries du mois. Toute magistrature, toute fonction civile ou militaire, lui demeuraient interdites. Le roi des sacrifices était élu à vie par les colléges des augures et des pontifes, et choisi parmi les patriciens. Il habitait une maison publique dite *Regia*, c.-à-d. royale. C. D—y.

ROI TRÈS-CHRÉTIEN. *V.* CHRÉTIEN.

ROIBON. *V.* ROYBON.

ROI-GEORGE (Ile du). *V.* GÉORGIE MÉRIDIONALE.

ROI-GEORGE (Iles du), deux îles de la Polynésie, par 14° 35' lat. S., et 146° 42' long. E. — Découvertes par Cook en 1765.

ROI-GEORGE (Terre du). *V.* GEORGE.

ROI-GEORGE III (Archipel du), sur la côte O. de l'Amérique du N., par 56° 10'-58° 18' lat. N., et 134° 23'-136° 15' long. O.; 200 kil. sur 80. — Exploré par Vancouver.

ROI-GEORGE III (Baie du), sur la côte S. de l'Australie, par 36° 6' lat. S. et 115° 41' long. E.

ROI-GUILLAUME (Mer du), nom donné par le capitaine Ross à la partie de l'océan Arctique comprise entre le groupe de Boothia-Félix et la *Terre du roi Guillaume* en Amérique.

ROIS (Livres des), au nombre de quatre, dans l'Ancien Testament, forment deux parties distinctes, et contiennent l'histoire des Juifs depuis la naissance de Samuel jusqu'à la 45e année de la captivité de Babylone. Les deux premiers livres, attribués sans fondement à Samuel, sont d'un auteur inconnu et d'une époque incertaine; les deux derniers paraissent avoir été écrits par Esdras.

ROIS (Fête des) ou *du roi boit*, festin donné la veille de l'Epiphanie (*V. ce mot*). Les premiers fidèles célébraient ce jour-là par un jeûne; au XIe siècle on l'adoucit, au XIIe on le supprima, au XIVe on fit un festin : une coutume de l'église de Besançon, et sans doute de beaucoup d'autres encore, était que les chanoines élisaient, à l'avance, l'un d'entre eux pour officier le jour de l'Epiphanie. Ils l'appelaient *roi*, parce qu'il devait tenir la place du roi des rois, et, au moment de l'Evangile, assis sur un trône dressé dans le chœur, une palme à la main, en guise de sceptre, recevoir les adorations de 3 chanoines figurant les rois mages. Après l'office, il offrait une collation à ses confrères, qui, pendant cette réjouissance, le traitaient comme roi de la compagnie. Les séculiers, imitant les ecclésiastiques, firent aussi un roi dans le repas de famille donné la veille de l'Epiphanie, et le sort décidait de son choix. Alors on servait des gâteaux dans les festins; on en fit un exprès, dans lequel on mettait une fève, et le convive qui la trouvait dans sa part était proclamé roi, quel que fût son âge. La distribution se faisait ainsi : le plus jeune enfant de la compagnie passait sous la table; le chef de famille, prenant les parts les unes après les autres, lui disait de désigner au hasard les convives auxquels il fallait les donner. Dans cette distribution, une part surnuméraire, dite *part de la Vierge*, était réservée pour les pauvres. Le roi de la fève se choisissait des officiers, et, par distinction, lorsqu'il buvait, on criait : *le roi boit! vive le roi!* Tous les convives devaient crier, sous peine de punition, consistant à avoir la figure barbouillée de noir. Dès son origine, la fête du *Roi boit* se célébra à la cour. On faisait, au souper du roi, une reine de la fève, et, le jour de l'Epiphanie, le roi la menait à la messe à son côté gauche, tandis que la vraie reine marchait à son côté droit. Cela avait lieu sous Charles IX, Henri III, Henri IV, Louis XIII, Louis XIV. Ce dernier prince célébrait le festin de la veille de l'Epiphanie avec une recherche amusante et spirituelle : on servait plusieurs tables; une pour le roi, les princes et les seigneurs les plus favorisés; les autres pour les dames; la royauté se tirait à chaque table, de sorte qu'il y avait des rois, et des reines souveraines : la loi salique n'était plus reconnue. Chaque souverain se choisissait des ministres dans son royaume, dont les frontières ne s'étendaient pas au delà de sa table. Le roi et les reines s'envoyaient des ambassadeurs pour se féliciter mutuellement sur leur avénement, se proposer des alliances et des traités. Ces ambassades étaient l'occasion de discours pleins d'une adroite flatterie pour celui qui, ce soir-là, n'était pas roi par la grâce de la fève; d'allusions piquantes, fines ou plaisantes aux majestés de la royauté de festin. A l'une de ces fêtes, en 1684, Louis XIV fit, auprès de son grand-écuyer, roi par le sort du gâteau, les fonctions d'orateur d'une ambassadrice. La Révolution, en renversant le trône et l'autel, abolit la fête des Rois. Quand Napoléon Ier eut rétabli la monarchie et le culte, la fête reparut dans les familles. La distribution du gâteau se faisait ainsi : on le plaçait tout divisé sous une serviette; le plus jeune de la société venait tirer les parts, et les portait à chaque convive, par rang d'âge. Le roi désigné se choisissait une reine, en offrant sa fève à une dame ou demoiselle de la société, et dès que l'un ou l'autre buvait, les convives faisaient retentir l'antique acclamation *le roi ou la reine boit!* Là se bornaient tous les priviléges de cette royauté de table. Après un demi-siècle de restauration, la coutume du gâteau des rois commence à déchoir, du moins à Paris; on ne fête plus cette petite solennité purement en famille; la plupart du temps le gâteau est remplacé par de petites galettes, que chacun prend soi-même dans un plat porté à la ronde par un domestique. On a honte de sa royauté, on ne choisit plus de reine, les convives dédaignent de crier *le roi boit;* enfin la touchante coutume de *la part de la Vierge ou des pauvres* est tombée en désuétude. *V.* BULLET, *Du Festin du roi boit*, broch. in-8°, Besançon, 1652. C. D—y.

ROIS PASTEURS. *V.* HYCSOS.

ROISEL, ch.-l. de cant. (Somme), arr. et à 12 kil. E. de Péronne; 1,754 hab. Fabr. d'étoffes de coton et de laine.

ROJAS (Fernando de), poëte castillan du XVIe siècle, publia vers 1510 la tragi-comédie de *Calisto et Melibœa* ou la *Célestine*. Le plan et le 1er acte de cette espèce de roman dramatique appartiennent soit à Juan de Mena, soit à Rodrigo Cota : Rojas y ajouta 20 actes ou scènes. La *Célestine*, qui ne paraît pas avoir été jamais représentée, n'est autre chose qu'une nouvelle dialoguée : le fond en est très-licencieux; les caractères sont bien tracés et soutenus, la mise en scène vive et spirituelle, la diction pure, élégante et harmonieuse. Il existe une traduction française de cet ouvrage par Germond Delavigne, 1841. B.

ROJAS ou ROXAS (Francisco de), poëte dramatique espagnol, né à Tolède en 1601, a été opposé à Calderon par une coterie littéraire. Il ne manque pas de nerf et de verve; son style est précis. Les auteurs français lui ont emprunté quelques drames : Rotrou lui doit *Venceslas*, et *Don Bertran de Cigarral* par T. Corneille est traduit de *l'Entre bobos anda el juego* (l'Intrigue est parmi les sots). B.

ROKELLE ou SALE, riv. de la Guinée septentrionale, sort des monts Kong, coule au S.-O. et à l'O., en arrosant le Soulimana, le Kouranko et le Timani, et se jette dans l'océan Atlantique à Freetown; cours de 450 kil. On la nomme encore rivière de *Sierra-Leone*.

ROKN-EDDAULAH, c.-à-d. *soutien de l'Empire*, surnom du 2e fils de Bouiah, établit le pouvoir des Bouides dans l'Irak-Adjémi. Ce fut le premier des sultans bouides d'Ispahan, 935-976. Il eut plusieurs guerres à soutenir contre les sultans Samanides, qui possédaient le Khoraçan. Ce prince fut humain, juste et libéral. D.

ROKN-EDDYN-SOLEIMAN ou SOLIMAN II, 7e sultan de Konieh, fils de Kilidje-Arslan II, partagea l'empire avec ses frères, finit par le gouverner tout entier, et mourut en 1204. — Une autre Rokn-Eddyn régna à Konieh de 1261 à 1267.

ROKN-EDDYN-KHOURCHAH, 8e et dernier cheik des Ismaélites de Perse, fut dépossédé par Houlagou, chef des Mongols, et tué sur les bords du Djihoun en 1257.

ROKOSZ. *V.* POLOGNE.

ROLAMPONT, vge (Hte-Marne), arr. et à 12 kil. N.-N.-O. de Langres; 1,250 hab. On a trouvé, aux environs, des vestiges d'une villa romaine.

ROLAND (Le Paladin), l'un des guerriers de Charlemagne, celui que la poésie du moyen âge a le plus grandi et dont l'histoire a le moins parlé. Seulement Eginhard dit qu'après une expédition au delà des Pyrénées, l'arrière-garde de Charlemagne, repassant les monts, fut assaillie par les Gascons dans la vallée de Roncevaux, l'an 778, et cité parmi les morts Roland, préfet des Marches de Bretagne. De ce Roland les poëtes romanciers ont fait un neveu de Charlemagne; ils lui ont donné une taille et une force extraordinaires, et se sont évertués à multiplier ses aventures et ses exploits. Le plus ancien poëme connu sur

ce paladin est *la Chanson de Roland*, de Théroulde, en vers français de 10 syllabes et en 5 chants, que l'on croit être du IXe siècle et antérieur à la *Chronique* de Turpin. Le Pulci, le Bojardo, et surtout Arioste, ont tiré grand parti de Roland dans leurs poëmes. *V.* Monin, *le Roman de Roncevaux*, Paris, 1833, in-8°; Francisque Michel, *la Chanson de Roland*, 1837, in-8°; Génin, *la Chanson de Roland*, avec traduction et notes, 1851, in-8°. J. T.

ROLAND (Brèche de). *V.* BRÈCHE.

ROLAND, un des chefs des Camisards (*V. ce mot*), né dans le diocèse d'Alais, servit d'abord dans un régiment de dragons, puis, lors de l'insurrection des calvinistes dans les Cévennes, se mit à la tête d'une troupe intrépide. Il s'attribuait les titres de comte et de généralissime des protestants. Trahi par l'un de ses officiers, qui le fit surprendre dans un château près de Castelnau, il fut tué d'un coup de feu dans sa fuite, en 1704. Son corps fut brûlé sur la place de Nîmes, et ses cendres jetées au vent. B.

ROLAND DE LA PLATIÈRE (Jean-Marie), né, d'une famille de magistrature, à Villefranche (Rhône) en 1732, m. en 1793, fut inspecteur-général du commerce et des manufactures à Rouen et à Amiens. De 1776 à 1778, il voyagea pour étudier le système manufacturier du midi de l'Europe, et publia sur ce sujet des *Lettres*, imprimées en 1782, 6 vol. in-12, 2e édit., 1801. Elles étaient adressées à Mlle Philipon, qu'il épousa en 1780, et avec laquelle il fit, en 1784, de nouvelles études dans la Grande-Bretagne. Il avait aussi publié : *Mémoire sur l'éducation des troupeaux*, 1779 et 1783, in-4°; *l'Art du fabricant d'étoffes de laine*, 1780-83; *l'Art du fabricant de velours de coton*, 1780-83; *l'Art du tourbier*, 1783. Ces trois derniers ouvrages font partie de la collection des *Arts et métiers* publiée par l'Académie des sciences. En 1785, Roland donna à l'*Encyclopédie méthodique* le *Dictionnaire des manufactures*, 3 vol. in-4°, l'un des ouvrages les plus estimés de la collection. Il était à Lyon, lorsque la Révolution de 1789 vint tourner vers la politique ses idées d'amélioration. Membre de la municipalité de Lyon, puis envoyé vers l'Assemblée constituante, en 1791, pour lui faire connaître la situation critique des ouvriers de la ville, il obtint tout ce qu'il pouvait obtenir, rapporta de sa mission les principes ennemis de la royauté, et, peu de mois après, vint se fixer à Paris. Lié avec les chefs du parti républicain, il suivit la fortune des Girondins, entra au ministère de l'intérieur en mars 1792, soudoya le journal de Louvet (*la Sentinelle*) avec les fonds secrets, travailla à la chute du trône, fut renversé en juin, recouvra son portefeuille après le 10 août, et donna sa démission le 23 janvier 1793. Les Montagnards l'emportaient; Roland, honnête homme, administrateur instruit et zélé, mais irascible et trop facile aux innovations utopiques, fut décrété d'accusation avec les 22 Girondins, et se réfugia à Rouen. Il y était caché depuis plusieurs mois, lorsqu'il apprit que sa femme avait péri sur l'échafaud. Sa tête s'égara; il partit le 15 novembre 1793, à l'entrée de la nuit; il voulait aller dire à la Convention des vérités qu'il croyait utiles, puis se livrer au supplice; mais, réfléchissant que sa condamnation entraînerait la confiscation de ses biens et ruinerait sa fille, il abandonna son projet, erra 16 kil. de Rouen, se donna la mort. J. T.

ROLAND (Manon-Jeanne PHILIPON, dame), femme du précédent, née à Paris en 1754, m. en 1793, était fille d'un graveur. Elle faisait ses délices de Plutarque dès l'âge de 11 ans, et se montra avide de toutes les connaissances. A 11 ans, elle demanda qu'on la mît au couvent; elle s'y lia avec Sophie Canet, d'Amiens, et entretint avec elle une *Correspondance*, qui forme 2 vol. in-8° publiés en 1841. Cette lecture révèle tout ce qu'il y avait de tendre et de brillant, de solide et d'élevé, dans l'âme de la jeune Philipon. En 1780, elle accepta la main de Roland, malgré la disproportion d'âge, et le philosophe austère se laissa guider par les lumières supérieures de sa femme. La Révolution exalta leurs idées. Mme Roland fut la rédactrice principale d'un nouveau journal, le *Courrier de Lyon*. Pendant le ministère de son mari, elle fut son conseil et son guide, et souvent rédigea des pièces officielles d'une haute importance. C'est elle qui écrivit la fameuse lettre du 10 juin, adressée par Roland à Louis XVI, et dont la publication prépara la chute du trône. Les Girondins allaient s'inspirer près de cette femme d'un caractère antique, qui fut entraînée dans la ruine de ce parti. Au 31 mai, elle refusa de fuir, et se laissa arrêter le 2 juin. Pendant son incarcération, elle écrivit, tant sur sa vie privée que sur sa vie politique, des *Mémoires* du plus haut intérêt, et d'un style énergique et vif. Le 8 novembre, traduite devant le tribunal révolutionnaire, elle se défendit avec calme et dignité, fut condamnée, et, le lendemain, alla à la mort avec le plus grand courage. Ses *Œuvres* ont été réunies en l'an VIII, 3 vol. in-8°. Les 2 premiers renferment ses *Mémoires*, le 3e des *Œuvres de loisir et réflexions diverses*, plus ses *Voyages à Soucis, en Angleterre et en Suisse*. Outre sa *Correspondance avec Mlle Canet*, on a publié : *Lettres autographes de Madame Roland, adressées à Bancal des Issarts*, 1835, in-8°. J. T.

ROLAND (Philippe-Laurent), statuaire, né en 1746 à Pont-à-Marcq près de Lille, m. en 1816, vint à Paris à l'âge de 15 ans, fut employé par Pajou dans les travaux d'ornement du palais de Versailles, fit ensuite le voyage d'Italie, et résida 5 ans à Rome. De retour en France, il fit un *Caton d'Utique*, si beau que, s'il n'eût pas été plus grand que nature, on aurait cru qu'il en avait pris les empreintes sur le modèle vivant, et un *Samson* d'un caractère ferme et sévère, qui lui valut son admission à l'Académie de peinture et de sculpture, 1781. Puis il exécuta une statue de *Condé*, donna en 1792 le modèle en plâtre d'une statue colossale de la *Loi*, qui fut placée sous le portique du Panthéon, entra à l'Institut dès sa création, travailla de 1799 à 1804 aux sculptures intérieures du Luxembourg et des Tuileries, fit des statues de *Bonaparte*, de *Tronchet*, un des bas-reliefs de la cour du Louvre, où il soutient, sans désavantage, le parallèle avec Paul Ponzio et Jean Goujon, une *Minerve*, sur le perron du palais du Corps législatif, une charmante *Bacchante* en bronze, etc. Son chef-d'œuvre est *Homère chantant sur la lyre*, statue de marbre au musée du Louvre, dans laquelle il a su rendre l'enthousiasme du génie, et la vigueur d'une vieillesse robuste et quasi divine. David d'Angers fut élève de Roland. B.

ROLEWINCK (Werner), chartreux, né en 1425 à Laer (Westphalie), m. en 1502, prit l'habit de St Bruno à 22 ans, et se livra à l'étude avec ardeur. Son plus important ouvrage est intitulé : *Fasciculus temporum*, Cologne, 1474, in-fol., abrégé de chronologie universelle, continué jusqu'en 1514 par Lintorius. Ce livre a servi de manuel historique pendant plus d'un demi-siècle.

ROLLA (Alexandre), musicien, né à Paris en 1757, m. en 1837, eut un talent remarquable sur le violon et l'alto. Ses trios pour violon, alto et basse, jouissent d'une estime méritée.

ROLLAND D'ERCEVILLE (Barthélemy-Gabriel), président au parlement de Paris, né en cette ville, d'une famille de magistrats, en 1734, m. en 1794, fut un adversaire ardent et passionné des Jésuites. Après leur expulsion, il fut chargé d'administrer quelques-uns de leurs colléges, et publia, en 1770, un *Plan d'études*, refondu sous le titre de *Plan d'éducation*, 1784, dans lequel on trouve la première idée d'une Université de France, de l'inspection générale, et de l'Ecole normale. Il donna encore en 1782 : *Recherches sur les prérogatives des dames chez les Gaulois, sur les cours d'amour...* in-12°. En 1790 il protesta contre les actes de l'Assemblée constituante, fut dénoncé pour ce fait pendant la Terreur, et périt sur l'échafaud.

ROLLE (Pierre-Nicolas), né en 1770 à Châtillon (Côte-d'Or), m. en 1855, fit, en 1792, les premières guerres de la Révolution, puis fut successivement secrétaire de l'École normale, substitut du directeur de l'École polytechnique, administrateur du département de la Côte-d'Or avant l'organisation des préfectures, bibliothécaire de la ville de Paris en 1810, et publia deux ouvrages importants : *Recherches sur le culte de Bacchus*, 3 vol. in-8°, Paris, 1827; *Histoire des religions de la Grèce*, 1829, in-8°.

ROLLI (Paul-Antoine), littérateur italien, né en 1687 à Todi, m. en 1764, élève de Gravina, résida longtemps à Londres, et finit ses jours à Rome. On lui doit : d'excellentes éditions des *Satires* d'Arioste, des *Poésies burlesques* de Berni, du *Décameron* de Boccace; des traductions en vers italiens du *Paradis perdu* de Milton, des *Bucoliques* de Virgile, des *Odes* d'Anacréon; des *Poésies*, Venise, 1753; un *Examen de l'Essai sur la poésie épique par Voltaire*, trad. en franç. par l'abbé Antonini, Paris, 1728, etc.

ROLLIN (Charles), né à Paris en 1661, m. en 1741, était fils d'un coutelier. Un Bénédictin des Blancs-Manteaux, dont il servait quelquefois la messe, frappé de ses heureuses dispositions, lui fit obtenir une bourse au collége des Dix-Huit, dont les élèves suivaient les leçons du collége du Plessis. Après de brillantes études, il consacra trois ans à la théologie, mais ne prit jamais que la tonsure. A 22 ans, il remplaça son ancien professeur, Hersan, dans la classe de seconde, au Plessis, fut nommé professeur de rhétorique en 1687, et professeur d'éloquence au Collége de France en 1688, recteur de l'Université en 1694, et principal du collége de Beauvais en 1696. Dans ce dernier établissement, il groupa autour de lui les maîtres les plus

instruits, Duguet, Guérin, Coffin, Crevier, etc. Ses succès éveillèrent la jalousie du collége Louis-le-Grand. Ami de Port-Royal, Rollin en avait soutenu les solitaires, de sa bourse et de ses écrits, après la destruction de leur asile; accusé de jansénisme en 1712, il reçut l'ordre de quitter le collége de Beauvais. Il continua néanmoins de professer au Collége de France, et se livra à la composition d'ouvrages utiles à la jeunesse. Ainsi il donna, en 1715, une édition classique des *Institutions oratoires* de Quintilien, dont il avait élagué les obscurités, les longueurs et les subtilités, pour ne conserver que les principes éternellement vrais; il y joignit des sommaires raisonnés en tête des chapitres, des notes substantielles et choisies, une préface latine, qui en font un excellent traité de rhétorique. Il publia ensuite un *Traité des études*, « monument de raison et de goût, dit M. Villemain, livre l'un des mieux écrits dans notre langue, après les livres de génie »; les deux premiers volumes parurent en 1726, et les deux autres en 1728. L'ouvrage se compose d'un Discours préliminaire et de 8 livres traitant *De la manière d'enseigner et d'étudier les belles-lettres*: les langues, la poésie, la rhétorique, l'éloquence, l'histoire, la philosophie, le gouvernement intérieur des classes et des colléges, y sont successivement passés en revue. Continuateur de Port-Royal, Rollin voulait que l'enseignement du grec et du latin se fît avec des méthodes écrites en français; novateur heureux, il réclamait pour que la langue maternelle entrât dans l'éducation publique, et devînt, non plus l'auxiliaire et comme l'accessoire, mais le fond et l'objet même des études de la jeunesse; l'histoire nationale devait être aussi régulièrement enseignée. Il est impossible d'exposer avec plus de clarté les vrais principes de l'éloquence et de l'art d'écrire, et d'apprécier avec plus de solidité et de goût les chefs-d'œuvre de l'antiquité, dont il rapproche perpétuellement ceux de la France, le tout dans un français d'une pureté inconnue jusqu'alors aux écrivains de l'Université, pour qui le latin était en quelque sorte la langue naturelle. Pour compléter sa tâche et donner à l'enseignement historique un ouvrage écrit en français, Rollin composa son *Histoire ancienne*, dont les deux premiers volumes furent publiés en 1730, et les onze autres suivirent jusqu'en 1738; c'est une traduction presque perpétuelle des auteurs anciens. En 1738, il donna une *Histoire romaine*, dont il publia cinq volumes en trois ans, et en laissa quatre autres prêts à paraître. Elle fut continuée jusqu'à la bataille d'Actium par Crevier, son disciple. Rollin avait été admis à l'Académie des Inscriptions en 1701; mais l'intrigue lui ferma les portes de l'Académie Française. En 1739, pour avoir protesté trop énergiquement contre la rétractation faite par la Faculté des Arts de son appel au futur concile, il fut exclu des assemblées de l'Université. A sa mort, on interdit au corps enseignant tout hommage public de sa reconnaissance et de ses regrets. Mais la postérité l'en a vengé. Cet homme, qui avait eu pour la jeunesse un dévouement tout paternel, et dont la vie tout entière ne fut qu'un long apostolat près d'elle, est devenu le *Bon Rollin*. C'est que jamais la raison ne fut plus persuasive, l'autorité plus douce, la remontrance plus affectueuse. *V.* l'*Eloge* de Rollin par Berville, 1818. Les *Œuvres complètes* de Rollin, avec des observations et des éclaircissements historiques par Letronne, ont été publiées à Paris, 1821-25, 30 vol. in-8°, et atlas in-4°, 1827. Il y en a une autre édition par M. Guizot, Paris, 1821-1827, 30 vol. in-8°. Le dernier volume comprend les *Œuvres diverses*, réunies une première fois en 1771 sous le titre d'*Opuscules*, et contenant des discours, des allocutions, des vers en latin, et plusieurs lettres, tant en français qu'en latin. F. B.

ROLLON ou HROLF, 1er duc de Normandie, 912-931, était fils de Rogwald, seigneur de la Norvége septentrionale. Remarquable par sa stature colossale, sa force et son audace, il fut banni par Harald Haarfager, 875, rassembla une troupe de Danois et de Norvégiens, et, après quelques descentes en Angleterre et dans la Frise, aborda sur les côtes de la Neustrie, 876. Il remonta la Seine, reçut la soumission de Rouen, dont il releva les murailles, défit, sur les bords de l'Eure, Renaud, duc d'Orléans, s'empara de Meulan, tua Renaud dans une nouvelle rencontre, prit part au siége de Paris en 886, alla ensuite saccager Bayeux, le pays Bessin, Evreux, et passa en Angleterre pour secourir le roi Alfred, son allié. De retour au bout de trois ans, il réunit des bandes plus nombreuses, prit Nantes, Angers, le Mans, et, malgré un échec devant Tours, parcourut l'Orléanais et même la Bourgogne. Charles le Simple lui acheta la paix : en vertu du traité de St-Clair-sur-Epte, 911, Rollon se fit baptiser à Rouen par l'archevêque Francon, épousa Giselle, fille du roi, et reçut, à la condition de l'hommage, la partie de la Neustrie appelée depuis Normandie, et peut-être la suzeraineté sur la Bretagne. Depuis ce moment, il s'occupa d'administrer le pays conquis, releva les églises détruites, fonda des monastères, établit le règne de la justice, et assura la sécurité publique au point que des bracelets d'or, abandonnés au milieu des bois, étaient, dit-on, respectés. Son nom fut vénéré dans la suite (*V.* HARO). B.

ROMAGNE ou ROMANDIOLE, *Romania* en latin moderne, anc. province des Etats de l'Eglise, entre la province de Ferrare et celle d'Urbin; ch.-l., *Ravenne*; villes principales : Cervia, Césène, Faenza, Forli, Forlimpopoli, Imola, Rimini. — Sous l'empire romain, elle fit partie de la Flaminie, et, au VIe siècle, après l'invasion des Lombards, forma le centre de l'exarchat de Ravenne. Conquise par Astolphe en 752, donnée en 754 par Pepin le Bref au pape Étienne II, érigée en comté par Charlemagne, l'empereur Frédéric II la donna, en 1221, à deux comtes de Hohenlohe. Profitant de la chute des Hohenstauffen, la maison de la Polenta se l'appropria, en 1275; Venise en ravit une partie, 1421. César Borgia envahit tout le pays en 1501, et prit le titre de duc de Romagne; le pape Jules II s'en empara en 1503; elle resta aux papes jusqu'en 1797, leur revint en 1814; s'insurgea plusieurs fois, et, en 1859-60, se donna au Piémont.

ROMAGNESI (Jean-Antoine), acteur et auteur italien, né à Namur en 1690, m. en 1742, excellait dans les rôles d'ivrogne, de Suisse et d'Allemand. Il a écrit, soit seul, soit avec Riccoboni, des parodies et des pièces bouffonnes, dont un choix fut publié en 1774, 2 vol. in-8°.

ROMAGNESI (Antoine-Joseph-Michel), petit-neveu du précédent, né à Paris en 1781, m. en 1850, éditeur et compositeur de musique, s'est fait un nom par un grand nombre de romances, remarquables par la grâce et la mélodie, et qui eurent une vogue extraordinaire.

ROMAGNESI (Joseph-Antoine), cousin-germain du précédent, né en 1776, fut un sculpteur de mérite. On a de lui : *la Paix*, 1808; *Minerve protégeant le fils de Napoléon*, 1812; les bustes de *Louis XVIII*, 1814; de *Pothier*, de *Fénelon*, 1819; *Orphée chantant la guerre des dieux*, etc. Il a inventé le *carton-pierre*.

ROMAGNESI, v. du royaume d'Italie (Pavie), à 10 kil. N.-O. de Bobbio; 1,935 hab.

ROMAGNOSI (Jean-Dominique), célèbre jurisconsulte, né en 1761 à Salso, près de Plaisance, m. en 1835, professeur de droit aux universités de Parme, 1802, de Pise, 1807, et de Milan, 1808, perdit ses emplois après les événements de 1814. On lui doit : *Origine du droit pénal*, Pavie, in-4°, 1791; 3e édition, Florence, 1832, 3 vol. in-8°; cet ouvrage, classique dans quelques universités d'Italie, est un bon résumé d'idées déjà connues; il repose sur ce principe que, le droit est fondé sur la nécessité; *Introduction à l'histoire du droit public universel*, Parme, 1805, 2 vol. in-8°, 5e édition, Milan, 1836, 2 vol. in-16; livre confus, mais d'une haute conception, et qui fait du droit un corps de préceptes pour provoquer le bonheur des nations; *Projet du Code de procédure du royaume d'Italie*, Milan, 1807; *Journal de jurisprudence universelle*, 1812-14; *De la conduite et de la distribution des eaux selon les législations anciennes et modernes...*, Milan, 1822-24, 6 vol. in-16, chef-d'œuvre en son genre, etc.

ROMAIN (Empire), nom par lequel on désigne l'Empire constitué par Auguste (*V.* ce mot, et ROME), et qui, après la mort de Théodose en 395 ap. J.-C., fut partagé en Empires d'Occident et d'Orient (*V.* OCCIDENT, ORIENT). Ses divisions ont souvent varié (*V.* PROVINCES).

ROMAIN (Saint), *Romanus*, martyr, était soldat dans les armées romaines, se convertit à la vue du martyre de St Laurent, et souffrit lui-même pour la foi à Rome, en 258. Fête, le 9 août.

ROMAIN (Saint), solitaire, né vers 390 à Isernore (Bugey), m. en 460, entra au monastère d'Ainay à Lyon, puis se retira au milieu des gorges du Jura, et, vers 425, fonda, avec l'aide de son frère St Lupicin, le monastère de *Condat* (auj. St-Claude), et celui de Baume pour les femmes. Fête, le 28 février.

ROMAIN (Saint), évêque de Rouen en 626, m. en 639, était issu des rois Francs. Suivant la légende, il délivra la campagne de Rouen d'un dragon monstrueux, appelé la *Gargouille*. Autrefois on célébrait dans la ville, le jour de l'Ascension, une procession en mémoire de cet événement (*V.* GARGOUILLE, FIERTÉ). Fête, le 23 octobre.

ROMAIN (Saint), martyr en Russie en 1001, est honoré, avec St David, comme patron des Moscovites. Fête, le 29 juillet.

ROMAIN (GALLESIN, pape sous le nom de), successeur

d'Etienne VI, en 893, n'occupa le siége pontifical que 10 mois.

ROMAIN Ier *Lécapène*, empereur grec, 919-944. Fils d'un soldat Arménien qui avait sauvé la vie à l'empereur Basile Ier, il s'était élevé au grade de grand-amiral. L'amour de Zoé, veuve de Léon VI, lui permit d'aspirer plus haut. En 919, il se fit associer au jeune Constantin VII, qui avait épousé sa fille Hélène, et annonça le dessein de mettre sa famille à la place de celle de Basile Ier. Il s'associa ses trois fils, Christophe, 920, Etienne et Constantin, 926; Constantin VII fut relégué au dernier rang. Mais Romain fut puni de son ambition par ses propres enfants: Etienne et Constantin le jetèrent dans un monastère, 944. Il y mourut en 948. Pendant son règne, les Bulgares, 922-926, les Hongrois, 934-943, et les Russes, 941, avaient ravagé l'Empire. S.

ROMAIN II *le Jeune*, petit-fils du précédent, et fils de Constantin VII et d'Hélène, né en 939, empoisonna son père afin de régner, 959, passa son temps à la chasse et dans les plaisirs, et mourut, en 963, d'épuisement, ou du poison que lui donna sa femme Théophano.

ROMAIN III, dit *Argyre*, empereur grec, 1028-1034, succéda à Constantin VIII, qui, sur le point de mourir, lui offrit d'avoir les yeux crevés ou d'épouser sa fille Zoé. Il accepta Zoé, et se fit aimer d'abord par sa générosité. Mais des revers qu'il éprouva en Syrie contre les Turcs changèrent son caractère, et Zoé le fit étouffer dans son bain, pour mettre à sa place Michel le Paphlagonien.

ROMAIN IV, dit *Diogène*, empereur grec, 1068-1071, était petit-neveu de Romain III, et s'était élevé par son mérite à la dignité de patrice et de duc de Sardique. A la mort de Michel VI, il essaya d'ôter le pouvoir à Eudoxie, qui, au lieu de le faire périr, lui donna sa main. Romain justifia sa confiance par ses succès contre les Turcs, qu'il repoussa dans trois campagnes brillantes; mais, dans une quatrième, il se fit battre et prendre à Manzicert par Alp-Arslan. Celui-ci lui rendit la liberté, moyennant rançon. Romain, sorti de captivité, trouva sa place occupée par son beau-fils Michel VII; n'ayant pu la reprendre les armes à la main, il se livra à son rival, qui lui fit crever les yeux; il ne survécut pas à ce supplice. S.

ROMAIN (Jules). *V.* JULES ROMAIN.

ROMAIN-DE-COLBOSC (SAINT-) ch.-l. de cant. (Seine-Inférieure), arr. et à 20 kil. N.-E. du Hâvre, près du chemin de fer de Rouen au Hâvre; 954 hab. Fabr. de calicots et de toiles.

ROMAINVILLE, vge (Seine), arr. et à 12 kil. S.-E. de St-Denis, 13 N.-E. de Paris; 2,672 hab. Auprès est un joli bois, peu étendu, fréquenté des Parisiens; lilas renommés. Carrières à plâtre. Fort, l'un des seize qui complètent le système de défense militaire de Paris. Le 30 mars 1814, il y eut à Romainville un combat entre les Français et les alliés; les Russes y établirent leur quartier-général avant d'entrer dans Paris.

ROMAINS (Jeux) ou GRANDS JEUX, jeux de l'anc. Rome, les plus solennels de tous, institués en l'honneur des grands dieux de l'Olympe. Ils revenaient annuellement le 17 des calendes d'octobre (15 septembre), duraient cinq jours, se composaient de courses en chars et à pied, de la lutte et du pugilat, données pendant quatre jours dans le Cirque Maxime, et d'une représentation scénique, dans un théâtre, le 5e jour. Un des édiles curules présidait à ces jeux, qui commençaient par une superbe procession, dans laquelle paraissaient les magistrats, le sénat, tous les acteurs des jeux en costume, à cheval et sur des chars, et les collèges sacerdotaux escortant les statues des dieux transportées au Cirque pour assister aux jeux. La procession partait du Capitole, et suivait les principales rues de la ville, décorées de tableaux, de tentures, et souvent couvertes de voiles. A la fin des jeux, les prêtres, le sénat et les magistrats reconduisaient processionnellement les dieux au Capitole.—Les grands jeux furent institués, selon les uns, par Romulus, qui les célébra en l'honneur de Consus, pour avoir l'occasion d'enlever les Sabines; selon les autres, par Tarquin l'Ancien, à l'occasion de la prise d'Apioles sur les Latins. On les appela *Romains*, parce qu'ils furent les premiers que Rome connut, et *Grands Jeux*, de ce qu'ils étaient consacrés aux grands dieux. On les célébrait aux frais du Trésor public. Ils duraient originairement un, deux ou trois jours; le sénat en porta la durée à quatre jours l'an 263, et, après les célèbres ides de mars, une loi ajouta un cinquième jour en l'honneur de J.-César. C. D—r.

ROMAINS (États). *V.* ÉGLISE (États de l').

ROMAINS (Roi des). *V.* ROI.

ROMAN, v. forte des Principautés-Unies (Moldavie), au confluent de la Moldava et du Sereth, à 65 kil. S.-O. d'Iassy. Evêché grec.

ROMANA (LA). *V.* LA ROMANA.

ROMANDIOLE. *V.* ROMAGNE.

ROMANE (Langue), nom donné à la langue qui se forma de la décomposition du latin par les idiomes parlés en Gaule. Cela commença dès la conquête romaine. On parla le roman surtout du Xe au XIIIe siècle dans le midi de la France, le N. de l'Espagne et de l'Italie.

ROMANÈCHE, brg (Saône-et-Loire), arr. et à 17 kil. S. de Mâcon; 555 hab. Mine de manganèse. Excellents vins rouges du crû de *Thorins* et surtout du clos dit *Moulin-à-vent*. On y a élevé un monument à Benoît Raclet, destructeur de la pyrale de la vigne.

ROMANÉE-CONTI, vge (Côte-d'Or), arr. et à 20 kil. N.-E. de Beaune, sur la côte de Nuits. Excellents vins.

ROMANELLI (Francesco), peintre, né à Viterbe en 1617, m. en 1662, élève du Dominiquin et de Pierre de Cortone, fut pris en affection par le cardinal Barberini, qui l'employa et le recommanda à Mazarin. Pendant un séjour qu'il fit à Naples, il modifia sa manière, d'après les conseils du Bernin. Appelé en France, il exécuta des peintures au palais Mazarin (auj. bibliothèque impériale) et au Louvre; mais sa santé l'obligea bientôt de retourner en Italie. On cite, parmi ses œuvres, une *Descente de croix*, les tableaux qui décorent 4 salles du rez-de-chaussée du vieux Louvre, un *St Laurent* à Viterbe, et une *Présentation au Temple* à la Chartreuse de Rome. Les compositions de Romanelli sont ordonnées avec sagesse, et ont de l'harmonie; mais le dessin, la couleur, et l'expression manquent de vigueur. B.

ROMANI (Giovanni de'), médecin et chirurgien de Crémone au commencement du XVIe siècle, passe pour avoir, le premier, pratiqué le mode d'extraction de la pierre dit *taille au grand appareil*.

ROMANIE. *V.* ROUMÉLIE.

ROMANO, v. murée du royaume d'Italie, est située dans la province et à 24 kilomètres S.-E. de Bergame, sur un affluent de l'Oglio; 4,501 hab. Fileries de soie, tanneries.

ROMANO, vge du royaume d'Italie (Turin), à 9 kil. S.-O. d'Ivrée; 2,542 hab. Succès de Bonaparte sur le général autrichien Salfi, qui fut tué, en 1800.

ROMANO (CAYO), île de l'Amérique septentrionale, dans le vieux canal de Bahama, sur la côte N.-E. de Cuba; 100 kil. sur 10.

ROMANO (Ezzelino ou Eccelino da), dit *le Bègue*, né au commencement du XIIe siècle, accompagna l'empereur Conrad III à la 2e croisade, obtint le pouvoir souverain dans Vicence, entra dans la ligue Lombarde contre Frédéric Ier Barberousse, et mourut vers 1180.

ROMANO (Eccelino II da), dit *le Moine*, fils du précédent, lui succéda dans le gouvernement de Vicence, fut chassé de cette ville par les Guelfes en 1194, y rentra avec l'appui des Gibelins de Vérone et de Padoue et celui de l'empereur Othon IV, qui lui donna le titre de vicaire-impérial, et, en 1215, partagèrent ses États entre ses fils Eccelin et Albéric, se retira dans un cloître, où il mourut vers 1235.

ROMANO (Eccelino III da), dit *le Féroce*, fils aîné du précédent, lui succéda en 1215, se mit à la tête des Gibelins, fit alliance avec l'empereur Frédéric II, exerça la charge de podestat à Vicence, Vérone, Padoue et Brescia, commit partout d'horribles cruautés, et obtint le titre de vicaire-impérial pour les pays situés à l'E. de l'Oglio. En 1256, le pape Alexandre IV prêcha contre lui une croisade, dans laquelle entrèrent Venise, Bologne, Mantoue, le marquis d'Este, et le comte de Bonifacio. La lutte, qui dura deux ans, fut atroce: enfin Eccelino fut blessé mortellement à Cassano, 1259.

ROMANO (Albéric da), frère du précédent, fut podestat de Trévise, s'attacha au parti gibelin, perdit son pouvoir à la mort de l'empereur Frédéric II, et, quand Eccelino II le Féroce eut péri, fut assiégé par les Guelfes dans le château de San-Reno, obligé de se rendre, et massacré avec sa famille.

ROMANOV ou ROMANOFF (Les), famille qui posséda le trône de Russie depuis le commencement du XVIIe siècle jusqu'en 1762, et qui doit son origine à Fédor Nikititch Romanov, époux d'Axinia Fédorowna, fille du tzar Fédor Ier. Le fils de Fédor Romanov, nommé Michel, fut élu tzar par les Russes en 1613.

ROMANOV (Michel), empereur de Russie, 1613-45, né en 1596, commença la dynastie des Romanov, eut à repousser les prétentions rivales de la Suède et de la Pologne, conclut avec la Ire, 1617, la paix de Stolbova, par laquelle il cédait à Gustave-Adolphe l'Ingrie et la Carélie

russe, et avec la 2e, 1618, une trêve de 14 ans, confirmée en 1634 par la paix de Viazma, qui abandonnait aux Polonais les duchés de Smolensk, de Sévéric, et de Tchernigov. Il laissa le trône à son fils Alexis.

ROMANOV, v. de la Russie d'Europe (gouvernement de Minsk), à 22 kil. O. de Sloutsk. Berceau de la famille des Romanov.

ROMANOV-BORISSOGLEBSK, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 35 kil. N. d'Iaroslav, sur le Volga; 2,500 hab. Soieries, lainages, toiles.

ROMANS, *Romanum*, ch.-l. de cant. (Drôme), arr. et à 18 kil. N.-E. de Valence, sur la rive dr. de l'Isère; 8,418 hab. Trib. de commerce, collége. Cette ville doit son origine à un couvent fondé en 837 par St Bernard, archevêque de Vienne, et placé sous la protection immédiate du Saint-Siége (*Abbatia Romana*). Son commerce de draps, qui s'étendait jusqu'en Orient, la rendait très-importante. Elle fait auj. un commerce actif de soies, draps, toiles, bestiaux, huile de noix, liqueurs, cuirs, chapeaux, pâtes d'Italie; possède une belle église gothique de St-Antoine, et est entourée de vieilles fortifications. Patrie de Servan et de Lally-Tollendal. Sur son territoire on cultive en grand le mûrier. A 12 kil. de la ville est le fameux vignoble de l'*Ermitage*.

ROMANZOFF (Pierre-Alexandrowitch, comte de), feld-maréchal, né à St-Pétersbourg vers 1730, m. en 1796, débuta dans la carrière militaire par la prise de Colberg, 1761. Après avoir eu sous ses ordres une division de l'armée destinée à envahir la Bessarabie, 1769, il remplaça le prince Galitzin dans le commandement en chef, remporta deux victoires sur les Turcs et les Tartares en 1770, prit Ismaïloff, Kilia, Akermann, Bender, Brahilov, puis Giurgewo en 1771, passa le Danube, bloqua le grand-vizir dans le camp de Choumla, et le força d'accepter la paix de Kainardji, 1774. Catherine II conféra à Romanzoff le gouvernement de l'Ukraine et le titre de *Zadonarskoi* (transdanubien). En 1787, il reçut le commandement de la 2e armée contre les Turcs; mais l'orgueil de Potemkin, qui commandait la 1re, fit qu'il donna sa démission, 1789.

ROMANZOFF (Nicolas, comte de), homme d'Etat russe, fils du précédent, né vers 1750, m. en 1826, débuta dans la diplomatie en 1791, puis, à l'avénement d'Alexandre Ier, fut successivement chambellan, sénateur, ministre du commerce et des affaires étrangères, et se montra toujours partisan de Napoléon Ier. Lorsqu'en 1812 ce dernier envahit la Russie, Romanzoff dut quitter les affaires. Il consacra ses loisirs aux sciences et à la littérature, fit exécuter à ses frais le voyage de Krusenstern autour du monde, acheta, et fit imprimer en 1813 le manuscrit du *Codex diplomaticus* de Mathias Dogial, ainsi que plusieurs autres manuscrits utiles aux progrès des sciences, qu'il fit transcrire en Russie et à l'étranger, et dont il commença une collection.

ROMAS (..... de), physicien du XVIIIe siècle, m. en 1776, était assesseur au présidial de Nérac, sa ville natale. Il répéta en France l'expérience du cerf-volant imaginée par Franklin pour prouver l'identité de la foudre et de l'électricité; il obtint, en 1757, en mettant sur toute la longueur de la corde un fil métallique, des étincelles de plus de dix pieds de longueur et d'un pouce de grosseur. Ses études sur ce sujet se trouvent dans le recueil de l'Académie des Sciences, t. II des ouvrages des savants étrangers. V.

ROMBERG (André), compositeur de musique, né en 1767 près d'Osnabrück, m. en 1821, devint habile exécutant sur le violon, voyagea pour compléter ses études, vint à Paris en 1784, y reçut les leçons et les conseils de Viotti, se fixa à Hambourg en 1802, et fut nommé maître de chapelle du duc de Saxe-Gotha en 1815. On a de lui beaucoup de musique instrumentale, des opéras, des cantates et autres morceaux de chant, diverses œuvres de musique d'église. Le caractère de sa musique est la pureté, la grâce, l'élégance et l'harmonie. — Son cousin, Bernard Romberg, chef d'une école de violoncelle en Allemagne, n'a point été égalé pour l'énergie et la puissance de l'exécution, et a écrit des concertos en un style noble et brillant à la fois. B.

ROMBOUTS (Théodore), peintre, né en 1597 à Anvers, suivant l'opinion la plus générale, m. en 1637, fut disciple d'Abraham Janssens, qui lui apprit à détester Rubens. A 20 ans il fit le voyage d'Italie, obtint de grands succès à Rome et à Florence, mais quoi qu'on fît pour le retenir, voulut revenir en Flandre. Son style rappelle la manière de Caravage et celle de l'Espagnolet. Outre des productions religieuses et historiques, parmi lesquelles on remarque *St François recevant les stigmates*, le *Sacrifice d'Abraham*, *Thémis avec ses attributs*, et une *Descente de croix* (dans l'église St-Bavon à Gand), Rambouts a exécuté une foule de morceaux de genre. Les kermesses, les parades de charlatans, les scènes d'ivrognerie, étaient ses sujets de prédilection. Comme son pinceau le faisait vivre dans l'opulence, il voulut se bâtir un hôtel aussi beau que celui de Rubens; mais, s'étant ruiné sans pouvoir le finir, il mourut de chagrin. A. M.

ROME, *Roma*, grande et belle ville de l'Italie méridionale, capitale des Etats de l'Eglise, ch.-l. de la Comarca de Rome, par 10° 9' 30" de long. E., et 42° 53' 51" de lat. N., à 1,320 kil. S.-E. de Paris, à 25 S.-O. de la Méditerranée, sur le Tibre, qui la traverse du N. au S.; 201,161 hab. Résidence du pape; siége du gouvernement civil, du gouvernement et de l'administration supérieure du culte catholique; cours de justice supérieures, tribunal de rote (cour d'appel pour tout l'Etat), tribunal de commerce; 2 universités (la Sapienza et la Gregoriana); Facultés de droit, de théologie, de médecine et de chirurgie; 6 séminaires, plus de 20 colléges, parmi lesquels le célèbre Collége de la propagande (*De propaganda fide*); 8 académies littéraires (celles d'Archéologie, des Arcades, des Lincei, de Religion catholique, de Théologie, Tibérine, Philarmonique, et Philodramatique); Académie de St-Luc pour les beaux-arts; Académies d'études de France, d'Autriche, de Naples, etc.; 11 bibliothèques publiques, presque toutes importantes, et dont la plus remarquable est la célèbre Vaticane; 5 musées: musée d'antiques et de peinture au Vatican (Pio-Clementino et Chiaramonti), musée Capitolin (antiques), musée du palais des Conservateurs (peinture et protomothèque), musée Kircher (antiquités et histoire naturelle), musée de minéralogie; observatoire; 7 hôpitaux, dont plusieurs magnifiques (San-Spirito, San-Michaele, San-Giacomo, San-Juan, etc.), 8 hospices ou maisons de refuge; mont-de-piété; banque romaine, monnaie; 8 théâtres. — Industrie manufacturière assez active: draps, lainages, soieries, filatures de laine et de coton, chapellerie, ganterie, parcheminerie, cordes harmoniques, perles fausses, bijouterie, camées, mosaïques, tanneries, papeteries, savonneries, cireries, etc. Comm. peu important. — Rome presque entière est sur la rive g. du Tibre; il n'y a sur la rive dr. qu'un quartier important relativement au reste, le *Trastevere* (l'outre-Tibre), et la *Cité Léonine*. La ville est fortifiée, sur la rive gauche, par des murs du moyen âge, avec tours et créneaux; sur la rive droite, par une assez forte muraille bastionnée, et, à l'extrémité N. de cette muraille, par une citadelle dite le Château-St-Ange. L'ensemble de l'enceinte a la forme d'un polygone irrégulier de 18,201 mèt. de déploiement, 4,700 de diamètre du N.-E. au S.-O., et 4,000 de l'E. à l'O. Sa superficie est de 1,396 hectares 46 ares. Le sol, très-accidenté, contient dix collines naturelles (Palatin, Capitolin, Quirinal, Viminal, Esquilin, Célius, Aventin, Janicule, Vatican, et Pincio), et cinq artificielles (Testaccio, Citorio, Giordano, Savelli, et Cenci). La ville forme deux parties bien distinctes, la cité moderne et la cité antique; la première occupe un tiers seulement de la superficie totale dans la partie N.-O., la seconde remplit les deux autres tiers, mais sans rien conserver de son ancien tracé: on y voit, au milieu de quelques belles percées modernes, chemins plutôt que rues, des villas, des jardins, des vignes; de place en place, des couvents, quelques églises, et, au milieu de tout cela, de nombreuses ruines antiques, informes pour la plupart, et qui n'ont guère de signification que pour les antiquaires. Rome moderne a 15 portes, dont les principales sont, sur la rive gauche, celles du Peuple (*del Popolo*) au N.; Sa-lara et Pia, au N.-E.; St-Laurent, et Majeure, à l'E.; St-Jean, Latine, St Sébastien au S.-E., et St-Paul au S.; sur la rive droite: les portes Portese, au S., St-Pancrace, et Cavallegieri, à l'O., et Angelica, au N.; les autres ont été murées. Les deux rives du fleuve communiquent entre elles par 5 ponts de pierre: 2 en amont, les ponts St-Ange et Sixte; 2 à travers la petite île de St-Barthélemy, qui divise le fleuve en 2 bras, et nommés, l'un du nom de l'île, sur le bras droit du Tibre, l'autre, des Quatre-Têtes (*Quattro capi*), sur le bras gauche; le 5e, au-dessous de l'île, partie en maçonnerie, partie en chaînes de fer, est le *Ponte-Rotto*, vieux surnom qu'il dut à ce qu'il demeura longtemps ruiné. — Les rues de la ville sont étroites pour la plupart, dénuées de trottoirs, et tortueuses: leur ensemble offre l'aspect d'une espèce de dédale; on ne peut excepter que 4 ou 5 belles voies tirées en ligne droite, principalement celles du Corso, des Quattro-Fontane, Ripetta, Giulia, et Longara. Chacune mesure de 1,100 à

1,300 mèt. de long : le Corso, la plus belle et la principale, a 1,600 mèt. sur 10 environ de large, avec des trottoirs, et traverse toute la partie vivante de la cité, depuis la place du Peuple jusqu'au palais de Venise. Rome est remarquable par le nombre de ses édifices publics : il y a 300 églises, parmi lesquelles on distingue St-Pierre, l'une des merveilles de l'architecture moderne, monument unique au monde par ses immenses proportions; Ste-Marie-Majeure, St-Jean-de-Latran, St-Laurent et St-Paul-hors-des-Murs, Ste-Croix-de-Jérusalem, Ste-Agnès, St-Charles au-Corso, le Jésus, St-Louis-des-Français, Ste-Marie-de-la-Rotonde, Ste-Marie-d'Ara-Cœli, la Trinité-des-Monts, St-Laurent-in-Miranda, St-Pierre-in-Montorio, etc. On compte 64 couvents d'hommes, 50 de femmes, plus de 330 palais, dont un grand nombre remarquables par leur architecture et la richesse de leurs peintures décoratives, tels que : les palais apostoliques du Vatican, du Quirinal, et de Latran; ceux de la Consulte, de la Chancellerie, Farnèse, des Conservateurs, Doria, de Venise, Panfili, Torlonia, Colonna, Sciarra, Barberini, Chigi, Borghèse, Braschi, Massimi, Spada, Altieri, Corsini, Médicis, où est l'Académie de France, etc. On y remarque encore : 30 villas, dont chacune renferme un palais; 13 obélisques, 3 aqueducs, 50 fontaines monumentales, parmi lesquelles celles de Termini, de la place Navone, de Trévi, et Pauline, sont vraiment magnifiques, et par le grandiose de leur architecture, et par l'abondance prodigieuse de leurs eaux. Le nombre des places est de 148; les plus belles sont celles du Peuple, du Capitole, Colonne, Navone, St-Pierre, de Venise, Farnèse, des SS. Apôtres, Quirinale, Monte-Citorio, Madame, St-Louis-des-Français, etc. La ville est divisée administrativement en 14 quartiers et 54 paroisses. Chemins de fer sur Frascati, depuis 1856, et Civita-Vecchia depuis 1858. — *Climat.* Humidité et variations fréquentes dans l'état de l'atmosphère, et cependant climat sain en général; avec quelques précautions on se garantit aisément de cette intempérie, qui règne surtout en hiver. Le temps le plus agréable et le plus sain est de juin à janvier; le plus beau mois, celui d'octobre. La moyenne des plus fortes chaleurs est de 25° centigrades; celle des plus grands froids, de 5°,1 : le moment le plus rigoureux est au commencement de février, néanmoins la température ne descend pas toujours jusqu'à la congélation : rarement le thermomètre marque 2°,50, ou 3°,75 au-dessous de zéro. Octobre, novembre et décembre sont la saison des pluies, surtout novembre : alors il y a, par intervalles, des orages diluviens; puis le ciel redevient serein et le soleil resplendit. Il tombe annuellement 0m,812 de pluie.

Rome ancienne. — Sa fondation. — Ses enceintes. — L'origine de Rome est fabuleuse, même suivant les traditions romaines : Numitor, roi d'Albe, ayant été détrôné par son frère Amulius, ce dernier envoya exposer deux jumeaux que Rhée Sylvia, fille de Numitor, venait de mettre au monde, et dont la naissance était mystérieuse; plus tard, on les dit fils de Mars. Ils furent abandonnés sur le Haut-Tibre, et le courant porta leur berceau dans un lieu marécageux et sauvage, au pied d'une colline dite Pallanté ou Palatin. Une louve vint les allaiter. Un berger du voisinage, Faustulus, touché de ce prodige, recueillit les pauvres enfants, les éleva, et les nomma Romulus et Rémus. Devenus adolescents, ils apprirent le secret de leur naissance, et rétablirent leur aïeul sur le trône. Numitor leur persuada d'aller fonder une ville au lieu où ils avaient été exposés. L'emplacement choisi fut le mont Palatin, et l'époque, la 4e année de la 6e olympiade, répondant à l'an 753 av. J.-C. A la suite d'une querelle dans laquelle Rémus fut tué, Romulus demeura seul chef de la colonie. Au milieu des fables relatives à cette origine, il paraît vraisemblable que la fondation de Rome, qui eut lieu le 21 avril, est due à un printemps sacré sorti d'Albe (*V.* Printemps sacré). Rome primitive occupa tout le Palatin; elle eut pour limites un retranchement tracé autour de la colline, et formant un carré de 400 mèt. de côté environ. Ce n'était qu'une espèce de camp, avec des chaumières, logeant une population de 3,000 hommes, dont se composait la bande de Romulus. Bientôt la ville s'augmenta d'un nouveau quartier, le mont Saturnien (depuis Capitolin). Romulus y ouvrit un asile à tous les bandits des environs. Après la réunion des Sabins aux Romains, à la suite de l'enlèvement des Sabines (*V.* Romulus), la ville fut agrandie au N. par l'adjonction de la moitié environ d'une colline, qui prit le nom de Quirinal, de Cures, capitale des Sabins. La vallée entre le Palatin et le Quirinal servit de lieu d'assemblée, et fut le Forum (*V. ce mot*). Numa Pompilius renferma dans une seule enceinte les trois quartiers de la jeune cité. Tullus Hostilius, ayant transporté la population d'Albe sur le mont Célius, le comprit dans l'enceinte de Rome; Ancus Martius fit la même chose pour le mont Aventin, qu'il peupla des habitants de Tellène et de Politorium, et, de plus, il fonda une forteresse au sommet du Janicule. Les enceintes, construites à diverses époques, avaient peu de solidité; Servius Tullius en fit une nouvelle en pierres de taille, dans laquelle il comprit les monts Viminal, Esquilin, et la partie N. du mont Quirinal. Cette enceinte est devenue l'une des plus historiques, et des traces nombreuses en existent encore : elle avait la forme d'un polygone irrégulier, mesurant environ 3,500 mèt. du N.-E. au S.-O., et 1,500 de l'E. à l'O., sans compter une partie de longs murs qui reliait, à l'O., la forteresse du Janicule à la ville; sa circonférence égalait 12,597 mèt., et sa superficie 638 hectares 72 ares. Elle avait 23 portes. Les inégalités de son sol valurent à Rome le surnom de *Ville aux sept collines.*

Monuments. Les rois commencèrent la série des grands monuments qui ont rendu Rome la ville éternelle : Tarquin l'Ancien fit la Cloaque et le Cirque Maximes, et commença le Capitole; Servius éleva la Prison publique (*V. ces mots*) et le temple de la Fortune virile (auj. Ste-Marie-Egyptienne); la République acheva le Capitole, bâtit le Tabularium (*V. ce mot*), le temple de Saturne, et beaucoup d'autres encore. — Mais c'est surtout de la fin de cette époque et du temps des empereurs que date la splendeur des monuments; jusqu'alors on les avait faits de pierre, on commença de les faire de marbre et de granit. Vers le temps de César, de magnifiques basiliques s'élevèrent autour du Forum (*V.* Basiliques); on bâtit aussi des Forums nouveaux non moins somptueux (*V.* Forum); ce mouvement se continua sous les empereurs, jusqu'à Constantin : les colonnes Trajane et Antonine faisaient partie de ces deux Forums (*V.* Colonnes). — Sur le mont Palatin, la maison des empereurs, d'abord élégante et modeste sous Auguste, plus somptueuse sous Tibère, Caligula, Néron, finit par occuper toute la colline; Néron la réédifia avec une magnificence extravagante sous le nom de *Maison dorée*, et l'étendit, en constructions et en jardins, sur le Célius et l'Esquilin, jusqu'au Viminal.

Il y avait encore, comme supplément à la ville, d'immenses faubourgs, et, sous ses murs, en dehors, le *Champ-de-Mars*, lieu d'assemblée du peuple, et vaste promenade publique, ornée de superbes monuments (*V.* Champ-de-Mars). — Depuis Servius, Rome ne fut plus agrandie dans son enceinte murée; mais du temps de Sylla, d'Auguste, de Claude, de Trajan, son enceinte civile et religieuse reçut, par le développement du Pomœrium (*V. ce mot*), toute l'extension nécessaire à sa population croissante. En fait, Rome était une ville d'une étendue médiocre, avec de vastes faubourgs. — On peut évaluer sa population à 1,300,000 hab., dont 280,000 environ dans l'enceinte murée; cette estimation, si loin des chiffres de quelques archéologues, qui supposent 4 millions, et même 8 et 9 millions, est déduite des consommations de l'Annone (*V. ce mot*). Auguste se vantait d'avoir pris Rome de briques et de la laisser de marbre : cela ne doit s'entendre que des monuments, car, même après lui, la ville proprement dite avait la même physionomie : la masse des maisons était mal bâtie, et les rues toujours étroites, tortueuses, souvent escarpées. La plus belle ligne était la Voie Sacrée (*V.* Sacrée-Voie). Auguste divisa la ville en 14 régions, et y organisa une bonne police pour les incendies et pour la garde de nuit (*V.* Vigiles).

Aurélien entreprit, l'an 271, de refaire l'enceinte de Rome, sans agrandir la ville, et seulement en reculant ses murs jusqu'aux limites du dernier Pomœrium de Trajan; il ne put la terminer, et Probus l'acheva. Elle comprit le Champ-de-Mars et la Colline des jardins (auj. le Pincio), qui avait toujours été hors de la ville. Son étendue fut de 18,201 mèt., et sa superficie de 1,396 hectares 46 ares. Les murs, qui sont ceux de la ville actuelle, moins le Vatican, étaient percés de 16 portes.

La décadence de Rome commença à la fondation de Constantinople et à la création des empires d'Orient et d'Occident. Les barbares profitèrent de la discorde des deux Empires pour envahir l'Italie : Rome fut saccagée successivement par Alaric, 409; Genséric, 455; Ricimer, 472; et déshéritée de son rang de capitale quand Odoacre, après avoir renversé l'empire romain, 476, fixa sa résidence à Ravenne. Les Goths s'en emparèrent sous la conduite de Théodoric, 493; Bélisaire les en chassa, 536, et y fut assiégé vainement pendant 1 an et 9 mois par Vitigès. Totila la reprit et la saccagea, 546; après son dé-

part, Bélisaire l'occupa de nouveau; Totila y rentra, 549, et Narsès la lui enleva, 552. Bien que délivrée de la domination des Goths, Rome n'en était pas moins misérable : réduite à n'être plus que le ch.-l. d'un petit duché de son nom, gouvernée par un duc relevant de l'exarque de Ravenne, elle était abandonnée aux vexations des lieutenants de l'Empereur, et aux invasions des Lombards. Dans cette triste position, les papes furent ses seuls défenseurs; ils usèrent de l'influence de leur caractère sacré pour épargner au peuple des exactions et détourner les invasions des Lombards, 570, 578, 593. Ce patronage de dévouement leur donna une autorité de fait dans le duché. Enfin le peuple et le sénat de Rome, las d'être opprimés et jamais protégés par le pouvoir impérial, secouèrent le joug, et se donnèrent au pape Grégoire II, l'an 730. Cependant Rome n'était pas au terme de ses épreuves : Astolphe, roi des Lombards, l'assiégea en 755, et l'aurait prise, si Pépin le Bref n'avait envoyé une armée au secours du pape. Au IXe siècle, elle eut à redouter les Sarrasins de Sicile : pour la défendre contre leurs incursions, Léon IV fit l'enceinte bastionnée du Trastevere, 848-52, et c'est du nom de ce pape que le nouveau quartier fut appelé *Cité Léonine*. En 1081, l'empereur Henri IV assiégea Rome; Robert Guiscard, chef normand, vint au secours de la ville; mais ses troupes y allumèrent un incendie qui causa la plus horrible dévastation qu'elle eût jamais soufferte. La malheureuse cité fut encore prise par l'empereur Frédéric Ier, 1167; par le duc de Bourbon, 1527; par les troupes de la Ire République française, 1798. En 1848, le parti démocratique y proclama la République romaine; la France envoya une armée au secours du pape, prit Rome, et rétablit le Saint-Père dans son autorité temporelle.—Dès le VIIe siècle, et même auparavant, le patronage, puis l'autorité des papes furent aussi très-utiles aux monuments de la ville antique; ils en sauvèrent beaucoup en les consacrant au culte catholique, tels que : le temple d'Antonin et Faustine, près du Forum, à St Laurent-in-Miranda, dès les premiers siècles; le Panthéon (*V. ce mot*), à Ste-Marie-aux-Martyrs, 610; le temple de la Fortune virile, à Ste-Marie-Égyptienne, 872; les Thermes de Dioclétien, à Ste-Marie-des-Anges, 1560, etc. Une foule d'autres monuments furent encore sauvés par eux sans recevoir de nouvelle destination, tels que les arcs-de-triomphe de Titus, de Septime-Sévère, de Constantin, le Colisée (*V.* Arcs et Colisée); les ruines de divers temples ou basiliques, entre autres celle d'Antonin, dont un portique est devenu la façade de la douane de terre; les colonnes Trajane et Antonine (*V.* Colonnes); ce sont aussi les papes qui ont relevé tous les obélisques, etc. (*V.* Obélisques.) C. D—y.

Histoire. — L'histoire romaine est presque exclusivement celle de la ville de Rome, successivement en rapport elle-même avec les peuples de l'Italie et avec ceux du bassin méditerranéen, qu'elle finit par soumettre à son empire. Cette histoire embrasse une durée de 1,200 ans, et se divise en 3 périodes : — Io Rome sous les rois, 753-509 av. J.-C., période de 244 ans; — IIo Rome pendant la République, 509-29 av. J.-C., période de 480 ans; — IIIo Rome sous les empereurs, 29 av. J.-C.-476 ap. J.-C., période de 505 ans.

Io *Roma sous les rois.* — Asile ouvert par Romulus aux bandits du Latium, Rome compta 7 rois (*Romulus*, 753-715 av. J.-C.; *Numa Pompilius*, 715-671; *Tullus Hostilius*, 671-640; *Ancus Martius*, 640-617; *Tarquin l'Ancien*, 617-578; *Servius Tullius*, 578-534; *Tarquin le Superbe*, 534-509); le 1er et le 3e, rois latins et guerriers; le 2e et le 4e, rois sabins et organisateurs; les 3 derniers, dits rois étrusques. Ceux-ci ont le plus contribué à la grandeur et au développement de la primitive puissance romaine, étendue sur une moitié du Latium et sur une grande partie de la Sabine et de l'Etrurie. La réforme de Servius Tullius, la tyrannie de Tarquin le Superbe, l'attentat de Sextus contre Lucrèce, amenèrent la substitution de la république à la royauté, 509. (*V.* les noms des 7 rois et les mots : Tribus, Curies, Patriciens, Plébéiens, Sénat, Celeres, Chevaliers, Clients, Patrons, Féciaux, Saliens, Flamines, Augures, Aruspices, Chaise curule, Toge prétexte, Bulle d'or, Cens, Centuries, Classes, etc.)

IIo *République romaine.* — L'histoire de la République romaine se divise en 3 parties : 1o de 509 à 264, Rome, à *l'intérieur*, forme *sa constitution* par les *luttes du Forum*, et, à *l'extérieur*, plusieurs fois menacée de ruine par *les peuples de l'Italie*, parvient à les soumettre; 2o de 264 à 133, par l'union des 2 ordres et sous la *direction du sénat*, dont l'habile politique jette alors l'éclat le plus vif, elle détruit la puissance carthaginoise, et soumet presque tous les peuples du bassin méditerranéen; 3o de 133 à 29 av. J.-C., la tentative démocratique des Gracques ouvre la carrière aux 3 *guerres civiles*, à peine interrompues par les dernières guerres d'Afrique, d'Espagne, de Gaule et d'Orient. La République disparaît à la suite de la 3e guerre civile.

1o A l'intérieur, l'expulsion des rois a profité d'abord au seul parti aristocratique; la dureté des patriciens et des riches, le poids des dettes imposé aux plébéiens, les propositions de *Lois agraires* (*V.* Agraires, Cassius, Licinius Stolon), les demandes de partage du consulat, provoquent, puis éternisent les querelles des deux ordres, et donnent lieu à des modifications de la constitution, marquées par la création successive de nouvelles magistratures : la Dictature, 498; le Tribunat du peuple, 493; le Décemvirat, 451-449; la Censure et le Tribunat consulaire ou militaire, 444; la Préture et l'Edilité curule, créées, 365, après le partage du consulat entre les deux ordres (*V.* Dictateur, Tribuns, Décemvirs, Douze tables, Censeur, Préteur, Ediles). La prépondérance des Appius Claudius; la retraite du peuple sur le mont Sacré, 493; le procès de Coriolan, 492; la loi Publilia, due à l'énergique Voléro (*V. ce mot*), 471; le procès de Cæson, 459; la proposition Térentilla, 461-451; la mort de Virginie, l'abolition du décemvirat et le rétablissement des anciennes magistratures, 449; le tribunat de Canuléius, qui obtint pour les plébéiens le droit de mariage avec les familles patriciennes, 444; la sédition causée par Sp. Mælius, 437, et la 2e dictature de Cincinnatus (*V. ces noms* et Servilius Ahala); la réduction à 18 mois, 431, des fonctions d'abord quinquennales des censeurs; l'accession, 420, des plébéiens à la questure (*V. ce mot*); les fréquentes rogations tribunitiennes pour le partage du consulat entre les deux ordres; la mort, 383, de Manlius Capitolinus (*V. ce nom*); les trois propositions de C. Licinius Stolon et de L. Sextius (*V.* Licinius), débattues avec violence pendant dix ans, 376-366; la cérémonie du *Clou sacré* enfoncé par le dictateur Manlius dans le temple de Jupiter, 365; l'élévation d'un plébéien à la dictature, 355, puis à la censure, 350; le caractère obligatoire pour tous donné aux Plébiscites, en 339, par Publilius Philo (*V. ce nom*); la révolution politique (*V.* Tribus) d'Appius Claudius, 312; la divulgation des formules du droit civil et sacré par Flavius, 306; la réaction des censeurs Fabius Rullianus et Décius Mus, 304, contre l'œuvre de 312, et l'établissement de la revue annuelle des chevaliers par les censeurs (15 juillet 304); le partage entre les deux ordres des charges sacerdotales, 301; les lois démocratiques du dictateur plébéien Hortensius (abolition des dettes et de l'esclavage pour dettes; distribution de 7 *jugera* de terre à chaque citoyen), 286; le supplice, 271, des légionnaires de Capoue qui s'étaient emparés de Rhégium; tels sont les principaux faits de l'histoire intérieure de Rome pendant cette période. Les mœurs étaient alors simples et frugales; l'égalité entre les deux ordres était établie, et la vraie liberté, celle qui naît de l'équilibre des pouvoirs, était sortie des luttes agitées du Forum. — A l'extérieur, des guerres continuelles contre les peuples voisins et contre ceux de l'Italie « formèrent la robuste jeunesse du peuple romain. » Ce furent, dans l'ordre chronologique : les *Guerres royales*, 509-496, fomentées par les Tarquins bannis, et marquées par la mort de Brutus et d'Aruns, par l'intervention de Porsenna (*V. ce nom*, Horatius, Scævola, Clélie), enfin par la défaite des Latins au lac Rhégille; les guerres des Volsques, 495-406 (*V.* Coriolan, Quinctius Capitolinus, Annur), des Véiens (*V.* Fabius, Crémère, Véies, Camille), des Eques, 468-457 (*V.* Cincinnatus) et des Sabins, 457 (*V.* Herdonius), pendant lesquelles, sauf la conquête d'Antium, Rome resta généralement sur la défensive; — les guerres offensives en Etrurie, où Corn. Cossus remporta, 436, les 2es dépouilles opimes sur Lars Tolumnius, roi des Véiens, et où Camille, faisant instituer la solde militaire, 405, s'illustra par les sièges de Véies, 405-395, et de Faléries, 394; — les cinq *Guerres gauloises*, 390-349, commencées par le désastre de l'Allia, 390, et la prise de Rome, compliquées par la révolte des peuples déjà soumis à Rome (Herniques, Etrusques, Latins), et illustrées par les succès de Camille, de Manlius Torquatus, de Valérius Corvus (*V. ces noms*); — les *guerres des Samnites*, 343-290 (*V.* Samnium); — enfin les guerres de Tarente et de Pyrrhus, 282-275 (*V. ces noms*, Fabricius, Héraclée, Asculum, Bénévent, Curius Dentatus), suivies de la soumission de la Grande-Grèce, de la reprise de Rhégium, 271, de l'établissement de colonies romaines dans le Picé-

num et le Samnium, 268, et de l'occupation de la Messapie, 267-264. — En 264, toute l'Italie centrale et méridionale, couverte de municipes et de colonies (*V. ces mots*), était soumise aux Romains; leur organisation militaire était à peu près complète, et leurs dernières guerres leur avaient appris la tactique des Grecs.

2° De 264 à 133, peu de faits se rapportent à l'histoire intérieure; ce sont : les premiers combats de gladiateurs donnés à Rome, 264; la création, 243, du préteur étranger; la formation, 241, de deux nouvelles tribus, qui portèrent le nombre des tribus de l'*Ager Romanus* à 35 (4 de la ville, 31 de la campagne); la représentation, 240, des pièces de Livius Andronicus; la seconde fermeture du temple de Janus, 235; la création, 227, de deux nouveaux préteurs pour la Sicile, la Corse et la Sardaigne; la *loi Oppia*, réprimant le luxe des femmes, 215; la loi de Porcius Léca, 198, défendant de battre de verges un citoyen; l'abrogation de la loi Oppia, 195, sous le consulat de M. Porcius Caton et de Val. Flaccus; la séparation du sénat et du peuple dans les représentations scéniques des *Jeux Mégalésiens*, 194; le tracé, 187, des deux voies Flaminienne et Emilienne conduisant dans la Cisalpine; l'exil et l'amende, 187, des Scipions en butte aux attaques des Pétillius et de Caton; l'interdiction, 186, des Bacchanales à la suite d'immoralités sanglantes; les premiers combats d'athlètes, 186; la sévère censure de Caton et de Valérius, et la construction de la Basilique Porcia, 184; la loi contre la brigue, et la *loi Orchia* sur les festins, 181; la *loi Villia ou Annalis*, sur l'âge nécessaire pour arriver aux charges, 179; la *loi Voconia*, 169, contre l'accumulation des legs ou héritages dans les mains des femmes; la *loi Fannia*, contre le luxe de la table, 161; la création, 149, de la première *question perpétuelle* pour le jugement des crimes de concussion, et celle, 143, des trois *questions perpétuelles* pour les crimes de majesté, de brigue, de péculat; la *loi Gabinia*, établissant l'élection au scrutin, 139. — A l'extérieur, l'importance de cette période est beaucoup plus grande; elle est surtout dans l'habile politique du Sénat romain (*V. ce mot*), et dans l'enchaînement des guerres par lesquelles Rome, sortant de l'Italie, étend rapidement sa domination sur les côtes de la Méditerranée. Ce sont, dans l'ordre chronologique : — La 1re *guerre Punique* (*V.* Puniques), 264-241, terminée par la conquête de la Sicile; la 1re guerre contre les Gaulois Boiens et les Ligures, 238-222, marquée par de perpétuelles escarmouches, par la lutte contre les Gésates dans la vallée du Pô, 225, par les victoires de Flaminius sur les Insubriens au N. du Pô, 223, et surtout par les *troisièmes dépouilles opimes*, dues, 222, à Marcellus (*V. ce nom*); la soumission de la Corse et de la Sardaigne, 236-234; la 1re guerre d'Illyrie, 229-219; la conquête de l'Istrie, 221; la 2e guerre Punique, 218-201 (*V.* Puniques), terminée par l'affaiblissement de Carthage, l'établissement définitif des Romains en Sicile, leur entrée en Espagne, et la prépondérance en Afrique de leur allié Massinissa; simultanément à la 2e guerre contre les Gaulois Cisalpins, 200-163, et à la 1re guerre de conquête faite en Espagne, 200-178, les guerres contre Philippe V de Macédoine, puni à deux reprises, 214-205, 200-197, de ses rapports avec Annibal (*V.* Philippe V); à la suite du dissolvant système d'équilibre appliqué par Flamininus à la Grèce, la guerre, 191-190, contre Antiochus III de Syrie, qui avait répondu à l'appel des Etoliens mécontents de Rome, et qui, méconnaissant la prudence d'Annibal, fut battu en Grèce (*V.* Thermopyles, Caton), sur mer, enfin à Magnésie par L. Scipion, 190, et subit un traité onéreux, au profit des alliés de Rome, Eumène II de Pergame et Rhodes; la soumission des Etoliens, 189, par M. Fulvius Nobilior, et celle des Galates, 189, par Cn. Manlius Vulso; la 2e guerre de Macédoine, destinée à prévenir l'ébranlement du monde oriental par Persée (*V. ce mot*), 172-168, terminée par l'occupation de l'Illyrie, la bataille de Pydna (*V.* Paul-Emile), la destruction de 70 villes d'Epire favorables à Persée, et suivie du partage en districts de la Macédoine et de l'Illyrie, qui perdirent le titre de royaumes; les pénibles campagnes contre les Dalmates, 156-154; la 2e guerre d'Espagne, 153-140, prolongée par la cruauté de Servius Galba, marquée par les exploits de Viriathe (*V. ce nom*), et terminée par la réduction de la Lusitanie, 139-136; la 3e guerre Punique, 149-146; la réduction définitive de la Macédoine, 148, soumise au tribut après la guerre d'Andriscus (*V. ce nom*; Métellus), et de la Grèce, 146 (*V.* Métellus, Scarphée, Mummius, Leucopétra), transformée en *province d'Achaïe*; les premières interventions des Romains en Gaule, d'abord, 154, pour protéger Marseille contre les Oxybiens et les Décéates, puis, 143, pour combattre dans les Alpes occidentales la remuante nation des Salasses; enfin la 3e guerre d'Espagne, 139-133, marquée par l'héroïque résistance de Numance, et par la ruine, 133, de cette ville (*V.* Scipion Emilien). — A ce moment, Rome a triomphé de tous ses ennemis; l'Egypte, sauvée d'Antiochus Epiphane par Popilius Lænas, 168, est dans sa dépendance; la Syrie renouvelle sans cesse ses traités d'alliance avec elle, et s'épuise par ses propres dissensions; les princes de Pergame ne vivent que par sa volonté, et le dernier, Attale III, lui lègue en mourant tous ses biens. Mais Rome a perdu sa classe moyenne sur les champs de bataille; l'égalité et l'équilibre sont de nouveau rompus au profit exclusif des patriciens, seuls détenteurs des terres. De là les lois agraires et les guerres civiles de la 3e période.

3° De 133 à 29 av. J.-C., les discordes civiles attirent surtout l'attention; les faits extérieurs même s'y rapportent pour la plupart; il en faut excepter seulement : la guerre d'Aristonic de Pergame, 131-129, suivie de la formation de la *Province d'Asie*, 129, et du remaniement des territoires asiatiques; la lutte heureuse contre les Dalmates, 129; celle contre les Baléares, 123; la nouvelle intervention en Gaule, marquée par les défaites des Ligures transalpins, 125, des Salyes, des Allobroges et des Arvernes, 122-121, par la fondation d'Aquæ-Sextiæ (Aix), 122, et celle de Narbo-Martius, 118; enfin les luttes, pleines de retours, soutenues contre les Scordisques, 114, et les grandes guerres des Cimbres et des Teutons, 112-101 (*V.* Marius). En dehors de ces guerres, en effet, ou bien il s'agit de *guerres serviles*, 134-132, 102-99, 73-71, qui témoignent assez du danger que fait courir à Rome la substitution des esclaves aux hommes libres (*V.* Esclaves, Eunus, Salvius, Tryphon, Spartacus, Crassus), ou bien les généraux jouent dans les guerres de conquêtes un rôle essentiellement personnel, et subordonnent aux leurs les intérêts de la république. L'histoire de Rome devient alors celle des grands ambitieux. Les événements importants sont les suivants : le tribunat de Tibérius Gracchus, 133-132, et celui de Caïus Gracchus, 123-121, marqués par le renouvellement de la loi agraire de Licinius, et par de vains efforts pour créer de nouvelles classes politiques, chevaliers, Italiens ou affranchis; l'opposition violente des patriciens, dépossédés pour un temps de l'administration de la justice au profit des chevaliers (*V.* Gracchus, Octavius, Drusus, Scipion Nasica, Opimius, etc.); la *guerre de Jugurtha*, 118-106, pendant laquelle Marius relève le parti populaire, supplante Métellus, et, avec le concours, bientôt odieux, de Sylla, réduit la Numidie; la *guerre des Cimbres et des Teutons*, qui fournit à Marius l'occasion de cinq consulats successifs et de deux victoires (*Verceil, Aix*, 102-101), dont la seconde laisse de nouveaux ferments de discorde entre lui et Sylla; l'agitation causée dans Rome par la loi agraire de L. Apulèius Saturninus, d'abord secrètement soutenu, puis renversé avec Glaucia par Marius, 100; l'intervention de Rome dans les affaires de la Cappadoce, qui en reçoit un roi, 93; le tribunat de M. Livius Drusus, 91, et la *guerre sociale*, 90-88, dans laquelle Sylla s'illustre par des victoires dont s'irrite Marius (*V.* Guerre sociale); la concession du droit de cité aux Italiens vaincus, 88; la *Rivalité de Marius et de Sylla*, qui éclate à propos de la guerre contre Mithridate, 88, 1re *guerre civile*, marquée par les premières violences de Marius dans Rome, par le retour précipité de Sylla, par la chute sanglante du tribun Sulpicius, par la fuite de Marius à Minturnes, puis à Carthage, par les luttes de Cinna et d'Octavius au sujet des Italiens, 87, par le retour à Rome de Marius et de Cinna, par leurs proscriptions, 87-86; la 1re guerre, 90-84, contre Mithridate (*V. ce nom*, Archélaus, Sylla, etc.); la *dictature de Sylla*, 83-79, remplie par le rétablissement de la primitive constitution aristocratique et par des proscriptions régulières; les commencements de Pompée, de Cicéron, et de César, 83-80; la tentative démocratique de Lépidus, 78, et son expulsion de l'Italie par son collègue Catullus et par Pompée, chef d'une armée à son compte; la guerre de Sertorius, 82-71, terminée par Pompée; la guerre de Spartacus, 73-71, terminée par Pompée; la guerre des Pirates, 77-67, terminée par Pompée, en vertu de la loi Gabinia, et suivie de la réduction de la Cilicie en province romaine; la seconde guerre de Mithridate, 74-67, heureusement conduite par Lucullus (*V. ce nom*), et compromise par Glabrion; la 3e guerre de Mithridate, 66-64, terminée, en vertu de la loi Manilia, par Pompée, qui réduit en une seule province romaine la Syrie et la Phénicie, 64; le rétablissement de la puissance tribunitienne par Pompée, et une part des fonctions judiciaires ren-

due aux chevaliers, 70; le procès de Verrès, 70; la 1re *conjuration de Catilina* et d'Autronius, secrètement encouragée par César, le favori du parti populaire, 65; le *consulat de Cicéron*, 64-63, et la conspiration de Catilina, 63-62; le retour de Pompée et son triomphe, 61; le *premier triumvirat*, 60; le consulat de César, 59; la conquête des Gaules, 58-50 (*V.* GAULES, CÉSAR, VERCINGÉTORIX, etc.); pendant ces 9 années, les troubles de Rome, l'exil de Cicéron, 58, son retour, 57, l'anarchie causée par les luttes de Clodius et de Milon, 58-52, et la mort du premier; la mort de Crassus chez les Parthes, 53; la toute-puissance de Pompée, seul consul en 52; la *Rivalité de César et de Pompée*, 52-48; la 2e *guerre civile* éclatant sur quatre théâtres à la fois (Espagne, Italie, Iles, Grèce); la défaite de Pompée à Pharsale, 48; la soumission du monde méditerranéen par César, vainqueur des Egyptiens à Alexandrie, 48-47, de Pharnace en Asie-Mineure, 47, des Pompéiens à Thapsus, 46, et à Munda, 45, dictateur à vie et consul pour 10 ans, 44, assassiné au moment où il conçoit les plus vastes projets; la *troisième guerre civile*, 44-41, commencée dans Rome, et malgré les efforts du sénat, entre les meurtriers de César et Antoine, continuée dans Rome et hors de Rome entre Antoine et le sénat, qui protége Octave (guerre de Modène, 43), suspendue un moment par le *second triumvirat*, 43, reprise contre les meurtriers de César, 42 (*V.* BRUTUS, CASSIUS, PHILIPPES), et compliquée, après leur défaite, par l'intervention nouvelle de Sextus Pompée, dominateur des mers; la *Rivalité d'Antoine et d'Octave*, 42-31, aboutissant, à travers la guerre de Pérouse, 41-40, la paix momentanée avec Sext. Pompée, 39, défait, 36, par Agrippa (*V.* NAULOQUE), les guerres de Parthiène et d'Arménie, 39-33, le renouvellement du triumvirat, 37, les premières guerres d'Agrippa contre les Germains, 35, et les grands travaux du second consulat d'Octave, 33, à la rupture définitive des deux triumvirs, 32, et à la *bataille d'Actium* (septembre 31), qui met fin à la république. Le nom subsiste encore, mais la forme politique disparaît après la mort d'Antoine et de Cléopâtre, 30, la soumission des îles de la mer Egée, 31, la réduction de l'Egypte en province romaine, 30, et le triple triomphe célébré à Rome, 29, par Octave, qui ferme le temple de Janus et devient *Auguste* et *Imperator*. L'Empire commence.

III° *Rome sous l'Empire.* — Le nom commun d'*Empire*, que l'histoire a donné aux diverses formes de gouvernement qui remplacèrent à Rome la République, leur convient parfaitement: « L'Empire fut en réalité un despotisme militaire. » L'histoire de l'Empire romain peut se diviser en trois grandes périodes: dans la première, qui porte quelquefois le nom de *Principat*, 29 av. J.-C.-284 ap. J.-C., la constitution impériale se forme lentement, au milieu des essais de gouvernement les plus multipliés et souvent les plus opposés; un principe prévaut cependant, celui de la prépondérance des soldats, permanente à travers toutes les transformations politiques et malgré toutes les tentatives faites par les *Princes* pour asseoir l'hérédité absolue ou mitigée; de là les noms, très-justes, de *Imperium*, *Imperator*, empruntés à la précédente constitution militaire de Rome. — Dans la seconde période, 284-395 ap. J.-C., l'Empire, définitivement constitué, reçoit de Dioclétien et de ses successeurs sa hiérarchie administrative et ses grandes divisions, dont les noms seuls varieront. Alors est fondé le système politique qui rappelle à l'esprit le nom d'Empire romain, celui de la toute-puissance du prince, de la division des pouvoirs administratifs, de la subordination respective des fonctionnaires, de la classification des personnes, enfin de l'uniformité de la législation pour toute l'étendue de la domination romaine. — Dans la troisième période, 395-476 et 1453, l'Empire partagé forme deux monarchies: 1° l'*Empire d'Occident*, 395-476, qui succombe promptement sous les coups des barbares germains; 2° l'*Empire d'Orient*, qui prolonge obscurément, pendant près de 11 siècles, 395-1453, une existence de plus en plus misérable, et qui, réduit à quelques lambeaux de provinces, perd son existence et son nom le jour de la prise de Constantinople par les Turcs Ottomans (*V.* OCCIDENT, ORIENT).

1° Le *Principat*, 29 av. J.-C.-284 ap. J.-C. — Pendant cette période de plus de 300 ans, on distingue 7 groupes d'empereurs: — 1° les *Princes de la famille d'Auguste*, terminés par Néron, 29 av. J.-C.-68 ap. J.-C.; — 2° les trois *premiers usurpateurs militaires*, 68-69; — 3° la 1re *famille Flavienne*, 69-96; — 4° les *Antonins* ou les *Princes adoptifs*, de Nerva à Commode, 96-192; c'est l'*âge d'or de l'Empire*; — 5° après deux princes (Pertinax et Didius) dont les règnes attestent le pouvoir des prétoriens, les *Princes syriens*, de Septime-Sévère à Alexandre Sévère, 193-235; — 6° la seconde série des princes portés au trône par les armées, ou l'*Anarchie militaire*, 235-268, de Maximin à Gallien, sous qui l'Empire est en proie aux *Trente tyrans*; — 7° les *Princes Illyriens*, 268-284, qui, de Claude II le Gothique à Numérien, restaurent l'Empire et sauvent l'unité romaine. — Le *Principat* s'établit sous Auguste et Tibère. Avec Auguste, 29 av. J.-C.-14 ap. J.-C., la République disparaît de fait, par la concentration de tous les pouvoirs dans les mains d'un seul homme (*V.* AUGUSTE): les Comices sont conservés, mais l'élection des candidats, désignés par l'Empereur, n'est plus qu'une vaine formalité. Consul à vie lui-même, il nomme à son gré, pour un an ou pour deux, des consuls substitués (*Consules suffecti*); le sénat subsiste, mais épuré, annulé; le *Consistorium Principis* (Conseil secret du prince) en usurpe les fonctions importantes, pendant que l'Empereur se substitue aux magistratures, aux lois; *à l'intérieur*, le temple de Janus est trois fois fermé, et Auguste, avec le concours de Mécène, d'une part inaugure l'Empire par l'âge d'or de la littérature latine, de l'autre ouvre au commerce romain l'Ethiopie et l'Inde; *à l'extérieur*, rarement pour reculer les frontières, toujours pour les assurer et les fixer, il soutient avec plus ou moins de bonheur, par lui-même, par Agrippa, par ses beaux-fils Tibère et Drusus, des guerres offensives ou défensives: en Espagne, 25-19 av. J.-C. (*V.* CANTABRES); en Ethiopie, 22 av. J.-C. (*V.* CANDACE); en Afrique, 19 av. J.-C. (*V.* GARAMANTES); en Rhétie, 15 av. J.-C.; en Pannonie, 12 av. J.-C.; sur le Rhin inférieur, d'où Drusus (*V. ce nom*) fit 4 campagnes sur l'Ems, le Wéser, l'Elbe, 12-9 av. J.-C., et que Tibère assura contre les Germains, 8 av. J.-C.-5 ap. J.-C.; sur le Danube, en Pannonie et en Dalmatie, 6-10 ap. J.-C.; en Germanie enfin, où Tibère contint les Chérusques, sans venger le désastre de Varus, 9. Les Provinces, au nombre de 20 lors du partage administratif de l'an 26 av. J.-C. (10, puis 11 prov. sénatoriales; 10, puis 9 prov. impériales), avaient été, pendant le règne d'Auguste, portées à 29, dont 11 sénatoriales et 18 impériales (*V.* PROVINCES). Aux revenus du temps de la République (capitation, impôt foncier des provinces, produit du domaine public, héritage par l'Etat des citoyens morts sans héritiers, amendes et confiscations, douanes, vingtième des affranchissements), Auguste avait ajouté: 1° l'impôt du centième sur les marchandises vendues aux enchères; 2° celui du vingtième sur les héritages; 3° celui du cinquantième sur le prix des esclaves. L'argent arrivait dans deux caisses distinctes, celle de l'Empereur, *fiscus*, celle de l'Etat, *Ærarium*, dont il disposait par le sénat, et que la première absorba plus tard. L'armée, pierre angulaire de l'édifice, était devenue permanente; divisée en neuf *cohortes prétoriennes*, trois *cohortes urbaines*, en tout 16,000 hommes affectés à la garde de l'Empereur et à celle de la ville; 25 légions de 12,500 hommes campées aux frontières dans des camps permanents, et 5 flottes stationnant à Misène, Fréjus, Ravenne, dans l'Océan, et dans le Pont-Euxin. Enfin, la splendeur des constructions publiques, opposée à la simplicité de la demeure du maître, attestait une fois de plus le changement produit dans les mœurs et dans les institutions. — Cependant le gouvernement monarchique semble compromis, dès son origine, par la mort des principaux princes de la famille d'Auguste (*V.* MARCELLUS, AGRIPPA, DRUSUS), et par les doutes qui naissent sur la question de la succession au trône: Livie et Tibère (*V. ces noms*) la décident au profit de l'adoption. Sous Tibère, 14-37, la monarchie triomphe des révoltes des légions (*V.* GERMANICUS), et s'établit pleinement: l'inviolabilité impériale est consacrée par la vague *loi de majesté*; le peuple perd ses comices; l'asservissement et l'avilissement du sénat sont consommés (*V.* SÉJAN); les frontières, ou reculées (*V.* CAPPADOCE) ou assurées (*V.* GERMANICUS). Les forfaits, les débauches, l'hypocrite tyrannie de Tibère; les fureurs et le meurtre de Caligula, 37-41; l'avénement honteux de Claude, 41-54; le premier droit d'avénement payé par lui aux prétoriens; le gouvernement d'obscurs affranchis (*V.* POLYBE, CALIXTE, NARCISSE, PALLAS) et d'impures impératrices (*V.* MESSALINE, AGRIPPINE); la substitution de Néron, 54-68, à Britannicus; les crimes, la démence et la mort même de cet empereur, le dernier de la maison d'Auguste, sont autant de faits qui témoignent de la puissance croissante des prétoriens et de l'armée, de l'abaissement des caractères, de la corruption et de l'abjection universelles. A peine quelques patriciens luttaient-ils contre la tyrannie: aux conspirations ou au mépris des premiers (*V.* SCRIBONIUS, PŒTUS, THRASÉAS, PISON et

Lucain, 65), la seconde opposait les délateurs et les bourreaux. Seules, les Provinces, partout défendues (*V.* Corbulon, Vologèse, Vespasien), parfois dotées de priviléges importants (*V.* Claude, Gaule, Sénat romain), jouissaient de la *Paix romaine* et de l'ordre nouveau sorti pour elles de la servitude des maîtres du monde. En même temps, le Christianisme naissait; Jésus-Christ, venu au monde sous Auguste, était crucifié sous Tibère; les apôtres (*V. ce mot et leurs noms*) jetaient les fondements de l'Eglise sous les derniers princes de la famille d'Auguste, et les *Persécutions*, commencées sous Néron par le martyre de S[t] Pierre et de S[t] Paul, inauguraient la propagation de la foi par le sang des martyrs. Le monde romain présente désormais ce double caractère : le Christianisme grandit à travers les persécutions; la société païenne dégénère de plus en plus, au milieu des vicissitudes de l'Empire. — Le pillage exceptionnel des provinces, à la fin du règne de Néron, avait déterminé le soulèvement général des armées et de Rome. De ce mouvement sortirent 4 empereurs en deux ans. Sous les trois usurpateurs militaires, Galba, 68-69, Othon, 89, Vitellius, 69, Rome avait été l'enjeu des légions et des prétoriens (*V.* Galba, Vindex, Othon, Vitellius, Vespasien). Enfin l'armée de Judée porte au trône la première famille qui ait fait prévaloir un instant l'hérédité absolue, 69-96. Les trois *Flaviens* relèvent l'autorité monarchique compromise par les guerres civiles, rendent la paix à Rome, y réparent ou y construisent d'importants monuments (le Capitole deux fois incendié, le temple de la Paix, le temple de Jupiter Tonnant, le Colisée, les Thermes de Titus, le Portique Claudien, le temple du Génie de Rome). Sous Vespasien, 69-79, la loi royale, *Lex Regia*, arme l'empereur de tous les pouvoirs; le sénat et l'ordre équestre sont épurés, mais les jugements de *majesté* sont supprimés; la discipline est rétablie dans les armées, l'administration de la justice améliorée, le luxe contenu, l'ordre rétabli dans les finances par de nouveaux impôts et par une sévère économie; enfin de nouvelles provinces sont organisées et la paix est rétablie dans toutes, après que Jérusalem a été détruite, Sabinus accablé en Gaule, et le Batave Civilis, gagné par un traité honorable, 70. Sous Titus, 79-81, les intérêts de l'Empire passent avant ceux du prince (*V.* Bérénice), et de nombreuses calamités (incendies du Capitole et du Panthéon, débordement du Tibre, peste de Rome, 1re éruption du Vésuve) fournissent aux *délices du genre humain* les occasions de justifier ce surnom. Avec Domitien, 81-96, la tyrannie reparaît plus soupçonneuse et plus odieuse; l'avilissement devient général, mais l'Empire s'accroît de la Bretagne (*V.* Agricola). — Après lui, commence, avec les Antonins, l'*âge d'or de l'Empire*. A l'hérédité absolue qui n'a pu s'établir, et qu'a ruinée la mort violente de Domitien, succède une sorte d'hérédité mitigée, l'*adoption*, soumise à l'approbation des soldats : de là le nom de *Princes adoptifs* que portent aussi les Antonins. Sous les deux premiers (Nerva, 96-98; Trajan, 98-117), le Principat militaire arrive à son apogée, pour faire place à la monarchie administrative du troisième (Adrien) et de ses successeurs. L'espagnol Nerva, le 1er des princes d'origine étrangère, rend la sécurité aux personnes, par la suppression des jugements de majesté rétablis sous Domitien, et par les lois contre les délateurs. L'espagnol Trajan, trop loué par Pline et par Montesquieu, gouverne toutefois Rome et l'Empire avec un éclat que tempère seul le souvenir de la 3e persécution contre les chrétiens. A l'intérieur, son règne est signalé par de grandes mesures : rétablissement de l'autorité sénatoriale et des comices, diminution des impôts, amélioration de l'administration, création de ports (Ancône et Centumcellæ) et d'une voie romaine joignant le Pont-Euxin et la Gaule, protection éclatante accordée aux lettres, monuments élevés dans Rome; à l'extérieur, par deux guerres heureuses, il recule les frontières de l'Empire, au N. du Danube où il soumet, 101-106, la Dacie (*V. ce mot*, Décébale), et à l'E. de l'Euphrate où il réduit, 106-112, l'Arménie, la Mésopotamie, 112-115, et l'Assyrie, 115, conquêtes éphémères dont il voit le premier ébranlement, mourant lui-même à la peine aux siéges de Atra et de Sélinonte. Sous lui, l'Empire comprit jusqu'à 52 provinces, dont 48 subsistaient à sa mort, divisées en 11 provinces sénatoriales et 37 impériales (*V.* Provinces). Le troisième prince adoptif, l'espagnol Adrien, 117-138, à l'extérieur, abandonne les conquêtes orientales de Trajan, bâtit en Ecosse le retranchement qui porte son nom (*Vallum Hadriani*), et disperse les Juifs, 133-136; à l'intérieur, il inaugure la *Monarchie administrative*, en substituant définitivement le *consistorium* au sénat, les *édits* et *rescrits* impériaux aux sénatus-consultes : il subordonne, à Rome et dans les provinces qu'il parcourt pendant quinze ans, le pouvoir militaire au pouvoir civil, substitue enfin au droit prétorien, sans stabilité, le fameux *édit perpétuel* (*V.* Edit, Salvius Julianus). Il relève Jérusalem sous son propre nom (*Ælia Capitolina*), rétablit en Egypte le canal du Nil à la mer Rouge, bâtit en Gaule les Arènes et la Maison Carrée de Nîmes, en Espagne le temple de Tarragone, relève enfin à Rome le Panthéon, et y construit le fameux mausolée qu'il se préparait (Môle d'Adrien, auj. château S[t]-Ange). Rien d'important sous Antonin, 138-161, à qui l'Empire dut une rare tranquillité. Mais Marc-Aurèle, 161-180, continue à la fois : 1° l'œuvre militaire de Trajan, en refoulant ou battant à trois reprises, 169-180, au-delà du Danube les premiers envahisseurs Sarmates ou Germains (Roxolans, Iazyges, Quades, Marcomans, Vandales, Goths, Bastarnes), et en faisant contenir les Parthes (*V.* Verus et Avidius Cassius); 2° l'œuvre politique et administrative d'Adrien, en étendant aux provinces par l'*édit provincial* le bénéfice des dispositions de l'*édit perpétuel*. Grand philosophe stoïcien, il souille sa gloire par la 4e persécution contre les chrétiens, et par sa faiblesse à l'égard de Faustine et de Commode. Commode, 180-192, ferme la suite et le siècle des Antonins par d'effroyables cruautés, une paix honteuse et des vices ignobles. L'histoire n'en a pas moins consacré par ses éloges ce siècle tout entier, pendant lequel la loi, plus équitable, est devenue commune à tout l'Empire, les relations se sont multipliées par les *voies romaines*, les arts, les sciences et les lettres ont jeté, non-seulement à Rome, mais dans les provinces, un dernier éclat, et le commerce a fait affluer dans Rome les richesses du monde alors connu. A ce moment, Rome « a réuni les Etats dispersés, et donné au monde une vie nouvelle. » — Entre les Antonins et les princes syriens, se place une époque d'anarchie dont les hontes sont restées fameuses : les meurtriers de Commode ont donné la pourpre au préfet de Rome, le vertueux Helvius Pertinax, 193; les prétoriens l'égorgent au bout de 88 jours, en haine de ses réformes financières; ils osent mettre l'Empire à l'encan, et l'adjugent à Didius Julianus, 193, sur la promesse d'un don de 6,250 drachmes (5,430 fr.) à chaque prétorien. Les armées d'Asie, de Bretagne, d'Illyrie, proclament simultanément leurs chefs, Pescennius Niger, Albinus, Septime-Sévère. Ce dernier entre dans Rome, où le sénat, informé de sa marche, a fait périr Didius : il brise les prétoriens pour les reconstituer bientôt, composé d'abord avec Albinus, va battre en trois rencontres, 194, Pescennius Niger, enfin défait et tué, 197, Albinus. Seul maître de l'Empire, où il a démantelé Byzance, 196, et brûlé Lyon, 197, il célèbre son retour par d'épouvantables proscriptions, va battre, 197-199, les Parthes sans les soumettre, et, avec le concours successif de Plautien et de Papinien (*V. ces noms*), réforme l'Empire, et organise complétement le despotisme militaire, compensé du moins par la discipline de l'armée, la bonne administration des provinces, et la sage prévoyance de l'empereur. Appelé en Bretagne par des révoltes, il y élève le retranchement qui porte son nom (*vallum Severi*), et y meurt, 211, considéré comme le premier des *princes syriens*, à cause de son mariage avec Julia Domna (*V. ce nom*), dont les fils et les petits-neveux vont se succéder presque sans interruption. Sous ces princes, 193-235, Rome est envahie par les superstitions orientales et le culte des dieux d'Asie, nouveau principe de dissolution pour une société déjà en voie de rapide décomposition. Sous Caracalla, 211-217; et Géta, 211-212, à côté de violences odieuses et de monstruosités sanglantes, se place la grave modification apportée à la condition des sujets de l'Empire par la fameuse *Constitution Antonine* (*de Civitate*), mesure fiscale, ou résultat de l'influence heureuse des grands jurisconsultes qui vivaient alors (*V.* Papinien, Ulpien, Paul, Gaïus, Modestin), et dont les nobles principes ont prévalu dans les sociétés modernes; elle éleva au droit de cité tous les habitants libres de l'Empire, et réalisa en partie l'unité de droits, qui semble avoir été le but assigné par la Providence à l'administration impériale. Le meurtrier de Caracalla, Macrin, 217-218, avec son fils Diadumène, ne suspend qu'un instant la succession des princes syriens, et, odieux aux soldats dont il a voulu réprimer l'indiscipline, meurt en combattant le jeune cousin de Caracalla, Bassien (fils de Julia Soœmis), porté au trône par l'habileté de sa grand'mère, Julia Mœsa, sœur de Julia Domna. Bassien, appelé Antonin, puis Elagabal ou Héliogabale (du nom du dieu qu'il servait), fait régner dans

Rome, pendant quatre ans, 218-222, les plus infâmes débauches, le luxe le plus effréné, et toutes les superstitions orientales. Assassiné par les prétoriens, il a pour successeur son cousin Alexandre Sévère, 222-235, véritable réformateur qui subit l'influence d'une mère peut-être chrétienne, Julia Mammée, autre fille de Julia Mœsa. Alexandre Sévère s'entoure des grands jurisconsultes, améliore avec eux l'administration générale, rétablit autant qu'il dépend de lui les *Corporations d'arts et métiers*, précédemment détruites par Trajan et Adrien, qui avaient craint d'y voir des siéges de conspirations, échoue dans l'œuvre du rétablissement de la discipline militaire qu'avaient de nouveau compromise Caracalla, Macrin, et Héliogabale, suspend les persécutions contre les chrétiens, et, admirateur de tous les bienfaiteurs de l'humanité, tente une réforme religieuse en associant dans un respect commun Abraham, Orphée, Jésus-Christ, Apollonius de Thyanes; à l'extérieur, en face du nouvel et redoutable empire persan (*V.* SASSANIDES, ARDSCHIR), qui prétend reconquérir les vieilles possessions de Cyrus, il réussit, après quelques désastres, à couvrir les frontières orientales, 230-234, mais, en Occident, est peut-être obligé d'acheter la paix des Germains. De là la sédition de Mayence et le meurtre du dernier prince syrien. — Alors éclate l'effroyable *anarchie militaire* de 33 ans, pendant laquelle l'Empire est en proie aux nouveaux usurpateurs militaires, 235-268. Chaque armée voulait son César; au temps de Gallien, on en vit 19 à la fois; plusieurs étaient des Barbares, au moment même où les grandes tribus germaniques battaient les frontières de l'Empire. Le gigantesque Maximin, 235-238, ne parut jamais à Rome; sa cruauté amena l'avénement des deux Gordiens en Afrique, 237, et, après leur mort, la proclamation à Rome des deux élus du sénat, Maxime Pupien et Claude Balbin, 237-238, à qui le peuple adjoignit Gordien III, 238-244: ce dernier reste seul, après le meurtre de Maximin, tué par ses soldats, et l'assassinat de Pupien et de Balbin par les prétoriens. Heureux contre les Perses, 242, sur le Rhin (où Aurélien vainquit les Francs à Mayence, 241), et à l'intérieur tant que vécut Misithée (*V. ce nom*), Gordien III est assassiné par Philippe l'Arabe, 244-249, dont le règne est surtout marqué par la célébration des *Jeux séculaires*, 247, pour le millième anniversaire de la fondation de Rome. Décius, 249-251, d'abord son lieutenant en Mœsie, puis son vainqueur à Vérone, n'est connu que par sa persécution contre les chrétiens, sa guerre contre les Goths de Mœsie, et le rétablissement de la censure. Tué par les Goths, il a pour successeur son fils Hostilien, 251-253, associé à Gallus. Gallus traite avec les Goths, devient odieux aux soldats, est tué par eux avec Volusien, son fils, au moment de combattre Émilien, qui, proclamé en Mœsie, 253, subit bientôt le même sort. Valérien est enfin porté à l'Empire, 253-260: bien qu'il s'associe son fils Gallien, il ne peut tenir tête à tous les Barbares (Francs, Alémans, Goths, Perses); pendant que les Francs et les Alémans inondent l'Empire jusqu'en Afrique et en Italie, pendant que Gallien, traitant avec les derniers, organise sur le Danube les premiers *Barbares fédérés*, Valérien succombe lui-même à Orfa, 260, laissant la Cilicie, la Cappadoce, la Syrie, ouvertes aux conquêtes et aux dévastations de Sapor: Odénath seul peut forcer le roi des Perses à repasser l'Euphrate. Sous Gallien, 260-268, les provinces sont de nouveau envahies par les Barbares ou occupées par des usurpateurs au nombre de 19, dont on a fait les *Trente Tyrans* en souvenir de ceux d'Athènes: plusieurs sont bientôt victimes de l'anarchie militaire à laquelle ils ont dû la pourpre; seuls, Odénath et Zénobie fondent le royaume de Palmyre et se font associer à l'Empire par Gallien, tué bientôt, 268, en assiégeant Auréolus dans Milan. Ici finit l'anarchie militaire par le choix même de l'Illyrien Claude qu'a fait Gallien pour son successeur. — Les *Princes illyriens* sont les empereurs nés dans les provinces danubiennes, et portés au trône par la désignation de leurs prédécesseurs, ou par le choix des armées: soldats dès l'enfance, formés à la fatigue et à la discipline, ils rétablissent l'unité romaine en battant les Barbares et les Trente Tyrans. Claude II *le Gothique*, 268-270, écrase les Goths en Macédoine, 269, et à Naissus, faisant servir les vaincus à la défense de l'Empire. Aurélien, 270-275, désigné par lui, abandonne la Dacie Trajane, et y substitue, pour conserver le nom, la Dacie Riveraine ou Aurélienne, formée en Illyrie. Il détruit en Italie les Alémans qui ont menacé Rome même, donne à cette ville une nouvelle enceinte, et, s'attaquant aux usurpateurs, détruit en Gaule, en Espagne et en Bretagne, le pouvoir de Tétricus et de Victoria (271, bataille de Châlons-sur-Marne), en Orient, 272-274, celui de Zénobie (batailles d'Antioche, d'Emèse, siége de Palmyre); il meurt assassiné au moment où l'Empire est rétabli dans son intégrité. Après 8 mois d'un interrègne causé par les refus réciproques du sénat et de l'armée de nommer un empereur, Tacite, 275-276, est nommé par le sénat, donne la paix à l'Empire, bat les Alains à la fin de son règne, et laisse un frère, Florianus, obligé de se tuer après quelques mois de lutte contre le nouvel élu de l'armée, Probus. Probus, 276-282, complète l'œuvre de Claude II et d'Aurélien, refoulant de la Gaule sur l'Elbe, 277, les Francs et les Alémans, au-delà du Danube, 279, les Sarmates et les Goths, en Ethiopie les Blemmyes, au-delà du Tigre les Perses, réprimant les révoltes de Saturnin en Orient, de Proculus et de Bonose dans les Gaules, élevant un rempart du Danube au Necker, enfin faisant concourir les Barbares à la défense de l'Empire, soit par leur introduction dans les armées romaines, soit par l'établissement de colonies militaires. Dur et dédaigneux pour les soldats, il est assassiné par eux près de Sirmium. Un dernier élu de l'armée, Carus, 282-283, s'associe ses deux fils, et assure de nouveau les frontières du Tigre contre les Perses, à qui il prend Séleucie et Ctésiphon. Tué par la foudre ou par son gendre Arrius Aper, il laisse Carin et Numérien, 283-284, maîtres, le premier de l'Occident, le second de l'Orient, où il est assassiné par Aper, bientôt mis à mort lui-même par Dioclétien, à qui l'assassinat de Carin, son vainqueur en Mœsie, assure enfin la pourpre. L'Empire sort intact des mains des princes illyriens, et va être constitué.

2° *L'Empire organisé ou la Tétrarchie*, 284-395. — A la période du despotisme militaire qui, pendant le IIIe siècle, a flotté de la forme militaire inaugurée par Auguste à la forme administrative due à Dioclétien, succède la période des *partages* de la *Monarchie, administrative* dans son fond, *orientale* dans sa forme. Cette période présente trois caractères saillants: 1° la constitution hiérarchique de l'Empire; 2° la séparation définitive des fonctions civiles et militaires, et la désorganisation lente et progressive de l'armée; 3° la prépondérance du christianisme, enfin protégé par les empereurs. Elle peut se subdiviser en 4 parties bien distinctes: 1° le règne de Dioclétien, 284-305, ou l'établissement de la Tétrarchie; 2° l'Heptarchie ou la nouvelle période d'anarchie militaire, 305-323; 3° la seconde *famille flavienne*, 323-363; 4° les derniers princes élus ou désignés qui disputent l'Empire aux Barbares. L'Empire est complétement organisé avec sa Tétrarchie, sa hiérarchie, et son système d'administration régulière; mais cette constitution, résultat naturel des efforts faits antérieurement pour fonder la monarchie absolue, sinon héréditaire, semble n'avoir été appliquée que pour disparaître aussitôt, emportée par le flot des invasions germaniques. — Sous Dioclétien, 284-305, l'association, double, mais au détriment de l'unité impériale, la force du chef militaire de l'Empire, obligé de défendre simultanément les frontières de l'Ouest et de l'Est. Les deux empereurs n'attendent pas l'apothéose décernée, après la mort, à la plupart de leurs prédécesseurs; déifiés de leur vivant, sous les noms, Dioclétien de *Jupiter*, Maximien d'*Hercule*, ils sont adorés suivant l'usage oriental, appelés seigneurs et dieux; tout ce qui les entoure est *sacré*; ils sont eux-mêmes la loi vivante. Leur séjour à Nicomédie (Dioclétien) et à Milan (Maximien) affaiblit le lien moral que maintenaient les souvenirs de Rome. La garde prétorienne fait place à des corps spéciaux (Joviens, Herculiens); l'Empire est dans les empereurs. De nombreuses révoltes et la marche menaçante des Barbares les déterminent, 292, à s'adjoindre chacun un auxiliaire sous le nom de *César*, en gardant eux-mêmes le nom d'*Augustes*: la *Tétrarchie* est fondée. Maximien, déjà victorieux, 287, des *Bagaudes* de Gaule (*V. ce mot*), gouverne et défend l'Italie, les Iles, l'Afrique, où succombe le rebelle Julianus; son *César*, Constance-Chlore (*V. ce nom*), chargé des provinces d'Occident (Mauritanie, Espagne, Gaule, Bretagne), reprend, 294, la Grande-Bretagne, indépendante depuis 7 ans, 287-294, sous Carausius et Allectus, et, de Trèves, administre avec une grande sagesse, 292-306. Dioclétien, qui s'est réservé toutes les provinces orientales, a réprimé la révolte d'Achillée en Égypte et fait battre, 297, les Perses par son César, Galérius, qui leur impose le traité de Nisibis; enfin, ce même Galérius est chargé de la défense de la Thrace et des contrées Danubiennes; il réside à Sirmium après les grands succès qui ont réparé son premier échec dans les guerres des Perses, bat les Alémans, et assure les frontières du Danube en armant les Germains les uns contre les autres. La Tétrarchie s'organise alors à l'intérieur: au-dessous

des *Augustes* et des *Césars*, sont des préfets du prétoire, chargés de l'autorité civile, financière, judiciaire; puis des comtes et des ducs, commandant les armées des frontières; au-dessous encore, et hiérarchiquement subordonnés les uns aux autres, des fonctionnaires représentant l'autorité centrale jusque dans les moindres divisions des Provinces; administration simple et complète à la fois, dont les deux seuls défauts, l'extension du despotisme, l'augmentation des impôts, amèneront la dépopulation et la ruine. En même temps, le christianisme, qui s'est développé à travers toutes les persécutions, subit la dernière et la plus terrrible, l'*Ere des Martyrs*. Dioclétien, qui l'autorise par l'édit de la fête des Terminales (23 février 303), n'en voit que les commencements, abdiquant en 305, et forçant Maximien à faire de même, deux ans après le grand Triomphe célébré à Rome, 303, pour la défaite des usurpateurs et des Barbares. Les deux nouveaux Augustes, Constance-Chlore et Galérius s'adjoignent deux nouveaux Césars : Sévère, qui gouverne l'Afrique et l'Italie; Maximin Daia, qui gouverne l'Orient, la Syrie et l'Egypte. — Mais cette *Tétrarchie* aboutit bientôt à une *heptarchie* : Constantin, fils de Constance-Chlore, est proclamé Auguste après l'expédition de Calédonie et la mort de son père, 306; Sévère prend le même titre en Italie; Rome proclame Auguste à son tour Maxence, fils de Maximien-Hercule, qui, lui-même, reprend la pourpre; Maximin Daia devient également Auguste, malgré Galerius, et le nouveau César de celui-ci, Licinius est bientôt adjoint; comme Auguste, à Sévère, pour la défense du Danube. La mort de Sévère près de Ravenne réduit le nombre des Augustes à six : trois en Orient (Galérius, Maximin Daia, et Licinius); trois en Occident (Constantin, Maxence, et Maximien-Hercule). Constantin, 306-337, rétablit l'unité, en faisant périr Maximien, son beau-père, 310; en battant Maxence, 312-313, à Turin, à Vérone, au pont Milvius; enfin, en accablant dans deux guerres, 315, 322-323, Licinius, resté seul en Orient après la mort de Galérius, 311, et la défaite, 313, de Maximin Daia. — Seul maître de l'Empire, 323-337, fondateur de la *seconde famille Flavienne*, 323-363. Constantin, déjà tolérant à l'égard du christianisme (édit de Milan), 313, lui accorde, 321-323, les plus grands privilèges (tribunal particulier des évêques; pouvoir d'affranchir des esclaves, de recevoir des legs, de tenir des conciles, etc.); il assure la tenue du premier concile œcuménique, celui de Nicée, 325, pour la condamnation d'Arius et l'établissement de l'unité catholique; il transfère la capitale, 330-336, de Rome à Byzance, qui devient *Constantinople* et reçoit la même division, les mêmes privilèges que Rome; l'Egypte est désignée pour en être le grenier. Alors s'achève le système administratif inauguré par Dioclétien (*V.* Constantin). — La manière dont Constantin dispose de l'Empire, comme d'un bien qu'il peut partager entre ses fils et ses neveux, dénature le principe de la Tétrarchie de Dioclétien, et menace de nouveau l'unité impériale. Après lui, plusieurs partages successifs sont faits entre ses fils Constantin II, 337-340, Constant Ier, 337-350, Constance, 337-361, et ses neveux Dalmace et Annibalien. Par le meurtre des deux derniers, par les défaites successives des deux premiers princes et de deux soldats de fortune, Magnence et Vétranion (*V. ces noms*), enfin par la mort de Gallus et la jeunesse studieuse de Julien, l'unité est rétablie au profit de Constance, 353-361, dont l'arianisme intolérant compromet l'œuvre religieuse de Constantin, en même temps que les Perses et les Germains menacent de part et d'autre les frontières. Le *César* Julien (*V. ce nom*) conjure du moins le danger du côté de l'Ouest, en repoussant partout les Alémans et les Francs au-delà du Rhin, 356-360. Ses succès le rendent cher aux troupes; elles le proclament *Auguste*, quand Constance les rappelle contre les Perses victorieux. La mort de Constance en Cilicie, 361, prévient une nouvelle lutte. Sous Julien, 361-363, neveu de Constantin et dernier Flavien, l'orthodoxie souffre une persécution d'un nouveau genre : les études sont interdites aux chrétiens; l'empereur rétablit le paganisme en le transformant par des allégories néoplatoniciennes : réaction insensée que ne peuvent assurer, ni le gouvernement équitable, ni les réformes utiles, ni les écrits du prince. Il meurt dans la retraite de la guerre des Perses; avec lui disparaît encore une fois l'hérédité ou le choix dans une même famille. — L'élection militaire donne un nouvel empereur, Jovien, 363-364, qui sauve l'armée au prix de concessions multipliées : l'Arménie passe aux Perses; pendant qu'en Gaule un chef d'armée, Jovin, contient lui-même les légions qui veulent lui donner l'Empire, Jovien répare les maux faits par Constance et Julien au catholicisme, en publiant, 364, l'édit de tolérance de Tarse. Dernier élu des soldats et chef d'une maison nouvelle, Valentinien Ier, 364-375, s'associe son frère Valens, 364-378, à qui il laisse l'Orient, chasse lui-même les Alémans de la Gaule, 366, fortifie les stations du Rhin, fait dompter les Calédoniens par Théodose qui crée la province de *Valentia*, comprimer par le même général la révolte de Firmus en Afrique, et meurt, en guerre avec les Quades. Ses fils, Gratien, 375-383, et Valentinien II, 375-392, lui succèdent en Occident, pendant qu'à Andrinople, 378, Valens est tué par les Wisigoths (*V. ce nom*), enfin entrés dans l'Empire. De là l'appel fait par Gratien à Théodose le Grand, 378-395, d'abord donné pour empereur à l'Orient, et plus tard maître des deux Empires, après la révolte de Maxime, le meurtre de Gratien, 383, la défaite et la mort de Maxime, 388; Théodose séjourne alors longtemps en Occident, portant des coups mortels au paganisme, et relevant le christianisme avec une violence condamnée par St Ambroise; puis il rend le pouvoir au faible Valentinien II, bientôt tué, 392, par le frank Arbogaste (*V. ce nom*), ancien chef de la milice en Gaule; il le venge, 394, en triomphant du barbare et du rhéteur Eugène, par lui porté au trône. Seul alors, 394-395, il complète le système de l'administration impériale, réorganisant les préfectures, les diocèses, les provinces, les métropoles et les cités (*V.* Théodose); consacrant la victoire du christianisme, et multipliant les garanties apparentes de la durée de l'Empire. Le véritable Empire finit pourtant avec lui, 395.

3° *L'empire romain d'Occident*, 395-476. — Après la mort de Théodose, ses deux fils s'étaient partagé l'Empire romain; la séparation des deux Empires d'Orient (Arcadius) et d'Occident (Honorius) ne devait point d'abord être complète; l'antagonisme des ministres la consomma. — Quoique, jusqu'aux derniers temps de leur histoire, les Grecs du Bas-Empire ou Empire d'Orient aient porté également le nom de Romains, l'histoire de cet Empire n'appartient pas à Rome (*V.* Orient). Au contraire, l'Empire d'Occident continua d'avoir son centre en Italie; Rome en resta la capitale officielle ou morale. Son histoire est, du reste, celle d'une agonie et d'une mort. — Au début, 395, l'Empire d'Occident, assailli par les invasions Barbares, et défendu par les Barbares de génie qu'il a formés, est borné au N. par le mur de Sévère (*Vallum Severi*), la mer Germanique, le Rhin, le Danube supérieur et central; à l'E. par la Save inférieure, le Drin, la Barbana, l'Adriatique, la mer Ionienne, la Méditerranée centrale, et le fond de la grande Syrte; au S. par le grand désert d'Afrique; à l'O. par l'Atlantique (*V.* Occident). Honorius, 395-424, est d'abord admirablement défendu contre Alaric à Pollentia et à Vérone, 403, et contre Rhadagaise à Fésules, 406, par son tuteur et beau-père, le barbare Stilicon, qui organise, pour couvrir l'Italie, des corps de Barbares *fédérés*; il le fait assassiner, 408; le démembrement de l'Empire commence aussitôt. Apportés par le courant de la grande invasion, les Vandales s'établissent au S. et les Suèves au N.-O. de l'Espagne, les Burgundes en Gaule, dans la vallée du Rhône; la Bretagne est abandonnée par les Romains; les usurpateurs se multiplient en Gaule : Constantin, Gérontius Jovin, Sébastien (*V. ces noms*); l'Italie est dévastée par les Wisigoths, qui, après la prise de Rome, 410, et la mort de leur chef Alaric, sont mis au service d'Honorius par Ataulf (*V. ce nom*), vont détruire les usurpateurs de Gaule, et, malgré le comte Constance (*V. ce nom*), fondent un nouveau royaume barbare, 419, sur les deux versants des Pyrénées (*V.* Wallia). L'Illyrie a été ravagée en tous sens; à la mort d'Honorius, 424, l'Empire n'a plus que trois diocèses intacts, ceux d'Italie, de Rome, et d'Afrique; Rome, déjà dépossédée plusieurs fois du titre de capitale au profit de Milan et de Constantinople, a été de nouveau abandonnée pour l'inexpugnable Ravenne. Sous Valentinien III, 424-455, une intrigue de cour (*V.* Placidie, Aetius, Boniface) ouvre l'Afrique aux Vandales, dont le chef, Genséric, fonde, 429-477, le nouvel Empire maritime de Carthage; la Gaule et l'Italie sont dévastées par Attila, 450-453; la Bretagne, complétement délaissée, 448, devient la proie des Saxons, bientôt des Angles. Après la mort de Valentinien III, Eudoxie, sa veuve, remariée violemment au meurtrier, Pétrono-Maxime, 455, appelle les Vandales d'Afrique, et Rome subit, 455, un sac qui a tristement immortalisé leur nom. Depuis ce moment, l'anarchie est à son comble : un chef de Barbares fédérés, le Suève Ricimer (*V. ce nom*) fait et défait des empereurs éphémères; Avitus, 455-456; Majorien, 456-461, célèbre par sa lutte contre les Vandales; Sévère, 461-467; Anthémius, 467-

472; Olybrius, 472. — Après la mort de Ricimer, la confusion devient inextricable : Julius-Népos, 472-475, trouve un compétiteur dans l'élu des soldats mercenaires, Glycérius, 473, et se voit renversé par le patrice Oreste, qui proclame son fils, Romulus-Augustule, 476. A ce moment, l'Empire d'Occident comprend à peine l'Italie : les Hérules y demandent des terres ; on les leur refuse ; Odoacre, leur chef, prend Rome, et dépose Romulus-Augustule, dont le double nom semble alors une ironie du destin. Ainsi une révolution inaperçue mit fin au plus puissant Empire qui eût encore existé; lui aussi, dit Montesquieu, « il finit comme le Rhin, qui n'est plus qu'un ruisseau quand il se perd dans l'Océan... — Rome s'était agrandie, parce qu'elle n'avait eu que des guerres successives;... Rome fut détruite, parce que toutes les nations l'attaquèrent à la fois et pénétrèrent partout. » — Pour l'histoire de Rome au moyen âge et dans les temps modernes, *V.* Eglise (Etats de l') et Papauté. A. C.

Rome (Comarca de), nom donné à la délégation des Etats de l'Eglise qui comprend une partie de la Campagne de Rome et du Patrimoine de St Pierre ; entre les délégations de Viterbe et de Civita-Vecchia au N., de Frosinone au S., le royaume d'Italie à l'E., et la Méditerranée à l'O.; villes principales : Rome, Ostie, Albano, Velletri, Frascati, Palestrina ; 326,509 hab.

Rome (Campagne de). *V.* Campagne.

Rome (Roi de). *V.* Napoléon II.

Rome, v. des Etats-Unis (New-York), ch.-l. du comté d'Oneida, à 173 kil. O.-N.-O. d'Utica, sur le lac Erié; 6,000 hab.

Rome-de-Tarn (Saint-), ch.-l. de cant. (Aveyron), arr. et à 16 kil. N. de St-Affrique, sur la rive g. du Tarn ; 1,094 hab. Entouré de fortifications en ruines. Comm. de vins et d'amandes.

Romé de Lisle (J.-B.-Louis), physicien et minéralogiste, né à Gray (Haute-Saône) en 1736, m. en 1790, visita l'Inde, fut fait prisonnier à la prise de Pondichéry par les Anglais, et revint en France en 1764. Il avait pris dans ses voyages le goût de l'histoire naturelle, et, après quelques essais dans différentes branches de cette science, il se livra exclusivement à la minéralogie. Il ouvrit un cours qui fut très-fréquenté, et compta Haüy parmi ses élèves. On a de lui : *Essai de cristallographie*, Paris, 1772, in-12; *Description méthodique d'une collection de minéraux*, 1773, in-8°; *Cristallographie, ou Description des formes propres à tous les corps du règne minéral dans l'état de combinaison saline, pierreuse ou métallique*, 1783, 4 vol. in-8°; *Des caractères extérieurs des minéraux*, 1785, in-8°; *Métrologie, ou Tables pour servir à l'intelligence des poids et mesures des anciens*, etc., 1789, in-4°, où il établit que la livre romaine équivalait à 10 onces et demie de la nôtre, et part de là pour donner les rapports des mesures romaines et grecques avec les nôtres. V.

Romegas (Mathurin d'Aux-Lescout), de la famille d'Aux ou Auch, une des branches cadettes de la maison d'Armagnac, entra dans l'ordre de Malte en 1547, se signala par ses exploits contre les Turcs sur la Méditerranée, prit une part brillante à la défense de Malte assiégée par les troupes de Soliman II en 1565, seconda Montluc, son parent, contre les protestants de la Guyenne, fut élu grand-maître-général des galères de l'Ordre, puis lieutenant-général du magistère, et mourut à Rome en 1581. B.

Romélie. *V.* Roumélie.

Romen, v. de Russie. *V.* Romny.

Romenay, brg (Saône-et-Loire), arr. et à 32 kil. N.-E. de Mâcon ; 415 hab.

Romescot. *V.* Denier de Saint Pierre.

Romilly (Samuel), jurisconsulte, né à Londres vers 1758, m. en 1818, descendait d'une famille protestante sortie de France à la révocation de l'édit de Nantes, et établie à Genève. Son père était venu exercer à Londres la profession de joaillier. Il obtint de brillants succès au barreau, et, dans un voyage en France, se lia avec Mirabeau. Quand Fox et lord Grenville furent mis à la tête du ministère, en 1806, il fut nommé *sollicitor* général, entra à la Chambre des Communes, passa dans l'opposition à la dissolution du ministère, réclama la réforme parlementaire, l'émancipation des catholiques d'Irlande, le rejet de l'*alien-bill*, l'abolition de la traite des noirs, la réforme du code criminel. Ayant perdu sa femme, il se tua de désespoir. On a de lui, en anglais : *Observations sur les lois criminelles en ce qui concerne les peines capitales*, Londres, 1810, in-8°; *Discours*, 1820. *V.* son *Eloge* par Benjamin-Constant, Paris, 1819. B.

Romilly-sur-Andelle, vge (Eure), arr. et à 18 kil. N.-O. des Andelys, au pied de la *Côte-des-deux-Amants*; 530 hab. Fonderie très-importante et laminage de cuivre et de zinc, tréfilerie de laiton, martinets; on y emploie annuellement 1,200,000 kilogr. de cuivre brut.

Romilly-sur-Seine, ch.-l. de cant. (Aube), arr. et à 20 kil. N.-E. de Nogent-sur-Seine, sur le chemin de fer de Montereau à Troyes; 4,073 hab. Fabr. de bonneterie, d'aiguilles, de vinaigre. Elève d'abeilles. Beau château, avec parc. On voit à 2 kil. O.-N.-O. les ruines de l'abbaye de *Scellières*, où Voltaire fut inhumé en 1778, et reposa jusqu'en 1791.

Romme (Charles), géomètre, né à Riom vers 1744, m. en 1805, étudia l'astronomie sous Lalande, fut nommé professeur de navigation à Rochefort, et devint correspondant de l'Académie des Sciences en 1778. On a de lui : *Mémoire où l'on propose une nouvelle méthode pour déterminer les longitudes en mer*, 1777, in-8°; l'*Art de la mâture des vaisseaux*, 1778; l'*Art de la voiture*, 1781; l'*Art de la marine, ou Principes et préceptes généraux de l'art de construire, d'armer, etc., les vaisseaux*, 1787, in-4°; ces trois ouvrages, compris dans la *Description des arts et métiers*, sont fort estimés; *Dictionnaire de la marine française*, 1792 et 1813, in-8°; *Dictionnaire de la marine anglaise*, 1804, 2 vol. in-8°; *Tableau des vents, des marées, des courants sur toutes les mers*, 1806, 2 vol. in-8°, très-bon recueil d'observations, etc. V.

Romme (Gilbert), frère du précédent, né à Riom en 1750, m. en 1795, s'appliqua à l'étude des mathématiques, se rendit en Russie, où il devint instituteur du jeune comte Strogonoff, adopta avec chaleur, à son retour en France, les principes de la Révolution, et fut nommé député à l'Assemblée législative, puis à la Convention, par le département du Puy-de-Dôme; dans cette dernière assemblée, il siégeait au faîte de la Montagne. Il fit supprimer la place de directeur de l'Académie de France à Rome et la maison d'éducation de St-Cyr, rédigea le rapport sur l'invention du télégraphe aérien, et contribua à faire décerner à Marat les honneurs du Panthéon, puis à faire adopter le nouveau calendrier républicain, dont Lalande lui avait fourni le plan, et auquel il avait travaillé avec Fabre d'Eglantine. En 1794, il fut rapporteur de la commission chargée d'examiner la conduite de Carrier, et chercha à atténuer ses crimes. Un des fauteurs et des chefs de l'insurrection parisienne du 1er prairial an III (20 mai 1795), il fut arrêté, traduit devant une commission militaire, condamné à mort, et se poignarda sur-le-champ. On a de lui : *Annuaire du cultivateur*, 1795, in-8°, espèce de commentaire apologétique sur les noms de légumes et d'animaux substitués, dans le calendrier républicain, aux noms de saints de l'ancien calendrier. B. noie

Rommel, riv. d'Afrique. *V.* Rummel.

Romn. *V.* Rum.

Romney (George), peintre anglais, né en 1734 à Dalton dans le comté de Lancastre, m. en 1802, était fils d'un fermier, devint un des plus habiles peintres de portraits de l'Angleterre, et partagea la vogue avec Gainsborough et Reynolds. Il s'exerça aussi dans la peinture d'histoire; on voit de lui, dans la galerie Boydell, à Londres, un *Naufrage* tiré de la *Tempête* de Shakspeare, une *Cassandre* d'après le *Troïlus et Cressida* du même poëte, et le portrait de *Shakspeare enfant*. B.

Romney (new-), bourg et paroisse d'Angleterre (Kent), l'un des Cinq-Ports, à 30 kil. S.-O. de Douvres, 44 S.-E. de Maidstone; 6,000 hab.

Romny ou Romen, v. de la Russie d'Europe, gouvernement et à 200 kil. N.-N.-O. de Poltava, au confluent de la Romen avec la Soula; 8,000 hab. Trois foires importantes par an, à la fin du Carnaval, à l'Ascension, et à la fin de juillet.

Romont, en allemand *Remund*, vge de Suisse, cant. et à 24 kil. S.-E. de Fribourg, sur la Glane; 1,300 hab., catholiques. Foires à bétail et à chevaux. Fortifications.

Romorantin, s.-préf. (Loir-et-Cher), à 42 kil. S.-E. de Blois, au confluent de la Sauldre et du Morantin; 7,012 hab. Tribunaux de 1re instance et de commerce, collége. Fabr. de draps, cardes, haile. — Ancienne capitale de la Sologne, et seigneurie appartenant au XIIe siècle aux comtes de Blois, cette ville fut prise par le prince Noir en 1356, et passa, au XVe siècle, aux ducs d'Orléans, puis aux ducs d'Angoulême. François Ier la réunit à la couronne. Le chancelier L'Hôpital y fit rendre, en 1560, le célèbre *édit de Romorantin*, qui empêcha l'établissement de l'Inquisition. Patrie de la reine Claude, femme de François Ier.

Romsdal (Amt de), division administrative de la Norvége, dans les stifts de Bergen et Drontheim; 15,536 kil. carr.; 90,283 hab. Ch.-l. *Christiansund*.

Romsey, bourg et paroisse d'Angleterre (Hants), à

9 kil. N.-O. de Southampton, sur la Test; 5,500 hab. Tanneries, papeteries, manuf. de toiles fortes. Belle église d'une abbaye de Bénédictins fondée au X siècle.

ROMUALD (Saint), fondateur de l'Ordre des Camaldules, né à Ravenne vers 956, de la famille des Onesti, m. en 1027, passa presque toute sa vie dans la retraite. Il fut honoré de l'estime des empereurs Othon III et Henri II. Fête, le 7 février.

ROMUALD Ier, duc de Bénévent, 662-677, succéda à son père Grimoald, lorsque celui-ci se fut emparé de la Lombardie, eut à se défendre contre une attaque de l'empereur grec Constant, 663, fut délivré par Grimoald, et, en 668, enleva aux Grecs Tarente et Brindes.

ROMUALD II, fils et successeur de Gisolfe, 702-731, prit Cumes aux Grecs en 717. Ceux-ci recouvrèrent la ville avec le secours du pape Grégoire II.

ROMULUS, né, dit-on, ainsi que Rémus, de Mars et de Rhéa Sylvia, prêtresse de Vesta et fille de Numitor, descendait d'Enée à la 14e génération. Redoutant la vengeance de ces petits-fils de son frère Numitor, qu'il avait détrôné, Amulius ordonna leur mort. On les exposa sur le Tibre, qui les rendit à la rive; une louve les nourrit de son lait. Faustulus, chef des bergers du roi, les fit élever par sa femme Acca Laurentia. Ils commencèrent par tuer Amulius, que Numitor remplaça sur le trône d'Albe; puis, ils fondèrent une ville sur le mont Palatin, en 753 av. J.-C. Quand il s'agit de lui donner un nom les présages furent en faveur de Romulus, qui vit 12 vautours, symbole des 12 siècles de la durée de Rome païenne, tandis que Rémus n'en aperçut que 6, figurant les 6 siècles de la grandeur romaine. La ville s'appela Rome. Romulus en marqua l'enceinte par un sillon de charrue, et tua Rémus, qui l'avait franchie par dérision. Seul maître désormais, il ouvrit un asile à tous les bandits des environs, pour augmenter les habitants de sa nouvelle ville. L'enlèvement des Sabines, attirées à des jeux, l'engagea dans une guerre contre les Sabins : Romulus vainquit les Crustumériens, puis les Céniniens, dont il tua le roi Acron (premières dépouilles opimes); mais Tatius, roi de Cures, pénétra dans Rome, grâce à la trahison de Tarpéia : les Sabines séparèrent les combattants, les Sabins de Cures se transportèrent à Rome, et, pendant six ans, la royauté fut partagée entre Romulus et Tatius. Après la mort de son collègue, Romulus fit la guerre aux Véiens et aux Fidénates, et leur enleva quelque territoire. Il mourut, dit-on, emporté par Mars dans un orage, ou plutôt assassiné par les sénateurs, jaloux de son autorité, 714. C'est à lui qu'on fait remonter la division des Romains en tribus, curies, décuries et *gentes*, la distinction des patriciens et des plébéiens, les rapports entre clients et patrons, l'institution du sénat, des chevaliers, et des comices par curies. B.

ROMULUS AUGUSTULE. *V.* AUGUSTULE.

RONCAGLIA, vge du royaume d'Italie, sur le Pô, à 12 kil. de Plaisance. L'empereur Frédéric Ier y réunit une diète en 1158, où quatre jurisconsultes de Bologne déclarèrent que la domination de l'Italie appartenait aux empereurs, dont le pouvoir devait être absolu.

RONCAL, vallée d'Espagne (Navarre). Elle se gouverne démocratiquement, par ses propres lois, et d'une manière presque indépendante.

RONCEVAUX, en espagnol *Roncevalles*, vge d'Espagne (Navarre), situé à 31 kil. N.-E. de Pampelune, dans une vallée de son nom célèbre par la défaite de l'arrière-garde de Charlemagne et la mort de Roland. Dans ce lieu est un sanctuaire de la Vierge, but de pèlerinage, et une abbaye, dont le prieur ne relevait que du pape; à ses moines appartint même pendant quelque temps la garde des châteaux qui défendaient les défilés de la frontière. Quelques manuscrits précieux sont conservés dans la sacristie de ce sanctuaire, ainsi que des objets qui auraient appartenu aux paladins de Charlemagne; une chapelle a été bâtie à l'endroit où l'on croit que reposent leurs corps.

RONCHAMP, vge (Hte-Saône), arr. et à 13 kil. E. de Lure; 1,441 hab. Tissage de coton, cretonnes pour les troupes; fabr. de scies et ressorts. Houillère.

RONCIGLIONE, v. des États de l'Église, délég. et à 15 kil. S.-S.-E. de Viterbe, près du lac de Vico, à l'entrée de la campagne de Rome; 4,000 hab. Papeteries, usines à fer. Ruines d'un château.

RONCQ, brg (Nord), arr. et à 15 kil. N.-E. de Lille; 1,473 hab. Fabr. d'huile, toiles, tissus à la Jacquart. Comm. de lin.

RONDA, anc. *Arunda* et *Acinipum*, v. forte d'Espagne (Andalousie), prov. et à 64 kil. O.-N.-O. de Malaga; population de la commune : 17,963 hab. Fabr. d'armes, lainages, chapeaux, cuirs. Ronda est bâtie sur un rocher, et divisée en deux par le Guadiaro ou Guadalvin, qui y coule dans un précipice d'environ 70 mèt. de profondeur, dit *le Tazo*, au-dessus duquel on a bâti deux ponts très-hardis. Un escalier, creusé dans le roc pour descendre au Guadiaro, n'a pas moins de 400 marches. Ferdinand le Catholique prit Ronda aux Maures en 1485. Elle sert de résidence aux riches familles de Séville, de Malaga et de Gibraltar, pendant les chaleurs de l'été.

RONDACHE, anc. bouclier en acier ou en airain poli, à l'usage de la cavalerie; elle était de forme ronde, légèrement concave du côté du corps et des attaches, et convexe au dehors. On fit des rondaches de grande dimension, en jonc natté, semées de rosettes de fer, et couvertes, au centre, d'une plaque ronde du même métal, terminée par une rosace saillante. On cessa de s'en servir en France vers la fin du XVIe siècle.

RONDELET (Guillaume), médecin et naturaliste, né à Montpellier en 1507, m. en 1566, ne commença ses études qu'à 18 ans, alla exercer la médecine au Pertuis (Provence) et à Maringues (Auvergne), revint prendre le doctorat dans sa ville natale en 1537, et y obtint une chaire de médecine. Il accompagna le cardinal de Tournon dans ses voyages en France, aux Pays-Bas et en Italie, et acquit ainsi de grandes connaissances en histoire naturelle. Il revint en 1551 à Montpellier, où il fonda, cinq ans après, un amphithéâtre d'anatomie. Rabelais, son condisciple et son ami, l'a désigné, dans son *Pantagruel*, sous le nom de *Rondibilis*. On a de Rondelet : *de Piscibus marinis libri* XVIII, Lyon, 1554, et *Universæ aquatilium historiæ pars altera*, ibid., 1555, in-fol., ouvrages qui l'ont fait à juste titre regarder comme le créateur de l'ichthyologie; *Opera omnia medica*, Genève, 1628, in-8o.

RONDELET (Jean), architecte, né à Lyon en 1734, m. en 1829, élève de Soufflot, fut chargé par lui de suivre les travaux de l'église Ste-Geneviève (Panthéon) à Paris. Il lui succéda, en 1781, comme architecte de ce monument, et il eut la gloire d'en élever le dôme, qui est tout en pierre. Il fit un voyage scientifique en Italie en 1783; de retour en France, on le nomma membre de la commission des travaux publics en 1794-95, et il contribua puissamment à organiser, dans l'École polytechnique, la partie relative aux travaux civils et aux écoles d'application. En 1796, les pendentifs du Panthéon s'étant écrasés dans leurs joints, Rondelet dut refaire toute la construction, et imagina un système de charpente qui supporta l'immense coupole de l'édifice. Rondelet était un très-habile et très-savant constructeur; il fut professeur à l'École des beaux-arts et membre de l'Institut. On lui doit : *Mémoire historique sur le dôme du Panthéon français*, Paris, 1797, in-4o; *Traité théorique et pratique de l'art de bâtir*, Paris, 1802-1817, 5 vol. in-4o, pl., 6e édit. 1832, ouvrage très-estimé; *Commentaire de Frontin sur les aqueducs de Rome*, trad. en français pour la première fois, avec une description des principaux aqueducs construits jusqu'à nos jours, Paris, 1820, in-4o et atlas in-fol., ouvrage de beaucoup de mérite, malgré des inexactitudes d'interprétation; *Mémoire sur la marine des anciens et sur les navires à plusieurs rangs de rames*, Paris, 1820, in-4o, etc.

RONDELLE, anc. bouclier à l'usage des gens de pied et de la cavalerie légère, plus petit, plus convexe, et moins ancien que la rondache, et d'une forme demi-sphérique.

RONNE, v. de Danemark, ch.-l. de l'amt et de l'île de Bornholm, sur la côte O. de cette île; 5,435 hab. Poterie et horlogerie. Comm. de grains. Pêche active.

RONNEBURG, v. du duché de Saxe-Altenbourg, à 17 kil. O.-S.-O. d'Altenbourg; 5,000 hab. Lainages, porcelaines, poteries. Comm. de grains et de laine.

RONSARD (Pierre de), poëte fameux, né en 1524 au château de la Poissonnière (Vendômois), d'une famille noble, originaire de Hongrie, m. en 1585, étudia fort peu de temps au collége de Navarre à Paris, fut attaché comme page au duc d'Orléans, fils de François Ier, puis passa dans la maison de Jacques V, roi d'Ecosse. Après trois ans de séjour dans ce pays, il revint en France, rentra au service du duc d'Orléans, fut employé dans quelques affaires secrètes en Irlande, en Zélande et en Ecosse, accompagna Lazare de Baïf, envoyé par François Ier à la diète de Spire, puis le capitaine Langey en Piémont, et acquit, dans ces voyages, la connaissance de plusieurs langues. Une surdité, dont il fut atteint, le détermina à se vouer aux lettres : après avoir suivi pendant cinq ans les leçons de Daurat et de Turnèbe, il conçut, avec Baïf, Remi Belleau et quelques autres amis, le projet de régénérer la langue française, de l'assouplir à des genres de poésie jusque-là

négligés ou tentés sans succès, de l'enrichir par des tournures et des mots empruntés aux langues grecque et latine. Joachim Dubellay lança le manifeste de cette nouvelle école, *la Défense et illustration de la langue française;* puis les odes, les épopées, les sonnets, les tragédies, les essais de tout genre annoncés par ce manifeste, parurent coup sur coup. Ronsard fut le chef de l'école : il traduisit en vers français le *Plutus* d'Aristophane, fut couronné aux Jeux Floraux, où les magistrats de Toulouse lui décernèrent, au lieu de l'églantine, une Minerve d'argent massif, et reçut le nom de *Poëte français* par excellence. Charles IX, qui lui montra une affection toute particulière, ne voyageait point sans lui, voulait qu'il logeât sous le même toit, et lui prodiguait les pensions et les bénéfices. Diane de Poitiers le déclarait son poëte; De Thou trouvait dans sa naissance une compensation au désastre de Pavie; Elisabeth d'Angleterre lui envoya un diamant de grand prix; en le lisant, Marie Stuart se consola de sa captivité. Quand le Tasse vint à Paris, 1571, il demanda les conseils du poëte français. Ronsard s'était fait prêtre; il mourut dans un de ses prieurés, près de Tours. Aussi vain de sa naissance et de ses bonnes fortunes que de ses vers, comblé d'honneurs et de distinctions par ses contemporains, il tomba, dès le règne de Louis XIII, dans le plus grand discrédit. L'abandon fut aussi injuste que l'admiration avait été exagérée. C'était une noble entreprise que cette réforme du langage, cette inauguration de nouveaux genres, de nouvelles formes poétiques, au détriment de l'école de Marot. Mais l'œuvre fut trop hâtée, et souvent maladroite. Ronsard écrivit des odes sur le modèle de celles de Pindare, entreprit une épopée, *la Franciade*, qu'il tailla sur le patron de l'*Enéide* et de la *Pharsale*, et qu'il ne put même achever, fit passer dans la littérature française l'hymne et l'épithalame, mais, en tous ces genres imités de l'antiquité, mélangea de la façon la plus bizarre les mœurs anciennes et les mœurs modernes, étouffa la poésie sous l'érudition, dénatura la langue par une foule d'inversions, de désinences, de mots nouveaux. Néanmoins il a des ébauches heureuses, de la fécondité, une certaine élévation qui était un progrès dans la poésie française; il est surtout poëte dans les genres qu'il dédaignait, et là on peut le placer à côté de Marot. Les Œuvres de Ronsard ont été imprimées à Paris, 1567, 4 vol. in-4°; 1604, 10 tomes en 5 vol. in-12; 1609-23, 2 vol. in-fol. M. Sainte-Beuve en a donné un choix, dans le t. II de son *Tableau de la poésie française au XVI^e siècle*. Des *Œuvres inédites* ont été publiées par M. P. Blanchemain, 1855, in-12; et ses *Œuvres choisies*, par M. Noël, Paris, 1862, 2 vol. in-12. B.

RONSDORF, v. des Etats prussiens (Prov. du Rhin), à 36 kil. E. de Dusseldorf, sur la Morsbach; 6,800 hab. Fabr. de toiles, soieries, cotonnades, lainages, quincaillerie.

RONSE. *V.* RENAIX.

RONSIN (Charles-Philippe), né à Soissons en 1752, m. en 1794, cultiva d'abord la littérature, et, au début de la Révolution, dont il fut un des plus fougueux partisans, fit jouer à Paris une tragédie en 3 actes, *la Ligue des fanatiques et des tyrans*, qui eut du succès. Puis, assidu au club des Cordeliers, il fut choisi, en avril 1793, par le ministre de la guerre Bouchotte, pour l'un de ses adjoints. Nommé général de l'armée révolutionnaire en Vendée, il remplit sa mission en dévastateur; ses violences furent telles, qu'on le mit en arrestation. Collot-d'Herbois, Carrier et Danton le sauvèrent; mais il fut bientôt saisi de nouveau comme Dantoniste par ordre de Robespierre, et condamné sans retard par le tribunal révolutionnaire. On a publié le *Théâtre de Ronsin*, 1786, in-12. B.

ROOKE (Laurent), astronome et géomètre, né en 1623 à Deptford (Kent), m. en 1662, protessa l'astronomie au collége Wadham à Oxford, la géométrie au collége Gresham, et forma, en 1660, le premier noyau de la Société royale de Londres. Il a composé : *Observations sur la comète de* 1652, en latin, dans les *Leçons sur les comètes* de Seth Ward; *Direction pour les marins qui vont aux Indes*, en anglais, dans les *Transactions philosophiques*; *Manière d'observer les éclipses de lune*, ibid.; *Discours concernant l'observation des satellites de Jupiter*, dans l'*Histoire de la Société royale*, etc.

ROOKE (Sir George), amiral anglais, né dans le comté de Kent en 1650, m. en 1708, entra de bonne heure dans la marine, s'y distingua par son habileté autant que par sa valeur, prit une part glorieuse au combat de La Hogue en 1692, s'empara de plusieurs vaisseaux espagnols dans le port de Vigo en 1702, et commanda en 1704 l'expédition dans le cours de laquelle Gibraltar fut pris.

ROOS (Jean-Henri), peintre d'animaux, né à Otterburg (Palatinat) en 1631, m. en 1685 à Francfort-sur-le-Mein, dans un incendie qui dévora sa maison. Peintre officiel de Charles-Louis, électeur palatin, il exécutait assez bien le portrait et l'histoire, mais traitait avec une adresse supérieure le paysage vivifié par des animaux : il unissait la vérité à l'originalité. Ses eaux-fortes, représentant des quadrupèdes entourés d'arbres, de ruines, de huttes et de plantes diverses, sont aussi très-remarquables. A. M.

ROOS (Philippe), peintre et graveur, fils du précédent, né en 1655 à Francfort-sur-le-Mein, m. en 1705, alla étudier en Italie. Il observait bien la nature, peignait avec une promptitude merveilleuse, et néanmoins avec beaucoup de fini; de là le grand nombre de ses tableaux. Sa touche est moelleuse, et ses groupes disposés avec beaucoup d'art et d'intelligence. C'était un homme de mauvaises mœurs, qui montra une complète ingratitude envers son protecteur, le landgrave de Hesse. Il ne retourna jamais en Allemagne, et vint se fixer à Tivoli, ce qui l'a fait surnommer par les Italiens *Rosa di Tivoli*. Il a peint, comme son père, des sites agrestes avec des bœufs, des moutons, des chèvres et des vaches, ou même avec des animaux féroces. La plupart de ses tableaux sont en Italie; le Louvre en possède un seul. Roos a gravé quelques estampes avec beaucoup de finesse et de délicatesse. A. M.

ROOS (Jean-Melchior), peintre de paysage et d'animaux, frère du précédent, né à Francfort en 1659, m. en 1731, voyagea en Italie, puis se fixa à Nuremberg, où il peignit d'abord le portrait et l'histoire.

ROOS (Joseph), peintre, petit-fils de Philippe, né à Vienne en 1728, m. en 1790, exécuta un grand nombre de tableaux à Dresde, obtint la direction de la galerie impériale de Vienne, et peignit plusieurs paysages dans le château de Schœnbrünn. Il fit aussi de bonnes eaux-fortes.

ROOSEBEKE. *V.* ROSBECQUE.

ROOZENDALE, v. du royaume de Hollande (Brabant septentrional), à 28 kil. S.-O. de Bréda; 4,600 hab. Comm. de grains, chemin de fer d'Anvers à Bréda et Moerdick.

ROQUE (LA). *V.* LA ROQUE.

ROQUE (SAN-) ou SAINT-ROCH, v. d'Espagne (Andalousie), prov. et à 85 kil. S.-E. de Cadix, sur une montagne, près de la limite de l'Espagne et du territoire anglais de Gibraltar. Fondée en 1704, après la perte de Gibraltar. Pop. de la commune : 11,174 hab.

ROQUEBROU (LA), ch.-l. de cant. (Cantal), arr. et à 22 kil. O. d'Aurillac, sur la Cère; 1,173 hab. Poteries et tanneries. Bel hôpital. Ruines d'un anc. château.

ROQUEBRUNE, brg (Var), arr. et à 22 kil. S.-E. de Draguignan; 1,879 hab. Rocher qui a plus de 650 mèt. de hauteur.

ROQUEBRUSSANE (LA), ch.-l. de cant. (Var), arr. et à 13 kil. S.-O. de Brignoles, sur l'Issole; 1,203 hab.

ROQUECOURBE, ch.-l. de cant. (Tarn), arr. et à 9 kil. N.-N.-E. de Castres, sur l'Agout; 1,111 hab. Grandes fabr. de bonneterie à l'aiguille.

ROQUEFAVOUR, vge (Bouches-du-Rhône), arr. d'Aix. Magnifique aqueduc du canal d'irrigation de la Durance à Marseille.

ROQUEFORT, vge (Aveyron), arr. et à 12 kil. E.-N.-E. de Ste-Affrique; 596 hab. Comm. de fromages secs de lait de brebis très-estimés (800,000 kilogr. par an); ils acquièrent leur excellence en séjournant dans des grottes ou caves creusées dans le rocher sur lequel s'élève le village.

ROQUEFORT-DE-MARSAN, ch.-l. de cant. (Landes), arr. et à 21 kil. N.-E. de Mont-de-Marsan, sur la Douze; 1,351 hab. Ruines d'un anc. château-fort. Chaux et poterie. Comm. de bestiaux.

ROQUEFORT-DE-SAULT, vge (Aude), arr. et à 72 kil. S. de Limoux; 718 hab. Forges.

ROQUEFORT-FLAMERICOURT (J.-B.-Bonaventure), littérateur, né à St-Domingue en 1777, m. en 1834, fit ses études au collége de Lyon, entra, en 1790, dans une école militaire, d'où il sortit, deux ans après, avec le grade de lieutenant d'artillerie, fit plusieurs campagnes, puis se retira du service pour cultiver les lettres. Il aida Ginguené et Millin dans leurs savantes recherches, et publia : *Glossaire de la langue romane*, contenant l'étymologie et la signification des mots usités dans les XI^e, XII^e, XIII^e, XIV^e, XV^e et XVI^e siècles, 1808, 2 vol. in-8°, et un *Supplément*, 1820, in-8°; *Dictionnaire historique et critique des monuments religieux, civils et militaires de Paris, où l'on trouve l'indication des objets d'art qu'ils renferment*, 1826, in-8°; *Dictionnaire étymologique de la langue française, où les mots sont classés par familles*, 1829, 2 vol. in-8°; *de l'Etat de la poésie française dans les XII^e et XIII^e siècles*, 1814, in-8°, Mémoire couronné par

l'Institut. Roquefort a publié, comme éditeur littéraire : *Vie privée des Français*, par Legrand d'Aussy, 1815, 3 vol. in-8°, avec notes et additions ; *Poésies de Marie de France*, 1820, 2 vol. in-8° ; *Dictionnaire biographique et bibliographique des prédicateurs et sermonaires français, depuis le XIIIe siècle jusqu'à nos jours*, par l'abbé de la P..., *précédé d'un Essai historique sur l'éloquence de la chaire*, par Roquefort, 1823, in-8° ; *des Sépultures nationales, et particulièrement de celles des rois de France*, par Legrand d'Aussy, *suivi des Funérailles des rois, reines, princes et princesses de la monarchie, jusques et y compris celles de Louis XVIII*, par Roquefort, 1824, in-8°, etc. B.

ROQUELAURE (Antoine, baron de), né en 1560, m. en 1625, fut destiné d'abord à l'état ecclésiastique ; mais, à la mort de son frère aîné, on lui fit adopter la profession des armes. Il s'attacha à Henri de Navarre, devint le lieutenant de ses gardes, se montra un des plus braves et des plus dévoués, fut récompensé de ses services pendant la guerre civile par les charges de grand-maître de la garde-robe en 1590, puis de gouverneur de la Guyenne, et osa, l'un des premiers, conseiller à son maître de se séparer de Gabrielle d'Estrées. Il était dans le carrosse d'Henri IV, quand ce prince fut assassiné. Louis XIII le nomma maréchal de France en 1615. B.

ROQUELAURE (Gaston-Jean-Baptiste, marquis, puis duc de), fils du précédent, né en 1617, m. en 1683, se distingua aux combats de la Marfée, 1641 ; et de Honnecourt, 1642, fut nommé maréchal-de-camp, passa lieutenant-général après les siéges de Gravelines, de Bourbourg et de Courtrai, reçut une blessure à l'attaque de Bordeaux pendant la Fronde, fut créé duc et pair en 1652, figura dans les campagnes de Franche-Comté et de Hollande, et prit le gouvernement de la Guyenne en 1676. Il avait, ainsi que son père, un caractère jovial et un esprit fécond en saillies. On a publié : *le Momus français, ou les Aventures divertissantes du duc de Roquelaure*, Cologne, 1727, in-12, recueil des bouffonneries, la plupart du temps grossières, qu'on lui attribue. B.

ROQUELAURE (Antoine-Gaston-Jean-Baptiste, duc de), fils du précédent, né en 1656, m. en 1738, servit avec distinction dans presque toutes les guerres du règne de Louis XIV, devint gouverneur du Languedoc, pacifia les Cévennes en 1709, repoussa les Anglais à Cette en 1710, et reçut, en 1724, le bâton de maréchal de France. Avec lui s'éteignit la maison de Roquelaure. B.

ROQUELAURE, vge (Gers), arr. et à 9 kil. N. d'Auch ; 853 hab. La famille de Roquelaure en a tiré son nom.

ROQUEMAURE, ch.-l. de cant. (Gard), arr. et à 30 kil. N.-E. d'Uzès, sur la rive dr. du Rhône ; 2,859 hab. Le pape Clément V y mourut en 1314. Bons vins, soies ; fabr. d'huile d'olive, distilleries d'eaux-de-vie. Beaucoup de plants de mûriers aux environs.

ROQUEPLAN (Camille-Joseph-Etienne), peintre, né en 1803 à Mallemort (Bouches-du-Rhône), m. en 1855, élève d'Abel de Pujol et de Gros, dont il abandonna bientôt les traditions, obtint une médaille d'or au Salon de 1822 pour deux tableaux remarquables, un *Paysan au coucher du soleil*, et un *Roulier dans une écurie*, mais ne commença à être remarqué qu'à partir de 1827. La marine, le genre, le paysage, le portrait, lui étaient également familiers. Il a reproduit les sites les plus pittoresques des environs de Dieppe, de Gisors et de Sassenage, des Vosges, de la Bretagne, et de l'Italie. Il a emprunté à W. Scott une scène tirée de *Quentin Durward*, la *Marée de l'équinoxe* (de l'*Antiquaire*), et la *Mort de l'espion Morris* (de *Rob-Roy*) ; à La Fontaine, *le Lion amoureux* ; à J.-J. Rousseau, *le Passage du ruisseau*, et *les Cerises*. On cite encore *l'Antiquaire*, *la Madeleine dans le désert*, *Van Dyck à Londres*, *les Hollandais souscrivant au profit des inondés en 1658*, *le Payeur de rentes*, *la Lecture défendue*, une *Promenade dans un parc*, *la Balançoire*, *la Confidence*, *Deux sœurs*, *l'Attente*, *l'Heureuse mère*, *le Violon du diable*, *la Fidélité jouant avec l'Innocence*, une *Vue du parc de St-Cloud*, une *Ferme béarnaise*, une *Scène de la St-Barthélemy*, la *Bataille d'Elchingen*. Roqueplan est un des chefs de l'école romantique de nos jours, qui ne brille pas par la pureté du dessin, mais qui recherche le pittoresque de l'effet et l'éclat du coloris ; c'est celui dont le mérite a été le moins contesté. Vers la fin de sa vie, il modifia sa manière, et adopta des tons moins vifs, plus rapprochés de la nature ; à cette période appartiennent *les Espagnols des environs de Penticosa*, *le Visa des passe-ports*, *les Paysans de la vallée d'Ossau*, *le Ravin*, *la Fontaine du grand figuier*, une *Vue de Biarritz*, *les Filles d'Eve*. Roqueplan a encore exécuté quelques plafonds au palais du Luxembourg, beaucoup d'aquarelles d'une rare habileté et d'une finesse extrême. B.

ROQUES (Pierre), théologien protestant, né en 1685 à La Caune (Languedoc), m. en 1748, étudia à Lausanne et à Genève, et fut nommé pasteur de l'église française à Bâle en 1710. On lui doit : *le Pasteur évangélique*, Bâle, 1723, in-4° ; *Eléments des vérités historiques, dogmatiques et morales*, 1728, in-12 ; *le Vrai Piétisme*, 1731, in-4° ; *Sermons*, 1734, etc.

ROQUETAILLADE (Château de). *V.* MAZÈRES.

ROQUE-TIMBAUT (LA), ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), arr. et à 20 kil. N.-E. d'Agen ; 438 hab.

ROQUEVAIRE, ch.-l. de cant. (Bouches-du-Rhône), arr. et à 23 kil. N.-E. de Marseille ; 1,700 hab. On remarque l'église paroissiale et l'hôtel-de-ville. Comm. de fruits secs, vins, soie, huile ; exploit. de houille et de plâtre. Aux environs se trouvent les ruines des deux villes romaines de *Lucretus Pagus* et *Gargaria*.

RORAAS. *V.* RŒRAAS.

RORAIRES, *Rorarii*, troupes légères, dans la légion romaine ; elles commençaient le combat, en voltigeant sur les flancs de l'ennemi, et lançant une grêle de traits. A l'époque de la 2e guerre punique, ils furent supprimés. (*V.* VÉLITES). C. D—Y.

RORARIO (Jérôme), né en 1485 à Pordenone (Frioul), m. en 1556, étudia le droit à Padoue, l'abandonna pour la littérature, prit les ordres sacrés, fut légat du pape Clément VII en Hongrie, et de Paul III en Pologne. On lui doit : *Plaidoyer pour les rats*, en latin, Coire, 1548 ; *Quòd animalia bruta sæpè ratione utantur melius homine*, Paris, 1648 ; in-8°, dont Bayle a tiré son article sur l'âme des bêtes.

RORBACH, ch.-l. de cant. (Moselle), arr. et à 20 kil. S.-E. de Sarreguemines ; 1,117 hab. Hauts-fourneaux.

ROSA (Salvator), célèbre peintre, et en même temps graveur, poëte, et musicien, né en 1615 à la Renella, près de Naples, d'un pauvre arpenteur, m. en 1673, fut placé chez les PP. Somasques, et destiné au barreau. Un penchant irrésistible l'entraîna vers la peinture ; il prit des leçons chez Fracanzano, son beau-frère, élève de Ribera. A 17 ans, se trouvant orphelin et sans ressources, il peignit, pour vivre, des marines, des paysages, des batailles, en petites proportions, qui se vendaient à vil prix sur la place publique ; Lanfranc admira la vigueur de ces peintures, ainsi qu'un tableau *d'Agar dans le désert*, et encouragea Salvator, qui finit par entrer dans l'atelier de Ribera. En 1635, il alla à Rome, y tomba malade, et revint à Naples. Quelques années s'écoulèrent avant qu'une occasion lui fût offerte de partir de nouveau. Enfin le cardinal Brancaccio l'appela à Rome, puis l'emmena à Viterbe. Ce fut là que Salvator Rosa peignit un de ses chefs-d'œuvre, *St Thomas mettant le doigt dans la plaie du Sauveur*, et qu'il se lia avec un poëte caustique, Antoine Abati, dont le commerce lui inspira le goût des vers. Cependant, il demeurait toujours inconnu. Pour attirer l'attention, il se rendit à Rome, au carnaval de l'an 1639 ; prit part aux divertissements et aux mascarades, composa et joua, sur un théâtre de société, quelques pièces satiriques, et acquit par ses saillies la réputation que n'avaient pu lui faire ses pinceaux. Depuis ce moment, on rechercha ses œuvres. Vers la fin de 1646, il fit un nouveau voyage à Naples, seconda l'insurrection de Masaniello, en 1647, et put regagner Rome après le triomphe des Espagnols. Les ennemis qu'il avait soulevés contre lui par ses satires l'obligèrent, quelques années après, de se réugier à Florence, où il fut bien accueilli par le cardinal Jean-Charles de Médicis ; il ne revint à Rome que dans ses dernières années. Les tableaux de Salvator Rosa se distinguent moins par la grâce et la correction que par une entente parfaite des grands effets de couleur, beaucoup d'art dans la disposition des groupes, une hardiesse singulière, une rare énergie de touche ; il peignait avec une extrême rapidité. Il excella à rendre les batailles, les scènes de brigands, les sites sauvages et désolés. On remarque : *la Fortune distribuant aveuglement ses faveurs*, *Jonas prêchant dans Ninive*, *la Pythonisse d'Endor évoquant l'ombre de Samuel* ; *le Jeune Tobie tirant à lui le poisson monstrueux* (ces deux derniers tableaux sont au Louvre), *l'Ombre de Pythagore apparaissant à ses disciples*, *l'Ombre de Catilina redemandant le serment à ses complices*. Salvator a lui-même gravé à l'eau-forte plusieurs de ses tableaux ; C. Antonini en a gravé une collection publiée sous le titre de *Serie di 85 disegni in varie grandezze*, Rome, 1780, in-fol. Les *Satires* de Salvator Rosa, parmi lesquelles on distingue *Babylone*, *la Musique*, *la Poésie*, *la Peinture*, *la Guerre*, *l'Envie*, ont été publiées à Amsterdam, 1719, in-8°, et à Florence, 1770 ; elles respirent dans leur négligence une rudesse originale, qui rappelle

la touche de son pinceau. Quelques morceaux de musique de Salvator Rosa ont été publiés par Burney, dans son *Histoire de la musique*. B.

ROSA, montagne de Suisse, dans les Alpes Pennines, entre le Valais et le royaume d'Italie, 4,626 mèt. de hauteur.

ROSA (SANTA-), v. de la Nouvelle-Grenade, située dans l'État et à 71 kil. E. d'Antioquia; 3,200 hab. Lavages d'or. Il y eut jadis un temple du Soleil, très-fréquenté par les indigènes.

ROSAIRE (Confrérie du), institution due à St Dominique, pendant la guerre des Albigeois. Une fête du Rosaire, établie par le pape Pie V, fixée par Grégoire XIII au 1er dimanche d'octobre, après la victoire de Lépante, 1571, fut rendue générale par Clément XI après celle de Peterwardein, 1716.

ROSALIE (Sainte) vierge, patronne de Palerme, m. en 1160, se retira dans une grotte du mont Pellegrino près de Palerme, où elle vécut dans la pénitence. Ses reliques furent retrouvées en 1625, et on attribua à sa protection la cessation d'une peste qui ravageait alors la Sicile. Fête, le 4 septembre. On l'honore à Palerme en juillet, avec de grandes solennités.

ROSAMEL (Claude-Charles-Marie DUCAMPE DE), né en 1774 à Rosamel (Pas-de-Calais), m. en 1848, entra à 13 ans dans la marine, fit les guerres de la Révolution et de l'Empire, devint capitaine de frégate en 1808, lorsqu'en 1811, après un combat acharné sur la *Pomone*, il tomba au pouvoir des Anglais à la hauteur de l'île Palagosa (golfe de Venise). Rendu à la liberté en 1814 et nommé capitaine de vaisseau, il commanda un des régiments de marins organisés en 1815 dans les ports, fut major de la marine à Cherbourg en 1816, passa contre-amiral en 1823, commanda en cette qualité la station française dans l'Amérique du Sud, fut envoyé dans le Levant en 1828 sous les ordres du vice-amiral de Rigny, se porta, avec l'amiral anglais Malcolm, à l'entrée des Dardanelles pour secourir Constantinople menacée par les Russes, et remplit en 1830 les fonctions de major-général de la flotte dirigée contre Alger. Puis il commanda une escadre envoyée contre Tripoli, obtint une éclatante réparation d'une insulte à notre consul, devint préfet maritime à Toulon, puis vice-amiral en 1831, membre du conseil d'amirauté en 1833, représentant de Toulon à la Chambre des députés, ministre de la marine de 1836 à 1839, enfin pair de France.

ROSAMONDE. *V.* ROSEMONDE.

ROSANS, ch.-l. de cant. (Hautes-Alpes), arr. et à 62 kil. S.-O. de Gap; 513 hab.

ROSARIO, ou SAN-JOSÉ DE CUCUTA, ou simplement CUCUTA, v. de la Nouvelle-Grenade (Santander), à 53 kil. N.-E. de Pamplona, 400 de Santa-Fé-de-Bogota, sur le Rio-del-Oro. Siége du congrès qui donna la première constitution à la Colombie, en 1821.

ROSARIO (LE), v. des États de la Plata (Santa-Fé), sur la rive dr. du Parana, à 320 kil. N.-O. de Buénos-Ayres, et 560 de l'Océan, avec un port de comm. très-fréquenté; 20,000 hab.

ROSARIO (LE), v. du Mexique (dép. de Cinaloa), sur une rivière de son nom, à 170 kil. S. de Culiacan; 5,600 hab. Mines d'or et d'argent aux environs.

ROSAS ou ROSES, anc. *Rhoda*, v. forte d'Espagne (Catalogne), au pied des Pyrénées, dans la prov. et à 70 kil. N.-N.-E. de Girone, port sur le golfe de son nom dans la Méditerranée; pop. de la commune : 2,848 hab. On croit que cette ville fut fondée au xe siècle av. J.-C. par une colonie Rhodienne. Elle fut très-florissante sous les Romains; prise par les Arabes en 713, elle leur fut enlevée en 797. Les Français s'en emparèrent en 1645, et la gardèrent jusqu'en 1693; ils l'occupèrent encore de 1695 à 1697, et de 1808 à 1814.

ROSAY. *V.* ROZOY.

ROSBACH, vge des États prussiens (Saxe), entre Naumbourg et Merseburg. Victoire de Frédéric II sur le prince de Hildburghausen, commandant l'armée allemande, et sur un corps de 20,000 Français conduits par le prince de Soubise, le 5 nov. 1757. Les Allemands et le général en chef prirent la fuite dès le commencement de la bataille. Les 20,000 Français, avec quelques régiments autrichiens, soutinrent seuls l'effort de l'armée prussienne, et perdirent presque tous leurs officiers. Une colonne élevée en mémoire de cet événement fut abattue par Napoléon Ier, vainqueur à Iéna, en 1806.

ROSBECQUE ou ROOSEBEKE, vge de Belgique (Flandre occidentale), à 12 kil. N.-N.-E. de Courtrai; 4,608 hab. Charles VI y défit les Flamands révoltés contre leur comte Louis le Mâle et conduits par Philippe Arteveld, qui y fut tué, le 27 novembre 1382.

ROSCELIN (Jean), philosophe scholastique, né en Bretagne au milieu du xie siècle, fut chanoine et professeur de théologie à Compiègne. Il est le chef des *Nominalistes* (*V.* RÉALISTES). Sa doctrine conduisait à la négation de la Trinité; elle fut combattue par St Anselme, et condamnée au concile de Soissons en 1092. Il dut se réfugier momentanément en Angleterre.

ROSCIUS (Q.), célèbre acteur romain, né, à ce qu'on croit, sur le territoire de Lanuvium, vers l'an 624 de Rome, 129 av. J.-C., m. vers 62, eut un admirable talent dans la pantomime, et dut à ce talent une grande fortune.

ROSCIUS D'AMÉRIE, proscrit par Sylla, et accusé de la mort de son père assassiné, fut défendu par Cicéron contre Chrysogonus, affranchi du dictateur.

ROSCOE (William), littérateur anglais, né à Liverpool en 1752, m. en 1831, composait, dès l'âge de 16 ans, et sans avoir presque reçu d'éducation, des poésies estimables. Il fut tour à tour procureur, avocat, banquier. Député de Liverpool à la Chambre des communes en 1806, il attaqua énergiquement la traite des nègres. On a de lui : *Vie de Laurent de Médicis*, trad. en français par Thurot, 1796, 2 vol. in-8°; *Vie et pontificat de Léon X*, 1805, trad. en français par Henry, 1813, 4 vol. in-8°.

ROSCOFF, brg (Finistère), arr. et à 30 kil. N.-O. de Morlaix; 1,269 hab. Port sur la Manche, formé par un môle long de 312 mètres. Commerce actif de cabotage; entrepôt de genièvre, rhum, thé, salaisons, bois du Nord.

ROSCOMMON, v. du centre de l'Irlande, cap. du comté de son nom, station du chemin de fer de Dublin à Mullingar, à 28 kil. N.-N.-O. d'Athlone; 2,699 hab. Pauvre et mal bâtie. Ruines d'une abbaye et d'un château du xiiie siècle. Manuf. de grosses laines, flanelles, soulliers, etc. Commerce de blé. Donne le titre de comte à la famille Dillon. — Le comté est à l'E. du Connaught, séparé, par le Shannon, du Leinster à l'E.; entre les comtés de Leitrim au N.-E., de Sligo au N., de Mayo au N.-O., de Galloway à l'O. et au S.-O.; 225,522 hect.; 100 kil. sur 60; 156,154 hab. Sol montagneux au N., plat à l'E., très-fertile; beaucoup de marais. Pommes de terre. Élève de bestiaux. La fabr. de toiles a décliné. Villes princip. : Boyle, Castlereagh, Strokestown, Athlone (en partie).

ROSCOMMON (DILLON WENTWORTH, comte de), poëte, né en Irlande vers 1633, m. en 1684, était neveu de Wentworth, comte de Strafford et gouverneur de l'Irlande. En 1642, il alla compléter ses études en France, suivit les leçons de Bochart, voyagea en Italie, et ne rentra en Angleterre qu'après la restauration des Stuarts. Après avoir occupé un emploi à la cour de Charles II, il fut capitaine des gardes du duc d'Ormond en Irlande, puis s'attacha à la duchesse d'York. Jusqu'alors homme de plaisir, il commença de s'occuper de poésie. Il a laissé un petit nombre de poëmes, parmi lesquels une traduction de l'*Art poétique* d'Horace; ils sont ordinairement publiés avec les œuvres de Rochester, et se distinguent par la correction.

ROSCREA, brg d'Irlande (Tipperary), à 71 kil. N. de Clonmel; 3,543 hab. Distilleries. Ancien château-fort. Jadis évêché.

ROSE (Sainte), vierge, née à Lima en 1586, d'une famille originaire d'Espagne, m. en 1617, tomba dans la pauvreté, fut réduite à se faire servante, et entra dans le tiers-ordre de St-Dominique. Elle fut canonisée par Clément X en 1671. Fête, le 30 août.

ROSE (Guillaume), fameux Ligueur, né en 1542 à Chaumont-en-Bassigny, d'une famille noble, m. en 1602, eut de grands succès dans la chaire chrétienne, devint prédicateur et aumônier de Henri III, grand-maître du collége de Navarre en 1583, évêque de Senlis en 1584, montra envers le roi la plus odieuse ingratitude, mêla aux invectives qu'il proférait contre Henri IV l'apologie de Jacques Clément, et contribua, par ses déclamations, à entretenir la révolte des Parisiens. Banni de Paris quand Henri IV y entra, il s'attira, par de nouvelles attaques, une condamnation du Parlement. On lui attribue le libelle *de Justâ reipublicæ christianæ in reges impios auctoritate*, Paris, 1590, in-8°. B.

ROSE (Toussaint), né en 1611, m. en 1711, secrétaire particulier de Mazarin, puis secrétaire du cabinet de Louis XIV, devint président à la Cour des comptes en 1661, et membre de l'Académie française. Il fit rendre, en 1667, la déclaration en vertu de laquelle cette compagnie devait dorénavant être admise à haranguer le roi dans

les occasions solennelles. Il imitait parfaitement l'écriture de Louis XIV, et plusieurs Lettres, qui passent pour être de la main de ce monarque, sont l'œuvre du secrétaire.

ROSE (Jean-Baptiste), littérateur, né en 1714 à Quingey (Franche-Comté), m. en 1805, prit les ordres sacrés, et embrassa dans ses études l'histoire, la minéralogie, les mathématiques et l'astronomie. On a de lui : *Traité élémentaire de morale*, Besançon, 1767, 2 vol. in-12; *la Morale évangélique comparée à celle des différentes sectes de religion et de philosophie*, 1772, 2 vol. in-12; *Mémoire sur les Etats généraux et provinciaux des Francs et des Bourguignons*, 1788, in-8°; *l'Esprit des Pères*, 1790, 3 vol. in-12.

ROSE (Mont). *V.* ROSA.

ROSE (Ordre de la), ordre du Brésil, fondé, en 1829, par Don Pédro Ier, à l'occasion de son mariage avec Amélie de Leuchtenberg. L'insigne est une étoile à 6 rayons d'émail blanc bordés d'or, et suspendue à un ruban rose bordé de blanc; au milieu sont les lettres P. A. (*Pédro* et *Amélie*), avec l'inscription *Amore fidelios*.

ROSE D'OR, bijou béni chaque année, le 4e dimanche de Carême, par le pape, et qu'il offre tour à tour à l'un des souverains catholiques de l'Europe. Elle eut plus d'une fois un caractère symbolique : ainsi, quand il y avait autrefois des contestations pour un trône, l'octroi de la rose d'or était comme une sanction du souverain pontife. Il n'est point parlé de la Rose d'or avant le XIIe siècle.

ROSEAU (Le), ou *Charlotte-town*, v. des Antilles anglaises, ch.-l. de la Dominique, sur la côte S.-O., où elle a un bon port, par 15° 18' lat. N. et 63° 52' long. O.; 5,000 hab.

ROSEBECQUE. *V.* ROSBECQUE.

ROSE-CROIX (Frères de la), secte d'illuminés qui croyaient pénétrer les mystères de la nature à l'aide d'une lumière intérieure, et qui tombèrent dans les erreurs de la magie et de l'alchimie. Répandus surtout en Allemagne, ils se donnaient pour fondateur un certain Rosenkreutz (c.-à-d. *rose-croix*), qui aurait vécu plus de cent ans, 1378-1484, et rapporté de Turquie et d'Arabie une foule de secrets merveilleux. Leur véritable chef paraît être Jean-Valentin Andreæ ou André (*V. ce mot*). On n'en rencontre plus aujourd'hui. *V.* Andreæ, *Confessio Rosæ Crucis*, 1615.

ROSE-HILL, v. d'Australie, la même que Paramatta (*V. ce mot.*).

ROSELLINI (Hippolyte), antiquaire, né à Pise en 1800, m. en 1843, professeur de langues orientales, puis d'archéologie à l'Université de Pise, prit dans ses relations avec Champollion le goût des études hiéroglyphiques, reçut du grand-duc de Toscane, en 1828, la direction d'une expédition scientifique qui visita l'Egypte de concert avec le savant français, et publia, toujours avec lui, les *Monuments d'Egypte et de Nubie*, 1833-45, 10 vol. in-8° et atlas, ouvrage terminé par ses amis après sa mort.

ROSEMONDE, ROSAMONDE ou ROSMONDE, fille de Cunimond, roi des Gépides, fut contrainte d'épouser le roi des Lombards, Alboin, vainqueur et meurtrier de son père, 567. Elle ne pardonna point à Alboin de l'avoir obligée de boire dans le crâne de Cunimond; après l'avoir fait tuer (*V.* ALBOIN) en 573, elle se retira dans Ravenne avec Hémilchide, qu'elle épousa. Mais bientôt elle le trahit pour l'exarque Longin, et lui donna, au sortir d'un bain, un poison qu'Hémilchide, averti, la força d'achever elle-même, 573. Alfieri a écrit une tragédie de *Rosmunda*.

ROSEMONDE, maîtresse du roi d'Angleterre Henri II, était fille de lord Walter Clifford, d'une illustre maison. Pour la garantir des ressentiments jaloux de la reine Eléonore de Guienne, Henri lui fit construire à Woodstock un asile mystérieux; il eut d'elle deux fils, Richard Longue-Epée, et Geoffroi, qui devint archevêque d'York. Rosemonde mourut vers 1173, tuée, dit-on, par Eléonore. Addison a fait des amours de Henri II et de Rosemonde le sujet d'un opéra. M. Briffaut a publié un poëme de *Rosemonde*, en 3 chants, et M. E. de Bonnechose, une tragédie de *Rosemonde*, jouée au Théâtre-Français en 1826.

ROSEN (Conrad, marquis de), né en Alsace en 1628, m. en 1715, s'engagea à 13 ans dans les troupes saxonnes, alla ensuite rejoindre un de ses oncles, lieutenant-général au service de la Suède, et, condamné à mort pour un duel, s'enfuit en France, où il servit dans la cavalerie. Il se distingua à l'attaque des lignes d'Arras, devint colonel d'un régiment de son nom, combattit vaillamment à Senef en 1674, fut nommé brigadier en 1675, maréchal de camp en 1678, défit les troupes brandebourgeoises à Minden et au passage du Wéser, 1679, et passa lieutenant-général en 1688. Commandant d'une expédition tentée en faveur de Jacques II, il reçut de ce prince le titre de maréchal d'Irlande. Après s'être signalé encore à la bataille de Nerwinde, aux siéges de Charleroi et de Nimègue, il fut nommé maréchal de France en 1703. B.

ROSEN DE ROSENSTEIN (Nicolas), médecin suédois, né en 1706, m. en 1773, étudia à Lund et à Upsal, voyagea en Allemagne, en France et en Hollande, fut adjoint à la Faculté de médecine d'Upsal en 1731, nommé médecin du roi en 1734, professeur d'anatomie en 1740, contribua à propager en Suède la pratique de l'inoculation, et publia, entre autres ouvrages : *Traité des maladies des enfants*, Stockholm, 1774, traduit en français par Lefebvre de Villebrune, Paris, 1788, in-8°; *Pharmacie domestique et de voyage*, Stockholm, 1765, in-8°.

ROSENAU, *Rosnavia*, en hongrois *Rosnyo-Banya*, v. de Hongrie, sur le Sajo, dans le comitat et à 35 kil. N.-N.-E. de Gœmœr; 6,000 hab. Evêché suffragant d'Erlau; séminaire; gymnases évangélique et de Prémontrés. Eaux minérales. Mines de mercure, cuivre, antimoine, manganèse. Forges; fabr. de toile, cire, papier, etc.

ROSENAU, v. de Transylvanie, à 11 kil. S.-O. de Kronstadt; 4,000 hab. Anc. château-fort, avec un puits creusé dans le roc à une profondeur de 152 mèt.

ROSENBERG, brg de Hongrie (Liptau), sur la Waag, à 26 kil. O. de Szent-Miklos; 2,500 hab. Collége de Piaristes. Carrières de marbre noir. Sources acidules. Entrepôt de sels. Près de là, ruines de la forteresse de *Likava*.

ROSENBERG, en polonais *Olezno*, v. des Etats prussiens (Silésie), à 53 kil. N.-E. d'Oppeln, sur la Stober; 2,700 hab. Comm. de bestiaux.

ROSENHEIM, v. de Bavière (Haute-Bavière), sur l'Inn, à 66 kil. S.-E. de Munich; 3,000 hab. Mines de sel et de cuivre. Source minérale et bains.

ROSENMULLER (Jean-Georges), théologien luthérien, né en 1736 à Ummerstadt, près d'Hildburghausen, m. en 1815, professa la théologie à Erlangen, Giessen et Leipzig. On lui doit : *Scholia in Novum Testamentum*, Nuremberg, 1777-82, 6 vol. in-8°, ouvrage d'exégèse estimé.

ROSENMULLER (Ernest-Frédéric-Charles), orientaliste, fils du précédent, né en 1768 à Hessberg, près d'Hildburghausen, m. en 1835, fut nommé en 1795 professeur extraordinaire de langue arabe à l'université de Leipzig, et obtint la chaire de littérature orientale en 1813. Depuis 1820, il prit une part importante à la rédaction de la *Gazette littéraire* de Leipzig. On a de lui : *Scholia in Vetus Testamentum*, Leipzig, 1788-1835, 25 vol. in-8°; *Manuel bibliographique de la critique biblique et de l'exégèse*, Gœttingue, 1797-1800, 4 vol.; *Manuel d'archéologie biblique*, Leipzig, 1823, 4 vol. in-8°; *Analectes arabes*, 1825-26, 2 vol. in-4°; *Grammaire arabe*, 1818, in-4°, etc.

ROSENMULLER (Jean-Christian), anatomiste, né à Hessberg, près d'Hildburghausen, en 1771, m. en 1820, élève de l'université d'Erlangen, devint prosecteur à Leipzig en 1794, et professeur d'anatomie en 1803. L'anatomie lui doit plusieurs découvertes, entre autres celle de l'appareil situé dans les ligaments larges, et que l'on nomme *Organe de Rosenmuller*. Habile dessinateur, il a fait lui-même la plupart des planches que l'on trouve dans ses ouvrages, parmi lesquels on remarque : *De ossibus fossilibus animalis cujusdam*, Leipz., 1794, in-4°; *Organorum lacrymalium partiumque externarum oculi descriptio anatomica*, 1794, in-4°; *Planches d'anatomie chirurgicale*, en allemand et en latin, Weimar, 1805-1812, 3 part. in-fol.; *Compendium anatomicum*, ibid., 1819. D—G.

ROSENTHAL, vge de la Hesse-Cassel (Basse-Hesse), à 12 kil. S.-S.-E. de Frankenberg; 1,600 hab. Anc. château de Schaumbourg.

ROSES, v. d'Espagne. *V.* ROSAS.

ROSES (Guerre des DEUX-), guerre civile qui désola l'Angleterre pendant la 2e moitié du XVe siècle, et qui eut pour cause la rivalité des maisons de Lancastre et d'York. Henri VI, qui représentait la première, portait dans son écu une *rose rouge*, et le duc Richard d'York une *rose blanche*. La maison de Lancastre, issue de Jean de Gaunt, 3e fils d'Edouard III, possédait le trône depuis la mort de Richard II, 1399, et avait donné 3 rois à l'Angleterre, Henri IV, Henri V et Henri VI. La maison d'York descendait d'Edmond de Langley, duc d'York, qui n'était que le 4e fils d'Edouard III; mais un mariage lui avait transmis les droits de la maison de Clarence, issue du 2e fils du même prince. Quand le gouvernement d'Henri VI fut devenu impopulaire par les revers des dernières années de la guerre de Cent-Ans, par le mariage du roi avec Marguerite d'Anjou, par la mort du duc de Glocester, Richard d'York songea à faire valoir les droits de sa fa-

mille. De là la guerre des Deux-Roses, 1454. Les succès furent longtemps partagés; mais enfin la maison d'York triompha. (*V.* Henri VI, Edouard IV, Edouard V, Richard III). La victoire de Bosworth, 1485, rendit le trône à un prince issu des Lancastre, Henri Tudor (*V.* Henri VII), dont le mariage avec Elisabeth d'York, fille d'Edouard IV, devait confondre les droits des deux maisons rivales. La guerre des Deux-Roses ruina l'aristocratie anglaise : décimés sur les champs de bataille, épuisés par la lutte, les nobles laissèrent le despotisme des Tudors s'établir et se consolider; la nation entière l'accepta pour échapper à l'anarchie.

Roses (Baillée des). *V.* baillée.

ROSETTE, anc. *Bolbitinum*, en arabe *Rachid*, v. de la Basse-Egypte, sur la rive g. de la branche occidentale du Nil, à 10 kil. de son embouchure, à 50 kil. N.-E. d'Alexandrie; 15,000 hab. Fabr. de coton, lainages, soieries, maroquins. Comm. de transit assez important, quoique déchu. Environs délicieux. — Elle fut fondée en 870 par les Arabes. Les Français l'occupèrent de 1798 à 1801; les Anglais tentèrent vainement de s'en emparer en 1807. On y a trouvé, pendant l'expédition française d'Egypte, 1799, un bloc de granit, dit *Pierre de Rosette*, et transporté depuis à Londres : il porte, sur l'une de ses faces, trois inscriptions superposées, dont deux en égyptien (l'une en caractères hiéroglyphiques ou sacrés, l'autre en caractères démotiques ou populaires) et la 3e en grec. Chacune de ces inscriptions exprime un même décret rendu à Memphis par les prêtres égyptiens en l'honneur de Ptolémée V Epiphane; c'est en les comparant que Champollion a trouvé la clef des hiéroglyphes. M. Lepsius, de Prusse, en a trouvé un nouvel exemplaire à Philé, en 1844. On trouve l'inscription de Rosette, avec un commentaire de Letronne, dans les *Fragmenta historicorum græcorum* de Didot, 1848, in-8°. *V.* de Saulcy, *Analyse grammaticale du texte démotique du traité de Rosette*, Paris, 1845, in-4°. B.

ROSHEIM, ch.-l. de cant. (Bas-Rhin), arr. et à 30 kil. N. de Schelestadt; 3,692 hab. Bâti au XIIe siècle, et jadis l'une des 10 villes libres impériales d'Alsace. Belle église. Eaux salines froides. Tissage de coton. Comm. de bestiaux et de grains. Rosheim fut dévasté par un incendie en 1835.

ROSIÈRE, nom donné à une jeune fille renommée pour sa sagesse, et qui, dans une fête annuelle instituée à Salency, en 535, par St Médard, évêque de Noyon, recevait des mains du saint évêque une couronne de roses blanches, et une dot de 25 livres. La fête se perpétua, et le seigneur de Salency remplaça l'évêque. Le village lui présentait trois jeunes filles, parmi lesquelles il choisissait la rosière. Il faisait annoncer son choix au prône, un mois à l'avance, afin que chacun pût le contrôler. La Rosière devait non-seulement être irréprochable de tous points, mais il fallait que tous ses parents, en remontant jusqu'à la 4e génération, le fussent aussi. Le 8 juin, jour de la St-Médard, le seigneur conduisait la jeune fille à l'église, où elle entendait les vêpres; au sortir des vêpres, on se rendait processionnellement à la chapelle de St-Médard, où la couronne de roses était déposée sur l'autel. L'officiant, après l'avoir bénie, la posait sur la tête de la Rosière agenouillée, et lui remettait les 25 livres. On revenait processionnellement à la paroisse, où l'on chantait un *Te Deum* et une antienne à St-Médard. Louis XIII, ayant une fois présidé, par procuration, au couronnement de la Rosière, joignit à la couronne un ruban bleu et un anneau d'argent. Des fêtes semblables furent établies dans plusieurs localités par des seigneurs de paroisse, et subsistèrent jusqu'à la Révolution. Dans les premières années du XIXe siècle, quelques communes rétablirent cette fête, en dotant de jeunes filles vertueuses à la condition de choisir un mari qui eût été militaire dans les armées françaises. Les anciennes rosières n'étaient pas fiancées; mais elles trouvaient ordinairement à se marier dans l'année.

ROSIÈRES, brg (Haute-Loire), arr. et à 15 kil. N.-E. du Puy; 497 hab.

ROSIÈRES-AUX-SALINES, vge (Meurthe), arr. et à 21 kil. S.-E. de Nancy, sur la rive g. de la Meurthe et le chemin de fer de Paris à Strasbourg; 2,000 hab. Dépôt d'étalons. L'exploitation des salines a cessé en 1760.

ROSIÈRES-EN-SANTERRE, ch.-l. de cant. (Somme), arr. et à 24 kil. E.-N.-E. de Montdidier; 2,390 hab. Filatures de laines, fabr. de calicots.

ROSIERS, vge (Corrèze), arr. et à 24 kil. N.-O. de Brive-la-Gaillarde; 547 hab.

ROSIERS (LES), brg (Maine-et-Loire), arr. et à 20 kil. N.-O. de Saumur, sur la rive dr. de la Loire; 1,038 hab. Magnanerie.

ROSILY-MESROS (François-Etienne, comte de), né à Brest en 1748, m. en 1832, entra tout jeune dans la marine, fut nommé lieutenant de vaisseau en 1778, commanda en 1781 la frégate *la Cléopâtre*, sur laquelle le bailli de Suffren fit la guerre des Indes, obtint à son retour le grade de capitaine, et, après diverses missions politiques et commerciales dans les mers de l'Inde et de la Chine, reçut, en 1790, le commandement de la station de l'Inde. Contre-amiral en 1793, puis directeur des cartes et plans de la marine, vice-amiral en 1796, commandant de l'armée navale de Cadix en 1805, il ne put arriver à temps pour empêcher le désastre de Trafalgar, resta bloqué deux ans par les Anglais dans le port de Cadix, et devint en 1811 président du conseil des constructions navales. C'est à lui qu'on doit l'organisation du corps des ingénieurs-hydrographes de la marine. B.

ROSIN (Jean), *Rosinus*, en allemand *Roszfeld*, antiquaire, né à Eisenach en 1551, m. en 1626, renonça à l'enseignement pour la carrière évangélique, et fut attaché depuis 1592 à la cathédrale de Naumbourg comme prédicateur. On a de lui : une édition de la *Chronique* de W. Drechsler, continuée depuis 1550; un recueil de divers opuscules allemands de Luther, Leipzig, 1596, in-8°; *Antiquitatum romanarum corpus*, Bâle, 1583, in-fol., ouvrage un peu élémentaire, et arriéré sur beaucoup de points.

ROSKILDE. *V.* Rœskilde.

ROSLAU, v. du duché d'Anhalt, située à 4 kilom. N.-N.-E. de Dessau, sur la rive dr. de l'Elbe; 1,500 hab. Château et haras ducal.

ROSLAVL, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 122 kil. S. de Smolensk; 4,000 hab.

ROSLIN, vge d'Ecosse, comté et à 12 kil. S.-O. d'Edimbourg, sur le North-Esk. Belle église, fondée en 1440 par W. Sinclair, roi des Orcades. Les Anglais y furent battus par les Ecossais en 1302.

ROSMINI (Charles de), biographe italien, né en 1758 à Roveredo, m. en 1827, a laissé : *Vie d'Ovide*, 1792 et 1821; — *de Sénèque*, 1793; — *de Victorin de Feltre*, 1801; — *de Philelphe*, 1803; — *de Guarini de Vérone*, 1805; — *de J.-J. Trivulce*, 1815; *Histoire de Milan jusqu'en 1735*, 1820.

ROSMINI-SERBATI (Antonio), philosophe, né en 1797 à Rovereto, dans le Tyrol italien, m. en 1855, eut de bonne heure une vocation marquée pour l'état ecclésiastique. Il alla s'y préparer à Padoue, et fut ordonné prêtre en 1821. Déjà, à cette époque, il avait publié quelques opuscules religieux et littéraires; il continua d'écrire presque sans relâche, principalement sur la philosophie. Son but avoué était de ramener les savants à la religion, et les catholiques à la science; aussi s'attacha-t-il à ne jamais sortir de la foi orthodoxe, et, deux opuscules de lui ayant été mis à l'index, il se soumit humblement. Rosmini eut pour adversaire Gioberti, ainsi que Lamennais, qu'il avait inutilement essayé de ramener à ses premiers sentiments. Dès 1828, il fonda, sur le calvaire de Domo d'Ossola, un ordre nouveau, l'*Institut de la Charité*; cet ordre contient des laïques et des prêtres, qui font vœu de pauvreté, mais conservent l'existence légale et le droit de posséder; il fut approuvé, onze ans plus tard, par Grégoire XVI, qui en nomma général le fondateur lui-même. Cette création fut complétée par celle de l'ordre des *Sœurs de la Providence*, que Rosmini dirigea pareillement, après avoir exercé, par soumission à l'autorité ecclésiastique, les fonctions d'archiprêtre dans son pays natal. En 1848, il se rendit à Rome avec une mission du ministère sarde. Nommé cardinal, il refusa cette dignité, mais demeura au service du pape, qui le nomma son ministre de l'instruction publique, dans le ministère présidé par Rossi. Après l'assassinat de ce dernier, il suivit Pie IX à Gaëte, et il ne le quitta, en 1849, que pour se retirer à Stresa, où il est mort. Ses principaux ouvrages sont : *Essai sur la Félicité*; *De l'éducation*; *Essai sur la divine Providence*; *Principes de la science morale*; *les Cinq plaies*; *Histoire comparative des systèmes*; *Philosophie de la politique*; *Traité de la conscience*; *Anthropologie*; *Philosophie du droit*; *Opuscules moraux*; *Théodicée*; *Psychologie*; *Rénovation de la philosophie*; *Introduction à la philosophie*; *Logique*. Tous ces travaux réunis ne forment pas moins de 30 volumes. Le dernier écrit sorti de cette plume féconde est la préface d'un ouvrage qu'il devait publier dans la *Rivista contemporanea* de Turin, sous ce titre : *Exposition et examen de la doctrine d'Aristote*. L'élévation de la pensée et la vigueur de la logique, qui sont, avec une langue ferme et correcte, les principaux caractères du talent de l'abbé Rosmini, font de lui un des plus grands philosophes du XIXe siècle. P—s.

ROSMONDE. *V.* Rosemonde.

ROSNAY, vge (Aube), arrondissement et à 31 kil. N.-O. de Bar-sur-Aube; 568 hab. Le 2 février 1814, beau combat de Marmont, qui, avec 4 ou 5,000 hommes, passa sur le corps de 25,000 Bavarois.

ROSNAVIA, nom latin de ROSENAU.

ROSNY, vge (Seine-et-Oise), arr. et à 7 kil. O. de Mantes, sur la rive g. de la Seine et le chemin de fer de Paris à Rouen; 675 hab. Beau château où naquit Sully, et où Henri IV se retira après la bataille d'Ivry; il a appartenu à la duchesse de Berry, qui y fonda un hospice.

ROSNY, vge (Seine), arr. et à 24 kil. N.-E. de Sceaux, à 10 kil. E. de Paris, entre Montreuil et Bondy; 1,234 hab. Il a un fort, construit en 1842, et qui fait partie des ouvrages de défense de la capitale.

ROSPORDEN, ch.-l. de cant. (Finistère), arr. et à 20 kil. S.-E. de Quimper, sur le bord d'un vaste étang; 870 hab. Château de *Caot-Canton* aux environs.

ROSS (John), capitaine de la marine royale anglaise, né en 1777, m. en 1856, s'est rendu célèbre par deux expéditions dans les mers polaires arctiques, en 1818 et en 1829. Il était chargé de chercher un passage entre l'Atlantique et l'océan Pacifique par le N.-O. de l'Amérique. Dans son 1er voyage, où il avait deux navires, il explora le littoral occidental du Groënland, entre 74° 30' et 77° 40' lat. N., puis le littoral septentrional, dans l'angle N.-E. de la mer de Baffin, mais ne put reconnaître qu'imparfaitement le Lancaster-Sund et le détroit de Cumberland au N. de la mer d'Hudson. La relation qu'il publia à Londres en 1819, a été trad. en français par Defauconpret, sous le titre de *Voyage vers le pôle arctique*, 1819, in-8°. Il entreprit sa 2e expédition à ses frais, avec un bateau à vapeur pourvu de vivres pour trois ans, pénétra au S.-O. du Lancaster-Sund, dans la passe du Prince-Régent, où il découvrit le golfe de Boothia, et trouva, sur l'île principale de l'archipel du même nom, le pôle magnétique boréal. Il passa trois hivers dans ces climats glacés, perdit son navire dès la troisième année, et continua son voyage sur des chaloupes, en luttant avec une constance et une énergie que rien ne put vaincre, contre des périls et des souffrances inouïs. Ce ne fut qu'après le 4e hiver qu'un navire de Hull vint le délivrer, lui et ses compagnons, et les ramena en Angleterre en 1833. Ross a donné de cette expédition un récit très-intéressant, qui a été encore traduit par Defauconpret, sous le titre de *Relation du second voyage fait à la recherche d'un passage au pôle N.-O. par sir John Ross*, Paris, 1835, 2 vol. in-8°. B.

ROSS, brg et paroisse d'Angleterre, comté et à 22 kil. S.-E. de Hereford, sur la Wye; 4,000 hab. Belle église. Cidre renommé.

ROSS, vge et paroisse d'Irlande, comté et à 45 kil. S.-O. de Cork, sur une baie de son nom; 1,600 hab. Evêché fondé au VIe siècle, et réuni en 1586 à celui de Cork. Collége célèbre.

ROSS, brg d'Irlande, comté et à 31 kil. O. de Wexford, sur le Barrow; 7,600 hab. Comm. de laine, beurre, lard, grains.

ROSS (Comté de), capitale *Tain*, comprenant l'extrémité N. de l'Ecosse, d'une mer à l'autre, entre le détroit de Minsh à l'O. et le golfe de Murray à l'E., et les îles Skye; Lewis, etc., dans les Hébrides. Sa partie continentale est entre les comtés de Sutherland au N. et d'Inverness au S. Le comté de Cromarty y est enclavé. Superf.: 85,680 hect.; 140 kil. sur 80. Pop.: 81,500 hab. Beaucoup de golfes et de baies. Le N. et le centre sont granitiques. Climat humide à l'O. Contrée sauvage au centre. Elève de bestiaux. Pas d'industrie.

ROSSANO, anc. *Rossianum*, v. du royaume d'Italie (Prov. de Cosenza), à 6 kil. de la mer Ionienne et 45 kil. N.-E. de Cosenza; 13,686 hab. Archevêché. Elle fut fondée par les Œnotriens, restaurée par les Romains, et reçut une colonie de Totila, roi des Ostrogoths. Patrie du pape Jean XVII.

ROSSBACH. *V.* ROSBACH.

ROSSEL, v. des Etats prussiens (Prusse), à 97 kil. S.-S.-E. de Kœnigsberg, sur la Zain; 2,900 hab. Draps et toiles. — Fondée en 1337.

ROSSELLI (Cosme), peintre, né à Florence en 1416, m. en 1484; fut employé par Sixte IV aux décorations de la chapelle Sixtine à Rome. Il est principalement connu par son tableau du *Miracle du St-Sacrement*, dans l'église St-Ambroise, à Florence. On voit de lui au musée du Louvre un tableau peint sur bois, *la Vierge présentant son fils à l'adoration des Anges, de Ste Madeleine et de St Bernard.*

ROSSELLI (Matteo), peintre, né à Florence en 1578, m. en 1650, élève de Pagani et de Cresti, exécuta beaucoup de fresques dans les palais du duc de Modène et du grand-duc de Toscane Cosme II, et ouvrit une école qui fut très-fréquentée. On cite comme ses chefs-d'œuvre *la Naissance de J.-C.*, et le *Crucifiement de St André*. Le musée du Louvre possède de lui *le Triomphe de David sur Goliath*, et *la Vierge et les Anges apportant des fleurs et des fruits à l'enfant Jésus assis sur les genoux de St Joseph.*

ROSSET (Joseph), sculpteur, né à St-Claude en 1706, m. en 1786, se forma sans maître. Un buste de Voltaire commença sa réputation. Il a surtout exécuté en ivoire beaucoup de vierges et de sujets religieux, d'un faire très-délicat.

ROSSET (Pierre-Fulcrand), poëte, né à Montpellier vers le commencement du XVIIIe siècle, m. en 1788, était conseiller à la cour des Aides de sa ville natale, et consacra ses loisirs à la culture de la poésie. Il a laissé un poëme didactique intitulé *l'Agriculture*; l'ouvrage parut en 6 chants, Paris, 1774, in-4°; puis, en 1782, l'auteur y en ajouta 3 autres. Les sujets sont: les champs, les vignes, les bois, les prairies, les troupeaux, la basse-cour, les plantes et le jardin potager, les étangs, les viviers et les jardins chinois ou anglais. Ce poëme est froid et monotone; la versification est dénuée de poésie, mais assez pure et assez correcte, et l'on trouve beaucoup de morceaux très-bien faits.

ROSSI, nom d'une famille illustre qui, après avoir été longtemps à la tête du parti guelfe à Parme, fut poussée par les persécutions du cardinal-légat Bertrand du Pouget à faire cause commune avec les Gibelins. *Pierre de* ROSSI, qui en était le chef, fut chassé de Parme, y rentra en 1333 avec l'appui du roi Jean de Bohême, fut encore dépossédé en 1335 par Mastino de la Scala, servit contre ce seigneur dans les troupes de Florence, lui prit Padoue en 1337, mais fut tué au siége de Monselice, 1338. Sa famille rentra à Parme peu de temps après.

ROSSI (Antonio), peintre de l'école vénitienne, né vers la fin du XIVe siècle à Zoldo, dans le Padouan, fut le 1er maître du Titien. On ne connaît de lui que quelques tableaux en détrempe.

ROSSI (Propertia de'), née à Bologne en 1540, m. en 1591, s'appliqua avec succès à la sculpture. Elle exécutait, sur des noyaux de fruits, de petits sujets d'une extrême délicatesse: on cite une *Passion de J.-C.*, sculptée sur un noyau de pêche. Elle fit aussi deux statues en marbre pour la façade de l'église St-Pétrone. Dédaignée par un jeune homme dont elle était éprise, elle voulut éterniser son malheur dans un bas-relief en marbre, qui est son chef-d'œuvre, *Joseph rejetant les offres de la femme de Putiphar.*

ROSSI (Jérôme), en latin *Rubeus* ou *De Rubeis*, né à Ravenne en 1539, m. en 1607, se livra simultanément à la médecine et aux travaux littéraires, fut chargé en 1604 d'une mission par ses concitoyens auprès de Clément VIII, et refusa la place de médecin de ce pontife. On a de lui: *Historiarum Ravennarum libri X*, Venise, 1572, in-fol.; *Vita Nicolai papæ IV*, Pise, 1761, in-8°; *De Distillatione liber*, Ravenne, 1582, in-4°, etc.

ROSSI (Bastiano de'), dit *l'Inferrigno*, en latin *Ferreus*, un des fondateurs et le premier secrétaire de l'Académie della Crusca à Florence, est connu par son animosité contre le Tasse. Il a publié plusieurs éditions du *Dictionnaire de la Crusca*, Venise, 1612 et 1613.

ROSSI (Jean-Victor), dit *Janus Nicius Erythræus*, biographe et philologue, né à Rome en 1577, m. en 1647, étudia les belles-lettres chez les Jésuites et le droit sous Lépide Piccolomini. Il écrivait bien en latin, mais n'avait pas beaucoup de science et encore moins de jugement. On a de lui, entre autres ouvrages: *Pinacotheca virorum illustrium*, Cologne, 1643, 3 parties in-8°, panégyrique sans mesure comme sans impartialité, non-seulement des hommes véritablement illustres dont il écrit la vie, mais encore d'une foule de personnages du mérite le plus contestable; *Orationes*, Rome, 1603, in-8°; *Eudemiæ libri VIII*, Leyde ou Amsterdam, 1637, in-12, satire contre la cour de Rome; *Dialogi*, Paris, 1642, in-8°, et Amsterdam, 1645-49, 2 vol. in-8°. C. N.

ROSSI (Jean-Antoine de), architecte, né à Rome en 1616, m. en 1695, se forma sans maître et par la seule contemplation des chefs-d'œuvre qu'offre sa patrie, et fut même obligé, pour exprimer ses pensées, d'emprunter une main étrangère. Il a construit le palais d'Este (auj. Rinuccini), celui d'Altieri au Jésus, l'hôpital *delle Donne* à St-Jean-de-Latran, et l'église St-Pantaléon. B.

ROSSI (Mathias), né à Rome en 1637, m. en 1695, remplaça le Bernin, son maître, comme architecte de St-Pierre-de-Rome. Ses principaux ouvrages sont le mausolée de Clément X, et la façade de l'église Santa-Galla.

ROSSI (Pascal de), dit *il Pasqualino*, peintre, né à

Vicence en 1641, excella à représenter des scènes de jeux, des concerts, des conversations, et autres petits sujets dans le genre flamand.

ROSSI (le comte Pellegrino), économiste et diplomate, né à Carrare en 1787, m. en 1848, eut fort jeune de grands succès au barreau de Bologne, et, à l'âge de 27 ans, fut chargé du double enseignement de la procédure civile et du droit pénal à l'université de cette ville. Obligé de s'éloigner en 1815 à cause de son attachement au parti français, il s'établit à Genève, y ouvrit des cours libres, que l'on suivit avec ardeur, et reçut, en 1819, avec le droit de bourgeoisie, une chaire de droit romain. Dès l'année suivante, il entra au conseil représentatif de Genève, où il prit part à la confection des lois sur la liberté de la presse, la publicité des hypothèques, les règles du contentieux administratif, la distinction du mariage civil et du mariage religieux. L'éclat de son enseignement se reflèta en même temps dans une publication périodique, les *Annales de législation et d'économie politique*, 1819-21. En 1832, Rossi fut député du canton de Genève à la Diète chargée de réviser le pacte fédéral : le projet de constitution qu'il proposa fut adopté par l'assemblée; mais la majorité des communes ne l'ayant pas sanctionné, par défiance contre les idées françaises qui l'avaient inspiré, il quitta la Suisse, 1833, accepta la chaire d'économie politique au Collége de France, se fit naturaliser français, fut nommé professeur de droit constitutionnel à la Faculté de Paris en 1834, membre de l'Académie des Sciences morales en 1836, pair de France en 1839, et membre du Conseil royal de l'instruction publique en 1840. Comme professeur, il obtenait les mêmes succès qu'en Suisse : il savait saisir les principes généraux, les exposait avec clarté, les soumettait dans les moindres détails à une analyse pénétrante. Economiste, il comprenait et jugeait avec respect le passé, trouvait dans l'histoire et la philosophie les raisons du présent, et avait des théories élevées dans leurs principes, exactes et sûres dans tous les détails d'application. A la Chambre des Pairs, il prit part aux lois sur le renouvellement du privilége de la Banque en 1840, sur l'organisation du régime financier des colonies en 1841, sur la publicité du système hypothécaire en 1842, sur les chemins de fer, sur le travail des enfants dans les manufactures, sur l'instruction secondaire en 1844, etc. En 1845, Rossi fut envoyé à Rome, d'abord comme ministre plénipotentiaire, puis comme ambassadeur; il obtint quelques concessions relativement au séjour des Jésuites en France. La révolution de Février 1848 le rendit à la vie privée; en septembre, il accepta la direction du ministère du pape Pie IX, et, le 15 novembre, fut assassiné par un républicain fanatique. Outre un grand nombre d'articles insérés dans les recueils périodiques, on a de Rossi : *Traité du droit pénal*, 1829, 3 vol. in-8°, où il concilie le principe d'utilité de Bentham avec celui de la justice absolue, et où l'on remarque surtout la partie qui concerne la complicité; *Cours de droit constitutionnel*, 1835-36, recueilli par la sténographie et incomplet; *Cours d'économie politique*, 1840-54, 4 vol. in-8°, où il résume, éclaircit et concilie les théories antérieures. Son style a de l'élégance, de la finesse, et de la fermeté. On a de lui des *Mélanges*, 1857, 2 vol. in-8°. *V.* M. Mignet, *Notices historiques*, t. 1er. B.

ROSSI (La comtesse). *V.* SONTAG.

ROSSIANUM, nom anc. de ROSSANO.

ROSSIENY, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 200 kil. N.-O. de Wilna; 5,000 hab. Anc. capitale de la Samogitie. Siége de l'évêque catholique de Samogitie. Collége de Piaristes.

ROSSIGNOL (Jean-Antoine), né à Paris en 1759, m. en 1802, ouvrier orfèvre à l'époque de la Révolution, se dit un des vainqueurs de la Bastille, prit rang parmi les plus furieux démagogues et les meneurs d'insurrections des faubourgs, fut nommé, en 1793, lieutenant-colonel d'une légion de gendarmerie en Vendée sous les ordres de Biron, devint bientôt général de l'armée dite *des côtes de la Rochelle*, bien qu'il fût d'une profonde incapacité, n'éprouva que des échecs, fut plusieurs fois destitué et toujours replacé par le crédit de Robespierre, perdit enfin tout commandement à la chute de ce protecteur, fut incarcéré à Ham, recouvra la liberté lors de l'amnistie du 4 brumaire (26 octobre 1795), comparut devant la haute-cour de Vendôme en 1796 comme complice de Babeuf, s'échappa de prison, reparut après le 18 fructidor, fut envoyé par le Directoire contre Pichegru, et figura sur la liste de déportation après le 18 brumaire; lors de l'attentat de la machine infernale, attentat dont on le crut complice, il fut mis sur la liste de déportation, transféré aux îles Seychelles, et mourut à Anjouan. B.

ROSSO (Le), dit communément *maître Roux*, peintre célèbre, né à Florence en 1496, m. en 1541, se forma en étudiant les grands maîtres, notamment Michel-Ange, le Parmesan, et André del Sarto. Pris par les Allemands au sac de Rome en 1527, dépouillé de ce qu'il possédait, il se réfugia successivement à Borgo-San-Sepolcro, à Arezzo et à Venise. François Ier l'appela en France, et lui confia la direction de tous les travaux d'art au château de Fontainebleau. La grande galerie de ce château fut construite sur ses dessins, et ornée par lui de peintures, de frises et de riches ornements en stuc, ouvrages détruits auj. pour la plupart. Le Primatice, son rival, devait en faire détruire un grand nombre après sa mort, sous prétexte d'agrandir les bâtiments. Le Rosso fut récompensé de ses travaux par un canonicat à la Ste-Chapelle. Désespéré d'avoir accusé son ami Pellegrino de lui avoir volé une somme considérable, et l'innocence de Pellegrino ayant été reconnue après qu'il eut subi la torture, Le Rosso s'empoisonna. Une grande entente du clair-obscur, beaucoup de hardiesse et de variété dans la disposition des groupes, une couleur brillante, mais peu de vérité dans l'imitation de la nature, tels sont les principaux traits de sa manière. On cite, parmi ses compositions : *l'Assomption de la Vierge*, dans le cloître de la Nunziata à Florence; *la Transfiguration*, à Città-di-Castello; *la Vierge accompagnée de plusieurs saints*, au palais Pitti de Florence; une *Descente de croix*, dans l'église de Ste-Claire à Borgo-San-Sepolcro; *la Vierge recevant les hommages de Ste Elisabeth*, et un *Christ au tombeau*, au musée du Louvre. B.

ROSSWEIN, v. du royaume de Saxe, à 13 kil. O. de Nossen, sur la Mulde; 6,401 hab. Fabr. de draps, teintureries; exploitation de terre à foulon.

ROSTAM ou ROSTAN. *V.* ROUSTAM.

ROSTAMIDES. *V.* ROUSTAMIDES.

ROSTOCK, v. murée et capitale du grand-duché de Mecklembourg-Schwérin, dans le duché et à 66 kil. N.-E. de Schwérin, port sur la Warnow, à 16 kil. de son embouch. dans la Baltique; 26,322 hab. Cour civile; université fondée en 1419, avec bibliothèque, jardin botanique et collections scientifiques. Gymnase; Bourse, hôtel des monnaies, école de commerce. Hospice d'aliénés. On remarque l'église St-Martin et le palais ducal. Industrie importante des lainages; brasseries, distilleries d'eau-de-vie, fabr. de vinaigre, savon, couleurs, etc. Chantiers et ateliers de construction. Armements pour la pêche. Export. de grains, eaux-de-vie, laines, draps, chevaux. Chemin de fer sur Berlin et Hambourg. — D'origine fort ancienne, mais longtemps peu importante, Rostock devint, au moyen âge, l'un des bons comptoirs hanséatiques, avec des priviléges et des franchises qu'elle conserva même sous la domination des ducs de Mecklembourg. Patrie de Blücher.

ROSTOFF. *V.* ROSTOV.

ROSTOPCHIN (Le comte Fédor), général russe, né en 1765 près de Twer, m. en 1826, était, à 21 ans, lieutenant dans la garde impériale. Gentilhomme de la chambre sous Catherine II, aide-de-camp général, ministre des affaires étrangères et directeur-général des postes sous Paul Ier, il fut disgracié par ce prince à cause de la hardiesse de ses opinions, puis rappelé par Alexandre Ier. Gouverneur de Moscou en 1812, il fit mettre le feu à cette ville lors de l'entrée des Français. Ce fait a été nié par lui dans une brochure : *la Vérité sur l'incendie de Moscou*, Paris, 1823; mais les raisons qu'il allègue sont peu vraisemblables.

ROSTOV, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 66 kil. S.-S.-O. d'Iaroslav, sur le lac Nero; 6,000 hab. Archevêché. Fabr. de toiles, vermillon, vitriol; fonderies de suif, tanneries. Comm. de grains, cuirs, cire, miel. Foire très-importante. — Rostov fut jadis capitale d'une principauté indépendante occupée par des descendants de Rurik, dont les princes Labanoff-Rostovsky sont issus.

ROSTOV, v. et port de la Russie d'Europe (Iékatérinoslav), sur le Don, à 44 kil. S.-O. de Novo-Tcherkask; 12,431 hab. Comm. de céréales, graine de lin, suif, peaux, salaisons. Lavoirs de laines. Chantiers de construction. Cabotage important.

ROSTRALE. *V.* COLONNES et COURONNES.

ROSTRENEN, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), arr. et à 50 kil. S.-O. de Guingamp; 1,297 hab. Comm. de miel.

ROSTRES, *Rostra*, célèbre tribune au milieu du Forum romain, dans le Comitium, et du haut de laquelle on parlait au peuple dans ses assemblées. C'était un grand piédestal en pierre, haut de 2 mèt., environ, et sur lequel cinq ou six personnes pouvaient tenir. Le nom de Rostres lui fut donné l'an 416 de Rome, 337 av. J.-C., parce qu'alors le consul Mœnius l'orna, à sa base, de rostres de navires, trophées d'une victoire navale, gagnée par lui sur les

Antiates. César transporta les Rostres à l'extrémité occidentale du Forum, au pied du mont Capitolin. C. D—Y.

ROSTRES (Nouveaux) ou ROSTRES JULIENS, décoration de rostres, trophées de la bataille d'Actium, ajoutées par Auguste à la base du temple de J. César, sur le Forum romain. C. D—Y.

ROSWEYDE (Héribert), hagiographe, né à Utrecht en 1569, m. en 1629, entra chez les Jésuites, et enseigna la philosophie et la théologie à Douai, puis à Anvers. On a de lui : une édition des *Œuvres de St Paulin; Fasti sanctorum*, Anvers, 1607, in-8°, ouvrage qui a fourni à Bollandus le plan des *Acta sanctorum; Vitæ patrum*, ibid., 1615, 1617, 1718, in-fol.; *Vindiciæ Kempenses*, 1617, écrit de controverse sur le véritable auteur de l'*Imitation de J.-C.*, etc. B.

ROTA (Bernardino), poëte napolitain, né en 1509, d'une illustre famille, m. en 1575, est le premier qui ait écrit en italien des églogues de pêcheurs, Naples, 1560, in-8°; de là son surnom de créateur du genre *piscatoresque* : ce sont de charmants tableaux. On a de lui encore un recueil de canzones et de sonnets que sa femme a inspirés, et qui l'ont fait placer immédiatement après Pétrarque, mais cependant bien au-dessous. On y relève un peu d'afféterie et des *concetti*. La meilleure édition de ses Œuvres a été donnée par Mazio, Naples, 1726, 2 vol. in-8°. B.

ROTA, v. d'Espagne (Andalousie), dans la prov. de Séville, en face de Cadix; 7,256 hab. Port sur l'océan Atlantique. Vins estimés.

ROTALGENSIS, nom latin de RUEIL.

ROTARI (Pietro), peintre, né à Vérone en 1707, m. en 1764, fut attaché à la cour de Russie. Ses tableaux pèchent par un coloris grisâtre, mais se recommandent par l'entente et l'harmonie. On cite *le Repos en Egypte*, à Dresde; *le Voile*, à Vienne; une *Annonciation*, à Guastalla; un *St Louis* et une *Nativité de la Vierge*, à Padoue. Il a aussi gravé à l'eau-forte avec succès. B.

ROTE (de *rota, ruota*, roue), nom donné autrefois à plusieurs tribunaux en Italie, soit parce que les juges y siégeaient tour à tour ou étaient assis en cercle, soit parce que les affaires y passaient à tour de rôle, soit enfin parce que le pavé de la chambre de justice représentait une mosaïque en forme de cercle, ou était composé de pièces de porphyre taillées en forme de roues. On appelle auj. *auditeurs de la Rote*, les douze docteurs ecclésiastiques qui forment le tribunal de la Rote à Rome, institué par le pape Jean XXII pour juger des matières bénéficiales. B.

ROTE, anc. instrument de musique, paraît avoir eu de l'analogie avec la vielle moderne.

ROTELLO, v. du roy. d'Italie (Prov. de Campo-Basso), à 11 kil. S.-E. de Larino; 2,289 hab. Bâtie, dit-on, avec les ruines de *Cliternium* et de *Teanum Apulum*.

ROTH, c.-à-d. *rouge* en allemand, entre dans la composition de beaucoup de noms géographiques.

ROTHARIS, 8e roi des Lombards, 636-52, était duc de Brescia quand Gondeberge, veuve d'Ariould, l'éleva au trône en l'épousant. Il enleva la Ligurie à l'empire grec, 640, et publia le Code lombard, 643, amélioré ensuite par Grimoald et Luitprand. Arien, il laissa dans chaque diocèse un évêque catholique avec un évêque arien.

ROTHEHUTTE. *V.* ELBINGERODE.

ROTHELIN (Charles D'ORLÉANS DE), littérateur, descendant de Dunois, né à Paris en 1691, m. en 1744, prit les ordres sacrés, devint l'ami du cardinal de Polignac, qu'il accompagna à Rome en qualité de conclaviste, et rapporta d'Italie une collection de médailles, que sa passion pour la numismatique lui fit augmenter au point d'en former un très-beau cabinet, qui est auj. à l'Escurial. Il fut reçu à l'Académie française en 1728, et à celle des Inscriptions en 1732. Le cardinal de Polignac le chargea, en mourant, de réviser son poëme de l'*Anti-Lucrèce*; Rothelin y mit tous ses soins, et n'eut pas lui-même le temps de le publier : il confia ce soin à Lebeau.

ROTHENBERG, vge du royaume de Wurtemberg (Neckar), sur la montagne de son nom, à 8 kil. E. de Stuttgard; 600 hab. Aux environs sont les ruines du château de Wurtemberg, berceau de la famille royale de ce pays.

ROTHENBERG. *V.* aussi ROUGEMONT.

ROTHENBOURG, v. de la Hesse-Cassel (Basse-Hesse), sur la Fulde, à 50 kil. S.-S.-E. de Cassel; 3,650 hab. Ch.-l. de cercle; anc. château des landgraves de Hesse-Rothenbourg. Récolte de vins. Fabr. de sucre de betteraves, tanneries.

ROTHENBOURG, v. de Bavière (Franconie-moyenne), sur la Tauber, à 30 kil. O.-N.-O. d'Anspach; 6,000 hab. Gymnase. Fabr. de draps et flanelles, teintureries. Comm. de grains et de vin. Eaux minérales.

ROTHENBOURG, v. du Wurtemberg (Forêt-Noire), à 11 kil. S.-O. de Tubingue, 47 de Stuttgard, sur le Neckar; 6,000 hab. Evêché catholique. On remarque le palais épiscopal (anc. collége des Jésuites), et le château des comtes de Hohenberg.

ROTHERHAM, brg et paroisse d'Angleterre (York), à 10 kil. E.-N.-E. de Sheffield, dans le West-Reading, au confluent de la Rother et du Don; 10,500 hab. Beau pont, belles églises gothiques. Usines à fer, fabr. de quincaillerie, corderies, huileries, brasseries. Exploit. de houille.

ROTHERHITE, vge d'Angleterre (Surrey), sur la rive dr. de la Tamise, tout près de Londres; 13,000 hab. Chantiers de construction. Tombeau de Li-Bou, prince des îles Pelew, qui y mourut en 1784. En face de Rotherhite, s'ouvre le tunnel de la Tamise (*V.* TUNNEL).

ROTHERTHUM, défilé des Karpathes, entre la Transylvanie et la Valachie, à 2 kil. S.-E. d'Hermanstadt. Il est défendu par un château-fort, et traversé par l'Aluta.

ROTHESAY. *V.* ROTHSAY.

ROTHFELD, c.-à-d. *Champ rouge*, lieu près de Colmar, changea son nom, au temps de Louis le Débonnaire, en celui de Lugenfeld (*V. ce mot*).

ROTHIÈRE (LA), vge (Aube), arr. et à 18 kil. N.-O. de Bar-sur-Aube; 152 hab. Combat sanglant entre Napoléon Ier et les alliés, le 1er février 1814, à la suite duquel Napoléon dut se replier sur Troyes.

ROTHOUMA, île de la Polynésie, dans les Sporades océaniennes; par 12° 30' lat. S., et 174° 56' long. E.; 32 kil. de tour; 4,000 hab. Végétation très-riche : ignames, patates, bananes. — Découverte en 1792 par l'Anglais Edwards, qui la nomma *Granville*.

ROTHSAY, v. d'Ecosse, capitale du comté de Bute, sur la côte E. de l'île de Bute, à 50 kil. O. de Glasgow; 7,120 hab. Vieux château, anc. résidence des rois d'Ecosse, dont l'héritier présomptif a été longtemps nommé duc de Rothsay. Patrie de Jean, comte de Bute, favori de Georges III, et du mathématicien Mathieu Stewart.

ROTHSCHEN-SALM, v. forte de la Russie d'Europe (Finlande), sur une île à l'embouchure de la Kymène dans le golfe de Finlande, à 15 kil. S.-O. de Friedrichshamn. Beau port militaire, chantiers de construction, casernes pour 14,000 hommes. Victoire navale des Suédois sur les Russes en 1790.

ROTHSCHILD (Mayer-Anselme), célèbre banquier, né en 1743 à Francfort-sur-le-Mein, d'une famille israélite sans fortune, mais d'une grande piété et d'une extrême probité, m. en 1812, fut destiné à la carrière des lettres et reçut une bonne éducation. Ayant appris la comptabilité commerciale, il entra chez un banquier de Hanovre, dont il géra la maison pendant plusieurs années, revint ensuite à Francfort, et, de ses modiques économies, y fonda une maison de banque, qui s'accrut rapidement, grâce à son activité infatigable et à sa probité. De 1802 à 1804, il devint le banquier de plusieurs cours, entre autres de l'électeur de Hesse, dont, en 1806, lors de l'invasion française, il administra et sauva la fortune. Il mourut à l'âge de 69 ans, entouré de la considération générale, et laissant une famille de 10 enfants, dont 5 fils, auxquels il donna le sage conseil de ne jamais séparer leurs intérêts. Un de ses fils continua sa maison, et les autres fondèrent quatre maisons de banque dans les principales capitales de l'Europe. Ces maisons sont auj. dirigées, à Paris, par *M. James*, né en 1792, et seul fils survivant; les autres par les petits-fils : *MM. Anselme*, à Vienne; *Lionel*, à Londres; *Charles*, à Naples; et *Charles*, fils du précédent, à Francfort. Cette quintuple association constitue la plus forte maison de banque, peut-être, de l'Europe. Son immense prospérité date surtout de 1813 et de 1814, et elle a été bien souvent utile aux divers gouvernements de l'Europe en soumissionnant les emprunts les plus importants. MM. de Rothschild ont reçu des marques de distinction de presque tous les souverains de l'Europe; en 1815, l'empereur d'Autriche leur a conféré la noblesse héréditaire, et, en 1822, les a élevés à la dignité de barons. En outre, MM. de Rothschild sont tous consuls-généraux d'Autriche dans les villes qu'ils habitent.

ROTHWEIL; *Arœ Flaviœ, Rottovilla*, v. murée du Wurtemberg (Forêt-Noire), sur le Neckar, à 75 kil. S.-O. de Stuttgard, 56 de Tubingue; 5,400 hab. Gymnase, école polytechnique élémentaire. Fabr. de soieries, cotons, chicorée-café. Importantes foires à bétail. Comm. de grains. — Autrefois ville libre impériale, elle fut, au XVIe siècle, alliée à la Confédération suisse. Prise par les Français en 1643; Guébriant périt à ce siége.

ROTO, nom latin de Redon.

ROTOMAGUS, v. de la Gaule, métropole de la Lyonnaise 2e, capitale des Véliocasses; auj. *Rouen*.

ROTONDO, montagne de l'île de Corse, à 12 kil. S.-O. de Corte, par 42° 13' lat. N., et 6° 43' long. E.; 2,672 mèt. de hauteur.

ROTOUMA. *V.* Rothouma.

ROTROU (Jean), poëte tragique et comique, né à Dreux en 1609, m. en 1650, se livra fort jeune à la composition de tragi-comédies, de comédies, et de tragédies. Associé aux auteurs qui travaillaient aux pièces de Richelieu, il se lia avec P. Corneille, qui goûta ses idées de réformes dramatiques et proclama toute sa vie ce qu'il lui devait, en l'appelant son *père*. Cependant, en réalité, Corneille a plus fait pour Rotrou que Rotrou pour Corneille. *Le Cid* est de 1636, la tragédie de *Venceslas* de 1647. Cette pièce est le chef-d'œuvre de Rotrou : il est peu de rôles plus beaux et plus dramatiques que celui de Ladislas; l'ouvrage est intéressant, le style plein de franchise, de force et de passion, bien que quelquefois âpre. Rotrou étudia beaucoup les tragiques grecs, et donna *Antigone*, 1638, *Iphigénie en Aulide*, 1640, calquées sur les tragédies de Sophocle et d'Euripide; on trouve, dans ces imitations, des scènes remarquables, surtout dans *Iphigénie*, et Racine seul a pu les surpasser. La tragédie de *Cosroès*, 1649, a des beautés de 1er ordre, entre autres l'exposition. Dans le genre comique, Rotrou a souvent imité le théâtre espagnol, et trois fois Plaute dans *les Ménechmes*, 1632, *les Deux Sosies*, et *les Captifs*, 1638. Molière ne le dédaignait pas, et lui a emprunté plus d'un trait. Il est douteux que Rotrou ait donné toute sa mesure; pensionné de Louis XIII, vivant en province dans la force de l'âge, lieutenant-criminel et civil au bailliage de Dreux, il consacrait beaucoup de temps à ses fonctions. Son dévouement à ses concitoyens lui coûta la vie : une épidémie ravageait Dreux; il était à Paris, partit pour se rendre à son poste, au milieu du danger, et périt victime du fléau. Sa mort fut proposée pour sujet d'un prix de poésie, qui fut décerné par l'Institut, en 1811, à Millevoye. Viollet-le-Duc a publié les *Œuvres de Rotrou*, 1820, 5 vol. in-8°. Cette édition, à peu près complète, renferme 17 tragi-comédies, 7 tragédies et 12 comédies, toutes en 5 actes et en vers. Rotrou ne peut être rangé parmi les grands maîtres : sa langue est trop informe, et il se laisse aller trop à sa facilité d'imitation; mais il appartient à l'histoire du théâtre français par ses nobles efforts, souvent heureux, à le tirer du chaos, et par une œuvre qui ne saurait périr, *Venceslas*. J. T.

ROTSCHILD. *V.* Rœskilde.

ROTTECK (Charles-Venceslas de), historien et homme d'Etat, né en 1775 à Fribourg (Bade), m. en 1840. Sa mère était Française; son père, Charles Rodecker, directeur de la Faculté de médecine, changea son nom en devenant noble. De Rotteck fut nommé, en 1798, professeur d'histoire à Fribourg, voyagea, devint, à son retour, conseiller de cour en 1816, professeur de droit et d'économie politique en 1818, et député de l'Université à la 1re Chambre du grand-duché en 1819. Avec Welker, il fonda, en 1831, le journal *der Freisinnige* (le Libéral), qui fut supprimé, ainsi que sa chaire, dès 1832. Il venait d'être réintégré, quand il mourut. On a de lui : *Histoire universelle*, Fribourg, 1813-27, 9 vol., qui a eu plus de 12 éditions, et dont un *Abrégé* a été traduit en français par Sim. Gunzez, Carlsruhe et Paris, 1833-6, 4 vol. in-8°; *Musée historique pour tous les Etats*, Suttgard, 1828, 3 vol.; *Manuel du droit naturel et des sciences politiques*, 1829-30, 2 vol.; *Recueil d'opuscules historiques et politiques*, 1829-30, 3 vol.; *Manuel d'économie politique*, 1835. Pl.

ROTTENBERG. *V.* Rothenberg.

ROTTENBOURG. *V.* Rothenbourg.

ROTTENHAMER (Jean), peintre, né à Munich en 1564, m. en 1604, alla étudier à Rome et à Venise, suivit particulièrement le Tintoret, dont il imita le coloris et la manière, et se fixa à Augsbourg. Son chef-d'œuvre est *la Gloire des saints*, dans l'église Ste-Croix d'Augsbourg. Le Musée du Louvre possède de lui *la Mort d'Adonis*. Rottenhamer peignit beaucoup de petits tableaux sur cuivre; il confiait ordinairement l'exécution des fonds et des paysages à Breughel de Velours et à Paul Brill. B.

ROTTA ou ROTTI, une des îles de la Sonde, au S.-O. de Timor; par 11° 5' lat. S., et 120° 50' long. E.; 70 kil. sur 25. Comptoir hollandais.

ROTTERDAM, v. du royaume de Hollande (Hollande méridionale), port grand et magnifique au confluent de la Rotter et de la Meuse, à 56 kil. S.-S.-O. d'Amsterdam, 22 S. de La Haye; par 51° 55' 19" lat. N., et 2° 8' 59" long. E.; 112,728 hab. Ch.-l. d'arrond., de division militaire, et de l'administration de la navigation de la Meuse. Cour royale; Académie des Sciences, fondée en 1771; école latine; prison centrale du royaume pour les jeunes détenus. Bibliothèque; musées d'antiquités et d'histoire naturelle. Ville bien bâtie et coupée par plusieurs canaux bordés de quais et de belles plantations; on y remarque l'église St-Laurent, l'hôtel-de-ville, la Bourse, les hôtels des deux Compagnies des Indes, le palais du Grand-Conseil, les arsenaux, le théâtre, l'hospice pour les vieillards, la statue d'Erasme, etc. Industrie active : aiguilles, épingles, verreries, produits chimiques, tabac, raffineries de sucre. Commerce considérable, facilité par des communications régulières avec le Hâvre, Londres, Hambourg et les ports de la Baltique. Chantiers de construction. Export. de lin et de garance; import. de vins, café, sucre, coton, laine, tabac, thé, etc. — Rotterdam, érigé en ville vers 1270, tomba peu après, 1297, au pouvoir des Flamands. Les Français le prirent en 1794. Les inondations de la Meuse, 1775, 1825, lui ont causé de grandes pertes. Patrie d'Erasme et de Van der Werf.

ROTTI. *V.* Rotta.

ROTTWEIL. *V.* Rothwëil.

ROTURIER, nom donné autrefois à quiconque n'était pas compris dans la classe nobiliaire. Ce nom vient de *ruptuarius*, mot de basse latinité, signifiant un laboureur qui rompt et cultive la terre, et originairement les roturiers étaient des serfs attachés à la glèbe. La roture s'étendit aussi jusqu'aux citadins. Dans l'ancienne monarchie, les roturiers payaient la taille, supportaient seuls les charges publiques, et étaient obligés, pour leurs biens, à l'impôt, à la corvée, à toutes sortes de redevances et de services. Soumis à la milice, ils recrutaient les armées, sans pouvoir devenir officiers. L'Eglise seule, toujours libérale, les admettait à ses dignités, quand ils en étaient dignes.

ROUAD. *V.* Ruad.

ROUAGE. *V.* Rodage.

ROUAULT. *V.* Gamaches.

ROUBAIX, ch.-l. de cant. (Nord), arr. et à 11 kil. N.-E. de Lille, sur le canal de son nom, une des principales villes manufacturières de France; 37,000 hab. (8,724 en 1806). On remarque l'hôtel-de-ville, le théâtre, et l'hôpital. Chambre consultative des arts et manufactures. Nombreuses filatures de laine et de coton; peignage mécanique de la laine. Fabr. d'étoffes de laine dites de *Roubaix*, draps, tapis, châles, étoffes pour gilets, pantalons, robes; lasting, stoff, tissus de coton-laine et coton-soie; linge de table, etc.; fabr. de rots, de peignes, de cardes; fonderies de cuivre; teintureries, tanneries et corroieries.

ROUBAUD (Pierre-Joseph-André), économiste et littérateur, né à Avignon en 1730, m. en 1792, embrassa l'état ecclésiastique, vint à Paris, s'attacha au parti des économistes, fut exilé en 1775 pour avoir trop hardiment censuré les abus, fut rappelé, l'année suivante, par Necker, et reçut une pension sur les économats. Il collabora au *Journal du Commerce* de 1759 à 1762, au *Journal de l'agriculture, du commerce et des finances* de 1764 à 1774, au *Journal d'agriculture, commerce, arts et finances*, de 1779 à 1783, et publia : *le Politique indien, ou Considérations sur les colonies des Indes occidentales*, 1768, in-8°; *Représentations aux magistrats sur la liberté du commerce des grains*, 1769, in-8°; *Récréations économiques*, réfutation du *Dialogue sur le commerce des blés* de l'abbé Galiani, 1770, in-8°; *Histoire de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique*, 1770-75, 15 vol. in-12 ou 5 vol. in-4°, ouvrage bien fait et assez complet; *Nouveaux synonymes français*, 1785 et 1796, 4 vol. in-8°, recueil où Roubaud fit preuve de goût et de sagacité, et qui lui valut un prix de l'Académie Française.

ROUBLE, monnaie d'argent en Russie. Elle pèse 24 grammes 01, et vaut 4 fr. — Il y a des roubles d'or : celui de 1756 vaut 5 fr. 02 c.; celui de 1799, 3 fr. 81 c. On frappe des pièces de 5 et de 10 roubles.

ROUCHER (Jean-Antoine), poëte et littérateur, né à Montpellier en 1745, m. en 1794, étudia chez les Jésuites, vint ensuite à Paris, où quelques poésies fugitives le firent connaître avantageusement, obtint, en écrivant un poëme à l'occasion du mariage du Dauphin (Louis XVI) avec Marie-Antoinette d'Autriche, la protection de Turgot, qui le nomma receveur des gabelles à Montfort-l'Amaury, et put consacrer aux lettres les loisirs de cette profession. Il adopta d'abord les principes de la Révolution; puis il en condamna hautement les excès, fut arrêté sous la Terreur, et périt sur l'échafaud. Son principal titre est un poëme didactique en 12 chants, *les Mois*, Paris, 1779, 2 vol. in-4°, ouvrage sans aucun plan : le poëte consacre à chaque

mois un chant, où il s'efforce de peindre le climat, les travaux, les phénomènes de la nature, les fêtes ou coutumes de ce mois, le tout mêlé d'épisodes descriptifs ou historiques, et de déclamations philosophiques. L'ouvrage est long, sans intérêt, très-inégalement écrit; mais il y a de fort beaux morceaux. On doit aussi à Roucher une traduction du livre *de la Richesse des nations* par Adam Smith, 1790, 4 vol. in-8°. Son gendre a publié : *Consolations de ma captivité, ou Correspondance de Roucher.....*, 1797, 2 part. in-8°, etc.

ROUDAH, v. de la Basse-Egypte, sur le Nil, vis-à-vis de Fostât. A son extrémité S.-O. est un Nilomètre (*V. ce mot*). Salpêtrière établie par ordre de Méhémet-Ali en 1815.

ROUDBAR, v. forte de Perse (Ghilan), à 60 kil. S.-O. de Recht, sur le Kizil-Ousen. Ce fut une résidence du chef des Assassins. — v. de l'Afghanistan (Sigistan), à 110 kil. S.-E. de Djelalabad.

ROUDRA, nom donné, dans la religion des Hindous, aux demi-dieux, manifestations inférieures de Siva.

ROUE (Supplice de la), supplice importé au XVIe siècle d'Allemagne en France, et infligé pour assassinat, meurtre d'un maître par son valet, vol de grand chemin, viol, etc. On attachait le condamné, les jambes écartées et les bras étendus, sur deux morceaux de bois disposés en croix de St-André et taillés de manière que chaque membre portât à faux sur un espace vide; on lui brisait, à coups de barre de fer, les bras, les jambes et la poitrine; puis on le mettait, les bras et les jambes ramenées derrière le dos, la face tournée vers le ciel, sur une petite roue de carrosse soutenue en l'air par un poteau, et il expirait en cet état. Ce supplice, aboli à la Révolution, n'était pas infligé aux femmes.

ROUELLE (Guillaume-François), chimiste, né en 1703 à Mathieu près de Caen, m. en 1770. Après avoir fait ses premiers essais au feu de la forge d'un maréchal, son voisin, il vint à Paris, fonda une pharmacie, et des cours où il obtint de grands succès, fut nommé, en 1742, démonstrateur au Jardin des Plantes, et, deux ans après, entra à l'Académie des Sciences. Le premier, il eut des idées nettes sur les sels, et distingua des sels neutres, acides et basiques; mais la balance lui manqua pour tirer de ses travaux toutes les conséquences que Wenzel et Lavoisier en tirèrent plus tard. Sa manière de professer était toute spéciale : il arrivait à l'amphithéâtre, gêné dans le costume classique de son temps, commençait posément, puis, à mesure qu'il s'animait, jetait son bonnet, sa perruque, sa robe, sa cravate, et alors seulement paraissait le vrai Rouelle, le savant manipulateur, le démonstrateur entraînant. Les principaux chimistes de cette époque, Macquer, Darcet, Cadet, etc., se formèrent à son école. Ses écrits, très-peu nombreux, se résument en notes qu'il communiquait à l'Académie. — Son frère, Hilaire-Marie Rouelle, né en 1718, m. en 1779, lui succéda au Jardin des Plantes, écrivit des *Mémoires*, insérés dans divers recueils, et un *Tableau de l'analyse chimique*, 1774. G—R.

ROUEN, *Rotomagus, Rudomum*, ch.-l. du département de la Seine-Inférr., sur la rive dr. de la Seine, à 136 kil. N.-O. de Paris, par le chemin de fer de l'Ouest, à 126 de la mer; par 49° 26′ 29″ lat. N., et 1° 14′ 32″ long. O.; 103,000 hab. Archevêché, fondé en 260, et dont le siége fut occupé par St Mellon, St Romain, St Ouen, les deux cardinaux d'Amboise, le cardinal de Bourbon, François de Joyeuse, François de Harlay, le cardinal Cambacérès, etc.; le titulaire a le titre de primat de Normandie. Eglise consistoriale calviniste; synagogue. Cour impériale; tribunaux de 1re instance et de commerce. Ch.-l. de la 2e division militaire, d'une intendance, de la 3e légion de gendarmerie, du 2e arrondissement forestier. Direction des douanes; direction des subsistances militaires. Faculté de théologie. Ecoles préparatoires de médecine et pharmacie, de sciences et lettres; séminaire; lycée; école normale primaire; cours publics de physique, de chimie, d'histoire naturelle, de mathématiques, de mécanique, d'arboriculture, et d'agriculture; écoles d'hydrographie, des sourds-muets; académie de peinture et de dessin. Académie impériale des sciences, belles-lettres et arts; société d'émulation, du commerce et de l'industrie; sociétés d'agriculture, d'horticulture, de médecine, etc. Chambre de commerce, bourse, succursale de la Banque de France. L'hôtel des monnaies (lettre B) a été supprimé. Bibliothèque publique, musée de tableaux, d'antiquités, et d'hist. naturelle, jardin botanique. Rouen est généralement mal bâti; les maisons sont en bois, les rues étroites et tortueuses; on ne distingue que les rues Impériale, de l'Impératrice, de l'Hôtel-de-Ville, le square Solférino, et le quartier neuf de la Madeleine. Le quartier Martainville, habité par une portion de la classe ouvrière, est sale et repoussant. Le faubourg St-Sever, sur la rive g. de la Seine, tient à la ville par deux ponts, l'un suspendu, et l'autre en pierre, au rond-point duquel s'élève une statue en bronze de P. Corneille, érigée en 1834; il a, près de l'un des débarcadères du chemin de fer, une très-belle promenade, dite *Cours-la-Reine*. Des boulevards plantés d'arbres décrivent, autour de la ville même, un arc de cercle, dont la corde est un quai magnifique. Plus loin est une ceinture de collines, d'où l'on jouit de points de vue fort pittoresques. Rouen est remarquable par le nombre et la beauté de ses monuments. La cathédrale, en style gothique, bâtie du XIIIe au XVIe siècle, est surmontée de deux tours au portail, dont l'une contenait jadis une cloche dite *de Georges d'Amboise*, du poids de 18,000 kilog.; la flèche du transsept, incendiée par la foudre en 1822, a été remplacée par une flèche en fer, inachevée et d'un effet disgracieux; les portails sont richement sculptés; à l'intérieur, sont de curieuses verrières, des stalles de chœur intéressantes, et, dans la chapelle de la Vierge, les tombeaux de Brézé et des cardinaux d'Amboise, ce dernier, une des plus belles œuvres de la Renaissance. L'ancienne abbaye de St-Ouen, commencée en 1318, est un admirable vaisseau gothique, que domine une tour richement dentelée, et dont le portail, ouvrage tout récent, a été achevé en 1852; elle est attenante à l'hôtel de ville, devant lequel est une statue équestre de Napoléon Ier. Citons encore : l'église St-Maclou, beau spécimen de l'architecture fleurie du XVe siècle, où l'on remarque l'élégant escalier de l'orgue, et dont les portes en bois sculpté sont attribuées à Jean Goujon; les églises St-Patrice, St-Vincent, et St-Godard, riches en vitraux; la tour de l'ancienne église St-Laurent; l'église St-Gervais, où l'on voit une crypte très-curieuse; les églises modernes de St-Romain et de la Madeleine; l'hôtel du Bourgtheroulde, sur la place où Jeanne d'Arc fut brûlée, orné de sculptures, dont plusieurs représentent l'entrevue du Camp du drap d'or; la tour du Beffroi ou de la Grosse-Horloge, élevée en 1389, et communiquant par une arcade sculptée avec l'ancien hôtel-de-ville, le Palais-de-Justice, vaste bâtiment d'un gothique très-délicat, unique en son genre, et achevé en 1856; l'ancien hôtel des Aides, en face de la cathédrale; le *Beslе* de la Vieille-Tour ou chapelle de St-Romain; beaucoup de vieilles églises ou chapelles, converties en magasins; quelques maisons gothiques; plusieurs fontaines (celles de l'hôtel Lisieux et de la Croix-de-Pierre); la Douane, l'Hôtel-Dieu, l'Hospice général, l'asile des aliénés et sa succursale de Quatremares, les abattoirs, etc. Il y a 4 casernes, 2 salles de spectacle, un cirque. Manuf. importantes de tissus de coton dits *Rouenneries;* fabr. d'indiennes, mouchoirs, calicots, toiles et coutils, bonneterie, cardes, colle-forte, savon, produits chimiques; filature de coton, de lin et de laine, teintureries renommées (dans la petite riv. de Robec); distilleries, brasseries, blanchisseries de cire; fonderies de fer, de cuivre et de plomb; fabr. de quincaillerie, machines à vapeur, instruments de filature; tanneries, corroieries. Raffineries de sucre, confiseries (sucre et gelée de pommes). Chantiers de construction maritime. Le port, où la marée se fait sentir, reçoit de gros bâtiments. Comm. d'importation et d'exportation avec l'Algérie, le Sénégal, l'Espagne, le Portugal, l'Italie, l'Angleterre, les pays du Nord, et l'Amérique. Grand et petit cabotage. Foire importante le 23 octobre. Marchés aux bestiaux et aux chevaux. — Rouen, ville très-ancienne, capitale des Véliocasses avant la conquête de J. César, devint, sous la domination romaine, la métropole de la 2e Lyonnaise. Le christianisme y fut prêché au IIIe siècle. Chilpéric Ier y épousa Galswinthe en 570, et, en 576, Mérovée, son fils, y prit pour femme Brunehaut; l'archevêque Prétextat, qui avait béni cette union, fut assassiné dans la cathédrale par ordre de Frédégonde. Les Normands, qui prirent Rouen en 841 et en 859, en firent une de leurs stations, et les ducs de Normandie y fixèrent leur résidence. Othon le Grand, allié de Louis IV d'Outre-mer contre le duc Richard-sans-Peur, fut battu sous ses murs en 947, à l'emplacement dit *la Rougemare*. Les marchands de Rouen, qui avaient reçu d'Edouard le Confesseur, pour leur usage particulier, le port de Dungeness en Angleterre, obtinrent d'Henri II le monopole du commerce de l'Irlande. La ville fut consumée par un incendie en 1126. A peine relevée, elle obtint une commune, 1144. Jean-sans-Terre y assassina son neveu Arthur de Bretagne, 1203. Philippe-Auguste s'en empara en 1204. Une insurrection y éclata contre Charles VI, en 1382. Rouen, malgré l'héroïque défense d'Alain Blanchard, tomba, en 1419, au pouvoir des Anglais,

qui s'en laissèrent chasser en 1449. Pendant leur domination, ils avaient fait juger et brûler Jeanne d'Arc, 1431. Le parlement de Rouen fut établi par Louis XII en 1499. La ville eut beaucoup à souffrir des guerres de religion : après un siége durant lequel Antoine de Bourbon, roi de Navarre, fut tué, le duc François de Guise la prit sur Montgommery, 1562. Charles IX y fut déclaré majeur en 1564, et Henri III y signa le *pacte d'union* en 1588. Henri IV, qui n'avait pu la prendre en 1591, y tint, en 1596, une assemblée de notables. La révocation de l'édit de Nantes fut fatale au commerce de Rouen, qui ne se releva que sous Louis XV, et surtout sous Napoléon Ier. Les travaux d'endiguement de la Basse-Seine, exécutés de nos jours (*V.* notre *Dictionn. des lettres*, etc., au mot ENDIGUEMENT), permettent à Rouen de rivaliser avec le Havre pour l'expédition sur Paris des marchandises venues par mer. Rouen a vu naître les deux Corneille, Benserade, Saint-Amant, Pradon, Fontenelle, Daniel, Bochart, les Basnage, Sanadon, Berruyer, Paul Lucas, Brumoy, Boisguillebert, Mmes Du Bocage et Leprince de Beaumont, la Champmêlé, Lémery, Jouvenet, Restout, Géricault (qui a un monument au bas de l'escalier du musée), Boïeldieu (dont la statue, sur le quai, a été érigée en 1839), le financier Mollien, le physicien Dulong, J. Edouard, Adam, Armand Carrel, le général Duvivier. B.

ROUERGUE, *Rutenicus pagus*, anc. pays de France, qui formait l'extrémité N.-O. du gouv. de Guyenne-et-Gascogne; ch.-l., *Rhodez*. Borné de trois côtés par le Languedoc, au N.-O. par l'Auvergne et le Quercy, au S.-E. par les Cévennes, il se divisait en trois parties : le *Comté de Rouergue*, villes princip. : Rhodez, St-Geniez, Entraigues; la *Haute-Marche*, v. principales : Milhau, Espalion, Ste-Affrique; la *Basse-Marche*, v. principales : Villefranche, St-Antonin, Najac, Sauveterre. — Le Rouergue, habité d'abord par les Rutènes, compris ensuite dans l'Aquitaine Ire, suivit les destinées de ce pays, et forma, depuis Charlemagne, un comté particulier, qui fut réuni en 1066 à celui de Toulouse. En 1147, Alphonse Ier, ayant besoin d'argent pour aller à la 2e croisade, vendit le pays de Rhodez à Richard, comte de Carlat et de Lodève. La postérité mâle de ce seigneur s'éteignit en 1302 ; un mariage porta le domaine à Bernard VI d'Armagnac. Le Rouergue fut réuni à la couronne par Henri IV, en 1589. Il forme auj. le département de l'Aveyron et quelques parcelles de celui de Tarn-et-Garonne. B.

ROUÉS, nom donné aux courtisans débauchés du Régent, pendant la minorité de Louis XV, parce qu'ils eussent été dignes de la *roue*.

ROUFFACH, *Aquæ Rubeæ*, *Rubiacus*, ch.-l. de cant. (H.-Rhin), arr. et à 15 kil. S. de Colmar, sur la Lauch; 3,716 hab. Erigé en ville impériale au XIIIe siècle; pris par les Impériaux en 1635, et par Turenne en 1675. Eglise remarquable. Collége. Fabr. de tissus de coton, bonneterie, peluche. Patrie du maréchal Lefebvre. Ruines du château d'Isenbourg.

ROUFIA, anc. *Alphée*, riv. de Grèce (Arcadie et Elide), descend du plateau central de la Morée, et tombe dans le golfe d'Arcadie. Cours de 130 kil.

ROUGE (Mer) ou GOLFE ARABIQUE, anc. *Sinus arabicus*, *Mare Rubrum*, golfe formé par la mer des Indes entre l'Arabie à l'E., l'isthme de Suez qui le sépare de la Méditerranée au N., et l'Afrique à l'O., s'étend du S.-E. au N.-O. sur une longueur de 2,600 kil.; sa plus grande largeur est de 250 kil. environ. Il se termine à son extrémité septentrionale par les petits golfes de Suez à l'O., et d'Akaba à l'E. Le niveau de ses eaux est de 0m, 85 au-dessus de celui de la Méditerranée; elles communiquent avec la mer des Indes par le détroit de Bab-el-Mandeb. La navigation de cette mer est difficile et dangereuse, à cause des vents qui y règnent et des récifs de madrépores : très-active dans l'antiquité et au moyen âge, fort déchue depuis la découverte du Cap de Bonne-Espérance, elle a repris une grande importance depuis que l'Egypte jouit d'un gouvernement régulier, et les bateaux à vapeur de la Compagnie anglaise des Indes la parcourent régulièrement en allant de Suez dans l'Inde. Djeddad et Moka, sur la côte d'Arabie, Suez et Cosséïr, sur la côte d'Afrique, sont les principaux ports du golfe Arabique. Il y a peu d'îles considérables; nul fleuve important ne s'y jette. Les Hébreux donnaient à la mer Rouge le nom de mer *des Algues*; sa coloration rouge à certaines époques s'explique par la présence de zoophytes microscopiques (les oscillaires) et d'algues pareillement microscopiques. Le même phénomène a lieu dans la mer de Chine, dans celle de Californie ou mer Vermeille, et on l'observa, en 1825, sur le lac de Morat en Suisse. B.

ROUGE (RIVIÈRE-), en anglais *Red-River*, riv. de l'Amérique du N., naît dans la Sierra-del-Sacramento (Nouveau-Mexique), sépare le Territoire Indien et l'Arkansas du Texas, arrose la Louisiane, passe à Natchicoches, et se jette dans le Mississipi au-dessous de Natchez; cours de 2,400 kil. Elle reçoit la False-Washitta, la Rivière-Bleue, la Petite-Rivière-du-Sud, la Cagamichi, etc.

ROUGE (RIVIÈRE-), ou *Negracka*, riv. de l'Amérique du Nord, coule de l'O. à l'E. à travers le Territoire Indien, et se jette dans l'Arkansas; cours de 400 kil.

ROUGÉ, ch.-l. de cant. (Loire-Inférr.), arr. et à 11 kil. N.-N.-O. de Châteaubriant; 235 hab.

ROUGEMONT, ch.-l. de cant. (Doubs), arr. et à 16 kil. N. de Baume-les-Dames; 1,267 hab. Usine à fer.

ROUGEMONT, en allemand *Rothenberg*, vge (H.-Rhin), arr. et à 15 kil. N.-E. de Belfort; 1,316 hab. Ruines de deux châteaux forts. Fabr. de quincaillerie.

ROUGET DE L'ISLE (Joseph), né à Montaigut, près de Lons-le-Saulnier, en 1760, m. en 1836, officier du génie en 1789, il adopta avec enthousiasme les principes de la Révolution. Lors de la déclaration de guerre à l'Autriche, 1792, se trouvant en garnison à Strasbourg, il composa, en une nuit, pour l'armée du Rhin dont il faisait partie, les paroles et la musique d'un hymne qu'il appela *Chant de guerre*. Cet hymne, entonné par les volontaires marseillais à l'attaque des Tuileries, dans la journée du 10 août, reçut le nom de *Marseillaise*, par lequel on l'a désigné depuis, et sous lequel il est devenu célèbre. Les paroles et la musique en sont d'une énergie pleine de la plus heureuse inspiration. Rouget de l'Isle, arrêté en 1793, remis en liberté après le 9 thermidor, combattit sous Hoche en Vendée, et fut blessé à Quiberon. Oublié depuis cette époque, il reçut de Louis XVIII, puis du gouvernement de 1830, une pension de 1,500 fr., et la croix de la Légion d'honneur. Il a laissé, outre *la Marseillaise : Essais en vers et en prose*, 1797, in-8o; la musique de *Cinquante chants français* (de divers auteurs), 1825, in-4o; *Macbeth*, tragédie lyrique, 1827, in-8o; une *Relation du désastre de Quiberon*, dans le t. II des *Mémoires de tous*.

ROUILLAC, ch.-l. de cant. (Charente), arr. et à 22 kil. N.-O. d'Angoulême, près de la source de la Nouère; 931 hab. Comm. de grains, vins, eaux-de-vie.

ROUILLÉ, vge (Vienne), arr. et à 34 kil. S.-O. de Poitiers; 331 hab. Eglise calviniste.

ROUILLÉ (Antoine-Louis), comte de Jouy, né en 1689, d'une anc. famille de robe, m. en 1761, fut conseiller au parlement de Paris, maître des requêtes en 1717, intendant du commerce en 1725, directeur de la librairie, puis ministre de la marine en 1749, des affaires étrangères en 1754, et surintendant-général des postes en 1757. Animé de sentiments patriotiques, il essaya de relever la marine française, affaiblie dans la guerre de la succession d'Autriche. L'Académie des Sciences le nomma membre honoraire en 1751.

ROUILLÉ DU MESLAY, de la famille du précédent, conseiller honoraire au parlement de Paris, m. en 1715, laissa par testament, à l'Académie des Sciences, une somme de 125,000 livres, dont le revenu devait être employé à récompenser les savants qui s'occuperaient de la recherche de la quadrature du cercle, et d'autres découvertes dans les mathématiques.

ROUJAN, ch.-l. de cant. (Hérault), arr. et à 23 kil. N.-N.-E. de Béziers; 1,840 hab. Eaux minérales froides. Exploit. de houille.

ROUJOUX (Prudence-Guillaume, baron de), né à Landerneau en 1779, m. en 1836, fut attaché en 1800 à l'état-major du contre-amiral Lacrosse, et le suivit à la Guadeloupe, dont il dressa la carte militaire. A son retour, 1806, il devint sous-préfet de Dôle, puis de St-Pol, préfet du Ter (Catalogne) en 1812, des Pyrénées-Orientales pendant les Cent-Jours, rentra dans la vie privée à la Restauration, et ne s'occupa plus que de journalisme et de littérature. Il fonda le *Journal général de France*, puis fut un instant préfet du Lot après 1830. On a de lui : *Essai d'une histoire des révolutions arrivées dans les sciences et les beaux-arts, depuis les temps héroïques jusqu'à nos jours*, 1811, 3 vol. in-8o; une traduction de l'*Histoire d'Angleterre depuis la première invasion des Romains jusqu'à la Révolution de 1688*, par Lingard, 1825-29, 17 vol. in-8o; *Histoire des rois et ducs de Bretagne*, 1828-29, 4 vol. in-8o; *Dictionnaire français-italien et italien-français*, 1826, 2 vol. in-8o. B.

ROULANS-L'ÉGLISE, ch.-l. de cant. (Doubs), arr. et à 12 kil. S.-O. de Baume-les-Dames; 404 hab.

ROULERS, en flamand *Rousselaer*, ville de Belgique (Flandre-Occidentale), à 30 kil. S.-S.-O. de Bruges; 12,460 hab. Fabr. et commerce de toiles, cotonnades,

dentelles, rubans; bière brune renommée; tanneries, teintureries. On remarque l'hôtel-de-ville, la Grande-Place, et le collége.

ROUM. *V.* Koniéh et Sivas.

ROUMANIE, mot usité pour désigner, non pas un pays déterminé, une division politique, mais toutes les contrées où l'on parle la langue *roumaine* (celle des Valaques et des Moldaves). Il y a des gens parlant cette langue en Hongrie, en Transylvanie, en Bessarabie, etc.

ROUMÉLIE, ROMÉLIE ou ROMANIE, c.-à-d. *pays des Romains*, nom donné par les géographes orientaux à la partie de l'Empire ottoman située en Europe, et, dans un sens plus restreint, à la contrée comprise entre la Bulgarie et la Servie au N., l'Albanie à l'O., la Thessalie, l'Archipel, le détroit des Dardanelles et la mer de Marmara au S., le canal de Constantinople et la mer Noire à l'E.; 4,500,000 hab. Elle correspond à la Thrace et à la Macédoine des anciens, et comprend dans cette étendue, avec le gvt particulier de Constantinople, les eyalets d'Andrinople, de Saloniki, et d'Ouskoub. Depuis les nouvelles divisions de l'empire Ottoman, le nom de Roumélie s'applique au seul eyalet de Monastir, comprenant le S.-O. de l'ancienne Macédoine, et l'Albanie centrale et septentrionale; ch.-l.: *Monastir* ou *Bitolia;* popul.: 1,409,000 hab., dont 647,000 musulmans et 762,000 chrétiens. — On donnait aussi le nom de Roumélie à la partie centrale de l'Asie Mineure, correspondant à peu près à l'anc. Cappadoce, auj. les eyalets de Sivas et de Bozoq. C. P.

ROUMOIS (Le), *Rotomagensis ager*, petit pays de l'ancienne France (Normandie), auj. compris dans les départements de la Seine-Inférieure et de l'Eure, tirait son nom de la ville de Rouen, qui n'en faisait cependant point partie, et avait pour lieux principaux Quillebœuf, Bourgachard, Routot, Elbeuf.

ROUMYAH, v. de la Turquie d'Asie (Bagdad), sur la rive S. d'un lac de son nom, à 150 kil. S. de Bagdad. Ch.-l. de livah.

ROUPEN Ier, prince arménien, fondateur de la dynastie des Roupéniens, parent de Kakig II, dernier roi Pagratide. Plein de courage et de fermeté, il ranima l'ardeur de ses compatriotes, gagna leur estime, s'empara de plusieurs villes, 1080, et, profitant des troubles de l'empire grec, releva, en 1085, dans la Cilicie, la dynastie qui fut appelée de son nom *Roupénienne*. Il l'affermit pendant un règne de 15 ans, et laissa pour successeur son fils Constantin Ier, 1095. C—A.

ROUPEN II, roi d'Arménie, 1174-85, abdiqua en faveur de son frère Léon, et se retira au couvent de Trazarg.

ROUPEN, fils de Raymond, comte de Tripoli, et d'Alix, fille de Roupen II, fut chassé du trône d'Antioche par Bohémond, le recouvra avec l'appui du roi d'Arménie, Léon, son grand-oncle, paya ce prince d'ingratitude en essayant, mais en vain, de lui ravir la couronne, fut attaqué de nouveau par Bohémond, et tué en 1221.

ROUPHIA. *V.* Roufia.

ROUPIE, monnaie d'or ou d'argent en Asie. La roupie d'or vaut 38 fr. 72 c. dans l'Inde; 36 fr. 75 c. en Perse. La roupie d'argent vaut 2 fr. 40 c. à Madras; 2 fr. 42 c. à Pondichéry; 2 fr. 45 c. en Perse.

ROURE (Du). *V.* Du Roure.

ROURIK. *V.* Rurik.

ROUSKOINAN. *V.* Kéchan.

ROUSSALKIS, nymphes des forêts et des rivières, dans la mythologie slave.

ROUSSE (LA CROIX-). *V.* Lyon.

ROUSSE (L'ILE-). *V.* ile-Rousse.

ROUSSEAU (Jacques), peintre de perspective et d'architecture, né à Paris en 1630, m. en 1693, étudia tous les genres. Après un voyage en Italie, il fut chargé par Lebrun de peindre plusieurs morceaux d'architecture dans l'hôtel Lambert, à Paris, les décorations de la salle consacrée aux représentations des opéras de Lulli dans le château de St-Germain, et de grands tableaux de perspective d'architecture au château de Versailles, genre dans lequel il excella. Il entra à l'Académie de peinture en 1682. Il était protestant, et la révocation de l'édit de Nantes l'obligea de se retirer en Angleterre; s'étant converti au catholicisme en 1688, il revint en France, peignit encore à Versailles des tableaux d'architecture dans la salle de Vénus, puis retourna en Angleterre pour exécuter quelques peintures dans l'hôtel de lord Montaigu, et y mourut. Il a fait plusieurs gravures à l'eau-forte. B.

ROUSSEAU (Jean-Baptiste), poëte lyrique, né à Paris en 1671, m. en 1741, était fils d'un cordonnier, et eut, dit-on, la faiblesse de rougir de cette origine. Son père lui fit donner une instruction libérale. Jean-Baptiste manifesta de bonne heure d'heureuses dispositions pour la poésie, reçut de Boileau même la tradition du XVIIe siècle, et fit espérer au vieux poëte un digne héritier. Un esprit vif et brillant, et le talent, si goûté au XVIIIe siècle, de tourner facilement les vers sur les matières les plus équivoques, lui ouvrirent de bonne heure les salons de la plus agréable compagnie du temps, mais non pas de la plus sévère, ni de la plus pure. Après avoir fait un voyage à Londres avec le maréchal de Tallart, en qualité de secrétaire, il revint à Paris, et s'essaya au théâtre. Sa première comédie, *le Café*, fut représentée, avec peu de succès, en 1694. Il donna ensuite: *le Flatteur*, 1696, comédie en 5 actes et en vers; *Jason* ou *la Toison d'or*, 1696, et *Vénus et Adonis*, 1697, l'un et l'autre opéras en 5 actes. Ces ouvrages, fort médiocres, sont à peu près oubliés. La chute d'une dernière comédie en 5 actes et en vers, *le Capricieux*, 1700, lui fit comprendre enfin que son esprit ne se prêtait pas à ce genre de littérature; il y renonça, mais non sans aigreur, et en attribuant son peu de réussite à des cabales préparées contre lui; il avait des ennemis, il s'en était attiré lui-même; on ne l'aimait pas, on ne l'estimait pas. Son goût le portait vers l'épigramme libertine et la satire en style marotique; c'est par là qu'il s'était fait redouter dans le cercle littéraire du cafe Laurent, et qu'il plaisait aux habitués du Temple, grands seigneurs dissolus et poëtes érotiques. Mais, en même temps, par une contradiction qui peint l'homme et l'époque, il paraphrasait les Psaumes sur l'invitation du maréchal de Noailles, tentative louable, retour respectable à la dignité de son art, s'il n'avait continué à faire de son talent un tout autre usage. En 1700, au moment où il paraissait le plus aigri, il fit, sur un air de l'opéra d'*Hésione*, alors fort en vogue, et en parodiant les paroles de l'air, cinq couplets grossièrement injurieux contre ses ennemis, et les répandit, sous le voile de l'anonyme, dans le café Laurent; on le reconnut, et on lui riposta. D'autres couplets, plus outrageants encore, furent ajoutés aux premiers. On n'est pas certain qu'ils soient de Rousseau. Les hostilités cessèrent pendant 10 ans; mais alors parurent de nouveaux couplets, plus infâmes que tous les autres, et où le style, le ton, la rime si riche de Rousseau, étaient habilement imités. L'indignation fut générale; mais il ne paraît pas que Rousseau fût coupable; pour se défendre, il accusa, peut-être non sans raison, Saurin, son ennemi, membre de l'Académie des Sciences, savant illustre, et fort appuyé. C'est par là qu'il se perdit: il fut condamné comme diffamateur, déclaré lui-même auteur des couplets, et banni de France à perpétuité par un arrêt du parlement (7 avril 1712). Il avait déjà pris la fuite, et trouvé un asile en Suisse chez le comte du Luc, ambassadeur de France, dont il a immortalisé l'hospitalité par une ode fameuse. Une vie nouvelle, inquiète, aventureuse, commença pour Rousseau; il vécut dès lors dans une sorte de domesticité auprès de protecteurs étrangers, s'attacha quelque temps à la fortune du prince Eugène de Savoie, puis se brouilla avec lui en prenant parti pour le comte de Bonneval, resta quelquefois plusieurs années sans rien produire, ou rima péniblement des odes presque tudesques, pour honorer les princes ou les grands qui l'accueillaient. Il s'établit à Bruxelles, où il s'attira, après tant d'autres inimitiés, l'animosité de Voltaire. Revenu à Paris secrètement sous le nom de Richer, en 1738, il fit de vaines démarches pour obtenir des lettres de rappel, qu'il avait lui-même dignement refusées quelques années auparavant, et mourut à Bruxelles, accablé de tristesse, de dégoûts, de regrets et d'infirmités. Outre ses comédies, auxquelles il faut joindre *les Ateux chimériques*, *l'Hypocondre*, en 5 actes et en vers, *la Ceinture magique*, en 1 acte, non moins médiocres que les précédentes, et ses opéras, Rousseau a laissé un livre d'*Odes sacrées*, trois livres d'*Odes profanes*, des *Cantates*, des *Epîtres*, des *Allégories*, des *Epigrammes*, et quelques volumes de *Correspondance*. Ses odes surtout l'ont rendu célèbre, et il a passé longtemps pour le plus grand lyrique français; depuis il a été trop déprécié. Mais si on lui reconnaît encore une certaine ampleur de style, de la noblesse, de l'harmonie, de la magnificence, on s'accorde à lui refuser la véritable inspiration, la sensibilité, la grâce, le charme des nuances, l'abondance des images, la délicatesse, la souplesse, et cette souveraine qualité du poëte, l'émotion, qui fait oublier l'artiste pour ne plus laisser voir que l'homme avec ses joies et ses tristesses, son trouble et sa sérénité. C'est dans quelques-unes de ses dernières odes, composées dans l'exil, et non dans celles qu'on cite ordinairement depuis Laharpe, qu'il faudrait chercher les traces d'une émotion plus individuelle, et d'une certaine personnalité poétique. Les *Cantates* furent l'essai très-heureux d'un genre nouveau en France, et plu-

sieurs de ces petites pièces sont des chefs-d'œuvre; les *Epîtres*, longues et diffuses, ne sont plus lues; les *Allégories* sont d'obscures divagations, écrites d'un style pénible et boursouflé; les *Epigrammes* sont excellentes, si l'on peut qualifier ainsi des œuvres où, presque toujours, le cynisme de l'époque s'étale effrontément. Rousseau est, avant tout, un versificateur très-habile et un homme d'esprit; ses théories sont étroites, et il s'accommode bien de l'ode, parce qu'elle est une forme de poésie limitée, qui demande peu d'idées. La double voie qu'il a suivie a dû nuire à son talent; les malheurs de sa destinée, loin d'exalter son génie, l'ont allourdi et paralysé; il lui a manqué la dignité de l'homme, et la conviction de l'écrivain.—La 1re édition de ses odes parut à Soleure en 1712; des contrefaçons furent publiées dans le même temps en Hollande. Les éditions des Œuvres de J.-B. Rousseau furent nombreuses de son vivant et après sa mort : les plus belles sont celle de 1743, in-4o, et celle dite du Dauphin, Didot, 1790. La *Correspondance* fut imprimée pour la 1re fois à Genève, 1749, 3 vol. petit in-18. Amar a publié la 1re édition dite *complète* des œuvres de Jean-Baptiste, avec un commentaire historique et littéraire, Paris, 1820, 5 vol. in-8o; mais il n'y a recueilli qu'un choix des lettres du poëte. Rousseau a été annoté aussi par Lebrun, Fontanes, et, plus récemment, M. Manuel a donné une édition des *Œuvres lyriques*, avec un commentaire historique, littéraire et philologique, qui contient beaucoup de recherches nouvelles, Paris, 1852, in-12. M—L.

ROUSSEAU (Jean-Jacques), né le 28 juin 1712 à Genève, m. le 3 juillet 1778, l'un des deux hommes qui déterminèrent le principal mouvement des esprits au XVIIIe siècle, coûta, en venant au monde, la vie à sa mère. Il ne reçut de son père, qui était horloger, que quelques bons conseils, et chercha comme au hasard une sorte d'éducation dans la lecture des *Vies* de Plutarque et dans celle de Richardson. Tour à tour clerc d'un greffier, apprenti graveur, accueilli à Annecy par une dame catholique, Mme de Warens, qui commença de le convertir, catéchumène au séminaire de Turin, où il abjura le protestantisme, laquais chez la comtesse de Vercellis, puis chez le comte de Gouvon, premier écuyer de la reine de Sardaigne, enfin professeur de musique à Lausanne, il trouva toujours auprès de Mme de Warens, soit à Chambéry, soit aux Charmettes, les mêmes soins affectueux. Dans un voyage qu'il fit à Paris en 1732, les lettres de recommandation ne lui avaient valu que des témoignages de bonne volonté stériles. Pendant 8 années, il ne quitta point Mme de Warens, à qui il avait inspiré une vive passion, et, son ardeur pour l'étude devenant plus vive, il lut tout à la fois Virgile et Descartes, Racine et Newton, Fénelon et le P. Lamy. Ainsi jeté hors des voies ordinaires, longtemps dominé par des vices contractés dès l'enfance, il n'avait cependant perdu ni le goût de la nature, qu'il puisa en Suisse, ni l'amour du bien et du beau, dont il fut doué en naissant; la vie aventureuse avait développé en lui l'habitude d'une réflexion profonde; il s'observait lui-même, et refit sa propre éducation. Mme de Warens lui procura, en 1740, une place de précepteur chez M. de Mably, grand-prévôt de Lyon; il n'y resta qu'une année, retourna à Paris, où il espérait se faire connaître par une nouvelle méthode de notation musicale en chiffres, et, découragé par les critiques de Rameau, suivit comme secrétaire le comte de Montaigu, ambassadeur à Venise. Son orgueil intraitable le fit congédier. De retour à Paris, il fut présenté chez Mme d'Epinay et le financier La Popelinière, se lia avec Diderot et Grimm, ne put faire admettre aux honneurs de la représentation un opéra des *Muses galantes*, et dut entrer comme commis chez le fermier-général Dupin, 1748. Vers le même temps, il connut une servante d'auberge, Thérèse Levasseur, qu'il épousa plus tard.— L'état de la société étonnait et blessait le regard de Rousseau; la vie sociale de ce temps, mêlée de plaisirs et de misères, l'irritait. Voltaire l'avait acceptée; son génie caustique s'attaquait seulement au mauvais goût des écrivains, ou, en général, à la crédulité et à l'injustice des hommes. Rousseau exerça par l'enthousiasme l'action que Voltaire exerçait par l'ironie; mais il se proposa un autre but, et voulut, en combattant les excès d'une société vieillie, ramener les hommes à la nature. Il quitta son poste de commis, et se mit à écrire, résolu à vivre pauvre en copiant de la musique, et prenant pour devise cette maxime : *Vitam impendere vero*, « consacrer sa vie à la vérité. » L'occasion se présenta bientôt de déclarer son opposition radicale à la corruption de son temps. En 1749, l'Académie de Dijon reçut de lui un Mémoire sur cette question qu'elle avait proposée : « *Le progrès des arts et des sciences a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs ?* » La hardiesse de Rousseau, qui attaquait les arts et les spectacles, c.-à-d. la société qui les aimait, fit d'autant plus de bruit, que l'auteur avait tout ce qu'il fallait pour frapper les esprits. Son génie ému et sévère, qui mêlait la passion au raisonnement, les études qu'il venait de faire, l'indépendance d'un homme qui renonçait à occuper une position dans le monde, lui donnaient une grande force. Il étonna par des paradoxes, il séduisit par l'accent extraordinaire de ses sentiments : au fond des thèses qu'il soutenait, on trouvait d'ailleurs un amour de la liberté, de la nature et du devoir, qui communiquait à ses écrits une éloquence entraînante. — Rousseau n'avait pas renoncé au théâtre : en 1752, il écrivit la musique de l'opéra du *Devin de village*, dont il avait fait les paroles, et qui fut représenté avec succès à Fontainebleau, une comédie, *Narcisse*, qui tomba, et une célèbre *Lettre sur la musique française*, où il donnait une préférence marquée à la musique italienne. Un nouveau Discours, qu'il envoya, l'année suivante, à l'Académie de Dijon, *Sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, n'obtint pas le prix, à cause des protestations hardies qu'il contenait contre le despotisme. Peu de temps après la publication de ce discours, il alla à Genève, et, pour recouvrer le titre de citoyen de cette république, retourna au protestantisme. Mécontent des Encyclopédistes qui raillaient son genre de vie, impatient d'échapper aux politesses fastueuses des grands seigneurs et aux avances des femmes à la mode, sauvage d'ailleurs de caractère, avide peut-être de l'orgueilleux plaisir de dédaigner les hommages, ou dans le secret espoir d'occuper d'autant plus ce monde qu'il fuyait, il ne voulut plus vivre à Paris. En 1756, Mme d'Epinay fit disposer pour lui l'*Ermitage*, dans la vallée de Montmorency : ce fut là qu'il composa presque entièrement la *Nouvelle Héloïse*, roman en forme de lettres, qui parut en 1759, livre sans invention, indigeste, mais où l'on trouve des morceaux de passion et de philosophie vraiment éloquents. Rousseau puisa l'inspiration de ce roman dans l'amour qu'il avait conçu pour Mme d'Houdetot, belle-sœur de Mme d'Epinay, déjà liée au poëte Saint-Lambert, amour qui le brouilla avec la plupart de ses amis. Les accusant tous de trahison, se croyant environné de piéges et d'embûches, il quitta l'Ermitage, et accepta l'hospitalité au château de Montmorency. Il développa ses premières théories sociales et ses idées de réforme par de nouveaux ouvrages, une *Lettre à Dalembert sur les spectacles*, c.-à-d. contre les spectacles; *du Contrat social, ou principes du droit politique*, traité des gouvernements, où la Révolution puisa des principes et une nomenclature politiques, livre métaphysique, incomplet, et qui contient beaucoup d'erreurs; enfin *Emile, ou de l'Education*, 1762. Il disait : « Tout est bien en sortant des mains de Dieu; l'homme naît bon, la société le déprave; il faut donc revenir à la nature, reconstruire la société, qui n'existe qu'en vertu d'un pacte des hommes entre eux, et donner une éducation nouvelle aux générations. » Dans le *Contrat social* et l'*Emile*, les principes sont faux et les vues exclusives; mais un sentiment vrai et généreux les a dictés. Si la vérité y est dépassée ou incomplète, au moins l'auteur cherche-t-il à construire plutôt qu'à détruire : il nous force à réfléchir sur nous-mêmes, sur nos devoirs autant que sur nos droits. Ces idées nouvelles, l'un des préludes de la Révolution de 1789, firent condamner Rousseau à Paris et à Genève. Décrété de prise de corps par le parlement, il se réfugia à Motiers-Travers, dans la principauté de Neuchâtel, où il vécut d'une façon bizarre, affublé du costume d'Arménien. De là il dirigea contre le conseil de Genève, qui l'avait condamné, les *Lettres écrites de la montagne*, 1764, et défendit son *Emile* par une *Lettre à Mgr de Beaumont*, archevêque de Paris, en réponse au mandement de ce prélat. Forcé de quitter la Suisse, il alla s'établir en Angleterre, à Wootton (Derby), chez le philosophe Hume, 1766; les défiances de son esprit ombrageux ne lui permirent d'y rester que quelques mois. Il rentra en France, fut accueilli par le prince de Conti au château de Trye, près de Gisors, puis habita Lyon, Grenoble, noble et plusieurs autres villes, revint à Paris en 1770, et accepta enfin la retraite que lui offrait M. de Girardin dans son beau domaine d'Ermenonville. Une maladie noire, une santé ruinée, et des chagrins domestiques, lui rendirent la vie insupportable : il mourut subitement le 3 juillet. On dit que le poison abrégea ses jours; suivant une autre tradition, contestée aussi, il se serait tué d'un coup de pistolet dans la tête. Son corps fut enseveli dans l'île des Peupliers, au milieu du lac du parc, et il y resta jusqu'en 1794; à cette époque, il fut, par suite d'un décret de la Convention, transporté au Panthéon (Ste-Geneviève), à Paris. La persécution avait développé chez

Rousseau une maladie morale qui troubla la fin de sa vie : il croyait voir partout des conspirations contre sa personne ; lui qui avait trouvé tant d'amis, il se plaignait amèrement de la dureté des hommes à son égard. Le livre des *Confessions*, dont le manuscrit fut trouvé à sa mort dans ses papiers, le fait connaître tout entier. Là sont résumées les contradictions qui forment le tissu de sa vie, et il y dit de lui-même beaucoup de bien et beaucoup de mal. Plein de sentiments honnêtes, il cédait aux entraînements coupables ; il abjurait la foi de ses pères, pour y revenir ensuite ; après avoir épousé avec désintéressement une servante, il livrait aux hospices les enfants qu'il avait d'elle. En religion, Rousseau n'est que déiste. Sa morale est fondée seulement sur la conscience : mais on doit reconnaître que la *Profession de foi du vicaire savoyard* fut une protestation contre le scepticisme du XVIII^e^ siècle ; il attaqua avec la même énergie l'égoïsme d'une société frivole, entreprit de ramener ses contemporains à la vie de famille, trop oubliée pour la vie de salon. En politique, il proclama le principe de la souveraineté du peuple. Rousseau est encore un très-grand écrivain. Poëte en prose, il rendit à la poésie française le sentiment de la nature, dont s'éloignait si fort la versification didactique de cette époque. On ne dépassera jamais la majesté simple et forte de son style, qui se plie à tous les genres ; le rhythme de sa phrase, la variété et la propriété des expressions, la clarté parfaite de l'exposition, en font un modèle accompli. Outre les ouvrages déjà mentionnés, Rousseau a laissé un *Dictionnaire de musique*, ouvrage très-superficiel, et même vicieux au point de vue didactique, un *Dictionnaire de botanique*, des *Considérations sur le gouvernement de la Pologne*, des *Lettres*, etc. — L'édition la plus importante de ses Œuvres est celle de Musset-Pathay, Paris, 1823-1826, 23 vol. in-8°, comprenant une *Histoire de la vie et des ouvrages de J.-J. Rousseau*. D'autres ont été données par Villenave et Depping, 1817, 8 vol. in-8° ; par Petitain, 1819-20, 22 vol. in-8° ; par Auguis, 1825 et suiv., 25 vol. in-8°. *V.* A. Barbier, *Notice des principaux écrits relatifs à la personne et aux ouvrages de J.-J. Rousseau*, dans les *Annales encyclopédiques de Millin*, 1818, t. IV ; Saint-Marc-Girardin, *J.-J. Rousseau, sa vie et ses ouvrages*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 1852-56 ; C. Estienne, *Essais sur les Confessions de J.-J. Rousseau*, 1855, in-12. E. C.

ROUSSEAU (Jean-François-Xavier), né en 1738 à Ispahan, d'un joaillier genevois qui était passé en Asie, m. en 1808, était cousin-germain de J.-J. Rousseau. Élevé par les Jésuites d'Ispahan, il se familiarisa de bonne heure avec les langues de l'Orient, fit fortune dans le commerce, fut chargé des affaires de France en Perse et dans le pachalik de Bagdad en 1773, protégea en plusieurs circonstances la vie des Français, reçut un accueil empressé dans un voyage qu'il fit en France en 1780, et réunit en 1782 les deux consulats de Bassora et de Bagdad. On a de lui divers Mémoires sur le commerce et l'histoire de la Perse.

ROUSSEAU (Jean-Baptiste-Louis-Xavier), fils du précédent, né en 1780, m. en 1831, fut nommé consul de France à Bassora en 1805, second secrétaire de l'ambassade française à Téhéran en 1807, consul général à Alep en 1808, à Bagdad en 1814, à Tripoli en 1824. Il a laissé : *Description du pachalik de Bagdad*, Paris, 1809, in-8°, suivie d'une *Notice sur les Wahabis ; Mélanges d'histoire et de littérature*, 1817, in-8° ; *Notice historique sur la Perse ancienne et moderne*, 1818, in-8° ; *Mémoire sur les trois plus fameuses sectes du musulmanisme*, 1818, in-8°.

ROUSSEL (Pierre), médecin, né en 1742 à Ax (Ariège), m. en 1802, fit ses premières études à Toulouse, fut l'élève de Venel et de Barthez, vint à Paris, où il se lia avec Bordeu, devint journaliste, et se livra avec beaucoup de talent à l'analyse des ouvrages de médecine. Homme de mœurs simples, aimant la retraite et la société des femmes, il se livra peu à la pratique, et s'occupa de sciences physiques. On a de lui, entre autres ouvrages : *Système physique et moral de la femme*, Paris, 1775, in-12, qui a eu beaucoup d'éditions ; *Éloge de Bordeu*, etc. D—G.

ROUSSEL (Pierre-Joseph-Alexis), né à Epinal vers le milieu du XVIII^e^ siècle, m. en 1815, d'abord avocat, puis commis principal de la grande chancellerie de la Légion d'honneur, a laissé : *Politique de tous les cabinets de l'Europe, pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI*,... 1793, 2 volumes in-8° ; *Correspondance de L.-P.-J. d'Orléans*, 1800, in-8° ; *le Château des Tuileries*, ou *Récit de ce qui s'est passé dans l'intérieur de ce palais depuis sa construction jusqu'au 18 brumaire*, 1802, 2 vol. in-8° ; *Correspondance secrète de plusieurs personnages illustres à la fin du XVIII^e^ siècle*, 1802, in-12 ; *Annales du crime et de l'innocence*, ou *Choix des causes célèbres, anciennes et modernes*, 1813, 20 vol. in-12, etc.

ROUSSELAER. *V.* ROULERS.

ROUSSELET (Gilles), graveur au burin, né à Paris en 1614, m. en 1686, se forma sur la manière de Corneille Bloemaert, et le surpassa même quelquefois. Son œuvre se compose de plus de 300 pièces ; on remarque : une *Ste Famille*, et *la Victoire de St Michel sur Satan*, d'après Raphaël ; *Eliézer abordant Rebecca, Moïse échappé à la mort*, d'après le Poussin, une *Annonciation, Quatre travaux d'Hercule*, et *David terrassant Goliath*, d'après le Guide ; *le Christ au tombeau*, d'après le Titien ; un *Christ*, d'après Lebrun.

ROUSSES (Les), vge fortifié (Jura), arr. et à 24 kil. N.-E. de St-Claude ; 366 hab. Bureau de douane. Fabr. d'horlogerie ; commerce de bestiaux et de fromages de Gruyère.

ROUSSET DE MISSY (Jean), publiciste, né à Laon en 1686, m. en 1762, était d'une famille que la révocation de l'édit de Nantes fit sortir de France. Il prit du service en Hollande, se distingua à Malplaquet, puis ouvrit à La Haye une école pour la jeune noblesse, devint propriétaire du *Mercure historique et politique*, qui eut une grande vogue par ses traits satiriques contre Louis XIV, et fut nommé membre des Académies de Berlin et de St-Pétersbourg. On a de lui : *Description géographique, historique et politique du royaume de Sardaigne*, Cologne, 1718, in-12 ; *Histoire publique et secrète de la cour de Madrid depuis l'avénement de Philippe V*, ibid., 1719, in-12 ; *Histoire du prince Eugène, du duc de Marlborough et du prince d'Orange*, La Haye, 1729, 1747, 3 vol. in-fol., dont le 1^er^ avait été publié par Dumont en 1725 ; *Mémoires du règne de Pierre le Grand*, Amst., 1728, 5 vol. in-12 ; *Mémoires du règne de l'impératrice Catherine*, 1729 ; *Recueil historique d'actes, négociations, mémoires et traités de paix, depuis la paix d'Utrecht jusqu'au 2^e^ congrès de Cambrai*, La Haye, 1728-52, 25 vol. in-12 ; *les Intérêts présents des puissances de l'Europe*, 1733-35, 4 vol. in-4°, et 1734 et suiv., 17 vol. in-12 ; *Histoire de la succession aux duchés de Clèves, Berg et Juliers*, Amst., 1738, 2 vol. in-8° ; *Supplément au Corps diplomatique de Dumont*, 1739, 3 vol. in-fol., etc. B.

ROUSSILLON, anc. prov. et grand-gouvernement de France, au S., entre le Languedoc au N., le comté de Foix à l'O., les Pyrénées au S., et la Méditerranée à l'E. ; capitale : *Perpignan*. Divisé en *Roussillon propre* et *Cerdagne française* ; c'est auj. le départ. des Pyrénées-Orientales. — Occupé, avant la conquête romaine, par les *Sardones*, les *Consuarani* et les *Ceretani*, le Roussillon fit partie de la Narbonaise I^re^, passa en 462 sous la domination des Wisigoths, puis, en 720, sous celle des Arabes d'Espagne, fut délivré par Pépin le Bref en 759, et eut dès lors des comtes, qui se rendirent bientôt héréditaires. Le dernier d'entre eux le légua, en 1172, à Alphonse II d'Aragon. Louis IX, roi de France, renonça à ses droits de suzeraineté. Jean II d'Aragon engagea le Roussillon à Louis XI pour 300,000 écus d'or, 1462 ; mais Charles VIII le restitua à Ferdinand le Catholique, en 1492. Les troupes de Louis XIII la conquirent, 1640-42, et le traité des Pyrénées en assura la possession à la France en 1659. B.

ROUSSILLON (Conseil du). *V.* CONSEIL.

ROUSSILLON, ch.-l. de cant. (Isère), arr. et à 18 kil. S. de Vienne ; 1,020 hab. C'est de là qu'est datée l'ordonnance de Charles IX, en 1564, qui fixa le commencement de l'année au 1^er^ janvier.

ROUSSIN (Albin-Reine), amiral, né à Dijon en 1781, d'un avocat au parlement, m. en 1854, entra comme mousse dans la marine à 12 ans, pour sauver son père, détenu comme suspect d'aristocratie, acquit sans maîtres les connaissances nécessaires pour arriver aux grades, fut enseigne sur la frégate *la Sémillante*, qui combattit dans les mers de l'Inde de 1803 à 1808, puis capitaine en second sur la corvette *l'Iéna*, passa de là sur la frégate *la Minerve*, et, après le combat du Grand-Port (île de France), fut nommé capitaine de frégate, 1810. Commandant de *la Gloire*, il fit, de 1811 à 1814, plusieurs captures sur les Anglais. Promu capitaine de vaisseau en 1814, éliminé un instant de la marine par la 2^e^ Restauration, il rectifia, de 1816 à 1820, les cartes des côtes de l'Afrique et du Brésil, reçut, en 1821, le commandement de la station française dans la mer du Sud, en 1822 le grade de contre-amiral, fit partie du conseil d'amirauté en 1824, dirigea en 1828 l'escadre qui obtint du Brésil la réparation des dommages causés au commerce français par le blocus de Buénos-Ayres, devint en 1830 préfet maritime à Brest et membre de l'Académie des sciences, reçut en 1831 le commandement de l'escadre chargée d'exiger de Don Miguel, usurpateur du trône de Portugal, la réparation d'insultes faites

à des résidents français, força l'entrée du Tage, réputée inexpugnable, et obtint tout ce qu'il demandait, et 800,000 fr. pour les frais de la guerre. A la suite de cette glorieuse expédition, le roi l'éleva au grade de vice-amiral, et, en 1832, à la pairie, avec le titre de baron; il fut aussi membre du Bureau des longitudes. Ambassadeur à Constantinople de 1832 à 1834, il eut à surveiller l'Égypte et la Russie, qui menaçaient l'empire ottoman. En 1840, il accepta le portefeuille de la marine, et fut nommé amiral à la chute du cabinet; il reparut un instant au ministère en 1843, mais sa santé l'obligea de vivre dans la retraite; en 1852, il fut nommé sénateur. B.

ROUSTAM ou ROSTAM, héros fameux dans les annales poétiques de la Perse, et à qui l'on parait avoir attribué les actes de plusieurs personnages, vécut, selon l'opinion généralement adoptée, au VI^e siècle av. J.-C., dans le Sigistan, dont il était prince. Il descendait de Djemchid. Il avait délivré le roi Kaïkaous II (Gouchtasp), prisonnier des Arabes, et repoussé une invasion de Touraniens, quand il tomba en disgrâce pour avoir refusé d'embrasser la doctrine de Zoroastre. Vainqueur d'Isfendiar ou Asfendiar, fils du roi, dans un combat singulier qui dura deux jours, il périt à son tour, pendant une expédition contre l'Inde, par la trahison de Scheghad, un de ses frères.

ROUSTAM, général persan, gouverneur de l'Atropatène, vengea le meurtre de son père en détrônant et en faisant périr la fille de Chosroès II, plaça sur le trône Yezdegerd III en 632, et périt à la bataille de Kadésiah, 636, perdue contre les Arabes.

ROUSTAM-BEYG, 5^e prince de la dynastie turcomane du Mouton-Noir, chassa du trône de Perse, en 1490, son cousin Beisenkour, et fut renversé à son tour par Ahmed, un de ses cousins, 1497.

ROUSTAM-PACHA, fils d'un paysan, parvint par son mérite à la dignité de grand-vizir de Soliman II, dont il épousa la fille Mirmah. Il dirigea la seconde guerre du sultan contre la Perse, se ligua avec Roxelane, sa belle-mère, pour causer la mort du prince Mustapha, s'opposa de toutes ses forces à la conclusion de la paix avec la Hongrie, et mourut en 1560.

ROUSTAMIDES, dynastie arabe qui régnait sur la côte d'Afrique, depuis Tunis jusqu'au détroit de Gibraltar, et qui fut détruite au commencement du X^e siècle par Aboul-Cacem-Mohammed-ben-Abdallah.

ROUTIERS (du vieux mot *route*, bande de soldats), bandes d'aventuriers et de pillards qui se formèrent en France après le départ de Louis VII pour la 2^e croisade, en 1147. Une société dite *de la Paix* ou *du Capuchon* s'organisa en 1182 pour les détruire, et fut à son tour écrasée par les nobles, auxquels elle n'obéissait plus. Les Routiers étaient des troupes mercenaires, qui figurèrent dans les guerres des XIII^e et XIV^e siècles, et ne disparurent que du temps de Charles VII, quand ce prince eut établi une armée régulière.

ROUTOT, ch.-l. de cant. (Eure), arr. et à 21 kil. E. de Pont-Audemer; 451 hab. Marché important pour la vente des bestiaux.

ROUTSCHOUK, v. forte de la Turquie d'Europe (Silistrie), dans le livah de son nom, sur la rive dr. du Danube, à 100 kil. N.-O. de Choumla, 66 kil. S. de Bukharest, en face de la ville valaque de Giurgewo; 30,000 hab. Evêché grec. Fabr. de lainages, soieries, coton. Ville sale et mal bâtie. Entrepôt d'un commerce important des marchandises d'Allemagne amenées par le Danube. Les Russes, qui y avaient échoué en 1811, la prirent en 1812, et l'occupèrent en 1828.

ROUVET (Jean), né à Clamecy (Nièvre), inventa, en 1549, le flottage du bois à bûches perdues. On lui a érigé, en 1828, un buste dans sa ville natale.

ROUVRAY, vge (Eure-et-Loir), arr. et à 40 kil. S.-E. de Chartres; 690 hab. Dunois y fut battu par les Anglais à la *journée des harengs*.

ROUVRAY, anc. forêt près et à l'O. de Paris. Le bois de Boulogne en est un reste.

ROUVRES, vge (Côte-d'Or), près de l'Ouche, arr. et à 12 kil. S.-E. de Dijon; 580 hab. Il a donné son nom à Philippe, dernier duc de la I^re maison capétienne de Bourgogne.

ROUX (Maître). *V.* Rosso.

ROUX (Augustin), médecin, né à Bordeaux en 1726, m. en 1776, vint à Paris, où il coopéra à la traduction des *Transactions philosophiques* et à la rédaction des *Annales typographiques*, fut reçu docteur en 1760, rédigea depuis 1762 le *Journal de médecine*, fut attaché, par le crédit du baron d'Holbach, à la manufacture de glaces de St-Gobain, et obtint en 1771 la chaire de chimie à la Faculté de médecine de Paris. Outre des traductions d'ouvrages anglais et allemands, il a laissé : *Recueil de Mémoires de chimie et d'histoire naturelle* (avec d'Holbach), 1764, 2 vol. in-12; *Nouvelle Encyclopédie portative*, 1766, 2 vol. in-8°.

ROUX (Philibert-Joseph), célèbre chirurgien, né en 1780, à Auxerre, d'un chirurgien de cette ville, qui fut son premier maître, m. en 1854, avait 16 ans à peine, lorsqu'il reçut un ordre de réquisition pour l'armée de Sambre-et-Meuse, où il resta deux ans. Il obtint bientôt d'être attaché, en qualité de chirurgien auxiliaire, aux hôpitaux militaires établis sur les bords du Rhin. Ce fut à Andernach et à Aix-la-Chapelle qu'il acquit la justesse du coup d'œil, la fermeté de la main, si nécessaires aux grandes opérations de la chirurgie, et apprit l'art des pansements, dans lequel il devait exceller un jour. En 1797, il se rendit à Paris, fut distingué par Bichat, devint son élève et son ami; le seconda dans la rédaction de son *Anatomie descriptive*, et quand ce savant mourut, 1802, l'élève, malgré sa grande jeunesse, termina l'ouvrage de son maître, et continua son cours. Chirurgien en chef-adjoint de la Charité dès 1810, il enseigna la clinique externe de concert avec Boyer, son beau-père. Il fut plus tard nommé chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Paris, professeur à la Faculté de médecine depuis 1819, membre de l'Académie de médecine dès la fondation, et remplaça Boyer à l'Académie des sciences en 1834. On a de lui : *Mélanges de chirurgie et de physiologie*, 1809, in-8°; *Eléments de médecine opératoire*, 1813, 2 vol. in-8°, ouvrage inachevé; *Mémoire sur la réunion immédiate des plaies après l'amputation des membres dans leur continuité*, 1814, in-8°, où fut démontrée l'inutilité d'une suppuration prolongée; *Parallèle de la chirurgie anglaise avec la chirurgie française*, 1816, in-8°; *Mémoires sur la staphyloraphie ou suture du voile du palais*, 1825 et 1850, in-8°. On a publié de lui, après sa mort : *Quarante années de pratique chirurgicale*, 1855, 2 vol. in-8°. *V.* Malgaigne, *Eloge de Roux*, lu à la Faculté de médecine en 1855.

ROUZA, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 90 kil. O. de Moscou, sur la Rouza (affl. de la Moskowa); 2,800 hab. Citadelle. Ce fut un apanage pour les grands-ducs de Russie.

ROVATO, v. du royaume d'Italie (Brescia), à 6 kil. N.-E. de Chiari; 6,749 hab.

ROVÈRE (LA), maison célèbre de l'Italie, paraît issue d'une famille de pêcheurs de Savone.

ROVÈRE (François de LA). *V.* SIXTE IV.

ROVÈRE (Julien de LA). *V.* JULES II.

ROVÈRE (Jean de LA), neveu de Sixte IV et frère de Jules II, fut fait, par Sixte, prince de Sinigaglia et Mondavio, puis préfet de Rome, et épousa la fille de Frédéric, duc d'Urbin.

ROVÈRE (François-Marie I^er de LA), fils du précédent, succéda en 1508 à Guid'Ubald I^er, son oncle maternel, dans le duché d'Urbin, commanda l'armée que son oncle, le pape Jules II, envoyait contre les Vénitiens, éprouva quelques revers, encourut la disgrâce de son oncle, et, dans un accès de fureur, poignarda François de Alidosi, cardinal de Pavie, qu'il accusait de l'avoir perdu auprès du pape, puis, en 1512, rentré en faveur, soumit toute la Romagne et une partie des Etats de Ferrare, fut dépossédé de ses domaines par Léon X en 1516, se retira auprès du marquis de Mantoue, son beau-père, recouvra ses biens à la mort du pontife, 1522, et fut empoisonné, dit-on, 1538, à l'instigation de P.-L. Farnèse, fils du pape Paul III. B.

ROVÈRE (Guid' Ubald de LA), duc d'Urbin, 1538-74, fils du précédent, ne se signala que par ses prodigalités, ses débauches, sa sévérité envers ses sujets rebelles. Le Saint-Siége lui enleva le duché de Camerino, dot de sa femme.

ROVÈRE (François-Marie II de LA), dernier duc d'Urbin, fils du précédent, né vers 1541, m. en 1631, monta sur le trône en 1574, protégea les lettres et les sciences, et donna à Aldrovandi les moyens de former son magnifique musée. Son fils unique, Frédéric-Ubaldo, se déshonora par ses débauches, et en périt victime, laissant une fille qui épousa Ferdinand de Médicis.

ROVÈRE (Guid' Ubald BONARELLI DE LA), littérateur et diplomate, né à Urbin en 1563, m. en 1608, fut chargé de plusieurs négociations par les ducs de Ferrare et de Modène, prit part à la fondation de l'Académie des *Intrepidi* à Florence, et devint majordome du cardinal d'Este. Il a laissé une pastorale, *Filli di Sciro*, Ferrare, 1607, qui eut une grande réputation : on peut louer l'élégance de certains passages, la douceur et l'harmonie du langage; mais il y a beaucoup de mauvais goût et d'affectation; la diction est étudiée et polie à l'excès. Cette pastorale a

été traduite en français par Dubois de St-Gelais, Bruxelles, 1707. B.

ROVÈRE (Prosper BONARELLI DE LA), frère du précédent, né à Ancône en 1590, m. en 1659, s'attacha au duc de Toscane, et fut le fondateur de l'Académie des *Caliginosi* en 1624. Il a laissé des *Poésies diverses*, neuf *Drames* en musique, Anvers, 1647, des *Comédies* en prose, Macerata, 1646, et des *Lettres*. Sa tragédie de *Soliman*, 1620, eut un grand intérêt, à cause de la nouveauté des caractères, des mœurs et des passions; le style en est noble, naturel, et ne manque pas de vivacité. B.

ROVÈRE (Joseph-Stanislas), né en 1748 à Bonnieux (Comtat Venaissin), m. en 1798, était fils d'un aubergiste qui lui fit donner une belle éducation, se présenta à Aix sous le nom de marquis de Fonvielle, acheta la charge de capitaine des gardes-suisses du vice-légat d'Avignon, essaya en 1789 de se faire nommer député de la noblesse de Provence aux Etats-Généraux, et, ayant échoué, passa dans le parti révolutionnaire, et devint un démagogue. Lieutenant de l'affreux Jourdan, dit *Coupe-tête*, dans le département de Vaucluse, il vint à l'Assemblée législative faire l'apologie des massacres de la Glacière (Avignon), et amnistier les assassins. Député des Bouches-du-Rhône à la Convention, il siégea et vota constamment avec Marat, fit partie du Comité de sûreté générale, alla organiser dans son pays le régime de la Terreur, fut néanmoins dénoncé comme persécuteur des patriotes, abandonna Robespierre au 9 thermidor, figura au Conseil des Anciens parmi les adversaires du Directoire, fut compris dans les proscriptions du 18 fructidor, et mourut à Sinnamary. B.

ROVEREDO, en allemand *Rovereith*, en latin *Roboretum*, v. des Etats autrichiens (Tyrol), sur le Léno et l'Adige, à 20 kil. S.-S.-O. de Trente; 11,000 hab. Ch.-l. de cercle; tribunal; gymnase; académie; bibliothèque. Importantes moulineries et filatures de soie. Comm. de blé, chanvre, lin, vins.—Des Vénitiens, qui la possédaient depuis 1416, elle passa en 1509 aux empereurs d'Allemagne. Le général Bonaparte la prit en 1796 (4 sept.), après une bataille importante; elle fut comprise dans le département du Haut-Adige.

ROVEREDO, brg de Suisse (Grisons), à 16 kil. S.-S.-O. de Misocco; 700 hab. Anc. château de Trivulce.

ROVIGNO ou TREVIGNO, *Rivonium*, v. des États autrichiens (Littoral), vaste et bon port sur l'Adriatique, à 85 kil. S.-S.-O. de Trieste; 9,750 hab. Tribunaux; belle cathédrale gothique. Chantiers de construction; pêche active. Export. de vins muscats, huile, poisson salé.

ROVIGO, *Rhodigium*, v. des États autrichiens (Vénétie), ch.-l. de la Polésine, sur l'Adigetto, à 90 kil. S.-S.-O. de Venise; 11,917 hab. Résidence de l'évêque d'Adria, tribunal de 1re instance, gymnase, bibliothèque. Ville bien bâtie. Grand commerce de grains. Napoléon Ier fit le général Savary *duc de Rovigo*.

ROVIGO (Délégation de), subdivision administrative des États autrichiens (Vénétie), entre les délégations de Venise, Padoue et Vicence au N., de Vérone au N.-O., de Mantoue à l'O., le royaume d'Italie, dont la sépare le Pô, au S., et le golfe de Venise à l'E.; 1,647 kil. carr.; 80 kil. sur 26; 176,814 hab. On la nomme aussi *Polésine*. Sous Napoléon Ier, elle était répartie entre les départements du Mincio, de la Brenta, de l'Adriatique, et du Bas-Pô. Climat malsain. Sol arrosé par le Pô, l'Adige, le Tartaro, l'Adigetto, et de nombreux canaux. Récolte de riz et élève de bétail.

ROVILLE, vge (Meurthe), arr. et à 31 kil. S.-E. de Nancy, sur la Moselle; 289 hab. Belle ferme-modèle et école d'agriculture, créées en 1822 par Math. de Dombasle.

ROVIRA DE BROCANDEL (Hippolyte), peintre et graveur espagnol, né à Valence en 1693, m. en 1765. On ne sait qui lui enseigna la peinture; comme graveur, il eut pour maître Evariste Mugnoz. A l'âge de 30 ans, il alla à Rome, où il vécut dans un enthousiasme excessif, ne vivant que de pain et d'eau, ne se déshabillant jamais, n'ayant d'autre plaisir que de copier les tableaux des grands maîtres. La continuité du travail ruina ses forces : il languit quelque temps, et finit par perdre la raison. Il fit cependant d'assez beaux ouvrages dans ses moments lucides; on cite le *Médaillon de St François-Régis*, pour l'église St-Etienne à Séville. Les copies d'Annibal Carrache et d'autres maîtres, qu'il avait exécutées à Rome, sont des chefs-d'œuvre d'exactitude. A. M.

ROWE (Nicolas), poëte dramatique anglais, né en 1673 à Little-Bedford (Bedfordshire), m. en 1718, renonça au barreau pour la littérature, fut créé poëte lauréat à l'avénement de Georges Ier, puis secrétaire du conseil du prince de Galles. Ses Œuvres ont été réunies à Londres, 1733, 3 vol. in-12; elles comprennent une traduction de la *Pharsale* de Lucain, et plusieurs tragédies qui eurent un grand succès, telles que *la Belle-mère ambitieuse*, *Tamerlan*, *la Belle pénitente*, *Ulysse*, *Jeanne Grey*, *Jeanne Shore*. On trouve dans ces tragédies des situations attachantes et fortes, et un style harmonieux. *Jeanne Shore* a été traduite en français par Andrieux dans la collection des *Chefs-d'œuvre du théâtre étranger*. On doit encore à Rowe une traduction du *Lutrin* de Boileau, et une bonne édition de Shakspeare. B.

ROWE (Thomas), littérateur, né à Londres en 1687, m. en 1715, entreprit une suite aux *Vies des hommes illustres* de Plutarque. Les Vies qu'il composa parurent à Londres, 1728, in-8°; ce sont celles d'Enée, Tullus Hostilius, Aristomène, Tarquin l'Ancien, Junius Brutus, Gélon, Cyrus, Jason; elles ont été traduites en français par l'abbé Bellenger, et réunies à la version de Plutarque par Dacier, et à quelques éditions de celle d'Amyot. — Sa femme, Elisabeth Singer, née en 1674 à Ilchester (Somerset), m. en 1737, a laissé une *Histoire de Joseph*, en vers anglais, des *Lettres morales et amusantes*, en prose et en vers, 1729-33, trad. en français, Amst., 1740, 2 vol. in-12, et des *Œuvres mêlées*, 1739, 2 vol. in-8°.

ROWLEY (Le moine). *V.* CHATTERTON.

ROWNO, v. de la Russie d'Europe (Volhynie), ch.-l. de district, à 220 kil. O.-N.-O. de Zytomierz; 5,000 hab.

ROXANE, fille d'Oxyarte, satrape de Perse, était une merveille de beauté. Alexandre le Grand l'épousa après la défaite de Darius III, et la laissa, en mourant, enceinte de 6 mois. Craignant que Statira, veuve comme elle du conquérant, ne fût un obstacle à son ambition, elle s'entendit avec Perdiccas pour la faire mourir, ainsi que sa sœur, veuve d'Héphestion. Le fils qu'elle mit au monde reçut le nom d'Alexandre Aigus, et fut reconnu héritier du trône. Alliée d'Olympias contre Arrhidée et Eurydice, elle fut prise dans Pydna par Cassandre, et bientôt mise à mort dans Amphipolis avec son fils, 311 av. J.-C.

ROXAS. *V.* ROJAS et VILLANDRANDO.

ROXAS, vge d'Espagne, prov. et à 31 kil. N.-E. de Burgos; 500 hab. Château des ducs de Lerme.

ROXBURGH (Comté de), ou TEVIOTDALE, c.-à-d. *vallée du Teviot*, au S. de l'Ecosse, sur la frontière, entre les comtés anglais de Northumberland et de Cumberland à l'E. et au S., les comtés écossais de Berwick au N., de Dumfries et de Selkirk à l'O., et d'Edimbourg au N.-O.; 191,000 hect.; 54,125 hab. Sol montagneux au S. et à l'O. Rivières : Teviot et Tweed. Manuf. de laines; houille et pierres de taille. Elève de moutons. Le chemin de fer du Nord le traverse au N. Capitale : *Jedburgh*, v. principales : Kelsou Hawick, Melrose. Il faisait partie, sous les Romains, de la Valentia, et, sous les Saxons, du royaume de Northumbrie.

ROXBURGH, vge d'Ecosse, dans le comté de ce nom, à 5 kil. S.-O. de Kelso, un peu à l'O. de l'emplacement de l'anc. Roxburgh, détruite en 1550 par suite d'un traité avec l'Angleterre; 900 hab.

ROXBURY, brg des Etats-Unis (Massachusetts), à 3 kil. S.-O. de Boston, dont il n'est qu'un faubourg; 25,137 hab. Fabr. de tapis, produits chimiques, corderies, tanneries.

ROXELANE, favorite du sultan Soliman II, était née dans la Russie-Rouge, et fut d'abord esclave. Douée d'une rare beauté, de beaucoup d'esprit et encore plus d'ambition, elle séduisit Soliman, au point qu'il l'épousa et la déclara sultane. Mère de Bajazet, de Sélim II, et de la sultane Mirmah, qui devint l'épouse de Roustam-Pacha, elle causa la perte du grand-vizir Ibrahim, obtint par ses intrigues la mort de Mustapha, fils de Soliman et d'une première femme, et trama une conspiration pour assurer le trône à son fils Bajazet : mais les coupables furent découverts sans qu'elle pût être compromise, et elle mourut en 1557, conservant son empire sur son époux.

ROXOLANS, *Roxolani*, peuple puissant de la Sarmatie européenne, de race Scythique d'après Strabon, Sarmate d'après Tacite, habitaient les bords du Palus-Méotide, depuis le Borysthène jusqu'au Tanaïs. Ils marchèrent avec 50,000 hommes contre Mithridate : mais n'ayant pour armes défensives que des cuirasses et des casques de peau de bœuf et des boucliers d'osier recouverts de cuir, ils furent aisément vaincus par les 6,000 soldats du roi de Pont. On les voit ensuite attaquer la province romaine de Mésie sous le règne d'Othon, et forcer Adrien, par leurs invasions multipliées, à leur payer un tribut annuel déguisé sous le nom de solde militaire. Ils entrèrent, en effet, au service de l'Empire, mais le pillèrent plus souvent qu'ils ne le défendirent : leurs invasions sont encore mentionnées au XIe siècle. Leurs armes offensives étaient

des arcs, des lances, et de longues épées qu'ils maniaient à deux mains : leur infanterie lâchait aisément pied; leur cavalerie était redoutable. On admet généralement que ce sont les ancêtres des Russes. C. P.

ROY (Antoine, comte), né en 1765 à Savigny (Champagne, m. en 1847, se fit recevoir avocat au parlement de Paris en 1785, et, pendant la Révolution, se contenta de plaider quelques affaires, entre autres pour plusieurs contumaces, condamnés à mort après l'insurrection de vendémiaire, et qui furent acquittés devant le jury. En même temps, par la création d'un grand établissement manufacturier dans le département de l'Eure, et par l'acquisition du domaine de Navarre, qu'il acheta au dernier duc de Bouillon, moyennant une rente viagère de 300,000 francs qui s'éteignit peu d'années après, il fondait sa fortune, qui devint colossale. Plus tard, Napoléon Ier le contraignit de lui vendre le domaine de Navarre, avec de grands sacrifices sur le prix de vente. Député de la Seine pendant les Cent-Jours, il s'opposa à la prestation du serment de fidélité à l'empereur. Les électeurs lui continuèrent son mandat sous la Restauration, et, trois années de suite, il fut rapporteur des lois de finances. Ministre des finances de 1819 à 1821, il signala son administration par un dégrèvement de l'impôt foncier, et par la libération définitive des acquéreurs de biens nationaux, des engagistes et échangistes. En abandonnant le ministère, où il présenta toujours dans ses budgets de notables excédants de recettes sur les dépenses, il fut nommé comte et pair de France. Adversaire du ministère Villèle, il fit rejeter le projet de loi pour la conversion des rentes 5 0/0 en 3 0/0, et reprit le portefeuille des finances dans le ministère Martignac, 1829. Depuis 1830, il renonça aux fonctions publiques, et se contenta de siéger à la Chambre des pairs. B.

ROYAL D'OR, anc. monnaie d'or de France, valant 11 sous parisis. Il en est question pour la première fois au temps de Philippe le Bel, et on en battait alors 70 au marc. Philippe le Long fit frapper de *petits royaux*, qui valaient la moitié des grands. Sous Charles le Bel et Philippe de Valois, il y eut des royaux d'or fin, et de 58 au marc. Ceux de Jean le Bon, appelés aussi *deniers d'or* ou *deniers royaux*, étaient de 66 et de 69 au marc. On cessa d'en frapper sous Charles VII.

ROYAL (Palais). *V.* PALAIS.

ROYALE (Place), à Paris, située quartier du Marais, près du boulevard Beaumarchais et de la rue St-Antoine. Elle se compose d'un ensemble de bâtiments réguliers, élevés autour d'une aire quadrangulaire de 140 mèt. 33 centim. de côté, et divisés, par les toits, en 37 pavillons, bâtis en briques apparentes, avec chaînes et chambranles en pierre de taille. Ils sont à 2 étages, et reposent sur une suite de 144 arcades en pierre, ornées de pilastres doriques, et formant une galerie continue pour les promeneurs. Au centre de la place, après une large voie réservée sur chaque côté pour les voitures, est un jardin de 12,834 mètr. de superficie, entouré d'une grille, et orné à son centre d'une statue équestre en marbre blanc de Louis XIII, œuvre de Dupaty et de Cortot, et, à ses quatre coins, d'un parterre avec fontaine à vasques, versant d'abondantes eaux. — Henri IV ordonna l'ouverture et la construction de la place Royale sur une partie de l'ancien emplacement de l'hôtel des Tournelles. Les travaux, commencés en 1605, furent achevés en 1612. Henri IV employa un quart de ces bâtiments à loger des manufactures de draps et de soie. Peu d'années après, les manufactures disparurent, et la noblesse vint occuper cette place, qui fut dès lors le quartier le plus à la mode de Paris. En 1639, Richelieu éleva au centre une statue équestre en bronze de Louis XIII, que la Révolution renversa; la grille fut ajoutée en 1682, pour remplacer de simples barrières de bois, et le jardin, planté en 1683. La splendeur aristocratique de la place Royale finit avec la Révolution; elle n'est plus auj. qu'un quartier peu brillant, presque désert, et bourgeoisement habité. Sous Napoléon Ier, on avait construit un bassin à gerbe d'eau, sur l'emplacement de l'ancienne statue de Louis XIII; la statue et les fontaines actuelles ont été établies en 1816. Pendant la Révolution, la Place Royale fut appelée place des *Fédérés*, puis de *l'Indivisibilité;* sous le Consulat et le Ier Empire, *Place des Vosges;* elle reprit en 1814 le nom de *Place Royale*, et devint *Place de la République*, puis *Place des Vosges* pendant la République de 1848. Elle est encore, par sa régularité, une des belles places de Paris. C. D—Y.

ROYAN, *Novioregum*, ch.-l. de cant. (Charente-Inférieure), arr. et à 36 kil. S. de Marennes port à l'embouchure de la Gironde, rive dr.; 3,177 hab. Bains de mer. Construction de navires, pêche de sardines. Place forte des protestants, prise et démantelée par Louis XIII, en 1622.

ROYANEZ ou ROYANS, petit pays de l'anc. France (Dauphiné), sur la rive g. de l'Isère; ch.-l. *Pont-en-Royans*. Il avait titre de marquisat. Auj. réparti entre les départ. de l'Isère et de la Drôme.

ROYAT, vge (Puy-de-Dôme), arr. et 4 kil. S.-O. de Clermont-Ferrand; 1,150 hab. Eaux thermales minérales. Bains construits en 1855. La grotte de Royat, d'où jaillit par 7 sources le ruisseau du même nom, est célèbre parmi les beautés naturelles de l'Auvergne.

ROYAUMONT, vge (Seine-et-Oise), arr. et à 28 kil. N.-E. de Pontoise; 400 hab. Anc. abbaye de l'ordre de Cîteaux, fondée par Louis IX en 1227, et convertie, depuis la Révolution, en grand établissement de filature, tissage de coton et blanchisserie.

ROYAUMONT, prieur de Sombreval; c'est un pseudonyme sous lequel Nicolas Fontaine publia, en 1694, une *Bible*, recueil de figures de l'Ancien et du Nouveau Testament, avec explications. D'autres l'attribuent à Lemaistre de Sacy.

ROYBON, ch.-l. de cant. (Isère), arr. et à 18 kil. N.-O. de St-Marcellin; 632 hab.

ROYE, ch.-l. de cant. (Somme), arr. et à 20 kil. E.-N.-E. de Montdidier, sur l'Avre; 3,460 hab. Autrefois fortifié, il soutint de nombreux siéges. Grand marché de grains et de farines pour Paris. Fabr. de flanelles, bonneterie, sucre de betteraves. Beaux vitraux dans l'église St-Pierre.

ROYE (Guy de), d'une illustre maison de Picardie, fut chanoine de Noyon, doyen de St-Quentin, auditeur de Rote, s'attacha aux papes Clément VII et Benoît XIII, devint successivement évêque de Verdun, de Castres, de Dol, archevêque de Tours, de Sens, de Reims, fonda à Paris le collége dit *de Reims*, et, se rendant au concile de Pise, 1409, fut tué à Voltri, près de Gênes, dans une émeute qu'un de ses gens avait causée par un meurtre.

ROYER-COLLARD (Antoine-Athanase), médecin, né en 1768 à Sompuis, près de Vitry-le-François, m. en 1825, étudia chez les Oratoriens de Lyon, fonda dans cette ville, lors de la Révolution, un journal hostile aux démagogues, eut ensuite un modique emploi dans l'administration des vivres à l'armée des Alpes, vint après la Terreur suivre des cours de médecine à Paris, fut reçu docteur en 1802, et, l'année suivante, créa la *Bibliothèque médicale*, recueil périodique estimé. Médecin en chef de la maison d'aliénés de Charenton en 1806, il fit des cours très-suivis sur les maladies mentales, devint inspecteur-général des écoles de médecine en 1809, et professeur de médecine légale à la Faculté de Paris en 1816. On a de lui : *Essai sur l'amenorrhée*, 1802, in-8°; *Rapport sur les ouvrages envoyés au concours sur le croup*, 1812, in-4°; beaucoup d'articles dans le *Bulletin de l'Athénée de médecine* et le *Dictionnaire des sciences médicales*.

ROYER-COLLARD (Pierre-Paul), philosophe et homme d'État, frère du précédent, né en 1763 à Sompuis, près de Vitry-le-François (Marne), m. en 1845, fut avocat, dès l'âge de 20 ans, au barreau de Paris. Il salua la Révolution avec enthousiasme, devint secrétaire de la 1re Commune de Paris, se retira au 10 août 1792, et se sépara de la Révolution. Député de la Marne au Conseil des Cinq-Cents, en 1797, il y défendit à la tribune les émigrés, les proscrits, et les prêtres; aussi fut-il exclu de l'Assemblée au 18 fructidor. Alors il se lia avec les membres d'un conseil secret, que Louis XVIII entretenait à Paris. Après la proclamation de l'Empire, Royer-Collard renonça à la politique, pour s'occuper d'études philosophiques; nommé, en 1811, professeur d'histoire de la philosophie moderne à la Faculté des Lettres et à l'École normale, il montra un rare talent de parole, une dialectique puissante, une conviction profonde, dans l'exposition des doctrines de l'école écossaise. La 1re Restauration lui confia la direction de l'imprimerie et de la librairie; la 2e le nomma conseiller d'État et président du Conseil royal de l'Université, et en outre il fut envoyé à la Chambre des députés par le départem. de la Marne. Royaliste libéral, et chef des *Doctrinaires* (*V. ce mot*), il domina un instant avec le ministère Decazes. Les excès des ultra-royalistes le portèrent à la tête de l'opposition; en combattant la loi d'airesse, la loi du sacrilége, et les mesures réactionnaires, il acquit une si grande popularité, qu'en 1827 il fut réélu dans 7 colléges électoraux à la fois. Nommé par le roi président de la Chambre en 1828, il eût volontiers répondu aux avances de Charles X; prévoyant les dangers de la situation, il alla, dit-on, jusqu'à conseiller au roi la

formation d'un ministère qui aurait résisté aux agitations de la Chambre, et posé des limites aux concessions. Mais le courant de l'opinion libérale ne pouvait plus être arrêté : il signa l'*Adresse des* 221, sans se douter des conséquences, et vint la présenter au roi, qui refusa d'en entendre la lecture. La révolution de 1830 frappa Royer-Collard dans ses sympathies et dans ses opinions : resté silencieux sur son banc, il ne reprit la parole que sur la tombe de C. Périer, pour louer le ministre de n'avoir pas voulu la révolution et de l'avoir comprimée. Plus tard, il remonta à la tribune pour combattre les lois dites de Septembre, contre la presse périodique. Royer-Collard a été le maître de ce double éclectisme philosophique et politique, qui, d'une part, ramena le spiritualisme dans la société démoralisée, de l'autre lui donna le régime constitutionnel. Il fut reçu à l'Académie française en 1827. A part ses nombreux discours politiques, il ne reste de lui que quelques discours académiques, et des fragments philosophiques, écrits purement, d'un style original et pittoresque; ils sont joints à la traduction de Th. Reid par Jouffroy (son disciple avec MM. V. Cousin et Damiron). La ville de Vitry lui a élevé une statue. *V.* de Barante, *la Vie politique de M. Royer-Collard, ses discours et ses écrits*, 1863, 2e édit., 2 vol. in-12. G. L.

ROYÈRE, ch.-l. de cant. (Creuse), arr. et à 22 kil. E. de Bourganeuf; 234 hab.

ROYOU (Jacques-Corentin), né à Quimper vers 1745, m. en 1828, fut journaliste, avocat, puis censeur dramatique sous la Restauration. Il a laissé : deux tragédies, *Phocion*, 1817, et *la Mort de César*, 1825, œuvres très-froides, mais où il y a quelque talent de style, et divers ouvrages historiques : *Précis de l'histoire ancienne d'après Rollin*, 1802, 4 vol.; *Histoire romaine jusqu'à Auguste*, 1806, 4 vol.; *Histoire des empereurs romains*, 1808, 4 vol.; *Histoire du Bas-Empire*, 1813, 4 vol.; *Histoire de France depuis Pharamond*, 1819, 6 vol.; ces ouvrages sont d'assez bons résumés, mais on y remarque un esprit sceptique, et un adversaire de la puissance du clergé.

ROZANS. *V.* ROSANS.

ROZE (Nicolas, dit *le chevalier*), né à Marseille en 1671, m. en 1733, combattit en Espagne pour Philippe V avec deux compagnies levées à ses frais, et fut ensuite consul à Modon. Lors de la terrible peste de Marseille en 1720-21, montrant le même dévouement que l'évêque Belsunce, il éleva un hôpital, y recueillit les malades, enterra lui-même les morts, et rendit le courage à ses compatriotes; bien qu'il s'exposât aux plus grands dangers, il eut le bonheur d'échapper au fléau.

ROZE (l'abbé Nicolas), né à Bourgneuf près de Châlon en 1745, m. en 1819, se fit une réputation distinguée comme compositeur de musique, présenta à l'Institut, en 1814, une méthode de plain-chant qui fut adoptée dans les écoles, et devint bibliothécaire du Conservatoire en 1817. Il a laissé des messes, des motets, etc.

ROZENDAEL, v. du royaume de Hollande (Brabant septentrional), à 24 kil. S.-O. de Breda; 4,500 hab.

ROZIER (l'abbé Jean-François), agronome, né à Lyon en 1734, m. en 1793, après avoir étudié chez les Jésuites, succéda à Bourgelat comme professeur à l'école vétérinaire de sa ville natale, obtint le prieuré de Nanteuil-le-Haudouin, revint à Lyon en 1788, fut nommé directeur de la pépinière de la province, devint curé constitutionnel de la paroisse des Feuillants, et périt écrasé par une bombe pendant le siége de la ville. On a de lui : *Démonstrations élémentaires de la botanique*, Lyon, 1766, 2 vol. in-8°; *Mémoire sur la manière de se procurer les différentes espèces d'animaux*, Paris, 1774, in-4°; divers Mémoires sur la manière de brûler et de distiller les vins, la culture de la navette et du colza, les moulins et pressoirs à huile d'olive, le rouissage du chanvre; *Cours complet d'agriculture*, 1781-98, 10 vol. in-4°, dont 9 seulement lui appartiennent.

ROZNAU, v. des Etats autrichiens (Moravie), à 27 kil. E.-S.-E. de Weisskirch; 3,000 hab.

ROZOY-EN-BRIE ou ROSAY, ch.-l. de cant. (Seine-et-Marne), arr. et à 19 kil. S.-O. de Coulommiers, sur l'Yères; 1,389 hab. Société d'agriculture. Bibliothèque. Belle église gothique. Anc. remparts. Comm. de blé, laines, huile de graines.

ROZOY-SUR-SERRE, ch.-l. de cant. (Aisne), arr. et à 45 kil. N.-E. de Laon; 1,532 hab.

RUAD, anc. *Aradus*, île de la Turquie d'Asie, dans la Méditerranée, sur la côte de Syrie.

RUBEÆ AQUÆ, nom latin de ROUNGACH.

RUBEN, fils aîné de Jacob, empêcha ses frères de tuer Joseph, et leur conseilla de le jeter dans une citerne, d'où il se proposait de venir le tirer. — Son nom est demeuré à une tribu des Hébreux en Palestine. Cette tribu, à l'E. de la mer Morte et du Jourdain, dans la Pérée, entre celles de Gad au N., de Benjamin à l'O., les Moabites au S., les Amorrhéens et les Ammonites à l'E., rentermait les monts Nébo et Abarim, était arrosée par les torrents de Jabok et d'Arnon, et avait pour villes principales Adom, Sébon, Cariathaïm, Bosor et Jazer.

RUBENACH, vge des Etats prussiens (prov. du Rhin), à 3 kil. N. de Coblentz; 700 hab. C'est de là que le duc de Brunswick lança son fameux manifeste contre la France (août 1792).

RUBENS (Pierre-Paul), célèbre peintre flamand, né le 29 juin 1577 à Siégen (Nassau), m. le 30 mai 1640, appartenait à une famille noble et aisée, qui avait fui les persécutions de l'Espagne vers 1568. Après 20 ans d'exil, sa mère, devenue veuve, obtint la permission de rentrer avec ses enfants dans Anvers, sa ville natale. Le jeune Rubens fit de bonnes études classiques, et montra une intelligence peu commune. Après avoir été quelque temps page chez la comtesse de Lalain, il entra dans l'atelier de Tobie Verhaegt, puis reçut les leçons d'Adam Van Oort, et enfin celles d'Otto Vœnius. Ce maître, nommé peintre officiel de la cour, obtint pour Rubens la protection de l'archiduc Albert et de l'infante Isabelle, qui lui donnèrent des lettres de recommandation lorsqu'il partit pour l'Italie, 1600. Il séjourna successivement à Venise, Mantoue, Rome, Florence, Bologne, Milan et Gênes, pendant un espace de huit ans et demi. La mort de sa mère l'ayant rappelé à Anvers, Albert et Isabelle réussirent à le retenir près d'eux, puis le chargèrent de plusieurs missions diplomatiques en Espagne, en Hollande et en Angleterre. Marie de Médicis lui commanda, pour son palais du Luxembourg, une suite de 21 tableaux représentant allégoriquement son histoire depuis sa naissance jusqu'à sa réconciliation avec son fils Louis XIII. Il fut anobli en 1630, et, jusqu'à la fin de ses jours, comblé d'honneurs et de richesses. Rubens avait une figure et des manières distinguées, une conversation brillante, et faisait un noble usage de sa fortune. La ville d'Anvers lui a érigé une statue en bronze. On évalue à 1,300 le nombre de ses tableaux : quelques-uns ont 100 pieds de surface, et même davantage. Tous les genres y sont traités, depuis les scènes religieuses jusqu'aux scènes champêtres et aux épisodes bouffons. La verve, l'énergie du dessin, la puissance d'une imagination féconde et poétique, l'éclat du coloris, distinguent la manière de Rubens. C'est le plus vigoureux de tous les peintres. Il était aussi très-habile graveur. Parmi ses tableaux, on cite surtout : la *Descente de croix* de la cathédrale d'Anvers; les *Quatre Evangélistes*, aux Jacobins de la même ville; le *Crucifiement de St Pierre*, à Cologne; une *Assomption*, *le Christ mort sur les genoux de la Vierge*, *le Christ foudroyant l'hérésie*. Van Dyck, Diepenbeck, Jacques Jordaens, Quellyn, Téniers, etc., furent ses élèves. Outre ses peintures, Rubens a laissé : *Palazzi antichi e moderni di Genova raccolti e designati*, Anvers, 1622, in-fol., 139 pl.; *Traité de la peinture*, ibid., 1622; *l'Architecture italienne*, Amst., 1754, in-fol. A. M.

RUBENS (Albert), un des fils du précédent, né à Anvers en 1614, m. en 1657, fut secrétaire d'Etat à Bruxelles, et s'occupa d'antiquités et de numismatique. On a de lui : *Regum et imperatorum romanorum numismata*, Anvers, 1654, in-4°; *De re vestiariâ veterum, præcipuè de latoclavo*, 1665, in-4°; divers morceaux dans le *Trésor des antiquités romaines* de Grævius.

RUBI ou RUBIA, nom latin de RUVO.

RUBIACUS, nom latin de ROUFFACH.

RUBICON, *Rubico*, petite rivière de l'anc. Italie, affl. de l'Adriatique, auj. *Pisatello* ou *Fiumicino*, formait la limite N.-E. entre la Gaule Cisalpine et l'Italie. César, malgré la défense faite aux généraux d'entrer avec leur armée dans l'Italie, le franchit avec ses troupes, dans les premiers jours de janv., l'an 704 de Rome, 49 ans av. J.-C. Alors éclata la guerre civile, qui se termina à Pharsale.

RUBINI (Jean-Baptiste), célèbre chanteur, né en 1795 à Romano, près de Bergame, m. en 1854, fut d'abord violoniste au théâtre de sa ville natale, puis débuta, à l'âge de 12 ans, dans un rôle de femme, et devint choriste à Bergame. Il fit quelque temps partie d'une troupe ambulante du Piémont, donna des concerts peu fructueux à Alexandrie, à Novi, et à Valenza, chanta à Pavie, Brescia, Florence, mais ne fut apprécié qu'après avoir joué la *Gazza ladra* de Rossini. Il se fit entendre à Paris en 1825 dans la *Cenerentola*, et dès lors son existence artistique ne fut plus qu'une suite de triomphes. Les opéras de Bellini lui durent une grande part de leur succès. Rubini avait une magnifique voix de ténor, à la fois agile et puissante, et possédait l'art du chant dans sa perfection.

RUBRAS (Ad). *V.* Ad Rubras.

RUBRICATUS, riv. d'Hispanie (Tarraconaise); auj. *Llobrégat.* — riv. de la Mauritanie Sitifienne; auj. *Seybouse.*

RUBRUQUIS (Guillaume de Ruysbroeck, dit), cordelier, né dans le Brabant vers 1230, fut envoyé en 1253 par Louis IX en Tartarie, avec Barthélemy de Crémone, pour y prêcher l'Evangile. Raillé dans le camp de Batou, il se rendit à Caracorum auprès de Mangou, discuta en sa présence avec des prêtres nestoriens et des imans, et, en revenant en Terre-Sainte, visita encore Sartak, gendre de Batou. Il entra au couvent d'Acre, d'où il adressa à Louis IX la relation de son voyage. Cette lettre a été traduite du latin en anglais dans les recueils d'Hakluyt et de Purchas, puis de l'anglais en français par Bergeron, Paris, 1629, in-8°. Elle est exacte, écrite de bonne foi, et pleine de détails curieux sur les mœurs des Mongols. Rubruquis a trouvé en Crimée les restes des anciens Goths, dont il comprit la langue; il a recueilli des renseignements certains sur le Cathay ou la Chine septentrionale; le premier au moyen âge, il a représenté la mer Caspienne comme un grand lac isolé. Comme Plan-Carpin, il parle du Prêtre-Jean (*V. ce mot*); c'est pour lui Unkchan, prince mongol, chrétien nestorien. B.

RUCCELLAI (Bernardo), en latin *Oricellarius*, savant florentin, né en 1449, m. en 1514, épousa la sœur de Laurent de Médicis, fut gonfalonnier de justice, et ambassadeur à Gênes, à Naples, en France. L'Académie néo-platonicienne se réunissait dans ses jardins, dits encore auj. *Orti Oricellarii.* On doit à Ruccellaï: *De urbe Româ*, ouvrage d'érudition sur les monuments de Rome, imprimé dans les *Rerum italicarum scriptores florentini*, t. II; *De bello Italico*, histoire de l'expédition de Charles VIII en Italie, Lond., 1724, in-4°; *De magistratibus romanis*, Leipzig, 1752; et quelques poésies italiennes. B.

Ruccellaï (Giovanni), fils du précédent, né à Florence en 1475, m. en 1525, parent et ami du pape Léon X, fut nonce en France, protonotaire apostolique, et gouverneur du château St-Ange. Il a laissé: *Rosmonde*, 1525, in-8°, et *Oreste*, 1723, tragédies imitées, l'une de l'*Antigone* de Sophocle, l'autre de l'*Iphigénie en Tauride* d'Euripide, mais dont les caractères et les passions n'ont aucun développement; *les Abeilles*, 1539, poëme didactique, tiré du 4e chant des *Géorgiques*, et traduit en français par Pingeron, 1770, et Crignon, 1786. Ce poëme a de l'intérêt; les descriptions sont pleines de vie et de vérité; le style a une merveilleuse douceur. Les Œuvres complètes de Ruccellaï ont été publiées à Padoue, 1772, in-8°. B.

RUCHAT (Abraham), théologien protestant, historien et littérateur, né vers 1680 dans le canton de Berne, m. en 1750, fut pasteur d'Aubonne, et professeur de belles-lettres, puis de théologie à Lausanne. On lui doit: *Grammatica hebraïca*, Leyde, 1707, in-8°; *Abrégé de l'histoire ecclésiastique du pays de Vaud*, Berne, 1707, in-8°; *les Délices de la Suisse*, Leyde, 1714, 4 vol. in-12, et 75 pl., ouvrage souvent réimprimé; *Histoire de la réformation de la Suisse* de 1516 à 1556, Genève, 1727, 6 vol. in-12; *Histoire générale de la Suisse depuis l'origine de la nation helvétique jusqu'en* 1516, en manuscrit à la bibliothèque de Berne, etc.

RUDBECK (Olaüs), anatomiste suédois, né à Westeras en 1620, m. en 1702. Fils de l'évêque Rudbeck, aumônier de Gustave-Adolphe, et auteur de la *Bible* dite *de Gustave-Adolphe*, il reçut une bonne éducation; la reine Christine l'envoya à Leyde, où il étudia la médecine. C'est dans cette ville qu'il découvrit les vaisseaux lymphatiques auxquels il donna le nom de *conduits hépatico-aqueux*. Il plaçait l'origine de ces vaisseaux dans le foie, et les faisait aboutir au pancréas et au canal thoracique. Bartholin et Jolyff lui contestèrent la priorité de cette grande découverte, qu'ils firent chacun de leur côté. Rudbeck devint professeur à Upsal en 1657; il fit établir dans cette ville un jardin botanique. On a de lui, entre autres ouvrages: *Exercitatio anatomica exhibens novos ductus hepatico-aquosos*, Westeras, 1653, in-4°, et Leyde, 1654, in-12; *Catalogus plantarum horti Academiæ Upsalensis*, Upsal, 1758, in-8°; *Atlantica, sivé Manheim vera Japheti posterorum sedes*, Upsal, 1675-1698, 3 vol. in-fol., ouvrage plein d'érudition sur les antiquités de la Suède. D—G.

Rudbeck (Olaüs), médecin et philologue, fils du précédent, né à Upsal en 1670, m. en 1740, fut reçu docteur en médecine à 19 ans; en 1659, le roi Charles XI le chargea de visiter la Laponie, où il recueillit des minéraux et 50 espèces nouvelles de plantes; il parcourut ensuite l'Allemagne, la Hollande et l'Angleterre, et prit part, en 1720, à la fondation de la Société des sciences d'Upsal. Outre 12 vol. in-fol. de dessins de plantes, conservés au musée de l'Académie de Stockholm, on a de lui: *Nova Samoland, sive Laponia illustrata et iter per Uplandiam*, Upsal, 1701, in-4°, fig.; *Campi Elysii liber primus, graminum, juncorum, cyperorum... figuras continens*, ibid., 1702 in-fol., 130 pl.; — *liber secundus, figuras bulbosarum plantarum continens*, publié avant le précédent, 1701; *Specimen usûs linguæ gothicæ in eruendis atque illustrandis... sanctæ scripturæ locis*, ibid., 1717, in-4°; *Thesauri linguarum Asiæ et Europæ harmonici prodromus*, in-4°, sans date, etc.

RUDE (François), sculpteur, né à Dijon en 1784, m. en 1855, était fils d'un poêlier. Jusqu'à 16 ans, il suivit la profession de son père. Ayant révélé des dispositions à l'Ecole des Beaux-Arts de Dijon, il fut envoyé à Paris en 1809, reçut de Denon un accueil bienveillant, entra dans l'atelier de Gau et de Cartellier, et remporta en 1812 le grand prix de Rome. En 1815, il alla vivre à Bruxelles, où il trouva les conseils et la protection de David, qui lui fit obtenir la décoration de la salle des Peintures et le fronton du théâtre de la Monnaie. Il exécuta aussi le buste du roi Guillaume, et 8 bas-reliefs pour le palais de Tervaerenc. De retour à Paris en 1827, il fit une statue de la Vierge pour l'église St-Gervais, exposa au salon de 1832 un *Jeune pêcheur napolitain jouant avec une tortue*, ouvrage plein de sève et d'originalité, où le sentiment de la grâce et de l'élégance s'unit à une habileté de praticien consommé, puis s'occupa d'un groupe grandiose, remarquable de verve et d'énergie, *le Départ*, sur la façade orientale de l'arc de triomphe de l'Etoile. En 1834, il donna un *Mercure rattachant ses talonnières*, en bronze, auj. placé, avec le *Jeune pêcheur*, au musée du Luxembourg. Il fit ensuite un *Baptême du Christ*, en marbre, pour l'église de la Madeleine, un *Calvaire*, en bronze, pour St-Vincent-de-Paul, une statue en argent de *Louis XIII* pour le château de Dampierre (au duc de Luynes), une *Jeanne d'Arc*, en marbre, pour le jardin du Luxembourg, le tombeau de *Godefroy Cavaignac* au cimetière Montmartre, les bustes de *David* et de *La Pérouse* au Louvre, ceux du *Maréchal de Saxe*, de *Poussin*, de *Houdon*, un *Caton d'Utique* (commencé par Roman) au jardin des Tuileries, les statues colossales de *Monge* à Beaune, du général *Bertrand* à Châteauroux, du maréchal *Ney* sur la place de l'Observatoire à Paris, le *Monument de Napoléon* à Fixin (près de Dijon), etc. B.

RUDEL (Geoffroy), troubadour, né à Blaye au XIIe siècle. Attaché à la suite de Geoffroy, comte de Bretagne, fils de Henri II, roi d'Angleterre, il se rendit en Syrie, et mourut à son arrivée à Tripoli. Ses poésies ont été recueillies et publiées par Raynouard.

RUDESHEIM, v. du duché de Nassau, port sur le Rhin, à 25 kil. S.-O. de Wiesbaden; 2,400 hab. Château des comtes de Bassenheim. Vins renommés.

RUDGELEY, brg et paroisse d'Angleterre, comté et à 13 kil. E.-S.-E. de Stafford, sur la Trent; 3,200 hab. Beau pont-aqueduc du canal Grand-Trunk. Usines à fer; commerce de chapeaux.

RUDIAIRES, *Rudiarii*, gladiateurs qui avaient reçu leur congé (*V.* Rudis). Quand ils s'étaient illustrés dans leur profession, quelquefois le peuple les redemandait; alors ils reparaissaient sur l'arène, mais moyennant un gros salaire. C. D—Y.

RUDIES, *Rudiæ*, v. d'Apulie (Iapygie), chez les Salentins, entre Brindes et Otrante. Grecque d'origine, elle devint municipe. Patrie d'Ennius. Auj. *Rugge* ou *Rotigliano.*

RUDIS, baguette avec laquelle les gladiateurs apprenaient, dans des écoles, la pratique de leur art, et s'exerçaient sur l'arène, en attendant qu'on leur distribuât les armes véritables pour le combat. Quand on libérait un gladiateur, en public, à la suite d'un combat, on lui donnait une *Rudis*, avec le bonnet d'affranchi. C. D—Y.

RUDKJŒBING, v. murée de Danemark, ch.-l. de l'île Langeland, sur la côte O.; 2,719 hab. Petit port de commerce.

RUDOLPHI (Ch.-Asmond), naturaliste, né à Stockholm en 1771, m. en 1832, directeur d'une école vétérinaire fondée en Poméranie par le roi de Suède en 1803, professeur à Berlin depuis 1810, a laissé: *Entozoa, seu Historia vermium intestinalium*, Amst., 1808, avec un Supplément en 1820, ouvrage devenu classique.

RUDOLPHINES (Tables). *V.* Rodolphe II.

RUDOLPHSWERTH. *V.* Neustædtl.

RUDOLSTADT, capitale de la principauté de Schwarzbourg-Rudolstadt, sur la rive g. de la Saale, à 67 kil. S.-E. de Gotha; 6,000 hab. Fabr. de porcelaine, tanneries. Château d'*Heidecksburg* aux environs, avec bibliothèque.

RUE, ch.-l. de cant. (Somme), sur la Maye, arr. et à 25 kil. N.-O. d'Abbeville, sur le chemin de fer d'Amiens à Boulogne; 1,262 hab. Ruines d'un anc. château. Chapelle gothique du St-Esprit.

RUEDA (Lope de), poëte espagnol, né à Séville vers 1500, m. en 1567 à Cordoue, était batteur d'or. Il réunit quelques amis, et parcourut le pays avec eux, composant et jouant des comédies. Quatre de ces pièces ont été publiées, Valence, 1567, in-8°. Rueda est un des créateurs de l'art dramatique en Espagne.

RUEDA-DEL-AMIRANTE, v. d'Espagne (Valladolid), à 23 kil. S.-E. de Léon; 3,000 hab.

RUEDA-MEDINA v. d'Espagne, prov. et à 31 kil. S.-O. de Valladolid; 4,321 hab.

RUEIL ou RUEL, brg (Seine-et-Oise), arr. et à 11 kil. N.-E. de Versailles, à 17 kil. O. de Paris, près de la Seine; 4,965 hab. C'est peut-être l'anc. *Rotalgensis*, une des résidences des rois Francs; Charles le Chauve en fit présent à l'abbaye de St-Denis, 870. Richelieu y fit construire, vers 1635, un château encore existant, où fut condamné le maréchal de Marillac, et où la cour se retira en 1648 pendant la Fronde. L'église renferme, depuis 1814, le tombeau de l'impératrice Joséphine; la reine Hortense y a été aussi inhumée en 1837. Le domaine de la *Malmaison*, où Joséphine se retira après son divorce, et où elle mourut, dépend de cette commune.

RUELLE, vge (Charente), arr. et à 7 kil. N.-E. d'Angoulême, sur la Touvre; 1,635 hab. Fonderie impériale de canons pour la marine, créée en 1750 par le marquis de Montalembert, occupée par le gouvernement de 1755 à 1772, et achetée en 1774 par le comte d'Artois, qui l'échangea, deux ans après, avec Louis XVI, contre des forêts.

RUELLES, nom donné, pendant le XVIIe siècle, aux alcôves dans lesquelles on plaçait les lits. C'était là que les *Précieuses* recevaient les beaux-esprits; elles étaient assises sur leur lit.

RUF (Chanoines réguliers de SAINT-), ordre fondé en 1038, et dont le chef-d'ordre était une abbaye près d'Avignon. Cette abbaye ayant été détruite au milieu du XIIe siècle, le chef-lieu fut transféré dans l'île d'Eparvière, en face de Valence.

RUFFACH. *V.* ROUFFACH.

RUFFEC, s.-préf. (Charente); à 48 kil. N. d'Angoulême, près de la Charente; 2,963 hab. Trib. de 1re instance, collége. Ruines d'un anc. château. Belle église en style roman-fleuri. Distilleries, fabr. de kirsch renommé. Tanneries. Comm. de truffes, terrines de perdreaux et de foie gras, grains, marrons, bétail, fromages. Il s'y tint des conciles en 1258, 1304 et 1327. Anc. baronnie, érigée en vicomté, puis en marquisat en 1588, et cédée en 1763 à la famille de Broglie.

RUFFI (Antoine de), historien, né à Marseille en 1607, m. en 1689, fut, en 1651, conseiller d'Etat. On a de lui : *Histoire de Marseille*, 1642, in-fol., et, avec augmentations, 1696, 2 vol. in-fol.; *Histoire des comtes de Provence*, Aix, 1655, in-fol.; *Histoire des généraux des galères*, insérée par le P. Anselme dans l'*Histoire des grands-officiers de la couronne*.

RUFFI (Louis-Antoine de), fils du précédent, né à Marseille en 1657, m. en 1724, fournit au P. Lelong des notes et des renseignements pour la *Bibliothèque historique de la France*, et à Sainte-Marthe pour la *Gallia christiana*. On a de lui : *Dissertations historiques et critiques sur l'origine des comtes de Provence, du Venaissin, de Forcalquier, et des vicomtes de Marseille*, 1712, in-4°.

RUFFO (Don Fabricio), *comte de Castelcicala*, né à Naples en 1745, m. en 1832, s'attacha au ministre napolitain Acton, qui l'envoya en mission en Angleterre, devint, de 1795 à 1798, chef du tribunal d'inquisition politique, suivit la cour de Naples à Palerme en 1799, remplaça Acton comme ministre, fit déclarer la guerre à la France après la bataille d'Aboukir, prit le poste d'ambassadeur à Londres après la paix d'Amiens, et à Paris en 1815. Il y mourut du choléra.

RUFFO (Denis-Fabricio), dit *le général-cardinal*, né à Naples en 1744, d'une illustre famille, m. en 1827, fut trésorier-général de Pie VI, qui le créa cardinal, bien qu'il ne fût que diacre. Mais ayant perdu la faveur du pape, il revint dans sa patrie, où il se déclara l'adversaire d'Acton; à la tête d'une armée ramassée à la hâte, il souleva la Calabre contre les Français en 1799, leur reprit Naples avec l'aide des Russes, des Turcs, et des Anglais, et, malgré son esprit naturel de modération, laissa exercer les plus cruelles vengeances. Il fut disgracié pour s'être opposé en 1805 à une nouvelle guerre contre la France, et ne rentra en faveur qu'en 1821.

RUFFO (Louis), parent du précédent, cardinal et archevêque de Naples, né à St-Onuphre en 1750, m. en 1832, fit de l'opposition au roi Joseph Bonaparte, soutint un instant la constitution de 1820, puis se déclara pour la politique absolutiste de Ferdinand Ier.

RUFIN, ministre de Théodose Ier et d'Arcadius. C'était un Gallo-Romain, né vers 350 à Elusa (Aquitaine), m. en 395; il se fit un nom comme jurisconsulte, et sut gagner la faveur de Théodose Ier, qui le porta en 386 à la préfecture d'Orient, et en 390 au ministère des offices. Ce fut lui qui conseilla le massacre de Thessalonique en 390. En 392, il fit périr Tatien, préfet du prétoire, et s'empara de sa charge. En 394, lorsque Théodose marcha contre Eugène, Rufin resta à Constantinople avec un pouvoir absolu. En 395, il prit la tutelle d'Arcadius, mais trouva dans Stilicon un rival qui aspirait à diriger les deux Empires d'Orient et d'Occident. Rufin succomba dans cette lutte, assassiné par le Goth Gaïnas, à l'instigation de Stilicon. Il est resté, dans l'histoire, chargé des invectives du poëte Claudien, créature de Stilicon. S.

RUFIN, *Tyrannius* ou *Torannius Rufinus*, prêtre, né à Concordia (Frioul) vers 360, m. en 410, fit une partie de ses études avec St Jérôme dans un couvent d'Aquilée, alla le rejoindre en Orient en 374, fut enveloppé dans la persécution des catholiques par les Ariens, fonda, sous Théodose le Grand, un couvent sur le mont des Oliviers à Jérusalem, se brouilla avec St Jérôme pour des dissentiments théologiques, et vint résider à Rome, puis en Sicile. On a de lui, entre autres ouvrages, des traductions latines de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, Utrecht, 1474, in-fol., et des *Homélies* de St Basile, d'Origène, etc., Venise, 1500-1503, in-fol.

RUFUS, c.-à-d. *roux*, surnom de plusieurs familles de l'anc. Rome, telles que les Rutilius, les Minucius, les Curtius.

RUFUS (Musonius). *V.* MUSONIUS.

RUFUS (Rutilius). *V.* RUTILIUS.

RUFUS, d'Ephèse, médecin grec, vivait probablement sous le règne de Trajan. Il avait écrit un poëme sur la médecine, dont il reste quelques fragments dans l'édition de Dioscoride des Alde. Nous avons de lui un traité des maladies des reins, et un traité d'anatomie, où les descriptions sont faites d'après l'étude du corps du singe; Rufus reconnaît deux ordres de nerfs, ceux de mouvement et ceux de sentiment; il est le premier qui ait décrit le chiasma des nerfs optiques. Ses œuvres ont été publiées en grec par Jacques Goupyl, Paris, 1554, in-8°; en latin par Crasso, Venise, 1552, in-4°. Henri Estienne les a reproduites dans ses *Medici principes*, Paris, 1567, in-fol. Il y a une édition grecque-latine de W. Rinch, Londres, 1726, in-4°. C.-J. Matthæi en a publié une autre; Moscou, 1806, in-8°. MM. Littré, 1844, et Daremberg, 1846, ont trouvé de nouveaux fragments. D—G.

RUFUS FESTUS, appelé aussi *Sextus Rufus*, historien latin, qui florissait l'an 370 de J.-C., est qualifié de personnage consulaire; mais on n'a aucun renseignement sur sa vie. Il a laissé : *De historiâ romanâ libellus*, ou *Breviarium rerum gestarum populi romani*, commençant à l'origine de Rome et allant jusqu'à Jovien; c'est un précis des victoires des Romains, et un tableau des provinces de l'Empire, faible imitation d'Eutrope et de Florus, et qui n'est exempt ni d'erreurs, ni d'anachronismes; *De regionibus urbis Romæ*, catalogue très-incomplet des édifices et des principales localités de Rome. La meilleure édition du *Breviarium* est celle de Guill. Münnich, Hanovre, 1815, in-8°; M. A. Dubois en a donné une traduction, Paris, 1843, in-8°, dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, 2e série. *V.* D.-G. Moller, *Dissertatio de Sexto Rufo*, Altdorf, 1687, in-4°.

RUGELEY. *V.* RUDGELEY.

RUGBY, brg et paroisse d'Angleterre (Warwick), à 45 kil. E.-S.-E. de Birmingham, sur l'Avon; 3,500 hab. Ecole classique renommée.

RUGEN, *Rugia*, île des Etats prussiens, dans la Baltique, à l'O. de l'embouchure de l'Oder, séparée de la côte de la prov. de Poméranie par un détroit de 2 à 3 kil. de large; 935 kil. carrés; 55 kil. sur 42; 35,000 hab. Ch.-l. *Bergen*. Côtes très-découpées, d'accès difficile, et sans bons ports. Le sol rappelle celui de la Scandinavie : on y trouve des lacs, des bois de hêtres et de sapins, des tertres funèbres que le peuple appelle *tombeaux des Huns*. On y trouve beaucoup d'antiquités germaniques. — Rugen fut le berceau des Rugiens, et le siége principal du culte d'Hertha et de Svantovit. Ses habitants, redoutables par leur intrépidité et leurs pirateries, furent écrasés au XIIe siècle par les Danois et les Poméraniens réunis, et ce fut alors seulement que Waldemar Ier, roi de Danemark, put y faire triompher le christianisme. Rugen passa aux ducs de Poméranie en 1478, aux Suédois en 1648.

Les Français la prirent en 1807, et la donnèrent au Danemark, qui la céda à la Prusse en 1814, en échange de Lauenbourg. Une statue colossale y a été élevée en 1855 au grand-électeur. B.

RUGENWALDE, v. murée des Etats prussiens (Poméranie), à 31 kil. N.-N.-E. de Kœslin, petit port sur la rive dr. de la Wipper et à 4 kil. de la mer; 5,000 hab. Bureau de douanes. Fabr. de toiles et lainages, tanneries. Pêche du saumon.

RUGGIERI (Cosme), astrologue florentin, confident et auxiliaire dévoué de Catherine de Médicis, fut amené par elle à la cour de France, et reçut l'abbaye de St-Mahé (Basse-Bretagne). Accusé de complicité dans la conspiration de La Môle et Coconas contre Charles IX, 1574, il fut condamné aux galères, mais obtint sa grâce par le crédit de la reine-mère. Poursuivi sous Henri IV pour un motif semblable, il sut encore se faire absoudre. De 1604 à 1615, année de sa mort, il publia des almanachs, qui eurent beaucoup de vogue. Ce fut pour lui que Catherine fit construire par Bullant un observatoire, dont le seul reste est la colonne astrologique de la Halle au blé, à Paris. M. V—I.

RUGIA, nom latin de Rugen.

RUGIENS, *Rugii*, tribu germanique, semblent avoir habité primitivement l'île de Rugen et les bords de l'Oder. Chassés par les Goths, ils formèrent, de 450 à 487, un Etat nommé le *Rugiland* sur le Danube (Moravie et partie N. de l'Autriche). Vaincus par les Hérules vers 487, ils se réfugièrent chez les Ostrogoths; leur pays reçut les Hérules eux-mêmes, chassés d'Italie en 493, puis les Lombards avant 500.

RUGILAND. *V.* Rugiens.

RUGLES, ch.-l. de cant. (Eure), arrondissem. et à 50 kil. S.-O. d'Evreux, sur la Rille; 1,436 hab. Importante fabrication d'épingles, aiguilles, clous, fil de fer, articles de quincaillerie; fonderie, laminoir et tréfilerie de cuivre.

RUHE, c.-à-d. *lieu de repos* en allemand : *Carls*RUHE, repos de Charles.

RUHLA, v. d'Allemagne, à 9 kil. S.-S.-E. d'Eisenach, est divisée, par une rivière de son nom, en deux parties, dont l'une appartient au grand-duché de Saxe-Weimar (2,500 hab.), et l'autre au duché de Saxe-Cobourg-Gotha (1,500 hab.). Quincaillerie.

RUHNKENIUS (David Ruhneken, en latin), célèbre philologue et critique, né en 1723 à Stolpe (Poméranie ultérieure), m. en 1798, étudia le droit, l'histoire, l'éloquence et les antiquités à Wittemberg, apprit la langue grecque à Leyde sous Hemsterhuys, qui le prit pour adjoint de 1757 à 1761, succéda à Oudendorp, en 1761, dans la chaire d'éloquence et d'histoire, et fut nommé conservateur de la bibliothèque de l'Académie en 1774. C'était un homme de sagacité, d'esprit, de jugement, et d'une immense érudition; il écrivait très-purement en latin. On a de lui : *Epistolæ criticæ in Homeridarum hymnos*, Leyde, 1749 et 1781; *Timæi sophistæ lexicon vocum platonicarum*, ibid., 1754, in-8°; *Historia critica oratorum græcorum*, 1768, in-8°; un bel *Eloge d'Hemsterhuys*, 1768; des éditions de *Rutilius Lupus*, 1768, de *Velléius Paterculus*, 1779, 2 vol. in-8°, et de l'*Hymne à Cérès*, 1782, in-8°; *de Vitâ et scriptis Longini*, 1766, in-8°; une édition des *Œuvres de Muret*, 1789, 4 vol. in-8°; *Opuscula oratoria, philologica, critica*, 1797 et 1823, 2 vol. in-8°. *V.* sa Vie par Wyttenbach, Leyde, 1799, in-8°.

RUHR, riv. des Etats prussiens, affluent de la Meuse. *V.* Roer.

Ruhr, riv. des Etats prussiens, naît en Westphalie, coule au N.-O., reçoit la Lenne, la Mœhne, la Wolni, et se jette dans le Rhin à Ruhrort; cours de 200 kil.

RUHRORT, v. des Etats prussiens (prov. du Rhin), au confluent de la Ruhr et du Rhin, à 25 kil. N. de Düsseldorf; 3,500 hab. Construction de bateaux. Houille aux environs.

RUINART (Thierry Dom), bénédictin, né à Reims en 1657, m. en 1709, prit l'habit religieux en 1674, et fut le collaborateur de Mabillon. Il a publié seul : *Acta primorum martyrum sincera et selecta...*, Paris, 1689, in-4°, trad. en français par Drouet de Maupertuy, 1708, et où il réfute les opinions de Dodwell sur le petit nombre des martyrs; *Historia persecutionis vandalicæ...*, 1694, in-8°; une édition de *Grégoire de Tours et Frédégaire*, 1699, in-fol, avec une très-bonne préface sur les deux auteurs; *Apologie de la mission de Saint-Maur...*, 1702, in-8°; *Vie de Mabillon*, 1709, in-12, etc.

RUINES, ch.-l. de cant. (Cantal), arr. et à 15 kil. S.-E. de St-Flour; 220 hab. Scieries de planches de sapin.

RUISCH (Rachel), peintre de fleurs, née à Amsterdam en 1664, m. en 1750, apprit son art dans l'atelier de Guillaume van Aalst, et, en 1695, épousa le portraitiste Jurriaan Pool. Elle tenait le pinceau d'une main ferme, dessinait vivement, et imaginait de riches combinaisons : sa couleur est à la fois brillante et douce. A. M.

RUISDAEL (Jacques), paysagiste hollandais, né à Harlem vers 1636, m. en 1681, obtint le titre de docteur en médecine, et exerça quelque temps cette profession. La peinture, dont il n'avait d'abord fait qu'un amusement, devint sa passion dominante, et il s'y livra exclusivement. Il ne paraît pas avoir eu de maître; toutefois, comme il était l'ami de Berchem, l'exemple et les conseils de cet artiste ne lui furent sans doute pas inutiles. Adrien van de Velde, Philippe Wouverman et Lingelbach, qui ont étoffé plusieurs de ses tableaux, durent aussi exercer quelque influence sur lui. Son style n'en est pas moins complétement original. Aucun paysagiste néerlandais n'eut une âme plus poétique, ne sut mieux rendre la nature en général, les chutes d'eau, les forêts sauvages, et la mélancolie de certains sites, éclairés par une funèbre lumière. On ne peut douter qu'il ait vu l'Allemagne, la Suisse ou la Norvége. Le Louvre possède six tableaux de sa main, entre autres *le Coup de vent*. On admire à Dresde une *Chasse au cerf*. A. M.

RUIZ (Jean). *V.* Hita (l'archiprêtre de).

RULHIÈRE (Claude-Carloman de), historien et poëte, né en 1735 à Bondy près de Paris, m. en 1791, fit de brillantes études au collége Louis-le-Grand, entra de bonne heure au service, fut quelque temps aide-de-camp du maréchal de Richelieu en Guyenne, puis secrétaire et ami du baron de Breteuil, qui l'emmena dans son ambassade à St-Pétersbourg en 1760. Il y vit la révolution de 1762, qu'il retraça plus tard. De retour en France, 1765, il fixa ses souvenirs sur le papier, mais ne les publia point. En 1768, on le chargea d'écrire, pour l'instruction du Dauphin (Louis XVI), une histoire des troubles de la Pologne, travail qui lui valut en 1771 une pension de 6,000 livres, et pour lequel il puisa dans les dépôts des affaires étrangères, et visita en 1776 l'Allemagne, la Prusse et la Pologne. En 1787, il entra à l'Académie française. On a de lui : *Eclaircissements historiques sur les causes de la révocation de l'édit de Nantes, et sur l'état des protestants en France depuis le commencement du règne de Louis XIV jusqu'à nos jours*, 1788, 2 vol. in-8°; *Anecdotes sur la révolution de Russie en 1762*, Paris, 1797, in-8°, ouvrage très-curieux, écrit d'un style orné, mais rapide et plein de mouvement; *Histoire de l'anarchie de Pologne et du démembrement de cette république*, 1807, 4 vol. in-8°, et 1809, avec notice sur l'auteur par Daunou; c'est l'ouvrage capital de Rulhière, et il porte l'empreinte d'un talent quelquefois très-éclatant. Il devait avoir 15 liv., et conduire jusqu'au démembrement de 1772-73; l'auteur n'a fini que les 11 premiers liv., des parties considérables des 12e et 13e, qui vont jusqu'à la fin de 1770, et de longs sommaires des 14e et 15e. « Rulhière a écrit, dit Chénier, en véritable historien, qui sait coordonner habilement toutes les parties d'un vaste ensemble... Dans les meilleures parties, il approche quelquefois de Thucydide, dont il retrace les formes heureuses. » On peut ajouter qu'il fut un historien honnête et consciencieux, et qu'il refusa des offres brillantes pour supprimer ses *Anecdotes sur la Révolution de Russie*, et adoucir certains traits de son histoire de Pologne; seulement, en n'acceptant rien, il promit que ce dernier ouvrage ne paraîtrait qu'après la mort de Catherine II, et tint parole. On a encore de lui des *Poésies diverses*, parmi lesquelles on ne remarque guère que l'*Epître sur les Disputes*. Les *Œuvres* de Rulhière ont été publiées par Auguis sous le titre d'*Œuvres* et *Œuvres posthumes*, Paris, 1819, 6 vol. in-8°. B.

RULLUS (P.-Servilius), tribun du peuple, né l'an 690 de Rome, 63 av. J.-C., proposa une loi agraire, qui investissait pour cinq ans d'un pouvoir absolu des commissaires chargés de vendre toutes les terres du domaine public dans les provinces, et d'acheter avec cet argent, en Italie, des champs pour les distribuer aux pauvres. Cicéron, alors consul, attaqua cette loi dans quatre discours, dont trois nous sont restés, et la fit rejeter.

RUM ou ROMN (Ile), une des Hébrides, au S. de Skye; 20 kil. sur 10; ch.-l. *Kinloch*.

RUMBEKE, v. de Belgique (Flandre occid.), à 13 kil. N.-E. de Courtrai; 6,800 hab. Fabr. de tabac, chicorée, huile, toiles.

RUMBOURG, v. des Etats autrichiens (Bohême), à 56 kil. N.-N.-E. de Leitmeritz; 3,500 hab. Fabr. de toiles, d'ouvrages en ivoire, etc.

RUMFORD (Benjamin Thomson, comte de), physicien

et philanthrope, né en 1753 à Rumford ou Concord (New-Hampshire), m. en 1814, prit part, dans les rangs de l'armée anglaise, à la guerre des Etats-Unis, fut chargé d'aller porter à Londres la nouvelle de la perte de Boston, reçut un poste de sous-secrétaire d'Etat en 1780, et, deux ans après, retourna combattre les insurgés. Puis il entra au service de la Bavière, où il introduisit des améliorations importantes dans l'armée et l'administration, et devint lieutenant-général, ministre de la guerre, directeur de la police. C'est là qu'il commença à appliquer ses connaissances scientifiques au soulagement des malheureux. Ses recherches sur le pouvoir nutritif de diverses substances alimentaires, et sur les moyens d'économiser le combustible en produisant le plus de chaleur possible, furent utilisées par lui dans la fondation d'un établissement de soupes économiques et de foyers qui portent son nom. Rumford a fait des expériences sur la conductibilité ; il a donné à la physique un thermoscope, et un calorimètre qu'il a employé pour mesurer la chaleur développée dans la combustion de diverses substances. Il a publié divers *Mémoires sur la chaleur*, Paris, 1804; — *sur la combustion*, 1812; des *Essais politiques, économiques et philosophiques*, Genève, 1799-1806, 4 vol. in-8°. Fixé en France depuis 1802, il y épousa la veuve de Lavoisier en 1804. Il était membre de la Société royale de Londres, et associé étranger de l'Institut de France. Son Eloge a été prononcé par Cuvier. V.

RUMIGNY, ch.-l. de cant. (Ardennes), arr. et à 25 kil. S.-O. de Rocroi; 706 hab. Patrie de Lacaille.

RUMILLY, ch.-l. de cant. (Hte-Savoie), arr. et à 16 kil. O.-S.-O. d'Annecy ; 3,305 hab. Démantelée par Louis XIII en 1630. Tanneries; comm. de grains, vins.

RUMINAL (Figuier). *V.* Figuier.

RUMMEL ou OUED-ROUMEL (rivière de sable), *Oued-El-Kebir* dans son cours inférieur, anc. *Ampsagas*, riv. d'Algérie (Constantine), sort du Grand-Atlas, au-dessus de Constantine, qu'elle arrose, passe à Milah, et se jette dans la Méditerranée au cap Boujarone, à l'E. de Bougie; cours de 150 kil. Elle était, dans l'antiquité, la limite de la Numidie et de la Mauritanie.

RUMMELSBURG, v. des Etats prussiens (Poméranie), à 53 kil. de Kœslin ; 3,300 hab. Draps et lainages.

RUMP (Le). *V.* Parlement-croupion.

RUNAMO, rocher de Suède, dans la province de Blé-king. Finn Magnusen y a déchiffré, en 1834, une célèbre inscription en caractères runiques.

RUNES (du gothique *rund*, secret), caractères d'écriture jadis employés dans les pays Scandinaves (Danemark, Suède, Norvége) et dans l'Allemagne septentrionale, antérieurs à J.-C. selon les uns, et, selon les autres, ne datant que du IXe siècle de l'ère chrétienne. Les prêtres s'en réservèrent la connaissance. On en fit aussi usage dans les opérations de magie et de sorcellerie. L'alphabet runique n'a que 16 caractères.

RUNDJET-SINGH, roi de Lahore, né en 1782, m. en 1839, commença de régner sur les Seikhs en 1799, montra une grande intrépidité et beaucoup d'adresse dans sa conduite, parvint à affranchir de toute domination étrangère le Pendjab, le Moultan, le Kachmir, le Peychawer et une partie de l'Afghanistan. Dans ses idées de conquêtes, il conçut l'idée d'avoir un corps d'armée organisé à l'européenne, et y parvint surtout avec l'aide des généraux français Allard et Ventura. Rundjet fut actif, prudent, doué d'un esprit plein de ressources, mais était dissimulé, rapace, et cruel.

RUNN. *V.* Rinn.

RUNNYMEAD, vge d'Angleterre (Surrey), à 8 kil. S.-O. de Windsor. Jean-sans-Terre y eut avec ses barons une conférence, à la suite de laquelle il signa la Grande Charte, en 1215.

RUOTSINSALMI, appelé aussi *Kolka* et *Svensksund*, place de guerre de la Russie d'Europe (Finlande), à l'embouchure de la Kymmene, à 42 kil. O. de Friedrikshamn. Elle se compose de 19 ouvrages détachés.

RUPEL, riv. de Belgique (Anvers), formée à Rumpst, à 7 kil. N.-E. de Malines, par la réunion de la Dyle et de la Néthe, se jette dans l'Escaut, en face de Rupelmonde, à 13 kil. S.-O. d'Anvers. Cours de 15 kil.

RUPELLA, nom latinisé de La Rochelle.

RUPELMONDE, v. de Belgique (Flandre orient.), sur la rive g. de l'Escaut, vis-à-vis l'embouchure du Rupel, à 14 kil. N.-E. de Termonde ; 2,800 hab. Port sûr et commode. Ruines d'un château-fort qui servait de prison d'Etat et de dépôt d'archives, aux souverains de la Flandre. On pense que Mercator y est né.

RUPEN, *V.* Roupen.

RUPERT (Robert de Bavière, dit le prince), né en 1619, m. en 1682, fils de l'électeur palatin Frédéric V, et d'Elisabeth, fille aînée de Jacques Ier d'Angleterre, défendit la cause de son oncle Charles Ier contre le Long-Parlement, fut créé pair et chevalier de la Jarretière, eut part à la bataille d'Edge-Hill, 1642, fit lever le siége d'York, 1644, perdit les batailles de Marston-Moor, 1644, et de Naseby, 1645, rendit Bristol à Fairfax, essaya en vain, après la mort du roi, de soulever l'Irlande, fut comblé d'honneurs par Charles II à la Restauration, commanda, sous le duc d'York, la flotte anglaise dans la guerre contre la Hollande, et fut nommé amiral avec Monk en 1666. Membre du conseil privé en 1679, il ne s'occupa plus que de sciences physiques et de mécanique. On lui attribue l'invention de la gravure à *l'aquatinte*.

RUPPIN (ALT-), v. des Etats prussiens (Brandebourg), à 81 kil. N.-O. de Berlin, sur la rive N. du lac de son nom; 1,200 hab. Château de *Rheinsberg*.

RUPPIN (NEU-), v. murée des Etats prussiens (Brandebourg), à 79 kil. N.-O. de Berlin, sur la rive O. du lac de son nom; 10,000 hab. Gymnase évangélique. Maison d'aliénés. Fabr. de draps, lainages, chicorée, tabac, cuirs. — Fondée en 1194.

RUPRECHTSAU ou ROBERTSAU, hameau de France (Bas-Rhin), dépendant de Strasbourg, dans une île formée par l'Ill et le Rhin. Des obélisques y ont été élevés en l'honneur de Kléber et de Desaix.

RUPT, brg (Vosges), arr. et à 13 kil. S.-S.-E. de Remiremont; 1,770 hab. Filature de coton. Environs très-pittoresques.

RURA, nom latin de la Roer.

RUREMONDE, en flamand *Roermunde*, v. forte du roy. de Hollande (Limbourg), au confluent de la Roer et de la Meuse, à 45 kil. N.-E. de Maestricht; 8,850 hab. Jadis évêché, érigé en 1561 par Pie VI, réuni à celui de Liége en 1801; collége. Fabr. de draps, toiles, pipes, papier, etc. — Erigée en ville par Othon III, comte de Gueldre, vers 1290; prise par le prince d'Orange en 1572, par les Hollandais en 1632, elle fut chaque fois rendue à l'Espagne. Reprise par les Hollandais en 1702, ils la cédèrent en 1716 aux Impériaux, qui la démantelèrent et en firent le ch.-l. de la Gueldre autrichienne. Les Français s'en emparèrent en 1792 et 1793, et la comprirent jusqu'en 1814 dans le départ. de la Meuse-Inférieure, où elle était ch.-l. d'arrondissement. Patrie du géographe Mercator, que d'autres font naître à Rupelmonde.

RURIK, fondateur de la monarchie russe, était un chef de Warègues. Appelé, avec ses frères Sinéous et Trouwor, par des Slaves qui occupaient quelques provinces au S. du golfe de Finlande, il reçut d'eux le pouvoir souverain en 862, donna au pays le nom de Russie, et prit le titre de grand-duc. Rurik régnait à Novogorod, Sinéous à Biélo-Ozero, et Trouwor à Izborsk. Sinéous et Trouwor étant morts deux ans après, Rurik s'empara de leurs Etats, régna seul pendant 15 ans, et mourut en 879, laissant à Oleg la tutelle de son fils Igor. Pl.

RUSA, nom latin de la Reuss.

RUSADIR. *V.* Melilla.

RUSCELLI (Jérôme), critique italien, né à Viterbe vers le commencement du XVIe siècle, m. en 1566, fondateur de l'Académie *dello Sdegno* à Rome, a laissé, entre autres ouvrages : *Del modo di comporre in versi nella lingua italiana*, Venise, 1559, in-8°; une traduction italienne de la *Géographie* de Ptolémée, ibid., 1561, in-4°; *Commentari della lingua italiana*, ibid., 1576, in-4°.

RUSCINO, nom anc. du Tet.

RUSCINO, v. de la Gaule (Narbonaise Ire), chez les Sardons, reçut, après la conquête romaine, une colonie et les priviléges de ville latine. Auj. *Casteill-Roussillon*.

RUSELLANS, peuple étrusque, dont la capitale était *Russellæ* (auj. Roselia).

RUSH (Benjamin), célèbre médecin, né en 1745 à Bristol (Pensylvanie), d'une famille de quakers, m. en 1813, prit le grade de docteur à Edimbourg en 1768, enseigna avec éclat à l'université de Philadelphie, fut représentant de sa province au Congrès où fut proclamée l'indépendance des Etats-Unis en 1776, et nommé en 1777 chirurgien-général de l'hôpital militaire central. On a de lui : *An Inquiry into the effects of public punishments upon criminals and upon society*, Philadelphie, 1787, in-8°; *Medical inquiries and observations*, ibid., 1789-1800, 5 vol. in-8°; *An Inquiry into the effects of spirituous liquors on the human body*, ibid., 1790, in-8°; *Essays litterary, moral and philosophical*, ibid., 1798, in-8°; *A Treatese upon the diseases of the mind*, ibid., 1812, in-8°, etc.

RUSHWORTH (John), né vers 1607 dans le Northumberland, m. en 1690, fut adjoint du secrétaire-greffier de

la Chambre des communes en 1640, secrétaire de Fairfax, et membre du parlement sous Richard Cromwell en 1678-79. On a de lui une importante compilation : *Historical collections of private passages in state, weighty matters in law, and remarkable proceedings in parliament*, 7 vol. in-fol. en 4 parties, qui parurent en 1659, 1680, 1692 et 1701, et réimpr. avec un 8e vol. en 1721.

RUSICADA, v. de Numidie, à l'emplacement où est auj. Philippeville (*V. ce mot*).

RUSSEL (William), 5e comte de Bedford, né en 1614, m. en 1700, fut membre du Long-Parlement en 1640, se déclara contre Charles Ier, sauva l'armée parlementaire à Edge-Hill, où il commandait la réserve de la cavalerie, entra au service du roi après avoir vainement parlé de paix dans la Chambre-Haute, mais, offensé par les courtisans, revint à son ancien parti, et fut incarcéré pendant quelque temps par ordre du parlement. Il ne prit aucune part aux affaires jusqu'en 1660. Lors du couronnement de Charles II, en 1661, ce fut lui qui porta le sceptre de St Edouard. Sous Guillaume III, il fut nommé successivement membre du conseil privé, lord-lieutenant du comté de Middlesex, marquis de Tavistock, et duc de Bedford.

RUSSEL (William), fils du précédent, né en 1639, m. en 1683, étudia à Cambridge, compléta son éducation par des voyages sur le continent, fut nommé membre de la Chambre des communes dès 1661, mais y garda longtemps le silence. A la tête de l'opposition qui renversa le misérable ministère dit de la *Cabal* (*V. ce mot*), puis adversaire de lord Danby, il crut à la conspiration papiste dénoncée par Titus Oates, et proposa le *bill d'exclusion*, 1680, contre le duc d'York, frère du roi, pour l'éloigner de tous les conseils et de toutes les affaires publiques. Charles II ayant résolu de gouverner sans parlement, des complots se formèrent contre sa vie : Russel y fut odieusement impliqué, et, après un procès hâté, où l'on viola toutes les formes de la justice, périt sur l'échafaud. Sous Guillaume III, un acte du parlement cassa la condamnation de Russel, et la Chambre des pairs proclama son innocence. — On a publié des *Lettres* très-remarquables de lady Russel à son mari, Londres, 1853, 2 vol. in-12. B.

RUSSEL (Edward), parent du précédent, né en 1651, m. en 1727, fut gentilhomme de la chambre du duc d'York (Jacques II), seconda la révolution de 1688, entra au Conseil privé sous Guillaume III, et reçut le commandement de la flotte chargée de s'opposer au retour de Jacques II. Il gagna sur Tourville la bataille de la Hogue, 1692. Nommé amiral en chef dans les mers fermées et dans la Méditerranée, il délivra Barcelone, assiégée par les Français, mais bombarda inutilement Palamos. En 1697, on le créa pair d'Angleterre, baron de Shingey, vicomte de Barfleur, et comte d'Oxford. Sous la reine Anne, accusé devant le parlement d'avoir reçu des dons exorbitants de la couronne, et de s'être rendu coupable de détournement dans les approvisionnements de la flotte, il n'en fut pas moins mis à la tête de l'Amirauté par le crédit de Marlborough, dont il partagea ensuite la disgrâce. B.

RUSSEL (William), littérateur, né en 1746 dans le comté de Mid-Lothian (Ecosse), m. en 1791, a laissé, entre autres ouvrages : *Histoire d'Amérique*, Lond., 1779, in-8°; *Histoire de l'Europe moderne*, 1779-84, 5 vol. in-8°, continuée par Coote depuis 1763 jusqu'à la paix d'Amiens; *Histoire de l'Europe ancienne*, 1793, 2 vol. in-8°.

RUSSELLÆ. *V.* RUSELLANS.

RUSSEY, ch.-l. de cant. (Doubs), arr. et à 50 kil. S. de Montbéliard; 407 hab.

RUSSIE (Empire de), le plus vaste Etat du globe, s'étend en Europe, en Asie et en Amérique, de 15° 10' long. E. à 133° long. O., et de 38° 40' à 81° lat. N.; 5,186 kil. du N. au S., depuis les confins de la Laponie norvégienne jusqu'à ceux de la Perse; 15,375 kil. de l'O. à l'E., depuis la frontière extérieure du royaume de Pologne jusqu'au Kamtchatka. Superf., 20,647,660 kil. carrés, dont 5,523,595 en Europe, 13,625,480 en Asie, et 1,498,585 en Amérique. C'est un territoire 4 fois aussi vaste que l'Empire romain sous Auguste, et beaucoup plus étendu que les Etats réunis de France, d'Angleterre, d'Autriche et de Prusse. Considéré dans son ensemble, cet Empire est borné, au N., par l'océan Glacial Arctique; au N.-O., par la Tornéa, qui le sépare des royaumes de Norvége et de Suède; à l'O., par la mer Baltique, par la Prusse, la province autrichienne de Galicie, et la Moldavie; au S., par la mer Noire, la Turquie d'Asie, la Perse, le Turkestan, et les annexes (Dzoungarie, pays des Khalkas, Daourie) de l'Empire chinois; à l'E., par le Grand-Océan (avec ses golfes, la mer d'Okhotsk et la mer de Kamtchatka), et le détroit de Behring, qui le sépare de l'Amérique russe. Dans ces vastes limites, il comprend les pays connus sous les noms de Russie d'Europe, Finlande, Laponie, Pologne, Géorgie et Circassie, Sibérie. Il possède en outre : dans l'océan Glacial, les îles Kalgouef, Waigatz, la Nouvelle-Zemble, la Nouvelle-Sibérie, et toutes les îles situées au N. de la Russie d'Asie; dans la Baltique, les îles Œsel, Dago, l'archipel d'Aland; dans la mer de Behring, les îles Aléoutiennes; enfin l'archipel des Kouriles, et toute l'île de Tarrakaï. La capitale de l'Empire est *St-Pétersbourg*. La population totale est évaluée à 75,000,000 d'habitants, dont 69 millions en Europe.

Mers.— La mer Glaciale s'étend au N. le long de l'Empire russe. Les côtes septentrionales de la Russie d'Europe sont très-découpées, alternativement basses et élevées; la mer Blanche forme les golfes de Mézen, d'Arkhangel, de l'Onéga et de Kandalaskaïa. A l'O., la mer Baltique forme les golfes de Bothnie, de Finlande, et de Livonie; entre ces deux derniers s'avance l'Esthonie. Ce littoral offre des points pittoresques, surtout sur les côtes de la Finlande, bordées d'une ceinture de rochers à pic. La mer Noire baigne la Russie au S., et communique avec la mer d'Azov par le détroit de d'Iénikalèh; entre les bouches du Dniéper et du Don, s'avance la presqu'île quadrangulaire de Crimée; la mer Caspienne sépare la Russie du Turkestan : la navigation de cette mer est la propriété des Russes; enfin la mer d'Aral, dans les steppes des Khirgiz.

Fleuves et lacs. — La Russie est dotée de la plus magnifique navigation fluviale. Les fleuves qui la sillonnent sont les plus grands de l'Europe. Sur ce sol sans relief et sans pentes rapides, ils ont un cours généralement lent et sinueux, et s'élargissent considérablement vers leur embouchure. Tous sont navigables; couverts d'embarcations pendant l'été, ils deviennent, pendant l'hiver, de véritables routes de glace, sur lesquelles glissent et se croisent les voitures et les traîneaux. Les principaux sont : l'Amour, l'Obi, la Kara, la Petchora, le Mézen, la Dwina du Nord, l'Onéga, la Léna, l'Iénisséi, affluents de la mer Glaciale; la Tornéa, la Néva, la Narva, la Dwina du Sud, le Niémen, affluents de la mer Baltique (l'embouchure du dernier appartient à la Prusse, et il n'aboutit à la mer sur le territoire russe qu'à l'aide du canal de la Windau); l'Oural, le Volga, le Térek, qui se jettent dans la mer Caspienne; le Kouban, le Don, le Dniéper (affluents : Bérézina, Pripetz), le Boug, le Dniester, affluent à la mer Noire. Le Pruth, le Danube, n'est russe que dans son cours moyen (1856). — Outre ces fleuves et leurs nombreux affluents, la Russie possède un nombre infini de lacs, qui, fournissant à l'alimentation des canaux, multiplient encore les voies navigables. Le plus grand, dans la Russie d'Europe, est le Ladoga, près de St-Pétersbourg. On remarque ensuite : l'Onéga, dans le gouv. d'Olonetz; les lacs réunis de Peipous et Pskov en Livonie; l'Ilmen et le Biélo-Oséro (Novogorod); le Séligher, tout parsemé d'îles; l'Imandra, en Laponie; l'Enara et le Saïma, aux deux extrémités de la Finlande; le Peno, berceau du Volga; le Dwinetz, d'où découle la Dwina du Sud, le Baïkal, dans le gouv. d'Irkoustk. Les marais et les tourbières ne sont guère moins nombreux : le grand marais de Pinsk en Lithuanie paraît n'être lui-même que le reste d'un vaste lac.

Montagnes. — La Russie d'Europe renferme peu de montagnes : les seules qui soient dignes de ce nom se trouvent sur ses frontières méridionales; ainsi, la chaîne du Caucase (*V. ce mot*), le Tchadyr-dagh sur la côte S.-E. de la Crimée, les monts Ourals ou Poyas, qui séparent la Russie d'Europe et la Russie d'Asie. La ligne de partage des eaux de l'Europe, qui traverse la Russie du N.-E. au S.-O., n'y est marquée que par des ondulations confuses et peu saillantes. Elle prend naissance dans les Ourals, comprend les monts Chemokonski (300 mèt.), qui sont comme le dernier gradin de la grande chaîne asiatique, les Uvalli, collines basses et tortueuses, qui la continuent jusqu'au lac Onéga, puis, descendant vers le S., atteint le plateau de Waldaï (250 mèt.), au-delà duquel elle se confond quelque temps avec les plaines, se relève peu à peu en se dirigeant vers le S.-O., et va se rattacher à la chaîne des Karpathes. Les monts Olonetz, qui se détachent de la ligne de partage entre les lacs Ladoga et Onéga, forment un plateau de 200 mèt., hérissé de petites collines granitiques, traversent la Finlande, et s'unissent aux Dofrines, après avoir atteint graduellement une altitude assez considérable. Du plateau de Waldaï part une longue suite d'ondulations, qui, sous les noms de Jépivanof, Boglowi, collines du Volga, Ircheni, Rynpeski, Bechtau, séparent les eaux de la Caspienne de celles de la mer Noire.

Aspect général et régions naturelles. — Malgré sa vaste

étendue, la Russie d'Europe est, en général, peu variée d'aspect, et n'offre presque partout que d'immenses plaines monotones et tristes. Près d'un tiers du pays consiste en forêts impénétrables, lacs, marais, et terres stériles. Le sol est sans relief et souvent sans végétation. Les faibles hauteurs que nous avons indiquées partagent cependant la Russie en 5 régions naturelles assez tranchées et parallèles entre elles du N. au S. : 1° la région du N., qui comprend les provinces Baltiques, entre les Uvalli et la mer Glaciale; ce n'est qu'une plaine inclinée, couverte de forêts, de marais, de tourbières, et de déserts glacés; on y sème et moissonne en 60 jours; point de villes, point de routes; à peine 4 habitants par 10 kil. carrés; la Laponie (*V. ce mot*) présente à peu près les mêmes caractères; la Finlande (*V. ce mot*) est plus marécageuse, et renferme un grand nombre de vastes lacs; 2° le versant de la mer Baltique, succession de collines, de tourbières et de lacs, au milieu de vastes plaines hérissées de rochers de granit; l'air y est humide et malsain, le climat plus rigoureux qu'il n'est ailleurs à cette latitude. Des forêts d'arbres conifères couvrent çà et là le pays, où le lin est cultivé avec succès, et où l'industrie est relativement florissante. Le bassin de la Duna, cependant, offre un pays plat, boisé, marécageux, misérable, où, à l'exception des villes situées sur le cours du fleuve, on ne rencontre que des cabanes isolées, et une population chétive, qui végète au milieu de maigres pâturages; 3° le plateau central, terrain calcaire, pays froid, peu fertile, bien peuplé; c'est la région industrielle par excellence; 4° le versant de la mer Caspienne, vastes plaines froides et peu fertiles, souvent imprégnées de sel : 5° le versant de la mer Noire, divisé lui-même en 2 étages ou régions bien distinctes : la région des terres noires (*Tschernozem*) ou des céréales, haute plaine bien arrosée, traversée de collines boisées, pittoresque en certains points, d'une fertilité prodigieuse, abondant en bestiaux, salubre, bien peuplée; et la région des steppes, séparée de la précédente par un escarpement, et ne présentant que des plaines immenses, arides, sans culture et sans routes.

Climat. — La température d'un pays aussi vaste présente une grande variété selon les lieux. Le climat est cependant partout plus rigoureux que ne le comporte la latitude. Les contrées méridionales, qui se trouvent sous le parallèle de Naples, sont loin de jouir du même ciel. On a établi la division suivante : région de la glace, jusqu'au 70e degré de latitude; marécages et mousses, jusqu'au 65e; bois et fourrages, jusqu'au-delà du 60e; au 55e, commence la culture de l'orge; au 50e, seigle et lin; au 45e, froment et fruits; au 40e, maïs et vigne; le reste forme la région, fort restreinte d'ailleurs, de l'olivier, du cotonnier et de la soie.

Productions naturelles. — La faune russe possède quelques espèces qui manquent à l'Europe occidentale, telles que l'yak ou bœuf grognant, le buffle, le bison, le cheval sauvage, et plusieurs races de moutons particulières. Quelques-unes tendent à disparaître : la martre zibeline, l'hermine, le renard noir. La zoologie de ces contrées est d'ailleurs peu connue. Les chevaux sont petits, mais agiles et robustes. On trouve les chameaux au S., les rennes au N.; les bœufs et les moutons sont médiocres. Les ours blancs, les phoques, les morses, abondent sur les côtes septentrionales. On rencontre quelquefois le tigre dans le Caucase. Le gibier de grosse et de petite race est abondant. Les fleuves sont poissonneux; la pêche est très-productive, et d'une grande ressource pour les habitants, que la religion oblige à de longues abstinences.—La grande richesse végétale de la Russie est le blé; les céréales de toute sorte abondent, surtout dans l'Ukraine; la Courlande et la Livonie fournissent du chanvre et un lin vivace magnifique. D'immenses forêts donnent de superbes bois de construction et tous les produits résineux nécessaires à la marine Bien que diminuées par un gaspillage énorme, elles couvrent encore plus de 190 millions d'hectares. La forêt Volkonskienne (gvt de Novogorod) est une des plus grandes que l'on connaisse; celle de Bialvèje (Grodno) a 160,000 hect. On les trouve surtout nombreuses et étendues dans les gouvernements de Vologda, Olonetz, Perm, Kazan, etc. Le houblon croît dans le N.; la vigne réussit très-bien sur les bords de la mer Noire. La flore de la Russie d'Europe n'offre d'ailleurs rien de particulier. — Les métaux précieux sont rares dans la Russie d'Europe; mais il y a en Sibérie des mines d'une grande richesse. La production de l'or en Russie pendant l'année 1855 s'est élevée à 29,810 kilogr.; celle de l'argent, à 18,000 kilog. environ. Les mines de fer sont très-abondantes; les principales se trouvent dans les gouvernements de l'Oural; Perm, Orenbourg, Viatka, fournissent plus des 4/5 de la production totale, qui est de 160,000,000 kilog. (1858). Cette exploitation est encore insuffisante. On parcourt souvent de longues distances sans trouver de chevaux ferrés, et les roues des voitures ne le sont pas davantage. Le gvt d'Irkoutsk renferme une belle mine d'étain. Le sel s'exploite surtout près des lacs salés (lac Ielton, gvt Saratkov) : les salines de Solikamsk (Perm) donnent de beaux produits, sel gemme à Iletzk, dans les steppes d'Orenbourg. La Russie a peu de carrières : on bâtit en briques et surtout en bois; on pave avec des cailloux. Les argiles à poterie ne manquent pas. La houille est peu exploitée (Iékatérinoslav, Toula, Kalouga).

Ethnographie et population. — La population de la Russie se compose de 112 peuplades, appartenant à sept races principales : 1° la race *Slave*, qui domine (55,200,000); elle habite le centre de la Russie d'Europe, et comprend : les *Grands-Russes*, au centre et au N.; les *Petits-Russes* ou *Malo-Russes* (Petits-Russes, Russniaques et Cosaques); les *Polonais*, mêlés de Lithuaniens, à l'E.; les *Serbes*, *Bulgares*, et autres Slaves; à l'E., sont les *Lettes* ou *Lithuaniens* (2,500,000), composés des *Lithuaniens*, des *Lettes*, des *Coures*, et des *Samogitiens*, au S. de la Livonie, la Courlande, la Russie-Rouge, etc.; 2° la race *Finnoise* (*Tchoudes* des Russes) compte 3,000,000 d'âmes, habite le N. de la Russie d'Europe et une grande partie de la Sibérie, et comprend une vingtaine de peuplades diverses, entre autres les *Ostiaks*, les *Mordwines*, les *Tchérémisses*, les *Permiens*, et les *Samoyèdes*; 3° la race *Allemande*, qui ne se compose guère que de la noblesse de Livonie, d'Esthonie, et de Courlande (600,000 âmes); 4° la race *Turque*, improprement nommée *Tartare* ou *Tatare* (2,400,000 âmes), comprenant les *Nogaïs* en Crimée, les *Tatars* de Kazan, les *Metschéries* (gvt de Simbirsk), les *Baschkirs* (gvts d'Orenbourg et de Perm), les *Kumicks* (embouchure du Térek), les *Kirghiz-Kaïzaks* (steppes à l'E. de l'Oural), les *Iakoutes* sur la Léna, les *Barabinzes* en Sibérie, les *Turkomans* ou *Trouchmènes* dans le Caucase; 5° les *Caucasiens* (2,500,000), comprenant les *Arméniens*, les *Géorgiens*, les *Tcherkesses*, les *Abazes*, les *Lezghiz*, les *Tchetchens*, les *Kistes*, les *Ossètes*, les *Kabardiens*; 6° la race *Juive* (1,500,000); 7° la race *Mongole* ou *Mandchoue*, (600,000), comprenant les *Mongols* et les *Bouriètes* de Sibérie, les *Kalmoucks* du Bas-Volga, les Mandchoux-Tungouses de la Sibérie orientale et ceux du Territoire de l'Amour récemment conquis sur la Chine au N. de ce fleuve.

La populat. de l'Empire russe s'accroît avec une grande rapidité, ainsi qu'on en peut juger par le tableau suivant :

1722...	14,000,000 hab.	1824...	50,000,000 hab.
1762...	20,000,000	1838...	59,000,000
1795...	36,000,000	1842...	62,000,000
1818...	45,500,000	1849...	66,000,000
		1858...	75,000,000

La Russie d'Europe a en moyenne 12 hab. par kil. carré. La population n'est pas seulement beaucoup plus faible, elle est aussi plus inégalement répartie qu'en aucun lieu de l'Europe. Le gvt le plus peuplé est celui de Moscou (46 hab. par kil. carré); les moins peuplés sont ceux d'Astrakhan, d'Olonetz, d'Arkhangel (4 hab. par 10 kil.). La population des villes forme un peu plus du 12e de la population totale. — Sous le rapport des éléments qui la composent, la population se divise ainsi qu'il suit :

Clergé. Prêtres grecs orthodoxes	510,000
— Prêtres dissidents (grecs-unis, catholiques, etc.)	35,000
	545,000
Noblesse	250,000
Etrangers de toutes classes	40,000
Populations obligées au service militaire (Cosaques, Baschkirs, Metschériques)	2,000,000
Habitants des villes (bourgeois, marchands, artisans)	3,200,000
Paysans (moujiks) :	
Serfs de la couronne (anciens)	23,000,000
Serfs des nobles (anciens)	24,000,000
Armée (soldats, marins, cantonistes, et leurs familles)	1,300,000
Peuples nomades (Kalmoucks, Kirghiz, Turcs, Tatars)	520,000

Dans ce tableau ne sont pas comprises les provinces caucasiennes, la Pologne, la Grande-Principauté de Finlande, et l'Amérique russe.

Noblesse. — La noblesse possède presque exclusivement des propriétés territoriales; avant l'abolition du servage

(en 1861), elle disposait à sa volonté des paysans, imposait des taxes sur ses serfs, leur infligeait des peines corporelles, excepté la mort, les vendait ou les cédait à son gré, mais avec la partie du terrain auquel était attaché le serf vendu ou cédé. Chaque serf devait à son seigneur trois jours de corvée par semaine; les quatre autres jours, il pouvait les employer à mettre en produit la portion de terrain dont les fruits lui étaient abandonnés pour subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille. Un noble, quel que soit le crime qu'il commette, ne peut jamais descendre au rang de serf. Dégradé du titre de noblesse, il reste exempt des peines corporelles, des taxes pour sa personne et pour ses biens; il n'est pas même, dans ce cas, responsable des charges publiques que le souverain impose à ses sujets. Les titres de noblesse sont ceux de prince, comte, et baron. La noblesse simple est héréditaire ou personnelle. La dernière ne jouit pas de tous les priviléges de la première. Les nobles peuvent établir, dans leurs propriétés, des manufactures, des usines, etc., sans payer aucune redevance à la couronne. Tous les trois ans, les nobles s'assemblent au chef-lieu de leurs gouvernements respectifs, sur la convocation des autorités, pour entendre les propositions ou les ordres du monarque, pour élire les membres nobles des tribunaux, et pour choisir leur *maréchal de noblesse districtoriale* et leur *maréchal de noblesse gouvernementale*. Tout noble doit à l'Etat un service personnel, sous peine de déchéance de noblesse, si trois générations se passent sans que cette condition soit remplie. C'est là une mesure prise par l'empereur Nicolas Ier. Dans chaque chef-lieu de gouvernement, il est tenu un livre généalogique, où la noblesse est divisée en 8 classes, égales en droits. Une personne parvenue, dans le service civil, au rang de conseiller d'État actuel (5e classe), et, dans le service militaire, au grade de colonel (6e classe), devient noble par ce seul fait, et transmet sa noblesse à ses enfants. Une personne qui n'atteint que des rangs inférieurs aux susmentionnés n'acquiert que la noblesse personnelle; ses enfants ne sont pas reçus dans les écoles de la noblesse, mais on les reçoit aux universités et aux gymnases, où ils trouvent des facilités plus grandes pour parvenir eux-mêmes à la noblesse héréditaire.

Bourgeoisie. — Les bourgeois ou habitants des villes forment plusieurs catégories, qui ont des priviléges plus ou moins étendus. Ces catégories sont: 1° les roturiers (*raznotchinntsi*), ayant rempli un emploi dans les services militaires ou civils; 2° les négociants des *trois Guildes*, où, sans égard au rang, on classe tous ceux qui font le commerce et qui paient l'impôt suivant leur capital; 3° le corps des métiers; 4° les particuliers étrangers à une ville, mais qui y sont domiciliés; 5° les habitants (*mechtchané*) domiciliés dans une ville et y gagnant leur vie par le travail. Les 2 dernières catégories, ainsi que les marchands de la 3e guilde, ne sont pas exempts des punitions corporelles.

Paysans. — Les paysans se divisaient, avant 1861, en 3 catégories principales: 1° les *paysans libres*, jouissant de la liberté civile des *mechtchané*, mais à des degrés différents. On distinguait: les colons ou fermiers étrangers, classe alimentée par l'émigration étrangère; les *Odnodvortzi*, possesseurs de biens-fonds ruraux sans redevance féodale, mais payant la capitation (*obrok*), tenus au service militaire, et entièrement à la disposition de la couronne; les *Wolnicllébopachtsi*, qu'on ne pouvait priver de leur liberté individuelle, exemptés de la dîme, mais attachés à la glèbe; 2° les paysans de la couronne, payant l'obrok par chaque tête mâle, et soumis, dans quelques districts, aux corvées; 3° les paysans des seigneurs, presque à la discrétion de ces derniers, quoiqu'il y eût des lois réglant les rapports des maitres et des serviteurs. Le servage a été aboli le 19 février 1861. *V.* Russie, au *Supplément*.

Religions. — Toutes les religions sont à peu près tolérées en Russie; mais la liberté des cultes n'est pas reconnue en droit, et n'existe pas réellement. La population, au point de vue religieux, est ainsi divisée:

Grecs orthodoxes ou Gréco-Russes.	56,000,000
Grecs-unis ou Grecs catholiques...	3,000,000
Catholiques romains.....	3,600,000
Arméniens.....	430,000
Luthériens.....	1,800,000
Calvinistes.....	40,000
Juifs.....	1,500,000
Musulmans.....	2,750,000
Bouddhistes.....	215,000
Chamanistes.....	350,000

L'église russe ne diffère de l'église grecque qu'en quelques points secondaires de discipline. L'empereur en est le chef suprême, depuis Pierre le Grand, qui abolit le patriarcat de Moscou en 1721: il nomme les dignitaires et règle la discipline. Le saint-synode, dont l'institution date de 1723, siége à Saint-Pétersbourg; il est composé de métropolitains, d'archevêques, de deux protopresviters, dont un confesseur de l'empereur, d'un procureur-général, de secrétaires, de protocolistes, etc. Il dirige les affaires spirituelles de l'Empire et les affaires financières de l'Eglise; son autorité s'étend sur tous les prélats, comptoirs synodaux et consistoires, sur les prêtres et sur les églises; il a la haute surveillance des ouvrages ou traités religieux, et de la censure ecclésiastique. Il jouit aussi d'une juridiction très-étendue en matière civile, et notamment dans toutes les causes matrimoniales. Mais ce saint-synode n'est, en réalité, qu'une administration séculière, un rouage administratif, un agent souverain du pouvoir temporel pour tout ce qui regarde l'Eglise. Le procureur suprême qui le dirige représente l'empereur; il transmet les ordres de Sa Majesté; les dignitaires du synode ne font que les consacrer et obéir. — Au-dessous du synode sont les évêques, dont les siéges, diocèses ou éparchies, ont été divisés en 3 ordres légalement superposés dans une hiérarchie plus apparente que réelle: les métropolitains, les archevêques et les évêques. Les métropoles sont au nombre de 4: Kiew, Novogorod-et-Saint-Pétersbourg, Moscou, et Lithuanie. Il y a 26 archevêques, et 39 évêques, dont 11 suffragants. Mais tous ces évêques sont égaux devant le synode; tous sont soumis au même pouvoir absolu, et leur pouvoir, comme leur hiérarchie, n'a rien de réel. Au-dessous d'eux sont les prêtres inférieurs, archimandrites et igoumènes, supérieurs et prieurs de couvents.

Ce clergé inférieur se divise en deux classes: le clergé séculier ou *clergé blanc*, comprenant les desservants des paroisses des villes et des campagnes, les curés, les diacres, les sacristains, et le clergé régulier ou *clergé noir*, qui se compose des moines. Tous les religieux appartiennent au même ordre, et obéissent à la même règle, celle de St Basile, la seule autorisée dans l'Empire. Il y a 2 sortes de couvents reconnus par l'Etat: les couvents ordinaires ou salariés, et les couvents extraordinaires, qui ne vivent que des dons volontaires des fidèles. Il y a de plus 4 *lavres* et 7 *stavropigies* ou couvents supérieurs. On compte 463 couvents d'hommes et 118 de femmes, renfermant plus de 10,000 moines ou religieuses. Les couvents offrent auj. la partie la plus saine et la plus éclairée du clergé russe. On y trouve souvent une solide instruction, et une véritable érudition théologique. Les évêques et les moines se distinguent par un haut degré de civilisation, des manières nobles, une urbanité pleine d'élégance, une grande activité d'esprit, et beaucoup de zèle et de sollicitude pour les fonctions pastorales. Le haut clergé actuel compte dans son sein des prédicateurs de beaucoup de talent, et plusieurs d'une grande éloquence; leurs sermons ont supporté avec succès l'épreuve de l'impression et sont toujours lus et recherchés. On cite, entre autres, ceux du métropolitain Philarète, de Moscou, et de l'archevêque Innocent, de Kief. M. de Stourdza les a traduits en français (*Homélies*, par le R. P. Innocent, Paris, 1846; *Oraisons*, etc., par Mgr Philarète, ibid., 1849). Le célibat est imposé au clergé noir; c'est dans son sein que l'on choisit les évêques et tous les autres dignitaires ecclésiastiques. Le prêtre séculier est marié et obligé au mariage; s'il devient veuf, il ne peut plus se remarier. Le clergé jouit d'un certain nombre de priviléges, tels que l'exemption des taxes, des punitions corporelles, et du service militaire; mais le prêtre russe ne jouit pas de la considération des hautes classes, et il n'a aucune autorité morale sur les masses. Sans biens, n'ayant qu'une faible subvention de l'Etat, il est réduit aux offrandes volontaires et aux quêtes.

En 1837, le produit de toutes les branches de revenus du clergé s'est élevé à 8,175,052 fr., c.-à-d. à 77 fr. par tête; mais cette moyenne ne s'appliquait pas à toutes les éparchies: dans certains diocèses, elle était au-dessous de 50 fr.; pour quelques autres, elle tombait à 14 et à 11 fr. De cette position précaire résultent ces conséquences tristes, c'est que le clergé manque partout en Russie; dans certaines éparchies, il y a jusqu'à 4,530 fidèles pour un prêtre et une paroisse, sur une étendue de 50 milles carrés, car les églises ne manquent pas moins que les prêtres. Puis sa dégradation est extrême: la statistique, que dressait autrefois le synode, des prêtres dégradés par l'autorité diocésaine ou par le synode, montre que, de 1836 à 1839, 15,443 ecclésiastiques ont été condamnés,

non pour des fautes légères, mais pour des crimes infamants; c'est le sixième de tous les prêtres de Russie. Le gouvernement a dû suspendre la publication de ces statistiques. Une autre conséquence de cet état d'avilissement, c'est la multiplication des sectes religieuses; les plus importantes sont : les *Starovers* ou vieux croyants, attachés aux vieilles traditions de l'église grecque; les *Skaptzi* ou eunuques; les *Malakani* et les *Douchoborzi*, mystiques communistes, etc. Ces sectes se recrutent surtout parmi les marchands et les anc. serfs. Le tiers au moins de l'anc. population serve de l'Empire, c.-à-d. 15 millions de sujets, sont affiliés à ces sectes, qui rêvent, à des points de vue divers, le renversement de l'église officielle. — L'église catholique romaine n'a qu'un archevêque pour tout l'Empire : elle compte, depuis 1801, 7 évêchés : Mohilev, Wilna, Toultscha ou Samogitie, Loutsk-et-Jitomir, Minsk, Kaminietsk, et Tiraspol; 1,110 paroisses, 340 succursales, 1,464 chapelles, 61 monastères d'hommes, 51 couvents de femmes. — Le clergé arménien a 619 églises, 310 chapelles, 40 évêques. Les églises luthériennes et réformées sont au nombre de 574. Les Juifs ont 610 synagogues, et les Mahométans 5,296 mosquées.

Gouvernement, administration centrale. Le gouvernement est monarchique absolu. Le trône est héréditaire de mâle en mâle, les femmes n'y sont appelées que dans le cas d'extinction de la branche masculine. Le souverain se nomme *tzar* ou *empereur;* on l'appelle aussi *autocrate* (*samoderjetz*), pour marquer la plénitude de sa puissance. L'autorité du tzar, en effet, s'exerce sans contrôle : elle n'est ni définie, ni limitée par aucune loi fondamentale. Les priviléges des citoyens et ceux des castes, classes, catégories ou tribus, sont la seule barrière opposée au pouvoir de la couronne, et encore cette barrière s'abaisse, non-seulement devant la volonté de l'empereur, mais encore devant le caprice des fonctionnaires publics. La double qualité de chef politique et de pontife suprême donne d'ailleurs au tzar une autorité morale toute particulière. Dans la personne de l'empereur réside le pouvoir législatif. Le sénat dirigeant, les ministres, les magistrats provinciaux, peuvent faire des ordonnances, mais elles doivent être revêtues de la sanction impériale. Le tzar est la source de tous les titres, de toutes les dignités, aussi bien que de tous les pouvoirs exécutifs, qu'il confère à son gré à un conseil de l'Empire, au cabinet, au sénat dirigeant, et aux ministères.—Le conseil de l'Empire a la direction suprême de l'Empire, et exerce une haute inspection sur toutes les branches de l'administration. Il se compose des ministres, des grands-ducs ayant atteint leur majorité, et d'un nombre illimité de hauts fonctionnaires civils et militaires, appelés à y siéger par la confiance du souverain. — Au cabinet de l'empereur appartient le soin de ses affaires privées : il reçoit les pétitions, examine les dépêches, vérifie les comptes, prend connaissance du produit des mines, et annule parfois les décisions du sénat. Une section du cabinet forme la police secrète de l'Empire. Le cabinet de l'empereur a pour chef direct et immédiat le ministre de la cour impériale. — Le sénat dirigeant est divisé en 11 départements dont 6 à St-Pétersbourg, 3 à Moscou et 2 à Varsovie : ils ont chacun leur mission particulière. C'est l'empereur qui en choisit les membres, et qui détermine leur nombre. Il y a 2 classes de sénateurs : les sénateurs au service actif, appelés à siéger constamment dans l'un des 11 départements, et les sénateurs honoraires, exemptés du service, ayant cependant la faculté d'assister aux séances, dans tous les départements, mais sans voix délibérative. Le sénat publie les lois et ukases du monarque, veille à leur exécution, décide les questions controversées de législation, nomme à de nombreux emplois civils dans les gouvernements, et est enfin le tribunal suprême de l'Empire. Le cabinet de l'empereur seul modifie les jugements du sénat. Le fonctionnaire le plus éminent de ce corps est le procureur général, qui, entre autres droits, a celui de s'opposer à l'exécution d'une décision prise par un département. Il doit, dans ce cas, convoquer le sénat entier, pour prononcer sur l'affaire en litige. Le sénat a la garde des archives de l'Empire. C'est de lui que dépendent le trésorier impérial, la chambre des hérauts d'armes, le bureau du maître général des requêtes, et différents bureaux et chancelleries. — Après le sénat, vient le saint-synode, cour suprême spirituelle de l'église orthodoxe gréco-russe (*V. plus haut*). — Dix ministères se partagent l'administration de l'Empire; ce sont : les ministères de la cour, des affaires étrangères, de la justice, des apanages, de la guerre, de la marine, de l'instruction publique, des finances, et des domaines de la couronne, de l'intérieur. En outre, les postes, les ponts et chaussées et les voies de communication, la cour des comptes, sont gérés par des *directeurs généraux,* jouissant des mêmes droits et des mêmes priviléges que les ministres.

Administration provinciale. Toute la Russie est divisée en 82 gouvts (66 en Europe, 15 en Asie, 1 en Amérique, lesquels se subdivisent, suivant l'étendue de leur territoire, en plusieurs cercles ou districts (*ouyézde*); chaque cercle contient de 3 à 400,000 hab. mâles. Les gouvernements, dont plusieurs sont groupés sous l'autorité d'un même chef militaire, présentent d'énormes disproportions sous le rapport de leur étendue territoriale. Ceux de la Sibérie sont immenses; celui d'Arkhangel est à lui seul aussi vaste que tout l'empire d'Autriche; la Courlande et l'Esthonie, les plus petits de tous, égalent l'étendue moyenne de 4 ou 5 des départements français.

GOUVERNEMENTS.	CHEFS-LIEUX.
Russie septentrionale. (3 gvts).	
Arkhangel	Arkhangel.
Olonetz	Petrozavodsk.
Vologda	Vologda.
Grande-Russie. (16 gvts).	
Novogorod	Novogorod.
Pskov	Pskov.
Smolensk	Smolensk.
Moscou	Mouscou.
Tver	Tver.
Iaroslav	Iaroslav.
Kostroma	Kostroma.
Nijni-Novogorod	Nijni-Novogorod.
Vladimir	Vladimir.
Riazan	Riazan.
Tambov	Tambov.
Toula	Toula.
Kalouga	Kalouga.
Orel	Orel.
Koursk	Koursk.
Voronèje	Voronèje.
Provinces Baltiques. (4 gvts).	
St-Pétersbourg	St-Pétersbourg.
Esthonie	Revel.
Livonie	Riga.
Courlande	Mitau.
GRANDE-PRINCIPAUTÉ DE FINLANDE. (V. ce mot. 8 gvts).	
Russie Occidentale. (8 gvts).	
Vitepsk	Vitepsk.
Mohilev	Mohilev.
Minsk	Minsk.
Wilna	Wilna.
Kowno	Kowno.
Grodno	Grodno.
Volhynie	Jitomir.
Podolie	Kaminietz.
ROYAUME DE POLOGNE. (V. ce mot. 5 gvts).	
Petite-Russie (4 gvts).	
Kiew	Kiew.
Tchernigov	Tchernigov.
Poltava	Poltava.
Kharkov	Khatkov.
Russie Méridionale. (5 gvts).	
Bessarabie	Kichenew.
Kherson	Kherson.
Tauride	Simféropol.
Iékaterinoslav	Iékaterinoslav.
Pays des Cosaques du Don.	Novi-Tcherkask.
Tzarostie de Kazan. (5 gvts).	
Viatka	Viatka.
Perm	Perm.
Kazan	Kazan.
Penza	Penza.
Simbirsk	Simbirsk.
Tzarostie d'Astrakhan (4 gvts).	
Orenbourg	Orenbourg.
Samara	Samara.
Saratov	Saratov.
Astrakhan	Astrakhan.

GOUVERNEMENTS.	CHEFS-LIEUX.
Lieutenance de la Caucasie (8 gvts).	
Pays des Cosaques de la mer Noire (Territ. du Kouban).	
Stavropol (Caucase)	Stavropol.
Derbent (Daghestan)	Derbent.
Koutaïs	Koutaïs.
Tiflis (Géorgie)	Tiflis.
Chamaki	Bakou.
Erivan	Erivan.
Territoire du Térek	
RUSSIE D'ASIE.	
Sibérie Occidentale (5 gvts).	
Tobolsk	Tobolsk.
Tomsk	Tomsk.
Semipalatinsk (Territ.)	Semipalatinsk.
Kirghis de la Sibérie (Territ.)	
Kirghis d'Orenbourg (Territ.)	
Sibérie Orientale (6 gvts).	
Ienisseisk	Krasnoiarsk.
Irkoust	Irkoust.
Yakoust	Yakoust.
Transbaïkal	Tchita.
Littoral de la Sibérie Orientale (*V.* ce mot au *Suppl.*).	Nicolaïewsk.
Amour (prov. de l')	Blagowchensk.
Amérique Russe (1 gvt).	
Partie continentale et îles	Nouv.-Arkhangel.

Chaque gouvernement est administré par un gouverneur militaire, un gouverneur civil, et un sous-gouverneur civil, résidant au chef-lieu du gouvernement.

Chaque district a aussi son chef-lieu, où demeurent les officiers du cercle avec leurs chancelleries. Tous les fonctionnaires publics touchent un salaire, à l'exception des maréchaux de noblesse et des magistrats élus par la noblesse districtoriale ou gouvernementale, notamment les juges oraux et les députés de noblesse. Le gouverneur est le chef de tous les officiers civils et militaires, et, bien qu'il ne soit pas juge, préside aux délibérations des magistrats, et pourvoit à l'exécution de leurs sentences : mais il ne peut lever les impôts, ni se substituer à la loi en matière de punitions. Ces fonctions, soumises au contrôle du sénat, sont ordinairement confiées à un lieutenant général (3e classe). — L'administration n'est pas encore uniforme : en Livonie, en Esthonie, en Courlande, il existe des Etats provinciaux; en Courlande, la noblesse a encore ses assemblées; la Finlande possède une administration particulière, et a conservé ses anciennes lois. Les gouvernements de Poltava et de Tchernigof ont le code civil lithuanien. Le royaume de Pologne et le Caucase sont administrés par des lieutenants (*naméstnik*) de l'empereur, ayant les pouvoirs les plus étendus. Les fonctions de gouverneur militaire, celles de gouverneur civil ou premier administrateur, sont toujours remplies par un lieutenant-général conseiller d'état actuel (3e classe), ou un général-major conseiller d'état (4e classe). Leurs ordres sont exécutoires, nonobstant l'avis contraire du conseil provincial, et c'est à eux de veiller à la marche régulière de tous les services. Les écoles et les établissements de bienfaisance sont placés sous leur haute direction. Le sous-gouverneur s'occupe des affaires administratives; il préside le conseil du gouvernement et remplace le gouverneur en cas d'absence. — Au-dessous des hauts fonctionnaires se groupent les employés, dont les attributions mal définies et le nombre trop considérable ont été la cause des vices profonds de l'administration en Russie. La vénalité la plus scandaleuse se retrouve à tous les degrés et dans toutes les classes; mais le gouvernement d'Alexandre II cherche à y remédier par tous les moyens. Quelques villes forment des gvts particuliers; ce sont : Saint-Pétersbourg, Moscou, Varsovie, Cronstadt, Nicolaïew, Odessa, Taganrog, Kertch-Ienikalé, Kiachta, Sébastopol, Arkhangel, Astrakhan.

Justice. Chaque chef-lieu de gouvernement est le siége d'une Cour de justice, divisée en sections civile et criminelle, et dont on appelle devant le sénat. Chaque district a une cour de 1re instance. Les fonctions de juge exigeraient un immense savoir en Russie plus qu'ailleurs, puisqu'elle ne possède pas moins de 30,000 ukases anciens et modernes! le recueil en fut publié par ordre de Nicolas Ier, et il s'augmente des ukases de chaque année. Ce recueil servit de base au *Code* des lois (*svod Jackonov*), publié pour la première fois en 1832 et composé de 15 tomes ou parties (la 10e contient les lois de la procédure civile, la 15e celles de la procédure criminelle). La peine de mort a été abolie au XVIIIe siècle; le knout est aboli et remplacé par le *plet* (fouet); les crimes graves sont punis de la déportation en Sibérie.

Finances. — Les principales sources des revenus de la Russie sont : la capitation sur les ex-serfs des nobles, qui, bien qu'exempts, se trouvaient ainsi payer l'impôt; l'*obrok*, rente payée par les paysans de la couronne; la capitation sur les paysans et les bourgeois (5 roubles par tête); la taxe de tant pour 100 sur le capital déclaré des marchands; les douanes; les mines; la ferme des eaux-de-vie, le sel, etc. Ces revenus ne sont en rapport ni avec l'étendue du territoire, ni avec les ressources naturelles du pays. Leur insuffisance a amené une émission considérable de papier-monnaie. La valeur des *billets de crédit* et *billets de série* en circulation au 1er janvier 1864 ne s'élevait pas à moins de 4,000,000,000 de fr. En 1864, les revenus ont été de 1,392,396,000 fr.; la dette *fondée* (non compris le papier-monnaie) était, en 1859, d'environ 3,900,000,000.

Instruction publique. — Elle est très-peu développée. L'Empire est divisé, sous le rapport de l'enseignement, en 12 districts, dont 8 seulement ont une université (St-Pétersbourg, Moscou, Dorpat, Kazan, Kharkov, Kiew, Varsovie, Helsingfors). Outre les écoles placées sous la direction du ministre de l'instruction publique, il existe un certain nombre d'écoles militaires, ecclésiastiques, et spéciales. Mais l'instruction primaire est à peu près nulle. En 1856, on comptait 47 bibliothèques publiques, 3,872 établissements d'instruction fréquentés par 194,490 élèves, et 614 maisons d'éducation privée, contenant 21,893 élèves.

Armée. — La Russie est particulièrement citée pour la différence qui existe entre la situation officielle de ses cadres et le chiffre des hommes présents sous les drapeaux. Il est très-difficile d'évaluer à peu près exactement la force numérique de l'armée russe. Les états officiels les plus récents présentent un effectif de 486,000 hommes de troupes régulières, prêts à entrer en campagne, sans compter la réserve, de 213,000 hommes. Mais cette réserve, composée des hommes retirés du service, et usés par un régime abrutissant, n'existe guère que sur le papier. L'armée russe se divise en 2 catégories distinctes : 1° la *Garde impériale* (*V. ce mot*) et le *corps des grenadiers*, composés de corps et d'hommes d'élite; 2° l'*Armée active*, formant 9 corps, de 54,000 hommes chacun, composés, à peu près comme la garde impériale, d'infanterie, de cavalerie, et d'artillerie; en dehors des cadres de l'armée active, il existe un certain nombre de corps détachés, tels que les corps d'Orenbourg, de Finlande, du Caucase, etc., et 3 corps de troupes irrégulières, formés de Cosaques et de peuplades organisées d'après le système cosaque (dispense du recrutement, équipement à leurs frais); les *Colonies militaires* (*V. ce mot*) viennent d'être abolies.

Marine. — La flotte russe se partageait, en 1857, en 3 divisions, dites de *la Baltique*, de *la mer Blanche*, et de l'*Océan Pacifique*; avant la paix de Paris (1856), il y avait une *division de la mer Noire*. Il y a une flottille sur la Caspienne, et une autre sur l'Aral. Le nombre des bâtiments, y compris 79 chaloupes canonnières, était, en 1861, de 313, dont 71 à voiles (10 vaisseaux, 6 frégates, 3 corvettes, 5 bricks, 34 bâtiments inférieurs, 13 transports), et 163 à vapeur (9 vaisseaux, 22 frégates, 22 corvettes, 110 autres bâtiments). Le personnel, comprenant l'artillerie de marine, se composait de plus de 4,200 officiers de tout grade, et de plus de 55,000 matelots et soldats.

Agriculture, industrie et commerce. — Au point de vue de l'agriculture, le sol de la Russie se divise ainsi qu'il suit : terres arables, 98,000,000 d'hect. (presque 2 fois la surface de la France); forêts, 190,000,000 d'hect.; terres incultes, 195,943,108 hect.; prairies et pâturages, 65,000,000 d'hectares; terrains non classés, 100,000,000 d'hect. Le servage empêche l'agriculture de se développer. La production du blé est, il est vrai, année moyenne, de 543,000,000 d'hectolitres, dont 25 millions sont exportés; mais cette richesse doit être attribuée plutôt à la vaste étendue et à la fertilité naturelle de la zone de terre noire qui produit pour ainsi dire d'elle-même, qu'aux travaux ignorants des misérables serfs agriculteurs. La science agricole, les instruments, les machines, les découvertes modernes, les procédés et les perfectionnements de la grande agriculture de l'Europe occidentale, sont inconnus ou négligés. Cependant les grands propriétaires font de notables efforts pour faire profiter la Russie des progrès faits par les pays étrangers dans l'agriculture et l'élève des bestiaux. L'empire russe compte, en gros bétail, plus de 26 millions de têtes; en moutons, 52 millions; en chevaux, 18 millions;

en porcs, 10 millions. — L'industrie est très-peu développée. Le gouvernement d'Alexandre II a cherché à y remédier, en 1857, par un nouveau tarif de douanes, qui a diminué beaucoup, et quelquefois aboli les droits sur un grand nombre de produits étrangers. Moscou a des fabriques d'étoffes, et est le centre de l'activité industrielle. L'industrie sucrière, d'origine récente, compte environ 400 usines, et produit par an 35 millions de kilogrammes de sucre. L'industrie cotonnière n'absorbe que 35 millions de kilog. de coton. L'industrie linière produit à peine pour 4 millions de fr. de toiles; la fabrication des lainages, pour 95 millions. Nijni-Novogorod et Toula ont des forges importantes. Le cuir de Russie, remarquable par son arôme particulier, est travaillé dans près de 2,000 tanneries; mais c'est presque le quart de toutes les fabriques de la zone industrielle. Le produit des manufactures russes est évalué à 2 milliards 600 millions. — Le commerce intérieur, de beaucoup le plus important, est assez actif, grâce au grand nombre des voies navigables. On l'évalue à 1 milliard 400 millions par année. On compte 121 foires importantes. Pour le commerce maritime, en 1862, les ports de la Baltique ont reçu 4,504 navires; ceux de la mer Blanche, 807; ceux de la mer Noire et d'Azow, 4,780; en tout 10,091 (non compris les vapeurs). La valeur totale du commerce extérieur, en 1860, a été de 1,362,746,000 fr., dont 637,213,000 pour l'importat. (Europe, 548,726,000; Asie, 84,486,000), et 725,533,000 pour l'exportation (Europe, 662,126,000; Asie, 53,406). Les principaux objets de l'exportation, qui ne peut consister qu'en matières premières, sont, pour l'Europe : les grains (200 millions par an), le suif (50 millions), le lin (41 millions), le chanvre, les graines oléagineuses, les laines (40 millions), les bois de construction (16 millions), les soies de porc, les pelleteries, les cordages, la potasse, les cuirs (50 millions), la colle de poisson, le cuivre et le fer (15 millions de kilog.), etc.; pour l'Asie : les tissus de laine, les cotonnades, les pelleteries, les cuirs préparés, etc. A l'importation figurent les vins, les tissus de coton, de soie, de laine, et de chanvre, les fruits, les couleurs, l'huile d'olive, les machines, le sel, les denrées coloniales, etc.

Routes, canaux, chemins de fer. — Les routes sont rares, mal entretenues et détestables. Quelques *chaussées* ont été établies : de St-Pétersbourg à Nijni-Novogorod par Moscou, de St-Pétersbourg à Kalisch par Riga et Varsovie, de Moscou à Iaroslav, Smolensk, Varsovie par Brest-Lötovsk, etc. Une chaussée traverse l'Oural. — Les nombreux canaux qui relient entre eux les divers bassins de la Russie suppléent jusqu'à un certain point à l'insuffisance des autres voies de communication : le canal de Vychnie-Volotschok, complété par des canaux secondaires, réunit le Volga à la Néva, et, par suite, la Baltique à la Caspienne. Il entre dans ce système 76 lacs et 106 cours d'eau grands et petits. D'autres canaux, ceux du Nord, de Koubinski, font communiquer l'Onéga avec la Dwina, c.-à-d la Caspienne avec la mer Blanche. Les canaux de la Bérézina, d'Oginski, le canal Royal, joignent la Baltique à la mer Noire. Le canal d'Iwanoff, entre le Don et le Volga, unit la mer Noire à la mer Caspienne (*V.* Canaux). — Un chemin de fer en ligne directe joint St-Pétersbourg à Moscou (648 kil.); celui de St-Pétersbourg à Varsovie est auj. exécuté : un embranchement de Dunabourg à Riga le reliera à la Baltique. Plusieurs autres sont à l'étude. *V.* Chemins de fer, au *Supplément*.

Langues. — La langue russe, et, à plus forte raison, la langue slavone des livres d'église, dont elle est une simple modification, dérivent du sanscrit. Procope, le premier, au vie siècle, en fait mention; mais il parle comme d'un patois barbare de cet *idiome des Slavénor*. En 863 seulement, on voit un livre écrit en russe : c'est la traduction des Evangiles par Méthodius et Cyrille, qui d'abord formèrent un alphabet de 40 lettres, en partie empruntées à l'alphabet grec. Dès lors il y eut 2 langues : la langue ancienne ou *langue de liturgie*, et la langue russe ordinaire, que les invasions et les guerres mélangèrent de mots tartares, mongols, turcs, polonais et allemands. Sous Pierre le Grand, l'alphabet de Cyrille fut simplifié. La grammaire de Lomonosoff, qui parut en 1755, a fixé d'une manière définitive les formes de la langue russe. Cette langue a, d'ailleurs, une grande quantité de dialectes. Elle n'est pas non plus la seule en usage, et on évalue à 40 le nombre des idiomes qui ont cours dans l'Empire : le français est depuis longtemps la langue favorite des réunions du grand monde.

Histoire. — L'histoire ancienne de la Russie est peu connue. Les contrées qui s'étendent sur les deux rives de la mer Caspienne portaient encore, au temps des Romains, le nom de Scythie. Au N. de la Scythie était la Sarmatie européenne, habitée par des peuples d'origine slave, qui, à l'époque de Marc-Aurèle, étaient divisés en deux grandes branches, les Roxolans et les Iazygues, et faisaient de fréquentes incursions sur le territoire de l'Empire. Au N., dans les contrées marécageuses situées entre la mer Glaciale et la mer Baltique, étaient les Finnois, peuplades misérables qui n'ont joué de rôle à aucune époque. Vers le IIIe siècle de l'ère chrétienne, les Goths, venus de la Scandinavie, traversèrent les déserts de la Russie méridionale, et vinrent s'établir dans les grandes plaines des bords de la mer Noire, entre le Danube et le Dniester, où il reste encore auj. des souvenirs de leur passage, et des débris de leur langue. Ils furent chassés au siècle suivant par les Huns, qui subjuguèrent à leur tour les Sarmates. Ceux-ci, désignés, à partir de cette époque, sous le nom de *Slaves*, s'affranchirent à la mort d'Attila, et couvrirent sans obstacle les vastes plaines qui s'étendent de l'Elbe au Borysthène. Quelques tribus se multiplièrent sur le sol natal, ou furent comprimées par la race germanique. Celle des Tchoudes inclina vers l'orient, envahit les forêts incultes des Finnois, et y fonda plusieurs villes : Slavensk, Novogorod, Moscou, etc. C'est à Novogorod que la tribu des Warègues ou Russes (*Ross-Lagen*, province suédoise, patrie des Warègues, ?) jeta les fondements de l'Empire russe, dont Rurik, leur chef, fut le 1er *grand-prince*, 862. Rurik soumit sans peine les Slaves de l'intérieur, distribua leurs terres à ses guerriers, fonda la noblesse des boïards, et substitua le nom et la langue des Russes au nom et à la langue des Slaves. Askold et Dir, compagnons de Rurik, surprirent Kiew, ville tributaire des Khazares (peuplade tartare entre le Volga et la mer Noire), et leurs flottes de bateaux se précipitèrent sur Constantinople. Oleg, tuteur d'Igor, et Igor, fils de Rurik, 913-945, affermirent et complétèrent la conquête par la réunion de Kiew à Novogorod, par la soumission des tribus voisines de ces deux villes, par la défaite des Khazares et des Petchenègues, et par de soudaines attaques contre les Césars de Byzance. Swiatoslaf, fils d'Igor, 945, soumit les Viatitches, les Khazares, les Ossiens, les Tcherkesses, et conquit la Bulgarie; mais Jean Zimiscès la lui fit évacuer. A sa mort, 973, une guerre civile éclata entre ses trois fils : elle dura 7 ans. Le trône resta enfin à Wladimir Ier, 980, que les Russes comparent à Charlemagne, et que l'Église grecque vénère comme un saint. Il se convertit au christianisme, et une partie de ses sujets suivit son exemple. La Russie commençait à former une nation; elle était alors partagée en trois classes : 1° les boïars (fils des conquérants), qui remplissaient, à l'exclusion des vaincus (les Slaves primitifs), les hautes fonctions dans l'Etat; 2° les marchands et les hommes libres; 3° les esclaves achetés par-devant témoins, débiteurs insolvables, etc. Wladimir avait 12 fils; il leur distribua ses provinces à gouverner. Mais ces apanages étaient une source incessante de guerres civiles, et morcelaient le territoire. L'Empire se trouvait ainsi divisé en plusieurs Etats, dont le principal était le grand-duché de Kiev, alors capitale de l'Empire et résidence du grand-prince. Les autres principautés étaient au pouvoir de princes du sang de Rurik (Novogorod, Polotsk, Smolensk, Tchernigov, Peréiaslav, Tmoutorkan, Galitch, Tver, Wladimir, Souzdal, Moscou). Iaroslaf, 1018, dont les filles épousèrent les rois de Norvége, de Hongrie et de France, donna à ses sujets une législation complète; son code est connu sous le nom de *Rouskia Pravda* (vérité russe). Le règne d'Iaroslaf est suivi d'une longue période de décadence, 1054-1462, pendant laquelle l'histoire de Russie ne présente qu'une confusion inextricable de guerres civiles, d'usurpations, d'assassinats, mêlés de guerres étrangères et d'invasions successives et répétées des Polonais, des Bulgares et des Polovtzi. En 1223, les Mongols, sous la conduite de Batou, petit-fils de Gengis-Khan, envahirent la Russie méridionale, et le duché de Wladimir tomba dans la plus humiliante sujétion. En même temps, celui de Kiev devenait la proie des Lithuaniens, les pays de la Baltique étaient soumis par l'Ordre Teutonique, et la Finlande conquise par les Suédois. Pendant plus de 200 ans, les princes russes payèrent tribut aux khans de la Horde d'or. C'est pendant cette période que Moscou devint la résidence des grands-princes et la capitale de l'Empire, 1328. Le grand-duché de Wladimir était alors réduit au pays qui est encore auj. le noyau de la nationalité russe et le centre de l'Empire, c.-à-d. au pays compris entre Vologda, Tver, Voronèje et Makariew. La Russie ne fut affranchie du joug que par Iwan III, 1462-1505. Du règne de ce prince date le commencement de la grandeur russe. Iwan s'empara de Novogorod, 1471, chassa les Mongols, 1482, rétablit l'indépendance et l'intégrité de son territoire,

épousa Sophie Paléologue, nièce du dernier empereur grec, qui le mit en relation avec les cours de l'Occident, fit venir à grands frais des artistes italiens, etc. La conquête de Tver, de Véréia, de Rostov et de Kazan, la fondation d'Iwangorod sur l'emplacement où devait plus tard s'élever St-Pétersbourg, remplirent les dernières années d'Ivan III. Wasili IV, son fils, 1505, acheva la soumission de Pskov, 1509, enleva Smolensk aux Lithuaniens, entretint d'honorables relations avec Charles-Quint, Léon X, Soliman II, Gustave Wasa, et encouragea les arts. Après une minorité orageuse, 1534-1547, durant laquelle le pouvoir passa des mains de la régente Hélène à plusieurs grands qui se supplantèrent tour à tour, Ivan IV, législateur et guerrier, réforma le code russe, compléta l'abaissement des Tartares par la réunion définitive de Kazan et la conquête d'Astrakhan, envahit la Livonie, 1558, mais dut l'abandonner à la Pologne; une bande d'aventuriers fit pour lui la conquête de la Sibérie, 1582, qui ne fut définitive que sous Fédor Ier, 1584-1598, fondateur d'Arkhangel et créateur du patriarchat de Moscou. Avec ce prince s'éteignit la dynastie de Rurik, qui avait donné 52 souverains à la Russie. L'usurpation de Boris-Godounoff, 1598-1605, oncle maternel de Fédor, l'apparition de plusieurs faux Dmitri, 1605-1613, qui se portaient héritiers au trône de Moscou, firent vainement espérer aux Polonais et aux Suédois de démembrer la Russie ou de lui donner pour maître un de leurs princes. Un Russe, Michel Fédorowitch, dont l'origine remontait par les femmes à Rurik, fonda la maison de Romanow, 1613-1645. Il dut sacrifier à l'ambition de ses voisins une partie de ses Etats, pour trouver le loisir de pacifier le reste : à la Suède, l'Ingrie, le Kexholm, et la Carélie; à la Pologne, la Livonie, les provinces de Smolensk, de Tchernigow, et de Novgorod-Séverskoï. Le traité de Wilna, 1656, les rendit à Alexis Mikhailowitch. L'occupation d'Azov et la conquête de l'Ukraine annoncèrent dès cette époque la force du jeune Empire, et la puissance à laquelle il pouvait prétendre. Sous les règnes d'Alexis, 1645-1676, et de Fédor III, 1676-1682, la Russie noua des relations commerciales et politiques avec les Etats de l'Europe. A la mort de Fédor, la princesse Sophie souleva les strélitz, et se fit remettre l'autorité au nom de son frère Iwan, incapable de régner; mais, en 1689, Pierre, né d'un second mariage du tzar Alexis, dépouilla sa sœur du pouvoir, et devint maître absolu de la Russie.—A l'avénement de Pierre le Grand (*V.* Pierre Ier), l'étendue de la Russie n'était encore que de 9,627,000 kil. carrés, environ. Elle avait pour frontières : à l'O. les monts de Waldaï, les lacs Onéga et Ladoga; au S.-O., le Dniéper et le Dniester; au S., l'Oural et la Samara; elle était séparée de la Chine par le fleuve Amour. Pierre le Grand étendit considérablement ce territoire, et inaugura cette politique d'envahissement et d'extension à tout prix, que les tzars n'ont cessé depuis de pratiquer. En 1696, il s'empare d'Azov, et y fait creuser un port; puis, se dirigeant vers la Baltique, il occupe l'Ingrie, la Carélie, la Livonie, et jette les fondements de St-Pétersbourg, 1703. La victoire de Pultawa consolide son œuvre. Il s'assure de l'Ukraine, achève la conquête de la Sibérie, colonise le S. du Kamtchatka, 1706, prend possession des Kouriles, 1711, et des bords de la mer Caspienne, 1724. Il ajouta ainsi 36,000 kil. carrés environ. De plus, il traça à ses successeurs le plan de conduite qui, en les mêlant de plus en plus aux affaires de l'Europe, devait préparer leur rapide accroissement de ce côté. Deux cents villages tartares du Kouban se donnèrent à Catherine Ire, 1725-1727. Pierre II dut rendre à la Perse les provinces de Mazendéran et d'Astérabad; mais il s'étendit en Chine jusqu'au Nazym. Sous ces deux règnes, on s'occupa peu en Russie de la politique extérieure et des affaires de l'Europe; les Menzikoff et les Dolgorouki, qui gouvernèrent successivement l'Empire, mirent tous leurs soins à satisfaire leur ambition et celle de leur famille. Le règne d'Anne Ivanovna fut le règne des étrangers. Le chancelier Ostermann, le général Munnich, le favori Biren, reprirent l'œuvre de Pierre le Grand, et intervinrent en Pologne; en 1735, un corps russe arrivait jusqu'au Rhin, et déterminait la signature des préliminaires de la paix de Vienne. Anne ajouta aux possessions russes les Khirghiz, quelques parties de la Crimée, en tout 3,170,000 kil. carr. Elisabeth fit d'autres acquisitions : en 1743 (traité d'Abo), Frédriksham, Wyborg, Nystadt; la même année, le pays des Turkomans; 1748, pays des Ossètes; 1750, îles Aléoutiennes et le reste du Kamtchatka. Pierre III, duc de Holstein-Gottorp, inaugura une nouvelle dynastie. Catherine II ranima l'effort languissant de la conquête, et porta la Russie au plus haut point de splendeur. La France et l'Angleterre se disputaient son alliance. Le traité de paix de Paris, 1763, fut conclu sous ses auspices; aux conférences de Teschen, 1779, elle fut choisie pour arbitre entre l'empereur d'Allemagne et le grand Frédéric. Catherine intervint de nouveau en Pologne, prit part aux trois partages, 1772, 1793, 1795 (*V.* Pologne), se fit céder la Courlande par le duc Pierre, 1795, entama les premières hostilités avec la Porte, et conclut avec le sultan le traité de Koutchouk Kaïnardji, 10 juillet 1774, source de toutes les difficultés qui survinrent depuis : il assurait aux Russes la libre navigation de la mer Noire et de la mer de Marmara, la possession d'Azov, de Taganrog et d'Iénikalé; la Crimée était reconnue indépendante de la Porte. La Russie s'augmenta, sous ce règne, des gouvernements actuels de Vitebsk, Mohilev, Minsk, Kowno, Vilna, Grodno, Volhynie, Kiew, Podolie, Courlande, Tauride, Kherson, Iékatérinoslav, d'une partie de la mer Noire le long du Caucase, et enfin d'un vaste territoire dans l'Amérique du Nord (1789. Découverte de Behring). Paul Ier se déclara ouvertement l'ennemi de la France : il s'unit avec Naples et même avec la Turquie. Souworoff, à la tête des Austro-Russes, tenta de pénétrer en France, mais Masséna l'arrêta à Zurich. En même temps le tzar enlevait Corfou, et fondait la république des îles Ioniennes.—Alexandre Ier, 1801, continua la politique de son père. En 1805, il s'allia avec l'Autriche; en 1807, avec la Prusse. La Russie seule semblait pouvoir faire contre-poids au génie et à la fortune de Napoléon Ier, qui, vainqueur des coalitions, dicta la paix de Tilsitt. La Russie y gagna le cercle de Bialystok. La paix de Frédricksham, 1809, lui donna toute la Finlande, avec les îles d'Aland : celle de Vienne lui procura une portion de la Gallicie, qu'elle rendit plus tard à l'Autriche. La campagne de 1813 donna à la Russie une prépondérance marquée en Europe. Toutes ses conquêtes précédentes lui furent assurées : elle obtint de plus la Pologne sous le titre de royaume constitutionnel. Ce fut Alexandre Ier qui organisa le pacte de la Sainte-Alliance, et il en demeura l'âme jusqu'à sa mort. En même temps il entamait les possessions de la Porte, et se faisait céder, par le traité de Boukharest, 1812, toute la Bessarabie, et une partie de la Moldavie, avec le Pruth et le Danube pour limites. En 1813, la Géorgie tombait au pouvoir de la Russie; en 1825, elle prenait possession des îles du Prince-de-Galles en Amérique. Une invasion des Perses sur le territoire russe permit au général Paskéwitch de porter la guerre dans la Perse même, et, à la paix de Tourkmantchaï, la Russie obtint les provinces d'Érivan et de Nachitchèvan, la concession de grands avantages commerciaux, et une influence durable sur les affaires intérieures de la Perse. Sur le refus de la Porte de remplir les engagements pris à Akierman, 1826, la guerre fut déclarée, en 1828; en 1829, les Russes s'avancèrent jusqu'à Andrinople, et s'emparèrent d'Erzeroum; la paix d'Andrinople donna à la Russie la ville et une partie du pachalik d'Akhaltsik, et les bouches méridionales du Danube. La Russie secourut la Porte contre Ibrahim-Pacha, et, le 8 juillet 1833, fut conclu le traité d'Unkiar-Iskélessi, qui assura l'influence de la Russie sur la Turquie. La révolution de Juillet 1830 rompit les relations amicales de la Russie et la France. La même année, la Pologne, révoltée et soumise par la force, fut incorporée à l'Empire. La révolution de Hongrie, 1848-49, donna aux Russes l'occasion d'augmenter leur influence par une intervention en faveur de l'Autriche. En 1851, la Russie, voulant protéger les intérêts des fidèles de l'Eglise grecque soumis au gouvernement de la Porte, intervint de nouveau dans les affaires de la Turquie; et chercha à s'ouvrir le chemin de Constantinople; mais les efforts combinés de la France et de l'Angleterre firent avorter ce dessein. (*V.* Nicolas Ier.)

GRANDS-PRINCES OU TZARS DE RUSSIE.

1° DYNASTIE DE RURIK.

A Kiev (sauf Rurik Ier).		Sviatoslav II.....	1073-76
Rurik Ier, d'abord avec Sinéous et Trouvor, puis seul.....	862	Vsévolod Ier.....	1078
		Sviatopolk II.....	1093
Oleg, régent.....	879	Vladimir II.....	1113
Igor, fils de Rurik...	913	Mstislav Ier.....	1125
Olga, sa veuve.....	945	Iaropolk II.....	1132
Sviatoslav Ier.....	961	Viaitchislav.....	1137
Iaropolk Ier.....	973	Vsévolod II.....	1138
Vladimir Ier.....	980	Igor II.....	1146
Sviatopolk Ier.....	1015	Isiaslav II.....	1146-54
Iaroslav Ier.....	1019	Ioury (ou George) Ier Dolgorouki, duc de Souzdal en 1125, de Moscou en 1147, enfin de Kiev...	1149-57
Isiaslav Ier (deux fois chassé).....	1054-78		
Vseslav.....	1067		

Schisme de 86 ans.

A Kiev.		*A Moscou.*	
Rostislav Ier	1154-62	André Ier Bogoliboubski	1154-75
Isiaslav III Davidovitch	1156-67		
Mstislav II	1167-70		
Gleb Iourievitch	1168-72	Michel Ier	1175-77
Iaroslav II Isiaslavitch	1172-75		
Roman Ier	1179	Vsévolod III	1177-1212
Sviatoslav III	1179-93		
Rurik II	1193-1209		
Roman II de Galitch	1193-1206		
Vsévolod III	1206-12		
Mstislav III	1212-24	Ioury II	1213-38
Vladimir III	1230-39	(Constantin.)	1217-18
Michel Ier Vsévolodovitch	1239-40	Iaroslav II Vsévolodovitch	1238-40

A Vladimir jusqu'en 1339 *et ensuite à Moscou.*

Iaroslav II Vsévolodovitch continue à régner	1240	Dmitri II, de Tver	1323
		Alexandre II, de Tver	1326
Sviatoslav III Vsévolodovitch	1247	Ivan Ier Kalita	1328
		Siméon l'Orgueilleux	1340
André Iaroslavitch	1249	Ivan II	1353
Saint Alexandre Ier Newski	1252	Dmitri III, de Souzdal	1359
		Dmitri IV (ou III bis) Donski	1362
Iaroslav III Iaroslavitch	1263	Vasili II	1389
		Vasili III l'Aveugle	1425
Vasili (ou Basile) Ier	1272	Ivan III le Grand	1462
Dmitri Ier	1276-94	Vasili IV	1505
André II	1294-1304	Ivan IV le Terrible (il prend le titre de tzar)	1533
Daniel	1295		
Vasili de Souzdal	1304		
Michel II, de Tver	1304-19	Fédor Ier	1584
Ioury III	1319		

2e TRANSITION AUX ROMANOV.

Boris Godounoff	1598	tri)	1605
Fédor II	1605	Vasili V Chouiski	1606
Dmitri V ou IV, Grégoire Otrepiev, sous le faux nom de Dmi-		Vladislas de Pologne	1610

3e DYNASTIE DES ROMANOV.

Michel III	1613	Catherine Ire, veuve de Pierre	1725
Alexis Ier	1645		
Fédor III	1676	Pierre II, petit-fils de Pierre	1727
Ivan V et Pierre Ier le Grand	1682	Anne Ivanovna	1730
Sophie, co-régente	1686-89	Ivan VI	1740
Pierre Ier le Grand, seul	1689	Elisabeth Pétrovna	1741

4e DYNASTIE DE HOLSTEIN-GOTTORP.

Pierre III de Holstein-Gottorp, neveu d'Elisabeth	1762	Paul Ier, leur fils	1796
		Alexandre III (vulgairement Ier)	1801
Catherine II, d'Anhalt-Zerbst, sa veuve	1762	Nicolas Ier	1825
		Alexandre II	1855

F—T.

RUSSIE (GRANDE-), région qui occupe le N. et le milieu de la Russie d'Europe; on la nommait jadis *Moscovie*, de sa capitale Moscou.

RUSSIE (PETITE-), nom donné à la région S.-O. de la Russie d'Europe.

RUSSIE (NOUVELLE-), région méridionale de la Russie d'Europe, comprenant les gouv. de Kkerson, d'Iékatérinoslav, de Tauride, la Bessarabie, les territoires des Cosaques du Don et de la mer Noire.

RUSSIE BALTIQUE, nom donné à la portion de la Russie d'Europe qui comprend les gouvernements voisins de la mer Baltique.

RUSSIE BLANCHE, nom vague employé par les géographes après 1772, pour désigner la partie de la Lithuanie détachée alors de la Pologne en faveur de la Russie, et qui a formé les gouvernements actuels de Smolensk, de Mohilev, et de Vitebsk.

RUSSIE NOIRE, partie occidentale de la Lithuanie, qui a formé les gouv. actuels de Minsk, de Grodno, etc.

RUSSIE ROUGE, contrée qu'occupaient les trois palatinats polonais de Lemberg, de Chelm, et de Belcz; auj. partagée entre l'Autriche (Galicie) et la Russie (Pologne).

RUSSWYL, brg de Suisse (Lucerne), à 9 kil. S. de Sursee; 4,200 hab., catholiques.

RUSTAN (Le), petit pays de l'anc. France (Bigorre), où était St-Sever (H.-Pyrénées).

RUSTAUDS (Guerre des). *V.* au *Supplément*.

RUSTIQUE (Saint), martyr au IIIe siècle, compagnon de St Denis. Fête, le 9 octobre.

RUSUCURRU, v. de la Mauritanie Césarienne, à l'O. d'Iol ou Césarée; auj. *Dellys*.

RUTE, v. d'Espagne, prov. et à 48 kil. S. de Cordoue, sur un affluent du Xenil; popul. de la commune : 7,060 habitants.

RUTEBEUF, célèbre trouvère, qui florissait dans la 2e moitié du XIIIe siècle. Ses poésies contiennent des complaintes, des dits sur les croisades, des satires, des contes, des légendes religieuses. Elles parurent de 1255 à 1270. M. A. Jubinal a publié les *Œuvres complètes de Rutebeuf*, Paris, 1839, 2 vol. in-8°.

RUTÈNES, *Ruteni*, peuple de la Gaule Transalpine, au S. des Arvernes et à l'E. des Cadurces, occupaient, dans la Celtique, avec le pays qui prit d'eux au moyen âge le nom de Rouergue, et qui forme auj. le département de l'Aveyron, la partie N. du Tarn jusqu'à l'Agout au S. S'étant alliés avec les Arvernes et les Allobroges contre les Romains, ils furent vaincus par Fabius Maximus Allobrogicus, en 121 av. J.-C., et punis par la confiscation de la partie de leur territoire enfermée auj. dans le département du Tarn; les habitants, avec leur ville *Albiga* (Albi), furent réunis à la Province romaine sous le nom de *Ruteni provinciales*. Les autres, qui avaient pour capitale *Segodunum*, appelée plus tard *Ruteni* (auj. Rodez), furent soumis par César, compris avec les précédents dans l'Aquitaine, lors de la division faite par Auguste, et plus tard dans la partie de cette province appelée Aquitaine Ire, où ils formèrent deux cités : *Civitas Rutenorum* (Rodez), *Civitas Albiensium* (Albi). C. P.

RUTGERS (Jean), poëte latin et philologue, né à Dordrecht en 1589, de parents nobles, m. en 1625, fut élève de Vossius, termina ses études en France, suivit à Stockholm, en 1614, l'ambassadeur de Suède, accompagna en Livonie le chancelier Oxenstierna, reçut de Gustave-Adolphe le titre de conseiller d'Etat, et représenta la Suède auprès des Etats-Généraux de Hollande. Au milieu de ses fonctions politiques, il cultiva toujours les lettres. Outre des *Notes* sur plusieurs classiques latins, il a laissé : *Variarum lectionum libri sex*, Leyde, 1618, in-4°, recueil estimé de remarques et d'observations sur divers auteurs grecs et latins; *Poemata*, 1653, in-12, à la suite des *Poésies* de N. Heinsius, son neveu; *Lectiones Venusinæ*, remarques sur Horace, nommées ainsi de Venusia, patrie du poëte, et publiées dans l'édition d'Horace de Burmann, Utrecht, 1699, in-8°; *Glossarium græcum*, publié par F. Strum, Wittemberg, 1729, in-8°.

RUTH, femme moabite, accompagna, après la mort de son époux, Mahalon, sa belle-mère Noémi, de Moab à Bethléem; se trouvant dans l'indigence, elle alla glaner sur les terres de Booz, parent de Noémi, qui, touché de sa piété, l'accueillit avec bienveillance et finit par l'épouser. Elle lui donna un fils, Obed, père d'Isaï, de qui devait naître le roi David. Le *livre de Ruth*, le 4e de l'Anc. Testament, et postérieur au règne de David, raconte cette histoire, arrivée au temps de Jephté. C'est une idylle d'une fraîcheur charmante. L'auteur en est inconnu. L—H.

RUTHENIENS, peuple de race slave, fixé en Servie.

RUTHERGLEN, brg d'Ecosse (Lanark), à 4 kil. S.-S.-E. de Glasgow; 8,100 hab. Foires importantes pour les chevaux. Fer et houille aux environs.

RUTHVEN (William), comte de Gowrie, m. en 1582, fils aîné du lord Ruthven qui figura parmi les meurtriers de Rizzio, avait été lui-même engagé dans ce complot, et fut aussi au nombre des seigneurs qui, ligués contre Bothwell et Marie Stuart, contraignirent cette reine de signer, au château de Lochleven, une abdication en faveur de Jacques VI, et de désigner le comte de Murray pour régent du royaume. Quand le supplice de Morton, successeur de Murray, eut fait tomber le pouvoir aux mains du comte d'Arran, il se mit à la tête des seigneurs mécontents, dans le but de s'emparer de la personne du jeune roi, l'attira et le retint quelque temps prisonnier dans son château de Ruthven, 1582. Jacques parvint à s'échapper, réunit des troupes, battit les rebelles, et Ruthven fut mis à mort. — Les fils de ce seigneur, John et Alexandre, essayèrent de le venger, en attirant le roi au château de Gowrie, en 1600; ils n'eurent pas le temps de consommer leur trahison, et furent aussitôt massacrés par ordre de Jacques VI.

RUTIGLIANO, v. du royaume d'Italie, dans la prov. et à 20 kil. S.-E. de Bari; 7,122 hab.

RUTILIUS LUPUS (Publius), rhéteur latin, contemporain d'Auguste ou de Tibère, a composé un traité en 2 livres, *de Figuris sententiarum et elocutionis*, traduit ou imité du grec de Gorgias d'Athènes, et dont le style peut être comparé, pour l'élégance, à celui de Cicéron. Ce traité a été édité par Robert Estienne, Paris, 1530; par Ruhnkenius, Leyde, 1768, in-8°; par Frotscher, Leipzig, 1841, in-8°. D—R.

RUTILIUS NUMATIANUS (Claudius), poëte latin du v^e siècle, né à Toulouse ou à Poitiers, fut maître des offices, puis préfet de Rome sous Honorius, en 417. Nous avons de lui, sous le titre d'*Itinerarium*, un récit en vers élégiaques d'un voyage de Rome dans les Gaules. Cet ouvrage, dont il ne reste que le 1^er livre et 68 vers du 2^e, respire l'amour de la vieille Rome, et la haine, contenue, du christianisme. Le style en est assez pur; il y a de l'esprit et de gracieuses descriptions. Il a été édité par Burmann dans ses *Poetæ minores*; par Damm, Brandebourg, 1760; par Kapp, Erlangen, 1786; par Gruber, Nuremberg, 1804; par Wernsdorff, dans ses *Poetæ latini minores;* par Lemaire, dans sa *Bibliothèque latine*, t. IV des *Poetæ minores;* par Zumpt, Berlin, 1840; paraphrasé en français par Lefranc de Pompignan; trad. avec beaucoup d'élégance par M. E. Despois, Paris, 1843, in-8°, dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, 2^e série. *V.* Roux, *De Rutili Numatiani itinerario*, 1841, in-8°. D—R.

RUTILIUS RUFUS (Publius), né vers 150 av. J.-C., fut très-habile dans la langue grecque et la jurisprudence, cultiva aussi avec succès l'éloquence et la philosophie stoïcienne, gagna l'amitié de Scipion Emilien au siége de Numance, fut tribun du peuple, puis lieutenant de Métellus dans la guerre de Numidie, où il contribua à la ruine de Jugurtha, et consul l'an 648 de Rome, 105 av. J.-C., répara les fautes de Cn. Mallius, complétement défait par les Cimbres, et leva une nouvelle armée pour opposer à ces barbares. En 92, il suivit, en qualité de lieutenant, Q. Mutius Scévola, proconsul d'Asie, fut révolté des concussions que les chevaliers romains publicains commettaient dans cette province, les réprima sévèrement, et, à son retour à Rome, fut accusé injustement lui-même de spoliation, et condamné à la perte de ses biens, par ce même corps équestre, qui avait alors les jugements. Rutilius, indigné, se retira dans son anc. province, où on l'accueillit triomphalement. Il alla terminer ses jours à Smyrne. B.

RUTLAND, c.-à-d. *terre rouge,* le plus petit comté de l'Angleterre, entre ceux de Leicester au N.-O. et à l'O., de Lincoln au N.-E., et de Northampton au S.-E.; 42,000 hectares, dont 39,000 en pâturages ou propres à la culture; 21,859 hab. Capit.: *Oakham;* v. princip.: Uppingham. Sol montagneux au N.-O., et très-fertile. Donne le titre de duc à la famille Manners.

RUTLAND, v. des Etats-Unis (Vermont), ch.-l. de comté, à 110 kil. S.-S.-O. de Montpellier; 3,000 hab.

RUTLI. *V.* GRUTLI.

RUTULES, *Rutuli*, peuple du Latium, au S. de Rome; capitale, *Ardée*. Ils prétendaient être aborigènes. Turnus, leur roi, fit la guerre à Enée. — Silius Italicus applique le nom de Rutules aux Sagontins, originaires d'Ardée.

RUTUPIES, *Rutupiæ*, v. de Grande-Bretagne, sur la côte S.-O., au S. du cap Cantium, servait de port aux Cantiens, et était célèbre par l'excellence de ses huîtres; on s'y embarquait d'ordinaire pour passer de l'île dans la Gaule. Auj. *Richborough.* C. P.

RUVIGNY (Henri de), gentilhomme protestant, né en 1647, m. en 1720, passa en Angleterre lors de la révocation de l'édit de Nantes, y obtint, avec des lettres de naturalisation, le titre de *comte de Galloway*, combattit à Nerwinde contre le maréchal de Luxembourg à la tête d'un régiment de réfugiés français, reçut le commandement en chef des troupes britanniques en Piémont, et le titre d'ambassadeur près du duc de Savoie, fut envoyé en Portugal lors de la guerre de la succession d'Espagne, perdit la bataille d'Almanza en 1707, fut rappelé, dut publier des Mémoires justificatifs qui reportaient le blâme sur le ministre Sunderland, gendre de Marlborough, perdit néanmoins sa charge de colonel des gardes à cheval hollandaises, mais, sous George I^er, fut nommé lord-justicier d'Irlande. B.

RUVO, *Rubi, Rubia*, v. du royaume d'Italie (Prov. de Bari), à 29 kil. S.-E. de Barletta; 15,133 hab. Evêché.

RUVO, v. du roy. d'Italie (Prov. de Potenza), à 16 kil. N. de Muro; 3,007 hab.

RUYSBROCK (Jean), mystique allemand, né en 1294, m. en 1381, fut longtemps vicaire de l'église S^te-Gudule à Bruxelles, puis prieur d'un monastère de chanoines réguliers à Groendal (Vauvert). Sa science théologique se borne à S^t Augustin et à S^t Denis l'Aréopagite; l'esprit général de sa doctrine est contraire au panthéisme. Ses ouvrages sont écrits en allemand; une collection en a été donnée en latin par Surius, Cologne, 1552, 1609 et 1692.

RUYSCH (Frédéric), célèbre anatomiste, né à La Haye en 1638, m. en 1731, appartenait à une famille de magistrature, et étudia la médecine à La Haye et à Leyde. Il se fit connaître de bonne heure par un ouvrage *Sur les valvules des vaisseaux lymphatiques*. Professeur d'anatomie à Amsterdam en 1665, il porta à un haut degré de perfection l'art des injections, soit pour conserver les corps, soit pour suivre les dernières ramifications des vaisseaux dans les tissus. Pierre le Grand acheta, en 1717, son musée d'anatomie. Ruysch a démontré le premier les valvules des vaisseaux lymphatiques. Au sujet de la structure des glandes, il combattit les idées de Malpighi, qui y décrivait un tissu spécial, tandis que Ruysch les croyait uniquement formées de vaisseaux, opinion que les modernes n'ont pas adoptée. On doit à Ruysch des observations remarquables de kystes pileux de l'ovaire, de calculs vésicaux, etc. Une membrane intérieure de l'œil a conservé son nom. Il était aussi célèbre comme médecin que comme anatomiste, et enrichit la science de beaucoup de faits. Parmi ses ouvrages, on remarque : *Observationum anatomico-chirurgicarum centuria*, Amsterdam, 1691, in-4°; *Thesaurus anatomicus*, ibid., 1701-1715, 10 vol. in-4°. Ses *Œuvres* ont été réunies à Amsterdam, 1737, 5 vol. in-4°.

RUYSDAEL. *V.* RUISDAEL.

RUYSSELEDE, v. de Belgique (Flandre occidentale), à 15 kil. S.-E. de Bruges; 6,500 hab. Fabr. de toiles de lin; comm. de lin, fil et toiles.

RUYTER (Michel-Adrien), célèbre amiral hollandais, né à Flessingue en 1607, m. en 1676, s'embarqua comme mousse à l'âge de 11 ans, s'éleva bientôt, par ses connaissances et son activité, au rang d'officier, fut nommé capitaine de vaisseau en 1635, fit dans ce grade huit campagnes aux Indes, et, en 1645, commanda, en qualité de contre-amiral, une escadre envoyée par la Hollande au secours des Portugais contre les Espagnols. En 1647, il coula 5 grands corsaires algériens devant le port de Salé, en Afrique. Pendant la guerre contre l'Angleterre, 1652-53, il seconda habilement Tromp dans les trois batailles navales qu'il livra à l'amiral Blake. Les régences d'Afrique ayant renouvelé leurs injures, il alla détruire un grand nombre de corsaires d'Alger et de Tunis, 1655. Envoyé, en 1659, au secours du Danemark, il battit deux fois la flotte suédoise, fut nommé vice-amiral à son retour, fit encore une campagne contre les Barbaresques en 1664, et, chargé de reprendre aux Anglais les établissements dont ils s'étaient emparés sur la côte d'Afrique, s'acquitta de cette mission avec succès. Quand Charles II eut déclaré la guerre à la Hollande, 1665, Ruyter, opposé au prince Rupert, ne démentit pas sa renommée; malgré une défaite qu'il essuya avec Tromp l'année suivante, il prit le port de Sheerness, remonta la Tamise en détruisant un grand nombre de navires, et répandit la terreur jusque dans Londres. Elevé au grade de lieutenant-amiral-général en 1671, il se signala de nouveau dans la guerre contre Louis XIV, battit, en 1672, à Soults-Bay, une escadre des Anglais, alliés de ce prince, se maintint avec autant de prudence que de bravoure pendant la campagne de 1673 contre les Anglais et les Français réunis, échoua dans une attaque contre la Martinique en 1674, puis, envoyé au secours de Messine, livra bataille à Duquesne en vue de Catane; il fut vaincu, grièvement blessé, et mourut peu de temps après de ses blessures, à Syracuse, où il s'était réfugié avec les débris de sa flotte. Les Etats-Généraux de Hollande lui firent élever à Amsterdam un magnifique mausolée. B.

RYBINSK, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 94 kil. N.-E. d'Iaroslav, sur le Volga; 6,000 hab. Entrepôt du commerce intérieur qui se fait par le Volga. Pendant la foire d'été, la population se trouve portée à 130,000 âmes.

RYBNIK, v. des Etats prussiens (Silésie), à 97 kil. S.-E. d'Oppeln; 2,700 hab. Maison royale d'invalides. Fabr. de cuirs, toiles, tabac, poterie, papier. Aux environs sont des usines royales pour le fer et le zinc.

RYE, brg et paroisse d'Angleterre (Sussex), l'un des Cinq-Ports, à l'embouchure de la Rother dans la Manche, à 13 kil. N.-E. de Winchelsea, 61 E.-N.-E. de Brighton; 8,202 hab. Chaudronnerie. Pêche du hareng. Comm. de grains, houblon, bois, tan, et laine.

RYEGATE ou REIGATE, brg et paroisse d'Angleterre (Surrey), à 34 kil. S.-E. de Londres, 26 E. de Guil-

ford ; 9,975 hab. Ruines d'un château-fort; église antique. C'est un titre de baronnie.

RYE-HOUSE (Complot de), nom donné à un complot formé, en 1683, par un colonel Rumsay et des hommes obscurs, pour tuer Charles II et son frère le duc d'York (Jacques II). Le crime devait être commis à Rye-House, maison de campagne d'un des conjurés ; mais les coupables furent découverts avant l'exécution de leur projet.

RYES, ch.-l. de cant. (Calvados), arr. et à 9 kil. N.-E. de Bayeux ; 470 hab.

RYLSK, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 120 kil. O. de Koursk, sur le Sem ; 5,700 hab. Elle eut des princes particuliers jusqu'au XIIIe siècle.

RYMER (Thomas), historien anglais, né vers 1650 dans le comté d'York, m. en 1713, étudia à Cambridge, et publia d'abord des Remarques sur le théâtre anglais dans le XVIIe siècle, sous le titre de : *the Tragedia of the last age considered and examined*, Londres, 1678, in-8°. Nommé historiographe de la couronne en 1692, il s'occupa dès lors de classer les archives de la Tour de Londres, fit un choix des pièces conservées dans ce dépôt, et les publia dans leur ordre. Ce précieux recueil, dit *Actes de Rymer*, est intitulé : *Fœdera, conventiones, litteræ et cujuscumque generis acta publica inter reges Angliæ et alios quovis imperatores, reges, pontifices,... ab anno* 1101 *ad nostra usque tempora*, Londres, 1704-35, 20 vol. in-fol. Une autre édition a été donnée par J. Neaulme, La Haye, 1739-45, 20 vol. in-4° ou 10 vol. in-fol., et une à Londres, 1816. Rapin-Thoyras a donné un *Abrégé des Actes de Rymer*.

RYSWICK, vge du royaume de Hollande (Hollande méridionale), près du canal de La Haye à Delft, à 3 kil. S.-E. de La Haye ; 1,700 hab. Après un congrès qui dura du 9 mars au 20 septembre 1697, un traité y fut signé, sous la médiation du roi de Suède, entre Louis XIV d'une part, les Provinces-Unies, l'Angleterre, l'Espagne et l'Empire de l'autre. Louis rendait à l'Espagne ce qu'il lui avait pris vers les Pyrénées, et, en Flandre, Luxembourg, Mons, Ath, Courtrai ; il reconnaissait Guillaume III pour roi légitime d'Angleterre, au détriment de Jacques II, qu'il avait soutenu jusque-là ; il rendait à l'Empire Fribourg, Brisach, Philippsbourg, Kehl, et tous les pays que les *Chambres de réunion* (*V. ce mot*) lui avaient adjugés, moins Strasbourg ; il restituait enfin au duc de Lorraine ses Etats. Sur l'emplacement du château où se tinrent les négociations, le stathouder Guillaume V a fait élever un obélisque en 1792. B.

RZESZOW, v. des Etats autrichiens (Galicie), ch.-l. de cercle, sur la Wysloka, à 168 kil. O. de Lemberg ; 10,000 hab., dont la moitié sont juifs. Gymnase. Orfévrerie, bijouterie en faux. — Le cercle de Rzeszow, entre la Pologne au N., dont la Vistule le sépare, les cercles de Tarnow à l'O., de Sanok au S., de Przémysl à l'E., a 4,941 kil. carr., et 286,836 hab.

RZEWUSKI (Wencesias), grand-général de Pologne, né en 1705, m. en 1779, se prononça, en 1733, pour Stanislas Leczinski, dont la France appuyait les prétentions au trône, reconnut ensuite Auguste III, repoussa, en 1739, une invasion des Tartares, s'opposa de tout son pouvoir, en 1767, à l'élection de Stanislas Poniatowski et aux desseins des Russes sur la Pologne, adhéra par écrit à la protestation de l'assemblée de Radom, et se rendit à la diète de Varsovie, où il s'exprima avec tant de liberté et d'éloquence sur les malheurs de la patrie, que l'ambassadeur russe, craignant son influence, le fit arrêter pendant la nuit, et conduire à Smolensk, puis à Kalouga, où il resta prisonnier pendant 6 ans. Ayant obtenu de retourner en Pologne, il renonça aux affaires publiques, et ne garda que la dignité de castellan de Cracovie. Rzewuski était savant et lettré, et cultivait plusieurs arts. Il a fait preuve d'un véritable talent poétique dans 2 tragédies tirées de l'histoire de Pologne, *Wladislas à Varna*, et *Zolkewischi* ; on a encore de lui un grand nombre de pièces de vers, 7 *Discours sur la religion*, un *Cours de rhétorique*, un *Nouvel art poétique*, etc. B.

RZEWUSKI (Séverin), fils du précédent, né vers 1745, était vice-grand-général de Pologne, quand la tzarine Catherine II le fit enlever avec son père, 1767, à cause de son opposition à Stanislas Poniatowski. De retour en 1773, il soutint le parti de l'indépendance nationale, mais l'abandonna en 1776, et signa l'acte de Targovice en 1792. Il en eut regret, quand il vit le 2e démembrement de la Pologne, 1793 ; les patriotes insurgés confisquèrent ses biens, et le pendirent en effigie, après le dernier partage de sa patrie. Il mourut dans les remords et le repentir. B.

S

SAA

SA ou SAA (Emmanuel), célèbre casuiste portugais, né en 1530 à Villa-de-Conde, m. à Milan en 1596, entra dans l'ordre des Jésuites à 15 ans, travailla, par les ordres de Paul V, à l'édition de la Bible vulgate, et fonda le séminaire de Milan. Il a écrit plusieurs ouvrages de théologie, dont le plus fameux est l'*Aphorismi confessariorum*, Barcelone, 1609, Douai, 1627, où sont émises les propositions les plus audacieuses, principalement contre l'autorité des rois. Plus de 80 de ces propositions furent censurées par le Maître du Sacré-Palais, comme faussant les principes de l'Ecriture et les règles de morale, de discipline, consacrées par les Pères et les conciles. C. N.

SAA DE MIRANDA (Francisco), poëte portugais, né à Coïmbre en 1495, d'une famille noble et riche, m. en 1558, enseigna d'abord le droit dans sa ville natale, puis voyagea en Espagne, en Italie et en Sicile. A son retour, il jouit de la faveur de Jean III. A son goût pour la poésie il joignait celui de la philosophie et des lettres grecques et latines. Chef de l'école classique en Portugal, il perfectionna la langue et le rhythme, et donna à la poésie un caractère d'élévation inconnu jusqu'alors : il joua le même rôle que Garcilaso de la Vega et Boscan en Espagne. Comme Montemayor, il écrivit à la fois en portugais et en castillan. On a de lui des sonnets, des églogues, des *cartas* ou épîtres, des hymnes à la Vierge, des chansons populaires, dont on peut louer la délicatesse, la fraîcheur, la sensibilité exquises, et deux comédies érudites, imitées de Plaute et de Térence, *les Etrangers* et les *Villalpandios*, qui sont médiocres. Les œuvres de Saa ont été réunies à Lisbonne, 1595. B.

SAA DE MÉNÉZÈS (Francisco), poëte épique, neveu du précédent, né à Porto, m. en 1664, a laissé la *Conquête de Malacca*, dont Albuquerque est le héros. Malgré des incorrections de style, des épisodes mal amenés, des descriptions de batailles trop fréquentes, ce poëme est placé par quelques littérateurs immédiatement après celui de Camoëns. B.

SAAD-EDDYN-MOHAMMED, dit *Khodjah-Effendi*, historien turc, m. en 1600, est auteur du *Tadj-al-Tawarikh* (la Couronne des histoires), qui comprend les règnes des 12 premiers sultans turcs. Cet ouvrage a été traduit en italien par Vincent Brattuti, sous le titre de *Chronique de l'origine et des progrès des Ottomans*, 1re partie, Vienne, 1646 ; 2e partie, Madrid, 1652.

SAADI, poëte persan. *V.* SADI.

SAADO. *V.* SADAO.

SAALE (la), dite *Saale saxonne* ou *Thuringienne*, riv. d'Allemagne ; source dans le Fichtelgebirge en Bavière (Haute-Franconie) ; cours d'environ 400 kilom., large et profond, par les principautés de Reuss et de Schwarzbourg-Rudolstadt, les duchés de Saxe-Altenbourg, Saxe-Weimar, Anhalt-Bernbourg, Saxe-Meiningen, Schwarzbourg-Rudolstadt, les prov. prussiennes de Mersebourg et de Saxe, et la régence de Magdebourg, où il afflue à l'Elbe, à 11 kil. S.-O. de Zerbst. Elle passe à Hof, Saalfeld, Iéna, Naumbourg, Mersebourg, Halle, Bernbourg, reçoit l'Elster, l'Unstrutt, l'Ilm, la Wipper, l'Orla, la Roda, etc. Elle donne son nom à un cercle de la régence de Mersebourg ; ch.-l. *Wettin* ; elle l'a donné, sous le 1er Empire français, à un département du royaume de Westphalie, ch.-l. *Halberstadt*.

SAALE, dite *Saale franconienne*, riv. d'Allemagne, naît en Bavière (Basse-Franconie), et se jette dans le Mein près de Gemünden ; cours de 110 kil.

SAALE, dite *Saale autrichienne*, affluent de la Salza à Salzburghausen; cours de 100 kil.

SAALES, ch.-l. de cant. (Vosges), arr. et à 20 kil. N.-E. de St-Dié; 1,179 hab.

SAALFELD, v. murée du duché de Saxe-Meiningen-Hildburghausen, sur la Saale saxonne, à 77 kil. E. de Meiningen, 9 kil. S.-E. de Rudolstadt; 5,000 hab. Hôtel-de-ville et église gothiques; château ducal, avec beaux jardins; ruines du fort de la *Sorbenburg*. Ecole d'arts et métiers; anc. château ducal, auj. hôtel des monnaies; administration des mines. Fabr. de tabac, potasse, lainages, cuirs, couleurs. Exploit. de fer aux environs. — Elle fut le ch.-l. d'une principauté indépendante, réunie en 1749 au duché de Saxe-Cobourg-Gotha, et qui passa en 1826 à la maison de Saxe-Meiningen. Les Français y battirent, le 10 octobre 1806, le prince Louis de Prusse, qui y fut tué; un monument a été élevé au lieu où il tomba.

SAALFELD, en polonais *Zelwald*, v. des Etats prussiens (Prusse), à 34 kil. O.-N.-O. de Morungen; 2,200 hab. Ecole latine, fondée en 1587. Industrie agricole; tanneries.

SAANE, SANE, SARN ou SARINE, en latin *Sarna*, riv. de Suisse, naît au glacier de Sanetsch (Berne), arrose les cantons de Vaud et de Fribourg, passe à Gessenai, Gruyères, Fribourg, reçoit la Sanse, la Glane, et se jette dans l'Aar, rive g., cours de 150 kil.

SAANEN. *V.* GESSENAI.

SAARBRUCK. *V.* SARREBRUCK.

SAARBURG. *V.* SARREBOURG.

SAARDAM ou SARDAM, en hollandais *Zaandam*, v. du royaume de Hollande (Hollande septentrionale), à 10 kil. N.-O. d'Amsterdam, 13 N.-E. de Harlem, sur le Zaan; 12,000 hab. Les maisons y sont de bois, et peintes en vert, ce qui lui donne un aspect pittoresque. On voit encore la maison, dite *Vorstenborg*, où Pierre le Grand, sous le nom de Pierre Michaïlov, vint habiter, quand il voulut, en 1697, apprendre dans les chantiers la construction des navires; Alexandre Ier l'a fait réparer. Comm. de bois; navigation et pêche actives. Chantiers de construction, fabr. de toiles à voiles, goudron. On compte près de 1,000 moulins à vent (autrefois 2,800), donnant la force motrice à des scieries de bois, à des fabr. de papier, de cinabre, d'huile, de poudre. Manuf. de tabac et de moutarde.

SAAR-GEMUND, nom allemand de SARREGUEMINES.

SAARLUIS. *V.* SARRELOUIS.

SAAR-UNION, ch.-l. de cant. (Bas-Rhin), sur la Sarre, arr. et à 40 kil. N.-O. de Saverne; 3,427 hab. Il est formé de deux villes, *Saarwerden* et *Saar-Bockenheim* ou *Bouquenon*. Tissage d'étoffes en soie et paille; fleurs en paille, chapeaux de palmier dits Brésiliens, chapeaux de paille d'Italie; tanneries, tuileries, fonderie de métaux.

SAAS (Jean), savant bibliographe, né en 1703 à Saint-Pierre de Franqueville (Normandie), m. en 1774, successivement secrétaire de l'archevêché de Rouen, curé de St-Jacques-sur-Darnétal, etc., a publié une très-grande quantité d'opuscules, entre autres une *Notice des mss. de la Bibliothèque de l'église métropolitaine de Rouen*, 1746, in-12. C—s.

SAATZ, en bohémien *Zatecz*, v. des Etats autrichiens (Bohême), ch.-l. de cercle, sur la rive dr. de l'Eger, à 80 kil. O.-N.-O. de Prague; 4,000 hab. Trib. criminel. Gymnase de Prémontrés. Bel hôtel-de-ville. Culture de houblon renommé. — Le cercle de Saatz, entre ceux d'Eger à l'Ouest, de Leitmeritz à l'Est, de Prague et de Pilsen au Sud, et la Saxe au Nord, a 3,132 kilomètres carrés, et 239,754 hab.

SAATZIG, cercle des Etats prussiens (Poméranie), dans la régence de Stettin; ch.-l. *Stargard*.

SAAVEDRA. *V.* CERVANTES.

SAAVEDRA-FAXARDO. *V.* FAXARDO.

SABA (Ile), une des Petites-Antilles hollandaises, dans le gouv. et à 24 kil. N.-O. de St-Eustache, par 17° 41' 10" lat. N. et 65° 33' 30" long. O.; 50 kil. car.; 1,800 hab. Fertile en indigo et en coton. — Les Anglais la prirent en 1781 et en 1801.

SABA, anc. v. d'Arabie, fondée, d'après la Genèse, par des descendants de Chus, c.-à-d. des Ethiopiens, était, au temps des Ptolémées et sous l'Empire romain, une place importante de commerce entre l'Ethiopie et la Syrie. Elle s'appelait aussi *Mariaba* ou *Mara*, titre que portait toute ville qui servait de résidence au roi et de capitale au pays. Les Sabéens étaient le peuple le plus riche de l'Arabie : le commerce de la myrrhe, de l'encens, de la cinnamome, du baume, du vin de palmier, avait accumulé chez eux une telle quantité d'or et d'argent, que la description de leur magnificence, dans Diodore et Strabon, est fantastique. Saba est auj. *Sabbea*, bâtie sur une éminence, près de la côte O. de l'Arabie, en face des îles Farsan; le canton où elle est située porte le nom de *Sabièh*, et fait partie de la côte de Tehama (Hedjaz). C. P.

SABA, et mieux SHÉBA, anc. v. d'Arabie, fondée, d'après la Genèse, par des Arabes Jectanides, c.-à-d. par des Sémites, est auj. *Sheba-Mareb*, dans l'Yémen. C'est de cette ville que vint, d'après les traditions arabes, la reine Belcis, qui visita Salomon. C. P.

SABA ou SHÉBA, anc. v. d'Arabie, fondée par des Ethiopiens, à l'E. de l'Arabie, vers la pointe qui sépare le golfe Persique de la mer d'Oman; auj. *Sehar*, dans le pays d'Oman. C. P.

SABA, anc. v. d'Ethiopie, port sur la mer Rouge, au N. duquel se jetait, d'après les anciens, un bras de l'Astaboras, paraît avoir occupé la position du port appelé auj. *Port-Mornington*, par 18° environ de lat. N. et 36° de long. E. Au N. de cette ville, vient en effet aboutir, en se perdant dans les sables avant d'atteindre la mer, le Mareb, cru longtemps un affluent de l'Atbara (anc. *Astaboras*), mais qui est indépendant du bassin du Nil. C. P.

SABACO, prince éthiopien, conquit l'Egypte vers 737 av. J.-C., fonda la 25e dynastie, dite Ethiopienne, qui n'a donné que trois rois au pays, et a subsisté moins de 40 ans. Sabaco mourut en 726.

SABADELL, v. d'Espagne (Catalogne), prov. et à 20 kil. N. de Barcelone, sur le Ripollet; 4,800 hab. Fabr. de draps.

SABÆ, v. d'Ethiopie. *V.* SABÉ.

SABAOTH, ou plutôt *Zabaoth*, mot hébreu indéclinable, qui signifie *armées*. Joint au nom de Dieu, il signifie le *Dieu des armées*. Il se dit aussi des anges et du peuple saint.

SABARA (VILLA-REAL-DO-), v. du Brésil (Minas-Geraës), ch.-l. de la comarca de Rio-das-Velhas, à 90 kil. N. de Villa-Rica, au confluent du Sabara et du Rio-das-Velhas; 8,000 hab. Lavages d'or.

SABARIA ou SAVARIA, v. de la Pannonie Supérieure, fondée par les Boïens. L'empereur Claude y envoya une colonie romaine, d'où la ville prit le nom de *Colonia Sabaria Claudiana Augusta*. Centre d'un grand nombre de voies romaines, elle acquit de l'importance dans les derniers siècles de l'Empire, comme le prouvent ses nombreuses antiquités, temples, aqueducs, statues, inscriptions, médailles. C'est auj. *Sarwar*. C. P.

SABARICUS SINUS. *V.* SARABACUS.

SABART, anc. *Sabrata*, au moyen âge *Tripoli-Vecchio*, v. de la régence de Tripoli, à 60 kil. de Tripoli, était la capitale du pays avant l'invasion arabe.

SABAS (Saint), abbé et fondateur de plusieurs monastères en Palestine, né en 439, m. vers 532. Fête, le 5 décembre.

SABAT, v. d'Ethiopie. *V.* SABÉ.

SABATA ou SABATIA, nom anc. de SAVONE.

SABATHAI-SEVI, faux Messie des Juifs, né à Smyrne en 1625, d'un courtier de commerce, m. en 1676, séduisit un certain nombre de ses coreligionnaires, faillit causer une révolution sérieuse en Orient, fut jeté en prison par ordre de Kiuperli, ministre de Mahomet IV, avoua devant ce sultan tous ses stratagèmes, et embrassa l'islamisme pour échapper au supplice.

SABATIER (Raphaël-Bienvenu), chirurgien, né à Paris en 1732, m. en 1811, fut l'élève de son père Pierre Sabatier, chirurgien à l'hôpital de la Charité, et se distingua tellement, que les chirurgiens le reçurent dans leur collége deux ans avant qu'il eût l'âge exigé par les règlements. Membre de l'Académie de chirurgie, il fut nommé professeur au Collége royal en 1756, épousa une nièce de Morand, devint chirurgien-major de l'Hôtel des Invalides, et membre de l'Académie des sciences en 1773. Pendant la Révolution, il fut chargé de l'inspection du service de santé des armées, professa à l'Ecole de santé, et entra à l'Institut. Napoléon Ier le mit au nombre de ses chirurgiens consultants. Sabatier fut un grand praticien, mais il n'eut pas le génie novateur de Desault, et se montra toujours attaché aux idées anciennes. On a de lui, outre des Mémoires sur la circulation pulmonaire, le mouvement des côtes, la fracture du sternum, etc. : *Traité complet d'anatomie*, Paris, 1791, 2 vol. in-8°; *de la Médecine expectative*, 1796, 3 vol. 1796, 3 vol. in-8°; *de la Médecine opératoire*, 1821-in-8°, ouvrage réédité par Bégin et Sanson, Paris, 1824, 4 vol. in-8°. *V.* son *Éloge* par Percy, 1812. D—G.

SABATIER (Antoine), dit de *Castres*, compilateur et critique, né à Castres en 1742, m. en 1817, écrivit sans conscience. Clerc tonsuré, il crut d'abord avantageux de s'enrôler dans le camp des philosophes, puis le déserta, croyant

qu'il serait plus utile pour lui de les attaquer. A la Révolution, il émigra, et, soit en Angleterre, soit en Allemagne, il mit sa plume à prix, pour écrire le pour et le contre. Il flatta vainement Napoléon Ier. Rentré en France en 1814, il obtint de la Restauration 3,500 fr. de pension, dénigra ceux qui la lui avaient fait obtenir, et mourut dans la misère. Il avait de l'esprit et de la facilité; mais son style est incorrect, et ses jugements sont d'une partialité choquante. On a de lui : *les Trois siècles de la littérature française, ou Tableau de l'esprit de nos écrivains depuis François Ier jusqu'en* 1772, Paris, 1779, 3 vol. in-8°; 6e édit., Paris, 1801, 4 vol. in-12; *Dictionnaire des passions, des vertus et des vices*, 1769, 2 vol. in-12; *Dictionnaire de littérature*, 1770, 3 vol. in-8°; *les Siècles païens, ou Dictionnaire mythologique, héraldique, politique, littéraire et géographique de l'antiquité païenne*, 1784, 9 vol. in-12; *Pensées et observations morales et politiques*, Vienne, 1794, in-8°. C. N.

SABAUDIA, nom de la Savoie au moyen âge.

SABBAT, c.-à-d. en hébreu *repos*, le 7e jour de la semaine chez les Hébreux; ils le plaçaient le samedi. Il commence le vendredi soir au coucher du soleil, et finit le lendemain à pareille heure. Ce jour-là, les Hébreux s'abstiennent de tout travail, en mémoire du repos de Dieu après la création. Celui qui n'observait point le sabbat devait être puni de mort. — Dans les croyances populaires du Moyen âge, surtout en Allemagne, on donnait le nom de *Sabbat* à une réunion de sorciers et de sorcières, tenue à minuit sur les montagnes et dans les bois, sous la présidence du Diable, et où l'on mangeait la chair des suppliciés et celle des enfants morts sans baptême. C'est en chevauchant sur un bouc, un âne ou un manche à balai, que l'on se rendait à la réunion; le chant du coq dispersait les danses formées par les initiés, et faisait taire leurs chants. *V. Supplément.*

SABBATA. *V.* Sabé.

SABBATHIER (François), compilateur, né à Condom en 1732, m. en 1807, fut associé de l'Institut. En 1763, l'Académie de Berlin le couronna pour un Mémoire *Sur l'origine de la puissance temporelle des papes*. On lui doit en outre : *Dictionnaire pour l'intelligence des auteurs classiques grecs et latins, tant sacrés que profanes*, Paris, 1766-1815, 37 vol. in-8° avec 200 planches (le 37e, qui part de la lettre S, est de Sérieys), espèce d'encyclopédie un peu diffuse de l'antiquité, et qui paraît faite avec des sources de seconde main, car il ne cite ses autorités qu'en bloc; *Recueil de dissertations sur divers sujets de l'histoire de France*, Châlons, 1770, in-12; *les Mœurs, coutumes et usages des anciens peuples*, 1770, in-4°; *les Exercices du corps chez les anciens*, 1772, 2 vol. in-8°. C. N.

SABBATINI (Louis-Antoine), franciscain et maître de chapelle, né à Padoue, m. à Rome en 1809, fut élève du P. Martini. Il a laissé d'importants écrits sur la musique : *Vera idea delle musicali numeriche segnature*, Venise, 1799, in-4°; *Elementi teorici e pratici di musica*, Rome, 1790, in-4°; *Trattato delle fughe musicali*, Venise, 1802, 2 vol. in-4°.

SABBATIQUE (Année). *V.* Année.

SABÉ, *Sabæ*, appelée par Ptolémée *Sabat* et *Sabbata*, anc. v. d'Ethiopie, sur la mer Rouge, était importante sous les Ptolémées et à l'époque romaine. On pense que c'est auj. *Assab*, en Abyssinie, près du détroit de Bab-el-Mandeb. C. P.

SABEA REGIA, anc. v. d'Arabie. *V.* Zébid.

SABÉENS, anc. peuple de l'Arabie-Heureuse, au S.-O., divisé en *Sabéens* proprement dits, *Homérites*, *Adramites* et *Panchéens*. Ils rendaient un culte aux corps célestes, au soleil, à la lune, aux étoiles, etc. Ce culte a reçu depuis le nom de *Sabéisme*.

SABELLIANISME. *V.* Sabellius.

SABELLICO (Marc-Antoine Coccio), historien, né à Rome en 1436, m. en 1506, enseigna l'éloquence à Udine et à Venise. Il écrivit une *Histoire de Venise*, en latin, Venise, 1487, in-fol. On lui doit encore une *Description de Venise*, deux poëmes en l'honneur de cette république, un Dialogue sur les magistrats vénitiens, quelques traités moraux et philosophiques, des commentaires sur Tite-Live, Horace, Florus, Valère-Maxime, Justin, et Pline le naturaliste. B.

SABELLIENS, *Sabelli*, nom générique donné par les Romains aux peuples montagnards de l'Apennin, qui, avec les Osques de la plaine, furent, suivant toute vraisemblance, la population indigène de l'Italie. Cantonnés d'abord dans le haut pays des Abruzzes, ils descendirent dans la vallée de l'Anio et du Vulturne, et, à l'époque de la fondation de Rome, ils formaient, avec les Etrusques, le plus puissant peuple de la Péninsule. Ils étaient divisés en 14 peuples : les *Sabins*, qui paraissent la souche commune de la nation; les *Picénins*, dont les *Prétutiens* étaient une branche; et, dans la grande confédération samnite, les *Vestins*, les *Marrucins*, les *Pélignien*s, les *Marses* au N., les *Pentriens*, les *Hirpins*, les *Caudiniens*, les *Caracénins*, les *Frentans*, les *Picentins*, les *Lucaniens*. Leur domination s'étendait sur tout l'Apennin central et méridional. Pasteurs et agriculteurs, ils avaient pour caractères communs, une vie frugale et laborieuse, et l'usage du *Printemps sacré* (*V. ce mot*). C. P.

SABELLIUS, hérésiarque du IIIe siècle, suivit l'erreur de Noet et de Praxée, et fut condamné au synode d'Alexandrie, en 261. Il ne mettait point, entre les personnes de la Trinité, d'autre différence que celle qui existe entre les différentes opérations d'un même être. Ainsi les titres de Père, de Fils et de St Esprit, n'étaient pour lui que des dénominations empruntées aux actions diverses que Dieu avait produites pour le salut des hommes. Les Sabelliens avaient un corps de communion en 281 : St Epiphane dit qu'ils étaient répandus en assez grand nombre autour de Rome et dans la Mésopotamie. St Augustin a cru que cette secte était tout à fait anéantie au commencement du ve siècle. M.

SABERMATTI, riv. de l'Hindoustan (Goudjérate), naît à 20 kil. N. de Poloh, et se jette dans le golfe de Cambaye, à 20 kil. O. de Cambaye. Cours de 400 kil.

SABIA, riv. de l'Afrique australe, affluent du canal de Mozambique.

SABIANS ou SABIENS, sectaires appelés aussi *Chrétiens de St Jean* (*V.* Chrétiens).

SABINA (Julia), petite-nièce de Trajan, fut mariée par l'impératrice Plotine au jeune Adrien, l'an 100 de J.-C. Très-belle, d'un esprit cultivé, néanmoins son mari ne l'aima jamais et la traita durement; après 38 ans de mariage, il la força de s'empoisonner, puis lui fit rendre les honneurs divins.

SABINE, anc. pays de l'Italie centrale, entre le Picénum au N., l'Ombrie et l'Etrurie à l'O., le Latium au S. et le Samnium à l'E., comprenait le pays montagneux où coulent la Néra et son affluent le Vélino, de l'Anio aux Apennins, c.-à-d., dans le roy. d'Italie actuel, l'arrondissement de Riéti (appelé encore aujourd'hui Sabine), et le N. de l'Abruzze Ultérieure 2e, dans le royaume d'Italie. C'était une terre peu favorable à l'agriculture, mais très-fertile en oliviers, en vignes, et en chênes. On y nourrissait une grande quantité de bétail, et les mulets de Reate étaient particulièrement renommés. Villes principales : Amiternum, Crustumerium, Nomentum, Eretum, Fidènes, Reate, Cures. C. P.

SABINE, anc. prov. des Etats de l'Eglise, entre l'Ombrie au N., le patrimoine de St-Pierre à l'O., la Campagne de Rome au S., et le royaume de Naples à l'E.; ch.-l., *Rieti*. Auj. comprise dans la comarca de Rome et les arrondissements de Spolète et de Riéti (province de Pérouse).

SABINE (Sainte), dame de l'Ombrie, souffrit le martyre à Rome, en 125. Fête, le 9 août.

SABINE, riv. de l'Amérique du N., naît dans le N.-E. du Texas, sépare ce pays de la Louisiane, reçoit le Natchez, et se jette dans le golfe du Mexique. Cours sinueux de 460 kil.

SABINES (Enlèvement des). *V.* Romulus.

SABINIEN, pape de 604 à 606, ordonna le 1er que l'on marquât les heures anoniales, et que le peuple fût appelé à l'église par le son des cloches.

SABINS, *Sabini*, anc. peuple de l'Italie, passaient pour être autochthones et former la souche primitive de toutes les populations sabelliennes, dont ils avaient les mœurs austères et rudes. Leurs divinités étaient guerrières, entre autres, leur dieu national *Medius Fidius* ou *Sancus*, fils de Mars, qu'ils adoraient sous la forme d'une lance (*quir*) plantée en terre. De bonne heure en rapport avec Rome naissante, à la suite de l'enlèvement des Sabines, les Sabins habitèrent la ville conjointement avec les Romains, mais en gardant leur roi Tatius et leur sénat particulier. S'ils se soumirent, après la mort de leur chef, au gouvernement de Romulus, les rois suivants, qui sont Sabins d'origine (Numa, Ancus), le nom de *Quirites* (hommes de la lance) donné à tout le peuple romain, la religion tout agricole et guerrière des premiers Romains, les institutions politiques du patronat et de la clientèle, montrent combien l'influence des Sabins fut puissante. Ceux des Sabins qui ne s'étaient pas dès l'origine associés à la fortune de Rome, furent soumis en une seule campagne par Curius Dentatus, en 290 av. J.-C. C. P.

SABINUS (Aulus), poëte latin du temps d'Auguste, fut l'ami et l'émule d'Ovide, mais resta bien loin de ce modèle. Il ne reste de lui que 3 *Epîtres* ou *Héroïdes*; on les

trouve à la suite de celles d'Ovide, dans la *Bibliothèque latine* de Lemaire.

SABINUS (Masurius), jurisconsulte romain qui florissait du temps de Tibère, fut disciple d'Atéius Capito. Le 1er, il obtint de l'empereur la permission de donner des consultations publiques, et fut le chef de l'école des *Sabiniens*, opposée à celle des Proculéiens. Il écrivit, entre autres ouvrages, 12 livres intitulés *Memorabilia*, 3 de commentaires *de Indigenis*, et un *de Furtis*. On trouve dans le Digeste beaucoup de fragments de ses écrits; Antoine Riccoboni les a réunis dans son livre *de Historiâ*, Venise, 1568, in-8°.

SABINUS (Julius), Gaulois du pays des Lingons, tenta, avec Civilis, d'affranchir les Gaules de la domination romaine, prit le titre de César au début du règne de Vespasien, marcha contre les Séquanais, qui ne voulaient point prendre part à l'insurrection, fut vaincu, désespéra de sa cause, et, après avoir mis le feu à sa maison, se cacha dans un souterrain, en faisant répandre le bruit de sa mort. Sa femme Eponine joua le rôle d'une veuve désespérée, ne vécut avec lui que pendant la nuit, et eut deux jumeaux, qu'elle allaita secrètement. La retraite de Sabinus ne fut découverte qu'au bout de 9 ans : conduit à Rome avec sa femme et ses enfants, il subit le dernier supplice; Eponine, dont les larmes n'avaient pu toucher Vespasien, partagea le sort de son époux, l'an 78 de J.-C.

SABIONCELLO ou SABIONERO, presqu'île des Etats autrichiens (Dalmatie), sur la côte E. de l'Adriatique, en face des îles Méléda et Curzola; 80 kil. sur 12; ch.-l. *Stagno*. Sur la côte S.-O. est un vge de *Sabioncello*, à 100 kil. N.-O. de Raguse.

SABIONETTA, v. du roy. d'Italie, dans la province de Crémone, à 27 kil. S.-O. de Mantoue; 7,036 hab. Ancienne principauté.

SABIRES, *Sabiri*, peuple de la Sarmatie méridionale, habitait, au ve siècle, entre le Kouban et le Caucase, et, vers le milieu du vie, vint s'établir sur les bords de la Desna et du Dniéper, dans le pays qui prit de là le nom de *Sébérie* ou *Sévérie*.

SABIS, nom anc. de la SAMBRE.

SABLÉ, ch.-l. de cant. (Sarthe), arr. et à 30 kil. N.-O. de la Flèche, au confluent de l'Erve et de la Sarthe; 4,734 hab. Autrefois défendu par un château très-fort et souvent assiégé. Érigé en marquisat en 1602. Jolie ville, dominée par son château, et environnée de belles promenades. Collége. Beau pont en marbre noir. Fabr. de gants; exploit. de marbres et d'anthracite. Marchés aux grains; foire importante pour les bestiaux. Urbain Grandier naquit près de là. — Un traité y fut conclu, le 21 août 1488, entre Charles VIII et le duc François II de Bretagne, qui promettait de renvoyer de ses Etats les troupes étrangères, et de ne marier ses filles que du consentement de son suzerain.

SABLÉ (Madeleine de SOUVRÉ, marquise de), une des femmes les plus spirituelles du XVIIe siècle, fille du maréchal de Souvré, née en 1598, m. en 1678. N'éprouvant aucune sympathie pour son mari, elle vécut d'une manière peu régulière. Son salon était le rendez-vous des beaux-esprits du temps, et les *Maximes* de La Rochefoucauld y furent élaborées. On a publié d'elle : *Maximes de Mme la marquise de Sablé*, Paris, 1678, in-12. *V.* M. Cousin, *Mme de Sablé*, Paris, 1855, 1 vol. in-8°.

SABLES-D'OLONNE (LES), *Arenæ Olonenses*, s.-préf. (Vendée), et port de commerce, à 36 kil. S.-O. de Napoléon-Vendée, 5 kil. O. d'Olonne, sur une presqu'île de l'Océan; 6,382 hab. Tribunal de 1re instance, collége, école d'hydrographie, bains de mer. Belle église. Pêche de sardines. Commerce considérable de grains, sel, brai, goudron, bestiaux, bois du Nord, etc. Armements pour la pêche de la morue. Chantiers de construction. Cette ville est située au milieu de marais salants desséchés, excepté le faubourg de Chaume, bâti sur un rocher; des batteries la protégent du côté de la mer. On la dit fondée par des pêcheurs basques et espagnols; elle fut fortifiée au XIe siècle, et dépendait de la vicomté de Thouars; Louis XI fit creuser son port, puis la donna à Philippe de Comines. Les protestants la prirent en 1577 et 1578; une flotte anglo-batave la ruina en 1696. Les Vendéens l'assiégèrent deux fois vainement en 1793.

SABLIÈRE (Antoine RAMBOUILLET DE LA), né en 1615, m. en 1680, fils d'un riche financier et administrateur des domaines du roi, partagea sa vie entre les affaires, les plaisirs, et la poésie. Il composa pour une jeune Hollandaise (*Iris*), qui lui fut enlevée par une mort prématurée, des madrigaux où il y a de la finesse et du naturel. Ils ont été publiés en 1680, 1687, 1758, et dans les *Petits classiques français* de Ch. Nodier, 1825. G. L.

SABLIÈRE (Mme DE LA), femme du précédent, née en 1636, m. en 1693, fut une de ces femmes charmantes, douées de beauté et d'esprit, qui exercèrent une si grande influence sur la littérature et les arts au siècle de Louis XIV. Elle est surtout célèbre par son amitié pour La Fontaine, et par les éloges qu'elle en a reçus. Aussi savante que modeste, elle possédait le latin, et n'était étrangère à aucune des connaissances cultivées de son temps. Les seigneurs de la cour, les hommes éminents en tous genres, les femmes les plus remarquables par leurs attraits et leur esprit, aimaient à se réunir chez elle. Ce fut vers 1672 qu'elle accueillit La Fontaine. Trompée par le marquis de La Fare, qui avait su se faire aimer d'elle, délaissée à son tour par son mari, elle finit par se réfugier dans le repentir et la piété. Elle a écrit une centaine de *Pensées chrétiennes*, courtes sentences qui, après sa mort, ont été plusieurs fois réimprimées à la suite des *Maximes* de La Rochefoucauld, ou même dans le corps de l'ouvrage. On lui a quelquefois attribué à tort les madrigaux de son mari. F. B.

SABLON (LE), vge (Moselle), sur la Seille, arr. et à 2 kil. S. de Metz; 938 hab. Vastes débris de constructions romaines, thermes, naumachie, etc.

SABLONVILLE, vge (Seine), contigu aux murs de l'enceinte fortifiée de Paris, à l'O., en face du bois de Boulogne; 300 hab. De création récente, il occupe l'emplacement de l'anc. parc des Sablons.

SABOLTSCH, comitat de Hongrie. *V.* SZABOLCS.

SABONDE (Raymond de). *V.* SÉBONDE.

SABOU, riv. d'Afrique. *V.* SÉBOU.

SABRACES, *Sabracæ*, anc. peuple de l'Inde en deçà du Gange, au S. des Malliens, à l'O. des Oxydraques, entre l'Indus et l'Acésines.

SABRAO, une des îles de la Sonde (Malaisie), dans le groupe de Sumbava-Timor, à l'E. de Florès, dont elle est séparée par un détroit; par 8° 15' lat. S. et 121° 5' long. E.; 50 kil. sur 20. Le radjah réside dans la petite île Adinara. Presque tous les habitants ont été convertis par les missionnaires portugais.

SABRATA. *V.* SABART.

SABRES, ch.-l. de cant. (Landes), arr. et à 34 kil. N.-N.-O. de Mont-de-Marsan; 619 hab. Belle église. Fabr. d'essences.

SABRINA, nom anc. de la SEVERN.

SABRINA, une des Terres antarctiques, découverte par le capitaine anglais Balleny en 1839. Située à l'O. de la terre Adélie, elle correspond en partie à la terre de Wilkes.

SABRINÆ ÆSTUARIUM, nom ancien du *Canal de Bristol*.

SACALA, v. d'Abyssinie, dans le royaume d'Amhara, à 4 kil. N.-O. de la source du Bahr-el-Azrek, à 200 kil. S.-O. de Gondar.

SACANIE, nom que portaient, au moyen âge, les territoires de Sicyone, de Corinthe et d'Argos, dans la Morée.

SACARIA. *V.* SAKARIA.

SACARTIÈNE, anc. contrée de l'Asie, à l'E. de la Carmanie, comprenant la Drangiane et quelques pays voisins. Auj. *Sigistan*.

SACATEPEQUEZ (SAN-JUAN DE), v. de l'Amérique centrale; dans la république et à 40 kil. N.-E. de Guatémala; 9,000 hab.

SACCAS (Ammonius). *V.* AMMONIUS.

SACCHETTI (Franco), littérateur italien, né à Florence vers 1335, m. vers 1402, fit des vers pendant 26 ans, et mit lui-même en musique ses ballades et ses madrigaux. Il devint homme d'État et magistrat dans l'âge mûr. Il écrivit trois cents *Nouvelles* à l'imitation de Boccace, imprimées pour la 1re fois à Naples (Florence), 1724, 2 vol. in-8°; moins fécond, moins varié que son modèle, il se montre aussi caustique. Ses poésies lyriques, où il imita Pétrarque, n'ont pas été imprimées. B.

SACCHETTI (Gian-Battista), architecte italien, qui florissait vers le milieu du XVIIIe siècle, est surtout connu pour avoir édifié le magnifique palais du roi, à Madrid.

SACCHI (André), peintre, né à Nettuno, en 1593, m. en 1661, fut le dernier élève de l'Albane, et le rival de Pierre de Cortone et du Bernin. Excellent coloriste, bon dessinateur, on le cite encore pour la simplicité et le naturel de ses compositions. Parmi ses tableaux, ceux de *St Romuald assis au milieu de ses religieux*, *Visite de la Vierge à Ste Elisabeth*, *l'Ivresse de Noé*, et *St Grégoire donnant des reliques*, ont une réputation méritée. M. V—I.

SACCHI (Juvénal), barnabite, né à Milan en 1726, m. en 1789, étudia à fond le système des anciens sur la mu-

sique, et publia, outre des *Vies* de Farinelli et de Marcello, en italien, plusieurs travaux d'érudition et de critique musicales : *Del numero e delle misure delle corde musiche e loro corrispondenze*, Milan, 1761, in-8°; *Della divisione del tempo nella musica, nel ballo e nella poesia*, 1770, in-8°; *Della natura e perfezione dell' antica musica de' Greci*, 1778, in-8°; *Delle quinte successive nel contrappunto*, 1780, in-8°. B.

SACCHINI (Antoine-Marie-Gaspard), célèbre compositeur de musique, né à Pouzzoles en 1734, m. à Paris en 1786, étudia sous Durante au Conservatoire de Santo-Onofrio, à Naples. Après de grands succès sur les principales scènes de l'Italie, il parcourut l'Allemagne et l'Angleterre, et se rendit à Paris en 1782. L'empereur Joseph II l'avait recommandé à la reine Marie-Antoinette, qui lui fit ouvrir les portes de l'Opéra. Sacchini a mis beaucoup de charme dans ses airs; son instrumentation produit de beaux effets par des moyens fort simples. Ceux de ses ouvrages qui ont le plus de valeur sont : *Alessandro nell' Indie*, 1768; *Scipione in Cartagine*, 1770; *Andromacca; l'Isola d'amore*, traduit en français sous le titre de *la Colonie*; *Renaud*, 1783; *Chimène; Dardanus*, 1784; et *Œdipe à Colone*, 1785. Il a écrit des messes, des vêpres et des motets, qui se distinguent par un style élégant, pur, et gracieux.

SACEDON, anc. *Thermida*, v. d'Espagne (Nouv.-Castille), dans la prov. de Guadalaxara, à 26 kil. N. de Huete, à 4 kil. du Tage; 2,700 hab. Château royal, avec jardins. Bains thermaux.

SACELLAIRE, officier de l'empire grec, chargé du soin du trésor impérial. — Les papes et les monastères ont eu aussi leurs sacellaires.

SACES, *Sacæ*, peuple de la Scythie Asiatique, habitaient entre l'Iaxarte, qui les séparait de la Sogdiane au S., et l'Imaüs, qui les séparait de l'Inde à l'E., c.-à-d. dans le pays actuel des Kirghiz. Le nom de Saces était donné à tous les Scythes par les Perses, ce qui fait présumer qu'ils en étaient la principale tribu et avaient gardé le nom générique de la race. Ils firent des invasions au S. de l'Iaxarte, dans la Bactriane, et même jusqu'en Asie-Mineure, dans la Cappadoce maritime et dans l'Arménie, où une province s'appela de leur nom la *Sacasène*. Cyrus institua, en mémoire d'une victoire qu'il remporta sur eux, des fêtes appelées *Sacæa*, célébrées encore en Asie à l'époque romaine. Les Saces furent subjugués et compris par Darius Ier dans la 15e satrapie. Ils comptaient parmi les meilleures troupes des rois de Perse; quoique soumis aux Perses, ils avaient conservé leurs rois particuliers, et les femmes pouvaient régner chez eux : la résidence du souverain s'appelait *Raxonaké*. C. P.

SACHETS, *Saccati*, c.-à-d. *porte-sacs*, communauté de moines de l'ordre de St Augustin, vêtus de robes faites en forme de sacs. Il y eut aussi des religieuses appelées *Sachettes*. L'ordre, qu'on appelait aussi *Ordre de la pénitence de J.-C.*, fut supprimé en 1293.

SACHEVERELL (Henri), théologien anglais, né à Marlborough vers 1672, m. en 1724, fut reçu docteur à l'Université d'Oxford, et devint, en 1705, recteur de l'église de Southwark (faubourg de Londres). Il se fit un nom par des sermons politiques, où il attaquait les whigs et s'élevait contre la tolérance accordée aux non-conformistes. Arrêté par ordre de la Chambre des communes et traduit devant la Chambre des lords, en 1710, il fut interdit pour 3 ans. Mais la reine Anne, qui avait assisté au procès et entendu la défense de Sacheverell, lui donna bientôt un plus important bénéfice.

SACHS (Hans). *V.* Hans Sachse.

SACHSEN, nom allemand de la Saxe.

SACHSENLAND. *V.* Saxons (Pays des).

SACI. *V.* Sacy.

SACILE, v. murée des États autrichiens (Vénétie), dans la délégation et à 68 kil. O.-S.-O. d'Udine, près de la Livenza; 4,000 hab. Vieux château. Succès de l'archiduc Jean sur Eugène Beauharnais en 1809.

SACK, riv. de l'Afrique australe (pays des Hottentots), coule au N.-O., puis au N., et se jette dans l'Orange; cours de 500 kil.

SACKATOU. *V.* Sakatou.

SACKEN (Le baron Osten), général russe, né en 1750, dans la Livonie, d'une famille noble, m. en 1837, servit d'abord contre les Turcs et les Polonais, sous Romanzoff, puis dans l'armée de Korsakoff, envoyée contre la France, en 1799, et que Masséna défit à Zurich. Il fut pris à cette bataille. Rendu à la liberté peu de temps après, il servit encore, en 1806, contre la France et la Turquie. Nommé, en 1814, gouverneur de Paris après la capitulation, il se fit estimer par sa modération et sa justice.

SACKETS-HARBOUR, v. forte des Etats-Unis (New-York), à 240 kil. N.-O. d'Albany, sur une baie à l'extrémité E. du lac Ontario; 7,000 hab. Port militaire; arsenal; construction de bâtiments de guerre.

SACKVILLE (Thomas, Edouard et Charles). *V.* Dorset.

SACKVILLE (George, vicomte de), né en 1715, m. en 1785, 5e enfant de Lionel Cranfield (1er duc de Dorset), suivit la carrière militaire, fut un des adjudants de George II dans la campagne de 1743, se distingua à Dettingen et à Fontenoy, fit les campagnes suivantes sous le duc de Cumberland, entra à la Chambre des communes après la paix d'Aix-la-Chapelle, y devint l'un des chefs de l'opposition, prit part à l'expédition contre St-Malo en 1759, commanda les troupes anglaises en Allemagne sous le prince Ferdinand de Brunswick, fut disgracié pour son insubordination à la bataille de Minden, recouvra ses emplois à l'avénement de George III, rentra au Parlement en 1774, et y défendit l'administration de lord North, qui le créa pair d'Angleterre et qu'il suivit dans sa chute, en 1782.

SACLAVES. *V.* Séclaves.

SACO, v. des Etats-Unis (Maine), sur une riv. de son nom, à 160 kil. N.-E. de Boston; 4,500 hab.

SACRAMENTAIRES, nom donné à ceux des protestants qui, se séparant de Luther sur la question de l'Eucharistie, rejetèrent la présence réelle de J.-C. dans ce sacrement; tels furent Zwingle, Carlostadt, Œcolampade, Munzer, Storck, Martin Bucer, etc.

SACRAMENTO (Colonia del), ou *Colonie du St-Sacrement*, v. forte de la république de l'Uruguay, avec un port sur le Rio-de-la-Plata, vis-à-vis de Buénos-Ayres, par 34° 28' 14" lat. S. et 60° 10' 52" long. E.; ch.-l. de département. — Fondée par les Portugais en 1678, cédée à l'Espagne en 1750, avec le reste de l'Uruguay, en échange du Paraguay, elle est libre aujourd'hui.

SACRAMENTO (Pampas du). *V.* Pampas.

SACRAMENTO (Rio-), riv. des Etats-Unis (Californie), prend sa source au pic de Shaste, coule du N. au S. entre la Sierra-Nevada et la Cordillère de la côte, passe à Sacramento, et se joint au San-Joaquim dans la baie de San-Francisco. Il roule de l'or. — (Ville de). *V. Supplément.*

SACRE DES ROIS, cérémonie religieuse du couronnement. Il était en usage chez les Hébreux, dont les rois recevaient une onction sainte. Sous la loi chrétienne, les princes imitèrent cet exemple, pour marquer que leur pouvoir vient de Dieu même. En France, le sacre ne date que de la 2e dynastie : Pépin le Bref, pour imprimer à son autorité nouvelle un caractère religieux, se fit sacrer à Soissons par St Boniface, 752, et cette cérémonie fut renouvelée, pour lui et ses deux fils, par le pape Etienne II, 754. Depuis cette époque, tous les princes qui régnèrent en France, excepté Louis XVIII et Louis-Philippe, demandèrent cette consécration religieuse. Souvent, dans les temps féodaux, afin d'assurer le trône au fils qui devait hériter, ils le firent sacrer de leur vivant. Un règlement de Charles V, en 1365, résumant ce qui se pratiquait antérieurement, institua le cérémonial du sacre. Le roi devait être sacré un dimanche, dans la cathédrale de Reims et par les mains de l'archevêque de cette ville, en présence des princes du sang, des pairs et des grands dignitaires du royaume. Il jurait de conserver aux églises et aux prélats leurs privilèges canoniques, de maintenir les droits et la dignité de la couronne, de respecter les lois et de rendre la justice, d'expulser des terres soumises à sa domination les hérétiques dénoncés par l'Eglise, etc. Puis on bénissait l'épée, les habillements, le sceptre, la main de justice, et la couronne du roi; on lui faisait, avec l'huile de la Ste Ampoule (*V. ce mot*), sept onctions différentes. Il s'approchait de l'autel, offrait un pain, du vin, et quelques pièces d'or, et communiait sous les deux espèces. De nouvelles bénédictions terminaient la cérémonie. *V.* René Benoist, *l'Ordre et les cérémonies du sacre et couronnement du très-chrétien roi de France*, Paris, 1575, in-12; Menin, *Traité historique et chronologique du sacre et couronnement des rois et reines de France*, 1723, in-12; Alletz, *Cérémonial du sacre des rois de France*, 1775, in-8°; C. Leber, *Des cérémonies du sacre*, 1825; Clausel de Coussergues, *Du sacre des rois de France*, 1825. B.

SACRÉ (Promontoire), nom donné par les anciens : 1° à la pointe S.-O. de l'Hispanie, auj. cap *St-Vincent*, en Portugal; 2° à la pointe S.-E. de l'Hibernie, auj. *Carnsore-Point*, en Irlande; 3° à la pointe N. de la Corse, auj. cap *Corse*; 4° à l'extrémité du mont Cragos en Lycie, auj. cap *Iria*; 5° à une autre pointe de Lycie, sur la frontière de Pamphylie, en face des îles Chélidoniennes, d'où ce cap s'appelait aussi Chélidonien; auj. cap *Chelidoni*; 6° à l'ex-

trémité de la langue de terre appelée *Course d'Achille*, auj. *Pointe de Kinburn*, près du liman du Dniéper. C. P.

SACRÉ (Mont), *Sacer mons*, petite colline à 3 milles (4 kil. 1/2) N.-O. de Rome, sur la rive dr. de l'Anio, près de la voie Nomentane, est célèbre par la retraite des plébéiens, écrasés de dettes, l'an 260 de Rome, 493 av. J.-C., insurrection qui amena la création des tribuns du peuple. — Une partie de l'armée et du peuple se retira encore sur le mont Sacré, l'an 304 de Rome, 449 av. J.-C., après la mort de Virginie (*V. ce mot*).

SACRÉ-CŒUR, nom de deux fêtes dans l'Eglise catholique : 1° celle du *Sacré-Cœur de Jésus*, instituée vers 1697, à la suite des révélations de Marie Alacoque, et approuvée par Clément XIII ; célébrée d'abord le 3e dimanche après la Pentecôte, on l'a transférée en 1822 au 2e dimanche de juillet ; 2° celle du *Sacré-Cœur de Marie*, connue dès 1661, approuvée par Clément X en 1676, et qui se célèbre le 8 février, mais pas uniformément.

SACRÉE (Voie), *Via Sacra*, la plus célèbre des voies de Rome. Elle commençait près de l'angle N.-E. du Palatin, et aboutissait à l'O., en ligne droite, au bas du mont Capitolin, devant le temple de la Concorde ; là, elle se joignait au Clivus Capitolin. Sa longueur était de 500 mèt., environ, et sa largeur, de 9 mèt. Elle formait toute la lisière septentrionale du Forum, et c'était par cette voie que les triomphateurs gagnaient le Capitole. Elle datait du temps de Romulus et de Tatius. C. D—Y.

SACRÉES (Guerres). *V.* GUERRES SACRÉES.

SACREMENT (Colonie du SAINT-). *V.* SACRAMENTO.

SACREMENT (Fête du Saint-). *V.* FÊTE-DIEU.

SACREMENTS, signes visibles des grâces spirituelles, instituées par J.-C. pour la sanctification des hommes. Le concile de Trente a déclaré, comme article de foi, qu'il n'y en a pas moins et pas plus de sept, qui sont : le *Baptême*, qui régénère l'homme ; la *Confirmation*, qui le rend parfait chrétien ; la *Charité* qui le nourrit ; la *Pénitence*, qui lui obtient le pardon de ses péchés ; l'*Extrême onction*, qui le fortifie contre la douleur ; l'*Ordre*, qui lui donne des pasteurs et des médecins ; et le *Mariage*, qui sanctifie les sources de la vie.

SACRILEGE, nom qui désignait, dans le droit romain, le vol des choses sacrées. Les empereurs Gratien et Valentinien l'étendirent à tout crime commis contre la loi de Dieu. Suivant le droit canon, il y a sacrilége quand on vole ou profane les choses saintes. Sous l'anc. législation, se rendaient aussi coupables de sacrilége ceux qui fabriquaient ou falsifiaient des lettres de prêtrise, ou qui commettaient des violences contre les personnes consacrées à Dieu. Tout attentat contre le roi était également un sacrilége. D'après les lois romaines, la peine du sacrilége était la mort par le fer, par le feu, ou par les bêtes féroces. En France, elle dépendait des circonstances du crime, du temps, du lieu, et de la qualité de l'accusé : c'était tantôt la mort par le feu, le fer ou la corde, tantôt la langue ou la main droite coupées, tantôt les galères perpétuelles ou le bannissement à vie. Cette législation disparut à la Révolution. Sous Charles X, en 1825, la *loi du sacrilége* condamna les profanateurs des choses saintes au supplice du parricide ; elle fut abrogée après la révolution de 1830. B.

SACRIPORTUS, lieu du Latium, dans le pays des Volsques, près de Signia ; célèbre par une victoire de Sylla sur les partisans de Marius, en 82 av. J.-C.

SACROVIR (Julius), Eduen, d'une naissance illustre, souleva l'Ouest et le Sud de la Gaule contre l'empereur Tibère, pendant que Florus soulevait le Nord. Il réunit 40,000 hommes, dont 8,000 seulement étaient armés, fut défait par C. Silius près d'Autun, et se tua, l'an 21 de J.-C.

SACY (Louis-Isaac LEMAISTRE, dit DE), l'un des savants solitaires de Port-Royal, né à Paris en 1613, m. en 1684, était frère puîné de l'avocat Antoine Lemaistre, et neveu du grand Arnauld. Son nom de *Saci* n'est, dit-on, que l'anagramme d'*Isac*, pour *Isaac*. Après avoir fait ses études au collége de Beauvais, Sacy embrassa l'état ecclésiastique, mais ne voulut recevoir la prêtrise qu'à 35 ans. Appelé alors à la direction des religieuses de Port-Royal, il donna tout son bien à ce monastère. De bonne heure il avait adopté les doctrines de Saint-Cyran et d'Arnauld : lors des persécutions dirigées contre les Jansénistes, 1661, il dut se cacher, fut découvert en 1666, et souffrit une captivité de 3 ans à la Bastille, où il commença sa traduction de la *Bible*. Après avoir voyagé quelques années, il retourna à Port-Royal, 1675, en fut encore chassé, 1679, et se retira chez le marquis de Pomponne, son cousin. Il a laissé des traductions du *Poëme de St Prosper contre les ingrats*, en vers, 1646, et en prose, 1650 ; de *Phèdre*, 1647, in-12 ; de l'*Andrienne*, des *Adelphes* et du *Phormion* de Térence, 1647, in-12 ; de l'*Office de l'Eglise*, 1650, in-12 ; de l'*Imitation de J.-C.*, 1662 (sous le nom de Beuil) ; de l'*Ancien Testament*, avec des explications, 1672, 30 vol. in-8° ; du *Nouveau Testament*, Mons, 1667, 2 vol. in-8°, cette dernière condamnée par Clément IX en 1668. Arnauld, Nicole, le duc de Luynes, Antoine Lemaistre, ont travaillé à ces traductions de la Bible. B.

SACY (Louis de), avocat au parlement de Paris, né à Paris en 1654, m. en 1727, cultiva les lettres tout en suivant le barreau. On a de lui : des traductions des *Lettres* de Pline le Jeune, 1699-1701, in-12, et du *Panégyrique de Trajan*, 1709, souvent réimprimées ; elles sont écrites avec une élégante simplicité, bien que manquant assez souvent d'exactitude. L'une et l'autre obtinrent beaucoup de succès, et la 1re fit admettre de Sacy à l'Académie française, en 1701. On a encore de lui un *Traité de l'amitié*, en 3 liv., 1703 ; un *Traité de la gloire*, 1714 ; des *Mémoires, factums et harangues*, 1724, 2 vol. in-4°. B.

SACY (Antoine-Isaac SILVESTRE DE), célèbre orientaliste, né à Paris en 1758, d'un notaire, m. en 1838, connut le bénédictin Dom Berthereau, qui lui inspira le goût des langues orientales. Il commença par l'étude de l'hébreu, passa au syriaque, au chaldéen, au samaritain, à l'arabe, à l'éthiopien, puis au persan et au turc ; il acquit de l'arabe et du persan une connaissance jusque-là sans exemple en Europe. Il savait, de plus, l'italien, l'espagnol, l'anglais et l'allemand. Il considéra l'Orient sous toutes ses faces : archéologie, géographie, histoire, littérature, croyances, rien ne lui échappa. Dès 1781, conseiller à la Cour des monnaies, il devint, en 1791, un des commissaires généraux des monnaies. Associé libre de l'Académie des Inscriptions, dès 1785, membre ordinaire en 1792, il en devint secrétaire-perpétuel en 1833. A la création de l'École des langues orientales, 1795, il fut professeur d'arabe, et, en 1806, professeur de persan au Collége de France. La réputation de ses cours se répandit par toute l'Europe. De 1808 à 1814, il siégea au Corps législatif, fut nommé de 1815 à 1820, membre de la commission de l'instruction publique et administrateur de l'Académie de Paris, puis, en 1822, du Collége de France et de l'École des langues orientales ; il fonda, la même année, la Société asiatique, dont il fut élu président, et en 1832, devint pair de France, conservateur des manuscrits de la Bibliothèque royale, et inspecteur des types orientaux de l'imprimerie royale. Il publia un nombre considérable de Mémoires, quelques-uns d'une grande importance ; dans le *Magasin encyclopédique*, les *Mines de l'Orient*, les *Annales des voyages*, etc. le *Journal des savants*, les *Notices et extraits des manuscrits*, etc. Ses principaux ouvrages sont : *Principes de grammaire générale*, 1799, plusieurs fois réimprimés ; *Grammaire arabe*, 1810 et 1831, 2 vol. in-8° ; *Chrestomathie arabe*, 3 vol. in-8°, 1806 et 1826 ; *Relation de l'Egypte*, trad. de l'arabe d'Abdallatif, chef-d'œuvre d'érudition ; des trad. de *Calila et Dimna* (fables de Bidpaï), 1816, et du *Pend Nameh* (livre des conseils) de Férid-eddyn-Attar, 1819 ; *Anthologie grammaticale arabe*, 1829 ; *Séances de Hariri*, publiées en arabe, avec un commentaire ; *Exposé de la religion des Druses*, 1838, 2 vol. in-8° ; une traduction de l'*Histoire des Sassanides* de Mirkhond. De Sacy avait un caractère ferme, décidé ; c'était un homme profondément religieux. Il a exercé une influence considérable sur toutes les branches de la littérature arabe. La plupart des professeurs qui enseignent auj. les langues orientales en Europe, sont ses élèves. — M. de Sacy, le célèbre critique du *Journal des Débats*, est son fils. D.

SACY-LE-GRAND, vge (Oise), arr. et à 11 kil. E. de Clermont ; 757 hab. Cressonnière artificielle. Traces d'un camp romain.

SADAO ou SAADO, c.-à-d. *Salé*, riv. de Portugal, naît dans la Sierra de Monchique, à 26 kil. S. d'Ourique, coule au N., puis au N.-O. et à l'O., à travers les prov. d'Alentéjo et d'Estramadure, et se jette dans l'océan Atlantique près de Sétubal ; cours de 210 kil. Ses eaux, chargées de sel, lui ont fait donner son nom.

SADDUCÉENS. *V.* SADUCÉENS.

SADE (Hugues de), dit *le Vieux*, chef d'une anc. famille de Provence, fut le mari de la célèbre Laure de Noves, aimée de Pétrarque. Il fit réparer à ses frais, en 1355, le pont que St Bénézet avait bâti à Avignon en 1177. Son 3e fils fut la souche de 3 branches de la maison de Sade, celles de Mazan, d'Eyguières, et de Tarascon.

SADE (Jean-Baptiste-François-Joseph, comte de), né en 1701, m. en 1767, fut gouverneur des ville et château de Vaison pour le pape, prit du service en France, rem-

plit diverses missions diplomatiques sous le ministère du cardinal de Fleury, et devint lieutenant-général des provinces de Bresse, Bugey, Gex, etc. Il a laissé, en manuscrit : *Recueil d'anecdotes et documents sur la guerre de* 1741 *à* 1746.

SADE (Jacques-François-Paul-Alphonse de), frère du précédent, né en 1705, m. en 1778, fut vicaire-général des diocèses de Toulouse et de Narbonne, cultiva les lettres, et publia : *Remarques sur les premiers poëtes français et les troubadours ; Œuvres choisies de Pétrarque, traduites de l'italien et du latin, avec des Mémoires sur sa vie*, Amsterdam, 1764, 3 vol. in-4°, ouvrage plein de recherches exactes et curieuses.

SADELER (Hans), graveur au burin, né à Bruxelles en 1550, m. à Venise en 1610, fut le chef d'une famille de graveurs distingués, son frère, et deux neveux. L'un de ces derniers surtout, Egidius ou Gilles Sadeler, né à Anvers en 1570, m. en 1629, eut un mérite supérieur, et fut surnommé *le Phénix de la gravure*. Il grava avec une égale habileté le portrait et le paysage.

SADI, célèbre poëte persan, né à Chiraz en 1193, m. en 1291, reçut le nom de Sâdi, parce que son père avait été attaché au service du prince Saâd, père de l'Atabek Aboubekr. Il passa sa vie dans l'étude, les voyages et la retraite, fit 14 fois le pèlerinage de la Mecque, parcourut l'Asie-Mineure, l'Egypte et l'Inde, fut pris en Syrie par les Francs, forcé de travailler comme esclave aux fortifications de Tripoli, racheté par un marchand d'Alep qui lui donna sa fille en mariage, et, vers la fin de sa vie, se retira dans un monastère, près de Chiraz ; il avait embrassé la doctrine des Sofis. Sa science était profonde et variée ; outre les langues de l'Orient, il connaissait le latin, et méditait les œuvres de Sénèque. Les poésies de Sâdi sont appelées par les Persans *la Salière des poëtes*. La collection complète de ses œuvres est connue sous le titre de *Koulliet*. Deux de ses ouvrages ont fondé sa gloire littéraire. L'un, le *Gulistan* (pays des roses), est écrit en vers et en prose, d'un style clair, plein de grâce et d'éclat ; les vers ont toujours une belle pensée, et jamais la raison n'est sacrifiée à la rime comme il arrive fréquemment chez les poëtes persans. L'auteur y traite des mœurs des rois et des hommes religieux, de la modération dans les désirs, des avantages du silence, de l'amour et de la jeunesse, de la vieillesse, etc. Dans l'autre, le *Bostan* (jardin), entièrement en vers, l'auteur se livre à son penchant pour le mysticisme ; il y traite de la justice, du gouvernement, de la crainte et de l'amour de Dieu, etc. Le *Gulistan* a été traduit en latin par Gentius ; en français par Duryer, Paris, 1634 ; par D'Aligre, 1704 ; par Gaudin, 1791 ; par Semelet, 1834. Le *Bostan* a été traduit en allemand, Hambourg, 1696. On a aussi de Sâdi le *Pend-Nameh* (livre des conseils), traduit en anglais, Calcutta, 1788 ; en français par Garcin de Tassy, 1832. D.

SADO, île du Japon, près de la côte O. de Niphon. Exploit. d'or.

SADOC, juif, disciple d'Antigone de Socho, vivait au milieu du IIIe siècle av. J.-C. Il fut le fondateur de la secte des Saducéens (*V. ce mot*).

SADOLET (Jacques), né à Modène en 1477, m. en 1547, fut un des écrivains latins les plus distingués du XVIe siècle. D'abord secrétaire du cardinal Oliv. Caraffa, puis secrétaire apostolique pour les lettres latines sous Léon X et Clément VII, il fut nommé, par le premier, évêque de Carpentras, 1517, puis élevé par Paul III au cardinalat, 1536. Il fit de vains efforts pour empêcher Clément VII d'accéder à la ligue contre Charles-Quint ; la prise et le sac de Rome, en 1527, par les Impériaux, justifièrent, bientôt après, son opposition. Il contribua beaucoup à la trêve qui fut conclue à Nice, 1538, entre Charles-Quint et François Ier, et lorsqu'il fut envoyé vers celui-ci, en 1542, pour l'engager à la paix, ce prince lui ayant proposé de demeurer en France, aux conditions les plus honorables, Sadolet refusa, revint à Rome, et y mourut. Ecrivain d'une pureté et d'une clarté remarquables, il appartient à l'école cicéronienne, mais il n'en a pas l'affectation. Il était d'une bonté, d'une équité singulières, et son courage à demander que les ecclésiastiques réformassent au moins leurs mœurs, dans un temps où l'Eglise romaine était si violemment attaquée, l'honore au plus haut degré. Ses principaux ouvrages sont : *De liberis rectè instituendis*, Venise, 1533, traduit en français par P. Charpenne, Paris, 1855, in-8° ; *Phædrus, sive de laudibus philosophiæ*, Lyon, 1538 ; *Philosophiæ consolationes*, 1502 ; des *Poésies latines*, parmi lesquelles on remarque le *Curtius* et le *Laocoon* ; des *Lettres latines*, Lyon, 1560, in-8°, plus intéressantes par la forme que par le fond. Ses *Œuvres* ont été publiées à Vérone, 1537, 4 vol. in-4°. *V.* Perrin, *De J. Sadoleto... disquisitio historica*, Lyon, 1847, in-8° ; A. Joly, *Etude sur Sadolet*, Caen, 1857, in-8°. C. N.

SADRAS, v. de l'Hindoustan anglais (Madras), dans l'ancienne Karnatic, à 65 kil. S. de Madras, sur le golfe du Bengale. Jadis très-florissante.

SADUCÉENS, secte juive, fondée par Sadoc (*V. ce mot*). Ils s'en tenaient au texte des livres de Moïse, sans interprétation, et aux livres des Prophètes ; repoussaient les traditions, la croyance aux anges et aux démons, l'immortalité de l'âme, la résurrection des corps, les récompenses futures, croyaient cependant à la Providence et au libre arbitre, et ne servaient Dieu qu'en vue des récompenses terrestres. Ils formèrent un parti opposé à celui des Pharisiens, et furent très-puissants sous les règnes d'Hyrcan Ier et d'Aristobule Ier.

SADYATTES, roi de Lydie et 3e prince de la dynastie des Mermnades, 621-610 av. J.-C., père d'Alyatte et grand-père de Crésus, entreprit contre les Milésiens une guerre qu'il poursuivit pendant 6 ans, et que son fils termina.

SAENS (SAINT-), ch.-l. de cant. (Seine-Inférieure), arr. et à 15 kil. S.-O. de Neufchâtel, sur l'Arques ; 1,827 hab. Autrefois seigneurie, il possédait un prieuré de Bénédictins, fondé en 670. Fabr. de toiles, tanneries, tuileries, filatures de coton.

SÆTABIS, v. d'Hispanie (Bétique), renommée pour son lin et ses toiles ; auj. *Jativa* ou *San-Felipe*. — v. d'Hispanie (Tarraconaise) ; auj. *Alcoy*.

SAFET, v. de la Turquie d'Asie, dans l'eyalet de Saïda, autrefois importante, mais auj. déchue. Selon quelques auteurs, c'est l'anc. *Béthulie*.

SAFFARIDES. *V.* SOFFARIDES.

SAFFELAERE, brg de Belgique (Flandre orientale), arr. et à 12 kil. de Gand ; 3,000 hab. Toiles de lin et de coton.

SAFFI, AZAFFI ou ASFI, anc. *Rusupis*, v. du Maroc, prov. et à 150 kil. N.-O. de Maroc, 130 N. de Mogador, en amphithéâtre au bord d'une large baie de l'océan Atlantique ; 7,000 hab. Port autrefois florissant, avant que les négociants européens eussent été contraints de résider à Mogador. — Fondée, dit-on, par les Carthaginois. Les Portugais l'occupèrent de 1508 à 1641.

SAFFRÉ, brg (Loire-Infér.), arr. et à 30 kil. S.-S.-O. de Châteaubriant ; 227 hab.

SAGALASSUS, v. de l'Asie-Mineure (Pisidie), brûlée par Alexandre le Grand. On voit auj., dans le lieu appelé *Boudroun*, les restes immenses d'une ville superbe, 7 ou 8 temples, 3 grands édifices avec colonnes, un théâtre magnifique.

SAGAN, v. murée des Etats prussiens (Silésie), sur la Bober, à 79 kil. N.-O. de Liegnitz ; 5,000 hab. Ch.-l. de cercle, jadis de principauté ; progymnase catholique ; école évangélique. Beau château, avec bibliothèque et collection d'objets d'art. Fabr. de toiles, draps, rubans de fil, bonneterie ; moulins à tan, à foulon. — Les Russes y battirent les Prussiens en 1759.

SAGARIDE, hache à deux tranchants, dont se servaient les Amazones, les Massagètes, et les Perses.

SAGAS, récits poétiques composés par les Scaldes ou Bardes scandinaves, du XIe au XVIe siècle, et où sont consignées les traditions mythologiques et historiques du Danemark, de la Suède, de la Norvège et de l'Islande. On en a publié des recueils dans la langue originale et en latin.

SAGE (Balthasar-Georges), chimiste, né à Paris en 1740, m. en 1824, remplaça Rouelle à l'Académie des Sciences en 1770, fut nommé professeur de minéralogie expérimentale à la Monnaie, 1778, et directeur de l'Ecole des mines, 1783. Adversaire des principes de 1789, il perdit ces deux places, qu'il réoccupa sous le Directoire ; mais le dédain qu'il manifesta pour les théories de Lavoisier et de Haüy l'éloigna encore une fois de l'enseignement ; il devint aveugle en 1805. Sage était membre de l'Institut. Ses principaux ouvrages sont : *Examen chimique des différentes substances minérales*, 1769, in-12 ; *Eléments de minéralogie docimastique*, 1772, in-8°, et 1777, 2 vol. in-8° ; *Expériences propres à faire connaître que l'alcali volatil fluor* (ammoniaque) *est le remède le plus efficace dans les asphyxies*, 3e édit., 1778 ; *Exposé sommaire des principales découvertes faites dans l'espace de* 50 *ans*, 1813, in-8° ; *Enumération des découvertes minérales faites dans l'espace de* 60 *ans*, 1819, in-8°. Plusieurs Mémoires et articles de Sage sont insérés dans le *Journal de physique*, et dans le recueil de l'Académie des Sciences. C. L.

SAGÈNE, mesure russe de longueur, est la 500e partie

de la verste; elle vaut 2m,133,56, et se subdivise en 3 archines.

SAGES (Les sept), nom donné à 7 Grecs du VIe siècle av. J.-C., dont l'unique objet avait pour étude l'homme, ce qu'il est, ce qu'il doit être, comment il faut l'instruire et le gouverner; c'étaient: Thalès de Milet, Pittacus de Mitylène, Bias de Priène, Cléobule de Lindos, Myson de Chen, Chilon de Lacédémone, et Solon d'Athènes. Liés d'amitié, ils se réunissaient quelquefois pour se communiquer leurs lumières. Ils formulaient dans des maximes claires et précises le petit nombre des vérités de la morale et de la politique, telles que: « Connais-toi toi-même. — Rien de trop. — L'infortune te suit de près. » *V.* Plutarque, *le Banquet des sept Sages;* Budé, *Dicta illustrioria septem Græciæ sapientum explicata,* Halle, 1699.

SAGESSE (Livre de la), un des livres de l'Ancien Testament, attribué à tort à Salomon; il est d'une époque moins ancienne, et paraît l'œuvre d'un philosophe grec. C'est en grec qu'il a été écrit. Il contient des exhortations à la sagesse, spécialement adressées aux rois, toutes d'un style très-éloquent.

SAGH, v. de Hongrie. *V.* Ipoli-Sagh.

SAGHALA ou SIGHLA, sandjakat de la Turquie d'Asie (eyalet d'Aïdin), entre ceux de Saroukhan au N.-E., d'Aïdin au S.-E., et la Méditerranée; 130 kil. sur 110; ch.-l., *Smyrne.*

SAGHALIEN ou SAKHALIEN, riv. d'Asie. *V.* Amour et Mandchourie.

SAGIBARONS, hommes recommandables par leurs lumières et leur probité, désignés par le comte, peut-être même par le choix des hommes libres, pour tenir la place du comte dans le plaid judiciaire du comté; ce qui, plus tard, donna lieu aux *vicarii.* Ils disparurent avec les Mérovingiens.

SAGII, SAII ou ESSUI, peuple gaulois, fit partie, sous l'empire romain, de la IIe Lyonnaise; entre les Carnutes à l'E. et les Viducasses à l'O.; son territoire devint plus tard le diocèse de Séez, auj. la plus grande partie du département de l'Orne.

SAGITTAIRE (Le), constellation qui forme le 9e signe du Zodiaque, est, selon la Fable, le centaure Chiron divinisé. On le représente sous la forme d'un monstre, moitié homme, moitié cheval, tenant un arc et tirant une flèche.

SAGITTAIRE, *Sagittarius,* soldat auxiliaire des troupes légères de la légion romaine. Les Sagittaires étaient, comme leur nom l'indique, armés d'un arc et de flèches. On les mettait sur les ailes, et ils engageaient le combat. S'ils étaient poursuivis, ils se retiraient entre les premiers rangs des légionnaires. C. D—y.

SAGITTARIA, nom donné par Quiros à une île qu'il découvrit en 1606 dans l'océan Pacifique. On croit que c'est *Tatti.*

SAGITTARIUS (Gaspar Schutze, dit), né en 1643 à Lunebourg, m. en 1694 à Iéna, où il fut professeur d'histoire, obtint, en 1674, la charge d'historiographe des ducs de Saxe. On a de lui: *De præcipuis scriptoribus historiæ Germanicæ,* Iéna, 1675; *Nucleus historiæ germanicæ,* ibid., 1682, in-12, trad. en français par Rocoles; *Introductio in historiam ecclesiasticam,* 1694, in-4o.

SAGITTARIUS (Paul-Martin), de la famille du précédent, né en 1645, m. en 1694, a laissé 6 dissertations *De nummis Saxoniæ ducum,* Altenbourg, 1769 et suiv., in-4o.

SAGONE, golfe de la Corse, sur la côte O., au N. d'Ajaccio. Sur ses bords il y eut jadis une ville de même nom, avec évêché.

SAGONTE, *Saguntus* ou *Saguntum,* v. d'Hispanie (Tarraconaise), chez les Edétans, près de l'embouchure du Pallantias (*Palancia*), avait été fondée par des Grecs de Zacynthe, mêlés à des Rutules d'Ardée. Située dans un pays fertile, produisant surtout des figues renommées, et centre d'un grand commerce, elle était devenue importante et alliée des Romains, lorsque Annibal l'assiégea et la prit, en 219 av. J.-C. Les Romains la reprirent en 210, et y envoyèrent une colonie. On trouve encore ses ruines (un théâtre, un cirque, un temple de Bacchus et des inscriptions) près de la ville actuelle de *Murviédro.* Le maréchal Suchet y gagna une bataille en 1811 sur les Espagnols. C. P.

SAGONTIA, v. d'Hispanie (Tarraconaise), sur les confins des Celtibériens et des Arévaques; auj. *Ségovie.*

SAGRA, riv. de l'Italie ancienne (Brutium), affluent de la mer Ionienne. Sur ses bords, 130,000 Crotoniates furent défaits par 15,000 Locriens et Rhégiens.

SAGREDO (Jean), né à Venise vers 1616, d'une famille patricienne, représenta sa patrie comme ambassadeur auprès de Cromewll et de Louis XIV, et fut nommé, en 1691, provéditeur-général des mers du Levant. On a de lui un ouvrage historique, qui obtint un grand succès: *Memorie istoriche de' monarchi ottomani,* Venise, 1677, in-4o, trad. en franç., Paris, 1724 et 1732, in-12.

SAGRES, v. forte de Portugal (Algarvè), port sur l'Océan, à 35 kil. O.-S.-O. de Lagos; 300 hab. Fondée en 1416 par l'infant Don Henri, fils de Jean Ier, qui fit partir de là les navigateurs cherchant un nouveau passage vers les Indes par le S. de l'Afrique.

SAGUM, manteau militaire de forme ovale, à l'usage des centurions et des soldats légionnaires chez les anc. Romains. Il était rouge, s'agrafait sur l'épaule droite, tombait à gauche, en arrière, de manière à ne pas gêner le mouvement du bras droit. Un légionnaire pris à l'improviste roulait son sagum autour de son bras gauche pour s'en faire un bouclier. C. D—y.

SAGUNTUM. *V.* Sagonte.

SAHAGUN (Bernardino de), moine franciscain, né en Espagne, m. à Mexico en 1590, partit comme missionnaire pour le Mexique en 1529, devint professeur au collége de Santa-Cruz à Mexico, interrogea les indigènes, vécut avec eux, parla leur langue, et rédigea en mexicain leurs relations. Mais les persécutions de son prieur dispersèrent ses manuscrits. Ce ne fut qu'à 80 ans qu'il put les recouvrer et les traduire en castillan. Ce travail, en 2 vol. in-fol., fut envoyé à Madrid. Pendant deux siècles on l'oublia. Lord Kingsborough l'a inséré dans le 6e volume des *Antiquités mexicaines,* Londres, 1830. On n'a rien de plus complet sur le Mexique avant la conquête espagnole.

SAHARA, vaste contrée de l'Afrique, entre les États Barbaresques au N., l'océan Atlantique à l'O., la Sénégambie et le Soudan ou Nigritie au S., la Nubie et l'Egypte à l'E.; par 16o-30o lat. N., et 19-27° long. O., 27o long. E.; 5,000 kil. de l'E. à l'O., 2,000 du N. au S. La partie orientale est montueuse; le nord reçoit les prolongements de la chaîne de l'Atlas; on voit des dunes de sable mobiles sur la côte occidentale, où se trouvent les caps Agadir, Bojador et Blanc. La chaleur est insupportable dans le Sahara; l'atmosphère, continuellement échauffée par les rayons du soleil que réfléchit le sable, et souvent remplie de particules sablonneuses qui donnent à l'air l'aspect d'une vapeur rougeâtre, est d'une ardeur extrême; le thermomètre monte à 50o et même à 60o centigr. Le phénomène du mirage s'y observe fréquemment. Souvent le simoun soulève des tourmentes, déplace les collines de sable, tarit les sources. La végétation est à peu près nulle, sinon dans la partie S., où sont de riches forêts de gommiers. Les lions, les panthères, les antilopes, les autruches et d'énormes boas sont les seuls animaux qu'on rencontre fréquemment sur la lisière du Sahara. La population de ce pays se compose de tribus plus ou moins barbares, nomades pour la plupart, et se rattachant aux trois groupes des *Maures,* des *Touariks,* et des *Tibbous.* Ces tribus connaissent seules les oasis, magnifiques îles de verdure qui se trouv dans cet océan de sable, et où elles viennent abreuver leurs chameaux. Les principales oasis sont: dans l'O., où dominent les Maures, *Touât* et *Taghazay;* au centre, où sont répandus les Touariks, *Ghât, Ahir* et *Asben;* à l'E., où vivent les Tibbous, *Bilma* et *Gonda.* Les caravanes seules peuvent franchir le Sahara. On trouve des détails sur cette région dans les récits des voyageurs Denham, Clapperton, Laing, Caillié, etc. B.

SAHARA, nom donné en Algérie à toute contrée qui, par l'effet des pluies, n'est susceptible de produire que des pâturages. C'est la totalité du plateau central et la plus grande partie du versant Sud, environ 25,000,000 d'hectares. Il y a d'immenses steppes, traversés par de rares courants, dont les uns se jettent dans des lacs sans issue, les autres se perdent dans les sables; d'innombrables troupeaux de moutons et de chameaux les habitent. La population, moins dense que celle du Tell (*V. ce mot*), est indépendante; la France y possède à peine quelques postes militaires. Il y a des lacs salés. B.

SAHARA-ATLAS (Région du), nom donné par Balbi au Maghreb.

SAHEL, c.-à-d. en arabe *côte, rivage,* nom appliqué à la partie de l'Algérie située au N. de la plaine de la Mitidja, de chaque côté d'Alger.

SAH-EL-HAGGAR, vge de la Basse-Egypte, à 32 kil. O. de Méhallet-el-Kébir, sur la rive g. du Nil. Près de là sont les ruines de l'anc. *Saïs.*

SAIANIENS (Monts). *V.* Sayansk.

SAID, nom arabe de la Haute-Egypte.

SAIDA ou SEIDE, anc. *Sidon,* v. de la Turquie d'Asie (Syrie), port en partie comblé sur la Méditerranée, dans l'eyalet de son nom, à 80 kil. N. d'Acre, à 32 S.-S.-O. de Bai-

routh; 8,000 hab. Consulat français. Ville sale et mal bâtie; nombreuses ruines antiques. Export. de sucre, café, cochenille, indigo, etc. Les pestes et les tremblements de terre y sont fréquents. — L'eyalet de Saïda est entre ceux de Damas à l'E., d'Alep au N., et l'Arabie au S., entre le Liban, le Jourdain, la mer Morte, et la Méditerranée. Ch.-l., *Beirouth*. Subdivisé en 9 livahs.

SAIDSCHUTZ, vge de Bohême, à 7 kil. S.-O. de Bilin. Célèbres sources d'eau alcalines purgatives, dont on expédie annuellement 500,000 cruchons.

SAIGNES, ch.-l. de cant. (Cantal), arr. et à 20 kil. N.-E. de Mauriac; 536 hab.

SAIGOUN ou SAIGONG, en cochinchinois *Thaïgone*, auj. possession française, dans la Cochinchine, ch.-l. du Cambodje et de la prov. de Tsiampa, port sur une riv. de son nom, à 80 kil. de la mer de Chine, par 10° 50′ lat. N., et 104° 22′ 45″ long. E.; 180,000 hab. Elle communique par un canal avec le Meï-Kong. Bel arsenal maritime; citadelle construite par le colonel français Victor Olivier, en 1790; chantiers de construct. Comm. considérable, surtout avec les Portugais et la Chine : ivoire, or, argent, poisson sec, riz, etc. Occupé par les Franco-Espagnols en 1858.

SAII, peuple de la Gaule. *V.* SAGII.

SAIL-LEZ-CHATEAUMORAND, vge (Loire), arr. et à 37 kil. N.-O. de Roanne; 600 hab. Établissement d'eaux minérales sulfureuses.

SAILLAGOUSE, ch.-l. de cant. (Pyrénées-Orientales), arr. et à 57 kil. S.-O. de Prades, sur la rive g. de la Sègre; 461 hab.

SAILLANS, ch.-l. de cant. (Drôme), arr. et à 27 kil. O.-S.-O. de Die, sur la rive dr. de la Drôme; 1,575 hab. Fabr. et filature de soie grége et ouvrée.

SAILLY-SUR-LA-LYS, vge (Pas-de-Calais), arr. et à 20 kil. N.-N.-E. de Béthune; 494 hab. Comm. important de toiles.

SAIMA, grand lac de la Russie d'Europe (Finlande); 70 kil. sur 40. Il communique avec le lac Ladoga et le golfe de Finlande.

SAINCTES (Claude de), théologien et controversiste, né dans le Perche en 1525, m. en 1591, entra à 15 ans dans l'ordre des chanoines réguliers de St-Augustin, fut reçu docteur en théologie, attaqua avec véhémence les disciples de Calvin, assista au colloque de Poissy, 1561, et au concile de Trente, devint évêque d'Evreux en 1575, embrassa le parti de la Ligue contre Henri III, fut arrêté par ordre d'Henri IV comme ayant approuvé le crime de Jacques Clément, condamné à mort par le parlement de Normandie, et, par commutation de peine, alla finir ses jours dans le château de Crèvecœur. On a de lui, entre autres ouvrages : *De Ritu Missæ et Eucharistiæ*, Paris, 1560, in-fol., en grec et en latin; *Déclaration d'aucuns athéismes de la doctrine de Calvin et de Bèze*, etc., 1567, in-8°; *Traité de l'ancien naturel des François en la religion chrétienne*, 1567, in-8°; *de Rebus Eucharistiæ controversis lib. X*, 1575, in-12.

SAINS, ch.-l. de cant. (Aisne), arr. et à 14 kil. O. de Vervins; 1,940 hab. Tissage de laine et de coton, fabr. de batiste et de linon.

SAINS, ch.-l. de cant. (Somme), arr. et à 10 kil. S. d'Amiens; 767 hab.

SAINT-... *V.* au second mot tous les noms géographiques composés qui commencent ainsi.

SAINT (Le), nom donné, chez les Hébreux, à la partie du Tabernacle située entre le vestibule et le sanctuaire, où se trouvaient le chandelier à 7 branches, l'autel des parfums, et celui des pains de proposition. — Ils appelaient *Saint des Saints* la partie la plus intérieure et la plus sacrée du Tabernacle, celle qui contenait l'Arche d'alliance, et où le grand-prêtre pouvait seul entrer, une fois l'an.

SAINT-AIGNAN (le duc de). *V.* BEAUVILLIERS.

SAINT-ALBIN (Alexandre ROUSSELIN-CORBEAU, dit DE), publiciste, né en 1773, d'un lieutenant-colonel d'artillerie, m. en 1847, adopta avec ardeur les principes de la Révolution, s'attacha à Danton et à Camille-Desmoulins, fut commissaire du gouvernement à Troyes en 1794, puis commissaire aux armées, secrétaire-général du ministère de la guerre sous Bernadotte en 1799, du ministère de l'intérieur sous Carnot pendant les Cent-Jours, et prit part, en 1815, à la fondation d'un journal d'opposition, l'*Indépendant*, appelé ensuite *le Constitutionnel*, à la rédaction duquel il fut attaché jusqu'en 1838. On a de lui une *Vie de Hoche*, 1798.

SAINT-ALLAIS (VITON DE), généalogiste, né à Langres en 1773, m. en 1842, a laissé, entre autres ouvrages : *Histoire générale des ordres de chevalerie civile et militaire existant en Europe*, 1811, in-4°; *Tablettes chronologiques, généalogiques et historiques des maisons souveraines de l'Europe*, 1812, in-18; *Histoire généalogique des maisons souveraines de l'Europe*, 1812, 2 vol. in-8°; *Nobiliaire universel de France*, 1814-20, 18 vol. in-8°; *Dictionnaire de la noblesse*, 1816; *Armorial des familles nobles de France*, 1817, in-8° et in-4°; *Annuaire historique, critique, généalogique, de l'ancienne noblesse de France, contenant le détail des services que les familles nobles ont rendus à l'Etat*, 1835-36, 2 vol. in-8°, etc. Il commença, en 1819, une nouvelle édition de *l'Art de vérifier les dates*, qui fut achevée par Fortia d'Urban.

SAINT-AMANT (Marc-Antoine GÉRARD DE), poëte, né à Rouen en 1594, m. en 1661. Attaché au comte d'Harcourt, il parcourut l'Europe en soldat et en voyageur, résida quelque temps à la cour de Pologne comme gentilhomme de la chambre de la reine, fut un des premiers membres de l'Académie française, et rédigea les mots burlesques de son *Dictionnaire*. Dans ses poésies (odes, sonnets, satires, etc.), il a rencontré souvent la verve et l'énergie de Régnier, mais dans ce qu'elle a de plus bas. En 1653, il fit *Moïse sauvé*, idylle héroïque, petit vol. in-12. Ses *Œuvres* furent publiées avec succès de 1627 à 1656. La dernière édition, avec une notice et des notes, a été donnée par Ch. Livet, Paris, 1855, 2 vol. in-16. G. L.

SAINT-AMOUR (Guillaume de). *V.* GUILLAUME.

SAINT-ANDRÉ (Jacques d'ALBON, maréchal de), né en 1524 au château d'Albon (Bas-Dauphiné), servit sous François Ier et ses successeurs, fut créé maréchal de France en 1547, tomba au pouvoir des Espagnols à la bataille de St-Quentin en 1557, poussa, pour obtenir sa liberté, à la conclusion de la paix de Cateau-Cambrésis en 1559, et, adversaire déclaré des calvinistes, forma, avec le connétable de Montmorency et le duc de Guise, l'association connue sous le nom de *Triumvirat* (*V. ce mot*) en 1562. La même année, il fut tué à la bataille de Dreux. B.

SAINT-ANDRÉ (Jean-Bon), né en 1749 à Montauban, de parents calvinistes, m. en 1813, exerça le ministère évangélique dans sa ville natale, embrassa avec ardeur les principes de la Révolution, fut député du Lot à la Convention, approuva et défendit les actes de la Commune de Paris, vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis, se montra l'un des plus fougueux adversaires des Girondins, fit entrer Robespierre au comité de salut public, et, chargé de diriger l'administration de la marine, alla à Brest surveiller les constructions navales, et se montra terroriste impitoyable. Il parvint en peu de temps à organiser une flotte, et assista au combat naval du 1er juin 1794 contre les Anglais. Arrêté après le 9 thermidor, rendu à la liberté par l'amnistie du 4 brumaire an IV, il devint modéré, et fut envoyé à Smyrne par le Directoire en qualité de consul-général. Lors de l'expédition française en Égypte, les Turcs le jetèrent en prison. Il en sortit à la paix, 1801, fut chargé par le 1er consul Bonaparte de l'organisation des 4 nouveaux départements formés sur la rive g. du Rhin, devint baron de l'Empire, et préfet à Mayence. B.

SAINT-ANGE (Ange-François FARIAU, dit DE), poëte-traducteur, né à Blois en 1747, m. en 1810, obtint la protection de Turgot, qui lui donna un emploi dans les finances, et, après avoir repoussé les principes de la Révolution, fut contraint d'accepter, en 1794, une place subalterne dans l'agence et l'habillement des troupes. A la réorganisation de l'instruction publique, il fut nommé professeur de grammaire et de belles-lettres dans l'une des écoles centrales de Paris. En 1810, l'Académie française l'admit dans son sein. Ses Œuvres complètes ont été réunies en 1823, 9 vol. in-12; on y remarque des traductions en vers des *Métamorphoses*, des *Fastes*, de *l'Art d'aimer*, du *Remède d'amour*, de quelques *Elégies* et *Héroïdes* d'Ovide. Ces traductions renferment des morceaux heureux, mais, en général, ne sont que des paraphrases.

SAINT-ARNAUD (Jacques LEROY DE), né à Paris en 1798, m. en 1854, était fils d'un ancien avocat au parlement, qui fut depuis membre du Tribunat et préfet de l'Aude. Après avoir fait ses études au lycée Napoléon, il entra, en 1816, dans les gardes du corps, passa sous-lieutenant successivement dans la légion départementale de la Corse, dans celle des Bouches-du-Rhône, et au 49e de ligne, quitta le service actif pour aller, en 1822, combattre comme volontaire pour la cause hellénique, voyagea à l'étranger pendant quelques années, et, en 1831, reprit son grade dans le 61e de ligne. Promu lieutenant, il prit part à la guerre de Vendée, fut officier d'ordonnance du général Bugeaud, et l'accompagna à Blaye. En 1836, envoyé en Afrique dans la légion étrangère, il y fut nommé capitaine en 1837, et prit une part héroïque à l'assaut de Constantine. Après la prise de Djidjelli, sa belle conduite lui valut d'être mis à l'ordre du jour de l'ar-

mée. Il devint, l'année suivante, chef de bataillon au 18e léger en 1840, au corps des zouaves en 1841, lieutenant-colonel du 53e de ligne en 1842, colonel du 32e, puis du 53e en 1844. Son avancement était le prix de la valeur qu'il avait déployée à l'assaut de Constantine, à l'attaque du col de Mouzaïa, et à la prise de Mascara. Après avoir commandé les subdivisions de Milianah et d'Orléansville, il comprima l'insurrection du Dahra, 1845-1847, réduisit Bou-Maza à se constituer prisonnier, fut récompensé par le grade de maréchal-de-camp en 1847, commanda la subdivision de Mostaganem après la révolution de février 1848, celle d'Alger en 1849, dirigea une expédition brillante dans la Kabylie de Bougie, fut élevé en 1850 au commandement supérieur de la division de Constantine, subjugua en 1851 la petite Kabylie après 26 combats heureux, puis, nommé général de division, fut mis à la tête de la 2e division de l'armée de Paris. Bientôt appelé au ministère de la guerre, il exécuta les mesures militaires qui devaient assurer le coup d'Etat du 2 décembre, et, lors du rétablissement de l'Empire en 1852, reçut le bâton de maréchal de France et le titre de grand-écuyer de l'empereur. Son administration a été signalée par de nombreuses améliorations dans le service : reconstitution du cadre d'état-major général de l'armée, et rétablissement de la section de réserve pour les officiers-généraux et les intendants militaires; augmentation de la solde des sous-officiers de toutes armes; amélioration du pain du soldat; réorganisation de la gendarmerie, de l'artillerie, du corps de santé de l'armée de terre, de l'école de cavalerie de Saumur; création d'une section de cavalerie à l'École impériale militaire de St-Cyr; formation du régiment des guides, de 2 nouveaux régiments de zouaves, de 10 nouveaux bataillons de chasseurs à pied, et d'un régiment de tirailleurs algériens. Quand éclata la guerre avec la Russie, 1854, Saint-Arnaud reçut le commandement en chef de l'armée d'Orient, fit une heureuse descente en Crimée, de concert avec lord Raglan, gagna la bataille de l'Alma, et, au moment d'attaquer Sébastopol, succomba à la maladie qui le minait depuis longtemps. Son corps a été déposé aux Invalides, et son buste en bronze a été placé dans la cour du lycée Napoléon. Saint-Arnaud était un officier actif, infatigable, plein de bravoure, de résolution et de prévoyance, un tacticien habile, un administrateur intelligent. Il a laissé des *Lettres,* Paris, 1855, 2 vol. in-8°, qui sont écrites avec beaucoup d'esprit et de naturel, et curieuses par leurs détails sur la conquête de l'Algérie.

SAINT-AUBIN (Le marquis de). *V.* LEGENDRE.

SAINT-AUBIN, graveur au burin, né à Paris en 1736, m. en 1807, a gravé plusieurs belles estampes, beaucoup de portraits, et un grand nombre de vignettes, remarquables par le goût, l'esprit et la facilité.

SAINT-AULAIRE. *V.* SAINTE-AULAIRE.

SAINT-BONNET. *V.* TOIRAS (Maréchal de).

SAINT-CHARLES (Jacob de). *V.* JACOB.

SAINT-CLOST (PERROS DE), ou *Pierre de St-Cloud,* poëte du XIIIe siècle, est auteur du célèbre *Roman du Renard,* poëme allégorique et satirique, continué par Jacquemart Giélée. La traduction française la plus récente a été publiée à Bruxelles en 1739, in-8°, réimprimée sous le titre d'*Intrigues du cabinet des rats,* Paris, 1786, et de nouveau par Méon, 1825.

SAINT-CYR (GOUVION-). *V.* GOUVION.

SAINT-CYRAN (Jean DUVERGIER DE HAURANNE, abbé de), né à Bayonne en 1581, m. en 1643, fit sa théologie à Louvain, où étudiait en même temps Jansénius. Ces deux jeunes ecclésiastiques se lièrent d'amitié et de doctrines, se revirent à Paris, à Bayonne, et convinrent des idées qui devaient faire la base d'un nouveau système sur la grâce. Pendant que Jansénius travaillait à l'*Augustinus,* germe d'un long schisme dans l'Eglise, l'évêque de Poitiers résigna à Duvergier l'abbaye de St-Cyran, 1620. Le nouveau titulaire, à l'extérieur humble et au cœur superbe, sincèrement pieux, mais poussé par le génie de l'intrigue, revint à Paris, dirigea les consciences, et se fit de nombreux disciples dans toutes les classes de la société. Il refusa un évêché, pour rester l'âme d'un parti qu'attaquèrent vivement les Jésuites. Saint-Cyran composa des livres et pour se défendre et pour propager son système; des plaintes furent portées à Richelieu, qui le fit enfermer à Vincennes, 1638. Le ministre étant mort, Saint-Cyran fut bientôt mis en liberté. Ecrivain médiocre, il n'a fait tant de bruit que par ses amis et par ses ennemis. Son zèle de sectaire l'a souvent égaré, et bien des choses sont répréhensibles dans ses ouvrages, dont les principaux sont : *Question royale et sa décision,* 1609, in-12, *la Somme des fautes et fausselés contenues en la Somme théologique du P. Garasse,* 1626, in-4°; *Petrus Aurelius,* 1631, in-fol.; *Vie de la Ste Vierge,* 1664, in-12; *Lettres spirituelles,* etc. J. T.

SAINT-ELME (Ida), dite *la Contemporaine,* aventurière, née vers 1778, m. en 1845, eut une conduite déréglée, changea plusieurs fois de nom, et dut surtout sa notoriété au livre qu'elle publia sous le titre de *Mémoires d'une contemporaine,* Paris, 1827, récits mensongers, souvent scandaleux, sur l'époque de la Révolution et de l'Empire. Elle mourut à l'hospice des Ursulines de Bruxelles.

SAINT-EVREMONT (Charles MARGUETEL DE SAINT-DENYS, seigneur de), né en 1613 à St-Denis-le-Guast, près de Coutances (Manche), m. en 1703. Cadet de famille, élevé par les Jésuites, il entra au service à l'âge de 16 ans, vécut d'abord de son épée, mais en soldat lettré, tour à tour lieutenant des gardes et lecteur du prince de Condé, tantôt se battant bravement à Rocroi, à Fribourg, à Nordlingen; tantôt philosophant sous la tente, et préludant à sa renommée de merveilleux causeur. Entre deux campagnes, il se donna le passe-temps de railler la nouvelle Académie, avec ses décrets et ses réformes, dans une piquante satire dialoguée, la comédie des *Académistes,* 1644. Brouillé avec Condé, pour s'être permis de parler des défauts du prince, il s'aventura, avec sa plume et son épée, dans la Fronde, pour la cause royale, écrivit la Satire ménippée de cette Ligue nouvelle (*Retraite du duc de Longueville*), et gagna le brevet de maréchal-de-camp, avec une pension de 3,000 livres, 1652. Puis il alla servir en Flandre. Saint-Evremond s'abandonnait à ses libres allures de gentilhomme esprit-fort, et fréquentait la célèbre Ninon, dont plus tard il resta toujours l'ami; bel-esprit, il jouissait, dans les ruelles, du succès de ses madrigaux, qui ne valaient pas mieux que ceux de Voiture; épicurien, il professait aux petits soupers des *Trois coteaux* cette morale complaisante qui fait de la sagesse l'art de ménager nos plaisirs, lorsqu'une lettre satirique sur la paix des Pyrénées et son négociateur Mazarin, lettre surprise par Louis XIV, vint tout à coup troubler une vie si riante et si pleine d'espérances. Pour éviter la Bastille, Saint-Evremond dut s'exiler, 1661, et son exil dura jusqu'à sa mort. L'Angleterre l'accueillit; après avoir oublié Versailles et Paris auprès de Charles II, de Guillaume III, et surtout de la duchesse de Mazarin, il eut l'honneur d'une sépulture dans l'abbaye de Westminster. Les écrits de Saint-Evremond ne furent publiés que furtivement de son vivant; la plupart circulèrent manuscrits; leur mérite devait survivre à l'attrait de la nouveauté et du mystère, surtout pour les *Observations sur Salluste et Tacite,* les *Réflexions sur la tragédie et la comédie,* les *Discours sur les belles-lettres,* les *Réflexions sur l'usage de la vie,—sur les divers génies du peuple romain;* le *Parallèle de Turenne et de Condé;* enfin pour ses *Lettres,* qui sont souvent de petits chefs-d'œuvre de fine et élégante causerie. Il rappelle parfois Voiture, avec moins d'affèterie; parfois Voltaire et Montesquieu, avec moins d'esprit, de sagacité ou de profondeur. Ses *Œuvres* ont été publiées à Londres, 1705, 3 vol. in-4°. En 1761, Deleyre donna l'*Esprit de Saint-Evremond,* in-12. M. Hippeau a publié les *Œuvres choisies de Saint-Evremond,* avec une introduction critique. G. L.

SAINT-FLORENTIN (Louis PHÉLYPEAUX, comte de), fils du marquis de La Vrillière, né en 1705, m. en 1777, fut adjoint, en 1722, à son père, secrétaire d'Etat, pour les affaires administratives d'un grand nombre de provinces, surtout des pays d'Etat. Il y réunit, 1749, les affaires de la maison du Roi et du clergé, puis le ministère de Paris, 1757, qui comprenait la police. Il fut créé duc de la Vrillière en 1770. On l'accusait de prodigalité, de trop de complaisance pour le monarque, de mœurs faciles, et surtout d'abuser des lettres de cachet. Louis XVI le congédia en 1775. B.

SAINT-FOIX (Germain-François POULLAIN DE), littérateur, né à Rennes en 1698, m. en 1776, fut d'abord mousquetaire, puis lieutenant de cavalerie, alla en Turquie, où il apprit l'arabe, et, de retour en France, se fit homme de lettres. D'un caractère caustique et querelleur, il fut le plus célèbre bretteur de son temps. Ecrivain fécond et spirituel, mais peu soumis aux règles consacrées, il donna au théâtre une vingtaine de comédies, dont une seule, *l'Oracle,* petite pièce en 1 acte en prose, 1740, dans laquelle il y a quelque grâce, s'est jouée assez longtemps au Théâtre-Français. On a de lui encore : *Lettres de Nedim Koggia,* ou *Lettres turques,* 1732, in-12, qui ont eu quelque vogue; *Essais sur Paris,* 1754, 2 vol. in-12, et 1763, 4 vol. in-12, que l'on consulte encore, bien que ce soit un ouvrage assez superficiel; *Histoire de l'ordre du St-Esprit,* dont

il était historiographe, 1767, 2 vol. in-12. Ses *Œuvres complètes* ont été recueillies en 1778, 6 vol. in-8°. B.

SAINT-GELAIS (Octavien de), poëte, né à Cognac vers 1466, m. en 1502, fut nommé évêque d'Angoulême en 1494. On a de lui des traductions en vers de l'*Enéide* de Virgile et des *Epîtres* d'Ovide, et divers poëmes, tels que *la Chasse d'Amours*, 1509, in-fol.; *le Séjour d'honneur*, 1526, in-4°; *le Trésor de la noblesse*, in-4°, ouvrages presque oubliés, qui eurent une grande réputation.

SAINT-GELAIS (Jean de), frère du précédent, a écrit une *Histoire de France*, depuis 1270 jusqu'à 1510, publiée par Th. Godefroy, Paris, 1622, in-4°.

SAINT-GELAIS (Mellin de), poëte et musicien, neveu d'Octavien, né à Angoulême en 1491, m. en 1558, entra dans les ordres sacrés, fut homme de cour, jouit de la faveur de François Ier, qui lui donna l'abbaye de Reclus (diocèse de Troyes), devint aumônier du Dauphin, et, en 1544, garde de la bibliothèque de Fontainebleau. Ami de Clément Marot, il écrivit des contes où il y a de la grâce et de la naïveté, des épigrammes, des sonnets, des madrigaux, etc. On lui attribue l'introduction, dans la poésie française, du sonnet et du madrigal, imités des Italiens. La *Sophonisbe* du Trissin, traduite par lui, fut représentée à Blois en 1559. Son *Histoire de Genièvre*, imitée d'Arioste, et terminée par Baïf, ne parut qu'en 1572. La meilleure édition de ses *Poésies* latines et françaises est celle de Paris, 1719, in-12. B.

SAINT-GEORGE (Le chevalier de), mulâtre, né en 1745 à la Guadeloupe, du fermier-général de Boulogne et d'une négresse, m. en 1801, fut amené fort jeune en France, entra dans les mousquetaires, fut attaché à la personne du duc de Chartres (duc d'Orléans), adopta les principes de la Révolution, et leva un corps de chasseurs à cheval, à la tête duquel il servit sous Dumouriez. Arrêté comme suspect en 1794, il recouvra la liberté après le 9 thermidor. Une taille avantageuse, une belle figure, une force peu commune, la grâce et la vivacité de son esprit, la bonté et la générosité de son caractère, lui valurent de brillants succès dans le monde. Habile dans tous les arts d'agrément, danse, musique, équitation, il fut sans rival pour l'escrime; il écrivit les partitions de quelques opéras-comiques. B.

SAINT-GEORGE (Le chevalier de). *V.* STUART (Jacques-Edouard).

SAINT-GÉRAN (Le maréchal de). *V.* LA GUICHE.

SAINT-GERMAIN (Claude-Louis, comte de), né en 1707 près de Lons-le-Saulnier, m. en 1778, suivit d'abord la carrière de l'enseignement chez les Jésuites, l'abandonna bientôt pour entrer comme sous-lieutenant dans un régiment dont son père était colonel, et alla prendre du service en Autriche, où, distingué par le prince Eugène, il devint feld-maréchal-lieutenant. Rentré en France, il fut nommé lieutenant-général par la protection du maréchal de Saxe, il se signala dans la guerre de Sept-Ans, rallia l'armée française après la défaite de Rosbach, protégea la retraite à Minden, et eut une grande part à la victoire de Corbach. S'étant fait des ennemis par son caractère ombrageux, il quitta de nouveau la France, demanda du service au Danemark, et y fut bientôt nommé feld-maréchal-général, chargé de réorganiser l'armée. Sa sévérité déplut; il se retira en Alsace, où il s'occupait de travaux agricoles, quand la faillite d'un banquier de Hambourg le ruina. Pensionné de 10,000 livres sur la cassette du roi, il fut appelé, par le crédit de Turgot, au ministère de la guerre, en 1775. Pendant son administration de deux années, il montra de grands talents, des vues droites et élevées, supprima la peine de mort contre les déserteurs, mais mécontenta la noblesse par ses réformes et son austérité, et blessa l'honneur français en essayant d'introduire dans l'armée la discipline allemande et les coups de plat de sabre. Il dut donner sa démission, et reçut une pension de 40,000 livres. Il a laissé des *Mémoires*, Amst., Londres, 1779, in-8°, et une *Correspondance avec Paris-Duverney*, 1789, 2 vol. in-8°. B.

SAINT-GERMAIN (le comte de), aventurier fameux du XVIIIe siècle, dont on ignore le véritable nom et l'origine, fut amené d'Allemagne en France, vers 1740, par le maréchal de Belle-Isle, et présenté à la cour. Il avait beaucoup d'esprit, un vaste savoir, de la faconde, prétendait avoir vécu dans les siècles reculés, parlait de Charles-Quint et de François Ier, comme s'il eût existé de leur temps, et se disait possesseur de tous les secrets possibles; sa fortune consistait en pierreries et en argent comptant. Mme de Pompadour et Louis XV l'admirent dans leur intimité. Il mourut en 1784. On a conjecturé qu'il était fils d'un juif portugais, ou même fils naturel du roi de Portugal, et que différents ministres l'employèrent comme espion. B.

SAINT-HILAIRE (Louis-Vincent-Joseph), né en 1766 à Ribemont (Aisne), m. en 1809, entra comme sous-lieutenant dans le régiment d'Aquitaine (infanterie), commanda en 1793 l'avant-garde de l'aile gauche au siége de Toulon, fut fait adjudant-général chef de brigade après la prise de la ville, se distingua sous Masséna aux batailles de Cairo et de Dégo, obtint le grade de général de division en 1800, fit avec éclat la campagne de 1805 en Allemagne, celles de 1807 en Pologne, de 1809 en Autriche, et fut tué à Wagram. Son corps fut déposé au Panthéon avec celui du maréchal Lannes. B.

SAINT-HILAIRE (GEOFFROY). *V.* GEOFFROY.

SAINT-HUBERTI (Antoinette-Cécile CLAVEL, dite), cantatrice, née à Toul vers 1756, assassinée près de Londres en 1812 avec son mari le comte d'Entraigues, débuta à l'Académie royale de musique en 1777. Jamais jusqu'à elle l'expression des sentiments tendres et passionnés n'avait été portée si loin sur la scène française. Elle contribua au succès des opéras de Glück, de Piccini, et de Sacchini, et ramena le costume à la vérité historique. B.

SAINT-HURUGE (le marquis de), né à Mâcon vers 1750, m. vers 1810, suivit d'abord la carrière militaire, voyagea ensuite dans diverses parties de l'Europe, dissipant son patrimoine, fut enfermé, à son retour en France, dans le château de Dijon, pour une affaire d'honneur, puis à Charenton sur la demande de sa famille, recouvra la liberté en 1784, alla se livrer à de nouveaux désordres en Angleterre, reparut à Paris en 1789, se fit orateur populaire et agent de Danton, prit part aux insurrections du 20 juin et du 10 août 1792, fut emprisonné au Luxembourg lors du procès des Dantonistes, en sortit au 9 thermidor, et acheva sa vie dans l'obscurité. B.

SAINT-HYACINTHE (Hyacinthe CORDONNIER, dit THÉMISEUIL DE), littérateur, né à Orléans en 1684, m. en 1746, servit comme officier de cavalerie, fut fait prisonnier à Hochstædt et conduit en Hollande, 1704, passa une partie de sa vie dans ce pays, étudiant les langues anciennes, l'anglais, l'italien et l'espagnol, alla aussi à Londres, où il fut admis à la Société royale, et finit ses jours aux environs de Bréda. Il travailla au *Journal littéraire*, La Haye, 1713 et suiv., 24 vol. in-12, dont il fut un des fondateurs avec S'Gravesande, et à l'*Europe savante*, ibid., 1718-20, 12 vol. On a de lui, entre autres opuscules : *le Chef-d'œuvre d'un inconnu, poëme heureusement découvert, et mis au jour par le docteur Malhanasius*, La Haye, 1714, in-12, ou Paris, 1807, 2 vol. in-8°; c'est une chanson populaire, accompagnée d'un commentaire ironique, qui forme une critique de l'abus de l'érudition, plaisanterie beaucoup trop longue et d'un goût assez vulgaire; *Lettre critique sur la Henriade*, Londres, 1728, in-8°. B.

SAINT-JEAN, nom d'une famille noble d'Angleterre, qui reconnaît pour chef Olivier Saint-Jean, de Bletsho (Oxford), créé baron par la reine Elisabeth. A cette famille appartient le fameux Bolingbroke (*V. ce mot*).

SAINT-JUST (Antoine-Louis-Léon-Florelle de), fameux révolutionnaire, né à Decize (Nièvre) en 1769, m. en 1794, adopta la Révolution avec enthousiasme, fut député de l'Aisne à la Convention, et y débuta par un discours où il prétendit que tout Français avait sur Louis XVI le droit que Brutus avait eu sur César. Séide de Robespierre, il contribua à la chute des Girondins, parut souvent et avec avantage à la tribune, déploya une grande activité, eut des missions dans les départements et à l'armée, vota et fit exécuter avec la plus furieuse énergie les mesures les plus terribles, devint président de l'Assemblée, fit les rapports contre Danton, Hérault de Séchelles et Camille Desmoulins, et, membre du Comité de salut public, défendit Robespierre, le 9 thermidor, et monta, le 10, sur le même échafaud. Ce jeune exalté, beau de visage et d'une tournure distinguée, prit part aux actes glorieux ainsi qu'aux crimes de notre Ire République. Son talent, plein d'un éclat énergique, n'eut pas le temps de mûrir. En d'autres circonstances, tout son feu se fût consumé dans la composition de poëmes de 3e ordre, tels qu'*Organt*, en 20 chants, 1789, 2 vol. in-8°. On a encore de Saint-Just : *Esprit de la Révolution et de la constitution de France*, 1791, in-8°; des *Rapports* faits à la Convention; des *Fragments sur les institutions républicaines*, 1800, in-12; et un *Essai de constitution*, imprimé dans ses *Œuvres politiques*, 1833-34, in-8°. J. T.

SAINT-LAMBERT (Charles-François, marquis de), poëte, né en 1717 à Vézelise (Lorraine), m. en 1803, servit d'abord dans les gardes lorraines, puis, après la paix d'Aix-la-Chapelle, 1748, s'attacha à la cour du roi Sta-

nislas. Ce fut à Nancy qu'il connut la marquise Duchâtelet, à laquelle il inspira une vive passion. Après la mort de cette dame, il reprit du service, fit la campagne de Hanovre en 1756, renonça, l'année suivante, au métier des armes, et vint à Paris, où il se lia bientôt avec Duclos, Grimm, Diderot, et J.-J. Rousseau. Collaborateur de l'*Encyclopédie*, il excita l'enthousiasme du parti des philosophes par la publication d'un poëme descriptif en 4 chants, *les Saisons*, 1769, in-8°, qui lui valut son admission à l'Académie Française en 1770; ce poëme offre quelques beautés, mais il n'y a nulle invention, et le style en est d'une élégance froide et monotone. Saint-Lambert écrivit aussi des *Poésies fugitives*, un petit poëme intitulé *le Matin et le Soir*, des *Fables orientales*, des *Contes* en prose, un *Essai sur la vie et les ouvrages d'Helvétius*, des *Mémoires sur la vie de Bolingbroke*, 1796, in-8°, et enfin les *Principes des mœurs chez toutes les nations, ou Catéchisme universel*, 1798-1801, 5 vol. in-8°, ouvrage qui obtint le grand prix de morale en 1806, bien que l'auteur y soutienne les doctrines matérialistes et la morale de l'égoïsme. Pendant les orages révolutionnaires, Saint-Lambert s'était retiré près de Mme d'Houdetot, à Eaubonne, dans la vallée de Montmorency. B.

SAINT-LUC (Timoléon d'Espinay de), né vers 1580, m. en 1644, gouverneur de Brouage, accompagna Sully dans son ambassade en Angleterre, entra ensuite dans la marine, se signala pendant la guerre contre La Rochelle, fut nommé vice-amiral, lieutenant-général en Guienne, et maréchal de France en 1628.

SAINT-MARC (Charles-Hugues Lefebvre de), littérateur, né à Paris en 1698, m. en 1769, après avoir fait de bonnes études, fut sous-lieutenant d'infanterie, et finit par se charger de quelques éducations particulières. Se livrant en même temps à la littérature, il donna des éditions avec notes, et assez estimées, de divers auteurs : *Mémoires de Feuquières*, 1736; *Médecine des pauvres*, par Hecquet, 1745; *Histoire d'Angleterre*, par Rapin-Thoyras, 1745-49, 16 vol. in-4°; *Œuvres de Boileau*, 1747, 5 vol. in-8°, où il se montre sévère, quelquefois jusqu'à l'injustice, envers ce poëte; — *de Pavillon*, 1750; — *de Chaulieu*, 1751; *Voyage de Chapelle et Bachaumont*, 1755; *Poésies de Malherbe*, 1757; — *de Lalanne, de Montplaisir, de Saint-Pavin et de Charleval*, 1759, 4 part. en 2 vol. in-12. Il rédigea aussi un *Abrégé chronologique de l'histoire d'Italie, depuis la chute de l'Empire d'Occident*, 1761-70, 6 vol. in-8°, et un supplément au *Nécrologe* de Port-Royal. B.

SAINT-MARTIN (Louis-Claude de), dit *le Philosophe inconnu*, célèbre théosophe, né à Amboise en 1743, d'une famille noble, m. en 1803, fut destiné par ses parents à la magistrature, et étudia le droit; mais bientôt, préférant la profession des armes, il entra comme lieutenant dans le régiment de Foix en 1765. Il puisa de bonne heure dans l'*Art de se connaître soi-même*, du protestant J. Abbadie, les principes de philosophie et de religion qu'il professa toute sa vie, sans chercher à faire des prosélytes. Etant en garnison à Bordeaux, il se lia avec quelques mystiques; il s'attacha tour à tour aux doctrines de Martinez Pasqualis et de Swedenborg; puis, quittant le service pour se livrer à la méditation, se créa un système à lui, qu'il appelait *le Spiritualisme pur*. Il publia, sous le voile de l'anonyme : *Des erreurs et de la vérité*, Edimbourg (Lyon), 1775, in-8°; *Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers*, ibid., 1782, in-8°; *l'Homme de désir*, 1790, in-8°; *le Nouvel homme*, 1796, in-8°; *De l'esprit des choses, ou Coup d'œil philosophique sur la nature des êtres*, 1800, 2 vol. in-8°; *le Ministère de l'homme-esprit*, 1802, etc. *Œuvres posthumes*, Tours, 1807, 2 vol. in-8°. Il est assez difficile de comprendre toute cette philosophie d'illuminé, écrite en style énigmatique. *V.* Moreau, *le Philosophe inconnu, ou Réflexions sur les idées de Saint-Martin*, Paris, 1850, in-12; Caro, *Essai sur la vie et la doctrine de Saint-Martin*, 1852, in-8°; Matter, *Saint-Martin et ses écrits, son maître Martinez et leurs groupes*, Paris, 1862, in-8°. B.

SAINT-MARTIN (Jean-Antoine), savant orientaliste et chronologiste, né à Paris en 1791, d'un marchand tailleur, m. en 1832, suivit les cours du collége des Quatre-Nations, étudia avec passion l'histoire et la géographie, et, pour apporter de nouvelles lumières dans ces deux sciences, apprit l'arménien, l'arabe, le persan, le turc, le syriaque, le zend, et le géorgien. Membre de l'Académie celtique en 1800, il en devint secrétaire en 1814, quand elle fut reconstituée sous le nom de Société des antiquaires de France. En 1818-19, il publia des *Mémoires sur l'histoire et la géographie de l'Arménie*, 2 vol. in-8°, qui le firent entrer à l'Académie des Inscriptions en 1820. Cette même année, il donna des *Recherches sur l'époque de la mort d'Alexandre et sur la chronologie des Ptolémées*. L'un des fondateurs de la Société asiatique en 1822, chargé de la direction du journal mensuel de cette Société, administrateur de la bibliothèque de l'Arsenal en 1824, inspecteur des types orientaux à l'imprimerie royale en 1825, il fit paraître un *Choix des Fables de Vartan*, texte arménien et traduction française, traduisit encore de l'arménien la *Relation d'un voyage fait en Europe et dans l'océan Atlantique à la fin du* XVe *siècle par Martyre, évêque d'Arjenzan*, 1827, se mit à la tête d'un journal quotidien, *l'Universel*, rédigé dans un sens absolutiste, fut attaché au ministère des affaires étrangères pour classer les pièces diplomatiques écrites en langues orientales, et contribua, dit-on, par les notes qu'il rédigea, à déterminer l'expédition contre Alger. La révolution de 1830 lui enleva toutes ses places. Outre les ouvrages déjà cités, et un grand nombre de Mémoires ou Notices insérés dans le recueil de l'Académie des Inscriptions, dans le *Journal des savants*, le *Journal asiatique* et la *Biographie universelle* de Michaud, Saint-Martin a annoté les 13 premiers vol. d'une nouvelle édition de l'*Histoire du Bas-Empire* par Lebeau, 1829-33, et a beaucoup amélioré cet ouvrage. Depuis sa mort, on a publié de lui : *Recherches sur l'histoire et la géographie de la Mésène et de la Characène*, 1838; une traduction de l'*Histoire d'Arménie du patriarche Jean VI*, 1841, in-8°; *Fragments d'une histoire des Arsacides*, 1850, 2 vol. in-8°. B.

SAINT-MAURIS (Jean de), jurisconsulte, né à Dôle vers la fin du XIVe siècle, m. en 1555, professa le droit dans sa ville natale. Il était beau-frère de Perrenot de Granvelle, chancelier de Charles-Quint. En 1544, il fut nommé ambassadeur en France, pour surveiller l'exécution du traité de Crespy. Les Mémoires de cette ambassade sont en manuscrit à la bibliothèque de Besançon. B.

SAINT-NON (Jean-Claude Richard, abbé de), né à Paris en 1727, d'un receveur-général des finances, m. en 1791, embrassa l'état ecclésiastique, acquit une charge de conseiller-clerc au parlement, fut exilé à Poitiers pour son opposition à la bulle *Unigenitus*, se démit de ses fonctions, et alla voyager en Italie avec Robert et Fragonard. Il grava lui-même les dessins qu'il avait recueillis, publia une suite de *Vues de Rome*, en 60 planches, et, après un nouveau voyage, donna un *Voyage pittoresque de Naples et de Sicile*, 1777-86, 5 vol. in-fol. et 417 planches dessinées par divers artistes sous la direction de Denon, ouvrage intéressant, curieux, et bien exécuté; 2e édit., augmentée par Charrin, Paris, 1828 et suiv., 4 vol. in-8°, et atlas in-fol. de 558 pl. On a encore de Saint-Non un *Recueil de griffonis, vues, paysages, fragments antiques*, gravés par lui-même en 294 planches. B.

SAINT-PAVIN (Denis Sanguin de), poëte, né à Paris vers 1600, m. en 1670, était fils d'un président au parlement, et parent du chancelier Séguier. Il fut pourvu de l'abbaye de Livry, dont il fit un lieu de plaisir, et où il se livra au libertinage d'esprit et de mœurs. Il se convertit vers la fin de sa vie. On a de lui des sonnets, des épigrammes, des épîtres et des rondeaux, qui n'ont guère plus de valeur que des vers de société. Ils furent publiés dans le recueil intitulé *Poésies choisies de MM. Corneille, Boisrobert*, etc., Paris, 1655, puis dans le *Recueil des plus belles pièces des poetes français*, 1692, 6 vol. in-12. Saint-Marc a édité ensemble Saint-Pavin et Charleval, 1759. B.

SAINT-PIERRE (Eustache de), bourgeois de Calais, s'offrit, selon Froissart, avec Jean d'Aire, Jacques et Pierre de Wissant, et deux autres citoyens dont l'histoire n'a pas gardé les noms, pour le salut de toute la ville, réduite à se rendre au roi d'Angleterre Edouard III, 1347. Il se rendit au camp de ce prince, pieds nus, en chemise, la corde au cou, et lui remit les clefs de la place. Les 6 bourgeois ne durent leur salut qu'aux prières de la reine Philippine de Hainaut. Bréquigny (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. 37) a contesté le trait de dévouement d'Eustache de Saint-Pierre. Quoi qu'il en soit, Eustache devint fidèle sujet des Anglais, et fut comblé de faveurs par Edouard III. Il mourut en 1371. B.

SAINT-PIERRE (Charles-Irénée Castel, abbé de), publiciste-utopiste et philanthrope, né en 1658 à St-Pierre-Eglise, près de Barfleur (Basse-Normandie), m. en 1743, était fils d'un bailli du Cotentin, gouverneur de Valognes, et cousin-germain du maréchal de Villars. Il entra dans les ordres, devint, en 1702, aumônier de la duchesse d'Orléans, qui lui fit donner l'abbaye de Tiron, et suivit le cardinal de Polignac au congrès d'Utrecht en 1712, où, témoin des difficultés que l'on avait à conclure la paix, il conçut un projet de rendre la paix perpétuelle. En 1716, ayant porté un jugement sévère sur le gouvernement de Louis XIV, il fut exclu de l'Académie française, où il

avait été admis en 1695. Il passa toute sa vie à faire des projets de réforme, croyait à la perfectibilité humaine, fréquentant les grands pour tâcher de s'en faire aimer, et de les rendre favorables à ses projets. L'un des plus ardents apôtres de l'humanité, il était très-bienfaisant: toutes ses spéculations ont été qualifiées avec justesse par le ministre Dubois *les rêves d'un homme de bien*. Il vit du moins adopter un de ses projets dans quelques provinces, celui qui remplaçait la taille arbitraire par la taille tarifée. La langue française lui doit les mots *bienfaisance* et *gloriole*. On a de lui : *Projet de paix perpétuelle*, Utrecht, 1713, 3 vol. in-12; *Mémoire pour perfectionner la police contre les duels*, 1715, in-4°; *Discours sur la Polysynodie*, Amsterdam, 1718, in-4°; c'est dans ce discours qu'il jugea le gouvernement de Louis XIV; *Mémoire pour les pauvres mendiants*, 1724, in-8°; *Projet pour perfectionner l'éducation*, 1728, in-12; *Projet pour perfectionner l'orthographe des langues d'Europe*, 1730, in-8°; *Annales politiques*, 1757, 2 vol. in-8°, etc. Le recueil de ses principaux opuscules a été publié sous le titre d'*Ouvrages de politique et de morale*, 1738-41, 18 vol. in-12. B.

SAINT-PIERRE (Jacques-Henri-Bernardin de), célèbre écrivain, né au HAvre en 1737, m. en 1814, appartenait à une famille qui prétendait descendre d'Eustache de Saint-Pierre. Sa vie fut aventureuse : à douze ans, il rêve la destinée de Robinson Crusoé, et fait un voyage à la Martinique; à 18, élève des Jésuites de Caen, il veut être missionnaire et martyr. Il entra en 1757 à l'Ecole des ponts et chaussées, et, en 1760, partit pour Dusseldorf avec un brevet d'officier-ingénieur. Destitué pour insubordination, il promena à travers le monde sa mélancolie sauvage, son esprit inquiet, et ses utopies philanthropiques de république platonicienne, tantôt misérable, donnant des leçons de mathématiques à Paris, puis journaliste à Amsterdam, tantôt sur le chemin de la fortune, capitaine au service de la Russie et presque favori de Catherine II, puis défenseur de la Pologne et amant d'une princesse polonaise. De 1767 à 1770, il fut ingénieur à l'île de France. En 1771, on le retrouve dans le salon de Mlle de l'Espinasse avec les encyclopédistes, et, dès lors, il a embrassé la carrière des lettres. Mais il n'était pas fait pour les succès de salon et de coterie littéraire. Il publia, en 1773, un *Voyage à l'île de France*, qui eut quelque succès; mais aigri par la pauvreté et par les tracasseries du monde, il voulut vivre dans la retraite, n'ayant d'autre intimité que celle de J.-J. Rousseau, dont il recueillait avec enthousiasme le déisme, les rêves, et toute la chaleur de cœur. Cette vie, ce maître, ces impressions, lui inspirèrent un livre qui fut presque une révolution, les *Etudes de la nature*, 1784, 5 vol. : l'originalité de cet ouvrage, qui laissait de côté les lois et les divisions de la science et refaisait la science par le sentiment, les raisonnements éloquents par lesquels l'auteur prouvait la Providence, les tableaux enchanteurs, où il peignait les beautés de la création, la poésie et la grâce des détails, un style simple et animé, qui rappelait la douceur harmonieuse de Fénelon et l'inépuisable abondance de Plutarque, donnèrent à Bernardin une brillante renommée. Un succès plus grand encore était réservé à un autre ouvrage, *Paul et Virginie*, 1788, 1 vol., roman du genre le plus pur, conception neuve, tout à fait originale, églogue ravissante et sublime élégie, « qu'on admire avec le cœur et qu'on applaudit en pleurant; » c'est, au sein d'une nature riche et imposante, une simple et heureuse création, qui résume toute l'âme, tout l'idéal religieux, moral et poétique de l'auteur; elle émeut vivement, tout en n'intéressant qu'à l'innocence. Bientôt Bernardin salua avec bonheur l'aurore de la Révolution, et publia alors les *Vœux d'un solitaire*, 1789, 1 vol., dont le but était de concilier les idées nouvelles avec les anciennes. A cette époque, B. de St-Pierre commença d'arriver à la fortune et aux honneurs : en 1792, Louis XVI le nomma intendant du Jardin des Plantes; en 1794, on lui confia la chaire de morale à l'Ecole normale, où il eut peu de succès; en 1795, il entra à l'Institut; un peu plus tard, il fut logé au Louvre, richement pensionné par Napoléon Ier et Joseph Bonaparte; il passa sa vie à Essonne, dans une île délicieuse, au milieu des affections domestiques; il aurait dû être heureux, si l'homme avait été à la hauteur de l'écrivain. Outre les ouvrages déjà mentionnés, on a de lui : *l'Arcadie*, sorte de poëme en prose, inachevé, description de la république parfaite que concevait l'auteur; *la Chaumière indienne*, 1791, proclamée par Chénier le meilleur, le plus moral et le plus court des romans; les *Harmonies de la nature*, 1796, 3 vol., qui sont, comme les *Etudes*, l'œuvre d'un poëte, et non d'un naturaliste; le *Café de Surate*, conte satirique à la façon de Voltaire; des *Récits de voyage;* un *Essai sur J.-J. Rousseau*, narration très-intéressante, etc. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées par Aimé Martin, avec une notice sur sa vie et ses ouvrages, Paris, 1818-20, 12 vol. in-8°; sa *Correspondance* a été ajoutée en 1826, 4 vol. in-8°. *V.* M. Patin, *Eloge de Bernardin de Saint-Pierre*, 1816. G. L.

SAINT-POL (Waleran de LUXEMBOURG-LIGNY, comte de), né en 1355 au château de Saint-Pol, fils de Guy de Luxembourg, et de Mahaut, fille de Guy V de Saint-Pol, m. en 1415, entra au service du roi de France Charles V, tomba entre les mains des Anglais, et, pendant sa captivité, épousa Mathilde de Courtenay, sœur-utérine de Richard II. Charles VI le chargea de négocier la paix à Londres en 1396, et le nomma gouverneur de Gênes, 1397. Pendant la démence du roi, le duc de Bourgogne, dont il était partisan dévoué, lui fit donner la grande-maîtrise des eaux et forêts, puis, en 1410, le gouvernement de Paris, et, en 1412, la place de connétable. Saint-Pol établit à Paris la milice des *Ecorcheurs*, et battit plusieurs fois les Armagnacs en Normandie. Il dut quitter Paris avec le parti bourguignon en 1413, et alla mourir au château d'Ivoy. B.

SAINT-POL (Jean de LUXEMBOURG-LIGNY, comte de), neveu du précédent, se montra très-attaché aux Anglais et aux ducs de Bourgogne, gouverna Paris au nom de Henri V, 1418-20, fit Jeanne d'Arc prisonnière à Compiègne, 1430, la livra aux Anglais moyennant 10,000 liv., refusa de signer le traité d'Arras, 1435, et allait être attaqué par Charles VII, quand il mourut, 1440. B.

SAINT-POL (Louis de LUXEMBOURG, comte de), né en 1418, m. en 1475, neveu du précédent, qui l'éleva dans la haine de la France, se rapprocha néanmoins de Charles VII, contracta amitié avec le Dauphin, et combattit les Anglais en Flandre et en Normandie. Sous Louis XI, il entra dans la ligue du Bien public, 1465, commanda l'avant-garde du comte de Charolais au combat de Montlhéry, obtint au traité de Conflans le titre de connétable, épousa bientôt Louise de Savoie, sœur de la reine, et se fit encore donner le comté de Guines et la seigneurie de Novion. Malgré des marques apparentes d'hostilité envers le duc de Bourgogne (prise de St-Quentin, 1470), il avait des intelligences secrètes avec lui; lors de l'invasion du roi d'Angleterre Edouard IV en France, 1475, sa conduite ne fut pas moins équivoque. Aux conférences de Picquigny, Edouard livra à Louis XI la correspondance du connétable, qui fut condamné à mort par le parlement de Paris, et décapité sur la place de l'Hôtel-de-Ville. B.

SAINT-PREST (Jean-Yves de), diplomate, m. en 1720, directeur des archives aux affaires étrangères, fut l'un des fondateurs et le chef de l'Académie politique créée dans ce ministère en 1710. On a de lui : *Histoire des traités faits entre les diverses puissances de l'Europe depuis le règne de Henri IV jusqu'à la paix de Nimègue en* 1676, Amst., 1726, 2 vol. in-fol., travail utile et complet sur la matière.

SAINT-PRIEST (François-Emmanuel GUIGNARD, comte de), né à Grenoble en 1735, m. en 1821, entra fort jeune dans la Maison militaire du roi, commença ses campagnes en 1760, servit en Allemagne sous les maréchaux de Broglie et de Soubise, et en Espagne avec le prince de Beauvau, fut ensuite ministre plénipotentiaire à Lisbonne, ambassadeur à Constantinople de 1768 à 1783, conçut, rédigea et envoya en France le projet d'une expédition en Egypte, qui, dit-on, ne fut pas inutile plus tard au Directoire et au général Bonaparte. On le chargea pendant quelque temps de l'ambassade de Hollande. Au début de la Révolution, après la prise de la Bastille, il fut appelé au ministère de l'Intérieur, et, dans les journées des 5 et 6 oct., donna à Louis XVI le conseil de repousser la force par la force. Il quitta le ministère en décembre 1790, émigra, sollicita des secours pour les Bourbons en Prusse, en Suède, en Russie, en Autriche, et accompagna Louis XVIII à Vérone, à Blakenbourg, à Mittau. Il demanda en vain la permission de rentrer en France, ne revint qu'en 1814, et fut créé pair de France. On a de lui : *Examen des assemblées provinciales*, Paris, 1787, in-8°. Il a laissé, dit-on, des *Mémoires* manuscrits. B.

SAINT-PRIEST (Guillaume-Emmanuel de), fils aîné du précédent, né à Constantinople en 1776, m. en 1814, émigra avec son père, combattit dans l'armée de Condé contre la France, prit ensuite du service en Russie, se distingua à la bataille d'Austerlitz, perdit une jambe dans la campagne de 1806, fit la guerre contre les Turcs en 1810, reparut dans les dernières guerres contre Napoléon Ier en Russie, en Allemagne et en France, et mourut des blessures qu'il avait reçues en attaquant

Reims.—Il eut deux frères : Armand-Emmanuel-Charles, qui épousa en Russie une princesse Galitzin, fut gouverneur de Kherson, de la Podolie et d'Odessa, pair de France en 1821; et Louis-Antoine-Emmanuel, qui était, en 1830, aide-de-camp du duc d'Angoulême. B.

SAINT-PRIEST (Alexis, comte de), fils d'Armand de Saint-Priest, né à St-Pétersbourg en 1805, m. à Moscou en 1851, fit ses études au collége français d'Odessa, vint en France après la Restauration des Bourbons, fut nommé gentilhomme de la chambre de Charles X, remplit, sous Louis-Philippe Ier, diverses missions au Brésil, en Portugal et en Danemark, et entra à la Chambre des pairs. On a de lui : *Histoire de la royauté*, 1842; *Histoire de la suppression de l'ordre des Jésuites*, 1844; *Histoire de la conquête de Naples par Charles d'Anjou*, 1847, 4 vol. in-8°, ouvrage qui lui ouvrit les portes de l'Académie française; *Études diplomatiques et littéraires*, recueil d'articles publiés dans différentes Revues. *V.* De Barante, *Notice sur le comte de Saint-Priest*. B.

SAINT-RÉAL (César VICHARD, abbé de), historien, né à Chambéry en 1639, d'une famille distinguée dans la magistrature de Savoie, m. en 1692, fut envoyé jeune à Paris, où il étudia chez les Jésuites. Distingué par son esprit, il brilla dans le monde, s'attacha à la belle Mancini, duchesse de Mazarin, qu'il suivit à Londres, et contribua, avec Saint-Evremond, à l'éclat de ses réunions. Puis il entra dans les ordres sacrés, fut nommé historiographe de Savoie, eut quelques négociations à conduire pour le duc, et soutint des controverses contre le fameux Arnauld, dont les partisans l'accusèrent de socinianisme. Ses ouvrages, tous estimés pour l'élégance et la pureté du style, sont : *de l'Usage de l'histoire*, Paris, 1671; *Don Carlos*, nouvelle historique, 1672, in-12; *Histoire de la conjuration des Espagnols contre la République de Venise*, 1674, qui n'est guère qu'un roman; *Discours sur la valeur*, 1688, in-12; *la Conjuration des Gracques*, 1674; *Traité de la critique*, 1691; une traduction des *Lettres de Cicéron à Atticus*, avec des remarques, etc. La meilleure édition de ses *Œuvres complètes* a été publiée à Paris, 1757, 8 vol. in-12; ses *Œuvres choisies*, Paris, 1819, 1 vol. in-8°. B.

SAINT-SIMON (Louis DE ROUVROY, duc de), né en 1675, de Claude de Saint-Simon, ancien favori de Louis XIII, et de Charlotte de l'Aubespine, sa seconde femme, m. en 1755, fut tenu sur les fonts baptismaux par Louis XIV et Marie-Thérèse, 1677, porta d'abord le titre de vidame de Chartres, connut dès l'enfance le jeune duc de Chartres, qui fut depuis le Régent, et pour qui il conçut la plus vive affection, entra à 16 ans dans les Mousquetaires gris, parut avec distinction au siége de Namur, 1692, reçut une compagnie au régiment de Royal-Roussillon, perdit presque aussitôt son père, 1693, lui succéda dans ses gouvernements de Blaye et de Senlis et son titre de duc et pair, se distingua à la bataille de Nerwinde, acheta ensuite un régiment de cavalerie, devint mestre-de-camp, et commença, en juillet 1694, servant dans l'armée du maréchal de Lorges, les *Mémoires* célèbres auxquels il travailla 60 années, et dont il soumit le plan à l'abbé de Rancé. Il épousa en 1699 la petite-nièce de Turenne, Mlle de Durfort, fille du maréchal de Lorges. Mortifié, en 1702, de n'être pas compris dans une promotion de brigadiers de cavalerie, il quitta le service, au grand mécontentement de Louis XIV, qu'irritaient son austérité frondeuse et la liberté avec laquelle il attaquait la position faite aux *princes légitimés*. Il fut deux fois désigné pour l'ambassade de Rome; mais quoiqu'il eût contribué à rapprocher le duc d'Orléans de la duchesse, et travaillé au mariage du duc de Berry avec une princesse d'Orléans, il resta à la cour sans position officielle, écoutant, observant, méditant avec Chevreuse et Beauvilliers des plans de réformes, et en grande faveur auprès du duc de Bourgogne. A la mort de ce prince, il défendit le duc d'Orléans contre d'odieuses imputations d'empoisonnement. Il aida aussi, en 1715, à lui faire déférer la régence, fut lui-même appelé au conseil de régence, et, favori du prince dont il fuyait les orgies, conseilla la banqueroute ou la convocation immédiate des Etats-Généraux, sur qui retomberait la responsabilité des difficultés financières. Il s'opposa au système de Law, refusa de tremper dans les spéculations qui enrichirent tant de grands seigneurs, montra contre le parlement une hostilité souvent violente, s'efforça vainement de maintenir le Régent dans la politique de l'union avec l'Espagne, et, après l'accession de cette puissance au traité de la quadruple alliance, accepta avec joie, 1721, l'ambassade d'Espagne, pendant laquelle il négocia le mariage de l'infante avec Louis XV, et celui du prince des Asturies avec une fille du Régent. Il perdit, à la mort du Régent, toute son influence, fut invité, en 1726, à résider moins continuellement à Versailles, et se retira dans ses terres. Seigneur accompli, esprit impétueux et droit, mais nourri de chimères, cœur fier et orgueilleux, Saint-Simon sembla souvent « ne voir dans la nation que la noblesse, dans la noblesse que la pairie, dans la pairie que lui-même. » De là ces nombreux procès de préséance, ces Mémoires continuels sur les *rangs*, dont il se complaît à détailler les motifs. Toutefois il dut à ce sentiment de hauteur souvent exagéré une grande élévation morale : assez austère dans ses mœurs et dans sa religion pour avoir été soupçonné de jansénisme, il flétrit avec énergie les actions basses et immorales, atteignant d'un trait acéré même les plus hautes têtes. Mais ses haines contre les princes légitimés, par exemple, en le rendant injuste pour Mme de Maintenon, ne l'ont pas empêché de faire l'éloge des grandes qualités du comte de Toulouse; si la passion le rend souvent partial, jamais elle ne lui fait méconnaître les vertus de ses ennemis. Dans ses *Mémoires*, on trouve « le style de cour dans un homme de génie, le style sans frein dans un homme plein d'honneur et de vertu, une âme mise à nu. » Versé dans la connaissance de la politique, des finances et de la guerre, initié à tout le « manége » des courtisans, mêlé aux événements les plus divers, tout à la fois moraliste profond, observateur pénétrant, et peintre de génie, Saint-Simon excelle dans les grands tableaux (la cour d'Espagne au moment de la mort de Charles II; la mort de Monseigneur; la séance du Parlement tenue contre les princes légitimés), dans les portraits, dans les *crayons* même : partout l'empreinte de l'énergie, l'impétuosité de la passion, et, jusque dans l'incorrection du style, l'effrayante propriété de l'expression. Les jugements de Saint-Simon doivent être acceptés avec défiance, contrôlés par les autres témoignages du temps; mais ses *Mémoires*, plus complets, plus variés, plus intéressants, plus entraînants que nul autre ouvrage, placent le lecteur dans la société même qu'il décrit : à défaut de la vérité de détail, de l'impartialité sur tel ou tel personnage, ils offrent la vérité morale, la fidélité générale. Il les avait écrits avec la volonté qu'ils ne fussent publiés que longtemps après lui; le pouvoir en empêcha longtemps la révélation; Voltaire, Duclos et Marmontel en eurent connaissance; mais ce ne fut qu'en 1788 que parut un 1er abrégé en 3 vol. in-8°, suivis, 1789, de 4 vol. de suppléments. Soulavie en donna une nouvelle édition, avec additions, notes, etc., Strasbourg, 1791. Ce n'étaient que des fragments. La 1re édition complète fut donnée à Paris, 1829-1831, par le duc de Saint-Simon, descendant de l'auteur, 21 vol. in-8°; elle a été reproduite, en 1842, en 40 vol. in-12. Deux autres éditions ont été publiées depuis : l'une, par M. de La Bédollière, Paris, 1856, 20 vol. in-8°; l'autre, révisée sur le texte original par M. Chéruel, Paris, 1856-58, 20 vol. in-8°. *V.* l'*Eloge* de Saint-Simon, par MM. E. Poitou et Lefèvre de Pontalis. A. C.

SAINT-SIMON (Maximilien-Henri, marquis de), né vers 1720, m. en 1799, entra de bonne heure au service, fut aide-de-camp du prince de Conti dans les guerres d'Italie, puis se livra à son goût pour les voyages et la littérature. On a de lui : *Des jacinthes, de leur anatomie, reproduction et culture*, Amst., 1768, in-4°; *Histoire de la guerre des Alpes, ou Campagne de* 1744, ibid., 1769, in-fol.; *Histoire de la guerre des Bataves et des Romains*, 1770, in-fol.; *l'Observateur véridique sur les troubles actuels de la France*, Londres, 1788, in-8°; *Essai sur le despotisme et les révolutions de la Russie*, 1791, in-8°, etc. B.

SAINT-SIMON (Claude-Henri, comte de), économiste et chef de secte, de la famille de l'auteur des *Mémoires*, né à Paris en 1760, m. en 1825, suivit d'abord la carrière militaire, partit en 1779 pour la guerre d'Amérique, où il servit sous Bouillé et Washington, fut fait prisonnier avec le comte de Grasse en 1782, et, de retour en France, devint colonel du régiment d'Aquitaine, 1783. Il quitta la carrière des armes en 1789 pour se jeter dans des spéculations sur l'achat des biens nationaux, opération qui lui fut très-lucrative. Désormais il ne s'occupa plus que d'idées philosophiques et économiques, consacra 10 années à se mettre au courant des diverses branches de la science, à voyager en Allemagne, en Angleterre, en Suisse et en Italie, à nouer des relations avec les savants les plus renommés, et, en 1807, exposa, dans une *Introduction aux travaux scientifiques du* XIXe *siècle*, 2 vol. in-4°, les idées fondamentales d'un système qu'il avait conçu pour la réorganisation des sciences et la reconstitution de l'ordre social. Il les développa dans une suite d'ouvrages : *De la réorganisation de la société européenne*, 1814, in-8°, où il fut aidé par Aug. Thierry, son élève et son fils adoptif;

l'Industrie, ou Discussions politiques, morales et philosophiques, dans l'intérêt de tous les hommes livrés à des travaux utiles et indépendants, 1817 et 1818, 4 vol. in-8°, dont quelques parties sont l'œuvre de ses élèves; *l'Organisateur*, 1820, journal social; *Du système industriel*, 1821-22, 3 parties in-8°; *Catéchisme des industriels*, 1824, in-8°; *Opinions littéraires, philosophiques et industrielles*, 1825; *le Nouveau christianisme*, 1825. Sur la fin de sa vie, Saint-Simon s'était ruiné par une multitude d'expériences scientifiques ou industrielles; tombé dans la misère, le désespoir le prit, et il tenta de se tuer d'un coup de pistolet, en 1823; mais le coup ne lui fit perdre qu'un œil, et il vécut encore deux ans au milieu de ses disciples (Aug. Comte, Olinde Rodrigue, Bazard, Enfantin, etc.). La doctrine de Saint-Simon, fondée sur cette croyance que la destinée de l'homme ici-bas est de produire par le travail, est nécessairement circonscrite à l'*utile;* elle proclame l'*industrie* comme but de la société humaine; les savants, les artistes, les producteurs de toute espèce, forment la seule aristocratie légitime; tous les travailleurs doivent s'associer pour atteindre le but commun; les *oisifs* sont proscrits. Les sectateurs de cette école, dite *industrialiste*, ont pris le nom de *Saint-Simoniens :* après la mort du maître, ils s'exposèrent au ridicule en voulant passer de la théorie à la pratique, créèrent une nouvelle hiérarchie sociale, proclamèrent l'égalité absolue de l'homme et de la femme, voulurent réformer le mariage, abolir toute espèce d'hérédité pour substituer entre les hommes une filiation conventionnelle, et créer un culte nouveau. En 1833, leur association fut dissoute par autorité judiciaire. B.

SAINT-SORLIN (Desmarets de). *V.* Desmarets.

SAINT-VINCENT (Grégoire de), géomètre, né à Bruges en 1584, m. en 1667, compléta ses études en Italie, entra chez les Jésuites à Rome, succéda au P. Clavius, son maître, dans la chaire de mathématiques, et acquit une telle réputation, qu'il fut appelé à Prague par l'empereur Ferdinand II. Blessé pendant le siége de la ville par les Suédois, il perdit encore tous ses manuscrits. De là il passa en Espagne, à la demande de Philippe IV, pour donner des leçons à don Juan d'Autriche, et mourut bibliothécaire de la ville de Gand. On a de lui : *Theses de cometis*, 1619, in-4°; *Theoremata mathematica scientiæ staticæ*, Louvain, 1624, in-4°; *Opus geometricum quadraturæ circuli et sectionum coni*, Anvers, 1647, in-fol., vrai trésor de vérités géométriques; *Opus geometricum ad mesolabum per rationum proportionalitatumque novas proprietates*, Gand, 1668, in-4°. V.

SAINT-VINCENT (John Jervis, lord), marin anglais, né en 1734 à Meaford, m. en 1823, entra à 10 ans au service de mer, qu'il quitta après la paix de 1748 pour venir passer quelque temps à Paris. A la reprise des hostilités, 1756, il retourna dans sa patrie, fut fait capitaine de vaisseau, et employé dans les Indes occidentales. Il se distingua au combat d'Ouessant, en 1778, fut promu contre-amiral en 1787, entra en 1790 au Parlement, où il prit rang dans l'opposition, s'empara de la Martinique en 1793, remporta en 1797, sur l'amiral espagnol don Juan Cordova, une grande victoire près du cap St-Vincent (d'où lui vint son titre de lord), fut nommé 1er lord de l'amirauté, et continua de commander, soit dans la Méditerranée, soit dans l'Océan, jusqu'en 1805. En 1814, il fut nommé général des soldats de marine, et, en 1821, amiral de la flotte. B.

SAINTE-..... *V.* le mot qui suit celui-ci, pour les noms géographiques composés.

SAINTE-ALLIANCE. *V.* Alliance.

SAINTE-AULAIRE (François-Joseph de Beaupoil, marquis de), né dans le Limousin en 1643, m. en 1742, suivit la carrière des armes, et gagna sur les champs de bataille le grade de lieutenant-général. La paix et la vieillesse en firent le causeur aimable du salon de Mme de Lambert, et de celui de la duchesse du Maine à Sceaux. Jusqu'alors il avait cultivé la poésie en secret; à l'âge de 60 ans, il publia quelques jolis vers, qui lui firent une réputation, méritée sans doute à huis clos, mais qui, au grand jour, ne peut pas être celle d'un vrai poëte. Néanmoins ses petites poésies, dans le genre anacréontique, le firent entrer à l'Académie Française en dépit de Boileau, 1706. On ne trouve ses œuvres qu'éparses dans les recueils du temps.

SAINTE-AULAIRE (Louis de beaupoil, comte de), né en 1778 au château de la Mancelière près de Dol (Bretagne), m. en 1854, entra à l'École des ponts-et-chaussées en 1794, puis à l'École polytechnique, obtint au concours, en 1796, une des six places d'élève-géographe, et vivait dans la retraite à Versailles, quand Napoléon Ier le nomma chambellan en 1811, et préfet de la Meuse en 1812. La 1re Restauration l'envoya à la préfecture de la Haute-Garonne; il donna sa démission au moment des Cent-Jours, fut député à la Chambre par les électeurs de la Meuse en 1815, se rangea parmi les partisans de la royauté constitutionnelle, suivit la ligne politique de M. Decazes, son gendre, s'attacha au gouvernement de 1830 et le servit fidèlement, fut ambassadeur à Rome, à Vienne et à Londres, et pair de France. Il a laissé une bonne *Histoire de la Fronde*, 1827, 3 vol. in-8°, qui lui ouvrit l'Académie Française, et des *Mémoires*, encore inédits. *V.* de Barante, *Notice sur le comte de Sainte-Aulaire*, Paris, 1856, in-8°. B.

SAINTE-BEUVE (Jacques de), théologien, né à Paris en 1613, m. en 1677, remplit une des chaires de théologie de la Sorbonne, et la perdit pour avoir refusé de souscrire à la censure du fameux Arnauld. Ayant souscrit au formulaire d'Alexandre VIII, il fut nommé théologien du clergé de France. Il avait une grande réputation comme casuiste. On a publié ses *Décisions* en 1689-1692-1704, 3 vol. in-4°.

SAINTE-CROIX (Guillaume-Emmanuel-Joseph Guilhem de Clermont-Lodève, baron de), né en 1746 à Mornoiron (Comtat-Venaissin), m. en 1809, suivit d'abord la carrière militaire, servit comme capitaine au corps des grenadiers de France, puis se retira dans son pays natal pour se consacrer tout entier aux lettres, remporta plusieurs prix dans les concours ouverts par l'Académie des Inscriptions, devint associé libre de cette compagnie en 1777, s'établit à Paris pendant la Révolution, et entra à l'Institut en 1802. On a de lui : *Examen critique des anciens historiens d'Alexandre le Grand*, ouvrage couronné en 1772 par l'Académie des Inscriptions, publié en 1775, refondu en 1804, 1 vol. in-4°, principal monument de l'érudition de l'auteur, véritable trésor de l'histoire d'Alexandre, où la noblesse d'un style un peu prolixe se joint à la profondeur et à l'exactitude des recherches; *Recherche des noms et des attributs de Minerve*, 1773; *Recherche des noms et des attributs de Cérès et de Proserpine*, 1777; l'*Esour-Vedam, ou Ancien commentaire du Vedam, revu et publié avec des observations préliminaires, des notes et des éclaircissements*, Yverdun, 1778, 2 vol. in-12, livre où l'on trouve l'exposition des doctrines religieuses et philosophiques des Indiens; *de l'Etat et du sort des colonies des anciens peuples*, Philadelphie (Paris), 1779, in-8°; *Observations sur le traité de paix conclu à Paris le 10 février 1763 entre la France, l'Espagne, et l'Angleterre*, Amsterdam, 1780, in-12; *Histoire des progrès de la puissance navale de l'Angleterre*, 1783; *Recherches historiques et critiques sur les mystères du paganisme*, Paris, 1784, in-8°, et 1817, 2 vol. in-8°; *des Anciens gouvernements fédératifs et de la législation de la Crète*, Paris, 1799, in-8°; *Réfutation d'un paradoxe littéraire de F.-A. Wolf sur les poésies d'Homère*, 1798, in-8°; des *Dissertations* et *Mémoires* dans le recueil de l'Académie des Inscriptions. Il a aussi publié les *Œuvres diverses de J.-J. Barthélemy*, 1798, 2 vol. in-8°. B.

SAINTE-CROIX. *V.* aussi SANTA-CROCE et SANTA-CRUZ.

SAINTE-FOIX. *V.* Saint-Foix.

SAINTE-MARIE (le P. Honoré de). *V.* Honoré.

SAINTE-MARTHE (Scévole de), en latin *Sammarthanus*, poëte latin, né à Loudun en 1536, m. à Londres en 1623. Son nom patronymique était *Gaucher;* il l'échangea contre celui de *Scévole*, qui a le même sens en latin. D'abord contrôleur-général des finances en Poitou, 1571, puis président des trésoriers de France, et député aux États de Blois, il fut très-royaliste, et résista courageusement aux Ligueurs. Ses poésies ont un cachet d'élégance. On estime principalement sa *Pædotrophia*, 1854, in-8°, poëme sur l'allaitement des enfants. Il a composé aussi des *Odes*, des *Silves*, des *Elégies*, des *Epigrammes*, de nombreuses versions des Psaumes. Ses *Œuvres* ont paru à Paris, 1579, in-8°. On lui doit en outre : *Gallorum doctrinâ illustrium elogia*, en prose, Paris, 1598, in-8°. C. N.

SAINTE-MARTHE (Abel ou Scévole II de), fils aîné du précédent, né à Loudun en 1566, m. en 1652, fut avocat, conseiller d'Etat, puis garde de la bibliothèque de Fontainebleau sous Louis XIII. Il a écrit des poésies latines du même genre que celles de son père, et quelques poésies sacrées. *Daphné* et *la Loi salique* sont les poëmes dont on fait le plus de cas. Mais Abel est partout inférieur à son père. C. N.

SAINTE-MARTHE (Scévole III et Louis de), frères jumeaux du précédent, nés à Loudun en 1571, m., le premier en 1650, le second en 1656, furent nommés conseillers et historiographes du roi en 1620. Ils rédigèrent en commun l'*Histoire généalogique de la maison de France*, Paris, 1619, 1647, 2 vol. in-fol.; l'*Histoire généalogique de la maison de Beauvau*, 1626, in-fol.; et la *Gallia Christiana*, 1656, 4 vol. in-fol. L'assemblée générale du clergé les ayant obligés, par un décret, de supprimer, dans tous les

exemplaires de ce dernier ouvrage, l'éloge de l'abbé de Saint-Cyran, ils y substituèrent, au moyen d'un carton, celui de La Roche-Pozay, évêque de Poitiers. C. N.

SAINTE-MARTHE (Abel-Louis de), fils de Scévole II, né à Paris en 1621, m. en 1697, entra à l'Oratoire, devint général de l'ordre, et fut forcé, sous Louis XIV, de se démettre, comme suspect de jansénisme. Il recueillit de nouveaux matériaux pour la *Gallia Christiana*, lesquels furent ajoutés à l'édition de cet ouvrage publiée dans la suite par Denis de Sainte-Marthe. C. N.

SAINTE-MARTHE (Denis de), né à Paris en 1650, m. en 1725, entra chez les Bénédictins de la congrégation de St-Maur, et fut élu général en 1720. Il donna, 1715-1728, une nouvelle édition de la *Gallia Christiana*, revue, refondue et augmentée, et à laquelle ses confrères avaient mis la main. On lui doit aussi une *Vie de Cassiodore*, 1694, et une *Histoire de St Grégoire le Grand*, 1697. C. N.

SAINTE-PALAYE (Jean-Baptiste de La Curne de), archéologue érudit, né à Auxerre en 1697, m. en 1781, membre de l'Académie des Inscriptions en 1724, et de l'Académie Française en 1758, se livra spécialement à des recherches sur l'histoire de France, lut les vieux romanciers afin d'y chercher les traces des mœurs anciennes, visita les plus riches dépôts littéraires de la France, recueillit 4,000 *notices* de manuscrits, ainsi que des copies des plus anciens monuments de la langue, et fit deux voyages en Italie pour accroître encore ses collections. On a de lui : *Mémoires sur l'ancienne chevalerie, considérée comme un établissement politique et militaire*, Paris, 1759-81, 3 vol. in-12, et 1826, 2 vol. in-8°; divers autres Mémoires dans le recueil de l'Académie des Inscriptions; plus de 100 vol. in-fol. de manuscrits, dont 40 seulement furent acquis par la Bibliothèque royale, et où l'on trouve un *Dictionnaire des antiquités françaises*, utilisé par M. Chéruel dans son *Dictionnaire historique des institutions, mœurs et coutumes de la France*, Paris, 1855, 2 vol. in-12. B.

SAINTES, anc. *Santones*, *Mediolanum*, s.-préf. (Charente-Inférieure), à 72 kil. S.-E. de La Rochelle, sur le penchant d'une montagne et la rive g. de la Charente; 8,405 hab. Siége de la cour d'assises; tribunaux de 1re instance et de commerce, société agricole, société archéologique. Église calviniste, collége, bibliothèque, musée d'antiquités. On remarque, dans cette ville aux rues étroites et escarpées, les vestiges d'un amphithéâtre romain, un arc de triomphe de Germanicus, fils de Drusus, sur l'axe de la gr. rue; la cathédrale de St-Pierre, avec un beau portail du XVIe siècle, l'église romane de St-Eutrope, avec une crypte curieuse, où l'on a retrouvé, en 1843, le tombeau de ce saint; le Cours, belle promenade aboutissant à un pont sur la Charente; dépôt d'étalons. Comm. de grains, esprits, eaux-de-vie dites de Cognac; fabr. d'étamines, faïence commune, taillanderie; tanneries, mégisseries. — Capitale des *Santones*, puis de la Saintonge, les Wisigoths la prirent; les Normands la saccagèrent en 850. Louis IX y battit Henri III d'Angleterre, en 1242. Il y eut autrefois un évêché, et il s'y tint plusieurs conciles. Saintes fut ch.-l. du départ. jusqu'en 1810. Aux environs, belles sources du Vénérand et du Douhet.

SAINTES (Claude de). *V.* SAINCTES.

SAINTES (Les), groupe d'îlots fortifiés des Antilles françaises, à 19 kil. S.-O. de la Guadeloupe, dont elles dépendent; par 15° 50′ lat. N., et 63° 69′ 26″ long. E.; 1,256 hect.; 1,300 hab. Deux îlots principaux : la *Terre de haut* à l'E., et la *Terre de bas* à l'O. Café, maïs, moutons, coqs d'Inde. Dans l'Ilet-à-Cabrits, le fort Joséphine sert de maison de force et de correction. Depuis 1861, on a transféré aux Saintes une partie des compagnies disciplinaires de l'Algérie. — Christophe Colomb les découvrit en 1493; les Français les occupèrent en 1648. Le comte de Grasse fut battu par Rodney en vue des Saintes, 1782.

SAINTETÉ, titre d'honneur et de respect que les catholiques emploient pour désigner N. S. P. le pape.

SAINTOIS (Le). *V.* XAINTOIS.

SAINTONGE, *Santonia*, *Santonensis tractus*, anc. prov. de France, dépendant du gouvernement de Saintonge-et-Angoumois, bornée au N. par le Poitou et l'Aunis, à l'O. par l'Océan, au S. par la Guyenne, à l'E. par l'Angoumois et le Périgord, forme aujourd'hui la partie S. du département de la Charente-Inférieure. La Charente la divisait en deux parties : la Haute-Saintonge, capitale *Saintes*; villes princip. : Marennes, Soujon, Royan, Pons, Barbezieux; et la Basse-Saintonge, capitale *St-Jean-d'Angely*; villes princip. : Tonnay-Charente, Taillebourg. — La Saintonge dépendait du territoire des *Santones*, compris sous Auguste dans l'Aquitaine. Les Wisigoths, en 419, les Francs, en 507, s'en emparèrent; au IXe siècle, elle devint un comté dépendant du royaume, puis du duché d'Aquitaine. Eléonore d'Aquitaine le porta d'abord à la France par son mariage avec Louis VII, ensuite à l'Angleterre par son mariage avec Henri II. Après le meurtre d'Arthur de Bretagne, Philippe-Auguste confisqua cette province sur Jean-sans-Terre; mais il ne put s'emparer que de la Haute-Saintonge. Louis IX reconnut la domination de l'Angleterre sur la Basse-Saintonge. Aux XIVe et XVe siècles, la Saintonge souffrit cruellement des guerres avec l'Angleterre. Le traité de Brétigny, 1360, la céda à ce pays. Du Guesclin la reconquit, 1371, et, pendant les désastres du règne de Charles VI, elle resta fidèle au Dauphin (Charles VII). Les guerres de religion y furent sanglantes; la Réformation et la Ligue y trouvèrent de nombreux partisans.

SAINTONGE-ET-ANGOUMOIS, gouvernement de l'anc. France, formé de la Saintonge et de l'Angoumois; ch.-l., *Saintes*; il ressortissait au parlement de Paris.

SAINTRAILLES. *V.* XAINTRAILLES.

SAIS, anc. v. de la Basse-Egypte, ch.-l. du nome saïte et de toute la Basse-Egypte avant Alexandre, était renommée par le culte de Neith, à qui Amasis avait élevé un temple dont Hérodote parle avec admiration. On y célébrait, en l'honneur de cette déesse, une fête solennelle, à l'occasion de laquelle toutes les villes d'Egypte étaient illuminées. Des obélisques, des colosses, des sphinx, un édifice monolithe, décoraient ce temple. On croit retrouver les ruines de Saïs près du village actuel de *Sah-el-Haggar*. C. P.

SAISONS (Les), divinités allégoriques, au nombre de quatre, et qu'on représentait comme des Génies mâles ou femelles. On caractérisait aussi le Printemps par Mercure, l'Été par Apollon, l'Automne par Bacchus, et l'Hiver par Hercule.

SAISSAC, ch.-l. de cant. (Aude), arr. et à 25 kil. N.-O. de Carcassonne; 931 hab. Commerce de laine, bois, bestiaux. Martinet à fer.

SAISSET (Bernard). *V.* PHILIPPE IV LE BEL.

SAITIQUE (Branche), petit bras du Nil, qui allait de la branche Agathodæmon au lac Bouto en passant par Saïs.

SAKALAVES. *V.* SÉCLAVES.

SAKARIA, anc. *Sangarius*, riv. de la Turquie d'Asie (eyalets de Bozoq et de Khodawendiguiar), naît au S. du livah d'Angora, traverse ceux de Koutayeh, de Brousse, de Kodjah-Ili, et se jette dans la mer Noire; cours de 500 kil.

SAKATOU, v. de la Nigritie centrale, dans le royaume d'Haoussa, chez les Fellatahs, près d'un affluent du Niger, à 225 kil. O. de Cachena; par 13° 6′ lat. N., et 3° 52′ long. E.; 22,000 hab. Elle a des murailles, deux grandes mosquées, un vaste marché, et un palais qui forme à lui seul une petite ville. Fabr. de cuirs ouvrés. — Fondée en 1805 par le chef fellatah Othman Danfodio, Clapperton la visita en 1823 et 1826, et y mourut en 1827.

SAKHALIEN. *V.* SAGHALIEN.

SAKKARAH, v. de la Basse-Egypte, à 13 kil. S. de Gizèh, sur la rive g. du Nil, près de l'emplacement de l'anc. Memphis. On y voit un sphinx, 11 pyramides, et des caveaux remplis de momies; exploré par M. Mariette en 1854. *V.* MEMPHIS, au *Supplément*.

SAKMARA, riv. de la Russie d'Asie (Orenbourg), coule au S.-O., reçoit l'Ik et le Salmièh, et se jette dans l'Oural; cours de 800 kil.

SAKTI, divinité indienne, la même que Maya.

SAL (Ilha-do-), île de l'Afrique portugaise, dans l'archipel du Cap-Vert, au N. de Boavista, par 16° 38′ lat. N., et 22° 50′ long. O.; 70 kil. de tour. Peu peuplée, médiocrement fertile, tire son nom du sel qui y abonde.

SALA (Ange), médecin, né à Vicence dans le XVIe siècle, florissait encore en 1639 à Gustrow, où il était attaché au duc de Mecklembourg. Il avait quitté sa patrie pour cause de religion, et pratiqué successivement son art à Zurich, La Haye et Hambourg. Bien qu'il crût au grand œuvre, il a fait en chimie quelques découvertes, qui donnent de l'intérêt à ses ouvrages, recueillis sous le titre d'*Opera medico-chymica*, Francfort, 1647, et Rouen, 1650, in-4°. Dans ce recueil on remarque l'*Anatomia vitrioli*, Genève, 1609-13, in-12, et deux traités *De variis, tùm chymicorum, tùm galenicorum erroribus in præparatione medicinali commissis*, Francfort, 1602, in-4°.

SALA (Nicolas), compositeur de musique, né près de Bénévent en 1701, m. en 1800, reçut des leçons d'Alex. Scarlatti et de Leo, et fut maître de chapelle à Naples. Il eut peu de succès au théâtre, et sa musique d'église est restée manuscrite. Il doit sa renommée de savant musicien à un ouvrage théorique, *Regole del contrappunto pratico*,

1794, dont Choron a fait la base de ses *Principes de composition des écoles d'Italie.* B.

SALA, nom anc. de l'Yssel. C'est de là que venait le nom des Francs Saliens.

SALA, v. de Suède, dans le län et à 35 kil. N. de Westeras; 3,467 hab. Mine d'argent. Eaux minérales.

SALA (LA), v. du royaume d'Italie, dans la province et à 104 kil. S.-E. de Salerne; 8,503 hab. Elle s'éleva sur les ruines de *Marceliana,* détruite vers 543 par Totila, roi des Goths. Aux environs se trouve la Chartreuse de Padula.

SALA ou ANZIKO (Royaume de), Etat de la Nigritie méridionale au N. du Congo et sous la Ligne; capitale, *Monsol.*

SALA-DE-PARTINICO, v. de Sicile (Trapani), au S. et près d'Alcamo; 9,800 hab.

SALACIA, nom anc. d'ALCACER-DO-SAL.

SALAD, comitat de Hongrie. *V.* SZALAD.

SALADE, casque rond et léger, sans visière, que portait, au moyen âge, la cavalerie des Communes. Dans l'infanterie on l'appelait *Bourguignote* ou *Morion.*

SALADIN (Youçouf-ben-Ayoub-Salah-Eddyn), 1er sultan ayoubite d'Egypte, né à Tacrit (Mésopotamie) en 1137, m. en 1193, Kurde d'origine, se mit au service de Noureddin, atabek de Syrie. Adhed-Ledinillah, calife fatimite d'Egypte, attaqué par les Francs, demanda du secours à Noureddin, qui lui envoya une armée commandée par Saladin, 1164. Adhed donna à Saladin la charge de vizir et de général de ses armées, avec le titre de *Malek-ennaçer* (Prince victorieux). Saladin, par ordre de Noureddin, fit proclamer Mosthadi, calife abbasside, à la place d'Adhed, 1171. Noureddin étant mort, 1173, il fit d'abord publier son nom dans les mosquées; puis il attaqua Ismaël-al-Malek-Essaleh, fils et successeur de Noureddin, 1175, s'empara de Damas et d'Alep, et assiégea Mossoul, dont il ne put se rendre maître. Les chrétiens l'attaquèrent et le vainquirent à Ramla, 1178; mais il fut victorieux à Tibériade, 1187, et fit prisonnier Guy de Lusignan, roi de Jérusalem. La même année, il prit Jérusalem, Ascalon et St-Jean-d'Acre. La prise de Jérusalem détermina la 3e croisade. Saladin se vit enlever St-Jean-d'Acre, Césarée et Jaffa. Richard Cœur-de-Lion conclut une trêve avec lui, 1192. Saladin mourut à Damas, laissant un frère, Malek-Adhel, et 17 fils, qui se partagèrent son vaste royaume. Il fut très-regretté des musulmans. Saladin était courageux, actif, juste et généreux. D.

SALADIN II (Mélik-el-Nacer-Youçouf), arrière-petit-fils du précédent, né en 1229, m. en 1261, tenta en vain de reconquérir l'Egypte sur les Mamelouks, et fut assassiné par des officiers tartares. Avec lui finit la dynastie ayoubite.

SALADINE (Dîme). *V.* DÎME.

SALADO (RIO-), rivière de l'Amérique méridionale (Plata), porte d'abord les noms de Rio-Guachipas et de Rio-del-Passage, traverse les provinces de Salta, Tucuman, Santiago-del-Estero, et Santa-Fé, et se jette, sous le nom de San-Thomé, dans le Parana, près de Santa-Fé; cours d'environ 1,200 kil.

SALADO (RIO-), riv. de la Plata, naît dans la partie N.-O. de l'Etat de Buénos-Ayres, coule au S.-E., reçoit le Florès, et se jette dans le Rio-de-la-Plata par la baie de Samborombon; cours de 550 kil.

SALADO, nom de deux riv. d'Espagne, affluents de la baie de Cadix; ce sont le *Salado-de-Arjona,* et le *Salado-de-Porcuna.*

SALAGNAC (GRAND-BOURG DE). *V.* GRAND-BOURG.

SALAMANDRE, être fantastique, ayant la forme d'un lézard, et qu'on se représentait comme vivant au milieu des flammes, exerçant sur le feu un empire souverain, et pouvant l'éteindre. François Ier la prit pour symbole.

SALAMANQUE, en espagnol *Salamanca,* anc. *Salmantica,* et, au moyen âge, *Elmantica,* v. d'Espagne (Vieille-Castille), capitale de la province de son nom, sur le Tormès à 154 kil. O.-N.-O. de Madrid; pop. de la commune: 15,906 hab. Evêché suffragant de Santiago. Université célèbre autrefois dans toute l'Europe, fondée à Palencia en 1208, transférée à Salamanque en 1239, et qui compta jusqu'à 14,000 étudiants; Christophe Colomb la consulta sur ses projets, Henri VIII sur son divorce avec Catherine d'Aragon; sa décadence commença au XVIe siècle; réorganisée par les nouvelles lois de l'Espagne, elle ne comptait, en 1850, que 458 étudiants. Presque toutes les constructions de Salamanque sont anciennes; les plus remarquables monuments sont : la cathédrale gothique, commencée en 1513, achevée en 1734; le palais de l'archevêque, auj. collége pour les nobles irlandais; le collége de St-Barthélemy ou collége vieux; le couvent et l'église de St-Dominique; le couvent des Carmes; un beau pont de 27 arches.—L'origine de Salamanque est très-ancienne; importante sous les Carthaginois, les Romains, et les Goths, sous lesquels elle devint siége d'évêché, ruinée pendant la domination arabe, cette ville fut relevée au XIIe siècle. Le 22 juillet 1812, les Français perdirent, dans les plaines de Salamanque, une bataille plus connue sous le nom de bataille des Arapiles.

SALAMANQUE (Province ou intendance de), formée de la partie méridionale de l'ancien royaume de Léon, entre les prov. de Zamora au N., de Valladolid au N.-E., d'Avila à l'E., de Cacérès au S., et le Portugal (Tras-os-Montes et Haut-Beira) à l'O.; 12,793 kil. carrés; 263,516 hab. Sol montagneux au N.-E. et au S., bordé à l'O. par le Douro.

SALAMANQUE, v. du Mexique (Guanaxuato), près du Rio-Grande, à 35 kil. S. de Guanaxuato; 4,000 hab.

SALAMAS, v. de Perse (Aderbaïdjan), à l'embouchure d'une riv. de même nom dans le lac d'Ouzmiah, à l'O. de Tebrir; 6,000 hab. Céréales et vins.

SALAMINE, *Salamis,* auj. *Colouri,* île du golfe Saronique, en face d'Eleusis, entre les rivages de l'Attique et de la Mégaride, dont elle n'est séparée que par des détroits fort resserrés, fut d'abord appelée *Scyras, Cychreia* (de son héros Cychreius), et *Pityusa,* à cause des pins qui y croissaient en abondance; elle garda celui de Salamine, nom de la nymphe, mère de Cychreius. Colonisée d'abord par des habitants de Phlionte, elle passa à Télamon, gendre de Cychreius, et, après l'extinction de la famille des Eacides, fut disputée entre Mégare et Athènes; grâce aux efforts de Solon, elle resta à cette dernière ville. Les Grecs y remportèrent, 480 av. J.-C., 1re année de la 758e olympiade, le 20 de boedromion (23 sept.), une célèbre victoire navale sur la flotte de Xerxès. Elle suivit dès lors toutes les vicissitudes d'Athènes; soumise aux Turcs en 1456, elle fait aujourd'hui partie du nome d'Attique-et-Béotie dans le royaume de Grèce. —La ville de Salamine, résidence de Télamon, était située à la pointe S. de l'île, en face d'Egine; la nouvelle Salamine, à l'E., en face du Pirée. C. P.

SALAMINE, v. de l'île de Chypre, sur la côte E., fondée par Teucer, que son père Télamon avait banni de l'île de Salamine, occupait l'emplacement du village actuel de *Haï-Sergui.* Conquise, avec l'île entière, par l'Egyptien Amasis vers 550, puis par Cambyse en 525, elle conserva ses rois nationaux et sa liberté intérieure, à condition de mettre sa marine et ses soldats à la disposition du roi de Perse. La paix de Citium lui rendit la liberté, 449. Détrônée un instant par un Phénicien partisan des Perses, Abdémon, la race de Teucer remonta sur le trône de Salamine avec Evagoras, 410, qui s'empara de toute l'île, à l'exception d'Amathonte, Soli et Citium. Ces villes implorèrent le secours d'Artaxerce II, dont l'armée força Evagoras de se contenter de Salamine en payant tribut au roi, 385. Ses successeurs reconnurent aux mêmes conditions l'autorité d'Alexandre, 330, de Ptolémée, 311, de Démétrius Poliorcète, 307. Lorsque Ptolémée reprit l'île en 295, il abolit toutes les petites royautés locales; Salamine devint la capitale de toute l'île, et la résidence de l'officier qui gouvernait au nom du roi d'Egypte, puis du préteur romain, lorsque l'île fut réunie, sur la proposition du tribun Clodius, au domaine de la république. Détruite par un tremblement de terre sous Constantin, elle fut rebâtie, un peu plus au S., à l'embouchure du Pedicœus, par ce prince, qui l'appela *Constantia.* Renversée par les Arabes sous le règne d'Héraclius, elle n'a plus été relevée. C. P.

SALAMINIENNE (Galère), vaisseau sacré des Athéniens, qui transportait à leur destination les officiers de la république, et les ramenait quand ils avaient été destitués. Elle tirait son nom de la bataille de Salamine où elle avait figuré, ou, selon d'autres, de son premier pilote, natif de Salamine. On la nommait aussi *Déliaque,* parce qu'elle servait à porter tous les ans à Délos les offrandes des Athéniens.

SALANDRA, brg. du roy. d'Italie (Prov. de Potenza), à 26 kil. S.-E. de Tricarico, sur la Salandrella (anc. *Acalandrus*), qui se jette dans le golfe de Tarente; 2,677 hab.

SALANDRELLA. *V.* SALANDRA.

SALANGA. *V.* DJONKSEYLON.

SALANGOR. *V.* SALENGORE.

SALANKEMEN, *Acimincum, Salancena,* brg des Etats autrichiens (Confins militaires), près du confluent de la Théiss et du Danube, à 26 kil. S.-E. de Carlowitz. Victoire du prince Louis de Bade sur les Turcs, 1691.

SALAOUATY, île de la Mélanésie, sur la côte de la Pa-

pouasie occidentale, par 1° 6' lat. S., et 128° 26' long. E., dépend du sultan de Tidor; elle est bien peuplée.

SALAPIE, *Salapia*, auj. *Torre delle Saline*, v. d'Apulie, près de l'embouchure de l'Aufidus dans l'Adriatique, était le port d'Arpi. Aux environs étaient des marais salants. — Prise par Annibal, qui y résida après la victoire de Cannes; reprise par Marcellus.

SALARIA (Voie), grande voie qui partait de Rome, de la porte Colline, traversait le Latium, la Sabine, etc., et s'étendait jusqu'à Hadria. Du temps de Théodose, elle fut prolongée jusqu'à Fortuna Fanestris. Son nom lui vint de ce que c'était par cette voie que les Sabins apportaient à Rome le sel qu'ils tiraient de la mer Adriatique. C. D—Y.

SALARS. *V.* PONT-DE-SALARS.

SALAS-DE-LOS-INFANTES, brg d'Espagne (Vieille-Castille), prov. et à 44 kil. E.-S.-E. de Burgos, sur l'Arlanza; 1,000 hab. Berceau des infants de Lara.

SALASSES, peuple celto-ligurien des Alpes, habitait la haute vallée de la Doire-Baltée (auj. l'arrondiss. d'Ivrée dans le Piémont), et exploitait les mines d'or de ces parages, en détournant pour le lavage du minerai les eaux de la Doire, dont il privait ainsi les habitants des plaines; ceux-ci appelèrent les Romains, qui vainquirent une première fois les Salasses vers 143 av. J.-C., s'emparèrent de leurs mines, les forcèrent de se réfugier dans les montagnes, et fondèrent sur leur territoire la colonie d'*Eporedia* (Ivrée). Mais, toujours maitres des passages du Grand (*Saltus Penninus*) et du Petit St-Bernard (*Saltus Gratus*), les Salasses taxèrent plusieurs fois les armées romaines qui passaient d'Italie en Gaule. Enfin, sous Auguste, Terentius Varron les vainquit, et en fit vendre 44,000 comme esclaves; 3,000 Romains fondèrent la colonie d'*Augusta Prætoria* (Aoste) au débouché des montagnes, et assurèrent ainsi la tranquillité du pays. C. P.

SALAT, riv. de France, prend sa source aux Pyrénées, dans le départem. de l'Ariége, coule au N.-O., entre dans le départem. de la Haute-Garonne, et, après avoir reçu le Lizard, se jette dans la Garonne, rive dr., entre Martres et St-Martory; cours de 90 kil., par Oust, St-Girons, et St-Lizier. Eaux poissonneuses.

SALAYER, île de la Malaisie néerlandaise, dans l'archipel de la Sonde, au S. de Célèbes, par 5° 46' 45" lat. S. et 118° 8' long. E.; 65 kil. sur 25; 60,000 hab.

SALBRIS, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), arr. et à 26 kil. N.-E. de Romorantin, sur la Sauldre et le chemin de fer de Paris à Bordeaux; 960 hab. Près de là, forges de Belleville.

SALCES, anc. *Salsulæ*, vge (Pyrénées-Orientales), arr. et à 16 kil. N. de Perpignan; 1,200 hab. Eaux minérales salines froides. Excellent vin blanc, dit *de Macabec* et *de Grenache*. — Autrefois place forte, prise par les Français sur les Espagnols en 1639 et 1642. Il reste un château-fort, bâti par Charles-Quint, et converti en magasin à poudre.

SALCETTE. *V.* SALSETTE.

SALDÆ, v. de la Mauritanie Sitifienne; auj. *Bougie*.

SALDANA, *Eldana*, v. d'Espagne (Vieille-Castille), prov. et à 60 kil. N.-N.-O. de Palencia, sur le Carrion; 1,400 hab. Titre d'un comté, qui appartint aux ducs de l'Infantado.

SALDANHA ou SALDAGNE (Baie de), baie sur la côte O. de l'Afrique, entre celles de Ste-Hélène au N. et de la Table au S. Les Anglais y capturèrent une flotte hollandaise, le 16 août 1796.

SALDUBA, puis *Cæsaraugusta*, v. d'Hispanie (Tarraconaise), capit. des Édétans; auj. *Saragosse*.

SALDUBA, riv. d'Hispanie (Bétique); auj. *Rio-Verde*.

SALÉ, riv. de Guinée. *V.* ROKELLE.

SALÉ ou VIEUX-SALÉ, v. du Maroc (Fez), à l'embouchure du Bouregreb ou Burargag dans l'océan Atlantique, à 165 kil. O. de Fez, par 34° 5' lat. N. et 9° 3' long. O.; 25,000 hab., dont 600 Juifs. Son port, auj. presque ensablé, était autrefois un repaire de pirates. Salé forme un centre commercial avec Rabat (*V. ce mot*). Aux environs était l'anc. *Sala*.

SALÉ (NOUVEAU-). *V.* RABATH.

SALÉ (Lac), dans l'Amérique du Nord (Utah). Les Mormons se sont établis sur ses bords. Près de là est un volcan de boue, qui lance de la vapeur et de l'eau.

SALÉ, patriarche, fils ou petit-fils d'Arphaxad, fut le père d'Héber, de qui descendent les Hébreux.

SALEBIA, nom anc. de SELBY.

SALEM, nom primitif de JÉRUSALEM.

SALEM, v. des Etats-Unis (Massachussetts), port sur l'océan Atlantique, à 26 kil. N.-N.-E. de Boston; 22,486 hab. Ch.-l. de comté. Société savante des Indes-Orientales; athénée, bibliothèque, musée. Ville bien bâtie. Fabr. de tissus, cordages, produits chimiques, machines; filatures de coton, tanneries; chantiers de construction. Pêche de la baleine et de la morue.

SALEM, v. des Etats-Unis (New-York), ch.-l. du comté de Washington, à 74 kil. N.-E. d'Albany; 3,000 hab.

SALEM, v. des Etats-Unis (New-Jersey), ch.-l. de comté, à 60 kil. S.-S.-O. de Philadelphie, près de la baie de la Delaware; 2,000 hab.

SALEM, v. des Etats-Unis (Caroline du Nord), à 160 kil. O. de Raleigh. Etablissement de Moraves.

SALEM ou TCHELAM, v. de l'Hindoustan anglais (présidence de Madras), ch.-l. de district, à 220 kil. S.-O. d'Arcot, 185 de Pondichéry, par 11° 44' lat. N. et 75° 8' long. E.; 15,000 hab. Comm. de coton et de salpêtre. — Prise par les Anglais en 1768, mais en leur possession depuis 1792 seulement.

SALEMBRIA, anc. *Pénée*, riv. de la Turquie d'Europe (eyalet de Trikala), passe à Larisse, et se jette dans l'Archipel, au golfe de Salonique.

SALEMI, anc. *Halycia*, v. forte de Sicile, prov. et à 60 kil. S.-E. de Trapani; 13,860 hab.

SALENCY, vge (Oise), arr. et à 35 kil. N.-E. de Compiègne, sur la rive dr. de l'Oise; 844 hab. Célèbre par le couronnement annuel d'une rosière (*V. ce mot*).

SALENGORE ou SALANGOR, ville de l'Indo-Chine, à l'embouchure d'une rivière de même nom, à 170 kilom. Nord-Ouest de Malacca. Chef-lieu d'un petit Etat indépendant, entre ceux de Pérak au N., de Pahang à l'E., de Malacca au S., et la mer à l'O.; 180 kil. sur 150. On en tire de la poudre d'or, de l'étain, de l'ivoire, du camphre, etc.

SALENTE, capitale supposée des Salentins, fondée par Idoménée. On la place où est auj. *Soleto*.

SALENTINS, *Salentini*, anc. peuple de la Grande-Grèce (Iapygie, au S.-O.); v. principales: Hydruntum, Brundusium. — Soumis par les Romains en 267 av. J.-C.

SALERNE, en italien *Salerno*, en latin *Salernum*, v. du royaume d'Italie, ch.-l. de la province de son nom, port ensablé sur le golfe de Salerne dans la mer Tyrrhénienne, à 57 kil. S.-S.-E. de Naples; 21,241 hab. Archevêché. Cour criminelle, trib. civil, lycée royal. Filature et fabr. de coton; forges à fer. On remarque la cathédrale, qui renferme une multitude de colonnes et de bas-reliefs enlevés aux ruines de Pœstum, et le tombeau du pape Grégoire VII. — Anc. ville Tyrrhénienne, Salerne devint colonie romaine en 195 av. J.-C., fut prise par les Goths, puis par les Lombards, devint la résidence des ducs de Bénévent, puis s'érigea en principauté indépendante en 840. En 1016, des chevaliers normands, revenant de la Terre-Sainte, gagnèrent près de là une victoire sur les Sarrasins. Les Normands s'emparèrent de Salerne en 1075, et Robert Guiscard y fonda une école de médecine, qui devint en peu d'années la plus célèbre de l'Europe; elle a encore aujourd'hui quelque importance. Salerne fut prise et presque détruite par l'empereur Henri IV en 1096. Le titre de *prince de Salerne* fut porté jusqu'en 1309 par le prince héritier du roy. de Naples, qui prit, depuis, celui de *prince de Calabre*; et le titre de *prince de Salerne* fut donné par Ferdinand Ier à la maison de San-Severino. — Pour la prov. de Salerne, *V.* PRINCIPAUTÉ CITÉRIEURE.

SALERNES, ch.-l. de cant. (Var), arr. et à 24 kil. O. de Draguignan, sur la Bresque; 2,442 hab.

SALERS, ch.-l. de cant. (Cantal), arr. et à 25 kil. S.-E. de Mauriac, à l'entrée des trois vallées de Fontanges, St-Paul et Mariou; 936 hab. Bailliage royal avant la Révolution; ruines d'anciennes fortifications. Comm. de bestiaux, fromages et chevaux. Eglise gothique, avec un beau sépulcre.

SALES, anc. château de Savoie (Chablais), près d'Annecy. Berceau de l'illustre famille de Sales.

SALES (St François de). *V.* FRANÇOIS.

SALES (Louis, comte de), frère aîné du précédent, né en 1577 dans le Chablais, m. en 1654, accompagna en Italie le président Ant. Favre, chargé d'une mission auprès du saint-siége, protégea la Savoie contre les agressions des troupes espagnoles de la Franche-Comté, négocia le traité de Dôle, qui mit fin à cette lutte, et défendit Annecy contre Louis XIII, en 1630. Sa *Vie* a été publiée par le P. Bufficr, Paris, 1718, in-12.

SALES (Charles de), fils du précédent, né en 1625, m. en 1666, entra dans l'ordre de Malte en 1643, se signala dans plusieurs campagnes contre les Turcs, contribua à la défense de Candie en 1650, et périt en défendant contre les Anglais l'île de St-Christophe, qu'il gouvernait, au nom de Louis XIV, ainsi que les Antilles voisines, avec le titre de vice-roi, depuis 1665.

SALFI (François), littérateur, né en 1759 à Cosenza, m. en 1832, adopta les principes de la Révolution française, et fut secrétaire-général du gouvernement de Naples, puis professeur d'histoire et de philosophie, 1801, de diplomatie et de droit public, 1807, à Milan. Il vécut en France depuis 1815. On lui doit, en italien, quelques tragédies (*Conradin, Médée, Saül*), un *Discours sur l'histoire des Grecs*, 1817, et, en français, qu'il écrivait fort mal, un *Résumé de l'histoire de la littérature italienne*, 1826, ainsi que la continuation de l'*Histoire littéraire de l'Italie* par Ginguené, 1834 et suiv., 4 vol. in-8°.

SALFORD. *V. Supplément.*

SALGAR ou SANKAR (Modhaffer-Eddyn), fondateur de la dynastie turcomane des Salgarides ou Salgouriens, en Perse, enleva le Farsistan aux Seldjoucides vers 1148, et mourut en 1161. Son 5e successeur, Togrul, fit encore la conquête du Kerman en 1187. Les Salgarides furent renversés par Houlagou en 1264.

SALGARIDES ou SALGOURIENS. *V.* SALGAR.

SALGHIR, riv. de la Crimée (Russie méridionale), prend sa source près du Tchatyr-Dagh, partage la Crimée de l'O. à l'E., traverse Simphéropol, reçoit dans son cours le Hangard, le Bechterek, la Zouya, et le Bouroultscha, fait sa jonction avec le grand Kara-sou, et tombe dans la Sivache ou mer Putride. Il arrose de belles vallées, des contrées fertiles et pittoresques.

SALHIEH, v. de la Basse-Égypte, à 56 kil. N.-E. de Belbeys; 6,000 hab. Elle couvre l'Égypte du côté de la Syrie. — Bâtie par Saladin. Le général Bonaparte y défit Ibrahim-Pacha en 1798; Kléber la prit en 1800.

SALIANE, île formée par l'écartement de deux bras du Kour près de la mer Caspienne; par 39° 20' lat. N. et 60° 45' long. E.; 750 kil. carr. Sol très-fertile. Pêcheries.

SALIBABO, groupe d'îles du Grand-Océan équinoxial, dans la Malaisie, entre les Philippines et les Moluques, par 3° 50'-4° 25' lat. N. et 123° 39' 45"-124° 37' 45" long. E. Il se compose de 3 îles : Tannalabu, Kabriang et Salibabo (qui a 27 kil. sur 10 et 3,000 hab.).

SALICE, ch.-l. de cant. (Corse), arr. et à 42 kil. N.-E. d'Ajaccio; 357 hab. Elève d'abeilles, tabac.

SALICETTI (Guillaume), en latin *de Saliceto* et *Placentinus*, médecin, né à Plaisance au commencement du XIIIe siècle, m. en 1280, embrassa l'état ecclésiastique sans renoncer à son art, qu'il pratiqua à Bologne et à Vérone. A l'exemple des Grecs et des Arabes, il employa le fer et le feu dans les cas de chirurgie, au lieu des topiques usités de son temps. Il trouva une méthode pour l'extraction de la pierre, et découvrit, le premier, la maladie des enfants dite *lactescence* ou *croûtes lactées*. On a de lui : *Liber in scientiâ medicinali, seu Summa conservationis*, Plaisance, 1475, in-fol.; *Cyrurgia*, ibid., 1476, in-fol., trad. en français par Nic. Prévôt, Lyon, 1492, et Paris, 1506, in-4°.

SALICETTI (Christophe), né à Bastia en 1757, d'une famille originaire de Plaisance, m. en 1809, étudia le droit en Toscane, et exerça la profession d'avocat au conseil supérieur de la Corse. Député du tiers-état aux Etats-Généraux de 1789, il fit décréter la réunion de sa patrie à la France. Membre de la Convention, il vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis, et fut chargé, avec Barras et Fréron, de plusieurs missions dans le Midi, entre autres près de l'armée chargée de réduire Toulon révolté contre le gouvernement. Arrêté après le 9 thermidor, il devint, sous le Directoire, commissaire à l'armée d'Italie; s'attacha au général Bonaparte, et négocia l'armistice avec le pape. Il reparut au conseil des Cinq-Cents comme député de la Corse, se déclara pour le parti des Directeurs au 18 fructidor, voulut s'opposer au coup d'Etat du 18 brumaire, fut proscrit, mais rentra bientôt en faveur. Après avoir rempli diverses missions en Corse, à Lucques, à Gênes, il eut à Naples, 1806, sous le roi Joseph Bonaparte, le ministère de la police générale et celui de la guerre : il montra une grande énergie et une rare habileté dans ce poste difficile, mais s'attira beaucoup d'ennemis; des conjurés firent sauter son hôtel, et il n'échappa que par hasard à l'explosion. Murat restreignit son influence. On a cru, mais à tort, qu'il mourut empoisonné. B.

SALICETTO, v. du royaume d'Italie (Coni), à 18 kil. N.-E. de Ceva; 1,679 hab.

SALIENS (Francs). *V.* FRANCS.

SALIENS, *Salii*, flamines de Mars dans l'anc. Rome, au nombre de 12. Leurs fonctions étaient de garder les anciles (*V. ce mot*). Tous les ans, au mois de mars, ils faisaient par la ville une procession qui durait 14 jours de suite, et dans laquelle ils portaient les fameux boucliers, en dansant d'un mouvement vif et prompt, ce qui leur avait valu le nom de Saliens (Sauteurs). Ils chantaient en même temps de vieux poëmes, que personne, ni eux-mêmes, n'entendaient plus : ils dataient du temps de Numa, qui avait institué ce collége de prêtres. C. D—Y.

SALIERI (Antoine), compositeur de musique, né à Legnano en 1750, m. à Vienne en 1825, élève de Gassmann, qu'il remplaça, en 1775, comme maître de chapelle de la cour impériale, s'est exercé dans la musique d'église, et a écrit des ouvrages dramatiques d'un grand mérite, entre autres : *Armida*, 1771; *les Danaïdes*, 1784; *Semiramide; Tarare*, 1787, qui se retrouve presque en entier dans *Axur re d'Ormus*; et *Cesare in Farmacusa*, 1800. Personne n'a mieux connu que Salieri le mécanisme de la coupe dramatique et l'effet du retour des idées; il a bien écrit pour les voix.

SALIES, ch.-l. de cant. (Hte-Garonne), sur le Salat, arr. et à 26 kil. S.-E. de St-Gaudens; 553 hab. Sources salées, d'où l'on extrait de très-beau sel blanc.

SALIES, ch.-l. de cant. (B.-Pyrénées), arr. et à 16 kil. O. d'Orthez; 2,462 hab. Sources salées. Grand comm. de sel, servant à préparer les jambons dits de Bayonne.

SALIGNAC, ch.-l. de cant. (Dordogne), arr. et à 16 kil. N. de Sarlat; 670 hab. Mine de charbon de terre, lignite terreux, et cendres sulfuriques végétatives. Comm. de truffes. — Berceau de la famille de Fénelon.

SALIMBENI (Félix), célèbre sopraniste, né à Milan vers 1712, m. à Laybach en 1751, élève de Porpora, fut un des chanteurs les plus parfaits de l'Italie; mais son action dramatique était nulle.

SALINA ou SALINI, anc. *Didyma*, une des îles Lipari, au N.-O. de Lipari; 4,000 hab. Exploit. de sel. Récolte de fruits, huile, vin.

SALINA, v. des Etats-Unis (New-York), à 57 kil. S.-S.-E. d'Oswego; 12,000 hab. Exploit. importante de sources salées.

SALINÆ, nom latin de CASTELLANE, de SALINS et de THORDA.

SALINAS, brg d'Espagne (Guipuzcoa), situé à 15 kil. N.-E. de Vittoria, sur la Deba. Près de là est un défilé où un convoi de Français malades et blessés fut massacré par les Espagnols, en 1810.

SALINATOR (Livius). *V.* LIVIUS.

SALINE, riv. des États-Unis (Nebraska), affl. de la Platte; cours de 280 kil.; — riv. des États-Unis (Kansas), affl. du Republican-Fork; cours de 450 kil.

SALINES (Pays de). *V.* GABELLE.

SALINS, *Salinæ*, ch.-l. de cant. (Jura), arr. et à 29 kil. N.-E. de Poligny, sur la Forica ou la Furieuse, au pied du mont Poupet, dans une gorge étroite; 5,834 hab. Place de guerre de 4e classe, avec 2 forts, St-André et Belin; chemin de fer de 38 kil., s'embranchant à Dôle sur celui de Dijon. Tribunal de commerce, bibliothèque, collége. Vastes casernes. Comm. de bois de sapin pour la marine, vins rouges, et vins blancs mousseux très-estimés, plâtre, miel, cire; fabr. de sulfate de soude, usines à fer, tanneries. Au centre de la ville est un vaste établissement de salines, fournissant le sel à toute la Suisse; bains d'eau salée. Les sources de ces salines, déjà exploitées sous les Romains, ont valu son nom à la ville. Patrie de l'abbé d'Olivet. — Salins, qui se forma autour d'une abbaye de St-Maurice, était autrefois divisé en deux bourgs, Bourg-le-Sire et Bourg-le-Comte, réunis en 1497. Il dépendait de la Franche-Comté; fut pris en 1674 par le maréchal de la Feuillade, et, depuis lors, réuni à la France. Un incendie le détruisit presque complétement en 1825.

SALINS (CHATEAU-). *V.* CHATEAU-SALINS.

SALIQUE (Loi), collection de coutumes judiciaires suivies chez les Francs Saliens. Les plus anciens textes, qui passent pour avoir été rédigés avant l'établissement des Francs en Gaule, ou tout au moins avant leur conversion au christianisme, ne contiennent que 65 titres; dans les plus récents, le nombre varie de 68 à 400. Les rédactions les plus célèbres sont celles qui portent les noms de Clovis, de Dagobert (la 1re qui nous soit parvenue), et de Charlemagne. Des cinq textes recueillis par Pardessus, quatre sont en latin mêlé de mots germaniques, un seul en latin sans mélange de mots barbares; tous paraissent avoir été rédigés depuis le VIIe siècle. La loi salique fait quelques allusions incomplètes à des institutions politiques, renferme un assez grand nombre d'articles relatifs au droit civil, mais surtout comprend une multitude d'articles relatifs au droit pénal; elle entre dans les plus minutieux détails sur les vols, violences, blessures et meurtres, tous crimes contre lesquels il n'est d'autre sanction que la mort (les cas sont très-rares), le *Wehrgeld* et le *Fredum*. La valeur de la *composition* varie suivant l'ori-

gine et le rang des personnes. Il est question, dans la loi salique, des *Epreuves judiciaires* ou *Ordalies*, de *Conjurateurs* chargés d'attester la vérité ou la fausseté des assertions des parties, enfin de formes symboliques, communes à toutes les lois barbares. Elle semble avoir régi les Francs de la Neustrie, concurremment avec la loi romaine, jusqu'à l'époque du démembrement de l'Empire de Charlemagne. Le souvenir ne s'en perdit jamais complétement, et une interprétation forcée de l'article sur la part des femmes dans les successions a donné naissance à la fameuse *loi salique* sur l'exclusion des femmes de la succession au trône, loi fondamentale de la monarchie française depuis le XIVe siècle. Philippe le Long la fit invoquer, en 1316, pour succéder à Louis X, au préjudice de la fille de ce prince. A. C.

SALIS (Ulysse, baron de), d'une anc. famille du pays des Grisons, né en 1594, m. en 1674, entra au service de Venise, se fit remarquer au siége de Gradiska, obtint le grade de colonel pendant les troubles de la Valteline, conduisit une compagnie des gardes-suisses au siége de La Rochelle, fut employé dans la Valteline sous le duc de Rohan, passa ensuite à l'armée des Pays-Bas, reçut le brevet de maréchal-de-camp et le gouvernement de Coni, prit part aux siéges de Nice et de Tortone, et obtint sa retraite en 1643. Il a laissé des *Mémoires* (manuscrits), qui l'ont fait appeler par Haller *le Polybe des Grisons*. B.

SALIS (Charles-Ulysse de), né en 1728, dans le canton des Grisons, m. en 1800, eut plusieurs emplois publics dans sa patrie, entre autres celui de chargé d'affaires de France, fit arrêter, en 1792, l'ambassadeur français Sémonville, et le livra aux Autrichiens. Quand les Français furent maîtres de la Suisse, on confisqua ses biens, et on le condamna à mort; il s'enfuit à Vienne. Il a laissé : *Mémoires pour servir à l'histoire de la science naturelle et de l'économie domestique des Deux-Siciles*, Zurich, 1790, 2 vol. in-8°; *Fragments de l'histoire politique de la Valteline*, 1792, 4 vol. in-8°; *Voyage en diverses provinces du royaume de Naples*, 1793, livre où il s'occupe beaucoup d'agriculture et d'histoire naturelle; *Archives historico-statistiques pour les Grisons*, 1799, 3 vol. in-8°; *Galerie des malades souffrant de nostalgie*, 2e édit., 1804, 3 vol. in-8°; *Œuvres posthumes*, Winterthur, 1803-04, 2 vol. in-8°. B.

SALISBURGUM, nom latin de SALZBOURG.

SALISBURY ou NEW-SARUM, cité-comté d'Angleterre, capitale du comté de Wilts, sur l'Avon, à 34 kil. O. de Winchester, 150 O.-S.-O. de Londres, sur le chemin de fer du S.-O.; 11,626 hab. Entourée de murs et bien bâtie; ruisseaux d'eau vive dans la plupart des rues. Evêché. Belle cathédrale, de 1283, avec de curieux tombeaux, dans la partie de la ville appelée la *Close*. Ecole de sages-femmes. Les manufactures de lainages et la coutellerie de cette ville ont décliné. Un canal l'unit à Southampton. — Fondée en 1217, lors du déplacement du siége épiscopal, primitivement à Old-Sarum, à 3 kil. au N. Plusieurs parlements y furent tenus aux XIIIe et XIVe siècles. A 15 kil. N.-N.-O. est le temple druidique de Stonehenge.

SALISBURY, brg des Etats-Unis (Massachusetts), à 57 kil. N.-E. de Boston, sur la Merrimack; 3,000 hab. Construction de navires. — brg des Etats-Unis (Connecticut), à 40 kil. N.-O. de Litchfield; 2,600 hab. Usines à fer.

SALISBURY (Jean de), *Johannes Sarisberiensis*, moine anglais, né à Salisbury vers 1110, m. en 1180, suivit en France les leçons d'Abélard, prit les ordres à son retour en Angleterre, fut quelque temps attaché à l'église de Cantorbéry, fit un voyage en Italie, où les papes Eugène III et Adrien IV l'accueillirent avec distinction, devint ensuite secrétaire de Thomas Becket, dont il partagea l'exil sur le continent, remplit quelque temps les mêmes fonctions auprès d'Alexandre III, qui était venu aussi chercher un asile en France, et devint évêque de Chartres en 1176. Ses ouvrages dénotent une grande érudition; les principaux sont : *Polycraticus, sive de nugis curialium et vestigiis philosophorum lib.* VIII, Cologne, 1475, trad. en français par Mézeray, sous le titre de *Vanités de la cour*, 1640, in-4°; *Metalogicus*, Paris, 1610, traitant de l'utilité des lettres et des arts; *Vita sancti Anselmi*, insérée dans l'*Anglia sacra* de Warton; *Vie de St Thomas de Cantorbéry*; 302 *Lettres*, Paris, 1611, in-4°. B.

SALIVAHANA. *V.* VICRAMADITYA.

SALLA. *V.* SEBILAH.

SALLANCHES. *V.* SALLENCHE.

SALLE (La). *V.* LA SALLE.

SALLÉ (Jacques-Antoine), jurisconsulte, né à Paris en 1712, m. en 1778, a écrit des ouvrages estimés : *l'Esprit des ordonnances de Louis XV*, Paris, 1754, 3 vol. in-12; *l'Esprit des ordonnances de Louis XIV*, 1758, 2 vol. in-4°; *Traité des fonctions des commissaires du Châtelet*, 1760, 2 vol. in-4°; *Nouveau code des curés*, 1780, 4 vol. in-12.

SALLENCHE ou SALLANCHES, ch.-l. de cant. (Haute-Savoie), arrondiss. et à 40 kil. S.-E. de Bonneville, près de l'Arve; 1,600 hab. Brûlée en 1519, 1768 et 1840.

SALLENGRE (Albert-Henri de), littérateur, né à La Haye en 1694, d'une famille de réfugiés protestants français, m. en 1733, fut avocat de la cour de Hollande, conseiller du prince d'Orange, commissaire des finances des Etats-Généraux, fit deux voyages en France, après le traité d'Utrecht et en 1717, et fut reçu à la Société royale de Londres. On a de lui : *Eloge de l'ivresse*, 1714, in-12, badinage agréable souvent réimprimé; *Histoire de P. de Montmaur*, 1715, 2 vol. in-8°; *Mémoires de littérature*, 1715-17, 4 part. en 2 vol. in-12, que continua Desmolets; une édition des *Poésies de La Monnoye*, 1716, in-12; *Discours sur la vie et les ouvrages de Méziriac*, dans les Commentaires de cet auteur sur Ovide, 1716, 2 vol. in-8°; *Novus thesaurus antiquitatum Romanarum*, Amsterdam, 1716, 3 vol. in-fol., faisant suite et servant de complément au recueil de Grævius; *Essai d'une histoire des Provinces-Unies pour l'année* 1621, in-4°, 1728. Il eut part au *Journal de La Haye*, 1613-22, et au *Chef-d'œuvre d'un inconnu* de Saint-Hyacinthe. B.

SALLES (Jean-Baptiste), né en Lorraine vers 1760, m. en 1794, était médecin à Vézelize, lorsqu'il fut envoyé par le tiers-état de Nancy aux Etats-Généraux de 1789. Zélé partisan des sociétés jacobines, unissant aux idées démocratiques le respect de la royauté, il défendit l'inviolabilité de Louis XVI après son retour de Varennes. Député à la Convention, il déclara le roi coupable, mais proposa le premier l'appel au peuple, vota pour la détention jusqu'à la paix, et enfin pour le sursis à l'exécution. Proscrit au 31 mai comme Girondin, mis hors la loi le 8 juillet, il erra dans plusieurs départements, fut arrêté à Bordeaux le 19 juin 1794, et décapité le lendemain. J. T.

SALLES, vge (Gironde), arr. et à 40 kil. N.-O. de Bordeaux; 3,759 hab.

SALLES-SUR-L'HERS, ch.-l. de cant. (Aude), arr. et à 22 kil. O.-S.-O. de Castelnaudary; 624 hab.

SALLES-COMTAUX OU SALLES-LA-SOURCE, vge (Aveyron), arr. et à 15 kil. N.-N-O. de Rhodez; 2,518 hab. Il y a plusieurs belles cascades et une superbe grotte. Filature de laine, minoterie.

SALLES-CURAN, ch.-l. de cant. (Aveyron), arr. et à 34 kil. N.-O. de Milhau; 1,238 hab.

SALLIER (Claude), philologue, né en 1685 à Saulieu (Bourgogne), m. en 1761, fit de bonnes études classiques à Dijon, embrassa l'état ecclésiastique, vint à Paris, où il fit l'éducation du fils de la comtesse de Rupelmonde, apprit l'hébreu, le syriaque, l'italien, l'espagnol et l'anglais, fut admis à l'Académie des Inscriptions en 1715, à l'Académie Française en 1739, obtint la chaire d'hébreu au Collége de France dès 1719, et fut encore, en 1721, garde des manuscrits de la Bibliothèque du roi, dont il rédigea, avec Boudot, le catalogue des livres imprimés. Il était membre de l'Académie de Berlin et de la Société royale de Londres. On a de lui, dans le recueil des Mémoires de l'Académie des Inscriptions : des *Remarques* ou *Corrections* sur des tragédies de Sophocle et d'Eschyle, sur des opuscules de Plutarque et certains passages de Platon, Euripide, Longin, Suidas, Cicéron, etc.; des traductions de quelques *Odes* de Pindare, et de plusieurs écrits de Platon; des Recherches historiques et biographiques sur plusieurs personnages anciens et modernes. B.

SALLIES. *V.* SALIES.

SALLO (Denis de), conseiller au parlement de Paris, né à Paris en 1626, m. en 1669, est le fondateur du *Journal des Savants*. Sa critique décente et raisonnée ne laissa pas que de soulever contre lui les auteurs. On lui proposa de se soumettre à la censure; sur son refus, on lui retira son privilége. Le journal fut repris, à cette condition, par l'abbé Gallois, et, après celui-ci, continué par Laroque, le président Cousin, etc. Sallo fut dédommagé par un emploi dans les finances, que lui donna Colbert. Il était humain et bienfaisant, et la bonté de son cœur égalait son savoir. C. N.

SALLUSTE, *Catus Crispus Sallustius*, historien latin, né à Amiternum, dans le pays des Sabins, l'an 668 de Rome, 85 av. J.-C., m. l'an 718, était d'une famille plébéienne; il reçut une belle éducation, qui ne développa en lui que le germe des talents et non celui des vertus. Il passa sa jeunesse à Rome au milieu des prodigalités et de la licence, fut questeur et tribun du peuple, servit les fureurs de Clodius, se laissa surprendre en adultère avec Fausta, femme de Milon, et fut exclu du sénat, l'an 704,

par les censeurs, sous le prétexte de cette aventure scandaleuse, mais en réalité à cause de ses opinions démagogiques. Ce fut alors que, condamné au repos, il chercha une occupation dans la culture des lettres, et écrivit la *Conjuration de Catilina*. Une année après, il devint un des agents de César, qui l'employa en Afrique, comme propréteur, puis le nomma, en 45, proconsul de Numidie, où il commit les plus affreuses exactions. De retour à Rome, ses anciens administrés l'y accusèrent de concussion. Il fut acquitté, malgré l'évidence des faits, mais par l'influence de César, auquel il abandonna des sommes considérables. Après la mort de César, Salluste se retira dans une riche maison, accompagnée de magnifiques jardins, sur le mont Quirinal, et se livra exclusivement aux lettres. Ce fut là qu'il écrivit, l'an 709, la *Guerre de Jugurtha*, dont il avait conçu le projet et commencé les études sur les lieux mêmes pendant son proconsulat de Numidie. Peu après, il entreprit la composition d'une *Histoire de Rome depuis la mort de Sylla*, ouvrage perdu, et dont il ne reste que des fragments. Les anciens plaçaient Salluste parmi les quatre grands historiens, quelquefois à leur tête. L'histoire, pour lui, est, avant tout, une composition littéraire; aussi est-il surtout remarquable par les qualités de l'écrivain, vigueur du style, verve du récit, expression des portraits et des personnages. Mais les faits, surtout dans la *Conjuration de Catilina*, ne sont pas toujours clairs; on a peine à comprendre le sens, la portée du complot, et comment il a failli réussir. Dans la *Guerre de Jugurtha*, ouvrage bien supérieur au précédent, les lieux sont décrits d'une façon vague, mais les manœuvres sont bien expliquées. Les discours de Salluste sont un modèle d'éloquence serrée et concise : il imite beaucoup Caton, dont il reproduit des mots et des tours avec quelque affectation. On lui attribue aussi deux *Lettres à César, sur le gouvernement de l'Etat;* elles renferment de belles idées, mais beaucoup de flatteries. Les principales éditions de Salluste sont celles de Rome, 1470; d'Elzevir, Amsterdam, 1634; *Cum notis variorum*, Amst., 1674 et 1690, in-8°; *Ad usum Delphini*, 1679, in-4°; de Cortius, Leipzig, 1724, in-4°; d'Havercamp, Amst., 1742, 2 vol. in-4°; de Barbou, Paris, 1744 et 1761; de Deux-Ponts, 1779; de Kuhnhardt, Leipzig, 1809, 2 vol. in-8°; de O.-M. Müller, Zullichau, 1821, in-8°; de Gerlach, Bâle, 1823-1831, 3 vol. in-4°; de Burnouf, dans la *Bibliothèque latine* de Lemaire, Paris, 1821; de Planche, 1825; de Frotscher, Leipzig, 1825, in-8°; de Kritzius, Leipzig, 1828-34, 2 vol. in-8°, etc. Les principales traductions françaises sont celles de Dotteville, de Beauzée, de Mollevaut, de Billecoq (*Catilina* seul), de Dureau de la Malle, 1808; de Durozoir, dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, 1833-35, 2 vol. in-8°; de M. Parisot, 1837-38, 2 vol. in-12; de M. Gomont, 1855, 2 vol. in-8°; de M. Croizet, 1850, in-12; de M. Moncourt, 1855, 1 vol. gr. in-18; cette dernière est une des plus remarquables. *V.* Briegleb, *De Brevitate Sallustii*, Cobourg, 1774, in-4°, et *De ingenio philosophico Sallustii*, ibid., 1779. D—R.

SALLUSTE, *Secundus Sallustius Promotus*, philosophe, né vers le commencement du IVe siècle, fut préfet des Gaules sous Constance, obtint l'amitié de Julien, qu'il suivit en Orient, devint son collègue au consulat en 363, et, après la mort de cet empereur, refusa la couronne que lui offraient les soldats. On lui attribue le traité grec *des Dieux et du Monde*, publié, avec une version latine d'Allatius et des notes d'Holstenius, par Gabr. Naudé, Rome, 1638, et par J.-C. Orelli, Zurich, 1821, et trad. en français par Formey, Berlin, 1748, in-8°. B.

SALLUSTE, le dernier philosophe cynique, né à Emèse (Syrie), avait été élève de Proclus. Quelques uns lui ont attribué, sans raison, le traité *des Dieux* (*V. l'art. précédent*).

SALLUVIENS. *V.* SALYES.

SALM, nom de deux comtés d'Allemagne, autrefois indépendants : le Haut-Salm (*Ober-Salm*), dans les Vosges, sur les frontières de l'Alsace et de la Lorraine, ch.-l. Sénones; — et le Bas-Salm (*Nieder-Salm*), dans les Pays-Bas, sur les frontières des provinces de Liége et de Luxembourg, ch.-l. Salm, sur une rivière de même nom, à 40 kil. S.-E. de Liége, 10 S. de Stavelot, et 46 N.-N.-E. de Neufchâteau; 3,000 hab. Importantes carrières d'ardoises et de pierres à aiguiser. — La maison de Salm, qui possédait, outre les deux comtés de ce nom, plusieurs autres domaines sur la rive g. du Rhin, remonte au IXe siècle. En 1040, elle forma deux lignes : la ligne aînée de Haut-Salm, dont la branche directe s'éteignit au XVIIe siècle, et dont une branche collatérale forma les maisons de Salm-Salm, de Salm-Kyrbourg, et de Salm-Horstmar (depuis 1816); et la ligne cadette de Bas-Salm, dont la branche directe s'éteignit en 1413, et dont la branche collatérale de Reifferscheid forma, à partir de 1629, les maisons de Salm-Reifferscheid, Salm-Krautheim, Salm-Hainspach, Salm-Raitz, et Salm-Dyck. Tous les princes de Salm ont été médiatisés en 1802 et en 1810 : ceux de Salm-Salm, de Salm-Kyrbourg, et de Salm-Horstmar, dépendent de la Prusse; ceux de Salm-Reifferscheid, de Salm-Krautheim, et de Salm-Dyck, relèvent du Wurtemberg et du grand-duché de Bade.

SALM-KYRBOURG (Charles-Théodore-Othon, prince de), m. en 1710, eut le grade de général dans les armées de l'Autriche, fut chargé de l'éducation du prince Joseph, fils de l'empereur Léopold Ier, arriva au poste de premier ministre, et y renonça pour achever ses jours au milieu des exercices de la piété.

SALM-KYRBOURG (Frédéric de), né à Limbourg en 1746, m. en 1794, fixa sa résidence à Paris, où l'hôtel qu'il fit bâtir est devenu le palais de la Légion d'honneur. En 1787, s'étant fait donner, par le ministre de Calonne, le brevet de maréchal de camp et le capital d'un traitement de 40,000 livres, il alla se présenter, comme un agent de la France, aux Hollandais insurgés, et laissa prendre Utrecht par les Prussiens. De retour en France, il se jeta dans le parti de la Révolution, prit du service dans la garde nationale parisienne, et n'en périt pas moins sur l'échafaud.

SALM-DYCK (Joseph, prince de), né en 1773 au château de Dyck, près de Neuss, se vit enlever ses Etats par le traité de Lunéville en 1802. Il a fondé à Dyck un jardin botanique.

SALM-DYCK (Constance de THÉIS, princesse de), femme du précédent, née en 1767 à Nantes, m. en 1845. Son père, littérateur instruit, dirigea son éducation. Elle montra beaucoup de goût, non-seulement pour la poésie, mais pour les langues et les sciences exactes. A 18 ans, elle composa la jolie romance *Bouton de Rose* (musique de Pradher). Mariée avec M. Pipelet de Leury, 1789, elle se fixa à Paris. Son opéra de *Sapho*, joué en 1794, avec musique de Martini, eut plus de 100 représentations : *Camille*, drame en vers, 1800, n'obtint aucun succès. Il n'en fut pas de même des épîtres en vers (*Epitre aux femmes, Epîtres à Sophie*, etc.), et des *Eloges de Sedaine, de Lalande*, etc., qu'elle lut dans les sociétés littéraires dont elle faisait partie. M.-J. Chénier l'appelait *la Muse de la Raison;* on l'a surnommée encore *le Boileau des femmes;* épithètes fort justes, car ses poésies brillent moins par le sentiment que par l'élévation, la noblesse des idées, et par une sage philosophie. Elle épousa en secondes noces, 1802, le prince de Salm-Dyck, mariage brillant qui n'altéra point son caractère simple ni sa passion pour l'étude. Elle composa alors plusieurs épîtres, *Epître aux souverains absolus*, 1808, *Mes soixante ans*, 1833, *Vingt-quatre heures d'une femme sensible*, 1825. Ses œuvres ont été réunies en 4 vol. in-8°, Paris, 1842. Une 2e édition des *Pensées* de Mme de Salm, ouvrage très-remarquable et qu'elle a travaillé toute sa vie, a paru en 1846, avec préface par M. de Pongerville. Elle se proposait de publier sa *Correspondance* et des *Mémoires* sur sa vie; ces ouvrages sont restés inédits. G. D.

SALMACIS, naïade de Carie, obtint des dieux de ne faire qu'un avec Hermaphrodite (*V. ce mot*).

SALMANASAR, roi d'Assyrie ou de Ninive, 730-712 av. J.-C., fils et successeur de Téglath-Phalazar, prit Samarie, renversa le royaume hébreu d'Israël, envoya la plus grande partie du peuple Juif en captivité sur les bords du Tigre, le remplaça en Palestine par des colonies du centre de l'Asie, dont le mélange avec les anciens habitants forma le peuple samaritain, mais ne put soumettre Tyr. Son fils Sennachérib le remplaça.

SALMANTICA, v. d'Hispanie (Lusitanie), chez les Vettons; auj. *Salamanque*.

SALMASIUS, nom latinisé de SAUMAISE.

SALMERON (Alphonse), l'un des fondateurs de la Société de Jésus, né à Tolède en 1515, m. en 1585, fit de fortes études à l'Université d'Alcala, acheva ses cours de philosophie et de théologie à Paris, et s'y lia avec Ignace de Loyola, qui le choisit pour un de ses coopérateurs; il parcourut l'Italie, l'Allemagne, la Pologne, les Pays-Bas et la France, signalant partout son talent pour la controverse, et combattant les novateurs, fut nonce apostolique en Irlande, l'un des orateurs du Saint-Siége au concile de Trente, et supérieur de son ordre. On a de lui des commentaires estimés sur le Nouveau-Testament, Madrid, 1547-1602, 16 tomes en 8 vol. in-fol.

SALMON (Jean), poëte, surnommé *Maigret*, en latin *Macrinus*, né à Loudun en 1490, m. en 1557, fut précepteur des enfants du duc René de Savoie, et valet de cham-

bre de François Ier. Ses contemporains lui décernèrent le surnom d'*Horace français*, qu'un certain nombre de pièces de vers latins élégantes et faciles ne suffisent pas à justifier. Ses *Poésies* ont été réunies à Paris, 1530, in-8°. On a aussi une édition de ses *Odes*, ibid., 1537, in-8°.

SALMONE, cap de l'île de Crète; auj. *Salomon*.

SALMONÉE, fils d'Eole, roi de Thessalie, puis du Péloponèse, voulut passer pour un dieu; il fit faire un vaste pont d'airain, sur lequel il faisait rouler son char pour imiter le bruit du tonnerre, et d'où il lançait des torches, images du feu céleste. Jupiter le foudroya, et le précipita dans le Tartare.

SALMURIUM, nom latin de SAUMUR.

SALMYDESSE, *Salmydessus*, v. de la Thrace orientale, avec un beau port sur le Pont-Euxin; auj. *Midiah*, où l'on remarque encore de curieux monuments souterrains.

SALO, v. du royaume d'Italie, située dans la province et à 26 kilomèt. N.-E. de Brescia, sur le lac de Garda; 4,383 hab. Société d'agriculture. Restes d'antiquités. Tanneries, verrerie. Comm. de soie, fil, toiles, huile, oranges et citrons. — Cette ville fut prise par les Français sur les Autrichiens en 1796.

SALO, nom latin du XALON.

SALODURUM, v. de la Gaule (Grande-Séquanaise), chez les Helvétiens; auj. *Soleure*.

SALOMÉ, fille d'Antipater et sœur d'Hérode le Grand, eut trois maris, son oncle Joseph, Costobare, et Alexas. Elle accusa le premier de liaisons criminelles avec Mariamne, femme d'Hérode, qui livra au supplice les prétendus coupables, l'an 29 avant J.-C. Elle répudia Costobare, et le fit condamner comme traître, en 26. Elle déshonora Alexas par ses liaisons publiques avec l'arabe Silléus. Elle mit en outre la division dans la maison du roi son frère, qu'elle excita, en l'an 9, au meurtre de ses deux fils, Alexandre et Aristobule. L—H.

SALOMÉ, *la Danseuse*, fille d'Hérodiade et d'Hérode-Philippe, plut à son oncle Hérode-Antipas par la grâce qu'elle déploya en dansant devant lui. Pour prix du plaisir qu'elle avait procuré à ce prince, elle le pria, par le conseil de sa mère, de lui faire servir dans un plat la tête de St Jean-Baptiste; ce qu'elle obtint sur-le-champ, l'an 32 de J.-C. L—H.

SALOMÉ (Marie), femme de Zébédée, et mère de St Jacques le Majeur et de St Jean l'Evangéliste, accompagna Jésus au Calvaire, et fut du nombre des saintes femmes qui, ayant acheté des parfums pour l'embaumer, trouvèrent le sépulcre vide. On en fait mémoire dans l'Eglise le 22 octobre.

SALOMON, 3e roi des Hébreux, 1016-976 av. J.-C., fils de Bethsabée et de David, auquel il succéda à l'âge de 17 ans. Il fit périr son frère Adonias, qui lui disputait le trône, se débarrassa aussi de Joab et de Séméï, partisans de ce prince, et priva du sacerdoce Abiathar. Il demanda à Dieu le don de la sagesse, et Dieu la lui accorda. Il en donna surtout une preuve éclatante dans le fameux jugement qu'il rendit entre deux mères qui se disputaient le même enfant. La domination de Salomon s'étendit depuis l'Euphrate jusqu'au pays des Philistins et la frontière d'Egypte. Ses richesses et sa magnificence étaient extraordinaires. Il bâtit le temple de Jérusalem, dont la construction dura sept ans; plus de cent cinquante mille ouvriers y travaillèrent; les bois les plus précieux et l'or le plus pur y étaient prodigués. Il éleva en outre des palais pour lui et la reine sa femme, entoura Jérusalem de murailles, bâtit plusieurs villes, notamment Palmyre, équipa des flottes, et acquit le port d'Asion-Gaber sur la mer Rouge. La reine de Saba, attirée par sa grande réputation, vint à Jérusalem pour le voir et l'entendre. Il avait épousé d'abord la fille d'un roi d'Egypte. Plus tard, il s'environna d'un grand nombre de femmes étrangères, qui l'entraînèrent dans l'idolâtrie. Pour le punir, Dieu divisa après lui son royaume entre Roboam son fils et Jéroboam. La Bible contient trois ouvrages de Salomon: le *Cantique des Cantiques*, les *Proverbes*, l'*Ecclésiaste*. Quelques-uns lui ont attribué le livre de la *Sagesse*, les Psaumes 72 et 127, et une prière dans le 3e livre des *Rois*. Son nom est encore célèbre dans l'Orient. P.

SALOMON, roi de Hongrie, né vers 1045, d'André Ier, fut couronné dès 1050; à la mort de son père, 1061, il fut détrôné par Béla, son oncle; il remonta sur le trône après la mort de ce dernier, 1063, en fut de nouveau chassé, 1074, et mourut en 1087.

SALOMON Ier, duc de Bretagne, succéda à Conan, son aïeul, vers 421, voulut réformer les mœurs de ses sujets, et périt dans une émeute en 434.

SALOMON II, duc de Bretagne, 4e fils de Hoël III, lui succéda en 612, au préjudice de son frère aîné Judicaël, qui se retira dans un cloître, mais à qui toutefois il laissa le trône à sa mort, 632.

SALOMON III, duc de Bretagne, n'obtint la couronne de son père Rivallon qu'après la mort de l'usurpateur Noménoé, son oncle, 851. Il s'allia à Charles le Chauve contre les Normands, leur reprit Angers en 872, expédition qui lui valut le titre de roi, et périt assassiné en 874.

SALOMON DE CAUS. *V.* CAUS.

SALOMON (Bernard), graveur. *V.* BERNARD.

SALOMON (Iles), ou *des Arsacides* ou *Nouvelle-Géorgie*, archipel du Grand-Océan équinoxial, dans la Mélanésie, à l'E. de la Papouasie, par 4°-12° lat. S. et 152°-161° long. E. Les habitants sont nègres et malais. Iles principales: Bouka ou Anson, Bougainville, Santa-Isabella, Choiseul, Malaïta, Guadalcanar, San-Christoval, île des Arsacides, Carteret, Rennel, etc. — Mendaña découvrit cet archipel en 1567, et lui donna le nom de *Salomon*, parce que, disait-il, l'or y abondait. Carteret en 1767, Bougainville en 1768, et Surville en 1769, le visitèrent: ce dernier, révolté de la perfidie des habitants, donna aux îles qu'il vit le nom d'*Arsacides*, qu'il croyait être l'étymologie d'*assassins*. Shortland, en 1782, les appela *Nouvelle-Géorgie*. D'Entrecasteaux y fit des découvertes en 1792; Dumont-d'Urville compléta la reconnaissance de cet archipel en 1838.

SALOMON'S FORK, rivière des Etats-Unis (Kansas), coule à l'E., et se jette dans le Republican-Fork; cours de 750 kil.

SALON, ch.-l. de cant. (Bouches-du-Rhône), arr. et à 35 kil. N.-O. d'Aix, sur le canal de Craponne, et à l'entrée de la vallée de Pélissane; 4,247 hab. Cette ville appartenait aux archevêques d'Arles; ils y avaient un château, construit au XIIe siècle, et qui sert auj. de caserne. Elle est régulièrement bâtie. L'église de St-Michel, en style gothique, a été bâtie par les Templiers; celle de St-Laurent renferme le tombeau de Nostradamus. Filatures de soie; fabr. de grosse draperie, chapeaux, cire, cordes. Comm. d'huiles, de fruits, de soies, de laines. Patrie d'Adam de Craponne, à qui l'on a élevé une statue en 1854. Aux environs sont de beaux pâturages, où l'on élève de nombreux bestiaux.

SALON, riv. de France, naît dans le département de la Hte-Marne, entre dans celui de la Hte-Saône, passe à Champlitte et à Dampierre, et se jette dans la Saône, rive dr.; cours de 40 kil.

SALONE, *Salona*, capitale de l'anc. Dalmatie, chez les Autariates, au N., sur le Jader, était, sous l'Empire romain, une importante place de guerre, et le siége d'un *conventus juridicus*, dont le ressort embrassait tout le nord de la province. Patrie et lieu de retraite de Dioclétien. On trouve les ruines de Salone près de la ville actuelle de Spalatro. C. P.

SALONE, v. de la Grèce. *V.* AMPHISSA.

SALONINE, *P. Licinia Julia Cornelia Salonina*, impératrice romaine, femme de Gallien, qui l'épousa vers l'an 243, se rendit célèbre par ses vertus, ses talents, et sa bienfaisance; elle éleva dans Rome un temple à Ségétia, déesse des moissons, protégea le philosophe Plotin, encouragea son époux à des mesures de vigueur contre les Barbares, l'accompagna aux armées, veillant sur les besoins des soldats, et périt assassinée avec lui, sous les murs de Milan, en 268.

SALONIQUE, en turc *Saloniki*, anc. *Therma* et *Thessalonica*, ville de la Turquie d'Europe, possède une vaste rade servant de port sur le golfe de son nom (anc. golfe Thermaïque) dans l'Archipel, à 520 kil. O. de Constantinople; par 40°38'47" lat. N., et 20°36'58" long. E.; 33,000 hab., dont 11,000 Turcs, 14,000 Juifs, et 8,000 Grecs. Ch.-lieu d'eyalet, métropolitain grec; grand mollah musulman; grand hakem israélite; consulat français. Salonique, la plus florissante ville de la Turquie d'Europe après Constantinople, est ceinte de murs, et bâtie en amphithéâtre au pied du mont Kurtiath; son aspect extérieur est beau; mais l'intérieur y répond peu; on remarque cependant: les mosquées, qui furent des églises ou des temples antiques, entre autres Ste-Sophie; l'école du quartier juif; la Rotunda, bâtie sur le plan du Panthéon de Rome; le château-fort des Sept-Tours, imité de celui de Constantinople; les Propylées de l'ancien Hippodrome; les arcs-de-triomphe d'Auguste et de Constantin, etc. Les Juifs de Salonique descendent des familles expulsées d'Espagne au temps de Ferdinand et d'Isabelle, et parlent encore l'espagnol. Fabr. de soieries, tapis, maroquins. Commerce considérable de soie, coton, tabac, laines, serges, chanvre, graines oléagineuses, grains, peaux, cire jaune. — L'anc. *Therma* reçut de Cassandre le nom de Thessalonique, en l'honneur de sa femme,

sœur d'Alexandre le Grand; elle devint, sous les Romains, la capitale de la Macédoine. Au partage de l'Empire, elle échut avec ce pays à l'empire d'Orient, et y resta attachée jusqu'en 1179, époque où Manuel Comnène la donna avec son territoire, sous le nom de royaumé de Thessalonique, à Renier de Montferrat, qui épousait sa fille; mais ce royaume revint à l'Empire vers la fin du XIIIe siècle. La ville fut cédée en 1313 aux Vénitiens, à qui elle fut enlevée par les Turcs sous Amurat II. — EYALET. *V. Suppl.*

SALOP, comté d'Angleterre. *V.* SHROP.

SALOUEN ou THSAN-LOUEN, fleuve de l'Inde transgangétique, naît dans les monts du Thibet sous le nom d'*Oïr-tchou*, traverse la province chinoise d'Yun-nan sous le nom de *Lou-Kiang*, prend ensuite celui de *Salouen*, coule du N. au S. entre l'empire Birman et le royaume de Siam, entre les prov. anglaises de Pegou et de Martaban, et afflue à l'Océan Indien dans la baie de Martaban.

SALOUM (Royaume de), Etat de la Sénégambie, à l'O. de celui d'Oulli, sur la rive dr. de la Gambie, a 280 kil. sur 100; 300,000 hab. Ch.-l., *Kahon*.

SALPI, lac du roy. d'Italie (Prov. de Foggia), près de l'Adriatique, à 8 kil. N.-O. de l'embouch. de l'Ofanto; 18 kil. sur 4.

SALSETTE, en hindou *Djhalta*, île de l'Inde anglaise, sur la côte O., au N. et près de celle de Bombay, à laquelle l'unit une chaussée; 35 kil. sur 25; 60,000 hab. Ch.-l., *Tannah*. Sol fertile, mais inculte. On y remarque d'immenses excavations. — Les Portugais prirent cette île au XVIe siècle; les Mahrattes, qui les en chassèrent en 1750, furent expulsés à leur tour par les Anglais en 1774.

SALSO, anc. *Himera*, rivière de Sicile, au S., arrose la prov. de Caltanisetta, et se jette dans la Méditerranée.

SALT (Henri), voyageur anglais, né à Lichfield (Staffordshire), m. en 1827, fut chargé par le gouvernement, en 1809, de porter des présents au roi d'Abyssinie, et devint consul en Egypte. On lui doit un *Voyage en Abyssinie*, Londres, 1814, qui servit à contrôler celui de Bruce, et un *Essai sur les hiéroglyphes*, 1825.

SALTA ou SAN-FELIPE DE TUCUMAN, v. de la république de la Plata, ch.-l. de l'Etat de son nom, à 1,200 kil. N.-N.-O. de Buénos-Ayres, par 24° 20' lat. S., et 66° 55' long. O.; 11,300 hab. Siége de l'évêché de Tucuman. Comm. de bestiaux et de produits agricoles. — L'Etat de Salta, entre ceux de Jujuy au N., de Rioja à l'O., de Tucuman au S., a 700 kil. sur 450, et environ 66,000 hab. Sol fertile et très-accidenté. Beaux pâturages. Mines d'or, d'argent, de cuivre et de fer. Cette prov. a beaucoup souffert dans la guerre de l'Indépendance.

SALTATION, *Saltatio*, nom que les anc. Romains donnaient à la pantomime.

SALTCOATS, brg d'Ecosse (Ayr), petit port sur la Clyde et la mer d'Irlande, à 40 kil. S.-O. de Glasgow; 4,000 hab. Bains de mer. Mines de houille; exploit. de sel, manuf. de coton, chantiers de construction maritime.

SALTZA, SALTZBOURG. *V.* SALZA, SALZBOURG.

SALUCES, anc. *Augusta Vagiennorum*, *Salutiæ* et *Saluzium* en latin moderne, en italien *Saluzzo*, v. du royaume d'Italie (Coni), ch.-l. de l'arrond. de son nom, à 25 kil. N.-N.-O. de Coni, au pied d'une colline entre le Pô et la Vraita; 15,814 hab. Evêché suffragant de Turin. Belle cathédrale; ancien palais des marquis de Saluces. Collége royal. Prison centrale du royaume. Fabr. d'étoffes de soie, chapeaux, cuirs, coutellerie. Comm. de vins, grains, bétail, bois. Patrie de Bodoni. — Saluces fut, au moyen âge, le ch.-l. d'un marquisat, dans lequel étaient compris Carmagnola, Revello, Cental, etc., et dont les maîtres, issus de la maison de Montferrat, furent vassaux d'abord de l'Empire, puis des ducs de Savoie. Pendant les guerres de Charles VIII, de Louis XII et de François Ier en Italie, les marquis de Saluces servirent dans les armées françaises. Le marquisat, pris par François Ier en 1529, fut remis par Henri IV au duc de Savoie, en vertu du traité de Lyon, 1601.

B.

SALUCES (Griselda, marquise de). *V.* GRISELDA.

SALUM, riv. de l'Afrique occidentale, entre le Sénégal et la Gambie, donne son nom à un royaume indigène qui compte 300,000 hab.

SALUTATI (Coluccio). *V.* COLUCCIO.

SALUTATION, *Salutatio*, réception du matin dans les grandes maisons, chez les anc. Romains. Les clients venaient faire la cour à leurs patrons, les saluer (d'où le nom de Salutation). Il les recevait dans son atrium, où, suivi d'un nomenclateur (*V. ce nom*), il faisait un accueil proportionné à la condition de chacun. La Salutation commençait à la première heure du jour, et durait environ deux heures.

C. D—Y.

SALUTATION ANGÉLIQUE. Paroles que l'ange Gabriel adressa à la Vierge Marie, pour lui annoncer, par l'ordre de Dieu, que le mystère de l'incarnation du Verbe devait s'accomplir en elle. L'Église en a fait une prière jointe à l'Oraison dominicale, et qui commence par ces mots : « Je vous salue, Marie, pleine de grâces,... »

SALUTIÆ, SALUTIUM, noms latins de la ville de SALUCES.

SALVADOR (SAN-), en langue indigène *Cuscaltan*, v. de l'Amérique centrale, cap. d'un Etat de son nom, sur le Jiquilisco, à 230 kil. S.-E. de Guatémala; 40,000 hab. Elle est au pied d'un volcan, qui l'a presque détruite en 1839. Un tremblement de terre en a encore renversé une partie en 1854. L'Espagnol Alvarado la fonda en 1528. Evêché. Aux environs sont d'immenses champs de tabac et d'indigo. Le commerce de l'indigo s'est élevé jusqu'à une valeur de 150 millions de francs par an. — L'Etat ou république de San-Salvador, entre ceux de Guatémala au N.-O., de Honduras au N.-E. et à l'E., et l'océan Pacifique au S., a 41,900 kil. carr., et 600,000 hab. Climat très-chaud. Sol fertile. Mines d'or, d'argent, de fer et de plomb.

SALVADOR (SAN-), île de l'océan Atlantique. *V.* CAT.

SALVADOR (SAN-), v. du Brésil. *V.* BAHIA.

SALVADOR-DOS-CAMPOS (SAN-), v. du Brésil, prov. et à 240 kil. N.-E. de Rio-Janeiro, sur le Parahiba; 5,000 hab.

SALVADOR (SAN-), rivière de l'Amérique du Sud. *V.* JUJUY.

SALVADOR-DE-BAYAMO (SAN-), v. de l'île de Cuba, sur la côte E., dans le département de l'E., près du Cauto, à 80 kil. N.-O. de Santiago; 14,000 hab.

SALVADOR (SAN-), *Banza* des indigènes, v. de la Guinée méridionale, capitale du Congo, près du Lelunde, affluent du Zaïre, à 508 kil. N.-E. de Loando, par 5° 2' lat. S., et 13° 30' long. E.; 24,000 hab. Evêché portugais. Le palais du roi est le seul bâtiment remarquable, au milieu de chaumières de forme circulaire.

SALVADORE (SAN-), v. du royaume d'Italie, prov. et à 10 kil. N.-O. d'Alexandrie; 6,508 hab.

SALVAGES (îles), petit groupe d'îles inhabitées, dans l'océan Atlantique, entre Madère au N. et les Canaries au S.; par 30° 7' 39" lat. N., et 18° 11' 11" long. O. Elles appartiennent aux Espagnols. On y recueille de l'orseille.

SALVAGNAC, ch.-l. de cant. (Tarn), arr. et à 25 kil. O. de Gaillac; 365 hab.

SALVALEON, *Interamnium*, v. d'Espagne, prov. et à 40 kil. S.-E. de Badajoz; 3,000 hab. Château en ruines.

SALVATIERRA, v. du Mexique (Mechoacan), à 146 kil. N.-O. de Mexico; 7,000 hab. Fruits excellents.

SALVATOR ROSA. *V.* ROSA.

SALVERTE (Anne-Joseph-Eusèbe BACONNIÈRE DE), né à Paris en 1771, m. en 1839, étudia au collége de Juilly, acquit en 1789 une charge d'avocat du roi au Châtelet, entra en 1792 dans les bureaux du ministère des affaires étrangères, donna sa démission l'année suivante, et fut admis comme professeur d'algèbre à l'Ecole des ponts-et-chaussées. Au 13 vendémiaire an III, ayant présidé une des sections révoltées contre la Convention, il fut condamné à mort par contumace, fit purger sa contumace l'année suivante, et dès lors abandonna les affaires publiques pour la culture des lettres. Il publia, entre autres ouvrages : *Romances et poésies*, 1798, in-8°; *Eloge philosophique de Diderot*, 1801, in-8°; *Rapports de la médecine avec la politique*, 1806, in-12; *Tableau littéraire de la France au XVIIIe siècle*, 1819, in 8°, qui avait obtenu en 1807 une mention honorable de l'Institut; *Essai historique et philosophique sur les noms d'hommes, de peuples et de lieux, considérés dans leurs rapports avec la civilisation*, 1824, 2 vol. in-8°; *Horace et l'empereur Auguste, ou Observations qui peuvent servir de complément aux Commentaires d'Horace*, 1823, in-8°; livre ingénieux, mais où il prête à Auguste des intentions, et à Horace une servilité qu'ils n'avaient pas; *Des sciences occultes, ou Essai sur la magie, les prodiges et les miracles*, 1829, 2 vol. in-8°; *De la civilisation : Venise, Raguse*, 1835, in-8°, fragment d'un ouvrage non terminé. Marié en 1815, Salverte avait résidé 5 ans à Genève; de retour en France, il s'associa aux publicistes qui poursuivaient le développement des institutions constitutionnelles, fut député de Paris depuis 1828, et siégea sur les bancs de l'opposition. En 1830, il avait été nommé membre libre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

SALVETAT-D'ANGLES (LA), ch.-l. de canton (Hérault), arr. et à 22 kil. N. de St-Pons, près de l'Agout, au milieu de montagnes élevées; 311 hab. Fabr. de molletons, flanelles, etc. Comm. de laines et de beurre. Eaux minérales à *Rieumajou*.

SALVETAT-PEYRALÈS (LA), ch.-l. de canton (Aveyron), arr. et à 50 kil. S.-O. de Rhodez; 285 hab.

SALVI (J.-B.), peintre. *V.* SASSOFERRATO.

SALVI (Nicolas), architecte italien, né en 1699, m. en 1751, est surtout connu par la magnifique fontaine de Trévi, à Rome.

SALVIAC, ch.-l. de cant. (Lot), arr. et à 18 kil. S.-O. de Gourdon; 1,109 hab. Tanneries. Bons vignobles.

SALVIANI (Hippolyte), médecin, né en 1514 à Citta-del-Castello (Ombrie), d'une famille patricienne, m. en 1572, exerça et enseigna son art à Rome, et fut médecin du pape Jules III. Il s'est beaucoup occupé d'ichthyologie; on a de lui: *Aquatilium animalium historia,* Rome, 1554-58, in-fol., avec de belles fig., ouvrage remarquable pour l'époque.

SALVIATI (Jean), évêque de Florence et cardinal, né à Florence en 1490, m. en 1553, petit-fils de Laurent le Magnifique et neveu de Léon X, fut chargé par le Saint-Siége de négocier auprès de Charles-Quint la délivrance de François Ier; il réussit dans cette négociation. De retour à Rome, il se montra le protecteur éclairé et généreux des savants et des artistes. B.

SALVIATI (Bernard), frère du précédent, né à Florence vers la fin du XVe siècle, m. en 1568, fut général des galères de l'Ordre de Malte, ravagea Tripoli et Scio, prit Coron et Modon, quitta l'Ordre, suivit en France Catherine de Médicis, sa parente, dont il devint 1er aumônier, devint évêque de Clermont et cardinal, et figura parmi les députés du clergé aux Etats-Généraux de 1558.

SALVIATI (Léonard), critique florentin, de la famille des précédents, né en 1540, m. en 1589, censura le Tasse avec aigreur dans un écrit signé l'*Infarinato,* qui était son nom d'Académie de la Crusca. Il écrivit aussi deux volumes sur le style de Boccace. Il a posé les bases du premier dictionnaire classique des langues modernes, le *Vocabulario della Crusca.* On a de lui enfin 2 comédies, et 14 *Discours,* Florence, 1575, in-4o. B.

SALVIATI (Francesco de' ROSSI, dit IL), peintre célèbre, né à Florence en 1510, m. en 1563, élève d'André del Sarto et de Baccio Bandinelli, prit son nom du cardinal Jean Salviati, son protecteur. Il a enrichi de nombreux travaux plusieurs palais de Florence, de Rome, de Venise, et vint en France, où le cardinal de Lorraine lui fit décorer son château de Dampierre. Il est remarquable par la richesse de la composition, la hardiesse et la correction du dessin; son coloris laisse quelque chose à désirer. Le musée du Louvre a de lui l'*Incrédulité de St Thomas.*

SALVIATI (Giuseppe). *V.* PORTA.

SALVIEN, *Salvianus,* né à Cologne ou à Trèves, d'une famille distinguée des Gaules, vers la fin du IVe siècle, m. en 484, reçut une brillante éducation, devint surtout habile dans les lettres sacrées, convertit à la foi chrétienne sa femme l'alladia, et, bien qu'ayant eu une fille, Auspiciola, résolut de renoncer au monde. Il distribua ses biens aux pauvres, embrassa la vie religieuse, se retira à l'abbaye de Lérins en 420, puis à Marseille, où il fut ordonné prêtre en 430. On le surnomma *le Maître des évêques,* parce qu'il composait des homélies et des instructions pour les prélats des Gaules que leur inaptitude forçait de recourir à lui. De tous ses ouvrages, écrits en latin avec beaucoup d'élégance, il ne reste plus que des *Lettres,* un traité *Adversùs avaritiam,* et un autre *de Gubernatione Dei,* où il montre, dans les Barbares chargés par Dieu de châtier le monde romain, les promoteurs d'une société régénérée. Ses œuvres ont été publiées par Baluze, Paris, 1684, in-8°, et trad. en français par le P. Bonnet, 1700, le P. Marcuil, 1734, Grégoire et Collombet, 1834. *V.* Verdière, *Comparantur Augustini et Salviani judicia de suorum temporum calamitatibus,* Paris, 1843, in-8°; Giraud, *De Salviano,* 1849; Méry, *Salvien, prêtre de Marseille, et son époque,* 1849; J. Bonnet, *De Salviani libro ad gubernationem Dei pertinente,* 1851, in-8°. B.

SALVINO DEGLI ARMATI, physicien, né à Florence en 1245, m. en 1317, fit, sur la puissance et la réfraction de la lumière, des travaux suivis, qui lui affaiblirent beaucoup la vue, dans un âge peu avancé. Il chercha à remédier à cette infirmité, et trouva deux verres qui, à un certain degré d'épaisseur et de courbure, grossissaient les objets. Il fut donc l'inventeur des lunettes, et voulait garder ce secret, mais son ami Spina le révéla.

SALVIUS. *V.* TRYPHON et ÉDIT PERPÉTUEL.

SALYES, SALLUVII ou SALICES, peuple ligure, habitait en Gaule (Narbonnaise 2e) la côte méridionale entre la Méditerranée, le Rhône, la Durance, le Verdon et le Var; villes principales: Arelate, Tarasco, Glanum. Leurs démêlés avec les habitants de Marseille amenèrent l'intervention romaine: ils furent soumis par Sextius, qui fonda dans leur pays *Aquæ Sextiæ* (Aix). Une de leurs tribus avait passé les Alpes à la suite de Bellovèse, et s'était établie en Italie entre la Stura du Nord et la Sesia, le long du Pô. C. P.

SALZ, c.-à-d. *sel* en allemand, est un mot qui accompagne le nom de plusieurs lieux connus par des salines: SALZBOURG, bourg au sel.

SALZA, *Juvavus, Jovavus,* riv. des Etats autrichiens, naît dans les montagnes qui séparent l'Autriche du Tyrol, coule à l'E., puis au N., passe à Salzbourg, reçoit la Saale autrichienne, sépare l'Autriche de la Bavière, et se jette dans l'Inn, rive dr., un peu au-dessus de Braunau; cours de 260 kil., navigable sur 110.

SALZBACH. *V.* SASBACH.

SALZBOURG, *Salisburgum,* anc. *Juvavia, Juvavum, Jovavum,* v. forte des Etats autrichiens (duché de Salzbourg), sur la Salza, à 275 kilom. Ouest-Sud-Ouest de Vienne; 17,000 habitants. Capitale du duché de son nom; archevêché; lycée (jadis université, 1623-1810); séminaire, gymnase, école polytechnique élémentaire; 2 abbayes de Bénédictins; 2 bibliothèques; collections d'art et scientifiques. Ville bien bâtie, avec de nombreux et beaux édifices: la cathédrale (dans le style de St-Pierre de Rome), les églises du lycée et de l'abbaye de St-Pierre (celle-ci avec le tombeau d'Haydn), l'ancien palais des archevêques, les châteaux de Mirabell et de Kuenburg, le cimetière, et la porte Sigismond, galerie taillée dans le roc, longue de 141 mèt., large de 7, haute de 13. Fabr. de fil de fer, cuirs, poterie, tresses. Commerce important de transit. Le duché de Salzbourg a 146,779 habitants. — Salzbourg, ville de l'ancienne Norique Riveraine, détruite par Attila en 448, fut relevée de ses ruines, vers 716, par les ducs de Bavière, à la sollicitation de St Rupert, qui en devint le premier évêque. Son importance grandit vite, et elle fut érigée en archevêché en 784. Charlemagne y tint, en 803, des conférences avec les ambassadeurs de Nicéphore Ier pour la délimitation des deux Empires. Les archevêques de Salzbourg, primats de Germanie, princes d'Empire depuis 1278, et souvent légats du pape, avaient juridiction métropolitaine sur la Bavière, l'Autriche, la Bohême, la Moravie, etc., et étaient souverains particuliers d'un Etat qui s'étendait entre la Haute-Bavière à l'O., l'Autriche et la Styrie à l'E., la Carinthie et le Tyrol au S., qui leur rapportait 4,000,000 de florins, et pouvait mettre 25,000 hommes sur pied de guerre. C'était un riche pays, surtout par ses mines métallurgiques de toutes sortes. Les Juifs en furent chassés en 1498, les protestants en 1731. Salzbourg fut pris par les Français en 1800, et son archevêché, sécularisé en 1802, fut d'abord donné au grand-duc de Toscane, puis en 1805 à l'Autriche, en 1809, à la Bavière, et, en 1814, de nouveau, à l'Autriche, sauf le territoire de Berchtesgaden, qui resta à la Bavière. Patrie de Mozart.

SALZBOURG, v. de Hongrie (Saros), à 4 kil. S.-S.-E. d'Eperiès; 4,000 hab. Salines de sel gemme.

SALZBRUNN, vge des Etats prussiens (Silésie), à 60 kil. S.-O. de Breslau; 1,900 hab. Eaux minérales renommées et dont les bains sont très-fréquentés.

SALZE (GROSS-), v. des Etats prussiens (Saxe), à 14 kil. E.-S.-E. de Magdebourg; 2,600 hab. Maison de détention. Sources salines et établissement de bains.

SALZGRUB, KOLOSZ ou KLOSMARKT, *Colosium,* brg de Transylvanie, comitat et à 20 kil. E. de Klausenbourg. Riche mine de sel.

SALZMANN (Chrétien-Gotthilf), ministre protestant, né en 1744 près d'Erfurt, m. en 1811, professa au *Philanthropinum* de Dessau en 1781, fonda en 1784 à Schnepfenthal (dans le pays de Gotha) une maison d'éducation, devenue célèbre, et y appliqua plusieurs des idées de J.-J. Rousseau et de Basedow. Outre des *Discours* et divers écrits sur l'éducation, il a laissé un roman sentimental, *Carl de Carlsberg,* 1781-85, 6 vol.

SALZUNGEN, v. murée du duché de Saxe-Meiningen, à 31 kil. N.-N.-O. de Meiningen, sur la Werra; 3,500 hab. Exploit. de sources salées.

SALZWEDEL, v. des Etats prussiens. *V.* SOLTWEDEL.

SAMAH (Ben-Mélik-Al-Khaulany Al-), émir arabe d'Espagne, protégea les sciences et les arts, fit une invasion dans le midi de la Gaule, subjugua le pays depuis Carcassonne jusqu'à Toulouse, assiégea cette ville, mais fut défait et tué sous ses murs par Eudes, duc d'Aquitaine, en 721.

SAMAKOV, v. de la Turquie d'Europe, chef-lieu d'un livah de l'eyalet de Nissa, située à 97 kil. O. de Philippopoli; 5,000 hab. Mines de fer.

SAMALHOUT ou SAMANHOUT, vge de la Moyenne-Egypte, sur la rive g. du Nil, à 95 kil. S. de Bény-Soueyf. Desaix y battit les Arabes en 1799.

SAMANA, v. d'Haïti (République Dominicaine), au N.-E. de l'île. Grande exportation d'acajou. Elle est située au fond d'une baie et au S. d'une presqu'île de même nom, qui renferme de magnifiques forêts et une riche mine de houille; la baie offre le plus beau port de l'île.

SAMANAKODOM, grand dieu des Siamois, n'est autre que Bouddha, 9e incarnation de Vichnou.

SAMANAP, v. sur la côte S.-E. de l'île de Madura (archipel de la Sonde), par 7° 5' lat. S., et 111° 40' long. E. Comm. de riz et de bois.

SAMANÉENS, nom donné par les anc. Grecs à des solitaires hindous, distincts des brahmanes ou gymnosophistes, mais vivant comme eux dans l'austérité. On l'applique aussi aux adorateurs du Dalaï-Lama.

SAMANHOUD, en copte *Djemnouti*, anc. *Sebennytus*, v. de la Basse-Egypte, sur la rive g. de la branche orientale du Nil, à 4 kil. E. de Méhallet-el-Kébir; 4,500 hab.

SAMANI (Abou-Ibrahim-Ismaël AL-), chef persan, né en 847, m. en 907, gouvernait la Transoxiane, lorsqu'il conquit, de 892 à 902, le Tabaristan, le Khoraçan et une portion de la Perse occidentale. Il est le fondateur de la dynastie des *Samanides*.

SAMANIDES, dynastie persane, fondée par Ismaël, petit-fils de Saman, en 902, supplanta celle des Soffarides, pendant le califat de Mamoun. Elle régna dans le Turkestan, le Sigistan, le Khoraçan, le Mazendéran, le Tabaristan et le Djordjan. Mais, dès 932, elle fut obligée de céder le Fars et l'Irak-Adjémi aux Bouides. Elle ne se maintint dans le reste de ses possessions que jusqu'en 999. Voici les noms des princes de cette dynastie : Ismaïl (Samani), Ahmed, Nasser, Abdelmélek, Mansor, Nouh, Mansor II, Abdelmélek II. Les Samanides, élevés à la cour de Mamoun, y avaient puisé des mœurs polies et le goût des sciences. On vit à leur cour les médecins Rhazès et Avicenne. M. Defrémery a publié l'*Histoire des Samanides* de Mirkhond, Paris, 1845, in-8°. D.

SAMAR ou IBABAO, île de la Malaisie, une des Philippines, à 20 kil. S.-E. de Luçon. Les Espagnols y possèdent Cathalogan (6,000 hab.); l'intérieur est habité par des peuplades indépendantes.

SAMARA, riv. de la Russie d'Europe, dite *Sviataïa-Reka* (rivière sainte), arrose le gvt d'Iékatérinoslav, et se jette dans le Dniéper vis-à-vis Iékatérinoslav; cours de 250 kil. — riv. de la Russie d'Europe, traverse les gvts d'Orenbourg et de Lamara, et tombe dans le Volga à Samara; cours de 500 kil., du S.-E. au N.-O.

SAMARA, v. de la Russie d'Europe, à 200 kil. S.-E. de Simbirsk, au confluent de la Samara et du Volga; 34,130 hab. Fabr. de savon, tanneries. Des incendies l'ont ravagée en 1850 et 1854. — Comprise auparavant dans le gvt de Simbirsk, elle est, depuis 1850, le ch.-l. d'un gvt de son nom, formé aux dépens de ceux d'Orenbourg, de Simbirsk, et de Saratov; 1,530,039 hab.; 168,158 kil. carrés.

SAMARA, nom anc. de la SOMME.

SAMARANG, v. forte de l'île de Java, sur la côte N., port à l'embouch. d'une riv. de son nom; par 6° 59' lat. S., et 108° 8' 56" long. E., à 420 kil. E. de Batavia; 40,000 hab. Ch.-l. d'une résidence hollandaise, qui a 550,000 hab.

SAMARANG (Archipel). *V. Supplément.*

SAMARCANDE. *V.* SAMARKAND.

SAMARIE, *Samaria*, v. de Palestine, dans la demi-tribu occid. de Manassé, fondée par Amri, vers 913 av. J.-C., devint, dès cette époque, la capitale du royaume d'Israël, à la place de Thirsa. Prise et détruite en 721 par Salmanazar, roi d'Assyrie, elle fut relevée peu après par les Cuthéens que ce prince y envoya, et qui, mêlés avec les Israélites, formèrent le peuple Samaritain. Elle fut embellie par Hérode, qui la nomma *Sébaste* en l'honneur d'Auguste, et définitivement détruite lors de la révolte des Juifs contre la domination romaine sous Vespasien. C. P.

SAMARIE ou SAMARITIDE, division de la Palestine, occupant à peu près le centre de cette contrée, entre la Galilée au N., la Méditerranée à l'O., la Judée au S., et le Jourdain à l'E.; capit., Samarie. Elle correspondait aux anciens territoires de la tribu d'Ephraïm et de la demi-tribu occidentale de Manassé, et au livah actuel de Naplouse. C. P.

SAMARITAINS, nom que les Juifs du royaume de Juda donnèrent au mélange des Cuthéens, peuple idolâtre d'au-delà de l'Euphrate, envoyé par Salmanazar, roi d'Assyrie, pour repeupler Samarie et son territoire, avec les Israélites des dix tribus restés dans le pays, et ceux qui y revinrent, en même temps que les Juifs proprement dits, par la faveur de Cyrus. Les Cuthéens, après être demeurés quelque temps idolâtres, se convertirent à la religion juive, mais la défigurèrent par le mélange du culte de leurs dieux; de là la haine que leur vouèrent les Juifs restés fidèles à la loi de Moïse. Les Samaritains voulurent empêcher les Juifs de rebâtir le temple de Jérusalem, en les calomniant auprès des rois de Perse; ne pouvant réussir, ils bâtirent sur la montagne de Garizim, voisine de Samarie, un temple tout semblable à celui de Jérusalem, et y attirèrent bon nombre de Juifs, qui ne pouvaient supporter les réformes sévères introduites par Esdras et Néhémie. Les Samaritains n'admettaient comme Ecritures Saintes que les cinq livres de Moïse, et s'en tenaient à la seule parole écrite, rejetant les commentaires des docteurs juifs. Leur langue était un mélange de l'ancien hébreu moins pur des régions du Nord, altéré par l'influence toujours croissante à cette époque des langues araméennes, et par l'introduction de mots non sémitiques apportés par les colons étrangers. Leurs livres se composent : 1° du texte hébreu du Pentateuque, écrit dans l'ancienne langue hébraïque pure, et avec les caractères primitifs que l'on appelle samaritains, parce que ces peuples ont conservé l'ancienne écriture, tandis que les Juifs proprement dits ont adopté, au retour de la captivité, les lettres chaldaïques; 2° d'une version de ce Pentateuque en langue samaritaine, version que la plupart des critiques rapportent au 1er siècle de notre ère; 3° d'une version arabe faite au XIe ou XIIe siècle. Ils paraissent enfin avoir eu une version grecque faite au IIe siècle en Egypte, et calquée sur celle des Septante. Depuis, leur langue s'est beaucoup mêlée d'arabismes. La ville de Naplouse (anc. Sichem) est auj. le centre des derniers débris de cette race et de cette langue, qui sont à la veille de s'éteindre. On y en comptait environ 500 en 1820; 150 seulement en 1838; ils avaient en 1842 qu'ils étaient réduits à 40 familles : quelques individus de cette secte sont encore dispersés en Syrie et en Egypte. C. P.

SAMARKAND ou SAMARCANDE, anc. *Maracanda*, v. de la Tartarie indépendante (Boukharie), sur le mont Kohak, près du Sogd ou Zer-Afchan, à 200 kil. E. de Boukhara, par 39° 30' lat. N. et 66° 30' long. E.; 10,000 hab. C'est la 2e ville du khanat, avec une enceinte d'environ 50 kil., mais qui ne renferme guère que des ruines. On n'y voit plus que quelques mosquées, et 3 écoles, dans l'une desquelles était le célèbre observatoire d'Ouloug-beg. Le tombeau de Tamerlan, construit en jaspe, est le monument le plus curieux. — Samarcande, anc. capitale de la Sogdiane, fut prise par Alexandre le Grand, et appartint ensuite au royaume grec de Bactriane et aux califes. Conquise en 1220 par Gengis-Khan, elle devint, sous Tamerlan, la capitale des Tartares, et l'une des plus florissantes et des plus belles villes d'Asie; elle compta alors jusqu'à 150,000 hab., 300 mosquées, 40 médressèhs ou écoles, et faisait un immense commerce avec la Turquie, la Russie, l'Inde et la Chine. Mais en perdant son indépendance au XVIe siècle, elle perdit aussi sa prospérité. Le khan de Boukharie vient, à son avénement, s'asseoir solennellement sur un trône antique conservé à Samarkand, et y passe l'été chaque année.

SAMAROBRIVA, c.-à-d. *pont sur la Samara*, v. de la Gaule (Belgique 2e), capitale des *Ambiani*; c'est aujourd'hui *Amiens*.

SAMARRA, anc. *Orchoé*, v. de la Turquie d'Asie, à 133 kil. N.-N.-O. de Bagdad, sur la rive gauche du Tigre; 2,000 hab.

SAMATAN, ch.-l. de cant. (Gers), arr. et à 4 kil. N.-E. de Lombez, sur la Save; 1,327 hab. Il se forma au XIIe siècle autour d'un château des comtes de Comminges. Comm. de blé, laine, bétail.

SAMAULIS. *V.* SOMAULIS.

SAMA-VÉDA. *V.* VÉDAS.

SAMBA ou SUMBA, île de l'Océanie (Malaisie), dans l'archipel de la Sonde et le groupe de Sumbava-Timor, à 80 kil. S. de l'île Florès; par 9° 35'-10° 15' lat. S., 117° 13'-118° long. E.; 126 kil. sur 50. Partagée entre plusieurs chefs vassaux des Hollandais. Le bois de sandal, qui y abonde, lui a fait donner par ceux-ci le nom de *Sandelbosch*.

SAMBAS, v. forte de l'île Bornéo, sur la côte O., à 40 kil. de l'embouchure d'une riv. de son nom, par 1° 22' lat. N. et 107° long. E. Ch.-l. d'un Etat qui porte le même nom, et qui est vassal des Hollandais, entre le royaume de Bornéo au N. et à l'E., et celui de Pontianak au S. Export. de diamants, or, antimoine, fer, camphre, cire, ébène, poivre, bézoar.

SAMBLANÇAY (Jacques de BEAUNE, baron de), né à Tours en 1445, d'un argentier de Louis XI et Charles VIII, m. en 1527, fut surintendant des finances sous Charles VIII, Louis XII et François Ier, et montra un grand esprit d'ordre et d'exactitude. La reine-mère, Louise de Savoie, qui s'était approprié l'argent destiné à la solde des troupes de Lautrec dans le Milanais, accusa Samblançay de malversation auprès de son fils. Le surintendant se disculpa, 1523; mais il perdit ses fonctions pour avoir refusé, en 1525, d'avancer à François Ier l'argent nécessaire à une nouvelle expédition dans le Milanais, et, pendant l'absence du roi, Louise le fit traduire devant une commission nommée par son confident Duprat; des témoins furent subornés; Samblançay, sur une vague accusation de péculat, fut condamné, et pendu au gibet de Montfaucon. Son innocence fut bientôt reconnue, et son fils fut rétabli dans tous ses biens. B.

SAMBLANÇAY (Charlotte de). *V.* SAUVES (Baronne de).

SAMBLANÇAY, vge (Indre-et-Loire), arr. et à 16 kilom. N.-O. de Tours; 1,166 hab. Ruines d'un beau château bâti par Foulques Nerra, reconstruit et habité par le surintendant Samblançay. Charles VII et Henri II y habitèrent.

SAMBOANGAN, v. forte de l'île Mindanao, sur la côte S.-O., ch.-l. des possessions espagnoles dans l'île; 1,000 hab.

SAMBOR, v. des Etats autrichiens (Galicie), sur la rive g. du Dniester, à 73 kil. S.-O. de Lemberg; 11,000 hab. Ch.-l. d'un cercle qui a 5,230 kil. carr., et 257,000 hab. Gymnase, fabr. de toiles, salines. Aux environs, mines de fer et forges.

SAMBRACITANUS ou GAMBRACIUS SINUS, nom anc. du golfe de Grimaud ou de St-Tropez.

SAMBRE, *Sabis*, riv. de France et de Belgique, prend sa source à 4 kil. N.-E. de Nouvion (Aisne), coule au N. et au N.-E., passe à Landrecies, Maubeuge, et Marchiennes, entre en Belgique, traverse Charleroy, et se jette dans la Meuse, rive g., à Namur. Cours de 200 kil., navigable sur 156 kil. Elle reçoit en France les deux Helpe, et, en Belgique, l'Heure, le Piéton et l'Orneau. Un canal la lie au canal de St-Quentin.

SAMBRE-ET-MEUSE, anc. dép rtement de la République et du Ier Empire français, de 1795 à 1814, entre ceux des Ardennes et de Jemmapes à l'O., des Forêts au S., de l'Ourthe à l'E., et de la Dyle au N.; ch.-l. *Namur*; arr.: Namur, Dinant, Marche, et St-Hubert. Il fut formé du comté de Namur, et du N.-O. du grand-duché de Luxembourg. En 1814, il fut donné à la Belgique.

SAMBUCUS (Jean), littérateur et antiquaire, né en 1531 à Tyrnau (Hongrie), m. en 1584, fut historiographe des empereurs Maximilien II et Rodolphe II. Pendant 22 ans de voyages, il trouva et fit connaître un grand nombre de médailles, portraits, manuscrits précieux, etc. On lui doit des traductions latines d'Hésiode, Platon, Xénophon, Thucydide, etc., des notes et commentaires sur divers auteurs grecs et latins, des *Vies des empereurs romains*, une *Histoire de Hongrie depuis Mathias Corvin jusqu'à Maximilien II*, etc. PL.

SAMBUQUE, *Sambuca*, instrument de musique des anciens, espèce de cithare triangulaire pour accompagner le chant. Les cordes en étaient d'inégale grosseur comme d'inégale longueur. — *Sambuque*, machine de guerre des anc. Romains; c'était une espèce de pont-levis au sommet d'une tour roulante, pour attaquer une ville assiégée. Quand la tour avait été poussée au pied des murailles, on abattait le pont-levis dessus, et les assiégeants sautaient dans la ville. C. D—Y.

SAMÉ, nom de l'île de Céphallénie dans Homère, et de la principale de ses villes, située sur la côte E., en face d'Ithaque, prise et détruite en 189 par les Romains.

SAMEDI, le dernier jour de la semaine. Chez les païens, il était consacré à Saturne, et s'appelait *Dies Saturni*; les Anglais le nomment encore *Saturday*, jour de Saturne. C'était le jour du Sabbat chez les Juifs, et, dans le Bréviaire, il porte aussi le nom de *Dies Sabbati*. Les catholiques l'ont particulièrement consacré à la Ste-Vierge. Le *Samedi saint* est celui qui précède immédiatement le jour de Pâques; on y fait la bénédiction de l'eau.

SAMER, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), arr. et à 16 kil. S.-E. de Boulogne; 1,456 hab. St Walmer y fonda une abbaye en 668; on voit encore des ruines.

SAMHAR, région montagneuse d'Afrique, entre l'Abyssinie propre à l'O., et la mer Rouge à l'E.; couverte de forêts que peuplent les bêtes féroces, et où vivent quelques tribus indépendantes.

SAMICUM, très-ancienne ville du Péloponèse, dont l'existence se liait à la tradition des amours de Jupiter et d'Electre. On retrouve les murs de son acropole près du fort Klidi, à l'extrémité du lac Kaiapha.

SAMISAT ou SEMISAT, anc. *Samosate*, v. de la Turquie d'Asie (eyalet d'Alep), sur l'Euphrate, à 90 kil. N.-E. d'Aïn-Tab.

SAMLAND, anc. division de la Prusse orientale; ch.-l. *Kœnigsberg*.

SAMMARTHANUS. *V.* SAINTE-MARTHE.

SAMMONICUS (Quintus-Sérénus), nom de deux poëtes médecins; le père forma une bibliothèque de 62,000 vol., et fut tué dans un festin par ordre de l'empereur Caracalla, parce qu'il avait été, disait-on, du parti de Géta. Le fils vécut dans l'intimité d'Alexandre Sévère et des Gordiens. On ne sait auquel des deux appartient un poëme *de Medicinâ*, dont la meilleure édition est celle d'Ackermann, Leipzig, 1786; c'est un recueil de préceptes curatifs pour toutes les maladies, une compilation de conseils sages et de fables absurdes. B.

SAMNITES, peuple de l'anc. Italie, de la race Sabellienne, guerrier et pasteur tout à la fois. Ils se divisaient en *Caracènes* et *Pentres* au N., *Hirpins* au S., et étaient répandus dans le Samnium et quelques contrées voisines.

SAMNITES (Gladiateurs). *V.* GLADIATEURS.

SAMNIUM, contrée de l'Italie ancienne, entre la Campanie au S., le Latium à l'O., et les Frentans au N.; v. principales: Aufidena, Bovianum, Maleventum (plus tard Beneventum), Caudium, etc. Il devint, sous l'empire romain, une province du diocèse d'Italie, dans la préfecture d'Italie. Il forme auj. le *Sannio* ou province de *Molise*, la *Principauté Ultérieure*, et une partie de l'*Abruzze*.

SAMNIUM (Guerre du), nom donné à la grande lutte de l'indépendance italienne contre les Romains, 343-290 av. J.-C., et dont les peuples de la confédération samnite furent les héros. Une attaque des Samnites contre Teanum Sidicinum, puis contre Capoue, qui se donna aux Romains, en fut le prétexte. Dans une Ire lutte, 343-341, Cornélius Cossus fut enveloppé près de Saticula, et ne dut son salut qu'au tribun légionnaire Décius Mus; mais Valérius Corvus battit les Samnites au pied du mont Gaurus. La guerre fut compliquée d'une grande insurrection des Latins, que Manlius Torquatus et Décius Mus défirent sur les bords du Véséris, 340. — La guerre du Samnium fut reprise en 326: on y remarque la querelle du dictateur Papirius Cursor et de son maître de la cavalerie Fabius Rullianus, l'humiliation que Pontius Hérennius infligea aux Romains aux *Fourches Caudines*, 321, et le triomphe de Papirius Cursor et de Publilius Philo à Lucérie, 319; l'Apulie, alliée aux Samnites, tomba sous le joug des Romains. — La 3e période de la guerre, 311-305, à laquelle prirent part les Etrusques et les Ombriens, fut signalée par les victoires de Fabius Rullianus sur les Etrusques à Sutrium et dans la forêt Ciminienne, sur les Ombriens à Pérouse, par celle de Papirius Cursor sur les Etrusques près du lac Vadimon, tandis que Bubulcus battait les Samnites à Longula. — Dans une dernière guerre, 300-290, le second Décius Mus défit les Ombriens à Sentinum, et Papirius Cursor les Samnites à Aquilonie; Curius Dentatus ruina ensuite le Samnium par une dévastation méthodique. B.

SAMNOU, v. murée du Fezzan, à 170 kil. N. de Mourzouk.

SAMO, marchand frank, né dans le VIe siècle à Sens selon les uns, à Soignies (Hainaut) selon les autres, se trouvait, vers 630, pour son commerce chez les Wendes. Il leur persuada de secouer le joug des Avares, contribua à les en affranchir, fut élu roi par eux, et gouverna pendant 35 ans. Il soutint avec avantage une guerre contre Dagobert, roi des Francs.

SAMOA (Iles). *V.* HAMOA.

SAMOCHONITIS ou MÉROM, auj. *El-Houla*, lac de la Palestine, au N., entre la tribu de Nephthali et la demi-tribu orientale de Manassé, traversé par le Jourdain, et sur les bords duquel Josué vainquit Jabin et d'autres rois chananéens. Eaux bourbeuses, malsaines, et très-poissonneuses.

SAMOGITIE, en lithuanien *Szamaït*, anc. prov. de Lithuanie, entre la mer Baltique et la Courlande au N., la Prusse à l'O., la Lithuanie propre au S. et à l'E.; capitale, *Rossiény*. L'Ordre Teutonique posséda ce pays de 1404 à 1411; le christianisme n'y fut établi qu'en 1431. La Samogitie est auj. comprise dans le gouvernement russe de Kowno, et donne son nom à un évêché, dont le siége est à Rossiény.

SAMOIÈDES. *V.* SAMOYÈDES.

SAMON. *V.* SAMO.

SAMONICUS. *V.* SAMMONICUS.

SAMOS, auj. *Samo*, en turc *Sousam-Adassi*, île de la mer

Egée, l'une des Sporades, sur la côte O. de l'Asie-Mineure, en face du mont Mycale, dont elle n'est séparée que par un détroit de 2 kil.; par 37° 43' 48" lat. N. et 24° 18' 6" long. E. De forme ovale, elle est découpée au S. et à l'E., et est traversée de l'O. à l'E. par la chaîne de l'Ampélos, dont la partie occidentale, le Cercétius (auj. *Kerki*), a une hauteur de 1,480 mèt. Le Chésios et l'Imbrasos, qui coulaient vers le S., près de la ville de Samos, étaient les principaux cours d'eau. L'île a 46 kil. de l'E. à l'O., du cap Colonna (anc. *Poseidion*) au cap Kerki (anc. *Kantharion*), et 20 du N. au S., du cap Ambélaki au cap Blanc (anc. *Ampélos*). Célèbre autrefois par l'agrément de son climat, Samos est auj. exposée aux vents violents du N. et aux exhalaisons malsaines des marais, par l'incurie des habitants, qui ont déboisé les montagnes et laissé les eaux croupir dans les plaines. Elle produit en abondance des oliviers, orangers, figuiers, grenadiers, citronniers, mûriers, châtaigniers, cotonniers; des vignes, qui portent un raisin muscat renommé; du blé, du maïs; elle exporte de la cire, du miel, et quelques plantes médicinales, le julep et la scammonée. Les montagnes renferment des mines d'ocre et de fer, de l'émeri, et un beau marbre blanc. Le gibier est très-abondant. — Samos dut jadis à l'abondance de ses fleurs et de ses arbres les noms de *Dryusa*, *Cyparissia*, *Mélamphyllos*, *Anthémis*, *Stephané*. Le nom de Samos vient, dit-on, d'un mot phénicien, qui signifie *élevé*, et l'escarpement de ses rivages, surtout vers l'E., semble justifier cette appellation. Habitée d'abord par les Pélasges, qui y fondèrent le culte de leur grande déesse, Héra ou Junon, Samos fut colonisée par des Lélèges et des Cariens, et reçut enfin, à l'époque de la grande migration ionienne, une colonie venue de l'Attique sous la conduite de Tembrion et de Proclès. La famille de ce dernier conserva la royauté jusqu'au milieu du VIIe siècle; aux rois succédèrent des magistrats appelés *Géomores*, remplacés eux-mêmes par la démocratie, qui fit bientôt place à la tyrannie de Polycrate (*V. ce mot*). Lorsqu'il eut péri victime de la trahison des Perses, Samos revint à la démocratie, prit part à la révolte de l'Ionie, et fut déclarée libre, à la paix de Citium, 449. Soumise par Périclès, 440, elle fut fidèle à Athènes pendant toute la guerre du Péloponèse; prise par Lysandre en 403, elle fut abandonnée aux Perses par la paix d'Antalcidas, 387, et rendue aux Athéniens par Timothée. Disputée entre les successeurs d'Alexandre, elle resta définitivement aux rois de Pergame, et passa, avec le reste de leurs États, aux Romains, 129. Souvent pillée par leurs généraux (Sylla, Verrès, Antoine), elle reçut d'Auguste la liberté, et la conserva jusqu'à Vespasien, qui, l'an 70 de J.-C., la comprit dans la nouvelle province des Iles. Samos, au temps de sa puissance, avait fondé de nombreuses colonies, Samothrace, Anæa en Carie, Périnthe, Bisanthe, et Heræon-Tichos sur la Propontide, Amorgos dans les Cyclades, Nagidos et Celenderis en Cilicie, Cydonie (La Canée) en Crète, une ville dans l'oasis de Thèbes en Libye, Zancle en Sicile, Dicæarchie en Italie. L'industrie des Samiens comprenait les tissus de laine, les tapis, les vases. A Samos sont nés les architectes Rhœcus, Théodore et Mandrocles, le sculpteur Téléclès, les peintres Calyphon et Timanthe, les musiciens Stésandre et Téléphane, les poëtes Prodicus et Chœrile, les historiens Eugéon et Duris, enfin Pythagore. Sous l'empire grec, Samos devint le ch.-l. du 16e thème de l'Orient, fut souvent ravagée par les Sarrasins, puis dépeuplée par les incursions des Turcs, qui la réunirent à leur Empire, en 1550. Elle prit une part active à la guerre de l'Indépendance, en 1821; mais, trop voisine de la Turquie d'Asie pour faire partie du royaume de Grèce, elle obtint au moins à la paix une demi-liberté: le gouverneur, nommé par la Porte, est choisi parmi les Grecs, et paie un tribut de 400,000 piastres. Samos a une constitution, un sénat, une chambre des députés depuis 1852, une administration propre. La population de l'île est d'environ 50,000 hab.; *Mégalé-Chora* au S., *Vathi* au N., en sont auj. les villes principales. L'anc. capitale, qui portait le même nom que l'île, était située au S., à peu de distance de Mégalé-Chora, et était célèbre par ses monuments, un vaste môle, un aqueduc, des tours et des murailles de marbre blanc, un théâtre, enfin le célèbre Heræon ou temple de Junon; de tous ces monuments, il reste à peine quelques débris. *V.* Guérin, *Description des îles de Patmos et de Samos*, Paris, 1856, in-8o. C. P.

SAMOS (Vaisselle de), *Vasa Samia*, vases et plats de terre cuite commune, à l'usage de la table, chez les anc Romains. C'était la vaisselle des gens peu riches, du temps de la République et sous les empereurs. C. D—Y.

SAMOSATE, auj. *Samisat*, anc. v. de Syrie, capitale de la Comagène, sur l'Euphrate. Patrie de Lucien.

SAMOTHÈS, fils de Japhet, serait, selon d'antiques traditions, la tige de la race des Celtes.

SAMOTHRACE, auj. *Samothraki*, en turc *Sémendrek*, île de la mer Egée, non loin des côtes de la Thrace et de l'embouchure de l'Hèbre, entre Thasos et Imbros, par 43° 15' long. E., et 40° 30' lat. N. Peu fertile, sans ports, elle n'eut d'importance pendant l'antiquité que par ses sanctuaires religieux. Elle fut tour à tour appelée *Saonèse*, de Saon, son 1er roi; *Leucosia* ou *Leucania*, sans doute à cause de la blancheur de ses rochers; enfin la *Samos de Thrace*, depuis qu'elle reçut une colonie de Samiens. Samothrace fut d'abord colonisée par des Pélasges, qui y fondèrent les mystères des Cabires, puis par des Phéniciens, et, vers 1100, par des Ioniens de Samos. Indépendants jusqu'aux guerres médiques, les Samothraciens avaient conquis plusieurs villes de Thrace, Salé, Zoné, Serrhion, Mésambrie. Assujettis par Darius, 508, ils combattirent avec valeur à Salamine, et devinrent ensuite sujets d'Athènes, qui leur imposa un tribut de 2,400 drachmes. Conquise par Philippe, père d'Alexandre, sur les Athéniens, Samothrace resta à la Macédoine jusqu'à la défaite de Persée, qui s'était réfugié dans ses sanctuaires, 168. Les Romains la laissèrent se gouverner elle-même jusqu'à l'époque de Vespasien, qui la réunit à la province des Iles, 70 ap. J.-C. Elle appartint à l'Empire grec jusqu'en 1204, puis aux Vénitiens, et aux princes génois de Lesbos, les Gateluzi, sur lesquels Mahomet II la conquit en 1462. Elle fut impitoyablement ravagée pendant la guerre de l'Indépendance. On y compte à peine auj. 1,500 hab. C. P.

SAMOYÈDES, en russe *Sameanda*, dans leur langue *Khasova*, peuple de l'Empire russe, probablement de race tchoude, répandu, en Europe, dans les gouv. d'Arkhangel et de Vologda, et, en Asie, dans ceux de Tobolsk et de Tomsk. Ils sont petits et laids, habitent sous des *yourtes* (tentes), ont des mœurs douces, pratiquent l'idolâtrie, et paient au tzar un tribut en fourrures et pelleteries.

SAMPEYRE, v. du roy. d'Italie (Coni), sur la Vraita, à 24 kil. S.-O. de Saluces; 5,000 hab.

SAMPIÉTRO, célèbre capitaine corse, né à Bastelica vers 1501, m. en 1567, obtint sous François Ier le commandement général des Italiens au service de la France, se couvrit de gloire par la défense de Fossano, 1536, prit part aux siéges de Coni et de Landrecies, à la bataille de Cérisolles, et alla, en 1552, avec le maréchal de Thermes, arracher la Corse aux Génois. A la paix, cette île ayant été restituée, il jugea prudent de se réfugier en Turquie, revint plus tard avec 25 hommes seulement, et voyait déjà grossir le nombre de ses partisans, quand son valet de chambre l'assassina, à l'instigation des Génois et des parents de sa femme, Vannina d'Ornano : il l'avait étranglée, parce qu'elle avait imploré le sénat de Gênes en sa faveur, quand on avait mis sa tête à prix. B.

SAMPIGNY, vge (Meuse), arr. et à 10 kil. N.-O. de Commercy; 1,128 hab. Dépôt de remontes. Erigé en comté, en 1750, pour le financier Pâris de Montmartel.

SAMSŒ, île du Danemark, dans le Cattégat, entre le Jutland et l'île de Seeland; 112 kil. carr.; 26 kil. sur 10; 5,000 hab. Ch.-l. *Norrebye*.

SAMSON, 12e juge d'Israël, né à Sarée (*V. ce mot*), fut consacré à Dieu dès sa naissance, s'abstint de vin et de toute liqueur fermentée, et acquit ainsi une force surhumaine. Il terrassa un lion, étant encore fort jeune : il fit ensuite avec succès la guerre aux Philistins, contre lesquels il se signala par des prodiges de vigueur et d'adresse. Il détruisit leurs moissons, en y lâchant 300 renards, à la queue desquels il avait attaché des torches enflammées. Il tua, lui seul, avec une mâchoire d'âne, un millier de ses ennemis, et emporta sur une montagne les portes de Gaza, où il était prisonnier. Mais il eut de la faiblesse pour une femme, Dalila, qui, ayant appris de lui que sa force résidait dans ses cheveux, les lui coupa pendant son sommeil, et le livra aux Philistins. Conduit à Gaza, il eut les yeux crevés, et devint le jouet de ses vainqueurs; mais, ses cheveux ayant repoussé, un jour qu'il se trouvait dans le temple de Dagon au milieu des princes et du peuple, il ébranla une des colonnes de l'édifice, qui s'écroula sur lui et sur le reste de l'assemblée. Le nom de Samson signifie *Soleil de lui*. L—H.

SAMSOUN, anc. *Amisus*, v. et port de la Turquie d'Asie, dans l'eyalet et au N.-O. de Trébizonde, à 65 kil. N.-E. d'Amasièh, sur un golfe de son nom dans la mer Noire; 3,000 hab. Transit important vers Bagdad.

SAMUEL, 14e et dernier juge des Hébreux, et prophète, né à Ramatha, dans la tribu d'Ephraïm, fut accordé par Dieu aux prières de sa mère Anne, d'abord stérile. Samuel signifie *qui est établi de Dieu*. Comme il était de la

tribu de Lévi, il fut élevé dans le Tabernacle. Devenu juge après les désastres de la famille d'Héli, il délivra les Hébreux du joug des Philistins; mais ses fils, auxquels il laissa plus tard le soin de l'administration, mécontentèrent le peuple, qui demanda un roi. Il dut sacrer Saül, et ne garda que les fonctions sacerdotales. Quand Saül fut rejeté de Dieu, Samuel sacra David à sa place, et mourut quelque temps après. La veille de la bataille du Gelboé, lorsque Saül vint consulter la Pythonisse d'Endor, l'ombre de Samuel lui prédit sa mort. On lui attribue le livre des *Juges*, celui de *Ruth*, et les 24 premiers chapitres du 1er livre des *Rois*. P.

SAMUEL YÉRETZ, auteur arménien du XIIe siècle, né à Ani (Grande-Arménie), est connu par une *Chronologie universelle*, depuis le commencement du monde jusqu'en 1179. Cet ouvrage a été traduit et publié en latin, Milan, 1818, in-4°. C—A.

SAMULOCÈNE, colonie romaine dans les Champs Décumates, en Germanie, au-delà du Rhin; auj. *Sulchen* (Wurtemberg); on y a trouvé beaucoup de débris antiques, inscriptions, médailles, armes, etc.

SAN-..., c.-à-d. *saint* en italien et en espagnol (pour les noms géographiques composés, qui commencent par ce mot, *V.* le mot à la suite).

SAN, riv. de la Galicie et de la Pologne, sort des monts Karpathes, arrose les cercles de Sanok et de Rzeszow, passe à Przémysl, et se jette dans la Vistule.

SANA, v. forte d'Arabie (Yémen), capitale d'un imamat de son nom, à 245 kil. N.-N.-E. de Moka, près de la source de la Shab; par 15° 21' lat. N., et 41° 39' long. E.; 40,000 hab. Belle ville, dont le territoire produit des fruits délicieux. Avant Mahomet, elle avait un temple rival de celui de la Caaba. Au temps de Soliman II, elle fut assujettie aux Turcs.

SANADON (le P. Noël-Etienne), savant jésuite, né à Rouen en 1676, m. à Paris en 1733, professa la rhétorique dans différents colléges, fut précepteur du prince de Conti, et, en 1728, bibliothécaire du collége Louis-le-Grand. On a de lui : *Carminum lib.* IV, Paris, 1715, in-12, poésies pures, élégantes, mais qui manquent d'invention; une traduction d'*Horace*, 1728, 2 vol. in-4° ou 8 vol. in-12, dont il a disposé les pièces par ordre chronologique, et qui est fidèle, bien qu'un peu prolixe; il l'a enrichie de notes savantes et ingénieuses. Elle est encore très-estimée. C. N.

SANADON (David DUVAL-), riche colon de St-Domingue, parent du précédent, né à la Guadeloupe en 1748, m. en 1816, servit sous le comte de Grasse contre les Anglais en 1781, et dans l'armée des princes français émigrés en 1792. On a de lui des *Observations sur l'idée de l'abolition de la traite*, 1789, et un *Tableau de la situation des colonies en 1789*, où il se propose de défendre l'intérêt des colonies, en justifiant la traite des nègres. C. N.

SANADROUG, roi d'Arménie, de la dynastie des Arsacides, neveu du roi Abgar, qui lui confia le gouvernement de la Grande-Arménie, 18 ap. J.-C. L'apôtre Thadée le baptisa avec sa fille Santoukhd et la plus grande partie de son peuple, en 33. A la mort d'Abgar, dont le fils Anané venait de monter sur le trône d'Edesse (Syrie), il se proclama roi de la Grande-Arménie, et abandonna le christianisme, qu'il n'avait embrassé que par crainte d'Abgar. Après la mort d'Anané, il s'empara d'Edesse, extermina tous les fils d'Abgar, martyrisa Thadée et sa propre fille. Il rebâtit la ville de Medzpine (Nisibe), l'orna de magnifiques palais, et éleva au centre sa statue tenant à la main un denier, pour faire comprendre que la fondation de cette ville ne lui avait laissé qu'un seul denier. Il gagna par des présents l'amitié de l'empereur Néron, et fut tué à la chasse par mégarde, en 67. C—A.

SANBACH, brg et paroisse d'Angleterre, comté et à 35 kil. E. de Chester; 6,400 hab. Fabr. de laine.

SAN-BENITO (de l'espagnol *saco benito*, sac bénit), casaque grise ou jaune dont on revêtait ceux que l'Inquisition avait condamnés à être brûlés vifs. Sur cette casaque était représenté un homme couché sur des tisons enflammés, et environné de démons.

SANCERGUES, ch.-l. de cant. (Cher), arr. et à 25 kil. S. de Sancerre; 652 hab. Exploitation et lavage de minerai de fer aux environs.

SANCERRE, *Sacrum Cæsaris*, s.-préf. (Cher), à 48 kil. N.-E. de Bourges, sur un plateau élevé, à 2 kil. et sur la rive g. de la Loire; 2,878 hab. Trib. de 1re instance, collége, société d'agriculture. Comm. de chanvre, grains, noix, vins, laines, bestiaux. Ville irrégulièrement bâtie, mais entourée de magnifiques campagnes, où l'on récolte de bons vins rouges et blancs. En 1152, Sancerre fut érigée en comté dépendant de la Champagne; Louis IX en acheta de Thibaut de Champagne la suzeraineté en 1226. Ses habitants embrassèrent la Réformation. Devenue place forte, elle fut prise par les catholiques, en 1573, après 9 mois de siége et une affreuse famine. En 1621, ses fortifications furent rasées; il reste une tour du château. Patrie du maréchal Macdonald.

SANCERRE (Louis de), né vers 1342, m. en 1402, perdit son père à la bataille de Crécy, en 1346, fut élevé, par l'ordre de Philippe VI de Valois, avec les enfants du duc de Normandie, se trouva, à 17 ans, au siége de Melun avec le Dauphin (Charles V), devint le frère d'armes de Du Guesclin et de Clisson, fut nommé maréchal de France en 1369, reconquit sur les Anglais le Poitou, la Saintonge et une partie de la Guienne, reçut le titre de connétable en 1397, et affranchit aussi le comté de Foix et le Périgord de la domination étrangère. Il fut enterré à St-Denis.

SANCERRE (Jean de BUEIL, comte DE). *V.* BUEIL.

SANCHE, dit *Sancion*, comte de Navarre, 837-857, succéda à Aznar (*V.* NAVARRE), dont on a cru à tort qu'il était le frère, et fut père de Garsimine.

SANCHE Ier ou SANCHE-GARCIE, roi de Navarre, 905-926, 3e fils de Garsimine, avait été comte de Gascogne dès 872. A son avénement, il céda ce comté à son 2e fils, Garcie-Sanche le Courbé, tige des maisons d'Armagnac, Astarac, Fezensac, etc. Il fit entrer la Navarre dans le mouvement de la croisade contre les Arabes, les battit devant Pampelune en 907, signala chaque année de son règne par quelque expédition, vengea, en 921, la défaite que son fils et le roi de Léon avaient essuyée à la Joquera, et tailla en pièces l'armée d'Abdérame III. Son fils aîné, Garcie-Sanche ou Garcie II, lui succéda en Navarre.

SANCHE II, roi de Navarre, 970-994, fils et successeur de Garcie-Sanche ou Garcie II, remporta plusieurs avantages sur les Arabes, et épousa Urraque, héritière d'Aragon, dont il eut Garcie III.

SANCHE III, dit *le Grand*, roi de Navarre, 1000-1035, fils et successeur de Garcie III, réalisa presque l'unité de l'Espagne chrétienne. Il prépara la grandeur de sa maison par son mariage avec la sœur du comte de Castille et ensuite par la réunion de ce comté, 1028. Une querelle de frontières arma contre lui Bermude III, roi de Léon. Les évêques intervinrent, et la paix fut conclue; Bermude donnait sa sœur en mariage à Ferdinand, 2e fils de Sanche. A la mort de ce prince, ses Etats furent partagés entre ses trois fils : Garcie eut la Navarre, Ferdinand la Castille, et Ramire l'Aragon. H.

SANCHE IV, roi de Navarre, 1054-76, fils de Garcie IV, périt assassiné, et ne laissa qu'un frère. Sanche Ramirez, roi d'Aragon et cousin de Sanche IV, usurpa alors la Navarre, où il régna de 1076 à 1094, sous le nom de Sanche V.

SANCHE V, roi de Navarre. *V. l'art. précédent* et SANCHE RAMIREZ.

SANCHE VI, roi de Navarre, 1150-1194.

SANCHE VII, roi de Navarre, 1194-1234, se distingua contre les Arabes à la bataille de Tolosa, 1212. Sa sœur, Blanche, porta la couronne de Navarre à Thibaut IV, comte de Champagne.

SANCHE Ier, dit *le Gros*, roi de Léon et des Asturies, 955-967, fils de Ramire II, et frère et successeur d'Ordogno III, s'empara de la couronne au détriment de son neveu, fils d'Ordogno. Il alla se faire traiter d'une hydropisie à Cordoue. Il fut rétabli sur le trône, occupé en son absence par Ordogno IV, avec l'aide de ses alliés Abdérame III et Garcie de Navarre. H.

SANCHE Ier, roi de Castille, le même que Sanche III de Navarre.

SANCHE II, dit *le Fort*, roi de Castille de 1065 à 1073, un des trois fils de Ferdinand Ier, dépouilla ses frères avec le secours du Cid, et mourut en attaquant Zamora, héritage de l'une de ses sœurs. Son frère Alphonse VI lui succéda. H.

SANCHE III, roi de Castille, 1157-58, était un des fils d'Alphonse VIII. Il eut pour successeur son fils Alphonse IX.

SANCHE IV, dit *le Brave*, roi de Castille et de Léon, 1284-1295, second fils d'Alphonse X, lui enleva le trône, le garda au préjudice des infants de Lacerda, combattit les Maures, prit Tarifa, avec le secours des Génois, et contint les factions au dedans. H.

SANCHE RAMIREZ, roi d'Aragon, 1063-94, fils de Ramirez Ier, conquit Barbastro en 1064, usurpa, en 1076, la couronne de Navarre sur son cousin Sanche IV, et mourut au siége de Huesca.

SANCHE I et II de Portugal. *V.* ALPHONSE I et III.

SANCHEZ (François), grammairien, en latin *Sanctius*

Brocensis, né à Las Brozas, vge de l'Estramadure, en 1523, m. en 1601, fut l'un des restaurateurs des lettres en Espagne, professa le grec et la rhétorique à l'université de Salamanque, mais se distingua surtout par ses travaux de grammaire. On lui doit : *Veræ brevesque Grammaticæ latinæ institutiones*, Lyon, 1562, in-8°; *Grammatica græca*, Anvers, 1581, in-8°; *de Auctoribus interpretandis, sive de exercitatione*, Anvers, 1581, in-8°, traité de l'art de traduire; *Minerva, seu de causis linguæ latinæ*, Salamanque, 1587, in-8°, espèce de rhétorique qui a servi beaucoup aux grammairiens modernes; des éditions de différents poëtes latins; une traduction espagnole du *Manuel* d'Epictète, etc. Ses *Œuvres*, moins la *Minerva*, ont été réunies à Genève, 1766, 4 vol. in-8°. D—R.

SANCHEZ (Thomas), Jésuite, né à Cordoue en 1550, m. en 1610, directeur du noviciat de Grenade, s'est fait un nom comme casuiste. Ses ouvrages, parmi lesquels on distingue les *Disputationes de sancto matrimonii sacramento*, ont été recueillis en 7 vol. in-fol., Gênes, 1592.

SANCHEZ (Thomas-Antonio), bibliothécaire de Charles III, roi d'Espagne, né à Burgos en 1732, m. en 1798, a publié une *Collection de poésies castillanes, antérieures au XVe siècle*, Madrid, 1775 et suiv., 5 vol. in-8°. Ce précieux recueil contient particulièrement le poëme du *Cid*.

SANCHEZ (François), philosophe et médecin, né à Tuy (Portugal), m. en 1632, étudia à Montpellier, puis enseigna à Toulouse. Ses Œuvres ont été recueillies sous ce titre : *Opera medica*; *his juncti sunt tractatus quidam philosophici non insubtiles*, Toulouse, 1638, in 4°. On y remarque un traité fameux *de Multùm nobili et primâ universali scientiâ : Quod nil scitur*. Le scepticisme que professa l'auteur a été réfuté par Ulric Wildius, *Quod aliquid scitur*, Leipzig, 1661, et par Daniel Hartnach, *Sanchez aliquid sciens*, Stettin, 1665.

SANCHEZ DE AREVALO. *V.* RODRIGUEZ.

SANCHONIATHON, écrivain phénicien, né à Tyr ou à Béryte, était hiérophante. On ne sait à quelle époque précise il vécut : les uns le placent au temps de Sémiramis ou de Moïse, les autres en font un contemporain de la guerre de Troie. Il avait écrit un *Traité de la physique d'Hermès*, une *Théologie égyptienne*, et une *Histoire ou Théologie phénicienne*. Ce dernier livre fut traduit du phénicien en grec, au IIe siècle de notre ère, par Hérennius Philon de Byblos; de cette traduction viennent les fragments de Sanchoniathon conservés par Eusèbe dans sa *Préparation évangélique*, et publiés séparément par Orelli, Leipzig, 1826, in-8°, et par F. Wagenfeld, Brême, 1837, in-8°. Une traduction française avec commentaires par Court de Gébelin parut à Paris en 1773, sous le titre d'*Allégories orientales*, in 4°. B.

SANCOINS-JOUY, ch.-l. de cant. (Cher), arr. et à 37 kil. E.-N.-E. de St-Amand-Montrond, sur le canal du Berry; 2,730 hab. Exploit. de plâtre et de chaux. Comm. de bestiaux, de houille, de bois et de grains.

SANCROFT (William), né en 1616 à Fresingfield (Suffolk), m. en 1693, perdit, en 1649, par sa résistance à l'Acte de conformité, une bourse qu'il avait à Cambridge, devint archevêque de Cantorbéry en 1677, et fut privé de cette dignité pour refus de serment à Guillaume III. Il a laissé, en anglais : *Politique moderne d'après Machiavel, Borgia*, etc., 1652, in-12; *Traités divers sur l'histoire et les antiquités de l'Angleterre et de l'Irlande*, Oxford, 1781, 2 vol. in-8°.

SANCTIO, nom latin de SECKINGEN.

SANCTIUS, nom latinisé de SANCHEZ.

SANCTORIUS, en italien *Santorio*, célèbre médecin italien, né en 1561 à Capo-d'Istria, m. à Venise en 1636, professa à l'université de Padoue. Il rapportait la santé et les maladies à la manière dont se fait la transpiration. Son principal ouvrage a pour titre : *Ars de statica medicinâ*, Venise, 1614, et Paris, 1770, in-12. On a recueilli ses œuvres à Venise, 1660, 4 vol. in-4°. Tous les ans le collége des médecins de Venise fait prononcer son éloge.

SANCUS (de *sancire*, ratifier?), dieu sabin, fils de Jupiter, présidait aux serments. On le nommait aussi *Semo et Fidius*. Les Romains juraient par lui en disant *Medius Fidius*. Il eut un temple à Rome sur le mont Quirinal; on célébrait sa fête aux nones de juin (5 juin).

SANCY (Nicolas HARLAY DE), homme d'Etat, né en 1546, m. en 1629, fut conseiller au parlement, maître des requêtes, capitaine des Cent-Suisses, ambassadeur en Angleterre et en Allemagne, enfin surintendant des finances, charge qu'il transmit à Sully. Il combattit ensuite au siége d'Amiens. Son nom est resté à l'un des plus beaux diamants de la couronne de France (*V.* DIAMANTS). La versatilité en religion, qu'il montra selon ses intérêts, a inspiré la satire de d'Aubigné dite *Confession catholique de Sancy*. B.

SANCY (Achille de HARLAY, baron DE), second fils du précédent, né à Paris en 1581, m. en 1646, parut d'abord avec quelque distinction au barreau, fut pourvu, à 20 ans, de trois riches abbayes et nommé évêque de Lavaur, quitta bientôt la carrière ecclésiastique pour les armes et la diplomatie, fut ambassadeur à Constantinople de 1610 à 1619, y défendit avec succès les Jésuites accusés de complot contre la vie du sultan, et, à son retour en France, entra chez les Oratoriens. En 1625, il fut mis à la tête des 12 prêtres de sa congrégation qui formèrent en Angleterre la chapelle de la reine Henriette, dont il était lui-même confesseur. Promu à l'évêché de St-Malo en 1631, il fut un des prélats chargés de procéder contre les évêques du Languedoc qui avaient trempé dans la conspiration de Montmorency, 1632, et un des commissaires de l'assemblée du clergé de 1635, qui provoquèrent la déclaration de nullité prononcée contre le mariage de Gaston d'Orléans avec la princesse de Lorraine. B.

SANCY, vge (Moselle), arr. et à 12 kil. N. de Briey; 546 hab. Il possédait un château-fort, pris par Piccolomini en 1639.

SANCY (Puy de). *V.* DORE (Mont).

SAND (Christophe), *Sandius*, fameux socinien, né à Kœnigsberg en 1644, d'un conseiller de l'électeur de Brandebourg, m. en 1680, professa ses principes avec un éclat qui causa son exil, et fut réduit à se faire correcteur d'imprimerie à Amsterdam. Son principal ouvrage a pour titre : *Nucleus historiæ ecclesiasticæ*, Cosmopoli (Amsterdam), 1668, in-12.

SAND (Charles-Louis), né en 1795 à Wunsiedel, près de Baireuth, m. en 1820, était fils d'un ancien conseiller de justice prussien, et partageait l'enthousiasme patriotique qui dominait la jeunesse allemande depuis la guerre de 1813 contre la France; il adopta les principes les plus exaltés du Tugendbund (*V. ce mot*), et, soit de lui-même, soit que le sort l'eût désigné, alla à Mannheim poignarder Kotzebue (*V. ce mot*), qu'il regardait comme vendu à l'étranger, 1819; il se frappa lui-même avec l'arme encore fumante, mais ne put se tuer, et subit le dernier supplice en 1820.

SANDALES. *V.* SOLEA.

SANDAY, île d'Ecosse, l'une des Orcades, au N.-E. de celles d'Eday et de Stronsay; 2,150 hab.

SANDEC (ALT-), v. des Etats autrichiens (Galicie), au confluent de la Dunajetz et de la Poprad, à 13 kil. S.-S.-E. de Neu-Sandec; 3,200 hab.

SANDEC (NEU-), v. des Etats autrichiens (Galicie), sur la Dunajetz, à 65 kil. S.-E. de Cracovie, et 266 O.-S.-O. de Lemberg; 5,000 hab.

SANDELBOSCH. *V.* SAMBA.

SANDERSON. *V.* SAUNDERSON.

SANDIUS. *V.* SAND.

SANDJAK, c.-à-d. en turc *étendard*, et particulièrement celui de Mahomet, qui, transporté d'Asie en Europe en 1595, sous Amurat III, est conservé en temps de paix dans une chapelle du palais du Grand-Seigneur. Ce mot signifie également : administration d'une petite province, d'une subdivision de pachalik (*livah*), dont le chef s'appelle *sandjakbey*. Ce fonctionnaire ne peut faire porter devant lui qu'une seule queue de cheval. D.

SANDJAR, sultan seljoucide de Perse, un des fils de Mélik-Chah, né en 1086, m. en 1157, régna dès 1095 sur le Khoraçan, et, depuis 1115, sur toute la Perse. Sa valeur le fit surnommer *le second Alexandre*.

SANDOMIR ou SANDOMIERZ, v. murée de la Pologne Russe, au confluent de la San et de la Vistule, qui la sépare de la Galicie, à 220 kil. S.-E. de Varsovie, 84 de Radom; 4,240 hab. Anc. ch.-l. du palatinat de son nom. Évêché. Elle a été la résidence des rois de Pologne.

SANDOMIERZ (Monts de). *V.* LYSOGORY.

SANDOVAL (Prudence de), savant historien espagnol, évêque de Pampelune, né en 1560 à Valladolid, m. en 1621, a laissé, une *Histoire de Charles-Quint*, Valladolid, 1604, 2 vol. in-fol., qui est son principal titre littéraire; c'est un livre écrit avec beaucoup de détails et d'exactitude, en général, mais qui manque plus d'une fois d'impartialité et de critique. On doit encore à Sandoval une *Histoire des rois de Castille et de Léon*, de 1037 à 1134, pour servir de continuation à la *Chronique* de Moralès, Pampelune, 1634, in-fol.

SANDOVAL DE ROXAS (François). *V.* LERME (duc de).

SANDOVAL, vge d'Espagne, à 35 kil. N.-O. de Burgos; 500 hab. Il donnait son nom à une illustre maison, à laquelle appartint le duc de Lerme.

SANDRART (Joachim), peintre, né à Francfort-sur-

le-Mein en 1606, de parents néerlandais, m. en 1688, étudia la peinture à Utrecht, visita ensuite l'Angleterre et l'Italie, et s'établit à Amsterdam. Quoique ses œuvres soient peu recherchées, peu connues maintenant, on avait, à son époque, la plus haute idée de son mérite. Outre ses tableaux d'histoire, il fit un grand nombre de portraits. On a aussi de lui : *Académie allemande*, Nuremberg, 1675-1680, contenant des biographies, des appréciations et des portraits, qui donnent une idée concise des peintres allemands, flamands et hollandais du XVe, du XVIe et du XVIIe siècles; *Iconologia Deorum*, ibid., 1680; *Admiranda sculpturæ veteris*, ibid., 1680, in-fol.; *Romæ antiquæ et novæ theatrum, sive genuina ac vera urbis juxta varios ejusdem status delineatio topographica*, ibid., 1684, in-fol., fig.; *Romanorum fontinalia*, ibid., 1685, in-fol. Ces divers ouvrages ont été réunis par Volkman, Nuremberg, 1769-73, 8 part. in-fol. A. M.

SANDRAS (Gratien COURTILZ DE), littérateur, né à Montargis en 1644, m. en 1712, servit comme capitaine dans le régiment de Champagne, et renonça au métier des armes pour se faire écrivain. Il rédigea, pour les libraires de Hollande, un grand nombre de compilations historiques. La moins mauvaise est une *Histoire de la guerre de Hollande de 1672 à 1677*, La Haye, 1689. Le *Testament politique de Colbert* est de son invention.

SANDREW, nom allemand de SEMENDRIA.

SANDROCOTTUS, Indien d'une naissance obscure, fit soulever, après la mort d'Alexandre le Grand, la portion de l'Inde qui était échue à Séleucus, prit la couronne royale à Palibothra, et étendit sa puissance sur les deux rives de l'Indus, dans tout le Pendjab actuel. Séleucus finit par le reconnaître, en 305 av. J.-C.

SANDWICH (Edouard MONTAGUE, 1er comte de). *V.* MONTAGUE.

SANDWICH (John MONTAGUE, comte de), né en 1718, m. en 1792, recueillit des antiquités précieuses pendant des voyages en Italie, en Turquie et en Egypte, fut ministre plénipotentiaire aux congrès de Bréda, 1746, et d'Aix-la-Chapelle, 1748, et devint premier lord de l'Amirauté. Il favorisa les voyages de découverte, et Cook donna le nom de Sandwich à un archipel de la Polynésie.

SANDWICH, brg et paroisse d'Angleterre (Kent), l'un des Cinq-Ports, à 56 kil. E. de Maidstone, 17 de Cantorbéry, sur la Stour, à 3 kil. de la mer; 3,200 hab. Construction de navires, corderies; comm. de grains, houblon, drêche. Charles II l'érigea en comté, 1660, pour Edouard Montague.

SANDWICH (Ile et archipel), dans la Polynésie. *V.* HAWAII.

SANDWICH (Archipel), groupe d'îles dans l'océan Austral, au S.-E. de la Géorgie méridionale, au N.-E. des Nouvelles-Orcades du Sud, par 59° lat. S. et 29° long. O.; la plus méridionale de ces îles a été appelée *Thulé australe*. — Découvert par Cook en 1775.

SANDWICH, île de l'archipel de Quiros, par 17° 45' lat. S. et 166 long. E.; — île de l'archipel de la Nouvelle-Irlande, par 3° lat. S. et 148° long. E.

SANE, riv. de Suisse. *V.* SAANE.

SANÉ (Jacques-Noël, baron), illustre ingénieur de constructions navales, dit *le Vauban de la marine*, né à Brest en 1740, m. en 1831, exerça la profession d'ingénieur, fut nommé, en 1793, directeur du port de Brest, puis inspecteur-général du génie maritime en 1800, et entra à l'Académie des Sciences. Il eut la gloire de créer successivement les divers types de bâtiments de guerre français, supérieurs à tout ce que l'on avait fait avant lui sous le rapport de la marche et de la facilité de la manœuvre. Les étrangers mêmes reconnurent cette supériorité, en adoptant les modèles de Sané.

SANG (Conseil de). *V.* CONSEIL DES TROUBLES.

SANGA, v. murée du Japon, dans l'île Ximo, à 60 kil. N.-E. de Nangasaki.

SAN-GALLO (Juliano GIAMBERTI, dit), architecte, né à Florence en 1443, m. en 1517, reçut le nom de la porte San-Gallo, dans sa ville natale, pour avoir bâti un monastère aux environs. Parmi ses constructions, on distingue le palais Poggio à Cajano, le dôme de Notre-Dame-de-Lorette à Rome, et les fortifications d'Ostie.

SAN-GALLO (Antonio GIAMBERTI), frère du précédent, né à Florence, m. en 1534, se distingua aussi dans l'architecture. Il bâtit, plusieurs palais à Monte-Pulciano, et l'église de la Madonna di San-Biogio, chef-d'œuvre de bon goût. Ce fut lui qui transforma les ruines du mausolée d'Adrien, à Rome, en la forteresse nommée château St-Ange.

SAN-GALLO (Antonio), neveu des précédents, le plus célèbre des architectes de ce nom, et en même temps ingénieur, né vers 1482 à Mugello (Toscane), m. en 1546, prit des leçons de Bramante, le seconda dans ses travaux, et fut adjoint à Raphaël pour la basilique de St-Pierre, où il montra les talents d'un très-habile constructeur. Il éleva plusieurs palais à Rome, entre autres les palais Sacchetti et Farnèse, restaura de fond en comble l'église de Notre-Dame de Lorette, bâtit les fortifications de Civita-Vecchia, de Pérouse, d'Ascoli, la citadelle d'Ancône, etc. On lui doit aussi le fameux puits colossal, d'Orviéto.

SANGARIUS ou SAGARIS, riv. de l'Asie-Mineure, prenait sa source dans l'Adoreus (auj. *Emir-Dagh*), sur les confins de la Phrygie et de la Galatie, traversait ces deux provinces par un cours très-sinueux, puis arrosait la Bithynie, dont il forma, sous l'empire romain, la frontière orientale, du côté de la Paphlagonie, et se jetait dans le Pont-Euxin. Il était très-poissonneux, et recevait sur la rive dr. le Thymbris ou Tembrogius, sur la rive g. le Bathys et le Gallus. C'est auj. le *Sakaria* ou *Sakari*, chez les Turcs *Ayala*. C. P.

SANGERHAUSEN, v. des Etats prussiens (Saxe), à 66 kil. N.-O. de Mersebourg, au pied des montagnes du Harz; 7,000 hab. Tribunaux. Elle appartenait, à la fin du XIVe siècle, à la maison de Misnie. De fréquents incendies l'ont presque ruinée. Ecole latine. Fonderie de cuivre, brasseries, salpêtreries, tanneries, poteries, toiles et draps; grands marchés à blé.

SAN-GIOVANNI (Jean MANOZZI DI), peintre, né en 1590 près de Florence, m. en 1638, excella dans les fresques. Doué d'une imagination vive et féconde, et d'une rare habileté de main, il exécuta un très-grand nombre de peintures; on cite particulièrement, au palais Pitti de Florence, *les Sciences et les Arts chassés de la Grèce et recueillis par Laurent de Médicis*.

SAN-GIOVANNI (Ercole-Maria DI), surnommé l'*Ercolino*, peintre, né à Bologne, m. vers 1640, imitait à s'y méprendre la manière du Guide, son maître.

SANG-KOI, riv. de l'Empire d'Annam (Tonkin), prend sa source dans la prov. chinoise d'Yun-nan sous le nom de *Ho-li-Kiang*, coule au S. et au S.-E., passe à Kécho, et afflue à la mer de Chine par le golfe de Tonkin; cours de 1,000 kil.

SANGLIER, emblème de la nationalité gauloise dès la plus haute antiquité, et pendant la période druidique. Il se mettait au sommet des enseignes militaires, et l'on en trouve l'image sur les monnaies des Aulerques et des Eduens. C'était aussi l'enseigne des Germains, des Celtibériens, et des Illyriens. C. D—Y.

SANGOUIR. *V.* SANGUIR.

SANGRO, ancien *Sagrus*, rivière du royaume d'Italie (Prov. de Chieti), naît près de Gioja, et se jette dans l'Adriatique à 16 kil. S.-E. de Lanciano; cours de 140 kil.

SANGUEL, riv. de la Confédération de la Plata (San-Luis), reçoit le Rio-del-Diamante, et se joint au Como-Leuvu pour former le Cusu-Leuvu; cours de 700 kil.

SANGUESA, *Suessa*, v. d'Espagne (Navarre), située à 45 kil. S.-O. de Pampelune, sur la rive g. de l'Aragon; 3,300 hab. Des digues la défendent auj. contre les inondations, qui y ont été fréquentes; la dernière eut lieu en 1787. Des inscriptions et des antiquités romaines y ont été trouvées. Fabr. d'eau-de-vie, tissage de laine.

SANGUIN, v. de la Guinée supérieure, sur la Côte des Graines, à 200 kil. N.-O. du cap des Palmes. Les Anglais et les Hollandais y eurent des comptoirs.

SANGUIR, île de la Malaisie, dans la mer et près de Célèbes, par 3° 43' 20" lat. N. et 123° 6' 20" long. E.; 35 kil. sur 13; 12,000 hab. Ch.-l., *Taroum*. Il y a un volcan, et plusieurs peuplades indépendantes.

SANHÉDRIN, conseil suprême des anc. Juifs, composé de 70 membres, siégeait à Jérusalem dans une salle sphérique, moitié comprise dans le Temple, moitié en dehors de cet édifice. Il jugeait les grandes causes, interprétait la loi, délibérait sur les affaires religieuses ou politiques. — En 1806, on appela *Sanhédrin* l'assemblée des Juifs convoquée par Napoléon Ier pour délibérer sur les devoirs et les droits civils de leurs coreligionnaires.

SANI ou SANO, dieu hindou, qui préside à la conscience, aux destinées, à la transmigration des âmes. Son regard est fatal. Il a pour attributs le corbeau et le serpent.

SANITIUM, v. de la Gaule (Alpes Maritimes), capitale des Sentiens; auj. *Senez*.

SANKARA, région de la Nigritie centrale, au S.-O. au N. des monts Kong. Le Niger y prend sa source.

SANKT-GEORGEN. *V.* GEORGE (SAINT-).

SANLECQUE (Jacques de), typographe, né dans le Bourbonnais en 1573, m. en 1648, élève de Lebé, grava des caractères de musique avec une perfection remarquable pour son temps, et fondit les caractères syriaque, samaritain, chaldaïque et arabe de la *Bible polyglotte* de Lejay.

SANLECQUE (Jacques de), fils du précédent, m. en 1659, partagea les travaux et la célébrité de son père, fut un des hommes les plus érudits de son siècle, mais eut la faiblesse de croire à l'astrologie judiciaire.

SANLECQUE (Louis de), poëte, fils du précédent, né à Paris en 1652, m. en 1714, chanoine de Ste-Geneviève à Paris, et prieur de Garnay, près de Dreux, commença à se faire connaître par des poésies latines, écrivit ensuite des satires en vers français, dirigées surtout contre les gens d'église, des épitres, des sonnets, des madrigaux, etc., et fut exposé aux critiques de Boileau. Ses Poésies ont été recueillies après sa mort, 1714 et 1742, in-12. Elles se distinguent par la facilité, mais ne s'élèvent que de temps en temps au-dessus de la médiocrité par quelques vers heureux.

SAN-MARTIN (Don Juan), né vers 1780 dans la Plata, m. en 1851, gagna le grade de colonel en combattant contre les Français en Espagne, quitta ce pays après le retour de Ferdinand VII, fut élu général par les insurgés de Buénos-Ayres, entra dans le Chili, dont il assura l'affranchissement par les victoires de Chacabuco et de Maypo, 1818, puis, pénétrant dans le Pérou, prit Lima, 1821, céda avec désintéressement ses troupes et le commandement à Bolivar, et vint se fixer en France, 1822. Depuis ce temps, il resta étranger aux affaires.

SAN-MICHELI, architecte, ingénieur civil et militaire, né à Vérone en 1484, m. en 1549, émule de Bramante et des San-Gallo, embellit et fortifia Venise, et toutes les possessions de cette république, ainsi que Parme, Plaisance, et Vérone. Dans cette dernière ville et à Venise, il bâtit plusieurs palais; il éleva aussi les magnifiques tombeaux du Bembo et de Contarini à Padoue. Il est l'inventeur, dès 1527, des bastions angulaires, adoptés après lui par tous les ingénieurs.

SANNAZAR (Jacques), poëte, né à Naples en 1458, m. en 1530, fut surnommé le *Virgile chrétien*. Après la chute des princes aragonais, dont il était fort aimé, il accompagna Frédéric III en France, et refusa constamment de célébrer Gonsalve de Cordoue, son vainqueur. Ses *Œuvres italiennes*, composées de l'*Arcadia*, roman mêlé de prose et de vers, de *Sonnets*, de *Canzones*, de *Lettres*, etc., ont été recueillies et imprimées à Padoue, 1723, in-4°. Ses *Œuvres latines*, comprenant le beau poëme *de Partu Virginis*, en 3 chants, et un autre intitulé : *Lamentatio de morte Christi*, des *Eglogues*, des *Epigrammes*, ont été publiées aussi à Padoue, 1719, in-4°. Ce sont des modèles de douceur, d'élégance et d'harmonie; l'auteur les publia pour la plupart sous le nom d'*Actius Sincerus*, nom qu'il portait comme membre de l'Académie de Pontanus. Colletet a traduit en prose française le *de Partu Virginis*, Paris, 1646. C. N.

SANNIO, prov. du royaume d'Italie. *V.* MOLISE.

SANO. *V.* SANI.

SANOK, v. des Etats autrichiens (Galicie), à 155 kil. S.-O. de Lemberg, sur la San; 1,800 hab., dont un tiers juifs. Dépôt de remonte. Source salée et source de pétrole. — Le cercle de Sanok a 6,039 kilomèt. carrés, et 232,000 hab.

SANQUHAR, brg d'Ecosse, comté et à 44 kil. N.-N.-O. de Dumfries, sur la Nith; 1,760 hab. Bonneterie de laine, tapis. Exploit. de calcaire, houille, fer et plomb. Ruines d'une anc. forteresse.

SANSAC (Louis PRÉVÔT DE), né à Cognac en 1486, m. en 1566, fut placé auprès du jeune Anne de Montmorency (depuis connétable), qu'il accompagna à la défense de Mézières, 1521, commanda ensuite un corps de 16,000 hommes dans le Milanais, se trouva à l'assaut de Novare, au combat de Vigevano, à l'attaque du Pas-de-Suze, à la retraite de Rebec, fut pris à la bataille de Pavie, et parvint à s'échapper. Chargé de la correspondance de la reine-mère Louise de Savoie avec François Ier prisonnier, il devint maréchal, puis gouverneur des enfants de France, défendit glorieusement La Mirandole en 1551, et reçut pour la première fois une blessure à la bataille de Dreux, 1562. B.

SANSANDING, v. de la Nigritie centrale (Bambarra), sur la rive g. du Niger, à 45 kil. N.-E. de Ségo; 11,000 hab. Poudre d'or, toiles de coton.

SANSCRIT, langue sacrée de l'Hindoustan, est auj. une langue morte. Il cessa d'être usuellement parlé, du IIIe au VIIe siècle de l'ère chrétienne. Cette langue, dont paraissent dérivés les idiomes indo-germaniques, est celle dans laquelle ont été écrits les *Védas*, les *Pouranas*, les lois de Manou, le *Ramayana*, le *Mahabharata*, etc.

SANS-CULOTTES, nom de mépris donné, par les nobles, au commencement de la Révolution, aux gens du peuple et aux meneurs de la populace, qui le prirent ensuite eux-mêmes. Les sans-culottes portaient une carmagnole, des sabots, et un bonnet rouge; c'était l'affectation de la misère. Tout leur temps appartenait à la patrie; dans leurs sections, dans leurs clubs, il ne leur fallait qu'un morceau de pain et des orateurs, et ils restaient jusqu'à minuit, prêts dès le matin à descendre dans la rue, car jamais ils ne firent défaut à l'émeute. Ils escortaient bénévolement les condamnés, et ne quittaient la place de l'exécution que quand la dernière tête était tombée. Le 9 thermidor mit fin à leur règne. Quoiqu'ils aient eu beaucoup de puissance et fait beaucoup de bruit, il ne paraît pas que leur nombre à Paris ait dépassé 5,000. Pendant la Terreur, des gens qui n'étaient sans-culottes ni par leur éducation, ni par leurs manières, surtout des fonctionnaires publics et des militaires, se disaient, et signaient, à la suite de leur nom : *citoyen sans-culottes*. A cette même époque, on appela *Sans-Culottides* les cinq jours complémentaires de l'année républicaine. J. T.

SAN-SEVERINO (Robert de), prince de Cajazzo, fut général au service du duc de Milan, François Sforza, le trahit pour Ludovic le Maure, à qui il livra Tortone en 1479, gagna sur Sforzino, fils naturel de François Sforza, une bataille dite *de Due Gemelle*, prit ensuite du service dans les Etats de l'Eglise, puis chez les Vénitiens, et mourut en combattant pour eux, 1487.

SAN-SEVERINO (Galéas de), fils du précédent, commanda les troupes de Ludovic le Maure, bloqua le duc d'Orléans dans Novare en 1496, puis trahit son maître, lors de l'expédition dans le Milanais.

SAN-SEVERINO (Antonello de), comte de Marsico, prince de Salerne et grand-amiral, fut un des chefs des barons napolitains soulevés en 1485 contre Ferdinand Ier. Quand cette conjuration eut été déjouée, il s'enfuit en France, et poussa Charles VIII, puis Louis XII, à renverser à Naples la domination des Aragonais.

SAN-SEVERINO (Ferrante de), 4e prince de Salerne, né à Naples en 1507, m. en 1568, servit sous Charles-Quint en Allemagne, en Flandre et en Afrique, en montrant partout la plus grande valeur, commanda l'infanterie italienne à la bataille de Cérisoles, 1544, et sauva le duché de Milan de l'invasion des Français. Il s'opposa, avec tous les barons, à l'établissement de l'Inquisition à Naples; puis, à la suite de démêlés avec le vice-roi Don Pédro de Tolède, il fut cité à comparaître devant l'empereur Charles-Quint, n'obéit pas, se retira à Venise, puis en France, auprès d'Henri II, duquel il obtint d'équiper une flotte qui, combinée avec celle des Turcs, devait attaquer Naples. L'entreprise n'ayant pu s'effectuer, il alla tramer un complot en Toscane pour en expulser les Espagnols. Enfin il embrassa la cause des protestants pendant les guerres civiles de France, et mourut à Avignon. B.

SAN-SEVERO (Raymond DE SANGRO, prince de), génie extraordinaire pour ses découvertes dans les arts, né à Naples en 1710, m. en 1771, fut chambellan de Charles III, suivit d'abord la carrière des armes, se distingua à la bataille de Velletri, 1744, puis quitta l'état militaire et les honneurs de la cour, pour se livrer tout entier aux sciences. On lui a dû des procédés nouveaux et des découvertes curieuses en peinture, en mécanique, en hydraulique, en typographie, dans la fabrication et la teinture des étoffes, dans l'art du lapidaire, etc. Il imagina pour l'infanterie une tactique qui fut adoptée par le maréchal de Saxe et le grand Frédéric, fabriqua des canons très-légers, un fusil qui pouvait être chargé à poudre ou à vent, trouva une lampe perpétuelle, un moyen de fixer les couleurs sur les ouvrages au pastel, inventa la manière de colorer le marbre dans son épaisseur et d'imiter les pierres fines, fit marcher sur la mer, à Naples, une voiture à 4 roues au moyen d'un mécanisme, etc. Son principal écrit a pour titre : *Pratica più agevole e più utile di esercizj militari per l'infanteria*, 2e édit., Rome, 1760, in-fol., fig. B.

SANSON (Nicolas), géographe, né à Abbeville en 1600, m. en 1667, exerça d'abord le commerce, puis le quitta pour se livrer tout entier à la science, et fut créé par Louis XIII ingénieur en Picardie et conseiller d'Etat. Il a publié un grand nombre de cartes, supérieures à celles de ses prédécesseurs Ortelius et Mercator, mais dans lesquelles il eut le tort de ne pas tenir assez compte des observations astronomiques faites de son temps. Suivant

trop aveuglément les longitudes de Ptolémée, et peu instruit sur les mesures itinéraires des anciens, il donnait encore à la Méditerranée 300 lieues de trop en longitude, et 400 lieues à l'Asie, erreurs qui ne furent rectifiées que par G. Delisle. Ses principaux ouvrages sont : *Italiæ antiquæ descriptio geographica*, 1637, in-fol.; *l'Empire romain*, 1637, en 15 cartes; *la France*, 1644, in-fol., en 10 cartes, dont 5 latines et 5 françaises; *Tables méthodiques pour les divisions des Gaules et de la France*, 1644, in-fol.; *l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie, et l'Allemagne*, 1644, 4 cartes; *le Cours du Rhin*, 1646, 9 cartes; *Remarques sur la carte de l'ancienne Gaule*, 1647 ou 1651, jointes à la traduction de *César* de Perrot d'Ablancourt; *l'Asie*, 1652, 14 cartes; *Index geographicus*, 1653; *Geographia sacra*, 1653 et 1665, in-fol.; *l'Afrique*, 1656, 19 cartes. Il a laissé trois fils, comme lui géographes et cartographes : Nicolas Sanson, 1626-1648, géographe du roi, auteur d'un *Traité de l'Europe*, avec 20 cartes françaises et 9 latines; Adrien Sanson, m. en 1718, et Guillaume Sanson, m. en 1703, qui donnèrent de nouvelles éditions des cartes de leur père, sans changements considérables. C. P.

SANSOVINO (Jacopo TATTI, dit), grand sculpteur et grand architecte, né à Florence en 1479, m. en 1570, étudia sous Contucci de Monte-Sansovino, dont il prit le nom, éleva à Venise la Monnaie, la bibliothèque de St-Marc, les palais Cornaro et Dolfino, les églises St-François-de-la-Vigne et St-Géminien. Il fut d'abord sculpteur, et ne débuta dans l'architecture qu'en 1515. Ses œuvres de sculpture sont très-nombreuses : on a de lui, à Venise, les 4 Evangélistes, le tombeau de l'archevêque de Cypre, les bas-reliefs du pavillon Lozzetta, les statues colossales de Mars et de Neptune, les portes de bronze de la sacristie de St-Marc, et, à Rome, dans l'église de St-Augustin, un groupe de *Ste Anne, la Vierge et l'enfant Jésus*. « Aucun architecte, dit Quatremère de Quincy, n'eut plus que Sansovino de grâce dans le style, de correction dans les détails, de noblesse dans l'invention, de fécondité dans les idées. » B.

SANS-SOUCI, château royal des Etats prussiens (Brandebourg), à 2 kil. N.-O. de Potsdam, sur une colline. On y conserve la bibliothèque de Frédéric II, qui le fit construire en 1745 par l'architecte Knobelsdorf, et en prit le nom de *philosophe de Sans-Souci* dans ses poésies françaises. C'est dans ce château qu'il mourut. Les deux ailes ont été rebâties par Persius, en 1841. On y remarque une belle galerie de tableaux. Un vaste parc et une magnifique orangerie accompagnent le château.

SANS-SOUCI (Enfants). *V.* ENFANTS.

SANTA-..., c.-à-d. *sainte* en italien et en espagnol. (Pour les noms géographiques composés, qui commencent ainsi, *V.* le mot à la suite.)

SANTA OU PARILLA, v. du Pérou (Libertad), près de l'embouchure de la Santa ou Tombo, par 8° 59' 3" lat. S., et 81° 0' 51" long. O. — Incendiée en 1685 par les Anglais.

SANTABARÈNE (Théodose), abbé à Constantinople en 877, et favori de l'empereur Basile Ier, soutint le patriarche Photius contre St Ignace, et faillit, par ses calomnies, faire périr Léon, fils de l'empereur. Quand le jeune prince arriva au trône, Santabarène eut les yeux crevés, et fut enfermé dans un couvent, où il mourut.

SANTA-CRUZ (Alvarez de BASSANO, marquis de), amiral espagnol sous Charles-Quint et Philippe II, contribua à la prise de Tunis sur Barberousse, 1535, s'empara de Penon-de-Velez, 1564, combattit à Lépante en 1571, vainquit en 1582, près des Açores, Philippe Strozzi, chef de la flotte française qui soutenait les droits du prieur de Crato au trône de Portugal, et souilla sa victoire par le massacre de tous les prisonniers. Nommé chef de l'*Armada* (*V. ce mot*), il mourut avant l'expédition, 1587.. R.

SANTA-CRUZ-DE-MARZENADO (Alvar, marquis de), né vers 1687, d'une illustre maison des Asturies, m. en 1732. Après avoir soutenu bravement, dans la guerre de la Succession d'Espagne, la cause de Philippe V en Espagne et en Sicile, il devint ambassadeur à Turin, puis en France. En 1732, il fut l'un des généraux chargés de l'expédition contre Oran, dont les Maures s'étaient emparés en 1708; nommé gouverneur de la ville reprise, il fut massacré par les Maures dans une sortie. Il a laissé : *Réflexions militaires*, Turin, 1724, 11 vol., traduits en français par Vergy, Paris, 1735. C'est une espèce de traité sur les qualités d'un bon général, et sur l'art de faire la guerre. R.

SANTANDER, *Portus Blendium*, *Fanum S. Andreæ*, v. forte d'Espagne (Vieille-Castille), ch.-l. de la prov. de son nom, à 408 kil. N. de Madrid; par 43° 27' 52" lat. N., et 6° 8' long. O.; 30,200 hab. Évêché suffragant de Burgos. Port militaire et de commerce sur le golfe de Biscaye; école de navigation. Manuf. de tabacs; fabr. de chapeaux, chandelles, papier, toile à voiles, liqueurs; tanneries, raffineries de sucre. Cette ville a beaucoup perdu pour le commerce depuis l'indépendance de l'Amérique méridionale; grand commerce de laines et de farines avec le N. de l'Europe. Manufact. de tabac, raffinerie de sucre, distilleries, tanneries, minoteries, etc. Aux environs sont des mines de fer, et une fonderie royale pour la marine. Santander fut pris par les Français en 1808. — La province ou intendance de Santander, entre celles de Palencia et de Burgos au S., les prov. Basques à l'E., l'Atlantique au N., et les Asturies à l'O., a 5,471 kil. carrés, et 219,966 hab. Sol montagneux et peu fertile. Mines de fer, cuivre, calamine. Pêche productive.

SANTANDER (NOUVEAU-). *V.* TAMAULIPAS.

SANTAREM, *Scalabis*, *Præsidium Julium*, v. de Portugal (Estramadure), à 100 kil. N.-E. de Lisbonne, sur une montagne à la droite du Tage; 8,000 hab. Ecole de théologie. D'un de ses quartiers, nommé *la Merveille*, la vue s'étend jusqu'à Lisbonne. Enlevée aux Maures par Alphonse Ier en 1147; les rois y résidèrent depuis Alphonse III, qui lui accorda, en 1254, de grands privilèges, jusqu'à Jean Ier. Elle occupe la première place aux Cortès, et fait avec Lisbonne un grand commerce de blé et d'huile. Au vge d'*Arzinheira*, qui est voisin, il y a une grande fabr. de pierres à fusil.

SANTAREM, v. du Brésil (Para), sur la rive g. de l'Amazone, près de l'embouchure du Tapajos, à 900 kil. O.-S.-O. de Para; 3,000 hab.

SANTAREM (Emmanuel-François de BARROS Y SOUZA, vicomte de), homme d'Etat et géographe, né à Lisbonne en 1790, m. à Paris en 1856, appartenait à la haute noblesse portugaise qui prit, en 1828, le parti de Don Miguel, fut nommé, par ce prince, ministre des affaires étrangères, et, en cette qualité, traita avec l'amiral français Roussin, lorsque celui-ci, en 1831, força l'entrée du Tage pour obtenir les satisfactions dues à des citoyens français maltraités. Lorsque Don Miguel eut été chassé par Don Pedro, 1833, et forcé de s'exiler du Portugal, 1834, Santarem ne voulut pas profiter de l'amnistie offerte aux Miguélistes, et se réfugia à Paris, où il s'occupa d'histoire et surtout de géographie. Ses principaux ouvrages sont : *Introduction au tableau élémentaire des relations diplomatiques et politiques du Portugal avec les différentes puissances du monde, depuis le commencement de la monarchie portugaise jusqu'à nos jours*, en portugais, Paris, 1836 et 1842; *Lettre à M. de Navarrette sur les ouvrages d'Améric Vespuce*, 1835, et, avec des notes additionnelles, 1836 et 1837; *Mémoires sur les connaissances scientifiques de D. Juan de Castro*, 1838; *Biographies de Vasco de Gama et de D. Henri le navigateur; Note sur le cosmographe Philippe Guillem*, 1840; *Mémoires sur les institutions politiques, administratives, militaires et législatives des colonies anglaises*, 1840; *Chronique de la découverte et conquête de la Guinée*, par G. de Azurara, en portugais, 1841; *Notice sur André Alvares d'Almada et sa description de la Guinée*, Paris, 1842; *Recherches sur la découverte des pays situés sur la côte occidentale d'Afrique au-delà du cap Bojador, et sur les progrès de la science géographique après les navigations des Portugais au XVe siècle*, Paris, 1842, accompagné d'un *Atlas de mappemondes et de cartes hydrographiques et historiques depuis le XIe siècle jusqu'au XVIIe*. Ces ouvrages, tirés des archives de Portugal, sont remplis d'érudition; dans le dernier, le plus important de tous, l'auteur, égaré par l'esprit de système et le patriotisme, cherche à démontrer que les Européens n'ont rien connu au S. du cap Bojador avant les découvertes entreprises par les Portugais sous les auspices de D. Henri : il a été réfuté par M. d'Avezac dans les *Nouvelles Annales des voyages*, 1845-46. La plupart des ouvrages de Santarem ont été publiés en totalité ou en partie dans le *Bulletin de la Société de géographie* de 1835 à 1842. C. P.

SANTA-ROSA (SANTORRE, comte de), né à Savigliano en 1783, d'une famille récemment anoblie, m. en 1825, entra de bonne heure dans la carrière militaire, l'abandonna pour l'administration pendant la réunion de son pays à la France, eut un emploi important au ministère de la guerre, à Turin, après la restauration de la maison de Savoie, fut un des chefs de la révolution des Etats sardes en 1821, et devint ministre de la guerre après l'abdication du roi Victor-Emmanuel. Mais bientôt, mal secondé par les principaux chefs de l'armée, qui refusèrent d'exécuter ses ordres, il fut obligé de fuir à l'approche des Autrichiens, passa en France sous le coup d'une sentence de mort, n'y trouva que persécutions, alla combattre dans les rangs des Grecs, et périt, les armes à la main, dans l'île

de Sphactérie. Il a laissé : *De la Révolution piémontaise*, Paris, 1821, in-8°.

SANTÉE, rivière des États-Unis, naît dans les Montagnes Bleues, coule à l'E. à travers les deux Carolines, et se jette dans l'Atlantique; cours de 200 kil.

SANTEN, v. des Etats prussiens. *V.* XANTEN.

SANTENAY, vge (Côte-d'Or), arr. et à 15 kil. S.-O. de Beaune; 1,577 hab. Excellents vins rouges. Eaux minérales salines, fréquentées dans la saison.

SANTERRE (Jean-Baptiste), peintre d'histoire, né à Magny en 1651, m. en 1717, élève de Bon Boullongne, se fit une loi, tout en suivant les leçons de son maître, de prendre la nature pour guide. Un tableau de *Susanne*, maintenant au musée du Louvre, lui ouvrit les portes de l'Académie, en 1704. *Adam et Eve*, la *Madeleine*, et *Ste Thérèse en extase*, sont aussi des morceaux estimés. Santerre est bon coloriste, et dessinateur correct; il excelle dans les études de femmes. B.

SANTERRE (Claude), maître brasseur du faubourg Saint-Antoine à Paris, né en 1752, m. en 1808, se rendit fameux parmi les démagogues au début de la Révolution. Il prit une part active à l'enlèvement des armes dans les arsenaux, à la prise de la Bastille, à l'émeute du Champ-de-Mars, 1791, qui avait pour but de provoquer la déchéance du roi, conduisit le faubourg St-Antoine aux insurrections du 20 juin et du 10 août 1792, et fut nommé, par la Commune, général de la garde nationale parisienne, immédiatement après l'assassinat de Mandat. C'est en cette qualité qu'il accompagna Louis XVI à la Convention pendant son procès, et qu'il le conduisit à l'échafaud, où, par un roulement de tambours, il l'empêcha d'adresser ses dernières paroles au peuple. Commandant d'un corps d'armée en Vendée, son inexpérience, ses fautes, sa défaite à Coron, près de Chollet, le couvrirent de ridicule. Arrêté à son retour, comme orléaniste, il sortit de prison au 9 thermidor, et, depuis, il ne joua aucun rôle.

SANTERRE, *Sancteriensis pagus*, petit pays de l'ancienne France (Picardie), divisé en *Haut-Santerre*, où étaient Péronne, Bray, Chaulnes, et *Bas-Santerre*, où étaient Montdidier et Roye. Il forme auj. la partie S.-E. du département de la Somme et quelques portions de celui de l'Oise.

SANTEUL ou SANTEUIL (Jean de), chanoine de St-Victor à Paris, et célèbre poëte latin, né en 1630, m. en 1697, révéla de bonne heure son talent pour la poésie latine. Il traita d'abord des sujets profanes, puis, sur les observations du clergé, se renferma exclusivement dans les sujets religieux. Ce fut alors qu'il composa ces belles hymnes à l'usage de l'église de Paris, et qui, avant la récente introduction du rit romain, étaient chantées dans tous les diocèses de France. Il composa aussi des inscriptions pour plusieurs de nos monuments publics; elles sont remarquables par leur concision et leur pureté. On lui doit encore des *Epigrammes*, dont le bon sens plus que le trait fait le caractère. Santeuil suivit aux Etats de Bourgogne le duc de Bourbon, qui l'honorait de son amitié. Saisi, à la suite d'un repas, d'une colique violente, il mourut à Dijon. On a prétendu que, pour animer sa verve, on avait mêlé dans son vin quelques prises de tabac d'Espagne. Son esprit original, ses bizarreries et ses saillies, le firent presque autant rechercher que son talent. Ses *Hymnes*, imprimées d'abord en 1 vol. in-8°, Paris, 1685, puis en 3 et en 4 vol. in-12, ont été traduites en vers français par l'abbé Saurin, Paris, 1842. Ses *Œuvres profanes* forment 3 vol. in-12, Paris, 1729. On a publié un *Santoliana*, recueil de bons mots de Santeuil et d'anecdotes apocryphes. C. N.

SANTHALS, ancien peuple de l'Hindoustan, habitaient primitivement la vallée du Gange. Refoulés dans les bois et les montagnes par les invasions dont le pays fut le théâtre depuis le x^e^ siècle av. J.-C., ils n'ont reparu dans les plaines que depuis la domination anglaise. Une insurrection a éclaté parmi eux en 1855, et a été vigoureusement réprimée. B.

SANTIAGO, en français *Saint-Jacques de Compostelle*, v. d'Espagne (Galice), prov. et à 40 kil. S. de la Corogne, sur la Sar, et au pied du mont Pedroso; 23,752 hab. Archevêché et université, bibliothèque publique, hôpital royal, monnaie. Fabr. de dentelles communes; tanneries. Comm. d'images saintes et de chapelets. Aux environs, nombreuses papeteries. — Cette ville, célèbre par son pèlerinage, se forma au IX^e^ siècle autour du sanctuaire qui renfermait le corps de St Jacques, patron de l'Espagne; son nom de Compostelle (*Campus stellæ*) lui vient de l'étoile miraculeuse qui, selon la légende, indiqua le tombeau de l'apôtre. Elle fut prise par les Maures en 997. L'évêché d'Iriense y fut transporté vers 840. La magnifique cathédrale de Santiago fut commencée en 1082; elle est double, et l'église souterraine renferme le tombeau du saint; son Trésor, enrichi des dons des princes d'Espagne et même étrangers, est très-curieux. Cette ville fut la capitale de la Galice et le chef-lieu de l'ordre des chevaliers de St-Jacques. Charles-Quint y convoqua les Cortès en 1520. Les Français l'occupèrent de 1809 à 1814.

SANTIAGO, v. capitale du Chili, sur le Maypocha ou Topocalma, à 2,500 kil. S.-S.-E. de Lima, 1,800 O. de Buénos-Ayres, par 33° 26' 30" lat. S. et 73° 4' 15" long. O.; 90,000 hab. Siége du gouvernement, ch.-l. d'un département de son nom; archevêché, Institut national, musée, université, lycées, bibliothèque, monnaie, banque; écoles des arts et métiers, d'agriculture. Consulat français. Chemin de fer pour Valparaiso depuis 1855. Située sur un plateau élevé et sous un beau climat, la ville est régulière et bien bâtie; on y remarque surtout l'église St-Dominique, l'ancien collége des Jésuites, la monnaie, et la belle promenade de l'Alameda. Fabr. de poteries vernissées, ébénisterie, sellerie, serrurerie, etc. Mines d'or aux environs. Tremblements de terre fréquents : ceux de 1822 et de 1829 l'ont surtout désolée. Fondée en 1541 par Pedro Valdivia. — Le département ou Etat de Santiago, au centre du Chili, au S. de celui d'Aconcagua, à l'O. des Andes, est un riche pays, surtout par ses mines d'or (200 au moins); v. principales : Santiago, Valparaiso, Santa-Cruz, Roncagua, Tiltil; 293,000 hab.

SANTIAGO, île de l'Afrique portugaise (Cap-Vert), 55 kil. sur 22; 20,000 hab. Ch.-l., *Villa-da-Praya*.

SANTIAGO-DE-ALANHI ou SANTIAGO-DE-VERAGUA, v. de la Nouvelle-Grenade, ch.-l. de la province de Veragua, dans l'Etat de Panama; 5,000 hab.

SANTIAGO-DE-CUBA, v. de l'île de Cuba, ch.-l. du département de l'Est, à l'embouchure d'une rivière de son nom, à 800 kil. S.-E. de la Havane, par 19° 57' 27" lat. N., et 78° 12' 27" long. O.; 35,000 hab. Archevêché. Beau port, défendu par le château du Morro. L'air y est malsain, et l'on y manque d'eau. Export. de minerai de cuivre, sucre, tabac, café, rhum. — Cette ville, fondée en 1514 par Diégo Vélasquez, a été la capitale de l'île jusqu'en 1589. Ravagée par un tremblement de terre en 1852.

SANTIAGO ou SAN-YAGO-DE-LOS-CABALLEROS, ville de l'île d'Haïti, sur la rive droite du grand Yaque, bien percée, dans la colonie Espagnole, à 177 kil. N.-O. de St-Domingue; 10,000 hab. environ.

SANTIAGO-DE-LA-VÉGA. *V.* SPANISH-TOWN

SANTIAGO-DE-LÉON-DE-CARACAS. *V.* CARACAS.

SANTIAGO-DEL-ESTERO, v. de la Confédération de la Plata, ch.-l. d'un Etat de son nom, sur le Rio-Dolce, à 882 kil. N.-O. de Buénos Ayres; 6,000 hab.; l'Etat, 60,000.

SANTIAGO-DE-VERAGUA. *V.* SANTIAGO-DE-ALANHI.

SANTILLANE, *Concana*, v. d'Espagne (Vieille-Castille), prov. et à 35 kil. O. de Santander; 2,300 hab. Jadis ch.-l. de l'*Asturie de Santillane* (partie E. des Asturies), distincte de l'*Asturie d'Oviédo*.

SANTILLANE (Don Inigo Lopez de MENDOZA, marquis de), né à Carrion de los Condes en 1398, m. à Guadalajara en 1458, disciple et ami du marquis de Villena, fut un des premiers seigneurs et des plus grands poëtes de la cour de Jean II. Fils d'un grand-amiral de Castille, il acquit lui-même en Europe la réputation de chevalier accompli. Ses ouvrages sont gâtés par une érudition pédantesque. Les principaux sont : le *Centiloquio*, recueil de cent maximes de morale et de politique, qu'il composa pour l'instruction du prince royal (depuis Henri IV de Castille); le *Proemio*, notice curieuse sur l'origine de la poésie et sur les anciens poëtes; *la Comediata de Ponza*, essai de drame, où est décrite la bataille que le roi d'Aragon, Alphonse V, livra aux Génois en 1435; le *Manuel des favoris*, poëme sur la mort du connétable Alvaro de Luna. B.

SANTO-..., c.-à-d. *saint* en espagnol (Pour les noms géographiques composés, qui commencent ainsi, voyez le mot à la suite).

SANTONA, v. d'Espagne (Vieille-Castille), prov. et à 26 kil. E. de Santander, port sur le golfe de Biscaye; 2,700 hab. Bâtie dans une presqu'île, et bien fortifiée. Elle est très-fréquentée dans la saison des bains de mer. Comm. de cabotage et pêche. Prise par les Français en 1809 et 1823.

SANTONES, peuple gaulois de la Celtique, paraît, au temps de César, s'être étendu de la Sèvre Niortaise au N. jusqu'à la Garonne et au Tarn vers le S.; les *Nitiobriges* (département de Lot-et-Garonne), et les *Petrocorii* (département de la Dordogne), en étaient des sous-divisions. Auguste les sépara de la Celtique, pour les joindre à l'Aquitaine, et, sous l'Empire romain, les Santones proprement dits, faisant partie de l'Aquitaine II^e^, occupèrent

les pays appelés depuis *Aunis*, *Saintonge* et *Angoumois* (départements de la Charente et de la Charente-Inférieure). Leurs villes principales étaient : Mediolanum ou Santones (Saintes), Santonum Portus (La Rochelle), Iculisma (Angoulême). L'île d'Oléron (*Uliarius*) faisait partie de leur territoire. C. P.

SANTONS, religieux musulmans qui simulent la folie, parce qu'elle passe pour inspiration et signe de sainteté. Leurs mœurs sont analogues à celles des Calenders (*V. ce mot*).

SANTORIN, île de l'Archipel grec (Cyclades), anc. *Thera*, par 36° 22' 1" lat. N. et 23° 8' 18" long. E.; 15 kil. sur 7; 13,000 hab. Elle fut d'abord appelée *Callistè* (la Belle), et *Strongylé* (la Ronde), avant la catastrophe volcanique qui, de circulaire qu'elle était à l'origine, lui donna la forme d'un croissant, en creusant dans son milieu un canal qui la sépare de deux autres îles, *Therasia* au N.-O., et *Aspronisi* au S.-O. Ce canal est parsemé d'îlots, dont l'apparition est assez récente : *Palœa-Kaïmeni* ou la Vieille-Île-Brûlée, qui date de 197 av. J.-C.; *Micra-Kaïmeni*, la petite Île-Brûlée, sous l'empire de Claude, en 46 de J.-C.; et *Nea* ou *Megali-Kaïmeni*, la Nouvelle ou la grande Île-Brûlée, en 1707. Santorin éprouva beaucoup de changements par les éruptions de 726, 1475, 1570, 1573, 1650, 1707 et 1711, qui abaissèrent considérablement le sol; le volcan semble auj. éteint, et le sol se soulève d'une manière sensible. Exportation de vins, pouzzolane; cabotage actif; construction de petits navires. La principale montagne, le *St-Elie*, est élevée de 700 mèt. A l'E. le *Messavouno*, à l'O. l'*Acrotiris*, au N. le *Mérovigli* et le *Kokkino-Vouno*, dominent quatre plaines fertiles, celles de *Messa*, de *Megalochorion*, d'*Emporion*, et d'*Epanomérie*. Le sol est particulièrement propre à la culture de la vigne : hormis le vin, les habitants tirent du dehors toutes les choses nécessaires à la vie.—Cadmus, se rendant en Béotie, déposa plusieurs de ses compagnons dans cette île. Environ 360 ans après, Théras y amena des aventuriers Doriens de Sparte et des exilés Minyens, et lui donna son nom. L'île devint bientôt assez florissante pour fonder des colonies, entre autres Cyrène, 631. Restée fidèle à Sparte pendant la guerre du Péloponèse, elle fut réunie ensuite à l'empire romain. Devenue chrétienne à la fin du IIIe siècle, elle prit le nom de *Ste-Irène*, sa patronne, et ce nom, en se corrompant, est devenu plus tard *Santorin*. Elle appartint aux Grecs jusqu'à la 4e Croisade, puis au duché de Naxos, fut conquise par les Turcs en 1537, et fait auj. partie, dans le royaume de Grèce, du nome des Cyclades : elle forme avec Nio, Amorgos et Anaphé, une éparchie ou diocèse, dont *Phira*, la principale ville de l'île, est le chef-lieu. Santorin est divisé en 4 démarchies ou communes, et est la résidence d'un évêque catholique. C. P.

SANTORINI (Jean-Dominique), anatomiste, né en 1681 à Venise, m. en 1737, étudia la médecine sous Malpighi et Bellini, et se fit une grande réputation par ses cours et ses ouvrages. On lui doit des recherches sur la structure des viscères, entre autres sur la couche musculaire de l'utérus, dont une partie porte le nom de *Fronde de Santorini*. Il a publié : *Opuscula medica de structurâ et motu fibræ*, Venise, 1705; *Observationes anatomicæ*, ibid., 1724, in-4°. D—G.

SANTORIO. *V.* SANCTORIUS.

SANTOS, v. d'Espagne (Badajoz), à 31 kil. N.-O. de Llerena; 6,000 hab.

SANTOS, v. et port du Brésil, à 12 kil. de la mer, dans la prov. et à 53 kil. S.-E. de St-Paul, sur la côte N. de l'île St-Vincent; lat. S. 23° 56'; long. O. 48° 2'; 7,000 hab. Fondé en 1545. Rendez-vous des navires qui vont à Buénos-Ayres; les femmes y font de la dentelle; le riz et le café des environs sont renommés et s'exportent.

SANTOS (LOS). *V.* SAINTES (Les).

SANUDO (Marc), général vénitien, né en 1153, m. en 1220, prit part à la 4e croisade, et, lors de l'établissement de l'empire latin de Constantinople, occupa, pour sa patrie, les Sporades et les Cyclades. Créé *duc de l'Archipel* par l'empereur Henri, son ambition s'éveilla : secrètement favorisé par les Génois, il enleva Candie à Venise, et s'en fit proclamer roi; il en fut chassé, mais se maintint à Naxos, que sa famille conserva jusqu'à la fin du XIVe siècle.

SANUTO (Marino), dit *Torsello* ou *l'Ancien*, noble vénitien, qui florissait au commencement du XIVe siècle; animé de l'enthousiasme religieux, il fit cinq voyages en Palestine et dans les pays voisins, et parcourut l'Europe pour décider les princes et les peuples à une croisade; ses exhortations restèrent sans succès. En 1321, il présenta au pape Jean XXII des cartes de la Méditerranée, de la Terre-Sainte, et de l'Egypte. On a de lui, dans le t. II du *Gesta Dei per Francos* de Bongars : *Liber secretorum fidelium crucis super Terræ-Sanctæ recuperatione*, etc., dans lequel il décrit les diverses contrées de l'Orient, et donne un précis de leur histoire. *V.* Postansque, *de Marini Sanuti vita et scriptis*, Paris, 1855, in-8°.

SANUTO (Marino), dit *le Jeune*, de la famille du précédent, né à Venise en 1466, m. en 1531, historiographe de la République, a laissé : *De Adventu Caroli, regis Franciæ, in Italiam adversùs regnum neapolitanum, anno* 1494, manuscrit très-important, dont la Bibliothèque impér. de Paris possède un exemplaire; *de Magistratibus urbis Venetæ*, manuscrit; *de Origine urbis Venetæ*, et *Vitæ omnium ducum Venetorum*,... publiés par Muratori, Milan, 1733, in-fol.

SANUTO (Livio), noble vénitien du XVIe siècle, a laissé : *Géographie*, Venise, 1588, in-fol., ouvrage important et estimé.

SANVIC, vge (Seine-Inférieure), arr. et à 3 kil. N. du Havre; 1,099 hab. Briqueteries, fabrique de chaux hydraulique et de noir animal; épuration de goudron.

SANZIO (Raphaël). *V.* RAPHAEL.

SAO-PAULO, ville du Brésil. *V.* PAUL (SAINT-).

SAONE, anc. *Arar* ou *Araris*, *Segona* et *Saucona* au moyen âge, riv. de France, naît à Vioménil, dans le S.-O. du département des Vosges, coule au S., arrose les départements de la Haute-Saône, de la Côte-d'Or, et de Saône-et-Loire, sépare ceux du Rhône et de l'Ain, et afflue au Rhône, rive dr., à Lyon. Cours de 450 kil., par Châtillon-sur-Saône, Port-sur-Saône, Gray, où elle devient navigable, Pontailler, Auxonne, St-Jean-de-Losne, Verdun-sur-Saône, Châlon, Tournus, Mâcon, et Trévoux. La Saône reçoit, à droite : l'Armance, le Salon, la Tille et l'Ouche; à gauche : l'Oignon, le Doubs, la Seille, la Reyssouse et la Veyle. Les canaux de Bourgogne, du Centre, et du Rhône-au-Rhin, y aboutissent. Elle est sujette à des crues désordonnées; ses plus terribles inondations à Lyon sont celles de 580, 1570, 1602, 1608, 1709, 1840.

SAÔNE (HAUTE-), département de l'E. de la France; ch.-l., *Vesoul*; situé dans l'anc. Franche-Comté, entre ceux des Vosges au N., du Haut-Rhin à l'E., du Doubs au S., de la Côte-d'Or à l'O., de la Haute-Marne au N.-O. Superf. : 533,801 hect. Pop. : 317,183 hab. Arrosé par la Saône, l'Armance, le Coney, la Lanterne, l'Oignon; couvert par les ramifications des Vosges. A l'O., il offre des coteaux couverts de vignes et de bois, de vastes prairies, et des champs fertiles; à l'E., il est montagneux, et coupé de vallées boisées, agrestes et profondes. Céréales, vins ordinaires abondants, pommes de terre, chanvre, lin, tabac. Elève considérable de gros bétail. Exploitation importante de fer, manganèse, tourbe, houille, sel, granit, porphyre, pierres de taille, etc. Sources salées et eaux thermales. Industrie active : usines à fer, quincaillerie, verrerie, faïencerie, briqueterie, tissus de coton, toiles, eau-de-vie de cerises. Comm. de bois. Ce département dépend de l'archevêché et de la Cour impériale de Besançon.

SAÔNE-ET-LOIRE, département de l'E. de la France, ch.-l. *Mâcon*; situé dans l'anc. Bourgogne, entre les départ. de la Côte-d'Or au N., du Jura à l'E., de l'Ain, du Rhône, et de la Loire au S., de l'Allier et de la Nièvre à l'O. Superf.: 843,588 hect. Pop.: 582,137 hab. Arrosé par la Loire, l'Arroux, la Saône, la Seille, et le Doubs; traversé par le canal du Centre, et par les montagnes peu élevées du Charolais et de la Côte-d'Or. Sol fertile : les vins, le chanvre et les fruits, forment la grande richesse du département; peu de céréales; pommes de terre. Elève de bestiaux dans d'excellents pâturages. Exploit. importante de houille, fer, manganèse, bitume, marbres. Sources minérales et thermales. Usines à fer et métaux divers, poterie de grès durs, verrerie, horlogerie, toiles, etc. Ce département forme le diocèse d'Autun, et dépend de la Cour impériale de Dijon.

SAORGIO, v. de France (Alpes-Maritimes), arr. et à 37 kil. N.-E. de Nice; 3,000 hab. Château fort qui commande le col de Tende. Pris par Masséna en 1794.

SAOSDUCHEE. *V.* NABUCHODONOSOR Ier.

SAOSNOIS (Lé), *Sagonensis pagus*, petit pays de l'anc. France, où étaient Saosnes et St-Calais (Sarthe).

SAOU, vge (Drôme), arr. et à 42 kil. S.-O. de Die, près du Roubion; 1,200 hab. Fabr. de porcelaine. Il y eut une abbaye du XIIe siècle.

SAPAUDIA, nom latin de la SAVOIE.

SAPEUR, soldat de l'infanterie ou du génie dans les armées françaises. Les Sapeurs étaient autrefois des espèces d'ouvriers de régiments, chargés des travaux de terrasse nécessités par la guerre; on les appelait *tranchéors* (faiseurs de tranchées), *gastadours* (ravageurs), *pionniers*, *charpentiers*, et *ouvriers*. Le nom de Sapeurs ne leur fut

donné qu'en 1775, sous le ministère du comte de Saint-Germain.

Sapeurs d'infanterie. En 1710, il y avait, par régiment, 6 soldats *porte-outils*. En 1747, on créa 10 *porte-haches* par compagnie de grenadiers. Les Sapeurs disparurent à la Révolution. Les consuls les réinstituèrent dans leur garde, et un décret impérial de 1808 en confirma l'institution. Une ordonnance de 1831 fixa le nombre des sapeurs à 13 dans les régiments de 3 bataillons, et à 17 dans ceux de 4 bataillons. Un caporal les commande; ils ont pour armes une hache, un mousqueton à baïonnette, et un sabre; ils portent un tablier blanc, en peau, un bonnet à poil sans plaque, et la barbe longue. En campagne, ils déblaient les passages qui arrêtent la marche du régiment; aux manœuvres, ils servent de jalonneurs; ils font aussi les fonctions de plantons.

Sapeurs du génie, soldats chargés des opérations de la sape dans les siéges. Ils furent créés en 1671, à l'instigation de Vauban. Il y en eut d'abord une compagnie, puis successivement 4 autres, que l'on plaça dans les cadres de l'artillerie en 1720. Un décret du 25 frimaire an II créa 12 bataillons de sapeurs du génie, en y mêlant des pionniers; un arrêté du 5 pluviôse an VI les réduisit à 4 bataillons; une ordonnance du 27 octobre 1824 les encadra dans les régiments du génie, à raison de 6 compagnies par bataillon.

Sapeurs-pompiers, agents chargés de combattre les incendies dans les villes ou gros villages de France. Cette institution prit naissance à Paris, vers la fin du XVII^e^ siècle, sous l'administration de Voyer-d'Argenson, lieutenant de police : alors on commença d'établir des pompes à incendies; il y en avait 20 en 1705, une par quartier; on en établit 16 autres en 1716, avec 32 hommes pour les servir. En 1722, le nombre des pompes fut porté à 39, avec 60 servants vêtus d'habits uniformes. Les pompiers furent organisés militairement en 1811, par Napoléon Ier, qui en forma un bataillon de 576 hommes, divisés en 4 compagnies, et payés comme les troupes du génie. En même temps on leur donna le nom de *Sapeurs-pompiers*. Une ordonnance royale de 1821 les a classés dans l'armée, mais en mettant leur solde et leur entretien à la charge de la ville de Paris; une autre ordonnance a placé ce corps sous l'autorité du préfet de police. L'effectif, porté à 643 hommes en 1836, à 803 en 1841, s'élève depuis 1860, à 1,298 hommes, formant 10 compagnies, commandées par un lieutenant-colonel. Les sapeurs-pompiers ont pour arme un fusil de voltigeur avec sabre ajusté en baïonnette, et un casque de laiton. Ils logent dans 6 casernes, et occupent 47 postes, munis de pompes, de haches, et de tous les appareils nécessaires pour combattre les incendies. Il y a, en outre, 40 autres pompes tant dans les casernes qu'à l'état-major. Le corps se recrute parmi les militaires de l'armée ayant au moins 18 mois de présence sous le drapeau; ils sont mis à la retraite après 25 ans de service. — En 1790, les villes et gros villages de France commencèrent d'organiser des compagnies de pompiers, qui depuis ce temps font partie de la garde nationale. Elles servent à titre gratuit, et se composent principalement d'entrepreneurs et d'ouvriers de bâtiment.

SAPHADIN. *V.* MÉLIK-EL-ADEL.

SAPHIRE. *V.* ANANIE.

SAPHO, ou mieux *Sappho*, célèbre femme poëte de Mitylène, florissait vers 600 av. J.-C. L'histoire de sa vie est incertaine, et l'on a même soutenu l'existence de deux femmes du nom de Sapho (*V.* Visconti, *Iconographie grecque*). Elle fut mariée à un certain Cercylus, dont elle eut une fille; suivant une tradition consacrée par une héroïde d'Ovide, elle se jeta du haut du rocher de Leucade, victime de son amour pour Phaon. On raconte qu'elle fut exilée, ce qui ferait croire qu'elle conspira contre Pittacus avec son contemporain et compatriote Alcée; cependant elle n'est restée célèbre que comme chantre de l'amour. Elle inventa le vers *saphique*. L'admiration des anciens et de Platon, qui l'appelait *la 10^e^ Muse*, est bien justifiée par les vers qui nous restent d'elle : on y trouve une grâce exquise, lorsqu'elle parle de la nature, et beaucoup de passion. Outre de nombreux fragments, nous avons de Sapho deux odes presque entières. Le tout a été recueilli par Wolf, Hambourg, 1733, in-4°; par Volger, Leipzig, 1810; par Neue, Berlin, 1827; par Gaisford, dans ses *Poetæ minores græci*, 1823; par Schneidewin, dans ses *Poetæ elegiaci*, 1839.

D—R.

SAPIENTIAUX (Livres), titre commun donné à quelques livres de la Bible, qui sont : les *Psaumes*, les *Proverbes*, le *Cantique des cantiques*, l'*Ecclésiaste*, la *Sagesse*, et l'*Ecclésiastique*.

SAPIRES. *V.* SASPIRES.

SAPIS, auj. *Savio*, riv. de l'Italie ancienne, prenait sa source dans les Apennins, et se jetait dans la mer Adriatique, entre Ravenne et Ariminium.

SAPOJOK, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 124 kil. S.-E. de Riazan; 4,600 hab. Fabr. de draps.

SAPONARA, v. du royaume d'Italie, située dans la prov. et à 40 kilom. S. de Potenza; 2,972 hab. Près de là était l'anc. *Grumentum*.

SAPOR ou CHAHPOUR Ier, roi sassanide de Perse, 238-271, fils d'Artaxerce Ier, et d'une esclave du sang des Arsacides, envahit la Mésopotamie en 242, fut arrêté par l'empereur Gordien III, qui lui imposa une paix onéreuse, se dédommagea par la conquête de l'Arménie, dont il tua le roi Chosroès, reprit les armes contre Rome au temps de Valérien, le fit prisonnier en Syrie, le traita avec barbarie (*V.* VALÉRIEN), ravagea la Cappadoce et la Cilicie, mais fut contraint par Odénath à se retirer : on dit que, pendant la retraite, il franchit une rivière sur un pont de cadavres de prisonniers romains. Il venait de s'allier avec Zénobie contre Aurélien, quand il fut assassiné. Son fils Hormisdas Ier le remplaça.

SAPOR II, fils posthume d'Hormisdas II, régna sur les Perses, de 310 à 380. Pendant sa minorité, les Arabes infestèrent ses Etats. A 16 ans, il les rejeta au-delà de l'Euphrate. Puis il soutint en Arménie, 338, la faction opposée à Chosroès, imposa un tribut à ce prince, livra 9 batailles aux troupes de l'empereur Constance II, entre autres celle de Singare en 348, échoua devant Nisibis en 350, fut contraint d'interrompre la guerre contre les Romains par une invasion des Massagètes, prit Amide en 359, vainquit Julien l'Apostat sur les bords du Tigre en 363, et se fit céder par Jovien les possessions romaines au-delà de ce fleuve.

SAPOR III, roi de Perse, de 384 à 389, succéda à Artaxerce II, et acheta la paix à Théodose le Grand.

SAPOR, fils d'Yezdegerd Ier, roi de Perse, fut fait roi d'Arménie à la mort de Chosroès III, 415. Il tenta en vain de détacher les Arméniens du christianisme et de l'alliance des Grecs. En 420, à la nouvelle que son père était gravement malade, il partit pour Ctésiphon; l'Arménie se souleva pendant son absence, et il fut tué par son frère Bahram II.

SAPRI, *Sipron*, v. du royaume d'Italie (Province de Salerne), à 10 kil. E.-S.-E. de Policastro, port sur le golfe de Policastro; 2,000 hab. Fondée, à ce qu'on croit, par les Sybarites, après la ruine de leur ville.

SAQUEBUTE, anc. lance, garnie d'un harpon à son extrémité pour tirer les cavaliers à terre; — espèce de trompette dont on se servait autrefois; on pouvait l'allonger ou la raccourcir, pour rendre les sons plus graves ou plus aigus.

SARA, fille de Tharé, et nièce d'Abraham, qui l'épousa l'an 1966 av. J.-C. Elle était douée d'une grande beauté, qui l'exposa aux désirs de deux rois puissants, d'abord le Pharaon Apophis, et, plus tard, Abimélech, prince des Philistins. Mais Dieu la protégea, et fit repentir ses ravisseurs, qui respectèrent sa vertu. Sara resta longtemps stérile, et, se voyant âgée, engagea son mari à épouser sa servante Agar, qui mit au monde Ismaël. Quelque temps après, Sara eut elle-même un fils, qu'elle appela Isaac, et comme Agar ne témoignait que du mépris à sa maîtresse, cette dernière la chassa, ainsi qu'Ismaël.

SARA, nom latin de la SARRE.

SARABACUS ou SABARICUS SINUS, nom latin du golfe de MARTABAN.

SARABAITES, faux apostoliques qui parurent en Egypte après la mort des Apôtres. Sous prétexte d'observer fidèlement la loi, ils se couvraient de peaux de bêtes, et habitaient les rochers.

SARABAT ou KEDOUS, anc. *Hermus*, riv. de la Turquie d'Asie, prend sa source dans les Mourad-Dagh, coule au S.-O., puis à l'O., et se jette dans le golfe de Smyrne, à 18 kil. N.-O. de Smyrne. Cours de 300 kil.

SARAC ou CHINALADAN, dernier prince du 2e empire d'Assyrie ou de Ninive, 647-625 av. J.-C., rappela Sardanapale par sa mollesse, fut assiégé dans Ninive par Cyaxare Ier, roi des Mèdes, et Nabopolassar, gouverneur de Babylone, et fut réduit à se donner la mort.

SARACENA, ancien *Sestum*, ville du royaume d'Italie (Prov. de Cosenza), à 15 kil. O. de Cassano; 2,400 hab. Fondée, dit-on, par les Œnotriens.

SARACÈNES, *Saraceni*, tribu nomade de l'Arabie Déserte, vers le N. Ils résistèrent longtemps aux forces de l'empire grec, et embrassèrent l'islamisme. Quelques-uns pensent que leur nom est venu de celui de *Sarrasins*.

SARAÇOUATI, c.-à-d. *qui préside aux sons;* déesse indienne, sœur, fille et femme de Brahma. Elle préside à la science, à l'harmonie, au langage, à la musique.

SARÆ CASTRUM, nom latin de SARREBOURG.

SARÆ PONS, nom latin de SARREBRUCK.

SARAGOSSE, *Zaragoza* en espagnol, v. d'Espagne (Aragon), capitale de la prov. de son nom et autrefois du royaume d'Aragon, à 267 kil. N.-E. de Madrid, sur la rive dr. de l'Ebre et près du canal royal d'Aragon; 82,129 hab. Archevêché. Cour d'appel. Université, érigée par Sixte IV en 1474; séminaire; école des beaux-arts; bibliothèque. La ville est entièrement bâtie en briques. Parmi les monuments, on remarque : la belle et riche église de Notre-Dame-del-Pilar, renfermant une image miraculeuse de la Vierge qui attire de nombreux pèlerins, et un Trésor dépouillé pour payer la contribution de guerre exigée par les Français en 1809; le monastère de Ste-Engracia, auj. quartier de cavalerie, sous lequel est l'église souterraine des *Martyrs de Saragosse;* l'archevêché; la Tour penchée, dite *Torre nueva*, dont l'inclinaison est de 3 mèt. environ; la Torre-del-Azeu, qu'on suppose être une ancienne mosquée; le pont sur l'Ebre. Fabr. de soieries et de draps fins; tanneries. Comm. de vins et d'eaux-de-vie. Centre de 3 chemins de fer, dont 1 vers Bayonne, par Irun. — L'origine de Saragosse, dont le nom primitif était *Salduba*, est fort ancienne : Auguste y établit une colonie de vétérans, et lui donna le nom de *Cæsaraugusta;* elle fut bientôt une des premières villes de la Tarraconaise. Prise par les Suèves en 452, par les Goths en 466, par les Arabes vers 712, elle devint, en 1014, la capitale d'un petit royaume musulman, et fut conquise, en 1118, par Alphonse Ier d'Aragon. Elle prit parti pour l'archiduc Charles, qui fut vainqueur, sous ses murs, de l'armée de Philippe V, 1710. A la paix, Philippe V ôta à la ville ses fueros. Le siége de Saragosse, pendant l'invasion des Français en Espagne, restera à jamais célèbre par l'héroïsme qui s'y montra des deux côtés : commencé en juillet 1808, abandonné par suite de la capitulation de Baylen (*V.* DUPONT DE LÉTANG), repris en décembre suivant avec 18,000 hommes sous les ordres du maréchal Lannes, contre 40,000, plus, 100,000 hab. accourus de toutes parts, la ville fut emportée d'assaut le 26 janvier 1809. Mais les Espagnols avaient barricadé les rues, crénelé les maisons, qu'il fallut prendre l'une après l'autre. Enfin la ville se rendit le 21 février. Une affreuse épidémie sévit dans la place. 54,000 hab. avaient péri depuis le commencement du siége, et la garnison, que dirigeait Palafox (*V. ce mot*), était réduite à 12,000 hommes. — La province ou intendance de Saragosse, entre celles d'Huesca au N.-E., de Tarragone à l'E., de Castellon au S.-E., de Teruel au S., de Soria et de Logrono à l'O., de Pampelune au N.-O., a 17,112 kil. carrés, et 390,576 hab. Sol arrosé par l'Ebre du N.-O. au S.-E., par le Xalon, le Gallégo et le Giloca.

SARAJEVO. *V.* BOSNA-SERAÏ.

SARAIST, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 56 kil. N.-O. de Riazan; 5,000 hab.

SARAMACA, riv. de la Guyane anglaise, coule au N., et se jette dans l'Atlantique. Elle communique avec le Surinam au-dessus de Paramaribo.

SARAMON, ch.-l. de cant. (Gers), arr. et à 25 kil. S.-E. d'Auch, sur la Gimone; 726 hab.

SARANSK, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 118 kil. N. de Penza, au confluent de la Saranga et de l'Insara; 10,921 hab. Foire importante le 16 août; tanneries, savonneries, tuileries, sel et bétail.

SARAOUAN ou SARAVAN, prov. du Béloutchistan, entre le Kaboul au N., le Katch-Gandava à l'E., le Djalaouan au S., et le Mekran à l'O.; 380 kil. sur 150; ch.-l., *Kélat*. Élève de chameaux, moutons et chèvres.

SARAPOUL, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 300 kil. S.-E. de Viatka, sur la Kama; 6,000 hab. Savonneries, tanneries; exploit. de sel et de fer. Comm. de grains et de bois.

SARASINS. *V.* SARRASINS.

SARA-SOU. *V.* SARY-SOU.

SARATOGA, brg des Etats-Unis (New-York), à 50 kil. N. d'Albany; 3,000 hab. Eaux minérales. Célèbre par la capitulation du général anglais Burgoyne devant le général américain Gates, 17 octobre 1777.

SARATOV, v. de la Russie d'Europe, ch.-l. d'un gvt de ce nom, à 1,596 kil. S.-E. de St-Pétersbourg, sur la rive dr. du Volga; par 51° 31' 12" lat. N., et 43° 46' 18" long. E.; 74,193 hab. Un incendie l'a presque détruite en 1774; Fédor Ier l'avait fondée en 1591 sur la rive gauche du fleuve. Cour criminelle et cour civile d'appel; ch.-l. d'éparchie grecque. Gymnase, avec jardin botanique. Fabr. de coton, bonneterie, horlogerie, cuirs, chandelles. Centre du commerce entre Moscou et Astrakhan; foire de chevaux fréquentée des Kalmouks, le 8 juillet. Culture de mûriers et mines d'alun aux environs. — Le gvt de Saratov, entre ceux de Simbirsk et de Penza au N., de Tambov, de Voronèje et des Cosaques du Don à l'O., d'Astrakhan au S., et de Samara à l'E., a 81,581 kil. carrés, et 1,636,135 hab. Sol traversé du N. au S. par le Volga, ondulé seulement au N.-E., plat partout ailleurs, renfermant de vastes steppes au S.-E., fertile dans quelques parties en blé, tabac, lin, chanvre. Elève de bétail et de vers à soie. Lac Altan, fournissant chaque année 180 millions de kilogr. de sel.

SARAVAN. *V.* SARAOUAN.

SARAVUS, nom anc. de la SARRE.

SARAZIN (Jacques), sculpteur, né à Noyon en 1590, m. en 1660, partit fort jeune pour l'Italie, où ses brillantes dispositions lui méritèrent la protection du cardinal Aldobrandini, l'amitié et les conseils du Dominiquin, resta 18 ans à Rome, fut accueilli avec faveur, à son retour en France, par le cardinal de Richelieu, devint le gendre de Vouet, entra à l'Académie de peinture en 1655, et en fut le premier recteur. Parmi ses œuvres, qui réunissent l'élégance à la sévérité, le naturel au grandiose, on remarque : les statues d'*Atlas* et de *Polyphème*, en Italie; de *St Jean* et de *St Bruno*, à Lyon; les *Quatre Anges* du maître-autel de St-Nicolas-des-Champs, à Paris; les huit caryatides groupées du pavillon de l'Horloge dans la cour du Louvre; les mausolées du cardinal de Bérulle, dans l'église de l'Oratoire, à Paris, et de Henri de Bourbon; ce dernier, érigé dans l'église des Jésuites de la rue St-Antoine, à Paris, représentait la *Religion*, la *Justice*, la *Piété* et la *Force*, avec 14 bas-reliefs en bronze, dont les sujets étaient les *Triomphes de la Renommée*, du *Temps*, de la *Mort*, de l'*Eternité*, etc. B.

SARBIEVIUS (Mathias-Casimir SARBIEWSKI, en latin), poëte latin moderne, né en 1595 dans le duché de Masovie (Pologne), fut professeur au collége de Wilna. Pendant un voyage à Rome, sous le pontificat d'Urbain VIII, il fut chargé de revoir les hymnes du Bréviaire. Le surnom d'*Horace polonais* lui a été décerné par ses contemporains pour l'élégance et la variété de ses poésies, dont la meilleure édition est celle de Barbou, Paris, 1791, in-12. B.

SARDAIGNE, *Ichnusa* et *Sardinia* des anciens, grande île de la Méditerranée, au S. de la Corse, dont elle est séparée par le détroit de Bonifacio, entre 41° 15' et 39° 51' lat. N., 7° 30' et 5° 48' long. E. Superf.: 24,250 kil. carr., y compris les petites îles adjacentes; 268 kil. de long sur 144 de large. Pop.: 588,100 hab. Ch.-l. *Cagliari*. Côtes sinueuses, et formant un grand nombre de baies et de caps. Le sol est montagneux; cependant l'arête centrale, interrompue à plusieurs reprises par de profondes coupures transversales, des plateaux et des plaines, ne constitue point à proprement parler une chaîne. Les principales montagnes sont le groupe du Gennargentu (*Janus Argenti*) au centre (18 à 1,900 mèt.), et le Limbara au N. (1,320 mèt.). Les rivières (le Tirso, le Flumendosa, le Coghinas, etc.) forment à leur embouchure un grand nombre de lagunes. Sources minérales. Climat sain dans les régions élevées, peu salubre dans les parties basses. Célèbre dans l'antiquité par sa fertilité et ses richesses minérales, la Sardaigne n'est cultivée aujourd'hui que dans les plaines, et le blé est la seule production importante, avec la vigne, qui donne des vins de liqueurs estimés. On cultive aussi le figuier, l'olivier et le tabac. Les forêts sont presque abandonnées. Les mines (galène, fer, anthracite), mal exploitées, rendent peu. On trouve beaucoup de sardoines. Elève de chevaux, de moutons, de chèvres et de porcs. Pêche abondante. Peu d'industrie et de commerce : la valeur des importations a été, en 1859, de 15,768,856 fr.; celle des exportations, de 16,453,099 fr. Un bassin houiller important a été découvert en 1851 près d'Iglines, vers le golfe de Palmas. L'italien est la langue officielle, la langue parlée dans les villes; mais le peuple a conservé sa langue nationale, dialecte très-distinct, qui renferme un grand nombre de mots latins purs. On trouve en Sardaigne des menhirs, des murs cyclopéens, et enfin des Noraghes (*V. ce mot*). — Peuplée d'abord par les Phéniciens et les Etrusques, puis par les Grecs, qui y fondèrent quelques villes, la Sardaigne fut conquise en 512 av. J.-C. par les Carthaginois. Les Romains s'en emparèrent en 238, et le temps de leur domination fut pour l'île une période de prospérité. Les Vandales, les Goths, les Grecs s'y succédèrent ensuite. Au moyen âge, les Sarrasins formèrent plu-

sieurs établissements sur les côtes. Ils furent chassés par les Pisans, 1022, qui restèrent maîtres de l'île jusqu'en 1297. Elle passa alors à l'Aragon, et fit partie de la monarchie espagnole jusqu'en 1714, époque où, par le traité de Rastadt, elle fut cédée à l'empereur Charles VI. En 1720, l'Autriche la donna, en échange de la Sicile, à Victor-Amédée II, duc de Savoie, qui prit le titre de roi de Sardaigne. Dans les États sardes, la Sardaigne forma trois divisions administratives, Cagliari, Nuoro, et Sassari; depuis 1860, deux provinces : Cagliari et Sassari. Elle a trois archevêchés (Cagliari, Oristano, Sassari), et huit évêchés (Castelnuovo, Iglesias, Ogliastra, Ales, Alghero, Ampurias, Boas, et Bisarcio); deux tribunaux d'appel et deux universités (Cagliari, Sassari). On y trouve peu de routes. F—T.

SARDAIGNE (Royaume de). *V.* SARDES (Etats).

SARDAM. *V.* SAARDAM.

SARDANAPALE, dernier prince du 1er Empire d'Assyrie ou de Ninive, monté sur le trône l'an 836 av. J.-C., m. l'an 817, est représenté dans l'histoire comme le type de la mollesse et de la lâcheté : il vivait au fond de son palais, et entouré de femmes, quand un certain Bélésis, prêtre chaldéen et habile astrologue, prédit au prince Mède Arbacès qu'il régnerait à Ninive. Les Mèdes relevaient du roi d'Assyrie, et Arbacès, en sa qualité de chef des troupes de sa nation, vint faire, pendant un an, le service du palais de Sardanapale. Il profita de cette circonstance pour préparer, avec Bélésis, le renversement de son suzerain, entraîna dans son complot plusieurs gouverneurs de provinces et d'autres souverains relevant aussi du roi d'Assyrie, et tous marchèrent contre Ninive à la tête de 400,000 combattants. Sardanapale, se réveillant de sa mollesse, s'avança contre les rebelles et les défit dans trois grandes batailles; à la fin, surpris, et ayant perdu une partie de son armée, il se renferma dans Ninive, où il soutint un siége de 2 ans; la 3e année, un débordement du Tigre ouvrit dans les murs de la ville une large brèche aux assaillants. Sardanapale vit dans ce malheur le présage de sa ruine prochaine; il perdit courage: mais ne voulant pas tomber entre les mains de ses ennemis, il fit élever un immense bûcher dans une des cours de son palais, s'y plaça avec ses trésors, ses ornements royaux, ses femmes et ses eunuques, et s'y brûla. On grava, dit-on, sur son tombeau cette inscription : « Bois, mange, jouis de la vie : le reste n'est rien. » *V.* Koopmans, *Disputatio historico-critica de Sardanapale*, Amsterdam, 1819, in-8o.

SARDES, v. capitale des rois de Lydie (Asie-Mineure), dans une plaine fertile, au pied du Tmolus et sur le Pactole, fut célèbre par ses richesses, son commerce et son luxe. Cyrus la prit en 547 av. J.-C. Ses maisons furent longtemps bâties en roseaux; aussi fut-elle brûlée et presque détruite par les Cimmériens, par les Athéniens, venus au secours des Ioniens contre les Perses, et par Antiochus le Grand, roi de Syrie. Tombée au pouvoir des rois de Pergame, puis des Romains, elle s'embellit de monuments magnifiques, et devint sous l'Empire le chef-lieu d'un *Conventus juridicus*. Renversée en grande partie par un tremblement de terre sous le règne de Tibère, elle fut relevée par la libéralité de ce prince. St Jean y établit un des premiers diocèses chrétiens. Elle paraît avoir été détruite lors de l'invasion de Tamerlan en Asie-Mineure. Son emplacement se nomme encore auj. *Sart*, et l'on y trouve les ruines d'un stade, d'un amphithéâtre, et du triple mur de la citadelle flanqué de grosses tours. C. P.

SARDES (Etats), ou *Royaume de Sardaigne*, anc. roy. de l'Italie septentrionale, capit. *Turin;* composé de 2 territoires distincts : l'île de Sardaigne (*V.* SARDAIGNE), qui lui a donné son nom, et les Etats de terre-ferme, comprenant, en 1858, la Savoie, le Piémont, le Montferrat, le comté de Nice, le marquisat de Saluces, une partie de l'ancien Milanais, et le duché de Gênes, et ayant pour limites au N. la Suisse (cantons de Genève, Vaud, Valais et Tessin), à l'O. la France, à l'E. le royaume Lombard-Vénitien et les duchés de Parme et de Modène, au S. la Méditerranée, qui forme le golfe de Gênes. Superf.: 76,268 kil. carrés, dont 52,018 pour les États de terre ferme, qui étaient compris entre 43° 39′ et 46° 24′ lat. N., 3° 17′ et 7° 44′ long. E. Pop.: 5,194,807 hab. A part les riches plaines du Piémont, tout ce pays est montagneux, sillonné par les ramifications des Alpes; là se trouvent les monts Blanc, Rosa et Cervin. Il est arrosé par le Rhône, l'Isère, le Var, et la Magra, affluents de la Méditerranée; par le Pô et ses affluents (Tanaro, Stura, Doire-Baltée, Doire-Ripaire, Sesia, Tessin), qui se rendent à l'Adriatique. La température est froide dans les cantons montagneux, chaude dans les vallées; dans les régions basses, les rizières rendent l'air malsain. Le riz surtout, le maïs, le froment, les vins, les huiles, les figues, les citrons et les oranges, sont les produits les plus importants du sol. Les événements de 1859-60 ont entièrement changé ses frontières; la paix de Zurich (*V.* ITALIE, au *Supplément*) a valu aux Etats sardes la Lombardie, du Tessin au Mincio (1859); peu après, les duchés de Toscane, de Parme, de Modène, et la Romagne, se sont donnés au roi de Sardaigne, qui, en même temps, cédait à la France la Savoie et le comté de Nice (mars-avril 1860). La conquête du royaume des Deux-Siciles par Garibaldi et l'invasion des troupes royales dans les Marches et l'Ombrie (mai-octobre 1860), ont ajouté au royaume la plus grande partie de l'Italie centrale et toute l'Italie méridionale. Le 18 février 1861, s'est ouvert le premier parlement italien. Le roi Victor-Emmanuel a pris le 17 mars le titre de *Roi d'Italie*, et le nouveau royaume a été organisé en 1860-61 (*V.* ITALIE, au *Supplément*). Les détails qui suivront font connaître le royaume tel qu'il existait en 1858 : quant à son agrandissement actuel, il a été reconnu (1862) par la plupart des puissances européennes. — Le gouvernement des Etats sardes était une monarchie héréditaire constitutionnelle. Le roi régnait, et sous sa médiation suprême, un conseil de ministres, dont le président était nommé dans son sein, gouvernait avec le concours de deux assemblées co-souveraines : un sénat nommé à vie, et une chambre des députés élective. La liberté de la presse, la liberté de réunion, sans armes et dans les lieux non publics, la tolérance des cultes avec une religion d'Etat; tels étaient les premiers principes proclamés dans la constitution. Un conseil d'Etat et une Cour des comptes complétaient l'organisation supérieure de la monarchie. L'administration était partagée entre 8 ministères : celui des finances, auquel était attachée la présidence du conseil; ceux des affaires étrangères, de l'intérieur, des grâces, justice et cultes, de l'instruction publique, de la guerre et marine, des travaux publics, et du contrôle général. Les 8 ministres étaient assistés de secrétaires-généraux et de directeurs-généraux. — Il y avait 7 Cours royales ou d'appel (Turin, Chambéry, Nice, Casal, Gênes, Cagliari, et Sassari), un tribunal de 1re instance au ch.-l. de chaque intendance, et 501 tribunaux inférieurs. Une Cour suprême de révision siégeait à Turin. — Pour l'instruction publique, il y avait 4 universités (Turin, Gênes, Cagliari, Sassari), administrées par un conseil supérieur, et, de plus, 2 écoles universitaires secondaires, à Nice et à Chambéry. On comptait 116 colléges (6 nationaux, 36 royaux, 65 publics, 9 épiscopaux). Il y avait en outre 64 écoles isolées de grammaire, 7,546 écoles des deux sexes fréquentées par 259,211 enfants, plusieurs écoles spéciales (pour la médecine, la marine, la guerre, les beaux-arts). Refuge d'un grand nombre d'Italiens distingués par leur intelligence, le Piémont était devenu comme le foyer littéraire de l'Italie. — La religion de l'Etat était le catholicisme; les autres cultes étaient tolérés : on comptait environ 7,000 Juifs et 21,000 Vaudois. Le royaume était divisé en 7 archevêchés (Turin, Chambéry, Gênes, Verceil, Cagliari, Oristano, Sassari), et 34 évêchés; on comptait 4,031 paroisses. Avant la loi du 28 mai 1855, il y avait dans les Etats sardes 71 espèces d'ordres religieux, formant 604 communautés. La valeur de leurs biens ruraux de terre-ferme seulement (12,765 hectares) était de 29,797,432 fr., et le revenu total des biens destinés au service ecclésiastique s'élevait à 17,189,406 fr. — L'armée sarde était composée ainsi : infanterie de ligne, 26,470 hommes; chasseurs, 3,637; cavalerie, 5,211; artillerie, 1,162; génie, 1,052; train, 464; chasseurs francs, 644; carabiniers de terre ferme, 3,049; carabiniers de Sardaigne, 855; en tout, 45,544 hommes, plus 800 hommes d'un bataillon d'infanterie de marine. En temps de guerre, l'effectif était porté à 89,000 hommes. L'infanterie formait 5 divisions, 10 brigades subdivisées en 20 régiments, 80 bataillons, 320 compagnies. La cavalerie se composait de 4 régiments de dragons et 5 régiments de cavalerie légère. Le corps des tirailleurs, dits *bersaglieri*, était partagé en 10 bataillons de 4 compagnies. L'artillerie se composait de : 1 régiment d'ouvriers, 1 régiment de place, 1 régiment de campagne. Tout soldat devait accomplir un service de 8 ou de 11 ans. Le premier, dit *ordinanza*, était un service actif, à la suite duquel le contractant était entièrement libéré, si, dans l'intervalle des huit années, il ne lui était accordé aucun congé. Le second, dit *provinciali*, comprenait 5 années de service actif, et 6 ans de service de réserve. Le contingent annuel était évalué à 10,000 hommes. Il y avait 5 divisions militaires : Turin, Gênes, Chambéry (auj. à la France), Alexandrie, et Cagliari, sous la

direction d'un maréchal et d'un général commandant la division de Turin, où siégeait un tribunal militaire supérieur. — La marine se composait de 8 frégates de 60 canons, 4 corvettes, 4 bricks, 4 schooners, 12 chaloupes canonnières, 10 bateaux à vapeur, etc.; en tout, plus de 40 bâtiments et 900 canons, avec 93 officiers de divers grades, 265 officiers mariniers, et 2,860 matelots. La marine avait 3 départements, Gênes, Villafranca, et l'île de Sardaigne, sous un commandant-général siégeant à Gênes. Elle était régie par un conseil permanent consultatif, un conseil administratif de la marine royale, et un conseil d'amirauté de la marine marchande. Les arsenaux étaient à Gênes et à Villafranca.

Le royaume était partagé en 14 divisions, confiées à des intendants-généraux. Ces divisions étaient partagées en 50 provinces ou intendances. Les intendants résidaient et siégeaient au chef-lieu de chaque province; ils administraient avec le concours de conseils provinciaux et de conseils municipaux électifs.

Divisions.	*Provinces ou intendances.*	*Divisions.*	*Provinces ou intendances.*
Turin.....	Turin.	Ivrée.....	Ivrée.
	Pignerol.		Aoste.
	Suse.		Gênes.
Coni.....	Coni.	Gênes.....	Chiavari.
	Mondovi.		Novi.
	Alba.		Levante.
	Saluces.		Savone.
Novare....	Novare.	Savone....	Acqui.
	Lomelline.		Albenga.
	Pallanza.		Cagliari.
	Ossola.	Cagliari...	Iglesias.
	Val-Sesia.		Isili.
Alexandrie.	Alexandrie.		Oristano.
	Asti.		Nuoro.
	Voghera.	Nuoro.....	Cuglieri.
	Tortone.		Lanusci.
	Bobbio.		Sassari.
Verceil....	Verceil.	Sassari....	Alghero.
	Bielle.		Ozieri.
	Casal.		Tempio.

Les 14 *divisions étaient complétées par celles qui ont été cédées à la France par le traité de Turin, du* 24 *mars* 1860; *c'étaient :*

Nice.....	Nice.	Chambéry.	Chambéry.
	Oneille.		H.-Savoie.
	San-Remo.		Maurienne.
Annecy....	Annecy.		
	Faucigny.		
	Chablais.		

Les Etats sardes étaient un pays agricole; mais le commerce avait, depuis quelques années, pris un certain développement : en 1852, le chiffre des importations s'est élevé à 332,655,951 fr.; celui des exportations, à 237,649,153 fr. La marine marchande comptait 2,934 bâtiments, jaugeant 197,924 tonneaux; elle employait 32,000 hommes. — Dans le budget de 1858, les recettes figuraient pour 144 millions de fr., les dépenses pour 147 millions; la dette était de 677 millions. — On parlait plusieurs langues dans les Etats sardes : le piémontais et le génois, dialectes italiens; le savoisien, patois français; et le sarde, langue nationale, dérivée du latin, et distincte de l'italien.

Histoire. — Le royaume de Sardaigne actuel a pour origine le comté de Maurienne, dont les seigneurs, vassaux du royaume d'Arles, ne possédaient que quelques terres en Savoie, la Maurienne, le Chablais, etc. Humbert II y ajouta les Marches de Suse et de Turin, 1091. Son successeur, Amédée II, fut le 1er comte de Savoie. Les comtes de Savoie acquirent successivement le Faucigny, le duché d'Aoste, puis, sous Amédée VI, 1343-83, le Piémont, la Bresse, les baronnies de Vaud, de Gex, de Valromey, de Coni. Amédée VIII, 1er duc de Savoie, 1391, qui fut pape quelque temps sous le nom de Félix V, 1439-47, acquit le Genevois, 1401, le Valais, le comté de Nice, 1409. Sous Charles III, 1504-53, Genève se rendit indépendante; les Bernois s'emparèrent du pays de Vaud. Comme il s'était déclaré pour Charles-Quint, les Français lui enlevèrent ses États, et la Savoie demeura province française pendant 17 ans, 1532-1559. Philibert-Emmanuel recouvra ses États à la paix de Cateau-Cambrésis. Charles-Emmanuel Ier, conquit en 1588, le marquisat de Saluces, mais céda à Henri IV, 1601, la Bresse et le Bugey. Victor-Amédée II obtint, en 1708, de l'Autriche, le Montferrat; en 1714, au traité de Rastadt, la Sicile; en 1720, la Sardaigne et le titre de roi en échange de la Sicile. Charles-Emmanuel III obtint encore, en 1735, Tortone, Novare, et, en 1748, le Vigevano. Mais, en 1798, Charles-Emmanuel IV fut dépouillé de ses États de terre ferme par les Français. Son frère Victor-Emmanuel les recouvra en 1814, moins une partie de la Savoie, qui lui fut rendue en 1815 avec Gênes et le comté de Nice. Une révolution, dont le but était d'établir le gouvernement constitutionnel, éclata en 1821, et l'obligea d'abdiquer. Son frère Charles-Félix, réfugié alors à Modène, revint à la suite d'une armée autrichienne, et rétablit le gouvernement absolu. Charles-Albert, qui avait été à la tête de la révolution de 1821, monta sur le trône en 1831, et continua d'abord le système de ses prédécesseurs; mais, en 1848, il donna à ses Etats une constitution libérale, et seconda l'affranchissement de l'Italie. Trahi et vaincu à Milan, puis à Novare, il abdiqua, et se retira en Portugal, où il mourut, 1849. Son fils, Victor-Emmanuel II, règne aujourd'hui. Trois faits importants ont déjà marqué ce règne : 1° la suppression des corporations religieuses et l'aliénation de leurs biens au profit de l'Etat; 2° l'alliance conclue avec la France et l'Angleterre, et la coopération active des États sardes à la guerre d'Orient; 3° le rôle pris par le gouvernement sarde, au congrès de Paris (1856), de protecteur des Italiens opprimés par l'Autriche dans ses domaines de Lombardo-Vénétie, ou gouvernés par leurs princes indigènes, plus ou moins influencés par l'Autriche, à Modène, Parme, Florence, Rome, et Naples; et à la suite de cette protestation publique, le mouvement national, qui, secondé par les fautes politiques de l'Autriche et la guerre que la France dut faire à cette puissance pour l'empêcher d'accabler le Piémont, favorisèrent, en 1859-60, la libération de presque toute l'Italie et l'agrandissement inouï des États sardes, portés en 2 ans de 5,000,000 d'habitants à 22,000,000. *V.* au *Supplément* le mot ITALIE.

MAISON DE SAVOIE.

1° *Comtes de Savoie.*		Philippe II.....	1497
Bertold, comte de Maurienne.....	999	Philibert II.....	1504
Humbert Ier, aux Blanches-Mains.....	1027	Charles III.....	1553
Amédée Ier.....	1048	Emmanuel-Philibert..	1580
Amédée II.....	1060	Charles-Emmanuel Ier.	1630
Humbert II, le Renforcé.....	1072	Victor-Amédée Ier...	1637
Amédée III.....	1103	François-Hyacinthe..	1638
Humbert III.....	1149	Charles-Emmanuel II.	1638
Thomas Ier.....	1188	3° *Rois de Sardaigne.*	
Amédée IV.....	1233	Victor-Amédée II (comme duc).....	1675
Boniface.....	1253	— comme roi de Sicile.	1713
Pierre.....	1263	— comme roi de Sardaigne.....	1718
Philippe Ier.....	1268	Charles-Emmanuel III (ou II comme roi)..	1730
Amédée V, le Grand.	1285	Victor-Amédée III (ou II comme roi).....	1773
Édouard.....	1323	Charles-Emmanuel IV (ou II comme roi)..	1796
Aymon.....	1329	*A dater de 1798, il ne régna plus qu'en Sardaigne.*	
Amédée VI, le Vert..	1343	Victor-Emmanuel Ier.	1802
Amédée VII, le Rouge.	1383	*Ne régna sur les États de terre ferme qu'à partir de 1814.*	
2° *Ducs de Savoie.*		Charles-Félix.....	1821
Amédée VIII (d'abord comte, puis duc à partir de 1416)....	1391	Charles-Albert.....	1831
Louis.....	1459	Victor-Emmanuel II..	1849
Amédée IX.....	1465		
Philibert Ier.....	1472		
Charles Ier.....	1482		
Charles II.....	1489		

F—T.

SARDI (Alexandre), archéologue, né à Ferrare vers 1520, m. en 1588, se distingua par une profonde érudition et une critique éclairée. On a de lui : *de Ritibus ac moribus gentium lib.* III, Venise, 1557; *de Nummis tractatus, in quo antiqua pecunia romana ac græca metitur*, Mayence, 1579; *Antiquorum numinum et heroum origines*, Rome, 1775. La bibliothèque de Modène a, en manuscrit, 40 liv. d'une *Histoire ancienne universelle*, et 7 livres d'une *Histoire d'Italie* de 1534 à 1559.

SARDINIA, nom latin de la SARDAIGNE.

SARDIQUE, auj. *Sophia*, anc. v. de la Dacie-Inférieure, capitale du diocèse d'Illyrie orientale. Patrie de l'empereur Galérius. Un célèbre concile y fut réuni en 347, où St Athanase se justifia des calomnies des Ariens.

SARDOAL, v. de Portugal (Estramadure), à 10 kil. N.-E. d'Abrantès; 3,400 hab.

SARDONS, *Sardones*, peuple de la Gaule (Narbonnaise 1re); villes princip. : Ruscino, Illiberis. On suppose qu'ils tiraient leur nom d'une colonie venue de l'île de Sardaigne. Leur pays forma le Roussillon, et auj. le département des Pyrénées-Orientales.

SAREDA, anc. v. de Palestine, dans la tribu d'Ephraïm. Patrie de Jéroboam.

SAREDATHA, anc. v. de Palestine, dans la tribu de Gad. Là furent fondus les bronzes d'Hiram pour le temple de Salomon.

SARÉE, anc. v. de Palestine, sur les confins des tribus d'Aser et de Nephtali. Patrie de Samson.

SAREPTA, v. de Phénicie, sur la Méditerranée, entre Tyr et Sidon. Elie y ressuscita le fils d'une veuve.

SAREPTA, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 320 kil. S.-O. de Saratov, sur la Scarpa, près de son confluent avec le Volga; 5,000 hab. Fondée par les Frères Moraves en 1765; bien fortifiée contre les nomades; bien bâtie, et se gouvernant par elle-même. Fabr. d'étoffes de soie et de coton, de bas, de bonnets, de toiles. Commerce de tabac avec les Kalmouks et les Tartares.

SARGANS, v. de Suisse, cant. et à 40 kil. S. de Saint-Gall, au pied du Schollberg, entre le Rhin et la Seez; 1,900 hab., catholiques. Vieux château; bains sulfureux.

SARGUEMINES. *V.* SARREGUEMINES.

SARI, anc. *Zadracarta*, v. de Perse, ch.-l. du Mazendéran, à 184 kil. N.-E. de Téhéran; 15,000 hab.

SARI-D'ORCINO, ch.-l. de canton (Corse), arr. et à 25 kil. N.-E. d'Ajaccio; 888 hab.; vins estimés.

SARINE, riv. de Suisse. *V.* SAANE.

SARISBERIENSIS. *V.* SALISBURY (Jean de).

SARISSE, pique des soldats de la phalange (*V. ce mot*). Elle fut d'abord longue de 16 coudées (7m,40), puis réduite à 14 (6m,50). On la tenait aux deux tiers environ de sa longueur : l'autre tiers s'engageait dans le rang de derrière. C'était une arme défensive plutôt que d'attaque. Sa longueur et sa pesanteur la rendaient embarrassante quand la phalange se rompait. C. D—Y.

SARK ou SERCQ, île anglaise de la Manche, à 10 kil. E. de Guernesey, 16 N.-O. de Jersey, et 30 de la côte de France; par 49° 30' lat. N., et 5° 12' long. E.; 4 kil. sur 2; 600 hab. Ses deux principales parties sont unies par un isthme étroit. Sol fertile; beaucoup de pommes, bestiaux nombreux, pêche abondante. Fabr. de fromages, de gants, et de gilets tricotés, exportés à Bristol.

SARKIS, auteur classique arménien du XIIe siècle, est connu par 43 *Homélies*, Constantinople, 1743, 1 gros vol. in-4°, dans lesquelles il a su imiter St Basile, St Grégoire de Nazianze, et surtout St Jean Chrysostôme. Son style est pur et fleuri. C. A.

SARLADAIS, *Sarlatensis pagus*, petit pays de l'anc. France (Haut-Périgord), comprenait le territoire de Sarlat.

SARLAT, s.-préf. (Dordogne), à 70 kil. S.-E. de Périgueux, au fond d'un étroit vallon; 4,148 hab. Tribunaux de 1re instance et de commerce, collége, institution de Jésuites. On remarque l'hôpital et l'église paroissiale. La ville, jadis fortifiée, se forma autour d'un monastère de Bénédictins; le pape Jean XXII y érigea, en 1317, un évêché, qui subsista jusqu'à la Révolution. Comm. de truffes excellentes, vins, huile de noix, bestiaux. Exploit. de minerai de fer carbonaté, de houille, de lignite terreux, de sable arénacé, de pierres à chaux et meulières, d'argile à foulon, et de marne calcaire. Patrie de La Boëtie, dont on montre encore la maison.

SARMATES, SARMATIE. Les Sarmates ou Sauromates sont mentionnés pour la première fois dans Hérodote comme une peuplade séparée des Scythes par le Tanaïs, et habitant, à l'E. de ce fleuve, un pays désolé qui s'étendait à 15 jours de marche au N. du Palus-Méotide, c.-à-d. comprenant, au S.-E. de la Russie, une partie des gouvernements actuels des Cosaques du Don, d'Astrakhan et de Saratov. Une tradition fabuleuse les fait naître du commerce des Scythes avec les Amazones, c.-à-d. avec des femmes de race étrangère, parlant une autre langue que la leur; l'antiquité expliquait ainsi le mélange de ces Scythes, de race Arienne ou Indo-Germanique, avec des femmes qui semblent appartenir à une des variétés de la race Tartaro-Finnoise. Hippocrate au Ve siècle av. J.-C., et Ammien Marcellin au IVe siècle de l'ère chrétienne, représentent les Sarmates comme un peuple de petite taille, basané, trapu, chargé de graisse, d'une complexion molle, caractères qui distinguent encore auj. les nations Finnoises du N. et de l'E. de la Russie. Leur conformation physique témoignait de leur origine maternelle; leur langue, dialecte corrompu de la langue scythique, rappelait leur parenté primitive avec les Scythes. On les voit d'abord porter secours aux Scythes contre Darius Ier. Quatre siècles après, ils s'unissent à Mithridate, renversent l'Empire des Scythes, et se substituent à ces peuples, comme nation dominante, s'étendant du Tanaïs au Tyras. A cette époque, ils se divisent en trois tribus principales : les *Sarmates Jazyges*, les *Sarmates Royaux*, et les *Sarmates Laboureurs*, et effacent le nom des Scythes, qui ne s'appliqua plus qu'aux peuplades les plus septentrionales de la Russie actuelle. L'empire des Sarmates s'accrut promptement; vers 160 ap. J.-C., ils étaient maîtres de toute l'Europe orientale et septentrionale. Leur pays est divisé par Ptolémée en Sarmatie Européenne et Sarmatie Asiatique. La *Sarmatie Européenne* s'étendait entre les monts Sarmatiques (monts de Moravie et partie des Karpathes) et la Vistule à l'O., l'océan Sarmatique (mer Baltique) et les terres inconnues au N., le Tanaïs à l'E., le Pont-Euxin au S.; elle comprenait toute la Russie centrale, méridionale et occidentale, avec la Moldavie, et une partie de la Galicie et de la Pologne. La *Sarmatie Asiatique* s'étendait entre le Tanaïs, le Rha et la mer Caspienne, c.-à-d. sur une partie de la Russie orientale. Mais ces deux vastes pays n'étaient pas habités par les seuls Sarmates : ils renfermaient encore beaucoup d'autres peuples étrangers à leur race, mais soumis à leur domination. C'étaient, dans la Sarmatie Européenne, au S. : des peuples Scythes, tels que les *Alauni*, entre le Borysthène et le Tanaïs, et les *Tauro-Scythes*, dans la Tauride; à l'O., plusieurs nations Slaves, telles que les *Bastarnes* ou *Peucini*, aux sources de la Vistule, les *Vénèdes* et les *Borusci*, sur le cours inférieur de ce fleuve, et les *Roxolans*, sur le Tanaïs; enfin, au N., les *Chuni*, de race Finnoise, célèbres plus tard sous le nom de Huns. La Sarmatie Asiatique était habitée par des peuples beaucoup moins connus, les *Hénioques*, les *Bosphorani* et les *Jaxamathes*, ou à demi fabuleux, comme les *Sarmates Hyperboréens*. L'empire des Sarmates fut renversé à la fin du IIIe et au IVe siècle par les Goths; fuyant devant leurs vainqueurs, ils envahirent la Pannonie, mais furent vaincus par Théodose, alors simple général, et forcés de demander grâce à Valentinien, 375. Du joug des Goths, ils passèrent sous celui des Huns, 376, envahirent avec eux l'empire romain au Ve siècle, et paraissent ensuite s'être réfugiés vers les bords de la Baltique, où, mêlés aux tribus Slaves, ils formèrent le peuple mixte des Lettons.—Les Sarmates étaient nomades, et vivaient sur des chariots, ce qui les avait fait appeler par les Grecs *Hamaxobii*. Quelques-uns étaient agriculteurs : mais le peu de villes que l'on rencontre au S. de la Sarmatie, vers le Pont-Euxin, *Chersonesus*, *Olbia*, *Théodosie*, *Panticapée*, *Tanaïs*, *Pityus*, *Sinda*, *Phanagorie*, étaient, pour la plupart, des colonies grecques. La cavalerie des Sarmates était surtout redoutable. Les femmes mêmes allaient à la guerre, armées de l'arc et du javelot, et ne pouvaient se marier qu'après avoir tué un ennemi. Quelques-unes de leurs peuplades étaient gouvernées par des femmes. C. P.

SARMATIQUE (Mer ou Océan), nom donné par Tacite et Ptolémée à la mer qui baignait au N. de l'Europe les côtes septentrionales de la Sarmatie (auj. la *Baltique*), et par quelques poëtes au Pont-Euxin (mer Noire), qui baignait les rivages méridionaux du même pays. C. P.

SARMATIQUES (Monts), chaîne de montagnes qui formait autrefois la frontière S.-E. de la Germanie vers la Sarmatie, du Danube aux sources de la Vistule. C'est auj. la partie orientale des monts de Moravie et une portion des Karpathes. C. P.

SARMATIQUES (Portes), défilé du Caucase entre la Sarmatie et l'Ibérie; auj. *Alazon;* l'on y trouve encore les restes d'une muraille haute de 120 pieds, qui servait à fermer ce passage aux Barbares du Nord. C. P.

SARMIZEGETHUSA, appelée aussi *Zarmizegethusa*, *Sarmategte* et *Sarmazege*, ancienne capit. de la Dacie et résidence des rois de ce pays, devint, après la conquête de Trajan, une colonie romaine de droit italique, sous le nom de *Colonia Ulpia Trajana Augusta*. On en trouve des ruines considérables, murs, temples, amphithéâtres, aqueducs, auprès de la ville actuelle de *Varhely*. C. P.

SARN, riv. de Suisse. *V.* SAANE.

SARNEN, brg de Suisse, capitale du district d'Obwald et du canton d'Unterwald, à 90 kil. E. de Berne, à l'endroit où l'Aa sort du lac de Sarnen; 3,301 hab., catholiques. Arsenal, école latine. Tannerie et briqueterie. Célèbre abbaye de Bénédictins.

SARNEN (Lac de), au S. du bourg de ce nom; 6 kil. du N. au S., 2 de l'E. à l'O. L'Aa le traverse du S. au N.

SARNIA, nom anc. de GUERNESEY.

SARNO, v. du royaume d'Italie (Province de Salerne), sur une rivière de même nom, à 17 kil. N.-O. de Salerne; 16,374 hab. Evêché. Fabriques de papier et de toiles. Eaux ferrugineuses et sulfureuses. On attribue la fondation de cette ville aux Pélasges. Près de là, Telas, roi des Goths, fut pris et mis à mort par Narsès, 552. Ferdinand d'Aragon y fut vaincu par Jean de Calabre, en 1460.

SARNUS, auj. *Sarno*, rivière navigable d'Italie, séparait la Campanie du Picénum, et se jetait dans le golfe de Naples, près de Pompéi. Par suite de l'éruption du Vésuve de l'an 79, il n'est plus qu'un grand ruisseau, rejeté assez loin à l'E. de la ville.

SARON (Bochart de). *V.* Bochart.

SARON ou SARONAS, plaine de la Palestine, entre Joppé et Césarée; célèbre par sa fertilité et par ses roses.

SARONIDES. *V.* Druides.

SARONIQUE (Golfe ou Mer), partie de la mer Égée qui s'enfonce entre le cap Sunium et la pointe de l'Argolide, baigne l'Attique, la Mégaride, la Corinthie, les côtes d'Epidaure et de Trézène, et renferme les îles de Salamine et d'Egine. Son nom venait ou de Saron, roi de Trézène, qui s'y noya en poursuivant un cerf, ou du fleuve Saron, qui arrosait les environs de cette ville. Auj. *golfe d'Egine* ou d'*Athènes*. C. P.

SAROS (Golfe de), anc. *Melas*, golfe formé par l'Archipel sur la côte S. de la Roumélie, au N.-O. de la presqu'île de Gallipoli, qui le sépare des Dardanelles et de la mer de Marmara.

SAROS (NAGY-) ou SAROSCH, dit aussi *Gross-Saros*, v. des Etats autrichiens (Hongrie), dans le comitat de son nom, à 7 kil. N.-O. d'Eperiès; 2,800 hab. Draps et cuirs. Restes d'un anc. château.—Le comitat de Saros, dans le cercle en deçà de la Théiss, entre la Galicie au N., les comitats de Zips à l'O., d'Abauj-Var au S., de Zemplin à l'E., a 3,788 kil. carrés, et 146,000 habitants. Ch.-l., *Eperiès*. Sol très-montueux, appuyé à la chaîne des Karpathes au N. Riches mines d'opales. Sources minérales et sources salées. Elève de bétail.

SAROS-PATAK. *V.* PATAK.

SAROUDJ ou SEROUDJE, v. de la Turquie d'Asie, dans l'eyalet d'Alep, située à 45 kil. S.-O. d'Orfa. Jadis titre d'un comté, qui appartient aux princes d'Edesse.

SAROUKHAN, sandjakat de la Turquie d'Asie (eyalet d'Aïdin), entre ceux de Karassi au N., de Koutaïèh à l'E., d'Aïdin au S., et l'Archipel à l'O.; ch.-l., *Thyatire* ou *Ak-Hissar*. Arrosé par le Sarabat. Il tire son nom de l'émir Sarou, qui s'appropria ce pays, en 1307, lors de la dissolution de l'empire de Roum. Bajazet Ier le réunit à l'empire ottoman.

SARP, v. de Norvége (Aggerhuus), à 16 kil. S.-O. de Frederikstadt. Près de là est une cataracte, du haut de laquelle on précipitait jadis les criminels.

SARPÉDON, fils de Jupiter et d'Europe, disputa à son frère Minos le trône de Crète, fut vaincu, et se retira en Lycie, où il conduisit une colonie de Crétois.

SARPÉDON, fils de Jupiter et de Laodamie, et roi de Lycie, vint au secours de Priam assiégé par les Grecs, et fut tué par Patrocle.

SARPI (Pietro), dit *Fra Paolo*, historien, né à Venise en 1552, m. en 1623, entra, en 1565, dans l'ordre des Servites, dont il devint procureur-général en 1585, et soutint sa patrie dans ses démêlés avec le pape Paul V. Il fut membre du tribunal des Dix. En 1607, des assassins le blessèrent; il fut traité aux frais de la république. De nombreux passages de ses ouvrages, principalement de ses lettres, indiquent qu'il avait du goût pour la religion protestante. C'était un homme de savoir et de jugement, précurseur en philosophie de Bacon et de Locke, en magnétisme de Gilbert, en médecine de W. Harvey. Ses connaissances en anatomie et en physique étaient telles, qu'on lui a attribué plusieurs découvertes, les valvules des veines, la circulation du sang, l'expansion et la contraction de la pupille, la variation de la boussole. Il a beaucoup écrit. Son *Traité des bénéfices*, ou des droits, revenus et priviléges de l'ordre ecclésiastique en matière séculière, est un modèle du genre, quelque opinion qu'on ait d'ailleurs sur le fond. Sarpi est surtout connu par une *Histoire du concile de Trente*, Londres, 1619, traduite en français par Le Courayer, 1736, 2 vol. in-fol.; ouvrage remarquable par la manière originale d'exposer les faits, de les nouer et de les juger, par le choix des matériaux, par un style clair, nourri et agréable, mais écrit dans un esprit manifeste d'hostilité envers la cour de Rome, ce qui nuit parfois à la rectitude du jugement de l'auteur. Le cardinal Pallavicino en a fait une solide réfutation. On a de lui encore : *Histoire de l'Interdit*, Venise, 1606, in-4°, trad. en français par Amelot de la Houssaye dans son *Histoire du gouvernement de Venise*; *Opinione del P. Paolo, come debba governarsi la repubblica*, Venise, 1681, trad. en français par de Marsy sous ce titre : *le Prince de Fra Paolo*, Berlin, 1751, in-12. Ses Œuvres complètes ont été publiées à Naples, 1790, 24 vol. in-8°. B.

SARRALBE, ch.-l. de cant. (Moselle), arr. et à 15 kil. S. de Sarreguemines, dans un charmant vallon, au confluent de la Sarre et de l'Albe; 2,086 hab. Jadis aux évêques de Metz. Salines. Fabr. d'acier, toiles, fleurs artificielles. Chapeaux de paille façon palmier, allumettes chimiques, tabatières en carton vernissé, gants de soie, etc.

SARRASIN (Jean-François), poëte, né en 1604 à Hermanville, près de Caen, d'un trésorier de France de cette ville, mort en 1654, vint de bonne heure à Paris, où il fut secrétaire des commandements du prince de Conti. Homme de plaisirs, ses travaux littéraires furent peu considérables; on cite : l'*Histoire du siége de Dunkerque*, et la *Conspiration de Wallenstein*, en prose; la *Pompe funèbre de Voiture*, en prose et en vers; *Orbilius Musca, sive Bellum parasiticum*, satire en vers contre Montmaur; *Dulot vaincu ou la Défaite des bouts-rimés*, poëme en 4 chants, où se trouvent de jolis détails; des stances, des chansons, des sonnets, etc. Ses opuscules ont été recueillis en 1656, in-4°, et 1685, 2 vol. in-12; on a publié de nouveau ses *Poésies* à Caen, 1824, in-8°, et ses *Œuvres choisies*, avec notice par Ch. Nodier, à Paris, 1826, in-12. J. T.

SARRASINS, nom par lequel les écrivains chrétiens du moyen âge désignaient les Musulmans, Arabes ou Maures. On le fait dériver des *Saracènes* (*V. ce mot*), ou de l'arabe *Scharkiin* (orientaux).

SARRE, *Sara* ou *Saravus*, en allemand *Saar*, riv. de France et de Prusse, prend sa source dans les montagnes des Vosges (forêt de St-Quirin), sur la limite des départ. des Vosges, de la Meurthe, et du Bas-Rhin, coule au N., en France par Sarrebourg, Fénestrange, Saarr-Union, Sarreguemines, en Prusse par Sarrebrück, où elle devient navigable, Sarrelouis et Sarrebourg, au-dessous de laquelle elle tombe dans la Moselle, rive dr., à Consarrebrück. Cours de 220 kil. Elle donna, en 1798, son nom au département français formé d'une partie de l'évêché de Trèves, de la principauté de Nassau-Saarbrück, du N.-O. de celle de Deux-Ponts; entre ceux de Rhin-et-Moselle au N. et à l'E., du Mont-Tonnerre et de la Moselle au S., des Forêts et de l'Ourthe à l'O.; ch.-l. *Trèves*; arrond.: Trèves, Sarrebrück, Prum, et Birkenfeld. Ce département, enlevé à la France en 1814, fait auj. partie de la régence de Trèves dans la Prusse rhénane, moins la principauté de Birkenfeld, qui est au grand-duc d'Oldenbourg.

SARRE (Province de la), partie du gouvernement-général de Lorraine, pendant le temps que Louis XIV fut maître de ce duché, 1672-1697, comprenait, dans le bassin de la Sarre, le pays appelé *Lorraine allemande*, et situé entre l'électorat de Trèves au N., le pays Messin à l'O. et au S., l'Alsace et le duché de Deux-Ponts à l'E.; ch. l., *Sarrelouis*; v. princip.: Hombourg, Sarrebrück, Bitche, la Petite-Pierre, Sarrebourg, Fénestrange, Dieuze, Marsal, Créhange, Sierck, Otweiler. La plus grande partie de cette province fut rendue au duc de Lorraine à la paix de Ryswick, 1697, et Louis XIV ne garda que Sarrelouis et quelques villages. Le nom de province de la Sarre fut conservé, et appliqué, jusqu'à la fin du règne et pendant les premières années du règne suivant, à un gouvernement particulier, composé, avec Sarrelouis, de Thionville, Montmédy, Bouillon, Stenay, Longwy, Marsal, la Petite-Pierre et Hornbach. C. P.

SARREBOURG, *Caranusca, Saræ castrum*, en allemand *Saarburg*, s.-préf. (Meurthe), à 84 kil. E. de Nancy, sur la rive dr. de la Sarre et le chemin de fer de Paris à Strasbourg; 2,852 hab. Cette ville appartint aux évêques de Metz depuis le milieu du xe siècle, passa aux ducs de Lorraine vers 1464, et fut cédée à la France en 1661. Située au principal débouché des Vosges, elle est importante comme position stratégique, et a de vastes magasins pour les subsistances militaires. Elle a des murailles garnies de tourelles. Trib. de 1re instance, société d'agriculture. Fabr. de bonneterie, broderie, chandelles; fonderie de cloches, tanneries.

SARREBOURG, v. des Etats prussiens (prov. du Rhin), au confluent de la Sarre et de la Leuk, à 19 kil. S. de Trèves; 2,000 hab. Ch.-l. de cercle. Vins, produits chimiques; forges, aciéries. Vieux château.

SARREBRÜCK, *Augusti muri*, *Saræ pons*, en allemand *Saarbrück*, v. des Etats prussiens (prov. du Rhin), sur la rive g. de la Sarre, à 90 kil. S.-S.-E. de Trèves, près de la frontière française; 8,600 hab. Ch.-l. de cercle; gym-

nase. Usines à fer et acier; fabr. de draps, tabac, porcelaines, cartes à jouer. Importantes houillères. — Fondée au milieu du Xe siècle, cette ville appartint successivement aux évêques de Metz, à des comtes particuliers, 1237, à la maison de Nassau, 1380; les Français, puis les Impériaux, 1796, la prirent. Réunie à la France de 1794 à 1814, elle fut ch.-l. d'un arrond. du départ. de la Sarre.

SARREGAU (Le), *Saravensis pagus*, nom donné jadis au pays traversé par la Sarre.

SARREGUEMINES, en allemand *Saargemünd*, s.-préf. (Moselle), à 75 kil. E. de Metz, sur la rive g. de la Sarre; 5,169 hab. Trib. de 1re instance, collége, bureau de douanes. Manuf. renommées de poterie fine, imitant le porphyre et le basalte; velours de peluche de soie, chapeaux de paille, gants de soie, allumettes chimiques, tabatières en pâte de carton vernissé, tanneries, colle-forte, etc. Entrepôt d'aciers et de fontes d'Allemagne; fabr. de coffres-forts; savonnerie, amidonnerie. — Cette ville, bien bâtie, était jadis place forte. Les Prussiens l'assiégèrent en 1794. Patrie de J.-P. de Montalivet.

SARRELOUIS, en allemand *Saarluis*, v. forte des Etats prussiens (prov. du Rhin), sur la Sarre, à 64 kil. S.-S.-E. de Trèves; 7,000 hab. Ch.-l. de cercle. Fabr. de fils de fer, armes, cuirs. Régulièrement bâtie par Louis XIV en 1680, et fortifiée par Vauban. Pendant la Révolution, on l'appela *Sarre-libre*. Les traités de 1815 l'ont enlevée à la France. Patrie du maréchal Ney.

SARRE-UNION. *V.* SAAR-UNION.

SARRIANS, vge (Vaucluse), arr. et à 8 kil. N.-O. de Carpentras; 1,234 hab. Elève de vers à soie. Comm. de foin et de safran.

SARROLA, ch.-l. de cant. (Corse), arr. et à 17 kil. N.-E. d'Ajaccio; 930 hab.

SARSINA, v. du royaume d'Italie (province de Forli), à 26 kilom. S.-E. de Césène. Evêché; 2,634 hab. Patrie du poëte comique latin Plaute.

SART, v. de la Turquie d'Asie, eyalet et à 88 kilom. N.-E. d'Aïdin, à 77 E. de Smyrne. Ruines de l'anc. *Sardes* (*V. ce mot*).

SART, nom moderne du PACTOLE.

SARTÈNE, *Sartena*, s.-préf. (Corse), à 50 kil. S.-S.-E. d'Ajaccio; 2,927 hab. Bâtie en amphithéâtre, sur un coteau qui sépare la vallée de Valenco de celle de l'Ortola. Trib. de 1re instance. Elève de bestiaux et d'abeilles. Comm. de grains, huile, cire, cuirs de bœuf, peaux de chèvre et de mouton, planches de sapin.

SARTHE, riv. de France, prend sa source au vge de Somme-Sarthe, près de la Trappe (Orne), coule du N. au S., puis à l'O., arrose les départements de la Sarthe, de la Mayenne, de Maine-et-Loire, passe à Alençon, Beaumont-le-Vicomte, le Mans, Sablé, et se jette dans la Mayenne à 6 kil. au-dessus d'Angers. Cours de 275 kil., navigable sur 115. Les principaux affluents sont la Vègre, l'Huisne, le Loir, l'Orne-Saosnoise, et la Braye.

SARTHE, département du N.-O. de la France, ch.-l. Le Mans; situé dans les anc. provinces du Maine et de l'Anjou, entre les départements de l'Orne au N., d'Eure-et-Loir et de Loir-et-Cher à l'E., d'Indre-et-Loire et de Maine-et-Loire au S., et de la Mayenne à l'O. Superficie, 621,000 hect. Pop., 466,155 hab. Arrosé par la Sarthe et le Loir. Sol fertile : bois, céréales, trèfles, vins communs, cidre, pommes de terre, chanvre. Elève de volailles estimées, bétail, chevaux, porcs; conserves de viande et de légumes. Exploitation d'anthracite, fer, marbre, grès, ardoise, pierres meulières et calcaires, marne, argile, tourbe. Fabriques de toiles, étamines, siamoises, tissus de laine, cuirs, gants, bougie, papier; usines à fer. Climat sain et tempéré; air doux et un peu humide. Ce département dépend de l'évêché du Mans et de la Cour impériale d'Angers.

SARTI (Giuseppe), compositeur de musique, né à Ferrare en 1729, m. en 1802, élève du P. Martini, et maître de Cherubini, a laissé quelques excellents opéras : *Pompeo in Armenia*, 1752; *Il re pastore*; *le Gelosie villane*, 1776; *Giulio Sabino*, 1781; *le Nozze di Dorina*, 1782; *Armida e Rinaldo*, 1785. Le Conservatoire de musique de Paris possède plusieurs volumes des compositions de Sarti pour l'église. B.

SARTIGES (Bertrand de), chevalier de l'ordre du Temple, né vers 1260 au château de Sartiges, près de Mauriac (Auvergne), était commandeur de Carlat lors du procès intenté à son ordre. Il soutint énergiquement l'innocence des chevaliers en présence de l'évêque de Clermont, 1309, ainsi qu'à Paris, 1310. On ne trouva contre lui aucune charge, et il se retira en Allemagne, où il fut admis dans l'Ordre Teutonique.

SARTILLY, ch.-l. de cant. (Manche), arr. et à 11 kil. N.-O. d'Avranches; 612 hab. A 6 kil. N.-E., sont les belles ruines de l'abbaye de la Luzerne, du XIIe siècle.

SARTINE (Antoine-Raymond-Jean-Gualbert-Gabriel de), magistrat et ministre français, né à Barcelone en 1729, m. en 1801, avait été conseiller au Châtelet de Paris, lieutenant-criminel, et maître des requêtes, lorsqu'en 1759 il fut nommé lieutenant-général de police, emploi dans lequel il se rendit célèbre, autant par son habileté que par les mesures utiles dont on lui fut redevable. Il s'occupa de l'assainissement et de la sûreté de Paris : on lui doit l'éclairage par les réverbères en 1768, la construction de la Halle au blé, la fondation d'une école gratuite de dessin pour les ouvriers, etc. Le titre de conseiller d'Etat fut la récompense de ses services pendant 15 ans. En 1774, il fut appelé au ministère de la marine, y apporta de l'ordre et de la probité, et eut à conduire la guerre d'Amérique; mais, faute de connaissances spéciales, il réussit moins dans ce ministère. Remplacé, en 1780, par le marquis de Castries, il émigra à la Révolution, se retira en Espagne, et mourut à Tarragone. Il a laissé son nom à un règlement de 1780 sur la salubrité des vaisseaux. B.

SARTO (André DEL). *V.* ANDRÉ.

SARUM (OLD-). *V.* OLD-SARUM.

SARUM (NEW-). *V.* SALISBURY.

SARUS, chef des Goths engagés comme auxiliaires au service d'Honorius. Ennemi acharné d'Alaric, il le battit, tout près de Rome, au milieu même d'une trêve, et le décida ainsi à la prise de la ville, 410. Brouillé avec l'empereur, et appelé au service de Jovin, usurpateur en Gaule, il fut tué, en traversant les Alpes, par Ataulf, allié temporaire de ce même Jovin.

SARUS, auj. *Seihoun*, riv. de la Cilicie des Plaines, sortait du Taurus sur les limites de la Lycaonie, près des Pyles Ciliciennes, et se jetait dans la Méditerranée.

SARVAR ou KOTHBURG, *Sabaria*, *Savaria*, brg de Hongrie (Eisenburg), à 26 kil. E. de Stein-am-Anger, près du Raab; 1,500 hab. Là fut établie la première imprimerie de la Hongrie, en 1526.

SARY-SOU ou SARA-SOU, riv. de l'Empire russe (district des Kirghiz de la Sibérie), naît entre les monts Oulou-tau et Kartché-tau, coule au S., et se perd dans un petit lac voisin de celui de Télékoul; cours de 800 kil.

SARZANE, v. forte du royaume d'Italie (Gênes), à 13 kil. E.-S.-E. de Spezzia, près de la Magra; 9,000 hab. Evêché suffragant de Gênes. Patrie du pape Nicolas V.

SARZEAU, ch.-l. de canton et petit port sur l'Océan (Morbihan), arr. et à 24 kilom. S. de Vannes, autrefois ch.-l. de la presqu'île de Ruys, à l'entrée du Morbihan; 1,181 hab. Anc. couvent, construit, en 1341, par Jean IV, comte de Montfort, pour les religieux de la Merci, et auj. occupé par les missionnaires de Picpus. Marais salants. Comm. de cabotage; établissement de bains de mer. Patrie de Le Sage et du connétable Arthur III. Aux environs est la *Butte de Grandmont*, l'un des plus grands tumulus qui existent en France.

SASBACH ou SALZBACH, vge du grand-duché de Bade (Rhin Moyen), à 3 kil. N.-O. d'Achern, et 25 kil. N.-E. de Strasbourg (France); 1,350 hab. Turenne, au moment d'attaquer Montécuculli, y fut frappé mortellement d'un boulet, le 27 juillet 1675. Une pyramide de granit, érigée en 1829, en perpétue le souvenir.

SAS-DE-GAND (Le), *Gandavensis agger*, v. du royaume de Hollande (Zélande), à 11 kil. S.-O. d'Axel, près de l'embouchure du canal de Gand dans le Swemmershœk (bras de l'Escaut occidental); 2,000 hab. Fondé par les Espagnols en 1570, fortifié par Alexandre Farnèse en 1583, pris par les Hollandais en 1644, et par les Français en 1747.

SASKATCHÉVAN, riv. de l'Amérique du N. (Nouvelle-Bretagne), naît dans les montagnes Rocheuses, coule vers l'E., reçoit une autre rivière de même nom, et se jette dans le lac Winnipeg; cours de 1,500 kil.

SASPIRES ou SAPIRES, peuple scythique, soumis aux Perses, et habitant sur l'Araxe et le Cyrus, entre les Colchidiens au N.-O. et les Mèdes au S.-O., c.-à-d. dans les gouvernements russes actuels de Tiflis et d'Erivan. Ils formaient, avec les Matianiens et les Alarodiens, la 18e satrapie de l'empire persan sous Darius. Ils avaient pour armes des casques de bois, de petits boucliers de peaux de bœuf crues, de courtes piques, et des épées. C. P.

SASSANIDES, dynastie persane, succéda à celle des Arsacides, et fut fondée, en 226 de J.-C., par Ardechir-Babekan (Artaxercès), qui tirait son origine de Sassan, petit-fils d'Isfendiar. Cette dynastie, qui a duré 426 ans, a eu 31 monarques, parmi lesquels sont célèbres les Ardechir, les Sapors, les Bahram, les Hormisdas, les Chosroès. Les

Arabes, devenus musulmans, mirent la Perse sous leur joug par leurs victoires de Kadésiah, 636, et de Néhavend, 641. *V.* Perse. D.

SASSARI, v. de l'île de Sardaigne, vers la côte N., à 160 kil. N.-O. de Cagliari; 23,672 hab. Ch.-l. de province et de cour d'appel; archevêché depuis 1441; tribunaux civil et criminel. Université fondée en 1765 par Charles-Emmanuel III; collége, bibliothèque. On remarque un château-fort, élevé par les Espagnols en 1330, la cathédrale, la jolie fontaine de Rosello. Les environs sont très-beaux. Porto-Torrès, à 16 kil. de là, lui sert de port. Comm. d'huile et de tabac. Elle fut saccagée par les Génois en 1166, et par les Français en 1527. — Prov. de Sassari. *V. Suppl.*

SASSBACH. *V.* Sasbach.

SASSENAGE, ch.-l. de cant. (Isère), arr. et à 10 kil. O. de Grenoble, sur le Furon; 1,200 hab. Aux environs sont les curieuses grottes d'Engins. Comm. de fromages très-renommés. Près de là on voit les *cuves* ou grottes de Sassenage, séjour de la fée Mélusine, selon les traditions.

SASSI (Joseph-Antoine), en latin *Saxius*, philologue et antiquaire, né à Milan en 1675, m. en 1751, fut recteur du collége Ambrosien, et conservateur de la bibliothèque Borromée. Il prit une part active à la publication du recueil intitulé : *Rerum italicarum scriptores*, et donna seul, entre autres ouvrages : *de Studiis litterariis Mediolanensium antiquis et novis*, Milan, 1729, in-8°, ouvrage savant et curieux; *Archiepiscoporum Mediolanensium series historico-chronologica...*, ibid., 1755, 3 vol. in-4°.

SASSO-FERRATO, *Juficum*, v. du roy. d'Italie, prov. et à 60 kil. S.-O. d'Ancône; 7,983 hab. Elève de vers à soie. Patrie de Barthole et de Perotti.

Sasso-ferrato (Giovanni-Battista Salvi, dit il), peintre, né à Sasso-Ferrato (Marche d'Ancône) en 1605, m. en 1685, fut élève du Dominiquin et imitateur de Raphaël. Ses tableaux sont pleins d'énergie et de sentiment; il dessine correctement, et drape avec élégance. Le musée du Louvre a de lui : *la Vierge et l'enfant Jésus endormi, l'Assomption de la Vierge*, et *la Vierge en prière*.

SASSUOLO, v. du royaume d'Italie, à 15 kil. S.-O. de Modène, près de la rive droite de la Secchia; 6,427 hab. Château ducal. Salses ou volcans de boue.

SASVAR, brg de Hongrie (Neutra), à 24 kil. S. de Skalitz. Couvent de Paulistes.

SATADOU, v. et pays du Sénégal, sur le Falémé.

SATALA, anc. ville de la Petite-Arménie, vers le N., sur la branche septentrionale de l'Euphrate; auj. *Erzingan* ou *Erz-Inghian*.

SATALIEH. *V.* Adalia.

SATAN (de l'arabe *chéïthan*, dérivé de *chathana*, être rebelle), génie du mal, puissance infernale dont il est souvent parlé dans la Bible et dans le Coran. Les musulmans l'appellent aussi Iblis. D.

SATARAH ou SETARAH, v. de l'Hindoustan anglais (Bombay), sur un roc escarpé, à 96 kil. S.-S.-E. de Pounah. Forte citadelle. Prise en 1818 par les Anglais, qui détrônèrent le dernier de ses radjahs en 1839. — L'ancien Etat de Satarah avait 28,100 kil. carr., et 1,500,000 hab.

SATÉ. *V.* Sati.

SATERLAND, petit pays du duché d'Oldenbourg, dans le N.-O. du cercle de Kloppenburg; 1,800 hab. On y parle encore l'idiome anglo-saxon.

SATGONG, anc. *Ganges regia*, v. de l'Hindoustan anglais (Calcutta), sur l'Hougly, à 6 kil. d'Hougly. Jadis résidence des rois du Bengale.

SATHMAR, comitat de Hongrie. *V.* Szathmar.

SATI ou SATÉ, déesse égyptienne de second ordre, émanation de Neith, et maîtresse des régions inférieures. Son image figure surtout sur les monuments funéraires; elle est à genoux, et semble prendre un épervier, symbole de l'âme des morts.

sati, femme de Siva, se jeta dans le feu, d'après la mythologie indienne, lorsqu'il fut insulté par son beau-père. Son nom, qui signifie *Pieuse*, fut appliqué à toutes les veuves qui se brûlaient sur le bûcher de leur mari.

SATICULA, auj. *Caserta-Vecchia*, v. de Campanie, à l'E. de Capoue, sur les confins du Samnium.

SATILLIEU, ch.-l. de cant. (Ardèche), arr. et à 26 kil. N.-O. de Tournon; 824 hab. Fabr. de draps grossiers. Comm. de bois de charpente.

SATRAPÈNES, anc. peuple de la Médie, entre la Babylonie et la Susiane.

SATRAPES, nom persan qui signifiait originairement amiral; on le donna ensuite aux gouverneurs de province, chargés, dans l'ancienne monarchie des Perses, de l'administration civile et de la perception des impôts; puis on le donna aux généraux et aux gouverneurs qui réunissaient le pouvoir civil et militaire. Ils acquirent alors des richesses immenses, et tendirent à se rendre indépendants.

SATRIANO, v. du royaume d'Italie (Prov. de Catanzaro), à 15 kil. S. de Squillace; 2,795 hab. — v. du royaume d'Italie (Potenza), à 12 kil. S.-O. d'Acerenza. Jadis évêché, réuni auj. à celui de Campagna.

SATRICUM, anc. ville du Latium, chez les Volsques, au S.-E. et à 30 milles (44 kil.) environ de Rome. On conjecture que c'est auj. Rocca Massima, entre les voies Appienne et Latine, vge avec ruines d'antiques murailles polygonales.

SATTARAH. *V.* Satarah.

SATUR (SAINT-), vge (Cher), arr. et à 3 kil. N.-E. de Sancerre, sur la rive g. de la Loire; 1,214 hab. Bons vins rouges et blancs ordinaires. Ce vge, jadis fortifié, se forma autour d'une abbaye fondée en 463; on remarque encore le chœur de l'église.

SATUREIUM, anc. ville d'Iapygie, près de Tarente, avait des haras renommés.

SATURNALES (les), *Saturnalia*, fête de Saturne chez les anciens Romains. Elle revenait annuellement le 16 des calendes de janvier (17 décembre). Sa durée fut d'abord d'un jour, puis de 3 jours après la réforme de l'année par Jules César; Auguste la porta à 4 jours; Caligula à 5; enfin elle fut de 7 jours par l'adjonction des *Sigillaires* (*V. ce mot*). C'était une férie générale : les affaires publiques et privées demeuraient suspendues; tout le monde se visitait, s'envoyait réciproquement des présents, se livrait à la joie et aux festins; les esclaves étaient comme affranchis; ils couraient dans la ville par bandes, en criant, chantant et buvant, et vivaient avec leurs maîtres sur un pied d'égalité; quelquefois même un maître et ses amis se faisaient, dans un festin, les serviteurs de leurs esclaves. — On attribue l'institution des Saturnales à Numa, à Tarquin le Superbe, aux consuls A. Sempronius et M. Minucius, l'an 258 de Rome; une autre tradition faisait remonter cette fête au règne fabuleux de Janus, époque de l'Age d'or, temps d'égalité, que la férie avait pour but de rappeler. Quoi qu'il en soit, on la célébrait non-seulement à la ville, mais dans les campagnes et à l'armée. Les Saturnales furent abolies, ou du moins interdites aux chrétiens, par le canon 39 du concile de Laodicée. C. D—Y.

SATURNE, en grec *Kronos*, fils d'Uranus, et de la Terre ou Rhéa, qui devint sa femme, eut pour fils Jupiter, Neptune et Pluton, et pour filles Junon, Vesta, Cérès. Il est aussi le père du centaure Chiron. Son histoire, moitié grecque, moitié italique, se passa d'abord au ciel, puis sur la terre. Au ciel, il détrôna son père, et lui succéda. Selon les uns, pour échapper à la mort qu'il doit recevoir d'un de ses enfants, il dévore Vesta, Cérès, Junon, Pluton, Neptune; sa femme lui fait avaler une pierre emmaillottée à la place de Jupiter, et lui fait rendre les autres à l'aide d'un breuvage violent. Selon d'autres, il promet à Titan, son frère aîné, de dévorer ses enfants mâles pour lui laisser le trône après lui; Titan apprend que, par la supercherie de sa mère, Jupiter est en vie; il attaque Saturne, et le jette en prison. Délivré par Jupiter, alors âgé d'un an, et rétabli sur son trône, Saturne tend bientôt des embûches à son fils, est de nouveau renversé par son libérateur même, et chassé du ciel. Il arrive sur un vaisseau à l'embouchure du Tibre, est accueilli par Janus, roi du pays, épouse sa fille Vénilie, civilise les hommes encore sauvages, leur donne des lois, leur apprend la culture. Le pays où il s'est *caché* prend les noms de *Latium* (*Latere*), et de *Saturnia Tellus*; son règne est appelé l'*âge d'or*. Le culte de Saturne était peu développé en Grèce, mais très-célèbre à Rome. Dans son temple, situé au pied du Capitole, était enfermé le trésor public. Ses fêtes sont fameuses; elles s'appelaient Saturnales (*V. ce mot*). On trouve Saturne représenté sous les traits d'un vieillard nu jusqu'à mi-corps; il tient souvent la harpe, instrument avec lequel il blessa son père Uranus. Envisagé comme planète, il a souvent près de lui un globe, et il est censé exercer une mauvaise influence. Dieu du temps, il a pour attributs la faux, le crocodile, le sablier, de grandes ailes, etc. La fable de Saturne dévorant ses enfants semble être le symbole du temps qui détruit tout ce qu'il a édifié.

saturne (temple de), temple fameux de Rome ancienne. Il était situé sur le Forum romain, au débouché du Clivus Capitolin, et renfermait le Trésor de l'Etat et toute l'administration des finances. Tullus Hostilius le bâtit, et Valérius Publicola, consul l'an 245 de Rome, 508 av. J.-C., y établit le Trésor. C. D—Y.

SATURNIA, vge de Toscane, à 11 kil. N. de Manciano, sur l'Albegna. Bains d'eaux thermales, sulfureuses et minérales. Restes de murs cyclopéens.

SATURNIE, *Saturnia*, nom de l'Italie dans les poëtes, parce qu'elle avait servi de retraite à Saturne.

SATURNIEN (Mont). *V.* COLLINES DE ROME.

SATURNIENS, secte de Gnostiques, ainsi nommés de leur chef Saturnin, disciple de Simon le Magicien et de Basilide.

SATURNIN ou SERNIN (Saint), martyr vers 250. Il prêcha l'Evangile dans les Gaules, et fut le premier évêque de Toulouse. Les prêtres des idoles le firent attacher par les pieds à un taureau furieux, qui l'emporta et lui brisa la tête sur les marches du Capitole. Fête, le 29 novembre.

SATURNIN (Saint), prêtre d'Afrique, martyrisé à Carthage avec S^t Datif vers 304. Fête, le 11 février.

SATURNIN (SAINT-), vge (Vaucluse), arr. et à 10 kil. N. d'Apt; 1,092 hab. Comm. de truffes.

SATURNINUS (Lucius-Apuléius), fougueux démagogue romain, contribua, pendant son tribunat, l'an 651 de Rome, 102 av. J.-C., à faire obtenir à Marius son 4^e consulat. Poussé par celui-ci, il demanda un second tribunat en 100, et égorgea Nonius, qui lui avait été préféré. Voulant payer ses complices, il fit passer un plébiscite pour distribuer du blé et des terres au peuple, et força Métellus, qui refusait de jurer l'exécution de ce plébiscite, de partir pour l'exil. Espérant couvrir ses actes de la popularité du nom des Gracques, il fit nommer tribun un prétendu fils de Tibérius Gracchus. En même temps, il voulut faire donner le consulat à son complice Glaucia, et lança sa bande sur Memmius, qui l'avait emporté. Ce nouvel attentat ayant soulevé tout le monde contre lui, il s'empara nuitamment du Capitole; Marius lui-même vint l'y assiéger. Saturninus se rendit, et fut lapidé, en 99. O.

SATURNINUS (Publius-Sempronius), excellent général de Gallien et gouverneur de l'Egypte, fut, malgré lui, proclamé empereur par ses troupes en 263, donna beaucoup de preuves d'activité et de courage, et périt victime de leur fureur, en 267, parce qu'elles le trouvaient trop rigide.

SATURNINUS (Sextus-Julius), Gaulois d'origine, se distingua d'abord comme orateur, puis embrassa la profession des armes, parvint rapidement aux premiers grades, et, sous Aurélien, pacifia les Gaules et l'Espagne, et chassa les Maures de la province d'Afrique. En 280, sous le règne de Probus, les habitants d'Alexandrie lui décernèrent la pourpre; bientôt abandonné, il fut massacré dans Apamée par les soldats de Probus, après quelques mois de règne.

SATURNINUS, usurpateur du pouvoir dans les Gaules au temps de Constance II et de Julien, 350-363. On ignore sa vie.

SATYRES, *Satyri*, suivants de Bacchus, dans la mythologie grecque, où ils représentent allégoriquement la vie joyeuse et déréglée des adorateurs du dieu du vin. Dans les fêtes orgiaques, ils apparaissaient armés de coupes, en agitant le thyrse. Ils aimaient le chant, jouaient de la flûte, frappaient sur des cymbales, se mêlaient aux chœurs et aux danses des Dryades ou des Nymphes, qu'ils effrayaient souvent de leurs poursuites brutales. On les confond fréquemment avec les Pans et les Sylvains, divinités champêtres des Latins. Les poëtes et les artistes de l'antiquité s'accordent à représenter les Satyres avec les cheveux hérissés, le nez camus et épaté, les oreilles pointues, le cou couvert d'excroissances semblables à de petites cornes, et une queue de bouc. Dans le drame satyrique, la danse des Satyres avait un nom particulier, la *Sicinnis*. B.

SAU, nom allemand de la SAVE.

SAUCEROTTE (Nicolas), chirurgien, né à Lunéville en 1741, m. en 1814, fut chirurgien à l'armée d'Allemagne dès 1760, chirurgien ordinaire du roi de Pologne en 1764, chirurgien-major de la gendarmerie et lithotomiste en chef du duché de Lorraine en 1779. Il eut la direction supérieure du service de santé à l'armée du Nord en 1791, devint membre du conseil de santé, et associé de l'Institut. Ses travaux sur la taille, les soins à donner aux femmes enceintes, l'éducation physique des enfants, sont très-remarquables; son Mémoire sur les fractures du crâne fut couronné par l'Académie de chirurgie en 1769. Ce grand praticien n'a laissé qu'un ouvrage, intitulé : *Mélanges de chirurgie*, Paris, 1801, 2 vol. in-8°. D—G.

SAUCOURT-EN-VIMEU, vge (Somme), près d'Abbeville. Louis III y remporta, en 881, une victoire sur les Danois; des chansons qui la célébraient restèrent longtemps populaires dans le pays.

SAUDRE, *Sedera*, riv. de France, naît dans le département de Loir-et-Cher, passe à Romorantin, et se jette dans le Cher, près de Selles; cours de 130 kil.

SAUGERTIES, v. des Etats-Unis (New-York), à 84 kil. S. d'Albany, sur l'Hudson; 6,300 hab.

SAUGUES, ch.-l. de cant. (Haute-Loire), arr. et à 42 kil. S.-O. du Puy; 1,820 hab. Fabr. de fromages; élève de bestiaux. On remarque la *tour du clocher*, avec une sonnerie curieuse.

SAUJON, ch.-l. de cant. (Charente-Inférieure), arr. et à 26 kil. O.-S.-O. de Saintes, sur la Seudre; 2,054 hab. Fabr. de toiles, étoffes de laine. Comm. de vins, eaux-de-vie, sel, bois.

SAUL (c.-à-d. *emprunté*), premier roi des Hébreux, 1096-1056 av. J.-C., sacré par Samuel, était de la ville de Gabaa, et se faisait remarquer par sa haute taille et sa beauté. Il vainquit les Ammonites à Jabès-Galaad, les Philistins près de Gabaa, et les Amalécites à Siceleg. Mais il éveilla des soupçons de tyrannie en prenant une garde, et irrita Dieu par ses désobéissances, en offrant un sacrifice à la place de Samuel, et en épargnant Agag, roi des Amalécites. Il fut rejeté, et livré à une noire mélancolie. David, déjà sacré roi secrètement par Samuel, fut choisi pour calmer ses souffrances en jouant devant lui de la harpe. Saül, jaloux du jeune pâtre après la mort de Goliath, refusa de lui donner sa fille Michol, et tenta plusieurs fois, mais inutilement, de le faire périr. Au bout de plusieurs années, après avoir consulté la pythonisse d'Endor, qui évoqua devant lui l'ombre de Samuel, il perdit trois de ses fils à la bataille du Gelboé contre les Philistins, et se perça de son épée.

SAUL, premier nom de S^t Paul. B.

SAULDRE, riv. de France. *V.* SAUDRE.

SAULGAU, v. du royaume de Wurtemberg (cercle du Danube), à 65 kil. S.-O. d'Ulm; 2,400 hab. Grains et farines. L'une des 5 anc. villes dites du Danube.

SAULGE (SAINT-), ch.-l. de cant. (Nièvre), arr. et à 33 kil. N.-E. de Nevers; 1,214 hab. L'église renferme de très-beaux vitraux. Pendant la Révolution, ce vge fut appelé *Marat-les-Forêts*. Patrie de Marchangy.

SAULI (Alexandre), apôtre de la Corse, né à Milan en 1535, d'une famille génoise, m. en 1591, fut un théologien et un prédicateur renommé, assista au synode de Milan en 1565, mérita que S^t Charles Borromée le choisît pour confesseur, devint supérieur-général des clercs réguliers de S^t-Paul en 1567, évêque d'Aléria en 1570, et de Pavie en 1591. Il fut béatifié en 1741 par Benoît XIV. Fête, le 23 avril.

SAULIEU, *Sedelaucum, Sidiliocum*, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), arr. et à 28 kil. S.-S.-O. de Semur; 2,640 hab. Autrefois place forte; les murs subsistent encore. Trib. de commerce, collége, bibliothèque. Comm. de blé, chanvre, navets, bois; tanneries. Ruines d'un temple druidique; on remarque l'antique église de S^t-Saturnin, et celle de S^t-Andoche, avec une tour dont le couronnement est une imitation de la couronne de Charlemagne. B.

SAULNIER (Louis-Sébastien), membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, né à Nancy en 1790, m. en 1835, fut préfet pendant les Cent-Jours et après la révolution de 1830. Il fonda la *Revue britannique* en 1825.

SAULNOIS (Le), *Salinensis pagus*, petit pays de l'anc. France (Lorraine), partagé auj. entre les départements de la Moselle et de la Meurthe.

SAULSAIE (La), ferme-école régionale d'agriculture, canton et à 8 kil. N. de Montluel (Ain), et à 28 N.-E. de Lyon; 107 hab.

SAULT (Le), *Saltus*, petit pays de l'anc. France (Haut-Languedoc), auj. dans le départem. de l'Aude, était titre de duché pour les fils aînés de la maison de Lesdiguières.

SAULT, ch.-l. de cant. (Vaucluse), arr. et à 35 kil. E. de Carpentras, dans la belle vallée de son nom; 1,455 hab. Récolte de miel. Jadis titre d'un comté.

SAULVE (SAINT-), vge (Nord), arr. et à 2 kil. N.-E. de Valenciennes, sur la rive dr. de l'Escaut; 2,031 hab. Fabr. de chicorée, sucre indigène, produits chimiques.

SAULX (Maison de), illustre famille de France, dont l'existence remonte, d'une manière authentique, au XI^e siècle. Au XIII^e, elle se partagea en plusieurs branches : la branche aînée, éteinte en 1320; celles de *Saulx-Fontaine*, éteinte en 1384; de *Saulx-Courtevron*, éteinte en 1420; et de *Saulx-d'Arc-sur-Tille*, dont la maison de *Saulx-Tavannes* fut le dernier rameau. *V.* TAVANNES.

SAULX, ch.-l. de cant. (Haute-Saône), arr. et à 19 kil. O. de Lure; 963 hab. Eglise du XII^e siècle.

SAULX-LE-DUC, vge (Côte-d'Or), arr. et à 26 kil. N. de Dijon; 468 hab. Il a donné son nom à la maison de Saulx.

SAULX-LES-CHARTREUX, vge (Seine-et-Oise), arr. et à 25 kil. N.-O. de Corbeil; 1,050 hab. Exploit. de grès; élève de sangsues.

SAULX (La), riv. de France, naît près de Vassy (Haute-

Marne), reçoit l'Ornain, et se jette dans la Marne, rive dr., près de Vitry-le-Brûlé; cours de 110 kil.

SAULXURES ou SAUSSURE, ch.-l. de cant. (Vosges), arr. et à 29 kil. E.-S.-E. de Remiremont; 2,091 hab. Filat. de coton.

SAULZAIS-LE-POTIER, ch.-l. de cant. (Cher), arr. et à 17 kil. S. de St-Amand; 262 hab.

SAULZOIR, vge (Nord), arr. et à 20 kil. E. de Cambrai; 2,382 hab. Fabr. de chicorée-café; brasseries.

SAUMAISE (Claude de), *Salmasius*, savant célèbre, né à Semur en 1588, m. en 1653, était fils d'un conseiller au parlement de Bourgogne, sous la direction duquel il fit ses humanités. Après avoir étudié la philosophie à Paris, où il se lia avec Casaubon, et où il embrassa le protestantisme, il vint à Heidelberg, puis à Leyde, où il s'établit, et où il tint pendant de longues années le sceptre de la critique en Europe. Connaissant à peu près toutes les sciences, sachant à fond les langues grecque et latine, et, plus que personne de son temps, les langues orientales, il acquit bientôt une si grande réputation, qu'on l'appelait emphatiquement *le prince des doctes, le phénix des critiques, l'Eratosthènes et le Varron de son siècle*, et qu'on disait à Leyde que « l'Académie ne pouvait pas plus se passer de « Saumaise que le monde du soleil. » Mais il gâta ses belles qualités par une polémique injurieuse et même ordurière. Jaloux de posséder un savant aussi éminent, Richelieu et Mazarin essayèrent de l'attirer en France; leurs offres furent repoussées; la reine Christine elle-même ne put le fixer en Suède. Son orgueil s'en accrut, de même que sa confiance en lui-même, et son dédain pour les autres. Il s'attira d'illustres ennemis, et ne sortit pas toujours intact de leurs étreintes. Dans sa controverse avec Milton, au sujet de l'*Apologie* de Charles Ier, qu'il avait écrite à l'instigation de Charles II, 1649, il se montra faible, et parut s'estimer heureux d'échapper à la rude argumentation de son adversaire, à la faveur d'une défense de sa propre latinité. Il est resté le type du critique laborieux et sagace, mais intolérant. Ses ouvrages sont au nombre de 80 imprimés et de 60 manuscrits. Les principaux sont: des annotations très-savantes et très-complètes sur les *Historiæ Augustæ scriptores*, in-4°, 1620; des *Exercitationes Plinianæ*, 1629, 2 vol. in-fol., œuvre dont l'érudition est immense; des éditions de *Florus*, 1609, de *L. Ampelius*, 1638, et d'*Achille Tatius*, 1640; des traités *de Re militari, de Usuris, de Cæsarie virorum et mulierum*. C. N.

SAUMUR, *Salmurium*, s.-préf. (Maine-et-Loire), à 48 kil. S.-E. d'Angers, sur le chemin de fer de Nantes et la rive g. de la Loire; 12,342 hab. Château-fort. Ecole militaire de cavalerie, établie en 1763; haras. Trib. de 1re inst. et de comm., collége, bibliothèque, musée d'antiquités. On y remarque l'hôtel-de-ville, l'Ecole de cavalerie, les églises de St-Nicolas et de St-Pierre, celle de Nantilly, où Louis XI avait un oratoire, celle de Notre-Dame-des-Ardilliers, le château de la reine de Sicile, l'hospice de la Providence, dont les salles sont creusées dans le rocher, et deux beaux ponts sur la Loire. Comm. de vins rouges et blancs du pays, eaux-de-vie, vinaigres, grains et farines, chanvre, lin, etc. Fabr. d'émaux, de chapelets en coco et en verroterie, toiles, lacets, ficelles; raffineries de salpêtre, tanneries; fabr. de noir animal. Courses annuelles de chevaux — Henri III donna cette ville aux protestants comme place de sûreté; Duplessis-Mornay, qui en fut gouverneur, y fonda une université protestante, florissante jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes. Saumur fut la capitale du Saumurois, qui formait, avant 1789, un des 8 petits gouvernements de France. Les Vendéens s'en emparèrent le 9 juin 1793. On donne le nom de *complot de Saumur* à l'insurrection du général Berton en 1822. Patrie de Mme Dacier. — Aux environs, sont le beau dolmen de *Bagneux*, le camp romain de *Chenehutte*, et le château féodal de *Montreuil*. B.

SAUNDERSON (Nicolas), mathématicien anglais, né en 1682 à Thurlston (York), m. en 1739, n'avait qu'un an lorsque la petite vérole lui fit perdre la vue. Après avoir étudié les langues anciennes, il se livra aux sciences, et, en 1707, fut admis à professer à Cambridge. On s'étonnait d'entendre cet illustre aveugle faire des leçons sur la lumière et les couleurs, sur les effets de l'arc-en-ciel, sur la combinaison des verres, etc. Il a laissé: des *Eléments d'algèbre*, Cambridge, 1740, 2 vol. in-8°, traduits en français, Amsterdam, 1756, 2 vol. in-4°; des commentaires sur le livre des *Principes* de Newton, à la suite d'un *Traité sur le calcul des fluxions*, 1756. V.

SAURAT, brg (Ariége), arr. et à 24 kil. S.-S.-O. de Foix; 1,783 hab. Scieries hydrauliques; fabr. de fers et aciers; cardes à laine.

SAURIN (Jacques), ministre protestant, né à Nîmes en 1677, m. en 1730, était encore enfant lors de la révocation de l'édit de Nantes. Il fit ses études à Genève, servit à 15 ans comme cadet en Angleterre, fut ensuite pasteur de l'église wallonne à Londres, puis, en 1700, fut envoyé à La Haye ministre extraordinaire des nobles. Ce fut alors qu'il se livra à la prédication avec un tel succès, qu'il est devenu le plus célèbre orateur des protestants français. Il a une éloquence saisissante, pittoresque, élevée quelquefois jusqu'au sublime; ses défauts sont l'abus de l'érudition et la forme trop didactique. Il ne lui a manqué pour être placé au 1er rang, dit le cardinal Maury, que d'avoir cultivé son talent et exercé son ministère à Paris. On a de lui des *Sermons*, La Haye, 1749, 12 vol. in-8°, et des *Discours historiques, théologiques et moraux*, 1720, 2 vol. in-fol., dits vulgairement *Bible de Saurin*, et auxquels Roques et Beausobre fils ajoutèrent 4 vol. Les *Œuvres choisies* de Saurin ont été publiées par Chenevière, Genève, 1824, 4 vol. in-8°. B.

SAURIN (Élie), théologien protestant, né en 1639 à Usseaux (Dauphiné), m. en 1703, ministre à Embrun, puis à Utrecht, eut de vifs démêlés avec Jurieu. On a de lui: *Examen de la théologie de Jurieu*, La Haye, 1694, 2 vol. in-8°; *Défense de la véritable doctrine de l'Eglise réformée*, Utrecht, 1697, 3 vol. in-8°; *Réflexions sur les droits de la conscience*, ib., 1697, in-8°; des *Traités de l'amour de Dieu*, ib., 1701, in-8°; *de l'amour du prochain*, ib., 1704, in-8°.

SAURIN (Joseph), géomètre, frère du précédent, né en 1655 à Courtheson (principauté d'Orange), m. en 1737, se distingua d'abord comme prédicateur protestant, puis fut ministre en Suisse, dut abandonner ce pays par suite d'une condamnation pour vol, rentra en France, fut converti par Bossuet en 1690, et reçut une pension de Louis XIV. Dès lors il s'appliqua aux mathématiques, travailla, de 1702 à 1708, au *Journal des Savants*, et entra à l'Académie des Sciences en 1707. Il a laissé dans le recueil de cette Académie plusieurs Mémoires très-savants sur les courbes et sur la pesanteur. Accusé d'être l'auteur des fameux couplets satiriques qui firent tant d'ennemis à J.-B. Rousseau (*V. ce mot*), il fit six mois de prison, mais parvint à se justifier.

SAURIN (Bernard-Joseph), poëte dramatique, fils du précédent, né à Paris en 1706, m. en 1781, fut d'abord avocat au parlement. Mais, lié avec les plus célèbres littérateurs de l'époque, il finit par se livrer à la poésie, et travailla pour la scène française. Il débuta à plus de 40 ans, et donna trois tragédies, dont deux, *Spartacus*, en 5 actes, 1760, et *Blanche et Guiscard*, en 5 actes, 1763, eurent du succès, et renferment de belles scènes; il donna encore un drame, *Beverley*, 5 actes, en vers libres, 1768, sombre tableau de la vie d'un joueur; *les Mœurs du temps*, comédie en 1 acte, en prose, 1760; *l'Anglomane*, comédie en 1 acte, en vers libres, 1772. Saurin fut reçu à l'Académie Française en 1761. Ce fut lui qui fit le vers heureux placé au bas du buste de Molière, dans cette Académie:

Rien ne manque à sa gloire; il manquait à la nôtre.

On a recueilli ses *Œuvres*, parmi lesquelles il y a des poésies fugitives et quelques jolies chansons, Paris, 1783, 2 vol. in-8°; ses *Œuvres choisies* ont été données en 1812, 1 vol. in-18.

SAUROMATES. *V.* SARMATES.

SAUSSURE, vge de France. *V.* SAULXURES.

SAUSSURE (Nicolas de), né à Genève en 1709, m. en 1790, a laissé des Mémoires d'agriculture théorique et pratique, entre autres: *Sur la meilleure manière de cultiver les terres; Produits des blés tirés des pays méridionaux*, expériences faites en 1772 et 1773; *Essai sur la cause de la disette du blé qu'on a éprouvée dans une partie de l'Europe pendant 7 ou 8 années qui ont suivi 1775, et sur les moyens de la prévenir; Manière de provigner la vigne sans engrais*, 1775; *Vignes, raisins, vendanges et vins*, 1778; *Essai sur la taille de la vigne et sur la rosée*, 1780, etc. J. G.

SAUSSURE (Horace-Bénédict de), fils du précédent, né à Genève en 1740, m. en 1799, professeur de philosophie naturelle dans sa ville natale, s'est surtout occupé de l'étude des grandes montagnes au point de vue de la physique générale. Compagnon de Haller, dirigé dans ses premiers travaux sur l'histoire naturelle par Charles Bonnet, son oncle par alliance, formé à l'observation des phénomènes de la nature et initié à toutes les connaissances scientifiques de son époque par ses nombreux voyages en Angleterre, en France, en Italie et en Allemagne, Saussure pénétra la structure du globe, et fonda la science géologique sur une base solide, les faits et la comparaison. Le *Voyage dans les Alpes*, qu'il publia de 1779 à 1796,

4 vol., contient l'ensemble de ses observations et de ses découvertes, non-seulement sur les Alpes qu'il parcourut en tous sens, mais dans les autres chaînes de montagnes de l'Europe. Indépendamment des nombreuses espèces de minéraux et de plantes qu'il découvrit dans ces hautes régions du globe, Saussure ne négligea aucun des phénomènes météorologiques qui s'y accomplissent. On lui doit une foule d'instruments précieux, qu'il inventa ou perfectionna, tels que l'hygromètre, l'anémomètre, le cyanomètre, le diaphanomètre, etc. Il a enrichi toutes les branches de la physique générale, et introduit dans les sciences d'observation cette méthode et cette exactitude qui ont tant contribué depuis à leurs progrès. Le premier, il gravit le Mont-Blanc jusqu'à sa cime, en juillet 1788. On a de lui, outre son grand ouvrage sur les Alpes, un *Traité d'hygrométrie,* et beaucoup d'opuscules de botanique, de géologie, de physique et de météorologie, publiés à Genève, à Berne et à Lausanne. J. G.

SAUSSURE (Nicolas-Théodore de), fils du précédent, né à Genève en 1767, m. en 1845, fut initié par son père aux sciences physiques, devint bientôt son collaborateur, et s'occupa, pendant plusieurs années, d'expériences de physique météorologique. Puis, séduit par la nouveauté et la grandeur des découvertes de Lavoisier et des autres chimistes contemporains, entraîné sur les pas de Priestley, de Bonnet, de Senebier, qui venaient, pour ainsi dire, de créer la physiologie végétale, il se voua à la chimie. Il consacra dix années à étudier les mystères de la vie chez les plantes, et, en 1804, fit paraître des *Recherches chimiques sur la végétation,* l'un des monuments les plus curieux de la science expérimentale au XIXe siècle. Plus tard, ses analyses de l'alcool, de l'éther sulfurique et du gaz oléfiant, ses observations sur la combustion de plusieurs espèces de charbon et sur le gaz hydrogène, ses expériences sur l'amidon et sur sa transformation en sucre pendant la germination des graines, la constatation des effets qu'exercent les fleurs et les fruits sur la composition de l'air atmosphérique, ses belles recherches sur les causes de production et de variation de l'acide carbonique atmosphérique, et sur le dosage des différents principes constituants de l'air, etc., placèrent peu à peu Théodore de Saussure au premier rang des chimistes. Adonné tout entier à la science, vivant presque toujours à la campagne, il ne prit aucune part à l'enseignement public, bien qu'il fût doué d'une remarquable facilité d'élocution, et ce n'est qu'accidentellement qu'il figura dans le conseil représentatif de la république de Genève. L'Institut de France lui avait ouvert ses portes en 1810. J. G.

SAUSSURE (Mme NECKER DE), sœur du précédent, née en 1765, m. en 1841, est auteur de *l'Education progressive, étude du cours de la vie,* 3 vol. in-8°, dont deux parties sont consacrées à l'enfance, et la 3e à la vie des femmes. Cet ouvrage est un des meilleurs traités philosophiques d'éducation qui existent; la profondeur métaphysique et une fermeté toute virile s'y unissent à la finesse des aperçus et à la sensibilité de la femme. L'Académie Française a couronné ce beau livre.

SAUTERNES, vge (Gironde), arr. et à 23 kil. N.-O. de Bazas; 903 hab. Vins blancs très-renommés.

SAUVAGÈRE (LA), vge (Orne), arr. et à 20 kil. E.-N.-E. de Domfront; 316 hab. Fabr. de toiles et coutils.

SAUVAGES DE LA CROIX (François BOISSIER DE), médecin, né à Alais en 1706, m. en 1767, étudia à Montpellier sous Astruc et Chicoyneau, fut reçu docteur en 1726, se rendit à Paris en 1730, et y continua ses études, bien qu'atteint d'une ophthalmie grave. Il conçut le plan d'une classification des maladies, et l'exposa dans un ouvrage qui lui valut une chaire à Montpellier en 1734; dans ses leçons, il attaqua les doctrines des mécanistes, et se montra partisan des idées de Stahl. En 1740, on le nomma professeur de botanique; il augmenta le jardin de Montpellier, et publia sa méthode de classification. Il écrivit en même temps beaucoup de dissertations sur les maladies des bœufs du Vivarais, les qualités nuisibles des plantes, la rage, etc. Sauvages était célèbre comme praticien et comme professeur. Ses ouvrages sont devenus classiques; ses descriptions de maladies sont bien faites; dans sa classification nosologique, il a trop multiplié le nombre des espèces. On a de lui : *Pathologia methodica,* etc., Lyon, 1759, in-8°, ouvrage devenu plus tard la *Nosologia methodica,* Genève, 1763, 5 vol. in-8°, et Lyon, 1768, 2 vol. in-4e, trad. en français par Gouvion, Lyon, 1772, 10 vol. in-12. D—G.

SAUVAGES DE LA CROIX (Pierre-Augustin BOISSIER DE), frère du précédent, né à Alais en 1710, m. en 1795, s'occupa des sciences physiques et naturelles, et de linguistique. On lui doit : *l'Art d'élever les vers à soie,* 2e édit., 1788, in-8°, ouvrage pratique, fruit d'une longue expérience; *Dictionnaire languedocien-français,* 1753, in-8°; 2e édit., 1820, 2 vol. in-8°.

SAUVAL (Henri), historien, né à Paris vers 1620, m. en 1670, abandonna le barreau pour se livrer à des recherches d'érudition, obtint l'entrée des Archives et du Trésor des chartes, et en tira un grand nombre de pièces curieuses, dont il composa 9 vol. in-fol., qui furent le travail de 20 ans. On en a tiré après sa mort un ouvrage intitulé : *Histoire et recherches des antiquités de la ville de Paris,* 1724, 3 vol. in-fol., ouvrage très-savant, mais diffus et mal écrit. De là furent extraits ensuite *les Amours des rois de France.*

SAUVE, ch.-l. de cant. (Gard), arr. et à 37 kil. E. du Vigan, sur le penchant du mont Couta et sur la Vidourle; 2,391 hab. Elle eut ses seigneurs particuliers jusqu'au XIIIe siècle, puis dépendit de l'évêché de Maguelonne, prit parti, aux XVIe et XVIIe siècles, pour les protestants, et fut prise, en 1702, par les Camisards. Eglise calviniste. Fabr. de bonneterie de soie, et de fourches en bois; teintureries. Patrie du médecin Astruc.

SAUVE (La), vge (Gironde), arr. et à 25 kil. S.-E. de Bordeaux; 869 hab. Il y eut une célèbre abbaye.

SAUVEGARDE (Lettres de). *V.* LETTRES.

SAUVES (Charlotte de BEAUNE-SAMBLANÇAY, baronne de), née en 1551, m. en 1617, dame d'atours de Catherine de Médicis, épousa successivement le baron de Sauves, et François de La Trémouille, marquis de Noirmoutiers. Elle eut pour amants le duc d'Alençon, le duc Henri de Guise, et le roi de Navarre (Henri IV); elle instruisit ce dernier prince de plusieurs trames dirigées contre lui ou les siens.

SAUVETERRE, ch.-l. de cant. (Gironde), arr. et à 13 kil. N.-N.-O. de La Réole; 850 hab. Son nom, commun à beaucoup d'autres villes, rappelle d'antiques franchises, ou indique un lieu de refuge. Bons vins.

SAUVETERRE, ch.-l. de cant. (Basses-Pyrénées), arr. et à 21 kil. S.-O. d'Orthez, sur le Gave d'Oloron; 1,106 hab. Récolte de vins rouges.

SAUVETERRE, vge (Aveyron), arr. et à 34 kil. S.-O. de Rodez; 183 hab.

SAUVEUR (Joseph), savant français, né à La Flèche en 1653, m. en 1716, fut muet jusqu'à 7 ans, se destina d'abord à la médecine, et se livra ensuite à l'étude des sciences. Il eut pour maître le physicien Rohault, fut protégé par Mme de La Sablière, et donna à son tour des leçons au prince Eugène. Une théorie mathématique des jeux de hasard, qu'il publia à la demande du marquis de Dangeau, fit sa réputation à la cour, et un travail sur les fortifications lui valut l'amitié de Vauban. Il obtint, en 1680, la place de maître de mathématiques des pages de la Dauphine, et, en 1686, la chaire de mathématiques du Collége de France. Il fut un des commensaux de la maison de Condé, et entra à l'Académie des Sciences en 1696. En acoustique musicale, dont il a fait une science toute nouvelle, quoiqu'il n'eût ni voix ni oreille, Sauveur a imaginé le *monocorde,* et on lui doit, entre autres découvertes, celle des nœuds de vibration des cordes. Le premier, il donna l'explication du phénomène des battements. Ses *Mémoires* ont été publiés de 1700 à 1713 dans le recueil de l'Académie; on a aussi de lui une *Géométrie. V.* son *Eloge* par Fontenelle. D—S.

SAUVEUR (Ordre du), ordre honorifique institué en 1833 par Othon Ier, roi de Grèce.

SAUVEUR (Ordre du Saint-), congrégation de religieuses fondée par Ste Brigitte. (*V. ce mot*).

SAUVEUR (SAINT-), hameau (Hautes-Pyrénées), arr. et à 22 kil. S.-E. d'Argelès, dans la vallée de Barèges. Bains d'eaux thermales sulfureuses.

SAUVEUR-EN-PUISAYE (SAINT-), ch.-l. de cant. (Yonne), arr. et à 50 kil. S.-O. d'Auxerre, près du Loing; 1,278 hab. Anc. seigneurie. Tour ruinée. Près de là sont quelques restes de l'abbaye de *Moutiers* et du prieuré de *Boutissein.*

SAUVEUR-LENDELIN (SAINT-), ch.-l. de cant. (Manche), arr. et à 10 kil. N. de Coutances; 323 hab. Patrie du consul Lebrun.

SAUVEUR-SUR-DOUVE OU LE VICOMTE (SAINT-), ch.-l. de cant. (Manche), arr. et à 18 kil. S. de Valognes; 886 hab. Il y avait autrefois une abbaye de Bénédictins, fondée en 1090. Anc. château, servant maintenant d'hôpital.

SAUVEUR (GRASSET DE SAINT-). *V.* GRASSET.

SAUX, v. et riv. de France. *V.* SAULX.

SAUXILLANGES, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), arr.

et à 11 kil. E. d'Issoire, sur la Couze et dans un pays marécageux ; 1,321 hab. Poterie commune. Il y eut un monastère de Bénédictins, fondé vers 916 par Guillaume le Pieux, duc d'Aquitaine.

SAUZAIS. *V.* SAULZAIS.

SAUZÉ-VAUSSAIS, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), arr. et à 27 kil. S.-E. de Melle ; 843 hab.

SAVAGE (Richard), poëte anglais, né à Londres en 1698, m. en 1743, peut-être fils adultérin de lord Rivers et de la comtesse de Macclesfield. Une pauvre femme aurait été chargée de l'élever, et l'aurait placé, au sortir de l'école, comme apprenti cordonnier. C'est alors que des lettres trouvées chez cette femme lui auraient appris sa naissance ; mais la comtesse le traita sans cesse d'imposteur. Il se jeta alors dans le vice, fut condamné à mort en 1727 pour un meurtre dans une taverne, et obtint sa grâce par la reine Caroline, qui le pensionna pour quelques poésies. Ses menaces décidèrent un ami de sa mère, lord Tyrconnel, à l'admettre dans sa famille ; il en sortit bientôt, et mourut emprisonné pour dettes, malade et sans médecin. Il a laissé des pièces de théâtre et des poésies, dont on estime la versification. On trouve un sentiment énergique dans le morceau intitulé *le Vagabond* et dans la fin du *Bâtard*. Les Œuvres de Savage ont été recueillies en 2 vol. in-8°, 1777. A. G.

SAVANES, nom donné à de vastes plaines couvertes d'herbes, que l'on rencontre surtout dans l'Amérique du Nord, à l'O. du Mississipi ; c'est ce qu'on appelle des *Pampas* dans l'Amérique du Sud. Des troupeaux de bisons et de buffles errent dans ces contrées encore désertes. — Au Canada, on nomme encore *Savanes* les forêts d'arbres résineux.

SAVANNAH, rivière des Etats-Unis, se forme, sur la limite de la Géorgie et de la Caroline du Sud, par la réunion du Tugaloo et du Keowée, coule au S.-E., passe à Augusta et Savannah, et se jette dans l'Atlantique par plusieurs embouchures ; cours de 440 kil.

SAVANNAH, v. des Etats-Unis (Géorgie), port sur la riv. de son nom, à 27 kil. de son embouchure dans l'Atlantique, à 190 kil. S.-O. de Charlestown ; 22,300 hab. Ch.-l. du comté de Chatham. Ecole classique, Société de médecine, bibliothèque, observatoire. Consulat français. Entrepôt du commerce de la Virginie. Exportation de bois de construction, des cotons de la Géorgie et de plusieurs autres Etats, de riz, de minerai de cuivre ; scieries à vapeur ; fabr. de savon, chantier de construction. Centre de plusieurs chemins de fer. Le mouvement du port, entrée et sortie réunies, dépasse 500,000 tonneaux. — Prise en 1778 par les Anglais. B.

SAVANTS (Journal des). *V.* JOURNAL.

SAVARIA. *V.* SABARIA.

SAVARIN (BRILLAT-). *V.* BRILLAT-SAVARIN.

SAVARON (Jean), magistrat et historien, né à Clermont-Ferrand vers 1550, d'une bonne famille, m. en 1622, fut lieutenant-général de la sénéchaussée d'Auvergne, et député du tiers-état de cette province aux Etats-Généraux de 1614, où il se fit remarquer par son éloquence et son courage à défendre les droits de son ordre. On lui doit : *Traité contre les masques*, 3e édit., Paris, 1611, in-8° ; *Traité contre les duels*, 1610, in-8°, ouvrage rempli de documents curieux ; *Traité de la souveraineté du roi et de son royaume*, 1615 ; *Chronologie des Etats-Généraux*, 1615 ; *Traité de l'annuel et vénalité des charges*, 1615 ; *De la sainteté du roi Clovis*, 1622, in-4°, etc. B.

SAVART (Félix), célèbre physicien, né à Mézières en 1791, m. en 1841, étudia d'abord la médecine, et prit le grade de docteur à Strasbourg. Il se livra ensuite à l'étude de l'acoustique, et vint à Paris, où ses premiers efforts furent encouragés par M. Biot. Il enseigna la physique dans une institution, jusqu'à son entrée à l'Académie des Sciences en 1827. On créa pour lui une place de conservateur du cabinet de physique du Collége de France, et il remplaça Ampère dans sa chaire de physique en 1838. Les leçons qu'il fit sur l'acoustique ont été analysées par M. Masson dans le journal *l'Institut*, tomes 7 et 8. Savart a publié avec M. Biot, en 1820, un *Mémoire sur les actions électro-dynamiques* ; il résulte de leurs expériences que l'intensité de l'action d'un courant indéfini sur une aiguille aimantée est en raison inverse de la distance, et, si le courant est angulaire, proportionnelle à la tangente de la moitié de son angle. D'autres recherches de Savart portèrent sur l'écoulement des liquides. En étudiant la constitution de la veine liquide qui s'échappe par un orifice percé dans un vase, il a trouvé que la partie qui paraît trouble est formée de gouttes distinctes qui successivement s'allongent et s'aplatissent par une suite de pulsations régulières produisant un son ; si, à côté, on produit le même son, la forme de la veine se modifie, sans que la dépense varie (*Annales de physique et de chimie*, t. 53). Savart s'est occupé aussi du choc d'une veine liquide contre un plan, et du choc des veines entre elles (*Annales*, t. 54 et 55). Les Mémoires de Savart sur l'acoustique sont nombreux ; les principaux sont : *Mémoire relatif à la construction des instruments à cordes et à archet* (dans le *Recueil des savants étrangers*), où il donne les principes dont dépendent les plus belles qualités de ces instruments, principes qu'il a appliqués dans la construction d'un violon nouveau dont les qualités ont été reconnues ; *Mémoire sur la communication des mouvements vibratoires entre les corps solides* (*Annales*, t. 14) ; *Mémoire sur les vibrations des corps solides considérées en général* (*Annales*, t. 25) ; *Note sur les modes de division des corps en vibration* (*Annales*, t. 32) ; *Recherches sur les vibrations normales* (*Annales*, t. 36) ; *Recherches sur l'élasticité des corps qui cristallisent régulièrement* (*Annales*, t. 40) ; *Mémoire sur la réaction de torsion des lames et des verges rigides* (*Annales*, t. 41) ; *Recherches sur les vibrations de l'air* (*Annales*, t. 24), où il s'occupe des vibrations de l'air dans une enceinte limitée quelconque, des ventres et des surfaces nodales qui s'y forment ; *Nouvelles recherches sur les vibrations de l'air* (*Annales*, t. 29), où il s'agit des vibrations de l'air dans les tuyaux, lorsque l'ébranlement n'a pas lieu à plein orifice, et où l'auteur est conduit à des notions théoriques très-précises sur la construction des orgues ; *Mémoire sur la voix humaine* (*Annales*, t. 30), d'où il résulte que l'organe vocal chez l'homme pourrait être assimilé au petit instrument connu sous le nom d'appeau, employé pour imiter la voix de certains oiseaux ; *Note sur la communication des mouvements vibratoires par les liquides* (*Annales*, t. 31), constatant que le liquide contenu dans le labyrinthe doit transmettre le mouvement vibratoire aux parties qu'il baigne, sans altération dans le nombre des vibrations ; *Note sur la sensibilité de l'organe de l'ouïe* (*Annales*, t. 44) ; *Note sur la perception des sons graves* (*Annales*, t. 47). Dans ces Notes, Savart essaie de prouver qu'il n'y a pas de limites absolues au-delà desquelles les sons graves ou aigus cessent d'être perceptibles ; les limites assignées avant lui, et qu'il recule, ne dépendent que des moyens employés pour produire les sons. Avec une roue dentée tournant rapidement et frappant une carte, il est arrivé à produire un son perceptible de 48,000 vibrations ; en substituant à la roue une barre de fer ou de bois, qui passe en tournant entre des planchettes de bois, il a obtenu un son grave excessivement fort de 16 vibrations. V.

SAVARY (Jacques), négociant, né à Douai en 1622, m. en 1690, obtint du surintendant Fouquet la ferme des domaines de la couronne, entra, par le crédit du chancelier Séguier, dans le conseil chargé de la révision des règlements sur le commerce, et la part qu'il prit à l'ordonnance de 1673 fit désigner cet acte sous le nom de *Code Savary*. On lui doit *le Parfait négociant*, 1675, réédité en 1800, 2 vol. in-4°.

SAVARY (Nicolas), voyageur, né en 1750 à Vitré (Bretagne), m. en 1788, fit ses études au collége de Rennes, partit pour l'Egypte en 1774, passa 5 ans dans ce pays, parcourut ensuite l'Archipel, fit un séjour de 15 mois dans l'île de Candie, et, de retour en France, 1781, publia : une traduction estimée du *Coran*, avec des notes, et une *Vie de Mahomet*, Paris, 1783, 2 vol. in-8° ; *Morale de Mahomet*, 1784, in-12, extrait de l'ouvrage précédent ; *Lettres sur l'Egypte*, 1788-89, 3 vol. in-8°, ouvrage aussi intéressant par le style que par les détails, mais où tout n'a pas été observé d'original ; *Lettres sur la Grèce*, 1788, in-8°, ouvrage dans le genre du précédent, et non terminé. Après la mort de Savary, on publia de lui une *Grammaire de la langue arabe vulgaire et littérale*, revue par Langlès, Paris, 1813, in-4°.

SAVARY (Anne-Jean-Marie-René), *duc de Rovigo*, né en 1774 à Marc près de Vouziers (Ardennes), m. en 1833, était fils d'un ancien major du château de Sedan. Il entra comme boursier au collége de Metz, en sortit en 1789, débuta comme simple soldat dans le régiment de Royal-Normandie, servit sous Custine à l'armée du Nord, et, par suite des vides que l'émigration fit dans les rangs des officiers, passa capitaine à 19 ans. Après avoir été quelque temps dans l'armée de Pichegru sur la Moselle, il fut attaché, dans celle du Rhin, à l'état-major de Desaix, se distingua à Friedberg, fut emmené en Egypte par le général Bonaparte, devint commandant de la gendarmerie d'élite du 1er consul, fut chargé de faire exécuter la sentence capitale prononcée contre le duc d'Enghien en 1804, reçut le grade de général de brigade, et, l'année suivante, celui de général de division. Il figura avec honneur aux batailles

d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau, d'Ostrolenka, d'Heilsberg, et de Friedland, obtint une pension et le titre de duc de Rovigo, puis l'ambassade de St-Pétersbourg en 1807, commanda en chef l'armée d'Espagne en 1808 jusqu'à l'arrivée du roi Joseph, fut emmené par l'Empereur aux conférences d'Erfurt, fit la campagne de 1809, et succéda en 1810 à Fouché dans le ministère de la police générale. Sa vigilance fut mise en défaut par la conspiration de Malet, 1812, et il demeura un instant prisonnier des conjurés. Napoléon Ier le nomma, pendant les Cent-Jours, pair de France et commandant-général de la gendarmerie. Après les désastres de 1815, Savary, qui avait toujours servi l'Empereur avec habileté et dévouement dans les missions les plus délicates, le suivit à bord du *Bellérophon;* mais les Anglais lui refusèrent la faveur d'aller à Ste-Hélène, et l'envoyèrent prisonnier à Naples, tandis que la Restauration le faisait condamner à mort par contumace. S'étant échappé au bout de 7 mois, il se réfugia à Smyrne, puis en Autriche, revint en France pour y purger sa contumace en 1819, fut acquitté à l'unanimité par le 1er conseil de guerre de Paris, et vécut loin du mouvement des affaires. Une brochure qu'il publia en 1823 sur la mort du duc d'Enghien, et dans laquelle il accusait le prince de Talleyrand, le contraignit de se retirer à Rome. Nommé commandant de l'armée d'Algérie en 1831, il effraya par ses rigueurs les indigènes, et fit exécuter de belles routes stratégiques. Il a laissé des *Mémoires pour servir à l'histoire de l'empereur Napoléon*, Paris, 1828, 8 vol. in-8°. B.

SAVARY DE BRÈVES. *V.* BRÈVES.

SAVE, *Savus*, en allemand *Sau*, riv. des États autrichiens, prend sa source dans les Alpes Carniques, près de Weissenfels (Carniole), au N.-O. du cercle de Laybach, coule à l'E., au S. et au S.-E., passe près de Laybach, sépare le cercle de Neustadt de la Styrie (cercle de Marbourg), entre en Croatie, sépare ensuite, pendant tout le reste de son cours, les Confins militaires de la Turquie propre (Bosnie) et de la Servie, et se jette dans le Danube entre Semlin et Belgrade; cours de 900 kil. Elle reçoit la Laybach, au confluent de laquelle commence sa navigation très-active, la Drina, la Bosna, la Kulpa, l'Unna, etc.

SAVE, rivière de France (Hautes-Pyrénées et Gers), se jette dans la Garonne.

SAVEGIUM, nom latin de BELLEVILLE (Seine).

SAVENAY, s.-préf. (Loire-Inférieure), sur les collines qui dominent la rive dr. de la Loire près de son embouchure, à 35 kil. N.-O. de Nantes; 1,504 hab. Tribunal de 1re instance. Bataille entre les Vendéens et les généraux Kléber et Marceau, en décembre 1793. Foires importantes de bestiaux.

SAVENIÈRES, vge (Maine-et-Loire), arr. et à 16 kil. S.-S.-O. d'Angers, sur la rive dr. de la Loire; 1,363 hab. Curieuse église; on croit y retrouver un temple romain. Très-bons vins blancs. Carrières de marbre. Près de là, dans l'île Béhuard, est une chapelle que fréquentait Louis XI, et où l'on admire un jubé et beaucoup d'ornements gothiques.

SAVERDUN, ch.-l. de canton (Ariége), arr. et à 14 kil. N.-N.-O. de Pamiers, sur la rive g. de l'Ariége; 2,611 hab. Autrefois fortifiée. Fabr. d'acier, faulx et limes. Bel hôpital. Patrie du pape Benoît XII.

SAVÉRIEN (Alexandre), mathématicien et littérateur, né à Arles vers 1720, m. en 1805, était à 20 ans ingénieur de la marine. On lui doit le projet de l'Académie de marine établie à Brest en 1752. Il a laissé : *Nouvelle théorie de la manœuvre des vaisseaux*, 1745; *Nouvelle théorie de la mâture*, 1747; l'*Art de mesurer sur mer le sillage du vaisseau*, 1750; *Dictionnaire universel de mathématiques et de physique*, avec 101 pl., 1753, 2 vol. in-4°; *Dictionnaire historique, théorique et pratique de marine*, 2e édit., 1781, 2 vol. in-8°; *Histoire des philosophes anciens*, 1771, 5 vol. in-12; *Histoire des philosophes modernes*, 1762-69, 8 vol. in-12; *Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences*, 1766-78, 4 vol. in-8°, etc.

SAVERNE, anc. *Tabernæ*, en allemand *Zabern*, s.-préf. (Bas-Rhin), à 38 kil. N.-O. de Strasbourg, sur la Zorn, près d'une belle forêt et d'un défilé qui conduit d'Alsace en Lorraine, sur le chemin de fer de Paris à Strasbourg; 5,073 hab. Tribunal de 1re instance, collége. Château construit à la fin du XVIIIe siècle par le cardinal de Rohan, et destiné depuis 1852 à servir de lieu de retraite aux veuves des fonctionnaires civils et militaires morts au service de l'État. Palais Neuf, construit sur le modèle de celui de Wilhemshohe près de Cassel. Curieuse église paroissiale. Fabr. de bonneterie, filatures de coton, manuf. de tissus de coton et de grosse quincaillerie; laminoirs pour les scies; affineries d'acier.— Cette ville appartint successivement aux évêques de Metz et à ceux de Strasbourg. Elle fut prise par les Français en 1636, et démantelée en 1696. — Aux environs, on remarque la grotte de *St-Guy*, et les ruines des châteaux de *Greifenstein*, de *Hobharr*, et de *Geroldseck*.

SAVERNE, riv. d'Angleterre. *V.* SEVERN.

SAVILÆ, nom latin de BELLEVILLE (Seine).

SAVIE, contrée de la Dacie ancienne, entre la Save et la Drave.

SAVIGLIANO ou SAVILLIAN, v. forte du royaume d'Italie (prov. de Coni), entre la Maira et la Grana, à 52 kil. S. de Turin, 26 N.-O. de Coni; 16,911 hab. Collége royal. Fabr. de draps, toiles, soieries. Marchés importants. Belle porte en forme d'arc de triomphe. — Cette ville fut prise par François Ier, et rendue par Henri III en 1574. Sous le Ier Empire français, elle fut le ch.-l. d'un arrondissement du département de la Stura.

SAVIGNAC-LES-ÉGLISES, ch.-l. de cant. (Dordogne), arr. et à 22 kil. N.-E. de Périgueux; 330 hab.

SAVIGNANO, brg du roy. d'Italie, à 15 kil. E.-S.-E. de Césène, sur le Fiumesino (ancien *Rubicon*); 4,542 hab. Académie dite *Rubiconia*.

SAVIGNIES, vge (Oise), arr. et à 10 kil. N.-E. de Beauvais; 666 hab. Fabr. importante de poterie de terre.

SAVIGNY, ch.-l. de canton (Loir-et-Cher), arr. et à 23 kil. N.-O. de Vendôme, sur la Braye; 871 hab. Pépinières.

SAVIGNY, vge (Manche), arr. et à 20 kil. S.-O. de Mortain; 1,360 hab. Ruines d'une célèbre abbaye, dont Massillon fut abbé.

SAVIGNY, vge (Rhône), arr. et à 26 kil. N.-O. de Lyon; 1,600 hab. Il y eut une fameuse abbaye de Bénédictins, dite *St-Martin de Savigny*.

SAVIGNY, vge (Côte-d'Or), arr. et à 5 kil. N. de Beaune; 1,857 hab. Excellents vins.

SAVIGNY (Christophe DE), né en 1530 dans un château de ce nom, dans le Réthelois, est auteur d'un *Onomasticon des mots et dictions de chacune chose*, dictionnaire non publié, et de *Tableaux accomplis de tous les arts libéraux*, 2e édition, Paris, 1619, in-fol., où l'on prétend que Bacon a puisé l'idée de son *Arbre encyclopédique*.

SAVILE (Henry), savant anglais, né en 1549 à Bradley (Yorkshire), m. en 1622, fut procureur de l'université d'Oxford, et choisi par la reine Elisabeth pour professeur de grec et de mathématiques; elle lui témoigna beaucoup de bienveillance, et il devint successivement principal du collége de Merton, et prévôt du collége d'Éton. Il fonda à Oxford une chaire de géométrie, et une d'astronomie, fit imprimer à ses frais une bonne édition grecque de *St Jean Chrysostôme*, et publia : *Rerum anglicarum scriptores post Bedam præcipui*, Londres, 1596, in-fol.; *Prælectiones XIII in principium Elementorum Euclidis*, 1621, in-4°; une traduction anglaise des *Histoires* de Tacite et de la *Vie d'Agricola*, avec un *Traité sur la milice des Romains*, etc.

SAVILE, marquis d'Halifax. *V.* HALIFAX.

SAVILLIAN. *V.* SAVIGLIANO.

SAVIN (SAINT-), ch.-l. de canton (Vienne), sur la Gartempe, arr. et à 16 kil. N. de Montmorillon; 1,163 hab. La construction de l'église et les fresques du chœur et de la chapelle de St-Marin datent de 1023 à 1050; les autres, de 1050 à 1150. On les doit sans doute à quelque artiste grec ou d'une école grecque. *V.* la *Description...* publiée par le gouvernement, avec un texte par M. Mérimée, 1850, in-fol.

SAVIN (SAINT-), vge (Hautes-Pyrénées), arr. et à 16 kil. S.-S.-E. d'Argelès, 586 hab. Il y eut une belle abbaye. Restes du monastère de *St-Orens*, aux environs.

SAVIN (SAINT-), ch.-l. de canton (Gironde), arr. et à 20 kil. E.-N.-E. de Blaye, sur un coteau d'où la vue s'étend jusqu'à Bordeaux; 352 hab. La petite rivière de la Saye le sépare du département de la Charente-Inférieure.

SAVIN (SAINT-), vge (Isère), arr. et à 18 kil. N.-O. de La Tour-du-Pin; 574 hab. Bons vins rouges.

SAVINES, ch.-l. de cant. (Hautes-Alpes), arr. et à 11 kil. S.-O. d'Embrun, près de la Durance; 544 hab. Il occupe l'emplacement d'une ville antique qui passe pour avoir été le ch.-l. des *Savincates*.

SAVINIEN (SAINT-), ch.-l. de cant. (Charente-Inférieure), arr. et à 16 kil. S.-O. de St-Jean-d'Angely, sur la Charente, qui y forme un petit port; 1,365 hab. Comm. de grains, vins, et eaux-de-vie. Belles ruines d'un couvent d'Augustins. — Aux environs, il y a des carrières de pierres, et le beau château de *Crasanne*.

SAVIOLI FONTANA (Louis-Victor), poëte lyrique, né à Bologne en 1729, m. en 1804, se mêla aux révolutions politiques de l'Italie, fut membre du Corps législatif de Milan pendant la domination française, puis accepta

une chaire de diplomatie à l'université de Bologne. Il s'est surtout exercé dans le genre anacréontique. Malgré des digressions mythologiques et des allusions savantes, son poème des *Amours*, 1795, in-4°, est élégant et passionné; il y a de la grâce dans les images, de la douceur dans la versification. On lui doit encore des *Annali Bolognesi*, depuis l'an de Rome 363 jusqu'à 1220 de J.-C., Bassano, 1784, 2 gr. vol. in-4°. B.

SAVO, nom ancien de SAVONE.

SAVOIE, physiquement *Sabaudia, Sapaudia*, portion de l'Empire français, sur la frontière S.-E., entre 45° 4'-46° 24' latit. Nord, et 3° 16'-4° 48' long. Est. La Savoie se trouve séparée par les Alpes de l'Italie, dont elle fit longtemps politiquement partie; 11,051 kil. carrés; 146 kil. du N. au S., 119 de l'E. à l'O.; 542,535 hab. Elle est bornée à l'E. par le contre-fort alpestre prolongé du mont Dolent au lac de Genève, sur la rive g. du Rhône supérieur, et qui la sépare du Valais; au S.-E. du Grand-St-Bernard au mont Thabor, par les Alpes Pennines, les Alpes Grées et les Alpes Cottiennes septentrionales, qui la séparent du Piémont; au S., par des hauteurs prolongées sur la rive g. de l'Arc, du mont Thabor à la rencontre de l'Isère, et par une ligne qui, coupant l'Isère entre Montmélian (Savoie) et Fort-Barreaux (Isère), passe au N. de la Grande-Chartreuse pour gagner la rive g. du Guiers, séparant la Savoie des départements des H.-Alpes et de l'Isère; à l'O., par le Rhône, qui remonte du confluent du Guiers jusqu'au-dessus de Fort-l'Écluse, et la sépare du département de l'Ain; au N., par le canton suisse de Genève et le lac Léman, qui la sépare du canton de Vaud. La Savoie est très-accidentée, montagneuse, et pauvre; mais les curiosités naturelles y abondent. On y trouve les plus hautes montagnes de l'Europe, les monts Blanc, Dolent, Joli, Buet, Iséran, Petit-St-Bernard, Auvert, Cenis, Thabor, etc. Deux cols principaux ouvrent passage de la Savoie dans le Piémont : celui du Petit-St-Bernard, entre Moutiers-en-Tarantaise et Aoste; celui du mont Cenis, entre St-Jean-de-Maurienne et Suze. Les contre-forts des Alpes forment les vallées de la Dranse, dont les eaux et les affluents arrosent le Chablais; de l'Arve, qui remplit tout le Faucigny; du Chéran, dont les eaux traversent la Savoie propre et le Genevois; de l'Isère, qui comprend la Tarantaise et la Haute-Savoie; de l'Arc, qui forme la Maurienne. Il y a beaucoup de lacs, tels que ceux de Genève, du Bourget, d'Annecy, d'Aiguebelle, etc., et des sources d'eaux minérales, dont les principales sont celles d'Aix. Mines de plomb argentifère (Pesey), de cuivre et de fer spathique (St-Georges-d'Heurtières), de fer, d'étain, de cuivre, de zinc, d'asphalte, de houille, de lignite, d'anthracite; carrières de marbre, granit, plâtre, ardoises, topazes, jaspe, porphyre, etc. Quelques rivières (Chéran, Néphа, Fier) charrient de l'or. Les montagnes fournissent du bois propre aux constructions maritimes. La faune est assez variée, et la flore des plus intéressantes. Récolte abondante et exportation de blés, et de vins estimés; les pâturages sont remplis de plantes aromatiques, très-favorables au bétail et à la qualité du lait (beurre et fromages renommés). Le miel y est aussi très-parfumé. Les rivières abondent en poissons de toutes espèces, parmi lesquels on renomme les truites du mont Cenis, du Chéran et du Guiers. L'air est en général tempéré et très-sain, la température très-variable. — La Savoie correspond au S.-O. de la prov. Romaine des Alpes Grées et Pennines, et était habitée par les Allobroges, les Centrons, les Véragres, etc. Elle fit partie de l'empire de Charlemagne, fut donnée en 888 à Rodolphe, roi de la Bourgogne Transjurane, et réunie à l'empire germanique par Conrad le Salique qui l'érigea en comté, 1027. Elle devint duché en 1416, joua pendant longtemps, par sa position, un rôle important dans les guerres entre la France et la maison d'Autriche en Italie, et valut à ses princes le surnom de *portiers des Alpes*. Occupée par les Français, sous François Ier, Henri II, Louis XIV, elle fut conquise en 1792, et forma, jusqu'en 1815, les deux départements du Mont-Blanc et du Léman. Rendue en 1814-15 aux États sardes, elle y forma 2 *divisions administratives* (Annecy et Chambéry). Cédée à la France par le traité de Turin (24 mars 1860), elle forme les départ. de *Savoie* et de *Haute-Savoie* (*V. ci-après*). Des chemins de fer commencent à s'établir dans cette contrée, malgré les nombreuses et grandes difficultés que présentent les accidents du sol : 201 kil. y sont concédés, construits ou en construction : 1° d'Aix-les-Bains à St-Jean (85 kil. terminés); 2° d'Aix à Culoz (21 kil.), voie destinée à raccorder le chemin Victor-Emmanuel avec la ligne de Lyon à Genève; 3° de St-Jean à Modane (29 kil.); 4° de Pont-d'Ayson à Annecy (66 kil.). La langue française n'a jamais cessé d'être parlée dans toute la Savoie. Cette contrée, dont les habitants sont heureusement doués, a produit beaucoup d'hommes remarquables : les papes Nicolas II, Innocent V; St Bernard de Menthon, St François de Sales; le cardinal Gerdil, Berthollet, Fodéré, Vaugelas, Saint-Réal, J.-F. Michaud, Joseph et Xavier De Maistre; les généraux comte de Boigne, et comte Curial. A. C.

SAVOIE, dép. de l'Empire français, formé en 1860, de l'anc. division administrative sarde de Chambéry (prov. de Savoie propre, Haute-Savoie, Maurienne et Tarentaise), borné au N. par le dép. de H.-Savoie, à l'O. par ceux de l'Ain, de l'Isère et des H.-Alpes, au S. et à l'E. par le Piémont. Arrosé par l'Isère et ses affluents. (*V.* pour le sol et les productions, l'article précédent.) 6,489 kil. carr., 275,039 hab. Ch.-l. *Chambéry;* divisé en 4 arrond. : Chambéry, Albertville, St-Jean-de-Maurienne, Moutiers. Compris dans la 22e division militaire (Grenoble), la 28e cour impériale (Chambéry), et les diocèses de l'archevêché de Chambéry et des évêchés de St-Jean et de Moutiers. C. P

SAVOIE (Haute-), départ. de l'Empire français, formé en 1860, de l'anc. division administrative sarde d'Annecy (prov. de Chablais, Faucigny, et Genevois), borné à l'E. par le canton suisse du Valais, au N. par celui de Vaud dont le sépare le lac Léman, à l'O. par celui de Genève et le dép. de l'Ain, dont le sépare le Rhône, au S. par le dép. de la Savoie. Arrosé par la Dranse et l'Arve. (*V.*, pour le sol et les productions, l'article général SAVOIE.) 4,562 kil. carr.; 267,496 hab. Ch.-l. *Annecy;* divisé en 4 arrond. : Annecy Bonneville, St-Julien, Thonon. Compris dans la 22e division militaire, la 28e cour impériale, et le diocèse de l'évêché d'Annecy. C. P.

SAVOIE (Maison de), maison souveraine d'Italie, qui reconnaît pour fondateur Humbert *aux Blanches-Mains* (*V. l'art. suivant*). Ses chefs portèrent d'abord le titre de *comtes*, 1027-1416, puis celui de *ducs*, 1416-1720. Depuis 1720, on les nomme *rois de Sardaigne*. En 1487, ils s'étaient intitulés *rois de Chypre*. — La maison de Savoie a formé plusieurs branches : 1° les *comtes de Maurienne*, issus, au XIIe siècle, de Thomas Ier, comte de Savoie; ils devinrent comtes du Piémont, par la cession qu'Amédée IV fit de ce pays à son frère Thomas II, 1244, et princes d'Achaïe et de Morée, par le mariage de Philippe de Savoie avec Isabelle de Villehardouin, héritière de ces principautés, 1301; — 2° les *princes de Carignan*, qui eurent pour tige, en 1596, Thomas-François de Savoie, 5e fils du duc Charles-Emmanuel Ier; — 3° les *comtes de Soissons*, issus de la branche de Carignan par Eugène-Maurice de Savoie, 3e fils de Thomas-François; — 4° les *ducs de Nemours*, issus, à la fin du XVe siècle, de Philippe de Savoie, 3e fils du duc Philippe II; — 5° les *barons de Vaud*, en même temps seigneurs du Bugey et du Valromey, issus, au XIIIe siècle, des comtes de Piémont. Il y eut aussi des branches bâtardes, celles des seigneurs de Tende et de Villars, de Raconis, de Cavours, etc.

SAVOIE (Humbert Ier de), dit *aux Blanches-Mains*, 1er comte de Savoie, né vers 985, m. vers 1048. Les uns lui donnent pour père Béraud, Bérold ou Berthold, de la maison de Saxe, vice-roi d'Arles, comte de Maurienne, et fils de Hugues, marquis d'Italie; d'autres le supposent issu des ducs de Bourgogne, des comtes de Mâcon, des comtes de Milan, ou des marquis d'Ivrée; quelques-uns enfin le font naître de Rodolphe III, roi de Bourgogne, dont il administra le royaume. Quoi qu'il en soit, les services rendus par Humbert à Rodolphe et à l'empereur Conrad le Salique, son successeur, dont il embrassa la cause, lui firent obtenir du premier, en 1027, la Savoie et la Maurienne, avec le titre de comte, et, du deuxième, une partie du Faucigny, le Bas-Chablais, et le val d'Aoste, débris du royaume de Bourgogne.

SAVOIE (Amédée Ier, comte de), fils ou petit-fils du précédent, mourut avant lui, en 1047, sans avoir régné.

SAVOIE (Amédée II, comte de), neveu du précédent, 1060-80, était fils d'Odon et d'Adélaïde, héritière des marquis de Suze. Il ajouta aux possessions des comtes de Savoie presque tout le Piémont, dont il hérita de sa mère.

SAVOIE (Humbert II, comte de), dit *le Renforcé*, fils du précédent, 1080-1103, reçut la soumission volontaire de la Tarantaise. Sa souveraineté s'étendit aussi sur le pays de Vaud, le Haut-Chablais, une partie du Valais, et l'ancien marquisat de Suze.

SAVOIE (Amédée III, comte de), fils du précédent, 1103-49, vit ses Etats érigés par l'Empereur Henri V en comtés d'Empire, battit à Montmélian, 1141, Guigues VI, dauphin du Viennois, prit part à la 2e croisade, 1147, et mourut à son retour, en Chypre.

SAVOIE (Humbert III, comte de), dit *le Saint*, fils du précédent, 1149-88, né au château de Veillane en 1136, fut élevé par Amédée d'Hauterive, évêque de Lausanne, passa presque toute sa vie dans les monastères, qu'il enrichit de ses dons, principalement celui de Hautecombe, battit, en 1153, près de Montmélian, le Dauphin Guigues VII, prit parti pour le pape Alexandre III contre l'empereur Frédéric Barberousse, vit ses Etats envahis et les archives de Savoie détruites dans l'incendie de Suze en 1174, vengea cet affront par la prise de Turin en 1175, mais laissa encore dévaster tout le Piémont en 1187, et en mourut de chagrin.

SAVOIE (Thomas Ier, comte de), fils du précédent, 1188-1233, né en 1177, eut pour tuteur Boniface, marquis de Montferrat. Devenu majeur, il soutint l'empereur Frédéric II contre le Saint-Siége, reçut le titre de vicaire impérial en Piémont, soutint les Guelfes à Gênes, et prit, en 1232, Chambéry pour capitale.

SAVOIE (Amédée IV, comte de), fils du précédent, 1233-53, né à Montmélian en 1197, force Turin à le reconnaître comme seigneur, 1235, combattit comme son père pour Frédéric II contre le pape, et céda, 1244, le comté de Piémont à l'un de ses frères, Thomas, déjà comte de Maurienne.

SAVOIE (Boniface, comte de), fils du précédent, 1253-63, né en 1244, eut pour tuteur l'un de ses oncles, Thomas. Son règne fut signalé par une révolte des bourgeois de Turin, qui l'emprisonnèrent, et par des entreprises faites contre plusieurs villes du Piémont par Charles d'Anjou.

SAVOIE (Pierre, comte de), dit *le Petit Charlemagne*, frère d'Amédée IV, 1263-68, né en 1203 au château de Suze, avait, avant son avénement au trône, servi pendant 9 ans Henri III d'Angleterre, dont il gagna la confiance, et qui le créa comte de Richmond et d'Essex. Il hérita du Genevois, et châtia l'insurrection de Turin, qu'il ramena sous la domination de la maison de Savoie.

SAVOIE (Philippe Ier, comte de), frère du précédent, 1268-85, né à Aiguebelle en 1207, fut, avant de régner, prévôt de Bruges, évêque de Valence, archevêque de Lyon, et renonça à ses bénéfices, 1267, pour épouser Alix, héritière du comté de Bourgogne.

SAVOIE (Amédée V, comte de), dit *le Grand*, 1285-1323, né au Bourget en 1249, neveu des deux précédents, et fils de Thomas, régent sous Boniface, céda le Piémont à l'héritier légitime de la Savoie, son neveu Philippe, prince d'Achaïe, dont il était tuteur, fit la guerre au Dauphin du Viennois, puis au marquis de Montferrat, qu'il prit et enferma dans une cage de fer, où il le laissa mourir, enfin au marquis de Saluces; céda à Philippe, son neveu, la principauté de Piémont, aida Philippe le Bel dans sa guerre contre les Flamands, négocia la paix entre la France et l'Angleterre, obtint de l'empereur Henri VII, qu'il avait suivi dans son expédition d'Italie, les seigneuries d'Asti et d'Ivrée, et réunit encore à ses Etats le vidomat de Genève et le Bas-Faucigny.

SAVOIE (Edouard, comte de), dit *le Libéral*, fils du précédent, 1323-29, né en 1284 à Baugé (Bresse), fit ses premières armes en Flandre sous Philippe le Bel, et eut la régence du comté pendant l'expédition de son père en Italie. Devenu comte, il fut battu en 1325 par Guigues VIII, Dauphin du Viennois, et se distingua dans l'armée de Philippe VI de Valois à la bataille de Cassel, 1328. Il autorisa les Juifs à s'établir en Savoie, et abolit la compensation pécuniaire pour les crimes.

SAVOIE (Aimon, comte de), dit *le Pacifique*, frère du précédent, 1329-43, défendit d'abord son héritage contre le Dauphin du Viennois, combattit, en 1340, pour Philippe VI de Valois contre l'Angleterre, fit des fondations pieuses, et régla l'administration de la justice.

SAVOIE (Amédée VI, comte de), né en 1334 à Chambéry, fils du précédent, 1343-83, dit *le Comte vert*, d'une armure et d'une livrée verte qu'il porta dans un tournoi à Chambéry. En 1355, il conclut avec la France, qui avait hérité du Dauphiné de Viennois, un traité pour fixer les limites des deux Etats, et épousa Bonne de Bourbon, cousine du roi Jean le Bon. Il eut des querelles avec son cousin Jacques de Savoie, prince de Piémont, son vassal, qu'il contraignit de lui céder sa principauté, et avec les marquis de Saluces et de Montferrat, secourut en Grèce, contre les Bulgares et les Turcs, Jean Paléologue, qui était allié à la maison de Savoie, soutint, pendant le grand schisme d'Occident, son parent Robert de Genève, accompagna Louis d'Anjou dans son expédition contre Naples, et mourut de la peste. Il avait ajouté à ses Etats les seigneuries de Gex et de Valromey, Quiers, Bielle, Coni, Cherasco et Verrue.

SAVOIE (Amédée VII, comte de), dit *le Comte rouge*, né à Veillane en 1360, fils du précédent, 1383-91, fit ses premières armes sous le roi de France Charles VI en Flandre, contribua à la prise d'Ypres, épousa une princesse française, Bonne de Berry, et enleva au comte de Provence Nice et Vintimille, qui offrirent de se soumettre à lui.

SAVOIE (Amédée VIII, comte, puis duc de), fils du précédent, 1391-1451, né à Chambéry en 1383, eut pour tutrice sa mère Bonne de Berry. Devenu majeur, il acquit le comté de Genevois, le Bugey et Verceil, fut, le premier de sa famille, créé duc par l'empereur Sigismond en 1416, recouvra en 1418 le Piémont, détaché de la Savoie depuis 1285, et institua l'ordre de chevalerie de Saint-Maurice; ayant perdu sa femme Marie de Bourgogne, 1428, il en éprouva un si vif chagrin, qu'il chercha des consolations dans la religion; en 1434, une tentative d'assassinat faite contre lui le détermina à remettre les rênes de l'Etat à son fils Louis, et il alla s'enfermer au couvent de Ripaille (*V. ce mot*); il fut tiré de cette retraite en 1439 par les prélats du concile de Bâle, qui le nommèrent pape sous le nom de Félix V, et l'opposèrent à Nicolas V, abdiqua la couronne de Savoie en 1440, mit fin au schisme de l'Église en renonçant à la tiare en 1449, et alla terminer ses jours à Ripaille, d'où il exerçait l'autorité pontificale sur toute la Savoie. Il fut le premier de sa famille qui donna un code de lois à la Savoie.

SAVOIE (Louis Ier, duc de), fils du précédent, 1440-65, né à Genève en 1403, administra le duché, dès 1434, avec le titre de prince de Piémont, et au nom de son père (*V. l'art. précédent*). Quand une révolution renversa à Milan Philippe Visconti, en 1447, il aurait pu imposer aux Milanais sa domination, moins redoutée que celle de François Sforza; mais il manqua de résolution, et se laissa insulter même par ses fils. Il vint en France auprès de Louis XI, son gendre, pour prendre part à la guerre *du Bien public*, et mourut à Lyon.

SAVOIE (Amédée IX, duc de), dit *le Bienheureux*, né à Thonon en 1435, fils du précédent, 1465-72, fut incapable de régner; sa femme Yolande, sœur de Louis XI, et son frère Philippe de Bresse, exercèrent l'autorité. Du moins, il eut des vertus privées, et fut béatifié après sa mort.

SAVOIE (Philibert Ier, duc de), dit *le Chasseur*, fils du précédent, 1472-82, né à Chambéry en 1464, fut mis sous la tutelle de sa mère Yolande, qui eut à le défendre contre l'ambition de son propre frère Louis XI et de Charles le Téméraire. Entraînée par ce dernier dans la guerre contre les Suisses, Yolande devint sa captive après la bataille de Morat, ne recouvra la liberté qu'à la suite de celle de Nancy, 1477, et mourut l'année suivante. Louis XI, reconnu comme protecteur de Philibert par les Etats de Savoie, ne fit qu'exciter des dissensions entre les membres de la famille ducale. Philibert mourut de fatigue après une partie de chasse.

SAVOIE (Charles Ier et II, ducs de). *V.* CHARLES.

SAVOIE (Philippe II, duc de), grand-oncle de Charles II, et fils de Louis Ier, 1496-97, né à Chambéry en 1438, s'était jadis révolté contre son père, sur la demande duquel il avait été enfermé par Louis XI au château de Loches de 1464 à 1466, et avait pris parti pour Charles le Téméraire contre le roi de France. Il fut le père de Louise de Savoie, qui épousa Charles de France, duc d'Angoulême, et qui mit au monde François Ier. Déjà vieux quand il monta sur le trône, et épuisé par sa vie turbulente, il ne fit rien de remarquable.

SAVOIE (Philibert II, duc de), dit *le Beau*, fils du précédent, 1497-1504, né à Pont-d'Ain en 1480, fut élevé auprès de Charles VIII, roi de France, qu'il suivit avec son père à la conquête de Naples. Il épousa Marguerite d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien Ier, qui fut, depuis, gouvernante des Pays-Bas, et refusa à Louis XII le passage par la Savoie pour entrer en Italie. Il consomma son temps en tournois et en fêtes. Sa veuve lui érigea un magnifique mausolée dans l'église de Brou (*V. ce mot*).

SAVOIE (Charles III, duc de). *V.* CHARLES.

SAVOIE (Emmanuel-Philibert de). *V.* EMMANUEL-PHILIBERT.

SAVOIE (Charles-Emmanuel de). *V.* CHARLES-EMMANUEL.

SAVOIE (Victor-Amédée de). *V.* VICTOR-AMÉDÉE.

SAVOIE (Jacques de), duc de Nemours. *V.* NEMOURS.

SAVOIE (le prince Eugène de). *V.* EUGÈNE.

SAVOIE (François de), prince de Carignan. *V.* CARIGNAN.

SAVONAROLE (Jean-Michel), médecin, né à Padoue en 1384, m. vers 1462. Destiné d'abord à la carrière des armes, il entra dans l'ordre de St-Jean-de-Jérusalem; mais il abandonna sa profession pour étudier la médecine, et devint professeur à Padoue et à Ferrare. Ses ouvrages

sont écrits dans l'esprit de la médecine arabe ; les principaux sont : *Practica canonica de febribus*, etc., Venise, 1498, in-fol.; *Practica de ægritudinibus*, etc., Padoue, 1486, in-fol. D—G.

SAVONAROLE (Jérôme), petit-neveu du précédent, célèbre prédicateur, né à Ferrare en 1452, m. en 1498, entra, à 22 ans, chez les Dominicains. Chargé tour à tour d'enseigner et de prêcher, il tonna contre les vices des princes et du clergé, et projeta de réformer l'Église. Nommé prieur, puis vicaire-général du couvent et de la congrégation de St-Marc, à Florence, il appliqua sur plusieurs maisons de son Ordre ses plans de réforme disciplinaire, et se fit remarquer par la simplicité qu'il introduisit dans les mœurs ecclésiastiques. En 1494, le passage de Charles VIII à Florence ayant amené la chute des Médicis, Savonarole, qui n'avait pris aucune part à cette révolution, fut consulté sur la réorganisation du gouvernement, et fit adopter des institutions démocratiques modifiées par l'influence religieuse. Du fond de sa cellule, du haut de la chaire, il gouverna trois ans Florence, sans exercer aucune magistrature. Extrême dans ses convictions, il fit brûler les chefs-d'œuvre de l'art et de la littérature toscane, sous prétexte d'immoralité, et soumit la ville au joug tyrannique des enfants transformés en inquisiteurs. La hardiesse de ses paroles le fit interdire, excommunier même par le pape Alexandre VI, dont il ne craignit pas d'attaquer la vie privée, et lui suscita de nombreux ennemis. Provoqué à soutenir par l'épreuve du feu la vérité de sa doctrine, il recula, perdit ainsi sa popularité, et fut brûlé par ses ennemis parvenus au pouvoir. Savonarole, malgré quelques opinions peu orthodoxes, ne fut point hérétique, d'intention du moins, car il ne s'attaqua jamais au dogme. Des visions lui firent croire qu'il était prophète de Dieu. Son éloquence est originale, abondante, quelquefois forte; mais il abuse des formes philosophiques, et manque souvent de mesure et d'élévation. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages ascétiques et apologétiques : *le Triomphe de la croix*, 1492, in-fol. (en latin), démonstration de la religion catholique, encore estimée aujourd'hui; *Traité sur le gouvernement de Florence*, éloquente philippique contre la tyrannie; *Abrégé des révélations*, histoire de ses principales visions; *Traité de la vérité prophétique*, etc. Une édition de ses Œuvres a été publiée à Lyon, 1633-40, 6 vol. in-8°. *V.* Perrens, *Jérôme Savonarole, sa vie, ses prédications, ses écrits*, Paris, 1853, 2 vol. in-8°; 2e édit., abrégée, 1856, 1 vol. in-12; Villari, *la Storia di Girolamo Savonarola e de' suoi tempi*, Florence, 1859, 3 vol. in-12.

SAVONE, en italien *Savona*, anc. *Savo*, *Sabata* ou *Sabalia*, v. forte du roy. d'Italie, ch.-l. de l'arrond. de son nom, port sur le golfe de Gênes, à 39 kil. S.-O. de Gênes; 18,959 hab. Evêché suffragant de Gênes; trib. de commerce; école navale, séminaire, collége; arsenaux de la guerre et de la marine; musée d'histoire naturelle. Belle cathédrale. A 4 kil. est la riche église de Notre-Dame-de-la-Miséricorde. Fabr. d'armes, soieries, savon (il y fut inventé), faïence, vitriol; verreries, tanneries, hauts-fourneaux. — Ville fort ancienne, comprise dans la Ligurie, Savone faisait, au moyen âge, un commerce rival de celui des Génois, qui la prirent, et détruisirent son port en 1525. Le roi de Sardaigne la prit aux Génois en 1746. Prise par les Français en 1809, elle devint aussitôt le ch.-l. du départ. de Montenotte, et, peu après, le lieu de captivité de Pie VII, prisonnier de Napoléon Ier. — L'arrondissement de Savone, dans la province de Gênes, a 70,660 hect., 52 kil. sur 30, et 86,816 hab. Sol traversé par les Apennins. Récolte de grains, vin, huile. Élève de bestiaux. Fabr. de toiles, cotons, chapeaux de paille, verrerie, poterie.

SAVONNERIE (La), manufacture royale de tapis, la première qu'il y ait eu en France. Créée au Louvre en 1604, transférée en 1631 dans une maison dite *de la Savonnerie* à Chaillot, réorganisée par Colbert, elle fut, en 1828, réunie à celle des Gobelins, dont elle n'a pas cessé de faire partie.

SAVOT (Louis), médecin et numismate, né à Saulieu vers 1579, m. vers 1640, a publié, entre autres ouvrages : *Discours sur les médailles antiques*, 1627, in-4°, traité méthodique sur l'histoire des médailles; *l'Architecture française des bâtiments particuliers*, 1642, in-fol.

SAVOU, île de la Malaisie néerlandaise, au S. de Florès; 5,000 hab. Sol montagneux, mais fertile.

SAVOUREUSE (La), riv. de France, passe à Béfort et Montbéliard, et se jette dans le Doubs; cours de 40 kil.

SAX (Christophe), en latin *Saxius*, bibliographe, né en 1714 à Eppendorf (Saxe), m. en 1806, fut recteur de l'université d'Utrecht, après y avoir été professeur d'histoire, d'antiquités et d'éloquence. On a de lui, entre autres ouvrages : *Onomasticon litterarium...*, Utrecht, 1775-1803, 8 vol., vaste répertoire, par ordre chronologique, donnant l'indication précise des auteurs à consulter sur les personnages ou les faits intéressants de l'histoire littéraire, depuis l'origine du monde jusqu'en 1772.

SAXE, *Sachsen* en allemand, *Saxonia* en latin, nom de différents pays en Allemagne, et dont les limites ont changé selon les temps. Ptolémée, le premier, parle des *Saxons* (de *Sahs*, couteau de pierre) comme habitant le pays entre l'Eyder, l'Elbe et la Trave, ainsi que les îles de la Frise septentrionale. Unis aux Franks, ils envahirent le territoire romain, d'abord sous le règne de Julien, ensuite sous Valentinien Ier, qui, en 373, les battit près de Deutz. Au commencement du Ve siècle, des Saxons se fixèrent dans l'Armorique et à l'embouchure de la Loire; ils disparurent plus tard dans l'empire des Franks. Puis d'autres bandes allèrent fonder en Grande-Bretagne les quatre royaumes de Kent, Essex, Wessex et Sussex. Le pays des Saxons restés en Allemagne, et appelés *Vieux-Saxons*, avait pour bornes au N.-O. l'Yssel et le Rhin, à l'O. la vallée du Rhin, au S. la Sieg et le canton des Hessois, au S.-E. le Weser, la Werra et la Thuringe, à l'E. l'Elbe et la Saale-Inférieure, au N. la mer du Nord et la Frise. Vaincus en 553 par Clotaire Ier, ils furent tributaires des Franks. Après s'être associés pour quelque temps à l'invasion des Lombards en Italie, 568, ils se rendirent en Gaule, et enfin dans leur pays, occupé alors par les Souabes. La Thuringe du N. et la Souabe du N. firent alors partie de la Saxe. Sous les derniers rois Mérovingiens, les Saxons recouvrèrent leur liberté, jusqu'à ce que, sous Charles-Martel, recommencèrent leurs luttes avec les Franks, 717-719. Vers le milieu du VIIIe siècle se formèrent quatre associations saxonnes : les *Westphaliens*, les *Angres* ou *Angrariens*, les *Ostphaliens*, et les *Nordalbingiens*. Les trois premières avaient chacune leur prince; mais, dans une guerre commune, le chef était élu parmi elles au moyen du sort; elles avaient aussi leur diète commune à Macklo, sur le Wéser. En 772, les violences contre St-Libwin et l'incendie de Deventer attirèrent sur la Saxe les armes de Charlemagne : la forteresse d'Ehresbourg fut prise, et la statue d'Irmensul renversée. En 774, les Saxons, sous la conduite de Witikind et d'Albion, profitèrent de l'absence du roi frank, et entrèrent dans la Hesse franconienne. Charlemagne, revenu de l'Italie, se tourna contre eux, prit Siegbourg, franchit le Wéser, et reçut la soumission des Westphaliens. Après une 3e guerre, beaucoup de Saxons vinrent se faire baptiser à Paderborn, 777. Les batailles de Bucholz, de Verden, de Detmold, amenèrent enfin la soumission des deux chefs saxons. Ils se rendirent, en 785, à Attigny en Champagne, auprès de Charlemagne, pour recevoir le baptême. Mais la guerre continua encore contre quelques peuplades, et la paix définitive ne fut conclue qu'en 803 à la diète de Selz, où leurs anciennes libertés furent garanties : elles reconnurent le roi frank pour suzerain, et leurs droits furent rédigés dans un code en 19 chapitres, nommé *loi Saxonne* (*lex Saxonum*). Des évêchés, fondés à Munster, Osnabrück, Brême, Halberstadt, Hildesheim, Verden, Paderborn, Minden, etc., contribuèrent à civiliser le pays. — Louis le Germanique, à la suite de l'invasion des Normands, nomma duc de Saxe, en 850, le comte Ludolphe, qu'on croit être de la famille de Witikind. Ainsi se forma le *Duché de Saxe*. Les ducs de Saxe furent bientôt très-puissants. En 919, Henri Ier, petit-fils de Ludolphe, commença la dynastie des rois de Germanie de la maison de Saxe. Othon le Grand, fils de Henri, donna en 960 la Saxe à Henri Billung, dont la dynastie régna jusqu'en 1106. La Saxe avait alors pour dépendances la Misnie, la Saxe-Orientale (Lusace), la Saxe-Septentrionale (Vieille-Marche ou Thuringe du Nord), les pays d'Anhalt, du Havel et de la Sprée, enfin le margraviat de Slesvig (jusqu'en 1026). Lothaire de Saxe, comte de Supplinbourg, après y avoir ajouté en 1113 le Brunsvick, donna, lors de son élection à l'Empire, le duché à son beau-fils Henri le Superbe de Bavière, 1137. L'empereur Conrad III, après avoir déposé Henri, 1138, donna la Saxe à Albert l'Ours, margrave de Brandebourg; mais il la restitua au fils du premier, Henri le Lion, en 1139, et dédommagea Albert en rendant son margraviat indépendant de la Saxe. Mis au ban de l'Empire par Frédéric Ier, 1180, Henri le Lion fut déclaré déchu de son duché, et la Saxe fut morcelée. Henri ne conserva que l'Ostphalie (plus tard duché de Brunsvick), et une partie de l'Angrie. L'archevêque de Cologne reçut la Westphalie; les évêchés de Munster, Osnabrück, Paderborn, Minden, Verden, Brême, les comtés de Tecklem-

bourg, Altona, Arnsberg, Schaumbourg, Lippe et Oldenbourg devinrent fiefs de l'Empire, de même que le Palatinat de Saxe en Thuringe. Le nom et la dignité de duc de Saxe furent transmis à Bernard, comte d'Ascanie, fils d'Albert l'Ours. La Saxe s'accrut sous lui des pays de Wittemberg et de Lauenbourg. Les petits-fils de Bernard, Jean et Albert, 1260, furent les fondateurs de deux lignes : *Saxe-Lauenbourg* ou Vieille-Saxe (*V.* LAUENBOURG) et *Saxe-Wittemberg*. Les possessions de cette dernière furent érigées, en 1423, en *Electorat de Saxe*. — Au VI^e^ siècle, les *Sorbes*, peuplade slave, avaient occupé le pays entre l'Elbe, la Mulde, la Pleisse, l'Elster et la Saale. Othon l'Illustre, après leur avoir pris le pays entre l'Elbe et la Mulde, en avait formé le margraviat de Misnie, peuplé dès lors aussi par des Allemands. Plusieurs dynasties gouvernèrent la Misnie jusqu'en 1090 ; alors elle tomba entre les mains de la maison de *Wettin*. Le comté Conrad le Grand obtint la possession héréditaire du margraviat, et l'agrandit considérablement. Henri l'Illustre y ajouta, en 1246, le pays de la Pleisse, et, en 1263, la Thuringe. Ses successeurs partagèrent plusieurs fois leurs possessions, accrues encore de Cobourg et de Hildburghausen. Un partage définitif eut lieu en 1381 entre les fils de Frédéric le Sérieux. Frédéric le Belliqueux reçut l'*Osterland* (pays de l'Est), Balthasar la Thuringe, et Guillaume la Misnie ; les deux premiers se partagèrent la Misnie après la mort de Guillaume, en 1407. Quant à Frédéric le Belliqueux, pour les secours qu'il avait prêtés à l'empereur Sigismond contre les Hussites, il reçut, lors de l'extinction de la maison Ascanienne, 1423, la dignité électorale et le duché de Saxe. Dès lors le nom de duché de Saxe fut transféré peu à peu aux possessions de la maison de Wettin. A Frédéric le Belliqueux succéda, en 1428, son fils Frédéric le Bon. Celui-ci avait deux fils, Ernest et Albert. A la mort de leur père, 1464, l'aîné, Ernest, reçut le titre d'électeur. A la mort de leur oncle Guillaume, 1482, ils partagèrent les possessions de Wettin, 1485 ; Ernest obtint la Thuringe, Albert la Misnie ; l'Osterland fut partagé en deux moitiés. Depuis ce temps, les pays Saxons n'ont jamais été réunis. — Par la capitulation de Wittemberg, 1547, l'électeur Jean-Frédéric le Magnanime, de la ligne Ernestine, fut forcé de céder le titre d'électeur, ainsi que la plupart de ses possessions, à Maurice, de la ligne Albertine. Cette dernière règne encore aujourd'hui dans la Saxe royale, pendant que la ligne Ernestine ou ligne ducale ne conserva que quelques territoires, subdivisés en plusieurs duchés. E. S.

SAXE (Royaume de), Etat de la Confédération germanique, borné au N. et au N.-E. par les provinces prussiennes de Saxe et de Brandebourg, à l'E. par la Silésie et le royaume de Bohême, au S.-O. par les principautés de Reuss et la Bavière, à l'O. par la Saxe-Altenbourg et la Saxe-Weimar ; superf., 1,491,185 hect., dont 2/5^e^ de montagnes, 2/5^e^ de collines, et 1/5^e^ de plaines ; pop., 2,225,240 hab. (41,363 catholiques romains) ; capitale, *Dresde*. Le royaume de Saxe, autrefois divisé en 5 cercles, Erzgebirge, Misnie, Leipzig, Voigtland, et Haute-Lusace, se compose, depuis 1835, de 4 cercles : *Dresde*, *Leipzig*, *Zwickau*, et *Budissin*, avec des chefs-lieux de même nom. Le pays est en partie très-montagneux. Au S., l'Erzgebirge forme la frontière du côté de la Bohême ; à l'E., les montagnes de Lusace joignent l'Erzgebirge avec le Riesengebirge en Silésie ; enfin la vallée de l'Elbe est adossée aux montagnes de grès de l'Elbe. L'Elbe, fleuve principal de la Saxe, la traverse du S.-E. au N.-O., sur une longueur de 112 kil., et reçoit sur son parcours une foule de petites rivières. D'autres, telles que la Sprée, la Mulde, l'Elster-Blanc, bien qu'affluents de l'Elbe, ne le rejoignent qu'en dehors de la Saxe. Le climat est tempéré et salubre, excepté la partie supérieure de l'Erzgebirge, dont le climat est très-rude. Le sol, très-fertile, produit toutes sortes de céréales, du chanvre, des betteraves, des fruits, et, sur les collines, aux bords de l'Elbe, du raisin. On élève beaucoup de moutons. Le gibier abonde dans quelques contrées ; on pêche les truites et le saumon dans les torrents et dans l'Elbe. Parmi les produits minéraux, il faut citer le grès, l'ardoise, la houille ; après l'Autriche et la Russie, la Saxe fournit le plus d'argent en Europe ; l'Erzgebirge en produit 17,000 kilogrammes par an. Mines de fer abondantes, mines de plomb. Industrie active : ses toiles, ses cotonnades, laines, draps, dentelles, papiers, porcelaines et verreries, sont des articles demandés de loin. Leipzig est le centre du commerce intérieur, non-seulement de la Saxe, mais encore de toute l'Allemagne et de l'Europe centrale. Chemnitz, Plauen, Zittau, et Dresde sont aussi des villes commerçantes. L'enseignement public se trouve développé à un haut degré. L'Université de Leipzig, les hautes écoles de Meissen et de Grimma, l'Ecole des mines de Freiberg, l'Académie forestière de Tharand, l'Académie des beaux-arts de Dresde, ont une grande réputation. — Un réseau de chemins de fer, dont Leipzig est le noyau, met la Saxe en communication avec tous les pays voisins. Une grande ligne ferrée, du S.-O. au N.-O., passant par Plauen, Zwickau et Leipzig, rejoint Munich et Berlin ; une autre ligne, du S.-E. au N.-O., passant par Dresde et Leipzig, joint Vienne avec Magdebourg et Hambourg, et va, partant de Dresde, directement à Berlin ; une 3^e^ ligne, de l'E. à l'O., passant par Budissin, Dresde, et Leipzig, joint les chemins de fer de Silésie avec ceux de l'Allemagne occidentale et centrale. La force armée de la Saxe est de 26,628 hommes. Revenu de l'Etat, 51 millions de francs ; dette publique, 253 millions de francs. La Saxe est placée au 4^e^ rang dans l'ordre de la chancellerie fédérale ; elle dispose d'une voix à la diète ordinaire, et de 4 voix à la diète générale ; son contingent est de 22,000 hommes. Les couleurs de la Saxe sont le blanc et le vert.

Histoire. — Par la capitulation de Wittemberg, 1547, Maurice de Saxe, de la ligne Albertine, avait obtenu l'électorat avec toutes ses dépendances, excepté les districts en Thuringe et en Franconie. Son successeur, Auguste, céda Altenbourg et quelques districts en Thuringe à la ligne Ernestine ; par contre, il acquit les domaines ecclésiastiques de Misnie, Mersebourg et Naumbourg-Zeitz, enfin le Voigtland. Pendant la guerre de Trente-Ans, la Saxe changea plusieurs fois ses alliances. L'électeur Jean-Georges I^er^, d'abord allié de l'empereur, depuis 1631 allié de Gustave-Adolphe, se réconcilia avec l'empereur par le traité de Prague, 1635, qui lui rapporta la possession de la Lusace entière et d'une partie de l'archevêché de Magdebourg. Ce fut là l'apogée de la puissance de la maison de Saxe, éclipsée depuis par la maison de Brandebourg, qui dès lors se mit à la tête du protestantisme allemand. Jean-Georges I^er^, en partageant les possessions albertines, fut le fondateur de trois lignes : *Weissenfels*, *Mersebourg*, et *Zeitz*, qui s'éteignirent plus tard, de sorte qu'en 1746 ces territoires se réunirent à l'électorat. Avec la conversion de Frédéric-Auguste I^er^ au catholicisme, 1697, et surtout avec son avénement au trône de Pologne, commence la décadence de la maison de Saxe en Allemagne. A cause de la Pologne, la Saxe fut engagée dans les guerres entre la Russie et la Suède. La guerre de Sept-Ans, dont la Saxe fut choisie par Frédéric le Grand pour théâtre, ruina le pays presque totalement. Les électeurs Frédéric-Christian, 1763, et Frédéric-Auguste III, relevèrent les finances par de grandes économies. Ce dernier surtout raffermit le crédit de l'Etat, améliora l'administration, et développa les établissements industriels et scientifiques. Dans les guerres de la Révolution, Frédéric-Auguste combattit la France jusqu'après la bataille d'Iéna, 1806. Voyant ses Etats menacés par l'armée française, il entra, en vertu de la paix de Posen, dans la Confédération du Rhin, envoya un contingent de 20,000 hommes pour les campagnes de Napoléon I^er^ en Prusse et en Russie, et obtint en compensation, outre la garantie de ses possessions, la dignité royale. Par le traité de Tilsitt, 1807, le roi de Saxe reçut le duché de Varsovie, nouvellement créé, et le cercle prussien de Cottbus ; par la guerre de 1809, la Gallicie occidentale, Cracovie, et quelques districts en Bohême. A l'ouverture de la guerre de 1813, le roi s'engagea, dans un traité avec l'Autriche, à coopérer au rétablissement de la paix ; mais, sommé par Napoléon de se déclarer pour ou contre lui, il lui ouvrit la forteresse de Torgau, et unit son armée à l'armée française. La bataille de Leipzig décida du sort de la Saxe. Le roi fut fait prisonnier par les alliés, et amené à Berlin. La Saxe reçut un gouvernement provisoire, d'abord de la Russie, ensuite de la Prusse. Un corps d'armée saxon fut mis sur pied, et envoyé sur le Rhin à l'armée des alliés. Au congrès de Vienne, il fut question pendant longtemps d'incorporer la Saxe entière à la Prusse, et de dédommager Frédéric-Auguste par des possessions en Westphalie ou sur le Rhin. Mais la rivalité de l'Autriche, aussi bien que l'opposition du cabinet anglais, fit échouer ce projet ; il y eut un traité de partage (février 1815), en vertu duquel le roi de Saxe dut céder à la Prusse 1,870,000 hectares de territoire, avec 850,000 hab. Retourné dans ses Etats, Frédéric-Auguste employa le reste de son règne à réorganiser l'administration intérieure du pays. Son successeur, Antoine, 1827, continuait ce système, lorsqu'à la suite de la révolution française de juillet 1830 éclatèrent des mouvements insurrectionnels à Dresde et à Leipzig. Le roi se vit obligé de renvoyer son ministère et de donner

une constitution, 1831. Mais cette constitution, pas plus que celles des autres petits Etats de l'Allemagne, ne put bien se développer; car la Diète de Francfort empêcha tout essor libéral. De plus, la noblesse pesait lourdement sur les autres ordres représentés dans les Chambres. L'esprit protestant du pays fut choqué, d'une part, par le catholicisme de la cour, et, d'autre part, par le piétisme luthérien du ministère. La nouvelle secte des catholiques allemands ayant gagné beaucoup de terrain, et le ministère ayant défendu ses réunions religieuses, 1845, le mécontentement devint général, et, pendant le séjour du prince Jean à Leipzig (août 1845), il y eut des démonstrations hostiles, suivies de conflits sanglants avec les troupes. La révolution de 1848 trouva ainsi un terrain préparé en Saxe. Au commencement de mars, lorsque la plupart des autres Etats allemands avaient déjà cédé aux vœux populaires, le gouvernement saxon résistait encore; des troupes prussiennes furent appelées aux frontières, pour aider à la répression d'une insurrection menaçante, lorsque la révolution de Berlin même rendit toute résistance du gouvernement impossible. Le gouvernement accorda dès lors les réformes demandées. De nouvelles Chambres furent convoquées d'après le suffrage universel, afin de réviser la constitution; la Saxe envoya aussi des députés à l'Assemblée nationale de Francfort. Mais cette dernière, menaçant, par son projet de constitution allemande, la souveraineté des petits Etats, la cour de Dresde refusa d'y adhérer, et de promulguer cette constitution. A la suite de ce refus, en mai 1849, une insurrection éclata à Dresde; elle ne put être réprimée qu'avec le secours des troupes prussiennes. Le gouvernement, pressé par les circonstances, conclut avec la Prusse et le Hanovre un traité pour l'établissement d'une union allemande; quelques mois plus tard, la paix à l'intérieur étant rétablie, il abandonna aussi ce projet, qui laissait trop de prépondérance à la Prusse. Dès lors il rétracta les concessions faites depuis 1848; les Chambres furent dissoutes; l'ancienne Diète fut convoquée, et les fonctionnaires qui refusèrent d'y entrer furent destitués. D'après la constitution de 1831, la Saxe est une monarchie constitutionnelle; la couronne se transmet de mâle en mâle d'après l'ordre de primogéniture, mais aussi à la ligne féminine, dans le cas où la ligne mâle s'éteindrait et où il n'y aurait pas de princes étrangers ayant droit à la succession en vertu des traités. Le pouvoir législatif s'exerce par le roi et deux Chambres. La première Chambre se compose des princes de la maison royale et de 41 membres, en partie députés du clergé, de l'université, et des grandes villes, le reste formé de seigneurs et de grands propriétaires nommés par le roi. La seconde Chambre se compose de 75 membres, dont 20 de la noblesse, 25 des villes, 25 des campagnes, et 5 du clergé évangélique. Le droit d'élection et celui d'éligibilité sont attachés à un cens assez élevé, ou à la qualité de propriétaire foncier. Dans le cas d'urgence, le roi peut rendre des ordonnances ayant force de loi. Les impôts ne sont regardés comme refusés que si les deux Chambres ont émis un vote en ce sens, ou si une Chambre les a refusés à la majorité de deux tiers. Mais, dans ce cas même, le gouvernement peut encore lever l'impôt pour un an. A Antoine, qui abdiqua en 1836, ont succédé son neveu Frédéric-Auguste II, né en 1797, puis, en 1854, son frère, Jean, né en 1801.

ÉLECTEURS ET ROIS DE SAXE DE LA MAISON DE WETTIN.

1° *Avant le partage.*

Frédéric Ier le Belliqueux..... 1423
Frédéric II le Bon... 1428
Ernest et Albert.... 1474

2° *Ligne Ernestine.*

Ernest, seul..... 1484
Frédéric III le Sage.. 1486
Jean Ier le Constant. 1525
Jean-Frédéric le Magnanime..... 1532

3° *Ligne Albertine.*

Maurice..... 1547
Auguste..... 1553
Christian Ier..... 1586
Christian II..... 1591
Jean-George Ier..... 1611
Jean-George II..... 1656
Jean-George III..... 1680
Jean-George IV..... 1691
Frédéric-Auguste Ier. 1694
(Auguste II de Pologne.)
Frédéric-Auguste II.. 1733
(Auguste III de Pologne.)
Frédéric-Christian.. 1763
Frédéric-Auguste III. 1763
(Comme roi, depuis 1806, Frédéric-Auguste Ier.)

4° *Rois.*

Frédéric-Auguste Ier. 1806
Antoine Ier..... 1827
Frédéric-Auguste II.. 1836
Jean..... 1854

E. S.

SAXE (Maisons de). On en compte six: 1° *Maison de Saxe*, dite aussi *Maison Impériale*, à cause des empereurs d'Allemagne qui en sont sortis, 850-960; 2° *Maison de Billung*, 960-1106; 3° *Maison de Supplinbourg*, 1106-1127; 4° *Maison des Guelfes*, 1127-1180; 5° *Maison d'Ascanie*, 1180-1423, partagée, depuis 1260, en deux lignes: *Saxe-Lauenbourg* et *Saxe-Wittemberg*; 6° *Maison de Wettin*, divisée, depuis 1485, en lignes *Ernestine* et *Albertine*. En 1554, le territoire de la ligne Ernestine fut divisé en 5 Etats: Weimar, Gotha, Altenbourg, Poesneck, et Franconie, réunis, en 1566, sous deux administrations, Weimar et Cobourg, et, en 1567, le duc Jean-Frédéric ayant été mis au ban de l'Empire, sous la seule administration de Jean-Guillaume. Celui-ci prit Weimar pour lui-même, et abandonna le reste à Jean-Casimir et Jean-Ernest, fils de Jean-Frédéric. Ces princes firent un partage en 1572, et furent par là les fondateurs des lignes de *Cobourg* et d'*Eisenach*. La ligne de *Weimar* se scinda, 1603, en lignes de *Weimar aînée*, *Altenbourg*, et *Weimar cadette*. La ligne de Cobourg s'éteignit en 1603, celle d'Eisenach en 1638, celle d'Altenbourg en 1672. Gotha et Eisenach échurent, en 1640, à la ligne de Weimar. Ainsi se formèrent les lignes de *Weimar*, d'*Eisenach*, et de *Gotha*. La ligne d'Eisenach s'étant éteinte en 1644, ses possessions furent partagées entre les deux autres; de même, celles d'Altenbourg en 1672. La ligne de Weimar se partagea en branches de *Weimar*, d'*Eisenach* et d'*Iéna*. Les deux dernières s'étant éteintes en 1690 et 1741, la branche de Weimar réunit leurs territoires. La ligne de Gotha forma, en 1680, sept branches, *Gotha*, *Cobourg*, *Meiningen*, *Roemhild*, *Eisenberg*, *Hildburghausen*, et *Saalfeld*. En 1710, les branches de Cobourg, Hildburghausen, et Saalfeld, s'étaient éteintes; leurs possessions furent partagées entre les 4 autres: Gotha, Meiningen, Hildburghausen, et Cobourg-Saalfeld. A l'extinction de la branche de Gotha, 1825, un nouveau partage eut lieu en 1826. Le duc d'Hildburghausen reçut Altenbourg, le duc de Cobourg eut Cobourg, et le duc de Meiningen prit Meiningen, Hildburghausen et Saalfeld. La maison Ernestine de Saxe se compose encore auj. de quatre lignes: *Saxe-Weimar-Eisenach*, *Saxe-Altenbourg*, *Saxe-Cobourg-Gotha*, et *Saxe-Meiningen-Hildburghausen*. Leurs territoires ont une superficie totale de 921,000 hect., et 742,916 hab. Elles ont en commun la cour d'appel d'Iéna et l'université d'Iéna, cette dernière sous la surveillance du grand-duc de Weimar.

E. S.

SAXE-ALTENBOURG (Duché de), Etat de la Confédération germanique, divisé par la principauté de Reuss en deux parties, occidentale et orientale, a pour bornes au N. la Saxe prussienne et le royaume de Saxe, à l'E. et au S. le royaume de Saxe, à l'O. la principauté de Schwarzbourg-Rudolstadt, et au N.-O. le grand-duché de Saxe-Weimar. Superf., 131,000 hect., avec 137,883 hab. Il est subdivisé en cercles d'Altenbourg et de Saal-Eisenberg. Capitale, *Altenbourg*. Ce duché, un des pays les plus florissants de l'Allemagne, est traversé par les monts Thuringerwald et Erzgebirge, et arrosé par la Saale, la Pleisse et leurs affluents. Les habitants s'occupent principalement de l'agriculture: dans les villes, il y a des fabriques de cuirs, d'objets en bois, et de porcelaines. Revenu de l'Etat: 3,014,000 fr.; dette publique: 5,047,000 fr. Le contingent militaire fédéral est de 1,802 hommes. La Saxe-Altenbourg occupe, avec les autres Saxes ducales, le 12e rang dans la Confédération, et partage avec elles une voix dans la diète ordinaire; à la diète générale, chaque Saxe a une voix distincte. Le chemin de fer de Saxe en Bavière traverse l'Altenbourg du N. au S. — En septembre 1830, une insurrection eut lieu à Altenbourg, à la suite de laquelle le duc Joseph-Frédéric accorda une constitution, 1831. Une seule Chambre partage le pouvoir législatif avec le duc. Pendant les années 1848 et 1849, le duché fut plusieurs fois le théâtre de mouvements républicains. Un projet d'incorporation du pays au royaume de Saxe, formulé par une partie de la population, 1849, fut rejeté par la Chambre législative. Altenbourg a fait partie de l'Union prusso-allemande.

E. S.

SAXE-COBOURG-GOTHA (Duché de), Etat de la Confédération germanique, se compose des principautés de Cobourg et de Gotha. La principauté de Cobourg est bornée au N. par le duché de Saxe-Meiningen, des autres côtés par le royaume de Bavière, et arrosée par plusieurs affluents du Mein. La principauté de Gotha a pour bornes, au N. la province prussienne de Saxe, à l'E. cette province, et la principauté de Schwarzbourg, au S. la Hesse-Cassel, à l'O. les Saxes Meiningen et Weimar; elle est arrosée par la Werra, l'Unstrut, la Géra, et l'Ilm. Le Thuringerwald traverse les deux principautés. Superf.: 193,000 hect. (dont 54,870 dans Cobourg); pop.: 159,430 hab. (dont 47,014 dans Cobourg). Capitale, *Cobourg*. Le pays est très-fertile, a beaucoup de mines de houille et de fer, des fabriques, quelques établissements scientifiques. Revenu de

Cobourg : 800,200 fr.; dette publique : 4,000,000 de fr.; revenu de Gotha : 4,260,000 fr.; dette pub. : 11,630,000 fr. Leur contingent fédéral est de 2,546 hommes. Les deux principautés ont une seule constitution, qui date du 3 mai 1852, mais deux assemblées législatives, dont l'une à Cobourg, l'autre à Gotha. Le chemin de fer de Berlin à Francfort-sur-le-Mein traverse la princip. de Gotha de l'E. à l'O. Le duché a fait partie de l'Union prusso-allemande. E. S.

SAXE-MEININGEN-HILDBURGHAUSEN (Duché de), État de la Confédération germanique, entre le duché de Gotha, la Hesse-Cassel, la princip. de Schwarzbourg et le duché de Saxe-Altenbourg au N.; la princip. de Reuss et la Bavière à l'E.; la Bavière et le duché de Cobourg au S.; le duché de Saxe-Weimar à l'O. Superf. : 2,466 kil. carr.; 172,341 h. Il se compose : 1° du duché de Meiningen, divisé en 2 parties, Bas-Pays et Haut-Pays; 2° d'une partie de l'ancien duché d'Hildburghausen; 3° de la principauté de Saalfeld; 4° du comté de Kambourg et d'une partie du bailliage d'Eisenberg; 5° de la seigneurie de Kranichfeld. Capitale, *Meiningen*. Le duché est traversé par le Thuringerwald, et arrosé par la Werra, la Saale et l'Ilm. La plupart des habitants s'occupent d'agriculture. Le pays produit beaucoup de céréales; il a des mines, surtout de sel. Il y a plusieurs sources minérales; celle de Liebenstein est très-renommée. Depuis 1829, le duché a une constitution; le corps législatif se compose d'une seule Chambre. Revenu : 3,000,000 de fr.; dette publique : 9,000,000 de fr. Contingent fédéral : 2,110 hommes. Le duché a fait partie de l'Union prusso-allemande. E. S.

SAXE-WEIMAR-EISENACH (Grand-duché de), Etat de la Confédération germanique, se compose de trois grandes et quelques petites parties, séparées par des territoires étrangers, et situées l'une à côté de l'autre dans la direction de l'O. à l'E. Ces parties sont bornées au N. par la prov. de Saxe, à l'E. par le royaume de Saxe, au S. par la Bavière, les principautés de Reuss et de Schwarzbourg, et les duchés de Saxe, à l'O. par la Hesse-Cassel. Superf. : 3,617 kil. carr.; 273,252 hab., dont 9,824 catholiques. Le grand-duché est subdivisé en trois cercles : Eisenach, Weimar, et Neustadt. Capitale, *Weimar;* villes principales : Eisenach et Iéna. Revenu de l'État : 6,094,000 fr.; dette publique : 21,396,000 fr. Contingent fédéral : 3,685 hommes. Les montagnes du Thuringerwald, du Voigtland, de la Rhoen, et quelques parties du Harz, couvrent le pays, arrosé par la Saale, l'Ilm et la Werra. Le pays est riche en bois, fer, houille, et sel; fabr. de draps, laines, toiles, et objets d'acier. L'enseignement public est très-développé. L'université et la Cour d'appel d'Iéna sont des établissements communs à toutes les Saxes ducales. Depuis le XVIIe siècle, le duché de Saxe-Weimar a eu une série d'excellents princes, qui protégèrent les sciences et les beaux-arts. Le duc Charles-Auguste combattit pendant la campagne de 1806 dans les rangs des Prussiens; forcé, à la suite de la bataille d'Iéna, d'entrer dans la Confédération du Rhin, il s'associa, en 1813, aux alliés, fut, au congrès de Vienne en 1815, créé grand-duc, et reçut un accroissement de territoire de 155,000 hect. Déjà, en 1809, il avait donné à son pays une constitution représentative, à ce temps la plus libérale de l'Allemagne, et dont les bases ont été encore élargies en 1816, 1850, et 1852. Le pouvoir législatif s'exerce par le grand-duc et une Chambre. Le chemin de fer de Berlin à Francfort-sur-le-Mein traverse le grand-duché de Weimar de l'E. à l'O. La Saxe-Weimar a fait partie de l'Union prusso-allemande. E. S.

SAXE (Palatinat de), anc. comté d'Allemagne, date du règne de Henri Ier, qui, après avoir été élu roi de Germanie, 919, fit rendre la justice dans ses possessions en Basse-Saxe et Thuringe par des comtes palatins, siégeant à Allstaedt. Vers 1040, les comtes de Goseck reçurent le palatinat de Saxe, puis, en 1088, les comtes de Sommerseburg, dits aussi de Putelendorf. Après l'extinction de cette famille, 1180, le palatinat passa aux landgraves de Thuringe, en 1248 aux margraves de Misnie, en 1317 aux margraves de Brandebourg, en 1347 à la maison de Saxe de la ligne Ascanienne, enfin à Frédéric le Belliqueux, qui l'incorpora à ses autres possessions. E. S.

SAXE (Prov. de), une des divisions du royaume de Prusse se compose d'anciens États des deux cercles de Haute et B.-Saxe (*V. plus bas*), et de territoires enlevés au royaume de Saxe en 1815; bornée au N. par le Hanovre et le Brandebourg, à l'E. par le Brandebourg et la Silésie, au S. par le royaume de Saxe et les Saxes grand-ducale et ducale, à l'O. par la Hesse-Electorale, le Hanovre et le Brunswick. Dans ces derniers pays sont enclavés encore quelques districts. Superf. : 2,524,000 hect.; 2,044,000 hab. Ch.-l., *Magdebourg*. Elle est divisée en trois régences Magdebourg, Mersebourg, et Erfurt. Le terrain est en général plat, le sol très-fertile. Les montagnes du Harz et de la forêt de Thuringe traversent la province, arrosée par l'Elbe, l'Elster, la Mulde, la Havel et la Werra. Récolte de céréales, chanvre, tabac, et fruits. Mines d'argent, de cuivre, de fer, de houille; sources salées. Industrie très-active des lins, des cuirs, des draps, d'objets en fer et en acier, des eaux-de-vie, et du sucre de betterave. Le commerce a son centre principal à Magdebourg. E. S.

SAXE (Cercle de BASSE-), un des 10 cercles de l'anc. empire d'Allemagne, entre la Baltique et le Slesvig au N., le cercle de Haute-Saxe au S. et à l'E., comprenait les duchés de Magdebourg, de Brême, de Brunswick, de Holstein, de Saxe-Lauenbourg, de Schwérin, de Strélitz, les principautés de Lunebourg, de Blankenbourg, les évêchés d'Hildesheim et de Lubeck, les villes libres de Lubeck, Hambourg, Brême, Goslar, Mulhausen et Nordhausen.

SAXE (Cercle de HAUTE-), un des 10 cercles de l'anc. empire d'Allemagne, entre ceux du Haut-Rhin, de Franconie, de Basse-Saxe, la mer Baltique et la Pologne, comprenait les duchés de Poméranie et de Saxe (moins la Saxe-Lauenbourg), les principautés d'Anhalt, les électorats de Brandebourg et de Saxe, etc.

SAXE (Electorat de), anc. Etat de l'empire d'Allemagne; ch.-l., *Dresde*. Plus étendu que le royaume actuel de Saxe, il comprenait : 1° le Cercle électoral, ch.-l. Wittemberg; 2° le Cercle de la Thuringe saxonne, ch.-l. Langensalza; 3° le margraviat de Misnie, divisé en bailliages de Misnie et de Dresde, cercles de Leipzig, de l'Erzgebirge, du Voigtland, etc.

SAXE (Marche orientale de), nom que porta la Marche de Misnie (*V. ce mot*).

SAXE (Marche septentrionale de), nom que porta la Marche de Brandebourg (*V. ce mot*).

SAXE (Miroir de). *V.* MIROIR.

SAXE (Maurice, électeur de), de la branche Albertine, né en 1521, m. en 1553, servit Charles-Quint contre la France en 1544, et, quoique protestant, l'aida à ruiner la ligue des confédérés de Smalkalde; il gagna, en 1547, la bataille de Muhlberg sur Philippe le Magnanime, landgrave de Hesse, et Jean-Frédéric, électeur de Saxe, chefs de l'armée protestante, et reçut de l'empereur, comme récompense, les domaines du dernier, son cousin (de la branche Ernestine). En 1551, après avoir pris encore Magdebourg au nom de Charles-Quint, il se détacha de lui, pour s'unir à l'électeur de Brandebourg, au comte Palatin et au duc de Wurtemberg, sous prétexte de délivrer le landgrave de Hesse, prisonnier depuis sa défaite, faillit surprendre l'empereur malade dans Insprück, et lui imposa la convention de Passau, 1552, qui rendit aux protestants le libre exercice de leur culte, dont ils avaient été privés en 1547. L'année suivante, chargé par la Chambre impériale de combattre le margrave de Brandebourg, perturbateur de la paix publique, il le battit à Stevershausen, et mourut deux jours après, des suites des blessures qu'il reçut dans cette bataille. B.

SAXE (Maurice, comte de), maréchal de France, fils naturel d'Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne, et de la comtesse Aurore de Kœnigsmark, né à Dresde en 1696, m. en 1750, fut un des capitaines les plus illustres de son siècle. Il n'avait que 12 ans lorsqu'il fit ses premières armes contre la France au siége de Lille. Il alla ensuite combattre contre les Suédois à la tête d'un régiment de cavalerie, et, à son retour, âgé seulement de 15 ans, se laissa marier par sa mère à l'héritière des comtes de Loben. Il ne tarda point à passer en Pologne pour y soutenir les droits de son père, et accrut encore sa réputation de bravoure. Voulant étudier l'art de la guerre, il se mit sous les ordres du prince Eugène dans la campagne contre les Turcs, et assista au siége de Belgrade, 1717. La jalousie, du reste bien fondée de sa femme, le poussa à faire prononcer son divorce, et à se rendre en France, en 1720, où il fut nommé maréchal-de-camp. Il y commanda le régiment allemand de Greder, étudia les mathématiques et la défense des places, et fréquenta beaucoup le tacticien Folard. Puis il se rendit en Courlande, 1726, où il fut élu duc par l'influence de la duchesse douairière Anne Ivanovna, à laquelle il avait inspiré une grande passion; mais, n'ayant pu se faire reconnaître par la tzarine Catherine Ire, il revint en France, fit partie de l'armée du Rhin commandée par Berwick, en 1733, se distingua à Philippsbourg et dans les deux campagnes suivantes, devint lieutenant-général en 1736, commanda, en 1741, l'aile gauche de l'armée envoyée en Bohême sous les ordres de Belle-Isle, prit Prague et Egra, protégea avec beaucoup d'habileté l'Alsace contre les Impériaux, reçut le bâton de maréchal

en 1743, défendit avec succès la ligne de la Lys pendant la campagne de 1744, et gagna sur les Anglais, en 1745, la bataille de Fontenoy, qui lui valut le domaine de Chambord et 40,000 livres de revenu. Une nouvelle victoire à Raucoux, 1746, le fit nommer maréchal-général. Enfin, la bataille de Lawfeld, 1747, et la prise de Berg-op-Zoom, hâtèrent la conclusion de la paix d'Aix-la-Chapelle, 1748. Le grand Frédéric l'appelait « le professeur de tous les généraux. » Maurice de Saxe mourut deux ans après : Louis XV lui fit élever, dans le temple de St-Thomas, à Strasbourg, un magnifique monument, œuvre du sculpteur Pigalle. Maurice était doué d'une force prodigieuse; il rompait avec ses doigts un écu de 6 livres. On a de lui un ouvrage où il s'est peint souvent au naturel : *Mes Rêveries*, 1757, 5 vol. in-4°. Grimoard a publié : *Lettres et Mémoires choisis dans les papiers du maréchal de Saxe*, 1794, 5 vol. *V.* Saint-René Taillandier, *Maurice de Saxe*, Paris, 1864.

SAXE-TESCHEN (Albert de), fils d'Auguste III, électeur de Saxe et roi de Pologne, né à Dresde en 1738, m. en 1822, épousa, en 1766, Christine, fille de l'empereur François II, fut nommé gouverneur des Pays-Bas autrichiens, où il ne put prévenir l'insurrection de 1789, fit en vain le siége de Lille en 1792, et, après la conquête de la Belgique par les Français, se retira à Vienne, où il cultiva les arts. Ce fut lui qui donna le dessin du château de Laeken, près de Bruxelles.

SAXE-WEIMAR (Bernard de). *V.* BERNARD.

SAXE-COBOURG (Frédéric, duc de). *V.* COBOURG.

SAXIUS, nom latinisé de SAX et de SASSI.

SAXO GRAMMATICUS ou LONGUS, savant ecclésiastique et historien danois, né en Sélande, d'une famille distinguée, m. en 1204. Il était prévôt de Roskild et secrétaire d'Axel ou Absalon, archevêque de Lund. Ce prélat l'engagea à écrire avec Suénon Aggesen l'histoire du Danemark, et l'envoya peut-être à Paris. Saxo mit vingt ans à composer, dans un latin goûté par Erasme, cette Chronique, qui commence à la fondation de la monarchie danoise, l'an 1038 av. J.-C., selon l'auteur, par l'illustre guerrier Dan, né en Sélande, et qui va jusqu'au temps de Waldemar Ier. Dédaignant la chronologie et la vérité historique, il s'en tint aux traditions populaires des Danois, et en fit la base d'un ouvrage romanesque, où il n'y a presque pas de dates, et où fourmillent les contradictions et les anachronismes; mais Saxo nous a conservé une foule d'anciennes et précieuses poésies, et son récit d'ailleurs, dans les sept derniers livres, se trouve assez souvent d'accord avec les sagas irlandaises, probablement antérieures, et qu'il semble n'avoir pas connues. *V. Historia Daniæ, à Saxone grammatico, recensuit et commentariis illustravit D. P.-E. Müller*, Hafniæ, 1839, 2 vol. in-8°. Shakspeare a emprunté à Saxo le sujet d'*Hamlet*. A. G.

SAXONIA, nom latin de la SAXE.

SAXONNE (SUISSE), en allemand *Sœchsische Schweiz*. On nomme ainsi la partie orientale du cercle de Misnie dans le royaume de Saxe, arrosée par l'Elbe, et couverte de montagnes de grès. Ses charmantes vallées et ses sites pittoresques lui ont valu son nom. Ce district a une superf. d'environ 70,000 hect. Monts principaux, le Grand-Winterberg, le Kœnigstein, le Lilienstein, le Bastion. E. S.

SAXONS (Pays des), en allemand *Sachsenland*, division de la prov. autrichienne de Transylvanie, au S. et au N.-E., entre le pays des Madgyars à l'O., et celui des Szecklers à l'E. Elle a une superf. de 856,440 hect., une pop. de 450,000 hab., et est divisée en 9 justices et 3 districts. Ch.-l., *Hermannstadt*; v. princ. : Cronstadt, Bistritz. Répartis de 1850 à 1860 entre les cercles de Bistritz, de Cronstadt, d'Hermannstadt, et de Broos. Ces Saxons, appelés par le roi Geysa II, en 1143, sont venus des pays de Liége, de Trèves, et de Luxembourg. Ils ont conservé jusqu'à nos jours leurs mœurs, leurs coutumes et leur langue, et sont principalement agriculteurs. E. S.

SAY (Jean-Baptiste), célèbre économiste, né à Lyon en 1767, d'une famille de négociants, m. en 1832, fut d'abord destiné au commerce, et travailla pendant quelque temps dans une maison de banque. Son goût le porta vers les lettres et les sciences; puis, la lecture des ouvrages d'Adam Smith détermina sa vocation pour les études économiques. Il quitta le commerce, fut attaché au *Courrier de Provence*, publié par Mirabeau, et devint ensuite secrétaire du ministre des finances Clavière. En 1794, il publia, avec Andrieux, Chamfort, Ginguené, et Amaury-Duval, la *Décade philosophique, littéraire et politique*. Nommé membre du Tribunat en 1799, il prépara son principal ouvrage, le *Traité d'économie politique*, ou *Simple exposition de la manière dont se forment, se distribuent, et se consomment les richesses*, Paris, 1803, 2 vol. in-8°, livre remarquable par la méthode, la clarté, et l'esprit d'observation. Eliminé bientôt du Tribunat à cause de ses idées libérales, il se tourna vers l'industrie, fonda une vaste filature de coton, y renonça en 1812, découragé par les obstacles que les prohibitions et les droits d'entrée apportaient au développement de l'industrie. En 1814, la chute de Napoléon Ier lui permit de publier une 2e édition de son livre, refondu et augmenté d'un *Epitome des principes fondamentaux de l'économie politique*. Cet ouvrage a eu 6 éditions; on l'a traduit dans toutes les langues de l'Europe. Say n'a pas établi un système nouveau; mais il voulut rendre la science économique simple et populaire, et y réussit en exposant ses principes d'une manière nette et précise. Il la sépara avec soin de la politique, et en fit une science d'application, en déterminant le véritable rôle des capitaux et du travail, réhabilitant les savants, et prouvant leur influence sur la prospérité industrielle, établissant les bases du crédit, etc. Il s'attacha surtout à combattre les vieux préjugés de la balance du commerce, et attaqua vivement les systèmes prohibitifs. Dans le même but de populariser la science économique, il publia : *Catéchisme d'économie politique*, ou *Instruction familière, qui montre de quelle façon les richesses sont produites, distribuées et consommées dans la société*, Paris, 1815, in-12; 2e édition, 1834, in-12. Chargé par l'Athénée de Paris de donner des leçons d'économie politique dans cet établissement, il se vit entouré d'un nombreux auditoire. Il fut appelé, en 1821, à la chaire d'économie industrielle fondée au Conservatoire des Arts-et-Métiers, et, en 1830, à celle d'économie politique, au Collége de France. Il publia ses leçons sous le titre de *Cours complet d'économie politique pratique*, Paris, 1828-30, 6 vol. in-8°, ouvrage plus étendu que le *Traité*, mais développant les mêmes doctrines. On a aussi sa *Correspondance avec Malthus* sur les sujets économiques, 1820, 1 vol. in-8°, rééditée sous le titre de *Mélanges et correspondance d'économie politique*, 1833, in-8°, et divers opuscules recueillis dans ses *Œuvres diverses*. Bu.

SAYAN, SAYANSK ou SAYANIENS (Monts), chaîne de montagnes de la Russie d'Asie, entre l'Iénisséi à l'O. et la Sélenga à l'E., sur les confins de la Sibérie et de la Chine.

SAYBROOK, v. des Etats-Unis (Connecticut), à 60 kil. N.-E. de New-Haven; 3,500 hab.

SAYN, vge des Etats prussiens (prov. du Rhin), près de la rive droite du Rhin; 1,200 hab. Forges royales; fabr. d'articles en fer fondu, machines, etc. Ruines d'un vieux château. Beau château bâti en 1847; avec galerie de tableaux. La maison seigneuriale de Sayn s'est fondue, au XIIIe siècle, avec celle de Wittgenstein (*V. ce mot*).

SAYPAN, en espagnol *San-José*, une des îles Mariannes, au N. de Tinian; 35 kil. de tour. Sol fertile. Il y a un bon port, Catanhitola.

SCABILLUM, espèce de petite pédale, qui s'attachait sous le pied, et dont le chef des musiciens de théâtre, chez les anc. Grecs et les anc. Romains, se servait pour animer les danseurs, et surtout les pantomimes. C. D—r.

SCABINS (de l'allemand *Schœffen*), nom donné en France, depuis la fin du VIIIe siècle, sous Charlemagne, à quelques-uns des Rachimbourgs, spécialement désignés dans chaque circonscription judiciaire pour assister, concurremment avec les hommes libres, aux jugements, afin que les tribunaux ne fussent pas désertés. Ils remplacent les hommes libres, qui ne sont plus forcés qu'à assister à 3 plaids généraux. De simples jurés, on en a fait des juges permanents, élus par les comtes ou les *missi*, avec le concours du peuple. Ils doivent être présents au nombre de 7 au moins.

SCAER, ch.-l. de canton (Finistère), arr. et à 25 kil. N.-O. de Quimperlé, sur une hauteur près de l'Issole; 693 hab.

SCÆVOLA (C.-Mucius), jeune Romain qui, pendant le siége de Rome par Porsenna, l'an 246 de la ville, 507 av. J.-C., pénétra dans le camp et jusque sous la tente de ce prince, avec le dessein de le poignarder. Il tua par erreur son secrétaire; conduit en présence du roi, il posa sa main droite sur un brasier ardent, et la laissa brûler, pour la punir, dit-il, de s'être trompée, et il déclara que 300 autres Romains avaient juré d'imiter son dévouement. Porsenna, effrayé de tant de courage, se hâta de conclure la paix avec Rome. Le surnom de Scævola signifie *gaucher*.

SCÆVOLA (Quintus-Mucius), préteur en Sardaigne, l'an 536 de Rome, 217 av. J.-C., fut célèbre comme jurisconsulte.

SCÆVOLA (Publius-Mucius), petit-fils du précédent, fut un habile jurisconsulte. Consul l'an 621 de Rome, 132 av. J.-C., il montra une grande fermeté au milieu de la sédition où périt Tibérius Gracchus.

SCÆVOLA (Quintus-Mucius), cousin du précédent, fut

augure, et consul l'an 637 de Rome, 116 av. J.-C., triompha des Dalmates avec Cæcilius Métellus, et se signala dans la guerre contre les Marses. Seul de tous les sénateurs, il osa résister à Sylla, lorsque celui-ci voulut déclarer ennemis publics les membres du parti de Marius. Bon orateur, excellent jurisconsulte, il fut le maître de Cicéron, qui en a fait un des interlocuteurs de ses ouvrages, *de Amicitiâ*, *de Oratore*, *de Republica*.

SCÆVOLA (Quintus-Mucius), fils de Publius, fut consul l'an 658 de Rome, 95 av. J.-C., grand-pontife, proconsul en Asie, où son équité et son désintéressement furent si remarquables, que, dans la suite, le sénat le proposait en exemple à tous les proconsuls. Il se distingua aussi comme orateur et jurisconsulte, et périt, en 86, par les ordres du jeune Marius. Pompée était son gendre. Le *Digeste* contient des extraits d'un de ses ouvrages intitulé : *Définitions*.

SCALA (Les Della), maison gibeline de Vérone. Ses principaux membres furent : Mastino Ier, podestat perpétuel de la ville après Eccelino *le Féroce*, 1259, et implacable ennemi des Guelfes, qu'il expulsa tous de Vérone, et qui le firent assassiner, 1277 ; — Albert Ier, podestat de 1277 à 1301, vengeur de son frère Mastino ; — Barthélemy Ier, fils d'Albert, podestat de 1301 à 1304 ; — Alboin Ier, frère du précédent, podestat de 1304 à 1311 ; — Cane Ier *le Grand*, 3e fils d'Albert, né en 1291, podestat en 1311, m. en 1329, conquérant de Vicence, de Padoue, de Feltre, capitaine-général des Gibelins en Lombardie, lieutenant et conseiller des empereurs Henri VII et Louis de Bavière ; il fut un habile guerrier, un protecteur des arts et des sciences, et donna dans sa cour un asile au Dante ; — Mastino II, neveu du précédent, né en 1298, podestat en 1329, m. en 1351, adversaire du roi Jean de Bohême en Lombardie, et battu par les Florentins et les Vénitiens, qui ne lui laissèrent que Vérone, Vicence, Parme et Lucques ; — Cane II, fils et successeur du précédent, 1351-59, avide et cruel, assassiné par son frère Cane III, 1359-75, qui imita ses vices, et avec lequel finit la descendance légitime de la maison Della Scala ; — Antoine et Barthélemy II, fils naturels de Cane III, qui régnèrent ensemble de 1375 à 1381, et qui moururent, le Ier, tué par son frère ; le 2e, dans les montagnes de Forli, 1388, empoisonné par ses adversaires.

SCALA, v. du royaume d'Italie (Province de Salerne), près de la mer Tyrrhénienne, à 5 kilomèt. O. d'Amalfi ; 1,393 habitants. Son évêché a été réuni à celui de Ravello.

SCALA-NOVA, anc. *Neapolis*, en turc *Kousche-Adassi*, v. de la Turquie d'Asie (eyalet d'Aïdin), sur un golfe de son nom, à 66 kil. S. de Smyrne ; 20,000 hab. Comm. de café, riz, lin, chanvre. C'est, après Smyrne, l'échelle la plus fréquentée de toute la côte d'Anatolie.

SCALABIS, v. d'Hispanie (Lusitanie), colonie romaine ; auj. *Santarem*.

SCALDES, anciens poëtes scandinaves, qui chantaient les dieux, les rois et les héros, vivaient à la cour des princes, et les suivaient dans les combats. Leurs poésies, quelquefois gravées en caractères runiques, plus souvent conservées par la tradition orale, furent plus tard recueillies, et formèrent l'*Edda* et les *Sagas*.

SCALDIS ou TABUDA, nom latin de l'Escaut.

SCALEA, v. du royaume d'Italie (Prov. de Cosenza), sur le golfe de Policastro, à 51 kil. N.-O. de Paola ; 3,016. hab. Bâtie sur l'emplacement de l'ancienne *Tulao*, qu'avaient fondée les Sybarites.

SCALETTA, brg de Sicile, près du cap de son nom sur le phare de Messine.

SCALIGER (Jules-César), célèbre philologue, fils d'un peintre en miniature de Padoue, nommé Bordoni, qui prétendait descendre de la maison Della Scala, né en 1484, m. en 1558, se livra avec autant de succès que d'ardeur à l'étude des lettres, des sciences, et surtout de la médecine. La Rovère, évêque d'Agen, l'amena dans cette ville comme son médecin en 1525. Scaliger s'y maria en 1529, et y passa le reste de ses jours. Sa réputation fut immense dans un siècle où l'enthousiasme pour les anciens ne connaissait point de bornes. D'un naturel vaniteux, il s'emportait dans les discussions, et mêlait à ses arguments beaucoup d'injures. On ne le reconnaît aujourd'hui que pour un prosateur estimable et un assez bon grammairien. Il a traduit en latin l'*Histoire des animaux* d'Aristote, 1619, in-fol., le livre des *Insomnies* d'Hippocrate, 1538, in-8°, et annoté le *Traité des plantes* de Théophraste, et celui qui porte le nom d'Aristote. Parmi ses ouvrages, on estime : *De Causis linguæ latinæ libri* XIII, Lyon, 1540, in-4°, le premier traité de grammaire qui soit écrit dans un esprit philosophique ; et *Poetices libri* VII, 1561, in-fol., ouvrage où il traite de l'origine et du but de la poésie, et passe en revue les poëtes les plus célèbres, livre plein d'érudition et de mauvais goût. Il a laissé aussi des Poésies latines, qui n'ont aucun mérite. Scaliger eut de vives querelles avec Erasme au sujet de la latinité de Cicéron. J. T.

SCALIGER (Joseph-Juste), dixième fils du précédent, né à Agen en 1540, m. en 1609, devint célèbre comme philologue, et surtout comme chronologiste. Après avoir voyagé en Europe, embrassé le protestantisme en 1562, et professé la philosophie à Genève, il habita le château de la Roche-Posay, près de Tours, et y composa la plupart de ses ouvrages. Appelé par les Hollandais, il alla, en 1593, occuper à Leyde la chaire de Juste-Lipse. Une lettre qu'il écrivit à Dousa, en 1594, pour faire remonter les Scaliger jusqu'à Alain, restaurateur de Vérone au temps de la fondation de Venise, augmenta le nombre de ses ennemis, et le mit surtout en querelle avec Scioppius. Convaincu de mensonge par vanité, il répondit par des injures, et mourut en recommandant à ses amis de le venger. Il avait moins de génie que son père, mais plus d'érudition, d'esprit, de goût, et de facilité au travail. Trop hardi dans ses conjectures et ses corrections des auteurs latins, il a cependant un grand mérite comme éditeur et comme commentateur de Varron, Verrius Flaccus, Festus, Catulle, Tibulle, Properce, Perse, Ausone, Nonnus, et César. Ses traductions de Martial, de P. Syrus, des *Distiques* de Caton, en vers grecs, celles de l'*Ajax furieux* de Sophocle, des *Hymnes* d'Orphée, et de la *Cassandre* de Lycophron, en vers latins, sont peu estimables ; mais on le regarde comme le père de la chronologie pour les ouvrages suivants : *Opus de emendatione temporum*, Paris, 1583, in-fol., dont la meilleure édition est celle de Genève, 1629 ; *Thesaurus temporum*, Leyde, 1609, in-fol., et Amsterdam, 1658, 2 vol. in-fol. On a de lui encore des *Lettres latines*, Leyde, 1627, in-8°, des *Poëmes latins*, ibid., 1615, in-8°. Il y a des choses curieuses dans ses *Opuscula varia*. Ses conversations ont donné lieu au *Scaligerana*, dont la meilleure édition est celle de 1740. *V.* J. Bernays, *Joseph-Justus Scaliger*, Berlin, 1855, in-8°. J. T.

SCALLOWAY, vge d'Ecosse (Shetlands), bon port sur la côte S.-O. de l'île de Mainland ; 405 hab. Anc. capit. des Shetlands. Château-fort. Pêche de la morue.

SCAMANDRE ou XANTHE, riv. de la Troade, devait son second nom à la couleur jaunâtre de ses eaux, ou, selon quelques écrivains, à la propriété qu'il avait de teindre d'une couleur rousse la laine des brebis qui buvaient ses eaux. Il se réunissait au Simoïs, et se jetait dans l'Hellespont au N.-E. du cap Sigée, dans une anse appelée le Port des Achéens. Il prenait naissance dans les montagnes Idéennes, au pied des murailles de l'anc. Ilion, par deux sources, l'une chaude, et l'autre froide. C'est auj. le *Kirke-Keuzler*, qui naît au pied de la colline où est bâti le village turc de *Bounar-Bachi*, dont le nom signifie *Tête de la source*. Seulement, ce ruisseau ne se jette plus dans l'Hellespont, mais, après avoir coulé dans cette direction, se détourne vers l'O., et se jette dans l'Archipel, en face de l'île de Tauschan-Ada (l'anc. *Calyndæ*). Après les pluies abondantes, il se déverse dans le *Mendéré-sou* (anc. Simoïs) par le lit que ses eaux remplissaient primitivement et qui est encore visible. C. P.

SCAMOZZI (Vincenzo), célèbre architecte, né à Vicence en 1552, m. en 1616, se fixa à Venise en 1583. Ses constructions les plus remarquables sont : les palais Cornaro et Trissino, les Procuraties neuves, à Venise ; le palais Strozzi, à Florence ; le palais Ravaschieri, à Gênes ; le palais du gouvernement, à Bergame ; la cathédrale de Salzbourg, son chef-d'œuvre. On a publié après sa mort un grand traité d'architecture, qu'il n'eut pas le temps de terminer : *Idea dell' architettura universale*, Venise, 1615, et 1697, 2 vol. in-fol., trad. en franç. sous le titre d'*Œuvres d'architecture de Scamozzi*, Leyde, 1713, in-fol., livre mal conçu, sans méthode, mais très-précieux pour l'art de bâtir. D'Aviler en a fait un bon abrégé sous le titre de *Traité des ordres*. B.

SCANDER-BEG (Georges Castriot, connu sous le nom de), héros albanais, 4e fils de Jean Castriot, un des petits souverains de l'Albanie et de l'Epire, et de la princesse serbe Woïsava, né en 1404 ou 1414, m. en 1467, fut livré comme otage avec ses frères à Amurat II, en 1423, quand son père se reconnut tributaire du sultan. Distingué par Amurat, séparé de ses frères, il fut élevé dans l'islamisme avec Mahomet II, apprit comme celui-ci plusieurs langues, se fit remarquer dès sa jeunesse par sa force, son adresse, son courage, vainquit en combat singulier un Tartare et deux Persans gigantesques, et mérita le sur-

nom d'*Iskander* ou *Skander* (Alexandre), auquel les Turcs joignaient la qualification de *Bey* ou *Beg* (seigneur). A la mort de J. Castriot, 1432 ou 1435, Amurat, faisant périr ses trois fils et occuper Croïa, nomma Scander-Beg *sandschak-beg* ou commandant de subdivision, et lui confia 5,000 chevaux. Pendant plusieurs années, l'Albanais prit part aux expéditions des Turcs en Asie et en Europe, contribua à la prise de Nicomédie et d'Otrée, et commanda même l'armée envoyée, 1439, contre le prince des Serbes. De cette époque datent peut-être ses relations secrètes avec les Albanais et le Hongrois Hunyade. En 1443, chargé, avec le pacha de Roumélie, du commandement de 80,000 hommes envoyés contre Ladislas de Hongrie, il contribua probablement par son inaction à la victoire de Hunyade à la Morawa, arracha au *reis-effendi* ou secrétaire d'Amurat, qu'il poignarda ensuite, un acte qui lui livrait Croïa, y pénétra avec 600 Albanais dévoués, massacra la garnison turque, abjura l'islamisme, et souleva ses compatriotes. Encouragé dans sa révolte par Ladislas et Hunyade, ses alliés, maître en trente jours de l'Albanie par la prise de Pétrella, de Pétralba ou Belgrad, et de Stellousia, enfin choisi pour général par l'assemblée des chefs de l'Epire, il commanda bientôt 15,000 aventuriers indigènes, Français ou Allemands, et, avec un revenu de 200,000 ducats, commença contre les Turcs une guerre de surprises, d'embuscades et de combats pied à pied, qui dura 23 ans. Elle fut inaugurée par la victoire de la Basse-Dibra et une incursion heureuse en Macédoine. Après le désastre subi, 1444, à Varna par Hunyade, qui ne l'avait pas attendu, il repoussa les propositions de paix d'Amurat II, et battit successivement tous ses lieutenants, Ali-Pacha, Firouz, Mustapha, qu'il défit une 2e fois au retour d'une guerre sans issue contre Venise; quand Amurat vint en personne pour le combattre, il lui disputa Seftigrade, 1449, et lui fit deux fois, 1449 et 1451, lever le siége de Croïa. Mahomet II, plein d'admiration pour son ancien compagnon, ne fut pas plus heureux contre lui. Le mariage de Scander-Beg, 1451, avec Donique, fille d'Ariamnites, important chef d'Epirotes, augmenta son influence sur les bords de l'Adriatique. Les troupes ottomanes furent partout repoussées, et, après la chute de Constantinople, Scander-Beg ravagea la Macédoine, battit dans ses propres montagnes, avec 10,000 hommes, toutes les armées de Mahomet, mais ne put enlever Belgrad ou Bérat, et accepta, 1461, la paix qui lui était offerte. Il profita alors de l'expédition du sultan dans le Péloponèse, pour aller en Italie soutenir contre Jean de Calabre Ferdinand le Bâtard, dont il consolida le trône avec François Sforza à la bataille de Troja, 1462. A la voix de Pie II, il rompit la paix conclue avec les Turcs, commença seul la croisade annoncée contre eux, battit Schérémet-Beg près d'Ochrida, 1463, Balaban-Badera dans la vallée de Walkalia et près de la Haute-Dibra, enfin Jakoub, qu'il tua de sa propre main, auprès de Bérat. Echappé à deux assassins soudoyés par Mahomet II, il fut enfin attaqué par ce sultan, 1465, le harcela devant Croïa, l'obligea à la retraite, et, battant de nouveau Balaban resté avec 80,000 hommes devant la ville, extermina pendant 3 jours les restes de l'armée turque dans les défilés de Tyranna. Deux ans après, 1467, une fièvre violente l'emporta dans Lissa (Alessio), ville vénitienne où il tenait un congrès de petits princes au sujet de la guerre. Venise prit son fils Jean sous sa tutelle; Croïa ne tomba qu'en 1478 au pouvoir des Turcs, qui, maîtres d'Alessio en 1467, déterrèrent Scander-Beg, et se partagèrent ses os comme autant d'amulettes qui devaient les rendre invincibles. Quelques historiens l'appellent *le Chevalier blanc de Valachie* et *le Diable des Turcs*, noms qui, suivant Hammer, n'appartiennent qu'à Jean Hunyade. *V.* C. Paganel, *Histoire de Scander-Beg*, Paris, 1856, in-8°. A. C.

SCANDÉRIÈH, nom moderne d'ALEXANDRIE.

SCANDEROUN. *V.* ALEXANDRETTE

SCANDIANO, brg du royaume d'Italie (prov. de Reggio), situé à 13 kil. S.-S.-E. de Reggio. Carrières de soufre. Patrie de Spallanzani; 6,995 hab.

SCANDIE, SCANDINAVIE, noms que les Romains donnaient aux îles qui forment auj. l'Archipel danois, et à la partie méridionale de la péninsule scandinave, qu'ils croyaient être une île. D'après Ptolémée, ces îles sont au nombre de quatre, dont trois petites, et une grande, qui porte proprement le nom de Scandie ou Scandinavie. Les petites sont appelées par Pline *Nérigon* (sans doute le S. de la Norvége), *Bergi* (environs de Bergen, ou Norvége centrale), et *Dumna* (l'île Dunon ou Dunnoen, sur les côtes du stift de Drontheim). La grande île Scandie ou Scandinavie renfermait, d'après Pline, les monts *Sevo* (auj. les Kiœlen, qui séparent au S. la Suède de la Norvége, et dont la partie la plus méridionale s'appelle encore *Seve-Ryggen*); elle était habitée par les *Hilleviones* (habitants des rochers), divisés en 500 cantons, par les *Suiones*, et les *Sitones*; plus tard, elle le fut par les Goths et les Lombards, qui de là se répandirent dans le centre, puis dans le S. de l'Europe. On ne peut méconnaître, dans cette grande île Scandie, la Suède, dont la partie centrale, la Suède propre, rappelle le nom des Suiones; le S., la Gothie, celui des Goths; et dont les côtes les plus méridionales, voisines de l'Archipel danois, portent encore le nom de Scanie. Auj. on appelle *Scandinavie* toute la péninsule septentrionale qui renferme les royaumes de Suède et de Norvége; et, dans un sens plus général, on donne le nom d'*Etats scandinaves* à ces deux royaumes et à celui de Danemark, anciennement unis, et habités par des populations de même origine. C. P.

SCANDINAVES (Alpes). *V.* DOFRINES.

SCANIE, *Skane*, anc. prov. de la Suède méridionale, a formé les län ou préfectures actuelles de Malmöhus et de Christianstad.

SCAPHUSIA, nom latin de SCHAFFOUSE.

SCAPIN (de l'italien *scappino*, chausson), valet intrigant et fripon de la comédie italienne; il est coiffé d'une toque, porte la livrée avec le manteau court, une dague à la ceinture, et des gants de peau. En Italie, il parle l'idiome bergamesque. Molière l'a popularisé en France par ses *Fourberies de Scapin*.

SCAPTÉ-HYLÉ, lieu de l'anc. Thrace, près d'Abdère. Célèbre par ses mines d'or et d'argent, qui appartenaient à la famille de l'historien Thucydide.

SCAPULA (Jean), lexicographe, né en Allemagne au milieu du XVIe siècle, m. à Paris au commencement du XVIIe, fut employé dans l'imprimerie d'Henri Estienne, et publia, d'après le *Thesaurus linguæ græcæ* de ce savant, un *Lexicum græco-latinum*, Bâle, 1579, in-fol., espèce d'abrégé, souvent réimprimé, du *Thesaurus*. On lui doit aussi : *Primogeniæ voces, seu radices linguæ græcæ*, Paris, 1612, in-8°.

SCAPULAIRE (du latin *scapulæ*, épaules), vêtement que certains ordres de moines placent par dessus la robe, et qui était primitivement destiné à la préserver pendant le travail des mains. Ce sont d'ordinaire deux bandes de drap qui couvrent le dos et la poitrine, et qui pendent jusqu'aux genoux pour les frères lais, jusqu'aux pieds pour les religieux profès, en affectant assez souvent la forme d'une croix. Chez les Carmes, le scapulaire est une bande de laine brune, semblable à celle que la Sainte-Vierge donna, disent-ils, à Simon Stock, général de leur ordre, et qui se porte sur le dos, les épaules et l'estomac. Les membres de la *Confrérie du scapulaire*, dont on fait la fête le 16 juillet, portent comme scapulaire deux morceaux carrés d'étoffe bénite, attachés à deux rubans.

SCARAMOUCHE (Tiberio FIURELLI ou FIORELLI, dit), acteur napolitain, né en 1618, m. en 1696, vint en France sous Louis XIII dans une troupe italienne, et se fit une grande réputation dans les rôles de Scaramouche, personnage comique de la scène italienne, nom tiré de *scaramuccio*, escarmouche; en effet, le caractère de ce personnage était un mélange de fanfaronnade et de poltronnerie. Scaramouche portait d'épaisses moustaches, était tout habillé de noir, et finissait toujours par être battu. Du Théâtre-Italien, Scaramouche passa au théâtre de la Foire. Il existe un *Scaramucciana*, ou *Bons mots de Scaramouche*. B.

SCARBOROUGH, v. d'Angleterre, dans le comté et à 68 kil. N.-E. d'York, sur le chemin de fer du Centre; port sur la mer du Nord, le plus important de la côte E. de l'Angleterre; 18,380 hab. Douane; bains de mer et d'eaux minérales; chantiers de construction. Ses rues escarpées montent vers un château du XIIe siècle, en ruines. L'église appartenait à un monastère de Cisterciens. Commerce actif : houille, grains, genièvre, eau-de-vie, toile à voiles, cordage, poissons. Armements pour la pêche du hareng.

SCARDONA, capitale de l'anc. Liburnie, sur la rive dr. du Titius, à quelque distance de son embouchure dans l'Adriatique, communiquait avec la mer par un lac; elle fut le siége d'un *conventus juridicus*. C'est auj. *Scardona* ou *Skardin*.

SCARDONA ou SKARDIN, anc. *Scardona*, v. des Etats autrichiens (Dalmatie), petit port sur la Kerka, à 40 kil. E.-S.-E. de Zara, 9 N.-E. de Spalatro; 6,000 hab. Evêché. Pêche active.

SCARDONA, île de l'Adriatique, à l'O. de la Liburnie; auj. *Arba* ou *Isola-Grossa*.

SCARDUS, chaîne de montagnes de l'Europe ancienne,

en Illyrie, liée à l'Orbélus à l'E.; auj. *Ghioubotin* ou *Tchardagh*. Les Candaviens en étaient une ramification.

SCARLATTI (Alexandre), célèbre compositeur de musique, né à Trapani en 1650, m. en 1725, fut un homme de génie et l'un des musiciens les plus instruits dans l'art d'écrire; il posséda aussi un rare talent sur le clavecin et sur la harpe. Il a écrit plus de cent opéras, plusieurs oratorios, et beaucoup de musique de chambre et d'église. Les plus belles compositions dramatiques de Scarlatti sont: *Teodora*, 1693; *Il Figlio delle selve*, 1702; *Il Medo*, 1708; et *Il Tigrane*, 1715. B.

SCARLATTI (Dominique), fils du précédent, né à Naples en 1683, m. à Madrid en 1757, devint le plus grand harpiste de l'Italie.

SCARLATTI (Joseph), fils du précédent, né à Naples en 1718, m. à Vienne en 1776, compositeur de musique et très-habile maître de clavecin, écrivit des opéras, dont un, *Il Mercato di Malmantile*, 1757, obtint un immense succès.

SCARPA (Antonio), célèbre anatomiste et chirurgien, né en 1747 dans le Frioul, d'une famille de négociants, m. en 1832, se sentit, dès l'âge de 14 ans, une vocation pour la carrière médicale, et alla étudier à Padoue, où l'illustre Morgagni le distingua et le prit pour son secrétaire. A 24 ans, il alla occuper à Modène la chaire d'anatomie et de chirurgie, et fit des cours très-suivis de clinique et d'opérations chirurgicales; il voyagea pour se perfectionner en France, en Angleterre, en Allemagne, fut nommé, par l'empereur Joseph II, professeur d'anatomie et de chirurgie à Pavie en 1783, puis directeur de la Faculté de médecine de cette ville; en 1803, l'Institut de France (Académie des Sciences) l'élut l'un de ses membres correspondants. La Révolution avait fait perdre à Scarpa toutes ses places, parce qu'il avait refusé le serment au gouvernement nouveau; Napoléon Ier les lui rendit en 1805, comme un hommage à son mérite éminent, et en lui laissant toute la liberté de ses sentiments politiques. Scarpa remit en honneur l'opération de la cataracte par la méthode de l'abaissement, accrédita, pour le traitement des anévrismes, la méthode dite de Hunter (plus exactement, d'Anel), et imagina le procédé de la ligature par l'aplatissement; il fut un très-grand chirurgien militaire. On a de lui beaucoup d'ouvrages, écrits avec une remarquable élégance, entre autres : *Anatomica descriptio de auditu et olfactu*, Pavie, 1789, in-fol.; *de Penitiori ossium structurâ*, Leipzig, 1799, traduit en français par Léveillé sous le titre de *Mémoires de physiologie et de chirurgie pratique*, Paris, 1804, in-8°; *Tabulæ nevrologicæ*, Pavie, 1794, in-fol.; *Sull' ernie*, Milan, 1809, in-fol., traduit en français par Cayol, Paris, 1812, in-8°; *Réflexions et observations... sur l'anévrisme*, en italien, Pavie, 1804, trad. en français par Delpech, 1809, in-8°; *Traité des principales maladies des yeux*, traduit par Fournier-Pesquet et Bégin, 1821, 2 vol. in-8°; *Observations sur la taille recto-vésicale*, en italien, Pavie, 1823, in-8°, etc. B.

SCARPANTO ou KOJE, anc. *Carpathos*, île turque de l'Archipel, au S.-O. de Rhodes, par 35° 31' lat. N., et 24° 52' long. E.; 200 kil. carr. environ; 48 kil. sur 13; 3,000 hab. Ch.-l., *Avdemo*. Sol montagneux, assez fertile. Fer et marbre.

SCARPE, rivière de France, prend sa source au vge de Berles (Pas-de-Calais), passe à Arras, Douai, Marchiennes, St-Amand, et se jette dans l'Escaut, à Mortagne (Nord), après un cours de 100 kil., navigable depuis Arras, sur 79, au moyen d'écluses. Les canaux de la Deule et de la Sensée s'y rattachent.

SCARPHÉE, v. des Locriens Épicnémidiens (Grèce centrale), près des Thermopyles et du golfe Maliaque. Les Achéens y furent défaits par Métellus, en 147 av. J.-C. Un tremblement de terre l'a détruite.

SCARPONNE, jadis *Serpane* ou *Charpagne*, vge (Meurthe), sur la Moselle, arr. et à 17 kil. N.-O. de Nancy. Jadis ch.-l. du pays de Sannois.

SCARRON (Paul), poëte, né à Paris en 1610, m. en 1660, fils d'un conseiller au parlement, prit le petit collet sans entrer dans les ordres, eut une jeunesse très-dissipée, et, à l'âge de 27 ans, à la suite d'une mascarade de carnaval, contracta une infirmité qui le priva de l'usage de ses jambes, et fit de lui une espèce de cul-de-jatte, « un raccourci de toutes les misères humaines », comme il le disait lui-même, sans que la douleur pût jamais altérer son esprit bouffon et son caractère aussi noble qu'enjoué. Ce fut par une générosité dont la pitié fut la source, qu'il épousa, en 1652, la malheureuse d'Aubigné, qui fut plus tard Mme de Maintenon. Sa maison, déjà fréquentée par les beaux-esprits du temps, le fut par les Turenne et les Sévigné. Il aurait dû être riche; mais son père s'étant remarié, la belle-mère ruina les enfants du premier lit. Scarron, frustré de son patrimoine, vivait d'une pension de 1,600 livres et du produit de ses ouvrages; il mourut pauvre et gai, ainsi qu'il avait vécu. Comme écrivain, il est le représentant du genre burlesque, dont la vogue fut immense : sa valeur est médiocre, et il est plus souvent grotesque que comique. Mais il sut battre en brèche le jargon fastidieux des pastorales et la métaphysique amoureuse des longs romans de l'époque. On a de lui : huit *Nouvelles tragi-comiques*, *le Roman comique*, son meilleur ouvrage, tableau d'aventures spirituellement vulgaires, écrites d'un style élégant et pur (1662), des *Factums* et des *Lettres;* huit comédies en 5 actes en vers (*Jodelet*, 1645; *Don Japhet d'Arménie*, 1653; *l'Ecolier de Salamanque*, 1654, etc.). Ces ouvrages ne valent que par des scènes bouffonnes et par quelques situations; dans le dernier, on remarque l'invention du personnage de Crispin, qui depuis a souvent été imité au théâtre. Scarron a donné encore, outre des *Poésies diverses*, presque toutes médiocres: l'*Enéide travestie*, en 8 liv., parodie où quelques traits d'esprit ne rachètent pas l'ennui d'une pareille lecture; *le Tryphon*, en 5 chants, qui offre l'Olympe transformé en famille bourgeoise; *la Mazarinade*, le plus célèbre des pamphlets de la Fronde. L'édition la meilleure des *Œuvres de Scarron* est celle de Bruzen de la Martinière, Paris, 1737, 10 vol. in-12, et 1786, 7 vol. in-8°. J. T.

SCAURUS (Marcus-Æmilius), célèbre Romain, né l'an 590 de Rome, 163 av. J.-C., m. en 87, appartenait à l'illustre famille Æmilia, depuis longtemps déchue. Il plaida d'abord quelques causes qui n'annonçaient point un véritable orateur, servit ensuite en Espagne et en Sardaigne, fut édile en 123, préteur en 117, puis gouverneur de l'Achaïe, consul en 115 à l'aide des brigues les plus honteuses, fit des lois contre le luxe de la table et sur les droits des affranchis, creusa un canal navigable de Parme à Plaisance pour dessécher les marais formés par les inondations de la Trébie, obtint le triomphe après une victoire sur les Carnes, et fut nommé prince du sénat en 114. Envoyé en Afrique pour arrêter Jugurtha dans ses projets, il ne remplit pas sa mission. Il y retourna en 112 comme lieutenant du consul Calpurnius; tous deux se laissèrent gagner par l'or du roi des Numides. Scaurus brava les accusations des tribuns, arriva même à la censure en 89, et construisit la voie Æmilia; après la mort de son collègue, il tenta, au mépris des lois, de conserver sa charge, et ne se démit qu'au moment où on allait le jeter en prison. Il avait écrit divers ouvrages; nous n'avons que quelques fragments de ses Mémoires, cités par Valère-Maxime et par Diomède. B.

SCAURUS (Marcus-Æmilius), fils du précédent, s'est rendu fameux par ses prodigalités, son luxe, et par un théâtre, bâti pour le seul temps de son édilité, l'an 675 de Rome, 78 av. J.-C., qui avait une scène à trois ordres d'architecture superposés, dont l'un était en marbre, l'autre en verre, et le 3e doré; on comptait dans tout le théâtre 360 colonnes, 3,000 statues de bronze, et il contenait 80,000 spectateurs.

SCEAU DES TITRES (Conseil du). *V.* CONSEIL.

SCEAUX (Garde-des-). *V.* GARDE-DES-SCEAUX.

SCEAUX, *Cellæ*, s.-préf. (Seine), arr. et à 12 kil. S. de Paris, près de la Bièvre, dans une vallée charmante; 2,158 hab. Depuis 1846, il y a, de Paris à Sceaux, un chemin de fer remarquable par un système de trains articulés, qui permet de décrire sans résistance et sans danger les courbes de tous les rayons, et même de franchir des pentes assez rapides. Cette petite ville fut érigée en baronnie en 1624; Colbert l'acheta en 1670, et y fit construire un nouveau château, qui fut décoré par Lebrun, Le Nôtre et Girardon. Le duc du Maine, fils naturel de Louis XIV, l'acheta en 1700. La duchesse du Maine y réunissait une cour nombreuse de seigneurs et de beaux-esprits; les fêtes qui s'y donnaient sont restées célèbres. Il appartint ensuite au comte d'Eu et au duc de Penthièvre. Le château et les jardins, vendus en 1798, ont été en partie détruits; le jardin de l'orangerie, racheté par la ville, est devenu le parc public. Entre Sceaux et Bourg-la-Reine se tient, tous les lundis, un important marché de bestiaux pour l'approvisionnement de Paris; il fut établi par Colbert en 1673. B.

SCÉE, porte de Troie, par laquelle le fameux cheval de bois fut introduit dans la ville. Près de là était le tombeau de Laomédon.

SCÉLERAT (Champ), lieu de l'anc. Rome où l'on enterrait vives les Vestales qui avaient manqué à leur vœu de chasteté. Il était derrière l'Agger de Servius (*V.* AGGER DE ROME), près de la porte Colline. C. D—Y.

SCÉLÉRATE (Porte), à Rome, était appelée d'abord *Carmentale*, et reçut son nouveau nom après que les 306 Fabius, qui étaient sortis par là pour aller combattre les Véiens, eurent péri sur les bords du Crémère. Elle était au bas de l'extrémité S. du mont Capitolin.

SCÉLÉRATE (Rue), rue de Rome où Tullie fit passer son char sur le corps de son père Servius Tullius. Elle était au bas du mont Esquilin.

SCELLIÈRES, anc. abbaye, de l'ordre de Citeaux, à 2 kil. O.-N.-O. de Romilly-sur-Seine (Aube), fondée en 1167, et dans laquelle fut inhumé Voltaire, parce que l'abbé Mignot, neveu de cet illustre poëte, en était abbé commendataire. Le corps de Voltaire y resta jusqu'en 1791, époque où un décret de l'Assemblée constituante le fit transporter au Panthéon. Cette abbaye a été détruite pendant la Révolution.

SCÈNE, *Scæna*, muraille de fond du Proscenium (*V. ce mot*), dans les théâtres des anc. Romains, décoration solide, en pierre, souvent en marbre, ornée de plusieurs étages de colonnes, et percée de trois portes. C'était une décoration permanente pour jouer les tragédies; on la déguisait, pour les comédies, en la masquant avec des décorations peintes sur toile. C. D—Y.

SCÉNIQUES (Jeux), *Ludi scenici*, représentations théâtrales dans l'anc. Rome, où elles furent introduites pour la première fois l'an 391 de la ville, 362 av. J.-C.; on les ajouta aux Jeux Romains, et désormais elles firent presque toujours partie des jeux publics, à la suite des exercices célébrés soit au Cirque soit à l'amphithéâtre. On finit par élever des théâtres permanents pour la célébration des Jeux scéniques. C. D—Y.

SCÉNITES (du grec *skènè*, tente), nom que les Grecs et les Romains donnaient aux Arabes nomades et vivant sous la tente, surtout à ceux qui erraient entre la Syrie et l'Euphrate.

SCEPSIS, v. de Mysie, au S.-O., où l'on retrouva, dit-on, les ouvrages longtemps perdus d'Aristote (*V.* NÉLÉE); auj. *Eski-Oupschi*.

SCEPUSIUM, nom latin de ZIPS.

SCÉTÉ, désert de la Basse-Egypte, à l'O. du Delta, près des monts Nitria. Dans les premiers temps du christianisme, beaucoup d'ermites s'y retirèrent.

SCÉVOLA. *V.* SCÆVOLA.

SCÉVOLE DE SAINTE-MARTHE. *V.* SAINTE-MARTHE.

SCEY-SUR-SAONE, ch.-l. de cant. (Hte-Saône), arr. et à 18 kil. N.-O. de Vesoul; 1,649 hab. Pont bâti par Louis XIV. Source d'eau salée; tanneries; forges, haut-fourneau. Il y eut, avant la Révolution, un superbe château, dont il ne reste que de belles caves.

SCEY-EN-VARAIS, vge (Doubs), arr. et à 20 kil. S.-E. de Besançon, sur la Loue; 300 hab. Château qui donna son nom à une famille noble.

SCHABAN Ier (Mélik-el-Kamel), sultan d'Egypte, de la dynastie des Mamelouks Baharites, 1344-46, prince dissolu et cruel, périt dans une sédition au Caire.

SCHABAN II (Mélik-al-Aschraf), neveu du précédent, né en 1353, sultan en 1363 après la déposition de son cousin Mohammed, eut à soutenir la guerre contre Pierre de Lusignan, roi de Chypre, et contre le roi d'Arménie. En 1377, il partit pour le pélerinage de la Mecque; apprenant qu'on proclamait son fils à sa place, il revint secrètement au Caire, fut découvert, étranglé, et jeté dans un puits. B.

SCHABZIGER. *V.* MOLLIS.

SCHADOW (Jean-Godefroi), sculpteur, né à Berlin en 1764, d'un pauvre tailleur, m. en 1850, manifesta de bonne heure une vocation véritable pour le dessin; mais son père, chargé de famille, ne pouvant mettre à profit ces heureuses dispositions, les premiers artistes de Berlin s'intéressèrent au jeune Godefroi, et le mirent à même de suivre ses études. Il se maria, à 21 ans, avec une jeune fille de Vienne, et son beau-père lui donna les moyens d'aller en Italie, en 1785. Trois ans après, il fut nommé sculpteur de la cour, puis professeur à l'Académie des beaux-arts de Berlin, et devint, en 1822, directeur de cet établissement. Ses principaux ouvrages, remarquables par la noblesse et l'élévation, sont: le *Monument funèbre du comte de La Marck*, dans l'église Ste-Dorothée à Berlin; les statues équestres de *Frédéric II* à Stettin, de *Blücher* à Rostock, du duc *Léopold de Dessau* à Berlin; une statue de *Luther*, à Wittemberg; un groupe colossal en marbre représentant *Louise de Prusse et la duchesse de Cumberland*, à Londres; le *Quadrige* qui surmonte la porte de Brandebourg, à Berlin; les bustes de *Haller, Kant, Klopstock, Jean de Muller*, pour le Walhalla germanique. Rauch, Tieck, Dannecker, furent élèves de Schadow. B.

SCHADOW (Zono-Ridolfo), sculpteur, fils du précédent, né à Rome en 1786, m. en 1822, exécuta, à 18 ans, une copie remarquable de l'Apollon du Belvédère, et compléta les leçons paternelles par les conseils de Canova et de Thorwaldsen. On a de lui: *Pâris méditant sur le jugement qu'il va prononcer; Jeune fille attachant ses sandales*; une *Fileuse, Jeune fille tenant deux pigeons; l'Amour tenant une couronne; Achille protégeant le corps de Penthésilée*, ouvrage terminé par Wolf, cousin de l'artiste. Le caractère de son talent est la grâce, l'élégance et la naïveté. B.

SCHÆFFER (Jacob-Christian), naturaliste, né à Querfurt en 1718, m. en 1790, président du consistoire de Ratisbonne, a écrit particulièrement sur les insectes, les zoophytes et les plantes. Parmi ses ouvrages, très-populaires en Allemagne, on remarque: *Fungorum qui in Bataviâ nascuntur icones*, Ratisbonne, 1762-70, 4 vol. in-4°; *Icones insectorum circa Ratisbonam indigenorum*, 1766, 5 vol. in-4°; *Elementa entomologica*, 1766, in-4°; *Botanica experditior*, 1763, 3 part. in-8°. B.

SCHÆFFER (Geoffroy-Henri), philologue, né à Leipzig en 1764, fils d'un tailleur, m. en 1840, professeur de littérature grecque et bibliothécaire à l'université de sa ville natale, fonda une librairie, où il fit paraître beaucoup de bonnes éditions grecques, entre autres, Homère, Hérodote, Démosthène, Apollonius de Rhodes, Athénée, Euripide, Sophocle, Longus, Théocrite, Pindare, etc. Schæffer a dirigé la collection d'auteurs grecs stéréotypés, publiée par Tauchnitz.

SCHÆFFER. *V.* aussi SCHEFFER et SCHŒFFER.

SCHÆSBURG. *V.* SEGESVAR.

SCHAFFHOUSE, en allemand *Schaffhausen*, en latin *Scaphusia*, v. de Suisse, ch.-l. du canton de son nom, à 84 kil. E. de Bâle, sur la rive dr. et au-dessus de la cataracte du Rhin, par 47° 41′ 51″ lat. N. et 6° 18′ 16″ long. E.; 8,637 hab. Elle a des restes de murailles flanquées de hautes et vieilles tours. Collége, académie, gymnase, bibliothèque, arsenal. On remarque l'église de St-Jean, l'hôtel-de-ville, où est une salle ornée de boiseries curieuses, beaucoup de vieilles maisons peintes ou sculptées, et le Munster, église de l'anc. abbaye de Tous-les-Saints. Forteresse dite *Unnoth*. Fabr. de coton, soie, chapeaux de paille, quincaillerie, machines, coutellerie renommée. Transit avec la France, l'Allemagne et la Suisse intérieure. — Simple hameau de pêcheurs au VIIIe siècle, Schaffhouse devint ville impériale au XIIIe siècle, tomba au pouvoir de l'Autriche en 1330, redevint libre en 1415, et fut admise dans la Confédération helvétique en 1501. B.
Patrie de l'historien Jean de Müller.

SCHAFFHOUSE (Canton de), le plus septentrional de la Suisse, est enclavé dans le gr.-duché de Bade, et séparé des cantons de Zurich et de Thurgovie par le Rhin, qui forme sa limite méridionale; entre 47° 33′ 50″, et 47° 48′ 30″ lat. N., 6° 5′ et 6° 34′ long. E.; 300 kil. carr.; 24 kil. sur 22; 35,500 hab., presque tous protestants. Sillonné par les ramifications des Alpes. Climat tempéré. Sol fertile; élève de bétail. Fabr. de bas de laine, indiennes, mouchoirs; tanneries, brasseries; exploit. de minerai de fer. Le gouvernement, d'après la constitution de 1831, révisée en 1834, est démocratique: la représentation nationale ou grand-conseil, exerçant le pouvoir législatif, et nommant les députés à la Diète fédérale, se compose de 74 membres élus par le peuple; le pouvoir exécutif appartient à un petit-conseil de 24 membres, nommé par le grand-conseil, et qui est en même temps la Cour suprême de justice. Le territoire est divisé administrativement en six districts (*bezirk*): Schaffhouse, Stein, Thayngen, Neunkirch, Unterhalau, et Schleitheim. Le canton de Schaffhouse occupe le 12e rang dans la Confédération, par l'ordre de son admission, le 19e par son étendue, et le 18e par sa population. On y parle allemand. B.

SCHAH. *V.* CHAH.

SCHAHPOUR. *V.* SAPOR.

SCHALKEN (Gottfried), peintre hollandais, né en 1643 à Dordrecht, où son père était recteur des écoles latines, m. en 1706, fut destiné au professorat; mais son goût l'entraînant vers la peinture, on le placa d'abord dans l'atelier de Samuel Van Hoogstraeten, puis dans celui de Gérard Dow, avec les œuvres duquel ses tableaux ont une assez grande similitude. Il a peint dans de petites dimensions, des scènes d'intérieur, presque toujours éclairées par une lampe ou des flambeaux, et d'une exécution très-finie, d'une couleur chaude et dorée, qui rachètent les imperfections du dessin. La reproduction de la lumière artificielle devint pour lui une spécialité. Schalken obtint, pendant sa vie, de brillants succès, et se rendit en Angleterre, à la cour de Guillaume III, qui se fit peindre

par lui. Il revint ensuite se fixer à La Haye, où de nom breux tableaux ne cessèrent de l'occuper. Le Louvre possède de lui 4 tableaux, *la Sainte-Famille, Cérès cherchant Proserpine, deux Femmes éclairées par une bougie,* et un *Vieillard répondant à une lettre.* A. M.

SCHAMMAI, docteur juif. *V.* HILLEL.

SCHAMS-EDDYN (Ilemitch ou Altumach), roi de Delhi, né en Tartarie, fut vendu par ses frères à des marchands d'esclaves, des mains desquels il passa dans celles du roi de Boukhara. Il devint gendre et fils adoptif de Cothoub-Eddyn-Aibek, enleva le trône à l'héritier légitime, Aram-Chah, 1210, étouffa dans le sang les révoltes provoquées par son usurpation, conquit le Pendjab sur Ildouz en 1215, puis le Béhar et le Bengale sur Gaïath-Eddyn-Kilidje, enfin le Malwa et Oudjëin, et fonda une dynastie qui subsista près d'un siècle. Son fils, Rokn-Eddyn-Firouz, lui succéda en 1236.

SCHANGALLAS. *V.* CHANGALLAS.

SCHANNAT (Jean-Frédéric), historien, né en 1683, m. en 1739, fut d'abord avocat au conseil supérieur de Malines, puis embrassa l'état ecclésiastique. On a de lui : *Histoire du comté de Mansfeld,* Luxembourg, 1707, in-12; *Historia Fuldensis,* Wurzbourg, 1729, 3 vol. in-fol.; *Vindemiæ litterariæ, hoc est veterum monumentorum ad Germaniam sacram præcipuè spectantium,* etc., Fulde, 1723-24, 2 vol. in-fol.; *Histoire abrégée de la maison Palatine,* 1720, in-8°; *Historia episcopatûs Wormatiensis,* Wurzbourg, 1734, 2 vol. in-fol.; *Concilia Germaniæ,* Cologne, 1769-90, 2 vol. in-fol., ouvrage continué par le P. Hartzheim et par Hermann Schell. B.

SCHAN-SI, province de Chine. *V.* CHAN-SI.

SCHAN-TOUNG, province de Chine. *V.* CHAN-TOUNG.

SCHAO-HAO, 4e empereur de la Chine, et l'un des 9 qui régnèrent avant la 1re dynastie, l'an 2597 av. J.-C. On place sous son règne la naissance de l'idolâtrie. Il établit un règlement encore en vigueur aujourd'hui, qui prescrit, pour les divers genres et degrés de mandarinats, des costumes particuliers, que distinguent des animaux peints ou brodés.

SCHAO-KANG, 6e empereur chinois de la 1re dynastie, dite des Hia, né en 2119 av. J.-C. Sa mère le mit au monde au moment où son père tombait sur un champ de bataille; élevé parmi les bergers des montagnes, tandis qu'un usurpateur occupait le trône, il ne put saisir le pouvoir qu'en 2079, et mourut, après un règne heureux, à l'âge de 61 ans.

SCHAO-KING, v. de Chine. *V.* CHAO-KING.

SCHAO-YONG, philosophe et littérateur chinois au XIe siècle apr. J.-C., vécut dans une misérable solitude, et refusa toute espèce de dignités. Il écrivit en 60 volumes le *Hoang-Ki-King-ché,* commentaire sur les *Koua* ou *Trigrammes* de Fou-hi, le plus ancien livre de la Chine.

SCHAPOUR. *V.* KAZEROUN.

SCHARD (Simon), jurisconsulte et historien, né vers 1535 en Saxe, m. en 1573, conseiller du duc de Deux-Ponts, puis assesseur à la Chambre impériale de Spire, a laissé : *Germanicarum rerum quatuor vetustiores chronographi,* Francfort, 1566, in-fol., recueil contenant Turpin, Réginon de Prum, Sigebert de Gemblours, et Lambert d'Aschaffenbourg; *Opus historicum de rebus Germanicis,* Bâle, 1574, 3 vol. in-fol., recueil très-estimé; *Lexicon juridicum juris pontificii et romani,* Bâle, 1582, in-fol. B.

SCHARKOÉ ou SCHARDAH, v. de la Turquie d'Europe (eyalet et livah de Nissa), près de la rive gauche de la Nissava, à 56 kil. S.-E. de Nissa, 164 N.-O. de Sophia; 8,000 hab. Fabr. importante de tapis.

SCHARNHORST (Gelhard-David), général prussien, né en 1756 à Hamelsée (Hanovre), m. en 1813, prit de bonne heure le parti des armes, servit dans l'artillerie de l'électeur de Hanovre, et, vers 1794, entra au service de la Prusse. En 1804, le roi lui donna le grade de colonel, et le chargea de l'éducation militaire du prince royal. Il prit une part glorieuse aux luttes de la Prusse contre Napoléon Ier, contribua puissamment, en 1813, à réorganiser l'armée prussienne, et fut blessé mortellement à la bataille de Lutzen. On lui a élevé une statue en marbre sur la Place royale de Berlin. Il a laissé : *Manuel pour les officiers,* Hanovre, 1787, 2 vol., et 1814, 3 vol.; *Journal militaire,* 1788-1805; *Almanach militaire,* 1794 et 1816.

SCHARY. *V.* CHARY.

SCHATRYAS. *V.* KCHATRYAS.

SCHAUMBOURG ou SCHAUENBOURG, château sur les bords du Wéser, entre Rinteln et Oldendorf, fut bâti, dit-on, par Drusus, frère de Tibère, puis relevé en 1033 par Adolphe de Sandersleben, et donna son nom à une maison princière.

SCHAUMBOURG (Comté de), ancien Etat de l'empire d'Allemagne, sur le Wéser, entre les comtés de la Lippe et de Ravensberg, et les principautés de Kalenberg et de Minden, fut formé en 1033 par Adolphe de Sandersleben. Adolphe III, un de ses descendants, reçut le comté de Holstein en 1106; la famille de ce prince forma, en 1247, deux branches, Kiel et Rendsbourg; cette dernière se subdivisa en trois rameaux, en 1281, dont le 3e fut celui de Schaumbourg. La maison de Schaumbourg s'éteignit, en 1640, avec le comte Othon VI, dont la mère, Elisabeth, légua le domaine à un frère de branche collatérale, Philippe de Lippe. Celui-ci commença la maison de Lippe-Schaumbourg, bientôt divisée en 2 branches; l'aînée finit en 1777; la 2e, dite de Lippe-Alverdissen, règne aujourd'hui. En 1807, l'entrée du comté dans la Confédération du Rhin valut à son possesseur le titre de prince.

SCHAUMBOURG (Principauté de LIPPE-), Etat de la Confédération germanique, entre le Hanovre au N.-E., les Etats prussiens et le Hanovre au N.-O., la Lippe-Detmold, et la Hesse-Electorale; 439 kil. carr.; 30,774 hab. Ch.-l., *Buckebourg.* Sol fertile; industrie agricole et élève de bétail. Cette principauté, placée au XVIe rang dans la chancellerie fédérale, a une voix dans l'assemblée plénière. Contingent fédéral 385 hommes; budget : 862,500 fr.

SCHAUMBOURG (Cercle de), division administrative de la Hesse-Cassel (Basse-Hesse), formant une enclave entre le Hanovre, la Lippe-Detmold, la Lippe-Schaumbourg et les Etats prussiens, à plus de 60 kil. des autres Etats hessois; 44,000 hect.; 35,000 hab.; ch.-l., *Rinteln.* Sol montueux et très-fertile. Elève de volailles.

SCHAUENSTEIN, hameau de la Hesse-Cassel (Basse-Hesse), à 1 kil. S.-E. d'Obern-Kirchen. Verrerie considérable.

SCHEDONE (Barthélemy), peintre, né à Modène vers 1570, m. vers 1615, a reproduit avec bonheur les qualités et les grâces du Corrège. Il a une variété charmante dans les expressions et les attitudes, un coloris délicat, riant et vif, une touche légère, un fini précieux, mais quelque incorrection dans le dessin, et des fautes de perspective. Le musée du Louvre possède son chef-d'œuvre, *Jésus posé par Madeleine sur le bord du tombeau.* B.

SCHEELE (Charles-Guillaume), célèbre chimiste, né à Stralsund en 1742, d'une famille pauvre, m. en 1786. Élève en pharmacie, à Gœtheborg, Malmö et Stockholm, ses débuts furent humbles, comme toute sa vie. Il n'apprit rien des hommes, tout de la nature. Un hasard lui fit faire, à Upsal, la connaissance de Bergman, qui se chargea de sa réputation. Il refusa les offres du roi de Prusse, et se retira à Kœping, où toute son ambition fut d'épouser une veuve qui possédait une petite pharmacie, 1777. Scheele, dont Bergman publiait les découvertes dans toute l'Europe, demeura presque ignoré dans son pays. Il montra que la plombagine est du carbone, donna l'arsénite de cuivre à la peinture, découvrit le chlore, le manganèse, le molybdène, l'hydrogène arsénié, l'hydrure de soufre, les acides lactique, gallique, hydrocyanique, arsénique, fluosilicique, obtint l'acide citrique à l'état de pureté, et connut l'oxygène presque en même temps que Priestley. Ses Mémoires sont, comme détails, des modèles inimitables; il fut infaillible dans les faits. Mais, dans les théories générales, il n'en est plus de même. Son *Traité de l'air et du feu,* Upsal, 1777, que ses contemporains plaçaient au-dessus de ses Mémoires, doit être tout autrement jugé. C'est que Scheele ne considéra que les modifications de la forme des corps, sans s'arrêter à leur poids; de là sa supériorité, quand il traite les questions où les modifications de la matière se bornent à la forme, et ses erreurs continuelles, dès qu'il aborde celles qui exigent la notion du poids. Le *Traité de l'air et du feu* a été traduit en français par Diétrich, 1785. On a publié la *Collection des recherches de C.-G. Scheele sur la physique et la chimie,* 2 vol., Berlin, 1793. *V.* son Eloge par Vicq-d'Azir, dans le Journal de Paris, 4 avril 1787. G—R.

SCHEER, v. du royaume de Wurtemberg (cercle du Danube), sur la rive dr. du Danube, à 18 kil. O.-N.-O. de Saulgau; 1,000 hab. Ch.-l. d'une seigneurie, qui appartient aux princes de Tour-et-Taxis. Pèlerinage fréquenté. Ruines du château de Bartenstein.

SCHEFFER (Jean), antiquaire, né à Strasbourg en 1621, m. en 1679, professeur d'éloquence et de politique, 1648, puis de droit, à l'université d'Upsal, et bibliothécaire de cet établissement, a laissé, entre autres ouvrages : des éditions annotées de *Phèdre,* de la *Tactique* d'Arrien, des *Histoires diverses* d'Elien, du *Panégyrique* de Pacatus, etc.; *de Varietate navium apud veteres,* Strasbourg, 1643, in-4°; *de Militiâ navali veterum libri* IV, 1654, in-4°; *de Antiquorum*

torquibus syntagma, 1656, in-8°; *de Naturâ et constitutione philosophiæ italicæ seu Pythagoricæ*, Upsal, 1664; *Upsalia antiqua*, 1666, in-8°; *Graphice, seu de arte pingendi*, Nuremberg, 1669, in-8°; *De re vehiculari veterum libri* II, Francfort, 1671, in-4°; *Lapponia, seu gentis Lapponicæ descriptio*, ibid., 1673, in-4°, traduit en français, Paris, 1678, in-4°; *Suecia litterata*, Stockholm, 1680, in-8°, etc. B.

SCHEFFER (Henri-Théophile), chimiste, petit-fils du précédent, né à Stockholm en 1710, m. en 1759, s'est occupé des applications de la chimie, plus que de la science abstraite. Il fit à Upsal un grand nombre d'expériences sur la fonte des métaux, et sur l'analyse des plantes tinctoriales. Son *Cours de chimie* a été publié par Bergman, 1776.

SCHEID (Everard), *Scheidius*, philologue, né à Arnheim en 1742, m. en 1795, fut professeur à Harderwyk, 1768, puis à Leyde; il était également versé dans les langues classiques et dans les langues orientales. On a de lui : *Glossarium arabico-latinum manuale*, Leyde, 1769 et 1787, in-4°, en grande partie extrait de Golius; *Primæ lineæ institutionum..... sive specimen grammaticæ arabicæ*, Leyde, 1779, in-4°; *Opuscula de ratione studii*, 1786-92, 3 part. in-8°.

SCHEIKH ou CHEIKH, c.-à-d. *vieillard, ancien*, et quelquefois *prince*, en arabe; mot qui désigne indistinctement tout homme respectable par son âge, ses vertus, son savoir ou son autorité. C'est le titre spécial des chefs des tribus d'Arabes et de Bédouins en Asie et en Afrique. Les Turcs le donnent aux supérieurs de différents ordres de Derviches, aux prédicateurs des mosquées, aux imams qui suivent les armées, aux savants musulmans, au gouverneur de Médine, au mufti lui-même. On l'appliqua autrefois aux deux premiers califes (Abou-bekr et Omar), aux souverains des Assassins, et au 1er des 24 beys mamelouks de l'Egypte.

SCHEINER (Christophe), astronome, né en 1575 près de Mundelheim (Souabe), m. en 1650, entra dans l'Institut des Jésuites à l'âge de 20 ans, et enseigna les mathématiques à Ingolstadt. Il perfectionna l'héliosCope, en substituant des verres colorés aux verres ordinaires de l'oculaire, disputa à Galilée, en 1610, l'honneur d'avoir vu le premier des taches dans le soleil, et soutint contre ce savant l'immobilité de la terre et la rotation du soleil. Nommé recteur à Neiss (Silésie), il donna des leçons de mathématiques à l'archiduc Maximilien, et fut le directeur du prince Charles, son frère. Ses principaux ouvrages sont : *de Maculis solaribus tres epistolæ*, Augsbourg, 1612, et Rome, 1613, in-4°; *Disquisitiones mathematicæ de controversiis et novitatibus mathematicis*, Ingolstadt, 1614, in-4°; *Exegesis fundamentorum gnomonices*, ibid., 1616, in-4°; *Oculus, sive fundamentum opticum*, Deux-Ponts, 1619, in-4°; *Pantographice, seu Ars delineandi*, Rome, 1631, in-4°. B.

SCHEKSNA, riv. de la Russie d'Europe, naît au lac Biélo-Oséro (Novogorod), et se jette dans le Volga, rive g., vis-à-vis Ribinsk (Iaroslav); cours navigable de 430 kil.

SCHÉLANDRE. *V.* D'ANCHÈRES.

SCHELDE, nom flamand de l'ESCAUT.

SCHELESTADT, s.-préf. (Bas-Rhin), à 44 kil. S.-S.-O. de Strasbourg, sur la rive g. de l'Ill et le chemin de fer de Strasbourg à Bâle; 8,968 hab. Trib. de 1re instance, collége. On remarque l'église St-George, celle de Ste-Foi, bâtie en 1094 sur le modèle de celle du Saint-Sépulcre, la caserne de cavalerie, l'aqueduc qui distribue l'eau dans tous les quartiers. Fabr. de savon, vinaigre, bonneterie, toiles métalliques, poterie, tabac; brasseries; filat. de laine, tanneries, etc. — Cette ville, bâtie sur l'emplacement d'*Elsebus*, que détruisit Attila, devint ville impériale. On y inventa, au XIIIe siècle, l'art de vernir la poterie. Assiégée par les Suédois en 1632, elle appartient à la France depuis 1648. Louis XIV la fit fortifier de nouveau par Vauban en 1673. Patrie de Martin Bucer.

SCHELHORN (Jean-George), bibliographe, né en 1694 à Memmingen, m. en 1773, prit les ordres sacrés, fut nommé bibliothécaire et co-recteur de l'Académie de sa ville natale, et, en 1754, surintendant ecclésiastique. Il a publié : *Amœnitates litterariæ*, Francfort et Leipzig (Ulm), 1724-31, 7 vol. petit in-8°; *Amœnitates historiæ ecclesiasticæ et litterariæ*, ibid., 1737, 4 tom. en 2 vol. in-8°, etc. C—s.

SCHELLENBERG, v. du royaume de Saxe, à 13 kil. E. de Chemnitz; 1,864 hab. Près de là est le château d'*Augustusburg*.

SCHELLENBERG, montagne de Bavière, près de Donauwerth, où Marlborough défit les Bavarois en 1704.

SCHELLER (Emmanuel-Jean-Gérard), savant latiniste, né en 1735 à Ihlow (Saxe), m. en 1803, fut recteur du lycée de Lübben (Basse-Lusace) en 1761, et du gymnase de Brieg (Silésie) en 1771. Il a laissé : un *Petit Dictionnaire latin-allemand et allemand-latin*. Leipzig, 1779, et un *Grand Dictionnaire*, 1783, 3 vol., ouvrage qui est classique en Allemagne; une *Grammaire latine*, 1779; *Præcepta styli benè latini*, 1778, 2 vol. in-8°, etc.

SCHELLING (Frédéric-Guillaume-Joseph de), célèbre philosophe, né en 1775 à Léonberg (Souabe), m. en 1854, était fils d'un prélat distingué, fit ses études dans les gymnases de l'Allemagne, puis, sa philosophie à l'Université de Tubingue, où il eut pour condisciple plus avancé Hégel. Il se rendit ensuite à Leipzig, et s'y appliqua surtout à la physique, à la chimie, à l'histoire naturelle, et aux mathématiques. Il suivit particulièrement Heidenburg, l'auteur d'une nouvelle méthode de calcul. En philosophie, il paraît s'être attaché d'abord à la doctrine de Fichte; mais, doué d'un esprit original et hardi, il publia bientôt, quoique très-jeune, des écrits qui fixèrent sur lui l'attention des hommes les plus éminents de l'Allemagne, de Schiller, et de Goëthe en particulier, 1797. A 23 ans, il fut nommé à une chaire de professeur extraordinaire à l'Université d'Iéna. Son enseignement eut un grand succès. Il poursuivait en même temps ses études scientifiques en y ajoutant la médecine, et reçut le grade de docteur en médecine de l'Université de Landshut. En 1803, appelé à l'Université de Wurzbourg, il y professa quatre ans les diverses branches de la philosophie, en particulier l'esthétique, à laquelle l'avaient préparé ses études sur les beaux-arts à Dresde, et son commerce avec Schiller et Goëthe. En 1807, il fut nommé membre de l'Académie des sciences de Munich, et attaché à la section des beaux-arts comme secrétaire-général. Son goût pour les arts, la poésie et l'antiquité, ne le détournèrent pas de l'étude de la philosophie. Il eut, avec Jacobi, une querelle qui l'engagea, dit-on, à quitter Munich; mais ce ne fut que deux ans après la mort de Jacobi qu'il se retira à Erlangen, où il reprit ses leçons publiques. Bientôt l'Université de Lansdhut ayant été transférée à Munich, 1827, il y passa avec elle. Son système et son enseignement le rendirent alors célèbre dans toute l'Europe; il fut comblé d'honneurs, nommé président de l'Académie, conservateur-général des collections publiques, et conseiller intime. Le roi de Bavière lui conféra la noblesse personnelle. Il vit se presser autour de sa chaire les hommes distingués des divers pays de l'Europe qui se trouvaient en Allemagne. L'Académie des Sciences morales et politiques de Paris le nomma son associé. En 1841, la chaire qu'avaient occupée Hégel et Fichte à Berlin étant vacante, il céda aux invitations du roi de Prusse, et c'est à Berlin que se sont écoulées les dernières années de sa glorieuse vieillesse. — Schelling est compté parmi les quatre grands penseurs qui ont été à la tête du mouvement philosophique de l'Allemagne au XIXe siècle: Kant et Fichte marquent la première période; Schelling et Hégel la seconde. Les idées de Schelling ont exercé une grande influence qui s'est étendue à toutes les branches des connaissances humaines. Son système est un panthéisme idéaliste. Il est difficile d'en donner une idée claire en peu de mots; en voici la conception première et fondamentale: Frappé des oppositions qui éclatent au sein des systèmes précédents, et en particulier de ceux de Kant et de Fichte, Schelling entreprend de résoudre les contradictions en ramenant les termes de l'opposition à un principe unique et supérieur qu'il appelle l'*absolu* ou *l'identité* des contraires, l'indifférence dans la différence. La formule est A = A. Il cherche à montrer comment ce principe se développe en une série d'oppositions, où les deux termes de la pensée et de l'être, le *fini* et l'*infini*, le *réel* et l'*idéal*, le *subjectif* et l'*objectif*, en se conciliant, passent à une plus haute puissance. L'idée de développement ou de progrès (*process*) est inhérente à ce système. Un parallélisme constant s'établit entre toutes les formes de la pensée et de l'existence, entre la nature et l'esprit, le monde physique et le monde moral, dont les lois sont identiques. Il se continue dans toutes les sphères du monde moral, dans la science, la politique, la philosophie, la religion, l'art. Schelling appliqua d'abord ses principes aux sciences physiques; de là le nom de *Philosophie de la nature* que prit son système. Oken, Steffens, Gœrrès, etc., firent de sa doctrine la base de leurs travaux dans les sciences naturelles. Il essaya ensuite de résoudre les problèmes relatifs à l'ordre moral, au droit, à l'histoire, à l'art, etc. C'est la deuxième phase de son système, la *Philosophie de l'esprit*. — Dans la troisième période, il se préoccupa particulièrement du côté religieux. Il a parcouru ainsi les trois grands objets de la pensée humaine, la Nature, l'homme, et Dieu. Schelling, du reste, tout en demeurant fidèle à sa conception première, a beaucoup varié dans l'exposition de ses idées. La pensée qui a inspiré son nouvel enseignement et ses derniers travaux a été de

mettre d'accord la philosophie et la religion, en partant de la *révélation* comme fait positif et universel, qu'il s'agit d'expliquer et qu'il explique en effet à sa manière. C'est là pour lui la philosophie *positive*, par opposition à la philosophie *négative*, celle que crée la raison abstraite. Chef d'une école nombreuse, il a eu des disciples et des sectateurs indépendants. Parmi les derniers, il faut compter Baader, Steffens, Oken, Windischmann, Eschenmayer, Gœrrès, Wagner, enfin Hégel lui-même, dont le système, à son point de départ, a tant d'analogie avec celui de l'identité. — Quant aux qualités de son esprit, les facultés d'intuition, chez lui, dominent celles du raisonnement; son génie essentiellement synthétique procède par grandes vues d'ensemble; mais l'exposition calme et régulière lui fait défaut. Poëte et philosophe, son imagination mêle ses vives couleurs aux conceptions les plus abstraites de sa pensée et aux formules d'un langage à la fois métaphysique et figuré. De là, à côté des grandes qualités de son style, l'obscurité souvent reprochée, non sans raison, à ses écrits. Les ouvrages de Schelling se partagent en trois époques : 1° jusqu'en 1800 : *Idées sur la philosophie de la nature*, 1797 ; *De l'âme du monde*, 1798 ; *Première esquisse d'un système de la philosophie de la nature*, 1799 ; *Introduction à l'Esquisse du système de la nature*, 1799. — 2° De 1800 à 1809 : *Système de l'idéalisme transcendental*, 1800; *Exposé de mon système de philosophie* (dans le Journal de physique spéculative, 1800-1803); *Bruno, dialogue sur le principe divin et le principe naturel des choses*, 1802; *Leçons sur la méthode des études académiques*, 1803; *Philosophie et religion*, 1804; *Aphorismes pour servir d'introduction à la philosophie de la nature*, 1806; *Du rapport de la réalité et de l'idéal dans la nature*, 1806; *Du rapport des arts plastiques et de la nature*, 1807; *Recherches philosophiques sur l'essence de la liberté humaine*, 1809. — 3° De 1809 à 1815 : *Monument élevé aux choses divines*, réponse à Jacobi sur le reproche d'athéisme, 1812; *Sur les divinités de Samothrace*, 1815. — Depuis 1815, Schelling cessa d'écrire ; il ne rompit plus le silence que dans un petit écrit : *Jugement de Schelling sur la philosophie de M. Cousin*, 1834, où il critique la méthode psychologique, lance un arrêt contre la philosophie de Hégel, et annonce en même temps une nouvelle face de son système ; mais rien n'a paru avant sa mort. En ce moment (1857), les *Œuvres complètes* de Schelling, en 12 vol. in-8°, se publient à Stuttgard, chez Cotta, en deux parties : la première doit comprendre les écrits et les morceaux déjà édités de la jeunesse de l'auteur, et ceux des travaux non publiés de cette première époque qui peuvent servir à les compléter. La deuxième partie, inédite, renferme l'exposition, si longtemps attendue, du système religieux de Schelling ; elle se divise elle-même en 5 parties : 1° *Introduction historique et critique à la philosophie de la mythologie ;* 2° *Introduction philosophique à la philosophie de la mythologie ;* 3° *la Doctrine du monothéisme comme base de la philosophie de la mythologie ;* 4° *la Philosophie de la révélation avec les principes de la philosophie positive.* Les 1ers vol. ont paru. — Les ouvrages de Schelling, traduits en français, sont : 1° *l'Idéalisme transcendental*, par M. Grimblot, Paris, 1843, in-8° ; 2° Les *Leçons sur la méthode des études académiques* (le plus clair et le plus populaire en Allemagne des écrits de Schelling ; le *Discours sur les arts du dessin ; Dante sous le rapport philosophique et divers morceaux d'autres écrits*, traduits sous le titre d'*Ecrits philosophiques de Schelling*, par M. Ch. Bénard, Paris, 1847, 1 vol. in-8° ; 3° *Bruno, ou du principe divin et naturel des choses*, par M. Husson, Paris, 1845, in-8° ; le *Jugement sur M. Cousin*, par Wilm, 1835. — *V. Histoire de la philosophie allemande, depuis Kant jusqu'à Hégel*, par Wilm, Paris, 1846-49, 4 vol. in-8° ; M. Matter, *Schelling ou la philosophie de la nature et la philosophie de la révélation*, 1845, in-8°.

SCHELLING ou TER-SCHELLING, île hollandaise de la mer du Nord, sur la côte N. de la prov. de Frise, au S.-O. d'Ameland ; 26 kil. sur 5 ; 4,000 hab.

SCHELLING, monnaie d'argent. En Angleterre, c'est la 20e partie de la livre ou *pound ;* il se divise en 12 pence, et vaut, selon le change, de 1 fr. 16 c. à 1 fr. 20 c. Aux États-Unis, sa valeur varie, selon les localités, de 65 c. à 1 fr. 12 c. En Allemagne, il en faut de 31 à 33 pour un florin, 46 pour un thaler (48 en Suède et 96 en Danemark).

SCHELLOUHS ou SCHILLOUHS. *V.* CHELLOUKS, *Supp.*

SCHEMNITZ, en hongrois *Selmecz-Banya*, v. de Hongrie (Honth), sur la Schemnitz, à 110 kil. N. de Bude; 18,500 hab. École célèbre des mines et forestière, fondée en 1760 par Marie-Thérèse; collége de Piaristes. Comm. de vins. Fabr. de faïence et de pipes. Aux environs, riches mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, etc., dont le produit annuel est d'environ 2,000,000 de florins.

SCHENCK (Jean), médecin, né en 1530 à Grafenberg, m. en 1598 à Fribourg-en-Brisgau, où il remplit les fonctions de médecin de la ville. On a de lui un grand ouvrage, recueil précieux de faits anatomiques et médicaux, tirés soit de sa pratique, soit d'autres auteurs : *Observationum medicarum rararum*, etc., *volumen*, Bâle et Fribourg, 1584-1597, 7 vol. in-4°. D—G.

SCHENCKEL (Lambert-Thomas), mnémoniste, né à Bois-le-Duc en 1547, d'un médecin, m. en 1630, recteur de l'école publique de Malines en 1576, imagina, cette même année, des procédés de mémoire artificielle, et, croyant avoir trouvé une source de fortune, quitta sa place, et parcourut l'Europe pour tirer parti de son invention. Il eut de grands succès à Louvain, Douai, Wurzbourg et Paris, mais finit par ne plus trouver de disciples. On a de lui : *De Memoriâ libri II*, in-8°, ouvrage réimprimé sous le titre de *Gazophylacium artis memoriæ*, Strasbourg, 1610, et traduit en français par Le Cuirot sous celui de *Magasin des Sciences*, Paris, 1623, in-12.

SCHENDY ou CHENDY, v. de Nubie, près de la rive dr. du Nil, à 350 kil. S.-E. de Dongolah ; 7,000 hab. Un des principaux centres du commerce de la contrée. Elle fut ravagée en 1820 par les troupes de Méhémet-Ali, dont le fils Ismail y avait été assassiné. — L'anc. Etat de Chendy, tributaire du Sennaar, et comprenant le territoire de l'île de Méroé, dépend auj. du pacha d'Egypte.

SCHÈNE, mesure itinéraire des Anciens, surtout des Égyptiens, valait 2 parasanges ou 60 stades grecs (environ 6 kilomètres).

SCHENECTADY, v. des Etats-Unis (New-York), ch.-l. du comté de son nom, sur la Mohawk et le canal d'Erié, à 28 kil. N.-O. d'Albany ; 9,600 hab. Collége dit *de l'Union*, fondé en 1795.

SCHEN-SI, prov. de Chine. *V.* CHEN-SI.

SCHÉRÉMÉTOV (Boris-Pétrovitch, comte de), général russe, dont la famille était alliée à celle des Romanov, se distingua sous Pierre le Grand au siége de Narva, donna au tzar le conseil d'éviter tout engagement général avec Charles XII, quand ce prince pénétra dans l'Ukraine, et contribua à la victoire de Poltava, 1709. Il accompagna Pierre dans la campagne du Pruth, 1711, passa plusieurs mois à Constantinople comme otage, enleva aux Suédois Riga et la Livonie, défit sur les bords de la mer Caspienne le rebelle Stenko, et mourut en 1719. Les Lettres de Pierre le Grand à Schérémétov ont été publiées en 1774, in-fol. B.

SCHÉRER (Barthélemy-Louis-Joseph), général, né à Delle près de Béfort en 1747, m. en 1804, fils d'un boucher, eut une jeunesse fort dissipée. Il s'engagea dans les troupes autrichiennes, et déserta. Son frère, maître d'hôtel du duc de Richelieu, le fit entrer dans les troupes françaises. Major en 1789, aide-de camp en 1792, Schérer fit la campagne de 1793, et, dès 1794, il était général de division. Il prit Landrecies, le Quesnoy, Condé, Valenciennes, et contribua au succès d'Aldenhoven. En 1795, il eut le commandement de l'armée des Pyrénées-Orientales, passa ensuite à l'armée d'Italie, gagna la bataille de Loano, ne sut pas profiter de la victoire, fut remplacé par Bonaparte, et nommé ministre de la guerre en 1797. Accusé de malversations, il se retira en 1799, et alla de nouveau commander l'armée d'Italie. Sa conduite lui avait ôté toute confiance : il fut battu à Magnano, donna sa démission, et se défendit par les *Comptes-rendus au Directoire*, etc., 1799, in-8°, et par le *Précis des opérations militaires de l'armée d'Italie, depuis le* 21 *ventôse jusqu'au* 7 *floréal an* VII, 1799, in-8° ; mais accusé de malversation et de dilapidation, il prit la fuite, et il allait être cité devant un tribunal criminel, quand la révolution du 18 brumaire arrêta les poursuites. Schérer rentra en France, et se retira dans sa terre de Chauny, où il mourut. J. T.

SCHÉRIF ou CHÉRIF, titre arabe qui signifie *prince, seigneur, maître*. Avant Mahomet, il était exclusivement donné aux 10 membres du gouvernement aristocratique de La Mecque, et il a été conservé jusqu'à nos jours pour les princes qui ont régné sur cette ville. On le donne aussi à tous les descendants de Fatime, fille du prophète, aux Edrissites d'Afrique, et aux empereurs du Maroc. Employé comme épithète, *schérif* signifie *noble, illustre*, etc. : ainsi, l'étendard de Mahomet est appelé *sandjak-schérif*, et un firman signé de la main du sultan turc se nomme *Katt* ou *Hatti-schérif*.

SCHERWILLER, vge (Bas-Rhin), arr. et à 7 kil. N.-O de Schelestadt ; 2,828 hab. Les paysans révoltés en Allemagne après la Réformation y furent vaincus et écrasés par Claude de Lorraine, comte de Guise, en 1525 ; comme la nuit allait empêcher de poursuivre le massacre, Guise

mit le feu au village pour éclairer le champ de bataille.

SCHEUCHZER (Jean-Jacques), médecin et naturaliste, né en 1672 à Zurich, m. en 1733, prit le doctorat à Utrecht, parcourut l'Allemagne, alla étudier les mathématiques à Altdorf, ensuite explora la Suisse, en formant de riches collections. Nommé médecin de la ville de Zurich en 1696, puis professeur de physique, il repoussa les offres de Pierre le Grand, qui voulait l'attirer en Russie. On a de lui : *Traité des maladies qu'occasionne l'ergot du seigle; Piscium querelæ et vindiciæ*, 1708, in-4°, ouvrage ridiculisé à tort par Buffon, et où il soutient que les poissons fossiles sont des restes de poissons ayant eu vie et enterrés par le déluge; *Museum diluvianum*, Zurich, 1616, in-8°; *Homo diluvii testis*, ibid., 1726, in-4°; *Physica sacra Jobi*, 1721, in-4°; *Biblia ex physicis illustrata*, Vienne, 1731-35, 5 vol. in-fol., trad. en français sous le titre de *Physique sacrée*, Amst., 1732-37; *Itinera per Helvetiæ alpinas regiones*, Leyde, 1702-11, 4 vol. in-4°; *Bibliotheca scriptorum historiæ naturali inservientium*, Zurich, 1716, in-8°; *Histoire naturelle générale de la Suisse*, en allemand, 1716-18, 3 vol., etc. B.

SCHEUCHZER (Jean), botaniste, frère du précédent, né à Zurich en 1684, m. en 1738, servit en Hongrie, suivit comme secrétaire le comte Marsigli en Italie, et, de retour dans sa patrie, s'appliqua à la mécanique et aux fortifications. Il devint ingénieur du canton de Zurich en 1712, secrétaire des Etats du comté de Bade en 1732, et professeur d'histoire naturelle à Zurich en 1733. Il a laissé : *de Usu historiæ naturalis in medicinâ*, Bâle, 1706, in-4°; *Agrostographiæ Helveticæ prodromus*, Zurich, 1708, in-fol.; *Agrostographia, sive graminum, juncorum, cyperoïdum eisque affinium historia*, ibid., 1719, in-4°, ouvrage réédité, avec des augmentations, par Haller, 1774. B.

SCHEUT, château de Belgique (Brabant méridional), à 5 kil. O. de Bruxelles. Près de là, victoire des Flamands sur les Brabançons, en 1356.

SCHEYB (François-Christophe de), littérateur et poëte, né à Thengen (Haute-Souabe) en 1704, m. en 1777, fut secrétaire du comte de Harrach, vice-roi de Naples, puis des Etats de la Basse-Autriche, et conseiller aulique. On lui doit : une *Thérésiade*, poëme en 12 chants en l'honneur de Marie-Thérèse, Vienne, 1747, in-4°; une édition magnifique de la *Table de Peutinger*, gravée d'après l'original, et accompagnée de notes savantes, 1753, in-fol., etc.

SCHIAVONE (Andrea), peintre et graveur, né en 1522 à Sebenico (Dalmatie), m. en 1582, fut protégé par le Titien et le Tintoret, qui louaient le charme de sa couleur et de son exécution; néanmoins, il vécut dans la misère, et souvent peignit, pour vivre, de charmantes compositions sur des coffres et des meubles. On cite de lui la *Naissance de J.-C.* et une *Assomption*, dans le couvent des Théatins de Rimini. Le musée du Louvre possède un buste de *St Jean-Baptiste*, qu'on a souvent attribué à Raphaël. Schiavone a gravé à l'eau-forte, d'après le Parmesan et Raphaël, plusieurs planches d'une très-belle exécution.

SCHICKARD (Guillaume), orientaliste, né en 1592 à Herrenberg, m. en 1635, professeur de langue hébraïque à l'université de Tubingue en 1619, inspecteur des écoles de Stuttgard en 1627, a laissé, entre autres ouvrages : *Methodus linguæ sanctæ*, Tubingue, 1614, in-8°; *de Nummis Hebræorum*, ibid., 1622, in-4°; *Jus regium Hebræorum è tenebris rabbinicis erutum*, Strasbourg, 1625, in-4°; *Purim, sive Bacchanalia Judæorum*, Tubingue, 1634. B.

SCHIEDAM, v. du royaume de Hollande (Hollande méridionale), à 8 kil. O. de Rotterdam, sur la Schie et près de son embouchure dans la Meuse; 16,174 hab. Un canal l'unit à Delft. Distilleries d'eau-de-vie et de genièvre. Comm. de toile à voiles, beurre, harengs. Ciel toujours brumeux.

SCHIEFELDEN, v. des Etats prussiens (Poméranie), ch.-l. de cercle, à 63 kil. S.-S.-O. de Kœslin, sur la Rega; 3,600 hab. Papeteries, brasseries, distilleries. — Anc. commanderie de l'ordre de Malte.

SCHILLER (Jean-Christophe-Frédéric), célèbre poëte tragique et historien, né le 11 novembre 1759 à Marbach (Wurtemberg), m. le 9 mai 1805, était fils d'un capitaine, intendant d'un château. Il étudia d'abord à Lorch, sous la direction du pasteur Moser, et surtout de sa mère, femme d'une nature tendre et pieuse, qui lui fit lire de bonne heure les poëtes. Son inclination semblait le porter vers l'état ecclésiastique : mais son père ayant été obligé de quitter Marbach pour Ludwigsbourg, le duc de Wurtemberg le fit entrer à l'Ecole militaire qu'il venait de fonder dans cette ville, et qui fut bientôt transférée à Stuttgard. Malgré sa répugnance pour cette nouvelle condition, et les froissements qui résultaient pour lui d'une discipline rigoureuse, Schiller fit de rapides progrès. Le droit lui coûtait beaucoup de peine; cependant il s'était décidé à suivre la carrière du barreau, quand la volonté du prince l'obligea à étudier la médecine, 1773. Une lecture de Shakspeare décida de sa vocation; après deux essais médiocres sans doute et dont rien n'est resté (*l'Etudiant de Nassau*, *Côme de Médicis*), il écrivit à la dérobée un drame devenu célèbre, *les Brigands*, œuvre pleine de verve et de passion, mais immorale, et qui est une sorte de déclamation contre la société. A 21 ans, il entra dans un régiment comme chirurgien, sans renoncer à ses travaux littéraires. Ne pouvant trouver d'éditeur pour son drame, il le fit imprimer à ses frais; le directeur du théâtre de Manheim le lut, et le fit représenter, 1782. Le succès fut immense; la jeunesse du Wurtemberg fut dans un état d'exaltation extrême. Schiller, retenu à Stuttgard pour son service, n'avait pu assister à la représentation que par fraude; il fut mis aux arrêts à son retour; comme on refusa sa démission, il s'enfuit, au risque d'être arrêté comme déserteur. Caché chez un de ses amis près de Bauerbach, il vécut misérablement, continua de travailler pour le théâtre, acheva la *Conjuration de Fiesque*, et composa *Intrigue et amour*. *Fiesque*, représenté en 1784, eut peu de succès en Allemagne; mais la glorification des idées républicaines le fit accueillir en France avec enthousiasme, et, en 1792, Schiller reçut le titre de citoyen français. Cependant son existence était toujours précaire: il entreprit à Manheim la publication d'un journal de critique dramatique : mais les désagréments que ses libres appréciations lui attiraient, l'obligèrent de se retirer à Leipzig, où le duc de Weimar lui donna le titre de conseiller. Il publia bientôt les trois premiers actes d'une nouvelle tragédie, *Don Carlos*, la première qu'il écrivit en vers; ses autres ouvrages dramatiques étaient en prose. Les recherches qu'il avait dû faire pour ce nouveau drame l'amenèrent à écrire l'*Histoire des révolutions des Pays-Bas*, Leipzig, 1788, in-8°. Emmené à Dresde par le conseiller Kœrner, il y termina *Don Carlos*, qu'il fit imprimer à Leipzig en 1787. Il alla ensuite à Weimar, où il connut Herder et Wieland, puis à Rudolstadt, où il se lia avec Gœthe. Nommé professeur d'histoire à l'université d'Iéna, 1789, il se maria, 1790, et, l'année suivante, publia *l'Histoire de la Guerre de Trente Ans*, Leipzig, 1791, in-8°, très-bel ouvrage, où néanmoins on remarque un peu de partialité contre la France. Il fonda ensuite un recueil littéraire mensuel intitulé *les Heures*, dans lequel il publia plusieurs écrits sur divers sujets d'esthétique, entre autres, un traité sur *la grâce et la dignité*, sur *le sublime*, sur *le pathétique*, des *lettres sur l'éducation esthétique*, un *Traité sur la poésie naïve et sentimentale*, 1795-97, et rédigea aussi avec Gœthe l'*Almanach des Muses*, 1795-1801, où il inséra, sous le titre de *Xénies*, des poésies épigrammatiques, où l'amertume se joignait souvent à la finesse. Après de sérieuses études, Schiller composa *Wallenstein*, vaste trilogie qui fut jouée en 1798, et qu'il a ainsi partagée : le *Camp de Wallenstein*, *les Piccolomini*, et *la Mort de Wallenstein*. C'est la plus importante et la plus belle peut-être de ses œuvres; il y peignit avec une vigueur sans égale la haute ambition d'une individualité puissante cherchant à exploiter à son profit les embarras d'une guerre civile. En 1799, Schiller vint se fixer à Weimar, et s'occupa de théâtre avec plus d'ardeur que jamais; il publia, à des intervalles assez rapprochés : *Marie Stuart*, 1800, où il représenta la lutte de deux cultes ennemis, symbolisés par deux reines rivales; *Jeanne d'Arc*, donnée à Leipzig en 1801, avec un succès d'enthousiasme. Sur les conseils de Gœthe, avec lequel il était lié d'amitié, Schiller avait étudié les anciens tragiques; et il avait traduit *l'Iphigénie* et les *Phéniciennes* d'Euripide. S'inspirant du drame antique, il fit *la Fiancée de Messine*, 1803, composition un peu froide, malgré l'horreur tragique du sujet, mais dont les chœurs ne sont pas indignes de la muse grecque. Il donna ensuite *Guillaume Tell*, 1804, que l'on regarde généralement comme son chef-d'œuvre, tragédie dans laquelle il montra l'amour du sol natal luttant contre la domination étrangère : le personnage de Guillaume Tell est une des plus belles créations de Schiller, et un sentiment vrai et profond de la nature helvétique respire dans tout le poëme. Ce fut son dernier ouvrage. Depuis 1791, sa santé, altérée par tant d'études et de travaux, allait toujours déclinant. Une fièvre catarrhale l'emporta à l'âge de 46 ans. Dans ses derniers temps, il travaillait à un *Démétrius*, qu'il ne put achever. Schiller est un des chefs de l'école romantique; son système dramatique, qu'il modifia plusieurs fois, fut, dès l'origine, un parti pris et raisonné, une sorte de protestation contre le théâtre français. Il écrivit long-

temps avant de connaître le monde et dans l'ignorance de la tradition classique. De là, dans ses œuvres, l'allure capricieuse d'un génie indépendant; de là, un certain défaut de vérité dans les situations, et, dans les personnages, quelque chose de vague et d'étrange. Ces personnages vivent, et la création est complète; mais ils semblent vivre dans un monde imaginaire et idéal; leur langage même est peut-être plus poétique que ne le comporte le drame, et tombe quelquefois dans la déclamation. Mais tel est le charme de cette poésie, où l'harmonie du style égale la beauté des images, tel est le prestige de cette déclamation, qu'elle semble l'expression naturelle des sentiments élevés. Poëte idéaliste avant tout, Schiller ne craint pas d'altérer l'histoire, et de la plier aux exigences de l'idée qu'il veut rendre; nul ne l'a surpassé dans la peinture de l'idéal; nul n'a pensé plus noblement, ni senti avec plus de force. Inférieur sans doute à Shakspeare, il est à la tête du théâtre allemand. Ses autres poésies, ses ballades, offrent les mêmes qualités, avec moins de défauts peut-être. *Les Dieux de la Grèce*, *l'Idéal*, *la Joie*, *Résignation*, *la Cloche*, sont des chefs-d'œuvre que l'Allemagne sait par cœur. Energique ou tendre, la passion y parle toujours, et toujours s'élève vers l'idéal. On comprend que Schiller ait dû ses premiers triomphes aux jeunes gens, et la consécration de ses succès aux femmes. Ses *Œuvres* ont été publiées en allemand à Tubingue, 1812-15, 12 vol. in-8°; à Vienne, 1816, 26 vol. in-12; à Leipzig, 1824, 18 vol. in-8°. Il existe des traductions françaises de ses *Poésies* et de son *Théâtre* par Marmier; du *Théâtre*, par M. de Barante, Paris, 1821, 6 vol. in-8°; de la *Guerre de Trente Ans*, par Champfeu, 1803, 2 vol. in-8°; par Mailher de Chassat, 1820, 2 vol. in-8°; et par la baronne de Carlowitz, in-12; des *Révolutions des Pays-Bas*, par Châteaugiron, 1827, 2 vol. in-8°. *V.* Marmier, *Vie de Schiller* (dans la *Revue des Deux Mondes*, 1840). F—T.

SCHILLING (Frédéric-Gustave), romancier, né à Dresde en 1767, m. en 1839, servit dans l'artillerie, et arriva au grade de capitaine en 1809, tout en composant des romans. Il en écrit environ 60, dans lesquels il y a de l'imagination et une certaine verve comique qui passe quelquefois les bornes de la décence. Son premier succès fut: *la Femme comme elle est*, 1800. Il a aussi donné un drame, *Elise Colmar*, 1783. Ses *Œuvres complètes* forment 52 vol., Dresde, 1828.

SCHILLINGSFURST, château de Bavière (Moyenne-Franconie), à 20 kil. O. d'Anspach, a donné son nom à une branche de la famille de Hohenlohe.

SCHILTER (Jean), jurisconsulte, né en 1632 à Pegau (Saxe), m. en 1705, professa tour à tour à Iéna, Francfort-sur-le-Mein, et Strasbourg. Parmi ses ouvrages, on distingue: *Praxis juris romani in foro germanico*, Iéna, 1698; *Institutiones juris canonici*, ibid., 1681, souvent réimprimé; *de Libertate Ecclesiarum Germaniæ libri VII*, ibid., 1683, in-4°; *Jurisprudentiæ tolius.... legitima elementa*, Strasb., 1698; *Ad jus feudale utrumque Germanicum et Longobardicum introductio*, ibid., 1693; *Codex juris feudalis Allemanicæ*, ibid., 1697; *Thesaurus antiquitatum teutonicarum*, Ulm, 1727, 3 vol. in-fol., etc. B.

SCHILTIGHEIM, ch.-l. de canton (Bas-Rhin), arr. et à 5 kil. N. de Strasbourg, près de l'Ill; 3,747 hab. Fabr. de toiles cirées, stores sur coton, amidon.

SCHIMEGH. *V.* SCHUMEGH.

SCHIMMELPENNINCK (Rutger-Jean), grand-pensionnaire de la république Batave, né en 1761 à Deventer, d'une ancienne famille, m. en 1825, se fit d'abord connaître comme avocat, et son talent le plaça au premier rang du barreau d'Amsterdam; il s'associa aux patriotes qui tentèrent, en 1785-86, d'opérer dans les Provinces-Unies une révolution sage et modérée. Lors de l'invasion française, en 1795, il concourut à l'établissement d'un gouvernement nouveau, fut élu député à la Convention nationale batave, et s'y distingua par sa modération et son éloquence. Il fut ambassadeur à Paris en 1798, plénipotentiaire au congrès d'Amiens en 1802, où il remplit le rôle de conciliateur, puis ambassadeur à Londres, gouverna la Hollande pendant 15 mois, 1805-1806, sous le titre de grand-pensionnaire, et sut rétablir, avec l'ordre dans les finances, le crédit public. Il vécut dans la retraite pendant le règne de Louis Bonaparte; après l'incorporation de la Hollande à l'empire français, Napoléon Ier le nomma comte et membre du Sénat conservateur. Lors de l'établissement du royaume des Pays-Bas, il fut membre de la Ire Chambre des États-Généraux. B.

SCHINDERHANNES. *V.* CHAUFFEURS.

SCHING-KING, province de Chine. *V.* CHING-KING.

SCHING-YANG. *V.* MOUKDEN.

SCHINKEL (Charles-Frédéric), architecte, né à Neu-Ruppin (Marche de Brandebourg) en 1781, m. en 1841, montra de bonne heure un goût très-vif pour l'architecture, voyagea en Italie, en France, et en Autriche, pour se perfectionner, et devint, dès 1817, un des plus habiles architectes de Berlin. Il a construit, dans cette capitale, le théâtre, le musée, le pont du château, la porte de Potsdam, l'Ecole du génie et de l'artillerie. Schinkel était directeur-général des bâtiments de Prusse, et associé de l'Institut de France.

SCHINNER ou SKINNER (Mathieu), dit *le cardinal de Sion*, né vers 1470 aux environs de Sion (Valais), d'une famille pauvre et obscure, m. en 1521, fit ses études à Côme, fut pourvu d'une cure dans le Valais, puis appelé au chapitre de Sion, et enfin élevé au siége épiscopal en 1500. Lié par des vues ambitieuses aux intérêts du pape Jules II, il usa de son influence pour détacher, en 1510, les cantons suisses de l'alliance française, fut récompensé par le chapeau de cardinal, le titre de légat apostolique et le commandement général de la Lombardie, marcha à la tête des Suisses qui livrèrent à François Ier la bataille de Marignan, 1515, et alla en Allemagne et en Angleterre susciter des ennemis contre la France. Pendant son absence, ses biens dans le Valais furent confisqués par le parti français, à la tête duquel était George Supersax; il détermina Charles-Quint à mettre cet adversaire au ban de l'Empire, et Léon X à jeter l'interdit sur le Valais. Il mourut à Rome. B.

SCHINZNACH, brg de Suisse (Argovie), à 8 kil. N.-E. d'Aarau: 2,000 hab. Eaux sulfureuses.

SCHIO, brg des États autrichiens (Vénétie), dans la délégation et à 26 kil. N.-O. de Vicence; 6,600 hab. Comm. de draps, soieries, vins, grains.

SCHIRACH (Adam-Théophile), agronome allemand, né à Klein-Bautren (Saxe), m. en 1773, était pasteur en Lusace, où il fonda la première société d'agriculture. On a de lui: *Traité des abeilles*, Zittau et Leipzig, 1768, in-4°; *Culture des abeilles des bois*, 1774; *Histoire naturelle de la reine des abeilles*, traduite en français par Blessière, Amsterdam, 1787, in-8°, etc.

SCHIRACH (Théophile), philologue, né en 1743 à Tieffenperth (Lusace), m. en 1804, professa la philosophie à l'université d'Helmstædt, de 1769 à 1779. Ses principaux ouvrages sont: *Clavis poetarum classicorum*, Halle, 1768-69, 2 part. in-8°; *Biographie des Allemands*, 1770-74, 6 vol.; *Histoire de l'empereur Charles VI*, Halle, 1776, in-8°; une traduction allemande des *Vies* de Plutarque.

SCHIRAZ ou CHIRAZ, v. forte de la Perse, ch.-l. du Farsistan, au milieu d'une belle et riche plaine, à 333 kil. S. d'Ispahan; par 29° 46' 4" lat. N., et 50° 17' long. E.; 30,000 hab. Fabr. de toiles de coton, armes à feu, sabres, tapis. Vins blancs renommés. Schiraz, la 3e ville de la Perse, et l'une des importantes de l'islamisme, renferme 30 mosquées, et de nombreux médressés ou écoles et bazars; mais une grande partie de la ville est en ruines. On y voit le tombeau d'Hafiz, l'Anacréon de la Perse, et, aux environs, celui du poëte Saadi; tous deux y étaient nés. Fondée par les Musulmans à la fin du VIIe siècle. Des tremblements de terre la dévastèrent en 1813 et en 1824. Près de là sont les ruines de l'anc. *Persepolis*.

SCHIRMECK, ch.-l. de cant. (Vosges), sur la Bruche, arr. et à 40 kil. N.-E. de St-Dié; 1,020 hab. Exploit. de marbre. Filatures et tissage de coton et de laine; tuileries, teintureries.

SCHIRWAN ou CHIRVAN, contrée de la Russie d'Asie, dans la région Caucasienne, au S. du Daghestan, à l'O. de la mer Caspienne, au N. de l'Aras et du Kour, et à l'E. de la Géorgie; 120,000 hab. Ch.-l., *Chamaki*; v. princip.: Bakou. Ce pays, autrefois compris dans l'Albanie, a été cédé par les Persans aux Russes en 1813, et fait auj. partie du gouvernement de Chamaki.

SCHISME. On appelle ainsi toute division ou séparation opérée dans le corps ou la communion d'une religion. Les principaux schismes sont: 1° le *Schisme des dix tribus* d'Israël, sous Roboam, fils de Salomon, 962 ans av. J.-C.; 2° le *Schisme d'Orient*, commencé par Photius en 858, et consommé en 1054 par le patriarche Cérularius; il divisa l'Église chrétienne en Église romaine et Église grecque; 3° le *Grand schisme d'Occident*, qui éclata en 1378 après la double élection d'Urbain VI à Rome et de Clément VII à Avignon; il partagea l'Eglise romaine en deux et même trois obédiences, amena la convocation des conciles de Pise, 1409, de Constance, 1415, et de Bâle, 1431, et dura 71 ans; 4° le *Schisme d'Henri VIII*, qui sépara l'Angleterre de la communion romaine en 1534, et constitua l'Église anglicane. Les autres religions ont aussi leurs

schismes; mentionnons seulement celui qui, de nos jours encore, partage les musulmans en *Sunnites* ou partisans de la tradition, et *Chyites*; il a commencé après la mort de Mahomet, en 632. M.

SCHLADMING, brg des Etats autrichiens (Styrie), sur l'Ens, à 80 kil. O. de Judenburg; 1,000 hab. Mines de cuivre et de fer. C'est là que Vest découvrit, en 1817, le métal dit *junonium*.

SCHLAGGENWALD, v. des Etats autrichiens (Bohême), à 6 kil. S.-S.-E. d'Ellenbogen; 3,600 hab. Célèbre manuf. de porcelaines. Mine de plomb.

SCHLAN ou SLANY, v. des Etats autrichiens (Bohême), située dans le cercle et à 33 kil. N.-O. de Prague; 3,600 hab. Collége de Piaristes, gymnase. Draps, bonneterie.

SCHLAWE, v. des Etats prussiens (Poméranie), ch.-l. du cercle de son nom, à 33 kil. N.-E. de Kœslin, sur la Wipper, à son confluent avec la Motze; 3,800 hab. Produits agricoles. Comm. de toiles, potasse, bois.

SCHLEGEL (Jean-Elie), poëte, né en 1718 à Meissen (Saxe), m. en 1749, étudia le droit, et se fit connaître par des traductions des *Géorgiques* de Virgile, des *Epîtres* d'Horace, de la *Cyropédie* de Xénophon, par des imitations de quelques pièces de Sophocle et d'Euripide, par des tragédies d'*Oreste et Pylade*, d'*Hécube ou les Troyennes*, d'*Hermann*, de *Knut*, etc. En 1743, il alla en Danemark comme secrétaire d'ambassade, et accepta en 1748 une chaire à l'Académie noble de Sorö. Ses *Œuvres* ont été recueillies après sa mort, Copenhague, et Leipzig, 1766-70, 5 vol. in-8°. On y remarque *la Beauté muette*, comédie, un poëme sur Henri-le-Lion, duc de Saxe et de Bavière, etc.

SCHLEGEL (Jean-Henri), frère du précédent, né à Meissen en 1724, m. en 1780, bibliothécaire, historiographe du roi, et professeur d'histoire à Copenhague, a publié : *Histoire des rois de Danemark de la maison d'Oldenbourg*, in-fol.; *Recueil de traités sur l'histoire, la numismatique, l'économie, et la langue du Danemark*, Copenhague, 1771-76, 2 vol. in-8°.

SCHLEGEL (Jean-Adolphe), frère des deux précédents, né à Meissen en 1721, m. en 1793, pasteur à Zerbst et à Hanovre, a écrit en vers des *Cantiques sacrés*, Leipzig, 1766, et des *Poésies diverses*, Hanovre, 1787.

SCHLEGEL (Auguste-Guillaume), savant critique et poëte, fils du précédent, né à Hanovre en 1767, m. en 1845, étudia à Gœttingue sous la direction de Heyne, et débuta par des études philologiques et historiques (un *Index* du *Virgile* de Heyne, dont il fit un tableau de la langue poétique de l'époque, une dissertation sur la *Géographie d'Homère*, un Mémoire *sur l'origine des Pélasges*). En 1793, il accepta une place de précepteur chez un banquier d'Amsterdam, où il demeura deux ans; de retour dans sa patrie, il commença sa carrière de critique dans divers recueils périodiques, puis, ayant été nommé professeur à Iéna, fonda, avec son frère Frédéric et avec Tieck, un journal de critique littéraire européenne, l'*Athenæum*, qui eut un grand succès, 1796-1800. Il ouvrit ensuite à Berlin, 1801, puis à Vienne, 1808, des cours de littérature, qui furent très-suivis, et dans lesquels il s'occupa surtout du théâtre des anciens, comparé aux théâtres modernes. Vers le même temps, il donna des traductions d'une partie des œuvres de Shakspeare et de Calderon. Schlegel se lia avec Mme de Staël en 1804, accepta la place de précepteur de ses enfants, et la suivit à Paris en 1807, où il publia, en français, une *Comparaison de la Phèdre de Racine et de celle d'Euripide*, dans laquelle il prétend que Racine a fait disparaître les beautés d'Euripide, sans les remplacer par d'autres propres à son génie. Nommé professeur de littérature à Bonn en 1818, il donna, la même année, un *Essai sur la langue et la littérature provençale*, en français, puis, se consacrant à la littérature hindoue, traduisit en latin les deux épopées du *Râmâyana* (Fourmi blanche), 1823, et de l'*Hitopadésa* (l'Instruction salutaire), 1832. On lui doit aussi la publication de l'épopée allemande des *Niebelungen*. Ses principaux ouvrages, outre ceux déjà nommés, sont : *Poésies*, Tubingue, 1800; *Ion*, 1803, drame imité des anciens; *Anthologie italo-hispano-portugaise*, Berlin, 1804, choix de morceaux traduits des grands poëtes de ces nations; *Cours de littérature dramatique*, traduit en français par Mme Necker de Saussure, Paris; 1809 et 1814, rédaction des leçons qu'il fit à Vienne, ouvrage de mérite, mais déparé par une partialité systématique contre les auteurs français, et une sorte de parti pris de méconnaître le génie de Molière; *Nouveau recueil d'œuvres poétiques*, 1811, 1815, 2 vol., *Leçons sur la théorie et l'histoire des arts plastiques*, Berlin, 1827; *Réflexions sur l'étude des langues asiatiques*, 1832. Schlegel appartient à la famille des critiques qui ont attaché leur nom à de grandes théories. Ses idées et sa manière réagirent, même en France, sur la critique, qui en acquit plus d'indépendance; ses traductions sont fort remarquables, et écrites avec un vrai talent poétique; mais, dans ses poésies originales, il n'est guère qu'un très-habile versificateur.

SCHLEGEL (Charles-Frédéric), poëte, philologue et critique, frère du précédent, né à Hanovre en 1772, m. en 1829, débuta en 1797 par un roman un peu bizarre, *Lucinde ou la Maudite*, travailla dans diverses revues, puis vint passer quelques années à Paris, où il se livra à l'étude de la philosophie, des beaux-arts, et des langues orientales. De retour en Allemagne, il prit part à la rédaction de l'*Athenæum* (*V. l'art. précédent*). En 1809, il publia un *Essai sur la langue et la philosophie des Indiens*, livre médiocre, mais qui eut le mérite de provoquer aux études du sanscrit. Il fit à Vienne, en 1811 et 1812, des leçons de littérature qui eurent beaucoup de succès. Schlegel était connu de M. de Metternich, qui l'avait nommé secrétaire aulique en 1809, et qui l'employa, en 1813, à rédiger un pamphlet politique dirigé contre la France. Peu après, il publia des poésies empreintes du même esprit, et qui lui méritèrent le surnom de *Tyrtée de l'Allemagne*. Après le congrès de Vienne, 1815, il fut nommé 1er secrétaire d'ambassade à Francfort, garda ces fonctions jusqu'en 1819, et s'en démit pour rentrer dans la vie purement littéraire. Schlegel, qui avait, dès 1805, abjuré le protestantisme pour se faire catholique, fit, en 1827-28, à Vienne, des cours sur la *Philosophie de la vie ou philosophie populaire*, et sur la *Philosophie de l'histoire*, travaux dont la pensée principale est la réunion de l'humanité entière, au moyen du christianisme. Ces deux ouvrages, publiés en 1828 et 1829, ont été traduits en français, le 1er par l'abbé Guenot, 1837, 2 vol. in-8°; le 2e, par l'abbé Le Chat, 1836, 2 vol. in-8°. On a encore, entre autres ouvrages de Schlegel : *Histoire des Grecs et des Romains*, 1798; *Alarcos*, tragédie imitée d'Eschyle, 1802; *Histoire de la Pucelle d'Orléans*, 1802; une *Histoire de la littérature ancienne et moderne*, 1815, livre entaché de l'esprit de système, et dont les jugements n'ont pas assez d'impartialité, traduit en français par Duckett, 1829, 2 vol. in-8°; et des *Poésies*, qui sont surtout remarquables par la forme.

SCHLEIDEN, brg des Etats prussiens (prov. du Rhin), à 4 kil. S. de Gemünd; 1,500 hab. Usines à fer. Patrie de Sleidanus.

SCHLEIERMACHER (Fréd.-Daniel-Ernest), philologue et célèbre théologien protestant, né à Breslau en 1768, m. en 1834, étudia la théologie à Halle et à Berlin, eut des succès comme prédicateur, prit part à la rédaction de l'*Athenæum* des frères Schlegel, fut nommé, en 1802, professeur de théologie et de philosophie et prédicateur de l'Université à Halle, revint à Berlin en 1807, accepta en 1809 la place de pasteur de l'église de la Trinité, et entra à l'Académie en 1811. Outre des Sermons, et divers écrits sur l'histoire, la philosophie et la théologie, il a publié une traduction de Platon, Berlin, 1804-10, 6 vol., qui, bien qu'inachevée, est un des plus beaux travaux que l'Allemagne possède en ce genre.

SCHLEISSHEIM, magnifique château royal de Bavière, à 12 kil. de Munich; construit de 1684 à 1700. Il y a une belle galerie de tableaux.

SCHLEIZ, v. murée d'Allemagne, ch.-l. de la principauté de Reuss-Schleiz, à 6 kil. N.-N.-E. de Saalburg, sur la rive g. du Wiesenthal; 6,000 hab. Château princier. Belle église. Ecole normale primaire, lycée avec bibliothèque. Fabr. de machines, tissus de coton. Patrie de Bœttcher. Cette ville fut dévastée par un incendie en 1837. Succès de Murat sur les Prussiens, le 9 oct. 1806. Près de là est le château de plaisance de *Heinrischruhe*.

SCHLEIZ (Principauté de REUSS-). *V.* REUSS.

SCHLESIEN, nom allemand de la SILÉSIE.

SCHLESTADT. *V.* SCHELESTADT.

SCHLESWIG. *V.* SLESVIG.

SCHLEUSSINGEN, v. des Etats prussiens (Saxe), ch.-l. du cercle d'Henneberg, à 60 kil. S.-O. d'Erfurt, sur la Schleuse; 3,300 hab. Gymnase. Forges à cuivre et à tôle; fabr. d'armes et de poudre. Comm. de bois. Vieux château de *Bertholdsburg*.

SCHLICHTEGROLL (Adolphe-Henri-Frédéric de), biographe, né à Gotha en 1764, où son père était conseiller à la cour féodale, m. en 1822, fut professeur à Gotha dès 1789, puis bibliothécaire du duc Ernest, conservateur du cabinet des médailles, et président de l'Académie de Munich. Il est auteur d'un *Nécrologe des Allemands*, 1790-1806, 34 vol. in-8°, y compris les suppléments, recueil utile à consulter, quoique l'auteur soit enclin à exagérer les éloges.

SCHLITZ, vge de la Hesse-Darmstadt (Haute-Hesse),

ch.-l. de cercle, à 74 kil. E. de Giessen, sur la Schlitz; 3,300 hab. Fabr. de toiles, linge damassé, cuirs et maroquins. Beau château des comtes de Schlitz.

SCHLOCHAU, v. des Etats prussiens (prov. de Prusse), à 119 kil. O. de Marienwerder; 1,900 hab. Ch.-l. de cercle. Il y avait un château, le plus fort de l'Ordre Teutonique, après celui de Marienbourg.

SCHLŒZER (Auguste-Louis de), historien, né en 1737 à Jagstadt (Hohenlohe), d'un pasteur protestant, m. en 1809, alla étudier la théologie à Wittemberg en 1751, puis les langues orientales et la philologie sacrée à Gœttingue, passa trois années comme instituteur, à Stockholm et à Upsal, où il apprit le suédois; revint à Gœttingue en 1757 pour étudier l'arabe sous Michaëlis et la médecine sous Rœderer, accompagna en Russie G.-Fréd. Müller, historiographe de la Russie, qu'il aida dans ses travaux historiques, apprit en peu de temps le russe, le slavon, le polonais et le bohémien, fut adjoint à l'Académie de St-Pétersbourg en 1762, et reçut de Catherine II, avec une place de professeur, la mission d'écrire l'histoire ancienne de la Russie. Il publia, en langue russe, *les Lois rendues dans le XIe siècle par le grand-duc Iaroslaf et ses fils*, et les deux 1ers vol. des *Annales russes de Nicon;* mais, en butte à l'envie, il s'éloigna en 1767. Deux ans après, il accepta à Gœttingue la chaire de philosophie et de politique, qu'il garda jusqu'à sa mort. Ses ouvrages sont assez mal écrits, mais se distinguent par la lucidité de l'exposition et la sûreté de la critique. Les principaux sont: *Essai d'une histoire du commerce*, Stockholm, 1758; *Introduction à l'histoire du Nord*, Halle, 1771, in-4°; *Histoire de la Lithuanie, jusqu'à sa réunion définitive à la Pologne* (1569), 1776; *Echantillon d'Annales russes*, Brême, 1768, in-8°; *Tableau de l'histoire de Russie* (en russe, en français, et en allemand), ibid., in-12; *la Russie nouvellement changée*, 1767 et suiv., 4 vol. in-8°, matériaux pour l'histoire de Catherine II; *Oskold et Dir*, Gœttingue, 1775, in-8°; *Recherches historiques sur les lois fondamentales de la Russie*, ibid., 1777, in-12; *Histoire des monnaies et mines de Russie*, ibid., 1791, in-8°; *Histoire générale*, Gœttingue, 1792-1801, 2 vol.; *Correspondance*, 1776-82, 10 vol.; *Annonces politiques*, 1782-93, 18 vol. B.

SCHLOSSBERG (Mont). *V.* Ravensburg.

SCHLOSSHOF, château des empereurs d'Autriche (Basse-Autriche), au N.-O. de Hof, près de la March; construit par le prince Eugène de Savoie.

SCHLUCHTERN, v. de la Hesse-Cassel, ch.-l. de cercle, à 41 kil. N.-E. de Hanau; 2,200 hab. Ecole normale primaire. Distilleries. Beaux restes d'une abbaye de Bénédictins, fondée au VIIIe siècle et supprimée en 1609. — Le cercle a 44,000 hect., et 33,000 hab. Sol montagneux, peu fertile; élève de bétail.

SCHLUCKENAU, v. des Etats autrichiens (Bohême), à 53 kil. N.-N.-E. de Leitmeritz; 3,700 hab. Fabr. de cotons et de toiles.

SCHLUSSELBOURG, autrefois *Nœtebourg*, v. et forteresse de la Russie d'Europe, gvt et à 32 kil. E. de Saint-Pétersbourg, sur le lac Ladoga et la Néva. Prison d'Etat, où fut détenu le tzar Ivan VI.

SCHLUTER (André), sculpteur et architecte, né à Hambourg en 1662, m. en 1714, travailla à Varsovie pour le roi de Pologne en 1691, fut appelé à Berlin en 1694, et eut la charge d'architecte de la cour en 1699. Il est l'auteur de la statue équestre en bronze du grand-électeur, que l'on voit sur un pont de la Sprée. C'est lui qui donna au château royal de Berlin sa forme actuelle. Comme sculpteur, il eut, à un haut degré, la correction du dessin, la pureté des formes, et la vérité d'expression. B.

SCHMALKALDEN. *V.* Smalkalde.

SCHMAUSS (Jean-Jacques), historien et publiciste, né à Landau en 1690, m. en 1747, fit des cours d'histoire à Halle dès l'âge de 22 ans, fut attaché en 1721 à la cour de Bade-Dourlach, et alla occuper une chaire à Gœttingue en 1734. On a de lui: *Précis de l'histoire de l'Empire*, Leipzig, 1720, in-8°; *Corpus juris publici*, 1722, in-8°, recueil des principales lois de l'empire germanique; *Corpus juris gentium*, 1730, 2 vol. in-8°, recueil de traités entre les puissances européennes; *Introduction à la politique*, 1741 et 1747, 2 vol. in-8°; *Eléments de droit public de l'Empire, du gouvernement actuel de l'Empire*, Gœttingue, 1755, 1746, trad. en français par Du Buat sous le titre de *Tableau* in-8°.

SCHMID (Christophe), connu sous le nom de *Chanoine Schmid*, né à Dinkelsbühl (Bavière) en 1768, m. en 1854, fit de bonnes études à Dœllingen, embrassa d'abord la carrière de l'enseignement, puis reçut les ordres sacrés en 1791, fut curé à Stadion en 1816, et obtint en 1827 un canonicat à Augsbourg, où il mourut. Son nom est devenu populaire en Allemagne et en France, grâce à un recueil de *Contes* qu'il a composés pour l'enfance, et dont la plupart sont des chefs-d'œuvre. Beaucoup sont très-courts, et semblent de petites fables en action; quelques-uns, plus étendus, ont acquis une certaine célébrité, tels que *les Œufs de Pâques*, *Comment le jeune Henri apprit à connaître Dieu*, etc. La donnée du récit est parfois un peu romanesque, mais les détails sont toujours charmants, et le style plein de grâce et de naturel. Plusieurs traductions françaises des contes de Schmid ont été publiées; la seule avouée de l'auteur est celle de l'abbé Macker, Strasbourg, 1832 et suiv., 22 vol. in-18. Schmid a encore publié une *Histoire de la Bible pour les enfants*, traduite en français, Haguenau, 1828, 3 vol. in-18. F—T.

SCHMIDT (George-Frédéric), graveur au burin, né à Berlin en 1712, m. en 1775, vint à Paris pour se perfectionner dans son art, et, par une exception honorable, fut reçu à l'Académie en 1742. Rappelé à Berlin par le grand Frédéric, 1744, il reçut le titre de graveur de la cour. En 1756, mandé à St-Pétersbourg, il y passa six années. Il a formé une école de gravure, d'où sortirent des élèves distingués. Son œuvre s'élève à plus de 200 pièces. On cite les portraits de Mignard, de l'abbé Prévost, de la tzarine Elisabeth, et quelques eaux-fortes d'après Rembrandt. B.

SCHMIDT (Benoît), publiciste du parti catholique, né en 1726 à Vorchheim, dans l'évêché de Bamberg, m. en 1778, fut professeur de droit à l'université de Bamberg et conseiller aulique du prince-évêque, enseigna les *Institutes*, le droit des gens et l'histoire de l'Empire, entra à l'Académie des sciences de Munich, et, depuis 1761, professa le droit public et féodal à Ingolstadt. On a de lui: *Principia juris germanici*, Nuremberg, 1756, in-8°, etc. B.

SCHMIDT (Michel-Ignace), historien, né en 1736 à Arnstein, dans l'évêché de Wurzbourg, m. en 1794, entra dans les ordres sacrés, passa à la cour de Stuttgard les temps difficiles de la guerre de Trente Ans, ne revint dans sa patrie qu'après la paix d'Hubertsbourg, y fit instituer un séminaire pour l'éducation des maîtres d'école, fut appelé à Vienne par Joseph II et Marie Thérèse, qui le mirent à la tête des archives de l'Etat et le donnèrent pour professeur d'histoire à leur fils. Il a écrit une *Histoire des Allemands*, dont 11 vol. in-8° parurent de son vivant, 1778-93; Milbiller rédigea les 11 autres sur ses matériaux. Cet ouvrage, qui s'arrête en 1806, jouit à juste titre d'une grande autorité. Thibault de Laveaux en a traduit une partie en français, 1784 et suiv., 9 vol. in-8°. B.

SCHMIDT (Christophe de), dit *Phiseldeck*, historien, né en 1740 à Nordheim, dans la principauté de Gœttingue, m. en 1801, fut appelé en 1765, comme professeur d'histoire ou de droit public, au *Carolinum* de Brunswick, et, en 1779, fut nommé archiviste du duché de Wolfenbüttel. Il passa quelques années en Russie, dont il possédait bien la langue. On a de lui: *Histoire de Russie*, Riga, 1773, 2 vol. in-8°, ouvrage très-estimable, qui s'arrête à la mort de Pierre Ier; *Matériaux pour la connaissance de la constitution de Russie*, ibid., 1782, in-8°; *Matériaux pour l'Histoire de Russie depuis la mort de Pierre Ier*, ibid., 1777, et suiv., 3 vol. in-8°. B.

SCHMIDT (Conrad-Frédéric), fils du précédent, né en 1770, m. en 1832, professeur de théologie à Copenhague en 1794, a laissé: *Exposition de la philosophie critique* (de Kant), en latin, 1796; *l'Europe et l'Amérique*, Copenhague, 1820, etc.

SCHMIEDEBERG, v. des Etats prussiens (Saxe), à 26 kil. S. de Wittemberg; 3,000 hab. Exploit. de vitriol.—v. des Etats prussiens (Silésie), à 24 kil. S. de Hirschberg, sur l'Eglitz; 3,900 hab. Fabr. de toiles, linge de table, rubans. Aux environs, mine de plomb argentifère.

SCHMŒLLA, v. de la Saxe-Altenbourg, à 10 kil. S.-S.-O. d'Altenbourg, sur la Sprotta; 6,000 hab. Fabr. de draps, tanneries.

SCHMŒLNITZ, en hongrois *Szolmonok*, brg de Hongrie (Zips), à 29 kil. S.-O. d'Einsiedel; 5,500 hab. Inspection des monnaies et des mines; fabr. de monnaies de cuivre. Riches mines de cuivre et d'argent.

SCHNECTADY. *V.* Schenectady.

SCHNEEBERG, c.-à-d. *mont de neige*, montagne de la Basse-Autriche, dans la chaîne du Wienerwald, au S.-O. de Neustadt; 2,161 mèt. de hauteur.

SCHNEEBERG, v. du royaume de Saxe, à 17 kil. S.-S.-E. de Zwickau; 7,500 hab. Direction des mines. Ecole d'arts et métiers. Mines d'argent, de cobalt, de fer. Fabr. de vitriol, de tabac, de dentelles avec fils d'or et d'argent, de broderies.

SCHNEEKOPPE, montagne de la chaîne des Sudètes, sur les limites de la Silésie et de la Bohême, au S.-E. de

Schmiedeberg; 1,686 mèt. de hauteur. C'est le point culminant des États prussiens.

SCHNEIDEMUHL, v. des États prussiens (Posen), à 78 kil. O. de Bromberg, sur la Küddow; 4,200 hab. Tanneries, mégisseries.

SCHNEIDER (Conrad-Victor), anatomiste, né à Bitterfeld (Misnie) vers 1610, m. en 1680. Médecin érudit et bon critique, il fut aussi un observateur distingué. Il devint médecin de l'électeur de Saxe et professeur à Wittemberg. Il démontra le premier que les fosses nasales ne communiquent pas avec les ventricules du cerveau, et que le mucus nasal est sécrété par la membrane interne appelée aujourd'hui encore *membrane de Schneider*. Il a publié un grand nombre de dissertations, entre autres : *de Osse occipitis, ejusque vitiis et vulneribus*, Wittemberg, 1653, in-12; *de Osse crebriformi*, 1655, in-12; *de Catarrhis lib.* IV, 1660-62, in-4°; *de Lacrymis*, 1656, in-4°, etc. D—G.

SCHNEIDER (Euloge ou Jean-George), fameux démagogue, et moine apostat, né en 1756 à Wipfeld, dans l'évêché de Wurzbourg, d'un pauvre paysan, m. en 1794, passa sa première jeunesse dans une extrême misère, due à l'inconduite, entra dans un cloître de Récollets, fut envoyé par ses supérieurs comme prédicateur à Augsbourg, et soutint de son éloquence les innovations religieuses de Joseph II que désapprouvait le Saint-Siége. Il vivait à la cour protestante de Stuttgard quand éclata la révolution française. Il se rendit en France, fut nommé vicaire-général de l'évêque constitutionnel de Strasbourg, devint maire de Haguenau, puis accusateur public près le tribunal criminel, poursuivit avec fureur les prêtres insermentés, et parcourut l'Alsace avec une bande de misérables qui lui servaient de juges, le bourreau et la guillotine, en faisant arrêter, juger et exécuter sur-le-champ les victimes de sa haine. Le Bas et Saint-Just l'accusèrent de conspiration à la suite de sa tournée sanguinaire en Alsace; il fut arrêté, conduit à Paris, et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire. Assez bon helléniste, Schneider traduisit en allemand les *Homélies de St Jean Chrysostôme sur l'Evangile de St Mathieu*, Augsbourg, 1786, 4 vol. in-8°, et *sur l'Evangile de St Jean*, ibid., 1787, 3 vol. in-8°. B.

SCHNEIDER (Jean-Gottlob), célèbre philologue et naturaliste, né en 1750 à Kolm, près de Hubertsbourg, m. en 1822, était fils d'un pauvre maçon, et fut envoyé par un oncle, qui l'avait pris chez lui, à Leipzig pour étudier le droit; il y connut Reiske, Fischer, et Reiz, qui l'entraînèrent vers la littérature classique. Puis il passa quelques années à Gœttingue dans la détresse; Brunck l'emmena avec lui à Strasbourg, pour l'aider dans ses travaux philologiques, de 1774 à 1777. Schneider trouva encore le temps de se livrer à l'histoire naturelle, dans le but de comparer les connaissances des anciens avec les découvertes des modernes. Après la mort de Brunck, il vint occuper la chaire de philologie à Francfort-sur-l'Oder, passa ensuite à Breslau, et, en 1816, fut nommé premier bibliothécaire de cette ville. Outre les Mémoires qu'il a publiés dans différents recueils, on lui doit : des éditions de *Démétrius de Phalère*, Altenbourg, 1779, in-8°; d'*Élien* (de la nature des animaux), Leipzig, 1783, in-8°, grec-latin; des *Scriptores rei rusticæ veteres latini, cum notis variorum*, Leipzig, 1794 et suiv., 4 vol. in-8°; *Dictionnaire grec-allemand*, pour les classes, 1797, 2 vol. in-8°, excellent travail, plein de méthode et de critique; une édition de *Vitruve*, Leipzig, 1807, 3 vol. in-8°, où il a beaucoup épuré le texte; d'autres de l'*Histoire des animaux* d'Aristote, ibid., 1811, 4 vol. in-8°, fruit de 30 ans d'étude, et beau monument d'érudition; de *Théophraste*, ibid., 1818-21, 5 vol. in-8°; *Mélanges de physique*, en allemand, 1801, 2 vol. in-8°; *Specimina aliquot zoologiæ veterum*, Francfort-sur-l'Oder, 1782, in-4°; *Ichthyologiæ veterum specimina*, ibid., 1782, in-4°; *Synonymia piscium græca et latina*, Leipzig, 1789, in-4°; *Recueil de traités pour l'éclaircissement de la zoologie et de l'histoire du commerce*, en allemand, Berlin, 1784, in-8°, etc. B.

SCHNEIDER (Antoine-Virgile, baron), général français, né en 1789 à Bouquenon (Bas-Rhin), d'un médecin sans fortune, m. en 1847, vint à Paris suivre, comme externe, les cours de l'École polytechnique, et attira sur lui l'attention du général Bonaparte par un Mémoire historique et statistique sur l'île de Corfou, qui le fit nommer lieutenant-adjoint dans le génie militaire. Il fit ses premières armes à Marengo; en 1808, on l'envoya en Espagne, où il se distingua au siége de Saragosse; nommé capitaine la même année, chef de bataillon en 1810, aide-de-camp du duc de Feltre, il fit comme major la campagne de 1812 en Russie, fut renfermé dans Dantzick, et contribua puissamment à la défense de cette place. Ayant été retenu prisonnier de guerre avec la garnison, au mépris de la capitulation, il ne rentra en France qu'en 1814, après la 1re abdication de Napoléon, passa colonel pendant les Cent-Jours, et chef d'état-major du général Rapp, resta d'abord sans emploi sous la 2e Restauration, reçut, en 1819, le commandement du 20e léger, à la tête duquel il combattit en Espagne en 1823, fut nommé maréchal-de-camp en 1825, commanda, en 1828, une brigade de l'armée d'expédition de Morée, succéda au maréchal Maison dans le commandement de l'expédition, rentra en France en 1831, et fut promu au grade de lieutenant-général. Le maréchal Soult l'appela en 1832, à la direction générale du personnel et des opérations militaires au ministère de la guerre; il représenta l'arrondissement de Sarreguemines à la Chambre des députés en 1834, accepta le portefeuille de la guerre, 1839-40, fit voter la loi sur l'organisation de l'état-major, et prit une part active aux fortifications de Paris. Il est auteur d'une *Histoire des îles Ioniennes, depuis les temps fabuleux et héroïques jusqu'à ce jour*, Paris, 1823, in-8°, et atlas in-4°. B.

SCHNEPFENTHAL, vge (Saxe-Cobourg-Gotha), à 8 kil. de Gotha. Célèbre maison d'éducation, établie en 1784 par Salzmann, d'après les idées de Basedow et de Campe.

SCHŒFFER (Pierre), appelé aussi *Petrus Opilio*, et même *Pierre de Gernszheim* (Landgraviat de Darmstadt), lieu de sa naissance, fut initié par Fust à la nouvelle invention de Gutenberg, et la compléta par la découverte des poinçons, des matrices, de l'entonnoir et du moule. Marié à la fille de Fust, il resta en société avec ce dernier quand Gutenberg se retira. Le premier fruit de leurs travaux est le *Psautier de Mayence*, 1457. Fust étant mort en 1466, Schœffer imprima seul, du moins de nom (on pense qu'il prit pour associé un nommé Conrad Heulif), jusqu'en 1500, époque probable de sa mort. C—s.

SCHŒLL (Maximilien-Samson-Frédéric), historien et philologue, né près de Sarrebrück en 1766, dans un bourg dont son père était bailli, m. en 1833, fut élève de Koch, puis précepteur dans une famille russe, visita avec ses élèves la France, l'Italie, la Suisse, St-Pétersbourg et Berlin. En 1790, il revint à Strasbourg, où il embrassa la carrière du barreau. Nommé substitut du procureur-général de la commune de Strasbourg, il protesta contre la déchéance de Louis XVI après le 10 août 1792, fut arrêté, puis relâché, et se réfugia à Bâle, où il dirigea une librairie. En 1803, il vint s'établir à Paris, où il prospéra peu. En 1814, il entra au cabinet diplomatique du roi de Prusse, et fut chargé de diverses missions. On a de lui : *Éléments de chronologie*, 1812, 2 vol. in 18; *Répertoire de littérature ancienne, ou Choix d'auteurs classiques grecs et latins*, Paris, 1808, 2 vol. in-8°; *Histoire abrégée de la littérature grecque, depuis son origine jusqu'à la prise de Constantinople*, 1813, 2 vol. in-8°, et 1823-25, 8 vol. in-8°, résumé très-sec, mais généralement exact; *Recueil de pièces officielles*, 1814-16, 9 vol. in-8°; *Histoire abrégée de la littérature romaine*, 1815, 4 vol. in-8°, ouvrage dans le genre de l'*Histoire de la littérature grecque*, et où l'on ne trouve pas toujours une science assez sûre; le *Congrès de Vienne*, 1816, 2 vol. in-8°; *Histoire abrégée des traités de paix depuis celui de Westphalie*, Paris, 1815-18, 15 vol. in-8°; *Archives politiques et diplomatiques*, Paris, 1818, 3 vol. in-8°; *Cours d'histoire moderne des États européens*, ibid., 1830-34, 46 vol. in-8°, reproduisant en partie l'ouvrage précédent.

SCHŒMBERG, v. des États autrichiens (Moravie), à 42 kil. N.-N.-O. d'Olmutz; 4,700 hab. Fabr. d'aiguilles, toiles de coton; blanchisseries.

SCHŒN (Martin), graveur et peintre, né à Culmbach (Franconie) vers 1420, m. en 1486, dispute au Florentin Maso Finiguerra l'honneur d'avoir inventé la taille-douce. Son œuvre comme graveur se compose de 150 pièces originales, d'une grande rareté, les bonnes épreuves surtout. Comme peintre, c'était un imitateur des Van-Eyck. Sa manière se distingue par une expression de douceur et de pieuse gravité; son dessin est habituellement dur, et sa couleur manque un peu de force. On voit un panneau de sa main dans la cathédrale de Colmar, huit autres productions dans la bibliothèque de la même ville. A. M.

SCHŒNAU, vge des États autrichiens (Autriche), à 6 kil. S.-E. de Krumbach. Beau château, qui appartint au prince Jérôme Bonaparte.

SCHŒNAU (GROSS-), vge du royaume de Saxe (Bautzen) sur la Neisse, à 11 kil. O. de Zittau; 4,800 hab. Fabrication de toiles damassées, dites toiles de Lusace.

SCHŒNBACH, v. des États autrichiens (Bohême), à 30 kil. O. d'Ellenbogen; 2,400 hab. Fabr. d'instruments de musique.

SCHŒNBOURG (Maison de), famille noble de Saxe, de Hesse et de Bavière, issue, au xe siècle, d'Alban, comte de

Zwickau. En 1534, elle forma deux lignes : 1° *Schœnbourg-Stein*, divisée en branches de Waldenbourg et de Hartenstein ; 2° *Schœnbourg-Penigk*, divisée en branches de Penigk proprement dite et de Rochsburg. La 1re ligne possédait les 4 seigneuries de Waldenbourg, Hartenstein, Lichtenstein, et Stein (304 kil. carrés, et 45,000 hab.) ; la 2e, les 5 seigneuries de Penigk, Glauchau, Remissau, Rochsburg, et Wechselburg (315 kil. carrés). Le chef de la branche de Waldenbourg porte le titre de prince depuis 1790.

SCHŒNBRUNN, c.-à-d. *belle source*, vge de la Basse-Autriche, sur le Wienflusses, à 6 kil. S.-O. de Vienne ; 400 hab. Superbe château impérial, avec jardin botanique et ménagerie, bâti en 1744, sous Marie-Thérèse, par Pacassi, d'après les plans de Valmagini. En 1801, l'archiduc Charles y établit son quartier-général pour s'opposer aux progrès de Moreau. Marie-Caroline de Naples y résida en 1802. Napoléon Ier y établit son quartier-général en 1805 et 1809, et y signa, le 14 octobre 1809, un traité avec l'Autriche. C'était la résidence ordinaire du duc de Reichstadt, qui y mourut en 1832.

SCHŒNEBECK, v. des Etats prussiens (Saxe), à 15 kil. S.-S.-E. de Magdebourg, sur l'Elbe ; 8,000 hab. Direction des salines et entrepôt de sel ; importante bouillerie d'eaux salées ; fabr. de produits chimiques.

SCHŒNEBERG, v. des Etats prussiens (Brandebourg), à 14 kil. S.-O. de Berlin. Jardin botanique et école d'horticulture, dépendant de l'université de Berlin.

SCHŒNFLIESS, v. des Etats prussiens (Brandebourg), à 65 kil. N. de Francfort-sur-l'Oder, sur le Nœrike et le lac Sonnenburger ; 2,500 hab. Tanneries.

SCHŒNHEIDE, v. du royaume de Saxe (Zwickau), près de la rive g. de la Mulde, à 4 kil. O. d'Eibenstock ; 5,500 hab. Forge de fer ; fabr. d'outils de fer et de fer-blanc.

SCHŒNHOF, vge de Bohême (Saatz), à 2 kil. E. de Maschau. Titre de seigneurie. Très-beau château.

SCHŒNINGEN, v. du duché de Brunswick-Wolfenbüttel, à 15 kil. S.-O. d'Helmstædt ; 3,100 hab. Grande saline. Houille aux environs.

SCHŒNLANKE, v. des Etats prussiens (Prusse), à 106 kil. O. de Bromberg ; 3,800 hab. Fabr. de draps.

SCHŒNLINDE, v. des Etats autrichiens (Bohême), à 46 kil. N.-N.-E. de Leitmeritz ; 4,100 hab. Fabr. de fil à coudre, toiles, bonneterie.

SCHŒNNING (Gerhard), historien norvégien, né en 1722 dans le district de Lofoden, m. en 1780, recteur de l'école de Drontheim en 1751, et professeur d'éloquence à Sorö en 1765, a publié, dans le recueil de l'Académie des Sciences de Copenhague, plusieurs dissertations historiques ; en outre, une *Géographie de l'ancienne Norvége*, Copenhague, 1751, in-4° ; une traduction de la *Heimskringla* ; et une *Histoire de la Norvége*, 1771-81, 3 vol. in-4°. A. G.

SCHŒNTHAL, vge de Wurtemberg (Iaxt), à 12 kil. O.-N.-O. de Kunselnau ; 150 hab. Beaux bâtiments et belle église d'une célèbre abbaye de Cisterciens, fondée en 1150, et supprimée en 1803 ; on y voit le tombeau de Gœtz de Berlichingen.

SCHŒPFLIN (Jean-Daniel), historien et archéologue, né à Sulzbourg (Bade) en 1694, m. en 1771, fut nommé professeur d'éloquence et d'histoire à Strasbourg en 1720, voyagea en France, en Angleterre, en Italie et en Autriche, et reçut partout un accueil distingué. Louis XV le nomma conseiller et historiographe de France, et membre correspondant de l'Académie des Inscriptions, avec voix délibérative. La Russie et l'Autriche cherchèrent vainement à l'attirer en lui faisant des offres séduisantes. Les principaux ouvrages de ce savant sont : *Alsatia illustrata, celtica, romana, francica*, Colmar, 1751-62, 2 vol. in-fol. ; *Alsatia ævi merovingici, carolingici, saxonici, salici et suevii diplomatica*, Manheim, 1772-75, 2 vol. in-fol. ; *Historia Zæringo-Badensis*, Carlsruhe, 1763-66, 7 vol. in-4° ; *Vindiciæ celticæ*, Strasbourg, 1754, in-4°, où il établit que les Celtes avaient une autre origine que les Germains ; *Vindiciæ typographicæ*, ibid., 1760, in-4°, curieux pour l'histoire des premiers temps de l'imprimerie ; divers Mémoires dans le recueil de l'Académie des Inscriptions, etc. C—s.

SCHOHARIE, v. des Etats-Unis (New-York), ch.-l. de comté, à 51 kil. d'Albany ; 5,600 hab.

SCHOLARIUS (George). *V.* GENNADE.

SCHOLASTIQUE (Sainte), vierge, sœur de St Benoit de Nursia, vécut auprès de lui au mont Cassin, fonda l'ordre des Bénédictines, et mourut vers 543. Fête, le 10 février.

SCHOMBERG (Henri, comte DE), né à Paris en 1583, d'une famille originaire de Misnie, m. en 1632, porta d'abord le titre de comte de Nanteuil, fit ses premières armes en Hongrie sous le duc de Mercœur, dans les troupes de l'empereur Rodolphe II, et, à son retour en France, 1608, fut successivement lieutenant du roi en Limousin, ambassadeur en Angleterre et auprès de diverses cours d'Allemagne. En 1617-18, il alla combattre en Piémont, sous les ordres de Lesdiguières, pour le duc de Savoie contre les Espagnols, fut nommé surintendant des finances en 1619, puis grand-maître de l'artillerie, contribua à la prise des places que les calvinistes possédaient en Languedoc et en Guyenne, devint chef du ministère en 1621, mais fut éloigné par Richelieu en 1624. Bientôt rentré en grâce, il fut nommé maréchal de France en 1625, chassa les Anglais de l'île de Ré en 1627, servit avec gloire au siége de La Rochelle, se signala ensuite dans la guerre que les Français soutinrent en Piémont pour la maison de Nevers, prit Pignerol en 1630, força le duc de Savoie à lever le siége de Casal, reçut en 1632 le commandement de l'armée royale envoyée contre les rebelles du Languedoc, vainquit et fit prisonnier Montmorency à la bataille de Castelnaudary, et lui succéda dans le gouvernement du Languedoc. Il a laissé une *Relation de la guerre d'Italie*, Paris, 1630, in-4°. B.

SCHOMBERG (Charles, duc DE), fils du précédent, né à Nanteuil en 1601, m. en 1656, fit ses premières armes sous les ordres de son père en Languedoc et en Piémont, reçut le gouvernement du Languedoc en 1632, battit les Espagnols à Leucate en 1636, fut créé, peu de temps après, maréchal de France, et prit Perpignan en 1642. La mort de Louis XIII, avec lequel il avait été élevé, arrêta sa fortune. Il dut se démettre de son gouvernement, ne reçut comme compensation que celui de Metz, avec la charge de colonel des Suisses et Grisons, et, malgré des succès remportés à la tête de l'armée de Catalogne (prise de Tortose, 1648), resta presque en disgrâce auprès d'Anne d'Autriche et de Mazarin. — Schomberg avait été marié deux fois : la 1re, avec Anne, duchesse d'Halluyn, dont il prit le titre et le rang parmi les pairs du royaume ; la 2e, avec Mlle de Hautefort (*V. ce mot*). B.

SCHOMBERG (Armand-Frédéric DE), d'une autre famille que les précédents, né vers 1619 dans le pays de Clèves, m. en 1690, perdit au berceau son père, fut confié par l'électeur palatin Frédéric V à des tuteurs qui le dépouillèrent, servit tour à tour sous Rantzau et le prince Henri-Frédéric d'Orange, passa en 1650 en France, où il acheta la compagnie des Gardes écossaises, et mérita le grade de lieutenant-général. Il contribua à la victoire des Dunes, 1658, prit Bergues, alla en 1661 combattre pour la maison de Bragance en Portugal, et battit les Espagnols à Villaviciosa, 1665. Quand Louis XIV eut à lutter contre une coalition européenne, Schomberg, à la tête de l'armée de Catalogne, prit Figuières et d'autres forteresses, et, quoique protestant, reçut le bâton de maréchal en 1675. Il passa presque aussitôt à l'armée des Pays-Bas, où il fit lever les siéges de Maëstricht et de Charleroi. La révocation de l'édit de Nantes, 1685, l'obligea de s'exiler ; il se rendit en Portugal, dont la Grandesse lui avait été accordée, puis dans le Brandebourg, où il fut créé ministre d'Etat et généralissime, enfin en Angleterre, où il s'attacha à Guillaume III, et périt à la bataille de la Boyne contre Jacques II. B.

SCHOONE (Corneille DE), *Schonæus*, poëte latin moderne, né vers 1540 à Gouda (Hollande), m. en 1611, recteur de l'école latine de Harlem pendant 25 ans, a laissé, sous le titre de *Terentius christianus*, Cologne, 1614, in-8°, et Amst., 1629, in-8°, un recueil de 17 comédies sacrées, où il a imité avec quelque succès le style de Térence.

SCHOONHOVEN, v. du royaume de Hollande (Hollande-Méridionale), à 12 kil. S.-E. de Gouda, sur la Leck ; 3,200 hab.

SCHOORISSE, v. de Belgique (Flandre-Orientale), à 7 kil. S. d'Oudenarde ; 3,200 hab. Toiles, produits agricoles.

SCHOPFHEIM, v. du grand-duché de Bade (Haut-Rhin), sur la Wiese, à 15 kil. N.-E. de Lorrach ; 1,700 hab. Forges et tréfileries de fer, papeteries.

SCHORNDORF, v. du royaume de Wurtemberg (Iaxt), à 45 kil. S.-O. d'Ellwangen, sur la Rems ; 3,900 hab. Fabr. de tapis. Autrefois place forte.

SCHOSSBERG. *V.* SASVAR.

SCHOTT (André), érudit, né à Anvers en 1552, m. en 1629, enseigna la langue grecque et la rhétorique à Tolède, à Saragosse, 1584, et à Rome, et entra dans l'ordre des Jésuites en 1586. On a de lui : *Vitæ comparatæ Aristotelis ac Demosthenis*, Augsbourg, 1603, in-4° ; *Hispania illustrata, seu rerum urbiumque Hispaniæ, Lusitaniæ, Æthiopiæ et Indiæ scriptores varii*, Francfort, 1603-08, 4 vol. in-fol. ; *Hispaniæ bibliotheca*, 1608, in-4° ; *Adagia Græcorum*, 1612 ; *Tabulæ*

rei nummariæ Romanorum Græcorumque, 1616 ; *Selecta variorum commentaria in Orationes Ciceronis*, Cologne, 1621, 3 vol. in-8° ; des Notes sur Sénèque, Cornélius Népos, etc.

SCHOTT (Gaspar), physicien, né en 1608 à Kœnigshofen, dans le diocèse de Wurzbourg, m. en 1666, entra de bonne heure dans l'ordre des Jésuites, professa la théologie et les mathématiques à Palerme, alla compléter ses études à Rome sous le P. Kircher, et se fixa vers 1658 à Wurzbourg, où il enseigna les sciences physiques. Il a laissé : *Magia universalis naturæ et artis*, Wurzbourg, 1657-59, 4 vol. in-4° ; *Physica curiosa*, 1622, in-4° ; *Anatomiæ physico-hydrostatica fontium et fluminum explicata*, 1663, in-8° ; *Technica curiosa*, Nuremberg, 1664, 2 vol. in-4°, etc.

SCHOUMLA. *V.* CHOUMLA.

SCHOUSTER. *V.* CHOUSTER.

SCHOUTEN (Guillaume-Cornelissen), navigateur hollandais, né à Horn, accompagna Lemaire dans son voyage au S. de l'Amérique en 1615, puis exécuta seul plusieurs grands voyages, et mourut en 1625, dans la baie d'Antongil à Madagascar, en revenant en Europe. On a donné son nom à un groupe d'îles de l'Océanie, qu'il découvrit en 1616. Son Voyage avec Lemaire, publié par Aris Classen, Amsterdam, 1617, a été traduit en français, 1618.

SCHOUTEN (Gautier), voyageur hollandais, né à Harlem, s'embarqua comme chirurgien pour les Indes en 1656, visita Java, Célèbes, le royaume d'Arakan, etc., et revint à Amsterdam en 1665. On a publié son *Voyage aux Indes orientales...*, Amsterdam, 1676, in-4°, relation très-intéressante et très-curieuse, qui a été traduite en français, ibid., 1708, 2 vol.

SCHOUTEN (Iles), groupe d'îles du Grand-Océan équinoxial, dans la Mélanésie, au N.-E. de la Papouasie ; par 0° 50' lat. S., et 133° 35' long. E. Elles sont ainsi nommées de Guillaume Schouten, qui les découvrit en 1616.

SCHOUVALOV (Pierre-Ivan, comte de), feld-maréchal russe, m. en 1762, favori de la tzarine Elisabeth, contribua beaucoup au perfectionnement de l'artillerie russe, et inventa, pendant la guerre de Sept-Ans, des obus qui portent son nom.

SCHOUVALOV (Jean, comte de), fils du précédent, né à Moscou en 1727, m. en 1798, fut chambellan de la tzarine Elisabeth, qui le chargea de diriger les progrès des arts en Russie. Il avait voyagé dans les divers États de l'Europe, et séjourné longtemps à Paris, où il inséra dans différents recueils plusieurs pièces de vers français assez agréables (*Epître à Ninon*, 1774 ; — *à Voltaire*). Il visita Voltaire à Ferney, lui remit de riches présents de la part de Catherine II, lui fournit des renseignements pour la composition de son *Histoire de Russie sous Pierre le Grand*, et fut en correspondance littéraire avec La Harpe.

SCHOUVALOV (Paul), fils du précédent, m. en 1823, était lieutenant-général et aide-de-camp de l'empereur Alexandre Ier, lorsqu'il fut chargé de conduire Napoléon à l'île d'Elbe. Il a laissé, sur cette mission et sur d'autres événements politiques, des *Mémoires* encore inédits.

SCHOUWEN, île du royaume de Hollande (Zélande), près de l'embouchure de l'Escaut dans la mer du Nord, entre Over-Flakkee au N. et Nord-Beveland au S., séparée de celle-ci par l'Escaut oriental, et du Dayveland par un étroit canal ; par 51° 42' 33" lat. N., et 1° 21' 21" long. E. ; 25 kil. sur 8 ; ch.-l., *Zierikzée*. Culture de la garance ; comm. de poissons. — Occupée par les Anglais en 1809.

SCHRAMBERG, brg du Wurtemberg (Forêt-Noire), sur la Schiltach ; 2,900 hab. Forges à fer. Fabr. de poteries et de chapeaux de paille. Château des comtes de Bissingen.

SCHRECKHORN, l'un des sommets des Alpes Bernoises, en Suisse, dans le canton et à 60 kil. S.-E. de Berne, près de la source de l'Aar ; 4,097 mèt. de hauteur.

SCHREMS, brg de la Basse-Autriche, à 6 kil. E.-N.-E. de Gmund, sur la Launitz ; 1,600 hab. Fabr. de coton, verrerie.

SCHREVELIUS (Cornélius), philologue, né à Harlem vers 1615, m. en 1664 ou 1667, recteur du collége de Leyde, est auteur d'un *Lexicon manuale græco-latinum*, 1645, souvent réimprimé et devenu classique, quoique médiocre ; Quénon l'a traduit en français, 1809. Il donna aussi à la collection dite *Variorum* les éditions de *Juvénal*, 1648 ; d'*Hésiode*, 1650 ; de *Térence*, 1651 ; de *Virgile*, 1652 ; et d'*Horace*, 1653.

SCHRIMM, v. des États prussiens (Posen), à 45 kil. S. de Posen, sur une île de la Wartha ; 3,700 hab. Comm. de grains.

SCHRŒCKH (Jean-Mathias), né à Vienne en 1733, m. en 1808, fut nommé, en 1767, professeur d'éloquence, puis d'histoire, à Wittemberg On a de lui : *Vies des savants célèbres*, Leipzig, 1790, 2 vol. ; *Histoire de l'Eglise chrétienne* (jusqu'à la Réformation), Leipzig, 1768-1803, 35 vol. ; *Histoire de l'Eglise chrétienne depuis la Réformation*, ibid., 1804-19, 8 vol. ; *Histoire universelle à l'usage de la jeunesse*, ibid., 1779-84, 4 part. en 6 vol., trad. en français, 1784-90, 6 vol. in-8°. Ce sont des travaux consciencieux, remarquables par l'étendue et l'exactitude des recherches, et l'équité des jugements.

SCHRŒDER (Jean-Joachim), orientaliste, né en 1680 à Neukirchen (Hesse-Cassel), m. en 1756, enseigna les langues orientales, l'histoire ecclésiastique et la théologie à l'université de Marbourg. Il a publié : *Thesaurus linguæ armenicæ antiquæ et hodiernæ*, Amsterdam, in-4°, la meilleure grammaire arménienne que l'on possède.

SCHRŒDER (Charles), général autrichien, connu surtout par ses fautes et ses revers, se fit battre à Thurnout, en 1687, par les insurgés brabançons, fut placé, après une disgrâce momentanée, à la tête de l'armée qui occupait le Luxembourg en 1793, se laissa enlever son artillerie et ses magasins par les Français à Arlon, et obtint le commandement de la forteresse de Cracovie, où il mourut en 1807. B.

SCHRŒDER (Frédéric-Louis), acteur et auteur dramatique, né à Schwerin en 1744, m. en 1816, fut de son temps le premier tragédien de l'Allemagne. En 1771, il prit la direction du théâtre de Hambourg, pour lequel il écrivit plusieurs pièces et traduisit une partie de Shakspeare. Ses œuvres dramatiques ont été publiées avec une préface de Tieck, Berlin, 1831, 4 vol. in-8°. — Mme Schrœder (Sophie Bürger), né à Paderborn en 1781, fut aussi une grande tragédienne, et sa fille, Mme Schrœder Devrient, née à Hambourg en 1805, compta parmi les plus illustres cantatrices.

SCHROZBERG, vge du royaume de Wurtemberg (Jaxt), à 12 kil. N.-N.-E. de Gerabronn ; 1,100 hab. Beau château des princes de Hohenlohe-Œhringen.

SCHUBART (Christian-Frédéric-Daniel), littérateur et musicien allemand, né en 1739 dans le comté de Lunebourg, m. en 1791, mena longtemps une vie errante et désordonnée, fut directeur de musique à Ludwigsbourg, 1768, fonda à Augsbourg, en 1774, une *Chronique allemande*, journal politique, littéraire et artistique, fut emprisonné, en 1777, pour avoir faussement annoncé la mort de l'impératrice Marie-Thérèse, et ne recouvra la liberté, au bout de dix ans, que sur la demande du grand Frédéric. On a de lui : des *Chants de la prison*, 1785 ; diverses Poésies, dans lesquelles on remarque un *Hymne à Frédéric le Grand*, et *le Juif éternel* ; une *Histoire de sa vie*, 1791-92, 2 vol., et des *Idées sur l'esthétique de la musique*, 1806, ouvrages publiés par son fils.

SCHUBERT (Franz), célèbre compositeur de musique, né à Vienne en 1797, m. en 1828, s'est fait une grande réputation par des *lieder* ou mélodies du genre mélancolique ; quelques-unes, telles que *les Astres*, *Ave Maria*, *la Sérénade*, *le Roi des Aulnes*, *la Religieuse*, *le Départ*, *l'Attente*, *l'Adieu*, sont devenues célèbres en Allemagne, et même dans le reste de l'Europe. Il s'est aussi essayé, mais avec peu de succès, dans la symphonie, et a laissé quelques quatuors.

SCHULEMBERG (Jean MONDEJEUX DE), général, se trouva à la bataille de Prague en 1620, défendit Coblentz en 1632, Arras en 1654, fut créé maréchal de France par Louis XIV en 1658, et mourut en 1671.

SCHULEMBOURG (Jean-Mathias, comte de), habile général, né en 1661 près de Magdebourg, m. en 1747, entra d'abord au service du Danemark, puis, enthousiasmé par les exploits de Sobieski, s'engagea comme volontaire dans l'armée polonaise, 1679. Il sauva, en 1700, les débris de l'armée saxonne battue près de Riga par Charles XII, obtint pour cet exploit le grade de lieutenant-général, opéra, en 1704, une belle retraite devant le roi de Suède qui l'attaquait avec des forces supérieures, et, après deux jours de combats et de marches habiles, parvint à se retirer derrière l'Oder. En 1708, Schulembourg entra au service de la Hollande contre Louis XIV, prit Tournay, contribua puissamment à la victoire de Malplaquet, fut désigné, par le prince Eugène, à la république de Venise, pour commander ses forces de terre contre les Turcs en 1715, fit une intrépide et glorieuse défense dans Corfou, 1717, contre une forte armée ottomane, poursuivit les assiégeants en Albanie, leur tua 10,000 hommes, et mit le siége devant Scutari, mais fut arrêté par la paix de Passarowitz, 1718. Il mourut à Vérone, après avoir été comblé de distinctions et de marques de la plus haute estime par toutes les cours de l'Europe. B.

SCHULTENS (Albert), orientaliste, né à Groningue en

1686, m. en 1750, fut pasteur à Wassenaar en 1711, puis, entraîné par son goût pour l'étude des langues, quitta le ministère au bout de 2 ans, et devint professeur de langues orientales à Franeker, 1713, puis à Leyde 1732. Il savait l'hébreu, l'arabe, le chaldéen et le syriaque. On a de lui : *Origines hebrææ, sive hebrææ linguæ antiquissima natura et indoles*, Franeker, 1724-38, 2 vol. in-4°; *Institutiones ad fundamenta linguæ hebraïcæ...*, Leyde, 1737, in-4°; *Commentarius in librum Job, cum nova versione*, ibid., 1737, 2 vol. in-4°; *Vetus et regia via hebraïzandi contra novam et metaphysicam hodiernam*, ibid., 1738, in-4°; *Monumenta vetustiora Arabiæ...*, ibid., 1740, in-4°; *Proverbia Salomonis, cum versione integra et commentario*, 1748, in-4°, etc.

SCHULZE (Jean-Henri), médecin, né à Colbitz (duché de Magdebourg) en 1687, d'un pauvre tailleur, m. en 1744. Avant d'étudier la médecine, il avait cultivé les langues anciennes et orientales. Il fut instituteur au *Pædagogium* de Halle, 1708-15, professeur d'anatomie à l'université d'Altdorf, 1720-22, puis d'éloquence et d'antiquités à Halle, et membre de l'Académie des *Curieux de la nature*. Parmi ses ouvrages, on remarque : *Historia medicinæ à rerum initio ad annum urbis Romæ* 535 *deducta*, Leipzig, 1728, in-8°.

SCHULZE (Benjamin), orientaliste, né à Sonnenburg, m. en 1760, alla comme missionnaire luthérien à Tranquebar en 1719, et ne revint de l'Inde qu'en 1743. Il a publié : *Conspectus litteraturæ Telugicæ, vulgò Warugicæ,...* Halle, 1747, in-4°; *le Maître de langues occidentales et orientales*, en allemand, Leipzig, 1738, in-8°, contenant 100 alphabets, les noms de nombre et l'oraison dominicale en 200 langues ou dialectes, etc.

SCHULZE (Gottlob-Ernest), philosophe, né en 1761 à Heldrungen (Thuringe), m. en 1833, professeur à Helmstædt, 1788, et à Gœttingue, 1810, a laissé : *de Ideis Platonis*, 1786; *Ænésidème*, 1792, ouvrage sceptique, où il attaque les doctrines de Kant et de Reinhold.

SCHUMEGH, SCHIMEGH ou SIMEGH, en hongrois *Somogy*, comitat de Hongrie, dans le cercle en deçà du Danube, entre ceux de Veszprim au N.-E., de Szalad au N.-O., de Baranya et de Tolna à l'E., la Croatie-et-Esclavonie au S.-O.; 6,530 kil. carrés; 150 kil. sur 90; 252,000 hab.; ch.-l., *Kaposvar*. Le lac Balaton le borde au N.-O. Industrie agricole.

SCHUMLA. *V.* CHOUMLA.

SCHUPPEN (Pierre VAN), graveur, né à Anvers en 1623, m. en 1707, élève de Nanteuil, fut retenu à Paris par Colbert. Il se distingue par la pureté, le moelleux et le fini de son burin. On cite de lui la *Vierge à la chaise* d'après Raphaël, les portraits de *Mazarin* d'après Mignard, de *Louis XIV* et de *Séguier* d'après Lebrun.

SCHURMANN (Anne-Marie DE), née à Cologne en 1607, d'une famille noble qui professait le protestantisme, m. en 1678, apprit, avec beaucoup de succès, le latin, le grec, l'hébreu et l'éthiopien, la musique, la peinture, la sculpture et la gravure, reçut, à cause de cette réunion de talents, le surnom de *Sapho*, fut en relation et en correspondance avec les savants les plus distingués, puis, fatiguée de cette vie, se retira en 1653 dans la solitude à Lexmund, près de Vianen, tomba dans le piétisme, suivit Labadie dans ses pérégrinations, conduisit quelques-uns de ses partisans à Wivert (Frise), leur distribua ce qu'elle possédait, et mourut dans le dénûment. Elle a laissé : *Opuscula hebræa, græca, latina, gallica, prosaïca et metrica*, Leyde, 1648, in-8°; *de Ingenii muliebris ad doctrinam et meliores litteras aptitudine*, Leyde, 1741, in-8°, trad. en français par G. Colletet, Paris, 1646, in-8°.

SCHUSSENRIED, vge de Wurtemberg (Cercle du Danube), à 12 kil. N.-O. de Waldsee, sur la Schussen; 700 hab. Forges à fer. Vastes tourbières aux environs. Beaux bâtiments d'une abbaye de Bénédictins, fondée en 1183 et supprimée en 1803.

SCHUT (Cornille), peintre et graveur, né à Anvers en 1590, m. en 1655, fut élève de Rubens, qui lui procura des travaux et lui acheta plusieurs toiles pour l'aider à vivre. Mais le disciple était jaloux du maître, et cette bienveillance, qui lui rappelait sa position inférieure, ne fit qu'envenimer sa haine. Il existe, dans les Pays-Bas, un assez grand nombre d'ouvrages de Schut. Le plus célèbre est l'*Assomption de la Vierge*, qui orne la coupole de Notre-Dame d'Anvers. Une autre toile, dans l'église St-Jacques, représente *le Christ mort sur les genoux de sa mère*, sujet traité d'une façon très-inconvenante. Schut a souvent exécuté des personnages que Daniel Seghers environnait de fleurs : on voit deux tableaux de ce genre au musée de Bruxelles. Comme graveur, on connaît de lui 133 estampes. Witdoeck, Natalis, Hollar ont reproduit par le burin plusieurs de ses toiles.

A. M.

SCHUTT (*Grande Ile de*), en Hongrie (comitats de Presbourg et de Komorn), formée par un bras du Danube et la Vaag. — *Petite Ile* de Schutt (comitats de Wieselburg et de Raab), formée par un bras du Danube et la Raab.

SCHUTZ (Henri), compositeur, né en 1585, m. en 1672, a été considéré comme le père de la musique allemande. Ses madrigaux et ses motets sont devenus très-rares.

SCHUTZ (Christian-Gottfried), érudit et philologue, né en 1747 à Dederstædt (Mansfeld), m. en 1832, fut inspecteur du séminaire théologique de Halle, professeur de poésie et d'éloquence à Iéna en 1779, et revint comme professeur à Halle. Schutz fut un érudit de second ordre, et un philologue très-inégal, et souvent téméraire. Il a publié, outre une *Gazette universelle de littérature*, à la rédaction de laquelle il prit une part très-active avec plusieurs autres savants, des éditions de *Cicéron*, Leipzig, 1814-20, 2 vol. in-12; d'*Eschyle*, Halle, 1809-21, 5 vol.; d'*Aristophane*, 1821. On lui doit encore : *Doctrina particularum latinæ linguæ*, 1784; *Manuel pour la formation de l'esprit et du goût*, 1776-78, 2 vol.; *Correspondance* sur la pédagogie et la littérature, 1781, etc.

SCHUTZE. *V.* SAGITTARIUS.

SCHUYLKILL, riv. des États-Unis (Pensylvanie), sort des monts Alleghany, arrose Reading, Philadelphie, à 9 kil. au-dessous de laquelle il se jette dans l'Ohio; cours de 225 kil.

SCHWAB (Jean-Christophe), savant et littérateur, né en 1743 à Isfeld (Wurtemberg), m. en 1821, professa au gymnase de Stuttgard la philosophie et les mathématiques, devint secrétaire intime du duc de Wurtemberg, puis conseiller aulique et président du conseil secret. Il cultivait avec succès l'histoire et la littérature. On a de lui, entre autres ouvrages : *Mélanges politiques*, 2e édition, 1782; *Sur les causes de l'universalité de la langue française et la durée vraisemblable de son empire*, 1784 (en allemand), question mise au concours par l'Académie de Berlin, et pour laquelle il partagea le prix avec Rivarol (*V. ce nom*). Cet ouvrage a été trad. en français par Robelot, Paris, 1803, in-8°. Schwab fut un des premiers à combattre la philosophie de Kant.

SCHWAB (Gustave), poëte, fils du précédent, né à Stuttgard en 1792, m. en 1847, entra dans la carrière poétique sous le patronage d'Uhland, et fut nommé en 1817 professeur de littérature ancienne au gymnase de sa ville natale. Il a traduit en allemand les *Méditations* de M. de Lamartine, et le *Napoléon en Égypte* de MM. Barthélemy et Méry. On a de lui aussi des *Romances et Légendes*, Stuttgard, 1823, 2 vol.; des *Poésies*, Paris, 1829-30, 2 vol., etc.

SCHWABACH, v. de Bavière (Franconie-Moyenne), sur une riv. de son nom, à 15 kil. S.-S.-O. de Nuremberg; 9,500 hab. Industrie active, qu'apportèrent en 1686 des Français exilés par la révocation de l'édit de Nantes : aiguilles, tabac, papier, passementerie d'or et d'argent; tissus de laine et de coton.

SCHWABEN, nom allemand de la SOUABE.

SCHWAEBISCH-HALL, v. de Wurtemberg. *V.* HALL.

SCHWÆCHAT ou SCHWECHAT, brg de la Basse-Autriche, à 13 kil. S.-E. de Vienne, sur une riv. de son nom; 2,300 hab. Manuf. d'indiennes, brasseries. Près de là, une petite colonne indique le lieu où Sobieski établit son camp en 1683.

SCHWALBACH, v. du duché de Nassau, sur le versant N. du Taunus; 2,000 hab. Sources minérales et bains.

SCHWALHEIM, vge de la Hesse-Cassel, près de Nauheim, sur la Wether; 400 hab. Sources minérales acidules et bains.

SCHWANDEN, v. de Suisse, canton et à 6 kil. S. de Glaris, au confluent de la Linthe et de la Sernft; 2,300 hab. Siége de l'assemblée protestante du canton avant 1836. Château de *Benzingen* en ruines.

SCHWANTHALER (Charles), sculpteur, né à Munich en 1802, m. en 1848, fit un séjour de trois ans en Italie, grâce à la munificence du roi de Bavière, étudia ensuite les fameux marbres d'Egine apportés à Munich, et fut nommé professeur de sculpture à l'Académie. Ses œuvres révèlent une imagination abondante et facile; il travaillait avec une égale souplesse dans les genres les plus différents. On cite : *la Victoire d'Hermann sur les Romains*, bas-relief d'un fronton du Walhalla germanique près de Ratisbonne; les statues des peintres anciens, à la Pinacothèque de Munich; la statue en bronze de la *Bavière*, qui a près de 20 mèt. de hauteur; la statue colossale en bronze du grand-duc Louis Ier, à Darmstadt. Il fit aussi des dessins et des illustrations pour l'*Iliade* d'Homère, la *Théogonie* d'Hésiode, et les poëmes d'Orphée.

SCHWARTZ (Berthold), Bénédictin ou Cordelier, qu'on regarde assez communément comme l'inventeur de la poudre à canon, était né à Fribourg-en-Brisgau ou à Cologne, ou même en Danemark. On place son invention en 1320, 1330, 1350, 1378 et 1380. Suivant quelques auteurs, les Vénitiens, auxquels il avait vendu son secret, le mirent en prison, pour ne pas lui payer la récompense promise; selon une tradition reçue à Fribourg, l'empereur Wenceslas, pour le punir de son infernale invention, le condamna à être mis sur un baril de poudre, auquel on mit le feu. Schwartz a inventé, non la poudre, mais la grosse artillerie, dont il enseigna l'usage aux Vénitiens en 1378.

SCHWARTZ (Christophe-Théophile), archéologue, né en 1675 à Leisnig (Misnie), m. en 1751, fut, pendant plus de 40 ans, professeur de morale et d'histoire à Altdorf. On a de lui : *Primaria quædam documenta de origine typographiæ*, Altdorf, 1740, in-8°; *de Ornamentis librorum apud veteres usitatis; de Libris plicatilibus veterum; de Variâ supellectile rei librariæ veterum*, dissertations pleines de recherches curieuses, réimpr. à Leipzig, 1756, in-4°.

SCHWARZA, riv. de l'archiduché d'Autriche (Wienerwald), se joint au Pitten pour former la Leitha; — riv. de Moravie, affluent de la Taya; — affluent de la Saale, donne son nom aux principautés de Schwarzbourg qu'elle arrose; — affluent de la Werra en Saxe.

SCHWARZBOURG, pays d'Allemagne, dans la Thuringe. Il y a deux principautés de ce nom : *Schwarzbourg-Rudolstadt* et *Schwarzbourg-Sondershausen*, ne formant ni l'une ni l'autre des territoires continus. La première est enclavée dans la Saxe grand-ducale, la Saxe prussienne et la Saxe-Cobourg; superf.; 93,000 hect.; pop. : 71,910 hab. On la divise en Haute-Seigneurie de Rudolstadt et Basse-Seigneurie de Frankenhausen; capitale, *Rudolstadt*. Contingent fédéral; 989 hommes. Revenu : 1,500,000 fr.; dette publique : 3,500,000 fr. Le gouvernement est monarchique constitutionnel (une chambre). Schwarzbourg-Sondershausen est enclavé dans la Saxe prussienne; superf. : 85,000 hect.; pop. : 64,900 hab. On le divise en Basse-Seigneurie de Sondershausen et Haute-Seigneurie d'Arnstadt; capitale, *Sondershausen*. Contingent fédéral : 826 hommes. Revenu : 2,000,000 de fr.; dette publique : 5,812,000 fr. Le gouvernement est monarchique constitutionnel (une chambre). — La maison de Schwarzbourg est une des plus anciennes de l'Allemagne. Son premier membre connu avec certitude est Sicco, comte de Schwarzbourg et de Kaefernburg, vers le milieu du XII^e siècle. Le pays de Schwarzbourg, partagé sous les fils de Sicco, échut, à la mort de l'aîné, Henri, en 1184, au comte Gonthier. Ce prince eut deux fils : Gonthier, qui fonda la ligne de Kaefernburg (éteinte en 1383), et Henri, qui continua la ligne de Schwarzbourg. Un comte Gonthier de Schwarzbourg fut élu roi d'Allemagne en 1349 par ceux qui repoussaient Charles IV. Son frère Henri continua la dynastie. Le comte Gonthier XI, mort en 1552, est la tige des maisons actuellement régnantes. En 1697, le chef de la ligne de Sondershausen fut élevé au rang de prince de l'Empire; celui de Rudolstadt, en 1710. Les deux princes ont, dans la Confédération germanique, la 15^e place avec Oldenbourg et Anhalt; ils disposent de 2 voix dans la diète générale. E. S.

SCHWARZBOURG, brg de la principauté de Schwarzbourg-Rudolstadt, à 9 kil. S.-E. de Kœnigsee; 500 hab. Berceau de la famille souveraine de Schwarzbourg.

SCHWARZENBERG (Charles-Philippe, prince de), né à Vienne en 1771, m. en 1819, entra de bonne heure au service, et parcourut rapidement tous les grades de l'armée. Après avoir fait deux campagnes contre les Turcs, il fut employé dans les guerres que souleva la Révolution française. Général-major en 1796, lieutenant-feld-maréchal en 1799, il se distingua à Hohenlinden en 1801. L'année suivante, après la mort du tzar Paul I^er, on le chargea d'aller à St-Pétersbourg féliciter Alexandre I^er, et rétablir les relations amicales entre la Russie et l'Autriche. En 1805, placé sous les ordres de Mack, il réussit à se soustraire à la catastrophe d'Ulm avec une partie de la cavalerie autrichienne, et assista à la bataille d'Austerlitz, livrée, dit-on, contre son avis. Ambassadeur à St-Pétersbourg en 1809, il quitta presque aussitôt ce poste pour reprendre un commandement militaire, prit part à la bataille de Wagram, fut nommé général de cavalerie, et, après la paix, ambassadeur à Paris, où il négocia le mariage de Napoléon I^er avec Marie-Louise. Dans une fête qu'il donna pour célébrer cette alliance, le feu prit à son hôtel, et sa belle-sœur périt dans les flammes, victime de son dévouement maternel. En 1812, Schwarzenberg commanda le corps auxiliaire que l'Autriche s'était engagée à fournir à la France pour la campagne de Russie, et reçut le bâton de feld-maréchal. Après la défection de l'Autriche, 1813, il commanda en chef les armées alliées contre la France, ménagea d'abord Napoléon I^er, dans l'espoir qu'il transigerait sous sa médiation, puis marcha sur Paris, où il entra par suite de la capitulation signée avec Marmont. En 1815, il commanda encore une partie des alliés. De retour à Vienne, il fut nommé président du conseil aulique de guerre. Dans toute sa vie militaire, il s'est incontestablement montré au-dessous de la réputation qu'on lui faisait en Allemagne. *V.* le *Supplément*. B.

SCHWARZENBERG, château de Bavière, entre Wurzbourg et Anspach. Berceau de la famille de son nom.

SCHWARZENBERG, v. du royaume de Saxe, à 25 kil. S.-E. de Zwickau; 2,961 hab. Mines de fer et forges. Fabr. de dentelles.

SCHWARZENFEL, vge de la Hesse-Cassel, à 11 kil. E.-S.-E. de Schlutern; 700 hab. Importante fonderie de cobalt.

SCHWARZWALD. *V.* FORÊT NOIRE.

SCHWAZ, v. des Etats autrichiens (Tyrol), à 26 kil. E.-N.-E. d'Insprück, sur la rive dr. de l'Inn; 5,000 hab. Couvent de Franciscains; maison de correction; manuf. de tabac. Fabr. d'ouvrages en fil de cuivre, lainages, bonneterie. Ruines du château de *Freundsberg*. Cette ville fut incendiée par les Bavarois en 1809. — Aux environs, riches mines de cuivre et d'argent.

SCHWECHAT. *V.* SCHWÆCHAT.

SCHWEDIAUR, médecin. *V.* SWÉDIAUR.

SCHWEDT, v. des Etats prussiens (Brandebourg), sur l'Oder, à 91 kil. de Berlin, 20 N.-E. d'Angermünde; 6,800 hab., dont beaucoup d'origine française. Fabr. de tabac, amidon, eau-de-vie. Château royal, anc. résidence des margraves de Brandebourg-Schwedt, bâti en 1580. — A 2 kil. de là se trouve le château royal de *Monplaisir*, bâti en 1778.

SCHWEIDNITZ, v. forte des Etats prussiens (Silésie), ch.-l. de cercle, à 57 kil. S.-O. de Breslau, sur la rive g. de la Weistritz; 13,173 hab. Tribunaux, gymnase. Fabr. de draps, toiles, amidon, tabac, gants, rubans, bonneterie, bière renommée. Marché important pour les laines. L'hôtel-de-ville contient des archives et des armes curieuses. — Jadis ch.-l. d'un duché souverain, cette ville soutint contre le grand Frédéric un siége fameux, 1761-62; Gribeauval dirigeait la défense. Une partie des fortifications fut détruite par les Français en 1807.

SCHWEIGHÆUSER (Jean), philologue, né à Strasbourg en 1742, d'un pasteur protestant, m. en 1830, fut d'abord destiné au ministère, étudia la théologie et surtout les langues hébraïque, syriaque et arabe, vint à Paris compléter ses connaissances sous De Guignes, visita l'Allemagne, l'Angleterre et la Hollande, fut nommé professeur-adjoint de philosophie à Strasbourg en 1770, puis professeur de langues grecque et orientales. A la création de l'Ecole centrale du Bas-Rhin pendant la Révolution, il fut chargé du cours de littérature ancienne. Lors de l'organisation de l'Université, on le nomma professeur de littérature grecque et doyen à la Faculté des Lettres de Strasbourg. Il a laissé des éditions très-estimées d'*Appien*, 1782-85, 3 vol. in-8°; du *Lexique* de Suidas, 1789; de *Polybe*, 1789-95, 9 vol. in-8°; des *Epicteteæ philosophiæ monumenta*, 1799, 5 vol. in-8°; d'*Athénée*, 1801-1807, 14 vol. in-8°; de *Cébès*, 1806; des *Lettres* de Sénèque, 1808-09, 2 vol. in-8°; d'*Hérodote*, 1816, 12 vol. in-8°, et un *Lexicon Herodoteum*, 1824, 2 vol. in-8°. Schweighæuser était correspondant de l'Institut.

SCHWEIGHÆUSER (Jean-Geoffroy), fils du précédent, né en 1776, m. en 1844, suppléa souvent son père dans sa chaire de 1810 à 1824, lui succéda comme professeur de littérature grecque, rédigea le texte du *Musée Napoléon* de Visconti, et, en collaboration avec de Golbéry, les *Antiquités d'Alsace*, in-fol. On lui doit aussi d'excellentes notices archéologiques.

SCHWEINFURT, *Devona*, *Trajectum Suevorum*, v. murée de Bavière (Basse-Franconie), sur le Mein, à 41 kil. N.-O. de Wurzbourg; 7,000 hab. Tribunaux; gymnase, école de commerce. Comm. de vins et de tabac. Fabr. de couleurs, sucre, savon, toiles, tapisserie. — Jadis ville impériale; cédée à la Bavière en 1802.

SCHWEIZ, nom allemand de la Suisse.

SCHWELM, v. des Etats prussiens (Westphalie), sur une riv. de même nom, à 17 kil. S.-O. d'Hagen; 4,000 hab. Gymnase. Source ferrugineuse et bains. Fabr. de fil, toiles, siamoises, rubans, quincaillerie.

SCHWENCKFELD (Gaspar de), sectaire, né en 1490 en Silésie, d'une famille noble et ancienne, m. en 1561.

Chanoine à Liegnitz, il adopta les opinions de Luther, puis se brouilla avec lui en voulant pousser plus loin la réformation religieuse. Chassé de la Silésie, 1527, il parcourut l'Allemagne, et se constitua le chef d'une nouvelle secte : il niait que l'Ecriture sainte eût été inspirée, prétendait que Dieu se communique à chaque homme en particulier, condamnait les disputes des hommes, qui doivent attendre des lumières de Dieu seul, etc. Il publia en allemand et en latin beaucoup d'opuscules, aujourd'hui très-rares parce qu'ils furent défendus et supprimés. Les principaux sont : *De Statu, officio, et cognitione Christi*, 1546 ; *de Dissentione et dijudicatione opinionum Lutheranæ et Zvinglianæ in articulo de cœnâ Domini*, 1554, in-8° ; *Quæstiones aliquot de Ecclesiâ christianâ*, 1561. J.-Jan a publié : *Novissima Schwenckfeldianorum confessio*, Wittemberg, 1726, in-4°.

SCHWENNINGEN, brg du royaume de Wurtemberg (Schwarzwald), à 8 kil. N.-E. de Tuttlingen, près des sources du Neckar ; 4,000 hab. Fabr. d'horloges en bois. Marché aux grains. Près de là, importante saline de *Wilhelmshall*.

SCHWÉRIN, *Squirsina* en latin, capitale du gr.-duché de Mecklembourg-Schwérin, sur le lac de Schwérin, à 63 kil. S.-E. de Lubeck ; 24,000 hab. Résidence du grand-duc depuis 1837. Cathédrale du XIIe siècle ; château fortifié, construit par Wallenstein ; galerie de tableaux, cabinet d'histoire naturelle, collection d'antiquités slaves, école vétérinaire, monnaie, arsenal, maison d'aliénés. Fabr. de draps, toiles, eau-de-vie, tabac ; brasseries, distilleries. — Schwérin fut pris par les Prussiens en 1759, et occupé par les Français en 1806.

SCHWÉRIN (Principauté de), actuellement arrondissement du grand-duché de Mecklembourg-Schwérin, était autrefois un des trois évêchés fondés par Henri le Lion ; après la paix de Westphalie, il fut sécularisé, et abandonné au duc de Mecklembourg, en dédommagement de la seigneurie de Wismar, cédée à la Suède. L'anc. capitale de l'évêché était Butzow. E. S.

SCHWÉRIN (Lac de), sinus de la Stör dans le Mecklembourg-Schwérin ; 6,105 hect. ; 21 kil. sur 5. Le canal de Schiffgraben, jadis navigable, l'unit au golfe de Wismar.

SCHWÉRIN, v. des Etats prussiens (Posen), à 28 kil. O. de Birnbaum, sur la Wartha ; 5,700 hab.

SCHWÉRIN (Christophe, comte de), général prussien, né en 1684 dans la Poméranie suédoise, m. en 1757, fit ses premières armes dans un régiment de Hollande, dont un de ses oncles était colonel, pendant la campagne de 1704 dans les Pays-Bas contre la France, passa en 1706 au service du duc de Mecklembourg, puis du roi de Prusse en 1720, devint lieutenant-général en 1731, commandant-général de l'infanterie en 1739, eut la plus grande part à la victoire de Molwitz sur les Autrichiens en 1741, fut nommé gouverneur de Neiss et de Brieg en Silésie, commanda un corps d'armée dans la campagne de Bohême en 1744, et, au début de la guerre de Sept-Ans, fut tué devant Prague. B.

SCHWETZ ou SWIECIE, v. des Etats prussiens (Prusse), ch.-l. de cercle, à 56 kil. S.-O. de Marienwerder, sur la rive g. de la Vistule ; 3,000 hab. Château. Fabr. de draps, toiles damassées, cuirs. Comm. de laine et de grains. Bel asile d'aliénés.

SCHWETZINGEN, v. du gr.-duché de Bade (Bas-Rhin), à 16 kil. S.-S.-E. de Manheim ; 2,700 hab. Château grand-ducal, avec beaux jardins.

SCHWIEBUS, v. des Etats prussiens (Brandebourg), à 26 kil. N. de Zullichau, sur la Schwemme ; 4,800 hab. Fabr. de draps.

SCHWILGUÉ (Jean-Baptiste), savant mécanicien, né à Strasbourg en 1776, m. en 1856, fut professeur de mathématiques au collége de Schelestadt, puis dirigea un important établissement industriel dans sa ville natale. Il s'est rendu célèbre par la restauration de l'horloge astronomique de la cathédrale de Strasbourg, arrêtée depuis 1790, et remise en mouvement en 1842.

SCHWITZ ou SCHWYTZ, v. de Suisse, ch.-l. du cant. de son nom, à 105 kil. E. de Berne, au pied des monts Hacken et Mythen, par 46° 35′ lat. N., et 11° 51′ long. E. ; 5,742 hab. Résidence des autorités cantonales, et du nonce du pape en Suisse depuis 1835. Archives, arsenal, gymnase, bibliothèque, cabinet de médailles. Belle église de St-Martin, et anc. couvent de Dominicaines. Filat. de coton et de laine, cotonnades, laines, soieries. Comm. de fromages et d'eau de cerises. On conserve à Schwytz la bannière donnée aux Suisses par le pape Jules II.

SCHWITZ (Canton de), un des 22 cantons de la Confédération suisse, et l'un des 4 cantons forestiers ou Waldstættes ; ch.-l. *Schwitz* ; entre ceux de St-Gall et de Zurich au N., de Zug et de Lucerne à l'O., d'Uri au S., et de Glaris à l'E. ; 903 kil. car. environ ; 50 kil. sur 30 ; 45,039 hab., catholiques et parlant allemand. Il confine au N. au lac de Zurich, à l'O. au lac de Zug, et au S. au lac des Quatre-Cantons. Sol montueux, arrosé par la Linth, la Muotta, la Sihl, l'Aa, la Wæggithal ; fertile en fruits ; riches pâturages. Elève de beau bétail. — Ce canton, qui a donné son nom à la Suisse, fut un des trois qui se confédérèrent à Brünnen en 1315. Le gouvernement est démocratique : la souveraineté est exercée par une assemblée générale, qui se réunit tous les deux ans à Rothenthurm. Un grand-conseil, de 108 membres élus pour 6 ans, s'assemble 2 fois l'an, et nomme les députés à la diète fédérale. Un conseil cantonal de 36 membres, se réunissant 4 fois l'an, exerce le pouvoir exécutif et administratif. Le canton relève de l'évêché de Coire. Il est le 5e par ordre d'admission dans la Confédération, le 13e par son étendue, le 17e par sa population. B.

SCHYITES. *V.* CHYITES.

SCIACCA, anc. *Thermæ Selinuntinæ*, v. de Sicile, port sur la côte S., à 64 kil. N.-O. de Girgenti ; 14,614 hab. Aux environs, sources thermales renommées dès l'antiquité. Comm. de grains, huile, soufre, etc. Fabr. de poterie. Patrie d'Agathocle, tyran de Syracuse.

SCIARRA (Marc), chef de brigands au XVIe siècle, organisa une bande qui dévasta longtemps les Etats de l'Eglise et les frontières de Toscane et de Naples, ne put être dompté par Sixte-Quint, mais fut poursuivi si vivement par Clément VIII, 1592, qu'il s'engagea au service de Venise avec 500 des siens, et alla combattre les Uscoques en Dalmatie. Le pape demandant l'extradition de tous les bandits, le sénat vénitien fit assassiner Sciarra, et envoya les autres à Candie, alors ravagée par la peste, et où ils périrent.

SCIARRA COLONNA. *V.* COLONNA.

SCIATHOS, auj. *Skiatho* ou *Scietta*, île stérile et rocailleuse de la mer Egée, au N. de l'Eubée, avait autrefois une ville du même nom. Elle fut habitée primitivement par des Thraces-Pélasges, et ses eaux furent, pendant les guerres Médiques, le théâtre de plusieurs rencontres navales. Elle tomba ensuite sous la dépendance d'Athènes, qui lui imposa un tribut annuel de 200 drachmes. Soumise plus tard aux rois de Macédoine, elle vit sa ville détruite, en 200, par le dernier Philippe, qui ne voulait pas qu'elle servît de point de relâche à la flotte d'Attale et des Rhodiens, alliés de Rome. Elle devint plus tard, dans la guerre de Mithridate, un repaire de pirates. Antoine la rendit à Athènes. C. P.

SCICLI, anc. *Casmena*, v. de Sicile (prov. de Noto), sur la Scicli, à 13 kil. S.-S.-O. de Modica ; 10,678 hab. Ruines. Fabr. de draps, cuirs, poterie, etc. La cathédrale possède le tombeau de St Guillaume.

SCIGLIANO, v. du royaume d'Italie, dans la province et à 22 kil. S. de Cosenza ; 4,319 hab. Commerce de vins, grains, soie.

SCIGLIO ou SCILLA, anc. *Scyllæum*, v. du royaume d'Italie (Province de Reggio), près du rocher de Scylla, à 26 kil. N.-N.-E. de Reggio ; 7,429 hab. Pêche et comm. actifs. Vins renommés.

SCILLA (Augustin), peintre, né à Messine en 1639, m. en 1700, fut élève d'André Sacchi à Rome, et ouvrit dans sa patrie une école qui fut très-fréquentée. Son chef-d'œuvre est *St Hilarion mourant*, dans l'église Ste-Ursule à Messine. Il peignit aussi des tableaux d'animaux, s'occupa d'histoire naturelle, et publia, en 1670, sur les corps marins pétrifiés, un petit ouvrage remarquable, qui a été traduit en latin sous ce titre : *de Corporibus marinis quæ defossa reperiuntur*, Rome, 1747, in-4°.

SCILLITANA COLONIA ou SCILLIUM. *V.* CSARIN.

SCILLONTE, *Scillus*, v. de l'anc. Elide, dans la Triphylie, près de Pise. Xénophon y écrivit une partie de ses ouvrages.

SCILLY (Iles). *V.* SORLINGUES.

SCIO. *V.* CHIO.

SCIOMANCIE (du grec *skia*, les ombres, et *mantéia*, divination), divination consistant à évoquer les âmes des morts pour en apprendre l'avenir.

SCIONE, anc. v. de la Chalcidique, dans la presqu'île de Pallène, sur la mer Egée. Fondée par des Grecs sujets de Protésilas, elle tomba sous la domination d'Athènes, redevint libre pendant la guerre du Péloponèse, obéit plus tard à Olynthe, et enfin fut comprise dans la Macédoine.

SCIOPPIUS (Gaspard SCHOPP, en latin), savant philologue, né à Neumarkt (Palatinat) en 1576, m. en 1649, fut un de ces esprits jaloux, inquiets et hargneux, dont la

condition est d'être en guerre avec le monde entier. La plupart de ses écrits ne sont que des libelles. Les protestants, dont il avait abjuré la religion, et les Jésuites, qu'il détesta après les avoir vantés, sont également en butte à sa mauvaise humeur et à ses violences. Ses querelles avec ses contemporains, principalement avec Joseph Scaliger, sont fameuses; il ne ménagea pas non plus les anciens, et accusa Cicéron d'incongruités et de barbarismes. Henri IV et Jacques Ier d'Angleterre ne furent pas à l'abri de ses injures. Après avoir voyagé en Italie, en Espagne et en Allemagne, il se fixa à Rome. Flatteur impudent des papes, des cardinaux et de l'empereur, il fut comblé des faveurs de la cour de Rome, et créé conseiller aulique et comte palatin; il n'en resta pas moins l'objet de la haine et du mépris universel. Il se retira à Padoue, où il mourut. Scioppius possédait admirablement la langue latine; c'est à cette langue que se rapportent toutes celles de ses productions variées qui ont survécu. Ses écrits principaux sont: *Verisimilium lib. IV, in quibus multa veterum scriptorum loca emendantur,...* Nuremberg, 1595, in-8°; *Suspectarum lectionum libri V,...* ibid., 1597; *de Arte critica,...* ibid., 1597, in-8°; *Elementa philosophiæ stoïcæ moralis,* Mayence, 1606, in-8°; *Paradoxa litteraria,* Milan, 1628, in-8°; *Grammatica philosophica, sive institutiones grammaticæ latinæ,* ibid., 1628, in-8°, ouvrage encore très-estimable; *de Stylo historico,* 1658, in-18; *de Sud ad catholicos migratione,* Padoue, 1600, in-8°; *Scaliger hypobolimæus,* Mayence, 1607, in-4°, violente satire contre Scaliger. On lui doit en outre une édition fort améliorée de la *Minerve* de Sanctius, des *Notes* sur Phèdre et Apulée, des éditions de *Varron, Symmaque,* etc. C. N.

SCIORTINO, v. de Sicile, à 24 kil. N.-O. de Syracuse, sur une montagne; 6,000 hab.

SCIOTO, riv. des États-Unis (Ohio), coule au S.-E., reçoit le Paint-Creek, la Deer, arrose Delaware, Columbus, Piketon, et se jette dans l'Ohio; cours de 360 kil.

SCIPION, nom d'une famille illustre de l'anc. Rome, faisant partie de la *gens* Cornélia. Ce nom, qui signifie *bâton,* lui fut donné, selon Macrobe, parce que son chef avait servi de bâton de vieillesse à son père aveugle.

SCIPION (Publius-Cornélius), maître de la cavalerie pendant la dictature de Camille, l'an 358 de Rome, 395 av. J.-C., fut ensuite tribun consulaire.

SCIPION (Lucius-Cornélius), surnommé *Barbatus,* consul l'an 455 de Rome, 298 av. J.-C. Son tombeau, trouvé en 1780, et conservé au musée Pio-Clémentin à Rome, est le plus ancien monument sépulcral dont on ait la date approximative, et offre l'inscription la plus ancienne qui existe en langue latine. Elle portequ'il prit plusieurs places dans le Samnium et conquit la Lucanie. B.

SCIPION (Lucius-Cornélius), fils du précédent, consul l'an 494 de Rome, 259 av. J.-C., conquit sur les Carthaginois la Corse et la Sardaigne, obtint le triomphe, et fut élevé à la censure en 258. Ses vertus sont attestées par une inscription antique, trouvée avec le tombeau de son père. B.

SCIPION (Cn.-Cornélius), surnommé *Asina,* consul l'an 493 de Rome, 260 av. J.-C., fut pris avec 17 vaisseaux près des îles Lipari par la flotte carthaginoise au commencement de la 1re guerre punique. Duilius répara cet échec par la victoire de Myles; lui-même, encore consul l'an 499 de Rome, 254 av. J.-C., prit Panorme et 200 vaisseaux ennemis. B.

SCIPION (Publius Cornélius), fils du précédent, consul l'an 535 de Rome, 218 av. J.-C., quand commençait la 2e guerre punique, partit pour l'Espagne avec mission de combattre Annibal, qui était déjà en Gaule, et avec lequel il n'eut qu'une rencontre de cavalerie sur les bords du Rhône. Chargeant son frère Cnéus de conduire une partie des troupes en Espagne, il regagna l'Italie, fut vaincu et blessé au combat du Tésin. A peine guéri, il rejoignit Cnéus, 217, et soumit le N. de l'Espagne jusqu'à l'Ebre, après avoir battu Hannon. L'année suivante, il défit Asdrubal sur mer, gagna encore, en 215, deux victoires qui refoulèrent les Carthaginois dans le S., triompha, en 214, dans quatre rencontres, d'Asdrubal et de Magon, prit Castulon et Sagonte, et s'allia à Syphax, roi des Numides. Mais, en 212, s'étant séparé de son frère, il fut attaqué à la fois par Masinissa, autre chef numide, par Asdrubal et Magon, et périt les armes à la main. Il fut le père de l'*Africain* et de l'*Asiatique.* B.

SCIPION (Cnéus-Cornélius), surnommé *Calvus,* frère du précédent, fut consul l'an 531 de Rome, 222 av. J.-C., et seconda dignement son collègue Marcellus dans la guerre contre les Gaulois cisalpins. Envoyé en Espagne, en 218, avec le titre de proconsul, il empêcha par ses succès Asdrubal d'aller rejoindre Annibal en Italie, et fut associé aux victoires de son frère sur les Carthaginois (*V. l'art. précédent*). En 212, il perdit une bataille et la vie près d'Anitorgis, un mois après la mort de son frère. B.

SCIPION (Publius-Cornélius), dit *le premier Africain,* fils de Publius-Cornélius et neveu du précédent, né l'an 518 de Rome, 235 av. J.-C., m. en 183, n'avait que 17 ans, lorsqu'au combat du Tésin il sauva la vie à son père grièvement blessé. En 214, on lui accorda l'édilité, contrairement à l'usage établi de n'accorder aucune magistrature qu'après 10 campagnes. En 211, il s'offrit pour réparer les malheurs de sa patrie et de sa famille en Espagne, fut nommé préteur dans cette province, bien qu'il n'eût que 24 ans, s'empara de l'importante place de Carthagène en 210, et tira de ce succès autant d'avantage que d'honneur, par la générosité avec laquelle il renvoya les prisonniers, les enfants donnés en otage aux Carthaginois par les plus illustres familles espagnoles, et la fiancée du Celtibérien Allutius, jeune fille d'une rare beauté, et dont, suivant les lois de la guerre chez les anciens, il aurait pu faire son esclave. En 209, il remporta sur Asdrubal, près de Bætula, une victoire qui coûta 54,000 hommes à son ennemi, le laissa cependant échapper et partir pour l'Italie, mais, par de nouvelles victoires sur Hannon et Magon, acheva la soumission de l'Espagne, 206. Songeant déjà à porter la guerre sous les murs de Carthage, il se rendit secrètement en Afrique, et se fit un allié de Syphax, roi des Numides. De retour en Espagne, il eut à réprimer une sédition de ses troupes, et un soulèvement de deux chefs celtibériens, Mandonius et Indibilis. Il compta même bientôt un allié de plus, Massinissa, et une ville nouvelle, Gadès, 205. Il revint en Italie, obtint le consulat l'an 548 de Rome, 205 av. J.-C., avec la province de Sicile, et, bien que Fabius Maximus eût fait repousser sa proposition de transporter les hostilités en Afrique, fit tous les préparatifs de l'expédition. Il se débarrassa de Caton, questeur trop exact, trouva dans la confiance des Siciliens et des Italiens les ressources que lui refusait le sénat, et alla débarquer à Clypéa. Bien que Syphax eût fait défection et dépouillé Massinissa, il défit Asdrubal dans les Grandes-Plaines, 203, puis Annibal à Zama, 202, rétablit Massinissa, et imposa aux Carthaginois le traité qui mit fin à la 2e guerre punique, 201. Ces exploits lui valurent le surnom d'*Africain.* Sa hauteur lui fit perdre bientôt une partie de son crédit: bien qu'honoré de la censure en 198, et d'un nouveau consulat l'an 559 de Rome, 194 av. J.-C., il ne put se faire écouter de ses concitoyens lorsqu'il leur conseilla, au nom de la dignité romaine, de ne pas s'immiscer dans les factions de Carthage, et de respecter la vieillesse d'Annibal. En 190, il accompagna comme lieutenant son frère Lucius dans la guerre contre Antiochus, et contribua par ses conseils au succès de la campagne. A son retour, il trouva un adversaire dans Caton: ce rigide Romain regardait les Scipions comme les membres les plus dangereux de l'aristocratie militaire, qui se mettait alors au-dessus des lois, et leur reprochait aussi l'abandon des coutumes romaines pour les mœurs grecques. Il les fit accuser par les tribuns Pétilius de s'être laissé corrompre par Antiochus, 187. Scipion l'Africain se contenta de vanter devant le peuple ses propres exploits, et la cause fut ajournée; cité de nouveau devant les comices, il éluda encore l'accusation par un mouvement oratoire: « Romains, s'écria-t-il, c'est à pareil jour que j'ai vaincu Annibal à Zama; allons au Capitole en rendre grâces aux dieux; » la foule le suivit. Telle était sa fierté, qu'il apporta dans une autre assemblée les registres prouvant, disait-il, son innocence, et refusa de les montrer. Il paraît que, pour se soustraire aux attaques réitérées de ses ennemis, il quitta Rome. Il passa ses dernières années dans une villa à Liternum, en Campanie, se consolant de ses disgrâces par les travaux champêtres, la culture des lettres, et la société du poëte Ennius. Scipion voulut, dit-on, que l'on gravât ces mots sur son tombeau: « Ingrate patrie, tu n'as pas même mes cendres. » B.

SCIPION (Lucius-Cornélius), dit l'*Asiatique,* frère aîné du précédent, le suivit en Espagne, après avoir été édile curule, et y prit Oringis. Ses services en Sicile et en Afrique, où il était encore sous les ordres du grand Scipion, lui valurent la préture en 194 av. J.-C., et le consulat l'an 563 de Rome, 190 av. J.-C. Il mérita le surnom d'*Asiatique* par la victoire qu'il remporta à Magnésie sur Antiochus le Grand. Accusé avec son frère de s'être laissé corrompre par ce prince, il fut condamné à une amende de 4 millions de sesterces (800,000 fr. environ), et on allait le conduire en prison, lorsque le tribun Tib. Sempronius Gracchus s'opposa à ce que l'on commît cette

violence sur le vainqueur d'Antiochus ; mais ses biens furent vendus, et ne suffirent pas à payer l'amende à laquelle il était condamné. Cicéron a vanté l'éloquence et le désintéressement de Scipion l'Asiatique. B.

SCIPION (Publius-Cornélius), dit *Nasica*, fils de Scipion Calvus, et cousin des deux précédents, né vers 229 av. J.-C., fut proclamé à 27 ans, en vertu d'un sénatus-consulte, le plus homme de bien de la République, à l'occasion de l'arrivée de la statue de Cybèle, qui, d'après l'oracle de Delphes, devait être reçue par un homme ainsi qualifié. Cependant, pour s'être permis une plaisanterie inconvenante envers un habitant de la campagne, il fut repoussé de l'édilité. Triumvir d'une colonie envoyée à Venouse en 200, édile curule en 195, préteur en 193, il partit, l'année suivante, en qualité de propréteur, pour l'Espagne, où il fit rentrer 50 villes sous l'obéissance des Romains. Consul l'an 562 de Rome, 191 av. J.-C., il remporta une victoire décisive sur les Boïens de la Cisalpine. Lors du procès de Scipion l'Asiatique, il le défendit sans succès. En 183, il conduisit une colonie latine à Aquilée, et, dans sa vieillesse, devint prince du sénat et patron de l'Espagne citérieure. B.

SCIPION NASICA (Publius-Cornélius), dit *Corculum*, à cause de la bonté de son cœur, était fils du précédent, et hérita de ses vertus et de ses talents. Très-jeune encore, il accompagna Paul-Emile dans la guerre contre Persée, en 168, et se distingua à la bataille de Pydna. Consul l'an 591 de Rome, 162 av. J.-C., il s'empressa d'abdiquer sa magistrature, à cause d'irrégularités dans les auspices pris pour son élection. Censeur en 159, il plaça à Rome une clepsydre marquant toutes les heures. Pendant son 2e consulat, en 154, il fit la guerre aux Dalmates, et s'empara de Delminium, leur capitale. Quand on discuta dans le sénat sur le sort de Carthage, il s'opposa à la ruine de cette ville, pensant que l'existence d'une telle rivale obligerait les Romains à conserver la rigidité de leurs anciennes mœurs. Il commença la guerre contre Andriscus, 148, achevée par Métellus. Nasica était gendre de Scipion l'Africain. B.

SCIPION NASICA (Publius-Cornélius), dit *Sérapion*, fils du précédent, fut questeur en 148, et reçut en cette qualité les armes et les munitions que les Carthaginois livrèrent aux Romains dans l'espoir d'éviter la 3e guerre punique. Consul l'an 615 de Rome, 138 av. J.-C., il tint tête aux murmures populaires avec une rare fermeté, et tel était son ascendant, qu'il fut nommé souverain pontife sans sollicitation. Il se montra l'adversaire du tribun Tibérius Gracchus, son cousin ; après avoir sommé vainement le consul Scævola de recourir à la force contre ce tribun, il se mit à la tête des partisans de l'aristocratie, et engagea la lutte dans laquelle périt Tibérius, 133. Pour le soustraire au ressentiment du peuple, le sénat le chargea d'aller apaiser les troubles excités par Aristonic dans le royaume de Pergame. Nasica mourut de chagrin à Pergame, 131. — Son petit-fils fut adopté par un membre de la famille des Métellus, et est connu sous le nom de Métellus Scipion. *V.* MÉTELLUS. B.

SCIPION ÉMILIEN (Publius-Cornélius), dit *le second Africain*, destructeur de Carthage, fils de Paul-Emile, né en 185 av. J.-C., m. en 129, fut adopté par un fils du 1er Africain, suivit son père contre Persée à 17 ans, reçut à Rome, ainsi que son frère Fabius, les sévères leçons de Polybe, et montra envers sa mère et ses sœurs une libéralité déjà rare dans Rome. Tribun, il combattit en Espagne ; envoyé en Afrique pour demander un secours à Masinissa, il goûta, dit-il, un plaisir des dieux à voir livrer entre les Carthaginois et les Numides une bataille où 50,000 hommes furent tués ; sa médiation, invoquée par Carthage, ne termina pas la guerre. Bientôt sa légion passa en Afrique ; Rome avait résolu de détruire Carthage. Quoique simple tribun, son nom le désignait contre la rivale de Rome. Le chef numide Phaméas vint se rendre à lui. Masinissa mourut entre ses bras, et le chargea du partage de ses États. Quand il vint solliciter l'édilité à Rome, en 151, Caton lui-même le vanta. Consul avant l'âge, l'an 606 de Rome, 147 av. J.-C., on lui assigna l'Afrique ; il partit avec Lélius pour Utique, assiégea Carthage, prit la partie appelée Mégare, ferma l'isthme et le port, vainquit Asdrubal à Néphéris, s'empara du port, mit six jours et six nuits à pénétrer jusqu'à la citadelle, reçut la soumission d'Asdrubal, dont la femme et 900 transfuges mirent le feu au temple d'Esculape, leur asile, et laissa l'incendie se propager dans la ville. Polybe, qui était à ses côtés, raconte qu'à ce spectacle il prononça tristement, en songeant à l'avenir de Rome, ces paroles d'Homère : « Un jour viendra, je le sais, où la ville sacrée d'Ilion, et Priam, et le peuple d'Hector, périront. » Scipion réserva pour Rome ce qui resta des richesses de Carthage, et rendit à Agrigente le taureau de Phalaris. Il reçut à Rome les honneurs d'un triomphe qui dépassa tous les précédents en magnificence. Sauf un voyage à la cour d'Egypte et en Asie, il consacra les années suivantes à la culture des lettres, avec Polybe, Térence et le philosophe Panœtius. Nommé censeur, il se montra sévère et juste. Un 2e consulat, l'an 619 de Rome, 134 av. J.-C., le ramena en Espagne ; il y rétablit la discipline dans l'armée romaine, bloqua Numance, ayant sous ses ordres Marius et Jugurtha, fit couper les mains à 400 jeunes gens de Lucia, ville voisine qui promettait du secours aux assiégés, et affama la place, dont les citoyens s'entre-tuèrent. Numance fut rasée, et les derniers habitants vendus, excepté 50 qu'on réserva pour son triomphe. De retour à Rome, il y trouva la guerre civile commencée, et devint l'adversaire des lois agraires. Ayant loué en public le meurtre de Tib. Gracchus, la foule des étrangers et des affranchis murmura : « Taisez-vous, dit-il, faux fils de l'Italie ; je ne craindrai jamais, parce qu'ils sont affranchis, ceux que j'ai amenés ici chargés de chaînes. » Emilien, du reste, ne désirait pas le triomphe exclusif de l'aristocratie ; Cicéron le représente dans sa *République* comme partisan d'une monarchie tempérée. Caïus Gracchus le traita de tyran, et le fit attaquer violemment par le tribun Fulvius ; c'était lui préparer un triomphe : au sortir du sénat, sénateurs, citoyens, Latins et alliés, le suivirent en foule. Le lendemain, on le trouva mort dans son lit, 129. Sa femme Sempronia, sœur des Gracques, et Caïus, furent soupçonnés de l'avoir empoisonné. Métellus le Macédonique fit porter le lit funèbre par ses fils, et Q. Fabius Maximus, neveu d'Emilien, prononça son oraison funèbre. A. G.

SCIPION L'ASIATIQUE (Lucius-Cornélius), consul l'an 670 de Rome, 83 av. J.-C., au milieu des troubles civils, se vit deux fois débaucher son armée, d'abord par Sylla, puis par Pompée. A peine sorti de charge, il fut mis sur la première liste de proscription dressée par Sylla.

SCIRITIDE, canton montagneux du N. de la Laconie, renfermait, dans le défilé qui mène de ce pays en Arcadie, une place forte nommée *Sciros*, et habitée par une colonie Arcadienne. Les habitants de ce canton formaient dans l'armée Spartiate un corps particulier, le *bataillon Scirite*, fort de 600 hommes pendant la guerre du Péloponèse, et placé à l'aile gauche. C'était cette troupe que l'on mettait ordinairement au poste le plus périlleux, et qui recevait la première le choc de l'ennemi. C. P.

SCIRON. *V.* SCYRON.

SCIROPHORION, le 12e mois de l'année athénienne. Pendant ce mois, on célébrait, en l'honneur de Minerve, les *Scirophories*, fêtes où l'on portait par la ville, sur les statues de la déesse, des tentes en pavillon ou dais.

SCLAVOCHORI, ancienne *Amyclæ*, v. du royaume de Grèce (Laconie), à 9 kil. E. de Misitra. Evêché.

SCODINGUE (Pays de), *Pagus Scudensis* ou *Scolingorum*, petit pays de l'anc. France (Franche-Comté), où était Salins (Jura).

SCODRA, auj. *Skodar* ou *Scutari*, anc. v. d'Illyrie, chez les Labéates, fut d'abord la place forte du roi Gentius, reçut ensuite beaucoup de Romains, et devint, dans les derniers temps de l'Empire, le ch.-l. de la Prévalitane. C. P.

SCOMBI, riv. de Turquie. *V.* TOBI.

SCOMIUS. *V.* DOUBNITZA.

SCONE ou SCOON, vge d'Écosse, dans le comté et à 3 kil. N. de Perth ; 2,422 hab. Anc. résidence des rois d'Ecosse, qui s'y faisaient couronner, assis sur une pierre, qu'une tradition disait être celle sur laquelle Jacob dormit à Béthel, et qu'on voit auj. à l'abbaye de Westminster. Le palais actuel de lord Mansfield occupe l'emplacement de l'anc. château.

SCOPAS, célèbre sculpteur grec, né à Paros vers 460 av. J.-C., remplit de ses ouvrages l'Ionie, la Béotie, l'Attique et le Péloponèse. Il alliait la vérité à la grandeur, avait une imagination brillante, une sensibilité profonde, et mérita d'être surnommé « l'artiste de la vérité. » On citait parmi ses chefs-d'œuvre un *Mercure*, une *Bacchante ivre*, et les sculptures d'une des faces du tombeau de Mausole. Quelques-uns lui attribuent le fameux groupe de *Niobé et ses enfants*, qui est à Florence. Il fut aussi architecte, et bâtit un très-beau temple de Minerve Aléa à Tégée, en Arcadie. B.

SCOPÉLISME, sortilége qui se pratiquait en jetant des pierres enchantées dans un champ, pour l'empêcher de rapporter.

SCOPELOS, île de Grèce, dans les Sporades septen-

trionales, entre Sciathos au S.-O., et Halonèse au S.-E.; par 39° 9' lat. N. et 21° 22' long. E.; 77 kil. carr.; 12,000 hab. Ch.-l., *Scopelos* (5,000 hab.), sur la côte E. Sol peu fertile, mais bien cultivé; récolte de vin, olives et fruits.

SCOPI, anc. v. de la Mésie supérieure; auj. *Ouskoub*.

SCOPOLI (Jean-Antoine), naturaliste, né en 1723 au château de Cavalèse (Tyrol), m. en 1787, étudia la médecine à Insprück, pratiqua cet art à Trente et à Venise, prit le doctorat à Vienne, fut nommé proto-physicien d'Idra (Carniole), étudia la minéralogie, qu'on le chargea d'enseigner à Chemnitz en 1766, et occupa, dix ans après, les chaires de chimie et de botanique à l'Université de Pavie. On a de lui : *Flora carniolica*, Vienne, 1760, in-8°; *Tentamina physico-chymico-medica*, Venise, 1761, in-8°; *Entomologia carniolica*, Vienne, 1763, in-8°; *Annuus historico-medicus*, Leipzig, 1769-72, 5 vol. in-8°; *Principia mineralogiæ*, Prague, 1772, in-8°; *Fundamenta chymiæ*, ibid., 1777; *Fundamenta botanica*, Pavie, 1783; *Deliciæ floræ et faunæ insubricæ*, ibid., 1786-88, 3 vol. in-fol., etc.

SCOPPA (l'abbé Antonio), né à Messine en 1762, m. en 1817, fut déterminé par les troubles politiques de Naples à passer en France en 1801. On le chargea, en 1810, avec Cuvier et Delambre, d'aller examiner l'état des écoles en Italie. De retour à Naples après la chute de Napoléon Ier, il y établit des écoles d'après la méthode de Lancaster. Parmi ses écrits, assez féconds en paradoxes, on remarque : *Les vrais principes de la versification, développés par un examen comparatif entre la langue italienne et la langue française*, Paris, 1811-14, 3 vol. in-8°, où il tente de prouver que le français est aussi harmonieux et aussi musical que l'italien. B.

SCORAILLES ou ESCORAILDES, vge (Cantal), arr. et à 8 kil. S. de Mauriac; 207 hab. Il a donné son nom à une famille noble de l'Auvergne. Ruines d'un très-ancien château.

SCORDISQUES, *Scordisci*, peuple qu'on croit d'origine gauloise, et qui, après avoir formé des établissements en Pannonie, au S. de la Save et du Danube, et en Thrace, se fixa sur le revers des monts au N. de la Macédoine. Belliqueux et féroces, défaits par Asconius en 135 av. J.-C., ils massacrèrent en 114 le consul Caton et son armée; mais refoulés au delà du Danube, ils cessèrent de figurer dans l'histoire.

SCORDUS (Mont). *V.* SCARDUS.

SCORFF, riv. de France (Morbihan), naît à 5 kil. N. de Guéménée, coule au S.-O., passe à Pont-Scorff, où il devient navigable, et se joint au Blavet dans la rade de Lorient; cours de 70 kil.

SCORPION, *Scorpio*, machine de guerre des anc. Romains, sorte de grosse arbalète, montée sur un fort bâti de charpente, et qui servait à lancer des traits : l'arc était d'acier, et la corde se tendait en arrière par un treuil à deux poignées qu'un seul homme faisait tourner.

SCORPION, le 8e signe du Zodiaque. C'était, selon la Fable, le scorpion qui piqua Orion au talon. On croyait qu'il était funeste d'être né sous son influence. Chez les Romains, il était consacré au dieu Mars.

SCOT (Jean), dit *Erigène*, c.-à-d. natif d'Erin (anc. nom de l'Irlande), moine du IXe siècle, fut appelé en France à la cour de Charles le Chauve, pour ranimer le goût des sciences dans l'Ecole palatine. Il plut beaucoup au roi; mais la témérité de ses écrits lui fit encourir, de la part du pape Nicolas Ier, le reproche d'hérésie; alors il dut cesser d'enseigner, et l'on ne sait plus rien sur son compte. On a de lui : un traité *de Divinâ prædestinatione et gratia*, qu'il composa, à la demande d'Hincmar, contre Gotescalc; une traduction de St *Denis l'Aréopagite*; un traité *de Divisione naturæ*, où il se rapproche des idées du panthéisme et du néoplatonisme. *V.* Saint-René Taillandier, *Scot Erigène et la philosophie scolastique*, Paris, 1843, in-8°. R—T.

SCOT (Michel), écrivain du XIIIe siècle, né dans le comté de Fife (Écosse), séjourna en France, en Allemagne, où il jouit de la faveur de l'empereur Frédéric II, et en Angleterre, où Edouard Ier l'employa à diverses missions. Il fut chargé, en 1290, d'aller chercher en Norvége une princesse destinée à partager le trône d'Écosse, et mourut peu de temps après, dans un âge fort avancé. Il avait étudié les langues, les mathématiques, la médecine, la philosophie et les sciences occultes, et passa pour magicien. On a de lui : *Physiognomia*, Paris, 1508, in-8°; *Mensa philosophica*, Francfort, 1602; *Theatrum chimicum*, Strasb., 1622, in-8°, etc.; quelques-uns lui attribuent une des plus anciennes traductions latines d'Aristote.

SCOT (DUNS-). *V.* DUNS SCOT.

SCOTIE, *Scotia*, nom que les anciens donnèrent à l'Hibernie, puis à la région septentrionale de l'île de Bretagne, et qui venait des Scots (*V. ce mot*). L'Hibernie fut spécialement appelée *Grande Scotie*.

SCOTINGORUM PAGUS, nom ancien du pays de SCODINGUE.

SCOTISTES. *V.* DUNS SCOT.

SCOTLAND; nom anglais de l'ÉCOSSE.

SCOTS, *Scoti*, peuple originaire de l'Hibernie, et qui s'établit de bonne heure dans la Calédonie. Ils disputèrent longtemps ce pays aux Pictes, et, après l'avoir subjugué, s'y établirent, particulièrement dans les comtés actuels d'Argyle, de Dumbarton et de Stirling.

SCOTT (Walter), très-célèbre romancier, poëte, historien, et critique, né à Édimbourg en 1771, d'un homme de loi, allié au duc de Buccleugh, m. en 1832, fut élevé au grand collége d'Edimbourg, où il fit de médiocres études. Dès ce temps, il aimait à conter, et ses récits captivaient ses camarades. Encore enfant, il eut l'idée d'embrasser la carrière militaire; mais comme il avait un pied-bot, ses parents s'opposèrent à sa fantaisie, et dirigèrent ses études pour en faire aussi un homme de loi. Il commença par être clerc chez son père, débuta au barreau en 1792, devint shériff du comté de Selkirk en 1799, puis greffier des sessions à Edimbourg, 1806, poste très-lucratif, et qui lui laissait de nombreux loisirs. Une lecture passionnée des romans de chevalerie, des pièces de théâtre, des contes et des voyages, avait de bonne heure éveillé en lui une imagination active et poétique : l'influence de la poésie allemande, surtout de Bürger et de Gœthe, les sites pittoresques de l'Ecosse, ses légendes, ses ruines et ses monastères, firent le reste. Walter Scott débuta par être poëte de lais et de ballades, d'élégies et de chants lyriques; il écrivit *le Lai du dernier ménestrel*, 1805; *Marmion*, 1808; *la Dame du lac*, 1810; *Rokeby*, 1813; *le Lord des îles*, 1815, etc., ingénieux pastiches, populaires par les traditions qu'ils évoquaient, et par un merveilleux demi-romanesque et demi-bourgeois. Sa poésie, sans être animée du souffle divin, est néanmoins pleine de grâce et de facilité. Il cessa de poétiser, dit-il, quand il s'aperçut que Byron allait s'emparer du sceptre de la poésie. Il se fit prosateur, et créa le *roman historique*, ou du moins en fournit le modèle; sous sa plume, le roman devint une épopée familière, où il combina, avec une extrême variété d'incidents dramatiques, les circonstances ordinaires de la vie, et un certain héroïsme sans exaltation. C'était rajeunir et idéaliser, par le prestige des événements et des mœurs d'autrefois, la peinture des passions et des caractères, ainsi que les combinaisons usées de la fiction romanesque. Walter Scott eut le génie de cette résurrection des temps passés, par la couleur locale, le dialogue, la science des détails, et l'art de les dramatiser; on a dit de lui, avec une exagération qui ne manque pas d'une certaine justesse, que ses romans sont quelquefois plus vrais que l'histoire. Cependant, toutes ses œuvres ne sont pas égales, mais toutes sont intéressantes, malgré les longueurs et les trivialités de quelques-unes. Il a composé 27 romans, formant 112 volumes in-12, et les a publiés dans l'espace de 17 ans. Le premier, *Waverley*, parut en 1814; parmi les autres, les principaux sont : *Guy-Mannering, l'Antiquaire*, 1814; *les Puritains d'Ecosse*, *Rob-Roy*, *la Prison d'Edimbourg*, 1818; *la Fiancée de Lammermoor*, 1819; *Ivanhoé*, *le Monastère*, *l'Abbé*, 1820; *le Château de Kenilworth*, 1821; *le Pirate*, *les Aventures de Nigel*, 1822; *Péveril du Pic*, *Quentin Durward*, 1823; *les Eaux de Saint-Ronan*, *Redgauntelet*, 1824; *Richard en Palestine*, *la Jolie fille de Perth*, 1825; *Robert de Paris*, *le Château périlleux*, 1831, etc. La vogue de tous ces romans fut immense, et comme en Angleterre on ne loue pas de livres, mais qu'on les achète, la fortune de l'auteur en fut considérablement accrue : il devint plus que millionnaire, et put faire de sa résidence d'Abbotsford un musée et un palais féerique, où il offrait à tout noble visiteur une royale hospitalité. Mais l'adversité finit par atteindre cette destinée jusqu'alors si glorieuse : en 1826, le libraire de W. Scott fit une faillite considérable, dans laquelle il se trouva compromis pour une somme de 2,000,000 de fr. que des créanciers lui réclamaient; il reçut ce coup avec une grande force d'âme, promit de désintéresser tout le monde, réforma sa maison, et se remit au travail avec une ardeur toute juvénile. Un de ses premiers labeurs fut une *Vie de Napoléon*, Londres et Edimbourg, 1827, 9 vol. in-8°, entreprise, dit-on, à l'instigation de Georges IV, et remarquable par de bons documents officiels, mais partiale contre le héros, écrite à la hâte, œuvre d'un conteur plutôt que d'un historien. Cet ouvrage eut un médiocre succès, même en Angleterre; néanmoins, le manuscrit rapporta 350,000 fr. aux créanciers de l'auteur. Il donna ensuite

plusieurs des romans cités plus haut, une *Histoire d'Ecosse*, des *Biographies littéraires des romanciers célèbres*, des *Mémoires sur Georges III*, une *Vie de Molière*, une *Histoire de la poésie anglaise*, des *Lettres sur la démonologie*, etc. Il n'était plus jeune quand il se voua à ce travail extraordinaire; sa santé donna de si sérieuses inquiétudes en 1831, que les médecins l'envoyèrent en Italie; il s'y rendit sur un navire que l'Etat mit à sa disposition; mais il était trop tard: au bout de 6 mois, il se fit ramener à Abbotsford, où il mourut, après avoir acquitté 1,350,000 fr. de dettes. Comme critique, W. Scott n'a guère écrit que des articles de Revues, en assez grand nombre, il n'a été vraiment supérieur que dans le roman, où il se distingue encore par l'art et le tact avec lesquels il a su constamment conserver à ses récits un caractère de décence et de pureté morale, bien qu'il ait eu souvent à peindre des personnages très-vicieux. W. Scott arriva par ses talents à la plus haute considération; il était recherché par la plus noble aristocratie d'Angleterre, et, dès 1820, le roi Georges IV lui conféra le titre de baronet. Ses ouvrages ont obtenu un succès européen; les premières traductions françaises de quelques romans parurent à Paris en 1816, et furent très-bien accueillies; à partir de 1821, le goût du public étant prononcé, chaque nouvel ouvrage du romancier écossais paraissait en même temps à Londres, à Edimbourg, et à Paris, en français. La meilleure édition originale est celle que W. Scott revit lui-même, 1829-34, 48 vol. in-12. W. Galignani en a fait à Paris une bonne édition en anglais, avec glossaire des mots écossais, 1827-34, 9 vol. gr. in-8°. Les traductions les plus connues sont celles de Defauconpret, 1830-32, 30 vol. in-8°; d'Albert Montémont, 1837, 30 vol. in-8°, etc. *V.* Lockhart, *Mémoires et Correspondance de Walter Scott*, 1836, trad. en français, Paris, 5 vol. in-8°; Washington Irving, *Walter Scott et lord Byron*, trad. en français, 1835, in-8°; Am. Pichot, *Essai sur la vie et les ouvrages de Walter Scott*, en tête de la traduction de ses ouvrages poétiques. G. L.

SCOTTI (Jules-Clément), né en 1602 à Plaisance, m. en 1669, entra dans l'ordre des Jésuites, fut professeur de philosophie à Parme et à Ferrare, puis recteur de la maison de Carpi; mécontent de ses chefs, qui le privèrent de tout emploi pour insubordination à la discipline de l'Ordre, il rentra dans la vie séculière, et publia contre les Jésuites un pamphlet fameux, *la Monarchie des Solipses*, en latin, Venise, 1645, in-12, traduit en français par Restaut, Amst., 1721, in-12. Quelques-uns ont attribué à tort ce livre à Inchofer. M. V—I.

SCOTTO (Albert), un des chefs du parti gibelin à Plaisance en 1290, se fit nommer capitaine-perpétuel de cette ville, aida, en 1302, les Della Torre de Milan à renverser les Visconti, perdit lui-même le pouvoir à Plaisance en 1303, 1309 et 1312, et mourut en exil à Crême en 1318.

SCOTUSE, *Scotusa*, *Scotussa*, v. de l'anc. Thessalie, au S.-E. de Larisse, près des collines de Cynos-Céphales. — v. de la Thrace occidentale, près du Strymon.

SCRIBA, v. des Etats-Unis (New-York), à 280 kil. O.-N.-O. d'Albany, à l'embouch. de l'Oswégo; 4,000 hab.

SCRIBES, nom donné, chez les Hébreux, aux assesseurs du Sanhédrin (*V. ce mot*), docteurs de la loi, ses interprètes et ses gardiens. Au temps de Jésus, ils étaient hypocritement attachés à la lettre de la loi, mais infidèles à son esprit.

SCRIBONIEN, *Furius Camillus Scribonianus*, consul l'an 32 de J.-C., commandait les légions de Dalmatie lors de l'avénement de Claude, en 41. Dans une lettre outrageante, il somma ce prince d'abdiquer, et se fit proclamer empereur; mais abandonné par ses soldats, il s'enfuit dans l'île de Lissa (Lesina), où il fut égorgé, 42. O.

SCRIBONIUS LARGUS, médecin, vivait probablement sous le règne de l'empereur Claude. C'était un empirique, élève de Tryphon et d'Apulée Celsus; il a laissé un ouvrage dans lequel on trouve beaucoup de formules: *De Compositione medicamentorum liber*, Bâle, 1529, in-8°, publié aussi dans le recueil intitulé: *Medicæ artis principes*, Venise, 1547, in-fol.; une bonne édition en a été donnée par Bernhold, Strasbourg, 1786, in-8°. D—G.

SCRINIUM, petit coffret de bois, cylindrique, se fermant avec un couvercle, et ayant de chaque côté une double lanière pour le porter. Il servait, chez les anc. Romains, à mettre des livres en rouleaux, debout, du côté de leur étiquette; il en contenait 6 ou 7. Le Scrinium était aussi une boîte de travail pour les auteurs, et renfermait des rouleaux de papyrus ou de parchemin, une écritoire, des calames (*V. ce mot*), etc. — Sous le Bas-Empire, on appela Scrinium diverses administrations de comptabilité dans la maison de l'empereur, ce qu'en termes modernes nous nommons des bureaux. C. D—Y.

SCRIVERIUS (Pierre SCHRYVER, en latin), poëte, historien et philologue, né en 1576 à Harlem, m. en 1660, vécut à Leyde, et n'accepta aucun emploi, satisfait simplement de suppléer les professeurs. Ses principaux ouvrages sont: *Antiquitatum batavicarum tabularium*, 1609, in-4°; *Chronique de Hollande, de Zélande, de Frise et d'Utrecht*, en hollandais, Amst., 1663, in-4°; *Opuscula anecdota, philologica et metrica*, recueil édité par Westerhuis, Utrecht, 1738, in-4°; des éditions de *Végèce* et des autres tacticiens, Leyde, 1607; de *Martial*, 1619; de *Sénèque le Tragique*, 1620; d'*Apulée*, 1629; *Lettres choisies d'Erasme*, 1649, etc.

SCRIVIA, rivière du royaume d'Italie, sort des Apennins dans la prov. de Gênes, arrose la prov. d'Alexandrie (arrondissement de Novi et de Tortone), et se jette dans le Pô; cours de 80 kilomètres.

SCRUPULE, *Scripulum*, poids des anc. Romains, valant le 24e de l'once, ou 1 gramme 133. Dans les anc. mesures françaises, c'était le tiers d'un gros, ou 24 grains. — Monnaie d'or des anc. Romains, valant 5 deniers, et en francs: 3 fr. 88 c., de l'an 547 à l'an 707; 5 fr. 49 c. sous César; 5 fr. 38 c. sous Auguste; 5 fr. 31 c. sous Tibère; 5 fr. 27 c. sous Claude; 5 fr. 8 c. sous Néron; 4 fr. 99 c. de Galba aux Antonins.

SCUDENSIS PAGUS, nom latin du pays de SCODINGUE.

SCUDÉRI (Georges de), poëte et romancier, né vers 1601 au Hâvre, où son père était lieutenant du roi, m. en 1667, servit d'abord dans le régiment des gardes-françaises, et, vers 1630, le quitta pour se livrer aux lettres. Il travailla pour le théâtre, et, de 1631 à 1644, donna 16 pièces, la plupart tragi-comédies, en 5 actes et en vers, dont plusieurs balancèrent la gloire du *Cid*, et qui sont néanmoins tombées dans le plus juste oubli. Toutefois, comme le *Cid* éclipsait les pièces des 5 auteurs qui travaillaient sur les plans de Richelieu, Scudéri, dans l'intérêt du cardinal et dans le sien, publia ses *Observations sur le Cid*, 1637, in-8°, qui donnèrent lieu aux *Sentiments de l'Académie*. Le mauvais goût qui dépare tout le théâtre de Scudéri, se retrouve encore dans une épopée qu'il intitula: *Alaric, ou Rome vaincue*, 1654, in-fol., chef-d'œuvre d'emphase et de ridicule. En 1650, il remplaça Vaugelas à l'Académie Française, et obtint le gouvernement du fort de Notre-Dame-de-la-Garde. Scudéri avait encore publié des *Poésies diverses*, où il y a quelques pièces assez agréables, des *Harangues*, etc. Homme de cœur et d'honneur, mais vaniteux et fanfaron, il se croyait naïvement doué des plus beaux talents du monde. Les premiers romans de sa sœur (*V. l'art. suiv.*) parurent sous son nom. — Sa veuve, née Marie-Françoise de Martin-Vast, née en 1631, m. en 1712, est connue par des *Lettres* fort bien faites, imprimées avec celles de Bussy-Rabutin. J. T.

SCUDÉRI (Madeleine de), sœur du précédent, née au Hâvre en 1607, m. en 1701, vint de bonne heure à Paris, et brilla dans la société de l'hôtel de Rambouillet. Aux sentiments élevés de son frère, elle joignit la modestie, et compta des amis nombreux parmi les beaux-esprits et les personnages illustres de son époque. C'était le temps des longs loisirs et des romans prolixes. Mlle de Scudéri porta dans ce genre de compositions l'analyse quintessenciée du cœur et des passions, si fort à la mode chez les *Précieuses*. Elle sut y encadrer une foule de portraits et d'anecdotes que recherchaient les contemporains, et qui firent à l'auteur une réputation colossale; on ne croyait pas la flatter en l'appelant une *Nouvelle Sapho*, et la *Dixième Muse*. Au 1er concours d'éloquence ouvert par l'Académie Française, elle fut couronnée pour un discours médiocre sur la gloire. A 92 ans, elle faisait encore d'assez jolis vers. Ses premiers ouvrages avaient paru sous le nom de son frère; mais elle est bien l'auteur des suivants: *Ibrahim; ou l'illustre Bassa*, 1641, 4 vol. in-8°; *Artamène, ou le grand Cyrus*, 1650, 10 vol. in-8°; *Clélie, histoire romaine*, 1656, 10 vol. in-8°; *Almahide, ou l'Esclave reine*, 1660, 8 vol. in-8°; *Célinte*, 1661, in-8°; *les Femmes illustres, ou les Harangues héroïques*, 1665, in-12; *Mathilde d'Aguilar*, 1669, in-8°; *la Promenade de Versailles, ou Histoire de Célanire*, 1669, in-8°; *Discours de la gloire*, 1671, in-12; *Conversations sur divers sujets*, 1680, 2 vol. in-12; *Conversations nouvelles sur divers sujets*, 1684, 2 vol. in-12; *Conversations morales*, 1686, 2 vol. in-12; *Nouvelles conversations de morale*, 1688, 2 vol. in-12; *Entretiens de morale*, 1692, 2 vol. in-12. Ces dix derniers volumes sont pour nous bien préférables à ses romans. On lui doit encore des poésies fugitives, où l'on trouve quelques jolies pièces, des fables en vers, des lettres, etc. J. T.

SCUDO, nom de l'écu en Italie. C'est une monnaie d'argent, valant: 5 fr. 35 c. dans les États de l'Eglise;

4 fr. 70 c. en Sardaigne; 7 fr. 07 c. en Piémont; 5 fr. 10 c. en Sicile; 6 fr. 70 c. à Venise.

SCULTENNA, riv. d'Etrurie; auj. *Panaro*.

SCULTERI ou SELTERI, peuple gaulois qui faisait partie des Salyes. Son nom se retrouve dans celui de *Sterel* ou *Esterel*, au N. d'Antibes.

SCULTET (Jean), chirurgien, né en 1595 à Ulm, m. en 1645, fils d'un simple batelier, étudia à Padoue sous Marchettis et Spigel, et pratiqua la chirurgie dans sa ville natale. Il a perfectionné les instruments de chirurgie. Son nom est resté attaché à un appareil employé encore aujourd'hui par beaucoup de chirurgiens pour les fractures des membres, appareil assez compliqué et dont l'utilité est fort contestée. On a de Scultet un ouvrage dans lequel il décrit les instruments de chirurgie employés de son temps, et dont un grand nombre sont abandonnés maintenant: *Armamentarium chirurgicum*, Ulm, 1653, in-fol., traduit en français par Deboze, sous le titre d'*Arsenal de chirurgie*, Lyon, 1675, in-4°. D—G.

SCURCULA ou SCRUCCULA, *Excubiæ*, brg du royaume d'Italie, dans la province et à 30 kilomèt. S. d'Aquila; 3,045 hab. Victoire, dite aussi *de Tagliacozzo*, remportée par Charles d'Anjou sur Conradin, en 1268.

SCUTARI, anc. *Scodra*, en turc *Skodar*, v. forte de la Turquie d'Europe (Roumélie), au confluent de la Bojana et du Drinassi, à l'extrémité S. du lac de son nom (anc. *Labeatis palus*), à 750 kil. O.-N.-O. de Constantinople, à 28 kil. de la mer; 20,000 hab. Ch.-l. d'eyalet; évêché catholique. Elle occupe un immense espace; mais ses maisons sont isolées. Château-fort, résidence du pacha. Fabr. d'armes et de coton. Comm. important. Exportation de laine, soie, peaux de cordouan, de moutons, agneaux, lièvres; cire, graine de lin, bois de teinture. Prise par Mahomet II en 1479. — L'eyalet de Scutari, situé sur la frontière de la Dalmatie, a 250 kil. sur 220, et environ 600,000 hab., belliqueux et difficilement gouvernés par la Porte, contre laquelle ils se révoltèrent en 1831.

SCUTARI, en turc *Iskudar*, anc. *Chrysopolis*, v. de la Turquie d'Asie (Khodawendiguiar) en face de Constantinople, à 2 kil. E. de la Pointe du Sérail; pop. variant de 30,000 à 60,000 hab. Elle est magnifiquement située, bâtie en amphithéâtre, avec de belles mosquées, des jardins superbes, des bains et des bazars remarquables. C'est le séjour de plaisance du sultan, qui y a un château, et des Turcs de distinction, qui aiment aussi à être enterrés dans ses cimetières, les plus beaux de l'Empire. Les caravanes partant pour la Perse et l'Arménie, ou pour le pèlerinage de La Mecque, s'y donnent rendez-vous. A l'O. de la ville, on voit sur un rocher le *Kis-Kalessie* ou *Tour de Léandre*.

SCUTUM, grand bouclier quadrangulaire convexe, à l'usage de la grosse infanterie légionnaire des anc. Romains. Il était long de 4 pieds et large de 2 1/2 (1m,18 et 0m,74), composé de 2 planches de bois blanc, léger, recouvertes par une toile puis par un cuir de veau, et renforcé sur les bords par une bande de fer. Le Scutum ne devint en usage dans les armées romaines qu'après l'an 349 de la ville; auparavant, l'infanterie n'avait que de petites parmes (*V.* PARME). C. D—Y.

SCYLACEUM ou SCYLACIUM, auj. *Squillace*, v. de l'anc. Brutium, à l'E., sur le golfe Scylacique, avait été fondée par les Athéniens. Patrie de Cassiodore.

SCYLAX, navigateur grec, né à Caryande (Carie), fut chargé par Darius Ier de reconnaître le cours de l'Indus depuis Caspatyrus dans la Pactyice (pays de Kachmir) jusqu'à son embouchure. Arrivé à ce point, il continua sa route vers l'O., et reconnut les côtes méridionales et occidentales de l'Arabie jusqu'au fond du golfe Arabique. Cette navigation, qui avait duré 30 mois, est la 1re tentative que firent les Grecs pour pénétrer dans l'extrême Orient, et elle ouvrit la route à Néarque, et plus tard à Hippalus. On a, sous le nom de Scylax, un *Périple*, description sommaire des côtes de la Méditerranée, de la Propontide, du Pont-Euxin et du Palus-Méotide, ainsi que des côtes Libyques hors du détroit de Gadès jusqu'à l'île de Cerné. Ce Périple, d'une sécheresse extrême, ne contient que les noms des peuples et des pays rangés l'un après l'autre, et ceux de quelques villes intérieures et maritimes, dont la mention est rarement accompagnée d'un détail historique; il est terminé par deux morceaux fort courts, qui paraissent des hors-d'œuvre: l'un est l'énoncé des distances d'une île à l'autre, depuis Rhodes jusqu'à l'Eubée et Cythère; l'autre contient les noms des îles de la Méditerranée dans l'ordre de leur grandeur. Ce Périple n'est pas d'un seul auteur; c'est une compilation, faite sans art, de matériaux d'époques très-différentes. Ainsi, la description de l'Asie-Mineure ne présente aucune indication postérieure à 409; l'Egypte et la côte d'Afrique jusqu'aux Colonnes d'Hercule, aucune postérieure à 450, tandis que les indications relatives à la Grèce se placent entre 363 et 345, et la description des côtes Libyques au-delà du détroit est prise dans le Périple d'Hannon. Le Périple de Scylax a été publié dans les recueils des *Petits géographes* d'Hœschell, 1600; d'Isaac Vossius, Amsterdam, 1639; d'Hudson, Oxford, 1698; de Weigel, Leipzig, 1807; et de J.-F. Gail, 1826; par E. Miller, Paris, 1839; Ch. Müller, 1855, dans la collection grecque de Didot; B. Fabricius, Dresde, 1848. *V.* les articles de Letronne sur Scylax dans le *Journal des Savants*, 1826; et M. D'Avezac, *Grands et petits géographes grecs et latins*, 1856, dans les *Nouvelles Annales des voyages*. C. P.

SCYLITZÈS (Jean), historien byzantin, né en Thrace au XIe siècle, occupa plusieurs dignités à Constantinople, et parvint à celle de curopalate ou gouverneur du palais. Il continua l'*Histoire* de Théophane, en grec, de 811 à 1081. Un abréviateur, Jean Cedrenus, inséra presque tout cet ouvrage dans sa *Chronique*. *V.* BYZANTINE.

SCYLLA, nymphe sicilienne, fut aimée de Glaucus, dieu marin. La magicienne Circé la métamorphosa par jalousie en un monstre horrible; Scylla désespérée se jeta dans la mer qui a gardé son nom sur la côte d'Italie, et où ses cris effrayaient les mariniers. Elle fit périr les vaisseaux d'Ulysse pour se venger de Circé. En face de l'écueil de Scylla, sur la côte de Sicile, se trouve l'écueil de Charybde (*V. ce mot*), également redouté des anciens, d'où le proverbe: « Tomber de Charybde en Scylla. »

SCYLLA, fille de Nisus (*V. ce mot*).

SCYLLA ou SCYLLÆUM, auj. *Siglio*, ancienne ville du Brutium, près du rocher de même nom. Fondée, dit-on, par Anaxilas, tyran de Rhegium.

SCYMNUS, de Chio, géographe du 1er siècle av. J.-C., est l'auteur supposé d'une *Périégèse* ou description géographique, en vers iambiques grecs, des côtes septentrionales de la Méditerranée. Ce petit poëme se compose de deux parties distinctes, trouvées dans deux manuscrits différents: l'une, de 742 vers, souvent défectueux, conduit le lecteur depuis les Colonnes d'Hercule, le long des rivages d'Europe, jusqu'au pied du mont Hémus en Thrace, sur le Pont-Euxin; l'autre, de 238 vers, continue le périple de cette mer. Ces fragments étaient attribués par les premiers éditeurs à Marcien d'Héraclée, puis à Scymnus, d'après deux citations faites par Etienne de Byzance. Meincke a démontré que ces citations étaient sans valeur. Si l'auteur demeure inconnu, l'époque du poëme est déterminée par la dédicace qui en est faite au dernier roi de Bithynie, Nicomède III, qui régna de 91 à 76 av. J.-C. Il a été publié dans les différents recueils des *Petits géographes*: Hœschell, 1600; Hudson, 1698; et Gail, 1826; par Miller, 1839; Letronne, 1840; B. Fabricius, 1846; Meinecke, 1846; Ch. Müller, 1855, dans la Collection grecque de Didot. *V.* M. d'Avezac, *Grands et Petits géographes grecs et latins*, 1856. C. P.

SCYPHIOS, nom du cheval que Neptune fit naître en frappant le sol avec son trident, lors de sa dispute avec Minerve pour donner un nom à la ville de Cécrops.

SCYRON, fameux brigand de l'Attique, fils d'Eaque et beau-frère de Télamon, dépouillait les passants sur la route d'Athènes à Mégare, les précipitait dans la mer, et les laissait dévorer par des tortues, qu'il engraissait ainsi pour rendre leur chair plus délicate. Thésée le tua.

SCYROS, auj. *Skyro*, île de l'Archipel, au N.-E. de l'Eubée, avec une ville du même nom, fut habitée primitivement par des Pélasges, des Cariens et des Dolopes. Elle est célèbre dans les temps héroïques par le séjour d'Achille, que sa mère avait caché parmi les filles de Lycomède, et par la mort de Thésée, dont les restes furent ensuite rapportés par Cimon à Athènes. Conquise par ce général en 469, et soumise aux Athéniens qui, après l'avoir perdue à la suite de la guerre du Péloponèse, la recouvrèrent à la paix d'Antalcidas, en 387, elle fut de nouveau perdue pour eux après la guerre Lamiaque, et passa aux rois de Macédoine, à qui Rome l'enleva en 196 pour la rendre aux Athéniens. Au moyen âge, elle fit partie du duché de Naxos, puis de l'Empire ottoman, et, depuis 1821, du royaume de Grèce (nome d'Eubée). Elle produit du blé, de l'orge, surtout du vin; elle est abondamment pourvue de bois, lentisques, myrtes, lauriers-roses. On y trouve de nombreux troupeaux de moutons, beaucoup de gibier, et toutes ses roches donnent des fontaines d'une eau excellente; 65 kil. car.; 2,000 hab. C. P.

SCYTALE (du grec *skutalè*, fouet de cuir), bande de cuir ou de parchemin, employée par les magistrats de Sparte pour correspondre avec les généraux d'armée. Ils la roulaient autour d'un bâton, de manière qu'il n'y eût

aucun vide, écrivaient ensuite dans le sens de la longueur du rouleau, et l'envoyaient couverte de caractères. Le général avait un bâton semblable, autour duquel il appliquait la bande, et retrouvait ainsi l'ordre naturel des lignes et des signes.

SCYTHES, nom donné par les anciens aux populations qui ont occupé le N.-E. de l'Europe et le N.-O. de l'Asie, depuis les temps historiques jusqu'au VII^e siècle de J.-C., bien que, durant cet intervalle, elles aient appartenu à des races différentes. Le nom de Scythes, pas plus que celui de *Saces*, qui leur était donné par les Perses, n'était point leur nom national; Hérodote dit qu'ils s'appelaient eux-mêmes *Scolotes*. Selon Justin, ils disputaient aux Egyptiens l'honneur d'être le plus ancien peuple de la terre, et avaient soumis l'Asie à un tribut, longtemps avant Ninus, roi d'Assyrie; mais, au témoignage d'Hérodote, ils ne s'attribuaient que mille ans d'existence antérieurement à Darius I^er. Diodore de Sicile nous les montre d'abord très-peu nombreux, et occupant un territoire assez restreint sur les bords de l'Iaxarte, puis soumettant toutes les tribus jusqu'au Tanaïs et au Palus-Méotide à l'O., jusqu'au Caucase au S. Ces Scythes primitifs étaient vraisemblablement de race Arienne ou Indo-Germanique, et de famille Iranienne, ainsi que les Mèdes, les Bactriens et les Parthes. Vers 625, ils franchirent le Tanaïs, envahirent le pays des Cimmériens, et, en les poursuivant, passèrent le Caucase, et entrèrent en Médie. Ils trouvèrent le roi des Mèdes, Cyaxare I^er, assiégeant Ninive, lui firent éprouver une déroute complète, et enlevèrent aux Mèdes, pendant vingt-huit ans, l'Empire de l'Asie. Ils ne s'arrêtèrent qu'aux frontières de l'Egypte, d'où le roi Psammétique les écarta par des présents. Leur domination fut signalée par d'effroyables violences, et les Mèdes ne se délivrèrent de ces sauvages conquérants qu'en les invitant à des festins et en profitant de leur ivresse pour les massacrer. Les survivants repassèrent le Caucase, s'établirent dans le pays abandonné par les Cimmériens, et, pendant tout le VI^e siècle, se répandirent au N. du Pont-Euxin, dans le S. de la Russie d'Europe actuelle, pendant qu'en Asie d'autres Scythes, les Massagètes, résistaient victorieusement à Cyrus. A cette époque, suivant Hérodote, la Scythie s'étendait de l'Ister (Danube) et de son affluent le Tariantos (Aluta) à l'O., jusqu'au Tanaïs à l'E., et depuis le Pont-Euxin et le Palus-Méotide au S., jusqu'à une distance de 20 jours de marche au N., c.-à-d. jusqu'aux sources du Dniéper, du Boug, et du Dniester. Les peuplades scythiques mentionnées par Hérodote sont: 1° au N. de la colonie grecque d'Olbia, située à l'embouchure de l'Hypanis dans le liman du Borysthène, les *Callipides*, mélange de Grecs et de Scythes (gouv. russe de Kherson); 2° au N. des Callipides, les *Alazons*, à l'endroit où le Tyras et l'Hypanis se rapprochent le plus l'un de l'autre (gouv. de Podolie); 3° au N.-O. des précédents, les *Scythes laboureurs* (Arotères), entre l'Hypanis et le Borysthène (gouv. de Kiev); 4° à l'E. du Borysthène et au N. de l'Hylée, les *Scythes agriculteurs* (Georgoi), appelés par les Grecs Borysthénites, et qui se nommaient eux-mêmes Olbiopolites (les citoyens riches), dans les gouv. de Poltava et de Tchernigov; 5° à l'E. des Borysthénites, les *Scythes nomades*, qui semblent avoir occupé les gouv. d'Iékatérinoslav et de Tcharkov; 6° les *Scythes royaux*, tribu dominante, occupant le N. de la Chersonèse Taurique et les bords du Palus-Méotide jusqu'au Tanaïs, c.-à-d. une partie des gouvernements de Tauride, d'Iékatérinoslav, et des Cosaques du Don; 7° les *Scythes déserteurs*, qui, pour fuir le joug des Scythes Royaux, s'étaient retirés vers l'E., au pied de l'Oural, dans le gouvernement actuel de Perm. D'autres peuples étaient soumis aux Scythes, et, pendant la guerre, entraient volontairement ou forcément dans leur alliance. Tels étaient: au S. de la Chersonèse, les *Taures*, débris sans doute des anciens Cimmériens; à l'O., les *Tyrites*, Grecs établis sur le cours inférieur du Tyras, et les *Neures*, errant au N. des sources du Boug et du Dniester, c.-à-d. dans la Volhynie et la Gallicie orientale; au N., les *Androphages* et les *Mélanchlènes* (gouvernements de Smolensk et de Toula); à l'E., les *Budins*, dans les gouvernements actuels de Penza, Simbirsk, et Kazan; le *Thyssagètes* et les *Jyrques*, peuples chasseurs (gouvernements de Wiatka et de Perm); au S.-O., les *Sarmates*, séparés des Scythes par le Tanaïs (gouvernements d'Astrakhan et de Saratov). Ces peuples orientaux paraissent de race Tschoude ou Finnoise. On a voulu s'appuyer de quelques coutumes rapportées par Hérodote pour démontrer l'origine Tartare des Scythes: telles sont la vie nomade, l'adoration du dieu de la guerre sous la forme d'un sabre, l'usage de suspendre à la selle de leurs chevaux les chevelures des ennemis, de boire dans leur crâne orné en forme de coupe, de se faire des blessures volontaires à la mort de leur roi, sur la tombe duquel ils immolaient un grand nombre de ses serviteurs. Mais la vie nomade est plutôt le caractère distinctif des peuplades qui entourent les Scythes que des Scolotes eux-mêmes: car sur les sept peuples qu'Hérodote désigne comme étant proprement de race scythique, un seul est appelé nomade; les Callipides, les Alazons, les Scythes, laboureurs et agriculteurs, cultivent la terre. Quant aux coutumes, la plupart sont communes à tous les peuples barbares, ou se retrouvent parmi d'autres populations Ariennes, aussi bien que chez les peuples Tartares-Finnois. — Telles étaient les nations auxquelles Darius déclara la guerre, 513, sous prétexte de venger l'injure faite aux Mèdes par les Scythes, lors de la défaite de Cyaxare. Les Scythes adoptèrent une tactique qui devait leur donner la victoire: c'était de fuir vers le Nord sur leurs chariots, en détruisant tout sur leur passage, et en entraînant dans les profondeurs des forêts et des marécages un ennemi sans cesse harcelé par une nombreuse cavalerie légère, et épuisé par les fatigues et le manque de vivres. D'une armée de 700,000 hommes à qui Darius avait fait passer le Bosphore de Thrace, il ne ramena que 80,000 combattants. Au V^e siècle, on voit des tribus de race Slave, les Roxolans et les Bastarnes, occuper les parties méridionales et occidentales de la Scythie sur les bords du Tanaïs et de la Haute-Vistule, presser les Scythes au S. et à l'O., comme déjà les tribus finnoises les pressaient à l'E. et au N. Leur Empire se maintient cependant jusqu'au I^er siècle de l'ère chrétienne. Ils résistèrent à Alexandre, et anéantirent même un de ses corps d'armée commandé par Zopyrien. Enhardis par la faiblesse de ses successeurs, les Scythes d'Asie attaquèrent les Etats formés du démembrement de son Empire. C'est ainsi que les Tochariens, dont le nom est resté au Tocharistan, attaquèrent, vers 126, la Bactriane, mirent fin à ce royaume, et plus tard dominèrent sur la partie de l'Inde conquise par les Gréco-Bactriens. Leurs princes laissèrent aux Grecs de la Bactriane leur langue, leurs mœurs et leurs arts; subissant eux-mêmes l'influence de la civilisation grecque, ils adoptèrent leurs mœurs, et prirent sur leurs monnaies les titres des rois Gréco-Bactriens. — Pendant que les Scythes d'Asie fondaient, au II^e et au I^er siècle av. J.-C., de nouveaux royaumes, ceux d'Europe menaçaient les colonies grecques de la Chersonèse Taurique et l'Etat du Bosphore Cimmérien, qui appelèrent à leur secours Mithridate. Ce roi de Pont asservit les Scythes, pendant que ses généraux battaient la tribu Slave des Roxolans accourue au secours de ses maîtres, 118. A partir de cette époque, les Scythes ne paraissent plus en Europe comme nation indépendante. Pendant le I^er siècle de l'ère chrétienne, Strabon ne connaît plus entre l'Ister et le Tanaïs, c.-à-dire dans toute l'étendue de l'ancienne Scythie d'Hérodote, que des Gètes, des Sarmates, les Bastarnes et les Roxolans; Pomponius Méla étend l'empire des Sarmates des limites de la Germanie aux confins de l'Asie, et ne connaît des Scythes qu'aux extrémités de l'Europe septentrionale; enfin, dit Pline, « le nom de Scythes a fait partout place à celui des Germains et des Sarmates, et cette antique dénomination ne s'applique plus qu'aux peuplades les plus éloignées, à celles qui sont presque inconnues au reste du monde »; il ne parle des Scythes demeurés encore dans leur ancienne patrie, que comme d'une race « abâtardie, et d'origine servile. » Les Scythes d'Europe demeurèrent esclaves dans le S., ou, refoulés au N., ils se mêlèrent aux peuplades finnoises; de là est venue l'opinion qui représente tous les Scythes, même ceux d'Hérodote, comme des Finnois, tandis que ce nom ne peut s'appliquer qu'aux Scythes dégénérés du I^er et du II^e siècle de l'ère chrétienne. — Ptolémée rejette entièrement les Scythes de l'Europe orientale, tout entière occupée par les Sarmates, et ne connaît que la Scythie Asiatique, divisée par lui en Scythie en-deçà, et Scythie au-delà de l'Imaüs. La *Scythie en-deçà de l'Imaüs* était bornée à l'O. par le Rha (Volga), au S. par la Caspienne et l'Oxus, à l'E. par l'Imaüs, au N. par des terres inconnues: elle comprenait la partie de la Russie d'Europe située entre le Volga et les monts Ourals, la Sibérie occidentale, et la partie du Turkestan au N. du lac Aral. Les principaux peuples que connaît Ptolémée sont: au N., les *Alauni*, nom générique donné à une foule de tribus; les *Syèbes*, au centre; les *Tectosaces*, près de l'Imaüs; les *Rhobosci*, aux sources du Rha oriental (Kama); les *Iaxartes*, sur les bords de l'Iaxarte; les *Ariaces*, entre le cours inférieur de l'Iaxarte et de l'Oxus; et, à l'embouchure de

l'Oxus, les *Rhibii*. La *Scythie au-delà de l'Imaüs* était bornée à l'O. par ces montagnes, au N. par des terres inconnues, à l'E. par la Sérique, au S. par la partie de l'Inde dont la séparent les monts Emodes; elle comprenait l'O. du Turkestan Chinois, la Dzoungarie, et l'O. de la Mongolie. Ptolémée cite parmi ses peuplades : les *Abii* au N., les *Scythes Hippophages*, les habitants des pays appelés *Auzacitis* et *Casia* (pays de Kaschgar?), les *Scythes Cathæ*, dans le pays actuel de Khotan, ou, plus loin, vers le Cathay. A ces deux Scythies Asiatiques, il faut joindre le pays appelé *Indo-Scythie*, et comprenant, sur la rive gauche du cours inférieur de l'Indus, les royaumes fondés par les Scythes Tochariens à la suite de la conquête de la Bactriane. Cet Etat Scythe (parties orientales de l'Afghanistan et du Béloutchistan, parties occidentales du Moultan et du Sindhy), existait encore du temps de Ptolémée, qui le divise en deux parties : *Abiria* au N., et *Pattalène* au S. dans le Delta de l'Indus. Quant à l'ethnographie des peuples de ces deux Scythies Asiatiques, elle est très-obscure. Si les noms des Alauni et des Tectosaces, et l'Etat d'Indo-Scythie, rappellent les premiers Scythes de race Arienne, il est probable qu'un grand nombre des peuples cités par Ptolémée dans les deux Scythies appartiennent à des familles tout à fait différentes, surtout aux variétés Turque et Mongole de la race Tartaro-Finnoise. C'est en effet de ces contrées centrales de l'Asie que partent les Barbares de toutes races qui envahirent, depuis le IIIe jusqu'au VIe siècle de notre ère, les deux empires d'Occident et d'Orient; et les écrivains Byzantins, considérant, non pas la variété de l'espèce humaine à laquelle chacune de ces nations appartenait, mais le pays d'où elles étaient ou semblaient être venues, confondirent sous le nom général de Scythes, parce qu'ils venaient de l'extrémité de l'Orient où était la Scythie de Ptolémée, des peuples de race tout à fait différente, comme les Huns, les Bulgares, les Avares; ainsi se transmit jusqu'à nos jours cette opinion erronée qui identifiait les Scythes de toutes les époques avec les populations nommées de nos jours Tschoudes et Tartares. C. P.

SCYTHIE (PETITE-), nom donné : 1° à la plus grande partie de la Chersonèse Taurique, et au pays situé plus au N. jusqu'au Borysthène (gouv. russe de Tauride); 2° à une partie de la Thrace entre le Pont-Euxin à l'E., le Danube au N. et à l'O., et l'Hémus au S. (auj. la Dobroudcha), laquelle forma, sous l'empire romain, une prov. de Scythie, comprise dans la préfecture d'Orient et le diocèse de Thrace. C. P.

SCYTHIQUE (Chersonèse), nom donné quelquefois à la Chersonèse Taurique.

SCYTHIQUE (Océan), nom donné pendant quelque temps, chez les Anciens, à l'océan Glacial arctique. Ils appelaient *golfe scythique* un golfe de la mer Caspienne, à l'E. (le Karaboghas actuel?)

SCYTHOPOLIS, primitivement *Bethsan*, v. de Palestine, en Samarie, au S.-E., fondée, dit-on, par les Scythes qui envahirent la Syrie; auj. *Bisan*.

SCYTHO-TAURES. *V.* TAURO-SCYTHES.

SDILI, nom moderne de DÉLOS (*V. ce mot*).

SEAFORD, brg et paroisse d'Angleterre (Sussex), port sur la Manche, à 18 kil. S.-E. de Brighton, à 5 kil. de l'embouchure de l'Ouse; 1,100 hab. Un des Cinq Ports. Bains de mer.

SEAPOYS. *V.* CIPAYES.

SÉBA (Albert), pharmacien, né en 1665 à Etzel (Ost-Frise), m. en 1736, exerça sa profession à Amsterdam et sur des vaisseaux de commerce, fit plusieurs voyages dans l'Inde, et forma deux collections d'histoire naturelle, dont l'une fut achetée par Pierre le Grand, et l'autre dispersée après sa mort; il parut une description de cette dernière sous ce titre : *Locupletissimi rerum naturalium thesauri accurata descriptio et iconibus artificiosissimis expressio*... Amsterdam, 1734-35-61-65, 4 vol. in-fol., et 449 pl. Tout le mérite de cet ouvrage consiste dans les planches; le texte est rempli d'erreurs. Une nouvelle édition des planches, que possède le Muséum d'histoire naturelle de Paris, fut donnée, en 1827 et années suivantes, par Cuvier, Geoffroy Saint-Hilaire, Audouin, etc., en 45 livr. in-fol.; mais le texte nouveau qui devait les accompagner n'a pas paru. *V.* P.-A. Cap, *Etudes biographiques pour servir à l'étude des sciences*, Paris, 1856, in-12.

SÉBASTE, auj. *Sivas*, anc. v. d'Asie-Mineure (Cappadoce), près de l'Halys. Ce fut dans l'origine, un fort nommé *Cabira*. Elle fit partie du Pont, puis fut le ch.-l. de l'Arménie Ire; agrandie par Pompée, qui l'appela *Diospolis*, elle reçut de Pythodoris, reine de Pont, le nom de *Sébaste* (c.-à-d. Auguste), en l'honneur de l'empereur Auguste.

SÉBASTE, nom que porta Samarie.

SÉBASTE OU SÉBASTOPOLIS, v. de Cilicie, dans une petite île, sur la mer Intérieure.

SÉBASTIANI DE LA PORTA (le comte Horace), maréchal de France, né en 1775 à la Porta, près de Bastia (Corse), m. en 1851, fut élevé par un de ses oncles, qui était prêtre, et destiné à l'état ecclésiastique; il quitta le petit collet à la Révolution, et suivit la carrière des armes. D'abord secrétaire du général Raphaël Casabianca, puis attaché à l'armée d'Italie, il eut un avancement rapide, fut nommé chef de bataillon après la victoire d'Arcole et colonel sur le champ de bataille de Vérone, seconda avec son régiment le coup d'Etat du 18 brumaire, combattit à Marengo, posa avec Marmont les bases de l'armistice de Trévise, et, après le traité d'Amiens, reçut une mission en Orient. Il réussit à négocier la paix à Constantinople, et fut ensuite envoyé auprès de Djezzar, pacha d'Acre, et dans les Etats Barbaresques, 1803, pour gagner des partisans à la France et préparer les voies à une attaque de l'Inde par l'armée d'Egypte. Sur ces entrefaites, l'Angleterre ayant rompu la paix d'Amiens, Sébastiani fit la campagne de 1805 comme général de brigade, mérita, par sa conduite à Ulm, à Austerlitz où il fut blessé, à Vienne où il entra le premier, et dans une foule d'autres combats, le grade de général de division, et, au mois de mai 1806, fut envoyé à Constantinople en qualité d'ambassadeur. Les intrigues des étrangers avaient fait proscrire les Français; il ramena l'esprit du sultan Sélim, et le décida à déclarer la guerre aux Russes. L'Angleterre, alarmée, ordonna à sa flotte de franchir les Dardanelles, d'exiger le renvoi de l'ambassadeur français et la conclusion d'une quadruple alliance entre la Turquie, l'Angleterre, la Russie, et la Prusse. Sélim allait céder, et les Musulmans étaient fanatisés contre les Français, qui leur attiraient la guerre avec l'Angleterre; Sébastiani répondit qu'aucun danger ne l'effrayait, releva le courage du sultan, qui lui laissa tout à la fois diriger les négociations avec l'amiral anglais et organiser la défense de la ville et du Bosphore, et, finalement, contraignit la flotte anglaise à repasser honteusement les Dardanelles. C'est l'épisode le plus glorieux de la vie de Sébastiani. Récompensé par le grand cordon de la Légion d'honneur, appelé au commandement du 4e corps de l'armée d'Espagne, 1809, il força le passage de la Guadiana, fut victorieux à Ciudad-Real, à Santa-Cruz, à Almonacid, enleva les retranchements d'Ocaña, prit Grenade et Malaga, remporta un nouvel avantage à Baza, 1810, mais demanda son rappel pour cause de mésintelligence avec le roi Joseph Bonaparte, 1811. Nommé général en chef d'un camp établi à Boulogne, il demanda à faire la campagne de Russie, fut placé à l'avant-garde, prit part aux batailles de Smolensk et de la Moskowa, et entra un des premiers dans Moscou. En 1813, il fut blessé à Leipzig, et n'en contribua pas moins 12 jours après, à la victoire de Hanau. Pendant la compagne de France, il commanda trois régiments de cavalerie de la garde impériale, et se trouva aux combats de Reims et d'Arcis-sur-Aube, où il tint tête à toute la cavalerie ennemie, et à celui de St-Dizier. Le département de l'Aisne le députa à la Chambre pendant les Cent-Jours. Après Waterloo, il fut un des commissaires désignés pour traiter de la paix avec les souverains alliés, mais ne put rien obtenir en faveur de Napoléon. Député de la Corse, en 1819, il siégea à l'extrême gauche. Les électeurs de Vervins le nommèrent à leur tour, 1826, en remplacement du général Foy. En 1829, il fut rapporteur des lois départementale et communale, qui amenèrent la retraite du ministère Martignac. Un des champions du libéralisme pendant six ans, il se trouva surpris par la révolution de 1830, fit partie de la commission chargée de reviser la Charte de 1814, accepta du roi Louis-Philippe le ministère de la marine, et, bientôt après, celui des affaires étrangères, abandonna son portefeuille pour raison de santé en 1833, prit l'ambassade de Naples, puis, de 1835 à 1839, celle de Londres, où il suivit les négociations relatives à la constitution du royaume de Belgique, au droit de visite, à la pacification de l'Orient, et fut nommé maréchal de France en 1840. Ses derniers jours furent empoisonnés par la perte de sa fille, la duchesse de Praslin, qu'assassina son mari. B.

SÉBASTIEN (Saint), né à Narbonne vers 250, était officier, et attaché à la maison de Dioclétien. Son zèle pour secourir les chrétiens pendant la persécution trahit sa foi; il fut tué dans le cirque à coups de bâton, en 288. Fête, le 20 janvier.

SÉBASTIEN, frère de Jovin, prit, comme lui, le titre d'empereur en Gaule, 412, et fut mis à mort, l'année suivante, par Ataulf, roi des Wisigoths.

SÉBASTIEN, roi de Portugal, né en 1554, m. en 1578, succéda à son aïeul Jean III, en 1557. Après une régence exercée par sa grand'mère Catherine, sœur de Charles-Quint, puis, 1562, par le cardinal Henri, son oncle, 3e fils d'Emmanuel le Fortuné, il entra en possession du trône à 14 ans. Une piété ardente, mal dirigée par les conseillers Jésuites dont il s'entourait, un fougueux amour de la gloire, qui ne laissait place à aucune autre passion, le poussèrent à une expédition fatale, à laquelle le perfide Philippe II, son oncle maternel, tout en le détournant peut-être en apparence, l'encouragea encore par une feinte admiration et l'envoi du casque de Charles-Quint et de quelques troupes espagnoles. Appelé par Muley-Hamed, à qui son frère Muley-Abd-el-Mélek avait enlevé le Maroc, il partit avec une petite armée, et livra à Alcazar-Kébir une sanglante bataille, où, après s'être conduit en général imprudent et incapable, et en soldat héroïque, il disparut dans la mêlée : presque toute son armée était exterminée ou prisonnière, et un page reconnut son cadavre parmi les morts. Plusieurs faux Sébastien se montrèrent dans la suite en Portugal. R.

SÉBASTIEN DEL PIOMBO (Sébastien DI LUCIANO, dit Fra), peintre, né à Venise en 1485, m. en 1547, fut élève de G. Bellini, et peignit à Venise plusieurs beaux tableaux qui le firent appeler à Rome par Agostino Chigi. Il exécuta dans le portrait, et dessina avec une grande perfection les têtes et les mains; son coloris est fort beau. Il imitait le Giorgion. On dit que Michel-Ange, avec qui il était lié, lui fournit les dessins de la plupart de ses tableaux. En 1531, le pape Clément VII le nomma sceller de la chancellerie (d'où son nom *del Piombo*, du plomb), et les revenus de cette place lui firent abandonner la grande peinture, par paresse. Les principaux ouvrages de Sébastien sont : la *Résurrection de Lazare*, qu'il peignit pour Clément VII, alors cardinal; le portrait de *Baccio Bandinelli*, des *Anges préparant le lit de l'enfant Jésus*, et la *Visitation de la Vierge*. Ce dernier tableau est au musée du Louvre. B.

SÉBASTIEN (le P.), mécanicien. *V.* TRUCHET.

SÉBASTIEN (SAINT-), v. très-forte d'Espagne, ch.-l. du Guipuzcoa et de la prov. de son nom, sur un îlot du golfe de Biscaye uni au continent par un pont de bois, à 64 kil. E.-N.-E. de Bilbao, 62 N.-O. de Pampelune, et 81 de Bayonne; par 42° 19' 17" lat. N., et 4° 20' 52" long. O.; 14,110 hab. Port de commerce encore considérable, bien que déchu depuis la séparation des colonies espagnoles de l'Amérique; importation de denrées coloniales, de produits manufacturés en Angleterre et en France; exportation de fer, vins, réglisse. Le mouvement commercial a été de plus de 19 millions de fr. en 1858. Tanneries; fabr. de toiles, liqueurs estimées. — Avant le IXe siècle, cette ville s'appelait *Izurun*. Les Français, qui la prirent en 1719 et en 1808, y soutinrent, en 1813, un siége mémorable contre les Anglo-Espagnols. B.

SÉBASTIEN (SAINT-), ville des Canaries, ch.-l. de l'île Gomera, sur la côte E.; par 28° 6' lat. N., et 19° 26' long. O.; 2,310 hab.

SÉBASTIEN (SAINT-), v. du Mexique, départ. de Cinaloa), à 155 kil. N.-E. de Mazatlan; 4,000 hab. Pêche active.

SÉBASTIEN (SAINT-), v. de la république de Vénézuéla, à 124 kil. S.-S.-O. de Caracas; 5,000 hab.

SÉBASTIEN (SAINT-), île du Brésil (prov. de St-Paul), séparée de la côte par un détroit de 5 kil.; par 23° 50' lat. S., et 47° 22' long. O.; 30 kil. sur 12; 3,000 hab. Elle contient une petite ville de même nom.

SÉBASTIEN (SAINT-), v. du Brésil. *V.* RIO-JANEIRO.

SÉBASTIEN-DE-LOS-REYES (SAINT-). *V.* REYES.

SÉBASTOCRATOR, c.-à-d. *auguste souverain*, titre du Bas-Empire, imaginé par Alexis Ier Comnène pour son frère Isaac, et supérieur à celui de *César*, qui existait antérieurement. Plus tard, il devint inférieur au titre de *Despote*.

SÉBASTOPOL ou SÉVASTOPOL, v. et anc. port militaire de la Crimée, à l'extrémité S.-O., de cette péninsule, dans le district de Simféropol, par 44° 36' 51" lat. N., et 31° 11' 9" long. E., sur une vaste rade qui s'enfonce de l'O. à l'E. dans les terres entre des falaises de 14 à 25 mètres de hauteur, et au fond de laquelle se jette la Tchernaia; à 2,107 kil. de St-Pétersbourg, et 1,422 de Moscou; 49,000 hab. (en 1854), la plupart de population flottante. La rade, large de 1,200 à 1,600 mètres, et longue de 5,612 mètres, est peu abritée; les vents la rendent pénible et quelquefois dangereuse. L'entrée, large de 850 mètres, en était défendue à gauche par les forts Constantin et Catherine, à droite par les forts de la Quarantaine et d'Alexandre. Le côté N. de la rade est le plateau de Belbek, au bas duquel sont les forts ou batteries de Sicvernaia, de Soukhaya, de Panioto, de Golandya, et que domine le fort du Nord. Sur le côté S., entre la baie de l'Artillerie, abandonnée à la marine marchande, et celle de l'Arsenal ou du Sud, qui formait le port militaire. La ville s'élevait en amphithéâtre jusqu'au plateau de la Chersonèse. On y remarquait : un magnifique escalier de débarcadère, en porphyre; un vaste bâtiment, dit *Cercle de la Noblesse;* la cathédrale de St-Michel; le théâtre; la bibliothèque de la ville et de la marine; l'église de St-Pierre et St-Paul, copie littérale et réduite de la Madeleine de Paris; les bâtiments immenses de l'Amirauté; l'arsenal; de grandes casernes; de belles promenades. Le port militaire, situé à 1,550 mètres de l'entrée de la rade, et dont l'entrée, large de 400 mètres, était fermée par une chaîne sous-marine, et commandée par les forts St-Nicolas et Paul, s'enfonce dans la direction du S. jusqu'à 2,150 mèt.; il a 450 mètres de largeur moyenne; il pouvait recevoir 15 ou 16 vaisseaux de haut-bord. Entre ce port et la baie du Carénage ou de Kilinebane, située plus à l'E., était le faubourg de Karabelnaïa, contenant le bagne, les magasins militaires et maritimes, les hôpitaux, et le bassin de radoub (avec 6 cales superbes en granit), tous ouvrages exécutés sur les plans de l'ingénieur anglais John Upton. — Sébastopol fut fondé en 1786 par la tzarine Catherine II, près du village d'Akhtiar (c.-à-d. *la roche blanche*). Son nom est grec et signifie *ville Auguste* ou *de l'Empereur*. La Russie voulut en faire un arsenal et une forteresse avancée contre Constantinople. L'empereur Nicolas Ier fit beaucoup pour le développement de Sébastopol : il l'avait rendue à peu près imprenable par mer, mais l'avait peu fortifiée du côté de la terre. Pendant la guerre de 1854-55, une armée franco-anglaise vint assiéger la ville par terre, pendant qu'une flotte combinée des mêmes nations la bloquait par mer. Les Russes, ayant, au début, une garnison plus nombreuse que l'armée assiégeante, et qui se renouvelait aisément, improvisèrent de formidables fortifications, hérissées de toute l'artillerie de leur flotte. Mais malgré une résistance intrépide et très-habilement dirigée par les princes Menschikoff et Gortchakoff, et par le général du génie Todtleben, la ville succomba, le 8 septembre 1855, après un an de siége qui exigea des travaux d'une difficulté inouïe; elle fut prise par un assaut prodigieux, donné, en plein jour, à tous les ouvrages, et concentré sur un point culminant, dit la *Tour Malakoff*, par où l'on pénétra dans la place. La flotte russe de la mer Noire se trouva anéantie, la ville incendiée, et les alliés restèrent maîtres de 4,200 pièces d'artillerie.

SEBASTOPOLIS, v. du Pont, à l'O., sur l'Iris; auj. *Tourkal*. — v. de Colchide. *V.* DIOSCURIAS. — v. de Cilicie. *V.* SÉBASTE. — v. d'Éolide. *V.* MYRINE.

SEBEK-TEGHYN, prince turc, avait été d'abord esclave, et était devenu le gendre d'Alp-Teghyn, émir de Gazna et général des armées de Nouh-le-Samanide. Emir à son tour en 976, il se rendit indépendant, conquit une partie du Turkestan, puis le pays de Peichawer dans l'Inde, et mourut à Balkh en 997. Il fut le père du fameux Mahmoud le Gaznévide.

SEBENICO, en slave *Sibenik*, v. forte des Etats autrichiens (Dalmatie), à 66 kil. S.-E. de Zara, port à l'embouchure de la Kerkah dans l'Adriatique; 7,000 hab. Evêché catholique suffragant de Zara; évêché grec. Belle cathédrale. Comm. de vin et de rosoglio. Armements pour la pêche du corail. — République avant le XVe siècle, cette ville se soumit aux Vénitiens en 991; les Hongrois l'occupèrent momentanément au XVe siècle. Elle fut vainement assiégée par les Turcs en 1538 et en 1648. L'Autriche la possède depuis le traité de Campo-Formio, 1797. Patrie du peintre Schiavone.

SÉBENNYTE, *Sebennytus*, ville de l'Egypte ancienne (Delta), sur le Nil, près de l'endroit où il se divise en plusieurs branches. Elle donnait son nom à la *branche Sébennytique*, partie septentrionale de la branche Atarbéchique (*V.* NIL).

SEBILAH ou CHELLAH, *Salla* ou *Mansalla* au moyen âge, v. du Maroc, à 160 kil. O. de Fez. Une des villes saintes des Maures.

SEBINUS LACUS, nom anc. du lac d'ISEO.

SEBNITZ, v. du royaume de Saxe, à 10 kil. E. d'Hohnstein; 3,400 hab. Fabr. de toiles, soieries, cotons, draps.

SÉBOIM, v. de la terre de Chanaan, dans la vallée de Siddim. Elle fut détruite par le feu du ciel, en même temps que Sodome, Gomorrhe et Adama.

SEBONCOURT, vge (Aisne), arr. et à 20 kil. N.-E. de

St-Quentin; 2,000 hab. Fabr. de châles, nouveautés, fils et cotons retors.

SÉBONDE (Raymond de), philosophe, médecin et théologien du XVe siècle, né à Barcelone, m. en 1432, professait, vers 1430, à l'université de Toulouse la médecine, la théologie et la philosophie scolastique. On a de lui : *Theologia naturalis*, Deventer, 1487, in-fol., souvent réimprimée, trad. en français par Montaigne, Paris, 1569, et abrégée par Coménius, sous le titre d'*Oculus fidei*, Amsterdam, 1661; *de Naturâ hominis dialogi*, Cologne, 1501, in-4°, trad. en français par J. Martin, Paris, 1566, et Blendecq, Arras, 1600. Montaigne, dans le chap. 12 du liv. II de ses *Essais*, a fait l'apologie de R. de Sébonde, dont on suspectait l'orthodoxie. Les livres de Sébonde ne sont plus guère lus aujourd'hui.

SEBOU, rivière de l'Empire du Maroc (Fez), sort de l'Atlas, coule au N., puis à l'O., et se jette dans l'océan Atlantique, près de Mamorah, dont on lui donne aussi le nom; il reçoit l'Ouadi-Fez. Cours de 280 kil.

SEBOUA, v. de Nubie, sur le Nil, au S. d'Assouan. C'est un point de réunion des caravanes. Ses environs offrent beaucoup de ruines antiques.

SEBSVAR, *Hyrcania*, v. de Perse (Khoraçan), à 100 kil. S.-O. de Nichapour. Tamerlan la prit en 1381, et, pour la punir d'une révolte, fit enterrer vifs 10,000 de ses hab.

SEBUSIANI. *V.* SEGUSIANI.

SEBZ ou CHEHER-SEBZ, v. du Turkestan (Boukharie), sur la Kachka, à 55 kil. S. de Samarkand. Bâtie sur l'emplacement du vge de Kech, où naquit Tamerlan.

SECA (La), v. d'Espagne (Prov. de Valladolid), à 13 kil. N. de Medina-del-Campo; 4,000 hab.

SECCHI (Gian-Pietro), savant jésuite, né en 1798, m. à Rome en 1856, professeur de langue grecque et bibliothécaire au Collége romain, était profondément versé dans l'archéologie païenne et chrétienne, l'herméneutique, l'histoire de l'église et la philologie. Ses ouvrages les plus connus sont : *Cattedra di S. Marco di Venesia*, et *Analisi dell' edizione del Nuovo Testamento greco*. Il était membre correspondant de l'Institut de France, et a laissé, en manuscrit, un *Lexique de l'ancienne langue égyptienne*.

SECCHIA, anc. *Gabellus*, riv. d'Italie, sort des Apennins dans la prov. de Modène; cours de 155 kil. au N.-E. par ce pays et la délég. de Mantoue; elle se jette dans le Pô, à 8 kil. O. de Rovere.

SÉCHELLES. *V.* SEYCHELLES.

SÉCHELLES (HÉRAULT DE). *V.* HÉRAULT.

SECHURA, désert situé dans le N. du Pérou, a une étendue de 100 kil.

SECKAU, *Secovium*, brg des Etats autrichiens (Styrie), à 55 kil. N.-O. de Grætz, 20 N.-E. de Judenburg; 400 hab. Evêché dont le titulaire réside à Grætz. Eaux minérales.

SECKENDORF (Gui-Louis de), historien, né en 1626 à Herzogen-Aurach (Franconie), m. en 1692, suivit d'abord la carrière militaire, puis fut employé à diverses missions politiques par Ernest le Pieux, duc de Gotha, devint chancelier de l'université de Halle, et apaisa dans cette ville les troubles excités par les Piétistes. On a de lui : *Commentarius historicus et apologeticus de lutheranismo*, en 3 liv., Francfort, 1686-92, 2e édit., 1694, où il défend la Réformation contre l'*Histoire du luthéranisme* du P. Maimbourg; *Compendium historiæ ecclesiasticæ*, Leipzig, 1666, in-8°; beaucoup d'articles dans les *Acta eruditorum* de Leipzig, 1683-92, etc. B.

SECKENDORF (Frédéric-Hénon, comte de), neveu du précédent, né en 1673 à Kœnigsberg (Franconie), m. en 1763, abandonna la diplomatie, à laquelle on le destinait, pour l'état militaire, et servit d'abord dans l'armée prussienne, puis dans celle de l'Empire, sous le patronage du margrave de Brandebourg-Anspach. Lors de la guerre de la succession d'Espagne, il assista aux siéges de Venloo, de Stevensvert, de Ruremonde et de Liége, à la bataille d'Hochstædt, à la prise des lignes d'Hildesheim, et mérita les éloges de Marlborough et du prince Eugène. Après s'être attaché quelque temps à Auguste Ier, roi de Pologne, il accepta un régiment dans l'armée de l'empereur Charles VI, 1717, et se signala au siége de Belgrade. On le chargea de négociations en Prusse; il y prit un grand ascendant sur Frédéric-Guillaume, le détacha de l'alliance anglaise, et lui fit signer les traités de Wusterhausen, 1727, et de Lœvenwolde, 1732. Il fut encore employé en Saxe et en Danemark. Dans la guerre de la succession de Pologne, il reçut le commandement de l'armée autrichienne opposée au maréchal de Coigny et au comte de Belle-Isle. Nommé feld-maréchal, il dirigea une expédition contre la Turquie, fut accusé de trahison par ses ennemis, destitué, jeté dans une forteresse, et ne recouvra la liberté qu'à l'avénement de Marie-Thérèse. Il offrit alors ses services à l'électeur de Bavière, dont il ne put sauver les Etats de l'invasion autrichienne, 1742, se retira auprès du grand Frédéric, contribua à la prise de Munich, 1744, conclut avec l'Autriche, en faveur de la Bavière, le traité de Füssen, 1745, et vécut désormais dans la retraite. Une *Vie* de Seckendorf, tirée de ses papiers, fut publiée en 1790, 4 vol. in-8°. B.

SECKINGEN, *Sanctio*, v. forte du grand-duché de Bade (Haut-Rhin), dans une île du Rhin, au S.-O. de Fribourg, à 24 kil. N.-E. de Bâle. Prise par Bernard de Saxe-Weimar en 1638. Un incendie, en 1678, en détruisit la moitié.

SÉCLAVES, SACLAVES ou SAKALAVES, peuple de Madagascar, sur le versant O. de cette île, depuis le cap d'Amboine jusqu'à la Mansiatre; au nombre de 500,000; féroces et pillards. Ch.-l., *Mena-Bey*.

SECLIN, ch.-l. de canton (Nord), arr. et à 11 kil. S. de Lille, dans une plaine, sur la Naviette; station du chemin de fer du Nord; 3,246 hab. Fabr. d'huile, sucre indigène, toiles, tulle, broderies; filatures de coton et de lin, raffineries de salpêtre. Anc. capitale du Mélantois. Jolie église; hôpital fondé au XIIIe siècle. Les Autrichiens y furent défaits en 1794.

SECOLAUNIA, nom latin de la SOLOGNE.

SECOND (Jean), *Secundus*, poëte latin moderne, né à La Haye en 1511, d'un magistrat, m. en 1536, reçut une brillante éducation, et montra de bonne heure du goût pour la poésie. Mais son père le destinait à la magistrature; il étudia le droit, se fit recevoir docteur à Bourges, puis accepta la place de secrétaire de l'archevêque de Tolède. Charles-Quint l'attacha à sa personne dans son expédition contre Tunis; mais le climat de l'Afrique ayant altéré la santé de Second, il rentra dans son pays, et se fixa auprès de l'évêque d'Utrecht. Ses *Poésies*, publiées à Utrecht, 1541, in-12, ont été souvent réimprimées, notamment à Leyde, avec un commentaire par Bochssa, 1821, 2 vol. in-8°. On y remarque *les Baisers*, chants érotiques, au nombre de 19, pleins de naturel et de vivacité, et qui n'ont rien du cynisme de Catulle. Ils ont été traduits en prose par le fameux Mirabeau, Paris, 1796, in 8°; et en vers français, avec beaucoup d'élégance, ainsi que les *Elégies*, par Tissot, Paris, 1806, in-12. B.

SECONDAT (Jean-Baptiste, baron de), fils de Montesquieu, né en 1716 près de Bordeaux, m. en 1796, fut conseiller au parlement de sa ville natale, et employa ses loisirs à des études littéraires et scientifiques. On lui doit : *Mémoire sur l'électricité*, Paris, 1746, in-8°; *Observations de physique et d'histoire naturelle sur les eaux minérales des Pyrénées*, 1750, in-12; *Considérations sur la constitution de la marine militaire de France*, Londres, 1756, in-12; *Mémoire sur l'histoire naturelle du chêne*, Paris, 1785, etc.

SECONDIGNY, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), arr. et à 18 kil. S.-O. de Parthenay; 513 hab. Ruines des murs d'enceinte et du château. Fabr. de lainages; haras de baudets.

SECOUSSE (Denis-François), historien, né à Paris en 1691, m. en 1754, étudia d'abord le droit, et se fit recevoir avocat au Parlement en 1710, puis se livra à l'étude de l'histoire. Admis, en 1722, à l'Académie des Inscriptions et belles-lettres, il fut désigné par Daguesseau, en 1728, pour continuer la collection des *Ordonnances des rois de France* commencée par Laurière; il acheva le 2e vol., et publia les suivants jusqu'au 9e, en les accompagnant de préfaces, de dissertations, et de notes pleines de recherches utiles et curieuses. L'excès du travail lui fit perdre la vue. Il a laissé encore : divers *Mémoires* dans le recueil de l'Académie; *Mémoires pour servir à l'histoire de Charles II, roi de Navarre, dit le Mauvais*, Paris, 1755-58, 2 vol. in-4°, etc.

SECOVIUM, nom latin de SECKAU.

SECRÉTAIRES D'ÉTAT, officiers de la couronne sous l'anc. monarchie française, appelés d'abord *clercs du secret, secrétaires des commandements*. Ils faisaient directement au roi le rapport des affaires de leur département, et recevaient de lui-même les ordres en vertu desquels ils expédiaient les arrêts, lettres-patentes, brevets, mandements, etc. Leur nombre varia fréquemment. Henri II, par une ordonnance de 1547, érigea en titre d'offices les places de secrétaires d'État, qui n'avaient été jusque-là que de simples commissions. Ce fut sous Charles IX qu'ils commencèrent à signer pour le roi. Depuis 1588, ils prêtèrent serment entre les mains du roi. Une charge de secrétaire d'État conférait la noblesse, transmissible au 1er degré. Les secrétaires entraient chez le roi et dans ses conseils, vêtus de leurs habits ordinaires et l'épée au côté; ils recevaient, comme notaires, les contrats de ma-

riage des princes et princesses du sang. Quand ils étaient appelés au conseil d'État, ils prenaient le titre de ministres. — Le titre de secrétaire d'État, supprimé à la Révolution, et remplacé par celui de *ministre*, reparut lors de la Restauration, et, depuis ce temps, les hommes placés à la tête des départements administratifs prennent le titre de *ministres secrétaires d'État*. B.

SECRÉTAIRES DE LA MAIN, secrétaires intimes du roi, dans l'ancienne monarchie française; ils *avaient la main du roi*, c.-à-d. contrefaisaient son écriture de manière à tromper les plus habiles. Henri IV en avait deux. Le but était de multiplier les civilités et les politesses du roi, en faisant croire à plus de personnes qu'elles émanaient de la main royale. Louis XIV en eut, et cet usage durait encore du temps de Louis XV. C. D—Y.

SECTIONS, divisions territoriales et administratives de la ville de Paris, fixées au nombre de 48 par décret de l'Assemblée nationale du 22 juin 1790. Les citoyens de chaque section formaient des assemblées qui ne devaient se réunir que pour l'élection des membres du corps municipal : elles s'occupèrent des affaires publiques, délibérèrent, prirent des arrêtés, et jouèrent un rôle très-actif au temps de l'anarchie révolutionnaire. Tantôt elles changèrent de nom et s'appelèrent *Section des Amis de la Patrie, du Bonnet-Rouge, de Brutus, de la Montagne, de la Raison, de Mutius-Scévola, des Piques*, etc.; tantôt elles soutinrent l'ordre, comme au 1er prairial; tantôt elles appuyèrent les Jacobins, comme au 13 vendémiaire; toujours au service des meneurs, toujours instrument des factions et danger pour le pouvoir, quel qu'il fût. La suppression des assemblées de sections eut lieu par un décret de la Convention du 17 vendémiaire an IV (9 octobre 1795). *V.* SECTIONS DE PARIS, au *Supplément*. J. T.

SÉCULAIRES (Jeux), *ludi Sæculares*, jeux publics institués chez les anc. Romains, l'an 298 de la ville, 455 av. J.-C., par ordre d'un oracle Sibyllin, et en expiation de prodiges. Ils étaient consacrés à Jupiter, Junon, Latone, Diane, les Parques, Pluton et Proserpine. C'était une fête nationale et religieuse, à l'observation de laquelle les Romains attachaient la gloire et la prospérité de leur empire, et qui avait aussi pour but d'assurer la régularité des calculs dans la mesure du temps. Elle revenait chaque 100e année *embolismique* de 384 jours, ou tous les 110 ans de l'année ordinaire, dans le cours de la 111e année, pendant l'été, et durait 3 jours consécutifs et 3 nuits. On l'annonçait d'avance à Rome et dans les campagnes. Les quindécemvirs y présidaient : le 1er jour, ils distribuaient au peuple, sous les portiques de divers temples, des torches, du bitume, du soufre, des fèves, comme choses lustrales, et, le soir, immolaient, dans le Champ-de-Mars, à la clarté des flambeaux, 3 agneaux en l'honneur des 3 Parques, sur 3 autels dressés au bord du Tibre, au lieu dit *Térente;* puis des chanteurs chantaient des hymnes, en latin et en grec, composés pour la circonstance. — Le 2e jour, les quindécemvirs sacrifiaient devant le Capitole aux divinités du lieu, et descendaient ensuite au Champ-de-Mars, où des acteurs représentaient des jeux scéniques en l'honneur d'Apollon et de Diane.—Le 3e jour, qui était le 1er de la nouvelle lune, on venait sacrifier des bœufs blancs devant le temple d'Apollon; deux chœurs, l'un de jeunes filles, l'autre de jeunes garçons, chantaient un hymne au dieu. Des jeux scéniques remplissaient le reste du jour; le soir, les quindécemvirs immolaient dans Térente une truie noire et un porc à la Terre, puis enfouissaient sur place l'autel du sacrifice, qui demeurait là jusqu'aux prochains jeux. —Rome célébra 9 fois ses jeux Séculaires dans une période de 702 ans, parce que l'on se trompa 2 fois, en prenant ces jeux pour l'anniversaire séculaire de la fondation de Rome; ils furent célébrés sous la république, l'an 298 de la ville, 408, 518, et 628; sous les empereurs, l'an 737, par Auguste, qui commanda à Horace le chant séculaire que nous avons encore dans les œuvres du poëte; l'an 800, par Claude; 841, par Domitien; 957, par Septime-Sévère; et 1000, par Philippe, pour la dernière fois, car alors le christianisme commençait à chasser les croyances et les fêtes païennes. C. D—Y.

SÉCULARISATION, mot par lequel on a désigné la transmutation d'une chose cléricale en séculière, et surtout l'abandon de biens de l'Église à des laïques. La sécularisation a eu une importance spéciale en Allemagne, où les évêques et les abbés furent souvent souverains séculiers et princes de l'Empire. A la suite de la Réformation, l'administration de beaucoup de territoires cléricaux passa entre les mains de princes protestants. L'exemple fut donné par Albert de Brandebourg, grand-maître de l'Ordre Teutonique, qui, en 1525, quitta l'habit de l'Ordre, et se fit reconnaître duc héréditaire en Prusse. D'autres princes l'imitèrent : à la paix d'Augsbourg, 1555, on les reconnut légitimes possesseurs des biens ecclésiastiques dont ils s'étaient emparés; mais, pour empêcher les prélats de convertir, en abjurant le catholicisme, leurs évêchés en principautés séculières et héréditaires, on posa en principe que tout ecclésiastique qui embrasserait désormais la Réformation perdrait son bénéfice. La violation fréquente de cette clause, qu'on appelait *réserve ecclésiastique*, fut une des causes de la guerre de Trente-Ans. Par la paix de Westphalie, 1648, furent transformés en principautés séculières : les archevêchés de Magdebourg et de Brême, les évêchés de Halberstadt, Verden, Ratzebourg, Schwérin, Minden, Kamin, Brandebourg, Lébus, Havelberg, Lubeck-Eutin, Kolberg, Mersebourg, Naumbourg, Meissen, les abbayes de Walkenried, Grœningen, Hirschfeld, Saalfeld, Quedlinbourg, Hervorden, et Gandersheim. L'abandon de la rive gauche du Rhin à la France, en 1797 et 1801, amena aussi la sécularisation de tous les autres territoires cléricaux de l'Allemagne, avec lesquels les princes dépossédés sur la rive gauche furent dédommagés par le traité de 1803. Ainsi disparurent les évêchés de Trente, Brixen, Passau, Eichstett, Wurzbourg, Bamberg, Freisingen, Augsbourg, Paderborn, Hildesheim, Munster, Osnabruck, Constance, Spire, Bâle, Worms, Fulde, Corvey, les archevêchés de Salzbourg, Trèves, Cologne, une foule d'abbayes, etc. L'archevêché-électorat de Mayence, transféré à Ratisbonne, fut sécularisé en 1809, et l'évêché-duché de Francfort en 1814. C. P.

SEDAINE (Michel-Jean), auteur dramatique, né à Paris en 1719, m. en 1797, était fils d'un architecte pauvre, et resta l'unique soutien de sa famille vers l'âge de 18 ans; il fut réduit, pour vivre, à se faire tailleur de pierres. Dans ses courts instants de loisirs, il étudiait et lisait. Surpris dans ce délassement par un architecte, aïeul du célèbre peintre David, il lui inspira de l'intérêt, fut admis d'abord dans son atelier, puis associé à ses travaux. Longtemps après, par reconnaissance, il fit élever David comme son propre fils. Devenu plus libre, Sedaine se livra à la culture des lettres, attira sur lui l'attention publique par quelques pièces de vers, entre autres une petite *Epître à mon habit*, et devint bientôt le véritable créateur de l'opéra-comique. Il donna, au Théâtre-Italien : *le Diable à quatre*, 1756; *le Jardinier et son Seigneur*, 1761; *le Roi et le Fermier*, 1762; *Rose et Colas*, 1764; *le Déserteur*, 1769; *Félix ou l'Enfant trouvé*, 1777; *Aucassin et Nicolette*, 1780; *Richard Cœur-de-Lion*, 1784; *le Faucon*, 1792; à l'Académie royale de musique : *Aline, reine de Golconde*, 1766; *Amphitryon*, 1788; *Guillaume Tell*, 1791. La plupart de ces pièces, pleines de naturel, d'intérêt et d'esprit, et très-habilement disposées pour la scène, furent mises en musique par Philidor, Monsigny, et Grétry. Sedaine fit jouer au Théâtre-Français *le Philosophe sans le savoir*, 1765, comédie en 5 actes en prose, son meilleur ouvrage, et *la Gageure imprévue*, en 1 acte en prose, 1768. Il entra à l'Académie française en 1786. On a publié ses *Œuvres choisies*, avec une Notice par Auger, Paris, 1813, 3 vol. in-8°. B.

SÉCULIER (Clergé). *V.* CLERGÉ.

SEDAN, s.-préf. (Ardennes), à 22 kil. E.-S.-E. de Mézières, sur la rive dr. de la Meuse; 13,441 hab. Place de guerre; arsenal. Tribunaux de 1re instance et de commerce, bureau des douanes, succursale de la Banque de France, collége, bibliothèque. Eglise calviniste. Cette ville est assez bien bâtie; on y remarque l'anc. château, où naquit Turenne, la caserne de cavalerie, l'hôpital militaire. Elle est importante par son industrie; la fabrication des draps y fut apportée par N. Codeau en 1646, et, sous la protection de Colbert, acquit une prospérité qu'elle a conservée. Fabriques de draps noirs fins, casimirs, castorines, nouveautés, bonneterie; filatures de laine, tanneries, teintureries. Hauts-fourneaux, affineries; comm. de fers, quincaillerie, armes de chasse, fer-blanc. — Sedan ne fut longtemps qu'un hameau; en 1424, Evrard III de la Mark l'acheta, et l'agrandit considérablement. On ne peut fixer l'époque où elle devint une principauté indépendante; elle était déjà considérée comme telle, lorsque Henri-Robert de la Mark, 1555, embrassant la Réformation, en fit un des foyers du protestantisme; ce prince la dota d'institutions libérales et d'un tribunal des *Grands-Jours*. A cette époque, la principauté de Sedan comprenait : Florenville, une partie de la seigneurie de Raucourt, Fleuranges, Jamets, et Bouillon. En 1591, elle passa, par mariage, de la maison de la Mark dans celle de La Tour-d'Auvergne; Frédéric-Maurice de La Tour-d'Auvergne, duc de Bouillon, frère de Turenne, s'étant jeté dans le parti de Gaston d'Orléans, acheta sa

paix, en 1641, du cardinal de Richelieu, en abandonnant Sedan à la France, en échange de plusieurs villes et comtés; mais ce traité ne reçut son accomplissement qu'en 1651. L'université protestante de Sedan fut supprimée dès 1681. Patrie de Louis Cappel, de Turenne, qui a une statue en bronze sur la place de l'Hôtel-de-Ville, et du manufacturier Ternaux.

SEDANO (Juan-José Lopez de), littérateur espagnol, né en 1729 à Alcala-de-Hénarès, m. en 1801, garde du cabinet des médailles à la bibliothèque royale de Madrid, a publié le *Parnaso Español*, Madrid, 1768-78, 3 vol. in-8°, afin de remettre sous les yeux de ses compatriotes les anciens monuments de leur gloire lyrique. C'est un recueil assez intelligent, avec des notices biographiques, utiles pour l'histoire littéraire. B.

SEDBERGH, brg et paroisse d'Angleterre (York, West-Riding), à 48 kil. N.-O. de Settle; 4,500 hab. Fabr. de bonneterie, quincaillerie et articles en fer.

SÉDÉCIAS, dernier roi de Juda avant la captivité de Babylone, 597-587 av. J.-C. Nabuchodonosor II, vainqueur de Jéchonias, mit à sa place Sédécias, son oncle. Ce dernier fut impie et criminel, et méprisa la voix du prophète Jérémie. S'étant révolté contre Nabuchodonosor, il fut assiégé dans Jérusalem, et, après une longue résistance, eut les yeux crevés, et fut mené à Babylone. L—H.

SEDELAUCUM, nom latin de Saulieu.

SEDERA, nom latin de la Saudre.

SÉDERON, ch.-l. de cant. (Drôme), arr. et à 63 kil. S.-E. de Nyons, dans une gorge resserrée entre des rochers; 493 hab.

SÉDÉTANS. *V.* Edétans.

SEDGEMOOR, plaine d'Angleterre (Somerset), entre Bridgewater et Kingsverton; le duc de Monmouth y fut battu et pris par les troupes de Jacques II, en 1685.

SEDHIOU ou SÉGHIOU, comptoir français et poste fortifié du Sénégal, dans la Haute-Casamance. Il existe depuis 1837; 12° 43′ lat. N., 17° 45′ long. O.

SEDILLOT (Jean-Jacques-Emmanuel), orientaliste et astronome, né à Enghien-Montmorency en 1777, m. en 1832, entra à l'Ecole polytechnique dès l'origine de cette institution, étudia ensuite les langues orientales, fut professeur-adjoint de turc et secrétaire à l'école des langues orientales, et astronome-adjoint au Bureau des longitudes en 1816. Il seconda Delambre et Laplace dans leurs recherches, traduisit de l'arabe, en 1810, le traité d'Aboul-Hassan-Ali sur la construction des instruments astronomiques, puis 28 livres inconnus jusque-là d'Ebn-Jounis, et un almanach d'Aboul-Wefa, et inséra, dans divers recueils scientifiques, beaucoup de dissertations sur divers points d'histoire et de critique orientales. B.

SÉDIMAN, vge d'Egypte, dans le Fayoum. Desaix y défit les Mamelouks, le 7 octobre 1798.

SEDINUM, nom latin de Stettin.

SEDJELMÉSSE, v. de l'Empire de Maroc, dans le royaume et à 60 kil. E. de Tafilet, sur le Zig. Auj. en ruines; ce fut le 1er siége de la dynastie des Almoravides.

SEDJER ou CHEDCHER, pays d'Arabie, dans la partie E. de l'Hadramaout, entre le Marrah au N. et la mer d'Oman au S. Il fournit des chameaux magnifiques et de belles dattes. Pêche abondante sur le littoral.

SEDJESTAN. *V.* Sigistan.

SEDLITZ, v. des Etats autrichiens (Bohême), à 30 kil. S.-O. de Tœplitz; 1,300 hab. Manuf. considérable de tabac; eaux salines purgatives renommées.

SEDULIUS (Caïus-Cœlius ou Cœcilius), prêtre du Ve siècle, est auteur d'un poëme latin, en hexamètres, qui contient la vie et les miracles de J.-C., et est intitulé : *Paschale carmen, id est, de Christi miraculis libri* v, Leipzig, 1499, et Rome, 1791, in-4°; il le mit ensuite en prose sous le titre d'*Opus paschale*, Paris, 1585.

SEDUNI, peuple gaulois des Alpes, habitait la vallée supérieure du Rhône (le Valais actuel), et, dans les dernières divisions de l'empire romain, fit partie de la prov. des Alpes Grées-et-Pennines. Sa capitale, *Sedunum* ou *Civitas Sedunorum*, est auj. *Sion*. C. P.

SEE, *amas d'eau, lac, mer*, dans les langues germaniques : *Seeland*, terre maritime.

SÉE, riv. de France (Manche), naît dans le canton de Mortain, coule à l'O. et au S.-O., passe à Avranches, et se jette, avec la Sélune, dans la baie du Mont-St-Michel; cours de 55 kil.

SEEGUT, hameau du Wurtemberg, près de la rive g. du Neckar, à 2 kil. E. de Ludwigsbourg. Château royal de *Monrepos*, avec ferme-modèle.

SEELAND, *Sjælland*, île de la mer Baltique, la plus grande de celles du Danemark, à l'E. de Fionie, et à l'extrémité S.-E. de la Suède; 6,875 kil. carrés; 340,000 hab. Ch.-l., *Copenhague*. Climat doux, un peu humide. Elève d'un nombreux bétail dans de beaux pâturages. Sol généralement plat, coupé de nombreux canaux, fertile en grains, et cultivé avec soin. Seeland forme un stift ou diocèse, dont font partie Samsö, Möen, Bornholm, les Feröe, et une cinquantaine de petites îles. Elle est divisée en 5 amts ou bailliages : Copenhague, Frederiksborg, Holbek, Sorö, Prestö.

SEELBURG (ALT-), v. de la Russie d'Europe (Courlande), sur la Dwina, à 20 kil. N.-O. de Jacobstadt. Anc. résidence des évêques de Sémigalle.

SÉES ou SÉEZ, *Sagium*, *Civitas Sagiorum*, ch.-l. de cant. (Orne), arr. et à 25 kil. N.-N.-E. d'Alençon, sur l'Orne; 3,329 hab. Evêché suffragant de Rouen; grand et petit séminaires, collége. Belle statue en bronze de Conté, né dans le voisinage. Fabr. de toiles, bonneterie, gants en peau, calicots. Anc. cité des Gaules, cette ville souffrit beaucoup des ravages des Normands et des guerres des Anglais; elle fut brûlée et rebâtie trois fois. On y remarque la cathédrale, bel édifice du XIIIe siècle, et le palais épiscopal moderne. A 6 kil. de la ville est le château d'O, édifice gothique, bâti au milieu d'un étang, et dont la construction est attribuée à Isabeau de Bavière, qui, après l'expulsion des Anglais, y fut retenue captive.

SÉES (Collége de), collége fondé à Paris, rue de la Harpe, en 1427, par J.-B. Langlois, évêque de Sées, et reconstruit en 1730 par Ch.-Alex. Lallemand, autre évêque du même diocèse.

SEESEN, v. du duché de Brunswick, à 25 kil. O.-S.-O. de Goslar; 2,300 hab. Haute école juive. Sources sulfureuses et bains. Anc. château.

SEFFIN, v. de la Turquie d'Asie (Diarbékir), sur l'Euphrate, à 130 kil. S.-E. d'Orfa. Près de là eut lieu, en 657, la bataille dite *des Cent-dix jours*, entre les partisans d'Ali et ceux de Moawiah, qui fut vainqueur.

SÉFY (Chah), roi de Perse de la dynastie des Sophis, 1628-49, successeur de son aïeul Abbas le Grand, fit périr ou priver de la vue tous les princes de son sang, les nobles alliés à sa famille, presque tous ses ministres et ses généraux, et n'eut cependant à comprimer aucune révolte.

SÉGA (Philippe), dit *le cardinal de Plaisance*, né à Bologne, devint évêque de Placentia en Espagne, cardinal en 1591, fut légat du pape dans Paris, lors des Etats de la Ligue, et mourut à Rome en 1596. Il a été tourné en ridicule dans la *Satire Ménippée*.

SÉGALAUNI, peuple gaulois de la Province romaine (Viennoise), appelé aussi *Segŏvellani* et *Segolauni*, à l'E. des Helviens, au N. des Tricastins, à l'O. des Voconces, et au S. des Allobroges, étaient une division des Cavares, et habitaient, à l'E. du Rhône, les environs de Valence (Drôme).

SÉGAREL (Gérard), hérésiarque du XIIIe siècle, né à Parme, fut le chef d'une secte d'*Apostoliques*. Il distinguait trois règnes dans le monde : celui du Père, dont le caractère était la justice et la sévérité; celui du Fils, règne de grâce et de sagesse; et celui du St-Esprit, dont la charité était l'unique loi. Il annonçait ce dernier règne, et rien de ce qui était demandé au nom de l'Esprit saint ne pouvait être refusé. Ses adhérents furent de véritables mendiants, qui commirent toutes sortes de désordres, et que l'on poursuivit vivement. Ségarel lui-même fut brûlé vif à Parme, en 1300.

SEGEBERG, v. du duché de Holstein, sur la Trave, à 68 kil. S. de Kiel; 4,691 hab. Brasseries, distilleries, tanneries; fabr. de lainages. Comm. de produits agricoles.

SEGED ou SEGEDIN. *V.* Szegedin.

SEGELMESSE. *V.* Sedjelmesse.

SEGESSERA, v. de la Gaule (Lyonnaise 1re), chez les Lingons; auj. *Bar-sur-Aube*.

SÉGESTE, anc. ville de Sicile, appelée aussi *Egeste* et *Aceste*, vers l'extrémité O. de la côte septentrionale de l'île, fut fondée, suivant une tradition, par une colonie troyenne, qui donna aux deux petits fleuves qui l'arrosaient les noms de Scamandre et de Simoïs, ou, d'après une autre tradition, par des Grecs compagnons de Philoctète, sous la conduite du Troyen Egeste. Souvent en guerre avec les colonies grecques de l'île, elle implora contre Syracuse le secours des Athéniens pendant la guerre du Péloponèse, et donna ainsi lieu à la malheureuse expédition de Sicile. Prise par Agathocle en 317, elle vit ses habitants massacrés ou réduits en esclavage, et reçut, avec une population nouvelle, le nom de *Dicæopolis*. Après la mort du roi de Syracuse, elle reprit son ancien nom et les restes de ses anciens habitants. Les Romains, en raison de son origine troyenne, la traitèrent avec douceur; elle

dut à cette protection, à son commerce, et à ses sources thermales une assez grande importance. On trouve encore, près de la ville actuelle d'*Alcamo*, les ruines presque informes d'un théâtre, et un temple colossal dorique, presque entier, appelé temple de Cérès. C. P.

SÉGESTE DES TIGULIENS, *Segesta Tiguliorum*, v. de la Ligurie, au S.-E., près de l'embouchure de la Macra; auj. *Sestri di Levante*.

SEGESTICA, v. d'Hispanie; auj. *Hiniesta*.

SÉGESVAR ou SCHÆSBURG, v. forte des États autrichiens (Transylvanie), ch.-l. de la justice de son nom, sur la Kockel, à 60 kil. N.-E. d'Hermanstadt; 6,000 hab. Fabr. de draps, toiles, étoffes de coton. Elle fut fondée en 1178, sur les ruines d'une colonie romaine. — La justice de Segesvar, l'une des 9 du pays des Saxons, a 30,000 hab., et 54,900 hectares.

SEGETIA, déesse de la moisson mûre, chez les anc. Romains.

SEGHALIEN. *V.* AMOUR.

SEGHERS (Gérard), ou ZEEGERS, peintre, né à Anvers en 1589, m. en 1651, eut pour maîtres Henri Van Balen et Abraham Janssens, alla se perfectionner en Italie, et étudia beaucoup les productions de Caravage et de Manfredi. Après un voyage à Madrid, où il fut comblé de présents par le roi, il retourna dans sa patrie. Il peignit des sujets sacrés, des scènes familières, des joueurs, des musiciens; la vogue de ses tableaux et les sommes qu'il en retira lui permirent de vivre en grand seigneur; il employa 60,000 florins à acheter des œuvres d'élite, et à se former un cabinet somptueux. Le musée du Louvre possède de lui une toile très-belle, *St François en extase soutenu par des anges*. Une *Adoration des Mages*, dans l'église Notre-Dame à Bruges, est une des gloires de la peinture; les types sont d'un goût parfait, et une couleur merveilleuse augmente le prestige de ces nobles têtes. On cite encore *le Mariage de la Vierge*, *Jésus élevé sur la croix*, et *le Martyre de St Lieven*. A. M.

SEGHERS (Daniel), frère du précédent, m. en 1660, prit des leçons de Breughel de Velours, et entra dans l'ordre des Jésuites. Il excella dans le paysage historique, et dans la peinture des fleurs. Sa couleur est belle, légère, transparente; sa touche large, quoique finie.

SÉGHIOU. *V.* SEDHIOU.

SEGNERI (Le P. Paul), orateur italien, né à Nettuno en 1624, m. en 1694, entra chez les Jésuites en 1637, et réforma l'éloquence de la chaire, dégradée par des déclamations creuses ou de stupides bouffonneries. Cependant, il fut trop dialecticien, et étala une érudition déplacée. Son style est pur et correct. On a de lui: *Quaresimale*, Florence, 1679, in-fol.; *Prediche dette nel palazzo apostolico*, Rome, 1694, in-4°; *Panegirici sacri*, Florence, 1684, 2 vol. in-12, etc. B.

SEGNI (Bernard), littérateur italien, né à Florence vers la fin du XVe siècle, m. en 1558, fit ses études à Padoue, dirigea une maison de commerce à Aquila, fut employé à diverses missions par Cosme de Médicis, et devint consul de l'Académie della Crusca. Outre des traductions de plusieurs ouvrages d'Aristote, il a laissé: *Trattato de' governi*, Florence, 1549, in-4°; *Storie Fiorentine dall' anno 1527 all' anno 1555*, Palerme, 1778, 2 vol. in-4°, etc. B.

SEGNI, anc. *Signia*, v. des Etats de l'Eglise, à 26 kil. O. de Frosinone; 3,500 hab. Evêché; belle cathédrale. On dit que les orgues y furent inventées. Vins renommés chez les anciens. Murs cyclopéens.

SÉGO, v. de la Nigritie centrale, capitale du Haut-Bambarra, sur le Niger, par 13° 5' lat. N. et 7° 35' long. O.; 30,000 hab. Elle forme 4 quartiers, dont deux à gauche du Niger, et deux à droite, ces derniers ceints de murailles en terre. Les mosquées sont belles, mais les rues très-étroites; les maisons, construites en terre, sont de forme carrée, à toits plats, et presque toutes peintes en blanc. Ségo est un entrepôt de commerce de l'Afrique centrale; Mungo-Park la visita à la fin du XVIIIe siècle.

SEGOBRIGA, v. d'Hispanie (Tarraconaise), au N.-O. de Sagonte, chez les Edétans; auj. *Ségorbe*.

SEGOBRIGES, *Segobrigii*, peuple ligurien qui habitait, avant l'arrivée des Phocéens, la partie de la Gaule qui environne auj. Marseille.

SEGODUNUM, v. de la Gaule (Aquitaine 1re), capit. des Rutènes; auj. *Rhodez*.

SEGOLAUNI. *V.* SEGALAUNI.

SEGONTIA, auj. *Siguenza*, v. d'Hispanie (Tarraconaise), chez les Arévaques; Métellus et Pompée y livrèrent à Sertorius une bataille indécise, en 75 av. J.-C.

SÉGONTIAQUES, *Segontiaci*, peuple de l'anc. île de Bretagne, voisin des Trinobantes, s'étendait au N. du Hampshire actuel et au S.-O. du comté de Berks.

SÉGONTIUM, v. de l'île anc. de Bretagne (Bretagne 2e), chez les Ordovices; auj. *Carnarvon*.

SEGONZAC, ch.-l. de cant. (Charente), arr. et à 12 kil. S.-E. de Cognac; 654 hab. Comm. d'eaux-de-vie.

SÉGOR, primitivement *Bala*, v. de Palestine (Judée), près du lac Asphaltite, fut la seule des 5 villes de la vallée de Siddim que Dieu épargna, à la prière de Loth, lorsque le feu du ciel tomba sur elles. Elle eut plus tard une garnison romaine, et, dans les premiers temps du christianisme, fut siége d'évêché. Nommée *Zoghar* au moyen âge, elle est aujourd'hui *Ghor-Zafièh*, habitée par 300 familles arabes. B.

SEGORA, v. de la Gaule (Aquitaine 2e), chez les Pictaves; auj. *Bressuire*.

SÉGORBE, anc. *Segobriga*, v. d'Espagne (Valence), sur le Murviédro, dans la prov. et à 42 kil. O. de Castellon-de-la-Plana; pop. de la commune: 8,000 hab. Evêché suffragant de Valence. On remarque la cathédrale et le palais épiscopal. Fabriques d'amidon et de papiers. Beaux marbres aux environs. — Enlevée, en 1245, aux Maures par Jacques Ier d'Aragon, prise par les Français en 1812, elle est titre d'un duché appartenant auj. à la maison de Medina-Celi.

SEGOVELLANI. *V.* SEGALAUNI.

SÉGOVIE, *Segovia*, *Segubia*, v. d'Espagne (Vieille-Castille), cap. de la prov. de son nom, à 78 kil. N.-O. de Madrid, sur un roc élevé près de la riv. d'Eresma; 10,200 hab. Cette ville, autrefois une des premières de l'Espagne, est complétement déchue. Les monuments qui rappellent son ancienne grandeur sont: l'Alcazar, château-fort d'origine mauresque, auj. école d'artillerie; la cathédrale; un magnifique aqueduc romain de 161 arches, attribué à Trajan, et qui amène toujours les eaux dans la ville. Ségovie, qui n'a auj. presque ni commerce ni industrie, fut longtemps célèbre par ses laines, qui s'exportaient dans les deux mondes, et par ses manufactures de draps. Fabr. de toiles, verreries, papeteries, ouvrages d'or et d'argent. Hôtel des monnaies (pour celles de cuivre). Musée de peinture dans le palais épiscopal. Patrie de Dominique Soto. — La prov. de Ségovie, au centre de l'Espagne, entre celles de Burgos au N., de Valladolid et d'Avila à l'O., de Madrid au S., de Soria et de Guadalaxara à l'E., a 7,027 kil. carrés, et 146,839 hab. Sol montagneux au S.-E., arrosé par la Cega et l'Eresma, et fertile en céréales, vins, fruits; beaux pâturages. Elève de moutons. Mines d'or et de plomb; carrières de pierre calcaire.

SEGRAIS (Jean REGNAULT DE), poëte et littérateur, né à Caen en 1625, m. en 1701, se fit connaître, à 19 ans, par une tragédie d'*Hippolyte*, et par les deux premières parties d'un roman de *Bérénice*. Le comte de Fiesque, en disgrâce, fit sa connaissance, et le plaça, en 1648, près de Mademoiselle (fille de Gaston d'Orléans), dont il fut secrétaire et gentilhomme ordinaire. En 1653, il publia *Athis*, poëme pastoral en 5 chants, et, 4 ans après, les *Nouvelles françoises*, in-8°, écrites pour amuser Mademoiselle, et qui se lisent encore avec intérêt. Sous le titre de *Diverses poésies*, Segrais donna, en 1658, in-4°, des églogues, des élégies, des épîtres, etc. Dès lors il eut une place, pour la douceur et le naturel de quelques vers, parmi les poëtes bucoliques, et l'Académie Française le reçut, en 1662, à la place de son compatriote Boisrobert. Ayant perdu en 1672 sa place de gentilhomme ordinaire pour avoir désapprouvé le projet de mariage de Mademoiselle avec Lauzun, il alla demeurer chez Mme de La Fayette, à laquelle il donna des conseils pour la composition de *Zaïde* et de *la Princesse de Clèves*; en 1676, il retourna vivre dans sa ville natale, s'y maria richement en 1679, et y ranima l'Académie fondée en 1652. Segrais a traduit en vers l'*Enéide*, 2 vol. in-4°, 1668-81, et les *Géorgiques*, imprimées après sa mort, 1712, in-8°, traductions auj. oubliées. A. Galland a publié un *Segraisiana*, recueilli de ses entretiens, La Haye (Paris), 1722, in-8°. Les principales œuvres de Segrais ont été imprimées à Paris en 1755, 2 vol. in-18; la dernière édition de ses poésies est celle de Caen, 1823, in-8°. J. T.

SÈGRE, *Sicoris*, riv. d'Espagne (Catalogne), sort des Pyrénées, coule du N.-E. au S.-O., à travers la prov. de Lérida, arrose Puycerdà, Urgel, Lérida, reçoit les deux Noguera et la Cinca, et se jette dans l'Ebre, un peu au-dessous de Mequinenza. Cours de 240 kil.

SEGRÉ, s.-préf. (Maine-et-Loire), à 36 kil. N.-O. d'Angers, sur la Verzée et l'Oudon; 2,032 hab. Tribunaux de 1re instance et de commerce. Comm. de toiles, fil, chanvre, grains, bestiaux.

SÉGUIER (Pierre), célèbre magistrat, né à Paris en

1504, d'une famille du Languedoc, m. en 1580, s'était déjà fait une grande réputation au barreau, quand François Ier le nomma avocat-général à la Cour des Aides et chancelier de la reine Éléonore. Avocat-général au parlement sous Henri II, il combattit les prétentions de la cour de Rome, lors des différends du pape Jules III avec le roi, au sujet du duché de Parme, fut élevé en 1554 à la place de président à mortier, présenta, au nom de sa compagnie, en 1555, des remontrances qui empêchèrent l'établissement de l'Inquisition en France, et, sous François II, fut chargé de traiter de la fixation des limites entre le Piémont et le Dauphiné. On a de lui : *Rudimenta cognitionis Dei et sui*, 1536, in-12, trad. en français par Colletet. B.

SÉGUIER (Antoine), 5e fils du précédent, né à Paris en 1552, m. en 1626, fut successivement conseiller au parlement, maître des requêtes, surintendant de justice en Provence, 1576, conseiller d'État, avocat-général au parlement de Paris, et président à mortier, 1597, refusa d'entrer dans la Ligue, défendit avec énergie les droits de la couronne et les libertés de l'Eglise gallicane, fit condamner par le parlement, en 1591, une bulle de Grégoire XIV contraire à ces libertés, et fut, sous Henri IV, 1598, ambassadeur à Venise, où il détourna cette république de s'allier avec le duc de Savoie. B.

SÉGUIER (Pierre), neveu du précédent, né à Paris en 1588, m. en 1672, fut conseiller au parlement, maître des requêtes, intendant de Guyenne, président à mortier au parlement de Paris, garde-des-sceaux en 1633, et chancelier de France en 1635. Bien qu'il dût son élévation au cardinal de Richelieu, il ne fléchit pas toujours devant la volonté de ce ministre. Il contribua à faire casser par le parlement le testament de Louis XIII, et remettre la régence entre les mains d'Anne d'Autriche, demeura fidèle au parti de la cour pendant la Fronde, dut cependant céder les sceaux à Châteauneuf, puis à Molé, les reprit en 1656, et présida la commission chargée de juger Fouquet, ainsi que le conseil où furent rédigées les belles ordonnances de 1669 et 1670, connues sous le nom de *Code Louis* (*V.* CODE). Il fut un des fondateurs de l'Académie française, et en devint le protecteur après la mort de Richelieu : pendant 30 ans, il en réunit les membres dans son hôtel. Son oraison funèbre fut prononcée par Mascaron. *V.* un *Eloge* de Séguier, par Barère de Vieuzac, 1784. M. A. Floquet a publié le *Diaire ou Journal du voyage du chancelier Séguier en Normandie, après la sédition des Nupieds*, 1639-40, Rouen, 1842, in-8°. B.

SÉGUIER (Antoine-Louis), de la famille des précédents, né à Paris en 1726, m. en 1792, fut avocat du roi au Châtelet en 1748, avocat-général au Grand-Conseil en 1751, avocat-général au parlement de Paris en 1755, et entra à l'Académie française en 1757; dévoué à Louis XV, qui l'honorait de la plus haute estime, et au gouvernement purement monarchique, il lança, en 1770, un violent réquisitoire contre les doctrines philosophiques, s'efforça de prévenir la lutte du parlement contre l'autorité royale, donna sa démission après l'installation du parlement Maupeou, rentra à l'ancien parlement en 1774, refusa d'être prévôt des marchands à l'approche de la Révolution, puis émigra à Tournai, où il mourut. Il a laissé des plaidoyers, des mercuriales, des discours académiques. *V.* son *Eloge* par Portalis, 1806. B.

SÉGUIER (Antoine-Jean-Mathieu, baron), fils aîné du précédent, né à Paris en 1768, m. en 1848, était substitut du procureur-général lorsque la Révolution éclata. Il suivit son père dans l'émigration, revint en France après l'avoir perdu, rentra en 1802 dans l'ordre judiciaire, fut successivement substitut du commissaire et commissaire par intérim du gouvernement près le tribunal de 1re instance de la Seine, président du tribunal d'appel, et, en 1810, premier président de la Cour impériale de Paris. Maintenu dans ce poste et nommé conseiller d'Etat par la 1re Restauration, destitué et exilé pendant les Cent-Jours, il reprit ses fonctions et fut nommé pair de France après la chute définitive de Napoléon Ier. En 1830, il se rallia au gouvernement de Louis-Philippe. B.

SÉGUIER (Jean-François), antiquaire et naturaliste, né à Nîmes en 1703, d'une autre famille que les précédents, m. en 1784, montra un goût précoce pour la numismatique et la botanique, suivit Scipion Maffei en Italie, 1732, puis dans diverses contrées de l'Europe, rapporta dans sa ville natale, après 23 ans de voyages, les plus précieuses collections de livres, de médailles, de plantes, de minéraux, et fut nommé, en 1772, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. On a de lui : *Bibliotheca botanica*, La Haye, 1740, in-4°, ouvrage d'une grande érudition, mais que celui de Haller a fait oublier; *Plantæ veronenses*, 1745-54; une traduction française des *Mémoires du marquis Maffei*, La Haye, 1740, 2 vol. in-12; *Dissertation sur la Maison carrée de Nîmes*, 1759 et 1776, in-8°; *Inscriptionum antiquarum Index absolutissimus...*, 2 vol. in-fol., avec 2 autres vol. d'Introduction, et 4 vol. de suppléments, notes et table, le tout en mss. à la Bibliothèque de Nîmes. *V.* son *Eloge* par Dacier (*Mém. de l'Acad. des Inscriptions*, t. 47). B.

SÉGUIN (Armand), économiste, né à Paris en 1765, m. en 1835, s'occupa d'abord de chimie appliquée aux arts, fut le collaborateur de Fourcroy et de Berthollet, découvrit un procédé pour hâter le tannage du cuir, en 1794, se livra ensuite aux spéculations financières, s'enrichit comme fournisseur des armées de la République, et eut de vifs démêlés avec le gouvernement impérial, à propos de ses fournitures. Il n'a laissé que des brochures de circonstance.

SÉGUR, vge (Corrèze), arr. et à 49 kil. N.-O. de Brive-la-Gaillarde; 983 hab. Berceau de l'illustre famille de Ségur.

SÉGUR (Henri-François, comte de), dit à la cour *le beau Ségur*, né en 1689, m. en 1751, servit d'abord dans les mousquetaires, puis fut nommé capitaine dans un régiment dont son père, le marquis de Ségur, était colonel, y parvint lui-même à ce grade, obtint ensuite ceux de mestre-de-camp et de brigadier, et, après des campagnes en Espagne, dans les Pays-Bas, en Italie, devint maréchal-de-camp. Blessé à la bataille de Guastalla, il alla plus tard en Lorraine sous les ordres du comte de Belle-Isle, et fut élevé au grade de lieutenant-général en 1738. Pendant la guerre de la succession d'Autriche, il défendit Lintz et Prague, puis, entouré par 15,000 ennemis, et n'ayant que 7,000 hommes à leur opposer, prit position sur les hauteurs de Pfaffenhofen, repoussa trois attaques successives, et battit ensuite en retraite, 1745. B.

SÉGUR (Philippe-Henri, marquis de), fils du précédent, né en 1724, m. en 1801, servit sous son père en Allemagne, se signala par son courage à Raucoux, 1746, et à Laufeld, 1747, où il fut grièvement blessé, devint maréchal-de-camp, et, bientôt après, lieutenant-général, fit les campagnes de Hanovre pendant la guerre de Sept-Ans, et fut fait prisonnier à Clostercamp, après avoir été mis hors de combat par plusieurs blessures. A la paix, il devint inspecteur de l'infanterie, puis commandant de la Franche-Comté. Appelé au ministère de la guerre en 1780, créé maréchal de France en 1783, il réorganisa et améliora les hôpitaux militaires, institua le corps d'état-major, et rendit une ordonnance qui réservait aux nobles les emplois d'officiers dans l'armée, ou du moins la contre-signa, car on a prétendu qu'il l'avait combattue dans le conseil. Il donna sa démission quelques mois après l'entrée de Loménie de Brienne aux affaires, 1787, et vécut dans la retraite. La Révolution le ruina, et il échappa difficilement aux proscriptions de la Terreur. Le premier consul Bonaparte lui donna une pension. B.

SÉGUR (Louis-Philippe, comte de), diplomate et historien, fils aîné du précédent, né à Paris en 1753, m. en 1830. Après de fortes études, il prit la carrière des armes, partit pour la guerre d'Amérique en 1781, voyagea, revint à la cour de Versailles, alla en 1785 comme ambassadeur à St-Pétersbourg près de Catherine II, fut admis dans son intimité, composa de petites comédies pour le théâtre qu'avait l'impératrice dans la partie de son palais appelée l'*Hermitage*, obtint en 1787 un traité de commerce avantageux à la France, revint en 1789, travailla aux réformes par ses écrits, fut nommé maréchal-de-camp en 1791, se chargea d'une mission en Prusse en 1792, vécut de sa plume pendant la crise révolutionnaire, fut appelé par le 1er consul Bonaparte au Corps Législatif, puis au conseil d'État, prit une part active à la rédaction des codes, devint grand-maître des cérémonies de la cour impériale, fut nommé sénateur après la campagne de Russie, et vota la déchéance. Louis XVIII le porta sur la liste des pairs; Ségur reprit ses fonctions près de l'empereur pendant les Cent-Jours, et voulut en vain le suivre dans son exil. En 1819, il rentra à la Chambre des pairs, y fit de la politique libérale, et propagea ses généreux principes dans des ouvrages littéraires justement estimés. Depuis 1803, il était membre de l'Académie française. Il réunit la plupart de ses ouvrages sous le titre d'*Œuvres complètes*, Paris, 1824-30, 33 vol. in-8°, avec deux atlas. On y trouve : *Histoire des principaux événements du règne de Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse, et Tableau politique de l'Europe*, 3 vol. in-8°; *Mémoires, souvenirs et anecdotes*, 3 vol., son meilleur ouvrage, où l'on trouve beaucoup de curieux renseignements sur l'histoire du temps, jusqu'en 1789; *Décade his-*

lorique, 3 vol.; *Politique de tous les cabinets de l'Europe pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI*, 3 vol.; *Histoire ancienne*, 3 vol.; *Histoire romaine*, 3 vol.; *Histoire du Bas-Empire*, 4 vol.; *Histoire de France*, 9 vol.; *Galerie morale et politique*, 4 vol.; tous ces ouvrages sont écrits avec correction et facilité, mais d'un style un peu prolixe; enfin, *Mélanges*, 1 vol., renfermant ses poésies, son théâtre, ses discours de tribune, etc. J. T.

SÉGUR (Joseph-Alexandre, vicomte de), frère du précédent, né en 1756, m. en 1805, était maréchal-de-camp au commencement de la Révolution. Il prit sa retraite pour se livrer à la littérature. En 1790, il publia : *Correspondance secrète entre Ninon de Lenclos, le marquis de Villarceaux, et Mme de Maintenon*, ouvrage spirituel, souvent réimprimé. Il travailla pour l'Opéra, l'Opéra-Comique et le Théâtre-Français; il donna à ce dernier théâtre *le Retour du Mari*, comédie agréable. Après un emprisonnement de 8 mois, il publia : *Ma prison, depuis le 23 vendémiaire jusqu'au 10 thermidor*, Paris, an III. Homme aimable, esprit fin et caustique, il fronda les débuts du régime impérial, et composa une foule de jolies chansons. Il échoua complétement dans son dernier ouvrage, *les Femmes*, 1802, 3 vol. in-12. Il a été l'éditeur des *Mémoires du baron de Besenval*. J. T.

SÉGUR (Octave-Henri-Gabriel, comte de), fils du diplomate académicien, né à Paris en 1779, publia, au sortir de l'École polytechnique, des *Lettres élémentaires sur la chimie*, 2 vol. in-12. En 1801, il traduisit de l'anglais la *Flore des jeunes personnes;* en 1802, *Ethelvina*, 2 vol. in-12, et *Bélinde*, in-8°. Sous-préfet de Soissons à 22 ans, il disparut, et l'on sut plus tard qu'il s'était enrôlé dans l'armée d'Italie. Il servit avec distinction, fut fait prisonnier, revint à la paix, et se noya sous le Pont-Royal en 1818. J. T.

SEGURA, anc. *Tader*, riv. d'Espagne, a sa source dans la Sierra-de-Segura (Albacete), coule, sur 250 kil., au N.-E., puis à l'E.-S.-E. et au S., par Archena, Murcie, et Orihuela, au-dessous de laquelle elle se jette dans la Méditerranée, à 28 kil. S.-O. d'Alicante. Elle alimente de nombreux canaux d'irrigation.

SEGURA DE ASTORGA (Juan-Lorenzo), poète castillan du XIIIe siècle, a laissé un poëme sur Alexandre, inséré dans le recueil de Sanchez. Ce poëme a de grands rapports avec celui que Gaultier de Châtillon avait écrit en latin, et que Lambert li Cors et Alexandre de Paris mirent en vers français : on y trouve le même défaut d'invention, les mêmes anachronismes, le même étalage pédantesque. Il est suivi de deux Lettres écrites par Alexandre à sa mère : ce sont deux des plus anciens monuments de la prose espagnole. B.

SEGURA-DE-LÉON, *Secura*, v. d'Espagne (Estramadure), prov. de Badajoz, à 45 kil. O. de Llerena; 3,000 hab.

SEGURA-DE-LA-SIERRA, *Castrum altum*, ville d'Espagne, province et à 105 kil. N.-E. de Jaën; 2,347 hab.

SEGURO (PORTO-). *V.* PORTO-SEGURO.

SEGUSIANI ou SEBUSIANI, peuple gaulois de la Celtique, entre les Eduens au N., les Arvernes à l'O., les Vellaves au S., et les Séquanes à l'E.; clients des Eduens au temps de César, et délivrés sans doute par Auguste de cette dépendance, ils habitaient le département du Rhône et la plus grande partie de celui de la Loire; villes principales : *Forum Segusianorum* (auj. Feurs), *Lugdunum* (Lyon), *Rodumna* (Roanne). Ils furent ensuite rangés dans la Ire Lyonnaise. C. P.

SEGUSINI ou SEGUSIENSES, peuple gaulois, sur les deux versants des Alpes Cottiennes, avait pour capitale *Segusio* (auj. Suse), et pour ville principale *Brigantio* (Briançon), et fit partie du royaume de Cottius. C. P.

SEGUSTERO, ville de la Gaule (Narbonnaise IIe); auj. *Sisteron*.

SÉIA, déesse protectrice des blés semés, chez les anc. Romains.

SEIBO, v. d'Haïti (République Dominicaine), à 100 kil. N.-E. de St-Domingue; 4,000 hab.

SEIBOUSE, anc. *Rubricatus*, riv. d'Algérie, prend sa source au S.-E. de Constantine, sous le nom d'Oued-el-Serf, arrose Ghelma, puis se jette dans la Méditerranée près et à l'E. de Bone; cours de 130 kil.

SEICHES ou SEYCHES, ch.-l. de canton (Maine-et-Loire), arr. et à 20 kil. O. de Baugé, sur la rive g. du Loir; 977 hab. Papeterie, filature de laine.

SEICHES, *Aquæ siccæ*, ch.-l. de canton (Lot-et-Garonne), arr. et à 15 kil. N.-E. de Marmande; 227 hab.

SÉID ou SIDI, c.-à-d. *seigneur* en arabe; titre d'honneur que prennent ceux qui prétendent descendre de Mahomet, ainsi que les Ismaéliens.

SÉID, esclave de Mahomet, crut, un des premiers, à la mission de son maître, et reçut la liberté comme récompense. Il fut tué à la bataille de Moutah (près de Bostra), 629. A cause du dévouement aveugle qu'il montra toujours pour le prophète, son nom est devenu synonyme de fanatique.

SÉID ou ZÉID-BEN-THABET, un des secrétaires de Mahomet, prit part à tous les combats livrés pour le triomphe de l'islamisme. Ce fut lui que le calife Abou-Bekr chargea de réunir les fragments du Coran (*V. ce mot*).

SEIDAH-KHATOUN, princesse persane de la famille des Bouïdes, femme de Fakhr-Eddaulah, fut régente en 997 au nom de son fils Madj-Eddaulah, rétablit l'ordre dans les finances, fit régner la justice, refusa de payer tribut à Mahmoud-le-Gaznévide, et mourut en 1024.

SÉIDE, v. de Syrie. *V.* SAÏDE.

SEIDSCHUTZ. *V.* SAIDSCHUTZ.

SÉIF-EDDAULAH (Aboul-Hassan-Ali), de la dynastie des Hamdanides de Mossoul, fut émir d'Alep et d'Émèse, prit Amida en 958, soutint les efforts des troupes des empereurs Léon, Nicéphore Phocas et Jean Zimiscès, et mourut en 967. Il a été loué par les savants et les poëtes de son temps.

SÉIF-EDDAULAH (Abou-Djafar-Ahmed), émir de Saragosse en 1130, se laissa dépouiller de la plupart de ses villes par Alphonse Ier d'Aragon et par Alphonse-Raymond de Castille, fut proclamé roi de Cordoue en 1145, et, peu de jours après, roi de Murcie et de Valence, et fut tué à la bataille d'Albacète contre les Castillans, 1146.

SEIGNE (Col de la), passage dans les Alpes Grées, entre l'arrond. d'Aoste et la Savoie, à 6 kil. N.-O. du Petit-St-Bernard, 13 kil. S.-O. du Mont-Blanc.

SEIGNELAY (Jean-Baptiste COLBERT, marquis de), fils aîné de Colbert, né en 1651, m. en 1690. Secrétaire d'Etat dès 1676, il succéda à son père, en 1683, dans le département de la marine, qu'il rendit la plus belle de l'Europe. A sa mort, la flotte comptait 131 vaisseaux, 133 frégates, 100 autres bâtiments, et 80,000 marins *inscrits*. Il fit bombarder les repaires barbaresques, Alger et Tripoli, 1684, bombarda en personne la ville de Gênes, et prépara avec succès une descente de Jacques II en Irlande, 1689. D'un esprit plus brillant et plus cultivé que son père, il s'était fait de nombreux amis parmi les gens de lettres : Boileau lui a adressé sa VIIIe épître. G.

SEIGNELAY, ch.-l. de canton (Yonne), arr. et à 13 kil. N. d'Auxerre, près de l'Yonne; 1,487 hab. Anc. marquisat qui appartint à Colbert. Comm. de laines, draps, fers.

SEIGNETTE (Pierre), pharmacien à La Rochelle, m. en 1719, découvrit le tartre de potasse et de soude, qui a longtemps porté son nom, et qu'il appelait lui-même *polychreste*.

SEIGNEUR (Droits du). *V.* FÉODAUX (Droits).

SEIGNEUR, nom donné, pendant le moyen âge, au possesseur d'un fief. En Italie, dans plusieurs villes, c'est le nom du chef de la cité, et, à Venise, la *seigneurie* était le conseil qui avait la principale part au gouvernement. Auj. le sultan des Turcs Ottomans a la qualification de *Grand-Seigneur*.

SEIHOUN, ancien *Sarus*, rivière de la Turquie d'Asie (Adana), sort du Taurus, arrose Adana, et se jette dans la Méditerranée, à 20 kil. S. de Tarse; cours de 250 kil.

SEIKHS, SEYKHS ou SYKHS, peuple de l'Hindoustan septentrional. On distingue les *Seikhs orientaux*, sur la rive g. du Setledge, et les *Seikhs occidentaux*, sur la rive droite. Ils formaient jadis une confédération puissante, et les pays soumis à leur domination constituèrent un royaume de Lahore (*V. ce mot*). Ils furent surtout redoutables sous Runjet-Sing (*V. ce mot*). La confédération des Seikhs avait pour bornes au N. le royaume de Kaboul et l'empire chinois (Petit-Thibet), à l'E. l'empire chinois et l'empire anglo-indien, au S. ce même Empire, et à l'O., le Béloutchistan et le Kaboul; 446,000 kil. carrés; 8,000,000 hab. Capit., *Amretsir*. Elle comprenait le Pendjab, le Kouhistan, le Cachemire, une partie de l'Afghanistan, le Peichaouer, le Moultan, le Bahawalpour, etc. Les Seikhs, selon Heeren, étaient une branche des Radjepoutes : ils formaient originairement, non un peuple particulier, mais une secte religieuse, établie au XVIe siècle par Nanek. Depuis 1849, ils sont sous la domination de l'Angleterre.

SEILHAC, ch.-l. de cant. (Corrèze), arr. et à 15 kil. N.-O. de Tulle; 627 hab.

SEILLE, riv. de France, sort de l'étang de Lindres, au S.-E. de Dieuze (Meurthe), coule au N.-O., passe à Dieuze, Marsal, Moyenvic, Vic, Nomény, et se jette dans la Moselle, à Metz, après un cours de 105 kil.; son principal affluent est la petite Seille, qui s'y jette près de Vic.

SEILLE, riv. de France, prend sa source au Mont-de-la-

Roche, au N.-E. de Lons-le-Saulnier (Jura), coule au S.-O., passe à Louhans, et se jette dans la Saône au-dessus de Tournus, après un cours de 110 kil., dont 50 navigables, depuis Louhans, au moyen de 4 écluses.

SEIM ou SEM, riv. de la Russie d'Europe, arrose les gouv. de Koursk et de Tchernigov, et se jette dans la Desna; cours de 550 kil.

SEIN, *Sena*, île française de l'océan Atlantique, vis-à-vis la baie de Douarnenez, sur la côte O. du département du Finistère, dont la sépare le Raz de Sein, détroit large de 5 kil.; 480 hab. Sol marécageux et peu fertile. Beau phare. C'était un sanctuaire mystérieux de Druidesses.

SEINE, *Sequana*, fleuve de France, prend sa source à Chanceaux (Côte-d'Or), à 9 kil. N.-O. de St-Seine, coule au N. O., puis à l'O.-S.-O., et de nouveau au N.-O., par les départements de la Côte-d'Or, de l'Aube, de Seine-et-Marne, de Seine-et-Oise, de la Seine, de l'Eure, et de la Seine-Inférieure, en arrosant Châtillon-sur-Seine, Bar-sur-Seine, Troyes, Romilly-sur-Seine, Pont, Nogent-sur-Seine, Montereau, Melun, Corbeil, Paris, Poissy, Meulan, Mantes, Vernon, Pont-de-l'Arche, Elbeuf, Rouen, Caudebec, Lillebonne, Quillebœuf, et se jette dans la Manche (golfe du Calvados), entre le Havre et Honfleur, par une embouchure de 12 kil. de large. Dans son cours d'environ 800 kil., elle fait un grand nombre de sinuosités, surtout à partir de Paris. Elle est navigable sur 560 kil., depuis Méry-sur-Seine. Ses affluents sont, à droite : l'Ource, l'Aube, la Marne, l'Oise, l'Epte, l'Andelle; à gauche, l'Yonne, le Loing, l'Essonne, l'Yère, la Bièvre, l'Eure, la Rille. Par le canal de la Marne au Rhin, elle communique avec le Rhin; par l'Yonne et le canal de Bourgogne, avec la Saône et le Rhône; par le canal de St-Quentin et l'Oise, avec la Somme et l'Escaut; par le canal de l'Ourcq, avec l'Ourcq; par les canaux du Nivernais et du Loing, avec la Loire. L'altitude de la Seine au-dessus de la mer est de 435 mèt. à sa source, de 101 mèt. à Troyes, de 34 mèt. à Paris, et de 8 mèt. à Rouen. En général, elle a peu de crues en été, et peu de basses eaux en hiver. La marée se fait sentir jusqu'à Pont-de-l'Arche. Dans la Basse-Seine, aux environs de Quillebœuf, des bancs de sable mobiles gênent la navigation; de grands travaux d'endiguement, commencés depuis 1847, y porteront remède (*V.* notre *Dictionn. des lettres, Supplément*, au mot ENDIGUEMENT). On y remarque le phénomène de la *barre*, puissante vague, offrant un front perpendiculaire qui remonte le fleuve jusqu'à Jumiéges, et quelquefois jusqu'à Rouen, avec rapidité et un bruit qui l'annonce à l'avance. Le bassin de la Seine a une superficie de 4,327,000 hect.; la ceinture en est formée par les collines du pays de Caux et de la Picardie, les Ardennes occidentales, l'Argonne occidentale, le plateau de Langres, la côte d'Or, les monts du Morvan, de l'Autunois, et du Nivernais, le plateau d'Orléans, les collines du Perche et du Lieuvin. B.

SEINE (La), département de France, le plus petit et le plus peuplé de tous; ch.-l., *Paris*; situé dans l'anc. Ile-de-France, et entièrement entouré par le département de Seine-et-Oise. Superf., 47,518 hect. Population en 1851, 1,422,065 hab.; en 1861, 1,953,660. Arrosé par la Seine et la Marne. Sol fertile; culture très-perfectionnée pour les légumes et les fruits. L'industrie est immense et variée, dans Paris surtout. Exploitation de plâtre, carrières de pierres à bâtir. Elève de sangsues. Ce département forme le diocèse et dépend de la Cour impériale de Paris.

SEINE-ET-MARNE, département du N. de la France; ch.-l., *Melun*; situé dans les anc. prov. de Gâtinais, Brie, Champagne propre, et Ile-de-France; entre ceux de l'Oise et de l'Aisne au N., de la Marne et de l'Aube à l'E., de l'Yonne et du Loiret au S., de Seine-et-Oise à l'O. Superf., 590,383 hect.; pop., 352,312 hab. Arrosé par la Seine, la Marne, l'Yonne, l'Ourcq, le Loing et le Grand-Morin. Sol très-fertile; vastes forêts (celles de Fontainebleau, de Crécy, de Valence, etc.); céréales, vins peu estimés, pommes de terre, plantes oléagineuses, légumes, fruits, excellent raisin, dit chasselas de Fontainebleau. Elève de gros bétail, vaches laitières, moutons. Exploit. de grès à paver, pierres meulières excellentes, pierres de taille. Fabr. de fils et tissus de laine et de coton, toiles peintes, papiers, cuirs, faïence, verrerie, fromages de Brie renommés. Ce département forme le diocèse de Meaux et dépend de la Cour impériale de Paris.

SEINE-ET-OISE, département du N. de la France, ch.-l. *Versailles*; situé dans l'anc. Ile-de-France, entre ceux de l'Oise au N., de Seine-et-Marne à l'E., du Loiret au S., d'Eure-et-Loir et de l'Eure à l'O., et enclavant le départem. de la Seine. Superf., 559,555 hect.; population : 513,073 hab. Arrosé par la Seine, l'Essonne, la Marne et l'Oise. Sol montueux, fertile en céréales, vins médiocres; culture très-perfectionnée de légumes et de fruits pour l'approvisionnement de Paris; beaucoup de bois et de lacs. Nombreuses maisons de campagne, habitées l'été seulement. Industrie très-active : filatures de coton et de laine, bonneterie, papeteries, briqueteries, savonneries, huileries, sucreries, raffineries, produits chimiques; mouture. Exploit. de grès, pierres à bâtir, pierres meulières et à chaux, marne, pierres lithographiques. Eaux minérales à Enghien. Ce département forme l'évêché de Versailles et dépend de la Cour impériale de Paris.

SEINE-INFÉRIEURE, département maritime de la France, au N.-O., ch.-l. *Rouen*; formé dans l'anc. Normandie, entre ceux de la Somme et de l'Oise à l'E., de l'Eure au S., la Manche à l'O. et au N. Superficie, 610,748 hect. Population : 789,988 hab. Sol peu montagneux, fertile, arrosé par la Seine et un grand nombre de petits cours d'eau, et bien cultivé : céréales, légumes, colza, pommes à cidre, lin, chanvre, houblon. Riches prairies; élève de chevaux, vaches laitières, moutons, porcs, volailles. Pêche très-active. Industrie considérable : beurre, fromages, draps, lainages, toiles, cotonnades, rouenneries, calicots; usines à fer, produits chimiques. Grand commerce d'importation et d'exportation. Ce département forme le diocèse et dépend de la Cour impériale de Rouen.

SEINE (SAINT-), ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), arr. et à 27 kil. N.-O. de Dijon; 726 hab. Il y eut jadis une abbaye de Bénédictins, dans les bâtiments de laquelle est auj. un établissement hydrothérapique. Belle église du XIVe siècle.

SÉIR, nom primitif de l'Idumée. On l'appliquait aussi à une chaîne de montagnes qui s'étendait au S. et à l'O. du lac Asphaltite, et qui se prolongeait jusqu'au golfe Elanitique; auj. *Djobal*. On trouvait dans cette chaîne beaucoup de cavernes, retraites de tribus sauvages et lieux de sépulture.

SEISSEL. *V.* SEYSSEL.

SÉISTAN. *V.* SIGISTAN.

SEITENSTATTEN, vge de la Basse-Autriche, à 11 kil. N.-O. de Waidhofen; 600 hab. Abbaye de Bénédictins, fondée en 1112; elle renferme un gymnase, un pensionnat et une bibliothèque.

SEIX, petite ville (Ariége), arr. et à 17 kil. S.-E. de St-Girons, sur le Salat; 1,424 hab. Cardage et filature de laine à la mécanique. Carrières de marbre et de granit.

SEIZE (Les), comité insurrectionnel de 16 membres, qui s'établit à Paris dans les dernières années du règne de Henri III, et qui se substitua violemment, dans les seize quartiers de la ville, au conseil municipal que présidaient le prévôt des marchands et les échevins. Les Seize donnèrent plus d'unité et d'énergie à la Ligue, préparèrent la journée des Barricades, 1588, et, après l'assassinat des Guises, devinrent les véritables chefs du parti catholique à Paris. Ils s'unissent à la Sorbonne, qui vient de déclarer Henri III déchu du trône, traînent à la Bastille et épurent le parlement, et, par l'attentat de Jacques Clément, 1589, conçoivent un instant l'espérance de faire triompher leurs doctrines, mélange singulier d'un catholicisme intolérant et d'une démocratie exagérée. Ils demandent la proscription absolue de la Réformation, l'élection d'un roi national par une assemblée souveraine, *sans s'astreindre au prétendu droit de succession*, et la convocation périodique des Etats-Généraux avec des prérogatives qui ne laissaient subsister qu'un fantôme de royauté. Mais leurs violences les perdirent. Irrités des défaites de Mayenne, lieutenant-général, à Arques et à Ivry, ils veulent le renverser, nomment un conseil de dix membres pour aviser au salut de l'État, 1591, envahissent le parlement avec la populace, que conduisait Bussy-Leclerc, gouverneur de la Bastille, mettent à mort le premier président Brisson et deux autres conseillers, confisquent les biens des *modérés*, dressent une liste de *suspects*, et écrivent à Philippe II, roi d'Espagne, pour lui proposer la couronne. Mais Mayenne, entré à Paris avec 3,000 hommes, s'empare de la Bastille, et met fin à l'existence de ce comité révolutionnaire. G.

SÉJAN, *Ælius Sejanus*, simple chevalier romain, né à Vulsinies, était préfet du prétoire, lorsqu'il alla avec Drusus apaiser le soulèvement des légions de Pannonie, l'an 767 de Rome, 14 de J.-C. Favori et ministre de Tibère, dont il avait seul toute la confiance, il essaya de renverser l'empereur et ses enfants, et de prendre leur place. Dans ce but, il séduisit Livie, femme de Drusus, fils de Tibère, et, lui promettant l'empire en l'épousant, la décida à empoisonner son époux. Les fils de Germanicus gênaient son ambition : il dénonça à Tibère les partisans de leur mère Agrippine, excita contre eux les soupçons et la cruauté

du vieux prince retiré à Caprée. Séjan l'avait en quelque sorte confiné dans cette délicieuse retraite, et accaparait tous les soins du gouvernement. Il était presque maître de l'Empire quand, pressé par Livie, il demanda sa main à Tibère, qui la lui refusa. Furieux de ce refus, il allait hâter ses desseins, lorsque l'empereur, averti par une lettre d'Antonia, sa belle-sœur, donna le commandement des gardes prétoriennes à Macron, avec ordre d'arrêter Séjan. Le favori est saisi en plein sénat, conduit à la prison, et aussitôt étranglé, 784 de Rome, 31 de J.-C. Son corps fut jeté sur les gémonies; la populace le traîna par les rues de Rome, et le précipita dans le Tibre. O.

SEL (LE), ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), arr. et à 50 kil. N.-E. de Redon; 114 hab.

SELANGA. *V.* DJONKSEYLON.

SELBY, *Salebia*, v. d'Angleterre, petit port sur l'Ouse, dans le comté et à 20 kil. S.-E. d'York; 5,376 hab. Douane; chantiers de construction; toile à voiles. Comm. actif par le canal de l'Ouse à l'Aire. Henri Ier y est né dans une abbaye dont une partie forme l'église actuelle.

SELBODA (RIO-). *V.* RIO-DAS-PALMAS.

SELDEN (Jean), publiciste anglais, né en 1584 à Salvington (Sussex), m. en 1654, commença par défendre la Chambre des communes contre Jacques Ier, qui prétendait que ses priviléges n'avaient d'autre fondement que la tolérance du roi, fut député à cette Chambre en 1624, 1626 et 1628, se rangea parmi les adversaires de Charles Ier, fit partie du comité chargé de dresser l'acte d'accusation de Buckingham, eut une grande part au succès du célèbre *bill des droits*, fut emprisonné après la dissolution du Parlement, reparut dans le Long-Parlement en 1640, s'y distingua par sa modération entre les royalistes et les indépendants, signa le Covenant en 1644, mais refusa, sous Cromwell, de combattre les apologies publiées en faveur de Charles Ier. On a de lui : *Mare clausum*, 1625, traité paradoxal contre la liberté des mers en faveur de la puissance anglaise, et opposé au *Mare liberum* de Grotius; *Marmora Arundeliana*, 1629, in-4°, commentaire sur ces marbres célèbres; *de Successionibus in bona defuncti ad leges Hebræorum*, 1631, etc. Ses Œuvres ont été réunies à Londres, 1726, 3 vol. in-fol. B.

SELDJOUCIDES, dynastie de Turcs fondée par Togrul-beg, petit-fils de Seldjouk, au commencement du XIe siècle, et qui disparut à la fin du XIIIe. Puissante sous Togrul, Alp-Arslan et Mélik-chah (*V. ces noms*), elle s'affaiblit ensuite par des partages : de petites principautés seldjoucides se formèrent à Koniéh, Alep, Damas, Antioche, Mossoul, et furent renversées, pendant les Croisades, par les chrétiens ou par les sultans du Kharism.

SELE, anc. *Silarus*, rivière du royaume d'Italie, sort des Apennins, et se jette dans le golfe de Salerne; cours de 90 kil.

SELEFKÈH, *Seleucia Trachea*, v. de la Turquie d'Asie (Caramanie), ch.-l. de livah, sur le Selef (anc. *Calycadnus*), à 90 kil. S.-O. de Tarsous. Superbes ruines, parmi lesquelles on distingue encore d'immenses citernes, des catacombes, un théâtre, etc.

SÉLEMNE. *V.* SÉLIMNE.

SÉLÉNÉ, nom grec de la Lune ou Diane.

SÉLÉNÉ (Cléopatre). *V.* CLÉOPATRE.

SELENGA, *Æchardus*, riv. d'Asie, naît dans les monts Khangaï, chez les Mongols Kalkhas (empire chinois), coule à l'E., puis au N., entre en Sibérie, arrose Sélinginsk, Verkhnéi-Oudinsk, reçoit l'Orkhon, le Chilok, l'Ouda, le Tchikoï, et se jette dans le lac Baïkal; cours de 1,000 kil. environ.

SÉLINGINSK, v. de la Sibérie (Trans-Baïkal), sur la Sélenga, à 140 kil. S.-E. de Verkhnéi-Oudinsk; 2,600 hab. Comm. avec la Chine, principalement en rhubarbe.

SÉLESTAT. *V.* SCHELESTADT.

SÉLEUCIDE, *Seleucis*, anc. prov. de la Syrie occidentale, le long de la Méditerranée, depuis le golfe d'Issus au N. jusqu'à l'Oronte au S., tirait son nom de Séleucus Nicator. Elle renfermait 4 villes principales : Séleucie, Antioche, Laodicée, et Apamée; de là son nom de *Tétrapole*.

SÉLEUCIDES, dynastie macédonienne qui régna sur la Syrie et une grande partie de l'Asie après Alexandre le Grand, 311-64 av. J.-C.; elle tirait son nom de Séleucus Ier, qui la fonda. *V.* SYRIE.

SÉLEUCIE, *Seleucia*, v. de Babylonie, au N., sur la rive dr. du Tigre, fondée par Séleucus Nicator vers 307 av. J.-C., fut la 1re capitale du royaume de Syrie sous les Séleucides. En 140, elle devint la résidence des rois Parthes, à qui elle était cédée; mais la fondation de Ctésiphon lui porta un coup fatal. Il n'en reste que des ruines sous le nom d'*Al-Madaïn*, aux environs de Bagdad.

SÉLEUCIE DU PIÉRUS, *Seleucia Pieria*, v. de Syrie (Séleucide), près du Piérus, à l'embouchure de l'Oronte dans la Méditerranée; auj. *Souéidièh*.

SÉLEUCIE DU TAURUS, *Seleucia ad Taurum*, v. de Pisidie, au pied du Taurus.

SÉLEUCIE-TRACHÉE, *Seleucia Trachea* ou *Seleucia Ciliciæ*, v. de Cilicie, sur le Calycadnus et à 16 kil. de son embouchure dans la Méditerranée; auj. *Séleſkèh*.

SELEUCUS Ier, dit *Nicator* (vainqueur), fondateur de la dynastie des Séleucides en Syrie, né en 354, m. en 281 av. J.-C., célèbre lieutenant d'Alexandre, n'avait reçu, dans son héritage, en 323, que le commandement de la cavalerie alliée. Son alliance avec Antigone contre Eumène et Perdiccas lui valut la province de Babylonie, 320; il la perdit en 315, proscrit par Antigone vainqueur, la recouvra après sa victoire de Gaza, 312, y joignit l'Assyrie et la Médie par la paix de 311, puis la Perse, l'Hyrcanie, la Bactriane, toute la Haute-Asie jusqu'à l'Indus à l'E., et la bataille d'Ipsus, 301, lui confirma le titre de roi, qu'il prenait depuis 306, en lui assurant encore la Syrie, la Phrygie, l'Arménie, la Mésopotamie. Il conserva ce vaste Empire contre Démétrius Poliorcète, 285, et contre Lysimaque, dont la défaite à Cyropédion lui valut, avec le nom de *vainqueur des vainqueurs*, la possession de la Macédoine, de la Thrace et de l'Asie Mineure, 282; sept mois après, il fut tué par Ptolémée Céraunus. A l'intérieur, Séleucus avait donné à l'Empire Antioche pour capitale; il avait favorisé le commerce par un traité avec Sandrocottus, roi des Indes, et fondé ou agrandi beaucoup de villes, Apamée, Laodicée, Séleucie, etc. A. G.

SÉLEUCUS II, dit *Callinique* (le Victorieux), roi de Syrie, 246-225 av. J.-C., fils d'Antiochus II. Sa mère Laodice ayant tué la 2e femme d'Antiochus II, sœur de Ptolémée III, ce roi d'Egypte ravagea l'Empire, y suscita de nombreuses révoltes, et prit la Cœlésyrie. Antiochus Hiérax, frère de Séleucus, se fit roi en Asie-Mineure. La Perse sous Arsace, la Bactriane sous Théodote, et tout l'Orient, reprirent leur indépendance; Eumène de Pergame fut lui-même redoutable. Enfin les Parthes vainquirent le roi de Syrie, qui mourut, dit-on, dans leurs fers. A. G.

SÉLEUCUS III, dit *Céraunus* (Le Foudre), roi de Syrie, 225-222 av. J.-C., fils du précédent, marcha contre l'Asie-Mineure révoltée, et fut empoisonné par deux de ses officiers.

SÉLEUCUS IV, dit *Philopator* (qui aime son père), roi de Syrie, 186-174 av. J.-C., fils d'Antiochus le Grand, essaya en vain de secourir Pharnace, roi de Pont, contre les Romains; son ministre, Héliodore, l'excita à persécuter les Juifs, et l'empoisonna pour usurper la couronne.

SÉLEUCUS V, dit *Nicator*, roi de Syrie, 124-123 av. J.-C., fils de Démétrius II Nicator, se fit proclamer après la mort de son père; mais sa mère, l'ambitieuse Cléopâtre, indignée de sa hardiesse, le fit assassiner, et mit sur le trône un autre de ses enfants, Antiochus Grypus. Ce Séleucus, qui régna moins d'un an, est le Séleucus de la tragédie de *Rodogune* de P. Corneille.

SÉLEUCUS VI, dit *Epiphane* (l'illustre), fils aîné d'Antiochus Grypus, devint roi d'Antioche et d'une portion de la Syrie, en 96 av. J.-C. Antiochus de Cyzique, qui régnait à Damas, lui disputa son royaume; mais il le vainquit, et Antiochus se tua. Séleucus trouva un autre compétiteur dans Antiochus Eusèbe, fils d'Antiochus de Cyzique, dut se retirer en Cilicie, et périt à Mopsueste, en 95 av. J.-C.

SÉLEUCUS CYBIOSACTÈS, fils d'Antiochus Eusèbe et de Cléopâtre Sélené, régna pendant quelques mois sur la Syrie, en 56 av. J.-C.; ses habitudes de débauches lui attirèrent la haine de sa femme Bérénice, qui le fit étrangler.

SÉLEUCUS, astronome, chaldéen d'origine, grec de nom et d'éducation, né à Séleucie sur le Tigre (Babylonie), florissait à Babylone au IIe siècle av. J.-C. l'admit l'immensité du monde. Il soutint l'hypothèse astronomique proposée par Aristarque de Samos, hypothèse identique au système de Copernic. Il avait observé les marées de la mer Erythrée; il paraît avoir étudié avec soin les périodes de ce phénomène, et avoir remarqué la différence des *heures de port*. Il avait essayé de trouver la cause des marées dans l'opposition qui devait exister au point de contact entre les tourbillons produits autour de la terre et de la lune par les rotations de ces deux corps dans le même sens. H. M.

SELGÉ, v. de l'anc. Pisidie, vers le S., au pied du Taurus et sur le Cestros, était très-populeuse, et pouvait armer 20,000 combattants. Fondée par une colonie lacédémonienne, elle fut longtemps indépendante, et ne céda

qu'aux Romains. On en voit auj. de belles ruines au N.-E. du vge de Boujak.

SELGOVES, *Selgovæ*, peuple du N. de l'île de Bretagne ou Calédonie.

SELIGENSTADT, v. forte du gr.-duché de Hesse-Darmstadt, sur la rive g. du Mein, à 30 kil. N.-E. de Darmstadt; 2,600 hab. Restes d'une abbaye de Bénédictins, fondée en 825 par Eginhard et Emma, fille de Charlemagne; on y vit, jusqu'en 1810, leurs tombeaux, qui ont été transférés à Erbach. Fabr. de draps, toiles, bonneterie, cuirs. Riches tourbières aux environs.

SÉLIM Ier, sultan ottoman, surnommé *Yâouz* (le Féroce), 1512-1520, succéda à son père Bajazet II, qu'il avait fait empoisonner. Il fit la guerre à la Perse, vainquit Chah-Ismaël-Sofi à Tchaldir ou Tchalderan, 1514, s'empara de Tauris et de l'Arménie, puis soumit la Syrie, 1516, et conquit l'Egypte, où il mit fin à la puissance des Mamelouks, 1517. Il fit prisonnier Motawakkel, dernier calife abbasside, et l'amena à Constantinople. A dater de cette époque, les sultans turcs réunirent la suprématie religieuse à leur puissance politique. Le joug de Sélim pesa durement sur les Grecs de Constantinople, dont il convertit toutes les églises en mosquées. Il méditait une nouvelle expédition contre la Perse et l'île de Rhodes, lorsqu'il mourut. Ce fut un politique adroit, un prince cruel, et un guerrier infatigable. D.

SÉLIM II, dit *l'Ivrogne*, sultan ottoman, 1566-1574, succéda à son père Soliman II, enleva l'île de Chypre aux Vénitiens en 1571, perdit, la même année, la bataille de Lépante, parvint à reprendre Tunis à l'Espagne en 1574, et mourut de débauche. Il ouvrit la série des sultans efféminés et sans gloire. D.

SÉLIM III, sultan ottoman, 1789-1808, né vers 1761, succéda à son oncle Abdoul-Hamid. Il éprouva de grands revers dans la guerre contre les Russes et les Autrichiens, qui s'emparèrent de la Servie, de Belgrade, et de toutes les places défendant la ligne du Danube. La paix d'Iassy, 1792, coûta aux Turcs la ville d'Otchakov et tout le pays situé entre le Boug et le Dniester. Sélim eut ensuite à combattre, et encore sans succès, la révolte de Paswan-Oglou, pacha de Widdin, qui se déclara indépendant. Lorsque le général Bonaparte envahit l'Egypte, Sélim fit cause commune avec l'Angleterre et la Russie. Plus tard, il envoya une armée contre la secte des Wahabites, et laissa la Servie se déclarer indépendante. En 1806, cédant à l'influence française, il se vit menacé par une escadre anglo-russe, 1807, mais, soutenu par l'ambassadeur français (*V.* SÉBASTIANI), montra la plus grande énergie, arma les Dardanelles, et contraignit l'escadre ennemie de s'éloigner sans avoir rien obtenu. Convaincu par les événements de la nécessité de réformer son système militaire, il introduisit l'organisation européenne dans son armée; mais il mécontenta le peuple et les Janissaires par ses mesures trop brusques. Ali-Pacha, l'Angleterre et les Ulémas poussèrent à la révolte; il fut détrôné et relégué dans le sérail. Mustapha Béïraktar tenta de le rétablir; mais le nouveau sultan, Mustapha IV, le fit étrangler, 1808. D.

SÉLIMÈH, oasis de Nubie, sur la route des caravanes du Darfour, qui y trouvent une eau excellente; par 21° 14' lat. N. et 27° 19' long. E. Au N. sont de vastes mines de sel gemme.

SÉLIMNE ou SÉLEMNE, anc. *Selimnus, Selemnus*, riv. d'Achaïe, se jetait dans le détroit qui unit le golfe de Corinthe à la mer Ionienne, près d'Argyre.

SELIMNO ou SELIMNIA, en turc *Islamdji* ou *Islivne*, v. de la Turquie d'Europe (Andrinople), sur le versant S. des Balkans et la rive g. de l'Islamdji (affl. de la Tondja), près du défilé des Portes-de-Fer, à 135 kil. N. d'Andrinople; 20,000 hab. Foire très-fréquentée. Fabr. de lainages communs, canons de fusil, carabines, essence de roses. — Prise par les Russes en 1829.

SÉLINO, *Lissa*, v. de l'île de Candie, sur la côte S., à 62 kil. S.-O. de la Canée. Ch.-l. de livah. Château-fort.

SELINONTE, *Selinus*, anc. v. de Sicile, sur la côte S.-O., fondée, l'an 651 av. J.-C., par des Mégariens d'Hybla, et souvent en guerre avec Ségeste et avec les Carthaginois. Détruite par ceux-ci en 409, relevée par Hermocrate, beau-frère de Denys-le-Jeune, elle fut encore renversée en 249. Elle compta jusqu'à 30,000 hab., et fut la métropole d'Héraclée-Minoa. Les Sarrasins la ruinèrent complétement l'an 827 de J.-C. On voit à *Torre di Polluce* les ruines de 7 temples qui ont été renversés par un tremblement de terre, et dont un, appelé temple de Jupiter-Olympien, était un dorique grec de proportions colossales. Au S.-O. de Sélinonte, on trouvait les *Thermæ selinuntinæ*, auj. *Sciacca*. C. P.

SÉLINONTE, auj. *Selinti*, v. d'Asie-Mineure (Cilicie), à l'embouchure du Sélinus, porta pendant quelque temps le nom de *Trojanopolis*, parce que Trajan y mourut.

SELINTI, cap de la Turquie d'Asie, sur la Méditerranée, à 40 kil. S.-E. d'Alaya, par 36° 11' lat. N. et 30° 1' long. E. Il y a quelques ruines de l'anc. Sélinonte.

SÉLIS (Nicolas-Joseph), littérateur, né à Paris en 1737, m. en 1802, fut professeur d'éloquence au collége Louis-le-Grand, et de belles-lettres à l'École centrale du Panthéon, examinateur des élèves du Prytanée, et remplaça Delille dans la chaire de poésie latine au collége de France. Il a laissé une bonne traduction en prose des *Satires de Perse*, 1776 et 1812, in-8°, quelques *Epîtres* en vers, 1776, et divers opuscules en prose, écrits avec esprit et facilité. Il fut membre de l'Institut dès sa création.

SELIVRI ou SILIVRI, anc. *Selymbria*, v. de la Turquie d'Europe (Andrinople), port sur la mer de Marmara, à 70 kil. O. de Constantinople; 8,000 hab. Beau pont en pierre de 32 arches sur des marais.

SELKIRK (Alexandre), marin écossais, né vers 1680 à Lasgo (Fife), devint maître sur un bâtiment commandé par un capitaine Pradling, qui, ayant eu de vifs démêlés avec lui, eut la cruauté de le jeter dans l'île déserte de Juan-Fernandez. Selkirk, âgé de 25 ans environ, y vécut pendant 4 ans et demi, sans voir figure humaine, lorsque Woods Rogers et E. Cooke abordèrent dans l'île et l'en ramenèrent. La relation publiée en 1712 par ces navigateurs a fourni à De Foë le sujet de son célèbre roman, *Robinson Crusoé*. Un indigène Mosquite, décrit par Dampier, donna l'idée du personnage de Vendredi.

SELKIRK, v. d'Écosse, capit. du comté de son nom, sur la rive dr. de l'Ettrick, à 55 kil. S.-S.-E. d'Edimbourg; 3,675 hab. Rebâtie en style moderne. Hôtel-de-ville. Monuments dédiés à W. Scott et à Mungo-Park, né près de là, à *Foulshiels*. Cordonnerie autrefois célèbre. Fabr. de bonneterie, rubans de fil. A 6 kil., sur la Tweed, est la résidence de W. Scott, Abbotsford. Près de la ville, Montrose fut battu en 1645 par Leslie. — Le comté, appelé autrefois *la Forêt d'Ettrick*, est au S. de l'Écosse, dans les Lowlands, entre les comtés de Peebles à l'O., de Roxburgh à l'E., de Dumfries au S., et d'Edimbourg au N.; 68,170 hect.; 45 kil. sur 22; 10,450 hab. Sol montagneux et boisé. Produits agricoles.

SELLASIE, *Sellasia*, v. de Laconie, au N. de Sparte, sur l'Œnus. Cléomène III, roi de Sparte, y fut battu par Antigone Doson, roi de Macédoine, en 222 av. J.-C.

SELLE de cheval. Les anciens ne la connaissaient pas, et montaient les chevaux avec une simple housse. La selle est nommée pour la première fois dans une loi de Théodose. On croit que c'est une importation de la Perse, où elle était en usage. La noblesse d'Angleterre ne commença de s'en servir qu'à la fin du XVe siècle, sous Henri VII. C. D—Y.

SELLE-SAINT-DENIS (LA). *V.* FERTÉ-IMBAULT (LA).

SELLES, *Selli*, prêtres de Jupiter à Dodone. Ils menaient une vie très-austère, et couchaient sur le sol.

SELLES-SUR-CHER, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), arr. et à 17 kil. S.-O. de Romorantin, sur la rive g. du Cher; 3,029 hab. Jadis abbaye de Feuillants. Château bâti par Philippe, duc de Béthune, frère de Sully. Comm. de rouenneries, fil, toiles, vins, grains, quincaillerie. Fabr. de draps.

SELLIÈRES, ch.-l. de cant. (Jura), arr. et à 20 kil. N. de Lons-le-Saulnier; 1,770 hab. Comm. de grains, chevaux de trait, ustensiles en sapin.

SELLISTERNE, *Sellisternium*, cérémonie religieuse chez les anc. Romains. C'était le lectisterne des déesses (*V. Lectisterne*); on le nommait ainsi parce que, dans ces festins sacrés, les statues des déesses étaient placées sur des chaises (*sellæ*), suivant l'antique usage qui ne permettait pas aux femmes de s'asseoir sur les lits avec les hommes. C. D—Y.

SELLUM, fils de Jabès, tua en trahison Zacharie, roi d'Israël, et usurpa sa couronne, en 766 av. J.-C. Au bout d'un mois, Manahem le tua dans Samarie.

SÉLOMMES, ch.-l. de canton (Loir-et-Cher), arr. et à 12 kil. E. de Vendôme; 483 hab.

SELONGEY, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), arr. et à 34 kil. N.-N.-E. de Dijon, sur la Venelle; 1,486 hab. Belle église. Vins, miel. Chapellerie, mégisserie, fabr. de serges et droguets, d'eau-de-vie de pommes de terre.

SELSEA ou SELSEY, vge d'Angleterre (Sussex), à 11 kil. S. de Chichester; 800 hab. Jadis évêché, transféré à Chichester en 1075.

SELTERI. *V.* SCULTERI.

SELTZ ou NIEDER-SELTERS, *Elizatium*, vge du duché de Nassau, sur l'Ems, à 41 kil. N. de Mayence; 1,000

hab. Il s'exporte annuellement plus de 1,500,000 cruchons de ses eaux minérales gazeuses.

SELTZ, ch.-l. de cant. (Bas-Rhin), arr. et à 24 kil. S.-E. de Wissembourg, au confluent de la Seltzbach avec le Rhin; 1,895 hab. Comm. de bois, planches, chanvre, navette, lin. Eaux minérales mousseuses et salées.

SÉLUNE, riv. de France (Manche), prend sa source près de Mortain, coule à l'O.-N.-O., reçoit le Beuvron et la Sée, et se perd dans la baie du mont St-Michel; cours de 80 kil.

SELVA, *Sylva Constantiniana*, v. d'Espagne (Catalogne), à 16 kil. N.-O. de Tarragone; 3,900 hab. — v. de l'île Majorque, au centre; elle a un puits de neige célèbre.

SELVES (Jean de), conseiller au parlement de Paris, m. en 1529, fut nommé 1er président du parlement de Rouen, par Louis XII, en 1507, passa en la même qualité à celui de Bordeaux, remplit, sous François Ier, les fonctions d'intendant dans le Milanais, fut un des commissaires envoyés à Madrid, après la bataille de Pavie, pour traiter de la délivrance du roi, et, à son retour, eut la charge de 1er président du parlement de Paris. On lui doit la 1re édition des *Mémoires de Comines*, Paris, 1523, in-fol. B.

SELVES (Georges de), fils du précédent, né en 1506, m. en 1542, évêque de Lavaur en 1524, reçut diverses ambassades à Venise, à Rome et en Allemagne, et fut chargé par François Ier de traduire en français les *Vies* de Plutarque.

SÉLYMBRIE, *Selymbria*, v. de Thrace, sur la Propontide, à peu de distance à l'O. de Byzance, fut bâtie par les Mégariens, et appelée ainsi de son fondateur Sélys, et du mot *Bria*, qui, dans la langue thrace, signifiait *ville*. En guerre avec les Thraces, puis avec les Macédoniens, elle tomba enfin au pouvoir de Philippe. Sous l'Empire grec, elle porta quelque temps le nom d'*Eudoxiopolis*, en l'honneur d'Eudoxie, femme d'Arcadius. C'était là que commençait la muraille qu'Anastase fit construire de la Propontide à Scylla sur le Pont-Euxin, pour couvrir Constantinople. Elle se nomme auj. *Selivri*. C. P.

SEM, un des fils de Noé, est le chef de la race qui a peuplé l'Asie. Il eut cinq fils : Elam, Assur, Arphaxad, Lud, et Aram.

SEM, vge (Ariége), arr. et à 29 kil. S.-S.-O. de Foix; 415 hab. Mine de fer dans la montagne de *Rancié*.

SEM, riv. de Russie. *V.* SÉIM.

SEMAINE, période de 7 jours. Ce mode de division du temps rappelait, pour les Hébreux, la Création. Il fut aussi adopté de temps immémorial par les peuples de l'Orient, mais vraisemblablement à cause des 7 planètes, dont les noms ont été appliqués aux jours de la semaine (*V. le nom de chaque jour*). Les Grecs comptaient les jours par décades, et non par semaines; les Romains avaient aussi leur division particulière par calendes, ides, et nones. Les peuples chrétiens ont adopté les semaines, et même les noms païens des jours, sauf pour le Dimanche; seulement, pour les jours, l'Église a pris les qualifications de 1re, 2e, 3e, *etc.*, *férie*. La semaine commence par le Dimanche. On nomme *Semaine sainte* la dernière semaine du Carême. Il y a 52 semaines dans l'année, et elles sont réparties entre les 12 mois; le mois ne se divise donc pas en semaines.

SEMAO, île de l'archipel de la Sonde, au S.-O. de Timor; 40 kil. sur 15.

SE-MA-THSIAN, historien chinois du IIe siècle av. J.-C., fut condamné à mort pour avoir pris la défense d'un général accusé de trahison, mais obtint sa grâce. Il a laissé, sous le titre de *See-ki*, en 130 livres, des Mémoires historiques sur la Chine.

SEMBELLA, petite monnaie d'argent des anc. Romains, moitié de la *libella*, et valant environ 50 centimes. Elle n'eut guère de cours que de l'an 485 de Rome à l'an 537; depuis elle ne fut plus qu'une monnaie de compte. C. D—r.

SEMBLANÇAY. *V.* SAMBLANÇAY.

SEMBRITES. *V.* ÉTHIOPIE.

SÉMÉI, parent de Saül, injuria David au moment où il fuyait devant Absalon. Plus tard, il lui demanda grâce, et l'obtint; mais, après la mort de David, Salomon lui défendit de sortir de sa maison, et, comme il enfreignit cette défense, le roi lui fit trancher la tête.

SÉMÉLÉ, fille de Cadmus, fut aimée de Jupiter. Séduite par les perfides conseils de Junon, qui lui apparut sous les traits de Béroé, sa nourrice, elle demanda au dieu de se montrer à elle dans toute sa gloire; la foudre et les éclairs dont il était environné la consumèrent; Mercure sauva son enfant Bacchus. Sémélé fut rangée parmi les immortelles sous le nom de *Thyonée*.

SEMENDRAKI, ancienne *Samothrace*, île de la Turquie d'Europe, dans l'Archipel, au N.-O. d'Imbro, à 37 kil. S. de la côte de Roumélie; 1,500 hab. Sol montueux et fertile. — Elle fait partie du sandjakat de Gallipoli.

SEMENDRIA ou SMÉDEREWO, en allemand *Sandrew*, ville forte de la principauté de Servie, au confluent de la Jessowa avec le Danube, à 45 kil. E.-S.-E. de Belgrade; 3,620 hab. Anc. capitale de la Servie et résidence de ses rois, elle n'est plus auj. qu'un ch.-l. de cercle et le siége de l'archevêque primat.

SEMENTINES (Les), *Sementinæ*, fête agreste, instituée chez les anc. Romains, pour fêter Cérès et Tellus, immédiatement après les semailles.

SÉMÉRON, montagne de Palestine (tribu d'Ephraïm), sur laquelle fut bâtie Smarie. Abia, roi de Juda, y défit Jéroboam, roi d'Israël.

SÉMIGALLE (du courlandais *sem*, pays, et *galle*, au-delà), petit pays compris jadis dans le duché de Courlande, et auj. dans le gvt. russe de ce nom; ch.-l., *Mittau*.

SÉMINAIRES, établissements où sont instruits ceux qui se destinent à l'état ecclésiastique. St Augustin passe pour avoir fondé, à Hippone, le 1er séminaire sous le nom de *monastère* d'élèves. Au moyen âge, les écoles épiscopales et abbatiales en tenaient lieu. Plus tard, les jeunes gens qui aspiraient au sacerdoce fréquentèrent les Universités. Ce fut le concile de Trente qui institua les séminaires, en 1545. En France, l'ordonnance de Blois, 1579, enjoignit à chaque évêque d'établir un séminaire. Auj. il y a dans chaque diocèse un *grand séminaire*, où les élèves suivent des cours de philosophie et de théologie, dont la durée moyenne est de 3 ans, et reçoivent aussi des leçons sur l'Ecriture-Sainte, le plain-chant, etc.; et dans presque tous les diocèses, un *petit séminaire*, sous le patronage de l'évêque, et où l'on admet indistinctement des enfants destinés au grand séminaire, et de jeunes laïques. Le cours d'études est à peu près celui des lycées de l'État. — Les cultes dissidents ont aussi des séminaires pour les enfants qui se destinent au ministère évangélique.

SEMINARA, ville du royaume d'Italie (Province de Reggio), à 4 kilomèt. de la mer Tyrrhénienne, à 39 kil. N.-N.-E. de Reggio; 4,000 hab. Deux tremblements de terre, 1638, 1783, l'ont beaucoup fait souffrir. Les Français, commandés par d'Aubigny, y furent vainqueurs de Gonsalve de Cordoue en 1495, et vaincus par lui en 1503. Ils y défirent les troupes de la reine Caroline en 1807.

SEMINOLES, tribu indienne des Etats-Unis (dans l'O. de l'Arkansas). Ils ne sont plus qu'au nombre de 2,500.

SEMI-PÉLAGIANISME, doctrine formulée au Ve siècle par le moine Cassien, qui essaya de concilier les principes des Pélagiens avec l'enseignement de l'Eglise sur le péché originel et la grâce; il s'éteignit vers la fin du Xe siècle.

SÉMIPOLATINSK ou SÉMIPALATINSK, c.-à-d. *les sept palais*, v. forte de la Russie d'Asie (Sibérie occidentale), sur la rive dr. de l'Irtich, ch.-l. du gvt de son nom; 7,600 hab. Bâtie en bois. Comm. avec la Boukharie et la Chine par caravanes. Aux environs, mines d'émeraudes. — GVT DE SÉMIPOLATINSK. *V. Supplément.*

SEMIRAMIS ou SCHAMIRAM, reine d'Assyrie, née vers l'an 1936 av. J.-C., m. en 1874. On disait qu'elle était fille d'un prêtre et d'une prêtresse de Syrie, et qu'exposée dans le désert elle avait été nourrie par des colombes. Elle fut d'abord esclave, puis épousa Ménonès, officier de Ninus. Ce prince, épris des charmes et du génie de Sémiramis, qui lui avait indiqué le moyen de prendre Bactres, se la fit céder par Ménonès. Selon les traditions, elle demanda un jour à son nouvel époux qu'il lui abandonnât pour quelque temps tout le pouvoir; il y consentit, et elle le fit massacrer par ses gardes, 1916. Suivant Moïse de Khoren, Ninus, voyant les mœurs impures et la perfidie de sa femme, se serait enfui en Crète. Sémiramis agrandit et fortifia Babylone (*V. ce mot*). Éprise d'une passion violente pour Ara le Beau, roi d'Arménie, elle lui offrit sa main. Sur son refus, elle porta la guerre en Arménie pour s'emparer de lui; mais, malgré l'ordre qu'elle avait donné d'épargner les jours d'Ara, elle ne put posséder que son cadavre. Maîtresse de l'Arménie, elle en proclama souverain Gartos, fils d'Ara, et fit bâtir, sur les bords du lac Arsissa, la ville d'Artemita ou Sémiramocerta (auj. *Van*). Puis elle soumit l'Arabie, l'Egypte, une partie de l'Ethiopie et de la Libye, ainsi que toute l'Asie jusqu'à l'Indus, où elle fut arrêtée par une défaite. De retour à Babylone, un matin qu'elle était occupée à sa toilette, on lui annonça qu'une révolte venait d'éclater; elle accourut à demi parée, et, à sa vue, tout rentra dans l'ordre. Ensuite, s'abandonnant à la volupté, elle remit le pouvoir entre les mains de Zoroastre, gouverneur de Babylone. Souvent blâmée par ses enfants, à cause de ses désordres, et pressée par eux de leur résigner l'empire, elle les fit tous périr, excepté Ninyas, qui, d'accord avec

Zoroastre, la poursuivit en Arménie ; soutenue par Gartos, elle engagea la guerre, et périt dans un combat. Elle avait fait fleurir dans son vaste empire les arts et le commerce. Les Assyriens l'adorèrent sous la forme d'une colombe ; le nom même de Sémiramis signifiait, en syriaque, *colombe*. Certains savants ne placent le règne de cette princesse qu'au XIIIe ou au XIIe siècle av. J.-C. C—A.

SEMISAT, v. de la Turquie d'Asie. *V.* SAMISAT.

SEMISSE, *Semis*, petite monnaie d'airain des anc. Romains. Elle valait la moitié d'un As, soit 3 à 4 centimes.

SÉMITES, nom donné aux peuples issus de Sem.

SEMLER (Jean-Salomon), théologien protestant, né à Saalfeld en 1725, m. en 1791, fut professeur d'éloquence et de poésie à Altdorf, puis de théologie à Halle, et adopta un système d'exégèse, qui réduisait le christianisme à n'être qu'une doctrine humaine. On a de lui : *Historiæ ecclesiasticæ selecta capita*, Halle, 1767-1769, 3 vol. in-8° ; *Essai d'un extrait substantiel de l'histoire de l'Eglise*, en allemand, 1778, ibid., 3 vol. in-8° ; *Introduction à l'exégèse théologique*, 1760-1769, 4 cahiers in-8° ; *Apparatus ad liberalem Novi Testamenti interpretationem*, 1767, in-8° ; *Apparatus ad liberalem Veteris Testamenti interpretationem*, 1773, in-8° ; *Institutio ad doctrinam christianam*, 1774, in-8° ; *Essai d'une démonologie biblique*, 1776, etc.

SEMLIM ou ZEMLIN, en hongrois *Zimony*, v. des Etats autrichiens, dans les Confins militaires du Banat serbe, sur la rive dr. du Danube, près de l'embouchure de la Save, vis-à-vis Belgrade, à 120 kil. S.-E. de Peterwardein ; 10,000 hab. Résidence d'un protopapa ; école juive ; vaste lazaret. Entrepôt d'un grand commerce de coton, de laines, de toiles, de fil, miel, porcelaine, verre, etc., entre l'Autriche et la Turquie. — Elle fut fondée, en 1739, sur l'emplacement d'un château de Jean Hunyade.

SEMNONS, *Semnones*, peuple germain, le plus puissant du rameau Suève, habitaient à l'E. des Chérusques, de l'Elbe à l'Oder, et des Riesen-Gebirge au S. jusqu'aux environs de Francfort-sur-l'Oder au N., c.-à-d. la plus grande partie du royaume de Saxe et des provinces prussiennes de Silésie et de Brandebourg.

SEMNOTHÉES. *V.* DRUIDES.

SEMNUM. *V.* SIRIS.

SEMO, dieu Sabin. *V.* SANCUS.

SEMONES (*semi homines*, demi-hommes), nom donné quelquefois aux dieux inférieurs, tels que Pan, Silène, Janus, Priape, les Faunes, les Satyres.

SÉMONVILLE (Charles-Louis HUGUET, marquis de), né en 1759, fils d'un secrétaire du roi et du conseil, m. en 1839, entra, à 18 ans, au parlement de Paris comme conseiller aux enquêtes, et ne s'occupa, jusqu'à la Révolution, que de rapports judiciaires, dans lesquels il fit remarquer son aptitude et la finesse de son esprit. Elu député suppléant aux Etats-Généraux par la noblesse, 1789, il ne siégea point. Il fut nommé ambassadeur de la République à Gênes, puis à Turin, où l'on refusa de le reconnaître, et, en 1792, à Constantinople. L'Autriche, foulant aux pieds le droit des gens, le fit arrêter sur la route, en 1793, et le retint captif à Kufstein (Tyrol) ; il ne fut échangé qu'en 1795, ainsi que d'autres Français, contre la fille de Louis XVI. Il aida au 18 brumaire, fut nommé ambassadeur en Hollande, où il se montra toujours favorable aux émigrés, puis sénateur en 1805, mais adhéra à la déchéance de Napoléon Ier. La Restauration le créa pair de France et grand-référendaire de la Chambre. Il se tint à l'écart pendant les Cent-Jours, et recouvra toute son influence après la 2e Restauration. En 1830, il essaya vainement de prévenir la révolution, en demandant aux ministres de Charles X leur démission. Il cessa ses fonctions de grand-référendaire à la Chambre des pairs en 1834, mais resta pair. Sémonville se distinguait par la souplesse, la dextérité et l'agrément de son esprit, et aussi par une capacité véritable pour les affaires. B.

SEMOY, riv. qui naît à 4 kil. O. d'Arlon (Luxembourg), coule à l'O., passe à Bouillon, sert quelque temps de limite à la France, et se jette dans la Meuse, rive dr., près de Monthermé (Ardennes) ; cours de 170 kil., navigable sur 115. Ses eaux sont très-limpides.

SEMPACH, vge de Suisse (Lucerne), sur la rive E. du lac de son nom, à 14 kil. N.-O. de Lucerne ; 1,100 hab. Les Suisses y remportèrent, le 9 juillet 1386, sur l'archiduc autrichien Léopold, une célèbre victoire, illustrée par le dévouement d'Arnold de Winkelried, et en mémoire de laquelle on y éleva une chapelle ; ils y signèrent entre eux une Convention en 1393.

SEMPAD, chef de la famille arménienne des Bagratides. Après le massacre de la famille du roi d'Arménie Sanadroug, 67 ap. J.-C., il se rendit auprès du jeune Ardachès II, que sa nourrice avait caché dans le canton de Her (Persarménie). Il erra longtemps avec lui, puis passa en Perse, obtint des troupes à l'aide desquelles il battit l'usurpateur Erouant, 88, proclama Ardachès roi de toute l'Arménie, et reçut de lui le titre d'*asbed* (chevalier), avec le commandement en chef de l'armée et l'intendance de la maison royale. C—A.

SEMPAD Ier, dit *le Confesseur*, roi d'Arménie, de la dynastie des Bagratides, 890-914, succéda à son père Aschod le Grand, et reçut, comme lui, une couronne du calife de Bagdad. Victime des dissensions de ses satrapes, il fut livré à son ennemi Yousouf, gouverneur de la Perse, qui le tint renfermé pendant un an dans un cachot, pour le forcer d'abjurer le christianisme. Il résista, fut écorché vif et mis en croix à Touine (Grande Arménie). C—A.

SEMPAD II, dit *le Conquérant*, roi d'Arménie, 977-989, succéda à son père Aschod le Miséricordieux, agrandit sa capitale Ani, l'orna d'un grand nombre d'églises, de couvents, de palais, éleva de remarquables fortifications, et fit jeter, par l'architecte Dertad, les fondements d'une magnifique cathédrale, dont la mort l'empêcha de voir l'achèvement. C—A.

SEMPLIN, comitat de Hongrie. *V.* ZEMPLIN.

SEMPRONIE, *Sempronia*, sœur des Gracques et femme de Scipion Emilien, fut soupçonnée de n'avoir pas été étrangère à la mort de ce grand homme, dont elle n'était pas aimée à cause de sa laideur et de sa stérilité.

SEMPRONIE, femme d'un certain Décius Junius Brutus, qui fut consul l'an 676 de Rome, joua un rôle actif dans la conjuration de Catilina. C'était une femme pleine d'esprit et de grâces, mais de mœurs dépravées.

SEMPRONII FORUM, nom anc. de FOSSOMBRONE.

SEMPRONIUM, nom anc. d'ŒDENBURG.

SEMPRONIUS, nom de deux familles romaines, l'une patricienne, l'autre plébéienne. Cette dernière, plus illustre que la précédente, a produit, outre les Gracques, les personnages suivants :

SEMPRONIUS GRACCHUS (Tib.), consul romain en 538 et 540 de Rome, 215 et 213 av. J.-C., défit Hannon, près de Bénévent, avec une armée d'esclaves enrôlés, 214, et périt en 212 dans une embuscade. C'est l'aïeul des Gracques. Pour son fils, *V.* GRACCHUS.

SEMPRONIUS LONGUS (Titus), consul romain l'an 635 de la ville, en 218 av. J.-C., livra à Annibal, malgré son collègue Corn. Scipion, la bataille de la Trébie, qu'il perdit. Il fut plus heureux, trois ans après, contre Hannon, dans la Lucanie.

SEMPRONIUS TUDITANUS (P.), tribun légionnaire à la bataille de Cannes, l'an 537 de Rome, 216 av. J.-C., se fit jour à travers les ennemis après ce désastre, et ramena ses soldats à Rome. Il fut successivement édile, préteur, censeur, et enfin consul l'an 549, conclut la paix avec Philippe de Macédoine, et fut battu par Annibal, qu'il défit à son tour près de Crotone.

SEMUR, s.-préf. (Côte-d'Or), à 70 kil. O.-N.-O. de Dijon ; 3,512 hab. Trib. de 1re instance, collége, cabinet d'histoire naturelle, musée, bibliothèque. Cette ville s'élève d'une manière pittoresque sur un rocher de granit, au pied duquel coule l'Armançon. Anc. capitale de l'Auxois, elle obtint une charte de commune en 1276. Soumise à Henri IV dès 1589, elle fut le siége du parlement de Bourgogne de 1590 à 1595. Elle se divise en trois parties : le *Bourg*, le *Donjon*, et le *Château*. Une caserne de cavalerie occupe l'anc. château ; l'église Notre-Dame, bel édifice gothique, fut reconstruite, probablement au XIIIe siècle, sur les fondements de celle élevée en 1065 par Robert Ier de Bourgogne. Il reste encore quelques tours des anciennes murailles. Un pont, de 33 mèt. de haut, et d'une seule arche, unit la ville au faubourg de Paris par une chaussée de 800 mèt. de long. Comm. de bestiaux, chevaux, grains, chanvre, fruits, légumes, miel, beurre. Fabr. de draps, serges, droguets ; tanneries. Patrie de Saumaise et de Guéneau de Montbeillard.

SEMUR-EN-BRIONNAIS, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), arr. et à 38 kil. S.-O. de Charolles ; 625 hab. Anc. capitale du Brionnais.

SENA, auj. *Sein*, île de la Gaule, dans l'océan Atlantique, en face de la côte des Osismiens, avait un oracle auquel présidaient 20 jeunes filles comme prêtresses, en même temps grandes magiciennes.

SENA (*Sena Gallica* chez les auteurs antérieurs à Tite-Live, et, en réunissant ces deux mots, *Senogallia*), v. fondée vers 358 av. J.-C. par les Gaulois Sénons en Ombrie, à l'embouchure du Sena (auj. *Cesano*), entre le Pisaurus et l'Æsis. Les Romains, en 283, l'élevèrent au rang de colonie. C'est auj. *Sinigaglia*.

SENA JULIA, v. d'Etrurie, colonie romaine sur la route de Clusium à Florence, dépendait du territoire de Volaterræ; auj. *Sienne*.

SENA ou SENNA, v. d'Afrique, dans la capitainerie-générale portugaise de Mozambique, sur la rive dr. du Zambèze, à 700 kil. S.-O. de Mozambique. Comm. important avec l'intérieur de l'Afrique. — On nomme *Rivières de Sena* un gouvernement de la capitainerie de Mozambique, entre le pays d'Yambarra, le Sofala, et le Monomotapa; 650 kil. sur 200; ch.-l. *Tette* ou *Tete*. Sol très-boisé, fertile en café, indigo, plantes médicinales. Mines d'or et d'argent.

SÉNAC (Jean-Baptiste), médecin, né près de Lombez en 1693, m. en 1770, docteur de la Faculté de Reims, abandonna la religion protestante dans laquelle il était né, pour entrer dans l'ordre des Jésuites, devint premier médecin de Louis XV à la mort de Chicoyneau, 1752, conseiller d'Etat, membre de l'Académie des Sciences, et eut un grand crédit à la cour. Son principal ouvrage est un *Traité de la structure du cœur*, Paris, 1749, 2 vol. in-4°, réimprimé avec notes et additions de Portal, 1774 et 1783, in-4°. D—G.

SÉNAC DE MEILHAN (Gabriel), littérateur, fils du précédent, né à Paris en 1736, m. en 1803, fut successivement maître des requêtes, intendant d'Aunis, de Provence, de Hainaut, et intendant de la guerre en 1775. Il émigra à la Révolution, et fut admis dans l'intimité de la tzarine Catherine II. On a de lui : *Mémoires d'Anne de Gonzague, princesse palatine*, Paris, 1786 et 1789, in-8°, qu'il tenta vainement de faire passer pour authentiques, mais qui n'en sont pas moins d'une agréable lecture; *Considérations sur le luxe et les richesses*, 1786, in-8°, livre où l'on trouve d'ingénieux raisonnements; *Considérations sur l'esprit et les mœurs*, 1787, in-8°; *Des principes et des causes de la Révolution française*, 1790, in-8°; *Du gouvernement, des mœurs et des conditions en France avant la Révolution*, Hambourg, 1795, in-8°, ouvrage contenant beaucoup d'observations piquantes; *l'Emigré*, roman historique, 4 vol. in-8°; *Portraits et caractères des personnages distingués de la fin du XVIIIe siècle*, ouvrage tiré de ses manuscrits, 1813, etc.

SENACULUM, nom que les anc. Romains donnaient à trois édifices consacrés par les augures, et où le sénat s'assemblait ordinairement : le temple de la Concorde, au pied du mont Capitolin; la Curie Hostilia, depuis Julia, sur le Forum romain; et le temple de Bellone, près du Cirque Flaminius. C. D—Y.

SÉNANCOUR (Etienne PIVERT DE), écrivain philosophe, fils d'un contrôleur des rentes, né à Paris en 1770, m. en 1846, se retira et se maria à 20 ans sur les bords du lac de Genève, fuyant Paris et le séminaire St-Sulpice, où son père voulait l'enfermer. Une jeunesse isolée, la perte de sa fortune sous le régime révolutionnaire, et surtout celle d'une femme aimée, en firent le disciple exalté de J.-J. Rousseau : comme lui, il fut l'admirateur de la nature, mais avec une contemplation sinistre; comme lui, il rêva le bonheur du genre humain, mais en anéantissant l'homme dans une sorte de vie végétative; il s'attaqua aux religions, aboutit tantôt à l'athéisme, tantôt à une théosophie mystique; répandit ses idées et ses paradoxes dans *des Rêveries sur la nature primitive de l'homme*, Paris, 1799, in-8°, où il représente comme une dégénérescence tout ce qui n'est plus la vie primitive, patriarcale et nomade. En 1804, il donna *Oberman*, 2 vol. in-8°, autre rêverie, où le héros, poursuivi par un doute universel, est le type de ces génies incomplets qui s'épuisent dans l'inertie de leurs facultés, dans le sentiment de l'infini et le dégoût de la réalité. On lui doit aussi : *de l'amour selon les lois primordiales et selon les convenances des sociétés modernes*, 1805; *Libres méditations d'un solitaire inconnu sur le détachement du monde*, Paris, 1819, in-8°; *Observations sur le Génie du christianisme*, 1816, critique de l'esprit qui a inspiré cet ouvrage; *Isabelle*, roman en forme de lettres, 1833. Le style de Sénancour est ordinairement grave, harmonieux, original. G. L.

SENANQUE. *V.* GORDES.

SENARICA, ville du royaume d'Italie, située dans la province et à 17 kil. S.-O. de Teramo; 2,000 hab. Erigée en république par Jeanne Ire, elle nomme encore ses magistrats, et ses habitants se prétendent tous nobles.

SÉNARMONT (Alexandre-Antoine HUREAU DE), général d'artillerie, né en 1769 à Strasbourg, m. en 1810, entra à l'École militaire de Vendôme, en 1784, fit les campagnes de la République aux armées de la Moselle, de Sambre-et-Meuse, d'Italie, conduisit l'artillerie sur le mont St-Bernard, se distingua aux batailles d'Austerlitz, d'Eylau, de Friedland, décida le gain de cette dernière par une manœuvre hardie, que Napoléon n'avait point commandée, fut envoyé en Espagne, prit une part brillante aux batailles de Sommo-Sierra et d'Ocana, et fut tué au siége de Cadix, où il commandait l'artillerie en qualité de général de division. On a dit de lui qu'il fut le *Condé de l'artillerie*, par son intelligente audace, et le *Bayard*, par ses vertus et sa probité.

SÉNART (Forêt de), dans le département de Seine-et-Oise, à 3 kil. N. de Corbeil. Elle a 9 kilomètres sur 5 kilomètres. Les rois de France y faisaient jadis des parties de chasse.

SÉNAT, *Senatus* (de *senex*, vieillard), assemblée délibérante, qui représente d'ordinaire l'élément aristocratique d'un État, et participe plus ou moins à la souveraineté, mais nulle part ne l'exerce tout entière. Les fonctions essentielles d'un Sénat semblent avoir été, aux diverses époques et chez les différents peuples, la préparation des actes politiques et des lois, la conservation des coutumes ou de la constitution, la direction de la politique générale et surtout de la politique étrangère.

Sénat chez les anciens.

SÉNAT D'ATHÈNES. Ce fut, avec l'Aréopage, d'après la législation de Solon (*V. ce nom*), le contre-poids de la démocratie. Probablement antérieur à Solon, et désigné par le nom de *boulè*, qui marque son caractère d'assemblée délibérante sur les intérêts de la nation, il se composait de 400 membres, dont 100 de chaque tribu, mais choisis seulement dans les trois premières classes de citoyens, tous annuels, âgés de 30 ans au moins, et responsables. Ses fonctions comprenaient : 1° la discussion de toutes les affaires, avant qu'elles ne fussent portées devant l'assemblée générale; 2° le vote d'édits qui avaient force de loi pendant l'année; 3° l'administration. A ce dernier point de vue, il se divisait en 10 commissions de 40 membres ou *Prytanies*, administrant chacune pendant 35 jours; chaque commission était divisée à son tour en 5 sections de 8 membres, dont chacune administrait pendant une semaine, et chacun des 8 membres, à l'exception d'un seul désigné par le sort, présidait un jour de la semaine, sous le nom d'*Epistate*. En 510, avec Clisthène (*V. ce nom*), le sénat devint une assemblée plus démocratique : le nombre de ses membres, sans doute pour conserver un rapport exact avec le nouveau nombre des tribus, fut porté à 500, chacune des 10 tribus nouvelles fournissant 50 sénateurs. Les Prytanies comprirent 50 sénateurs au lieu de 40; chacune des 5 sections eut 10 membres ou *proèdres*, parmi lesquels le sort désignait les 7 *Epistates* successifs. L'*Epistate* était le vrai chef du Sénat, fonctions si importantes, qu'elles n'étaient confiées que pour un jour. Tel fut le *Sénat de la Fève*, ainsi nommé de ce que ses membres étaient tirés au sort au moyen de fèves noires et blanches, déposées dans une urne : celui dont le nom était tiré d'une autre urne, en même temps qu'une fève blanche de celle-là, devenait sénateur. Les nouveaux sénateurs subissaient un examen rigoureux; au terme de son exercice, le Sénat rendait ses comptes, avant de se séparer. En 411, par la révolution oligarchique de Pisandre (*V. ce nom*), le Sénat de 500 membres fit place, pendant 4 mois, au Conseil des Quatre-Cents, investi d'une autorité illimitée et formé de la manière suivante : on élut 5 présidents; ils choisirent 100 citoyens, et chacun de ceux-ci en choisit 3 autres. Alcibiade (*V. ce nom*) rétablit le Sénat des Cinq-Cents, 411. Quelques années plus tard, ce Sénat enregistrait docilement les arrêts des Trente-Tyrans, 404. Après le gouvernement des *Dix*, Thrasybule rétablit les anciennes lois, et le Sénat exerça librement ses fonctions jusqu'à l'époque où périt l'indépendance réelle d'Athènes, à la bataille de Chéronée, 338. A. C.

SÉNAT DE CARTHAGE, assemblée permanente composée des citoyens les plus influents par leurs richesses. On sait peu de choses sur son mode de recrutement et sur son organisation intérieure. Très-nombreux, il formait deux assemblées, dont l'une comprenait l'autre : la 1re, plus générale, ou Sénat proprement dit (Βουλὴ ou Σύγκλητος); la 2e, plus restreinte, ou conseil privé, grand-conseil (Γερουσία), dans lequel siégeaient les membres les plus anciens et les plus considérables du Sénat. Ce conseil ou *Gérusie* avait pour fonctions principales la police de l'Etat, le jugement des généraux et des magistrats prévaricateurs. Bien qu'à Carthage le pouvoir législatif résidât surtout dans le peuple et les *Suffètes*, le Sénat était pouvoir législatif; la *Gérusie*, pouvoir exécutif, de concert avec les *Suffètes* et les généraux. Le Sénat était présidé par les Suffètes, entendait leurs rapports, recevait les ambassadeurs, prononçait sur les transactions avec l'étranger, décidait, à peu près, de la paix et de la guerre. La *Gérusie*

adjoignait aux généraux quelques-uns de ses membres, qui, munis de pleins pouvoirs, traitaient avec ceux-ci des affaires urgentes de l'Etat, des alliances, etc., mais intervenaient peu dans les opérations militaires. C'était encore la *Gérusie* qui nommait les généraux : le Sénat ne faisait, avec le peuple, que ratifier leur nomination. Quand l'armée élisait elle-même ses généraux, chose rare, le Sénat confirmait avec le peuple ou infirmait cette élection. En somme, c'était une aristocratie d'argent, égoïste et étroite comme plus tard celle de Venise. On suppose que la *Gérusie*, qui finit par absorber la connaissance des affaires les plus importantes et le droit de décision dans les grandes circonstances, ne faisait qu'un avec le tribunal de cent sénateurs dont parle Justin, et qui devint, vers la 2e guerre punique, une espèce de gouvernement oligarchique et despotique : Annibal le renversa, et réduisit sans doute le Sénat à sa seule et générale assemblée (Βουλή). A. C.

SÉNAT DE ROME, illustre corps politique, qui fut toujours la tête de l'aristocratie romaine. Son origine datait de Romulus, qui l'institua pour gouverner Rome et régler les affaires de l'Etat, lorsque la guerre l'occupait lui-même au dehors. Sous les rois, le Sénat fut une sorte de conseil de gouvernement dépendant de l'autorité royale ; sous la république, il devint l'âme et le chef même du gouvernement : la guerre et la paix, la distribution des provinces conquises à gouverner, la religion, la justice, dont la distribution lui fut, pendant longtemps, exclusivement dévolue (*V.* Jury), les impôts, les finances, l'administration intérieure, les relations avec les pays ou les souverains étrangers, l'accord ou le refus du triomphe, dépendaient souverainement de cette assemblée, dont le monogramme était avant celui du peuple dans les actes, sur les monuments, sur les enseignes militaires (S. P. Q. R., c.-à-d. *Senatus Populusque romanus*, le Sénat et le peuple romain). Le frein à cet immense pouvoir était que le Sénat n'avait aucun chef propre, et qu'il ne pouvait se réunir que par la convocation de l'un des consuls, ou, en leur absence, d'un magistrat curule, suivant la hiérarchie, ou des tribuns du peuple. Comme garantie, les sénateurs furent élus originairement par le peuple, puis par les rois, par les consuls, par les censeurs. L'élection censoriale, qui demeura le mode définitif jusqu'aux empereurs, n'était, pour ainsi dire, qu'une élection populaire à 3 ou 4 degrés, car les censeurs ne pouvaient choisir les sénateurs que parmi les citoyens qui avaient rempli des magistratures distribuées par le peuple. En outre, il fallait que les élus appartinssent à l'ordre équestre. Enfin, tous les cinq ans, les Censeurs révisaient la liste des sénateurs, et retranchaient de ce corps tous ceux qui leur paraissaient de mauvais citoyens. — Sous les empereurs, revêtus du pouvoir censorial et du pouvoir tribunitien, le Sénat fut forcément et légalement dans la dépendance du chef de l'Empire ; cependant Auguste et les bons empereurs lui laissèrent encore beaucoup d'influence et de pouvoir : ainsi, Auguste abandonna au Sénat une partie des provinces de l'Empire, qui furent appelées *provinces sénatoriales* (*V.* Provinces) ; Tibère augmenta le pouvoir du Sénat, en lui donnant les comices par centuries (*V.* Comices sous les empereurs) ; mais la puissance du Sénat n'existait plus qu'à titre précaire, et s'évanouissait sous les mauvais princes, qui, abusant de leur puissance, avilirent cette assemblée pour eux obséquieuse et servile jusqu'au ridicule, au point que Domitien put faire délibérer les sénateurs sur la manière d'accommoder un turbot. — Le Sénat tenait des séances régulières : sous la république, il s'assemblait aux calendes, aux ides, et aux nones de chaque mois ; Auguste réduisit les séances aux calendes et aux ides seulement : toutes les autres réunions étaient extraordinaires. Les convocations avaient lieu à cri public ou par affiches. Le lieu des séances était toujours un temple, ou un lieu consacré par les augures (*V.* Senaculum) ; le plus habituellement, c'était la Curie Hostilia, depuis Julia. Le magistrat qui avait convoqué les sénateurs présidait la séance, et mettait chaque affaire en délibération ; nul ne parlait qu'après avoir été interrogé par lui. Il interrogeait tout le monde : ceux qui voulaient discourir se levaient et parlaient de leur place ; ceux qui gardaient le silence étaient censés adhérer à l'avis du préopinant. Les votes étaient ensuite recueillis, soit au scrutin secret, avec de petits cailloux, mais le plus souvent par une manifestation ouverte, en levant la main, ou en passant de tel ou tel côté, suivant l'invitation du président, à droite ceux d'un avis, à gauche ceux d'un avis contraire. Un vote quelconque n'était valide qu'en présence des deux tiers de l'assemblée. Le nombre des sénateurs a toujours été fixé, mais il a varié : de 100 à l'origine, il fut de 200 après la réunion des Sabins ; de 300, selon les uns, lors de la réunion des Albains aux Romains, ou, selon d'autres, après l'expulsion des rois ; de 400 ou 450 du temps de Sylla ; à la suite des guerres civiles, César, dictateur, l'éleva à 900, et les triumvirs à plus de 1,000 ; Auguste le réduisit à 600, et ce nombre paraît avoir été conservé depuis. — Constantin, en transportant le siége de l'Empire à Byzance, qui devint Constantinople, établit près de lui un *Sacré consistoire*, où toutes les affaires se traitaient, et le Sénat ne fut plus rien. Son monogramme fut enlevé des enseignes et remplacé par celui du Christ. Vers la fin du IVe siècle, le Sénat n'était plus qu'une espèce de conseil municipal, dont le pouvoir s'étendait à peine hors de l'enceinte de Rome ; cette ombre de Sénat s'évanouit avec l'Empire. *V.* Sénateur, et Sénatus-consulte. C. D—y.

SÉNAT DE SPARTE, assemblée politique, sans doute antérieure à Lycurgue, et composée de 30 membres qui représentaient chacune un des 30 districts ou *ôbés* (*V.* Lycurgue). Ces 30 membres étaient les deux rois, et 28 vieillards, d'où le nom grec, Γερουσία, *conseil des Anciens*. Ceux-ci, exclusivement Spartiates, devaient être âgés de 60 ans au moins, et étaient élus par le peuple suivant un mode singulier : les candidats se présentaient à l'assemblée populaire, accueillis par des applaudissements proportionnés à l'estime qu'on leur portait, et des gens apostés dans une maison voisine désignaient comme élu celui qui avait fait pousser la clameur la plus forte. Ils étaient nommés à vie, irresponsables, exposés à une condamnation judiciaire seulement dans le cas de prévarication. Ce corps aristocratique préparait les mesures soumises ensuite à l'assemblée populaire, jugeait au criminel et pouvait prononcer la dégradation et la mort, assurait l'exécution des lois et des résolutions du peuple. Il semble aussi avoir exercé une espèce d'autorité patriarcale pour le maintien des anciens usages et règlements. Le Sénat spartiate vécut aussi longtemps que la constitution de Lycurgue : mais, de bonne heure, il fut rejeté dans l'ombre par l'autorité croissante des éphores (*V. ce mot*). A. C.

Sénat chez les modernes.

SÉNAT AMÉRICAIN, l'une des deux Chambres du Congrès, qui partage le gouvernement des Etats-Unis avec le président électif, en vertu de la constitution du 17 septembre 1787, et des modifications intervenues jusqu'en 1816. Il se compose de 66 membres (deux pour chacun des 33 Etats de l'Union), choisis par les législatures particulières des Etats, d'après le mode arrêté par ces dernières, et jouissant, chacun, d'un vote personnel. La durée du mandat est de six années. Le renouvellement se fait tous les deux ans par tiers : dans l'origine, le sort répartit tous les membres dans 3 classes à peu près égales, dont la 1re sortit après deux ans, la 2e après quatre, la 3e après six. En cas de vacance d'un siége dans l'intervalle des sessions d'un Etat, le pouvoir exécutif de cet Etat y pourvoit provisoirement. Les conditions d'éligibilité sont l'âge de 30 ans et la qualité de citoyen de l'Union depuis neuf ans au moins. Les sénateurs reçoivent une indemnité ; leur titre est incompatible avec toute autre fonction salariée par l'Etat. Le vice-président des Etats-Unis préside le Sénat, mais il n'a voix qu'en cas de partage égal des votes. Le Sénat se nomme d'ailleurs un président *pro tempore*, pour remplacer le vice-président absent ou appelé à remplir les fonctions de président des Etats-Unis, choisit ses autres officiers, possède le droit de punir ses membres, de les exclure à la majorité des 2/3 des sénateurs, et, le cas de trahison excepté, leur communique l'inviolabilité durant la session et pendant leur retour dans l'Etat qui les a envoyés. Le Sénat, comme la Chambre des représentants, a l'initiative des lois ; mais il ne peut concourir que par voie d'amendement aux bills pour la levée des impôts, qui doivent toujours prendre naissance dans l'autre Chambre. Il juge les fonctionnaires publics, ne peut prononcer de condamnation qu'à la majorité des deux tiers des membres, infliger d'autre peine que la destitution : les fonctionnaires que devrait atteindre une autre pénalité sont renvoyés devant les tribunaux ordinaires. En cas de mise en jugement du président des Etats, le Sénat serait présidé par le grand-juge (*chief-justice*). Il sanctionne la nomination des représentants auprès des gouvernements étrangers, donne son avis sur celle de la plupart des fonctionnaires, et approuve ou rejette (les 2/3 des membres étant présents) tous les traités conclus avec les puissances étrangères (décision de 1816). Les projets de loi subissent trois lectures devant le Sénat tout entier ; ceux qui viennent de la Chambre des représentants sont souvent renvoyés à une commission nommée au scrutin. Le Sénat des Etats-Unis s'est toujours

fait remarquer par son esprit d'ordre et de justice, et par ses lumières; le mode de son élection et le peu de durée des fonctions de ses membres excluent toute possibilité de tendance aristocratique; son renouvellement bisannuel par tiers lui donne fréquemment l'appui, imposant de la sanction nationale. — Chacun des Etats de l'Union a son Sénat particulier. A. C.

SÉNAT BELGE. Il est élu par les provinces, chacune en raison de sa population. Son effectif égale la moitié de celui des membres de la Chambre des Députés, avec laquelle il partage le pouvoir législatif. Le mandat est de 8 ans, avec renouvellement quadriennal de la moitié de l'assemblée, et ne peut être donné qu'à des citoyens Belges ou naturalisés Belges, âgés de 40 ans révolus, payant 2,000 francs, au moins, de contributions directes, et résidant dans le royaume.

SÉNAT CONSERVATEUR, une des quatre assemblées créées en France par la constitution de l'an VIII, et le premier des grands corps de l'Etat pendant le Consulat et l'Empire, 1799-1814. Placé par la constitution en dehors et au-dessus du Pouvoir législatif, qu'il absorba cependant presque exclusivement sous l'Empire, « corps générateur de tous les autres », il eut d'abord pour attributions : 1° de recevoir le dépôt de la *Liste nationale* des notables admissibles aux principales fonctions publiques; 2° d'élire, dans la *Liste nationale*, les consuls, législateurs, tribuns, juges de cassation, et commissaires à la comptabilité; 3° de maintenir ou d'annuler tous les actes (y compris les listes d'éligibles) déférés comme inconstitutionnels par le Tribunat ou par le Gouvernement. Ses séances n'étaient point publiques. Ses décisions portaient le nom de *sénatus-consultes*. Le nombre normal des sénateurs, âgés de 40 ans au moins, inamovibles, à vie, et inéligibles à toute autre fonction publique, fut fixé à 60 immédiatement, et dut être de 80 à partir de 1809, « par l'addition de deux membres en chacune des dix premières années. » Son premier mode de formation fut celui-ci : Sieyès et Roger-Ducos, consuls provisoires sortants, et sénateurs de droit, assistés, le 3 nivôse an VIII (24 décembre 1799), de Cambacérès et de Lebrun, 2e et 3e consuls entrants, élurent 29 sénateurs; le lendemain, ces 31 membres, formant la majorité du Sénat, le complétèrent par l'élection de 29 sénateurs nouveaux. Le traitement annuel d'un sénateur était égal au vingtième de celui du 1er consul, c.-à-d. de 25,000 fr. Le Sénat, dès le Consulat même, se conforma à toutes les volontés du 1er consul : ainsi, il déclare (15 nivôse an IX-5 janvier 1801) mesure conservatrice de la constitution, l'acte de proscription porté contre 130 révolutionnaires à la suite de l'affaire de la *machine infernale*. Au commencement de 1802, époque du 1er renouvellement par cinquième du Corps législatif, le 1er consul ayant décidé que la détermination des membres restants aurait lieu, non par un tirage au sort, mais par une réélection faite par le Sénat, les sénateurs éliminèrent 20 tribuns et 60 législateurs opposants. Le *sénatus-consulte organique* du 16 thermidor an X (4 août 1802) apporta de graves modifications à la constitution de l'an VIII, par conséquent aux attributions du Sénat, considérablement augmentées : ce ne fut plus sur la liste nationale, supprimée, mais sur les présentations des colléges d'arrondissement pour le Tribunat, des colléges de département pour le Sénat, des uns et des autres pour le Corps législatif, qu'il dut choisir les membres de ces trois corps. Véritable pouvoir constituant, il reçut le droit, par des sénatus-consultes organiques, 1° de constituer les colonies; 2° d'interpréter et de développer la constitution, par de simples sénatus-consultes; 3° de suspendre pour 5 ans les fonctions de jurés dans les départements; 4° de déclarer des départements hors de la constitution; 5° de dissoudre le Corps législatif et le Tribunat; 6° d'annuler les jugements des tribunaux qu'il considérerait comme attentatoires à la sûreté de l'État, etc. Pour les sénatus-consultes une simple majorité suffisait; les deux tiers des voix des membres présents étaient nécessaires pour les sénatus-consultes organiques; les uns et les autres n'étaient mis en délibération que sur l'initiative du gouvernement. Les projets en étaient d'ailleurs préparés dans un *conseil privé*, composé des consuls, de 2 ministres, 2 sénateurs, 2 conseillers d'Etat, 2 grands officiers de la Légion d'honneur, désignés par le 1er consul. Quant aux traités de paix et d'alliances, le Sénat en recevait connaissance avant promulgation, lorsque le 1er consul les avait ratifiés sur l'avis du *conseil privé*. Il recevait aussi le serment du successeur désigné, lequel devait lui être présenté en grand appareil. Dans le cas où le successeur ne serait désigné que dans le testament remis aux consuls par le chef de l'État, le Sénat devait, à la mort de celui-ci, ratifier le testament, ou nommer directement un autre successeur sur désignation des 2e et 3e consuls. Le nombre normal des sénateurs (80) dut être atteint immédiatement (au 1er vendémiaire an XI-23 sept. 1802), et le 1er consul reçut, en outre, le droit de nommer *directement* 40 membres, ce qui pouvait porter à 120 le nombre des sénateurs. En 1803, le traitement sénatorial fut porté à 30,000 fr., et des *sénatoreries* (*V. ce mot*) furent établies. — Le 4 mai 1804, le Sénat offrit à Napoléon la couronne impériale, héréditaire dans sa famille; puis une commission de plusieurs sénateurs, de ministres et des 3 consuls prépara le nouveau *sénatus-consulte organique* du 28 floréal an XII (18 mai 1804), par lequel l'empire fut substitué au Consulat. Les attributions du sénat furent peu modifiées : il se composa des 80 membres élus par lui-même, des six grands dignitaires, et des princes français âgés de 18 ans; des citoyens choisis par l'Empereur, et dont le nombre s'éleva, dans la suite, à 60, après les agrandissements successifs du territoire de l'Empire. Le Sénat conservait la faculté d'élire les autres corps, le pouvoir constituant, et le soin de veiller au maintien de la constitution; il acquérait « la garde de la liberté individuelle et de la liberté de la presse, » garanties de quelque valeur, si le Sénat eût eu de l'indépendance; dans son sein se trouvait le siége de la haute-cour impériale, dans laquelle entraient d'ailleurs 60 sénateurs, appelés par ordre d'ancienneté. Le Sénat était convoqué par le grand Électeur (*V. ce mot*), sur un ordre de l'Empereur. Il pouvait l'être sur la demande des commissions de la liberté individuelle et de la liberté de la presse, quelquefois sur celle d'un sénateur. Un *président du Sénat*, sénateur choisi annuellement par l'Empereur, tenait les séances. Les faits les plus marquants de l'histoire du Sénat sous l'Empire furent : 1° la séance solennelle (26 ventôse an XIII-17 mars 1805) où fut réglée la conversion de la République italienne en royaume; 2° le sénatus-consulte de septembre 1805, par lequel, au mépris des droits du Corps législatif, le Sénat ordonna la levée d'hommes déterminée par l'Empereur; 3° celui de janvier 1806, par lequel fut votée, à la gloire de Napoléon et de l'armée française, une colonne surmontée d'une statue; 4° celui de novembre 1806, par lequel fut votée pour la fin de 1806 la conscription de 1807, le Sénat étant définitivement substitué au Corps législatif pour le vote du contingent; 5° celui de mars 1807, pour l'appel anticipé de la conscription de 1808; celui de septembre 1807, qui supprima le Tribunat et modifia les attributions du Corps législatif; 7° ceux d'août 1807 et de mars 1808, qui consacrèrent la création des titres de noblesse héréditaire, principautés, duchés, comtés, baronnies, pour récompenser les services militaires ou civils; 8° celui de décembre 1809, qui prononça la dissolution du mariage de Napoléon et de Joséphine; 9° l'adresse soumise, du 27 décembre 1812, après le retour de Russie; 10° le sénatus-consulte du 5 février 1813, qui, modifiant les dispositions antérieures, autorisait la concession de la régence à l'impératrice pendant la minorité de l'Empereur des Français. En 1814 le Sénat joua un rôle important : agité et hésitant pendant toute la campagne de France, dès que les troupes étrangères furent entrées dans Paris (31 mars 1814), il accepta une proclamation de l'empereur de Russie, Alexandre Ier, au nom des souverains coalisés, qui l'invitait à désigner un gvt provisoire. Sur 140 membres dont le Sénat se composait alors (y compris 6 princes de la famille impériale et 4 grands dignitaires), 90 environ se trouvaient à Paris; 64 se réunirent le 1er avril, et votèrent les noms proposés par Talleyrand, en stipulant, dans quelques bases sommaires d'une nouvelle constitution, que le Sénat ferait partie intégrante de la nouvelle constitution projetée : le 3 avril, au nombre de 30 membres seulement, il déclara « Napoléon et sa famille déchus du trône, le peuple français et l'armée déliés du serment de fidélité; » le 6 avril, après 3 jours de discussion, il adopta la constitution dite *sénatoriale* ou du 6-9 avril : l'article 2 portait que le peuple français appelait librement Louis XVIII au trône de France, et l'art. 6 maintenait un Sénat de 150 à 200 membres, dont ceux alors existant auraient seuls droit à la dotation actuelle du Sénat et des sénatoreries. Cette constitution, qui a régi en apparence la France pendant 2 mois, ne fut pas acceptée par les royalistes. Le dernier acte du Sénat fut donc le sénatus-consulte du 14 avril, qui déféra au comte d'Artois le gouvernement provisoire. Il fut lui-même supprimé par la promulgation de la Charte; mais en vertu de cette Charte même, 86 de ses membres entrèrent dans la Chambre des pairs. — En somme, le Sénat, investi d'attributions considérables, ne sut ni contenir Napoléon dans la prospérité, ni le soutenir dans l'adversité. A. C.

SÉNAT FRANÇAIS, corps politique rétabli en France par la constitution du 14 janvier 1852. Le nombre de ses membres ne peut excéder 150, non compris les membres de droit, les cardinaux, les maréchaux et les amiraux; les princes Français âgés de 18 ans, lesquels ne peuvent siéger qu'avec l'autorisation de l'Empereur. Tous les autres sénateurs sont nommés par le chef de l'Etat; ils sont inamovibles et à vie. L'Empereur choisit tous les ans le président et les vice-présidents parmi les sénateurs, convoque et proroge le Sénat, fixe par un décret la durée des sessions; les séances ne sont pas publiques. Le traitement du président du Sénat est de 120,000 francs; la dotation de sénateur de 30,000 fr. — Le Sénat est le gardien du pacte fondamental et des libertés publiques; il reçoit et apprécie les pétitions des citoyens; les lois ne sont promulguées qu'après lui avoir été soumises. Il règle par des *sénatus-consultes*, sanctionnés et promulgués par l'Empereur : 1° la constitution des colonies et de l'Algérie; 2° les cas non prévus par la constitution; 3° les articles de la constitution susceptibles d'interprétation. Il peut, dans des rapports à l'Empereur, poser les bases des projets de lois d'un grand intérêt national, et proposer des modifications à la constitution; si ces mesures sont approuvées par le Pouvoir exécutif, il les convertit en *sénatus-consultes*. En cas de dissolution du Corps législatif, il pourvoit, sur la proposition de l'Empereur, et par des mesures d'urgence, à tout ce que réclame la marche du gouvernement. Il se divise en 5 bureaux, qui se partagent l'examen des pétitions et élisent les commissions chargées de l'étude des lois. Les projets de lois adoptés par le Corps législatif sont transmis par le ministre d'État au président du Sénat, avec les décrets qui nomment les conseillers d'Etat chargés de soutenir la discussion. Le vote sur la promulgation des lois ne comporte nul amendement, n'est point secret, et doit être rendu, sous peine de nullité, à la majorité absolue par un nombre de votants supérieur à la moitié de celui des sénateurs. Les résultats des délibérations sont transmis au ministre d'Etat par le président du Sénat. —Les décrets du 22 mars 1852 et du 31 décembre 1852, ont réglé les formes dans lesquelles doivent être votés les *sénatus-consultes* concernant les colonies et l'Algérie, l'interprétation des articles de la constitution, les modifications de la constitution, et la manière dont doit se produire l'initiative sénatoriale de grands projets d'intérêt national. A. C.

SÉNAT D'ESPAGNE. *V.* ESPAGNE.

SÉNAT DE FRANCFORT. *V.* FRANCFORT.

SÉNAT DES ILES IONIENNES. *V.* IONIENNES (îles).

SÉNAT RUSSE. *V.* RUSSIE. — *Gouvernement.*

SÉNAT DE SUÈDE. *V.* SUÈDE.

SÉNAT DE POLOGNE, corps de 128 grands du royaume, destiné à restreindre l'autorité royale. Il se composait des palatins ou waiwodes, gouverneurs de provinces, des castellans de Cracovie, Wilna, et Troki, du staroste de Samogitie, d'un certain nombre d'archevêques et d'évêques.

SÉNAT VÉNITIEN. Ce fut, dans l'origine, un corps de 60 membres, créé, en 1172, et destiné à remplacer les *Pregadi* ou notables que le doge désignait jusqu'alors lui-même pour l'assister de leurs conseils. Les sénateurs, âgés de 40 ans au moins, nommés pour un an parmi les 470 membres du Grand-Conseil et par ces membres eux-mêmes, en étaient considérés comme les délégués. Le Grand-Conseil resta le dépositaire de la souveraineté, et le Sénat n'en fut qu'une émanation, pour ainsi dire, plus oligarchique. Lorsque la triple révolution aristocratique de 1296, 1298, 1315, eut fermé le Grand-Conseil et établi le *Livre d'or*, le Sénat acquit une importance plus marquée; il dirigea les affaires générales de l'Etat, sous la surveillance des deux conseils des *Dix* et des *Trois*. Il pesa sur la *Seigneurie* ou pouvoir exécutif (le Doge et son conseil) par la nomination, directe d'abord, puis par la désignation au Grand-Conseil, qui les nomma ensuite, des six conseillers du Doge. Successivement accru, il compta de bonne heure près de 300 membres, qui y avaient accès à des titres divers; c'étaient : le Doge; les procurateurs de St-Marc; les 9 conseillers du Doge (les 6 ci-dessus indiqués et les 3 présidents de la Quarantie); les *Dix*; les 3 avogadors en charge et leurs prédécesseurs immédiats; les 2 censeurs en charge et leurs prédécesseurs immédiats; les 60 sénateurs proprement dits, élus par le Grand-Conseil; 60 sénateurs-adjoints, élus de même sur la désignation des sénateurs; les 40 membres de la *Quarantie*; 13 magistrats sénatoriaux; 55 aspirants, élus par le Grand-Conseil, dont 25 seulement avec voix délibérative; les 16 *Sages* (ministres), dont 6 seulement avec voix délibérative; les ex-podestats de Vérone, Vicence, Bergame. Les ambassadeurs désignés ou de retour de leur mission y avaient entrée. L'assemblée ne pouvait délibérer qu'autant qu'il y avait 60 membres présents avec voix délibérative. Les délibérations portaient sur toutes les affaires politiques, la paix, la guerre, les traités, la police intérieure. Au Sénat appartenait, sans responsabilité, l'administration des finances de l'Etat, le monnayage, les emprunts, la répartition des impôts, l'emploi des revenus publics; mais il ne pouvait ni augmenter les tarifs, ni établir de nouveaux impôts sans recourir au Grand-Conseil. Il désignait pour les places les plus importantes, nommait même à plusieurs commandements militaires, ambassades, etc. — L'histoire du Sénat de Venise est celle de Venise elle-même, un seul trait excepté : sa nature, essentiellement oligarchique, le constituait en antagonisme avec les *Sages grands* et les *Sages de terre-ferme* (ministres de la Seigneurie), et l'exposait lui-même aux attaques de la Quarantie judiciaire et du reste de la noblesse inférieure. Ces rivalités n'eurent aucun résultat funeste tant que dura l'importance de Venise; mais au XVIII^e siècle, elles préparèrent et hâtèrent la ruine de l'Etat. Le Sénat, envahissant le pouvoir exécutif, obligea, par plusieurs décrets, les *Sages* à lire dans son sein, et sans la moindre suppression, toutes les dépêches arrivées au *Collége* (conseil du Doge); la Quarantie, mécontente de cette usurpation de fonctions, excita contre le Sénat le Grand-Conseil, déjà jaloux de cette assemblée où les membres se perpétuaient même par l'élection; de là ce décret du Grand-Conseil, que « nul ne pourrait être réélu au Sénat plus de trois fois de suite. » Ce fut le premier coup porté à l'oligarchie par « la plèbe de la noblesse », coup bientôt suivi, 1773-1779, d'atteintes plus graves au pouvoir du conseil des *Dix* et des Inquisiteurs d'Etat. Du reste, le Sénat mourait avec Venise elle-même, et sa politique tortueuse hâta, en 1797, la dissolution de cette république. Il disparut avec elle devant les armées françaises (mai 1797-janvier 1798). A. C.

SÉNATEUR, *Senator*, à Rome, membre du Sénat. Originairement, pour devenir sénateur, il fallait être patricien et âgé de 60 ans. Les plébéiens furent admis aussi à la sénatorerie l'an 445 de Rome, pourvu qu'ils eussent passé par une des magistratures données par les comices (*V.* SÉNATEUR PÉDAIRE). Depuis l'expulsion des rois, il y eut des sénateurs de *grande race* et d'autres de *petite race* (*majorum et minorum gentium*) : les 1ers étaient les descendants des sénateurs primitifs, appelés *pères*; les seconds, de simple race équestre, avaient été inscrits (*conscripti*) sur la liste du Sénat, par le consul Brutus, pour compléter son effectif, dont Tarquin avait négligé de remplir les vides. Ces derniers furent appelés, de leur origine, *conscrits*, et de là vient la coutume, en parlant au Sénat, de dire *Pères conscrits*, c.-à-dire *Pères et conscrits*. Ce fut alors que l'on abaissa l'âge sénatorial à 27 ans; Sylla le fixa à 30 ans, et l'empereur Auguste le réduisit à 25. En abaissant l'âge sénatorial, on fixa un cens ou minimum de richesse pour être apte à devenir sénateur; c'était, vers le temps de la 2e guerre punique, 1 million d'as (54,340 fr.); 800,000 sesterces (160,000 fr.) vers la fin de la République; et 1,200,000 (323,000 fr.) sous Auguste. Les sénateurs avaient le droit de chaise curule, la toge prétexte sur un laticlave (*V. ces mots*) pour costume, et pour chaussures des bottines noires avec une lunule d'argent pendante sur le talon. Au théâtre, au Cirque, dans les lieux publics, les places les plus honorables leur étaient réservées. C. D.—Y.

SÉNATEUR PÉDAIRE, *Senator pedarius*, citoyen romain qui, après avoir occupé une magistrature curule, était devenu sénateur de droit, mais sans avoir voix délibérative tant que les Censeurs ne l'avaient pas inscrit sur la liste du Sénat : il pouvait assister aux séances et prendre part aux votes. Le nom de *pédaire* venait de ce qu'il n'était sénateur que par les pieds, c.-à-d. par le suffrage. (*V.* SÉNAT). C. D—Y.

SÉNATORERIE, circonscription territoriale établie en France en 1803, et attribuée à des sénateurs choisis par le chef du gouvt. Elles produisaient un revenu de 20 à 25,000 fr. Un sénateur avait, dans sa sénatorerie, la préséance sur toutes les autorités locales.

SÉNATUS-CONSULTE, *Senatus consultum*, dans l'anc. Rome, ordonnance du Sénat sur une affaire publique ou particulière. Il était écrit, daté, relatait le nom de celui ou de ceux qui l'avaient proposé, les noms des sénateurs présents à la séance, et était souscrit des tribuns du peuple, qui devaient l'approuver. Il fallait que les 2/3 du nombre total des sénateurs eussent assisté à sa discussion. Tous les sénatus-consultes étaient déposés dans un temple à Rome : ce fut d'abord le temple de Cérès, et, plus tard,

celui de Saturne. — *Sénatus-consulte français.* *V.* SÉNAT CONSERVATEUR et SÉNAT FRANÇAIS. C. D—Y.

SENAULT (Jean-François), prédicateur, né à Anvers en 1599 ou 1604, d'un secrétaire du roi de France, m. en 1672, vint terminer ses études à Paris, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et en devint supérieur-général en 1662. On a de lui: *Panégyriques des saints*, Paris, 1656-57-58, 3 vol. in-4°; *Traité de l'usage des passions*, 1641, in-4°, traduit en plusieurs langues; des *Oraisons funèbres*, entre autres celles de Marie de Médicis et de Louis XIII; *Paraphrase sur Job*, Rouen, 9e édition, 1679; *l'Homme criminel, ou la Corruption de l'homme par le péché*, Paris, 1644, in-4°; *l'Homme chrétien, ou la Réparation de la nature par la grâce*, ibid., 1648, in-4°. B.

SENEBIER (Jean), naturaliste et bibliographe, né à Genève en 1742, m. en 1809, fut pasteur dans sa ville natale en 1765, et bibliothécaire en 1773. On a de lui: *Essai sur l'art d'observer et de faire des expériences*, Genève, 1775 et 1802, 3 vol. in-8°, ouvrage très-estimé; *Catalogue raisonné des mss. conservés dans la Bibliothèque de Genève*, 1779, in-8°, qui est un modèle en son genre; *Mémoires physico-chimiques*, sur l'influence de la lumière solaire pour modifier les êtres des trois règnes de la nature, et surtout ceux du règne végétal, 1782, 3 vol. in-8°; *Recherches sur l'influence de la lumière solaire*, pour changer l'air fixe en air pur par la végétation, 1783, in-8°; *Recherches analytiques sur la nature de l'air inflammable*, 1784, in-8°; *Histoire littéraire de Genève*, 1786, 3 vol. in-8°; *Physiologie végétale*, 1800, 5 vol. in-8°; *Rapport de l'air atmosphérique avec les êtres organisés*, extrait en partie des manuscrits de Spallanzani, 1807, 3 vol. in-8°; *Météorologie pratique*, 1810, in-16; une foule de Mémoires ou d'opuscules insérés dans le *Journal de physique*, le *Magasin encyclopédique*, les recueils de l'Académie de Turin, des Sociétés physiques de Lausanne et de Genève. Il a encore traduit les ouvrages de Spallanzani, et rédigé la *Physiologie végétale* dans l'*Encyclopédie méthodique*. B.

SENECA, lac des Etats-Unis (New-York), communique, par un canal de son nom, avec les lacs Cayuga et Erié. Il tire son nom de la peuplade des *Senecas*, répandue dans les Etats de l'Ohio et de New-York. Sur la rive O. est une ville de Seneca, qui a des fabr. de verre, et 7,000 hab.

SÉNECÉ (Antoine BAUDERON DE), poëte et littérateur, né à Mâcon en 1643, m. en 1737, fut d'abord destiné à la magistrature; mais, obligé de quitter la France à la suite d'un duel, il alla en Savoie, puis en Espagne, et, de retour dans sa patrie, il acheta, en 1673, la charge de 1er valet-de-chambre de la reine Marie-Thérèse. Après la mort de cette princesse, 1683, il prit le même emploi auprès de Mme d'Angoulême jusqu'en 1713. C'était un homme d'un esprit agréable, d'un caractère enjoué, d'une gaieté douce et aimable. On a de lui: *Nouvelles*, en vers, 1695, in-12, parmi lesquelles il y en a de fort jolies; *Satires*, 1695, in-12, au nombre desquelles on distingue *les Travaux d'Apollon*; *Epigrammes*, dont on compte plus de 500, et assez médiocres, 1717, in-12, etc. Ses *Œuvres diverses* ont été publiées par Auger, 1805 et 1806; ses *Œuvres choisies*, dans la *Collection des petits classiques français*; et ses *Œuvres posthumes*, par E. Chasles et P.-A. Cap, Paris, 1856, in-16.

SÉNÉCHAL (des mots germaniques *senne*, cabane, et *schalk*, serviteur), officier qui n'était, dans l'origine, qu'un des domestiques de la maison du roi ou d'un grand seigneur en France, et dont l'emploi consistait à placer les plats sur la table; de là son nom latin *Dapifer* (*V. ce mot*); ou bien, il administrait une métairie, et était un simple économe. On choisissait quelquefois, pour remplir cette charge, des hommes enchaînés dans les liens du servage. De bonne heure, le sénéchal prit une grande importance: sous les rois de la 1re race, il arriva déjà à se placer au nombre des grands du royaume, et, dans les actes, on le voit nommé après le comte ou le maire du palais. Sous la 2e race, sa dignité devint la première: le grand-sénéchal continua de servir le roi à table, mais seulement dans les grandes cérémonies, comme le couronnement, et encore n'apportait-il alors que le premier plat, et remplissait souvent son office à cheval. De plus, il eut l'intendance de la maison du roi et des finances, porta la bannière royale en temps de guerre, commanda l'avant-garde dans les marches en avant et l'arrière-garde dans les retraites, assista le roi dans les plaids, souscrivit comme témoin et garant les chartes et les ordonnances, rendit la justice au nom du roi, etc. La charge de grand-sénéchal de la couronne devint, au xe siècle, héréditaire dans la maison des comtes d'Anjou; Philippe-Auguste l'ayant supprimée en 1191, ses attributions furent partagées dans la suite entre le connétable et le grand-maître de la maison du roi. Le titre de *sénéchal* ne désigna plus que des officiers subalternes, rendant, comme les baillis, la justice au nom du roi et des seigneurs. Le pays compris dans le ressort de la juridiction d'un sénéchal s'appela *sénéchaussée*, terme qui prévalut dans le Midi, comme celui de *bailliage* dans le Nord.— En Angleterre, il y eut, comme en France, un grand-sénéchal (*Lord high stewart*). Cette dignité, la première du royaume, fut abolie par Henri IV. Cependant on la rétablit momentanément, toutes les fois qu'il y a un couronnement de monarque, ou qu'il faut juger un Pair accusé de crime capital. B.

SÉNÉCHAUSSÉE, circonscription territoriale administrée par un sénéchal; — juridiction d'un sénéchal et tribunal où il siégeait.

SENECTAIRE. *V.* NECTAIRE (SAINT-).

SENEF ou SENEFFE, v. de Belgique (Hainaut), à 20 kil. N.-O. de Charleroi; 3,000 hab. Victoire de Condé sur le prince d'Orange, le 11 août 1674, et de Marceau sur les Autrichiens, le 2 juillet 1794.

SENEFELDER (Aloys), né à Prague en 1771, d'un comédien, m. en 1834, étudia quelque temps le droit, s'engagea dans une troupe dramatique en 1791, et, se voyant assez mal accueilli du public, écrivit, avec aussi peu de succès, pour le théâtre. Réduit à se faire copiste, il imagina, pour graver économiquement la musique, d'employer la pierre au lieu du cuivre, 1793, et se trouva ainsi sur la voie de la découverte de la lithographie. Une association avec Gleisner, directeur de la musique de la cour à Munich, 1796, lui permit d'appliquer en grand cet art nouveau, et d'aller le faire connaître dans les principales villes de l'Europe. Le roi de Bavière le nomma, en 1810, directeur de la lithographie royale à Munich. Senefelder a publié: *l'Art de la lithographie*, Munich, 1819.

SÉNÉGAL, riv. de l'Afrique occidentale, naît, sous le nom de Bafing (fleuve noir), dans le Fouta-Djalo (Nigritie), à 80 kil. O. de la source de Niger, chez les Mandingues, par 11° 50′ lat. N. et 13° 40′ long. O., porte ensuite les noms de Denguch, Mayo-Solle, Sena ou Sanaga, arrose le Djallonkadou, le Bamboük, le Fouta-Toro et l'Oualo, en passant par Fort-St-Joseph, Bakel, Podor, Daghana et St-Louis, sépare dans son cours inférieur le Sahara et la Sénégambie, forme un grand nombre d'îles, et se jette dans l'océan Atlantique par une vaste embouchure obstruée de bancs de sable, après avoir reçu le Kokoro et la Falémé. Cours de 1,800 kil., dont 1,200 navigables. Il est très-poissonneux, mais infesté de crocodiles. Ses rives, généralement basses, sont bordées d'immenses terrains d'alluvion, qui rendent les eaux stagnantes et le pays malsain. Il déborde de juillet à octobre, et roule des paillettes d'or. La marée le remonte jusqu'à près de 300 kil. — Quelques savants ont attribué la découverte du Sénégal au navigateur marseillais Eathymême; on le rapporte aussi au *Daradus* des anciens; toutefois le portugais Don Fernandez n'y arriva qu'en 1446. B.

SÉNÉGAL (Gouvernement du), colonie française en Afrique occidentale, arrosée par le Sénégal, qui lui donne son nom. Elle est divisée en 7 arrond.: *St-Louis, Richard-Toll, Dagana, Podor, Bakel, Gorée,* et *Sedhiou*. Le 1er comprend St-Louis et ses faubourgs; le 2e, le Oualo; le 3e, les vges français et indigènes de la banlieue de Dagana; le 4e, Podor, le Toro, et le poste de Saldé; le 5e, Bakel, Médine, Sénoudébou, Matam, l'E. du Guoy et le Damga; le 6e, Gorée, la presqu'île du Cap-Vert, Dakar, Rufisque, Portudal et nos postes dans le Saloum; le 7e, nos possessions dans la Cazamance, et au S. les comptoirs d'Assinie, Gabon, Grand-Bassam, sur le golfe de Guinée; de Garroway, entre le Sénégal et le golfe de Guinée. Population, 113,290 habitants en 1862. Climat très-chaud: il y a presque toujours 28° centigrades, et quelquefois 40. Les établissements du Sénégal ne sont importants que pour le commerce de la gomme (2 millions et demi de kilog. par an), de la poudre d'or, de la cire, des dents d'éléphant, et pour le commerce des arachides (4 millions et demi de kilog. en 1855). Les échanges du Sénégal avec la France représentent 40 millions de francs. St-Louis est la résidence du gouverneur, le siége d'une Cour impériale et d'un préfet apostolique. Une banque d'escompte et de prêt y a été fondée en 1853. *V.* Carrère et Holme, *de la Sénégambie française*, Paris, 1856, in-8°. B.

SENÉGAMBIE, contrée de l'Afrique occidentale, bornée au N. par le Sahara, à l'O. par l'océan Atlantique, au S. par la Guinée, et à l'E. par le Soudan; entre 10°-18° lat. N., et 7°-20° long. O.; 1,100 kil. sur 650; 12,000,000 hab. Elle tire son nom du Sénégal et de la Gambie, qui l'arrosent. On l'appelle quelquefois *Nigritie occidentale*. Elle

comprend un certain nombre de petits royaumes nègres : 1° les *Etats Peuhls*, dits aussi des *Foulahs* ou *Fellatahs* (Fouta-Toro, Fouta-Djalo, Fouladou, Kassou, Bondou) ; 2° les *Etats Mandingues* (Bambouk, Kabou, Oulli, Kaarta, etc.); 3° les *Etats Ghiòlofs* (Kaïor, Oualo, Saloum, etc.) ; 4° le royaume de Galam. On y trouve aussi les établissements français du Sénégal (*V. ce mot*), les comptoirs anglais de la Gambie (Bathurst, etc.). Les côtes de la Sénégambie, presque partout basses, sont exposées aux chaleurs les plus ardentes de la zone torride ; le commencement des pluies en mars, et les brouillards en août, y engendrent des fièvres pernicieuses pour les Européens. Le vent du *harmattan*, qui souffle en décembre, assainit le climat et dessèche la terre. — La côte de la Sénégambie fut visitée, dit-on, dès le XIV^e^ siècle par des marchands de Dieppe et de Rouen. B.

SÉNÈQUE *le Rhéteur* (Marcus-Annæus Seneca), rhéteur latin, né à Cordoue, vers 58 av. J.-C., d'une famille mélangée de sang romain et de sang étranger, m. en 32 ap. J.-C., vint à Rome à 15 ans, et y professa la rhétorique. On vantait sa prodigieuse mémoire ; il retenait, dit-on, jusqu'à 2,000 noms de suite, prononcés une seule fois devant lui. Nous avons de lui deux recueils d'exercices d'école ou Déclamations, *Suasoriarum liber unus*, et *Controversiarum libri* X, dont on n'a que les 1^ers^, 2^e^, 7^e^, 9^e^ et 10^e^ livres, et des fragments des autres. Les préfaces qui les précèdent donnent une multitude de faits littéraires curieux ; quant aux Déclamations, souvent bizarres pour les sujets, et affectées pour le style, elles nous font connaître les mœurs du temps, par les détails qu'elles renferment sur les pirates, les gladiateurs, les entrepreneurs de mendicité, etc. Ces ouvrages sont généralement imprimés à la suite de Sénèque le philosophe. Les *Controverses* ont été traduites en français par Lesfargues, Paris, 1639, in-4°, et 1663, 2 vol. in-18. D—R.

SÉNÈQUE *le Philosophe* (L.-Annæus Seneca), écrivain latin, fils du précédent, né à Cordoue, l'an de Rome 754 ou 755, et 3 ou 4 ap. J.-C., vint très-jeune à Rome avec son père, et s'adonna à la philosophie et à l'éloquence. Il débuta au barreau avec un tel éclat, que Caligula en fut jaloux, et voulut le faire mourir. Alors Sénèque se voua à la philosophie stoïcienne. Cependant il courut plus tard la carrière des honneurs, et arriva à la questure. Sous Claude, Messaline l'accusa d'adultère avec Julie, fille de Germanicus et nièce de l'empereur ; il fut exilé en Corse, 41, et y resta 8 ans, malgré de honteuses prières adressées à l'affranchi Polybe, ministre de Claude (*Consolatio ad Polybium*). Agrippine, devenue la femme de Claude, rappela Sénèque, alors âgé de 48 ans, le fit nommer préteur, et le chargea de l'éducation de Néron. Peu secondé par les dispositions de son élève, et combattu par Agrippine, il ne put l'empêcher de devenir un monstre. C'est par l'empoisonnement de Britannicus que Néron, quelque temps contenu, commença d'échapper à ses maîtres ; le meurtre d'Agrippine acheva de ruiner leur influence, et Sénèque fut contraint de composer la lettre dans laquelle Néron se justifiait auprès du sénat en accusant sa mère ; mais cette coupable faiblesse n'autorise pas à dire que toute sa vie n'a été que mensonge et hypocrisie. Tacite lui-même, qui l'attaque, s'applaudit de son influence, et se plaint qu'après la mort de Burrhus, le parti du bien fût « affaibli par la perte d'un de ses chefs. » En effet, les favoris de Néron dirigèrent tous leurs coups contre Sénèque, qui voulut en vain se retirer de la cour, et remettre au prince ses immenses richesses. Néron le retint par de menteuses caresses, et bientôt, quand le meurtre d'Octavie l'eut délivré de tout son passé, il fit comprendre Sénèque dans la conjuration de Pison, et lui envoya l'ordre de mourir. Le philosophe se fit ouvrir les veines, et expira, après avoir dicté à ses secrétaires un pompeux discours. — Sénèque, au milieu de sa vie de cour, ne cessa jamais de cultiver les lettres ; « c'était, dit Quintilien, un génie abondant, facile, et orné d'une instruction très-variée. » Les ouvrages de Sénèque sont presque tous des traités de philosophie pratique, qui ont surtout pour but la morale. Une partie est perdue, mais nous avons encore : *de la Colère ; Consolation à Helvia ; — à Marcia ; — à Polybe ; de la Clémence ; des Bienfaits ; de la Tranquillité d'âme ; de la Brièveté de la vie ; de la Vie heureuse ; de la Constance du sage ; de la Providence, ou Pourquoi les bons sont souvent si malheureux ;* enfin 124 *Lettres à Lucilius*, le plus important de ses ouvrages, et remarquable par la connaissance du cœur humain, par une foule d'idées pratiques, qui prouvent qu'il avait étudié les besoins moraux de son temps ; il a des paroles généreuses en faveur des esclaves et des gladiateurs, des idées de fraternité universelle, qui le rapprochent du christianisme ; aussi a-t-on prétendu qu'il avait été en correspondance avec S^t^ Paul, et qu'il était chrétien en secret ; mais aucun des deux faits n'est démontré. Les doctrines de Sénèque sont très-sévères, et le philosophe va jusqu'à relever certains vices qui sont précisément les siens. Quintilien a critiqué les antithèses, la recherche du trait, les jeux de mots, qui rendent la lecture de Sénèque fatigante. Outre les ouvrages nommés plus haut, nous avons encore de Sénèque une satire assez piquante, en prose et en vers, *l'Apokoloquintosis, ou Métamorphose de Claude en citrouille ;* 7 liv. de *Questions naturelles ;* et dix tragédies, *Médée, Hippolyte, les Troyennes, Agamemnon, Œdipe, Thyeste, Hercule furieux, Hercule sur l'Œta, la Thébaïde, Octavie.* Plusieurs philologues ont voulu les attribuer à un autre Sénèque ; mais les rapports frappants de pensées et de style, et le caractère même de ces pièces, qui ne sont que des déclamations stoïciennes, faites pour la lecture et non pour la scène, suffisent pour les assigner, au moins en partie, au philosophe, qui, suivant Tacite et Quintilien, avait composé beaucoup de vers. Parmi les ouvrages perdus de Sénèque, on cite les traités : *de la Superstition, du Mariage, de la Forme du monde, des Devoirs ;* des ouvrages sur la *Situation de l'Inde, sur l'Egypte et la religion des Egyptiens*, etc. Aucun auteur n'a été plus souvent cité, admiré et critiqué que Sénèque ; il plaît à Montaigne, il excite l'enthousiasme déraisonnable de Diderot ; mais il est jugé avec injustice par Dion Cassius et par La Harpe. Les principales éditions de Sénèque sont celles d'Erasme, Bâle, 1515 et 1529, in-fol. ; de Muret, 1593 ; de J. Gruter, 1594 ; de Juste-Lipse, Anvers, 1605 ; de Gronovius, Leyde, 1649 ; *Cum notis Variorum*, Amst., 1672 ; des Deux-Ponts, 1782 ; de Ruhkopf, Leipzig, 1797-1812, 5 vol. in-8° ; de M. Bouillet, dans la *Bibliothèque latine* de Lemaire, 1827-32, 5 vol. in-8° ; de Fickert, Leipzig, 1842-47, 6 vol. in-8°. Les principales traductions françaises sont celles de : Lagrange, Paris, 1778, 6 vol. in-12, avec notes de Naigeon (ouvrages en prose seulement) ; 1819, nouvelle édition, 14 vol. in-12, avec la *Vie de Sénèque* par Diderot ; de la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke (y compris les tragédies), par Ch. Durozoir et divers professeurs, avec les *fragments*, traduits pour la 1^re^ fois, 1834, 11 vol. in-8° ; de la *Bibliothèque latine avec traduction française*, publiée sous la direction de M. D. Nisard, par divers auteurs (avec les tragédies), 2 vol. gr. in-8°. Des éditions particulières des tragédies ont été données par Ascensius, Paris, 1514 ; Delrio, Anvers, 1576 et 1593 ; Gronovius, Leyde, 1661 ; Schrœder, Delft, 1728 ; Bothe, Leipzig, 1819, 3 vol. in-8° ; Pierrot, dans la *Bibliothèque latine* de Lemaire, Paris, 1829-32, 3 vol. in-8°. Ces tragédies ont été traduites en français par Coupé, 1795 ; par Levée, 1822, 3 vol. in-8° ; par Greslou, dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, 3 vol. in-8°. *V.* Diderot, *Essai sur la vie de Sénèque ;* Vernier, *Abrégé analytique de la vie et des œuvres de Sénèque*, Paris, 1812, 1 vol. in-8° ; Rosmini, *Vie de Sénèque*, en italien ; Reinhardt, *De L.-A. Senecæ vitâ atque scriptis*, Iéna, 1817, in-8° ; Brink, *De L.-A. Senecâ ejusque in philosophiam meritis*, Groningue, 1829, in-8° ; A. Fleury, *St Paul et Sénèque, ou Recherches sur les rapports du philosophe avec l'apôtre*, Paris, 1853, 2 vol. in 8°. D—R.

SENEZ, *Civitas Saniciensium*, ch.-l. de cant. (Basses-Alpes), arr. et à 19 kil. N.-E. de Castellane, au milieu de montagnes arides ; 435 hab. Autrefois siége d'évêché, érigé en 450.

SENFEL (Louis), compositeur de musique, né à Bâle en 1492, m. vers 1557, fut attaché à la chapelle de l'empereur Maximilien 1^er^. Les rares compositions qu'on a de lui le placent parmi les musiciens les plus remarquables du XVI^e^ siècle.

SENIA, nom ancien de Zengh-Szeny.

SENIO, *Sinnius*, riv. du roy. d'Italie, naît dans l'Apennin, et se jette dans le Pô, rive dr., à 16 kil. de Ravenne ; cours de 100 kil.

SENJEN, île de l'océan Atlantique, sur la côte N.-O. de Norvége, dont le Gry-fjord la sépare ; par 69° 20' lat. N. et 15° 20' long. E. ; 70 kil. sur 45. Sol montagneux.

SENKENBERG (Henri-Christian, baron de), très-savant, jurisconsulte, né en 1704 à Francfort-sur-le-Mein, m. en 1768, professa le droit à Gœttingue et à Giessen, fut conseiller de l'électeur de Hanovre, jurisconsulte du margrave de Brandebourg-Anspach et du prince de Nassau-Orange, et, en 1745, conseiller aulique de l'empereur. On a de lui : *Selecta juris et historiarum anecdota*, Francfort, 1734-42, 6 vol. in-8° ; *Corpus juris Germanici publici ac privati ineditum*, ibid., 1760 et 1766, 2 vol. in-fol. ; *Corpus juris feudalis Germanici*, Giessen, 1740, et Halle, 1742, in-8° ; *Traité de la juridiction suprême de l'empereur en Alle-*

magne, Francfort, 1760, in-4°, etc. —Son frère, Jean-Christian, né en 1707, m. en 1772, fonda à Francfort-sur-le-Mein, où il était médecin, un très-bel hôpital qui porte encore son nom; et son fils, René-Charles, m. en 1799, trouva, en 1777, une copie authentique de la renonciation faite en 1129 par Albert d'Autriche au duché bavarois de Straubingen, et déconcerta ainsi les vues de l'Autriche sur la succession de Bavière.

SENLIS, *Augustomagus, Civitas Sylvanectensium*, s.-préf. (Oise), à 52 kil. S.-E. de Beauvais, sur la Nonette et près des bois de Senlis, de Chantilly et d'Ermenonville; 5,198 hab. Tribunal de 1re instance, bibliothèque. On remarque les ruines du château bâti par Louis IX, l'hospice, les restes des fortifications, et la cathédrale, dont la flèche surtout est digne d'attention. Carrières de pierre, sables pour les glaces; filatures, lavoirs de laines, tanneries. Fabr. de toiles et de dentelles. Comm. de grains, farines, bois de charpente. — Cette ville, capitale des Sylvanectes, petit peuple Gaulois, fut fortifiée par les Romains, et comprise alors dans la 2e Belgique; elle devint, sous les deux premières races, une résidence royale, obtint, en 1173, une charte de commune, confirmée en 1201. Comprise dans le Valois, elle dépendait cependant du gouvernement de l'Ile-de-France. Elle tomba au pouvoir du duc de Bourgogne en 1414; Charles VII la reprit en 1429; les Ligueurs y entrèrent en 1589, en furent chassés, et tentèrent vainement d'y revenir. Deux traités furent conclus à Senlis : l'un, en 1473, entre Louis XI et le duc de Bretagne; l'autre, en 1493, par lequel Charles VIII restituait à Maximilien d'Autriche la Franche-Comté et l'Artois. Senlis est la patrie de Simon Goulart et de Baumé.

SENN (EL-), v. de la Turquie d'Asie. *V.* EL-SENN.

SENNA, v. d'Afrique. *V.* SENA.

SENNAAR ou SINHAR, nom donné, dans la Bible, à la plaine où séjournèrent les hommes depuis le déluge jusqu'à la construction de la tour de Babel. On croit que c'est la Babylonie.

SENNAAR, v. de la Nubie, capitale de l'ancien royaume de Sennaar, sur la rive g.e du Bahr-el-Azrek, par 13° 36' lat. N. et 31° 24' long. E.; 12,000 hab. Quelques marchands d'esclaves y possèdent des maisons en terre; les autres habitants n'ont que des cabanes de paille. Il y a cependant de belles mosquées en briques, avec des croisées en bronze venant de l'Hindoustan. — L'ancien royaume de Sennaar était situé à l'E. du Kordofan et à l'O. de l'Abyssinie, entre le Bahr-el-Azrek et le Bahr-el-Abiad; 1,500,000 hab. Comme le reste de la Nubie, il forme, depuis 1822, une dépendance politique de l'Egypte, et doit, comme ce pays, sa fertilité aux inondations du Nil. On y récolte le blé, le millet, le sorgho, le riz, l'indigo. On y rencontre le lion, le crocodile, et l'hippopotame. Commerce d'ivoire, gomme, parfums, baumes, encens, plumes d'autruche, plantes médicinales, esclaves, etc. Au XVIIIe siècle, les rois du Sennaar étendaient leur domination sur la plus grande partie de la Nubie et même sur le Kordofan.

SENNACHÉRIB, appelé *Saryon* dans le livre d'Isaïe, roi d'Assyrie, 712-707 av. J.-C., succéda à son père Salmanasar, éprouva des revers en Égypte (*V.* SÉTHOS), assiégea le pieux Ezéchias, roi de Juda, dans Jérusalem, 707, et perdit devant cette place 185,000 hommes, tués en une nuit par un ange exterminateur. Pour se venger, il fit périr chaque jour plusieurs Israélites captifs à Ninive, défendit qu'on leur rendît les honneurs de la sépulture, et persécuta Tobie, qui avait eu le courage d'enfreindre cette défense. Deux de ses fils l'assassinèrent, et s'enfuirent en Arménie; un 3e, Assar-Haddon, le remplaça. Sennachérib a bâti le palais de *Koyoundjek*, découvert en 1851 par M. Layard.

SENNE, riv. de Belgique, naît au S.-E. de Soignies (Hainaut), passe à Bruxelles, et se jette dans la Dyle, rive dr., près de Malines; cours de 100 kil.

SENNECEY, ch.-l. de canton (Saône-et-Loire), arr. et à 18 kil. S. de Châlon-sur-Saône; 1,213 hab. Comm. de grains et de vins. Ruines d'un anc. château.

SENNÉH, v. de la Perse (Kourdistan), à 160 kil. N. de Kirmanchah; 15,000 hab. Résidence d'un bey.

SENNERT (André), orientaliste, né à Wittemberg en 1606, m. en 1689, professeur pendant plus de 50 ans à l'Académie de sa ville natale, a laissé : *Chaldaismus et Syriasmus, hoc est præcepta utriusque linguæ, cum compendio lexici*, Wittemberg, 1651 et 1666, in-4°; *De Cabbalâ, maximè Hebræorum*, 1655, in-4°; *Arabismus, sive præcepta arabicæ linguæ*, 1658 et 1666, in 4°; *Centuria proverbiorum arabicorum*, 1658, in-4°; *Schediasma de linguis orientalibus*, 1681, in-4°, etc.

SENNETERRE. *V.* NECTAIRE (SAINT-).

SENOGALLIA. *V.* SENA GALLICA.

SÉNONAIS (Le), petit pays de l'anc. France (Champagne), entre l'Ile-de-France, l'Orléanais, le Nivernais et la Bourgogne; capitale *Sens;* v. princip. : Joigny, Montereau, Tonnerre, St-Florentin, Villeneuve-le-Roi, Villeneuve-l'Archevêque, Chablis, Nogent-sur-Seine. Il est auj. partagé entre les départements de l'Yonne et de l'Aube.

SÉNONAIS (Gaulois). *V.* SÉNONS.

SENONCHES, ch.-l. de canton (Eure-et-Loir), arr. et à 36 kil. S.-O. de Dreux, près d'une forêt de son nom et de la source de la Blaise; 1,249 hab. Fabr. de chaux hydraulique naturelle; comm. de bois et de charbon.

SENONES, ch.-l. de canton (Vosges), arr. et à 25 kil. N. de St-Dié; 2,216 hab. Petite ville, autrefois capitale de la principauté de Salm. Elle avait une célèbre abbaye de Bénédictins, fondée en 661. Filatures de coton.

SÉNONS ou SÉNONAIS, *Senones*, peuple gaulois de la Celtique, bornés au N. par les Parisii, avec lesquels ils étaient étroitement alliés au temps de César, à l'O. par les Carnutes, au S. par les Eduens, à l'E. par les Lingons, furent ensuite rangés dans la 4e Lyonnaise; v. princip. : *Agendicum* ou *Senones*, leur capitale (Sens); *Condate* (Montereau); *Vellaunodunum* (Beaune); *Melodunum* (Melun); *Ariaca* (Arcis-sur-Aube); *Corabilium* (Corbeil), *Autissiodurum* (Auxerre). Ils occupaient ainsi en totalité ou en partie les départements de l'Yonne, de Seine-et-Marne, de la Côte-d'Or, et de la Marne. — Une fraction de ce peuple avait envahi l'Italie vers 400 av. J.-C., occupé la côte de l'Adriatique entre Ancône et Ravenne, fondé *Sena Gallica* (Sinigaglia), battu les Romains à l'Allia en 390, et pris Rome. Alliés des Etrusques et des Samnites, ces Sénons furent à leur tour vaincus en 283 par le consul Dolabella, la rançon de Rome reportée au Capitole, et les restes de la nation se mêlèrent aux Boïens, dont ils partagèrent les vicissitudes. C. P.

SENS, *Agiedincum, Senones*, s.-préf. (Yonne), à 75 kil. N.-N.-O. d'Auxerre, sur le chemin de fer de Paris à Lyon et la rive droite de l'Yonne; 10,322 hab. Archevêché; tribunaux de 1re instance et de commerce, lycée, bibliothèque. Dans la ville, on remarque les ruines des Arènes, d'une naumachie dite *Bellenave*, d'un aqueduc *de Saint-Philibert*, une magnifique cathédrale de Saint-Etienne, du XIIIe siècle, et qui renferme le tombeau du Dauphin, fils de Louis XV, par Coustou, et celui du chancelier Duprat; enfin l'église Saint-Savinien, la chapelle de l'Hôtel-Dieu, le pont sur l'Yonne, et de très-belles promenades. Des fouilles ont fait trouver de nombreuses antiquités (médailles, mosaïques, etc.). L'archevêque de Sens prenait le titre de Primat des Gaules et de Germanie; l'évêque de Paris fut, jusqu'au XVIIe siècle, parmi ses suffragants. Il se tint dans cette ville plusieurs conciles, entre autres celui où St Bernard fit condamner Abélard, 1140. Comm. de grains, vins, chanvre, laine, bois, charbons, merrain, feuillettes, etc. Filat. de coton; tanneries, distilleries, fabr. de boutons, agrafes et boucles d'acier. — Sens, capitale des Sénonais, conquise par César, devint la capitale de la 4e Lyonnaise. Clovis s'en empara vers 486. Depuis le IXe siècle, elle fut gouvernée par des comtes, qui devinrent héréditaires au Xe. Une commune y fut établie par Louis VII, puis supprimée, et rétablie par Philippe-Auguste. Sens entra avec ardeur dans la Ligue, résista à Henri IV en 1590, et ne se soumit qu'en 1594. En 1814, elle soutint un siége de 15 jours contre les alliés.

SENSÉE, riv. de France, naît près de Bapaume (Pas-de-Calais), passe près d'Arleux, et tombe dans l'Escaut à Bouchain; cours de 50 kil. — Le canal de la Sensée, entre Arleux et Douai, unit l'Escaut à la Scarpe; il a 24 kil. de longueur, fut commencé par Vauban en 1690, et achevé en 1820.

SENTIENS, *Sentii*, peuple de la Gaule (Alpes Maritimes); v. princip. : *Sanitium* (Senez); *Dinia* (Digne).

SENTINUM, v. de l'Italie ancienne (Ombrie); les Ombriens, les Samnites et les Etrusques y furent défaits, en 295 av. J.-C., par les Romains, que commandait Fabius Rullianus, et pour lesquels le second Décius se dévoua aux dieux infernaux.

SENUS, nom anc. du SHANNON.

SEOGOUN. *V.* KOUBO.

SÉPARATION DE CORPS, acte judiciaire qui pouvait tenir lieu du Divorce, avec cet avantage : 1° que le consentement des parties suffisait pour le faire cesser, et rétablir tous les effets légaux du mariage, tandis que le Divorce était immuable; 2° qu'après une durée de 3 ans, l'époux originairement défendeur pouvait obtenir le divorce, si le demandeur originaire ne consentait pas immédiatement à faire cesser la séparation. Depuis l'abolition du Divorce, il ne peut plus y avoir que séparation de

corps. Cette séparation emporte toujours celle de biens.

SÉPARATISTES, nom donné : 1° en Angleterre, à ceux qui se séparèrent de l'Eglise anglicane sous Edouard VI et Elisabeth, et qui reconnaissaient pour chef Robert Brown; 2° en Allemagne, aux Piétistes, disciples de Spener.

SÉPHATA, plaine de Palestine, près de Mareza; Aza, roi de Juda, y vainquit Zara, roi des Ethiopiens.

SÉPHÉLA, passage difficile de la Palestine, entre Jamnia et Joppé. Judas Macchabée y bâtit une forteresse.

SÉPHORA. *V.* MOÏSE.

SÉPHORIS ou SEPPHORIS, v. de Palestine, anc. capitale de la Galilée, entre Nazareth et Cana. Patrie de Joachim et d'Anne, père et mère de la Ste Vierge; on voit encore les ruines d'une église qui leur était jadis consacrée. Hérode Antipas donna à cette ville le nom de *Diocésarée*. En 353, les Romains, contre qui elle s'était révoltée, la saccagèrent. Relevée au temps des Croisades, elle fut encore renversée par Saladin après la bataille de Tibériade. C'est auj. le vge de *Safouri* ou *Sefouri*, qui a 600 hab.

SEPINO, *Sepinus, Sepinum*, v. du royaume d'Italie, province et à 10 kil. S. de Campobasso; 6,180 hab. Jadis siége d'évêché.

SEPPHORIS. *V.* SEPHORIS.

SEPTA ou SEPTUM, v. de la Mauritanie Tingitane; auj. *Ceuta*.

SEPTA, espèces de parcs, en barrières de charpente, dans lesquels, aux comices de l'ancienne Rome, on faisait ranger séparément les tribus ou les centuries, au moment de voter. A la fin du VIIe siècle de Rome, on remplaça ces parcs par un superbe et vaste portique en maçonnerie, où le peuple était rangé et abrité. Lépide commença ce monument, qui était dans le Champ-de-Mars, près de la Villa Publica; Agrippa le termina, pendant le principat d'Auguste, et lui donna le nom de *Septa Julia*. Plus tard, Agrippa fit encore élever dans le voisinage, et pour servir de supplément, d'autres portiques semblables, qu'il appela *Septa Agrippiana*. Il y avait encore dans le Champ-de-Mars, des *Septa Trigaria*, sorte d'enclos où l'on dressait des chevaux pour les courses du Cirque. C. D—Y.

SEPTALIUS. *V.* SETTALA.

SEPT-ANS (Guerres de), nom commun à deux guerres du XVIIIe siècle, et tiré de leur durée :

SEPT-ANS (1re Guerre de). *V.* SUCCESSION D'AUTRICHE (Guerre de).

SEPT-ANS (2e Guerre de), 1756-1763, grande guerre européenne, qui mit aux prises, d'une part, tous les grands Etats de l'Europe, de l'autre, l'Angleterre et la France. Continentale et maritime à la fois, elle eut deux causes principales : 1° en Allemagne, l'antagonisme de l'Autriche, impatiente de reprendre la Silésie perdue dans la guerre précédente, et de la Prusse, devenue, par cette même guerre, puissance de premier ordre; 2° sur l'Océan, et sous prétexte d'une question de limites entre l'Acadie anglaise et le Canada français, le désir de l'Angleterre de détruire l'empire colonial de la France. La France aurait pu le sauver, en consacrant toutes ses forces à le défendre; elle paya cher la faute d'avoir voulu soutenir la maison d'Autriche, son ancienne ennemie, contre la Prusse, son alliée récente et naturelle, sans autre motif d'intervenir en Allemagne que la vanité de Mme de Pompadour (*V. ce nom*). La guerre de Sept-Ans se divise en deux grandes parties : 1° la *Guerre continentale*, soutenue par Frédéric II, avec l'appui de l'Angleterre (traité de Westminster, 1756), de la Hesse et du Brunswick, contre Marie-Thérèse et la coalition (traité de Versailles, 1er mai 1756) formée par celle-ci, dans son intérêt propre, avec la France, la Russie, la Saxe et la Pologne, et la Suède; 2° la *Guerre maritime*, soutenue contre l'Angleterre par la France, seule d'abord, puis appuyée par toutes les branches de la maison de Bourbon.

I. La Guerre continentale contient 5 phases distinctes : 1° 1756-57, *premiers succès de Frédéric*. Il prévient tous ses ennemis, enlève Leipzig et Dresde (août 1756) à l'électeur de Saxe, le bloque dans Pirna, bat Brown et les Impériaux à Lowositz, les Saxons à Pirna, et écrase les Autrichiens de Brown et de Charles de Lorraine devant Prague, qu'il investit. — 2° 1757, *premiers revers de Frédéric*. Affaibli à l'O. par les échecs des Anglo-Hanovriens, ses alliés, dans le Hanovre, où les généraux français d'Estrées (victoire d'Hastenbeck) et Richelieu (capitulation de Closter-Seven) obligeaient le duc de Cumberland à poser les armes, il a perdu lui-même contre Daun la bataille de Kolin, est chassé de la Bohême par le prince Charles, voit son 2e corps d'armée détruit à Landshut, au moment même où le Russe Apraxin prend Memel et bat le Prussien Lehwald à Jægerndorf; en même temps, l'Autrichien Haddick prend et rançonne Berlin, Richelieu menace Magdebourg, et Soubise la Saxe avec l'armée des cercles. Le roi de Prusse semble perdu, il songe un instant au suicide, mais est sauvé par sa force d'âme et un concours de circonstances imprévues, telles que la retraite d'Apraxin en Courlande et le mauvais état des armées de Soubise et de Richelieu, d'ailleurs demeurés inactifs. — 3° 1757-58, *deuxièmes succès de Frédéric*. Victorieux de Soubise à Rosbach, il répare avec une merveilleuse activité les échecs simultanés de ses lieutenants Winterfeld (battu et tué à Gorlitz) et le duc de Bevern (perte de Schweidnitz et de Breslau). Il chasse les Autrichiens de la Saxe, vole en Silésie, bat Daun et le prince Charles à Lisia ou Leuthen, et rentre dans Breslau. En même temps, Pitt arrivait au ministère et lui envoyait de nouvelles troupes, avec lesquelles Ferdinand de Brunswick battait le comte de Clermont à Minden, puis à Crevelt, et tenait tête ensuite à Broglie et à Soubise, rétablis sur le Haut-Wéser par les victoires de Sondershausen et de Lutternberg. Maître de Schweidnitz et de la Silésie, Frédéric n'a renoncé à la double invasion de la Moravie (siége d'Olmutz) et de la Bohême que pour sauver sa capitale menacée par le Russe Fermer, déjà maître de Kœnigsberg et de Custrin : la victoire de Frédéric à Zorndorf rejette les Russes sur les frontières de Pologne. Mais les efforts redoublés de ses ennemis et l'avénement de Choiseul au ministère français amènent pour le roi de Prusse une nouvelle suite de revers. — 4° 1758-1762, *alternatives de revers et de succès*. Daun presse le prince Henri en Saxe, et y bat, à Hohenkirchen, 1758, Frédéric accouru au secours de son frère; mais le roi de Prusse conserve la Saxe, et ne se retire à Breslau en quartiers d'hiver qu'après avoir parcouru 560 lieues depuis huit mois et « fait la navette avec son armée. » En 1759, réapparition des Russes : Soltikoff bat le Prussien Wedel à Zullichau et à Pulzig, donne la main aux Autrichiens de Laudon, sur l'Oder, et avec eux bat Frédéric à Kunersdorf, mais pour se retirer très-affaibli en Pologne; Daun n'en reprit pas moins Dresde au comte de Schmettau; plusieurs corps prussiens mirent également bas les armes en Bohême, à Pirna et près de Meissen, et Broglie avait battu, 1757, à Bergen, le prince de Brunswick; désastres à peine compensés par la revanche que prend Brunswick sur Broglie et Contades à Minden, 1759. Mêmes alternatives en 1760, après de vaines tentatives de Frédéric pour obtenir la paix : Laudon bat à Landshut 10,000 Prussiens, prend Glatz, et menace Breslau sauvé par le prince Henri; Daun fait lever à Frédéric le siége de Dresde, et le rejette en Silésie; une division russe s'unit aux Autrichiens de Lascy pour prendre et piller Berlin; mais, réduit à une guerre de partisan, manœuvrant entre trois armées autrichiennes et une armée russe, Frédéric écrase Laudon à Liegnitz, délivre sa capitale, et bat Daun à Torgau, où il est blessé, ainsi que son adversaire; pendant ce temps, si Broglie a battu le prince de Brunswick à Corbach, il a reculé lui-même à Rhinberg; et si le dévouement de d'Assas a assuré au maréchal de Castries la victoire de Clostercamp, Broglie et Soubise sont battus l'année suivante, 1761, à Willingshausen, et le vieux maréchal d'Estrées chassé de la Hesse en 1762. Frédéric, de son côté, moins heureux dans sa dernière campagne, a été obligé de se tenir sur la défensive, sans pouvoir empêcher la jonction, tant de fois retardée, des Russes et des Autrichiens, qui le tiennent deux mois assiégé dans son camp de Bunzelwitz; Laudon lui a repris Schweidnitz et les Russes Colberg, 1761; mais ses lieutenants ont repoussé les Suédois. — 5° 1762-1763, *fin de la guerre*. Heureusement, Elisabeth de Russie, implacable ennemie de Frédéric, meurt (janvier 1762). Son successeur, Pierre III, envoie des secours au roi de Prusse qu'il admire, et si sa mort violente en prive Frédéric, Catherine II maintient la neutralité. La Suède se retire en même temps de la lutte, où, même en jouant un rôle secondaire, elle créait à la Prusse un danger de plus. Libre également du côté de l'O., grâce à Brunswick, Frédéric reprend définitivement Schweidnitz malgré Daun, battu à Burkesdorf; son frère Henri remporte en Saxe la victoire décisive de Freyberg sur l'armée des Autrichiens et des cercles. La guerre est terminée par le traité d'Hubertsbourg (15 février 1763) : la Silésie fut laissée à Frédéric, qui promit sa voix à Joseph (II) pour le titre de Roi des Romains, et la Saxe fut remise à l'électeur. Si la Prusse, épuisée à l'intérieur, n'avait rien ajouté à ses Etats, elle avait consacré son importance dans l'équilibre européen, confirmé sa grandeur continentale, pris le 1er rang sur le continent; la France, au contraire, avec des troupes mal comman-

dées, avait perdu ses avantages sur les champs de bataille, son influence en Europe ; l'Autriche avait continué d'en diriger les affaires par son habile diplomatie, pendant que la circonspection de ses généraux avait su rendre la guerre désastreuse à ses adversaires ; la Russie s'était immiscée complétement dans les affaires de l'Europe.

II. La Guerre maritime ou coloniale commença sourdement en Amérique, dès 1751, entre les colons français du St-Laurent, du Mississipi, et de l'Ohio, et les colons anglais, resserrés dans l'E., mais décidés à rester maîtres du cours de l'Ohio. L'assassinat de Jumonville par les Anglais, et la destruction du fort anglais de la Nécessité, 1754, par le frère de la victime, ouvrent les hostilités sérieuses dans l'O., au moment même où Dupleix est rappelé des Indes orientales, 1754. Dès lors quatre théâtres de guerres, qu'élargiront, en août 1761, le *Pacte de famille* (*V. ce mot*) et les efforts de la France pour relever sa marine (*V.* Choiseul). — 1° *Guerre en Europe*. Aux captures de vaisseaux de guerre et de bâtiments marchands faites dans l'Atlantique, 1755, par Boscawen sans déclaration de guerre, la France répond d'abord avec vigueur et succès : Richelieu prend Mahon (20 mai 1756), et La Galissonnière gagne sur Bing, auprès de Minorque, une bataille navale. Mais la marine anglaise, plus considérable et plus forte, intercepte ou ruine sur l'Océan tous les convois ou secours dirigés vers l'Amérique (défaites de La Clue devant Lagos, 17 août 1759 ; de M. de Conflans près de Belle-Ile, 20 novembre 1759), paralyse les projets de descentes en Angleterre et en Irlande, médités (1759, Chevert à Dunkerque, d'Aiguillon en Bretagne) ou accomplis sans succès (débarquement de Thurot en Irlande, 20 février 1760), les prévient ou s'en venge par des descentes sur nos propres côtes, à St-Malo (5 juin 1758), Cherbourg (7 août), près de St-Brieuc, où d'Aiguillon bat les Anglais à St-Cast (septembre 1758), à Toulon et au Hâvre, où ils brûlent nos bâtiments marchands, enfin à Belle-Ile, dont ils s'emparent (juin 1761). — 2° *Guerre en Amérique*. Deux hommes, mal secourus par la France, Montcalm et Vaudreuil, en portèrent tout le poids au Canada. En 1755, ils obtiennent quelques succès sur l'Ohio et dans le Canada ; en 1756, Montcalm enlève aux Anglais le fort Ontario et le voisinage des grands lacs. Mais la prise de Louisbourg (île du Cap-Breton) par Boscawen (27 juillet 1758), malgré la victoire de Montcalm sur Abercromby (8 juillet 1758) et l'héroïque résistance du gouverneur et de sa femme, M. et Mme de Drucourt, porte au Canada un coup mortel, en ouvrant aux Anglais le St-Laurent. En 1759, Wolfe le remonte avec 20 vaisseaux et 10,000 hommes, pendant que d'autres corps anglais s'avancent par les grands lacs, que l'abandon, par les Français, du fort Duquesne, sur l'Ohio, leur a rouverts (novembre 1758). Un camp de 5,000 Canadiens, commandés par Montcalm, couvre Québec pendant plusieurs mois ; il n'est tourné qu'en septembre 1759 ; Montcalm et Wolfe meurent dans le dernier combat livré aux portes de Québec, et, quatre jours après (18 sept. 1759), cette ville tombe aux mains des Anglais ; ils se croient maîtres du Canada ; mais les héroïques colons se retirent à Montréal ; Vaudreuil y tient une année entière ; enfin la prise de cette ville (8 septembre 1760) substitue la domination anglaise à celle de la France sur les rives du St-Laurent. Mêmes succès des Anglais dans l'Amérique centrale, où la France abandonne également ses colonies : ils y prennent la Guadeloupe, la Désirade, les Saintes, St-Barthélemy, Marie-Galande (1759), la Dominique (1761), la Martinique, en vain attaquée en 1759, Grenade, St-Vincent, Ste-Lucie, Tabago (janvier-février 1762), et enlèvent aux Espagnols, entraînés dans notre ruine par le Pacte de famille, la Havane, puis Cuba (juin-août 1762). — 3° *Guerre en Afrique*. Elle fut de courte durée ; il suffit aux Anglais d'une campagne pour s'emparer de Gorée et de tous les établissements français du Sénégal, 1758. — 4° *Guerre dans les Indes orientales*. Le rappel de Dupleix avait facilité les progrès des Anglais ; dès 1755, Godeheu, successeur de Dupleix, a signé l'abandon de notre influence, sous prétexte d'égalité entre les deux nations ; loin de soutenir, 1756, le soubab du Bengale qui chasse les Anglais de Calcutta, il laisse au colonel Clive le temps de reprendre la ville et de nous enlever Chandernagor (mars 1757). Avec Lally-Tollendal, 1758, le fort St-David (près de Pondichéry) est pris par les Anglais ; mais la rivalité de Lally et de Bussi, ancien lieutenant de Dupleix, l'opposition faite au premier par le conseil de Pondichéry, ruinent les affaires de la France. Madras est en vain assiégé, 1759 ; Lally est deux fois battu dans l'île Vandavachi, Bussi y est fait prisonnier, 1760, et l'Anglais Coote met le siége devant Pondichéry (mai 1760), en écarte une escadre française de secours, enfin oblige Lally, abandonné par les Mahrattes, à se rendre à discrétion (17 janvier 1761). Mahé tombe presque aussitôt (10 février 1761) aux mains des Anglais, et ils punissent l'Espagne du Pacte de famille en lui enlevant Manille et les Philippines, 1762. — A ce moment la chute de Pitt et l'avénement de Bute au ministère préparent la paix ; les préliminaires en sont signés à Fontainebleau (3 novembre 1762), et le traité de Paris (10 février 1763) en consacre toutes les clauses : abandon à l'Angleterre de l'Acadie, du Canada, de l'île du Cap-Breton, de Grenade, des Grenadines, de St-Vincent, de la Dominique, de Tabago, du Sénégal (moins Gorée). La France ne conserve que le droit de pêche dans le St-Laurent, à Terre-Neuve, et les îlots St-Pierre et Miquelon ; dans les Antilles, la Guadeloupe, la Martinique, Ste-Lucie, Marie-Galande, la Désirade, lui sont seules restituées ; aux Indes, elle ne recouvre que Pondichéry, Mahé, Chandernagor, Karikal, à demi ruinés. Enfin, en Europe, elle rend toutes les places hanovriennes et hessoises, et ne recouvre Belle-Ile qu'en rendant Minorque à l'Espagne ; elle indemnise avec la Louisiane cette puissance, obligée de céder la Floride et la baie de Pensacola aux Anglais, pour en ravoir Cuba et Manille. La marine de la France est ruinée et son système colonial anéanti. L'Angleterre est maîtresse des mers. A. C.

SEPTANTE (Version des), nom donné à la traduction grecque de l'Ancien-Testament, faite ou du moins commencée par 72 Juifs d'Egypte, au temps de Ptolémée Philadelphe. Les principales éditions de cette Bible, dont la traduction n'est ni claire, ni fidèle, et qui eut néanmoins un grand crédit en Egypte et en Palestine, sont celles d'Alcala, dans la *Bible polyglotte* de Ximénès, 1514-1517 ; d'Alde, 1518, in-fol. ; de Rome ou du Vatican, 1590, in-fol.

SEPT-CAPS (Les) ou Bugaroni, cap de l'Algérie, au N. de Constantine, par 37° lat. N. et 4° 8' long. E.

SEPT-CHEFS (Guerre des), nom donné à une expédition entreprise contre Thèbes par Polynice, Adraste, Tydée, Amphiaraüs, Hippomédon, Parthénopée, et Capanée, pour rétablir sur le trône Polynice (*V. ce mot*). Ils périrent tous excepté Adraste, mais trouvèrent des vengeurs (*V.* Epigones). Nous avons une tragédie d'Eschyle intitulée *les Sept chefs devant Thèbes*.

SEPTCHÊNES (Leclerc de), littérateur, né à Paris, et mort, jeune encore, en 1788, était fils d'un 1er commis des finances, se livra avec ardeur aux travaux d'érudition et à l'étude des langues vivantes, voyagea en Angleterre, en Hollande, en Italie, et en Suisse, et fut attaché comme secrétaire au cabinet de Louis XIV. On a de lui : un *Essai sur la religion des anciens Grecs*, Genève, 1787, in-8°, ouvrage médiocre, mais non sans mérite ; la traduction française, élégante et fidèle, des 3 premiers vol. de l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain* de Gibbon, et que l'on attribue quelquefois à Louis XVI lui-même. Il commença aussi une édition de Fréret.

SEPT-COMMUNES (Les), *Sette-Communi*, contrée des États autrichiens (Vénétie), dans la délégation de Vicence, depuis la Brenta et l'Astico jusqu'aux monts de Marostica et de St-Michel ; 40,000 hab. Ch.-l. *Asiago*. Les habitants parlent un dialecte corrompu de l'allemand ; on a prétendu qu'ils descendaient des anciens Cimbres battus par Marius et réfugiés dans ces montagnes ; mais c'est plutôt une colonie allemande du moyen âge, venue à la suite des empereurs. Les Sept-Communes faisaient autrefois partie des États de Venise et jouissaient de grandes franchises.

SEPT-DORMANTS (Les). *V.* Dormants.

SEPTEMBRE, le 7e mois de l'année romaine, qui commençait au mois de mars, et le 9e de l'année moderne. Il était sous la protection de Vulcain. Ausone le représente sous la figure d'un homme tenant un lézard, et entouré de cuves, de tonnes, de raisins, etc., parce qu'alors commencent les vendanges. L'automne s'ouvre le 22 septembre.

SEPTEMBRE (Journées de). Le 2 septembre 1792, d'après un plan conçu par Danton, ministre de la justice, Billaud-Varennes, Tallien, etc., et suggéré par Marat, un affreux massacre fut exécuté dans les prisons de Paris, sous prétexte qu'une conspiration royaliste était ourdie dans ces prisons ; que les nobles et les prêtres allaient en sortir armés, la nuit suivante, et égorger les femmes et les enfants des patriotes qui partaient pour la frontière, afin de combattre les Prussiens qui avaient déjà pris Longwy et assiégeaient Verdun. On excita ce qu'on appelait alors la colère du peuple ; 200 ou 300 égorgeurs,

enrôlés pour cela, se firent exécuteurs aux ordres de quelques fantômes de juges improvisés, dits *Juges du peuple*. Les massacres eurent lieu principalement dans les prisons de l'Abbaye, de la Conciergerie, des Carmes, de la Force, du Châtelet, etc., et s'étendirent à toutes les prisons, même à celles qui ne renfermaient que des prévenus et des condamnés pour délits ou crimes étrangers à la politique. Ils durèrent cinq ou six jours et autant de nuits, et furent imités dans plusieurs villes des départements, en vertu d'une circulaire de la Commune de Paris. Prudhomme, journaliste révolutionnaire, porte le nombre des victimes à moins de 2,000; Jourgniac St-Méard le fait monter à 12,847, seulement à Paris; ce nombre est très-exagéré : des documents authentiques, existant à Paris, le fixent à près de 1,500, ce qui était encore une horrible boucherie. Ce fut l'essai du système de la Terreur. Après ces exécutions, les bourreaux allèrent toucher leur salaire sur les fonds d'une caisse publique. Les *travailleurs* (style du temps) qui les firent ont été appelés *Septembriseurs*, ainsi que ceux qui ont approuvé ces massacres. *V.* Beaulieu, *Essai historique sur la Révolution de France*, t. 4, p. 88 et suiv. J. T.

SEPTEMBRISEURS. *V.* Septembre.

SEPTENTRION. *V.* Nord.

SEPTÈMES, vge (Bouches-du-Rhône), arr. et à 16 kil. S. d'Aix; 1,503 hab. Fabr. de soude et d'acide sulfurique. Raffinerie de soufre. Usines métallurgiques.

SEPTEMVIRS-EPULONS. *V.* Epulons.

SEPTÉRIES, fêtes que les habitants des Delphes célébraient tous les 7 ans, en mémoire de la victoire d'Apollon sur le serpent Python.

SEPTEUIL, vge (Seine-et-Oise), arr. et à 13 kil. S. de Mantes, au confluent des rivières de Septeuil et de Vaucouleurs; 1,173 hab. Beau château. Jadis abbaye de Bénédictines.

SEPT-FONTAINES, nom de 2 anc. abbayes de Champagne : l'une, dans le diocèse de Langres, à 16 kil. N. de Chaumont; l'autre, dans la Thiérache, au diocèse de Reims.

SEPT-FONTS, anc. monastère de l'ordre de Cîteaux, dans le Bourbonnais, à 25 kil. E. de Moulins; ainsi nommé parce qu'en le fondant on trouva 7 fontaines. Il subit une réforme en 1663.

SEPT-FRÈRES (Les), nom de 7 montagnes de la Mauritanie Tingitane, près d'Abyla.

SEPT-ILES (Les), groupe d'îles françaises de la Manche, sur la côte du département des Côtes-du-Nord. La principale est *Pierre-à-l'oiseau*.

SEPT-ÎLES (République des). *V.* Ioniennes (îles).

SEPTIMANCA, nom latin de Simancas.

SEPTIMANIE, nom donné d'abord au territoire de Béziers, où les Romains avaient établi, au commencement de l'Empire, une colonie de vétérans de la *septième* légion, et ensuite étendu à toute la partie méridionale de la Gaule que conservèrent les Wisigoths après la bataille de Vouillé, 507, et qui se composait de 7 villes principales, Narbonne, Elne, Carcassonne, Agde, Maguelonne, Nîmes et Uzès. Elle était aussi appelée *Gothie*, du peuple qui l'habitait. En 719, les Arabes, maîtres de l'Espagne, la conquirent : Pépin le Bref la leur enleva en 759, et la réunit à l'empire franc. Charlemagne la rattacha au royaume d'Aquitaine, sous le nom de *Marche de Septimanie* ou de *Gothie*. Elle en fut séparée en 817 par Louis le Débonnaire, pour entrer dans le lot de Lothaire, son fils aîné, et donnée, avec la Marche d'Espagne, sous le titre de *duché de Septimanie* ou de *Gothie*, à Béra, comte de Barcelone, puis au célèbre Bernard de Septimanie. Charles le Chauve, auquel le traité de Verdun en avait donné la suzeraineté, partagea, en 864, le duché en deux marquisats, la Marche d'Espagne ou comté de Barcelone, et le Marquisat de Septimanie proprement dit, qui eut Narbonne pour capitale. Devenu héréditaire en 878 dans la famille des comtes d'Auvergne, il passa en 918 à la maison de Toulouse; et, sous le nom de *duché de Narbonne*, il resta dans cette maison jusqu'au traité de Meaux, 1229, qui en abandonna la plus grande partie à la couronne. Dans sa plus grande étendue, la Septimanie, bornée par les Pyrénées, les Cévennes, la Méditerranée, l'Ardèche et le Rhône, correspondait aux départements du Gard, de l'Hérault, de l'Aude et des Pyrénées-Orientales. Le traité de Verdun, en plaçant le comté d'Uzès dans le lot de Lothaire, retrancha de la Septimanie une partie du Gard, et, à la séparation des deux marquisats en 864, elle perdit le Roussillon (Pyrénées-Orientales), qui fit partie du comté de Barcelone. C. P.

SEPTIME-SÉVÈRE (Lucius-Septimius-Severus), empereur romain 193-211, né en 146 à Leptis en Afrique; orateur à 18 ans, habile avocat du fisc et sénateur sous Marc-Aurèle, questeur, proconsul en Afrique, il fut, après la mort de Pertinax, proclamé empereur par les légions d'Illyrie, vint rapidement renverser Didius Julianus, qui avait acheté l'empire mis à l'encan par les prétoriens, cassa cette garde et la dispersa hors d'Italie, la remplaça par ses meilleurs soldats, battit et tua à Nicée Pescennius Niger, que les légions d'Orient avaient proclamé, exila la femme et les enfants de ce compétiteur et confisqua les biens de ses partisans, proscrivit ses troupes, qui passèrent chez les Parthes et les instruisirent, prit Byzance, encore insoumise, et que Priscus défendit pendant 3 ans, et s'avança jusqu'à Nisibe. Il marcha ensuite contre Albinus, proclamé Auguste en Grande-Bretagne, et qui s'était avancé jusqu'à Lyon, le défit auprès de Trévoux, dans une grande bataille où il fut tué, 197, fit égorger la femme et les enfants de ce rival, et des proscriptions poursuivirent en Gaule, en Espagne, et jusque dans Rome, leurs partisans. Vers la fin de la même année, une invasion des Parthes en Mésopotamie le rappela en Orient; il prit Babylone, Séleucie, Ctésiphon, et pacifia l'Asie. Il revint par l'Egypte, où il visita le tombeau d'Alexandre, et le fit fermer désormais. Son retour à Rome, 203, donna lieu à l'érection de l'arc-de-triomphe qui porte son nom. Il favorisa les lettres, consulta les jurisconsultes Papinien, Paul et Ulpien, mais aussi le courtisan Plautien, beau-père de Caracalla. Une expédition qu'il conduisit en Calédonie, où il construisit un mur entre la Clyde et le Forth (*V.* Murailles contre les invasions), fit diversion à la 5e persécution des chrétiens, 201, aux désordres de Julia Domna, sa femme, qu'il avait épousée parce que son horoscope lui prédisait l'Empire, et aux dissensions de ses fils, Caracalla et Géta. Septime-Sévère mourut à York, en leur laissant l'Empire indivis, et après les avoir exhortés à l'union. A. G.

SEPTIMIUS SÉRÉNUS (Aulus), poëte latin, contemporain de Vespasien, né à Leptis en Afrique, mais élevé à Rome, avait composé des opuscules champêtres, *Opuscula ruralia*, suite de petits poëmes où il décrivait les travaux des champs. Il n'en reste que quelques vers réunis par Wernsdorff dans les *Poetæ latini minores*, et dans la même série, t. I, de la *Bibliothèque latine* de Lemaire. On attribue à Septimius le *Moretum* et le *Copa*, souvent compris dans les œuvres de Virgile. D—r.

SEPTIMULÉIUS. *V.* Gracchus (Caïus).

SEPTIMONTIUM, fête de l'anc. Rome, célébrée annuellement, le 3 des ides de décembre (11 décembre), par 7 sacrifices faits en autant d'endroits des monts Esquilin, Palatin, et Célius. On croit que cette fête, qui ne s'observait que le matin, au moment des sacrifices, fut instituée en commémoration du dernier agrandissement de Rome par l'adjonction de la 7e colline.

SEPTIZONIUM, monument bâti par Septime-Sévère, à l'angle S.-E. du Palatin, pour servir d'atrium à la maison des empereurs. Son nom indique que c'était un édifice à 7 étages; chaque étage était orné d'une colonnade de marbre, de granit ou de porphyre. Il y renferma, suivant toute vraisemblance, un grand et bel escalier qui conduisait sur le Palatin, en partant de l'extrémité E. du Cirque Maxime. C. D—y.

SEPT-MERS (Les), nom que les anciens donnaient aux 7 embouchures par lesquelles le Pô se jetait dans l'Adriatique.

SEPT-MONCEL, vge (Jura), arr. et à 16 kil. E. de St-Claude; 1,319 hab. Excellents fromages. Fabr. de tabletterie et de pierres fines fausses. Exploitation de sapin pour tan.

SEPT-MONTAGNES (Les), nom de 7 hauteurs voisines de Cologne, sur les bords du Rhin. On y voit les ruines de 7 forteresses féodales.

SEPTUAGÉSIME, nom donné, dans l'Église catholique, au dimanche qui tombe 9 semaines ou 70 jours avant Pâques, c.-à-d. au 3e avant le 1er dimanche de Carême.

SÉPULCRE (Chanoines du St-), chanoines réguliers institués en 1099 à Jérusalem par Godefroy de Bouillon, pour desservir l'église du St-Sépulcre. Ils se répandirent en Europe, et furent supprimés par Innocent VIII en 1484.

SÉPULCRE (Chevaliers du St-), ordre militaire institué par le pape Alexandre VI en 1492, et que Paul V réunit plus tard à celui de Malte.

SEPULCRETUM, enceinte devant les grands sépulcres chez les anc. Romains. On y brûlait les corps, et on l'appelait encore *Ustrina*. Il y avait aussi des *Sepulcreta* publics, pour les petites gens. C. D—y.

SEPULVEDA (Jean Ginèz de), historien espagnol, né vers 1490 près de Cordoue, d'une famille noble, m. en 1572, alla compléter ses études à Bologne en 1515, s'atta-

cha successivement aux cardinaux Cajétan et Quinonez, et devint en 1536 chapelain et historiographe de Charles-Quint, puis instituteur de l'infant D. Philippe. Le recueil de ses *Œuvres*, Madrid, 1780, 4 vol. in-4°, comprend des *Lettres*, des *Opuscules* divers, des traductions de différents traités d'Aristote, une *Histoire de Charles-Quint*, le commencement de l'*Histoire de Philippe II*, et l'*Histoire de la guerre des Indes*, où il cherche à prouver, contre Las Casas, que les Espagnols avaient droit de conquérir l'Amérique, et que la guerre qu'ils y portèrent était nécessaire et juste. Ces ouvrages, écrits en latin, sont fort estimés; ils ont valu à Sepulveda le surnom de *Tite-Live espagnol*.

SEPULVEDA, *Confluentes*, v. d'Espagne (Vieille-Castille), prov. et à 45 kil. N.-E. de Ségovie, au confluent du Duraton et de la Castilla. Prise aux Maures en 913 et en 1013. Ses fueros sont très-remarquables. Pop. de la commune : 1,960 hab.

SEQUANA, nom ancien de la SEINE.

SÉQUANAIS, SÉQUANES ou SÉQUANIENS, *Sequani*, peuple gaulois de la Celtique, habitaient entre les sources de la Seine (*Sequana*), dont ils tiraient leur nom, et les Eduens à l'O., le Jura à l'E., la Province romaine au S., les Lingons au N., c.-à-d. la Franche-Comté et l'E. de la Bourgogne. Leur pays, arrosé par la Saône et le Doubs, était l'un des plus fertiles de la Gaule. Ennemis mortels des Eduens, ils appelèrent contre eux Arioviste, roi des Suèves, puis, contre lui, César, à qui ils donnèrent ainsi le prétexte de se mêler des affaires de la Gaule et l'occasion de la subjuguer. Plus tard, ils furent rangés dans la province appelée de leur nom *Maxima Sequanorum*. Leurs villes principales étaient *Vesontio* (Besançon), *Magetobria* (Madebroie), *Segobodium* (Seveux), *Luxovium* (Luxeuil). Leur grande divinité était Ninnus, que les Romains identifièrent avec leur Mercure. C. P.

SÉQUANAISE ou SÉQUANIE (GRANDE-), *Maxima Sequanorum*, *Sequania*, prov. de la Gaule, à l'E.; ch.-l. *Vesontio*; entre la Germanie 1re et la Belgique 1re au N., la Lyonnaise 1re à l'O., la Lyonnaise 1re, la Viennoise et les Alpes Grées au S., la Rhétie et la Vindélicie à l'E. Limitée au N. par les Vosges, à l'O. par la Saône, au N.-E. par le Rhin, sillonnée par le Jura, elle renfermait le lac Léman au S. Elle a formé la Franche-Comté et la plus grande partie de la Suisse actuelle. Son nom vient du celtique *Sey-Couan*, pays des escarpements supérieurs.

SEQUESTER (VIBIUS). *V.* VIBIUS.

SÉQUESTRES, *Sequestres*, espèce de courtiers d'élections dans les comices de l'anc. Rome; ils étaient les dépositaires de l'argent que les candidats faisaient promettre aux pauvres citoyens, qui trafiquaient souvent de leurs suffrages, et auxquels on ne distribuait ce prix qu'après l'élection. C. D—Y.

SEQUIN (de l'italien *zecchino*, dérivé de *zecca*, lieu où l'on bat la monnaie), monnaie d'or qui paraît originaire de Venise. Le sequin vaut : à Venise, 12 fr.; dans les États de l'Église, 11 fr. 80 c.; en Toscane, 12 fr. 02 c.; à Parme, en Savoie et en Piémont, 11 fr. 95 c. — En Turquie, le sequin de 1774 vaut 8 fr. 72 c., et celui de Sélim III, 7 fr. 30 c. Le sequin du Caire est de 6 fr. 71 c., et celui d'Alger, de 8 fr. 71 c.

SER, contrée d'Arabie, à l'E., sur le golfe Persique, entre 50° et 54° long. E.; il y a une ville du même nom.

SERA, v. de la Sérique, capitale des Sères; auj. probablement *Si-an-fou*.

SERADJ-EDDAULAH (Mirz-Mahmoud-Khan), fils adoptif d'Allah-Werdy-Khan, prince du Bengale, lui succéda en 1756, se montra lâche, cruel et débauché. Profitant de la guerre que les Anglais commençaient contre la France, il leur enleva Cacembazar et Calcutta; mais, cette dernière ville ayant été reprise peu de mois après, il fut vaincu à Plassey, 1757, tomba entre les mains des ennemis, et périt assassiné, à l'âge de 22 ans, par un prince de sa famille. Le Bengale subit alors le joug de l'Angleterre.

SERADPOUR, v. de l'Hindoustan anglais (prov. Nord-Ouest), près du Gange; 60,000 hab. Beaux édifices.

SERAI, mot turc qui signifie *palais*, se dit aussi de l'ensemble du personnel de la cour. C'est à tort qu'on désigne sous ce nom la partie du palais du sultan réservée aux femmes; car, en Orient, on l'appelle toujours harem. D.

SERAIEVO ou SERAIO. *V.* BOSNA-SERAÏ.

SERAIN, riv. de France, a sa source près de Montbard (Côte-d'Or), coule au N.-O. par Précy-sous-Thil, l'Ile-sur-Serain, Chablis, Ligny-le-Château, et se jette dans l'Yonne, rive dr., à Bonnard, près de Joigny. Cours de 110 kil.

SERAING, brg de Belgique, prov. et à 6 kil. S.-O. de Liége, sur la Meuse; 5,000 hab. Forges, fonderies, lamineries, affineries et houillères, qui en font le plus grand établissement métallurgique de l'Europe, cristallerie.

SERAMPOUR ou FRÉDÉRIKSNAGORE, v. de l'Hindoustan anglais, dans la présidence et à 22 kil. N. de Calcutta, près de l'Hougly; 12,000 hab. Commerce avec la Chine et l'Europe. C'est le rendez-vous des missionnaires qui s'occupent de la conversion des Hindous; ils y ont un collége et une imprimerie. L'Angleterre l'a achetée en 1845, avec Tranquebar, moyennant 2 millions de fr., aux Danois, qui y étaient établis depuis 1676.

SERAN DE LA TOUR (l'abbé), littérateur français, né vers le commencement du XVIIIe siècle, est auteur de plusieurs compilations d'histoire ancienne et de critique, publiées sous le voile de l'anonyme, et qui se distinguent par l'exactitude des faits et une véritable intelligence de la politique grecque et romaine; ce sont : *Histoire de Scipion l'Africain, avec les observations du chevalier Folard sur la bataille de Zama*, Paris, 1738, in-12; *Histoire d'Epaminondas*, 1739, in-12; *Histoire de Philippe, roi de Macédoine*, 1740, in-12; *Amusements de la raison*, 1747 et 1748, 2 vol. in-12; *Histoire de Catilina*, Amsterdam (Paris), 1749, in-12; *Histoire de Mouley-Mahamet, fils de Mouley-Ismaël, roi de Maroc*, 1749, in-12; *Parallèle de la conduite des Carthaginois à l'égard des Romains dans la 2e guerre punique, avec la conduite de l'Angleterre à l'égard de la France dans la guerre déclarée par ces deux puissances en* 1756, Paris, 1757, in-12; *l'Art de sentir et de juger en matière de goût*, 1762, 2 vol. in-12; *Histoire du Tribunat de Rome depuis sa création jusqu'à la réunion de sa puissance à celle de l'empereur Auguste*, Amsterdam (Paris), 1774, 2 vol. in-8°.

SERAOUADDY, riv. du Pégou, formée par des eaux dérivées du Zittang et de l'Iraouaddy, coule au S., et se joint à ce dernier fleuve, rive droite.

SERAPEUM. *V.* SÉRAPIS.

SÉRAPHINS (de l'hébreu *Saraph*, enflammer), anges de premier ordre, représentés par Isaïe, dans sa vision, avec 6 ailes, et placés autour du trône de Dieu. Leur nom vient de ce que leur éclat est tel, qu'ils semblent de feu. — Un *Ordre des Séraphins* fut institué en Suède par Magnus Ladulas au XIIIe siècle, et renouvelé par Frédéric Ier en 1748.

SERAPION (St), évêque de Themnis en Egypte, fut un des plus zélés adversaires des Ariens, assista au concile de Sardique en 347, et fut exilé par l'empereur Constance avec les autres prélats catholiques. On a de lui quelques Lettres, un traité estimé contre les Manichéens, etc. Fête, le 21 mars.

SÉRAPIS, dieu de l'anc. Egypte, dont l'origine et les attributions ne sont pas bien connues. Un ancien Sérapis marquait l'entrée du soleil dans le solstice d'hiver. Ailleurs on le voit préposé à la crue du Nil, et portant sur la tête un *Modius*, symbole de la fertilité due aux inondations du fleuve : le *Nilomètre* lui était consacré. Il est aussi le dieu de l'Amenti ou Enfer, et les Grecs l'identifièrent à Pluton, à Esculape, à Jupiter. Sous les Ptolémées, le culte de Sérapis fut remis en honneur. L'Egypte, la Grèce, l'Italie, lui élevèrent des temples. Lors de la chute du paganisme, Sérapis était une des divinités les plus vénérées. Cette ferveur peut s'expliquer par la nature hybride du dieu, dont le culte large et complaisant se prêtait à toutes les adorations, et convenait à une époque de décadence. Ses temples nombreux (43 en Egypte) étaient appropriés à cette religion mi-grecque, mi-égyptienne, et renfermaient des monuments égyptiens et grecs ou gréco-romains. Il y en avait à Rome, à Athènes, dans toutes les provinces de l'Empire; celui d'Athènes a disparu. On voit encore les ruines de celui de Pouzzoles; la mer bat le pied de ses belles colonnes restées debout. Le plus fameux de ces temples était celui d'Alexandrie; c'était le *Sérapeum* par excellence; il avait été construit par Ptolémée, fils de Lagus; sa bibliothèque jouissait d'une grande renommée. Le Sérapeum de Memphis était moins important, mais il passait pour le plus ancien de tous (*V.* MEMPHIS, et notre *Dictionnaire des lettres et des beaux-arts*, au mot SÉRAPEUM). F—T.

SÉRASKIER, chef d'armée en Turquie (du persan *ser*, tête, et de l'arabe *asker*, armée); titre donné aux pachas qui commandent les troupes d'une province, et surtout au chef suprême des forces militaires de l'Empire. D.

SERASSI (Pierre-Antoine), biographe, né à Bergame en 1701, m. en 1791, professa les belles-lettres dans sa ville natale, puis fut secrétaire de trois cardinaux à Rome. Il a écrit, d'une manière remarquable, les *Vies de Dante*, Bergame, 1752, in-12; — *d'Ange Politien*, ibid., 1747; —

du Tasse, Rome, 1785, in-4o;—*de Bernardo Tasso* (père du précédent), Bergame, 1749, 4 vol. in-12; — *de Bembo*, ibid., 1753, in-8o; — *de Pétrarque*, ibid., 1753, in-12; — *de Balthazar Castiglione*, Padoue, 1766, in-4o, etc.

SERAVALLE. *V.* SERRAVALLE.

SERAVEZZA, brg du roy. d'Italie, prov. de Lucques 8,025 hab. Fabriques de papiers; carrières de marbre.

SERBELLONI (Gabriel), général, né en 1508 à Milan, d'une famille française qui s'était expatriée au temps de Charles VI, m. en 1580, entra dans l'ordre de Malte, devint prieur de Hongrie, défendit Strigonie en 1543 contre le sultan Soliman II, passa au service de Charles-Quint en 1546, s'illustra par la prise de Sienne en 1549, prit en 1560 le commandement des troupes du pape Pie IV, enleva Ascoli aux Plaisantins, rebâtit Civita-Vecchia, mit Rome à l'abri des insultes des Turcs en fortifiant la cité Léonine, accepta de Philippe II, en 1565, un commandement dans le royaume de Naples, alla soumettre les Brabançons révoltés en 1567, eut une grande part à la victoire de Lépante en 1571, reçut le titre de vice-roi de Sicile, défendit Tunis contre les Turcs, et, criblé de blessures, tomba en leur pouvoir après avoir soutenu 14 assauts. Echangé contre 36 officiers turcs, qui avaient été pris à la bataille de Lépante, il fit les campagnes de Flandre en 1577 et 1578, où il montra les plus grands talents; il mourut au moment où Philippe II venait de le choisir pour commander l'armée d'invasion du Portugal. B.

SERBES ou SORABES, peuple de la famille Slave, habitaient d'abord au pied des Karpathes. Vers 630, l'empereur Héraclius leur permit de s'établir dans les contrées qu'occupe la Servie actuelle, et que les Avares avaient dépeuplées.

SERBÈTE, auj. *Isser*, riv. d'Afrique, coulait entre les Mauritanies Sitifienne et Césarienne.

SERCHIO, anc. *Serculus* ou *Anser*, rivière d'Italie, sort des Apennins dans la prov. de Massa, coule au S., sur 100 kil., par les provinces de Lucques et de Pise, et se jette dans la Méditerranée, à 12 kil. N.-O. de Pise.

SERCQ, île de la Manche. *V.* SARK.

SERDAR, chef militaire en Turquie et dans quelques contrées de l'Asie.

SERDEAU, anc. officier de la Maison du roi de France, chargé de recevoir les plats desservis et réservés aux gentilshommes servants.

SERÉ (Ferdinand), archéologue français, né en 1818, m. en 1855, a publié plusieurs ouvrages d'une grande érudition : *le Livre d'or des métiers; Histoire de l'instruction publique en France; le Moyen âge et la Renaissance*, 1852, 5 vol. in-4o. Il a laissé inachevée une *Histoire du costume et de l'ameublement*.

SEREIN, rivière. *V.* SERAIN.

SERENA, v. du Chili. *V.* COQUIMBO.

SERENDA, anc. v. de l'Inde, au N., d'où deux moines apportèrent les vers à soie en Europe; auj. *Sirhind*.

SERENDIB, île fameuse dans les relations des Arabes, et que l'on rapporte à *Ceylan*, à *Sumatra*, ou à *Madagascar*.

SÉRÉNISSIME, formé du latin *serenitas*, titre de respect donné, dans le cérémonial du Bas-Empire, aux Empereurs; on disait, en leur parlant ou leur écrivant : *Votre Sérénité*. — Chez les modernes on donna ce titre aux rois, et quand on eut adopté celui de *Majesté* (*V. ce mot*), sérénissime fut réservé aux princes du sang royal, dans les branches collatérales. On l'appliqua aussi aux évêques, aux chefs des républiques de Venise et de Gênes, aux électeurs de l'empire d'Allemagne.

SÉRÉNUS d'Antissa, mathématicien du IIIe siècle, vivait après Apollonius de Perge, dont il avait commenté les *Coniques*. Il nous reste de lui deux opuscules, *Sur la section du cylindre*, et *Sur la section du cône* (dans l'édit. d'Apollonius de Perge par Halley, Oxford, 1710), et un fragment de ses *Lemmes*, annexé à l'*Astronomie* de Théon de Smyrne. Ce mathématicien est peut-être le même que Sérénus le Philosophe, auteur de *Souvenirs*, apophthegmes moraux, dont Stobée nous a conservé quelques fragments. H. M.

SÉRÉNUS. *V.* SAMMONICUS et SEPTIMIUS.

SÈRES, nom donné par les Grecs et les Romains aux peuples les plus orientaux de l'Asie, chez lesquels on allait chercher la soie (*sericum*), et des étoffes de coton d'une grande finesse. Leur pays, appelé *Sérique*, était le Népaul actuel, ou le royaume de Siam, ou même la Chine.

SÉRÈS, anc. *Serræ* ou *Sintice*, v. de la Turquie d'Europe, dans l'eyalet et à 71 kil. N.-E. de Salonique; 28,000 hab. Chef-lieu d'un livah; archevêché grec. Mosquées, bains et jardins remarquables. Grand commerce de tabac, coton, soie, et de céréales. La riche plaine à laquelle Cérès a donné son nom a 50 kil. sur 15, et renferme 300 villages.

SÉRETH, anc. *Ordessus* ou *Ararus*, riv. qui naît en Gallicie, coule au S.-E., traverse la Moldavie, reçoit la Soutchava, la Moldava, la Bistritz, le Trotus, et se jette dans le Danube entre Brahilov et Galatz; cours de 500 kil.

SERFANTO ou SERPHO, nom moderne de l'île SÉRIPHOS.

SERFS. *V.* SERVAGE.

SERGE (Saint). *V.* SERGIUS.

SERGEL (Jean-Tobie), sculpteur suédois, né en 1740 à Stockholm, m. en 1814, eut pour maître un artiste français, Larchevêque, qui avait été appelé en Suède pour décorer de statues les places publiques. Il alla ensuite se perfectionner à Rome, et revint par Paris, où il fut reçu membre de l'Académie des Beaux-Arts. Ses principaux ouvrages sont : un *Othryade*, soldat grec blessé, à la galerie du Luxembourg; *l'Amour et Psyché; Cérès cherchant Proserpine;* un *Faune couché; Diomède tenant le Palladium; Vénus et Mars;* une *Vénus Callipyge* colossale; *la Résurrection*, bas-relief dans l'église d'Adolphe-Frédéric à Stockholm. B.

SERGENT, nom donné primitivement aux huissiers (*V. ce mot*).

SERGENT, nom donné, pendant le moyen âge, à quiconque était dans le service, soit d'infanterie, soit de cavalerie, sans appartenir aux hommes d'armes, aux écuyers, aux archers, aux ribauds, à aucun corps d'un nom déterminé, et sans être ni goujat ni vivandier. C'est auj. un sous-officier d'infanterie, chargé de veiller sur la conduite des soldats, et de leur enseigner le maniement des armes.

SERGENTS D'ARMES, gardes institués en 1215 par Philippe-Auguste pour veiller à la sûreté de la personne du roi. Leurs armes étaient la masse, l'arc et les flèches. Ils faisaient le service à pied dans le palais; à cheval, ils composaient l'escorte. En temps de guerre, c'était à eux, le plus ordinairement, que l'on confiait la garde des châteaux et places fortes de la frontière. Ils ne pouvaient être jugés que par le roi ou le connétable; leur emploi ne cessait point par la mort du souverain, comme dans une foule d'offices. En nombre variable selon les règnes, les sergents d'armes furent supprimés par Charles V. B.

SERGENTS DE BATAILLE, officiers qui, dans l'ancienne monarchie, étaient chargés de faire ranger une armée en bataille.

SERGENTS DE VILLE, nom donné, dans les villes de l'ancienne monarchie française, lorsque les officiers municipaux avaient la police dans leurs attributions, aux agents qui surveillaient l'exécution de leurs ordonnances, constataient les contraventions et délits, réprimaient les désordres, et arrêtaient les délinquants. C'étaient, d'ordinaire, d'anciens soldats. La Révolution abolit cette institution, et il n'y eut plus qu'une police occulte de surveillance et de sûreté. En 1829, les sergents de ville furent rétablis à Paris, et placés sous l'autorité du préfet de police; ceux que l'on créa par imitation dans d'autres villes, furent aux ordres de l'autorité municipale. On ne les supprima qu'un instant lors de la Révolution de 1830. Licenciés de nouveau en 1848, remplacés par quelques bandes révolutionnaires, puis par les *Gardiens de Paris*, ils reparurent dès 1849. Il y en a auj. (1861) 4,000, portant un uniforme militaire et armés d'une épée. Depuis 1855, les sergents de ville, dans les cités importantes, sont mis à la disposition des préfets et non plus seulement des maires. B.

SERGINES, ch.-l. de canton (Yonne), arr. et à 21 kil. N. de Sens; 1,317 hab. Fabr. de serges. Comm. de vins.

SERGIPE-DO-REY, dite aussi *Cidade de San-Christovao*, v. du Brésil, ch.-l. de la province de son nom, à 1,450 kil. N.-N.-E. de Rio de Janeiro, sur une hauteur à 12 kil. de l'océan Atlantique, par 11° 15' lat. S. et 39° 34' long. O.; 9,000 hab.—La province de Sergipe, entre celles d'Alagoas au N., de Pernambouc à l'O., de Bahia au S., et l'Atlantique à l'E., a 28,987 kil. carr., 370 kil. sur 135, et 185,000 hab. Sol généralement montueux, boisé à l'E., avec des solitudes incultes à l'O. Le Rio-San-Francisco la borde au N. Comm. de coton, sucre, rhum.

SERGIUS (Les), famille de l'anc. Rome, qui prétendait descendre de Sergeste, compagnon d'Enée. Elle forma deux branches principales, les Fidénas et les Silus; à cette dernière appartenait Catilina.

SERGIUS PAULUS, gouverneur romain de l'île de Chypre, fut converti par St Paul. En mémoire de ce succès, l'apôtre, qui portait d'abord le nom de Saul, prit celui de Paul.

SERGIUS (Saint), martyr en Syrie, au IIIe ou IVe siècle. Fête, le 7 octobre.

SERGIUS Ier, pape de 687 à 701, né à Palerme, dut s'absenter de Rome pendant 7 ans à cause des persécu-

tions dirigées contre lui, ramena à la foi catholique le patriarche d'Arménie, et éleva un tombeau à St Léon dans la basilique de St-Pierre. On lui doit l'institution des processions de l'Assomption et de la Présentation ; c'est aussi de son pontificat que date l'usage de chanter l'*Agnus Dei* à la messe.

SERGIUS II, pape de 844 à 847, né à Rome, d'une illustre famille, succéda à Grégoire IV, vit son élection contestée par l'empereur Lothaire, dont on n'avait pas demandé le consentement, et apaisa le mécontentement de ce prince, en sacrant son fils Louis roi des Lombards. Sous son pontificat, les Sarrasins pillèrent les environs de Rome.

SERGIUS III, pape de 904 à 911, Romain de naissance, fut porté au trône pontifical par les intrigues de Marozia. Flodoard fait son éloge, tandis que Baronius le représente comme un homme pervers, livré à toutes sortes de vices ; il eut, dit-on, un commerce criminel avec Théodora, qui lui donna un fils (pape sous le nom de Jean XI).

SERGIUS IV, pape de 1009 à 1012, fut le premier Romain, suivant Fleury, qui changea son nom en arrivant au saint-siége. Il s'appelait d'abord *Bocca di Porco* (bouche de porc). Son pontificat ne fut signalé par aucune action remarquable. B.

SERGIUS ou SERGE (Saint), anachorète russe, né en 1315 à Rostov, m. en 1393, figure parmi les saints protecteurs de la Russie.

SERGIUS, nom de plusieurs princes ou ducs de Naples au moyen âge ; le plus connu est Sergius IV, 1000-1040, qui fut dépouillé un instant de ses États par Pandulf IV, prince de Capoue, 1027, et qui les recouvra avec l'aide de l'aventurier normand Rainulf, auquel il céda le comté d'Aversa, 1029. — Le dernier, Sergius VII, fut soumis par Roger II, roi des Deux-Siciles, 1131, mais garda le titre de prince de Naples jusqu'à sa mort, 1137. G.

SÉRIEYS (Antoine), littérateur, né en 1755 à Pont-de-Cyran (Aveyron), m. en 1819, essaya du barreau et de l'enseignement, fut nommé, en 1794, bibliothécaire et professeur d'histoire et de morale à l'Institut des Boursiers (plus tard le Prytanée français), et remplit ensuite les fonctions de censeur des études aux lycées de Douai et de Cahors. On a de lui : *les Décades républicaines, ou Histoire de la république française*, 1795, 4 vol. in-12 ; *Mémoires historiques, politiques et militaires, pour servir à l'histoire secrète de la Révolution française*, 1798, 2 vol. in-8° ; *Anecdotes inédites de la fin du* XVIIIe *siècle*, 1801, in-8° ; *la Mort de Robespierre*, tragédie en 3 actes, 1801, in-8° ; *Tablettes chronologiques de l'histoire ancienne et moderne*, 5e édit., 1817 ; *Dictionnaire généalogique, historique et critique de l'Ecriture sainte*, 1804, in-8° ; *Bibliothèque académique, ou Choix de Mémoires des Académies françaises et étrangères*, 1810-11, 12 vol. in-8° ; *Delilliana, ou Recueil d'anecdotes concernant M. Delille, de ses bons mots*, etc., 1813, in-18 ; *Dictionnaire pour l'intelligence des auteurs classiques grecs et latins*, etc., t. 37, 1815, in-8° (*V.* Fr. SABBATHIER) ; *Vie de Joachim Murat*, 1816 ; — *de Fouché*, 1816 ; — *de Carnot*, 1816 ; *Entretiens historiques et politiques de plusieurs grands personnages*, 1816, 2 vol. ; *Histoire de Marie-Charlotte-Louise, reine des Deux-Siciles*, 1816 ; *Lettres inédites de la marquise Duchâtelet*, 1819, in-8° ; *Correspondance inédite de l'abbé Galiani*, 1818, 2 vol. in-8°, etc. Tous ces ouvrages sont médiocres.

SERINAGOR. *V.* SIRINAGOR.

SERINGAPATAM ou SRI-RANGA-PATANA (c.-à-d. la ville de Vichnou), v. forte de l'Hindoustan (royaume de Maïssour), sur une île du Kavery, à 430 kilomètres O.-S.-O. de Madras ; par 12° 25' 29" lat. N., et 74° 19' 17" long. E. ; 32,000 hab. Ville déchue et remplie de ruines. Temple de Vichnou et d'Hayder-Ali ; ce dernier renferme les mausolées de ce prince et de Tippoo-Saëb. Arsenal, fonderie de canons. C'était jadis une forteresse importante, qui devint, en 1610, la capitale du Maïssour, et la résidence de Hayder-Ali et de Tippoo-Saëb ; ils en firent une cité magnifique et florissante. Mais les Anglais, qui l'avaient déjà attaquée en 1792, et avaient forcé Tippoo-Saëb à une paix honteuse dont le contre-coup ruinait l'influence française dans les Indes, y vinrent de nouveau mettre le siége avec l'aide du Nizam, et s'en emparèrent en 1799.

SERINGHAM, île de l'Hindoustan anglais (Madras), dans l'anc. Karnatic ; formée par le Kavery, en face de Tritchinopoli. Il y a deux temples qui attirent beaucoup de pèlerins hindous.

SERINO, v. du royaume d'Italie, située dans la province et à 18 kil. S.-E. d'Avellino ; 6,562 hab. Ruines d'une anc. ville de *Sebastia* et d'un aqueduc romain.

SERIO, riv. du royaume d'Italie, prend sa source dans les Alpes, passe près de Bergame et à Crême, et se jette dans l'Adda à Montodine ; cours de 110 kil. — Sous le 1er Empire français, il donna son nom à un département du royaume d'Italie, formé du Bergamasque ; ch.-l., *Bergame*.

SERIO-MORTO, affluent de l'Adda à Pizzighettone.

SÉRIPHOS, auj. *Serfanto* ou *Serpho*, île de l'Archipel, l'une des Cyclades, est célèbre dans la mythologie comme étant le lieu où fut poussé par la mer le coffre qui portait Danaé et son fils Persée. Polyeucte, roi de l'île, ayant voulu forcer Danaé à l'épouser, Persée, armé de la tête de Méduse, le pétrifia, ainsi que tous les Sériphiens. La tradition expliquait ainsi les rochers affreux dont toute l'île est couverte ; presque stérile, elle produit un peu d'orge et des raisins de table. La pauvreté de ses habitants était passée en proverbe. Colonisée par des Ioniens venus d'Attique, elle fut, avec Mélos et Siphnos, la triple île de ces parages qui refusa le tribut aux Perses. Sous les Romains, elle devint un lieu d'exil. Après avoir appartenu tour à tour aux Grecs, aux Francs et aux Turcs, elle fait auj. partie, dans le royaume de Grèce, du nome des Cyclades ; 150 kil. carrés ; 1,000 hab. C. P.

SERIQUE. *V.* SÈRES.

SERJAN. *V.* KERMAN.

SERKARS. *V.* CIRCARS.

SERLIO (Sébastien), architecte, né à Bologne en 1475, d'un père qui était décorateur, m. en 1552 à Fontainebleau, voyagea dans les États de Venise, en Dalmatie, et à Rome, pour étudier les monuments antiques. Appelé en France par François Ier, qui le nomma architecte de Fontainebleau et surintendant des bâtiments de la couronne, il travailla au palais de Fontainebleau, où l'on cite, comme étant de lui, la grande cour sur la pièce d'eau. Ses Œuvres complètes ont été publiées sous le titre de *Tutte le opere di architettura*, en 7 livres, Venise, 1584, 1618, 1619, in-4°, et 1663, in-fol., avec fig., parmi lesquelles il y a beaucoup de dessins d'après les monuments antiques.

SERMAIZE, brg (Marne), arr. et à 26 kil. N.-E. de Vitry-le-François, sur la Saulx et le chemin de fer de Paris à Strasbourg ; 2,842 hab. Eaux minérales froides, acidules et ferrugineuses. Usines à fer.

SERMANO, ch.-l. de cant. (Corse), arr. et à 13 kil. E de Corte ; 286 hab. Blés, vin, châtaignes.

SERMENRAI ou ASKER-MORKEN, v. de l'Irak-Arabi, sur le Tigre, à 50 kil. de Bagdad. Bâtie en 842 par le calife Motassem. C'est de là, selon les Chiytes, que doit sortir le Mahdi.

SERMENT CONSULAIRE dans l'anc. Rome. Il était prêté devant le temple de Jupiter-Capitolin, par les consuls désignés, avant d'entrer en charge, entre les mains des consuls prêts à en sortir. L'un de ces derniers lisait le serment, que les premiers redisaient : ils juraient obéissance aux lois, et se dévouaient, eux et leur maison, à la colère céleste, s'ils devenaient, sciemment, parjures ; ils répétaient ce serment sur les rostres, en présence du peuple. En sortant de charge, ils juraient, sur les rostres aussi, que, dans l'exercice du pouvoir, ils n'avaient commis aucun acte illégal. C. D—Y.

SERMENT DE GLADIATEUR. Le gladiateur libre, qui se louait à un laniste, jurait de souffrir le fer, le feu, la chaîne, les coups, la mort par le fer, et d'obéir d'une manière absolue à celui qui l'engageait. C. D—Y.

SERMENT MILITAIRE chez les anc. Romains. Il était prêté par tout légionnaire au moment de son entrée au corps. Les tribuns dictaient le serment, qui consistait à jurer : « de suivre le général partout, de ne le point quitter sans congé, de ne jamais abandonner le drapeau, de ne sortir des rangs que pour ramasser un javelot, frapper l'ennemi, ou sauver un citoyen ; de ne pas voler dans le camp. » Vers la fin de la république, on ajouta : « d'être fidèle au sénat et au peuple romain. » Sous les empereurs, on reprit l'anc. formule : « d'être fidèle au général, » parce que le général, c'était toujours l'empereur. Sous le Bas-Empire, le serment se prêta : « Au nom de Dieu, du Christ, et par la Majesté de l'Empereur. » De tout temps, le serment fut fait à la personne du général ; aussi il fallait le renouveler chaque fois que le général était changé. Une sédition l'annulait, et, aussitôt la discipline rétablie, il y avait une nouvelle prestation de serment. L'usage s'introduisit avec l'Empire de renouveler le serment tous les ans, aux calendes de janvier (1er janvier). C. D—Y.

SERMENT DU JEU DE PAUME. *V.* JEU DE PAUME.

SERMIONE, *Sirmio*, vge du royaume d'Italie, est situé sur une presqu'île du lac de Garda, à 12 kil. N.-E. de Lonato. Patrie du poëte latin Catulle, dont on montre la maison présumée, en ruine ; 717 hab.

SERMONETTA, anc. *Sulmo*, brg des Etats de l'Eglise, sur un haut rocher escarpé, à 30 kil. E.-S.-E. de Frosinone. Les vents du S.-O. y amènent les exhalaisons des marais Pontins; 2,000 hab. Titre d'un duché.

SERNÈS (Le), *Sarnensis pagus*, petit pays de l'ancienne France (Bordelais), réparti auj. entre les arrondissements de Bordeaux et de Bazas.

SERNIN (SAINT-), ch.-l. de cant. (Aveyron), arr. et à 32 kil. S.-O. de Sainte-Affrique, près de la Rance; 1,123 hab.

SEROUDJE. *V.* SAROUDJ.

SEROUX D'AGINCOURT (J.-B.-Louis-Georges), antiquaire, né en 1730 à Beauvais, d'une famille noble, m. à Rome en 1814, amassa, comme fermier-général sous Louis XV, une brillante fortune, puis quitta ce poste pour se livrer à l'étude des arts. Après plusieurs voyages dans le nord de l'Europe, il parcourut l'Italie, et conçut l'idée de continuer l'histoire de l'art au point où Winckelmann l'avait laissée, et d'en retrouver la suite dans les monuments de tous genres, grands ou petits. En 1779, il se fixa à Rome, d'où il ne sortit plus que pour quelques voyages d'étude. Enfin, après plus de 40 ans de travaux, il commença de publier : *Histoire de l'art par les monuments, depuis sa décadence au* Ve *siècle, jusqu'à son renouvellement au* XVe, Paris, 1809-23, 6 vol. in-fol., avec 325 planches, un précis des événements qui ont influé sur le sort des monuments dans le Bas-Empire, et diverses dissertations historiques sur les arts du dessin. On a encore de Séroux d'Agincourt : *Recueil de fragments de sculpture antique en terre cuite*, Paris, 1814, in-4°, fig.

SERPA, v. forte de Portugal (Alemtéjo), près de la rive g. de la Guadiana, à 33 kil. E.-S.-E. de Béja; 5,000 hab. Comm. considérable de contrebande avec l'Espagne. Près de là est une chute de la Guadiana, dite *Salto des Lobos* (saut des loups).

SERPENT ou SERPENTAIRE, constellation boréale, représente : Esculape tenant le serpent, symbole de guérison; ou Phorbas, qui délivra Rhodes d'un de ces animaux; ou Triopas, roi des Thessaliens, qui, ayant détruit un temple de Cérès pour se bâtir un palais, fut tué par un serpent qu'envoya la déesse; ou enfin Hercule, vainqueur d'un énorme serpent sur les bords du Sagaris.

SERPENTS, tribu indigène des Etats-Unis (Nebraska), font partie des Indiens que les Anglais appellent *Têtes-Plates*. De mœurs douces, ils sont surtout ichthyophages.

SERPENTS (Ile des) ou FIDONISI, anc. *Leuce*, île de la mer Noire, en face des bouches du Danube. C'est un rocher aride, et qu'habitent quelques pêcheurs. La paix de Paris, de 1856, en a assuré la propriété à la Turquie.

SERPHO. *V.* SÉRIPHOS.

SERPOUKHOV, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 90 kil. S. de Moscou, près de l'embouchure de la Nara et de la Serpeïka dans l'Oka; 13,629 hab. Fabriques de toile à voiles, fonderies de suif, tanneries.

SERRA (Antoine), économiste, né à Cosenza vers le milieu du XVIe siècle, fut impliqué, en 1599, dans la conspiration de Campanella, et incarcéré à Naples. On a de lui : *Traité succinct des moyens qui peuvent faire abonder l'argent et l'or dans un Etat qui n'a pas de mines, avec son application au royaume de Naples*, Scorriggio, 1613, in-4°, réimprimé dans la *Collection des économistes italiens*, Milan, 1803. C'est un ouvrage profond, et le plus ancien que l'on connaisse sur l'économie politique.

SERRA-CAPRIOLA, v. du roy. d'Italie (Prov. de Foggia), à 26 kil. N.-O. de San-Severo; 5,390 hab. Fondée en 1090. Titre d'un duché.

SERRA-CAPRIOLA (Antoine MARESCA DONNORSO, duc de), diplomate, né à Naples en 1750, m. en 1822, fut ambassadeur à St-Pétersbourg depuis 1782, se maria dans cette capitale à la fille du ministre de la justice et des finances, jouit de la confiance de Catherine II, de Paul Ier et d'Alexandre Ier, auprès desquels il agit de tout son pouvoir contre la France, resta à St-Pétersbourg quand les Bourbons de Naples eurent été remplacés par Murat, fut chargé, en 1812, par l'empereur de Russie, de stipuler de nouveaux traités avec la Perse, la Turquie et l'Angleterre, et demanda, en 1815, au congrès de Vienne, le rétablissement de la maison de Bourbon sur le trône de Naples, alors occupé par Joachim Napoléon. B.

SERRA-DI-SANTO-STEFANO-DEL-BOSCO, v. du royaume d'Italie (Province de Reggio), à 47 kilomèt. S.-O. de Squillace; 2,500 hab. Près de là est une Chartreuse où l'on conserve le corps de St Bruno.

SERRA-DI-SCOPAMENE, ch.-l. de cant. (Corse), arr. et 30 kil. N.-E. de Sartène; 600 hab. Elève de bestiaux.

SERRÆ, nom anc. de SÉRÈS.

SERRAGGIO, ch.-l. de cant. (Corse), arr. et à 12 kil. S. de Corte; 1,099 hab. Fromages excellents.

SERRANUS. *V.* SERRES (Jean de).

SERRANT, vaste château et anc. seigneurie, à 20 kil. d'Angers, avec parc et orangerie. La chapelle a été bâtie par Hardouin Mansard.

SERRAT (MONT-). *V.* MONSERRAT.

SERRAVALLE, bourg des États autrichiens (Vénétie), dans la délég. et à 47 kilom. N. de Trévise; 5,600 hab. Collége militaire depuis 1855 (auparavant à Pordenone). Comm. de draps, soieries, miel, vins.

SERRE (Hercule, comte de), né à Pagny-sous-Prény, près de Pont-à-Mousson, en 1776, d'un officier de cavalerie, m. en 1824, fut destiné à l'état militaire, émigra à la Révolution, servit dans l'armée de Condé, et rentra en France à la faveur de l'amnistie de 1801. Prenant alors la carrière du barreau, il fut avocat à Metz, où il se fit une brillante réputation, devint en 1811, avocat-général à la Cour impériale de la même ville, puis, presque aussitôt, 1er président de la Cour impériale de Hambourg. Nommé, par la Restauration, 1er président de la Cour royale de Colmar, il se prononça énergiquement contre Napoléon Ier pendant les Cent-Jours, et alla rejoindre Louis XVIII à Gand. Il reprit sa charge après la 2e Restauration, fut nommé député par le département du Haut-Rhin à la Chambre de 1815, y siégea avec la minorité, combattit l'institution des cours prévôtales et les listes de proscription, fut élevé à la présidence de la Chambre en 1817, devint garde-des-sceaux dans le ministère Decazes, 1818, puis dans le second ministère du duc de Richelieu jusqu'en 1821, ne fut point réélu député, et accepta l'ambassade de Naples, où il mourut. Il avait des idées libérales, et un remarquable talent de parole. B.

SERRE (LA). *V.* LA-SERRE.

SERRES, ch.-l. de cant. (H.-Alpes), arr. et à 38 kil. S.-O. de Gap, sur le Buech; 877 hab. Pépinière de mûriers.

SERRES (Jean de), en latin *Serranus*, savant calviniste, né vers 1540 à Villeneuve-de-Berg, m. en 1598, embrassa la carrière du ministère évangélique. Après le massacre de la St-Barthélemy, il se retira à Lausanne, et y traduisit en latin les œuvres de Platon; ce travail fut publié en 1578. Professeur de théologie à Nîmes en 1579, il écrivit contre les Jésuites, et fut employé par Henri IV, en France et à l'étranger, pour les affaires des protestants. Ses efforts pour rapprocher les communions chrétiennes furent inutiles, et déplurent aux deux partis. Il fut nommé historiographe de France en 1597. Ses principaux ouvrages sont : *Commentariorum de statu religionis et reipublicæ in regno Galliæ libri* XV, 1571-73, 2 vol. in-8°; *Psalmorum Davidis aliquot metaphrasis græca*, 1576, in-16; *Inventaire général de l'histoire de France*, 1597, in-16, continué par divers auteurs, 1660, 2 vol. in-fol., 19e édition; *De fide catholicâ*, 1607, in-8°. J. T.

SERRES (Olivier de), seigneur du Pradel, agronome, frère du précédent, né en 1539, à Villeneuve-de-Berg (Vivarais), m. en 1619, se fit remarquer par son acharnement contre les catholiques. Il fut envoyé, en 1561, à Genève par les calvinistes, pour demander un pasteur à Calvin. Ce fut pour se distraire du triste spectacle des guerres religieuses, qu'il se mit à étudier l'agriculture et à rédiger ses observations. Son *Théâtre d'agriculture* était terminé en 1599; mais il voulait attendre, pour le publier, que la tranquillité fût rétablie. Cependant, pour répondre au désir de Henri IV, il en fit paraître un chapitre détaché sous le titre de *Cueillette de la soie, pour la nourriture des vers qui la font*. Henri IV seconda ses idées, et, en 1600, le chargea de réunir des plants de mûrier pour les palais royaux. La même année parut le *Théâtre d'agriculture et Mesnage des champs*, précieux ouvrage où l'auteur consignait le résultat de 40 années d'observations, d'expériences et d'études, et traitait avec une supériorité universellement reconnue tout ce qui se rattache à ce vaste sujet. Il sut montrer l'avantage des herbages pour l'agriculture, et, le premier, mit en usage les prairies artificielles. Le *Théâtre d'agriculture* fut accueilli avec une immense faveur. On en compte 8 éditions du vivant de l'auteur, et 11 autres de 1619 à 1675. Une 20e parut en 1802, rajeunie pour le style par M. de Gisors. En 1804, la Société d'agriculture de Paris en publia une belle édition en 2 vol. in-4°. Un monument fut élevé à l'auteur, la même année, à Villeneuve-de-Berg, et une statue en 1858. F—T.

SERRIÈRES, ch.-l. de canton (Ardèche), arr. et à 32 kil. N. de Tournon, sur la rive droite du Rhône, que l'on y passe sur un pont suspendu; 1,732 hab. Commerce de vins et de bois de charpente.

SERRURIER, maréchal de France. *V.* SÉRURIER.

SERT, anc. *Tigranocerte*, v. de la Turquie d'Asie (Diarbékir), à 100 kil. N.-E. de Nisibin; 3,000 hab.

SERTAO ou SERTAM, c.-à-d. *désert*, nom que l'on donne, au Brésil, à certaines parties désertes, peu peuplées ou incultes de quelques provinces, entre autres, aux solitudes du Rio-San-Francisco, dans la province de Minas-Geraës. Les rares habitants qu'on y trouve sont appelés *Sertanejos*. B.

SERTORIUS (Quintus), chevalier romain, né à Nursia vers l'an 632 de Rome, 121 av. J.-C., m. l'an 680 de Rome, 73 av. J.-C., servit avec distinction dans la guerre des Cimbres, et perdit un œil dans un combat. Il s'était si bien familiarisé avec la langue des Barbares, que plusieurs fois il pénétra, sous un déguisement, dans le camp des Teutons. Durant la guerre Sociale, il sut retenir dans la fidélité les Gaulois cisalpins, et leva même une armée chez eux. Plus tard, il assiégea Rome avec Marius, Cinna et Carbon, et y rentra avec eux; mais il se lassa bientôt des massacres qui suivirent, et, une nuit, il enveloppa, avec Cinna, et tua 4,000 des satellites de Marius, 86 av. J.-C. Après le retour de Sylla et la défaite des Marianistes, il alla soulever l'Espagne, 82. Chassé par le préteur Annius, que Sylla avait envoyé contre lui, il songea un instant à s'exiler aux îles Fortunées (Canaries), et alla guerroyer en Mauritanie, d'où le bruit de ses exploits se répandit en Espagne. Appelé par les Lusitaniens, qu'opprimait Annius, il revint dans cette province, et y domina bientôt en maître par ses victoires sur les généraux romains et son ascendant sur les indigènes, à qui il avait su persuader qu'il était en rapport avec les dieux par l'intermédiaire d'une biche blanche, dont il se faisait suivre partout. Perpenna lui amena de nouvelles forces et des Romains de distinction dont il forma un sénat de 300 membres, en établissant à Osca une république sur le plan de la République romaine. Métellus, son adversaire, était aux abois : le sénat, effrayé, envoya à son secours Pompée, 76. Celui-ci ne fut pas d'abord plus heureux, et Sertorius ayant accepté l'alliance et les secours de Mithridate, Métellus ayant été battu à Italica, Pompée à Laurone et à Sucro, Rome était dans le plus grand danger; mais Sertorius était entouré de traîtres : dans son camp même, une conspiration, dont Perpenna était le chef, se forma contre lui, et il fut assassiné au milieu d'un festin, la huitième année de son commandement. Sa *Vie* a été écrite par Plutarque. P. Corneille en a tiré le sujet d'une tragédie. O.

SÉRULLAS (George-Simon), chimiste, né en 1774 à Poncin (Ain), d'un notaire, m. en 1832. Il commençait ses études pharmaceutiques à Bourg en 1793, lorsqu'il fut appelé au service des hôpitaux militaires. Distingué par Bayen et Parmentier, il obtint à 22 ans le grade de pharmacien-major. Après avoir participé à toutes les guerres de l'Empire, il devint pharmacien en chef et professeur de chimie à l'hôpital militaire de Metz en 1814, puis au Val-de-Grâce à Paris, remplaça Vauquelin à l'Académie des Sciences en 1829, et fut enlevé par le choléra. Ses obsèques furent faites aux frais du gouvernement. Sérullas a créé les iodures de carbone et de cyanogène, les bromures et chlorures de cyanogène, l'éther bromhydrique; isolé l'acide cyanique; complété l'histoire des acides chlorique, perchlorique, iodique, de l'iodure et du chlorure d'azote; montré que l'acide iodique fait découvrir dans un liquide les plus petites quantités de morphine, et qu'il précipite de leur dissolution alcoolique les autres alcalis végétaux; étudié les chlorates de ces mêmes alcalis; constaté l'acétification immédiate de l'alcool absolu par l'acide chlorique pur; signalé dans l'acide perchlorique un agent précieux pour séparer la potasse de la soude; fait connaître le bromure de silicium, le bromhydrate d'hydrogène phosphoré; appris à préparer plus aisément l'iodhydrate d'hydrogène phosphoré, etc. J. G.

SÉRURIER (Jeaume-Mathieu-Philibert, comte), né à Laon en 1742, d'une famille de bourgeoisie, m. en 1819, commença par être lieutenant de milice de sa ville natale, puis, en 1759, servit dans la guerre de Hanovre, fit la campagne de Portugal en 1762, et celle de Corse en 1771. Il était major au début de la Révolution, dont il adopta les principes, fut nommé colonel, et, en 1794, général de brigade, puis général de division. Il se signala à l'armée des Alpes sous Kellermann et Schérer, 1795, sous Bonaparte, 1796, à Vico, à Mondovi, à Castiglione, au blocus de Mantoue, etc. Commandant de Venise, 1797, et de Lucques, 1798, il y déploya de grands talents administratifs. Ayant secondé Bonaparte au 18 brumaire, il fut successivement sénateur, maréchal d'Empire, nommé comte, gouverneur des Invalides. Il n'en vota pas moins la déchéance de Napoléon en 1814. Nommé pair de France par Louis XVIII, il se rallia à l'Empereur pendant les Cent-Jours, perdit le commandement des Invalides à la 2e Restauration, et mourut dans la retraite. J. T.

SERVAGE, condition intermédiaire entre l'esclavage antique et la liberté moderne. Les causes de la substitution graduelle du servage à l'esclavage furent : 1° l'influence de l'Eglise, qui, proclamant l'égalité de tous les hommes, adoucit le sort des esclaves, protégea la liberté des affranchis, poussa les fidèles à racheter les captifs, et interdit de faire de nouveaux esclaves; 2° l'exemple du colonat romain, qui était déjà une forme particulière de servitude en progrès sur l'esclavage proprement dit (*V.* COLON); 3° les mœurs des Germains, chez lesquels la servitude n'allait pas au-delà de l'obligation de payer certaines redevances. Les serfs du moyen âge se distinguaient des esclaves de l'antiquité, en ce qu'ils ne pouvaient être vendus qu'avec le domaine auquel ils étaient liés, et en ce qu'ils étaient en possession du droit de contracter mariage; de ce lien, dont l'Eglise proclamait l'indissolubilité, devaient résulter à la longue l'autorité reconnue du père sur ses enfants, l'obligation de pourvoir, avec une partie du fruit de son travail, à leur subsistance, à leur éducation, enfin l'indépendance de la famille du serf par rapport à son maître. Le serf avait encore le droit d'intenter une action au seigneur pour les sévices dont il aurait eu à souffrir; le seigneur lui devait la justice, et non pas exercer à son égard une volonté capricieuse. Il fallait une permission du seigneur, équivalente à l'affranchissement, pour que le serf pût recevoir les ordres sacrés. Le trait caractéristique et essentiel du servage, c'était l'incapacité d'être propriétaire : les serfs ne possédaient aucune terre en propre : de là le nom de *mainmortables* qu'on leur donnait aussi; ils payaient, pour le fonds qu'ils cultivaient, une redevance annuelle en argent, en fruits du sol, ou en travail; leur faculté d'acquérir se bornait à la consommation de la partie du produit de leurs travaux qui était nécessaire à leur subsistance. Si un serf mourait sans héritiers communs en biens avec lui, sa succession appartenait au seigneur. Avec le temps, le servage ne consista plus dans la privation absolue de la liberté et de la propriété, mais dans l'usage de l'une et de l'autre restreint par certaines conditions. On arriva à l'abolition progressive du servage par bien des voies différentes : 1° par le droit d'asile pour les serfs fugitifs, concédé à certaines villes; 2° par les affranchissements, qui étaient la conséquence, soit d'actes spéciaux de franchises, soit de ventes, soit de mauvais traitements, soit du séjour des serfs sur un fief pendant 10, 20 ou 30 ans, sans qu'on les eût employés; 3° par les Croisades, dont l'inspiration religieuse était favorable à la liberté, et durant lesquelles les serfs s'affranchirent en prenant la croix; 4° par les insurrections d'où sortirent les Communes (*V. ce mot*); 5° par une sorte de rachat, en rendant au seigneur le fonds qu'on tenait de lui et le tiers des meubles, et se pourvoyant devant le juge pour se faire déclarer sujet franc du roi. L'acte le plus fameux d'affranchissement en France eut lieu sous Louis le Hutin : une ordonnance du 3 juillet 1315 donna la liberté aux serfs de la couronne, moyennant une somme d'argent déterminée. Cet exemple fut suivi par d'autres souverains. Néanmoins, les résistances de certains seigneurs féodaux, l'indolence des serfs eux-mêmes qui préféraient au travail de la liberté leur condition misérable, maintinrent un reste de servage jusqu'au XVIIIe siècle. Louis XVI, en 1779, en ordonna la suppression dans tous les domaines royaux, et un décret de l'Assemblée constituante, le 27 juin 1792, l'abolit entièrement sur toute la surface de la France. — Le servage exista jusqu'en 1862 en Pologne et en Russie. B.

SERVAIS (Saint), dernier évêque de Tongres, m. en 384, assista en 346 au concile de Cologne, en 347 au concile de Sardique en Illyrie, et, en 359, au concile de Rimini, où il soutint la foi de Nicée. Fête, le 13 mai.

SERVAN (Joseph-Michel-Antoine), magistrat, né à Romans en 1737, m. en 1807, fut nommé à 27 ans avocat-général au parlement de Grenoble. Esprit généreux et élevé, il flétrit avec éloquence, dans un *Discours sur la justice criminelle*, 1766, les abus de l'ancienne législation, et appela les réformes que la Révolution devait réaliser sur ce point. En 1767, il augmenta sa réputation par un *Discours pour une femme protestante*, abandonnée de son mari catholique, qui invoquait la nullité du mariage, aux termes des édits de Louis XIV contre les protestants. Servan compromit, en 1772, sa popularité dans une cause où un grand seigneur demandait au parlement d'annuler une obligation de 50,000 fr. souscrite par lui au profit d'une

chanteuse qu'il avait aimée. Le public regarda l'obligation comme valable; Servan en poursuivit la nullité, comme immorale; le parlement ayant adopté des conclusions contraires, il donna sa démission. Ses loisirs furent employés à la composition de Mémoires sur les abus de notre ancienne législation. Nommé par deux bailliages aux États-Généraux de 1789, il s'excusa sur sa santé, et refusa aussi, sous l'Empire, de siéger au Corps législatif; mais il communiqua ses vues aux législateurs chargés de la restauration de l'ordre judiciaire. Il a laissé, entre autres ouvrages : *Réflexions sur les Confessions de J.-J.Rousseau*, 1783, in-12; *Essai sur la formation des assemblées nationales, provinciales et municipales*, 1789, etc. De Portets a publié les *Œuvres choisies* de Servan, 1823-25, 3 vol. in-8°, et un *Choix d'œuvres inédites*, 1825, 2 vol. in-8°. B.

SERVAN (Joseph), frère du précédent, né à Romans en 1741, m. en 1808, fut officier du génie et sous-gouverneur des pages de Louis XVI. Il adopta les idées de la Révolution, fut nommé colonel d'un régiment de la garde soldée de Paris, formée avec les gardes-françaises, puis maréchal de camp, fit partie du ministère girondin en 1792 comme ministre de la guerre, fut révoqué par le roi, en même temps que Rolland, et rétabli après la journée du 10 août, passa bientôt au commandement de l'armée des Pyrénées-Occidentales, donna sa démission pour aller repousser les accusations de Robespierre et de Chabot, fut employé dans les départements du Midi après le 9 thermidor, et devint, sous le Consulat, président du conseil des revues. On a de lui une *Histoire des guerres des Gaulois et des Français en Italie depuis Bellovèse jusqu'à la mort de Louis XII*, 1805, 7 vol. in-8°. B.

SERVAN (SAINT-), ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), arr. et à 2 kil. S. de St-Malo, à l'embouchure de la Rance dans la Manche, qui y forme deux ports commodes, l'un militaire, dit *Solidor*, l'autre marchand, dit *Saint-Père;* 9,288 hab. Un fort, appelé *Pointe de la cité*, le défend du côté de la mer. Collége. Armements pour la pêche de la morue et le cabotage; construction de navires. Fabr. de câbles, biscuit pour la marine, filets de pêche; tanneries. C'est là que Chramne fut brûlé avec sa famille par ordre de son père Clotaire.

SERVANCE, bg (Haute-Saône), arr. et à 24 kil. N.-E. de Lure, sur l'Oignon; 256 hab. Tissage de coton. Exploitation de tourbe et de granit; commerce de planches, fromages, beurre.

SERVANDONI (Jean-Jérôme), peintre et architecte, né à Florence en 1695, m. en 1766, étudia à Rome, et se perfectionna par les voyages. Il fit un grand nombre de dessins de décorations, et eut une immense réputation comme machiniste et artificier; il donna en Angleterre un feu d'artifice qui coûta 2,400,000 fr., et, à Vienne, une fête où figurèrent à la fois sur un théâtre plus de 400 chevaux. En France, il fut nommé peintre-décorateur du roi, directeur des fêtes de la ville de Paris, et membre de l'Académie de peinture en 1737. Il obtint au concours l'exécution du portail de l'église Saint-Sulpice de Paris, qui est resté son principal ouvrage. B.

SERVANTS D'ARMES. *V.* MALTE (Ordre de).

SERVE. *V.* DÉSERVE.

SERVERETTE, ch.-l. de canton (Lozère), arr. et à 24 kil. N.-E. de Marvejols, sur la Truyère; 656 hab.

SERVET (Michel), né en 1509 à Villanova (Aragon), m. en 1553, vint fort jeune en France, étudia le droit à Toulouse, la médecine à Lyon et à Paris, adopta les idées de la Réformation, et publia, en 1531, un traité *De Trinitatis erroribus libri* VII, qui souleva contre lui les protestants eux-mêmes. Fixé comme médecin à Vienne (Dauphiné), il noua des relations avec Calvin, puis s'attira sa haine en attaquant quelques-unes de ses opinions, et en dévoilant plusieurs de ses erreurs. Poursuivi par le cardinal de Tournon, archevêque de Vienne, pour un autre ouvrage *De christianismi restitutione*, il eut l'imprudence de se réfugier à Genève, où Calvin le dénonça comme hérétique, le fit mettre en jugement, et condamner à être brûlé vif, sentence qui fut exécutée le lendemain. On attribue à Servet la première idée de la circulation du sang; il a laissé une édition de la *Géographie* de Ptolémée, Lyon, 1535, et une *Bible latine*, avec des commentaires peu orthodoxes, 1542. *V.* Vigand, *Servetianismus*, Kœnigsberg, 1575, in-8°; Boysen, *Historia Serveti*, Wittemberg, 1712, in-4°; Allwoerde, *Historia Serveti*, Helmstædt, 1727, in-4°; Mosheim, *Nouvelles recherches sur Michel Servet*, 1750, in-4°. B.

SERVIAN, ch.-l. de canton (Hérault), arr. et à 12 kil. N.-E. de Béziers; 1,969 hab. Château du XIe siècle. Fabr. d'eaux-de-vie.

SERVIE, principauté tributaire de l'empire ottoman en Europe, entre l'Empire d'Autriche (Confins militaires du Banat) au N., les eyalets turcs de Bosnie à l'O., de Nissa au S., Widdin, et la Valachie à l'E.; 55,000 kilomètres carrés environ; 1,108,668 hab. Capitale, *Belgrade;* villes principales : Semendria, Kroukovatz, Barya, Palanka, Usicza. Climat froid en hiver; étés chauds. Son territoire, divisé en 17 départements, est arrosé par la Drina qui le borde à l'O., le Timok qui le limite à l'E. avec le Danube, la Save qui forme sa frontière septentrionale, la Morawa, etc. Il est fertile, boisé, montagneux, surtout au S., et possède des mines inexploitées. L'agriculture est très-négligée, l'industrie presque nulle, et l'on n'exporte guère que les bestiaux, les sangsues, les peaux, les suifs, la cire, la laine, le crin, la noix de galle, et les bois. Les habitants appartiennent à l'Église grecque; leur langue est un dialecte slave. — La Servie, partie de la Mésie-Supérieure des anciens, prit son nom des Serbes ou Sorabes (*V. ce mot*), peuple de souche slave, qui vinrent s'y établir vers 630. Libre jusqu'en 923, elle passa alors sous la domination des Bulgares, et, avec eux, en 949, sous celle des Grecs. La partie occidentale recouvra son indépendance en 1039, mais pour retomber sous le joug en 1105. Depuis 1151, la Servie forma de nouveau un État particulier, dont les souverains, appelés d'abord *zupans*, prirent les titres de *despotes* en 1193, de *rois* en 1209, d'*empereurs* en 1347, et ajoutèrent à leurs possessions une partie de la Thrace, presque toute la Macédoine, plusieurs villes de Thessalie et d'Albanie. A partir de 1459, elle fut occupée par les Turcs, moins Belgrade, qui ne fut pris qu'en 1521; on la divisa en 4 livahs, Belgrade, Semendria, Kroukovatz, et Novi-Bazar. Le traité de Passarowitz, 1718, céda la partie N.-O. à l'Autriche, qui la restitua à la paix de Belgrade, 1739. En 1800, George Czerni (*V. ce mot*) se rendit indépendant, et se fit reconnaître par les Turcs *prince de Servie;* mais le traité de Bukharest, 1812, rendit à la Porte tous ses droits. En 1816, une nouvelle insurrection fut dirigée par Miloch Obrenovitch, dont le traité d'Andrinople consacra le triomphe, 1829. Obligé de donner une constitution libérale aux Serviens en 1835, renversé du trône en 1839, le prince Miloch eut pour successeur son fils Michel, qu'Alexandre Georgévitch, fils de George Czerni, chassa en 1842. Alexandre fut déposé en décemb. 1858 et remplacé par le vieux Miloch, m. en oct. 1860, et remplacé par son fils Michel. La Servie est indépendante quant à son administration; la Porte n'a d'autre droit que de donner l'investiture au souverain, d'entretenir une garnison de 2,000 hommes à Belgrade, de percevoir un tribut de 500,000 fr., et de réclamer en temps de guerre un corps de 12,000 hommes armés. Le pouvoir est héréditaire; le prince ou hospodar gouverne avec le concours d'un sénat de 17 membres et d'une assemblée nationale. Quoique Belgrade soit la capitale en titre, le prince et les autorités centrales siégent à Kroukovatz, où est aussi la Cour suprême d'appel. La législation, promulguée en 1844, est en grande partie empruntée au Code français. Tous les citoyens de 18 à 50 ans peuvent être appelés au service militaire; mais le nombre des troupes permanentes soldées n'est que de 2,500 hommes. Le revenu de l'État s'élève à 10 millions de fr. La valeur totale du commerce extérieur a été de 38 millions en 1857. B.

SERVIE (NOUVELLE-), nom donné à une partie de la Nouvelle-Russie, notamment au gouvernement de Kherson, parce qu'une colonie de Serviens y fut établie en 1753.

SERVIEN (Abel), marquis de Sablé, diplomate, né à Grenoble en 1593, d'une ancienne famille, m. en 1659, débuta dans la magistrature en 1616 par la charge de procureur-général au parlement de sa ville natale, alla à l'Assemblée des notables qui se tint à Rouen en 1617, fut nommé conseiller d'État en 1618, maître des requêtes en 1624, intendant de justice, de police et de finances en Guyenne en 1627, puis secrétaire d'État de la guerre, négocia avec l'empereur Ferdinand II le rétablissement de la paix en Italie, se démit de ses fonctions par suite de différends avec le cardinal de Richelieu, fut rappelé aux affaires par Mazarin, et chargé, avec le comte d'Avaux, de préparer à Munster la paix de Westphalie, montra, dans ces négociations, un caractère hautain et violent, reçut le brevet de ministre en 1649, le titre de trésorier, puis de chancelier de l'Ordre du St-Esprit en 1651, obtint la charge de surintendant des finances en 1653, et l'exerça jusqu'à sa mort, conjointement avec Fouquet. B.

SERVIERES, ch.-l. de canton (Corrèze), arr. et à 42 kil. S.-E. de Tulle; 309 hab.

SERVILIE, fille de Q. Servilius Cæpion, et sœur utérine de Caton d'Utique, naquit vers l'an 655 de Rome, épousa

en premières noces Junius Brutus, et en secondes Décimus Junius Silanus. Elle entretenait, dès son premier mariage, des relations coupables avec César, à qui l'on attribue la paternité de Marcus Brutus, qui fut un de ses meurtriers.

SERVILIUS, nom de deux *gentes* de l'ancienne Rome : l'une, patricienne, à laquelle appartenaient les Priscus et les Cæpion; l'autre, plébéienne, d'où sortirent les Casca, les Rullus et les Vatia. Le surnom d'*Ahala* ou *Axilla* (aisselle), donné à quelques membres de la première, venait d'un défaut qu'ils avaient dans les épaules.

SERVILIUS PRISCUS (Publius), consul l'an 258 de Rome, 495 av. J.-C., gagna la faveur populaire en se déclarant l'antagoniste d'Appius Claudius, son collègue. Les Volsques ayant envahi le territoire de la République, il eut assez d'influence pour entraîner le peuple, qui ne voulait pas s'enrôler, et promit de faire droit à ses demandes. Mais, après la défaite de l'ennemi, il fut désavoué par le sénat. B.

SERVILIUS STRUCTUS (Spurius), consul l'an 277 de Rome, 476 av. J.-C., fut chargé de combattre les Véiens, et, entraîné par son ardeur, aurait tout compromis, si Virginius, son collègue, ne l'eût secouru. Cité sous ce prétexte devant les tribuns, mais en réalité parce qu'il s'opposait aux lois agraires, il échappa à une condamnation par sa défense courageuse. B.

SERVILIUS STRUCTUS AHALA (Caïus), maître de la cavalerie sous le dictateur Cincinnatus, l'an 315 de Rome, 438 av. J.-C., perça de son épée, au milieu même du peuple, Spurius Mélius (*V. ce nom*). Quatre ans après, mis en cause pour ce meurtre, il fut exilé; mais le peuple ne tarda pas à le rappeler et l'élut consul, l'an 326. B.

SERVILIUS GÉMINUS (Cnéus), consul avec Flaminius, l'an 536 de Rome, 217 av. J.-C., céda le commandement à Fabius Maximus après la défaite du lac Trasimène, alla prendre à Ostie le commandement d'une flotte chargée de surveiller les Carthaginois, s'opposa à la bataille de Cannes, et y fut tué, l'an 537. B.

SERVILIUS CÆPION (Cnéus), décemvir des sacrifices l'an 541 de Rome, édile curule l'an 548, préteur de Rome l'an 549, consul l'an 550, ou 203 av. J.-C., vainquit Annibal sur le territoire de Crotone, s'attribua la gloire de l'avoir chassé de l'Italie, et mourut de la peste l'an 579.

SERVILIUS CÆPION (Quintus), petit-fils du précédent, consul l'an 613 de Rome, 140 av. J.-C., fut envoyé dans l'Espagne Ultérieure, où son frère Fabius Servilianus venait de conclure la paix avec Viriathe. Il désapprouva ce traité, le rompit, et recommença la guerre; mais, désespérant de vaincre le chef lusitanien, qui lui échappait toujours, il gagna deux de ses officiers, qui l'assassinèrent pendant son sommeil. Peu de temps après, il termina la guerre d'Espagne, et demanda le triomphe; mais le sénat le lui refusa. B.

SERVILIUS CÆPION (Quintus), consul l'an 647 de Rome, 106 av. J.-C., fut envoyé en Gaule contre les Cimbres, prit Toulouse, où il se déshonora en pillant un temple, fut battu par l'ennemi, destitué, incarcéré, envoyé en exil, et se retira à Smyrne.

SERVILIUS VATIA (Publius), questeur l'an 665 de Rome, 88 av. J.-C.; édile curule l'an 668, préteur l'an 670, fut envoyé contre les pirates de Cilicie, remporta de brillants succès dans l'île de Rhodes, en Lycie et en Pamphylie, força les passages du Taurus pour pénétrer en Isaurie, s'empara d'Isaura, et reçut le surnom d'*Isauricus*. B.

SERVIN (Louis), avocat-général au parlement de Paris sous Henri IV, se retira avec cette compagnie à Tours lors du triomphe des Seize dans la capitale. Il montra toujours dans l'exercice de ses fonctions un grand zèle patriotique, une fermeté invincible, un attachement inviolable au roi. En 1626, Louis XIII ayant tenu un lit de justice pour faire enregistrer des édits bursaux, il fit d'énergiques remontrances; la colère et les menaces du monarque lui causèrent une si vive impression, qu'il mourut sur la place. On a de lui : *Actiones notables et Plaidoyers*, 1631, in-4°; *Vindiciæ secundum libertatem Ecclesiæ gallicanæ*, et *Defensio regii statûs* (en faveur de Henri IV), Tours, 1590; *Pro libertate statûs et reipublicæ Venetorum*, 1606; *Plaidoyer contre les Jésuites*, 1611.

SERVITES, dits aussi *Serviteurs de la Vierge*, parce qu'ils professaient une dévotion particulière pour la Mère de Dieu; ordre religieux fondé vers 1232 à Florence, et qui prit la règle de St Augustin en 1239. Ils portaient des manteaux blancs. Cet ordre, qui subsista longtemps en Italie, fut aboli en France dès 1274, et l'on donna aux Guillemites l'église des *Blancs-Manteaux*, qu'ils possédaient à Paris.

SERVIUS TULLIUS, 6e roi de Rome, 175-219 de la ville, 578-534 av. J.-C. Fils d'une captive latine (d'où son nom de *Servius*), il plut à la femme de Tarquin l'Ancien, Tanaquil, qui, selon la tradition, l'avait vu endormi sur les degrés de la demeure royale, la tête environnée d'une auréole de feu, et avait auguré de là sa grandeur future. Instruit dans les sciences grecques, il devint le gendre et le successeur de Tarquin. Pendant 20 ans de guerres contre les Etrusques, il fut, dit-on, constamment vainqueur. Il forma une confédération de 30 villes du Latium, et resserra l'alliance de Rome avec elles par l'institution des Féries latines. Il passe aussi pour avoir, le premier, fait marquer la monnaie romaine. Ce règne est plus important encore par les institutions politiques : Servius créa 12 centuries de chevaliers plébéiens, divisa la plèbe en tribus, établit le cens, qui servit de base à une réorganisation de tous les citoyens en classes, et institua les comices par centuries (*V.* CLASSES, TRIBUS, COMICES, CENTURIES). Ce fut aussi ce roi qui, après avoir agrandi Rome, l'entoura d'une forte muraille, qui est demeurée l'une des enceintes les plus historiques de la ville. Les patriciens accusèrent Servius de vouloir établir la république. Servius périt victime de l'ambition de Tarquin le Superbe, son gendre, et de sa propre fille Tullie (*V.* TARQUIN, TULLIE). B.

SERVIUS MAURUS HONORATUS, grammairien du ve siècle, a laissé des *Commentaires sur Virgile*, ouvrage estimé, mais tellement mutilé par les copistes, qu'il est difficile de reconnaître ce qui lui appartient en propre. Les éditions les plus recherchées sont celles de Venise, 1475, in-fol.; de Paris, 1532, in-fol.; de H.-A. Lion, Gœttingue, 1825-26, 2 vol. in-8°. On a de lui quelques autres opuscules, imprimés dans le recueil des anciens grammairiens de Putschius, et un *Centimetrum* ou *Ars de centum metris*, publié par Klein, Coblentz, 1825.

SÉSAC ou SÉSONCHIS, roi d'Egypte au xe siècle av. J.-C. Jéroboam, poursuivi par la colère de Salomon, se réfugia auprès de lui. Sous Roboam, Sésac envahit le royaume de Juda, et pilla Jérusalem. Il est peut-être le même que l'Asychis d'Hérodote.

SESAMUS. *V.* AMASTRIS.

SÉSIA, anc. *Sessites*, riv. du royaume d'Italie (Novare); source au versant S.-E. du mont Rosa; cours, au S.-S.-E., de 170 kil., par Varallo et Verceil; elle se jette par deux bras dans le Pô, à 11 kil. E. de Casal, après avoir reçu le Cervo et la Sessera. Un canal la fait communiquer avec la Doire-Baltée. Elle a donné son nom, de 1801 à 1814, à un département français, entre ceux de l'Agogna à l'E. et au N., de la Doire à l'O., et de Marengo au S.; ch.-l., *Verceil*.

SÉSONCHIS. *V.* SÉSAC.

SÉSOSTRIS, en égyptien *Ramsès*, le plus célèbre des rois de l'ancienne Egypte, succéda à son père Aménophis. Diodore de Sicile raconte qu'il fut élevé avec tous les enfants nés dans le royaume le même jour que lui, et que ces enfants formèrent plus tard sa garde. Du vivant de son père, il subjugua les tribus nomades situées entre le Nil et la mer Rouge, puis le pays des Ethiopiens. Parvenu au trône, il envoya une flotte dans la mer Erythrée pour recevoir la soumission des côtes méridionales de l'Asie, et, partant lui-même avec une armée de terre par l'isthme d'Egypte, traversa la terre de Chanaan, la Syrie, la région du Tigre et de l'Euphrate, poussa jusqu'à l'Inde, remonta vers la Scythie, parcourut la Bactriane, la Médie, les régions caucasiennes, l'Asie-Mineure, les Cyclades, et rentra en Egypte, après 9 ans d'absence, manquant de vivres selon les uns, mais rappelé, selon les autres, par une révolte de son frère Armaïs à Péluse. Ces vastes conquêtes ne sont pas authentiques; du moins, il est certain que Sésostris alla dans les régions de l'Asie les plus voisines de l'Egypte : longtemps après, Hérodote y vit encore les colonnes érigées par le monarque égyptien, pour perpétuer le souvenir de son passage. Sésostris ramena, dit-on, dans ses Etats beaucoup de rois captifs, et il les faisait atteler à son char. On lui attribue la division de l'Egypte en 36 nomes, la première idée d'un canal de jonction entre le Nil et la mer Rouge, et la construction d'un grand nombre de monuments. Il paraît qu'il devint aveugle dans sa vieillesse, et qu'il se donna la mort pour échapper à cette infirmité. Les savants placent son avénement à diverses époques, en 1643 av. J.-C., en 1491, et même en 1365; ils ne sont pas plus d'accord sur la durée de son règne, qui aurait été de 66, de 50 ou de 33 ans. B.

SESSA, anc. *Suessa Aurunca* (*V. ce nom*), v. du royaume d'Italie (Prov. de Caserta), à 38 kil. N.-O. de Capoue; 19,013 hab. Evêché. Cathédrale bâtie sur l'emplacement d'un temple de Mercure. Gonsalve de Cordoue porta le titre de *duc de Sessa*, qu'il transmit à ses descendants.

SESSITÈS, nom ancien de la Sesia (*V. ce nom*).

SESTERCE, *Sestertius*, petite monnaie d'argent, la plus usuelle chez les anc. Romains. Elle valait originairement 2 as 1/2, et valut 4 as ou 1/4 de denier depuis l'an 536 de Rome. Sa valeur en monnaie de franc fut, de l'an 485 à 510, de 41 centimes; de l'an 510 à 513, de 22 c.; de l'an 513 à 707, de 20 c.; sous César, de 28 c.; sous Tibère, de 25 c.; sous Claude, de 26 c.; sous Néron, de 20 c.; de Galba aux Antonins, de 25 c. On trouve dans les auteurs deux sigles différents pour exprimer le nom de cette monnaie; ce sont IIS, c.-à-d. *duo semis*, sous-entendu le mot *as* (2 1/2 as), ou HS, corruption évidente du sigle précédent. C. D—y

SESTERTIUM, monnaie fictive ou de compte des anc. Romains; elle valait 1,000 sesterces. Souvent *sestertium* seul, génitif contracté du pluriel *sestertia*, signifie 100,000 sesterces.

SESTERTIUM, champ situé à 2 milles 1/2 à l'E. de l'anc. Rome (3 kil. 700 mèt.), hors de la porte Esquiline, et sur lequel on exécutait les citoyens condamnés à mourir par la hache, et les esclaves, sur la croix. C. D—y.

SÉSTOS, auj. *Bovalli-Kalessi*, anc. v. de Thrace, sur l'Hellespont et en face d'Abydos (*V. ce mot*).

SESTRABEK, v. de la Russie d'Europe, à 26 kil. N.-O. de St-Pétersbourg, à l'embouchure de la Sestra dans le golfe de Finlande; 1,400 hab. Forges pour la marine, et manuf. d'armes établies par Pierre le Grand en 1716.

SESTRI-DI-LEVANTE, *Segesta Tiguliorum*, brg du royaume d'Italie, à 48 kil. S.-E. de Gênes, port sur le golfe de Gênes; 8,484 hab. Cabotage important, pêche de la sardine, fabr. de savon et de bougie.

SESTRI-DI-PONENTE, brg du royaume d'Italie, à 6 kil. O. de Gênes, sur le golfe de Gênes; 5,988 hab. Carrières d'albâtre.

SESTUM, nom anc. de Saracena.

SÉSUVIENS, *Sesuvii*, peuple gaulois de la Celtique, habitaient notre département de l'Orne; villes principales : *Aregenuæ* (Argentan), *Oximus* (Exmes), etc.

SETABIS. *V.* Sætabis.

SÉTARAH. *V.* Satarah.

SE-TCHOUAN. *V.* Szu-tchouan.

SETEIA, nom anc. de la Dee.

SETH, fils d'Adam et d'Eve, naquit l'an du monde 130, et vécut 912 ans. Il fut chef de la race des saints, des *Enfants de Dieu*, comme dit l'Ecriture, par opposition aux *Enfants des hommes*, ou descendants de Caïn. Il engendra Enos. Certains hérétiques de la fin du IIe siècle, dits *Séthéens* ou *Séthiniens*, rendirent un culte à Seth, prétendant que le Christ n'était autre que ce patriarche revenu sur la terre.

SÉTHIA, *Cythæum*, v. de l'île de Candie, sur la côte N., à 80 kil. E.-S.-E. de Candie; 1,200 hab. Evêché grec.

SÉTHOS, prêtre de Phtha à Memphis, usurpa le trône d'Egypte après l'expulsion de la dynastie éthiopienne, vers 713 av. J.-C. Les guerriers refusant de le défendre contre Sennachérib, roi d'Assyrie, il pria le dieu dont il était le ministre, et, suivant Hérodote, une foule de rats, s'introduisant de nuit dans le camp des Assyriens, rongèrent toutes les cordes des arcs et les attaches des boucliers; Sennachérib dut se retirer. Une statue de Séthos le représentait tenant un rat à la main, avec cette inscription : « Apprenez par mon exemple à respecter les Dieux. » B.

SETIA ou SETINUM, v. du Latium Nouveau, près et au N.-O. des Marais-Pontins, sur une hauteur, était renommée pour ses vins. Elle fut réduite en colonie l'an 371 de Rome. Quelques-uns y font naître Valérius Flaccus. Auj. *Sezza*, où l'on ne récolte plus que des vins médiocres.

SETIA, v. d'Hispanie (Tarraconaise); auj. *Exea*.

SETIER (du latin *sextarius*, 6e partie du conge), anc. mesure française de capacité. Il y en avait ordinairement 16 ou 17 au muid, quelquefois 18 ou 22. A Paris, le setier de blé était de 12 boisseaux (1 hectol. 59 lit.); le setier de vin, de 7 lit. 44 centil. Le *demi-setier* n'avait pas de rapport avec cette mesure : c'était la moitié d'une chopine ou le quart de la pinte (26 centilitres). On nommait *setier de terre* la portion de terre labourable nécessaire pour y semer un setier de blé.

SÉTIF, anc. *Sitifis*, v. d'Algérie, prov. et à 130 kil. S.-O. de Constantine, 83 S.-E. de Bougie, sur un plateau à 400 mèt. au-dessus de la mer; 3,813 hab. Ch.-l. de subdivision militaire. Climat très-salubre. Comm. de fruits, chevaux, bestiaux, étoffes, sel. Nombreuses ruines romaines, vastes forêts de cèdres. — Occupé par les Français en 1839, Sétif a été érigé en commune en 1851, et s.-préf. en 1858, a un tribunal de 1re instance depuis 1860.

SETINUM, ville du Latium Nouveau. *V.* Setia.

SETIUM, v. de la Gaule (Narbonaise 1re); auj. *Cette*.

SETLEDJE ou SUTLEDJE, *Hysudrus*, riv. de l'Hindoustan, naît dans le Thibet, au lac Manassarovar, à 5,300 mèt. au-dessus de la mer, coule au S.-O., traverse l'Himalaya, sépare le Pendjab propre des provinces Nord-Ouest, arrose le Moultan, reçoit la Beyah, et se joint au Djelem pour se jeter dans le Sind; cours de 1,200 kil.

SETTALA (Louis), *Septalius*, célèbre médecin, né à Milan en 1552, m. en 1663, professa à Pavie et à Milan, et, pendant la peste de 1628, rivalisa de dévouement avec St Charles Borromée. On a de lui : *In librum Hippocratis de aere, aquis et locis commentarii* V, Cologne, 1590, et Francfort, 1645, in-fol.; *In Aristotelis problemata commentarii*, Francfort, 1607, et Lyon, 1632, 2 vol. in-fol.; *Animadversionum et cautionum libri* VII, Milan, 1614, et, avec augmentations, ibid., 1629, in-8o; *de Peste et pestiferis affectibus libri* V, ibid., 1622, in-4o; *de Morbis ex mucronati cartilagine evenientibus*, 1628; *Compendio di chirurgia*, 1646; *de Ratione instituendæ et gubernandæ familiæ libri* V, 1626, in-8o, etc.

SETTE-COMMUNI. *V.* Sept-communes.

SÉTUBAL ou SÉTUVAL, *Cetobriga*, v. du Portugal (Estramadure), à 36 kil. S.-E. de Lisbonne, bon port sur la rive droite et à l'embouchure du Sadao dans la baie de Sétubal; 18,000 hab. Nombreuses salines, vins muscats et oranges, dont l'exportation est considérable. C'est le troisième port de Portugal par rang d'importance. Société archéologique, formée en 1850. Le tremblement de terre de 1755 détruisit cette ville en partie. Les environs sont remplis de ruines antiques. B.

SÉTUCES, *Setuci*, v. de la Gaule (Belgique 2e); auj. *Cayeux*.

SEUDRE, rivière de France (Charente-Inférieure), naît près de Plassac (arr. de Jonzac), coule au N.-O., et se jette dans l'Atlantique, vis-à-vis l'île d'Oléron; cours de 80 kil. En 1851, il a été décidé que son embouchure serait considérée comme un bras de mer.

SEU-D'URGEL. *V.* Urgel.

SEURRE, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), arr. et à 30 kil. E. de Beaune, sur la rive g. de la Saône; 2,807 hab. Collége. Eglise paroissiale du XIVe siècle. Château, avec parc. Commerce de blé, colza, navette, maïs, foin, bois, charbon, vins communs. Fabr. de vinaigre et de moutarde; construction de bateaux. — Cette ville obtint une charte de commune en 1278; elle fut érigée en duché-pairie, sous le nom de Bellegarde, en 1619; à l'extinction de cette pairie, 1646, elle reprit son ancien nom. Elle embrassa le parti de la Fronde, et fut prise par les royalistes en 1650 et 1652.

SEVANGA, dit aussi *Sivan* ou *Gouktcha* (c.-à-d. bleu), lac de la Russie d'Asie, dans le gvt et à 45 kil. N.-O. d'Erivan; 65 kil. sur 22. Il verse ses eaux dans l'Aras par le Zenghi.

SÉVASTOPOL. *V.* Sébastopol.

SÉVÉCHOS, roi d'Egypte. *V.* Sua.

SEVELINGES (Charles-Louis de), littérateur, né à Amiens en 1767, m. en 1831, émigra à la Révolution, servit dans l'armée de Condé, rentra en France en 1802, et ne s'occupa plus que de travaux littéraires. Traducteur du *Werther* de Gœthe, de l'*Histoire de la guerre de l'indépendance américaine* par Botta, 1812-13, 4 vol. in-8o, et de divers autres ouvrages, il a encore publié : *Histoire de Schinderhannes et autres chefs de brigands*, 1810, 2 vol. in-12; *Mémoires secrets et Correspondance inédite du cardinal Dubois*, 1814, 2 vol. in-8o, etc., et donné un assez grand nombre d'articles à la *Biographie universelle* de Michaud.

SEVEN-CHURCH. *V.* Clonmacnois.

SEVEN-OAKS ou SEVENOKE, brg et paroisse d'Angleterre (Kent), à 28 kil. S.-O. de Maidstone, près de la Darent; 4,900 hab. Belle église St-Nicolas. Près de là est *Knowle-Park*, château des comtes de Plymouth.

SEVER (SAINT-), s.-préf. (Landes), à 16 kil. S. de Mont-de-Marsan, sur la rive g. de l'Adour; 2,230 hab. Tribunal de 1re instance, collége. Cette ville doit son origine à une célèbre abbaye de Bénédictins, fondée, en 992, par Sanche, duc de Gascogne; au XIIe siècle, elle fut fortifiée; les Anglais s'en emparèrent en 1296, Charles VII la reprit en 1426; elle souffrit beaucoup des guerres de la Réligion. Après avoir été longtemps la capitale de la Gascogne, elle devint celle de la Chalosse. On y remarque l'église de l'ancienne abbaye, et le palais de justice. Près de la ville, sur le coteau de Morlane, on voit les ruines d'un édifice romain, désigné sous le nom de *Castrum Cæsaris* ou *Palestrion*. Comm. de vins, huile, grains, jambons, oies grasses, chevaux, faïence. Exploit. de marbre, pierres

à bâtir et pierres lithographiques; tanneries. Patrie du général Lamarque, à qui l'on a élevé une colonne.

SEVER (SAINT-), ch.-l. de canton (Calvados), arr. et à 13 kil. O. de Vire, près de la forêt du même nom; 647 hab. Exploit. de granit. — Il doit son nom à une abbaye de Bénédictins, qui fut fondée en 560 par St Sever, évêque d'Avranches.

SÉVÉRAC (Amaury, seigneur de), né en 1357, m. en 1426, fit ses premières armes contre les Flamands à la bataille de Rosebecque en 1382, commanda en 1391 les troupes de Jean III d'Armagnac contre Jean-Galéas Visconti, seigneur de Milan, s'engagea en 1410 dans le parti des Armagnacs, perdit, en 1423, avec le comte de Buchan, la bataille de Crevant-sur-Yonne contre les Anglais, devint maréchal de France en 1424, et fut assassiné, deux ans après, par des gens du comte de Pardiac, qui prétendait à sa succession. B.

SÉVÉRAC-LE-CHATEAU, ch.-l. de cant. (Aveyron), arr. et à 31 kil. N. de Milhau, dominé par les ruines d'un ancien château, et près des sources de l'Aveyron; 1,020 hab. Exploitation de houille.

SÉVÈRE (SEPTIME-). *V.* SEPTIME-SÉVÈRE.

SÉVÈRE (Muraille de SEPTIME-). *V.* MURAILLES.

SÉVÈRE (ALEXANDRE-), *Marcus-Aurelius-Alexianus*, empereur romain, 222-235, né en Phénicie en 209; sa mère Mammée, peut-être chrétienne, l'éleva sévèrement. Julia Mœsa le fit adopter par Héliogabale, son cousin-germain, qui, ayant voulu le corrompre sans y réussir, le prit en haine, et, sans la prudence de Mœsa et l'amour des prétoriens, l'eût mis à mort. Héliogabale ayant été tué, les prétoriens proclamèrent Alexandre, âgé de 13 ans, et le sénat confirma leur choix. Mœsa et Mammée gouvernèrent sous son nom. Ulpien fut préfet du prétoire. L'empereur partageait ses heures entre l'étude, le gouvernement, la justice, la littérature, la philosophie, et les spectacles. Dans son culte, il admettait l'image de J.-C. à côté de celles d'Abraham, d'Orphée, d'Apollonius de Tyane. Du reste, caractère faible et timide, il ne sut jamais réprimer les fréquentes mutineries des prétoriens, qui allèrent jusqu'à massacrer Ulpien en sa présence. Il entreprit contre Artaxerce, roi de Perse, une expédition qui fut peu décisive, 232, et marcha ensuite, 234, contre les Germains, qui avaient franchi le Rhin et envahi la Gaule; comme il voulut rétablir la discipline dans les légions de cette province, Maximin les poussa à la révolte; elles le proclamèrent empereur, et massacrèrent Alexandre-Sévère et Mammée.

SÉVÈRE, *Flavius Valerius Severus*, né en Illyrie d'une famille obscure, fut nommé César par Galérius après l'abdication de Dioclétien en 305, reçut le gouvernement de l'Italie et de l'Afrique, et, après la mort de Constance, la dignité d'Auguste. Il marcha contre les usurpateurs Maxence et Maximien; mais contraint de s'enfermer dans Ravenne, il se rendit à Maximien, qui le fit mettre à mort, 307. Il avait été empereur pendant neuf mois.

SÉVÈRE, *Vibius* ou *Livius Severus*, empereur romain d'Occident, 461-465, né en Lucanie, fut proclamé par les légions d'Illyrie, avec le consentement de Ricimer, et vécut sans gloire dans le palais où ce général l'avait relégué. On crut même qu'il fut empoisonné par lui.

SÉVÈRE (SULPICE-). *V.* SULPICE.

SÉVÈRE (SAINTE-), ch.-l. de canton (Indre), sur la rive dr. de l'Indre, arr. et à 15 kil. S.-S.-E. de La Châtre; 602 hab. Autrefois fortifiée.

SÉVÉRIE, anc. duché qui dépendait de la Pologne, dans la Russie centrale; arrosé par la Desna, la Séma et la Soula; v. princip. : Tchernigov, Novogorod-Séverskoï (la Sévérienne), Péréislav. Il fait auj. partie des gouvernements de Tchernigov et de Poltava.

SÉVERIN (Saint), abbé d'Agaune en Valais, m. en 507, vint à la cour de Clovis, et guérit ce prince d'une dangereuse maladie. Fête, le 11 février.

SÉVERIN (Saint), solitaire, m. à Paris en 555. Fête, le 24 novembre.

SÉVERIN, pape en 640, succéda à Honorius, et ne gouverna l'Eglise que 2 mois.

SEVERINA (SANTA-), anc. *Siberena*, v. du royaume d'Italie, dans la province et à 48 kilom. N.-E. de Catanzaro; 1,293 hab. Archevêché. Ancien duché. Cette ville fut ruinée par le tremblement de terre de 1783.

SEVERINO (Marc-Aurèle), médecin, né en 1580 à Tarsia (Calabre), m. de la peste en 1656, combattit les traditions que l'expérience ne confirmait pas, devint chirurgien en chef de l'hôpital des Incurables à Naples, substitua aux lenteurs de la médecine expectante l'emploi du fer et du feu, et, par ses innovations, s'attira la haine de ses confrères, qui le firent destituer, et même emprisonner comme bourreau des malades. Il finit par triompher de ses ennemis, et obtint la chaire de médecine et d'anatomie à l'Université de Naples. On a de lui : *De Abcessuum recondità naturâ, libri* VIII, Naples, 1632, in-8°; *Zootomia democritea, id est Anatome generalis totius animantium opificii*, 1545, in-4°, bon ouvrage d'anatomie comparée; *de Efficaci medicinâ libri* III, Francfort, 1646, in-fol., trad. en français, Genève, 1668, in-4°, où il traite de l'emploi du feu, dont il fait presque un remède universel, etc.

SEVERINO (SAN-), ville du royaume d'Italie, province et à 24 kilomètres S.-O. de Macerata; 14,526 hab. Evêché.

SEVERN ou SAVERNE, *Sabrina*, fleuve d'Angleterre, naît dans le pays de Galles, sur les confins des comtés de Cardigan et de Montgomery, coule au S., puis au S.-O., passe à Shrewsbury, Worcester, Gloucester, reçoit le Liddon à droite, la Stour et l'Avon à gauche, et se jette par un large estuaire dans le canal de Bristol; cours de 330 kil. A cause de ses grands circuits et de ses bas-fonds, un canal assez profond pour les grands vaisseaux de mer a été creusé de Berkeley à Gloucester.

SEVERO (SAN-), v. du royaume d'Italie, province et à 27 kil. N.-O. de Foggia; 16,385 hab. Evêché.

SÉVÉRO-VOSTOKHNOÏ, cap de Sibérie, est la pointe la plus septentrionale de l'Asie.

SEVÈRUS. *V.* SÉVÈRE, CASSIUS SÉVÉRUS et CORNÉLIUS SÉVÉRUS.

SÉVIGNÉ (Marie de RABUTIN-CHANTAL, marquise de), célèbre auteur de *Lettres* qui lui ont fait une place parmi les écrivains parfaits du XVIIe siècle, née à Paris le 5 février 1626, m. en 1696, était fille de Celse-Bénigne de Rabutin-Chantal, duelliste disgracié par Richelieu, et tué dans l'île de Ré en 1627, et de Marie de Coulanges, morte en 1632. Orpheline à six ans, elle passa 4 ans chez son aïeul maternel à Sucy en Brie, compagne de jeux de son jeune cousin, le gai Coulanges de sa Correspondance; puis elle fut placée sous la tutelle d'un frère de sa mère, l'abbé de Livry, Christian de Coulanges, qu'elle a rendu immortel sous le nom du « Bien-Bon. » Son éducation fut l'objet des soins les plus éclairés : Chapelain et Ménage (qui plus tard s'éprit d'elle un instant) lui apprirent le latin, l'italien et l'espagnol. Recherchée, dès son entrée dans le monde, pour sa beauté, son esprit, et sa grande fortune, elle fut mariée, en 1644, au marquis Henri de Sévigné, noble breton, parent du célèbre de Retz, et qui, vers 1645, devint lieutenant de Fougères. Grand seigneur, fastueux et déréglé, le marquis estimait sa femme, en était aimé malgré ses défauts, mais la négligea très-souvent. Les premières années du mariage se passèrent soit aux *Rochers* (terre des Sévigné, près de Vitré, en Bretagne), soit à Paris dans la société la plus brillante : Mme de Sévigné parut dès lors, 1644-1648, à l'hôtel de Rambouillet; mais elle ne le fréquenta assidûment qu'après la Fronde, 1654, aux jours de deuil de la marquise (*V.* RAMBOUILLET). Mère, en 1646, d'une fille qui fut Mme de Grignan, et, en 1648, d'un fils qu'elle a rendu célèbre, elle fut mêlée aux deux Frondes par la parenté de M. de Sévigné avec de Gondi et le chevalier Renaud de Sévigné, commandant du *régiment de Corinthe;* pendant la 1re Fronde, elle resta seule à Paris, Sévigné ayant accompagné le duc de Longueville en Normandie; au commencement de la 2e, elle se lia avec Mmes de Longueville et de Chevreuse. C'est l'époque de ses premiers rapports avec les Jansénistes, dont elle admira toujours les vertus, sans adopter leurs opinions. La mort du marquis de Sévigné, tué en duel, 1651, par le chevalier d'Albret, à la suite d'une intrigue, la laissa veuve à 25 ans, avec deux enfants et une fortune considérable, mais en désordre. Aidée par ses oncles, l'abbé de Livry et Coulanges Saint-Aubin, elle consacra la première année de son veuvage à rétablir cette fortune, reparut à Paris après 8 mois d'absence, mais s'y mêla peu aux partis nombreux entre lesquels mourait la seconde Fronde. Femme du plus grand monde, elle eût pu choisir un second époux parmi de nombreux soupirants : elle aima mieux renoncer au mariage dans l'intérêt de ses enfants. Elle partagea son temps entre leur éducation dans l'hôtel Carnavalet (*V. ce mot*) et ses relations suivies avec la meilleure société. Elle sut y vivre, au milieu d'un monde galant, entourée d'admiration et de respect. Alors, comme du vivant de son mari, elle repoussa les hommages intéressés des plus grands personnages, Conti, Turenne, Noirmoutiers, Servien, du Lude, le chevalier de Méré, Rohan, Bussy, son cousin, et le surintendant Fouquet. Libre, vive, spirituelle, elle sut toutefois conserver leur amitié par la sûreté de la sienne. On

la vit toujours amie fidèle et hardie des malheureux : elle osa visiter, en 1655, *Mademoiselle*, exilée à St-Fargeau ; en 1664, elle suivit avec l'intérêt le plus passionné le procès de Fouquet, dont ses douze Lettres à Pomponne sont l'histoire émue ; elle conserva avec d'Ormesson disgracié les relations les plus affectueuses ; en 1665 et pendant les 16 ans qui suivirent, elle usa des ménagements les plus délicats envers Bussy, justement exilé ; enfin on la voit, pendant toute sa vie, l'amie dévouée et l'admiratrice du cardinal de Retz. Dès 1663, elle présenta sa fille à la cour avec un grand éclat. Malgré les conseils de Retz, elle la maria, 1669, au comte de Grignan, déjà veuf deux fois. C'est à ce mariage que Mme de Sévigné doit sa célébrité : lieutenant-général, M. de Grignan fut appelé, 1671, au gouvernement de la Provence, en l'absence du jeune gouverneur, le duc de Vendôme ; Mme de Grignan l'y suivit ; elle se retrouva souvent avec sa mère de 1671 à 1696 ; mais, pendant ces 26 années, elle en passa 7 environ loin d'elle ; Mme de Sévigné trompa par une correspondance assidue la rigueur de cette séparation, cruelle pour un cœur comme le sien. Elle entretenait sa fille de tout ce qui pouvait l'intéresser, lui donnant les nouvelles de la cour et de la Bretagne, de Livry et des Rochers, surtout lui parlant d'elle, prodiguant avec une sensibilité, une grâce, un enjouement, une vivacité et une variété incomparables, les trésors inépuisables de sa tendresse maternelle. En même temps, elle dirigeait son fils, le baron de Sévigné, le faisait entrer dans les gendarmes du Dauphin, enfin le mariait, 1684. Longtemps partagée entre sa fille, son fils, sa tante, Mme de la Trousse, et son bon abbé de Coulanges, elle perdit celui-ci en 1687, et fut, depuis ce moment, rarement séparée de Mme de Grignan ; elle la rejoignit définitivement en mai 1694, bénit successivement le mariage de son petit-fils, le chevalier de Grignan, et celui de sa petite-fille Pauline (Mme de Simiane). Ses soins rendirent à la vie Mme de Grignan, attaquée d'une maladie de langueur. Bientôt après, elle mourut elle-même d'une petite-vérole maligne. — Les *Lettres* de Mme de Sévigné sont indispensables à consulter pour l'histoire des mœurs du XVIIe siècle ; elles abondent, en outre, en renseignements très-importants sur divers événements politiques, le procès de Fouquet, la tenue des Etats de Bretagne, le gouvernement provincial de la Provence, la faveur et la chute de Mme de Montespan, la grandeur de Mme de Maintenon, la révocation de l'édit de Nantes, etc. Elles ne sont pas moins intéressantes pour l'histoire littéraire : Mme de Sévigné n'est pas un écrivain dans le sens propre du mot, c'est un rare et charmant esprit dans un des plus beaux siècles littéraires du monde. Elle écrivait spontanément, comme elle causait sans doute. On a prétendu qu'elle ne traitait que de petits sujets ; il est vrai qu'elle y excelle ; mais elle savait traiter toutes les matières. « C'est un naturel ingénieux, sensible, animé, plein de grâces ; c'est l'esprit de société, avec la politesse, l'élégance, la mobilité, la souplesse, l'agrément dans la négligence, la finesse dans la malice, la noblesse dans la gaieté, la grâce et la décence dans l'abandon et la liberté. » Il serait difficile de faire un choix entre ses lettres ; il suffit de rappeler qu'en parlant de la mort de Turenne, 1675, elle a égalé la grandeur du sujet par la noblesse, la force, le sentiment de son style. On cite sans cesse, et avec raison, ses lettres sur le mariage de Mademoiselle, sur la douleur de Mme de Longueville, après la mort du comte de Saint-Paul, etc. Il faudrait citer toutes celles qu'elle adresse à sa fille. Les *Lettres* de Mme de Sévigné ont été réunies pour la première fois en 1726 ; les éditions les plus connues sont celles de Grouvelle, Paris, 1806, 8 vol. in-8°, peu estimée ; de Monmerqué, ibid., 1818, 11 vol. in-8° ; de M. Gault de Saint-Germain, 1823-24, 12 vol. in-8°, avec beaucoup de bonnes notes, mais un texte peu sûr ; de M. Ad. Regnier, qui a restitué le texte original, donné des lettres nouvelles, et profité des notes de Monmerqué, Paris, 1862 et suivantes, 10 vol. in-8°. *V.* Walckenaër, *Mémoires touchant la vie et les écrits de Mme de Sévigné*, Paris, 1842-52, 5 vol. in-12. A. C.

SÉVILLE, v. d'Espagne, capitale de la province de son nom, et autrefois de toute l'Andalousie, sur la rive g. du Guadalquivir, à 76 kil. de son embouchure dans la mer, et à 384 kil. S.-S.-O. de Madrid ; par 37° 22′ 44″ lat. N. et 8° 21′ 23″ long. O. ; 118,300 hab. Archevêché ; Cour d'appel. C'est la troisième ville du royaume ; située au milieu d'une belle et fertile plaine, elle est entourée d'une muraille de construction romaine, mais souvent réparée, et flanquée de 166 tours. Elle renferme d'admirables monuments, qui justifient cet ancien proverbe espagnol : « Qui n'a pas vu Séville, n'a rien vu. » Ce sont : la cathédrale, achevée en 1519, remarquable par sa grandeur, la beauté de son architecture, les tableaux des grands maîtres qu'elle renferme, les richesses de son Trésor, la chapelle royale où est gardée la châsse du roi St Ferdinand, enfin par sa tour dite *Giralda*, haute de 85 mètres ; le couvent de Buena-Vista ; la Bourse (*Casa Lonja*) ; l'hôtel-de-ville ; l'hôtel des monnaies ; l'*Alcazar*, palais mauresque, avec de beaux jardins ; le palais dit *Maison de Pilate*, avec une chapelle vénérée ; un aqueduc de 410 arches ; le collége de San-Telmo, acheté en 1849 par le duc de Montpensier, qui en a fait un palais ; un beau cirque pour les combats de taureaux, etc. — Université fondée en 1502 et comprenant 9 colléges, écoles de pharmacie, de beaux-arts, de mathématiques, d'artillerie, d'hydrographie, etc. ; Académie littéraire, des Sociétés d'économie et de médecine ; riches bibliothèques, collection précieuse des archives de l'Amérique espagnole depuis la découverte de Colomb, un musée de peinture et de sculpture intéressant, mais moins riche que quelques collections particulières. Aux XVIe et XVIIe siècles florissait dans Séville une célèbre école de peinture, que représentaient Herrera, Zurbaran, Vélasquez, Murillo, Moralès, Alonzo Cano, etc. Comme ville de commerce, Séville est bien inférieure à Cadix ; exportation de blé, huile, réglisse, oranges, cuirs, maroquin, laines. Manufactures royales de tabac et d'armes avec fonderie de canons. Fabriques peu importantes de soieries, lainages, linge, toiles ; parfumeries, tanneries, faïence, bougies stéariques, chapellerie, etc. — Séville, ancienne *Hispalis*, doit être comptée parmi les plus anciennes cités de la Bétique ; alliée des Carthaginois, puis des Romains, César la prit dans la guerre contre les fils de Pompée ; elle reçut alors le nom de *Colonia* ou *Julia Romulea*. Elle devint colonie romaine et municipe sous Auguste. Les Vandales la prirent en 411 ; les Goths leur succédèrent bientôt, puis les Arabes en 712 ; en 1021, Séville fut la capitale d'un petit royaume indépendant. En 1091, elle tomba au pouvoir des Maures d'Afrique ; en 1248, le roi St Ferdinand l'enleva pour jamais aux Musulmans. En 1481 fut institué définitivement dans cette ville le grand tribunal de l'Inquisition, dont la juridiction s'étendait sur toute l'Espagne : il comptait, dès le principe, dans le seul district de Séville, 4,000 juges et familiers. La décadence de l'Espagne au XVIe siècle se fit vivement sentir dans cette ville, qui avait eu 300,000 hab., dont 130,000 occupés dans les manufactures. Un traité de paix entre l'Angleterre et l'Espagne y fut conclu en 1729. En 1808, Séville s'insurgea contre la domination française ; les Français y entrèrent le 1er février 1810, et en sortirent en 1812. En 1823, les Cortès, emmenant le roi Ferdinand VII et fuyant devant l'invasion française, se retirèrent d'abord à Séville, puis à Cadix. Séville fut bombardée par Espartero en 1843. Patrie de Trajan, Adrien, Théodose, Ponce de Léon, Las-Casas, Herrera, Murillo, Esteban, Velasquez, Louis de Vargas, etc.

SÉVILLE (Province ou intendance de), division administrative de l'Espagne, formée d'une partie de l'anc. royaume de Séville, dans l'Andalousie, entre celles de Cordoue au N., de Huelva à l'O., de Cadix au S., et de Malaga à l'E., a 13,714 kil. carr. Pop. : 420,000 hab. en 1849 ; 473,920 en 1860. Sol arrosé par le Guadalquivir et le Xenil, et très-fertile ; mais l'agriculture est négligée. Climat délicieux.

SEVIN (l'abbé François), philologue, né en 1682 à Villeneuve-le-Roi (Yonne), m. en 1741, fit de bonnes études chez les Jésuites de Sens et de Paris, fut envoyé à Constantinople avec Fourmont, en 1728, pour rechercher des manuscrits, en rapporta plus de 600 ouvrages grecs, dont s'enrichit la bibliothèque du roi, fut nommé en 1737 garde des manuscrits de cette bibliothèque, et rédigea les deux premiers volumes du catalogue des nouveaux manuscrits. Il a laissé une foule de Mémoires et de Dissertations dans le recueil de l'Académie des Inscriptions, dont il était membre, notamment sur Anacréon, Hésiode, Evhémère, Callisthène, Tyrtée, Hécatée de Milet, Nicolas de Damas, Archiloque, Panætius, Philiste, Jérôme de Cardie, Pline, etc., sur l'histoire d'Assyrie, de Lydie, de Carie, de Bithynie, et de Pergame. Il est aussi auteur de *Lettres sur Constantinople*, Paris, 1802, in-8°. B.

SEVINUS. *V.* SEBINUS.

SÉVIRS, *Seviri*, commandants des escadrons des chevaliers romains, à leur revue annuelle (*V.* REVUE).

SÉVIRS, prêtres d'Auguste (*V.* AUGUSTALS).

SÉVIRS DES ROUTES, magistrats chargés de l'entretien des grandes routes de l'empire romain et des rues de Rome.

SÉVO, montagne de Germanie, qu'on croit être le *Skagen*.

SÈVRE-NANTAISE, *Suavedria*, riv. de France, prend sa source dans le département des Deux-Sèvres, auquel elle donne son nom avec la Sèvre-Niortaise, arrose les départements de la Vendée et de la Loire-Inférieure, passe à Mortagne et à Clisson, et se jette dans la Loire, à Nantes, après un cours d'environ 120 kil., dont 16 navigables. Ses principaux affluents sont la Moine et la Maine.

SÈVRE-NIORTAISE, *Separa*, riv. de France, prend sa source à Sepvret (Deux-Sèvres), passe à St-Maixent, Niort, et Marans, et se jette dans l'océan Atlantique, à 6 kil. O. de Marans, après un cours d'environ 170 kil., dont 82 navigables (depuis Niort), et 20 pour les bâtiments de mer. Ses principaux affluents sont l'Antise, la Vendée, et le Mignon.

SÈVRES (DEUX-), département de l'O. de la France, ch.-l. *Niort*; situé dans les anc. prov. de Poitou et d'Angoumois, entre les départem. de Maine-et-Loire au N., de la Vienne à l'O., de la Charente et de la Charente-Inférieure au S.; de la Vendée à l'E.; superf.: 607,350 kil.; pop.: 328,817 hab. Arrosé par la Sèvre-Nantaise, le Thouet, l'Argenton, la Dive, la Sèvre-Niortaise, l'Antise, et le Mignon, une chaîne de collines le sépare en deux parties: au N. *la Gâtine*, montueuse, et renfermant des étangs poissonneux; au S., *la Plaine*, marécageuse et très-fertile en céréales, vins, fourrages, pommes de terre, et chanvre. Elève de bœufs, chevaux, mulets, marais à sangsues, récolte d'écorces à tan. Mines de fer; carrières de marbre, granit, pierre calcaire, salpêtre. Peu d'industrie: fabr. de lainages, toiles, papier; tanneries, mégisseries, distilleries d'eaux-de-vie, vinaigreries. Ce département dépend de l'évêché et de la Cour impériale de Poitiers.

SÈVRES, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), arr. et à 10 kil. E.-N.-E. de Versailles, et à 10 kil. S.-O. de Paris, sur la rive g. de la Seine; 6,184 hab. Célèbre manufacture de porcelaines peintes, la première de l'Europe; elle fut fondée au château de Vincennes en 1738 par le marquis de Fulvy, transportée à Sèvres en 1750, achetée par Louis XV en 1759, et resta attachée au domaine de la couronne. Les porcelaines qui y furent peintes sous Louis XV et Louis XVI, dites *vieux Sèvres*, sont extrêmement recherchées. On voit à la manufacture de Sèvres un très-curieux musée de l'art céramique, une exposition constante de ses admirables produits, et un atelier de peinture sur verre. Sèvres a encore des fabr. de cristaux, de produits chimiques, de châles, etc., et de vastes magasins ou caves pour les entrepositeurs de liquides.

SEVSK, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 160 kil. S.-O. d'Orel; 5,000 hab. Evêché grec.

SEWA-DJY, fondateur de l'empire mahrate, né en 1628 à Baçain (Bombay), m. en 1680, profita des troubles qui déchiraient l'empire mongol et le royaume de Beydjapour, pour se rendre maître de la prov. de Baglana et du Konkan, soumit ensuite divers petits Etats du Malabar, et, après diverses vicissitudes, où il faillit périr, se fit céder par Aureng-Zeyb une partie des revenus du Décan, et la souveraineté de la région montagneuse depuis la rivière de Baglana jusqu'à Goa. Il mourut peu de temps après.

SEWRIN, auteur dramatique, né à Metz en 1771, m. en 1853, débuta par quelques comédies en vers qui eurent peu de succès, écrivit des opéras-comiques (*la Fête du village voisin, Jadis et Aujourd'hui*, etc.), mais réussit principalement dans le vaudeville par la gaieté et le naturel. On cite surtout: *les Anglaises pour rire, la Famille des Innocents, les Habitants des Landes, Jocrisse maître et Jocrisse valet, Jocrisse corrigé, le Comédien d'Etampes*, etc. On doit encore à Sewrin: *les Amis de Henri IV*, suivi du *Journal d'un moine de St-Denis*, sur la violation des tombes royales en 1793, Paris, 1805, 3 vol. in-18.

SEX, syllabe qui termine plusieurs noms anglais, dérive du nom des Saxons: ESSEX, Saxe de l'est; SUSSEX, Saxe du sud; WESSEX, Saxe de l'ouest; *Middle*SEX, Saxe du milieu, etc.

SEXAGÉSIME (du latin *sexagesimus*, soixantième), nom donné au dimanche qui tombe 60 jours avant Pâques; il suit la Septuagésime et précède la Quinquagésime.

SEXONIÆ, nom latin de SOISSONS.

SEXTANS, monnaie d'airain des anc. Romains, valant le 6e de l'as, c.-à-d. un peu plus d'un centime. Comme toutes les monnaies d'airain, elle avait, sur une de ses faces, une proue de navire, et 2 points au-dessous, indiquant sa valeur de 2 douzièmes d'as. C. D—Y.

SEXTARIUS, mesure de capacité pour les liquides, chez les anciens Romains. Elle valait le 48e de l'amphore, ou, en mesures métriques, 0 lit. 54, et sa forme était celle de deux cônes tronqués joints par leurs grands diamètres. C. D—Y.

SEXTE, partie de l'office ecclésiastique, la 3e des heures canoniales, se dit après la messe. Elle est ainsi nommée, parce qu'elle se disait autrefois à la 6e heure du jour, à compter du lever du soleil.

SEXTE. *V.* DÉCRÉTALES.

SEXTIÆ-AQUÆ, v. de la Gaule (Narbonnaise 1re), métropole de la Province romaine; auj. *Aix*.

SEXTILIS. *V.* AOÛT.

SEXTIUS LATERANUS (Lucius), tribun du peuple avec Licinius Stolon, fut le 1er consul plébéien, l'an 387 de Rome, 366 av. J.-C. *V.* LICINIUS STOLON.

SEXTIUS CALVINUS (Caïus), consul l'an 629 de Rome, 124 av. J.-C., proconsul dans la Gaule Transalpine l'an 630, vainquit les Salyes, et fonda une ville qui prit de lui le nom d'*Aquæ Sextiæ* (auj. Aix).

SEXTIUS (Publius), questeur du consul C. Antonius, l'an 690 de Rome, 63 av. J.-C., contribua à la victoire remportée sur Catilina près de Pistoia. Impliqué ensuite dans l'accusation de concussion portée contre Antonius, il fut sauvé, comme lui, par l'éloquence de Cicéron. Il témoigna sa reconnaissance, en allant plus tard plaider dans les Gaules auprès de César la cause de l'orateur exilé, et en faisant prononcer le rappel de Cicéron, malgré l'opposition de Clodius. Accusé de violences contre ce tribun, il fut encore défendu par Cicéron, dont nous avons le plaidoyer (*Pro Sextio*). Enfin, l'an 700, nommé préteur, il fut accusé de brigue, et condamné à l'exil. B.

SEXTUMVIRS. *V.* SÉVIRS.

SEXTUS TARQUIN. *V.* TARQUIN.

SEXTUS EMPIRICUS, philosophe grec, né en Grèce selon toute apparence, peut-être à Mitylène, vécut à Tarse, et florissait vers le commencement du IIIe siècle de J.-C. Il était médecin, d'où lui vint son surnom, parce qu'il appartenait à la secte des *empiriques*, opposée à celle des *méthodiques*. Sextus résume dans ses écrits tout le scepticisme de l'antiquité, surtout dans ses *Hypotyposes pyrrhoniennes*, en 3 livres, exposition abrégée du pyrrhonisme. Il reste encore de lui un autre autre ouvrage, *Contre les mathématiciens* (11 livres), formé de deux écrits, l'un sur les études libérales, l'autre contre les philosophes. Son procédé se réduit à opposer une doctrine à une doctrine contraire, et de leur opposition il conclut à la nécessité de suspendre son jugement; il ne faut rien affirmer ni rien nier, mais s'en tenir au doute et à l'impassibilité: c'est le pyrrhonisme poussé jusqu'à ses dernières bornes. Les ouvrages de Sextus sont remarquables par la clarté, la sagacité, et la précision; les sceptiques modernes s'en sont beaucoup servis. Ces ouvrages ont été publiés, avec traduction latine, par J.-Alb. Fabricius, Leipzig, 1718, in-fol.; par Struve, Kœnigsberg, 1823; par Bekker, Berlin, 1842. Les *Hypotyposes* ont été traduites en latin par H. Estienne, 1562, in-8°, et en français par Huart, Amsterdam, 1725, in-12; l'ouvrage *Contre les mathématiciens*, en latin, par Gentien Hervet, 1569, in-fol. Sextus avait encore écrit des *Mémoires de médecine, Mémoires empiriques, Mémoires sceptiques;* et un *Traité sur l'âme*, etc. R—T.

SEYBOLD (David-Christophe), philologue, né en 1747 à Brakenheim (Wurtemberg), m. en 1804, professeur de belles-lettres à Iéna en 1771, recteur du gymnase de Spire en 1772, de celui de Grunstadt en 1776, puis de celui de Bouxwiller, enfin professeur de littérature ancienne à Tubingue, a laissé: *Mythologie*, en allemand, 1779, où il sépare avec sagacité les fables grecques des fables romaines; *Chrestomathia poetica græco-latina*, 1775, in-8°; *Anthologie historique grecque-latine; Anthologie poétique latine*: ces derniers ouvrages sont des compilations estimables.

SEYBOUSE. *V.* SEIBOUSE.

SEYCHELLES (Les) ou SÉCHELLES, archipel de l'océan Indien, dans l'Afrique anglaise, au N.-E. de l'île de Madagascar; par 3° 30'-8° lat. S., et 50°-51° long. E.; 9,055 hab. Il comprend les deux groupes des Seychelles proprement dites au N.-E. (30 îles, dont Mahé est la principale), et des Amirantes au S.-O. (11 îles). Climat très-chaud et peu salubre. Sol montagneux et fertile. On y cultive les épices, le tabac, le maïs. — Visitées d'abord par les Portugais, elles ont été ensuite occupées par les Français, et sont aux Anglais depuis 1814; elles dépendent du gouvernement de Maurice. On y construit des navires, et on y arme pour la pêche de la baleine.

SEYCHES. *V.* SEICHES.

SEYKS. *V.* SEIKHS.

SEYMOUR (Jeanne), 3e femme de Henri VIII, roi d'Angleterre, supplanta, en 1536, Anne Boleyn, dont elle était dame d'honneur; le roi l'épousa le lendemain même du supplice de la malheureuse reine. Elle mourut, l'année suivante, 1537, douze jours après avoir mis au monde un

enfant, qui, sous le nom d'Edouard VI, succéda à Henri. Les frères de Jeanne Seymour devinrent la tige des ducs de Somerset, des comtes de Hertford, etc.

SEYMOUR (Thomas), *lord Dudley*, frère de la précédente, fut nommé grand-amiral d'Angleterre par Henri VIII, fit partie du conseil de régence pendant la minorité d'Edouard VI, épousa Catherine Parr, veuve du dernier roi, aspira ensuite à la main d'Elisabeth (depuis reine d'Angleterre), ne montra qu'incapacité dans les affaires, fut envoyé par Edouard VI à la Tour de Londres, et décapité en 1549. B.

SEYNE, *Sedena*, ch.-l. de cant. (Basses-Alpes), arr. et à 53 kil. N. de Digne, sur la rivière de Blanche; 925 hab. Place forte. Collége.

SEYNE (LA), v. et port de mer (Var), arr. et à 7 kil. S.-O. de Toulon; 9,070 hab. Construction de navires; comm. de cabotage. Fabr. d'huiles; pêche active.

SEYSSEL (Claude de), historien, né vers 1450 à Aix en Savoie, m. en 1520, occupa d'abord une chaire d'éloquence à Turin, puis fut appelé en France par Louis XII et George d'Amboise, et devint évêque de Marseille en 1509, ambassadeur de France à la diète de Trèves en 1512 et au concile de Latran en 1514, archevêque de Turin en 1517. On a de lui : *Histoire singulière du roi Louis XII*, Paris, 1508, in-8°; *la Grande monarchie de France*, 1519, in-4°, espèce de traité, en 5 parties, sur la puissance de la France, et le développement possible de sa prospérité; une traduction française de *Justin*; d'autres (d'après des versions latines) de *Thucydide*, *Xénophon*, *Appien*, *Diodore*, *Eusèbe*, etc.; un *Speculum feudorum*, et un traité de la *Loi salique*, en latin.

SEYSSEL, ch.-l. de cant. (Hte-Savoie), arr. et à 30 kil. S.-O. de St-Julien, sur la rive dr. du Rhône; 1,168 hab. Exploit. d'asphalte; carrières de pierres blanches; vins blancs estimés. — Seyssel, fondé par un officier romain du nom de *Sextilius*, fut ville forte et titre de marquisat au moyen âge, et appartint longtemps à la Savoie.

SÉZANNE, ch.-l. de cant. (Marne), arr. et à 43 kil. S.-O. d'Epernay; 4,312 hab. Autrefois ch.-l. de comté et place forte. Prise par les Anglais en 1423, par les huguenots en 1566, un incendie la détruisit en 1632. Fabr. de lainages, poterie. Commerce de vins, grains, bois, chaux, tuiles, briques. Belle église de St-Denis. Bibliothèque.

SÈZE (Raymond de), célèbre avocat et magistrat, né à Bordeaux en 1748, d'un avocat au parlement de cette ville, m. en 1828, fut aussi avocat dans sa ville natale. Il vint à Paris en 1784, et débuta avec éclat dans une cause que Target lui avait déléguée, où il s'agissait de la succession d'Helvétius, réclamée par sa fille la comtesse d'Andelau. En 1789, il avait acquis assez de notoriété à Paris pour être président de district lors des élections aux États-généraux. Les parlements ayant été supprimés peu de mois après, de Sèze renonça à sa profession; il ne la reprit un instant que pour accepter la tâche dangereuse de défenseur de Louis XVI devant la Convention. Sa défense passa à l'examen préalable du Roi et des deux autres défenseurs, Malesherbes et Tronchet. Il l'avait composée avec la chaleur et l'indignation contenue que lui inspirait, en droit comme en fait, l'iniquité de ce monstrueux procès. Tronchet s'en effraya, et fit effacer ou émousser plusieurs traits, en disant à de Sèze : « Vous voulez donc nous faire massacrer à la barre! » Après la condamnation du Roi, de Sèze quitta Paris. Il fut arrêté à la campagne, le 20 octobre 1793, et incarcéré comme suspect. La journée du 9 thermidor le rendit à la liberté. Il reprit alors sa profession, mais comme avocat consultant. A la Restauration de 1814, lors de l'arrivée à Paris du comte d'Artois, ce prince fit appeler de Sèze, qui reçut de la famille royale le plus gracieux accueil. En fév. 1815, Louis XVIII le nomma 1er président de la Cour de cassation. Après la 2e Restauration, il fut créé pair de France, puis comte, avec autorisation de mettre dans ses armes une image de la tour du Temple, prison de Louis XVI, sur un écusson couvert de fleurs de lis. De Sèze entra à l'Académie, en 1816, à la place de Ducis.

SEZZA, anc. *Suessa*, v. des Etats de l'Église, dans la délégation et à 35 kil. O.-S.-O. de Frosinone; 6,000 hab.

SFAKIA, brg de l'île de Candie, sur la côte S., à 35 kil. S.-O. de La Canée; 1,800 hab. Ses habitants passent pour descendre des anciens Crétois.

SFAX ou SFAKES, v. et port de la régence de Tunis, sur le golfe de Cabès, à 225 kil. S.-E. de Tunis; 6,000 hab. Export. d'huile, laine, tissus de laine et coton, dattes, pistaches, raisins secs, essence de jasmin, etc. Culture de melons et de concombres, dits *sfakans*.

SFORZA, nom d'une célèbre famille ducale de Milan aux XVe et XVIe siècles, vient du surnom *Sforza*, ou le Fort, donné au condottière Giacomuzzo Attendolo, chef de cette famille.

SFORZA (Giacomuzzo ou Jacques ATTENDOLO), né en 1369 à Cotignola (Romagne), m. en 1424, fils d'un laboureur, et d'abord laboureur lui-même, devint soldat par hasard, se distingua comme *lance brisée* (servant séparément), et eut bientôt sous ses ordres, d'abord 150 hommes qu'il mit au service de Florence, 1401, puis 1,000 cavaliers, 1405, avec lesquels il contribua à l'asservissement de Pise. Il servit divers partis, soutint Nicolas III d'Este contre Ottobon Terzi, qu'il fit assassiner, 1409, ne prêta un instant son concours au pape Jean XXIII que pour se vendre, 1412, au roi de Naples Ladislas, après la mort duquel, maître de Rome et d'importants domaines en Romagne, il épousa en secondes noces la sœur d'Alopo, favori de Jeanne II. Jeté en prison par Jacques de la Marche, époux de Jeanne, il en sortit en excitant une émeute, rendit le trône et la liberté à Jeanne II, en reçut plusieurs fiefs (Bénévent, Manfredonia, Bitonto, etc.), fut nommé grand-connétable du royaume de Naples, reprit à son rival, le condottière Braccio de Montone, Rome et ses environs, mais, chef de troupes massives, fut souvent battu par les corps légers de Braccio, 1417-1420. Encore infidèle à son parti, 1420, il se laissa opposer par Martin V, de concert avec Louis III d'Anjou, à Jeanne II, que défendirent Alphonse d'Aragon et Braccio, perdit dans cette guerre presque toutes ses ressources, fit sa paix avec Jeanne par l'entremise même de Braccio, recouvra son titre de connétable, chassa Alphonse de Naples, et périt dans la Pescara, en voulant opérer sa jonction avec Jacques de Cardone, et secourir Aquila que Braccio assiégeait pour Alphonse. A. C.

SFORZA (François-Alexandre), fils naturel du précédent, né en 1401, m. en 1466, accompagna son père dans ses expéditions périlleuses, se distingua à 16 ans au combat de Toscanella, 1417, contre Tartaglia, et, quand Giacomuzzo mourut, sut retenir auprès de lui ses vieilles bandes. En 1426, il se mit au service du duc Philippe-Marie Visconti contre Carmagnola; d'abord battu à Macalo, 1427, il prit une revanche éclatante à Soncino et près de Crémone, 1431. Associé aux plans du duc, il profita du schisme pour enlever la Marche d'Ancône à Eugène IV, 1434, contre qui il semblait exécuter les arrêts du concile de Bâle; mais il conserva pour lui cette province. Mécontent de Visconti, qui lui promettait sa fille Blanche en mariage, sans la lui donner, il passa aux Florentins, et conquit pour eux la Lunégiane sur Nicolas Piccinino, qu'il battit, 1437, à Barga; il se réconcilia un instant avec Ph.-M. Visconti, qui l'envoya au secours de René d'Anjou contre Alphonse d'Aragon, 1438; puis il recommença, 1439, la guerre contre Visconti, battit Piccinino à Peuna, reprit Vérone, couvrit le territoire Vénitien, 1440, par le combat d'Anghiari, et menaça le duc sur son propre territoire. Gagné alors par la main de Blanche, qui lui apporta Crémone et Pontremoli, il dicta à Florence et à Venise la paix de Capriana, 1441, mais vit presque aussitôt son beau-père se tourner contre lui et lui opposer Piccinino, Alphonse d'Aragon, et Eugène IV, qui l'excommunia. Seul contre tous, soutenu par l'argent de Cosme de Médicis, il déjoua les trahisons de ses propres lieutenants, se concentra dans la Marche d'Ancône, battit Piccinino à Monte-Lauro, les fils de ce condottière à Mont'Olmo, 1444, triompha d'une révolte de la Marche et d'une attaque de son propre gendre Sigismond Malatesta de Rimini, conquit rapidement Plaisance, Parme, Novare, Alexandrie, Tortone, etc. A la mort du duc, 1447, Milan s'érigea en république; aidé par l'argent de Cosme de Médicis, Sforza bloqua et prit cette ville, 1450, s'y fit proclamer duc, et fut reconnu par toute l'Italie, sauf Venise et Naples. Attaqué par Venise, 1452, il l'obligea à la paix de Lodi, 1454, qui fit de la Ghiara d'Adda la limite entre le Milanais et Venise, à qui restèrent Brescia et Bergame. Réconcilié avec Alphonse d'Aragon, dont le petit-fils épousa sa fille, protecteur, avec Scanderbeg, de Ferdinand le Bâtard, dont il affermit le trône par la victoire de Troja, 1462, et qui lui céda en retour le duché de Bari, 1465, débarrassé du dernier Piccinino, son gendre, par une trahison odieuse, maître de Gênes, 1464, et de Savone par cession de Louis XI, il devint le modérateur et l'arbitre de l'Italie. Il a fait creuser à Milan le canal Martezana, protégea les savants et les fugitifs de Constantinople, mais ternit ses grandes qualités par les vices de son temps, la duplicité, la perfidie, la débauche. A. C.

SFORZA (Galéas-Marie), fils du précédent, né à Fermo en 1444, m. en 1476. A la mort de son père, 1466, il commanda en France, contre les seigneurs révoltés, un

corps d'auxiliaires au service de Louis XI. Il revint dans le Milanais sous un déguisement, pour échapper aux embûches des petits princes dont il traversait les Etats. Veuf en 1468, peut-être par le poison, de Dorothée de Gonzague-Mantoue, il épousa presque aussitôt, à l'instigation de Louis XI, la belle-sœur de ce roi, Bonne de Savoie, dont il devait conquérir la dot (Verceil) sur Amédée IX; il y renonça pour conjurer l'alliance d'Amédée et de Venise contre lui. Dès lors, livré à la débauche et à la cruauté, odieux à ses sujets, à sa mère, qu'il relégua à Crémone, où elle mourut, sans doute empoisonnée par lui, il ne sut se signaler que par un somptueux voyage à Florence, à Lucques et à Gênes, 1471, pendant lequel il lutta de prodigalités avec Laurent le Magnifique. Détesté par les Génois, il irrita les Milanais par le développement qu'il donna aux fortifications. Vengeurs des injures publiques et des leurs, trois gentilshommes, A. Lampugnani, Ch. Visconti, J. Olgiati (*V. ce nom*), l'assassinèrent, et, appelant en vain le peuple à la liberté, payèrent de leur vie leur tentative républicaine. A. C.

SFORZA (Jean-Galéas-Marie), fils du précédent, lui succéda en 1476, à l'âge de 8 ans, sous la tutelle de sa mère Bonne de Savoie. Celle-ci, aidée de François Simonetta, son principal ministre, écarta les frères du dernier duc, qui voulaient participer à la régence. Mais Ludovic le More, l'un d'eux, ayant surpris Tortone en 1479, la força de lui donner part au gouvernement. Bientôt il se rendit maître absolu, fit trancher la tête à Simonetta, et dès que Jean-Galéas eut atteint sa 21e année, 1489, le relégua au château de Pavie, où il mourut, probablement empoisonné, 1494. De son mariage avec Isabelle de Naples, il avait eu deux filles, et un fils que Louis XII emmena en France, 1499, et qui mourut abbé de Marmoutiers, 1511. B.

SFORZA (Ludovic ou Louis), dit *le More* à cause de son teint basané ou d'un mûrier figuré dans ses armes, frère de Galéas-Marie, et oncle du précédent, pendant la minorité duquel il s'empara du pouvoir (*V. l'art. précédent*), fut l'adversaire de la maison d'Aragon en Italie, et appela Charles VIII, 1494. Inquiet de la pitié que le roi de France témoigna à Jean-Galéas, qu'il retenait captif à Pavie, il fit empoisonner ce jeune prince. Puis, menacé par les prétentions du duc d'Orléans sur le Milanais, il trahit les Français, et forma contre eux, avec Venise et quelques petits Etats italiens, une ligue que déconcerta la victoire de Charles VIII à Fornovo, 1495. Attaqué par Louis XII, 1499, il perdit en 15 jours tous ses Etats, et s'enfuit à Insprück, auprès de l'empereur Maximilien. L'impopularité du gouvernement de Trivulzio (*V. ce mot*) dans le Milanais lui permit de ressaisir ce duché : mais, lors d'une seconde invasion française, 1500, les Suisses de son armée firent défection près de Novare, et, au moment où il espérait s'échapper sous un déguisement, l'un d'eux le livra. Il fut enfermé à Loches, où il mourut en 1510. B.

SFORZA (Maximilien), fils aîné du précédent, était, à l'époque des revers de son père, auprès de l'empereur Maximilien. En 1512, le pape Jules II et la Sainte-Ligue, ayant chassé les Français de la Lombardie, le placèrent sur le trône ducal de Milan. Il ne sut inspirer ni respect, ni attachement à ses sujets, qui se soulevèrent à l'approche d'une armée française, 1513; mais, après la déroute de cette armée à Novare, il ressaisit le pouvoir, et imposa des amendes énormes aux villes qui avaient ouvert leurs portes à l'ennemi. La victoire de François Ier à Marignan lui fit perdre définitivement la couronne, 1515; il ne tarda point à y renoncer, moyennant une pension, se retira en France, et mourut à Paris en 1530. B.

SFORZA (François-Marie), frère du précédent, vivait dans l'obscurité, lorsque Charles-Quint et le pape Léon X résolurent de rétablir les Sforza à Milan, 1522. Après la défaite de Lautrec et des Français à la Bicoque, il prit la couronne ducale. La défaite de François Ier à Pavie, 1525, semblait lui promettre quelque sécurité; mais il resta à la discrétion de l'empereur, qui occupa les principales villes du duché, exigea, pour les frais de la guerre, 400,000 ducats en un an, plus 50,000 pendant dix ans. Les exactions qu'il dut commettre pour satisfaire son protecteur, le rendirent odieux. Il mourut en 1535, sans postérité, et fut le dernier de sa famille qui régna sur Milan. Il légua son duché à Charles-Quint. B.

SFORZA (Alexandre), fils naturel de Giacomuzzo Attendolo, né à Cotignola en 1409, m. en 1473, seconda son frère François-Alexandre dans ses guerres, devint par son mariage avec Constance de Varano, nièce de Galéas Malatesta, 1445, seigneur de Pesaro, se soutint dans sa principauté contre les attaques de Sigismond Malatesta et l'excommunication d'Eugène IV, rendit des services importants à Ferdinand, roi de Sicile, qui le nomma grand-connétable, commanda aussi les troupes de Paul II, et des Vénitiens contre Robert Malatesta, et mourut en 1473. B.

SFORZA (Constant), fils et successeur du précédent, se mit au service des Florentins, dont il causa la défaite dans une guerre contre Alphonse, duc de Calabre, accepta ensuite le commandement des troupes vénitiennes, et mourut en 1483. B.

SFORZA (Jean), fils naturel du précédent, fut en 1493, le premier époux de la fameuse Lucrèce Borgia, fille du pape Alexandre VI. Abandonné par elle, 1497, il fit prononcer son divorce. César Borgia lui ayant enlevé la seigneurie de Pesaro, il se retira à Venise, où il mourut vers 1501. B.

SFORZA (Catherine), fille naturelle de Galéas-Marie, duc de Milan, épousa, en 1484, Jérôme Riario, seigneur d'Imola et de Forli, et neveu de Sixte IV. A la mort de ce pape, une conjuration s'ourdit contre Riario; il périt assassiné, 1488; Catherine tomba, avec son fils Octavien, au pouvoir des conjurés, leur échappa, épousa ensuite secrètement Jean de Médicis, père du fameux Jean des Bandes-Noires, régna sous le nom d'Octavien, encore mineur, soutint contre César Borgia un siége dans Forli, 1499, fut prise sur la brèche même, dut sa liberté à l'intervention de Louis XII, et alla finir sa vie à Florence. B.

SGIGATA. *V.* STORA.

S'GRAVESANDE. *V.* GRAVESANDE.

SGRICCI (Thomas), célèbre improvisateur italien, né en 1788 à Castiglion-Firentino (Toscane), m. en 1836, montra de bonne heure un goût très-vif pour la poésie, mais commença par travailler chez un avocat de Florence. Dans une soirée de carnaval, il se déguisa en pythonisse, et s'amusa à répondre en vers à toutes les questions qu'on lui adressait. Cette plaisanterie lui révéla sa vocation, et il se fit improvisateur. Choisissant le genre le plus difficile, la tragédie, il parcourut les plus grandes villes de l'Italie, où il improvisait sur tous les sujets dramatiques qu'on lui donnait. Bientôt il s'acquit une brillante réputation, et vint à Paris en 1824, où il se fit entendre devant une société choisie, parmi laquelle étaient les principaux poëtes tragiques du jour. Il traita avec beaucoup de succès les sujets de *Bianca Capello*, en 5 actes avec chœurs, et *la Mort de Charles Ier*, en 5 actes aussi. Il jouait tous les rôles de ses tragédies, mais avec tant de noblesse et de dignité, que jamais il ne parut ridicule. Quand il fut de retour dans sa patrie en 1825, le grand-duc voulut l'entendre, lui donna pour sujet *la Mort de Marie Stuart*, et fut si satisfait de la manière dont il s'en tira, qu'il lui assura une pension de 2,400 livres. Sgricci a improvisé une vingtaine de tragédies en 5 actes; on n'en a recueilli que 3, *Hector, la Mort de Charles Ier*, et *la Chute de Missolonghi*. Il a écrit et publié des *Canzone* à l'occasion de divers événements publics de son temps.

SHADWELL (Thomas), poëte anglais, né vers 1640 à Stanton-Hall (Norfolk), d'une bonne famille, m. en 1692, écrivit surtout pour le théâtre, et fut nommé, en 1688, poëte lauréat et historiographe de Guillaume III, en remplacement de Dryden, qui devint son ennemi. Il mourut pour avoir pris par erreur une forte dose d'opium. Parmi ses compositions dramatiques, qui se distinguent par des caractères originaux, on remarque : *les Amants chagrins, ou les Impertinents*, 1668, imitation des *Fâcheux* de Molière; *les Eaux d'Epsom*, 1676; *Timon le misanthrope*, 1678; *Psyché*, tragédie, son meilleur ouvrage; *la Véritable veuve*, 1679; *les Sorciers de Lancastre*, 1682. Il traduisit aussi en vers la 10e *Satire* de Juvénal. La meilleure édition de ses Œuvres complètes est celle de 1724, 4 vol. in-12. B.

SHADWELL (SAINT-PAUL-), brg d'Angleterre (Middlesex), contigu à Londres du côté du S.-E.; 10,000 hab., presque tous marins.

SHAFTESBURY (Antoine ASHLEY-COOPER, comte de), homme d'Etat anglais, né en 1621 à Winborne (Dorset), d'un riche baronnet, m. en 1683, fit de fortes études, et entra dès 1640 au Parlement. Dévoué d'abord aux intérêts de Charles Ier, au moment où éclata la guerre civile, il présenta des plans pour l'apaiser; mais voyant qu'on se fiait peu à lui, il se jeta dans le parti des Communes, et combattit pour le Parlement, 1644. Plus tard, il fit quelque opposition à la tyrannie d'Olivier Cromwell, et lorsque Richard Cromwell eut abdiqué, il correspondit avec les partisans de Charles II exilé, prit une part très-active aux négociations qui amenèrent la Restauration des Stuarts, 1660, fut un des juges-commissaires institués pour faire le procès des régicides, et, en 1672, reçut, avec le titre de comte de Shaftesbury, le poste de lord

grand-chancelier dans le ministère de la *Cabal* (*V. ce mot*), où il se montra l'un des plus dévoués aux mesures arbitraires auxquelles se laissa aller le roi. Cependant c'est à lui que l'Angleterre doit le fameux acte d'*Habeas corpus*. Contraint de renoncer au pouvoir deux ans après, il fit une vive opposition à la cour, surtout à propos du bill du *Test* (*V. ce mot*), fut arrêté en 1677 et détenu pendant 13 mois à la Tour de Londres, devint néanmoins président d'un nouveau ministère en 1679, mais subit une nouvelle disgrâce par le crédit du duc d'York (depuis Jacques II), contre lequel il avait fait rendre le *bill d'exclusion*. Emprisonné à la Tour, 1681, accusé de haute trahison, il comparut devant un jury qui l'acquitta. Impliqué enfin dans le complot de Rye-House, il se réfugia en Hollande, et y mourut. Shaftesbury était un orateur distingué, un politique habile, un audacieux chef de parti, mais aussi un des hommes les plus corrompus de son temps. *V.* Martyn, *Mémoires sur la vie de Shaftesbury*, Londres, 1837. B.

SHAFTESBURY (Antoine ASHLEY-COOPER, comte de), écrivain philosophe, petit-fils du précédent, né à Londres en 1671, m. à Naples en 1713, se tint longtemps éloigné des affaires politiques par motif de santé, cultiva les belles-lettres et les arts, et perfectionna ses connaissances par des voyages en France et en Italie. Député à la Chambre des Communes en 1694, il se fit remarquer par son esprit libéral. Après un voyage en Hollande, 1698, il remplaça son père à la Chambre des Lords, 1699, et jouit de la confiance de Guillaume III. Depuis l'avénement de la reine Anne, il vécut dans la retraite. Il a laissé des *Recherches sur la vertu*, où il considère la vertu dans ses rapports avec la religion; une célèbre *Lettre sur l'enthousiasme*, écrite pour ridiculiser les prétendus prophètes des Cévennes, et trad. en français, La Haye, 1709, in-12; et divers écrits de philosophie morale, réunis sous le titre de *Characteristiks of men, manners, opinions, times*, 1713, 3 vol. in-8°, trad. en français, Genève, 1769. On y trouve beaucoup d'aigreur contre la religion chrétienne. B.

SHAFTESBURY ou SHASTON, v. d'Angleterre (Dorset), à 40 kil. N.-N.-E. de Dorchester; 8,987 hab. Ville très-ancienne, qui avait une abbaye célèbre, fondée par Alfred le Grand. Ses manuf. de boutons de chemises ont disparu. Elle donne le titre de comte à la famille Ashley-Cooper. B.

SHAKSPEARE (William), le plus grand poëte dramatique de l'Angleterre, né à Stratford-sur-Avon (Warwick) le 23 avril 1564, m. à Newplace (Stratford) en 1616, le jour anniversaire de sa naissance. Son histoire est presque inconnue; d'après la tradition la plus accréditée, le père de Shakspeare, d'abord vice-bailli et alderman de son village, se fit ensuite boucher et marchand de laines; des revers de fortune le forcèrent à rappeler de bonne heure des écoles publiques le jeune William, pour l'occuper aux travaux de son métier. A 18 ans, William épousa une femme plus âgée que lui de 8 ans, et qui le rendit père de 3 enfants; cette union ne paraît pas lui avoir donné le bonheur de la famille. D'une humeur indépendante, que ne modifièrent nullement les liens du ménage, ses plaisirs étaient généralement peu relevés, et le canton de Stratford a conservé le souvenir des assauts livrés par Shakspeare aux buveurs de Bidford. Intrépide chasseur, il respectait peu le gibier d'autrui; les gardes d'un gentilhomme le saisirent au moment où il venait de tuer un cerf; obligé de comparaître devant le seigneur offensé, il se vengea par une ballade satirique, et dut s'enfuir à Londres, 1586. La misère l'y suivit: d'abord réduit à garder, à la porte du théâtre de Southwark, les chevaux des spectateurs, et, selon d'autres, à se faire souffleur, il monta ensuite sur la scène, mais ne joua que des rôles secondaires, même dans ses propres pièces. On sait pourtant que, dans le personnage du spectre (*Hamlet*), il était effrayant. Shakspeare ne commença point par des œuvres dramatiques; il écrivit auparavant quelques poëmes maniérés et prétentieux, dans le goût italien, *Tarquin et Lucrèce, Vénus et Adonis*, et le *Passionate Pilgrim;* ces premiers essais lui valurent cependant le titre de *poëte à la langue de miel*. En 1589 seulement, il aborda le théâtre, et, jusqu'en 1614, il donna chaque année une ou deux pièces; 36 sont regardées comme authentiques parmi celles qui nous sont parvenues sous son nom. On ne sait comment s'écoulèrent les 25 dernières années de la vie du poëte; on ignore aussi quelle était sa religion; catholiques et protestants l'ont revendiqué. Il eut de puissants protecteurs, entre autres lord Southampton. La reine Elisabeth lui avait voué une estime si haute, qu'elle lui permettait de retracer avec une vérité terrible l'histoire de Henri VIII, et de proclamer sur la scène les droits et les vertus de Catherine d'Aragon. Jacques Ier lui confia le théâtre de Black-Friards; Shakspeare n'en garda que peu de temps la direction; il se retira, à l'âge de 50 ans, dans sa ville natale, et y mourut deux ans après. Son corps fut inhumé d'abord dans l'église de Stratford; en 1740, un monument lui fut élevé dans l'abbaye de Westminster. La maison de Shakspeare fut longtemps pour les Anglais le but d'une sorte de pèlerinage; elle a été démolie par un acquéreur, qui ne voulut point en payer la taxe. D'un mûrier planté par le poëte, on a fait une foule d'objets que se disputent avec passion ses admirateurs. On s'accorde à ranger les pièces de Shakspeare dans l'ordre suivant: *Henri VI*, en 3 parties, 1589-91; *le Songe d'une nuit d'été*, 1592; *les Méprises*, 1593; *la Grondeuse mise à la raison*, 1594; *Peine d'amour perdue*, 1594; *les Deux seigneurs de Vérone*, 1595; *Roméo et Juliette*, 1595; *Hamlet*, 1596; *le Roi Jean*, 1596; *Richard II*, et *Richard III*, 1597; *Henri IV*, en 2 parties, 1597-98; *le Marchand de Venise*, 1598; *Tout est bien qui finit bien*, 1598; *Henri V*, 1599; *Beaucoup de bruit pour rien*, 1600; *Comme vous voudrez*, 1600; *les Commères de Windsor*, 1601; *Henri VIII*, 1601; *Troïlus et Cressida*, 1602; *Ruse contre ruse*, 1603; *Conte d'hiver*, 1604; *le Roi Lear*, 1604; *Cymbeline*, 1605; *Macbeth*, 1606; *Jules César*, 1607; *Antoine et Cléopâtre*, 1608; *Timon d'Athènes*, 1609; *Coriolan*, 1610; *Othello*, 1611; *la Tempête*, 1612; *le Jour des rois*, 1614; *Titus Andronicus*, et *Périclès*, sont deux pièces contestées. Comme elles ne furent toutes imprimées qu'après la mort de l'auteur, il est vraisemblable qu'elles subirent quelques altérations entre les mains des copistes et des comédiens. — Shakspeare, plus heureux que Dante, n'eut pas besoin de se créer une langue pour traduire sa pensée; Marlowe, Ben Johnson, Peel, Spencer, et beaucoup d'auteurs dramatiques, que son génie supérieur a rejetés dans l'ombre, mais dont les ouvrages sont pleins de beautés poétiques, avaient déjà montré que l'idiome national pouvait tout exprimer, depuis les plus gracieuses idées jusqu'aux plus rudes conceptions. Le système dramatique qu'il s'est créé ne se rattache en rien aux systèmes de l'antiquité; la tragédie est pour lui la représentation d'événements terribles ou singuliers, au milieu desquels viennent se heurter le sérieux et le comique, le pathétique et le burlesque. Personne n'a mieux que lui excité tour à tour l'attendrissement et l'horreur, l'émotion et l'effroi; la mort et son cortége de terreurs, la misère en haillons, la faim, la folie, sont des moyens dramatiques devant lesquels ne recule pas son génie. *Macbeth, Richard II, le Roi Lear, Hamlet*, sont les plus sombres expressions de sa pensée dramatique. Mais au milieu de ces tragiques tableaux, et comme pour reposer l'âme du spectateur, Shakspeare produit les plus suaves images; ses types de femmes, Catherine d'Aragon, Ophélia, Cordélia, Juliette, Desdémone, Miranda, ont une délicatesse, une perfection idéale. Aux personnages gracieux ou terribles, se mêlent des types grossiers et burlesques, des fossoyeurs s'amusant avec des crânes de morts. Shakspeare procède avec une liberté qui ne connaît de règles que les inspirations de son génie; les scènes se succèdent quelquefois sans lien apparent; l'auteur fait voyager son drame de contrée en contrée; ni l'espace ni le temps ne l'arrêtent; l'intérêt est la seule loi qu'il connaisse. C'est principalement le caractère de ses drames historiques; qu'il mette en scène des Grecs ou des Romains, il peint toujours des mœurs anglaises. — Dans la comédie, Shakspeare est loin d'atteindre à la même hauteur. *Les Commères de Windsor* sont son chef-d'œuvre en ce genre; s'il a du piquant dans quelques scènes, on ne saurait accorder, comme les Anglais le prétendent, qu'il possède la vigueur comique de Molière. — Le drame de Shakspeare est sorti quelquefois du monde réel, pour se jeter dans le monde fantastique des esprits; *la Tempête* et *le Songe d'une nuit d'été* offrent de bien bizarres conceptions; mais on y trouve aussi tant de grâce et de vivacité d'imagination, qu'on regretterait de se montrer trop sévère. — La France a été longtemps avant d'accepter la gloire de Shakspeare; il y a une telle opposition entre la manière capricieuse, heurtée, du poëte anglais, et la beauté régulière des œuvres françaises, qu'on avait besoin de se faire à ces fantaisies de l'artiste, avant de comprendre son génie. En Angleterre même, la gloire du poëte s'est parfois éclipsée: ses pièces, ressuscitées par Garrick après un long oubli, ne sont restées qu'en petit nombre au théâtre, et encore leur a-t-on fait subir de grandes mutilations; de nos jours enfin, on a été jusqu'à lui en contester l'honneur, et à attribuer tout son théâtre à Bacon. — La 1re édition des Œuvres de Shakspeare, donnée par deux comédiens, Hemminge et Condell, 1623, in-fol., est peu satisfaisante

sous le rapport de la pureté du texte. D'autres ont été publiées, avec des améliorations successives, par Rowe, 1709; Pope, 1725, très-médiocre; Warburton, 1744, qui en essayant d'épurer le texte, s'est livré à des conjectures très-hasardées et rarement heureuses; Johnson, 1765, avec de bonnes observations critiques; Steevens, 1773; Malone, 1790; Reed, 1803, 21 vol. in-8°: ces trois derniers éditeurs ont fait des corrections presque toujours judicieuses, et d'excellentes notes pour éclaircir les passages obscurs; Dodsley, 1800, espèce d'édition *variorum*, avec un glossaire, l'une des meilleures et peut-être la meilleure du grand poëte; et Knight, 1842-44, 12 vol. in-8°. Collier a publié, vers 1850, de nouvelles leçons du texte de Shakspeare, d'après un très-ancien manuscrit. Il existe une traduction allemande de Shakspeare par A.-G. Schlegel, L. Tieck, H. et Abraham Woss, J.-B. Benda, et Wolf de Budissin, Stuttgard, 1828, 10 vol. in-18. Une traduction française de Letourneur, 1776-82, 20 vol. in-8°, a été révisée par MM. Guizot, De Barante et A. Pichot, 1821, 13 vol. in-8°, et par M. Francisque Michel, 1840, 3 vol. gr. in-8°: cette dernière édition contient une *Vie de Shakspeare* par Woodsworth, et des *Remarques sur la vie et les ouvrages de Shakspeare* par Thomas Campbell. Une autre traduction française a été donnée par Benjamin Laroche. Dans les *Essais sur Shakspeare* de Paul Duport, 1828, le tragique anglais est singulièrement défiguré. *V.* Drake, *Shakspeare and his times*, 2 vol. in-4°; M. Villemain, *Shakspeare*, dans les *Etudes de littérature ancienne et étrangère*, 1854, in-12; J. Halliwell, *Vie de Shakspeare*, Londres, 1847, in-8°. A. R.

SHAKVILLE, littérateur et homme d'Etat anglais, né en 1536, voyagea en France et en Italie, et se fit distinguer de la reine Elisabeth, qui l'appela à son conseil et lui confia des ambassades et des affaires d'Etat. Il figura dans le procès de Marie Stuart, et ce fut lui qui lut à cette reine la sentence de mort. Il prit également part au procès contre le comte d'Essex. Depuis 1587, il porta le titre de *lord Buckurst*. On a de lui: *Gordobuc*, la 1re tragédie anglaise écrite en vers blancs; *le Miroir des magistrats*, histoire de tous les grands hommes malheureux, depuis la conquête normande jusqu'au XVe siècle, à laquelle ont travaillé plusieurs auteurs.

SHANE'S CASTLE. *V.* ANTRIM.

SHANG-HAI, v. murée de Chine (prov. de Kiang-sou), à 270 kil. E.-S.-E. de Nankin, et à l'une des embouchures du fleuve Bleu; 5 kil. de tour, et 200,000 hab. Port ouvert au commerce européen en vertu du traité de Nankin, 1842. Il s'y fait, annuellement, 800 millions d'affaires, environ, par 600 navires. Exportation de thés noir et vert, soies grèges et moulinées, cocons, bourres et tissus de soie, nankins, laines, cotons, rhubarbe, alun, porcelaine, éventails, etc. — Importation de tissus de coton, draps, soieries, plomb, fer, étain, quincaillerie, indigo, riz, sucre, bois de construction, etc. On remarque à Shang-haï un magnifique établissement d'enfants trouvés, fondé en 1710. B.

SHANNON, *Senus*, fleuve d'Irlande, sort de la montagne de Cuilcagh dans le comté de Cavan, coule au S., sur 390 kil., par Carrick, Asthlone, Killaloe, Jamestown, Limerick et Kilrush, au-dessous de laquelle il tombe dans l'océan Atlantique, sur la côte O. de l'Irlande, entre les caps Loop et Kerry, séparant le Connaught du Leinster, le comté de Clare de ceux de Tipperary, de Limerick et de Kerry. Dans son cours, presque entièrement navigable, il forme les lacs Baffin, Ree et Derg, reçoit à l'O. la Boyle, la Suck, la Fergus, à l'E. et au S. l'Inny, la Brosna, la Mulkerna et la Maig, et communique par deux canaux avec la mer d'Irlande. Navigation active. Ses eaux, très-poissonneuses, nourrissent de beaux brochets. Le Shannon donne le titre de comte à la famille Boyle.

SHARK-BAY. *V.* CHIENS MARINS (baie des).

SHARP (Jacques), archevêque de St-Andrew's, né en 1618 dans le comté de Banff, m. en 1679, avait été d'abord zélé presbytérien. L'ambition le poussa à entrer dans l'Eglise anglicane; mais son élévation souleva contre lui bien des haines. Chargé d'organiser le gouvernement de l'Ecosse, il causa par ses rigueurs la révolte de 1666, échappa, en 1668, aux coups d'un prédicant, mais fut égorgé, dix ans plus tard, sur un grand chemin, par neuf autres fanatiques.

SHARP (Abraham), mathématicien, né en 1651 à Little-Horton (Yorkshire), m. en 1742, quitta le commerce pour l'enseignement à Liverpool, puis vint à Londres, où il aida Flamsteed dans ses travaux. Il a publié: *Geometry improved*, 1717, in-4°, où il donne les meilleures méthodes connues pour le calcul des sinus, des sécantes et des tangentes naturelles, et en fait l'application à la détermination du rapport de la circonférence au diamètre; on y trouve aussi des tables étendues et exactes des divers segments du cercle, avec leur usage pour la résolution d'un grand nombre de problèmes, et un curieux *Traité sur les polyèdres*.

SHARP (William), graveur anglais de 1er ordre, né en 1749, m. en 1824, se livra aux rêveries mystiques de la secte de Swedenborg. On cite comme ses chefs-d'œuvre: *les Docteurs de l'Eglise discutant sur l'immaculée Conception*, d'après le Guide; *le Roi Léar au milieu de la tempête*, d'après West; *Ste Cécile*, d'après le Dominiquin; *les Enfants dans la forêt*, *la Pythonisse d'Endor*, d'après Salvator Rosa; le *Portrait de Hunter*, d'après Reynolds, etc.

SHARP (GRANVILLE-). *V.* GRANVILLE.

SHASTON. *V.* SHAFTESBURY.

SHAW (Thomas), voyageur anglais, né vers 1692 à Kendal (Westmoreland), m. en 1751, embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé chapelain du comptoir d'Alger, employa 12 ans à visiter le N. de l'Afrique, la Syrie et l'Egypte, et rapporta dans sa patrie beaucoup de médailles, d'antiquités et d'objets d'histoire naturelle. Il a publié: *Voyages ou Observations relatives à plusieurs parties de la Barbarie et du Levant*, Oxford, 1738, in-fol., trad. en français, La Haye, 1743, 2 vol. in-4°, avec cartes et fig., ouvrage très-instructif et très-intéressant.

SHAW (Pierre), médecin anglais, né vers 1695, m. en 1763, enseigna la physique et la chimie à Londres et devint médecin du roi George II. On a de lui: *Histoire et traitement des maladies*, Londres, 1738, 2 vol. in-8°; *Leçons de chimie*, trad. en français par Mme d'Arconville, Paris, 1769, in-4°. Il a aussi donné des éditions des Œuvres de Robert Boyle et de Fr. Bacon.

SHAW (George), naturaliste, né en 1751 à Bierton (Buckingham), m. en 1813, renonça à l'état ecclésiastique pour étudier les sciences naturelles et la médecine à Edimbourg, enseigna quelque temps la botanique à Oxford, alla exercer la médecine à Londres, et devint, en 1791, conservateur au Musée britannique. On lui doit, entre autres ouvrages: *Zoologie générale*, 1800-19, 10 vol., compilation sans critique; *Abrégé des Transactions philosophiques*, 1809, 18 vol. in-4°.

SHEERNESS, v. d'Angleterre (Kent), port militaire considérable sur la côte N.-O. de l'île de Sheppey, au confluent de la Tamise et de la Medway, à 60 kil. E.-S.-E. de Londres, 17 N.-E. de Rochester; 8,000 hab. Plusieurs forts défendent l'entrée de la Tamise. Arsenal, chantiers de construction, et magasins maritimes, les plus beaux et les plus grands de l'Angleterre, superbe puits de 300 mèt. de profondeur. Pêcheries d'huîtres. Cette ville, fondée par Charles II, fut prise par Ruyter en 1667.

SHEFFIELD (John), fils d'Edmond, comte de Mulgrave, né en 1649, m. en 1721, servit au temps de Charles II dans la guerre contre la Hollande, fut nommé membre du conseil privé et grand-chambellan par Jacques II, devint marquis de Normanby sous Guillaume III, enfin, sous la reine Anne, duc de Buckingham, garde du sceau privé, et président du conseil. Depuis l'avénement de George Ier, il ne s'occupa plus que des lettres. Il a laissé des *Œuvres poétiques*, Londres, 1729, 2 vol. in-8°, et des *Mémoires sur la révolution de* 1688.

SHEFFIELD (John BAKER-HOLROYD, comte de), né vers 1735 à Penn (Buckingham), d'une autre famille que le précédent, m. en 1821, suivit quelque temps la carrière des armes; mais, enrichi par la mort d'un frère aîné, il ne se livra plus qu'à l'agriculture. Député de Coventry au parlement de 1780, il y défendit les catholiques contre les attaques de lord Gordon. Plus tard, ses connaissances en matière de commerce et d'économie politique l'ayant fait élire représentant de Bristol, il s'éleva avec énergie contre la traite des nègres. On a de lui: *Observations sur le commerce des Etats-Unis d'Amérique*, 1783, traduit en français, 1789, in-4°; *Observations sur les manufactures, le commerce et l'état actuel de l'Irlande*, 1785, in-8°; *Observations sur le projet d'abolir la traite des esclaves*, 1789, in-8°; *Discours au sujet de l'union avec l'Irlande*, 1799, in-8°, etc. B.

SHEFFIELD, v. d'Angleterre, au confluent du Don, navigable depuis là, et de la Sheaf, dans le comté et à 77 kil. S.-S.-O. d'York; 185,157 hab. Ville régulière et bien bâtie; on y remarque l'hôtel-de-ville, l'église St-Paul, l'hôtel des couteliers, le théâtre, le *Music-Hall*, les hôpitaux, les casernes, etc. C'est une des grandes villes manufacturières de l'Angleterre pour la coutellerie (depuis longtemps célèbre), la quincaillerie, les objets d'ivoire, et le plaqué. Nombreuses fonderies de fer et aciéries. Ayant pris parti pour Charles Ier, cette ville fut prise

et démantelée par les troupes du Parlement. Ce n'était alors qu'une bourgade de 2,000 habitants; elle en comptait 45,000 en 1801.

SHELBURNE (William PETTY, marquis de LANSDOWN, comte de), homme d'Etat anglais, né en 1737, m. en 1805, fit avec distinction les campagnes de la guerre de Sept-Ans sous les ordres du duc de Brunswick, fut nommé colonel et aide-de-camp de George III en 1760, entra, en 1761, à la Chambre des pairs, où il prit la défense de la cour au sujet des préliminaires de la paix, devint, en 1763, membre du conseil privé et premier lord-commissaire du commerce et des colonies, s'attacha ensuite à lord Chatham, qui lui donna la place de secrétaire d'Etat pour le département du Midi, se retira avec lui en 1768, et s'opposa à la guerre d'Amérique avec la plus grande énergie, ainsi qu'à l'accroissement de la dette publique. Il succéda à l'illustre lord comme chef de l'opposition, rentra aux affaires avec Fox en 1782, et conclut la paix de Versailles, 1783. Bientôt remplacé, il se mit de nouveau à la tête de l'opposition, et porta le jeune Pitt au ministère. Après la révolution française de 1789, il ne cessa de blâmer la conduite de l'Angleterre à l'égard de la France. B.

SHELLEY (PERCY BYSSHE), poëte anglais, né à Warnham (Sussex) en 1792, m. en 1822, était né noble. La sévérité de son père, et ses maîtres d'Eton et d'Oxford, dirigèrent mal son éducation. Une riche nature, une vive imagination, emportées par un esprit faux, en firent un sceptique ardent, et un ascétique impie. La haine des croyances et des institutions de son temps, l'amour de l'humanité qu'il voulait affranchir, puis l'aspiration vers une ère nouvelle, dominent dans ses écrits. Un divorce qui le priva de ses enfants, la pauvreté, l'exil volontaire depuis 1817, et le goût de la navigation, agitèrent sa vie, qu'un naufrage termina dans la baie de Spezzia. Lord Byron et Leigh Hunt, ses amis (avec qui il avait rédigé le journal *le Libéral*), brûlèrent son corps sur le rivage près de Livourne. On a de lui deux tragédies, *Béatrix Cenci*, et *Prométhée déchaîné* (c.-à-d. l'Amour reprenant l'empire du monde); divers poëmes, *la Reine Mab*, *la Révolte d'Islam*, *Hellas*, *Hélène et Rosalinde*, etc.; une élégie d'*Adonaïs*; un conte de *Julien et Maddalo*; des imitations de Calderon et du *Faust* de Gœthe. *Sa Vie* a été écrite par son ami Th. Medwin, Londres, 1847. A. G.

SHELLEY (Mistriss), 2e femme du précédent, née en 1797, m. en 1851, était fille du philosophe Godwin. On lui doit plusieurs romans remarquables: *Valperga*, *Lodore*, *le dernier Homme*; plusieurs biographies d'artistes et de littérateurs italiens; et des *Souvenirs de voyages* en Italie et en Allemagne. *Frankenstein*, composé pendant son séjour en Italie avec Shelley, est une des plus dramatiques et des plus terribles productions de la littérature récente.

SHENSTONE (William), poëte anglais, né en 1714 à Hales-Owen (Shrop), m. en 1763. Après avoir profité de sa fortune pour se livrer à la poésie, il la perdit à embellir avec ostentation son domaine de Leasowes. On a de lui: *le Jugement d'Hercule*, poëme, Londres, 1740; *la Maîtresse d'école*, 1741, joli tableau de genre; des *Elégies*; des *Ballades*, parmi lesquelles la *Ballade populaire*, 1743, est une des plus élégantes de la littérature anglaise; des *Lettres à ses amis*; des *Essais sur les hommes et les mœurs*. Ses Œuvres ont été publiées par Dodsley, Londres, 1764, 3 vol. in-8o. A. G.

SHEPPEY, île d'Angleterre (Kent), à l'embouchure de la Medway et de la Tamise; 17 kil. sur 9; ch.-l., *Sheerness*.

SHEPTON-MALLET, brg et paroisse d'Angleterre (Somerset), à 9 kil. S.-S.-E. de Wells; 5,500 hab. Maison de correction du comté. Fabr. de lainages et tricots. — Son nom vient d'un certain Mallet, compagnon de Guillaume le Conquérant.

SHERBORNE, brg et paroisse d'Angleterre (Dorset), à 27 kil. N.-N.-O. de Dorchester, sur l'Ivel; 4,800 hab. Fabr. de soieries, toiles, bonneterie. Belle église, anc. cathédrale de l'évêché, qui a été transféré à Salisbury en 1075. Beau château des comtes de Digby.

SHERBURN, brg et paroisse d'Angleterre, comté et à 20 kil. S.-O. d'York (West-Riding); 3,000 hab. Récolte de chanvre et de prunes renommées.

SHERIDAN (Thomas), né en 1721 à Quilca (Irlande), m. en 1788, fut successivement acteur, directeur de théâtre à Dublin et à Londres, professeur de déclamation, et laissa, entre autres ouvrages, une *Vie de Swift*, et un *Orthoepical Dictionary*, qui fait loi, avec celui de Walker, pour la prononciation anglaise. — Sa femme, Françoise Sheridan, née en 1724, m. en 1766, a laissé: deux comédies, *la Découverte*, et *la Dupe*, 1763; deux romans: *Sidney Bidulph*, traduits en français par Robinet et par Prévost, 4 vol. in-12, et *Nourjahah*, également traduit, 1769, in-12, et duquel Mme de Genlis a tiré son *Règne d'un jour*. B.

SHERIDAN (Richard BRINSLEY), célèbre orateur et auteur dramatique, fils du précédent, né en 1751 à Dublin, m. en 1816, fit des études peu suivies, épousa en 1773 une cantatrice distinguée, Elisabeth Linley, et essaya de se créer des ressources en travaillant pour le théâtre. Il débuta assez heureusement (*les Rivaux*, 1774; *la Duègne*, 1775; *Un Tour à Scarborough*; *la Critique*, ou *la Répétition d'une tragédie*), pour mériter l'amitié de Garrick, et obtenir la direction lucrative du théâtre de Drury-Lane à Londres. C'est là qu'il donna, en 1777, l'*Ecole de la médisance*, la plus gaie des comédies anglaises, et aussi la plus française par le ton et par l'esprit. Cette pièce, suivie de quelques autres dont le succès fut moins incontestable, en faisant connaître Sheridan, lui ouvrit la Chambre des Communes, où il fut envoyé par le bourg de Strafford en 1780. Il se rangea dans le parti de l'opposition, et jamais le parti des whigs ne rencontra un plus brillant défenseur: il combattit vigoureusement l'administration de lord North, et devint, en 1782, sous-secrétaire d'Etat de la guerre dans le cabinet Rockingham, puis, en 1783, secrétaire d'Etat de la Trésorerie. Bientôt rendu à l'opposition par la perte de ce poste, il entama, en 1787, le fameux procès de Hastings (*V. ce nom*), qui l'a placé au premier rang parmi les orateurs modernes. Plus tard, il dénonça à l'Angleterre les grandeurs envahissantes de la Russie, et défendit, de concert avec son ami Fox, contre les appréhensions de Burke, la Révolution française. Cependant les affaires privées de Sheridan allaient fort mal: sa femme était morte, et Drury-Lane s'écroulait sous son administration imprévoyante, malgré un grand succès qu'il avait obtenu en 1799 avec un mélodrame intitulé *Pizarre*, imité de Kotzebue. En 1809, l'incendie du théâtre vint encore ajouter à ses embarras. Néanmoins il continuait d'être un des membres les plus actifs de l'opposition; mais lorsqu'en 1812 les whigs revinrent au pouvoir, on le trouva trop pauvre et trop peu sérieux pour lui confier aucune grande charge, et il n'eut plus de quoi se faire réélire. La vie politique fut fermée pour lui; alors commença une lutte de tous les instants contre la misère, les créanciers et le malheur. Emprisonnné pour dettes, puis remis en liberté par la compassion de son médecin, il traîna encore quelques jours misérables. Il ne fut traité avec honneur qu'après sa mort: on lui éleva un tombeau à Westminster, entre Garrick, son ami, et Cumberland, dont il avait été l'adversaire. Sheridan, auteur dramatique, ne vivra guère que par son *Ecole de la médisance*; homme politique, son éloquence lui donna un rang que son caractère ne lui eût pas conquis dans un parti où brillaient Fox, Burke, Pitt, et Canning. Son Théâtre manque d'originalité; soit qu'il ne se donnât pas le temps d'inventer ou de féconder ses inventions, soit qu'il n'ait eu que l'imagination du moment, il empruntait les plans de ses pièces et les caractères de ses personnages. L'*Ecole de la médisance* n'est qu'un composé assez bizarre d'une idée de *Tom Jones*, d'une scène de *Tartufe*, et de quelques emprunts faits au *Misanthrope*: mais la verve et l'esprit de l'auteur ont fait de tout cela un ensemble original et saisissant. Il y a de cette pièce une traduction française par Châteauneuf, une autre par Merville dans les *Chefs-d'œuvre des Théâtres étrangers*, avec une remarquable préface de M. Villemain. Bonnet, en 1835, et Benjamin Laroche, en 1841, ont traduit le Théâtre complet de Sheridan. *V.* Th. Moore, *Mémoires sur la vie de Sheridan*, traduits en français par M. Parisot, 1826, 2 vol. in-8o.

SHÉRIFF, principal juge d'un comté en Angleterre. Il élit les jurés, préside la *Cour du comté* (*V.* COUR), qui connaît des affaires civiles au-dessous de 40 shillings, ainsi que le *Sheriff's turn*, où se jugent, deux fois l'an, la plupart des délits et des crimes, et fait exécuter les jugements. Le shériff est nommé annuellement par le souverain, sur la présentation de 6 candidats faite par les juges du comté.

SHERLOCK (Thomas), célèbre prédicateur protestant, né à Londres en 1678, m. en 1761, fit de brillantes études à Cambridge, y enseigna quelque temps, et fut successivement évêque de Bangor en 1728, de Salisbury en 1734, de Londres en 1748. Il combattit les principes irréligieux de Collins. On a de lui: *Traité de l'usage et des fins des prophéties*, traduit en français par Lemoine, Amst., 1728, et 1733, in-8o; *les Témoins de la résurrection de J.-C., examinés et jugés selon les règles du barreau*, chef-d'œuvre de discussion et de bonne logique, qui a pour but de démontrer ce miracle, traduit par le même, La Haye, 1732, in-8o; 14 *Sermons*, trad. par le P. Houbigant, Lyon, 1768, in-

12, dans lesquels il réfute les principales objections des déistes contre la divinité de J.-C. B.

SHERRY, nom anglais de Xérès.

SHERWOOD, forêt d'Angleterre, au milieu du comté de Nottingham. Elle est remplie de cerfs et de daims. On y voit naître plusieurs rivières : le Meden, le Mann, et l'Idle, qui se dirigent vers le N. Il n'y en a plus que des débris. C'était le théâtre des exploits de Robin-Hood.

SHETLAND, *Emodæ*, archipel au N. de l'Ecosse, dans l'océan Atlantique, faisant partie du comté d'Orcades et-Shetlands, à 80 kil. N.-E. des Orcades, 289 S.-E. des Feroë, 337 O. de Bergen en Norvége; 225,000 hect.; 30,558 hab. Il est composé de 86 îles, dont 40 habitées; les principales sont : Shetland ou Mainland, Yell, Unst, Fetlar, Whalsey, Bressay, les deux Barra, Papa-Stour, Foula, Noss, et Fair. Hiver peu rigoureux. Aurores boréales. Pas de nuit pendant les mois de mai, juin et juillet. Sol montagneux, sans arbres, plus stérile que celui des Orcades. Unst est la plus fertile. Le sol appartient en grande partie au comte de Shetland. Excellents petits chevaux, nommés *shettes* ou *shetland-poneys*, et qu'on emploie dans les bassins houillers du N. de l'Angleterre, depuis que le travail des femmes dans ces mines est défendu. Exploit. de tourbe. Pêche au hareng. Fabr. de tricots de laine renommés. La population, de race norvégienne, n'est chrétienne que depuis le XIIIe siècle. On trouve, dans ces îles, des antiquités scandinaves. Forfar renferme un camp romain. Les seules villes des Shetland sont *Lerwick* et *Scalloway*. Les îles Shetland appartinrent dans le principe à la Norvége; Alexandre d'Ecosse les acheta de Magnus pendant le XIIIe siècle. Elles furent ensuite réclamées par le Danemark, auquel, ainsi que les Orcades, elles ont appartenu pendant près de deux siècles. Vers la fin du XVe siècle, Christiern Ier, mariant sa fille avec Jacques III d'Ecosse, et étant très-pauvre, engagea, pour payer sa dot, les îles Orcades et Shetland, dont l'Ecosse ne voulut plus se dessaisir. A. G.

SHETLAND (NOUVELLE-) ou SHETLAND DU SUD, archipel de l'océan Atlantique austral, dans les Terres antarctiques, au S.-E. de la Terre-de-Feu, au N.-O. de la Trinité; par 60°-63° lat. S., et 55°-65° long. O. Il se compose de 12 îles principales, Levingston, Cornwallis, Robert, King-George, Elephant, etc. — Aperçu pour la Ire fois en 1599 par le hollandais Dirn-Gueritz, poussé jusque-là dans une tempête; l'anglais Smith crut l'avoir découvert en 1819. Dumont d'Urville l'a exploré en 1838.

SCHIELD (William), compositeur de musique, né en 1754 dans le comté de Durham, m. en 1828, fut chef d'orchestre à Scarborough, directeur du théâtre de Covent-Garden à Londres, et chef des musiciens du roi. Il a laissé des opéras (*The flitch of Bacon, Robin Hood, Rosina, Marian, The enchanted castle, Oscar and Malvina*), et beaucoup de chansons devenues nationales. Sa musique est dans le goût italien. Il a écrit aussi : *Introduction à l'harmonie*, 1800, in-4°. B.

SHIELDS (NORTH-), brg et paroisse d'Angleterre (Northumberland), à 11 kil. E.-N.-E. de Newcastle, sur la rive g. et à l'embouchure de la Tyne; 9,700 hab. Vaste et beau port; chantiers de construction, brasseries, fabr. de toile à voiles. Export. considérable de houille.

SHIELDS (SOUTH-), v. et paroisse d'Angleterre, comté et à 25 kil. N.-N.-E. de Durham, sur la rive dr. et à l'embouchure de la Tyne, en face de North-Shields; 19,000 hab. Salines autrefois importantes. Construction de navires; verreries, corderies, savonneries, fonderies de fer. Export. de houille.

SHIP-MONEY, taxe imposée sur les ports en 1634 par Charles Ier, roi d'Angleterre, pour la construction des vaisseaux de l'Etat, et abolie en 1640.

SHIRE, nom des principales divisions topographiques de l'Angleterre, se traduit par *comté*.

SHIRLEY (Antoine), voyageur anglais, né en 1565, m. en 1631, visita les Antilles en 1596, fut ensuite envoyé en Italie par la reine Elisabeth, se rendit de là en Perse, d'où il revint avec des lettres et des présents de Chah-Abbas pour divers souverains de l'Europe, alla encore en Russie et en Espagne, et fut nommé, par Philippe IV, amiral des mers du Levant et membre du conseil de Naples. On a de lui : *Voyage aux Antilles*, inséré dans le recueil d'Hakluyt, 1660, t. III; *Voyage en Perse*, Lond., 1613, in-4°; *Voyage par la mer Caspienne et à travers la Russie*, publié par W. Parry, 1601.

SHIRLEY (Jacques), poëte anglais, né à Londres vers 1594, m. en 1656. Il a laissé 37 pièces de théâtre; elles ont peu de vigueur et d'originalité, mais du mouvement, de beaux vers, et de la clarté. On cite *les Joueurs* comme sa meilleure comédie. On a de lui aussi des *Poëmes*, Lond., 1649, in-8°, et deux grammaires latines estimées, qu'il publia sous les titres de *Via ad linguam latinam complanata*, 1649, et de *Manuductio*, 1656.

SHORE (Jeanne), femme d'un orfèvre de Londres, devint la maîtresse du roi Edouard IV. Après la mort de ce prince, pendant le règne duquel elle n'avait usé de son crédit que pour faire le bien, elle s'attacha à lord Hastings. Le duc de Glocester (plus tard Richard III), régent du royaume au nom des enfants d'Edouard, essaya en vain de la faire juger comme sorcière, mais obtint qu'elle fût condamnée, pour adultère, à faire amende honorable devant l'église de St-Paul, 1483. Selon la tradition populaire, elle mourut de faim; mais il paraît qu'elle vécut jusqu'au temps de Henri VIII. Ses malheurs ont fourni au poëte Rowe le sujet d'une tragédie, qui a été traduite en prose française par Andrieux, et imitée sur la scène française par Ladières et par N. Lemercier. B.

SHOREHAM (NEW-), brg et paroisse d'Angleterre (Sussex), sur la Manche, à 20 kil. O.-S.-O. de Lewes, 26 N.-O. de New-Haven; 1,500 hab. Pêche d'huîtres; construction de navires. Près de là est le vge d'*Old-Shoreham*, autrefois ville assez importante. B.

SHREWSBURY, anc. *Uriconium*, *Pengwerne* des Bretons, v. d'Angleterre, capit. du comté de son nom ou Shropshire, sur la Severn et le canal de son nom, à 248 kil. N.-O. de Londres; 22,055 hab. Siége des assises. On remarque les églises de St-Chad, de St-Gilles, et de Ste-Marie; le palais du comté; le théâtre, dans une partie de l'ancien palais des princes de Powysland; la colonne dorique érigée à l'entrée de la ville en l'honneur de lord Hill, etc. Fabr. de flanelles et de gros draps. Forges et fonderies de fer. Pâtisserie et charcuterie renommées. Entrepôt du commerce du pays de Galles. — Fondée, dit-on, au Ve siècle par les Bretons, Shrewsbury devint la capitale des princes de Powys, et tomba ensuite au pouvoir des Saxons. C'était, au moyen âge, une importante place de guerre. Henri V, encore prince de Galles, y remporta, en 1403, une victoire célèbre sur le comte de Northumberland, chef des barons révoltés. Prise par les troupes du Parlement en 1645. — Le comté de Shrewsbury, de Salop ou Shropshire, entre ceux de Chester au N., de Stafford à l'E., d'Hereford et de Worcester au S., et le pays de Galles à l'O., a 72 kil. sur 48, et 240,876 hab. Sol très-accidenté et fertile. La Severn le traverse du N.-O. au S.-E. La partie E. produit 300,000 tonnes de houille par an, du fer, etc.; l'O. donne du plomb, le N. et le S. du sel. Villes principales : Ludlow, Bridgenorth, Wem, etc. Elève de gros bétail et de moutons; fromages.

SHREWSBURY (duc de). *V.* TALBOT.

SHROP, contraction de SHREWSBURY (*V. ce mot*).

SIAGRIUS. *V.* SYAGRIUS.

SIAK, v. de l'île de Sumatra, sur la côte E., capitale d'un Etat de son nom, sur la rivière Siak, et à 260 kil. de son embouchure; par 0° 30' lat. N. et 99° 50' long. E. — L'Etat de Siak, borné au N.-E. par le détroit de Sumatra, est auj. en proie à l'anarchie; au temps de sa puissance, il avait 600 kil. sur 150, et faisait un commerce assez important.

SIAM, appelée aussi *Youdra*, *Juthia*, *Si-yo-Thy-ya* ou *Douaraoudy*, v. du royaume de Siam (jadis sa capitale), sur une île du Meinam, à 70 kil. N. de Bankok, par 14° 20' 40" lat. N. et 98° 30' long. E.; 90,000 hab. On y remarque le palais royal, la maison des Eléphants, et le Trésor. C'était, avant les invasions des Birmans, en 1767, une ville plus considérable et florissante, à laquelle on a donné jusqu'à 600,000 hab.

SIAM ou de THAY (Royaume de), vaste Etat de l'Asie méridionale, dans l'Indo-Chine, par 5°-21° lat. N. et 95°-104° long. E., entre l'empire Birman et le Laos au N., l'empire d'Annam à l'E., le golfe de Siam, la mer de Chine et le Malacca indépendant au S., l'Indo-Chine anglaise (Pegou et Tenasserim) à l'O.; 1,500 kil. sur 400; 495,000 kil. carrés; 6,000,000 hab.; capitale : Bankok (jadis Siam). Climat chaud et malsain. Ce royaume forme une vaste plaine, très-accidentée vers le N., et coupée par le Meinam, le long duquel sont les principales villes Siamoises, et dont les débordements périodiques fertilisent beaucoup un sol déjà riche, mais mal cultivé; il est encore arrosé par le Salouen. Le riz, le sésame, la canne à sucre, le tabac, le poivre, le bétel, la laque, et des forêts riches en bois de sapan et de teck en sont les principaux produits. Mines de fer, de cuivre, de plomb et d'étain; forêts peuplées de tigres, de rhinocéros, de singes et de nombreux éléphants (quelques-uns blancs, vénérés des Siamois); la chasse de ces animaux est un monopole

royal. L'industrie est presque nulle; commerce important, surtout avec la Chine, l'Annam, les possessions anglaises et hollandaises, et consistant en bois indigènes, peaux et cornes de buffle et de cerf, dents d'éléphants, nids d'hirondelle (mets recherché des Chinois), coton, riz, poisson, etc., échangés contre des tissus, des porcelaines, de la verrerie, des soieries, du thé, de l'opium, des armes, etc. Les habitants, composés de deux races indigènes, sont petits, mais robustes, et d'un extérieur peu agréable; ils sont modérés et soumis, mais vaniteux et rusés; les femmes sont condamnées aux travaux les plus pénibles. Les arts, les sciences et les lettres sont plus avancées que dans les pays voisins. Un souverain absolu, regardé comme une incarnation de Bouddha, gouverne le royaume de Siam; le bouddhisme est la religion principale, et quoique ce culte soit exclusif, quelques sectes sont tolérées. Le christianisme compte environ 2,500 prosélytes. Le pays est divisé en 4 provinces, le Siam, le Laos siamois, le Cambodge siamois, et le Malacca siamois. —Le royaume de Siam était connu dès le VIIIe siècle. Vers 1680, on crut un instant qu'il allait devenir l'allié et peut-être la propriété de la France. A l'instigation du grec Constantin Phalcon, favori du roi de Siam, des ambassades furent échangées, et Louis XIV envoya même quelques troupes; mais après plusieurs succès, elles furent massacrées, et là s'arrêtèrent les projets réciproques. Devenu, vers 1759, tributaire des Birmans, le royaume de Siam recouvra son indépendance en 1768, et agrandit même alors ses possessions par des conquêtes. Les Anglais ont conclu, en 1826 et en 1851, des traités qui leur permettent de commercer. *V.* Mgr Pallegoix, *Description du royaume de Thay* ou *Siam*, Paris, 1854, 2 vol. in-12.

SIAM (Golfe de), anc. *Magnus sinus?* golfe formé par la mer de Chine, entre la péninsule de Malacca à l'O., le royaume de Siam au N., et celui d'Annam à l'E. Il reçoit le Meinam. Dans sa partie orientale est l'archipel de Cambodge.

SI-AN, v. de Chine. *V.* SI-NGAN.

SIBBALD (Robert), médecin naturaliste, né vers 1643 dans le comté de Fife (Ecosse), m. en 1720, visita la France et l'Italie pour compléter ses études, fut nommé médecin et géographe du roi Charles II, et contribua puissamment à la création d'un collége de médecine et d'un jardin des plantes à Edimbourg. Il a laissé, entre autres ouvrages encore estimés : *Scotia illustrata, seu Prodromus historiæ naturalis*, Edimbourg, 1684 et 1696, in-fol.; *Phalainologia nova*, Londres, 1773, in-8°; *Histoire des comtés de Fife et de Kinross*, en anglais, 1710, in-fol.; *Histoire du comté de Linlithgow*, 1720, in-fol.; *Description des Orcades et des Shetland*, 1711, etc. B.

SIBENIK. *V.* SEBENICO.

SIBERENA, nom anc. de SANTA-SEVERINA.

SIBÉRIE, vaste région qui occupe toute la partie septentrionale de l'Asie, et forme la presque totalité de la Russie d'Asie; bornée au N. par l'océan Glacial arctique, à l'E. par la mer d'Okhotsk et le Grand-Océan, à l'O. par la Russie d'Europe, et au S. par le Turkestan et les annexes de l'empire chinois; entre 62° long. E. et 173° long. O., 42° et 76° lat. N. Superficie : 14,538,000 kil. carrés; 7,000 kil. sur 1,750; v. principale : Tobolsk. Population : 4,231,000 hab. De la Sibérie dépendent : les îles Kotelnoi ou de la Nouvelle-Sibérie, à l'embouchure de la Léna; les îles des Ours et de la Croix, plus à l'E., dans la mer Glaciale; l'île St-Laurent, les Kouriles et Saghalien, dans l'océan Oriental. L'intérieur de la Sibérie est peu accidenté : mais le pays est fermé au S. par de vastes systèmes de montagnes (Grand et Petit-Altaï, monts de la Daourie, Stanovoï, etc.). De grands fleuves le traversent dans toute sa longueur du S. au N. : l'Obi, avec son affluent, l'Irtysch, l'Iénisséï, la Léna, la Toungouska, la Khatanga, la Kholima, etc. On y trouve de grands lacs : le Baïkal, l'Altanhoor, le Palkacha, l'Alaktougoul. La Sibérie se divise en deux zones bien distinctes : les régions polaires, vastes déserts, couverts de neiges éternelles et de marais glacés, sans autre végétation que des mousses et des lichens; et les contrées du S., dont le climat est moins rigoureux, où la culture est développée et productive, où l'on rencontre des villes et une société civilisée. Dans toute la contrée d'ailleurs, l'air est très-pur; le ciel, toujours serein en hiver, est très-favorable aux observations astronomiques. La végétation des contrées méridionales est d'une grande richesse; on y trouve d'immenses forêts, où croissent en abondance le cèdre de Sibérie, le saule, le pin, le bouleau, le mélèze, l'arbre à poix, etc. La faune est également très-riche : le renne et le chien de Sibérie sont les espèces les plus utiles. Les plus belles pelleteries viennent de la Sibérie septentrionale, où abondent l'hermine, la zibeline, le renard noir, etc. Dans quelques-unes des îles de l'océan Arctique, on trouve en grande quantité de l'ivoire provenant d'animaux antédiluviens. Les mines d'or sont nombreuses et abondantes; les plus riches sont celles de l'Altaï, de Nertchinsk, de la Zmeiogorsk, etc.; elles ont donné, en 1851, 25,340 kilog., c.-à-d. plus de 87 millions de francs. La Sibérie produit en outre de l'argent, du cuivre, du fer, des malachites, des pierres précieuses, y compris le diamant. — Outre les Russes, peuple conquérant, la population se compose de peuplades d'origine et de mœurs diverses : les Tatares, anciens possesseurs du sol, auj. peu nombreux; les Iakoutes, appartenant à la même race, tributaires de la Russie et payant leur *iassak* en pelleteries; les Finnois Vogouls et Ostiaks, les Samoyèdes, les Bouriates, les Toungouses, les Lamoules, les Tougakirs; les Tchoutchis, peuple indépendant; les Boukhares et Turkomans de Taschkend; les Kalmoucks et Khirghiz-Kaïsaks, tribus nomades; les Cosaques gardiens des frontières. Presque toute la population est groupée autour de Tobolsk, de Tomsk, et d'Irkoutsk. La religion grecque est observée dans les pays du S. et de l'O.; le chamanisme règne à l'E. et au N. Les Tartares sont restés mahométans. On trouve en outre beaucoup de bouddhistes et même de fétichistes. — La contrée est divisée administrativement en deux parties : 1° la Sibérie occidentale, chef-lieu, *Tobolsk*, comprenant les 5 gouvernements de Tobolsk, Tomsk, Semipalatinsk, des Kirghis de la Sibérie (Moyenne horde), et du district d'Ala-Tau (Grande horde); une partie du territoire situé à l'E. de l'Oural et à l'O. de l'Ischim dépend des gouvernements européens de Perm et d'Orenbourg (Petite horde des Kirghis); 2° la Sibérie orientale, ch.-l., *Irkoust*, comprenant les 6 gouvernem. d'Ienisseïsk, Irkoust, Yakoust, Trans-Baïkal, Prov. Maritime de la Sibérie (districts d'Okhotsk et du Kamtchatka), Prov. de l'Amour; v. princip. : Omsk, Barnaoul, Krasnoiarsk, Neitchinsk, Petropaulovsk, Nikolaievsk. — La société sibérienne est démocratique sous un gvt despotique et militaire. Tous les indigènes sont serfs de la couronne; il n'y a pas de noblesse constituée : l'autorité des fonctionnaires russes et cosaques est sans contre-poids. La vénalité de l'administration est presque générale. Le port de toute espèce d'armes est interdit aux indigènes. Néanmoins la condition des paysans des zones tempérées n'est pas malheureuse. L'instruction publique est peu développée : il existe 3 gymnases ou lycées, 71 écoles, 2 institutions particulières, et ces divers établissements sont fréquentés par 4,346 élèves. — La population sibérienne s'accroît avec rapidité. La Sibérie sert au gouvernement russe de lieu d'exil; le flux constant des déportés répand dans le pays des germes d'industrie. Tous les nobles exilés sont dégradés, et deviennent artisans, industriels, ou cultivateurs. Les convicts sont dirigés par bandes, la nuit, sans chaînes ni fers, sur des routes désignées, où des postes de Cosaques sont placés de distance en distance. Les plus criminels sont employés aux travaux des mines de l'Oural; les autres sont distribués dans les districts, où ils trouvent à exercer leur industrie. Le nombre des condamnés politiques l'emporte de beaucoup sur celui des criminels. — Le climat rigoureux du pays et l'état d'asservissement des habitants leur donnent une gravité qui dégénère souvent en mélancolie; sans vivacité dans le caractère, ils se divertissent avec une sorte d'emportement sombre et violent. Ordinairement sobres, ils mangent, pendant les jours de fête, avec une gloutonnerie effrayante. Ils ont la passion de l'eau-de-vie. Leur nourriture ordinaire se compose de graisse et de lait aigri. Ils ont pris l'habitude de boire de l'huile rance avec les indigènes. Au reste, les populations sibériennes sont d'une nature vigoureuse; elles ont de l'aptitude pour l'industrie et le commerce. La Sibérie n'a d'autre commerce que celui des fourrures; mais elle sert d'intermédiaire aux relations commerciales de la Russie avec la Chine. Le commerce entre Moscou et la Chine se fait au moyen de deux fleuves, l'Iénisséï et l'Obi, et ce transit verse annuellement en Sibérie de 2 à 3 millions de roubles. Les produits des deux Empires s'échangent entre deux villages situés sur la frontière, Kiatcha en Russie, et Masmatschin en Chine. Le seul commerce des fourrures à Kiakhta s'est élevé jusqu'à 7 millions de roubles. Plus des trois quarts des fourrures recueillies en Sibérie sont employées dans le pays, ou dirigées vers Nijni-Novogorod et Moscou. On paie à Iakoutsk une peau de martre de 40 à 50 roubles.

Histoire. — Jusqu'au XVIe siècle, les tzars moscovites ne possédèrent en Sibérie que quelques-unes des contrées

limitrophes. Le pays était occupé par les Tatares, qui avaient fondé, en 1242, un khanat, dont le ch.-l. était *Sibir*, sur l'Irtysch. En 1580, quand les Cosaques du Don eurent été soumis par les Russes, Yermak, un de leurs chefs, s'enfuit en Sibérie avec 5,000 cavaliers, qui se trouvèrent réduits à 500 au bout d'un an. Néanmoins il attaqua le khan de Sibérie, Kutchun, le vainquit, s'empara de Sibir, et vit bientôt les Tatares venir de tous côtés se ranger sous son autorité. Il fit part de ses succès au tzar, qui le nomma prince de Sibir et lui promit l'envoi d'une armée. La mort d'Yermak, 1584, obligeait déjà les Cosaques à la retraite, lorsqu'ils reçurent ce renfort; ils reprirent Sibir, puis l'abandonnèrent pour Tobolsk, où fut bâtie la première église chrétienne, 1587. Un vaïvode y fut établi, et des forteresses s'élevèrent pour protéger la conquête. La Russie a tourné, depuis cette époque tous ses efforts vers les plateaux de l'Asie centrale. Les khanats de Khiva, de Kokhand, et de Boukharie, situés entre la Chine, la Perse, l'Inde et la Sibérie, sont les étapes des caravanes entre l'Inde et la Russie. Les négociants de Samarkand servent d'intermédiaires au commerce de la Perse et de l'Inde avec l'Europe, et prospèrent en dépit de la rapacité des guerriers maîtres du pays, et des dangers que courent les caravanes au milieu des tribus pillardes et nomades du désert. F—T.

SIBÉRIE (NOUVELLE-), ou archipel *Liaikhov*, groupe d'îles de l'océan Glacial arctique, sur la côte N. de la Sibérie; par 71°-74° lat. N., et 131°-153° long. E.; 49,000 kil. carrés. Il y a 3 îles principales : Kotelnoï, Fadevskoï, Atrikanskoï. Froid extrême et climat glacé; souvent la mer est gelée entre l'archipel et le continent; il n'y a pas d'habitants, mais des fossiles nombreux et des bois pétrifiés. Ces îles n'ont été découvertes qu'au commencement du XVIIIe siècle.

SIBILET (Thomas), poëte, né à Paris vers 1512, m. vers 1589, était avocat au parlement, et, pendant les troubles de la Ligue, fut emprisonné avec L'Estoile, son ami, comme attaché à la cause royale. On a de lui un *Art poétique français pour l'instruction des jeunes étudiants*, Lyon, 1548, in-8°, ouvrage curieux comme résumé des principes de l'école de Marot, au moment où commençait celle de Ronsard. B.

SIBIR ou ISKER, anc. v. d'Asie, sur l'Irtysch, à 24 kil. N. du lieu où Tobolsk fut bâti depuis. On croit qu'elle a donné son nom à la Sibérie.

SIBOUR (Marie-Dominique-Auguste), prélat français, né en 1792, à St-Paul-Trois-Châteaux (diocèse de Valence), m. en 1857, termina ses études au séminaire de St-Sulpice à Paris, fut professeur au petit séminaire de la rue St-Victor, puis vicaire dans les paroisses des Missions-Étrangères et de St-Sulpice, chanoine de l'église de Nîmes, et évêque de Digne en 1840. Animé d'idées libérales, il publia des *Institutions diocésaines*, en 2 vol., où il réclame particulièrement pour les chapitres une plus grande participation au gouvernement des diocèses, et, pour le clergé inférieur, des garanties d'indépendance. Élevé à l'archevêché de Paris en 1848, après la mort de Mgr Affre, il s'appliqua au développement des études religieuses, encouragea l'école ecclésiastique des Carmes, établit des conférences publiques et périodiques sur la théologie, multiplia les églises et les écoles chrétiennes dans les quartiers les plus populeux et les moins riches; s'appliquant à concilier la science et la religion, à rapprocher le prêtre et les gens du monde, il établit la Fête des écoles, qui fut comme un rendez-vous donné aux esprits d'élite et aux hommes de foi. Il a été assassiné dans l'église St-Etienne-du-Mont, où il ouvrait la neuvaine de Ste-Geneviève, par un prêtre nommé Verger, récemment interdit.

SIBTHORP (John), botaniste, né en 1758 à Oxford, d'un professeur de botanique de cette ville, m. en 1796, visita la France et la Suisse, succéda à la chaire de son père en 1781, voyagea, de 1787 à 1794, à Constantinople et dans tout le Levant, et rapporta en Angleterre de riches collections. Il a publié : *Flora Oxoniensis*, Oxford, 1794, in-8°. Il légua à l'université d'Oxford une rente de 200 livres sterling, pour faire éditer une *Flora græca*, 10 vol. in-fol., avec 1,000 fig. coloriées, et servir ensuite au traitement d'un professeur d'économie rurale.

SIBUSATES, tribu de la Gaule (Aquitaine), dans le pays des Tarbelles, où est auj. *Saubusse* (Landes).

SIBYLLE, fille d'Amaury Ier, roi de Jérusalem, épousa Guillaume *Longue-Epée*, marquis de Montferrat, et en eut un fils, qui fut reconnu roi de Jérusalem en 1185. Cet enfant étant mort peu de temps après, elle se maria en secondes noces avec Guy de Lusignan, et partagea le trône avec lui, 1186.

SIBYLLES, nom donné par les Grecs et les Romains à des femmes qu'ils croyaient inspirées de l'esprit prophétique. Platon est le premier qui ait parlé de la Sibylle d'Érythrée en Ionie. Solin et Ausone en comptent trois : celles d'Erythrée, de Sardes, et de Cumes (en Italie). D'autres auteurs parlent des Sibylles de Delphes, de Samos, de Claros, d'Ancyre, de Tibur, etc. La plus célèbre est celle de Cumes, désignée par les différents noms d'Hérophile, Démophile, Daphné, Manto, Amalphée, etc. Selon la tradition, une sibylle de Cumes vendit à Tarquin l'Ancien les *Livres sibyllins* (*V. l'art. suiv.*).

SIBYLLINS (Oracles ou Livres), *Oracula Sibyllina*, ou *Libri Sibyllini*, recueil d'oracles conservés dans l'ancienne Rome, et que l'on croyait contenir les destinées de l'Empire. La sibylle d'Erythrée les avait composés (*V.* SIBYLLES), et, étant très-vieille, les vendit à Tarquin le Superbe pour 300 philippes d'or (8,000 fr.?). Ils formaient trois livres, que Tarquin fit enfermer dans un caveau du temple de Jupiter-Capitolin, et dont il confia la garde à trois patriciens; plus tard, un collége de 10, puis de 15 prêtres, en fut chargé (*V.* QUINDÉCEMVIRS). On consultait ces livres dans les cas de calamité publique, et seulement sur un ordre du sénat. Les oracles étaient écrits en vers grecs, obscurs, ambigus, où les prêtres savaient trouver des prescriptions pour toutes les circonstances. Ces livres périrent l'an 670 de Rome, dans l'incendie du Capitole; mais le sénat les avait trouvés si utiles au gouvernement, qu'il en fit composer un autre recueil, qu'on alla chercher en Italie, en Grèce, et en Afrique. Auguste fit transporter les Livres Sibyllins au mont Palatin, dans le temple d'Apollon, le dieu des oracles. Ils subsistèrent jusqu'à l'an 389 de J.-C., époque où Stilicon les brûla par ordre de Théodose. — Il existe un recueil d'Oracles sibyllins en 8 livres, contenant, en vers grecs, des prédictions sur l'établissement de la religion chrétienne; les termes en sont très-clairs : mais on reconnaît généralement que des chrétiens du IIe siècle ont fabriqué ces oracles. On en a diverses éditions, par Bétuléius (Birken), 1545; Castalio (Chateillon), 1555; Opsopœus, Paris, 1599; Servatius Gallæus, Amsterdam, 1609; par M. Alexandre, avec de nouveaux fragments donnés par Angelo Mai en 1817 et 1828, un commentaire, et une traduction en vers latins, Paris, 1841-56, 2 volumes in-8°. C. D—Y.

SICAMBRES, *Sicambri*, peuple de la Germanie septentrionale, habitait d'abord au N. de la Lippe et sur la rive dr. du Rhin, et s'étendit ensuite vers l'E. jusqu'au Visurgis (Wéser). Drusus le soumit, et en transporta une partie dans la Gaule Belgique. Au IIIe siècle, les Sicambres entrèrent dans la confédération des Francks.

SICANIE, *Sicania*, nom primitif de la Sicile, venant des *Sicanes*, peuple Ibérien, qui émigra de l'Espagne (Tarraconaise), et passa en Italie et de là en Sicile.

SICANUS. *V.* SICORIS.

SICARD (Claude), missionnaire jésuite, né à Aubagne en 1677, m. en 1726, alla prêcher en Syrie, 1706, puis au Caire, étudia le génie et les monuments des peuples chez lesquels il exerça son ministère, et fut enlevé par la peste au Caire, où il était allé porter aux pestiférés les secours de la religion. Ses observations sur les monuments de l'Egypte ont été publiées dans les *Lettres édifiantes*.

SICARD (l'abbé Roch-Ambroise CUCURRON), célèbre instituteur des sourds-muets, né au Fousseret, près de Toulouse, en 1742, m. en 1822, reçut les ordres à Toulouse, et devint vicaire-général à Bordeaux. M. de Cicé, archevêque de cette ville, voulant établir une école de sourds-muets, envoya l'abbé Sicard à Paris, pour apprendre la méthode de l'abbé de l'Epée. Cette mission eut un plein succès, et Sicard revint en 1786 fonder l'école de Bordeaux. Sa réputation devint si éclatante comme instituteur, que, l'abbé de l'Epée étant mort en 1789, il fut appelé à lui succéder, après un concours ouvert devant les commissaires de l'Académie Française, et dans lequel il y eut trois prétendants, 1790. Ayant été mis en arrestation après le 10 août 1792, ses élèves vinrent présenter une pétition à l'Assemblée législative pour obtenir sa liberté; mais la Commune de Paris s'y opposa, et fit transférer Sicard à l'Abbaye, où il échappa presque miraculeusement aux massacres de septembre. Il professa avec beaucoup de succès, en 1795, la grammaire générale à l'Ecole normale, fut proscrit par le Directoire au 18 fructidor comme rédacteur des *Annales catholiques*, et ne reprit ses fonctions auprès des sourds-muets qu'après le 18 Brumaire. Ses livres servent encore de guide aux instituteurs en Europe et en Amérique; ce sont : *Eléments de grammaire générale, appliquée à la*

langue française, 1799, 2 vol. in-8°, 2e édit., 1808, ouvrage qui le fit entrer à l'Académie Française; *Mémoire sur l'art d'instruire les sourds-muets de naissance*, 1789, in-8°; *Catéchisme à l'usage des sourds-muets de naissance*, 1796, in-8°; *Cours d'instruction d'un sourd-muet de naissance*, 1800, in-8°; *Journée chrétienne d'un sourd-muet*, 1805, in-12; *Théorie des signes pour l'instruction des sourds-muets*, 1808.

SICCA VENEREA, anc. v. de Numidie, à l'E., près du Bagradas, à l'E. de Madaure et au N. de Zama. Marius y battit Jugurtha, en 109 av. J.-C. C'est auj. *El-Kef*, dans le S.-O. de la régence de Tunis.

SICELEG, v. de Palestine, dans le pays des Philistins, fut donnée par le roi de Geth à David, qui y chercha un asile contre les persécutions de Saül.

SICHÉE ou SICHARBAS, mari de Didon (*V. ce mot*).

SICHEM, v. de Palestine, dans la tribu d'Ephraïm, puis dans la Samarie, au S. de Samarie, au milieu d'une vallée très-fertile formée par le mont Garizim et le mont Hébal. C'était une des villes lévitiques. Les fils de Jacob en tuèrent tous les habitants, pour venger une insulte faite à leur sœur Dina. Detruite par Abimélech, fils de Gédéon, à la suite d'une révolte, elle fut rebâtie par Jéroboam, et devint le siége de l'assemblée à la suite de laquelle eut lieu le schisme des dix tribus d'Israël. Capitale du royaume d'Israël avant Thirsa et Samarie, elle fut encore, sous les rois de Perse, le centre du culte des Samaritains. Vespasien en fit une colonie romaine sous le nom de *Flavia Neapolis*. C'est auj. *Naplouse*.

SICILE, *Trinacria, Sicania, Sicilia* des anciens, la plus grande des îles de la Méditerranée, à la pointe de l'Italie, dont elle est séparée par le détroit de Messine; entre 36° 40′ et 38° 18′ lat. N., 10° 8′ et 13° 20′ long. E.; 300 kil. de l'E. à l'O., sur une largeur de 50 à 190; 27,018 kil. carr. 2,391,802 hab. Capitale, *Palerme*. Les montagnes y paraissent être un prolongement des Apennins; elles se composent de trois petites chaînes qui se réunissent au centre, et donnent à l'île une forme triangulaire; chaque angle est terminé par un cap : Boéo à l'O., Passaro au S.-E., Faro au N.-E. (*Lilybæum, Pachynum, Pelorum* des anciens). Sur la côte orientale, et à peu de distance de la mer, est le volcan de l'Etna ou Monte-Gibello. Les rivières sont nombreuses, mais de peu d'importance; ce sont la Giaretta, le Salso, le Platani, le Caltabellota, le Termini, le Fiume-Grande. La Sicile jouit d'un climat admirable et d'une grande salubrité, bien que la chaleur y soit souvent extrême. Le sol est d'une fécondité admirable, et l'île était appelée autrefois le *Grenier du peuple romain;* mais elle est auj. fort mal cultivée, et plus de la moitié des terres est abandonnée. Les montagnes élevées du N.-E. présentent une végétation à peu près identique à celle des Apennins sur la côte voisine de Calabre. Au S. se trouvent les productions tropicales de la flore africaine, les cactus, les agaves, les palmiers (ceux-ci en petit nombre, parce qu'ils ont été détruits en haine de l'islamisme); les dattes ont peine à mûrir. La canne à sucre, importée jadis par les Sarrasins, a presque entièrement disparu. Les abeilles du mont Hybla étaient célèbres dès les temps anciens. Les principales productions sont d'excellent froment, du riz, du safran, des vins (entre autres, ceux de Syracuse et de Marsala, vendus en Angleterre comme Xérès et Malaga; 210,000 hectol. par an), de l'huile d'olive, etc. On y récolte aussi du coton, beaucoup de soie et de miel. Elève de bestiaux, chevaux, mulets, ânes, buffles. Les productions minérales sont : le soufre, très-abondant (en 1859, on en a exporté 1,740,860 quintaux, valant plus de 26 millions de fr.), le fer, le cuivre, le plomb, l'alun, le porphyre, le sel (112,000 tonnes par an), le marbre. Sources d'eaux minérales et thermales. La Sicile a peu de routes; l'industrie y est presque nulle, et le commerce peu développé, malgré le grand nombre et la sûreté de ses ports. Les capitalistes anglais ont envahi la culture des vignes et le commerce des soufres. Le climat est salubre, quoique très-chaud, et soumis souvent à l'influence du Sirocco d'Afrique.

Histoire. La Mythologie plaçait en Sicile le séjour des Cyclopes et des Lestrygons. Ces traditions effrayantes, jointes aux brigandages des pirates tyrrhéniens, écartèrent longtemps les Grecs de la Sicile. Seulement, vers la fin du VIIIe siècle avant J.-C., l'Athénien Théoclès, à la tête d'une colonie de Chalcidiens, fonda, sur la côte orientale, Naxos et Léontium, 735. La Sicile était alors occupée par 4 populations différentes : les Sicanes, tribu ibérienne; les Sicules, tribu pélasgique venue d'Italie; les Phéniciens, épars sur la côte; les Elymiens, tribu barbare qui se disait d'origine troyenne. En 734, Archias, exilé de Corinthe, fonda Syracuse, qui donna elle-même naissance à Acræ, 664, Casméné, 644, Camarine, 599. Des Mégariens fondèrent Sélinonte, 628, et des Crétois bâtirent Géla, qui fonda à son tour Agrigente, 582. En même temps, des habitants de Cumes et de Chalcis fondaient, sur la côte septentrionale, Zancle ou Messine, métropole d'Himéra. Chaque ville se donna un tyran, pour échapper aux excès de la démagogie qui régnait partout : Panœtius régna à Léontium, Simicus à Centuripe, Scytès et Anaxilas à Zancle, Pythagoras à Sélinonte, Térillus à Himéra, Phalaris, Alcmène, Alcandre, et Théron à Agrigente, Cléandre, Hippocrate, et Gélon à Géla. La prépondérance en Sicile appartint d'abord à Agrigente et à Géla. Gélon, appelé par les riches de Syracuse contre le peuple, s'empara de la moitié de la ville, y transporta le siége de sa puissance, conquit Naxos, Zancle, Léontium, et défit, dans une bataille sanglante, une armée carthaginoise qui assiégeait Himéra. Syracuse devint, grâce à lui, la capitale de la Sicile. Il laissa le trône à son frère Hiéron, qui, plein de goût pour les lettres, attirait à Syracuse Pindare, Simonide, Eschyle. La tyrannie de Thrasybule amena une révolution en 465. Thrasybule fut chassé, et le gouvernement démocratique établi dans toutes les cités. C'est vers ce temps qu'eut lieu l'expédition des Athéniens en Sicile, triste et fameux épisode de la guerre du Péloponèse. Invoquée par les Léontins contre les Spartiates, Athènes, sur l'avis d'Alcibiade, fit partir 20 galères pour la Sicile, puis profita d'une querelle entre Egeste et Sélinonte pour prendre le parti des Egestains et envoyer une flotte de 134 trirèmes sous la conduite de Nicias, Lamachus et Alcibiade. Alcibiade s'empara de Catane et de Naxos; mais, rappelé pour répondre à une accusation de sacrilége, il laissa le commandement au faible Nicias, qui vint trop tard assiéger Syracuse. Le Lacédémonien Gylippe arriva à temps pour empêcher la ville d'être prise. Une nouvelle flotte athénienne fut amenée par Démosthène. Vaincus sur terre et sur mer, Nicias et Démosthène voulurent lever le siége; mais une éclipse les effraya; ils perdirent 27 jours, éprouvèrent revers sur revers, et furent obligés de se rendre à discrétion, 413. Ce triomphe semble marquer l'apogée de la puissance de Syracuse. Le peuple voulut alors une constitution démocratique. Elle fut rédigée par Dioclès, 412; mais, dans l'O. de l'île, les progrès des Carthaginois, 409-406, secondés par les querelles de Sélinonte et d'Egeste, excitèrent des désordres funestes à la liberté. Denys l'Ancien, tyran de Syracuse, de 405 à 368, affranchit du moins presque entièrement la Sicile, et conquit la Grande-Grèce; mais son fils et successeur, Denys le Jeune, fut détrôné par Dion, 357, que remplaça son assassin Callipe, 354, puis le frère de Denys, Hipparinus, 353-351, enfin son général Nypsius. Denys revint alors, 347, et fut de nouveau détrôné par Timoléon, 343, qui rétablit l'ordre et la démocratie, battit les Carthaginois, et mourut en 337, après avoir abdiqué. Les guerres de Syracuse avec Agrigente, et l'usurpation de Sosistrate dans Syracuse, de 337 à 317, préparèrent la tyrannie d'Agathocle, 317. Opprimée après lui par Icétas, 289-290, par Tynion et Sosistrate, par Pyrrhus même, qu'elle avait appelé contre les Carthaginois et les mercenaires Mamertins, Syracuse proclama roi Hiéron, 269-215. Battu par les Romains au commencement de la 1re guerre Punique, ce prince resta 50 ans leur allié; mais, après la guerre, toute la Sicile carthaginoise fut réduite en province romaine, 241. Le successeur et petit-fils d'Hiéron, Hiéronyme, orgueilleux et cruel, périt assassiné, 214; la faction démocratique se déclara pour Annibal, et souleva soixante-six villes de la Sicile. Syracuse, assiégée par Marcellus, succomba malgré le génie d'Archimède, 212, et, deux ans après, toute la Sicile forma la première province romaine. Elle conserva, il est vrai, ses lois et ses magistrats; mais un préteur romain y résida, et elle dut acquitter annuellement un tribut en argent et en blé. Deux révoltes d'esclaves, 134 et 106, les concussions de Verrès, 71, la défaite de Sextus Pompée à Nauloque, 36, sont, jusqu'à l'avénement d'Auguste, les faits les plus saillants de l'histoire de la Sicile, qui se confond avec celle de Rome même. Le préteur, armé de tous les pouvoirs politiques, militaires et judiciaires, résidait à Syracuse. Deux questeurs, résidant l'un dans la partie orientale, l'autre dans la partie occidentale de l'île, étaient chargés de la perception des impôts. Chaque ville conservait d'ailleurs son organisation municipale, avec des magistrats de noms différents : *hiéropoles* à Géla, *amphipoles* à Syracuse, *quinqueprimi* à Argyre, *decemprimi* à Centuripe. L'impôt fourni par la Sicile était considérable : 9 millions de sesterces (1,800,000 francs), pour un tiers de l'île seulement. Elle était soumise à un code spécial, la loi *Rupilia*.—Envahie au moyen

âge par les Vandales, 440, puis par les Goths, 493, elle fut reprise par Bélisaire, 535, et rattachée à l'empire d'Orient. Au siècle suivant, les Musulmans dirigèrent vers la Sicile plusieurs expéditions, qui n'eurent qu'un succès momentané. Mais la dynastie des Aglabites s'empara de l'île en 827. Ces nouveaux possesseurs la partagèrent, suivant la division géographique du pays, en 3 *Vals*, dont les districts étaient administrés par des cadis. Ils importèrent en Sicile le coton, la canne à sucre, le frêne, le pistachier, et donnèrent un grand essor à l'industrie et au commerce. Les Fatimites succédèrent aux Aglabites en 917, et restèrent maîtres de la Sicile jusqu'au XIe siècle. De 1058 à 1090, ils furent chassés à leur tour par les Normands, dont le chef, Roger, fut le 1er grand-comte de Sicile. En 1130, la Sicile fut réunie au comté de Pouille et au principat de Capoue. Pour se soustraire à la tyrannie de Charles d'Anjou, elle se donna à Pierre d'Aragon après le massacre des Vêpres siciliennes, 1282, et elle obéit à une dynastie aragonaise; ce fut une période de dissensions intestines. Après une réunion momentanée au royaume de Naples sous Alphonse Ier, 1435-58, et une nouvelle séparation sous Jean d'Aragon, la Sicile et Naples furent de nouveau réunies par Ferdinand le Catholique, 1504, que le choix des barons appela au trône. Dès lors l'histoire de l'île se confond avec celle du royaume dont elle fait partie (*V. l'art. suiv.*). En 1713, la Sicile fut donnée à la maison de Savoie; en 1720, on l'échangea contre la Sardaigne, qui appartenait à l'Autriche. Cette puissance dut y renoncer en 1738, le traité de Vienne reconstituant le royaume des Deux-Siciles en faveur d'une branche cadette des Bourbons d'Espagne. En 1806, la famille royale, chassée de Naples par une invasion française, se réfugia dans la Sicile, que les Anglais vinrent défendre contre les Français. L'île eut alors une constitution, qui fut abolie en 1815. Encore à demi féodale, et jusqu'alors décentralisée, elle avait possédé, dans cette constitution inspirée par l'Angleterre, une charte appropriée aux goûts de ses habitants. Les Anglais ont travaillé depuis lors à entretenir la reconnaissance des Siciliens, qui goûtent peu, d'ailleurs les principes d'égalité civile et de centralisation laissés par la domination française dans le reste des États napolitains. L'insurrection de Messine, 1848, a été vigoureusement réprimée; celle de Palerme en 1860 a réussi, et l'île entière, conquise par Garibaldi, a été annexée aux États sardes. Elle est divisée en sept provinces, ou intendances, qui portent les noms de leurs chefs-lieux : *Palerme Messine, Catane, Noto* (Syracuse jusqu'en 1837), *Caltanisetta, Girgenti*, et *Trapani*, toutes subdivisées en arrondissements. F—T.

SICILES (Royaume des DEUX-), anc. Etat de l'Europe méridionale, formé par la réunion du royaume de Naples (*V. ce mot*) et de l'île de Sicile (*V. ce mot*), que sépare le détroit ou phare de Messine; de là les dénominations d'États en deçà du Phare, et d'États au delà du Phare. L'ensemble du royaume était borné au N. et à l'E. par la mer Adriatique, au S. par la mer Ionienne, à l'O. par la mer Tyrrhénienne et les Etats de l'Eglise. Son territoire comprenait 111,776 kil. carr., et 9,283,686 hab. Capitale, *Naples*. Le gouvernement était monarchique absolu. Le roi gouvernait avec un ministère, assisté d'une *Consulte d'Etat* pour les domaines en deçà du Phare; un lieutenant-général le représentait en Sicile, et était assisté lui-même de directeurs et d'une *Consulte*. Le ministère n'était composé que de 4 ministres, dont un particulier pour les affaires de Sicile. Toutes les grandes administrations centrales avaient des directeurs-généraux et un état-major considérable d'employés, et étaient distinctes pour les États de terre-ferme et pour la Sicile. Il en était de même dans toutes les branches de l'organisation administrative, qui était double pour les deux parties de l'Etat. — Le royaume était divisé en 22 provinces ou intendances, dont 15 pour le continent et 7 pour la Sicile. Ces provinces étaient partagées elles-mêmes en 77 districts, 718 arrondissements, et 2,210 communes, dirigés par des intendants et sous-intendants, et des syndics. — Le département de la justice était ainsi organisé : il y avait 2 Cours suprêmes de justice, l'une à Naples, et l'autre à Palerme; et 7 Cours d'appel : 4 sur le continent, Naples, Aquila, Trani, Catanzaro; 3 en Sicile, Palerme, Messine, Catane. En outre un tribunal de 1re instance siégeait dans chaque chef-lieu de province, un tribunal de police dans chaque district, un *conciliatore* ou juge-de-paix dans chaque commune. — Le clergé et les ordres religieux, en général, possédaient beaucoup de biens. Il y avait près de 100,000 ecclésiastiques de tout ordre, dont 23 archevêques et 77 évêques. L'instruction publique était confiée au clergé. Il y avait 4 universités, dont 3 en Sicile (Palerme, Catane, Messine), 8 académies, 1 collége royal dans chaque province, et 1 séminaire dans chaque diocèse. — L'armée active comprenait, avec les régiments suisses capitulés, les corps sédentaires, l'intendance, les troupes de garnison, les invalides, et les compagnies d'armes et de dotation, 56,375 hommes sur le pied de paix, et 103,264 hommes sur le pied de guerre. Il n'y avait pas d'exemption du service, mais on pouvait acheter un remplaçant. La durée du service était de 5 ans pour l'infanterie, de 8 pour la cavalerie. — Le personnel de la marine se composait de : 1 vice-amiral, 5 contre-amiraux, 9 brigadiers, 25 capitaines de vaisseau ou de frégate, 1 régiment d'infanterie de marine de 12 compagnies, 1 corps d'artillerie de 14 compagnies, 2 compagnies sédentaires, 1 corps du génie, 1 corps de matelots, etc. Son matériel comprenait 2 vaisseaux de ligne de 80 canons, 5 frégates à voiles, 14 frégates à vapeur, 6 corvettes, 5 bricks, 1 goëlette, 14 petits bâtiments à vapeur. Le nombre des marins s'élevait à 4,860. — Le budget de l'Etat restait secret; cependant on évalue les recettes à 27 ou 28,000,000 de ducats. La dette publique s'élevait à 101,754,000 ducats pour la terre-ferme, et 20,138,000 ducats pour la Sicile; en tout, 121,872,000 ducats. — L'industrie et le commerce sont dans un état peu florissant. Les voies de communication manquent à l'intérieur; la population afflue sur les côtes et dans les villes, au préjudice de l'agriculture. Aussi le paupérisme est-il proportionnellement plus grand qu'en aucun autre Etat de l'Europe. Le mouvement commercial de la partie continentale du royaume s'élevait, annuellement, de 121 à 161 millions de francs, importation et exportation réunies. La France est un des États qui avaient la plus grande part dans ce mouvement. On récolte annuellement à Agosta, Trapani, Marsala, 857,000 quintaux métriques de sel marin, dont 515,000 sont exportés. Le total des ventes de soufres siciliens s'élève à plus de 26 millions de francs depuis la maladie de l'oïdium sur la vigne.

Histoire. Au XIe siècle, Guillaume Bras-de-Fer, Drogon et Humfroi, fils de Tancrède de Hauteville, pauvre gentilhomme du Cotentin, étant venus chercher fortune en Italie, parvinrent à s'emparer d'Amalfi, et en firent le centre d'une petite république normande, divisée en 12 comtés, 1043. Guillaume, l'aîné des trois frères, obtint, comme le premier des 12 comtes, le duché de la Pouille, dont le pape Léon IX, prisonnier des Normands après la bataille de Civitella, 1053, donna ensuite l'investiture à Humfroi. Robert Guiscard, comte de Pouille après Humfroi, et maître des deux Calabres, s'allia avec le Saint-Siége, et, tandis que son frère Roger soumettait la Sicile, acheva la conquête de l'Italie méridionale, enleva aux Lombards Salerne et Bénévent, 1078, et aux empereurs grecs Tarente et Otrante, 1080. Après la dynastie des princes normands, qui, depuis 1130, avaient réuni la Sicile et le midi de l'Italie, le mariage de Constance, fille de Roger II, avec Henri VI, fils de Frédéric Barberousse, plaça les deux régions sous le pouvoir des empereurs d'Allemagne, qui avaient toujours conservé d'ailleurs des prétentions comme suzerains des derniers ducs lombards. Après la mort de Frédéric II, le pape en donna l'investiture à Charles d'Anjou, qui se débarrassa de Manfred et de Conradin, et demeura à peu près paisible possesseur du royaume : mais les dernières années de son règne furent attristées par le massacre des *Vêpres siciliennes*, 1282. Les exploits maritimes de Roger de Loria, amiral de Pierre III d'Aragon, à qui la Sicile s'était donnée, forcèrent Charles d'Anjou à se contenter du royaume de Naples. Charles II épuisa vainement ses ressources pour reconquérir la Sicile; Frédéric d'Aragon, proclamé roi par les Siciliens, lui imposa le traité de 1300, par lequel la Sicile fut irrévocablement perdue pour la maison d'Anjou. Robert le Sage, 1309-1343, échoua de même dans ses tentatives : mais il maintint en Italie la supériorité des Guelfes. Le mariage de sa petite-fille Jeanne avec André de Hongrie devait confondre les droits des deux branches de Hongrie et de Naples. Mais le règne de Jeanne ne fut qu'une épouvantable série de désordres et de crimes. Sa mort, 1382, ouvrit une lutte désastreuse entre Louis Ier, chef de la 2e maison d'Anjou, son fils d'adoption, et Charles de Duras, son héritier naturel. Charles se maintint sur le trône contre son rival, qui vint mourir dans les plaines de Bari, 1384. Lui-même périt assassiné en Hongrie, 1386, laissant un fils, Ladislas, à peine âgé de 10 ans. Détrôné par la faction angevine, qui proclama Louis II d'Anjou, 1389, rétabli 10 ans après, puis proclamé roi de Hongrie, 1403, Ladislas écrasa les

chefs angevins. Jeanne II, sa sœur, lui succéda, 1414. Après avoir adopté successivement Alphonse V d'Aragon et Louis III d'Anjou, elle disposa de la couronne en faveur du prince René, frère de Louis III. Mais, après une guerre de quelques années, René, trahi par ses amis, sans États, sans armées, fut chassé par Alphonse, 1442, qui reçut du pape Eugène IV l'investiture de son nouveau royaume, et réunit les deux parties de l'anc. monarchie. Une nouvelle séparation eut lieu à sa mort, 1458. Il laissa le royaume de Naples à Ferdinand, son fils naturel, tige de la ligne bâtarde d'Aragon, tandis que la ligne légitime gardait la Sicile. Ce fut sous Alphonse, fils de Ferdinand, qu'eut lieu l'expédition de Charles VIII contre Naples. Comme ce prince, Louis XII parvint à s'établir un instant dans le royaume de Naples; mais la trahison l'en chassa, comme elle l'en avait rendu maître. Ferdinand le Catholique reçut du pape l'investiture de ce royaume, qui se trouva réuni à la monarchie espagnole, 1504. Les tentatives de François Ier sur le royaume de Naples furent infructueuses. Charles-Quint reçut à son tour l'investiture. Il accorda aux nobles des titres magnifiques, mais ruineux, éleva la bourgeoisie au même rang que la noblesse, et confia plusieurs des emplois administratifs à des Espagnols. Les impôts toujours croissants servaient à acquitter les dettes de l'Espagne ou à solder ses armées. Opprimé et ruiné, le peuple se souleva à la voix du pêcheur Masaniello, 1647; mais le vice-roi le fit assassiner, et, après 4 années de luttes et de succès divers, le peuple, vaincu, fut soumis à un joug plus pesant que jamais, 1652. Dans la guerre de la succession d'Espagne, Naples prit parti pour Philippe V; mais les Impériaux s'emparèrent, en 1707, du royaume de Naples, et le traité d'Utrecht le donna à la maison d'Autriche, tandis que Victor-Amédée, duc de Savoie, obtenait la Sicile. En 1720, l'Autriche échangea la Sardaigne contre la Sicile; cette île et Naples se trouvèrent de nouveau réunies. Elles formèrent, en 1734, sous le nom de *Deux-Siciles*, un Etat indépendant entre les mains d'une branche puînée des Bourbons d'Espagne, qui, appelée au trône en 1759, les céda à une autre branche. Depuis le XIIe siècle, la qualification de *royaume* appartenant primitivement à la Sicile et non au midi de l'Italie, et Palerme étant considérée comme la capitale de toute la monarchie, les princes des dynasties normande et souabe avaient toujours porté le titre de *rois de Sicile;* ce fut aussi ce titre que prirent, depuis les Vêpres siciliennes, les Angevins de Naples et les Aragonais de Sicile, les uns pour indiquer qu'ils n'avaient pas renoncé à la Sicile, les autres parce qu'ils en étaient les maîtres. De là vint, au XVe siècle, lors du triomphe d'Alphonse Ier, la dénomination de *roi des Deux-Siciles*, remplacée sous Ferdinand le Catholique par celle de *roi de la Sicile en-deçà et au-delà du Phare*, mais définitivement adoptée depuis 1734. Transformé un moment en République Parthénopéenne par la conquête française, 1799, la partie continentale du royaume retomba bientôt sous la domination des Bourbons, puis passa sous celle de Joseph Bonaparte, 1806. Joachim Murat lui succéda à Naples en 1808, pendant que Ferdinand IV se maintenait en Sicile. Les traités de 1815 rétablirent le roy. des Deux-Siciles au profit de Ferdinand IV, qui prit alors le titre de Ferdinand Ier. En 1820, une insurrection éclata et fut promptement calmée par l'intervention des armées autrichiennes. François Ier, 1825-1830, Ferdinand II, 1830-1859, et François II, le dernier roi, conservèrent la politique absolutiste. La révolte de la Sicile en 1860, et la conquête de Naples, par Garibaldi, mirent fin au roy. des Deux-Siciles, réuni auj. au roy. d'Italie. *V.* ITALIE, au *Supplément*.

SOUVERAINS DES DEUX-SICILES.

Grand-comté (ensuite duché) de Pouille.		*Grand-comté de Sicile.*	
Guillaume Ier	1043		
Drogon	1046		
Humfroi	1051	Roger Ier (frère de	
Robert Guiscard (*duc* depuis 1059)	1057	Robert Guiscard)	1070
Roger, 2e fils de Robert	1085	Simon	1101
Guillaume II	1111-1127	Roger II	1105-1130

Réunion sous le nom de royaume de Sicile.

Dynastie normande.

Roger Ier (le même que Roger II, comte de Sicile)	1130
Guillaume Ier	1154
Guillaume II	1166
Constance	1189
Tancrède et Guillaume III, *usurpateurs*	1189-1194

Dynastie des Hohenstauffen.

Henri VI (époux de Constance)	1195
Frédéric Ier (II comme empereur)	1197
Conrad	1250
Conradin	1253-1263
Mainfroi, *usurpateur*	1258-1263

Commencement de la 1re maison d'Anjou.

Charles Ier (frère de St Louis)	1266-1282

Séparation des deux royaumes.

Naples (maison d'Anjou).		*Sicile (maison d'Aragon).*	
Charles Ier	1282	Pierre Ier (III comme	
Charles II	1285	roi d'Aragon)	1282-1285
Robert *le Sage*	1309	Jacques	1296
Jeanne Ire	1343-82	Frédéric II	1321
Avec André de Hongrie	1343-45	Pierre II	1342
Avec Louis de Tarente	1349-62	Ludovic	1374
Charles III	1382	Frédéric III	1398-1402
Ladislas	1386	Marie	1402
Jeanne II	1414-35	*Pierre le Cérémonieux* (roi d'Aragon et aïeul de Marie)	1377-82
2e *maison d'Anjou (prétendant à Naples seulement).*		Martin Ier (comme époux de Marie)	1391-1402
Louis Ier	1382	(comme roi)	1409
Louis II	1385	Martin II	1412
Louis III	1417	Ferdinand Ier	1416-1435
René	1435-80	Alphonse Ier	1458

Deuxième réunion.

Alphonse Ier (déjà roi de Sicile)	1435-1458

Deuxième séparation.

A Naples.		*En Sicile.*	
Ferdinand Ier	1458	Jean d'Aragon	1458
Alphonse II	1494	Ferdinand III *le Catholique*, roi d'Aragon	1479-1504
Ferdinand II	1495		
Ferdinand III	1503		

Troisième réunion.

Ferdinand III (d'Aragon), *le Catholique*	1504

Dynastie d'Autriche-Espagne.

Charles Ier (Charles-Quint)	1516-1556
Philippe Ier (II en Espagne)	1598
Philippe II (III)	1623
Philippe III (IV)	1665-1700
Charles II	

Après la fin de la dynastie.

Philippe IV de Bourbon (V en Espagne)	1700-1707
Charles d'Autriche (depuis empereur)	1707-13

Troisième séparation.

A Naples.		*En Sicile.*	
Charles III (*le même*)	1707-13	Victor Amédée	1713-18

Quatrième réunion.

Charles III (*le même*)	1722-1736
Charles IV ou Don Carlos (III en Espagne)	1759-1799
Ferdinand IV de Naples, III de Sicile	

Quatrième séparation.

A Naples.		*En Sicile.*	
République Parthénopéenne (du 23 janv. au 15 mai)	1799	Ferdinand III	1799

Cinquième réunion.

A Naples.	*En Sicile.*	
Ferdinand IV		1799-1806

Cinquième séparation.

A Naples.		*En Sicile.*	
Joseph *Napoléon*	1806.	Ferdinand IV	1806-15
Joachim *Napoléon* (Murat)	1808-15		

Sixième réunion.

Ferdinand Ier (*le même*), roi des Deux-Siciles	1815-1825
François Ier	1830
Ferdinand II	1859-60
François II	

F—T.

SICILIENNES (Vêpres). *V.* VÊPRES.

SICILIQUE, *Sicilicus* ou *Sicilium*, monnaie de compte ou fictive, mesure, et poids des anc. Romains. Monnaie,

elle valait le quart de l'as; mesure, 1 actus 1/4 (52 centiares); poids, le quart de l'once ou 6 scrupules (79 gram.).

SICINIUS BELLUTUS (Caïus), Romain, d'une famille plébéienne, engagea les plébéiens à se retirer sur le mont Sacré, l'an 260 de Rome, 493 av. J.-C., et fut un des cinq tribuns du peuple alors élus.

SICINIUS (Caïus), fils du précédent, fut nommé tribun lorsque les légions, soulevées par Virginius contre les Décemvirs, se retirèrent sur le mont Aventin, l'an 304 de Rome, 449 av. J.-C.

SICINIUS DENTATUS (Lucius), brave centurion romain, qui avait assisté à 120 batailles, reprit la loi agraire d'Icilius, entraîna le peuple, fut nommé tribun, et fit condamner deux consuls à l'amende, l'an 299 de Rome, 454 av. J.-C. Les Décemvirs, qu'il attaqua ouvertement dans l'armée, redoutant son influence sur les soldats, le firent assassiner, 449.

SICINIUS (Lucius), tribun du peuple, proposa la loi d'après laquelle la moitié des Romains devait aller s'établir à Véies, et que Camille fit rejeter, l'an 363 de Rome, 390 av. J.-C.

SICINIUS, tribun du peuple, l'an 677 de Rome, 76 av. J.-C., entreprit, soutenu par César, de rétablir la puissance tribunitienne. Le consul Curion, qu'il avait exposé aux risées du peuple en le comparant à un acteur ridicule, le fit assassiner. O.

SICINNE, *Sicinnis*, danse sacrée chez les anc. Grecs et les anc. Romains. En Grèce, elle était pratiquée par les Phrygiens, dans les fêtes de Bacchus. A Rome, elle était dansée par des chœurs de Satyres, dans la procession des Jeux Romains. C'était une danse comique, et des danseurs de Sicinne figuraient aussi dans la pompe des funérailles somptueuses.

SICINUS, auparavant *Œnoé*, île située entre le Péloponèse et la Crète; auj. *Sikino*.

SICLE (de l'hébreu *sekel*, peser), poids et monnaie des Hébreux. Poids, il valait 4 drachmes, ou 93 décigrammes et demi; monnaie d'argent, il valait 2 fr. 06 centimes selon les uns, ou 1 fr. 26 c. selon les autres. Il y eut aussi des sicles d'or.

SICORIS, quelquefois *Sicanus* et *Sicorus*, nom ancien de la SEGRE.

SICULES, *Siculi*, peuple pélasgique qui passa de la Dalmatie dans l'Italie, et que l'invasion des Rasènes ou l'hostilité des Aborigènes poussa dans l'île de Sicanie; cette île en prit le nom de *Sicile*.

SICULIANA, v. de Sicile, prov. et à 15 kil. O.-N.-O. de Girgenti, port à l'embouchure de la Canna; 6,000 hab. Comm. de céréales et de soufre.

SICULUM FRETUM, nom anc. du *Phare de Messine*.

SICULUS FLACCUS, géomètre romain du temps de Domitien. On a de lui : *de Conditionibus agrorum, et nomina agrorum et limitum*, imprimés dans les *Scriptores rei agrariæ* de Goesius.

SICUM, anc. v. de Dalmatie, sur le golfe Adriatique; auj. *Castel-Vecchio* ou *Sebenico*.

SICYONE, v. de l'anc. Grèce, au N. du Péloponèse, fut d'abord bâtie dans une plaine, sur l'Asopos, non loin du golfe de Corinthe, et appelée *Egialé*, puis *Mécone*. Démétrius Poliorcète, s'en étant emparé, la fit transférer plus près de l'Acropole, sur une hauteur, et elle porta quelque temps les noms de *Nouvelle-Sicyone* et de *Démétrias*, sans cesser d'avoir son port à l'embouchure de l'Asopus. Les traditions rapportaient la fondation de Sicyone à un roi autochthone, Egialeus, c.-à-d. qu'elle avait été fondée par les Pélasges Egialéens, qui avaient donné à toute cette côte le nom d'Egialée. A l'invasion des Hellènes, elle tomba au pouvoir des Ioniens, assujettissement que les traditions ont déguisé, en représentant le conquérant Ionien, Sicyon, comme venant au secours du roi du pays et recevant de lui la main de sa fille. Après le retour des Héraclides, un prince des Héraclides d'Argos, Phalcès, fils de Téménos, s'empara de Sicyone, et le pays fut compris dans l'Argolide. A l'ancienne royauté héroïque succéda un gouvernement aristocratique. Sicyone, alarmée des progrès de Sparte, s'unit avec Argos contre cette ville dans la 1re guerre de Messénie. Vers 676, Andréas ou Orthagoras y fonda la tyrannie des *Orthagorides*, qui, continuée par son fils Myron et son arrière-petit-fils Clisthène, jeta un grand éclat à Sicyone par la protection que ces tyrans accordèrent aux arts. En 616, les Doriens recouvrèrent leur ascendant. Dans la guerre Médique, les Sicyoniens fournirent un contingent de 3,000 hoplites, et de 12, puis de 15 galères à Salamine; lors de la guerre du Péloponèse, ils se déclarèrent pour les Lacédémoniens, qu'ils secoururent aussi dans leurs guerres contre Corinthe, 394, et Thèbes, 371. Mais, lorsqu'en 369 Epaminondas pénétra pour la 2e fois dans le Péloponèse, Euphron, avec l'aide des Arcadiens et des Argiens, renversa le gouvernement aristocratique, allié de Sparte, et s'empara de la tyrannie. Détrôné peu de temps après, il fut remplacé par d'autres tyrans, Aristratos, qui se mit à la solde de Philippe, et Epicharès. Dans la guerre Lamiaque, Sicyone s'allia avec les autres Grecs contre la Macédoine, 322; soumise par Cassandre, elle fut délivrée de son joug par le fils de Polysperchon, Alexandre, à la mort duquel sa femme Cratésipolis s'empara de la toute-puissance, 314, et livra la ville à Ptolémée, 308. Démétrius Poliorcète la lui enleva, 303, et, après lui, elle tomba au pouvoir de tyrans qui la gouvernèrent pendant 50 ans : enfin Aratus délivra sa patrie, en 252, et la fit entrer dans la ligue Achéenne; elle partagea le sort de cette confédération, et tomba sous la domination romaine après la ruine de Corinthe, 146. Sicyone était célèbre dans l'antiquité par l'éclat de ses écoles de peinture et de sculpture, et le disputait à Corinthe dans l'art de la fonte et de la ciselure des métaux. Ses ruines (restes d'un théâtre et d'un stade taillés dans le roc, fondations d'un petit temple, aqueducs souterrains, etc.) se trouvent auj. près du village de *Basilico*, dans le royaume de Grèce (nome d'Argolide, éparchie de Corinthe). — Le territoire de Sicyone ou *Sicyonie* était borné au N. par le golfe de Corinthe; à l'E., vers la Corinthie, par le fleuve Néméa; à l'O., vers l'Achaïe, par le fleuve Sythas, et, au S., elle était séparée des territoires de Phlionte et de Cléones par les monts Titane et Tricranon. Outre Sicyone, les villes étaient : Phœbia, Titané, Epœcia, Déré, Ephyra et Donussa. Arrosée par l'Asopus, l'Hélisson, le Selléis, la Sicyonie possédait sur le bord de la mer une plaine fertile, appelée *Asopide*, auj. *Bocha*, qui produisait des olives et des vignobles renommés. C. P.

SICYONIS, île de la mer Egée, en face d'Epidaure. Minerve y avait un temple.

SIDDIM, vallée de la Palestine, remplie de puits d'asphalte, et qui, selon la Genèse, occupait l'emplacement où s'étendit ensuite le lac Asphaltite.

SIDDONS (Sarah KEMBLE, mistriss), célèbre tragédienne anglaise, née à Brecknock (Galles) en 1755, m. en 1831, sœur de l'acteur J. Kemble, débuta sur les théâtres de diverses grandes villes d'Angleterre, puis sur celui de Drury-Lane à Londres en 1782, et quitta la scène en 1799. On la surnomma *la Reine de la tragédie*; le rôle de lady Macbeth était son triomphe; elle jouait aussi avec une grande supériorité ceux de Catherine d'Aragon et de lady Beverley.

SIDE, v. de Pamphylie, sur la côte, fondée par des Eoliens de Cymé, était consacrée au culte de Minerve, qui, sur les monnaies de cette ville, est représentée tenant à la main une grenade (en grec *side*). Side partagea le sort du reste de la province, et, dans les dernières divisions de l'empire romain, elle devint le ch.-l. de la Pamphylie Ire. Les Turcs la nomment auj. *Eski-Adalia*, dans le livah d'Adalia ou de Téké (eyalet de Caraman). C. P.

SIDÉROMANCIE (du grec *sidèros*, fer, et *manteia*, divination), genre de divination qui se faisait avec un fer rouge, sous lequel on plaçait de petites paillettes. Les devins annonçaient les événements d'après les figures, les écarts, les étincelles que faisaient ces paillettes en brûlant.

SIDERS ou SIERRE, vge de Suisse (Valais), sur la rive dr. du Rhône, à 19 kil. E.-N.-E de Sion; 950 hab. Mines de nickel.

SIDI, mot arabe, le même que *cid* ou *seid*, signifie seigneur.

SIDI-BEL-ABBÈS, v. d'Algérie, prov. et à 82 kil. S. d'Oran; 6,458 hab. Fondée en 1856, elle a de belles rues. Commerce actif. Ch.-l. de subdivision militaire.

SIDI-BOU-SAÏD, vge de la régence de Tunis, à 24 kil. N.-E. de Tunis, sur le sommet du Cap-Carthage. On y voit le tombeau de St Louis.

SIDI-BRAHIM, marabout situé à 15 kil. S. de Djemma-Ghazouat (Algérie); 450 Français y furent surpris et massacrés par 3,000 Arabes, le 22 septembre 1845.

SIDI-FERRUCH, en espagnol *Torre-Chica*, petite baie et presqu'île sur la côte de l'Algérie, à 26 kil. O. d'Alger, défendue par un fort. Les Français y débarquèrent lors de leur dernière expédition contre Alger, et y gagnèrent leur 1re victoire, le 14 juin 1830. Un monument rappelle ce fait d'armes.

SIDI-HESCHAM, Etat de l'Afrique, dans le Maghreb, fut formé, en 1810, aux dépens du Maroc, par Hescham, fils du chérif Ahmed-ebn-Mousay. Il se compose d'une partie du pays de Sous, et s'étend à l'O. et au S. du Ma-

roc vers le Sahara ; capitale, Talent. Ses habitants sont industrieux, agricoles, marchands et guerriers. L'Etat de Sidi-Hescham est l'entrepôt du commerce entre Tombouctou et Maroc.

SIDI-MOHAMMED, empereur du Maroc, de la dynastie des Chérifs, 1757-83, chercha à civiliser ses Etats, se mit en paix avec toutes les puissances européennes, 1760, et ouvrit avec elles des relations commerciales en vue de rétablir ses finances. Il fonda Mogador, prit Mazagan aux Portugais en 1769, et tenta, mais en vain, d'enlever Mélilla aux Espagnols, 1774. Plus tard, ayant renoué avec l'Espagne, il ferma ses ports aux Anglais lors du siége de Gibraltar, 1782, et mit le port de Tanger à la disposition des flottes française et espagnole. Il mourut à l'âge de 80 ans.

SIDICINS, *Sidicini*, peuple de l'anc. Campanie, au N., sur les confins du Samnium ; ch.-l., Teanum Sidicinum. C'était un démembrement des Ausones. Attaqués par les Samnites, en 343 av. J.-C., ils implorèrent le secours de Capoue ; cette ville, menacée à son tour, appela les Romains, et ce fut l'origine de la fameuse guerre du Samnium (*V. ce mot*). Les Sidicins furent livrés aux Samnites lors de la paix, l'an 412 de Rome, 341 av. J.-C. Ils s'armèrent contre Rome en 337, et furent réduits en 334.

SIDILOCUM, nom latin de SAULIEU.

SIDMOUTH, v. d'Angleterre (Devon), port presque ensablé sur la Manche, à 20 kil. E.-S.-E. d'Exeter ; 3,309 hab. dans la paroisse. Bains de mer très-fréquentés.

SIDNEY (Sir Henri), homme d'Etat anglais, né dans le comté de Surrey en 1513, m. en 1586, fut employé par Edouard VI, Marie et Elisabeth, comme diplomate et capitaine. Il fut avec honneur gouverneur du pays de Galles, chevalier de la Jarretière, et député d'Irlande. Ce pays lui doit des *Statuts*, qui ont été imprimés.

SIDNEY (Sir Philippe), homme d'Etat et écrivain, fils du précédent, né en 1554 à Penshurst (Kent), m. en 1586. Après une brillante et précoce éducation, il parcourut l'Europe, assista à la St-Barthélemy, connut à Francfort Languet, avec qui il commença une correspondance littéraire publiée à Amsterdam en 1646, étudia le français, l'italien et l'espagnol, et revint en 1575 à la cour d'Elisabeth. Quoiqu'il n'eût que 22 ans, cette reine l'envoya en ambassade près de l'empereur Maximilien II, et forma par son aide une ligue protestante contre le pape et l'Espagne. Il osa, en 1579, s'opposer dans une lettre au mariage d'Elisabeth avec le duc d'Anjou, mariage dont le projet n'était pas sérieux de la part de la reine. En 1580, une querelle avec le duc d'Oxford (Edouard Vere) l'éloigna de la cour. Il composa alors l'*Arcadie*, roman pastoral, imité de celui de Sannazar, et que sa belle-sœur, la comtesse de Pembroke, acheva et publia après sa mort, Londres, 1591. Chevalier en 1582, envoyé à la Chambre des Communes par le comté de Kent, il écrivit au milieu des affaires sa *Défense de la poésie*, Londres, 1595. Il était à Plymouth prêt à partir en Amérique avec sir F. Drake, quand Elisabeth refusa de perdre, dit Camden, le plus beau joyau de son règne ; elle ne lui permit pas non plus d'accepter la couronne de Pologne qui lui était offerte. Gouverneur de Flessingue et général de cavalerie pendant la guerre de Flandre, il reçut une balle à Zutphen, et mourut à Arnheim. On a de lui, outre les ouvrages déjà cités, une collection de sonnets et de chants sous le nom d'*Astrophel et Stella*. Sidney est le premier bon prosateur de l'Angleterre. *V.* Zouch, *Mémoires sur la vie et les écrits de sir Ph. Sidney*, 1808, in-4°. A. G.

SIDNEY (Algernon), 2e fils de Robert, comte de Leicester, né à Londres vers 1617, m. en 1683, suivit son père dans son ambassade en Danemark, 1632, dans celle de France, 1636, et dans son gouvernement d'Irlande. En 1643, il abandonna la cause de Charles Ier pour celle du Long-Parlement, fut nommé colonel, et bientôt lieutenant général dans l'armée de Fairfax, puis gouverneur de Dublin et de Douvres, devint membre de la haute-cour qui jugea le roi, mais refusa de siéger le jour où la sentence fut prononcée. Républicain exalté, il ne voulut pas non plus servir sous le protectorat des deux Cromwell, rentra au Long-Parlement après l'abdication de Richard Cromwell, négocia en 1659 la paix entre le Danemark et la Suède, refusa, lors de la restauration des Stuarts, le bénéfice de l'acte d'oubli et d'immunité accordé par Charles II, et resta 17 ans en exil. Elu membre de la Chambre des communes en 1678, il soutint avec ardeur le bill d'exclusion proposé contre le duc d'York. Impliqué plus tard dans le complot de Rye-house, il fut condamné à mort par un jury que présidait Jeffery, et subit sa sentence avec courage. Sa culpabilité est loin d'être avérée, mais il est certain qu'il était ennemi invétéré de la famille royale. On a de Sidney des *Discours sur le gouvernement*, 1698 et 1704, in-fol., et 1773, in-4°, trad. en français par Samson, La Haye, 1702, 3 vol. in-8°, espèce de code du républicanisme le plus exalté. B.

SIDNEY-SMITH. *V.* SMITH.

SIDNEY, v. d'Australie. *V.* SYDNEY.

SIDOINE APOLLINAIRE (C.-Sullius-Sidonius-Apollinaris), poëte latin, né à Lyon vers 430, d'une famille illustre des Gaules, m. en 489. Préfet de Rome sous l'empereur Avitus, son beau-père, il reçut de nouveaux honneurs sous Majorien et Anthémius, dont il fit les panégyriques en vers. Quoique laïque et marié, il fut élu en 472 évêque de Clermont, et prit les ordres. Il vit sa ville épiscopale prise par les Goths après un long siége, fut éloigné par eux, dépouillé de son évêché, puis rétabli. On l'a canonisé. Fête, le 21 août. Nous avons de lui 9 liv. de *Lettres* en vers, curieuses surtout pour l'histoire du temps, et 27 pièces variées (*Panégyriques*, dans lesquels on trouve des détails de mœurs et de coutumes, *Epithalames*, etc.). Son style est obscur et barbare, bien éloigné de celui de Claudien qui fut presque son contemporain. Ses Œuvres ont été publiées à Utrecht, 1473, in-fol. ; par Savaron, 1598, in-8°, et 1609, in-4° ; par Sirmond, 1614. Elles ont été traduites en français par Sauvigny, 1787, 2 vol. in-4° et in-8°, mais incomplétement ; et par Grégoire et Collombet, 1836, 3 vol. in-8°. *V.* Germain, *Essai historique et littéraire sur Sidoine Apollinaire*, Paris, 1840, in-8°. D—R.

SIDON, v. de Phénicie, sur la côte, entre Béryte au N. et Tyr au S., était soumise à un roi particulier, tout en faisant partie de la confédération dont le sénat dirigeant siégeait à Tripolis. Son industrie et son commerce l'avaient rendue célèbre chez les Grecs du temps d'Homère ; plus tard, quoiqu'elle eût été éclipsée par Tyr, ses navires étaient encore, au temps de la guerre médique, les plus fins voiliers de toute la Phénicie. Sous la domination des Perses, Sidon garda son roi pour l'administration intérieure, tout en servant de résidence aux satrapes et aux généraux du grand roi. Les vexations de ces officiers déterminèrent en 351, sous le règne d'Ochus, une révolte des Sidoniens, qui s'allièrent avec les Egyptiens et les Cypriotes ; mais la ville fut prise par la trahison de son roi Tennès, entièrement brûlée, et 40,000 hab. périrent dans les flammes. Elle se releva cependant de ses ruines, profita de l'arrivée d'Alexandre en Syrie pour abandonner les Perses, et fournit au conquérant des vaisseaux pour assiéger Tyr. Elle conserva ses princes sous les successeurs d'Alexandre, et tomba au pouvoir des Romains quand Pompée réduisit en province la Syrie et la Phénicie. Auj. elle porte le nom de *Saïda*, et forme une des Echelles du Levant. C. P.

SIDRE (Golfe de la), *Grande-Syrte* des anciens, golfe formé par la Méditerranée sur la côte N. de l'Afrique (Tripoli), entre les caps Mesurata et Bengazi ; 560 kil. sur 280. Il est embarrassé de bancs de sable, entre autres celui d'Isa à l'O. et celui de Koudia au S., et forme, sur la côte, de vastes marais. Son nom vient de l'arabe *sidr* (le jujubier lotos).

SIDY. *V.* SIDI.

SIDYMA, v. de l'anc. Lycie, sur la rive g. du Xanthus, près du vge actuel de *Tourtourcar*. Belles ruines antiques.

SIEBENBURGEN, nom allemand de la TRANSYLVANIE.

SIEBENGEBIRGE, c.-à-d. *les Sept montagnes*, montagnes des Etats prussiens (prov. Rhénane), sur la rive dr. du Rhin, entre Cologne et Neuwied. Elles comprennent le Lœvenburg, le Petersberg, le Drachenfels, le Wolkenburg, l'Œlberg, et le Gœnsehals.

SIEDLEC, v. de la Russie (Pologne), ch.-l. de l'anc. gvt. de Siedlec, sur la Muchowice, à 105 kil. E. de Varsovie ; 7,900 hab. Prise et reprise par les Polonais et les Russes en 1831. Elle est auj. dans le gvt de Lublin.

SIEDLEC (Gouvernement de). *V.* PODLAQUIE.

SIEG, c.-à-d. *victoire* en langue germanique ; SIEGBERG, montagne de la victoire.

SIEG, riv. des Etats prussiens, naît dans la Westphalie (régence d'Arensberg), arrose le cercle et la ville de Siegen, puis la prov. Rhénane, et se jette dans le Rhin, vis-à-vis de Bonn ; cours de 145 kil.

SIEGBURG, v. des Etats prussiens (prov. du Rhin), sur la Sieg, à 35 kil. S.-E. de Cologne ; 3,000 hab. Anc. abbaye, convertie en maison d'aliénés.

SIEGEN, v. murée des Etats prussiens (Westphalie) ch.-l. de cercle, à 75 kil. S. d'Arensberg, sur la Sieg ; 7,500 hab. Importantes fabriques et mines de fer ; quin

caillerie, limes, objets en acier. — Elle donna son nom à une branche de la maison de Nassau.

SIEGFRIED. *V.* NIEBELUNGEN.

SIENNE, anc. *Sena Julia*, en italien *Siena*, v. forte et célèbre de Toscane, ch.-l. de province, à 60 kil. S. de Florence, dans une situation salubre et délicieuse ; 22,624 hab. Archevêché. Université, fondée en 1540, et jadis célèbre; Académie des sciences, Ecole de beaux-arts, collége des nobles, bibliothèque, archives, institut de sourds-muets. Tribunaux civil et criminel. On remarque : le Dôme ou cathédrale, une des plus richement ornées de l'Italie, et dans la sacristie de laquelle est un célèbre groupe des Trois Grâces; les églises de la Conception, de St-Dominique, et de St-Martin; le Palais public, avec une tour dite *la Mangia*, et devant laquelle est la superbe place *del Campo*, creusée en forme de coquille; les palais Piccolomini, Patrucci, Sarracini, Buonsignori, etc.; l'hospice de Santa-Maria-della-Scala, avec une charmante église du XVIe siècle; la fontaine Branda, élevée en 1193. On parle à Sienne l'idiome le plus harmonieux de l'Italie, et les femmes de cette ville ont une grande réputation de beauté. Peu d'industrie : raffineries de sucre, fabr. de chapeaux de paille, chaudronnerie en cuivre, cuirs, draps, soieries et velours. Commerce de grains, de vins, et de marbres dits *brocatelles*. Fondée par les Etrusques, Sienne reçut une colonie romaine sous Auguste. République puissante au moyen âge, longtemps rivale de Pise et de Florence, elle compta plus de 100,000 hab. Charles-Quint, profitant des dissensions qui l'agitaient, la soumit en 1540, et la transmit à son fils Philippe II, qui, en 1557, la céda à Cosme Ier, grand-duc de Toscane. De 1808 à 1814, elle fut le ch.-l. du départem. français de l'Ombrone. Le pape Alexandre III, Ste Catherine, les deux Socin, y sont nés. — La province de Sienne a 193,883 hab. et se divise en 2 arrondissem. M. V—I.

SIENNE, riv. de France, naît à St-Sever (Calvados), coule à l'O., arrose Villedieu et Gavray (Manche), et se jette dans la Manche à Regnéville, à 11 kil. S.-O. de Coutances, après avoir reçu la Sioule; cours de 75 kil.

SIERADZ, v. de Pologne (Varsovie), à 57 kil. E.-S.-E. de Kalisch, sur la Wartha; 5,030 hab. Tanneries.

SIERCK, ch.-l. de cant. (Moselle), arr. et à 19 kil. N.-E. de Thionville, à 2 kil. de la frontière du Luxembourg, sur la rive dr. de la Moselle; 1,569 hab. Autrefois v. forte, prise par Condé en 1643. Elle est encore entourée de murailles, et défendue par un château situé sur une esplanade élevée qui domine le cours de la Moselle. Anc. couvent de Franciscains, transformé en collége. Bureau important de douanes. Commerce de cuirs, vins blancs, *de Kontz*, roches de quartz pour le pavage.

SIERRA, c.-à-d. *scie* en espagnol; nom donné à plusieurs chaînes de montagnes qui présentent des dentelures, des crénelures, ou qui sont pour ainsi dire tailladées; c'est l'équivalent de ce qu'on nomme, dans les Alpes, *aiguille, dent ou corne*.

SIERRA-LEONE, c.-à-d. *Monts aux Lions*, côte de la Guinée occidentale, entre Libéria et la Sénégambie, de 16° 45' à 12° 55" long. O.; 640 kil. de long. Les montagnes qui la couvrent sont infestées de lions. — Les Anglais appellent *Gouvernement de Sierra-Leone* les colonies qu'ils possèdent sur la côte de ce nom et celles de la Gambie, entre 7° et 8° 50' lat. N.; 41,600 hab. Ch.-l. *Freetown*. Ces colonies furent fondées, en 1787, par Granville-Sharp et autres philanthropes anglais, dans le but de détruire la traite des noirs, et l'on y établit des nègres libres. Sol fertile; climat très-malsain.

SIERRA-LEONE (Rivière de). *V.* ROKELLE.

SIEUR (diminutif de *sénieur* ou *seigneur*), qualification donnée autrefois aux possesseurs de terres non titrées. Joint au pronom possessif, ce mot a formé celui de *Monsieur*.

SIERRE, vge de Suisse. *V.* SIDERS.

SIEVERSHAUSEN. *V.* STEVERSHAUSEN.

SIEVSK, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 143 kil. d'Orel, sur la Seva et le lac Moritza; 5,600 hab.

SIEYÈS (Emmanuel-Joseph, abbé, puis comte), métaphysicien politique, né à Fréjus en 1748, m. en 1836, était fils d'un directeur de la poste, commença ses études chez les Jésuites, et les acheva à l'Université de Paris. Il entra dans le courant d'idées de la deuxième moitié du XVIIIe siècle, et s'habitua, par l'étude assidue de Locke, de Condillac et des économistes, à méditer sur les institutions politiques. Il puisa aussi dans l'Eglise la science et l'habitude du gouvernement. Chanoine en Bretagne, 1775, député du clergé aux Etats de cette province, vicaire-général et chancelier de l'église de Chartres, 1784, il fut le conseiller-commissaire de ce diocèse à la Chambre supérieure du clergé de France. Dès 1788, il fut convaincu que la forme politique de la France serait prochainement modifiée, et, dans cette prévision, ses idées étaient tellement arrêtées, même sur les détails, que, témoin, aux Champs-Elysées, d'un acte de brutalité du guet, il prononça tranquillement ce mot caractéristique : « Cela n'arrivera plus, lorsqu'il y aura des gardes nationales en France. » Aussi, quand le ministère invita tous les écrivains à donner leur avis sur les prochains Etats-Généraux, il composa simultanément trois ouvrages : *Vues sur les moyens d'exécution dont les représentants de la France pourront disposer en* 1789; *Essai sur les priviléges*, réponse aux attaques de la seconde assemblée de notables contre les intérêts populaires; et la brochure fameuse qui portait ce titre : *Qu'est-ce que le Tiers-Etat? Tout. Qu'a-t-il été jusqu'à présent dans l'ordre politique? Rien. Que demande-t-il? A devenir quelque chose:* » il y posait en principe que « le Tiers-Etat forme une nation complète, » et que, si les deux ordres privilégiés refusaient de délibérer en commun avec lui, le Tiers devrait se constituer en *Assemblée nationale;* il repoussait en même temps la Constitution anglaise, voulant « une démocratie représentative. » Le succès de ces trois ouvrages appela sur lui l'attention des hommes politiques; le duc d'Orléans voulut de lui un plan d'opérations pour les bailliages de ses domaines. Sieyès fit un ouvrage pour toute la France, sous ce titre : *Projet de délibérations à prendre dans les assemblées de bailliages*, 1789. Nommé aux Etats-Généraux par les électeurs de Paris, il apporta dans l'Assemblée l'ascendant d'une réputation faite, l'avantage d'une pensée nette et d'un but précis. Dès les premières séances, il développa ses principes sur le gouvernement, proposa la réunion immédiate des trois ordres pour la vérification en commun, et obtint que le Tiers se constituât en Assemblée nationale. Rédacteur du *Serment du Jeu de Paume*, il termina la séance royale du 23 juin, par le mot fameux : « Nous sommes aujourd'hui ce que nous étions hier... Délibérons. » Désormais il parut rarement à la tribune, se reconnaissant peu apte à parler en public; sa manière de discuter, sèche, obscure et toute métaphysique, son caractère absolu et incapable de supporter la contradiction, fatiguaient l'Assemblée. Il n'en fut pas moins, dans les réunions particulières, le promoteur des idées nouvelles, inventa le mode de répartition des impôts qui a fini par prévaloir, soutint le premier la nécessité des gardes nationales, en trouva les éléments dans l'armement spontané des citoyens contre les premiers troubles des environs de Paris, et, dans une brochure (Versailles, 1789) émit « *Quelques idées de Constitution applicables à la ville de Paris,* » dans lesquelles on trouve le germe de la division départementale. Il insista sur le renvoi des troupes campées entre Paris et Versailles, et, membre du Comité de Constitution, y présenta un projet de *Déclaration des droits*, qui fut rejeté à cause de son obscurité métaphysique, mais qui, imprimé (*Préliminaires de la Constitution Française, suivis d'une reconnaissance et exposition des droits de l'homme*, 1789), exerça une grande influence sur les esprits. Dans la nuit du 4 août, la dîme avait été déclarée *rachetable;* en rédigeant, le 6, la déclaration du 4, on voulut écrire que la dîme était *abolie* : Sieyès s'y opposa au nom des principes de la propriété, et, vaincu, prononça le mot fameux : « Ils veulent être libres, et ne savent pas être justes, » qu'il répéta comme épigraphe d'un nouvel écrit : *Observations sur les biens ecclésiastiques*. De là, des attaques personnelles contre lui, et, par suite, sa mauvaise humeur, son silence, la 1re éclipse de sa popularité. Dans la question du *veto* royal, il se prononça contre le *veto* absolu demandé par Mirabeau, et dans une brochure (*Dire de l'abbé Sieyès sur la question du veto royal*), il développa son système représentatif : il voulait l'établissement de grandes communes à peu près semblables aux municipes romains, un corps législatif de 300 membres renouvelés par tiers chaque année, et un roi, pouvoir purement exécutif, sans action sur le corps législatif, mais investi du droit, au cas où il jugerait la Constitution menacée, d'appeler une Convention, dont les membres ne pourraient recevoir de mandats impératifs. Ce système ne fut pas pris en considération. Sieyès fut plus heureux au sujet de l'idée des municipalités et de la division territoriale du royaume en espaces égaux, et inspira le rapport de Thouret sur ce remaniement territorial et administratif de la France; il fit décider la division en départements et en districts. A ce moment, considéré comme un des chefs du parti d'Orléans, il fut accusé d'avoir trempé dans les journées des 5 et 6 octobre. Cette calomnie l'irrita; il se renferma davantage encore dans un silence que, six mois plus tard, Mirabeau signalait à l'Assemblée comme une « calamité

publique. » Il ne le rompit que deux fois : le 20 janvier 1790, il proposa un projet de loi contre les délits qui peuvent se commettre par la voie de l'impression et par la publication des écrits et gravures, déclarant imprescriptible la liberté de la presse, et proposant le jury pour en réprimer les écarts; en mars 1790, il donna un *Aperçu d'une nouvelle organisation de la justice et de la police en France*, dans lequel il demandait le jury au civil comme au criminel. Même contredites ou repoussées, ces idées fécondes aidaient au renouvellement du gouvernement; plusieurs devenaient des institutions, et l'Assemblée reconnaissante décerna à Sieyès la présidence, le 17 juin; quelques jours plus tard, il était au club du Palais-Royal, l'objet d'une ovation populaire. En 1791, au moment de l'établissement de la Constitution du clergé, il refusa de se laisser élire à l'évêché de Paris. Membre du directoire du département, il s'y occupa principalement d'instruction publique. Après la fuite de Varennes, il combattit ceux qui demandaient la république, et se retira du comité de révision de l'Assemblée, dont l'esprit envahissant et ardent était en désaccord avec ses idées. — Il passa dans la retraite le temps de l'Assemblée législative. Après le 10 août 1792, il fut nommé à la Convention par la Gironde, l'Orne, et la Sarthe, dont il resta le député, entra au comité de constitution, mais en sortit presque aussitôt par suite de dissidences d'opinions. Dans le procès de Louis XVI, il protesta d'abord contre la confusion de pouvoirs faite par la Convention, puis crut devoir juger le roi pour obéir à la décision de la majorité, et vota la mort, sans sursis ni appel au peuple; mais il ne prononça pas le mot odieux (*la mort, sans phrase*) qu'on lui a fréquemment prêté. Chargé de réorganiser le ministère de la guerre, il échoua, et reporta tous ses efforts sur l'instruction publique : son projet fut adopté par le comité d'instruction, mais repoussé par la Convention, sur le nom de son auteur révélé par Robespierre : Sieyès avait eu, en effet, la précaution de le faire présenter par le Montagnard Lakanal. De la chute des Girondins au 9 thermidor, Sieyès, en s'effaçant complétement, échappa à l'échafaud. Il passe pour avoir, à l'époque de la fête de la Raison, renié ses lettres de prêtrise, répudié son titre d'ecclésiastique, et abandonné une rente de 10,000 fr. en bénéfices. Devenu, après thermidor, un des chefs du parti légal et modéré de la Convention, il fit réintégrer les Girondins et les députés proscrits en 93, demeura étranger aux excès des thermidoriens, entra dans le nouveau Comité de Salut public, dont il refusa la présidence, s'attacha à consacrer les victoires de nos armées par des agrandissements de territoire, et prit une grande part aux traités signés en 1795 avec la Prusse, la Hollande et l'Espagne. Etranger au massacre de Quiberon, dont on l'accusa cependant d'avoir donné l'ordre, il chercha, au contraire, à rétablir le règne de la loi, et, après l'insurrection du 12 germinal an III (1er avril 1795), fit voter une loi martiale et désigner Châlons-sur-Marne pour recevoir la Convention, dans le cas où elle serait de nouveau menacée. Il ne prit aucune part à la Constitution de l'an III, et paraît n'avoir joué aucun rôle dans la journée du 13 vendémiaire (4 octobre 1795), quoique certains Mémoires le représentent au Pavillon de Flore donnant à Bonaparte le signal de la canonnade. — Sous le Directoire, il fut député au conseil des Cinq-Cents, et, nommé membre du Directoire exécutif, refusa d'y entrer; il n'accepta pas davantage le Ministère des Relations extérieures; mais il se chargea, dans les principaux comités, des travaux législatifs les plus importants, et, après l'attentat de l'abbé Poule contre sa vie (avril 1797), mécontent des Conseils, il se rapprocha de la majorité du Directoire; il la soutint contre Carnot et Barthélemy lors du coup d'Etat du 18 fructidor, et rédigea même, avec 4 autres députés, le décret de proscription contre 52 membres des Conseils. En juillet 1798, il fut nommé ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire à Berlin, pour obtenir ou l'alliance ou la continuation de la neutralité de la Prusse, atteignit le 2e but de sa mission, et révéla de rares talents diplomatiques : sa correspondance inédite, déposée aux Archives des Affaires étrangères, est un des documents considérables et précieux de cette époque. Réélu aux Cinq-Cents par le département d'Indre-et-Loire, membre et bientôt président du Directoire, il revint en France, trouva le pouvoir avili, entra en lutte avec Barras, crut voir le salut dans une dictature militaire, et fit donner à Joubert le commandement de l'armée d'Italie, pour en faire l'instrument de ses futurs desseins. Il ne participa point à l'exclusion violente de trois directeurs par les Conseils. Privé de Joubert par le désastre de Novi, il fit rappeler d'Egypte Bonaparte, au moment même où celui-ci traversait spontanément la Méditerranée. Mis en rapport avec le général par Rœderer et Talleyrand, il abandonna le Directoire avec Roger-Ducos, prépara, organisa, accomplit le 18 brumaire avec Bonaparte, et devint le second des trois consuls provisoires qui succédèrent au Directoire, dont les derniers fonds furent plus tard affectés aux besoins du Consulat, loin d'avoir été détournés par Sieyès. Il avait prévu que Bonaparte absorberait tout le pouvoir, et il chercha seulement à corriger les excès de la dictature par une constitution. Bonaparte n'en ayant accepté qu'une partie, il refusa la place de second consul, et consentit seulement à entrer dans le Sénat, dont il nomma la Ire moitié avec Roger-Ducos, Cambacérès, et Lebrun. Récompensé de ses nombreux services par le don de la terre de Crosne, un instant président du Sénat, il se démit de cette dignité, et vota généralement avec la minorité opposante, qualifiée de groupe des *Idéologues*. Il reçut néanmoins le titre de comte sous l'Empire. En 1814, absent du Sénat, il donna dans un billet son adhésion aux mesures prises par ce corps contre Napoléon, à l'instigation de Talleyrand. Il fut cependant nommé pair dans la Chambre des Cent-Jours, mais il ne se rapprocha pas de Napoléon, blâma l'*Acte additionnel*, ne parut ni au Champ-de-Mai, ni à l'ouverture des Chambres, et, obligé de fuir comme régicide, au second retour des Bourbons, se réfugia en Hollande. La révolution de Juillet 1830 lui rouvrit la France; il revint siéger dans l'Académie des sciences morales et politiques, dont il était membre. Sieyès a la gloire singulière d'avoir inauguré de trois manières la Révolution de 89 : sa brochure sur le tiers-état contenait la révolution de la Société; son mot d'Assemblée nationale, celle du gouvernement; la division de la France en départements, celle du territoire et de l'administration. Sans talent oratoire, connaissant les hommes, mais n'aimant pas à les mener, capable de prendre de l'ascendant, dédaignant de le conserver, hardi d'esprit et courageux de caractère, mais circonspect et timide par orgueil, il voulut toujours faire accepter ou sa pensée entière ou sa démission. Esprit géométrique et nourri d'abstractions, il croyait possible toute construction de la pensée. De là sa profondeur, sa force, mais aussi ses erreurs et ses utopies. Son influence, toutefois, a été la plus considérable dans le domaine de la pensée depuis celle de Voltaire; il a été le maître de tous les hommes célèbres de son temps; c'est avec lui seulement que Mirabeau et Napoléon ont pu faire les révolutions de 1789 et de 1799. *V.* Mignet, *Notices historiques*, t. Ier, et Sainte-Beuve, *Causeries*, t. V. A. C.

SIFANTO, île de l'Archipel. *V.* Siphnos.

SIFFRID de Misnie, chroniqueur du XIVe siècle, est auteur d'une *Chronique* latine, qui s'étend depuis la création jusqu'à l'an 1307. On n'en a que des extraits dans les *Res Misnicæ* et les *Origines saxonicæ* de G. Fabricius, et dans le t. Ier des *Scriptores rerum germanicarum* de Pistorius.

SIGA, anc. v. de la Mauritanie Césarienne, sur la Méditerranée, fut capitale des Etats de Syphax, puis colonie romaine. Remplacée plus tard par la ville arabe d'*Arzkoul*, elle n'existe plus auj. Elle était non loin d'Oran.

SIGALON (Xavier), peintre d'histoire, né à Uzès en 1790, d'une famille pauvre, m. à Rome en 1837, fit ses premières études de peinture à Nîmes, et vint ensuite à Paris, où il entra dans l'atelier de Pierre Guérin. Ses débuts annoncèrent un talent original et hardi; ce furent : *la Courtisane*, 1822, dont le coloris et le style rappellent l'école vénitienne; *Locuste*, 1824, au musée de Nîmes; *Athalie faisant égorger les enfants du sang royal*, conception vaste et pleine d'énergie, au musée de Nantes; une *Vision de St Jérôme*, où l'on retrouve quelques réminiscences du Guerchin; un *Calvaire*, qui rappelle celui de Daniel de Volterre. Peu préoccupé de ses intérêts, Sigalon était tombé dans la misère après 20 ans de travaux assidus, et, réfugié à Nîmes, s'y trouvait réduit à donner des leçons de dessin ou à peindre le portrait, quand le gouvernement l'envoya à Rome, en 1833, pour copier, dans la chapelle Sixtine, la fresque du *Jugement dernier* de Michel-Ange; cette reproduction parfaite, d'un dixième moins grande que l'original, est à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris. B.

SIGAUD DE LAFOND (Jean-René), chirurgien et physicien, né à Dijon en 1740, m. en 1810, fit ses études chez les Jésuites de sa ville natale, alla suivre à Paris des cours de chirurgie, donna lui-même des leçons de physique qui eurent du succès, et fut associé de l'Institut en 1796. On lui doit plusieurs découvertes chirurgicales, entre autres, dans les accouchements, la section de la symphise des os du pubis, au lieu de l'opération césarienne. Il a laissé : *Leçons de physique expérimentale*, 1767, 2 vol. in-12; *Leçons sur l'économie animale*, 1767, 2 vol. in-8°; *Traité de l'électricité*, 1771, in-12; *Lettre sur l'électricité mé-*

dicale, 1771 ; *Description et usage d'un cabinet de physique expérimentale*, 1775, 2 vol. in-8° ; *Eléments de physique théorique et expérimentale*, 1787, 4 vol. in-8° ; *Dictionnaire de physique*, 1780, 4 vol. in-8°, et un Supplément en 1782 ; *Précis historique et expérimental des phénomènes électriques*, 1781 et 1785, in-8° ; *Dictionnaire des merveilles de la nature*, 1781, 2 vol. in-8° ; *l'Ecole du bonheur, ou Tableau des vertus sociales*, 1782 ; *la Religion défendue contre l'incrédulité*, 1785, 6 volumes in-12, etc. B.

SIGEAN ou SIJEAN, ch.-l. de cant. (Aude), arr. et à 24 kil. S. de Narbonne, près d'un étang très-poissonneux de même nom, qui a son embouchure dans la Méditerranée ; 2,982 hab. Salines fournissant annuellement 50,000 quintaux métriques de sel. Comm. de vins, eaux-de-vie, miel. On croit que ce fut dans les champs environnants que Charles-Martel remporta, en 737, une victoire sur les Sarrasins.

SIGEBERT Ier, roi de Metz ou d'Austrasie, 561-575, 3e fils de Clotaire Ier, épousa, en 566, Brunehaut (*V. ce mot*), repoussa de ses frontières orientales les Lombards et les Avares, déclara la guerre à son frère Chilpéric Ier, roi de Neustrie, pour le châtier de ses provocations et punir le meurtre de Galswinthe (*V. ce mot*), lui prit presque tous ses Etats, et le réduisit à s'enfermer dans Tournai. Mais au moment où les Neustriens l'élevaient sur le pavois, à Vitry (Artois), il fut frappé de couteaux empoisonnés par deux émissaires de Frédégonde (*V. ce mot*). B.

SIGEBERT II, roi d'Austrasie, 638-656, 2e fils de Dagobert Ier, qui le mit sous la direction de Cunibert, évêque de Cologne, et du duc Adalgise, laissa les soins du gouvernement au maire du palais Grimoald, pour s'occuper de fonder des monastères. Son règne ne fut signalé que par une guerre en Thuringe, où ses troupes furent défaites par le rebelle Radulf. Il fut le père de Dagobert II, et a été canonisé. Fête, le 1er février.

SIGEBERT DE GEMBLOURS, chroniqueur, né vers 1030 dans le Brabant français, m. en 1112, entra fort jeune à l'abbaye bénédictine de Gembloux (Liége), s'appliqua à l'étude des langues anciennes, surtout de l'hébreu, et professa plusieurs années, avec beaucoup d'éclat, à l'abbaye de St-Vincent de Metz. On a de lui : une *Chronique* latine, de l'an 381 à l'an 1112, faisant suite à celle d'Eusèbe, et continuée jusqu'en 1206 par Robert de Thorigny, Paris, 1513, in-4° ; *de Viris illustribus, sive scriptoribus ecclesiasticis*, Cologne, 1580, in-8° ; *Vie de St Thierry* (dans les *Scriptores rerum Brunsvicensium* de Leibniz) ; *Vie de St Sigebert d'Austrasie* (dans les *Francorum scriptores* de Duchesne), trad. en français par Aulbery, Nancy, 1616 ; *Vie de St Guibert*, dans le recueil des Bollandistes ; *Vie de St Maclou*, dans les *Actes* de l'ordre de St Benoît ; *Gesta abbatum Gemblacentium*, dans le *Spicilége* de D'Achery, etc. B.

SIGÉE (Louise), savante du XVIe siècle, née à Tolède, m. en 1560, possédait le latin, le grec, l'hébreu, le syriaque et l'arabe. On la surnomma la *Minerve* de son temps. Elle fut une des institutrices de Marie de Portugal, fille de Jean III. Ses ouvrages sont 30 *Epîtres* latines, diverses autres poésies, un dialogue *de Differentia vitæ rusticæ et urbanæ*. On lui a faussement attribué un autre ouvrage, *Aloysa Sigea*, qui n'est point d'elle.

SIGÉE (Cap), auj. *Iéni-scheher* ou *Kum-Kalé*, promontoire situé au N.-O. de l'Asie-Mineure, en Troade, à l'entrée de l'Hellespont dans la mer Egée, servit aux Grecs de station navale pendant la guerre de Troie. Là aussi étaient le temple et le tombeau d'Achille. Auprès était une ville du même nom, fondée par les Mityléniens, et qui leur fut enlevée par Pisistrate : ce fut là que se retira Hippias, son fils, chassé d'Athènes ; elle était détruite du temps de Strabon. C. P.

SIGETH, comitat de Hongrie. *V.* SZIGETH.

SIGHILA. *V.* SAGHIALA.

SIGILLAIRES, *Sigillaria*, fête chez les anc. Romains. Elle venait immédiatement après les Saturnales, dont elle faisait presque partie, et consistait en offrandes à Saturne de *Sigillées* (d'où le nom de Sigillaires), petites statuettes d'or, d'argent, de terre cuite, ou de gypse, victimes de substitution pour racheter soi et les siens. Autrefois on offrait à Saturne des victimes humaines. C. D—Y.

SIGILLE, *Sigillum*, cachet pour sceller les choses précieuses, chez les anc. Romains.

SIGISMOND (Saint), roi des Burgondes ou Bourguignons, 516-524, successeur de son père Gondebaud, était arien, se convertit à la foi catholique, promulgua de nouveau la loi Gombette (*V. ce mot*), corrigée et augmentée, et fit étrangler son fils Sigeric sur une accusation injuste de conspiration contre sa vie, fomentée par une femme de basse condition, qu'il avait épousée en deuxièmes noces ; puis, ayant découvert la vérité, et déchiré de remords, il alla expier ce crime, en 522, dans l'abbaye d'Agaune. Pendant son absence, ses sujets, indignés de la mort de Sigeric, se donnèrent à Clodomir, roi d'Orléans, qui s'empara de la personne de Sigismond et le fit décapiter, avec sa femme et deux de ses fils. L'Eglise l'honore comme martyr. Fête, le 1er mai. *V. Vie de Sigismond*, par Grégoire de Tours, dans le recueil des Bollandistes. B.

SIGISMOND, empereur d'Allemagne, né en 1366, second fils de Charles IV et d'Anne de Silésie, m. en 1437, hérita du margraviat de Brandebourg en 1378, épousa, en 1382, Marie, fille de Louis le Grand, roi de Hongrie, qui le désignait pour son successeur à la couronne de Pologne, mais ne fut point accepté par la diète polonaise de Wilika. Après la mort de son beau-père, 1386, il se mit en possession de la Hongrie, soumit la Moldavie, la Valachie, 1390, la Bosnie, 1391, perdit contre les Ottomans la bataille de Nicopolis en 1396, erra 18 mois hors de ses Etats, fut fait prisonnier dès qu'il y reparut, et enfermé dans la citadelle de Ziklos par les seigneurs mécontents. Remis en liberté par ses gardiens, il alla lever des troupes en Bohême, triompha de ses compétiteurs Ladislas IV et Albert d'Autriche, et remonta sur le trône de Hongrie. En 1410, on lui décerna la couronne impériale, en concurrence avec Josse ou Jodoce, qui mourut l'année suivante. Il ramena le calme dans l'Empire, et, très-versé dans le droit public, concilia les différends des princes de la diète germanique ; il décida, en 1414, la convocation du concile de Constance pour terminer le grand schisme d'Occident, donna un sauf-conduit à l'hérésiarque Jean Huss, qui vint se défendre devant cette assemblée, et, après qu'il eut été condamné, ne l'en fit pas moins brûler vif, 1415. De là naquit en Bohême la guerre des Hussites (*V. ce mot*). Sigismond se rendit ensuite en France, puis passa en Angleterre, sous prétexte de réconcilier Henri V avec Charles VI ; mais, trahissant la confiance de ce dernier prince, il forma avec l'Anglais une ligue secrète contre la France, dans l'espoir de recouvrer pour lui-même l'ancien royaume d'Arles, projet qui n'eut aucun résultat. Devenu roi de Bohême, en 1419, par la mort de son frère Wenceslas, il poursuivit les Hussites à outrance jusqu'en 1435, et cependant dut leur faire d'importantes concessions. Sa fille Elisabeth épousa, en 1422, Albert d'Autriche, qui devait lui succéder. Il s'était marié en secondes noces avec Barbe de Cilley, que l'on surnomma la *Messaline de l'Allemagne*. Sigismond fut 51 ans roi de Hongrie, 27 ans empereur, et 18 roi de Bohême. B.

SIGISMOND Ier, *le Grand*, roi de Pologne, 1506-1548, fils de Casimir IV, né en 1466, succéda à Alexandre, son frère. Il employa les premières années de son règne à corriger les abus qui s'étaient glissés dans le gouvernement, repoussa jusqu'aux environs de Moscou les Russes, auxquels il imposa une paix onéreuse, 1514, et battit ensuite les chevaliers Teutoniques soutenus par l'empereur Maximilien, qu'il détacha de leur alliance, 1521. Enfin il chassa les Valaques, et assura par ses victoires la paix à la Pologne. Il protégea les sciences et les arts, réunit la Mazovie à ses Etats après l'extinction des ducs de ce pays, et s'opposa à la propagation du protestantisme PL.

SIGISMOND II, *Auguste*, fils du précédent, né en 1520, roi de 1548 à 1572. A peine sur le trône, il publia un mariage qu'il avait contracté secrètement avec Barbe Radziwil, et résista à la diète qui voulait casser cette union. Pour se concilier la noblesse, il permit d'envoyer les jeunes Polonais étudier dans les universités protestantes d'Allemagne. Il conquit la Livonie, 1560, soumit les chevaliers Porte-Glaives, soutint la guerre contre le tzar Ivan IV et le roi de Suède Eric XIV, 1563, et força les duchés de Courlande et de Sémigalle à se reconnaître feudataires de la Pologne. Le Saint-Siége refusant d'autoriser son divorce avec sa 2e femme, Catherine d'Autriche, il favorisa les protestants. En lui s'éteignit la ligne masculine des Jagellons. Il eut pour successeur le duc d'Anjou (depuis Henri III, roi de France). PL.

SIGISMOND III, neveu du précédent, roi de Pologne, 1587-1632, après Etienne Battori, et de Suède, 1592-1604, après son père Jean III, né en 1566, m. en 1637. Catholique, comme sa mère Catherine Jagellon, pieux et juste, mais peu capable, il ne régna pas longtemps sur la Suède protestante. Détrôné en 1604, après avoir conquis la Livonie, et par les intrigues de son oncle (Charles IX), il combattit les Russes, ne sut pas maintenir son fils Ladislas, élu tzar en 1610, mais prit Smolensk, la Séverie et Tchernigov, 1618, fut battu par les Turcs, et mourut au milieu d'une guerre malheureuse contre Gustave-Adolphe. Ses deux fils, Ladislas et Jean-Casimir, lui succédèrent. A. G.

SIGISTAN, SEDJESTAN ou SEISTAN, pays de l'Asie, au S.-O. de l'Afghanistan, au N. du Béloutchistan, à l'E. de l'Iran, et formant une prov. indépendante du royaume de Kaboul; 96,000 kil. car.; capit., *Djelalabad*. Sol sablonneux, offrant de vastes déserts, et arrosé par l'Hélmend. On y tronve les lacs Zerrèh et Hamoun. — Ce pays faisait partie de l'anc. *Arie*.

SIGMA, lit de table chez les anc. Romains. Il était demi-circulaire, et son nom venait de l'espèce de ressemblance qu'il avait avec le sigma capital de l'alphabet grec, Σ. L'usage s'en introduisit du temps de Domitien; il tenait 7 ou 8 convives, et remplaça les trois lits ordinaires d'un triclinium. C. D—Y.

SIGMARINGEN, capitale de l'anc. principauté de Hohenzollern-Sigmaringen, appartenant depuis 1850 à la Prusse, à 94 kil. S. de Stuttgard, sur le Danube; 1,600 hab. Château avec galerie de tableaux, bibliothèque, cabinet de médailles et archives. Forges aux environs. E. S.

SIGNATURE, nom donné, en cour de Rome, à une sorte de rescrit qui porte le seing du pape. On distingue la *signature de justice*, dans les matières contentieuses, et la *signature de grâce*, dans les matières bénéficiales. Les conseils où se discutent ces matières portent aussi le nom de *Signatures*.

SIGNIA, auj. *Segni*, v. du Latium, chez les Volsques, à 35 milles environ (52 kil.) et au S.-E. de Rome; fondée par Tarquin le Superbe, et connue par un temple de Jupiter Urius, son vin aigre (plutôt usité comme médicament), ses poires, et le travail de Signia (*Signinum opus*), sorte de ciment composé de petits cailloux, de chaux, et de sable mastiqués ensemble, et qui servait comme carrelage et comme enduit.

SIGNIFÈRE, *Signifer*, bas officier des armées romaines, chargé de porter le Signum (*V. ce mot*). Il était choisi parmi les plus honnêtes et les lettrés de sa centurie, parce que sa fonction le rendait dépositaire de la masse de chaque soldat. Il avait le même costume que l'Aquilifère (*V. ce mot*). C. D—Y.

SIGNINUM OPUS. *V.* SIGNIA.

SIGNORELLI (Luca), dit LUCA DE CORTONE, peintre de l'école florentine, né à Cortone vers 1441, m. après 1524, fut un des artistes les plus importants du XV^e siècle et un précurseur des grandes écoles du XVI^e. S'étant occupé de l'anatomie avec plus de soin que tous les coloristes précédents, il déploya dans les nus, dans les raccourcis, et dans l'art de grouper les figures, un talent supérieur. Son dessin garde, il est vrai, un peu de sécheresse; mais, excepté ce défaut, rien ne trahit dans ses ouvrages l'inexpérience des époques primitives; aussi Michel-Ange faisait-il habituellement son éloge. Signorelli ayant exécuté à fresque, dans Notre-Dame d'Orviéto, un *Jugement dernier*, plein de postures audacieuses, Michel-Ange, en traitant le même sujet, lui emprunta non-seulement des motifs, des groupes d'anges et de démons, des attitudes et des effets de raccourcis, mais la disposition générale de la partie supérieure de sa composition. La *Cène*, dont Signorelli a orné une église de sa ville natale, offre une beauté, une grâce, et une douceur de teintes, qui le rapprochent des modernes. On cite aussi : *le Voyage de Moïse avec Séphora*, et la *Promulgation de l'ancienne loi*, tous deux dans la chapelle Sixtine. Le musée du Louvre a de lui *la Naissance de la Vierge*. A. M.

SIGNUM, enseigne du manipule dans les armées des anc. Romains, et, depuis Marius, enseigne de la centurie. C'était une main droite ouverte, au sommet d'un bois de lance. La hampe était ornée de couronnes de laurier, de couronnes murales, gagnées sans doute par la centurie, et souvent, sous les empereurs, du portrait du prince en grand médaillon. C. D—Y.

SIGNY-L'ABBAYE ou LE GRAND, ch.-l. de canton (Ardennes), arr. et à 32 kil. O. de Mézières; 2,314 hab. Il se forma autour d'une abbaye de l'ordre de Cîteaux, fondée en 1134 par S^t Bernard, et dont il reste quelques bâtiments. Filatures de laine, fabr. de châles, briqueteries, usines à fer.

SIGNY-LE-PETIT, ch.-l. de cant. (Ardennes), arr. et à 20 kil. O. de Rocroi; 1,310 hab. Tuileries, briqueteries, forges.

SIGOLÈNE (SAINTE-), vge (H^te-Loire), arr. et à 19 kil. N.-E. d'Issengeaux; 819 hab. Fromages estimés. Près de là, ruines du château de *Latour*, qui a donné son nom à la maison de Latour-Maubourg.

SIGONIUS (Carolo SIGONIO, en latin), savant philologue et archéologue, né à Modène en 1520, de parents pauvres, m. en 1584, professa les belles-lettres dans sa ville natale en 1546, à Venise en 1552, puis l'éloquence à Padoue, 1560, et à Bologne, 1563. Il recueillit les fragments de Cicéron, et refit, d'après l'un d'eux, le traité *de la Consolation*, qu'il publia comme étant de Cicéron lui-même. Ricciboni et Juste-Lipse découvrirent la fraude; il en tomba malade de honte et de douleur, et mourut. Il passe pour l'inventeur de la *diplomatique*, ou art de déchiffrer les vieilles écritures. Les antiquités grecques et romaines et l'histoire du moyen âge sont l'objet de ses écrits. On cite, parmi les principaux : *Regum, consulum, dictatorum ac censorum Romanorum fasti, una cum actis triumphorum à Romulo usque ad Tiberium Cæsarem*; — *in fastos et acta triumphorum explicationes*, Modène, 1550, in-fol.; *de Nominibus Romanorum*, Venise, 1555, in-fol.; *de Antiquo jure civium romanorum libri* II; *de Antiquo jure Italiæ, libri* III; *de Antiquo jure provinciarum, libri* III, Venise, 1560, in-fol.; *de Judiciis Romanorum, libri* III, ibid., 1574; *de Republica Atheniensium, libri* V; *de Atheniensium et Lacedæmoniorum temporibus*, Bologne, 1564, *de Vitâ et rebus gestis P. Scipionis Æmiliani*, ibid., 1569, in-4°, etc. On lui doit aussi de très-bonnes *Scholies* sur Tite-Live, et des *Commentaires* sur les *Fragments* et les *Epîtres familières* de Cicéron. Ses Œuvres complètes ont été publiées à Milan, 1732-37, 6 vol. in-fol. C. N.

SIGOULÈS, ch.-l. de cant. (Dordogne), arr. et à 16 kil. S.-O. de Bergerac; 304 hab.

SIGOVÈSE, chef gaulois, frère de Bellovèse, et neveu d'Ambigat, roi des Bituriges, qui, voulant décharger son pays d'un excès de population, le chargea d'emmener une partie des Volces Tectosages en Germanie, dans la région Hercynienne, vers l'an 588 av. J.-C., tandis que Bellovèse, par ordre aussi d'Ambigat, conduisait d'autres bandes dans l'Italie septentrionale.

SIGUENZA, *Segontia*, v. d'Espagne (Nouvelle-Castille), prov. et à 75 kil. N.-E. de Guadalajara, près de l'Hénarès. Evêché. Avant 1809, il y avait une Université, établie en 1470. Siguenza fut prise par Alphonse VI aux Maures, en 1106. Pop. de la commune : 4,717 hab. Sources salées aux environs.

SIGURD I^er, roi de Norvége, 1122-30, fils de Magnus III. Roi des Orcades en 1098, il se croisa en 1110, prit Sidon, fut magnifiquement accueilli à Constantinople, revint par le continent régner après ses frères Olaf IV et Eistein I^er, et envoya un évêque dans le Groënland.

SIGURD II, *Slembidiakni*. *V.* HARALD IV.

SIGURD III, roi de Norvége, 1162-68, fut déposé par un parti nombreux, et décapité.

SIJEAN. *V.* SIGEAN.

SIHOUN, fleuve d'Asie. *V.* SIR-DARIA.

SI-KIANG, riv. de Chine, naît dans les monts Nan-Ling (Yun-nan), arrose les provinces de Koéui-tchéou, de Kouang-si, et de Kouang-toung, en portant successivement les noms de Hang-kiang, Tcien-kiang et Si-kiang, et se jette dans le golfe de Canton, sous le nom de Tigre, vis-à-vis l'île de Macao; cours de 900 kil. Il reçoit le Pékiang, le Ngo-you-kiang, et le Liéou-kiang.

SIKINO. *V.* SICINUS.

SIKKAKII, riv. d'Algérie (Oran), passe à l'E. de Tlemcen, et se jette dans la Tafna. Sur ses bords, victoire du général Bugeaud sur les Arabes, le 6 juillet 1836.

SIKKIM ou DAMOU-DZOUNG, v. de l'Hindoustan anglais (Calcutta), anc. cap. d'une principauté de son nom, située entre le Thibet au N., le Népaul à l'O. le Bengale au S. et le Boutan à l'E.; 150,000 hab. Vassale de l'Angleterre en 1816, elle fut annexée complétement en 1850.

SIKLOS, brg de Hongrie (Baranya), à 3 kil. S. de Funfkirchen; 2,700 hab. Vins, marbres. Château des comtes de Batthyany.

SIKOKF ou SIKOKO, la plus petite des 4 grandes îles qui forment l'empire du Japon, dans la région de Nankaï-do, entre Niphon au N. et Kiou-siou au S.-O.; 250 kil. sur 125; v. princip. : Ava, Iyo ou Ijo, Sanoki, et Tosa.

SIL, riv. d'Espagne, sort des monts Cantabres, dans le N.-O. de la province de Léon, coule au S.-O. à travers la Galice, arrose Toreno, Ponferrada, El-Barcos, et se jette dans le Minho, à 11 kil. N. d'Orense; cours de 160 kil.

SILA (LA), plateau boisé des Apennins, dans le royaume d'Italie, occupe le N. de la province de Catanzaro, et le S. de la prov. de Cosenza. Ses sapins fournissent de la résine et des bois de construction.

SILANION, sculpteur athénien, contemporain de Lysippe, excella dans l'imitation des passions vives. On citait de lui, en airain, les statues de *Satyrus* et de *Démarate*, vainqueurs au pugilat; une *Corinne*, un *Thésée*, un *Achille*; une statue de *Platon*, qui paraît avoir servi de modèle au seul portrait authentique que nous ayons de ce philosophe.

SILANUS (Marcus-Junius), propréteur en Espagne l'an

543 de Rome, 210 av. J.-C., fut chargé par Scipion de garder le pays en-deçà de l'Ebre, remporta, en 206, une grande victoire sur Hannon et Magon, contribua à celle de Bœcula en 205, et attira Massinissa dans l'alliance romaine.

SILANUS (Marcus-Junius), arrière-petit-fils du précédent, consul l'an 644 de Rome, 109 av. J.-C., fut défait par les Cimbres dans la Gaule Narbonnaise.

SILANUS (Décimus-Junius), fils du précédent, fut successivement questeur, édile, et chargé, en qualité de préteur, de réduire la Bithynie en province romaine, l'an 679 de Rome, 74 av. J.-C. Il épousa Servilie, qui fut la maîtresse de César. Lors de la délibération sur le châtiment à infliger aux complices de Catilina, il opina d'abord pour la mort; mais, ébranlé par le discours de César, il changea d'avis. Il fut consul l'an 691 de Rome, 62 av. J.-C., puis proconsul en Illyrie, et mourut pendant les guerres civiles.

SILANUS (Appius-Junius), consul l'an 780 de Rome, 23 de J.-C., avait obtenu de l'empereur Claude la main de la mère de Messaline. Cette dernière, n'ayant pu le déterminer à commettre un inceste avec elle, le rendit suspect à l'empereur, qui le fit poignarder, en 40.

SILANUS (Lucius-Junius), fils du précédent, avait été fiancé à Octavie, fille de l'empereur Claude. Agrippine ayant fait rompre ce mariage, il se tua de désespoir, en 53.

SILARUS, auj. *Sélé*, riv. de la Lucanie septentrionale, issue de l'Apennin, affluait au golfe de Pæstum dans la mer Tyrrhénienne. Selon les anciens, ses eaux pétrifiaient les feuilles. Sur ses bords, Spartacus fut défait par Crassus, 71 av. J.-C.

SILBERBERG, v. des Etats prussiens (Silésie), sur le Pansebach, à 77 kil. S.-S.-O. de Breslau; 1,750 hab. Une forteresse, dite le *Gibraltar de la Silésie*, située sur un roc élevé, et bâtie par Frédéric II de 1765 à 1777, défend la ville. Elle doit son nom, qui signifie *montagne d'argent*, à ses mines de plomb argentifère.

SILBERGROS, c.-à-d. *gros d'argent*, monnaie de Prusse, valant un peu plus de 12 centimes. C'est la 30e partie du thaler.

SILBERSTADT, v. de Bohême. *V.* MIES.

SILEMNICE. *V.* STARKENBACH.

SILÈNE, demi-dieu, né de Mercure ou de Pan et d'une Nymphe, fut le père nourricier et le compagnon de Bacchus, qu'il suivit dans les Indes. On le représente comme un vieillard monté sur un âne ou appuyé sur un thyrse, et toujours ivre, souvent environné de Satyres, ou conduisant les Muses. Il était particulièrement honoré à Elis, et en Arcadie.—Quelques anciens ont fait de Silène un roi de Mélos, époux d'une Naïade.

SILENTIAIRE, *Silentiarius*, titre donné, dans l'empire byzantin, à des officiers chargés de maintenir l'ordre et le silence dans le palais du prince. Il y en avait 30, organisés en trois décuries.—On donna aussi le nom de Silentiaire au secrétaire du cabinet de l'empereur.

SILÉSIE, *Schlesien* en allemand, prov. du royaume de Prusse, bornée au N. par le Brandebourg et le duché de Posen, à l'E. par le duché de Posen, la Pologne russe et la Gallicie, au S. par la Silésie autrichienne, la Moravie et la Bohême, à l'O. par la Bohême, le royaume de Saxe et le Brandebourg; 40,735 kil. carr.; 3,510,705 hab. Ch.-l., *Breslau*. Elle est divisée en trois régences : Breslau, Oppeln, Liegnitz. La partie S.-O. est couverte de montagnes; là sont les Sudètes et le Riesengebirge. Tout le reste est une plaine, quelquefois sablonneuse, mais en général très-fertile. La Silésie est arrosée par l'Oder, la Neisse, la Bober, la Sprée, etc. On compte 33 sources minérales, dont Warmbrunn et Salzbrunn sont les plus célèbres. Récolte de céréales, légumes, fruits, vins; plantes tinctoriales. Belles forêts. Élève de bestiaux, surtout de moutons; beaucoup de gibier et de poisson. Mines de fer, de cuivre, de zinc, d'argent, de houille, carrières de marbre. Industrie active des lins, draps, cotons, métaux.—Dans les temps anciens, la Silésie fut habitée par les Lygiens et les Quades, plus tard par les Slaves. Elle fit partie de l'empire des Moraves, ensuite de la Bohême, jusqu'à ce qu'au xe siècle elle reçut des ducs polonais de la maison des Piast. Miécislas Ier y introduisit le christianisme, 965. A cause de sa situation entre la Pologne et la Bohême, elle eut longtemps à lutter pour son indépendance, qu'elle n'obtint qu'en 1168, époque où le roi Boleslas IV la rendit aux trois fils du duc Wladislas II, mort dans l'exil. Ceux-ci gouvernèrent d'abord en commun; ensuite ils partagèrent le pays entre eux. De ces trois lignes sortirent une foule de branches latérales. En 1327, le roi Jean de Bohême fut reconnu comme suzerain par la plupart des princes silésiens, et, en 1357, la Silésie fut réunie définitivement à la Bohême. Elle souffrit beaucoup dans les guerres des Hussites et pendant la guerre de Trente-Ans. Les persécutions exercées par l'Autriche contre la population protestante facilitèrent beaucoup la conquête du pays opérée par Frédéric II de Prusse, 1741-5. E. S.

SILÉSIE AUTRICHIENNE, partie de l'empire d'Autriche laissée à cette puissance par le traité de Hubertsbourg; bornée au N. par la Silésie prussienne, à l'E. par la Gallicie, au S. par la Hongrie, à l'O. par la Moravie; 516,000 hect.; 443,912 hab.; ch.-l., *Troppau*. Elle fait partie du gouvt de Moravie-et-Silésie. E. S.

SILÉSIE (BASSE-), nom donné autrefois à la partie septentrionale de la Silésie, renfermant 8 duchés et principautés : Breslau, Œls, Wolau, Liegnitz, Iauer, Glogau, Sagan, Groschen.

SILÉSIE (HAUTE-), nom donné autrefois à la partie S. de la Silésie, renfermant 9 duchés et principautés : Teschen, Ratibor, Troppau, Jægerndorf, Oppeln, Grotska ou Neisse, Monsterberg, Brieg, Schweidnitz.

SILHOUETTE (Etienne de), né à Limoges en 1709, m. en 1767, fut successivement conseiller au parlement de Metz, maître des requêtes, commissaire pour la fixation des limites de l'Angleterre et de la France en Acadie, 1748, commissaire du roi près la Compagnie des Indes, et enfin, par le crédit de Mme de Pompadour, contrôleur-général des finances, 1759. Il signala son entrée au ministère par des réformes qui enrichirent le trésor de 72 millions de fr., et qui lui valurent une certaine popularité : mais, lorsqu'il voulut les étendre aux dépenses personnelles du roi et de sa maison, et créer de nouveaux impôts, le parlement s'éleva contre lui, l'opinion publique l'abandonna, et il fut obligé de se retirer, après une administration de 8 mois. Le peu de durée de sa faveur donna l'idée d'appliquer son nom aux objets éphémères qu'enfantait la mode, et qui avaient un aspect de sécheresse et de mesquinerie. C'est uniquement pour cette raison qu'après sa chute on appela *silhouettes* des portraits de profil tracés autour de l'ombre de la figure. Silhouette a laissé : *Idée générale du gouvernement chinois*, Paris, 1729, in-4o; *Lettres sur les transactions politiques du règne d'Elisabeth*, Amsterdam (Londres), 1736, in-12; des traductions françaises des *Essais sur l'homme et sur la critique*, de Pope; *Voyage de France, d'Espagne, de Portugal, et d'Italie*, Paris, 1776, 4 vol. in-12; *Mélanges de littérature et de philosophie*, 1742, 2 vol. in-12; *Mémoires des commissaires du roi et de ceux de S. M. Britannique sur les possessions et les droits des deux couronnes en Amérique*, 1755, 4 vol. in-4o. C. N.

SILISTRIE, en bulgare *Drystra*, anc. *Durostorum*, *Dorostena*, v. forte de la Turquie d'Europe, est le ch.-l. d'un eyalet qui embrasse toute la Bulgarie orientale et les forteresses du Bas-Danube, au confluent de la Drystra ou Missovo et du Danube, à 110 kil. N.-E. de Routschouk; 20,000 hab. Siége d'un métropolitain. Comm. de lainages et de cuirs. — Le général russe Diébitsch la prit en 1829. — L'eyalet est divisé en 4 livahs : Silistrie, Routschouk, Varna, Babadagh.

SILIUS (Publius), sénateur romain d'une rare beauté, inspira une passion extravagante à Messaline, femme de Claude, et la poussa à l'épouser, pendant une absence momentanée de l'Empereur. Claude, averti par Narcisse, fit mettre à mort Silius, et Messaline fut tuée par ordre du même Narcisse, l'an 800 de Rome, 47 de J.-C.

SILIUS ITALICUS (Caïus), poëte épique latin, né vers l'an 25 de J.-C., en Italie (à Rome ou à Corfinium), ou en Espagne, à Italica, qui lui aurait donné son nom, m. vers l'an 100, était d'une famille illustre; il plaida avec éclat, fut consul sous Néron, l'an 821 de Rome, 68 ap. J.-C., gouverna l'Asie-Mineure avec intégrité, puis se livra à la culture des lettres. A 75 ans, tourmenté par un ulcère incurable, il se laissa mourir de faim. Son modèle dans l'éloquence avait été Cicéron, dont il acquit à grands frais la maison de Tusculum; dans la poésie, il se mit à l'école de Virgile, sur la tombe duquel il sacrifiait tous les ans, et dont il avait acheté aussi la maison de Naples. Il composa des vers « avec plus de soin que de talent, » dit Pline. Nous avons de lui un poëme sur *la Seconde guerre punique*, faible pour le fond comme pour la forme; ce n'est guère que Tite-Live mis en vers, et encore l'historien est-il beaucoup moins prosaïque que le poëte, dont le style, sauf de trop rares exceptions, ne sort guère de la platitude que pour tomber dans l'enflure. Les efforts de Silius pour s'isoler de son temps, pour reproduire facticement les formes d'un autre siècle, devaient tuer toute inspiration. Son poëme de *la Seconde guerre punique*, longtemps perdu, fut retrouvé par le Pogge à l'abbaye de St-Gall en 1414,

et divisé par lui en 17 chants. Les meilleures éditions sont celles de Rome, 1471; de Drakenborch, Trèves, 1717, in-4°; d'Ernesti, Leipzig, 1791-92, 2 vol. in-8°; de Ruperti, Gœttingue, 1795, 2 vol. in-8°, reproduite dans la *Bibliothèque latine* de Lemaire, 1823. Il a été traduit en français par Lefèvre de Villebrune, Paris, 1781; par MM. Corpet et Dubois, dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, 1836-38, 3 vol. in-8°. D—R.

SILIVRI. *V.* SELIVRI.

SILLÉ-LE-GUILLAUME, ch.-l. de cant. (Sarthe), arr. et à 37 kil. N.-O. du Mans; 2,694 hab. Autrefois place forte. Beau château-fort du XIVe siècle. Comm. de toiles, fils, chanvre, cuirs, grains, bestiaux. — Pendant la Révolution, on le nomma *Sillé-la-Montagne*.

SILLERY (Nicolas BRUSLART DE), magistrat, né en 1544 à Sillery (Champagne), m. en 1624, fut conseiller au parlement de Paris en 1573, ambassadeur en Suisse en 1589, président à mortier en 1595, plénipotentiaire pour le traité de Vervins en 1598, alla à Rome en 1599 pour faire casser le mariage de Henri IV avec Marguerite de Valois et conclure une autre alliance avec Marie de Médicis, devint garde des sceaux de France et chancelier de Navarre en 1605, chancelier de France en 1607, fut éloigné des affaires par le maréchal d'Ancre en 1612, conserva néanmoins les sceaux jusqu'en 1616, les recouvra un moment en 1623, et dut y renoncer définitivement devant l'opposition de Richelieu et de La Vieuville. C'était un homme dont l'éducation première avait été négligée, mais d'un caractère patient, souple, adroit, et d'une grande expérience des hommes et des choses. B.

SILLERY (Pierre BRUSLART DE), *marquis de Puisieux*, fils du précédent, né en 1583, m. en 1640, fut à 17 ans conseiller d'État, en 1606, secrétaire d'État des affaires étrangères et de la guerre, alla en Espagne conclure le mariage de Louis XIII avec l'infante Anne d'Autriche, jouit d'un grand crédit pendant le ministère du duc de Luynes, et soumit en 1621 la ville de Montpellier révoltée. En 1624, il fut éloigné de la cour. Sa terre de Sillery avait été, en 1613, érigée pour lui en marquisat. B.

SILLERY (Charles-Alexis BRUSLART, comte de GENLIS, marquis de), né en 1737, m. en 1793, neveu du marquis de Puisieux, qui fut ministre des affaires étrangères sous Louis XV, entra fort jeune dans la carrière des armes, fut employé pendant 5 ans dans l'Inde, blessé au siége de Pondichéry, et pris par les Anglais, épousa la célèbre Mme de Genlis (*V. ce mot*), devint capitaine des gardes du duc d'Orléans, fut député par la noblesse de Reims aux États-Généraux de 1789, s'y rallia au tiers-état, fit prévaloir contre Mirabeau le droit des colonies à être représentées dans l'Assemblée nationale, soutint les droits du duc d'Orléans dans la question de la successibilité à la couronne, et prit une part active aux travaux de réorganisation de la marine en 1791. Député de la Somme à la Convention, il vota, dans le procès de Louis XVI, pour l'appel au peuple, la détention et le bannissement à la paix, fut arrêté comme complice de Dumouriez et agent de la maison d'Orléans, compris dans les proscriptions du 2 juin 1793, et exécuté le 31 octobre. B.

SILLERY, vge (Marne), arr. et à 12 kil. S.-E. de Reims; 469 hab. Il a donné son nom à un des vins blancs mousseux de Champagne les plus estimés, et qui se récolte dans plusieurs vignobles des environs.

SILLY, anc. abbaye de Prémontrés (Basse-Normandie), à 9 kil. d'Argentan, fondée en 1154.

SILO, v. de Palestine (Éphraïm), au S. de Sichem et au N. de Béthel. Ce fut la capitale des Hébreux depuis leur entrée dans la Terre-Promise jusqu'au règne de David; Josué y fit le partage du territoire entre les tribus, et l'on y plaça le Tabernacle et l'Arche d'alliance.

SILOÉ, source intermittente d'eau vive à Jérusalem, entre les vallées de Josaphat et d'Hennon. Elle sortait du mont Sion, et formait deux étangs ou piscines, rendues célèbres par le miracle de l'aveugle-né, à qui Jésus rendit la vue. Près de là fut enterré le prophète Isaïe.

SILSILIS, auj. *Djebel-Selsélèh*, mont. d'Égypte, dans la Thébaïde. De ses vastes carrières furent tirés les blocs qui servirent aux constructions de Thèbes.

SILURES, peuple de l'anc. île de Bretagne (Bretagne 2e), au S.-O., vers l'embouch. de la Sabrina (*Severn*), dans la partie S. du pays de Galles actuel. Tacite les dit originaires de l'Ibérie. Ils furent soumis par J. Frontinus, l'an 75 de J.-C. Leur capitale, *Isca Silurum*, est auj. Caerléon.

SILVA (Jean-Baptiste), médecin, né à Bordeaux en 1682, m. en 1748, vint se fixer à Paris. Helvétius lui confia une partie de sa clientèle, et il devint médecin consultant de Louis XV en 1724. On a de lui : *Traité de l'usage de différentes sortes de saignées, principalement de celle du pied*, Amsterdam, 1729, 2 vol. in-12; *Dissertations et consultations médicinales de MM. Chirac et Silva*, 1744-55, 3 vol. in-12. Silva fut un médecin très-recherché de son temps.

SILVAIN. *V.* SYLVAIN.

SILVANECTES, peuple gaulois de la Belgique 2e, entre les *Viducasses* et les *Bellovaci* au N., les *Parisii* et les *Meldi* au S.; v. princip. : *Silvanectes*, *Ratomagus* ou *Augustomagus* (auj. *Senlis*). Ils habitaient la partie S.-E. du département de l'Oise.

SILVANÈS, vge (Aveyron), arr. et à 25 kil. S.-E. de Ste-Affrique; 429 hab. Il se forma autour d'une abbaye de Bernardins, fondée en 1136, et convertie auj. en établissement thermal.

SILVANI (Gherardo), architecte et sculpteur florentin, né en 1579, m. en 1675, a exécuté de nombreux travaux, et, entre autres, dans sa ville natale, l'église et le couvent des Théatins, la façade des palais Strozzi et Gianfigliazzi, les palais Capponi et Marucelli, l'église St-François-de-Paule, etc. Avant d'être architecte, il faisait de la sculpture, et s'était acquis de la réputation dans cet art.

SILVÈRE (Saint), pape, 536-538, fut persécuté par l'impératrice Théodora, parce qu'il refusait de rétablir sur le siége de Constantinople Anthyme, accusé d'hérésie. Bélisaire, qui commandait alors en Italie, fut chargé de chasser le pontife, et de faire élire à sa place Vigile, son ennemi. Silvère fut relégué dans l'île Palmaria, et condamné à mourir de faim. Fête, le 20 juin.

SILVESTRE (Israël), dessinateur et graveur, né à Nancy en 1621, m. en 1691, vint se fixer à Paris, où il se fit connaître par le goût et l'intelligence de ses dessins. Il fut chargé de dessiner et de graver les *Vues des Parcs et Maisons royales*, les *Fêtes données*, et les *Villes conquises par Louis XIV*, travaux qui lui valurent le titre de maître de dessin du Dauphin, une pension et un logement au Louvre. Son œuvre se compose de plus de 1,000 pièces, dont les plus remarquables sont : *Plaisirs de l'île enchantée*; *Vue de Rome*, en 4 planches; la *Vue de Campo-Vaccino* à Rome; les *Fêtes du carrousel en* 1662, etc. B.

SILVESTRE. *V.* aussi SYLVESTRE.

SILVIUS. *V.* SYLVIUS.

SIMANCAS, anc. *Septimanca*, v. d'Espagne (Vieille-Castille), prov. et à 12 kil. O.-S.-O. de Valladolid, sur le Pisuerga; 1,200 hab. Depuis 1563, le dépôt des archives du royaume est dans cette petite ville. On y trouve non-seulement les archives de la péninsule et des îles adjacentes, mais celles des anc. États espagnols de Flandre, d'Italie et de Portugal. Une partie de ces archives fut transportée à Paris pendant la guerre d'Espagne de 1808; quelques pièces furent rendues à la paix, mais beaucoup ont été alors perdues. Ramire II, roi de Léon, et Fernand Gonzalès, comte de Castille, livrèrent aux Maures une grande bataille près de cette ville, en 939; les deux partis s'attribuèrent la victoire.

SIMAO (Ile). *V.* SÉMAO.

SIMBIRSK, v. de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouv. de son nom, au confluent de la Sviaga et du Volga, à 1,458 kil. S.-E. de St-Pétersbourg; par 54° 19' 7" lat. N. et 46° 5' 35" long. E.; 21,714 hab. Ch.-l. de district. Eparchie grecque; évêché; cours criminelle et civile; gymnase. Sa position, ses clochers et ses jardins rendent son aspect très-pittoresque. Statue élevée par Alexandre Ier à l'historien Karamsin. La pêche et le comm. des grains y sont actifs. Fondée en 1648. — Le gouv. de Simbirsk, entre ceux de Nijni-Novogorod et de Penza à l'O., de Saratov au S., de Samara à l'E., et de Kazan au N., a 48,477 kil. carrés, et 1,140,973 hab. Sol très-fertile, bien cultivé, immenses forêts appartenant à la couronne. On y trouve du fer et du soufre. Fabr. de tapis d'écorce de tilleul. Le Volga le traverse du N. au S.

SIMEGH, comitat de Hongrie. *V.* SCHUMEGH.

SIMÉON, 2e fils de Jacob, et de Lia, étant allé en Égypte avec ses frères pour acheter du blé, fut retenu en otage par Joseph. Il prit part avec Lévi au massacre des habitants de Sichem, et essuya, à cette occasion, les vifs reproches de son père. Sa tribu, la seule que Moïse ne bénit pas en mourant, n'eut en partage qu'un canton démembré de celle de Juda, et situé entre la tribu de Juda au N., la mer Morte à l'E., et les Philistins à l'O. L—H.

SIMÉON, vieillard juif, averti par le St-Esprit qu'il ne mourrait qu'après avoir vu le Messie, se trouva dans le Temple au moment où la Vierge y apportait son divin enfant. C'est alors qu'il entonna le Cantique que l'Église chante le dimanche à Complies : *Nunc dimittis servum tuum, Domine.*

SIMÉON (saint), neveu de la Ste-Vierge, est désigné dans l'Evangile sous le nom de *frère de Jésus*, dont il était le cousin par la chair. Il fut le second évêque de Jérusalem, après la mort de St Jacques en 67, et souffrit le martyre en 107, étant âgé de 120 ans. Fête, le 18 février.

SIMÉON STYLITE (saint), solitaire, né vers 390 à Sisan (Cilicie), m. en 459. Il est célèbre par ses austérités; il ne mangeait qu'une fois par semaine, et jeûnait de la manière la plus absolue pendant tout le carême. Il vécut quelques années dans un ermitage au pied du mont Télénisse, puis se retira sur le haut d'une colonne (en grec *stylos*, d'où son surnom), et y passa 26 ans. On a conservé de lui quatre Lettres, dont une adressée à l'empereur Théodose le Jeune, et une homélie; sa Vie a été écrite par Théodoret. Fête, le 5 janvier.

SIMÉON, dit *le Logothète* et *le Métaphraste*, né au Xe siècle à Constantinople, fut secrétaire des empereurs Léon le Philosophe et Constantin Porphyrogénète. On a de lui une *Chronique*, qui s'étend de la création du monde à l'an 968 de J.-C., des *Homélies*, et 120 *Vies des saints*.

SIMÉON DE DURHAM, historien anglais du XIIe siècle, m. après 1130, enseigna les mathématiques à Oxford, et fut précbantre de l'église de Durham. On a de lui une *Histoire des rois d'Angleterre*, de 616 à 1130, composée sur des documents rassemblés avec beaucoup de soin, continuée par Jean, prieur d'Exham, jusqu'en 1156, et imprimée dans les *Decem scriptores* de Twisden.

SIMÉON (Joseph-Jérôme, comte), né à Aix en 1749, m. en 1842, fils d'un avocat, entra à 20 ans au barreau d'Aix, où il obtint les plus brillants succès, qui lui valurent la chaire de droit à l'université de sa ville natale, 1778, puis la place d'assesseur du pays de Provence, 1783. Quand la Révolution éclata, Siméon en adopta les principes, puis fut compris parmi les proscrits du 31 mai, et quitta la France, où il ne rentra qu'après le 9 thermidor. Lors de l'établissement de la constitution de l'an III (1795), envoyé au conseil des Cinq-Cents, il y montra beaucoup de talent, de sagesse et de fermeté. Proscrit au 18 fructidor, il rentra en France après le 18 brumaire, et devint membre du Tribunat, où, se ralliant au gouvernement, il prit une part active au projet de loi sur le Concordat, dont il fut rapporteur, et à l'élaboration du *Code civil*. Il entra au conseil d'Etat après la suppression du Tribunat, puis, en 1807, fut nommé par Napoléon l'un des trois régents chargés d'organiser le nouveau royaume de Westphalie, érigé pour Jérôme-Napoléon, qui lui confia les ministères de la justice et de l'intérieur. Sous la Ire Restauration, Siméon fut préfet du Nord; en 1815, membre de la Chambre des députés, où il fit partie des modérés; il devint ministre de l'intérieur de 1820 à 1821, pair de France en 1821, et 1er président de la Cour des comptes de 1837 à 1839. En 1832, il avait été élu membre de l'Académie des Sciences morales et politiques. *V.* M. Mignet, *Notices historiques*, t. II, in-8°. — Le vicomte Joseph-Balthazar Siméon, fils du précédent, né en 1781, m. en 1846, a été préfet du Var, du Pas-de-Calais, directeur des Beaux-Arts, conseiller d'Etat, et pair de France en 1835.

SIMÈTHE, *Simæthus*, auj. *Giaretta*, riv. de Sicile, issue des monts Nébrodes, se jetait dans la mer Ionienne près de Catane. Sur ses bords était une ville du même nom.

SIMFÉROPOL. *V.* SIMPHÉROPOL.

SIMIANE (Pauline ADHÉMAR DE MONTEIL DE GRIGNAN, marquise de), fille de Mme de Grignan et petite-fille de Mme de Sévigné, née à Paris vers 1674, m. en 1737, reçut une brillante éducation, se fit remarquer par son esprit autant que par les grâces de sa personne, épousa, en 1695, Louis de Simiane, gentilhomme de la chambre du duc d'Orléans et lieutenant des gendarmes écossais, et resta veuve en 1718. Elle a laissé quelques poésies, publiées sous le titre de *Portefeuille de Mme ****, Paris, 1715, in-12, et des *Lettres*, éditées par La Harpe en 1773, et jointes depuis à celles de Mme de Sévigné. Elles sont agréables, mais beaucoup moins intéressantes que celles de son aïeule.

SIMIANE ou COLLONGUE, vge (Bouches-du-Rhône), arr. et à 13 kil. S. d'Aix; 1,100 hab. Jadis titre de marquisat.

SIMIANE, vge (Basses-Alpes), arr. et à 25 kil. N.-O. de Forcalquier; 1,300 hab.

SIMMERN, v. des Etats prussiens (Province rhénane), ch.-l. de cercle, à 42 kil. S. de Coblentz; 2,500 hab. Cuirs, bonneterie, quincaillerie. — Jadis chef-lieu d'une principauté du Palatinat.

SIMMIAS, poète grec, né à Rome, vivait, selon les uns, au VIIIe siècle av. J.-C., et, selon les autres, au IVe. On le regarde comme l'inventeur de cette sorte de composition dans laquelle les vers présentent, dans leur ensemble, la forme extérieure des objets qu'ils décrivent. Il ne reste de lui que 3 pièces de ce genre, les *Ailes*, l'*Œuf*, et la *Hache*. Saumaise en a donné un commentaire. *V.* Fortunio Liceti, *Encyclopædia ad Securim*, Paris, 1635, in-4°.

SIMNEL (Lambert), fameux imposteur, né vers 1472 à Oxford, fils d'un boulanger, n'avait que 15 ans lorsqu'il se prêta aux projets d'un prêtre, Richard Simon, qui avait résolu de l'opposer à Henri VII, sous le nom du duc d'York, 2e fils d'Edouard IV, dont la mort n'avait pas encore été bien constatée. Il fut vaincu à Stoke, 1487, et tomba entre les mains du roi, qui eut tant de mépris pour lui, qu'il le relégua comme marmiton dans ses cuisines. On ignore l'époque de sa mort. Lambert Simnel est le héros d'un opéra-comique de Monpou et Adam.

SIMODA, v. du Japon, sur la côte E. de l'île de Niphon, ouverte aux Européens depuis 1856; 6,000 hab.

SIMOGGA, v. forte de l'Hindoustan anglais (Madras), dans l'anc. Maïssour, sur la Tonga, à 220 kil. N.-O. de Seringapatam. Fabr. de coton. — Pillée par les Mahrattes en 1798.

SIMOIS, auj. *Mendéré-sou*, riv. de la Troade, sortie du Cotylon (une des ramifications septentrionales de l'Ida), coule de l'E. à l'O., puis du S. au N., et, avant de se jeter dans l'Hellespont, recevait, au temps d'Homère, le Scamandre. Plus tard, le cours du Scamandre ayant changé de direction, on prit le Simoïs pour le Scamandre, et on appela Simoïs un ruisseau qui se jetait dans ce fleuve non loin de son embouchure, et qu'on nomme auj. *Tchiblak* ou *Schimar*; c'est le faux Simoïs.

SIMON, grand-prêtre des Juifs, administra la Judée de 292 à 284 av. J.-C., pendant les révolutions qui faisaient passer la domination de ce pays de Ptolémée Soter à Antigone. Il embellit et fortifia Jérusalem, et inséra parmi les livres sacrés ceux d'*Esdras*, de *Néhémie* et des *Chroniques* ou *Paralipomènes*.

SIMON MACCHABÉE. *V.* MACCHABÉE.

SIMON *le Cananéen*, apôtre de J.-C., surnommé *le Zélé*, né à Cana. Les uns croient qu'il fut crucifié dans la Grande-Bretagne; les autres, qu'il subit le martyre en Perse. L'Eglise le fête, avec St Jude, le 28 octobre.

SIMON *le Magicien*, du bourg de Gitton (Samarie), disciple de Dosithée, qui prétendait être le Messie prédit par les prophètes, surpassa son maître dans l'art des prestiges. Etonné des miracles de St Philippe, il se fit baptiser. S'il ne put acheter de St Pierre son secret (car il ne se faisait point du don des miracles une autre idée, et c'est de son nom que vient le mot *simonie* employé pour désigner le trafic des choses saintes), il acheta, dit Tertullien, une courtisane nommée Hélène, qui apparemment servait à ses opérations magiques. Il combattit la doctrine des Apôtres sur l'origine du monde et sur la Providence, et, avec une impudence justifiée par le succès, se fit adorer comme le vrai Dieu. St Justin remarque que, vers l'an 150, presque tous les Samaritains reconnaissaient Simon comme une divinité; vers le milieu du IIIe siècle, il avait encore des adorateurs. Suivant une tradition fabuleuse, il lutta devant Néron avec St Pierre, et, s'étant élevé dans les airs par la force de ses opérations magiques, il tomba, et se cassa les jambes. On représente Simon comme le premier hérétique. M.

SIMON-BEN-JOKAI, rabbin juif du IIe siècle, disciple d'Akiba, est regardé comme le chef des Cabbalistes. On lui attribue vulgairement le *Zoar* (c.-à-d. *lumière*), obscur commentaire sur le *Pentateuque*, qui a été composé par ses disciples et les disciples de ses disciples, et imprimé à Mantoue, 1560, 3 vol. in-4°.

SIMON (Richard), célèbre hébraïsant, né à Dieppe en 1638, m. en 1712, entra dans la congrégation de l'Oratoire à 21 ans, professa la philosophie au collége de Juilly et à celui de l'Oratoire à Paris, et fut exclu de son ordre pour avoir fait imprimer l'*Histoire critique du Vieux-Testament*, Paris, 1678, in-4°, ouvrage où il attribue la composition du *Pentateuque* à des scribes du temps d'Esdras, et qui fut supprimé par arrêt du conseil, sur les représentations de Bossuet. La vie de Simon, esprit paradoxal, fut agitée par des disputes continuelles avec Bossuet et les solitaires de Port-Royal sur des points de théologie, science dans laquelle il n'était pas assez profondément versé. On a encore de lui : *Histoire critique du Nouveau Testament*, 1689; *Histoire critique de la créance et des coutumes des nations du Levant* (sous le pseudonyme de Moni), Amsterdam, 1684; *de la Créance de l'Eglise orientale sur la transsubstantiation*, 1687; *Histoire de l'origine et des progrès des revenus ecclésiastiques* (sous le nom de Jérôme Acosta), Francfort (Rotterdam), 1684; *Remarques sur la Bibliothèque*

des auteurs ecclésiastiques, et sur les Prolégomènes de la Bible de Dupin, 4 vol. in-8°; *Novorum Bibliorum synopsis*, Utrecht, 1684, in-8°; *Antiquitates Ecclesiæ orientalis*, Londres, 1682, in-12; *Bibliothèque choisie* (sous le nom de Saint-Jore), 1708-10, 4 vol. in-12; *Lettres choisies*, publiées par Bruzen de La Martinière, son neveu, Amsterdam, 1730, 4 vol. in-12, etc. B.

SIMON (Richard), prêtre du Dauphiné, est auteur d'un *Dictionnaire de la Bible*, Lyon, 1693, in-fol., 2e édit., 1703, 2 vol. in-fol., ouvrage utile, mais médiocre, que celui de Dom Calmet a fait oublier.

SIMON (Edouard-Thomas), littérateur, né à Troyes en 1740, m. en 1818, abandonna le notariat pour la médecine, vint se fixer à Paris en 1786, fit partie, pendant la Révolution, des conseils de salubrité, de mendicité, et de secours publics, devint bibliothécaire des conseils des Anciens et des Cinq-Cents, puis du Tribunat, enfin censeur des études au lycée de Nancy, et professeur d'éloquence latine à Besançon. On a de lui : *Choix de poésies*, trad. en prose, du grec, du latin, et de l'italien, 1786, 2 vol. in-18; *les Muses provinciales*, recueil des meilleures productions des poëtes de province, 1788, in-12; *Correspondance de l'armée française en Egypte*, 1799, in-8°; une traduction, en prose, de *Martial*, Paris, 1819, 3 vol. in-8°, ouvrage très-estimable.

SIMON (Le fort SAINT-). *V.* BLAYE.

SIMON (SAINT-), ch.-l. de canton (Aisne), sur le canal de Crozat et près de la rive g. de la Somme, arr. et à 16 kil. S.-O. de St-Quentin; 600 hab. Exploit. de tourbe. — Jadis titre de duché.

SIMONDI, un des anciens noms de l'île de Ceylan.

SIMONETTA, nom d'une famille originaire de Calabre, et dont les principaux membres furent : Ange Simonetta, né vers 1400, m. en 1472, qui contribua puissamment à la fortune de François Sforza, et conserva tout son crédit à Milan sous Galéas-Marie;—Cecco Simonetta, neveu du précédent, né en 1410, m. en 1480, assista de ses conseils la duchesse Bonne de Savoie pendant la minorité de son fils Jean-Galéas, voulut la détourner d'une indigne passion pour un certain Tassino de Florence, fut enfermé à Pavie, et décapité;—Jean Simonetta, frère du précédent, partagea sa fortune et sa disgrâce, et mourut vers 1491. On a de lui : *De Rebus gestis Francisci Sfortiæ, libri* XXXI, Milan, 1480 et 1486, in-fol.;—Boniface Simonetta, neveu du précédent, abbé de St-Etienne del-Corno (diocèse de Lodi), a laissé un ouvrage intitulé : *De Persecutionibus christianæ fidei et romanorum pontificum*, Milan, 1492, in-fol., trad. en français par Octavien de Saint-Gelais.

SIMONIDE d'Amorgos, poëte grec, florissait vers 660 av. J.-C. Il est connu pour son talent à manier l'iambe satirique. On lui attribue un petit poëme satirique sur les femmes, d'une naïveté assez grossière, et d'autres petites pièces d'un caractère sentencieux, éditées par Welker, Bonn, 1835. D—R.

SIMONIDE de Céos, poëte lyrique grec, né en 558, m. en 468 av. J.-C., aimait l'hospitalité et les présents des rois, et vint successivement auprès d'Hipparque d'Athènes, des Aleuades de Thessalie, de Pausanias de Sparte, et de Hiéron de Syracuse, ville où il mourut. Il composa beaucoup d'odes en l'honneur des vainqueurs dans les jeux de la Grèce, chanta aussi les victoires de Marathon, de Salamine, de Platée, et fit des scolies ou chansons de table; mais ses principaux titres étaient des *Lamentations* ou élégies, écrites d'un style plein d'élégance et de douceur. Il excellait dans le pathétique, et l'emportait par là sur Pindare, dont le caractère est la fierté et l'éclat. Une élégie sur *Danaé* permet d'apprécier cette simplicité tendre et passionnée, qui est son mérite particulier. On dit qu'il ajouta une 8e corde à la lyre, et les lettres η, ω, ξ, ψ à l'alphabet grec; on lui attribue aussi l'invention de la mnémonique. Il ne reste plus de Simonide que des fragments qui ont été publiés par Schneidewin, 1835. D—R.

SIMONIE, volonté réfléchie de vendre ou d'acheter les choses spirituelles, ou qui tiennent au spirituel. St Pierre et St Jean, prêchant la foi à Samarie, eurent pour adversaire Simon le Magicien, qui voulut acheter d'eux les dons du Saint-Esprit. Il s'attira la malédiction des apôtres. Le nom de Simonie est resté à ce crime, qui entraîne l'excommunication majeure et les autres censures, la nullité des actes simoniaques, et l'obligation de restituer à l'Eglise le prix indûment perçu.

SIMONIENS (SAINTS-). *V.* SAINT-SIMON (Claude-Henri).

SIMONNEAU (Charles), dessinateur, et graveur à la pointe et au burin, né à Orléans en 1639, m. en 1728, élève de Noël Coypel, fut membre de l'Académie, et graveur du roi. Il a montré un talent supérieur dans le portrait, les pièces historiques, et les vignettes. On cite de lui : le portrait de *Mansart*; *Jésus et la Samaritaine*, d'après le Carrache; et surtout *la Conquête de la Franche-Comté*, d'après Lebrun. Son œuvre s'élève à plus de 130 pièces.

SIMONNEAU (Louis), frère du précédent, m. en 1738, fut aussi un graveur distingué, et entra également à l'Académie. Il a laissé : l'*Assomption de la Vierge*, en 2 pièces, d'après le plafond peint par Lebrun au séminaire de Saint-Sulpice; l'*Aurore*, d'après le même peintre; *Susanne au bain*, *Lot et ses filles*, et *Jésus instruisant Marthe et Marie*, d'après Coypel, etc.

SIMONNEAU (Philippe), fils de Charles, cultiva la gravure comme son père et son oncle, mais avec moins de succès. On a de lui : l'*Enlèvement des Sabines*, et *la Paix entre les Romains et les Sabins*, d'après Jules Romain; *les Trois déesses jugées par Pâris*, d'après Perino del Vaga; *Vénus et Adonis*, d'après l'Albane.

SIMON'S-TOWN, v. de l'Afrique australe, dans la colonie anglaise du Cap, à 20 kil. S. du Cap, sur la baie de False. Port de commerce; arsenal maritime, chantiers de construction.

SIMOUN (de l'arabe *Samma*, empoisonner), vent du S. qui souffle quelquefois dans les déserts de l'Afrique et de l'Arabie, soulève les sables, et cause parfois la mort de caravanes entières.

SIMPHÉROPOL ou SIMFÉROPOL, v. de la Russie d'Europe, dans le S. de la Crimée, sur le Salghir, ch.-l. du gouvernement de Tauride, au fond d'un beau vallon, à 1,485 kil. S.-S.-O. de Moscou, à 2,067 S. de St-Pétersbourg, par 31° 47′ long. E., et 44° 57′ lat. N.; 29,812 hab. Elle se divise en ville vieille, avec des rues étroites et irrégulières, et ville neuve, bien percée, bien bâtie, où l'on remarque la cathédrale, le palais du gouverneur, les tribunaux, les casernes, etc. — Simphéropol fut fondée, vers l'an 1500, autour d'une mosquée. Son nom tartare, *Akh-Metchéd*, signifie mosquée blanche. Elle passa aux Russes avec la Crimée en 1791.

SIMPLICIUS (Saint), né à Tivoli, pape de 468 à 483, obtint de l'empereur Zénon de faire reconnaître en Orient l'autorité du concile de Chalcédoine, et rétablit sur les siéges d'Alexandrie et d'Antioche les évêques catholiques qui en avaient été chassés par les Eutychéens. Fête, le 2 mars. On a de lui quelques *Lettres* dans le recueil du P. Labbe.

SIMPLICIUS, philosophe péripatéticien du VIe siècle, né en Cilicie ou en Phrygie, reçut les leçons d'Ammonius, fils d'Hermias, enseigna quelque temps à Athènes, abandonna cette ville quand Justinien ferma les écoles de philosophie païenne en 529, et obtint plus tard, par l'entremise de Chosroès, roi de Perse, auprès duquel il s'était réfugié, l'autorisation de rentrer en Grèce. Il a laissé des commentaires sur plusieurs traités d'Aristote; ce sont : *Explication des 8 livres de Physique*, Venise, 1526, in-fol., trad. en latin par Lucile Philéthée, ibid., 1543; *Commentaires sur les Catégories*, Venise, 1499, trad. en latin dès le XIIIe siècle par Guillaume de Morbeke; *Explication des 3 livres de l'Ame*, Venise, 1527, in-fol., trad. en latin par Fascoli, 1543, etc. On a aussi de lui un *Commentaire sur Epictète*, Venise, 1528, in-4°, réédité à Leyde, 1640, avec une version latine de Jérôme Wolf et des notes de Saumaise, puis par Schweighæuser à Deux-Ponts, 1800, 2 vol. in-8°, et trad. en français avec le *Manuel* d'Epictète par Dacier, 1715.

SIMPLON, en allemand *Simpeln*, en italien *Simpione*, en latin *Mons Cæpionis* ou *Scipionis*, ou *Sempronius*, montagne des Alpes Lépontiennes, en Suisse, sur la limite du Valais et du Piémont, à 105 kil. N.-E. du mont Blanc, 53 S.-O. du St-Gothard; 3,518 mèt. de hauteur. Il est traversé par une superbe route (de Brigg à Domo-d'Ossola), longue de 60 kil., large de 8 mèt., et que construisirent des ingénieurs français de 1801 à 1807, par ordre de Napoléon Ier; l'endroit le plus élevé de cette route est à 2,005 mèt. au dessus du niveau de la mer, mais les pentes en sont si bien ménagées, que le parcours en est facile; elle a 6 galeries percées dans le roc, et plus de 50 ponts jetés sur des précipices. — En 1810, le Simplon donna son nom à un département du Ier Empire français, formé du Valais, et compris entre ceux du Léman à l'O., de la Doire au S., de l'Agogna à l'E., et la République helvétique au N.; ch.-l., *Sion*.

SIMPSON (Thomas), mathématicien, né à Bosworth (Leicester) en 1710, m. en 1761, fils d'un pauvre tisserand qui le destinait à son métier, se forma seul par la lecture des livres qu'il rencontra, fit, pour vivre, le métier de nécromancien pendant quelque temps, se rendit à Londres, où il se fit connaître en donnant des leçons de mathématiques, et devint professeur à l'Académie de Woolwich, et

membre de la Société royale. On a de lui : *Nouveau traité des fluxions*, 1737, 1 vol. in-4° ; *Traité sur la nature et les lois de la probabilité*, 1740, in-4° ; *Essais sur divers sujets curieux et intéressants dans les mathématiques pures et appliquées*, 1740, in-4° ; *Traité sur les annuités et les tontines*, 1742, in-8° ; *Dissertations mathématiques sur divers sujets de physique et d'analyse*, 1743, in-4° ; *Traité d'algèbre*, 1745, in-8° ; *Traité de géométrie*, 1747, 1760, in-8°, traduit en français ; *Trigonométrie rectiligne et sphérique*, 1748 ; *Doctrine des fluxions*, 2 vol. in-8°, 1750 ; *Mélanges*, 1757, in-8°. Une méthode de quadrature approchée porte le nom de Simpson. V.

SIMPSON (Elisabeth). *V.* INCHBALD (mistriss).

SIMPULE ou SIMPUVE, *Simpulum* ou *Simpuvium*, petit vase pour faire les libations dans les sacrifices, chez les anciens Romains. Il avait la forme d'une coupe munie d'un appendice vertical assez prolongé, par où on le prenait, et sa matière était la terre cuite, le bois, l'airain ou l'argent. C. D—Y.

SIMSON (Robert), mathématicien écossais, né dans l'Ayrshire en 1687, m. en 1768, apprit les mathématiques presque seul, et fut nommé, à 22 ans, professeur au collége de Glasgow. On a de lui : *Traité des sections coniques*, 1735, in-4° ; *Traité sur l'extraction des racines approximatives des nombres par séries infinies*, inséré dans les *Transactions philosophiques* de 1753 ; une traduction anglaise des *Eléments d'Euclide*, 1756 ; divers travaux sur Pappus et Apollonius, etc.

SIN, désert au N.-E. de l'Egypte, traversé par les Hébreux quand ils sortirent de ce pays pour aller dans la Terre Promise, et où la manne céleste tomba pour la première fois ; auj. *Ouady-Mokatteb*.

SIN, petit royaume de la Nigritie (Sénégambie), sur l'Atlantique, à l'O. de celui de Saloun ; 60,000 hab. Ch.-l., *Joal*.

SIN-LE-NOBLE, vge (Nord), arr. et à 3 kil. E. de Douai ; 2,282 hab. Cuirs vernis, lin, sucre indigène.

SINAI ou SINA, auj. *Djebel-Mousa* et *Djebel-Tor*, montagne d'Arabie, au N.-O., dans la presqu'île qui s'avance au N. de la mer Rouge entre les golfes de Suez et d'Akabah, au N.-E. du mont Horeb. Dieu y donna sa loi à Moïse. Le Sinaï a deux sommets : sur le plus élevé (1,978 mèt.), à une hauteur de 1,800 mèt., est le couvent de Ste-Catherine, fondé par Justinien, un des plus célèbres de l'Eglise grecque, et qui est semblable à une petite citadelle ; c'est le siége d'un archevêché, dont le titulaire réside au Caire.

SINAK, v. de la Russie d'Asie (Tiflis), ch.-l. de la Kakétie, à 100 kil. S.-E. de Tiflis ; 2,000 hab.

SINALOA. *V.* CINALOA.

SINAMARI. *V.* SINNAMARI.

SINAN-PACHA, surnommé *Kodjah* (le maître), habile général ottoman, né vers 1516, m. en 1596, était un renégat italien, de Florence ou de Milan. Créé vizir sous Soliman Ier, il enleva Tripoli aux chevaliers de Malte en 1551 ; sous Sélim II, il soumit l'Yémen révolté, et chassa les Espagnols de la régence de Tunis ; sous Amurat III et Mahomet III, il combattit en Hongrie. Aussi habile administrateur que vaillant capitaine, l'Egypte, la Syrie et l'Anatolie lui doivent des mosquées, des bains, des marchés, des hôpitaux, etc.

SINAN-YOUSOUF, grand-vizir de Sélim Ier, eut une grande part à la victoire de Tchalderan sur les Perses en 1514, ainsi qu'à la conquête de l'Egypte sur les Mamelouks, et fut tué dans un combat près des Pyramides en 1517. Il a fait construire, à l'entrée du port de Constantinople, un palais qui subsiste encore.

SINCAPOUR. *V.* SINGAPOUR.

SIND ou SINDH, anc. *Indus*, en hindou *Mita-Moran* (fleuve doux), fleuve de l'Hindoustan, au N.-O. Selon Balbi, sa branche principale paraît descendre des monts Kailas, au N. des lacs de Ravanrhad et Manassarovar, sous les noms de *Sing-dzing* et *Singhe-tsiou* ; elle passe par Ladak (Petit-Thibet), parcourt un espace encore conjectural dans le Kafiristan, franchit l'Himalaya par des brèches effrayantes, sépare pendant quelque temps le Kaboul du Pendjab anglais, traverse ce dernier du N. au S., puis le Sindhy, baigne Attock, Haiderabad et Tatta, forme, un peu au-dessus d'Haiderabad un vaste delta, et se jette par 11 bouches dans le golfe d'Oman. Ses principaux affluents sont le Kaboul à droite, et le Pendjab à gauche. Cours de 2,600 kil. environ. Près de ses embouchures est le vaste marais de Rin.

SINDELFINGEN, v. du Wurtemberg (Neckar), à 3 kil. N. de Böblingen ; 3,900 hab. Fabr. de toiles, coton, soieries. Eglise du XIe siècle, reste d'une riche collégiale.

SINDES, *Sindi*, *Sindones* et *Sindiani*, peuple du Caucase, habitait, entre l'extrémité N.-O. de cette montagne, le Pont-Euxin et l'Hypanis (Kouban), un pays appelé de son nom *Sindique*, et qui forme auj. la presqu'île de Taman. On y distinguait le lac Sindique (auj. liman du Kouban ou golfe Kyziltasch), communiquant avec la mer par une bouche étroite. Sinda, la ville du pays, est auj. Anapa, qui a porté aussi le nom de Sindglik. C. P.

SINDHY, région de l'Hindoustan anglais (présidence de Bombay), entre le Pendjab au N., le Béloutchistan à l'O., le golfe d'Oman au S., le Radjepoutana à l'E., tire son nom du Sind qui l'arrose ; capitale, Kurratschi. Pays plat, sablonneux ; climat brûlant (au mois de mai, 35° centigrades, 37 à 38 en octobre), et qui n'est adouci que par la fraîcheur des nuits ; 137,000 kil. carrés environ ; 1,000,000 d'hab. On le divisait autrefois en 4 principautés : Haïderabad, Mirpour, Khirpour, et Bahawalpour, qui sont soumises aux Anglais depuis 1843.

SINDHYAH, royaume Mahratte indépendant, dans l'Hindoustan, entre la Djoumnah et la Nerbuddah, environné de tous côtés par les possessions médiates ou immédiates de l'empire anglo-indien, et coupé par des districts qui n'en font point partie ; 102,000 kil. carrés ; 4,000,000 hab. Capit., *Goualior* ; v. princip. : Oudjéïn. Il est formé de portions des anc. provinces d'Agra, de Malwa et de Kandeisch, et arrosé par le Tapty, la Nerbuddah, le Tchambal, etc. —Ce royaume a été fondé par Sindhyah-Behadour. (*V. l'art. suiv.*)

SINDHYAH (Madhadjy), dit *Behadour* (le Victorieux), prince mahratte, né vers 1743, m. en 1794, profita de la décadence de l'empire mongol et de l'anarchie de l'Hindoustan pour s'emparer du pays compris entre le Gange, le golfe de Cambaye, le Lahore et le Kandeisch. Il attira à son service plusieurs officiers français, entre autres le comte de Boigne, eut une armée de 100,000 hommes bien équipés, dont 16 bataillons disciplinés à l'européenne, et 500 pièces de canon.

SINDIQUE. *V.* SINDES.

SINDJAR, *Singara*, v. de la Turquie d'Asie (eyalet de Van), à 150 kil. O. de Mossoul, sur le Sindjar (affluent du Khabour), au pied de montagnes qu'habitent les *Yézidis*, pillards et féroces.

SINÉENS, *Sinæi*, habitants du désert de Sin, situé au N.-E. de l'Egypte.

SINES, *Sinæ*, anc. peuple de l'Asie orientale, dont on trouve la première mention dans Ptolémée ; bornés au N. par la Sérique, à l'E. et au S. par des terres inconnues, à l'O. par l'Inde au delà du Gange et la partie de l'océan Indien appelé Grand-Golfe. Leur pays correspond à la côte O. de l'Indo-Chine qui fait partie des possessions anglaises, depuis le golfe de Martaban jusqu'à 10° lat. N. C'est par erreur qu'on a placé les Sines dans la Chine méridionale, ou l'Annam. Le nom des *Sines*, et celui de *Thinæ*, leur capitale, rappelle celui de *Tsiam*, auj. royaume de Siam, à qui ce pays a longtemps appartenu. Ptolémée parle encore d'un fleuve *Sénus*, qui descend du N., forme un coude vers le S., et remonte ensuite au N., pour se jeter dans la mer, après avoir reçu au S. la *Cotiaris*, sur laquelle est placée Thinæ. On trouve en effet sur cette côte une ville de *Tena-Serim*, située sur un fleuve du même nom, dont le cours a une direction identique à celle du Sénus. Thinæ avait pour port *Catigara* (auj. Merghi). C. P.

SINES ou SINYS, brg du Portugal (Alentéjo), à 110 kil. O.-S.-O. de Béja, sur l'océan Atlantique, près du cap de son nom ; 1,650 hab. Pêche active. Patrie du célèbre navigateur Vasco de Gama.

SINEU, v. de l'île de Majorque, à 35 kil. N.-E. de Palma ; 4,000 hab. Anc. résidence des rois de l'île.

SI-NGAN ou SI-AN, ville forte de Chine (prov. de Chen-si), sur le Oueï-ho ; 300,000 hab. Elle a été la capitale de la Chine, et la résidence de la dynastie des Han. On y voit des monuments d'une haute antiquité.

SINGAPOUR, c.-à-d. *ville du Lion*, v. de l'Indo-Chine anglaise, sur la côte S. d'une île de même nom, entre la pointe S. de la presqu'île de Malacca et l'île de Sumatra ; par 1° 17′ 24″ lat. N., et 101° 30′ 23″ long. E. ; 81,000 hab. Port franc très-florissant. Vastes chantiers de construction. De grandes maisons de commerce pour les produits de l'Asie et de l'Océanie y ont été établies par des Européens, des Chinois, des Arabes, des Hindous et des Arméniens. Transit très-important par plus de 1,000 navires par an. Jardin botanique ; collége malais. Cette ville a été fondée, en 1819, par sir Thomas Raffles, et appartient aux Anglais. De son gouvernement dépendent ceux de Georgetown et de Malacca. — L'île de Singapour a 40 kil. sur 20, et est séparée du continent par un détroit de même nom. Beaucoup de tigres. Culture et exportation du poivre.

SINGARA, auj. *Sindjar*, v. de Mésopotamie, au centre, sur le Mygdonius. Sapor II, roi de Perse, y vainquit les Romains en 348.

SINGÉENS, *Singœi*, peuple de Macédoine, sur les confins de la Thrace, au bord du golfe Singitique.

SINGIDUNUM, auj. *Belgrade*, v. de l'anc. Dacie riveraine. Patrie de Jovien.

SINGILIS, nom anc. d'Antequera et du Xénil.

SINGITIQUE (Golfe), auj. *de Monte-Santo*, golfe formé par la mer Égée sur la côte S. de la Macédoine, au S.-E. de la Chalcidique, entre les presqu'îles de Sithonie et du mont Athos, tirait son nom des Singéens.

SINGLIN (Antoine), ecclésiastique, né à Paris, m. en 1664, fut d'abord confesseur des religieuses de Port-Royal, puis supérieur des deux maisons des Champs et de Paris. Il tenait un rang honorable parmi les prédicateurs de son temps. On a de lui : *Instructions chrétiennes sur les mystères de N.-S. J.-C., et sur les dimanches et les principales fêtes de l'année*, 1671, 5 vol. in-8°, et 1736, 12 vol. in-12.

SINGUS, auj. *Sigga*, anc. v. de Macédoine, dans la Sithonie et chez la tribu des Singéens.

SINIGAGLIA, anc. *Senogallia* ou *Sena Gallica*, v. du royaume d'Italie (prov. d'Ancône), port à l'embouchure de la Misa dans l'Adriatique, à 35 kil. S.-E. de Pesaro; 23,498 hab. Evêché. Comm. de fers, chanvre, soie, huile d'olive, grains, etc. Foire célèbre au mois de juillet. Belles églises. Patrie du pape Pie IX.

SIN-KIANG, province militaire de l'empire chinois; ch.-l., *Ili* ou *Kouldja*. Elle comprend la Dzoungarie et la Petite-Boukharie.

SINNAMARI, riv. de la Guyane française, coule au N., reçoit la Couriége, et se jette dans l'océan Atlantique, à 90 kil. N.-O. de Cayenne; cours de 250 kil., enveloppé de marais qui rendent le pays malsain. Un bourg de même nom est à son embouchure, sur la rive dr. En 1798, un établissement fut formé sur les bords du Sinnamari pour les déportés du 18 fructidor an v (4 sept. 1797); beaucoup d'entre eux y périrent.

SINNIS, brigand de l'anc. Grèce, s'était placé à l'isthme de Corinthe, dépouillait les voyageurs, les jetait à la mer, les assommait de sa massue, ou les attachait par les quatre membres à des arbres qu'il avait courbés vers la terre et qu'il laissait ensuite se redresser. Thésée le tua.

SINON, Grec qui se laissa prendre par les Troyens, au moment où ses compatriotes, feignant de lever le siége de Troie, allaient se cacher derrière l'île de Ténédos. Il prétendit avoir été abandonné, et persuada aux Troyens d'introduire dans leur ville le fameux cheval de bois qui contenait une troupe déterminée de Grecs.

SINOPE, v. d'Asie-Mineure (Paphlagonie), sur le Pont-Euxin, fut fondée, d'après la tradition, par l'un des compagnons de Jason, Autolycos. Mais l'histoire lui donne pour fondateurs les Milésiens, qui y envoyèrent deux colonies, l'une en 751, l'autre après la destruction de la ville par les Cimmériens en 632. Périclès, après l'avoir délivrée de son tyran Timésiléon, y conduisit 600 Athéniens. Par sa position sur un isthme, elle avait un double port, et sa marine lui assura l'empire de la mer, à l'O. jusqu'au Bosphore de Thrace, à l'E. jusqu'à l'Halys. Elle fonda même au-delà de ce fleuve Cotyora, Cerasus, Trapezus ou Trébizonde. Les principaux objets de son commerce étaient le cinabre, appelé *Terre de Sinope*, et le poisson, qui y était conservé dans de magnifiques réservoirs. Attaquée en vain par Mithridate V, roi de Pont, et secourue contre ce prince par les Rhodiens, Sinope fut prise par son successeur Pharnabaze Ier, et devint, sous Mithridate le Grand, qui y était né, la capitale du royaume de Pont. Prise par Lucullus, en 71, elle fut par lui déclarée libre et autonome : mais César, en 45, y envoya une colonie romaine, d'où la ville prit le nom de *Colonia Julia Cæsarea Felix Sinope*. Bien qu'elle eût conservé sous l'Empire son importance commerciale et ses richesses, elle céda à Amasée le privilége d'être le ch.-l. de la prov. de Paphlagonie : elle avait donné le jour au philosophe Diogène le Cynique, et au poëte comique Diphile. Prise par les Turcs Seldjoucides sur les Grecs, elle fit partie de la principauté de Kastamouni, qui demeura à des princes seldjoucides, sous la suzeraineté des Ottomans, jusque dans la 2e moitié du xve siècle. Auj. elle est appelée par les Turcs *Sinoub*, et forme un des livahs de l'eyalet de Kastamouni. Avant 1853, elle avait environ 8,000 hab., des chantiers pour la marine impériale turque, et faisait un commerce assez actif de riz, de fruits, de cuirs et de planches. Une attaque inopinée des Russes, par mer, avec des forces supérieures, ouverte le 30 novembre 1853, anéantit une escadre turque, et détruisit une partie de la ville. C. P.

SINTICE, anc. v. de Macédoine; auj. *Serès*.

SINTOISME (du mot japonais *sin*, héros, génie, demi-dieu), religion primitive du Japon, consistant dans le culte d'un dieu suprême, de dieux subalternes, des génies qui gouvernent les éléments, des fondateurs et législateurs de l'empire japonais. C'est celle de l'empereur, de sa famille, et des princes qui environnent le trône. Elle enseigne que les âmes des hommes vertueux iront habiter les régions lumineuses au seuil desquelles le Japon est placé, et que celles des méchants seront condamnées à errer éternellement dans le vague des airs, repoussées à la fois du ciel et de la terre. Les prêtres sintos, au nombre de 60,000 dans tout l'Empire, s'abstiennent de toute nourriture animale. Le Sintoïsme et le Bouddhisme se partagent les habitants du Japon.

SINTZHEIM, v. du gr.-duché de Bade, capitale du Kraichgau, à 20 kil. S. d'Heidelberg; 2,900 hab. Turenne y battit les Impériaux en 1674.

SINUESSA, anc. v. d'Italie, sur la mer Tyrrhénienne, près de l'embouchure du Savo, appartint originairement à la Campanie, puis fit partie du Latium, dont elle formait, sous Auguste, l'extrême limite au S.-O. Traversée par la voie Appienne, et placée non loin des vignobles de Massique et de Falerne, elle faisait un commerce considérable de vins. Les eaux thermales de son voisinage, *Aquæ Sinuessanæ*, attiraient beaucoup de visiteurs. Elle reçut une colonie romaine l'an 457 de Rome, et fut détruite au xe siècle par les Sarrasins. On trouve des ruines importantes de cette ville à l'endroit appelé *Rocca di Mandragone*, dans le royaume d'Italie (Province de Caserta). C. P.

SINUS, partie de la toge romaine croisant sur la poitrine en descendant de l'épaule gauche, et passant sous le bras droit (*V.* Toge). On se servait du Sinus comme d'une poche; on relevait aussi dessus le premier jet de devant de la toge, pour l'empêcher de traîner à terre. C. D—r.

SIOLKI (Monts), chaîne de montagnes de l'empire chinois, parcourt, sur une étendue de 1,500 kil., l'E. de la Mongolie et de la Daourie, et rejoint les monts Stanovoï au N., l'In-chan au S.

SION, anc. *Sedunum* et *Civitas Sedunorum*, en allemand *Sitten*, v. de Suisse, ch.-l. du canton du Valais, sur le Rhône et la Sionne, à 90 kil. E. de Genève; 4,203 hab. Evêché (jadis souverain); séminaire, collége, école de droit. Cathédrale et hôtel-de-ville remarquables. Ses 3 anciens châteaux de *Majorie*, *Tourbillon* et *Valérie* sont en ruines. Le goître et le crétinisme affligent sa population. Fers et quincaillerie.—Les Valaisans y battirent les Savoisiens en 1415. Les Français, qui la prirent en 1798, en firent le ch.-l. du département du Simplon en 1810.

SION, v. de l'Hindoustan anglais (Bombay); sur la côte N. de l'île Bombay, et à 13 kil. N. de la ville de ce nom. Elle commande le passage de l'île Bombay à l'île Salsette.

SION, montagne de France (Haute-Savoie), à 15 kil. S.-O. de Genève, 400 mètr. de hauteur.

SION, une des montagnes de Jérusalem (*V. ce mot*).

SION (Le cardinal de). *V.* Schinner.

SIONIE ou SIOUNIE, prov. de l'Arménie aux ive et ve siècles, au S.-E. du lac d'Erivan, formait une principauté. C'est encore auj le titre d'un archevêché *in partibus*.

SIONITE (Gabriel). *V.* Gabriel.

SIOUAH ou SYOUAH, anc. *Oasis d'Ammon*, appelée aussi par les Arabes *Sautria* et *Sautariah*, forme, à l'O. de l'Égypte, dans le désert libyque, une vallée large de 2 à 3 kil., et longue d'environ 200, depuis Siouah, sa principale ville, à l'E., jusqu'à Farfajah, à l'O. Elle est à 12 jours de marche du Caire, et 13 d'Alexandrie. Le sol est formé de rochers calcaires de gypse et de sel gemme, dont les couches sont assez épaisses pour qu'on l'emploie comme pierre de construction. On y trouve 10 lacs salés, des sources salines, et, çà et là, des couches de sel qui interrompent les marécages d'eau douce où l'on cultive le riz. Les alentours seuls du chef-lieu sont couverts de champs de blé, de pâturages, d'oliviers, d'orangers, de palmiers, et bien arrosés par des sources d'eau douce, la plupart tièdes. La ville de Siouah, bâtie sur un rocher de forme conique, a environ 2,000 hab. A peu de distance sont des ruines appelées par les habitants *Omm-Beydah*; ce sont celles du temple de Jupiter Ammon. Plus loin, dans la plaine de *Zeytoun*, sont d'autres temples en ruines, où l'on reconnaît, dans les styles tour à tour égyptien, grec et romain, les traces de la domination des Pharaons, des Ptolémées et des Césars. Auj. l'oasis a environ 6,000 hab. musulmans, mais étrangers à la race arabe; leur teint plus noir, et la langue berbère dont ils se servent, démontrent qu'ils appartiennent à la race éthiopique ou chami-

tique, comme les anciens habitants de l'Egypte, comme les Touariks et les Tibboos du désert, et les Kabyles de l'Atlas. L'oasis est soumise au pacha d'Egypte, qui y a établi un officier chargé de la perception de l'impôt : l'administration intérieure est laissée aux cheikhs indigènes, au nombre de 22. Le commerce consiste en dattes, olives, corbeilles en feuilles de palmier. C. P.

SIOUEN-TCHÉOU, v. de la Chine propre (Fou-kian), à 140 kil. S.-O. de Fou-tchéou. Aux environs, magnifique pont de pierre, qui a plus de 300 piles.

SIOULE, riv. de France, naît près du mont Dore, arrose les départements du Puy de-Dôme et de l'Allier, et se jette dans l'Allier au-dessous de Moulins; cours de 100 kil.

SIOUNIE. *V.* SIONIE.

SIOUTH ou SYOUTH, anc. *Lycopolis*, v. de la Haute-Egypte, ch.-l. de la province de son nom, sur le Nil, à 300 kil. S. du Caire; par 27° 10' 14" lat. N. et 28° 53' 16" long. E.; 25,000 hab. Evêché et couvent copte. Ruines d'un amphithéâtre romain; grottes antiques, renfermant des sépulcres et des peintures curieuses. C'est le rendez-vous des caravanes du Darfour. — La prov. de Siouth, la plus septentrionale de la Thébaïde, entre celles de Minyéh au N.-O., et de Djirdjéh au S.-E., a 160 kil. sur 25, et environ 200,000 hab.

SIOUX, nation indigène de l'Amérique du Nord, divisée en plusieurs peuplades formant autrefois une confédération puissante et belliqueuse, et qui est encore auj. la plus nombreuse de celles qui ont conservé leur indépendance. Les principales peuplades sont les *Dakotas*, errant entre le Missouri et le Haut-Mississipi, et les *Assiniboins* ou *Iowas*, entre le Missouri et le Saskatchawan.

SIOUX (District des). *V.* ASSINIBOINE.

SIPARIUM, petit voile qui cachait l'avant-scène dans les théâtres des Anciens, pendant les entr'actes. Il était divisé en deux parties, qui se tiraient horizontalement de droite et de gauche. C. D—Y.

SIPHNOS, auj. *Siphno* ou *Sifanto*, l'une des Cyclades septentrionales, à l'O. de Paros, par 36° 57' lat. N. et 22° 23' long. E.; 13 kil. sur 8. Climat très-sain; sol fertile en grains, vignes, fruits, huile et gibier; soie estimée. Elle était importante autrefois par ses mines d'or et d'argent; mais les habitants ayant négligé de payer la dîme à Apollon, le dieu les punit en inondant leurs mines : c'est ainsi que la tradition a expliqué la disparition de ces filons métalliques, dont on ne peut même plus auj. reconnaître le gisement. L'île produisait aussi une pierre molle particulière, dont on faisait des gobelets recherchés. Auj. on n'y trouve plus que du plomb, et des carrières de granit et de marbre. Siphnos fut colonisée par des Ioniens venus d'Athènes, qui se rendirent célèbres par leur mauvaise foi; *Siphniazein* signifiait *manquer de parole*. Ils combattirent à Salamine pour la cause grecque, et entrèrent ensuite dans l'alliance d'Athènes, à laquelle ils payèrent un tribut annuel de 3,600 drachmes. Après avoir appartenu aux Romains et à l'empire grec, Siphnos fit partie du duché de Naxos, puis en fut séparée pour devenir le domaine de deux familles italiennes, les Coronia et les Gozadini. Barberousse l'enleva à ces derniers sous le règne de Soliman le Magnifique, et elle resta aux Turcs jusqu'à la guerre de l'Indépendance. Elle fait aussi partie du royaume de Grèce (Nome des Cyclades), et a 7,000 hab. Sa principale ville, *Kastro*, occupe l'emplacement de l'ancienne *Apollonia*, sur la côte N.-E. C. P.

SIPONTE, *Sipus* ou *Sipontum*, anc. ville d'Apulie, au pied du Garganus, et près du golfe Urias; fondée par Diomède. Auj. *Siponto* ou *Manfredonia*.

SIPRON. *V.* SAPRI.

SIPYLE, montagne d'Asie-Mineure, forme le prolongement du Tmolus de Lydie, et s'avance, en bordant la rive g. de l'Hermus, vers le golfe de Smyrne. Il avait autrefois des mines d'or. Du temps de Tibère, un tremblement de terre renversa les villes situées au pied du Sipyle, ou à peu de distance, Magnésie, Sardes; un autre, beaucoup plus ancien, avait détruit l'antique capitale de la Méonie, *Tantalis*, appelée aussi *Sipyle*, dont l'emplacement, entre la montagne et l'Hermus, fut changé en partie en un lac appelé *Saloé*; mais la citadelle n'éprouva aucun dommage, et subsiste encore aujourd'hui : c'est une construction pélasgique. Sur le penchant de la montagne sont des ruines étendues, que la tradition désigne sous le nom de *ville* et de *tombeau de Tantale* : c'est en effet une nécropole où sont 20 *tumuli*; au sommet est celui de Tantale, revêtu d'un soubassement circulaire, au centre duquel est une grande chambre où était déposé le corps du roi. C. P.

SIR, mot anglais, signifie *Monsieur* quand on s'adresse à la personne. Employé devant un nom propre, il est honorifique, et indique un chevalier ou un baronnet.

SIRAMPOUR. *V.* SÉRAMPOUR.

SIRBON (Lac de), *Sirbonis lacus*, auj. *Sebaket-Bardouil*, lac de la Basse-Egypte, au N.-E., près de la Méditerranée. Suivant les fables égyptiennes, Typhon y fut précipité.

SIR-DARIA ou SIHOUN, anc. *Iaxarte*, fleuve d'Asie, prend sa source dans le nœud de la chaîne du Thian-Chan et du Bolor, sur les frontière de l'empire chinois et du Turkestan, arrose la partie N.-E. du Turkestan, coule à l'O. et au N.-O., sur 1,600 kil., par Khokand, Kodjend, et Tachkend, et se jette dans le lac Aral par plusieurs embouchures; il forme auj. les limites du Turkestan indépendant et de l'empire russe.

SIRDJAN. *V.* KERMAN.

SIRE, mot employé jadis comme synonyme de *seigneur*, et dont on forma *messire* par l'adjonction du pronom possessif au pluriel. Après avoir été pris comme titre honorifique par un certain nombre de nobles (les sires de Coucy, de Bourbon, de Montmorency, de Joinville, de Beaujeu, de Créqui, de Pons, etc.), il fut réservé depuis le XVI^e^ siècle aux rois de France. Dans quelques provinces, pour désigner les juges et consuls des marchands, on se servait du mot *sire*, en le faisant suivre de leur nom.

SIRÈNES (Les), filles d'Achéloüs et de Calliope, et compagnes de Proserpine, furent métamorphosées en monstres marins par Cérès, irritée de ce qu'elles ne s'étaient pas opposées à l'enlèvement de sa fille. Elles attiraient, selon la Fable, par la douceur de leur voix, les voyageurs imprudents, et les laissaient se noyer dans les flots. Leur nombre est incertain : on en compte 2, 3 et même 8, entre autres : Aglaophone, Thelxiépie ou Thelxinoé, Molpé, Ligée, etc. Parthénope a été aussi rangée parmi elles. Les Sirènes demeuraient sur les bords de la mer entre Caprée et la côte d'Italie. Elles avaient le corps d'une femme jusqu'à la ceinture, et, au-dessous, la forme d'oiseau; ou bien, une tête de femme sur un corps d'oiseau. La croyance aux Sirènes subsista assez tard chez les peuples modernes.

SIRÉNUSES (Iles), *Sirenusæ insulæ*, rochers ou écueils sur la côte de Campanie, étaient, selon la Fable, les Sirènes elles-mêmes, qui, s'étant jetées à la mer, par désespoir de n'avoir pu séduire Ulysse, avaient été ainsi transformées.

SIRERIE, seigneurie féodale dont le possesseur prenait le titre de *sire*.

SIRET (Louis-Pierre), grammairien, né à Evreux en 1745, m. en 1798, a publié : *Eléments de la langue anglaise*, Paris, 1773; *Grammaire italienne*, 1797; *Grammaire française et portugaise*, 1799; tous ces ouvrages furent classiques dans le temps, mais ont été surpassés depuis.

SIRET (Charles-Joseph-Christophe), né à Reims en 1760, m. en 1838, fut maître de pension avant la Révolution, puis professeur et censeur au lycée de Reims. Il est auteur d'un petit abrégé élémentaire d'histoire grecque, en latin, sous le titre : *Epitome historiæ græcæ*, Paris, 1798, in-12, ouvrage assez médiocre.

SIREY (J.-B.), jurisconsulte, né à Sarlat en 1762, m. en 1845, quitta les ordres sacrés lors de la Révolution, se maria avec une nièce de Mirabeau, fut, sous la Terreur, emprisonné comme suspect de royalisme, et devint, en 1799, avocat à la Cour de cassation. Il a publié mensuellement, avec Denevers, un *Recueil général des lois et arrêts en matière civile, criminelle, commerciale, et le droit public* depuis 1800, Paris, 1802-30, 30 vol. in-4°, avec des *Tables analytiques*, 1812, 1828, 1838, précieux répertoire qui a été continué depuis 1830 par L.-M. Villeneuve, son gendre. Sirey a aussi donné les divers *Codes annotés*, 1813-19, ouvrage estimé, etc.

SIREY (Marie-Jeanne DE LASTEYRIE DU SAILLANT, dame), née au Bignan (Loiret) en 1776, m. en 1843, femme du précédent, a écrit plusieurs jolis ouvrages moraux pour la jeunesse, entre autres : *Conseils d'une grand'mère aux jeunes femmes*, 1838, in-12.

SIRETH. *V.* SERETH.

SIRHIND, anc. *Serenda*, v. de l'Hindoustan anglais (Pendjab), dans le pays des Seikhs, à 225 kil. N.-O. de Delhi. Bâtie par Firouz III en 1357, et autrefois très-florissante, elle est auj. presque en ruine.

SIRI (Vittorio), historien, né à Parme en 1608, m. en 1685, était bénédictin, et avait de la réputation comme géomètre, quand, protégé par Richelieu et Mazarin, pour s'être montré partisan de la France dans des discussions politiques, il devint aumônier et historiographe de Louis XIV. On a de lui, entre autres ouvrages médiocres : *Il Mercurio, ovvero historia de' correnti tempi*, 1644-82, 15 vol. in-4°, pu-

bliés successivement à Venise, Lyon, Casal, Paris et Florence; *Memorie recondite dell' anno* 1601 *sino al* 1640, Rome et Paris, 1676-79, 8 vol. in-4°, d'où l'on a tiré les *Anecdotes du ministère du cardinal de Richelieu*, 1717, 2 vol. in-12, et les *Anecdotes du ministère du comte d'Olivarès*, 1722, in-12. La découverte des Mémoires du P. Joseph par Léopold Ranke donne à Siri plus de véracité qu'on ne lui accordait généralement.

SIRICE, pape de 385 à 398, Romain de naissance, combattit les Novatiens, les Donatiens, les Priscillianistes, et aida l'empereur Théodose à réprimer les Manichéens. On a de lui quelques Epîtres décrétales, entre autres une à Himerius sur l'administration du baptême, de la pénitence et de la prêtrise.

SIRINAGOR ou SERINAGOR, c.-à-d. *ville du bonheur*, v. de l'Hindoustan anglais (Pendjab), sur la rive g. de l'Alacananda, à 130 kil. N.-O. d'Almora. Autrefois considérable et capitale du Ghéroual, elle fut détruite par les Gorkhas et les tremblements de terre. Auj. elle n'a de remarquable qu'un palais en granit, et fait quelque commerce en denrées du Thibet et du Lahore.

SIRINAGOR, v. du Cachemire (*V. ce mot*).

SIRIS ou SEMNUM, auj. *Sinno*, riv. d'Italie (Lucanie), se jetait dans la mer Ionienne, à une ville du même nom (auj. *Torre di Senna*), qui fut fondée, dit-on, par les Troyens, et où l'on conservait une image du Palladium. Cette ville servait de port à Héraclée.

SIRIUS, constellation du Chien ou la Canicule (*V. ce mot*).

SIRMIO, nom anc. de SERMIONE.

SIRMIUM, v. de Pannonie et patrie des empereurs Aurélien, Gratien et Probus, fondée par la peuplade gauloise des Taurisques, sur la rive g. de la Save, devint, sous l'Empire, l'arsenal militaire des Romains pour leurs guerres contre les peuples du Danube; elle avait une fabrique d'armes, un château impérial, et était le quartier-général de l'amiral qui commandait la flotte du Danube. Elle tomba, au VIe siècle, au pouvoir des Avares, qui, sans doute, la détruisirent; car dès lors elle disparaît de l'histoire. On en trouve d'importantes ruines près de Mitrowitz, dans les Confins militaires du Banat-Serbe (généralat de Peterwardein).

SIRMOND (Jacques), très-savant jésuite, né à Riom en 1559, m. en 1651, professa la rhétorique à Paris, et fut appelé en 1590 à Rome, en qualité de secrétaire d'Aquaviva, général des Jésuites. Il rentra en France en 1608, et devint, en 1637, confesseur de Louis XIII. Ecrivain exact et pur, il débrouilla la chronologie, fit revivre plusieurs auteurs ignorés, commenta les plus obscurs, et rendit par là les plus grands services, principalement à l'histoire de l'Eglise. On lui doit la publication d'*Ennodius*, des *Chroniques d'Idace et Marcellin*, d'*Anastase le Bibliothécaire*, de *Théodoret*, de l'*Histoire de Reims* par Flodoard, et des *Concilia antiquæ Galliæ*, Paris, 1629, in-fol. Ses Œuvres ont été recueillies par le P. Labaume, Paris, 1696, 5 vol. in-fol. C. N.

SIROCO, vent qui souffle de l'Afrique dans la Méditerranée et en Italie. Il se lève ordinairement vers le mois de février, et ne souffle guère que par bourrasques de 36 à 40 heures. Quelquefois il dure de 14 à 20 jours, mais sans être bien sensible. Dans toute sa force, il est brûlant, excite un grand abattement, dessèche l'herbe et les plantes.

SIROD, vge (Jura), arr. et à 35 kil. S.-E. de Poligny; 1,228 hab. Près de là, l'Ain forme une superbe cascade.

SIROÈS, roi sassanide de Perse, monta sur le trône en 628, après la déposition de son père Chosroès II, contre lequel il s'était révolté, et qu'il fit périr, poussé et menacé par une faction puissante des émirs. On l'accuse aussi, mais sans certitude, d'avoir fait mettre à mort 14 ou 15 de ses frères. Siroès, pour détruire l'impression de terreur causée par la révolution qui l'avait porté sur le trône, fit fleurir la justice dans ses Etats; mais il mourut après 9 mois de règne, 629.

SIS, v. de la Turquie d'Asie, dans l'éyalet et à 65 kil. N.-E. d'Adana. Résidence d'un patriarche arménien. Elle était, au moyen âge, la capitale de la Petite-Arménie.

SISACHTHIE, c.-à-d. *dégrèvement*, nom donné à un expédient auquel Solon (*V. ce mot*) eut recours pour soulager la misère du peuple d'Athènes, et qui consista à déduire du capital des dettes les intérêts déjà payés, et à élever, pour le remboursement du reste, la valeur nominale de la monnaie.

SISAPONTE, *Sisapus*, v. d'Hispanie (Tarraconaise), sur un sol riche en mines de sulfure de mercure ou vermillon. Auj. *Almaden de la Plata*.

SISARA, général de Jabin, roi des Chananéens. *V.* DÉBORA.

SISCIA, appelée aussi *Segesta* ou *Segestica*, v. de Pannonie, au confluent du Colapis (*Kulpa*) et de la Save, servit aux Romains, sous Auguste et Tibère, de centre stratégique dans les guerres contre les Illyriens et les Pannoniens. Grâce aux fleuves qui s'y réunissaient et à un canal que fit creuser Tibère, elle devint le centre du commerce des Italiens avec les Pannoniens et les Taurisques. Agrandie et colonisée par Tibère, elle reçut de Septime-Sévère une nouvelle colonie, et prit de là le nom de *Colonia Septimia Siscia*. Elle renfermait une fabrique impériale de monnaies, était le quartier de la flottille romaine de la Save, et devint, dans les dernières divisions de l'Empire, le ch.-l. de la prov. de Savie. C'est auj. *Sissek*, en Croatie. On y trouve encore quelques antiquités. C. P.

SISEBUT (Flavius), roi des Wisigoths, 612-621, soumit les Astures révoltés, refoula les Vascons dans les Pyrénées, attaqua les Grecs, les chassa de la Bétique et de la Lusitanie, traita avec Héraclius, et persécuta les Juifs pour les contraindre à embrasser le christianisme.

SISENNA (L. Cornélius), orateur et historien romain, parent de Sylla et ami de Varron, d'Atticus, et de Cicéron, fut questeur en Sicile, l'an 676 de Rome, 77 av. J.-C., puis préteur, et gouverneur d'Achaïe. Il composa une *Histoire romaine*, en 22 livres, depuis la prise de Rome par les Gaulois jusqu'aux guerres civiles de Marius et de Sylla, des *Commentaires sur Plaute*, et traduisit du grec les *Contes milésiaques*. Il ne nous reste que quelques fragments de son *Histoire romaine*, qui fut, à son époque, un assez bon ouvrage.

SISENNA, fils d'Archélaüs, prince de Comana, tenta, en 63 av. J.-C., de s'emparer du trône de Cappadoce, et fit périr Ariobarzane II; mais il ne réussit à régner qu'en 42, par la protection d'Antoine.

SISMONDI (Ugolin), dit *Buzzacherino*, amiral de la république de Pise en 1241, remporta sur les Génois la célèbre victoire de la Méloria, et reçut en récompense, de Frédéric II, le titre de comte Ugolin.

SISMONDI (Jean-Charles-Léonard SIMONDE DE), célèbre historien et économiste, né à Genève en 1773, d'une famille riche, originaire de Pise, m. en 1842. Il passa quelques années en Angleterre et en Toscane pendant les troubles de sa patrie, rentra, en 1800, dans sa ville natale, et fut secrétaire de la Chambre de commerce du département du Léman pendant le 1er empire français, puis membre du Conseil représentatif de Genève. On a de lui: *Tableau de l'agriculture toscane*, Genève, 1801; *Traité de la Richesse commerciale*, 1803, 2 vol. in-8°, ouvrage qui commença sa réputation, et dans lequel il adopta le système de liberté absolue d'Adam Smith; *Histoire des républiques italiennes*, 1807-1818, 16 vol. in-8°, « qu'il a tracée, dit M. Mignet, avec un vaste savoir, un noble esprit, un talent vigoureux, assez d'art, et beaucoup d'éloquence, » et qu'il avait commencée en 1803; *de la Littérature du midi de l'Europe*, 1813 et 1829, 4 vol. in-8°, cours professé à Genève, 1811-1812, intéressant, mais faible en ce qui concerne l'Espagne et le Portugal; *Nouveaux principes d'économie politique, ou de la Richesse dans ses rapports avec la population*, Paris, 1819, 2 vol. in-8°, où l'auteur, se séparant d'Adam Smith, signale les dangers d'une production exagérée et combat la concurrence illimitée; *Julia Severa, ou l'An* 492, tableau, sous forme de roman, des mœurs et des usages dans les Gaules au temps de Clovis, 1822, 3 vol. in-12; *Histoire de la renaissance de la liberté en Italie*, 1832, 2 vol. in-8°, où l'on sent, à l'égard de la cour de Rome, l'hostilité de la religion calviniste, à laquelle Sismondi appartenait; *Histoire de la chute de l'Empire romain et du déclin de la civilisation, de l'an* 250 *à l'an* 1000, professée à Genève en 1821, et publiée à Paris, 1835, 2 vol. in-8°; *Etudes sur les constitutions des peuples libres*, Paris, 1836-38, 3 vol. in-8°. Mais son principal titre de gloire est une *Histoire des Français*, 1821-43, 31 vol. in-8°, dont il donna lui-même un résumé sous le titre de *Précis de l'histoire des Français*, 1839, 2 vol. in-8° (un 3e vol. a été rédigé par M. Amédée Renée). C'est une œuvre d'une immense érudition, où l'histoire de la nation tient plus de place que la biographie des souverains; une animosité manifeste contre les rois et le clergé, un esprit de système qui veut trouver partout la trace et l'influence des idées démocratiques, un style incorrect, négligé, froid, en sont les principaux défauts. Comme écrivain, Sismondi n'occupe qu'un rang secondaire, et un œil un peu exercé reconnaît toujours en lui l'étranger. Il fut élu, en 1833, membre associé de l'Académie des Sciences morales et politiques. *V.* M. Mignet, *Notices historiques*, Paris, 1853, 2 vol. in-8°. B.

SISSONNE, ch.-l. de cant. (Aisne), arr. et à 23 kil. E. de Laon; 1,410 hab. Fabr. de toiles de chanvre. Epuration d'huile. — Jadis titre de comté.

SISTERON, *Segustero*, s.-préf. (Basses-Alpes), à 40 kil. N.-O. de Digne, sur la Durance et le grand Buech, entourée de fortifications démantelées; 3,587 hab. Cette ville existait déjà sous les Romains; elle conserva son régime municipal et ses consuls, qui furent confirmés en 1212. Elle possédait un évêché, fondé en 500, et supprimé en 1801. Trib. de 1re instance, collége. On remarque un pont d'une seule arche sur la Durance, et la citadelle, située sur un rocher qui domine la ville. Métiers à soie.

SISTOVA. SISTOW ou SZISTOWA, v. forte de la Turquie d'Europe (eyalet de Viddin), sur la rive dr. du Danube, à 40 kil S.-E. de Nicopolis; 20,000 hab. Fabr. de coton; tanneries. Le château, au pied duquel la ville est groupée, est dans un état de délabrement complet. — Un traité de paix entre la Porte et l'Autriche fut conclu à Sistova, le 4 août 1791.

SISTRE, instrument de musique des anc. Égyptiens à la guerre et dans les sacrifices. C'était une lame d'airain ou d'argent, courbée en ovale un peu rétréci dans sa partie inférieure, et fixée sur un manche court. Le petit diamètre était coupé par 3 ou 4 baguettes de métal aussi, terminées en crochets à leurs extrémités, et passant librement à travers des trous percés dans la circonférence de la lame. On agitait le sistre en cadence pour lui faire rendre un son. C. D—Y.

SISYGAMBIS, mère de Darius III Codoman, roi de Perse, tomba au pouvoir d'Alexandre le Grand à la bataille d'Issus, 333 av. J.-C., et fut traitée avec une générosité qui lui inspira une si vive reconnaissance, qu'à la mort du conquérant, 323, le chagrin la poussa à se laisser mourir de faim.

SISYPHE, fils d'Eolus et petit-fils d'Hellen, est célèbre, dans les fables grecques, par ses fourberies et sa malice. Il eut pour femme l'Atlantide Mérope, et pour amante Anticlée, qu'il rendit mère d'Ulysse avant qu'elle eût épousé Laërte. Il bâtit Ephyre ou Corinthe, ferma l'isthme par des murailles, rançonna ceux qui demandaient le passage, contraignit le fleuve Asopus à venir baigner l'Acro-Corinthe, séduisit sa propre nièce Tyro, fille de Salmonée, fut tué par Thésée, et laissé sans sépulture. Pluton lui ayant permis de revenir un seul jour sur la terre pour faire inhumer son corps, il refusa de retourner aux Enfers, et il fallut, après bien des années, que Mercure l'y traînât de force. Il fut condamné à rouler une grosse roche jusqu'au sommet d'une montagne, d'où elle retombait aussitôt, et qu'il était obligé de remonter immédiatement. Sisyphe institua les jeux Isthmiques. B.

SIT, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gvt de Tver, coule à l'E. à travers le gvt d'Iaroslav, puis au N., et se jette dans la Mologa; cours de 150 kil. Sur ses bords, les Russes, commandés par Iouri Wladimir, furent battus par les Tartares, en 1327.

SITA, femme de Rama (*V. ce mot*).

SITACE, v. de l'anc. Assyrie, sur le Tigre, au N. de Ctésiphon, donnait son nom à une province, la *Sitacène*. C'est auj. *Ilarbé*.

SITALCÈS, roi des Odryses, vers 430 av. J.-C., aussi brave guerrier que sage administrateur, étendit les limites de ses États, et vit son alliance recherchée par les Athéniens, qu'il aida pendant la guerre de Chalcidique.

SITELLA. *V.* CISTA.

SITGÈS, v. d'Espagne, prov. et à 32 kil. S.-O. de Barcelone; port sur la Méditerranée; 3,500 hab.

SITHIU, nom primitif de St-Omer.

SITHONIE, *Sithonia*, une des 3 presqu'îles du S. de la Chalcidique, au milieu, entre celles de Pallène et du mont Athos, tirait son nom d'un anc. roi, Sithon.

SITICINE, *Siticen*, musicien qui, dans les pompes funèbres, chez les anc. Romains, jouait d'une espèce de trompette ou de flûte aux sons graves.

SITIFIS, auj. *Sétif*, v. de l'anc. Mauritanie, à l'E., donnait son nom à la *Mauritanie Sitifienne*.

SITKA ou BARANOV, île de l'Amérique du N., l'une des Kolouches, dans l'océan Pacifique; ch.-l., *Nouvelle-Arkhangel*. Elle forme un des 6 districts de l'Amérique russe. Vancouver l'appela *Ile du roi George III*.

SITONS, *Sitones*, peuple de la Scandinavie, voisin des Suiones. Tacite indique les Sitons comme terminant la Suévie. Auj. partie de la *Norvége*.

SITOPHYLAX, c.-à-d. *gardien du blé*, magistrat athénien qui veillait à ce que chacun n'achetât pas plus de blé qu'il ne lui en fallait pour ses besoins.

SITTANG. *V.* ZITTANG.

SITTARD, v. du royaume de Hollande (Limbourg), à 17 kil. N.-E. de Maëstricht; 5,000 hab. Brasseries, huileries, tanneries. Fabr. de noir animal, chicorée, tabac.

SITTEN, nom allemand de SION.

SIVA, 3e personne de la Trimourti ou Trinité indienne, est le dieu de la destruction et de la mort; il modifie, dissout et tue, mais pour renouveler. Il épousa Bhavani ou Parvati, qui donna le jour à Ganéça et à Skanda. On le nomme *Gangadhara* (qui porte le Gange sur la tête), parce que le Gange descend des flancs du Kailaça, qu'on lui donne pour demeure. Siva fut, à une certaine époque, le dieu unique ou suprême dans le S. de l'Hindoustan et à Ceylan. Il prononce et exécute les arrêts de la justice divine. On le représente, tantôt avec cinq têtes, monté sur un taureau, et tenant en ses quatre mains un trident, un lotus, un cerf-nain, et une tchakra (roue symbolique), tantôt montant un tigre, la bouche armée de longues dents et vomissant le feu, les bras et la taille entourés de serpents, avec un collier de crânes humains. Quand la Trimourti est figurée par un arbre de vie, Siva est l'écorce la plus intérieure.

SIVAN. *V.* SÉVANGA.

SIVAS, anc. *Cabira, Diospolis* et *Sébaste*, v. forte de la Turquie d'Asie chef-lieu de l'eyalet de Sivas (Roum oriental), à 760 kil. E.-S.-E. de Constantinople; par 39° 15′ lat. N., et 34° 2′ long. E.; 16,000 hab. L'anc. Sébaste, capitale de l'Arménie Ire dans l'Asie Mineure, qui n'était d'abord que la forteresse de Cabyra, fut le théâtre d'une victoire des Romains sur Mithridate; Pompée l'appela *Diospolis* (ville de Jupiter); mais la reine du Pont, Pythodoris, qui l'habitait, lui donna le nom de Sébaste en l'honneur d'Auguste (en grec *Sebastos*). Bajazet et Tamerlan s'y rencontrèrent plusieurs fois; ce dernier la détruisit entièrement en 1400. — L'eyalet de Sivas ou de Roum, situé au centre de l'Asie Mineure, entre ceux de Trébizonde au N., de Kastamouni et de Bozoq à l'O., d'Adana et de Kharpout au S., de Kharpout et de Trébizonde à l'E., a 600 kilom. sur 280, et environ 800,000 hab. Il est divisé en quatre livahs. Sol montagneux et boisé, avec de fertiles vallées, arrosé par le Kizil-Ermak et l'Iékil-Ermak; il produit des céréales, de la soie, du miel, et possède de beaux pâturages. Il est formé de parties de la Cappadoce, du Pont et de l'Arménie.

SIVASCH. *V.* PUTRIDE (Mer).

SIVRY, vge de Belgique (Hainaut), à 39 kil. S.-O. de Charleroi; 2,800 hab. Fabr. considérable de bonneterie de laine, de beurre, et de fromage.

SIX-FOURS, vge (Var), arr. et à 8 kil. O. de Toulon; 2,805 hab. Fabr. d'huiles, de briques et de tuiles.

SIX-NATIONS. *V.* IROQUOIS.

SIXTE Ier (Saint), pape de 116 ou 119 à 125 ou 129, Romain de naissance. Honoré comme martyr, le 6 avril.

SIXTE II (Saint), pape de 257 à 259, né à Athènes, fut martyrisé sous l'empereur Valérien. Fête, le 6 août.

SIXTE III, pape de 432 à 440, Romain de naissance, travailla, avec St Cyrille, à la réunion des Eglises d'Orient.

SIXTE IV (François d'Albescola de la Rovère), né d'un pêcheur près de Savone en 1414, fut général des Frères Mineurs, cardinal sous Paul II, et pape de 1471 à 1484. Après avoir, en 1472, envoyé une flotte contre les Turcs, il ne songea plus qu'au rétablissement de sa puissance temporelle dans la Romagne, et à l'agrandissement de sa famille. De ses quatre neveux, deux reçurent des principautés : Jérôme Riario eut Imola et Forli; Jean de la Rovère, Sinigaglia; les deux autres, Pierre Riario et Julien de la Rovère (Jules II) furent cardinaux. Perfide au besoin et cruel, il poursuivit avec fureur les Colonna, ennemis des Riario, soutint à Florence les Pazzi contre les Médicis qui traversaient ses projets, fut soupçonné d'avoir pris part à leur conspiration sacrilége (*V.* PAZZI), et, après qu'elle eut échoué, 1478, commença contre Florence une guerre qu'il ne termina, en 1480, que par la crainte des Turcs. R.

SIXTE V OU SIXTE-QUINT (Félix Peretti), né à Grotte-a-Mare, non loin de Montalto (Marche d'Ancône), en 1521, m. en 1590. Porcher dans son enfance, instruit par charité, il se fit cordelier en 1537, enseigna le droit canon à Rimini en 1544, puis à Sienne en 1546, fut grand-inquisiteur à Venise, consulteur du Saint-Office à Rome, vicaire-général de son ordre en 1566, évêque de San-Agata-de'-Goti, cardinal en 1570, et archevêque de Fermo; enfin le besoin d'un homme énergique et vigoureux le fit nommer pape en 1585. D'autres ont prétendu que, pour se faire élire, il feignit d'être accablé de vieillesse et d'infirmités, et qu'après le conclave où il fut désigné, il jeta ses béquilles, et entonna d'une voix puissante le *Te Deum*. Les brigan-

dages réprimés avec une sévérité poussée jusqu'à la barbarie, les feudataires rattachés au Saint-Siége par les égards du pontife, le trésor rempli par des expédients, il est vrai, aussi bien que par des économies, les encouragements accordés à l'industrie et à l'agriculture, l'administration des États romains réorganisée et confiée à 15 *congrégations* ou comités, donnèrent au pays un autre aspect, et à Sixte V une tranquillité et des ressources qui lui permirent de seconder les efforts du parti catholique en Europe, et d'embellir encore la Rome de Jules II et de Léon X. En 1588, il soutint l'*Armada* de Philippe II, et excommunia Elisabeth, qui venait de faire condamner Marie Stuart. En 1589, après l'assassinat de Henri III, qu'il eut le tort de ne pas condamner énergiquement comme il avait fait pour celui des Guises, il fit cause commune avec la Ligue et l'Espagne contre Henri IV, excommunié dès 1585; mais il le traita plus doucement quand il le vit pencher à embrasser le catholicisme, 1590. Il fit construire, pour amener à Rome l'eau dont elle avait besoin, un aqueduc de 22 milles, et relever, sur la place de St-Pierre, l'obélisque que Caligula avait fait amener d'Egypte, et que les Barbares ou le temps avaient renversé. Il fixa à 70 le nombre des cardinaux. *V.* J. Lorentz, *Sixte V et son temps*, Mayence, 1852, in-8°. R.

SIZEBOLI, anc. *Apollonie*, v. de la Turquie d'Europe (Andrinople), à 22 kil. S.-O. de Bourgas. Il y a une des meilleures rades de la mer Noire.

SIZUN, ch.-l. de cant. (Finistère), arr. et à 35 kil. S.-O. de Morlaix, sur l'Elorn; 660 hab. Fabr. de toiles.

SJÆLLAND. *V.* Seeland.

SKAGEN, anc. *Cimbrorum promontorium*, cap du Danemark, au N. du Jutland, entre le Skager-Rack et le Cattégat; par 57° 43' 47" lat. N., et 8° 16' 4" long. E.; entouré d'écueils dangereux.

SKAGER-RACK, bras de la mer du Nord, entre le Danemark (Jutland) et la Norvége, se lie au S.-E. avec le Cattégat; 310 kil. sur 110. Ses eaux, très-houleuses, ne gèlent jamais. On le nomme aussi *Canal du Jutland*, et *Golfe de Bohus*, et les Anglais l'appellent souvent *Sleeve*, c.-à-d. manche.

SKALDES. *V.* Scaldes.

SKALHOLT ou REINKIRIK, v. d'Islande, au S., autrefois ch.-l. de cette île, à 66 kil. E. de Reikiavik.

SKALITZ, en hongrois *Szakolcza*, v. de Hongrie, dans le comitat et à 100 kil. N.-O. de Neitra, sur la March; 7,000 hab. Fabr. de draps et lainages. Marbres rouges.

SKANDA. *V.* Siva.

SKARA, v. de Suède, dans le län et à 45 kil. S.-S.-O. de Mariestadt; 4,000 hab. Evêché; école vétérinaire.

SKARABORG (Län ou préfecture de), division administrative de la Suède (Gothie), entre ceux de Carlstad au N., d'Œrebro au N.-E., de Jœnkœping au S.-E., d'Elfeborg au S.-O.; 6,892 kil. carr.; 214,051 hab. Ch.-l., *Mariestad*. Il est baigné par le lac Wetter à l'E. et le lac Wener à l'O. Il y a beaucoup de bois et de petits lacs. Fer, alun, pierre, terre à potier.

SKEEN, v. de Norvége (Bradsberg), à 35 kil. N.-O. de Laurvig; 1,800 hab. École classique. Scieries de bois.

SKELTON (John), poëte anglais, né vers 1460 dans le Cumberland, m. en 1529, étudia à Oxford, obtint la cure de Dyss (Norwich), attaqua dans ses vers les moines mendiants et le cardinal Wolsey, fut suspendu, dut se cacher, et trouva un refuge à l'abbaye de Westminster. Ses *Poésies* (comédies, sonnets, satires très-mordantes, etc.), dont le style est rude, mais qui brillent par l'invention et la verve, lui valurent une grande réputation; il les publia à Londres en 1512, in 8°; on les a rééditées en 1843.

SKENEATELES, v. des Etats-Unis (New-York), à 11 kil. E. d'Auburn, sur un lac du même nom; 4,000 hab.

SKENNINGE, brg de Suède, dans le län et à 31 kil. O. de Linkœping, sur la Skena; 1,500 hab. Foire importante.

SKIATHO, anc. *Sciathos*, île de l'Archipel, au N.-E. de Négrepont, par 39° 9' lat. N., et 21° 31' long. E.; 55 kil. carrés; 7,000 hab. Ch.-l., *Skiatho* (1,000 hab.). Elle appartient au royaume de Grèce, et dépend de Négrepont.

SKIBBEREEN, brg et paroisse d'Irlande (Cork), à 17 kil. S.-E. de Bantry; 3,694 hab. Commerce de fil et de toiles.

SKIOLDUNGER ou SKIOLDUNGIENS (Dynastie des). *V.* Danemark.

SKIPETARS, nom indigène des Albanais.

SKIPTON, brg et paroisse d'Angleterre, dans le comté et à 62 kil. O. d'York (West-Riding), sur l'Aire et près du canal de Leeds à Liverpool; 6,500 hab. Bibliothèque. Manuf. de coton, filatures de soie, marchés aux grains et aux bestiaux. Restes d'un ancien château-fort.

SKIRNER, messager du dieu Scandinave Frey. *V. ce nom.*

SKIVRA, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 145 kil. de Kiev; 4,000 hab.

SKOPÉLO. *V.* Scopélos.

SKOPIN, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 88 kil. S. de Riazan, sur la Verda; 11,217 hab. Comm. de cuirs.

SKYE, *Ebuda orientalis*, île d'Ecosse (Inverness), une des Hébrides, au N. de Mull; par 56°-57° 38' lat. N., et 8° 13'-9° long. O.; 141,750 hect.; 65 kil. sur 35; 18,750 hab. Ch.-l., *Portree*. On y remarque des grottes curieuses, des ruines de forts, de tours, de fanaux, de tombeaux, etc. Sol montueux; carrières de marne et de pierre à chaux. Excellents pâturages, où l'on élève de beaux et nombreux troupeaux. Pêche active. On trouve des agates dans le lac Follart, des topazes et autres pierres précieuses dans plusieurs torrents, du corail rouge et blanc sur les côtes du S. et de l'O.

SKYRO. *V.* Scyros.

SLAF ou SLAV, finale d'un grand nombre de noms russes, atteste l'ancien séjour des *Slaves*, et dérive de leur nom.

SLAGELSE, v. de Danemark, près de la côte O. de l'île Seeland, à 76 kil. S.-O. de Copenhague; 4,931 hab. Près de là sont les restes du château royal d'*Andershov*.

SLANE, vge et paroisse d'Irlande, à 12 kil. O. de Drogheda, près de la Boyne; 1,700 hab. Moulins à farine. Autrefois siége d'évêché. Beau château des marquis de Conyngham. Ruines d'une belle abbaye. — C'est là que Dagobert II, roi d'Austrasie, fut relégué par le maire Grimoald.

SLANY. *V.* Schlan.

SLATINA, v. des Principautés-Unies (Valachie), sur la rive g. de l'Aluta, à 200 kil. O. de Bukharest.

SLATOUST, v. de Russie (Orembourg), à 209 kil. N.-O. de Troïtzka. Mines d'or et de platine. Arsenal militaire.

SLAVENSK, auparavant *Selzka* ou *Tor*, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 200 kil. S.-E. de Kharkow. Jadis ch.-l. des Cosaques Zaporogues.

SLAVES, grande variété de l'espèce humaine, appartenant, comme le prouvent leurs caractères physiques et leur langue, à la race Arienne ou Indo-européenne. Ils n'apparaissent dans l'histoire, sous le nom générique de Slaves, que plusieurs siècles après J.-C.; les anciens n'ont pas connu ce nom, et ont confondu les tribus slaves avec des peuples de famille toute différente, surtout avec les Scythes et les Sarmates. Partis d'Asie, leur établissement en Europe remonte à une haute antiquité, si l'on admet, comme tout semble l'indiquer, l'origine slave des *Vénètes* ou *Wendes*, qui occupèrent le N.-E. de l'Italie et une partie de l'Illyrie. Dans l'E. de l'Europe apparaissent aussi des tribus slaves (*Roxolans, Iazyges, Peucins* ou *Bastarnes*), mais soumises aux Scythes, et plus tard aux Sarmates, et confondues avec ces deux peuples par les écrivains de l'antiquité. Laboureurs, portés par instinct à la séparation en petites tribus qui ne surent jamais former un État, les Slaves, jusqu'au vie siècle ap. J.-C., furent partout soumis à des peuples plus capables de discipline, les Vénètes aux Romains, les Slaves illyriens aux rois de Macédoine, puis aux Romains, les Slaves orientaux, après les Scythes et les Sarmates, aux Goths et aux Huns. Du nom des *Slaves* ou *Sclaves*, qui signifiait les *hommes illustres* (*Slava*, gloire), on fit *esclaves*, pour désigner les hommes réduits à la servitude.

La ruine de l'empire des Huns après Attila, et les invasions des Germains dans l'Europe occidentale, permirent aux Slaves de quitter les vallées des Karpathes où les avaient refoulés les premières invasions, et de se répandre dans les plaines arrosées par la Vistule, l'Elbe et le Danube. C'est à la fin du ve siècle et au commencement du vie qu'ils commencent à être connus des historiens sous le nom de *Sclaveni*. Pendant les premiers siècles du moyen âge, ils sont divisés en trois groupes : les *Antes* au S., sur le Danube et ses affluents; les *Vénèdes* au N.-O., du Danube à la Baltique; les *Slaves* proprement dits, à l'E., au-delà de la Vistule. Les Antes furent asservis par les Awares; délivrés à la mort du khan Baïan, 626, ils furent pour la plupart reçus dans l'Empire grec, et repeuplèrent ses frontières ravagées; ils y fondèrent les royaumes ou bannats de Bulgarie, Dalmatie, Esclavonie, Bosnie, Servie, et Croatie. A l'exception des Croates, qui furent convertis par les Latins, tous ces Slaves reçurent de Constantinople la religion grecque, et, tour à tour vainqueurs des Grecs ou vaincus par eux, tombèrent, à la fin du moyen âge, les Dalmates sous la domination de Venise, les Croates et les Esclavons sous celle de la Hongrie. Les Serbes, qui,

au XIVe siècle, sous leur empereur Etienne Dousa, avaient été sur le point de réunir tous les Slaves sous leur empire et de remplacer les Grecs, furent vaincus par Amurat Ier à la bataille de Kassovo, 1389, et, dans le siècle suivant, complétement soumis par les Turcs. Une partie des Bosniaques, en conservant sa langue et ses mœurs, embrassa l'islamisme pour participer aux droits des vainqueurs. — Les Vénèdes comprenaient les *Obotrites*, les *Polabes*, les *Wagriens*, les *Rhédariens*, les *Poméraniens*, les *Wiltzes* ou *Wélétabes*, les *Havelliens*, les *Daléminiens*, les *Sinsles* ou *Silésiens*, les *Leckes*, les *Tchèques* et les *Slovaques*. A l'exception de ces trois dernières tribus, qui fondèrent des Etats plus ou moins durables, les autres ne jouèrent aucun rôle historique; soumises au tribut par Charlemagne, elles attirèrent sur elles, dans les siècles suivants, les armes des rois de Germanie, qui cherchèrent à la fois à les convertir à la religion chrétienne et à les *germaniser*, en fondant des évêchés dans leur pays, et en créant contre eux les margraviats de Brandebourg, de Misnie, et de Lusace. Les Slaves résistèrent énergiquement, en fondant : les Slaves de Poméranie et de Brandebourg, une confédération républicaine; les Obotrites, les Polabes et les Wagriens, un gouvernement monarchique, dont le souverain prit le nom de *roi des Vénèdes*. Mais les uns et les autres durent céder aux empereurs allemands, qui, aidés des princes danois auxquels ils donnèrent le titre de *rois des Obotrites* ou laissèrent faire la conquête de toute cette côte slave de la Baltique, les convertirent au christianisme ou les exterminèrent. La langue slave disparut même presque complétement; elle n'était plus parlée dans le Brandebourg au XVIIe siècle, et elle s'est éteinte au milieu du XVIIIe dans le pays de Lunebourg. Les restes des Lusaciens et des Silésiens l'ont plus fidèlement conservée. Des trois grands peuples Vénèdes, les Slovaques-Moraves, peu soumis par Charlemagne, résistèrent à ses successeurs, et fondèrent, à la fin du IXe siècle, un royaume que les Allemands ne purent détruire qu'en le livrant aux dévastations des Madgyars, et, depuis 907, les Slovaques font partie du royaume de Hongrie. Les Tchèques, qui apparaissent vers 510, chassent les Marcomans du pays occupé plus anciennement par les Boïes, et reçoivent du pays qu'ils occupent le nom de Bohémiens (*V.* BOHÊME). Les Leckes, appelés au Xe siècle Polonais, s'établissent vers 550 entre l'Oder et la Vistule, et fondent, après Charlemagne, le duché de Pologne (*V. ce mot*). — Les Slaves du N.-E. comprenaient les *Drewliens*, les *Doulèbes*, les *Boujaniens*, les *Radimitches*, les *Russes*, les *Lithuaniens*, les *Prussiens*, etc., peuples slaves de race moins pure, mêlés avec les Finnois. Les trois derniers seuls ont de l'importance. Les Prussiens apparaissent à la fin du Xe siècle, et ne se convertissent au christianisme qu'à la fin du XIIIe, sous la domination des chevaliers Teutoniques. Les Lithuaniens, soumis aux Russes, s'affranchissent de leur joug à la faveur de l'invasion mongole, 1230, et, après une première conversion, 1254, ne deviennent réellement chrétiens que lorsque leur grand-duc Jagellon est appelé à la couronne de Pologne, 1386, à laquelle il unit la Lithuanie. Enfin la Russie, puissance slave, fondée par des aventuriers scandinaves, soumet les Drewliens, les Radimitches, etc., essaie, dès la fin du même siècle, de conquérir l'empire grec, tentative plusieurs fois renouvelée dans les siècles suivants, embrasse la religion grecque en 988; et fonde un vaste Etat, renversé au XIIIe siècle par l'invasion mongole, qui retarde de 4 siècles la grandeur des Russes, et dénature profondément dans ce peuple le caractère slave.

Les temps modernes voient les Slaves du S. asservis de plus en plus aux Turcs et aux Autrichiens; parmi les Slaves de l'O., les Tchèques, abattus déjà par la guerre des Hussites, le sont de nouveau par la guerre de Trente-Ans, et le germanisme, envahissant leur pays, étouffe presque leur nationalité et leur langue; la Pologne, livrée à l'anarchie, vaincue au XVIIe et au XVIIIe siècle par la Suède, s'épuise en brillantes victoires contre les Turcs pour sauver l'Autriche, qui s'unit à la fin du XVIIIe siècle avec la Prusse et la Russie pour la démembrer, 1772-1793-1795. La Russie seule grandit de la ruine des autres nationalités slaves. Délivrée des Tartares par Ivan IV, rendue en quelque sorte européenne par Pierre le Grand et Catherine II, elle s'élève au rang de grande puissance.

Aujourd'hui, les Russes sont le seul peuple slave qui jouisse d'une indépendance complète vis-à-vis de l'étranger; mais les diverses nationalités slaves se relèvent, surtout par la littérature, et, en considérant les divers dialectes de la langue slave, on arrive à reconnaître quatre groupes de peuples qui appartiennent à la famille slave. Le slavon, langue primitive de tous les Slaves, est auj., comme le latin dans l'Europe occidentale, la langue savante et religieuse : d'elle sont nés les quatre grands dialectes illyrien ou serbe, slovaque, polonais, et russe. Les quatre rameaux de la race slave (*V.* RACE INDO-EUROPÉENNE) comprennent environ 83,000,000 d'individus, et s'étendent presque sans interruption dans l'Europe méridionale, centrale, et orientale, depuis l'Adriatique jusqu'aux monts Ourals, et depuis l'Archipel jusqu'à la mer Blanche; 16,000,000 environ sont catholiques; 1,500,000 protestants; tous les autres professent le rite grec. C'est cette communauté religieuse qui assure, parmi les peuples slaves de la Turquie et de l'Autriche, l'influence de la Russie, et qui a fait naître l'idée du *Panslavisme*, c.-à-d. de l'union de tous les peuples slaves, union qui serait réalisée, ou bien, comme l'entendent les Russes, par la fondation d'une grande unité gouvernementale qui absorberait toute la race et ferait disparaître les nationalités distinctes, ou bien par l'établissement d'une fédération librement consentie et respectant le principe des nationalités. Les caractères communs aux Slaves, et qui, outre la religion, assurent le succès de l'idée du Panslavisme, sont : les mœurs agricoles et pastorales; le génie de la musique et de la poésie, favorisé par des langues riches et harmonieuses, propres à exprimer les nuances les plus diverses de la pensée; la propension à l'enthousiasme et à un mysticisme tourné surtout vers les idées patriotiques; l'esprit de fraternité pour l'homme de même race; comme principe de gouvernement, l'indépendance intérieure des familles, des communes et des provinces, avec leurs *Diétines* (*Sobors*) composées de vieillards (*Knèzes*); une administration simple, qui ne fait pas peser sur le pays une lourde armée de fonctionnaires passifs, obéissant à l'impulsion unique du pouvoir central; enfin l'égalité de tous les membres de la commune et de la tribu, c.-à-d. l'absence de toute noblesse ou aristocratie héréditaire. C. P.

SLAVONIE, anc. royaume situé le long de la mer Baltique, entre l'Elbe, la mer du Nord et l'Eyder à l'O., l'Elbe au S., et la Peene à l'E.; villes princip. : Lubeck, Plœn, Wolgast, Mecklembourg, Kissin. Il fut fondé, vers 1047, par Gottschalk, petit-fils de Mistevoï, aidé des Danois et des Saxons, aux dépens des Obotrites et autres Slaves, et fut vassal du duché de Saxe. En 1080, les Slaves païens, dirigés par Kruko, prince de Rugen, se révoltèrent pour repousser le christianisme qu'on leur imposait; mais, en 1105, Henri, fils de Gottschalk, rétablit son autorité, et la transmit en mourant à Canut Laward, prince danois, qui fut assassiné en 1131. La Slavonie fut démembrée : les Obotrites, qui en prirent une partie, devinrent bientôt vassaux du Danemark; le reste fut conquis en 1161 par Henri le Lion, duc de Saxe.

SLAVONIE, prov. de l'empire d'Autriche. *V.* ESCLAVONIE.

SLEEVE. *V.* SKAGER-RACK.

SLEIDAN (Jean PHILIPSON, dit), historien, né en 1506 dans l'électorat de Cologne, à Schleide (d'où son nom latin de *Sleidanus*), m. en 1556, fit ses études à Liége, Cologne et Louvain, alla faire son droit à Orléans, et s'attacha au cardinal Jean Du Bellay. La rigueur des édits de François Ier contre les protestants l'obligea de quitter la France en 1542; il s'établit à Strasbourg, et fut député de cette ville au concile de Trente en 1551. Ses principaux ouvrages sont : *de Statu religionis et reipublicæ, Carolo quinto Cæsare, commentarii*, Strasbourg, 1555, in-fol., et Francfort, 1785-86, 3 vol. in-8°, trad. en français par Le Courayer sous le titre d'*Histoire de la Réformation* (de Luther), La Haye, 1767-69, 3 vol. in-4°, ouvrage fort estimé des protestants, mais écrit avec esprit de parti; *de Quatuor summis imperiis, babylonico, persico, græco et romano, lib. III*, Strasbourg, 1556, in-8°, trad. en français par Ant. Teissier sous le titre d'*Abrégé de l'histoire des quatre monarchies du monde*, Berlin, 1710, in-12, et par Hornot sous celui d'*Abrégé chronologique de l'histoire universelle*, depuis les premiers empires du monde jusqu'à l'année 1725, Amsterdam et Paris, 1757, in-12. Sleidan est un historien exact, judicieux, impartial, excepté dans son *de Statu religionis*, et un écrivain élégant; l'Allemagne protestante le nomme son *Tite-Live*; Charles-Quint appelait ce même historien et Paul Jove ses *menteurs*, parce que le premier avait dit trop de mal de lui, et le second trop de bien. B.

SLESVIG ou SCHLESWIG (Duché de), prov. de l'Allemagne comprenant la plus grande partie de la contrée entre la Königsau, qui forme la frontière N. du côté du Jutland, et l'Eyder, frontière S. du côté du Holstein, et, de plus, quelques îles; 9,168 kil. carrés; ch.-l., *Flensbourg* (avant 1850, *Slesvig*). Il se divise en bailliages de Haders-

leben, Apenrade, Lügumkloster, Tondern, Flensbourg, Gottorp-et-Hütten (avec le district de Stapelholm), Bredstedt-et-Husum (avec les districts de Eiderstedt, Nordstrand et Pelworm), Nordburg-et-Sonderburg, et Femern; 409,907 hab. — La côte E. est boisée et fertile en fruits, avec des golfes profonds et de bons ports; la côte O., non boisée, en partie marécageuse, et protégée contre la mer par de hautes digues. L'intérieur est sablonneux, et couvert de bruyères et de tourbe. Les plus grands golfes sont, sur la côte E. : le Haderslebner, l'Apenrader, le Flensburger, le Schley, l'Eckernförder. Tous les cours d'eau, le Riberau, le Breitau, le Bidau, etc., tombent dans la mer du Nord. En face de la côte O., il y a des bancs de sable que la marée laisse abordables; cela n'empêche pas qu'il y ait des passages entre la terre ferme et les îles. — Le Slesvig, partie du royaume de Danemark, servit d'apanage, en 1085, à Olof, frère de Canut IV; en 1103, à Canut, neveu du roi Nicolas; et, en 1386, à Gérard VI, comte de Holstein et de Schaumbourg. En 1460, il fit retour à la couronne, par la mort d'Adolphe VIII, duc de Slesvig-Holstein. Il fut partagé, en 1490, entre le roi Jean et son frère, et, en 1544, entre Christian III et ses deux frères. Une moitié du duché, soumise à la Suède en 1658, fut ressaisie, en 1714, par Frédéric IV. Le Slesvig, après s'être vainement révolté en 1848 contre le Danemark, lui a été enlevé en 1864. *V.* le *Supplément*.

SLESVIG, v. du Danemark, capitale du duché de son nom avant 1850, à 12 kil. N. de Kiel, 225 S.-O. de Copenhague; 12,000 hab. Fabr. de lainages et de batistes, raffineries de sucre, tanneries. Ville mal percée. Quelques beaux édifices : l'hôtel-de-ville; la cathédrale, remarquable par un retable sculpté et par le tombeau de Frédéric Ier. Près de la ville, dans une île, est le vieux château de Gottorp, siége actuel de la Haute-Cour. Au-dessous est le village de Haddebye, avec la plus ancienne église de tout l'Etat, et où Anschaire avait baptisé les premiers chrétiens. Au S. se trouvent encore des traces du *Dannewirk*, rempart élevé au VIIIe siècle. A. G.

SLINGELANDT (Pieter Van), peintre de genre, né à Leyde en 1640, m. en 1691, fut élève de Gérard Dow, et imita sa manière. Il poussait la patience et le fini à leurs dernières limites. Il ne lui fallut pas moins de trois années consécutives pour retracer dans un petit tableau les membres de la famille Meerman, et il employa un mois à peindre dans ce tableau un rabat de dentelles. Il a donc produit peu, et ses toiles ne renferment d'ordinaire qu'un petit nombre de personnages; elles représentent des scènes d'intérieur, où les murailles, les tapis, les rideaux, tous les accessoires, sont exécutés avec un soin minutieux. Le musée d'Amsterdam possède de lui un vrai chef-d'œuvre, figurant un *Concert rustique*. Le Louvre renferme trois tableaux de sa main, parmi lesquels est celui représentant la famille Meerman sous le titre de *Famille hollandaise;* on en voit deux dans la galerie de Munich. A. M.

SLIGO, v. d'Irlande (Connaught), capitale du comté de son nom, bon port à l'embouchure du Garrow dans la baie de Sligo, à 104 kil. S.-S.-O. de Londonderry; 10,420 hab. Ruines d'une abbaye de Dominicains du XIIIe siècle. Pêche, commerce d'entrepôt. Magasins maritimes. Donne le titre de marquis à la famille Brown. — Le comté de Sligo, sur la côte O. de l'Irlande, entre ceux de Leitrim à l'E., de Roscommon et de Mayo au S., les baies de Killala, de Sligo et de Donegal au N., a 65 kil. sur 50, et 125,079 hab. Sol très-montagneux; le tiers est inculte; v. princip. : Dromore, Ballisodare, Tubbercurry. Mines d'argent et de cuivre. Comm. de toiles, grains, laines.

SLOANE (Hans), médecin et botaniste, né en 1660 dans le comté de Down (Irlande), m. en 1752, fit ses études à Londres et à Chelsea, et compléta ses connaissances par un voyage en France, où il suivit les cours de Tournefort et de Duverney; de retour en Angleterre, il se lia avec Sydenham, devint membre du Collége royal de médecine et de la Société royale de Londres, accompagna comme médecin le duc d'Albemarle à la Jamaïque en 1688, fut nommé en 1708 membre associé de l'Académie des Sciences de Paris, et, à l'avénement de George Ier, médecin en chef de l'armée britannique. Outre des articles dans les *Transactions philosophiques*, il a laissé : *Catalogus plantarum quæ in insulâ Jamaïcâ sponte proveniunt vel vulgò coluntur*, Londres, 1696, 3 vol. in-8°; *Voyage aux îles de Madère, la Barbade, St-Christophe, et la Jamaïque, avec l'histoire naturelle des plantes et des arbres, des quadrupèdes, poissons, oiseaux, insectes*, etc., 1705-25, 2 vol. in-fol., et 274 pl. très-belles. Sleidan avait un magnifique cabinet d'histoire naturelle, qui fait aujourd. partie du Muséum britannique. Londres lui doit aussi l'établissement du premier dispensaire. B.

SLOBODE-PAVLOVSKAIA, v. de la Russie d'Europe (gvt de St-Pétersbourg), près de Gatchina. Fondée en 1831 par l'empereur Nicolas Ier, pour servir d'asile aux invalides de la garde impériale, sous-officiers ou soldats, chargés de famille.

SLOBODES DE L'UKRAINE. *V.* Ukraine.

SLOBODSKOIÉ, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 31 kil. N. de Viatka; 5,000 hab. Commerce de fourrures, miel, cire, grains. — Fondée par une colonie de Novogorod-la-Grande.

SLODTZ (Sébastien), sculpteur, né à Anvers en 1655, m. en 1726, fut employé aux travaux du règne de Louis XIV. On a de lui : *Annibal comptant les anneaux des chevaliers romains tués à Cannes*, dans le jardin des Tuileries; *St Ambroise*, à l'église des Invalides; *Protée et Aristée*, dans le parc de Versailles.

SLODTZ (René-Michel, dit Michel-Ange), petit-fils du précédent, né à Paris en 1705, m. en 1764, remporta le prix de sculpture à 21 ans, fut envoyé à Rome comme pensionnaire du gouvernement, et devint dessinateur de la chambre et du cabinet du roi. Ses ouvrages principaux sont : *St Bruno refusant la couronne qu'un ange lui apporte*, dans l'église de St-Pierre de Rome; le *Tombeau de Languet*, curé de St-Sulpice, dans l'église de ce nom, à Paris. Son style se ressent beaucoup de l'époque de décadence où il vécut. B.

SLONIME, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 130 kil. S.-E. de Grodno; 5,000 hab. Elle fut quelquefois le siége de la diète de Lithuanie, et, jusqu'en 1797, le ch.-l. du gvt de Grodno.

SLOUTCH, riv. de la Russie d'Europe (Volhynie), naît sur les confins de la Podolie, coule à l'E., au N., puis au N.-O., et se jette dans la Goryne, à 4 kil. S.-O. de Bega, après un cours de 450 kil. — riv. de la Russie d'Europe (Minsk), naît au N.-E. de Gresk, passe à Sloutzk, et se jette dans le Pripet; cours de 150 kil.

SLOUTZK, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 160 kil. S. de Minsk, sur la Sloutch; 5,000 hab. Jadis ch.-l. de principauté.

SLOVAQUES. *V.* Slaves.

SLUYS. *V.* Ecluse (l').

SMAALEHNEN (Amt de), division administrative de la Norvége, dans le stift d'Aggerhuus; 4,207 kil. carrés; 84,000 hab. Ch.-l., *Moss;* v. principales : Fredrikstad, Fredrikshall.

SMALA, mot arabe, signifie société, troupe d'hommes, au service d'un chef arabe, et qui forme sa garde. Il se dit aussi de l'ensemble de la famille et des richesses de ce chef.

SMALAND. *V.* Smœland.

SMALKALDE, en allemand *Schmalkalden*, v. murée de la Hesse-Electorale, ch.-l. de district, dans la prov. et à 60 kil. N.-E. de Fulde, dans une vallée du Thuringerwald, séparée de la partie principale du duché; 5,400 hab. Sur une hauteur qui domine la ville est le château électoral de *Wilhelmsburg*. Aux environs, mines de fer, fabr. d'armes et d'outils, fonderie de canons. — Cette ville est célèbre par la ligue qui y fut conclue, le 31 déc. 1530, entre 9 princes protestants et 11 villes impériales, contre Charles-Quint et les Etats catholiques. En 1537, les théologiens protestants s'y réunirent encore, et y adoptèrent les *Articles de défense* proposés par Luther.

SMEATON (John), ingénieur anglais, né en 1724 à Anstorp (York), m. en 1792, montra de bonne heure un goût très-vif pour les sciences industrielles, fut reçu, en 1753, à la Société royale de Londres, dans les *Transactions* de laquelle il inséra d'excellents Mémoires, construisit le beau phare d'Eddystone à l'entrée du canal de la Manche, fut attaché à l'hôpital militaire de Greenwich, dont il perfectionna les moulins et améliora les propriétés, dirigea les travaux par lesquels la Calder fut rendue navigable, et ceux qui prévinrent la ruine de l'anc. pont de Londres. Il a écrit des Mémoires sur la physique, la mécanique appliquée et l'astronomie, une *Description du phare d'Eddystone*, Londres, 1791, in-fol., et des *Recherches expérimentales sur la puissance mécanique de l'eau et du vent pour faire mouvoir les machines de rotation*, Londres, 1794, beau travail qui lui fit décerner une médaille d'or par la Société royale, et qui a été traduit en français par l'ingénieur Girard, Paris, 1810.

SMEDEREWO. *V.* Semendria.

SMEERENBERG. *V.* Amsterdam (île d').

SMERDIS, mage de la Perse, profita de l'absence du roi Cambyse, qui était en Egypte, pour usurper la couronne, 522 av. J.-C., en se donnant pour le frère de ce

prince, qui avait été secrètement assassiné. Il conserva le trône pendant 8 mois après la mort de Cambyse (*V. ce mot*), et se rendit populaire en réduisant les impôts. Son imposture fut découverte par Phédime (*V. ce mot*), dont le père, Otane, avec 6 autres seigneurs, forma un complot; Prexaspe (*V. ce mot*) souleva la multitude; Smerdis et son frère furent égorgés, ainsi qu'un grand nombre de Mages. *V.* MAGOPHONIE.

SMETIUS (Jean Smith VAN DER KETTEN, dit), savant antiquaire et numismate, né vers la fin du XVI^e^ siècle, dans la Gueldre, m. en 1651, a laissé, entre autres ouvrages : *Thesaurus antiquarius seu Smetianus, sive notitia elegantissimæ suppellectilis Romanæ et rarissimæ Pinacothecæ*, etc., Amsterdam, 1658, in-12; 2^e^ édition augmentée, Nimègue, 1678, in-4°, 5 pl.

SMINTHIEN, surnom donné par les Phrygiens à Apollon, et tiré du grec *smins*, rat, parce que ce dieu avait délivré leur pays d'une multitude de rats. On voit encore dans la Troade les ruines d'un temple d'Apollon Sminthien.

SMITH (John), navigateur anglais, né en 1579, m. en 1631, commanda en 1606 l'expédition envoyée en Virginie, présida à la fondation de James-town, ville qui devint le ch.-l. de cette colonie, et soutint de longues guerres contre les indigènes; il tomba en leur pouvoir, et était destiné à être mangé par ces cannibales, lorsqu'il fut sauvé par Pocahontas, fille de leur chef. Il a publié, en anglais : *Description de la Nouvelle-Angleterre, ou Observations et découvertes du capitaine J. Smith dans l'Amérique septentrionale en* 1614, Londres, 1616, in-8°.

SMITH (Robert), physicien anglais, né en 1689, m. en 1768, contribua, avec Cotes, son cousin et son ami, à répandre la philosophie de Newton, et fut professeur à Cambridge. On a de lui : *Système complet d'optique*, 1728, trad. en français par le P. Pézénas, Avignon, 1767, 2 vol. in-4°, et, avec augmentations par Duval-Leroy, Brest, 1767, in-4°.

SMITH (Adam), célèbre économiste écossais, né en 1723 à Kirkaldy, où son père était inspecteur des douanes, m. en 1790, fut élevé à l'Université de Glasgow par Hutcheson, puis au collége d'Oxford; il s'y livra assidûment à l'étude des mathématiques, de la philosophie, et des sciences morales et politiques. Nommé, en 1751, professeur de logique à Glasgow, et, en 1752, professeur de philosophie, il acquit bientôt une immense réputation. Ses leçons reposaient sur deux bases, ordre métaphysique, ordre économique, et, dans cette dernière partie, il s'occupait à rechercher la cause de la prospérité des nations. En 1755, il écrivit une lettre remarquable, dans la *Revue d'Edimbourg*, sur l'état des sciences et des lettres en Europe, et publia, en 1759, une *Théorie des sentiments moraux* (trad. en français par un anonyme, sous le titre de *Métaphysique de l'âme*, Paris, 1764, 2 vol. in-12; par Blavet, 1774; par M^me^ Condorcet, 1798, 2 vol. in-8°, sur une édition beaucoup améliorée par l'auteur), où il développa ce système philosophique : la sympathie est le phénomène éminent de la nature humaine; là est le mobile de toutes nos actions. Ce livre eut un grand succès. En 1763, Adam Smith accompagna sur le continent le duc de Buccleugh, passa quelques jours à Paris, et résida à Genève, puis à Toulouse; revenu à Paris en 1765, il fréquenta les salons des encyclopédistes, et s'y lia avec Turgot, Quesnay, et les autres chefs de l'École physiocrate. De retour en Écosse, il s'enferma dix ans à Kirkaldy, dans une complète solitude, que ses amis essayèrent vainement de lui faire abandonner. Il y travailla sans relâche à des *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, qui furent publiées en 1776, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage, traduit en français par Blavet, 1788, 4 vol. in-8°, et par Germain Garnier, 1800 et 1822, 6 vol. in-8°, et 1843, 2 vol. gr. in-8°, excellente traduction, avec une notice par Blanqui, des commentaires de Mac-culloch, Garnier, Malthus, Sismondi, etc., et des notes de J.-B. Say, renferme les véritables bases de la chrématistique ou science des richesses. Renversant en même temps les anciens systèmes économiques et les erreurs des physiocrates, Adam Smith voit dans le travail la source véritable des richesses; le travail augmente les valeurs échangeables et accroît les richesses des nations. Relevant ainsi l'industrie, il démontre la nécessité de l'union du capital et du travail, fonde la théorie des valeurs sur les effets de l'offre et de la demande, décrit les bienfaits et les dangers de la division du travail, et pose, dans un chapitre sur les banques, les véritables bases du crédit; il demande libre carrière pour la concurrence, liberté complète du commerce intérieur et extérieur, suppression des douanes, prohibitions, primes, etc. C'était comme l'application de la fameuse formule attribuée à Gournay : *Laissez faire, laissez passer*. Ce livre, qui manque un peu de méthode, fut reçu partout avec enthousiasme, excepté en France, où l'on était alors sous l'influence des physiocrates. Adam Smith fut nommé, en 1778, commissaire des douanes en Ecosse, et, en 1787, recteur de l'Université de Glasgow. On a de lui encore une *Dissertation sur l'origine des langues*, écrite dans sa jeunesse. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Edimbourg, 1817, 5 vol. in-8°. Bu.

SMITH (William SIDNEY-), amiral anglais, d'une anc. famille, né à Westminster en 1764, m. en 1840, commença sa carrière de marin à 12 ans. Il fut chargé, en 1793, par l'amiral Hood, maître de Toulon, d'incendier la flotte française dans le port; ayant été fait prisonnier à l'embouchure de la Seine, en 1795, il subit à Paris une captivité de deux ans au Temple. S'étant échappé, il fut envoyé sur les côtes de l'Egypte, alors envahie par la France, alla en Syrie, défendit S^t^-Jean-d'Acre contre le général Bonaparte en 1799, signa, l'année suivante, avec Kléber la convention d'El-Arisch, devint contre-amiral en 1805, protégea la Sicile contre les Français maîtres du royaume de Naples; alla croiser ensuite devant Lisbonne, et, quand la famille royale dut fuir devant les armes de Napoléon, en 1807, fit partir le roi de Portugal au Brésil, où il le rejoignit l'année suivante. Rappelé en 1810, il n'eut plus d'occasion de se signaler, et ne s'occupa, depuis 1814, que d'œuvres philanthropiques, particulièrement de l'abolition de la piraterie dans la Méditerranée. Il fut nommé amiral en 1821, et mourut à Paris.

SMITHFIELD, v. des Etats-Unis (Rhode-Island), à 13 kil. N.-O. de Providence; 4,500 hab.

SMŒLAND, *Smaland*, anc. division de la Suède, forme aujourd'hui les län ou préfectures de *Calmar*, *Jænkœping*, et *Kronoberg*.

SMOLENSK, v. forte de la Russie d'Europe (Grande-Russie), ch.-l. du gouvernement de son nom, sur la rive g. du Dniéper, à 700 kil. S.-S.-E. de S^t^-Pétersbourg, et 415 kil. O.-S.-O. de Moscou; par 54° 47' 15" lat. N., et 29° 43' 5" long. E.; 16,635 hab. Evêché grec; cour d'appel; écoles militaire et de commerce; gymnase, séminaire. On y remarque 2 cathédrales, le palais épiscopal, les couvents, etc. Commerce important, surtout en bois et en grains. Fabr. de soieries, toiles, bas, chapeaux, papiers. Smolensk, ville très-ancienne, eut longtemps son gouvernement et des princes particuliers, et était, au moyen âge, bien plus importante; la peste la dépeupla en 1130 et 1388; vers ce temps, elle était souvent disputée par les Tartares et les Lithuaniens; ces derniers l'emportèrent, et en restèrent maîtres jusqu'en 1514; elle tomba alors au pouvoir des Russes, auxquels les Polonais la disputèrent à leur tour. Plusieurs fois prise et reprise, elle fut définitivement annexée à l'Empire russe en 1654, sous Alexis Mikhaïlovitch, père de Pierre le Grand. Elle fut, en 1812 (17 août), le théâtre d'une grande bataille entre les Français et les Russes, où ces derniers furent battus. La ville fut alors incendiée.—Le gouvernement de Smolensk, entre ceux de Tver au N., de Moscou et de Kalouga à l'E., d'Orel au S.-E., de Tchernigov au S., de Mohilev, de Witebsk et de Pskov à l'O., a 55,888 kil. carr., et 1,102,076 hab. Il est divisé en 12 districts. Sol fertile, arrosé par la Duna, le Dniéper, la Desna, le Gjat, etc. Vastes forêts, qui appartiennent à la couronne; mines de fer, de cuivre et de sel. Grande exploitation de grains. Exportation de laine.

SMOLLETT (Tobie), historien et romancier anglais, né en Ecosse, à Dalquhurn (Dumbarton), en 1720, m. en 1771, fut destiné à la médecine, partit à 19 ans comme chirurgien en second sur un vaisseau de l'expédition dirigée contre Carthagène, se livra ensuite avec peu de succès à l'exercice de son art à Londres, et le quitta pour les lettres. N'ayant pu faire jouer une tragédie du *Régicide ou la Mort de Charles I^er^*, écrite à 18 ans, il composa de dépit deux satires; il se maria pour une dot qu'il n'eut pas, s'endetta par son luxe, et dut écrire pour de l'argent. Il donna, en 1748, son meilleur roman, *Roderic Random*, traduit en français, 1761, 3 vol. in-12; on y trouve une relation satirique de l'expédition de Carthagène. Vinrent ensuite : les grossières *Aventures de Peregrine Pickle*, 1751, traduit en français par Toussaint, 1753, 4 vol. in-12, dont il publia ensuite une édition châtiée; les *Aventures du comte Fathom*, 1753, trad. en français, 1798, 4 vol. in-12; les *Aventures de sir Lancelot Greaves*, 1762, trad. en français, 1824, où il raconte la vie du roi Théodore de Corse. De 1755 à 1763, Smollett rédigea la *Revue critique*, recueil anglican et tory; la partialité et l'aigreur de sa critique lui attirèrent trois mois de prison comme diffamateur. Une comédie, *les Représailles*, qu'il dirigea contre la France, eut un succès de circonstance. En 1758, il fit paraître

une *Histoire d'Angleterre*, plus remarquable par l'ordre et l'exactitude que par la science et la profondeur, et trad. en français par Targe, 1759 et suiv., 19 vol. in-12; la partie qui s'étend de 1688 à 1760 est ordinairement ajoutée à l'*Histoire d'Angleterre* de Hume. Dans une feuille hebdomadaire, le *Briton*, Smollett soutint le ministère de lord Bute, et suscita le *North Briton* de Wilkes, qui lui fut bien supérieur. La chute et l'ingratitude de lord Bute, la mort d'une fille unique, le poussèrent à passer en France et en Italie, 1763; prévenu et mécontent, il écrivit sous cette double impression la relation de son voyage, 1766. Il publia même par ressentiment les *Aventures d'un atome*, où il insultait les hommes d'Etat depuis 1754, notamment Bute et Chatham, qu'il avait loués autrefois. Jaloux, irascible, épuisé malgré sa facilité et sa verve ordinaires, il écrivit un dernier roman, *Humphrey Clinker*, et mourut à Livourne. Prosateur élégant, peintre habile et vrai, Smollett a souillé son talent par l'immoralité. Il avait publié, en 1746, les *Larmes de l'Ecosse*, poëme en faveur des vaincus de la bataille de Culloden, et une *Ode à l'indépendance*, qui le placent honorablement parmi les poëtes. Moore et W. Scott ont donné des Notices sur sa vie. B.

SMYRNE, anc. *Smyrna*, v. de l'Asie-Mineure, sur l'Archipel, au fond d'un golfe de son nom, fut fondée par une colonie éolienne, qui expulsa les Léléges de cette côte; mais des Colophoniens, accueillis à Smyrne, s'emparèrent de la ville par surprise, s'y maintinrent, et la firent passer de la confédération éolienne dans la confédération ionienne, dont elle fit désormais partie. Détruite par Sadyatte, roi de Lydie, ses habitants restèrent dispersés dans des villages pendant 400 ans. Relevée après la mort d'Alexandre par Antigone, qui la rebâtit à 20 stades de l'ancienne ville, elle fut agrandie par Lysimaque, et devint la plus belle ville de l'Asie-Mineure. Une partie était bâtie sur une montagne appelée *Mastusia;* le reste, dans la plaine jusqu'au bord de la mer; les rues étaient belles et coupées à angles droits, la ville ornée de portiques, d'une bibliothèque, et d'un *Homerion* ou temple d'Homère, que l'on disait y être né; le petit fleuve Mélès coulait près des murailles. Smyrne partagea le sort de l'Ionie, et passa de la domination des rois de Pergame sous celle des Romains; elle devint, dans la prov. d'Asie, le ch.-l. d'un district, qui embrassait la plus grande partie de l'Eolide. Détruite en partie par Dolabella lors des guerres civiles après la mort de César, renversée par un tremblement de terre sous l'Empire, conquise par les Seldjoucides en 1084, reprise en 1097 par les Grecs, auxquels les Ottomans l'enlevèrent en 1322, prise par les Hospitaliers, les Cypriotes, les Vénitiens et les forces du Saint-Siége en 1344, détruite par Tamerlan en 1402, elle dut à sa position centrale et à la bonté de son port de toujours se relever de ses ruines, et d'attirer un concours prodigieux de commerçants de toutes les nations.— Smyrne, auj. appelée *Ismir* par les Turcs, est à 436 kil. S.-S.-O. de Constantinople, par 38° 25′ 28″ lat. N., et 24° 48′ 6″ long. E.; 120 à 130,000 hab., Turcs, Grecs, Francs ou Européens, Arméniens et Juifs. Archevêchés grec et arménien. C'est un des plus grands entrepôts du commerce levantin, et l'échelle principale de la Turquie d'Asie sur la côte O. de l'Anatolie. Exportation de soie, cocons, graines de vers à soie, poils de chèvre et de chameau, toiles de coton, mousselines brodées, laines, cire, noix de galle, raisin, figues sèches, drogues, huile, opium, substances tinctoriales, tapis, éponges, blé. Il y a le quartier turc dans la haute ville, le quartier franc ou européen dans la ville basse; celui-ci forme comme une république fédérative, dont la langue commune est le français, et dont chaque population, dépendant uniquement de son consul, est affranchie de l'autorité turque qui administre la ville haute. L'eyalet d'Aïdin, dont Smyrne est le ch.-l., comprend 5 sandjaks : Smyrne, Mentéché, Denizli, Aïdin, Saroukan. Le golfe de Smyrne, long de 50 kil., et large en moyenne de 20, forme une magnifique rade, presque entièrement abritée au S. par le mont *Mimas*, à l'E. par le *Pagus*, au N. par le *Sipyle*. Les campagnes environnantes, bien arrosées, sont délicieuses; mais la ville, belle de loin, est sale à l'intérieur, formée de rues étroites et de maisons basses, et renferme très-peu d'antiquités. En 1845, un incendie y dévora 6,000 maisons. C. P.

SNAITH, brg et paroisse d'Angleterre, comté et à 40 kil. S.-E. d'York (West-Riding), près de l'Aire; 6,200 hab. Récolte de lin.

SNEEK, v. du royaume de Hollande (Frise), à 22 kil. S.-S.-O. de Leeuwarden, sur la Zwette; 6,000 hab. Fabr. d'horloges en bois.

SNELLIUS (Willebrord de Royen, en latin), géomètre, né en 1591 à Leyde, m. en 1626, professa les mathématiques dans sa ville natale. On lui doit la découverte de la loi de la réfraction de la lumière. Il a tenté aussi, le premier, de déterminer la grandeur de la terre par la mesure géométrique et astronomique d'un arc du méridien; l'incertitude du résultat tient surtout à l'imperfection des instruments dont il se servit, et non à sa méthode. On a de lui : *Apollonius Batavus*, 1608; *De re numerariâ liber singularis*, Anvers, 1613, in-8°, traité du système monétaire des anciens; *Eratosthenes Batavus de terræ ambitûs verâ quantitate suscitatus*, Leyde, 1617, in-4°; *Cyclometricus, seu de circuli dimensione*, Leyde, 1621, in-4°; *Typhis Batavus, sive de cursu navium et re navali*, ibid., 1624, in-4°; *Doctrinæ triangulorum canonicæ libri quatuor*, 1627. V.

SNIATYN, v. des Etats autrichiens (Gallicie), à 45 kil. E.-S.-E. de Kolomea, sur la rive gauche du Pruth; 7,000 hab.

SNŒHATTAN, montagne de la chaîne des Dofrines en Norvége, à 150 kil. S.-O. de Drontheim; 2,389 mèt. de hauteur.

SNORRA, Déesse scandinave de la science et de la sagesse.

SNORRO-STURLESON, historien islandais, né en 1178 au Dale-Syssel, m. en 1241, remplit plusieurs fonctions de magistrature héréditaires dans sa famille, qui prétendait avoir avec les rois de Norvége et les ducs de Normandie une origine commune. Il visita la Norvége et la Suède, recueillant les traditions et les *Sagas* (*V. ce mot*), et périt assassiné au milieu des discordes civiles. On a de lui : le *Snorro-Edda*, système de la mythologie scandinave, publié avec une traduction latine par Resenius, Copenhague, 1665, et par Rask, 1818; *Heimskringla*, recueil de *Sagas*, publié avec traductions suédoise et latine par Perinskiold, Stockholm, 1697, 2 vol. in-fol.

SNOWDON, *Eryri* en gallique, massif montagneux d'Angleterre (Galles), sur la limite des comtés de Carnarvon et de Mérioneth; le point culminant a 1,185 mèt. de hauteur. On a de là une admirable vue.

SNOWHILL, v. des Etats-Unis (Maryland), à 230 kil. S.-E. d'Annapolis; 4,000 hab.

SNYDERS ou SNEYDERS (Franz), peintre d'animaux, né en 1579 à Anvers, m. en 1657, étudia d'abord sous Peter Breughel, puis sous Henri van Balen; des leçons de Rubens, avec lequel il était lié, développèrent ensuite son talent. Il a traité les combats d'animaux d'une manière très-habile. Ses tableaux ont toutes les qualités de l'histoire, la composition, le dessin, la couleur, les dimensions même de la toile. Rubens mêla souvent des personnages aux chasses de Snyders. Ce peintre et Jordaens travaillaient aussi fréquemment ensemble. Outre ses chasses, Snyders a peint des batailles, du gibier mort, des fruits, et de grandes cuisines pourvues de tous leurs ustensiles, encombrées de poisson, de viandes, de légumes et de pâtisserie. Le Louvre possède 7 toiles de sa main. A.M.

SOANA, v. de Toscane. *V.* Sovana.

SOANDA, v. de l'anc. Cappadoce; auj. *Juzghat*.

SOANE, *Sonus*, riv. de l'Hindoustan septentrional, arrose les anc. prov. de Gandwana, Allahabad, Béhar, reçoit la Coyle, la Kanhor, la Mahanody, et se jette dans le Gange, à 36 kil. O. de Patna; cours de 800 kil.

SOANEN (Jean), né en 1647 à Riom, d'un procureur au présidial de cette ville, m. en 1740, entra à 14 ans dans l'Oratoire, se livra d'abord à l'enseignement, puis à la prédication, devint évêque de Senez en 1695, édifia son diocèse par sa charité et ses vertus, mais soutint le jansénisme. Il refusa de recevoir la bulle *Unigenitus*, 1714, et fut exilé dans son diocèse; de retour à Paris après la mort de Louis XIV, il donna le signal de l'appel en 1717, réappela en 1720, fut suspendu de sa juridiction en 1727 par le concile d'Embrun, et relégué à La Chaise-Dieu, abbaye de Bénédictins en Auvergne, où il acheva ses jours. On a publié, en 1750, *la Vie et les Lettres de M. Soanen*, 2 vol. in-4°, et 8 vol. in-12. B.

SOANK, riv. de l'Inde, naît au N.-O. de Barouah, coule au S.-E. et au S., et se jette dans le golfe du Bengale, au cap Palmyras; cours de 700 kil.

SOAVE (le P. François), littérateur italien, né à Lugano en 1743, m. en 1816, professa la poésie et l'éloquence à Parme, la philosophie à Milan et à Pavie. Il a laissé des *Novelle morali*, qui eurent du succès, et qui ont été traduites en français par Simon, 1790 et 1803. On lui doit encore des ouvrages sur l'enseignement, la rhétorique, et la philosophie, une traduction de l'*Essai sur l'entendement humain*, de Locke, etc.

SOBAH, anc. royaume de Syrie, dans la vallée du Liban, fut soumis par David, 1030 av. J.-C.

SOBERNHEIM, v. des Etats prussiens (Prov. du Rhin),

à 16 kil. O.-S.-O. de Kreuznach, sur la Nahe; 2,600 hab. Fabr. de papier; récoltè de tabac. Jadis place forte, démantelée en 1689 par les Français.

SOBIESKI (Jacques), noble polonais, né vers la fin du XVIe siècle, m. en 1648, fut surnommé *le Bouclier de la liberte polonaise*, à cause de sa valeur dans les combats et de son zèle à défendre les droits de la nation dans les assemblées politiques. Il fut un des négociateurs de la paix de Diwilina avec les Russes en 1618, écrivit, sous le titre de *Commentarius belli Chotinensis*, le récit de la guerre contre les Turcs qui aboutit à la paix de Choczim en 1621, et conclut les trèves d'Altmark avec la Pologne, 1629, et de Stumsdorf avec la Suède, 1635.

SOBIESKI (Jean), roi de Pologne, fils du précédent, né en 1624 à Olesko (Russie-Rouge), m. en 1696, voyagea d'abord en France, où il servit comme mousquetaire dans la garde de Louis XIV enfant, 1644, puis en Allemagne et en Turquie, et revint, en 1648, en Pologne, au moment où la mort de Wladislas Wasa et la victoire des Cosaques rebelles à Pilawiec menaçaient sa patrie des plus grands dangers. Distingué par son courage aux batailles de Zborow, 1649, de Zbaraz, 1651, d'Human, 1654, contre les Cosaques de Varsovie, 1656, contre les Suédois, il reçut la charge de Grand-Enseigne de la couronne, 1659. Victorieux des Moscovites à Lubartow et Cudnow, des Cosaques à Slobodyséza, 1660, il conquit dans une seule campagne la plus grande partie de la Kiowie, 1664, perdue bientôt par les fautes du roi Jean-Casimir, et fut nommé grand-maréchal de la couronne et second hetman, c.-à-d. investi de la première charge politique et de la seconde dignité militaire du royaume, 1665. Il épousa, peu après, la favorite de la reine, une Française, Marie-Casimire d'Arquien. Il sauva l'armée royale, compromise par Jean-Casimir dans sa lutte contre le rebelle Lubomirski, 1666, fut nommé grand-hetman de la couronne, 1667, et justifia son élévation en défendant pendant seize jours avec héroïsme la petite place de Podhaïce contre les Tartares et les Cosaques. Les troubles qui accompagnèrent l'élection de Michel Coribut, 1669, avaient facilité les ravages des Turcs : Sobieski les défit dans une suite de combats que l'Europe appela la *campagne merveilleuse*, 1671, et lorsque l'indolence ou la trahison de Michel eut livré aux Turcs la forte place de Kaminiec, 1672, Sobieski battit à Kalusz et à Buczacz un ennemi bien supérieur en nombre, et vit cependant Michel signer avec la Porte le honteux traité de Buczacz, qui abandonnait à la Porte Kaminiec, la Podolie, l'Ukraine, et stipulait le paiement d'un tribut. Odieux au roi, qui ose l'accuser de trahison, Sobieski est proclamé roi par une partie de la noblesse; mais, avant de se mesurer contre son rival, il va délivrer la Pologne par la prise de Choczim, 1673. Enfin, après la mort de Michel, 1673, et un interrègne de 8 mois, il est élu roi de Pologne à l'unanimité, sous le nom de Jean III, 1674. Il marche aussitôt contre le sultan Mahomet IV et son vizir Achmet-Kiuperli, qui avaient repris Choczim et Human, les repousse, reconquiert l'Ukraine, 1674, et, l'année suivante, défait le séraskier Ibrahim à Lemberg. Il put alors donner ses soins au gouvernement intérieur de la Pologne, fit voter par la diète l'établissement d'une capitation qui devait peser sur tous les citoyens sans distinction de classe, la levée d'une infanterie permanente de 30,000 hommes, la création de magasins militaires. Il voulait aussi que les grandes charges militaires fussent triennales, et non inamovibles, et leurs possesseurs assujettis à prêter serment au roi : mais la reine, qui voulait faire obtenir l'une de ces charges au comte Jablonowski, pour le récompenser de ses services électoraux, fit échouer cette proposition, 1676. La Pologne elle-même semblait conspirer contre son salut, et, malgré le vote de la diète, se refusait au recrutement et à la capitation, lorsqu'une nouvelle armée ottomane envahit le royaume. La bataille de Zurawno accrut encore la gloire de Jean III, et amena la conclusion d'une paix provisoire, 1676, qui si elle laissait aux Turcs Kaminiec et une partie de l'Ukraine, effaçait la honte du tribut stipulé par Michel Coribut. Jean III songeait à former une coalition générale de l'Europe contre les Turcs; mais la politique de Louis XIV, contraire à ce projet, et les divisions de la Pologne, dont les diètes étaient déchirées par l'effet du *Liberum veto*, l'empêchèrent de réaliser ses desseins. Il put seulement s'occuper de compléter et de discipliner l'armée régulière votée par la diète. Ce fut à la tête de cette armée qu'il délivra Vienne, assiégée par le grand-vizir Kara-Mustapha, 1683. La partie de l'Ukraine cédée aux Turcs par la paix de Zurawno reconnut alors l'autorité de la Pologne, et la Moldavie reçut d'elle un hospodar.

Mais Sobieski ne put rendre la paix intérieure à son royaume, troublé de plus en plus par les rivalités violentes des Lithuaniens et des Polonais, et par les prétentions à l'indépendance qu'affichaient les grands dignitaires inamovibles. Ces divisions firent échouer la campagne de 1686, et il se forma même dans la diète des complots contre l'autorité et la personne du roi, 1688. La famille royale était, comme l'État, en proie à la discorde, par l'empire absolu que la reine avait su prendre sur Sobieski, par la partialité presque dénaturée qu'elle montrait pour Alexandre, le second de ses fils, au détriment de l'aîné, le prince Jacques, enfin par la haine qui animait ces deux frères. Sobieski, voulant rendre le trône héréditaire dans sa famille, pour épargner à la Pologne l'anarchie des élections, vit ses propositions rejetées avec colère dans la diète de 1689, l'impôt refusé, la reine traitée avec mépris, lui-même appelé tyran et ennemi de la patrie, et le sang couler sur les bancs de la diète pour les querelles des Polonais et des Lithuaniens. Il alla chercher des consolations dans une guerre nouvelle contre les Turcs, et les battit à la journée de Pézérita, 1691, qui lui donna la Moldavie. Ce fut sa dernière campagne. Le reste de sa vie se passa à lutter sans succès contre l'anarchie des diètes. Grand homme de guerre dans un siècle qui produisit tant de capitaines illustres, Sobieski se distingua entre tous par la constance héroïque avec laquelle, à la tête d'armées peu nombreuses, indisciplinées, et à peine vêtues, il lutta contre les difficultés d'une guerre inégale, suppléant au nombre par l'habileté des manœuvres et l'heureux choix des positions. Moins grand sur le trône que sur le champ de bataille, époux trop faible, il ne sut pas empêcher les dissensions intestines qui divisaient sa famille, de fournir un aliment à l'anarchie qui désolait l'Etat. Ses victoires jetèrent de l'éclat sur la Pologne, mais ne firent que retarder sa chute : la Pologne avait besoin d'un législateur; il ne fut qu'un héros. *V.* Salvandy, *Histoire de Jean Sobieski.* C. P.

SOBIESLAU, v. de Bohême, sur la Luschnitz, à 11 kil. N. de Wessely; 2,700 hab.

SOBRAL, v. du Brésil, prov. et à 200 kil. N.-O. de Céara. Aux environs, mines d'or et d'améthystes.

SOBRAON, v. de l'Hindoustan (Pendjab), près du Setledge. Près de là, au pont de Herrikih, le général anglais Houg Gough et H. Hardinge, gouverneur-général des Indes, défirent les Seykhs, le 10 février 1846.

SOBRARBE ou SOBRAVA, anc. pays et comté d'Espagne (Aragon), auj. dans la prov. d'Huesca, situé en grande partie sur la montagne d'Arbe ou Arve, au milieu des Pyrénées; capit., *Ainsa*. Il résista toujours aux attaques des Musulmans, appartint à la Navarre, et, selon les chroniques, aurait même formé, en 1035, uni au Ribagorza, un petit royaume indépendant. Il fut uni, dès le XIe siècle, au royaume d'Aragon encore limité dans les montagnes des Pyrénées, et fut comme le noyau de ce puissant Etat.

SOCCIA, ch.-l. de cant. (Corse), arr. et à 65 kil. N.-E. d'Ajaccio; 723 hab.; élève de bétail, tabac.

SOCCOLANTI. *V.* Franciscains.

SOCCUS, chaussure des anc. Romains; il y en avait de plusieurs sortes : le soccus des acteurs comiques, sorte de sandale comme la *Solea* (*V. ce mot*); celui des femmes, sandale à bandelettes, ou plus souvent vraie bottine comme le *Mulleus* (*V. ce mot*) : le 1er était la chaussure des courtisanes; le second, celle des matrones, qui le portaient en peau blanche; et des nouvelles mariées, qui l'avaient en peau couleur de safran. C. D—Y.

SOCHO, anc. v. de Palestine, entre Jérusalem et Béthanie. Près de là, David tua le géant Goliath.

SOCIALE (Guerre). *V.* Guerre sociale.

SOCIÉTÉ (Archipel de la). *V.* Taïti.

SOCIN (Lelio), hérésiarque, né à Sienne en 1525, d'une famille de jurisconsultes, m. en 1562, étudia le droit, la théologie, le grec, l'arabe et l'hébreu, et, dès 1546, émit à Vicence des principes audacieux, qui lui ont fait une fâcheuse célébrité : il soumettait l'Ecriture sainte aux règles de la critique humaine, niait la Trinité, la consubstantialité du Verbe, le péché originel, la prédestination aussi bien que la grâce. Ces opinions attirèrent sur lui les rigueurs de l'autorité; il fut obligé de fuir en 1547, erra en France, en Angleterre, en Suisse et en Allemagne, passa trois années à Wittemberg auprès de Mélanchthon, 1548-51, alla en 1557 en Pologne, où il fit de nombreux prosélytes, revint en Suisse, et finit ses jours à Zurich. Socin était d'une rare éloquence. B.

SOCIN (Fauste), neveu du précédent, né en 1539 à Sienne, m. en 1604, adopta les opinions de son oncle, oc-

cupa, de 1562 à 1574, divers emplois à la cour de Toscane, quitta l'Italie pour aller propager plus librement ses erreurs, vécut à Bâle, puis en Transylvanie, 1578, et en Pologne, 1579, et prit peu à peu une grande influence sur les unitaires de Rakow. Les Luthériens voulurent le réfuter, il les réduisit au silence, en employant contre eux les armes dont ils se servaient contre l'Église romaine. Ses ouvrages forment les 2 premiers vol. de la *Bibliotheca fratrum Polonorum*, Amst., 1656, in-fol. B.

SOCINIENS, secte qui reconnaît pour chefs les deux Socin (*V. ce mot*). Ils se répandirent d'abord en Italie, puis en Pologne, où leur principal établissement fut à Rakow, se révoltèrent plusieurs fois à cause des rigueurs dont ils étaient l'objet, et, chassés en 1658, se dispersèrent en Transylvanie, en Autriche, en Hollande, et en Angleterre. Il y en a auj. un grand nombre aux Etats-Unis. Leur doctrine est contenue dans les deux *Catéchismes de Rakow*, rédigés, l'un par Schoman en 1574, l'autre par Fauste Socin, et publié après sa mort, en 1608.

SOCORRO, v. de la Nouvelle-Grenade, ch.-l. de la prov. de son nom, à 260 kil. N.-N.-O. de Bogota; 12,000 hab. Fabr. d'étoffes de coton, chapeaux de paille. — La prov. de Socorro, l'une des 4 formées de l'anc. département colombien de Boyaca, entre celles de Pamplona au N., de Tunja et de Casanare au S., forme auj. le S.-E. de l'État de Santander. Sol fertile, et riche en mines d'or.

SOCORRO (le marquis DEL). *V.* SOLANO.

SOCOTORA, anc. *Dioscoridis insula*, île de la mer des Indes, tributaire de l'iman de Mascate, à 170 kil. E. du cap Guardafui (Afrique), à 370 kil. de la côte S. d'Arabie, par 11° 50'-12° 30' lat. N., et 50° 45'-52° 10' long. E.; 1,600 kil. carrés; 115 kil. sur 35; 5,000 hab. Ch.-l., *Tamarida*, avec un port, sur la côte N.-E. Aloès renommé; beaucoup de corail sur les côtes. Elève de bestiaux. — Les Anglais occupèrent quelque temps cette île, pour en faire une station de la navigation à vapeur entre Suez et Bombay.

SOCRATE, illustre philosophe grec, né à Athènes, l'an 3 de la 77e Olympiade, 470 avant J.-C., mort en 400, était fils du sculpteur Sophronisque et de la sage-femme Phénarète. Il travailla d'abord avec son père; puis, aidé par Criton, il quitta l'atelier pour se livrer à la philosophie. Appelé à servir son pays dans la guerre, il mérita le prix du courage, mais il le céda à Alcibiade, auquel il avait sauvé la vie à Potidée; il sauva également Xénophon à Délium. Seul, il s'opposa, en qualité de Prytane, à la condamnation des généraux victorieux aux îles Arginuses, 406. Après avoir ainsi bravé la colère du peuple, il brava celle des Trente tyrans, en refusant de leur livrer Léon le Salaminien, qu'ils voulaient mettre à mort. En même temps, il donnait dans son intérieur l'exemple des vertus privées, par sa patience avec sa femme Xantippe, et par de sages conseils adressés à son fils aîné, que révoltait l'humeur acariâtre de sa mère. Socrate prétendait avoir un démon familier, dont il parlait souvent, mais qui n'était autre que sa conscience. Sa conduite, et les idées nouvelles qu'il répandait, lui avaient fait de nombreux ennemis, parmi lesquels étaient les sophistes et les partisans des vieilles croyances. Déjà Aristophane, dans la comédie des *Nuées*, avait manifesté cette inimitié; 24 ans après, Anytus, Mélytus et Lycon, l'accusèrent d'impiété et de corrompre la jeunesse. A ses amis qui l'engageaient à s'occuper de sa défense, il répondait: « Je m'en suis occupé toute ma vie. » Condamné à boire la ciguë, il refusa de s'évader de la prison, par respect pour les lois de sa patrie, et mourut à l'âge de 70 ans. — Avec Socrate, la philosophie se sépare définitivement des autres sciences; elle change de caractère et de direction. Il lui assigna son point de départ, il lui donna une méthode, et, en imprimant à son enseignement un caractère pratique fondé sur la connaissance de l'homme, il créa la science de la morale. Il prit pour point de départ l'homme lui-même, mettant en pratique l'inscription du temple de Delphes: *Connais-toi toi-même*. Ce fut par là que la philosophie échappa aux vaines spéculations qui l'avaient égarée précédemment. Par sa méthode, Socrate se proposa deux choses: confondre les sophistes, aider ses disciples à chercher et à trouver eux-mêmes ce qu'ils voulaient savoir. La forme générale qu'il employait était l'interrogation, ce qui constituait l'*ironie* socratique. Avec les sophistes, il feignait de ne rien savoir, et, de questions en questions, il les amenait à avouer leur ignorance et le ridicule de leurs prétentions. Avec ses disciples, tout en ayant l'air encore de ne rien savoir, son langage était plus clair et plus simple; Socrate était pour eux l'*accoucheur* des esprits, comme il disait par allusion au métier de sa mère. Dans ses entretiens, tantôt il usait de la déduction, surtout quand il voulait établir un sentiment sur les principes généraux, comme dans son entretien avec Périclès sur la politique; tantôt il employait l'induction, comme lorsqu'il démontre la divine Providence; de là le grand nombre d'exemples familiers employés par Socrate. Il s'attachait avec soin à séparer les notions associées dans les idées complexes, et à élever l'esprit de ses auditeurs aux idées supérieures, telles que celles de justice, de piété, de vertu; c'était l'annonce de la dialectique de Platon. Sa morale était fondée sur un principe désintéressé, mais en conciliant l'utile avec le bien; il faisait dériver l'obligation de la loi divine. Il ne se vantait pas, comme les sophistes, d'enseigner la sagesse, mais il était sage, et il donnait l'exemple du respect de la divinité, de l'obéissance aux lois, de la justice, et de la tempérance. Il respectait la religion du vulgaire, mais il avait des idées plus élevées sur la divinité: il démontra l'existence de Dieu par les causes finales, ainsi que la divine Providence. C'est un point essentiel à constater dans l'œuvre de Socrate: il est le premier qui ait montré la divinité comme Providence; avant lui, Anaxagore avait prouvé la nécessité d'une intelligence dans l'univers, mais le dogme de la Providence introduit dans la philosophie appartient à Socrate. On ne peut pas affirmer avec certitude qu'il eut des idées également arrêtées sur l'immortalité de l'âme; mais il est permis de le croire, si l'on s'en rapporte à ce qu'on lit dans l'*Apologie* de Platon et dans le *Phédon*. Socrate n'a rien écrit, mais il a fait école; c'est avec lui que commence en réalité la philosophie grecque. Parmi ses disciples, les uns conservèrent sa doctrine sans y rien changer; tels furent: Xénophon, Eschine, Criton, Simon, Simmias, Cébès, Phédon; d'autres, en suivant l'impulsion qu'il avait donnée, développèrent ses idées en sens divers, comme Aristippe, Antisthène, Euclide, Eubulide, etc. *V.* Xénophon, *Mémorables, Apologie, Economique;* Platon, *l'Apologie, Criton, Phédon, le Banquet;* Plutarque, *Du démon de Socrate;* Diogène Laërce, *Vies des philosophes;* Menzius, *Dissert. de Socratis methodo docendi*, Leipzig, 1740; Simon, *Dissert. de Socratis meritis in philosophiam*, 1797; Heller, *Socrates*, en allemand, 1789; C. Rossel, *Diss. de philosophiâ Socratis*, Gœttingue, 1837, in-4°; J.-A. Kamm, *Mores Socratis ex Xenophontis Memorabilibus delineati*, Strasb., 1785; Aufslæger, *Theologia Socratis ex Xenophontis Memorabilibus excerpta*, ibid., 1785; Boeth, *de Philosophiâ Socratis*, Upsal, 1788; C.-F. Hermann, *de Socratis magistris et disciplinâ juvenili*, Marbourg, 1837; de Gérando, *Histoire comparée des systèmes de philosophie*, 1822; Besenbeck, *de Genio Socratis*, Erlangen, 1802; Schaarschmidt, *Socratis dæmonium quid et quale fuerit*, Schneeberg, 1812; Lélut, *Du démon de Socrate*, dernière édition, Paris, 1856, 1 vol. in-12; Duméril, *Aristophane et Socrate*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er juillet 1846. R—r.

SOCRATE, dit *le Scholastique*, historien, né à Constantinople vers la fin du IVe siècle, continua l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, de l'an 306 à l'an 439. Cet ouvrage, en 7 livres, a été imprimé à la suite de celui d'Eusèbe, et trad. en français par le président Cousin; il est écrit avec une extrême impartialité.

SODALICIUM, agrégation de citoyens, chez les anc. Romains, dans le but de fraterniser et d'honorer les dieux (*V.* SODALIS). Ces agrégations finirent par devenir de petits partis dans les comices, et des occasions de troubles et de violences. Les empereurs les interdirent. C. D—r.

SODALIS, membre d'un *Sodalicium* (*V. ce mot*) chez les anc. Romains; — membre d'une agrégation de citoyens d'une même tribu, pour faire en commun, à certains jours, des sacrifices et un repas. — On donna aussi le nom de *Sodales* aux flamines des empereurs divinisés: il y eut des Sodales Augustaux, Antoniens, Auréliens, etc. C. D—r.

SODERINI (Pietro), né vers 1450, fut gonfalonier perpétuel de la république de Florence, après l'expulsion de Pierre II de Médicis, de 1502 à 1512, protégea les arts et les lettres, prit Pise en 1509, déplut au pape Jules II à cause de son attachement à la France, et de la condescendance qu'il montra pour Louis XII dans ses démêlés avec le pape, et, déposé lors du retour des Médicis, se retira à Raguse. Léon X l'appela ensuite à Rome, le traita avec distinction, mais ne lui permit jamais de retourner à Florence.

SODOME, anc. ville de Palestine, dans la vallée de Siddim. Selon l'Ecriture sainte, elle fut détruite par le feu du ciel, en même temps que Gomorrhe, Adama, Séboïm, et Ségor, à cause de l'impudicité de ses habitants.

SŒDERHAMN, v. de Suède, dans le Län et à 90 kil. N. de Gefle, petit port de commerce à l'embouchure d'une

rivière de même nom dans le golfe de Botnie ; 2,960 hab.

SŒDERKŒPING, v. de Suède, dans le län et à 45 kil. de Linköping ; 1,000 hab. Eaux minérales.

SŒDERMANLAND. *V.* SUDERMANIE.

SŒFLINGEN, vge de Wurtemberg (Cercle du Danube), à 4 kil. O. d'Ulm ; 1,700 hab. Anc. abbaye impériale de religieuses, fondée en 1258, supprimée en 1803.

SOÉMIAS ou SOEMIS (Julia), fille de Mœsa, fut mère d'Héliogabale, qu'elle eut d'un commerce adultère avec Caracalla ; quand son fils devint empereur, elle partagea le pouvoir avec Mœsa, et continua de se déshonorer par ses débauches. Elle fut tuée avec Héliogabale, en 222.

SŒMMERING (Samuel-Thomas), illustre anatomiste, né à Thorn en 1755, m. en 1830, fils d'un médecin, étudia sous Boerhaave, et exerça la médecine à Mayence, puis à Francfort. Il a laissé d'importants ouvrages : *De la Structure du corps humain* (en allemand et en latin), Francfort, 1794-1801, 6 vol. in-8°, son œuvre capitale ; *Icones oculi humani*, 1804, trad. en français par Demours, 1818 ; *Icones humani auditûs*, 1806, traduit par Rivallié, 1825 ; *de l'Effet nuisible des corsets* (en allemand), Leipzig, 1788 ; *Figures des organes des sens* (en allemand), Berlin, 1809, in-fol., etc.

SŒMMERING (Monts), petit contre-fort des Alpes de Styrie, séparant la Styrie et l'Autriche propre.

SŒMUND SIGFUSSON, ecclésiastique, ancien historien islandais, né en 1056, m. en 1096, étudia dans les universités d'Allemagne et de France, recueillit et disposa les chants relatifs à la Mythologie et à l'histoire primitive du Nord, dont il fit l'*Edda poétique* ou *Ancienne Edda*. Il puisa probablement moitié dans les récits des Scaldes contemporains, moitié dans les premiers manuscrits faits en Islande après l'introduction du christianisme et de l'alphabet latin. Il n'ajouta de sa composition que le *Solar-Ljod* (le chant du soleil), qui respire une moralité toute chrétienne. Le premier manuscrit connu de l'*Edda* de Sœmund fut envoyé d'Islande en 1133. Le texte original, avec notes, glossaire, etc., fut publié à Copenhague, le 1er vol. en 1787, le 2e en 1818, le 3e en 1831. Une autre édition a été publiée par Rask et Afzelius, Stockholm, 1818. A. G.

SŒNDENFIELDS, une des 3 grandes divisions géographiques de la Norvége, au S.-E., entre le Nordenfields au N. et au N.-O., la mer du Nord à l'O., le Skager-Rack au S., et la Suède à l'E., comprend les préfectures de Christiansand, Buskerud, Christiania, Hedemarken, Smaalehnen, Jarlsberg-et-Laurvig, Bradsberg, Stavanger, Nœdenes, et Mandal.

SOEST, v. des Etats prussiens (Westphalie), ch.-l. de cercle, à 24 kil. N. d'Arensberg ; 9,900 hab. (jadis 40,000). Curieuses églises. Gymnase, séminaire. Saline ; fabr. de toiles, eau-de-vie de grains, cuirs.—Autrefois ville hanséatique, puis ville impériale.

SŒSTDIJK, vge de Hollande, entre Amersfoort et Vaarden, près de l'Ems. Beau château.

SŒURS DE LA CHARITÉ ou SŒURS GRISES. *V.* CHARITÉ.

SŒURS DES PAUVRES (Petites), religieuses instituées en 1838 par un vicaire de St-Servan (Bretagne), et deux jeunes ouvrières pauvres, pour secourir les vieillards des deux sexes que la misère atteint. L'association fut mise sous le patronage de Marie immaculée, de St Joseph et de St Augustin. Ces bonnes sœurs n'ont d'autres ressources que la charité privée ; elles se font mendiantes par dévouement, et, poussant l'abnégation jusqu'au sublime, ne songent à elles qu'après avoir pourvu leurs pauvres. Leur vœu d'hospitalité est si absolu, que, quand un pauvre se présente dans une maison où il n'y a plus de lit, une sœur donne aussitôt le sien, et s'arrange ensuite comme elle peut. L'œuvre de ces bonnes sœurs commença de se développer en 1841 : après avoir fondé la maison de St-Servan, elles en fondèrent d'autres à Rennes et à Dinan en 1846, à Tours en 1847, à Paris en 1849 et 1853, à Bordeaux, à Rouen, etc. L'œuvre tend chaque jour à s'augmenter. Le Saint-Siége l'a approuvée en 1854.

SOFALA, riv. d'Afrique, dans la capitainerie-générale de Mozambique, nait dans les monts Beth, coule à l'E. à travers le gouvernement de Sofala, et se jette dans le canal de Mozambique au-dessous de Sofala ; cours de 400 kil.

SOFALA (Côte de), partie de la côte E. de l'Afrique, entre les embouchures du Zambèze et du Marfumo. On croit que c'était le pays d'*Ophir* de Salomon.

SOFALA, v. de l'Afrique portugaise (capitainerie-générale de Mozambique), ch.-l. d'un gouvernement de son nom, sur la Sofala, par 20° 10' 42" lat. S., et 32° 26' 6" long. E. à 900 kil. S.-O. de Mozambique. Ce n'est qu'un assemblage de huttes défendues par un fort que bâtit le Portugais P. de Naya en 1506, et autrefois la capitale d'un royaume renommé pour la quantité d'or qu'on en tirait. — Le gouvernement de Sofala, entre ceux des Rivières-de-Sena, d'Inhambane, les monts Lupata et le canal de Mozambique, a 360 kil. sur 200. Commerce de poudre d'or et de dents d'éléphant.

SOFFARIDES, dynastie persane, fondée en 872 par Yâcoub-ben-Laïth, fils d'un chaudronnier (*soffar*) ; elle régna sur le Séistan, Balkh, le Tabaristan, le Kerman et le Khoraçan. Yâcoub se porta contre le Kaboul et le Fars, qu'il envahit ; rien ne pouvait satisfaire son ambition, et il marchait à de nouvelles conquêtes, lorsqu'il mourut, 879. Son successeur Amrou se soumit au calife Motamed, et reçut de lui l'investiture de plusieurs provinces. En 884, les habitants se révoltèrent contre Amrou ; le calife envoya une armée contre lui, et le vainquit. En 899, Amrou ressaisit le pouvoir, marcha contre Bagdad, mais fut défait. Le calife engagea un prince tartare, Ismaël Samani, à lui enlever le pouvoir : Amrou, vaincu et fait prisonnier, fut tué en 901. Avec lui la dynastie des Soffarides s'éteignit ; elle fut remplacée par celle des Samanides.

SOFIA. *V.* SOPHIA.

SOFIS. *V.* SOPHIS.

SOGD, *Polytimetus*, riv. du Turkestan (Boukharie), passe à Samarkand, et se jette dans le Djihoun.

SOGDES, *Sogdi*, anc. peuple de l'Inde-en-deçà de l'Indus, au S. ; capitale, *Sogdorum regia*.

SOGDIANE, vaste contrée de la Haute-Asie, la plus reculée des provinces de l'Empire persan, et le dernier pays sur lequel les Anciens eussent des renseignements précis au N.-E. de la mer Caspienne, était séparée des Scythes nomades au N., et des Saces et des Indiens à l'E., par l'Iaxarte et les monts des Comedœ ; de la Bactriane au S., et de la Margiane à l'O., par l'Oxus. Elle correspondait à la partie du Turkestan actuel située entre le Sihoun, les monts de Koundouz et le Djihoun, c.-à-d. aux khanats de Bouckhara, de Samarkand, de Khokand, et de Khodjend. La partie occidentale n'était qu'une plaine déserte ; mais la partie orientale, composée de vallées formées par une prolongation de l'Imaüs (*Bolor*), les monts de Sogdiane (*Kara-Tagh* ou *Al-Botom*), et arrosée par les affluents du cours supérieur de l'Oxus et de l'Iaxarte, et par le Polytimétus, était fertile, couverte de villes nombreuses, et renfermait, à l'époque d'Alexandre, de vastes parcs remplis d'animaux de tous genres destinés aux chasses royales. Les Sogdiens appartenaient à la race Arienne, et, dans cette race, à la famille Iranienne ou Persane. Conquise par Cyrus, qui y fonda, sur l'Iaxarte, la ville de *Cyra* ou *Cyropolis* ou *Cyreschata* (auj. *Khodjend*), la Sogdiane fut comprise par Darius dans la XVIe satrapie de son empire. Alexandre ne la soumit qu'avec peine, ayant dû réprimer plusieurs révoltes et s'emparer de forteresses presque inaccessibles, entre autres la *Roche de l'Oxus* ou *d'Ariamazès*. Il y fonda *Alexandreschâta* sur l'Iaxarte, et *Alexandrie de l'Oxus*. Après sa mort, la Sogdiane fit partie du royaume de Haute-Asie ou de Syrie, jusqu'à ce qu'elle fut enlevée aux Séleucides par les rois grecs de la Bactriane, et à ceux-ci par les Parthes. Maracanda (*Samarkand*) était la capitale du pays. Ses principales peuplades étaient : au S., les *Pasces* ; les *Oxydraques*, vers l'Iaxarte ; les *Tochares*, aux sources de l'Oxus, dans le pays appelé encore auj. Tocharistan ; les *Augales*, au centre, près des monts Sogdiens ; les *Mardyènes*, entre ces montagnes et l'Oxus ; les *Chorasmiens*, dans le pays appelé encore auj. *Khowaresm*, sur le cours inférieur de l'Oxus. Des Parthes, la Sogdiane passa au second empire des Perses, puis aux Arabes, à qui elle fut enlevée au XIe siècle par les peuplades turques qui l'ont conservée depuis ce temps, et qui y ont fondé plusieurs Etats indépendants. C. P.

SOGDIEN, *Sogdianus*, roi de Perse, 424 av. J.-C., 2e fils d'Artaxerce Ier, tua son frère aîné Xerxès II, et fut tué par un autre de ses frères, Ochus ou Darius II Nothus, qui le fit étouffer dans de la cendre.

SOGHAT ou SUGHEUD, *Colysium* ou *Tottarium*, v. de la Turquie d'Asie (Khodawendiguiar), à 45 kil. N.-O. d'Eski-Cheher. Elle fut la résidence d'Othman, fondateur de l'empire turc.

SOHAM, brg et paroisse d'Angleterre (Cambridge), à 10 kil. S.-S.-E. d'Ely ; 3,000 hab. Beurre et fromages renommés.

SOHAR, v. d'Arabie. *V.* OMAN.

SOHL, comitat de Hongrie, dans le cercle au delà du Danube, entre ceux de Liptau au N., de Thurotsch et de Bars à l'O., de Honth et de Neograd au S., et le cercle en

deçà de la Theiss à l'E.; 2,777 kil. carr.; 90 kil. sur 55; 91,472 hab. Ch.-l., *Neu-Sohl*. Sol montagneux au N. et au S.; mines d'argent, de cuivre et de fer. Bons pâturages; élève de bétail, surtout de moutons.

SOHL (ALT-), v. de Hongrie (Sohl), à 23 kil. S. de Neu-Sohl, sur la Gran; 1,800 hab. Restes d'un ancien château royal. Sources ferrugineuses et bains.

SOHL (NEU-), en hongrois *Besztercze-Banya*, v. de Hongrie, ch.-l. du comitat de Sohl, sur la Gran, à 186 kil. N. de Bude; 6,000 hab. Evêché catholique suffragant de Gran, séminaire, gymnase; administration et tribunal pour les mines d'argent, de fer et de cuivre. Usines métallurgiques; brasseries, teintureries, fabr. de dentelles grossières. Fruits renommés.

SOHO, hameau d'Angleterre (Stafford), à 2 kil. N.-O. de Birmingham. Usines métallurgiques fondées par les célèbres Watt et Boulton, les plus grandes et les plus belles d'Angleterre.

SOIGNIES, v. de Belgique (Hainaut), à 15 kil. N.-E. de Mons, sur la Senne; 6,400 hab. Anc. église St-Vincent. Quelques restes de fortifications. Exploitation de pierres bleues, de pierres à digues et à chaux; fabr. de dentelles, blanchisseries de toiles, miroiterie, forges d'affinerie, savonneries, tanneries, raffineries de sel.

SOISSONNAIS, petit pays de l'anc. France (Ile-de-France), sur les confins de la Picardie et de la Champagne, entre le Noyonnais, la Champagne, le Valois, et le Laonnais; ch.-l., *Soissons;* v. princip. : La Fère-en-Tardenois, Cœuvres, etc. Il est auj. compris dans le département de l'Aisne.

SOISSONS, anc. *Noviodunum*, puis *Suessio* et *Suessionum civitas*, en latin moderne *Sexoniæ*, s.-préf. (Aisne), à 40 kil. S.-O. de Laon, dans un vallon agréable et fertile, sur la rive g. de l'Aisné; 8,393 hab. Place forte de 3e classe. Evêché suffragant de Reims; tribunaux de 1re instance et de commerce, collége, bibliothèque. Ville bien bâtie. On remarque : un ancien château, construit sur l'emplacement d'un palais des rois Mérovingiens; la cathédrale, édifice du XIIe et du XIIIe siècle; l'église abbatiale de St-Léger, fondée en 1139, dévastée par les huguenots en 1567, réparée aux XVIe et XVIIe siècles, vendue en 1790 lors de la suppression des ordres monastiques, et rendue au culte en 1852; un magnifique portail, seul reste de l'abbaye de St-Jean-des-Vignes; et, aux environs, l'abbaye de St-Médard, fondée par Clotaire Ier en 557, où Pépin le Bref fut couronné, et où Louis le Débonnaire fut enfermé par ses fils; elle est auj. occupée par un institut de sourds-muets. Fabr. de grosse toile, treillis, poterie de terre vernissée; tanneries, blanchisseries, fonderie de fer et de cuivre, etc. Grand commerce de très-bon blé et de haricots renommés. — Puissante déjà au temps de César, et ch.-l. des Suessions, cette ville, près de laquelle Clovis vainquit Syagrius en 486, devint, en 511, la capitale du royaume de Neustrie. Près de là, Charles-Martel battit les Neustriens en 719, et Charles le Simple fut défait par Hugues le Grand, duc de l'Ile-de-France, et Rodolphe, duc de Bourgogne, en 923. Elle obtint une charte de commune en 1131. Titre de comté au moyen âge, Soissons soutint des siéges en 948, 1413, 1567, et 1617. On y tint, en 1122, un concile où fut condamnée la doctrine d'Abélard; un autre s'y réunit en 1202, à l'occasion du divorce de Philippe-Auguste avec Ingelburge. Soissons posséda, de 1674 à 1789, une Académie célèbre. Un congrès y fut tenu en 1728. Elle soutint contre les alliés, en 1814, un siége mémorable. Patrie de Caribert, de Chilpéric Ier, de Clotaire II, du duc de Mayenne, de Louis d'Héricourt, de Ronsin, de Quinette, et de Paillet.

SOISSONS (Royaume de). *V.* NEUSTRIE.

SOISSONS (Comtes de), titre porté dès le VIIIe siècle par des seigneurs vassaux des ducs de France, mais qui, depuis le XIIIe siècle, appartint à la maison de Chimay. Des mariages le portèrent successivement aux maisons de Hainaut et de Châtillon. En 1391, Guy de Châtillon vendit le comté à Louis d'Orléans. Dunois transmit ce comté à la branche d'Orléans-Longueville, dont l'héritière, Françoise d'Orléans-Longueville, épousa, en 1555, Louis Ier de Bourbon-Condé. Marie, petite-fille de ce prince, porta le comté de Soissons, en 1625, à Thomas-François, prince de Savoie-Carignan.

SOISSONS (Charles de BOURBON, comte de), né en 1566, de Louis Ier, prince de Condé, et de Françoise d'Orléans-Longueville, m. en 1612, fut élevé par sa mère dans la religion catholique, et montra toute sa vie une grande versatilité, beaucoup d'orgueil et d'ambition, et peu de talents. Il s'attacha successivement à la Ligue, à Henri III, à Henri de Navarre, se distingua par sa valeur à la bataille de Coutras et au siége de Paris, et mérita la charge de grand-maître de France. Toute sa vie ne fut qu'une succession de brouilleries et de réconciliations avec Henri IV. Pendant la minorité de Louis XIII, il obtint le gouvernement de la Normandie, et fit cause commune avec le prince de Condé, son neveu, contre la régente Marie de Médicis. B.

SOISSONS (Louis de BOURBON, comte de), fils du précédent, né à Paris en 1604, m. en 1641, intrigua vainement pour obtenir la main d'Henriette, 3e fille de Henri IV, se fit donner le commandement de Paris, prit part à la guerre contre les protestants en 1622, et, se déclarant contre le cardinal de Richelieu, qui l'avait empêché d'épouser Mlle de Montpensier, entra dans la conspiration de Chalais. Le siége de La Rochelle et la guerre en Italie firent briller sa valeur. On lui refusa néanmoins un commandement en chef, et il ne reçut qu'un petit corps de troupes pendant la campagne de 1636 en Picardie; les revers lui ayant été imputés, il s'entendit avec Gaston d'Orléans pour faire assassiner le cardinal à Amiens. Le complot échoua par la timidité de Gaston; le comte de Soissons s'enfuit à Sedan, fut entraîné par les ducs de Bouillon et de Guise à prendre les armes contre la France, et périt à la bataille de La Marfée dans les rangs des Espagnols; selon les uns, il se tua lui-même par accident; selon d'autres, un cavalier le frappa d'un coup de pistolet après l'action. B.

SOISSONS (Eugène Maurice de SAVOIE, comte de), fils de Thomas-François de Savoie, et de Marie de Bourbon, héritière de la maison de Soissons, né à Chambéry en 1633, m. en 1673, destiné d'abord à l'état ecclésiastique, se tourna vers la carrière des armes, devint capitaine de cavalerie au service de la France, épousa, en 1657, Olympe Mancini (*V. l'art. suiv.*), et dut à cette alliance la charge de colonel-général des Suisses et Grisons, avec le gouvernement de la Champagne. Il suivit Louis XIV à la conquête de la Franche-Comté, 1668, puis à l'invasion de la Hollande, et devint lieutenant-général en 1672. Il fut le père du célèbre prince Eugène de Savoie. B.

SOISSONS (Olympe MANCINI, comtesse de), nièce de Mazarin et femme du précédent, née en 1637 ou 1638, m. en 1708, fut amenée à Paris avec ses sœurs en 1647, et sans se laisser abuser par les soins assidus que lui rendait Louis XIV, songea à s'assurer une brillante position. Mariée au comte de Soissons en 1657, elle devint surintendante de la maison de la reine; mais des disputes très-vives avec Mme de Navailles, dame d'honneur, sur les attributions de leurs charges, la firent éloigner momentanément de la cour. Elle essaya, en 1663, de substituer à Mlle de La Vallière une favorite de son choix, ne réussit point, et fut un moment exilée avec son mari, 1665. Compromise plus tard par les déclarations de la fameuse empoisonneuse Voisin, elle dut quitter sa charge de surintendante, la vendit à Mme de Montespan, s'enfuit en Flandre, puis à Madrid; Saint-Simon l'accuse d'avoir empoisonné dans une tasse de lait la jeune reine d'Espagne, dont elle avait capté la confiance. Elle mourut à Bruxelles, délaissée même de sa famille. *V.* M. Amédée Renée, *les Nièces de Mazarin*, Paris, 1857, 2 vol. in-12. B.

SOJA, riv. de la Russie d'Europe, arrose les gouvernements de Smolensk, de Mohilev, et de Tchernigov, et se jette dans le Dniéper, à 65 kil. N.-O. de Tchernigov; cours de 500 kil. environ.

SOKAL, v. des Etats Autrichiens (Galicie), à 57 kil. N.-N.-E. de Zolkiew, sur la rive dr. du Boug; 3,100 hab.

SOKHONDO, la plus haute des montagnes de la Daourie, dans la chaîne des Iablonoï, à 10 kil. S.-O. de Nertschinsk, à 80 kil. de la frontière de Chine; 2,640 mèt. d'élévation.

SOKO, v. de Guinée, capitale d'un royaume de son nom, à 200 kil. N. de Coumassie.

SOKOLKA, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 36 kil. N.-E. de Bialystok; 2,500 hab. Ch.-l. de district.

SOKOLOW, v. de l'Empire russe, gvt et à 70 kil. S.-O. de Grodno; 3,100 hab.

SOLANA, v. d'Espagne (Ciudad-Réal), à 32 kil. N.-O. de Villa-Nueva-de-los-Infantes; 658 hab. — Fondée en 1243 par les chevaliers de St-Jacques.

SOLANDER (Daniel), naturaliste, né à Upsal en 1736, m. en 1781, élève de Linnée, visita la Laponie, Arkhangel, St-Pétersbourg, Londres, les Canaries et la colonie du Cap, accompagna le capitaine Cook dans son voyage de 1768 à 1771, fut nommé, à son retour, sous-bibliothécaire au Musée britannique, et se lia avec Banks. Il était membre de la Société royale de Londres. Son nom a été donné, en 1787, à une plante jusqu'alors confondue avec le datura.

SOLANO (F.-M.), *marquis del Socorro*, fils d'un amiral espagnol, fit avec honneur les campagnes de 1793, 1794, et 1795 contre la France à l'armée des Pyrénées, servit ensuite comme volontaire dans l'armée française du Rhin en 1796, fut nommé plus tard capitaine-général de l'Andalousie, et massacré en 1808 par la populace de Cadix, qui l'accusait de préparer trop lentement la défense contre les Français.

SOLAR, une des deux classes de propriété féodale en Espagne. C'est, selon la définition des *Partidas*, une espèce de domaine où « l'homme est planté en sol d'autrui, et peut en sortir quand il veut, avec ses biens meubles, mais sans pouvoir aliéner le fonds, ni demander une indemnité pour les améliorations qu'il y a faites : car ce fonds doit rester au seigneur. » La classe des Solariegos est la plus humble et la plus opprimée. H.

SOLARIO (Antoine), dit *Zingaro* (le bohémien), peintre d'histoire, né dans les Abruzzes en 1382, m. en 1455, était d'abord chaudronnier, et se fit artiste pour épouser la fille d'un peintre napolitain. Ses ouvrages se distinguent par la belle expression des têtes, le mouvement des personnages, la fraîcheur du coloris. Le principal est une *Vie de S^t Bernard*, peinte à fresque autour du cloître de S^t-Séverin à Naples.

SOLARIUM, terrasse de maison chez les anc. Romains, ainsi nommée de ce qu'au printemps et à l'automne on venait s'y chauffer au soleil et s'y promener. — Impôt sur un terrain public où l'on bâtissait. C. D—Y.

SOLDATS DE PLOMB (Petits), pour figurer des manœuvres militaires : ils furent inventés par Pyrrhus, roi d'Epire.

SOLDAU, v. des Etats prussiens (Prusse), à 22 kil. S.-O. de Neidenburg; 2,000 hab. Bureau de douanes. Source ferrugineuse.

SOLDE. *V.* PAYE.

SOLDIN, v. des Etats prussiens (Brandebourg), sur un lac de même nom, à 80 kil. N. de Francfort; 5,800 hab. Draps, rubans, bonneterie, toiles, cuirs.

SOLDURIERS ou SOLDURIENS, *Soldurii* espèces de clients qui, dans la Gaule aquitaine, se dévouaient à quelque homme riche et puissant, le suivaient à la guerre, ne le quittaient jamais dans la mauvaise fortune, se faisaient tuer avec lui s'il succombait dans les combats, et, s'ils lui survivaient hors de la guerre, se donnaient la mort. On croit qu'ils étaient des espèces d'officiers payés, et que leur nom venait du celtique *soldner*, « stipendiaire. »

SOLEA, chaussure d'hommes chez les anc. Romains, sandale qui s'appliquait sous la plante des pieds, enveloppait le talon, et laissait le reste du pied à découvert, en s'attachant avec des bandelettes qui se croisaient sur le cou-de-pied. C'était une chaussure négligée, pour l'intérieur. On la faisait porter avec soi pour aller dîner en ville, et on la quittait en prenant place sur les lits du triclinium. — Bottine de fer, ajustée au sabot des chevaux ou des mules, pour les conserver, les anciens ne connaissant pas le ferrage comme le pratiquent les modernes. C. D—Y.

SOLEDAD ou CONTI, la plus grande des îles Malouines après Falkland, par 51° 30' lat. S., et 61° long. O.; 150 kil. sur 110. Bougainville y établit en 1764 une colonie de Canadiens. Bon port.

SOLEIL, astre déifié par presque tous les peuples orientaux, sous des noms différents : c'était, chez les Egyptiens, Osiris et Phré; Mithras, chez les Perses; chez les Chaldéens, Bel ou Baal; chez les Phéniciens et les Syriens, Thammouz ou Adonis; chez les Grecs et les Romains, Phébus ou Apollon. Le mythe des 12 travaux d'Hercule figurait le passage du soleil à travers les 12 signes du zodiaque. Au Pérou, le soleil était le dieu Patchakamac, et on le donnait pour père aux Incas.

SOLEIL (Compagnies du). *V. Compagnies de Jéhu.*

SOLEIMAN. *V.* SOLIMAN.

SOLES, *Soli*, et plus anciennement *Æpeia*, auj. *Solia*, v. de l'île de Chypre, sur la côte N., tirait, dit-on, son nom de Solon, qui aurait donné le conseil de la bâtir.

SOLES, *Soli*, auj. *Mezitlu*, v. de l'ancienne Cilicie, colonie de Rhodiens. Ses habitants eurent une langue corrompue, remplie de fautes contre l'atticisme pur, et que l'on appela *solécismes*. Patrie du platonicien Crantor, des poëtes Philémon et Aratus. Pompée, après sa guerre contre les pirates, y ayant établi ceux qu'il avait épargnés, la ville fut appelée *Pompéiopolis*.

SOLESMES, vge (Sarthe), arr. et à 29 kil. N.-O. de La Flèche; 785 hab. Exploit. de marbre. Il y eut, dès le XI^e siècle, un prieuré de Bénédictins. Une association de jeunes prêtres s'y étant formée, en 1833, pour rétablir l'ordre de S^t-Benoît, et spécialement la congrégation de S^t-Maur, le pape Grégoire XVI a érigé, en 1835, l'anc. prieuré en titre abbatial, et l'a déclaré chef d'une nouvelle congrégation française. Les bâtiments actuels ont été édifiés en 1722 par J.-B. Colbert, marquis de Torcy. L'église, du XII^e ou XIII^e siècle, a beaucoup de statues exécutées aux XV^e et XVI^e siècles, et dites *Saints de Solesmes*.

SOLESMES, ch.-l. de cant. (Nord), arr. et à 21 kil. E. de Cambrai, sur la Selle; 5,097 hab. Fabr. de batistes, linons, mouchoirs unis ou imprimés, mérinos, etc. Belle église.

SOLETO, brg du royaume d'Italie (Prov. de Lecce), à 25 kil. N.-E. de Gallipoli; 2,000 hab. On y parle un grec corrompu. Ce lieu est peut-être l'anc. *Salente*.

SOLEURE, anc. *Solodurum*, en allemand *Solothurn*, v. murée de Suisse, ch.-l. du canton de son nom, sur l'Aar, à 40 kil. S. de Bâle; 5,916 hab. Résidence de l'évêque catholique de Bâle; lycée académique, gymnase, monnaie, arsenal, 3 bibliothèques, collections scientifiques. Jolie ville; parmi les édifices, on cite, la cathédrale de S^t-Ours, la plus belle de la Suisse, bâtie de 1762 à 1773; l'église des Jésuites; l'hôtel-de-ville; la tour de l'Horloge, sur la place du Marché; le théâtre. Filature de laine, distilleries de liqueurs, cristallerie. Comm. de chevaux, bestiaux, cuirs, blé, fromages. Forges et fonderies. Aux environs, sources minérales et belles carrières. Ancienne ville libre impériale, Soleure s'unit en 1475 aux cantons suisses contre le duc de Bourgogne. — Le canton de Soleure, le 10^e de la Confédération par ordre d'admission, le 16^e par son étendue, le 13^e par sa population, est presque enclavé dans celui de Berne, sauf vers le N., où il est borné par ceux de Bâle-Campagne et d'Argovie; 785 kil. carrés; 66 kil. sur 31; 69,263 hab. (la plupart catholiques). Sol montagneux, mais très-fertile dans les vallées et sur les versants. Beaux pâturages, où l'on élève un nombreux bétail. Récolte de fruits. Mines de fer et de houille. Ce canton fait partie de la Confédération depuis 1481. Le gouvernement, jadis aristocratique, a été modifié en 1840-41, et est maintenant une démocratie représentative. La représentation nationale consiste, depuis 1831, en un grand-conseil de 109 membres, 96 élus par les assemblées électorales, et 13 par les 96. Ce conseil, dont les membres siégent pendant six ans et reçoivent une indemnité par jour de présence, s'assemble 3 fois l'an, nomme les députés à la Diète fédérale et les membres des tribunaux, et tire de son sein un petit-conseil de 9 membres, chargé du pouvoir exécutif. Le canton est divisé en 5 districts et 135 communes. On y parle allemand. B.

SOLEURE, château entre Luxembourg et Montmédy. Une *trêve marchande* y fut signée, le 13 septembre 1475, entre Louis XI et Charles le Téméraire; elle renoua le commerce entre la France, la Flandre et l'Angleterre.

SOLFATARE (LA), c.-à-d. *la Soufrière*, ancien *Forum Vulcani* ou *Campi Phlegræi*, cratère de volcan éteint, entre Pouzzoles et Naples. Il y a, dans le sol, de nombreuses fissures qui exhalent des vapeurs sulfureuses.

SOLFERINO, vge du royaume d'Italie, prov. de Brescia; 1,074 hab. Grande victoire des Français, commandés par l'empereur Napoléon III, sur les Autrichiens, le 24 juin 1859.

SOLIDUS, sol, monnaie d'or des anciens Romains, fut substitué à l'*aureus* (*V. ce mot*) du temps de Néron. L'usage en devint fréquent et absolu sous les derniers empereurs et le Bas-Empire. Il était marqué à l'effigie du prince, et valait 15 fr. 53 c. sous Constantin, et 15 fr. 10 c. sous les successeurs de ce prince. C. D—Y.

SOLIÉ (Jean-Pierre), musicien, né à Nîmes en 1755, m. en 1812, tint, avec quelque succès, l'emploi de haute-contre à l'Opéra-Comique. Il fut lui-même compositeur dramatique : *Jean et Geneviève*, 1792; *le Jockey*, 1795; *le Chapitre second*, 1799; *le Diable à quatre*, 1806, réussirent complétement. La musique de Solié est facile, spirituelle, mais d'une mélodie quelque peu triviale. B.

SOLIGNAC, *Solemniacum*, ch.-l. de canton (Haute-Loire), arr. et à 12 kil. S. du Puy, près de la rive gauche de la Loire; 1,125 hab.

SOLIGNAC, brg (Haute-Vienne), arr. et à 12 kil. S. de Limoges; 690 hab. Ancienne abbaye, fondée en 631. Fabrique de porcelaine.

SOLIGNY, vge (Orne), arr. et à 12 kil. N. de Mortagne; 1,149 hab. Là est un célèbre couvent de la Trappe (*V. ce mot*).

SOLIKAMSK, v. de la Russie d'Europe, gouvernement et à 205 kil. N. de Perm, sur la Kama; 4,500 hab. Tanneries, fonderies de suif, salines.

SOLIMAN ou SOLEIMAN, fils d'Abd-el-Mélek, 7^e calife Ommiade, 715-717, succéda à son frère Walid 1^er, et fut fameux par son extrême voracité. Du reste, prince dé-

bonnaire, il ouvrit pendant son règne les portes des prisons, fit du bien à tous ses sujets, nomma de bons gouverneurs dans les provinces. Sous son califat, commença la fortune de la maison des Barmécides. Yézid, fils de Mahaleb, un des plus grands capitaines de l'islamisme, conquit les provinces de Djordjan et de Tabaristan. Une des plus belles actions et des plus utiles à l'Etat que fit Soliman, fut de déclarer pour son successeur Omar, fils d'Abd-el-Aziz, le meilleur prince et le plus saint d'entre les califes. D.

SOLIMAN, calife de Cordoue, 1009-1016, arrière-petit-fils d'Abdérame III, était commandant de la garde africaine, quand il renversa du trône Mohammed-al-Mahdi et Hescham II. Il fut à son tour attaqué et mis à mort par Ali-ben-Hamoud, gouverneur de Ceuta. Il avait du talent pour la poésie. B.

SOLIMAN Ier, chef de la dynastie des sultans seldjoucides de Koniéh, était fils de Koutoulmich, qui avait péri dans une révolte contre Alp-Arslan. Chargé par son cousin Mélik-Chah de soumettre les pays situés à l'O. de l'Euphrate et au N. de la Syrie, il fit des conquêtes pour son propre compte, et s'empara de l'Asie-Mineure jusqu'à Nicée, 1074. Après avoir consolidé son empire, il prit Antioche en 1084, défit, l'année suivante, Mouslem, émir d'Alep, mais fut vaincu par Toutousch, prince de Damas, et se perça de son épée. Son fils aîné, Kilidge-Arslan, lui succéda. B.

SOLIMAN II (Rokn-Eddyn), 7e sultan seldjoucide de Koniéh. *V.* ROKN-EDDYN.

SOLIMAN Ier, fils aîné de Bajazet, et 5e sultan des Turcs ottomans, 1403-1410. Après la défaite de son père par Tamerlan, il se réfugia, avec son frère Mahomet, auprès de l'empereur grec, qui lui fournit des troupes contre son frère Josué. Ce prince fut battu et tué en Cappadoce. Mouça, autre frère de Soliman, s'était fait des partisans en Asie, et avait été désigné par Tamerlan comme successeur de Bajazet; il marcha contre Soliman, qui, au mépris des lois du Prophète, vivait dans une ivresse continuelle. Les troupes de Soliman furent défaites, et lui-même pris par les soldats de Mouça, qui le fit étrangler. D.

SOLIMAN II, dit *le Magnifique*, le plus célèbre des sultans ottomans, 1520-1566, fils et successeur de Sélim Ier, était né en 1494. Il s'occupa d'abord de réparer les injustices de son père, et fit rédiger de sages règlements pour l'administration de l'empire. En 1521, il dompta la Syrie qui s'était révoltée, et enleva aux Hongrois Belgrade, Salankémen, Peterwardein, etc. L'année suivante, il fit capituler l'île de Rhodes, bien défendue par le grand-maître Villiers de l'Ile-Adam. En 1523, une insurrection de l'Egypte fut comprimée. Dans une 2e invasion en Hongrie, Soliman détruisit à Mohacz, 1526, l'armée de Louis II, et s'empara de Bude. Profitant des dissensions entre Ferdinand d'Autriche et Jean Zapolski, il reconnut pour roi de Hongrie ce dernier, qui se déclara son vassal. Il vint mettre le siége devant Vienne, 1529, avec 120,000 hommes, mais fut obligé de battre en retraite après plus de 20 assauts. Une autre invasion, en 1532, n'eut pas plus de succès. Ensuite il marcha contre la Perse, et s'empara de Tauris; mais, à son retour, surpris par Chah-Thamasp, il fut battu. Il s'empara de Bagdad, 1534, et fit la conquête de l'Yémen, 1538. Jean Zapolski étant mort, 1540, il adjugea la Transylvanie et quelques comtés à Sigismond Zapolski, et prit pour lui le reste de la Hongrie, 1541. Ayant appris les exploits du pirate Khair-Eddyn Barberousse, il l'appela auprès de lui, le nomma capitan-pacha ou amiral, 1536, et réunit ainsi à son empire Alger et Tunis. François Ier ayant offert à Soliman une ligue offensive et défensive contre Charles-Quint et la Hongrie, le sultan l'accepta; Barberousse partit de Constantinople avec une flotte, 1543, et vint joindre à Toulon la flotte française qui allait assiéger Nice. La guerre s'étant renouvelée contre la Perse, 1547, les Turcs gagnèrent une bataille à Van, en Arménie, 1548, et conquirent le Schirwan et la Géorgie, 1549-50. Soliman, reprenant les hostilités en Hongrie, 1552-62, prit Lippa, Temeswar, Veszprim, mais échoua devant Agria, et finit par accorder de nouveau la paix. Le corsaire Dragut, élève et successeur de Barberousse, entreprit ensuite plusieurs courses en Italie, en Sicile, en Espagne, prit Tripoli, mais ne put s'emparer de Malte, 1565. Soliman, ayant à repousser les nouvelles entreprises de Ferdinand, mit le siége devant Sigeth; c'est là qu'il mourut d'apoplexie, à la suite d'une colère excitée par les obstacles qu'il rencontra devant cette ville, qui, cependant, fut prise d'assaut peu après sa mort. Soliman fit des lois utiles, régla les devoirs, les rangs, les costumes, les pouvoirs et les priviléges des divers fonctionnaires, organisa les levées, le service, l'équipement, la solde des troupes de terre et de mer, le mode de recettes et de dépenses du trésor, divisa l'empire en pachaliks et sandjakats, créa le corps des Bostandjis, fit construire des canaux, des caravansérails, des hôpitaux, des mosquées, fonda des colléges et des bibliothèques, etc. On lui reproche la facilité avec laquelle il versait le sang, la mort de son ministre Ibrahim, et celle de son propre fils Mustapha, qu'il sacrifia à Roxelane, la plus célèbre de ses favorites. Sélim, qu'il eut de cette femme, lui succéda. D.

SOLIMAN III, frère et successeur de Mahomet IV, 1687-1691, fut tiré du sérail, où il languissait depuis 40 ans, et, pendant qu'il était occupé à apaiser les séditions des Janissaires, perdit en Hongrie Agria et Peterwardein. Le grand-vizir Mustapha Kiuperli (*V. ce mot*) rétablit les affaires ottomanes. B.

SOLIMAN-AL-KHADEM, général ottoman, fils d'un corroyeur de Mételin, et d'abord esclave de Sélim Ier, fut pacha de Damas de 1521 à 1525, aida le grand-vizir Ibrahim à étouffer la révolte d'Ahmed-Pacha en Egypte, administra ce pays pendant 10 ans, reçut le gouvernement de l'Yémen en 1538, conduisit des secours aux musulmans de l'Inde contre les Portugais, exerça la charge de grand-vizir de 1541 à 1544, et mourut en 1553. L'Egypte lui doit un cadastre général. B.

SOLIMAN, roi de Perse, de la dynastie des Sophis, 1666-94, fils et successeur d'Abbas II, se livra aux plaisirs; les bords de la mer Caspienne furent dévastés par Stenko-Razin, chef de Cosaques, le Khoraçan par les Uzbecks, et les îles Bahrein par les Arabes de Maskate. Le ministre Cheikh-Ali-Khan parvint à maintenir la tranquillité à l'intérieur. B.

SOLIMAN, Géorgien de naissance, fut esclave d'Ahmed, pacha de Bagdad, lui sauva la vie, devint son gendre, fut investi par la Porte en 1748 du pachalik de Bassorah, s'empara de Bagdad en 1750, protégea le pays contre les dévastations des Arabes, fit fleurir le commerce, et mourut en 1762. B.

SOLIMAN, dit *le Vieux*, esclave géorgien, affranchi de bonne heure par son maître, s'éleva jusqu'au rang de gouverneur de Bassorah, défendit cette ville contre les Persans en 1775, devint pacha de Bagdad en 1780, réprima les pillages des Arabes et des Kourdes, punit une révolte à Bassorah et les dévastations de Timour-Pacha en Mésopotamie, mais ne put réduire les Wahabites, et mourut en 1802, à 82 ans. B.

SOLIMAN, jeune fanatique musulman, né à Alep, assassina Kléber en Egypte, en 1800, et fut empalé.

SOLIMENA (Francesco), peintre napolitain, né en 1657 à Nocera de' Pagani, m. en 1747, imita tour à tour Lanfranc, Pierre de Cortone, le Calabrèse, et Carle Maratte, et amassa une grande fortune par la vente de ses tableaux. Parmi ses œuvres, on remarque : les fresques de la sacristie de St-Paul, à Naples; *la Vision de St-Benoît*, dans l'église de Donna Alvina; *l'Arrivée de Christophe Colomb dans le Nouveau-Monde*, à Gênes; *Phaéton*, et *l'Enlèvement de Céphale*, qu'il peignit pour le prince Eugène; *l'Aurore*, à Mayence. Le Musée du Louvre a de lui *Adam et Eve dans le Paradis terrestre*, et un *Héliodore chassé du Temple*. Solimena a beaucoup d'imagination, son dessin est correct, mais sa couleur tourne au noir et au violet.

SOLIMŒS ou SOLIMŒNS, nom que prend l'Amazone depuis Tabatinga (Brésil) jusqu'à son confluent avec la Madeira, et qui s'applique aussi à une partie peu connue de la province brésilienne de Para.

SOLIN, *C.-Julius Solinus*, écrivain latin, composa, vers 230, un ouvrage intitulé : *De Memorabilibus mundi*, ou *Polyhistor*. Ce sont des extraits de beaucoup d'auteurs, et surtout de Pline l'Ancien, dont on l'a nommé *le Singe*. On les trouve souvent à la suite de Pomponius Méla. Ils ont été publiés à part, à Venise, 1473, in-4o; à Parme, 1480, in-4o; à Paris, 1503, in-4o; à Deux-Ponts, 1794, in-8o, très-bonne édition. Saumaise a écrit des *Exercitationes Plinianæ in Solinum*, Paris, 1629, 2 vol. in-fol., et Utrecht, 1689, in-fol. Solin a été trad. en français pour la première fois par M. Agnant, dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, 2e série, Paris, 1847, in-8o. D—R.

SOLINGEN, v. des Etats prussiens (prov. du Rhin), à 36 kil. E.-S.-E. de Dusseldorf, sur la Wipper; 6,000 hab., et 20,000 avec toute sa commune. Fabr. considérable de coutellerie, quincaillerie, lames de sabre et d'épée, fleurets, casques, cuirasses, armes de chasse; rubans de soie, cotonnades, siamoises.

SOLIS (Juan Diaz de), navigateur espagnol, né à Lebrixa, découvrit le Yucatan avec Pinçon en 1507, remonta la Plata, explora la baie de Rio-Janeiro vers 1512, et

tomba entre les mains de quelques Indiens anthropophages, qui le dévorèrent avec ses compagnons, en 1516.

SOLIS (Don Antonio de), historien et poëte espagnol, né à Alcala de Hénarès en 1610, m. en 1686, écrivit à 17 ans une bonne comédie, et étudia à Salamanque le droit civil et le droit canon. Lié avec Calderon, il composa plusieurs comédies où l'on trouve de l'esprit et de l'imagination. Secrétaire du comte de Oropesa, vice-roi de Navarre, puis de la reine douairière, en 1661, emploi qu'il avait refusé sous Philippe IV, il devint historiographe des Indes, entra dans les ordres en 1666, et se voua à la composition d'une *Histoire de la conquête du Mexique*, Madrid, 1684, in-fol. Le sujet y est admirablement distribué, et le récit ne languit jamais. Les discours qu'il y a ajoutés sont hors de saison. Il ne consigne pas ses autorités, et remonte rarement aux documents originaux. Il est enfin partial et fanatique. Outre cette *Histoire*, traduite en français par Citri de la Guette, on a ses *Comédies*, 1681, ses *Poésies*, Madrid, 1692, et ses *Lettres*, Madrid, 1737. A. G.

SOLIS (Don François de), peintre, né à Madrid en 1629, m. en 1684, était destiné à prendre les ordres, mais la peinture lui inspira une vive passion : à 18 ans, il composa et exécuta seul un tableau pour le couvent des Capucins de Villarubia. Philippe IV encouragea le jeune artiste, dont la vie ne fut plus qu'un long succès. Le roi, la noblesse, les ordres religieux, ne lui laissèrent pas un jour de repos. Une *Conception de la Vierge*, où un dragon se tordait aux pieds de Marie, excita une admiration si grande, que ce sujet sembla être devenu sa propriété exclusive : on lui demandait de toutes parts des *Conceptions*. Il ouvrit une espèce d'Académie, où il recevait gratis tous les jeunes gens studieux. Sa couleur, très brillante de son vivant, a beaucoup perdu. Solis avait composé une *Histoire des peintres, sculpteurs, et architectes espagnols*; le manuscrit de cet ouvrage disparut après sa mort. A. M.

SOLITAURILIA. *V.* SUOVETAURILIA.

SOLITUDE, hameau de Wurtemberg, sur une montagne, à 5 kil. N.-O. de Stuttgard. Château royal, bâti de 1763 à 1767.

SOLIUM, cuve de marbre, de granit, ou d'argent, dans les bains des anc. Romains. — Bière de bois, ou de terre cuite, pour un corps mort.

SOLLER, v. d'Espagne (Baléares), sur la côte N.-O. de l'île Majorque, à 26 kil. N. de Palma; 8,355 hab. Comm. d'oranges et d'huile.

SOLLIÈS-PONT, ch.-l. de cant. (Var), arr. et à 15 kil. N.-E. de Toulon; 2,299 hab. Filatures de soie, tanneries, fabr. d'huile.

SOLMONA ou SULMONA; anc. *Sulmo*, v. forte du royaume d'Italie, située dans la prov. et à 70 kil. S.-E. d'Aquila; 13,585 hab. Evêché. On remarque la cathédrale, l'église de l'hospice, et, à peu de distance de la ville, le couvent des Célestins, transformé en maison de travail pour les indigents. Confitures renommées, papier, objets en écaille, teintureries. — Elle fut ravagée par les Sarrasins. Charles-Quint l'érigea en principauté en faveur de Lannoy, vice-roi de Naples. Elle appartient auj. à la famille Borghèse. Patrie d'Ovide et du pape Innocent VII.

SOLMS (Maison de), anc. famille d'Allemagne, qu'on fait remonter à Othon, frère du roi Conrad Ier. En 1409, elle se partagea en lignes de *Solms-Braunfels* et de *Solms-Lich*. De la 1re sont issues les branches de Solms-Braunfels-Hungen et de Solms-Braunfels-Greiffenstein; de la 2e, celle de Solms-Laubach, qui a formé elle-même celles de Solms-Laubach-Sonnewalde, Solms-Laubach-Baruth, etc. Les possessions de cette maison étaient situées sur les rives de la Lahn, près des terres de Nassau, de la Hesse et de Wetzlar; elles sont auj. réparties entre la Hesse, le Wurtemberg et la Prusse.

SOLO, riv. de l'île de Java, coule au N.-E., et se jette dans la mer de Java, au détroit de Madura; cours de 350 kil.

SOLO BENG-AWAN, ou SOURAKARTA, v. de l'île de Java, sur la riv. de son nom, au S.-E. de Samarang, à 500 kil. E.-S.-E. de Batavia; 100,000 hab. Capitale de l'ancien Etat de Matarem. Elle est formée par la réunion de plusieurs gros villages.

SOLOFRA, v. du royaume d'Italie, située dans la province et 11 kil. S.-S.-E. d'Avellino; 6,245 hab. Fabriques de draps, cuirs, parchemin, bijouterie et orfévrerie. — Fondée au XIe siècle.

SOLOGNE, *Secolaunia* au moyen âge, petit pays de l'anc. France (Orléanais); ch.-l., *Romorantin*. Elle occupe, sur le territoire des départements actuels du Cher, de Loir-et-Cher, et du Loiret, une surface d'environ 500,000 hectares. C'était autrefois un pays prospère et florissant. Les guerres de religion ont commencé sa ruine, que la révocation de l'édit de Nantes a consommée : le départ des protestants, nombreux dans ces contrées, a laissé la Sologne sans culture, et elle est devenue chaque jour plus aride et plus insalubre. Les fièvres y sont fréquentes, la population rare. Les bruyères, les landes et les terres incultes recouvrent le quart du pays. Les étangs, au nombre de 1,200, y occupent une étendue de 17,000 hectares. Cependant les semis de pins y réussissent très-bien. Trois cours d'eau principaux, la Sauldre, le Beuvron et le Cosson, traversent la Sologne de l'E. à l'O. En 1852, on a entrepris un canal de la Sauldre, qui partira de Sancerre et traversera le pays en largeur, pour transporter les matières calcaires à mêler aux terres, et un canal qui reliera le Cher à la Loire, pour exporter les bois et les autres produits de la Sologne, mettra Lyon en communication avec la Loire, et permettra d'arriver par eau du Cher à Orléans quand la Loire cessera d'être navigable; les sapins de la Sologne iront alimenter les forges de St-Etienne, ou garnir les chantiers de Paris.

SOLON, célèbre législateur d'Athènes, poëte, et l'un des sept Sages de la Grèce, né vers 640 av. J.-C., à Salamine, m. vers 559. Descendant de Codrus, il se livra d'abord au commerce, pour rétablir sa fortune, que son père avait prodiguée, et put étudier dans ses voyages les mœurs et les lois des nations étrangères; puis, il servit sa patrie par les armes. Les Athéniens, découragés par plusieurs entreprises infructueuses contre Salamine, que les Mégariens leur avaient enlevée, avaient décrété la peine de mort contre tout citoyen qui proposerait une nouvelle expédition : Solon, contrefaisant l'insensé, vint lire sur la place publique une pièce de vers qui ranima le courage et le patriotisme de ses compatriotes; on rapporta le décret; Solon reçut le commandement, et reprit Salamine. Il termina aussi une *Guerre sacrée* par la prise de Cirrha. En 593, il fut nommé seul archonte, pour rédiger des lois nouvelles. Placé entre les Eupatrides ou nobles, aristocratie riche et oppressive, et les classes pauvres, irritées par la tyrannie, il justifia le surnom de *Sage* que lui avait décerné l'oracle de Delphes. Il commença par éloigner les Alcméonides, qui s'étaient souillés du meurtre de Cylon (*V. ce mot*). Puis, respectant le principe de la propriété, et laissant les terres à ceux qui en étaient possesseurs, il remédia à la misère des pauvres par la *sisachthie* (*V. ce mot*), et protégea leur liberté en supprimant la contrainte par corps. Ce n'étaient là que des mesures temporaires, et il fallait encore, par une organisation de la démocratie, prévenir le retour des abus. Solon divisa les citoyens en 4 classes, d'après leurs revenus : 1° les *Pentacosiomédimniens*, qui avaient plus de 500 médimnes de revenu, tant en grains qu'en liquides; 2° les *Triacosiomédimniens* ou *Cavaliers*, qui avaient 300 médimnes de revenu et pouvaient nourrir un cheval; 3° les *Zeugites*, qui avaient un revenu de 150 médimnes (200 selon Plutarque), et un attelage de bœufs; 4° les *Thètes* (c.-à-d. mercenaires), dont le revenu était au-dessous de 150 médimnes. Les quatre classes formaient l'Assemblée du peuple, qui discutait et votait les lois, nommait les magistrats, les généraux, les juges, les fonctionnaires de toute sorte, entendait le compte-rendu de leur gestion, autorisait la levée des impôts, décidait de la paix et de la guerre, etc.; mais les trois premières étaient seules admises aux emplois publics, en sorte que les Thètes, jouissant du droit d'élection, ne possédaient pas l'éligibilité. C'était la timocratie ou aristocratie de fortune substituée à l'aristocratie de naissance. Pour faire contre-poids à l'Assemblée du peuple, en qui résidait la souveraineté, Solon établit ou organisa le *Sénat* et l'*Aréopage* (*V. ces mots*). Il conserva les *Archontes* (*V. ce mot*) comme pouvoir exécutif, ainsi que la division géographique de l'Attique en *Tribus* (*V. ce mot*) établie par Thésée. L'administration de la justice fut confiée à 6,000 citoyens, désignés chaque année par le sort, et répartis entre 10 tribunaux. En dehors des citoyens, la constitution de Solon reconnaît deux classes d'hommes en Attique : 1° les *Etrangers* ou *Métèques* (*metoikoi*), habitant dans la cité, inscrits sur un registre public, admis à servir dans l'armée et sur la flotte, payant, en retour de la protection accordée par l'Etat à leur commerce ou à leur industrie, un impôt annuel de 12 drachmes, et pouvant être admis au nombre des citoyens en récompense de services éclatants ou pour combler les vides faits par la guerre; 2° les *Esclaves* (*V.* ESCLAVAGE). En matière de lois civiles, Solon limita le droit du père sur sa famille, étendit le droit de tester, consacra la coutume du partage égal de l'héritage paternel entre tous les enfants, favorisa l'adoption, plaça tous les pupilles sous la protection des Archontes, réglementa

la propriété, le luxe, les funérailles, punit de mort le vol, mais ne porta aucune peine contre le parricide, ne soupçonnant pas qu'on pût commettre un pareil crime, etc.— Solon, après avoir fait jurer aux Athéniens d'obéir pendant cent ans à ses lois, s'éloigna de sa patrie, et visita l'Asie-Mineure, Cypre, l'Egypte. Le récit d'Hérodote au sujet du séjour de Solon auprès de Crésus, roi de Lydie (*V.* Crésus), est révoqué en doute, car il repose sur un anachronisme. Après ses voyages, le législateur revint à Athènes, qu'il trouva en proie aux factions. Il fit de vains efforts pour s'opposer à la tyrannie naissante de Pisistrate, et alla mourir en Cypre. — Nous avons quelques fragments poétiques de Solon, entre autres, plusieurs vers de l'élégie politique qui décida l'expédition de Salamine ; ils ont été publiés dans les collections de Gnomiques, et isolément par Fortlage, Leipzig, 1776 ; par N. Bach, Bonn, 1825, in-8°. *V.* Abbing, *de Solonis laudibus poëticis*, Trèves, 1825 ; Kleine, *de Solonis vitâ et fragmentis*, Crefeld, 1832; Voemel, *de Ætate Solonis et Cœsi*, Francfort-sur-Mein, 1832. B.

SOLOR, île de la Malaisie néerlandaise, une de l'Archipel de la Sonde, à l'E. de Florès; 900 kil. carrés. Sol montagneux, mais très-fertile. Comm. d'huile de baleine, cire, ambre gris.

SOLOTHURN, nom allemand de Soleure.

SOLOVETSK, île de la Russie d'Europe (Arkhangel), dans la mer Blanche. Il y a un vaste couvent fortifié, renfermant plusieurs églises, et où se rendent de nombreux pèlerins.

SOLRE-LE-CHATEAU, ch.-l. de cant. (Nord), arr. et à 14 kil. N.-E. d'Avesnes, sur la Solre; 2,625 hab. Autrefois défendu par un château-fort, détruit en 1793. Fabr. de lainages, clouteries, tanneries.

SOLSONA, anc. *Setelsis*, v. forte d'Espagne (Catalogne), sur le Negro, dans la prov. et à 90 kil. N.-E. de Lérida; 2,500 hab. Evêché suffragant de Tarragone. Quincaillerie, lainages, gants. — Vainement assiégée par les carlistes en 1835, ils ne purent encore la prendre en 1837, malgré la trahison qui leur livra un des forts.

SOLTH, brg de Hongrie, dans le comitat de Pesth, près du Danube; 5,000 hab. Il donnait autrefois son nom à un comitat, réuni auj. à celui de Pesth.

SOLTIKOFF (le comte Pierre-Simon), général russe, né dans les premières années du XVIIIe siècle, m. en 1772, parvint à un grand crédit sous la tzarine Elisabeth, commanda l'armée envoyée contre le roi de Prusse Frédéric II en 1759, gagna la bataille de Kunersdorf, fut rappelé, et nommé gouverneur de Moscou.

SOLTIKOFF (le comte Ivan-Pétrovitch), fils du précédent, élevé à l'école de son père, se distingua comme administrateur et comme général, fit deux belles campagnes en Finlande contre les Suédois, qui menaçaient St-Pétersbourg au moment où Catherine II était en guerre avec les Turcs, reçut de Paul Ier, qui avait combattu en volontaire sous ses ordres, le titre de maréchal en 1796, celui de gouverneur de Moscou en 1797, et mourut en 1805. B.

SOLTWEDEL ou SALZWEDEL, v. murée des Etats prussiens (Saxe), sur la Jetze, à 97 kil. N.-O. de Magdebourg; 6,000 hab. Toiles de coton, draps, souliers. Sources salées, auj. abandonnées. — Résidence des margraves de Brandebourg de 978 à 1050, et ville hanséatique.

SOLWAY (Golfe de), anc. *Iluna æstuarium*, vaste golfe ou bras de mer qui s'étend à l'E. de la mer d'Irlande, en formant, sur une étendue de 65 kil., la limite de l'Ecosse et de l'Angleterre. Il est compris entre les comtés de Wigton, de Kirkudbright, et de Dumfries, sur la côte N., et celui de Cumberland, sur la côte S. Ses rives, unies, sablonneuses, et, en quelques endroits, bordées de rochers, offrent beaucoup de lieux de débarquement pour les petits navires. Il reçoit le Sark, l'Esk, le Derwent, etc. Pêche du hareng et du saumon.

SOLWAY-MOSS, c.-à d. *marais du Solway*, marais formé depuis 1771 à l'extrémité N.-E. du golfe de Solway, entre les embouchures du Sark et de l'Esk, sur la côte du comté de Cumberland.

SOLYMA. *V.* Jérusalem.

SOLYMES, *Solymæ*, peuple de l'anc. Lycie, les mêmes que les *Myliades* ou *Termiles*, tiraient leur nom d'un roi de Phrygie, Solymus ou Solymon. Ils furent vaincus par Bellérophon.

SOMAIN, vge (Nord), arr. et à 17 kil. E. de Douai; 3,052 hab. Peigneries de laines; fabr. de métiers de filature, fil de mulquinerie, sucre indigène.

SOMAIZE (Antoine Baudeau, sieur de), né vers 1630, secrétaire de Marie Mancini, écrivit, pour défendre les Précieuses contre les sarcasmes de Molière, une comédie des *Véritables Précieuses*, 1660, qui ne fut pas représentée. La même pensée inspira un *Grand dictionnaire des Précieuses, historique, poétique, géographique*, etc., Paris, 1661, 2 vol. in-8°, réédité par Ch.-L. Livet, Paris, 1856, 2 vol. in-16.

SOMAL (Sukias de), archevêque et abbé général des Mékhitaristes de St-Lazare (Venise), né à Constantinople en 1776, m. en 1846, fut chargé de plusieurs missions importantes à Constantinople et aux Indes, devint abbé général en 1824, et archevêque *in partibus* de Sunik (Grande-Arménie) en 1826. C'est par ses soins qu'ont été publiés plusieurs ouvrages des auteurs classiques arméniens. La Société asiatique de Londres et l'Athénée de Venise l'admirent dans leur sein. On a de lui, outre une volumineuse correspondance, un *Tableau historique de la littérature arménienne*, en italien, Venise, 1829, 1 vol. in-8°. C—a.

SOMASQUE, en italien *Somasca*, brg du roy. d'Italie, situé dans la province et à 13 kil. N.-O. de Bergame. En 1531, la congrégation des *Somasques*, appelés aussi *Clercs réguliers de St-Mayeul*, y fut fondée par Jérôme Emilien, de Venise, dans le but de perfectionner l'instruction religieuse. Approuvée par Paul III en 1540, soumise à la règle de St Augustin par Pie V en 1568, cette congrégation conserve encore aujourd'hui la direction du collége Clémentin à Rome.

SOMAULIS, peuple de l'Afrique orientale, répandu entre l'Abyssinie et le Zanguebar, le long du golfe d'Aden et de la mer des Indes; villes princip.: Berbera, Zeylah. Ils sont commerçants et industrieux.

SOMBERNON, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), arr. et à 35 kil. O. de Dijon, sur une montagne; 847 hab. Exploit. de plâtre, tuileries.

SOMBOR, v. de Hongrie. *V.* Zombor.

SOMBRERETE, v. du Mexique, dans le département et à 150 kil. N.-O. de Zacatecas; 15,000 hab. Riches mines d'argent.

SOMBREUIL (Mlle de), fille d'un gouverneur des Invalides, jeune, belle, pleine d'esprit, s'est immortalisée par son dévouement filial. Son père, arrêté dans la Vendée, était détenu à l'Abbaye; elle le défendit devant le tribunal révolutionnaire. Il allait, pendant les journées de septembre 1792, tomber sous les coups des assassins, lorsqu'elle se jeta à leurs pieds, couvrit de son corps le corps de Sombreuil, et le disputa avec un courage surhumain à la bande des égorgeurs. Suivant une tradition, avec raison démentie, elle accepta, pour obtenir la grâce de son père, de boire un verre de sang. Quelques mois après, Sombreuil périt sur l'échafaud, et sa fille ne fut délivrée que par la chute de Robespierre. Alors elle émigra, épousa le comte de Villelume, revint en 1815, et mourut à Avignon en 1823. Son dévouement est célébré dans une vingtaine de vers du *Mérite des femmes* par Legouvé. J. T.

SOMERS (John), homme d'Etat et légiste anglais, né à Worcester en 1650, m. en 1716, publia plusieurs pamphlets contre Charles II, prit une part active aux événements qui amenèrent la chute de Jacques II, fut nommé, par Guillaume III, *sollicitor-général* en 1689, *recorder* de Gloucester en 1690, procureur-général en 1692, et chancelier en 1693, repoussa victorieusement devant la Chambre haute les accusations des torys en 1701, fut président du ministère de 1708 à 1710, puis rentra dans la vie privée. Protecteur d'Addison, il tira, l'un des premiers, de l'obscurité le *Paradis perdu* de Milton. Ses manuscrits, qui formaient au-delà de 60 vol. in-fol., furent détruits par un incendie en 1752; les fragments épargnés par le feu furent publiés, sous le titre de *Papiers d'Etat*, par lord Hardwicke, 1778, in-4°. Cogan a publié, sous le titre de *Somers Tracts*, 4 vol. in-4°, une collection de pièces rares, qui sont presque toutes des pamphlets de Somers. W. Scott a dirigé une édition des *Œuvres de Somers*. B.

SOMERSET (Edouard Seymour, duc de), frère de Jeanne Seymour, 3e femme d'Henri VIII, et oncle d'Edouard VI, fut créé par Henri VIII, lorsque sa sœur épousa ce prince, vicomte de Beauchamp en 1536, vicomte d'Hartford en 1537, et fut un des 16 exécuteurs testamentaires du prince en 1547. Edouard VI le nomma, en 1548, lord-trésorier, duc de Somerset, et comte-maréchal d'Angleterre. Somerset devint, en 1549, protecteur et gouverneur du jeune roi, eut, comme tel, le droit de véto dans le conseil, et accapara toute l'autorité. La même année, une brillante campagne en Ecosse mit le comble à sa grandeur; mais sa hauteur, son despotisme, sa partialité pour les Communes, ses violences envers le clergé catholique, son consentement à la mort de son propre frère, grand-amiral d'Angleterre, provoquèrent une violente opposition, que dirigèrent le comte de Southamp-

ton, lord-chancelier, et le comte de Warwick. Il succomba, fut dépouillé de ses emplois, et condamné à une amende annuelle de 2,000 liv. sterling. Warwick l'accusa ensuite d'avoir formé le dessein de soulever le peuple et de l'empoisonner lui-même, le fit juger et condamner comme coupable de félonie, et décapiter à Tower-Hill en 1552. B.

SOMERSET (Robert CARR, vicomte de ROCHESTER, puis comte de), devint, très-jeune encore, favori de Jacques Ier, choisit le poëte Overbury pour guide et pour ami, s'éprit d'une violente passion pour la comtesse d'Essex, et la poussa au divorce, afin de l'épouser. Overbury ayant voulu le détourner de ce mariage, il l'empoisonna, par le conseil de la comtesse, 1613; mais bientôt, en proie aux remords, il devint sombre, silencieux, et le roi ne lui trouvant plus les mêmes agréments, se refroidit pour lui, et finit par lui donner pour successeur le jeune duc de Buckingham. Le crime de Somerset ayant été dévoilé, il fut poursuivi, dut s'enfuir de l'Angleterre, et mourut misérablement vers 1638.

SOMERSET, comté du S.-O. de l'Angleterre, entre le canal de Bristol au N., les comtés de Gloucester et de Wilts à l'E., de Dorset au S., et de Devon à l'O.; 424,120 hectares, dont 363,000 en culture; 444,725 hab. Sol varié et très-pittoresque, sillonné par les monts Mendip et Quantock. Rivières: la Parret, la Brue, l'Axe, l'Avon, la Tone. Mines de plomb, cuivre, houille; sources minérales. Beaux pâturages. Produits agricoles et manuf. de laines. Capitale, *Wells;* villes princip.: Bath, une partie de Bristol, Bridgewater, Taunton. Ce comté a fait partie de la Bretagne Ire au temps des Romains, et du royaume de Wessex pendant l'heptarchie.

SOMERTON, brg et paroisse d'Angleterre (Somerset), à 25 kil. S.-S.-O. de Wells: 2,000 hab. Résidence des rois saxons, pillée par les Danois en 877. Restes du château où fut détenu Jean le Bon, roi de France.

SOMKHETHI, partie de la Géorgie, entre le Karthli au N. et le district d'Akhaltsikh au S.; arrosée par le Kour; ville principale: *Durgtchetaka.*

SOMLYO, brg de Transylvanie, à 257 kil. N.-N.-O. d'Hermanstadt, sur la Kraszna; 2,700 hab. Anc. château-fort, jadis aux princes Batthory.

SOMMA, v. du royaume d'Italie, province et à 15 kil. E. de Naples, au pied du Vésuve; 9,217 hab. Récolte de vins. — brg du royaume d'Italie (prov. de Milan), à 7 kil. N.-O. de Gallerate; 4,715 hab. C'est en ce lieu, sur le Tessin, qu'Annibal vainquit P. Scipion, en 218 av. J.-C. On y remarque un château des Visconti.

SOMMARIVA (J.-B. de), né à Milan vers 1760, m. en 1826, était avocat lors de l'invasion française en Lombardie. Partisan des idées de la Révolution, il fut secrétaire-général du Directoire de la république Cisalpine, 1797, et directeur en 1799. La même année, l'invasion austro-russe ayant détruit momentanément cette république, il vint se fixer à Paris, avec une immense fortune dont il usa pour former de magnifiques collections de tableaux et d'objets d'art, aujourd'hui contenues dans une superbe villa, sur les bords du lac de Côme.

SOMMARIVA, v. du royaume d'Italie, située dans la prov. de Coni, arrond. et à 200 kil. O. d'Alba; 5,000 hab.

SOMME, *Samara*, riv. de France, naît à Font-Somme (Aisne), coule à l'O., passe près de St-Quentin, entre dans le département de la Somme, où elle arrose Ham, Péronne, Corbie, Amiens, Picquigny, Abbeville, et se jette dans la Manche, entre St-Valery et le Crotoy; cours de 220 kil. A cause des difficultés de sa navigation, un canal latéral de 159 kil. joint St-Valery avec le canal de Crozat près de St-Simon, en passant par Abbeville, Amiens, Péronne et Ham; les travaux de ce canal, commencés en 1770, plusieurs fois interrompus, et achevés en 1827, ont coûté 9,389,113 fr. B.

SOMME, département maritime de la France, sur la Manche; ch.-l., *Amiens;* formé d'une grande partie de la Picardie (Amiénois, Ponthieu, Santerre), et d'une petite portion de l'Artois; entre ceux du Pas-de-Calais au N., de l'Aisne à l'E., de l'Oise au S., et de la Seine-Inférieure au S.-O. Superf.: 604,436 hect. Pop.: 572,646 hab. Traversé du S.-E. au N.-O. par la Somme, arrosé encore par la Celle et la Noye, et limité au N. par l'Authie, au S.-O. par la Bresle. Sol généralement plat, gras et riche; quelques parties marécageuses, exploitées comme tourbières. Culture de plantes oléagineuses, prairies artificielles et naturelles, houblon, pommier à cidre, lin, chanvre. Pêche abondante dans tous les cours d'eau et sur le littoral. Industrie très-active: tissus de laine, de poil de chèvre, de soie, de coton, de velours, stoffs, rouenneries, tricots, gazes; ateliers de teinture et d'apprêt, blanchisseries de toiles, moulins à moudre et à effiler le bois de teinture, tanneries, papeteries, etc. Exploit. de grès à paver, pierre à plâtre, argile, craie. Elève de chevaux, bétail, abeilles. Ce département dépend de la Cour impériale et de l'évêché d'Amiens. B.

SOMME (Villes de la), nom donné, pendant le XVe siècle, aux places fortes qui défendaient le cours de la Somme (Roye, Péronne, Corbie, Amiens, Abbeville), et qui, engagées à Philippe le Bon, duc de Bourgogne, par Charles VII, en vertu du traité d'Arras, 1435, furent ressaisies par Louis XI après la mort de Charles le Téméraire, 1477.

SOMMEIL (Le), divinité allégorique des Anciens, qui le disaient fils de la Nuit, frère de la Mort, et père des Songes. On supposait que, pour endormir les hommes, il les touchait avec une baguette magique, ou les éventait avec ses ailes brunes ou dorées. Le pavot et d'autres somnifères étaient ses attributs. Un groupe de la villa de Cassius, à Tivoli, représente le Sommeil sous les traits d'un jeune homme debout, la tête penchée, les yeux fermés, le bras gauche appuyé sur un tronc d'arbre, et retenant à peine un flambeau renversé.

SOMMEPUIS ou SOMPUIS, ch.-l. de cant. (Marne), arr. et à 17 kil. S.-O. de Vitry-le-François; 436 hab. Fabr. d'huile; élève de moutons. Patrie de P. Royer-Collard.

SOMMERDA, v. des Etats prussiens (Saxe), à 24 kil. N. d'Erfurt, sur l'Unstrutt; 3,400 hab. Fabr. d'armes et de quincaillerie.

SOMMERFELD, v. des Etats prussiens (Brandebourg), à 35 kil. S.-S.-O. de Krossen, 5,300 hab. Draps, toiles, vins.

SOMMERGHEM, v. de Belgique (Flandre orientale), à 17 kil. N.-O. de Gand; 7,500 hab. Fabr. de toiles, tissage de coton, fabr. de métiers à tisser; dentelles.

SOMMERING. *V.* SŒMMERING.

SOMMEVOIRE, très-anc. brg (Haute-Marne), arr. et à 15 kil. S.-O. de Vassy; fortifié au moyen âge; 1,257 hab. Eglise Notre-Dame, fondée dans les premiers temps de la monarchie, et où l'on voit des fresques de la fin du XVIe siècle.

SOMMIÈRES, ch.-l. de cant. (Gard), arr. et à 24 kil. S.-O. de Nîmes, sur la rive g. de la Vidourle; 3,706 hab. Anc. place forte des calvinistes; les fortifications ont été détruites, excepté celles du château. Pont romain. Draperies, lainages, tanneries. Comm. d'eaux-de-vie.

SOMMISTES. *V.* IRNÉRIUS.

SOMOGY. *V.* SCHUMEGU.

SOMOROSTRO, brg d'Espagne (provinces Basques) est situé dans la prov. de Biscaye, à 9 kil. N.-O. de Portugalète; 2,500 hab. Elle a un port, à 2 kil. de là. Aux environs est le mont Triano, qui a une mine de fer fournissant 300,000 quintaux par an.

SOMO-SIERRA, chaîne de montagnes d'Espagne (Vieille-Castille). Elle contient, près d'un brg de même nom, sur la route de Burgos à Madrid, à 16 kil. N. de Buytrago, un défilé où les Espagnols furent défaits, en 1808, par les Français.

SOMPTUAIRES (Lois) chez les anc. Romains, pour réprimer le luxe des festins, des habits, et même des funérailles et des tombeaux. Celles dont l'histoire nous a transmis le souvenir, parmi les lois contre le luxe des festins, sont: la loi *Orchia,* rendue l'an 566 de Rome: *Fannia,* l'an 588; *Didia,* l'an 610; *Licinia,* l'an 656; *Cornélia,* l'an 672; *Æmilia,* l'an 675; *Antia,* l'an 680?; *Julia,* l'an 708?; *Julia* 2e, l'an 733? — Pour les habits ou les bijoux, il y eut les lois *Oppia,* l'an 540; *Julia,* l'an 709. — Un chef de la loi des XII tables réprimait le luxe des funérailles en général, et il y eut des lois, ou au moins une loi *Julia,* rendue l'an 708, contre la somptuosité des tombeaux. — En France, Charlemagne et Louis le Débonnaire publièrent des Capitulaires contre le luxe des vêtements et des meubles: d'autres lois somptuaires furent rendues par Louis VIII en 1224; par Philippe le Hardi en 1283; par Philippe le Bel en 1294, 1298, 1302 et 1313; par Charles VIII au commencement de son règne; par Louis XII en 1506; par François Ier en 1543; par Charles IX en 1561, 1563 et 1567; par Henri III en 1583; par Henri IV en 1604; par Louis XIII en 1629 et 1636; par Louis XIV en 1672, 1687, 1689 et 1700, etc. Au point de vue moderne, les lois somptuaires sont une chose tyrannique et ridicule, contraire aux notions les plus élémentaires de l'économie politique. C. D—Y.

SOMPUIS. *V.* SOMMEPUIS.

SONCINO, v. du roy. d'Italie, située dans la province et à 10 kil. N.-O. de Crémone, sur l'Oglio; 6,601 hab. Les

Guelfes et les Gibelins de Toscane y firent la paix, en 1317, sous la médiation de Robert, roi de Naples. Sforza y battit les Milanais en 1440. Elle fut prise tour à tour par le prince Eugène et le duc de Vendôme, en 1720.

SONDE (Archipel de la), vaste archipel de la mer de son nom, embrassant les îles méridionales de la Malaisie, dans un demi-cercle tourné vers le S.-O., et dont les extrémités du diamètre, l'île Brasse au N.- O. et la Grande-Key à l'E., sont distantes de plus de 4,500 kil. Ces îles s'étendent entre 6° 4' lat. N. et 11° 5' lat. S., 92° 48' et 131° long. E. Les principales sont Java, Sumatra, Sumbava, Banca, Florès, Timor, Solor, Sabrao, Madura, Bornéo, Bali, Lombok, Sumba, etc.; 17,000,000 d'hab. Presque toutes aux Hollandais.

SONDE (Mer de la) ou de *Java*, mer qui baigne l'Archipel de son nom, communique par des détroits avec celles de Célèbes, des Indes, et des Moluques.

SONDE (Détroit de la), détroit compris entre les îles de Java et de Sumatra, unissant la mer des Indes à celle de la Sonde; 130 kil. de long sur 100 à 30 de large.

SONDERBOURG, v. du duché de Slesvig, sur la côte O. de l'île d'Alsen et sur un détroit de son nom, à 45 kil. N.-E. de Slesvig; 3,894 hab. Anc. château, qui a donné son nom à une branche de la maison de Holstein.

SONDERBUND, c.-à-d. *ligue séparative*, nom donné en 1846 à une association formée par 7 cantons catholiques de la Suisse (Fribourg, Lucerne, Schwytz, Unterwald, Uri, Valais, Zug), pour résister à la Diète fédérale, qui avait prescrit l'expulsion des Jésuites, Liguoriens, et autres congrégations religieuses. Le général Dufour la réduisit à se dissoudre presque sans effusion de sang. *V.* Crétineau-Joly, *Histoire du Sonderbund*, 1850.

SONDERSHAUSEN, v. d'Allemagne, ch.-l. de la principauté de Schwarzbourg-Sondershausen, au confluent de la Wipper et de la Bébra, à 60 kil. N.-O. de Weimar; 5,200 hab. Beau château princier, avec un riche cabinet d'antiquités. Gymnase, école d'arts et métiers. Aux environs, eaux sulfureuses de *Gunthersbad*. Soubise y battit, en 1758, les Anglais, les Hanovriens et les Hessois.

SONDRIO, v. du roy. d'Italie, ch.-l. de la prov. de son nom ou de la Valteline, et située près de l'Adda, rive droite, à 155 kil. N.-N.-E. de Milan; 5,253 hab. On remarque la cathédrale. Aux environs sont les eaux minérales de *Masino*, très-fréquentées. — La province de Sondrio, située sur la frontière suisse, renferme 105,922 hab. Elle comprend la Valteline et les Vals de San-Giacomo et de Bregaglia. Sous le 1er Empire français, elle formait le département de l'Adda, dans le royaume d'Italie.

SONE (La), vge (Isère), arr. et à 6 kil. S.-O. de Saint-Marcellin; 773 hab. Restes d'un ancien château; filature, papeterie, aciérie.

SONGEONS, ch.-l. de canton (Oise), arr. et à 25 kil. N.-O. de Beauvais, sur la rive g. du Thérain; 1,109 hab. Fabr. d'instruments d'optique.

SONGES (Les), enfants du Sommeil et de la Nuit, selon la Fable. Il y en avait de vrais et de faux : les premiers sortaient des Enfers par une porte de corne, les seconds par une porte d'ivoire.

SONGES (Oracles par les) chez les Anciens. Le consultant venait dormir dans le temple du dieu qu'il voulait consulter, et son sommeil était préparé par des dispositions qui avaient quelque chose de mystérieux; souvent on le faisait coucher sur des peaux de victimes. Pour certains oracles, il fallait se préparer à la consultation par un jeûne. Quelquefois c'étaient les prêtres qui, en dormant sur des billets cachetés, contenant le sujet de la consultation, avaient des songes prophétiques. Le plus fameux des oracles rendus par des songes était celui de Trophonius (*V. ce mot*).

SONNENBERG, v. de la Saxe-Meiningen, à 54 kil. E.-S.-E. de Meiningen; 3,600 hab. Fabr. de tablettes et crayons d'ardoise, billes en pierre et en marbre, coffrets en bois, menue quincaillerie, jouets d'enfants.

SONNENBURG, v. des États prussiens (Brandebourg), à 28 kil. N.-N.-E. de Francfort-sur-l'Oder, sur la Wartha; 3,200 hab. Anc. château de l'ordre de Malte, converti en maison de détention.

SONNERAT (Pierre), célèbre voyageur, né à Lyon vers 1745, m. à Paris en 1814, était parent de Poivre (*V. ce mot*), intendant de l'Ile de France, alla le rejoindre en 1768, et consacra toute sa vie à des voyages et à des observations sur l'histoire naturelle. Il importa aux îles de France et de Bourbon le rima ou arbre à pain, le cacao, le mangoustan, etc. On lui doit : *Voyage à la Nouvelle-Guinée*, Paris, 1776, in-4°, 120 fig.; *Voyage aux Indes orientales et à la Chine, fait depuis* 1774 *jusqu'en* 1781, ibid., 1782, 2 vol. in-4°, fig., et, avec additions de Sonnini, 1806, 4 vol. in-8°. Ces voyages, qui comprennent aussi des observations sur les mœurs et les coutumes des habitants, sont très-intéressants et fort exacts jusque dans les figures.

SONNINI DE MANONCOURT (Ch.-Nicolas-Sigisbert), voyageur et naturaliste, né à Lunéville en 1751, m. à Paris en 1812, était fils d'un receveur des finances du roi Stanislas, se lia, très-jeune, avec Buffon, qui encouragea son goût pour les recherches d'histoire naturelle, fut d'abord avocat à Nancy, puis entra dans la marine, et, de 1772 à 1780, visita Cayenne, l'Afrique occidentale depuis le cap Blanc jusqu'à Portudal, l'Egypte et la Grèce, et montra dans ces voyages une rare énergie et beaucoup de sagacité. Rentré en France, il rédigea, dans l'*Histoire naturelle* de Buffon, les articles d'ornithologie étrangère. Ruiné par la Révolution, il publia en 1802 une *Bibliothèque physico-économique*, en même temps qu'une édition de Buffon, avec continuation, 1799-1808, 127 vol. in-8°, et, en 1810, alla voyager dans la Moldavie et la Valachie. Il a laissé : *Voyage dans la Haute et Basse-Egypte*, Paris, 1799, 3 vol. in-8° et atlas; *Voyage en Grèce et en Turquie*, ibid., 1801, 2 vol. in-8° et atlas.

SONORA, v. du Mexique au N.-O., ville du département de son nom, à 70 kil. S. d'Arispe; 6,500 hab. Evêché. — Le dép. de Sonora est situé entre les États-Unis (district d'Arizona) au N., le golfe de Californie à l'O., les département. de Cinaloa au S., de Chihuahua à l'E. Ch.-l. *Los Urès*. Il tire son nom de la riv. de Sonora, et formait la plus gr. partie de l'anc. État de Sonora-et-Cinaloa; 140,000 hab.

SONORA-ET-CINALOA, anc. État du Mexique, entre les États-Unis (district d'Arizona) au N., le golfe de Californie à l'O., l'État de Jalisco au S., ceux de Durango et de Chihuahua à l'E.; par 22°-32° 30' lat. N., et 107°-117° long. O.; 300,000 kil. carr. environ; 300,000 hab. Ch.-l., *Villa-del-Fuerte*; v. princip. : Arispe, Rosario, Sonora, Cinaloa. Sol montagneux, arrosé par le Sonora ou Yaqui, l'Asuncion, le Pedro, etc., fertile le long des rivières, mais abandonné en friches partout ailleurs. Mines d'or très-abondantes. Parmi les peuplades indigènes, on distingue les *Yaquis*, féroces et belliqueux.—En 1830, cet Etat a été divisé en deux départements, Sonora au N., et Cinaloa au S.

SONSECA, v. d'Espagne (Nouvelle-Castille), prov. et à 22 kil. S. de Tolède; 4,650 hab. Savons, draps, eaux-de-vie.

SONSONATE (SANTISSIMA-TRINIDAD DE), en mexicain *Zezontlatl*, v. de l'Amérique centrale, dans la république et à 90 kil. O. de San-Salvador; 4,000 hab. Son port, sur le Grand-Océan, est un des entrepôts du commerce de l'Amérique centrale.

SONTAG (Henriette), cantatrice, née à Coblentz en 1805, de pauvres comédiens nomades, m. en 1854, débuta dès l'âge de 6 ans à Darmstadt dans l'opéra de *la Fille du Danube*, et, tout en jouant des rôles d'enfant à Prague, étudia la musique vocale, le chant, et surtout les secrets de la vocalisation. En 1820, elle aborda avec succès le rôle de la princesse de Navarre dans *Jean de Paris*, opéra de Boïeldieu. Après s'être perfectionnée à Vienne par les conseils de Mme Mainvielle-Fodor, elle fut engagée à Leipzig, où elle créa le *Freyschütz* et l'*Eruyanthe* de Weber, puis à Berlin, vint au Théâtre-Italien de Paris en 1826, excita le plus vif enthousiasme dans le *Barbier de Séville*, *Don Juan*, *la Donna del Lago*, *Sémiramis*, *Tancrède*, etc., remporta à Londres des triomphes aussi éclatants, et renonça au théâtre en 1830, par suite de son mariage avec le comte de Rossi. Anoblie par le roi de Prusse, elle régna dans les salons aristocratiques par les grâces de son esprit et la dignité de sa conduite. Des revers de fortune, en 1848, la déterminèrent à reparaître sur les scènes de Londres et de Paris, 1849-50. Elle passa ensuite en Amérique, et mourut du choléra à Mexico, au moment où elle avait amassé de nouvelles richesses. Mlle Sontag possédait un soprano très-étendu, d'un timbre charmant, d'une égalité parfaite, et d'une rare flexibilité. B.

SONTHONAX (Léger-Félicité), né à Oyonax (Bugey) en 1763, m. en 1811, était avocat au Parlement de Paris quand la Révolution éclata; il en adopta les principes avec enthousiasme, et fit partie de la commission envoyée à St-Domingue pour faire exécuter la loi sur l'égalité politique des affranchis. Les Nègres s'étant révoltés, Sonthonax, qui se trouvait dans une situation très-critique, proclama la liberté générale des esclaves. Dénoncé par les colons, attaqué dans la Convention, il fut rappelé en France, et parvint à se justifier. Renvoyé à St-Domingue en 1796 comme chef d'une nouvelle commission civile, il poursuivit l'ancienne classe des affranchis pour assurer la politique inintelligente du Directoire contre eux, se débar-

rassa de ses collègues, se fit élire député de la colonie au conseil des Cinq-Cents, et, agissant en dictateur, nomma Toussaint-Louverture général en chef de l'armée coloniale. Toussaint devint alors plus puissant que lui, et le força de retourner en France sous prétexte d'y remplir son mandat de député. Après le 18 brumaire, Sonthonax, qui avait toujours été lié avec les Jacobins, fut exilé de Paris par le 1er consul, et mourut dans l'obscurité. — B. A.

SONTIUS, nom anc. de l'Isonzo.

SOPHÈNE, région de l'anc. Arménie, au S.-O., entre l'Euphrate au N. et à l'O., la Mésopotamie et le Tigre au S., la Gordyène à l'E.; capitale, *Arsamosata*.

SOPHIA ou SOFIA, en bulgare *Triaditza*, v. de la Turquie d'Europe (Nissa), sur la Bogana, à 570 kilom. O.-N.-O. de Constantinople, 220 S.-E. de Nissa, 235 S. de Widdin, près des monts Balkans; 40,000 hab. Ch.-l. de livah; archevêché grec; évêché catholique. Ville mal bâtie, avec 23 mosquées, plusieurs églises, et de beaux bazars. Fabr. de draps, soieries, lainages, tabac, cuirs. Aux environs, eaux thermales fréquentées. Fondée par Justinien sur les ruines de l'anc. *Ulpia Sardica*; patrie de l'empereur Galérius, dont l'édit pour mettre fin à la persécution des chrétiens est appelé *Edit de Sardique*. Un concile y fut tenu contre les Ariens, en 347. — Le livah de Sophia, entre ceux de Nissa et de Leskowatz à l'O., de Ghiustendil et de Samakowo au S., les eyalets d'Andrinople et de Widdin à l'E. et au N., correspond à une partie de l'ancienne Mésie.

SOPHIA, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 31 kil. S. de St-Pétersbourg, près du palais impérial de Tzarskoé-Sélo; 600 hab. — Fondée en 1785 par Catherine II, elle n'a pas prospéré.

SOPHIE (Sainte), veuve qui subit le martyre à Rome sous l'empereur Adrien, avec ses trois filles, auxquelles elle avait donné les noms des vertus théologales (Ste Foi, Ste Espérance, Ste Charité). Fête, le 1er août. Une magnifique église, auj. convertie en mosquée, lui fut consacrée à Constantinople par les empereurs Constantin le Grand, Constance, Arcadius, Théodose le Jeune, et Justinien Ier.

SOPHIE, femme de l'empereur Justin II. Ambitieuse comme sa tante Théodora, femme de Justinien Ier, elle porta son mari au trône en 565, régna en son nom, le détermina à s'associer Tibère, capitaine des gardes, et, par son arrogance, poussa Narsès à se révolter en Italie. Quand Tibère eut pris la couronne après la mort de Justin II, elle songea à l'épouser; trompée dans son espoir, elle conspira contre lui, et fut reléguée dans son palais. — S.

SOPHIE, princesse russe, fille d'Alexis Mikhaïlovitch, née à Moscou en 1657, m. en 1704, excita, à la mort de son frère Fédor III, 1682, une révolte des Strélitz, dans le but d'associer à Pierre le Grand Ivan V, et de gouverner elle-même au nom de ces deux princes, ses frères. Elle administra pendant 7 ans, avec son favori Galitzin, eut peu de succès dans une guerre contre les Turcs, mais imposa aux Polonais le traité de Moscou, en 1686. L'ambition de Pierre le Grand croissant avec l'âge, Sophie voulut encore s'appuyer sur les Strélitz; mais cette garde fut domptée, 1689; Pierre fit enfermer sa sœur dans un cloître, et l'on croit qu'elle périt plus tard par le poison. Ce fut elle qui fit donner aux Russes les premières représentations théâtrales. — B.

SOPHIE-CHARLOTTE, reine de Prusse, née en 1668, m. en 1705, épousa Frédéric Ier en 1684, protégea les lettres et les sciences, et concourut à la fondation de l'Académie de Berlin.

SOPHIE-DOROTHÉE, reine de Prusse, née en 1687, m. en 1757, femme de Frédéric-Guillaume Ier, fille de George Ier, roi d'Angleterre, et mère du grand Frédéric, fut, malgré ses vertus, malheureuse avec son époux.

SOPHIE-WILHELMINE. *V.* BAIREUTH.

SOPHIS ou SOFIS, c.-à-d. *mystiques*, nom donné généralement en Orient à tous ceux qui mènent une vie ascétique, et particulièrement à une secte musulmane, fondée au VIIIe siècle par Abou-Saïd-Aboul-Chéir, et auj. très-répandue dans la Perse et dans l'Inde. La doctrine de cette secte a été exposée par Azeddin, sofi du XIIe siècle, dans un ouvrage intitulé *Fruits et Fleurs*, trad. en français par Garcin de Tassy, Paris, 1821.

SOPHIS, dynastie persane qui succéda à celle des Turcomans du Mouton-Noir, 1499-1736, fournit 13 souverains (*V.* PERSE). Ismaïl, son fondateur, descendait d'un *sofi* ou mystique, célèbre du temps de Tamerlan, et qui prétendait être issu d'Ali.

SOPHISTES, dénomination primitivement honorable, et désignant les interprètes et les panégyristes des poëtes, qui, s'attachant de préférence à la science du rhythme et de l'harmonie, contribuèrent à faire passer dans l'anc. prose grecque les avantages de la poésie, en donnèrent les préceptes, et travaillèrent à les réduire en art. Depuis Socrate, elle devint injurieuse, et fut appliquée à ces rhéteurs philosophes, tels que Gorgias, Protagoras, Prodicus, Hippias, Elis, Polus, Euthydème, etc., qui vendaient fort cher l'art de disserter sur toute matière, de soutenir le pour et le contre avec une égale apparence de vérité, et érigeaient le doute en système. Socrate fut le constant adversaire de ces charlatans de la science. — Sous les empereurs romains, le nom de Sophistes reprit faveur; il désigna une classe de littérateurs qui, indépendamment du talent de parler et d'improviser, s'occupaient de ce que nous appelons belles-lettres, à l'exception cependant de la poésie, traitant des sujets imaginaires, et faisant lecture publique de leurs *déclamations*. — B.

SOPHITIDE ou SOPITIDE, *Sophitis* ou *Sopitis*, contrée de l'Inde, près des sources de l'Hydraote et de l'Hyphase.

SOPHOCLE, célèbre poëte tragique de la Grèce, né à Colone, bourg voisin d'Athènes, en 498 ou 495 av. J.-C., m. en 405. Après avoir débuté par des poésies lyriques, dont il n'est rien resté, il concourut, en 468, pour le prix de la tragédie, et l'emporta sur Eschyle. Dans la suite, il fut vingt fois vainqueur, et jamais il ne descendit au 3e rang. Le succès éclatant d'une de ses tragédies (*Antigone*) lui valut le singulier honneur d'être élu stratége de l'armée envoyée en 440 contre Samos. Sophocle eut une belle et féconde vieillesse: octogénaire, il produisit encore plus d'un chef-d'œuvre. Accusé, dit-on, d'imbécillité (on ne sait à quelle occasion) dans les dernières années de sa vie par un de ses fils, Jophon, qui voulait le faire interdire: « Si je suis Sophocle, dit-il à ses juges, je ne puis délirer, et si je délire, je ne suis point Sophocle; » puis il leur récita le beau chœur consacré à l'éloge de Colone dans son *Œdipe à Colone*, l'un des derniers fruits de sa vieillesse. — Des tragédies fort nombreuses que composa Sophocle, 7 seulement, données dans les 35 dernières années de sa vie, nous sont parvenues; mais nous possédons peut-être les six plus belles. Ces pièces sont: 1° *Œdipe roi*, la plus dramatique de tout le théâtre ancien: c'est le tableau des crimes involontaires d'Œdipe, meurtrier, sans le savoir, de son père Laïus, et marié, encore à son insu, à sa mère Jocaste, dont il a eu quatre enfants; informé de la terrible vérité par une suite de révélations qu'amène le hasard, il exécute sur lui-même l'arrêt qu'il a prononcé d'avance contre l'auteur des maux que souffre Thèbes, et s'exile après s'être crevé les yeux. Cette tragédie a été imitée par Sénèque, P. Corneille, Voltaire, qui seul a réussi, et M.-J. Chénier; 2° *Œdipe à Colone*, ou l'expiation des crimes d'Œdipe par ses malheurs mêmes, et sa réconciliation avec les dieux, qui lui accordent une mort paisible et miraculeuse dans le sanctuaire des Euménides, où l'a guidé sa pieuse fille Antigone; cette pièce a été imitée par Ducis et par M.-J. Chénier, et mise en opéra par Guillard; 3° *Antigone*, ou dévouement de cette fille d'Œdipe pour son frère Polynice, à qui Créon refuse les honneurs de la sépulture; Sénèque l'a imitée sous le titre de *Thébaïde*, et Stace sous la forme d'un poëme épique qui porte aussi le nom de *Thébaïde*; Garnier, Rotrou, Alfieri, l'ont remise au théâtre; 4° *les Trachiniennes*, ou la mort d'Hercule sur le mont Œta près de Trachine; c'est la moins bonne des pièces de Sophocle, mais elle renferme des beautés de détail: le rôle de Déjanire est intéressant; l'*Hercule mourant* de Sénèque et celui de Rotrou sont des imitations détestables de cette tragédie; Ovide (*Métamorphoses*, liv. IX), et Fénelon (*Télémaque*, liv. XII), l'ont mise en récit avec beaucoup de goût, principalement le dernier; 5° *Philoctète*, pièce très-connue par l'admirable imitation de Fénelon dans son *Télémaque* (liv. XII), et que Sophocle composa à 85 ans. Au XVIIIe siècle, La Harpe, après Châteaubrun et Ferrand, en a fait pour notre théâtre une assez froide imitation; 6° *Ajax*, ou frénésie, désespoir et suicide de ce héros, vaincu par Ulysse dans le débat relatif à l'héritage des armes d'Achille; Poinsinet de Sivry en a donné sur la scène française une imitation pâle et sans goût; 7° *Electre*, ou vengeance de la mort d'Agamemnon par le double meurtre de Clytemnestre et d'Egisthe; c'est le même sujet que les *Coéphores* d'Eschyle et que l'*Electre* d'Euripide; il a été traité en France par Crébillon, Longepierre, Voltaire (qui l'intitula *Oreste*, à cause du rôle plus important qu'il donna à ce personnage), Ducis, Guillard (pour l'Opéra), Rochefort, et Soumet; en Italie, par Alfieri. — A Sophocle se rattache une révolution importante dans l'art dramatique: il donne une

place moins grande qu'Eschyle à la fatalité, contre laquelle ses personnages luttent toujours avec énergie en déployant tous les efforts de leur liberté morale. Aussi son drame est-il plus animé, plus vivant que celui d'Eschyle; les caractères y sont plus en relief, et se dessinent dans un dialogue plus vif; l'intérêt qui s'attache aux personnages est habilement gradué de scène en scène, et se soutient jusqu'au dénouement. L'invention et la disposition des parties, toujours remarquables chez Sophocle, la beauté à peu près constante de la diction, l'élégance et l'harmonie continue du style, la clarté habituelle de la phrase, la rareté des défauts, sont autant de traits communs à ce grand poëte avec notre Racine. — Les principales éditions de Sophocle, depuis celle de Brunck, Strasbourg, 1786-89, 4 vol. in-8° ou 2 vol. in-4°, sont celles d'Erfurdt (avec un *Lexicon Sophoclis*), Leipzig, 1802-25; 7 vol. in-8°; de Bothe, ibid., 1806, et 1827-28, 2 vol. in-8°; de Wunder, Gotha, 1831-44, et 1845-48, 2 vol. in-8°; et surtout de Guillaume Dindorf dans la collection Didot, 1842; le texte collationné sur un manuscrit nouveau, la traduction latine de Brunck soigneusement révisée par M. Benlœw, un excellent travail de M. Ahrens sur tous les fragments, et des Index très-complets, recommandent particulièrement cette dernière édition. Les meilleures traductions françaises sont celles de Rochefort, 1788, 2 vol. in-8°; de M. Artaud, 1827, 3 vol. in-18. Il a été traduit en vers français, avec beaucoup de talent, par M. Faguet, 1849, 2 vol. in-12; par M. Th. Guiard, 1852, in-8°. *V.* Besenbeck, *de Ingenio Sophoclis*, Erlangen, 1789, in-4°; G. Dindorf, *Ad Sophoclis tragœdias annotationes*, Oxford et Leipzig, 1836, in-8°; Ditges, *de Fati apud Sophoclem ratione*, Cologne, 1835, in-8°; Ellendt, *Lexicon Sophocleum*, Kœnigsberg, 1834-35, 2 vol. in-8°; Heuser, *de Numine divino apud Sophoclem*, Marbourg, 1845, in-8°; Klander, *de Choro Sophocleo*, Kiel, 1840, in-4°; Michelet, *de Sophoclei ingenii principio*, Berlin, 1830, in-4°; Schmidt, *de Notione fati in Sophoclis tragœdiis expressa*, Leipzig, 1821, in-4°; Schneider, *de Dialecto Sophoclis*, Iéna, 1822, in-8°; Schultz, *de Vitâ Sophoclis*, Berlin, 1836, in-8°; Wiedemann, *de Sophocle imitatore Homeri*, Gorlitz, 1837, in-4°; Benloew, *de Sophocleæ dictionis proprietate*, Paris, 1847, in-8°; Lübker, *Sur la théologie et la morale de Sophocle*, Kiel, 1851, in-4°. P—T.

SOPHOCLE le Jeune, petit-fils du précédent, suivit, non sans éclat, la carrière de son grand-père, et remporta, suivant Diodore, douze fois le prix. Il ne nous est rien parvenu de ses œuvres. P—T.

SOPHONIE, le 9e des petits prophètes, commença de prophétiser sous le règne du roi Josias, 624 ans environ av. J.-C. Ses prophéties sont contenues dans 3 chapitres, où il exhorte les Juifs à la pénitence, prédit la ruine de Ninive, le retour de la captivité de Babylone, et l'établissement de la loi nouvelle.

SOPHONISBE, née à Carthage en 235 av. J.-C., m. en 203, était fille d'Asdrubal, qui l'éleva dans la haine de Rome. Fiancée d'abord à Masinissa, elle épousa cependant Syphax, roi de Numidie, et l'enleva à l'alliance des Romains; prise par Lélius, et sa captive, elle épousa Masinissa, devenu l'allié de Rome, et qui espérait ainsi la soustraire au vainqueur; mais Scipion l'Africain, averti par Syphax, la réclama, pour la faire paraître dans un triomphe à Rome. Masinissa ne voulant pas renoncer à ses puissants alliés, conjura Sophonisbe d'éviter cette honte en se donnant la mort; il lui envoya du poison qu'elle but avec transport. Le Trissin, Mairet, P. Corneille, Lagrange-Chancel, Thomson, et Voltaire, ont traité ce sujet pour le théâtre.

SOPHRON, Syracusain, contemporain de Denys l'Ancien, inventa un genre de dialogues appelés *Mimes* (c.-à-d. *imitations*), dans lesquels il reproduisait des scènes de la vie privée, principalement de la vie des hommes et des femmes du peuple. Platon et Théocrite goûtaient fort cet écrivain, dont il ne reste rien. *V.* Grysar, *de Sophrone mimographo*, Cologne, 1838, in-4°. P—T.

SOPHRONISTES, officiers subalternes chargés de veiller au bon ordre, et particulièrement aux mœurs, dans les gymnases des anciens Grecs.

SOPITIDE. *V.* SOPHITIDE.

SOPRONY. *V.* ŒDENBURG.

SORA, v. du royaume d'Italie (Prov. de Caserta), à 146 kil. N.-N.-O. de Naples, sur la rive dr. du Liris; 12,313 hab. Evêché; cathédrale et fontaine remarquables. Restes d'anc. murailles. — Autrefois la ville la plus au N. du pays des Volsques (Latium), elle se joignit aux Samnites, et fut prise par les Romains; la colonie qu'ils y envoyèrent fut massacrée par les habitants en 313 av. J.-C., et remplacée par une autre en 302.

SORABES, peuple de la famille Slave. *V.* SERBES.

SORACTE, auj. *Santo-Oreste*, montagne d'Etrurie, à 40 kil. au N. de Rome, le plus haut sommet de la chaîne qui s'étend au N. de Véies, sur la rive dr. du Tibre, et que traverse la voie Flaminienne; 760 mèt. de hauteur. Sur son sommet, souvent couvert de neige en hiver, était un célèbre temple d'Apollon, à qui toute la montagne était consacrée. On y trouvait des sources chaudes. Vitruve parle de ses carrières. Au pied était le sanctuaire de la déesse Féronia. Carloman, frère aîné de Pépin le Bref, y fonda, sur le côté oriental, le cloître encore existant de Saint Sylvestre, où il se retira, ce qui fait donner quelquefois au mont Soracte le nom de *Monte-San-Silvestro*.

SORANUS, dieu du monde souterrain, chez les anciens Sabins.

SORATA (NEVADO DE), montagne du Haut-Pérou, dans la chaîne des Andes, à 170 kil. N.-O. de la Paz; 7,896 mèt. de hauteur.

SORAU, v. des Etats prussiens (Brandebourg), à 100 kil. S.-S.-E. de Francfort, sur le Goldbach; 8,000 hab. Gymnase, bibliothèque. Fabr. de draps, toiles, tabac, bougie. Maison d'aliénés.

SORAU, v. des Etats prussiens (Silésie), à 15 kil. E.-S.-E. de Rybnik; 4,000 hab.

SORBAS, v. d'Espagne (Andalousie), à 26 kil. O. de Mujacar; 7,300 hab. Couvertures de laine.

SORBIER (Jean BARTHOLOMÉ), général d'artillerie, né à Paris en 1762, m. en 1827, fils d'un chirurgien militaire, fut élevé à l'Ecole de Brienne, où il eut Napoléon pour condisciple, puis comme camarade au régiment de La Fère, 1783. Il fit toutes les guerres de la République et de l'Empire; général de brigade en 1796, commandant l'artillerie de l'armée d'Italie en 1809, il contribua glorieusement au succès des batailles de Raab et de Wagram. Colonel de l'artillerie de la garde impériale en 1810, il fit en cette qualité la campagne de 1812 en Russie, et prit une part décisive à la bataille de la Moskowa. Nommé 1er inspecteur-général de l'artillerie à la fin de 1812, il réorganisa cette arme après la retraite de Moscou, et fit encore les campagnes de 1813 et 1814, où l'artillerie joua un rôle si important. La Ire Restauration le maintint dans ses fonctions, que l'Empereur lui conserva pendant les Cent-Jours; la 2e Restauration cessa de l'employer, et il mourut dans la retraite.

SORBON (Robert de), savant docteur, né en 1201 à Sorbon près de Réthel, m. en 1274, obtint de grands succès par ses prédications, fut chapelain de St Louis, mais non, comme on l'a dit, son confesseur. Chanoine honoraire de Cambrai en 1251, il songea sérieusement à fonder « une société d'ecclésiastiques séculiers qui, vivant en commun et ayant les choses nécessaires à la vie, ne fussent plus occupés que de l'étude, et enseignassent gratuitement. » Cette fondation est de 1252 à 1254; elle fut légalement constituée par lettres-patentes du roi en 1255, confirmée par des brefs du pape Alexandre IV, de l'an 1259, et portait le nom de *Congrégation des pauvres maîtres de la Sorbonne*. Chanoine de Paris en 1258, Sorbon fut *proviseur* de la congrégation. On a de lui quelques petits traités : *de Conscientia*, *de Confessione*, *Iter Paradisi*, les *Statuts de la maison de Sorbonne*, des *Sermons*, etc. J. T.

SORBONNE, maison célèbre, instituée à Paris par Robert de Sorbon, auteur de ses statuts, rédigés après 18 ans d'expérience, et qui ne subirent aucun changement jusqu'à la suppression de l'établissement, en 1790. Le but principal de la Sorbonne était de porter à leur plus haut point d'importance les études théologiques. Des cours publics, au nombre de 7, y furent successivement fondés de 1252 à 1751. La congrégation était dirigée par un *proviseur*, qui avait sous ses ordres un *prieur*, chargé de la police, 4 *docteurs*, choisis parmi les plus âgés, pour veiller à la conservation des règles, et des *procureurs*, qui s'occupaient de l'administration financière. Les grades de bachelier, de licencié et de docteur n'étaient conférés qu'après des préparations très-longues et des épreuves très-sérieuses. Aussi est-il sorti de cette institution une foule d'hommes d'un savoir profond et d'un mérite éminent. A la Sorbonne appartient la gloire d'avoir établi dans ses bâtiments les premiers ateliers de l'imprimerie parisienne. Elle eut des torts politiques dans les troubles civils du règne de Charles VI; elle en eut au temps de la Ligue; des intrigues et des cabales l'agitèrent dans les querelles du jansénisme; mais elle fut le rempart de la foi catholique, combattit la Réformation, eut une réputation européenne, et fut surnommée le *Concile subsistant des Gaules*. En 1808, l'anc. collége de Sorbonne fut donné à l'Université; en 1821, il fut affecté à des Facultés de théologie, de lettres, et de sciences, où l'on fait

des cours gratuits, et déclaré le ch.-l. de l'Académie universitaire de Paris. J. T.

SORBONNE (Monument de la), situé à Paris, vers le milieu de la rue de Sorbonne; sa fondation remonte au XIIIe siècle (*V.* SORBON); il a été réédifié par le cardinal de Richelieu, et se compose d'une vaste cour quadrangulaire de 150 mèt. du N. au S., et de 45 mèt. de l'E. à l'O., entourée de trois côtés de bâtiments fort simples à 2 et 3 étages, et sur le 4e, par une chapelle avec façade latérale composée d'un portail à fronton, de 10 colonnes corinthiennes, sur un perron de 15 degrés. La façade principale de cette chapelle, sur la place Sorbonne, se compose d'un portail de 4 colonnes corinthiennes accostées, surmontées d'une ordonnance de pilastres composites supportant un fronton. Ces deux ordres ont ensemble 20 mèt. d'élévation, sur 15 de large environ. Au-dessus, à l'aplomb du transsept, s'élève une tour circulaire couverte d'une coupole de 15 mèt. de diamètre, et dont le sommet est à 39 mèt. du sol; quatre petits campaniles sont disposés autour. L'intérieur de l'église est orné de pilastres corinthiens, et contient le mausolée, en marbre blanc, de Richelieu, chef-d'œuvre de Girardon. La Sorbonne a été bâtie sur les plans de J. Lemercier; les bâtiments furent commencés en 1629, la chapelle en 1635, et finie en 1653. Depuis 1857, on a entrepris d'élever, sur la rue des Écoles, une façade monumentale à l'édifice. L'ensemble des bâtiments, y compris ces augmentations et la chapelle, occupe une superficie de 12,000 mèt. environ.

SORCY, brg (Meuse), arr. et à 12 kil. S.-E. de Commercy, sur la Meuse et le chemin de fer de Paris à Strasbourg; 299 hab. Fromages estimés. — Autrefois ch.-l. de comté, il possédait une riche abbaye de Bénédictins.

SORDELLO, troubadour du XIIIe siècle, né à Goito près de Mantoue, parcourut l'Italie en chantant ses poésies à la cour des princes, vint en Provence auprès de Charles d'Anjou, et le suivit dans son expédition à Naples. On a de lui environ 30 sirventes et canzones en langue provençale; la pièce qui fait l'éloge du chevalier Blacas est particulièrement remarquable.

SORE, ch.-l. de cant. (Landes), arr. et à 50 kil. N. de Mont-de-Marsan; 285 hab. Verrerie.

SOREC, torrent de Palestine, prenait sa source au N.-O. de Jérusalem, et se jetait dans la Méditerranée.

SOREL ou SOREAU (Agnès). *V.* AGNÈS.

SOREL, CHAMBLY OU RICHELIEU, riv. du Canada, sort du lac Champlain, coule au N., et se jette dans le St-Laurent; cours de 140 kil.

SORESINA, ville du roy. d'Italie, province et à 26 kil. N.-O. de Crémone; 8,162 hab. Confitures estimées, connues sous le nom de *mostarda*.

SORÈZE, brg (Tarn), arr. et à 23 kil. S.-O. de Castres, sur le ruisseau de Sor qui lui donne son nom; 1,286 hab. Il y eut une célèbre abbaye de Bénédictins, dite *Abbaye de la Paix*, fondée au IXe siècle par Pépin, roi d'Aquitaine, et où l'on forma, en 1682, un vaste établissement d'instruction. Ruiné par la Révolution, il ne tarda pas à se relever et à devenir florissant; persécuté sous la Restauration, il appartient depuis 1854 aux Dominicains. Patrie d'Azaïs. — Aux environs, vaste grotte à stalactites, nommée *lou Traouc del Culet* (trou de la taupe), et le bassin de St-Féréol, immense construction hydraulique destinée à alimenter le canal de Languedoc.

SORGUES, brg (Vaucluse), arr. et 10 kil. N.-E. d'Avignon, au confluent de la rivière de son nom et de l'Ouvèze; 2,919 hab. Il reste deux tours d'un anc. château des papes. Bons vins rouges. Usines à garance, filatures de soie, papeterie, fours à chaux. Aux environs, anc. monastère de *Gentilly*.

SORGUES (La), *Sulgas*, riv. de France, sort de la fontaine de Vaucluse, reçoit la Nesque, et se jette dans l'Ouvèze, à 3 kil. de Sorgues; cours de 35 kil.

SORIA, v. d'Espagne (Vieille-Castille), capitale de la province de son nom, à 235 kil. N.-E. de Madrid, et sur le Douro. On y remarque le palais des comtes de Gomara, et un pont de pierre. Comm. de laines. Cette ville, fondée en 1122 par Alphonse le Batailleur, roi d'Aragon, fut titre de comté. Aux environs sont les ruines de l'antique *Numance*. Pop. de la commune: 5,800 hab. — La prov. de Soria, entre celles de Logrono au N., de Burgos et de Ségovie à l'O., de Guadalaxara au S., et l'Aragon à l'E., a 130 kil. sur 120. Sol montagneux; mines d'argent, de fer et de sel. Pop.: 115,619 hab. en 1833; 140,000 hab. en 1849; 149,568 en 1860; superf., 9,935 kil. carrés.

SORIANO, v. des Etats de l'Eglise, délégation et à 10 kil. E. de Viterbe; 5,500 hab. Titre d'une principauté. — Victoire de Carlo Orsini sur le pape Alexandre VI, en 1497.

SORLIN (SAINT-), vge (Rhône), arr. et à 23 kilom. S.-O. de Lyon; 219 hab. Jadis titre d'un marquisat, qui appartint à la maison de Savoie-Nemours.

SORLINGUES (Iles), en anglais *Scilly*, anc. *Cassitérides* (du grec *Cassiteros*, étain, dont il y avait des mines), groupe de 145 îlots anglais, dont 6 habités, dans l'Atlantique, en face du comté de Cornouailles; 2,800 hab., presque tous pêcheurs. La principale est Ste-Marie, où est le ch.-l., *Newton*. On y trouve beaucoup d'antiquités druidiques.

SORNAC, ch.-l. de cant. (Corrèze), arr. et à 24 kil. N.-O. d'Ussel; 192 hab.

SOROE, v. de Danemark, dans l'île de Seeland, à 84 kilom. S.-O. de Copenhague; 1,000 habitants. Académie fondée par Frédéric II. Belle église du XIIIe siècle; bibliothèque.

SOROE, île de Norvége, sur la côte N., dans l'océan Glacial arctique, par 68° 30′ lat. N., et 19° 35′ long. E., dépend du Finmark. Elle a un port, nommé *Hasvik*.

SORR, vge de Bohême, dans le cercle de Kœnigingrætz. Victoire des Prussiens sur les Autrichiens, le 30 septembre 1745.

SORRENTE, en italien *Sorrento*, anc. *Surrentum*, v. du royaume d'Italie, prov. et à 25 kil. S.-S.-E. de Naples, sur la côte S. du golfe de Naples; 7,180 hab. Archevêché. On y voit une belle cathédrale, des ruines antiques, de curieuses grottes et des sites délicieux. — Fondée par des habitants de Cumes, elle devint colonie romaine sous Auguste; elle avait alors des fabriques renommées de vases d'argile pour le vin. Elle souffrit beaucoup de l'éruption du Vésuve, l'an 79 de J.-C. Patrie du Tasse; on voit quelques vestiges de la maison qu'il habitait.

SORRÈZE. *V.* SORÈZE.

SORTS, *Sortes*, genre de divination chez les Anciens. On consultait les sorts dans des temples, au moyen de dés sur lesquels étaient gravés des caractères ou des mots, dont on trouvait ensuite l'explication au moyen de tables composées exprès. Le consultant commençait par sacrifier aux dieux, puis tirait les Sorts; quelquefois un prêtre les lui faisait tomber d'une urne. Les Sorts les plus célèbres furent ceux de Dodone en Grèce, de Préneste et d'Antium, en Italie. On tirait aussi des Sorts dans les ouvrages de quelque poëte célèbre, tels qu'Homère, Euripide, Virgile: on ouvrait le livre au hasard, et le passage ou le vers sur lequel on tombait devenait l'oracle cherché. — Cette dernière manière de tirer les Sorts se perpétua jusqu'au moyen âge, avec cette différence qu'on se servait des livres saints, tels que la Bible, les Prophètes, les Actes des apôtres, les Evangiles. C'était dans les églises, sur l'autel, que se faisait la consultation; un prêtre ouvrait le livre, et lisait le passage, qui devenait pour tous une prophétie. On appelait cela les *Sorts des saints*, et l'on se préparait à leur consultation par le jeûne et par la prière. L'Eglise blâma cette pratique superstitieuse; plusieurs conciles, dès le Ve siècle, et dans les siècles suivants, l'interdirent sous les peines les plus sévères, sans pouvoir en faire cesser complétement l'usage, car au XIIe siècle on consultait encore les Sorts des saints. C. D—Y.

SORTS (Fête des). *V.* PURIM.

SOS, v. d'Espagne (Aragon), prov. de Saragosse, à 12 kil. S.-E. de Sanguesa; 3,900 hab. Dominée par un anc. château-fort, où naquit, en 1458, Ferdinand le Catholique, dont le père, Jean II, donna pour ce motif à tous les habitants le titre de gentilhomme.

SOSIGÈNE d'Alexandrie, philosophe péripatéticien et astronome, avait écrit: des *Essais sur les Catégories;* un commentaire sur le traité *Du ciel* d'Aristote; un traité *Sur les sphères de mouvement contraire* ajoutées par Aristote au système astronomique de Callippe; un ouvrage, en 8 livres au moins, *Sur la vision*, traité d'optique qui embrassait l'explication des météores lumineux; enfin 3 traités *Sur la longueur de l'année*, dans lesquels il se corrigeait lui-même. Appelé par J. César pour réformer le calendrier romain, il se contenta de mettre en vigueur, l'an 46 av. J.-C., le cycle solaire de 4 ans trouvé par Eudoxe en Egypte dans l'usage astronomique et non civil. Pourtant Sosigène n'ignorait pas l'inexactitude de ce cycle, signalée déjà par Hipparque; mais ce cycle avait le mérite de la simplicité. Cependant les pontifes romains le comprirent mal: ils intercalèrent un jour tous les trois ans; l'intercalation quadriennale, prescrite par Sosigène, ne fut définitivement établie à Rome qu'en l'an 760 de la ville, 8 de J.-C. Le même cycle avait été introduit, l'an 30 av. J.-C., dans l'usage civil à Alexandrie, à la place de l'année vague égyptienne de 365 jours. H. M.

SOSPELLO, *Hospitellum*, ch.-l. de cant. (Alpes Mari-

times), arr. et à 26 kilom. N.-E. de Nice, sur la Bevera; 3,115 hab. Draps et soieries. — Les Français la prirent au duc de Savoie en 1692.

SOSTHENE, général macédonien, repoussa une invasion des Gaulois après la mort de Ptolémée Céraunus, reçut le titre de roi après Méléagre, fils de ce prince, 279 av. J.-C., et périt peu de temps après dans un nouvel engagement contre les Barbares.

SOSTRATE, architecte grec, né à Cnide, florissait au IIIe siècle av. J.-C. Il embellit sa ville natale de promenades ou terrasses soutenues sur des arcades, fut appelé en Egypte par Ptolémée Philadelphe, et éleva dans l'île de Pharos, près d'Alexandrie, le fameux fanal qui fut rangé parmi les 7 merveilles du monde.

SOSVA, riv. de la Russie d'Asie, naît dans les monts Ourals, coule au N., à l'E. et au N.-E., à travers le gvt de Tobolsk, et se jette dans l'Obi, à 9 kil. S. de Bérézov; cours de 650 kil.

SOSVA, riv. de la Russie d'Asie, arrose les gvts de Perm et de Tobolsk, et, en se réunissant à la Lovza, forme la Tavda; cours de 350 kil.

SOTADÈS, poëte grec du IIIe siècle av. J.-C., né à Maronée en Thrace, vécut à la cour de Ptolémée Philadelphe, roi d'Egypte. Ce prince s'étant marié avec Arsinoé, sa propre sœur, comme cela était d'usage en Egypte, il l'attaqua dans ses vers, et fut jeté à la mer dans un coffre de plomb par son ordre. Il inventa le *vers sotadique*, qu'on peut lire de droite à gauche ou de gauche à droite, en retrouvant les mêmes mots.

SOTÉRIES, sacrifices que les Anciens faisaient aux dieux, après avoir échappé à quelque péril.

SOTÉRIOPOLIS, v. de Colchide, la même que Dioscurias (*V. ce mot*).

SOTHIS, nom donné par les anc. Egyptiens à l'étoile Sirius ou Canicule. Ils se servaient d'années vagues de 365 jours, retardant d'un jour tous les 4 ans sur les années solaires, de sorte qu'elles se retrouvaient au même point après 1460 ans : cet espace de temps s'appelait *période sothiaque*, parce que la période commençait et se terminait avec le lever héliaque de Sothis. La Ire période sothiaque remontait à l'an 2782 av. J.-C.; la 2e commença le 20 juillet 1322 av. J.-C., et se termina en 139 de J.-C.

SOTIATES, petit peuple gaulois de l'Aquitaine (Novempopulanie), entre les Vasates au N. et les Elusates au S., occupaient les environs du vge actuel de *Sos* (Lot-et-Garonne), et furent soumis par Crassus, lieutenant de César.

SOTIES, farces satiriques et grossières du 1er âge de la comédie française, et dans lesquelles, sous un voile allégorique transparent, on attaquait les grands personnages. Elles étaient jouées par une confrérie de bouffons, dont le chef s'intitulait *Prince des sots*. François Ier les prohiba.

SOTO (Luis Barahona de), poëte espagnol du XVIe siècle, né à Lucena (prov. de Grenade), exerça la médecine. Il fut l'émule de Garcilaso dans ses odes, ses chansons et ses églogues. Son poëme *Las Lagrimas de Angelica*, un des meilleurs de la langue espagnole, est bien supérieur à toutes les continuations italiennes de l'Arioste.

SOTO (Dominique), théologien, né en 1494 à Ségovie, d'un jardinier, m. en 1560, fit ses premières études sans maître, les acheva à l'université d'Alcala et à Paris, entra chez les Dominicains en 1524, professa avec distinction à Salamanque, fut envoyé par Charles-Quint au concile de Trente en 1545, avec le titre de son 1er théologien, devint confesseur de l'empereur, et refusa l'évêché de Ségovie. Juge de la querelle entre Las Casas et Sépulvéda au sujet des Indiens réduits en esclavage, il décida en faveur du premier. On a de lui : 2 livres *De la nature et de la grâce*, en latin, Paris, 1549, in-4o; *De justitiâ et jure*, Anvers, 1568; *De tegendis secretis*; des *Commentaires* sur Aristote, sur Pierre Lombard, etc.

SOTO (Fernand de), gentilhomme espagnol, né à Villanueva de Bavia-Rota (Estramadure), passa en Amérique en 1520, conquit une partie de la Floride, fut nommé gouverneur de Santiago-de-Cuba, releva en 1528 la Havane ruinée par des corsaires français, suivit Pizarre à la conquête du Pérou, et mourut en 1542.

SOTO-MAYOR (San-Salvador de), v. d'Espagne (Galicie), à 22 kil. N.-E. de Vigo; 2,500 hab. Titre de comté; prov. de Pontevedra.

SOTS (Prince des). *V.* Prince.

SOTTEGHEM, brg de Belgique (Flandre-Orientale), à 15 kil. E.-N.-E. d'Oudenarde; 2,700 hab. Ruines du château du comte d'Egmont; l'église du bourg renferme son tombeau. Fabr. de tissus de coton, toiles, tabac; tanneries.

SOTTEVILLE, vge (Seine-Inférieure), arr. et à 3 kil. S. de Rouen, près de la rive g. de la Seine; 8,182 hab. Filatures de coton; fabr. de savon, cardes, calicots, huile, vernis, machines; laitage renommé. Là sont les abattoirs de Rouen.

SOTTOMARINA, île des Etats autrichiens (Vénétie) la plus méridionale de celles qui séparent les lagunes de l'Adriatique. A sa pointe N. est *Chioggia*.

SOU, c.-à-d. *rivière* dans les langues tartares, entre dans la composition de beaucoup de noms géographiques : *Karasou*, rivière noire, etc.

SOU ou SOL, *Solidus*, monnaie de France. Le *sou d'or*, qui était, depuis Constantin, la 72e partie de la livre d'or et pesait 24 siciliques ou 84 grains, ne pesa plus en Gaule, depuis la 2e moitié du VIe siècle, que 72 à 74 grains, c.-à-d. 21 siciliques. Monnaie réelle au temps des Mérovingiens, et d'une valeur de 100 fr. environ de notre monnaie, il ne tarda pas à disparaître après eux, et, jusqu'à Philippe-Auguste, où l'on frappa des pièces d'or différentes, il semble n'avoir été qu'une monnaie de compte. Le *sou d'argent*, qui remonte aussi à Constantin, et qui valait 12 deniers d'argent, fut d'abord une monnaie fictive ou de compte, représentant, à l'époque de Charlemagne, une valeur de 36 fr. environ; cette valeur changea, celle des deniers allant toujours en diminuant, au point qu'ils devinrent du billon, caractère qu'ils ont conservé depuis. A partir de Philippe-Auguste, on frappa de véritables sous d'argent, qui, au lieu de ce nom, portèrent ceux de *gros tournois*, *gros denier*, *denier blanc*, *blanc*, ou *grand blanc* : originairement en argent pur, c.-à-d. à 11 deniers 1/2 de fin, ils dégénérèrent bientôt, et, dès le temps de Philippe VI de Valois, c'étaient des pièces de billon. Le *sou de cuivre* ne date que de Louis XV, en 1719. Lors de l'adoption du système décimal, il devint, sans perdre son nom, la pièce de 5 centimes, et il représente la 20e partie du franc, comme autrefois la 20e partie de la livre.

SOUABE, en allemand *Schwaben*, en latin *Suevia*, anc. division de l'Allemagne, au S.-O., n'avait pas de limites bien déterminées. On la place ordinairement entre la Thuringe au N., la Forêt-Noire à l'O., et la Bavière à l'E.; du côté du S., elle dépassait le Rhin et s'étendait en Suisse; v. princip.: Zurich, Augsbourg, Ulm, Constance, Tubingue, Bade, Hall, Rhinfeld, Nordlingen, etc. Elle fut divisée d'abord en cantons (*gaus*), qui tiraient leurs noms des rivières (la Kraich, l'Iaxt, le Kocher, la Brenz, etc.), puis en seigneuries et comtés divers. — La Souabe, dont le nom vient des Suèves et ne date guère que du Xe siècle, était une partie de l'anc. Alémanie. En 912, Erchanger en usurpa la souveraineté, et la constitua en duché, qui, possédé successivement par divers seigneurs non héréditaires, appartint, de 1080 à 1268, à la maison de Hohenstauffen. Depuis cette maison, le duché fut réuni à l'Empire.

DUCS DE SOUABE.

Ire *Ducs non héréditaires.*

Erchanger	912	Babenberg	1012
Burkhard Ier	926	Ernest II	1015
Hermann Ier	926	Hermann IV	1015
Ludolf	948	Henri (ce fut depuis l'emper. Henri III)	1038-1043
Burkhard II	954	Othon II	
Othon Ier	973	Othon III, margrave de Schweinfurt	1044
Conrad Ier	982	Rodolphe de Rheinfeld (anti-emper.)	1057-1080
Hermann II	997		
Hermann III	1004		
Ernest Ier d'Autriche-			

IIe *Ducs héréditaires (maison de Hohenstauffen).*

Frédéric Ier, gendre de l'emper. Henri IV.	1080	Philippe (empereur, 1193-1208)	1196
Frédéric II, *le Louche*.	1105	Frédéric VI (le même que l'empereur Frédéric II)	1208 ou 1219
Frédéric III (le même que l'emper. Frédéric Ier Barberousse)	1147	Henri II	
Frédéric IV *de Rothenbourg* (fils de l'empereur Conrad III)	1155	Frédéric VI, de nouveau	1235
Frédéric V	1167	Conrad V (le même que l'empereur Conrad IV)	1250
Conrad IV (en même temps duc de Franconie)	111	Conrad VI ou Conradin	1254-1269

SOUABE (comté palatin de), partie du duché de Souabe, appartenant à la maison de Calw; ch.-l., *Tubingue*. Cette seigneurie disparut à la fin du XIIIe siècle.

SOUABE (cercle de), un des 4 cercles de l'empire d'Allemagne créés en 1387 par Wenceslas, et un des 10 formés par Maximilien Ier, entre ceux du Haut-Rhin, du Bas-Rhin, d'Autriche, de Franconie, et la Suisse, comprenait les principautés ecclésiastiques de Constance, d'Augsbourg, d'Elwangen, et de Kempten, le duché de Wurtemberg, le margraviat de Bade, les principautés de Hohenzollern, 31 villes impériales (Augsbourg, Ulm, Rutlingen, Nordlingen, Hall, Lindau, Memmingen, Heilbronn, etc.), etc. — Division administrative de la Bavière. *V.* SOUABE, *Supplément.*

SOUABE (Maison de). *V.* HOHENSTAUFFEN.

SOUABE (Miroir de). *V.* MIROIR.

SOUAKIM ou SOUAKIN, v. de Nubie, située en partie dans un îlot du golfe Arabique et en partie sur le continent, à 310 kil. S.-O. de Djiddah; 18,000 hab. Bon port. Pêcheries de perles sur les côtes voisines; appartient aux Turcs; située par 19° 8′ lat. N., et 35° 4′ long. E.

SOUBAB. *V.* NABAB.

SOUBISE, vge (Charente-Inférieure), arr. et à 18 kil. N.-E. de Marennes, à 4 kil. S.-O. de Rochefort, sur la rive g. de la Charente; 926 hab. Eaux minérales au hameau de la Rouillasse.

SOUBISE (Benjamin de ROHAN, seigneur de), 2e fils de René de Rohan, et de Catherine de Parthenay, héritière de Soubise, et frère de Henri de Rohan, qui fut le chef des protestants de France, né vers 1589, m. en 1641, fit ses premières armes en Hollande sous Maurice de Nassau, se montrant protestant zélé, et reçut de l'assemblée calviniste de La Rochelle le commandement du Poitou, de la Bretagne et de l'Anjou, 1621. Tandis que les autres chefs, ses coreligionnaires, se soumettaient au roi, il soutint dans St-Jean-d'Angely un siége d'un mois contre les troupes de Louis XIII, fut forcé de se rendre, essaya de rallumer la guerre civile, et, battu à la suite de plusieurs tentatives, se réfugia en Angleterre après la prise de Montpellier en 1622. Il reprit bientôt les armes, et, usant d'une ruse déloyale, surprit en 1625 une escadre royale à l'embouchure du Blavet, mais perdit une bataille navale contre Montmorency. Lors du siége de La Rochelle, il prit part à la tentative infructueuse que fit Buckingham pour secourir cette ville, et, après sa prise, refusa de profiter de l'édit de pacification de 1629, qui le comprenait dans l'amnistie générale; il repassa en Angleterre, et y mourut sans postérité. B.

SOUBISE (Charles de ROHAN, prince de), né en 1715, m. en 1787, pair et maréchal de France, ministre d'Etat, parvint à la plus haute faveur, quoiqu'il n'eût que de fort médiocres talents; il fut aide-de-camp de Louis XV de 1744 à 1748, gouverneur de Flandre et de Hainaut en 1751, se fit battre honteusement à Rosbach par le grand Frédéric en 1757, et, à la suite d'avantages peu importants à Sondershausen et à Lutzelberg, n'en fut pas moins nommé maréchal de France. Courtisan infatigable, adversaire heureux du maréchal de Broglie, il eut encore un commandement en 1762, et fut vainqueur à Johannisberg, grâce aux conseils du maréchal d'Estrées. Complaisant dévoué de la marquise de Pompadour, et de Mme Dubarry, le roi le combla de faveurs, et il fut mêlé à toutes les intrigues de la cour, en se conduisant néanmoins avec une sorte de loyauté vis-à-vis de ses rivaux. Il était sincèrement attaché à Louis XV, et, après la mort de ce prince, il fut le seul des courtisans qui accompagna son corps à St-Denis. B.

SOUBISE (Armand de ROHAN, dit *le cardinal de*), frère du précédent, né à Paris en 1717, m. en 1756, porta d'abord les noms de *prince de Tournon* et d'*abbé de Ventadour*, fut fait, très-jeune, chanoine de Strasbourg, puis coadjuteur en 1742, cardinal en 1747, succéda en 1749 à son grand-oncle Armand-Gaston de Rohan dans l'évêché de Strasbourg, devint grand-aumônier du roi et membre de l'Académie Française. B.

SOUCHAY (Jean-Baptiste), chanoine de Rhodez, né en 1688 à St-Amand (Vendômois), m. en 1746, fit ses études au collége de l'Oratoire, à Vendôme, puis vint à Paris, où il fut professeur, entra à l'Académie des Inscriptions en 1726, et devint professeur d'éloquence au Collége royal en 1732. Il a laissé des éditions encore estimées auj., des Œuvres d'*Ausone*, avec commentaires, de *Pellisson*, de *Boileau*, de l'*Astrée* d'Honoré d'Urfé, et plusieurs bonnes dissertations dans le recueil de l'Académie.

SOUDAGH ou SOUDAK, c.-à-d. *colline de la fontaine*, v. de la Russie d'Europe (Tauride), en Crimée, petit port sur la mer Noire, à 103 kil. E.-S.-E. de Simphéropol; 1,000 hab. Elle est bien déchue; ses anciennes fortifications sont en ruines.

SOUDAN, nom que les Arabes d'Afrique donnent à l'Afrique centrale, appelée aussi par eux *Belad-el-Takrour* (pays des convertis), et par les Européens *Nigritie centrale*. Le Soudan a pour bornes au N. le Sahara, à l'O. l'océan Atlantique, au S. les régions inexplorées vers l'Equateur, à l'E. l'Abyssinie. Il se divise en Soudan occidental, de l'Atlantique au lac Tchad, et en Soudan oriental, de ce lac à l'Abyssinie. Bien arrosé, il renferme en totalité ou en partie les plus grands fleuves de l'Afrique, le Sénégal, la Gambie, le Niger et ses affluents, le Nil supérieur, et une grande quantité de lacs (Tchad, Kendsi, Fittri, etc.). Alimentés par les pluies d'une seule saison, et coulant sur un sol dont le relief est indécis, les cours d'eau se changent, pendant la saison sèche, en marécages, déposent alors le limon que leurs eaux charrient pendant le débordement, et exhaussent ainsi leur lit; en sorte qu'à la saison suivante les fleuves sont forcés de se tracer un cours nouveau, et se déplacent sans cesse. Par la même raison, les lacs les plus vastes, comme le Tchad, se rétrécissent tous les jours. Le Soudan est couvert de vastes forêts de mimosas, de tamariniers, de sycomores; les clairières seules sont habitées par les Nègres. On y trouve la plupart des grands animaux, le crocodile, l'hippopotame, le rhinocéros, le lion, la panthère, l'hyène, le chacal, le buffle sauvage, la girafe, l'antilope, le chameau, le bœuf, le cheval, le mouton, la chèvre. Le Soudan est peuplé par trois races différentes : 1° les *Touariks*, sur les frontières du Sahara, restes, comme les Kabyles et les Berbères de l'Atlas, de l'ancienne race indigène de l'Afrique septentrionale, les Ethiopiens ou Chamites; 2° les *Arabes*, issus, les uns des Koreïschites qui passèrent la mer Rouge et se réfugièrent dans l'Afrique centrale pour échapper aux persécutions des premiers musulmans; les autres, des tribus mahométanes venues de l'Egypte et du Maroc, et qui imposèrent l'islamisme aux premiers Arabes et aux Nègres; 3° les *Nègres*, qui forment l'immense majorité de la population; quoique ayant adopté en partie l'islamisme, ils ont conservé beaucoup de pratiques superstitieuses, la croyance aux sorciers, aux amulettes, aux talismans; ils se défigurent par des stigmates bizarres, se liment les dents en pointe ou s'arrachant les incisives, ce qui gêne leur prononciation et fait ressembler leur langue à une suite de sifflements. Armés de lances, de javelots, d'épées droites, de haches et de flèches empoisonnées, ils se font des guerres d'extermination, qui, jointes aux fièvres produites par les marécages et aux maladies épidémiques qui ravagent fréquemment le pays, rendent sa population moins nombreuse que ne le feraient supposer l'étendue du pays et la fertilité du sol. L'industrie est peu avancée; les Soudaniens savent extraire quelques métaux, forger le fer, tisser et teindre avec l'indigo quelques cotonnades; les principaux objets de commerce sont les dents d'éléphant, la poudre d'or et la gomme. Les rois ou *sultans* exercent la puissance la plus absolue. Les principaux Etats sont ceux des *Mandinjues*, de *Bambara*, de *Tombouctou*, des *Fellatahs*, de *Haoussa*, dans le Soudan occidental; le *Bornou*, avec les Etats de *Mandara* et de *Sokoto*, ses tributaires, aux environs du lac Tchad; près du même lac, le *Kanem* et le *Baghermy*, tributaires du principal Etat du Soudan oriental le *Waday* ou *Borgou*, enfin le *Darfour*, et le *Soudan Egyptien*, composé du *Kordofan* et de la *Haute-Nubie*. C. P.

SOUDAN, altération du nom de *sultan*, fut un titre donné aux lieutenants-généraux des califes, des chefs Seldjoucides et Atabeks.

SOUDRAS, caste de l'Inde. *V.* BRAHMA.

SOUDJA, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 95 kil. O.-S.-O. de Koursk, sur une riv. de son nom; 7,000 hab.

SOUEIRAH. *V.* MOGADOR.

SOUEN-HOA, v. de l'empire chinois (Chine propre), à 150 kil. N.-O. de Pékin, sur le Yang-ho, à 30 kil. de la Grande-Muraille. Elle est bien bâtie et très-peuplée.

SOUFFLOT (Jacques-Germain), architecte, né en 1714 à Irancy près d'Auxerre, d'un père lieutenant au bailliage de cette ville, m. en 1781, montra dès l'enfance un goût très-vif pour l'architecture. Son père, qui avait de la fortune, lui fit faire les meilleures études, puis l'envoya les compléter en Italie, et jusque dans l'Asie-Mineure. Soufflot revint par Rome, où M. de Saint-Aignan, ambassadeur de Louis XV, charmé de ses rares dispositions, le fit entrer, comme pensionnaire du roi, à l'Académie de France, où il resta 3 ans. En quittant Rome, il se rendit à Lyon, où il construisit l'hôtel du change, auj. temple protestant, le Grand-Théâtre, et le magnifique Hôtel-Dieu. Sa réputation le fit appeler à Paris, où il donna le plan de la nouvelle église Sainte-Geneviève (depuis Panthéon), 1757, dont, jusqu'à sa mort, il dirigea les con-

structions, alors parvenues au soubassement de la tour du dôme. De 1771 à 1783, il bâtit l'Ecole de droit, sur la place devant cette église. Soufflot cultivait la peinture, la sculpture, et la poésie. Il fut nommé contrôleur, puis intendant-général des bâtiments royaux, et membre des Académies d'architecture et de peinture. Ce grand artiste a contribué à régénérer l'architecture, à la ramener au goût de l'Antiquité. Son église Sainte-Geneviève est une conception pleine de hardiesse et de grandeur, bien que le style des ordonnances ne soit pas toujours d'une parfaite pureté. En 1807, le nom de Soufflot a été donné à la rue qui fait face à l'église Sainte-Geneviève. On a de Soufflot : *Elévations géométrales et perspective des trois temples de Pœstum en* 1750, Paris, 1764, in-fol.; *Recueil de plusieurs parties d'architecture,* Paris, 1767, 2 vol. in-fol., 230 pl. C. D—y.

SOUFRIÈRE (La). *V.* Guadeloupe.

SOUILLAC, ch.-l. de cant. (Lot), arr. et à 24 kil. N.-N.-E. de Gourdon, près de la rive dr. de la Dordogne; 2,307 hab. Tribunal de commerce. Comm. de vins, cuirs, sels, merrains, truffes. Fabr. d'outils aratoires. Culture du tabac. Beau pont. Eglise du XIe siècle, en style byzantin. Jadis abbaye de la congrégation de St-Maur.

SOUILLY, ch.-l. de cant. (Meuse), arr. et à 17 kil. S.-O. de Verdun; 896 hab.

SOUKHONA, riv. de la Russie d'Europe, naît au lac de Koubensk, et, jointe au Jug, forme la Dwina; cours de 600 kil.

SOUKOUM-KALÉ, forteresse russe de Circassie, à 50 kil. d'Anapa, sur un des îlots de la Baslata, à son embouchure dans la mer Noire. C'était autrefois un grand port de commerce, et la capitale de l'Abasie.

SOULAINES, ch.-l. de cant. (Aube), arr. et à 28 kil. N. de Bar-sur-Aube; 804 hab. Tuileries. Anc. châtellenie.

SOULAVIE (Jean-Louis Giraud), littérateur, né en 1751 ou 1752 à Largentière (Ardèche), m. en 1813, embrassa l'état ecclésiastique, fut vicaire-général du diocèse de Châlons. Il a publié : *Pièces inédites sur les règnes de Louis XIV, Louis XV, et Louis XVI,* Paris, 1809, 2 vol. in-8°; *Histoire naturelle de la France méridionale,* en 2 parties, Paris, 1780, 8 vol. in-8°; *Histoire, cérémonial et droits des Etats-Généraux,* 1789, 2 vol. in-8°; *Mémoires du maréchal de Richelieu,* Londres, 1790-93, 9 vol. in-8°, ouvrage composé avec l'assentiment du maréchal, mais diffus et pleins d'inexactitudes historiques; *Mémoires historiques et politiques du règne de Louis XVI,* Paris, 1801, 6 vol. in-8°, livre mal fait, mais où l'on trouve quelques documents précieux; *Histoire de la décadence de la monarchie française,* 1805, 3 vol. in-8° et atlas, etc. B.

SOULE (La), *Subola,* petit pays de l'anc. France (Gascogne méridionale), entre le Béarn à l'E., la Navarre française à l'O., et la Navarre espagnole au S.; ch.-l., *Mauléon.* Titre d'une vicomté, qui fut réunie à la couronne par Philippe le Bel en 1306. C'est auj. une partie du département des Basses-Pyrénées.

SOULI, v. de la Turquie d'Europe (Janina), à 50 kil. S.-S.-O. de Janina, ch.-l. d'un petit territoire de 145 kil. carrés environ. Les Souliotes ont toujours eu la haine du despotisme turc; après une résistance héroïque contre Ali-Pacha, en 1788-92, 1800, 1803, ils émigrèrent en masse dans la vallée de Parga, qu'ils durent encore quitter à cause des attaques nouvelles d'Ali et de la trahison des Anglais, 1819. Après la mort d'Ali, en 1822, les Soullotes revinrent de Corfou dans leur pays.

SOULIÉ (Melchior-Frédéric), poëte dramatique et romancier, né à Foix en 1800, d'un employé des finances, m. en 1847, débuta par un volume de poésies, *Amours françaises,* qui fut assez bien reçu, puis donna au théâtre, avec beaucoup de succès, *Roméo et Juliette,* tragédie en 5 actes et en vers, 1828, imitée de Shakspeare; *Christine à Fontainebleau,* pièce romantique, 1829; *la Famille de Lusigny; Clotilde,* 1832; *la Closerie des genêts,* 1846, le meilleur de ses drames. Ses romans sont très-nombreux; les principaux sont : *les Deux cadavres,* 1832; *le Magnétiseur,* 1834; *Romans historiques du Languedoc,* 1834-36; *l'Homme de lettres,* 1838; *les Mémoires du diable,* 1837-38, roman très-long, imitation du *Diable boiteux,* et où il a représenté la société dans ce qu'elle a de plus hideux et de plus pervers.

SOULIMA ou SOULIMANA, royaume de la Nigritie maritime, au N.-E. du Kouranko, est l'Etat le plus policé de la côte de Sierra-Leone; capitale, *Falaba.*

SOULINA, nom que l'on donne à l'un des bras du Danube, près de son embouchure dans la mer Noire. La Soulina donne son nom à un petit port.

SOULIOTES. *V.* Souli.

SOULOU (Archipel de), groupe d'îles de la Malaisie, entre la mer de Mindoro au N. et celle de Célèbes au S., par 5°.45'-6° 45' lat. S. et 117°-120° long. E., entre les îles de Bornéo et de Mindanao; 60 kil. sur 25; 200,000 hab. Il comprend environ 60 îles, dont les principales sont Basilan ou Soulou (la plus grande, ch.-l. *Soulou* ou *Beouan,* sur la côte N.-O.), Boulipongpong, Pangoutaran, Pata, Siassi, Siboutou, Taoui-Taoui, Tapoul, etc. La mer qui les environne est parsemée de récifs de corail et de madrépores. Beau climat; fruits des tropiques. Commerce avec la Chine et l'Inde. Ces îles forment un gouvernement indépendant, régi par un sultan, la noblesse, et des assemblées législatives. Ses nombreux pirates infestent les côtes des Philippines.

SOULT (Nicolas-Jean-de-Dieu), né en 1769 à St-Amans-la-Bastide (Tarn), de parents cultivateurs, m. en 1852, entra, à 16 ans, comme soldat dans le régiment Royal-infanterie, fut nommé, en 1791, sous-lieutenant de grenadiers dans le 1er bataillon du Haut-Rhin, fit avec distinction, sous les ordres de Hoche et de Pichegru, les campagnes de 1792 et 1793 à l'armée de Rhin-et-Moselle, passa capitaine sous Custine, et, après des actions d'éclat à Kaiserslautern, Wissembourg et Fleurus, obtint en une seule année, 1794, les grades de chef de bataillon, de colonel, et de général de brigade. Il contribua par ses habiles manœuvres aux victoires d'Altenkirchen et de Friedberg, fut fait général de division après l'action de Liebtingen, 1799, et, envoyé auprès de Masséna en Suisse, comprima l'insurrection des cantons de Schwytz, d'Uri, et d'Unterwald, eut une grande part au gain de la bataille de Zurich, et poursuivit au-delà de la Linth les débris de l'armée de Souwarow. En 1800, il servit encore sous Masséna à l'armée d'Italie, concourut à la belle défense du pays de Gênes, reçut une grave blessure à l'attaque du Monte-Creto, tomba au pouvoir des Autrichiens, qui lui rendirent la liberté après la bataille de Marengo, et reçut le commandement supérieur du Piémont, où il comprima l'insurrection de la vallée d'Aoste et soumit les Barbets. En 1801, on le mit à la tête du corps d'observation chargé d'occuper Otrante, Tarente, Brindes, et Gallipoli. Colonel-général de la garde des consuls après la paix d'Amiens, commandant du camp de St-Omer en 1803, maréchal d'Empire en 1804, il dirigea le 4e corps de la grande armée pendant la campagne de 1805, prit Memmingen, participa au blocus d'Ulm, puis à la bataille d'Austerlitz, après laquelle l'empereur le qualifia de *premier manœuvrier de l'Europe,* et fut gouverneur de Vienne jusqu'à la paix de Presbourg. Pendant la campagne de Prusse, 1806, il commanda l'aile droite à la bataille d'Iéna, entreprit le blocus de Magdebourg, que continua le maréchal Ney, et contribua à la prise de Lübeck. En Pologne, 1807, ses succès ne furent pas moins glorieux : il combattit à Pultusk, à Eylau, à Heilsberg, et la prise de Kœnigsberg lui valut, après le traité de Tilsitt, le titre de *duc de Dalmatie.* Napoléon lui confia, en 1808, le centre de l'armée d'Espagne; Soult gagna alors la bataille de Burgos, prit, malgré le général anglais Moore, Reynosa, Santander, la Corogne, le Ferrol, envahit, en 1809, le N. du Portugal, enleva le camp anglo-portugais d'Oporto, et, se repliant devant les forces supérieures amenées par Wellington, rentra en Galice, où il débloqua Lugo et mit en fuite les bandes du marquis de La Romana. Nommé major-général de l'armée, il raffermit momentanément sur le trône Joseph Bonaparte par la victoire d'Ocaña. Chargé, en 1810, de subjuguer l'Andalousie, il força les défilés de la Sierra-Morena, prit Séville, et investit Cadix. L'année suivante, pénétrant dans l'Estramadure, il s'empara d'Olivença et de Badajoz, et remporta de brillants avantages à Gebora et près d'Albuhera. La défaite de l'armée française de Portugal à la bataille des Arapiles, l'évacuation de Madrid par le roi Joseph, les revers de l'empereur en Russie, l'obligèrent de lever le siége de Cadix, 1812; ce fut alors qu'il opéra vers les Pyrénées une retraite que l'on regarde comme un chef-d'œuvre de stratégie. En 1813, il rejoignit la grande armée en Allemagne, et prit part aux victoires de Lutzen et de Bautzen. Mais, en apprenant la défaite des Français à Vittoria, Napoléon le renvoya en Espagne. Soult, ayant réorganisé les troupes à Bayonne, disputa le terrain pied à pied à l'armée anglo-espagnole, qui envahissait les vallées de la Nive et de l'Adour : après des luttes intrépides, à Peyrehorade, St-Palais, Orthez, Aire, il contint, avec 20,000 hommes, devant Toulouse, en 1814, plus de 80,000 ennemis, commandés par Wellington, et ne cessa de combattre qu'après le rétablissement des Bourbons sur le trône. Louis XVIII lui donna le commandement de la 13e division

militaire, et même, pendant quelques mois, le ministère de la guerre, en remplacement du général Dupont. Pendant les Cent-Jours, Soult accepta de l'empereur la dignité de pair de France et le titre de major-général de l'armée, et combattit à Fleurus et à Waterloo. Exilé par la 2e Restauration, il rentra en France en 1819, recouvra le maréchalat en 1821, la pairie en 1827, s'attacha au gouvernement de 1830, prit le ministère de la guerre à la place du maréchal Gérard, devint président du conseil des ministres (octobre 1832), quitta ces fonctions en juillet 1834, fut ambassadeur extraordinaire en Angleterre pour le couronnement de la reine Victoria en 1838, reprit, en 1839, le portefeuille de la guerre, fut appelé de nouveau à la présidence du conseil avec le portefeuille des affaires étrangères, et, après une interruption de quelques mois, en 1840, reçut, la même année, cette présidence avec le département de la guerre. Il résigna ses fonctions par raison de santé en 1847. Le roi lui décerna alors le titre de *maréchal-général*, qui n'avait encore été porté que par Turenne, Villars, et le maréchal de Saxe. Soult a laissé des *Mémoires*, dont on n'a encore que la 1re partie, contenant l'*Histoire des guerres de la Révolution*, Paris, 1854, 3 vol. in-8° et atlas; les autres parties doivent contenir toutes les guerres du 1er empire français. Les capacités administratives et l'activité du maréchal étaient égales à ses grands talents militaires : l'armée, réorganisée par lui après 1830, lui doit de nombreuses améliorations et les lois importantes de 1831 sur les pensions militaires, de 1832 sur le recrutement et l'avancement, de 1834 sur l'état des officiers. Ce fut sous son ministère que l'on construisit les fortifications de Paris. B.

SOULTZ, en allemand *Sulz*, ch.-l. de cant. (Haut-Rhin), arr. et à 27 kil. S.-O. de Colmar; 3,502 hab. Fabr. de bonneterie, rubans de soie.

SOULTZ-LES-BAINS, en allemand *Soltz-Bad*, vge (Bas-Rhin), arr. et à 22 kil. O. de Strasbourg; 891 hab. Eaux minérales, établissement de bains.

SOULTZ-SOUS-FORÊTS, ch.-l. de cant. (Bas-Rhin), arr. et à 15 kil. S. de Wissembourg; 1,690 hab. Bonneterie, huile de grains. Source salée.

SOULTZBACH, vge (Haut-Rhin), arr. et à 19 kil. S.-O. de Colmar; 1,000 hab. Eaux minérales.

SOULTZMATT, brg (Haut-Rhin), arr. et à 22 kil. S.-O. de Colmar; 2,638 hab. Eaux minérales.

SOUMAGNE, brg de Belgique, prov. et à 15 kil. E. de Liége; 2,500 hab. Clouterie. Beau château de *Wegimont*.

SOUMAROKOV (Alexandre-Pétrovitch), poëte russe, né à Moscou en 1727, m. en 1778, fils d'un général, fut conseiller d'Etat, et directeur des théâtres de la cour. Dans ses *OEuvres*, publiées à Moscou, 1787, 10 vol. in-8°, on trouve des tragédies, des comédies, des poëmes didactiques, des odes, épîtres, satires, élégies, etc. Il fut le premier de sa nation qui écrivit des drames réguliers, où il prit Corneille, Racine et Voltaire pour modèles. Il choisit presque tous les sujets de ses tragédies dans l'histoire de Russie. Il eut une grande réputation comme poëte et comme prosateur, fut comblé d'honneurs et de richesses par Catherine II.

SOUMBAVA. *V.* SUMBAVA.

SOUMET (Alexandre), poëte, né à Castelnaudary en 1786, m. en 1845, fit des vers dès l'âge de 7 ans. On tenta vainement de le diriger vers l'étude des sciences. Fier de plusieurs prix aux Jeux floraux, il vint à Paris en 1808, chanta Napoléon Ier, et publia *l'Incrédulité*, poëme en trois chants, 1810. Encouragé par le succès, et quoique nommé auditeur au conseil d'État, il se livra tout entier à la poésie. Après la chute de Napoléon, il se tourna vers le gouvernement royal, et devint bibliothécaire du roi à St-Cloud. En 1815, il remporta deux prix le même jour à l'Académie Française, pour les poëmes *la Découverte de la vaccine*, et *les Derniers moments de Bayard*. L'année précédente, il avait composé *la Pauvre fille*, petite élégie pleine de sensibilité, qui eut un succès populaire. Soumet, l'un des chefs de la nouvelle école romantique, prit peu de part aux controverses, mais donna deux tragédies en deux jours, *Clytemnestre* et *Saül*, 1822, et obtint deux succès qui lui ouvrirent les portes de l'Académie Française en 1824. D'autres tragédies, *Cléopâtre*, 1824, et *Elisabeth de France*, 1828, furent froidement reçues; mais *Jeanne d'Arc*, 1825, *une Fête de Néron*, 1830, et *Norma*, 1831, obtinrent des applaudissements mérités. *Le Secret de la confession*, tragédie en 5 actes, appartient encore à la 1re époque dramatique de Soumet, ainsi que deux opéras, *Pharamond* et *le Siége de Corinthe*. Soumet était éloigné du théâtre, quand il y revint pour y guider sa fille, avec laquelle il composa *le Gladiateur*, 1841, *le Chêne du Roi*, et *Jeanne Grey*, 1844. Tant de pièces, où brille un beau talent, ne laissent cependant pas de leur auteur l'idée d'un grand poëte dramatique : Soumet, trop classique peut-être, ne connaît point les combinaisons neuves et fortes; son style, plutôt que ses pensées, est fortement coloré. Aussi voulait-il avoir plus de champ, et travailla-t-il à deux épopées; l'une parut en 1840 : *la Divine Epopée*, en 12 chants, 2 vol. in-8°; l'autre, *Jeanne d'Arc*, en 3 parties, n'a vu le jour qu'en 1846. Le sujet de *Jeanne d'Arc* est admirable, et traité par un poëte distingué; cependant ce n'est pas encore un poëme épique. La *Divine Epopée*, qui a pour sujet la rédemption de l'Enfer, n'est qu'un rêve brillant d'un théologien inconsidéré, le jet impuissant d'une splendide hérésie. Soumet n'a publié en prose que les *Scrupules littéraires de Mme de Staël*, une *Oraison funèbre de Louis XVI*, et quelques articles dans des journaux de littérature. J. T.

SOUMISSION (Acte de). *V.* CONVOCATION.

SOUMPOU. *V.* SOUROUGA.

SOUMY, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 180 kil. N.-O. de Kharkov, sur le Psol; 12,000 hab. Vieille citadelle. Foire importante. — Bâtie en 1653.

SOUMY ou ABISKAN, lac de Sibérie, dans l'anc. prov. d'Omsk, communique avec le lac Tchany; 4,600 kil. car.

SOUND, nom de certains bras de mer ou lagunes qui longent la côte des Etats-Unis; tels sont les *sounds* d'Albemarle et de Pamlico.

SOUNGARI, riv. de l'Empire chinois (Mandchourie), coule de l'E. à l'O., et se jette dans l'Amour; cours de 1,000 kil. environ.

SOUNGARIE. *V.* DZOUNGARIE.

SOUNG-KIANG, v. de Chine (Kiang-sou), à 275 kil. S.-E. de Nankin. Très-industrieuse.

SOUPER. *V.* REPAS.

SOUPER DE LIBERTÉ, *Cœna libera*, dernier repas que, chez les anc. Romains, on donnait aux condamnés à périr, exposés sur l'arène à la fureur des bêtes féroces, dans les chasses du cirque ou de l'amphithéâtre.

SOUQUE (Joseph-François), né en 1767, m. en 1820, fut secrétaire d'ambassade en Hollande sous le règne de Napoléon Ier, puis député au Corps législatif. Il est connu par deux jolies comédies en 5 actes, en prose, *le Chevalier de Canolle, ou un Episode de la Fronde*, jouée avec un très-grand succès en 1816, sous le pseudonyme de Saint-Georges, et *Orgueil et vanité*, représentée en 1819.

SOUR ou TSOUR, anc. *Tyr*, v. de la Turquie d'Asie (Syrie), sur la Méditerranée, à 36 kil. N. d'Acre; 7,000 hab. Son port, si célèbre autrefois, est presque comblé. Comm. de tabac avec le Caire et Damiette.

SOURA, riv. de la Russie d'Europe, arrose les gvts de Simbirsk, Penza, Nijni-Novogorod, et se jette dans le Volga, après avoir reçu l'Ouza, l'Alatyr et la Piana; cours de 750 kil.

SOURABAYA, v. forte de l'île de Java, sur la côte N.-E., port à l'embouchure du Kediri; par 7° 14' 23" lat. S., et 110° 23' 12" long. E.; 100,000 hab. Ch.-l. de résidence. Arsenal maritime, fonderie de boulets, hôtel des monnaies, beaux chantiers, jardins remplis de plantes rares. Export. de sucre, riz, café, peaux de buffles, etc.

SOURAKARTA. *V.* SOLO.

SOURDEVAL-DE-LA-BARRE, ch.-l. de cant. (Manche), arr. et à 11 kil. N. de Mortain, sur la Sée; 1,334 hab. Coutellerie, quincaillerie, papeterie.

SOURDIS (François D'ESCOUBLEAU DE), né vers 1570, mort en 1628, porta quelque temps le nom de La Chapelle-Bertrand, prit ensuite les ordres sacrés, et dut son élévation rapide à Gabrielle d'Estrées, dont il était parent. Archevêque de Bordeaux en 1591, cardinal en 1599, la violence de son caractère lui attira de vifs démêlés avec son chapitre et avec le parlement de Bordeaux. Un instant exilé, il parvint à rentrer en grâce, célébra même, en 1615, le mariage de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, tint, en 1621, un concile provincial, d'où sortirent de remarquables ordonnances pour la discipline ecclésiastique. B.

SOURDIS (Henri D'ESCOUBLEAU DE), frère du précédent, lui succéda comme archevêque de Bordeaux en 1628, après avoir été évêque de Maillezais depuis 1623. Intendant de l'artillerie et directeur-général des vivres au siége de La Rochelle, il participa encore à l'expédition maritime d'Italie en 1633, et reprit aux Espagnols les îles Ste-Marguerite. Richelieu le soutint dans une querelle contre le duc d'Epernon, gouverneur de Bordeaux. Sourdis présida l'assemblée du clergé en 1634, et mourut en 1645. Il a laissé des *Mémoires*, publiés par M. Eugène Sue, 1839.

SOURGOUT, v. de Sibérie (Tobolsk), sur l'Obi, par

61° 25' lat. N., et 70° 45' long. E.; 1,500 hab. Fondée en 1593. Résidence du commissaire russe qui perçoit le tribut des Ostiaks.

SOURIGUIÈRES DE SAINT-MARC (Jean-Marie), né vers 1767, près de Bordeaux, m. en 1837, auteur dramatique très-médiocre, n'est plus connu que comme auteur de l'hymne célèbre *le Réveil du peuple*, composé contre les terroristes après la chute de Robespierre, hymne qui eut un immense succès, mais dont la valeur poétique est assez faible.

SOURMAH, riv. de l'Hindoustan, prend sa source dans l'empire birman, arrose le Bengale, et se jette dans le Brahmapoutra; cours de 560 kil.

SOURNIA, ch.-l. de cant. (Pyrénées-Orientales), arr. et à 24 kil. N. de Prades; 912 hab.

SOUROUGA ou SOUMPOU, v. du Japon, sur la côte S. de l'île de Niphon, à 155 kil. S.-O. d'Yédo. Jadis résidence impériale.

SOURTOUR. *V.* FREY.

SOUS, anc. *Suse* ou *Elymaïs?* ruines en Perse (Khousistan); elles occupent un espace de 16 kil.

SOUS, v. et pays d'Afrique. *V.* SUS.

SOUSA, SOUSSA ou HAMANIET, anc. *Adrumète*, v. et port de la régence de Tunis, sur la Méditerranée, à 110 kil. S.-E. de Tunis; 10,000 hab. Défendue par trois forts. Export. d'huile, laines fines, céréales, etc.

SOUSAM-ADASSI, nom turc de SAMOS.

SOUSTONS, ch.-l. de cant. (Landes), arr. et à 27 kil. N.-O. de Dax; 1,010 hab. Comm. de bois.

SOUTCHAVA ou SUCZAWA, v. des Etats autrichiens (Bukowine), à 48 kil. S.-S.-E. de Czernowitz, sur une riv. de même nom (affluent du Sereth); 6,000 hab. Fabr. de maroquins, toiles, etc. Commerce avec la Transylvanie et la Moldavie. — Jadis résidence des princes de Moldavie.

SOU-TCHÉOU, v. de Chine (Kiang-sou), sur le canal Impérial et près du lac Taï-hou, à 140 kil. S.-E. de Nankin, 48 de la mer; 3 millions d'hab. Nombreux canaux, qui l'ont fait appeler *la Venise de la Chine*. Les Chinois la nomment *le Paradis terrestre* : la beauté du site et la douceur du climat en ont fait le séjour habituel des riches. On y remarque les quais, les ponts, les temples et les arcs-de-triomphe. Imprimeries, fabr. de brocarts et de broderies; centre du commerce de la soie.

SOUTERRAINE (LA), ch.-l. de cant. (Creuse), sur la Sedelle, arr. et à 34 kil. N.-O. de Guéret; 2,249 hab. Eglise romane avec crypte remarquable; brasseries; fabr. et exportation de sabots. Maison-mère des sœurs du Sauveur, pour l'éducation.

SOUTH, c.-à-d. *Sud, méridional*, en anglais : *Southwark*, rempart du sud, etc.

SOUTHAMPTON, jadis *Hanton*, en latin *Clausentum*, cité-comté d'Angleterre, dans le comté de son nom, port à l'embouchure de l'Itchin et du Test dans la Manche, à 119 kil. S.-O. de Londres, 17 de Winchester; 46,970 hab. Ville agréablement située sur une presqu'île, mais mal bâtie; importante par sa marine marchande et le chemin de fer qui la rattache à Londres. Hospice d'orphelins militaires. Bains de mer très-fréquentés. Construction de navires. Dock de carénage, le plus grand du monde. Magnifiques docks pour le commerce. Un des ports les plus fréquentés de l'Agleterre. Southampton a été bâtie par les Romains, importante sous les Saxons, elle fut saccagée par une flotte française en 1339.

SOUTHAMPTON (Comté de) ou HAMPSHIRE, comté d'Angleterre, au S., ch.-l. *Winchester;* entre ceux de Sussex et de Surrey à l'E., de Berks au N., de Wilts et de Dorset à l'E., et la Manche au S. Arrosé par la Test, l'Avon, l'Itchin, etc. Eaux minérales. Agriculture très-perfectionnée. Superf. : 412,500 hect., 481,495 hab.

SOUTHAMPTON, v. des Etats-Unis (New-York), sur la côte S. de Long-Island, à 160 kil. E. de New-York; 6,500 hab.

SOUTHERN (Thomas), poëte dramatique anglais, né à Dublin en 1659, m. en 1739, étudia d'abord le droit, puis servit quelque temps comme enseigne. Il écrivit des comédies et des tragédies qui lui valurent gloire et fortune. Les principales sont *l'Esclave royal*, et *le Fatal mariage*. Il a beaucoup d'élégance dans le style, et montre un talent supérieur pour créer et développer des caractères tragiques. On a recueilli ses *Œuvres* en 1735, 2 vol. in-12.

SOUTHEY (Robert), poëte anglais de l'école des *Lakistes*, né à Bristol en 1774, m. en 1843, débuta par un drame de *Wat Tyler*, dont l'exaltation démocratique lui valut un ordre d'aller résider quelques années en Portugal. Nommé, en 1801, secrétaire du chancelier de l'échiquier d'Irlande, il changea complétement d'opinions, et devint ardent tory. La pension qu'il obtint comme poëte lauréat, en 1813, lui permit de se retirer à Keswick (Cumberland), où il ne s'occupa plus que des lettres. Parmi ses poëmes, on distingue : *Jeanne d'Arc*, 1796; *Thalaba*, 1803; *Madoc*, 1805; *la Malédiction de Kehama*, 1811; *Roderic, le dernier des Goths*, 1814; de charmantes ballades (*St Gualbert, la Jeune fille d'auberge, la Sorcière de Berkeley*). Il a aussi écrit une biographie de Nelson, 1813, 2 vol. in-8°; une *Histoire du Brésil*, 1810-19, 3 vol. in-4°, ouvrage estimé; une *Histoire de la guerre de la Péninsule*, 1823, traduite en français par Lardier, 1828; une *Histoire des Indes occidentales*, 1827, 3 vol. in-8°; une *Histoire de la marine anglaise; Vindiciæ Ecclesiæ anglicanæ*, 1826; *Essais moraux et politiques*, 1832; *Spécimens des anciens poëtes anglais*, 1807, 3 vol. in-8°, etc. Ses *Mémoires* et sa *Correspondance* ont été publiés par son fils, en 1848. Southey était un versificateur élégant, de beaucoup de goût, mais de peu d'imagination.

SOUTHWARK, v. d'Angleterre (Surrey), est considérée comme un des faubourgs de Londres, dont la Tamise la sépare, et dont elle forme la partie méridionale. Il y a un grand nombre d'usines et de fabriques; 193,443 hab.

SOUTHWELL, brg et paroisse d'Angleterre, comté et à 23 kil. N.-E. de Nottingham; 3,400 hab. Maison de correction et prison du comté. Antique église de Ste Marie. Restes d'un anc. palais des archevêques d'York.

SOUTHWOLD, brg et paroisse d'Angleterre (Suffolk), port à l'embouch. de la Blythe, à 48 kil. N.-E. d'Ipswich, 23 S. d'Yarmouth; 2,000 hab. Bains de mer. Marais salants. Il y eut là deux rencontres navales entre les Anglais et les Hollandais, en 1666 et en 1672.

SOUTMAN (Pierre), peintre et graveur, né à Harlem vers 1580, m. après 1646, fut élève de Rubens, et forma à son tour des disciples distingués. Parmi ses estampes, on cite, outre des portraits d'après Rubens, *Jésus donnant les clefs à St Pierre*, d'après Raphaël, et la *Cène*, d'après Léonard de Vinci.

SOUVERAIN, monnaie d'or, valant : en Angleterre, 20 schellings, c.-à-d. 25 fr. 20 c.; en Autriche et en Bohême, 17 fr. 58 c.

SOUVESTRE (Emile), littérateur romancier, né à Morlaix en 1806, m. en 1854, était d'une famille de marins bretons, et la plupart de ses œuvres ont été inspirées par les souvenirs de Bretagne. On peut citer, entre autres, *le Foyer Breton*, les *Scènes de la chouannerie*; et surtout *les Derniers Bretons*, petite encyclopédie artistique et historique, où s'entremêlent les paysages, les traditions populaires et les poésies nationales. Souvestre manque parfois d'invention et d'originalité; mais, entre ses mains, la nouvelle et le roman ont toujours un caractère moral; il en est ainsi des *Confessions d'un ouvrier*, d'*Un Philosophe sous les toits* (couronné par l'Académie française), et de divers recueils de récits simples et gracieux, *le Coin du feu*, *Pendant la moisson*, *Récits et souvenirs*, etc.

SOUVIGNY, ch.-l. de cant. (Allier), arr. et à 16 kil. S.-O. de Moulins; 1,513 hab. Aymar, 1er sire de Bourbon, y fonda un prieuré de Bénédictins, qui devint un des premiers de l'ordre. L'église, qui a survécu au monastère, est un monument remarquable, de styles divers, et dont les caveaux renferment les tombeaux des sires de Bourbon. Verrerie à bouteilles, bougie, tuiles.

SOUVRÉ (Gilles de), *marquis de Courtanvaux*, né en 1540, m. en 1624, suivit en Pologne le duc d'Anjou (Henri III), fut nommé, à son retour, grand-maître de la garde-robe, puis capitaine du château de Vincennes, refusa d'aider à l'assassinat du duc de Montmorency projeté par Catherine de Médicis, reconnut un des premiers les droits de Henri IV, qui le choisit plus tard pour gouverneur du Dauphin, et obtint le bâton de maréchal de France en 1613.

SOUWAROW, ou mieux SOUVOROFF (Pierre-Alexis-Vasiliévitch, comte de), célèbre général russe, né, selon les uns, en Finlande, en 1729, et, selon les autres, en 1730 à Suskoi en Ukraine, m. en 1800, fut élevé à l'école des Cadets, entra au service en 1742 comme simple soldat, se distingua dans la guerre de Sept-Ans, et arriva, en 1762, au grade de colonel. Il fit, en cette qualité, la campagne contre Pougatchef, fut ensuite envoyé contre les Polonais, les battit à Stralowice, prit d'assaut Cracovie, 1768, et fut nommé général-major. En 1773, il servit contre les Turcs sous Romanzoff, eut part à la victoire de Kosludje en 1774, soumit les Tartares Nogaïs de la Crimée en 1782, devint général en chef en 1783, eut à combattre encore les Turcs en 1788, sauva Kinburn, prit

Otchakov, remporta des avantages signalés à Fokchani et sur les bords du Rimnik (d'où son titre de *Rimnikski*), et s'empara encore d'Ismaïlov, 1790, dont il fit massacrer les habitants. A la paix d'Iassy, il reçut le gouvernement d'Iékatérinoslaw, de la Tauride, et des provinces conquises à l'embouchure du Dniester. Envoyé ensuite contre les Polonais, il battit Kosciuszko à Macijovice, fit un carnage horrible des habitants de Praga, principal faubourg de Varsovie, et prit cette ville, en 1794. Catherine II lui conféra le titre de feld-maréchal, pour le récompenser de cette victoire, et lui fit don de terres considérables, où il se retira pour s'occuper d'agriculture. Chargé, par Paul Ier, en 1799, du commandement de l'armée russe envoyée en Italie contre les Français, il remporta un premier avantage à Cassano, battit Macdonald sur les bords de la Trebbia, vainquit encore Joubert à Novi, mais fut chassé de la Suisse par Masséna. Rappelé en Russie par Paul Ier, qui lui décerna le surnom d'*Italinski*, et qui voulait qu'il fît une entrée triomphale à St-Pétersbourg, il fut disgracié avant son arrivée, parce l'empereur apprit qu'il avait négligé quelque ordonnance sur la discipline. Le vieux général, déjà malade, fut vivement affecté de cette disgrâce, revint presque incognito à St-Pétersbourg, et mourut 15 jours après. Souvoroff était un général d'un grand talent et tacticien très-habile. Une statue lui a été élevée, en 1801, sur le Champ-de-Mars de St-Pétersbourg. *V. la Vie de Souvoroff tracée par lui-même, ou Collection de ses lettres et de ses écrits*, par Serge Glinka, Moscou, 1819, 2 vol. in-8°. PL.

SOUZA, v. de Portugal (Minho), à 20 kil. E. de Porto; 4,000 hab. Titre de comté.

SOUZA (Manoël de FARIA Y). *V.* FARIA.

SOUZA-BOTELHO (Joseph-Marie de), littérateur portugais, né à Oporto en 1758, m. en 1825, fils d'un gouverneur de la province de St-Paul au Brésil, fut plénipotentiaire en Suède, 1791, en Danemark, 1795, et en France, 1802-1805. Il a donné une belle édition des *Lusiades* de Camoëns, Paris, 1817, in-4°, et une traduction en portugais des *Lettres portugaises*, ibid., 1824, in-12.

SOUZA (Madame de), née FILLEUL, femme du précédent, née à Paris en 1760, m. en 1836, fut longtemps célèbre sous le nom de son premier mari, le comte de Flahaut, qui mourut sur l'échafaud en 1793. Femme du monde, d'une imagination romanesque et d'un esprit fin, elle chercha, dans la peinture de la société qui l'entourait, d'abord une distraction, puis une consolation et une ressource de l'exil. C'est à son retour de l'émigration qu'elle épousa M. de Souza-Botelho, en 1802. Une simplicité naturelle et élégante distingue tous ses romans, dont les principaux sont : *Adèle de Sénanges*, 1794, in-8°; *Emilie et Adolphe*, 1799, 3 vol. in-12; *Charles et Marie*, 1801, 1 vol. in-12; *Eugène de Rothelin*, 1808, 2 vol. in-12; *la Comtesse de Fargy*, 1823, etc. C'est le XVIIIe siècle vu par son côté chevaleresque; d'une part, des conceptions idéales; de l'autre, un cadre emprunté à la vie réelle, des observations piquantes, des causeries pleines d'abandon et de grâce, enfin le tableau d'une société où régnait la politesse, le bon goût, et le bon ton. Les *Œuvres* de Mme de Souza ont été réunies en 1822, 6 vol. in-8°. La *Bibliothèque Charpentier* en a publié un choix, Paris, 1840, 1 vol. in-12. G. L.

SOUZDAL, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 38 kil. N. de Vladimir, sur la Kamanka; 3,000 hab. Anc. palais des archevêques de Vladimir. Jadis titre d'une principauté, érigée au XIe siècle comme apanage des princes de la maison de Rurik, et indépendante de 1167 à 1392; cette principauté comprenait les gouv. actuels de Vladimir, de Nijni-Novogorod, de Moscou, etc. Fabr. de cotonnades.

SOVANA ou SOANA, *Suanum*, ville de Toscane, province et à 95 kil. S. de Sienne. Évêché. Patrie du pape St-Grégoire VII. Ruines étrusques.

SOZOMÈNE (Hermias), historien, né en Palestine vers le commencement du Ve siècle, fut avocat à Constantinople. Il avait écrit un *Abrégé d'histoire* depuis l'Ascension de J.-C. jusqu'à la défaite de Licinius en 323, ouvrage auj. perdu. Mais nous avons son *Histoire ecclésiastique*, en grec, de 324 à 439, qui continue celle d'Eusèbe; Rob. Estienne l'a publiée dans ses *Historici græci*, Paris, 1544, et le président Cousin l'a traduite en français. Sozomène est meilleur écrivain que Socrate le Scholastique, qu'il semble avoir copié. On lui attribue à tort l'*Irrisio gentium* qui porte le nom d'Hermias.

SOZOPOLIS, v. de l'anc. Thrace, dite aussi *Apollonie*; auj. *Sizéboli*.

SOZUSA, dite aussi *Apollonie*, v. et port de la Cyrénaïque, sur la Méditerranée, au N.-E. de Cyrène; auj. *Marza-Susa*.

SPA, *Aquæ Spadanæ*, v. de Belgique, prov. et à 28 kil. S.-E. de Liége, et à 16 de Verviers, sur la Wèse, dans une charmante vallée; 3,900 hab. Sources célèbres d'eaux ferrugineuses froides, qui attirent chaque année de nombreux visiteurs; les principales sont : le *Pouhon*, la *Géronstère* et la *Sauvenière*. Le bourg a été fondé en 1327 par un maître de forges, qui, ayant acheté du prince-évêque de Liége un bois au centre duquel se trouvait la fontaine du *Pouhon*, dans une petite prairie, fit défricher et construire. Fabr. renommées de boîtes et autres objets en érable, platane ou bois blanc peint; exportation d'eaux minérales (150,000 cruchons par an).

SPADA (Leonello), peintre de l'école bolonaise, né à Bologne en 1576, m. en 1622, élève des Carraches, se distingue par un coloris vrai, de l'originalité, de la hardiesse, du relief dans le clair-obscur. Ses principales œuvres sont le *Martyre d'une sainte* et St *Jérôme* à Parme, *Suzanne au bain*, et l'*Enfant prodigue* à Modène. Le musée du Louvre a 4 tableaux de lui, parmi lesquels *le Martyre de St Christophe*, et *le Retour de l'Enfant prodigue*.

SPAENDONCK (Gérard VAN), peintre hollandais, né à Tilbourg (Brabant septentrional) en 1746, m. à Paris en 1822, fut élève de Herreyns, habile peintre de fleurs d'Anvers, et vint ensuite à Paris, où un amateur, nommé Lavalette, le logea pendant 8 ans dans son hôtel. Van Spaendonck commença par peindre la miniature, puis se livra à la peinture des fleurs, genre dans lequel il se fit une grande et juste réputation. Il entra à l'Académie de peinture en 1781; en 1793, fut nommé administrateur du cabinet d'histoire naturelle, professeur d'iconographie végétale au Jardin des Plantes de Paris, et membre de l'Institut dès la création de ce corps. Van Spaendonck entend admirablement la composition des tableaux de fleurs; il rend la nature avec beaucoup de vérité; sa couleur est pleine de fraîcheur et d'harmonie, fine, légère, transparente, et ses accessoires toujours choisis avec goût. Le musée du Louvre a de lui un tableau de *Fleurs et Fruits*. Il a laissé un ouvrage intitulé : *Fleurs dessinées d'après nature, recueil utile aux amateurs, aux jeunes artistes*, etc. A. M.

SPAGNUOLI (BATTISTA). *V.* BATTISTA.

SPAHIS, ou mieux *Sipahis*, c.-à-d. en persan *cavaliers*. En Turquie, le corps des Spahis, institué par Amurat Ier, se divisait en deux classes, et avait pour armes spéciales le sabre et le javelot; mais, depuis le nouveau système militaire introduit par Sélim III, il est maintenant discipliné à l'européenne, comme le reste des troupes turques. On donne en Algérie le même nom à un corps de cavalerie au service de la France, et divisé en spahis réguliers et en irréguliers : les premiers demeurent constamment enrégimentés, et se composent en grande partie d'indigènes, équipés selon l'usage du pays; les autres, recrutés parmi les indigènes, les colons européens et les membres de diverses tribus soumises, ne sont tenus de servir qu'en cas d'appel. Tous sont commandés par des officiers français. Ils sont armés d'un sabre et d'un fusil; leur uniforme se compose d'un gilet bleu, d'une veste garance, d'un pantalon bleu, large, serré par une ceinture, et s'arrêtant au genou, d'un turban rouge, et d'un burnous garance. D.

SPAITLA, *Suffetula*, v. de la régence de Tunis, à 200 kil. S.-O. de Tunis. Belles ruines romaines.

SPALATO ou SPALATRO, anc. *Spalatum*, v. des Etats autrichiens (Dalmatie), bon port sur un golfe de l'Adriatique, à 168 kil. E.-S.-E. de Zara; 16,000 hab. Ch.-l. de cercle. Archevêché, fondé en 650, et dont le titulaire prend le titre de primat de Dalmatie et de Croatie; séminaire; gymnase. École normale; Société d'agriculture. On remarque la cathédrale, anc. temple de Diane, un temple de Jupiter transformé en église, et un d'Esculape, qui sert de baptistère. Pêche active; commerce considérable en vin, huile, blé, figues, laines, cire, suif, rosoglio. Filat. de laine. Bains d'eaux sulfureuses. Cette ville doit son origine à un palais construit par Dioclétien, en 303, et dont on voit les ruines aux environs.

SPALDING (Jean-Joachim), prédicateur protestant et littérateur distingué, né en 1714 à Triebsess (Poméranie suédoise), m. en 1804, fut d'abord précepteur, puis pasteur à Lassahn, et, en 1764, membre du consistoire général et pasteur de l'église St-Nicolas à Berlin. Outre des *Sermons*, devenus classiques, Berlin, 1765, 2 vol., et 1768-1784, 2 autres vol. in-8°, il a laissé : la *Destination de l'homme*, Greifswald, 1748, in-8°, ouvrage souvent réimprimé, et qui a fondé sa réputation comme moraliste; *Pensées sur l'importance des sentiments religieux*, Leipzig, 1761, in-8°; *Lettres confidentielles sur la religion*, Breslau, 1784, in-8°, ouvrage en faveur du christianisme.

SPALDING (George-Louis), philologue, fils du précédent, né à Barth, près de Stralsund, en 1762, m. en 1811, fut précepteur des enfants du prince Ferdinand de Prusse, professeur au gymnase de Berlin, en 1787, conseiller au ministère de l'instruction publique, et membre de l'Académie (section d'histoire). On a de lui une *Dissertation sur l'école philosophique de Mégare*, en latin, 1792, et une excellente édition annotée de *Quintilien*, à laquelle il travailla pendant 19 ans, Leipzig, 1798-1816, 4 vol. in-8°.

SPALDING, brg et paroisse d'Angleterre, comté et à 53 kil. S.-S.-E. de Lincoln, sur la Welland; 6,500 hab. Maison de correction du comté. Belle église. Récolte de lin et de chanvre. Comm. de grains et de laines.

SPALLANZANI (Lazare), célèbre chirurgien et naturaliste, né en 1729 à Scandiano près de Modène, m. en 1799, fit ses études à Bologne, se livra successivement au droit, aux mathématiques et aux sciences physiques, fut professeur de logique et de littérature grecque à Reggio en 1754, et à Modène en 1760, obtint en 1770 la chaire d'histoire naturelle et la direction du musée à Pavie, et attira, par l'éclat de son enseignement, une foule d'étudiants de toutes les parties de l'Europe. Voulant étudier de près les divers phénomènes de la nature, il explora, de 1779 à 1788, les côtes de la Méditerranée de Livourne à Marseille, l'Italie, les rivages de l'Adriatique et de l'Archipel, Corfou, Cérigo, Constantinople, la Roumélie, etc., et rapporta des collections d'histoire naturelle qui enrichirent le musée de Pavie. On lui doit d'intéressantes observations sur la circulation du sang, la génération, la digestion, les animaux microscopiques, la reproduction d'organes amputés, la fécondation artificielle, etc. Ses principaux ouvrages sont : *Observations microscopiques sur le système de la génération de Needham et de Buffon*, Modène, 1767, in-8°, traduit en français par Regley, Paris, 1769; *Essai sur les animalcules infusoires*, Venise, 1767; *Des phénomènes de la circulation*, Modène, 1777, in-8°, trad. en français par Tourdes, Paris, 1800; *Opuscules de physique animale et végétale*, ibid., 1776, 2 vol. in-4°, trad. en français par Senebier, Genève, 1777; *Expériences sur les reproductions animales*, Pavie, 1782; *Mémoire sur la respiration*, Milan, 1803, 2 vol. in-8°; *Voyages à Naples, en Sicile, dans les îles de Lipari, et dans plusieurs parties de l'Apennin*, Pavie, 1792-1805, 6 vol. in-8°, trad. en français par Senebier et Toscan, etc.

SPANDAU, v. forte des Etats prussiens (Brandebourg), à 14 kil. O. de Berlin, au confluent du Havel et de la Sprée; 10,309 hab. La citadelle, très-bien fortifiée, sert de prison d'Etat. Une maison de détention est établie dans l'ancien palais des électeurs de Brandebourg. Belle église St-Nicolas, du XVIe siècle. Manuf. royale d'armes. Fabr. de toiles, lainages, poterie; tanneries, brasseries, distilleries. Construction de bateaux.— Les Suédois prirent cette ville en 1631, et les Français en 1806.

SPANGENBERG (Auguste-Théophile), né en 1704 à Klettenburg (comté de Hoheinheim), m. en 1792, étudia la théologie, entra dans l'établissement des Frères Moraves à Herrnhut, alla prêcher leur doctrine en Amérique à trois reprises différentes, 1735, 1746, 1751, fut élevé par sa secte au rang d'évêque, et, après la mort de Zinzendorf, devint membre du conseil suprême d'Herrnhut en 1760, inspecteur des établissements moraves de la Haute-Lusace en 1764, président du conseil de direction générale en 1789. On a de lui : *Vie du comte de Zinzendorf*, 1772-75, 8 vol. in-8°; *Résumé de la doctrine chrétienne dans la communauté évangélique des Frères*, 1779, in-8° (en latin).

SPANGENBERG, v. de la Hesse-Cassel, à 10 kil. E.-S.-E. de Melsungen; 2,000 hab. Anc. château-fort des landgraves, servant de prison d'Etat. Fabr. de toiles.

SPANHEIM (Ezéchiel), numismate, né à Genève en 1629, m. en 1710, fut professeur d'éloquence dans sa ville natale en 1650, puis gouverneur du fils de l'électeur palatin Charles-Louis, reçut de ce prince plusieurs missions en Italie et en Hollande, et passa au service de l'électeur de Brandebourg, qu'il représenta à Londres de 1702 à 1705. Il a laissé : des *Notes* sur Callimaque, Strabon, Josèphe, Thucydide, Julien, etc.; un ouvrage *de Usu et præstantiâ numismatum antiquorum*, Rome, 1664, in-4°, et Amst., 1706-1717, 2 vol. in-fol., plein de méthode et d'érudition; *Orbis romanus, seu ad constitutionem imperatoris Antonini..., exercitationes II*, 1697, in-4°.

SPANHEIM (Frédéric), frère du précédent, né en 1632, m. en 1701, professa la théologie à Heidelberg et à Leyde, et devint, dans cette dernière ville, professeur d'histoire sacrée, bibliothécaire et recteur de l'Université. Ses *Œuvres*, dans lesquelles on remarque une *Histoire ecclésiastique*, ont été publiées à Leyde, 1701-1703, 3 vol. in-fol.

SPANHEIM ou SPONHEIM, brg des Etats prussiens (prov. du Rhin), à 12 kil. N.-O. de Kreuznach. Titre d'un comté formé vers le Xe siècle, et qui appartint jusqu'en 1437 à la maison de Neubourg, dont un membre, Jean Ier, fut la tige des comtes de Sayn-Wittgenstein (*V. ce mot*). Ce comté se divisait en *Comté antérieur*, ch.-l. Kreutznach, et *Comté ultérieur*, qui comprenait les bailliages d'Allenbach, Birkenfeld, Castellaun, Traërbach, et Vinteberg. A l'extinction des Neubourg, le comté fut partagé entre la maison de Bade et un comte de Veldenz, d'où il passa à la famille palatine de Simmern. Auj. il est compris dans la Prusse rhénane et dans la principauté oldenbourgeoise de Birkenfeld. On voit encore à Spanheim les restes du château de la famille de ce nom.

SPANISH-TOWN, *Santiago de la Vega* des Espagnols, v. capitale de l'île de la Jamaïque, à 24 kil. O.-N.-O. de Kingston, sur la Cobre, à 9 kil. de son embouchure, par 18° 1' lat. N., et 79° 4' long. O.; 5,000 hab. Siége du gouverneur-général, des tribunaux, d'un évêque anglican, et d'un vicaire apostolique. — Fondée en 1520 par Diégo, fils de Christophe Colomb.

SPANISH-TOWN ou PORT-D'ESPAGNE, v. cap. de l'île de la Trinité (Petites Antilles anglaises), sur la côte O. et le golfe de Paria, bon port à l'embouch. du Caroni, par 10° 38' lat. N., et 63° 49' long. O.; 20,000 hab.

SPARNACUM, nom latin d'EPERNAY.

SPARNO, nom latin d'EPERNON.

SPARRE (Eric), sénateur et vice-chancelier de Suède, né en 1550, m. en 1,600. Il conspira pour exclure du trône les descendants de Gustave Ier, écrivit au nom de la noblesse le *Pro rege, lege et grege*, contre Charles, duc de Sudermanie, frère de Jean III, et contre la royauté, contribua à l'élection de Sigismond, fils de Jean, comme roi de Pologne, et lui resta fidèle contre Charles IX, qui, vainqueur, se le fit livrer et le fit décapiter. Fort instruit, il correspondait avec les savants étrangers. Jacques II d'Ecosse le nomma baron. A. G.

SPARTA, ville des Etats-Unis (New-York), à 45 kil. S.-O. de Canandaigua; 6,000 hab.

SPARTACUS, fameux chef d'esclaves, était né en Thrace, mais de race numide, vers 113 av. J.-C., et, à ce qu'on croit, d'une famille noble. Servant dans un corps auxiliaire de Rome, il déserta, fut repris, et condamné à l'esclavage. Doué d'une force prodigieuse, on le destinait au métier de gladiateur. Il s'échappa de prison avec quelques compagnons, en 73, appela autour de lui les aventuriers et les esclaves fugitifs, ravagea la Campanie, et eut bientôt sous ses ordres plus de 70,000 hommes. Bien qu'il eût défait tour à tour le préteur Clodius, le consul Varinus et son lieutenant Cossinius, il ne pouvait espérer de détruire Rome; il ne songeait qu'à sortir de l'Italie et à retourner en Thrace; mais il avait à peine atteint la Gaule Cisalpine, quand ses compagnons, plus ardents à la vengeance, le contraignirent de rétrograder. Il battit encore les consuls Gellius et Lentulus, puis Mummius, lieutenant de Crassus, mais, hors d'état de prendre Rome, pressé bientôt par des forces supérieures, battu par Crassus, refoulé vers le Brutium, cerné aux environs de Rhégium, il ne put passer en Sicile, comme il le méditait, et périt dans une dernière bataille sur les bords du Silarus, en 71. Saurin a fait jouer une tragédie de *Spartacus*. C. P.

SPARTE ou LACÉDÉMONE, république et ville de l'anc. Grèce. La ville était capitale de la Laconie, et s'élevait au confluent de l'Eurotas (*Iri*) avec la Tiasa (*Magoula*), dans une vallée étroite, enfermée par les chaînes du Parnon à l'E. et du Taygète à l'O., d'où l'épithète de *Creuse* que lui donnaient les poëtes anciens. La ville avait 48 stades (8 à 9 kil.) de circonférence, était de forme ovale, et divisée en 4 régions : à l'E., *Limnæ* ou *les Marais* près de l'Eurotas, et comprenant, au confluent même du fleuve et de la Tiasa, la partie appelée le *Platanistè*; au N., *Pitane*, appuyée sur un rocher haut de 100 à 120 mètres, où était l'Acropole, et, au pied, l'Agora ou place publique; à l'O., *Cynosura*, près de la Tiasa; au centre, *Messoa*. Elle n'avait aucune fortification. Ses monuments (cirque, théâtre, temples de Junon argienne, de Vénus guerrière, de Minerve Chalcioecchos, de Neptune Gœochos, des Muses, Portique des Perses) étaient peu remarquables. On trouve parmi ses ruines actuelles, de grandes pierres appartenant au théâtre, une partie de l'enceinte du cirque construite en briques, des débris de temples, entre autres des fûts de colonnes, des chapiteaux, des sculptures et des inscriptions. Sparte comptait 32,000 citoyens, qui tenaient sous leur joug 340,000 esclaves.

Les premiers habitants de la Laconie furent des Lélèges mais la fondation de Sparte ne paraît remonter qu'à l'in-

vasion de la tribu Hellénique des Achéens, invasion que les traditions nationales déguisent sous la légende d'un mariage : Eurotas, petit-fils de Lélex, étant mort sans enfants mâles, laissa son royaume à Lacédémon, fils de Jupiter et de Taygète, époux de sa fille Sparte, dont le nom fut donné à la ville que bâtit Lacédémon. Les rois Achéens demeurèrent maîtres de Sparte et de la Laconie jusqu'après la guerre de Troie, et on les voit s'allier souvent à ceux d'Argos; c'est ainsi qu'après Tyndare, son gendre Ménélas règne à Sparte, et, après Ménélas, Oreste, époux de sa fille Hermione. L'invasion des Doriens, 1190, sous la conduite des Héraclides, donna à Sparte des maîtres nouveaux : alors furent fondées les deux dynasties corégnantes des Proclides et des Eurysthénides, ainsi appelées de Proclès et d'Eurysthènes, fils d'Aristodème, le premier chef des Doriens. Obscure jusqu'à Lycurgue, mais devenue puissante par les institutions de ce législateur (*V.* Lycurgue), Sparte commença d'acquérir la suprématie sur les autres Etats Doriens : les deux guerres de Messénie (*V. ce mot*) doublèrent son territoire et sa population; en 582, elle renversa à Corinthe la dynastie de Cypsélides, en 580 celle des Orthagorides à Sicyone, et s'allia étroitement avec ces deux villes en y fondant un gouvernement oligarchique. Vers 550, elle enleva à Argos la Cynurie, et, en Arcadie, réduisit les Tégéates à la condition de sujets. Sparte était alors le plus puissant Etat de la Grèce, et c'est à ce titre que Crésus, roi de Lydie, menacé par les Perses, conclut avec elle une ligue défensive. En 510, elle intervint dans les affaires de l'Attique, pour chasser Hippias et le remplacer par Clisthène; en 507, pour expulser ce dernier au profit d'Isagoras; en 505, mais sans succès, pour rétablir Isagoras renversé par Clisthène. A la puissance politique, elle joignait l'éclat des lettres et des arts; on la voit au VIe siècle, accueillir les artistes étrangers, Théodore de Samos, Bathyclès de Magnésie, etc.; les sculpteurs Chartas et Syadras sont Spartiates de naissance, et forment le Corinthien Euchir, dont le disciple, Cléarque de Rhégium, fait pour Sparte un colosse de Jupiter en or battu : sont aussi spartiates, les sculpteurs Doryclidas, Doutas, Théoclès, et le plus grand de tous, Gitiadas, architecte, sculpteur et poëte, qui construisit un temple d'airain pour Minerve, fondit la statue de la déesse, composa un hymne en son honneur, et entoura tout l'édifice de bas-reliefs en airain, dont Pausanias vante l'admirable composition; au travail de l'airain et du marbre se joignait celui de la toreutique, c.-à-d. l'emploi du bois, de l'or, et de l'ivoire habilement mélangés. La musique et la poésie, considérées comme moyen d'éducation, étaient également en honneur. Les lois de Lycurgue étaient en vers, et ses institutions commentées dans les chants de Tyrtée et de Terpandre; enfin le poëte Alcman obtint par son génie le rang le plus rapproché de celui de citoyen spartiate.

Les guerres médiques accrurent la puissance de Sparte. Léonidas s'illustra aux Thermopyles, 480, Eurybiade commanda à Salamine, 480; et Pausanias à Platée, 479. Mais l'arrogance et la trahison de Pausanias détachèrent de Sparte les alliés, et les déterminèrent à confier à Athènes l'hégémonie de la Grèce, 477. Un tremblement de terre, qui détruisit une partie de Sparte, 466, amena la 3e guerre de Messénie, les Hilotes et les Messéniens ayant profité du désastre pour se révolter contre leurs oppresseurs. Les Spartiates, après avoir demandé du secours à Athènes, renvoyèrent les auxiliaires avec dérision, quand ils eurent, avec leurs seules forces, apaisé le soulèvement, 461; de là une guerre entre Sparte et Athènes, prélude de la guerre du Péloponèse. Périclès s'allie contre Sparte avec Argos, Mégare, les Thessaliens et les Phocidiens, 458; les Spartiates sont vainqueurs des Athéniens à Tanagre, mais l'amiral athénien Tolmidas brûle Gythium, arsenal de Sparte, et établit à Naupacte les Messéniens que la fin de la guerre chasse de leur pays, 456. Cimon fait conclure une trêve, 454, changée peu après, 450, en paix définitive. La guerre recommence à l'occasion de la 2e guerre Sacrée en 448, et Sparte forme contre Athènes une ligue péloponésienne, où elle fait même entrer les Perses, donnant le fatal exemple, qu'elle doit renouveler souvent, d'appeler l'étranger dans les affaires intérieures de la Grèce, 446. La conquête de l'Eubée par Périclès fait avorter ce projet, et une paix de 30 ans, 445, suspend les hostilités. La guerre du Péloponèse (*V. ce mot*), 431-404, donne à Sparte une autorité absolue en Grèce; mais ses institutions s'altèrent, l'argent et le luxe s'introduisent chez elle, des tributs sont prélevés sur les alliés, les généraux se déshonorent par leur avidité (Gylippe vole le trésor public), ou par leur ambition (Lysandre). A l'intérieur, la cruauté de l'oligarchie spartiate suscite la conspiration de Cinadon, 399, qui soulève en vain toutes les classes opprimées; à l'extérieur, la cruauté des *Harmostes* spartiates à Athènes, 402, à Byzance, 402, une guerre injuste contre l'Elide, 402, rendent le joug de Sparte odieux à la Grèce. Comprenant enfin que les Perses ont profité plus qu'elle-même de la guerre du Péloponèse, elle veut les combattre, favorise d'abord la guerre entre le jeune Cyrus et son frère Artaxerce Mnémon (le lacédémonien Cléarque est le commandant des 13,000 Grecs auxiliaires de Cyrus à Cunaxa en 401), puis entreprend directement la guerre, en envoyant en Asie-Mineure Thymbron, 400-399, Dercyllidas, 399-398, et Agésilas, 397-95, dont les victoires menacent le trône du grand roi. Mais l'or de la Perse suscite une ligue de Corinthe, d'Argos, de Thèbes, et d'Athènes contre Sparte. Lysandre est vaincu et tué à Haliarte, 394, et, malgré la victoire d'Agésilas à Coronée, 393, la défaite navale de Cnide fait perdre à jamais aux Spartiates l'empire de la mer, que l'appui des Perses rend à Athènes. Pour rompre cette alliance, Sparte conclut le honteux traité d'Antalcidas, 387, par lequel elle achète une flotte de 80 vaisseaux au prix de la liberté de tous les Grecs d'Asie qu'elle abandonne au roi. Redevenue maîtresse de la Grèce, elle abuse de sa puissance, détruit les murs de Mantinée dont la puissance l'inquiète, 385, rétablit l'aristocratie à Phlionte, 383, s'empare par surprise de la Cadmée, citadelle de Thèbes, 382, et attaque sans motif le Pirée, 378. Mais Pélopidas chasse sa garnison de Thèbes, 378. A Thèbes se joint Athènes, qui reconquiert l'empire de la mer, du consentement des insulaires qu'elle affranchit de la tyrannie lacédémonienne, 377. Les Spartiates sont vaincus sur terre à Thespies, 377, à Orchomène et à Tégyre, 376, sur mer à Naxos, 377, et à Leucade, 376, enfin par Epaminondas à la grande bataille de Leuctres, 371. Le général thébain envahit trois fois le Péloponèse, fonde Mégalopolis et Messène contre Sparte, est vainqueur et périt à Mantinée, 363. Agésilas meurt peu après, 362, et, avec lui, les anciennes vertus de Sparte, et sa puissance.

Les attaques de Sparte contre Messène et Mégalopolis donnent à Philippe de Macédoine l'occasion d'intervenir dans les affaires de la Grèce, 350 : les vaisseaux macédoniens menacent les côtes de Laconie, et forcent Sparte de respecter ses rivales. Persévérant dans sa politique égoïste, elle laisse Philippe accabler la Grèce à Chéronée, 338, et refuse ensuite de le reconnaître pour généralissime, lorsqu'il annonce à Corinthe, 337, le projet d'aller détruire l'empire persan. L'or de Darius engage Sparte à tenter d'arrêter les victoires d'Alexandre, en soulevant contre lui la Grèce; mais le roi Agis est vaincu et tué par Antipater, 330. Lorsque Aratus fonda la ligue achéenne, 252, pour lutter contre la Macédoine, Sparte refusa d'y accéder. En même temps, elle périssait à l'intérieur; au lieu de 9,000 Spartiates à qui Lycurgue avait donné la souveraineté, on n'en comptait plus, en 239, que 700 à peine, parmi lesquels 600 mendiaient, privés de leurs droits politiques et de leurs héritages. Sparte périssait *faute d'hommes*, dit Polybe, et n'était plus qu'une révolution continuelle. En quelques années, quatre fois les éphores furent massacrés, et l'on vit la royauté absolue, ensuite abolie, puis rétablie, et achetée au prix de cinq talents (11,080 fr. environ). Agis III et Cléomène (*V. ces noms*), rois patriotes, mais inintelligents, crurent relever leur patrie en renouvelant ses antiques institutions, sans lui rendre ses mœurs premières. Agis périt assassiné, 239; Cléomène parut d'abord réussir : il opéra violemment la réforme de Sparte par le meurtre des éphores et le partage des biens, attaqua ensuite la ligue achéenne, dont il voulait être élu stratége, battit Aratus au mont Lycée, 225, et à Dymes, le força d'appeler Antigone Doson, roi de Macédoine, à son secours, mais fut battu à Sellasie, 222, et alla mourir en Egypte. Ses réformes tombèrent avec lui, et Sparte resta livrée aux factions d'où sortit la tyrannie de Machanidas, 210. Il prétend assujettir tout le Péloponèse, est vaincu et tué à Mantinée, 208, par Philopœmen, nouveau stratége des Achéens, et remplacé bientôt par un tyran plus cruel encore, Nabis, 205-192. D'abord allié de Philippe, Nabis passe aux Romains, et s'empare d'Argos, que ses nouveaux alliés, se défiant avec raison de sa fidélité, lui enlèvent, ainsi que Gythium, et les villes maritimes de Laconie, 195. Il est tué par les Etoliens, 192, et Sparte, occupée d'abord par ce peuple, est délivrée par Philopœmen, qui l'agrége à la ligue achéenne. Elle en est séparée par le sénat romain qui craint la puissance de la ligue, une première fois en 183, une dernière en 147, et bientôt elle est réduite avec le reste de la Grèce en province romaine,

146. Les Romains laissèrent l'administration intérieure de la ville à un Spartiate qui n'était en réalité que l'agent de la République. Sous Auguste, Eurycles, le chef de la nation, ayant abusé de sa puissance, l'empereur sépara les Laconiens de Sparte, et les constitua en cité particulière sous le nom d'*Eleuthéro-Laconiens* (Laconiens libres). Après avoir fait partie de la province d'Achaïe, puis du thème de Péloponèse dans l'empire d'Orient au VII^e siècle, Sparte fut comprise, lors de la fondation de l'Empire latin, 1204, dans la principauté de Morée ou d'Achaïe, et forma ensuite, sous un prince de la famille des Paléologues, le *despotat de Sparte*, conquis en 1460 par les Turcs. Trois ans après, la ville fut incendiée par Malatesta, allié du dernier despote Démétrius. Remplacé comme ch-l. du Péloponèse, d'abord par Mistra, fondée par les Latins, puis, au XVII^e siècle, par Tripolitza, elle a été rebâtie de nos jours. *V.* l'art. suiv. — Sur la législation et les mœurs de Sparte, *V.* LYCURGUE. C. P.

ROIS DE SPARTE.

1° *Avant les Héraclides* (époques incertaines).

Sparton, vers	1880	Œbalus.	
Lélex, vers	1742	Hippocoon.	
Mylès ou Mélès, vers.	1680	Tyndare, vers	1328
Eurotas, vers	1631	Ménélas, vers	1280
Lacédémon, vers	1577	Oreste (déjà roi d'Argos), vers	1240
Amyclas	1480	Tisamène	1220 ou 1192
Argalus.			
Cynortas, vers	1415		

2° *Dynastie des Héraclides.*

Aristodème, *père de Proclès et d'Eurysthène*..... 1190

Proclides ou Eurypontides.		*Eurysthénides ou Agides.*	
Proclès	1186	Eurysthène	1102
Soüs		Agis	1056
Eurypon	1142-986	Echestratus	1055
Prytanis		Labotas	1120
Eunome	986	Doryssus	983
Polydecte	907	Agésilas	954
Charilaüs (*mineur*)	898	Archélaüs	910
(*Régence de* Lycurgue, *oncle de Charilaüs.*)	898-879	Téléclus	850
Nicandre	809	Alcamène	810
Théopompe	770	Polydore	771
Zeuxidame	723	Eurycrate I^er	724
Anaxidame	690	Anaxandre	687
(*Plusieurs chronologistes placent ici un* Archidamus *de* 651 *à* 605).		Eurycrate II	652
		Léon	645
		Anaxandride	597
		Cléomène I^er	519
Agasiclès	645	Léonidas I^er	491
Ariston	597	Plistarque	480
Démarate	520	Plistoanax	479
Léotychide	492	Pausanias	408
Archidamus I^er ou II.	469	Agésipolis I^er	394
Agis I^er	427	Cléombrote I^er	380
Agésilas	400	Agésipolis II	371
Archidamus II ou III.	361	Cléomène II	370
Agis II	338	Aréus ou Arétas I^er	309
Eudamidas I^er	330	Acrotatus	265
Archidamus III ou IV.	296	Aréus ou Arétas II	264
Eudamidas II	261	Léonidas II	257
Agis III	244	Cléombrote III, *usurpateur*	243
Eurydamidas	239	Léonidas II, rétabli	239
Euclidas ou Epiclidas, *prince Eurysthénide, frère de Cléomène III.*	234	Cléomène III	238
		Agésipolis III	219
Lycurgue, *tyran de la race des Proclides*			219
Machanidas, tyran			210
Nabis, tyran			205-192

SPARTE, ch-l. du nome de Laconie (roy. de Grèce); 1,800 hab. Sériciculture. Comm. de laines, grains, fromages, eaux de rose et de fleur d'oranger. Rebâtie par le roi Othon, sur l'emplacement de la ville antique.

SPARTEL (Cap), anc. *Ampelusia*, cap du Maroc, sur la côte du royaume de Fez, par 35° 47′ lat. N., et 8° 15′ 6″ long. O., forme l'entrée S. du détroit de Gibraltar par l'océan Atlantique.

SPARTIEN, *Ælius Spartianus*, le 1^er des 6 écrivains de l'*Histoire Auguste*. Le seul renseignement que l'on ait sur lui, c'est qu'il vécut sous Dioclétien et Constantin. On le regarde comme l'auteur des Vies d'Adrien, Ælius Vérus, Didius Julianus, Septime-Sévère, Pescennius Niger, Caracalla, et Géta. Il manque de goût et de style, mais il donne beaucoup de détails curieux sur les lois et les mœurs. Spartien a été traduit en français par Moulines, avec les autres auteurs de l'Histoire Auguste, Paris, 1806, 3 vol. in-12; par M. Baudement, dans la Bibliothèque latine de M. D. Nisard, Paris, 1847, gr. in-8°; par M. Legay, dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, 2^e série, 1844, in-8° D—R.

SPARTIVENTO, c.-à-d. *qui partage le vent*, anc. *Herculis promontorium* cap à l'extrémité S.-O. de l'Italie (Province de Reggio), par 37° 56′ lat. N., et 13° 43′ long. E. Il est ainsi nommé de ce que, par sa position, il refoule les vents qui viennent du large, les coupe ou en diminue la violence.

SPAUTA ou MARCIANÈS, grand lac d'Asie, au N. de l'anc. Mésopotamie.

SPEAN, riv. d'Ecosse (Inverness), naît dans les lacs de Laggan et de Troïg, coule à l'O. et au S.-O., et communique à la mer par un petit canal.

SPÉCULAIRE (Pierre), *Lapis specularis*, pierre transparente que les Anciens débitaient en lames minces pour en garnir les croisées des habitations en guise de vitres. Elle avait le mat et le gris de l'alun de roche, et sa transparence égalait celle du verre ou du cristal. C'était un alabastrite ou albâtre gypseux, qui fut découvert du temps de Néron; on le tirait d'Espagne, de Cypre, de Sicile, et même d'Italie aux environs de Bologne. C. D—y.

SPEIGHT'S-TOWN, v. de l'île de la Barbade, sur la côte O., à 16 kil. N. de Bridge-Town; 2,000 hab.

SPELLO, anc. *Hispellum*, ville du roy. d'Italie (Prov. de Pérouse), à 5 kilom. N.-O. de Foligno; 4,657 hab. Jadis place forte, prise par Charles-Quint en 1529, et démantelée par Paul III. Il y eut un évêché, transféré dès le VI^e siècle à Spolète. En 1772, on trouva, dans cette ville, le tombeau de Properce.

SPELMAN (Henri), philologue et antiquaire anglais, né en 1562 près de Lynn-Regis, m. en 1641, a laissé : *Glossarium archæologicum*, Londres, 1664 et 1687, in-fol.; *Collection des conciles d'Angleterre*, 1639-64, 2 vol. in-fol., rééditée par D. Wilkins, 1737; *Codex legum, veterum statutorum Angliæ*, inséré par Wilkins dans ses *Leges anglo-saxonicæ*, Londres, 1721, in-fol., etc.

SPELUGA, nom italien du SPLUGEN.

SPENCER. *V.* SPENSER.

SPENDIUS. *V.* MERCENAIRES (Guerre des).

SPENER (Philippe-Jacques), fondateur de la secte des Piétistes, né en 1635 à Ribeauviller (Alsace), m. en 1705, étudia à Strasbourg et à Bâle, acquit des connaissances fort étendues en histoire, eut une place de prédicateur à Strasbourg en 1663, à Francfort-sur-le-Mein en 1670, et à la cour de Dresde de 1680 à 1690, et devint pasteur de St-Nicolas à Berlin. Il tint chez lui des réunions religieuses, dites *Colléges de piété*, où on lisait et commentait des passages de la Bible. L'Université de Halle devint le foyer du Piétisme. Spener a laissé des ouvrages sur l'histoire et l'art héraldique : *Historia insignium illustrium, opus heraldicum*, Francfort, 1690-1735, 2 vol. in-fol.; *Theatrum nobilitatis Europeæ, tabulis chronologicis adornatum*, ibid., 1668, in-fol.; *Sylloge genealogicum, historicum, quibus suos principes Germania debet*, ibid., 1665, in-8°.

SPENSER (Hugues), nom de deux favoris (le père et le fils) d'Edouard II, roi d'Angleterre. Exilés sur la demande des barons en 1320, ils revinrent l'année suivante, reprirent tout leur ascendant à la cour, envoyèrent beaucoup de seigneurs à l'échafaud, et contraignirent même la reine Isabelle à se retirer en France auprès de son frère Charles IV. Isabelle revint avec des troupes, commandées par le comte de Hainaut, 1326, assiégea les Spenser dans Bristol, les prit et les fit pendre, 1327.

SPENSER (Edmond), poëte, né vers 1550 à Londres, m. en 1599, se fit connaître dès 1569 par quelques sonnets traduits de Pétrarque. Bachelier à Cambridge en 1572, maître-ès-arts en 1576, il publia, trois ans après, son *Calendrier du berger*, dédié à sir Philippe Sidney, le Mécène du temps. Devenu en 1580 secrétaire de lord Grey de Wilton, lieutenant-général d'Irlande, il écrivit, sur l'état de ce pays, un curieux dialogue en prose, Dublin, 1633. En 1586, on lui fit concéder un domaine dans le comté de Cork; il vécut au milieu de ce beau pays, dans le château de Kilcolman. De 1590 à 1592, il vint publier à Londres les 3 premiers livres de *la Reine des Fées*, qui lui valurent une pension d'Elisabeth. En 1596, il donna les livres IV, V et VI. Il était de retour en Irlande, quand la révolte de Tyrone agita le pays : son manoir fut incendié; il eut peine à fuir avec sa femme et ses deux fils, vint à Londres, y tomba malade, et mourut dans une auberge, mais ne fut pas ruiné, comme on l'a dit. — Le *Calendrier du berger*, en

vers anglais de mesures différentes, donne pour chaque mois de l'année une pastorale; cette forme était le goût de l'époque; mais, puritain, ami de Sidney, de Leicester et d'Essex, il en a fait une œuvre de polémique religieuse; ses moutons sont les paroissiens, et ses bergers les ministres. La *Reine des Fées* est le poëme le plus connu de Spenser. Après le VIe livre, on n'a plus que deux fragments. Le Ier livre, le meilleur, représente un chevalier préservé par *Una*, l'Eglise protestante, des séductions de *Duessa*, l'Eglise catholique. Les IIe et IIIe chants mettent en scène la Tempérance et la Chasteté; les derniers contiennent surtout des allégories historiques : Elisabeth y est la Reine des Fées, Gloriana, ou la chasseresse Belphœbe. La meilleure édition de ce poëme est celle de Londres, 1751, 3 vol. in-8°. Les autres ouvrages de Spenser sont : le *Conte de la mère Hubberd*, satire contre les intrigants de la cour ou de l'Eglise; *les Larmes des Muses*, etc. Dans la *Reine des Fées*, Spenser a adopté la stance de 8 vers usitée en Italie; il la termine par un alexandrin; mais le besoin de rimes fréquentes est peut-être une cause des nombreux archaïsmes qui rendent son style peu facile à lire. Spenser avait écrit 9 comédies; elles se sont perdues sans doute, avec les 6 derniers chants de *la Reine des Fées*. A. G.

SPENSER (John-Charles), comte et pair d'Angleterre, né en 1758, m. en 1834, porta le titre de *lord Althorp*, fut premier lord de l'Amirauté, 1794-1800, puis secrétaire d'Etat de l'intérieur sous le ministère Fox et Grenville, et forma une très-riche bibliothèque au château d'Althorp (Northamptonshire).

SPENSER. *V.* aussi SUNDERLAND.

SPERANSKI (Michel GRAMATINE, comte), célèbre homme d'Etat russe, né en 1772 à Tcherkoutina (Wladimir), m. en 1839. Fils d'un pope, il reçut, à 12 ans, de ses premiers maîtres le surnom de *Spéranski*, qu'il devait si bien justifier, finit ses études au couvent de St-Alexandre Nevski à St-Pétersbourg, y professa avec succès les mathématiques, la physique et la littérature, devint secrétaire du prince Alexis Kourakine, procureur-général (chef de la justice), bientôt membre de commissions nombreuses, et joua un rôle actif dans celle instituée pour coordonner les lois de la Russie, prétendant concilier l'unité législative de l'Empire et la conservation des libertés provinciales. Il resta un instant à l'écart après la mort de Paul Ier; mais, désigné à l'attention d'Alexandre Ier, il devint simultanément, en 1801, directeur de l'administration des affaires étrangères et d'une partie de l'administration de l'intérieur, avec voix délibérative dans le conseil de l'Empire. Pendant 7 ans, 1801-1808, il se signala par la réforme de l'administration de l'intérieur, dont il fit un vrai ministère, modèle de tous les autres, et où il créa un système d'avancement régulier dans les fonctions publiques. Il exhorta l'empereur à fonder une législation uniforme pour tout l'Empire, fut président de la commission législative, réorganisa le *Conseil de l'Empire*, en fut le secrétaire avec une influence supérieure à celle des ministres, et fut créé, 1810, *secrétaire de l'Empire*, chargé de remanier tout le système administratif. Il réprima beaucoup de scandales financiers, proscrivit le papier-monnaie, régla la perception de l'impôt, créa un contrôle pour les fonctionnaires, assura la condition des paysans libres, réforma les Universités, régla les examens, et tâcha de populariser l'instruction primaire. Il voulait arriver à l'égalité devant la loi, à l'impôt proportionnel, à la destruction des priviléges pour l'admission aux emplois publics. Chargé d'administrer la Finlande, il s'attacha à faire respecter les lois et franchises de cette province, et lui conserva ses Etats nationaux, ce qu'il obtint également pour la Courlande, l'Esthonie et la Livonie. Calomnié, et représenté comme vendu à Napoléon, parce que, dans l'intérêt de ses réformes, il poussait à l'alliance française, l'invasion de 1812 hâta sa chute; pour mettre fin à la lutte prolongée dans le sein du ministère russe, il offrit sa démission, qui fut acceptée, et se vit même exiler en Sibérie, où il passa deux années. Dans son exil, il traduisit en russe l'*Imitation de J.-C.* Un ukase l'appela, en 1816, au gouvernement de Penza; puis, en 1819, à celui de la Sibérie. Il y rédigea le *Sibirskye Oustar* (règlement général de la Sibérie), qui sert encore de base à l'administration du pays. En 1822, il rentra à St-Pétersbourg, fut nommé chef de la commission administrative de la Sibérie, et reprit rang dans le conseil de l'Empire. Nicolas Ier le chargea, en 1825, de coordonner les lois et les coutumes des Slaves. Spéranski, après un labeur de 7 ans, publia à St-Pétersbourg, 1833, l'immense recueil du *Svod Sakonov* (*Corpus juris Russici*), 15 vol. in-4°, contenant 42,298 articles. Le tzar lui en témoigna publiquement sa reconnaissance, en le décorant de sa propre plaque de St-André. Pour faire de ce premier travail un code plus régulier, Spéranski travailla 6 années encore, reçut le titre de comte en 1839, mais n'eut pas le temps de terminer son œuvre. Il ne s'était attaché qu'aux réformes administratives et civiles; ses Œuvres rappellent cette direction exclusive de son esprit. Spéranski a été chargé d'enseigner la science du droit au tzar actuel (Alexandre II). Il a laissé une fille (Mme de Bagréef-Spéranski), dont les œuvres russes ou françaises ont plus d'une fois attiré l'attention publique. A. C.

SPERCHIUS, auj. *Hellada*, riv. de la Grèce ancienne (Thessalie méridionale), avait sa source dans le Pinde, coulait de l'O. à l'E., et affluait au golfe Maliaque près d'Anticyre.

SPERLINGA, petite v. de Sicile (prov. de Catane), à 6 kil. O. de Nicosie, n'était qu'un château de 3e ordre quand elle offrit, en 1282, un asile aux Français fuyant le massacre des Vêpres siciliennes. C'est un proverbe de dire : *Sperlinga a refusé*; 1,969 hab.

SPERONI DEGLI ALVAROTTI (Sperone), littérateur, né à Padoue en 1500, m. en 1588, fut l'ami de Pie IV et de Grégoire XIII, mais eut des démêlés avec l'Inquisition. On lui doit : la *Canace*, 1597, tragédie tirée des *Epîtres héroïques* d'Ovide; un dialogue sur la *Discorde*, imité de Lucien; des dialogues sur *la Vie active et la Vie contemplative*, imités de Platon; quelques poésies lyriques; des commentaires sur l'*Enéide*, la *Divine comédie* et le *Roland furieux*; des *Lettres*, 1606. Ses Œuvres ont été réunies à Venise, 1740, 5 vol. in-4°, avec sa *Vie* par Forcellini.

SPESSART, massif montagneux d'Allemagne, entouré au S., à l'O. et à l'E. par le Neckar, et se rattachant du côté N. au Rhœngebirge, est presque entièrement compris dans la Bavière; point culminant : le Geyersberg (624 mèt.). De vastes forêts de hêtres le couronnent.

SPETZIA, *Tiparenus*, île de Grèce, sur la côte E. de la Morée, à l'entrée du golfe de Nauplie; 9 kil. sur 5; 8,000 hab., pirates et pêcheurs. Sol presque stérile. — Au S. est l'îlot de *Spetzia-Poulo* (anc. *Aristera*).

SPEUSIPPE, philosophe athénien, neveu de Platon, lui succéda, en 347 av. J.-C., dans la direction de l'Académie, et mourut en 339. C'était un homme emporté, et enclin à la débauche. Sa doctrine, peu connue, paraît s'être rapprochée du pythagorisme. *V.* Fischer, *De Speusippi vitâ*, Rastadt, 1845, in-8°; Ravaisson, *Speusippi de primis rerum principiis placita*, Paris, 1838.

SPEY, riv. d'Ecosse, naît au lac de même nom (Inverness), arrose le comté d'Elgin ou de Murray, qu'elle sépare de celui de Banff, et se jette dans la mer du Nord, au golfe de Murray, à 12 kil. N.-E. d'Elgin, après avoir reçu le Trim et l'Avon; cours de 160 kil. Elle a une grande rapidité, est sujette à des débordements, et sert au transport des bois.

SPEYER, nom allemand de SPIRE.

SPEZIA (LA), v. du roy. d'Italie, ch.-l. de l'arrond. de Levante; port militaire et de commerce au fond du golfe de son nom, à 84 kil. S.-E. de Gênes; 11,005 hab. Lazaret. — Le golfe de La Spezzia (anc. *Portus Lunæ*), qui a 15 kil. sur 7 à son entrée, forme une rade magnifique et sûre, et est défendu par deux forts.

SPHACTÉRIE, auj. *Sphagia* ou *Prodona*, petite île de la mer Ionienne, boisée, inhabitée, en face de la côte de Messénie, vis-à-vis du port de Pylos. Célèbre par le siége qu'y soutinrent 420 Spartiates contre les Athéniens, à qui ils durent se rendre, 425 av. J.-C.

SPHÆRIA, auj. *Poros*, île de l'anc. Grèce, près de la côte de l'Argolide, tirait son nom de Sphærus, écuyer de Pélops, qui y fut inhumé.

SPHÆRISTERIUM, salle de paume dans les somptueuses maisons chez les anc. Romains.

SPHAGIA. *V.* SPHACTÉRIE.

SPHAKIA. *V.* SFAKIA.

SPHÉROMACHIE, *Spheromachia*, pugilat d'amusement chez les anciens Romains, et dans lequel les combattants avaient les poings enveloppés de petits sacs garnis de bourre ou de laine. C. D—Y.

SPHETTE, brg de l'Attique, près d'Athènes.

SPHINGIA ou SPHINGIUS, montagne de Béotie, près de Thèbes, tirait son nom du Sphinx, qui y avait établi sa résidence.

SPHINX, statue colossale, à corps de lionne, à tête et buste de femme, située à l'E. de la 2e pyramide de Ghizèh, et en partie sous les sables; la tête et le cou, que l'on voit encore, ont 27 mètres de hauteur. C'est un rocher brut, à qui la nature avait donné les vagues contours d'un animal accroupi, et dont les Egyptiens complétèrent les formes. On y a vu le symbole de la déesse Neith. Des

fouilles, exécutées en 1854, ont amené la découverte d'un temple voisin, tout en granit et en albâtre, et antérieur à l'invasion des Hycsos; M. Mariette, qui les a dirigées, pense que le Sphinx est la statue d'un dieu adoré dans ce temple. — On voit ailleurs, en Egypte, des ruines de temples auxquels on arrive par des avenues de sphinx colossaux monolithes.

SPHINX, monstre fabuleux, né de Typhon et d'Echidna, fut envoyé, selon les uns, par Junon, pour venger le rapt de Chrysippe, enlevée par Laïus, roi de Thèbes; selon les autres, par Mars irrité de la mort du dragon que Cadmus avait tué. Il désolait la route de Delphes à Thèbes en Béotie, proposant des énigmes aux passants, et jetant à la mer ceux qui ne pouvaient les deviner. Les Thébains offrirent la main de Jocaste et le trône à qui les délivrerait. Œdipe devina l'énigme qui lui fut proposée, et le Sphinx, au désespoir, se précipita dans les flots.

SPICHEL (Cap). *V.* ESPICHEL.

SPIELBERG, v. et château de Bavière (Moyenne-Franconie), à 5 kil. N.-O. d'Heidenheim. Une branche de la maison d'Œttingen en a tiré son nom.

SPIELBERG, prison d'Etat. *V.* BRUNN.

SPIELMANN (Jacques-Reinhold), chimiste, né à Strasbourg en 1722, m. en 1783, compléta ses études dans plusieurs universités d'Allemagne et à Paris, fut quelque temps pharmacien, puis professeur de poésie grecque et latine dans sa ville natale en 1754, et obtint enfin, en 1759, une chaire de médecine, de chimie et de botanique. On lui doit une analyse exacte des différentes espèces de lait, la connaissance des végétaux malfaisants et vénéneux de l'Alsace. Il a laissé : *Institutiones chemiæ*, Strasbourg, 1763 et 1777, in-8°, trad. en français par Cadet, Paris, 1777, 2 vol. in-8°; *Institutiones materiæ medicæ*, Strasbourg, 1774, in-8°; *Prodromus floræ Argentoratensis*, 1776; *Pharmacopœa generalis*, ibid., 1783, in-4°; *Dissertations*, 1777-81, 4 vol. in-4°. *V.* P.-A. Cap, *Etudes biographiques pour servir à l'histoire des sciences*, Paris, 1856, in-18.

SPIGNO, v. du roy. d'Italie (prov. d'Alexandrie), arr. et à 15 kil. S.-O. d'Acqui; 863 hab.

SPILIMBERGO, ville des États autrichiens (Vénétie), dans la délégation et à 31 kilom. O. d'Udine, sur la rive droite du Tagliamento; 3,000 hab.

SPINA, auj. *Spinazzino*, v. de la Gaule cisalpine, à l'embouchure la plus méridionale du Pô (*Spineticum ostium*, auj. *Pô-di-Primaro*). C'était une colonie pélasgique.

SPINA (Alexandre DELLA), dominicain du couvent de Ste-Catherine de Pise, né dans cette ville, m. en 1313, passe, à tort, pour avoir inventé les lunettes; il ne fit que révéler le secret de cette découverte. *V.* SALVINO.

SPINA, partie d'un cirque romain. *V.* ÉPINE.

SPINAZZOLA, v. du royaume d'Italie (Prov. de Bari), à 20 kil. E. de Venosa; 9,309 hab.

SPINCOURT, ch.-l. de cant. (Meuse), arr. et à 33 kil. S.-E. de Montmédy; 465 hab.

SPINELLI (Matteo), chroniqueur, né près de Bari vers 1230, m. en 1268 à la bataille de Tagliacozzo, a laissé une espèce de journal où sont consignés les événements de son temps. Cet écrit, un des plus anciens monuments de la prose italienne, se trouve dans les *Rerum italicarum scriptores* de Muratori; il fournit des anecdotes curieuses, mais manque d'exactitude chronologique.

SPINOLA (Ambroise, marquis de), célèbre général, né en 1571 à Gênes, d'une noble et riche famille, m. en 1630, fit ses premières armes en Flandre dans les troupes espagnoles, leva cinq régiments à ses frais pour soutenir la cause de Philippe III contre la maison d'Orange, prit Ostende, en 1604, après trois ans de siége, et reçut le commandement en chef des Espagnols dans les Pays-Bas. Pendant la guerre qu'engendra la succession de Clèves et de Juliers, il s'empara d'Aix-la-Chapelle et de Wesel. La guerre des Pays-Bas s'étant renouvelée en 1621, il conquit Bréda après un siége glorieux, 1625. On l'envoya ensuite en Italie, pour soutenir le duc de Savoie contre les Français. Il prit Casal en 1630; mais la cour de Madrid gênait constamment ses opérations : il en mourut de chagrin. — Son frère, Frédéric Spinola, fut amiral d'Espagne dans les Pays-Bas, et périt dans un combat naval en 1603.

SPINOZA (Baruch), philosophe fameux, né à Amsterdam en 1632, m. en 1677, était d'une famille de juifs portugais. Ayant montré de l'éloignement pour sa religion, ses coreligionnaires voulurent le ramener d'abord par la douceur, en lui offrant une pension de 1,000 florins; sur son refus, ils tentèrent, dit-on, de l'assassiner. Spinoza quitta alors Amsterdam, et se fixa à La Haye jusqu'à la fin de sa vie. N'ayant aucune fortune, il gagnait sa vie à polir des verres de lunettes; ses goûts étaient simples, sa sobriété très-grande; comme il avait des besoins très-bornés, il refusa une somme de 2,000 florins que son ami Simon de Vries voulait lui donner. Il avait également refusé la chaire de professeur ordinaire de philosophie à l'université de Heidelberg. De Vries, sur le point de mourir, voulait encore donner tous ses biens à Spinoza : celui-ci l'en détourna, et lui fit faire un testament en faveur d'un frère qu'avait Simon. Le premier ouvrage qu'il donna n'était qu'un résumé très-exact de la philosophie de Descartes, rédigé selon la forme géométrique : *Renati Descartes principiorum philosophiæ pars I et II, more geometrico demonstratæ, per Benedictum de Spinoza; Accesserunt ejusdem cogitata metaphysica, quibus difficiliores, quæ tam in parte metaphysices generali quam speciali occurrunt, quæstiones breviter explicantur*, Amsterdam, 1663. Le seul ouvrage original publié du vivant de Spinoza fut le *Traité théologico-politique*, Amst., 1670. Ce traité souleva contre lui un violent orage, ce qui le décida à ne plus rien publier. C'est dans l'*Ethique*, dont le titre est : *Ethica more geometrico demonstrata et in quinque partes distincta*, Amsterdam, 1677, que se trouve au complet le système qui l'a rendu célèbre; ce système repose sur l'idée de la substance; la substance, c'est l'être absolu, l'être unique, qui est tout et hors duquel rien ne peut exister ni être connu. Cet être infini a des attributs infinis; ainsi, la pensée et l'étendue, les deux seuls que nous connaissions, sont deux attributs ou deux manifestations de la substance. Ces attributs ont des modes pour exprimer leur essence. Il n'y a donc qu'un être, c'est Dieu; Dieu est tout, tout est lui : c'est le panthéisme. Parmi les conséquences d'un tel système, il faut signaler les suivantes : l'âme humaine n'est qu'une collection d'idées; son unité est détruite; le corps n'est qu'un mode complexe de l'étendue; la volonté n'est rien; la personnalité humaine disparaît; l'ordre moral n'existe pas. Les autres ouvrages de Spinosa sont : *Tractatus de emendatione intellectus*, qui ne fut pas terminé, et où il traite de l'entendement humain et de la méthode; *Epistolæ*, adressées à Louis Meyer, à Leibniz, à Fabricius, etc.; *Compendium grammatices linguæ hebreæ*. Des éditions complètes de Spinoza ont été données par Paulus, Iéna, 1803, 2 vol. in-8°, et par Gfrærer, 1 vol. in-8°, dans le *Corpus philosophorum*, t. III, Stuttgard, 1830. Il a été traduit en français par M. Saisset, Paris, 1843, 2 vol. in-12. *V.* Cuper, *Arcana atheismi revelata, philosophice et paradoxe refutata*, 1676; *Recueil des réfutations de Spinoza* (de Boulainvilliers, Lami, Fénelon, et Orobio), Bruxelles, 1731, in-12; Heydenriech, *la Nature et Dieu selon Spinoza*, en allemand, Leipzig, 1789; Rosenkranz, *de Spinozæ philosophia*, Halle, 1828; Ivon, *l'Impiété convaincue*, 1630; H. Martin, *B. Spinosæ doctrinarum systemata*, Paris, 1836; A. Saintes, *Histoire de la Vie et des ouvrages de B. Spinoza, fondateur de l'exégèse et de la philosophie modernes*, Paris, 1844, 4 vol. in-8°. R—T.

SPIRE, anc. *Nemetes, Augusta Nemetum, Noviomagus*, en allemand *Speyer*, v. de Bavière, ch.-l. du cercle du Palatinat ou de la Bavière rhénane, sur la Spire et près de la rive g. du Rhin, à 264 kil. N.-O. de Munich; 12,900 hab. Evêché jadis princier, suffragant de Bamberg; consistoire évangélique. Gymnase, école d'agriculture et de commerce, école forestière; jardin botanique. On remarque la cathédrale gothique, où étaient les tombeaux de huit empereurs d'Allemagne. Fabr. de tabac, blanchisseries de cire. Comm. de bois, vins, garance. — Spire devint ville impériale sous Henri IV, et ses évêques possédaient Bruchsal, Philippsbourg, Rothenbourg, etc. Elle fut placée à la tête de la ligue des villes du Rhin formée en 1247 contre les nobles. Au XVIe siècle, elle compta 30,000 hab. En 1530, la Chambre impériale y fut transférée de Francfort, et elle y siégea jusqu'en 1688. En 1526, une diète y fut convoquée, et se montra favorable aux luthériens. En 1529, Charles-Quint y tint une autre diète, où il proscrivit les adhérents de Luther, dont la protestation contre les décisions de cette assemblée leur valut le nom de *protestants*. Spire, détruite en partie par les Français en 1689, se releva lentement de ses ruines; près de là, Tallard remporta un avantage sur les Impériaux en 1703, et les Français l'occupèrent en 1734. En 1792, Custine y surprit les magasins des Autrichiens. Réunie à la France en 1796, elle fut sous-préfecture du département du Mont-Tonnerre.

SPIRE, riv. de la Bavière rhénane, sort des Vosges, coule à l'E., par Neustadt et Spire, et se jette dans le Rhin; cours de 60 kil.

SPIRIDION (Saint), évêque de Trimithonte en Chypre, m. en 348, était berger. Ses vertus le firent choisir pour évêque; il continua néanmoins son même genre de vie. Pendant la persécution de Galérius, il fut condamné aux mi-

nes et à la perte de l'œil droit. Il assista aux conciles de Nicée, 325, et de Sardique, 347. Fête, le 14 décembre.

SPIRITO (SANTO-). *V.* ESPIRITO.

SPITHAME, palme major des anc. Grecs, valant les 3/4 du pied, ou 0m,231.

SPITHEAD, belle rade d'Angleterre (comté de Hants), dans la Manche, entre le port de Portsmouth et la côte N.-E. de l'île de Wight; 28 kil. sur 5. Elle peut contenir 1,000 vaisseaux. C'est le rendez-vous de la flotte anglaise en temps de guerre. A l'abri de tous les vents, excepté de ceux du S.-E., les matelots la nomment *la Chambre à coucher du roi.*

SPITTLER (Louis-Timothée, baron de), né à Stuttgard en 1752, m. en 1810; enseigna la philosophie à l'université de Gœttingue, avant de devenir ministre du roi de Wurtemberg. Il a laissé des écrits historiques estimés, tous en allemand : *Abrégé de l'histoire de l'Eglise chrétienne*, Gœttingue, 4e édit., 1806, in-8°; *Histoire du Wurtemberg*, 1783, in-8°; *Histoire de la principauté de Hanovre*, 1786, 2 vol. in-8°; *Esquisse de l'histoire des Etats de l'Europe*, Berlin, 1793, 2 vol. in-8°; *Histoire de la révolution danoise en 1660*, ibid., 1796, in-8°; *Leçons sur l'histoire de la papauté*, Hambourg, 1824-28, in-4°; *Histoire de la hiérarchie depuis Grégoire VII jusqu'à la Réformation*, ibid., 1827-28, in-4°.

SPITZBERG, c.-à-d. *montagnes pointues*, groupe d'îles de l'océan Glacial arctique, au N.-E. du Groënland, et au N. de l'Islande; par 74°-80° 30' lat. N., et 5°-22° long. E. Il y a 3 îles principales, la *Nouvelle-Frieslande*, *l'Ile du Sud-Est*, et *l'Ile du Nord-Est*. C'est une région intéressante pour les physiciens, comme étant à peu près également éloignée des deux pôles magnétiques et des deux méridiens les plus froids. Quelques savants ont pensé que la situation du parallèle du Spitzberg et de la Norvége, par rapport aux courants magnétiques du globe, pouvait influer sur la température, et expliquer comment, sur les côtes de la Norvége et du Spitzberg, on jouit d'hivers aussi modérés que dans nos climats tempérés. Pendant 3 mois règne une nuit qu'interrompent seulement de temps à autre des aurores boréales. Beaucoup de baleines, narvals, phoques, ours blancs, renards bleus. — Le Spitzberg, dit aussi Groënland oriental, fut, dit-on, découvert en 1563 par le navigateur anglais Willoughby; deux hollandais, Cornélius et Barentz, le revirent en 1595. Le capitaine Phipps (depuis Lord Mulgrave) donna, après son expédition de 1773, une description exacte de la partie occidentale et septentrionale.

SPLUGEN, en italien *Speluga*, vge de Suisse (Grisons), à 35 kil. S.-S.-O. de Coire, dans la vallée de Rheinwald, près de la montagne de son nom. Belles carrières de marbre. Aux environs est la gorge du Splugen, traversée, à 1,925 mètres de hauteur, par l'une des grandes routes commerciales des Alpes.

SPOHN (Frédéric-Auguste-Guillaume), savant philologue allemand, né à Dortmund en 1792, m. en 1824, professeur de philosophie, 1817, puis de littérature ancienne, 1819, à l'université de Leipzig, a laissé, outre des éditions d'auteurs latins et grecs, et de savantes dissertations sur Homère : *de Lingua et litteris veterum Ægyptiorum, cum permultis tabulis*,... Leipzig, 1825, in-4°.

SPOLÈTE, en italien *Spoleto*, anc. *Spoletium* et *Spoletum*, v. du royaume d'Italie (Pérouse), chef-lieu de l'arrondissement de son nom, sur le versant d'une montagne, à 104 kil. N. de Rome; 19,261 habitants. Défendue par un fort. Archevêché, érigé en l'an 50. Belle cathédrale, des premiers temps de la Renaissance. Ruines, parmi lesquelles celles d'un théâtre antique, d'un temple de la Concorde, d'un palais de Théodoric. Vieil aqueduc, attribué aux Romains. Commerce de blé, vins, raisins secs, cuirs, chevaux. — Spolète, ancienne capitale des Villombres, était florissante sous les Romains; Annibal, vainqueur à Trasimène, fut repoussé sous ses murs. Elle tomba au pouvoir des Goths, devint, en 572, le chef-lieu d'un duché lombard, et fut, depuis le commencement du XIe siècle, tributaire des empereurs. Elle fut saccagée par Frédéric Barberousse; les Pérugins la détruisirent de nouveau, en 1324. Elle eut aussi à souffrir de plusieurs tremblements de terre. Napoléon Ier en fit le chef-lieu du département du Trasimène. — L'arrondissement de Spolète, situé au centre de l'Ombrie, entre ceux de Foligno au Nord, de Terni au Sud, les provinces d'Ascoli et de Macerata à l'Est et les Etats Romains à l'Ouest, compte 68,011 hab.

SPOLIAIRE, *Spoliarium*, chambre pratiquée dans les substructions d'un cirque ou d'un amphithéâtre des anc. Romains, près de l'arène. C'était là qu'on traînait les gladiateurs ou les bestiaires tués, et qu'on achevait ceux qui étaient assez grièvement blessés pour ne laisser point d'espoir de guérison. C. D—r.

SPOLVERINI (J.-B.), poëte italien, né à Vérone en 1695, m. en 1763, travailla 20 ans à embellir une matière ingrate, un poëme didactique sur la *Culture du riz*, qui se distingue par la solidité des préceptes, l'ordre et la clarté de l'exposition, la convenance des épisodes et des digressions, le coloris du style.

SPON (Jacob), médecin et antiquaire, né à Lyon en 1647, d'un médecin protestant, m. en 1685, voyagea en Italie, en Dalmatie, en Grèce et dans le Levant, dut quitter la France lors de la révocation de l'édit de Nantes, et mourut, accablé de misère, à l'hôpital de Vevey près de Genève. On a de lui : *Recherches curieuses d'antiquités*, Lyon, 1683, in-4°; *Miscellanea eruditæ antiquitatis*, ibid., 1685, in-fol., ouvrage curieux pour les inscriptions et les médailles; *Voyages d'Italie, de Dalmatie, de Grèce, et du Levant*, Lyon, 1677, 3 vol. in-12, ou 1680 et 1689, 2 vol. in-12, ouvrage encore estimé; *Histoire de la ville et de l'Etat de Genève*, 2e édit., 1700, 2 vol. in-4° et 4 vol. in-12; *Recherches des antiquités et des curiosités de la ville de Lyon*, 1673, in-8°; *Ignotorum atque obscurorum quorumdam deorum aræ*, 1676, in-8°, etc.

SPONDE (Jean de), en latin *Spondanus*, né à Mauléon en 1557, d'un conseiller-secrétaire de Jeanne d'Albret, m. en 1595, abjura le calvinisme, fut lieutenant-général de la sénéchaussée de La Rochelle, et maître des requêtes. Il a laissé des traductions latines d'*Homère*, Bâle, 1583, in-fol., et des *Travaux et jours* d'Hésiode, La Rochelle, 1592.

SPONDE (Henri de), frère du précédent, né en 1568, m. en 1643, eut pour parrain Henri de Navarre (Henri IV), dont il fut plus tard maître des requêtes, abjura, comme son frère, le calvinisme en 1595, entra, bientôt après, dans les ordres, et devint évêque de Pamiers en 1626. On a de lui : *Epitome Annalium ecclesiasticorum cardinalis Baronii*, Paris, 1612, in-fol.; *Annalium Baronii continuatio*, ibid., 1639, 2 vol. in-fol, que l'on a prétendu n'être pas de lui; *de Cœmeteriis sacris*, 1596 et 1638, in-4°, etc. La meilleure édition de ses Œuvres est celle de Paris, 1639, 6 vol. in-fol.

SPONTINI (Gaspare-Luigi-Pacifico), célèbre compositeur de musique, né en 1774 à Majolati, près de Jesi (Etats de l'Eglise), m. en 1851, fut destiné par sa famille aux ordres sacrés, mais se sentit entraîné par sa vocation vers la musique. Il entra au Conservatoire de la Pietà-dei-Turchini à Naples, commença en 1796 à écrire pour les théâtres de Rome, de Venise, de Florence et de Palerme, des opéras auj. oubliés, accompagna à Marseille, en 1803, une famille à laquelle il était attaché, et alla à Paris, où il fit représenter, sur le Théâtre-Italien, *la Finta filosofa*, pièce bouffe déjà jouée à Naples. Après avoir mis en musique quelques petites pièces françaises, qui n'eurent pas de succès, il révéla ses qualités d'expression, de sentiment et de style, dans *Milton*, en 1804. Protégé par l'impératrice Joséphine, dont il fut maître de chant, il donna à l'Opéra, malgré les cabales des envieux, *la Vestale*, en 5 actes, 1807, qui obtint un immense succès, et pour laquelle on lui décerna un des prix décennaux, puis *Fernand Cortez*, 1809, qui ne réussit pas moins, et qui acheva de fonder sa réputation. Nommé directeur du Théâtre-Italien en 1810, il attira une magnifique troupe d'artistes, et fit connaître le *Don Juan* de Mozart. Contraint par l'intrigue de se retirer en 1812, il écrivit quelques pièces de circonstance, retoucha les *Danaïdes* de Salieri, y ajouta de charmants airs de danse, donna un nouvel opéra, *Olympie*, 1819, qui fut froidement reçu, et accepta en 1820 les fonctions de maître de chapelle, surintendant et directeur-général de la musique du roi de Prusse. Pendant son séjour à Berlin, il écrivit, entre autres ouvrages, *Agnès de Hohenstauffen*, 1837, qui prend rang parmi ses chefs-d'œuvre, et, dans les occasions solennelles, fit exécuter avec éclat les compositions des grands maîtres. En 1839, il fut nommé membre de l'Institut de France. Il revint se fixer à Paris en 1842, mais passa ses derniers moments dans son pays natal. Il a doté Jesi d'un mont-de-piété, d'un hospice pour les vieillards et les infirmes, et d'écoles gratuites. Spontini a rendu d'immenses services à l'art musical : si l'on excepte quelques ouvrages de Gluck, tout était à créer; il a donné plus d'importance à l'accompagnement et à l'orchestration, et contribué aux progrès que la tragédie lyrique a faits depuis un demi-siècle dans la partie matérielle et dans les formes extérieures de l'art. B.

SPORADES, c.-à-d. *dispersées*, nom donné par les anciens aux îles répandues sans ordre sur la côte asiatique de l'Archipel, par opposition aux Cyclades, qui sont comme rangées en cercle autour de Délos. Elles comprenaient généralement les îles situées entre Samos au N. et Rhodes au S.; mais plusieurs de celles qui sont moins voi-

sines de la côte ont été rangées par les auteurs anciens, tantôt parmi les Sporades, tantôt parmi les Cyclades. Strabon compte parmi les Sporades : Théra, Thérasia, Anaphé, Ios, Sicinos, Pholégandros, Symé, Amorgos, Astypalée, Lébynthos, Icaria, Léros, Pathmos, les Corassies, Calymna, Cos, Nisyros, Télos, Chalcia, Carpathos, Casos. Les sept premières appartiennent auj. au royaume de Grèce, et forment l'éparchie de Théra et une partie de celle de Milo, dans le nome des Cyclades ; les autres appartiennent à la Turquie, et sont rangées, avec quelques îlots qui les entourent, dans l'eyalet des îles. — On nomme quelquefois *Sporades occidentales* les îles d'Egine, de Colouri, de Poros, de Spetzia, d'Hydra, etc.; et *Sporades septentrionales* les îles grecques situées au N. de Négrepont, c.-à-d. Scopélo, Skyato, Skyro, etc. C. P.

SPORADES OCÉANIENNES, nom donné à quelques îles et archipels de l'océan Pacifique, que l'on ne saurait, à cause de leur éloignement, rattacher à aucun autre groupe. Ce sont, au N. de l'Equateur, les *Sporades boréales* (Moor, San-Bartholomeo, San-Pedro, Roca-de-Plata, Palmyra, Fanning, Noël, etc.) ; au S. de l'Equateur, les *Sporades australes* (Penrhyn, Pâques ou Vaihou, Pitcairn, San-Bernard, les îles Gambier ou Mangareva, Bass, Sala, Sauvage, Rotouma, etc.).

SPORTULE, *Sportula*, distribution de vivres ou de menue monnaie que, chez les anciens Romains, les riches patrons faisaient faire aux pauvres clients qui venaient les visiter le matin. *Sportula* était un diminutif de *sporta*, corbeille, parce que les rations d'aliments étaient contenues dans de petites corbeilles. Sous les empereurs, beaucoup de patrons remplacèrent ces rations par une distribution d'argent ; le vulgaire des clients recevait, en moyenne, 10 sesterces (2 fr. 60 c.) par mois ; ceux qui jouissaient d'une certaine influence sur la plèbe, se payaient jusqu'à 25 as et 3 deniers (1 fr. 50 c., et 3 fr. 20 c.) par jour. La Sportule se distribuait sur le vestibule de la maison, et d'ordinaire aux clients qui avaient accompagné le patron au Forum, et le ramenaient chez lui. — Sous les derniers empereurs, on appela aussi Sportule un petit présent que les nouveaux consuls envoyaient dans une corbeille à leurs amis. C. D—y.

SPOTSWOOD (Jean), un des réformateurs de l'Ecosse, né en 1509, m. en 1585. Disciple de Cranmer, il travailla au *Livre de discipline* et à la *Profession de foi*. Il fut un des premiers surintendants de l'Eglise presbytérienne.

SPOTSWOOD (Jean), fils du précédent, né en 1565, m. en 1639, étudia à Glasgow, fut pasteur à 18 ans, et suivit comme chapelain Lennox en France, d'où il revint à la suite de Jacques VI en 1603. Archevêque de Glasgow de 1603 à 1614, puis de St-André, il sacra Charles Ier à Holyrood, et fut enfin chancelier d'Ecosse en 1635. Poursuivi en 1639 par les troubles populaires, il vint mourir à Londres. Il a laissé une *Histoire de l'Eglise d'Ecosse*, 1655, estimée des protestants. A. G.

SPRANGER (Barthélemi), peintre, né à Anvers en 1546, m. après 1582, alla compléter ses études à Parme, à Paris et à Rome, où un tableau, représentant une *Assemblée de sorcières dans le Colisée*, lui valut la protection du cardinal Farnèse, qui lui fit peindre une suite de très-beaux paysages dans son château de Caprarola. Pie V le nomma son peintre officiel, et le logea dans les appartements du Belvédère. Après la mort du pape, il devint l'artiste préféré de l'empereur Rodolphe II, qui le garda 30 ans près de lui. Le style de Spranger le classe parmi les imitateurs de Michel-Ange, dont il a outré la manière. On cite parmi ses tableaux, fort nombreux : *le Martyre de St Sébastien ; l'Assomption ; Hercule et Omphale ; Cérès et Neptune ; le Parnasse ; Vénus et Mercure*, etc. A. M.

SPRAT (Thomas), prélat anglais, né dans le Devonshire en 1636, m. en 1713, fut chapelain du duc Georges de Buckingham, puis du roi Charles II, prébendaire de Westminster, évêque de Rochester en 1684, et un des fondateurs de la Société royale de Londres. On a de lui : *Histoire de la Société royale de Londres*, 1667, in-8°, trad. en français, Genève, 1669, ouvrage remarquable par l'élégance du style ; *Vie de Cowley*, en tête des Œuvres de cet auteur, 1668 ; *Histoire de la conspiration de Rye-House*, 1684, etc.

SPRÉE, riv. d'Allemagne, naît près de Neu-Salza, sur la limite de la Bohême et de la Saxe, entre bientôt en Prusse, et coule à l'E. et au N., sur 375 kil., par Bautzen, Kottbus, Berlin, Charlottembourg, au-dessous de laquelle elle se jette dans le Havel, vis-à-vis Spandau. Elle est en partie navigable, et communique par un canal avec l'Oder et l'Elbe.

SPREMBERG, v. des Etats prussiens (Brandebourg), ch.-l. de cercle, à 106 kil. S. de Francfort-sur-l'Oder ; 4,900 hab. Foire aux laines.

SPRENGEL (Mathieu-Christian), historien, né à Rostock en 1746, m. en 1803, professeur de philosophie à l'université de Gœttingue en 1778, puis d'histoire à celle de Halle, a laissé : *Histoire des principales découvertes géographiques jusqu'à celle du Japon en 1542*, Halle, 1783, in-8° ; *Histoire des révolutions des Indes orientales* (1756-83), 1788, in-8° ; *Histoire des Mahrattes*, 1785, in-8° ; *Manuel de la statistique des principaux Etats de l'Europe*, Halle, 1793, in-8° ; *Résumé de l'histoire du XVIIIe siècle*, 1797, in-8° ; *Géographie des Indes orientales*, 1802. Les ouvrages de Sprengel sont remarquables par la sagacité, la profondeur, et l'art de la narration.

SPRENGEL (Kurt), médecin, né en 1766 à Voldekow près d'Anklam (Prusse), m. en 1833, professa la médecine à l'université de Halle de 1789 à 1797, puis la botanique et la philosophie, et fut nommé, en 1825, membre associé de l'Académie des sciences de Paris. Il a publié un grand nombre d'écrits, dont les principaux sont : *Rudimenta nosologiæ dynamicæ*, 1787 ; *Essai d'une histoire pragmatique de la médecine*, Halle, 1792-1803, 5 vol., traduit en français par Jourdan, Paris, 1815-20, 9 vol. in 8° ; *Manuel de pathologie*, 1795-97, 3 vol. in-8° ; *Historia rei herbariæ*, 1807-1808, 2 vol. in-8°, histoire raisonnée de la botanique, classée par époques jusqu'en 1778 ; *Institutiones medicæ*, Leipzig, 1809-16, 6 vol. ; *Histoire de la botanique*, ibid., 1817-18, 2 vol. ; *Nouvelles découvertes en botanique*, ibid., 1819-22, 3 vol., etc.

SPRINGFIELD, c.-à-d. *champ aux sources*, v. des Etats-Unis (Massachusetts), sur le Connecticut, à 140 kil. O. de Boston ; 15,200 hab. Ch.-l. du comté de Hampden. Fabr. d'armes à feu et armes blanches, coton, papier. — En face de cette ville, est *West-Springfield*, avec 4,000 hab.

SPRINGFIELD, v. des Etats-Unis, capitale de l'Etat d'Illinois depuis 1837, à 1,050 kil. O. de Washington, par 39° 48' lat. N. et 89° 33' long. O. ; 3,000 hab. Ch.-l. du comté de Sangamon.

SPRINGFIELD, v. des Etats-Unis (Vermont), sur le Connecticut, comté et à 21 kil. S.-S.-O. de Windsor, vis-à-vis Charlestown ; 2,700 hab.

SPRINGFIELD, v. des Etats-Unis (Ohio), à 68 kil. O. de Columbus ; 2,000 hab. Ch.-l. du comté de Clark.

SPROTTAU, v. des Etats prussiens (Silésie), ch.-l. de cercle, au confluent de la Bober et de la Sprotta, à 66 kil. N.-O. de Liegnitz ; 4,200 hab. Toiles, bonneterie.

SPURIUS, pour *impurus*, enfant naturel. Ce fut un prénom chez les anc. Romains. *V.* CASSIUS, MÉLIUS, etc.

SPURZHEIM (Jean-Christophe), célèbre médecin, né en 1776 à Longueil, près de Trèves, m. à Boston en 1833, fut le disciple, l'ami, le collaborateur, et enfin le rival et le successeur de Gall. Venu à Paris avec ce savant, il publia avec lui le grand ouvrage sur l'anatomie et les fonctions du système nerveux ; puis il alla importer sa doctrine en Angleterre, revint en France, et prit le grade de docteur à la Faculté de médecine de Paris en 1820 ; il retourna en Angleterre, et passa en Amérique, où il mourut de la fièvre jaune. Spurzheim a fait subir à la doctrine de Gall des modifications qui n'ont pas toujours été heureuses ; c'est lui qui l'a nommée *Phrénologie*. On a de lui : *des Dispositions innées de l'âme et de l'esprit ; du matérialisme, du fatalisme et de la liberté morale, avec des réflexions sur l'éducation et sur la législation criminelle*, avec Gall, Paris, 1812, in-8° ; *Observations sur la folie, ou sur les dérangements des fonctions morales et intellectuelles de l'homme*, 1818, in-8°, 2 pl. ; *Observations sur la phrénologie, ou la connaissance de l'homme moral et intellectuel, fondée sur les fonctions du système nerveux*, 1819, in-8° ; *Essai philosophique sur la nature morale et intellectuelle de l'homme*, Strasbourg, 1820, in-8°. *V.* Bénard, *Sur la théorie des forces fondamentales dans le système de Gall et de Spurzheim*, Paris, 1836, in-8°. R. D.

SQUILLACE, anc. *Scylaceum*, v. du royaume d'Italie (Prov. de Catanzaro), à 8 kil. O. du golfe de son nom, à 25 kil. S.-S.-O. de Catanzaro ; 2,812 hab. Evêché ; belle cathédrale. Le tremblement de terre de 1783 renversa une grande partie de la ville.

SQUILLACE (Le prince de). *V.* BORGIA.

SRI, un des noms de Lackmi, femme de Vichnou, s'emploie aussi comme adjectif devant les noms de personnes sacrées, *Sri-Krichna*, *Sri-Ranga*, etc.

SRI-RANGA-PATANA. *V.* SERINGAPATAM.

SSÉ-TCHOUAN. *V.* SZU-TCHOUAN.

STAAL (Mlle DELAUNAY, baronne de), née à Paris en 1693, m. en 1750, fille d'un peintre mort en exil, fut élevée dans un couvent de Rouen, et placée par la duchesse de La Ferté comme femme de chambre auprès de la du-

chesse du Maine, qui ne paya jamais que par une ingratitude dédaigneuse et tyrannique un dévouement parfois sublime : témoin le courage qu'elle montra après la découverte de la conspiration de Cellamare, dont elle avait en grande partie conduit toute l'affaire. Menacée par les juges d'être enfermée pour toujours à la Bastille, si elle ne faisait des révélations : « Eh bien, Messieurs, dit-elle, c'est un établissement pour une fille telle que moi, qui n'a pas de bien. » Après deux ans de captivité, elle revint à Sceaux, et endura « les dédains qu'on a pour la valetaille, » se consolant le plus souvent par les soupers du Temple, auprès du grand-prieur et de ses amis. Elle faillit épouser Dacier devenu veuf, et se laissa marier à un vieil officier suisse, M. de Staal, que le duc du Maine nomma maréchal-de-camp de ses gardes. Elle eut alors un petit cercle à l'ombre de celui de son Altesse, et celle-ci, ne songeant pas à l'en arracher, disait : « Je veux des femmes pour me servir, et non pour faire académie. » Mme de Staal a laissé des *Mémoires*, qui ne sont que le récit de sa vie de cour et de petite cour; mais en ne se piquant pas trop de sincérité, et en faisant plus que de « se peindre en buste, » elle leur a donné l'intérêt d'un roman, et ce roman est le tableau finement dessiné des personnages, des mœurs et du ton de la cour de Sceaux; c'est l'œuvre d'une femme d'un grand esprit et d'un esprit délicat, éprouvée par les souffrances du cœur et de l'amour-propre, amie de Fontenelle, Marivaux, Montesquieu, Mme du Deffant, etc., et qui avait dans sa jeunesse étudié avec passion la métaphysique, la géométrie et même l'anatomie. Ses *Œuvres complètes*, publiées à Paris en 1821, 2 vol. in-8°, renferment aussi de spirituelles comédies et une Correspondance intéressante. G. L.

STABIES, *Stabiæ*, auj. *Castel-a-Mare di Stabiæ*, anc. v. de Campanie, entre Pompéia et Sorrente, à 3 kil. S. de la première, et voisine du mont Lactarius. Détruite par Sylla pendant la guerre Sociale, 90 av. J.-C., elle devint un petit bourg, et fut engloutie avec Pompéia et Herculanum par l'éruption du Vésuve en 79 de J.-C. C'est près de là que mourut, le même jour, Pline l'ancien.

STABILI. *V.* Cecco d'Ascoli.

STABLO, nom flamand de Stavelot.

STABROEK. *V.* Georgetown.

STABULUM, nom latin de Stavelot.

STACE, *Publius Papinius Statius*, poëte latin, né à Naples en 61 ap. J.-C., m. en 96. Son père était poëte, avait été souvent couronné dans les jeux de la Grèce, et vint à Rome, où Vespasien l'avait appelé pour être précepteur de Domitien. Ce fut là que le jeune Stace fut élevé. Il dut sa célébrité aux concours, aux lectures publiques, aux pièces adressées à ses amis pour célébrer leur fortune, leurs travaux, leurs habitations, et dont il a formé un recueil en 5 livres, sous le titre de *Sylves*, ou *Mélanges*. Il entreprit des œuvres plus sérieuses, deux poëmes épiques : *la Thébaïde*, en 12 chants, dont le sujet est la guerre civile entre les deux fils d'Œdipe, poëme historique plutôt qu'épopée; et *l'Achilléide*, ou la vie et les exploits d'Achille, poëme dont il n'a fait que 2 chants. Stace est véritablement poëte; ses œuvres sont pleines d'images gracieuses, de tableaux poétiques; il rend très-bien les affections douces, et on les trouve en effet dans sa vie. Mais l'exagération est le défaut de ses œuvres : tantôt ses personnages passent la nature, tantôt ils sont d'une faiblesse extrême; quelques-uns montrent une cruauté féroce, d'autres sont des enfants timides et larmoyants. Les flatteries extravagantes que Stace prodigue à Domitien déparent aussi ses ouvrages. Les meilleures éditions de ses œuvres sont celles de Gronovius, Amsterdam, 1653; de Markland, Londres, 1728; de Hand, Leipzig, 1816; de Dübner, Paris, 1837. Il a été traduit en français par Cormiliolle, 1778, 1801, et 1820, 7 vol. in-12; par Rinn, Achaintre, et Bouteville, dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, Paris, 1829-33, 4 vol. in-8°. Luce de Lancival a imité en vers l'*Achilléide*. D—r.

STADE, v. forte de Hanovre, ch.-l. de l'arr. de son nom, port de comm. sur la Schwinge, près de son embouchure dans l'Elbe, à 140 kil. N. de Hanovre, 32 O. de Hambourg; 5,900 hab. Consistoire luthérien; lieu d'assemblée des Etats provinciaux; Cour d'appel; école normale primaire; gymnase; école de cavalerie; arsenal; bagne. Fabrique de flanelle, toiles, dentelles; fonderie de canons. Commerce de fruits. Armements pour la pêche de la baleine. Aux environs, chantiers et tourbières. — Ancienne ville libre impériale et hanséatique, Stade fut longtemps le ch.-l. d'un comté, qui appartint d'abord à des princes de la maison de Saxe, puis aux archevêques de Brême. Un incendie la détruisit en 1639. Relevée, et cédée aux Suédois par la paix de Westphalie, elle fut prise par le duc de Brunswick-Lunebourg en 1676, et par le roi de Danemark en 1712. Elle fut, sous Napoléon Ier, le ch.-l. d'un des arrondissements du département des Bouches-de-l'Elbe. — L'arrond. de Stade, situé à l'extrémité N. du royaume de Hanovre, entre la mer du Nord au N., le Wéser, qui le sépare de l'Oldenbourg, la république de Brême et l'arrond. de Hanovre à l'O., celui de Lunebourg au S.-E., et l'Elbe, qui le sépare du Danemark à l'E., a 6,545 kil. carr., et 296,630 hab. Il comprend les duchés de Brême et de Verden, et le territoire de Hadeln. — Droit de stade. *V. Supplément.*

stade (Marche de), nom donné quelquefois à la Marche de Brandebourg, parce que Luther Odo Ier, comte de Stade, en reçut le gouvernement en 1056.

stade, mesure itinéraire des anc. Grecs. Elle était toujours de 600 pieds ou 400 coudées; mais comme il y avait des stades de différentes longueurs, les pieds ou les coudées étaient, par conséquent, plus ou moins longs. Les Grecs avaient pris pour base des divers stades un degré astronomique, et leurs géographes se servirent de six sortes de stades ainsi calculés, et évalués en mesures métriques :

Stade de 1111 1/9 au degré.....	= 100m	Stade de 666 2/3 au degré.....	= 167m
— 833 1/3.	= 133	— 600....	= 185
— 700....	= 159	— 500....	= 222

Le stade le plus connu est le stade olympique de 600 au degré, et valant 1,852 mèt. pour 10 stades; 9,252 mèt. pour 50 stades, et 18,518 mèt. pour 100 stades. Toutes les fois que les écrivains latins évaluent des stades en mesures romaines, ils partent du stade olympique, ce qui les jette souvent dans des erreurs considérables. *V.* Gosselin, *Observations sur les stades.* C. D—y.

stade, enceinte où l'on disputait le prix de la course, dans les jeux publics des anc. Grecs. Comme la lice n'avait, dans l'origine, qu'un stade de longueur, elle prit le nom de sa propre mesure, et ce nom s'étendit même à l'espace qu'occupaient les spectateurs.

STADION (Philippe, comte de), homme d'Etat, né à Mayence en 1763, m. en 1824, fut ambassadeur de l'Empire à Stockholm, 1787, et à Londres, 1792; puis, s'étant brouillé avec le 1er ministre, prince de Kaunitz, il se retira dans ses terres, et accepta la charge de grand-trésorier de l'évêque de Wurzbourg. L'Autriche réussit à le ramener : il reçut alors les ambassades de Berlin, 1801, et de St-Pétersbourg, fut le principal négociateur de la 3e coalition contre la France, devint ministre des affaires étrangères en 1806, excita la guerre de 1809 contre la France, fut éloigné sur la demande de Napoléon Ier victorieux, vécut dans la retraite, mais reparut comme plénipotentiaire au traité de Tœplitz en 1813, nouvelle coalition contre la France, aux conférences de Francfort et de Châtillon, 1813-14, au congrès de Vienne, 1814-15, puis devint ministre des finances, et mourut dans ce poste.

STADLER (l'abbé Maximilien), compositeur de musique, né en 1748 à Mœlck (Autriche), m. en 1833, s'est fait une réputation méritée de musicien savant et d'homme de goût. Ses messes, ses motets, ses fugues pour l'orgue, ont été mises en parallèle avec ce que Mozart et Haydn avaient écrit de meilleur. On exécute souvent, dans les grandes fêtes de l'Allemagne, son oratorio de la *Jérusalem délivrée.*

STADT-AM-HOF, *Riparia*, v. murée de Bavière (Haut-Palatinat), sur la rive g. du Danube, vis-à-vis de Ratisbonne, à laquelle elle est unie par un pont, et dont elle est comme un faubourg; 2,000 hab. Brûlée par les Français en 1809.

STADTBERG. *V.* Marsberg.

STADTHAGEN, v. murée de la principauté de Schaumbourg-Lippe, à 22 kil. E.-N.-E. de Buckebourg; 1,500 hab. Sources ferrugineuses. Patrie du géographe Busching.

STADTLOHN, v. des Etats prussiens (Westphalie), à 9 kil. S.-S.-O. d'Ahaus; 2,300 hab. Fabr. et blanchisseries de toiles, polisseries de fer.

STÆFA, brg de Suisse (Zurich), à 7 kil. S.-E. de Meilen, sur la rive E. du lac de Zurich; 3,500 hab. Eaux minérales. Filatures de coton et de soie, verrerie.

STAEL-HOLSTEIN (Eric-Magnus, baron de), né en 1749 en Ostrogothie (Suède), m. en 1802. Après avoir servi comme volontaire, puis comme lieutenant et capitaine de 1762 à 1776, il vint à Paris, fut attaché à la légation de Suède en France, 1778, et, grâce à l'amitié que lui portaient Gustave III et Marie-Antoinette, chargé d'affaires en 1783, puis ministre plénipotentiaire, et finalement ambassadeur. La faveur du roi de Suède était une condition

convenue de son futur mariage avec la riche et spirituelle fille de Necker, qui devint en 1785 la célèbre Mme de Staël. Bien qu'il partageât les idées de la Révolution française, le baron de Staël retourna en Suède avec la baronne, après la journée du 10 août, et devint ministre de Suède à Copenhague ; il revint comme ambassadeur à Paris en 1795, et y reconnut, au nom de la Suède, la République française. Rappelé en 1797 par son gouvernement, il se démit de tout emploi, vécut en particulier à Paris, et mourut sur la frontière pendant un voyage en Suisse avec sa femme et ses enfants. A. G.

STAEL-HOLSTEIN (Anne-Louise-Germaine NECKER, baronne de), femme du précédent, née à Paris en 1766, m. en 1817. Fille du célèbre Necker, elle fut élevée par sa mère, froide et sévère, qui s'appliqua à comprimer cette nature riche et un peu exubérante, plutôt qu'à en diriger le développement. Le salon de Mme Necker, qui rassemblait Buffon, Thomas, Marmontel, Chamfort, Grimm, Raynal, fut la véritable école de l'enfant, dont le plus grand bonheur était d'écouter les discussions de ces hôtes distingués sur les plus hautes questions de littérature, d'histoire, de philosophie et de politique. Familiarisée de bonne heure avec les matières sérieuses, elle faisait de Montesquieu sa lecture habituelle, et, à 15 ans, elle présenta à son père des extraits de l'*Esprit des Lois*, accompagnés de réflexions personnelles. Lorsque Necker publia son fameux *Compte-rendu*, 1781, elle lui adressa une lettre anonyme, dont il reconnut sans peine l'auteur, et qui lui donna une haute idée de la portée d'esprit de sa fille. Des *Lettres sur les écrits et le caractère de J.-J. Rousseau*, éloge passionné plutôt qu'œuvre critique, furent le début de Mlle Necker dans la littérature. En 1785, elle épousa le baron de Staël-Holstein ; et l'incompatibilité d'humeur des deux époux amena bientôt une séparation. Mme de Staël fut d'ailleurs froidement accueillie à la cour de France, où les négligences de sa toilette excitaient l'hilarité. Quand la Révolution éclata, elle s'associa au mouvement des idées nouvelles, mais en restant monarchique. Saisie de pitié après le 20 juin 1792, elle présenta un plan d'évasion des Tuileries qui ne fut pas accueilli. Lorsque Louis XVI eut été mis à mort, elle ne craignit pas d'écrire un plaidoyer pour la défense de la reine. Après le 9 thermidor, elle entra dans la vie politique par des *Réflexions sur la paix adressées à M. Pitt et aux Français*, et des *Réflexions sur la paix extérieure et intérieure*. La première de ces brochures fut citée par Fox dans le Parlement anglais ; toutes deux sont remarquables par l'énergie et la profondeur des pensées, par l'éloquence de l'expression. En 1795, Mme de Staël publia un volume de morceaux détachés, œuvres de sa jeunesse, où l'on trouve un remarquable *Essai sur les fictions*, et une *Épître au malheur*. Sous le Directoire, elle fut l'âme du cercle constitutionnel, et fit nommer Talleyrand ministre des relations extérieures. En 1796, elle publia : *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, livre où les passions sont analysées avec une finesse rare ; mais, sous l'influence de l'école sensualiste, l'auteur ne les examine qu'au point de vue du bonheur. En 1801, parut *la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, ouvrage très-remarquable, bien qu'un peu paradoxal, et dont l'idée principale est la perfectibilité indéfinie du genre humain. Mme de Staël avait deviné dès le principe le général Bonaparte, et cherché à le combattre. Celui-ci, devenu consul, se rappela cette hostilité, et la publication des *Dernières vues de finances et de politique de M. Necker* attira des représailles sur l'auteur. Elle dut se cacher à la campagne, et se retirer à St-Brice (près d'Ecouen) chez Mme Récamier. Répondant à la persécution par des injures, exilée à 40 lieues de Paris, 1802, elle se retira en Allemagne, à Weimar, où elle connut Goëthe, Wieland et Schiller ; elle venait de publier *Delphine*, roman assez défectueux au point de vue de l'art, mais qui joint à une grande finesse d'observation morale une certaine verve pleine d'éloquence. La mort de son père, en 1804, la rappela en Suisse, et, pour distraire sa douleur, elle se rendit en Italie. « Ce voyage lui inspira *Corinne*, œuvre originale et touchante, qui tient du roman, du poëme, et du traité philosophique. On y retrouve ce caractère de son génie, d'exceller surtout dans la peinture du monde et du cœur humain, de sentir et d'exprimer la vie sociale, mieux encore que le spectacle de la nature et des arts. L'alliance de l'imagination et du génie méditatif donne à cet ouvrage une originalité qui ne passera point. » Ce fut à son retour d'Italie, dans un séjour d'une année à Coppet et à Genève, que Mme de Staël commença à écrire *Corinne*, qui ne fut publiée qu'en 1807. Alors elle était rentrée en France, où l'on tolérait sa présence. Le succès du livre, où plus d'une fois elle s'était représentée elle-même dans son héroïne, porta, dit-on, ombrage à l'Empereur, au point qu'il écrivit lui-même une critique qui fut insérée au *Moniteur*. Mme de Staël dut de nouveau sortir de France, et se fixer à Coppet. Elle fit alors plusieurs voyages en Allemagne, et, en 1810, elle fit imprimer le livre *De l'Allemagne*, son chef-d'œuvre peut-être, et encore auj. le meilleur livre qui ait été fait sur l'Allemagne littéraire. Mais des allusions dont l'ouvrage était rempli alarmèrent la censure impériale, qui fit saisir et détruire toute l'édition, et le livre ne put être réimprimé qu'en 1814. Après ce nouveau démêlé avec la police, s'exagérant encore l'hostilité dont elle était victime, Mme de Staël se rendit en Angleterre, en séjournant en Allemagne, en Russie, et en Suède, et travaillant partout à la coalition contre Napoléon. Elle rentra en France avec Louis XVIII, qui lui accorda 2 millions de francs à titre de restitution des sommes dues à son père. On voudrait rayer de ses œuvres *Dix années d'exil*, libelle écrit contre Napoléon au lendemain de sa chute. Les *Considérations sur la Révolution française*, 3 vol. in-8°, son dernier ouvrage, ne parurent qu'un an après sa mort, 1818. Dans ce livre, tous les principes de la Révolution sont préconisés, et quelquefois jusqu'à ses erreurs. Au retour d'un second voyage en Italie, Mme de Staël mourut à Paris. En 1812, elle avait épousé en secondes noces un jeune officier, M. de Rocca ; mais ce mariage était resté secret. Les Œuvres complètes de Mme de Staël ont été publiées par son fils, Paris, 1821, 17 volumes in-8°. F—T.

STAEL-HOLSTEIN (le baron Auguste de), fils aîné des précédents, né à Coppet en 1790, m. en 1827, fut un agronome distingué. Il a donné des éditions des Œuvres de sa mère et de Necker. Il eut un frère, qui fut tué en duel en Suède, et une sœur, qui épousa le duc de Broglie.

STÆUDLIN (Charles-Frédéric), théologien, né à Stuttgard en 1761, m. en 1826, professeur de théologie et conseiller du consistoire à Gœttingue, a laissé, entre autres ouvrages : *Histoire et esprit du scepticisme*, Leipzig, 1794 ; *Principes fondamentaux de la morale et du dogme*, Gœttingue, 1798 ; *Histoire universelle de l'Eglise chrétienne*, Hanovre, 1806 ; *Histoire générale de l'Eglise d'Angleterre*, Gœttingue, 1816 ; *Histoire de la philosophie morale*, Hanovre, 1823 ; *Bibliographie de l'histoire de l'Eglise*, ibid., 1827.

STAFFA (Ile), une des Hébrides, à 8 kil. O. de celle de Mull, dépend du comté d'Argyle (Ecosse). Elle est inhabitée. La mer découpe ses côtes en une foule de baies et de promontoires ; toute la partie S.-O. présente des colonnades basaltiques, qui ont jusqu'à 20 mèt. de hauteur. Là se trouvent la *grotte de Fingal*, dont les échos répètent le bruit des vagues, et le *fauteuil d'Ossian*, dont le dais est formé par des colonnes brisées qui figurent assez exactement une ogive. Ces curiosités naturelles furent ignorées jusqu'en 1772, époque où Joseph Banks les signala à la curiosité des voyageurs. B.

STAFFARDE, vge du royaume d'Italie, dans l'arr. et à 6 kil. N. de Saluces, près du Pô. Catinat y battit le duc de Savoie, le 18 août 1690.

STAFFORD, v. d'Angleterre, capitale du comté de son nom, sur la Sow et sur le chemin de fer de l'Ouest, à 225 kil. N.-O. de Londres ; 12,487 hab. Fabr. de bottes et de souliers ; tanneries. Jadis place forte. On y remarque les ruines d'un château bâti par Guillaume le Conquérant, l'église Ste-Marie, l'hôtel du comté, et la prison. Après avoir été successivement, au moyen âge, titre de baronnie, de vicomté et de comté, cette ville fut érigée en marquisat en 1786.

STAFFORD, comté au centre de l'Angleterre, entre ceux de Chester et de Derby au N., de Warwick et de Worcester au S., de Shrop à l'O. ; 306,144 hectares ; 100 kil. sur 75 ; 746,584 hab. Ch.-l., *Stafford*. Sol plat ; vastes marais au N.-E. Rivières : Trent, Dove, Tame. Climat pluvieux à l'O. Elève de gros et de menu bétail. Vastes domaines, entre autres ceux du duc de Sutherland. Immenses houillères ; fonderies à Wolverhampton, Wednesbury, Walsall, Tipton, Bilston, Dudley ; fabr. de porcelaine opaque à Stoke, Handley, Burslem, Longport, Newport. — Ce comté, où habitaient les *Cornavii*, fut compris, sous les Romains, dans la Flavie Césarienne, et, pendant l'heptarchie anglo-saxonne, dans le royaume de Mercie.

STAFFORD (Humphrey), général du roi d'Angleterre Henri VII, descendait d'un compagnon de Guillaume le Conquérant. Il combattit le duc d'York pendant la guerre des Deux-Roses, et fut créé duc de Buckingham par Henri VI en 1465.

STAFFORD (Henri), petit-fils du précédent, né vers 1450, fut le favori de Richard II, qu'il aida dans le meurtre de

ses neveux et l'usurpation de leur couronne. Mais après en avoir été comblé de bienfaits, s'étant révolté contre lui, il fut pris et décapité à Salisbury, en 1483. — Son fils, Edouard Stafford, accusé de trahison envers Henri VIII, périt sur l'échafaud en 1521.

STAFFORD (William HOWARD, comte de), 2e fils du 6e duc de Norfolk, né en 1611, m. en 1680, épousa Marie, héritière de la maison de Stafford, fut créé comte par Charles Ier en 1640, se montra royaliste dévoué, suivit Charles II en exil, et jouit d'un grand crédit après la Restauration des Stuarts; en butte à la haine de whigs, il fut impliqué dans la prétendue conspiration papiste que Titus Oates dénonça en 1678, enfermé à la Tour, condamné à mort par la Chambre des lords, et subit le dernier supplice.

STAGIRE, *Stagira*, auj. *Port-Libesade* ou *Stavro*, v. de Macédoine, dans la Chalcidique, au N.-E., près du golfe Strymonique; fondée vers 665 av. J.-C. Patrie d'Aristote.

STAGNO, en slavon *Ston*, v. des Etats autrichiens (Dalmatie), sur l'isthme de Sabioncello, à 35 kil. N.-O. de Raguse; 2,000 hab. Evêché. Pêche de sardines.—Près de là est le vge de *Stagno-Piccolo*, un des plus beaux ports de l'Adriatique.

STAHL (George-Ernest), célèbre médecin et chimiste, né à Anspach en 1660, m. en 1734, fut premier médecin du duc de Saxe-Weimar en 1687, professeur de médecine à Halle en 1694, et, en 1716, 1er médecin du roi de Prusse. Son génie était vaste, et ses connaissances très-étendues. En chimie, sa doctrine du *phlogistique* l'a surtout rendu célèbre. Il regardait les oxydes (terres) comme indécomposables; le phlogistique pouvait s'y unir, et de cette union naissaient les métaux; tous les combustibles étaient plus ou moins chargés de phlogistique. Cette théorie ne diffère de la nôtre, qu'en ce que son auteur voyait une combinaison, là où nous voyons une décomposition, et réciproquement; il n'a manqué à Stahl, pour rectifier ses idées, que d'avoir égard aux indications de la balance. Aussi cette doctrine, qui suffit pendant un siècle aux besoins de la science, est être imaginaire d'un poids négatif, s'évanouirent-ils à l'apparition de Lavoisier. La gloire de Stahl est d'avoir reconnu en chimie des corps indécomposables, d'avoir rompu avec la physique scholastique, et d'avoir consommé cette révolution dans les idées. Stahl est encore l'auteur du système connu sous le nom d'*Animisme*; il explique les phénomènes de la vie animale par un principe immatériel, l'âme, mais ne lui accorde pas la conscience de ses opérations. Tout de fougue et d'imagination, ses leçons valaient mieux que ses écrits, où le latin et l'allemand sont continuellement entremêlés. Il fut l'admirateur et le commentateur de Bécher. Ses principaux ouvrages sont : *de Motu tonico vitali*, Iéna, 1692; *de Autocratiâ naturæ, seu spontaneâ morborum excussione*, Halle, 1696; *Experimenta et observationes*, Leipzig, 1697; *Fundamenta chimiæ dogmaticæ et experimentalis*, Nuremberg, 1723, trad. en français par De Machy, Paris, 1757, 6 vol. in-12; *Traité sur les sels*, trad. par d'Holbach, 1771; *Traité sur le soufre*, trad. par le même, 1766; *Theoria medica vera*, Halle, 1707, où il développe avec le plus d'étendue sa théorie de l'animisme, etc. G—R.

STAHRENBERG. *V.* STAREMBERG.

STAINS, vge (Seine), arr. et à 4 kil. N.-E. de St-Denis; 1,280 hab. Beau château, avec parc, ayant appartenu aux De Thou et aux Harlay. On y voit trois puits artésiens.

STAIR (Jean DALRYMPLE, comte de), général et homme d'Etat, né à Edimbourg en 1673, m. en 1747. Quoique jeune encore, il contribua, avec son père, à préparer en Ecosse la révolution de 1688, et devint officier des gardes du corps en 1691, secrétaire d'Etat en 1692, et colonel. De 1702 à 1708, il servit vaillamment dans l'armée de Marlborough, et, de 1709 à 1713, fut ambassadeur en Pologne. Sous George Ier, il fut envoyé à la Chambre haute, vint en France comme ambassadeur, y découvrit tous les projets du Prétendant, et fut le conseiller intime du Régent, qui concerta avec lui le plan de la Quadruple alliance. Grand-amiral d'Ecosse, 1730, et feld-maréchal, 1741, il commanda l'armée anglaise en Allemagne, au début de la guerre de la succession d'Autriche, et ne sut pas profiter de la victoire de Dettingen, 1743. La jalousie de George II le détermina à se retirer; il ne reparut que pour ruiner par ses opérations l'entreprise de Charles-Edouard en Ecosse. A. G.

STALIMÈNE, anc. *Lemnos*, île turque de l'Archipel, à 105 kil. O. de la côte d'Anatolie; 37 kil. sur 30; 11,000 hab. *V.* LEMNOS.

STALLUPŒNEN, v. des Etats prussiens (Prusse), à 26 kil. E. de Gumbinnen; 3,000 hab. Ch.-l. de cercle. Comm. de bétail.

STAMBOUL, nom de Constantinople (corruption du grec *eis tèn polin*, à la ville); c'était la réponse faite ordinairement par les Grecs de Constantinople, lorsqu'on leur demandait, au milieu des champs, vers quel endroit ils dirigeaient leurs pas. Les Musulmans changèrent plus tard ce nom en *Islamboul* (ville de l'islamisme), pour tâcher de faire perdre de vue l'origine grecque du nom moderne de la ville de Constantinople. D.

STAMBRUGES, brg de Belgique (Hainaut), à 30 kil. E. de Tournai; 2,000 hab. Exploit. de grès et de calcaire. Fabr. de gros lainages en tricot.

STAMFORD, brg et paroisse d'Angleterre, comté et à 60 kil. S. de Lincoln, sur la Welland; 8,000 hab. Eglise gothique de St-John, avec de beaux vitraux. Comm. de bois, drèche, houille, pierres à bâtir. Elle eut jadis une université, qui a été réunie à celle d'Oxford. Aux environs, belle résidence du marquis d'Exeter.

STAMFORD, v. des Etats-Unis (Connecticut), à 64 kil. S.-O. de New-Haven, dans Long-Island; 3,600 hab.

STAMFORD-BRIDGE (WEST-), vge d'Angleterre, comté et à 12 kil. N.-E. d'York. Victoire d'Harold sur les Norvégiens en 1066.

STAMPA (Gaspara), femme-poëte de Padoue, née en 1523, m. vers 1554, a laissé des Sonnets, 1554, in-8°, où elle chante son amour pour un comte Collalto, de Trévise. Son style est clair, simple, gracieux; mais elle manque de vigueur dans l'imagination, et on ne saurait la comparer à Vittoria Colonna pour l'élévation du génie et la dignité du caractère.

STAMPÆ, nom latin d'ETAMPES.

STAMPALIE, anc. *Astypalée*, île grecque de l'Archipel, une des Sporades, entre Naxie et Rhodes, et au S.-E. d'Amorgos; 130 kil. carr.; 1,500 hab.

STAMPFEN, brg de Hongrie, comitat et à 20 kil. N.-N.-O. de Presbourg, près de la March; 3,700 hab.

STAN, c.-à-d. *pays* en persan : *Daghestan*, pays de montagnes. On en voit une contraction dans *Boutan*, pour *Bouddhistan*, pays de Bouddha, etc.

STANCARI (François), hérétique unitaire, né à Mantoue en 1501, m. en 1574, quitta les ordres sacrés pour se marier, fut chassé d'Italie et d'Allemagne, et se fit un des promoteurs de la Réformation en Pologne. Il eut de vives querelles avec Osiander au sujet de la justification, et vit ses opinions condamnées dans plusieurs synodes. C'était un homme très-versé dans la langue hébraïque. On a de lui : *Grammaire hébraïque*, Bâle, 1546; *de Trinitate et mediatore Domino*, ibid., 1547, in-8°; *Opus novum de reformatione tùm doctrinæ christianæ, tùm veræ intelligentiæ sacramentorum*, ibid., 1547, in-8°, etc. B.

STANCHO, anc. *Cos*, île turque de l'Archipel, une des Sporades, dans l'eyalet des Iles, à 16 kil. de la côte O. de l'Anatolie, par 36° 47' lat. N., et 24° 40' long. E.; ch.-l. *Stancho*, port sur la côte N.-E., et siége d'évêché. *V.* COS.

STANDIA, *Dia*, îlot de l'Archipel, sur la côte N.-E. de Candie, offre 3 beaux ports, et a des carrières de marbre et de pierres à rasoirs.

STANHOPE, famille noble d'Angleterre, dans le comté de Nottingham, eut pour chef Philippe Stanhope, créé baron par Jacques Ier en 1616, et comte de Chesterfield par Charles Ier en 1628. Une branche de cette famille avait le titre de comtes de Harrington.

STANHOPE (Jacques, comte de), diplomate et général, né en 1673, m. en 1721. Colonel sous Guillaume III, et membre du Parlement sous la reine Anne, il alla en Espagne comme brigadier-général dans la guerre contre Philippe V, prit Barcelone, Port-Mahon et Minorque, 1708, fut pris à Brihuega en 1710, et subit une captivité de deux ans. Il devint secrétaire d'Etat sous George Ier. En 1716, il arrêta avec Dubois les préliminaires du traité de La Haye, 1717, avec la France et la Hollande, qui éloignait le Prétendant et faisait démolir Dunkerque et Mardick. En 1718, nommé chancelier de l'Echiquier, pair, baron d'Evaston, et vicomte de Mahon, il fit encore conclure le traité de la Quadruple alliance. On a de lui un *Mémoire sur le Sénat romain*, à la suite des *Révolutions romaines* de Vertot. A. G.

STANHOPE (Charles, vicomte de Mahon, comte de), petit-fils du précédent, né en 1753, m. en 1816. Ayant suivi son père établi à Genève, il s'adonna aux sciences, imagina deux machines arithmétiques, soutint dans ses *Principes d'électricité*, 1779, in-4°, la théorie de Franklin sur les paratonnerres, et prouva que la densité d'une atmosphère électrique suspendue sur un corps est en raison inverse du carré des distances de ce corps. Il travailla aussi à expliquer le *choc en retour* produit par l'électricité. A la Chambre des communes depuis 1780, à celle des

Lords dès 1786, il fut partisan des réformes parlementaires, admira les événements de 1789, présida la *Société de la révolution* à Londres, et combattit Burke. Ses discours pour la liberté de la presse en 1792, et ses efforts en faveur des révolutionnaires ayant échoué, il revint aux sciences, voulut appliquer la vapeur à la navigation, inventa une presse nouvelle, qui porte encore son nom, un nouveau procédé pour brûler la chaux, et perfectionna les instruments de musique, etc. A. G.

STANHOPE (Esther), fille du précédent et d'une sœur de W. Pitt, née en 1789, m. en 1839, alla visiter l'Orient, où, à l'aide d'une grande fortune, elle se créa pendant quelque temps une espèce de royauté aux environs de Palmyre; puis, sa fortune étant presque perdue, elle se réfugia dans un vieux couvent près de Saïd en Syrie, où elle vivait vêtue en homme et portant le costume musulman. Les Bédouins des environs la regardaient comme sorcière et prophétesse, et lui donnaient le nom de reine.

STANHOPE (Philippe DORMER-). *V.* CHESTERFIELD.

STANISLAS (Saint), évêque de Cracovie en 1072, né en 1030, m. en 1079, osa reprocher à Boleslas II, roi de Pologne, ses désordres et ses crimes; ce prince furieux le tua de sa propre main. Fête, le 7 mai.

STANISLAS KOTSKA (Saint), né en 1550, d'une famille noble polonaise, m. en 1568, fut élevé chez les Jésuites à Vienne, où il fit admirer sa piété et ses vertus; malgré l'opposition de sa famille, il revêtit l'habit de l'ordre à l'âge de 17 ans, et mourut 9 mois après. Sa Vie, écrite en italien par Cepari, a été traduite en français, et souvent réimprimée. Fête, le 13 novembre.

STANISLAS 1er LECZINSKI, roi de Pologne, né en 1677 à Lemberg (Gallicie), de Raphaël Leczinski, palatin de Posnanie et grand-trésorier du royaume, m. à Lunéville en 1766. Il fut lui-même nommé par Auguste II palatin de Posnanie et grand-échanson de la couronne. Quand la guerre éclata entre Charles XII, le roi de Suède, et la Pologne, il fut député vers Charles par l'assemblée de Varsovie, 1704, et plut à ce prince, qui appuya son élévation au trône quand la diète eut déclaré le trône vacant. Il commençait à s'affermir, et à guérir, par une sage administration, les plaies de la Pologne, lorsqu'il fut entraîné dans les désastres de Charles XII en Russie; Auguste II revint de Saxe; Stanislas s'enfuit, 1712, avec 6,000 hommes, alla rejoindre son protecteur en Bessarabie, 1714, en revint avec lui, et en reçut le gouvernement de Deux-Ponts, qu'il dut quitter en 1719 après la mort de Charles XII. Privé de ses biens patrimoniaux, et ne sachant où se retirer, il demanda un asile en France au Régent, qui lui permit de résider en Alsace et lui fit une pension. Stanislas choisit Wissembourg, où il vécut obscurément. En 1725, sa fille, Marie Leczinska, épousa Louis XV, roi de France. Auguste II étant mort en 1733, il fut rappelé au trône par une partie des Polonais; mais la Russie s'opposa à son élection, et fit marcher une armée contre Varsovie; Stanislas se retira à Dantzick, y soutint un siége contre les Russes, et fut contraint de revenir en France (*V.* SUCCESSION DE POLOGNE). Par le traité de Vienne, 1738, il renonça à la Pologne, tout en gardant le titre de roi, et reçut de la maison d'Autriche la souveraineté viagère des duchés de Bar et de Lorraine, qui, à sa mort, devaient passer à la France. Stanislas fit le bonheur de ses nouveaux sujets, embellit Nancy et Lunéville, fonda des collèges, des hôpitaux, une bibliothèque, une Société royale des sciences et des lettres, avec des concours académiques. Cette Société lui décerna le surnom de *Bienfaisant*, que l'Europe lui a confirmé. On a de lui divers opuscules de philosophie, de politique et de morale, imprimés sous le titre d'*Œuvres du philosophe bienfaisant*, 1765, 4 vol. in-8°, et 4 vol. in-12. En 1825, on a publié : *Œuvres choisies de Stanislas, roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar*, in-8°. B.

STANISLAS II AUGUSTE PONIATOWSKI, dernier roi de Pologne, né à Wolczyn (Lithuanie) en 1732, mort à St-Pétersbourg en 1798, était fils du fameux Stanislas, comte Poniatowski, castellan de Cracovie. Très-jeune encore, il voyagea en Europe, et séjourna quelque temps à Paris, où il connut la célèbre Mme Geoffrin, pour laquelle il conserva toute sa vie une vive amitié. Doué de qualités brillantes, il plut, dans un voyage en Russie, à la grande-duchesse Catherine (depuis Catherine II), dont il devint l'amant, et qui lui fit obtenir l'ambassade de Pologne à St-Pétersbourg. Ce fut encore à l'influence de Catherine, alors impératrice, qu'il dut le trône après la mort d'Auguste III, 1764. Son règne fut un temps d'anarchie : les sectes dissidentes, opprimées par les catholiques, s'appuyèrent sur la Russie, et se firent donner, en 1768, la liberté de culte et le droit d'exercer les charges publiques; en même temps se forma la *Confédération de Bar*, ligue catholique et nationale, qui avait pour but de détruire les libertés concédées, et qui déclara le trône vacant. Ces dissensions amenèrent une intervention étrangère; les Russes, les Autrichiens, et les Prussiens opérèrent, en 1772, le premier partage de la Pologne (*V. ce mot*); Stanislas, enlevé par les patriotes de Bar, et presque assassiné, n'échappa à la mort que par la pitié et la timidité d'un de ses ravisseurs, resté seul avec lui. La constitution de la Pologne ayant été changée par l'influence russe, et une partie de son territoire prise par la Russie, l'Autriche et la Prusse, Stanislas vit son pouvoir royal presque paralysé. Néanmoins il essaya, de 1774 à 1791, de rendre quelque force à la Pologne, en réformant la constitution, favorisant la propagation des lettres et des arts, et rendant désormais la couronne héréditaire. Vainement les Polonais se confédérèrent de nouveau à Targovice, 1792, pour repousser les envahissements de la Russie, qui, n'approuvant pas ces changements, avait déclaré la guerre à la Pologne, 1793; Varsovie fut prise par Souwarow; un second démembrement de la Pologne ne laissa guère à Stanislas que le titre de roi, et, quand l'insurrection de Kósciuszko eut échoué, il fut contraint d'abdiquer, et de sanctionner le démembrement de son royaume, 1795. Il se retira à Grodno, où les puissances copartageantes lui firent une pension de 200,000 ducats. B.

STANISLAWOW, v. murée des Etats autrichiens (Galicie), sur la Bistritza, à 133 kil. S.-S.-E. de Lemberg; 11,300 hab. Ch.-l. de cercle. Tribunaux, gymnase. Commerce de grains et de tabac. — Le cercle de Stanislawow, entre ceux de Stry à l'O., de Brzezany au N., de Czortkow à l'E., de Kolomea et la Hongrie au S., a 5,434 kil. carrés, et 299,000 hab.

STANLEY (Thomas), littérateur anglais, né vers 1620 à Cumberlow (Hereford), m. en 1678, a laissé : une bonne édition d'*Eschyle*, avec traduction latine et notes, 1663, in-fol.; *Histoire de la philosophie*, 1655-1662, 3 vol. in-fol., traduite en latin par Godefroi Olearius, Leipzig, 1711, in-4°; c'est l'histoire de cette science chez tous les peuples. Quoiqu'il ait été surpassé depuis, cependant on peut encore le consulter utilement pour les faits.

STANOVOI ou IABLONOI (Monts), chaîne de montagnes de l'Asie septentrionale, fait partie du système de l'Altaï, et s'étend des monts Kiakhta au cap Oriental, sur une longueur de 6,000 kil. La partie S.-E., qu'on nomme Monts de la Daourie, sépare le bassin de l'Amour de celui de la Lena. Un contre-fort s'étend dans la presqu'île de Kamtchatka. Il y a peu de sommets très-élevés : le Tchokondo n'atteint que 2,514 mèt. de hauteur. La chaîne des Stanovoï contient des mines d'or, de cuivre, de fer, de zinc. La Kolyma, l'Indigirka, la Chilka et l'Anadyr en descendent.

STANZ, v. de Suisse (Unterwald), ch.-l. du Nidwalden, près de l'Aa, à 13 kil. N.-E. de Sarnen; 2,028 hab. Ecole latine; bibliothèque, arsenal. Stanz est agréablement situé dans une vallée profonde et si étroitement encaissée, que, vers le solstice d'hiver, on n'y voit le soleil que le matin et pendant quelques instants. Il s'y tint, en 1481, une assemblée où Nicolas de Flue pacifia les confédérés. Le général Brune y défit les petits cantons insurgés, le 9 septembre 1798. C'est la patrie d'Arnold de Winkelried; ses compatriotes lui ont élevé une statue, et sa maison subsiste encore.

STAOUELI, lieu d'Algérie, à 24 kil. O. d'Alger. Victoire des Français sur les Algériens, le 19 juin 1830. Magnifique établissement agricole, formé et défriché par les Trappistes depuis 1845.

STAPFER (Jean-Frédéric), théologien protestant, né en 1708 dans le canton suisse d'Argovie, m. en 1775. On a de lui : *Institutiones theologiæ polemicæ*, 1743-47, 5 vol. in-8°; *Fondements de la vraie religion*, en allemand, 1746-53, 12 vol.; *la Morale chrétienne*, 1756-66, 6 vol. in-8°.

STAPFER (Philippe-Albert). *V. Supplément.*

STARAIA-ROUSSA, v. de la Russie d'Europe, gouvernement et à 125 kil. S. de Novogorod; 5,000 hab. Salines. Comm. de bois, grains, et lin.

STARASOL, v. des États autrichiens (Galicie), à 17 kil. S.-O. de Sambor; 4,000 hab. Pétrole, sel.

STAREMBERG ou STAHRENBERG (Guido, comte de), feld-maréchal autrichien, né en 1657, m. en 1737, entra au service à 23 ans, prit part à la défense de Vienne contre les Turcs, 1683, où il gagna le grade de lieutenant-colonel, aux siéges de Bude, 1686, et de Belgrade, 1688, se signala sous le prince Eugène à la bataille de Zentha, où il commandait l'aile droite des Impériaux, commanda

en chef en Italie dans la campagne de 1701, où il montra beaucoup d'habileté contre une armée supérieure en forces à la sienne, fut nommé feld-maréchal en 1704, reçut de Joseph Ier le commandement des troupes destinées à réprimer la révolte des Hongrois, fut ensuite envoyé pour soutenir l'archiduc Charles en Espagne, eut des succès à Almenara, à Saragosse, 1710, mais fut défait à Villaviciosa, 1711. Après la guerre de la Succession d'Espagne, il devint président du conseil aulique de la guerre, place qu'il conserva jusqu'à sa mort. B.

STARGARD (ALT-), ou *Vieux-Stargard*, v. du grand-duché de Mecklembourg-Strélitz, à 20 kil. N.-E. de Strélitz; 1,200 hab.

STARGARD (NEU-), ou *Nouveau-Stargard*, v. forte des États prussiens (Poméranie), à 44 kil. E. de Stettin; 12,749 hab. Jadis ville hanséatique, puis ch.-l. de la Basse-Poméranie. Gymnase, école d'arts et métiers. Fabr. de poterie, draps, chapeaux, cuirs. Pépinière. Foires importantes. — Prise par les Russes en 1758.

STARGARD ou STAROGRAD, ville des États prussiens (Posen), à 44 kil. S.-O. de Posen; 3,500 hab.

STARGARD, v. des Etats prussiens (Prusse), à 52 kil. S.-S.-O. de Dantzick; 4,200 hab. Ch.-l. de cercle.—Fondée en 1339.

STARITZA, v. de la Russie d'Europe, gouvernement et à 69 kil. O.-S.-O. de Tver, sur le Volga; 3,500 hab. Belles pierres à bâtir, grosse ferronnerie.

STARK (Jean-Auguste), né à Schwérin en 1741, m. en 1816, était luthérien, enseigna les langues orientales et les antiquités à St-Pétersbourg, 1762-65, et fut professeur de théologie et prédicateur à Kœnigsberg en 1770, à Mittau en 1772, à Darmstadt en 1781. Il a laissé, entre autres ouvrages : *Histoire du premier siècle de l'Eglise chrétienne*, Berlin, 1779, 3 vol. in-4°; *Pensées et considérations franches sur le christianisme*, ibid., 1780; *Essai d'une histoire de l'Arianisme*, ibid., 1783, 2 vol.; *Histoire du baptême et des anabaptistes*, Dessau, 1789; *Triomphe de la philosophie dans le XVIIIe siècle*, Francfort, 1803, 2 vol.; *le Banquet de Théodule, ou Entretiens sur la réunion des différentes communions chrétiennes*, Paris, 1818, in-8°, ouvrage remarquable, composé dans un esprit catholique, etc.

STARKENBACH, en bohémien *Silemnice*, v. de Bohême, sur une rivière de son nom, à 26 kil. N.-N.-E. de Gitschin; 2,000 hab. Toiles et batistes renommées. Château des comtes de Harrach.

STARKENBURG, province du grand-duché de Hesse-Darmstadt, entre Francfort et l'électorat de Hesse au N., le duché de Nassau au N.-O., le grand-duché de Bade au S., et la Bavière à l'E.; 301,400 hect.; 80 kil. sur 60; 322,722 hab. Ch.-l., *Darmstadt*. Cette province tire son nom d'un château situé près d'Eppenheim. Exploit. de produits agricoles, de grès, et de sel.

STARODOUB, v. de la Russie d'Europe, gouvernement et à 170 kil. N.-E. de Tchernigov, sur la Labintza; 5,000 hab.

STARE, en russe, et STARY en polonais, signifient *vieux*, et s'emploient par opposition à *novy* ou *novo* (nouveau) : STARY*grad*, STAR*gard*, vieille ville.

STAROSTIE, domaine royal, autrefois donné en fief par le roi de Pologne à des gentilshommes, pour les aider à soutenir les frais des expéditions militaires. Le quart des revenus appartenait à la couronne.

STASINUS, poëte cyclique, auteur d'un poëme héroïque intitulé *Chant Cyprien*, qui était comme le prologue de l'*Iliade*.

STASSART (Goswin-Joseph-Augustin, baron de), homme d'État et littérateur belge, né en 1780 à Malines, d'une famille ancienne, m. en 1854, étudia à Namur, alla en 1802 compléter son éducation à Paris, et y obtint, en 1803 et 1804, des prix d'éloquence et de législation criminelle. Auditeur près le conseil d'Etat et le ministère de l'intérieur en 1804, intendant du Tyrol et du Vorarlberg en 1805, de l'armée française à Varsovie en 1806, d'Elbing et de la vieille Prusse, puis de la Prusse occidentale en 1807, de Berlin et de la Moyenne-Marche en 1808, il passa presque aussitôt à la sous-préfecture d'Orange, où il forma la bibliothèque publique, traça le cours qui conduit aux eaux de Vaucqueyras, et la belle promenade autour de l'arc-de-triomphe. Préfet de Vaucluse, et, en 1811, des Bouches-de-la-Meuse, il retourna dans son pays natal après la Restauration. Il fut élu membre des États de la prov. de Namur en 1818, et de la seconde Chambre des Etats-Généraux en 1821, où il défendit les libertés de son pays. A la révolution belge de 1830, il accepta du gouvernement provisoire la présidence du comité de l'intérieur, puis l'administration des prov. de Namur et de Brabant, fut président du sénat de 1831 à 1838, et envoyé extraordinaire à la cour de Turin en 1840. L'Académie des Sciences morales et politiques de France le nomma un de ses correspondants, et il fut directeur de l'Académie royale de Bruxelles. On a de lui : *Idylles*, en prose, 1800; *Pensées de Circé, chienne célèbre*, 1814, in-18; *Fables*, en vers, 1818, parmi lesquelles il y en a beaucoup de philosophiques et de politiques, et qui eurent 9 éditions, tant à Paris qu'à Bruxelles; divers travaux sur l'histoire, l'archéologie et l'agriculture. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées par M. Dupont-Delporte, Paris, 1855, 1 vol. gr. in-8°. B.

STASSFURT, v. des Etats prussiens (Saxe), à 13 kil. S.-O. de Kalbe, sur le Bode; 2,200 hab. Saline.

STASZOW, v. de Pologne, à 42 kil. O.-S.-O. de Sandomir, sur la Czarna; 5,500 hab. Draps et toiles. Usine à cuivre.

STATÈRE, *Statera*, peson des anc. Romains; il se composait d'un fléau plus ou moins long, dont le point d'appui était proche d'une de ses extrémités, et sur lequel on faisait glisser un petit poids, qui produisait une pesanteur plus ou moins considérable suivant qu'il était plus ou moins éloigné du point d'appui du fléau. La Statère n'avait qu'un seul plateau, au petit bout de son fléau, et souvent, du même côté, un crochet pour peser de gros objets. C. D—Y.

STATÈRE, monnaie d'argent des anc. Grecs, appelé aussi *Tétradrachme*, parce qu'il valait 4 drachmes. Il y en eut de valeurs très-variables, suivant les époques; d'après Barthélemy, le statère athénien, marqué d'une tête de Minerve, et, au revers, d'une chouette, équivalait, en moyenne, à 3 fr. 83 c. Il y avait aussi des statères d'or athéniens, évalués 19 fr. 17 c., environ. — STATÈRE, poids d'Athènes pesant 4 drachmes (15 gram. 312, environ). C. D—Y.

STATHOUDER, c.-à-d. *lieutenant*, nom donné primitivement aux gouverneurs des provinces des Pays-Bas sous la domination des maisons de Bourgogne et d'Autriche, et appliqué ensuite aux gouverneurs des sept Provinces-Unies, quand elles se furent séparées de l'Espagne. Les Stathouders de la prov. de Hollande, tirés de la maison de Nassau, réunirent souvent plusieurs provinces : ainsi se forma un stathoudérat-général, pouvoir militaire, qui tendit à l'absolutisme et à l'hérédité, et qui fut plusieurs fois renversé par le parti républicain. *V.* HOLLANDE (royaume de).

STATIELLATES ou STATIELLES, peuple de l'anc. Ligurie, entre les Vagiennes à l'O. et les Apuans à l'E.: v. princip.: *Aquæ Statiellæ* (Aix, en Savoie), *Asta*, *Dertona*, *Alba Pompeia*. Soumis par les Romains, en 173 av. J.-C.

STATIRA, sœur et femme de Darius III Codoman, tomba, avec sa mère Sisygambis, au pouvoir d'Alexandre le Grand, après la bataille d'Issus, 333 av. J.-C., et fut traitée avec les plus grands égards. Elle avait une fille, nommée aussi Statira, qui épousa le conquérant au retour de l'expédition des Indes, et que Roxane (*V. ce mot*) fit périr après la mort de son époux, 323.

STATOR, c.-à-d. *qui arrête*, surnom de Jupiter comme conservant l'ordre des choses, et aussi comme arrêtant les fugitifs.

STATOR, bas officier des gouverneurs de province, chez les anc. Romains. — *Statores du prétoire*, corps de soldats chargés de la garde de la tente impériale dans les camps. On croit qu'il fut institué par Adrien. C. D—Y.

STATULIBRE, *Statuliber*, esclave affranchi, par testament, chez les anc. Romains, mais qui ne devenait libre qu'à une époque fixée d'avance, souvent à condition de payer aux héritiers du testateur une somme pour sa liberté, et dans le cas où l'héritage serait accepté. L'affranchi statulibre était *orcinus*, et, comme tel, n'avait pas de patron. C. D—Y.

STATUTS D'OXFORD. *V.* OXFORD.

STAUDLIN. *V.* STÆUDLIN.

STAUFFACHER. *V.* MELCHTHAL.

STAUNTON (Georges-Léonard), médecin irlandais, né à Galway vers 1740, m. en 1801, exerça son art aux Antilles et à Londres, et s'attacha à lord Macartney, qu'il suivit en Asie, avec le titre de secrétaire de légation, 1792. On a de lui : *Récit authentique de l'ambassade du comte de Macartney à la Chine*, Londres, 1797, 2 vol. in-4°, avec cartes et fig., trad. en français par Castera, sous le titre de *Voyage dans l'intérieur de la Chine et de la Tartarie*, Paris, 5 vol. in-8°.

STAUPITZ (Jean), né en Misnie, d'une famille noble, m. en 1527, fut vicaire-général de l'ordre des Augustins en Allemagne, et doyen de la Faculté de théologie à l'université de Wittemberg. Ce fut lui qui appela Luther d'Erfurt à Wittemberg, et qui le chargea de défendre son

ordre contre les Dominicains. Mais quand Luther répandit ses doctrines, il se retira à Salzbourg, où il fut abbé de St-Pierre.

STAURACE, empereur grec en 811, succéda à son père Nicéphore Ier, fut renversé au bout de deux mois par son beau-frère, Michel Rhangabé, et mourut peu de temps après.

STAVANGER, v. de Norvége (Sœndenfields), ch.-l. de l'amt de son nom, à 377 kil. O. de Christiania, 267 N.-O. de Christiansand; port très-commerçant sur le golfe de Bukke dans la mer du Nord; 11,700 hab. Construction de navires; armements considérables pour la pêche du hareng. — L'amt de Stavanger, entre le Nordenfields au N., la mer du Nord à l'O. et au S., les préf. de Mandal et de Nædeness à l'E., a 911,340 hect., et 92,000 hab.

STAVELOT, en flamand *Stablo*, en latin *Stabulum*, v. de Belgique, sur l'Amblève, dans la prov. et à 36 kil. S.-E. de Liége, entre des montagnes arides et couvertes de bruyères; 4,000 hab. Fabr. considérable de cuirs; ardoises, crayons. Elle doit son origine à un monastère fondé en 651 par Sigebert II, roi d'Austrasie; St Remacle et quelques moines défrichèrent ce désert. L'abbé était prince de l'Empire et souverain de la ville. — Près de là est la belle cascade du *Grand-Coo*, formée par la Salm.

STAVOREN, v. du royaume de Hollande (Frise), sur le Zuyderzée, à 9 kil. S.-O. de Hindelopen; 1,200 hab. Port ensablé. Jadis résidence des rois Frisons, puis ville hanséatique : ses habitants étaient alors célèbres par leur luxe et leur corruption.

STAVROPOL, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 158 kil. S.-E. de Simbirsk, sur un bras du Volga; 3,000 hab.

STAVROPOL, v. de la Russie d'Europe, ch.-l., depuis 1825, du gvt de Stavropol ou du Caucase (*V. Supplém.*), sur la rive g. de la Taschela, à 180 kil. N.-O. de Georgievsk; 17,365 hab. Fondée en 1780. Comm. de cuirs et de suif.

STAY (Benoît), bon poëte latin moderne, né à Raguse en 1714, m. en 1801, fut professeur d'éloquence et d'histoire au collége de la Sapience à Rome, secrétaire du pape Clément XIII pour les lettres latines, et secrétaire des brefs pour les princes. On a de lui : *Philosophiæ versibus traditæ libri VI*; Venise, 1774, où il chante la philosophie de Descartes; *Philosophiæ recentioris versibus traditæ libri X* Rome, 1755-92, 3 vol. in-8°, poëme sur la philosophie de Newton.

STÉCHADES (Les). *V.* Stœchades.

STECKBORN, ville de Suisse (Thurgovie), à 11 kil. N.-N.-E. de Trauenfeld, sur l'Unter-see; 2,300 hab. Cuirs, poterie, dentelles.

STEELE (Richard), littérateur anglais, né à Dublin vers 1672, m. en 1729, fit ses études à Londres, et eut pour condisciple Addison, avec qui il contracta une amitié durable. Il s'enrôla malgré sa famille, fut quelque temps simple garde à cheval, puis enseigne, mais renonça bientôt au métier des armes pour se faire auteur et journaliste. Associé avec Addison il dirigea avec beaucoup d'esprit plusieurs feuilles périodiques, qui exercèrent une grande influence sur l'opinion : *le Babillard*, Londres, 1709 et suiv., 4 vol. in-12; *le Spectateur*, ibid., 1711 et suiv., 8 vol. in-12, trad. en français, 9 vol. in-12 ou 3 vol. in-4°; *le Mentor*, ibid., 1713 et suiv., 2 vol. in-12. Elu membre de la Chambre des communes, Steele se rangea parmi les whigs; on l'en exclut comme auteur de libelles séditieux, pendant le ministère tory de la reine Anne; mais sous Georges Ier, les lords Halifax et Sunderland l'ayant choisi pour leur journaliste, il s'acquitta judicieusement de cette fonction, et fut nommé commissaire du timbre, et gouverneur de la compagnie royale des comédiens. Une vie irrégulière épuisa toutes ses ressources; il devint paralytique, et mourut chargé de dettes. Outre ses journaux, il a laissé : *les Amants généreux*, 1722, une des bonnes comédies du théâtre anglais; *Histoire ecclésiastique de Rome pendant les dernières années*, 1715, 4 vol. in-8°; divers écrits politiques de circonstance. B.

STEEN, c.-à-d. *pierre* en flamand : steen*kerque*, église des pierres.

steen (Jean Van), peintre, né à Leyde en 1636, m. en 1689, eut pour maître principal Van Goyen, dont il épousa la fille. On prétend qu'il étudia aussi sous la direction d'Adrien Brauwer, et d'Adrien Van Ostade. Son père, qui était brasseur, étant mort, il lui succéda : mais ne buvant pas moins que ses pratiques, et ne surveillant pas ses intérêts, il se trouvait souvent dans l'embarras; il fermait alors son établissement, se mettait à peindre avec ardeur, vendait ses tableaux, achetait du vin, de la bière, des liqueurs, et rouvrait sa taverne. Steen a parfaitement reproduit les hommes des basses classes et les mœurs du peuple en Hollande; ses intérieurs de taverne sont admirables : sa chaude couleur, la verve et la vérité de son dessin, la manière ingénieuse dont il éclaire ses tableaux, et les scènes comiques qu'il y représente, les font partout rechercher. Steen a beaucoup produit; le Louvre a de lui une *Fête flamande dans l'intérieur d'une auberge;* on voit six tableaux de sa main au musée de La Haye, et sept au musée d'Amsterdam. A. M.

STEENVOORDE, ch.-l. de cant. (Nord), arr. et à 11 kil. N.-E. d'Hazebrouck, sur la frontière de Belgique; 1,725 hab. Culture du houblon; élève d'abeilles. Comm. de bestiaux, de beurre et de cuirs.

STEENWERCK, brg (Nord), arr. et à 24 kil. E.-S.-E. d'Hazebrouck, sur le chemin fer de Lille à Hazebrouck; 1,121 hab. Blanchisseries, brasseries.

STEENWYCK (Henri Van), peintre hollandais, né à Steenwyck en 1550, m. en 1604, mena une vie errante au milieu des révolutions de son temps, et finit par s'établir à Francfort-sur-le-Mein. Il eut pour élèves son propre fils et les deux Neefs. Il peignit des vues de villes et de villages, et surtout des intérieurs d'églises. Sa touche est un peu rude, mais son dessin ferme, son travail soigné : il composait d'une manière fort heureuse, et rendait bien les effets de lumière. A. M.

steenwyck (Henri van), peintre, fils du précédent, né à Francfort-sur-le-Mein en 1589, m. à Londres après 1642, a reproduit, avec une grande habileté, des intérieurs d'églises, des salles de châteaux, et de vastes maisons bourgeoises. Il exécuta à Londres, pour Charles Ier, une foule de tableaux, et dirigea la construction de plusieurs édifices. Ses perspectives font illusion; tous les jeux de la lumière varient l'aspect de ses monuments, et ses ombres diaphanes laissent voir toutes les formes de l'architecture. Ses petits personnages sont aussi très-bien exécutés. Van-Dyck l'employait pour les fonds de ses portraits, quand il avait besoin d'y introduire des vues ou des portions d'édifices. Le Louvre possède de Steenwyck 5 toiles, dont 4 sont des intérieurs d'églises. A. M.

STEEVENS (George), critique anglais, né en 1736, m. en 1800, donna aux recueils périodiques beaucoup d'articles pleins d'esprit et de goût, mais s'attira le mépris public par des critiques anonymes. Il a publié, avec Johnson, une des meilleures éditions de Shakspeare, avec commentaires, 1773, 1785, et 1793, 10 vol. in-8°.

STEFANO (SANTO-), v. du roy. d'Italie, province de Coni, à 17 kil. N.-O. d'Acqui, sur le Belbo; 2,875 hab.

stefano (santo-), v. du royaume d'Italie, arrond. et à 13 kil. E.-N.-E. de San-Remo, sur le golfe de Gênes; 670 hab.

stefano (santo-), brg de Sicile (Messine), à 10 kil. N.-N.-O. de Mistretta, près de la mer Tyrrhénienne; 3,679 hab.

STEFFANI (Augustin), compositeur de musique, né en 1655 à Castelfranco, dans les États de Venise, m. à Francfort en 1730, fut maître de chapelle à la cour de Hanovre. On a de lui quelques opéras : *Marco Aurelio, Servio Tullio*, etc., des oratorios, un recueil de psaumes à 8 voix, des motets.

STEFFELSDORF (GROSS-), en hongrois *Rima-Szombath*, v. de Hongrie, comitat et à 26 kil. O.-S.-O. de Gœmœr, près de la Rima; 8,000 hab. Fabr. de gros draps, couvertures de laine, ouvrages en corne et en bois, articles de ferronnerie et de taillanderie. Commerce de peaux.

STEIBELT (Daniel), compositeur de musique et pianiste, né à Berlin en 1765, m. à St-Pétersbourg en 1823, vint à Paris en 1790, où il obtint un succès qui balança celui de Pleyel. Il donna au théâtre Feydeau *Roméo et Juliette*, 1793, une des meilleures productions de l'époque, et composa des ballets pour les théâtres de Londres et de Paris. Il est le premier qui ait écrit des fantaisies avec variations, genre dont on a tant abusé depuis. Ses œuvres instrumentales pèchent par le plan; le style en est diffus; on y trouve des répétitions fastidieuses : mais on y sent partout l'homme inspiré. B.

STEIER. *V.* Styer.

STEIN (Henri-Frédéric-Charles, baron de), né à Nassau en 1757, m. en 1831, fit ses études à Gœttingue, devint conseiller des mines du comté de La Mark en 1780, gagna l'électeur de Mayence à l'*Union des princes* conçue par Frédéric II, fut nommé président de l'administration civile de la Westphalie, succéda à Struensée comme ministre des finances, tomba bientôt en disgrâce pour avoir demandé des réformes trop libérales, rentra au conseil des ministres après les désastres de la campagne de l'an-

née 1806, et en devint président en 1808. Il entoura le roi de conseillers aussi libéraux que capables, contribua à la réforme de l'administration municipale, à l'affranchissement des paysans, et prépara de tout son pouvoir la régénération de la Prusse et l'essor national de toute l'Allemagne. Napoléon Ier ayant exigé son renvoi, il se retira en Autriche, puis en Russie, et poussa l'empereur Alexandre Ier contre la France. Quand les alliés eurent occupé la Saxe, il fut chargé d'administrer ce pays. Mais son espoir de réorganisation des Etats allemands sur des bases libérales fut bientôt déçu par les principes proclamés au congrès de Vienne : il renonça alors aux affaires publiques, ne s'occupa plus que des lettres et des sciences, fonda en 1819, à Francfort, une Société des antiquités allemandes, et reparut seulement, de 1827 à 1830, dans la diète provinciale de Westphalie, institution dont il avait eu le premier l'idée. S—L.

STEIN, c.-à-d. *pierre* en allemand : *Franken*STEIN, pierre des Francs, etc.

STEIN, v. de Suisse, cant. et à 22 kil. E. de Schaffhouse, sur la rive dr. du Rhin ; 1,500 hab., protestants.

STEIN, v. de la Basse-Autriche, à 3 kil. E. de Krems, à laquelle elle sert de port, sur la rive g. du Danube ; 1,600 hab. Comm. de vins, bois, fruits.

STEIN-AM-ANGER, en hongrois *Szombathely*, v. de Hongrie, ch.-l. du comitat d'Eisenburg, sur la Güns, à 271 kil. O. de Bude ; par 47° 13' 30" lat. N., et 14° 17' 45" long. E. ; 4,000 hab. Evêché suffragant de Gran ; séminaire ; gymnase de Prémontrés. Belle cathédrale ; musée d'antiquités romaines ; nombreuses ruines.

STEINAU, v. des Etats prussiens (Silésie), à 59 kil. N.-O. de Breslau, sur une riv. de son nom ; 2,650 hab. Wallenstein y battit les Suédois, en 1633.

STEINAU, v. de la Hesse-Cassel, sur la rive g. de la Kinzig, à 6 kil. de Schluchtern ; 2,600 hab. Poterie, distilleries.

STEINBACH, brg de la Hesse-Cassel, sur la Schwarza, à 8 kil. de Smalkalde ; 2,700 hab. Hauts-fourneaux, forges et affineries de fer ; clouterie, ferronnerie, serrurerie.

STEINER (Jacques), luthier célèbre, né vers 1620 à Absom (Tyrol), fabriqua des violons que l'on place à côté de ceux des Amati.

STEINFURT, v. des Etats prussiens (Westphalie), ch.-l. de cercle, sur l'Aa, à 57 kil. N.-O. de Munster ; 2,700 hab. Toiles, cuirs, tabac. Château des princes de Bentheim.

STEINKERQUE ou STEENKERKE, v. de Belgique (Hainaut), à 26 kil. N. de Mons, sur la Senne ; 1,000 hab. Victoire du maréchal de Luxembourg sur Guillaume III, le 3 août 1692.

STEKENE, brg de Belgique (Flandre orientale), à 22 kil. N. de Termonde ; 5,750 hab. Fabr. de poterie, tuiles, briques.

STELLA (Jacques), peintre, né à Lyon en 1596, m. en 1657, était fils d'un artiste venu de Malines à Lyon. Orphelin à 9 ans, il fit, à 20, le voyage d'Italie, séjourna 7 ans à Florence auprès de Cosme de Médicis, alla ensuite à Rome, où il fut l'ami du Poussin, refusa la direction de l'Académie de peinture de Milan, ainsi que les offres du roi d'Espagne, et, de retour en France, fut nommé premier peintre de Louis XIII par le crédit de Richelieu. Ses tableaux sont estimés ; ils révèlent une imagination heureuse et facile ; ce sont presque toujours des sujets enjoués, des pastorales, des jeux d'enfants ; le coloris en est un peu cru, et pousse au rouge. Parmi ses tableaux d'histoire, on cite : *Minerve au milieu des Muses, Jésus recevant la Vierge dans le ciel*, tous deux au Louvre ; *Jésus discutant avec les docteurs de la loi, le Baptême de Jésus-Christ, le Miracle des cinq pains, la Samaritaine*.

STENAY, *Astenidum*, ch.-l. de cant. (Meuse), arr. et à 14 kil. O.-S.-O. de Montmédy, sur la Meuse ; 2,315 hab. Briqueteries, tuileries, brasseries, tanneries, forges, fabr. de chandelles. Biscuits et macarons renommés. Ville autrefois fortifiée et importante, elle appartint aux comtes de Bar depuis le XIIe siècle, sous la suzeraineté des comtes de Luxembourg. Charles-Quint la réclama comme comte de Luxembourg, et se la fit rendre par François Ier au traité de Crespy. Le vicomte Henri de Turenne la prit en 1591 ; elle fut cédée à la France en 1641 ; Louis XIV la donna, en 1646, au prince de Condé ; lors de la Fronde, l'armée royale, commandée par Fabert, s'en empara, 1654 ; elle fut rendue au prince de Condé par le traité des Pyrénées.

STENDAL, v. des Etats prussiens (Saxe), sur l'Uchte, à 62 kil. N.-N.-E. de Magdebourg ; 6,550 hab. Ch.-l. de cercle (jadis de la Vieille-Marche de Brandebourg) ; tribunaux, gymnase. Plusieurs églises très-anciennes ; synagogue. Manuf. d'étoffes de laine et de coton, toiles, gants, tapis, cuirs, tabac. Patrie de Winckelmann.

STENDHAL. *V.* BEYLE.

STENKILL, roi de Suède, 1056-66, chef d'une dynastie, parent des anciens rois et fils d'un ïarl de Vestrogothie. Chrétien, il régna sagement sur les Goths, déjà convertis, et sur les Suédois, encore païens. Les historiens vantent son adresse et son courage, et ses trois victoires sur Suénon Estrithson. A. G.

STENON (Nicolas), anatomiste, né à Copenhague en 1638, m. en 1687, fils d'un orfévre du rôi Christian IV, étudia la médecine sous Bartholin, compléta ses connaissances par des voyages en Allemagne, en France, en Hollande et en Italie, se fixa à Florence, et, déjà ébranlé par l'éloquence de Bossuet lors de son passage à Paris, abjura le luthéranisme en 1667. Il embrassa l'état ecclésiastique en 1676, fut nommé, par Innocent XII, évêque *in partibus* de Titiopolis (Grèce), et, avec le titre de vicaire apostolique dans le Nord, alla travailler en Allemagne à la conversion des luthériens. Stenon a enrichi l'anatomie de plusieurs découvertes ; ses études portèrent principalement sur les muscles, le cerveau, et les vaisseaux du corps humain ; le nom de *conduit de Stenon* est resté au canal excréteur de la parotide ou conduit salivaire supérieur. On a de lui : *Observationes anatomicæ*, Leyde, 1662 ; *Elementorum myologiæ specimen*, Florence, 1667 ; *Discours sur l'anatomie du cerveau*, Paris, 1669.

STENON STURE. *V.* STURE.

STENTOR, un des héros du siége de Troie ; sa voix éclatante, dit Homère, avait autant de force que celles de 50 hommes réunies. — *Lac* ou *golfe de Stentor* dans la géographie des anc. Grecs, golfe formé par la mer Egée sur les côtes de la Thrace, à l'embouchure de l'Hèbre ; auj. *golfe d'Enos*.

STENYCLAROS, auj. *Nisi*, anc. v. de la Messénie, sur le Pamisus et au S. de Messène, fut la résidence des rois du pays depuis Cresphonte. Un combat terrible y fut livré dans les guerres de Messénie ; depuis on n'entend plus parler de la ville ; mais la plaine où elle était située, au S. de l'Ithôme, à l'O. du Taygète, au N.-O. du mont Lycée, garda le même nom.

STÉPHANIE. *V.* CRESCENTIUS.

STEPHANUS, nom d'ÉTIENNE en latin.

STEPHENS (Alexandre), littérateur anglais, né à Elgin (Ecosse) en 1757, m. en 1821, a laissé : *Histoire des guerres faites à la France à l'occasion de la Révolution*, 1803, 2 vol. ; *Mémoires de Horne-Tooke*, 1813, in-8° ; 9 vol. des *Public characters*, et 4 vol. de l'*Obituary* anglais.

STEPHENSON (George), célèbre ingénieur-mécanicien, né en 1781 à Wylam-sur-Tyne (Newcastle), d'un ouvrier mineur, m. en 1848, travailla d'abord, comme son père, à l'extraction de la houille. Puis, tiré de cette condition par son patron, qui devina ses talents, il imagina la lampe de sûreté en même temps que Davy, s'appliqua à perfectionner l'industrie des chemins de fer, inventa, en 1824, les locomotives employées aujourd'hui, et créa un vaste établissement pour la fabrication des machines à vapeur et des rails. Son fils, Robert Stephenson, ingénieur aussi, a relié toute la Grande-Bretagne dans un réseau de chemins de fer, et jeté sur le détroit de Menai le fameux pont tubulaire dit Britannia.

STEPPES, nom donné à des plaines immenses et désertes dans la Russie d'Europe et d'Asie ; telles sont celles de la Petchora, du Dniéper, du Don, du Volga, de l'Oural, de l'Irtysch, de la Léna. La partie N. de la Sibérie n'est, en réalité, qu'un steppe parsemé de marais.

STERLING (Livre). *V.* LIVRE.

STERNBERG, v. des Etats autrichiens (Moravie), à 17 kil. N.-N.-E. d'Olmütz ; 9,000 hab. Fabr. importante de cotons, draps, toiles, bas. Château des princes de Lichtenstein. — Fondée en 1245.

STERNE (Lawrence), célèbre écrivain anglais, né à Clonmel (Irlande) en 1713, d'une famille honorable, mais peu aisée, m. en 1768. Orphelin à 17 ans, il fut recueilli par un oncle, membre du chapitre de la cathédrale d'York, qui le fit entrer à l'université de Cambridge. Il y étudia la théologie, et, à la fin de ses études, succéda à son oncle dans la cure de Sutton, et plus tard dans sa prébende d'York. Il se maria, et mena dès lors une existence très-heureuse, partageant les loisirs que lui laissait sa charge, entre la chasse, la musique et la lecture. On ne connaissait encore de lui que 2 vol. de sermons assez médiocres, lorsqu'en 1759 il commença la publication d'un roman qui est devenu fameux, *la Vie et les opinions de Tristram Shandy*, Londres, 9 vol., 1759-66, ouvrage bizarre, dans lequel il n'y a ni plan, ni intérêt, mais où le comique

et la bouffonnerie se trouvent mêlés aux scènes les plus pathétiques et aux observations les plus fines et les plus judicieuses. L'auteur critiquait avec une incroyable verve l'éducation et la philosophie des écoles. Son livre fut un événement, presque un scandale : on cria que Sterne était fou. Il ne répondit qu'en prenant le nom d'Yorik, le bouffon de l'*Hamlet*, qu'il conserva toujours depuis, et sous lequel il publia d'abord 2 vol. de Sermons, 1760. Forcé, vers 1762, d'aller en France et en Italie, pour rétablir sa santé, il publia, en 1767, ses observations et ses impressions, dans un volume qu'il intitula *Voyage sentimental*, et qui est demeuré le meilleur de ses ouvrages. Il avait obtenu la cure de Coxwold; mais sa santé, et peut-être aussi son humeur inquiète, le ramenaient chaque année sur le continent. C'est dans un de ces voyages qu'il s'éprit d'une dame indienne, nommée Eliza Draper; il s'établit entre eux une Correspondance, qui a été conservée, mais qui offre peu d'intérêt. Sterne est un moraliste de l'école de Rabelais; il raconte et n'enseigne pas : il peint l'homme en paraissant n'être occupé que de lui-même, et de faire le bouffon, comme pour se jouer de son lecteur en l'amusant. Ses *Œuvres* ont été traduites en français par Frénais, Paris, 1787, 6 vol. in-12, et 1818, 4 vol. in-8°, et par M. Francisque Michel, 1840, 1 vol. gr. in-8°. F—T.

STÉSICHORE, poëte lyrique grec, né à Himère en 636 av. J.-C., m. en 556, fut l'inventeur de la poésie chorique; les trois parties du chœur, la strophe, l'antistrophe et l'épode, sont appelées chez les Grecs les *trois choses* de Stésichore. Son nom même (*qui a créé le chœur*) lui vient de son invention, car il s'appelait Tisias. Il innova aussi pour le fond, en substituant des récits épiques à la poésie personnelle d'Alcée et de Sapho. On raconte que, dans une ode, il avait mal parlé d'Hélène : frappé de cécité par Castor et Pollux, il se rétracta dans une seconde ode ou palinodie, et recouvra la vue. Pour détourner ses compatriotes de s'allier avec Phalaris, il imagina un apologue, *l'Homme et le Cheval*, qu'Horace, Phèdre et La Fontaine ont versifié après lui. Selon les anciens, ses qualités étaient la force et la hauteur; les courts fragments qui nous restent de lui ont été recueillis par Suchfort, Gœttingue, 1771, in-4°, et par Kleine, Berlin, 1828, in-8°. D—R.

STETTIN, *Sedinum*, v. forte des Etats prussiens, capitale de la Poméranie, et ch.-l. de la régence de son nom, à 135 kil. N.-E. de Berlin, port franc sur l'Oder, à 70 kil. de la Baltique; 61,000 hab. Évêché évangélique; tribunaux. Château construit en 1503; églises de St-Jean, St-Pierre, et St-Jacques, toutes du XVe siècle; théâtre; beaux quais; bourse; statues du grand Frédéric et de Frédéric-Guillaume III. Arsenal, chantiers; construct. de machines; sucreries, distilleries; fabr. de toiles, draps, cotonnades; comptoir de la Banque de Prusse. C'est, après Hambourg, la 1re place pour le commerce maritime de l'Allemagne du Nord. Les gros bâtiments de la Baltique ne peuvent y remonter; ils déchargent à Swinemünde leur cargaison, transportée ensuite par l'Oder à Stettin. Comm. de laines, vins, grains, harengs, bois, denrées coloniales. Gymnase; observatoire. Ecoles de navigation, de commerce, de droit, et de médecine. Chemins de fer pour Berlin, Colberg, Posen, Bromberg et Kœnisberg. Service de bateaux à vapeur pour les ports danois, suédois et russes, et sur la côte prussienne de la Baltique. — Stettin fut fondé par les Wendes, dont il était un des lieux consacrés. En 1121, il fut pris par les Polonais. En 1296, il devint la résidence des ducs de Poméranie, et entra dans la ligue hanséatique. En 1570, les Danois y reconnurent, par un traité, l'indépendance de la Suède. Par la paix de Westphalie, 1648, il fut cédé aux Suédois; assiégé en 1659, par l'électeur Frédéric-Guillaume de Brandebourg, il fut pris par lui en 1672. En 1720, il fut définitivement cédé à la Prusse. De 1806 à 1813, les Français l'occupèrent. Patrie de la tzarine Catherine II. — La régence de Stettin, bornée au N. par la Baltique, à l'E. par la régence de Kœslin, au S. par la prov. de Brandebourg, à l'O. par les duchés de Mecklembourg et la régence de Stralsund, a 1,311,000 hectares, et 623,729 hab. Elle est divisée en 9 cercles. Les îles d'Usedom et de Wollin en dépendent. Sol boisé; beaucoup de marais et de lacs. E. S.

STETTIN (NEU-), v. des Etats prussiens (Poméranie), ch.-l. de cercle, à 75 kil. S.-S.-E. de Kœslin, entre les lacs Streizig et Viem; 3,550 hab. Dépôt d'indigents.

STEUBEN (Le baron de), peintre, né en 1788 à Bauerbach (gr.-duché de Bade), m. en 1856, fils d'un lieutenant-colonel au service de la Russie, étudia à l'Académie des Beaux-Arts de St-Pétersbourg, puis, avec des recommandations de Mme de Staël, se rendit à Paris, où il entra dans l'atelier de Gérard. Il se fit connaître, en 1812, par un tableau de *Pierre le Grand sur le lac Ladoga pendant une tempête*, puis donna successivement: *St Germain distribuant son bien aux pauvres*, 1817, acheté par l'église St-Germain-des-Prés; *Mercure endormant Argus*, 1822, au musée du Luxembourg; *Guillaume Tell s'élançant de la barque de Gessler; le Serment des trois Suisses*, 1824; *Pierre le Grand enfant, sauvé par sa mère de la fureur des Strélitz*, 1827, au musée du Luxembourg; *la Mort de Napoléon*, 1830; *le Retour de l'île d'Elbe*, 1831; *le Président Molé obtenant d'Anne d'Autriche la liberté de Broussel et de Blancmesnil; Napoléon à Waterloo*, 1835; *Napoléon dictant ses Mémoires au général Gourgaud*. On lui doit encore : *la Bataille d'Ivry*, plafond de la 2e salle de l'école française, au Louvre; *Judith se rendant au camp d'Holopherne, Jeanne la Folle; Esméralda caressant sa chèvre*, et *Esmeralda dansant*, sujets empruntés à la *Notre-Dame de Paris* de V. Hugo; un portrait très-remarqué de *Xavier de Maistre*. Dans ses dernières années, Steuben retourna en Russie; il y peignit : *Napoléon dans sa tente à St-Dizier, Napoléon et M. Daru, la Mort de Moreau*, et une partie de la vie du Christ pour la cathédrale de St-Isaac à St-Pétersbourg. Steuben a le sentiment assez vif des sujets et des situations dramatiques, une conception franche et vigoureuse, mais aussi de l'exagération dans l'exécution, et de la lourdeur dans le dessin.

STEUBENVILLE, v. des Etats-Unis (Ohio), ch.-l. du comté de Jefferson, sur la rive dr. de l'Ohio, à 275 kil. N.-E. de Columbus; 6,200 hab.

STEVERSHAUSEN ou SIEVERSHAUSEN, vge du Hanovre (Lunebourg), près de Meinersen; 300 hab. Victoire de l'électeur Maurice de Saxe sur Henri le Jeune, margrave de Brandebourg, en 1553; il y fut blessé mortellement.

STEVIN (Simon), mathématicien, né à Bruges, m. en 1635, fut maître de mathématiques du prince Maurice de Nassau, et ingénieur des digues de Hollande. On lui attribue la découverte de la pesanteur de l'air; il inventa aussi, dit-on, les chariots à voiles, dont on s'est quelquefois servi en Hollande. Il eut, avant Descartes, l'idée de noter les puissances par des exposants numériques, et connut, comme Newton, la conversion des quantités radicales en puissances fractionnaires. On a de lui, entre autres ouvrages : *Traité de statique*, en flamand, Leyde, 1586, in-4°; *Problèmes géométriques*, 1585, in-4°; *Méthode de fortifier les places*, 1594, in-4°; *de Portuum investigandorum ratione*, 1599. Ses Œuvres complètes ont été publiées à Leyde, 1605, 2 vol. in fol.; traduites en latin par Snellius, et en français par Albert Girard, Leyde, 1634, in-fol.

STEWART (Dugald), philosophe écossais, né en 1753 à Edimbourg, m. en 1828, fils d'un professeur distingué de mathématiques, étudia dans sa ville natale sous Adam Ferguson, et, en 1771, à Glasgow sous Thomas Reid. Dès l'âge de 19 ans, il suppléa son père dans sa chaire de mathématiques. En 1778, il remplaça Ferguson comme professeur de philosophie morale, pendant un voyage de ce savant en Amérique, et lui succéda en 1785. Son enseignement fut très-distingué, et il ne l'abandonna qu'en 1810, pour s'occuper de la rédaction de ses ouvrages. Dugald-Stewart continua le système de Reid : comme lui, il pense qu'il faut, avant tout, recueillir par l'observation les faits de conscience, et ensuite déterminer par induction les lois de ces faits. Ses travaux psychologiques sont remplis d'excellents détails, mais le lien systématique y manque. Il ne s'éloigne de Reid que sur un petit nombre de points : ainsi, il soutient que la conception est accompagnée de la croyance à la présence des objets extérieurs, qu'elle ne se renferme pas dans le domaine des impressions visuelles; il regarde l'instinct et l'habitude, non pas comme des principes mécaniques, mais comme des principes sensibles. La logique de Dugald-Stewart est pleine de sens et de justesse. Il distingue trois espèces de vérités : les vérités immédiates, dont l'évidence est intuitive; les vérités déduites, dont l'évidence est déductive; et les vérités qu'on obtient en s'élevant du particulier au général, et qui ont une évidence inductive. Il mérite aussi d'être distingué comme moraliste. On a de lui : *Eléments de la philosophie de l'esprit humain*, en 3 parties, 1792, 1814 et 1827, qui ont été traduites en français, la 1re par Prévost de Genève, 1818, 2 vol. in-8°, la 2e par Farcy, 1825, 1 vol. in-8°, et la 3e par L. Peisse, 1842, 1 vol. in-12; *Esquisses de philosophie morale*, 1793, traduites en français par Jouffroy, 1826; *Essai sur la vie et les écrits de Reid*, 1796; *Essais philosophiques*, 1810, traduits en partie en français par Huret, 1828; *Discours sur l'histoire des sciences métaphysiques et morales*, traduits par Buchon, 1820-23, 3 vol. in-8°; *Philosophie des facultés actives et morales*, 1828, tard. par L. Simon, 1834, in-8°, etc. B.

STEWART-DENHAM (James), économiste, né à Edimbourg en 1713, m. en 1780, était fils d'un baronnet procureur-général d'Ecosse, et fut obligé de s'exiler en 1745, pour s'être prononcé ouvertement en faveur du prétendant Charles-Edouard; il se réfugia en France, et ne put rentrer dans sa patrie qu'en 1767. On a de lui : *Recherches d'économie politique*, 1767, 2 vol. in-4°, ouvrage de mérite, mais un peu obscur.

STEWARTON, brg d'Ecosse (Ayr), à 8 kil. N.-O. de Kilmarnoch; 3,600 hab. Restes d'un château, anc. résidence des Stuarts. Fabr. de chapeaux de paille.

STEYER ou STEIER, v. de la Haute-Autriche, au confluent de l'Ens et de la Steier, à 160 kil. S.-O. de Vienne, 6 kil. E.-S.-E. de Linz; 11,000 hab. Ville riche et bien bâtie. Tribunal des mines. Industrie très-active : coutellerie, armes blanches, bonneterie, tissus, etc. Anc. résidence des margraves de Styrie. — Après sa victoire d'Hohenlinden, Moreau y signa un armistice avec l'Autriche, le 25 décembre 1800.

STHÉNÉLUS, roi d'Argos et de Mycènes, fils de Persée et d'Andromède, vainquit et fit prisonnier son neveu Amphitryon, meurtrier d'Électryon, et fut tué par Hyllus, fils d'Hercule. Il eut pour fils Eurysthée.

STHÉNÉLUS, fils de Capanée, fut un des Épigones qui prirent Thèbes. Il suivit Diomède au siége de Troie et dans la guerre contre Agrius, roi d'Etolie.

STHÉNIDA, de Locres, philosophe pythagoricien et législateur, connu seulement par un beau préambule de loi; cité dans Stobée.

STHÉNOBÉE, fille d'Iobate, roi de Lycie, et femme de Prœtus, roi d'Argos, conçut pour Bellérophon une passion criminelle, qui fut méprisée, et poussa son mari à faire périr Bellérophon.

STIBADIUM, lit rustique, rembourré de paille ou de foin, chez les anc. Romains. — lit de festin dans le genre du *Sigma* (*V. ce mot*).

STICHOMANCIE (du grec *stikos*, vers, et *manteia*, divination), art de deviner en tirant au sort de petits billets sur lesquels étaient écrits des vers. Ceux des Sibylles et d'Homère servaient ordinairement à cet usage.

STIGAND, prélat anglais, se fit élever au siége archiépiscopal de Cantorbéry, du vivant même du titulaire, et sans renoncer à l'évêché de Winchester et aux diverses abbayes qu'il possédait déjà. Il ne put obtenir le pallium que de l'antipape Benoît, et fut déposé, après le triomphe de Guillaume le Conquérant, par un Concile tenu à Winchester en 1070.

STIGLIANO, v. du royaume d'Italie, prov. et à 40 kil. S.-E. de Potenza; 5,250 hab.

STILICON (Flavius), ministre et genéral d'Honorius, m. en 408, était Vandale d'origine, et son père avait commandé les auxiliaires Germains sous Valens. Envoyé en ambassade vers le roi de Perse Sapor III par Théodose, il épousa, à son retour, Serène, nièce de cet empereur, et reçut le grade de général de l'infanterie et de la cavalerie, avec la charge de comte des domestiques. Peu de temps après, l'Empereur le nomma tuteur du jeune Honorius, récemment proclamé Auguste. Après la mort de Théodose, Stilicon fut tout-puissant sous Honorius à Milan, se fit redouter des Saxons et des Francs, et eut à Constantinople un rival dans Rufin, qu'il fit égorger, puis dans Eutrope. Il poursuivit les Wisigoths dans le Péloponèse, réprima la révolte de Gildon, battit Alaric à Pollentia (6 avril 402) et à Vérone, puis Radagaise à Fésule, 406. Devenu deux fois beau-père de l'Empereur, il voulait mettre son fils sur le trône. Olympius, sa créature, le dénonça, et, avec la permission de l'Empereur, le fit égorger à Ravenne. C'est lui qui, en 399, par ordre de Théodose, fit brûler les livres Sibyllins. Claudien l'a loué, mais de son vivant. Th. Corneille a fait sur sa mort une tragédie, 1660. A. G.

STILLING (Jean-Henri JUNG, dit), mystique, né en 1740 à Grund (Nassau), m. en 1817, fut d'abord tailleur, puis maître d'école; n'ayant aucune fortune, il revint ensuite à son premier métier pour vivre. Cependant, étant parvenu à acquérir de l'instruction, il fut instituteur privé, professeur d'économie politique à Lautern, 1778, à Marbourg, à Heidelberg, et conseiller-aulique du grand-duc de Bade. Il croyait à un commerce des esprits avec le monde sublunaire, et compta Mme de Krudner parmi ses disciples. On a de lui : *Scènes du règne des Esprits*, Francfort, 1803; *Théorie de la connaissance des Esprits*, 1808; *Apologie de la Théorie des Esprits*, 1809, etc. Stilling écrivit aussi sur l'art de l'oculiste, publia une *Méthode d'opérer la cataracte*, Marbourg, 1781, et fut habile à opérer la cataracte par extraction. Il a laissé encore de curieux Mémoires, intitulés : *Jeunesse, adolescence, voyages et vie privée de Henri Stilling*, Berlin, 1777-79, 3 vol.

STILLINGFLEET (Edouard), savant controversiste anglican, né en 1635 à Cranburn (Dorset), m. en 1699, fut curé de St-André à Londres, aumônier de Charles II, évêque de Worcester en 1689, et reçut de Guillaume III la mission de revoir la liturgie anglicane. Des discussions continuelles avec les catholiques, les presbytériens, les sociniens, les déistes, le conduisirent à une sorte de scepticisme. On a de lui : *Origines sacræ*, ou *Exposé des fondements de la religion naturelle et révélée*, 1662, in-4°; il prouve, dans cet ouvrage, la vérité et la divinité de l'Ancien et du Nouveau-Testament; *Origines britannicæ*, 1685, livre très-savant, sur la fondation des églises du pays, etc. Ses *Œuvres* ont été réunies en 1710, 6 vol. in-fol. — Son petit-neveu, Benjamin Stillingfleet, né en 1702, m. en 1771, naturaliste distingué, propagea en Angleterre le système de Linné.

STILO, *Consulinum*, v. du royaume d'Italie, prov. et à 110 kil. N.-E. de Reggio de Calabre; 2,600 hab. Jadis évêché. Fonderie royale pour l'armée. Mines de fer aux environs. Patrie de Campanella. — Fondée par les Ausones, les Sarrasins la dévastèrent. Elle souffrit aussi du tremblement de terre de 1783.

STILPON, philosophe de Mégare, florissait vers 306 av. J.-C. Disciple de Diogène, et maître de Zénon le stoïcien, il se fit une telle réputation d'éloquence et de savoir, que Démétrius Poliorcète, livrant Mégare au pillage, ordonna de respecter sa maison. Stilpon s'occupait principalement de la logique et du raisonnement; il niait la réalité des idées abstraites, et faisait consister la sagesse dans l'*apathie* ou impassibilité. Doué d'une grande vivacité d'esprit, on le citait pour la justesse et l'à-propos de ses reparties.

STILTON, vge d'Angleterre, comté et à 22 kil. N.-N.-O. de Huntingdon; 700 hab. Fromages très-estimés.

STIPS, petite monnaie d'airain des anc. Romains; c'était le 12e de l'as (un peu plus de 1/2 cent.). Elle avait au revers une proue de navire, et un gros point rond, indiquant sa valeur onciale. C. D—Y.

STIRLING, autrefois *Stryvelyne* ou *Estrivelin*, v. d'Ecosse, ch.-l. du comté de son nom, sur la rive dr. du Forth, à 57 kil. O.-N.-O. d'Édimbourg, à 40 kil. S.-O. de Perth; 13,700 hab. Site magnifique. Vieilles maisons bien restaurées; beaucoup de résidences nobles. Le château était le séjour favori de Jacques V, qui y construisit une chambre de parlement; il est employé auj. comme caserne. Vieille église gothique, où Jacques VI fut couronné. Restes de plusieurs édifices religieux, et d'un palais qui, commencé en 1570 par le régent comte de Mar, ne fut pas achevé. Chemin de fer pour Edimbourg, Glasgow, Perth. Paquebots pour Edimbourg. Exportation de laines; fabr. de tapis. W. Wallace défit les Anglais tout près de la ville, en 1297. — Le comté de Stirling, à l'O. de l'Ecosse, occupe l'isthme formé par les golfes de la Clyde et du Forth, entre les comtés de Perth au N., de Clackmannan au N.-E., de Linlithgow à l'E., de Lanark au S., et de Dumbarton à l'O.; il a 125,184 hectares, 56 kil. sur 25, et 91,300 hab. Sol montagneux, excepté au N. et au N.-O. Riv. : Forth, Carron, Endrick, Bannockburn, Avon. Elève de bestiaux pour les foires de Falkirk. Houille et pierres de taille. Fonderies de Carron. Manuf. de tapis et de tartans à Stirling, Bannockburn et St-Ninian, de serges à Alva. A. G.

STIRLING (William-Alexandre, comte de), poëte et homme d'Etat écossais, né en 1580, m. en 1640, jouit de la faveur de Jacques Ier et de Charles Ier, fonda en 1621 la colonie de la Nouvelle-Ecosse dans l'Amérique septentrionale, fut nommé secrétaire d'Etat pour l'Ecosse en 1626, et pair en 1630. Il écrivit, sous le titre de *Tragédies monarchiques*, des drames en vers, à la manière des tragédies grecques et romaines, qui, sans avoir été joués, furent assez goûtés de son temps, mais sont auj. oubliés.

STIRLING (James), mathématicien anglais, né vers la fin du XVIIe siècle, était encore élève de l'université d'Oxford lorsqu'il publia : *Lineæ tertii ordinis Neutonianæ, sive illustratio tractatûs Neutoni de enumeratione linearum tertii ordinis*, Oxford, 1717, in-8°; il y montre que Newton avait omis deux lignes du 3e ordre. Son principal ouvrage a pour titre : *Methodus differentialis, sive tractatus de summatione et interpolatione serierum infinitarum*, Londres, 1730, in-4°; il y ajoute aux travaux de Moivre des découvertes très-importantes. Les *Transactions philosophiques*, t. 53, renferment un Mémoire de Stirling *Sur la figure de la terre*. Stirling était membre de la Société royale de Londres. V.

STOA, poëte latin moderne. *V.* QUINZANO.

STOBÉE (Jean), *Joannes Stobæus* ou *Stobensis*, compilateur grec du ve siècle, qui était sans doute de Stobes en Macédoine, a laissé un recueil méthodique de morceaux extraits d'une foule de poëtes, d'orateurs, de philosophes et d'historiens, qui nous est arrivé mutilé. Il est divisé en deux grandes sections : 1° extraits concernant la physique, la politique, l'économique, la morale, etc. ; 2° *Anthologicon* ou *Florilegium*. Cette compilation est la plus précieuse de toutes celles qui ont été faites dans l'antiquité, vu l'état où nous sont parvenus les ouvrages grecs ; elle est un véritable trésor, car on y trouve cités environ 300 auteurs. On y rencontre plusieurs morceaux remarquables de Tyrtée, de Callinus, de Bacchylide, de Bion, de Moschus, et de plusieurs autres poëtes, dont le temps n'a pas épargné les œuvres. Les principales éditions de Stobée sont celles de Venise, 1535 ; d'Anvers, 1575 ; de Francfort, 1581 ; de Lyon, 1608 ; de Genève, 1609 ; de Gœttingue, par Heeren, 1792-1801, 4 vol. in-8° ; d'Oxford, par Gaisford, 1822 et 1850 ; de Leipzig, 1823. *V.* les *Lectiones Stobenses* de Jacobs, Iéna, 1827, et celles de Halm, Heidelberg, 1842.

STOBES, *Stobi*, anc. ville de Macédoine, ch.-l. de la Péonie, chez les Agrianes, fut, sous l'empire romain, la métropole de la Macédoine Salutaire. Auj. *Istib*.

STOCK (Simon), général de l'ordre des Carmes, né dans le pays de Kent, m. à Bordeaux en 1265, eut, dit-on, une vision, dans laquelle la Ste Vierge lui donna le scapulaire (*V. ce mot*). On a de lui quelques opuscules.

STOCKACH, brg du grand-duché de Bade, à 28 kil. N.-N.-O. de Constance ; 1,500 hab. Victoire de l'archiduc Charles sur Jourdan, le 25 mars 1799, et de Moreau sur le général Kray, le 3 mai 1800.

STOCKDALE (Percival), littérateur écossais, né en 1736, m. en 1811, fut d'abord soldat, puis entra dans les ordres sacrés. On a de lui : une assez bonne traduction de l'*Aminte* du Tasse, 1770 ; *Recherches sur la nature et les vraies lois de la poésie*, 1778 ; *Leçons sur les mérites respectifs des plus grands poëtes anglais*, 1807, etc.

STOCKHOLM, en latin *Holmia*, capitale du royaume de Suède, par 59° 20' lat. N., 15° 43' long. E., à 1,922 kil. N.-E. de Paris ; 116,972 hab. Siége du gouvernement et des grandes administrations, de l'Académie suédoise ou des Dix-Huit, fondée par Gustave III, d'une Académie des Sciences, d'une Ecole des Beaux-Arts, de l'Institut carolin pour la médecine, etc. Le musée royal possède quelques beaux antiques, surtout de belles statues des *Muses* et un *Endymion*. Les principales statues modernes y sont celles de Sergell et de Fogelberg. Musée de vêtements royaux. Beau théâtre fondé par Gustave III. Riche bibliothèque dans une aile du château royal. Cette ville, située à la jonction du lac Mélar et de la mer Baltique, est bâtie sur huit îles et deux presqu'îles ; sa situation au milieu des eaux l'a fait surnommer la *Venise du Nord*. Du côté de la mer, Stockholm, ainsi que toute cette partie de la côte de Suède, est protégé par un vaste archipel, composé de quelques milliers d'îles, îlots et rochers ; c'est ce qu'on appelle le *Skärgård* : de là vient que les deux ports sur le Mélar et sur la mer offrent des eaux tranquilles et sûres, et que ce dernier est ordinairement désigné sous le nom de *Lac salé*. Stockholm a peu de monuments remarquables, sauf le palais du roi, bel édifice régulier qui domine toute la ville, et l'église des Chevaliers, sépulture des rois de Suède, dont la flèche en fer découpée à jour est très-élégante. La grande et singulière beauté de cette ville est dans sa situation au milieu d'eaux magnifiques, vives, courantes, qui la traversent de toutes parts ; dans les points de vue admirables qu'on y découvre à chaque pas sur la mer ou sur le lac, tous deux semés d'îles boisées et de rochers pittoresques ; et dans ses deux ports, qui offrent un continuel mouvement de navigation. Sur la presqu'île du sud, la ville s'élève en amphithéâtre, et est entourée, du côté du lac, par de belles falaises. Une multitude de barques, conduites par des Dalécarliennes dans leur pittoresque costume, et de petits bateaux à vapeur, servent de communication facile entre les divers points de la ville et ses environs rapprochés. Aux environs de Stockholm se trouvent de magnifiques promenades, entre autres le Parc (*Thiergarten*). Le *Djurgård*, dans une presqu'île sur la mer, offre, dans la partie la plus voisine de la ville, une admirable campagne, où se trouvent, au milieu de forêts et de rochers, de brillantes habitations et le château de *Rosendal*, résidence d'été du Prince royal. Au N. et à l'E. de la ville sont le parc et le château de *Ulaga*, résidence d'été du roi, et les campagnes de *Carlberg*, où est une école militaire. Enfin, sur les bords du Mélar, et à peu de distance de la ville, se trouvent encore le château de *Gripsholm*, avec un musée de portraits historiques, celui de *Drotningholm*, avec de belles collections de tableaux, porcelaines de Chine, objets d'art, etc., celui de *Skokloster*, avec d'admirables collections d'armes, de meubles antiques, de tableaux et de manuscrits (ce dernier, le plus riche de tous, appartient à M. le comte de Brahé). — Fondée en 1254 par Birger Iarl, Stockholm eut pour berceau la petite île dite du Saint-Esprit, qu'on voit auj. du pont du Nord. Elle ne devint véritablement capitale qu'au XVIIe siècle ; jusqu'alors Upsal en avait eu le titre. Fabr. d'horlogerie, instruments de mathématiques et de physique, orfévrerie, armes, etc. ; fonderies, raffineries de sucre. Chantiers de construction navale. Le commerce de Stockholm est considérable ; par le canal de Götha, cette ville communique avec Gothembourg et les grandes usines à fer de Motala. Grand commerce d'exportation, pour l'Amérique, l'Angleterre, la France, en bois de construction, fer, goudron, céréales. Importation de tissus et objets fabriqués, librairie, vins et liqueurs, poissons salés, denrées coloniales, etc. Service régulier de bateaux à vapeur pour Stettin, avec correspondance à Ystad pour Copenhague. Température moyenne ; + 5° 66 centigrades. Chemin de fer sur Gothembourg.

STOCKHOLM (Län de), division administrative de la Suède (Suède propre), entre ceux d'Upsal et de Nyköping à l'O., et la mer Baltique au S., à l'E. et au N., a 7,535 kil. carrés, et 235,505 hab. ; villes principales : Stockholm, Carlberg, Drotningholm, Marieberg, Nortelge. Il a été formé dans les anciennes provinces d'Upland et de Sudermanie.

STOCKPORT, v. et paroisse d'Angleterre, comté et à 57 kil. E.-N.-E. de Chester, à 12 kil. S.-E. de Manchester, sur la Mersey ; 54,681 hab. Elle communique par un canal avec Manchester, qui lui fournit un débouché pour ses draps, ses mousselines et ses laines. La fabrication des soieries a décliné. Bibliothèque. Belle résidence de la famille Arden.

STOCKTON, v. et port d'Angleterre, comté et à 32 kil. S.-E. de Durham, sur la Tees, à 17 kil. de son embouchure dans la mer du Nord ; 53,000 hab. On y remarque l'hôtel-de-ville et la colonne du marché. Chantiers de construction maritime, corderies, fabr. de machines à vapeur, de toiles. Comm. très-considérable : importation de bois, blé, chanvre, lin, écorces, vins, fruits, sucre ; exportation de houille, faïence, fer, fontes, toiles, etc.

STŒCHADES, nom donné d'abord par les Anciens à l'ensemble des petites îles qui se trouvent sur la côte de la Méditerranée, du Rhône au Var, puis restreint par Pline et Strabon à deux groupes particuliers : 1° les *Petites Stœchades*, sur la côte du département des Bouches-du-Rhône, en face de Marseille ; c'étaient *Proté* ou *Themista* (auj. Ratoneau), *Mese* ou *Pompeiana* (auj. Pomègue), et *Hypea* (*Tiboulen* ou *If*) ; 2° les *Grandes Stœchades*, c.-à-d. *Sturium*, *Phenice*, *Phila* (auj. Porquerolles, Porteros et l'île du Levant ou du Titan), les trois principales du groupe des îles d'Hyères, sur les côtes du département du Var. Dans les derniers temps de l'empire romain, le nom de Stœchades fut aussi donné aux deux petites îles du groupe de Lérins, St-Honorat et Ste-Marguerite, appelées par les Anciens *Lerina* ou *Planasia*, et *Lero* ou *Lerone*. C. P.

STOFFLET (Nicolas), général vendéen, né à Lunéville en 1751, d'un meunier, m. en 1796, servit pendant 15 ans, comme simple soldat, dans un régiment suisse, devint ensuite garde-chasse du comte de Colbert-Maulevrier, et, à l'époque de la Révolution, se joignit aux Vendéens insurgés. Il participa à la prise de Chollet, de Fontenay, et de Saumur, 1793, s'attacha particulièrement à D'Elbée, se distingua aux combats de Beaupréau, d'Entrames, de Laval, d'Antrain, fut nommé major-général de l'armée royaliste, et commandant du Haut-Poitou et de l'Anjou, succéda en 1794 à La Rochejaquelein dans le commandement en chef, mais, par suite de différends avec Charette, fit sa paix particulière avec la Convention, le 2 mai 1795. En décembre, il reprit les armes, à l'instigation des agents du comte d'Artois, et avec le titre de maréchal-de-camp que lui conféra le comte de Provence (Louis XVIII) ; il ne put réunir qu'un petit nombre de soldats, tomba au pouvoir des troupes républicaines, et, condamné à mort par une commission militaire, fut fusillé à Angers, le 23 février 1796. B.

STOÏCIENS (du grec *stoa*, portique), nom des membres de l'école philosophique fondée par Zénon de Citium, environ 300 ans av. J.-C., parce que ses disciples se réunissaient au Pécile, célèbre portique d'Athènes. Zénon eut pour disciples immédiats Athénodore, Ariston de Chio, et surtout Cléanthe d'Assos. Après eux, Chrysippe donna à la doctrine stoïcienne son organisation scientifique et un ensemble régulier. Ses principaux disciples

furent Zénon de Tarse, et Diogène de Babylone; puis vinrent Antipater de Tarse, Panætius, et Posidonius d'Apamée. Avec ces derniers, le stoïcisme se transforme; il quitte la spéculation; il n'est plus qu'une doctrine morale et politique, représentée par Sénèque, Perse, Epictète, Arrien, pour finir avec Marc-Aurèle, à la fin du IIe siècle ap. J.-C. Les Stoïciens comparaient la philosophie à un jardin : la logique était l'enclos, la physiologie la terre et les plantes, la morale le fruit; mais leur logique conduisait au sensualisme, et leur physiologie au panthéisme. En morale, leur principe était : « Supporte et abstiens-toi. » *V.* Heinsius, *de Philosophia stoïca*, in-4°, 1627; Juste-Lipse, *Manuductio ad stoïcam philosophiam*, in-4°, 1604; M. Ravaisson, *Mémoire sur les Stoïciens*, lu en 1850 à l'Académie des Inscriptions. R—T.

STOKE, v. et paroisse d'Angleterre (Stafford), sur le Trent, à 3 kil. E. de Newcastle-under-Line; 101,302 hab. Fabr. de porcelaines opaques, faïences et poteries.

STOKE, vge d'Angleterre (Lancastre). Henri VII y battit et prit, en 1487, l'imposteur Simnel (*V. ce mot*).

STOLBERG (Frédéric-Léopold, comte de), poëte et historien danois, né en 1750 à Bramstedt (Holstein), où son père était grand-bailli, m. en 1819, se livra dès sa jeunesse à la littérature, voyagea en Suisse et en Italie avec Gœthe et Lavater, fut nommé, à son retour, ministre plénipotentiaire du duc d'Oldenbourg à Copenhague, remplit diverses missions à St-Pétersbourg et à Berlin, et reçut, dans les Etats du prince-évêque de Lubeck, la direction du consistoire et des finances. Il abjura le luthéranisme en 1800. On a de lui : des traductions en vers, très-estimées, de l'*Iliade*, des *Tragédies* d'Eschyle, des plus beaux *Dialogues de Platon*, d'*Ossian*, etc.; *Histoire de la religion chrétienne*, Hambourg, 1806-18, 15 vol. in-8°, beau et savant travail, qui fut si estimé, que la congrégation de la Propagande de Rome le fit traduire en italien; *Vie d'Alfred le Grand*, 1815, trad. en français, par Duckett, 1831.—Son frère, Christian, né à Hambourg en 1748, m. en 1821, est auteur de *Poésies tirées du grec*, 1782, d'une traduction de *Sophocle* en vers, 1787, et de quelques pièces de théâtre.

STOLBERG, v. des Etats prussiens (Prov. du Rhin), à 15 kil. E. d'Aix-la-Chapelle; 4,500 hab. Industrie active, introduite par les réfugiés protestants français : épingles, aiguilles, coutellerie, quincaillerie, ouvrages en laiton; draps. Mines et laminage de cuivre et de zinc.

STOLBERG-AM-HARZ, v. des Etats prussiens (Saxe), à 84 kil. O.-N.-O. de Mersebourg; 4,200 hab. Beau château, avec parc et bibliothèque. Fabr. de papier.

STOLBERG-IM-GEBIRGE, v. du royaume de Saxe, à 18 kil. S.-O. de Chemnitz; 5,266 hab. Toiles.

STOLBOVA ou STOLBOVSKAIA, vge de la Russie d'Europe (gvt de St-Pétersbourg); auj. en ruines. Un traité pour la délimitation des frontières y fut signé entre la Russie et la Suède, en 1617.

STOLE, *Stola*, habit distinctif des matrones chez les anc. Romains, tunique de laine blanche tombant jusque sur les pieds, et munie de manches longues. C. D—Y.

STOLL (Maximilien), médecin distingué, né en 1742 à Erzingen (Souabe), m. en 1788, entra dans l'ordre des Jésuites en 1761, l'abandonna en 1767 pour se livrer à la médecine, et devint professeur à Vienne en 1776. Il était grand partisan de l'inoculation. On a de lui : *Ratio medendi*, 1777-80, 4 vol., trad. en français, par Mahon, Paris, 1809, 2 vol. in-8°; *Aphorismi de cognoscendis et curandis febribus*, 1787, trad. par Mahon et Corvisart, 1 vol. in-8°.

STOLNATZ. *V.* KROTZKA.

STOLON (Licinius). *V.* LICINIUS.

STOLPE, v. des Etats prussiens (Poméranie), ch.-l. de cercle, à 60 kil. N.-E. de Koeslin, sur la Stolpe (qui se jette dans la mer Baltique à Stolpemünde); 11,135 hab. Tisseranderie; fabrique de draps, toiles, papier, amidon, poudre; forge de cuivre. Commerce d'ambre jaune travaillé. Patrie de Ruhnkenius.

STOLPEN, v. du royaume de Saxe, cercle et à 28 kil. S.-O. de Budissin; 1,250 hab. Ruines du château de *Jokrym*. Près de là est la bergerie royale de *Rannersdorf*, où furent introduits, en 1765, les premiers moutons mérinos en Allemagne.

STONE, c.-à-d. *pierre, roche*, en anglais : STONE-*Haven*, port aux pierres, etc.

STONE, brg et paroisse d'Angleterre, comté et à 12 kil. N.-O. de Stafford, sur la rive g. de la Trent; 8,000 hab. Fabr. de souliers.

STONEHAVEN, vulgairement *Stanehive*, ville et port d'Ecosse, capitale du comté de Kincardine, sur la mer du Nord, à 25 kil. S.-O. d'Aberdeen; 3,012 hab. Vieille et nouvelle villes. Pêche aux harengs. Peu d'industrie. Résidence de beaucoup de riches familles. A 4 kil. au S., est le château de *Dunnottar*, anc. résidence des comtes Marischal, seigneurs féodaux de Stonehaven.

STONEHENGE, ruines d'un immense temple druidique, dans le comté de Wilts, au S.-S.-O. de l'Angleterre, à 3 kil. O.-N.-O. d'Amesbury, à 15 N.-N.-O. de Salisbury. Ce sont quatre rangées d'énormes pierres brutes, très-hautes, et placées circulairement.

STONEHOUSE, v. d'Angleterre (Devon), près de Plymouth, à laquelle elle est auj. réunie; 6,500 hab. Casernes et hôpital pour la marine.

STONINGTON, brg des Etats-Unis (Connecticut), à 18 kil. E. de New-London; port sur le golfe de Long-Island; 4,000 hab. Bains de mer.

STONYHURST, vge d'Angleterre, comté et à 28 kil. S.-E. de Lancastre. Célèbre collége de Jésuites.

STORA ou SGIGATA, près de l'anc. *Rusicada*, v. d'Algérie, prov. et à 65 kil. N.-E. de Constantine, sur une baie de son nom formée par la Méditerranée; 400 hab. Occupée en 1838 par le général Négrier, elle sert de port à Philippeville, et est jointe par une route à Constantine. Service de paquebots pour Marseille.

STORA-KOPPARBERG, län ou préfecture de Suède (Suède propre), formé de l'anc. Dalécarlie, entre ceux de Jœmtland au N., de Gefleborg à l'E., de Westeräs et d'Œrebro au S., et la Norvége à l'O.; 36,000 kil. carrés; 162,004 hab. Ch.-l., *Falun*. Sol montueux à l'O., arrosé du N.-O. au S.-E. par le Dal et ses affluents. Beaucoup de lacs. Très-riches mines de cuivre, d'où est venu le nom de *Kopparberg* (montagne de cuivre).

STORCH ou STORCK (Nicolas), dit aussi *Pélargus* (d'un mot grec signifiant *cicogne* comme son nom allemand), chef d'Anabaptistes (*V. ce mot*), né à Stolberg en Saxe, m. en 1530, fut banni de sa patrie sur la demande de Luther. Sa doctrine se répandit en Franconie, en Souabe, en Silésie, et en Pologne.

STORCH (Henri-Frédéric de), né à Riga en 1766, m. en 1835, fit ses études à l'université d'Iéna, et, après un voyage en France, se rendit à Saint-Pétersbourg, où il obtint une place de professeur dans le corps des Cadets. Précepteur des filles de Paul Ier en 1799, conseiller de cour en 1800, lecteur de l'impératrice-mère en 1804, il entra à l'Académie des Sciences, dont il devint vice-président en 1828. On a de lui, entre autres ouvrages : *Esquisses, scènes et observations recueillies pendant un voyage en France*, 2e édit., Heidelberg, 1790; *Principes généraux des belles-lettres*, Saint-Pétersbourg, 1789; *Tableau historique et statistique de l'empire de Russie à la fin du XVIIIe siècle*, Riga et Leipzig, 8 parties, 1797-1803, traduit incomplétement en français, Paris, 1801, 2 vol. in-8°; *Cours d'économie politique*, St-Pétersbourg, 1815, 6 vol. in-8°, et, avec notes de J.-B. Say, Paris, 1823, 4 vol. in-8°.

STORCK (Ambroise), dominicain, né vers 1500 en Wettéravie, m. en 1557, assista, en 1546 et 1552, au concile de Trente, en qualité de théologien de l'archevêque de Trèves. On a de lui un *Traité du sacrifice de la messe*, dirigé contre Œcolampade, des *Lettres* à Erasme, publiées avec celles de ce savant, etc.

STORNOWAY, brg et paroisse d'Ecosse (Ross), ch.-l. et sur la côte E. de l'île Lewis (une des Hébrides); 4,200 hab. Bon port. Pêche du hareng.

STORÖE, île de la mer du Nord, sur la côte O. de la Norvége, à 45 kil. S. de Bergen; 26 kil. sur 15; 2,600 hab.

STORTHING, nom de la diète de Norvége, qui se divise en *Lag-ting*, haute chambre, et *Odels-ting*, chambre basse. *Ting* ou *thing* signifie, dans l'anc. langue du Nord, *parler*, puis *parlement, assemblée, cour de justice*, etc. *Al-ting* est une *assemblée générale; All-Herjar-ting*, la convocation générale des chefs et seigneurs; *Stor-ting* signifie la grande assemblée.

STOUR, riv. d'Angleterre, coule au S. par les comtés de Dorset et de Southampton, et se jette dans la Manche, à Christ-church; cours de 65 kil. — riv. d'Angleterre, naît sur les confins des comtés d'Essex et de Suffolk, coule à l'E., et, jointe à l'Orwell, se jette dans la mer du Nord, où elle forme la baie d'Harwick; cours de 70 kil. — riv. d'Angleterre (Kent), coule à l'E. par Cantorbéry, et se jette à la mer du Nord par deux bras, qui forment l'île de Thanet; — rivière d'Angleterre, affluent de la Severn, arrose le comté de Worcester, et passe à Stourbridge et à Stourport.

STOURBRIDGE, brg et paroisse d'Angleterre, comté et à 29 kil. N.-N.-E. de Worcester, sur la Stour; 6,200 hab. Exploit. de fer, houille, argile réfractaire. Verreries; manuf. de creusets, briques réfractaires, draps, etc. Fonderies de fer, tanneries.

STOURPORT, brg d'Angleterre, comté et à 19 kil. N. de Worcester, au confluent de la Stour et de la Severn; 6,000 hab. Comm. de grains, houblon, pommes. Exploit. d'argile pour poterie réfractaire.

STOWE, vge d'Angleterre (Buckingham), à 13 kil. N.-O. de Bridgewater. Beau château aux environs.

STRABANE, brg d'Irlande (Tyrone), port sur la Mourne, à 2 kil. E. de Lifford; 5,000 hab. Commerce de toiles.

STRABO (Pompéius). *V.* Pompéius.

STRABON, *Strabo*, célèbre géographe grec, né à Amasée (Cappadoce) vers l'an 50 av. J.-C., vécut jusque sous l'empereur Tibère. Il descendait, par sa mère, d'une famille qui fut comblée d'honneurs sous les rois de Pont. Après avoir acquis dans différentes écoles d'Asie une instruction solide et variée, il voyagea en Egypte jusqu'aux cataractes, et, en étudiant à Alexandrie les ouvrages d'Eratosthène, d'Hipparque, de Posidonius et de plusieurs autres sur la géographie universelle, il conçut sans doute le projet de son grand ouvrage géographique. Puis il parcourut avec soin toute l'Asie-Mineure, la Grèce, la Sicile, l'Italie, et séjourna longtemps à Rome. Sa *Géographie*, en 17 livres, était le complément de *Mémoires historiques*, auj. perdus, qu'il avait publiés, et qui paraissent avoir compris un espace d'environ deux siècles. Il y présente surtout les choses générales, et, quant aux détails, s'arrête sur ce qu'il y a de mémorable, de grand, d'instructif et d'agréable. L'histoire, la religion, les mœurs, les institutions des différents peuples, sont mêlées aux descriptions géographiques. La nouveauté de son livre consistait en partie dans les renseignements plus précis que les conquêtes des Romains dans l'Occident et leurs guerres contre le Pont, les Parthes et les Germains, avaient fournis sur ces différentes contrées. Strabon connaît assez bien le N. de la Gaule et de la Germanie jusqu'à l'Elbe, et donne des détails très-intéressants sur l'Espagne, l'Italie, l'Asie-Mineure (ces trois parties sont peut-être les meilleures de son ouvrage). Il y a des notions précieuses à puiser dans ce qu'il dit de l'Albanie, de l'Ibérie, de la Médie, de la Parthiène et de la Bactriane grecque. Mais il donne une fausse direction aux Pyrénées, qu'il fait aller du S. au N., ce qui le force à incliner la Gaule beaucoup trop vers le N.-E. et à supprimer la pointe armoricaine. Il connaît mal la Bretagne, à peine l'Irlande, ne sait rien de ce qui est à l'E. et au N.-E. de l'Elbe, au N. de l'Euxin et du Caucase, au N. et à l'E. de la mer Caspienne, qu'il regarde comme un golfe de l'immense et inabordable océan Boréal, et ne rapporte qu'avec défiance la plupart des détails qu'il donne sur l'Inde, bien que la description de la partie comprise entre l'Etat de Lahore et celui de Bengale ne manque pas d'exactitude. Malgré ces imperfections et d'autres encore, la *Géographie* de Strabon est un ouvrage bien conçu, en général bien exécuté, et dont le mérite littéraire assure à son auteur un des premiers rangs parmi les écrivains de 2e ordre. Strabon est habituellement très-judicieux, quelquefois même profond, dans les réflexions que lui suggèrent l'histoire, la position géographique et les institutions des différents peuples. La fin du 7e livre de sa *Géographie* manque : il n'en reste qu'un abrégé très-sec, fait au moyen âge; le texte du 9e est fort altéré; le 17e, qui roule sur la Libye, paraît incomplet ou négligé; le 3e est très-précieux comme renfermant une foule d'extraits d'ouvrages perdus, principalement de l'*Histoire générale* de Polybe. Strabon, si célèbre depuis le moyen âge, eut peu de réputation de son temps : on ne le trouve cité, et seulement comme auteur des *Mémoires*, que par Josèphe et par Plutarque. Les meilleures éditions de Strabon sont celles de Siebenkees et Tzschuke, Leipzig, 1796-1818, 7 vol. in-8°; de Falconer, Oxford, 1807, 2 vol. in-fol.; de Coray, Paris, 1815-19; de Kramer, Berlin, 1844-47-52, 3 vol. in-8°; de MM. Dübner et Ch. Müller, avec traduction latine, dans la *Bibliothèque grecque* de MM. Didot, 1 vol. gr. in-8°. Il a été traduit en français avec beaucoup de soin par Laporte du Theil, Gossellin, Coray, et Letronne, 1805-1819, avec notes et éclaircissements de toutes sortes, 5 vol. gr. in-4°. Outre la traduction latine citée plus haut, il y en a encore par Phavorinus et Tifernas, Rome, 1469; et par Xylander, Bâle, 1571. *V.* Heeren, *De fontibus geographicorum Strabonis*, Gœttingue, 1823, in-4°; Hennicke, *De Strabonis geographiæ fide*, ibid., 1831, in-8°. P—T.

STRADA (Famien), jésuite, né à Rome en 1572, m. en 1649, professa les belles-lettres au Collége romain. On a de lui : *de Bello belgico decades duo*, Rome, 1632-47, 2 vol. in-fol, histoire des troubles des Pays-Bas de 1555 à 1590, traduite en français par Duryer, Paris, 1652, 2 vol. in-8°. C'est un ouvrage favorable à la cause de l'Espagne et du catholicisme, écrit avec chaleur, et d'une latinité pure.

STRADELLA (Alexandre), compositeur de musique et chanteur, né à Naples vers 1645, enleva une jeune Vénitienne de famille noble, et l'emmena à Rome. Des assassins, apostés pour le tuer lorsqu'il sortirait de St-Jean-de-Latran, se laissèrent émouvoir par son oratorio de *S. Giov. Battista*. Mais, deux ans après, 1678, il périt à Gênes sous les coups d'autres meurtriers. Les copies des œuvres de Stradella sont rares. Il existe un opéra de *Stradella* par Niedermeyer. B.

STRADELLA, v. du roy. d'Italie (Prov. de Pavie), arr. et à 31 kil. N.-E. de Voghera; 3,900 hab.

STRADIVARIUS (Antoine), le plus célèbre facteur d'instruments à cordes et à archet, né à Crémone en 1664, vivait encore en 1746. Il fut élève des Amati. Le prix de ses violons n'est pas moindre de 3,000 fr., et s'élève jusqu'à 6,000 fr.; on a offert 24,000 fr. pour la basse du violoncelliste Duport, qui est de ce facteur.

STRAFFORD (Thomas Wentworth, comte de), homme d'Etat anglais, né à Londres en 1593, d'une famille alliée au sang royal, m. en 1641, fut préparé par de fortes études à la carrière publique, devint juge de paix et garde des archives d'York à 26 ans, puis, en 1621, entra au parlement, où il se signala par ses idées libérales et son éloquence; il fut privé de sa charge de garde des archives d'York, pour s'être déclaré l'adversaire du duc de Buckingham, 1er ministre et favori du roi. Le refus de payer un impôt illégal, exigé sous le nom d'emprunt, le fit jeter en prison et exiler. Il reparut au parlement de 1628, où il proposa et fit adopter la *Pétition de droits*. Après l'assassinat de Buckingham, Charles Ier, dans l'espoir d'apaiser l'opposition, attira à lui Wentworth, le créa baron, 1629, puis vicomte, et président de la Cour du Nord, et, en 1632, gouverneur d'Irlande, malheureux pays, où la fermeté de son administration fit renaître le calme. Nommé, en 1639, comte de Strafford, et, en 1640, lord-lieutenant d'Irlande, il se dévoua à la cause royale, et gouverna despotiquement. Quand le roi eut été contraint de réunir le Long-Parlement, Strafford fut accusé de trahison dans la Chambre des communes par Pym et le parti puritain; on viola toutes les formes de la justice, et il fut condamné à mort, sentence que sanctionna la Chambre des lords sous la pression d'un mouvement populaire. Charles Ier avait promis de le sauver; mais Strafford lui écrivit pour qu'il ratifiât la sentence et prévînt ainsi les malheurs dont la royauté même était menacée; le roi ayant signé l'arrêt, il subit avec fermeté son supplice. Sa mémoire fut réhabilitée sous Charles II. *V.* Lally-Tollendal, *Essai sur la vie du comte de Strafford*, Londres, 1795, 2 vol. in-8°. B.

STRAFFORD ou STRATFORD, v. d'Angleterre, sur l'Avon, dans le comté et à 14 kil. S.-O. de Warwick; 3,672 hab. Patrie de Shakspeare, dont on y voit la maison natale. L'église contient son buste et son tombeau. Plusieurs incendies, aux XVIe et XVIIe siècles, ont détruit la vieille ville. Comm. de blé et de drèche.

STRAKONITZ, v. des Etats autrichiens (Bohême), cercle et à 21 kil. O.-S.-O. de Pisek; 3,000 hab. Château et deux belles églises. Résidence du grand-prieur de l'ordre de St-Jean de Bohême.

STRALEN, v. des Etats prussiens (Prov. du Rhin), à 9 kil. S.-O. de Gueldre : 1,500 hab. Elle appartenait jadis aux Pays-Bas. Les Français la démantelèrent en 1672.

STRALSUND, v. forte des Etats prussiens (Poméranie), ch.-l. de régence, à 220 kil. N.-O. de Berlin, à 1,300 kil. N.-E. de Paris, port sur la Baltique; par 54° 18′ 20″ lat. N., et 10° 45′ 2″ long. E.; 24,300 hab. Chantiers de construction; bains de mer. Commerce maritime très-important. Ecole de navigation et de commerce. Le détroit de Gellen, large de 2 kil., la sépare de l'île de Rugen. Beaucoup d'édifices remarquables du moyen âge : l'hôtel-de-ville, surmonté de 7 tours; les églises Ste-Catherine (transformée en arsenal), Ste-Marie, St-Nicolas, et St-Jacques. Gymnase, bibliothèque, cabinet de médailles, monnaie, arsenal. Fabrique de tabac, raffineries de sucre, cuirs, savon, amidon, miroirs, cartes à jouer. Filat. de coton. Comptoir de la Banque de Prusse. — Fondée en 1209 par le prince Iaromir de Rugen, elle entra, en 1242, dans la ligue hanséatique. Depuis, elle eut à soutenir des luttes nombreuses avec ses voisins Allemands, ainsi qu'avec les Danois, les Suédois et les Hollandais. En 1628, elle fut assiégée par Wallenstein, mais en vain; tous les ans, on célèbre l'anniversaire du jour de sa retraite. Par la paix de Westphalie, 1648, elle échut à la Suède; elle fut prise en 1678 par l'électeur Frédéric-

Guillaume de Brandebourg, et, en 1715, par le roi de Prusse. En 1720, elle revint à la Suède, fut occupée en 1807 par les Français sous le maréchal Brune, et définitivement cédée à la Prusse en 1815. — La régence de Stralsund a pour bornes au N. la Baltique, à l'E. et au S. la régence de Stettin, à l'O. le Mecklembourg. Elle est divisé en 4 cercles. Superficie, 439,200 hectares; 125 kil. sur 40. Pop. : 203,106 hab. E. S.

STRAMBINO, v. du royaume d'Italie, arrond. et à 7 kil. S. d'Ivrée, sur la Chiusella; 4,445 hab. Collége.

STRANGE (Robert), graveur, né aux Orcades en 1725, m. en 1795, commença le dessin sans maître, alla se perfectionner à Edimbourg, prit les armes en faveur du prétendant Charles-Edouard en 1745, se rendit à Rouen, où il étudia l'anatomie sous Lecat, et le dessin sous Descamps, puis à Paris, où il apprit de Lebas l'usage de la pointe sèche, voyagea enfin en Italie, et se fixa à Londres en 1765. Il a gravé, entre autres ouvrages : *Charles Ier*, de Van Dyck; *Cléopâtre, Vénus, l'Annonciation, Cupidon endormi*, du Guide; *Bélisaire*, de Salvator Rosa; *Ste Agnès*, du Dominiquin; *Ste Cécile*, de Carle Maratte; la *Madeleine*, et *St Jérôme*, du Corrège; *la Mort de Didon, Abraham renvoyant Agar, Esther devant Assuérus*, du Guerchin; *Danaé, Vénus et Adonis*, du Titien; *St Jean enfant*, de Murillo, etc. Son dessin est correct et son burin fort doux. B.

STRANRAER, brg d'Ecosse, comté et à 34 kil. E. de Wigton, sur une baie dite *Loch-Ryan;* 6,300 hab. Château des comtes de Stair. Fabr. de cotons, toiles, cuirs.

STRASBOURG, en allemand *Strassburg*, l'*Argentoratum* des Romains, ch.-l. du département du Bas-Rhin, à 502 kil. E. de Paris, par le chemin de fer de l'Est, sur l'Ill et près de la rive gauche du Rhin; 56,248 habitants. Place de guerre de 1re classe, avec citadelle; son enceinte a 6,578 mèt., et est percée de 7 portes. Evêché suffragant de Besançon. Consistoire général luthérien. Synagogue consistoriale. Tribunaux de 1re instance et de commerce. Académie universitaire. Facultés de théologie protestante, des sciences et des lettres, de droit, de médecine, école d'accouchement, école de pharmacie; lycée, école normale primaire; cours de dessin, de chimie, de botanique, d'arts industriels. Musées d'histoire naturelle, d'anatomie et de physique, jardin botanique, musée de tableaux, bibliothèque; chambre de commerce; hôtel des monnaies (lettres BB). Ch.-l. de la 6e division militaire; direction des subsistances militaires, fonderie de canons, école d'artillerie, gymnase militaire, direction des fortifications, très-bel arsenal; hôpital militaire d'instruction. Direction des douanes. Manuf. de tabacs. Société des sciences, agriculture et arts. Dépôt d'étalons. La ville est grande et généralement bien bâtie, les rues larges, propres et bien percées. La cathédrale est un des plus beaux monuments de l'art gothique; sa flèche, haute de 142 mèt., est découpée à jour jusqu'au sommet; de la plate-forme d'où s'élance le clocher, la vue s'étend sur les magnifiques campagnes qu'arrose le Rhin; à l'intérieur, on admire les belles orgues de Silbermann, les vitraux, le baptistère, la crypte, et la célèbre horloge astronomique dont la restauration a été exécutée de 1838 à 1842 par Schwilgué. Les fondements de cette église furent posés en 1015 par l'évêque Werner de Hapsbourg; l'architecte Erwin commença la flèche en 1277; son fils Jean et sa fille Sabine la continuèrent, et J. Hültz de Cologne l'acheva en 1365. On remarque encore à Strasbourg : le temple protestant de St-Thomas, qui renferme le magnifique tombeau du maréchal de Saxe par Pigalle; le château, bâti de 1728 à 1741 par le cardinal de Rohan, et auj. château impérial; l'hôtel-de-ville, l'hôtel du commerce; la statue de Kléber; celle de Gutenberg, qui fit dans cette ville, en 1436, les premiers essais de l'imprimerie. A 2 kil. sur le Rhin, et vis-à-vis Kehl, est un magnifique pont de pierre et de fer, construit en 1859-61, qui unit la France au grand-duché de Bade. Fabr. de bonneterie de laine, chaussons et gants fourrés dits de Strasbourg, draps, cotonnades, toiles peintes, quincaillerie, coutellerie, tanneries, corderie, dentelles, chapeaux de paille, poterie, horlogerie, orfévrerie, ébénisterie, garancine; fonderie de caractères, imprimerie, lithographie; épuration d'huiles, brasseries considérables. Comm. de grains, eaux-de-vie, bière, pâtés de foies gras et jambons renommés. Entrepôt du commerce entre la France, l'Italie, l'Allemagne et la Suisse, principalement pour les vins. Strasbourg a une gare commune aux trois chemins de fer de Paris, de Bâle, et de Wissembourg. — *Argentoratum*, dont le nom est d'origine celtique, fut peut-être un des forts construits sur la rive g. du Rhin, par Drusus, frère de Tibère, vers l'an 15 av. J.-C., et devint un poste important dans la Germanie 1re. Julien y battit les Alémans en 357. Brûlée par Attila, relevée sous le nom de *Strasbourg* (c'est-à-dire *bourg sur la route* ou *château de la chaussée*, entre les Gaules et la Germanie), enlevée par Clovis aux Alémans, la ville fut réunie, au IXe siècle, au royaume de Lorraine, puis à l'empire germanique. Ses évêques y exerçaient les droits régaliens, mais la ville n'était pas ville épiscopale. Vers la fin du XIIIe siècle, ses habitants s'insurgèrent contre le pouvoir épiscopal, et la lutte se termina par le triomphe de la commune, confirmé par un traité en 1449. La ville de Strasbourg, gouvernée comme une petite république, ne reconnut d'autre souveraineté que celle de l'Empereur, 1205. Après de sanglants démêlés intérieurs, l'autorité, qui était restée aux mains des nobles, passa dans celles des bourgeois et des artisans, qui s'allièrent d'abord aux villes de Souabe pour résister à la noblesse, puis aux cantons suisses contre Charles le Téméraire. Strasbourg embrassa avec ardeur le protestantisme, et entra dans la ligue de Smalkalde; l'empereur Charles-Quint lui accorda, par le traité de Passau, 1552, et la paix de 1555, la liberté de conscience. Ferdinand II y établit, en 1621, une université protestante, supprimée en 1789. Alliée aux Suédois, elle souffrit peu de la guerre de Trente-Ans. En 1681, d'après l'avis des Chambres de réunion, Louis XIV s'en empara; elle garda ses privilèges et son gouvernement municipal, mais reçut un *préteur royal* et perdit toute indépendance politique. Louis XIV ajouta à ses fortifications, et fit construire par Vauban la citadelle. Patrie de Kléber, Kellermann, Oberlin, Andrieux, Brunck, Schwæigheuser.

STRASBOURG (Evêché de), territoire soumis jadis à la juridiction de l'évêque de Strasbourg. Il comprenait plusieurs districts et bailliages de la Basse-Alsace, Benfeld, Dachstein, Mutzig, Girbaden, Wantzenhau, etc., mais non Strasbourg elle-même.

STRASSBURG, en polonais *Brodnitzo*, v. murée des Etats prussiens (Prusse), ch.-l. de cercle, à 63 kil S.-S.-E. de Marienwerder, sur la Brewenz; 3,600 hab. Draps, cuirs, tabac.

STRASSBURG, v. des Etats prussiens (Brandebourg), à 26 kil. N.-N.-O. de Prenzlow; 4,400 hab. Tabac, toiles, draps, bonneterie.

STRASSBURG, v. de Transylvanie. *V.* ENYED (NAGY-).

STRASSNITZ, v. des Etats autrichiens (Moravie), à 21 kil. S.-S.-O. d'Ungarisch-Hradisch, sur un bras de la March; 4,700 hab.

STRATÉGE, nom donné, d'une manière générale, chez les anc. Grecs, à tout chef d'un corps d'armée. Il était élu par le peuple. Ce nom désigna spécialement les chefs des deux ligues achéenne et étolienne.

STRATFORD. *V.* STRAFFORD.

STRATHAVEN, v. d'Ecosse, comté et à 17 kil. O. de Lanark; 5,000 hab. Fabr. de cotons. Anc. château d'*Evandale*, bâti au XVe siècle.

STRATON, philosophe péripatéticien de Lampsaque, disciple de Théophraste, lui succéda au Lycée vers 289 av. J.-C., et mourut vers 270. Il avait été précepteur de Ptolémée-Philadelphe, qui avait été si satisfait de ses leçons, qu'il lui donna une somme considérable. Occupé de la recherche des secrets de la nature, et surnommé pour ce motif *le Physicien* ou *le Naturaliste*, il ne croyait pas nécessaire de recourir à une intelligence première pour expliquer le monde, mais en attribuait la formation et l'économie aux lois de la physique et de la mécanique. Il ne reste que quelques fragments de ses écrits. *V.* Nauwerck, *De Stratone philosopho disquisitio*, Berlin, 1836, in-8o.

STRATON, poëte grec, que l'on croit contemporain de l'empereur Septime-Sévère, a laissé son nom à un recueil de 328 *Epigrammes*, dont 93 sont de lui.

STRATON (TOUR DE). *V.* CÉSARÉE.

STRATONICE, fille de Démétrius Poliorcète, épousa, vers 299 av. J.-C., le roi de Syrie, Séleucus Nicator. Sa beauté inspira au jeune Antiochus, fils de ce prince, une vive passion, qu'il contint, mais qui l'affecta d'une grave maladie. Le médecin Erasistrate en devina la cause, et quand il l'eut révélée à Séleucus, ce prince rompit son propre mariage, et unit Antiochus à Stratonice.

STRATONICÉE, auj. *Eski-Hissar*, v. d'Asie-Mineure (Carie), à l'E. de Mylase, fut ainsi nommée en l'honneur de Stratonice. On y trouva l'original latin de la loi de Maximum publiée en 301 par Dioclétien, et dont une traduction grecque est à Geronthræ. Le préambule de ce décret est au musée d'Aix.

STRATOS, anc. v. d'Acarnanie, près de la rive g. de l'Achéloüs, et de la frontière d'Etolie. La force de sa position militaire la rendait importante : aussi fut-elle occupée par les Etoliens dans leurs guerres contre la Macé-

doine et les Romains. On en trouve quelques ruines près du village actuel de *Lépénon* (nome d'Etolie-et-Acarnanie, éparchie d'Acarnanie). C. P.

STRATTON, brg et paroisse d'Angleterre (Cornouailles), à 26 kil. N. de Launceston; 1,600 hab. Victoire des troupes du Long-Parlement sur celles de Charles Ier, en 1643.

STRAUBINGEN, anc. *Castra Augustana*, v. de Bavière (cercle de B.-Bavière), sur le Danube, à 90 kil. O.-N.-O. de Passau; 10,714 h. Tribunaux. Ecoles latine et normale. On y remarque les églises de St-Pierre et de St-Jacques, cette dernière avec une tour haute de 90 mèt. Comm. important en grains. Prise en 1743 par les Autrichiens, qui la rendirent en 1745, après l'avoir démantelée. Jadis capitale de la Basse-Bavière, et titre de duché, elle fut ch.-l. de cercle de 1808 à 1812.

STRAUSBERG, v. des Etats prussiens (Brandebourg), à 28 kil. E. de Berlin; 3,800 hab. Dépôt de mendicité.

STRAUSS (Jean), compositeur de danses et de valses, né à Vienne en 1804, m. en 1849, acquit en peu de temps une renommée universelle, qu'il soutint par une fécondité inépuisable et presque toujours heureuse.

STREHLEN, v. des Etats prussiens (Silésie), ch.-l. de cercle, à 48 kil. S. de Breslau; 4,700 hab. Tabac, cuirs.

STRÉLITZ, nom de deux villes du grand-duché de Mecklembourg-Strélitz; *Neu-Strélitz* (Nouveau-Strélitz), capit. du gr.-duché, sur le lac de Zieritz, à 140 kil. S.-E. de Schwérin; construite en 1733; 7,507 hab. Château, avec bibliothèque, cabinet de médailles, collection d'antiquités Obotrites; — et *Alt-Strélitz* (Vieux-Strélitz), à 6 kil. S.-S.-E. de New-Strélitz; 4,000 hab. Tabac, cuirs. E. S.

STRÉLITZ (du russe *Strelcy*, chasseurs), corps d'infanterie russe, s'élevant à 40,000 hommes, et organisé en milice permanente par le tzar Ivan IV, vers 1545. Ils formaient la garde impériale, avaient de nombreux priviléges, et se montraient souvent bien redoutables au trône. Pierre le Grand les supprima, les fit décimer, et exila le reste à Astrakhan, 1698. S'étant soulevés de nouveau, ils furent entièrement détruits, en 1705. PL.

STRENGNÆS, v. de Suède, dans le län et à 66 kil. N. de Niköping, sur une presqu'île du lac Mélar; 1,100 hab. Evêché luthérien. Gymnase, où fut élevé Gustave Wasa.

STRICTE-OBSERVANCE (Religieux de la). *V.* FRANCISCAINS.

STRIDO, anc. *Stridonia*, brg de Hongrie (Szalad), à 25 kil. N.-N.-O. de Warasdin. Patrie de St Jérôme. Pèlerinage fréquenté.

STRIEGAU, v. des Etats prussiens (Silésie), à 57 kil. O.-S.-O. de Breslau; 3,200 hab. Ch.-l. de cercle; tribunaux. Fabr. de toiles, lainages, cuirs. Victoire du grand Frédéric sur les Austro-Saxons, le 4 juin 1745.

STRIGELIN, en latin STRIGELIUS (Victorinus), théologien protestant, né en 1524 à Kaufbeuren (Souabe), m. en 1569, étudia sous Luther et Mélanchthon, et fut professeur à Iéna, Leipzig, et Heidelberg. Il prit part à la conférence d'Eisenach sur la nécessité des bonnes œuvres, 1556.

STRIGILE, *Strigil* ou *Strigilis*, instrument de bain, chez les anciens Romains, qui s'en servaient pour se racler ou se faire racler l'épiderme, au moment de la transpiration. Il avait ordinairement la forme d'une petite faux, à lame creusée en canal. Quelques-uns étaient droits, mais toujours à lame cannelée. Les strigiles étaient d'airain, de corne, d'ivoire, ou de fer, et mesuraient de 25 à 30 centimètres de longueur. Leur nom venait du verbe *stringere*, « frotter. » C. D—Y.

STRIGONIUM, nom latin de GRAN.

STRIVALI (Iles), anc. *Strophades*, groupe de 4 petites îles de la mer Ionienne, sur la côte O. de la Morée, à 40 kil. S. de Zante.

STROGONOFF, nom d'une ancienne famille russe, qui remonte au XVIe siècle. Ses principaux membres sont : le comte Alexandre de Strogonoff, né vers 1750, m. en 1811, qui protégea les lettres et les arts, ainsi que ceux qui les cultivaient, se distingua par son savoir, son exquise politesse, et fut président de l'Académie impériale des Beaux-Arts de St-Pétersbourg; — le comte Paul de Strogonoff, neveu du précédent, qui servit avec distinction contre les Turcs, 1788-1791 et 1809, devint chambellan, conseiller privé, sénateur, fit, contre Napoléon Ier, les campagnes de 1805, 1807, 1812-13, et fut tué sous les murs de Laon en 1814.

STROM, c.-à-d. *courant d'eau*, dans les langues germaniques : *Mal*-STROM, courant tournant, c.-à-d. tourbillon.

STROMBOLI, anc. *Strongyle* ou *Æoli Insula*, île de la mer Tyrrhénienne, la plus au N. du groupe de Lipari, et dépendant de la Sicile, par 38° 43' lat. N. et 12° 52' long. E.; 7 kil. sur 5. C'est un rocher conique, cratère d'un volcan qui jette de la fumée et des flammes continuelles, mais ne vomit pas de laves depuis plus de 2,000 ans. Il est haut de 700 mètres environ, et de toutes parts escarpé, excepté au N.-E., où il y a une petite plaine très-fertile, avec un village, Inostra, de 1,000 hab. Comm. de soufre, pierre ponce, fruits, vin. Les flottes française et hollandaise, commandées par Duquesne et Ruyter, s'y rencontrèrent en 1676.

STROMNESS, vge et paroisse d'Ecosse (Orcades), sur la côte S.-O. de l'île de Pomona, à 22 kil. O. de Kirkwall; 1,800 hab. Près de là sont des *pierres levées*, monuments du culte des anciens Bretons.

STROMO, la principale des îles Feroë, par 62° 10' lat. N. et 9° 30' long. O.; 60 kil. sur 22; 2,160 hab. Ch.-l., *Thorshaven*. Montueuse, et découpée par de larges échancrures. Climat froid; sol peu fertile.

STROMSO, v. de Norvége (Sœndenfields), à l'embouchure du Drammen, à 35 kil. S.-O. de Christiania; 6,000 hab. Pêche très-active.

STRONGOLI, anc. *Pétilies*, v. du royaume d'Italie, dans la province et à 60 kilom. N.-E. de Catanzaro, à 6 kil. de la mer Ionienne; 2,000 hab. Evêché. Aux environs, mines inexploitées de soufre, de mercure, d'argent et d'or.

STRONGYLE. *V.* STROMBOLI et NAXOS.

STRONSAY, une des îles Orcades, au N.-E. de Pomona, par 5° 10' long. O.; 1,400 hab. Deux bons ports. Sources minérales ferrugineuses. Fabr. de soude.

STRONTIAN, vge d'Ecosse (Argyle), à 53 kil. S.-O. de Fort-William. Aux environs, mines de plomb, où Kirwan et Hope ont découvert la *Strontiane* en 1790.

STROPHADES, auj. *Strivali*, îles de la mer Ionienne, appelées d'abord *Plotæ*, prirent leur nom de ce que Zéthès et Calaïs, poursuivant les Harpies après les avoir chassées de Thrace, y furent arrêtés par une voix inconnue qui leur enjoignit de s'en retourner.

STROPHIUM, large bande de cuir, dont les femmes, chez les anciens Romains, se serraient la poitrine, immédiatement au-dessous du sein.

STROUD, v. d'Angleterre, comté et à 19 kilom. S. de Glocester, sur la Frome et la Stroud; 35,513 hab. Fabr. importante de draps et lainages, fouleries et teintureries renommées.

STROUMA. *V.* STRYMON.

STROUMNITZA, riv. de Turquie. *V.* RADOVICHE.

STROZZI, nom d'une anc. famille de Florence, qui eut longtemps la régence de cette république, et aussi distinguée dans les sciences et les lettres que dans les armes. Elle avait des possessions en Toscane, dans les Etats de l'Eglise, et à Naples. Par suite de leur parenté avec les Valois, les Strozzi reçurent des rois de France, jusqu'à la Révolution, le titre de *cousins*.

STROZZI (Pallas), savant et homme d'État, né à Florence en 1372, m. en 1462, possesseur d'une immense fortune, la consacra à recueillir et faire copier des mss. qu'il tira de Grèce à grands frais. On lui doit les *Vies* de Plutarque, les œuvres de Platon, l'*Almageste* de Ptolémée, la *Politique* d'Aristote. Mêlé aux affaires publiques, il fut chargé de plusieurs missions auprès de divers princes étrangers. Placé, en 1428 à la tête de l'Université de Florence, il la tira de l'abaissement où elle était, et l'éleva au plus haut degré de splendeur. Lorsque Côme de Médicis eut usurpé le pouvoir à Florence, il proscrivit Strozzi, sincèrement attaché à son pays, et l'obligea de se retirer à Padoue, où il mourut en s'occupant des lettres.

STROZZI (Philippe), petit-fils du précédent, né en 1488, m. en 1538, épousa Clarice de Médicis, sœur de Laurent II, alors banni de Florence, et cependant refusa de se prêter à la restauration des Médicis. Chef de la révolution de 1527, qui rétablit le gouvernement républicain, mais bientôt fatigué de l'anarchie, il aida en 1530 au triomphe d'Alexandre de Médicis, se brouilla ensuite avec lui, chercha un refuge à Venise, essaya, en 1537, au moment où Côme Ier venait de succéder à Alexandre, de rentrer dans sa patrie à la tête de quelques émigrés, fut vaincu et fait prisonnier à Montemurlo, mis à la torture, et, ne voulant pas subir une seconde fois ce supplice, se tua dans la citadelle de Pistoie, où il était détenu. B.

STROZZI (Pierre), fils aîné du précédent, cousin-germain de la reine Catherine de Médicis, voulant venger son père, entra au service de la France, se distingua dans plusieurs campagnes, fut nommé général des galères, puis maréchal de France, conduisit glorieusement en 1554 une expédition pour secourir Sienne assiégée par Côme Ier, fit une incur-

sion dans la Toscane, fut battu en 1555 à Lucignano, commanda en 1557 les troupes du pape Paul IV, et périt en 1558 au siége de Thionville.

STROZZI (Léon), habile marin, frère du précédent, né en 1515, m. en 1554, prieur de l'Ordre de Malte, s'engagea au service de la France, dans la vue de venger la mort de son père, fut longtemps grand-amiral des galères françaises, alla secourir en Ecosse Marie Stuart contre Elisabeth d'Angleterre, 1547, dirigea une expédition sur les côtes d'Espagne, quitta, puis reprit le service de la France, investit le port de Scarlino (principauté de Piombino), et y trouva la mort.

STROZZI (Philippe), un des meilleurs capitaines de son temps, fils de Pierre, né à Venise en 1541, m. en 1582, fut enfant d'honneur du Dauphin de France (depuis François II), prit le parti des armes à 15 ans, se fit remarquer au siége de Calais en 1558, devint colonel des Gardes-Françaises en 1563, colonel-général de l'infanterie en 1568, se distingua aux combats de La Roche-Abeille et de Moncontour, puis au siége de La Rochelle, et, envoyé par Catherine de Médicis avec une escadre au secours d'Antoine de Crato, reconnu roi de Portugal, 1581, et fut pris près des Açores par l'amiral espagnol Santa-Cruz, après un combat où il fut couvert de blessures; on le porta à son vainqueur, qui eut la barbarie de le faire jeter à la mer.

STROZZI (Titus-Vespasien), bon poëte latin moderne, né à Ferrare en 1422, m. en 1501, fut chargé de diverses missions par les ducs de Ferrare, présida le conseil des Douze, mais se rendit odieux au peuple par son administration. Il a laissé des poésies, dont le style rappelle un peu l'élégance et la facilité d'Ovide. On les a publiées avec celles de son fils (*V. l'art. suivant*). B.

STROZZI (Hercule), fils du précédent, et poëte latin aussi, né à Ferrare en 1471, m. en 1508, partagea avec son père la présidence du conseil des Douze, et ne fut pas moins que lui en butte à l'animadversion publique. Il fut assassiné au moment de se marier; le duc Alphonse Ier, qui aimait sa fiancée, est accusé de ce crime. Les poésies de Strozzi ont été publiées à Venise, 1513, in-8°. B.

STROZZI (Bernardo), peintre, dit *Il Prete Genovese*, et *Il Capuccino*, né à Gênes en 1581, m. en 1644, était de l'Ordre des Capucins, quitta son couvent, et se retira à Venise. Il peignit de belles fresques dans les églises et les palais de Gênes. Le musée du Louvre a de lui *Saint Antoine de Padoue et l'enfant Jésus*, et *la Vierge et l'enfant Jésus portés sur des nuages*. Sa composition est riche et abondante, son expression vraie, sa lumière bien distribuée, son faire hardi, mais son dessin souvent faible.

STRUENSÉE (Jean-Frédéric), homme d'Etat, né en 1737 à Halle (Prusse), d'une famille danoise, m. en 1772. Il avait essayé, sans beaucoup de succès, de la médecine et de la littérature, et, criblé de dettes, résultat de ses habitudes de plaisir, il songeait à passer aux Indes, quand il fut présenté à la cour de Danemark en 1768. Il plut à Christian VII, dont il devint médecin particulier et favori, reçut le titre de comte, fut chargé de l'éducation du prince royal, prit un grand empire sur la reine Caroline-Mathilde, et, avec son aide, parvint à supplanter le ministre Bernstorf, 1771. L'abolition du conseil privé, pour rendre au roi le pouvoir absolu, l'abaissement de l'aristocratie, la réforme des lois pénales et des finances, la liberté de la presse, signalèrent son administration. Mais un parti fut formé contre lui par la reine douairière Julie et le comte de Rantzau Aschberg; la Russie, par dépit d'avoir perdu son influence à la cour de Copenhague, envenima les haines, que quelques réformes, qui choquaient les mœurs et les habitudes populaires, répandirent dans toutes les classes. Struensée, accusé d'attentat contre le roi, de commerce criminel avec Caroline-Mathilde, de tyrannie, fut mis en jugement; la seule accusation vraiment sérieuse était d'avoir accepté le pouvoir absolu, dont le roi de Danemark n'a pas droit de se dessaisir. Des juges passionnés, décidés d'avance à trouver l'accusé coupable, le condamnèrent à mort, et il fut décapité, avec un de ses amis, Brandt, qui avait toujours partagé sa fortune. *V.* J.-K. Höst, *Histoire du comte de Struensée et de son ministère* (en danois), Copenhague, 1824, 3 vol. in-8°. B.

STRUENSÉE (Charles-Auguste), frère du précédent, enseigna depuis 1757 la philosophie et les mathématiques à l'Académie des jeunes nobles de Liegnitz, fut intendant des finances en Danemark en 1770, puis directeur de la succursale de la Banque royale à Elbing en Prusse, 1777, directeur de la société du commerce maritime à Berlin en 1782, ministre des finances en 1791, et mourut en 1804. Il a écrit : *Eléments d'artillerie*, 1760, in-8°; *Art militaire du comte de Saxe*, 1767-68; *Eléments d'architecture militaire*, 1770, 3 vol. in-8°, etc. Ces ouvrages sont encore classiques en Allemagne. B.

STRUTT (Joseph), graveur et antiquaire anglais, né en 1749, m. en 1802, a laissé : *Essai sur les mœurs, usages, armes, vêtements, etc., des Anglais depuis l'invasion des Saxons jusqu'au règne de Henri VIII*, 1774-75, 2 vol.; *Dictionnaire des graveurs*, 1785-86, 2 vol.; *Tableau des costumes du peuple anglais depuis les Saxons jusqu'à nos jours*, 1796-99, 2 vol. in-4° et 143 pl.; le 1er a été traduit en français par Boulard sous le titre d'*Angleterre ancienne*, 1789, avec 67 pl.

STRUVE (George-Adam), *Struvius*, jurisconsulte, né à Magdebourg en 1619, m. en 1692, fut conseiller de l'électeur de Saxe, professeur de droit canonique à Iéna, en 1693, et président du consistoire de cette ville. On a de lui, entre autres, deux ouvrages devenus classiques, et qui l'ont fait appeler l'Ulpien et le Papinien de l'Allemagne : *Syntagma juris feudalis*, 1672, 2e édit., Francfort, 1734, in-4°; et *Syntagma Jurisprudentiæ secundum ordinem Pandectarum concinnatum*, 1663, 2e édit., Cologne, 1709, in-4°.

STRUVE (Burckhard-Gotthelf), savant bibliographe, fils du précédent, né à Weimar en 1671, m. en 1738, fut bibliothécaire et professeur à Iéna en 1697; il y fit des cours de littérature et d'antiquités grecques, puis d'histoire, 1704, qui furent très-suivis. Il a laissé : *Antiquitatum romanarum syntagma, sive de sacrorum cærimoniis systema*, 1701, in-4°; *Bibliotheca juris selecta*, 1703 et 1756; *Introductio in notitiam rei litterariæ, et usum bibliothecarum*, 1704 et 1754, 3 vol. in-8°; *Bibliotheca philosophica*, 1704; *Selecta bibliotheca historica*, 1705; *Syntagma juris publici*, 1711; *Syntagma historiæ germanicæ*, 1730, 2 vol. in-fol.; *Historia Misnensis*, 1720, in-8°, etc.

STRY, riv. des États autrichiens (Galicie), sort des monts Karpathes, arrose les cercles de Stry et de Sambor, et se jette dans le Dniester; cours de 180 kil.

STRY, v. des États autrichiens (Galicie), sur la riv. de son nom, ch.-l. de cercle, à 75 kil. S. de Lemberg; 6,000 hab. — Le cercle de Stry, entre ceux de Brzezany au N., de Sambor à l'O., de Stanislawow à l'E., et la Hongrie au S., a 6,700 kil. carr., et 213,909 hab.

STRYMON, fleuve de Macédoine, formait la limite de ce pays à l'E. vers la Thrace, avant le règne de Philippe, père d'Alexandre. Il est formé par la réunion de la Bystritza, qui vient de l'O., du Kara-Dagh, près de Giustendil, et de la *Strouma* ou *Kara-sou*, qui vient du N., du mont-Witosch, au S. de Sofia. Il garde ce dernier nom dans la partie inférieure de son cours, se dirige du N. au S.-E., passe près de la ville de Serès, forme près de son embouchure le lac Tachynos (autrefois Prasias), et se jette dans le golfe appelé jadis golfe du Strymon (auj. de *Contessa* ou d'*Orfano*). A son embouchure était jadis la ville d'Amphipolis. C. P.

STUART, nom d'une famille royale d'Ecosse et d'Angleterre, qui remontait à un certain Walter, issu, disait-on, de Banquo, thane de Lochaber, assassiné par Macbeth. Ce Walter devint, vers 1060, sénéchal (en écossais *stuart*, en anglais *stewart*) du roi Malcolm III. Du mariage de son arrière-petit-fils, Walter IV, avec Marjaria, fille de Robert Ier, naquit Robert II, qui commença la dynastie royale des Stuarts en 1370. Jacques VI fut appelé, en 1603, sous le nom de Jacques Ier, au trône d'Angleterre. Après lui, les Stuarts (Charles Ier, Charles II, Jacques II) régnèrent sur les deux royaumes; renversés une première fois par le Long-Parlement, 1649, ils furent encore chassés par Guillaume III, 1688. Toutefois, Marie, femme de ce prince, était fille de Jacques II, et Anne, sœur de Marie, monta sur le trône après Guillaume, 1702. La maison de Hanovre eut à se défendre, pendant le XVIIIe siècle, contre deux prétendants de la famille des Stuarts, le chevalier de St-George et Charles-Edouard, et cette famille s'est éteinte en 1807. — Pour les rois de la maison des Stuarts, *V.* ROBERT, JACQUES Ier, II, III, IV et V d'Ecosse, JACQUES Ier et II d'Angleterre, CHARLES Ier et II d'Angleterre, MARIE, ANNE. B.

STUART (Robert), seigneur d'Aubigny (*V. ce mot*).

STUART (Jean), comte de Buchan (*V. ce mot*).

STUART (Jacques-Edouard), dit *le chevalier de St-George*, fils aîné de Jacques II d'Angleterre et de Marie de Modène, né à Londres en 1688, m. en 1766, fut emmené par sa famille en France après l'usurpation de Guillaume III, porta d'abord le titre de prince de Galles, et fut ensuite, à la mort de son père, 1701, reconnu roi d'Angleterre sous le nom de Jacques III par Louis XIV. En 1708, il voulut faire une descente en Ecosse; mais une flotte anglaise, supérieure en force, l'empêcha d'effectuer cette tentative, et l'expédition dut revenir à Dunkerque, d'où elle était

partie. Le prince servit, la même année, en Flandre, sous le duc de Bourgogne, puis sous Villars, et se distingua à la bataille de Malplaquet. Il espérait que la reine Anne, sa sœur, femme de Guillaume III, le nommerait son successeur : frustré par l'avénement de la maison de Hanovre, après la mort de la reine Anne, il ordonna à ses partisans d'Ecosse de prendre les armes; le duc d'Argyle, qui était à leur tête, ayant été vaincu à Sherifmoor par le comte de Mar, il se décida, en 1716, à passer secrètement en Ecosse, mais retourna presque aussitôt sur le continent, faute de soldats et de munitions. Les projets formés en sa faveur par Albéroni (*V. ce mot*) échouèrent également. Il passa le reste de sa vie en Italie, où il épousa, 1720, la princesse Marie-Sobieska, petite-fille de Sobieski, roi de Pologne, et mourut à Rome. *V.* CHARLES-ÉDOUARD. B.

STUART (Charles-Edouard), fils aîné du précédent. *V.* CHARLES-ÉDOUARD.

STUART (Henri-Benoît), frère du précédent, né en 1725, m. en 1807, porta d'abord le titre de duc d'York, prit ensuite les ordres sacrés, fut créé cardinal d'York, 1747, et, à la mort de son frère aîné, 1788, se regardant comme roi d'Angleterre, prit le nom de Henri IX. En lui s'éteignit la famille royale des Stuarts. B.

STUART (Arabella), fille de Charles Stuart, comte de Lennox et frère cadet de Henri Darnley (époux de Marie Stuart), née vers 1577, m. en 1615. Issue de Marguerite, 2e fille de Henri VII, elle pouvait prétendre à la couronne d'Angleterre, et, à la mort d'Élisabeth, un parti se forma pour la porter au trône; mais le complot n'eut pas de suites, et lady Arabella fut favorablement accueillie à la cour de Jacques Ier. On redoutait de lui voir prendre un époux : en 1610, on découvrit qu'elle avait contracté un mariage secret avec lord Seymour ; alors le roi Jacques la fit arrêter, et elle mourut en prison. B.

STUART (James), antiquaire et architecte, né à Londres en 1713, m. en 1788, visita l'Italie et la Grèce, 1750-55, mesura et dessina les principaux monuments, et, à son retour, devint intendant de l'hôpital de Greenwich. Il a donné, en collaboration avec N. Revett, un important et bel ouvrage : *les Antiquités d'Athènes*, 1762-80, 2 vol. in-fol., et 2 autres vol. publiés après sa mort, 1794 et 1815, trad. en français par Feuillet, 1808-1815, 3 vol. in-fol.

STUART (Gilbert), historien, né à Edimbourg en 1742, m. en 1786, coopéra à la publication de plusieurs journaux et revues, et a laissé, entre autres ouvrages remarquables : *Tableau des progrès de la société en Europe, dans son passage de la barbarie à la civilisation*, 1778, in-8°, trad. en français par Boulard, 1789, 2 vol. in-8°; *Histoire de l'établissement de la Réformation religieuse en Ecosse*, 1782, in-4°.

STUART (John), comte de Bute (*V. ce mot*).

STUHLINGEN, brg du grand-duché de Bade, sur la frontière de Suisse, à 62 kil. O.-N.-O. de Constance, 17 N.-O. de Schaffhouse; 1,100 hab. Jadis titre d'un landgraviat, qui appartint aux ducs de Furstemberg.

STUHLWEISSENBURG ou ALBE-ROYALE, *Alba Regia*, en hongrois *Székès-Féjervar*, v. de Hongrie, ch.-l. du comitat de son nom, dans une contrée marécageuse, à 58 kil. S.-O. de Bude; 24,000 hab. Evêché catholique, suffragant de Gran. Séminaire, gymnase de Cisterciens; théâtre. Eaux thermales. On y remarque la cathédrale, le palais épiscopal, et l'église de l'Assomption, qui fut, pendant 5 siècles, le lieu de couronnement et de sépulture des rois de Hongrie. Récolte de soude. Fabr. de coutellerie commune, cordouans, draps et flanelles, savon. Foires à bestiaux. Comm. de laines, lin, vin, coton. Aux environs sont les sources acidules de *Moha*, très-fréquentées. Fondé par le roi Etienne au XIe siècle, Stuhlweissenburg a été une ville bien plus importante. Pris en 1543 par Soliman II, il fut, en 1601, enlevé par le duc de Mercœur aux Turcs, qui le reprirent l'année suivante et l'occupèrent jusqu'en 1688, époque où Léopold s'en empara. Les fortifications furent détruites en 1702. — Le comitat de Stuhlweissenburg, dans le cercle en deçà du Danube, entre ceux de Pesth à l'E., de Tolna au S., de Veszprim à l'O., et de Gran au N., a 4,137 kil. carrés, 95 kil. sur 65, et 181,700 hab. Il est divisé en 3 Marches. Sol montagneux au N., plat et souvent marécageux des autres côtés. Le Danube le borde à l'E.

STUHM, v. des Etats prussiens (Prusse), ch.-l. de cercle, à 21 kil. N.-E. de Marienwerder; 1,200 hab. Importantes tourbières. Victoire de Gustave-Adolphe, roi de Suède, sur les Polonais, en 1628.

STUHR, professeur à l'université de Berlin, né à Flensbourg (Slesvig), m. en 1851, partit comme lancier dans la légion hanséatique pour la guerre de 1813, et gagna sur les champs de bataille tous les grades jusqu'à celui de lieutenant-colonel. Après avoir débuté par une polémique contre le système de Schelling, il se voua aux travaux historiques. On lui doit : *Recherches sur l'antiquité du Nord; Esprit des Sagas scandinaves; les Trois dernières campagnes de Napoléon; de l'Origine de l'astronomie chez les Chinois, et de l'influence exercée par les Grecs sur le développement de cette science*, etc., en allemand. A. G.

STURA, riv. du roy. d'Italie, prend sa source dans les Alpes, et afflue au Tanaro à Cherasco; cours de 155 kil. Sous le 1er Empire français, elle donna son nom à un département formé de la partie S.-O. du Piémont, et situé entre ceux du Pô et de Marengo au N., des Basses-Alpes à l'O., des Alpes-Maritimes au S., et de Montenotte à l'E.; ch.-l., *Coni*; s.-préf. : Albe, Mondovi, Saluces, Savigliano.

STURA, rivière du roy. d'Italie, arrose Coni et Fossano, et se jette dans le Pô, à 4 kil. N. de Turin; cours de 60 kil.

STURE (STENON), *l'Ancien*, administrateur de la Suède après son oncle Charles VIII, 1470-1503, se soutint contre Christian Ier de Danemark et contre le clergé, par une guerre heureuse contre les Russes en Finlande, et en appelant aux diètes les députés des villes et des paysans libres; mais il ne put empêcher le renouvellement de l'union de Calmar en 1472 et 1483. Ayant offensé le puissant Swante Sture, il fut excommunié en 1497 par l'archevêque d'Upsal, battu par Jean de Danemark, 1497, puis rétabli en 1501. Ce fut lui qui fonda l'université d'Upsal, et qui introduisit l'imprimerie en Suède. A. G.

STURE (SWANTE), maréchal de Suède, administrateur après Stenon Sture, 1503. Pour résister à Jean II, roi de Danemark, il conclut une trêve avec les Russes, et favorisa le peuple contre le haut clergé et les seigneurs. Il mourut en 1512; son fils Stenon lui succéda. A. G.

STURE (STÉNON) *le Jeune*, administrateur de Suède après son père Swante, 1512-1520. Une querelle avec l'archevêque d'Upsal, Trolle, l'engagea dans une guerre contre Christian II de Danemark. D'abord vainqueur, 1518, il fut ensuite vaincu et tué à Bogesund. Sa veuve, Christine Gyllerstierna, après avoir bravement défendu Stockholm, fut prise, et vit le corps de Stenon déterré et brûlé publiquement. La famille des Sture s'éteignit en 1716. A. G.

STURLESON (SNORRO-). *V.* SNORRO.

STURM (Jean), *Sturmius*, humaniste, né en 1507 à Sleida (gr.-duché du Bas-Rhin), m. en 1589, fit ses études à Liége, établit une imprimerie grecque à Louvain, alla en 1529 à Paris, où il donna des leçons publiques de littérature ancienne et de logique, dut se retirer à Strasbourg en 1537 à cause de son penchant vers la Réformation, y ouvrit une école qui reçut de l'empereur Maximilien II le titre d'Académie en 1566, et laissa, entre autres ouvrages : *De Amissâ dicendi ratione*, Strasb., 1538; *de Imitatione oratoriâ*, 1574; *de Elocutione oratoriâ*, 1576; des Notes sur la *Rhétorique* d'Aristote, sur Hermogène, sur plusieurs ouvrages de Cicéron. B.

STURM (Jean-Christophe), né en 1635 à Hilpolstein (principauté de Neubourg), m. en 1703, ministre évangélique et professeur de physique et de mathématiques à Altdorf, 1669, a popularisé par ses ouvrages les études scientifiques en Allemagne. On a de lui : *Collegium experimentale curiosum*, Nuremberg, 1676-85, 2 vol. in-4°, où il s'occupe de la chambre obscure, de la machine pneumatique, des baromètres, télescopes, microscopes, etc.; *Physica eclectica sive hypothetica*, Altdorf, 1740, 2 vol. in-4°, examen critique de tous les systèmes de physique anciens et modernes; *Prælectiones contra astrologiæ divinatricis vanitatem*, Leipzig, 1722, 2 vol. in-4°, etc.

STURM (Léonard-Christophe), architecte, fils du précédent, né à Altdorf en 1669, m. en 1719, fut intendant des bâtiments du duc de Mecklembourg. On a de lui : *Parallèle des systèmes de fortification de Vauban, Cohorn et Rimpler*, Augsbourg, 1718, in-fol.; *Idée et abrégé de l'architecture civile et militaire*, ibid., 1718-20, 16 parties in-fol., etc.

STURM (Christophe-Chrétien), prédicateur, né à Augsbourg en 1740, de la famille des précédents, m. en 1786, fut d'abord instituteur, puis pasteur à Magdebourg et à Naumbourg. Il a laissé : *Anecdotes tirées des auteurs grecs et romains*, Halle, 1767; *Entretiens avec Dieu aux heures du matin*, 1768; *Méditations sur les œuvres de Dieu dans l'ordre de la nature et de la Providence*, 1775, 2 vol. in-8°, ouvrage trad. en français par Elisabeth-Christine, reine de Prusse.

STURM (Charles), mathématicien, né en 1803 à Genève (alors ch.-l. du département du Léman), m. en 1855, débuta par des Mémoires insérés dans les *Annales* de Gergonne (t. XIII, XIV, XVI et XVII), et obtint, en 1827, avec M. Colladon, le grand prix de l'Académie des Sciences

pour un Mémoire sur la compression des liquides (*Savants étrangers*, t. VI, et *Annales de physique*, t. XXII). En 1829 parut le célèbre théorème de Sturm, inséré dans les *Mémoires des savants étrangers*, t. VI, et dans la plupart des traités d'algèbre. En 1830, Sturm fut nommé professeur de mathématiques spéciales au collége Rollin; en 1836, membre de l'Académie des Sciences; en 1838, répétiteur, et, peu après, professeur à l'Ecole polytechnique; en 1840, il remplaça Poisson dans la chaire de mécanique de la Faculté des Sciences. Dans le 1er vol. du *Journal* de M. Liouville est un Mémoire de Sturm *Sur les équations différentielles linéaires du second ordre*, dans lequel il étudie sur l'équation même les propriétés des fonctions qui y satisfont. *V.* Prouhet, *Notice sur la vie et les travaux de Ch. Sturm*, avec une liste bibliographique des travaux du célèbre mathématicien. V.

STUTTGARD, capitale du royaume de Wurtemberg, sur le Nesenbach, dans une riche vallée du Neckar, à 6 kil. de cette rivière, à 156 kil. S. de Francfort-sur-le-Mein, 208 O.-N.-O. de Munich, 61 S.-O. de Carlsruhe, 580 E. de Paris; par 48° 46' 36" lat. N. et 6° 50' 28" long. E.; 56,505 hab. (20,000 en 1800), dont 3,500 catholiques seulement. On y visite : la place du château, avec la statue de Schiller; le vieux château, du XVIe siècle; le nouveau palais du roi, construit de 1746 à 1806; le musée de tableaux; une riche bibliothèque; l'église de Ste-Croix, anc. collégiale, bâtie de 1431 à 1531, et renfermant un bel orgue et des tombeaux remarquables; l'hôpital Catherine; le palais des Etats. Gymnase; écoles vétérinaire, polytechnique, des arts, des forêts; cabinets de médailles, d'antiquités, et d'histoire naturelle; musée des beaux-arts; jardin botanique. Monnaie. Siége de l'association des libraires de l'Allemagne méridionale. Fabr. de pianos et de pianos-orgues, d'instruments de mathématiques, de physique et de chirurgie; draps, cotonnades, tapis, passementerie, orfévrerie, tabletterie, papier peint, ébénisterie, produits chimiques, teintureries. — Au milieu du XIIIe siècle, Stuttgard fut fortifiée; elle devint, en 1320, la résidence des comtes, puis ducs et rois de Wurtemberg, et fut ravagée pendant la guerre de Trente-Ans et les guerres de Louis XIV, 1688-97. Patrie de Hegel et de Dannecker. E. S.

STYLE, *Stylus*, petite tige de fer, d'airain, ou d'argent, dont les anciens se servaient pour écrire sur des tablettes de cire; un bout se terminait en pointe, pour entamer la cire, l'autre en spatule pour la polir et la rabattre quand on voulait effacer. La plupart étaient unis; d'autres étaient tournés et ciselés élégamment. Un style avait 10 à 15 centimètres de longueur. C. D—Y.

STYLITES, anachorètes de la primitive Eglise qui passaient leur vie au sommet d'une colonne (στῦλος), pour se livrer à la méditation. St Siméon Stylite a été le premier des Stylites, et il y a eu des Stylites en Syrie jusqu'au XIIe siècle.

STYMPHALE, *Stymphalus*, auj. *Zaraka*, v. d'Arcadie, au N.-E., fut souvent disputée entre l'Argolide et l'Arcadie, et fut attribuée à la première depuis la conquête romaine. Elle était située entre une montagne du même nom, sur le revers méridional du Cyllène, et un lac appelé aussi Stymphale, dont Adrien conduisit l'eau jusqu'à Corinthe par un canal; de ce lac sortait un fleuve Stymphale, qui disparaissait dans des gouffres souterrains, et, d'après l'opinion des anciens, allait reparaître en Argolide au pied du mont Chaon et se jeter dans le golfe Argolique, sous le nom d'Erasinos. C'est sur les bords de ce lac qu'Hercule, suivant la Fable, tua à coups de flèches les oiseaux qui se nourrissaient de chair humaine. C. P.

STYMPHALIDE ou STYMPHALIE, pays d'Arcadie, où était Stymphale (*V. ce mot*); — contrée de l'anc. Macédoine, au S.-O.

STYR, riv. d'Europe, naît dans les Etats autrichiens (Galicie), près de Brody, coule ensuite en Russie, par les gouv. de Volhynie et de Minsk, et se jette dans le Pripet, à 35 kil. de Pinsk; cours d'environ 300 kil.

STYRA, anc. v. d'Eubée, au S.-O., en face des rivages de Marathon, fut fondée par des habitants du dême Attique de Stiria, qui se mélangèrent avec les Dryopes, habitants primitifs de la contrée. Ayant pris, dans la guerre Lamiaque, le parti de la Macédoine, elle fut détruite par les Athéniens; elle n'était pas rétablie du temps de Strabon, et son territoire avait été attribué à Erétrie. Elle s'est relevée depuis, et porte le nom de Stoura (nome d'Eubée, éparchie de Karystos). C. P.

STYRIE, *Steiermark* en allemand, un des gvts de l'Empire d'Autriche, bornée au N. par les deux Autriches, à l'E. par la Hongrie, au S. par la Croatie et la Carniole, à l'O. par la Carinthie et le Salzbourg; 2,238,350 hectares; 1,056,773 hab. (un tiers de Slaves); Ch.-l., *Gratz*. Elle est divisée en 3 cercles : Gratz, Brück, Marbourg (5 av. 1852). Les Alpes Noriques traversent le pays; fleuves principaux : la Steyer, la Traun, l'Ens, la Mur, la Raab, la Drave, et la Save; beaucoup de lacs et de sources minérales. Agriculture développée, vins; pêche abondante, beaucoup de gibier et de volailles. Mines d'argent, de cuivre, de fer, de zinc. Industrie des verreries, des draps, des cuirs, et des bois sculptés. — Sous les Romains, la la partie orientale de la Styrie faisait partie de la Pannonie; la partie occidentale, de la Norique. Elle suivit les destinées de ces deux provinces, passa ensuite aux Ostrogoths d'Italie, aux Avares, aux Wendes, fut conquise par Charlemagne, et eut à subir les invasions des Bulgares et des Hongrois. Elle fut divisée en plusieurs parties, gouvernées par des margraves. Peu à peu les comtes de Trungau devinrent les plus puissants; d'abord margraves de Styr, après avoir réuni les différentes parties du pays, ils reçurent, en 1180, la dignité ducale. En vertu d'un pacte, en 1192, la Styrie passa sous la domination des ducs d'Autriche. En 1278, Rodolphe de Habsbourg en prit possession, et elle est restée depuis à sa dynastie. Aux XVe et XVIe siècles, la Styrie souffrit beaucoup des invasions des Turcs et des Hongrois, ainsi que d'une révolte des paysans, 1525. E. S.

STYX, auj. *Mavro Nero* (l'eau noire), rivière du Péloponèse, sortie du mont Nonacris en Arcadie (auj. mont Khelmos, dans le nome d'Elide-et-Achaïe, éparchie de Cyllénie), est formée de la réunion de trois sources qui se précipitent en cascades d'une très-grande hauteur, et se jette dans le Crathis, qui porte ses eaux au golfe de Corinthe, à 12 kil. S. de Kalavryta. D'après les Anciens, son eau était un poison mortel pour les hommes et les animaux, et ne pouvait être conservée dans des vases, ni de métal, ni de cristal, ni de terre, mais seulement dans le sabot d'un cheval : c'était de cette eau que l'on s'était servi, d'après quelques historiens, pour empoisonner Alexandre; voilà pourquoi on avait placé le Styx parmi les fleuves des Enfers. Son eau était réputée sacrée, parce que Styx, une des filles de l'Océan, avait secouru Jupiter contre les Titans : en récompense de ce service, le serment fait par le Styx devint sacré pour les dieux. C. P.

SUA ou SÉVÉCHOS, roi d'Egypte, de la dynastie éthiopienne, secourut Osée, roi d'Israël, contre Salmanasar, roi d'Assyrie, en 721 av. J.-C.

SUAIRE (le saint), nom donné au linge qui servit à ensevelir le corps de J.-C., et sur lequel est restée l'empreinte de sa figure. Les villes de Turin et de Besançon prétendent posséder cette relique; Rome, Aix-la-Chapelle, Lisbonne, Compiègne, ont aussi revendiqué cet honneur.

SUAKIM. *V.* SOUAKIM.

SUANES ou SUANÈTES, *Suani, Suaneti*, ancien peuple du Caucase, sur les deux versants de cette chaîne de montagnes.

SUARD (J.-B.-Antoine), littérateur, né en 1732 à Besançon, où son père était secrétaire de l'Université, m. en 1817, vint à Paris dès 1750, se lia avec les gens de lettres les plus renommés. Il fit avec l'abbé Arnaud et l'abbé Prévost le *Journal étranger*, puis, avec Arnaud seul, fut chargé de la rédaction de la *Gazette de France*. Il entreprit ensuite la *Gazette littéraire de l'Europe*, qui eut peu de succès, publia des traductions élégantes et fidèles des Voyages de Cook, et de l'*Histoire de Charles-Quint* par Robertson, 1771; fut admis, en 1774, à l'Académie française, dont il devint plus tard secrétaire perpétuel, et obtint une place de censeur royal en 1774. Il traduisit encore l'*Histoire de l'Amérique* de Robertson, 1778, et, prenant parti pour les Gluckistes contre les Piccinistes, accabla ses adversaires de railleries fines et mordantes dans les *Lettres de l'anonyme de Vaugirard sur Gluck et Piccini*. A la Révolution, il se déclara le partisan modéré des idées nouvelles, s'expatria au 18 fructidor, et rentra en France après le 18 brumaire. C'était un brillant causeur de salons. Ses écrits ont été réunis sous le nom de *Mélanges de littérature*, Paris, 1803-1805, 5 vol. in-8°. *V.* D.-J. Garat, *Mémoires historiques sur Suard et sur le XVIIIe siècle*, Paris, 1820, 2 vol. in-8°. B.

SUARÈS (François), très-savant jésuite, né à Grenade en 1548, m. en 1617, professa avec beaucoup de distinction la philosophie à Ségovie, la théologie à Valladolid, Alcala, Salamanque et Coïmbre. Il prit une part très-vive aux querelles engendrées par le système de Molina sur la grâce, et imagina le *congruisme*, doctrine par laquelle il expliquait l'efficacité de la grâce par la grâce congrue. Ses Œuvres, embarrassées de discussions superflues, parfois entachées de subtilités, sont écrites avec ordre et clarté; elles font autorité sur les matières théologiques et les cas de conscience. Il a su y fondre presque toutes les diffé-

rentes opinions sur chaque matière qu'il traite : puis ses propres idées viennent s'ajouter aux discussions théologiques. Le pape Benoît XIV qualifiait Suarès de *doctor eximius*, et le considérait, lui et Velasquez, comme « les deux lumières de la théologie; » Bossuet le citait aussi comme une grande autorité en théologie. Parmi ses ouvrages on remarque : *Defensio catholicæ fidei contra Anglicanæ sectæ auctores*, Coïmbre, 1613, traité rédigé contre le serment d'allégeance qu'exigeait Jacques Ier d'Angleterre, et qui fut brûlé par ordre du parlement de Paris, comme attentatoire à l'autorité des souverains. Les *Œuvres complètes* de Suarès ont paru à Mayence et à Lyon, en 1630, 23 vol. in-fol.; et à Paris, édition revue par l'abbé Berton, 1859 et suiv., 26 vol. gr. in-8°. B.

SUARÈS (Joseph-Marie), savant antiquaire, né à Avignon vers le commencement du XVIIe siècle, m. en 1677, fut prévôt de la cathédrale d'Avignon, camérier du pape Urbain VIII à Rome, évêque de Vaison en 1633, et, en 1636, bibliothécaire du Vatican et vicaire de la basilique de Saint-Pierre. Il a donné : *de Vestibus litteratis, sive quibus nomina intexta sunt*, 1653, in-4°; *Prænestes antiqua, libri duo cum numismatibus, inscriptionibus et figuris*, 1655, in-4°, ouvrage plein de curieuses recherches; *Arcus Septimi Severi Augusti*, 1676, in-fol., avec fig., travail estimé, etc.

SUBARMALE, tunique du soldat légionnaire de grosse infanterie, chez les anciens Romains. Il la portait sous sa cuirasse, au bas de laquelle elle ressortait en formant une espèce de cotte jusqu'au-dessus du genou. C. D—Y.

SUBERVIE (Georges-Gervais, baron), général, né dans le département du Gers en 1772, m. en 1856, partit à 20 ans comme volontaire, fut presque immédiatement lieutenant, puis capitaine dans l'armée des Pyrénées, devint aide-de-camp de Lannes en 1797, fit la campagne d'Egypte en qualité de chef d'escadron, passa colonel en 1805, général de brigade en 1811, général de division au retour de la campagne de Russie, 1813, et commanda l'avant-garde dans la campagne de 1815. Mis à la retraite en 1825, il rentra en activité après la révolution de 1830, fut député du Gers, puis d'Eure-et-Loir, de 1831 à 1848, commanda la 1re division militaire, devint ensuite inspecteur-général de la cavalerie, et président du comité de cette arme. Après 1848, il occupa pendant quelques jours le ministère de la guerre, d'où il passa à la grande chancellerie de la Légion d'honneur. Il fut aussi membre des Assemblées constituante et législative. Depuis 1852, il vécut dans la retraite. B.

SUBIACO, en latin *Sublaqueum*, v. des Etats de l'Eglise, dans une charmante situation sur le Teverone, à 50 kil. E. de Rome; 6,000 hab. C'est là que St Benoît de Nursia fonda son premier couvent. On remarque une belle et riche église de St-André bâtie par Pie VI au pied de la colline, un arc-de-triomphe en l'honneur de Pie VII, le monastère de Ste-Scholastique, d'où sortirent les premiers livres imprimés en Italie, et le palais de l'abbé sur la hauteur.

SUBITAIRES, *Subitarii*, nom donné, chez les anc. Romains, aux soldats de levée extraordinaire pour les légions. (*V.* LEVÉE).

SUBLEYRAS (Pierre), peintre, né à Uzès en 1699, m. en 1749, obtint le grand prix en 1726, et alla, deux ans après, à Rome, où il mourut. Ce fut un des plus habiles artistes de son temps. Le musée du Louvre a de lui *le Serpent d'airain*, *Jésus à table chez Simon le Pharisien*, etc.

SUBLICACULUM, caleçon des soldats légionnaires, chez les anc. Romains. Il descendait jusqu'au milieu du gras de la jambe. Les comédiens avaient aussi un Sublicaculum quand ils jouaient. C. D—Y.

SUBLICIUS (Pont), pont de bois de l'anc. Rome, le 2e en aval de l'île du Tibre, au bas du mont Aventin, fut construit par Ancus Martius pour unir le Janicule à la ville. C'est là qu'Horatius Coclès arrêta l'armée de Porsenna. Ce pont, renversé par une crue du Tibre, l'an 731 de Rome, fut reconstruit en pierre, et appelé *Æmilius*. C. D—Y.

SUBLIGNY, avocat au Parlement de Paris au XVIIe siècle, serait complétement oublié, malgré de nombreux ouvrages, s'il n'eût traduit les *Lettres portugaises* (*V.* CHAMILLY), et dirigé contre l'*Andromaque* de Racine une comédie en prose, *la Folle querelle*, 1668, jouée avec un grand succès.

SUBLIME-PORTE. *V.* PORTE.

SUBOLA, nom latin de la SOULE.

SUBRÉCARGUE, c'est-à-dire *préposé au chargement*, mot d'origine espagnole, désignant autrefois, dans la Compagnie des Indes, l'agent chargé d'acheter et de vendre les marchandises dans un comptoir de cette Compagnie.

SUBROGATION, *Subrogatio*, article ajouté à une loi chez les anc. Romains; c'était comme une rogation proposée subsidiairement, et dans la même forme. *V.* ROGATION. C. D—Y.

SUBSTANTION ou SOSTANTION, *Sextantio*, anc. ville de France, au bord de la Lez, à environ 2 kil. de Montpellier, était le ch-l. d'un comté et le siége d'un évêché détruit au XIIe siècle. Il n'en reste que quelques ruines.

SUBURE, *Subura*, voie et quartier de l'anc. Rome, situés sur le penchant du mont Esquilin, dans la IIIe région de la ville. C. D—Y.

SUBUCULA, tunique à l'usage des hommes et des femmes, chez les anc. Romains. On la portait sur la peau, sous la tunique ordinaire en hiver. C. D.—Y.

SUBURBANUM, nom que les anc. Romains donnaient à une villa située dans la banlieue de Rome.

SUBURBICAIRES (Provinces), *Suburbicariæ provinciæ*, nom donné, probablement du temps de Constance, vers l'an 357, à certaines provinces de l'Empire romain d'Occident, situées à 100 milles (150 kil. env.) autour de Rome; c'étaient l'Etrurie, le Picénum, le Latium ancien, et le Latium nouveau. Plusieurs archéologues ont prétendu, à tort, que les provinces suburbicaires s'étendaient jusqu'aux confins de l'Italie méridionale, et comprenaient jusqu'à la Sicile et la Corse.—Il y eut aussi des églises suburbicaires, qui répondaient aux provinces suburbicaires. C. D—Y.

SUCCESSION (Acte de), décision prise en 1701 par le Parlement d'Angleterre, et en vertu de laquelle les princes catholiques étaient exclus du trône, et la maison de Hanovre appelée à succéder.

SUCCESSION D'ANGLETERRE (Guerre de la), 1688-1697. Jacques II, fuyant devant son gendre Guillaume III, s'était retiré auprès de Louis XIV, qui déjà avait rompu la trêve de Ratisbonne à l'occasion de la succession Palatine et de la ligue d'Augsbourg formée contre lui, commencé les hostilités contre l'Empereur et l'électeur Palatin par le siége de Philippsbourg, et déclaré la guerre aux Provinces-Unies à la nouvelle du départ de Guillaume pour l'Angleterre. En se chargeant de rétablir Jacques II, Louis XIV commença la guerre de la Succession d'Angleterre, et vit se former contre lui l'*alliance de Vienne*, conclue (12 mai 1689) entre l'Empereur Léopold et les Provinces-Unies, et à laquelle accédèrent tour à tour Christian V, roi de Danemark (15 août), Guillaume III (20 décembre), Victor-Amédée, duc de Savoie (traité de Milan avec l'Espagne (3 juin 1690), Charles II, roi d'Espagne (6 juin), enfin la plupart des princes allemands. L'Irlande, les Pays-Bas, les bords du Rhin, l'Italie, l'Espagne, furent les divers théâtres de la guerre.—1° *Guerre en Irlande et sur mer.* Jacques II, envoyé en Irlande, se fait reconnaître par la plus grande partie du pays, mais perd un temps précieux au siége de Londonderry, pendant que la flotte française, commandée par Château-Renaud, est victorieuse des Anglais dans la baie de Bantry (12 mai 1689), et celle commandée par Tourville, des flottes anglaise et hollandaise à la hauteur de Dieppe (10 juillet 1690). Mais Jacques II est vaincu par Guillaume à Drogheda sur la Boyne (11 juillet), forcé de revenir en France, et une seconde victoire de Guillaume à Kilkonnel (22 juillet 1691) fait perdre toute l'Irlande aux partisans du roi déchu. L'année suivante, Tourville, n'ayant que 44 vaisseaux à opposer à plus de 80 voiles anglaises et hollandaises, est battu à la Hogue (29 mai 1692) : il prend bientôt sa revanche entre Lagos et Cadix sur l'amiral Rook (27 juin 1693), pendant que les corsaires Jean Bart, Duguay-Trouin, Pointis, Nesmond, ruinent le commerce de la Hollande et de l'Angleterre. Les alliés ne se vengent que par quelques bombardements sur les côtes de France, à St-Malo, 1693; Dunkerque, Brest, le Havre, St-Malo, 1694; Calais, 1696. —2° *Guerre dans les Pays-Bas.* Le maréchal d'Humières, vaincu à Walcourt (27 août 1689) par le prince de Waldeck, est remplacé par Luxembourg, qui bat le prince à Fleurus et à Leuze (1er juillet 1690-18 septembre 1691). En 1692, Namur est pris par Louis XIV (5 juin), et Luxembourg bat Guillaume III à Steinkerque (3 août), et à Nerwinde (29 juillet 1693). La mort de Luxembourg (4 janvier 1695) met un terme à nos victoires. Son successeur Villeroy laisse Guillaume reprendre Namur (4 août), et ne venge cet échec que par le bombardement de Bruxelles. — 3° *Guerre sur les bords du Rhin.* Pour faire face à tous ses ennemis, Louis XIV avait retiré ses troupes du Palatinat, 1689, et, sur le conseil de Louvois, pour placer un désert entre la France et ses ennemis, fait ruiner les places abandonnées et brûler tout le pays. Cette barbarie souleva contre lui l'Allemagne et l'Europe. D'Uxelles fut forcé de rendre Mayence au duc Charles de Lorraine (8 septembre 1689), et d'Asfeld, Bonn à l'électeur de Brandebourg (12 octobre). Le maréchal de Lorges rétablit les

affaires, gagna la bataille de Spirebach (septembre 1692) pénétra en Wurtemberg, mais dut en sortir, et, malgré la prise de Heidelberg par le Dauphin, il fallut sur le Rhin se borner à la défensive. — 4° *Guerre en Italie*. Catinat bat le duc de Savoie à Staffarde (18 août 1690), et conquiert toute la Savoie, moins Montmélian, qui est pris en 1691, ainsi que la plupart des places du Piémont. Mais son armée est affaiblie; il repasse les Alpes, et ne peut empêcher le duc de Savoie de s'emparer d'Embrun, 1692; il prend sa revanche à la Marsaille (4 octobre 1693), victoire décisive qui force bientôt le duc à traiter avant ses alliés. — 5° *Guerre en Espagne*. Le maréchal de Noailles vainquit les Espagnols au passage du Ter en Catalogne, 1694, s'empara de Girone, et Vendôme par la prise de Barcelone (7 août 1697), hâte la conclusion de la paix. — Toutes ces victoires avaient affaibli la France, seule contre tant d'ennemis, et Louis XIV, qui prévoyait l'ouverture prochaine de la succession d'Espagne, avait hâte de faire la paix; il montra dans les négociations beaucoup de modération. Il avait, dès 1693, réclamé la médiation du roi de Suède, et, en 1696, il détacha de l'alliance le duc de Savoie, auquel le traité de Turin (29 août 1696) rendait toutes les places conquises dans ses États, et assurait le mariage de sa fille Adélaïde avec le duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV. Les alliés consentirent alors à traiter, et le congrès s'ouvrit à Ryswick, près La Haye (9 mai 1697), sous la médiation de la Suède. Le traité entre l'Angleterre, l'Espagne, les Provinces-Unies, et la France, fut signé le 20 septembre. Les conquêtes étaient rendues de part et d'autre; Louis XIV, reconnaissant Guillaume III pour roi légitime d'Angleterre, s'engageait à ne donner aucune assistance à ses ennemis. En réalité, c'était s'avouer vaincu, l'objet principal de la lutte ayant été le rétablissement de Jacques II. Le traité entre l'Empereur, l'Empire et la France ne fut conclu que le 30 octobre : le duc de Lorraine rentrait en possession de son duché, et Louis XIV restituait toutes les conquêtes faites sur le Rhin depuis 1678, moins Strasbourg. C. P.

SUCCESSION D'AUTRICHE (Guerre de la), ou *Première guerre de Sept-Ans*, 1741-48. Charles VI, empereur d'Allemagne et dernier rejeton mâle de la maison d'Autriche, était mort le 20 oct. 1740, laissant ses états héréditaires à sa fille Marie-Thérèse, par un acte appelé *Pragmatique sanction*, publié dès 1713, et approuvé d'abord par les États provinciaux de tous les domaines héréditaires d'Autriche, par les électeurs de Bavière et de Saxe, époux de ses deux nièces, puis par la plupart des États européens (Espagne, 1725; Russie, Prusse, électeurs de Bavière et de Cologne, 1726; Angleterre et Provinces-Unies, 1731; Empire, Suède et Danemark, 1732; France, par un des articles de la paix de Vienne, 1738). La succession de Charles VI n'en fut pas moins disputée par la plupart de ces princes : 1° Charles-Albert, électeur de Bavière, comme époux de la 2e fille de Joseph Ier, frère aîné de Charles VI, et comme descendant de l'archiduchesse Anne, fille de l'empereur Ferdinand Ier; 2° l'électeur de Saxe, roi de Pologne, comme époux de la fille aînée de Joseph Ier; 3° le roi d'Espagne, qui réclamait les royaumes de Bohême et de Hongrie, comme descendant, par la maison d'Autriche, d'une fille de Maximilien II; mais il cherchait seulement à procurer à son fils Don Philippe un établissement en Italie; 4° le roi de Sardaigne, qui réclamait le Milanais d'après le contrat de mariage de son trisaïeul, Charles-Emmanuel, avec une fille de Philippe II, roi d'Espagne; 5° le roi de Prusse, qui réclamait une partie de la Silésie, dont la maison de Brandebourg avait été dépouillée par celle d'Autriche dans la guerre de Trente-Ans. Frédéric II envahit sur-le-champ la Silésie (décembre 1740), en s'assurant l'alliance de la Russie (traité de St-Pétersbourg, 16 déc.), et, dès 1741, la guerre devint générale. Elle eut pour théâtre l'Allemagne, l'Italie, et, dans les dernières années, les Pays-Bas, l'Ecosse, la mer, et les colonies des Indes et d'Amérique. La France fut entraînée à prendre parti contre Marie-Thérèse, malgré le ministre Fleury, par les frères Belle-Isle, qui engagèrent Louis XV à profiter de l'occasion qui se présentait d'affaiblir à jamais par un démembrement la maison d'Autriche. L'ar le traité de Nymphenbourg (18 mai 1741), entre la France et l'Espagne, d'une part, l'électeur de Bavière, de l'autre, et auquel accédèrent les rois de Prusse, de Pologne, de Sardaigne, on projeta le partage de la monarchie autrichienne. Marie-Thérèse, et son époux, François de Toscane (auparavant de Lorraine), qu'elle avait associé à ses couronnes, furent soutenus par l'électeur de Hanovre, roi d'Angleterre (traité de Hanovre, 24 juin), déjà en guerre avec l'Espagne depuis 1739; mais ce prince, voyant son électorat menacé par les Français, signa bientôt avec Louis XV un traité de neutralité pour ses Etats d'Allemagne (convention de Hanovre, 28 octobre), et Marie-Thérèse fut abandonnée à ses propres forces. Déjà Frédéric II avait battu les Autrichiens à Molwitz (20 avril 1741), à Czaslau ou Chotusitz (17 mai 1742), et conquis presque toute la Silésie, pendant que l'électeur de Bavière s'emparait de la Haute-Autriche et de Prague, se faisait couronner roi de Bohême, et était proclamé empereur sous le nom de Charles VII. Mais là s'arrêtèrent les succès des alliés. Marie-Thérèse se délivra de Frédéric II en lui cédant (traité de Breslau, 2 juin 1742, confirmé par celui de Berlin, 28 juillet) la plus grande partie de la Silésie. Les rois de Danemark, de Pologne, et d'Angleterre, accédaient à ces traités : le second, en retirant ses troupes de l'armée française de Bohême; le dernier, à la chute du ministère pacifique de Walpole et à l'avénement du ministère de lord Carteret, par un traité d'alliance défensive conclu avec la Prusse (traité de Westminster, 29 nov. 1742). En Italie, le roi de Sardaigne, qui craignait le voisinage d'un Bourbon dans le Milanais, se sépara des alliés, et se déclara pour Marie-Thérèse (convention de Turin, 1er février 1742), en réservant de faire valoir à la paix générale ses droits sur le Milanais. — Dès lors la fortune changea : Charles VII n'était plus soutenu que par la France et l'Espagne contre toute l'Europe; Marie-Thérèse, aidée par les subsides de la Hollande et de l'Angleterre, avait levé une armée considérable parmi les Hongrois; les Français furent chassés de la Haute-Autriche (capitulation de Linz, 24 janvier 1742), et la Bavière conquise par les Autrichiens (capitulation de Munich, 13 février). En Bohême, la défection de la Prusse et de la Saxe précipita les revers des Français; Maillebois, arrêté à Egra, vit fondre son armée sans pouvoir rejoindre à Prague Broglie et Belle-Isle; celui-ci quitta la ville (16 décembre) en y laissant Chevert, forcé peu après de capituler (26 décembre). En Italie, le roi de Sardaigne s'empara des Etats du duc de Modène, allié des Espagnols; la flotte anglaise força Don Carlos, roi de Naples, de se déclarer neutre, et Don Philippé, repoussé du côté de Nice, dut quitter la Savoie, après avoir momentanément occupé Chambéry. La campagne de 1743 fut encore plus favorable à Marie-Thérèse. Les Bavarois furent défaits à Simbach (9 mai), et Broglie repassa le Rhin, abandonnant l'Allemagne méridionale et la Bavière aux Autrichiens. L'Allemagne centrale était aussi perdue par la défaite de Noailles à Dettingen (27 juin). En Italie, les Espagnols, de nouveau maîtres de la Savoie, ne purent pénétrer en Piémont, ni envahir le Milanais, à la suite de la bataille indécise de Campo-Santo (8 février). En même temps, Marie-Thérèse resserrait ses alliances avec l'Angleterre et la Sardaigne (traité de Worms, 13 sept.), avec la Saxe (traité de Vienne, 20 déc.), et celle-ci avec la Russie (4 février 1744), pendant que la France et l'Espagne signaient à Fontainebleau (25 octobre 1743) un traité d'alliance et d'union perpétuelle. — Les traités de Worms et de Vienne garantissaient à Marie-Thérèse la Pragmatique-Sanction, sans faire mention du traité de Berlin, qui avait cédé la Silésie au roi de Prusse; de plus, l'obligation imposée au duc de Savoie de défendre seul l'Italie contre les Espagnols, rendait à Marie-Thérèse la libre disposition de toutes ses forces vers le N. de l'Allemagne. Frédéric II, inquiet, rentra dans la lutte, et, à la ligue formée contre lui, opposa d'abord l'union de Francfort (22 mai 1744), par laquelle il garantissait à Charles VII l'Empire et ses Etats héréditaires, ensuite l'alliance de Versailles (5 juin), par laquelle il s'engageait à faire une diversion en Bohême pour faire sortir les Autrichiens de l'Alsace qu'ils venaient d'envahir. En effet, il s'empare de Prague (15 sept.), mais est forcé de l'abandonner (26 nov.) à la nouvelle de la jonction des Impériaux et des Saxons. Cependant les Bavarois avaient repris Munich (16 octobre) et chassé les Autrichiens de la Bavière, pendant que Louis XV, retardé quelque temps à Metz par une grave maladie, passait le Rhin et s'emparait de Fribourg en Brisgau (5 nov.). En Italie, Don Philippe et le prince de Conti voulurent pénétrer en Piémont par le Var, avec l'appui d'une flotte franco-espagnole, qui fut battue aux îles d'Hyères par les Anglais (22 février). Après un succès à Madona dell' Olmo (30 sept.), les deux princes furent forcés de quitter l'Italie. L'année 1745 vit de nouveaux Etats entrer dans la lutte : la Quadruple alliance de Varsovie (8 janvier) entre Marie-Thérèse, l'Angleterre, la Saxe, et la Hollande, confirmée par le traité de Leipzig entre l'Autriche et la Saxe (18 mai), fut dirigée contre la Prusse. Frédéric et la France perdirent encore un allié par la mort de l'empereur Charles VII (20 janvier 1745), dont le fils

Maximilien-Joseph, après la perte, par ses alliés les Français, de la bataille de Pfaffenhofen (15 avril), signa avec Marie-Thérèse le traité de Fussen (22 avril), par lequel il recouvrait ses Etats héréditaires, en reconnaissant la Pragmatique-Sanction, et promettant son suffrage à l'époux de Marie-Thérèse pour la prochaine élection impériale. A ces traités, les alliés opposèrent celui d'Aranjuez (7 mai), entre la France, l'Espagne, Naples, et Gênes : cette dernière puissance entrait dans la lutte, parce qu'au traité de Worms Marie-Thérèse avait cédé au roi de Sardaigne le marquisat de Final, vendu par Charles VI à la république, et sur lequel Marie-Thérèse n'avait, par conséquent, aucun droit. En Allemagne, Frédéric II battit les Autrichiens à Hohenfriedberg ou Striegau (4 juin), puis à Sorr (30 sept.), les Saxons à Kesseldorf (15 déc.), s'empara de Dresde (17 déc.), et força l'Autriche et la Saxe, sous la médiation de l'Angleterre, à conclure la paix de Dresde (25 déc.), par laquelle il conservait la Silésie, en reconnaissant comme empereur l'époux de Marie-Thérèse, élu depuis peu à Francfort sous le nom de François Ier (13 sept.). La guerre cessa alors dans l'Empire. Aux Pays-Bas, Maurice de Saxe avait remporté sur les alliés les victoires de Fontenoy (11 mars 1745), et de Raucoux (11 octobre 1746), qui valurent à la France presque toute la Belgique. En Italie, l'armée combinée des Espagnols, des Français et des Génois avait d'abord battu le roi de Sardaigne à Bassignano (18 sept. 1745), conquis presque tout le Piémont et le Milanais, et déterminé le roi de Sardaigne à demander la paix (Préliminaires de Turin, 26 décemb.), lorsque Marie-Thérèse, libre du côté de la Prusse par la paix de Dresde, envoya toutes ses forces en Italie : ses troupes battirent les alliés à Plaisance (16 juin 1746), et lorsque Ferdinand VI, successeur de Philippe V, eut rappelé les Espagnols, Gênes fut forcée d'ouvrir ses portes aux Autrichiens (5 sept.), et les Français d'évacuer l'Italie; la Provence fut même envahie, et Antibes bombardée par une flotte anglaise qui bloquait Toulon et Marseille. Mais une révolution, qui chassa les Autrichiens de Gênes (5 déc.), força les Impériaux, inquiets sur leurs communications, à lever le siége d'Antibes (19 janvier 1747), et à rentrer en Italie. La France avait tenté une diversion en envoyant en Ecosse le Prétendant Charles-Edouard, petit-fils de Jacques II, pour enlever l'Angleterre à la maison de Hanovre. Vainqueur à Preston-Pans, 1745, à Falkirk (28 janvier 1746), il fut vaincu définitivement à Culloden (27 avril), et forcé de revenir en France. En Amérique, l'île Royale ou du Cap-Breton fut conquise par les Anglais (capitulation de Louisbourg, 21 juin 1745), et si, aux Indes, La Bourdonnaye prenait Madras, 1746, et Dupleix défendait avec gloire Pondichéry, la flotte française était battue et détruite en Europe par les Anglais au cap Finisterre (14 juin 1747). Louis XV voulait amener la Hollande à se porter médiatrice de la paix; mais les Anglais la décidèrent à prendre une part directe à la guerre (17 avril 1747). Les Français l'envahirent; Maurice de Saxe vainquit les alliés à Lawfeld (2 juillet), et Lowendall s'empara (16 juillet) de Berg-op-Zoom. En Italie, les Autrichiens voulurent venger leur expulsion de Gênes, en assiégeant cette ville, défendue avec vaillance par Boufflers et Richelieu (juillet 1747). Belle-Isle, qui venait de s'emparer du comté de Nice, voulut envahir le Piémont par les Hautes-Alpes, mais fut repoussé à l'attaque des retranchements d'Exilles (16 juillet). Enfin les alliés firent les plus grands efforts pour terminer cette guerre; la Hollande et l'Angleterre prirent à leur solde un corps russe de 37,000 hommes (traité de St-Pétersbourg, 30 nov. 1747), et s'engagèrent, avec Marie-Thérèse et le roi de Sardaigne (convention de La Haye, 26 janvier 1748), à mettre en campagne 190,000 hommes aux Pays-Bas et 90,000 en Italie. L'apparition des Russes, dont l'arrivée en Franconie surprit et épouvanta l'Europe, et la prise de Maëstricht par Maurice de Saxe (7 mai 1748), amenèrent la conclusion de la paix d'Aix-la-Chapelle (18-20-23 octobre 1748). La France rendait à l'Autriche les Pays Bas; à la Hollande, Berg-op-Zoom et Maëstricht; au roi de Sardaigne, Nice et la Savoie; elle expulsait Charles-Edouard, et l'Angleterre restituait l'île Royale. Marie-Thérèse cédait à Don Philippe les duchés de Parme, Plaisance et Guastalla; au roi de Sardaigne, le pays de Vigevano, une partie du Pavesan et du comté d'Anghiera, et confirmait à Frédéric II la possession de la Silésie; Gênes recouvrait le marquisat de Final, et le duc de Modène ses Etats. En résumé, Marie-Thérèse, sauf la Silésie, le duché de Parme et quelques districts du Milanais, conservait l'intégrité de la monarchie autrichienne, et consolidait la nouvelle maison de Lorraine-Autriche; deux puissances seules avaient grandi, la Prusse, par l'acquisition de la Silésie et l'accroissement de sa gloire militaire, l'Angleterre, par l'augmentation de ses flottes et l'affaiblissement des marines rivales; les Russes s'étaient avancés presque jusqu'au Rhin, et commençaient à prendre une part menaçante à la politique de l'Europe; la France et l'Espagne n'avaient réussi qu'à donner une petite principauté à Don Philippe, leur marine était presque ruinée, et le vague de l'article consacré dans le traité aux colonies d'Amérique devait, avec d'autres causes, amener la guerre de Sept-Ans (*V. ce mot*). C. P.

SUCCESSION DE BRETAGNE (Guerre de la), nom donné à la guerre que se firent, pour la possession du duché de Bretagne, les maisons de Blois et de Montfort, de 1341 à 1365. *V.* BRETAGNE, CHARLES DE BLOIS, JEAN IV DE MONTFORT, JEANNE DE FLANDRE, JEANNE DE PENTHIÈVRE, GUÉRANDE.

SUCCESSION D'ESPAGNE (Guerre de la), de 1701 à 1713. Elle eut pour cause la rivalité de deux prétendants à la succession de Charles II, dernier prince de la branche aînée de la maison d'Autriche : Philippe (V), duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV de France, et arrière-petit-fils de Philippe IV; et l'archiduc Charles (depuis Charles VI), fils de l'empereur Léopold Ier, et arrière-petit-fils de Philippe III. Outre que le premier était plus rapproché de la couronne d'un degré, il était déclaré roi d'Espagne par le testament de Charles II : son rival faisait valoir la renonciation de Marie-Thérèse, femme de Louis XIV, et les traités de partage conclus à plusieurs réprises entre le roi de France et Léopold, 1668, 1698, 1700; mais la validité de la renonciation était subordonnée au paiement de la dot, qui n'avait point été effectué, et le testament, comme la nation espagnole, repoussait toute idée de démembrement. L'équilibre européen paraissant également menacé, si l'un ou l'autre avait toute la monarchie, un démembrement était pourtant inévitable, et la guerre finit par l'amener. L'Europe craignait surtout la France, dont la grandeur l'effrayait déjà, et dont le roi, malgré le testament, conservait à Philippe V ses droits à la couronne; une coalition naquit de cette inquiétude : l'Angleterre, la Hollande, la Prusse, presque tout l'Empire, 1701-2, le Portugal et la Savoie, 1703, se mirent du côté de l'Autriche. — Les succès furent d'abord balancés, 1701-1704. Si deux provinces espagnoles, les Pays-Bas et le Milanais, furent envahies par les deux grands généraux de la coalition, l'Anglais Marlborough et le prince Eugène de Savoie, vainqueur de Catinat à Carpi, 1701, le duc de Vendôme, successeur de l'inhabile Villeroi, ne tarda pas à chasser les Impériaux de la seconde, et s'empara de la plus grande partie du Piémont. En Allemagne, Villars remporta les deux grands succès de Friedlingen et d'Hochstedt, 1702-1703; il aurait pu marcher sur Vienne, lorsqu'on le rappela pour finir la guerre des Camisards. La fortune alors abandonna les armes françaises, et, sauf les batailles de Cassano près de Milan (Vendôme sur Eugène, 1705), de Calcinato près de Brescia (Vendôme, 1706), et d'Almanza en Espagne (Berwick sur l'archiduc Charles, 1707), il n'y eut plus, pendant longtemps, de victoires que pour les alliés : celle de Hochstedt, où Eugène et Marlborough sauvèrent l'Autriche en battant Tallard et Marsin, 1704; celle de Turin (Eugène sur La Feuillade et Marsin, 1706), qui amena la perte de l'Italie entière; celle de Ramillies (Marlborough sur Villeroi, 1706), qui nous enleva décidément les Pays-Bas; celles d'Oudenarde et de Malplaquet, où Vendôme et Villars furent eux-mêmes successivement repoussés, 1708, 1709, par les deux grands capitaines réunis, et dont la première amena la perte d'une partie de la Flandre française. Enfin les victoires de la France à Villaviciosa en Espagne (Vendôme sur Staremberg, 1710), et à Denain dans le Hainaut (Villars sur Eugène, 1712), la disgrâce de Marlborough et l'arrivée des torys, ses adversaires, dans les conseils de la reine Anne, l'avénement de l'archiduc Charles, le prétendant d'Espagne, à la couronne impériale, 1711, amenèrent les traités d'Utrecht, de Rastadt et de Bade, 1713-14. Philippe V avait l'Espagne et ses colonies; Charles VI, les Pays-Bas espagnols, Naples, la Sardaigne et le Milanais; la Sicile passait au duc de Savoie, avec le titre de roi; Minorque et Gibraltar restaient à l'Angleterre, qui s'en était emparée, et à qui nous cédions nous-mêmes en Amérique l'Acadie (Nouvelle-Ecosse) et Terre-Neuve. Ce fut en vain que, quelques années plus tard, Albéroni, profitant du refus que faisait l'empereur de reconnaître Philippe V, voulut rendre à l'Espagne ce que l'Autriche lui avait enlevé; la *Triple* et la *Quadruple alliance* amenèrent sa chute, et les traités conclus furent reconnus par toutes les puissances.

Philippe III, petit-fils de Charles-Quint, roi de 1598 à 1621.

Anne épouse Louis XIII de France, renonce à toute prétention sur la succession espagnole.	Philippe IV, roi de 1621 à 1665, épouse :	Marie-Anne épouse l'empereur Ferdinand III.
	1° Isabelle de France, fille d'Henri IV.	2° sa nièce Marie-Anne, archiduchesse d'Autriche.
Louis XIV, roi de France en 1643, meurt en 1715.	Du 1er mariage : Marie-Thérèse épouse Louis XIV. Fait la même renonciation que sa tante.	Du 2e mariage : Charles II, né en 1661, roi en 1665, meurt sans enfants en 1700.
		Marguerite-Thérèse épouse l'empereur Léopold Ier.
		Léopold Ier, empereur en 1658, meurt en 1705, épouse sa cousine Marguerite-Thérèse.

Louis, dauphin, meurt en 1711.

Louis, duc de Bourgogne, second dauphin, meurt en 1712.	Philippe, duc d'Anjou (Philippe V), hérite de la monarchie espagnole en 1700.	Charles, duc de Berry.

De ce 1er mariage de Léopold naît Marie-Antoinette, qui épouse l'électeur de Bavière. Son père, en la mariant, exige d'elle une renonciation formelle à la succession d'Espagne. L'enfant né de cette union meurt tout jeune en 1699.—D'un second mariage de Léopold avec Eléonore de Neubourg naissent deux princes, qui lui succèdent l'un après l'autre : Joseph Ier, de 1705 à 1711 ; Charles VI (l'archiduc Charles), de 1711 à 1740. C'est à ce dernier qu'il voulait faire passer la monarchie espagnole après Charles II. R.

SUCCESSION DE POLOGNE (Guerre de la), 1733-1738. Auguste II, roi de Pologne, était mort le 1er février 1733; deux princes se mirent sur les rangs pour lui succéder : Stanislas Leczinski, déjà élu roi de Pologne par la protection de Charles XII en 1704, et renversé peu après par Auguste II ; et l'électeur de Saxe, Frédéric-Auguste, fils du dernier roi. La diète se déclara pour Stanislas, qui fut proclamé roi de Pologne (12 sept. 1733); mais quelques palatins, gagnés par l'électeur, élurent à Praga Frédéric-Auguste sous le nom d'Auguste III (5 oct.). Deux puissances auxquelles il s'était lié par des traités avant son élection, le soutinrent, l'empereur Charles VI, dont il avait épousé la nièce, et Elisabeth, impératrice de Russie (conventions de Vienne et de St-Pétersbourg, en juillet). La France et l'Espagne embrassèrent le parti de Stanislas; Louis XV, parce qu'il avait épousé sa fille, Marie Leczinska ; Philippe V, poussé par la reine, qui voulait enlever à l'Autriche le royaume de Naples pour le donner à l'un de ses fils. La Sardaigne se joignit à ces deux puissances pour profiter aussi des conquêtes que l'on pourrait faire sur l'Autriche en Italie (traité d'alliance de l'Escurial, 25 oct.). L'Angleterre et les Provinces-Unies s'étant engagées à rester neutres, à condition que Louis XV s'abstiendrait d'attaquer les Pays-Bas (convention de La Haye, 24 nov.), l'Allemagne, l'Italie, et la Pologne furent les théâtres de la guerre. Les Français conquirent d'abord la Lorraine sur le duc François, allié de l'Empereur, dont il devait épouser la fille aînée, Marie-Thérèse, prirent le fort de Kehl (29 oct.), Philipsbourg (18 juillet 1734), et empêchèrent, l'année suivante, le prince Eugène de passer le Mayn. En Pologne, la réunion des troupes russes et saxonnes obligea Stanislas à sortir de Varsovie, et à se retirer à Dantzick, qui fut pris par les Russes (28 juin 1734). En Italie, Villars s'était emparé de presque tout le Milanais (capitulation de Milan, 29 décemb. 1733). Son successeur, Broglie, fut vainqueur des Impériaux à Parme (29 juin 1734), battu à Quistella, mais vainqueur dans une grande bataille à Guastalla (19 sept.). Dans le royaume de Naples, l'infant Don Carlos battit les Impériaux à Bitonto (25 mai 1734), et, en une année, conquit tout le pays (25 mai 1734, 3 juillet 1735). L'Empereur demanda la paix, et les hostilités cessèrent cette année même; mais la paix ne fut signée qu'en 1738, à Vienne, le 18 nov., entre la France et l'Empereur. La Sardaigne y accéda le 3 février 1739, et le roi d'Espagne le 2) avril. Auguste III était reconnu roi de Pologne; mais Stanislas en conservait le titre et les honneurs, et recevait en échange les duchés de Lorraine et de Bar, qui, à sa mort, devaient revenir à la France; le duc François recevait le grand-duché de Toscane; le royaume des Deux-Siciles était cédé à Don Carlos par l'Empereur, qui recevait Parme et Plaisance, et cédait au roi de Sardaigne les pays de Novare, de Tortone et les Langhes. C. P.

SUCCIDANÉE, *Succidanea*, victime substituée à une autre dans les sacrifices des anc. Romains, ou immolée après une autre, pour réitérer le sacrifice, quand le premier n'avait pas été régulier. C. D—Y.

SUCCUBES. *V.* INCUBES.

SUCHET (Louis-Gabriel), né à Lyon en 1772, d'un fabricant de soieries, m. en 1826, fut destiné à la profession de son père, mais, en 1791, s'enrôla comme volontaire dans la cavalerie de sa ville natale, où il fut sous-lieutenant, passa, en 1793, capitaine d'une compagnie franche de l'Ardèche, puis chef d'un bataillon de ce département au siége de Toulon, fit partie de l'armée d'Italie, où il se distingua sous les ordres de Schérer, d'Augereau et de Masséna, reçut le grade de chef de brigade sur le champ de bataille de Neumark, et, passant à l'armée d'Helvétie, eut part au traité conclu avec les cantons de Berne et de Fribourg. Désigné pour l'expédition d'Egypte, mais retenu par Brune à l'armée d'Italie comme major-général, ses efforts pour améliorer l'organisation des troupes et y ramener la discipline lui firent des ennemis; il fut rappelé à Paris, parvint à se justifier, alla combattre avec le grade de chef d'état-major sous Masséna à l'armée du Danube, puis encore avec le même grade en Italie sous Joubert et Championnet. Il assista à la bataille de Marengo, 1800, au passage du Mincio, aux combats de Pozzolo, Borghetto, Vérone, Montebello, fut chargé de diverses missions après la paix de Lunéville, commanda en 1805 la 1re division du corps d'armée de Lannes, contribua puissamment aux victoires d'Austerlitz et d'Iéna, ainsi qu'aux succès de la campagne de Pologne, et fut mis à la tête du 5e corps de l'armée d'Espagne, 1808. Le siége de Saragosse, la prise de Lérida et de Tarragone, l'occupation du Mont-Serrat, lui valurent le bâton de maréchal. Il prit ensuite Oropeza, Murviédro, Valence, et reçut le titre de *duc d'Albuféra*, 1812. Sa justice et sa modération lui gagnèrent l'affection des Espagnols. Lors des revers des armes françaises, Suchet sortit du pays avec honneur. En 1814, il protégea Lyon contre les Autrichiens. Louis XVIII le nomma pair de France en 1814, et il accompagna le duc d'Angoulême lors de l'expédition d'Espagne, 1823. Lyon lui a élevé une statue en 1858. On a de lui : *Mémoires sur la guerre d'Espagne*, 1808-1814, Paris, 1829, 2 vol. in-8°, et atlas, ouvrage important et estimé. B.

SUCINIO, anc. château de France, à l'entrée de la presqu'île de Rhuys (Bretagne), à 50 kil. S. de Vannes.

SUCKLING (Sir John), poète anglais, né en 1609 à Witton (Middlesex), m. en 1641. Fils d'un contrôleur de la maison du roi, il parlait latin à cinq ans. Après avoir servi sous Gustave-Adolphe, roi de Suède, il revint à Londres, et brilla parmi les beaux-esprits. Pendant la guerre civile, il équipa magnifiquement pour le roi 100 cavaliers, qui ne lui firent pas honneur, et mourut de chagrin. Il a laissé un petit volume de poésies souvent trop libres, et quatre pièces de théâtre oubliées. Sa ballade de *la Noce* est un modèle de gaieté, et sa *Session des Poëtes* le place à la tête de l'école satirique qui, par Cleveland et Marvel, se continue jusqu'à Swift. Ses *Œuvres* furent publiées en 1646, in-8°, et souvent réimprimées. A. G.

SUCRO, auj. *Xucar*, riv. d'Hispanie (Tarraconaise), se jetait dans la Méditerranée près de Sucrone.

SUCRONE, *Sucro*, auj. *Cullera*, v. d'Hispanie (Tarraconaise), à l'embouchure du Sucro. Près de là, Sertorius battit Pompée, en 76 av. J.-C.

SUCZAWA. *V.* SOUTCHAVA.

SUD (Mer du). *V.* PACIFIQUE (Océan).

SUD ou MIDI, un des points cardinaux, opposé au Nord ou Septentrion.

SUDA (LA), îlot dépendant de Candie, près de la côte septentrionale de cette île, est important par son beau port, ses fortifications et ses salines.

SUDARIUM, pièce de linge longue pour s'essuyer le visage et la bouche, chez les anc. Romains. On le portait toujours sur soi, probablement dans le sinus de la toge (*V.* SINUS); les soldats le portaient noué légèrement autour du cou, et pendant sur la poitrine. C. D—Y.

SUDBURY, brg et paroisse d'Angleterre (Suffolk), à 30 kil. O. d'Ipswich, sur la Stour, que l'on traverse sur un joli pont en pierre; 6,878 hab. Serges et soieries.

SUDERMANIE, en suédois *Sædermanland*, anc. prov. de Suède, au S. de l'Upland, était divisée en Sudermanie propre, Sœdertœrn, et Rekarna, et formait un duché que posséda le roi Charles XIII, avant son avénement au trône; villes principales : Nyköping, Strengnæs. Elle est comprise auj. dans le län de Nyköping et dans une partie de celui de Stockholm.

SUDEROE, île de l'archipel de Feroë, au S. de Sandö; 1,000 hab. Ch.-l., *Qvalboe*.

SUDÈTES (Monts), en allemand *Sudetsch* ou *Sudeten*, chaîne de montagnes d'Allemagne, faisant partie du système hercynio-karpathien, et comprenant, sous diverses dénominations, les montagnes qui s'étendent du S.-E. au N.-O., entre les Karpathes et l'Elbe, sur une longueur de 600 kil. environ, et sur une largeur moyenne de 32 kil. Ces montagnes sont : 1° les *Geisenkergebirge* (montagnes abaissées), entre les Karpathes et les sources de la March; 2° les *Sudètes* proprement dites, entre les sources de la March et celles de la Neisse; 3° les *Riesengebirge* (*V. ce mot*); 4° les *monts de la Lusace*, dits aussi *Iserkamm* et *Vohlischekamm*, entre la Neisse et l'Elbe; 5° l'*Erzgebirge* (*V. ce mot*).

SUE (Jean-Joseph), chirurgien, né en 1710, m. en 1792, vint à Paris à 19 ans, fut nommé, en 1754, professeur d'anatomie au Collége royal de chirurgie, puis membre de l'Académie de chirurgie, et chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité. Ses principaux ouvrages sont : *Abrégé de l'anatomie du corps humain*, 1748, avec planches; *Anthropotomie, ou l'Art d'embaumer et de conserver toutes les parties du corps humain*, 1749; *Eléments de chirurgie*, 1755.

SUE (Pierre), chirurgien, neveu du précédent, né à Paris en 1739, m. en 1816, succéda à son père, Jean Sue, en 1762, dans la charge de chirurgien de la ville de Paris, fut nommé, en 1767, professeur et démonstrateur de l'Ecole pratique, puis professeur de thérapeutique à l'Académie de chirurgie, enfin, en 1794, bibliothécaire de l'Ecole de santé. On a de lui : *Dictionnaire de chirurgie*, 1771; *Eléments de chirurgie*, en latin et en français, 1774, in-8°; *Anecdotes de médecine, de chirurgie*, etc., 1785, 2 vol. in-12; *Histoire du galvanisme*, 1801 et suiv., 4 vol. in-8°; des *Eloges de Bichat, Lassus, Devaux*, etc.

SUE (Jean-Joseph II), fils de Jean-Joseph Ier, né en 1760, m. en 1830, fut chirurgien-major dans les armées de la République, professeur d'anatomie et de physiologie à l'Ecole pratique et à l'Ecole de chirurgie, médecin en chef de la garde impériale, et fit, en cette qualité, la campagne de Russie en 1812. Il était à Paris en 1814, et fut alors nommé médecin de la Maison militaire du roi. Il a laissé : *Eléments d'anatomie à l'usage des peintres, des sculpteurs, et des amateurs*, 1788, in-4° avec planches; *Essai sur la physiognomonie des corps vivants, considérés depuis l'homme jusqu'à la plante*, Paris, 1797, in-8°; *Opinion sur la guillotine*, ou sur la douleur qui survit à la décollation, Paris, 1796, in-8°; *Recherches physiologiques et expériences sur la vitalité*, Paris, 1798, in-8°, avec 4 pl. J.-J. Sue était père du célèbre romancier Eugène Sue. *V.* au *Supplément*.

SUECA, v. d'Espagne, prov. et à 28 kil. S. de Valence, sur la rive g. du Xucar; 11,420 hab. Comm. de riz, fruits, etc.

SUECIA, nom latin de la SUÈDE.

SUECO, nom anc. d'ALCIRA.

SUÈDE, en suédois *Sverige*, en allemand *Schweden*, en hollandais *Zweden*, en italien *Svezia*, en latin *Suecia*, l'un des trois royaumes scandinaves, entre la Norvége à l'O., dont elle est séparée par les monts Dofrines, le Skagèr-Rack et le Sund au S., la Baltique et la Russie à l'E., dont la séparent le golfe de Botnie, la Tornéa et son affluent, le Muonio. Son point extrême vers le N. est par 69° 18', c.-à-d. bien au delà du cercle polaire. Son point extrême au S., la petite ville de Falsterbo ou le hameau de Smye, à l'extrémité de la Scanie, est sous 55° 20'. Elle est située entre 9° et 22° de long. E. De tous les pays situés sous la même latitude, la Suède est comparativement le moins froid. La presqu'île scandinave, dont la Suède occupe toute la partie orientale, est séparée de la Russie par le fleuve Kola, qui se jette dans la mer Glaciale, et le fleuve Kemi, qui se jette dans la Baltique. Peut-être la mer Blanche occupait-elle autrefois l'espace où sont auj. les lacs Onéga et Ladoga, et communiquait-elle ainsi par la Baltique avec la mer du Nord, faisant de la Scandinavie une île. Des limites naturelles sépareraient ainsi la péninsule scandinave de la Russie. Mais la politique a imposé à la Suède moderne d'autres frontières : au S., les fleuves Tornéo et Muonio, depuis l'embouchure du premier dans la Baltique jusqu'à la source du second et jusqu'au lac Kilpis-Jauer; au N., le fleuve Tana, qui se jette dans la mer Glaciale. Ces deux lignes réservent à la Russie une longue bande de territoire, au milieu de laquelle se trouve la contrée d'Enonteki, et qui pénètre vers l'O., entre la Suède au S.-O. et la Norvége au N.-E., jusqu'auprès des golfes norvégiens situés sur la mer du Nord. Ces golfes ne gelant jamais, à cause du Gulf-Stream (*Voyez ce mot*), grand courant sous-marin qui arrive encore échauffé de l'océan Austral, la Russie avait désiré pendant longtemps arriver à leur possession, afin d'avoir sur la mer du Nord des stations navales. Lors de la guerre de 1854-56 contre la Russie, les puissances occidentales, d'accord avec la Suède, ont mis fin à ces tentatives d'envahissements. Dans les limites ci-dessus indiquées, la Suède a une superficie de 2,241 milles suédois carrés, ou 440,901 kil.; c'est donc, après la Russie, la plus vaste contrée de l'Europe. Mais sa population n'est que de 3,859,728 âmes. Toute la péninsule scandinave (Suède et Norvége) n'a que 5,349,775 habitants, et ne se rangerait, pour la population, qu'au 9e rang en Europe. — Sous le rapport militaire, la presqu'île scandinave, si on en excepte la côte depuis Gothembourg jusqu'à l'archipel qui défend Carlscrona, est admirablement défendue par une suite d'innombrables archipels ou *skaers* (prononcez *chérs*), composés de récifs et de rochers de granit parsemés de pins; la navigation est extrêmement périlleuse à travers ces archipels, pour qui n'y est pas très-familier. A l'intérieur, le pays étant montagneux, la défense serait facile. Charles XIV a construit au centre, sur la côte O. du lac Wetter, la forteresse de Carlsborg, qui suffirait à concentrer toute la résistance. — Le littoral de la Suède ne s'élève guère à plus de 100 mèt. au-dessus du niveau de la mer, sur une profondeur de 50 à 60 kilom. couverts de prairies et de cultures variées. A mesure qu'on dépasse cette zone du littoral, le sol s'exhausse insensiblement vers l'O. pour rejoindre les monts Dofrines, frontière entre la Suède et la Norvége. Quelques ramifications de cette chaîne s'étendent vers les provinces septentrionales (Jemtland, Herjedalen, et Kopparberg), tandis que d'autres viennent aboutir aux grands lacs Wener, Wetter, Hjelmar et Mélar. Leur hauteur moyenne est de 1,000 à 1,300 mèt. au-dessus du niveau de la mer; on trouve dans la Laponie le Luleo, le Sulitelma (2,000m), le Syljfell (1,920m), et, dans le Jemtland, l'Areskutan (1,600m). Dans le S. de la Suède, on ne rencontre que quelques chaînons, comme le Hallandos et le Kullen (de 100 à 130m), et quelques pics isolés, le Taberg, en Smoland, et le Kinnekulle, en Vestrogothie (292m). De la surface générale de la Suède, un tiers à peine est situé au-dessous de 100m. Le reste se partage ainsi : 1,488 milles suédois carrés au-dessus de 260m; 329 au-dessus de 1,650m, et, parmi ceux-ci, 16 au delà des neiges perpétuelles. La limite de ces neiges est à 1,880m au 66e degré, de 1,280m au 61e, et de 1,170 au 69e, c.-à-d. au point le plus septentrional de la Suède. La composition de ces montagnes est principalement de granit et de gneiss. La Suède n'a qu'une houillère, et peu considérable, en Scanie. En revanche, la formation calcaire se retrouve presque partout. Mais, surtout de la Laponie à la Scanie, on trouve dans le sol une immense quantité de fer excellent. On en exporte annuellement 30 millions de kilogr. Le seul mont Gellivare, en Laponie, d'une hauteur de 500 mètres, est formé entièrement d'un minerai contenant de 70 à 80 pour 100 du meilleur fer. On trouve aussi dans le sol suédois le cuivre, le cobalt, le plomb, le soufre, le vitriol, l'étain, le zinc, le nickel, l'argent, et un peu d'or. — La plupart des fleuves suédois, issus des monts Dofrines, vont se jeter dans la Baltique; cependant le Götha commence en Norvége sous le nom de Clara-elf, traverse le lac Fæmund et la province Hedemark, puis le lac Wener, d'où il sort sous le nom de Götha pour se jeter dans la mer du Nord, au commencement du Skager-Rack. En général, les fleuves de Suède sont fort peu navigables; heureusement le pays est entrecoupé d'un grand nombre de lacs magnifiques, qui offrent une incroyable facilité de communication. Les Suédois ont d'ailleurs relié entre eux ces différents lacs par d'admirables travaux. Le canal de Trollhätta, par exemple, avec ses 14 écluses percées dans des rochers d'une hauteur de 37 mètres, réunit l'Atlantique au lac Wener; ce lac est à son tour réuni au lac Wetter par le

canal de Götha, qui, se prolongeant par les lacs Boren, Boxen et Asplongen, arrive à la Baltique. Ainsi s'ouvre une communication entre les deux mers au cœur même de la Suède. Les Suédois citent encore les canaux de Väddœ, d'Akers, de Strömsholm, de Carlstad, celui de Södertelje, qui unit le lac Mélar à la Baltique, enfin le canal qui unit le lac Hjelmar au lac Mélar. — Les principales lignes de chemins de fer qui compléteront ce système de communications sont celles : de Stockholm à Göteborg, de Stockholm à Ystad, et d'Ystad à Malmö. — Une des conséquences naturelles de la grande étendue de la Suède, qui, du N. au S., ne compte pas moins de 212 lieues géographiques, c'est la diversité des climats et de la végétation. La Scanie, au S., a une température moyenne de 8°; l'île de Gottland, dans la Baltique, jouit d'une température moyenne de 8° 66' (Berlin, 8° 15'; Copenhague, 7° 92'; Paris, 10° 34'). En Scanie et dans Gottland, le mûrier, le châtaignier et le noyer poussent en pleine terre, et la vigne même, en espalier, donne des grappes qui mûrissent. A Stockholm, au 59e degré, la température moyenne descend jusqu'à 5° 66', et le hêtre ne supporte plus l'hiver. Aussi, tandis que le S. de la Suède produit plus de céréales qu'il n'en consomme, le N. au-delà de Gefle (61° de lat.) donne à peine le nécessaire. Le froment et le houblon ne mûrissent que jusqu'à 62°; le cerisier ne donne plus de fruits mûrs au 63°, et l'avoine n'est pas cultivée au-delà du 64°. Le seigle et l'orge seuls mûrissent jusqu'aux limites extrêmes du pays. A Stockholm, la fonte des neiges commence vers la fin d'avril, et, peu de jours après, on voit, comme par enchantement, la terre se couvrir de verdure. La végétation est surtout rapide pendant le solstice d'été dans les régions voisines du pôle; la nuit n'y existe presque plus en juin, et la terre, toujours échauffée, produit l'orge en 6 ou 7 semaines. A Tornéo, le plus long jour est de 21 heures 1/2, et le plus court de 2 1/2. A Stockholm, le plus long est de 18 1/2, le plus court de 6. En Scanie, le plus court est de 7 heures, et le plus long de 17 1/2. Il est curieux de suivre le rapport du nombre des espèces de plantes avec celui de la population. Dans le gouvernement de Malmö, il y a 6,000 hab. et 915 variétés de plantes par lieue carrée. A Hernösand, entre le 62e et le 64e degré, 400 hab. et 310 variétés. Plus au N., à Piteo, entre le 65e et le 69e degré, 60 hab. et 93 variétés végétales. — Des 3,868 milles carrés de la superficie totale, il y a 3,123 milles de pâturages, forêts et montagnes, 498 de lacs et de marais. L'agriculture augmente chaque jour, dans le reste, la quantité des terres productives. Au commencement du XIXe siècle, il fallait importer 2 à 300,000 tonneaux de blé. La population est augmentée, et le pays en exporte auj. une pareille quantité. En 1849, le chiffre de cette exportation s'est élevé à 500,000 tonneaux; il y a 35,000,000 d'hect. de forêts.

La Suède est divisée administrativement en 24 *læn* ou départements, répartis en trois grandes divisions, et ayant presque tous un chef-lieu du même nom; chaque län est administré par un *Landshœfding*, sorte de préfet. Ce sont : 1° dans la *Suède* proprement dite, ceux de Stockholm, Upsal, Westerås, Nyköping, Œrebro, Carlstad, Stora-Kopparberg, ch.-l. Falun, et Gefleborg; 2° dans la *Gothie*, ceux de Linköping, Calmar, Jönköping, Kronoberg (ch.-l. Vexiö), Blekinge (ch.-l. Carlscrona), Skaraborg (ch.-l. Mariestad), Göteborg, Halmstad, Christianstad, Malmöhus (ch.-l. Malmö), Gottland (ch.-l. Visby), Elfsborg (ch.-l. Wenersborg); 3° dans le *Norrland*, ceux de Norrbotten (ch.-l. Piteo), Westerbotten (ch.-l. Umea), Westernorrland (ch.-l. Hernösand), Jemtland (ch.-l. Östersand). — Une division plus ancienne en provinces, qui s'est continuée jusqu'en 1809, et se conserve encore dans les mœurs, est la suivante : 1° royaume de Suède (*Svea Rike*) : Upland (Upsal et Stockholm), Sudermanie (Nyköping), Nerike ou Néricie (Œrebro), Westmanland (Westerås), Dalarne ou Dalécarlie (Hedemora); 2° royaume de Gothie (*Gœtha Rike*) : Ostrogothie (Linköping), Smoland (Calmar), île d'Œland, île de Gottland, Vestrogothie (Gothembourg), Vermland (Carlstad), Dale, Bohus, Scanie ou Skane (Malmö), Halland, Blekinge; 3° *Norrland* : Gestrikland (Gefle), Helsingland, Herjedale, Medelpade, Jemtland, Angermanie (Hernösand), Westerbotten. La Laponie et la Finlande formaient deux contrées à part. — La Suède ne possède actuellement qu'une seule colonie, l'île de St-Barthélemy, une des Antilles.

Les recettes annuelles de l'Etat sont de 33,647,358 rixdalers riksmynt (unité de compte depuis 1855 au lieu de l'ancien rixdaler de banque) ou 47,442,774 fr. (à 1 fr. 41 c. le rixdaler riksmynt), les dépenses, de 31,237,000 rixdalers riksmynt, ou 44,044,170 fr. La dette, à la fin de 1862, était de 49,847,066 rixdalers riksmynt (70,284,363 fr.).

Les lois fondamentales du royaume datent pour la plupart de la révolution de 1809. Ce sont : 1° *La Forme de gouvernement, établie par les Etats de Suède, et acceptée par le roi le 6 juin* 1809 (*Regerings-Formen*); 2° *L'ordre de la diète, établi par le roi et les Etats, et donné le 10 février* 1810 (*Riksdags-Ordningen*); 3° *L'ordre de succession au trône établi par le roi et les Etats, et donné à Œrebro le 26 septembre* 1810; 4° *L'ordonnance pour la liberté de la presse, établie par le roi et les Etats, et donnée à Œrebro le 16 juillet* 1812; 5° *l'Acte du royaume pour la fixation des rapports constitutionnels entre la Suède et la Norvége, résolu en* 1815 (*Riks-Acten*). Aux termes de la *Forme de gouvernement*, la Suède est une monarchie héréditaire suivant l'ordre de primogéniture, mais seulement dans la descendance mâle. Le roi doit toujours être de la pure doctrine évangélique, telle qu'elle est interprétée dans la Confession d'Augsbourg et reçue par le Décret du synode d'Upsal de 1593. Le roi est irresponsable; mais il doit prendre les avis d'un conseil d'Etat composé de dix ministres, dont trois sans portefeuille (Justice, Extérieur, Guerre, Marine, Intérieur, Finances, Cultes). La prérogative royale de rendre la justice est conférée à la Cour suprême (*hœgsta Domstol*), composée de 12 membres nommés par le roi. Le roi conserve deux voix dans cette Cour, et peut assister à ses délibérations. Le roi est majeur à 18 ans accomplis. Sans compter le revenu des domaines de la couronne, il a une liste civile de 780,000 écus (1,661,400 fr.) pour la Suède, et de 100,000 écus (213,000 fr.) pour la Norvége. Les membres de l'Eglise de l'Etat (luthérienne pure) sont seuls admissibles aux fonctions publiques. — La diète ou *Riksdag* se compose des députés des quatre ordres : noblesse, clergé, bourgeoisie, et paysans. La noblesse, abolie en Norvége après la réunion, existe encore en Suède; elle compte environ 1,270 familles, dont 289 possèdent des titres de comte ou de baron. Le chef de chaque famille noble, en ligne directe et masculine, a droit de siéger et de voter dans la chambre de la noblesse, dès l'âge de 25 ans accomplis; à 21 ans, il y peut assister. Il peut se faire remplacer par un puîné de sa maison ou de toute autre famille noble, qui prend le nom de *fondé de pouvoir* et possède toutes les prérogatives du chef de famille sans être responsable envers lui. La couronne fait des nobles à volonté. Pour ce qui est de la chambre du clergé, les curés sont élus dans les paroisses par l'assemblée générale des propriétaires, à laquelle le consistoire ou chapitre épiscopal présente trois candidats. Les curés ainsi élus se réunissent par diocèses, et élisent les représentants du clergé à la diète. L'archevêque d'Upsal, métropolitain de Suède, est orateur-né de l'ordre, et les douze évêques en sont membres de droit. Ces prélats sont eux-mêmes élus par le clergé de leur diocèse, qui présente au roi trois candidats, entre lesquels le roi choisit. La chambre du clergé se compose donc de l'archevêque d'Upsal, des 12 évêques, de 44 curés, de 13 députés élus par les vicaires (un par diocèse), de 2 députés de chacune des deux universités du royaume (Upsal et Lund), et de 2 membres de l'Académie des sciences. Le mot *bourgeois* signifie à vrai dire *négociant*, car l'ordre des bourgeois ne comprend à proprement parler que les habitants des villes patentés. En 1860, la population des 88 villes provinciales était de 317,517 âmes; ajoutez-y celle de la capitale : 116,972. Il y avait donc 434,519 bourgeois. L'élection, pour la bourgeoisie, est directe ou indirecte selon les localités, suivant le chiffre de la population. Dans les villes où la bourgeoisie tout entière prend part à l'élection, il y a un cens peu élevé; celui qui paie deux fois autant que le cens exigé a 2 voix; s'il paie trois fois autant, 3 voix, etc. L'ordre des paysans est celui qui est le mieux représenté. Il faut, pour être député de cet ordre, être paysan propriétaire, domicilié dans le canton où l'on se présente aux suffrages, n'avoir jamais rempli de fonctions salariées par l'Etat, n'avoir jamais fait le commerce; il faut, de plus, cultiver soi-même ses propres terres; les fermiers n'ont aucun droit politique. L'élection des députés paysans est indirecte; les paysans de chaque paroisse nomment un électeur. Ces électeurs paroissiaux se rassemblent au chef-lieu de canton (*hærad*) sous la présidence du juge de l'instance, et chacune de ces réunions au chef-lieu élit un député. Tous les députés des trois ordres non nobles jouissent, pendant chaque session, d'une indemnité qui leur est payée par leurs commettants. Nul ne peut être député avant 25 ans, ni électeur avant 21. Nul n'est député, s'il n'appartient à l'Eglise de l'Etat. Nul n'est électeur, s'il n'appartient à une des confessions chrétiennes. Les quatre ordres délibèrent séparément. Ils partagent avec la couronne l'initiative des projets de lois ou de mo-

difications aux lois pendant le premier mois de la session. La diète est triennale. Si une proposition est acceptée par trois ordres, le vote négatif du quatrième est non avenu. Cependant, pour ce qui concerne les lois fondamentales ou les modifications à ces lois, il faut l'assentiment unanime des quatre ordres pendant deux diètes consécutives. La diète est réputée légalement ouverte à partir du jour où le roi a déposé les propositions de finance, le budget. La diète doit durer 3 mois au moins à compter de ce jour. Si les quatre ordres demandent unanimement une prolongation d'un mois, le roi ne peut la refuser.

L'Eglise suédoise compte un archevêché, celui d'Upsal, à l'élection duquel tout le clergé de Suède prend part, 12 évêchés (Linköping, Skara, Strengnäs, Westeros, Wexiö, Lund, Gothembourg, Calmar, Carlstad, Hernösand, Wisby, et un évêque pour les ordres du royaume), et, en somme, environ 3,500 ecclésiastiques. Le clergé n'est point, en principe, rétribué par l'Etat; mais certaines propriétés (*bostaelle*) sont affectées à l'entretien de chaque fonction. Outre la jouissance viagère de ces terres, l'archevêque d'Upsal et les évêques lèvent la dîme sur un certain nombre de paroisses faisant partie de leur *prébende*, dont ils sont pasteurs sans fonctions à remplir. En somme cependant, les revenus du haut clergé ne sont pas élevés. On n'évalue pas à plus de 20,000 fr. ceux de l'archevêque d'Upsal. L'évêché de Linköping, qui passe pour le plus riche de la Suède, ne rapporte pas plus de 14,000 fr., et il en est, tels que celui d'Hernösand, qui ne produisent pas plus de 6,000 fr. Les pasteurs ont du gouvernement une très-modeste subvention, mais le zèle des paroissiens y supplée. Le roi nomme aux cures des villes et d'un petit nombre de communes, mais il ne désigne l'archevêque d'Upsal et les évêques que sur une liste de trois candidats présentée par tous les curés du royaume pour l'archevêché d'Upsal, et par les curés du diocèse pour chaque évêché. Il y a des communes où le peuple choisit lui-même son pasteur; ces cures sont appelées *consistoriales*. La puissance de l'Eglise suédoise consiste en grande partie dans les rapports étroits qui l'unissent à l'Etat; c'est une église d'Etat, dans toute la force du terme. D'ailleurs, le clergé forme un des quatre ordres de la nation.

Pour la justice, il y a 3 cours supérieures, à Stockholm, à Jönköping et à Christianstad. — L'enseignement est donné et réglé par les deux universités d'Upsal et de Lund, secondées par plusieurs établissements spéciaux d'instruction.

L'armée comprend: 1° les troupes enrôlées (*værfvade*), se recrutant de volontaires engagés pour 6 ans. Elles forment 2 régiments d'infanterie de la garde, 1 régiment de chasseurs de *Vermland*, 1 régiment de la garde à cheval, 1 régiment de hussards dit *du Prince Royal*, 3 régiments d'artillerie; en tout, 7,692 hommes; 2° les troupes *indelta* (c.-à-d. partagées), cantonnées dans le pays. Elles reçoivent, en partie des propriétaires, en partie des biens de la couronne affectés à cet usage, outre une maison et une terre, une paie annuelle, soit en argent, soit en nature. Une fois par an, elles sont exercées pendant 4 semaines. Elles ne doivent pas dépasser la frontière; 33,405 hommes; 3° la *milice* de Gottland, pour le service intérieur de l'île; 7,621 hommes; 4° la *Beväring*, ou les troupes levés par la conscription. Tout citoyen suédois doit ce service de 20 à 25 ans; 95,295 hommes. Total de l'armée: 144,013 hommes. Les grands arsenaux de l'armée se trouvent à Stockholm, Gothembourg, et Christiansand; les ateliers pour les voitures militaires, les affûts et les caissons, à Vedevog et Iæder; les manufactures d'armes à feu, à Sœderhamn, Eskilstuna, Nordrtelgeog; les fabriques d'armes blanches, à Vira et à Eskilstûna; les grandes poudrières, à Aker, Forsebro, Husbykloster, et Fliseryd. Il y a une Académie royale des sciences militaires, chargée de répandre parmi les officiers de terre et de mer les connaissances qui leur sont utiles, une Ecole militaire à Carlsberg, et une Ecole d'artillerie à Marieberg.

L'état de la flotte, tel qu'il a été réglé par la diète pour l'exercice de 1857, comprend: 10 vaisseaux de ligne, 6 frégates, 4 corvettes, 4 bricks, 9 corvettes à vapeur, 20 schooners à canons, 77 chaloupes canonnières, 122 yoles canonnières, 6 bombardes, 22 avisos à vapeur, 2 yachts royaux, 21 transports, 594 chaloupes à rames; en tout, 897 bâtiments. De plus, 590 petits bâtiments à voiles. On divise cette force maritime en *grande* et *petite flotte*. La petite flotte ou flotte du Skärgord comprend les chaloupes canonnières et les petits bâtiments qui peuvent seuls s'aventurer au milieu des rochers si dangereux qui défendent l'approche des côtes de Finlande comme celle des côtes de la Suède elle-même. La charge de grand-amiral appartient au prince royal. Les principaux chantiers de construction et arsenaux maritimes sont à Stockholm, Carlscrona, et Gothembourg. Le mode de recrutement pour la marine est le même que pour l'armée de terre.

La marine marchande comptait en 1861 : 3,313 bâtiments de 153,426 lasts, 219 bâtiments à vapeur ayant ensemble une force de 8,970 chevaux, et un certain nombre de navires portant moins de 10 lasts. (Le last fort égale 2,448 kilog. ou environ 2 1/2 tonneaux. Le last léger, qui figure ordinairement comme last suédois dans les conditions d'affrétement, égale 2,020 kilog., ou un peu plus de 2 tonneaux de mer. Le tonneau de mer est de 1,000 kilog. en France, 20 quintaux en Angleterre, 2,000 livres en Allemagne, en Espagne, etc., et de 5,878 skeppunds suédois, chaque skeppund étant de 135 kilog. 53).

Les industries de la Suède sont variées. Le nombre des fabriques en 1860 s'élevait à 2,507; celui des métiers de tissage, à 4,710. On a extrait du sol suédois, en 1850, 1,440,114 skeppunds de minerai de fer. Les mines de Dannemora ont fourni à elles seules 106,599 skeppunds. Il y avait alors 228 hauts-fourneaux. La Suède a exporté, la même année, 2,879 skeppunds en bombes et boulets de canon. Les autres industries de la Suède sont celles du drap (grands magasins à Norkœping), des tissus de coton et de lin (en Vestrogothie), des toiles à voiles et à tentes, des soieries, de la rubanerie, des toiles peintes, des teintureries, des raffineries de sucre, du tabac, des esprits de pommes de terre et de grains, des tanneries et fabriques de cuir, des verreries, de la papeterie, des tuileries, des faïences, comme à Rörstrand, des coutelleries, comme à Eskiltuna, des fonderies de canons, comme à Finspäng, chez M. le baron de Wahrendorf. La valeur totale des fabrications s'élève à 100 millions de fr. environ. L'importation directe de la France en Suède (vins, eaux-de-vie, prunes, savons) avait atteint, en 1859, une valeur de 2,374,000 rixdalers riksmynt, ou 3,347,340 fr. L'exportation suédoise pour la France a été, en 1859, de 10,727,390 fr., et, pour l'Algérie, de 637,320 fr. (en 1846, de 1,618,800). L'importation totale en Suède a été de 51,092,310 fr. en 1850; de 104,679,810 en 1859. L'exportation générale de Suède a été de 52,395,650 fr. en 1850; de 111,202,470 en 1859. L'exportation suédoise des grains de toute sorte, non moulus, s'est élevée, en 1859, à 1,627,382 tonnes, etc. Il ne faut pas oublier la grande usine de Motala, pour la construction des machines à vapeur, principalement pour la marine (elle appartient à l'Etat), ni la grande exploitation des porphyres d'Elfdalen, appartenant à la couronne. — Le système décimal a été établi en Suède, en 1855, pour les monnaies, poids et mesures.

Histoire. La Suède n'a véritablement une histoire qu'à partir de sa conversion au christianisme. On ne sait rien de ses populations primitives, peut-être celtiques. L'immigration scandinave lui arrive trois cents ans av. J.-C., ou même, selon certains auteurs suédois, à la suite de l'expédition de Darius, fils d'Hystaspe, contre les Scythes, vers 500 av. l'ère chrétienne. L'immigration aurait traversé la Russie actuelle du S.-E. au N.-O., la Finlande, les îles d'Aland ou la côte septentrionale de la Baltique, et aurait peuplé d'abord la province d'Upland (Upsal et Stockholm). La tribu Scandinave placée en tête de cette immigration serait celle des Suiones, qui aurait donné son nom à la Suède. Une autre tribu, les Gothones ou Goths, serait peut-être venue par l'Allemagne du N., et aurait peuplé d'abord le Danemark et la Suède méridionale. Ainsi la race scandinave, bien que sœur cadette de la race germanique, n'aurait pas eu avec celle-ci, à l'origine, d'intimes correspondances. — Le christianisme ne devient religion établie en Suède que sous Olaf Skotkonung, baptisé en 1001 par un moine anglo-saxon. Ce roi est aussi le premier qui, ayant réuni la Suède propre et la Gothie, prend le nom de roi de Suède, au lieu de celui de roi d'Upsal. Le roi S^t Erik, 1155-1160, assure le triomphe de la religion chrétienne, non-seulement en Suède, mais encore dans la Finlande, qui, conquise par lui, restera province suédoise jusqu'en 1809. Stockholm n'est toutefois fondée qu'en 1254 par Birger Iarl, pour remplacer l'ancienne capitale politique, Sigtuna. — Les jalousies mutuelles qui divisaient les trois royaumes scandinaves ne pouvaient permettre, dès la fin du XIV^e siècle, une réunion comme celle qui fut tentée à Calmar en 1397, après que Marguerite de Valdemar, reine de Danemark et de Norvége, se fut fait reconnaître aussi en Suède, et eut fait élire comme héritier des trois couronnes son fils Eric de Poméranie. L'éligibilité du roi et l'intervention de l'influence allemande étaient, indépendamment des haines

réciproques, des obstacles insurmontables pour une telle union. Brisée une première fois en 1448, renouvelée en 1454, 1467, 1520, elle disparut entièrement en 1523. Gustave Vasa eut la gloire de revendiquer la nationalité suédoise, en renversant le roi danois Christian II, qui avait conquis sa patrie. Ce fut aussi pendant le règne de Gustave Vasa que l'assemblée de Westerâs et le concile d'Œrebro, 1529, à la suite des prédications des deux frères Laurent et Olaüs Petri, adoptèrent l'établissement de la doctrine luthérienne en Suède et le règlement d'une nouvelle liturgie. Fort de cette double gloire, aux yeux de ses sujets, de libérateur national et de réformateur religieux, Gustave eut un pouvoir à peu près absolu. Mais l'égarement et les malheurs de son fils Eric XIV, les troubles excités par une réaction catholique, et la domination du roi de Pologne Sigismond sur la Suède, ruinèrent de nouveau l'autorité royale. Les conquêtes de Gustave-Adolphe la relevèrent. Les guerres suscitées entre la Suède et la Pologne avaient inspiré à la première de ces deux puissances l'ambition de rester maîtresse absolue de la Baltique. Il fallait pour cela posséder les provinces du littoral de cette mer. On voit, pendant le règne de Gustave-Adolphe, les Suédois diriger vers ce but leurs expéditions. La Russie était bien peu puissante encore. Aussi Michel Romanov abandonne-t-il à Gustave, par la paix de Stolbova, en 1617, l'Ingrie et la Carélie, c.-à-d. le S. de la Finlande (Kexholm et Viborg). Gustave lui-même, pendant ses guerres avec la Pologne, enlève à cette nation Riga, la Livonie, Elbing et Marienbourg en Prusse. Tout semble ainsi plier devant ses armes, quand la guerre de Trente-Ans vient le détourner de ces petites expéditions, pour lui ouvrir une scène plus brillante. Il prit une part glorieuse à cette guerre, comme défenseur de l'Allemagne et du protestantisme opprimés par Ferdinand II Richelieu l'excitait et le soutenait dans cette carrière. Il fut tué, 1632, au moment où il allait sans doute constituer dans l'Allemagne du Nord tout un boulevard pour le protestantisme, faisant contre-poids à l'excès de la puissance autrichienne. De tels projets, conformes aux vues de la politique française, contenaient en germe la prochaine formation de la monarchie prussienne. La gloire de Gustave-Adolphe ne devait pas rester stérile pour son pays. Sous Christine, sa fille, la paix de Westphalie, conclue sous l'influence française et avec la coopération des plénipotentiaires suédois Oxenstiern et Salvius, fit de la Suède une puissance continentale, en lui donnant Brême, Werden, la Poméranie supérieure, Rugen, Stettin et Wismar, l'île de Wollin et les trois embouchures de l'Oder, enfin trois voix dans la diète germanique. Le traité de Bromsebro, 1645, lui avait cédé les provinces de Jemtland et de Herjedale, les îles de Gottland et d'Œsel, occupées jusqu'alors par le Danemark. Par la paix d'Oliva, 1660, sous Charles X Gustave, la Pologne céda complétement la Livonie et l'Esthonie. Par celle de Copenhague, la même année, le Danemark céda pour toujours la Scanie, les provinces de Halland, de Bleking et de Bohus. C'était un moment d'éclatante grandeur pour la Suède, maîtresse de la Baltique et puissance continentale; ce fut l'apogée de sa grandeur. Dès le règne de Charles XI, de nouvelles guerres avec le Danemark firent essuyer à la Suède des pertes que l'alliance française put seule compenser, et Charles XII commit la faute, au milieu de ses folles entreprises, d'éveiller la Russie, qui devint dès lors l'ennemie mortelle de la Suède. Guerres civiles des *Bonnets* et des *Chapeaux;* amoindrissement de l'autorité royale, ruinée par la diète et surtout par une noblesse que payaient les Russes; conquêtes des Russes, qui gagnent par la paix de Nystad, 1721, la Livonie, l'Esthonie, l'Ingrie et la Carélie, puis une partie de la Finlande en 1743; vains efforts de Gustave III, qui, après avoir rétabli l'autorité royale par la révolution du 19 août 1772, est tenu en échec par la Russie et la Prusse, et assassiné quand il allait jeter son pays dans la contre-révolution, en 1792; enfin, révolution de 1809, qui détrône Gustave IV, son fils, imprudent ennemi de Napoléon Ier, pendant que les Russes conquièrent la Finlande : voilà le résumé de l'histoire de la Suède dans le temps de ses derniers malheurs. A la suite de la révolution de 1809, qui donnait au pays une constitution représentative, Charles XIII, frère de Gustave III, avait été nommé roi. Mais il était sans héritier. En juin 1810, Bernadotte, prince de Ponte-Corvo, fut élu héritier de la couronne suédoise. Il prit part à la lutte des puissances européennes conjurées contre Napoléon Ier, en 1812. Il y gagna l'annexion de la Norvége, qui resta d'ailleurs fort indépendante, et y perdit la Poméranie, 1814. Toute la presqu'île scandinave se trouva réunie sous une seule dynastie, qui encouragea dans le Nord, plus qu'on ne l'avait fait encore, les progrès intérieurs de législation, d'industrie et d'agriculture. A. G.

SOUVERAINS DE LA SUÈDE.

Temps mythologiques.

Famille d'Ynglinga.

Familles d'Ivar et de Sigurd.

Sigurd Ring.
Ragnar Lodbrog.
Björn Jernsida.
Erik Björnsson et Refil.
Erik Refilsson.
Emund et Björn..... 829
Erik Emundsson, m.. 885
Björn Eriksson..... 935
Erik Segersäll..... 993
Olaf Skötkonung..... 1024
Anund Jakob..... 1052
Emund le Vieux.

Famille de Stenkil.

Stenkil, mort en..... 1066
Hakan le Rouge.
Inge l'ancien et Halstan.
Philippe (mort en 1118) et Inge le Jeune.

Familles de Sverker et d'Eric le Saint.

Sverker, mort en.... 1155
Erik le Saint, m.en.. 1160
Charles Sverkersson.. 1168
Kanut Eriksson..... 1195
Sverker Carlsson, m.. 1210
Erik Knutsson, m.en. 1216
Jean Sverkersson, m. 1222
Erik Eriksson, m.en. 1250

Les Folkungs.

Valdemar (déposé), meurt en..... 1302
Magnus Ladulâs..... 1290
Birger Magnusson (déposé)..... 1321
Magnus Eriksson (déposé), m. en..... 1374

Rois étrangers et de l'union.

Albert de Mecklembourg, roi en 1363 (déposé en 1389), mort en..... 1412
Marguerite, élue en Suède, 1388, fonde l'union, 1397, morte en..... 1412
Erik de Poméranie, élu en Suède, 1396, déposé en 1434, mort en..... 1459
Christophe de Bavière, élu en Suède, 1440, mort en..... 1448
Christian Ier d'Oldenbourg, roi en Suède en 1457, déposé en 1464, mort en..... 1481
Jean, élu en Suède, 1483, en possession du trône en 1497, déposé, 1501, m. en 1512
Christian II le Tyran, reconnu en Suède, 1499, en possession du trône, 1520, déposé, 1521, m. en... 1559

Régents suédois pendant l'union.

Engelbrekt Engelbrektsson, 1434, m. en..... 1436
Charles Knutsson Bonde, régent, 1436-1441
Bengt Jönsson et Nils Jönsson (Oxenstjerna), régents.... 1448
Charles Knutsson, roi de Suède, 1448, de Norvége, 1449-1450, déposé en 1457 et 1465, rétabli en 1464 et 1467, mort en... 1470
L'archevêque Jöns Bengtsson (Oxenstjerna), prince et régent de Suède, 1457-65-66
L'évêque Kettil Carlsson (Wase), régent, 1464
Erik Axelsson (Tott), régent, 1466-67.
Stenon Sture l'ancien, régent, 1471-97, 1501, mort en..... 1503
Svante Nilsson Sture, régent, 1504, m. en 1512
Sten Svantesson Sture, régent, 1512, m. en 1520

Famille de Vasa.

Gustave Ier, mort en. 1560
Erik XIV (déposé), empoisonné en..... 1577
Jean III, mort en.... 1592
Sigismond, roi de Pologne, déposé, 1604, mort en..... 1632
Charles IX, régent pendant l'absence de Sigismond, roi en 1604, mort en.. 1611
Gustave II Adolphe le Grand..... 1632
Christine, abdique en 1654, meurt en.... 1689

Famille de Deux-Ponts.

Charles X Gustave, m. 1660
Charles XI..... 1697
Charles XII..... 1718
Ulrique Eléonore, 1719, abdique en 1720 en faveur de son mari Frédéric Ier.

Famille de Hesse-Cassel.

Frédéric Ier, roi en 1720, mort en..... 1751

Famille de Holstein-Gottorp.

Adolphe-Frédéric, m. 1771
Gustave III..... 1792
Gustave IV Adolphe, déposé en 1809, m. 1837
Charles XIII, m. en... 1818

Famille de Ponte-Corvo.

Charles XIV Jean (Bernadotte), m... 1844
Oscar Ier, m..... 1859
Charles XV. A. G.

SUÉNON Ier, dit *Tyfve-skeg* (barbe fourchue), roi de Danemark, 985-1014, demanda à son père Harald une partie du royaume à gouverner, et, sur son refus, se révolta, et le tua d'un coup de flèche. Suénon rétablit les idoles, dévasta la Saxe, puis l'Angleterre, qu'il soumit au *Danegeld* (*V. ce mot*), et se fit même, dit-on, couronner roi à Londres. Son fils Canut le Grand lui succéda.

SUÉNON II ESTRITHSON, roi de Danemark, 1047-1074, fils d'Estrith, fille de Suénon Ier. Désigné pour la vice-

royauté, puis pour le trône par Magnus Ier, il lui succéda. Après une guerre de plusieurs années contre Harald, roi de Norvége, il envoya contre Guillaume le Conquérant son frère Esbern, qui prit York, puis se laissa gagner à prix d'or. Sous Suénon II commença la lutte entre l'Église et le trône; Adalbert, archevêque de Brême, le força de se séparer de Gytha, fille du roi de Suède Jacques Amund, sa parente et sa femme, puis l'engagea dans l'alliance de l'empereur Henri IV; mais ses soldats refusèrent de combattre les Saxons. Ayant fait assassiner dans une église de Roskild plusieurs seigneurs, l'évêque de cette ville le soumit à une longue pénitence. Adam de Brême, qui l'a vu, vante sa science, ses efforts pour convertir les pays voisins, et ne blâme que son incontinence. A. G.

SUÉNON III, roi de Danemark, 1147-57, était fils d'Eric Emund. Il lutta pendant tout son règne contre Canut V (*V. ce mot*), et fut enfin battu à Grathe, près de Viborg, par Valdemar, et tué dans un marais. A. G.

SUESSA AURUNCA, auj. *Sezza*, v. des Aurunces, dans le Latium nouveau, à l'E. de la voie Appienne, entre Minturnes et Teanum, au milieu d'une contrée ravissante, appelée *Vescinus ager* (d'où la ville s'est appelée jadis elle-même *Vescia*), et sur le penchant occidental du mont Massique. Patrie de Lucilius. Colonie romaine dès la guerre du Samnium, mais colonisée de nouveau ensuite sous le nom de *Julia felix*.

SUESSA POMETIA, anc. v. des Volsques, dans le Latium nouveau, au S. de Forum Appii, conquise par les Romains dès le règne de Tarquin le Superbe, et plus tard prise encore et détruite par C. Servilius, et, dès lors, comptée par Pline parmi les 23 villes depuis longtemps détruites dans le territoire des marais Pontins, qui auraient pris leur nom d'elle, au lieu que Strabon parle de Suessa comme d'un lieu encore existant.

SUESSIONS, *Suessiones*, peuple de la Gaule (Belgique IIe, au S.), entre les Véromanduens au N., les Bellovaques à l'O., les Catalauniens au S., et les Rèmes à l'E.; villes princip.: *Noviodunum* ou *Suessiones* ou *Augusta Suessionum* (Soissons). Leur territoire forma plus tard le Soissonnais.

SUESSULA, auj. *Maddaloni*, v. de Campanie, à 16 kil. S.-E. de Capoue.

SUÉTONE, *Caius Suetonius Tranquillus*, biographe latin, qui paraît être né au commencement du règne de Vespasien, entre l'an 815 et 826 de Rome, fut secrétaire d'Adrien, qui le renvoya pour avoir montré peu de respect à l'impératrice Sabine. Il fut aussi tribun d'une légion. Il avait écrit les *Vies des Douze Césars*, celles des *Grammairiens* et des *Rhéteurs illustres*, des *Poëtes*, et des *Rois*; il nous reste les *Douze Césars*, un passage des *Grammairiens*, quelques *Rhéteurs*, et quelques fragments des *Poëtes*. Suétone, dans ses *Césars*, ne suit pas l'ordre chronologique, et ne relève les anecdotes d'enfance que lorsqu'elles sont importantes pour faire connaître le prince. A cette époque, toute l'histoire était tellement renfermée dans celle des chefs de l'Etat, qu'en ne s'occupant que d'un homme, il se trouve avoir fait l'histoire de l'Empire romain. Il a une grande perspicacité, connaît bien les hommes, a compulsé les Mémoires du temps et les titres de famille, analysé très-exactement la vie des princes; mais c'est un anecdotier plutôt qu'un biographe, et il n'a aucune des qualités qui pourraient lui mériter le titre d'historien qu'on lui donne vulgairement. Ses récits, agencés sans art, sont, en outre, faits avec une impassibilité que n'émeuvent ni les vertus, ni les crimes. Les principales éditions de Suétone sont celles de Rome, 1470, in-fol.; de Paris, *ad usum Delphini*, 1684, in-4°; de Duker, Leyde, 1751, 2 vol. in-8°; de Wolf, Leipzig, 1802, 4 vol. in-8°; de Baumgarten-Crusius, 1816-18, 3 vol. in-8; de Hase, dans la *Bibliothèque latine* de Lemaire, 1828, 2 vol. in-8°. Il a été traduit en français par Laharpe, 1770; Delisle de Sales, sous le pseudonyme d'Ophellot de la Pause, 1771; Maurice Lévesque, 1807; de Golbéry, dans la *Biblioth. latine-française* de Panckoucke, 1832-33, 3 vol. in-8°; E. Pessonneaux, 1856, in-18. *V.* Almeida, *In Suetonium... commentationes* VIII, La Haye, 1727, in-4°; Krause, *De C. Suetonii fontibus et auctoritate*, Berlin, 1831, in-8°; Schweiger, *De fontibus atque auctoritate vitarum* XII *imperatorum Suetonii commentatio*, Gœttingue, 1830, in-4°; Poret, *Examen littéraire des Douze Césars de Suétone*, Paris, 1819. D—R.

SUETONIUS PAULINUS, habile général romain, soumit, pendant le règne de Claude, la Mauritanie révoltée, réduisit, en 59 ap. J.-C., plusieurs peuples de Grande-Bretagne, conquit Mona (Anglesey) malgré les Druides, vainquit les Icènes révoltés sous la conduite de Boadicée, et fut rappelé par les intrigues du procurateur de Bretagne. En 69, chef de l'armée de l'empereur Othon, il perdit la bataille de Bédriac contre Vitellius, et voulut se faire, auprès de ce prince, un mérite de sa défaite, comme s'il l'eût volontairement préparée.

SUÈTRES, *Suetri*, peuple de la Gaule (Alpes Maritimes); v. princip.: *Salinæ*, auj. Saillans (Var).

SUÈVES, *Suevi*, grand peuple de l'anc. Germanie, dans le groupe des Hermions (*V.* GERMANIE). En 406 ap. J.-C., une partie se réunit aux Burgondes, aux Vandales et aux Alains pour envahir la Gaule, passa avec les deux derniers peuples en Espagne, 409, et, sous la conduite d'Hermanric, fonda, au N.-O. de la péninsule, un royaume qui s'étendit bientôt sur la Lusitanie, mais que Léovigilde, roi des Wisigoths, détruisit en 585. D'autres Suèves, compris dans la confédération des Alémans, ont laissé leur nom à la Souabe.

SUÈVES (Mer des), nom donné quelquefois par les Anciens à la mer Baltique.

SUEVIA, nom latin de la SOUABE.

SUEZ, en arabe *Soueys*, anc. *Arsinoé* ou *Cleopatris*, v. de la Basse-Egypte, sur la côte S. de l'isthme de son nom, port peu profond sur le golfe de Suez (anc. golfe d'Héroopolis), qui forme l'extrémité N.-O. de la mer Rouge, à 133 kil. E. du Caire, et à 120 kil. de toute terre cultivée; par 29° 58' 37" lat. N. et 30° 11' 4" long. E.; 5,000 hab. Chantiers de construction pour le cabotage entre cette ville et Djiddah. Station des paquebots anglais pour Bombay et Calcutta. Entrepôt du commerce du Caire avec l'Inde et la Syrie; ce commerce se fait par caravanes, et donne environ 100,000 charges de chameaux, aller et retour. La ville est mal bâtie, et d'aspect misérable; on y manque d'eau et de végétation. Elle reçoit, chaque année, pour 25 millions de fr. de marchandises de transit, et 20,000 voyageurs, anglais, ou pèlerins de la Mecque, — Chemin de fer pour le Caire et Alexandrie. B.

SUEZ (Isthme de), langue de terre qui joint les continents asiatique et africain, entre la mer Rouge et la Méditerranée; largeur, 117 kil. Ses deux points extrêmes sont Péluse et Suez. Il forme une dépression longitudinale, résultat de l'intersection de deux plaines descendant par une pente insensible, l'une de l'Egypte, l'autre des premières collines de l'Asie. Sol sablonneux, très-accidenté, et où l'on rencontre plusieurs lacs salés.

SUEZ (canal de), dans l'antiquité, au moyen âge, et à l'époque du règne de Napoléon III. Sésostris eut le premier l'idée de joindre, par un canal, la Méditerranée et la mer Rouge, mais en se servant de l'intermédiaire du Nil. Les travaux, commencés par lui, furent poursuivis par Néchao, Darius Ier, Ptolémée Philadelphe, et terminés sous les premiers Lagides. Le canal partait de la branche orientale ou Pélusiaque du Nil, aux environs de Bubaste, et débouchait à Arsinoé (Suez), à la pointe du golfe Arabique. Sa longueur était de 200 kilom. environ; sa profondeur, de 10 mèt.; et sa largeur, calculée pour donner passage à deux trirèmes de front. L'Océan étant, par ses marées seulement, plus haut que la Méditerranée, des écluses rachetaient le dénivellement. Pendant les révolutions que subit l'Egypte, à l'époque romaine, le canal fut abandonné et s'obstrua; Trajan et Adrien le rendirent de nouveau navigable, et leurs successeurs l'entretinrent jusqu'au commencement du VIe siècle. Il était encore obstrué lorsqu'au VIIe siècle les Arabes conquirent l'Egypte. Amrou, lieutenant du calife Omar, le fit recreuser, et porta la prise d'eau vers le Vieux-Caire, ce qui produisit un cours de 320 kilom. Le canal fut abandonné de nouveau quand les califes allèrent résider à Damas, et qu'ils voulurent faire prendre au commerce la direction du golfe Persique et de l'Euphrate. Le calife Al-Mançour en fit fermer l'embouchure, l'an 775 de J.-C., et par là le ruina tout à fait. Il reste encore des traces visibles de ce canal. — *Canal maritime de Suez* (en construct. auj., 1860). Il fut conçu par M. Ferd. de Lesseps en 1854, étudié et tracé en 1855 par deux ingénieurs français au service de l'Egypte, MM. Linant-Bey et Mougel-Bey, autorisé en 1856 par Mohammed-Saïd, vice-roi d'Egypte. Suivant le projet, le canal irait de Péluse à Suez, en suivant une ligne un peu serpentine. Sa longueur serait de 160 kilom., environ; il aurait 75 mèt. de large à la ligne d'eau, 6 mèt. de tirant d'eau à basse mer, et 7m,50 à mer haute. A Péluse et à Suez, il entrerait dans la mer au moyen d'une double digue en pierre, de 6,000 mèt., et de 4,500 mèt., pour atteindre les points où l'eau a 7 à 8 mèt. de profondeur, nécessaires aux gros navires. Ces deux embouchures seraient pourvues chacune d'une écluse de passage, les seules du canal, et pouvant servir d'écluse de chasse pour combattre les ensablements; une digue à pans, jetée en avant dans la mer, les protégerait contre les tempêtes. La dépense de cette ma-

gnifique entreprise est évaluée à 200,000,000 de fr., y compris un canal de navigation fluviale et d'irrigation, dérivé du Nil, qui a été ouvert en 1862. C. D—Y.

SUFFÈTES. *V.* CARTHAGE et PHÉNICIE.

SUFFETIUS. *V.* MÉTIUS FUFFÉTIUS.

SUFFETULA. *V.* SPAITLA.

SUFFIBULUM, voile de Vestale chez les anc. Romains. Il était blanc, quadrangulaire, bordé de pourpre, et descendait jusqu'au jarret. C. D—Y.

SUFFOLK (Comtes de), titre successivement porté par les familles anglaises de la Pole ou de Poll, 1388, de Brandon, 1513, et de Howard, 1603.

SUFFOLK (William POLL, comte, puis marquis et duc de), servit sous Henri V contre la France, se signala au siége de Rouen en 1419, reçut, en 1429, le commandement en chef des troupes qui assiégeaient Orléans, et fut contraint par Jeanne d'Arc de se retirer; la même année, elle le battit encore et lui enleva Jargeau. Plus tard, il fut accusé de trahison et de concussion, et décapité, 1451.

SUFFOLK (Charles BRANDON, duc de), ami d'enfance et favori de Henri VIII, fut créé duc en 1513, ramena de France, après la mort de Louis XII, Marie d'Angleterre, jeune veuve de ce prince, lui plut, et obtint sa main, 1515.

SUFFOLK, comté de l'E. de l'Angleterre, entre la mer du Nord à l'E., les comtés de Norfolk au N., de Cambridge à l'O., et d'Essex au S.; 90 kil. sur 45; 336,271 hab. Rivières : l'Ouse et la Waveney qui le bornent au N., la Stour qui le limite au S. Ses manufactures de laine ont décliné. Fabr. d'étoffes de soie à Hadleigh et Glemsford. Exploit. de pierres à feu à Brandon. Récolte de houblon. Beau bétail. Capitale, *Ipswich*; villes princip. : Bury-St-Edmund, Woodbridge, Framlingham, Mildenhall, Brandon, Lavenham, Stowmarket, Lowestoft.

SUFFRAGE UNIVERSEL, système de vote par l'universalité des citoyens pour l'élection des représentants et des magistrats, l'adoption des lois ou des mesures d'intérêt général. Il était d'usage chez les Anciens, dans les républiques démocratiques, particulièrement en Grèce (*V.* LYCURGUE, SOLON), et à Rome, pour tous les citoyens, quelquefois avec une restriction d'âge pour les vieillards (*V.* CITÉ ROMAINE). Il embrassait toutes les magistratures. — Le suffrage universel fut introduit pour la première fois en France par la Constitution de 1791, mais pour les citoyens inscrits au rôle de la garde nationale et payant une contribution équivalant à 3 journées de travail. Ils élisaient directement les magistrats municipaux, et choisissaient seulement les électeurs chargés d'élire aux fonctions supérieures. — La Constitution de 1793 ne mit aucune condition à l'aptitude de l'électeur, et rendit toutes les élections directes; — celle de l'an III rétablit les restrictions de 1791; — celle de l'an VIII, et l'acte de 1802 qui la modifia, n'exigèrent aucune contribution pour le droit de suffrage, mais établirent trois degrés d'élection (*V.* CONSTITUTION DE L'AN VIII), qui, en rebutant les citoyens, rendit ce droit à peu près illusoire. — Le suffrage universel direct a été proclamé de nouveau à la révolution de 1848, par décret du 5 mars du gouvernement provisoire; la loi organique du 19 mars 1849 le régla; celle du 31 mai 1850 le modifia; et la Constitution du 14 janvier 1852, du second Empire, l'a maintenu : il s'applique à l'élection des membres du Corps législatif, des conseils généraux et des conseils municipaux, et tout citoyen majeur de 21 ans, jouissant de ses droits civils, peut l'exercer. — Le suffrage universel a été employé encore dans des circonstances extraordinaires, telles que le vote sur les Constitutions de 1793, de l'an III et de l'an VIII; sur le Consulat à vie, 1802; l'établissement de l'Empire, 1804; la présidence et les pouvoirs extraordinaires de Louis-Napoléon, décembre 1851; le rétablissement de l'Empire, décembre 1852.

SUFFREN-SAINT-TROPEZ (Pierre-André, bailli de), l'un des plus grands hommes de mer de la France, né en 1726 au château de St-Cannat (Provence), m. en 1788, entra dans la marine royale en 1743, fit plusieurs campagnes contre les Anglais, devint enseigne en 1747, et tomba entre leurs mains au combat de Belle-Isle en 1748. Il fut admis dans l'ordre de Malte en 1749, y obtint le titre de bailli, servit avec distinction sur l'escadre de La Galissonnière, contribua à la prise de Mahon en 1756. En 1765, il fit partie de la malheureuse expédition de Larache. Commandant de vaisseau, en 1778, dans la flotte de l'amiral D'Estaing, qui allait seconder Haider-Ali dans les Indes, on lui confia, en 1781, cinq navires, à la tête desquels il ruina au Cap l'escadre du commodore Johnston. Nommé chef de l'escadre des Indes, 1782, il fit alliance avec Haider-Ali, livra en sept mois quatre combats à l'amiral anglais Hughes, prit Négapatam et Trincomale, et maintint sa supériorité jusqu'à la paix de Versailles, 1783. On créa pour lui une 4e place de vice-amiral, qui fut supprimée après sa mort. *V.* Roux, *Le bailli de Suffren dans l'Inde*, 1863, in-8°. — Son frère, Louis-Jérôme Suffren, né en 1722, évêque de Sisteron, puis de Nevers, fit creuser en 1780, aux environs de Sisteron, un canal qui a gardé son nom, et dont l'établissement a donné une valeur considérable au pays.

SUGER (L'abbé), né d'une famille pauvre, vers 1080, près de St-Omer (comté de Flandre), ou à St-Denis en France, ou à Touri, dans la Beauce, m. en 1152, fut condisciple de Louis VI à l'abbaye de St-Denis, dont les moines l'avaient accueilli et élevé. Nommé abbé en 1123, il réforma, sur l'invitation de St Bernard, ce monastère, puis, ministre et conseiller de Louis VI et de Louis VII, rendit une sévère justice, corrigea les lois, dirigea les négociations extérieures et la guerre, et seconda enfin l'essor de la révolution communale. Pendant la 2e Croisade, qu'il avait désapprouvée, il fut investi de la régence du royaume, 1147-49, et mérita le nom de *Père de la Patrie*, que Louis VII lui donna le premier. Suger blâma le divorce de Louis VII. Lui-même, en 1152, cédant aux sentiments de l'époque, il prêcha et prépara une Croisade; 10,000 pèlerins étaient rassemblés, quand il mourut, à 70 ans environ. Pendant les dix dernières années de sa vie, au milieu du tumulte des affaires et de l'opulence de sa haute position, il vécut dans les rigueurs de la plus austère piété. On a de Suger une *Vie de Louis VI*, en latin, quelques écrits sur l'administration de l'abbaye de St-Denis, et des *Lettres*, où il est partial pour les rois (*V.* les Collections de Duchesne, t. IV, de Martène, et de M. Guizot, t. VIII). Suger, politique habile, affermit la puissance royale à l'intérieur et à l'extérieur, éleva la condition des paysans, protégea l'agriculture, le commerce, l'industrie, et posa les premiers fondements de l'administration publique et des finances. Le premier, dit-on, il fit recueillir les *Grandes Chroniques* de St Denis, achevées sous Louis IX, et commença une réédification de la cathédrale de St-Denis, 1140. *V.* *Histoire de Suger*, par D. Gervaise, Paris, 1732; Garat, *Eloge de Suger*, 1778; F. Combes, *l'Abbé Suger, histoire de son ministère et de sa régence*, 1853, in-8°; M. P. Clément, *Portraits historiques*, Paris, 1855, in-8°; A. Huguenin, *Suger et la monarchie française au* XIIe *siècle*, Paris, 1857, in-8°.

SUGGESTUS ou SUGGESTUM, espèce de grand piédestal pour haranguer la foule, chez les anc. Romains; c'était, dans les villes, une construction permanente, en pierre : les fameux *Rostres* de Rome (*V. ce mot*) étaient un Suggestum; et dans les camps une construction de gazon, de pierres sèches, ou un échafaud de bois. C. D—Y.

SUHL, v. des Etats prussiens (Saxe), à 50 kil. S.-O. d'Erfurt, sur l'Aue ou Lauter; 7,000 hab. Direction et tribunal des mines. Forges à fer, fabr. d'armes renommées, de quincaillerie, et de cuirs.

SUHM (Pierre-Frédéric), historien, né à Copenhague en 1728, m. en 1798, fils d'un amiral, fut assesseur au tribunal de la cour en 1748, puis gentilhomme de la chambre, conseiller de conférence, chambellan, et enfin historiographe royal. Ses plus importants ouvrages sont : *Essai de quelques améliorations dans l'ancienne histoire danonorvégienne*, 1 vol. in-4°, 1757; *Esquisse historique sur l'origine des peuples, introduction à l'histoire de ceux du Nord*, 1 vol. in-4°, 1769; *De l'origine des peuples du Nord*, 1 vol. in-4°, 1770, *d'Odin et de la mythologie scandinave*, 1 vol. in-4°, 1771; *Histoire de l'émigration des peuples du Nord*, 2 vol. in-4°, 1772-3; *Histoire critique du Danemark au temps du paganisme*, 4 vol. in-4°, 1774-81; *Histoire du Danemark*, 14 vol. in-4° (jusqu'à 1400), 1782-1824. Il a fait imprimer, 1789 et 1794, en arabe et en latin, des *Annales moslémici Abul-fedæ*, traduites par Reiske, et les 4 derniers vol. des *Scriptores rerum danicarum* de Langebek. A. G.

SUIDAS, lexicographe grec dont la patrie et l'époque sont inconnues, et que l'on suppose généralement avoir vécu vers le Xe siècle. Il est auteur d'un *Lexique* historique, biographique, et géographique, où l'on trouve une foule de détails sur les écrivains de l'antiquité, dans tous les genres, et un assez bon nombre de passages d'auteurs auj. perdus. Les meilleures éditions sont celles de Ludolf Kuster, Cambridge, 1705, 3 vol. in-fol., avec la traduction latine de Jér. Wolf, revue par Portus; de Gaisford, Oxford, 1834, 3 vol. in-fol.; et de Bernhardy, Halle, 1834-45, 2 vol. in-4°. P—T.

SUINDINUM ou CENOMANI, v. de la Gaule (Lyonnaise 3e), capitale des Cénomans; aujourd'hui *Le Mans*.

SUINTILA, roi des Wisigoths d'Espagne, 621-31, par l'élection des grands, réforma les lois, protégea le peuple contre l'oppression des ducs et des comtes, chassa des Algarves les Romains de l'empire d'Orient, mécontenta la nation en associant au trône son fils Ricimer, encore enfant, et fut détrôné par Sisenand, gouverneur de la Septimanie.

SUIONES, anc. peuple de la Scandinavie, originaire, à ce qu'on croit, de la Germanie, paraît avoir donné son nom à la Suède, qu'on appelait *Suconia* au moyen âge.

SUIPACHA, riv. de Bolivie. *V.* JUAN (SAN-).

SUIPPES, ch.-l. de canton (Marne), arr. et à 24 kil. N.-N.-E. de Châlons, sur la Suippe; 2,150 hab. Filatures de laines; fabriques de châles, mérinos, flanelles et napolitaines. Commerce de bestiaux, grains et laines.

SUIR, riv. d'Irlande (Munster), naît dans le comté de Tipperary, passe à Waterford, et se joint au Barrow pour former le hâvre de Waterford; cours de 155 kil., navigable depuis Carrick.

SUISSE ou CONFÉDÉRATION HELVÉTIQUE, *Helvetia* des Anciens, Etat de l'Europe centrale, bornée au N. par le grand-duché de Bade, dont elle est séparée par le Rhin, au N.-E. par le lac de Constance, qui la sépare du Wurtemberg et de la Bavière, à l'E. par le Tyrol et la principauté de Lichtenstein, au S. par les Alpes qui la séparent de l'Italie, à l'O. par la France (Haute-Savoie, Ain, Jura, Doubs, Haut-Rhin), dont elle est séparée par les Alpes, le Léman, le Rhône, le Jura, et le Doubs, entre 3° 44′ et 8° 5′ long. E., 45° 50′ et 47° 50′ lat. N.; 348 kil. de l'O. à l'E., sur 212 du N. au S. Superf.: 41,418 kil. carrés. Pop. : 2,534,240 hab. Cap., *Berne*, siége du gvt fédéral; c'était avant 1848, alternativement Berne, Zurich, et Lucerne, chacune pendant 2 ans. — *Description physique.* La Suisse est un des pays les plus montagneux de l'Europe, et le plus élevé, avec le Tyrol et la Savoie. Les Alpes centrales en couvrent la plus grande partie, et en font une des plus belles et des plus curieuses contrées du monde. Elles s'y divisent en groupes ou massifs du St-Bernard, des Aiguilles-Rouges, du Simplon, du St-Gothard, du Finsteraarhorn, et du Selvretta. Le Jura traverse les cantons de Vaud, Neuchâtel, Berne, Soleure, Bâle et Argovie, du S.-O. au N.-E. On donne le nom de *plateau de la Suisse* (*Hochebene*) à une plaine onduleuse qui commence à l'extrémité N. du lac de Genève, se continue jusqu'au lac de Constance, et se termine à la *Wasser Scheide*, chaîne de collines boisées entre le Rhin et le Danube. L'altitude de ce plateau varie de 250 à 390 mèt. — Les glaciers des Alpes sont les réservoirs qui alimentent les plus grands fleuves de l'Europe, et la Suisse est proportionnellement la contrée européenne la plus riche en eaux. Le Rhin et le Rhône prennent naissance au St-Gothard. Le Rhin reçoit l'Aar, dont le bassin s'étend de l'O. à l'E. depuis le lac de Joux jusqu'à la frontière des Grisons, et qui, grossi de la Limmat et de la Reuss, apporte au fleuve les eaux de 14 cantons. Le Tésin traverse le canton auquel il a donné son nom; l'Inn arrose une partie de la Valteline et du pays des Grisons. La plupart de ces cours d'eau sont en partie navigables. — La Suisse renferme un nombre considérable de lacs : les principaux sont ceux de Genève, de Constance, de Neuchâtel, de Lucerne ou des Quatre-Cantons, de Zurich, de Lugano, de Thun, de Bienne, de Brienz, de Morat, de Zug, de Wallenstadt, de Sempach, de Hallweil, etc. On compte dans les Hautes-Alpes plus de 60 petits lacs, entre 660 et 1,600 mètres au-dessus du niveau de la mer.—Les canaux sont au nombre de sept : ce sont ceux de Mœllis et de la Linth, conduisant les eaux de la Linth dans le lac de Wallenstadt; d'Entreroches, destiné à réunir le lac de Neuchâtel au lac de Genève (inachevé); de Stockalper, de la Kander, de la Lütschine, du Renggbach, de la Glatt.—Le climat de la Suisse est généralement froid; il varie beaucoup, suivant le degré d'élévation et l'exposition des lieux; en 8 ou 10 heures de marche, on passe du froid le plus rigoureux à la température des contrées méridionales : dans certaines localités le thermomètre centigrade monte jusqu'à + 31; dans quelques endroits il est descendu jusqu'à — 31. La pluie est tout aussi inégalement répartie. La température moyenne des villes principales est de + 8° 50 pour l'été, et de — 10° 25 pour l'hiver. Elle est, au St-Bernard, de 0°,99. En général, l'air est serein, pur et salubre, excepté dans les plaines ou les vallées basses et humides. Les orages sont fréquents et d'une violence extrême; la grêle cause annuellement de grands ravages. Les tremblements de terre se font souvent sentir; on en compte près de 600 depuis le XVIe siècle. — Quelques régions de la Suisse sont d'une grande fertilité; mais plus du quart de la superficie totale, occupé par les eaux, les glaciers ou les rocs, est stérile. La récolte des grains est insuffisante, et le blé étranger entre pour un tiers dans la consommation. Quatre cantons seulement suffisent à leurs besoins : Lucerne, Fribourg, Soleure et Schaffhouse. La culture de la pomme de terre est considérable; sauf Uri, Untervalden, Appenzell et Bâle-Ville, tous les cantons récoltent ce qu'ils consomment. La Suisse produit du vin (Tésin, Valais, Zurich, 900,000 hectol.), des fruits, du chanvre et du lin, des plantes officinales, et beaucoup de bois. A mesure qu'on monte sur les montagnes, on voit la végétation changer et dépérir, les hommes et les troupeaux diminuer de taille et de force. Au pied de ces gigantesques barrières sont les richesses des campagnes cultivées; viennent ensuite les noyers, les châtaigniers, et les arbres dont les feuilles tombent en automne; la culture du froment y varie entre 1,250 et 1,350 mètres d'altitude. On trouve des chênes jusqu'à 900 mètres; les hêtres cessent en se rabougrissant à 1,465 mètres, et la forêt ne se compose plus que d'érables, d'épicéas, de sapins, et de sorbiers des oiseleurs; les arbres verts, tels que le sapin et le mélèze, y cessent vers 1,800 mètres; on rencontre encore le bouleau vers 2,000 mètres, et le pin cembre vers 2,100 mètres. Au-delà ne se trouvent plus que d'humbles taillis, puis la verdure disparaît insensiblement, les lichens seuls couvrent les rochers; enfin la nature, longtemps chétive et laide, devient imposante et terrible, et montre, au-dessus des noirs sapins, une ceinture de neiges et de glace d'une prodigieuse élévation. Les vallées et les pentes moyennes présentent de vastes et excellents pâturages, qui nourrissent de nombreux troupeaux. On entretient annuellement près d'un million de têtes de gros bétail. Les bêtes à cornes ont envahi les hautes montagnes aux dépens des moutons et des chèvres. Le beurre et le fromage forment une branche importante de l'industrie du pays. Les animaux particuliers à la Suisse sont la marmotte, le bouquetin, et le chamois. Ces deux derniers deviennent très-rares. Les lacs sont poissonneux. Les richesses minérales consistent en granit, marbre, albâtre, cristal, fer, cuivre, etc. Mais l'exploitation des mines n'est pas active. Il y a beaucoup de sources minérales et thermales. On compte 246 bains, dont les plus renommés sont ceux de Baden (Argovie), Blumenstein, Gurnigel (Berne), l'Alliaz, Bex (Vaud), Lavey, Louesche (Valais), St-Moriz (Grisons), Pfœfers (St-Gall), etc.

Gouvernement. D'après la constitution du 12 septembre 1848, la Confédération se compose de 22 cantons souverains. Chaque canton s'administre d'après sa constitution particulière; mais toutes les constitutions cantonales doivent assurer l'exercice des droits politiques d'après des formes républicaines, représentatives ou démocratiques. La liberté des cultes chrétiens, de la presse, du droit d'association et de pétition, est garantie. L'autorité est exercée par 3 pouvoirs : 1° l'*Assemblée fédérale*, composée de deux sections, le *Conseil national* et le *Conseil des Etats*; 2° le *Conseil fédéral*, ou pouvoir exécutif; 3° le *Tribunal fédéral*. Le Conseil national se compose de députés élus directement par le peuple (à raison d'un député par 20,000 âmes), pour 3 ans; le Conseil des Etats se compose de 44 députés (2 par canton), et le Conseil fédéral, de 7 membres nommés pour 3 ans par l'Assemblée fédérale, et choisis parmi tous les citoyens éligibles au Conseil national. Le Tribunal fédéral est formé de 11 membres, nommés pour 3 ans par l'Assemblée fédérale; il remplit la double fonction de Cour civile, où il juge les différends entre les cantons, entre la Confédération et un canton, etc.; et de Cour d'assises, pour connaître des cas de haute trahison, des crimes contre le droit des gens, etc. Tout Suisse, âgé de 20 ans révolus, est électeur; tout électeur et laïque est éligible.

Armée. L'effectif de l'armée fédérale est, en 1862, de 186,389 hommes, dont 81,257 d'armée régulière; 43,284 de réserve; et 61,848 de landwehr.

Budget. Le budget de 1864 est de 17,806,300 fr. pour les recettes, et de 19,556,300 fr. pour les dépenses. Les budgets des cantons réunis l'emportent de moitié environ sur celui du pouvoir central. En 1850, la Suisse a adopté le système monétaire français. Voici la liste des cantons, par ordre d'admission dans la Confédération :

Cantons.	*Chefs-lieux.*
1. Zurich.	Zurich.
2. Berne.	Berne.
3. Lucerne.	Lucerne.
4. Uri.	Altorf.
5. Schwytz.	Schwytz.
6. Unterwalden { Oberwalden. Nidwalden.	Sarnen.

Cantons.	*Chefs-lieux.*
7. Glaris.	Glaris.
8. Zoug.	Zoug.
9. Fribourg.	Fribourg.
10. Soleure.	Soleure.
11. Bâle { ville. / campagne.	Bâle.
12. Schaffhouse.	Schaffhouse.
13. Appenzell { Rhodes intér. / Rhodes extér.	Appenzell.
14. Saint-Gall.	Saint-Gall.
15. Grisons { Ligue Grise. / Ligue de la maison de Dieu. / Ligue des dix droitures.	Coire.
16. Argovie.	Aarau.
17. Thurgovie.	Frauenfeld.
18. Tessin.	Bellizona.
19. Vaud.	Lausanne.
20. Valais (conféd. des 13 dizaines).	Sion.
21. Neuchâtel.	Neuchâtel.
22. Genève.	Genève.

Industrie et commerce. L'horlogerie et la joaillerie ont atteint, dans la Suisse française, un haut degré de perfection. Dans le N. et dans l'O., on s'occupe surtout de la fabrication des étoffes de soie (Zurich), des rubans de soie (Bâle), des mousselines, indiennes, etc. (St-Gall et Schaffhouse); Berne fabrique les tissus de lin et de chanvre, le linge damassé, etc. Placée entre l'Allemagne, l'Italie et la France, la Suisse fait un commerce de transit considérable. Bâle, Berne, Genève, Zurich, Lucerne, Coire, sont les places les plus importantes. La population ouvrière de la Suisse est de 296,218 hommes et 300,000 femmes et enfants, soit 25 pour 100 de la population.

Instruction publique. Elle est très-répandue : les parents sont tenus de faire instruire leurs enfants, sous peine d'amende et même d'emprisonnement. L'instruction est gratuite pour les pauvres à tous les degrés. La Suisse française fournit des instituteurs et des institutrices à tous les pays du N. de l'Europe. Les pensionnats sont nombreux, bien dirigés, et attirent un grand nombre d'élèves de l'étranger. Il y a trois universités, Bâle, Zurich, et Berne, organisées comme les universités allemandes, et à Zurich, une école polytechnique. Genève et Lausanne ont des Académies où se font des cours assez semblables à ceux de nos Facultés de France. On compte 8 lycées : Lucerne, Fribourg, Soleure, Schaffhouse, Sion, Lugano, Einsiedeln, Coire. L'Académie de Neuchâtel, et les maisons de Jésuites à Fribourg et à Sion, ont été supprimées en 1848. Les Universités et les Académies sont protestantes, et tous les lycées catholiques. La presse périodique a pris un développement considérable. Il se publie plus de 200 journaux : 155 en allemand, 45 en français, 5 en italien, 1 en roman. Le journal officiel est la *Feuille fédérale*.

Populations et langues. La population est de 2,534,240 hab., dont 2,455,000 indigènes ; elle appartient à quatre races distinctes, parlant chacune un idiome différent : les Allemands, qui occupent le N. et l'E., parlent un allemand assez rude, qui se divise en plusieurs patois ; ils sont au nombre de 1,840,000, dans les cantons de Bâle, Argovie, Zurich, Schaffhouse, Thurgovie, St-Gall, Appenzell, Lucerne, Zug, Schwytz, Uri, Unterwalden, Glaris, et dans une partie de ceux de Soleure et de Berne. Les Français (590,000) occupent les cantons de Genève, Vaud, Valais, Neuchâtel, une grande partie de Fribourg, quelques vallées des cantons de Bâle et de Berne, une partie de Soleure ; la langue y est parlée assez purement, et renferme seulement quelques idiotismes locaux. Les Italiens (138,500), sont répandus dans le Tésin, quelques vallées des Grisons, et une partie du Valais. Les Rhètes ou Romans (45,000), qui habitent les Grisons, l'Oberland et l'Engadine, parlent la langue romane, sorte de latin corrompu. Malgré cette diversité de races et de langues, une longue communauté d'intérêts a fait de la Suisse une véritable nation, et donne à ce peuple une physionomie particulière. Sa constitution physique est vigoureuse, ses mœurs sont simples et laborieuses ; son caractère est loyal, brave, et empreint d'un vif amour de la patrie.

Religions. Les trois cinquièmes de la population sont protestants (1,483,298) de la *communion* dite *helvétique*. Le reste (1,040,469) est catholique. Les cantons protestants sont : Bâle, Zurich, Schaffhouse, Genève, Vaud, Neuchâtel, Berne ; les cantons catholiques : Soleure, Valais, Tésin, Fribourg, Lucerne, Zug, Schwytz, Uri, Unterwalden ; les cantons mixtes : Argovie, Thurgovie, St-Gall, Appenzell, Grisons, Glaris. On trouve encore en Suisse des Anabaptistes, quelques frères Moraves, et environ 4,000 Juifs ; mais ceux-ci ne sont pas tolérés partout, et ne peuvent acquérir dans aucun canton le droit de bourgeoisie. La Suisse est divisée en 4 évêchés, qui relèvent directement du pape, et dont les siéges sont établis à Soleure (sous l'ancien titre d'évêché de Bâle), Coire, Sion, et Fribourg (résidence de l'évêque de Genève et de Lausanne). L'ordre des Jésuites et les sociétés qui lui sont affiliées ne peuvent être reçus dans aucune partie de la Suisse.

Histoire. Les Helvètes étaient une tribu gauloise indépendante. Soumise par César, l'Helvétie fit partie de la Grande-Séquanaise. Lors de l'invasion des Barbares, elle devint la proie des tribus germaniques. Comprise dans l'empire des Francs, elle parvint à un degré de prospérité remarquable, mais qui s'évanouit sous les successeurs de Charlemagne. Lorsque Rodolphe III légua à Conrad le Salique les deux Bourgognes sous le nom de royaume d'Arles, 930, la Suisse fut comprise dans le legs, et devint province immédiate de l'Empire. L'administration en fut confiée aux ducs de Zæhringen. Mais la noblesse helvétique, tant ecclésiastique que séculière (les évêques de Coire et de Bâle, l'abbé de St-Gall et l'abbesse de Seckingen, les comtes de Zæhringen, de Kibourg, de Habsbourg, de Tockenbourg, etc.), profitant de l'éloignement ou de l'indifférence des empereurs allemands, conserva, sous une suzeraineté purement nominale, son ancienne indépendance, et menaça la liberté des bourgeois. Cependant, malgré les prétentions et les fréquentes attaques des seigneurs, les villes suisses avaient, au XIIe siècle, une certaine importance. Zurich était célèbre par l'activité de son commerce, et ne relevait que de l'Empire ; Bâle, quoique soumise à son évêque, jouissait des priviléges du gouvernement municipal ; Berne et Fribourg, dont la fondation ne remontait pas au-delà du XIIe siècle, firent de rapides progrès, et, en 1218, Fribourg fut, ainsi que Zurich, élevée par Frédéric II au rang de ville libre impériale. Mais à partir de l'élévation du comte Rodolphe à l'Empire, 1273, la maison de Habsbourg devint toute puissante en Suisse. Les trois cantons forestiers d'Uri, Schwytz et Unterwalden, avaient choisi pour leur avoué Rodolphe, qui respecta et augmenta même leurs franchises. Albert Ier entreprit de convertir en souveraineté les droits de patronage que sa famille exerçait sur les trois cantons. L'insultante tyrannie de ses baillis, et surtout d'Hermann Gessler, donna lieu à la formation de la *Ligue helvétique*. Trois héros, Stauffacher de Schwytz, Furst d'Uri, et Melchthal d'Unterwalden, chacun avec dix amis de son choix, se réunirent la nuit, sur la plage solitaire du Rutli, au bord du lac Waldstetter, sur les confins d'Uri et d'Unterwalden (7 nov. 1307), et jurèrent de s'armer pour les libertés de l'Helvétie. Au 1er jour de l'an 1308, le soulèvement éclata ; les forts d'Albert furent rasés, ses baillis mis à mort ou chassés, et tous les habitants des trois cantons, s'étant réunis à leurs généreux défenseurs, arrêtèrent une ligue solennelle de dix ans. La mort d'Albert sur la Reuss, 1308, et la défaite de son fils Léopold dans les défilés de Morgarten, 1315, consolidèrent leur union et leur indépendance ; ils conclurent alors la ligue perpétuelle de Brunnen. Lucerne, 1332, rapprochée d'eux par sa position et des intérêts communs, Zurich, Glaris, 1351, Zug, 1352, et Berne, 1353, dont le gouvernement intérieur était républicain, entrèrent successivement dans la ligue. Dès lors, les huit cantons, surtout ceux de Berne et de Zurich, s'étendirent aux dépens de la noblesse rurale, qu'ils admirent plus tard aux franchises de leur commune. La Suisse devint ainsi un pays libre, bien que comprise encore dans les limites de la souveraineté nominale de l'Empire. Cependant, la maison d'Autriche n'avait pas renoncé à ses ressentiments ni à ses projets de conquête ; les batailles de Sempach, 1386, et de Næfels, 1388, furent suivies de la trêve de Zurich, 1389, qui régla les droits respectifs de la Confédération et de la maison de Habsbourg. Ces droits furent violés par les Suisses eux-mêmes, qui, après avoir secoué le joug des princes autrichiens, voulaient s'agrandir à leurs dépens. L'empereur Frédéric III appela contre eux les bandes mercenaires de France (*malandrins, routiers, Armagnacs*) ; le Dauphin Louis (Louis XI) s'approcha de Bâle à la tête de 40,000 hommes ; les cantons, qui, depuis deux mois, assiégeaient Zurich, alliée de l'Autriche, détachèrent 1,600 des leurs, qui furent écrasés à la bataille de St-Jacques, 1444. Mais le Dauphin, qui avait à se plaindre de Frédéric, fit la paix avec les Suisses, et cultiva dès lors

leur amitié. — A cette époque d'agrandissements territoriaux, les hostilités éclatèrent à l'intérieur. Zurich et Schwytz furent en guerre pendant dix ans, 1440-50. Tous les cantons prirent parti pour Schwytz, et de là vint le nom de *Suisses* (*Schwitzer*), que l'usage rendit commun à tous les confédérés helvétiques. La paix fut conclue avec la France en 1453, et, en 1460, la Thurgovie fut conquise. — Bientôt la Suisse se vit menacée par Charles le Téméraire, duc de Bourgogne : tous les cantons s'unirent dans un même effort; la Lorraine et Strasbourg se joignirent à eux. Néanmoins ils n'étaient que 34,000 contre 60,000. Malgré l'infériorité du nombre, ils furent vainqueurs dans trois grandes batailles, à Granson, à Morat, 1476, et à Nancy, 1477. Modérés dans la victoire, ils refusèrent les offres de la Franche-Comté, qui voulait entrer dans la confédération, et ne se décidèrent pas sans difficultés à s'adjoindre deux nouveaux cantons, Fribourg et Soleure, 1481. C'est à cette époque que les Suisses commencèrent à se mettre à la solde des puissances étrangères. Leur bravoure éprouvée les faisait rechercher de tous côtés. La France, Rome et Venise eurent toujours dès lors à leur service de nombreuses troupes de mercenaires suisses. Les dissensions intérieures commençaient à renaître au sein de la confédération, lorsqu'un danger commun en resserra les liens. L'empereur Maximilien Ier voulait comprendre la Suisse dans la division en cercles qu'il venait d'organiser en Allemagne. Sur le refus des Suisses, il leur déclara la guerre, de concert avec la ligue de Souabe, 1498. Les Suisses furent huit fois vainqueurs en 8 mois, et, au traité de Bâle, 1499, l'Empereur dut se désister de ses prétentions. Bâle et Schaffhouse, 1501, Appenzell, 1513, furent admis dans l'alliance perpétuelle, et le nombre des cantons se trouva porté à treize. Les autres, tels que St-Gall, les Grisons, le Valais, Genève, Neuchâtel, Bienne, l'évêché de Bâle, et Mulhouse, ne figuraient dans la ligue générale qu'à titre d'alliés. Les *pays sujets* (Thurgovie, Argovie, bailliages italiens), ne jouissaient d'aucun droit politique. — En 1512, les Suisses, qui étaient au service de Maximilien Sforza, conquirent à son profit la Lombardie, et, en 1513, remportèrent sur les Français la victoire de Novare. Battus à leur tour à Marignan, 1515, ils conclurent avec la France, 1516, une *alliance perpétuelle*, qu'ils ont toujours religieusement observée. Le Tésin leur fut abandonné. — Cependant la Réformation avait pénétré en Suisse : Zwingle à Zurich, Œcolampade à Bâle, Farel et Calvin à Genève, propageaient les nouvelles doctrines; mais ils ne gagnèrent qu'une moitié de la population, et une nouvelle guerre civile éclata. Zwingle périt à Cappel, 1531, où les petits cantons catholiques battirent les Zurichois. Malgré cette défaite, la Réformation triompha à Zurich, à Berne, à Bâle, et surtout à Genève, qui, s'unissant à Fribourg et à Berne, parvint à se soustraire à la domination des comtes de Savoie. En 1597, les dissentiments religieux amenèrent la scission du canton d'Appenzell en deux parties distinctes : les Rhodes intérieures (catholiques), et les Rhodes extérieures (protestants). Tant de luttes avaient affaibli la confédération. Pendant la guerre de Trente-Ans, la France, l'Autriche et l'Espagne se disputèrent la Valteline et les Grisons, qui seraient tombés au pouvoir de l'une de ces puissances, sans la sagesse et l'énergie de Zurich et de Berne. Le traité de Westphalie, 1648, reconnut enfin solennellement la Suisse comme Etat indépendant. — La guerre civile qui éclata au commencement du XVIIIe siècle entre les habitants de Tockenbourg et l'abbé de St-Gall, se termina par le triomphe des cantons protestants, 1712. Une paix générale fut conclue à la diète d'Aarau, au grand avantage des vainqueurs. La Suisse fut ensuite tranquille jusqu'à la Révolution française; mais alors l'agitation y devint générale; des troubles éclatèrent partout : en 1798, le Directoire exécutif de France, profitant de l'état du pays de Vaud, insurgé contre Berne, y fit admettre nos soldats à titre de libérateurs. Toutes les populations sujettes des 13 cantons se déclarèrent libres; Berne tomba au pouvoir des Français; l'ancienne confédération fut dissoute; la Suisse forma, sous le nom d'*Helvétie*, une république partagée en 18 cantons égaux; Genève, Neuchâtel, l'évêché de Bâle, et Mulhouse, faisaient partie de la République française. — La Suisse devint le théâtre de la guerre entre les Français, les Autrichiens et les Russes. La victoire de Masséna à Zurich la maintint sous le joug de la France. En 1803, le 1er consul Bonaparte donna à la Suisse une organisation nouvelle : un *Acte de médiation* rétablit les cantons et tous les liens fédéraux; le nombre des cantons fut porté à 19; les 13 anciens, et les Grisons sans la Valteline), Argovie, Vaud, St-Gall, Thurgovie, et le Tésin. Après la chute de Napoléon, 1814, l'ancienne Confédération fut rétablie sous la présidence de Zurich. Enfin une constitution, élaborée par la diète réunie à Zurich, fut signée, le 7 août 1815, sous le nom de *Pacte fédéral*. L'admission du Valais, de Neuchâtel et de Genève, demandée par le Congrès de Vienne, porta le nombre des cantons à 22. Le traité de Paris reconnut la neutralité perpétuelle de la Suisse, et lui garantit l'intégralité et l'inviolabilité de son territoire dans ses nouvelles limites. — La révolution française de 1830 fut pour la Suisse une occasion d'agitations nouvelles; Bâle se morcela en Bâle-Ville et Bâle-Campagne, 1832. Le parti démocratique prouva l'accroissement de ses forces par la révolution du Valais en 1840, les troubles du Tesin en 1841, et ceux de Genève en 1846. La courte et sanglante guerre du *Sonderbund* (*V. ce mot*) amena la révision du pacte fédéral de 1815, et l'adoption de la constitution fédérale démocratique du 12 septembre 1848. F—T.

SUISSES (CENT-). *V.* CENT-SUISSES.

SUKONA, riv. de Russie. *V.* SOUKHONA.

SULAMITE (LA). *V.* SUNAMITE.

SULGAS, nom anc. de la SORGUES.

SULIA, riv. du Vénézuéla. *V.* ZULIA.

SULIAC (SAINT-), vge (Ille-et-Vilaine), arr. et à 10 kil. S.-E. de St-Malo, petit port sur la rive droite de la Rance; 1,817 hab.

SULIKOW (Jean-Démétrius), archevêque de Lemberg, né dans le palatinat de Sieradz, d'une famille noble, m. en 1603, fut secrétaire d'Etat du roi Sigismond-Auguste, contribua à faire élire Henri de Valois roi de Pologne, en 1573, et s'attacha ensuite à Etienne Batthori. Il a écrit sur les affaires de son temps des Mémoires intitulés : *Commentarius brevis rerum Polonicarum a morte Sigismundi Augusti*, Dantzick, 1647, in-4°.

SULINA. *V.* SOULINA.

SULINARI. *V.* ALALCOMENÆ.

SULLIACUM, nom latin de SULLY.

SULLIAS (Le), *Solliacencis ager*, petit pays de l'ancienne France (Orléanais), où était Sully-sur-Loire (Loiret).

SULLY (Maurice de), né vers 1105 à Sully-sur-Loire, de parents très-pauvres, m. en 1196, fut mendiant dans sa jeunesse, vint étudier et bientôt enseigner à Paris, y prit les ordres sacrés, se distingua comme prédicateur, et mérita, par son savoir et sa piété, d'être nommé chanoine de Bourges, puis évêque de Paris après la mort de Pierre Lombard, 1160. Il commença de réédifier l'église Notre-Dame, en 1163, et l'éleva en grande partie. B.

SULLY (Eudes ou Odon de), né à La Chapelle-Damgilon (Berry), vers 1163, d'une famille illustre, m. en 1208, succéda en 1197 à Maurice de Sully sur le siége épiscopal de Paris, et termina la construction de la cathédrale.

SULLY (Maximilien de BÉTHUNE, duc de), baron de Rosny, principal ministre de Henri IV, né en 1560, au château de Rosny, dans la Beauce (Seine-et-Oise), m. en 1641, fut attaché, dès l'âge de 12 ans, à la personne de Henri de Navarre, calviniste comme lui, l'accompagna dans toutes ses guerres, et devint peu à peu son ami et son conseiller. Il l'engagea de bonne heure à abjurer le protestantisme, quoique lui-même protestant rigide, et, après la conversion du roi, en 1593, fut chargé de négociations importantes auprès des seigneurs catholiques qu'il fallait gagner, et des chefs calvinistes qu'il fallait retenir dans le parti royal. Mais il ne déploya ses grandes qualités d'administrateur que dans la direction du Conseil des finances, et après sa nomination au poste de surintendant, en 1597. Il était, comme il l'a dit lui-même, « conseiller du roi en tous ses conseils; superintendant des finances, fortifications, bâtiments, ports, canaux et navigations des rivières; grand-maître de l'artillerie, grand-voyer de France, gouverneur du Poitou, de la Bastille, de Mantes et de Jargeau; exerçant une autre charge, la plus périlleuse de toutes, celle des intrigues et brouilleries domestiques et de cour. » Il commença par rétablir l'ordre dans les finances, qu'il trouva chargées d'une dette de 332 millions de livres; esprit positif, pratique, solide, peu novateur, il ne fit pas de grandes réformes, mais il établit une économie rigide, une exactitude toute militaire, qu'il s'imposait à lui-même comme il l'imposait aux officiers de finances, par une sévérité poussée quelquefois jusqu'à la dureté. Il put ainsi suffire aux dépenses excessives du nouveau gouvernement, payer les dettes de l'Etat, remettre au peuple un arriéré de 20 millions, diminuer annuellement les impôts de 6 millions, et déposer à la Bastille une réserve de 21 millions. Il protégea par tous les moyens l'agriculture, qu'il voyait follement abandonnée par les Espagnols depuis un siècle, et il aimait à répéter ces paroles : « Labourage et pastourage

sont les deux mamelles dont la France est alimentée, les vraies mines et trésors du Pérou ». Sully proclama la liberté du commerce des grains, abolit ou réduisit un grand nombre de péages établissant comme autant de barrières entre les provinces, ouvrit partout de grandes voies de communication, commença le canal de Briare, projeta celui du Languedoc, encouragea le desséchement des marais et l'exploitation des mines, etc. Il estimait moins l'industrie, jugeant, avec son austérité puritaine, que la France « n'est point propre à de telles babioles », et remarquant, avec plus de raison, que les villes fournissent de moins bons soldats que les campagnes. Henri IV, dont il avait mérité l'amitié, le créa duc de Sully en 1606; jusqu'alors il n'avait porté que le nom de Rosny. Après la mort de Henri, 1610, Sully conserva pendant quelques mois la confiance de la régente, Marie de Médicis; mais bientôt la sévérité de ses conseils, et même de ses reproches, le rendit odieux au nouveau favori, Concini; il quitta la cour en 1611, ainsi que la plupart de ses charges, et passa dans la retraite les dernières années de sa vie, gémissant sur l'abaissement de la France et de la royauté, mais blâmant avec énergie les révoltes de ses coreligionnaires. Richelieu le fit maréchal en 1634. Sully a laissé des Mémoires sous le titre bizarre de *Sages et royales œconomies d'Estat*, 1634, 1662, 4 vol., écrits sans ordre et avec une pesanteur fatigante, et dans lesquels ses secrétaires, auxquels il les dicta, sont censés lui raconter à lui-même sa propre vie. Néanmoins ces Mémoires sont très-précieux pour l'histoire du règne de Henri IV. L'abbé de l'Ecluse en a donné, en 1745, une édition entièrement refondue, annotée, et d'une lecture plus agréable, mais qui, pour cette raison même, ne ressemble plus à l'édition originale. G.

SULLY (Henri), horloger anglais, m. en 1728, vint en France, où il abjura l'anglicanisme, et reçut du duc d'Orléans la direction de la manufacture d'horlogerie de Versailles. Ce fut lui qui dirigea le méridien de l'église St-Sulpice à Paris. Il a laissé : *Description d'une horloge pour mesurer les temps sur mer*, Paris, 1726, in-4°; *Règle artificielle du temps*, 1737, in-12.

SULLY-LA-TOUR, brg (Nièvre), arr. et à 18 kil. S.-E. de Cosne; 1,933 hab. Jadis seigneurie. Restes d'un anc. château. Usines à fer.

SULLY-SUR-LOIRE, *Sulliacum*, ch.-l. de cant. (Loiret), arr. et à 21 kil. N.-O. de Gien, sur la rive g. de la Loire; 1,912 hab. Patrie de Maurice de Sully, évêque de Paris. Titre d'un duché, érigé en 1606 par Henri IV en faveur de son ministre Sully. On remarque le château de ce dernier, l'église paroissiale, et des restes de fortifications.

SULMO, auj. *Solmona*, anc. ville d'Italie (Samnium), chez les Pélignes, au fond d'un bassin de montagnes, à 16 kil. S.-E. de Corfinium. Fondée par Illyriens, ou, selon d'autres, par un compagnon d'Enée, et détruite par Sylla, puis relevée. Patrie d'Ovide.

SULMO, auj. *Sermonetta*, anc. v. d'Italie (Latium), chez les Volsques, au S. de Norba.

SULMONA. *V.* SOLMONA.

SULPICE (St), évêque de Bourges en 584, m. en 591, a été quelquefois confondu avec le suivant. Fête, le 29 janvier.

SULPICE (St), évêque de Bourges de 624 à 644, fut aumônier de Clotaire II. Fête, le 17 janvier. C'est à lui qu'est dédiée l'église St-Sulpice à Paris.

SULPICE (SAINT-), une des plus grandes et des plus belles églises de Paris, située sur la place du même nom, dans le 6e arrondissement. Elle s'annonce par un superbe portail de 124m,75 de large sur 41m de haut, et composé de deux ordres d'architecture superposés, avec 12 colonnes cannelées à chaque ordre. Celui du bas, de 16 mèt. de proportion, est dorique, et celui du haut, de 15 mèt., est ionique. Au rez-de-chaussée, le portail est flanqué de deux espèces de pavillons carrés, entre lesquels le porche forme une galerie sous laquelle trois grandes portes donnent entrée dans l'église. Les 4 colonnes du centre, géminées sur la profondeur, forment les portiques, et celles des extrémités, sur les pavillons, sont accouplées aux quatre angles et à demi engagées. La même disposition générale se répète au deuxième ordre, dont le portique est en arcades, aux pieds-droits desquelles les colonnes s'adossent, en supportant un bel entablement à modillons, que doivent surmonter 4 statues colossales. Sur chaque pavillon d'angle s'élève une tour à deux étages; celle du Nord est quadrangulaire par le bas, circulaire par le haut, et décorée de colonnes adossées ou de pilastres; sa hauteur est de 68m,21; celle du Sud, un peu moins haute, est d'abord quadrangulaire à pans coupés, puis circulaire. Le reste de l'édifice n'a rien de remarquable, et ses lignes ne se raccordent pas avec celles du portail. — L'intérieur se compose d'une triple nef en arcades, avec pilastres corinthiens dans la nef centrale, et une série de chapelles ouvertes sur les nefs latérales. On remarque derrière le chœur une très-belle chapelle de la Vierge, où la statue de la mère du Sauveur est placée au-dessus du tabernacle, dans une vaste niche éclairée par un jour céleste. St-Sulpice mesure 140m, 33 de longueur, 56m de largeur, et 32 de hauteur. L'église fut élevée sur les dessins de Levau, en 1646, continuée par Gillard, puis par Oppenord. Le portail, œuvre de Servandoni, a été terminé en 1745; Maclaurin a élevé la tour du Sud en 1749, et Chalgrin celle du Nord en 1777. Il y a une crypte, où l'on voit les piliers de l'église primitive, simple chapelle du XIIe siècle, dédiée à St Pierre, et qui déjà était paroisse en 1210. L'édifice actuel couvre une superficie de 6,170 mèt. — Pendant la Révolution, l'église St-Sulpice fut convertie en temple de la Victoire; les théophilanthropes y tinrent leurs séances, et, le 15 brumaire an VIII (9 novembre 1799), un banquet y fut donné au général Bonaparte. Le monument a été rendu au culte en 1802. C. D—Y.

SULPICE-SÉVÈRE, *Sulpicius Severus*, historien ecclésiastique, né vers 363 en Aquitaine, d'une famille riche et noble, m. de 406 à 410, fut d'abord avocat; puis, ayant perdu sa femme vers 392, il distribua ses biens aux pauvres et à l'Eglise, et se retira, pour vivre dans la prière, à Primuliac, près de Béziers. Il s'attacha ensuite à St Martin, évêque de Tours, fut peut-être ordonné prêtre, et mourut dans un monastère de Marseille. On a de lui une *Histoire sacrée*, en 2 livres, une *Histoire de St Martin* de Tours, et des *Dialogues*. L'*Histoire sacrée*, son principal ouvrage, est un abrégé chronologique fort bien fait de l'Ancien Testament et de l'histoire de l'Eglise jusqu'à l'an 400. Elle a été traduite en français par J. Filleau, L. Giry, l'abbé Paul, et, mieux, par M. Herbert, dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, 2e série, 1847, 2 vol. in-8°. Les deux autres ouvrages, trad. aussi par M. Herbert, sont peu dignes d'attention. Sulpice-Sévère écrit avec une élégance rare chez les écrivains ecclésiastiques; il imitait Salluste, et on l'a surnommé le *Salluste Chrétien*. Ses *Œuvres* ont été publiées à Leyde, 1635 et 1643, in-12; à Vérone, 1741-55, 2 vol. in-4°. D—R.

SULPICE-LES-CHAMPS (SAINT-), ch.-l. de cant. (Creuse), arr. et à 14 kil. N.-O. d'Aubusson; 177 hab.

SULPICE-LES-FEUILLES (SAINT-), ch.-l. de cant. (Haute-Vienne), arr. et à 38 kil. N.-E. de Bellac; 296 hab.

SULPICIENS, congrégation religieuse. *V.* OLIER.

SULPITIA, femme-poëte de l'anc. Rome, contemporaine de l'empereur Domitien. Il ne nous reste d'elle qu'une satire médiocre sur l'exil des philosophes ordonné par ce prince. Elle a été traduite en vers français par Ch. Monnard, 1816, in-8°, et en prose par M. Perreau, à la suite d'une traduction de Perse, dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, 1832, in-8°, par M. Courtaud, dans la collection Nisard, gr. in-8°. V. Schlæger, *Sulpitiæ eclogæ*, Mittau, 1846, in-8°.

SULPITIUS GALLUS. *V.* GALLUS.

SULPITIUS RUFUS (P.), tribun du peuple l'an 665 de Rome, 88 av. J.-C., recommença, au profit de Marius, le rôle de Saturninus. S'étant entouré de 600 jeunes gens, qu'il appelait son antisénat, et suivi de quelques milliers d'Italiens, il se rendit maître des Comices, fit voter la répartition, dans les trente-cinq tribus, des nouveaux citoyens et des affranchis, et, par ce moyen, fit charger Marius de la guerre contre Mithridate, à l'exclusion de Sylla. Ce dernier, rentrant victorieux à Rome, proscrivit Sulpitius, qui, trahi par un de ses esclaves, fut tué. O.

SULPITIUS SEVERUS. *V.* SULPICE-SÉVÈRE.

SULPITIUS GALBA, orateur romain. *V.* GALBA.

SULTAN (de l'arabe *Salatha*, dominer), titre porté par l'empereur des Turcs et par plusieurs autres souverains mahométans. On appelle *sultanes* les femmes, sœurs et filles du Grand Seigneur. La mère du sultan s'appelle *Sultane-Validé* (sultane mère). D.

SULTANABAD, v. forte de Perse (Irak-Adjémi), à 130 kil. O. de Kazbin. Bâtie par Feth-Ali-Chah près des ruines de l'anc. *Sultanièh*.

SULTAN-EUNI, anc. sandjakat de la Turquie d'Asie (Anatolie, au N.), entre ceux de Boli au N., de Khodavendiguiar et de Kodjah-Ili à l'O., de Kara-Hissar et de Kutaïèh au S., et d'Angora à l'E.; ch.-l. *Eski-Cheher*. C'était l'anc. *Galatie* et une partie de la *Phrygie Epictète*. Il forme, dans les nouvelles divisions de l'Empire turc, le N. du livah de Kutaïèh.

SULTAN-HISSAR, anc. *Tralles*, vge de la Turquie d'Asie (eyalet d'Aïdin), à 20 kil. E. de Guzel-Hissar.

SULTANIÈH, v. de Perse (Irak-Adjémi), à 130 kil. O. de Kazbin. Jadis résidence des rois, et auj. en ruines; les mosquées seules sont encore debout.

SULTANIÈH-HISSAR OU SULTANIÈH-KALESSIE. v. de la Turquie d'Asie (Khodawendiguiar), à l'entrée des Dardanelles, à 60 kil. S.-O. de Gallipoli; 13,000 hab. Château fort, qui commande l'entrée du détroit.

SULZ, v. de Wurtemberg (Forêt-Noire), sur le Neckar, à 56 kil. S. O. de Stuttgard; 2,150 hab. Riche saline; fabr. de produits chimiques. On croit que c'est aux environs que Valentinien Ier battit, en 368, les Alémans révoltés.

SULZ, v. de France. *V.* SOULTZ.

SULZBACH, v. de Bavière (Haut-Palatinat), à 45 kil. E.-N.-E. de Nuremberg; 3,000 hab. École latine; synagogue. Jourdan, général français, y battit les Autrichiens, le 19 août 1796.

SULZBACH, riv. du duché de Nassau, affluent de la Lahn.

SULZBACH, brg de France. *V.* SOULTZBACH.

SULZE, v. du gr.-duché de Mecklembourg-Schwérin; 2,200 hab. Saline importante.

SULZER (Jean-George), né en 1720 à Winterthur (Suisse), m. en 1779, fut quelque temps vicaire de campagne et instituteur, enseigna les mathématiques à Berlin en 1747, entra à l'Académie des sciences de cette ville en 1750, et obtint, en 1764, la chaire de philosophie au Collége des nobles. Il a laissé, entre autres ouvrages : *Considérations morales sur les œuvres de la nature*, Berlin, 1741; *Théorie universelle des beaux-arts*, en allemand, 1786, 2 vol. in-4°, et 1792-94, 4 vol. in-8°, livre très-remarquable, plein de goût et d'érudition, où il s'efforce de rapporter les beaux-arts au bien de la société; des Suppléments y ont été ajoutés par Blankenburg, Leipzig, 1796-98, 3 vol., et par Dyk et Schatz, ibid., 1792-1808, 8 vol.

SUMAROKOV. *V.* SOUMAROKOV.

SUMATRA, *Saborma* des Arabes, île de la Malaisie, la plus occidentale, baignée au N., à l'O. et au S. par l'océan Indien; au S.-E. par le détroit de la Sonde, qui la sépare de l'île de Java; à l'E. par la mer de Java, par le détroit de Banca, qui la sépare de l'île de ce nom, et par la mer de Chine; au N.-E. par le détroit de Malacca, qui la sépare de la presqu'île du même nom; entre 5° 40' lat. N. et 5° 50' lat. S., 92° 55' et 103° 40' long. E.; plus de 1,600 kil. de long sur 300 de large; 470,000 kil. carrés: 6,000,000 d'hab. C'est la plus grande île de la Malaisie après Bornéo. L'équateur la divise en deux parties égales. La Hollande y possède les résidences de Padang, Palembang, Lampong, Bencoulen, Rio, Ayerbangis, et quelques États tributaires, en tout 1,560,700 sujets; les autres sont indépendants, tels que les royaumes d'Achem, de Siak, des Battas. Les habitants, de race malaise, sont paresseux, dissimulés, et sanguinaires, surtout dans l'intérieur; ils professent l'islamisme, mélangé de paganisme. Climat variable, sans être jamais froid; mousson pluvieuse de décembre à mars; les ora es et les tremblements de terre y sont alors fréquents, surtout sur les côtes. La côte O., basse et noyée, offre de vastes marécages; des fièvres pernicieuses y règnent, et lui ont fait donner le nom de *Côte de la peste*. Sol traversé vers l'O. par les monts Gounong-Api ou Ophir (4,500 mèt. de hauteur), qui contiennent plusieurs volcans et forment vers l'E. un plateau élevé, arrosé par des cours d'eau importants (Siak, Indragiri, Toulang, Moussi). On y trouve d'immenses forêts, la végétation des Indes (sucre, café, riz, épices, orangers, bananiers, cocotiers, riz, bétel, etc.), une faune très-variée (éléphants, tigres, rhinocéros, singes, crocodiles, boas, nombreux oiseaux, etc.), et de grandes richesses minérales (or, cuivre, fer, étain, soufre, etc.). Commerce considérable de corail, riz, camphre, épices, etc. — Sumatra fut découverte en 1508 par le Portugais Siqueira. Les Hollandais, qui en commencèrent la soumission en 1599, s'y établirent vers 1625. Les Anglais y avaient aussi formé, en 1698, la résidence de Bencoulen; mais ils l'échangèrent, en 1824, contre des possessions hollandaises de l'Inde. Cette île a été très-longtemps peu connue des Européens.

SUMBA, une des îles de la Sonde. *V.* SAMBA.

SUMBAVA, île de la Malaisie, une des îles de la Sonde, et la plus occidentale de l'archipel de Sumbava-Timor, séparée de Java par les îles de Bali et de Lombock; entre 8° 10' et 9° 7' lat. S., 114° 22' et 116° 50' long. E.; 280 kilomètres sur 100; 50,000 habitants. Elle est partagée en petits États, dont les principaux sont ceux de *Bima* à l'E. (vassal de la Hollande), de *Sumbava* au N., et de *Tomboro* au centre. Une éruption du volcan de Tomboro (2,339 mètres) fit périr 12,000 personnes en 1816. Mines d'or, de fer et de cuivre. Exportation de chevaux, riz, cire, arachides.

SUMBAVA-TIMOR (Archipel de), suite d'îles de la Malaisie, à l'E. de Java, dans les mers de la Sonde et des Moluques; entre 7° 53' et 10° 30' lat. S., 114° 22' et 125° long. E. Ce sont, de l'O. à l'E., Sumbava, Samba, Florès, Solor, Sabrao, et Timor.

SUMÈNE, ch.-l. de cant. (Gard), arr. et à 13 kil. E. du Vigan; 1,885 hab. Fabr. de bonneterie de coton, filatures de soie.

SUMMANUS, dieu emprunté à l'Etrurie par les anc. Romains, envoyait les orages nocturnes. Il avait un temple près du cirque Maxime, et une statue en argile dans le temple de Jupiter Capitolin. Les frères Arvales lui offraient des moutons noirs, quand les arbres avaient été frappés de la foudre.

SUNAM, anc. v. de Palestine, dans la tribu d'Issachar, au S.-O. de Nazareth.

SUNAMITE (La), femme native de Sunam. On donne ce nom à Abisag, épouse que prit David dans sa vieillesse; à l'hôtesse qui reçut Elisée dans Sunam; enfin, par erreur, à l'épouse du *Cantique des cantiques*, dont le vrai nom est *Sulamite*.

SUND, c.-à-d. *détroit* dans les langues germaniques, détroit du Danemark, entre l'île danoise de Seeland et la côte suédoise de Malmöhus, joint le Cattégat et la mer Baltique; 100 kil. de long, 4 à 25 de large. Le lieu le plus resserré est entre Helsingborg et Kroneborg. La profondeur, plus grande du côté de la Suède que du Danemark, varie de 14 à 32 mèt. A plusieurs brasses de profondeur règne un courant contraire à celui de la surface. Pour passer le Sund, les navires marchands de toutes les nations payaient un droit qui se percevait à Elseneur; en retour, le Danemark entretient les signaux et les phares de la côte. De 1770 à 1790, il passa en moyenne annuelle par le Sund (aller et retour) de 8,000 à 9,000 bâtiments; de 1790 à 1800, le chiffre s'en éleva à environ 10,000; de 1821 à 1830, il atteignit 11,502; de 1831 à 1840, 12,781; de 1841 à 1850, environ 18,000; en 1853, 21,513. Cette dernière année, la perception du droit de passage a donné 7 à 8 millions de fr. au Danemark. Les Anglais forcèrent le passage du Sund en 1801 et 1807. Depuis 1857, les nations maritimes ont racheté au Danemark, par un traité amiable, le droit de péage du Sund, au moyen d'une somme une fois payée. B.

SUNDERLAND, v. et paroisse d'Angleterre, dans le comté et à 21 kil. N.-E. de Durham, l'un des principaux ports de l'Angleterre, à l'embouchure de la Wear dans la mer du Nord; 85,748 hab. Sunderland comprend les bourgs de Bishops-Wearmouth et de Monk-Wearmouth, et communique avec ce dernier par un beau pont en fer, d'une seule arche de 74 mètres d'ouverture, et assez haute (30 mètres) pour laisser passer la mâture des bâtiments de 400 tonneaux. Raffineries de sel, verreries, corderies, fabr. de toile à voiles, poterie, etc. Vaste chantier de construction, docks immenses. Commerce très-actif de bois, fer, eau-de-vie; exportation très-considérable de houille. Ce port a environ 960 navires (dont 40 à vapeur), jaugeant 215,000 tonneaux. Bains de mer. Pêche active. Cette ville donne le titre de comte au duc de Marlborough.

SUNDERLAND (Henri SPENCER, comte de), né à Althorp en 1620, m. en 1643, montra un grand dévouement à Charles Ier dans sa lutte contre le Long-Parlement, quoiqu'il n'approuvât pas les mesures adoptées par ce prince, et périt à la bataille de Newbury, où il commandait la cavalerie royale.

SUNDERLAND (Robert SPENCER, comte de), fils du précédent, né en 1641, m. en 1702, se tint éloigné de l'Angleterre tant que dura le protectorat de Cromwell, fut ambassadeur de Charles II en Espagne, en France, 1671, et au congrès de Cologne, 1673, devint membre du conseil privé en 1674, secrétaire d'État en 1678, et dut sortir du ministère pour avoir voté le *bill d'exclusion* contre le duc d'York (depuis Jacques II). Il y rentra en 1682, réussit à se maintenir sous Jacques II, en se faisant catholique, 1688, et, tout en affectant de servir ce prince avec zèle, le trahit pour Guillaume III. Après une apparence de disgrâce, il fut récompensé, en 1697, par les fonctions de lord-chambellan, de membre du conseil privé, et de lord-justicier.

SUNDERLAND (Charles SPENCER, comte de), fils du précédent, m. en 1722, fut ambassadeur à Vienne, à Berlin, dans le Hanovre, et ministre sous la reine Anne et George Ier; il apporta aux affaires la plus grande intégrité.

SUNDEWIT, partie du Slesvig, à l'E. du district de

Tondern, dont il fait partie, en face et tout près de l'île d'Alsen.

SUNDGAU, *Suntgavia*, petit pays de la Haute-Alsace; ch.-l., *Béfort*; villes princip. : Ferrette, Altkirch, Thann, Huningue. Il dépendait jadis des archiducs d'Autriche, et relevait de l'évêché de Bâle. C'est auj. la partie S. du département du Haut-Rhin.

SUNDSWALL, v. de Suède, dans le län et à 55 kil. S.-O. d'Hernösand, petit port de commerce sur le golfe de Botnie; 4,700 hab.

SUNIUM (Cap), auj. *Colonna*, promontoire du S. de l'Attique, formé par l'extrémité de la chaîne du Laurium, était déjà consacré, du temps d'Homère, à Minerve et à Neptune. Il est peu élevé au-dessus de la mer, qui, dans les gros temps, couvre d'écume les ruines d'un célèbre temple dorique, en marbre blanc, consacré à *Minerve Sunniade*, au plus beau temps de l'art grec. Il en reste encore plusieurs colonnes debout. Les Athéniens y faisaient, aux petites Panathénées, une joûte navale. Tout auprès était un port et un dème appelés aussi *Sunium*, et qui furent fortifiés la 19e année de la guerre du Péloponèse, 413. On reconnaît encore tout le pourtour de l'enceinte, qui paraît avoir compris le temple. Auj. le pays est désert. C. P.

SUNNITES (de *sunna*, loi orale et traditionnelle du prophète), nom sous lequel on comprend tous les musulmans des 4 rites orthodoxes qui sont cependant distingués entre eux sous les noms particuliers de Hanéfites, Chafiytes, Malikites et Hanbalites, répondant à ceux des 4 imams fondateurs de ces rits. Ce sont les imitateurs du prophète, ou ceux qui marchent dans la même voie, tant à l'égard de la doctrine qu'à l'égard des pratiques religieuses les plus essentielles. Ils reconnaissent la légitimité des 3 premiers successeurs de Mahomet, Abou-Bekr, Omar et Othman, légitimité contestée par les partisans d'Ali, appelés *Chiytes* (*V. ce mot*). Ces deux sectes opposées, protégées, les Sunnites par les princes ottomans, les Chiytes par les princes persans, donnèrent lieu à de grands troubles. Les Sunnites dominent en Turquie, et les Chiytes en Perse. D.

SUOVÉTAURILIES, *Suovetaurilia*, triple sacrifice d'un verrat, d'un bélier, et d'un taureau, chez les anc. Romains. On l'offrait à Mars pour expiation des armées, des peuples ou des villes, et aussi pour purification des champs et des terres en culture, afin d'attirer sur les récoltes la protection céleste. C. D—Y.

SUPERGA (La), abbaye, à 7 kil. N.-E. de Turin, sur le sommet d'une montagne; élevée par Victor-Amedée III, en souvenir de la levée du siége de Turin par les Français, 1706. L'église, qui est remarquable, est le lieu de sépulture des rois de Sardaigne.

SUPÉRIEUR (Lac), l'un des cinq grands lacs de l'Amérique du N., le plus grand et le plus occidental, entre les États-Unis et le Haut-Canada, qui y ont leur ligne de démarcation, par 46° 4'-48° 55' lat. N. et 87°-94° 15' long. O.; 570 kil. sur 250; 2,000 kil. de tour; 62,800 kil. de superficie; hauteur, au-dessus du niveau de la mer, 191 métr.; profondeur, 300 mètres. Eaux douces, limpides, très-poissonneuses, sillonnées par une navigation active, et coulant dans le lac Huron par le canal Ste-Marie. Côtes élevées et peu fertiles. Plus de 50 rivières (Dog-river, Saint-Louis, Montréal, etc.) y apportent leurs eaux. On y trouve quelques îles (Minong, Philipeau, Maurepas, Carriboa, etc.), et de belles cascades (la Portaille, l'arche Dorique). Les tempêtes y sont aussi fréquentes et aussi violentes que sur l'Océan.

SUPÉRIEURE (Mer). *V.* INFÉRIEURE (Mer).

SUPERSAX (George AUF DER FLUDE, dit), homme d'État du canton de Vaud, adversaire déclaré de Schinner cardinal de Sion, qui en 1510, voulait détacher les Suisses de l'alliance de Louis XII, roi de France, fut jeté en prison, s'en échappa, contraignit le cardinal à son tour de fuir à Rome, mais fut mis au ban de l'Empire par Charles-Quint. *V.* SCHINNER.

SUPPARUM, tunique de lin, à l'usage des femmes chez les anc. Romains. — Petite voile de navire, que l'on hissait au sommet du grand mât quand le vent était faible. C. D—Y.

SUPPLENBOURG, anc. château et comté de la Saxe, entre les comtés de Brunswick et de Sommersenburg. L'empereur Lothaire II le possédait, avant son avénement à l'Empire. Supplenbourg devint une commanderie de Templiers, en 1130, puis passa aux Hospitaliers de St-Jean de Jérusalem.

SUPPLICATION, *Supplicatio*, cérémonie religieuse des anc. Romains, consistant en prières publiques, suivies de sacrifices dans les temples, soit pour remercier les dieux d'une victoire ou de quelque bonheur arrivé à la république, soit pour se les rendre propices, soit pour apaiser ou détourner leur colère, annoncée par quelque prodige ou fléau. Dans le premier cas, le Sénat ordonnait la Supplication; dans le second, c'étaient les pontifes. La durée ordinaire était d'un jour ou deux; elle s'étendait quelquefois jusqu'à 9 et 15 jours. C. D—Y.

SUPRALAPSAIRES, secte de théologiens calvinistes hollandais, au XVIe siècle, faisaient remonter la prédestination au-delà de la chute (*supra lapsum*) d'Adam, et prétendaient que Dieu avait rendu cette chute inévitable, pour manifester sa justice et sa miséricorde envers les hommes. Ils étaient opposés aux *Infralapsaires*, qui soutenaient que Dieu avait créé, après la chute d'Adam (*infra lapsum*), un certain nombre d'hommes pour les damner, sans leur donner les secours nécessaires pour se sauver s'ils le voulaient.

SUPRÉMATIE (Serment de), exigé, en Angleterre, depuis Henri VIII, de tous ceux qui entrent dans les charges de l'Eglise et de l'Etat, et d'après lequel ils reconnaissent le souverain comme chef de l'Eglise anglicane.

SUPRÊME (La). *V.* INQUISITION.

SUR, premier désert que rencontrèrent les Hébreux après le passage de la mer Rouge, vers l'extrémité N. du golfe Héroopolite.

SURA, anc. ville de la Babylonie, sur l'Euphrate, entre Babylone et Apamée. Les Juifs y eurent une école célèbre.

SURATE, v. et port de l'Hindoustan anglais, présidence et à 250 kil. N. de Bombay, dans l'anc. Goudjérate, sur la rive g. du Tapty et à 31 kil. de son embouchure dans le golfe de Cambaye, par 21° 11' lat. N., et 70° 41' 36'' long. E.; 180,000 hab., en grande partie Guèbres ou Parsis. Rues étroites et tortueuses, bordées de maisons de terre et de bambou, dont les étages supérieurs font saillie. Cour suprême de justice pour la présidence de Bombay. Hôpital entretenu par les Hindous pour les animaux malades. Au XVIe siècle, Surate était le marché de l'Orient, et les nations européennes y avaient des comptoirs. Très-déchue auj., elle est néanmoins encore florissante; commerce très-actif avec l'Arabie, la Perse, l'Orient en général; fabr. de soieries, brocard d'or et d'argent, indiennes, tissus de coton, orfévrerie, etc. Exportation de cachemires, tabac, coton jaune, etc. — Surate fut prise par les Mongols en 1572; la Compagnie anglaise des Indes y établit son premier comptoir en 1612. Les Mahrattes l'ont fréquemment attaquée dans la 2e moitié du XVIIe siècle. Elle appartient aux Anglais depuis 1800.

SURCOUF (Robert), célèbre corsaire, né à St-Malo en 1773, m. en 1827. Par sa mère, il descendait, dit-on, de Duguay-Trouin. Capitaine à 20 ans, il fit la course contre les navires de commerce de l'Angleterre, surtout dans les Indes, où son intrépidité et son audace heureuse le rendirent la terreur de ces parages. En 1817, il cessa de naviguer, et devint un des plus riches armateurs de St-Malo.

SURÉNA, général d'Orodès, roi des Parthes, vainquit Crassus à Carrhes, 55 av. J.-C., l'attira dans son camp pour traiter de la paix, et le fit assassiner. L'année suivante, il périt par ordre d'Orodès, blessé de son orgueil et de ses violences. P. Corneille a écrit une tragédie de *Suréna*, 1674. — On pense que Suréna n'est pas un nom propre, mais un titre.

SURESNES, vge (Seine), arr. et à 14 kil. S. de St-Denis, à 11 kil. O. de Paris, sur la rive g. de la Seine, au pied du mont Valérien; 3,245 hab. Vignoble renommé au XVIe siècle, et qui ne produit plus auj. que de gros vins très-communs. Jolies maisons de campagne. Briqueterie, teinturerie.—Autrefois terre seigneuriale, donnée par Charles le Simple à l'abbé de St-Germain-des-Prés. Il s'y tint, en 1593, de célèbres conférences, qui préparèrent l'abjuration d'Henri IV. On y couronne tous les ans, le jour de l'Assomption, une rosière, comme à Salency. Patrie de l'ingénieur Perronet.

SURGÈRES, ch.-l. de cant. (Charente Inférieure), arr. et à 31 kil. N.-E. de Rochefort, sur la Gère; 2,747 hab. Comm. de vins et eaux-de-vie. On remarque un château du temps de Charles VIII, l'église Notre Dame, fondée au XIe siècle, et une belle halle, construite en 1840.

SURGY, vge (Nièvre), arr. et à 7 kil. N. de Clamecy; 980 hab. Très-jolie église, en style ogival du XIVe ou du XVe siècle.

SURINAM, riv. de l'Amérique du Sud, traverse le S.-O. de la Guyane française, puis la Guyane hollandaise, passe à Paramaribo, et se jette dans l'Atlantique, après un cours de 400 kil. du S. au N. Il reçoit la Commeywine.— La Guyane hollandaise porte le nom de *Gouvernement de Surinam*.

SURINTENDANT, titre usité, dans l'anc. monarchie française, pour différentes charges. Le titre de *surintendant des finances*, conféré par Philippe le Bel à Enguerrand de Marigny vers 1300, désigna le ministre qui avait la direction et le maniement des revenus de l'État; il fut supprimé après la disgrâce de Fouquet, 1661, et il n'y eut plus qu'un *contrôleur-général des finances*. Celui de *surintendant de la navigation et du commerce* fut créé par Louis XIII pour le cardinal de Richelieu, et supprimé à la mort de François de Vendôme en 1669. Colbert fut qualifié *surintendant des bâtiments du roi*. Sous Louis XV, le marquis de Marigny, frère de Mme de Pompadour, reçut le titre de *surintendant des bâtiments de la couronne*. Le ministre chargé de l'inspection des postes porta celui *de surintendant des postes et relais de France*. La dame qui occupait la 1re charge auprès de la reine avait le titre de *surintendante de la maison de la reine*. Auj. il y a une *surintendante de la maison impériale Napoléon*, à St-Denis. B.

SURIUS (Laurent), chartreux, né à Lubeck en 1522, m. en 1578, a laissé, entre autres ouvrages : *Concilia omnia*,... Cologne, 1567, 4 vol. in-fol.; *Vitæ sanctorum ...*, ibid., 1570-75, 6 vol. in-fol., ouvrage très-estimé, dont il n'a fait que les t. 1 à 3; *Commentarius brevis rerum in orbe gestarum, ab anno* 1500, continué successivement par Isselt Brachel, Thulden, et H. Brewer, jusqu'en 1573; Surius l'entreprit pour rectifier plusieurs assertions de l'histoire de la Réformation par Sleidan, etc.

SURJOUX, vge (Ain), arr. et à 29 kil. S.-E. de Nantua; 272 hab. Beaucoup d'asphalte.

SURMÉLIAN (Le P. Khatchadour ou Christophore), Mékhitariste de Venise, né en 1751 à Constantinople, m. en 1827, mathématicien distingué. On a de lui : *Traité d'arithmétique*, Venise, 1817; *Calendrier universel ecclésiastique et civil*, Venise, 1818. Il a pris part au grand Dictionnaire arménien, publié à Venise en 1836, 2 gr. vol. in-fol. C—a.

SURRENTUM, v. de l'Italie ancienne (Campanie), chez les Picentins; il y avait auprès un vignoble qui produisait d'excellent vin. Auj. *Sorrente*.

SURREY, en saxon *Suth Rice* (royaume du Sud), comté du S.-E. de l'Angleterre, séparé au N., par la Tamise, de ceux de Middlesex et de Buckingham, entre ceux de Sussex au S., de Kent à l'E., de Hants et de Berks à l'O.; 197,304 hectares, dont les 4 cinquièmes en culture; 830,685 hab. Sol fertile au N. Tout le N.-E. est occupé par les faubourgs de Londres, Lambeth et Southwark. Agriculture peu avancée. Beaucoup de jardins maraîchers. Industrie, dans le voisinage de Londres seulement : amidon, vinaigre, tabac, poudre à tirer, impression des indiennes, etc. Capitale, *Guildford*; v. princip. : Kingston, Croydon, Epsom, Dorking. — Ce comté, jadis habité par les *Segontiaci*, faisait partie du royaume de Sussex. A. G.

SURREY (Henri HOWARD, comte de). *V.* HOWARD.

SURSEE, v. murée de Suisse, canton et à 25 kil. N.-O. de Lucerne, sur la Sur, à l'extrémité N. du lac de Sempach; 1,678 hab.

SURVILLE (Marguerite-Éléonore-Clotilde de), poëte, née vers 1405 au château de Vallon-sur-Ardèche (Vivarais), m. à plus de 90 ans, était de la famille noble de Vallon-Chalys. Elle reçut une brillante éducation à la cour de Gaston-Phœbus, comte de Foix, épousa en 1421 Bérenger de Surville, qui fut tué au siége d'Orléans en 1428, et se voua désormais à ses enfants et aux lettres. Ses poésies, qui la placèrent de son temps après Charles d'Orléans, sont restées inédites, et l'un de ses descendants, le marquis de Surville, mis à mort en 1793, pour avoir pénétré en France avec une mission du comte de Lille (Louis XVIII), les conservait en manuscrit. Vanderbourg les publia en 1803, Paris, 1 vol. in-8°. Les érudits crurent y reconnaître des anachronismes de style et de poésie : ils attribuèrent l'ouvrage à l'éditeur, puis au marquis de Surville. Une opinion s'est formée, depuis, que des retouches peuvent avoir été faites à ces poésies, mais que Clotilde en est bien véritablement l'auteur. Ce sont des élégies, des épîtres, des contes, et des morceaux lyriques, pleins de sensibilité et de grâce.

SURVILLIERS, vge (Seine-et-Oise), arr. et à 40 kil. E.-N.-E. de Pontoise, et près du domaine de Morfontaine; 550 hab. Le prince Joseph Bonaparte prit le nom de *comte de Survilliers* après la chute de Napoléon Ier.

SURY-LE-COMTAL, vge (Loire), arr. et à 12 kil. S.-E. de Montbrison; 1,974 hab. Jadis résidence des comtes de Forez. Ruines d'un anc. château.

SUS ou SOUS (Royaume de), partie de l'empire du Maroc, sur les deux versants de l'Atlas, entre le Maroc proprement dit au N., l'océan Atlantique à l'O., le pays des Mosselmines au S., et la province de Darah à l'E.; 200 kil. sur 270; 600,000 hab. Capitale, *Tarodant*; v. princip. : Agadir, Talent. Sol très-fertile en céréales, dattes, olives, canne à sucre, coton, indigo, mais peu cultivé. — Depuis 1810, une partie du pays de Sus est comprise dans l'État de Sidi-Hescham.

SUS ou RAZ-EL-OUADY, riv. de l'empire du Maroc, sort de l'Atlas, coule au S., à l'O. et au N.-O., passe à Tarodant, et se jette dans l'Atlantique à Agadir; cours de 210 kil. Quelques savants en ont fait le *Daradus* de Ptolémée, que d'autres assimilent au Sénégal.

SUSANNE. *V.* SUZANNE.

SUSARION, poëte comique grec, né à Icarie en Attique vers 580 av. J.-C., passe pour l'inventeur de la comédie. Ce qu'Horace, et, d'après lui, Boileau, disent de Thespis, qu'il promena dans les bourgs de l'Attique des acteurs barbouillés de lie, se rapporte plus vraisemblablement à Susarion. D—r.

SUSE, anc. ville d'Asie, capitale de la Susiane, et résidence d'hiver des rois de Perse, sur l'Eulæus, au centre d'une plaine où fleurissaient des lis, avait été appelée du nom persan de cette fleur (*Schuschan* ou *Susan*). Elle avait une forte citadelle appelée *Memnonion*, élevée sur un cône artificiel de 50 mèt. de hauteur, et où les rois de Perse renfermaient leurs trésors et les tributs qu'ils recevaient des provinces : aussi Alexandre y trouva-t-il 50,000 talents. Elle était bâtie, comme Babylone, en briques cuites. Il n'en reste que des vestiges de terrasse, des inscriptions cunéiformes, et un tombeau que l'on prétend être celui de Daniel, près de la ville moderne de *Chouster*. C. P.

SUSE, anc. *Segusio*, en italien *Susa*, v. du roy. d'Italie (Turin), ch.-l. de l'arrondissement de son nom, près du confluent de la Cinise et de la Doire-Ripaire, à 57 kil. O. de Turin; 3,655 hab. Évêché suffragant de Turin. Collége royal; séminaire. Restes d'un arc-de-triomphe élevé en l'honneur d'Auguste. Aux environs, belles carrières de marbre vert. Suse, située au point de rencontre des deux routes du mont Genèvre et du mont Cenis qui ouvrent l'entrée du Piémont, se trouve être la clef de l'Italie du côté de la France. Aussi fut-elle souvent prise et ravagée. Bellovèse, Brennus, les Carthaginois, les Goths, les Vandales, les Lombards, les Sarrasins, Frédéric Barberousse, la dévastèrent tour à tour. C'était cependant une ville puissante, et qui fut le ch.-l. d'un marquisat, cédé vers 1060 aux ducs de Savoie; mais les dissensions civiles la désolèrent, puis vinrent les Français qui la prirent en 1629, 1690, 1704, 1796, la démantelèrent en 1798, et en firent un des ch.-l. d'arrondissement du département du Pô. — L'arrondissement de Suse, située sur la frontière de France (Hautes-Alpes), a 147,833 hectares de superficie, et 84,030 hab.

SUSE (Pas de), défilé des Alpes, à l'entrée duquel se trouve la ville de Suse. Il fut forcé en 1629 par le duc de La Meilleraie.

SUSIANE, appelée d'abord *Cissia*, prov. de l'empire Persan, était bornée au N. par la Médie, à l'E. par la Perse, au S. par le golfe Persique, à l'O. par la Babylonie. Montagneuse au N. et vers l'E., où se trouvait le *Parachoatra* (auj. *El-Havas*), avec les défilés appelés *Rochers* ou *Portes de la Susiane* (auj. défilés de *Zindjéran*), elle offrait au S. une vaste plaine bien arrosée et fertile, mais exposée à des chaleurs étouffantes. Le blé et l'orge y rapportaient au centuple; la vigne y fut introduite par les Macédoniens. La population, formée primitivement par un mélange d'Élamites ou Elymaïtes, peuple de race sémitique, avec les Cissiens (*Kouschites*), appelés Éthiopiens d'Asie par Hérodote, avait adopté, depuis la conquête du pays par Cyrus, les mœurs persanes. Le pays forma, dans l'empire de Darius, la VIIIe satrapie, et paya 300 talents. Mais le midi seul, habité par des laboureurs pacifiques, était réellement soumis; les montagnards du N. et de l'E., peuples de brigands, étaient si peu assujettis, que le grand-roi, pour voyager librement de Suse à Persépolis, leur payait un tribut. La Susiane était divisée en plusieurs districts, qui tiraient leurs noms des peuplades qui les habitaient; c'étaient : à l'E., l'*Uxiane*; au N., la *Messabatène*, la *Cossæa*, la *Cabandène*, la *Chalcapitide*; à l'O., l'*Elymaïde*; au centre, la *Cissia*, la *Corbiane*, la *Gabrène*; au S., les villes *Caracène* et la *Mélitène*. Outre *Suse*, la capitale, Azara, principales étaient : Séleucie sur le Cédyphon, Aginis, Badace, Andericca. Après la mort d'Alexandre, elle fit partie du royaume de Syrie, lui fut enlevée par les Parthes, et fut ensuite comprise dans le 2e empire des Perses. Conquise par les Arabes, elle reçut d'eux le nom de *Khouzistan*, qu'elle porte encore aujourd'hui; c'est une des provinces du royaume moderne de Perse. C. P.

SUSON (Henri), ou *Henri de Sews* (*der Seuse*), ou *Frère Henri-Amand*, dominicain mystique, né à Constance vers 1300, d'une famille noble, m. à Ulm en 1366. Disciple de maître Eckart, il n'accepte pourtant pas tout son panthéisme; il y mêle des sentiments romanesques, des images poétiques, et emprunte le langage de l'amour humain pour exprimer les extases de l'âme unie à Dieu. C'est le poëte du mysticisme allemand au XIVe siècle. Il a laissé des *Méditations sur la Passion*, des *Sermons*, et l'*Horloge de la sagesse*, en latin; ce dernier ouvrage fut traduit en français par l'abbé De Vienne. 1684, in-12. Ses *Œuvres* ont été publiées à Cologne, 1555, 1588, 1615, in-8°, et traduites en français par Lecerf, Paris, 1586, 1614, in-8°.

SUSPECTS (Loi des), loi votée le 17 septembre 1793, par la Convention nationale, sur le rapport de Merlin (de Douai), et qui commandait d'arrêter les suspects sur tout le territoire de la République. Etaient qualifiés *suspects* ceux qui s'étaient montrés partisans de la tyrannie, ennemis du fédéralisme et de la liberté; ceux à qui il avait été refusé des certificats de civisme; les fonctionnaires publics suspendus de leurs fonctions par la Convention ou ses commissaires; les ci-devant nobles, et tous les parents et agents d'émigrés qui n'avaient pas constamment manifesté leur attachement à la Révolution; les prévenus acquittés par les tribunaux, etc. Des comités révolutionnaires furent chargés en même temps, dans tous les arrondissements, de dresser des listes de suspects, et plus de 300,000 personnes furent incarcérées! La délation payée devint un moyen d'existence et de rapines; on dénonça pour n'être pas suspect, et l'on fut arrêté pour être suspect d'être suspect. Cette affreuse loi, qui portait que les détenus seraient gardés en prison jusqu'à la paix, ne fut rapportée que le 4 octobre 1795. J. T.

SUSQUEHANNAH, fleuve des Etats-Unis, formé à Northumberland (Pensylvanie) de la réunion de deux bras, qui naissent, l'un vers l'E. dans le lac Otsego (New-York), l'autre vers l'O. dans les monts Alléghany (Pensylvanie); cours de 770 kil. depuis la source de l'Est-Susquehannah, baignant les États de New-York, Pensylvanie, et Maryland, où il se jette dans la baie de Chesapeake au Havre-de-Grâce. Navigation difficile. La Susquehannah a pour affluents la Juniata et la Swatara, et communique par un canal au Schuylkill, affluent de la Delaware.

SUSSEX, c. à-d. *Saxe du Sud*, comté du S. de l'Angleterre, entre la Manche au S., les comtés de Kent à l'E., de Surrey au N., de Hants à l'O.; 378,296 hect.; 130 kil. sur 45; 363,648 hab. Sol fertile; beaucoup de bois. Peu d'industrie. Elève de porcs. Plusieurs villes de bains. Capit., *Chichester*; v. principales: Brighton, Lewes, New-Shoreham, Winchelsea, Hastings, Rye. — Il fit partie du royaume saxon de Sussex, et fut érigé en duché, en 1801, en faveur d'un fils de George III.

SUSSEX, un des royaumes de l'heptarchie anglo-saxonne en Angleterre, sur les bords de la Manche, entre ceux de Wessex à l'O., et d'Essex au S.; capit., *Chichester*. Fondé en 491 par le saxon Ella, il se fondit, au siècle suivant, dans le royaume de Wessex. Il comprenait les comtés actuels de Sussex, de Surrey, et de Southampton.

SUTHERLAND (comté de), au N. de l'Ecosse, entre l'Atlantique au N. et à l'O., le golfe de Murray et le comté de Caithness à l'E., le golfe de Dornoch et le comté de Ross au S.; 466,820 hect.; 110 kil. sur 100; 25,242 hab. Sol montagneux, excepté à l'E.; marécages et forêts. Riv.: Oikel, Fleet, Broa, Helmsdale, avec pêcheries de saumons. Lacs: Shin, Hope, Laoghal, Assynt, More, Naver. Agriculture perfectionnée à l'E. Nombreux troupeaux de moutons; 220,000 par an sont envoyés vers le S. Pas d'industrie. Pêche du hareng, surtout à Helmsdale. Capit., *Dornoch*. Donne le titre de duc à la famille Gower, qui possède les 4/5es du comté. A. G.

SUTLEDGE. *V.* SETLEDJE.

SUTRI, anc. *Sutrium*, v. des Etats de l'Eglise, délég. et à 26 kil. S.-S.-E. de Viterbe; 1,500 hab. Evêché, érigé en 487. Amphithéâtre antique, creusé dans le roc. Un concile s'y tint en 1046. Une trêve y fut signée, en 1111, pendant la guerre des Investitures, entre le pape Pascal II et l'empereur Henri V.

SUTTIES ou SUTTÉES, nom donné, dans l'Inde, à la coutume en vertu de laquelle la femme ou les femmes d'un Indien se brûlent toutes vives sur le bûcher de leur mari mort. La civilisation européenne n'a pu encore abolir entièrement cet usage.

SUTTON (Thomas), riche marchand de Londres, né en 1532 à Smithfield (Suffolk), m. en 1611, a fondé par son testament, à Knaith (Cork), un magnifique hospice, appelé *Charter-house* (maison des Chartreux), parce qu'il fut bâti sur l'emplacement d'un anc. couvent de Chartreux. On lui avait offert la pairie, s'il voulait instituer pour son héritier le duc d'York (depuis Charles Ier).

SUTTON-COLDFIELD, brg et paroisse d'Angleterre (Warwick), à 12 kil. N.-N.-E. de Birmingham; 3,700 hab. Quincaillerie. — Donné en fief par Henri II à Roger, comte de Warwick.

SUWALKI, v. de la Russie d'Europe (Pologne), ch.-l. du gouvernement d'Augustow, à 320 kil. N.-E. de Varsovie, sur le Hancza; 12,584 hab.

SUZANNE (en hébreu, *lis* ou *rose*, ou *joie*), fille d'Helcias et femme de Joakim, de la tribu de Juda, ayant suivi son mari à Babylone pendant la captivité, 606 av. J.-C., résista aux poursuites de deux impudiques vieillards, qui, abusant de leur qualité de juges, se vengèrent en l'accusant d'adultère, et la firent condamner à mort. Comme on la menait au supplice, le prophète Daniel, très-jeune encore, fit suspendre l'exécution, et, interrogeant séparément les deux accusateurs: « Sous quel arbre, demanda-t-il, avez-vous vu commettre le crime? » L'un répondit que c'était sous un lentisque; l'autre, que c'était sous une yeuse. Ainsi convaincus de mensonge, les vieillards furent lapidés, et l'innocence de Suzanne reconnue. L—H.

SUZANNE (Sainte), vierge, subit, à ce qu'on croit, le martyre à Rome en 295. Fête, le 11 août.

SUZANNE (SAINTE-), ch.-l. de cant. (Mayenne), arr. et à 36 kil. E. de Laval, sur l'Erve; 1,104 hab. Autrefois fortifiée. Papeteries. On y remarque les restes d'un anc. château appartenant à la maison de Praslin, et les vieux remparts en partie vitrifiés. Près de là sont des menhirs.

SUZANNE (SAINTE-), ch.-l. de cant. (île de la Réunion), arr. et à 15 kil. E. de St-Denis; 6,128 hab.

SUZANNET (Pierre-J.-B.-Constant, comte de), chef vendéen, né en 1772 dans le Poitou, m. en 1815, était cousin-germain de H. de La Rochejacquelein. Il émigra à la Révolution, fit la campagne de 1792 dans l'armée des princes, prit part à l'expédition de Quiberon, eut un commandement sous les ordres de Charette, s'enfuit en Suisse après la mort de ce chef, revint en 1799 fomenter l'insurrection, déposa les armes après le 18 brumaire, fut emprisonné, prit la fuite lors du procès de Cadoudal et de Pichegru, commanda un des quatre corps d'armée organisés dans l'Ouest pour inquiéter l'Empereur pendant les Cent-Jours, et périt au combat de la Roche-Servière. B.

SUZE (Henriette de COLIGNY, comtesse de LA), née en 1618, m. en 1673, fut célèbre par sa beauté, ses aventures et ses poésies. Fille aînée de Gaspard de Coligny, seigneur de Châtillon, maréchal de France, elle épousa, en 1643, un jeune écossais, Thomas Hamilton, comte de Hadington, devint veuve au bout d'un an, et revint d'Ecosse à Paris, où Henriette d'Angleterre essaya, quelques années plus tard, de la faire catholique. Sa mère, pour traverser ce projet, la maria en secondes noces au protestant Gaspard de Champagne, comte de La Suze, quoiqu'il fût borgne, ivrogne, et endetté. Après la mort de sa mère, 1651, elle reprit ses projets de conversion, et abjura, en 1653. Mme de La Suze se retira pendant quelque temps aux Carmélites de la rue St-Jacques, à Paris, et, depuis, sa conduite ne fut pas toujours à l'abri de reproche. Son changement de religion, le désordre des affaires, et les jalousies du mari, amenèrent la comtesse à poursuivre la cassation de son mariage, qu'elle obtint par arrêt du Parlement. Ses *Poésies* se trouvent dans un *Recueil d'œuvres galantes en prose et en vers*, qui porte son nom, 1684, 4 vol. in-12; il est difficile de reconnaître celles qui lui appartiennent en propre; car, pour rimer, elle s'aidait de Subligny, de Montplaisir, de Pellisson, de Ménage et de Segrais. Mais les *Elégies* sont bien d'elle; on les regarde comme des modèles de sensibilité, de délicatesse, de grâce, et de naturel, néanmoins avec un peu de monotonie. Mme de La Suze entretint aussi une correspondance philosophique et littéraire avec Balzac et Saint-Evremond, et son salon, centre de tous les beaux-esprits de l'époque, fut le rival de celui de Mme de Sévigné. F. B.

SUZE (LA), ch.-l. de cant. (Sarthe), arr. et à 21 kil. S.-O. du Mans, sur la rive g. de la Sarthe; 1,552 hab. Tanneries, poterie. Jadis titre de comté. Ruines d'un château dit *de la Barbe-Bleue*, qui appartint au fameux Gilles de Laval, maréchal de Retz.

SUZE-LA-ROUSSE, vge (Drôme), arr. et à 34 kil. S.-E. de Montélimart; 1,237 hab. Scierie hydraulique. — Jadis seigneurie.

SUZE, v. des Etats sardes. *V.* SUSE.

SUZERAIN, nom donné, dans le langage féodal, à tout *seigneur dominant*, duquel relèvent d'autres seigneurs.

SVANTEVIT, Dieu des Vénèdes, qui avait son temple

à Arcona (île de Rugen). Sa statue colossale, en bois, avait 4 visages représentant les saisons; sa main gauche était armée d'un arc; la droite tenait une corne de métal; sur sa hanche pendait une longue épée dans un fourreau d'argent; à côté d'elle étaient une selle et une bride. Un cheval blanc, que le grand-prêtre seul montait une fois l'an, était entretenu dans le temple. Svantevit, à qui l'on immolait souvent des victimes humaines, prédisait l'issue heureuse ou funeste de la guerre, l'abondance ou la stérilité. Son culte fut aboli, en 1168, par Valdemar Ier, roi de Danemark.

SVARTHOLM. *V.* Lovisa.

SVEABORG, place forte et port militaire de la Russie d'Europe (Finlande), à 5 kil. S.-E. d'Helsingfors, dont elle défend les approches; 6,000 hab. Elle est bâtie sur 7 îles granitiques et escarpées du golfe de Finlande, disposées en ellipse, fortifiées, et qu'on nomme *Iles des Warègues;* ce sont: Wester-Svartö (île Noire de l'Ouest), Stora-Oster-Svartö (grande île Noire de l'Est), Lilla-Oster-Svartö (petite île Noire de l'Est), Vargö (île du Loup), Traskholm, Gustafsvärd (l'Epée de Gustave), et Langörn (Grand-Aigle). Quelques-unes de ces îles sont reliées par une chaussée en guise de rempart. En dehors du groupe sont encore deux îlots fortifiés, Skantz-Landet (île aux Redoutes) et Kungs-Holm (île du Roi). Sveaborg a des docks construits par les ingénieurs suédois Chapman et Thunberg. Les fortifications, très-importantes, sont l'ouvrage d'Ehrensvärd, et ont fait donner à la ville les noms de *Gibraltar* et de *Malte de la Baltique*. Les magasins et les arsenaux sont creusés dans le roc. Les maisons sont construites en briques, teintes en rouge, et solidement voûtées. — Sveaborg, commencé en 1749 par le roi de Suède Frédéric, achevé en 1759 par Gustave III, fut livré aux Russes par Cronstedt en 1808. La flotte anglo-française l'a bombardé avec succès en 1855. B.

SVÉDENBORG (Emmanuel), savant et philosophe illuminé, né à Stockholm en 1688, m. en 1772, était fils de J. Soedberg, évêque luthérien de Skara. Son éducation fut mystique, et il se distingua d'abord dans les lettres et dans la poésie. A 20 ans, il publia ses *Carmina miscellanea*, Upsal, 1709, et, à 30 ans, son mérite lui valut d'être anobli sous le nom de Svédenborg. Vers 40 ans, il se livre tout entier aux sciences, et publia: *Opera philosophica et metallurgica*, 1734, 3 vol. in-fol.; *Œconomia regni animalis*, 1738. Ses écrits sur la métallurgie sont encore estimés aujourd'hui. Il devint membre des Académies des sciences de Stockholm et de St-Pétersbourg. Bientôt il se jeta dans l'abstraction moléculaire, et publia son *Prodromum principiorum*, où il donna ses idées sur la théorie atomique. Puis, la nature de son esprit l'arrachant de plus en plus à la méthode expérimentale pour le lancer dans les idées spéculatives, il publia le *Prodromum rerum naturalium*, le *Prodromum philosophiæ ratiocinantis*, etc., et finit à 54 ans par devenir illuminé. Dès lors, Dieu lui rend visite; il converse avec les anges, et publie: *Arcana cœlestia*, Londres, 1749-57, 8 vol. in-4°; *De cœlo et inferno ex auditis et visis*, 1758, trad. en français par Pernety, 1782; *De novâ Hierosolymâ*, 1758, trad. par Chastanier, 1784; *Sapientia angelica de divino amore*, 1763, trad. par Leboys des Guays, 1843; *Vera christiana religio, seu theologia novæ Ecclesiæ*, 1771. Il est devenu le chef d'une secte connue en Angleterre sous le nom de *Nouvelle Eglise de Jérusalem*, et qui a des adeptes aux Etats-Unis, aux Indes, et dans l'Afrique méridionale. Svédenborg enseigne qu'il y a un monde spirituel, où se trouve, sous une autre forme, tout ce qui existe dans le monde matériel. Il dit être venu apporter le sens spirituel des Ecritures, jusque-là inconnu aux hommes. Ses *Œuvres* ont été traduites par Moët. *V.* sa *Vie* par Tafel, Tubingue, 1843, l'*Abrégé des ouvrages de Svédenborg*, par Dallant de La Touche, Stockholm, 1788; Matter, *Svédenborg, sa vie, sa doctrine*, Paris, 1863, in-8°: c'est une sorte de réhabilitation du philosophe. G—R.

SVENDBORG, v. de Danemark, sur la côte S. de l'île de Fionie, à 40 kil. S.-S.-E. d'Odensee; 5,537 hab. Excellent port. Construction de navires; tanneries.

SVENKSUND, partie du golfe de Finlande, resserrée entre Viborg et Frederikshamn. Gustave III, roi de Suède, y fut battu par le prince de Nassau-Siegen en 1789, et l'y vainquit à son tour l'année suivante. — Sur ses bords, est une ville de Svenksund, qui compte 1,900 hab.

SVERKER, famille de rois de Suède, aux XIIe et XIIIe siècle. *V.* Suède.

SVERRER, célèbre roi de Norvége, 1185-1202. Echappé au massacre de sa famille et humblement élevé, il sut en 1176 que son père était Sigurd II, prit Drontheim en 1177, et détrôna Magnus V en 1185. Des querelles avec le clergé suscitèrent contre Sverrer de nombreux prétendants: Sigurd fut battu près de Bergen en 1194, Inge près d'Opslo en 1196; le légat du pape refusa de couronner le roi, et Innocent III mit Sverrer et ses biens sous l'interdit, 1198. Brave, actif, éloquent, il mourut à 25 ans, en pardonnant à ses ennemis. Sa dynastie régna jusqu'à la réunion de la Norvége au Danemark. *V.* sa *Saga*, par Karl Jansen, abbé islandais qui vécut à sa cour. On lui attribue le *Kongs-Skugg-sio* ou *Miroir du roi*, publié en norvégien et en latin, Sorö, 1768, in-4°. Ce sont deux dissertations sur le commerce et la cour, pleines de crédulité et de détails minutieux sur la vie du marchand et les frivolités du palais, mais extrêmement curieuses. Il est aussi auteur d'un *Traité de droit public*, publié en islandais et en latin par Werlauf, Copenhague, 1815, in-8°. A. G.

SVIAGA, riv. de la Russie d'Europe (Simbirsk), arrose le gvt de Kasan, et se jette dans le Volga; cours de 320 kil. Sur ses bords, les Russes vainquirent les Tartares en 1486.

SVIATOPOLK Ier, grand-duc de Russie, se fit élire après la mort de Vladimir, son oncle, en 1015, et se maintint quelque temps contre ses cousins avec le secours de son beau-père Boleslas, roi de Pologne. Il fut vaincu à Lioubitch, en 1017, par l'un d'eux, Iaroslav, et s'enfuit auprès de Boleslas, qui le rétablit. Il se montra perfide et cruel, même envers ses alliés, fut expulsé de nouveau après la bataille de l'Alta, 1019, et alla mourir en Bohême.

SVIATOPOLK II, grand-duc de Russie, 1093-1112, fils d'Isiaslav Ier. Son règne fut signalé par les invasions des Polowstoï, peuple nomade, et par les revers des Russes. P—L.

SVIATOPOLK, nom de deux ducs de Poméranie: l'un voulut se rendre indépendant de la Pologne, et périt en combattant, 1120; l'autre tua Leszko, roi de Pologne, fut battu par les chevaliers Teutoniques en 1246, et mourut à Dantzick en 1266.

SVIATOSLAV Ier, grand-duc de Russie, 945-973, succéda à son père Igor, sous la régence de sa mère Olga. Devenu majeur, il combattit les peuples de l'Oka, du Don et du Volga, et soumit les Khazares, 964-66. Puis, à l'instigation de l'empereur Nicéphore Phocas, il attaqua les Bulgares, dont il prit la capitale, 967-68; se tournant alors contre l'empire d'Orient, il envahit la Thrace, pénétra jusqu'à Andrinople, 970, fut vaincu par Jean Zimiscès, 971, perdit la Bulgarie, 973, et périt dans une bataille contre les Petchenègues. Ses trois fils lui succédèrent: Iaropolk à Kiev, Oleg sur les Drewliens, et Vladimir à Novogorod. P—L.

SVIATOSLAV II, grand-duc de Russie, fut d'abord prince de Tchernigov, et régna de 1073 à 1076, époque à laquelle Iaroslav Ier reconquit le trône dont Sviatoslav l'avait chassé.

SVIATOSLAV III, fils d'Usévolod II, régna à Kiev de 1179 à 1193.

SVIATOSLAV IV, grand-prince de Vladimir, 1248-53, fils d'Usévolod III, succéda à son frère Iaroslav II. Il fut l'oncle d'Alexandre Nevski.

SVIR, riv. de la Russie d'Europe (Olonetz), sort du lac Onéga par le S.-O., et se jette dans le lac Ladoga; cours de 225 kil. Il communique, par le canal de son nom, avec le Volkhov.

SWAFFHAM, brg et paroisse d'Angleterre (Norfolk), à 40 kil. O. de Norwich; 4,300 hab. Maison de correction. Comm. de beurre. Belle église de St-Pierre et St-Paul.

SWAMMERDAM (Jean), célèbre anatomiste, né à Amsterdam en 1637, où son père était pharmacien, m. en 1680, prit le doctorat en médecine à Leyde en 1657, après être venu en France pour se perfectionner dans l'art des dissections, mais ne pratiqua pas la médecine. Il s'appliqua à l'étude de l'anatomie de l'homme, et surtout à celle des insectes, et se fit un très-riche cabinet d'histoire naturelle. On lui doit l'invention d'un thermomètre pour apprécier le degré de chaleur dans les animaux. Sur la fin de sa vie, il adopta les idées mystiques de Mlle Bourignon. On a de lui: *Histoire générale des insectes* (en hollandais), Utrecht, 1669, in-4°, traduite en français, ibid., 1682-85, in-4°; *Histoire de l'éphémère* (en hollandais), Amst., 1675, in-8°, trad. en latin, Londres, 1681, in-4°; *Biblia naturæ, seu historia insectorum in certas classes reducta...*, Leyde, 1737-38, 2 vol. in-fol.; *Traité de la respiration et de l'usage des poumons* (en latin), Leyde, 1738, in-4°.

SWANEVELT (Herman Van), dit aussi *Herman d'Italie*, peintre de paysage, né à Woerden (Hollande) en 1620, m. à Rome en 1690. On croit qu'il fut élève de Gérard Dow; mais il alla de bonne heure en Italie, et

connut à Rome Claude Lorrain. Ce peintre lui donna des conseils, lui apprit à voir la nature sous son aspect poétique, à inonder tous les objets d'une splendide lumière. Swanewelt, en retour, exécuta souvent les figures des tableaux du Lorrain. Il fut aussi un habile graveur. Bartsch porte le nombre de ses estampes à 114. Swanewelt exécuta quelques travaux à Paris dans l'hôtel Lambert, et fut reçu à l'Académie royale de peinture en 1653. Le musée du Louvre a 5 tableaux de Swanewelt. A. M.

SWAN-RIVER, c.-à-d. *rivière des Cygnes*, riv. de l'Australie occidentale, sort des monts Darling, coule au S.-O., et se jette dans la mer des Indes; cours de 108 kil. Beaucoup de cygnes noirs sont répandus sur ses bords. — Elle donne son nom à la colonie anglaise de Swan-River (*V.* Australie occidentale).

SWANSEA, v. et paroisse d'Angleterre, dans le pays de Galles (Glamorgan), port sur une baie de son nom, dans le canal de Bristol, à 80 kil. O. de Cardiff; 42,581 hab. Bains de mer très-fréquentés. Succursale de la Banque d'Angleterre. Chantiers de construction. Forges, fonderies de cuivre, d'étain; fabr. de belles poteries, machines, laiton, toile à voiles, cordages, etc. Exportation de houille. Restes d'un anc. château. — Cette ville fut bâtie au commencement du XIIe siècle.

SWANWICH, vge d'Angleterre (Dorset), sur une baie de son nom, à 35 kil. E.-S.-E. de Dorchester; 1,600 hab. Bains de mer. Exploit. de pierres à bâtir.

SWART-ELF, riv. de Suède, arrose les lan de Stora-Kopparberg, de Carlstadt, d'Œrebro, et se jette dans le lac Skagern; cours de 160 kil.

SWEABORG. *V.* Sveaborg.

SWEBACH *de Fontaine* (Jacques-François-Joseph), peintre de genre, né à Metz en 1769, m. en 1823, eut un talent précoce qui lui valut la grande médaille au Salon de 1801. Ses principaux tableaux sont la *Bataille de Rivoli*, le *Passage du Danube*, la *Calèche*, la *Malle-poste*. Il possède à un très-haut degré l'art de la composition, et le talent de mettre en perspective ses groupes de personnages. Sa touche est fine, spirituelle, pleine de grâce, sa couleur agréable et vraie. Swebach a laissé encore une collection d'études et de dessins gravés par lui, et recueillis en 4 vol.

SWEDENBORG. *V.* Svedenborg.

SWEDIAUR ou SCHWEDIAUER (François-Xavier), médecin, né en 1748 à Steyer (Autriche), m. en 1824, fit ses premières études à Vienne, puis se rendit en Angleterre, où il fit des essais sur l'emploi du sublimé corrosif contre la syphilis et de la ciguë contre le cancer, et démontra l'inefficacité de ce dernier médicament recommandé par Stork. Il se fit à Londres une belle clientèle, vint cependant s'établir à Paris en 1789, et y pratiqua la médecine avec succès. On trouve beaucoup de faits intéressants dans son *Traité complet sur les symptômes, etc., des maladies syphilitiques*, Paris, 1798, 2 vol. in-8°, et 1818, in-8°. D—g.

SWENKSUND. *V.* Svenksund.

SWERIGE, nom de la Suède dans la langue de ce pays.

SWERT (François), savant antiquaire, né à Angers en 1567, m. en 1629, a laissé : *Rerum belgicarum annales*, 1620, in-fol.; *Athenæ belgicæ*, Anvers, 1628, in-fol.; *Deorum Dearumque capita ex antiquis numismatibus*, ibid., 1602, in-4o; *Belgii totius descriptio*, 1603; *Selectæ orbis christiani deliciæ*, Cologne, 1625, in-8°, recueil d'épitaphes qui se trouvent en différentes villes de l'Europe, etc.

SWETTIL, v. d'Autriche. *V.* Zwettel.

SWEVEGHEM, brg de Belgique (Flandre occidentale), à 4 kil. E. de Courtrai; 4,236 hab. Toiles; distilleries, huileries.

SWEVEZEELE, v. de Belgique (Flandre occidentale), à 13 kil. S. de Bruges; 4,550 hab. Toiles.

SWEYN. *V.* Godwin.

SWIATOPOLK. *V.* Sviatopolk.

SWIATOSLAV. *V.* Sviatoslav.

SWIECIE. *V.* Schwetz.

SWIETEN (Van). *V.* Van Swieten.

SWIFT (Jonathan), littérateur anglais, né à Cashel (Irlande) en 1667, de parents pauvres, m. en 1745, fit ses études au collége, puis à l'université de Dublin, et vint ensuite en Angleterre, où sir William Temple, parent de sa mère à un degré éloigné, le présenta au roi Guillaume III, qui le prit en amitié, à cause de l'originalité de son esprit, et lui donna la prébende de Kilroot, puis le doyenné de St-Patrick, rapportant plus de 1,000 liv. sterling. Il écrivit des brochures en faveur des torys, et serait devenu évêque, si sa tiédeur en religion n'avait fourni à la reine Anne de justes motifs pour ne pas l'avancer davantage, bien qu'elle lui eût, un instant, promis l'épiscopat. Les relations de Swift avec la cour, ses intimités avec les ministres de la reine, sur lesquels il eut une véritable influence, lui avaient fait perdre sa popularité : il la reconquit en publiant en Irlande, où il s'était retiré, les *Lettres du drapier*, pamphlet politique qui eut un grand retentissement. Il avait fait venir auprès de lui, mais non dans la même maison, la fille de l'intendant de Temple, nommée Stella, dont il s'était épris; après 16 ans d'une liaison toute platonique, il l'épousa, mais sans changer ses rapports avec elle, et l'abandon dans lequel il la laissa la fit mourir de chagrin. Une autre femme, Esther Van Homrigh, qui s'était éprise de lui, était morte aussi, de regret d'avoir vu sa rivale préférée. L'opinion se soulevant contre lui, il fit de fréquents voyages en Angleterre, où l'appelait d'ailleurs le poëte Pope, devenu son ami. Tourmenté de graves infirmités, délaissé de tout le monde, il tomba dans une sombre misanthropie, et, après plusieurs attaques d'apoplexie, mourut presque en enfance. Les principaux ouvrages de Swift sont : le *Conte du Tonneau* ou *Conte de ma mère l'Oie*, 1704, satire allégorique où, sous les noms de Pierre, de Martin, et de Jean, il attaque tour à tour le pape, Luther, et Calvin, ouvrage médiocre, diffus et ennuyeux; les *Voyages de Gulliver à Lilliput*, Londres, 1726, 2 vol. in-8°, son principal titre de gloire, livre plein d'allusions aux circonstances politiques et aux hommes de son temps, ce qui en fit alors le succès. C'est un roman assez ingénieux, mais bizarre, sans intérêt, plein d'un esprit satirique, un peu à la manière de Rabelais, et qui est loin d'être toujours du bon esprit. Les autres ouvrages de Swift, qui avait beaucoup écrit, sont tombés dans l'oubli. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées par Haukesworth, Londres, 1755, 14 vol. in-4° ou 25 vol. in-8°, et par W. Scott, Edimbourg, 1815, 19 vol. in-8°. *V.* W. Scott, *Mémoires politiques et littéraires sur la vie et les ouvrages de Swift*; Deane Swift, *Essai sur la vie, le caractère et les écrits du docteur Jonathan Swift*, 1755, in-8°; Prévost-Paradol, *Jonathan Swift, sa vie et ses œuvres*, Paris, 1856. F—r.

SWINDON, vge d'Angleterre (Wilts), à 20 kil. N. de Marlborough; 2,600 hab. Belles pierres à bâtir.

SWINE, une des branches de l'Oder à son embouchure dans la Baltique, sépare les îles d'Usedom et de Wollin.

SWINEMUNDE, v. des Etats prussiens (Poméranie), port de commerce sur la côte E. de l'île d'Usedom, à l'embouchure de la Swine dans la Baltique, à 56 kil. N.-N.-O. de Stettin; 4,500 hab. Douane; bains de mer; pêche active; chantiers de construction. Les gros bâtiments destinés pour Stettin y déchargent leur cargaison.

SYAGRIUS, secrétaire de l'empereur Valentinien Ier en 369, préfet de Rome et consul sous Gratien en 382, fut lié avec Ausone, qui lui dédia ses poésies.

SYAGRIUS, descendant du précédent et fils d'Egidius, gouverna le territoire romain en Gaule, de 464 à 486, perdit contre Clovis la bataille de Soissons, s'enfuit auprès d'Alaric II, roi des Wisigoths, qui le livra au vainqueur, et fut mis à mort.

SYBARIS, anc. ville de l'Italie méridionale (Lucanie), fut fondée en 720 av. J.-C. par des Achéens et des Trézéniens, près du confluent du Sybaris (*Coscile*) avec le Crathis (*Crati*). Privée de port, mais ayant une bonne rade, elle fit bientôt un grand commerce, surtout avec l'Asie-Mineure; elle devint si puissante en Italie, qu'elle domina sur 25 villes de son voisinage. Accordant le droit de cité à beaucoup d'étrangers, elle vit sa population s'accroître au point qu'elle put armer, disent les anciens, 300,000 hommes sur son territoire. Les richesses y amenèrent la dépravation des mœurs; le nom de *Sybarite* devint synonyme d'*efféminé*. Cinq cents des plus opulents citoyens ayant été forcés de s'exiler, implorèrent le secours des Crotoniates, qui envoyèrent 100,000 hommes commandés par l'athlète Milon, et qui remportèrent une victoire complète : Sybaris et son territoire furent conquis; les Crotoniates, ayant détourné le cours du fleuve, le firent passer à travers la ville, et la détruisirent en 510. Quelques Thessaliens la relevèrent en 452, mais furent forcés, cinq ou six ans après, par les Crotoniates, de l'abandonner. Des colons athéniens la reconstruisirent, en 446, à quelque distance, sous le nom de *Thurium* (*V. ce nom*). C. P.

SYBURG. *V.* Carlshafen.

SYCOMANCIE, divination par la disposition des feuilles de figuier agitées par le vent de la nuit. On la pratiquait aussi en écrivant sur des feuilles de figuier (en grec *sukon*) les questions sur lesquelles on voulait être éclairci : l'augure était favorable quand les feuilles tardaient à se faner, et funeste dans le cas contraire.

SYCOPHANTE (du grec *sukon*, figue, et *phanein*, dénoncer), nom donné primitivement, chez les Athéniens, à

un inspecteur chargé d'empêcher l'exportation des figues hors de l'Attique en temps de disette, et de dénoncer ceux qui en vendaient aux étrangers. L'abus que les Sycophantes firent de leur autorité souleva beaucoup de haines, et leur nom, devenant une injure, fut synonyme d'hypocrite, de délateur, de calomniateur.

SYDENHAM (Thomas), célèbre médecin, né en 1624 à Windford-Eagle (Dorset), m. en 1689, était d'une famille noble, étudia à Oxford, refusa d'accompagner ses condisciples qui prenaient les armes pour Charles Ier contre le Long-Parlement, se rendit à Londres, y apprit la médecine, et exerça cet art pendant 28 ans. S'écartant de la méthode systématique des praticiens de son temps, qui faisaient à la médecine une application outrée des principes de la chimie ou des mathématiques, il étudia constamment la nature, devint un observateur très-exact, et fit des cures quelquefois lentes, mais presque toujours heureuses. Il appliqua avec succès à la petite-vérole le traitement anti-phlogistique, aux fièvres intermittentes le quinquina, simplifia un grand nombre de remèdes, et inventa la composition de laudanum qui porte son nom. Ses œuvres ont été publiées en latin, Genève, 1716, 2 vol. in-4°, et traduites en français par Jault, Paris, 1774, et Montpellier, 1816, 2 vol. in-8°. On y remarque un excellent *Traité de la goutte*.

SYDENHAM, vge d'Angleterre, à 9 kil. de Londres. Le *Palais de Cristal*, qui servit à l'Exposition universelle de Londres en 1851, y a été reconstruit, dans de plus vastes proportions, par Joseph Paxton et Owen Jones, pour servir à une exposition permanente des produits de l'industrie et des arts. C'est comme un musée de l'histoire entière du monde : on y voit des collections d'antiquités, de machines, de produits manufacturés, les chefs-d'œuvre de la sculpture et de l'architecture de tous les pays et de tous les temps moulés ou imités avec soin, la représentation de toutes les variétés de l'espèce humaine, et de tous les genres d'animaux, de magnifiques parcs et jardins où sont les plantes de tous les climats, etc. On a dépensé dans cette entreprise plus de 32 millions de fr. Le monument a été ouvert en 1854. Il se compose : 1° d'une nef principale, longue de 1,608 pieds, large de 72, haute de 104, recouverte d'une voûte hémisphérique, avec un transsept de 336 pieds de long à chaque extrémité, et un transsept central de 384 pieds de long et de 168 pieds de haut; 2° de deux ailes latérales, qui ont chacune 574 pieds; 3° d'une galerie qui mène à la station du chemin de fer, et qui a 720 pieds. Le tout est supporté par environ 2,500 colonnes en fer creux fondu. On y a employé près de 10,000 tonnes de fer. B.

SYDNEY, ville de l'Australie, capitale de la Nouvelle-Galles du Sud, et ch.-l. du comté de Cumberland, est le premier établissement anglais en Australie; par 33° 51′ lat. S., et 149° 35′ long. E., sur la côte S. de la vaste baie dite Port-Jackson; port et docks; chantiers de construction; ville bien bâtie, et éclairée au gaz; siége du gouvernement de la colonie avec un très-beau palais pour le gouverneur; évêché catholique, églises protestantes et catholiques, sociétés savantes, collèges, Bourse, bibliothèque, journaux, trois théâtres, observatoire, jardin botanique. Comm. actif. Export. considérable d'or et de laine; de suif, cuivre, houille, huile de baleine, peaux, cornes, etc. Nombreux bateaux à vapeur pour presque tous les points de la côte, et service sur l'Angleterre. 93,000 hab. en 1861. — Le capitaine Arthur Philipp fonda la ville de Sidney en 1788, comme colonie pénitentiaire; mais depuis 1811, elle a cessé d'être un lieu de déportation.

SYDNEY, v. de l'Amérique anglaise (Nouvelle-Bretagne), ch.-l. de l'île du Cap-Breton, sur une baie de son nom et près de l'embouchure de la Darmouth, à 312 kil. N.-E. d'Halifax. Riches mines de houille aux environs. — Cette ville fut fondée en 1785.

SYDNEY. *V.* aussi SIDNEY.

SYDY-HESCHAM. *V.* SIDI-HESCHAM.

SYÉNE, auj. *Assouan*, anc. ville d'Egypte (Thébaïde), à la frontière d'Ethiopie, s'appelait en égyptien *Souan*, c.-à-d. *ouverture* de l'Egypte. Les Anciens y faisaient passer un de leurs principaux parallèles, et déterminèrent d'après le méridien de cette ville le premier degré, et par conséquent la circonférence de la terre dans le voisinage des Tropiques. Ils la croyaient située sous le Tropique même. Les Romains y tinrent 3 cohortes pour garder la frontière d'Egypte contre les invasions des Ethiopiens. Les Arabes, maîtres de l'Egypte, la nommèrent *Assouan*; elle fut florissante pendant le moyen âge jusqu'en 1403, où elle fut dépeuplée par la peste et la famine. Les environs de la ville étaient formés d'un granit de couleur rose, appelé *syénite*, et dont les anciens Egyptiens se sont surtout servis pour leurs sculptures, statues, sphinx, tous les obélisques. Les carrières étaient exploitées à ciel ouvert : on y voit encore un obélisque qui n'est pas entièrement détaché, et tient par un côté au sol de la carrière. Les rochers voisins sont couverts d'hiéroglyphes. *V.* ASSOUAN. C. P.

SYKS. *V.* SEIKHS.

SYLBURGIUS (Frédéric SYLBURG, en latin), savant helléniste, né près de Marbourg (Hesse) en 1536, m. en 1596, fut d'abord maître d'école, puis directeur des éditions classiques à l'imprimerie de Wechel et à celle de Commelin. Il fut d'un grand secours à H. Estienne pour la compilation du *Thesaurus*. Il est l'auteur d'une grammaire grecque, d'après la méthode de Ramus, qui a pour titre : *Rudimenta linguæ græcæ*, in-8°, Francfort, 1600, et d'un *Alphabetum græcum de litterarum formis, potestate, etc.*, in-8°, ibid., 1591. Mais ses éditions d'auteurs grecs lui ont surtout mérité sa réputation. Celle d'*Aristote*, 5 vol. in-4°, composée d'une suite d'éditions d'œuvres détachées de ce philosophe publiées à Francfort de 1584 à 1596, et celle de *Denys d'Halicarnasse*, 2 vol. in-fol., grec-latin, 1586, sont au nombre des meilleures de cette époque. On lui doit en outre : des éditions de *Clément d'Alexandrie*, grec-latin, in-fol., 1641; de *St Justin le martyr*, Heidelberg, in-fol., 1595; de *Dion Cassius*, grec-latin, in-fol., 1606; de *Thucydide*, avec la version latine de L. Valla, in-fol., 1592; *Sarracenica, sive collectio scriptorum de rebus... Turcarum*, grec-latin, 1585, in-8°; *Scriptores historiæ romanæ*, Francfort, 1588, 3 vol. in-fol.; *Etymologicum magnum*, 1594, in-fol. C. N.

SYLLA (Lucius-Cornélius), né à Rome l'an 617 de la ville, 136 av. J.-C., d'une branche obscure de la *gens Cornelia*, m. l'an 675 de Rome, 78 de J.-C., passa sa jeunesse dans la débauche, et dut une grande partie de sa fortune à un legs de la courtisane Nicopolis. Nommé questeur en 107, il servit en Afrique sous Marius, qui se prit bientôt d'affection pour lui, et, chargé de négocier auprès de Bocchus l'extradition de Jugurtha, eut ainsi la gloire de terminer la guerre de Numidie. Marius l'associa à son triomphe, puis l'envoya en Gaule, où il vainquit les Tectosages. Sylla quitta ensuite Marius, que tant de succès rendaient jaloux, et s'attacha à Catulus, sous les ordres duquel il combattit glorieusement à Verceil contre les Cimbres, en 101. En 91, il se fit, par corruption, élire préteur urbain, et, l'année suivante, fut nommé propréteur de la province d'Asie. Il remit sur le trône de Cappadoce Ariobarzane, qu'avait chassé Mithridate, et conclut une alliance avec les Parthes. De retour à Rome, la guerre Sociale (*V. ce mot*) fut pour lui une affaire de parti, et sa conduite décidée, que l'on opposait, ainsi que ses succès, à l'inaction équivoque de Marius, eut pour effet de jeter celui-ci du côté des Italiens. Un plébiscite, emporté tumultueusement par les Italiens et les chevaliers armés, décerna à Marius la conduite de la guerre contre Mithridate, qu'un sénatus-consulte venait de confier à Sylla devenu consul, l'an 665 de Rome, 88 av. J.-C., Echappé aux sicaires de Marius, Sylla rentra dans Rome à la tête de l'armée qui était encore réunie en Campanie, exemple terrible, et qu'aucun général n'avait encore donné, imposa à tout le monde par la terreur, fit annuler le plébiscite en faveur de Marius, d'ailleurs en fuite, et, l'année suivante, alla chercher en Asie ce qui décidait de tout à Rome, des trésors, des succès, et une armée dévouée. Il prit Athènes, battit les lieutenants du roi de Pont à Orchomène, où il montra un courage héroïque, et, à Chéronée, 87, et porta la guerre en Asie-Mineure. Pendant son absence, Marius rentrait à Rome, et mourait de ses débauches; ses successeurs envoyèrent Valérius Flaccus pour prendre le commandement de l'armée d'Asie. Sylla se débarrassa de Fimbria, qui avait assassiné ce général pour le remplacer, et, après avoir imposé à Mithridate un traité onéreux, 85, puis replacé sur leurs trônes Ariobarzane de Cappadoce et Nicomède de Bithynie, retourna en Italie, 84. Au premier bruit de son débarquement et de sa victoire sur l'armée de Norbanus à Canusium, les défections se déclarèrent parmi les partisans du jeune Marius, qui essayait de continuer son père. Métellus amena à Sylla les débris de la noblesse; le jeune Pompée, qui avait levé trois légions, battit trois armées pour le venir joindre; à Téanum, l'armée du consul Scipion, effrayée ou séduite, passa tout entière de son côté. Vainqueur du jeune Marius à Sacriportum, 82, et de Carbon en Etrurie, Sylla défit, près de la porte Colline, le Samnite Pontius Télésinus, et Préneste, dont Marius avait fait sa place d'armes, ouvrit ses portes. Le vainqueur traita l'Italie en pays conquis : plusieurs villes d'Etrurie furent démantelées ou détruites, et des populations proscrites en masse pour faire place aux légionnaires et aux soldats; à Rome,

7,000 prisonniers furent froidement égorgés dans le cirque Flaminius, 13 généraux du parti de Marius mis à mort, 1,600 chevaliers inscrits sur des listes de proscription que les Métellus avaient demandées comme une faveur, et 5,000 citoyens dépouillés de leurs biens, qui furent distribués aux créatures de Sylla. Proclamé, par le sénat, dictateur perpétuel, en 81, Sylla entreprit une réaction aristocratique : il voulait un retour complet à l'esprit et aux formes de l'ancienne constitution, le triomphe de l'aristocratie de naissance sur tout ce qui pouvait lui porter politiquement ombrage. Le sénat fut porté à 400 membres, et acquit la discussion préalable des lois soumises au peuple, le droit de désigner les provinces consulaires, et l'autorité absolue sur les gouverneurs. Le pouvoir judiciaire, envahi par les chevaliers, fut rendu au sénat; l'initiative des lois, et le *veto* en matière politique, ôtés aux tribuns du peuple, qui devenaient désormais incapables des charges curules; les comices par tribus, abolis; on ne put briguer le consulat qu'après la préture, la préture qu'après la questure. La loi de majesté fut reprise et étendue à des cas nouveaux; des lois contre les faussaires, les sicaires, et les concussionnaires (*de falso, de sicariis, de repetundis*), furent portées par le dictateur qui institua 8 tribunaux permanents (*quæstiones perpetuæ*) pour assurer une prompte justice. Après avoir versé des torrents de sang, et commis les plus affreuses spoliations, maître souverain au dedans et au dehors, Sylla se dégoûta tout à coup du pouvoir, abdiqua la dictature en 80, à l'âge de 56 ans, et rentra dans la vie privée. Cet acte fut audacieux; néanmoins le danger en paraît bien atténué, quand on réfléchit qu'il laissait 300 sénateurs créés par lui, 10,000 esclaves affranchis qu'il avait répartis dans les tribus, et qui lui étaient si dévoués, qu'on les appelait *Cornéliens*, enfin 49 légions (245,000 hommes au moins) établies et dotées par lui en Italie. Sylla, pendant qu'il fut au pouvoir, n'avait cessé de mener la vie désordonnée de sa jeunesse, entouré de musiciens, de courtisanes, d'histrions, de baladins. Il se retira dans une villa près de Puteoli, et y mourut, au bout de 2 ans, de la maladie pédiculaire, fruit de ses débauches. Ses restes, rapportés à Rome avec toute la pompe d'un souverain, furent inhumés au Champ-de-Mars, honneur qui n'avait été décerné à personne depuis le temps des rois; on plaça sur son tombeau cette épitaphe : « Aucun homme n'a fait plus de bien à ses amis, et plus de mal à ses ennemis. » Sylla avait écrit des *Mémoires*, qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. On doit à Jouy une tragédie de *Sylla*. F—T.

SYLLECTE, anc. v. d'Afrique, sur la côte N. de la Petite-Syrte. On n'est pas d'accord sur sa position véritable.

SYLPHES et SYLPHIDES, génies de l'air, dans la mythologie poétique du moyen âge. On les représentait sous des formes sveltes et légères, avec des ailes transparentes aux épaules.

SYLT, île du duché de Slesvig, dans la mer du Nord; 964 hect. de superf.; 3,000 hab., presque tous marins ou pêcheurs. Sol sablonneux et peu fertile.

SYLVA. *V.* SILVA.

SYLVAIN, *Sylvanus*, dieu des forêts (*sylva*) et des propriétés rurales, chez les anciens Latins, quelquefois confondu avec Faune ou avec le dieu Terme, apparaissait brusquement au coin des bois ou sur les routes. La nuit, il épouvantait de sa voix rauque les voyageurs. On le regardait comme le père ou le chef de génies appelés aussi Sylvains, et représentés, ainsi que lui, avec des oreilles et des jambes de bouc.

SYLVANECTES. *V.* SILVANECTES.

SYLVANÈS. *V.* SILVANÈS.

SYLVESTRE Ier (Saint), pape de 314 à 335, né à Rome, jouit de la faveur de Constantin le Grand, tint plusieurs conciles pour faire condamner les Donatistes, et se fit représenter au premier concile œcuménique de Nicée, 325, où l'on rédigea le Symbole des Apôtres, et où l'Arianisme fut condamné. Fête, le 31 décembre.

SYLVESTRE II, pape de 999 à 1003, connu d'abord sous le nom de *Gerbert*, naquit à Aurillac en Auvergne, vers 930, d'une famille obscure. Elevé au monastère de St-Géraud dans sa ville natale, il alla compléter ses études chez les Arabes d'Espagne, et acquit des connaissances si étendues en géométrie, en mécanique, en astronomie, que son siècle ignorant l'accusa de magie. Il avait fait, disait-on, une tête de cuivre, qui répondait aux questions difficiles. On lui a attribué l'introduction des chiffres arabes et de l'horloge à balancier en France. Etant entré dans l'ordre des Bénédictins, il s'attacha à l'empereur d'Allemagne Othon II, qui lui confia l'éducation de son fils (Othon III), et le fit nommer abbé de Bobbio en Lombardie. Plus tard, Hugues Capet le prit pour précepteur de son fils Robert, et lui donna, en 992, l'archevêché de Reims, dont le titulaire, Arnoul, avait été déposé; mais son élévation n'ayant pas été approuvée par le pape Jean XV, il retourna en Allemagne, et obtint, par le crédit d'Othon III, l'archevêché de Ravenne en 997, et la papauté en 999. Ce fut le premier Français qui monta sur la chaire de St Pierre. Il a laissé 149 *Lettres*, une *Vie de St Adalbert*, archevêque de Prague, un Discours contre la simonie, et divers autres opuscules, publiés par Duchesne, 1636. Les *Lettres et Discours* ont été traduits en français par L. Barse, Riom, 1849, 2 vol. in-8°. Une statue, œuvre de David d'Angers, a été élevée à Gerbert par la ville d'Aurillac, en 1851. B.

SYLVESTRE III, antipape, était évêque de Sabine, lorsqu'après avoir chassé Benoît IX, en 1044, les Romains le mirent à sa place. Trois mois après, Benoît fut rétabli par sa famille; son rival, forcé de céder, vendit sa dignité à un prêtre, qu'il sacra sous le nom de Jean XX, mais resta lui-même à Rome et conserva des partisans. Le concile de Sutri, 1046, les déclara tous les deux usurpateurs. *V.* BENOÎT IX et GRÉGOIRE VI. R.

SYLVESTRE (Ordre de SAINT-). *V.* ÉPERON D'OR.

SYLVESTRINS, ordre religieux formé en 1231 à Montefano (Marche d'Ancône) par St Sylvestre-Gozzolini (né à Osimo en 1177, m. en 1267), et approuvé par Innocent IV en 1248. Il suivait la règle de St Benoît dans sa pureté primitive.

SYLVIUS, fils posthume d'Enée et de Lavinie, régna à Albe. Son nom se transmit héréditairement avec la couronne à 12 rois, ses descendants : Énæas Sylvius, Latinus Sylvius, Alba Sylvius, etc. Le dernier, Procas, est le père de Numitor, l'aïeul de Romulus.

SYLVIUS (ÆNÉAS), pape. *V.* PIE II.

SYLVIUS (François), médecin. *V.* BOË (François DE LE).

SYMBOLE (d'un mot grec qui veut dire *signe*), signifie, chez les chrétiens, une formule de profession de foi. L'Eglise reconnaît trois symboles : le 1er, celui *des Apôtres*, qu'ils composèrent avant de se séparer, vers l'an 36 de J.-C., comprend 12 articles, et fait partie des prières journalières; jusqu'à St Grégoire le Grand, on ne le récita pas dans l'Eglise de Rome, parce qu'aucune hérésie n'ayant paru dans cette Eglise, on n'avait pas besoin d'y faire profession de sa foi : on le disait ordinairement avant le baptême, et, en plusieurs endroits, il était lu sur le jubé en présence des fidèles. Le 2e symbole, dit *de Nicée*, fut rédigé par le 1er concile œcuménique de ce nom, en 325; Timothée, patriarche d'Alexandrie au VIe siècle, introduisit la coutume de le chanter à la messe, et le 2e concile de Tolède, en 589, consacra cet usage pour l'Occident. Le 3e symbole, attribué à St Athanase, et, par plusieurs auteurs, à Vigile, évêque de Thapsus vers la fin du Ve siècle, se récite vulgairement dans l'office du Dimanche, à la fin de Prime.

SYMÉ, petite île de l'Archipel, entre Rhodes et la péninsule de Cnide. Appelée d'abord *Métapontis* et *Œgle*, elle reçut le nom de *Symé* d'une fille d'Ialysos, ou d'une nymphe épouse de Neptune. Au temps de la guerre de Troie, elle avait pour roi Nirée, le plus beau des Grecs après Achille. Les Cariens l'occupèrent ensuite, puis l'abandonnèrent; une colonie de Lacédémoniens et d'Argiens, sous la conduite d'Hippotès, vint la repeupler. Conquise en 1309 par les chevaliers de Rhodes, comprise dans le domaine particulier du grand-maître, les Turcs s'en emparèrent en 1523. Elle fait maintenant partie de l'eyalet des Iles, et s'appelle *Simia* ou *Simmi*. Autrefois fertile en blé et en vins, et nourrissant beaucoup de chèvres, elle est auj. pauvre et misérable, et ses habitants vivent de la pêche des éponges, qui se trouvent en abondance et d'excellente qualité sur les rochers de ses côtes. C. P.

SYMMAQUE, Samaritain d'origine et de culte, vécut dans la 2e moitié du IIe siècle, se fit juif, puis chrétien, et adopta enfin les doctrines des Ebionites. Il avait traduit en grec l'*Ancien Testament;* de cette version, qui occupait la 4e colonne des *Hexaples* d'Origène, il ne reste que quelques fragments.

SYMMAQUE, *Q.-Aurelius Symmachus*, le plus illustre des derniers défenseurs du paganisme en Occident, né à Rome, vers l'an 340, m. en 409 ou 410, était fils de L. Aurélius Avianus Symmachus, préfet de Rome en 364. Un de ses frères, Celsinus Ticianus, auquel il recommande Satyrus, frère de St Ambroise, géra le vicariat d'Afrique en 380. Symmaque servit d'abord en Germanie, sous Valentinien Ier; il fut questeur, préteur, intendant de la Lucanie et du Brutium, proconsul d'Afrique, préfet de Rome,

384-386, et consul en 391. Appelé, jeune encore, dans le Collége des grands pontifes, nul ne veilla avec plus de sollicitude au maintien de la discipline et des traditions païennes. Les sénateurs le chargèrent de réclamer auprès de Gratien, puis de Valentinien II, le rétablissement de la statue et de l'autel de la Victoire enlevés de la curie Hostilia. Mais le pape Damase fit passer à St Ambroise la protestation de la minorité, et la cour de Milan ne voulut même pas accorder d'audience à l'orateur de l'ancien culte. Sous Théodose Ier, Symmaque fut banni de l'Italie, soit pour avoir renouvelé ses instances en faveur de l'autel de la Victoire, soit pour avoir fait le panégyrique de l'usurpateur Maxime; mais il rentra bientôt en grâce, et, rendu prudent par le malheur, suivit sans éclat et sans se compromettre le mouvement païen qui porta à l'empire son ami le rhéteur Eugène. Symmaque nous a laissé, sur son administration de la préfecture de Rome, un document très-curieux; ce sont 43 rapports adressés aux empereurs: ces pièces, trop peu connues, jettent du jour sur l'histoire civile, politique et religieuse du premier municipe de l'Occident. Le cardinal Maï a découvert, dans la bibliothèque Ambrosienne, des fragments de ses *Discours*, publiés à Milan, 1815, in-8°: ce sont des harangues sénatoriales, et des éloges prononcés devant les empereurs, à l'armée. Symmaque les a lui-même fort sainement jugés dans une lettre à Naucellius, où il avoue que le goût du temps, auquel il sacrifie, l'entraîne vers les recherches d'une composition qui poursuit les applaudissements. On a encore de lui des *Lettres*, au nombre de 965, publiées par son fils, préfet de Rome en 419, et adressées à tout ce que la magistrature, l'armée et les lettres comptaient de plus distingué au IVe siècle. Ce sont encore des documents très-curieux sur les usages, la législation et l'administration de l'époque. *V.* E. Morin, *Etude sur la vie et sur les écrits de Symmaque, préfet de Rome* en 384, Paris, 1847, brochure in-8°. M.

SYMMAQUE, *Quintus Aurelius Memmius*, descendant du précédent, fut sénateur, consul désigné en 485, et, en 522, consul avec Boëce, son gendre. Quand ce philosophe eut été mis à mort par ordre de Théodoric, roi des Ostrogoths, Symmaque ne put contenir son indignation; il s'attira la colère de Théodoric, qui le fit traîner à Ravenne, puis à Rome, où on le tua dans sa prison, en 525 ou 526.

SYMMAQUE, *Cœlius Symmachus*, pape de 498 à 514, né en Sardaigne, triompha de l'antipape Laurent avec l'appui de Théodoric, roi des Ostrogoths, se justifia, au concile de Palma, des accusations portées contre lui par les adhérents de son rival, et combattit avec zèle les Eutychéens et les Nestoriens. Ce fut lui, dit-on, qui ordonna de chanter le *Gloria in excelsis* à la messe des dimanches et des fêtes des martyrs. B.

SYMPATHIE (Poudre de), remède qui était fort en usage en France, vers 1681, comme moyen curatif pour les plaies. Il était composé de couperose verte ou sulfure de fer, desséchée au soleil, pulvérisée, et mélangée de gomme arabique. Il suffisait d'en saupoudrer un linge trempé dans le sang de la plaie, et le malade, même absent, devait guérir par l'effet de la sympathie. Cependant, les effets de ce remède n'étant pas absolument infaillibles, la poudre merveilleuse perdit son crédit, après avoir été fort recherchée et admirée par une foule de dupes. C. D—Y.

SYMPHÉROPOL. *V.* Simphéropol.

SYMPHORIEN (Saint), martyr à Autun, vers 179, pour avoir refusé d'adorer Cybèle. Sa mère, le voyant marcher au supplice, l'exhorta elle-même à souffrir avec courage. Fête, le 22 août.

SYMPHORIEN (SAINT-), ch.-l. de cant. (Gironde), arr. et à 30 kil. O. de Bazas; 470 hab.

SYMPHORIEN-DE-LAY (SAINT-), ch.-l. de cant. (Loire), arr. et à 17 kil. S.-E. de Roanne; 1,677 hab. Fabr. de mousselines, tissus de coton.

SYMPHORIEN-D'OZON (SAINT-), ch.-l. de cant. (Isère), arr. et à 13 kil. N. de Vienne; 1,574 hab. Fabr. de couvertures de laine et de chamois. Patrie de Berchoux.

SYMPHORIEN-LE-CHATEAU (SAINT-), ch.-l. de canton (Rhône), arr. et à 34 kil. S.-O. de Lyon, sur la Coise; 1,656 hab. Tanneries; fabr. de draps, souliers, clous, etc. Pendant la Révolution, on l'appela *Chausse-Armée*, en raison de ses fabriques de souliers.

SYMPLÉGADES ou CYANÉES, îles rocheuses du Pont-Euxin, près du Bosphore de Thrace. Suivant la Fable, ces deux îles, autrefois mobiles, s'entre-choquaient; elles furent fixées par les Dieux, quand le navire Argo passa entre elles.

SYMPOSION, 2e partie du Déipnon ou principal repas des anciens Grecs (*V.* Déipnon). C'était alors qu'on servait les vins. De gais propos, des entretiens savants, des jeux de toute espèce, la musique, la danse, etc., en remplissaient la durée. On nommait *Symposiarque* le roi du festin.

SYNAGOGUE (du grec *sun*, ensemble, et *agô*, mener; en hébreu, *Beth hakneseth*), nom qu'on donne vulgairement au lieu où s'assemblent les Juifs pour pratiquer leur culte. Il signifie, en général, toute la communauté juive d'un pays; il en peut signifier une portion limitée, et désigne aussi l'édifice même consacré au culte. Avant la captivité de Babylone, il n'y avait point de Synagogue, mais seulement le temple de Jérusalem, où l'on venait de toute la Palestine pour les sacrifices; les autres prescriptions du culte pouvaient s'accomplir dans la maison du père de famille, investi de l'autorité religieuse. Au retour de la captivité, Esdras ayant établi la lecture et l'interprétation de la loi en public, il s'établit des Synagogues, qui furent en même temps des écoles, des tribunaux, des lieux de discussion et de prédication. Lors de la venue de J.-C., il y en avait, dit-on, 480 à Jérusalem; mais ces Synagogues ne s'étaient nullement substituées au *Temple*. Après la dispersion du peuple juif, les Synagogues, dans les différents pays, furent les réunions publiques ou secrètes des fidèles, en quelque endroit qu'elles eussent lieu. Le sens du mot ne fut précisé, en France, qu'en 1806, dans un règlement célèbre délibéré par le Sanhédrin, et décrété en 1808. Treize Synagogues (réduites auj. à huit), avec autant de *Consistoires*, étaient établies dans l'étendue de l'Empire. Chacune comprenait plusieurs départements. La Synagogue fut donc une sorte de diocèse, une vaste paroisse. On autorisait en outre des Synagogues particulières, avec leur circonscription spéciale, selon les besoins de la population. Le local consacré à la prière est aussi la Synagogue; mais ce mot, que l'ordonnance d'organisation du culte israélite, du 25 mai 1844, ne prononce même pas, est auj., en France, remplacé presque partout par le mot *temple*. On cite les Synagogues d'Amsterdam, de Francfort, de Livourne, de Bordeaux. La communauté de Paris a deux temples, et, de plus, une quinzaine d'*assemblées de prières* autorisées, qui se rapprochent des anciennes Synagogues de Palestine, puisqu'on y enseigne, qu'on y interprète la loi, et qu'il s'y engage même des controverses. Les temples doivent être simples; nulle image n'y peut figurer; mais il est permis d'y placer des sentences et des noms tirés de l'Ecriture. Les hommes sont séparés des femmes, qui occupent les galeries supérieures de l'édifice, quelquefois même sont cachées à la vue. Le respect veut que les hommes restent la tête couverte, pour ne pas montrer la nudité du crâne. Une arche ou armoire, placée du côté de l'orient, renferme un ou plusieurs exemplaires du *Pentateuque*, écrits à la main sur vélin, et formant des rouleaux. L'office a lieu tous les jours, mais, selon l'antique usage, on ne lit la loi que le lundi, le jeudi, et le samedi, sans compter les jours de fêtes et de jeûnes. Chaque temple a son administration (*Kahal*), son *Hazan*, ou ministre officiant, et son *Schamas*, ou bedeau. Le nombre des rabbins varie avec l'importance de la communauté. Il existe encore en Orient des lieux de prières hors des villes, dans les endroits découverts, ou près des cours d'eau; on les appelait autrefois *Proseuques*.

SYNCELLE (Le). *V.* George le Syncelle.

SYNCELLE, officier de l'Église de Constantinople, demeurait continuellement avec le patriarche, pour rendre témoignage de toutes ses actions. Tant de pouvoir et de priviléges furent attachés à cette dignité, qu'elle fut briguée par des fils et des frères d'empereurs; des évêques et des métropolitains se firent aussi un honneur d'en être revêtus.

SYNCRÉTISTES. *V.* Callisen (George).

SYNERGISTES, du grec *sunergeô*, je coopère, nom donné à des théologiens protestants qui, contrairement aux enseignements de Luther et de Calvin, prétendent que Dieu n'opère pas seul la conversion du pécheur, et que celui-ci coopère à la grâce en suivant son impulsion. Cette opinion, qu'on aperçoit déjà dans Mélanchthon, fut soutenue par Pfeffinger, et combattue par Flaccius; l'université de Wittemberg se déclara pour le premier, et celle d'Iéna pour le second.

SYNÉSIUS, écrivain grec, né vers 350 à Cyrène, d'une famille riche descendant des Héraclides, m. peu après 134, suivit à Alexandrie les leçons de la célèbre Hypatia, fréquenta aussi l'école d'Athènes, fut envoyé en 400 par ses compatriotes auprès de l'empereur Arcadius pour implorer son secours contre les tribus de la Libye et solliciter un dégrèvement d'impôts, se maria vers 403, devint évêque de Ptolémaïs (auj. *Tolometa*) en 410, et extirpa de son diocèse l'arianisme. Tous ses ouvrages, estimés en

général, sont d'un style pompeux ; il n'y sépare pas assez des dogmes chrétiens les idées platoniciennes. On a de lui : un *Discours à Arcadius sur les devoirs de la royauté*, traduit en français par Daniel d'Auge, 1555, in-8° ; *Dion, ou de la Conduite de sa vie ; l'Egyptien, ou de la Providence ; des Songes ; Hymnes religieuses*, traduites en vers français par J. Courtin, Paris, 1581, et en prose par MM. Grégoire et Collombet, Lyon, 1839 ; 155 *Lettres*, pleines d'esprit, de douceur, et de solides raisonnements ; des *Homélies*, etc. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées par le P. Peteau, Paris, 1612-33, in-fol. Synésius écrit avec assez d'élégance et de pureté. *V.* Klausen, *de Synesio philosopho*, Copenhague, 1831, in-8° ; Kolbe, *l'Evêque Synésius* (en allemand), Berlin, 1850, in-8° ; H. Druon, *Etudes sur la vie et les ouvrages de Synésius*, Paris, 1860, in-8°.

SYNNADA, anc. v. d'Asie-Mineure (Phrygie), dans une plaine et près d'une carrière de marbre blanc d'albâtre, qui a reçu le nom de *Synnadique* ou *Docimite*. Synnada devint, dans les dernières divisions de l'empire romain, le ch.-l. de la Phrygie Salutaire. Ses ruines se retrouvent au village turc d'*Eski-Kara-Hissar*, près d'Afium-Kara-Hissar (eyalet de Khodawendiguiar). C. P.

SYNODE, c.-à-d., en grec, *réunion*, nom donné : 1° dans l'Eglise catholique, aux assemblées de curés d'un même diocèse, et, plus anciennement, aux conciles nationaux et provinciaux ; 2° chez les calvinistes, aux réunions de ministres où l'on décide les points litigieux du dogme.

SYNODE (SAINT-), *V.* RUSSIE, *Religions*.

SYNŒCIES, fêtes que les Athéniens célébraient en l'honneur de Minerve, dans le mois hécatombéon (juillet-août), pour rappeler la réunion des bourgades dont Athènes fut formée.

SYOUAH, oasis d'Egypte. *V.* SIOUAH.

SYNTHÈSE, *Synthesis*, tunique de festin chez les anc. Romains. Elle était de toile blanche, et fournie par le maître de la maison. On la mettait sans ceinture, par-dessus sa tunique de vêtement, et pour la garantir des taches pendant le repas. C. D—Y.

SYOUTH, v. d'Egypte. *V.* SIOUTH.

SYPHAX, roi de la Numidie occidentale ou Césarienne, resta allié de Rome pendant la 2e guerre punique, jusqu'à ce que Sophonisbe, son épouse, l'en eût détaché ; alors il s'opposa au débarquement de Scipion en Afrique, 203 av. J.-C. Battu et pris près de Cirta, avec Sophonisbe, par Masinissa et Lælius, une partie de son royaume fut donnée à Masinissa. Emmené en Italie pour le triomphe de Scipion, il mourut peu de jours avant.

SYRA, anc. *Syros*, île du roy. de Grèce, vers le centre des Cyclades ; 30,000 hab. Ch.-l., *Syra*. Peu de culture, point d'eau. Olives, figues, orge, raisins. Du temps d'Homère elle était renommée pour sa fertilité en blé, vin, et bestiaux. Peuplée par des Ioniens, elle appartint tour à tour, comme le reste des Cyclades, aux Athéniens, aux successeurs d'Alexandre, aux Romains, à l'empire byzantin, aux Vénitiens en 1204, depuis 1566, aux Turcs, et fut placée sous la protection des rois de France ; enfin, en 1830, on la comprit, avec les autres Cyclades, dans le royaume de Grèce. C. P.

SYRA ou HERMOPOLIS, v. du roy. de Grèce, ch.-l. de l'île de Syra et de la nomarchie des Cyclades. Port sur la côte E. de l'île ; 35,000 hab. Evêché catholique, gymnase, école d'hydrographie. Entrepôt pour les provenances de l'Occident et des îles grecques. Vastes magasins de douanes. Chantiers de construction. Cabotage actif. Teintureries, tanneries, savonneries, pêche des éponges, etc. Comm. de laines, soie, cocons, peaux, bois de construction. Plusieurs lignes de bateaux à vapeur français, autrichiens, russes, touchent à Syra, point de départ d'un service grec. — Syra, anc. *Syros*, sur un rocher, était peu importante, lorsque, pendant la guerre de l'indépendance, des réfugiés de Chios, d'Ipsara, et d'Hydra, vinrent, en 1821, fonder dans le voisinage une ville appelée Hermopolis, et qui se confond auj. avec elle.

SYRACUSE, anc. *Syracusa*, en italien *Siracusa* et *Siragosa*, v. forte de Sicile, anc. ch.-l. de la prov. de son nom (auj. *Noto*), port sur la côte E. de l'île, dans la Méditerranée, à 50 kil. S.-S.-E. de Catane et 252 kil. S.-E. de Palerme ; par 37° 2′ 58″ lat. N., et 12° 57′ 35″ long. E. ; 19,401 hab. Evêché ; cour criminelle et trib. civil ; lycée, bibliothèque, musée. Commerce de thon, vins fins, surtout des muscats renommés, grains, soufre, huile, chanvre, lin, sel, amandes, etc. Arsenal. La nouvelle Syracuse, réduite aux constructions de l'îlot d'*Ortygie*, situé entre les deux anciens ports (le Grand Port et le Trogyle) et séparé de l'île par un canal, est ceinte de murs, et renferme, entre autres édifices, une belle cathédrale, ancien temple de Minerve, le palais du sénat, plusieurs palais particuliers, et de nombreuses antiquités, telles qu'un vaste amphithéâtre, un théâtre taillé dans le roc et dont les 66 rangs de siéges pouvaient contenir 40,000 spectateurs, enfin les Latomies (*V. ce mot*). L'anc. Syracuse était la plus vaste ville de la Sicile ; son enceinte, flanquée de tours, avait 35 kil., et enfermait, dit-on, 500,000 et même 1,200,000 hab. Elle avait cinq quartiers, appelés : *Ortygie*, c.-à-d. l'île ; *Achradine*, sur le bord de la mer, le plus beau et le plus riche, joint au précédent par un pont étroit ; *Tyché*, plus dans l'intérieur, encombré de peuple ; *Néapolis*, au S. des précédents ; et *Épipole*, où était la citadelle, à l'O. La célèbre fontaine d'Aréthuse est près de la mer, dont les infiltrations corrompent maintenant la douceur de ses eaux ; elle a été convertie en lavoir. Les marais qui environnent Syracuse en rendent le climat malsain. — Fondée en 735 av. J.-C. par des Corinthiens sous la conduite d'Archias, Syracuse fut, jusqu'en 484, une république aristocratique, florissante, mais souvent agitée par les divisions ; elle devint la métropole d'Acres, d'Enna, de Casmène, d'Héloros, de Nétum, etc. Dominée ensuite par des rois (Gélon, 484-478 ; Hiéron Ier, 478-467 ; Thrasybule, 467-466), elle recouvra son indépendance et se gouverna démocratiquement de 466 à 405. C'est dans cet intervalle, 414, qu'elle repoussa victorieusement les attaques des Athéniens, et que commença sa longue lutte contre Carthage, dont elle triompha aussi, mais en retombant sous le joug de ses tyrans (Denys l'Ancien, 405-368 ; Denys le Jeune, 368-357 ; Dion, 357-354 ; Callippe, 354-353 ; Hipparinus, 353-351 ; Nypsius, 351-347 ; Denys le Jeune, revenu de l'exil, 347-343). Timoléon, 343-337, rétablit la république ; Sosistrate la détruisit, 320-317, et fut remplacé par Agathocle, 317-289, après la mort duquel la démocratie, de nouveau victorieuse, se maintint pendant 20 ans. Sous le règne de ces divers princes, dont le pouvoir ne persista le plus souvent qu'à cause des dangers de la guerre étrangère, l'anarchie désola plus d'une fois Syracuse, puissante cependant, mais toujours obligée de lutter contre les Carthaginois. En 269, elle se donna un nouveau roi, Hiéron II, sous lequel elle fut assiégée par les Romains, à cause de l'alliance qu'elle venait de conclure avec Carthage, et qu'elle dut rompre pour s'allier à Rome. Hiéronyme, successeur, en 215, d'Hiéron II, son aïeul, déchira le traité fait avec Rome ; mais il ne vécut qu'un an, et la République, qui le remplaça, s'étant, comme lui, déclarée pour les Carthaginois, les Romains, commandés par Marcellus, assiégèrent Syracuse, et la prirent en 212, malgré les prodiges de défense du génie d'Archimède. Ils la conservèrent jusqu'à la chute de leur empire. Elle passa ensuite sous la domination de l'empire grec, des Sarrasins qui la détruisirent en 878, des Normands, etc., comme la Sicile dont elle était la capitale. Des tremblements de terre, en 1693 et en 1757, achevèrent sa ruine. Patrie d'Archimède, de Théocrite, et de Moschus.

SYRIANUS, philosophe néoplatonicien et grammairien, né à Alexandrie vers 380, m. en 450, étudia à Athènes sous le platonicien Plutarque, qu'il remplaça dans la direction de l'école, et eut parmi ses élèves Proclus, qu'il désigna pour son successeur. On a de lui des *Commentaires* sur la *Métaphysique* d'Aristote (3 livres seulement ont été publiés en latin par Bagolini, Venise, 1558), et sur la *Rhétorique* d'Hermogène. Il avait aussi composé 4 livres sur la *République* de Platon, 7 livres de *Commentaires* sur Homère, etc. ; ces ouvrages sont perdus.

SYRIE, région de l'Asie, dans l'empire ottoman, appelée par les Turcs et les Arabes *Souristan*, *Souria*, et *Bahr el Cham* ou *pays de la gauche*, c. à-d. à gauche de la Mecque, par opposition à l'Yémen ou pays de la droite. Elle a pour bornes : au N.-O. et au N., l'Akma ou Akma-Dagh (anc. Amanus), et une ligne tirée de cette montagne à l'Euphrate vers Biredjik ; à l'E., l'Euphrate ; au S.-E. et au S., les déserts de l'Arabie ; à l'O., la Méditerranée, qui forme le golfe d'Alexandrette (Iskanderoun) ; 160 kil. sur 120 ; 70,000 kil. carrés. Plusieurs chaînes de montagnes la traversent du N. au S. : de l'Akma-Dagh se détache à l'O. le *Djébel-Aman* (anc. Rhosos), qui se termine vers Antioche par le *Djébel-Mousa* ; au N., vers Aïntab, l'Akma-Dagh donne naissance à deux chaînes parallèles : l'une, l'ancienne Piérius, qui longe la vallée de l'Euphrate, n est qu'une suite de collines arides, formées d'un calcaire dur et blanchâtre, et, après avoir couru du N. au S. jusqu'à Palmyre, s'infléchit vers l'O., de Palmyre à Damas, et se rattache à l'Anti-Liban ; l'autre, sous le nom de *Djébel-Ala*, ferme à l'E. la vallée de l'Oronte. La véritable chaîne supérieure commence

au S. d'Antioche, par le pic du *Djébel-Akrad* (anc. Casius), ferme à l'O. la vallée de l'Oronte, et suit la direction de la côte de la Méditerranée, dont elle est éloignée au plus de 25 à 30 kil.; elle porte d'abord le nom de *Djébel-Ansairièh*, et son versant occidental est couvert d'oliviers et de vignes, tandis que le versant oriental n'est qu'une suite presque continue de rochers arides; puis celui de *Liban*, et forme alors deux chaînes parallèles, la chaîne occidentale ou Liban proprement dit, et la chaîne orientale dite *Djébel-Scherki* ou *Anti-Liban*, dont la cime la plus élevée, le *Djébel-el-Scheik* (anc. Hermon), atteint 3,000 mètres. Entre ces deux chaînes s'étend une vallée de 70 à 80 kil. sur 35 à 40; c'est l'anc. *Cœlé-Syrie* ou Syrie-Creuse, auj. *Becha*. Le Liban, qui n'est plus couronné que d'un très-petit nombre de ses cèdres si vantés, est surtout couvert de vignes, de figuiers, de mûriers, de chênes, et de sapins. La chaîne occidentale se continue par les *Monts de Judée*, où l'on distingue le *Thabor*, le *Carmel*, les monts *Ebal* et *Garizim*. La chaîne orientale projette au S.-E. de Damas le *Djébel-el-Saffa*, le *Djébel-Hauran*, et, sur les rives orientales de la mer Morte, le *Djébel-Adjloun* et le plateau d'*El-Belka*. Ce sont toutes montagnes nues, arides, et annonçant l'approche du désert. L'une et l'autre chaîne s'abaisse par degrés en s'avançant au S., et se termine dans l'isthme de Suez en épanouissements insensibles. Le Liban donne naissance aux cinq principaux fleuves de la contrée : l'*Oronte* ou *El-Aazi* des Arabes, qui traverse le lac *Famièh*, et reçoit les eaux du lac *Antakièh*, grossi du *Kara-Sou* et de l'*Ifrin* venant de l'Amanus; le *Litani*, anc. Léontès, arrosant la Cœlé-Syrie; le *Jourdain*, sorti du lac *Phiala* dans l'Anti-Liban, traversant les lacs *Maron* et de *Tibériade*, et se jetant dans le lac *Asphaltite* ou *mer Morte;* le *Barada* (*Farfar* de la Bible, *Chrysorrhoas* des Grecs) et l'*Awach*, sortis tous deux de l'Anti-Liban, arrosant la plaine de Damas, et allant se perdre dans le lac *Bahr-el-Mardj*. La direction des montagnes de Syrie partage ce pays en trois parties bien distinctes : 1° la *plaine orientale*, de l'Euphrate au Jourdain, et aux montagnes qui ferment les vallées de l'Oronte et de Damas, où des pluies peu abondantes et de courte durée font germer presque immédiatement une végétation luxuriante, et où la chaleur dévorante de l'été fait périr les plantes; 2° les *montagnes*, les *hauts plateaux* et les *vallées du Liban*, qui ont un climat à peu près analogue à celui du milieu de la France; tout le Liban est couvert de neige pendant l'hiver, et, sur les sommets les plus élevés, elle persiste toute l'année; 3° la *plaine maritime*, exposée pendant l'été à des chaleurs accablantes, et qui doit aux vents d'ouest qui prolongent la saison des pluies, et à la fonte des neiges accumulées sur le Liban, une merveilleuse fertilité, mais quelquefois insalubre. Cette diversité de climat permet à la Syrie de produire, même dans un très-petit rayon, les arbustes et les fruits des contrées tempérées, et ceux des zones tropicales : ainsi Latakièh exporte des tabacs à fumer excellents; toute la bande maritime produit en pleine terre, et sans qu'ils aient rien à redouter des hivers tempérés de cette côte, l'oranger, le dattier, le bananier, l'olivier, le figuier, la canne à sucre, le pistachier; dans la Cœlé-Syrie, le maïs; sur les flancs des montagnes, la vigne et le mûrier blanc; sur leurs sommets, les sycomores, les cyprès, et les chênes; à Damas, tous les fruits d'Europe; dans la Palestine, le tabac, le lin, la garance, et toutes les céréales. Mais l'incurie des populations, les vexations de l'administration turque, les guerres presque continuelles que se font les diverses races qui habitent le pays, empêchent la Syrie de parvenir au degré de prospérité agricole que la nature lui a départi, et qu'elle a connu pendant l'antiquité : souvent aussi les sauterelles ravagent les récoltes. La Syrie produit tous les animaux domestiques, entre autres, des chevaux d'une très-belle race, des ânes et des mulets d'une légèreté remarquable, des chameaux dont il se vend annuellement 10 à 12 mille à Damas; on a nouvellement trouvé dans le désert de Syrie, entre Palmyre et Bagdad, l'hémippe, et des moutons à large queue. Les animaux sauvages sont le lion (sur les bords de la mer Morte), l'hyène, le chacal, le guépard. Parmi les productions minérales, le fer seul est abondant dans le Liban; on recueille du bitume et du soufre dans la Judée, et aux environs de la mer Morte. Toute la Syrie est sujette aux tremblements de terre, dont les plus terribles, qui arrivent principalement dans l'hiver après les pluies d'automne, furent ceux de 1759 en Cœlé-Syrie; de 1778 et 1783 à Alep, à Tripoli et dans le Liban; de 1819 et 1822 à Alep. Industrie peu active; fabriques de coton et d'étoffes d'or et de soie d'Alep; sériciculture; manufactures de sabres de Damas en décadence. Le commerce est assez actif, grâce à la position centrale de la Syrie entre la Perse, l'Egypte, l'Asie-Mineure et l'Europe. Damas, où viennent converger les routes septentrionales et orientales du monde musulman, reçoit les caravanes de Bagdad, et est le point de départ de la grande caravane à la fois religieuse et commerciale qui conduit les pèlerins à la Mecque. Alep entretient surtout des relations avec l'Arménie et l'Asie-Mineure, et les ports de la côte; Alexandrette, Latakièh, Tripoli surtout, Beyrouth, Acre et Jaffa, servent de débouchés à Alep et Damas, et sont célèbres dans l'histoire du commerce européen sous le nom d'*Echelles du Levant*. La plupart des nations européennes y ont des consuls, ainsi que dans les grandes villes de l'intérieur. La Syrie, qui avait au moins autrefois 10,000,000 d'habitants, est auj. réduite à environ 2,000,000, et renferme les races les plus variées. On y compte environ 1,200,000 Musulmans, savoir : des *Turks* conquérants, qui ne se trouvent guère que dans les villes, où ils exercent les emplois de guerre et de magistrature; des *Turkomans* et des *Kourdes*, peuples errants et pasteurs, aux environs d'Alep et de Damas; des *Arabes*, qui peuplent les villages, forment la classe la plus nombreuse, et comprennent les *Ansairièh* ou *Nnsairièh*, entre les montagnes du même nom et la mer, d'Antioche au Liban; les *Druzes*, dans la partie du Liban comprise entre Beyrouth et Saïda; les *Mutualis*, dans la Cœlé-Syrie, et les *Bédouins*, dans le désert, entre Damas et l'Euphrate. Les *Grecs* ou *Syriens* sont au nombre d'environ 650,000, dont 400,000 du rite grec ou *Melchites*, et 250,000 unis à Rome, et connus sous le nom de *Maronites*, dans le Liban, au N. des Druzes, entre Beyrouth et Tripoli. Il faut ajouter environ 180,000 *Juifs*, des *Arméniens*, des *Nestoriens*, etc. Depuis la conquête ottomane, 1516, la Syrie avait été divisée en 5 gouvernements ou *pachaliks* : au N., Alep; sur la côte, Tripoli, Saïda (transféré à la fin du XVIIIe siècle à Acre), Palestine (dont le siége fut tantôt à Gaza, et tantôt à Jérusalem), et, dans l'intérieur, Damas. Dans les récentes divisions de l'empire ottoman, elle ne forme plus que quatre eyalets : Saïda, comprenant toute la côte depuis le Djébel-Akrad au N. jusqu'à l'Egypte au S., et jusqu'au Liban, au Jourdain et à la mer Morte à l'E. : ch.-l., *Beyrouth;* Alep, comprenant le N. de la Syrie; Damas, toute la partie orientale du Liban, jusqu'à l'Euphrate; le Liban, créé en 1861.

Histoire. Le nom de Syrie s'est appliqué à un pays dont l'étendue a beaucoup varié selon les époques; la Syrie proprement dite ne comprenait que le pays entre l'Amanus, l'Euphrate, le Liban occidental, les sources du Jourdain, et le désert, pays divisé en *Syrie Supérieure* au N., et *Cœlé-Syrie*, entre les deux chaînes du Liban. Les Perses ayant conquis la Syrie, et réuni à la satrapie dont ce pays formait le centre, la Phénicie, la Judée, et la Mésopotamie, les écrivains grecs étendirent le nom de Syrie à la Phénicie et à la Judée appelée par eux *Syrie-Palestine*, ainsi qu'à la Mésopotamie, qu'ils nommèrent *Syrie des Rivières*. Les habitants de la Syrie proprement dite donnaient à leur pays le nom d'*Aram*, et la Bible, faisant d'Aram un des fils de Sem, nous apprend, ce que confirme l'étude des langues, que les Araméens appartiennent à la race sémitique. Le nom d'*Araméens* était même connu des plus anciens écrivains grecs, et on le trouve, sous la forme *Arimèens*, dans Homère et dans Hésiode. On peut, d'après les données bibliques, fixer approximativement à l'an 2000 av. J.-C. l'époque où la tribu des Araméens quitta le plateau d'Arménie, pour descendre dans les plaines arrosées par l'Euphrate et l'Oronte. Ces peuples paraissent s'être étendus à l'E. et au N. de la Syrie proprement dite, dans la Mésopotamie, et la Cappadoce. Pressés au N. et à l'O. par les peuples de race indo-européenne, au S. par les Phéniciens et les Chananéens, à l'E. par les Assyriens et les Babyloniens, toutes nations chez lesquelles l'élément sémitique avait été altéré par des populations chamites, ils perdirent peu à peu les caractères de la race sémitique, c.-à-d. l'habitude de la vie pastorale, la tendance au monothéisme, et la constitution patriarcale de la tribu : ils devinrent, à l'exemple de leurs voisins, agriculteurs et marchands, et adoptèrent leurs religions orgiastiques, à la fois sanglantes et luxurieuses : c'est ainsi qu'ils adorèrent, sous le nom de *Baal*, le *Bel* des Babyloniens, et *Atargatis* ou *Dercéto*, dont le culte avait de grandes ressemblances avec celui de la Dercéto phénicienne et de la Cybèle de Phrygie. Enfin on voit se former, dès les temps les plus anciens, de petits royaumes que nous ne connaissons que par l'Ecriture, ceux de *Sobah*, d'*Hamah*, d'*Arpad*, de *Maacha*, de *Gessur*, de *Rohob*, et de *Damas*. En guerre avec Saül, ces petits royaumes furent soumis au tribut par David et Salomon. Délivrée du joug israélite après la mort de ce dernier

prince, la Syrie vit s'élever au-dessus des autres Etats celui de Damas, qui fut souvent en guerre avec les royaumes d'Israël et de Juda. Achaz, roi de Juda, attaqué par Phacée, roi d'Israël, et par Razin, roi de Damas, appela à son secours Téglath-Phalazar, roi d'Assyrie, qui prit Damas et toute la Syrie, devenue dès lors une simple province du second empire assyrien, 738. Tombée au pouvoir des Chaldéo-Babyloniens après la ruine de ce second Empire, elle passa aux Perses avec Cyrus, et, dans la division de l'empire persan faite par Darius Ier, elle forma avec Cypre, la Phénicie, la Palestine et la Syrie des rivières, la 5e satrapie, taxée à 350 talents (3,380,000 fr. environ). Sidon fut la résidence du satrape persan, chargé de la levée des impôts et du commandement des troupes : en Syrie, comme dans les autres provinces de leur Empire, les Perses abandonnèrent aux petits princes ou rois de chaque ville l'administration intérieure du pays. La victoire d'Issus donna la Syrie à Alexandre, 333. Disputée après sa mort par ses successeurs, la Syrie proprement dite resta, après la bataille d'Ipsus, 301, à Séleucus, qui en fit le centre de son Empire, et y bâtit sa capitale, Antioche. Le *royaume de Syrie* comprit, sous Séleucus Ier, c.-à-d. à l'époque de sa plus grande étendue, outre la Syrie propre, presque toute l'Asie-Mineure, et la Haute-Asie, de l'Euphrate à l'Indus et de la mer Erythrée à la mer Caspienne et à l'Iaxarte. Sous Antiochus Ier, le royaume de Pergame se rendit indépendant, et, dans le cours du même siècle, les Bactriens, 255, et les Parthes, 238, secouèrent également le joug des Séleucides. Au S.-O., les Lagides, maîtres de la Palestine et de la Phénicie, enviaient le reste de la Syrie, dont les forêts étaient nécessaires à leur marine, et ils faisaient de ce côté des attaques presque continuelles. En même temps, le royaume était déchiré à l'intérieur par les dissensions de la maison royale. Antiochus III le Grand, 222-186, forcé de reconnaître pour rois les usurpateurs de Pergame, de la Bactriane et de la Parthie, se servit d'eux avec habileté pour contenir dans le devoir, en Asie-Mineure et dans la Haute-Asie, les satrapes tentés de suivre leur exemple. Il conquit sur les Lagides la Phénicie et la Palestine, 201, et soumit les cités grecques de l'Asie-Mineure, Smyrne, Lampsaque, Ephèse. Mais ayant accueilli les ennemis de Rome, entre autres Annibal et l'Etolien Thoas, il résolut d'attaquer la république romaine, et porta la guerre en Grèce; vaincu aux Thermopyles, 191, puis à Magnésie en Asie-Mineure, 190, il dut céder l'Asie en-deçà du Taurus et payer d'énormes frais de guerre, pendant que, cette année-là même, l'Arménie secouait le joug. Le royaume de Syrie ne se releva pas de ce coup, et traîna, pendant plus d'un siècle encore, une existence misérable, entre les guerres civiles des différents princes de la famille royale, les révoltes des provinces (la Palestine sous les Macchabées, 166), et les progrès des Parthes, qui conquirent l'Asie jusqu'à l'Euphrate, et réduisirent le royaume de Syrie à la province de ce nom. Fatigués de ces dissensions, les Syriens s'étaient donnés à Tigrane, roi d'Arménie, 85, lorsque Pompée passa en Asie pour achever la ruine de Mithridate et combattre Tigrane, et fit de la Syrie une province romaine, 64. Le dernier roi, Antiochus XIII l'Asiatique, fut réduit au petit royaume de Comagène.

ROIS SÉLEUCIDES DE SYRIE.

1re *Période.*

Séleucus Ier, *Nicator Ier.*	311	Séleucus IV, *Philopator.*	186
Antiochus Ier, *Soter*...	281	*Héliodore.*.....	174
Antiochus II, *Théos Ier.*	260	Antiochus IV, *Epiphane.*	174
Séleucus II, *Callinique*..	247	Antiochus V, *Eupator*.....	164-162
Séleucus III, *Céraunus*..	225		
Antiochus III, *le Grand.*	222		

2e *Période* (*cinq usurpateurs*).

Démétrius Ier, *Soter*.....	162-149
Alexandre Ier (*Bala*).....	150-144
Démétrius II, *Nicator*.....	149-143, 140-139, 130-125
Antiochus VI, Théos II.....	143-140
Tryphon ou *Diodote*.....	140-133
Antiochus VII, Sidète.....	139-130
Alexandre II (*Zébina*).....	125-121
Séleucus V.....	124-123

3e *Période* (*la Syrie partagée entre 2 souverains*).

Antiochus VIII, dit *Grypus*.....	123-97	Antiochus IX, *de Cyzique.*/.....	114
Séleucus VI, *Nicator II*.....	97-93	Antiochus X, *le Pieux.*	94
Philippe, seul ou avec ses 3 frères.....	93-80	Sélène, *veuve d'Antiochus X*.....	80
Antiochus XI....	93-90		
Démétrius III, *Eucher*.....	87-85	*Tigrane, roi d'Arménie.*	70
Antiochus XII, *Bacchus*.....	83	Antiochus XIII, *l'Asiatique, fils d'Antiochus X*.....	69-64

La Syrie, devenue province romaine, eut toujours pour capitale Antioche, et fut fréquemment exposée aux invasions des Parthes, en 53 après la mort de Crassus, en 52 pendant le gouvernement de Bibulus, et en 42, où Ventidius battit et tua Pacorus, leur général. Donnée par Antoine à un fils qu'il avait eu de Cléopâtre, elle fit retour à l'Empire après la bataille d'Actium, 31 av. J.-C., et, dans le partage entre Auguste et le sénat, elle forma une province impériale, à laquelle l'empereur annexa la Phénicie. Dans l'étendue de la province se trouvaient quelques petits Etats qui avaient conservé leur autonomie intérieure, leurs souverains particuliers, sous la protection de l'Empire, tels que la Comagène, les principautés de Palmyre et d'Emèse, diverses tétrarchies le long de la côte et dans l'intérieur du Liban. La Syrie s'accrut, l'an 6 ap. J.-C., de la moitié de la Palestine, et, sous Claude, de la Palestine tout entière, administrée par un chevalier romain dépendant du gouverneur de Syrie. Mais Vespasien fit de la Palestine une province spéciale appelée *Syrie-Palestine.* Adrien en détacha la province appelée *Syrie-Phénicie,* avec Tyr pour métropole; au IVe siècle, la Syrie propre fut divisée elle-même en trois provinces : *Syrie Ire* ou *Consulaire,* capitale Antioche; *Syrie IIe* ou *Salutaire,* capitale Apamée; *Syrie Euphratésienne,* capitale Hiérapolis. Toute l'ancienne Syrie dépendait alors du diocèse, de la préfecture, et de l'empire d'Orient. Tranquille du côté des Parthes pendant les deux premiers siècles de l'Empire, grâce aux négociations d'Auguste, et aux victoires de Trajan et de Septime-Sévère, la Syrie parvint à cette époque au plus haut degré de prospérité. La longue domination des Séleucides et l'attrait tout-puissant de l'hellénisme en avaient fait comme une seconde Grèce, presque aussi brillante que la première par les monuments des arts et la richesse des villes. C'est de cette époque que datent les grands édifices de Baalbek et de Palmyre. La Syrie donna aussi à Rome toute une famille de princes, appelés les *empereurs syriens,* depuis Septime jusqu'à Alexandre Sévère. L'élévation de l'empire des Perses sur les ruines de celui des Parthes, 226, attira de nouveau la guerre sur la Syrie : Sapor, après avoir vaincu Valérien, en 260, s'avança jusqu'à Antioche, dont il emmena les habitants en captivité, et ravagea toute la province. Odénath, prince de Palmyre, et ensuite Zénobie, forcèrent les Perses à repasser l'Euphrate, et les victoires d'Aurélien, de Dioclétien et de Julien assurèrent jusqu'au VIe siècle la tranquillité de la Syrie. Elle fut de nouveau troublée par les invasions de deux rois sassanides, Chosroès Ier, en 537 et 575, et Chosroès II, en 610. Les victoires d'Héraclius n'arrachèrent la Syrie aux mains des Perses que pour la laisser tomber entre celles des Arabes, qui l'envahirent dès 633, et l'avaient entièrement conquise en 638.

Damas devint, à partir de 661, la capitale des califes Ommiades, et, lors même qu'elle fut remplacée par Bagdad, 762, sous les Abbassides, la Syrie n'en conserva pas moins une grande importance par sa position centrale entre les provinces de l'empire arabe dans la Haute-Asie, et les parties occidentales comme l'Egypte et l'Afrique. Au IXe et au Xe siècle, la mollesse des Abbassides ayant amené le démembrement de l'Empire, la Syrie, enlevée d'abord aux califes par les Toulounides en 869, reconquise en 905, fut partagée entre les deux principautés de Damas, où régnèrent tour à tour les deux dynasties égyptiennes des Ikhchidites, 935, et des Fatimites, 969, et d'Alep, occupée successivement par les Hamanides, 934, et les Mardaschides ou Kélabites, 1014. Ceux-ci furent remplacés à Alep par les Turcs Seldjoucides, 1084, qui s'emparèrent aussi de Damas, 1095, et réunirent ainsi toute la Syrie proprement dite sous leur domination, pendant que, dans la Palestine, le royaume de Jérusalem, fondé en 1082 par les Ortocides Turcomans, tombait, 1095, au pouvoir des Fatimites d'Egypte. Telle était la Syrie au moment de la Ire Croisade, qui en changea profondément la situation. La côte tout entière, depuis l'Amanus jusqu'à l'Egypte, et de la Méditerranée à l'Anti-Liban et au Jourdain, forma des principautés chrétiennes; au S., le royaume de Jérusalem, ayant pour vassaux le prince de Tibériade ou de Galilée, les seigneurs de Ramla, Jaffa, Naplouse, Césarée, Ptolémaïs, Beyrouth, Tyr; au centre, le comté de Tripoli; au N., la principauté d'Antioche, et le comté d'Edesse. Les lois, le langage et les mœurs des Francs furent adoptés dans toute cette partie de la Syrie. Mais les Seldjoucides

avaient conservé tout l'intérieur du pays. Ils sont remplacés à Alep, 1127, et à Damas, 1154, par les Atabeks, qui enlèvent aux chrétiens le comté d'Édesse, 1144-1155, et sont à leur tour dépossédés, 1183, par les Ayoubites, dont le chef, Saladin, déjà maître de l'Egypte, conquiert sur les Croisés le royaume de Jérusalem, en 1187. Aux Ayoubites succédèrent en Egypte, 1250, et en Syrie, 1263, les Mamelouks Baharites, qui repoussèrent les Mongols et s'emparèrent des dernières principautés chrétiennes, Antioche, 1268, Tripoli, 1289, et Ptolémaïs ou St-Jean-d'Acre, 1291. Une autre dynastie de Mamelouks, les Bordjites, deviennent maîtres de la Syrie, 1382, mais ne peuvent empêcher Alep et Damas d'être horriblement ravagées par les Mongols de Timour-Lenk, 1401, et sont eux-mêmes vaincus et dépouillés par Sélim Ier, sultan des Ottomans, 1516. Les Turcs sont, depuis cette époque, restés maîtres de la Syrie, jusqu'en 1832, où le vice-roi d'Egypte, Méhémet-Ali, s'en empara; les puissances européennes l'obligèrent, en 1841, de la restituer à la Turquie. C. P.

SYRIENNE (Déesse), principale divinité des anc. Syriens, honorée spécialement à Hiérapolis, dans un magnifique temple. On disait qu'elle était tombée du ciel dans un œuf couvé par des colombes. Elle était représentée la tête ceinte de rayons et couronnée de tours, un voile sur le front, un sceptre dans une main, une quenouille dans l'autre, et couverte d'une multitude de pierreries, qui jetaient le plus vif éclat. On l'a identifiée avec Cybèle. Lucien nous a laissé sur cette déesse un traité fort curieux.

SYRINX, nymphe d'Arcadie, fille du fleuve Ladon, était une des compagnes de Diane. Poursuivie par Pan, et près d'être saisie, elle s'enfuit sur les bords du Ladon, et disparut au moment où le dieu allait la saisir. Elle ne laissa à sa place que des roseaux; Pan en arracha quelques-uns, dont il fit la flûte à 7 tuyaux que l'on appela *Syrinx*, mot qui, en grec, signifie roseau.

SYRMA, espèce de grand manteau grec, que les rois ou les reines portaient dans la tragédie. Il descendait jusqu'aux talons, et traînait même à terre.

SYRMIE ou SZEREM (Comitat de), l'une des divisions des Etats autrichiens (Esclavonie), entre ceux de Werowitz et de Bacs au N., de Brod à l'O. et au S., et le district régimentaire de Peterwardein à l'E.; 2,376 kil. carr.; 105 kil. sur 25; 125,000 hab. Ch.-l., *Vukovar*. — Il fut réparti, de 1850 à 1860, entre le comitat d'Essek (Croatie-Esclavonie), et le cercle de Neusatz (Woïwodie serbe).

SYROS. *V.* SYRA.

SYRTES, nom que les Anciens donnaient à deux golfes de la Méditerranée, sur la côte septentrionale d'Afrique. La *Grande Syrte*, à l'E., s'étendait entre la Cyrénaïque et l'Afrique propre; c'est auj. le *Golfe de Sert* ou *de la Sidre*, sur les côtes du pachalik de Tripoli; *la Petite-Syrte*, à l'O., auj. *Golfe de Cabès*, sur les côtes de la Régence de Tunis, près de l'île Gerbi. Cette partie du littoral de l'Afrique était appelée *Région des Syrtes* par les Anciens, qui disaient que ce sol n'était ni terre ni eau; c'est encore l'aspect que présente cette côte sur plusieurs points, par l'effet de la marée, qui, à peu près insensible dans le reste de la Méditerranée, est presque aussi forte sur le littoral des Syrtes que dans l'Océan. C. P.

SYRTICUS AGER, nom latin des LANDES.

SYRUS (Publius). *V.* PUBLIUS SYRUS.

SYSSITIES (du grec *sussitia*, repas d'amitié, de confraternité), nom donné aux repas publics chez les anc. Spartiates. On les appelait aussi Phidities (*V. ce mot*).

SYSTÈME CONTINENTAL. *V.* BLOCUS.

SZABOLCS ou SABOLTSCH, comitat de Hongrie (cercle au delà de la Théiss), entre ceux de Zemplin au N., d'Unghvar et de Beregh au N.-E., de Szathmar à l'E., de Bihar au S. et à l'O., et de Zemplin au N.-O.; 5,929 kil. carrés; 146,248 hab. Ch.-l., *Nagy-Kallo*. Sol plat, vastes marécages. Récolte abondante de grains, melons, pastèques, tabac, soude. Elève de bétail.

SZALA-EGERSZEG, v. de Hongrie, dans le cercle en deçà du Danube, ch.-l. du comitat de Szalad, sur la Szala (affluent du lac Balaton), à 188 kil. S.-O. de Pesth.

SZALAD, comitat de Hongrie (cercle en deçà du Danube), entre ceux de Weszprim au N.-E., de Schumegh au S.-E., d'Eisenburg au N.-O., la Styrie à l'O., et la Croatie civile au S.; 4,886 kilomètres carrés; 150 kilomètres sur 50; 225,385 habitants. Ch.-l., *Szala-Egerszeg*. Sol montagneux au N., confinant au N.-E. au lac Balaton, très-fertile en grains, vins, fruits. Elève de bétail et d'abeilles.

SZAMOS, *Samusius*, riv. des États autrichiens, naît à Dees (Transylvanie), entre en Hongrie, et se jette dans la Théiss, rive gauche; cours de 400 kil.

SZAMOS-UJVAR OU ARMENIENSTADT, v. des États autrichiens (Transylvanie), est située au S.-E. du comitat de Szolnok-Intérieur, sur le Szamos, à 35 kil. N.-O. de Klausenburg, 15 S. de Dees; 3,500 hab., la plupart d'origine arménienne. Ancien château-fort.

SZANTO, brg de Hongrie (Abaujvar), au pied du Sator, à 26 kil. N.-O. de Tokay; 4,500 hab. Récolte de tabac et de bons vins.

SZARVAS, v. de Hongrie, dans le comitat et à 57 kil. O. de Békès, sur le Korös; 14,000 hab. Ecole industrielle pratique. Elève de bétail. — Cette ville fut fondée par une colonie slave en 1725.

SZASZKA (NEMETH-), brg des États autrichiens (Hongrie, Krasso), à 84 kil. S. de Lugos; 2,000 hab. Mines de cuivre et de plomb argentifères.

SZASZ-VAROS, v. des Etats autrichiens (Transylvanie), ch.-l. de la justice de Broos (pays des Saxons), à 70 kil. O. de Hermanstadt; 9,000 hab.

SZATHMAR-NEMETH, v. de Hongrie (Szathmar), sur le Szamos, à 35 kil. E.-N.-E. de Nagy-Karoly; 12,000 hab. Evêché catholique, suffragant d'Erlau; lycée, gymnase, séminaire. Fabr. de toiles, pelleteries, poterie. Elle fut érigée en ville, en 1715, par la réunion des deux bourgs de Szathmar et de Nemeth, que séparait le Szamos. — Le comitat de Szathmar, dans le cercle au delà de la Théiss, est compris entre ceux de Beregh et d'Ugotsch au N., de Mamarosch à l'E., de Bihar au S.-O., de Szabolcs à l'O., et de Szolnok-Moyen au S.; 5,858 kil. carr.; 140 kil. sur 100; 249,000 hab. Ch.-l., *Nagy-Karoly*. Sol montagneux à l'E., parsemé de marécages, arrosé par la Théiss, le Tur, le Szamos, et fertile en vins, grains, fruits. Elève de bétail, abeilles, vers à soie. Mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb, d'antimoine, d'arsenic, de zinc.

SZEGEDIN, SEGEDIN, ou SEGED, v. forte de Hongrie, ch.-l. du comitat de Csongrad, sur la rive dr. de la Théiss, au milieu des marais, et près de l'embouchure de la Maros, à 150 kil. S.-E. de Bude; 60,000 hab. Institut philosophique; collége; gymnase de Piaristes. Belle église grecque. Navigation, et commerce très-actif en vins, tabac, sel, bois, grains, bétail, sangsues, savon, salpêtre.

SZEKLERS, c.-à-d. *gardes-frontières*, peuple hongrois, habitant dans la partie montueuse de la Transylvanie, au S.-E. Ils sont au nombre de 585,000 environ, tous nobles et libres, les uns unitaires, les autres catholiques, et sont répartis dans les cinq justices de Maros, Aranyos, Csik, Udvarhély, et Haromszek.

SZEKSZARD, v. de Hongrie, ch.-l. du comitat de Tolna, à 133 kil. S. de Bude, et à 11 S.-O. de Tolna; 8,000 hab.

SZENT-GYŒRGY. *V.* GEORGE (SAINT-).

SZEREM. *V.* SYRMIE.

SZIGETH ou SIGETH, v. de Hongrie, ch.-l. du comitat de Marmaros, à 230 kil. E. de Bude; 6,000 hab. Gymnase de Piaristes. Salines importantes aux environs.

SZIGETH (NAGY-), v. de Hongrie (Schumegh), à 30 kil. S. de Kaposvar; 3,000 hab.

SZISTOW. *V.* SISTOVA.

SZISZEK (ALT-), vge des États autrichiens (Croatie), sur la Kulpa, comitat et à 47 kil. S.-E. d'Agram; 800 hab. Antiquités romaines; grand commerce de grains. — *Neu-Sziszek* est sur l'autre rive de la Kulpa.

SZOBOSZLO, v. de Hongrie (Bihar), une des six villes des Haïdouks, à 25 kilomètres S.-E. de Debreczin; 13,000 habitants.

SZOLNOK, v. des Etats autrichiens (Hongrie), ch.-l. du comitat de son nom, au milieu des marais formés par la Théiss; 9,000 hab. — Le comitat de Szolnok a 6,588 kil. carrés et 109,329 hab.

SZOLNOK-INTÉRIEUR, *Belsœ-Szolnok*, comitat de Transylvanie (pays des Hongrois), entre la Hongrie au N.-E., le pays des Saxons à l'E., le comitat de Dobok au S. et au S.-O.; 3,348 kil. carrés; 100 kil. sur 90; 86,000 hab. Chef-lieu, *Dées*. Elève de bétail. Commerce de bois, métaux, sel.

SZOLNOK-MOYEN, *Kœsep-Szolnok*, anc. comitat de Transylvanie, auj. de Hongrie depuis 1860, entre ceux de Szathmar au N., de Bihar à l'O., de Krazna au S., de Kövar et la Transylvanie à l'E.; 2,178 kil. carrés; 80 kil. sur 30; 128,000 hab. Ch.-l., *Zillah*.

SZOTAKS, peuple slave de Hongrie (Zemplin). Ils ne font d'alliance qu'entre eux.

SZU-TCHOUAN ou SÉ-TCHOUAN, prov. de Chine, à l'O., entre le Chen-si au N., le Thibet à l'O., le Yunnan et le Kouéi-tchéou au S., et le Houpé à l'E., par 25°-33° lat. N., et 98°-107° long. E.; 433,680 kil. carr.; 21,500,000 hab. Ch.-l., *Tching-tou*.

T

TAAS, v. d'Arabie (Yémen), dans l'imamat et à 140 kil. S. de Sana. On trouve, aux environs, la caverne des Sept-Dormants.

TAASINGE ou THORSENG, île du Danemark, au S.-E. de Fionie; 70 kil. car.; 14 kil. sur 7; 3,800 hab. Ch.-l., *Trœnses*. Elève de bestiaux.

TAB, anc. *Arosis* ou *Oroates*, riv. de Perse, naît dans la chaîne de l'Elvend, coule au S.-O. en séparant le Khousistan du Farsistan, passe à Zehtoun et Endien, et tombe dans le golfe Persique; cours de 280 kil.

TABAGO, une des Petites-Antilles anglaises, à 25 kil. N.-E. de la Trinité, dont la sépare le canal de la Trinité; par 11°-15° lat. N., et 63° long. O.; 486 kil. carr.; 50 kil. sur 19, 15,393 hab., en grande partie nègres. Ch.-lieu, *Scarbrrough*. Sol généralement fertile, bien arrosé, et bien cultivé. Chaleurs plus tempérées que dans les autres Antilles, et ouragans moins violents. Le tabac, qui y fut découvert en 1560, et dont cette île fournit beaucoup, lui a donné son nom. Comm. de sucre et de rhum. — Découverte par Christophe Colomb en 1498, elle reçut une colonie hollandaise en 1632, appartint alternativement aux Anglais et aux Hollandais de 1666 à 1781, aux Français de 1781 à 1793, et est restée depuis ce temps à l'Angleterre. B.

TABAK-BOLGRAD, brg des Principautés-Unies (Moldavie), à environ 10 kil. du Pruth, à 25 kil. de Reni, de Kilia et d'Ismaïl, à l'embouchure de l'Yalpouk dans un lac de ce nom; 400 hab. Colonie agricole russo-bulgare. Aux environs, mine de sel gemme, et ruines d'un palais bâti par un khan de Crimée; était à la Russie avant 1856.

TABALIA, nom latin de TAFALLA.

TABARAKA ou TABARCA, île de la Méditerranée, sur la côte N. de Tunis, près de la Calle (Algérie), par 36° 56' 15" lat. N. et 6° 22' 45" long. E. Cette île, qui appartenait aux Génois, fut acquise en 1768 par la Compagnie française de La Calle, qui faisait la pêche du corail et la conserva jusqu'en 1814.

TABARAUD (Mathieu-Mathurin), oratorien, né à Limoges en 1744, m. en 1832, professa la théologie dans divers séminaires, fut supérieur des collèges de Pézénas et de Limoges, se prononça contre les innovations de la Révolution, émigra en Angleterre, revint en France en 1801, et fut, en 1811, censeur de la librairie. Presque tous ses ouvrages manifestent des tendances jansénistes. Les principaux sont: *Traité historique de l'élection des évêques*, Paris, 1792, 2 vol. in-8°, à propos de la Constitution civile du clergé; *Histoire critique du philosophisme anglais*, 1806, 2 vol. in-8°, très-bon ouvrage; *Principes sur la distinction du contrat et du sacrement de mariage*, Limoges, 1803, in-8°, 2e édit., 1816; *Histoire de Pierre de Bérulle, cardinal, fondateur de l'Oratoire*, 1817, 2 vol. in-8°, etc.

TABARCA, île de la Méditerranée. *V.* TABARAKA.

TABARD, anc. manteau rond et court, avec demi-manches élargies par le bas.

TABARI (Abou-Djafar-Mohammed-bèn-Djerir, surnommé), historien arabe, né dans le Tabaristan, m. en 932, est auteur d'un livre fort estimé des Orientaux et intitulé *Kamel* (parfait); il embrasse tous les faits, de la Création à 924 ap. J.-C. D'interminables citations des autorités rendent sa lecture fatigante. La conquête de la Perse par les Arabes y est surtout traitée avec un grand soin, ainsi que l'avénement des Abbassides. La Chronique de Tabari a été traduite en français par M. Dubeux, Paris, 1836.

TABARIEH, anc. *Tibériade*, v. forte de la Turquie d'Asie (Syrie), dans le livah et à 65 kil. S.-E. d'Acre, sur la rive O. du lac de son nom; 4,000 hab. Archevêché grec. Cette ville fut prise par les Français en 1798. Un tremblement de terre, le 1er janvier 1837, en a fait un monceau de ruines. *V.* TIBÉRIADE.

TABARIN, célèbre bateleur du commencement du XVIIe siècle, courut la ville et la province comme valet ou associé du charlatan Mondor. Il débita longtemps ses quolibets sur le Pont-Neuf à Paris. On a de lui, entre autres recueils de grossières plaisanteries: *Inventaire universel des œuvres de Tabarin, contenant ses fantaisies, dialogues, paradoxes, farces, subtilités tabariniques*, etc., Paris, 1622, in-12.

TABARISTAN ou TABÉRISTAN, prov. de la Perse, au N., entre celles du Mazendéran au N., du Khoraçan à l'E., du Kouhistan au S.-E., de l'Irak-Adjémi au S. et au S.-O.; 18,000 kil. car.; 400 kil. sur 100; 130,000 hab. Ch.-l., *Demavend*. Sol peu fertile, sillonné par la chaîne de l'Hindou-Kho septentrional, dont le plus haut sommet, le volcan Demavend, a 4,572 mèt. Arrosé par le Demavend et le Dâlaï-Sourgh. On le divise en Damghan ou Kommis à l'E., et Tabaristan propre ou Demavend à l'O. Exploit. de soufre et élève de bétail. — Dans l'antiquité, ce pays était occupé par les *Tapuriens* ou *Tapyres*.

TABAS, v. de l'anc. Empire des Perses (Perside), sur la route de Pasargades à Ecbatane. On l'identifie auj. avec *Abadah*, ou avec *Savah* (Irak-Adjémi), ou avec *Tabs* ou *Tebbes*.

TABASCO, dite aussi *Villa-Hermosa de Tabasco* ou *Villa de San-Juan-Bautista*, v. du Mexique, ch.-l. du départem. de son nom, sur une île formée par le Tabasco, port à son embouchure dans le golfe du Mexique, à 360 kil. E.-S.-E. de Vera-Cruz, par 18° 34' lat. N., et 94° 36' long. O.; 7,000 hab. Commerce actif. Cortez y remporta, en 1519, une victoire qui fit appeler cette ville par les Espagnols *Nuestra Senora della Vittoria* (Notre-Dame de la Victoire). — Le dép. de Tabasco, à l'extrémité S.-E. du Mexique, entre celui de Vera-Cruz à l'O., le golfe du Mexique au N., l'Yucatan à l'E., et le dép. de Chiapas au S., a 44,030 kil. carr., 380 sur 120, et environ 71,000 hab. Climat peu salubre, à cause des marais et des pluies. Sol peu fertile, produisant cependant beaucoup de cacao. Forêts remplies d'animaux féroces.

TABELLAIRES, *Tabellarii*, messagers publics, chez les anc. Romains; c'étaient des courriers porteurs des lettres expédiées ou reçues par les gouverneurs de provinces. Ils se chargeaient aussi, par occasion, des correspondances particulières. Des voitures disposées sur les routes les transportaient. — Vaisseaux légers servant comme d'éclaireurs à la flotte qui transportait d'Afrique les blés pour l'Annone de Rome. — Nom donné à diverses lois portées pendant le VIIe siècle de Rome, pour prescrire le vote par tablettes dans les comices, au lieu du vote par acclamation. C. D—Y.

TABELLICUM, nom latin de TAILLEBOURG.

TABELLIONS. *V.* NOTAIRES. *V.* Barabé, *Recherches historiques sur le tabellionage royal de France*, Rouen, 1850, in-8°.

TABERISTAN. *V.* TABARISTAN.

TABERNACLE, mot qui signifie *tente*. Les anciens patriarches habitaient dans des tabernacles. Les Juifs, dans le désert, érigèrent, sous le nom de Tabernacle, un temple portatif, divisé en deux parties, le *Saint*, ou lieu des sacrifices, et le *Saint des Saints*, ou Sanctuaire, qui renfermait l'Arche d'alliance. Le Tabernacle, carré oblong, de 30 coudées de longueur, sur 10 de largeur et de hauteur, était posé de manière que l'entrée regardât l'orient, et le sanctuaire le couchant. Il n'était permis qu'aux prêtres de pénétrer dans le Saint, et qu'au grand-prêtre d'entrer dans le Sanctuaire, le jour de Pâques seulement. — La fête des Tabernacles, une des grandes fêtes des Hébreux, se célébrait au mois de septembre, durait 7 jours, et était destinée à rappeler le séjour du peuple de Dieu sous des tentes dans le désert après la sortie d'Égypte. L—H.

TABERNÆ MOSELLANICÆ ou RIGUÆ, anc. v. de la Gaule (Belgique Ire); auj. *Berncastel*.

TABERNÆ RHENANÆ, v. de la Gaule (Germanie Ire), chez les Némètes; auj. *Rhein-Zabern*.

TABERNÆ TRIBOCCORUM, v. de la Gaule (Germanie Ire) chez les Triboques; auj. *Saverne*.

TABERNARUM CASTELLUM, nom latin de BERNCASTEL.

TABERNAS-Y-TURRILLAS, v. d'Espagne (Grenade), à 25 kil. N.-E. d'Alméria; 5,500 hab.

TABES, *Tabæ*, anc. ville d'Asie-Mineure (Carie), sur les confins de la Pisidie.

TABLE (Montagne de la), au Cap de Bonne-Espérance, près et au S. de la ville du Cap ; 1,350 mèt. de hauteur. Aspect très-pittoresque. On récolte sur l'un de ses versants le célèbre vin de *Constance*. Elle domine la *Baie de la Table*, située sur la côte O. de la colonie du Cap, et très-dangereuse.

TABLE ISIAQUE. *V.* ISIAQUE.

TABLE DE MARBRE. *V.* MARBRE (Table de).

TABLE RONDE (Chevaliers de la), ordre fabuleux, institué, selon les légendes de la Grande-Bretagne, à la fin du v^e^ siècle, par le roi Artus ou Arthur, d'après le conseil de l'enchanteur Merlin. Il se composa de 24, puis de 50 membres ; leurs noms sont gravés sur une table ronde, en marbre, conservée à Winchester. Le nom de Table-Ronde vient, dit-on, de l'habitude où étaient les chevaliers de s'asseoir autour d'une table circulaire, afin d'éviter les querelles de préséance. Tout un cycle de poëmes du moyen âge a été écrit en l'honneur des chevaliers de la Table-Ronde ; les principaux sont *Lancelot du Lac*, *Perce-Forest*, *Tristan de Léonnais*, *Saint-Graal*, *Merlin*, *Flore et Blanche-Fleur*.

TABLE THÉODOSIENNE. *V.* PEUTINGER.

TABLES (Loi des DOUZE-). *V.* DOUZE-TABLES.

TABLES ALIMENTAIRES, *Tabulæ alimentariæ*, on nommait ainsi, dans l'empire romain, des actes publics, gravés sur airain, et contenant des constitutions de rentes sur des fonds de terre possédés et cultivés par des citoyens. Ces rentes étaient au profit de telles ou telles villes d'Italie pour être employées à l'entretien de leurs enfants alimentaires (*V.* ALIMENTAIRES-ENFANTS), dont le nombre était spécifié dans l'acte, avec la quotité du secours mensuel à leur donner. On ne possède que 2 tables alimentaires, dont une assez développée, a été découverte dansla terre, en 1747, à 11 kil. environ de Plaisance. *V.* E. Desjardins, *de Tabulis alimentariis*, Paris, 1854, in-4°. C. D—Y.

TABLES ALPHONSINES. *V.* ALPHONSE X, roi de Castille.

TABLES DES CÉRITES, *Cœrites Tabulæ*, tables publiques, sur lesquelles les censeurs de l'anc. Rome inscrivaient les plébéiens, et quelquefois les chevaliers qu'ils voulaient dégrader ; alors ils n'avaient plus que le droit de cité sans celui de suffrages. Cette peine était ainsi nommée, parce que les Cérites, lors de la prise de Rome par les Gaulois, ayant donné asile aux choses sacrées de Rome (*V.* CÆRE), les Romains, pour les récompenser, leur donnèrent le droit de cité romaine sans celui de suffrages. C. D—Y.

TABLES EUGUBINES. *V.* EUGUBIUM.

TABLES DE LA LOI. *V.* DÉCALOGUE.

TABLES RUDOLPHINES. *V.* RODOLPHE II, empereur.

TABLETTES A ÉCRIRE, *Pugillares*, chez les anc. Romains. Elles avaient la forme d'un petit livre dont les pages, en bois ou en ivoire, étaient légèrement refouillées : une couche de cire d'un brun rouge, couvrait ce creux ; on écrivait sur cette cire avec un style (*V. ce mot*) qui labourait la cire à fond, de sorte que les lettres tracées par cet instrument apparaissaient blanches. Les Tablettes de cire étaient encore en usage au moyen âge.—Il y avait aussi des tablettes de peau, sur lesquelles on pouvait effacer une écriture à l'encre. Les Tablettes servaient pour les communications épistolaires peu importantes. C. D—Y.

TABLINUM, pièce servant d'archives, dans une maison des anciens Romains. Elle était ordinairement au fond de l'atrium, sur l'axe du prothynum ou couloir d'entrée de la porte principale de la maison. C. D—Y.

TABOR, en bohémien *Hradistie* ou *Hory-Tabor*, v. des Etats autrichiens (Bohême), à 98 kil. S.-S.-E. de Prague ; 4,000 hab., dont beaucoup de Juifs. Murailles flanquées de tours. Ch.-l. de cercle ; tribunaux. Elle doit son origine à un château-fort bâti en 1419 par Jean Ziska, chef des Hussites, qui, dans leur guerre, en avaient fait un de leurs lieux de rassemblement. Une des sectes hussites prit de là le nom de *Taborites*.—Le cercle de Tabor, entre ceux de Budweis au S., de Pisek à l'O., de Prague au N., de Czaslau et le gouvernement de Moravie (cercle d'Iglaus) à l'Est, a 4,618 kil. carr., 100 kil. sur 35, et 331,548 hab. Arrosé par la Moldau.

TABOR, montagne de Syrie. *V.* THABOR.

TABORITES, secte de Hussites qui reconnaissaient Ziska pour chef, et nommés ainsi de la ville de Tabor. Ils rejetaient la présence réelle, la confession auriculaire, la confirmation, le purgatoire.

TABOU, interdiction que les prêtres des îles de la Polynésie prononcent sur une personne ou sur un objet, pour lui donner une sorte de sainteté ou d'inviolabilité. C'est ainsi que les souverains sont *tabous* ; les toucher, et parfois même lever les yeux sur eux, c'est encourir la mort ou du moins une peine très-sévère. Le terrain consacré à un dieu, ou à la sépulture d'un grand chef, est tabou. On devient tabou, en touchant une personne supérieure par le rang, etc.

TABOURET (Droit au). *V.* FAUTEUIL.

TABOUROT. *V.* ACCORDS (le seigneur DES).

TABRIS. *V.* TAURIS.

TABS ou TEBBES, anc. *Tabæ* ? ville de Perse (Kouhistan), sur la route d'Yezd à Hérat ; 8,000 hab. Jadis forteresse des Assassins.

TABUDA, un des noms anciens de l'ESCAUT.

TABULARIUM, grande galerie située sur toute la partie orientale de l'Intermont du mont Capitolin, dans l'anc. Rome, et qui servait de dépôt des lois, gravées sur une multitude de tables d'airain. Il reste encore un grand mur de substruction de ce monument, et des traces d'une galerie basse, en arcades, dominant le Clivus Capitolin, et dont les pieds-droits étaient ornés de colonnes doriques engagées, en pierre travertine. C. D—Y.

TACANHUNAS, riv. du Brésil (Para), coule au N.-E., et se jette dans le Tocantin. — Sur ses bords, habite une tribu indigène de même nom.

TACAPE ou AQUÆ TACAPINÆ, anc. ville de l'Afrique propre, dans la Tripolitaine ; auj. *Cabès*. Son territoire était renommé pour sa fertilité.

TACAZZÉ ou ATBARA, anc. *Astaboras*, riv. d'Abyssinie, naît dans la province de Lasta, arrose le Samen (royaume de Tigré), traverse le pays des Changallas, et se jette dans le Nil, rive dr. (*V.* NIL) ; cours de 1,000 kil. Les crocodiles et les hippopotames y sont communs.

TACCA (Piétro-Jacopo), célèbre sculpteur, né à Carrare, m. à Florence en 1640, était élève de Jean de Bologne. On lui doit, entre autres ouvrages, la statue du grand-duc Ferdinand III à Livourne, les 4 esclaves en bronze qui décorent le port de cette ville, et la statue équestre de Philippe IV à Madrid.

TACFARINAS, chef africain, servit d'abord sous Tibère dans les troupes auxiliaires de l'Empire, puis, à la tête de quelques tribus de Maures et de Numides, se révolta en 17, et lutta huit ans contre les Romains. Il fut tué dans un combat contre le proconsul Dolabella devant Thubascum, en 25.

TACHAU, v. des Etats autrichiens (Bohême), dans le cercle et à 45 kil. S.-E. d'Egra, sur la Misa ; 3,000 hab. Verreries et forges à fer. Procope, chef des Hussites, y battit les Impériaux en 1431. Aux environs, manuf. de glaces de *Strœhl*, et sources d'eaux minérales.

TACHFIN ou TASCHFIN (Abou'l-Moezz-Abou-Omar), dernier roi Almoravide de Maroc, 1143-46, avait combattu de 1126 à 1138 en Espagne contre les chrétiens. Rappelé en Afrique par son père Ali, que menaçaient les Almohades, il fut constamment malheureux contre ces nouveaux ennemis, perdit toutes ses possessions, et se noya dans la mer en allant au secours d'Oran.

TACHKEND, v. forte du Turkestan, dans le khanat et à 200 kil. N.-O. de Khokand, près du Sihoun, au milieu de vergers et de jardins ; 80,000 hab. environ. Très-beau climat. Station des caravanes entre Orenbourg et Khokand. —Jadis ch.-l. d'un Etat de même nom.

TACHOS, roi d'Égypte, 363-362 av. J.-C., fils de Nectanébus I^er^, implora le secours des Grecs contre Artaxercès-Ochus ; mais, abandonné par Agésilas, roi de Sparte, qu'il avait blessé par des railleries sur sa difformité, il dut prendre la fuite devant le rebelle Nectanébus II.

TACITE (*C.-Cornelius-Tacitus*), illustre historien latin, né à Intéramne (Ombrie), l'an 807 ou 808 de Rome, 54 ou 55 de J.-C., m. vers 130 ou 134. Il était d'une famille équestre ; on le suppose fils d'un procurateur de la Gaule Belgique, Corn.-Vérus-Tacitus. Il se distingua d'abord au barreau, et fut chargé, avec son ami Pline le Jeune, de soutenir, en 99, l'accusation de l'Afrique contre le proconsul Marius Priscus, digne émule de Verrès. Suivant une vieille habitude romaine, il ne commença à écrire qu'après avoir parcouru tout le cercle des honneurs : questeur sous Vespasien, édile sous Titus, préteur sous Domitien, il fut consul subrogé en 97 sous Nerva. En 89, il avait quitté Rome avec sa femme, et il était encore absent à la mort de son beau-père Agricola, 93 ; peut-être était-il gouverneur d'une province. On ne sait rien de sa postérité ; cependant l'empereur Tacite se glorifiait d'être son descendant. — Nous n'avons rien des plaidoyers de Tacite, ni d'un livre de *Facéties* et des poésies qu'il avait, dit-on, composées. Mais il nous reste quatre ouvrages historiques : 1° la *Vie d'Agricola*, écrite en l'an 97 ou 98 ; 2° un livre *Sur les mœurs des Germains*, tableau dont l'exactitude frappante s'expliquerait, si Tacite a passé une partie de sa jeunesse sur les bords du Rhin ; 3° les *His-*

toires, récit des événements contemporains, divisé en 20 livres, et s'étendant, dans un espace de 28 ans, depuis Galba jusqu'à la mort de Domitien; nous n'avons que les quatre premiers livres, et le commencement du 5e (Galba, Othon, Vitellius, Vespasien jusqu'à la guerre de Civilis); 4° les *Annales*, récit de l'histoire antérieure, depuis la mort d'Auguste jusqu'à celle de Néron, en 16 livres, dont nous avons les 4 premiers, la 2e moitié du 5e, le 6e, les livres 11e à 15e, et le 16e incomplet. Tacite réservait pour un autre ouvrage les règnes heureux de Nerva et de Trajan; il est probable qu'il n'a pas eu le temps d'exécuter son projet. Le *Dialogue sur les causes de la corruption de l'éloquence* doit aussi être attribué à Tacite: au moins lui appartient-il beaucoup plus probablement qu'à Quintilien ou à Pline le Jeune; la différence du style s'expliquerait par l'âge où Tacite aurait écrit cet ouvrage. Il y a toujours eu, en effet, progrès dans sa manière : le style des *Annales* est plus rapide que celui des *Histoires*; celui d'*Agricola* a plus de développement encore, et on y trouve le mouvement oratoire, l'imitation patente de Cicéron; en outre, dans un ouvrage sur l'éloquence, l'auteur a pu rechercher un style moins serré que dans l'histoire. Tacite est, avant tout, un écrivain moraliste; son but est d'étudier ce qu'a été, à une certaine époque, chez les gouvernants et les gouvernés, la nature humaine; dans les révolutions, il examine surtout comment se dessinent les caractères. Il ne procède jamais par dissertations, mais par tableaux, peignant les faits à mesure qu'il les raconte : c'est ce qui donne tant d'intérêt à son histoire. Esprit à la fois élevé et positif, il regrette la république, en reconnaissant la nécessité du gouvernement d'Auguste; il a flétri avec une verve indignée les crimes des empereurs et la bassesse de leurs courtisans; mais on a trop dit qu'il était disposé à voir les choses en mal; il est vrai qu'il est presque constamment porté à supposer de mauvais instincts, ou de vils motifs même dans des actions louables, et qu'il ne paraît pas croire à la générosité du cœur humain; cependant, plus d'une fois, il réfute lui-même des accusations portées contre Tibère. Son style a une rapidité et une concision qui trouvent l'effet sans que la recherche se sente; plein de mouvement et de force, il a quelquefois une couleur un peu poétique. Cette influence du temps où a vécu Tacite se marque encore par des irrégularités grammaticales, des phrases rompues, des locutions vicieuses, enfin par ce dédain ordinaire, aux époques de décadence, pour tout ce qui tient à la logique du style. Tacite a eu des admirateurs enthousiastes dans Tillemont, La Bletterie, Thomas, Chénier, La Harpe; mais Rollin, Voltaire, et Mably l'ont vivement critiqué; Budé et Linguet furent ses détracteurs acharnés. Les meilleures éditions de Tacite sont celles d'Ernesti, Leipzig, 1752, 2 vol. in-8°; de Brottier, 1772, 4 vol. in-4°, et 1776, 7 vol. in-12, avec des Suppléments pour combler les lacunes du texte; d'Oberlin, Leipzig, 1801, reproduite, avec notes de M. Naudet, dans la *Bibliothèque latine* de Lemaire, 1820, 5 vol. in-8°; de Bekker, Leipzig, 1831, 2 vol. in-8°; de Walther, Halle, 1831-32, 4 vol. in-8°; de Ruperti, Hanovre, 1834-39, 4 vol. in-8°; de Dœderlein, Halle, 1841-47, 2 vol. in-8°; d'Orelli, Zurich, 1848, 2 vol. in-8; de Ritter, Cambridge, 1848, 4 vol. in-8°. Les principales traductions françaises sont celles de Perrot d'Ablancourt, 3 vol. in-12, 1651; d'Amelot de La Houssaye, 1690, in-4°; de La Bletterie, 1768, 3 vol. in-12; de Dotteville, 1772, 1774, 1779, 1792, 1799, 7 vol. in-8°; de Dureau de La Malle, 1790, 1808, et 4e édit., 1817, 6 vol. in-8°, avec les suppléments de Brottier, trad. par Noël; de Burnouf, 1827-33, 6 vol. in-8°, la plus remarquable de toutes; de Panckoucke, dans sa *Bibliothèque latine-française*, 1827-38, 7 vol. in-8°. V. Bœtticher, *Lexicon Tacitеum*, Berlin, 1830, in-8°; Meierotto, *De fontibus quos Tacitus in tradendis rebus ante se gestis videatur secutus*, Berlin, 1795; Théry, *Tacite*, thèse, Paris, 1819, in-4°. D—R.

TACITE (*Marcus-Claudius-Tacitus*), empereur romain, 275-276, était âgé de 75 ans lorsqu'il fut proclamé par le sénat dont il était membre. Il chassa les Alains de l'Asie-Mineure, et combattit les Perses. Au bout de six mois de règne, il mourut ou fut tué près de Tyane. Il prétendait descendre de l'historien Tacite, dont il fit mettre la statue et les ouvrages dans toutes les bibliothèques. O.

TACNA, v. du Pérou, province et à 300 kil. S.-S.-E. d'Arequipa, au pied des Andes. Mines d'argent.

TACOARI ou TAGUARI, riv. du Brésil, naît dans la province de Mato-Grosso, coule à l'O., reçoit le Cochim, et se partage en plusieurs bras qui affluent au Paraguay, après un cours de 400 kil., embarrassé de nombreuses chutes.

TACONNET (Toussaint-Gaspard), acteur comique, né à Paris en 1730, m. en 1774, débuta sur le théâtre de la Foire, joua ensuite dans la troupe de Nicollet sur le boulevard du Temple, et se fit remarquer surtout dans les rôles d'ivrognes et de savetiers. Il mourut dans la misère à l'hôpital de la Charité. On a de lui quelques farces, entre autres, *le Procès du Chat*, et *la Mort du Bœuf gras*. Il est aussi l'auteur d'une chanson qui eut une grande vogue, *la Bourbonnaise*.

TACOUCHÉ-TESSÉ ou FRAZER, riv. de l'Amérique du Nord, dans l'O. de la Nouvelle-Bretagne (Colombie anglaise), sort du lac Frazer, coule au S.-O., et se jette dans le golfe de Géorgie.

TACUBA, et auparavant *Talcopan*, v. du Mexique, district et à 11 kil. N.-O. de Mexico, qui la joint par une belle chaussée; 2,500 hab. Jadis capitale d'un petit royaume.

TACUBAJA, v. du Mexique, district et à 7 kil. S.-O. de Mexico; 2,000 hab. Beau palais de l'archevêque de Mexico.

TACUNGA (LA), v. de la république de l'Equateur, prov. et à 80 kil. S. de Quito, sur le San-Felipe, au pied des Andes; 15,000 hab. Plusieurs fois détruite par les éruptions du Cotopaxi. Près de là est le *Panecillo* (pain de sucre), espèce de tumulus ou monument militaire, haut de 80 mèt.

TADEN, vge (Côtes-du-Nord), arr. et à 6 kil. N.-E. de Dinan; 1,600 hab. Près de là sont les restes intéressants des châteaux de *la Conninaie* (XVe siècle) et de *la Garaye* (XVIe siècle).

TADER, nom anc. de la SEGURA.

TADJIKS, nation nombreuse et civilisée qui forme le principal élément de la population de la Perse, et qu'on trouve aussi dans la Boukharie et le Kaboul.

TADMOR. *V.* PALMYRE.

TADOUSSAC, brg du Bas-Canada, à 120 kil. N.-E. de Québec, sur la rive g. du St-Laurent, à l'embouchure du Saguenay. Premier établissement des Français dans ce pays.

TAFALLA, *Tabalia*, v. d'Espagne (Navarre), située à 30 kil. S. de Pampelune. Pop. de la commune : 4,330 hab. Jadis place forte, et résidence de quelques rois de Navarre.

TAFILET, v. du Maroc, ch.-l. de la prov. de son nom, sur le Ziz, à 550 kil. E.-S.-E. de Maroc; 3,000 hab. — La prov. (jadis royaume) de Tafilet, entre celles de Maroc, de Fez et de Draha, a 500 kil. sur 450, et 700,000 hab. Elle est traversée au N. par la chaîne de l'Atlas, et arrosée par le Ziz. Sol très-fertile. Fabr. de cuirs, maroquin, couvertures de laine, exportés pour Fez ou Tombouctou. Les Maures appellent le Tafilet *Pays des Chérifs*, parce que la famille de ce nom, qui règne à Maroc, en est sortie au XVIIe siècle.

TAFNA, anc. *Siga*, petite riv. d'Algérie (Oran), se jette dans la Méditerranée, au golfe de Raschgoun, après un cours de 50 kil. Célèbre par un traité conclu sur ses bords, le 30 mai 1837, par le général Bugeaud, pour fixer les limites de l'Afrique française et des Etats d'Abd-el-Kader; ce traité, vivement blâmé en France, fut rompu en 1839 par l'émir lui-même.

TAFT, v. de la Perse (Farsistan), à 31 kil. S.-O. d'Yezd; 6,000 hab. Renommée par ses fabriques de tapis.

TAG, c.-à-d. *montagne*, dans les dialectes tartares : *Mous*TAG, montagnes couvertes de neige.

TAGANROG ou TAGANROK, v. forte de la Russie d'Europe, gvt et à 406 kil. S.-E. d'Iékatérinoslav; port de commerce, le second de la Russie méridionale, au fond de la mer d'Azov, près de l'embouchure du Don, par 47° 12' 21" lat. N., et 36° 36' 18" long. E.; 20,000 hab. Bibliothèque, musée. Magnifiques quais. Gymnase commercial; douane, banque, bourse. Commerce considérable de cuivre, chanvre, blé, graines oléagineuses, potasse, salpêtre, suif, cuirs, laines, pelleteries. Grande importation des objets nécessaires à la construction et à l'approvisionnement des navires. Plus de 800 navires, jaugeant plus de 200,000 tonneaux, viennent à Taganrog chaque année, sans compter plus de 3,000 caboteurs. En 1857, l'exportation et l'importation réunies ont atteint plus de 43 millions de fr. — Cette ville se forma autour d'une forteresse bâtie par Pierre le Grand en 1706; démolie en vertu du traité du Pruth en 1711, elle fut rebâtie en 1769. Alexandre Ier aimait beaucoup cette ville; il y mourut en 1825, et un monument en bronze a été élevé à sa mémoire. Des navires anglais et français l'ont bombardée en 1855. B.

TAGASTE, anc. v. de Numidie, à l'E., entre Hippo-Regius et Sicca-Venerea; patrie de St-Augustin. Auj. Souk-Harras. Son emplacement a été découvert en 1843.

TAGDEMPT, v. d'Algérie. *V.* TÉKÉDEMPT.

TAGE, anc. *Tagus*, en espagnol *Tajo*, en portugais *Tejo*, fleuve de la péninsule Ibérique, prend sa source au mont San-Felipe en Aragon, dans la Sierra-d'Albarracin, coule au N.-O., puis à l'O. et au S.-O., à travers les provinces espagnoles de Cuenca, Guadalaxara, Tolède, Badajoz, et par Aranjuez, Tolède, Talavera-de-la-Reina, Alcantara, entre en Portugal après avoir formé quelque temps la limite des deux royaumes, sépare le Beïra de l'Alemtéjo, arrose l'Estramadure portugaise, et, après avoir traversé Abrantès, Santarem et Lisbonne, se jette dans l'Atlantique à 4 kil. au-dessous de cette ville. Cours de 760 kil., dont 560 en Espagne. Ses principaux affluents sont : à droite, le Xarama, grossi de l'Hénarès, le Guadarrama, l'Alberche, le Siétar, l'Alagon, et le Zezer; à gauche, le Torraya ou Zato. Il est navigable avec les marées jusqu'auprès de Santarem. L'amiral français Roussin força l'entrée du Tage en 1831.

TAGE, *Tagos*, nom des chefs de cité ou de fédération dans l'anc. Thessalie.

TAGÈS, petit-fils de Jupiter, ou, selon quelques auteurs, né d'une motte de terre sous la charrue d'un laboureur, enseigna le premier aux Etrusques la science de la divination et des aruspices. Sa taille était celle d'un nain.

TAGINE, v. de l'Italie ancienne (Picénum), sur le Métaure; auj. *Lentagio*.

TAGLIACOZZI (Gaspard), chirurgien, né à Bologne en 1546, m. en 1599, professa l'anatomie à l'université de sa ville natale. Sans être l'inventeur de la rhinoplastie, déjà pratiquée en Sicile et en Calabre, il publia sur cet art un ouvrage complet, méthodique, et plein d'érudition : *De Curtorum chirurgiâ per insitionem*, Venise, 1597, in-fol., fig., réimprimé sous le titre de : *Chirurgia nova de narium, aurium, labiorumque defectu*, Francfort, 1598, in-8°.

TAGLIACOZZO, v. du royaume d'Italie, dans la prov. d'Aquila, à 17 kil. O. d'Alba, près de la source du Salto; 6,793 habitants. Beau palais. Charles Ier d'Anjou y remporta, en 1268, une grande victoire sur Conradin; on la nomme aussi bataille d'*Alba*, ou de *Scurcola*.

TAGLIAMENTO, anc. *Tilavemptus*, rivière des Etats autrichiens (Vénétie), prend sa source dans Alpes Juliennes, au mont Mauro, coule au S. par la délégation d'Udine, arrose Spilimbergo, Tolmezzo, Mendrizio, Latisana, et se jette dans l'Adriatique, au golfe de Venise; cours de 170 kil. Bonaparte le franchit, le 16 mars 1797, après une victoire sur les Autrichiens, que Masséna y battit encore le 12 nov. 1805. Le Tagliamento donna son nom à un département du royaume français d'Italie, formé en 1806 du territoire de Trévise et d'une partie du Frioul autrichien, entre ceux du Passeriano, du Bacchiglione, de la Piave, de l'Adriatique, et le Tyrol, et qui avait pour ch.-l. *Trévise*.

TAGUARI. V. TACOARI.

TAGUIN, riv. d'Algérie (Alger), naît dans le Djebel-Amour, coule du S. au N., et se joint au Chélif. Sur ses bords, à *Aïn-Taguin* (à 300 kil. S. d'Alger), le duc d'Aumale battit Abd-el-Kader, le 16 mai 1843.

TAGUS, nom latin du TAGE.

TAHER ou THAHER (Al-Khousaï-ben-Hoçéin-ben-Masab), fondateur de la dynastie des Tahérides, avait servi sous Haroun-al-Raschid. Pendant la guerre que se firent les deux fils de ce calife, il fit périr l'un, Amyn, 813, et assura le trône à l'autre, Al-Mamoun. En récompense de ses services, il obtint le gouvernement du Khoraçan, qui comprenait toutes les provinces orientales de l'empire musulman depuis le Tigre jusqu'à l'Iaxarte et aux frontières de l'Hindoustan. Il venait de se rendre indépendant, quand il mourut empoisonné, dit-on, 822.

TAHÉRIDES, dynastie persane, fondée dans le Khoraçan, en 820, par Taher (*V. ce mot*). Les princes de cette maison gouvernèrent le Khoraçan pendant plusieurs générations. Le calife Al-Mamoun voulut détruire leur puissance, devenue héréditaire; il ne put y réussir qu'en opposant un compétiteur aux descendants de Taher. Mohammed, arrière-petit-fils de Taher, tomba au pouvoir de Yacoub-ben-Laïth, 873, qui fut le chef de la dynastie des Soffarides. La Perse, qui était devenue province musulmane, recommença d'avoir une existence propre sous les Tahérides, qui, par une sage administration, placèrent le Khoraçan dans l'état le plus prospère. D.

TAHITI. *V.* TAÏTI.

TAI-OUAN. *V.* FORMOSE.

TAIKO-SAMA, premier koubo ou chef temporel du Japon, n'était d'abord qu'un esclave nommé Fide-jos. S'étant fait remarquer par ses talents, il devint le favori, puis le lieutenant d'un général qui s'était arrogé la souveraineté de quelques provinces des environs de Méako, et lui succéda en 1583. Sous prétexte de rendre plus sacrée la personne du Daïri, auquel il voulait enlever l'autorité temporelle, il le retint dans un magnifique palais. Après une heureuse lutte contre les Chinois, il publia des lois sévères. Voulant chasser les étrangers, et surtout les Portugais, de ses Etats, il persécuta les premiers chrétiens. Il mourut en 1597.

TAILHIÉ (l'abbé Jacques), né vers 1700 à Villeneuve (Agénois), m. en 1778, fut élève de Rollin, dont il résuma les ouvrages sous les titres de : *Abrégé de l'histoire ancienne*, Lausanne, 1774, 5 vol. in-12; *Abrégé de l'histoire romaine*, Paris, 1755, 4 vol. in-12. Ces abrégés eurent beaucoup de succès. On lui doit encore : *Histoire de Louis XII*, Paris, 1755, 3 vol. in-12; *Abrégé chronologique de l'histoire de la Société de Jésus*, 1759, in-12.

TAILLE, impôt, temporaire à l'origine, levé par les rois de France, et aussi par les seigneurs, sur les roturiers de leurs domaines, pour tenir lieu du service militaire. Ce nom vient, selon les uns, de ce que, sur une certaine quantité de denrées, on en *coupait* on quelque sorte une partie pour le seigneur; selon les autres, de ce qu'on marquait d'une *entaille*, sur deux morceaux de bois s'ajustant l'un à l'autre, et que se partageaient le percepteur et le débiteur de l'impôt, ce que le dernier avait payé à compte de sa dette. Dès le XIe siècle, la taille s'étendait à d'autres cas qu'à l'exemption du service militaire : ainsi, on la leva pour la chevalerie du fils aîné du roi ou du seigneur, à l'occasion du mariage de ses filles, pour payer sa rançon s'il était prisonnier, et quand il allait en Terre-Sainte. Les ecclésiastiques exigeaient la taille de leurs sujets, quand le pape exigeait un subside. D'accidentelle qu'elle était, la taille devint bientôt annuelle. Le roi pouvait modérer les tailles dont les seigneurs frappaient leurs sujets, s'il les jugeait excessives; mais, pour lever lui-même une taille sur les terres des seigneurs, il devait négocier pour obtenir l'autorisation de chacun d'eux. Quand il y eut des Etats-Généraux, le consentement de cette assemblée le dispensa de cette nécessité; mais les tailles ainsi consenties ne furent jamais accordées que pour un an, et elles cessaient avec le fait qui en avait motivé la demande et la levée. La taille royale ne devint perpétuelle qu'en 1445; elle s'élevait alors à 1,800,000 livr.; Louis XI l'augmenta de près de 3 millions, et François Ier de plus de 9 millions. Elle atteignit près de 32 millions sous Henri III; depuis l'avénement de Louis XIV jusqu'à la Révolution, elle fut de 23 millions environ. A l'exemple des rois, les seigneurs rendirent les tailles perpétuelles dans leurs domaines. Les nobles et les ecclésiastiques ne payaient pas la taille royale, si ce n'est pour les biens roturiers qu'ils possédaient ou tenaient en censive; la même exemption fut attachée à un grand nombre d'offices. B.

TAILLE (Jean de LA), poëte, né vers 1540 à Bondaroy, près de Pithiviers, m. après 1607, eut une grande réputation de son temps. On a de lui des pièces de théâtre. Si elles sont oubliées, on doit rappeler qu'un des premiers il écrivit des comédies en prose, et abandonna le genre des *Mystères* et des *Moralités*. Il est aussi l'auteur d'une *Histoire abrégée des singeries de la Ligue*, 1595, in-8°, souvent ajoutée aux éditions de la *Satyre Ménippée*. — Son frère, Jacques de La Taille, né en 1542, a laissé aussi quelques tragédies.

TAILLEBOURG, *Tabellicum*, brg (Charente-Inférieure), arr. et à 16 kil. S.-O. de St-Jean-d'Angely, sur la rive dr. de la Charente; 1,100 hab. Victoire de St-Louis sur les Anglais et sur Hugues de Lusignan, comte de la Marche, en 1242.

TAIN, ch.-l. de cant. (Drôme), arr. et à 18 kil. N.-O. de Valence, sur la rive g. du Rhône; 2,410 hab. Il communique avec Tournon par un pont de fil de fer, le premier construit en France, 1815, et est au pied du coteau de l'Ermitage, célèbre par ses vins. Filatures de soie. Près de là sont des carrières de beau granit gris.

TAIN, v. d'Ecosse, capitale du comté de Ross, à l'embouchure de la Tain, sur la côte S. du golfe de Dornoch, à 513 kil. N. d'Edimbourg; 2,563 hab. Ruines de l'église St-Duthus.

TAITBOUT, nom d'une famille parisienne, issue d'un officier belge, qui vint s'établir à Paris sous le règne de Henri IV. Une branche de cette famille, qui obtint la seigneurie de Marigny, posséda, pendant tout le XVIIIe siècle, la charge de greffier en chef et conservateur des hypothèques de la ville de Paris, et donna son nom à l'une des rues du quartier de la Chaussée-d'Antin.

TAITI, TAHITI ou OTAHITI, la *Sagittaria* de Quiros, la *Nouvelle-Cythère* de Bougainville, île de l'archipel de Taïti ou de la Société (Polynésie), par 17° 29' 17" lat. S.,

et 151° 50′ long. O.; 6,000 hab. (30,000 au temps de Cook). Ch.-l., *Papéiti*. Elle est formée de deux presqu'îles entourées d'un récif de corail. Climat délicieux. Productions naturelles ou cultivées; cocotiers, palmiers, bananiers, arbres à pain, canne à sucre, café, coton, manioc, igname, indigo, sorgho, tabac, ricin; bois de construction, d'ébénisterie, de teinture. Le centre est montagneux : l'Orohéna s'élève à 2,237 mèt., l'Aoraï à 2,130, le Pitohiti à 2,060. — Visitée par Quiros en 1606, Wallis en 1767, Bougainville en 1768, Cook en 1768 et 1776, elle a reçu, depuis 1815, le protestantisme, apporté par des missionnaires anglais. En 1822, l'Angleterre offrit en vain son protectorat. En 1843, l'amiral français Dupetit-Thouars prit possession de Taïti; il fut désavoué, et la France ne garda qu'un protectorat. On y imprime un journal français, *le Messager de Taïti*. — Depuis 1793, l'île est gouvernée monarchiquement : son premier roi fut Pomaré Ier, 1793-1803; le second, Pomaré II, son fils, 1803-21; il a laissé le pouvoir à sa fille, qui gouverne auj. sous le nom de reine Pomaré. B.

TAÏTI (Archipel de) ou DE LA SOCIÉTÉ, groupe d'îles de la Polynésie, à l'O de l'archipel Pomotou, entre 15° 52′ et 17° 49′ lat. S., 150° 8′ et 156° 30′ long. O.; 2,200 kil. carr. environ; 10,000 hab. Les principales îles sont : Taïti, Eiméo, Raiatea, Huahine, Borabora, Tethuroa. Climat chaud, mais tempéré. Sol fertile. Quelques bancs d'huitres à perles. — Le nom d'Iles de la Société fut donné par Cook à cet archipel, en l'honneur de la Société royale de Londres.

TAI-TSOU, empereur de la Chine, chassa les Mongols en 1368, et fonda la dynastie indigène des Mings.

TAI-TSOUNG, nom que les Chinois donnent à Oktaï (*V. ce mot*).

TAJO, nom espagnol du TAGE.

TAKIMA, royaume de la Guinée supérieure, entre ceux des Ashantees au S., dont il est tributaire, de Soko au N., et de Coranza au S.-E.; capitale, *Takima*, à 160 kil. N. de Coumassie.

TAKROUR, nom que les indigènes d'Afrique donnent au SOUDAN.

TALANTI. *V.* ATALANTI.

TALAO. *V.* SCALEA.

TALAPOINS, nom des prêtres dans le royaume de Siam, Pégu et le Laos.

TALASSIUS. *V.* THALASSIUS.

TALAVERA-DE-LA-REINA, *Elbora, Talabrica*, v. d'Espagne (Nouvelle-Castille), prov. et à 65 kil. O. de Tolède, sur la rive dr. du Tage. Fabr. de soieries. Cette ville fut conquise sur les Maures en 1082. Le 27 juillet 1809, il s'y livra une sanglante bataille entre l'armée anglo-espagnole, commandée par Wellington, et les Français, qui se retirèrent, bien que la victoire fût indécise. Patrie de Mariana. Pop. de la commune : 9,383 hab.

TALAVERA-LA-REAL, anc. *Dippo*, v. d'Espagne (Estramadure), prov. et à 13 kil. E. de Badajoz, près de la Guadiana; 2,500 hab.

TALBERT (François-Xavier), prédicateur et littérateur, né à Besançon en 1728, m. à Lemberg (Gallicie) en 1803, concourut en 1754 pour la question de *l'Origine de l'inégalité parmi les hommes*, proposée par l'Académie de Dijon, et remporta le prix sur J.-J. Rousseau. Plus tard, il se distingua comme sermonnaire à Paris, à Versailles, et à Lunéville, où le roi Stanislas lui fit l'accueil le plus flatteur. Outre ses *Sermons*, Talbert a laissé des *Eloges* médiocres de *Louis XV*, *Montaigne*, *Bossuet*, *Massillon*, *d'Amboise*, *L'Hôpital*, couronnés par diverses Académies.

TALBOT (Jean), 1er comte de Shrewsbury, surnommé *l'Achille de l'Angleterre*, né vers 1373 à Blechmore (Shropshire), d'une famille originaire du pays de Caux, m. en 1453, fut d'abord nommé lord-lieutenant d'Irlande en 1414, et prit le rebelle Donald-Mac-Murghe. Envoyé en France en 1417, il servit successivement sous les comtes de Warwick, de Salisbury, et de Suffolk, contribua à la prise de Domfront et de Rouen, à la délivrance du Mans, au siége d'Orléans, et succéda à Suffolk dans le commandement en chef après le désastre de Jargeau, 1429. Battu et fait prisonnier à Patay, 1430, par Xaintrailles, qui le renvoya sans rançon, il eut bientôt l'occasion d'user de la même générosité à l'égard de cet officier. Malgré l'épuisement des finances de l'Angleterre, il lutta sans trop de désavantage contre Charles VII, qui lui prit enfin Pontoise en 1441. Cette même année, il reçut le titre factice de maréchal de France, puis, en 1442, la dignité de comte de Shrewsbury, et, en 1446, le titre de comte de Wexford et de Waterford. Livré comme otage par le duc de Somerset après la prise de Rouen, 1449, et bientôt remis en liberté, il fit un voyage en Italie, reparut en Guyenne en 1452, et perdit la victoire et la vie à Castillon.

TALBOT (Richard), comte, puis duc de Tyrconnel, né vers 1630, m. en 1691. Zélé partisan de Charles Ier, il servit, dès l'âge de 15 ans, dans les troupes irlandaises qui défendirent la cause des Stuarts. Après la mort de Cromwell, il se dévoua à Charles II. Quand Jacques II dut se réfugier en France, ce fut lui qu'il laissa pour vice-roi d'Irlande. Talbot mourut au milieu de ses préparatifs pour défendre ce pays contre Guillaume d'Orange.

TALBOT (Charles), comte, puis duc de Shrewsbury, né en 1660, m. en 1717, fut chambellan de Jacques II, abandonna ce prince pour le prince d'Orange (Guillaume III), secrétaire d'Etat de 1689 à 1690, puis de 1694 à la fin du règne de Guillaume, qui le créa duc en 1694. Sous la reine Anne, il fut membre du conseil privé, ambassadeur en France, vice-roi d'Irlande, et lord-trésorier.

TALCA ou SAINT-AUGUSTIN, v. du Chili, ch.-l. de la prov. de son nom, à 200 kil. S. de Santiago; 1,500 hab. Aux environs, mines d'or et de pierres précieuses. Victoire du général espagnol Osorio sur les Chiliens, en 1818.

TALCAHUANO, v. du Chili, à 12 kil. N.-O. de La Conception, à laquelle elle sert de port sur l'océan Pacifique; 5,000 hab. Elle fut submergée par la mer dans un tremblement de terre en 1835.

TALCOPAN. *V.* TACUBA.

TALENT, v. d'Afrique, capitale de l'Etat de Sidi-Hescham, dans le pays de Sous, à 110 kil. S.-O. de Taroudant.

TALENT, monnaie de cuivre de l'anc. Egypte, du temps des Ptolémées. Il valait une mine d'argent. — Poids d'Athènes, valant 60 mines, ou 6,000 drachmes, ou 26 kilog. 107. — Monnaie d'Athènes, valant 60 mines, ou environ 5,560 fr. Il y avait aussi le talent d'or, valant 10 talents d'argent. — Le talent d'Egine ou de Corinthe était de 100 mines. On croit que le talent euboïque valait 56 mines. Le talent babylonien valait, comme poids, 30 kilog. 837 grammes, et, comme monnaie, 6,416 fr. Les Hébreux eurent aussi un talent, de 3,000 sicles (environ 6,000 fr.).

TALIATA ou TANATIS, anc. v. de Mésie, sur le Danube; auj. *Tatalia*.

TALICHAH ou TALICHINSK, division administrative de la Russie d'Asie, dans la Transcaucasie (gvt de Chamaki), à l'O. de la mer Caspienne et sur les confins de la Perse; 10,000 kil. carr.; 30,000 hab. Ch.-l., *Astarah*. Culture de la canne à sucre, de la soie, du coton, et du tabac.

TALIDJS, peuple persan, répandu dans le Mazendéran et le Ghilan, compte environ 15,000 têtes.

TALION (du latin *talis*, tel, semblable), loi par laquelle on punissait un coupable en lui infligeant le même préjudice qu'il avait causé à autrui. Elle a existé chez les Hébreux : Moïse décide qu'on doit payer œil pour œil, dent pour dent, bras pour bras, etc. Il en est parlé dans la loi romaine des Douze-Tables. On en trouve aussi des vestiges dans certaines chartes de Communes au moyen âge et dans les *Etablissements* de Louis IX. Le talion disparut peu à peu, à mesure que les mœurs devinrent moins grossières; toutefois les Codes modernes s'en rapprochent, en proportionnant, autant que possible, le châtiment à la gravité de la faute. Le talion existe dans la loi de Mahomet.

TALLAHASSEE, v. des Etats-Unis, capitale de la Floride, sur l'Appalachicola, à 1,660 kil. S.-S.-O. de Washington; par 30° 28 lat. N. et 86° 56′ long. O. 4,500 hab.

TALLARD (Camille DE LA BAUME, duc de HOSTUN, comte de), né en 1652, d'une anc. famille du Dauphiné, m. en 1728, fit ses premières armes sous Condé, en Hollande, et sous Turenne, en Alsace, devint brigadier en 1677, maréchal de camp en 1687, commanda un corps d'armée sur le Rhin en 1690, fut élevé au grade de lieutenant-général en 1693, et, nommé ambassadeur en Angleterre, signa avec Guillaume III les deux traités qui partageaient à l'avance la succession espagnole, 1698-1700. Maréchal de France en 1703, il gagna une belle victoire à Spire sur le prince de Hesse, mais fut défait par sa faute, avec Marsin, à Hochstædt en Bavière, 1704, et fait prisonnier. Après sept ans de captivité, il revint en France, fut nommé duc et pair, 1712, prit parti pour le jésuite Le Tellier contre le cardinal de Noailles, entra dans le conseil de régence par le crédit du maréchal de Villeroy, 1717, et devint ministre d'Etat, 1726. Ce fut un négociateur habile, un bon officier, mais un général médiocre. Il avait été élu, en 1723, membre honoraire de l'Académie française. G.

TALLARD, ch.-l. de cant. (H.-Alpes), arr. et à 13 kil.

S. de Gap, sur la rive dr. de la Durance; 916 habitants.

TALLEMANT DES RÉAUX (L'abbé François), littérateur, né à La Rochelle en 1620, m. en 1693, fut abbé du Val-Chrétien, aumônier de Louis XIV, et membre de l'Académie française en 1651. Il a publié des traductions de Plutarque, Paris, 1663-65, 8 vol. in-12, et de l'*Histoire de la République de Venise* de Nani, Paris, 1679.

TALLEMANT DES RÉAUX (Gédéon), frère du précédent, né à La Rochelle en 1589, m. en 1657, entra dans l'administration, fut maître des requêtes, et intendant de province. Il est auteur de Mémoires publiés sous le titre d'*Historiettes*, par MM. Monmerqué et J. Taschereau, Paris, 1835, 6 vol. in-8°, 2e édit. plus complète, 1840, 10 vol. in-12. Tallemant a surtout tenu registre des drôleries et des gaietés; on ne peut ajouter foi à tout ce qu'il dit, mais il ne ment pas, il médit avec délices. Sa langue est bonne, familière, d'une grande propriété d'acceptions, et pleine d'idiotismes.

TALLEMANT (L'abbé Paul), cousin des précédents, né à Paris en 1642, m. en 1712, composa, à l'âge de 18 ans, un opuscule en vers et en prose, *Voyage à l'île d'Amour*, Paris, 1663, entra, à 24 ans, à l'Académie française, et fut longtemps secrétaire de l'Académie des Inscriptions. Par ses *Harangues*, ses *Panégyriques* et ses *Compliments*, autant que par la protection de Colbert, il obtint des pensions et des bénéfices. En 1698, il publia des *Remarques et décisions grammaticales de l'Académie française*, et, en 1702, une *Histoire de Louis XIV par les médailles*.

TALLEYRAND, surnom pris au XIIe siècle par Guillaume, descendant des comtes de Périgord.

TALLEYRAND-PÉRIGORD (Hélie de), né en 1301 d'Hélie VII, comte de Périgord, m. en 1364, fut nommé évêque de Limoges dès 1324. Créé cardinal peu d'années après, il contribua par son influence à l'élection de quatre papes, Benoît XII, Clément VI, Innocent VI, Urbain V, et fit dire de lui qu'il avait mieux aimé faire des papes que de l'être. Il fit nommer l'empereur Charles IV à la place de Louis de Bavière, et alla solliciter à Londres la liberté de Jean le Bon. Fort instruit pour son temps, il fut l'ami de Pétrarque et le protecteur des lettres. J. T.

TALLEYRAND (Henri de), *comte de Chalais*, né en 1599, m. en 1626, fut élevé avec Louis XIII, devint son favori, et montra de la bravoure aux siéges de Montpellier et de Montauban. L'amour qu'il éprouva pour la duchesse de Chevreuse lui fit partager la haine de cette dame pour Richelieu. Celui-ci l'accusa de conspiration contre le roi lui-même, le fit arrêter à Nantes, juger et décapiter. J. T.

TALLEYRAND-PÉRIGORD (Alexandre-Angélique de), né à Paris en 1736, m. en 1821, embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé aumônier du roi, grand-vicaire de Verdun, et, en 1766, coadjuteur de l'archevêque de Reims, auquel il succéda en 1777. Fort estimé dans son diocèse, il fut député à l'Assemblée des notables, 1787, et aux États-Généraux, 1789, lutta contre les innovations, protesta contre la Constitution civile du clergé, et se hâta d'émigrer. Conseiller de Louis XVIII à Mittau, il devint en 1808 son grand-aumônier, fut inscrit le premier sur la liste des pairs de France en 1814, et obtint en 1817 le chapeau de cardinal et l'archevêché de Paris. J. T.

TALLEYRAND-PÉRIGORD (Charles-Maurice de), célèbre diplomate, neveu du précédent, né à Paris en 1758, m. en 1838, rendu boiteux par une chute à l'âge d'un an, fut destiné à l'Eglise, quoique l'aîné de sa branche. Relégué loin de ses parents, il perfectionna l'esprit et la patience qu'il tenait de la nature, et qui, jointe à une extrême réserve, devaient lui donner le premier rang parmi les hommes politiques de son époque. Il entra dans le monde sous le nom d'*abbé de Périgord*, fut nommé, en 1780, aux importantes fonctions d'agent-général du clergé de France, et, en 1788, évêque d'Autun. Membre de l'Assemblée des notables et des États-Généraux, il fut un des évêques qui se réunirent au Tiers-Etat avec la majorité du bas clergé, et fit une foule de motions libérales, particulièrement celle de la mise des biens du clergé à la disposition de la Nation (oct. 1789). Après avoir provoqué la *Fédération* patriotique qui réunit dans le Champ-de-Mars les députés de toute la France, le 14 juillet 1790, il officia dans cette solennité sur l'autel de la patrie, et bénit les drapeaux. Il présenta à l'Assemblée constituante un vaste plan d'éducation publique, qui embrassait son objet, son organisation, ses méthodes; puis la loi de l'enregistrement encore en vigueur dans ses principales bases; se prononça pour la Constitution civile du clergé, et sacra les évêques assermentés, donna ensuite sa démission de son évêché, et rentra dans la vie civile. Pendant l'Assemblée législative, 1792, Louis XVI l'envoya, sans caractère officiel, à Londres, pour établir une alliance nationale, mais il ne put y réussir. Après le 10 août, il se fit donner une mission secrète en Angleterre par le conseil exécutif, et fut décrété d'accusation par la Convention (nov. 1792) à la suite de la découverte des papiers de l'armoire de fer. En 1794, il reçut du ministre Pitt l'ordre de quitter Londres; il se réfugia en Amérique, y refit sa fortune dans le commerce, revint en 1796, et obtint du Directoire, par le crédit de Mme de Staël, le ministère des relations extérieures en 1797. Il était destitué depuis six mois, lorsqu'il s'associa au coup d'Etat du 18 brumaire; nommé ministre des relations extérieures du nouveau gouvernement, il prit part à toutes les grandes transactions politiques du Consulat (traités de Lunéville et d'Amiens), et, pour prix de la négociation du Concordat, fut relevé de ses vœux par le pape. En 1804, Napoléon Ier le nomma grand chambellan. En 1806, il reçut la principauté de Bénévent en Italie. L'année suivante, après le traité de Tilsitt, ayant en vain conseillé l'alliance anglaise, il renonça au ministère, mais fut nommé vice-grand-électeur, avec 500,000 fr. de traitement. Il assista à l'entrevue d'Erfurt entre Napoléon et Alexandre. La guerre d'Espagne, qu'il avait conseillée, lui présageant la chute de l'Empire, il fit une sourde opposition, et fut privé de sa charge de grand chambellan en 1810. Au moment des succès de la coalition contre la France, en 1814, il intrigua en faveur des Bourbons, excita les souverains étrangers contre Napoléon, et après la déchéance de l'Empereur, devint chef du gouvernement provisoire (1er avril 1814). A l'arrivée de Louis XVIII (3 mai), il fut nommé ministre des affaires étrangères. En 1815, envoyé au congrès de Vienne, il y posa et fit accepter le principe de la légitimité, obtint une grande influence, fut surpris par le retour de l'île d'Elbe, prit part à la déclaration des souverains alliés contre Napoléon, et provoqua l'entrée des étrangers en France. Président du ministère de Louis XVIII après Waterloo, la répulsion de la Chambre des députés, la haine et le mépris de la famille royale, obligèrent le roi à le renvoyer, mais il le nomma grand chambellan. Talleyrand resta pair de France, fit de l'opposition dans les salons par une verve intarissable de bons mots, à la tribune par d'excellents discours, et, après la révolution de Juillet 1830, accepta les fonctions d'ambassadeur en Angleterre. Son dernier acte diplomatique fut le traité de la *Quadruple alliance* (22 avril 1834), unissant la France, l'Angleterre, l'Espagne et le Portugal, pour soutenir leurs intérêts constitutionnels contre les puissances du Nord. Depuis son retour, il vécut dans la retraite, et n'en sortit que pour prononcer, en 1838, l'Eloge du comte Reinhard à l'Académie des Sciences morales et politiques, dont il était membre, ainsi que de l'Académie des Inscriptions. On ne peut nier, avec M. Mignet, son panégyriste, qu'il n'ait été « l'un des restes les plus brillants de l'ancien esprit français, l'une des plus grandes renommées de la Révolution », mais aussi qu'il n'ait en quelque sorte autorisé par son funeste exemple la versatilité politique. Le prince de Talleyrand a laissé des *Mémoires*, qui ne doivent être publiés qu'en 1868. J. T.

TALLIEN (Jean-Lambert), né à Paris en 1766, m. en 1820, était fils d'un maître d'hôtel du marquis de Bercy, qui lui fit faire des études. Tour à tour clerc de procureur, commis dans des bureaux de commerce et de finances, prote à l'imprimerie du *Moniteur*, il se mit, vers la fin de l'Assemblée constituante, à afficher dans Paris des placards républicains, fréquenta le club des Jacobins, fut secrétaire-greffier de la Commune depuis le 10 août 1792, entra à la Convention comme représentant du département de Seine-et-Oise, se signala par sa violence dans le procès de Louis XVI, voulait même interdire au malheureux roi le droit de se choisir des conseils, poursuivit avec le même acharnement les Girondins, fit partie du Comité de sûreté générale, et se déclara le défenseur de Marat et de Rossignol devant l'Assemblée. En 1794, on l'envoya à Bordeaux pour y établir le règne de la Terreur; après quelques mesures violentes, le proconsul revint peu à peu à la modération, par l'influence que prit sur lui Mme de Fontenay (Mlle Cabarrus), alors détenue comme aristocrate, qu'il fit mettre en liberté, et qu'il épousa bientôt. Rappelé à Paris comme suspect, il se mit à la tête des ennemis de Robespierre, l'attaqua dans la Convention, le 9 thermidor, et menaçant de le poignarder, le fit décréter d'accusation. Nommé membre du Comité de salut public, il appuya de toutes ses forces la réaction thermidorienne, provoqua la mise en accusation de Fouquier-Tinville, de Carrier, de Lebon, combattit la loi du *maximum*, et demanda la suppression de tous les comités

révolutionnaires. Commissaire de la Convention à l'armée de Hoche en Bretagne, il fit fusiller les prisonniers royalistes de Quiberon. Au 13 vendémiaire, on le voit parmi les plus ardents défenseurs de la Convention contre les sections insurgées. Quand la Constitution de l'an v fut appliquée, il fut réélu au Conseil des Cinq-Cents, où il prit part au coup d'Etat du 18 fructidor. En 1798, il accompagna les savants de l'expédition d'Egypte, fut nommé administrateur de l'enregistrement et des domaines nationaux dans ce pays, puis, renvoyé par Menou, il fut pris à son retour par les Anglais. Remis en liberté, il reçut le titre et le traitement de consul à Alicante, tout en résidant à Paris, les perdit à la Restauration, et acheva ses jours dans l'oubli. B.

TALLIEN (Thérèse CABARRUS, Mme), fille d'un banquier et ministre des finances d'Espagne, née à Saragosse vers 1775, m. en 1830, fut mariée fort jeune à Davin de Fontenay, conseiller au parlement de Paris. S'étant séparée de son mari par un divorce, elle adopta d'abord les principes de la Révolution, puis s'en effraya, voulut retourner en Espagne, et fut arrêtée. Tallien, en mission dans la Gironde, apprit qu'elle était en prison; il voulut la voir, la fit mettre en liberté et l'épousa. De retour à Paris, le proconsul fut l'objet des soupçons de Robespierre; sa femme craignit l'échafaud; elle lui inspira du courage, et fut la cause indirecte, mais bien réelle, du 9 thermidor. Elle était très-belle, très-spirituelle, et non moins bonne: elle sauva une foule de victimes, et, par ses services non moins que par les fêtes qu'elle donna, mérita un rang parmi les femmes célèbres. Elle fit prononcer son divorce avec Tallien, et épousa, en 1805, le comte de Caraman, depuis prince de Chimay, vécut à Paris, à Nice et dans son château de Chimay, et mourut au château de Ménars, près de Blois. Napoléon Ier n'avait jamais voulu l'admettre à la cour. J. T.

TALMA (François-Joseph), célèbre tragédien, né à Paris en 1763, m. en 1826, passa son enfance en Flandre et en Angleterre, où son père était valet de chambre, et fut renvoyé en France, à l'âge de 9 ans, pour y faire ses études. Ses dispositions pour la scène se révélèrent de bonne heure, sur des théâtres de société; ce ne fut néanmoins qu'après avoir pratiqué pendant 18 mois l'état de son père, qu'il se décida pour la carrière du théâtre : il prit des leçons de Molé, de Dugazon, et de Fleury, et débuta avec succès à la Comédie-Française, en 1787, par le rôle de Séide dans *Mahomet*. On fut frappé de la noble régularité de ses traits, de la grâce de son maintien, de la beauté de son organe, et de la chaleur de sa diction. Deux ans après, il était sociétaire. Il fit une sérieuse étude de l'histoire pour occuper ses loisirs; il médita de bonne heure la réforme du costume, déjà tentée par Lekain, Mlle Clairon, et Mlle Saint-Huberti, et voulut le mettre en harmonie avec les temps et les lieux où se passait l'action théâtrale. En 1789, on le vit, dans le petit rôle de Proculus de la tragédie de *Brutus*, paraître vêtu de la toge romaine et dans toute la sévérité du costume antique : ce fut un coup décisif porté à la routine et aux préjugés. Talma adopta avec ardeur les principes de la Révolution; son talent se développa sous l'influence des idées nouvelles. Le rôle de *Charles IX* dans la tragédie de M.-J. Chénier fut sa première création : corrigeant par degrés, d'après sa propre expérience et les conseils des critiques, ce qu'il y avait d'abord de trop violent dans sa verve, il arriva à la perfection dans le *Manlius* de Lafosse, Achille d'*Iphigénie en Aulide*, l'*Œdipe* de Voltaire, Auguste de *Cinna*, Oreste d'*Andromaque* et d'*Iphigénie en Tauride*, Abner et Joad d'*Athalie*, Néron de *Britannicus*, *Othello*, *Hamlet*, *Abufar* de Ducis, *Sylla* de Jouy, *Régulus* de Lucien Arnault, *Clytemnestre* de Soumet, etc. Talma joua aussi la comédie, jusqu'en 1796, mais y montra un talent peu remarquable; cependant, en 1823, il créa avec une grande supériorité le rôle de Danville dans l'*Ecole des Vieillards* de C. Delavigne. Napoléon Ier aimait beaucoup Talma, l'admettait dans son intimité. Talma est auteur d'un petit ouvrage fort intéressant, *Réflexions sur Lekain et sur l'art théâtral*, 1825, in-8°. V. Moreau, *Mémoires historiques et littéraires sur Talma*, Paris, 3e édit., 1827, in-8°, et notre *Dictionnaire des lettres*, au mot TRAGÉDIEN. B.

TALMONT, ch.-l. de cant. (Vendée), arr. et à 13 kil. E. des Sables-d'Olonne; 980 hab. Jadis titre d'une principauté, qui appartint successivement aux maisons de Thouars, d'Amboise, et de La Trémoille.

TALMUD ou THALMUD, c.-à-d. *discipline*, recueil de traditions rabbiniques, qui est pour les Israélites comme le complément de la Bible. On distingue : 1° le *Talmud de Jérusalem*, achevé au IIe siècle, et peu intelligible pour les Juifs eux-mêmes; 2° le *Talmud de Babylone*, plus important, et encore obscur. Celui-ci se divise en deux parties: la *Mischna* (seconde loi), qui contient le texte, et rédigé en hébreu rabbinique assez pur, vers la fin du IIe siècle, par le rabbin Juda le Saint; et la *Gemara* (définition), sorte de glose ou de commentaire, en hébreu mêlé de chaldéen, commencée au Ve siècle par le rabbin Asser, et achevée au VIe. Les *Talmudistes* ou *Rabbinistes*, qui admettent le Talmud, sont opposés aux *Caraïtes*, qui s'en tiennent à la lettre de la Bible. Le Talmud a été publié par Bomberg, Venise, 1520, 12 vol. in-fol., et réimprimé à Amsterdam, en 1744.

TALON (Omer), illustre magistrat, né vers 1595 à St-Quentin, d'une famille de robe originaire d'Irlande, m. en 1652, entra au barreau de Paris en 1613, et fut nommé avocat-général au parlement en 1631. Comme jurisconsulte, il traita avec une clarté et un ordre admirables les questions les plus importantes de notre droit public; comme orateur, il débarrassa l'éloquence d'une affectation ridicule de savoir, pour lui donner un ton simple et grave, un langage pur et de bon goût; comme homme politique, il montra, pendant la Fronde, un grand attachement à ses devoirs et à la cause royale. Il a laissé des *Mémoires* estimés, La Haye, 1732, 8 vol. in-12, et des plaidoyers et discours publiés avec ceux de son fils.

TALON (Denis), fils du précédent, né en 1628, m. en 1698, fut d'abord avocat du roi au Châtelet, puis succéda à son père, en 1652, dans la charge d'avocat-général, remplit en 1665 les fonctions de procureur-général aux Grands-Jours d'Auvergne, prit part à la rédaction des *Ordonnances* de Louis XIV, et fut nommé en 1693 président à mortier. On a publié, par extraits, *Plaidoyers et Discours d'Omer et Denis Talon*, Paris, 1821, 6 vol. in-8°.

TALTHYBIUS, héraut d'Agamemnon au siége de Troie. Ses descendants fournirent longtemps des hérauts à Sparte.

TAMAGA, riv. de la péninsule Ibérique, naît en Galice, à 40 kil. S.-E. d'Orense, coule au S., traverse en Portugal les prov. de Tras-os-Montes et du Minho, et tombe dans le Douro, à 15 kil. S.-O. d'Amarante; cours de 160 kil.

TAMAN, v. forte de la Russie d'Europe (Pays des Cosaques de la mer Noire), sur une île de même nom, que forment le Kouban et ses branches, le Tchernoï et le Protok, port à l'entrée du détroit d'Iénikaléh ou de Taman. L'île a 80 kil. sur 40, est habitée par des Cosaques, possède des sources de pétrole, et offre de nombreuses traces de l'action des feux volcaniques. On y voit les ruines de Fanagoria et de Tmoutarakan. B.

TAMARIDA, capitale de l'île de Socotora, sur l'océan Indien. Elle compte 150 maisons dispersées sur un grand espace.

TAMASE ou TAMÈSE, *Tamesus*, v. de l'anc. Cypre, au pied de l'Olympe. Ses environs délicieux étaient consacrés à Vénus.

TAMATAVE, *Toamachine* des indigènes, v. et port sur la côte E. de l'île de Madagascar, capit. du pays des Bétanimènes. Principal marché de la côte, fréquenté par les habitants de Maurice et de la Réunion. Les Français en ont renversé les forts en 1829 et en 1845.

TAMAULIPAS ou TAMAULIPAN, département de l'empire du Mexique, entre le département de Matamoras au Nord, les départements du Nouveau Léon et de San-Luis à l'O. et au S.-O., celui de Vera-Cruz au S., et le golfe du Mexique à l'E.; 740 kil. sur 65 à 170; 78,000 kil. carrés; 110,000 hab. Ch.-l., *Victoria*. Climat chaud et salubre. Mines d'or, d'argent, de fer, et de sel. Belles forêts. Sol fertile, arrosé par le Rio-Tamesi, mais mal cultivé. Beaucoup de chevaux et de porcs sauvages.

TAMAULIPAS (SANTA-ANNA ou TAMPICO DE). V. TAMPICO.

TAMBOV, v. de la Russie d'Europe, ch.-l. du gvt de son nom, sur la Tzna, à 1,157 kil. S.-E. de St-Pétersbourg, 508 S.-E. de Moscou, par 52° 43' 44" lat. N. et 39° 25' long. E.; 36,000 hab. Evêché; cour d'appel; écoles de cadets et de filles nobles; gymnase; séminaire, etc. Fabr. de draps; verreries; manuf. impériale d'alun et de vitriol. Comm. actif de suifs, laines, cuirs et viandes, avec Moscou et St-Pétersbourg. Elle fut fondée par Michel Romanov en 1636, et bien fortifiée alors, pour défendre l'Empire contre les incursions des Barbares. — Le gvt de Tambov, entre ceux de Vladimir et de Nijni-Novogorod au N., de Riazan à l'O., de Voronèje au S., de Saratov et de Penza à l'E., a 66,000 kil. carrés, 435 kil. sur 300, et 1,910,454 hab. Il est divisé en 11 districts. On y récolte beaucoup de grains. Elève de bons chevaux.

TAMERLAN (*Timour-Leng*, Timour le boiteux, *Timour-Beyg*, Timour le prince, ou *Emir-Timour*, prince de fer), fameux conquérant tartare, né à Kech, près de Samarkand, en 1336, m. en 1405, descendait de Gengis-khan par les femmes. Il devint, en 1360, après la mort de son oncle Seif-Eddyn, chef de la tribu de Berlas et prince de Kech, sous la suzeraineté de Toglouk-Timour, khan du Djaggathaï. Ce prince étant mort, 1363, Tamerlan s'unit à son beau-frère Hussein pour renverser le fils de Toglouk, et reçut dans cette guerre deux blessures qui le rendirent manchot et boiteux. Après le succès, laissant le vain titre de khan à Khaboul-Aglen, il partagea avec Hussein le pouvoir. Deux ans après, il se brouilla avec lui : prétendant avoir reçu d'un descendant de Mahomet (le seïd Bereké) un tambour et un étendard, symboles de la souveraineté, il assiégea Hussein dans Balkh, le força de se rendre, se débarrassa de lui ainsi que du khan, et régna seul, 1370. Après avoir transporté le siége de son empire à Samarkand, il soumit la Khowaresmie et le Kachgar. En 1380, il se jeta sur le Khoraçan et la Perse, y fit massacrer les habitants des villes qui tombaient en son pouvoir, saccagea le Séistan en 1383, réduisit Tauris en 1386, et, passant l'Araxe, prit Kars et Tiflis. De là, il appesantit ses armes sur les Turcomans d'Arménie, et surtout sur les Perses rebelles. Traversant ensuite les deux Arménies, il reparut en Georgie, 1395, s'avança dans le S. de la Russie, et détruisit Azov. De retour à Samarkand, il leva une armée pour la conquête de l'Inde. En 1398, il franchit le Sind; avant de livrer bataille à Mahomet IV sous les murs de Delhi, il fit égorger 100,000 esclaves qui l'embarrassaient; vainqueur du sultan, il fut bientôt maître de tout l'Hindoustan, qu'il couvrit de ruines. Revenant alors vers l'O., il enleva la Syrie au sultan d'Egypte, 1400, détruisit Bagdad, 1401, attaqua Bajazet, sultan des Ottomans, à Ancyre, et le fit prisonnier, 1402. Il se dirigeait vers la Chine avec plus de 200,000 hommes, quand il mourut à Otrar (khanat de Khokand), sur les bords du Sihoun. Tamerlan fut un prince sanguinaire et fanatique; il érigea à Bagdad un obélisque avec 90,000 têtes coupées; dans l'Inde, il fit écraser par sa cavalerie 1,000 enfants envoyés pour le fléchir. Cependant, il aimait les sciences, fonda une école à Kech, et rédigea le *Tufukat* ou règlement sur l'organisation de l'armée et sur l'administration. Il existe aux Archives impériales de France une lettre de Tamerlan, écrite en persan, et adressée au roi Charles VI. C. P.

TAMÈSE. *V.* TAMASE.

TAMESIS, nom anc. de la TAMISE.

TAMIATHIS, nom anc. de DAMIETTE.

TAMIED, abbaye de l'ordre de Cîteaux, en Savoie. Elle possède une bibliothèque riche en manuscrits.

TAMISE, anc. *Tamesis*, en anglais *Thames*, riv. d'Angleterre, se forme à Lechdale (Berks) par la réunion de plusieurs ruisseaux sous le nom d'Isis, sépare les comtés d'Oxford, Buckingham, Middlesex et Essex, de ceux de Berks, Surrey et Kent, reçoit à Oxford la Charwell, à Dorchester la Thames, dont elle prend le nom, passe à Reading, Marlow, Windsor, Staines, Kingston, Brendford, Richmond, Londres, Greenwich, Woolwich, Sherness, Margate, et se jette dans la mer du Nord par un large estuaire, après un cours de 400 kil. de l'O. à l'E. Navigable presque jusqu'à ses sources, et d'un cours très-lent, elle n'est cependant qu'un petit fleuve, qui ne prend d'importance qu'à Londres, où il est considérablement grossi par la marée, et porte alors des navires de 800 tonneaux : les grands vaisseaux de guerre peuvent le remonter jusqu'à Deptford, un peu au-dessous de Londres. Les rives de la Tamise sont fort belles. Un *Canal de la Tamise et de la Severn* unit ces deux cours d'eau par sa jonction avec le canal de Stroud.

TAMISE, en flamand *Temsche*, v. de Belgique (Flandre orientale), sur la rive g. de l'Escaut, à 20 kil. N.-E. de Termonde; 8,000 hab. Filatures de coton; fabr. de siamoises, mouchoirs, toile à voiles; raffineries de sel, savonneries, brasseries, tanneries. Pêche active.

TAMOULS, peuple de la famille malabare, dans l'anc. Karnatic. Il a sa langue particulière, dont on emploie souvent les caractères pour le sanscrit.

TAMPICO, dite aussi *Santa-Anna de Tampico, Tampico-de Tamaulipas*, et *Pueblo-Nuevo*, v. et port du Mexique (Tamaulipas), à 400 kil. N. de Vera-Cruz, sur les bords d'un lac ou lagune qui communique avec le Panuco par une issue navigable pour les gros navires; 8,000 hab. Fondée en 1824, elle est auj. le principal port du Mexique sur la côte orientale. Exportation de cochenille, vanille, cuir, bois de teinture, sucre, coton, laine, etc. — Victoire de Santa-Anna et des Mexicains sur les troupes espagnoles, en 1829.

TAMWORTH, v. et paroisse d'Angleterre (Stafford et Warwick), à 14 kil. S.-E. de Lichfield, au confluent de la Tame et de l'Anker; 10,202 hab. Jadis résidence des rois de Mercie. Fabr. de lainages, tanneries, imprimeries sur coton, brasseries.

TAMYNES, anc. v. d'Eubée, près de la côte occidentale, non loin d'Erétrie.

TANA, riv. de Norvége, sépare le Finmark et la Laponie russe, passe à Tana, et se jette dans l'océan Glacial arctique, à un golfe de son nom; cours de 350 kil. Beaucoup de saumons.

TANAGRE, *Tanagra*, auj. *Scamino*, anc. v. de Béotie, à l'E., sur l'Asopus; célèbre par les coqs de combat qu'on y dressait. On y voyait le tombeau de Corinne. Près de là, les Spartiates et les Béotiens défirent les Athéniens et les Argiens, en 457 av. J.-C.; deux ans après, les Athéniens prirent Tanagre, et la rasèrent.

TANAIS, nom anc. du DON. — Il y avait une ville du même nom à son embouchure, dans la Sarmatie.

TANANARIVE, TATANE-ARRIVOU ou ERMINÉ, v. de l'île de Madagascar, vers le centre, capitale du royaume des Howas; par 18° 56' lat. S., et 45° 57' long. E.; 50,000 hab. Fortifications et résidence royale à l'européenne. On remarque le temple de Jankar (le bon génie), et le mausolée du roi Radama. Les petites bourgades qui forment cette ville lui donnent un aspect très-pittoresque. Les missionnaires y ont établi une imprimerie madécasse.

TANAQUIL, née à Tarquinies, femme de Tarquin l'Ancien, était habile dans l'art divinatoire, et détermina son mari à aller s'établir à Rome, en lui prédisant une brillante fortune. Après la mort de Tarquin, 578 av. J.-C., elle contribua à faire reconnaître pour roi son gendre Servius Tullius, dont elle avait présagé les brillantes destinées.

TANARGUE (Plateau de la), ramification des Cévennes, au S. du département de l'Ardèche. Il y a des traces d'anciens volcans.

TANARO, anc. *Tanarus*, rivière du roy. d'Italie, naît à la limite des Alpes maritimes et de l'Apennin, dans le S.-O. de l'arrond de Mondovi, coule au N.-N.-E., sur 250 kil., passe à Ceva, Cherasco, Alba, Asti (où il devient navigable), et Alexandrie, et se jette dans le Pô, rive dr., à 15 kil. N.-E. de cette dernière ville. Il reçoit la Bormida à droite et la Stura à gauche, et est navigable sur 130 kil., depuis Ormea. Une armée franco-espagnole battit les Austro-Piémontais sur ses bords, en 1745. Napoléon Ier avait donné le nom du Tanaro à un département français; ch.-l., *Asti*.

TANASSERIM. *V.* TENASSERIM.

TANATIS. *V.* TALIATA.

TANCARVILLE (Jean II, vicomte de MELUN, comte de), vaillant chevalier du XIVe siècle, fit ses premières armes en Prusse dans les rangs des chevaliers Teutoniques, combattit ensuite contre les Maures en Espagne, et contre les Anglais en Angoumois et en Normandie, et fut fait prisonnier au siége de Caen. Rendu à la liberté, il fut nommé, 1352, grand-chambellan et grand-maître de France par Jean le Bon, qui le chargea de négocier le mariage de Philippe de Bourgogne avec l'héritière de Flandre. Pris une 2e fois par les Anglais à la bataille de Poitiers, 1356, il ne revint en France qu'en 1358; sa présence contint à Paris le parti de Marcel et de Charles le Mauvais. Après le traité de Brétigny, auquel il avait pris une grande part, il fut nommé grand-maître des eaux-et-forêts. Il conserva son crédit sous Charles V, et mourut, en 1382, gouverneur de Champagne, de Bourgogne et de Languedoc.

TANCARVILLE, vge (Seine-Infér.), arr. et à 30 kil. E. du Havre, sur une hauteur qui domine la rive dr. de la Seine; 400 hab. Deux châteaux en ruines, l'un qui fut la résidence des comtes de Tancarville, l'autre bâti par Law.

TANCRÈDE, prince sicilien, était petit-fils de Tancrède de Hauteville par sa mère, neveu de Robert Guiscard, et cousin de Bohémond de Tarente. Il conduisit, avec ce dernier, les Normands de Sicile et du midi de l'Italie à la 1re Croisade, débarqua en Epire, battit les Grecs au passage du Vardar, se distingua au siége de Nicée, puis à la prise de Tarse, en vint aux mains avec Baudouin, qui lui disputait cette ville, et participa au siége d'Antioche. Il planta, le premier, son étendard sur les murs de Jérusalem, 1099, contribua à la victoire d'Ascalon, reçut de Godefroy de Bouillon, dans le partage de la Terre-Sainte, la principauté de Galilée ou de Tibériade, mais la résigna dès l'année suivante, à l'avénement de Baudouin, son ennemi. De 1104 à 1111, pendant l'absence de Bohémond, il

administra la principauté d'Antioche. Choisi en même temps pour administrer le comté d'Edesse durant la captivité de Baudouin du Bourg, 1104-1110, il ne le rendit que par la force. Il mourut à Antioche en 1112. Sa Vie, écrite en latin, par Raoul de Caen, sous le titre de *Gesta Tancredi*, est traduite dans la collection de Mémoires sur l'histoire de France publiée par M. Guizot. Tancrède est un des héros de la *Jérusalem délivrée* du Tasse. B.

TANCRÈDE, comte de Lecce ou Leccio, fils naturel de Roger, duc de Pouille, et petit-fils de Roger II, roi des Deux-Siciles, 1149. A la mort de son cousin, Guillaume II, qui ne laisait pas d'enfants, 1189, il disputa le royaume des Deux-Siciles à sa tante, Constance, fille de Roger II, mariée depuis quelques années à l'empereur Henri VI, et fut reconnu un instant par les Italiens et même par le pape Clément III, qui redoutaient la domination allemande. Insulté et menacé, dans Messine même, par Richard d'Angleterre, qui venait de débarquer en Sicile avec Philippe-Auguste, il se débarrassa à prix d'argent de ce redoutable adversaire, 1190, mais fut moins heureux contre Henri VI et Constance, qui conquirent en peu de temps la moitié de son royaume. Il mourut en 1194, laissant un fils en bas âge, Guillaume III. G.

TANDAH, v. de l'Hindoustan anglais (Calcutta), à 32 kil. N.-O. de Mourchidabad. Toiles ouvrées et damassées.

TANDJAOUR, v. de l'Hindoustan. *V.* TANJORE.

TANGER, anc. *Tingis*, v. et port de l'empire du Maroc, dans le royaume et à 200 kil. N. de Fez, près d'une baie de son nom à l'extrémité O. du détroit de Gibraltar, par 35° 46' lat. N., et 8° 8' long. O.; 9,500 hab. Résidence des consuls européens au Maroc. Les rues en sont étroites et sales. Grand commerce avec l'intérieur de l'Empire, les Anglais et les Espagnols. Exportation de bœufs, cuirs, peaux de chèvres et de moutons, cire, dattes, etc. — Fondée, disait-on, par Antée, ou plutôt par les Carthaginois, et déjà importante sous les Romains, cette ville fut nommée sous Claude *Traducta Julia*, et devint le ch.-l. de la Mauritanie Tingitane. Elle passa ensuite aux Wisigoths d'Espagne, aux Arabes, aux Maures, aux Portugais en 1472, et fut cédée en 1662 au roi d'Angleterre Charles II, par Alphonse VI, comme dot de sa sœur Catherine; l'Angleterre l'abandonna aux Maures en 1684. En 1844, à la suite de difficultés survenues entre la France et le Maroc, une flotte française, sous le commandement du prince de Joinville, bombarda Tanger. B.

TANGERMUNDE, v. des Etats prussiens (Saxe), à 47 kil. N. de Magdebourg, à l'embouchure du Tanger dans l'Elbe; 4,200 hab. Magasin royal de fer.

TANGOUT ou TANGUTH, en chinois *Ho-si*, anc. empire de l'Asie orientale, partie N.-O. de la Chine et portion du Thibet, c.-à-d. les pays situés entre le Khoukhou-Noor et les sources du Gange; capitale, *Sé-tchéou*.

TANINGES, ch-l. de cant. (H.-Savoie), arr. et à 18 kil. N.-E. de Bonneville; 1,140 h. Tanneries, fabr. d'aiguilles.

TANIS, auj. *San* ou *Samnah*, dans la Bible *Zoan*, v. de l'Egypte ancienne (Delta, au N.-E.), donna son nom au *nome Tanite*, et à la *branche Tanitique* du Nil. La 21e dynastie égyptienne y résida. Nombreuses ruines de l'époque des Hyksos, découvertes par Mariette en 1863.

TANJORE ou TANDJAOUR, v. très-forte de l'Hindoustan anglais, près du Kavery, dans la présidence et à 360 kil. S.-O. de Madras; 30,000 hab. On y remarque le palais du Radjah, et l'un des plus beaux temples hindous. Elle a été la capitale d'un petit royaume. Assiégée en vain par les Anglais en 1749, et par les Français en 1758, elle fut prise par les premiers en 1773.

TANLAY, vge (Yonne), arr. et à 10 kil. E. de Tonnerre; 665 hab. Château du XVIe siècle, avec jardins et parc. — Jadis titre de marquisat.

TANNA, île de la Mélanésie, une des Nouvelles-Hébrides, par 19° 30' lat. S. et 167° 24' long. E.; 35 kil. sur 15. Elle renferme un volcan. — Découverte par Cook en 1774.

TANNAY, ch.-l. de cant. (Nièvre), arr. et à 15 kil. S.-S.-E. de Clamecy, près de la rive g. de l'Yonne; 1,191 hab. Eglise du commencement du XVIe siècle.

TANNEGUY-DUCHATEL, vaillant capitaine, d'une anc. famille de Bretagne, né vers 1369, m. en 1449, fut 1er chambellan du duc d'Orléans, suivit Louis d'Anjou dans son expédition de Naples, et prit parti, à son retour, pour les Armagnacs contre les Bourguignons. En 1413, le Dauphin (depuis Charles VII) le nomma maréchal de Guyenne et prévôt de Paris. Lors de l'entrée des Bourguignons dans la capitale, 1416, Tanneguy le sauva de leurs mains. On lui attribue la plus grande part au meurtre de Jean-sans-Peur sur le pont de Montereau, en 1419. Comblé de bienfaits et de dignités par Charles VII, il souleva contre lui beaucoup de jalousies, et se retira en Provence, où il mourut en 1449, âgé d'environ 80 ans. — Son neveu, Tanneguy-Duchâtel, vicomte de La Bellière, fut en faveur auprès de Charles VII, dont il paya les funérailles, servit avec le même zèle sous Louis XI, devint grand-maître des écuries et gouverneur du Roussillon, et périt au siége de Bouchain, en 1477. B.

TANNENBERG, vge des Etats prussiens (Brandebourg), dans le cercle de Potsdam, près de Teltow. Victoire de Ladislas V, roi de Pologne, sur les chevaliers Teutoniques, le 15 juillet 1410.

TANSILLO (Louis), poëte italien, né à Venosa vers 1510, m. en 1568, passa une partie de sa vie dans les camps. Parmi ses œuvres, qui se distinguent par la pureté et l'harmonie du style, on remarque : *Il Vendemmiatore*, Naples, 1534, in-4°, traduit en français par Mercier sous le titre de *Jardin d'Amour ou le Vendangeur*, Paris, 1798, in-12; *le Lagrime di san Pietro*, Vicho, 1585, in-4°; *la Balia*, Verseil, 1767, in-4°; *Il Podere*, Turin, 1769, in-12.

TANTAH, v. de la Basse-Egypte, à 90 kil. N.-N.-O. du Caire, 36 N. de Menouf; 4,000 hab. Belle mosquée de Seïd-Ahmed-El-Bedaouy, qui attire, trois fois chaque année, de nombreux pèlerins; foires célèbres où se rendent aussi beaucoup de marchands; station du chemin de fer d'Alexandrie au Caire et à Suez.

TANTALE, fils de Tmole, et roi de Sipyle en Phrygie, fut père de Brontée, de Pélops et de Niobé. Il irrita Jupiter par le rapt de Ganymède, et en volant du nectar et de l'ambroisie pour en faire goûter aux mortels. Ayant reçu les dieux à sa table, il voulut éprouver leur science, et leur fit servir les membres de son propre fils Pélops, qu'il avait égorgé. Plongé dans le Tartare par Jupiter, il fut condamné à souffrir perpétuellement la faim et la soif : les branches des arbres s'élevaient quand il essayait d'en atteindre les fruits, et l'eau fuyait quand il en approchait ses lèvres.

TANTALLAN, chât. d'Ecosse. *V.* BERWICK (NORTH-).

TANUCCI (Bernard, marquis de), jurisconsulte et homme d'Etat, né à Stia (Toscane), en 1698, m. en 1783, se fit connaître en soutenant les prétentions des Pisans relativement à la découverte des *Pandectes*, s'attacha à l'infant don Carlos, le suivit à la conquête de Naples, et devint son premier ministre. Il signala son administration par de nombreuses innovations, attaqua le pouvoir pontifical, diminua les taxes imposées par la chancellerie romaine, interdit au clergé les acquisitions de biens de main-morte, enleva au nonce du pape le droit de prononcer des arrêts dans le royaume de Naples et de les faire exécuter, limita la juridiction des évêques, réduisit l'Inquisition à l'impuissance, porta atteinte aux priviléges de la noblesse força les barons de répondre aux plaintes de leurs vassaux, promulgua le *Codice carolino*, et fonda son système financier sur des lois fiscales. Sous Ferdinand IV, il abolit les dîmes, supprima beaucoup de couvents, réduisit de moitié le corps ecclésiastique, et bannit les Jésuites. Enfin la reine Caroline le fit éloigner des affaires, 1776. Parmi ses ouvrages, on cite : *Epistola de Pandectis Pisanis in Amalphitanâ direptione inventis*, Florence, 1731, 2 vol. in-4°. B.

TANZIMAT, c.-à-d. *Charte d'organisation*. Sous ce nom le sultan Abdul-Medjid a, depuis 1839, rendu obligatoire dans tout l'empire ottoman le hatti-shérif de Gulhané, c.-à-d. l'organisation politique, administrative, financière, judiciaire et militaire dont son prédécesseur Mahmoud II avait jeté les bases. *V.* MAHMOUD II.

TAO, un des noms de l'Etre suprême chez les Chinois. C'est la *loi*, la raison réglant la nature. Au VIe siècle av. J.-C., Lao-Tseu fonda une secte dite *Tao-Tsée*, et qui adore Tao; ses doctrines sont exposées dans le *Lao Tsea Tao te King* (le Livre de la voie et de la vertu), traduit en français, et publié avec le texte chinois et un commentaire, par M. Stanislas Julien, Paris, 1841, in-8°. *V.* Pauthier, *Mémoire sur l'origine de la doctrine du Tao*, Paris, 1831.

TAO-KOUANG, c.-à-d. *Splendeur de la raison*, empereur de la Chine, 1820-1850, né en 1781, soutint, de 1839 à 1842, la guerre contre les Anglais, qui voulaient introduire l'opium dans ses Etats, se vit enlever Canton, Hong-Kong, Chusan, Ning-Po, Yang-tsé-Kiang, Shang-Haï, Nanking, et dut non-seulement céder aux exigences de l'Angleterre, mais abandonner Hong-Kong, payer 21 millions de dollars, et ouvrir au commerce européen les ports de Canton, Amoy, Fou-Tchéou, Ning-Po, et Shang-Haï.

TAOQUES, *Taochi*, anc. peuple d'Arménie, au N.-O. Il essaya de s'opposer à la retraite des Dix Mille.

TAORMINA, anc. *Tauromenium*, v. forte de Sicile, sur

la côte E., près de la Méditerranée, dans la prov. et à 50 kil. S.-O. de Messine; 3,000 hab. Mal bâtie, mais admirablement située. Ruines antiques d'un théâtre, taillé, presque en entier, dans une montagne de roche au sommet de laquelle il se trouve. Il contenait 30,000 spectateurs environ. Il y a encore des restes de citernes, d'aqueducs, d'une espèce de cirque, qu'on croit avoir été une naumachie, et, aux abords de la ville, plusieurs tombeaux. Comm. de vin et de chanvre. Aux environs, carrières de plâtre, et de marbres rouges.

TAO-TSÉE, secte chinoise. *V.* TAO.

TAPHIES, et plus anciennement TÉLÉBOIDES, *Taphiæ*, ou *Teleboïdes insulæ*, petites îles de la mer Ionienne, entre l'Acarnanie et Leucade, ainsi nommées de Taphius, fils, et Téléboas, petit-fils de Neptune, qui y régnèrent. Auj. Megalo-Nisi. Les Taphiens, marins et pirates, furent exterminés par Amphitryon. — On appelait aussi *Taphiens* ou *Téléboëns* un peuple de l'Etolie, et les habitants de l'île de Caprée, colonisée, disait-on, par les Téléboëns d'Etolie.

TAPHROS, c.-à-d. en grec *fossé*, v. de la Sarmatie européenne; auj. *Pérékop*.

TAPHROS (détroit de), nom ancien des *Bouches-de-Bonifacio*.

TAPIAU, v. des Etats prussiens (Prusse), à 42 kil. E. de Kœnigsberg, sur la rive dr. de la Pregel; 3,500 hab. Château de l'Ordre Teutonique, converti en dépôt de mendicité.

TAPOLCSAN (NAGY-), brg de Hongrie, comitat et à 26 kil. N. de Neitra, près de la Neitra; 2,600 hab. Draps communs. Récolte de vin et de safran.

TAPPA, royaume de Nigritie. *V.* NIFFÉ.

TAPROBANE, nom anc. de l'île de CEYLAN.

TAPSUS. *V.* THAPSUS.

TAPTY, anc. *Goaris*, riv. de l'Hindoustan, naît dans les monts du Gandouana, sépare le Kandéich et le Bérar, arrose le Goudjérate, passe à Bourhampour et Surate, et se jette dans la mer des Indes, par deux embouchures, au golfe de Cambaye, à 16 kil. E. de Surate, après un cours de 800 kil. environ. Il reçoit la Pournah et la Ghirna. Les Banians et les Gentous avaient un respect religieux pour ce fleuve.

TAPURIENS ou TAPYRES, *Tapuri*, *Tapyri*, anc. peuple qui habitait au S. de la mer Caspienne, dans le *Tabaristan* actuel.

TAR, riv. des Etats-Unis (Caroline du Nord), naît au N.-O. d'Oxford, et se jette, sous le nom de Pamlico, dans l'océan Atlantique, au Pamlico-Sound; cours de 300 kil.

TARA, v. de Sibérie, district et à 260 kil. N. d'Omsk, à 2 kil. de l'Irtisch; 6,000 hab. Comm. actif avec les Kirghiz et les Boukares. — Fondée en 1594.

TARAFA, poëte arabe païen, montra de bonne heure son talent pour la poésie. Sa jeunesse fut orageuse; il peint dans sa *Moallaqa* ses habitudes et ses goûts. Ayant dissipé ses ressources, il passa avec Motelammis, son oncle et poëte célèbre, au service du roi Amr, fils de Hind et de Moundhir III. Mais le roi, blessé de certaines libertés de tenue et de manières de Tarafa, résolut de le faire mourir avec son oncle, dans la crainte des satires de ce dernier. Il leur permit de se retirer dans leur famille, et leur donna des lettres de recommandation pour le gouverneur de leur pays. Ces lettres renfermaient l'ordre de mettre à mort le porteur. Les deux poëtes ne savaient pas lire; Motelammis pria quelqu'un de lui lire sa lettre; en ayant entendu le contenu, il la jeta, et engagea Tarafa à l'imiter. Celui-ci refusa, continua sa route, et remit sa lettre au gouverneur, qui le fit enterrer vivant, en 563 ou 564. Tarafa avait alors 20 ans selon les uns, et, selon Reiske, 26 ans. D.

TARAISE, patriarche de Constantinople, né dans cette ville vers 740, m. en 806, succéda en 784 au patriarche Paul; mais, en cédant aux instances de l'impératrice Irène, il exigea qu'un concile général fût assemblé pour condamner les Iconoclastes : ce fut le 2e de Nicée, 787. Il empêcha aussi Constantin V de répudier son épouse. On a de lui un *Discours* à Irène, et des *Lettres* au pape Adrien et aux évêques, dans le recueil des Conciles du P. Labbe.

TARAN ou TARANIS, dieu du tonnerre chez les Gaulois.

TARANCON, ville d'Espagne, dans la province et à l'O.-S.-O. de Cuenca, près du Rianzarès; 4,400 habit. Récolte de vins.

TARANTAISE, *Tarantasia*, anc. province et comté des Etats sardes (Savoie), entre le Faucigny au N., les provinces d'Aoste à l'E., de Maurienne au S.-O., et le duché de Savoie au N.-O.; 60 kil. sur 30; 50,000 hab. Ch.-l., *Moutiers*. Climat froid, mais sain. Couverte par les Alpes (on y remarque le mont Iséran et le Petit-St-Bernard), et arrosée par l'Isère. Récolte de blé, safran, châtaignes, fruits. Les mulets y remplacent les chevaux. — C'est l'ancien pays des *Centrons*. Au moyen âge, Tarantasia ou Darantasia (auj. Moutiers) en devint la capitale; la Tarantaise fut gouvernée par ses évêques jusqu'à la fin du XIe siècle, réunie alors à la Savoie; auj. à la France, arr. de Moutiers.

TARARE, *Taratrum*, ch.-l. de canton (Rhône), arr. et à 29 kil. S.-O. de Villefranche, sur la Turdine et le chem. de fer de Paris à Lyon par le Bourbonnais; 13,596 hab. Centre d'une fabrication importante et renommée de mousselines unies et brodées, et de peluches de soie, occupant 50,000 ouvriers répandus dans les départ. voisins.

TARASCON, *Tarasco*, ch.-l. de canton (Bouches-du-Rhône), arr. et à 15 kil. N. d'Arles, sur le chemin de fer d'Avignon à Marseille, et sur la rive g. du Rhône, en face de Beaucaire, qui lui est joint par un beau pont suspendu; 8,910 hab. Tribunaux de 1re instance et de commerce, collége, bibliothèque. Ancien château des comtes de Provence, servant auj. de prison. On remarque l'église de Ste-Marthe, en style gothique du XIe siècle, avec de bons tableaux, et une crypte. Belle pépinière de *Tonelle*. Comm. de laines, vins, huiles, saucissons, etc. Fabr. de draps, tissus de soie et de filoselle. Culture de la garance, du chardon, de la graine de luzerne, des amandes, etc. — La tradition rapporte que, dans le 1er siècle ap. J.-C., un monstre nommé *la Tarasque* ravageait les bords du Rhône. Ste Marthe vint en Provence, et enchaîna le monstre avec sa ceinture. Une procession annuelle, le jour de la Pentecôte, rappelle ce miracle, et Ste Marthe est restée la patronne de la ville, à laquelle la Tarasque a laissé son nom.

TARASCON-SUR-ARIÉGE, ch.-l. de canton (Ariége), arr. et à 17 kil. S. de Foix; 1,312 hab. Ville ancienne. Beau pont. Comm. de bestiaux, fromages, cuirs. Mines de fer et forges aux environs.

TARASQUE. *V.* TARASCON.

TARAZONA, *Turiaso*, v. d'Espagne (Aragon), prov. et à 94 kil. N.-O. de Saragosse; 8,400 hab. Evêché suffragant de Saragosse. Belle cathédrale gothique. Cette ville, dont l'origine remonte aux Celtibériens, fut prise par les Arabes en 713, et reprise par les chrétiens en 1118. Son commerce et son industrie, autrefois importants, sont tout à fait déchus.

TARAZONA-DE-LA-MANCHA, v. d'Espagne (Nouvelle-Castille), près de la rive g. du Xucar, dans la province et à 25 kil. N.-O. d'Albacete; 4,840 hab.

TARBAGATAI, en chinois *Soun-Tsing-Tching*, v. de l'empire chinois (Dzoungarie), au pied du Takhta; 6,000 hab. Ch.-l. d'une division militaire. Elle est entourée de remparts en terre.—Fondée en 1767.

TARBÉ (Louis HARDOUIN), né à Sens en 1753, m. en 1806, fut successivement avocat, employé chez le contrôleur-général des finances, Lefebvre d'Ormesson, premier commis des finances sous Necker et de Calonne, directeur des contributions sous de Lessart, enfin ministre des finances en 1791. Il organisa la contribution foncière et toutes les parties de l'administration financière, à peu près telles qu'elles existent aujourd'hui, et donna sa démission en 1792, après un exercice de dix mois. Il échappa à la Terreur, et, sous le Directoire et le Consulat, aima mieux cultiver les lettres que de rentrer aux affaires.

TARBELLES ou TARBELLIENS, *Tarbelli*, peuple de la Gaule (Novempopulanie), le long de l'Atlantique; v. princip. : *Aquæ Tarbellicæ* (auj. Dax).

TARBES, *Tarba*, *Tarvia*, ch.-l. du département des Hautes-Pyrénées, à 756 kil. S.-O. de Paris, par le chem. de fer du Midi, et sur la rive g. de l'Adour; 13,093 hab. Evêché suffragant d'Auch. Trib. de 1re inst. et de comm., lycée, école normale primaire, bibliothèque. Dépôt d'étalons. Maisons d'aliénés. Fabr. de carton, cartes à jouer, passementerie, étoffes de laine, chocolat; papeteries renommées, faisant aussi du papier à cigarettes, fonderies de métaux, etc., etc. Jolie ville au pied des Pyrénées. Commerce de bestiaux, chevaux, vins, cuirs, fers, papiers. Patrie de Barrère. — Poste militaire sous les Romains, et siége d'évêché vers 420, Tarbes devint la capitale du comté de Bigorre. Elle jouissait de grandes libertés, qui furent réunies en coutumes ou *Fors* écrits en 1097. Tarbes fut plusieurs fois prise et reprise par les protestants et les catholiques au XVIe siècle.

TARCHI (Angelo), compositeur de musique, né à Naples en 1760, m. à Paris en 1814, fut élève de Sala. Après avoir donné aux théâtres d'Italie beaucoup d'opéras, dont un seul, *Il Conte di Saldagna*, n'est pas oublié, il vint à Paris en 1797. Des pièces qu'il composa pour

l'Opéra-Comique, on n'a gravé que *Trente et quarante*, 1799, et *D'auberge en auberge*, 1800. B.

TARDENOIS (Le), *Tardenensis ager*, petit pays de l'anc. France, dans le Soissonnais (Ile-de-France), entre Soissons et Château-Thierry; ch.-l., *La Fère-en-Tardenois*. Auj. il est compris dans le département de l'Aisne.

TARDETS, ch.-l. de cant. (Basses-Pyrénées), arr. et à 15 kil. S. de Mauléon; 751 hab.

TARDIEU, lieutenant-criminel de Paris, célèbre par son avarice, fut assassiné avec sa femme par deux voleurs, en 1665. Boileau a peint ce couple sordide dans sa xe satire.

TARDIEU (Nicolas-Henri), graveur célèbre, élève de G. Audran, né à Paris en 1674, m. en 1749, entra à l'Académie en 1716. Il a gravé les *Batailles d'Alexandre*, une *Madeleine*, le *Sacre de Louis XV*, etc. — Son fils, Jacques-Nicolas, a laissé, entre autres gravures estimées, *les Misères de la guerre*, *le Déjeuner flamand* d'après Téniers, etc., et on a de son neveu, Pierre-François, un *Jugement de Pâris* d'après Rubens.

TARDIEU (Antoine-François), dit *de l'Estrapade*, graveur-géographe, né à Paris en 1757, m. en 1822, exécuta pour Stanislas-Auguste, roi de Pologne, les cartes des palatinats de Cracovie, Plock, Lublin et Sandomir. On lui doit aussi une partie de l'atlas de Mentelle, l'atlas de l'*Histoire des guerres des Français en Italie* d'après Lapie, celui du *Voyage du jeune Anacharsis*, etc.

TARDIEU (Alexandre), graveur, de la famille des précédents, né à Paris en 1758, m. en 1844, étudia sous Wille, s'appliqua à imiter la manière de Nanteuil et d'Edelinck, et remplaça Bervic à l'Institut en 1822. On a de lui: deux portraits de *Voltaire*, d'après Largillière et Houdon; celui de la reine *Marie-Antoinette*, d'après Mme Vigée-Lebrun; *Montesquieu*, d'après David; la *Psyché*, d'après Gérard; *Napoléon*, d'après Isabey; *Ruth et Booz*, d'après Hersent, etc. Desnoyers fut son élève.

TARD-VENUS, nom donné à des bandes d'aventuriers qui se formèrent en France après la paix de Brétigny, 1360. Ils mettaient les provinces à contribution, défirent Jacques de la Marche, commandant des troupes royales, à Brignais, 1361, et menacèrent le pape Urbain V dans Avignon. Le marquis de Montferrat les prit à sa solde, moyennant 60,000 florins d'or que lui paya le pape, et en délivra la France. Ils se composaient, en grande partie, de soldats mercenaires, de toutes nations, que la paix avait fait licencier.

TARENTE, *Tarentum*, v. forte du royaume d'Italie (Prov. de Lecce), au fond du golfe de son nom, sur une île jointe au continent par 2 ponts de pierre, entre les baies de *Mare-Piccolo* et de *Mare-Grande*, à 106 kil. N.-O. de Lecce; 22,000 hab. Archevêché. Belle cathédrale. Hôpital militaire. Le port s'ensable, mais la rade est magnifique. Vastes salines. Manufactures de coton, toiles, mousselines, velours. Pêche active. Export. d'huile. Restes d'un théâtre, d'un cirque, et de plusieurs temples. Sur le territoire de Tarente, on trouve le *murex*, coquillage si estimé des anciens, et la *tarentule*, espèce d'araignée venimeuse. — Cette ville, fondée, dit-on, par Taras et des Crétois, fut augmentée, en 707 av. J.-C., par Phalante, qui vint s'y établir à la tête des Parthéniens exilés de Sparte. Située dans la partie S.-O. de l'Iapygie, elle devint, par son industrie et son commerce, une des cités les plus importantes de la Grande-Grèce, et aussi une des plus efféminées. Parmi ses monuments, on remarquait un colosse de Jupiter, qui ne le cédait en grandeur qu'à celui de Rhodes. Archytas y naquit. Après avoir pris une faible part à la guerre du Samnium, les Tarentins provoquèrent Rome, en attaquant quelques-uns de ses navires et en insultant ses ambassadeurs: mais, pour soutenir la lutte, ils durent appeler Pyrrhus (*V. ce mot*) à leur secours, 281. La ville, prise par Papirius Cursor en 272, détachée de Rome par Annibal en 215, fut replacée sous le joug par Fabius Maximus en 209. Au moyen âge, quand les Normands se furent établis dans le S. de l'Italie, il y eut une principauté de Tarente, qui n'eut que deux souverains, du nom de Bohémond. Le titre reparut sous la maison d'Anjou, mais ne désigna plus qu'un fief. Quelques membres de la famille de La Trémoille, se prétendant héritiers des rois angevins, se firent appeler princes de Tarente. B.

TARENTE (golfe de), golfe formé à l'extrémité S.-E. de l'Italie par la mer Ionienne; 140 kil. de profondeur sur 110.

TARENTE (princes de). *V.* BOHÉMOND, LOUIS, LA TRÉMOILLE.

TARENTE (duc de). *V.* MACDONALD.

TARGE, grand bouclier circulaire, échancré sur le devant et quelquefois losangé, en cuir, et ordinairement recouvert de lames de fer. — Monnaie qui portait au revers l'empreinte d'un bouclier.

TARGET (Gui-Jean-Baptiste), célèbre avocat, né à Paris en 1733, m. en 1807, se fit une grande réputation par ses plaidoiries, et surtout par ses consultations, et fut admis à l'Académie Française en 1785. Lors de la création du parlement Maupeou, il ne voulut pas paraître à son audience. Député du Tiers-état aux Etats-Généraux de 1789, il ne réussit pas à la tribune. Il refusa à Louis XVI d'être un de ses défenseurs, essaya de justifier ce refus dans une brochure intitulée *le Républicain Target*, fut, pendant la Terreur, secrétaire d'un comité révolutionnaire, dont il modéra les rigueurs, et devint conseiller du tribunal de cassation en 1798. On a de lui: *Observations sur le commerce des grains*, Paris, 1776, in-12; *Mémoire sur l'état des protestants en France*, 1787, ouvrage où il plaida avec éloquence la cause des protestants, alors privés des droits civils. B.

TARGON, ch.-l. de cant. (Gironde), arr. et à 24 kil. N.-O. de La Réole; 215 hab. Il faisait partie du comté de Benauge, et forma ensuite une seigneurie particulière. Victoire de Montluc sur les protestants, en 1563.

TARGOVICE ou TARGOWICA, petite v. de la Russie d'Europe (Kiev), sur la Sinucha, à 56 kil. S.-E. d'Ouman. Là fut formée, le 14 mai 1792, une confédération de seigneurs polonais, partisans de la Russie et ennemis de la nouvelle constitution.

TARGUM, c.-à-d. *exposition* ou *explication*, nom donné aux paraphrases chaldaïques de l'Ancien-Testament, qui ont pour auteurs Onkélos, Jonathan-ben-Uziel, Joseph l'Aveugle, etc.

TARICHÉE, *Tarichæa*, anc. v. de la Palestine (Galilée), sur les bords du lac de Génésareth.

TARIFA, *Julia Traducta*, v. d'Espagne (Andalousie), prov. et à 42 kil. S.-S.-E. de Cadix, port à l'extrémité S. de l'Espagne, sur le détroit de Gibraltar; 11,860 hab. Place de guerre peu importante. Elle prit son nom du chef arabe Tarif ou Tarik, qui débarqua en cet endroit. Elle fut prise aux Arabes en 1292. Les Maures y furent défaits par les chrétiens en 1340. Son territoire produit les meilleures oranges du royaume.

TARIK (Ben-Zeyad), fameux général arabe, gouverneur du Maghreb (anc. Mauritanie), comme lieutenant de Mouça, fut envoyé en Espagne, 710, quand le comte Julien, gouverneur de Ceuta, et Oppas, archevêque de Tolède, appelèrent les Musulmans contre Roderic, roi des Wisigoths. Il prit terre au rocher qui de son nom s'appela Gibraltar (*Djebel-al-Tarik*, montagne de Tarik), défit Roderic à Xérès, 711, et soumit la plus grande partie de l'Espagne. Mouça, qui était jaloux de ses exploits, vint en Espagne, priva Tarik de son commandement, et le jeta même en prison; celui-ci recouvra la liberté par ordre du calife Walid, qui le replaça à la tête d'un corps d'armée avec lequel il fit de nouvelles conquêtes en Espagne. Mais fatigué de nouvelles querelles entre Tarik et Mouça, Walid les rappela tous deux, et, bien qu'il fût satisfait des services de Tarik, ne l'employa plus, et le laissa mourir dans l'obscurité.

TARJOK, v. de la Russie d'Europe (Tver), sur les bords de la Tvertza. Elle couvre une étendue immense, mais n'a que 14,000 hab. environ. Fabr. de maroquins, bottes, pantoufles et coussins en cuir.

TARKI ou TARKHOU, jadis *Semender*, v. de l'empire russe (région caucasienne), dans le Daghestan, à 150 kil. N.-O. de Derbent; 12,000 hab., Kalmouks, Géorgiens et Arméniens. Résidence du khan des Kalmouks. Commerce avec la Perse.

TARMA, v. du Pérou (Junin), à 200 kil. N.-E. de Lima, sur le Chanchamayo; 11,000 hab. Mines de mercure et d'argent.

TARN, *Tarnis*, riv. de France, naît au mont Lozère, coule au S.-O., arrose les départements de la Lozère, de l'Aveyron, du Tarn, de Tarn-et-Garonne, en passant par Milhau, Albi, Gaillac, où il devient navigable, Villemur, Montauban, Moissac, et se jette dans la Garonne, rive dr.; cours de 350 kil. Il reçoit, à droite: l'Aveyron; à gauche, la Dourbie, le Dourdou, la Rance et l'Agout. Ses débordements sont désastreux.

TARN (le), département du S. de la France, ch.-l. *Albi*; formé d'une partie du Haut-Languedoc et de l'Albigeois; entre les départements de l'Aveyron au N.-E., de l'Hérault au S.-E., de l'Aude au S., de la Haute-Garonne au S.-O., de Tarn-et-Garonne au N.-O. Superf.: 574,414 hect. Pop.: 353,633 hab. Arrosé par le Tarn, l'Agout, la Viaur et l'Aveyron; traversé au N. par les montagnes

d'Auvergne, au S. et à l'E. par les montagnes Noires et les monts de l'Espinouse, ramifications des Cévennes. Sol fertile dans les vallées et les plaines : blé, vins, pommes de terre, mûriers. Les montagnes sont couvertes en partie de bois. Elève de chevaux et de gros bétail. Fabr. de draps, lainages, cuirs, papiers, aciers très-estimés. Mines de houille; carrières de marbre, d'argile et de plâtre. Ce département forme le diocèse d'Albi, et dépend de la Cour impériale de Toulouse.

TARN-ET-GARONNE, département du S. de la France, ch.-l. *Montauban;* formé, en 1808, de portions du Languedoc, du Quercy, de l'Agénois, du Rouergue, de la Lomagne et de l'Armagnac; entre les départements du Lot au N., de l'Aveyron au N.-E., du Tarn au S.-E., de la Haute-Garonne au S., du Gers et du Lot-et-Garonne à l'O. Superf.: 371,307 hect. Pop.: 232,551 hab. Arrosé par la Garonne, le Tarn, l'Aveyron, etc. Sol très-fertile : céréales, vins, fruits, plantes oléagineuses, légumes, chanvre, lin. Marbre, pierres de taille, terre à potier. Industrie peu importante : tanneries, minoteries, papeteries, faïences, eaux-de-vie, etc. Elève de mulets et de bestiaux. Ce département forme le diocèse de Montauban, et dépend de la Cour impériale de Toulouse.

TARNATES, v. de la Gaule, la même qu'*Agaunum* (*V. ce mot*).

TARNOGROD, v. de Pologne (Lublin), dans le cercle de Zamosc, à 22 kil. S. de Bilgarey; 4,000 hab. Dévastée par un incendie en 1856.

TARNOPOL, v. des États autrichiens (Galicie), sur le Sereth, à 136 kil. E.-S.-E. de Lemberg; 15,000 hab., dont 7,000 juifs. Ch.-l. de cercle. Fabr. de draps et de toiles. Comm. de céréales, miel, cire, chanvre, cuirs, potasse, eau-de-vie. Cédée à la Russie en 1809, elle fut rendue à l'Autriche en 1814. — Le cercle de Tarnopol, entre ceux de Brzezany et de Zloczow à l'O., de Czortkow au S., et les provinces russes de Wolhynie et de Podolie au N. et à l'E.; 246,115 hab.; 3,678 kil. carrés.

TARNOW, ville des États autrichiens (Galicie), à 246 kil. O. de Lemberg; 4,700 hab. Ch.-l. de cercle; évêché; tribunaux; gymnase. Anc. château. Fabr. de toiles, cuirs, boissellerie. — Le cercle de Tarnow, entre ceux de Rzeszow à l'E., Sanok et Sandek au S., Cracovie à l'O., et la Pologne russe au N., a 3,780 kil. carr., et 253,118 hab.

TARNOWSKI (Jean), dit *le Grand,* général polonais, né à Tarnow en 1488, m. en 1571, combattit dans sa jeunesse pour le roi de Portugal contre les Maures. Créé comte de l'Empire par Charles-Quint, il reçut de Sigismond Ier, roi de Pologne, la châtellenie de Woiniski et le palatinat de la Petite-Russie, se distingua contre les Russes, puis contre les Turcs en Hongrie, fut élevé au rang de grand-maréchal de la couronne, et, après une victoire sur les Moldaves en 1531, fut reçu en triomphe à Cracovie. On a de lui : *Conseils sur l'art militaire,* en polonais, Tarnow, 1558, in-4°.

TARNOWITZ, v. des États prussiens (Silésie), à 15 kil. N.-N.-O. de Benthen; 4,000 hab. Direction et tribunal des mines. Exploit. de plomb argentifère.

TARO, *Tarus,* riv. d'Italie, prend sa source au mont Penna (prov. de Parme), coule au S.-E., puis au N.-E., arrose la province de Parme, et se jette dans le Pô, rive dr., à 20 kil. N.-O. de Torricelle; cours de 130 kil. Elle donna en 1803 son nom à un département du 1er Empire français, entre ceux des Apennins au S., de Gênes à l'O., et le roy. d'Italie au N. et à l'E.; ch.-l. *Parme.*

TARODANT ou TAROUDANT, v. de l'empire de Maroc, ch.-l. de la prov. de Sous, sur le Ras-el-Ouadi, dans une plaine fertile, à 230 kil. S.-S.-O. de Maroc; 20,000 hab. Elle est bâtie en pierre, et ceinte d'épaisses et hautes murailles. Fabr. de salpêtre, selles, manteaux dits *haïks.*

TAROTS. *V.* CARTES A JOUER.

TARPÉIA, fille de Sp. Tarpéius, livra aux Sabins de Cures la citadelle de Rome, dont son père était gouverneur, sur la promesse qu'ils lui donneraient ce qu'ils portaient au bras gauche. Elle voulait parler de leurs bracelets d'or. Le roi Tatius lui jeta non-seulement son bracelet, mais encore son bouclier. Ses soldats en firent autant, et elle périt accablée sous le poids. Elle fut enterrée au mont Capitolin, et c'est de son nom qu'une partie de cette colline fut appelée *Roche Tarpéienne.* Auj. encore, le souvenir de Tarpéia est attaché aux grottes du Capitolin : les jeunes Romains disent que la *Ria Tarpeia,* sorte de fée souterraine, y vit dans des palais d'or et de rubis.

TARPÉIEN (Mont). *V.* COLLINES DE ROME.

TARPÉIENNE (Roche) *Rupes Tarpeia,* roche célèbre de l'anc. Rome. Elle formait l'extrémité méridionale du mont Capitolin, au-dessous de la Forteresse, et près de la porte Carmentale, était nommée de Tarpeïa (*V. ce nom*). La Roche Tarpéienne avait 31 à 32 mèt. d'élévation. On précipitait de son sommet les citoyens romains, criminels de haute trahison. Il en reste encore des parties importantes. C'est un tuf lithoïde. C. D—Y.

TARQUIN l'Ancien, *Lucius Tarquinius Priscus,* 5e roi de Rome, l'an 139-175 de la ville, 614-578 av. J.-C., était fils du corinthien Démarate, qui était venu s'établir à Tarquinies. Il prit le nom de cette ville, et, d'après le conseil de sa femme Tanaquil, se rendit à Rome, vers l'an 126 de la ville, 627 av. J.-C. Sa fortune et ses talents lui acquirent bientôt une grande influence, et le roi Ancus Martius lui donna, en mourant, la tutelle de ses deux fils; mais, le trône n'étant pas héréditaire, il réussit à se faire proclamer roi lui-même. Il entretint par la guerre l'activité des Romains, prit Collatie aux Sabins; Corniculum, Ficulnea, Camérie, Crustumerium, Apioles, Medullia, Nomentum, etc., aux Latins, et soutint une guerre de 9 ans contre les Etrusques. A l'intérieur, il doubla le nombre des sénateurs et des chevaliers, construisit la Cloaque de Rome, jeta les fondements du Capitole, créa ou embellit le Cirque, et reconstruisit l'enceinte de la ville. Tarquin fut égorgé par des assassins qu'avaient apostés, dit-on, les fils d'Ancus. Son gendre, Servius Tullius, lui succéda. B.

TARQUIN le Superbe (*Lucius Tarquinius Superbus*), 7e et dernier roi de Rome, 219-244 de la ville, 534-509 avant J.-C., petit-fils du précédent et successeur de Servius Tullius. Marié avec une fille de ce prince, il la fit périr, et épousa sa belle-sœur Tullie, femme perverse et ambitieuse, qui s'était aussi débarrassée de son époux Arunx. Tarquin forma un complot contre Servius : affectant de ne voir dans son beau-père qu'un usurpateur, il se fit proclamer roi comme légitime successeur de Tarquin l'Ancien; et quand Servius accourut à cette nouvelle, il le précipita du haut des degrés de la Curie. Le malheureux prince fut ensuite tué dans la rue Scélérate. Tarquin, en possession du pouvoir, abolit les lois de Servius en faveur de l'égalité des citoyens devant la loi et des impôts proportionnels, établit des impôts plus considérables sur toutes les classes, tua ou exila un grand nombre de sénateurs; fit la guerre aux Volsques, et du butin pris sur eux, acheva la Cloaque de Rome et le Capitole. Aidé de son gendre Octavius Mamilius, dictateur de Tusculum, il voulut imposer sa tyrannie aux villes latines; Gabies et Ardée résistèrent : la 1re fut prise par un stratagème de Sextus Tarquin; pendant le siége de la 2e, l'attentat de Sextus sur Lucrèce souleva les Romains, qui chassèrent Tarquin du trône. Il se retira à Gabies, et, pendant 14 ans, excita contre Rome les Véiens et les Tarquiniens, Porsenna, les Sabins, et les Latins, fut blessé à la bataille du lac Régille, 496, et mourut octogénaire à Cumes.

TARQUIN (Sextus), fils aîné du précédent. Pendant une guerre de Rome contre Gabies, il se rendit dans cette ville, en feignant un vif ressentiment contre son père. Elevé aux plus hauts emplois, il envoya demander à son père par quel moyen il lui livrerait Gabies. Tarquin abattit avec une baguette, en présence du messager, les têtes les plus élevées des pavots de son jardin. Sextus comprit cette réponse, fit périr les principaux habitants de Gabies, et ouvrit cette ville aux Romains. L'outrage qu'il fit à Lucrèce (*V. ce mot*) amena l'expulsion de sa famille. Il fut tué à la bataille du lac Régille, en 496 avant J.-C. B.

TARQUIN COLLATIN (Lucius), neveu de Tarquin le Superbe, épousa Lucrèce, dont Sextus Tarquin devint vivement épris, et qu'il déshonora (*V.* LUCRÈCE). Les Tarquins ayant été chassés à la suite de cet attentat, Collatin fut élu consul avec Brutus l'an 244 de Rome, 509 av. J.-C., et déposé peu de temps après à cause de la haine du peuple contre le nom de Tarquin.

TARQUINIES, *Tarquinii,* auj. *Turchina,* v. de l'Italie ancienne (Etrurie), sur la Marta et près de son embouchure. Fondée, dit-on, par Tarchon, allié d'Enée contre Turnus, elle fut la patrie de Tarquin l'Ancien. Les Romains la soumirent en 311 et en 283 av. J.-C. *V.* CORNETO.

TARRACO, v. d'Hispanie, capit. de la Tarraconaise et des Cosétans, fut fondée par des Phéniciens. Les Carthaginois l'ayant détruite, le jeune Scipion la releva, et César en fit une colonie romaine. Les Wisigoths la ruinèrent de nouveau. C'est auj. *Tarragone.*

TARRACONAISE, *Tarraconensis provincia,* dite aussi *Espagne citérieure,* une des trois grandes prov. de l'Espagne ancienne établies par l'empereur Auguste, et la plus septentrionale, entre la Gaule et la mer des Cantabres au N., l'Atlantique à l'O., la Lusitanie et la Bétique au S., et la

Méditerranée à l'E.; capitale, *Tarraco*. Elle était habitée par les Callaïques, les Astures, les Cantabres, les Vaccéens, les Arévaques, les Carpétans, les Celtibériens, les Vascons, les Ilergètes, les Ilercaons et les Castellans, et correspondait aux pays modernes de Catalogne, Aragon, Navarre, Biscaye, Guipuzcoa, Asturies, Galice, Léon, Vieille-Castille, partie de la Nouvelle-Castille, et Valence en Espagne, ainsi qu'aux provinces du Minho et de Tras-os-Montes en Portugal. Plus tard, on en détacha la Galécie, ainsi qu'une portion pour ajouter à la Carthaginoise, quand les Romains divisèrent l'Hispanie en cinq provinces.

TARRAGA, nom anc. de *Larraga*.

TARRAGONE, anc. *Tarraco*, v. forte d'Espagne (Catalogne), capitale de la prov. de son nom, à 78 kil. S.-O. de Barcelone et 125 N.-E. de Madrid, port à l'emb. du Francoli dans la Méditerranée, par 41° 8′ 50″ lat. N., et 1° 4′ 45″ long. O.; 18,500 hab. Archevêché. Ecole de dessin et d'architecture nautique. Belle cathédrale gothique, aqueduc romain servant encore auj. Fabr. de mousselines, tissus de fil et de coton, draps, satins; distilleries d'eau-de-vie, papeterie, fonderie de fer, etc. Export. de bons vins, huile, grains, fruits.—Cette ville, prise par les Wisigoths en 467, par les Arabes en 713, fut presque détruite dans les guerres entre ceux-ci et les chrétiens, et relevée au XII^e^ siècle. Les troupes de l'archiduc Charles s'en emparèrent en 1705; elle fut rendue par le traité d'Utrecht, 1713. Les Français la prirent en 1811, malgré une héroïque résistance. Patrie de Paul Orose. — La prov. de Tarragone est formée d'une partie de l'anc. Catalogne, au S.-O., entre celles de Barcelone et de Lérida au N., de Téruel à l'O., la prov. de Valence au S., et la Méditerranée à l'E.; 6,348 kil. carrés; 321,900 hab. en 1860. Export. de vins (240,000 hectolitres par an), d'esprit et d'eaux-de-vie (90,000 hectolitres).

TARRAKAI, île de l'océan Pacifique, séparée de l'île Jéso au S. par le détroit de La Pérouse, et de la Mandchourie à l'O. par la Manche de Tartarie, vis-à-vis l'embouchure de l'Amour; entre 45° 47′ et 54° 20′ lat. N., 139° 28′ et 142° 26′ long. E. Le Nord dépendait jadis de la Chine, et le Sud, partagé en deux presqu'îles, formant la baie d'Aniva, dépendait du Japon. L'île appartient auj. à la Russie (Littoral de la Sibérie Orientale). Sur la côte de l'E. s'ouvre la baie Patience; sur la côte de l'O., les baies de Langle et d'Estaing. L'intérieur est peu connu; le littoral paraît fertile. Les naturels, de race kourile, s'adonnent à la chasse et à la pêche. — La Pérouse reconnut cette île en 1787.

TARRASA, v. d'Espagne (Catalogne), province et à 22 kil. O. de Barcelone; 8,900 hab.

TARSATICA, anc. ville d'Illyrie, dans la Liburnie; auj. *Tersatz*.

TARSE, *Tarsus*, auj. *Tarsous*, anc. ville d'Asie-Mineure (Cilicie des Plaines), sur le Cydnus et à 19 kil. de son embouchure dans la Méditerranée. Fondée par des Grecs, ou, selon d'autres, par Sardanapale, c'était une grande et belle cité, un des entrepôts du commerce de l'Asie. Alexandre le Grand faillit y périr en se baignant imprudemment dans les eaux très-froides du Cydnus. On la nomma un instant *Juliopolis*, en l'honneur de J. César. Antoine y tint son tribunal pour juger les différends de la fameuse Cléopâtre et de son frère, au sujet du trône d'Egypte. Sous l'empire romain, Tarse rivalisa avec Athènes et Alexandrie pour ses écoles de philosophie et de rhétorique; on en fit, au IV^e^ siècle, la capitale de la Cilicie I^re^. Patrie du philosophe Athénodore, du rhéteur Hermogène, et de l'apôtre S^t^ Paul. B.

TARSIS *V.* THARSIS.

TARSOUS, anc. *Tarse*, v. de la Turquie d'Asie, ch.-l. de livah, dans l'eyalet et à 34 kil. S.-O. d'Adana, sur le Karasou, qui lui fait un port à son embouchure à 25 kil. plus bas; 8,000 hab. (30,000 en hiver). Elle est entourée de vastes jardins, et n'occupe pas le quart de l'emplacement de la ville antique. Exportation de coton, noix de galle, cuivre, laine, cire, sésame, etc.

TARTAGLIA (Nicolo), géomètre italien, né au commencement du XVI^e^ siècle, m. en 1557. Son nom lui vient d'une blessure qu'il reçut au sac de Brescia en 1512, et qui le rendit bègue. Orphelin à 6 ans, longtemps aux prises avec la misère, il étudia seul, devint un des plus grands mathématiciens de son siècle, et enseigna à Vérone, à Vicence, à Brescia. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages sur les mathématiques et leurs applications à l'artillerie et à l'art militaire; mais il est surtout connu par ses démêlés avec Cardan au sujet de la résolution de l'équation du 3^e^ degré; Tartaglia prétend l'avoir communiquée à Cardan, qui se serait attribué injustement l'honneur de la découverte. Ses principaux ouvrages sont : *Nuova scienza, cioè invenzione nuovamente trovata utile per ciascuno speculativo matematico bombardiero, ed altri*, Venise, 1537, in-4°; *Euclide diligentamente rassetato ed all' integrità ridotto, secondo le due traduzioni* (de Campano et de Zamberto), Venise, 1543, in-fol.; *Archimedis opera emendata*, 1543, in-4°; *Quesiti ed invenzioni diverse*, Venise, 1550, 1551, 1554, in-4°; *General trattato de' numeri e misure*, 1566-1560, in-fol., 2 vol.; *Trattato di aritmetica*, 1556, in-4°; *Archimedis de insidentibus aquæ, libri duo*, 1565, in-4°; *Balistique*, trad. en français par Rieffel, Paris, 1846, in-8°. V.

TARTARE (Le), partie de l'Enfer des Grecs et des Romains, où habitaient les coupables. Le Phlégéton l'entourait de ses eaux, et il était encore défendu par un triple mur. Tisiphone en avait la garde.

TARTARES, nom vague donné, pendant le moyen âge, et dans les temps modernes, comme celui de Scythes chez les Anciens, à toutes les nations nomades sorties de l'Asie centrale. Sous la forme plus correcte de *Tatars*, il désigne une tribu particulière, habitant entre l'Altaï et le lac Baïkal, et qui paraît avoir été la souche des Mongols. C'est lorsque Gengis-Khan et ses successeurs eurent soumis à leur empire toutes les peuplades de l'Asie centrale et envahi l'Europe orientale, que les Européens étendirent le nom de *Tatars* à toutes les nations turques, toungouses et finnoises subjuguées et entraînées par lui. Leur nom fut corrompu en celui de *Tartares* par les chrétiens du moyen âge, qui, à la vue des cruautés inouïes commises par ces bandes, les crurent sorties du *Tartare* ou de l'enfer. Les moines qui les visitèrent à cette époque, par ordre du pape Innocent IV et de S^t^ Louis, les représentent comme des hommes de taille moyenne, figure plate et large, pommettes saillantes, nez court et écrasé, yeux petits et séparés par un grand intervalles, oreilles grandes et éloignées de la face, bouche largement fendue, barbe et cheveux noirs, durs et en petite quantité. Ils vivaient sous des tentes, passant leur vie à cheval pour faire la guerre ou mener paître leurs troupeaux dans leurs steppes sans bornes. Un fétichisme grossier ou le chamanisme le plus crédule était leur seule religion. Ces mœurs et le type physique ont permis de rattacher les Tartares ou Mongols de Gengis-Khan aux peuples asiatiques qui avaient envahi l'Europe avant lui, et, en ajoutant les analogies linguistiques, de considérer comme appartenant à une même race appelée *Tartare* ou *Scythique*, et mieux *Tartaro-Finnoise*, les Huns du IV^e^ et du V^e^ siècle, les Bulgares et les Avares du VI^e^ et du VII^e^, les Hongrois ou Madgyars du IX^e^, les Cumans, les Finnois, les Turcs, les Mongols et les Toungouses. Après Gengis-Khan, l'empire tatar ou mongol forma quatre royaumes distincts : 1° à l'extrême Orient, Kublaï fonda l'empire des Tatars de Chine, chassés de ce pays en 1368 par un chef national, fondateur de la dynastie des Ming, qui subsista jusqu'en 1644, et qui fut remplacée elle-même par les princes mandchoux, branche du rameau toungouse de la race tartaro-finnoise. Les Tatars proprement dits ou Mongols sont, au contraire, soumis auj. à l'empire chinois, dans la partie centrale de cet Empire, connue sous le nom de Mongolie; leurs tribus y portent les différents noms de Khalkas, Bouriates, Soyons, Kalmoucks ou Euleutes, Torgouts, Dzoungares; leur religion est le bouddhisme; 2° l'empire du Djaggataï, fondé entre les monts Bolor et la mer Caspienne, dans le pays appelé encore auj. à tort *Tartarie Indépendante*, et qui mérite plus justement le nom de *Turkestan*, était tout entier composé de peuplades turques soumises par les Mongols. Les princes seuls étaient Tatars; tombé en décadence au milieu du XIV^e^ siècle, il fut relevé bientôt par Tamerlan, qui en fit le centre d'un nouvel empire mongol, aussi vaste que le premier. Mais, après lui, les peuplades turques se rendirent indépendantes, et dominent presque seules auj. dans le Turkestan; 3° l'empire des Tatars de Perse, fondé par Houlagou, fut rattaché par Tamerlan au second empire tatar à la fin du XIV^e^ et au commencement du XV^e^ siècle; mais la dynastie nationale des Sophis en chassa les conquérants tatars en 1506, et auj. la population de ces pays est en grande majorité de race indo-germanique, Persans ou Afghans, avec quelques tribus Turcomanes; les Tatars proprement dits n'y séjournent plus; 4° l'empire du Kaptschak, fondé par Batou, depuis la mer Caspienne jusqu'aux frontières de Pologne, fut la terreur de l'Europe orientale jusqu'à la fin du XV^e^ siècle. Il se sépare alors en plusieurs khanats, dont les chefs, descendant de Gengis-Khan, étaient Mongols ou Tatars. De là le nom de Tatars donné encore à ces khanats et à ces peuples d'Astrakhan, de Kazan, de Crimée, et de Sibérie, bien que les khans seuls fussent Tatars, et que le peuple fût

Türc et parlât un dialecte turc. Soumises auj. à la Russie, ces peuplades sont encore appelées à tort Tartares, nom qui ne convient qu'à quelques-unes de ces tribus, les Baskirs et les Kalmoucks, établis vers les sources de l'Oural et à l'O. du Volga inférieur. Ces deux peuplades ont encore conservé les grossières superstitions des premiers Tatars, tandis que les peuplades turques ont toutes embrassé le mahométisme. Ainsi le nom de Tatars, différent de celui de *Tartares* ou de *Tartaro-Finnois* qui est applicable comme désignation ethnographique à une grande race divisée en plusieurs rameaux, ne convient, comme nom particulier, qu'à un seul rameau de cette race, le rameau mongol. C. P.

TARTARIE (Petite), nom donné au pays possédé par les khans de Crimée, parce que ces khans descendaient de la famille de Gengis-Khan, et étaient véritablement Tatars; mais les peuples auxquels ils commandaient, appelés *Tartares Nogaïs*, et répandus auj. dans la Crimée, la Caucasie et le Daghestan, étaient des peuplades turques, et parlent un dialecte turc. Le khanat de Crimée ou de Petite-Tartarie se forma au XV^e^ siècle d'un démembrement du grand khanat du Kaptschak. Il fut d'abord soumis aux sultans ottomans, qui le cédèrent, en 1774, 1783, 1792, à la Russie; il forme, entre le Dniester et le Don, les gouvernements de Tauride, de Kherson, et d'Iékatérinoslav. C. P.

TARTARIE (Manche de). *V.* MANCHE.

TARTARIE INDÉPENDANTE. *V.* TURKESTAN.

TARTARO, anc. *Atrianus*, riv. de la province autrichienne de Vénétie, naît près du lac de Garda, et se jette dans l'Adriatique, sous le nom de Canale Bianco, par plusieurs embouchures; cours de 100 kil. Des canaux le font communiquer avec le Pô et l'Adige.

TARTAS, *Tartesium*, ch.-l. de canton (Landes), arr. et à 23 kil. O.-N.-O. de S^t^-Sever, sur la Midouze, à 4 kil. de son confluent avec l'Adour; 1,742 hab. Jadis titre d'une vicomté possédée par la maison d'Albret. Vainement assiégée par les Anglais, 1440-41, il devint, au XVI^e^ siècle, une des places fortes des calvinistes. Son château-fort fut détruit en 1621. Belle église du XIII^e^ siècle. Comm. de vins, eaux-de-vie, safran, fruits, gibier, jambons, planches. On trouve aux environs beaucoup de perdrix rouges et de tortues.

TARTERON (Jacques), jésuite, né à Paris en 1644, m. en 1720, professa la rhétorique et les humanités, et publia des traductions de *Juvénal* et de *Perse*, 1668, et d'*Horace*, 1685 et 1704, estimées de son temps, et néanmoins fort médiocres.

TARTESSE, *Tartessus*, île d'Hispanie, sur la côte de la Bétique, formée par le Bétis près de son embouchure. Elle contenait une ville de même nom, colonie des Phéniciens. Le nom de *Tartesse* paraît s'être étendu à toute la contrée ibérienne où ce peuple faisait le commerce. Quelques savants veulent y reconnaître *Gadès* ou *Carteia*.

TARTINI (Giuseppe), célèbre musicien, né à Pirano (Istrie) en 1692, m. à Padoue en 1770, renonça à la théologie et au droit pour la musique. Il dirigea depuis 1721 la musique de l'église S^t^-Antoine à Padoue. Il a contribué au progrès de l'art, autant par ses compositions que par l'école de violon qu'il a formée. La variété des idées, l'élévation du style, la pureté de l'harmonie, distinguent ses concertos et ses sonates : on cite surtout la sonate qu'il écrivit dans un songe, et appelée la *Sonate du Diable*. Tartini est aussi l'auteur d'un *Traité de musique*, Padoue, 1754, in-4°, livre obscur et incohérent. Sa gloire est d'avoir établi les principes fondamentaux du maniement de l'archet, qui ont servi de base à toutes les écoles d'Italie et de France. B.

TARTLAN, en hongrois *Prasmar*, brg de Transylvanie, à 15 kil. N.-E. de Kronstadt; 4,000 hab., Saxons. Industrie agricole.

TARUEDRUM. *V.* ORCAS.

TARUENNA ou TERUENNA, v. de la Gaule (Belgique II^e^), capitale des Morins; auj. *Térouanne*.

TARUNTUS, nom ancien de la DWINA OCCIDENTALE.

TARUS, nom anc. du TARO.

TARUSATES, peuple de la Gaule (Novempopulanie), à l'E. des Tarbelles; capitale, *Atures* (auj. Aire).

TARVIS, brg des États autrichiens (province de Carniole), située à 27 kil. S.-O. de Villach; 1,300 hab. Usines à fer et à cuivre. Là est un passage des Alpes Juliennes, entre l'Italie et l'Autriche; Masséna le força, le 19 mars 1797.

TARVISIUM, v. de l'anc. Vénétie; auj. *Trévise*.

TASCHFIN. *V.* TACHFIN.

TASCHIENS ou TASQUES, *Taschi*, anc. peuple qui habitait les montagnes de la Mésopotamie.

TASCHKEND. *V.* TACHKEND.

TASMAN (Abel-Janssen), illustre navigateur hollandais, né à Hoorn vers 1600, a rendu d'importants services à la géographie; chargé, en 1642, par Van Diémen, gouverneur-général des Indes hollandaises, de faire un voyage de découvertes pour reconnaître l'étendue du continent austral, il trouva une terre qu'il appela *Terre de Van Diémen* ou *Diéménie*, et que, depuis 1855, on a nommée officiellement *Tasmanie*, une autre qu'il nomma *Terre des Etats* (auj. Nouvelle-Zélande), le groupe de petites îles dit *des Trois rois*, et une partie des archipels des Amis et de Fidji. On ne sait rien d'un voyage qu'il entreprit, en 1644.

TASMANIE. *V.* DIÉMEN (Terre de VAN).

TASNAD, brg de Transylvanie (cercle de Samlyo), à 66 kil. N.-O. de Zilah; 3,000 hab. Culture de la vigne.

TASSE (Bernardo TASSO, dit LE), poète italien, né en 1493 à Bergame, d'une antique et noble famille, m. en 1569, s'attacha successivement à Ferrante San-Severino, prince de Salerne, 1531, au duc d'Urbin, et au duc de Mantoue, qui le prit pour secrétaire et le nomma gouverneur d'Ostiglia. C'était un esprit fécond et facile, que les critiques du temps mirent au-dessus d'Arioste lui-même. Il a laissé des églogues, des odes, des élégies estimables, et un poème de *Floridant*, qui ne parut qu'en 1587. Mais son principal titre de gloire est un poème en 100 chants, *Amadis de Gaule*, imité du roman de chevalerie de ce nom, et publié en 1559. Doué du talent d'imaginer et de peindre, varié dans ses descriptions, mais souvent trop sérieux, narrateur coulant, rapide et clair, il a un style orné plus que poétique, agréable plus qu'entraînant. B.

TASSE (Torquato TASSO, dit LE), célèbre poète, fils du précédent, né en 1544 à Sorrente, m. en 1595, fit ses premières études chez les Jésuites à Naples, et les continua à Rome et à Bergame. Il étudia le droit à Padoue, 1561, mais abandonna bientôt la jurisprudence pour la poésie. Un poème chevaleresque en 12 chants, *Renaud*, inspiré par Arioste, commença sa réputation, 1562; il a été traduit en français par Cavellier, 1813. Appelé à la cour d'Alphonse II, duc de Ferrare, 1565, Le Tasse accompagna le cardinal Louis d'Este en France, 1571, où il fut reçu avec distinction par Charles IX. De retour à Ferrare, il donna l'*Aminta*, 1573, véritable modèle du drame pastoral : le sujet de ce poème est peu intéressant; l'action, invraisemblable, est mal liée; mais les caractères, les mœurs, les passions, tout est idéal, et le style est d'une pureté, d'une élégance et d'une grâce parfaites; l'auteur possède au suprême degré le talent des détails. L'*Aminta* a été traduite en vers français par Baour-Lormian, 1813, et en prose par Berthre de Bourniseaux, 1802. Le Tasse, après 12 années de travail, publia, en 1575, la *Jérusalem délivrée*, en 20 chants, sujet emprunté à l'histoire des Croisades, et son œuvre capitale; elle fut cependant assez froidement accueillie d'abord, et le poète engagea, pour la défendre, une vive polémique avec ses critiques, surtout avec Léonard Salviati. Puis, la passion qu'il conçut pour la belle Léonore, une des sœurs d'Alphonse II, le brouilla avec la cour de Ferrare; il partit brusquement, 1577, et, luttant contre le besoin, habita tour à tour Naples, Mantoue, Urbin, et Turin. Il se hasarda de revenir à Ferrare, 1579; le duc, suivant une tradition contestée, l'aurait fait enfermer dans un hôpital de fous, et ne lui aurait rendu la liberté qu'en 1586, sur les instances du pape et des princes italiens. En 1587, parut *Torrismond*, tragédie trop vantée, bien qu'on y trouve des situations saisissantes et des chœurs magnifiques; mais l'action est presque nulle, embarrassée de récits et de conversations, et le style est plus grave, plus pompeux, plus riche qu'il ne convient au dialogue. Le Tasse, poursuivi par l'envie, en vint à douter de lui-même : il composa une *Jérusalem reconquise*, en 24 chants, qu'il voulait substituer à son premier poème, 1593; cet ouvrage, écrit dans un temps où le malheur portait quelquefois atteinte à la raison de l'auteur, est demeuré justement obscur. Enfin, sans remédier à sa misère, les grands de l'époque recherchèrent le poète : il avait été appelé à Rome par le pape Clément VIII, pour y recevoir les honneurs du triomphe au Capitole, quand une fièvre l'emporta, avant la cérémonie, dans le couvent de S^t^-Onuphre. La *Jérusalem délivrée* est le principal titre du Tasse à l'immortalité : c'est l'épopée la plus belle et la plus régulière des temps modernes. L'étendue et la grandeur d'un sujet populaire dans toute l'Europe, la beauté antique de l'ensemble, la sévère unité d'une action dont l'intérêt est toujours soutenu et la marche toujours régulière, la variété des épisodes, des personnages et des caractères, la parfaite exactitude des descriptions, la vérité et l'élévation des sentiments, l'heureux emploi d'un merveilleux en harmonie

avec les croyances, le ton de noblesse et de dignité donné à tous les tableaux, les grâces enchanteresses de la diction, placent l'œuvre du Tasse auprès de celles d'Homère et de Virgile. Jamais on ne rendit avec autant de bonheur les émotions de la douleur et de la tendresse. Le style est toujours grave, majestueux, épique, le rhythme varié, l'expression travaillée et soutenue; on trouverait très-peu de vers faibles. Les critiques sévères blâment plusieurs discours diffus, des *concetti* qui tiennent au goût de l'époque, un excès de richesse et de vivacité dans le style, dans les images et dans les récits. Les principales traductions françaises de la *Jérusalem délivrée* sont : en vers, celle de Baour-Lormian, 1795 et 1819; en prose, celles de Mirabaud, 1724, de Panckoucke et Framery, 1783, de Lebrun, 1774, de Mazuy, 1838, de Philippon de la Madeleine, 1841, de F. Desserteaux, 1856. On a encore du Tasse : *les Intrigues d'amour*, comédie d'une intrigue étrangement compliquée, mais qui offre des situations inattendues et plaisantes, et dont le dialogue facile a beaucoup de sel; des *madrigaux*, qui n'ont jamais été surpassés; plus de mille *sonnets* et *canzones*, qui attestent une sensibilité exquise, un cœur passionné et mélancolique, et où l'auteur, aussi tendre, aussi harmonieux que Pétrarque, a plus de vigueur, de verve et de mouvement; les *Sept journées de la création*, sa dernière production, recommandable encore par l'élégance du style et la beauté de quelques descriptions; enfin des *Discours philosophiques*, des *Lettres* familières, des réfutations et des apologies contre ses ennemis; tous ouvrages qui ont autorisé certains critiques à mettre sa prose presque au niveau de ses vers. Les *Œuvres complètes* du Tasse ont été publiées par Rosini, 30 vol. in-8°, Pise, 1821 et suiv. B.

TASSILLON, duc de Bavière, 748-788, dernier descendant de la famille des Agilolfinges, épousa Luitperge, fille de Didier, roi des Lombards, détrôné par Charlemagne en 774. Pour venger son beau-père, il voulut former contre le puissant empereur une ligue avec les Saxons, les Avares, les Sarrasins d'Espagne, les ducs lombards du midi de l'Italie, et Adalgise, fils de Didier. Il fut saisi, mis en jugement devant la diète d'Ingelheim, et condamné à mort; Charlemagne commua la peine en une prison perpétuelle, et Tassillon mourut à l'abbaye de Jumiéges. B.

TASSIN (René-Prosper), bénédictin, né en 1697 à Lonlay (Sarthe), m. en 1777, est surtout connu par un célèbre *Traité de diplomatique*, qu'il commença en 1727 et publia en 1750, 6 vol. in-4°, avec D. Toustain, qui mourut pendant l'impression du 2e vol. Tassin, après avoir terminé à lui seul les 4 derniers volumes de cet immense ouvrage, composa une *Histoire littéraire de la congrégation de St-Maur*, Paris et Bruxelles, 1770, in-4°. Quelques manuscrits de ce savant existent à la Bibliothèque impériale de Paris. C—s.

TASSISUDON, v. de l'empire chinois, capitale du Boutan, sur le Tchin-chou, dans une vallée fertile de l'Himalaya, par 27° 50' lat. N. et 87° 10' long. E., à 600 kil. N.-E. de Calcutta. Résidence du *Deb-radjah*, souverain temporel, et du *Dharmah-radjah*, souverain spirituel. Immense palais. La citadelle est un bâtiment carré à 7 étages surmonté d'un pavillon en cuivre doré, au-dessous duquel est l'idole de Mahamounie, dont le Dharmah-radjah est l'incarnation. Il y a beaucoup d'éléphants aux environs de cette ville.

TASSO, île de l'Archipel. *V.* THASOS.

TASSONI (Alexandre), poëte italien, né à Modène en 1565, m. en 1635, fut secrétaire du cardinal Ascagne Colonna, 1599, et du duc de Savoie, 1618. François Ier, duc de Modène, le créa conseiller. On a de Tassoni : des *Observations sur Pétrarque*, 1609, faites dans un esprit de justice et de loyauté, et pleines de satires de son propre temps; *la Secchia rapita*, 1622, épopée héroï-comique en 12 chants, dont le sujet est la guerre que se firent Modène et Bologne à l'occasion d'un seau de puits, et que les Italiens regardent comme un modèle de bonne plaisanterie. Tassoni a su appliquer avec succès le style héroïque aux objets les plus légers et les plus badins, mélanger le plaisant et le sérieux; il a un esprit vif, ingénieux, sans fiel, une gracieuse facilité, une gaieté légère, une versification soignée. Malgré quelques trivialités, il ne mérite pas le dédain que lui a témoigné Voltaire, et a peut-être heureusement inspiré Boileau dans son *Lutrin*. B.

TATA, v. de Hongrie. *V.* DOTIS.

TATANE-ARRIVOU. *V.* TANANARIVE.

TATARS. *V.* TARTARES.

TATIEN, philosophe platonicien, né vers l'an 130 en Syrie, visita les villes les plus importantes de l'Orient, et vint se mettre à Rome au nombre des disciples de St Justin; mais après la mort de son maître, en 172, il retourna en Orient, où il devint le chef de la secte des *Encratites* ou *Continents*, qui s'interdisaient le mariage et l'usage du vin. Ses doctrines, qui avaient quelque rapport avec celles des Gnostiques, le firent considérer comme hérésiarque. Il ne reste de lui qu'un *Discours aux Grecs*, publié par W. Worth, Oxford, 1700, in-8°. — Un autre Tatien, de Mésopotamie, qui vivait au ve siècle, a écrit une *Harmonie des Evangiles*, dont la traduction latine par Victor de Capoue a été insérée dans la *Bibliothèque des Pères*.

TATIHOU, île française de la Manche, sur la côte E. du département de ce nom. Elle a un fort qui protége la rade de St-Waast-la-Hougue.

TATITCHEV (Basile-Nikitich), historien russe, né en 1686, m. en 1750, fut du nombre des jeunes gens que Pierre Ier envoya étudier les sciences à l'étranger. A son retour, il fut officier d'artillerie, remplit diverses missions en Sibérie et en Suède, devint grand-maître des cérémonies de la cour en 1723, directeur-général des mines en 1734, rédigea le code réglementaire de cette administration, et reçut le titre de conseiller privé en 1737. Nommé gouverneur d'Astrakhan, son peu de succès contre les Kalmouks le fit rappeler, et il se retira, en 1745, dans sa terre de Voldin, près de Moscou. Il a laissé inachevée une *Histoire de Russie*, qui, sur l'ordre de Catherine II, fut publiée par Muller, à Moscou et à St-Pétersbourg, 1769-1784, 4 vol. in-4°, ouvrage très-utile à consulter. On lui doit aussi un *Atlas de Sibérie*, 1745, en 20 feuilles, et un *Dictionnaire historique, politique et civil de la Russie* (qui s'arrête à la lettre L), St-Pétersbourg, 1793. B.

TATIUS, roi des Sabins de Cures, fut introduit, par la trahison de Tarpéia, dans la citadelle bâtie par Romulus sur le mont Saturnien (Capitolin). Après un combat qui fut arrêté par l'intervention des Sabines, il partagea avec Romulus le commandement des Sabins et des Romains réunis en un seul peuple, l'an 9 de Rome, 744 av. J.-C., et fut tué, au bout de 5 ans, à Lavinium, par des Laurentins, auxquels il avait refusé justice d'un meurtre. O.

TATIUS (Achille). *V.* ACHILLE.

TATRA (Monts), partie des Karpathes occidentales (Hongrie, comitats de Zips, de Liptau et d'Arva), sont compris dans la dorsale européenne. Points culminants : Eisthaler-Spitz, 2,666 mèt.; Lomnitz, 2,648 mèt.; Krivan, 2,512 mèt.

TATTA, grand lac salé de l'Asie-Mineure, dans un désert, au S.-E. de la Phrygie.

TATTA, v. de l'empire du Maroc, à 240 kil. O de Draha; 10,000 hab.

TATTA ou TATTAH, anc. *Patala?* v. de l'Hindoustan (Sindhy), près de la rive dr. du Sind, à 80 kil. S.-O. d'Haiderabad; 15,000 hab (jadis 40,000). Comm. de riz, opium, coton, duvet de chèvres, châles, cachemires, tapis, drogues médicinales. — Prise par les Portugais en 1555.

TAUBER, riv. d'Allemagne, naît dans le Wurtemberg (Iaxt), coule à l'E., puis au N., par la Bavière (Moyenne et Basse-Franconie), arrose le gr.-duché de Bade (cercle du Bas-Rhin), et se jette dans le Mein à Wertheim; cours de 130 kil.

TAUBMANN (Frédéric), poëte latin et philologue, né à Wonseich (Franconie) en 1565, de parents pauvres, m. en 1613. Il eut de la réputation comme poëte, et a laissé, comme philologue, des commentaires estimés, sur Plaute, publiés en 1621, in-4°, et sur Virgile, en 1618, in-4°.

TAUENTZIEN (Frédéric-Bodislas-Emmanuel), général d'infanterie prussienne, né à Potsdam en 1761, m. en 1824, fut élevé à l'École militaire de Berlin, devint aide-de-camp du prince Henri, avec lequel il fit la campagne de 1778, reçut l'ambassade de St-Pétersbourg en 1794, combattit sous le prince de Hohenlohe à Iéna, 1806, et sous Bulow à Dennewitz, 1813, et reçut le titre de *comte de Wittemberg* après avoir enlevé d'assaut cette ville. B.

TAULÉ, ch.-l. de cant. (Finistère), arr. et à 9 kil. N.-O. de Morlaix; 726 hab.

TAULENTIENS, *Taulentii*, anc. peuple de l'Epire, près de Dyrrachium ou Epidamne.

TAULER (Jean), *Taulerus*, mystique de l'ordre de St-Dominique, né en Alsace vers 1294, m. à Strasbourg en 1361, a été loué par Luther et Mélanchthon, ainsi que par Bossuet. Outre des *Sermons* et des *Lettres spirituelles*, on a de lui des *Méditations sur la vie et la passion du Sauveur*, et des *Institutions divines*. Ses *Œuvres*, écrites en allemand, ont été traduites en latin par Surius, Cologne, 1548. Les *Institutions* ont été traduites en français par Loménie de Brienne, 1665, et insérées dans le *Panthéon littéraire*, Paris, 1835.

TAUNTON, v. et paroisse d'Angleterre (Somerset), à

60 kil. S.-O. de Bristol, sur la Tone; 14,660 hab. On y remarque l'église de St-James en style gothique, l'hôtel-de-ville, le palais de justice, et les restes d'un château bâti par les Saxons. Fabr. de soieries et lainages.

TAUNTON, v. des Etats-Unis (Massachusetts), ch.-l. du comté de Bristol, à 66 kil. S. de Boston; 15,380 hab. Manuf. de coton et forges.

TAUNUS, auj. *Hœhe*, massif montagneux de l'Allemagne (Hesse-Darmstadt, et Nassau), dans la chaîne des monts Hercyniens, tient vers le N.-E. au Vogelsgebirge, et aboutit vers le S.-O. à la rive dr. du Rhin, séparant le bassin de la Lahn de ceux du Mein et du Rhin. Points culminants : Grand-Feldberg, 868 mèt.; Alt-Kœnig, 800 mèt.

TAUPINS (FRANCS-). *V.* FRANCS-TAUPINS.

TAURASIA ou AUGUSTA TAURINORUM, nom anc. de TURIN.

TAUREAU, 2e signe du zodiaque. C'est, d'après la Fable, le taureau qui enleva Europe, ou celui qui fut envoyé à Minos par Neptune, ou la génisse dont Io prit la forme.

TAURELLUS. *V.* TORELLI.

TAURES, *Tauri*, anc. peuple qui habitait la Chersonèse Taurique et la partie environnante de la Sarmatie. S'ils n'étaient pas Scythes d'origine, du moins ils se mêlèrent aux Scythes; de là leur nom de *Tauroscythes* ou *Scythotaures*. Barbares et féroces, ils immolaient les étrangers à leur grande déesse Opis.

TAURESIUM. *V.* JUSTINIANA.

TAURIANA, nom anc. de SEMINARA.

TAURIDE, un des noms de la Chersonèse Taurique.

TAURIDE, gvt de la Russie d'Europe, au S., entre ceux d'Iékatérinoslav au N., de Kherson au N.-O., la mer Noire à l'O. et au S., le détroit d'Iénikalèh et la mer d'Azov à l'E., est formé de la presqu'île de Crimée et d'un vaste territoire au N. de cette presqu'île; 62,366 kil. carrés; 400 kil. sur 150; 687,343 hab. Ch.-l., *Simphéropol*. La Crimée est, en général, très-fertile; mais la partie continentale de la Tauride offre de vastes plaines, couvertes de lacs salés et de marais, et arrosées par le Dniéper, la Konskaia et la Berda. Près de la mer d'Azov, des miasmes putrides corrompent l'atmosphère. La population, très-mélangée, se compose de Turcs, de Cosaques, de Russes, de Grecs, d'Arméniens, de Juifs et d'Allemands. Récolte de grains, de vins et de soie; élève de bétail et de moutons mérinos; exploit. de sel.

TAURIENS (Jeux), *Ludi Taurii*, jeux publics de l'anc. Rome, institués du temps de Tarquin le Superbe, en l'honneur des dieux infernaux, pour faire cesser une épidémie, qui attaquait les femmes, et que l'on attribuait à l'usage de la chair des taureaux de sacrifices. On les célébrait hors de Rome, dans le Cirque Flaminius pour ne pas évoquer les Mânes dans l'intérieur de la ville. C. D—Y.

TAURINS, *Taurini*, peuple de la Gaule Cisalpine (Gaule Transpadane), vers les Alpes Cottiennes et les sources du Pô; ch.-l., *Taurasia* ou *Augusta Taurinorum* (auj. Turin).

TAURIQUE (Chersonèse). *V.* CHERSONÈSE.

TAURIS, dite aussi *Tabriz* ou *Tébriz*, v. murée de Perse, ch.-l. de l'Aderbaïdjan, à 480 kil. O.-N.-O. de Téhéran, près du lac d'Ourmiagh, par 38° 5' lat. N., et 44° 12' long. E.; 160,000 hab. Commerce très-important. Station des caravanes. On y remarque le beau bazar dit *Kaisarièh*, la mosquée de Chah-Djihan, bâtie en briques et ornée de coupoles vernissées, le palais du prince, et la citadelle, le plus grand établissement militaire de la Perse. Export. de café, safran, indigo, raisins secs, amandes, miel, cire, coton, sangsues, soies grèges, cachemires, tapis, etc. — Cette ville, fondée vers 790, par Zobéida, une des femmes du calife Haroun-al-Raschid, sur l'emplacement de l'ancienne *Gazaca*, eut, dit-on, au moyen âge, 500,000 hab. En 1721, un tremblement de terre la ruina, et engloutit près de 100,000 personnes.

TAURISQUES, *Taurisci*, peuple celtique qui, chassé des bords du Danube, s'établit en Italie près d'Aquilée. Il y avait d'autres Taurisques dans les Alpes, en Dacie, et en Thrace.

TAUROBOLE, *Taurobolium*, sacrifice d'expiation chez les anc. Romains des derniers temps du Haut-Empire, espèce de baptême du sang d'un taureau. Celui qui offrait le sacrifice (et ce pouvait être un particulier) se plaçait dans une fosse, que l'on recouvrait d'un plancher à claire-voie; sur ce plancher un victimaire amenait un taureau et l'égorgeait; le sang s'écoulait par les trous du plancher, et le sacrifiant le recevait en entier sur sa tête, sa figure, sa langue, ses habits et toutes les parties de son corps. Ce sacrifice était une régénération mystique et éternelle, mais qu'il fallait renouveler tous les 20 ans. Des provinces envoyaient un homme l'offrir en leur nom, pour obtenir à l'Empereur une longue et heureuse vie, et des villes le recevaient pour elles-mêmes par députés. Taurobole était formé du grec *tauros*, taureau, et *bolè*, effusion. Ce sacrifice, inventé peut-être du temps de Marc-Aurèle, se pratiqua aussi dans les Gaules. C. D—Y.

TAUROMENIUM, auj. *Taormina*, v. anc. de Sicile, sur la côte E., était une colonie de Zancle ou Messane, construite sur les ruines de Naxos, en 358. Elle fut ravagée par Denys l'Ancien, puis par Rupilius pendant la guerre des esclaves, 132 av. J.-C., se montra hostile à Octave, et reçut une colonie de vétérans romains.

TAUROSCYTHES. *V.* TAURES.

TAURUS, nom employé par les anciens pour désigner, d'abord une chaîne de montagnes de l'Asie-Mineure, puis une suite de montagnes qu'ils croyaient s'étendre sans interruption et sous le même parallèle depuis le golfe d'Issus jusqu'aux extrémités orientales de l'Asie. 1° *Taurus propre, ou d'Asie-Mineure*. Cette chaîne et ses ramifications forment, sur les trois côtes de la presqu'île, et particulièrement au S. et au N., une série de terrasses en étages, entre lesquelles s'étend un plateau central parsemé de steppes et de lacs salés. Les hauteurs du S. portaient proprement le nom de *Taurus*; celles du N., celui d'*Anti-Taurus*. Le Taurus, selon quelques auteurs anciens, commençait au cap Trogylion, formé par l'extrémité du mont Mycale, en face de Samos, et l'on comprenait parmi ses ramifications les monts Tmolus et Messogis en Lydie, Latmos et Lida en Carie. Mais, selon les auteurs qui la considéraient plus spécialement comme le commencement de la chaîne imaginaire qu'ils étendaient en ligne droite à travers l'Asie, il ne commençait que dans le S. de l'Asie-Mineure, au cap Sacré ou Chélidonien, sur les frontières de Lycie et de Pamphylie. Il s'étend parallèlement à la côte, dont il répète les inflexions, à travers la Pamphylie ancienne sous le nom moderne de *Tachtaly-Dagh* (2,300 mèt.), la Pisidie et l'Isaurie (*Gok-Dagh*), la Lycaonie et la Cilicie, où, sous les noms d'*Ara-Dagh*, *Bulghar-Dagh*, *Ala-Dagh*, il ne reste pas au-dessous de 3,000 mèt. Vers la source du Pyramos, il lance au S. un contre-fort, le *Gjaur-Dagh*, qui, à son point de rencontre avec l'*Akma-Dagh* (anc. Amanus), forme le célèbre défilé des *Portes Amaniques*; la branche principale se dirige au N.-E. sous le nom d'*Achyr-Dagh*, coupe l'Euphrate, sépare sa branche orientale (le *Mourad*) des sources du Tigre, contourne le lac de Van, et va rejoindre, près de Bayezid, le mont Ararat et tout le système arménien. Là finissait pour les anciens le Taurus proprement dit. L'Anti-Taurus se détache du Taurus au N. de la Cilicie, vers l'Ala-Dagh, et s'élève d'abord par le mont Argée (*Ardjisch-Dagh*), point culminant de tout le système d'Asie-Mineure (3,841 mèt.). De ce point partent deux branches; l'une court vers l'E., entre l'Euphrate occidental ou Frat et l'Halys, sous le nom de *Karabel-Dagh*, et se rattache par les monts Moschiques à la chaîne du Caucase; l'autre se dirige vers l'O. sous les noms de *Hassan-Dagh*, *Sultan-Dagh*, *Mourad-Dagh*, *Dumandjy-Dagh*, et se termine près de Brousse par l'Olympe Mysien ou Keschisch-Dagh (1,600 mèt.). A cette montagne se rattache une 3e branche de l'Anti-Taurus, parallèle à la côte de la mer Noire, et formant comme la base d'un vaste triangle, dont le sommet est à l'Argée et qui enferme le plateau central d'Asie-Mineure. Cette branche porte les noms d'*Ala-Dagh*, *Alkas-Dagh*, et *Kusch-Dagh*, et se rattache vers l'E. aux monts Moschiques. — 2° *Taurus de la Haute-Asie*. Les anciens géographes, Dicéarque, Eratosthène, Strabon, croyaient que les prolongations du Taurus au-delà du golfe d'Issus s'étendaient en ligne droite, sous le parallèle de Rhodes, jusqu'à l'extrémité orientale de l'Asie, sous les noms divers de monts Niphates, Arméniens ou Gordyens (monts du Kourdistan), vers le lac Arsissa et les sources du Tigre, monts Choatras, Coronos, Sariphes, Paropamise ou Caucase Indien, Emodes, Imaüs. Au N. de cette ligne était la partie septentrionale, ou *en deçà du Taurus* par rapport aux Grecs de l'Hellade; au S., la partie méridionale ou *au-delà du Taurus*. Cette ligne de démarcation est généralement inexacte : du golfe d'Issus au lac de Van, le Taurus passe du 36° 15' au 38° et 39°; et, à partir de ce point jusqu'au Paropamise (Hindou-Kho), qui reprend la direction moyenne de 36°, il n'y a pas de chaîne continue, mais seulement les hauts plateaux de l'Aderbaïdjan et de la Perse, où se dressent quelques cimes très-élevées (Sahoun, Elvend, Demavend). A la dernière partie de la chaîne, l'Emodes (Himalaya), loin de suivre le parallèle de 36°, court du N.-O. au S.-E. sur la frontière de l'Inde du 36° au 27°, et l'Imaüs, appelé plus tard dans cette partie Ottorochorrhas, loin d'être la continuation en ligne droite de

l'Himalaya, s'étend du N. au S. depuis le 27° jusqu'au 13° ou 12°. C. P.

TAUSEN (Jean), né en 1494 à Birkinde, dans l'île Fuhnen (Danemark), m. en 1561, fut un des apôtres du luthéranisme dans les Etats danois, et le 2e évêque luthérien de Ripen. Il a laissé plusieurs ouvrages de controverse.

TAUSS, v. des Etats autrichiens (Bohême), à 31 kil. O. de Klattau, sur la Rubrina; 6,000 hab. Rubans de fil et de laine.

TAUSTE, brg d'Espagne (Aragon), prov. et à 75 kil. N.-O. de Saragosse, sur le Riguel; 4,000 hab. Fabr. de salpêtre.

TAUVES, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), arr. et à 65 kil. S.-O. d'Issoire; 686 hab.

TAVAI-POUNAMOU. *V.* ZÉLANDE (NOUVELLE-).

TAVANNES (Maison de SAULX DE), la plus ancienne famille de Bourgogne, que l'on dit remonter au VIIe siècle; au XIIIe, elle se divisa en 4 branches, dont la 4e a produit les personnages suivants :

TAVANNES (Gaspard de SAULX, seigneur de), né à Dijon en 1509, m. en 1573, page de François Ier, fut avec lui fait prisonnier à Pavie. Il paya une forte rançon, revint en France, détermina la prise d'Yvoi, en 1542, força La Rochelle, 1543, et contribua beaucoup à la victoire de Cérisoles, 1544. Commandant de l'armée qui envahit les Trois-Évêchés, il fit ouvrir les portes de Metz, 1553, et assura le gain de la bataille de Renti, 1554. Il alla en Italie au secours du pape, et, après son retour, il concourut, dans son gouvernement de Bourgogne, avec une ardeur sans égale, à toutes les mesures prises contre les protestants. Du moins, il eut la loyauté d'avertir secrètement Coligny et Condé, que Catherine de Médicis l'avait chargé d'arrêter. Il dirigea le duc d'Anjou (Henri III) aux batailles de Jarnac et de Moncontour, 1569, fut récompensé de ses services en 1570 par le bâton de maréchal, prit, dit Brantôme, une part odieuse au massacre de la St-Barthélemy, reçut le gouvernement de Provence, et mourut au château de Sully près d'Autun. Très-habile homme de guerre, prudent, ferme, désintéressé, il a laissé *Quatre avis au Roi*, écrit remarquable joint aux *Mémoires* publiés par son fils. J. T.

TAVANNES (Guillaume de SAULX, seigneur de), fils aîné du précédent, né en 1553, m. en 1633, attaché comme son père à la cause royale, se signala sous ses ordres à la bataille de Jarnac, devint en 1574 lieutenant du roi en Bourgogne, sut conserver cette province à Henri III et à Henri IV, et prit une part brillante au combat de Fontaine-Française en 1595. Retiré bientôt dans ses terres, il écrivit des *Mémoires des choses advenues en France et guerres civiles depuis l'année 1560 jusqu'en* 1596, Paris, 1625, reproduits dans les collections de Mémoires sur l'histoire de France. J. T.

TAVANNES (Jean de SAULX, vicomte de), frère du précédent, né en 1555, m. vers 1630, fut élevé dans la haine des protestants. Il suivit le duc d'Anjou (Henri III) en Pologne, puis s'engagea chez les Moldaves, fut prisonnier des Turcs, et revint en France en 1575. Ligueur acharné, il reçut du duc de Mayenne, en 1592, le bâton de maréchal et le gouvernement de la Bourgogne. Il ne se soumit à Henri IV qu'en 1595, refusa d'aller au siége d'Amiens en 1597, fut enfermé à la Bastille, s'échappa, et vécut dans ses terres jusqu'à sa mort. Dans sa retraite, il écrivit les *Mémoires* ou plutôt la *Vie du maréchal de Tavannes*, son père, ouvrage d'un homme qui a eu bien des mécomptes, mais qui intéresse par les particularités qu'il raconte; malheureusement, il est plein de hors-d'œuvre. Ces Mémoires, qui se trouvent dans les collections de Mémoires relatifs à l'histoire de France, ont été imprimés à Lyon, 1657, in-fol. J. T.

TAVANNES (Jacques de SAULX, comte de), petit-fils du précédent, né en 1620, m. en 1683, suivit le grand Condé dans ses campagnes, devint lieutenant-général et grand-bailli de Dijon. On lui doit des *Mémoires* sur la Fronde, de 1650 à 1653, Paris, 1691, in-12. J. T.

TAVASTEHUS, v. de la Russie d'Europe (Finlande), ch.-l. du gvt de son nom, sur un lac, à 135 kil. N.-O. d'Helsingfors; 2,600 hab. Arsenal. Fondée en 1650, elle fut la capitale d'un petit pays dit *Tavastie*. — Le gvt de Tavastehus, entre celui de Wasa au N., celui d'Abo à l'O., de Nyland au S., et de Saint-Michel à l'E., a 18,007 kil. carrés, et 166,660 hab. Récolte de lin, chanvre, céréales. Élève de bétail. Beaucoup de lacs.

TAVDA, riv. de la Sibérie (Tobolsk), se forme par la réunion de la Sosva et de la Losva, coule au S.-E., et se jette dans le Tobol; cours de 400 kil.

TAVEL, vge (Gard), arr. et à 30 kil. E. d'Uzès; 1,314 hab. Vins rouges renommés.

TAVERNA, *Tabernæ, Tres Tabernæ*, ville du royaume d'Italie, dans la province et à 17 kil. N. de Catanzaro; 2,730 hab. Les environs fournissent la pierre spéculaire et la pierre plombée. — Fondée par Nicéphore Phocas. Patrie du peintre Preti.

TAVERNES, ch.-l. de canton (Var), arr. et à 27 kil. N. de Brignoles; 1,116 hab. Fabr. d'huile.

TAVERNIER (J.-B.), voyageur, né à Paris en 1605, m. à Moscou en 1686, était fils d'un marchand de cartes géographiques d'Anvers, réfugié en France. Après avoir parcouru une grande partie de l'Europe, dont il parlait presque toutes les langues, il partit pour l'Asie, 1636, où il fit six voyages dans l'espace de trente ans. Il rapporta de la Perse et des Indes tant d'étoffes, de pierreries, et de diamants, qu'il en vendit à Louis XIV seul pour plus de trois millions. Anobli par ce prince pour les services qu'il avait rendus au commerce de la France pendant ses voyages, il acheta la baronnie d'Aubonne en Suisse, qui passa ensuite au célèbre Duquesne. Nommé directeur d'une compagnie que l'électeur de Brandebourg voulait établir dans les Indes, il mourut en route. Il a laissé des *Voyages en Turquie, en Perse et aux Indes*, rédigés par Chappuzeau & La Chapelle, souvent réimprimés, et dont la meilleure édition est celle de 1679, 3 vol. in-8°; ils sont pleins de détails curieux, et passent pour très-véridiques.

TAVERNY. *V.* LEU-TAVERNY (SAINT-).

TAVIRA, *Balsa*, v. de Portugal (Algarve), port à l'embouchure de la Segua dans l'Atlantique, à 275 kil. S.-E. de Lisbonne; 9,000 hab. Pêche active. Commerce de vins, figues, amandes. Marais salants.

TAVISTOCK, v. et paroisse d'Angleterre (Devonshire), sur la Taff, à 57 kil. E.-S.-E. d'Exeter; 8,804 hab. Usines à fer. Mines de cuivre et de fer et eaux minérales aux environs. Patrie de Fr. Drake.

TAVIUM ou TAVIA, anc. ville d'Asie-Mineure (Galatie), capitale des Trocmes. Aujourd'hui *Nefeskeuy*.

TAVOLA, nom ancien du GOLO.

TAVOLARA, *Hermæa*, île inhabitée de la Méditerranée, sur la côte N.-E. de la Sardaigne; 8 kil. sur 5. Beaucoup de chèvres sauvages.

TAVOY ou TAVAY, province de l'Indo-Chine anglaise, dépendant de la présidence de Calcutta, et autrefois de l'empire birman, entre celles de Yé au N., de Tenasserim au S., le golfe du Bengale à l'O., et le royaume de Siam à l'E.; 18,000 kil. carrés, environ; 20,000 hab. Ch.-l., *Tavoy* ou *Tavay*, sur une riv. de même nom.

TAVROVSKAIA, brg de la Russie d'Europe, gouvernement et à 13 kil. S. de Voronèje, sur la Tavrovka, 1,000 hab. Important par ses établissements maritimes à l'époque de Pierre le Grand.

TAVUS, nom latin du TAY.

TAWASTEHUS. *V.* TAVASTEHUS.

TAWNTON. *V.* TAUNTON.

TAWI-TAWI, île de l'archipel de Soulou (*V. ce mot*).

TAXE DES PAUVRES, *Poor-rate*, taxe établie par un statut d'Elisabeth, reine d'Angleterre, en date du 19 décembre 1601, et souvent remanié depuis. Le système d'assistance établi par cet acte repose tout entier sur l'obligation imposée aux paroisses de venir en aide à leurs pauvres par des taxes personnelles, destinées à fournir du travail à domicile aux indigents valides, et des secours en argent ou en nature, à domicile ou dans des maisons spéciales, aux pauvres invalides. La taxe des pauvres eut, en Angleterre, des raisons d'être toutes spéciales. D'abord, l'aristocratie territoriale, maîtresse de toute la richesse du sol, souveraine dans la Chambre des Lords, prépondérante dans celle des Communes, n'avait jamais payé que la plus faible partie des taxes générales : elle pouvait consentir à payer la taxe des pauvres, dont elle dirigea d'ailleurs l'application, et qu'elle entoura de mille obstacles. Ensuite l'industrie manufacturière y trouva un moyen de diminuer sans péril les salaires des ouvriers, et d'arriver ainsi, par la réduction incessante du prix de revient, à la conquête de tous les marchés du globe : elle s'exonéra aux dépens de la propriété territoriale. Les premières prescriptions de la taxe ne furent pas exactement suivies, et on la laissa devenir une prime à la paresse. Elle fut : en 1695, de 665,362 liv. sterl.; en 1801, de 4 millions de liv.; en 1813, de 6,656,105 liv.; en 1818, de 7,890,148 liv. Après une enquête du Parlement anglais en 1833, la législation en cette matière fut remaniée en 1834. La taxe paroissiale fut maintenue; mais on remplaça tous les anciens modes de secours par la maison de travail forcé, *work-house*, imposée à tous les indigents, vieillards, infirmes, incurables,

idiots, aliénés, vagabonds, femmes, enfants, réunis là en des quartiers séparés. C'était un hôpital pour les vieillards et les infirmes, mais un lieu de correction et de pénitence pour tous les autres : la nourriture fut mauvaise, il n'y eut plus de famille, et la misère fut traitée comme le crime. La taxe fut de 5,526,400 liv. sterl. en 1835; de 4,717,620 liv. en 1836; de 4,044,741 en 1837. Bientôt cependant le work-house devint plus humain; mais alors il ne tarda pas à être encombré. On en revint aux anciens secours : le work-house resta comme une exception, et le secours à domicile, sans travail, fut la règle. Le paupérisme reparut. En 1848, plus de 2 millions de pauvres étaient nourris par la taxe paroissiale ou les sociétés de bienfaisance. B.

TAXIARQUE, officier athénien qui commandait l'infanterie d'une tribu. Il marquait les camps, dirigeait les marches, rangeait les soldats en bataille, pourvoyait aux subsistances, etc.

TAXILA, anc. ville de l'Inde, au N., sur l'Indus, capitale des Etats de Taxile. Auj. *Attock.*

TAXILE, roi de l'Inde comprise entre l'Indus et l'Hydaspe, fut vaincu par Alexandre le Grand, qui lui enleva ses Etats, tout en le traitant avec honneur.

TAXILE, général de Mithridate, secourut Archélaüs en Grèce contre les Romains, et fut ensuite vaincu par Muréna, lieutenant de Sylla.

TAXIS. *V.* TRUGENHOFEN.

TAY, *Tavus*, riv. d'Ecosse, naît dans les monts Grampians, coule à l'E., puis au S., et de nouveau à l'E., arrose Dunkeld et Perth, traverse le *Loch Tay*, un des plus beaux lacs du pays, et se jette dans la mer du Nord, au golfe du Tay; cours de 155 kil.

TAYA. *V.* THAYA.

TAYEF, v. murée d'Arabie (Hedjaz), à 110 kil. S.-E. de la Mecque. Sa mosquée, où est le tombeau d'Abdallah-ibn-Abar, secrétaire de Mahomet, est un but de pèlerinage.

TAYGÈTE, *Taygetus, Taygeta*, auj. *Pentadactylon, Taygelète* ou *Monte di Maina*, chaîne de montagnes du Péloponèse, dans la Laconie occidentale, se liait vers le N. aux monts d'Arcadie, et, se dirigeant au S., bornait à l'O. la vallée de l'Eurotas; son principal sommet était au S. de Sparte (2,409 mèt. de hauteur). Les Spartiates célébraient sur le Taygète les mystères de Bacchus, et précipitaient dans ses gouffres les enfants chétifs, infirmes ou contrefaits.

TAYLOR (BROOK), géomètre anglais, né en 1685 à Edmonton (Middlesex), m. en 1731; débuta en 1708 par un Mémoire sur les centres d'oscillation, qui parut plus tard dans les *Transactions philosophiques*. En 1712, il fut nommé membre de la Société royale de Londres, et présenta trois Mémoires, l'un sur l'ascension de l'eau entre deux surfaces planes, le 2e sur les centres d'oscillation, et le 3e sur le problème des cordes vibrantes. L'ouvrage le plus important de Taylor a pour titre : *Methodus incrementorum directa et inversa*, Londres, 1715-1717; c'est là que se trouve la formule au moyen de laquelle s'obtient le développement en série d'une fonction, suivant les puissances de l'accroissement donné à la variable. Taylor, qui était habile dans le dessin et la peinture, a publié des *Principes nouveaux de perspective linéaire*, 1715. On lui doit enfin des études sur les attractions magnétiques et la dilatation des liquides renfermés dans les thermomètres. V.

TAYLOR (Thomas), né à Londres en 1758, m. en 1830, tour à tour maître d'école et commis dans une maison de banque, s'adonna aux lettres et à la philosophie, et, tout en écrivant de nombreuses traductions pour vivre, composa de savantes dissertations sur les mystères d'Eleusis, sur la philosophie de Platon et celle d'Aristote, etc. Il a traduit en anglais les œuvres complètes de Platon, 1804, 5 vol. in-4°, et d'Aristote, 9 vol. in-4°, ainsi qu'une partie de celles de Plotin et de Proclus.

TAYLOR (Zacharie), général et homme d'Etat de l'Union américaine, né en 1786, m. en 1850, se fit connaître dans une foule de combats contre les indigènes de la Floride et des territoires de l'Ouest, eut un commandement dans la guerre contre le Mexique en 1846, remporta alors deux succès à Palo-Alto et à Reseca-de-la-Palma, prit Matamoras et Monterey, et défit Santa-Anna en personne à Buenavista. Elevé à la présidence des Etats-Unis en 1849, il montra dans les relations internationales beaucoup de loyauté et un sincère amour de la paix, et improuva hautement la tentative du général Lopez contre l'île de Cuba.

TCHAD ou OUANGARA, lac de l'Afrique, dans la Nigritie centrale ou Soudan, entre le Bournou à l'O. et au S., et le Kanem au N. et à l'E.; par 12° 30'-14° 25' lat. N., et 15° 65'-19° 10' long. O.; 380 kil. sur 225. Eaux douces et très-poissonneuses. Récolte de natron sur ses bords. Il reçoit le Chary au Sud, le Yeou à l'O., et a plusieurs îles, habitées par des indigènes féroces nommés *Bidoumahs*. Denham et Clapperton ont, les 1ers, reconnu ce lac, en 1823; il est situé à 252m au-dessus du niveau de l'Océan.

TCHADIR-DAGH, c.-à-d. *montagne de la tente*, anc. *Trapezos*, montagne de la Russie d'Europe (Tauride), dans le S. de la Crimée, à 26 kil. S.-E. de Simphéropol; 1,580 mèt. de hauteur.

TCHAGAING, v. de l'empire birman (Ava), et sa capitale de 1760 à 1764, sur l'Iraouaddy, en face d'Umerapura. Forteresse en ruines. Fabr. d'idoles pour tout l'Empire. Entrepôt et commerce de coton.

TCHAGATAI. *V.* DJAGATAÏ.

TCHAI, dans les dénominations chinoises, désigne un *poste fortifié*, une *citadelle* placée sur la frontière; c'est aussi le sens des mots *Tai*, *Pao*, *Ouei*, etc.

TCHAJKISTEN (District ou Bataillon de). *V.* CSAJKISTES.

TCHAKTARS, tribu mongole de l'empire chinois (Mongolie), au N. de la grande Muraille et de la province de Chan-si.

TCHAKTCHAK ou TCHAKTCHAKIAN (Le P. Manuel), né à Gumuschkhané, près d'Erzeroum, en 1770, m. en 1835, savant mékhitariste de Venise, prosateur et poëte distingué, connaissait à fond les langues latine, italienne, française, grecque, allemande, anglaise. Ses ouvrages les plus importants sont : *Dictionnaire italien arménien-turc*, Venise, 1804; *Dictionnaire-arménien-italien*, Venise, 1834-1837, 2 gr. vol. in-4°; une belle traduction en prose du poëme de Gessner, *la Mort d'Abel*, 1825, 1 vol. in-12; une traduction du *Télémaque*, 1826, 1 vol. in-8°; une traduction de l'ouvrage du cardinal Bona, intitulé : *Manuductio ad cœlum;* une *Géométrie*, et une *Algèbre* inédites, etc. C—A.

TCHALDIR ou TCHALDERAN, plaine de l'Aderbaïdjan, au N.-O. de Tauris; célèbre par la victoire du sultan Sélim 1er sur Ismaël-Sophi, en 1514.

TCHAMITCHIAN (le P. Jacques), mékhitariste de Venise, né en 1724 à Constantinople, m. en 1806, érudit en astronomie et en chronologie, rendit un grand service à sa nation en commençant la publication d'un almanach arménien, comparé avec ceux des autres nations. Cet almanach continue, depuis 1751, à paraître chaque année dans l'imprimerie de Saint-Lazare à Venise. C—A.

TCHAMITCHIAN (le P. Michel), frère du précédent, né à Constantinople en 1738, m. en 1823, entra à l'âge de 23 ans au couvent des Mékhitaristes de Venise. Malgré de longs et pénibles travaux de missionnaire accomplis avec éclat, il a pu composer un très-grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : *Grammaire arménienne*, 1 vol. gr. in-8°, Venise, 1779; *Histoire arménienne universelle*, depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1784, Venise, 1784-86, 3 gros vol. in-4°, ouvrage original et aussi remarquable par le naturel du style et l'impartialité des jugements que par l'érudition; *Commentaires sur les Psaumes*, Venise, 1816-1823, 10 vol. in-8°; *Homélie pour les fêtes de la Vierge*, 1805, in-8°, etc. C—A.

TCHANAK-KALESSI, v. de la Turquie d'Asie (Kodawendiguiar), à 53 kil. S.-O. de Gallipoli, sur les Dardanelles; 4,000 hab.

TCHANARGAR, v. de l'Hindoustan anglais (Allahabad), sur le Gange, à 32 kil. S. de Bénarès; 15,000 hab.

TCHANDALAS, nom donné, dans l'Inde, à ceux qui sont nés d'un soudra et d'une brahmane, ou d'un kchatrya et d'une soudra. Ils sont regardés comme impurs, et l'on recrute parmi eux les bourreaux.

TCHANDEIRI ou TCHENDARI, v. de l'Hindoustan (Sindhyah), dans le Malwah, à 100 kil. N.-E. de Seroudje, sur la rive dr. de la Betwa; 70,000 hab.

TCHANDERKOUNAH, v. de l'Hindoustan anglais, présid. et à 110 kil. O. de Calcutta; 18,000 hab. Fabr. de cotons et soieries.

TCHANDERLI, anc. *Pitane*, brg de la Turquie d'Asie (eyalet d'Aïdin), sur le golfe de son nom (ancien golfe de Smyrne), à 65 kil. N.-O. de Smyrne.

TCHANDRA ou SOMA, dieu de la lune chez les Hindous, produit les eaux et la verdure, préside aux herbes médicinales, et donne aux mortels l'opulence et la santé.

TCHANG, c.-à-d. *milieu* en langue chinoise : TCHANG-*koué*, royaume du milieu, nom que les Chinois donnent à leur Empire.

TCHANG-CHA, v. de Chine, ch.-l. de la province de Hou-nan, sur le Heng-Kiang, à 1,390 kil. S.-S.-O. de Pékin.

TCHANG-KIA-KHÉOU. *V.* CHANG-KIA-KHÉOU.

TCHANG-TCHÉOU. *V.* CHANG-TCHÉOU.

TCHANG-TÊ, nom de deux ch.-l. de département en Chine : l'un, dans la province de Ho-nan, sur le Hen-ho, à 155 kil. N. de Khaï-foung ; l'autre, dans la province de Hou-nan, à 170 kil. N.-O. de Tchang-cha.

TCHANTIBON. *V.* CHANTIBON.

TCHAN-TOUNG. *V.* CHAN-TOUNG.

TCHANY, lac de la Sibérie (Tomsk), communique avec le lac Soumy. Pêche très-active.

TCHAO-KING. *V.* CHAO-KING.

TCHA-POU. *V.* CHA-POU.

TCHAPRAH ou TCHOPRAH, v. de l'Hindoustan anglais (Calcutta), dans l'anc. Béhar, ch.-l. du district de Sarun, par 15° 46' lat. N., et 82° 20' long. E. ; 50,000 hab. Occupée par les Anglais en 1757.

TCHARDAGH (Monts), les mêmes que les monts Glioubotin (*V. ce mot*).

TCHARNIKOW ou CZARNIKAU, v. des Etats prussiens (Posen), sur la Netze, ch.-l. de cercle, dans la régence de Bromberg ; 3,500 hab.

TCHATTERPOUR, v. de l'Hindoustan anglais, située dans la présidence et à 225 kil. O. d'Allahabad. Fabr. de coton et de papier. Autrefois la ville la plus commerçante du Bendelkend, elle est auj. bien déchue.

TCHEBOKSARY, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 137 kil. N.-O. de Kazan, sur la rive droite du Volga ; 4,000 hab.

TCHEDOBA, TCHEDUBA ou MANAONG, *Bazacata* ? île du golfe de Bengale, sur la côte de l'Aracan, à 16 kil. S.-O. de l'île de Ramree ; 1,040 kil. carrés ; 45 kil. sur 45. Volcan au centre. Elle dépend des possessions anglaises. Culture de la canne à sucre, du tabac, du riz, du coton et du chanvre.

TCHÉ-KIANG, province de l'empire chinois (Chine propre), entre celles de Ngan-hoéi et de Kiang-sou au N., de Kiang-si à l'O., de Fou-kian au S., et la mer Jaune à l'E. ; 101,790 kil. carr. ; 450 kil. sur 350 ; 26,250,000 hab. Ch.-l., *Hang-tchéou* ; v. princip. : Ning-po, Chao-king, etc. Sol entrecoupé de montagnes, arrosé par le Tché-kiang et de nombreux cours d'eau, abondant en pâturages, fertile en riz, garance, blé, thé, coton, lotos, plantes médicinales, vin. Arbres à suif, mûriers, camphriers. Elève de vers à soie. Fabr. d'étoffes de soie et d'or. Quelques mines d'or. Les poissons cyprins ont été, dit-on, apportés de ce pays en Europe.

TCHÉ-LI ou PÉ-TCHÉ-LI, golfe de la mer Jaune, à l'E. de la Chine, sur les côtes de la prov. qui lui donne son nom.

TCHÉ-LI, prov. de l'empire chinois (Chine propre, au N.-E.), entre la Mongolie au N., les prov. de Chan-si à l'O., de Ho-nan au S., de Chan-toung au S.-E., et le golfe de Tché-li à l'E. ; 154,000 kil. carr. ; 700 kil. sur 490 ; 35,000,000 hab. Ch.-l. *Pé-king*. Sol arrosé par le Pé-ho et le Tché-ho, abondant en pâturages, et riche en céréales. Climat froid : les cours d'eau restent gelés pendant quatre mois de l'année. Elève de bétail. On trouve dans ce pays du cristal de roche, du marbre, du porphyre, et beaucoup de sources salées. Une forte espèce de rats jaunes donne une bonne fourrure.

TCHELAM. *V.* SALEM.

TCHELDIR. *V.* TCHALDIR.

TCHEMBOUL, riv. de l'Hindoustan, affluent de la Djoumnah à 40 kil. d'Etaweh ; cours de 800 kil.

TCHENAB, anc. *Acesines*, riv. du Pendjab, dans l'Hindoustan, sort de l'Himalaya dans la prov. de Lahore, coule au S.-O., sur environ 1,000 kil., reçoit le Djelem, le Ravi, et, unie au Sutledje, tombe dans le Sind.

TCHÈQUES ou CZEQUES, peuple slave qui, à la fin du Ve siècle, abandonna la vallée supérieure de la Vistule, et vint s'établir dans la Bohême. A partir du IXe siècle, leur nom fut employé comme appellation générale des autres tribus slaves du même pays (les Dudlebi, les Luczani, les Sedliczani, les Pschowani).

TCHERDYN, v. de Russie, gvt et à 300 kil. N. de Perm, sur la Kolva ; 3,000 hab. Jadis plus florissante.

TCHÉRÉMISSES ou MARIS, peuple finnois de la Russie d'Europe, dans les gouv. de Viatka, Kazan, Simbirsk, Orenbourg et Perm. Sauvages encore, idolâtres et superstitieux, ils ne s'adonnent qu'à l'élève des abeilles et des chevaux, et un peu à l'agriculture. On en compte 200,000 environ.

TCHERKASK (NOVO-), v. de la Russie d'Europe, ch.-l. du territoire des Cosaques du Don, près de l'Aksaï, à 75 kil. N.-E d'Azov ; 17,875 hab. Evêché ; gymnase ; arsenal. Ville moderne, bâtie régulièrement. Foires importantes. Fondée en 1806 par l'hetman Platov. — *Vieux-Tcherkask*, situé dans une île du Don, à 22 kil. S.-S.-O. de Novo-Tcherkask, est dans une position sujette aux inondations.

TCHERKASSY, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 306 kil. S.-E. de Kiev, sur le Dniéper ; 12,775 hab. Ch.-l. de district.

TCHERKESSES, nom des Circassiens dans leur langue.

TCHERNAIA ou BOUIOUK-OUZEN, riv. de Crimée, naît près de Baïdar, et se jette au fond de la baie de Sébastopol. Les Russes y furent défaits, près du pont de Traktir, par les Français et les Sardes, le 16 août 1855.

TCHERNIGOV ou CZERNIGOV, v. de la Russie d'Europe (Petite-Russie), ch.-l. du gvt de son nom, sur la rive g. de la Desna, à 1,104 kil. S. de St-Pétersbourg ; par 51° 29' 25" lat. N., et 28° 59' 23" long. E. ; 12,000 hab. Archevêché ; tribunaux ; gymnase, école d'arts et métiers, séminaire. Ville très-ancienne, souvent disputée, au moyen âge, entre les Tartares et les Lithuaniens. — Le gvt de Tchernigov, entre ceux de Smolensk au N., de Mohilev au N.-O., de Minsk et de Kiev à l'O., de Poltava au S., de Koursk et d'Orel à l'E., a 54,900 kil. carr. environ, 360 kil. sur 140, et 1,471,866 hab. Il se divise en 14 districts. Sol plat et fertile. Elève de bétail ; tabac, laine.

TCHERNOBOG (c.-à-d. *le dieu noir*), le mauvais principe chez les Slaves, était opposé à Bielbog (*le dieu blanc*).

TCHERNOIARSK, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 295 kil. N.-O. d'Astrakhan, sur la rive dr. du Volga ; 4,000 hab.

TCHERNOWITZ. *V.* CZERNOWITZ.

TCHERNY, c.-à-d. *noir*, dans les langues slaves ; de là les noms de ville : TCHERNIGOV, TCHERNOWITZ, etc. Ce mot se prend quelquefois pour *tributaire*, en opposition à *biélai*, qui signifie également *blanc* et *libre*.

TCHEROKIS. *V.* CHEROKEES.

TCHESMÉ, anc. *Cyssus*, v. forte de la Turquie d'Asie (eyalet d'Aïdin), beau et grand port au fond d'une baie de l'Archipel, en face de l'île de Chio, à 84 kil. O.-S.-O. de Smyrne ; 6,000 hab. Les Romains détruisirent devant Cyssus, en l'an 193 avant J.-C., la flotte d'Antiochus le Grand. Les Anglais et les Russes, commandés par Elphinstone et Alexis Orloff, y brûlèrent celle des Turcs en 1770.

TCHETCHENZES, peuple du Caucase, le plus indomptable de toute la Circassie.

TCHICARPOUR, v. de l'Hindoustan anglais (Pendjab), à 12 kil. de la rive g. du Sind. Auj. déchue.

TCHIKIRA, rivière de la Russie d'Asie (province de l'Amour), naît dans les monts Stanovoï, coule au S.-E., puis au S.-O., et se jette dans l'Amour, près de Sakhalien-Oula ; cours de 750 kil.

TCHIKOTA ou TCHIGODANE, une des îles Kouriles, au S. d'Itouroup ; 140 kil. sur 50. Couverte de montagnes et de lacs. On y chasse les renards et les martres zibelines. Pêche active.

TCHI-LI. *V.* TCHÉ-LI.

TCHILLAMBARAM. *V.* CHILLAMBARAM.

TCHIL-MINAR, c.-à-d. *les 40 colonnes*, nom persan des ruines de Persépolis.

TCHING, c.-à-d. *ville, mur*, en chinois : *Sit*-CHING, nouvelle ville.

TCHING-KIANG, riv. de Chine. *V.* PÉ-KIANG-HO.

TCHING-KIANG, v. forte de Chine (Kiang-sou), sur l'Yang-tsé-Kiang, à 71 kil. N.-E. de Nankin. Gr. commerce. Prise par les Anglais en 1842. — v. de Chine, dans la province et à 50 kil. S.-S.-E. d'Yun-nan, sur un lac.

TCHING-KING. *V.* CHING-KING.

TCHING-TCHÉOU, v. de Chine (Hou-nan), sur l'Youen-kiang, à 280 kil. de Tchang-cha. Ch.-l. de département.

TCHING-TÉ ou JÉ-HO, v. de Chine (Tché-li), à 160 kil. N.-E. de Péking. Ch.-l. de département.

TCHING-TING, v. de Chine (Tché-li), à 280 kil. S.-O. de Péking, sur le Houlo-ho. Ch.-l. de département.

TCHING-TOU, v. de Chine, ch.-l. de la province de Szu-tchouan. Anc. résidence des empereurs.

TCHIN-NGAN, v. de Chine (Kouan-si), à 460 kil. S.-O. de Kouéi-ling, 80 N.-E. de Tsoun-Y. Ch.-l. de département.

TCHIN-NOUNG. *V.* CHIN-NOUNG.

TCHIN-SI ou BARKOL, v. de Chine (Kan-sou). Ch.-l. de département. Climat très-froid.

TCHIN-TCHÉOU. *V.* GADDADA.

TCHIN-TSOUNG. *V.* CHIN-TSOUNG.

TCHIPROVATZ, v. de la Turquie d'Europe, eyalet et à 90 kil. S. de Widdin, sur le Zibriz. Son évêque prend le titre de primat de Bulgarie.

TCHIRINEKOUTANE, une des îles Kouriles ; il y a un volcan qui jette sans cesse de la fumée.

TCHIRMEN, v. de la Turquie d'Europe, eyalet et à 35 kil. N.-O. d'Andrinople. Ch.-l. de sandjakat.

TCHIRPOI, une des îles Kouriles. Elle est couverte de broussailles, et renferme une source salée.

TCHISTOPOL, v. de la Russie d'Europe; 10,405 hab.; gvt et à 132 kil. S.-E. de Kazan, sur la rive g. de la Kama. Ch.-l. d'un district qui compte 166,610 hab.

TCHITTAGONG. *V.* CHITTAGONG.

TCHITTRA, v. de l'Hindoustan anglais (Calcutta), dans l'anc. Béhar. Ch.-l. du district de Ramghar. Cour de justice.

TCHONSSOVAIA, riv. de la Russie d'Europe (Perm), naît près d'Iékatérinbourg, coule sur 550 kil., et se jette dans la Kama, près de Perm. En grande partie navigable.

TCHOPRAH. *V.* TCHAPRAH.

TCHOROK, anc. *Acampsis* ou *Bathys*, riv. de la Turquie d'Asie (Erzeroum), se jette dans la mer Noire.

TCHOUDES (de *tchoud*, merveille), nom donné par les Russes aux Finnois, qu'ils croyaient sorciers.

TCHOUGOUIEV, v. de la Russie d'Europe, gouvernement et à 36 kil. de Kharkov, district de Smeïev; 10,000 hab. Ses tanneries fournissent des selles, des sangles et des pelisses estimées.

TCHOUKTCHIS, peuple de la Russie d'Asie, dans le N.-E. de la Sibérie, au N. de l'Anadyr; on en compte 50,000 environ. Grossiers et farouches, mais honnêtes et hospitaliers, industrieux et adroits, idolâtres et superstitieux, ils obéissent à plusieurs chefs qui paient un léger tribut aux Russes. On les croit de même famille que les Esquimaux de l'Amérique du Nord. Leur pays est aride, montagneux, et couvert de neige.

TCHOULYM, riv. de la Sibérie (Iénisséisk et Tomsk), reçoit la Knia et le Kétat, et se jette dans l'Obi, rive dr., après un cours de 900 kil.

TCHOUMPANIR, v. de l'Hindoustan anglais, dans l'ancien Goudjérate, à 40 kil. N.-E. de Baroda. Vastes ruines aux environs.—Prise par les Anglais en 1803.

TCHOUNG, mot chinois exprimant le *milieu* : TCHOUNG-*chan*, montagne du milieu.

TCHOUNG-KING, v. de la Chine (Szu-tchouan), à 290 kil. E.-S.-E. de Tching-tou. Très-commerçante. Ch.-l. de département.

TCHOUNKODOUARA, v. forte de l'Hindoustan anglais (Bombay), à l'extrémité O. de la presqu'île de Goudjérate; 10,000 hab.

TCHOUROU, v. forte de l'Hindoustan, dans le pays des Radjepoutes, à 160 kil. E.-N.-E. de Bicanere.

TCHOUROUM, v. de la Turquie d'Asie (Sivas), ch.-l. de livah, à 160 kil. N.-O. de Tokat, sur un affluent du Kizil-Ermak. — Le livah de Tchouroum, entre celui d'Amasie au N. et à l'E., les eyalets de Bozoq au S. et de Kastamouni à l'O., correspond à la partie E. de l'anc. *Galatie*.

TCHOUSAN. *V.* CHOUSAN.

TCHOU-TCHÉOU, v. de Chine (Tché-kiang), à 230 kil. S. de Hang-tchéou. Ch.-l. de département.

TCHOUVACHES, peuple finnois de la Russie d'Europe, entre la Soura et le Volga, dans les gouvernements de Nijni-Novogorod, Kazan, et Orenbourg. On en compte 380,000 environ. Ils ont presque tous embrassé le christianisme au XVIII^e^ siècle. Ils se livrent à la chasse, à l'élève des abeilles, et à l'agriculture.

TEANO, anc. *Teanum Sidicinum*, brg du roy. d'Italie (Prov. de Caserte), sur une colline, à 22 kil. N.-N.-O. de Capoue; 12,007 hab. Evêché. Belle cathédrale. Eaux minérales renommées. Ruines d'un amphithéâtre. Vaste château féodal.

TEANUM APULUM, v. de l'Italie ancienne (Apulie, au N.), sur le Fronto; auj. *Ponte-Rotto* ou *Rotello*.

TEANUM SIDICINUM, auj. *Teano*, v. de l'Italie ancienne (Campanie), capitale des Sidicins, au N.-O. de Capoue. L'attaque de cette ville par les Samnites, 343 av. J.-C., causa la fameuse guerre du Samnium. Pendant la 2^e^ guerre Punique, l'an 541 de Rome, le consul Q. Fulvius y fit décapiter 28 sénateurs de Capoue, qu'on y détenait, comme coupables de s'être déclarés pour Annibal. La ville et les environs fournissaient Rome d'excellents ouvriers de bâtiment.

TEARUS, riv. de Thrace, affluent du Contadesdus. Elle avait 38 sources, les unes chaudes, les autres froides.

TEATE, auj. *Chieti*, v. de l'Italie ancienne (Samnium), capitale des Marrucins, sur une colline baignée par l'Aternus (auj. Aterno ou Pescara).

TEBA, v. d'Espagne, province et à 60 kil. N.-O. de Malaga, 4,500 hab. Titre de duché.

TEBBES, v. de Perse. *V.* TABS.

TEBELEN ou TEPELENI, v. de la Turquie d'Europe, eyalet et à 150 kil. N.-O. de Janina. Château fort. Patrie du fameux Ali-Pacha de Janina.

TEBESSA ou THEBSA, anc. *Thevesta*, v. d'Algérie, province et à 188 kil. S.-E. de Constantine, près de la frontière de la Régencé de Tunis; 1,500 hab. (jadis 30 à 40,000). Dans l'antiquité, elle faisait partie de la Numidie, et était jointe par des routes à Cirta et à Carthage. Les Français l'ont occupée en 1842 et 1846. On voit encore les restes d'une forteresse romaine, d'un arc-de-triomphe, d'un cirque, d'une basilique, et de plusieurs aqueducs.

TEBRIZ. *V.* TAURIS.

TECH, *Tichis*, riv. de France (Pyrénées-Orientales), naît dans les Pyrénées, près de Prats-de-Mollo, qu'elle arrose, et se jette dans la Méditerranée à 5 kil. N.-E. d'Argelès; cours de 70 kil., navigable sur 50.

TÉCHOU-LOUMBO, v. de l'empire chinois (Thibet), dans la province de Thsang, sur le Brahmapoutra. Résidence d'un lama.

TECKIN, nom moldave de BENDER.

TECTLENBURG, v. des Etats prussiens (Prov. du Rhin), ch.-l. de cercle, à 35 kil. N.-N.-E. de Münster; 1,200 hab. Jadis ch.-l. d'un comté.

TECTOSAGES (*tecti sago*, couverts de la saie), peuple de la Gaule (Narbonnaise I^re^), à l'E. des *Ausci* et des *Lactorates*, faisait partie des *Volces*, et comprenait lui-même les *Tolosates* à l'O. et les *Atacins* à l'E.—Une tribu de Tectosages passa en Asie-Mineure, et s'établit dans la Galatie, au N.-O., en-deçà de l'Halys, sur les confins de la Phrygie.

TEDDINGTON, vge et paroisse d'Angleterre (Middlesex), à 20 kil. S.-O. de Londres, sur la Tamise. Importante cirerie et fabrique de chandelles. Beau château de *Bushy-Park*.

TÉDELÈS, cap d'Algérie, entre Bougie et Alger, par 36° 54' 20" lat. N. et 1° 54' long. E.

TE DEUM, cantique d'actions de grâces que l'on chante ordinairement à la fin des Matines, les jours qui ne sont point simples fériés ni dimanches du Carême et d'Avent. On le chante extraordinairement, avec pompe et cérémonie, à l'occasion d'une victoire importante ou d'un grand événement public heureux. Cet hymne est ainsi nommé de ce qu'il commence par ces mots : *Te Deum laudamus*. C'est le plus sublime de la liturgie latine. On l'attribue communément à S^t^ Ambroise et à S^t^ Augustin.

TEDJEND, anc. *Ochus*, riv. d'Asie, naît dans le royaume d'Hérat, entre en Perse, coule à l'O., puis au N.-O., à travers le Turkestan indépendant, et se jette dans la mer Caspienne, au golfe d'Adjaïd-Beura; cours de 450 kil.

TÉFÉ ou EGA, riv. de l'Amérique du Sud, coule du S.-O. au N.-E., dans le Brésil (Alto-Amazonas) et passe, dans la petite ville de Téfé, au-dessous de laquelle il se jette dans l'Amazone; cours de 900 kil.

TEFLIS. *V.* TIFLIS.

TÉGÉE, *Tegea*, v. de l'ancienne Arcadie, au S.-E., près des confins de l'Argolide, fut la capitale du pays avant la fondation de Mégalopolis. On y honorait particulièrement Apollon et Pan. Le temple de Minerve était un lieu d'asile, où Pausanias périt de faim. Oreste y fut enterré. Patrie du poëte tragique Aristarque. Aucun débris de Tégée ne subsiste, ni à *Piali*, ni à *Palæo-Episcopi*, villages bâtis sur son emplacement.

TÉGIRE, *Tegira*, anc. ville de Béotie, où Apollon avait un oracle célèbre. Succès de Pélopidas sur les Spartiates.

TEGLATH-PHALASAR, 2^e^ roi du second empire d'Assyrie ou de Ninive, 742-724 av. J.-C., s'allia avec Achaz, roi de Juda, contre Razin, roi de Damas, et Phacée, roi d'Israël, conquit la Syrie, puis la portion de la Palestine située à l'E. du Jourdain, et le territoire des tribus d'Azer, de Nephtali et de Zabulon.

TEGNER (Esaïas), célèbre poëte suédois, né dans le Warmeland en 1782, m. en 1846, fut professeur de l'université de Lund en 1812, et évêque de Wexiö en 1824. Ses poésies se distinguent par la vivacité des sentiments et la profusion des images. On y remarque : *le Sage*, poëme didactique; le *Chant de guerre de la landwehr de Scanie*, 1809; *Svea*, chant national, 1813; *les Enfants de la Cène*, idylle, 1821; *Axel*, 1822; la *Saga de Frithiof*, 1825. Divers morceaux de Tegner ont été traduits en français par M. Desprez, 1844, et par M. Léouzon-Leduc, 1850. La ville de Copenhague a érigé une statue au poëte.

TÉGOULET, anc. capitale de l'Abyssinie, par 9° 40' lat. N., et 36° 15' long. E. Auj. ruinée.

TÉGUISE, capitale de l'île Lancerote (Canaries), au centre; 2,000 hab.

TEHAMA, pays plat de l'Arabie, le long de la mer Rouge, entre 16° et 20° lat. N.; villes principales : Aden et Moka.

TÉHÉRAN, TEHRAN ou TEHRAUN, capitale du royaume de Perse, et ch.-l. de la prov. de l'Irak-Adjémi, au pied du mont Elbourz, à 2,000 kil. E.-S.-E. de Constantinople, par 35° 40' lat. N. et 49° 2' long. E.; 140,000 hab. Résidence du Chah, dont on admire le palais et les jardins, qui occupent au N. environ 1/4 de la ville. Le climat de Téhéran, peu salubre, est d'une chaleur excessive en été, et force la plupart des habitants à aller demeurer, de mai à septembre, sous des tentes dans la plaine de Sultanièh. Le Chah réside alors dans un château bâti sur une colline des environs. La ville est entourée d'un mur épais et flanqué de tours. Les rues sont étroites et irrégulières, les maisons très-basses, bâties en briques, et entourées de jardins. Fabr. de tapis et d'ouvrages en fer. — Jadis peu importante, et détruite par les Afghans après la bataille de Salman-Abad, Téhéran fut relevée au milieu du dernier siècle par Kérim-khan, qui en fit, au lieu d'Ispahan, la capitale de la Perse. Aux environs, on voit quelques ruines de l'anc. *Rhagès*.

TEHUACAN, v. du Mexique, dans le dép. et à 95 kil. S.-E. de la Puebla. Comm. de farine. C'était jadis un séjour vénéré des Aztèques.

TEHUANTEPEC ou TEHUANTEPETL, v. du Mexique, dans le département qui porte son nom, sur la côte S. d'un golfe de même nom formé par l'océan Pacifique, et à l'embouchure du Tehuantepec. L'entrée du port est obstruée par une barre dangereuse; 12,000 hab. — L'isthme de Tehuantepec, entre le golfe de ce nom et celui de Campêche, n'a que 260 kil. de large. — Le département a pour ch.-l. *Suchi*.

TÉIA ou TEIAS, dernier roi des Ostrogoths en Italie, élu en 552 après la mort de Totila, fut vaincu et tué par Narsès à Nocera, 553.

TEIGNMOUTH, brg et paroisse d'Angleterre (Devon), à 20 kil. S. d'Exeter, et à l'embouchure de la Teign dans la Manche; 5,700 hab. Bains de mer. Chantiers de construction. Pêche. Exploit. de granit et de terre à pipe et à poterie.

TEILLEUL (Le), ch.-l. de cant. (Manche), arr. et à 16 kil. S.-E. de Mortain; 728 hab.

TEINITZ, v. des Etats autrichiens (Bohême), à 24 kil. N.-O. de Klattau; 2,500 hab. Château et haras du prince de Trautmannsdorf.

TEISSIER (Antoine), laborieux littérateur, né en 1632 à Montpellier, m. à Berlin en 1715, étudia la théologie et la jurisprudence, puis s'adonna aux belles lettres. Il fut appelé, en 1692, par l'électeur de Brandebourg, qui le nomma son historiographe. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages, dont le plus remarquable est intitulé : *les Eloges des hommes savants*, tirés de l'Histoire de M. de Thou, Leyde, 1715, 4 vol. in-12. C—s.

TEISSHOLZ, brg de Hongrie, comitat et à 45 kil. N.-O. de Gœmœr, sur la Rima; 3,200 hab. Carrières de marbre blanc. Sources ferrugineuses acidules. Comm. de fromages estimés. Forges à fer aux environs.

TEJO, nom portugais du Tage.

TÉKÉDEMPT ou TAGDEMPT, v. d'Algérie, prov. et à 140 kil. E.-S.-E. d'Oran, à 260 S.-O. d'Alger, près des sources du Chélif. Cette ville, qui est peut-être le *Gadaum castra* des Romains, fut détruite en 975 par les Fatimites de Kaïrouan, et, plus tard encore, par les Turcs. Abd-el-Kader la releva en 1836, et en fit sa capitale; les Français l'ont occupée en 1841.

TÉKÉLI (Emeric), magnat hongrois, né en 1658, m. en 1705, fut, malgré sa grande jeunesse, un des chefs de l'insurrection hongroise contre l'Autriche en 1676. Avec une armée de simples volontaires, il résista pendant trois ans aux armées impériales. A la fin, Tékéli et les Hongrois appelèrent les Turcs à leur secours, et le sultan Mahomet IV leur envoya une armée de 220,000 hommes. Le grand-vizir, Kara-Mustapha, fut complétement défait, 1683, et rejeta les désastres de cette campagne sur Tékéli; ce dernier, qui montra dans cette guerre une cruauté féroce contre tous les sujets autrichiens, ayant perdu les places d'Eperiès et de Cassovie, 1685, fut enfermé pendant deux ans aux Sept-Tours. Nommé, en 1690, par Soliman III, waivode de Transylvanie et roi de Hongrie, il défit le général autrichien Heister, et prit Hermanstadt; mais n'ayant que des forces insuffisantes, il fut réduit par le prince de Bade à ne plus faire qu'une guerre de partisans en Esclavonie et en Servie. Il assista encore à la bataille de Zentha, où les Ottomans furent défaits, et, comme il n'obtint à la paix de Carlowitz, 1699, que la permission de se retirer en Turquie, le sultan Mustapha II lui donna, auprès de Nicomédie, une belle retraite, où il mourut complétement oublié. B

TEKIN (ALP-), esclave turcoman, devint gouverneur du Khoraçan pour Al-Mançour, prince Samanide, se révolta en 960, prit Gazna, y fonda la dynastie des Gaznévides, et mourut en 975.

TEKKÉ-ILI, sandjakat de la Turquie d'Asie (Caraman), entre ceux d'Hamid-Ili au N., de Mentesche à l'O., de Beischehe à l'E., et la mer Méditerranée au S. 150 kil. sur 130; ch.-l., *Adalia*. Il tire son nom de l'émir Tekké, qui y fonda un petit État seldjoucide, lors du démembrement de l'empire de Roum, en 1294.

TÉLAMON, fils d'Eaque, roi d'Egine, tua d'un coup de disque Phocus, son frère aîné, et dut partir pour l'exil. Il se rendit à Salamine chez le roi Cychrée, dont il épousa la fille Glaucé, et régna sur l'île après lui. Plus tard, il se maria avec Péribée. Ami d'Hercule, il l'accompagna à Troie, et reçut de sa main une 3e femme, Hésione. Il prit part à la chasse du sanglier de Calydon, à l'expédition des Argonautes, et envoya au siége de Troie ses deux fils Teucer et Ajax. Le premier, étant revenu seul, fut maudit par son père, et alla fonder Salamine dans l'île de Cypre. Quant à Télamon, il se vengea d'Ulysse, vainqueur d'Ajax dans la contestation relative aux armes d'Achille, en attirant, par des fanaux perfides, ses navires sur des écueils où ils se brisèrent. B.

TELAVI, v. de la Russie d'Asie (région Caucasienne), dans le gouvernement et à 110 kil. N.-E. de Tiflis; 7,000 hab. Jadis plus importante. Le dernier roi de Géorgie y résida.

TELCHINES, un des peuples primitifs de l'anc. Grèce, adonnés aux travaux des mines et de la métallurgie, habitèrent d'abord le Péloponèse, surtout Sicyone et la Crète, puis l'île de Rhodes, qui prit d'eux le nom de *Telchinie*, et où on leur attribuait la fondation de Camiros, d'Ialysos et de Lindos. On en fit des génies mystérieux, aux ordres de Vulcain; ils avaient inventé, disait-on, la médecine, fabriqué les premières statues des Dieux, la faux de Saturne, le trident de Neptune, etc. Enchanteurs malfaisants, ils faisaient pleuvoir, neiger ou grêler, détruisaient les moissons et tuaient les troupeaux, en arrosant la terre avec un philtre composé de soufre et d'eau du Styx, etc. B.

TÉLÉARQUE, officier de l'anc. Thèbes, chargé de la propreté de la ville.

TÉLÉBOIDES (Iles). *V.* Taphies.

TÉLÉGONUS, fils d'Ulysse et de Circé ou de Calypso. Chassé par sa mère de l'île d'Æa, sa patrie, il fut jeté par une tempête sur les côtes d'Ithaque; le besoin l'ayant forcé de ravager le pays, il tua, sans le connaître, Ulysse qui était accouru pour le repousser. Ainsi s'accomplit un oracle qui avait prédit au roi d'Ithaque qu'il mourrait de la main de son fils. Télégonus épousa ensuite Pénélope, dont il eut Italus. On lui attribuait la fondation de Tusculum et de Préneste. B.

TELEMANN (Georges-Philippe), compositeur de musique, né à Magdebourg en 1681, m. à Hambourg en 1767, se forma par l'étude des œuvres de Lully. Il fut si fécond, qu'il ne pouvait lui-même indiquer tous les titres de ses ouvrages; on compte 44 opéras, plus de 600 ouvertures et symphonies, des milliers de pièces pour l'église, un nombre immense de morceaux de chant et d'instruments.

TÉLÉMAQUE, fils d'Ulysse et de Pénélope, était en bas âge quand son père partit pour le siége de Troie. La 20e année de l'absence d'Ulysse, il se mit à sa recherche; Minerve, sous les traits de Mentor, lui servait de guide. Il visita les Etats de Nestor et de Ménélas. De retour à Ithaque, il évita les assassins apostés par les prétendants à la main de Pénélope, trouva son père chez Eumée, et l'aida à reprendre le pouvoir. Un oracle ayant déclaré qu'Ulysse périrait de la main de son fils, Télémaque s'exila; la prophétie fut néanmoins accomplie par Télégonus (*V. ce mot*). Télémaque épousa ensuite Circé, et en eut un fils, Romus, ou une fille, Roma. On lui attribuait la fondation de Clusium. Fénelon a fait de lui le héros d'un poëme en prose. B.

TÉLÉOUTES ou TÉLENGOUTES, peuple de la Sibérie (Tomsk), dans l'Altaï, aux environs du lac Altyn. Ils se livrent à l'agriculture et à la chasse, et paient aux Russes un tribut en pelleteries. Ils appartiennent à trois religions différentes, le chamanisme, l'islamisme et le christianisme.

TÉLEPE ou TÉLEPTÉ. *V.* Thala.

TÉLÈPHE, fils d'Hercule et d'Augé, fut exposé à sa naissance, et nourri, dit-on, par une biche. Teuthras, roi de Mysie, l'ayant adopté, il conduisit les Mysiens au secours de Troie contre les Grecs, et fut blessé par Achille dans les plaines du Caïque. Un oracle ayant déclaré que le fer seul qui avait fait la blessure pouvait la guérir,

Ulysse composa un emplâtre avec la rouille de la lance d'Achille. Télèphe, par reconnaissance, passa du côté des Grecs. On lui rendit les honneurs divins à Pergame et sur le mont Parthénion en Arcadie. B.

TÉLÉPHONTE. *V.* POLYPHONTE.

TELESIA, auj. *Télésé*, v. de l'Italie ancienne (Samnium), près du Vulturne.

TÉLÉSILLE, femme d'Argos, célèbre par son courage et son talent pour la poésie, sauva sa patrie, attaquée par Cléomène, roi de Sparte, 514 av. J.-C., en faisant une sortie à la tête des femmes armées. Il ne nous reste de ses poésies que quelques fragments insérés dans les *Poetriarum octo fragmenta et elogia* de Wolf, Hambourg, 1734, in-8°, dans les *Poetæ elegiaci* de Schneidewin, 1839, et dans les *Poetæ lyrici* de Bergk, 1843. *V.* Neue, *de Telesillæ reliquiis*, Dorpat, 1843.

TÉLÉSIO (Bernardino), philosophe, né en 1508, à Cosenza (Calabre), d'une famille illustre, m. en 1588. Ses études furent dirigées par son oncle, homme instruit et savant humaniste; mais, dégoûté de la physique à la mode, il résolut de fonder une science de la nature plus réelle que celle d'Aristote. Dans ce but, il forma une société savante, qui fut nommée *Académie de Telesio*, ou *Académie de Cosenza*. Quelque temps auparavant, il avait composé un traité *de Naturâ rerum juxta propria principia*, en 2 livres in-4°, 1565, et qui fut plus tard en neuf, 1586. Telesio critique Aristote, lui reprochant de ne donner que des hypothèses, et de négliger l'expérience. Il fut un précurseur de Bacon, qui l'a nommé *le premier d'entre les modernes*. *V.* C. Bartholmess, *de Bernardino Telesio*, Paris, 1849, broch. in-8. R—T.

TÉLESPHORE (S[t]), pape de 128 à 139, Grec de naissance, souffrit le martyre, pendant le règne d'Adrien.

TÉLESPHORE, dieu des convalescents chez les anc. Grecs. On le représentait en jeune homme, et quelquefois en enfant, couvert d'un grand manteau fermé, sans manches, tombant jusqu'au-dessous des genoux, et muni d'un capuchon ramené sur sa tête. Télesphore accompagne assez souvent Esculape, mais en enfant.

TELIGNY (Louis de), gendre de l'amiral de Coligny, fut un des principaux chefs du parti calviniste en France, et périt dans le massacre de la St-Barthélemy.

TÉLIGOUL (Golfe de), golfe formé par la mer Noire, sur la côte du gouv. russe de Kherson, à 35 kil. N.-E. d'Odessa.

TELINGA ou TELINGANA, anc. royaume de l'Hindoustan, comprenait les prov. des Circars du Nord, d'Haiderabad, de Balaghat, et de Karnatic. Il est partagé auj. entre l'Hindoustan anglais et le Nizzam. Ses habitants, les *Télingas*, de la famille malabare, ont dominé jusque dans l'île de Java; leur langue se parle encore entre Gandjam et Palikate.

TÉLIS, nom latin du TET.

TELL (Guillaume), un des chefs de la révolution suisse en 1307, né à Burglen (Uri), m. en 1354, avait épousé la fille de Walter Furst. Ayant refusé de saluer un chapeau qu'Hermann Gessler, gouverneur de la Suisse pour le duc d'Autriche, avait fait élever sur la place publique d'Altorf, il fut saisi, et condamné à mourir, à moins qu'il n'abattît d'une flèche une pomme placée sur la tête de son fils. Il réussit, et fut néanmoins retenu prisonnier. Comme Gessler le conduisait lui-même à travers le lac de Lucerne au château de Kussnacht, une tempête s'éleva: Gessler effrayé délia son captif, pour qu'il prît le gouvernail et sauvât la barque. Guillaume Tell rama vers le rivage, et, quand il en fut tout près, repoussant du pied la barque, sauta sur une plate-forme appelée encore auj. *Saut de Tell*. Il alla s'embusquer sur la route de Kussnacht, et tua Gessler d'un coup de flèche. En 1315, il combattit à Morgarten, et mourut à Bingen, receveur de l'église de ce bourg. L'histoire de la pomme a été vivement contestée; on la retrouve, en effet, dans les légendes du Danemark. Guillaume Tell est le héros d'un roman de Florian, d'une tragédie de Lemierre, d'un drame de Schiller, et d'un des plus beaux opéras de Rossini. Depuis le XIV[e] siècle, la mémoire de Guillaume Tell a toujours été très-vénérée en Suisse.

TELL (du latin *tellus*, terre labourable), nom donné, en Algérie, à la partie labourable du pays, par opposition au *Sahara* ou désert. Depuis l'expédition de 1857, conduite par le maréchal Randon, et pendant laquelle la Kabylie a été conquise, tout le Tell algérien (14,000 hectares), versant incliné vers la Méditerranée, est soumis à la France.

TELLE ou THELLE (Le), petit pays de l'anc. France (Beauvaisis et Vexin français), compris auj. dans les arrondissements de Beauvais et de Senlis (Oise).

TELLER (Guillaume-Abraham), théologien protestant, né à Leipzig en 1734, m. en 1804, pasteur et professeur de théologie à Helmstædt depuis 1764, fut destitué comme hérétique en 1769, et alla s'établir à Berlin, où il devint membre du consistoire, 1[er] pasteur de l'église St-Pierre, et membre de l'Académie des sciences. On a de lui: *Doctrine de la foi chrétienne*, Helmstædt et Halle, 1764, in-8°; *Dictionnaire du Nouveau-Testament*, 6[e] édit., Berlin, 1805, *Morale pour tous les états*, ibid., 1797, 2 vol. in-8°; *La plus ancienne Théodicée, ou l'Explication des 3 premiers chapitres du livre de l'histoire des temps antérieurs à Moïse*, ibid., 1802. La plupart de ces ouvrages sont écrits avec une hardiesse répréhensible et dangereuse.

TELLEZ (Frère Gabriel), ou TIRSO DE MOLINA, comme il se fit appeler de son vivant, auteur dramatique espagnol, né en 1570, m. en 1650. Carme et prieur du couvent de Soria, il devint chronologiste de la communauté. Nous avons de lui 60 drames, d'une action extravagante et enchevêtrée, où il se moque des moines et des gens de cour. C'est lui qui a trouvé le fameux sujet de *Don Juan*. Molière a imité son *Convivado de Piedra* dans son *Festin de Pierre*. *Gilles de la culotte verte* se joue encore à Madrid. On a aussi de lui les *Vergers de Tolède*, recueil de romans, où il établit sa théorie dramatique, opposée à toutes les règles; la bibliothèque Mazarine en a un exemplaire. Les œuvres dramatiques de Tellez ont été recueillies pour la première fois à Madrid, 1844-46, 10 vol.

TELLEZ (Éléonore). *V.* ÉLÉONORE.

TELLIANE ou TELLINE (République), nom d'une des trois républiques établies momentanément en Suisse en 1798. — *Telline* était un des noms de la Valteline.

TELLIER (le P. Le). *V.* LETELLIER.

TELLITCHERY, v. de l'Hindoustan anglais (Madras), sur la côte de Malabar, à 80 kil. N.-N.-O. de Calicut, à 8 kil. N. du comptoir français de Mahé; 6,000 hab. Comm. de bois de sandal, poivre, épices. — Les Anglais s'y établirent dès 1683.

TELMESSUS ou TELMISSUS, auj. *Méis*, anc. v. d'Asie-Mineure (Lycie, au S.-O.), avait un beau port (auj. *Macri*) à l'embouchure du Glaucus dans la mer Intérieure.

TELO MARTIUS ou TELONIS PORTUS, v. de la Gaule (Narbonnaise II[e]), chez les *Commoni*, près du *Citharistes portus* (auj. Toulon). Fondée, selon quelques auteurs, dès le XVII[e] siècle av. J.-C., et seulement au IV[e] siècle de l'ère chrétienne, d'après les autres.

TELOS, auj. *Piskopia*, île de la mer de Carpathos, l'une des Sporades.

TELTSCH, v. des Etats autrichiens (Moravie), à 28 kil. S.-S.-O. d'Iglau, sur la Thaya; 3,000 hab. Fabr. de draps.

TEMENDFUST (Cap). *V.* MATIFOU.

TÉMÉNUS, un des chefs Héraclides qui firent la conquête du Péloponèse à la tête des Doriens, 1190 ou 1104 av. J.-C., reçut en partage l'Argolide.

TÉMÈS ou TÉMESCH, riv. des Etats autrichiens, sort des Karpathes, coule à l'E., puis au N.-E., au S.-O. et au S., arrose le district régimentaire du Banat valaque, les comitats de Krasso, de Témesvar, et de Torontal dans la Hongrie, et le district régimentaire du Banat allemand, baigne Karansebes, Lugos, Témesvar, Pancsova, et se jette dans le Danube; cours de 450 kil. Ses affluents sont la Sébès, la Bisztra, la Bega, le Bogonicz. Il donne son nom au comitat de Témès ou Témesvar.

TEMESA ou TEMPSA, auj. *Torre di Nocera*, ville de l'Italie anc. (Brutium, sur la côte O.), près de l'embouch. du Sébéthus, était célèbre par ses mines de cuivre.

TÉMESVAR, anc. *Tibiscus*, v. forte de Hongrie, ch.-l. du cercle de son nom, sur la Bega et la Témès, au milieu de marais, à 355 kil. S.-E. de Bude, par 45° 42′ 27″ lat. N., et 18° 51′ 2″ long. E.; 22,507 hab. Ch.-l. du comitat de son nom et de la partie de la Hongrie dite Banat de Temeswar. Evêchés catholique et grec; cour de justice; séminaire; gymnase; collége; arsenal; lazaret. Ville bien bâtie, où l'on remarque la cathédrale gothique catholique et la cathédrale grecque, la synagogue, le palais épiscopal catholique, l'hôtel-de-ville, celui du comitat, etc. Industrie et commerce actifs: draps, toiles, laines, soies, peaux, vins, bois, fer, etc. Climat malsain. Prise par les Turcs en 1551, cette ville fut occupée par eux jusqu'en 1716. Le prince Eugène de Savoie la leur enleva alors. Le traité de Passarowitz, en 1718, l'assura à l'Autriche. Un traité y fut conclu entre l'Empire et les Turcs, en 1662.

TEMESWAR (Banat de). *V.* BANAT.

TEMNOS, anc. v. d'Asie-Mineure (Ionie), près du golfe de Smyrne.

TEMPÉ, vallée délicieuse de la Thessalie, au N.-E.,

entre les monts Olympe au N., et Ossa au S., sur les deux rives du fleuve Pénée. Elle s'étend du S.-O. au N.-E.; sa longueur est de 7,405 mèt. (40 stades), et sa plus grande largeur de 643 mèt. (2 stades 1/2) environ; quelquefois elle se rétrécit à 30 mèt. — Tempé était aussi une vallée de la Béotie. Les poëtes anciens, Virgile surtout, l'ont chantée; elle avait 8 kil. de long. sur 33 mèt. de large.

TEMPELBURG, v. murée des Etats prussiens (Poméranie), à 39 kil. S.-O. de Neu-Stettin, sur le lac Drazig; 3,400 hab. Fondée au XIIIe siècle par les Templiers.

TEMPIO, v. forte de l'île de Sardaigne, ch.-l. d'arrond. (prov. de Sassari); 9,547 hab. Evêché. Comm. de porcs.

TEMPLE (Le), célèbre monument de Jérusalem, bâti et dédié par Salomon. On en a exagéré les dimensions : il n'avait que 60 coudées de longueur, 20 de largeur, et 30 de hauteur (27m,60; 9m,20; 13m,80, environ). Mais il brillait par la richesse des matériaux et l'éclat des ornements. Il se divisait en 4 parties : 1° le *Parvis des Gentils*, vestibule extérieur, où étaient admis même les étrangers, et où l'on entrait par 4 portes de bronze enrichies de lames d'or; 2° le *Parvis des Juifs*, réservé aux seuls Israélites, et où était l'autel des holocaustes; 3° le *Parvis des prêtres*, interdit à tout autre qu'aux Lévites, et fermé par des portes de cèdre, sur lesquelles étaient sculptés des pampres et des grappes de raisin dorés; il renfermait l'autel des parfums, le chandelier d'or à 7 branches, la table des pains de proposition, et la *Mer d'airain*, bassin servant aux purifications des prêtres, haut de 5 coudées, large de 10 (2m,30, et 4m,60), mesurant 30 coudées (13m,80) de circonférence, et porté sur 12 bœufs d'airain qui regardaient, trois par trois, les quatre points cardinaux; 4° le *Sanctuaire* ou *Saint des Saints*, séparé du reste du Temple par un immense voile, et où le grand-prêtre seul pouvait entrer une fois l'an; le pavé était de marbre orné d'or, et les lambris, de cèdre doré, ornés de sculptures et de pierres précieuses; au centre, était l'Arche d'alliance, au-dessus de laquelle se tenaient deux chérubins dorés, hauts de 10 coudées, et déployant leurs ailes. Plus de 200,000 ouvriers, tant Israélites que Tyriens, furent employés pendant sept ans et demi aux travaux du Temple. C. P.

TEMPLE (Le), monastère de Paris, chef d'ordre des Templiers de France, prit son nom des religieux qui l'habitaient (*V.* TEMPLIERS). Son enclos s'étendait entre les rues du Temple à l'O., où était son entrée, de Vendôme au N., et de la Corderie au S. Après la suppression des Templiers, il passa aux Hospitaliers de St-Jean-de-Jérusalem, et fut déclaré propriété nationale en 1790. C'était un lieu de franchise, où tous les ouvriers qui n'étaient pas reçus maîtres pouvaient travailler, sans être inquiétés par les gardes et jurés des métiers de Paris. Les débiteurs insolvables venaient aussi y chercher un refuge. On voyait, dans cet enclos : 1° l'hôtel du grand-prieur de France, construit par Jacques de Souvré dans la 2e moitié du XVIIe siècle, et où Philippe de Vendôme, successeur de ce seigneur, donna les fameux *Soupers du Temple*, chantés par Chaulieu; 2° l'église conventuelle, bâtie sur le modèle de celle de St-Jean-de-Jérusalem; 3° une grosse tour flanquée de 4 tourelles, construite en 1212 par les Templiers pour placer leurs archives, destinée plus tard à mettre le trésor des rois de France, et où Louis XVI fut détenu du 14 août 1792 au 21 janvier 1793. On y enferma aussi la reine Marie-Antoinette et ses enfants, Montlosier, Sidney-Smith, Toussaint-Louverture, Pichegru, Moreau, Cadoudal. Depuis la fin du XVIIIe siècle, on ouvrit, sur les dépendances du Temple, les rues de la Petite-Corderie, Dupetit-Thouars, Percée, etc.; une autre partie est devenue un marché pour le vieux linge. La tour a été abattue en 1811; l'hôtel du grand-prieur, restauré, à la même époque, et qui devait servir au ministère des cultes, fut érigé, sous Louis XVIII, en 1816, en couvent de Bénédictines sous la direction de la princesse de Bourbon-Condé, ancienne abbesse de Remiremont; abandonné par les religieuses en 1848, il a été démoli en 1854, et depuis 1857, un vaste et beau jardin occupe tout l'anc. terrain de l'hôtel et de ses cours. B.

TEMPLE, *Templum*, nom générique de tout lieu consacré par les augures, chez les anciens Romains, même quand il ne servait au culte d'aucune divinité spéciale. — On appelait encore *temples* les régions du ciel dans lesquelles on observait les auspices, et que l'augure divisait fictivement avec son *lituus* ou bâton augural. C. D—Y.

TEMPLE, nom qui fut donné, à Paris et en France, à plusieurs églises, après l'abolition du culte en 1793. Par décret de la Convention, l'église Notre Dame fut le temple de *la Raison*; celle de St-Roch, le temple *du Génie*; celle de St-Germain-l'Auxerrois, le temple de *la Reconnaissance*. En 1798, une loi établit dans chaque commune où il y avait une administration municipale, un temple *décadaire*, où, chaque *decadi*, on célébrait publiquement les mariages, et l'on proclamait les lois nouvellement rendues. Ce temple était une des anciennes églises. Cet usage cessa en 1800.

TEMPLE (Le), brg (Gironde), arr. et à 35 kil. N.-O. de Bordeaux; 550 hab. Il appartint d'abord aux Templiers, puis à l'ordre de Malte.

TEMPLE (le chevalier William), diplomate, né à Londres en 1628, m. en 1698 ou 1700, voyagea en France, en Hollande et en Allemagne, apprit les langues de ces pays, entra à la Chambre des Communes en 1661, négocia, en 1665, l'alliance de Charles II et de l'évêque de Munster contre la Hollande, et, en 1665, la *Triple alliance* entre la Hollande, l'Angleterre et la Suède contre Louis XIV. Il concourut aussi à la paix d'Aix-la-Chapelle, 1668, aux négociations de Nimègue, 1674-78, et fit ensuite partie du ministère, où il fut en opposition avec Shaftesbury. Il se retira des affaires en 1685, et vit la révolution de 1688 sans y prendre part. Il a laissé des *Mémoires* fort intéressants, des *Observations sur les Provinces-Unies*, des *Lettres*, une *Introduction à l'Histoire d'Angleterre*, des *Mélanges*, etc. Ses *Œuvres* ont été réunies en 1814, 4 vol. in-8°.

TEMPLIERS, ordre religieux et militaire, fondé en Palestine, en 1118, par Hugues de Payens ou de Pains, de la maison des comtes de Champagne, et par huit autres gentilshommes, pour la défense de la Terre-Sainte. Aux trois vœux ordinaires de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, ils ajoutèrent celui de porter les armes contre les infidèles, et de protéger les voyageurs et les pèlerins. Le roi Baudouin II leur accorda pour demeure une maison voisine des ruines du Temple de Salomon, d'où ils furent appelés *Frères de la milice du Temple, Chevaliers du Temple, Templiers*. Le pape Honorius II fit confirmer leur institut par le concile de Troyes en 1128, et une règle de l'Ordre fut écrite sous la direction de St Bernard. Les Templiers entendaient la messe 3 fois par semaine, et communiaient 3 fois l'an; ils portaient un vêtement blanc, symbole de la pureté, avec une croix rouge, emblème du martyre; leur vie était très-austère; la règle leur imposait l'exil perpétuel de leur patrie, et une guerre sans trêve contre les infidèles; ils devaient toujours accepter le combat, fût-ce d'un contre trois, ne jamais demander quartier, ne jamais donner de rançon. Leur étendard, nommé *Baucéant*, était mi-parti de noir et de blanc, avec cette légende : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam* : « Ne donne pas à nous Seigneur, ne donne pas à nous la gloire, mais à ton nom. » Les principales dignités établies par les statuts étaient celles du *grand-maître*, qui avait rang de prince, des *précepteurs*, ou *grands-prieurs*, des *visiteurs*, et des *commandeurs*. Au-dessous des *chevaliers*, étaient les *Frères servants*. — L'ordre des Templiers ne resta pas longtemps confiné en Palestine : en 1129, il avait déjà des établissements dans les Pays-Bas; en 1134, Alphonse Ier, roi de Navarre et d'Aragon, l'institua héritier de ses Etats; mais l'ordre n'obtint qu'avec peine quelques villes d'Aragon, 1141. Au commencement du XIIe siècle, il possédait 9,000 domaines dans divers Etats, et en retirait revenu de 112 millions de livres environ. Il avait 17 places fortes dans le royaume de Valence. Philippe-Auguste, partant pour la Terre-Sainte, confia aux Templiers la garde de ses trésors et de ses archives. Ils avaient aussi en dépôt, dans leur maison de Londres, la majeure partie des richesses des rois d'Angleterre. Réunissant aux périls de la guerre les abstinences du cloître, l'ordre du Temple réalisait l'idéal de la croisade, et, par son courage et une abnégation sans bornes, méritait la reconnaissance et l'admiration des peuples de l'Occident. La défense de Gaza, 1171, la bataille de Tibériade, 1187, la conquête de Damiette, 1219, la croisade d'Egypte, 1250, furent pour les Templiers autant d'occasions de signaler leur bravoure. Après la chute de Saint-Jean d'Acre, en 1291, ils se retirèrent à Limisso, dans l'île de Chypre. Le grand-maître Gaudini n'avait sauvé que les trésors de l'Ordre et dix chevaliers. Mais l'ordre se reconstitua avec rapidité, et les chevaliers étaient déjà très-nombreux lorsqu'ils se dispersèrent dans les commanderies qu'ils possédaient en Occident. — Mais ils se corrompirent vite dans la prospérité, et, 30 ans à peine après leur avoir donné des instructions, St Bernard leur reprochait le luxe de leurs vêtements et de leurs armes, leur orgueil et leur avidité. Milice inquiète et indomptable, ils guerroyèrent même contre les chrétiens : ils firent la guerre au roi de Chypre et au prince d'Antioche, détrônèrent le roi de Jérusalem Henri II et le duc de Croatie, ravagèrent la Thrace et la Grèce. Dans leurs rivalités contre les Hospitaliers, ils étaient allés jus-

qu'à leur lancer des flèches dans le Saint-Sépulcre. A Paris, Philippe le Bel trouva protection contre une émeute, en 1306, dans le quartier qu'ils possédaient. Leur puissance lui donna de l'ombrage; leur or excita sa convoitise; ils avaient refusé de l'admettre dans l'Ordre; il résolut de les perdre. Des bruits odieux furent répandus dans le peuple. Des accusations de blasphème, de sacrilége, d'idolâtrie, circulèrent. Le 13 octobre 1307, le grand-maître Jacques Molay fut arrêté avec les 140 Templiers qui étaient à Paris. On saisit les autres chevaliers sur tous les points du royaume à la fois. Une commission fut instituée pour les juger. Les Templiers furent accusés : 1° de renier J.-C. à leur réception dans l'Ordre, et de cracher sur la croix; 2° de s'abandonner entre eux à d'abominables impuretés; 3° d'adorer Baphomet, idole dorée et argentée. On extorqua des aveux par les tortures; on prit à la lettre ce qui n'était que symbole; et quand le pape Clément V revendiqua son droit de juridiction, on s'arma des témoignages obtenus, et on répondit que le mal avait paru de nature à ne point souffrir de délai. Les Etats-Généraux de Tours (mai 1308) soutinrent Philippe le Bel, qui alla trouver le pape à Poitiers, traînant après lui 72 Templiers qui confirmèrent leurs dépositions précédentes. Devant ces aveux, Clément V se réserva seulement le jugement du grand-maître et des dignitaires. Il envoya, dans tous les Etats chrétiens, l'ordre d'informer contre les Templiers; mais le roi ne put l'amener à prononcer l'abolition de l'Ordre. Une commission chargée d'informer au sujet de l'Ordre en général dans le royaume de France, s'établit à Paris, 1309. Tous les Templiers de France furent cités à comparaître. L'interrogatoire de Jacques Molay n'éclaira en rien l'affaire. En 1310, 546 Templiers comparurent ensemble, et, reprenant courage, rétractèrent tout ce qui avait été avoué, et présentèrent un mémoire justificatif, infirmant les témoignages obtenus contre eux comme extorqués ou achetés, et constatant les iniquités de la procédure. Un concile provincial fut enfin convoqué à Paris par Philippe de Marigny, archevêque de Sens, pour juger les Templiers arrêtés à Paris et dans la province de Sens; il en abandonna 54 au bras séculier comme relaps, c.-à-d. pour avoir rétracté leurs vœux, et, malgré les instances des commissaires pontificaux, ils furent conduits au bûcher. Le 13 avril 1312, au concile de Vienne, le pape, dominé par Philippe le Bel, abolit l'Ordre du Temple. Les biens des Templiers devaient être donnés aux Hospitaliers. Cette décision fut partout exécutée, excepté en Espagne et en Portugal. Philippe le Bel, non content de s'adjuger le Temple et les trésors qu'il renfermait, exigea 300,000 liv. pour les frais de la procédure. Renvoyés devant les conciles provinciaux, la plupart des chevaliers furent remis en liberté. Les quatre grands dignitaires, Jacques Molay, le visiteur de France, et les commandeurs d'Aquitaine et de Normandie, furent amenés à Paris, devant une nouvelle commission, et condamnés à une prison perpétuelle. Molay et le commandeur de Normandie rétractèrent alors leurs aveux. Aussitôt Philippe, sans prendre avis de la commission ecclésiastique, ordonna que les deux relaps fussent conduits au bûcher. On les brûla à la nuit tombante dans une petite île de la Seine (auj. le terre-plein du Pont-Neuf), et leurs cendres furent jetées au vent.

Liste des grands-maîtres.

1118 Hugues de Payens.
1136 Robert le Bourguignon.
1147 Evrard des Barres.
1149 Bernard de Dramelai ou Tramelai.
1153 Bertrand de Blanquefort.
1168 Philippe de Naplouse.
1171 Odon de Saint-Amand.
1179 Arnaud de Torage (origine inconnue).
1184 Terric, Thierry ou Térence (origine inconnue).
1188 Gérard de Riderfort ou de Redefort (Anglais ou Flamand).
1191 Robert de Sablé.
1196 Gilbert Horal ou Bral.
1201 Philippe du Plessiez.
1217 Guillaume de Chartres.
1219 Pierre de Montaigu.
1233 Armand de Périgord ou Peyragos.
1247 Guillaume de Souac ou Senai.
1250 Renaud de Vichiers.
1256 Thomas Béraut.
1273 Guillaume ou Guichard de Beaujeu.
1291 Le moine Gaudini (origine inconnue).
1298 Jacques de Molay.

V. Dupuy, *Traités concernant l'histoire de France*, 1654, in-4°; le P. Lejeune, *Histoire apologétique des Templiers*, 1789, 2 vol. in-4°; Raynouard, *Monuments relatifs à la condamnation des chevaliers du Temple et à l'abolition de leur ordre*, Paris, 1813, in-8°; *Procès des Templiers*, publié par M. Michelet, 2 vol. in-4°, dans *Documents inédits sur l'Histoire de France*; Rohrbacher, *Histoire de l'Eglise*, liv. 77; Maillard de Chambure, *Règles et statuts secrets des Templiers, précédés de l'histoire de l'établissement, de la destruction et de la continuation moderne de l'ordre du Temple*, Dijon, 1841, in-8°; Wilken, *Histoire de l'ordre des Templiers*, en allemand, Leipzig, 1826-35, 3 vol. in-8°, etc. F—r.

TEMPLEUVE, brg de Belgique (Hainaut), arr. et à 7 kil. N.-O. de Tournai; 4,000 hab. Fabr. de toiles. Comm. de miel, cire, beurre.

TEMPLEUVE, brg (Nord), arr. et à 18 kil. S.-S.-E. de Lille; 980 hab. Etoffes pour meubles et nouveautés, fabr. d'huile et de sucre indigène, briqueteries.

TEMPLIN, v. des Etats prussiens (Brandebourg), sur un lac de même nom, à 75 kil. N. de Potsdam; 3,400 hab. Distilleries, bonneterie, comm. de bois.

TEMPS (Les QUATRE-). *V.* QUATRE-TEMPS.

TEMPS (Le), divinité allégorique. *V.* SATURNE.

TEMPSA. *V.* TEMESA.

TEMSCHE, v. de Belgique. *V.* TAMISE.

TÉMUDJIN. *V.* GENGIS-KHAN.

TENAILLEMENT, anc. supplice qui consistait à tirer et déchirer la peau du patient avec des tenailles rougies au feu. Il n'était guère usité que pour les criminels de lèse-majesté au premier chef.

TENANCIER, homme qui *tenait* ou possédait une terre de roture, dépendante d'un fief. Le *franc tenancier* était celui qui avait racheté le cens et les autres droits.

TÉNARE (Cap), auj. *Matapan*, au S.-O. de la Laconie, près d'une ville de même nom. On y voit auj. des ruines et des grottes curieuses, dont l'une était sans doute une des entrées aux Enfers. Une partie des murs de l'église d'Asomato paraît être le reste du temple de Neptune Ténarien. Cette localité semble avoir été le siége d'un des premiers établissements phéniciens sur la côte du Péloponèse.

TENASSERIM, v. de l'Inde transgangétique anglaise, dans la prov. de son nom, dont elle fut jadis la capitale, sur le Tenasserim (affluent du golfe de Bengale), à 70 kil. S.-O. de Merghi. Appartenant d'abord aux Siamois, elle fut prise ensuite par Alompra, empereur birman, et, depuis ce temps, elle est en ruines. — La prov. de Tenasserim, entre le royaume de Siam à l'E. et le golfe de Bengale à l'O., dépend de la présidence de Birmanie; 371,400 hab. Sol montagneux, arrosé par le Tavoy, et fertile en canne à sucre, poivre, cachou, cacao, riz, indigo, coton, tabac. Les forêts contiennent les bois d'aigle, de sandal, de sapan, de tek. Beaucoup d'éléphants et de rhinocéros dans les djongles. Mines d'étain et de houille; sel, salpêtre. Côtes très-découpées. Ce pays appartient aux Anglais depuis 1826.

TENAY, vge (Ain), arr. et à 24 kil. N.-O. de Belley; 1,498 hab. Comm. considérable de toiles de chanvre. Filature de soie.

TENBY, brg d'Angleterre (Galles), dans le comté et à 14 kil. E. de Pembroke, sur la baie de Carmarthen; 2,300 hab. Restes d'un château et, d'anc. murs. Bains de mer. Pêche d'huîtres renommées. Comm. de houille.

TENCE, ch.-l. de canton (Haute-Loire), arr. et à 16 kil. E. d'Issengeaux, sur le Lignon; 1,182 hab. Comm. de dentelles et blondes, bois, bestiaux.

TENCIN (Pierre GUÉRIN DE), né à Grenoble en 1680, m. en 1758, fut d'abord prieur de la maison de Sorbonne, puis grand-vicaire de Sens et abbé de Vézelay, s'enrichit par l'agiotage au temps de Law, fut le conclaviste du cardinal de Rohan qu'il accompagna à Rome en 1721, et resta dans cette ville comme chargé d'affaires de France. Archevêque d'Embrun en 1724, il prit part à la condamnation de Soanen, évêque de Senez, en 1727, et se trouva depuis, en butte aux attaques du Parlement, des philosophes et des Jansénistes. Il obtint le cardinalat en 1739, l'archevêché de Lyon en 1740, fut nommé ministre d'État, en 1742, un peu avant la mort du cardinal de Fleury, et quitta la cour en 1751. Il dut sa fortune à sa sœur. B.

TENCIN (Mme Claudine-Alexandrine GUÉRIN DE), sœur du précédent, née à Grenoble en 1681, m. à Paris en 1749, une des femmes les plus célèbres de la Régence. Belle, ambitieuse, et peu scrupuleuse, elle voulut se faire un nom, et y réussit. Elle débuta, après cinq ans de profession, par rompre avec la vie religieuse, à laquelle sa famille l'avait contrainte. Grâce à l'amitié du duc d'Orléans et du cardinal Dubois, elle fit de son frère, l'abbé de Tencin, un

archevêque et un cardinal; avec celle de Law, elle se fit riche; avec celle de Fontenelle, de Montesquieu, dont elle défendit l'*Esprit des Lois*, et de la plupart des écrivains de cette époque, dont elle sut s'entourer, et qu'elle appelait familièrement *sa ménagerie* et *ses bêtes*, elle se fit auteur, philosophe, même théologienne, et entretint correspondance avec le pape Benoît XIV. Enfin Mme de Tencin eut du chevalier Destouches-Canon un héritier de sa gloire littéraire, à défaut de son nom; ce fils, qu'elle abandonna à l'adoption d'une vitrière, fut Dalembert. Mme de Tencin a écrit quelques romans, que distinguent un style élégant jusqu'à la recherche, et une peinture vive, attachante, et souvent passionnée, des sentiments tendres; ils sont d'ordinaire imprimés avec ceux de Mme de La Fayette; ce sont *le Comte de Comminges* et *le Siége de Calais*. On lui doit aussi *les Malheurs de l'amour*, et les *Anecdotes de la cour d'Édouard II*, achevé par Mme Élie de Beaumont. G. L.

TENCIN, vge (Isère), arr. et à 25 kil. N.-E. de Grenoble; 1,086 hab. Scierie de planches.

TENCTÈRES, *Tencteri*, peuple de la Germanie, à l'O., sur les bords du Rhin et de la Lippe, au S. des Mattiaques et au N. des Marses. Uni aux Usipiens, il voulut envahir la Gaule, et fut défait par J. César, en 56 av. J.-C. Il n'habita pas toujours le même pays, et finit par se confondre avec les Francks.

TENDE (René DE SAVOIE, comte de), fils naturel de Philippe II, duc de Savoie, m. en 1525, reçut de son frère, le duc Philibert le Beau, la charge de lieutenant-général, et un acte de légitimation, que Charles-Quint, grâce aux intrigues de Marguerite d'Autriche, 2e femme de Philibert, refusa de confirmer. Il se retira alors auprès de la duchesse d'Angoulême, sa sœur, et, déclaré criminel de lèse-majesté en Savoie, privé de ses biens, entra au service de la France. Il se signala aux batailles de Marignan et de la Bicoque, et mourut des blessures qu'il reçut à celle de Pavie. B.

TENDE (Claude DE SAVOIE, comte de), fils du précédent, né en 1507, m. en 1566, entra de bonne heure dans la carrière militaire, fut pris à la bataille de Pavie, 1525, fut nommé, après sa délivrance, colonel des Suisses, accompagna Lautrec dans son expédition contre Naples, 1527-28, devint gouverneur et sénéchal de Provence, repoussa avec vigueur les attaques de Charles-Quint contre cette province, et, lors des premiers troubles de religion, sévit également contre les huguenots rebelles et les catholiques ambitieux. Suspendu de ses fonctions par les intrigues de ses ennemis, rétabli dans sa charge par Henri II, il fut définitivement révoqué, en 1563. B.

TENDE (Honorat DE SAVOIE, comte DE VILLARS ET DE), frère du précédent, né en 1509, m. en 1580, défendit Hesdin en 1553 contre Emmanuel-Philibert de Savoie, y fut pris, reçut une grave blessure à la bataille de St-Quentin en 1557, s'enferma néanmoins dans Corbie, qu'il sauva des Espagnols, et, nommé lieutenant-général du Languedoc en 1560, se fit révoquer à cause de ses rigueurs contre les calvinistes. Pendant les guerres de religion, il combattit à St-Denis, 1567, et à Moncontour, 1569, reçut la lieutenance-générale de Guyenne en 1570, le bâton de maréchal en 1571, et la charge d'amiral après Coligny, 1572. B.

TENDE, v. du royaume d'Italie, dans la province et à 35 kil. S.-E. de Coni; 1,500 hab. Jadis titre d'un comté indépendant, qui passa par échange, des Lascaris de Vintimille, dans la maison de Savoie.

TENDE (Col de), passage des Alpes, à 9 kil. N. de Tende, entre Nice et Coni (altitude : 1,795 mèt.); défendu par les forts de Tende et de Saorgio.

TÉNÈBRES, nom donné, dans l'Eglise catholique, à l'office de Matines et Laudes des trois derniers jours de la Semaine-Sainte, non parce qu'on le dit la veille au soir de chacun de ces jours, mais parce qu'à la fin on y éteint toutes les lumières de l'église.

TÉNÉDOS, *Bokhtcha-Adassi* des Turcs, île de l'Archipel, à 24 kil. S.-S.-O. de l'entrée des Dardanelles; 9 kil. sur 5; 7,000 hab. Ch.-l., *Ténédos*, autour d'une petite anse sur la côte N., défendu par un fort. Riches vignobles.—Primitivement appelée *Leucophrys*, cette île servit de retraite aux Grecs quand ils voulurent se cacher pour surprendre Troie. Donnée en 1376 aux Génois par Andronic Paléologue, et, peu après, aux Vénitiens par Calo-Jean, elle fit éclater, par suite de cette double concession, la guerre de Chiozza.

TÉNÉRIFFE, anc. *Nivalia*, île espagnole de l'océan Atlantique, en Afrique, la plus grande des Canaries, par 28°-28° 36' lat. N. et 18° 26'-19° 18' long. O.; 2,280 kil. car.; 80 kil. sur 40; 93,700 hab. Ch.-l., *Santa-Cruz*; villes principales : Icod, Orotava, Laguna, Garachico, Palmas, etc. Beau climat. Sol montagneux. C'est dans cette île qu'est le célèbre pic de Teyde ou de Ténériffe, haut de 3,808 mèt., et qu'on aperçoit, par un beau temps, de 180 kil. en mer. Il est volcanique; sa dernière éruption date de 1798. Fertilité très-grande; récolte des vins dits de *Malvoisie*, froment, millet, orge. Côtes très-poissonneuses, d'accès difficile. Comm. important en grains, vins, soude renommée, soie, orseille, poisson salé.— Cette île fut conquise au XVIe siècle par Fernandez de Lugo et les Espagnols sur les Guanches, qui furent tous exterminés.

TENEZ ou TENNIS, *Apollinis promontorium*, cap d'Algérie, à 32 kil. N.-E. d'Oran, par 36° 34' lat. N. et 0° 54' long. O.

TENEZ, anc. *Cartenna*, v. d'Algérie, prov. et à 160 kil. O. d'Alger, petit port sur la Méditerranée; 6,964 hab. Commerce de céréales. Beaucoup d'antiquités romaines. Mines de cuivre. Occupée par les Français en 1843, érigée en commune en 1854, et en commissariat civil en 1858.

TE-NGAN, v. de Chine (Hon-pé), à 100 kil. N.-N.-O. de Vou-tchang. Ch.-l. de département.

TENG-TCHÉOU, v. de Chine (Chan-toung), port sur le golfe de Tché-li; l'une des stations de la flottille impériale. Ch.-l. de département.

TÉNIAH (Col du). *V.* MOUZAÏA.

TÉNIERS (David), dit *le Vieux*, peintre flamand, né à Anvers en 1582, m. en 1649, fut d'abord élève de Rubens, puis passa dix ans à Rome, et composa de grands tableaux qui eurent quelque succès. S'étant lié à Rome avec Elzheimer, il s'adonna au même genre que ce peintre, et ne fit plus que des figures de petites proportions. On a de lui des réunions de charlatans, de buveurs, de fumeurs, des intérieurs de ménages rustiques, des scènes villageoises, où l'on trouve la naïveté grotesque des mœurs flamandes.

TÉNIERS (David), *le Jeune*, fils du précédent, et peintre de genre aussi, né à Anvers en 1610, m. en 1685. Son père lui enseigna les premiers éléments de la peinture; Rubens le perfectionna, mais ne put l'entraîner dans sa route; Adrien Brauwer fut plutôt son modèle. Les ouvrages de Téniers, si différents des productions alors à la mode, n'eurent point de succès dans les commencements; l'artiste était forcé d'aller les offrir lui-même aux amateurs de Bruxelles. Mais le goût public s'éclaira bientôt, et les commandes lui affluèrent de toutes parts. L'archiduc Léopold-Guillaume le nomma son peintre officiel, puis son chambellan, et surintendant de sa collection de tableaux. Quelques-unes de ses œuvres, transportées en Espagne, charmèrent le roi, qui fit construire une galerie spéciale pour exposer celles qu'il achetait. Christine de Suède lui offrit son image suspendue à une chaîne d'or. Don Juan d'Autriche voulut apprendre la peinture sous sa direction. Téniers méritait ces faveurs par son talent extraordinaire : jamais on n'a peint les mœurs rustiques et les scènes de cabaret, les kermesses, avec plus de finesse et de vérité. Il peignait avec une merveilleuse facilité, et souvent commençait et finissait un tableau dans la même journée. Il était fort laborieux, et gagna une fortune considérable. Le musée du Louvre a 15 tableaux de lui, entre autres : l'*Enfant prodigue à table avec ses courtisanes*, une *Tentation de St-Antoine*, un *Intérieur de cabaret*, le *Fumeur*, la *Chasse au héron*, le *Joueur de cornemuse*, la *Fête de village*, etc. Une partie de son œuvre a été publiée sous le titre de *Theatrum pictorium*, Anvers, 1658, 1660, 1684 (245 planches), et en français sous le titre de *Grand cabinet de tableaux*, 1755, in-fol. Lebas a beaucoup gravé d'après ce maître. Téniers lui-même grava à l'eau-forte quelques-uns de ses tableaux. A. M.

TENISON (Thomas), théologien anglican, né en 1636 à Cottenham (Cambridge), m. en 1715, montra un grand attachement à la cause des Stuarts, fut nommé en 1665 curé de la paroisse St-André-le-Grand à Londres, et fit preuve d'un rare dévouement pendant la peste de 1666, ainsi que d'une grande charité durant l'hiver et la disette de 1683. Evêque de Lincoln en 1691, et archevêque de Cantorbéry en 1694, il couronna George Ier. On a de lui des *Sermons*, des *Lettres*, un *Examen de la foi de Hobbes*, 1670, et un *Baconiana*, 1679, précieux pour l'histoire du célèbre Bacon.

TENNANT (Smithson), chimiste, né dans le comté d'York en 1761, m. en 1815, professeur à Cambridge, fut un des premiers à adopter la théorie antiphlogistique, et paraît avoir entrevu les effets de l'électricité voltaïque. On lui doit l'analyse de l'acide carbonique, 1791, et la découverte de l'osmium et de l'iridium, 1804. Il n'a laissé que des Mémoires, insérés dans les *Transactions philosophiques*, dans le *Journal* de Nicholson, etc.

TENNEMANN (Wilhelm-Gottlieb), philosophe allemand, né en 1761 à Brembach, près d'Erfurt, m. en 1819,

adopta le système de Kant, qu'il avait d'abord voulu combattre, publia les *Opinions des disciples de Socrate sur l'immortalité de l'âme*, Iéna, 1788, un *Système de la philosophie platonicienne*, Leipzig, 1792-94, des traductions des œuvres de Hume, de Locke, et de l'*Histoire comparée des systèmes de philosophie*, par de Gérando, fut nommé en 1798 professeur extraordinaire de philosophie à l'université d'Iéna, et succéda à Tiedemann, en 1804, comme professeur ordinaire. Son ouvrage capital est une *Histoire de la philosophie*, Leipzig, 1798-1819, 11 vol. in-8°. Supérieure pour l'intelligence et la critique à celle de Brucker, elle a le défaut, néanmoins, d'exposer et de juger tous les systèmes de la philosophie ancienne et moderne au point de vue étroit et exclusif de la doctrine de Kant, et de leur prêter souvent ses formules et sa terminologie. Tennemann en donna lui-même un abrégé sous le titre de *Manuel de l'histoire de la philosophie*, 1812, dont M. Cousin a publié une traduction française, Paris, 1829, 2e édition, 1839, 2 vol. in-8°. La 3e et la 4e édition allemandes ont été complétées par M. Amédée Wend, 1820-24.

TENNESSÉE, riv. des Etats-Unis, naît en Virginie, traverse l'Etat de son nom, puis le N. de l'Alabama et l'O. du Kentucky, et se jette dans l'Ohio, à 120 kil. de Nashville, après avoir baigné, dans son cours de 1,050 kil., les villes de Knoxville et de Florence. Elle reçoit à Knoxville la *Petite-Tennessée*, qui a 230 kil. de cours.

TENNESSÉE, un des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, au centre, entre ceux de Virginie, de Kentucky et d'Illinois au N., de Missouri et d'Arkansas à l'O., de Mississipi, d'Alabama et de Géorgie au S. de la Caroline du Nord à l'E.; entre 35° et 36° 40′ lat. N., 85° et 92° long. O.; 113,643 kil. carr.; 1,109,847 hab., dont 275,784 esclaves avant 1863. Ch.-lieu, *Nashville*. Sillonné par les monts Cumberland, arrosé par la Tennessée qui lui donne son nom, et par le Mississipi qui le limite à l'O.; très-fertile en blé, maïs, pommes de terre, coton, tabac, canne à sucre. Mines de cuivre (30,000 tonnes par an). Elève de chevaux et de bétail. Climat tempéré. Au S.-E., vit la tribu indigène des Cherokees. — Donné par Charles II, en 1664, au comte de Clarendon et à quelques autres propriétaires, ce pays ne fut sérieusement colonisé qu'en 1765 par des émigrants de la Caroline du Nord et de la Virginie. Détaché de la Caroline en 1790, il ne fut admis dans l'Union qu'en 1796. Le pouvoir exécutif est confié à un gouverneur, élu pour 2 ans par le peuple. La législature se compose d'un Sénat de 25 membres, et d'une Chambre des représentants de 75 membres, élus tous pour 2 ans. Tout citoyen blanc libre et en résidence dans l'Etat depuis plus de 6 mois, est électeur et éligible. L'Etat envoie au Congrès 2 sénateurs et 8 représentants. B.

TENNIS. *V.* TENEZ.

TENNSTADT, v. des Etats prussiens (Saxe), à 20 kil. N.-E. de Langensalze; 3,000 hab. Source sulfureuse et bains. Patrie de J.-A. Ernesti.

TENOCHTITLAN. *V.* MEXICO.

TÉNOS, auj. *Tine* ou *Tino*, île de la mer Egée, une des Cyclades, entre Micone et Andros. On la nommait aussi *Hydrussa* et *Ophiusa*. Elle produisait de bon vin.

TENQUIN (GROS-). *V.* GROS-TENQUIN.

TENSA. *V.* THENSA.

TEN-SIO-DAI-TSIN, dieu du Japon, créa le monde et la terre, et régna 25,000 ans. C'est de lui que descendent les dynasties qui ont régné sur le Japon. Dans son temple d'Icié, il a pour symbole un miroir.

TENSYFT ou OUED-MARAKCH, riv. de l'empire du Maroc, sort de l'Atlas, coule au S.-O., puis au N.-O., passe non loin de Maroc, et se jette dans l'Atlantique à 32 kil. S. de Safi; cours de 400 kil.

TENTUGAL, brg de Portugal (Beïra), à 17 kil. O.-N.-O. de Coïmbre; 2,000 hab. Titre de comté appartenant à la maison de Cadaval.

TENTYRA ou TENTYRIS. *V.* DENDERAH.

TENZEL (Guillaume-Ernest), philosophe et numismate, né en 1659 à Arnstadt en Thuringe, m. en 1707, fit ses études à Wittemberg, devint en 1685 professeur au gymnase de Gotha, puis conservateur du cabinet des médailles et du musée de cette ville et historiographe de Saxe. Outre des dissertations insérées dans les *Acta eruditorum* de Leipzig, on a de lui : *Exercitationes selectæ*, Leipzig, 1692, in-4°; *De ritu lectionum sacrarum*, Wittemberg, 1685, in-4°; *Entretiens mensuels*, en allemand, Leipzig, 1689-98, 10 vol. in-8°, le plus ancien, dit-on, des journaux littéraires de l'Allemagne; *Saxonia numismatica*, Francfort, 1705, 8 part. in-4°, en latin et en allemand, etc.

TEOCALLIS, nom de pyramides analogues à celles d'Egypte et que l'on trouve en Amérique. Les principales sont celles d'Otumba, de Palenque, de Mitla, de Cholula, de Téotihualcan, etc. La base, élevée sur un plan carré, est en pierres et quelquefois en briques revêtues d'un enduit solide, poli et ferrugineux. Le soubassement présente sur ses faces un ou plusieurs escaliers fort larges, par lesquels on arrive à une surface étendue. Le sommet est occupé par la *cella* ou maison de Dieu, devant la porte de laquelle se faisaient les sacrifices humains à la vue de la population.

TÉOS, auj. *Sedchidchik*, ville et port de l'ancienne Asie-Mineure (Ionie), sur la côte S.-E. de la presqu'île de Clazomène. C'était une des 12 cités de la confédération ionienne. Patrie d'Anacréon.

TÉOTIHUALCAN, v. du Mexique (dép. de Toluca), à 36 kil. N.-E. de Mexico; 4,000 hab. A 2 kil. de là, on voit un *teocalli* (*V. ce mot*) qui occupe une superficie de 3,600 mèt. car., et entouré de 200 plus petits.

TÉPASA. *V.* TIPASA.

TÉPHRAMANCIE, divination par la cendre du feu qui avait consumé les victimes d'un sacrifice.

TÉPHRICE, appelée aussi *Nicopolis*, v. de Cappadoce, fondée par Pompée, sur le Lycus; auj. *Devrighi*.

TÉPIC, v. du Mexique (Xalisco), à 200 kil. N.-O. de Guadalaxara; 10,000 hab.

TÉPIDAIRE, *Tepidarium*. *V.* BAINS CHEZ LES ROMAINS.

TÉPLITZ. *V.* TŒPLITZ.

TÉPLYARES, peuple de l'Oural, formé du mélange de diverses tribus ouraliennes et tchérémisses, et refoulé des pays de Kazan et d'Astrakhan par la conquête russe.

TEPOSCOLULA. *V.* au *Supplément*.

TER, anc. *Alba*, riv. d'Espagne, prend sa source dans les Pyrénées, coule au S., puis au N.-E., passe à Girone, et se jette dans la Méditerranée à 35 kil. E de cette ville; cours de 180 kil. Sur ses bords, le maréchal de Noailles battit les Espagnols, en 1694.

TERAMO, anc. *Interamna* ou *Interamnum Prætutiorum*, v. du royaume d'Italie, ch.-l. de la prov. de son nom, à 24 kil. S.-E. d'Ascoli, 343 kil. N. de Naples, au confluent du Vezzola et du Trontino; 16,236 hab. Evêché. Cour criminelle, tribunal civil. Ruines romaines. Tanneries, fabr. de crème de tartre. *V.* le *Supplément*.

TERAMO (Jacques de). *V.* PALLADINO.

TÉRATOSCOPIE, divination par l'apparition des monstres, des prodiges, des spectres et des fantômes.

TERBURG (Gérard), peintre de portraits et de genre, né en 1608 à Zwoll (Over-Yssel), de parents distingués, m. en 1681. Son père, peintre d'histoire, qui avait habité quelque temps Rome, lui donna les premières leçons de peinture. Il alla ensuite à Harlem continuer l'étude de son art, puis visita l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, et la France, laissant partout des preuves de son talent comme portraitiste et comme peintre d'intérieurs. Les négociations pour la paix européenne l'ayant attiré à Munster en 1646, il réunit dans un grand tableau, qui appartient auj. au comte Demidoff, les images de tous les plénipotentiaires; Jonas Suiderhoef a très-habilement gravé ce morceau. L'ambassadeur d'Espagne au congrès emmena Terburg à Madrid : le roi et beaucoup de grands seigneurs posèrent devant lui. Il quitta l'Espagne pour Londres, puis vint passer quelque temps à Paris; enfin, fatigué de son existence errante, il retourna dans l'Over-Yssel, épousa une de ses nièces, et devint bourgmestre de Deventer. Il peignait le portrait avec une rare élégance : ses scènes d'intérieur, d'une couleur pleine de vigueur et d'harmonie, nous introduisent toujours dans de riches maisons; il excellait à peindre les étoffes, et principalement le satin blanc et le velours. Le Louvre possède quatre tableaux de sa main. A. M.

TERCEIRE, île du groupe des Açores, au N.-O. de San-Miguel; 590 kil. car.; 40,000 hab. Ch.-l., *Angra*. Sol montagneux, mais bien arrosé, et fertile en céréales, lin, vin. Fréquents tremblements de terre. Près d'Angra est le mont Brazil, ancien cratère volcanique. Sources d'eaux chaudes. Victoire navale de Santa-Cruz sur Philippe Strozzi, 1582.—Terceire fut, de 1829 à 1833, pendant l'usurpation de Don Miguel, le siége du gouvernement de Dona Maria.

TERCERO (RIO-), riv. du Rio-de-la-Plata, naît à 90 kil. S.-O. de Cordova, coule au S.-E., et se jette dans le Parana, en se réunissant au Carcarana, à 100 kil. au-dessous de Santa-Fé; cours de 750 kil.

TÉRÉDON ou TÉRIDOTIS, anc. ville de Chaldée, près de l'embouchure de l'Euphrate, à peu de distance du lieu où est auj. Bassorah.

TÉRÉE, roi de Thrace. *V.* PHILOMÈLE.

TÉREK, riv. de Russie (région Caucasienne), naît au mont Kasbek dans le Caucase central, coule au N.-O.,

puis de l'O. à l'E. dans toute la partie S. et E. du gouvernement de Stavropol, baigne Wladikaukas, Iekaterinograd, Mozdok, et se jette par plusieurs branches dans la mer Caspienne, près de Kizliar; cours de 500 kil. *V.* le *Supp.*

TÉRENCE, *Publius Terentius Afer*, poëte comique latin, né à Carthage en 192 av. J.-C., m. vers 159. Enlevé très-jeune par des pirates, il fut vendu comme esclave, et amené à Rome. Son maître, le sénateur Térentius Lucanus, l'affranchit, et lui fit donner une éducation libérale. A 26 ans, Térence présenta aux édiles une comédie, qui fut jouée aux jeux Mégalésiens, et dont le succès excita la jalousie de quelques poëtes. Scipion Emilien et Lélius admirent le jeune auteur dans leur intimité; on prétendit même qu'ils travaillaient à ses ouvrages : Térence, dans le prologue d'une de ses comédies, *les Adelphes*, relève cette accusation comme un éloge. Après avoir donné en sept ans 6 comédies, qui toutes réussirent, sauf une que le peuple abandonna pour des funambules, puis pour des gladiateurs, Térence alla faire un voyage d'étude en Grèce. Il y recueillit des manuscrits de Ménandre, et composa même quelques pièces nouvelles; mais le vaisseau qui portait ses trésors littéraires fit naufrage, et le poëte perdit tout; il éprouva un si vif chagrin, qu'il tomba malade, et mourut à Leucade ou à Stympha. Nous avons encore les 6 comédies qu'il fit jouer; ce sont : l'*Andrienne*, son début, représentée l'an 587 de Rome, 166 av. J.-C., et imitée par Baron; l'*Hécyre* (belle-mère), 588 de Rome; *Phormion*, 592 de Rome, beaucoup imitée par Molière dans les *Fourberies de Scapin*; l'*Eunuque*, même année que la précédente; et les *Adelphes*, 593 de Rome, dont Molière tira l'*Ecole des Maris*. Le talent de Térence se ressent de la société aristocratique qu'il fréquentait; mais il manque de verve et de force comique : c'est ce qui l'a fait appeler par César *Demi-Ménandre*. Son grand mérite est la vérité des caractères et des mœurs, la pureté et l'élégance du style. Il a presque toujours imité d'assez près Ménandre, mais souvent en fondant plusieurs pièces en une seule : de là une double intrigue, et une complication d'incidents qui prouve moins le talent que le manque d'invention. Térence a été très-goûté chez les modernes. Les principales éditions de ses comédies sont celles de Venise, 1471; de Milan, 1481; des Juntes, Florence, 1505, 1517, 1585; des Aldes, Venise, 1507, 1521, 1575; de Robert Estienne, Paris, 1541; *Ad usum Delphini*, Paris, 1675; de Bentley, Cambridge, 1726; de Barbou, Paris, 1753; de Westerhovius, Zeune, et Bruns, Halle, 1801; de Bothe, Berlin, 1816; de Perlet, Leipzig, 1821, 3 vol. in-8°; de Rossio, Milan, 1822, 3 vol. in-8°; de Lemaire, dans sa *Bibliothèque latine*, 1828, 3 vol. in-8°. Elles ont été traduites en prose par Lancelot, Nicole, et Lemaistre de Sacy, 1647; par Roger Sibour, Strasbourg, 1684, in-12; par Mme Dacier, 1688; par Lemonnier, 1771, reproduit dans le *Théâtre des Latins* de Duval, 1820, 3 vol. in-8°; par M. Alf. Magin, traduct. aussi fidèle qu'élégante, dans la collection Nisard, gr. in-8°; nouvelle édit. 1845, in-12; par Amar, dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, 1830-31, in-8°; par M. Collet, Paris, 1845, in-12; en vers, par Duchesne, 1806. 2 vol. in-8°; par Bergeron, 1834, 2 vol. in-8°. *V.* Brix, *de Plauti et Terentii prosodia*, Breslau, 1841, in-8°. D—R.

TERENTE, *Terentum*, endroit du Champ-de-Mars de l'anc. Rome, où l'on célébrait une partie des Jeux Séculaires. Il était dans la partie N., au bord du Tibre.

TÉRENTIA, dame romaine, épousa Cicéron vers l'an 676 de Rome, 77 av. J.-C., et en eut Tullia. En engageant, dit-on, son époux à déposer contre Clodius, accusé d'avoir violé les mystères de la Bonne Déesse, et le poussant à punir de mort les complices de Catilina, elle souleva contre lui les inimitiés dont il fut plus tard victime. Femme hautaine, ambitieuse, prodigue, Cicéron divorça d'avec elle en l'an 46, parce qu'il reconnut qu'elle avait dissipé les biens de la communauté. L'année même de ce divorce, Térentia épousa l'historien Salluste, puis, à la mort de Salluste, l'orateur Messala Corvinus, et, après lui, Vibius Rufus, qui fut consul sous Tibère. Elle mourut à 103 ans, ou même, selon quelques-uns, à 117 ans.

TÉRENTIANUS MAURUS, poëte didactique latin, né en Afrique, vivait sans doute sous Nerva et Trajan. Il a laissé un poëme en 4 livres sur les lettres de l'alphabet, les syllabes, les pieds, et les mètres (*Carmen de litteris, syllabis, pedibus et metris*), publié pour la 1re fois à Milan par G. Merula, 1497, inséré dans le *Corpus postarum* de Maittaire, dans les *Grammatic. lat. auctores antiqui* de Putschius, et édité séparément à Francfort, 1584, in-8°, et par D.-J. Van Lennep, Trèves, 1825, in-4°. Térentianus y parle de chaque mètre dans ce mètre même, réunissant ainsi l'exemple et le précepte; il manie, avec un art qui ne manque pas d'élégance, un sujet aussi sec, et semble avoir eu beaucoup de crédit chez les Anciens. Les auteurs de métriques et de grammaires renvoient fréquemment à lui. D—R.

TÉRENTILLUS ARSA (Caïus), tribun du peuple de l'anc. Rome, l'an 292 de la ville, 461 av. J.-C., voulant faire cesser l'arbitraire des juges patriciens et les incertitudes de la jurisprudence, demanda que dix hommes fussent nommés pour rédiger et publier un Code de lois. Après une vive et longue opposition du sénat, cette proposition fut adoptée, et trois commissaires furent envoyés à Athènes, ou peut-être seulement dans les villes grecques de l'Italie, où ils recueillirent les meilleures lois, que dix magistrats, sous le nom de *Décemvirs*, mirent en ordre et soumirent à l'approbation des comices, 450. O.

TERGESTE, anc. v. de l'Istrie; auj. *Trieste*.

TERGLOU (Mont), le point culminant des Alpes Juliennes (3,398 mèt.), à leur jonction avec les Alpes Caniques, dans les Etats autrichiens (Carniole), à 20 kil. S. de Villach.

TER-GOES. *V.* GOES.

TER-GOUW. *V.* GOUDA.

TERGOVIST ou TIRGOVIST, v. de Valachie, ch.-l. du district de Dumbovitza, à 90 kil. N.-O. de Bukharest; 5,000 hab. Résidence des waivodes de Valachie avant 1698.

TÉRIM, ville d'Arabie (Hadramaout), à 400 kil. E. de Sana. Fabr. de châles.

TÉRINE, *Térina*, anc. ville d'Italie (Brutium), sur un golfe de son nom; auj. *Santa-Eufemia*.

TERLIZZI, *Turricium*, v. du royaume d'Italie (Prov. de Bari), à 20 kil. S.-E. de Trani, 28 de Barletta; 10,000 hab. Evêché. Vieux château.

TERLON (Hugues de), diplomate, né à Toulouse, au commencement du XVIIe siècle, fut gentilhomme de la maison de Mazarin. Chargé d'une mission vers Charles X, roi de Suède, il devint ambassadeur à Stockholm, 1655-62, sur la demande du roi, travailla à la paix entre la Suède et le Danemark en 1658 et 1660, et excita Frédéric III de Danemark à se débarrasser de la noblesse. Il fut chargé d'une seconde ambassade en 1664; le marquis de Pomponne lui fut associé en 1666, et ils ne réussirent qu'à obtenir la neutralité de la Suède. Nommé ensuite ambassadeur à Copenhague, il y resta jusqu'à la fin de 1675. On a de lui des *Mémoires*, Paris, 1681, 2 vol. in 12, comprenant ses négociations de 1656 à 1661; quoique mal écrits, ils sont importants. A. G.

TERMAGANT, nom donné, au moyen âge, à une idole qu'on croyait adorée des mahométans, et invoquée par les enchanteurs.

TERME, *Terminus*, Dieu latin, protecteur des limites. Originairement, son image était un bloc de pierre brut; plus tard, on lui donna la forme d'un pilier à tête humaine, quelquefois avec des bras. Numa fit placer, le premier, des bornes dans les champs pour séparer les propriétés, et les consacra à Jupiter Terminus; on les appelait *Termes*, et souvent ce n'était qu'un tronc d'arbre. Quand Tarquin le Superbe voulut bâtir à Jupiter un temple sur le Capitole, les statues de Terme et de la Jeunesse résistèrent à tous les efforts qu'on fit pour les enlever : les augures interprétèrent ce présage, en disant que la jeunesse de Rome serait éternelle, et que ses frontières ne reculeraient jamais. On célébrait tous les ans la fête du dieu Terme (*V. l'art. suivant*). B.

TERMINALES, *Terminalia*, fête du dieu Terme chez les anc. Romains. On la célébrait dans les champs; les Termes ou bornes agraires servaient d'autels, où l'on offrait des gâteaux de froment, des grains, des fruits, des rayons de miel, et un agneau ou une jeune truie. Les Terminales revenaient annuellement le VII des calendes de mars (23 février); leur institution remontait au roi Numa. C. D—Y.

TERMINI, anc. *Himerenses Thermæ*, v. forte de Sicile, port à l'embouchure de la riv. de son nom dans la mer Tyrrhénienne, à 39 kil. S.-E. de Palerme; 25,793 hab. Belle cathédrale, collége royal, école de navigation. Eaux thermales. Pêche d'anchois et de sardines. Commerce de fruits, blé, amandes, cantharides, etc. Aux environs, sur le mont Calogero, sont quelques vestiges de l'anc. *Himère*.

TERMONDE ou DENDERMONDE, ville de Belgique (Flandre Orientale), au confluent de la Dendre et de l'Escaut, à 26 kil. E. de Gand; 18,500 hab. Trib. de 1re instance et de commerce, collége, académie de dessin, bibliothèque. Fabr. de linages, toiles, cordages, papier, savon, huile, etc. Commerce de graines oléagineuses, chanvre, lin. La citadelle, très-forte, fut en vain assiégée par les

Français dans l'invasion de 1667, mais ils la prirent en 1745.

TERMYLES. *V.* LYCIE.

TERNATE, île de la mer et de l'archipel des Moluques, près de la côte O. de Gilolo, par 0° 18' lat. N., et 124° 59' 45" long. E.; 18 kil. sur 9; ch.-l., *Maleya*. Un sultan indigène la gouverne, sous la suzeraineté de la Hollande, qui en a fait le ch.-l. d'une résidence comprenant sous sa dépendance les îles de Halmahera, Makian, Kayo, Batchian, Morotay, Motir, Mysol, Ouby, Xulla, Salouatty, Waygaun, et partie des Célèbes. 95,184 hab. Sol très-fertile, avec un volcan en activité, qui a fait de grands ravages en 1840.

TERNAUX (Guillaume-Louis), célèbre manufacturier, né à Sedan en 1765, m. en 1833. Chef, à 16 ans, d'une fabrique de draps où son père avait éprouvé des pertes, il répara le mal à force de talent et d'activité. Officier municipal à Sedan, en 1792, il se trouva compromis lorsque l'Assemblée nationale voulut faire arrêter La Fayette, et il émigra en Allemagne. Rentré en France après la chute de Robespierre, il s'occupa du tissage des laines et de la fabrication des draps, créa de grands établissements à Sedan et à Louviers, dota l'industrie française des cachemires que l'on a appelés *Cachemires-Ternaux*, introduisit en France les chèvres du Thibet, et fit à St-Ouen, près Paris, des expériences, qui réussirent peu, pour la conservation des blés dans des silos. Il fut député de Paris en 1818 et en 1817. Sa fortune, compromise en 1823 par une loi qui imposait les matières premières venant de l'étranger, éprouva encore de graves atteintes à la révolution de 1830, et il mourut après avoir perdu toute son opulence.

TERNES ou THERNES, village autrefois dépendant de Neuilly (Seine), et réuni à Paris en 1860.

TERNEUSE, v. forte du royaume de Hollande (Zélande), sur un bras de l'Escaut, au S.-E. de Middelbourg; 1,200 hab. Un canal la joint à Gand depuis 1829.

TERNI, anc. *Interamna*, v. du roy. d'Italie (Pérouse), sur une île de la Néra, à 28 kil. S.-S.-O. de Spolète; 12,818 hab. Evêché. Restes d'un ancien amphithéâtre, de temples et de bains. Commerce de vins, et de raisins secs. On remarque aux environs la belle cataracte de la Marmora, formée par le Velino, et tombant d'une hauteur de 165 mètres.

TERNOIS (LE), *Terganensis* ou *Tarnensis pagus*, petit pays de l'anc. France, compris auj. dans le département du Pas-de-Calais.

TERNOVA. *V.* TIRNAVA.

TÉROUANNE. *V.* THÉROUANNE.

TERPANDRE, poëte et musicien grec, né dans l'île de Lesbos vers l'an 676 av. J.-C., ajouta 3 cordes à la lyre, qui jusqu'alors n'en avait eu que 4, fut plusieurs fois vainqueur aux Jeux Olympiques, apaisa par ses chants une sédition à Sparte, fixa le chant convenable aux poésies d'Homère, introduisit de nouveaux rhythmes dans la poésie, et inventa, dit-on, la *scolie* ou chanson de table. Aucun de ses ouvrages ne nous est parvenu.

TERPSICHORE, c.-à-d. *qui charme par la danse*, Muse qui présidait à la danse et au chant du chœur. On la représentait couronnée de guirlandes ou d'un diadème, et tenant une lyre.

TERRACINE, anc. *Anxur*, ville des Etats de l'Eglise, port de pêche sur le golfe de son nom formé par la Méditerranée, à l'extrémité S.-E. des Marais-Pontins, à 100 kil. S.-E. de Rome; 5,000 hab. Evêché. On remarque la cathédrale, bâtie sur les ruines d'un temple d'Apollon, un palais bâti par Pie VI, le palais épiscopal, et les ruines d'un palais de Théodoric. C'est la dernière ville des Etats romains sur la route de Naples. Elle fut bâtie par les Volsques, et prise par les Romains en 406 av. J.-C. Les flottes romaines y stationnaient, quand le mauvais temps les chassait de Misène. Prise par les Français en 1798. — Le canal de Terracine fait communiquer le canal Pie des Marais-Pontins avec la Méditerranée.

TERRAGE, droit qu'avaient les seigneurs féodaux de prendre en nature une partie des fruits provenus sur les terres de leur dépendance.

TERRANOVA, v. de Sicile, dans la prov. et à 61 kil. S.-S.-E. de Caltanisetta, port à l'embouchure de la riv. de son nom dans la Méditerranée; 10,400 hab. Ch.-l. d'arrondissement. Belles églises. Commerce actif : grains, fruits, huile, etc. Fondée au XIII^e siècle par Frédéric II.

TERRANOVA, ville du royaume d'Italie (Province de Reggio), à 22 kil. N.-O. de Gerace; 883 hab. Ruinée par le tremblement de terre de 1783.

TERRANOVA OU CIVITA, anc. *Olbia*, v. do l'île de Sardaigne, à 36 kil. E. de Tempio; 2,000 hab. Evêché, dit de Civita-et-Ampurias.

TERRASSON (l'abbé Jean), littérateur, né à Lyon en 1670, m. en 1750, fut nommé en 1721 professeur de philosophie grecque et latine au Collége de France, et fit partie de l'Académie Française, 1732, et de l'Académie des Sciences, 1707. Dans la querelle sur la prééminence des anciens et des modernes, il prit parti pour ces derniers. Le système de Law, en faveur duquel il écrivit, l'enrichit d'abord et le ruina ensuite. Sur la fin de sa vie, il perdit la mémoire. On a de lui, entre autres écrits : *Trois lettres sur le nouveau système de finances*, 1718, in-4°; *Séthos, Histoire ou Vie tirée des monuments-anecdotes de l'anc. Egypte*, 1731, 3 vol. in-12, espèce de roman politique et moral, médiocre, sans intérêt, mais où l'on trouve quelques belles pages et des détails curieux sur les Egyptiens. — Ses deux frères, André, né en 1668, m. en 1723, et Gaspard, né en 1680, m. en 1752, tous deux Oratoriens, eurent de la réputation comme prédicateurs; les *Sermons* du premier furent publiés en 1726, 4 vol. in-12, et ceux du second en 1749, 4 vol. in-12.

TERRASSON (Mathieu), cousin des précédents, né à Lyon en 1669, m. à Paris en 1734, travailla pendant 5 ans au *Journal des Savants*, se fit un nom comme jurisconsulte, et donna des consultations qui lui valurent le surnom de *Plume dorée*. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1737, in-4°.

TERRASSON (Antoine), fils du précédent, né à Paris en 1705, m. en 1782, fut d'abord avocat, puis censeur royal, avocat du clergé de France, professeur de droit canon au Collége de France. On a de lui, entre autres écrits, une *Histoire de la jurisprudence romaine, son origine et ses progrès jusqu'à présent*, Paris, 1750, in-fol., qui eut du succès quoique médiocre. Il était passionné pour la musique, et écrivit une dissertation historique sur la vielle, 1741, in-12, réimprimée dans ses *Mélanges d'histoire, de littérature, de jurisprudence et de critique*, 1768, in-12.

TERRASSON, ch.-l. de canton (Dordogne), arr. et à 32 kil. N. de Sarlat, sur la Vézère; 1,700 hab. Exploitation de houille; commerce de truffes.

TERRAY (l'abbé Joseph-Marie), contrôleur-général des finances, né à Boen (Forez) en 1715, m. en 1778, fit ses études au collége de Juilly, et devint conseiller-clerc au parlement en 1736. Une vie calme et laborieuse le fit considérer au palais; mais, un oncle lui ayant laissé un opulent héritage, il changea de mœurs et de caractère. D'un extérieur ignoble et repoussant, il avait en revanche une santé de fer et beaucoup d'esprit. Lors de la démission des membres du parlement, 1755, il s'acquit la protection de Mme de Pompadour, en séparant sa cause de celle de ses collègues, et en travaillant ensuite à la ruine des Jésuites. Dès lors, songeant à devenir contrôleur-général, il ne seconda L'Averdy et Maynon d'Yvvau, dont il convoitait la place, que pour mieux faire apercevoir à Louis XV les fautes de ces ministres; il plut beaucoup au roi en prenant une grande part au fameux arrêt du conseil de 1764, qui autorisait l'exportation des grains à l'étranger, espèce de monopole accordé à une compagnie de capitalistes cupides dont il faisait partie; enfin sa popularité illégitime le fit arriver en 1769 au contrôle des finances. Aussi embarrassé, mais moins probe que ses prédécesseurs, il porta la main sur la caisse d'amortissement, et, avec une impudence et une audace de pirate, tomba sur les fermiers-généraux, les banquiers, les rentiers viagers, et les pensionnaires de l'État, supprima la compagnie des Indes, et puisa jusque dans les tontines du peuple. Après le coup d'État frappé par Maupeou sur les parlementaires, Terray put faire enregistrer sans opposition les lois fiscales qui soumettaient à une imposition toutes les charges, même celles de la Maison du roi, et qui révoquaient les remboursements des aliénations du domaine royal. Au milieu des banqueroutes, des suicides, et d'un mécontentement général, il insultait encore à la misère publique par le plus cynique langage et le luxe le plus effréné. Il révoqua en 1770 l'autorisation d'exporter les grains à l'étranger, mais ne créa pas cette entreprise qu'on a nommée le *Pacte de famine* (*V.* FAMINE — PACTE). A l'avénement de Louis XVI, il tomba avec Maupeou et les autres ministres, 1774, et dans sa retraite, s'occupa surtout de la spéculation sur les grains. Terray avait plusieurs des talents d'un habile ministre des finances; mais sans moralité, sans probité, sans honneur d'aucune espèce, il ajouta encore au scandale, aux hontes et aux misères du règne de Louis XV. On a sous son nom des *Mémoires*, rédigés par Coquereau, Londres, 1776, 1 vol. in-8°. *V.* P. Clément, *Portraits historiques*, Paris, 1856.

TERRE (La), *Tellus*, divinité des anc. Grecs et des anc. Romains, identifiée par quelques auteurs avec Cybèle, était la femme d'Uranus ou le Ciel, et la mère de l'Océan,

des Titans, des Géants, des Cyclopes, de Japet, de Rhéa, de Thémis, de Mnémosyne, de Téthys, de Cronos ou Saturne.

TERRE (La BASSE-). *V.* BASSE-TERRE.

TERRE D'ALLEMAGNE, anc. pays de France (Alsace), compris auj. dans le départ. du Bas-Rhin.

TERRE AUSTRALE DU SAINT-ESPRIT. *V.* HÉBRIDES (NOUVELLES-).

TERRE DE BARI. *V.* BARI.

TERRE-FERME, nom donné : 1° à la partie de l'Amérique du S. qui forma ensuite la Colombie, depuis la rivière de Chagres jusqu'au golfe de Darien, par opposition aux îles que Colomb avait précédemment découvertes; 2° aux provinces continentales de l'anc. république de Venise, le Dogado, le Padouan, la Polésine de Rovigo, le Véronèse, le Vicentin, le Brescian, le Bergamasque, le Crémasque, les pays de Trévise, Feltre, Bellune et Cadore, le Frioul, et l'Istrie.

TERRE DE FEU. *V.* FEU.

TERRE DE LABOUR. *V.* LABOUR.

TERRE-NEUVE, en anglais *Newfoundland*, île anglaise de l'Amérique du N., dépendant de la Nouvelle-Bretagne, dans l'Atlantique, à l'E. du golfe St-Laurent et près du Labrador; entre 47°-52° lat. N., et 55°-62° long. O.; 600 kil. sur 275; 122,638 hab., répandus sur les côtes, qui offrent beaucoup de baies et quelques ports assez bons; l'intérieur est inhabité. Ch.-l., *St-John*. Climat froid et brumeux. Sol stérile, couvert de neige pendant la moitié de l'année. A l'E. et au S.-E. de l'île est le *Banc de Terre-Neuve*, long de 1,000 kil. sur 300 de large, où chaque année 2,500 navires viennent pêcher la morue. Le pays produit une forte race de chiens à poils soyeux, et très-habiles à nager. — Terre-Neuve forme un gouvernement colonial avec Anticosti, le Labrador, et le Maine oriental. Elle fut découverte par Sébastien Cabot en 1497; J. Verazzani en prit possession au nom de la France dès 1525, mais on n'y créa d'établissement qu'en 1604. Le traité d'Utrecht, 1713, la donna à l'Angleterre; mais, en vertu des traités de Paris, 1763, et de Versailles, 1783, la France a gardé le droit de pêche sur le grand banc, au N. et à l'O. B.

TERRE D'OTRANTE. *V.* OTRANTE.

TERRE DES PAPOUS. *V.* PAPOUASIE.

TERRE-SAINTE. *V.* PALESTINE.

TERRES ANTARCTIQUES et ARCTIQUES. *V.* ARCTIQUES, et, au *Supplément*, ANTARCTIQUES.

TERREUR (La), nom donné au régime qui pesa sur la France, pendant la Révolution, depuis le 31 mai 1793, date de l'arrestation des Girondins, jusqu'au 9 thermidor (27 juillet 1794), jour de la chute de Robespierre. Les principaux actes du pouvoir, qui appartint durant cette période au parti de la Montagne et au Comité de salut public, furent: la promulgation de la *Constitution de 93* (*V. ce mot*), la loi des *Suspects* (*V. ce mot*), l'établissement du culte de l'*Être suprême* (*V. ce mot*) et de la *Raison* (*V. ce mot*). Les principales victimes des proscriptions de cette époque furent: la reine Marie-Antoinette, Mme Elisabeth, les Girondins, le duc d'Orléans (Philippe-Egalité), les Hébertistes, Danton, Desmoulins, André Chénier, Roucher, Bailly, Mme Roland, Lavoisier, etc.

TERRIBLE (Mont), ou mieux *Terri*, montagne de Suisse (Berne), au S.-E. de Porentruy; 747 mèt. de hauteur. — Sous la 1re République française, on forma des principautés de Montbéliard et de Porentruy un département du *Mont-Terrible*, ch.-l., Porentruy, réuni ensuite à celui du Haut-Rhin, dont il fut détaché en 1814; il a formé une partie du canton suisse de Berne et de l'arrond. français de Montbéliard.

TERRIER, registre tenu par les seigneurs féodaux, et qui contenait les noms de ceux qui relevaient de leur *terre*, avec les cens et rentes qu'ils devaient.

TERRIERS (Chambre des). *V.* CHAMBRE.

TERRIPAVIUM. *V.* TRIPUDIUM.

TERRITOIRES, nom donné, dans les Etats-Unis, aux nouvelles provinces acquises par achat, cession ou conquête. Les Territoires envoient au Congrès, jusqu'à l'époque de leur admission dans la Confédération, des délégués qui n'ont pas le droit de voter. Quand un Territoire a 60,000 hab., il peut être érigé en Etat. Il y a auj. (1862) 10 Territoires dans l'Union américaine, sans compter le Territoire Indien (*V. le mot suivant*).

TERRITOIRE INDIEN OU OCCIDENTAL, vaste pays situé dans l'Amérique du Nord, à l'O. des Etats-Unis, et destiné par le gouvernement de ce pays à servir de refuge aux tribus indiennes expulsées de tous les Etats et Territoires adhérant à l'Union; 70 à 80 tribus environ occupent maintenant ce Territoire; elles se gouvernent librement; le gouvernement des Etats-Unis n'intervient qu'en cas de guerre intérieure ou de désordres sur les frontières. Le climat est généralement sain et le sol productif. Des missions chrétiennes sont établies sur plusieurs points. Les principales de ces tribus sont les *Chickassaws*, les *Creeks*, les *Cherokees*, les *Osages* : une partie des derniers est nomade, mais les autres sont agriculteurs, et les Chickassaws ont un gouvernement représentatif.

TERRORISTES, partisans ou agents du régime de la Terreur. (*V. ce mot.*)

TERTULLIEN, *Quintus Septimius Florens Tertullianus*, docteur de l'Eglise, né à Carthage vers 160, m. vers 245, était païen, quand, touché de la constance des martyrs, il embrassa tout à coup le christianisme, dont il défendit la cause avec force et dignité dans une admirable Apologétique (*Apologeticus*). Pendant un séjour à Rome, vers 204, témoin des jeux que fit célébrer l'empereur Septime-Sévère, il composa un traité contre les spectacles (*de Spectaculis*), et, par son rigorisme, déplut au clergé romain. De retour en Afrique, il tomba dans l'hérésie des Montanistes, et, bravant les censures de l'Eglise, porta le pallium ou manteau des philosophes. Quoique séparé de l'Eglise, il ne cessa de la défendre par ses ouvrages. Quand il quitta le montanisme, il fonda une secte nouvelle. Tous les ouvrages de Tertullien sont écrits en latin; nous avons de lui 32 traités, et on en a perdu au moins 18, dont quelques-uns écrits en grec. Le style de Tertullien est plein d'énergie, de vivacité, d'éclat et d'élévation, mais dur, et hérissé de locutions africaines. Outre l'Apologétique, traduite en français par Meunier, 1822, in-12, et le Traité des spectacles, on distingue encore parmi ses ouvrages deux livres contre les Gentils (*Ad Nationes*), réfutation solide en faveur des chrétiens; un traité contre les Juifs (*Adversus Judæos*), modèle de controverse; cinq livres contre Marcion (*Adversus Marcionem*), composés depuis sa chute, un des trésors de l'ancienne théologie, etc. La meilleure édition de ses *Œuvres complètes* est celle de Rigault, Paris, 1628 et 1664, ou Venise, 1746, in-fol. *V.* Charpentier, *Etude historique et littéraire sur Tertullien*, Paris, 1839, in-8°.

TÉRUEL, v. d'Espagne (Aragon), ch.-l. de la prov. de son nom, près du confluent du Guadalaviar et de l'Alfambra, à 220 kil. E. de Madrid, 168 S. de Saragosse; 10,430 hab. Evêché suffragant de Saragosse. On y remarque la cathédrale, et les restes d'un aqueduc romain. Fabr. de lainages, toiles, chaussures, poterie; teintureries, tanneries. Alphonse II enleva cette ville en 1171 aux Maures, qui en avaient fait une place importante. Elle fut pillée par Pierre le Cruel en 1365. — La prov. de Téruel, entre celles de Huesca au N., de Saragosse au N.-O., les capitaineries-générales de Valence à l'O., au S. et au S.-E., et de Catalogne à l'E., a 238,628 hab. Traversée par la Sierra de Albaracin, et arrosée par le Guadalaviar et le Guadalupe; superf., 14,229 kil. carrés.

TERUNCIUS, petite monnaie d'argent des anciens Romains. Elle valait un quart d'as, et finit par n'être plus qu'une monnaie de compte.

TESCATLIBOCHTLI ou TLALOCHI, dieu des Mexicains, était le vengeur des crimes, le dispensateur de tous les fléaux. Son idole, d'un granit noir et luisant, parée de rubans, le représentait avec des anneaux d'or et d'argent à la lèvre inférieure, un gros lingot d'or sur la poitrine, des chaînes d'or aux bras, une émeraude sur le nombril, 4 flèches dans la main droite, et un miroir d'or orné de plumes dans la gauche. Trois fois par an, on lui sacrifiait des victimes humaines.

TESCHEN ou TIESSIN, v. des Etats autrichiens (Silésie autrichienne), sur l'Olsa et la Bobrek, à 220 kil. N.-E. de Brünn; 6,700 hab. Ch.-l. de cercle; surintendance luthérienne. Ecole latine; gymnase; bibliothèque. Comm. de cuirs, laines, draps, vins, miel, cire. C'était jadis le ch.-l. d'une principauté de même nom. Il y fut conclu, en 1779, entre Marie-Thérèse et Frédéric II, un traité qui mit fin à la guerre de la succession de Bavière par la reconnaissance des droits de la branche palatine. — Le cercle de Teschen, entre la Prusse au N., la Galicie à l'E., la Hongrie au S., la Moravie à l'O., a 200,000 hab. Sol montagneux, arrosé par l'Oder et ses affluents.

TESIN. *V.* TESSIN.

TESSÉ (René DE FROULAI, comte de), né dans le Maine en 1650, m. en 1725, dut à la protection de Louvois, avant de s'être signalé par aucune action d'éclat, le titre de maréchal-de-camp, 1688, le gouvernement d'Ypres, 1691, et les grades de lieutenant-général et de colonel-général des dragons, 1692. Il servit sous Catinat en Italie,

fit lever aux Impériaux le siége de Pignerol, reçut en 1696 la mission de détacher le duc de Savoie de l'alliance autrichienne, ne put d'abord y réussir, mais après des succès de Catinat, signa la paix entre la Savoie et la France ; il fut nommé maréchal de France en 1703, défit les Portugais devant Badajoz, assiégea inutilement Barcelone en 1704, revint en France faire lever aux Piémontais le siége de Toulon, 1707, fut ambassadeur à Rome et à Madrid, 1708, et se retira dans sa vieillesse chez les Camaldules. Grimoard a publié les *Mémoires et Lettres du maréchal de Tessé*, Paris, 1806, 2 vol. in-8°. B.

TESSENDER-LOO, v. de Belgique (Limbourg), à 25 kil. N.-O. d'Hasselt. C'est l'anc. *Toxandria*.

TESSÉRAIRE, *Tesserarius*, soldat qui, dans une armée romaine, recevait du tribun de sa légion le mot d'ordre écrit sur une tessère (*V. ce mot*), et allait le faire connaître de tente en tente. C. D—Y.

TESSÈRE, *Tessera*, dé cubique pour divers jeux de hasard chez les anc. Romains. On en avait 2 ou 3 que l'on jetait sur une table creuse avec un cornet. — *Tessère de milice*, petite planchette de bois sur laquelle les généraux romains, à la guerre, écrivaient les ordres qu'ils donnaient dans le camp. Des soldats allaient les porter (*V.* TESSÉRAIRE). — *Tessère d'hospitalité*, petit morceau de bois, d'os, ou d'ivoire, oblong, sur lequel on inscrivait les noms de deux hôtes; en se quittant, chacun en gardait une moitié, qui servait de signe de reconnaissance dans les familles respectives, et donnait droit d'y être accueilli comme hôte. — *Tessère théâtrale*, petit jeton d'ivoire ou d'airain que les candidats aux magistratures, chez les anciens Romains, distribuaient à leurs partisans, pour occuper, dans les jeux publics, des places qu'ils faisaient garder à cet effet. La tessère portait souvent l'indication de la section et du gradin du théâtre et de l'amphithéâtre où la place était gardée. — *Tessère de gladiateurs*, espèce de petite réglette donnée aux gladiateurs comme signe de distinction, et qu'ils portaient au col; leur nom était gravé dessus, ainsi que l'époque où ils avaient combattu. — *Tessère frumentaire*, marque donnée aux pauvres citoyens pour avoir une ration de blé à l'Annone (*V. ce mot*). C. D—Y.

TESSIER (Alexandre-Henri), agronome, né à Angerville en 1742, m. en 1837, était fils d'un notaire, et s'occupa de bonne heure des sciences naturelles. Nommé directeur de l'établissement rural de Rambouillet, il contribua beaucoup à propager les mérinos en France; membre de l'Académie des Sciences depuis 1783, il rédigea les *Annales d'agriculture* de 1798 à 1817, et fut collaborateur de l'*Encyclopédie méthodique* et du *Dictionnaire des sciences naturelles*. Il a écrit aussi beaucoup d'opuscules sur l'agriculture et l'art vétérinaire, entre autres : *des Maladies des grains ; des Maladies des bestiaux*, etc. Il avait encore étudié la médecine, et donna une thèse *de l'Influence de la douce égalité de l'âme sur la santé*.

TESSIN (Nicodème, comte de), sénateur de Suède et grand-maréchal de la cour, né en 1654 à Nikŏping, m. en 1718, est surtout connu par ses travaux d'architecture, parmi lesquels on distingue le palais du roi à Stockholm, et le château royal de Drotningholm. B.

TESSIN (Charles-Gustave, comte de), fils du précédent, né en 1695 à Stockholm, m. en 1770, révéla de grands talents dans les discussions politiques qui s'élevèrent en Suède après la mort de Charles XII, et fit triompher le parti des Chapeaux (*V. ce mot*). Président de l'assemblée de la noblesse à la diète de 1738, il fit accorder les plus grands encouragements à l'industrie et au commerce, conseilla l'alliance française, et, ambassadeur à Paris de 1739 à 1742, conclut le traité qu'il désirait. Chargé ensuite de rétablir la bonne intelligence entre le Danemark et la Suède, et négocier à Berlin le mariage de Louise-Ulrique, sœur du prince Frédéric de Suède, il dirigea, de 1747 à 1752, les affaires étrangères comme président de la chancellerie, en même temps qu'il remplit les fonctions de gouverneur du prince royal (depuis Gustave III). En 1761, fatigué de lutter contre les partis, il finit par résigner toutes ses charges, et se retira dans sa terre d'Akerŏ en Sudermanie.

TESSIN ou TÉSIN, *Ticinus*, en italien *Ticino*, rivière de Suisse et d'Italie, naît au mont St-Gothard, près des sources de la Reuss, coule au S., traverse le lac Majeur, sépara jusqu'en 1859 les Etats sardes du roy. Lombard-Vénitien, et se jette dans le Pô, près de Pavie; elle est navigable sur 279 kil. Annibal battit P. Scipion sur ses bords, l'an 535 de Rome, 218 av. J.-C.

TESSIN (Canton du), un des 22 cantons de la Suisse, au S., entre ceux d'Uri et du Valais au N., des Grisons au N.-E., le royaume d'Italie (provinces de Novare et de Come) au S.-O. et à l'O.; entre 45° 46' 45" et 46° 31' 15" lat. N., 5° 41' 21" et 6° 39' 38" long. E.; 2,836 kil. car.; 95 kil. sur 55; 116,313 hab. Ch.-l., *Lugano* (les diètes se tiennent alternativement à Lugano, à Locarno, et à Bellinzona). Sillonné par les Alpes Helvétiques, sur lesquelles il s'appuie au N., et qui forment de belles vallées fertiles, où abondent les pâturages. Arrosé par le Tessin et le Maggia, il contient le lac de Lugano et la partie N. du lac Majeur. On en tire du marbre, du cristal, des grenats, de la pierre ollaire, des bois de construction, des vins communs. Récolte de maïs; peu de blé. Elève de bétail; préparation de fromages ; vers à soie. Peu d'industrie manufacturière. Les habitants sont catholiques, et parlent généralement l'italien ; beaucoup d'entre eux vont exercer des métiers dans les contrées voisines. — Ce pays, d'abord dépendance de l'Italie, fut conquis par les Suisses en 1512. En 1798, il fut déclaré indépendant, et forma les deux cantons de Bellinzona et de Lugano, réunis en 1803 sous le nom de Tessin. La constitution du nouveau canton, rédigée en 1814, fut modifiée en 1830 et en 1839. Chacun des 38 districts élit 3 représentants au Grand-Conseil, qui exerce le pouvoir législatif et qui nomme le pouvoir exécutif composé de 9 membres. Il est le 18e de la Confédération par ordre d'admission, le 5e par son étendue, le 7e par sa population.

TESSY-SUR-VIRE, ch.-l. de canton (Manche), arr. et à 18 kil. S. de St-Lô, sur la Vire; 809 hab.

TEST, c.-à-d. en anglais *épreuve*, *pierre de touche*, nom donné à un serment que le Parlement imposa en 1673, sur l'avis de Shaftesbury, à tous ceux qui devaient exercer quelque office public, afin de s'opposer aux intentions bienveillantes de Charles II pour les catholiques, et de frapper particulièrement le duc d'York (depuis Jacques II), grand-amiral d'Angleterre. Les fonctionnaires devaient déclarer par écrit qu'ils ne croyaient pas à la transsubstantiation. En 1678, on ajouta au serment du *Test* une réprobation du culte de la Vierge et des saints. En 1682, le *Test* introduit en Ecosse contint une adhésion au protestantisme, et la renonciation au *Covenant* (*V. ce mot*), ainsi qu'à toute doctrine de résistance au gouvernement. Le serment du *Test*, invention et instrument de parti, a été aboli en 1828.

TESTAMENT (ANCIEN et NOUVEAU). *V.* BIBLE.

TESTAMENT chez les anc. Romains, *Testamentum*, droit du citoyen de pouvoir disposer de ses biens après lui. Les hommes avaient ce droit à 14 ans, les femmes à 12; il se perdait par infirmité empêchant de manifester sa volonté. Originairement la succession légale était dans l'ordre de descendance directe ; quiconque voulait l'intervertir, devait le faire devant le peuple, dans des comices par curies, tenus 2 fois l'an à cet effet. Plus tard, pour faciliter les testaments, on fit représenter les comices par 5 citoyens romains pubères. Jusqu'à la loi des XII Tables, le droit de testament n'appartint qu'aux patriciens : les plébéiens ne l'avaient que d'une manière détournée, par un acte de vente simulée à l'héritier de leur choix : c'était ce qu'on appelait la *mancipation* (*V. ce mot*). Les XII Tables, proclamant l'égalité des droits entre les deux ordres, établirent que la mancipation serait désormais le seul mode de testament. — *Testament sous les armes*, *Testamentum in procinctu*. Un soldat en campagne, ou sur un champ de bataille, déclarait à haute voix, devant 3 ou 4 camarades, qu'il choisissait tel ou tels pour ses héritiers, et cette déclaration suffisait. C'était un reste du mode primitif du testament en assemblée de comices. C. D—Y.

TESTAMENT en France. Le testament est un acte par lequel le testateur dispose, pour le temps où il n'existera plus, de tout ou partie de ses biens, et qu'il peut révoquer (*Code Napoléon*, art. 895). Nul ne peut tester, s'il n'est sain d'esprit, en possession de ses droits civils, majeur de 16 ans pour disposer de la moitié de ses biens, et de 21 ans pour la totalité. La femme mariée peut disposer par testament d'une manière absolue. — Il y a trois sortes de testaments : *olographe*, *par acte public*, et *mystique*. Le testament *olographe* doit être écrit en entier, daté et signé de la main du testateur. — Le testament *par acte public* est dicté par le testateur à un notaire en présence de 4 témoins, ou à 2 notaires, dont un seul écrit, et devant 2 témoins. Le testateur, et deux témoins au moins, signent. — Le testament *mystique* ou *secret* est écrit ou dicté par le testateur, signé par lui, et remis fermé et scellé au notaire en présence de 6 témoins, au moins. — Les citoyens engagés dans une expédition militaire, en quartier ou en garnison hors du territoire français, ou prisonniers chez l'ennemi, peuvent faire recevoir leur testament par un officier supérieur, au moins chef de bataillon ou d'escadron, ou, à l'hôpital, par l'officier de santé en chef, assisté du comman-

dant militaire de l'hôpital. Le testament, ainsi reçu, devient nul 6 mois après le retour du testateur dans un lieu où il a la liberté d'employer les formes ordinaires. — La même faculté est donnée aux gens de mer : sur les bâtiments de l'Etat, l'officier commandant ou son lieutenant, conjointement avec l'officier d'administration, reçoivent les testaments ; sur les bâtiments du commerce, c'est l'écrivain conjointement avec le capitaine ou patron. Ce testament doit être déposé dans le 1er consulat français où le navire aborde ; il n'est valable qu'autant que le testateur meurt en mer, ou dans les 3 mois après qu'il est descendu à terre dans un lieu où il a pu le refaire dans les formes ordinaires (*Code Napoléon*, art. 967 et suiv.). C. D—Y.

TESTAMENTS POLITIQUES, nom que les modernes ont donné à des écrits posthumes laissés par des souverains ou des ministres d'Etat, ou qu'on leur attribue, et contenant ordinairement soit un sommaire de leurs actes, soit des conseils politiques pour leurs successeurs. — On ne cite guère, dans l'antiquité, qu'un acte de ce genre : c'est le testament politique d'Auguste, plus connu sous le nom d'*Inscription d'Ancyre* (*V.* ANCYRE). Chez les modernes, on cite surtout les testaments politiques de Philippe-Auguste, de Richelieu, de Colbert, de Louvois, d'Albéroni, et de Pierre le Grand, tzar de Russie. — Le *Testament de Philippe-Auguste* est une ordonnance rendue par ce prince, avant son départ pour la croisade, dans le but d'organiser l'administration monarchique (*V.* PHILIPPE II AUGUSTE). — Le *Testament politique de Richelieu*, publié à Amsterdam, 1687, 2 part. in-12, est bien l'œuvre du cardinal : « C'est la peinture de son esprit, dit La Bruyère ; son âme tout entière s'y développe ; l'on y découvre le secret de sa conduite et de ses actions ; l'on y trouve la source et la vraisemblance de tant et de si grands événements qui ont paru sous son administration ; l'on y voit qu'un homme qui pense si virilement et si juste, a pu agir sûrement et avec succès, et que celui qui a achevé de si grandes choses, ou n'a jamais écrit, ou a dû écrire comme il a fait. » Foncemagne a doctement prouvé, malgré l'avis contraire de Voltaire, l'authenticité de ce *Testament*, dont il a donné l'édition la plus complète, 1764, précédée d'une *Succincte narration* de toutes les grandes actions du règne de Louis XIII depuis 1624 jusqu'en 1641. Une 3e partie du *Testament politique de Richelieu*, Amsterdam, 1689, n'est que la réimpression du *Traité de la politique de France* par Du Châtelet. — Le *Testament politique de Colbert*, La Haye, 1693 et 1711, in-12, est une œuvre apocryphe, mauvaise copie du *Testament* de Richelieu, fabriquée par Courtilz de Sandras. Il en est de même du *Testament politique de Louvois*, du même auteur, Paris, 1695, in-12. — Le *Testament politique d'Albéroni* n'est pas de ce ministre fameux ; ouvrage de Durey de Morsan, il fut publié, comme traduit de l'italien, à Lausanne, 1753, in-12, par Maubert de Gouvest, auteur lui-même d'un *Testament politique du chevalier de Walpole*, Amsterdam, 1767, 2 vol. in-12, qui vaut encore moins. — Le *Testament politique de Pierre le Grand* est auj. généralement regardé comme authentique, en ce sens qu'il fut composé avec des documents recueillis au ministère des affaires étrangères de Russie. Le tzar y trace un plan d'agrandissement pour son Empire ; les principaux moyens qu'il indique sont : donner à la nation russe les usages européens ; alimenter l'anarchie en Pologne, afin de s'emparer de ce pays ; se mêler aux querelles de l'Europe, et surtout de l'Allemagne ; mettre en lutte l'une contre l'autre la France et l'Autriche, ainsi que leurs alliés, et profiter de leur affaiblissement pour tout envahir ; s'étendre le long de la Baltique, et, pour cela, entretenir la jalousie de l'Angleterre, du Danemark, et du Brandebourg contre la Suède, qui finira par être subjuguée ; s'étendre de même sur la mer Noire, en créant une marine sur le bord de cette mer, en intéressant l'Autriche à chasser les Turcs de l'Europe, en employant l'ascendant de la religion sur les Grecs répandus dans l'empire ottoman ; ne pas perdre de vue que le commerce de l'Inde donne à ceux qui en disposent la souveraineté de l'Europe. B.

TESTE (LA), *Testa Boiorum*, ch.-l. de cant. (Gironde), arr. et à 60 kil. O.-S.-O. de Bordeaux ; 3,032 hab. Port sur la rive S. du bassin d'Arcachon. Comm. de cabotage, et pêche ; établissement de bains de mer très-fréquenté. Fabr. de résine et de térébenthine. Forges. Les seigneurs de La Teste portaient jadis le titre de *Captals de Buch*. Une tour de leur château a subsisté jusqu'en 1820.

TESTELIN (Louis), peintre, né à Paris en 1615, m. en 1655, élève de Vouet, fut membre de l'Académie de peinture dès sa création en 1648, et professeur en 1650. Il fit, pour l'église Notre-Dame, un *St Pierre ressuscitant Tabithe*, et la *Flagellation de St Paul et de Silas*. Lebrun le consulta souvent sur ses tableaux.

TESTELIN (Henri), frère du précédent, né en 1616, m. à La Haye en 1695, fut membre, puis secrétaire de l'Académie de peinture, professeur en 1656, et dut s'expatrier, comme calviniste, à la révocation de l'édit de Nantes. On a de lui : *Sentiments des plus habiles peintres sur la pratique de la peinture et sculpture*, Paris, 1699, in-fol.

TESTI (Le comte Fulvio), poëte italien, né à Ferrare en 1593, m. en 1646, avait un caractère inquiet et ambitieux. Sa vie se passa à briguer des fonctions publiques ; il fut bibliothécaire du duc Alphonse II, secrétaire d'Etat d'Alphonse III, et chargé de missions à Rome, Mantoue, Milan, Venise, Vienne. Convaincu de correspondre secrètement avec Mazarin, il fut jeté en prison, où il mourut. On a publié ses *Œuvres choisies*, Modène, 1817, 2 vol. in-8°. Marini faillit l'entraîner, mais l'exemple de Chiabrera réforma son goût. Ses principales poésies sont des odes : la marche en est hardie et libre, le style plein de noblesse, de grâce, d'harmonie et de naturel.

TESTON, anc. monnaie d'argent, que l'on commença de fabriquer sous Louis XII ; on cessa d'en frapper en 1575, sous Henri III. Elle valait de 10 à 12 sols, et s'appelait Teston parce qu'elle avait une tête (teste) du roi pour marque. Les Testons avaient encore cours du temps de Louis XIV.

TESTRY, vge (Somme), arr. et à 13 kil. S. de Péronne ; 416 hab. Victoire de Pépin d'Héristal, duc d'Austrasie, sur Thierry III, roi de Neustrie, en 687.

TET, *Telis*, *Ruscino*, riv. de France (Pyrénées-Orientales), naît au Puy-Prigue, sur les confins du département de l'Ariége, coule au S.-E., puis au N.-E., par Montlouis, Villefranche, Prades, et Perpignan, à 12 kil. E. de laquelle il se jette dans la Méditerranée ; cours de 105 kilomètres.

TÊTE, v. de l'Afrique australe, dans la capitainerie-générale portugaise de Mozambique, ch.-l. du gvt des Rivières-de-Sena, sur le Zambèze, par 6° 9' lat. S., et 31° 8' long. E. Défendue par un fort. Centre du commerce des Portugais avec l'intérieur de l'Afrique.

TÊTE DE PORC, *caput porcinum*, manœuvre militaire des anc. Romains, où un corps d'infanterie se rangeait en forme de coin pour percer la ligne ennemie. C. D—Y.

TETEROW, v. du gr.-duché de Mecklembourg-Schwérin, à 26 kil. E. de Gustrow ; 3,400 hab. Fabr. de toiles.

TÊTES-RONDES, nom donné en Angleterre, par les *Cavaliers* ou partisans des Stuarts, aux troupes de Cromwell, parce qu'elles avaient les cheveux coupés court. On l'étendit ensuite à tous les adversaires de la royauté.

TÉTHYS, la 1re des divinités de la mer, fille d'Uranus et de la Terre, épousa l'Océan, son frère, et en eut les 3,000 Océanides, ainsi que les fleuves et les fontaines.

TÉTOUAN, v. murée de l'empire de Maroc (Fez), à 6 kil. de la Méditerranée, où elle a un port, à 48 kil. S.-E. de Tanger ; 30,000 hab. Fabr. d'armes, maroquins, lainages, ceintures de soie ; comm. de fruits. L'Espagne l'occupa en 1860, dans sa guerre contre le Maroc. — La ville fut fondée par les Romains sous le nom de *Jagat*.

TÉTRADRACHME, poids et monnaie d'Athènes, valant 4 drachmes (*V. ce mot*).

TÉTRAPOLE, c.-à-d. *quatre villes*, nom donné par les anciens à quelques contrées, telles que la Séleucide en Syrie, le N. de la Lycie, la Doride en Grèce, l'île de Céphallénie, la Cyrénaïque en Afrique, et une partie de la Phrygie, parce qu'elles renfermaient 4 villes principales. Le même nom était appliqué à la partie orientale de l'Attique, contenant 4 dèmes, et à Antioche, dont les 4 quartiers formaient comme autant de villes.

TÉTRARCHIE, c.-à-d. *Etat partagé entre 4 chefs*, nom donné : 1° aux divisions de l'anc. Galatie (*V. ce mot*) ; 2° aux Etats formés en Palestine après la mort d'Hérode ; 3° au système d'administration de l'empire romain sous Dioclétien (*V. ce mot*).

TÉTRICUS (P.-Pivesus ou Pesuvius), usurpateur sous l'empire romain, prit la pourpre à Bordeaux en 268, étendit son autorité sur les Gaules, l'Espagne et la Bretagne, fut battu en 274, par Aurélien, se livra volontairement à lui, et orna son triomphe. Plus tard, Aurélien le nomma correcteur de toute l'Italie. *V.* De Boze, *Histoire de Tétricus éclaircie et expliquée par les médailles* (Mémoires de l'Académie des Inscript., t. 26).

TETSCHEN ou DIECZIN, v. des Etats autrichiens (Bohême), sur la rive dr. de l'Elbe, à 31 kil. N. de Leitmeritz ; 1,900 hab. Sources minérales, et bains dit *Josephsbad*. Château des comtes de Thun, bâti en 1775.

TETTNANG, v. du royaume de Wurtemberg (cercle du

Danube), à 85 kil. S.-O. d'Ulm, 8 du lac de Constance; 1,500 hab. Château des anciens comtes de Montfort-Tettnang.

TETZEL (Jean), dominicain, né vers 1470 à Pirna (Misnie), m. en 1519, fut chargé par le Saint-Siége de prêcher et de vendre les indulgences accordées aux chevaliers Teutoniques pour les aider à soutenir la guerre contre les Russes. Plus tard, nommé inquisiteur de la foi par Léon X, il reçut encore la mission de distribuer des indulgences en Allemagne, et de recueillir ainsi l'argent nécessaire aux constructions de St-Pierre de Rome. L'impudence avec laquelle il fit ce trafic, et l'irrégularité de ses mœurs, soulevèrent contre lui les moines Augustins, et Luther en prit occasion pour commencer ses attaques contre l'Eglise romaine. Tetzel, vivement réprimandé par Miltitz, légat apostolique en Allemagne, mourut de chagrin à Leipzig. B.

TEUCER, roi de la Troade (qui de son nom s'appelait *Teucrie*), était fils du Scamandre et de la nymphe Idée. Quand Dardanus, souillé du sang de son frère Jasion, vint de Samothrace en Asie, il le purifia, lui donna en mariage sa fille Arisbé ou Batée, et le désigna pour son successeur. Selon d'autres traditions, ce fut Dardanus, régnant en Troade, qui accueillit Teucer arrivant de Crète. B.

TEUCER, fils de Télamon et d'Hésione, et frère consanguin d'Ajax, était célèbre par son habileté à tirer de l'arc. Il alla au siége de Troie, en revint sans avoir vengé Ajax, fut chassé par Télamon, et alla fonder Salamine en Cypre. On dit aussi qu'il fonda Carthagène en Espagne, et l'on montrait son baudrier à Gadès. B.

TEUCRIE. *V.* TEUCER.

TEUFEN, brg de Suisse (Appenzell), à 7 kil. N.-N.-E. d'Appenzell; 4,953 hab. Eaux minérales et bains. Fabr. de cotons et de mousseline. Belle église.

TEURNIA, anc. v. de la Norique; auj. *Villach*.

TEUTA, reine d'Illyrie. *V.* ILLYRIE.

TEUTAME, roi d'Assyrie ou de Susiane, envoya 20,000 hommes au secours de Troie, sous la conduite de Memnon.

TEUTATÈS, dieu des Gaulois, présidait au commerce, à l'argent, à l'intelligence, à la parole, et conduisait aux Enfers les âmes des morts. Il a de l'analogie avec le dieu égyptien Thoth et avec le Mercure des Latins. On l'invoquait sous la forme d'un chêne, et surtout à l'époque de la cueillette du gui (*V. ce mot*). Le javelot était aussi son symbole; on le regardait alors comme le dieu de la guerre, et on lui immolait des victimes humaines.

TEUTBERG ou TEUTOBURGERWALD, *Teutoburgiensis saltus*, chaîne de montagnes d'Allemagne, s'étend dans le N.-O. de la Hesse-Cassel, les gouv. prussiens de Minden et de Münster, la principauté de la Lippe, et la prov. hanovrienne d'Osnabrück; 200 kil. de long.; l'altitude varie entre 400 et 600 mèt. Les forêts qui en couvrent la partie méridionale sont célèbres par le massacre qu'Arminius y fit des légions de Varus, entre l'Ems et la Lippe, l'an 9 de J.-C. C. P.

TEUTHRANIE, *Teuthrania*, ville et contrée de Mysie, près du Caïque.

TEUTONIQUES (Chevaliers), ordre religieux et militaire, fondé, en 1128, à Jérusalem, par les Allemands. Les premiers membres portaient le nom de *Frères de Ste Marie*, et ne s'occupaient d'abord que du service d'un hôpital; bientôt, ils se firent soldats; mais la prise de Jérusalem par Saladin mit fin à l'institution. En 1190, au siége de St-Jean d'Acre, Frédéric de Souabe rétablit l'Ordre sur de nouvelles bases, et sous le nom d'*Hôpital Teutonique de la Ste Vierge de Jérusalem*. Les nouveaux chevaliers étaient soumis, pour la pratique des devoirs de la charité, à la règle des Hospitaliers, et, pour la discipline militaire, à celle des Templiers. L'Ordre était divisé en trois classes: les chevaliers, les prêtres, et les frères servants. La 1re classe n'était accessible qu'aux nobles. Le costume des chevaliers était un manteau blanc, avec une croix noire. Mais, en récompense de leur valeur devant Damiette, Jean de Brienne autorisa le grand-maître à joindre à la croix noire la croix d'or de Jérusalem. Hermann de Salza, alors grand-maître, gagna l'amitié du pape Honorius III et de l'empereur Frédéric II, fut élevé, lui et ses successeurs, au rang de prince de l'empire germanique, et eut le droit de porter l'aigle impériale à deux têtes. En 1126, les chevaliers Teutoniques possédaient déjà tant de biens en Allemagne, qu'ils en avaient formé une province, confiée à un *maître* résidant à Mergentheim. C'est alors que, par un traité avec Conrad, duc de Mazovie, l'Ordre s'engagea à combattre les Prussiens idolâtres, moyennant la cession des territoires de Culm et de Lœbau, et la possession des biens qui avaient appartenu aux *Frères du Christ*. Hermann de Balk fut nommé maître provincial en Prusse. Sous ses auspices et par ses conseils, plusieurs villes fortifiées furent fondées: Thorn (1232), Marienwerder (1233), Elbing (1236). En 1237, le pape Grégoire IX autorisa la réunion des Porte-Glaives de Livonie aux chevaliers Teutoniques; la milice du Christ devint une *langue* de l'Ordre. L'Ordre poursuivit alors le cours de ses conquêtes, et, le 7 février 1249, fut signé le traité de Christbourg, première charte constitutionnelle de la Prusse. Chacun des quatre diocèses formés en 1243 fut partagé entre l'évêque et l'ordre Teutonique, qui restait seul chargé de la défense du pays. Après avoir réprimé, non sans peine, un soulèvement des Lithuaniens, les chevaliers fondèrent, en 1280, Marienbourg, capitale future du pays; en 1283, la conquête était terminée, et l'Ordre possédait tout le pays situé entre la Vistule et le Memel. Cette principauté, qui ne relevait pas d'un fief, était d'une nature particulière. On y distinguait: les *withings* ou nobles, divisés en deux classes, dont la 1re était exempte de toutes charges, corvées et dîmes, et partageait les priviléges des chevaliers; 2° les propriétaires libres ou *francs tenanciers*, astreints seulement au service militaire; 3° les *culmiens*, qui devaient une dîme à l'évêque et une contribution à l'Ordre; 4° les *paysans*, soumis au *scultète* ou juge; 5° les *colons* ou cultivateurs allemands, appelés par les seigneurs. Le *maître provincial* ou *précepteur* de la Prusse recevait sa direction du grand-maître résidant toujours à St-Jean-d'Acre. Le pays était divisé en commanderies. — En 1291, le grand-maître établit sa résidence à Venise. Les chevaliers abandonnèrent cette ville en 1309, pour se transporter en Prusse. La capitale fut alors Marienbourg. A la place du maître provincial supprimé, on nomma un bailli, un hospitalier, un économe, un trésorier, un maréchal pour la guerre. L'Ordre fut alors dans sa plus grande prospérité. La domination des chevaliers Teutoniques en Prusse eut les plus heureux résultats pour ce pays. Mais l'Ordre ne conserva pas longtemps sa foi religieuse et sa pureté de mœurs. Le luxe et la puissance amenèrent la corruption. Le grand-maître devint éligible: il put être déposé par le maître provincial d'Allemagne. De là naquirent des divisions intestines, qui furent une autre cause de ruine pour l'Ordre. Le despotisme des chevaliers leur aliéna aussi la population. A ces éléments de décadence s'ajoutèrent des guerres interminables avec la Lithuanie et la Pologne, et l'honneur de l'Ordre n'en sortit pas toujours intact. A la bataille de Grünwald (1410), la bannière de l'Ordre, ses trésors, des milliers de prisonniers, restèrent au pouvoir des ennemis. L'Ordre ne fut sauvé que par Henri de Plauen, qui défendit Marienbourg avec intrépidité et fit conclure la paix de Thorn, par laquelle la Pologne rendait à l'Ordre ses possessions, moins la Samogitie. Mais, après lui, la décadence continua, et il fallut abandonner à la Pologne la Sudavie et le territoire de Nessau (1422), puis une partie de la Poméréllie (1436). Appelé par les villes de la Prusse, Casimir IV ravagea le pays pendant 13 ans. La trahison livra aux Polonais Marienbourg et Konitz, et le grand-maître dut se retirer à Kœnigsberg, qui devint le chef-lieu de l'Ordre. Les chevaliers ne conservèrent, à la paix de Thorn, 1466, que la Prusse orientale, pour laquelle ils relevèrent de la Pologne. Le grand-maître devint prince polonais et conseiller du royaume. Enfin, Albert de Brandebourg, en 1525, renonçant à sa dignité de grand-maître, se fit luthérien, sécularisa les biens de l'Ordre, se maria, et signa le traité de Cracovie, par lequel il devenait duc héréditaire de la Prusse, sous la souveraineté de la Pologne. L'Ordre teutonique finit par devenir un simple corps militaire, où, moyennant une faible solde, chaque nation pouvait se procurer des défenseurs. Il a été aboli par Napoléon Ier en 1809.

Liste des grands-maîtres.

1190 Henri Walpot de Bassenheim.
1200 Othon de Karpen.
1206 Hermann Bart.
1210 Hermann de Salza.
1239 Conrad, landgrave de Thuringe.
1241 Gerhard de Malberg.
1244 Henri de Hohenlohe.
1252 Gonther.
1253 Poppo d'Osterna.
1258 Hanno de Sangershausen.
1274 Hartmann de Heldrungen.
1283 Burckard de Schwenden.
1290 Conrad de Feuchtwangen.
1297 Godefroi de Hohenlohe.
1303 Siegfried de Feuchtwangen.
1311 Charles Beffart de Trèves.
1324 Werner d'Orselen.
1330 Luther, duc de Brunswick.
1335 Diétrich, comte d'Altenbourg.

1342 Ludolf Koning de Weizau.
1345 Henri Dusener d'Arfberg.
1351 Winrich de Kniprode.
1382 Conrad Zoellnerr de Rothenstein.
1390 Conrad de Wallenrode
1393 Conrad de Jungingen.
1407 Ulrich de Jungingen.
1410 Henri de Plauen.
1414 Michel Kuchenmeister de Sternberg.
1422 Paul Bellizer de Russdorf.
1441 Conrad d'Erlichshausen.
1450 Louis d'Erlichshausen.
1467 Henri Reuss de Plauen
1470 Henri Reffle de Richtenberg.
1476 Martin Truchsess de Wetzhausen.
1489 Jean de Tieffen.
1497 Frédéric de Saxe.
1510 Albert de Brandebourg.

F—T.

TEUTONS, *Teutones*, peuple de la Germanie, sur les bords de la Baltique, se réunit aux Cimbres, aux Ambrons et aux Tigurins, pour envahir le midi de l'Europe (*V.* CIMBRES). Le nom des Teutons a été appliqué à l'ensemble des Germains, appelés dans leur propre langue *Teutsch* (*Deutschen*).

TEVERE, nom italien du TIBRE.

TEVERONE (c.-à-d. le petit Tibre), anc. *Anio*, riv. des États de l'Église, naît dans le N. de la délégation de Frosinone, coule au S., puis au N., passe à Tivoli, où elle forme de belles cascades, et une, entre autres, de 50 mètres de haut, qui s'échappe d'un canal creusé de main d'homme, de 1826, sous le mont Castillo, et se jette dans le Tibre, à 4 kil. N.-E. de Rome; cours de 90 kil. Sur ses bords, Tarquin l'Ancien battit les Sabins, et Camille les Gaulois, 368 av. J.-C.; Manlius Torquatus y tua en combat singulier un Gaulois de taille gigantesque, 360. *V.* ANIO.

TEVIOT, riv. d'Ecosse (Roxburgh), naît sur les confins du comté de Dumfries, coule au N.-E., et se jette dans la Tweed près de Kelso; cours de 60 kil.

TEVIOTDALE. *V.* ROXBURGH.

TEWKEBSURY, brg et paroisse d'Angleterre, comté et à 14 kil. N.-E. de Gloucester, au confluent de la Severn et de l'Avon; 6,000 hab. Fabr. importante de bonneterie et de moutarde. Belle église normande. Près de là, Edouard IV battit Marguerite d'Anjou, et la fit prisonnière avec son fils, 4 mai 1471.

TEXAS, un des Etats-Unis de l'Amérique du N., entre le Territoire Indien au N., le Nouveau-Mexique au Nord et au N.-O., l'Empire mexicain à l'O. et au S.-O., le golfe du Mexique au S., et la Sabine, qui le sépare de la Louisiane à l'E.; par 26°-36° 30′ lat. N., et 95° 55′ et 111° long. O.: 71 millions d'hect. environ; 60,000 hab. en 1835; 320,000 en 1842; auj. 601,039. Capitale, *Austin*. Climat tempéré et salubre. Sol généralement plat, traversé à l'O. par la Sierra de Guadelupe; arrosé par la Sabine, le Naches, le Rio-Trinidad, le San-Jacinto, le Brazos, le Rio-Colorado, le San-Antonio, le Rio-Nueces, et le Rio-Bravo-del-Norte. Il est en grande partie couvert de forêts de pins, de cyprès et de chênes. Récolte de coton (200,000 balles par an), maïs, céréales, canne à sucre, soie, vins, et tabac. Sur la côte, est la baie de Galveston, fermée par l'île San-Luis. Dans la région N.-O., errent encore quelques peuplades indigènes, telles que les Comanches, les Pawnees, les Cushattes, les Lippans. La valeur du commerce extérieur, importation et exportation, a dépassé 12 millions de fr. en 1836. — Les Français, notamment Lasalle, en 1684, avaient essayé, sans succès, de former des établissements au Texas, quand les Espagnols du Mexique s'approprièrent ce pays, y fondèrent San-Antonio de Béjar, 1692, puis Goliad, 1716, et le réunirent à l'intendance de San-Luis de Potosi. Au commencement du XIXe siècle, les Etats-Unis, devenus maîtres de la Louisiane, voulurent y joindre le Texas: le traité de Washington, 1819, ayant annulé ce projet, une colonie anglo-américaine y fut fondée, avec la permission des Espagnols, 1821, sous le nom de *Fredonia*, par Moses Austin, citoyen du Missouri. Après la déclaration d'indépendance du Mexique, 1824, le Texas et la prov. de Cohahuila formèrent, dans la nouvelle république, l'Etat de Cohahuila-et-Texas; mais, dès 1829, les Texiens demandèrent à être séparés du Cohahuila. N'ayant pu l'obtenir, ils se soulevèrent en 1835, s'érigèrent en république indépendante sous la présidence du général Samuel Houston, gagnèrent, le 22 avril 1836, près du San-Jacinto, une victoire sur Santa-Anna, chef des Mexicains, et firent reconnaître leur nouvel Etat par les Etats-Unis, puis, en 1839, par la France. En 1845, le Texas a été annexé aux Etats-Unis. Il est administré par deux assemblées législatives: un Sénat, et une Chambre des représentants. Le pouvoir exécutif appartient à un gouverneur, élu pour 2 ans. C'est au Texas qu'était le *Champ d'asile* (*V. ce mot*).

TEXEIRA (Tristan-Vaz). *V.* ZARCO.

TEXEL, île de la mer du Nord, à l'entrée N.-O. du Zuyderzée, sur la côte N. de la Hollande, à qui elle appartient, au S.-O. de Vlieland, et à 3 kil. N. de la pointe continentale du Helder; 20 kil. sur 12; 6,000 hab. Elle contient une ville de même nom et 6 villages, et est séparée du continent par le Marsdiep. Pêche et agriculture actives. Commerce considérable de plumes d'oiseaux aquatiques. Plusieurs combats eurent lieu dans les eaux voisines: on cite celui de 1653 entre les Anglais et les Hollandais qui y perdirent l'amiral Tromp. En 1795, la cavalerie française, manœuvrant sur la glace, s'y empara d'une flotte hollandaise.

TEXIER (Jean), surnommé *Beauce*, architecte et sculpteur, construisit, de 1506 à 1514, le clocher septentrional de la cathédrale de Chartres, puis travailla aux sculptures qui entourent le chœur de cette église, et mourut en 1529.

TEXTOR (RAVISIUS). *V.* RAVISIUS.

TEZCUCO, v. du Mexique, près du lac de son nom, dép. de Toluca, à 26 kil. E.-N.-E. de Mexico; 5,000 hab. Avant la conquête espagnole, c'était la capitale florissante d'un Etat vassal de celui de Mexico. Elle était très-peuplée et très-avancée dans l'industrie et les arts. — Le lac de Tezcuco, entre cette ville et Mexico, a 22 kil. sur 15; il communique avec celui de Xochimilco. Ses eaux sont très-salées. Il est célèbre par ses jardins flottants (*chinampas*), et par ses inondations, qui ont fait ouvrir le *desague de Huehuetoca*, ouvrage hydraulique très-considérable.

TEZZOULET. *V.* LAMBÆSA.

THABOR ou TABOR, anc. *Itabyrius mons*, *Djébel-Tour* des Arabes, montagne de la Turquie d'Asie, en Syrie (Acre), à l'extrémité S.-E. de la vallée d'Esdrelon, dans l'anc. Galilée inférieure, près et au S.-O. du lac de Tabariéh, et à 11 S.-E. de Nazareth; par 32° 42′ lat. N., et 33° 5′ long. E.; 590 mètres de hauteur. Il est célèbre par le miracle de la Transfiguration de N.-S. J.-C. Sur son sommet, qui a 8 kil. de circuit, était jadis une citadelle, dont il reste à peine quelques pierres. En 1799, 4,000 Français, commandés par Bonaparte et Kléber, remportèrent, aux environs, une victoire signalée sur 35,000 Turcs.

THABOR, v. de Hongrie. *V.* TABOR.

THADEE ou THADDÉE. *V.* JUDE (St).

THÆR (Albert), agronome allemand, né à Celle en 1752, m. en 1828, créateur de l'établissement agricole de Celle, 1799, et d'un Institut pratique à Mœglin (régence de Potsdam), a laissé: *Introduction à la connaissance de l'économie rurale en Angleterre*, Hanovre, 1798-1804, 3 vol. in-8°; *Principes raisonnés d'agriculture*, Berlin, 1809-1810, trad. en franç. par le baron Crud, Genève et Paris, 1811-16, 4 vol. in-8°; *Description des nouveaux instruments d'agriculture*, trad. par Mathieu de Dombasle, Paris, 1821, in-4°.

THAGARA, v. forte de l'Hindoustan (Nizam), près d'Aurengabad. Au XIVe siècle, l'empereur afghan Mohamed III en fit sa capitale.

THAHER, THAHÉRIDES. *V.* TAHER, TAHÉRIDES.

THAHMASP Ier (Abou'l Modhaffer Behader-Khan Chah-) ou THAMAS, 2e roi de Perse de la dynastie des Sophis, né en 1514, m. en 1577, fils de Chah-Ismaïl, lui succéda en 1524. De grands troubles et des révoltes signalèrent sa minorité; il marcha contre les rebelles, battit en 1528 les Uzbecks, qui étaient entrés, au nombre de cent mille, dans le Khoraçan, et les rejeta au-delà du Djihoun. L'année suivante, il prit Bagdad; mais cette conquête l'engagea dans une guerre contre les Ottomans, 1533-36, auxquels il dut abandonner, outre Bagdad, Mossoul, Van, Tauris, et plusieurs autres places de l'Irak, du Diarbékir, et de la Géorgie. En 1538, il s'empara du Schirwan. De 1547 à 1554, il eut à comprimer les soulèvements de ses trois frères. Il passa le reste de sa vie dans le repos, et fut empoisonné, dit-on, par une de ses femmes, pour assurer le trône à Ismaël II.

THAHMASP II, 12e roi de Perse de la dynastie des Sophis, 1722-34, fut attaqué de tous côtés par les Afghans, les Turcs et les Russes, dut se mettre, en 1729, sous la protection de l'aventurier Nadir-Chah, qui lui promit de le rétablir sur le trône, et l'y rétablit en effet. Il voulut ensuite secouer cette tutelle, et s'attira la colère de Nadir, qui le fit déposer et l'envoya prisonnier dans le Khoraçan; on croit qu'il fut tué 7 ans après, par ordre du fils de Nadir.

THAHMASP-KOULI-KHAN. *V.* NADIR-CHAH.

THAIS, célèbre courtisane grecque, régnait par sa beauté dans la société d'Athènes, quand Alexandre le Grand vint soumettre cette ville; Thaïs s'attacha à lui, le suivit en Asie, et réussit à le captiver. Ce fut elle qui, dit-on, après

une orgie, mit aux mains du conquérant la torche qui incendia Persépolis. Après la mort d'Alexandre, elle devint l'une des femmes de Ptolémée Ier, roi d'Egypte.

THAI-YOUEN, v. de la Chine propre, ch.-l. de la prov. de Chan-si, à 470 kil. S.-O. de Péking. Elle fut la résidence d'une dynastie chinoise.

THAL, c.-à-d. *vallée* en allemand : *Schœnthal*, belle vallée, etc.

THALA ou TELEPTE, anc. v. d'Afrique (Byzacène, au S.-O.). Prise par Métellus, qui y trouva une partie des trésors de Jugurtha, en 108 av. J.-C.

THALAMÈGUE, *navis Thalamegus*, grand navire de plaisance, somptueusement orné et avec de belles chambres, chez les anc. Grecs et les anc. Romains.

THALAMES, anc. v. du Péloponèse (Laconie), avait un oracle célèbre d'Apollon.

THALAMUS (de *Talmud*, livre de la loi?), nom par lequel on désigne les anciens livres de Coutumes et d'Établissements des villes du midi de la France. Montpellier possède deux manuscrits de ces anciens statuts communaux en langue romane, qui remontent aux XIIe et XIIIe siècles; l'un d'eux a été publié en 1836.

THALASSIUS, dieu du mariage dans l'anc. Latium.

THALEHRENBREITSTEIN. *V.* COBLENTZ.

THAI-OUAN, v. forte de l'empire chinois, ch.-l. de l'île Formose, sur la côte E. Ouvert au commerce européen.

THALER, monnaie d'argent dans certains Etats du Nord. Il vaut 3 fr. 75 c. en Prusse, 3 fr. 90 c. en Saxe, 5 fr. 75 c. 3/4 en Suède, 11 fr. 71 c. 1/2 en Danemark.

THALÈS, un des sept sages de la Grèce, et fondateur de l'école d'Ionie, naquit à Milet, environ 640 ans av. J.-C. Platon le fait descendre d'Agénor, et quelques-uns ont prétendu qu'il était né en Phénicie. Quoi qu'il en soit, il vécut à Milet, où il s'occupa d'abord des affaires publiques; mais il y renonça pour se livrer entièrement à l'étude. Il visita la Crète, une partie de l'Asie, et l'Egypte. Il est regardé comme le créateur de la physique, de la géométrie, et de l'astronomie; il fut, du moins, le premier philosophe grec qui s'y appliqua. Il mesura la hauteur des pyramides par leur ombre, découvrit quelques-unes des propriétés du triangle sphérique, et, le premier, il démontra l'égalité des deux angles adjacents à la base du triangle isocèle. Il prédit l'éclipse de soleil qui arriva en 609. Il regardait l'eau comme l'élément dont toutes les choses sont composées. Il ne paraît pas avoir nié formellement l'intervention d'une puissance immatérielle. On lui attribue, mais sans vraisemblance, quelques écrits, entre autres, des vers où il avait fait connaître la petite Ourse. Ses opinions nous ont été transmises par Aristote, Diogène Laërce, et Cicéron. *V.* Ploucquet, *de Dogmatibus Thaletis Milesii et Anaxagoræ*, Tubingue, 1763, in-4°; Muller, *de Aquâ, principio Thaletis*, Altorf, 1718, in-4°; Canaye, *Recherches sur la philosophie de* Thalès, dans le t. X des *Mémoires de l'Académie des inscriptions;* Flatt, *de Theismo Thaleti abjudicando*, Tubingue, 1785, in-4°. R—T.

THALÈS ou THALÉTAS, poëte-musicien, né dans l'île de Crète, contemporain et ami de Lycurgue, introduisit à Sparte, en Arcadie et à Argos, plusieurs sortes de danses. Selon les traditions, ses chants eurent la vertu de guérir Sparte d'une peste, et d'y apaiser une sédition. *V.* Litzinger, *de Thaletâ poetâ*, Essen, 1851, in-4°.

THALIE (du grec *thalia*, réjouissance), la seconde ou la 8e des Muses, présidait à la comédie et aux festins. Quelques mythologues lui attribuent l'invention de la géométrie et de l'agriculture. On la regardait aussi comme présidant à la croissance des arbres. L'art antique la représente sous les traits d'une jeune fille à l'air folâtre, couronnée de lierre, chaussée de brodequins, et tenant à la main, soit un pédum ou bâton pastoral, soit un masque comique. B.

THALIE, la seconde des trois Grâces.

THALYSIES, fêtes grecques célébrées en l'honneur de Cérès et des autres dieux, après la moisson et les vendanges.

THAMAR. *V.* AMNON.

THAMAS. *V.* THAHMASP.

THAME, riv. d'Angleterre, naît dans le comté de Buckingham, à l'E. de Winslow, coule au S.-O., passe à Thame (Oxford), et se joint à l'Isis, à Dorchester, pour former la Tamise; cours de 65 kil.

THAME, v. et paroisse d'Angleterre, comté et à 20 kil. E. d'Oxford, sur la Thame; 2,000 hab. Industrie agricole.

THAMES, nom anglais de la TAMISE.

THAMMOUZ, dieu assyrien, qu'on identifie avec Adonis (*V. ce mot*).

THAMNA, anc. v. de Palestine, dans le pays des Philistins, près de Modin.

THAMNATH-SARÉ, anc. v. de Palestine (Ephraïm), donna son nom, sous les Romains, à la Thamnitique.

THAMNITIQUE, *Thamnitica*, prov. de Palestine (Galilée, au S.). Les Romains l'unirent à la Judée.

THAMYRIS, aède (*V. ce mot*) de Thrace, fils de Philammon et d'Arsinoé, fut frappé de cécité par les Muses, qu'il avait osé défier. Homère en parle au 2e livre de l'*Iliade*. On lui attribuait l'invention du mode dorien. P—T.

THANES. *V.* LEUDES.

THANET, île d'Angleterre (Kent), isolée du continent par les eaux de la Stour, à l'embouchure de la Tamise; 120,000 hect. de terres labourables; 16 kil. sur 12; 20,000 hab. Les Bretons la cédèrent aux Saxons en 449, pour obtenir leur appui contre les Pictes.

THANN, ch.-l. de canton (Haut-Rhin), arr. et à 32 kil. N.-N.-E. de Belfort, sur la Thur; 8,730 hab. Il se forma au XIIe siècle autour du château d'Engelbourg et d'une chapelle de St-Théobald, dépendait du comté de Ferrette, et fut pris, pendant la guerre de Trente-Ans, par les Suédois en 1632, par Bernard de Saxe-Weimar en 1634 et 1639. On y remarque une magnifique église de St-Théobald, commencée en 1430, et finie en 1516, et les ruines du château d'Engelbourg. Collége. Bon vin blanc de la montagne de *Rangen*. Industrie active; filatures de coton, toiles peintes, chapeaux de feutre, tanneries, teintureries, brasseries, etc. Fabr. de machines pour filatures, peignes à tisser.

THAPOSIRIS, nom latin d'ABOUKIR.

THAPSAQUE, *Thapsacus*, auj. *Déir*, anc. ville de Syrie (Palmyrène), sur la rive droite de l'Euphrate, à l'O. de Circésium. Il en reste des ruines.

THAPSUS, auj. *Demsas*, anc. ville d'Afrique (Byzacène, à l'E.). Victoire décisive de J. César sur Métellus Scipion, Pétréius et Juba, en 46 av. J.-C.

THARAND, v. du royaume de Saxe, à 14 kil. S.-O. de Dresde; 2,635 hab. Ecole forestière et agricole. Bains d'eaux minérales. Ruines d'un vieux château.

THARGÉLIES, fêtes athéniennes en l'honneur du Soleil ou d'Apollon, comme auteur des fruits de la terre. On les célébrait le 6 et 7 du mois *thargélion* (juillet).

THARSIS, contrée lointaine où les vaisseaux de Salomon allaient chercher des métaux précieux. Des savants ont pensé que c'était le *Zanguebar* actuel; d'autres croient qu'il s'agit de *Tartessus* en Hispanie; pour quelques-uns, Tharsis est identique avec Ophir (*V. ce mot*).

THASOS, dite aussi *Æthrya*, *Chrysa*, auj. *Tasso*, île de la mer Egée, à 4 kil. de la Thrace, était célèbre par ses vins, ses mines d'or, et ses carrières de marbre. Patrie du peintre Polygnote. Elle fait partie de la Turquie d'Europe (eyalet des Iles); 28 kil. sur 20; ch.-l., *Volgaro* (600 hab.). Sol montagneux, mais très-fertile.

THAU, vaste étang salé de France (Hérault), séparé de la Méditerranée par une langue de terre très-étroite, et longue de 65 kil. environ. Il communique avec les étangs de Frontignan, de Maguelonne et de Mauguio, est traversé par le canal du Languedoc, et uni, par le canal de Cette, à la Méditerranée.

THAUMAS, fils de l'Océan et de la Terre, fut le père d'Iris, qui en a pris le surnom de *Thaumantias*.

THAUMAS DE LA THAUMASSIÈRE (Gaspard), né à Bourges vers le milieu du XVIIe siècle, m. en 1712, reçu avocat à Paris, fut très-versé dans la connaissance du droit français. Il a donné des éditions des *Assises de Jérusalem*, des *Coutumes du Beauvoisis* par Beaumanoir, et des *Coutumes de Berry et de Lorris*. On lui doit encore une *Histoire du Berry et du diocèse de Bourges*, 1689, in-fol., et un *Traité du franc-alleu de Berry*, 1667 et 1701, in-fol.

THAUMATOPES, c.-à-d. opérateurs de merveilles, faiseurs de tours de force, chez les anc. Grecs et les anc. Romains. Ils opéraient sur les places publiques et en pleine rue; leurs exercices consistaient à porter des poids énormes sur le front, à élever sur leurs bras et leurs épaules une pyramide de 7 ou 8 enfants. C. D—Y.

THAUMATURGES, nom donné, dans l'Eglise catholique, aux saints qui se sont rendus célèbres par leurs miracles, et appliqué également à ceux qui font de faux miracles.

THAYA, riv. des Etats autrichiens, naît à Baps (Basse-Autriche), arrose Hardech, Znaim, Lundenburg, et se jette dans la Morava, rive dr.; cours de 200 kil.

THÉAKI. *V.* ITHAQUE.

THÉANO, fille de Cissée, et femme d'Anténor, fut grande-prêtresse de Minerve à Troie; suivant quelques écrivains, ce fut elle qui livra le Palladium aux Grecs.

THÉANO, fille de Pythagore, hérita de ses manuscrits, et, malgré sa pauvreté, refusa toujours de les vendre.

THÉATINS, dits aussi *Clercs réguliers de la congrégation*

de *Latran*, ordre religieux institué à Rome en 1525, par J.-P. Caraffa (depuis le pape Paul IV), archevêque de Chieti (en latin *Teate* ou *Theate*), par St Gaëtan de Thienne, Paul Consigliari, et Boniface Colle. P. Caraffa dressa les premières constitutions de l'Ordre, et en fut le 1er supérieur-général. Les Théâtins n'eurent ni fonds ni revenus, et vécurent d'aumônes et de présents volontaires pendant le 1er siècle de leur institut; mais ils n'avaient contracté aucun engagement à ce sujet, et c'était par pur désintéressement. Ils prêchaient, visitaient les malades et les prisonniers, assistaient les condamnés, et combattaient les erreurs dans la foi. Ils portaient une soutane noire, un manteau noir, et des bas blancs. Mazarin les fit venir en France, en 1644, et ils fondèrent à Paris une maison sur le quai Malaquais, la seule qu'ils eurent jamais en France. Pendant la Révolution, elle a été convertie en propriété particulière. B.

THÉATRE chez les anc. Grecs et les anc. Romains. Il avait toujours la forme d'un hémicycle parfait, et se composait de trois parties: 1° le *théâtre* proprement dit, partie réservée aux spectateurs (théâtre vient du grec θεατρον, formé de θεαομαι, regarder, contempler); il était muni de gradins demi-circulaires, remplissant la moitié environ de l'hémicycle, et terminés au sommet par un portique qui entourait tout l'édifice. Dans les petits théâtres, un palier ou précinction (*V. ce mot*) divisait les gradins en deux séries; dans les grands théâtres, il y avait deux précinctions et trois séries. En outre, pour monter facilement aux diverses séries, de petits escaliers étaient taillés, de place en place, à même les gradins, et comme leur direction suivait la ligne du centre à la circonférence, les sections qu'ils formaient affectaient une forme conique, et de là étaient appelés *coins* (*cunei*). La 2e partie était l'*orchestre*, espace vide au milieu des derniers gradins inférieurs, destiné aux danseurs chez les Grecs, et réservé, chez les Romains, pour les siéges des sénateurs.—Sur la ligne diamétrale de l'hémicycle commençait la 3e partie dite le *proscenium* ou avant-scène, un peu élevé au-dessus de l'orchestre, et sur lequel les acteurs jouaient leurs rôles. Au théâtre des Grecs on voyait, adossée à l'avant-scène, un peu plus bas, une sorte de tribune appelée *thymélé*, où se plaçait le chœur. La *scène* fermait le fond de l'avant-scène et complétait l'ensemble (*V.* SCÈNE). Tout l'édifice était à ciel ouvert, les spectacles se donnant en plein jour. Les théâtres furent originairement en bois; on les fit ensuite en pierre. Quand la localité le permettait, on les adossait à une montagne, sur le flanc de laquelle on établissait les gradins, ou dans lequel on les taillait, si c'était une roche. Le théâtre de Bacchus, à Athènes, élevé du temps de Thémistocle, était ainsi appuyé sur la colline de l'Acropole. Les théâtres servant pour de grandes fêtes publiques, et le spectacle étant toujours gratis, ils étaient très-vastes. On comptait à Rome trois théâtres, situés dans le Champ-de-Mars: le théâtre de Pompée, contenant 27,600 spectateurs; celui de Marcellus, élevé par Auguste, 30,000 spectateurs; et celui de Corn. Balbus, érigé peu d'années après, 30,400 spectateurs. Il y avait des théâtres dans presque toutes les villes importantes des provinces soumises à la domination romaine. — Chez les Grecs, le théâtre servait aussi de lieu d'assemblée, quand le peuple d'une ville était appelé à délibérer sur les intérêts publics; aussi, dans presque toutes les grandes villes de la Grèce et de l'Asie-Mineure, il y avait un théâtre. C. D—Y.

THÉATRE-FRANÇAIS, appelé aussi COMÉDIE-FRANÇAISE, théâtre de Paris, le 1er dans l'ordre littéraire, le 2e dans l'ordre hiérarchique, et où une société de comédiens, dits *comédiens ordinaires de l'Empereur*, jouent la tragédie, la comédie, et le drame. On l'appelle *Théâtre-Français*, parce que le fond de son répertoire se compose de tous les chefs-d'œuvre de la grande littérature dramatique française. L'origine de l'établissement actuel, qu'on pourrait considérer comme une belle et glorieuse institution, ne date que de Molière: en 1650, ce prince des poëtes comiques forma une troupe de comédiens ambulants, qui, en 1658, fut admise à jouer au Louvre devant Louis XIV; le roi éprouva tant de plaisir, qu'il donna à ces comédiens un hôtel près du Louvre, vers St-Germain-l'Auxerrois, pour y construire une salle qui fut appelée *Théâtre du Petit Bourbon*. La troupe se gouvernait en république; on y jouait les pièces de Corneille, de Molière, et de Racine. En 1660, elle passa au *Théâtre du Palais-Royal*, et prit le titre de *troupe royale*. Après la mort de Molière, 1673, privée de son théâtre, elle alla jouer dans un jeu de paume de la rue des Fossés-de-Nesle (auj. Mazarine), vis-à-vis la rue Guénégaud. Cette troupe reçut dans son sein celle des comédiens de l'hôtel de Bourgogne, 1680, et prit dès lors le nom de *Comédie française*. Elle fut forcée, en 1687, d'abandonner la rue Mazarine, et fit construire, dans un jeu de paume de la rue des Fossés-St-Germain (auj. rue de l'Ancienne-Comédie), une salle qu'elle ouvrit en 1689; elle y demeura jusqu'en 1770. Le café Procope est juste vis-à-vis la maison bâtie auj. sur l'emplacement de cette salle, que les comédiens durent abandonner pour aller jouer sur le théâtre des Tuileries, que le roi leur prêta. Ils y restèrent jusqu'en 1782; alors ils se transportèrent au faubourg St-Germain, dans une vaste salle construite pour eux, et qui est auj. le théâtre de l'Odéon. Un incendie ayant ruiné cette salle en 1799, la Comédie-Française se réfugia rue de Richelieu au *Théâtre des Variétés amusantes*, qui lui est demeuré, et qu'elle occupe auj. Du temps de Molière, où l'on commença d'abandonner les jeux de paume pour jouer la comédie, les salles de spectacles se composaient de gradins, comme dans nos amphithéâtres, autour d'un parterre où les spectateurs se tenaient debout. Il y avait, au sommet des gradins, deux rangs de loges, et, sur la scène même, à droite, à gauche, et au fond, des bancs, où se plaçaient les gens de cour et les gens de qualité; cet usage dura jusqu'en 1760; mais, au commencement du XIXe siècle, le parterre était encore debout dans presque tous les théâtres. Le spectacle, pendant le XVIIIe siècle, commençait à 5 heures et finissait à 9 heures; les heures changèrent pendant la Révolution; sous le 1er Empire, on commençait à 7 heures, et on finissait à 10 heures 1/2 ou 11 heures au plus tard. Cette coutume durait encore pendant les premières années de la Restauration. *V.* pour l'histoire du théâtre, *Bourgogne* (Théâtre de l'Hôtel de), *Enfants sans-souci*, *Moralités*, *Mystères*, *Passion* (Confrères de la), *Sotie*, etc. C. D—Y.

THÉATRE DE LA FOIRE. *V.* FOIRE.

THÉAULON (Etienne), peintre de genre, né à Aigues-Mortes en 1744, m. en 1780, fut membre de l'Académie de peinture avant l'âge de 30 ans. Il excella à retracer des scènes populaires, et exécuta aussi des sujets gracieux pour les boudoirs de Bagatelle.

THÉAULON (Marie-Emmanuel-Guillaume), poëte dramatique, né à Aigues-Mortes en 1787, m. en 1841, a écrit, pour les divers théâtres de Paris, et surtout pour les théâtres secondaires, environ 250 pièces fort gaies et fort spirituelles. La plupart ne sont que des esquisses; car il avait une telle facilité, qu'il lui est arrivé de donner 16 ou 17 pièces dans une année, beaucoup, il est vrai, faites en collaboration avec d'autres auteurs. Presque toutes sont des vaudevilles; on distingue: *la Mère au bal et la Fille à la maison*, *Paris à Pékin*, *le Chiffonnier ou le Philosophe nocturne*, *le Bénéficiaire*, *les Femmes romantiques*, *M. Jovial ou l'Huissier chansonnier*, *le Père de la débutante*, etc. Il a donné à l'Opéra-Comique: les *Rosières*, la *Clochette*, l'un et l'autre en 3 actes, musique d'Hérold; le *Petit Chaperon rouge*, en 3 actes, musique de Boïeldieu, etc. On lui doit encore deux comédies en 5 actes et en vers, dans lesquelles il y a d'excellentes scènes, et souvent le vrai style de la comédie; ce sont: *l'Artiste ambitieux ou l'Adoption*, et *l'Indiscret*. Théaulon avait un grand talent, auquel ont manqué l'étude et la réflexion.

THÉBAIDE, *Thebaïs*, *Thebaïca regio*, auj. le *Saïd* et la partie S. de l'*Ouestanièh*, une des trois grandes divisions de l'Egypte ancienne, au S., appelée aussi *Egypte supérieure* ou *Haute-Egypte*, à cause de sa position par rapport au cours du Nil; capitale, *Thèbes*. Elle était divisée en 7 nomes selon les uns, en 16 selon les autres (*V.* NOMES). Ce fut dans les déserts qui la limitaient à l'E. et à l'O., que vécurent les premiers solitaires du christianisme, St Macaire, St Pacôme, St Antoine, etc. *V.* le *Supplément*.

THÉBAINE ou THÉBÉENNE (Légion), nom donné à une légion romaine composée de chrétiens, et commandée par St Maurice (*V. ce mot*). Elle était sans doute appelée ainsi, pour avoir été levée dans la Thébaïde. Sous Dioclétien, elle se laissa massacrer plutôt que de sacrifier aux idoles.

THÈBES d'Egypte, *Tapé* dans l'anc. langue égyptienne, *No-Ammon* dans l'Ecriture, *Diospolis Magna* des Grecs et des Latins, était située sur les deux rives du Nil, par 30° 17' long. E., et 25° 42' lat. N. Fondée par la tribu sacerdotale venue d'Ethiopie dans la Haute-Egypte, elle fut capitale jusqu'au temps de Ménès, et conserva toujours une grande importance religieuse et commerciale, comme centre du culte d'Ammon, comme résidence d'un des trois grands colléges de prêtres, et par sa position entre l'Ethiopie, la Libye et l'Arabie. Elle fut, sous les Romains, le ch.-l. de la province de Thébaïde; mais, dès le temps de Strabon, elle ne se composait plus que de bourgades séparées. Elle eut une vaste enceinte, percée de 100 portes; de là le sur-

nom d'*Hécatompyle* (aux cent portes) qui lui fut donné. Elle fut saccagée par Cambyse, roi des Perses, par Ptolémée Lathyre, contre qui elle s'était révoltée, par Cornélius Gallus, gouverneur de l'Egypte sous Auguste (28 ans av. J.-C.), et dépérit sous la domination des Arabes. Ses restes gigantesques ont échappé à une destruction complète, grâce à leur masse et à la sécheresse du climat. Neuf villages sont auj. dispersés sur ses ruines, ensemble de débris de toute espèce et de toute époque, Egyptiens, Grecs, Romains, Chrétiens, Arabes. Cinq de ses villages sont situés sur la rive O. du fleuve : 1° *El-Akalteh*, où se voient, avec un petit temple et une grande porte en ruines, les restes d'une enceinte immense, et un vaste hippodrome; 2° *Naga-Abou-Hamoud*; 3° *Koum-el-Bayrat*; 4° *Médinet-Abou*, la partie de l'anc. ville appelée *Memnonium*, la résidence des rois, où se trouvent encore les ruines de vastes palais, de péristyles, de pylônes gigantesques à forme pyramidale, les colosses de Memnon (*V. ce mot*), des piliers énormes accompagnés de caryatides qui représentent les dieux, un *Rhamesséion*, c.-à-d. un édifice élevé par Rhamsès le Grand (Sésostris), et qui porte la liste de ses 23 fils; 5° *Gournah*, avec un palais antique et des hypogées. Sur la rive dr. du Nil, où était placée la ville proprement dite sous la domination romaine, il y a 4 villages : 1° *Louqsor*, avec les ruines d'un grand temple formé de plus de 200 colonnes, dont la plupart sont encore debout et ont plus de 3 mèt. de diamètre; devant ce temple, sont d'énormes pylônes, hauts de plus de 25 mèt., et représentant des scènes de guerres; deux colosses de granit, de 15 mèt. de hauteur; et des obélisques, dont l'un a été transporté à Paris en 1838; 2° *Kafr*; 3° *Med-Amoud*; 4° *Karnak*, où sont les ruines les plus magnifiques : des torses entiers de lions à têtes de bélier, débris d'une avenue qui, sur une étendue de 2,000 mèt. de longueur, contenait plus de 600 sphinx, bordent une route qui unit un grand temple au palais : les propylées de ce palais sont une rangée de pylônes gigantesques, devant lesquels se tiennent des statues colossales, debout ou assises; la grande salle est longue de 103 mèt., large de 51; les pierres du toit reposent sur un entablement supporté par 134 colonnes, dont les plus grosses ont 23 mèt. de hauteur, 3m,50 de diamètre, et le chapiteau 21 mèt. de circonférence; un obélisque renversé, le plus grand que l'on connaisse, et formé d'un seul bloc de granit, mesure plus de 30 mèt. de longueur. En 1798, l'armée française arrivant à Thèbes, après une longue et pénible marche dans le désert, battit des mains, par un mouvement unanime d'admiration, à l'aspect de ces ruines si majestueuses et si imposantes. Tous les monuments sont couverts de sculptures : dans l'intérieur des salles, on voit des peintures brillant encore des plus vives couleurs, représentant des batailles, des triomphes, des fêtes, des sacrifices. L'un de ces monuments, appelé *Chambre des ancêtres de Thoutmès III*, et très-important pour l'étude des dynasties égyptiennes, a été transporté à Paris; il représente Thoutmès III, roi de la 18e dynastie, consacrant des offrandes devant les images assises de 61 rois, ses ancêtres. Outre ces monuments s'élevant à la surface du sol, toute la chaîne libyque ou occidentale, de Médinet-Abou à Gournah, servait jadis de nécropole, et est percée d'une infinité de galeries, où étaient les tombeaux des citoyens de Thèbes, et habitées, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, par les anachorètes de la Thébaïde, qui y ont tracé des sujets religieux; ces galeries servent auj. de retraite aux fellahs arabes qui veulent échapper aux vexations du gouvernement égyptien. Une partie de ces hypogées, surtout à Gournah, est consacrée aux tombeaux des rois; la plus profonde s'étend à plus de 110 mèt. sous la montagne; toutes les parois en sont couvertes de peintures et de sculptures. Sur l'un de ces monuments sont représentées plus de 180 figures de grandeur naturelle, plus de 800 d'un mètre de hauteur environ, 2.000 de moindre taille; et plus de 22,000 signes hiéroglyphiques ont été dessinés, seulement dans la première galerie. Les noms de Néchao et de Psammis, lus sur une de ces parois, les inscriptions relatives à leurs règnes et commémoratives de faits conformes à ceux que rapportent Hérodote et l'Ancien Testament, enfin les papyrus nombreux qu'on y découvre et dont quelques-uns contiennent des caractères grecs, font de ces hypogées l'un des monuments les plus curieux pour l'histoire et les mœurs de l'Egypte ancienne. C. P.

THÈBES de Grèce, ville de Béotie, au S., dans une plaine vaste et fertile, arrosée par la *Fontaine Dircé*, et par l'*Isménos*, qui coulaient à peu de distance de ses murailles et lui servaient de défense. Sa forme était ovale; dans les temps anciens, elle était percée de 7 portes, qui étaient : au N., *Nitæ*, *Hypsistæ*, et *Prœtides*; à l'E., *Ogygiæ*; au S., *Electræ*; à l'O., *Creneæ* ou *Dircæ*, et *Homolpides*. Au N. de la ville, sur une colline, était bâtie l'Acropole ou *Cadmée*; entre l'Acropole et l'Isménos, le théâtre et le temple d'Amphion; au S. de l'Acropole, l'Agora et le gymnase d'Hercule; et, à l'extrémité méridionale de la ville, sur une autre colline, l'*Isménion*, était un temple d'Apollon Isménien, où l'on conservait, d'après Hérodote, des trépieds d'airain portant des inscriptions en caractères cadméens, c.-à-d. dans le plus ancien alphabet grec, tel qu'il fut importé par Cadmus. — D'après les traditions anciennes, le Phénicien Cadmus fut le fondateur de la Cadmée, qui devint la citadelle de Thèbes, lorsque cette ville eut été fondée par ses descendants. L'invasion Hellénique changea la situation du pays : les Minyiens d'Orchomène, mélange d'anciens Pélasges avec la tribu Hellénique des Eoliens, soumirent la plus grande partie de la Béotie, et imposèrent à Thèbes un tribut. Cette ville conserva cependant ses rois nationaux de la famille de Cadmus; les légendes qui leur sont relatives forment un cycle particulier, le *cycle Thébain*, consacré aux malheurs de la famille des Labdacides (Œdipe, Jocaste, Antigone), à la guerre des Sept chefs et à celle des Epigones. Les descendants de Cadmus, chassés de Thèbes par les Epigones, y rentrèrent peu après, en furent expulsés de nouveau par des Thraces et des Pélasges, et se retirèrent en Thessalie, où, conjointement avec la tribu Eolienne des Béotiens d'Arné, ils fondèrent un Etat d'assez longue durée; mais l'invasion des Thesprotes en Thessalie les chassa de ce pays, quelque temps après la prise de Troie, et ils revinrent dans leur ancienne patrie; Thèbes, qu'ils reprirent, devint alors la ville principale de la Béotie. La royauté disparut à Thèbes, lorsque le roi Xanthus eut été tué par le roi Athénien Mélanthus, vers 1126; le gouvernement fut confié à un archonte, assisté d'une assemblée aristocratique, qui se changea bientôt en oligarchie. Vers 650, Philalaos, l'un des Bacchiades de Corinthe, étant venu s'établir à Thèbes, fut invité à former un nouveau code de lois. On voit, par quelques détails qu'Aristote nous en a conservés, qu'il chercha à empêcher l'accumulation des biens dans les mêmes mains, en fixant pour toujours la division du territoire Thébain qui appartenait aux nobles, et en permettant de conserver toujours le même nombre de familles au moyen de l'adoption. Dans la confédération Béotienne appelée *Panbéotie*, dont les députés se réunissaient dans le temple de Minerve Itonienne près de Coronée, Thèbes paraît avoir eu de bonne heure le privilége de nommer deux *béotarques*. Puissante en Béotie, elle n'eut pas d'influence considérable dans les affaires générales de la Grèce avant Pélopidas et Epaminondas. Elle s'allia même avec les Perses, par jalousie contre Athènes, et ses soldats combattirent avec Mardonius à Platée. Dans la Ire guerre entre Sparte et Athènes, 458, Thèbes se déclara encore contre cette dernière, mais fut battue par les Athéniens à Œnophytes, 457, et Athènes établit à Thèbes un gouvernement démocratique qui subsista jusqu'en 447, époque où les Athéniens, vaincus à Coronée, furent obligés de renoncer à leur suprématie, et l'aristocratie fut rétablie à Thèbes. Dans la guerre du Péloponèse, elle se déclara encore pour Sparte, assiégea et prit, de concert avec les Spartiates, 428-427, l'alliée d'Athènes, Platée, et battit les Athéniens à Délium, 423. Mais après la prise d'Athènes, révoltée de la tyrannie que les Spartiates faisaient peser sur la Grèce, elle s'allia avec Corinthe, Argos, Athènes, et les Perses; l'armée confédérée défit et tua Lysandre à Haliarte, 394, et ne livra à Agésilas à Coronée, 393, qu'une sanglante victoire. Antalcidas ayant séparé les Perses de l'alliance, 387, Sparte recouvra sa puissance un instant ébranlée, et punit les Thébains de leur défection en reconstruisant Platée et en s'emparant de la Cadmée, en 382. Délivrée par Pélopidas en 378, Thèbes commença dès lors, jusqu'en 363, à remplacer, comme puissance dominante dans la Grèce, Sparte et Athènes, grâce à Pélopidas et à Epaminondas. Alliée d'Athènes, elle battit les Spartiates à Thespies, 377, à Platée, à Tégire, 376, à Leuctres, 371. Cette dernière victoire lui donna toute la Béotie; au lieu du faible lien fédératif qui unissait auparavant les différentes cités, elles reconnurent le pouvoir de Thèbes, qui s'empara également de la Phocide. Maîtresse de la Grèce septentrionale, Thèbes attaqua Sparte dans le Péloponèse, où Epaminondas fit quatre invasions, 369, 368, 366, 363. En même temps, elle étendait sa puissance au N.; Pélopidas, en 368, pacifia et fit entrer la Thessalie dans l'alliance de Thèbes, et affermit en Macédoine l'autorité d'Alexandre, obligé de donner comme otage son fils Philippe qui fut élevé dans la maison d'Epaminondas. La mort de Pélopidas et d'Epaminondas ruina la puissance

de Thèbes. Les villes de la Béotie secouèrent aussitôt son autorité, et, dans le N., Philippe, devenu roi de Macédoine, tourna contre Thèbes les leçons qu'il avait reçues dans ses murs. Dans la 3e *Guerre sacrée*, 355-345, Thèbes se déclara pour le conseil amphictyonique contre les Phocidiens coupables de sacrilége, mais ne put terminer cette guerre, dont le soin fut remis à Philippe. Chargé également d'apaiser la 4e Guerre sacrée, 339-338, ce prince s'empara de la Phocide, et menaça Thèbes, qui, sous l'impulsion de Démosthène, s'unit avec les Athéniens contre lui. Les confédérés furent battus à Chéronée, 338, et le vainqueur mit une garnison dans la Cadmée. A sa mort, 336, les Thébains se révoltent; mais la ville est bientôt prise par Alexandre, qui, à l'instigation des autres villes Béotiennes, jalouses de la suprématie de Thèbes, la détruit de fond en comble, à l'exception de la maison de Pindare, fait périr 6,000 habitants, et en vend 30,000 comme esclaves, 335. Elle fut rebâtie en 315 par Cassandre, mais ne fit que déchoir jusqu'à la conquête des Romains, sous lesquels elle n'était plus qu'un gros bourg. Elle n'est pas plus considérable auj., où, sous le nom de *Thiva*, elle est, dans le royaume de Grèce, le ch.-l. d'une éparchie du même nom, dans le nome d'Attique-et-Béotie, avec 6,000 hab. (40,000 dans l'antiquité). C. P.

THECA CALAMARIA, étui ou boîte à mettre des calames pour écrire (*V.* CALAME), chez les anc. Romains.

THÉCLE (Sainte), vierge d'Isaurie au 1er siècle. On croit qu'elle fut convertie par St Paul; condamnée deux fois comme chrétienne, elle échappa miraculeusement à la mort. La cathédrale de Milan lui est dédiée. Fête, le 23 septembre.

THEENEN, nom flamand de TIRLEMONT.

THÉGONNEC (SAINT-), ch.-l. de canton (Finistère), arr. et à 12 kil. S.-O. de Morlaix; 637 hab. Fabr. de toiles. Belle église du temps de la Renaissance.

THEIL (LE), ch.-l. de cant. (Orne), sur l'Huisne, arr. et à 35 kil. S.-E. de Mortagne; 517 hab.

THÉIS (Alexandre-Etienne-Guillaume, baron de), frère de la princesse Constance de Salm-Dyck, né à Nantes en 1765, m. en 1842, fut préfet de la Corrèze en 1830, puis de la Haute-Vienne. On a de lui: *Voyage de Polyclète ou Lettres romaines*, Paris, 1821, 3 vol. in-8°; c'est un voyage à Rome, à l'époque de Sylla, très-pâle imitation du *Voyage d'Anacharsis*, et livre superficiel, qui cependant a eu les honneurs de plusieurs éditions. On doit encore à Théis: *Politique des nations, ou Revue d'histoire universelle*, Paris, 1828, 2 vol. in-8°; *Conseils aux jeunes gens qui sortent des écoles*, 1833, etc.

THEISS, anc. *Pathyssus* et *Tibiscus*, en hongrois *Tisza*, riv. de Hongrie, formée, dans le comitat de Marmaros, par la réunion de la Theiss-Noire et la Theiss-Blanche, qui sortent des monts Karpathes, sur les frontières de la Gallicie, coule à l'O. et au S., sur 1,000 kil. environ, par Szigeth, Namény, St-Marton, Szolnok, Csongrad, Szegedin, Szenta, et Titel, et se jette dans le Danube au-dessous de cette ville, à 45 kil. S.-E. de Peterwardein, après avoir reçu à droite le Bodrog, l'Hernad, et la Zagiva, à gauche la Viso, la Maros, la Bega, etc. Le pays qu'elle traverse est généralement marécageux; ses eaux sont très-poissonneuses. Elle donne son nom à 2 des 4 grandes divisions actuelles de la Hongrie: le cercle en deçà de la Theiss, et le cercle au delà de la Theiss, remplacés de 1850 à 1860 par les cercles de Gross-Wardein, et de Kaschau.

THELA. *V.* OURMIAH.

THELAVI. *V.* TÉLAVI.

THÈMES, c.-à-d. *cantonnements, divisions militaires*, dont chacune était gardée par une légion; nom substitué, dans l'empire d'Orient, vers le milieu du VIIe siècle, à celui de Provinces. Les thèmes étaient, après la conquête de l'Asie par les Arabes jusqu'au Taurus, au nombre de 29, dont 12 en Europe et 17 en Asie-Mineure.

Thèmes d'Europe.

Thème de Lombardie, capitale...	Bari.
— de Calabre.....	Reggio.
— de Thrace ou d'Europe...	Philippopolis.
— du Strymon.....	Héraclée.
— de Thessalonique.....	Thessalonique.
— de Macédoine.....	Stobi.
— de Dyrrachium.....	Dyrrachium.
— de Nicopolis.....	Nicopolis.
— de l'Hellade.....	Athènes.
— du Péloponèse.....	Corinthe.
— de Céphallénie.....	Céphallénie.
— de Cherson (Crimée)....	Cherson.

Thèmes d'Asie.

Thème de Chaldie, capitale.....	Trébizonde.
— de Colonée.....	Colonée.
— de Mésopotamie.....	.....
— de Sébaste.....	Sébaste.
— de Lycande.....	Lycande.
— de Séleucie.....	Séleucie.
— des Cibyrrhéotes.....	Cibyrrha.
— des Thracésiens.....	Sardes.
— Obsicien.....	Nicée.
— des Optimates.....	Nicomédie.
— des Buccellariens.....	Anycre.
— de Paphlagonie.....	Sinope.
— d'Arménie.....	Amasée.
— d'Anatolie.....	Iconium.
— de Samos.....	Samos.
— de la mer Egée.....	.....
— de Chypre.....	Constantia.

C. P.

THÉMINE (PONS DE LAUZIÈRE, marquis de), né vers 1552, m. en 1627, fut sénéchal du Quercy, empêcha les Ligueurs de s'établir dans le Rouergue et le Haut-Languedoc, contraignit le duc de Joyeuse de lever le siége de Villemur en 1592, arrêta le prince de Condé en 1616, et reçut, le même jour, le bâton de maréchal de France. Il combattit ensuite les rebelles du Languedoc et du comté de Foix. Nommé gouverneur de la Bretagne en 1627, il mourut du chagrin que lui causèrent les plaintes portées contre lui par le parlement à raison des désordres commis par ses soldats. B.

THÉMIS, fille d'Uranus et de la Terre, et nourrice d'Apollon, rendait, avant ce dieu, des oracles à Delphes. Elle régna dans la Thessalie, et s'appliqua à rendre la justice avec tant de sagesse et de prudence, que, depuis, on la regarda comme la déesse de la justice. On la représentait assise, une épée nue d'une main et une balance de l'autre.

THÉMISCYRE, *Themiscyra*, anc. ville d'Asie (Pont), sur la rive g. et près de l'embouchure du Thermodon, était la capitale des Amazones. Auj. *Thermèh*.

THÉMISON, médecin grec du temps d'Auguste, né à Laodicée, fut disciple d'Asclépiade, et fonda ou restaura la secte des Méthodiques opposée à celle des Empiriques.

THÉMISTIUS, rhéteur et philosophe grec, né vers 325 en Paphlagonie, fut surnommé *Euphradès* (c.-à-d. beau parleur). Il s'attacha à la philosophie péripatéticienne, la propagea dans plusieurs villes de l'Orient, et enseigna l'éloquence à Constantinople, après un court séjour à Rome. L'empereur Constance le nomma sénateur en 355; Julien le fit, en 362, préfet de Constantinople, et correspondait avec lui; Théodose lui confia, quoiqu'il fût païen, l'éducation de son fils Arcadius; en 384, il fut de nouveau préfet de Constantinople. Il était lié avec les hommes instruits de son temps, et soutenait les plus pauvres de ses élèves. On a de lui 37 *Discours;* ce sont des panégyriques, des remerciements officiels, des harangues sur l'amitié sur l'agriculture, etc. Hardouin a publié à Paris, 1684, in-fol., 29 de ces Discours. L'édition de Dindorf, Leipzig, 1832, est complète. On a aussi des Paraphrases de Thémistius sur les *Secondes Analytiques*, la *Physique*, les livres de l'*Ame*, de la *Mémoire*, du *Sommeil*, de la *Veille*, et des *Songes* d'Aristote. Il avait de même écrit des *Commentaires* sur tous les écrits aristotéliques, et beaucoup de *Lettres*. *V.* Baret, *de Themistio sophista*, 1853, in 8°.

THÉMISTO, épousa Athamas, roi de Thèbes, voulut faire périr Léarque et Mélicerte, qu'il avait eus d'Ino, et trompée par une ruse de celle-ci, tua ses propres enfants Dans son désespoir, elle-se donna la mort.

THÉMISTOCLE, célèbre Athénien, né à Préas en Attique vers 528 av. J.-C., m. en 464. Son père était de condition médiocre, et sa mère originaire de Thrace ou de Carie. De bonne heure il montra une grande ambition, et une vive passion pour la gloire. Il se signala par son courage à la bataille de Marathon, 490, et, depuis cette époque, il disait que les trophées de Miltiade l'empêchaient de dormir. Ce fut d'après ses conseils que les Athéniens affectèrent le produit des mines du Laurium à la construction et à l'entretien d'une flotte destinée à détruire la puissance des Eginètes sur mer; peut-être entrevoyait-il une nouvelle tentative des Perses contre la Grèce. Mais il se montra envieux à l'égard d'Aristide, qu'il fit bannir par l'ostracisme, 485. Lors de l'invasion de Xerxès, Athènes lui donna le commandement de 200 vaisseaux, qu'il dirigea au N. de l'Eubée. Il fut l'âme de toute cette guerre. A Artémisium, il laissa déférer au Lacédémonien Eurybiade le commandement de toute la flotte, bien que les vaisseaux

athéniens en composassent les deux tiers. A l'approche de Xerxès, interprétant l'oracle qui recommandait aux Athéniens de se renfermer dans des murs de bois, il en fit monter une partie sur ses vaisseaux. Ce fut lui qui triompha des résistances d'Eurybiade, en lui adressant ce mot célèbre : « Frappe, mais écoute, » et qui décida les Grecs à combattre dans le golfe de Salamine, 480; il avait d'ailleurs fait avertir secrètement Xerxès de la division qui régnait entre les chefs, afin de l'amener à attaquer le premier, et, après la victoire, à laquelle il eut une grande part, il détermina la prompte fuite du roi en Asie, en lui faisant craindre que la retraite ne lui fût coupée. Athènes avait été détruite : Thémistocle dirigea la reconstruction, et parvint à terminer les travaux de fortification avant que Sparte pût les entraver. Il conseilla aussi d'employer le Pirée. On dit qu'après la guerre médique il eut le projet, pour assurer la domination de sa patrie, d'incendier les vaisseaux des autres Grecs, mais qu'Aristide, à qui seul il confia son plan, le fit rejeter, en déclarant que la proposition était utile, mais injuste. Bientôt en butte à la méfiance de ses concitoyens, qu'il avait blessés par sa vanité, et aux accusations des alliés, qu'il avait rançonnés, impliqué par le ressentiment de Sparte dans la trahison de Pausanias, il fut banni par l'ostracisme, 475, alla d'abord à Argos, puis dans l'île de Corcyre, se confia ensuite à la générosité d'Admète, roi des Molosses, le quitta pour gagner Pydna en Macédoine, et se rendit enfin en Asie-Mineure, 472. Il alla à la cour du roi de Perse, Artaxercès Longue-Main, qui l'accueillit avec magnificence, et qui lui donna les revenus de trois villes d'Asie-Mineure. Selon Plutarque, invité par Artaxercès à prendre le commandement des Perses contre Cimon, il aima mieux s'empoisonner que de faire la guerre à sa patrie. Thucydide dit qu'il mourut de sa mort naturelle à l'âge de 63 ans. F—T.

THÉNEZAY, ch.-l. de canton (Deux-Sèvres), arr. et à 23 kil. N.-E. de Parthenay; 840 hab.

THENON, ch.-l. de canton (Dordogne), arr. et à 33 kil. S.-E. de Périgueux; 820 hab.

THENSA ou TENSA, char sacré, chez les anc. Romains, pour transporter les statues des dieux dans les processions, et particulièrement aux Jeux du cirque. Ces chars, ornés d'ivoire ou d'argent, étaient à 2 roues, et attelés de 4 chevaux de front conduits à la bride par des jeunes gens de bonne famille. C. D—Y.

THÉOBALD. *V.* THIBAUT.

THÉOCRITE de Chios, sophiste spirituel qui, par ses traits satiriques, s'attira la haine d'Alexandre. Il fut mis à mort par ordre d'Antigone, qu'il avait blessé de ses épigrammes. On lui a sans raison attribué un ouvrage sur l'Afrique. *V. Fragm. historicorum græcorum*, Didot, 1848.

THÉOCRITE, poëte bucolique grec, né à Syracuse vers 290 av. J.-C., reçut des leçons de Philétas de Cos et d'Asclépiade de Samos, et fut très-lié avec le poëte Aratus. Il vécut tantôt à Syracuse, où il reçut des bienfaits du roi Hiéron II, tantôt dans la Grande-Grèce, et surtout à Alexandrie, où il fut bien accueilli de Ptolémée Philadelphe, et fit partie de la Pléiade. On croit qu'il mourut octogénaire, quelque temps après la prise de Syracuse par les Romains. Bien qu'on désigne ses poésies sous le nom de poésies bucoliques ou pastorales, 12 pièces seulement sur 29 (la 1re, la 3e, etc., jusqu'à la 12e; la 20e et la 27e) roulent sur des sujets rustiques; il est vrai qu'on remarque une certaine teinte champêtre même sur ceux de ses tableaux qui sont étrangers au genre bucolique. Les pastorales de Théocrite se distinguent par des grâces simples, un abandon naïf, une ingénuité quelquefois piquante, un dialogue naturel et vif, et une harmonie poétique bien appropriée au sujet; mais ses peintures sont souvent trop nues, et l'on désirerait çà et là plus de délicatesse et de décence dans les expressions. Les autres pièces de Théocrite témoignent de la rare variété et de l'exquise souplesse de son génie poétique. L'*Epithalame d'Hélène* et *les Pêcheurs* ont une grâce qui rappelle celle des pastorales proprement dites, sans leur ressembler. *Le Petit Hercule* est un tableau naïf et animé des mœurs domestiques. Dans la 17e pièce, éloge pompeux de Ptolémée Philadelphe et de sa femme Bérénice, il déploie une grande noblesse de style. La 2e, intitulée *la Magicienne*, est admirable par le pathétique qui y règne, et par la vigueur du style. Dans *les Syracusaines*, pièce pleine de vie et de vérité, le poëte nous transporte pour ainsi dire sur la scène dramatique. Enfin, dans la 16e pièce, il s'élève au ton lyrique quand il montre la puissance et la dignité de la poésie; et, dans les *Dioscures*, lorsqu'il peint la lutte de Pollux et d'Amycus, il atteint à la hauteur du poëme épique. Théocrite a été imité comme poëte pastoral par plusieurs poëtes latins, notamment par Virgile, et plusieurs modernes ont aussi marché sur ses traces; mais nul ne l'a surpassé, surtout pour le naturel, et il est resté le modèle du genre. Ses poésies portent le nom d'*Idylles*, c.-à-d. *petites pièces de vers*, terme qui s'appliquait généralement en grec à ce que nous appelons *poésies fugitives*. Outre les idylles, nous avons, sous le nom de Théocrite, 23 épigrammes, dont 12 seulement paraissent authentiques. Il avait composé encore des hymnes, des élégies, des ïambes, dont il ne reste rien. Les éditions principales de Théocrite sont celles de Reiske, Vienne et Leipzig, 1765-66, 2 vol. in-4°; de Warton, Oxford, 1770; de Walckenaer, Leyde, 1779; de Heindorf, Berlin, et de Schæfer, Leipzig, 1810; de Kiessling, 1819; de Geel, 1820; de Jacobs, Hall, 1824; de Wüestemann, 1830; de Boissonnade, Paris, 1837; d'Ameis, Paris (collection Didot), avec une traduction latine nouvelle et les scholies imprimées à part avec celles de Nicandre et d'Oppien; d'Ahrens, 1856, avec variantes, notes critiques et explicatives. Parmi les traductions en prose française, on estime celle de Geoffroy, 1800. Théocrite a été traduit en vers par Longepierre, 1688; par Servan de Sugny, 1822; et par Firmin Didot, 1833, qui a accompagné son travail de notes critiques et littéraires, d'une traduction latine littérale, d'un discours sur les difficultés de ce poëte, et de quelques imitations anciennes ou modernes. P—T.

THÉODAT, roi des Ostrogoths en Italie. Neveu de Théodoric le Grand, il fut élevé sur le trône, après la mort d'Athalaric, par Amalasonte, mère du dernier roi, qu'il épousa en 534, bien qu'il n'eût cessé d'être son ennemi secret, et qu'il fit bientôt assassiner. Attaqué par l'empereur Justinien Ier, qui prétendait venger ce meurtre, Théodat, plongé dans les plaisirs, laissa prendre la Sicile et le midi de l'Italie, offrit les conditions de paix les plus humiliantes, et fut déposé par son armée, qui élut Vitigès, son général, 536. Il voulut s'enfuir, et fut tué sur la route de Ravenne. Th. Corneille a mis sans succès Théodat sur la scène française, en 1672. B.

THÉODEBALD, roi d'Austrasie, 548-553, fils de Théodebert Ier, avait 14 ans à peine quand son père mourut, et était d'une santé faible. Il ne fit rien d'important; mais Leutharis et Bucelin allèrent, avec une partie des Austrasiens, guerroyer en Italie contre les Grecs.

THÉODEBERT Ier, roi frank de l'Austrasie, 534-548, petit-fils de Clovis, succéda à son père Thierry Ier, promit simultanément son alliance à Vitigès, roi des Ostrogoths, et à l'empereur Justinien Ier, qui se disputaient l'Italie, espérant les perdre l'un par l'autre, tailla en pièces les troupes des Ostrogoths, puis celles des Romains, dans la Ligurie, mais dut se retirer, après avoir perdu une partie de ses guerriers par la disette et les maladies. Il mourut d'une chute de cheval, à la chasse. B.

THÉODEBERT II, roi d'Austrasie, 595-612, succéda à son père Childebert II à l'âge de 11 ans, sous la tutelle de son aïeule Brunehaut, chassa cette princesse en 599, à l'instigation des Leudes, qu'elle avait voulu éloigner du conseil royal, et de sa femme, fut attaqué par son propre frère Thierry II, roi de Bourgogne, que Brunehaut avait poussé à cette guerre, perdit les batailles de Toul et de Tolbiac, 611-612, et fut mis à mort avec ses enfants. B.

THÉODECTE de Phasélis, mauvais poëte tragique du IVe siècle av. J.-C., avait imaginé de faire de la tragédie une image des tribunaux de justice, et de ses personnages des avocats. La pièce se terminait toujours au désavantage de celui qui avait plus mal plaidé. C'était l'exagération, poussée à l'absurde, d'un défaut dont on apercevait quelques traces dans Euripide. *V.* Mærker, *de Theodectis Phaselitæ vitâ et scriptis*, Breslau, 1835, in-8°. P—T.

THÉODELINDE, femme d'Autharis, roi des Lombards, qu'elle épousa en 589, se maria plus tard avec Agilulphe, duc de Turin, le fit parvenir au trône, et le détermina à embrasser la religion catholique. Elle eut la tutelle de son fils Adaloald, 614-625, et laissa une grande réputation de piété. Ce fut elle qui plaça un des clous de la vraie croix dans la couronne des Lombards. B.

THÉODEMIR, prince wisigoth d'Espagne, battit sur mer les Maures d'Afrique en 695 et en 711, se trouva à la bataille de Xérès, perdue par le roi Roderic qui y fut tué, sauva l'armée, parvint à se maintenir dans la Sierra-Morena, où il prit le titre de roi, fut bloqué dans Orihuela par Abd-el-Aziz, fils et lieutenant de Mouça, obtint un traité honorable de son ennemi, et, moyennant un faible tribut, en 713, conserva jusqu'à sa mort Murcie, Valence et la Nouvelle-Castille.

THÉODORIMENSIS PAGUS, nom latin du THIMERAIS.

THÉODORA, impératrice d'Orient, fille d'un certain Acacius, gardien de bêtes féroces pour les jeux du cirque,

sous l'empereur Anastase, avait été comédienne, danseuse et courtisane, quand Justinien s'éprit de ses charmes. Elle monta sur le trône avec lui, en 527, et exerça la plus grande influence sur les affaires publiques. Lors de la sédition de 532, qu'amenèrent les querelles des Bleus et des Verts, elle ranima l'énergie de son époux qui songeait à abdiquer. Elle le seconda aussi dans la réforme et la rédaction des lois. Complice des désordres d'Antonine, femme de Bélisaire, elle se brouilla ensuite avec elle, et fit disgracier Bélisaire lui-même. Bien qu'elle eût souillé de ses débauches le palais impérial, obéré le trésor par ses prodigalités, et encouru les anathèmes des papes Agapet et Vigile, Justinien la pleura amèrement quand elle mourut d'un cancer en 548. Procope, la jugeant d'une façon contradictoire, lui impute, dans ses *Anecdotes secrètes*, les actions les plus infâmes, et la loue dans son *Histoire*. B.

THÉODORA, impératrice grecque, née vers 815, épousa l'empereur Théophile en 830, devint veuve en 842, et exerça le pouvoir au nom de son fils Michel III jusqu'en 854. Comme Irène, elle rétablit le culte des Images. Elle extermina aussi les Pauliciens. Les intrigues de son frère l'obligèrent à se confiner dans un cloître, où elle mourut vers 867. S.

THÉODORA, impératrice grecque, 1042-1056. Fille de Constantin VIII et sœur de l'impératrice Zoé, elle régna deux mois avec celle-ci, 1042, puis fut éloignée du pouvoir, qu'elle reprit dans les derniers jours de Constantin X, 1054; elle le garda 19 mois, 1054-1056, et mourut à l'âge de 76 ans, renommée par ses vertus et sa prudence. Avec elle finit la dynastie macédonienne. S.

THÉODORA, dame romaine, parente d'Adalbert II, marquis de Toscane, eut deux filles devenues célèbres, Marozia (*V. ce mot*) et Théodora (*V. l'art. suivant*).

THÉODORA, fille de la précédente, épousa Gratien, consul de Rome. Riche, belle et dissolue, elle exerça dans les Etats de l'Eglise une scandaleuse influence, et fit élever au trône pontifical, sous le nom de Jean X, l'un de ses amants.

THÉODORE de Cyrène, philosophe grec de la fin du IVe siècle av. J.-C., sectateur d'Aristippe, fut surnommé l'*Athée*, et exilé de sa patrie, à cause de ses opinions sur les dieux. Il vint à Athènes, où l'Aréopage, gardien des croyances du paganisme, le condamna, dit-on, à boire la ciguë.

THÉODORE (Saint), soldat romain, né en Syrie, fut martyrisé, pendant la persécution de Dioclétien, à Amasée, où il avait mis le feu à un temple de Cybèle. On a son panégyrique, écrit par St Grégoire de Nysse. Fête, le 9 novembre.

THÉODORE (Sainte), vierge et martyre, d'une naissance illustre, fut condamnée, pendant la persécution de Dioclétien, au supplice de la prostitution. Arrachée à ses bourreaux par un chrétien nommé Didyme, elle subit avec lui le martyre. P. Corneille a puisé dans cette histoire le sujet d'une tragédie.

THÉODORE DE MOPSUESTE, né à Antioche, d'une famille illustre, vers 350, m. en 428, fut le condisciple de St Jean Chrysostôme, qui l'entraîna au service de J.-C. Devenu prêtre, il s'attacha à combattre l'hérésie des Apollinaristes, et délivra des Ariens le diocèse de Mopsueste, qui lui fut donné pour prix de ses services, 381. Après sa mort, il fut accusé de pélagianisme, et anathématisé dans le 5e concile œcuménique tenu à Constantinople en 553. Il avait composé de nombreux ouvrages, dont il ne nous reste qu'un *Commentaire sur les Psaumes* (dans l'*Exposit. Patr. græc. in Psalmos*, du P. Corder), et quelques fragments épars dans l'ouvrage de Facundus *de Tribus capitulis*, dans les *Actes* du 5e concile œcuménique, dans la *Bibliothèque* de Photius, et dans l'ouvrage d'Angelo Maï, *Scriptorum veterum nova collectio è Vaticanis codicibus*, Rome, 1825. *V.* Meissner, *Dissertatio de Theodoro Mopsuesteno*, Wittemberg, 1744, in-4o; Le Bret, *Disquisitio de fragmentis Theodori Mopsuesteni*, Tubingue, 1790, in-4o. L—H.

THÉODORE DE CÉSARÉE, surnommé *Ascidas*, d'abord chef d'un monastère en Palestine, vint à Constantinople, vers 535, avec le dessein de propager l'hérésie des Origénistes. Dans ce but, il se ligua avec l'impératrice Théodora pour obtenir de Justinien la condamnation des *Trois-chapitres* (*V. ce mot*). Il fut, à ce sujet, en lutte déclarée avec le pape Vigile, et soutint ses prétentions par l'abus le plus inique du crédit dont il jouissait; mais le concile de Constantinople, en 563, mit fin aux troubles que ses intrigues avaient excités dans l'Eglise. Il fut excommunié, et privé de l'archevêché de Césarée, qu'il tenait de Théodora. L—H.

THÉODORE, lecteur de l'église de Constantinople au VIe siècle, composa une *Histoire*, en 2 livres, qui s'étend de la 20e année de Constantin au règne de Julien. Elle a été imprimée en grec par Robert Estienne, Paris, 1544, in-fol.; en grec et en latin, Genève, 1612; avec les notes de Valois, Paris, 1673; et traduite en français par le président Cousin.

THÉODORE DE PHARAN, doit son nom à la ville de Pharan, en Arabie, où il fut évêque, sous Héraclius. On fait remonter jusqu'à lui l'origine du *monothélisme;* mais c'est plutôt à Sergius, patriarche de Constantinople, que cette doctrine dut ses progrès. Un livre de Théodore, où il l'appuie, explique sa réputation. L—H.

THÉODORE Ier, pape, 642-649, était Grec de naissance, et né à Jérusalem. Il combattit le monothélisme.

THÉODORE II, pape, 898, Romain de naissance, ne régna que 20 jours.

THÉODORE (Saint), archevêque de Cantorbéry en 668, né en 602 à Tarse en Cilicie, m. en 690. Son nom est resté à un *Pénitenciel*, recueil de canons qu'il publia pour régler le temps que devait durer la pénitence publique, selon l'espèce et la gravité du péché. La meilleure édition est celle de Paris, 1677, in-4o.

THÉODORE STUDITE (Saint), né à Constantinople en 755, m. en 826, fut, en 795, abbé du monastère de Saccudion, près de sa ville natale. Exilé à Thessalonique par Constantin VI, dont il avait refusé de reconnaître le divorce, il revint à Constantinople après la mort de son persécuteur, et y prit la direction du monastère de Stude, qui n'avait que 42 religieux, et où l'on en compta bientôt 1,000. Il s'opposa aux Iconoclastes, fut banni par Nicéphore, rappelé sous Michel Ier, jeté en prison et flagellé par ordre de Léon V, et remis en liberté par Michel II. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, écrits avec élégance, beaucoup de feu et de précision; on y remarque, entre autres, deux excellents Discours sur les images, et plusieurs traités contre les Iconoclastes. Une partie de ses œuvres est publiée dans les *Œuvres du P. Sirmond*, t. v, Paris, 1686, in-fol. Fête, le 12 novembre.

THÉODORE PRODROME, moine grec du XIIe siècle, est auteur du très-médiocre roman des *Amours de Rhodanthe et Dosiclès*, publié avec une version latine par Gaulmin, Paris, 1625, in-8o, et traduit en français par Godard de Beauchamp. On lui doit encore : un dialogue de l'*Amitié exilée;* la *Galéomachie*, tragédie burlesque; *Amarantus, ou les Amours d'un vieillard*, dialogue satirique, inséré dans le 8e vol. des *Notices et manuscrits*, etc.

THÉODORE GAZA. *V.* GAZA.

THÉODORE Ier LASCARIS, fondateur de l'empire de Nicée, 1204-1222, devait sa fortune à son mariage avec Anne, fille d'Alexis III. Proclamé empereur de Constantinople pendant la prise de cette ville par les Latins, il passa en Asie, et, avec l'aide du sultan Ghajaszeddin, conquit peu à peu le pays depuis le Méandre jusqu'à Nicomédie, avec Pruse, Pergame, etc. Nicée devint sa résidence. Il fut aidé par les circonstances difficiles où se trouvaient Baudouin Ier et Henri Ier. S.

THÉODORE II LASCARIS, empereur de Nicée, 1255-1259, succéda à son père Jean Ducas Vatace, à l'âge de 33 ans. La guerre qu'il fit à Michel, roi des Bulgares, faisait bien augurer de son règne, lorsqu'il fut saisi par une grave maladie, qui le rendit soupçonneux et cruel, et finit par l'enlever. S.

THÉODORE Ier, roi de la Corse. *V.* NEUHOF.

THÉODORET, écrivain ecclésiastique, né à Antioche, en 387, d'une famille illustre, m. vers 458, reçut une forte et pieuse éducation, distribua, après la mort de ses parents, tous ses biens aux pauvres, et se retira dans un couvent près d'Apamée. Il fut élevé, en 423, au siége épiscopal de Cyr (Syrie Euphratésienne). Son amitié pour Nestorius, dont il ne partageait cependant pas les erreurs, le porta à se déclarer contre St Cyrille; il se réconcilia bientôt avec ce patriarche, mais ne se décida que longtemps après, pour le bien public, à condamner l'hérésiarque. Le zèle qu'il déploya contre les Eutychéens fournit à ses ennemis l'occasion de le perdre à la cour de Constantinople : condamné, sans avoir été entendu, dans le prétendu concile dit *Brigandage d'Ephèse*, que Dioscore, patriarche de Constantinople, avait convoqué en 449, il n'obtint la réparation de cette injustice que sous l'empereur Marcien. Théodoret a laissé : une *Histoire ecclésiastique*, en 5 livres, qui s'étend de 325 à 429, ouvrage exact, écrit avec élégance et netteté, préférable à ceux de Socrate et de Sozomène, bien qu'on y remarque plusieurs fautes de chronologie; une *Histoire pieuse*, ou Histoire Philotée (c.-à-d. des amis de Dieu), qui contient la Vie de 50 solitaires; un *Traité de la Providence*, en 10 livres, etc.

Ses œuvres ont été publiées par le P. Sirmond, Paris, 1642, 4 vol. in-fol., auxquels on joint l'*Auctarium* du P. Garnier, 1684; et par Schulze et Nœsselt, grec-latin, Halle, 1767-74, 10 vol. in-8°. *V.* Holzhausen, *de Fontibus quibus Socrates, Sozomenus et Theodoretus usi sunt*, Gœttingue, 1825, in 4°. B.

THÉODORIC, en allemand *Dietrich*, roi des Ostrogoths, né en Pannonie en 455, m. en 526, était fils de Théodomir. Jeune encore, il fut envoyé en otage à Constantinople, et élevé dans les idées et la civilisation des Romains, dans le secret de leur faiblesse et de leurs intrigues. Il défendit même Zénon contre Basilisque, en 477, et reçut en récompense les titres de patrice et de consul, avec les honneurs d'une statue et du triomphe. De retour dans sa tribu, quelques circonstances inconnues le brouillèrent avec ses amis de Byzance. Il dévasta l'Illyrie, et se fit céder une partie de la Mœsie. Zénon effrayé le rejeta vers l'Italie, alors au pouvoir d'Odoacre, et sur laquelle il lui déléguait ses droits, 489. Théodoric, à la tête de 20,000 Barbares, écrasa d'abord dans les Alpes une armée de Gépides et de Sarmates, puis battit Odoacre et les Hérules sur les bords de l'Isonzo. Vainqueur une deuxième fois à Vérone, puis sur les bords de l'Adda, il prit, après deux ans de siége, la ville de Ravenne, où il établit sa résidence, ordonna de massacrer Odoacre dans un festin, et se fit reconnaître roi d'Italie par l'empereur Anastase, 493. Prétendant à l'héritage des derniers empereurs d'Occident, maître de l'Illyrie, de la Pannonie, de la Norique, de la Rhétie, il se fit céder encore la Sicile par Thrasimond, roi des Vandales, protégea Gondebaud, roi des Burgondes, contre les Franks, 501, et, après la victoire de ses troupes sur le fils aîné de Clovis à Arles, 508, garda la 2e Narbonaise. Essayant de ressaisir cette espèce de suzeraineté que les empereurs avaient souvent exercée sur les rois barbares, il prit sous sa protection les plus faibles de leurs tribus, les Bavarois, les Alémans, épousa la sœur de Clovis, maria sa propre sœur à Thrasimond, sa nièce au roi des Thuringiens, ses filles au roi des Wisigoths d'Espagne Alaric II, et au fils du roi des Burgondes. En 507, il prit la tutelle d'Amalaric, fils d'Alaric II. Quant à l'administration intérieure, Théodoric réserva aux Goths le métier des armes et les emplois militaires: la société romaine subsista presque tout entière à côté de ses maîtres; la science, les arts, les emplois civils, furent le partage des Romains, et, par une exception remarquable, la loi des vaincus devint la loi des vainqueurs; l'*Édit de Théodoric* ne modifia que légèrement la loi romaine. Le sénat de Rome garda ses vieilles formes, et les villes leur constitution municipale. Des vaisseaux légers défendirent les côtes, comme du temps d'Auguste, contre les corsaires vandales ou numides. Les campagnes redevinrent fécondes; pour la première fois depuis bien des siècles, l'Italie se suffit à elle-même, sans recourir à la Gaule ou à l'Afrique. Les impôts se payaient régulièrement, suivant la forme romaine. Deux cents livres d'or furent consacrées chaque année à l'entretien des monuments de Rome : Ravenne, Vérone, Pavie, Spolète, Naples, virent les arts refleurir. Théodoric, fidèle aux traditions de l'Empire, sut rester aussi étranger aux choses religieuses qu'il était attentif aux choses politiques. Il fut aidé dans son administration par Cassiodore (*V. ce mot*). Bien qu'il ne sût pas écrire, il attira autour de lui les plus beaux esprits du temps, Boëce, l'évêque Ennodius, etc. Dans les dernières années de son règne, voulant venger les Ariens, ses coreligionnaires, persécutés en Orient, il poursuivit les catholiques en Italie : une conspiration se forma. Le préfet Symmaque et son gendre Boëce y furent impliqués, et livrés au supplice. Théodoric reconnut cependant leur innocence, et les remords qu'il en éprouva hâtèrent, dit-on, sa fin. *V.* Du Roure, *Histoire de Théodoric*, Paris, 1846, 2 vol. in-8°. F—T.

THÉODORIC Ier, roi des Wisigoths d'Espagne, 419-451, successeur de Wallia, réunit la Novempopulanie à ses possessions, et prit pour gendre Genséric, roi des Vandales. Contenu par Aétius, qui le repoussa du siége d'Arles, et de Narbonne, 437, il s'allia néanmoins aux Romains et aux Barbares déjà établis en Gaule, pour repousser Attila, et fut tué à la bataille de Châlons-sur-Marne. H.

THÉODORIC II, roi des Wisigoths d'Espagne, 453-466, fils du précédent, tua de sa main son frère Thorismond, fit un empereur romain, Avitus, battit Réchiaire, roi des Suèves, 456, occupa la Lusitanie et la Bétique, combattit Majorien, obtint de Ricimer la Narbonnaise Ire, et périt sous les coups de son frère Euric. H.

THÉODOSE (Le comte), habile général sous Valentinien Ier, battit les Barbares, délivra des Pictes la Bretagne qu'il gouverna sagement, et réprima en Afrique le maure Firmus; mais une prédiction que l'Empire passerait à un homme dont le nom commençait par Théod, poussa Valens à faire décapiter Théodose à Carthage, ainsi que beaucoup d'autres victimes, en 376. A. G.

THÉODOSE Ier (Flavius), *le Grand*, empereur romain, 379-395, fils du précédent, né en 346 à Cauca (Galice), se retira dans sa patrie après la mort de son père. Gratien, voyant l'Empire envahi de tous côtés par les Barbares, l'appela à son secours, après la défaite et la mort de Valens, à Andrinople; il accourut, et, à la tête d'une assez faible armée, força les Barbares de rétrograder vers le Danube. Alors Gratien lui abandonna l'empire d'Orient, 379. Théodose battit les Goths dans mille petits combats, traita avec leur chef Athanaric, et les établit en Thrace et en Mésie, 382; puis il triompha de l'usurpateur Maxime, qui avait détrôné Gratien, et qui attaquait encore son successeur Valentinien II, 388. En 394, il défit, près d'Aquilée, le Franc Arbogast, ministre puis assassin de Valentinien à la place duquel il avait mis le rhéteur Eugène. Seul dès lors, et maître des empires d'Occident et d'Orient, il allait revenir à Constantinople, quand il mourut à Milan. Théodose essaya d'arrêter la ruine de l'Empire par une ferme administration; baptisé dès 380, il avait élevé au siége épiscopal Grégoire de Nazianze, 380, et, l'année suivante, le concile de Constantinople avait condamné l'arianisme. Il défendit sous des peines sévères le culte des faux dieux, qui se réfugia chez les habitants des campagnes (*pagani*); il ôta aux hérétiques le droit d'arriver aux charges, et celui de disposer par testament de leurs biens; enfin, ayant puni par un massacre de 7,000 personnes une sédition du peuple de Thessalonique, il se soumit à la pénitence que lui imposa St Ambroise, aux portes de la cathédrale de Milan, reçut les reproches de l'évêque devant tout le peuple, et n'entra point dans le temple pendant 8 mois. Il est le dernier empereur qui ait réuni sous une seule domination tout l'Empire; lui-même le partagea avant sa mort entre ses fils Honorius et Arcadius. *V.* la *Vie de Théodose* par Fléchier. A. G.

THÉODOSE II, empereur d'Orient, 408-450, succéda, à l'âge de 8 ans, à son père Arcadius. Sa sœur Pulchérie, qui gouvernait sous son nom, lui fit épouser la belle Athénaïs ou Eudoxie, fille du philosophe Léontius. Ce prince se rendit méprisable par la confiance qu'il mettait en son chambellan Chrysaphe et en d'autres eunuques. Il fit aux Perses une guerre peu glorieuse, envoya en Afrique, contre le roi des Vandales Genséric, une armée qui n'obtint aucun succès, n'arrêta les Huns qui ravageaient la Thrace qu'en payant un tribut à Attila, favorisa les Nestoriens, mais les condamna sur la fin de sa vie. Son principal titre est la promulgation du *Code théodosien*, qu'il fit rédiger; c'est le premier Code officiel connu, car celui de Grégoire et celui d'Hermogène sont perdus, sauf quelques fragments publiés par Sichard et Cujas. Théodose ne laissa qu'une fille, qu'il maria à Valentinien III, et mourut à l'âge de 49 ans. M.

THÉODOSE III, empereur grec, 716-717, était receveur d'impôts à Adramytte, en Mysie, quand une armée en révolte dans l'île de Rhodes le proclama empereur malgré lui à la place d'Anastase II. Léon l'Isaurien, qui commandait une armée en Orient, ayant refusé de le reconnaître, il lui céda le trône, et se retira dans un monastère où il passa le reste de ses jours.

THÉODOSIE, *Théodosia*, auj. *Caffa*, v. de la Chersonèse Taurique, au S.-E., sur le Bosphore Cimmérien, était jadis l'entrepôt des contrées environnantes.

THÉODOSIEN (Code), recueil de lois romaines, comprenant seulement les lois des empereurs depuis Adrien, et principalement celles des empereurs chrétiens. Cujas et Godefroy ont essayé d'en restituer les textes avec de nombreux emprunts faits au Code d'Alaric. Il fut promulgué en 438 par Théodose II, empereur d'Orient, et introduit en Occident par Valentinien III. L'édition, avec le commentaire latin de Godefroy, forme 6 vol. in-fol., Leipzig, 1736-45.

THÉODOSIENNE (Table ou Carte). *V.* PEUTINGER.

THÉODOSIOPOLIS, v. de Mésopotamie, la même que Resena (*V. ce mot*).

THÉODOTE, précepteur et ministre de Ptolémée Dionysos, roi d'Égypte, lui conseilla de faire assassiner Pompée, et porta la tête de la victime à César, qui plus tard ordonna de le mettre à mort.

THÉODOTIEN ou THÉODOTE, de la secte des Ebionites, né à Sinope, écrivit, au temps de l'empereur Commode, une des traductions grecques de l'Ancien-Testament recueillies dans les Hexaples d'Origène; c'est la

traduction des Septante, arrangée suivant les erreurs des Ebionites.

THÉODULFE, un des premiers restaurateurs des lettres en France, né vers le milieu du VIIIe siècle dans la Haute-Italie, m. en 821, se rendit célèbre par son savoir, fut appelé vers 781 à la cour de Charlemagne, reçut l'abbaye de Fleury-sur-Loire, puis l'évêché d'Orléans, s'appliqua à rétablir la discipline ecclésiastique, à faire fleurir les bonnes études, enjoignit aux pasteurs de donner gratuitement l'instruction au peuple, et reçut de l'empereur la mission de réformer l'administration de la justice dans les deux Narbonaises. Sous Louis le Débonnaire, accusé de complicité dans la révolte de Bernard, roi d'Italie, il fut dépouillé de ses bénéfices, et relégué à Angers, 821, où il mourut. On a de lui quelques écrits insérés dans les Œuvres du P. Sirmond, t. 2, entre autres des *Capitulaires* ou instructions à son clergé, très-importants pour la connaissance des usages de ce temps-là, et des poésies parmi lesquelles le *Gloria, laus et honor*, hymne que l'on chante à la procession, le dimanche des Rameaux.

THÉOGAMIES, fêtes des anc. Grecs en l'honneur de Proserpine, et en mémoire de son mariage avec Pluton.

THÉOGNIS, poëte grec, né à Mégare, d'une famille noble et riche, florissait vers 540 av. J.-C. Banni de sa patrie, il choisit Thèbes pour retraite. Quand il revint, il ne recouvra ni ses honneurs ni sa fortune. Il nous reste de lui environ 700 distiques, qui cependant ne sont que des fragments, car ses œuvres ont été dérangées de leur ordre primitif par des compilateurs de sentences morales, qui en ont fait des extraits. Théognis est le poëte gnomique ou sententieux (de γνώμη, sentence) par excellence; ses vers, adressés à un certain Cyrnus, forment un vrai code de morale. C'est, du reste, une sagesse défiante et chagrine; l'amertume du malheur respire dans ses vers; il ne voit guère l'homme que par le mauvais côté. Les principales éditions de Théognis sont celles de Brunck (dans ses *Poetæ gnomici*), Strasbourg, 1784; de Lindner, Rudolstadt, 1810; de Bekker, Leipzig, 1815, in-8°; de Welker, Francfort-sur-Mein, 1826, in-8°; d'Orelli, 1840. Il a été traduit en français par Lévesque dans les *Moralistes anciens*, 1783, et par Coupé, Paris, 1796, in-8°. D—R.

THÉOLOGAL, nom donné, dans les cathédrales et dans quelques collégiales, à un théologien prébendé pour prêcher à certains jours, et pour faire des leçons de théologie aux jeunes clercs. C'est une institution du pape Innocent III, dans le 4e concile de Latran, en 1215; elle fut confirmée par le concile de Bâle, 1431, et par celui de Trente. En France, le concordat de 1516, les ordonnances d'Orléans, 1561, et de Blois, 1579, ont déterminé les devoirs du théologal.

THÉOMANCIE, divination pratiquée par des imposteurs qui se disaient inspirés de quelque divinité.

THÉON l'Ancien, astronome observateur, florissait pendant la jeunesse de Ptolémée, qui reçut communication de ses observations. On l'a confondu avec son contemporain Théon de Smyrne. H. M.

THÉON de Smyrne, mathématicien et philosophe platonicien du IIe siècle de notre ère. Il nous reste de lui une *Arithmétique*, et une *Astronomie*. C'étaient, dans le plan de l'auteur, la 1re et la 4e partie d'un manuel des sciences mathématiques destiné spécialement aux Platoniciens et intitulé *Connaissances mathématiques utiles pour la lecture de Platon*. L'*Arithmétique*, en 93 chapitres, dont le 33e est intitulé *De la Musique*, et dont les chapitres 33-68 concernent principalement les nombres musicaux, a été publiée, avec traduction et notes en latin, par Boulliau, Paris, 1647, in-4°, qui a cru que les chapitres 33-93 étaient un traité à part sur la musique, tandis que l'auteur dit expressément qu'il comprend la théorie des nombres musicaux dans l'arithmétique. Les 32 premiers chapitres seuls ont été publiés de nouveau par Gelder, Leyde, 1827, in-8°, qui a cru qu'ils comprenaient l'arithmétique entière. Cet ouvrage est important pour la connaissance des spéculations des anciens sur les nombres. L'*Astronomie* de Théon a été publiée pour la première fois par M. H. Martin, avec introduction, traduction et commentaire en latin, Paris, 1849, in-8°. Ce manuel offre une multitude de documents précieux pour l'histoire de l'astronomie, de la philosophie et de la littérature grecques, des citations et des fragments de poëtes et de prosateurs perdus, et notamment d'amples extraits des traités astronomiques du péripatéticien Adraste et du platonicien Dercyllidès, qui interprétaient diversement l'astronomie de Platon, pour la concilier avec les découvertes d'Hipparque. La 2e partie du manuel de Théon devait être une *géométrie plane*, la 3e une *stéréométrie*, la 5e un traité *de la musique des sphères célestes*, où il se proposait de suivre surtout Thrasylle. Mais on ignore si Théon avait réalisé ces trois parties de son plan. Il est faux que Psellus ait copié Théon de Smyrne. H. M.

THÉON d'Alexandrie, mathématicien, père de la célèbre Hypatie, observa à Alexandrie, en 365 ap. J.-C., une éclipse de soleil et une éclipse de lune. On ne sait s'il est l'auteur des démonstrations jointes à titre de commentaires aux énoncés des propositions d'Euclide, ou bien si ces démonstrations sont d'Euclide, et si Théon n'a fait qu'en donner une révision. Théon avait commenté, ou plutôt paraphrasé, les 13 livres de la *Grande composition mathématique* de Ptolémée, en ajoutant quelques théorèmes élémentaires et quelques exemples de calcul. Le 3e livre de ce commentaire, le commencement du 5e, la fin du 10e, le 11e et le commencement du 12e, sont perdus. Le 3e livre est suppléé par un commentaire de Nicolas Cabasilas, archevêque de Thessalonique au XIVe siècle, et le commencement du 5e livre par un commentaire de Pappus sur cette partie. Le commentaire de Théon, avec les deux morceaux de Cabasilas et de Pappus, a été publié par Camerarius en un volume faisant suite à l'ouvrage de Ptolémée, Bâle, 1538, in-fol. Les deux premiers livres ont été publiés, avec traduction française, par l'abbé Halma, Paris, 1821-23, 2 vol. in-4°. Théon est l'éditeur et non l'auteur des Tables manuelles de Ptolémée, sur lesquelles il a écrit un commentaire, publié avec ces *Tables* par l'abbé Halma, Paris, 1821-1823, 2 vol. in-4°, avec une traduction française et des notes. On ne sait si c'est Théon le mathématicien ou Théon le sophiste qui a commenté Aratus. Quoi qu'il en soit, le commentaire sur Aratus qui nous reste sous le nom de Théon est une compilation de scolies, et Théon n'est qu'une des sources où le compilateur a puisé. La meilleure édition de ce commentaire se trouve dans l'édition d'Aratus donnée par Buhle, Leipzig, 1793-1801, 2 vol. in-8°. L'édition de l'abbé Halma, Paris, 1823, in-4°, n'en contient qu'un mauvais extrait, avec une mauvaise traduction française. H. M.

THÉON (Ælius), d'Alexandrie, sophiste ou rhéteur, vivait au IIe siècle ou au commencement du IIIe. De ses nombreux ouvrages, il ne nous reste que ses *Exercices préparatoires*, espèce de cahiers de rhétorique, dont la meilleure édition est celle de Daniel Heinsius, Leyde, 1626, in-8°. Une édition plus récente est celle de Finckh, Stuttgard, 1834, in-8°. On lui attribue quelquefois un commentaire sur Aratus (*V. l'art. précédent*). H. M.

THÉOPHANE, historien et poëte grec, né à Mitylène, s'attacha à la fortune de Pompée, qui lui fit obtenir le droit de cité romaine. Il avait écrit une *Histoire des guerres des Romains sous le commandement de Pompée;* elle est perdue, sauf quelques fragments conservés dans Strabon et Plutarque. On a de lui aussi deux épigrammes dans l'*Anthologie*.

THÉOPHANE (George), écrivain byzantin, né vers 751, m. en 818, fut abbé d'un monastère de Mysie, et eut à endurer des persécutions pour avoir résisté aux Iconoclastes. On lui doit une *Chronographie*, de 284 à 813, publiée par le P. Combefis, avec une version latine du P. Goar, Paris, 1655, in-fol.

THÉOPHANIE, nom donné primitivement à la fête de l'Epiphanie (*V. ce mot.*)

THÉOPHANO, impératrice grecque. Fille d'un cabaretier, elle fut successivement la femme de deux empereurs, Romain II, 949, et Nicéphore Phocas, 963. On lui prête tous les crimes. D'abord elle aurait poussé Romain II à empoisonner son père Constantin VII, 958, et aurait empoisonné Romain II lui-même, 963; puis elle aurait sollicité Zimiscès, son amant, de tuer Nicéphore Phocas, 969. Zimiscès, à son avénement, se hâta de l'exiler en Cappadoce. Après la mort de Zimiscès, en 976, elle fut rappelée à la cour de ses deux fils, Basile II et Constantin VIII. S.

THÉOPHANO, fille de la précédente et de Romain II, fut donnée en mariage par Zimiscès à Othon II, 972. S.

THÉOPHILANTHROPES, c.-à-d. *amis de Dieu et des hommes*, membres d'une secte qui essaya, pendant la Révolution, de faire une religion du déisme. Après les saturnales de l'athéisme, qui avaient inauguré la déesse Raison à Notre-Dame, Robespierre fit décréter l'existence de l'Etre-Suprême et l'immortalité de l'âme. D'Aubermesnil, député à la Convention, exhuma quelques pratiques des anciens Mages, et créa l'association des *Théoandropophiles*, berceau de la *théophilanthropie*. Chemin, Janes, Moreau, Mandar, tous bien obscurs aujourd'hui, et le frère du minéralogiste Haüy, furent les chefs de la secte nouvelle, dont le 1er rédigea le *Manuel*, et, en partie,

Année religieuse des Théophilanthropes, 4 vol. in-18. Les membres de la secte nouvelle se réunirent le 16 déc. 1796, obtinrent la haute protection de Laréveillère-Lepeaux et du Directoire, qui mit, en 1797, à leur disposition les principales églises de Paris, et attirèrent un grand nombre de personnes bien intentionnées, séduites par la morale pure que l'on y débitait. Cependant un journaliste ayant dit que c'était un club de Jacobins, le nouveau culte fut aussitôt discrédité. Les Théophilanthropes célébraient leurs fêtes le décadi, puis ils prirent le dimanche, et aspirèrent à confondre toutes les religions dans une sorte d'*Institut de morale*. Leurs cérémonies consistaient en un sermon et quelques cantiques en langue française. Ceux qui faisaient les fonctions de prêtres (car la théophilanthropie n'en avait pas, et les adeptes l'étaient tour à tour) revêtaient une robe blanche assez semblable à une aube. Ce prétendu culte n'eut quelque consistance qu'à Paris; après moins de 5 ans d'existence, il ne comptait plus qu'un petit noyau de fidèles, quand un arrêté des consuls du 17 vendémiaire an X (21 octobre 1801) lui interdit l'usage des édifices nationaux. J. T.

THÉOPHILE (Saint), évêque d'Antioche et Père de l'Eglise, m. vers 190, était né de parents idolâtres. La lecture des livres saints le convertit, et il fut élevé au siége d'Antioche en 168. Il nous reste de lui une *Apologie de la religion chrétienne*, en 3 livres, ouvrage solide, entrepris pour la conversion d'un ami, et où il prouve que Dieu est infini et incompréhensible dans ses perfections; que la doctrine des païens sur leurs dieux est fausse et monstrueuse; enfin que les écrits des plus sages d'entre les païens sont remplis de maximes contraires à l'humanité, à la raison, et à la saine morale. Il existe de cet ouvrage plusieurs éditions en grec et en latin; la dernière est celle de Hambourg, 1724, in-8°. Fête, le 6 décembre.

THÉOPHILE, professeur de droit à Constantinople, fut un des jurisconsultes qui aidèrent Tribonien dans la compilation des *Institutes* de Justinien. On a de lui une paraphrase en grec de cet ouvrage, retrouvée au XVIe siècle, et publiée par Fabrot, Paris, 1638, in-4°, et par Reitz, grec-latin, La Haye, 2 vol. in-4°.

THÉOPHILE, empereur grec, 829-842, né à Amorium, succéda à son père Michel II le Bègue. Ce fut un rude justicier, mais plus encore un ardent iconoclaste, et le dernier. Il aimait le luxe et les bâtiments. Malgré son intrépidité personnelle, il fut malheureux contre les califes Al-Mamoun et Motassem. S.

THÉOPHILE, dit *le Moine* ou *le Prêtre*, artiste et médecin du Xe ou du XIe siècle, dont la patrie est inconnue. On a de lui un ouvrage très-intéressant pour l'histoire des arts et les procédés usités de son temps : *Diversarum artium schedula*, imprimé dans les *Mémoires d'histoire et de littérature tirés de la bibliothèque du duc de Wolfenbuttel*, Brunswick, 1781. Il y en a un exemplaire aux manuscrits de la Bibliothèque impériale de Paris. MM. de l'Escalopier et Guichard ont traduit cet ouvrage en français, Paris, 1843, in-4°. Théophile y traite de la peinture sur toile, sur bois, sur vélin, à fresque, et sur verre, des émaux, de la mosaïque avec des cristaux coloriés, de l'art de nieller, de damasquiner, de l'orfévrerie en général.

THÉOPHILE DE VIAU. *V.* VIAU.

THÉOPHRASTE, célèbre philosophe grec, né à Erèse, dans l'île de Lesbos, en 371 av. J.-C., était fils d'un foulon, et se nommait Tyrtame; le nom de Théophraste (*parleur divin*) lui fut donné par les auditeurs du Lycée. Il fut le disciple ou plutôt l'ami et le compagnon de travaux d'Aristote, et le second chef de l'école du Lycée, dont les doctrines commencèrent à s'altérer avec lui. Abandonnant les grands principes du maître, il s'occupa presque exclusivement de l'observation des faits. Il composa un très-grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns seulement nous sont parvenus. Ce sont, en général, des traités relatifs à l'histoire naturelle, à la physique, à la météorologie (*Histoire des plantes, Causes de la végétation, Signes du beau temps*, sur les *Pierres*, les *Vents*, le *Feu*, les *Poissons*, les *Odeurs*, etc.). Mais il est surtout connu pour avoir inspiré La Bruyère. Les *Caractères* de Théophraste, qui forment 30 chapitres, ne sont point un ouvrage proprement dit, mais des extraits d'un grand ouvrage perdu, probablement d'une *Poétique*, dans laquelle ces fragments étaient présentés aux poëtes comme des modèles. La Bruyère a traduit le livre de Théophraste, mais sur un texte fautif et incomplet, et sans grand souci, d'ailleurs, de l'exactitude littérale. Ce qui reste de Théophraste a été édité par Camérarius, 1541; Daniel Heinsius, Leyde, 1613; Schneider, Leipzig, 1818-21, 5 vol. Les principales traductions françaises sont celles de Lévesque, 1782; de Belin de Ballu, 1790; de Coray, 1799; de Stiévenart, 1842. *V.* Foss, *De Theophrasti notationibus morum commentationes III*, Friedland, 1834-35-36, in-4°; Schmidt, *De Theophrasto rhetore*, Hall, 1839, in-4°; Zell, *De Theophrasteorum characterum indole*, Fribourg-en-Brisgau, 1825, in-4°; Meier, *De Theophrasti notationibus morum*, Hall, 1850-51, in-4°. F—T.

THÉOPHYLACTE, surnommé *Simocatta*, sophiste du VIIe siècle ap. J.-C., né en Egypte, remplit plusieurs charges à la cour de l'empereur Maurice. Il a laissé : une *Histoire du règne de Maurice*, d'un style oratoire et prétentieux, publiée par Pontanus, 1604, puis dans la collection *Byzantine*, et traduite en français par le président Cousin; des *Problèmes physiques*, Leyde, 1596, et Leipzig, 1653; 85 *Lettres* apocryphes, publiées par Gruter, 1599, et par M. Boissonnade, Paris, 1835, in-8°.

THÉOPOMPE, roi de Sparte, 770-723 av. J.-C., institua, dit-on, les Ephores. C'est sous son règne qu'eut lieu la conquête de Thyrée sur les Argiens, et que commença la Ire guerre de Messénie. Battu et pris par Aristodème près du mont Ithôme, il fut égorgé avec 300 autres Spartiates, en l'honneur de Jupiter d'Ithome.

THÉOPOMPE de Chio, orateur et historien grec au IVe siècle av. J.-C., disciple d'Isocrate, est surtout célèbre par deux ouvrages historiques auj. perdus : l'un, intitulé *Hellenica*, en 12 livres, était la continuation de l'ouvrage de Thucydide, et s'arrêtait à la bataille de Cnide; l'autre, sous le titre de *Philippica*, renfermait, en 58 livres, l'histoire des événements contemporains de l'historien, groupés autour de l'histoire de la Macédoine. Théopompe publia en outre un *Abrégé d'Hérodote*, et plusieurs ouvrages roulant sur des points de politique et de morale. Cet auteur était très-considéré chez les anciens, qui le citent fort souvent. Il connaissait bien les affaires de son temps, recherchait curieusement la vérité, et distribuait avec art les détails de ses récits, qui se distinguaient par la simplicité, la clarté, la noblesse et l'harmonie du style; mais on signalait dans ses écrits un esprit de malignité et quelquefois de prévention, qui ne laissait pas d'égarer ses jugements ou d'en diminuer l'autorité. On lui reprochait aussi la longueur et le retour trop fréquent de ses digressions. Il ne reste plus de Théopompe que des fragments, dus en très-grande partie à Photius, publiés par Wichers, Leyde, 1829, et dans la *Bibliothèque grecque-latine* de MM. Didot, t. Ier des *Fragments des Historiens grecs*. *V.* E. Kock, *Prolegomena ad Theopompum*, Stettin, 1803; Pflugk, *De Theopompi vitâ et scriptis*, Berlin, 1827, in-8°. P—T.

THÉOPSIE, mot consacré pour désigner l'apparition des dieux de la Fable.

THEORASCIA, nom latin de la THÉRACHE.

THÉORES. *V.* DÉLIES.

THÉOXÉNIES, fêtes de l'anc. Grèce, instituée par les Dioscures, et au moyen desquelles on voulait inspirer la vertu de l'hospitalité. Des tables de festin étaient dressées, où l'on espérait que les Dieux viendraient s'asseoir.

THÉOT (Catherine), visionnaire, née à Barenton (Manche) en 1725, m. en 1791, fit part à son curé de prétendues révélations d'en haut. Comme elle demandait des moyens d'existence, son curé l'adressa à l'abbé Grisel, qui fut son directeur à Paris et la plaça au couvent des Miramiones, d'où elle sortit en février 1779, époque où elle débita publiquement les visions de son esprit malade : elle était tour à tour une nouvelle Ève, ou la mère de Dieu, ou le Messie. Jésus-Christ et la Vierge n'étaient que des figures. On l'enferma à la Bastille; puis on la transféra dans un hôpital, d'où elle sortit pour jouer de nouveau son rôle de prophétesse aux jours de la Terreur. Le chartreux Dom Gerle, ex-membre de la Constituante, était son principal adepte. Elle se disait destinée à enfanter, à 70 ans, le nouveau Messie, dont le trône s'élèverait en face de l'église Ste-Geneviève et serait vu de tout l'univers; la population du globe devait être réduite à 140,000 élus; Robespierre était le précurseur du Verbe divin. Les ennemis du dictateur surprirent les secrets de ce culte caché; ils lui donnèrent les proportions d'une grande conspiration politique; Vadier lut à la Convention un rapport emphatique rédigé par Barrère, et un décret renvoya les principaux accusés devant le tribunal révolutionnaire. Ce léger incident du règne de la Terreur détermina Robespierre à cette retraite de 45 jours qui le perdit. Catherine Théot mourut à la Conciergerie. J. T.

THERA. *V.* SANTORIN.

THERAD ou THERAUD, v. de l'Hindoustan (Goudjérate), à 24 kil. N.-O. de Radampour; 16,000 hab.

THÉRAIN, riv. de France, naît à Gruménil (Seine-Inférieure), arrose Songeons et Beauvais (Oise), et tombe

dans l'Oise, à 4 kilom. S.-E. de Creil; cours de 90 kilom.

THÉRAMÈNE, orateur athénien, né dans l'île de Céos vers le milieu du v^e siècle av. J.-C., étudia l'éloquence sous Prodicus, et devint un orateur influent; il était très-versatile, aida Pisandre et Antiphon à abolir la démocratie pour y substituer la tyrannie des Quatre-Cents, en 411, puis, 4 mois après, se mit à la tête du parti qui rétablit l'ancien gouvernement et rappela Alcibiade. Il commanda, en 409 et 408, une partie de la flotte athénienne, fut un des 10 généraux vainqueurs aux îles Arginuses, 406, mais échappa à la condamnation à mort dont furent frappés ses collègues pour avoir laissé sans sépulture les corps des soldats tués dans cette bataille. Lors du siége d'Athènes par Lysandre, en 404, il se chargea des négociations avec les Spartiates. Lysandre fit élire 30 tyrans, et Théramène fut du nombre. Élu par le parti modéré, il lutta contre la cupidité et les violences de ses collègues; Critias, l'un d'eux, se déclara son ennemi, et, de son autorité, au nom de ses collègues terrifiés, le condamna à boire la ciguë, en 403. B.

THERAMNÆ. *V.* THÉRAPNÉ.

THÉRAPEUTES, c.-à-d. *serviteurs de Dieu* (du grec *thèrapeuein*, servir), secte religieuse dont le centre principal était Alexandrie en Egypte, et qui, soumise au célibat, menait dans la solitude une vie toute contemplative. Leur doctrine, assez semblable à celle des Esséniens, les a fait considérer comme formant une branche de ces derniers, et, par suite, classer au nombre des sectes juives; c'est l'opinion de l'historien Philon, qui, sous ce rapport, est contredit par l'autorité de plusieurs Pères, tels que Eusèbe et S^t Jérôme, qui font des Thérapeutes une secte de chrétiens : cependant, comme ils avaient des observances judaïques, telles que de garder le sabbat, de n'user ni de vin ni de viande, de faire de fréquentes ablutions, etc., toutes choses dont les chrétiens devaient s'abstenir, l'opinion de Philon paraîtrait la plus vraisemblable. Quoi qu'il en soit, les Thérapeutes peuvent, ainsi que les Ascètes, être regardés comme les précurseurs du monachisme en Orient. D—T—R.

THÉRAPIA, vge de la Turquie d'Europe, est située à 6 kil. N.-E. de Constantinople, sur le golfe de Buiuk-Déré. Résidence d'un métropolitain grec. Maison d'été de l'ambassadeur français.

THÉRAPNÉ ou THÉRAMNÆ, auj. *Calamata*, ville de Laconie, à l'O. de l'Eurotas et tout près de Sparte. Patrie d'Hélène, de Castor et de Pollux.

THÉRÈSE, fille naturelle d'Alphonse VI, roi de Castille et de Léon, et sœur de la fameuse Urraque, épousa vers 1094 Henri de Bourgogne, 1^er comte de Portugal, et, en 1110, eut de lui un fils, Alphonse, au nom duquel, veuve et régente, elle gouverna depuis 1112. Elle livra l'État à de misérables favoris, fit une invasion en Castille pour profiter des agitations soulevées dans ce pays par la mésintelligence d'Urraque avec son mari Alphonse le Batailleur, prit Zamora, Toro et Avila en 1121, mais fut moins heureuse en 1127 dans une guerre en Galice contre Alphonse VIII, son neveu. Elle avait épousé, en 1124, Ferdinand Paez, comte de Transtamare. En 1128, elle refusa de remettre le pouvoir à son fils, qui se fit néanmoins proclamer comte; Thérèse excita un soulèvement pour garder le pouvoir, fut vaincue à San-Mamède, et jetée dans une prison, où elle mourut en 1130. B.

THÉRÈSE (S^te), née en 1515 à Avila (Vieille-Castille), d'une famille noble et riche, m. en 1582, fut élevée dans les principes d'une ardente piété, et éprouva, dès l'enfance, de si vifs élans de l'amour divin, qu'elle abandonna la maison paternelle avec un de ses frères pour aller chercher le martyre chez les Maures. Les deux enfants furent ramenés par un oncle, qui les avait rencontrés. Après la mort de sa mère, 1527, Thérèse, se relâchant de sa ferveur, prit goût aux frivolités et aux amusements du monde : mais, placée par son père chez les Augustines d'Avila, elle sentit renaître ses sentiments de dévotion, et, en 1534, elle prononça ses vœux chez les Carmélites de l'Incarnation. Plusieurs fois encore, elle revint aux vanités mondaines, et toujours les souffrances physiques la rendaient à Dieu. La lecture des *Confessions* de S^t Augustin fit triompher la grâce en elle, et, depuis 1559, non-seulement elle fut à jamais affermie dans les voies de la vertu, mais elle travailla à la sanctification des autres. Réformatrice des Carmélites, elle établit à Avila, en 1562, une maison-modèle, sous l'invocation de S^t Joseph, et en fit adopter la règle dans 16 autres couvents de femmes. Inspiré par elle, S^t Jean-de-la-Croix réforma aussi les Carmes. S^te Thérèse a été canonisée 39 ans après sa mort; l'Eglise célèbre sa fête le 15 octobre. Elle ne fut pas seulement illustre par ses vertus, mais aussi par de nombreux écrits, qui l'ont fait appeler par les papes Grégoire XV et Urbain VIII un *docteur* de l'Eglise; Bossuet qualifiait la doctrine de cette sainte, une doctrine céleste. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire de sa vie; Statuts* pour les couvents de Carmélites; des traités *Sur les manières de visiter les monastères* et *Sur le chemin de la perfection; Avis à ses religieuses; Méditations sur le Pater; Pensées sur l'amour de Dieu; Méditations sur la communion;* un *Cantique* de post-communion dit *Glose de S^te Thérèse;* le *Château de l'âme;* des *Poésies;* des *Lettres,* etc. Ses *Œuvres*, en espagnol, ont été publiées à Bruxelles, 1675, 2 vol. in-fol. Divers traités ont été traduits en français par Arnaud d'Andilly, 1670, et par l'abbé Chanut, 1681. Une traduction complète a été donnée par le P. Marcel Bouix, Paris, 1861, 3 vol. in-8°. L'abbé Emery a écrit l'*Esprit de S^te Thérèse,* 3^e édit., Paris, 1820, in-8°. *V.* Villefore, *Vie de S^te Thérèse,* Lyon, 1824, 2 vol. in-12. B.

THÉRÉSIANOPOL, v. des États autrich. (Hongrie), dans le comitat de Bacs, à 42 kil. S.-O. de Szegedin, près du lac Paltisch; 53,399 hab. Gymnase roy. Fabr. de draps, teintureries, tanneries. Comm. de chaussures et de bestiaux.

THERESIENSTADT, ville forte des Etats autrichiens (Bohême), à 4 kil. S.-S.-E. de Leitmeritz, à 2 kil. du confluent de l'Elbe et de l'Eger; 2,000 hab. Haras. — Fondée en 1780.

THERMA, nom primitif de THESSALONIQUE.

THERMAIQUE (Golfe), *Thermaïcus sinus,* auj. *Saloniki,* golfe formé par la mer Égée, entre la Chalcidique à l'E., la Macédoine et la Thessalie à l'O. Il recevait le Pénée, l'Haliacmon et l'Axius.

THERMÆ CETIÆ ou AUSTRIACÆ, nom anc. de BADE en Autriche.

THERMÆ HELVETICÆ OU VERBIGENÆ, nom ancien de BADE en Argovie.

THERMÆ HIMERENSES, nom anc. de TERMINI.

THERMÆ SELINUNTINÆ. *V.* SCIACCA.

THERMÈH, anc. *Thermodon*, riv. de la Turquie d'Asie, affluent de la mer Noire, passe dans une ville de même nom (anc. *Themiscyre*).

THERMES (Paul DE LA BARTHE, seigneur de), né à Couserans en 1482, m. en 1562, servit en 1528 sous Lautrec au siége de Naples, se signala à la bataille de Cérisoles en 1541, s'empara du marquisat de Saluces en 1547, conduisit des secours aux Farnèse de Parme en 1553, se joignit au corsaire Dragut pour conquérir la plupart des villes de la Corse en 1554, prit Dunkerque aux Espagnols en 1568, reçut alors le bâton de maréchal de France, mais perdit contre le comte d'Egmont la bataille de Gravelines, tomba au pouvoir de l'ennemi, et ne fut relâché qu'à la paix de Cateau-Cambrésis, en 1559. Attaché aux Guises, et nommé gouverneur de Paris, il déplut par sa modération au début des troubles de religion, et mourut en disgrâce. B.

THERMES, *Thermæ*, vastes bains publics chez les anc. Romains. Outre les salles destinées aux divers bains, froids, chauds, etc. (*V. Bains*), on y trouvait des galeries pour les exercices de la paume, de la lutte, des jeux gymniques; des salles de conversation, et de grandes cours entourées de portiques pour la promenade. Le luxe des Thermes était populaire; car tout le monde, jusqu'aux plus infimes plébéiens, était admis dans ces établissements, les grandes personnes pour un quadrant (20 c.), les enfants, gratis. Les sexes y étaient séparés. Ce fut vers le milieu du règne d'Auguste, l'an 742 de Rome, 11 av. J.-C., que le public commença d'avoir des Thermes; il eut ceux qu'Agrippa avait bâtis pour lui-même, et qu'il légua au peuple. Sous les empereurs suivants, on éleva d'autres Thermes plus vastes encore, où les marbres les plus rares, le granit, le porphyre et les plus belles statues étaient prodigués. D'Agrippa à Constantin, Rome vit bâtir dans son enceinte 7 Thermes de la plus grande magnificence, et dont on a retrouvé des ruines, qui ont permis de les apprécier. C'étaient : les *Thermes d'Agrippa,* au milieu du Champ-de-Mars, et mesurant 37,050 mèt. de superficie; — *de Néron,* dans le Champ-de-Mars aussi, au N.-O. des précédents, et nommés depuis *Thermes Alexandrins,* parce qu'Alexandre-Sévère les rebâtit : superficie, 31,350 mèt.; ils étaient comme une annexe des Thermes d'Agrippa; — *de Novatius,* contemporain de Néron, sur la partie E. du mont Esquilin, et dont le pape Pie I a fait l'église S^te-Praxède; — *de Titus,* vers le côté méridional du mont Esquilin : superficie, 89,700 mèt.; — *de Caracalla,* au pied de l'Aventin, vers le Célius : superficie, 117,460 mèt.; — *de Dioclétien,* sur le mont Quirinal : superficie, 136,500 mèt. : l'église de S^te-Marie-des-Anges était la salle cen-

trale de ces Thermes, et une petite partie du tout; — *de Constantin*, dans la partie S. du Quirinal: superficie, 39,375 mèt.; c'est à peu près les proportions des Thermes d'Agrippa, et peut-être n'étaient-ils qu'une annexe des Thermes de Dioclétien. — Pour mieux faire saisir la prodigieuse étendue de ces établissements, nous prendrons quelques points bien connus de comparaison: ainsi les Thermes d'Agrippa étaient deux fois grands comme le jardin de la Place-Royale, à Paris, dont la superficie est de 12,834 mèt.; ceux de Titus surpassaient d'un 5e la place de la Concorde, qui a 75,580 mèt., hors des balustrades; enfin ceux de Caracalla, ainsi que ceux de Dioclétien, auraient couvert plus de la moitié du jardin des Tuileries, mesurant 224,360 mèt. C. D—Y.

THERMES (Musée des) ET DE L'HÔTEL DE CLUNY. Musée français d'antiquités nationales, situé à Paris, rue des Mathurins-St-Jacques, et boulevards St-Germain et de St Michel. Il emprunte son nom aux ruines d'un palais que les empereurs romains avaient dans le quartier, et qui existait encore au XIIIe siècle; il servit de résidence à nos rois de la 1re et 2e race, et s'étendait jusqu'aux environs de la Sorbonne. Un vaste enclos formait ses dépendances, et avait à peu près pour limites, au N. la Seine; au S., l'église Ste-Geneviève; à l'E., la rue St-Jacques; à l'O., la rue St-Benoît. Depuis la fin du XVe siècle, il ne reste plus de ce palais que deux salles quadrangulaires, voûtées en maçonnerie, et qui paraissent avoir servi de Thermes, d'où le nom moderne de l'édifice; l'une a 20 mèt. de long, sur 11m 50 de large; l'autre, 9m 75 sur 6m 85. La voûte, à plein cintre et à arêtes, est à 18 mèt. du sol. Les murs sont construits en assises de moellons et de briques alternées, et la retombée des voûtes repose sur des consoles figurées en poupes de navires. Il y avait jadis sur toutes les parois un enduit de stuc qui a disparu. De vastes souterrains voûtés s'étendent sous toute la construction et dans les environs. On conjecture que ce palais fut construit par Constance Chlore, vers le commencement du IVe siècle; on ne l'a appelé *Palais des Thermes de Julien*, que d'après une opinion erronée. Le seul fait certain, c'est que le César Julien, gouverneur des Gaules, l'a habité, et que ses troupes l'y proclamèrent empereur, l'an 360. Ces intéressantes ruines, après avoir été abandonnées pendant des siècles, devinrent la propriété de la ville de Paris en 1836. — *Hôtel de Cluny* ou *de Clugny*, est un des monuments les plus complets qui nous restent du moyen âge; il fut bâti, vers le milieu du XIVe siècle, à l'E. et sur l'emplacement d'une partie du Palais des Thermes, pour loger les abbés de Cluny lorsqu'ils venaient à Paris. Rebâti vers la fin du XVe siècle ou au commencement du XVIe, par Jacques d'Amboise, frère du ministre de Louis XII, il est comme une transition du style gothique ou ogival au style de la Renaissance. On remarque, entre autres choses, au 1er étage, une chapelle très-petite, mais qui est un chef-d'œuvre d'élégance et de légèreté. L'hôtel de Cluny fut habité par Marie d'Angleterre, veuve de Louis XII, par le fameux cardinal de Lorraine, et par divers nonces du pape. Il devint propriété nationale en 1790, fut vendu, et resta propriété particulière jusqu'en 1843, où l'Etat l'acquit avec un riche musée moyen âge que Du Sommerard y avait créé. Ce musée contient des antiquités gallo-romaines dans les Thermes; et, dans les salles de l'hôtel, restaurées comme en leur état primitif, des statues, des meubles, peintures, émaux, faïences, verreries, armes, serrurerie, tapisseries, bijoux, menu mobilier, matières précieuses, etc. Lorsque l'Etat eut acquis l'hôtel de Cluny, la ville de Paris lui fit don du Palais des Thermes, et ces deux édifices furent réunis. En 1857, on les a isolés des propriétés voisines, et on a créé autour un beau jardin paysagiste, faisant valoir les ruines romaines encore debout. C. D—Y.

THERMIA, anc. *Cythnos*, île du royaume de Grèce, dans les Cyclades septentrionales, au S.-E. de Zéa; 20 kil. sur 8; 6,000 hab. Ch.-l., *Thermia*, 4,000 hab. Evêché. Elève d'abeilles et vers à soie. Eaux thermales.

THERMIDOR, 11e mois de l'année républicaine, commençait le 19 ou le 20 juillet, et finissait le 18 ou le 19 août.

THERMIDOR AN II (Journée du 9) (27 juillet 1794). La loi des suspects (*V. ce mot*) avait rempli les prisons de Paris, et le nombre des détenus politiques s'accroissait encore, malgré l'activité de la guillotine; Robespierre avait fait entendre aux Jacobins de nébuleuses accusations contre des membres de la Convention devenus influents, Tallien, Billaud-Varennes, Bourdon de l'Oise, etc. Le 8 thermidor, il vint enfin, dans un long discours, dénoncer « la horde des fripons. » L'impression de cette œuvre d'astuce fut décidée; puis, sur la demande de Billaud, l'examen en fut renvoyé au Comité de Salut public. Cette première défaite de Robespierre fut le prélude de sa chute. Le lendemain, Saint-Just, son champion, eut à peine commencé un discours apologétique, qu'il fut interrompu de toutes parts. Billaud et Tallien montrent la plus grande énergie; Robespierre est mis en accusation, ainsi que son frère, Lebas, Saint-Just et Couthon; menés au Luxembourg, ils sont délivrés, et conduits en triomphe à l'Hôtel-de-Ville. Pendant qu'ils y délibèrent, la Convention agit; elle les met hors la loi; Barras marche contre eux; ils sont abandonnés par le peuple, arrêtés dans la nuit, et guillotinés, le 10, avec une partie de leurs complices. Ainsi finit le règne sanglant de la Terreur, non par la volonté des vainqueurs, mais par la réaction qui s'opéra dans l'opinion publique. Depuis, et sous le gvt du Directoire, on célébra l'anniversaire du 9 thermidor. J. T.

THERMIDORIENS, nom qu'on donna à la fraction de la Convention qui reconnut Tallien pour chef après le 9 thermidor. Entraînés par la réaction qu'ils avaient amenée pour leur propre salut, ils revinrent sur les plus odieuses mesures de la Terreur, mais ne surent mettre un frein ni à l'anarchie ni aux mauvaises mœurs. La réaction thermidorienne dura du 9 thermidor an II (27 juillet 1794) au 13 brumaire an IV (4 novembre 1795). J. T.

THERMODON, auj. *Thermèh*, rivière d'Asie-Mineure (Pont), coulait du S. au N., et se jetait dans le Pont-Euxin près de Thémiscyre. La Fable place les Amazones sur ses bords.

THERMOPOLE, *Thermopolium*, établissement public où, chez les anc. Romains, on vendait des boissons chaudes, telles que du vin cuit, du vin doux, de l'hydromel, aux classes moyennes de la société qui venaient boire dans les boutiques de cette sorte. C. D—Y.

THERMOPYLES, *Thermopylæ* (c.-à-d. *les Portes chaudes*), auj. *Lyscostomos* ou *Bocca-di-Lupo*, défilé de la Grèce (Locride Epicnémidienne), entre l'extrémité abrupte de la chaîne de l'Œta et un marais qui s'étend jusqu'au golfe Maliaque, conduisait de la Thessalie dans la Locride. Il a 6 à 7 kil. de long, et souvent moins de 10 mèt. de large. Léonidas, avec 300 Spartiates et 4,000 à 5,000 Grecs, le défendit contre toute l'armée de Xerxès, 480 av. J.-C. Les Romains y battirent Antiochus le Grand, en 191. On voit encore les ruines d'un mur de fortifications par lequel Justinien voulut le fermer. Près de là sont des sources chaudes qui lui ont valu son nom.

THERMUS, anc. ville de la Grèce, capitale de l'Etolie, près du mont Pancetolios. Là se tenaient les diètes de la ligue Etolienne.

THERMUTIS, nom de la déesse Isis irritée et punissant les crimes.

THERMUTIQUE (Branche), bras du Nil qui tirait son nom de la ville de *Thermutis* placée sur ses bords. Il se détachait de la branche Athribitique, et rejoignait la branche Agathodémon, entre Naucratis au N. et Andropolis au S.-E.

THÉROIGNE DE MÉRICOURT (Anne-Joseph), dite *Lamberline*, surnommée *la Liégeoise*, née à Méricourt, près de Liége, en 1759, de simples laboureurs, m. en 1817, fut élevée avec recherche, et perdue à 17 ans par ses passions. Après avoir mené à Paris une vie déréglée, elle se jeta avec une ardeur fébrile dans la Révolution. Vêtue et armée comme une Amazone, elle eut sur le peuple de Paris un immense ascendant, parut dans les grandes journées, et fit verser des flots de sang. Vers le 31 mai 1793, elle prit la défense de Brissot dans le jardin des Tuileries. Les femmes, qui tant de fois l'avaient applaudie, la huèrent, la fouettèrent publiquement, et, par cet acte injurieux, déterminèrent une démence qui ne s'est terminée qu'avec la vie de Théroigne à la Salpêtrière. On a publié en 1836 plusieurs volûmes de *Lettres* adressées par Lambertine à Rose Lacombe : tout y est apocryphe. J. T.

THÉRON, tyran d'Agrigente, m. vers 470 av. J.-C., était né en Béotie, et avait épousé une fille de Gélon. Il fut plusieurs fois vainqueur aux Jeux Olympiques, et Pindare le chanta.

THÉROUANNE, *Taruenna*, vge (Pas-de-Calais), arr. et à 16 kil. S. de St-Omer, sur la Lys; 960 hab. C'était jadis une ville importante, fondée par les Romains, et comprise dans la IIe Belgique. Ravagée par les Huns et les Normands, elle reprit son importance au XIIe siècle. Les Anglais la prirent aux Français en 1513, après une héroïque défense; revenue à la France en 1527, François Ier en fit la principale de ses forteresses sur la limite des Pays-Bas; Charles-Quint la prit en 1553, et la détruisit. Son territoire fut rendu à la France par la paix de Cateau-Cambrésis, 1559. Elle essaya vainement, depuis, de se relever.

THERSANDRE, l'un des Epigones (*V. ce mot*), fils de Polynice, fut mis sur le trône après la prise de Thèbes, alla au siége de Troie, et fut tué par Télèphe. Suivant Virgile, il fut un des guerriers qui se cachèrent dans le cheval de bois.

THERSA. *V.* THIRSA.

THERSITE, Grec dont Homère fait ce portrait au 2e chant de l'*Iliade* : « Parleur immodéré, l'esprit fertile en paroles injurieuses, sans cesse avec audace et bravant toute honte il outrageait les rois, afin d'exciter le rire de la multitude; le plus vil des guerriers, il était louche et boiteux, etc. » Ennemi d'Ulysse et d'Agamemnon, il fait à ce dernier des reproches assez plausibles; mais un coup de sceptre d'Ulysse lui impose silence, et les Grecs applaudissent à son châtiment. Un jour qu'il se moquait des regrets d'Achille après la mort de l'Amazone l'enthésilée, ce héros le tua d'un coup de poing. Thersite est devenu, par antonomase, le nom des lâches insolents. J. T.

THÉSÉE, héros grec, 10e roi d'Athènes, né à Trézène environ 12 siècles av. J.-C., était fils d'Egée, roi d'Athènes, et d'Æthra, fille de Pitthée, roi de Trézène. Egée avait placé sous une pierre énorme son épée et sa chaussure, promettant de reconnaître pour son fils celui qui les lui rapporterait; à 16 ans, Thésée souleva la pierre, et sa mère l'envoya à Athènes. Il prit la route de terre, parce qu'elle offrait plus de dangers. Des brigands infestaient l'Argolide, l'isthme de Corinthe et l'Attique; Thésée défit et tua successivement Sinnis, Sciron, Cercyon, Procuste (*V. ces mots*), et, arrivé à Athènes, fut reconnu par Egée. En Attique, il vainquit les Pallantides qui voulaient dépouiller son père, et prit vivant un taureau qui désolait les plaines de Marathon. Enfin, chargé de conduire en Crète le 3e tribut de 7 jeunes filles et de 7 jeunes garçons destinés au Minotaure, il pénètre dans le labyrinthe à l'aide d'un fil qu'Ariane lui a donné pour en sortir, et tue le monstre. Il part en enlevant Ariane et Phèdre; mais il abandonne Ariane dans l'île de Naxos. Il oublie de changer les voiles noires que son vaisseau portait en partant pour la Crète. Egée, à cette vue, croyant son fils devenu aussi la proie du Minotaure, se précipite de désespoir dans la mer. Devenu roi, Thésée donna à ses sujets des institutions qui le font regarder comme le premier législateur d'Athènes. Il institua la fête des Oschophories, celle des Panathénées, fonda les Jeux Isthmiques, réunit en un seul peuple les habitants de l'Attique, les divisa en 3 classes (nobles, laboureurs, et artisans), et maintint une autre division plus ancienne en 4 tribus géographiques, subdivisées en 12 *phratries*, et les phratries en races ou γένεα, au nombre de 360. Thésée prit part à presque tous les grands exploits de l'époque héroïque, l'expédition des Argonautes, la chasse du sanglier de Calydon, etc.; il combattit les Amazones, et enleva Hélène. Il voulut aider Pirithoüs à enlever Proserpine; mais, retenu aux Enfers, il ne fut délivré que par Hercule. A son retour, il reçut les plaintes de Phèdre contre Hippolyte, et invoqua Neptune contre le fils qu'il croyait coupable. Tout se tourne dès lors contre Thésée : une révolte éclate; forcé de fuir, il s'exile à Scyros, où le roi Lycomède le fait périr par trahison. Cimon rapporta plus tard à Athènes les cendres de Thésée, et la ville éleva un temple à son héros, qu'elle mit au rang des demi-dieux. F—T.

THESMOPHORIES, fêtes en l'honneur de Cérès Thesmophore ou législatrice, se célébraient à Athènes et à Eleusis dans le mois de Pyanepsion (novembre), et duraient 3 jours. On en attribuait l'institution à Orphée, à Triptolème, ou aux Danaïdes. Les femmes seules avaient droit d'y assister, mais sous la présidence d'un prêtre de la famille des Eumolpides; elles s'y préparaient pendant 9 jours par une vie chaste et pure. Le 1er jour de ces fêtes, elles faisaient une procession solennelle d'Athènes à Eleusis; le 2e, elles simulaient, une torche à la main, de chercher Proserpine; le 3e était consacré aux initiations. B.

THESMOTHÈTES. *V.* ARCHONTES.

THESPIES, *Thespiæ*, auj. *Neocorio* ou *Erimo-Castro*, anc. ville de Béotie, à l'O. de Thèbes et au pied de l'Hélicon, était consacrée aux Muses. Ses habitants s'illustrèrent aux Thermopyles avec les Spartiates de Léonidas.

THESPIADES. *V.* THESPIUS.

THESPIS, du bourg d'Icarie en Attique, vécut au VIe siècle av. J.-C., et passa, dans l'antiquité, pour l'inventeur de l'art tragique. Dans cette première ébauche de la tragédie, un seul acteur jouait, en présence du chœur, auquel le principal rôle appartint encore pendant près d'un siècle. Thespis, banni d'Athènes par la sévérité de Solon, qui voyait un danger moral dans ces fictions dramatiques, parcourut les campagnes avec ses acteurs, et le char qui les transportait leur servait de scène. Thespis inventa aussi le masque tragique. Il fut le maître de Phrynichus. On lui attribuait un *Penthée*, une *Alceste*, un *Combat de Pélias*, et quelques autres pièces, qui n'existaient déjà plus au 1er siècle av. J.-C. P—T.

THESPIUS ou THESTIUS, fils d'Erechthée et roi de Thespies, livra ses 50 filles à Hercule. Les enfants qui naquirent de ces unions sont appelés *Thespiades*, et allèrent s'établir en Sardaigne sous la conduite d'Iolas.

THESPROTIE, *Thesprotia*, contrée de la Grèce (Epire, à l'O.), le long de la mer Ionienne; arrosée par l'Achéron et le Cocyte; v. princip.: Buthrotum, Onchesme, Dodone.

THESSALIE, primitivement *Hémonie*, contrée de la Grèce septentrionale, séparée de la Macédoine, au N., par les monts Cambuniens et Olympe; de l'Epire et de l'Etolie, à l'O., par le Pinde; de la Doride, des Locrides et de l'Eubée, au S., par l'Œta jusqu'au défilé des Thermopyles, les golfes Maliaque et Pagasétique; et baignée à l'E. par la mer Egée, sur les bords de laquelle s'élèvent les cimes du Pélion et de l'Ossa. Vers la fin des temps héroïques, la vallée du Sperchius, entre l'Œta au S. et l'Othrys au N., n'a plus été comprise dans la Thessalie proprement dite, bornée alors au S. par l'Othrys et par une ligne partant de cette montagne et aboutissant au golfe Maliaque près de l'embouchure du Sperchius. Ainsi entourée de montagnes, la Thessalie forme une grande vallée, le plus large et le plus riche bassin de la Grèce, et n'a de communication avec la mer que par le défilé de Tempé, par lequel, entre l'Ossa et l'Olympe, se jette le seul fleuve important de Thessalie, le Pénée, avec ses affluents l'Enipée, grossi de l'Apidanos et du Cuarios, l'Ion, le Léthé, le Titarèse, etc. D'après les traditions anciennes, il fut un temps où ces eaux n'avaient pas d'écoulement; le pays n'était qu'un vaste lac. Un tremblement de terre ouvrit au Pénée cette étroite ouverture, révolution physique dont les légendes grecques font honneur au bras d'Hercule ou au trident de Neptune. Les lacs Nessonis et Bœbeis au pied du Pélion, et les terrains bas et marécageux qui les entourent, témoignent du séjour prolongé des eaux et de la dépression profonde du sol. Le limon déposé sur ces terres par une si longue inondation et le débordement des rivières nombreuses de ce pays lui donnèrent une merveilleuse fertilité; la Thessalie produisait aussi des chevaux renommés, et sa cavalerie était la première de la Grèce. — Les traditions donnent à la Thessalie, pour premiers habitants, des Pélasges, dont elle fut même, avec l'Argolide et l'Arcadie, le centre principal. Leur séjour y est attesté par le nom des villes (Larisse, Dodone) et de plusieurs tribus, les Hestiéens, les Perrhèbes. Vers 1500 av. J.-C., Deucalion et son fils Hellen, les ancêtres mythologiques de la race hellénique, envahirent la Thessalie par l'O., et s'établirent d'abord au S. sur les deux versants de l'Othrys et dans la vallée du Sperchius, pays appelé proprement *Hellade* par Homère, et *Phthie-Achéenne*, des Achéens qui formaient, aux temps héroïques, la principale tribu des Hellènes. Sous les fils d'Hellen, la domination des conquérants s'étendit sur la plus grande partie de la Thessalie. Ainsi le nom de *Doride*, donné à la partie septentrionale appelé plus tard *Hestiœotide*, entre le Pénée et les monts Cambuniens et Olympe, prouve que ce pays fut conquis par la tribu hellénique des Doriens, avant qu'elle en fût chassée par les Cadméens et refoulée dans le petit canton de la Doride au S. de l'Œta. Le centre de la Thessalie, appelée plus tard *Thessaliotide*, portait alors le nom d'*Eolide*, et ce nom y atteste la présence des Eoliens-Béotiens d'Arné, qui plus tard occupèrent la Grèce centrale. D'autres Eoliens, connus sous le nom de Minyens et de Magnètes, occupèrent toute la côte orientale; les premiers fondèrent Iolcos. Ces lieux étaient alors au pouvoir des Perrhèbes, qui les habitaient avec la tribu demi-fabuleuse des *Centaures*, et qui furent refoulés vers le N. par les Eoliens joints aux *Lapithes*. C'est 60 ans après la prise de Troie que le nom de *Thessalie* fut donné au pays, par l'invasion des *Thesprotes-Thessaliens*. Ces peuples, venus de l'Epire, se donnaient pour les descendants des anciens habitants chassés par les Hellènes, et prétendaient, par leur ancêtre fabuleux Thessalus, remonter à Hercule. Quoiqu'ils parlassent le grec, ils n'atteignirent jamais le même degré de civilisation que les autres Grecs, et les différences de leur costume national, ainsi que les reproches de légèreté, de perfidie et de sensualité, toujours adressés plus tard à leur caractère, font supposer qu'ils appartenaient à une tribu de Pélasges Illyriens, conduits par des chefs de race hellénique. Ils chassèrent les Béotiens d'Arné, et fondèrent une société politique où l'on distinguait quatre classes, dont deux étaient formées

des conquérants. C'étaient les grandes familles descendant des anciens rois de la race d'Hercule, dont l'autorité, quelque temps maintenue après la conquête, avait fait place à une oligarchie multiple, celles des *Aleuades* à Larisse, des *Créontides* à Pharsale, et des *Scopades* à Cranon; maîtres d'une grande partie des terres, ils vivaient avec un luxe royal, et appelaient à leur cour les artistes et les poëtes de la Grèce. Au-dessous d'eux était le vulgaire des Thessaliens, ne pouvant se vanter d'une origine héroïque, et n'ayant reçu qu'une petite portion du territoire conquis, mais réclamant, à titre de partie du peuple conquérant, une part dans le gouvernement, et élisant, en assemblée générale, des magistrats qui portaient à Larisse le titre de *gardiens des hommes libres*. Il y avait deux classes également parmi les vaincus : les uns jouissaient de la liberté personnelle, mais payaient un tribut pour les terres qu'on leur avait laissées, et n'avaient aucun droit politique; les autres, appelés *Pénestes* (pauvres), ou, selon d'autres, *Ménestes* (attachés au sol), cultivaient les terres des nobles, menaient paître leurs troupeaux, suivaient leurs maîtres à la guerre, étaient traités avec dureté, et leurs révoltes ont souvent troublé la Thessalie. Jusqu'aux derniers temps de l'indépendance thessalienne, le pays fut divisé en quatre districts, dont on faisait remonter l'origine à Aleuas, l'un des rois de la race d'Hercule : 1° au S., la *Phthiotide*, avec les villes de Thèbes, Erétrie, Phylace, Itone, Halos, Ptéléon, Autron, Larissa-Cremaste, Phalara, Lamia; à cette province se rattachaient les petits cantons des Dolopes, au nœud du Pinde et de l'Othrys (ville, Ktiméne), des Œniades, sur le cours supérieur du Sperchius (ville, Hypata), et des Maliens, entre ce fleuve et les Thermopyles (villes, Anticyra, Trachis, Héraclée); 2° à l'O., la *Thessaliotide*, avec les villes de Métropolis, Ciérion, Pharsale; 3° à l'E., la *Pélasgiotide*, avec la Magnésie et les villes de Larisse, Phères, Cranon, Gyrton, Scotussa, Cynoscéphales; 4° au N., l'*Ilestiœotide*, avec la Perrhébie et les villes de Trikke, Pelinna, Œginion, Phalanna, Doliché, Azoros. Ces quatre districts paraissent avoir formé une sorte de gouvernement fédéral, à la tête duquel était placé, dans les circonstances importantes, un magistrat appelé *Tagos*, quelquefois *Roi*, et qui semble avoir joui d'une autorité plutôt militaire que civile. L'histoire intérieure de la Thessalie est presque inconnue : on voit seulement les Aleuades de Larisse renversés, deux générations avant la guerre Médique, par le commandant de la force armée qu'ils entretenaient, rétablis ensuite, et, pour affermir leur pouvoir, engager Xercès à asservir la Grèce, se reconnaître ses sujets, et lui servir de guides dans l'invasion de la Phocide. Un siècle après, un mouvement vers l'unité s'opère en Thessalie. Jason (*V. ce nom*), tyran de Phères, dépossède les oligarques, se fait proclamer chef de toute la contrée, forme une armée considérable, une marine, un trésor, s'unit à Thèbes contre Sparte, ravage la Phocide, s'empare des passages de la Grèce centrale, et conçoit le projet de se faire reconnaître chef de tous les Grecs, et d'aller à leur tête renverser le roi de Perse. Mais il est assassiné, ainsi que deux de ses frères; le 3e, Alexandre, ne peut empêcher les Aleuades de rentrer à Larisse, où les rétablit Pélopidas, Thèbes redoutant une puissance aussi considérable au N. de la Grèce, 368. Les Aleuades, menacés par les successeurs d'Alexandre, appellent Philippe de Macédoine, qui défait les tyrans de Phères, rend en apparence aux villes leur liberté, et divise le pays en tétrarchies indépendantes entre elles, mais soumises à sa puissance, et lui fournissant de la cavalerie, 357. De ce jour, la Thessalie n'est plus qu'une province de la Macédoine, dont elle partage la destinée sous les successeurs d'Alexandre le Grand. L'un d'eux, Démétrius Poliorcète, fonde sur le golfe Pagasétique la ville de Démétriade, qui devint bientôt la plus importante de toute la contrée. Théâtre de la guerre entre Philippe III et les Romains, qui sont vainqueurs à Cynoscéphales, 197, la Thessalie tombe avec la Macédoine sous leur domination, 168-148. Comprise, lors du partage des provinces fait par Auguste, dans le proconsulat d'Achaïe, on la voit, au temps d'Alexandre Sévère, former une province spéciale, sans qu'on puisse affirmer à quel empereur doit être attribué ce changement. Elle avait alors Larisse pour capitale, et fut rangée, lors des dernières divisions de l'Empire, dans le diocèse de Macédoine, la préfecture d'Illyrie et l'empire d'Orient. Aujourd'hui, dans l'empire ottoman, elle forme l'eyalet de Tricala, comprenant la partie de l'ancienne Thessalie au N. de l'Othrys; on y compte environ 330,000 hab., dont 6,000 juifs et 50,000 musulmans. La partie entre l'Othrys et l'Œta appartient au royaume de Grèce, où elle forme l'éparchie de Phthiotide, dans le nome de Phthiotide-et-Phocide; Zeitoun est le ch.-l. de l'éparchie et de tout le nome. C. P.

THESSALONIQUE ou THERMA, anc. ville de Macédoine (Mygdonie), sur le golfe Thermaïque. *V.* SALONIQUE.

THESTIUS, roi d'Etolie, fils de Mars ou d'Agénor, fut le père de Léda et de Clytemnestre.

THESTIUS, roi de Thespies. *V.* THESPIUS.

THÈTES. *V.* SOLON.

THETFORD, *Sitomagus* des Romains, *Hierapolis* et *Monachopolis* en latin moderne, brg et paroisse d'Angleterre (Norfolk), à 46 kil. S.-O. de Norwich, 130 N.-N.-E. de Londres, sur la Petite-Ouse; 4,000 hab. Capitale de l'Est-Anglie au temps de l'Heptarchie anglo-saxonne, elle contenait jadis beaucoup de couvents. Papeterie, quincaillerie, taillanderie. Exploit. de houille. Patrie de Th. Paine.

THÉTIS, nymphe de la mer, fille de Nérée et de Doris, et petite-fille de Téthys, déesse de la mer, épousa Pélée, roi de la Phthiotide, et devint mère d'Achille (*V. ce nom*). Ce fut aux noces de Pélée et de Thétis que la Discorde jeta la pomme d'or, adjugée par Pâris à Vénus, comme prix de la beauté.

THEUDIS, roi des Wisigoths en Espagne, 531-548, est le premier des rois électifs de cette nation. Général de Théodoric, roi des Ostrogoths, et pour lui chef militaire de l'Espagne pendant la minorité d'Amalaric, il transféra au-delà des Pyrénées le siége de son pouvoir, abandonna aux Francs une partie de ses possessions de Gaule, mais repoussa victorieusement une tentative de Childebert Ier et de Clotaire Ier sur Saragosse, 542. Moins heureux en Afrique, il ne put reprendre Ceuta aux Grecs. Quoique arien, il fut tolérant pour les orthodoxes. Il fut assassiné à Barcelone. H.

THÉURGIE, sorte de magie que pratiquaient les anciens, et dans laquelle on avait recours aux dieux ou génies bienfaisants pour produire dans la nature des effets supérieurs aux forces de l'homme.

THIEUX, v. de Belgique (Liége), à 9 kil. S.-O. de Verviers, 24 S.-E. de Liége; 5,500 hab. Fabr. de draps, tanneries, fonderies de fer; exploit. de marbre. Ruines de l'anc. château de *Franchimont*.

THEVENEAU, géomètre et poëte, né à Paris en 1759, m. en 1821, a édité, scientifiquement, quelques ouvrages de géométrie, et, comme poëte, chanté tour à tour Napoléon et les Bourbons. Ses poésies, remarquables seulement par la correction, ont été publiées à Paris, en 1816, 1 vol. in-18; mais on n'y a pas compris le distique suivant, qu'il improvisa pour Napoléon Ier :

Qui prêtera jamais, pour tracer son histoire,
Une plume à Clio? l'aile de la Victoire.

THÉVENIN (François), célèbre chirurgien, né à Paris en 1656, fut très-habile dans la pratique de son art. Ses *Œuvres*, publiées à Paris, 1658, et 1669, in-4°, contiennent un *Traité des opérations*, un *Traité des tumeurs*, et un *Dictionnaire des mots grecs servant à la médecine*.

THÉVENOT (Melchisédech), voyageur, né à Paris vers 1620, m. en 1692, visita divers pays d'Europe, et fut chargé de missions à Gênes, 1645, à Rome, 1652 et 1654, et nommé, en 1684, garde de la Bibliothèque du roi. On a de lui : *Recueil de divers Voyages curieux qui n'ont point été publiés...*, etc., Paris, 1663-72, 4 parties en 2 tomes in-fol., collection intéressante et curieuse de récits de voyageurs de toutes les nations modernes.

THÉVENOT (Jean de), neveu du précédent, né à Paris en 1633, m. en 1667, parcourut d'abord l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne et l'Italie, puis Malte, Constantinople, l'Anatolie, l'Égypte, la mer Rouge, le pays de Tunis, et enfin la Syrie, la Perse, et une partie de l'Inde. Ce fut lui qui, en 1655, introduisit le café en France. On a de lui : *Voyage au Levant*, Paris, 1664, in-4°; *Voyage contenant la relation de l'Indostan, des nouveaux Mogols, et des autres peuples et pays des Indes*, 1684, in-4°. Ces ouvrages ont été réunis en 5 vol. in-12, Paris, 1689.

THÉVENOT (Coulon de), né à Paris en 1755, m. en 1814, inventa la tachygraphie. Il a publié : *Traité de la tachygraphie*.

THEVESTRA. *V.* TEBESSA.

THÈZE, ch.-l. de cant. (Basses-Pyrénées), arr. et à 22 kil. N. de Pau; 202 hab.

THIAN-CHAN, c.-à-d. *monts Célestes*, chaîne de montagnes de l'empire chinois, entre la Dzoungarie au N., la province de Kan-sou à l'E., le Turkestan chinois au S., s'étend entre les monts Sayaniens au N.-E., et les monts Bolor au S.-O. Elle comprend les volcans de Pé-chan et de Ho-tchéou, et les solfatares d'Oumroutsi et de Khobok.

THIAN-CHAN-NAN-LOU, c.-à-d. *Pays au S. des Thian-chan*,

nom donné, par les Chinois, à la Petite-Boukharie.

THIAN-CHAN-PÉ-LOU, c.-à-d. *Pays au N. des Thian-chan*, nom donné par les Chinois à la Dzoungarie.

THIANGES, vge (Nièvre), arr. et à 40 kil. S.-E. de Nevers ; 384 hab. Jadis titre de marquisat. — Une sœur de Mme de Montespan, célèbre, comme elle, par son esprit et sa beauté, porta le titre de *marquise de Thianges*.

THIAN-TSIN, v. de Chine (Tché-li), ch.-l. du département, à 124 kil. S.-E. de Péking. Un traité de commerce y fut conclu par la Chine, en juin 1859, avec la Russie, les États-Unis, l'Angleterre, et la France.

THIARD (PONTUS DE), poete de la Pléiade française du XVIe siècle, né vers 1521 au château de Bissy (Mâconnais), m. en 1605, fut évêque de Châlon-sur-Saône, et député de sa province aux États de Blois, 1588, où il défendit le roi contre les Ligueurs. On a de lui : *Œuvres poétiques*, Paris, 1573, in-8°, auj. justement oubliées ; l'*Univers*, ou *Discours des parties de la nature du monde*, 1557, in-4° ; *Extrait de la généalogie de Hugues Capet*, 1594, in-8°, etc.

THIARD (Henri de), dit *le cardinal de Bissy*, de la famille du précédent, né en 1667, m. en 1737, fut d'abord évêque de Toul, puis succéda à Bossuet sur le siége de Meaux, fut un des commissaires du clergé pour la réception de la bulle *Unigenitus*, écrivit contre les opposants un *Traité théologique sur la constitution Unigenitus*, fut nommé cardinal en 1715, et mourut à l'abbaye de St-Germain-des-Prés, dont il était abbé.

THIAUCOURT, ch.-l. de canton (Meurthe), arr. et à 35 kil. N. de Toul ; 1,604 hab. Il y eut une abbaye de l'ordre de Cîteaux. Bons vins. Comm. d'huile.

THIBAUDEAU (Antoine-Claire), né à Poitiers en 1765, d'un avocat au présidial, m. en 1854, entra de bonne heure au barreau, adopta avec ardeur les idées de la Révolution, fut nommé procureur-syndic de sa ville natale, et député à la Convention. Il vota avec la majorité dans le procès de Louis XVI, devint, après le 9 thermidor, un des chefs du parti conventionnel, tenant le milieu entre les anciens Montagnards et les royalistes, montra une grande énergie contre les insurgés du 12 germinal, du 1er prairial et du 13 vendémiaire, fut élu par 32 départements au Conseil des Cinq-Cents, dont il fut secrétaire et président. Resté sans fonctions après sa sortie du Corps législatif, en 1798, il fut nommé préfet de la Gironde en 1800, conseiller d'État quelques mois après, et, en 1803, préfet des Bouches-du-Rhône. La première Restauration le priva de ses emplois. Commissaire extraordinaire dans la Côte-d'Or et pair de France pendant les Cent-Jours, il fut exilé après le retour de Louis XVIII. Il parcourut alors la Suisse et l'Allemagne, en butte aux persécutions, finit par obtenir du gouvernement autrichien la permission de se fixer à Prague, revint en France après la Révolution de 1830, et fut fait sénateur par Napoléon III en 1852. On a de lui : *Mémoires sur la Convention et le Directoire*, 1824, 2 vol. in-8° ; *Mémoires sur le Consulat*, 1826, in-8° ; *Histoire du Consulat et de l'Empire*, 1835-1837, 10 vol. in-8° ; *Histoire des États-Généraux*, 1843, 2 vol. in-8°. B.

THIBAULT (Jean-Thomas), peintre et architecte, né en 1757 à Montier-en-Der (Haute-Marne), m. en 1826, fut attaché aux travaux du château du prince de Conti à l'Ile-Adam, puis à ceux du palais de Neuilly, de la Malmaison, de l'Élysée, devint membre de l'Institut et du Conseil des bâtiments civils, professeur à l'École des Beaux-Arts, restaura l'hôtel-de-ville d'Amsterdam, et embellit le palais de La Haye. Il a laissé : *Application de la perspective linéaire aux arts du dessin*, 1827, in-4°, 55 pl.

THIBAUT, dit *le Tricheur*, s'empara de Blois, de Chartres et de Tours, durant les guerres civiles de Charles le Simple ; obtint, avec la main de Leutgarde, fille d'Herbert II de Vermandois, le comté de Troyes, y ajouta encore ceux de Beauvais et de Meaux, soutint Hugues le Grand, duc de France, contre le roi Louis IV, et mourut vers 978.

THIBAUT III, fils d'Eudes II, comte de Champagne, et arrière-petit-fils du précédent, fonda la branche des comtes de Blois, Chartres et Brie, qui hérita de la branche aînée, dite de Champagne, en 1125.

THIBAUT IV, comte de Champagne, né en 1201, m. en 1253, fut élevé à la cour de Philippe-Auguste, sous la tutelle de sa mère Blanche, fille de Sanche-le-Sage, roi de Navarre. Il accompagna Louis VIII dans son expédition contre les Albigeois, prit part, en 1226, à la coalition des seigneurs contre Blanche de Castille, régente au nom de Louis IX, et, après avoir tergiversé entre les deux partis, finit par se rallier à la cause royale. Il eut à repousser les prétentions que sa cousine Alice, reine de Chypre, élevait sur le comté de Champagne, mais ne put la désintéresser que par de fortes sommes d'argent. Pour se les procurer, il vendit à la couronne ses droits sur les comtés de Blois, de Chartres, de Sancerre, et la vicomté de Châteaudun. Appelé au trône de Navarre après la mort de Sanche, 1234, il entreprit une croisade en 1239, et n'éprouva que des revers. Thibaut fut un prince versatile et léger, mais il occupa un rang distingué parmi les poëtes du XIIIe siècle. Il fut, dit-on, le premier en France qui ait entremêlé les rimes masculines et féminines. On a de lui 66 *Chansons*, publiées à Paris, 1742, 2 vol. in-12 ; l'antiquité du langage leur a fait perdre pour nous presque tout leur charme. La passion qu'on a attribuée à Thibaut pour Blanche de Castille paraît n'être qu'une fable. B.

THIBAUT (Antoine-Frédéric-Juste), jurisconsulte, né à Hameln (Hanovre) en 1774, m. en 1840, professa le droit à Kiel, Iéna et Heidelberg. Ses principaux ouvrages sont : *Encyclopédie et méthodologie de la jurisprudence*, Altona, 1797 ; *Essai sur quelques parties de la théorie du droit*, Iéna, 1798 ; *Théorie de l'interprétation logique du droit romain*, Altona, 1799 ; *Système des Pandectes*, Iéna, 1803.

THIBAUT (SAINT-), vge (Côte-d'Or), arr. et à 18 kil. S.-E. de Semur ; 530 hab. Eglise d'une architecture remarquable, ancien prieuré.

THIBERVILLE, ch.-l. de canton (Eure), arr. et à 12 kil. N.-O. de Bernay ; 688 hab. Fabr. de rubans de coton.

THIBET ou TIBET, en chinois *Si-Dzang*, région de l'Asie centrale, la plus élevée du globe, dépendant de l'empire chinois, entre le Thian-chan-nan-lou au N., l'Hindoustan au S.-O., le même pays et l'empire birman au S., la Chine propre au S.-E., et le pays de Khoukhou-noor au N.-E. ; entre 27° et 35° 30' lat. N., 69° et 100° long. O. ; 2,800 kil. sur 940 ; 6,000,000 hab. Capitale, *Lassa*. Le Thibet forme 4 provinces : le *Ngari* ou *Ladak* (Petit-Thibet), à l'O. ; le *Dzang*, et l'*Ouéï*, au centre ; le *Kham*, à l'E. Il occupe la partie S. du grand plateau de l'Asie centrale, et s'appuie au S. à la chaîne de l'Himalaya, qui y possède ses points culminants (Everest, 8,840 met. ; Kantschinjinga, Tchamoulari). Il est arrosé par le Sind, le Brahmapoutra, le Kin-cha-kiang, etc., et renferme, entre autres grands lacs, le Manassarovar, le Namtso ou Tengri-noor (lac Céleste), et le Baldhi. Climat rigoureux pendant l'hiver, tempéré dans les autres saisons. Mines d'or, d'argent, de pierres précieuses, de mercure, de cuivre, de fer, de soufre, de plomb ; quelques cours d'eau roulent des paillettes d'or. Eaux minérales et thermales. Les principaux animaux du pays sont le daim musqué, le kiang (cheval sauvage), l'yak (bœuf à queue de cheval), et la chèvre, dont le duvet sert à fabriquer les châles de Cachemire. Les Thibétains ont une langue et un alphabet particuliers ; ils suivent la religion bouddhiste du Lama (*V. ce mot*). — Le Thibet reçut de l'Hindoustan les premiers éléments de la civilisation au Ve siècle av. J.-C. Au IIe siècle de notre ère, le bouddhisme acheva de polir ses mœurs. Depuis 1642, la contrée relève de la Chine ; un officier-général chinois réside à Lassa. *V.* Huc, *Voyage dans le Thibet en* 1844-46, 2 vol. in-8°. B.

THIBET (PETIT-), ou NGARI, une des quatre divisions du Thibet, à l'O. ; ch.-l., *Ladak* ou *Léh*. Il est habité par des Khirghiz nomades.

THIÉBAULT (Dieudonné), littérateur, né en 1733 à La Roche (Lorraine), m. en 1807, enseigna chez les Jésuites à Nancy, fut appelé à Berlin en 1765 comme professeur de grammaire générale à l'École militaire, ne revint en France qu'en 1784, fut attaché à la direction de la librairie, devint chef dans les bureaux du Directoire en 1795, et proviseur du lycée de Versailles en 1807. C'est à lui qu'on doit l'idée des compagnies d'assurances contre l'incendie. Il a laissé, entre autres écrits : *Essai sur le style*, 1774, in-8° ; *Grammaire philosophique*, 1797 ; *Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin, ou Frédéric le Grand, sa famille, sa cour, ses amis et son gouvernement*, 1805, 5 vol. in-8°.

THIÉBLEMONT, ch.-l. de canton (Marne), arr. et à 12 kil. S.-E. de Vitry-le-François ; 307 hab.

THIEL, v. du royaume de Hollande (Gueldre), sur le Wahal, à 35 kil. O.-S.-O. d'Arnheim ; 5,000 hab. Fabr. de toiles et lainages. Comm. de grains ; navigation active. Assiégée en vain par les Impériaux en 1528, elle fut prise et démantelée par les Français en 1672.

THIELT, v. de Belgique (Flandre occidentale), à 24 kil. S.-E. de Bruges ; 12,200 hab. Fabr. de toiles, dentelles, tissus de coton, etc. Comm. de grains. Patrie d'Olivier Le Dain.

THIÉRACHE, *Theorascia*, petit pays de l'anc. France (Picardie) ; capitale, *Guise* ; v. principales : Vervins, La Fère. C'est auj. la partie N. du département de l'Aisne.

THIERRI (Saint), disciple de St Remi, et abbé du mont d'Hor près de Reims, m. vers 533. Fête, le 1er ou le 3 juillet.—Évêque d'Orléans vers 1016. Fête, le 27 juillet.

THIERRI Ier ou THÉODORIC, roi d'Austrasie ou de Metz, 511-534, l'aîné des fils de Clovis, s'était fait battre, du vivant de son père, 508, sous les murs d'Arles, par Ibbas, général de Théodoric le Grand, roi des Ostrogoths. En 530, il fit la conquête de la Thuringe, dont il précipita le roi Hermanfried du haut des murs de Tolbiac. Sous son règne, la loi des Francs Ripuaires fut rédigée. B.

THIERRI II, 2e fils de Childebert II, né en 587, m. en 613, obtint, à la mort de son père, 596, les royaumes de Bourgogne et d'Orléans. Son frère Théodebert II, roi d'Austrasie, ayant chassé son aïeule Brunehaut, 599, cette reine vint en Bourgogne, excita, en 602, entre les deux frères, une guerre que suspendit l'invasion des Basques ou Gascons du côté de la Garonne, et reprit ses projets de vengeance en 611. Théodebert fut battu à Toul, puis à Tolbiac, et mis à mort. Thierri ajouta alors l'Austrasie à ses possessions. Peu favorable aux desseins de Brunehaut contre Clotaire II, roi de Neustrie, et voulant, malgré elle, épouser une fille de Théodebert, on croit qu'il périt empoisonné.

THIERRI III, 3e fils de Clovis II, exclu, dès le berceau, de la succession de son père, fut proclamé roi de Neustrie à la mort de Clotaire III, en 670, par Ebroïn, maire du palais. Presque aussitôt renversé par son frère Childéric II, déjà roi d'Austrasie, il fut enfermé à l'abbaye de St-Denis; il recouvra la couronne à la mort de l'usurpateur, 673, et subit de nouveau la mairie d'Ebroïn. Il vit le duc d'Austrasie, Pépin d'Héristal, triompher des Neustriens à la bataille de Testry, 687, et dut accepter la domination de ce nouveau maître jusqu'à sa mort, 691. B.

THIERRI IV, fils de Dagobert II, roi de Neustrie à l'âge de 7 ans, en 720, après Chilpéric II. Il avait été élevé au monastère de Chelles. Charles-Martel régna sous son nom, et il mourut en 737.

THIERRY (Jacques-Nicolas-Augustin), célèbre historien, né à Blois en 1795, d'une famille pauvre, m. en 1856, fit de fortes études au collége de sa ville natale, sentit s'éveiller son goût pour l'histoire par la lecture des *Martyrs* de Châteaubriand, entra à l'École normale en 1811, et, deux ans après, fut nommé professeur dans un collége de province. Les désastres de 1814, qui suspendirent l'enseignement universitaire, le ramenèrent à Paris, où il se lia avec le philosophe Saint-Simon, dont il fut le secrétaire jusqu'en 1817. Alors il se sépara de lui par divergence d'opinions, et entra comme collaborateur au *Censeur européen*, recueil où il publia un récit animé des révolutions de l'Angleterre depuis l'invasion des Normands jusqu'à la mort de Charles Ier. En 1820, le *Censeur* ayant cessé de paraître, Thierry passa au *Courrier français*, et y donna 10 *Lettres sur l'histoire de France*. Puis, pendant cinq ans, il fouilla les bibliothèques, analysa les manuscrits, compara les documents originaux, et, de ce travail accompli avec une ardeur prodigieuse, sortit un livre qui devait contribuer à régénérer le genre historique, l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, Paris, 1825, 4 vol. in-8°, souvent réimprimée. Cet ouvrage, où l'on suit la persistante influence des races pendant le développement d'une longue période historique, obtint un prompt et immense succès. Mais le travail avait épuisé l'auteur : menacé de perdre la vue, il demanda aux voyages le calme de l'esprit et la santé du corps. Cependant, en parcourant la Suisse et la Provence, en compagnie de Fauriel, il étudiait encore les monuments et les inscriptions. De retour à Paris, il ne cessa désormais, pour déchiffrer les vieilles chroniques, d'employer des secrétaires, dont le premier fut Armand Carrel. En 1827, il donna un volume de *Lettres sur l'histoire de France*, in-8°, où, à côté de lettres nouvelles, figuraient celles qui avaient paru dans le *Courrier*, et *Dix ans d'études historiques*, in-8°. Nommé membre de l'Académie des Inscriptions en 1829, il publia, de 1831 à 1835, dans la *Revue des Deux Mondes*, divers fragments qu'il réunit sous le titre de *Récits des temps mérovingiens*, 1840, 2 vol. in-8°, et pour lesquels l'Académie Française lui décerna et lui maintint jusqu'à sa mort le grand prix Gobert. Enfin, le ministre de l'instruction publique le chargea, en 1835, d'éditer une collection de documents relatifs à l'histoire du tiers-état : malgré des souffrances toujours croissantes, aveugle et paralysé, Thierry fit paraître 2 volumes de pièces, précédées d'une Introduction intitulée : *Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du tiers-état*, qui est tout un ouvrage, 1853, in-8°. Il existe une collection des mêmes ouvrages revisés par l'auteur, Paris, 1854, 10 vol. gr. in-18. Thierry a complétement répudié les traditions de l'histoire classique et conventionnelle, entretenues par les Velly, les Millot, les Anquetil, et restitué aux événements leur vérité et leur couleur. Il s'est proposé, comme il le dit lui-même, « la narration complète, épuisant les textes, rassemblant les détails épars, recueillant jusqu'aux moindres indices des faits et des caractères, et de tout cela formant un corps auquel vient le souffle de la vie par l'union de la science et de l'art. » C'est ainsi qu'il a retrouvé l'intelligence et la poésie des origines modernes, et joint à l'imagination d'un poëte la patience d'un bénédictin. — M. Amédée THIERRY, frère du précédent, né en 1797, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Besançon en 1828, préfet de la Haute-Saône de 1830 à 1838, puis maître des requêtes au conseil d'Etat, membre de l'Académie des Sciences morales et politiques en 1841, a publié : *Histoire des Gaulois*, 1828, 3 vol. in-8°, à laquelle fait suite une *Histoire de la Gaule sous l'administration romaine*, 1841, 3 vol. in-8°; *Histoire d'Attila, de ses fils et de ses successeurs*, 1856, 2 vol. in-8°; *Récits d'histoire romaine au Ve siècle*, 1860, in-8°. B.

THIERS (Jean-Baptiste), théologien, né à Chartres en 1636, de parents pauvres, m. en 1703, professa d'abord avec distinction, puis fut curé de Champrond-en-Gâtine (diocèse de Chartres), et de Vibraye (diocèse du Mans). Ses écrits sont pleins d'érudition, et inspirés, la plupart du temps, par un esprit polémique. On distingue : *De Festorum dierum immunitione*, Lyon, 1668, in-12; *Traité de l'exposition du St-Sacrement*, Paris, 1673, 2 vol. in-12; *l'Avocat des pauvres*, ibid., 1676, in-12; *Dissertation sur les porches des églises*, Orléans, 1679, in-12; *Traité des superstitions, selon l'Ecriture sainte*, 1679, in-12; *Des Jeux ou Divertissements qui peuvent être permis ou défendus aux chrétiens*, 1686, in-12; *Histoire des perruques*, 1690, in-12, etc.

THIERS, s.-préf. (Puy-de-Dôme), à 42 kil. E.-N.-E. de Clermont-Ferrand, sur le penchant d'une montagne et près de la Durolle; 11,061 hab. Tribunaux de 1re instance et de commerce, collége. Fabr. de coutellerie, quincaillerie, chandelles. Papeteries, où s'est conservé l'anc. mode de fabrication, et qui fournissent seules, avec celles d'Ambert, le papier timbré que vend le gouvernement. La ville est mal construite et laide; mais on y a un magnifique panorama. — Jadis place forte et un des grands fiefs de l'Auvergne, cette ville donna son nom à une branche de la maison d'Auvergne.

THILIA, nom latin de la DYLE.

THIMERAIS, *Theodomirensis pagus*, petit pays de l'anc. France (Perche); ch.-l., *Châteauneuf-en-Thimerais*. Il fait auj. partie du département d'Eure-et-Loir.

THINÆ, capitale des Sines (*V. ce mot*).

THING. *V.* DING.

THIONVILLE, en allemand *Diedenhofen*, en latin moderne *Theodonis villa*, s.-préf. (Moselle), à 28 kil. N. de Metz, sur la rive g. de la Moselle; 4,024 hab. Place de guerre de 3e classe. Trib. de 1re instance, collége. Direction des douanes; inspection des forêts. On remarque l'église paroissiale, le manége, et le jardin botanique. Fabr. de bonneterie, colle-forte, eaux-de-vie; verreries, tanneries, brasseries, forges. — Aux VIIIe et IXe siècles, les rois carlovingiens avaient en ce lieu un château, où ils résidaient souvent; la ville se forma au Xe siècle, et fut annexée au Luxembourg, qui relevait de l'Empire. Au XVe siècle, elle passa au pouvoir des ducs de Bourgogne. Le mariage de Marie de Bourgogne la réunit de nouveau à l'Empire, puis au royaume d'Espagne. Prise par François de Guise en 1558, restituée par la paix de Câteau-Cambrésis, 1559, elle fut vainement attaquée par Feuquières en 1639. Le grand Condé s'en empara en 1643, et elle resta depuis lors à la France; elle fut assiégée inutilement par les Prussiens en 1792, par les alliés en 1814, mais prise en 1815.

THIRIOT, ou mieux THIÉRIOT, né en 1696, m. en 1772, connut Voltaire dans une étude de procureur, se lia avec lui, édita plusieurs de ses ouvrages, et fut son agent d'affaires à Paris. Il n'eut pas d'autre titre à la célébrité que lui donna le philosophe, ni aux fonctions de correspondant littéraire du grand Frédéric.

THIRON-GARDAIS, ch.-l. de canton (Eure-et-Loir), arr. et à 15 kil. E. de Nogent-le-Rotrou, sur la Thironne; 350 hab.

THIROUX D'ARCONVILLE (Marie-Geneviève-Charlotte DARLUS, Mme), née en 1720, m. en 1805, femme bel-esprit, fille d'un fermier-général, épousa un président à la Chambre des enquêtes, et quitta le monde de bonne heure pour se livrer aux lettres. Elle a laissé : *Vie du cardinal d'Ossat*, 1771, 2 vol. in-8°; *Vie de Marie de Médicis*, 1774, 3 vol. in-8°; *Histoire de François II*, 1783, in-8°. Ces ouvrages renferment des recherches curieuses, mais sont écrits d'un style diffus et monotone.

THIROUX DE CROSNE (Louis), fils de la précédente, né à Paris en 1736, m. en 1794, fut maître des requêtes, et

chargé, en cette qualité, de faire le rapport pour la révision de l'arrêt du parlement de Toulouse qui avait condamné Calas. Adjoint à l'intendance de Rouen en 1767, il créa dans cette ville plusieurs établissements utiles. Intendant de Lorraine en 1775, lieutenant-général de police en 1785, ce fut lui qui ordonna la suppression du cimetière des Innocents à Paris. En 1789, il donna sa démission de lieutenant-général de police. Il fut une des victimes de la Terreur.

THIRSA ou THERSA, v. de Palestine (demi-tribu occidentale de Manassé), entre Samarie et le Jourdain, fut la capitale du royaume d'Israël avant Samarie.

THIS, v. d'Egypte (Thébaïde), au N.-O. d'Abydos, sur un canal dérivé du Nil, fut la résidence des deux plus anciennes dynasties de rois égyptiens, et le ch.-l. d'un nome. Il n'en reste rien.

THISBÉ. *V.* PYRAME.

THISTLEWOOD (Arthur), conspirateur anglais, né en 1772, m. en 1820, servit comme lieutenant dans la milice du comté de Lincoln, se plongea dans tous les désordres, ourdit, avec le cordonnier Brunt et le boucher Ings, un complot pour assassiner les 14 membres du ministère de lord Harrowbey, sous le règne de George IV, afin d'opérer une révolution politique avec le parti radical, fut trahi par un de ses complices, arrêté, et mis à mort.

THIVA, nom, sous les Turcs, de la ville de Thèbes (*V. ce mot*).

THIVIERS, ch.-l. de cant. (Dordogne), arr. et à 30 kil. S.-E. de Nontron; 1,710 hab. Pris par les calvinistes en 1575. Comm. de bestiaux, truffes, vins, fromages, etc. Briqueteries, faïenceries.

THIZY, ch.-l. de cant. (Rhône), arr. et à 37 kil. O. de Villefranche; 2,656 hab. Fabr. de calicots et de toiles. Près de là est une carrière de marbre noir.

THOACIS, nom latin du THOUET.

THOAS, roi de la Chersonèse Taurique, décréta que tous les étrangers qui aborderaient dans son royaume seraient sacrifiés sur l'autel de Diane. Oreste et Pylade allaient être victimes de cette loi, quand ils furent sauvés par Iphigénie, sœur d'Oreste, et alors prêtresse de la déesse.

THOAS, roi de Lemnos, apprit de Bacchus l'art de cultiver la vigne.

THOGH-TÉKIN, fondateur de la dynastie des Thoghtékinides, d'abord mamelouck ou esclave de Toutousch, prince seldjoucide de Syrie, puis 1er ministre et beau-père de Dekak, fils de Toutousch, assista à la bataille d'Antioche, où les Musulmans furent défaits par les Croisés, 1098, et, après la mort de Dekak, 1104, disposa deux fois du trône de Damas, en faveur d'un fils et d'un frère du défunt, avant d'y élever son propre fils. Il battit successivement Hugues et Gervaise, princes chrétiens de Tibériade, seconda Maudoud, sultan de Mossoul, dans ses attaques contre le royaume de Jérusalem, et mourut en 1128.

THOIRAS. *V.* RAPIN-THOIRAS et TIRAS.

THOISSEY, ch.-l. de cant. (Ain), arr. et à 30 kil. N. de Trévoux, sur la Chalaronne; 1,503 hab. Cireries, tanneries. Jadis place forte de la principauté de Dombes.

THOLEN. *V.* TOOLEN.

THOMAR, v. de Portugal (Estramadure), à 146 kil. N.-E. de Lisbonne; 3,900 hab. Ch.-l. de l'ordre militaire du Christ. Filatures de coton, fabr. de soieries et de chapeaux, tanneries.

THOMAS (Saint), apôtre, nommé en grec *Didyme*, qui signifie *jumeau* comme le nom hébreu, était juif, et naquit en Galilée. Choisi par J.-C. pour un de ses apôtres, il se montra très-dévoué; il est célèbre par son incrédulité après la résurrection de son divin maître, et pour n'y avoir ajouté foi que lorsqu'il eut touché les plaies du Sauveur. Après la dispersion des apôtres, il alla prêcher l'Evangile aux Parthes et jusque dans les Indes, et souffrit le martyre à Calamine (Méliapour?). Son corps fut rapporté à Edesse, où il était vénéré dès le IVe siècle. Fête, le 21 décembre.

THOMAS A KEMPIS. *V.* A KEMPIS.

THOMAS DE CANTORBÉRY (Saint). *V.* BECKET.

THOMAS DE CATIMPRÉ OU CANTIMPRÉ, *Thomas Cantimpratensis*, légendaire, né en 1201 à Lewes ou Lewis près de Bruxelles, m. vers 1270, fit ses études à Liége, entra en 1217 dans l'ordre des Augustins à l'abbaye de Catimpré près de Cambrai, passa chez les Dominicains vers 1232, fut envoyé par ses supérieurs, pour compléter ses études, d'abord à Cologne auprès d'Albert le Grand, puis à Paris, enseigna la théologie à Louvain, et prêcha en Allemagne, en Suisse et en France. On a de lui plusieurs *Vies* de saints et de saintes dans le recueil des Bollandistes, quelques poésies latines, et un livre de morale intitulé *Bonum universale de apibus*, Douai, 1597, sorte de recueil hagiographique, où l'auteur, se servant de la figure des abeilles, tire ses préceptes de la vie et des œuvres des saints personnages de son temps et de son pays. B.

THOMAS D'AQUIN (Saint), né en 1227, d'une des plus anciennes familles d'Italie, au château de Rocca-Secca, près d'Aquino, m. en 1274. Dès l'âge de 5 ans, il fut conduit au Mont-Cassin pour y commencer ses études; à 10 ans, on l'envoya à Naples, et bientôt il montra une vocation décidée pour la vie monastique. Malgré une longue opposition de sa famille, il entra dans l'ordre de St-Dominique. Ce fut alors qu'il se rendit à Cologne pour recevoir les leçons d'Albert le Grand. Il semblait d'abord ne pas annoncer une grande intelligence, et ses condisciples l'avaient surnommé *le Bœuf muet* : « Oui, dit Albert; mais ce bœuf mugira si fort, que toute la terre l'entendra. » Il suivit son maître à Paris, où il fut admis à expliquer le *Livre des Sentences* et l'Ecriture sainte, quoiqu'il n'eût pas encore l'âge fixé par les règlements. Ce ne fut que beaucoup plus tard qu'il parvint au doctorat. Appelé au concile de Lyon, en 1274, il mourut en route. Jean XXII l'a canonisé, en 1323, et Pie V l'a déclaré docteur de l'Eglise en 1567. St Thomas d'Aquin fut le plus grand théologien et le plus grand philosophe du moyen âge. Il a été surnommé *l'Ange de l'école*. Ses principaux écrits théologiques sont : la *Somme de la foi contre les Gentils*, ouvrage célèbre, où toutes les vérités de la foi sont solidement établies par les oracles divins et par les lumières de la raison : il l'entreprit pour la conversion des Maures d'Espagne, et c'est un de ses plus beaux livres; les *Questions controversées*, le *Commentaire sur le livre des Sentences de Pierre Lombard*, la *Somme théologique*. Cette dernière se divise en trois parties, qui comprennent : 1° Dieu (théologie générale); 2° l'homme (morale chrétienne); 3° Jésus-Christ. Les travaux philosophiques de St Thomas consistent en commentaires et en écrits originaux. Les commentaires ont pour texte un grand nombre des écrits d'Aristote, le livre *de Causis*, quelques livres de Boëce et de Denys l'Aréopagite. Les principaux sont : l'*Interprétation*, *Seconds analytiques*, la *Métaphysique*, la *Physique*, le *Traité de l'âme*, les *Parva naturalia*, la *Politique*, la *Morale*, et le *Livre des causes*. Les traités spéciaux sont : sur *l'Etant et l'Essence*, la *Nature de la matière*, le *Principe d'individuation*, *l'Intellect et l'intelligible*, etc. Les commentaires se distinguent par une étude très-scrupuleuse du texte et une connaissance assez approfondie de la langue grecque. St Thomas avait une science profonde; il n'est pas de questions dont s'occupent la philosophie et la théologie qu'il n'ait cherché à résoudre. En psychologie, il traite de l'âme, de ses facultés, de son mode d'activité. Dans la connaissance, il repousse la théorie des intermédiaires; l'idée n'est pour lui qu'un rapport intellectuel entre le sujet et l'objet. Il prouve l'existence de Dieu en donnant la préférence à la preuve par le mouvement, et il fondait le bien sur la nature de Dieu, et non sur sa volonté, ce qui fut cause de longues disputes entre les Thomistes et les Scotistes. En morale, St Thomas rappelle l'homme à sa fin, qui consiste dans la compréhension et la jouissance de Dieu même. Sa fête est le 18 juillet. Les meilleures éditions des œuvres de St Thomas sont celles de Rome, 1570, 18 vol. in-fol.; de Paris, 1636-1641, 23 vol. in-fol.; de Venise, 1745, 20 vol. in-fol. *V.* Alemanni, *Thomæ Aquinatis Summa philosophica*, in-fol., Paris, 1640; Bern. de Rubeis, *Dissertationes criticæ et apologeticæ de gestis et scriptis ac doctrina S. Thomæ*, in-fol., Venise, 1730; Bach, *Divus Thomas de quibusdam philosophicis quæstionibus, et præsertim de philosophiâ morali*, Paris, 1836, in-8°, et *Sur l'état des âmes après la mort, d'après St Thomas et Dante*, ibid., in-8°; Léon Montet, *Mémoire sur St Thomas d'Aquin*, dans le t. II des *Mémoires de l'Académie des Sciences morales et politiques*, 1847; l'abbé Barret, *Etudes philosophiques sur Dieu et la création d'après la Somme de St Thomas d'Aquin Contra Gentes*, in-8°, 1848; Feugueray, *Essai sur les doctrines politiques de St Thomas d'Aquin*, Paris, 1857, in-8°. E. Naville, *Etude sur l'œuvre de St Thomas d'Aquin*, Paris, 1859, in-8°. La *Somme* a été traduite en français par l'abbé Ecale, Paris, 1854 et suiv., 3 vol. in-8°; par l'abbé Drioux, Paris, 1852-57, 7 v. in-8°; par F. Lachat, 1856; ainsi que divers *Opuscules* par les abbés Védrine, Bandel, et Fournet, 1856. R—T.

THOMAS DE SAVOIE. *V.* SAVOIE.

THOMAS (Antoine-Léonard), littérateur et critique, né à Clermont-Ferrand en 1732, m. en 1785, fit à Paris de brillantes études. Il s'appliqua ensuite en droit, et tra-

vailla quelque temps chez un procureur ; dégoûté de la procédure, il entra comme professeur au collége de Beauvais, à Paris. Il débuta dans les lettres par des *Réflexions philosophiques et littéraires sur le poëme de la religion naturelle*, 1756, ouvrage qu'il condamna plus tard à l'oubli. En 1759, il publia *Jumonville*, poëme en 4 chants, qui eut beaucoup de succès, grâce à l'intérêt politique du sujet, à de généreuses inspirations, et à quelques beaux vers. La même année, il obtenait le prix d'éloquence à l'Académie Française pour un *Eloge du maréchal de Saxe*, et il fut couronné ainsi quatre fois encore par l'Académie pour les *Eloges* de *Duguesseau*, 1760; de *Duguay-Trouin*, 1761; de *Sully*, 1763; de *Descartes*, 1765. En 1762, une *Ode sur le temps* lui valut le prix de poésie; les dernières strophes de cette ode sont vraiment belles et touchantes. L'excès du travail altéra de bonne heure la santé de Thomas, et, dès l'âge de 24 ans, il ne vivait presque plus que de lait. Il dut quitter l'enseignement, et entra comme secrétaire-particulier chez le duc de Praslin, qui le fit nommer secrétaire-interprète des cantons suisses. Le duc voulant le faire entrer à l'Académie Française au détriment de Marmontel, Thomas ne voulut point seconder les vues de son protecteur, et perdit sa bienveillance. En 1767, il remplaça Hardion à l'Académie. C'est là qu'il lut pour la première fois l'*Eloge de Marc-Aurèle*, son chef-d'œuvre, 1770, publié cinq ans après. En 1772, il fit paraître un *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes dans tous les siècles*, écrit peu goûté, surtout des femmes, qui trouvaient l'auteur poli, mais froid. Enfin, en 1773, parut l'*Essai sur les Eloges, ou Histoire de la littérature et de l'éloquence appliquées à ce genre d'ouvrage*, son œuvre la plus considérable; ce sont les règles du genre, venant après les exemples. Thomas a encore laissé des ouvrages posthumes, publiés depuis, et dans lesquels se trouve une *Pétréide*, poëme très-médiocre en l'honneur de Pierre le Grand. C'était un écrivain de talent et d'une certaine éloquence; mais il ne put employer cette éloquence que dans de petites occasions et sur des sujets mesquins. Son style, en prose comme en vers, est majestueux, imposant, mais monotone, tendu, quelquefois boursouflé et empreint d'une fausse chaleur. Jamais âme d'ailleurs ne fut plus pure et plus noble que celle de Thomas. Stoïcien dépaysé au milieu du XVIIIe siècle, il ne vécut pas dans un milieu qui prêtât aux grandes actions, aux actes de courage éclatant; mais chaque fois qu'il se trouva en présence d'un devoir, il n'hésita pas à lui sacrifier ses intérêts. Toutefois, en pratiquant la vertu avec simplicité, il ne put en parler sans emphase. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1802, 7 vol. in-8°, puis par Saint-Surin, Paris, 1825, 6 vol. in-8°. F—T.

THOMAS (Chrétiens de Saint). *V.* CHRÉTIENS.

THOMAS (SAINT-), île des Antilles danoises, la principale du groupe des îles Vierges; 12,560 hab. Ch.-l., *St-Thomas*, sur la côte S. (13,000 hab.). Sol montagneux, souvent ravagé par les ouragans. Culture du coton et de la canne à sucre. Commerce ouvert à toutes les nations depuis 1834.

THOMAS (SAINT-). *V.* aussi THOMÉ (SAN-).

THOMAS (SAINT-), très-beau et très-bon port du Guatémala, au fond de la baie de Honduras, entre le Potochic au N., et la Montagua au S. Etablissement belge, fondé en 1843, dans le territoire de la Vera-Paz.

THOMASBERG, anc. v. de Hongrie, n'est auj. qu'un faubourg de Gran (*V. ce mot*).

THOMASIUS (Jacques THOMASEN, en latin), philologue, né à Leipzig en 1622, m. en 1684, professa, pendant plus de 40 ans, la philosophie, la dialectique et l'éloquence à l'école St-Nicolas de sa ville natale, où il eut Leibniz pour élève. Outre une édition des œuvres de Muret, Leipzig, 1672, et une foule de dissertations savantes, écrites avec beaucoup d'élégance, on lui doit : *Origines historiæ philosophicæ et ecclesiasticæ*, 1665, in-1°; *Philosophia practica tabulis comprehensa*, 1702, etc. B.

THOMASIUS (Chrétien), fils du précédent, né à Leipzig en 1655, m. en 1728, professa le droit dans sa ville natale, et, depuis 1694, à l'université de Halle. Il osa attaquer les vieilles routines des écoles, et substituer la langue allemande au latin dans l'enseignement public. Il a laissé, entre autres ouvrages : *Historia sapientiæ et stultitiæ*, Halle, 1693, 3 vol. in-8°; *Institution divine, avec les principes du droit naturel et du droit des gens*, ibid., 1709, 4 vol.; *Observations sur le traité de Pufendorf concernant la puissance du Saint-Siége*, Leipzig, 1717, in-8°; *Entretiens mensuels sur les ouvrages nouveaux*, Helmstædt, 1723-25, 4 vol. in-4°; *Maximes de prudence,... dans toutes les circonstances de la vie*, 1744, in-8°, etc. B.

THOMASSIN (Philippe), graveur, né à Troyes vers la fin du XVIe siècle, fut le maître de Cochin et de Callot. On cite de lui une *Adoration des rois* et une *Ste Famille* d'après Zuccharo, ainsi qu'un recueil de portraits de souverains et capitaines illustres. B.

THOMASSIN (Simon), neveu du précédent, né à Paris, m. en 1732, élève d'E. Picart, a gravé la *Transfiguration* d'après Raphaël, *St Benoît en contemplation* d'après Philippe de Champagne, et donné, en 1 vol. in-8°, toutes les statues et bas-reliefs du parc et du château de Versailles.

THOMASSIN (Henri-Simon), fils et élève du précédent, né à Paris en 1688, m. en 1741, membre de l'Académie de peinture en 1728, fut un graveur très-distingué : il dessinait très-purement, et sa touche avait beaucoup de vigueur. Parmi ses ouvrages, on remarque : le *Magnificat*, d'après Jouvenet; une *Femme au bain*, d'après Rubens; *Coriolan*, d'après Lafosse; *les Disciples d'Emmaüs*, d'après Paul Véronèse; *la Mélancolie*, d'après Feti, etc. B.

THOMASSIN (Louis), oratorien, né à Aix en 1619, m. en 1695, enseigna les belles-lettres dans différents colléges, la philosophie à Pézénas, la théologie à Saumur et au séminaire de St-Magloire à Paris. Se proposant de concilier les doctrines des Molinistes et des Jansénistes, il composa 17 *Dissertations sur les conciles*, 1667, et des *Mémoires sur la grâce*, qui soulevèrent contre lui et son Ordre la colère des parlements et du clergé. Ses supérieurs lui enjoignirent de cesser toute polémique, et ce fut dans la retraite qu'il composa ses meilleurs livres : *Ancienne et nouvelle discipline de l'Eglise*, 1678-79, 3 vol. in-fol., dont il donna lui-même une traduction latine, mais dans un autre ordre, 1688, 3 vol. in-fol., ouvrage d'une science profonde, qui lui valut la bienveillance du pape Innocent XI; *Dogmes théologiques*, 1680-84 et 1689, 3 vol. in-fol.; *Glossarium universale hebraicum*, 1697, 1 vol. in-fol.; *Traité dogmatique et historique des édits et autres moyens dont on s'est servi pour établir et maintenir l'unité dans l'Eglise*, 1703, 2 vol. in-4°, espèce d'apologie de la révocation de l'édit de Nantes. B.

THOMASTON, v. des Etats-Unis (Maine), à 71 kil. E.-N.-E. de Wiscasset, sur la baie de Penobscot; 3,200 hab.

THOMÉ (SAN-), île de l'Afrique portugaise, dans le golfe de Guinée, à 200 kil. N.-O. du cap Lopez, par 0° 25' lat. N., et 4° 24' long. E.; 2,000 kil. carrés environ; 20,000 hab. Ch.-l., *San-Thomé* (2,000 hab.), où réside un évêque. Sol montagneux (le pic Ste-Anne a 2,400 mèt.), mais fertile. — Cette île fut découverte par Vasconcellos, le jour de la St-Thomas, en 1471.

THOMÉ (SAN-), ou MÉLIAPOUR, v. de l'Hindoustan anglais, présid. et à 9 kil. S. de Madras. Evêché catholique. — Elle fut, de 1545 à 1672, le ch.-l. des établissements portugais sur la côte de Coromandel; elle appartint aux Français en 1672, aux Hollandais en 1674, aux Anglais en 1749.

THOMERY, vge (Seine-et-Marne), arr. et à 7 kil. E. de Fontainebleau, sur la rive g. de la Seine; 1,100 hab. Culture importante du raisin de table et particulièrement du *chasselas*, dit *de Fontainebleau*, exporté en très-grande partie à Paris, et produisant un revenu de 400,000 à 500,000 fr. par an.

THOMISTES. *V.* THOMAS D'AQUIN.

THOMON (Thomas-Jean THOMAS DE), architecte, né à Paris en 1759, m. en 1813, fut envoyé à Rome en 1785, aux frais du gouvernement, et venait d'être nommé architecte du comte d'Artois, 1791, quand les premiers excès de la Révolution l'empêchèrent de rentrer en France. Attiré en Hongrie par le prince Esterhazy en 1796, il passa, deux ans après, en Russie, et y résida jusqu'à sa mort. Architecte du tzar, il éleva le grand théâtre, la Bourse et les magasins à suif de St-Pétersbourg, le temple funéraire de Paul Ier à Pavlovsk, la colonne commémorative de Poltava, le théâtre et l'hôpital d'Odessa. Il était professeur à l'Académie des Beaux-Arts de St-Pétersbourg et à l'Ecole d'application du génie. On voit aussi de lui, au palais de l'Ermitage, de grandes aquarelles. B.

THOMOND. *V.* CLARE.

THOMSON ou THOMPSON (Benjamin). *V.* RUMFORD.

THOMSON (James), poëte écossais, né en 1700 à Ednam (Roxburgh), d'un ministre presbytérien, m. en 1748. Pauvre, et élevé, grâce à des secours amis, à l'école de Jedburgh, puis à l'université d'Edimbourg, il fut poëte dès l'enfance. La mort de son père lui ôtant toute ressource, il vint à Londres avec sa mère. Son poëme de l'*Hiver*, 1726, acheté 3 guinées par un libraire, le fit connaître; l'*Eté* parut en 1727, avec un beau poëme *Sur la mort de Newton*, et une invective patriotique (*Britannia*) contre le ministère. Le *Printemps* fut publié en 1728, et l'*Automne* en 1730, après une grave, mais froide tragédie de *Sophonisbe*. Célèbre désormais, il accompagna le fils du chancelier Talbot en France, en Suisse et en Italie, 1731-4. Au

retour, devenu secrétaire de la chancellerie, il composa un poème allégorique sur la *Liberté*, qu'il ne publia qu'en 1737. La mort du chancelier et de son fils était venue l'interrompre; il ne reprit pas son emploi, mais obtint, avec une pension du prince de Galles, une autre sinécure, l'intendance des îles Leeward. Il donna au théâtre *Agamemnon*, 1738, *Tancrède et Sigismond*, sa meilleure tragédie, 1745 (tirée de *Gil Blas*), et composa *Coriolan*. Le *Château de l'Indolence*, poème allégorique, écrit avec charme dans le style de Spencer, fut sa dernière publication. On a encore de lui des poésies fugitives. Il a toute sa vie corrigé, quelquefois avec l'aide de Pope, son œuvre capitale, les *Saisons*. Simple de cœur, épris du silence des nuits et de la campagne, il y a dépeint, avec trop d'ornements peut-être, mais avec sympathie, les transformations de la nature et les différentes occupations qu'elles apportent à l'homme. Les *Saisons* ont été imitées en France par Saint-Lambert et Roucher, et traduites en prose par Mme Bontemps, 1759, par Deleuze, 1801 et 1806, en vers par J. Poullin, 1802. On a réimprimé en 1843 le poème anonyme de Thomson, 1729, *A la mémoire de M. Congrève*. Il est de plus l'auteur des paroles du fameux chant national: *Rule Britannia*, dont Arne a fait la musique. A. G.

THOMYRIS, reine des Massagètes. *V.* CYRUS.

THONON, ville de France (Haute-Savoie), ch.-l. d'arrondiss. à 170 kil. N.-N.-E. d'Annecy, 31 N.-E. de Genève, et près du lac de ce nom; 4,593 hab. Excellents fromages. — Ce fut, sous le 1er Empire français, un ch.-l. d'arr. du département du Léman.

THOPHAIL (Abou-Djâfar-Ibn), philosophe et médecin arabe, né à Cordoue, m. vers 1190, fut le maître d'Averroès et de Maimonide. On a de lui: *Hai-ebn-Joktan* (l'Homme de la nature), ouvrage publié en arabe et en latin sous le titre de *Philosophus autodidactus*, par Pococke, Oxford, 1650.

THOR, dieu scandinave, fils aîné d'Odin et de Frigga, présidait à l'air, aux saisons, au tonnerre et aux orages, et protégeait les hommes contre les mauvais génies. Il habitait *Troudouangour* (c.-à-d. asile contre la peur), palais composé de 560 salles. Il terrassera Jormoungardour, serpent né de Loki et emblème du mal, le jour de la destruction du monde; mais il périra lui-même du venin de ce monstre. On le représentait avec une couronne et une longue barbe, une massue ou un sceptre à la main, sur un char traîné par deux boucs. Le jeudi lui était consacré. On lui immola des hommes, des chevaux, des chiens et des coqs.

THOR, brg (Vaucluse), arr. et à 17 kil. E. d'Avignon, sur la Sorgues; 2,110 hab. Curieuse église romane de Ste-Marie-au-Lac. Fabr. de garance.

THORDA, anc. *Salinæ*, en allemand *Torenburg*, v. des États autrichiens (Transylvanie), sur l'Aranyos, est située au S. du cercle et à 28 kil. S.-E. de Klausenbourg; 8,000 hab. Salines considérables (240,000 quintaux de sel par an), exploitées déjà par les Romains. Trajan battit les Daces aux environs. — Donne son nom à un comitat hongrois, entre ceux de Klausenbourg au N. et à l'O., Unterweissenbourg au S., et Maros à l'E.; 4,776 kil. carr.

THORIGNY. *V.* TORIGNY.

THORILLIÈRE (LENOIR, sieur de LA), gentilhomme et capitaine de cavalerie, m. en 1679, s'enrôla dans la troupe de Molière, où il joua la tragédie et la comédie; il excellait dans les rôles de rois et de paysans. J. T.

THORILLIÈRE (Pierre LENOIR de LA), comédien, né en 1656, m. en 1731, fils du précédent, le surpassa, resta 47 ans au théâtre, et fut toujours goûté du public. Il était élève de Molière. Reçu au Théâtre-Français en 1684, il montra une délicatesse et une finesse de jeu incomparables dans la haute livrée. Il dansait avec grâce et chantait fort bien. Le dernier rôle qu'il joua fut celui de Frontin dans *le Muet* de Bruéys. J. T.

THORINS. *V.* ROMANÈCHE.

THORISMOND, roi des Wisigoths, 451-453, fut proclamé, à 28 ans, sur le champ de bataille de Châlons-sur-Marne, où son père Théodoric Ier venait de périr en combattant contre Attila, et fut assassiné par son frère Théodoric II.

THORLAKSEN (Jean), poëte islandais, m. en 1820, pasteur à Bægisa, écrivit en son idiome une traduction du *Paradis perdu* de Milton, et de 14 chants de la *Messiade* de Klopstock.

THORN, v. forte des Etats prussiens (Prusse), sur la rive droite de la Vistule, à 84 kil. S. de Marienwerder; 11,000 hab. Ch.-l. de cercle; tribunaux; gymnase; école latine; bibliothèque. Bel hôtel-de-ville. Savon, draps, lainages, cuirs, liqueurs, pain d'épice et navets renommés. Comm. de bois et de céréales. — Anc. ville libre et hanséatique, Thorn tomba ensuite au pouvoir de l'ordre Teutonique, qui y signa, en 1466, un traité par lequel il se reconnaissait vassal de la Pologne. Charles-Gustave la prit en 1655, et Charles XII en 1703. Patrie de Copernic, dont le monument, œuvre de Thorwaldsen, est dans l'église St-Jean.

THORNE, brg et paroisse d'Angleterre, comté et à 57 kil. S.-S.-E. d'York, sur le Don; 4,000 hab. Comm. de grains. Construction de navires; corderies.

THORNHILL (James), peintre anglais, beau-père d'Hogarth, né à Weymouth en 1676, m. en 1734, fut 1er peintre d'histoire de la reine Anne. Ses principales œuvres sont l'histoire de St Paul dans le dôme de la cathédrale de Londres, et les peintures du réfectoire et du salon de l'hôpital maritime à Greenwich. Il a de l'imagination, un bon goût de dessin, un pinceau ferme et hardi; mais il manque de correction. Il eut aussi des succès dans le paysage et le portrait, et cultiva l'architecture. B.

THORPE, terminaison de plusieurs noms géographiques anglais, signifie, dans les langues scandinaves, *village*.

THORSENG. *V.* TAASINGE.

THORSHAVN, ch.-l. de l'île de Stromö et de l'archipel des Fœroë; 500 hab.

THOTH, dieu égyptien, identifié par les Grecs avec Hermès ou Mercure, et surnommé *Trismégiste* (trois fois très-grand). Il inventa l'écriture, la grammaire, les sciences, les arts, etc. On le représentait avec une tête d'ibis ou de cynocéphale. Il existait sous son nom 42 livres sacrés, que gardaient les prêtres égyptiens.

THORWALDSEN (Barthélemy), célèbre sculpteur danois, né en mer en 1779, entre Copenhague et Riasciawick, m. en 1844, était fils d'un marin de Copenhague, qui sculptait des figures en bois pour la proue des navires. Admis à recevoir une éducation gratuite à l'Académie des Beaux-Arts de Copenhague, il remporta, en 1794, le grand prix, qui lui donna le droit d'aller à Rome aux frais de l'Etat, 1797, et plus tard il vint encore séjourner plusieurs fois dans cette capitale. Ses œuvres, recherchées dans toute l'Europe, lui valurent une immense fortune, et il la légua, en mourant, au musée de Copenhague, qu'il avait fondé. L'Institut de France l'admit parmi ses membres étrangers. Thorwaldsen est toujours sage dans ses conceptions, sévère dans l'exécution; mais son style a quelquefois un peu de pesanteur et de dureté. Bien qu'il ait fait de très-belles statues, cependant il excella surtout dans le bas-relief. Ses principaux ouvrages sont: une statue colossale de *Jason*, *Mars*, les *Grâces*, les *Muses*, *Apollon*, *Mercure*, *Adonis*, le *Christ* et les *Douze Apôtres* (à Notre-Dame de Copenhague), le *Tombeau de Pie VII* à Rome, la statue équestre de *Poniatowski* à Varsovie, celle du *Prince Max de Bavière* à Munich, la statue de Schiller à Stuttgard, le monument de *Gutenberg* à Mayence, une foule de bas-reliefs, tels qu'*Achille à qui l'on enlève Briséis*, *Bacchus donnant à boire à l'Amour*, *l'Amour éveillant Psyché*, *Hygiée présentant une coupe au serpent d'Esculape*, et surtout l'*Entrée d'Alexandre à Babylone*, dans le château de Christiansborg à Copenhague. B.

THOU (Nicolas de), évêque de Chartres, m. en 1598, resta fidèle à Henri III pendant les troubles de la Ligue, et, bien que partisan du roi de Navarre, publia, par faiblesse, des mandements en faveur du cardinal de Bourbon, proclamé sous le nom de Charles X. Il fit partie de l'assemblée du clergé tenue à Chartres, où furent improuvées les bulles d'excommunication lancées contre Henri IV par Grégoire XIV et Sixte-Quint. Il fut aussi au nombre des prélats appelés à St-Denis en 1593 pour instruire le Béarnais dans la religion catholique, et eut l'honneur de le sacrer en 1594 dans sa cathédrale. B.

THOU (Jacques-Auguste de), illustre historien, neveu du précédent, et fils de Christophe de Thou, 1er président au parlement, né à Paris en 1553, m. en 1617, fit d'excellentes études, et eut pour maîtres en jurisprudence Cujas et Hotman. En 1573, il suivit Paul de Foix, ambassadeur en Italie, et conçut, à 19 ans, le projet d'écrire l'histoire du XVIe siècle. A son retour, chargé de missions par Henri III, nommé conseiller-clerc au parlement de Paris en 1576, envoyé comme commissaire en 1581 pour rendre la justice en Guyenne, il fit la connaissance du prince de Condé, du roi de Navarre, et de Montaigne, devint président à mortier au parlement de Paris, servit avec chaleur la cause de Henri III en Normandie et en Picardie, parut avec éclat aux Etats de Blois de 1588, négocia l'alliance du roi et de Henri de Navarre, alla chercher pour eux des secours en Allemagne et en Italie,

1589, fut chargé de missions nouvelles par Henri IV, prépara l'édit de Nantes, soutint les libertés de l'Eglise gallicane, en repoussant l'introduction en France de certains décrets du concile de Trente, accepta en 1601 le titre de protecteur des Franciscains dans le royaume, et se montra, au milieu de tant d'occupations, l'un des magistrats les plus assidus à leurs pénibles fonctions. Après la mort de Henri IV, Marie de Médicis le nomma l'un des trois directeurs des finances (avec Châteauneuf et Jeannin), mais lui refusa obstinément la place de 1er président. Il en conçut un chagrin qui abrégea ses jours. Comme historien, De Thou est connu par une *Histoire de son temps*, en 138 livres, écrite en latin; il l'entreprit dès 1591; elle commence à 1543, et s'arrête à 1607. Il n'en publia que les 80 premiers livres; les suivants furent complétés avec ses matériaux et édités par Du Puy et N. Rigault en 1620. Ce dernier est en partie le rédacteur des *Mémoires* de De Thou, en 6 livres. La meilleure édition de son *Histoire* est celle de Londres (*Historiarum sui temporis lib.* CXXXVIII), 1733, 7 vol. in-fol. Elle a été traduite en français par Mascrier, Le Beau, Desfontaines, etc., 16 vol. in-4°, 1734. Cet ouvrage est l'un des plus beaux monuments historiques des temps modernes. Si l'auteur n'a pas toujours été parfaitement renseigné sur les pays étrangers, s'il s'y rencontre des erreurs et la trace des préjugés de son temps, on y admire le calme, l'impartialité, la dignité, le coloris et l'éloquence. Bossuet a proclamé De Thou « le grand auteur, le fidèle historien », et ce jugement est celui de la postérité. Le principal obstacle à sa popularité littéraire, c'est qu'il est écrit en latin. De Thou faisait dans cette langue morte de fort bons vers. On a de lui encore : *Hieracosophion, sive de re accipitraria libri III*, 1581, in-4°; *Poemata sacra*, 1599, in-12; *Posteritati, poematium opus*, etc., 1678, in-12. *V.* les *Eloges de De Thou* par M. Patin et M. Philarète Chasles, 1824. Du Puy a publié un *Thuana*. J. T.

THOU (François-Auguste de), fils aîné du précédent, né à Paris vers 1607, m. en 1642, était reçu conseiller au parlement à 19 ans, voyagea, et fut nommé conseiller d'État à son retour de Constantinople. Lorsque la duchesse de Chevreuse dut quitter la France, De Thou accepta d'être son correspondant. Richelieu ayant saisi cette correspondance, et sachant que De Thou était ami de Cinq-Mars, le fit arrêter, et comprendre dans le procès criminel intenté à ce dernier. Le seul crime qu'on lui imputa fut de n'avoir pas révélé le complot de Cinq-Mars. Il fut décapité à Lyon avec son ami. Du Puy a démontré l'injustice de cette condamnation dans un écrit intitulé *Mémoire et instructions pour servir à justifier l'innocence de messire F.-A. De Thou*, imprimé à la suite de la traduction française de la grande Histoire de J.-A. De Thou. J. T.

THOUARCÉ, ch.-l. de canton (Maine-et-Loire), arr. et à 28 kil. S. d'Angers; 508 hab. Comm. de vins, graines, houille.

THOUARS, ch.-l. de canton (Deux-Sèvres), arr. et à 28 kil. N.-E. de Bressuire, sur le Thouet; 2,415 hab. Collége. On remarque le portail de l'église St-Médard, les fortifications construites au XIIe siècle, la tour de St-Laon. Comm. de blé, chanvre, noix, bestiaux. Cette ville était la capitale d'une vicomté très-étendue, créée au IXe siècle par les comtes de Poitou; les vicomtes de Thouars se rendirent héréditaires, puis indépendants, et comptèrent parmi les premiers vassaux du royaume; ils s'allièrent tantôt aux rois d'Angleterre, tantôt aux rois de France. A la fin du XVe siècle, Thouars passa à la famille de La Trémoille, en faveur de laquelle Henri IV l'érigea en duché-pairie, 1594. Son magnifique château, qui sert auj. de collége, fut construit sous Louis XIII par Marie de la Tour d'Auvergne, duchesse de La Trémoille. Les Vendéens occupèrent Thouars le 5 mai 1793. Les royalistes, commandés par Henri de La Rochejaquelein, s'en emparèrent, puis en furent expulsés, 18-19 juin 1815. En 1822 éclata à Thouars la conspiration républicaine dite de *Thouars et Saumur*, dirigée par le général Berton.

THOUET, *Thoacis*, *Thueda*, *Thouia*, rivière de France, naît à Secondigny (Deux-Sèvres), passe à Parthenay, St-Loup, Airvault, Thouars, Montreuil-Bellay, reçoit l'Argenton, la Dive, le Douet, et se perd dans la Loire au-dessous de St-Florent. Cours sinueux de 120 kil.

THOUIN (André), né à Paris en 1747, m. en 1823, fils d'un jardinier du Jardin du roi, fut encouragé dans ses études par Buffon et Bernard de Jussieu, devint jardinier en chef en 1764, agrandit l'école de botanique, et acclimata en France beaucoup de plantes exotiques. On le nomma professeur d'économie rurale à l'Ecole normale, en 1792, et membre de l'Institut dès sa création. Il est un des premiers qui se soient occupés de physiologie végétale, et il a formé de très-habiles pépiniéristes. On a de lui, outre un grand nombre de *Mémoires* et d'*Instructions* insérés dans divers recueils : *Essai sur l'exposition et la division méthodique de l'économie rurale*, 1805, in-4°; *Monographie des greffes*, 1821, in-4°. Il a laissé un *Cours d'agriculture et de naturalisation des végétaux*, Paris, 1827, 3 vol. in-8°. B.

THOULOUNIDES, dynastie turcomane en Egypte, de 869 à 905, tirait son nom de Thouloun, esclave du calife Al-Mamoun, qui reçut le gouvernement du pays et se rendit indépendant.

THOUNE, v. de Suisse. *V.* THUN.

THOUNG-TING, lac de la Chine, par 29° 10′ lat. N., et 110° long. E.; 90 kil. sur 50. Un canal l'unit au Yang-tsé-Kiang.

THOURET (Jacques-Guillaume), né en 1746 à Pont-l'Evêque, où son père était notaire, m. en 1794, fut avocat au parlement de Normandie, et député par le tiers-état de Rouen aux Etats-Généraux de 1789. Il déploya beaucoup de talent, en qualité de rapporteur, lors de la discussion de la Constitution. Adversaire violent du clergé, il fit déclarer l'expropriation immédiate de ses biens, malgré la proposition de Mirabeau de lui en laisser provisoirement l'administration. Son éloquence méthodique, précise, nerveuse, eut beaucoup d'influence sur le changement du système judiciaire, dont il fut un des promoteurs, sur la division de la France en départements, qu'il fit décréter, etc. Dès 1789, Thouret fut élu président de l'Assemblée, honneur qu'il eut 4 fois dans le cours de sa carrière. Une foule de ses motions, entre autres la suppression des ordres religieux, l'abolition de tous les droits et priviléges ecclésiastiques, etc., devinrent des lois. Il fut de ceux qui contribuèrent le plus à l'affaiblissement de l'autorité royale, et qui préparèrent, à leur insu, la république. Après la dissolution de l'Assemblée constituante, il devint juge au Tribunal de cassation, et le présida. Comme il partageait les principes des Girondins, il fut traduit au tribunal révolutionnaire, et périt sur l'échafaud. Outre beaucoup de Discours et de Rapports, on a de lui : *Abrégé des révolutions de l'ancien gouvernement français, extrait de l'abbé Dubos et de l'abbé Mably*, 1800, in-18, analyse bien faite, mais pleine de réflexions dictées par l'esprit de parti; *Tableau chronologique de l'histoire ancienne et moderne*, œuvre posthume, 1821, in-fol. J. T.

THOURET (Michel-Augustin), frère du précédent, né à Pont-l'Evêque en 1748, m. en 1810, se fit un nom parmi les médecins de son époque, combattit Mesmer dans ses *Recherches et doutes sur le magnétisme animal*, 1784, in-12, prit une part active aux travaux du Comité des secours et de mendicité de l'Assemblée nationale en 1790, fut nommé directeur de l'Ecole de santé devenue la Faculté de médecine de Paris, puis membre du Tribunat. Président du comité que l'on forma pour s'assurer des effets du vaccin, il propagea la découverte de Jenner. On a de lui plusieurs Mémoires estimés, dans le Recueil de la Société royale de Médecine. J. T.

THOUROUT, v. de Belgique (Flandre occidentale), à 15 kil. S.-O. de Bruges; 8,300 hab. On y remarque l'église collégiale, et les ruines du château de Wynandael, anc. résidence des comtes de Flandre. Fabr. d'amidon, toiles, chapeaux. Tanneries, distilleries, raffineries de sel.

THOUS, riv. de la Perse, naît dans les monts du Khoraçan, et se jette dans la mer Caspienne, au golfe du Balkhan; cours de 500 kil.

THOUS, anc. capitale du Khoraçan, sur le Thous. Détruite par les Tartares, il en reste quelques ruines près de Mesched.

THOUTMOSIS, roi de l'anc. Égypte, de la 18e dynastie, acheva l'expulsion des Hycsos, commencée par son père Misphragmoutosis.

THOUVENEL (Pierre), médecin, né en Lorraine en 1747, m. en 1815, fonda l'établissement de bains de Contrexeville, et fut inspecteur des eaux minérales de France. Toute sa vie fut agitée de luttes pour la défense du magnétisme animal, et de la faculté hydroscopique et métalloscopique. A la Révolution, il se retira en Italie. Louis XVIII le prit pour médecin consultant. On a de Thouvenel : *Mémoire physique et médicinal sur les rapports qui existent entre la baguette divinatoire, le magnétisme et l'électricité*, Paris, 1781, et 1784, in-8°; *Mémoire sur l'électricité organique et minérographique*, Brescia, 1790; *Mémoire sur l'aérologie et l'électrologie*, Paris, 1806, 3 vol. in-8°.

THRACE, nom donné par les Anciens à un pays dont l'étendue a beaucoup varié suivant les époques. Dans les logographes qui précédèrent Hérodote, ce nom désigne comme une 4e partie du monde, comprenant toute l'Europe au N.

de la Grèce, la Scythie, et même la Macédoine. Depuis les guerres médiques, il est restreint au pays borné à l'E. par le Pont-Euxin et le Bosphore de Thrace, au S. par la Propontide, l'Hellespont et la mer de Thrace, partie septentrionale de la mer Egée, à l'O. par le Strymon jusqu'au règne de Philippe, père d'Alexandre, par le Nestos seulement et le mont Scomios après les conquêtes de Philippe, au N. par le Danube. Enfin à l'époque romaine, il ne désigne plus que le pays au S. de l'Hœmus et du Danube, le N. étant appelé du nom particulier de *Mœsie*. — Les premiers peuples appelés Thraces par les Grecs aux temps héroïques semblent appartenir à la race des Pélasges; au moins les accompagnent-ils dans leurs invasions, et leur caractère est également celui d'un peuple civilisateur; ainsi les deux peuples envahissent concurremment la Béotie, d'où ils chassent momentanément les Cadméens, et l'on retrouve dans la Béotie et la Phocide le culte des Muses, particulier aux Thraces Piériens, qui avaient transporté dans le centre de la Grèce les noms des lieux principaux de leur patrie, l'Hélicon, la grotte Libéthrienne, etc. Ces Thraces paraissent avoir donné à la mythologie grecque la forme qu'elle a dans les poëmes homériques; Orphée, Musée, Thamyris, exercèrent une grande influence sur la religion et la poésie. Ce qui fait supposer encore qu'ils étaient de race Pélasgique, c'est que, dans Homère, ils vont au secours de Troie, et que beaucoup de leurs tribus émigrèrent d'Europe en Asie-Mineure sous les noms de Mysiens, Phrygiens ou Bryges, Bithyniens, Mariandyniens, peuples chez lesquels on trouve les mœurs des Pélasges. La population de la Thrace après l'âge héroïque dut subir de grandes révolutions; car ces premiers peuples semblent n'avoir que le nom de commun avec les Thraces barbares qui occupaient le pays à l'époque des guerres Médiques, et qui y avaient été poussés, sans doute, par les mouvements des Scythes. A l'époque des guerres Médiques, la Thrace était divisée en un grand nombre de cantons, dans chacun desquels résidait une tribu particulière: entre le Strymon et le Nestos, les *Mœsi, Edones, Suiti, Odomantes, Edonites;* entre le Nestos et l'Hèbre, les *Deuthelètes, Besses, Trauses, Bistoniens, Odryses;* entre l'Hèbre et le Pont-Euxin, les *Sellètes, Thynes, Saméens, Astes;* au N., entre l'Hœmus et le Danube, les *Gètes, Trères, Mysiens* et *Triballes*. Les côtes étaient au pouvoir des colonies grecques: *Amphipolis, Abdère, Enos* sur la mer de Thrace; *Cardie, Eléonte, Callipolis, Pactye* dans la Chersonèse; *Héraclée, Bisanthe, Périnthe, Byzance* sur la Propontide; *Salmydessos, Apollonie, Mesembria, Odessos, Tomes, Istros,* sur le Pont-Euxin. La plupart de ces villes, gouvernées par des tyrans, furent soumises par les Perses, au temps de Darius Ier, ainsi que les peuplades Thraces les plus voisines de la mer. Mais les Odryses, restés indépendants dans leurs montagnes, soumirent, pendant le Ve siècle, presque toute la Thrace, à la faveur des guerres Médiques qui affaiblissaient les Perses, puis de la guerre du Péloponèse qui divisa les Grecs. Dépouillés des cantons entre le Strymon et le Nestos par Philippe, 343, ils virent, tout en conservant leurs rois particuliers et leurs lois, le reste du pays passer sous la souveraineté Macédonienne. Dans le démembrement de l'empire d'Alexandre, la Thrace proprement dite forma, sous Lysimaque, un royaume particulier, qui s'augmenta en 301, après la bataille d'Ipsus, de la moitié de l'Asie-Mineure, fut détruit par Séleucus à la bataille de Cyropédion, 282, ajouté à l'empire des Séleucides pour en être bientôt détaché à la mort de Séleucus, 281, et réuni à celui de Macédoine pour être ravagé peu après par des tribus celtiques, qui y fondèrent, sur le Bas-Danube, en 275, l'Etat de Thylis, détruit en 220 par les Odryses. Les Romains laissèrent subsister l'indépendance de la Thrace après la chute de la Macédoine, bien que les Odryses eussent fourni des secours à Persée; mais le pays entre l'Hœmus et le Danube, attaqué dès le temps de la guerre de Jugurtha, fut réduit en province romaine à la fin du règne d'Auguste sous le nom de *Mœsie*, et la soumission en fut achevée par Tibère. La Thrace proprement dite continua de former un Etat autonome; mais, dès le règne de Tibère, des révoltes y amenèrent l'intervention romaine, et, en 46, sous Claude, à la mort du dernier roi Rhœmétalcès, le pays fut réduit en province. La Thrace paraît d'abord avoir été rattachée administrativement à la Mœsie, et régie par un procurateur dépendant du gouverneur de cette province: Vespasien en fit une province distincte. A la fin du IIe siècle, dans la lutte entre Sévère et Pescennius, le nom de Thraces apparaît au pluriel, et indique un démembrement dont l'époque est inconnue; enfin au milieu du IIIe siècle l'*Histoire Auguste*, au milieu du IVe les Actes des conciles, nous la montrent divisée en 4 provinces: *Thrace propre*, ch.-l. Philippopolis; *Hémimont*, ch.-l. Andrinople; *Rhodope*, ch.-l. Abdère; *Europe*, ch.-l. Héraclée. Le diocèse de Thrace, appartenant à la préfecture et à l'empire d'Orient, était composé de ces quatre provinces, et de deux autres plus septentrionales, comprenant toute l'ancienne Thrace de l'Hœmus à l'Ister: la *Mésie seconde*, ch.-l. Marcianopolis, et la *Scythie*, ch.-l. Tomes. Cette division fut ensuite remplacée par le Thème de Thrace ou d'Europe (*V.* THÈMES). Auj. la Thrace jusqu'au Balkan forme à peu près, dans l'empire turc, l'eyalet d'Edrené (Andrinople), l'anc. Roumélie; du Balkan au Danube, l'eyalet de Silistrie (Bulgarie orientale). C. P.

THRACE (Bosphore de). *V.* BOSPHORE.

THRACE (Chersonèse de). *V.* CHERSONÈSE.

THRACE. *V.* GLADIATEURS.

THRACIDES, nom donné aux familles qui gouvernaient à Delphes.

THRASÉAS (Lucius Pœtus), sénateur romain et sectateur de la philosophie stoïcienne, né à Padoue vers le commencement du Ier siècle, parcourut d'abord la carrière des honneurs militaires, et mérita par ses vertus l'estime publique. Gendre de Pœtus et d'Arria, il s'efforça en vain de détourner celle-ci de mourir avec son époux compromis dans la conspiration de Scribonius contre Claude. Il protesta contre la tyrannie de Néron, en s'abstenant presque complétement de prendre part aux délibérations du sénat, et en refusant d'entendre jusqu'au bout la lettre apologétique rédigée par Sénèque au nom de l'empereur, et adressée au sénat, après le meurtre d'Agrippine. Il sauva de la mort Antistius, contre qui l'on proposait de remettre en vigueur la loi de lèse-majesté, et fit abolir l'usage où étaient les provinces de décerner des actions de grâces aux proconsuls et aux préteurs. Dénoncé par Capito Cossutianus comme ayant refusé d'assister à l'apothéose de Poppée, le sénat le condamna à mort, et il se fit ouvrir les veines, en 66. B.

THRASYBULE, général athénien, commandait l'infanterie pesamment armée à Samos, 411 av. J.-C., quand il excita les soldats à se révolter contre les Quatre-Cents et à rappeler de l'exil Alcibiade. Il prit part à la victoire de Cyzique sur les Péloponésiens en 410, essuya un échec devant Ephèse en 408, soumit la côte de la Thrace et l'île de Thasos, assista au combat des îles Arginuses en 406, et fut un de ceux que l'on chargea de rendre les derniers devoirs aux morts. Exilé par les Trente tyrans, 404, il se retira à Thèbes, réunit quelques bannis, parvint à s'emparer de la forteresse de Phylé, d'où il repoussa ensuite Critias, et, marchant sur Athènes, remporta un avantage à Munychie, et renversa les Trente, 403. Les Dix, qui succédèrent à ces tyrans, durent bientôt être chassés; Thrasybule fit rendre une loi d'amnistie, et rétablit la constitution de Solon. En 395, il entraîna ses concitoyens dans l'alliance de Thèbes contre Sparte. Mis à la tête d'une flotte envoyée en Asie-Mineure, il parcourut la côte d'Ionie, s'assura de la Thrace, bloqua Méthymne, et alla imposer une forte contribution à Aspende en Cilicie. Ses soldats ayant pillé cette ville, les habitants l'attaquèrent de nuit, et le tuèrent, en 390. Sa Vie a été écrite par Cornélius Népos. B.

THRASYLLE de Phlionte, musicien compositeur cité par Plutarque, était partisan systématique et exclusif de l'ancienne musique, et opposé à l'emploi du genre chromatique.

THRASYLLE, musicien spéculatif du Ier siècle de notre ère, était en même temps philosophe platonicien. Théon de Smyrne et Porphyre nous ont conservé quelques fragments de ses ouvrages grecs sur la musique. Pythagoricien en même temps que platonicien, et adonné aux superstitions astrologiques, il fut en faveur, à titre de philosophe, près d'Auguste, et plus tard, à titre d'astrologue, près de Tibère, et il fit un bon usage de son influence. Il avait distribué les Dialogues de Platon en tétralogies. Ses ouvrages grecs sur la philosophie, l'astronomie et l'astrologie, sont perdus. — Son fils Thrasylle, astrologue, prédit à Néron qu'il serait empereur. H. M.

THRASYLLE de Mendes, confondu à tort avec le platonicien Thrasylle, écrivit des ouvrages d'histoire et de géographie. Les fragments qui nous en restent sont empreints d'une superstition ridicule. On ne peut préciser son époque. Ses fragments se trouvent dans le t. 3 des *Historicorum græcorum fragmenta* de la Bibliothèque grecque-latine de Firmin Didot. H. M.

THSENG-TSEU, disciple de Confucius, né vers 505 av. J.-C., à Wou (royaume de Lou), est auteur de deux ouvrages célèbres: le *Tai-hio* ou *Livre de la grande science*,

sorte de traité de politique et de morale ; et *Hiao-King* ou *de l'Obéissance filiale*. Noël a donné une traduction du 1er vol. dans ses *Libri classici sex;* le P. Cibot en a composé une paraphrase en français. Le 2e est aussi dans la collection de Noël.

THRASYMÈNE (Lac). *V.* TRASIMÈNE.

THRIES, *Thriæ*, nom de trois nymphes qui élevèrent Apollon sur le Parnasse, et auxquelles on attribuait l'invention de la divination par les sorts.

THRONIUM, anc. v. de la Grèce (Locride Epicnémidienne), près du Boagrius. — v. de l'Abantide, en Épire.

THSIN-CHI-HOANG-TI ou HOUANG-TCHING, 1er empereur de la Chine de la dynastie des Thsin, 247-210 av. J.-C., trouva l'Empire partagé en 7 royaumes indépendants, sema la division entre les princes qui les gouvernaient, les laissa s'affaiblir dans des guerres funestes, et les réunit sous sa domination. Il construisit partout de beaux édifices, des canaux, des routes, et extermina la plus grande partie des Hiong-Nou (Huns). Il fit, dit-on, brûler beaucoup de livres historiques et ceux de Confucius, pour imposer silence aux grands de la Chine, qui y cherchaient des faits et des lois à l'appui de leurs plaintes et de leurs réclamations.

THSOUNG-LING (Monts), partie occidentale des monts Kouen-loun, se rattache aux monts Bolor. Ses sommets élevés sont couverts de neiges éternelles.

THSOUNG-NING, île de Chine (Kiang-sou), près de la côte, à l'entrée de l'estuaire de l'Yang-tsé Kiang; 60 kil. sur 15. Immenses salines.

THUANUS, nom latinisé de DE THOU.

THUCYDIDE, fils d'Olorus, célèbre historien grec, né près d'Athènes vers l'année 471 av. J.-C., d'une famille riche et considérable, m. vers 395. Placé, pendant la guerre du Péloponèse, à la tête d'un corps de troupes, il tint pour quelque temps en respect celles de Brasidas en Chalcidique; mais ce dernier ayant surpris Amphipolis, Athènes se vengea sur Thucydide d'un revers qu'il n'avait pu prévenir, et le bannit en 423. Pendant son exil, qui dura 20 années, il rassembla à loisir, chez les différents peuples qui prirent part à la lutte, des matériaux pour l'histoire de la guerre du Péloponèse, et n'épargna ni soins ni dépenses pour connaître non-seulement les causes qui la produisirent, mais encore les intérêts particuliers qui la prolongèrent : d'ailleurs il fut lui-même témoin de la plupart des événements qu'il avait à décrire. Quoiqu'il ait survécu de plusieurs années à la fin de cette guerre, il n'eut pas le temps de terminer son ouvrage, qui s'arrête à la victoire de Thrasybule près de Sestos, au milieu de l'été de 411. Encore tout le VIIIe et dernier livre, commençant à la défection de Chio, d'Erythrée et de Milet après le désastre des Athéniens en Sicile, ressemble-t-il à une esquisse, tant il est froid, décoloré, indigne de tout ce qui précède. Thucydide se distingue généralement, comme écrivain, par l'élévation de la pensée et du style, par la vigueur et la brièveté, quelquefois excessive, de l'expression. Les discours et les plaidoyers, presque tous pleins d'une logique admirable, abondent dans son ouvrage, au point d'en former presque la 5e partie : mais ce genre était fort goûté alors des Athéniens; et c'est là, d'ailleurs, qu'il peint les personnages, caractérise les peuples et les gouvernements, prépare ou achève ses récits, explique les causes ou les résultats des faits. Considéré comme historien et comme philosophe, Thucydide est exact, positif, curieux de la vérité, ennemi des fictions, et veut que ses récits soient comme autant de leçons pratiques : aussi s'attache-t-il à expliquer avec gravité les affaires humaines, à peindre avec force les passions, les erreurs, les préjugés, les vices, les crimes, aussi bien que les grands actes de dévouement et les traits de magnanimité, sans descendre toutefois jusqu'à l'anecdote, qu'il semble s'être interdite sévèrement. L'ensemble de son ouvrage serait bien plus intéressant, si le lecteur n'était refroidi par la division sèche et monotone des événements de la guerre en périodes régulières de six mois, désignées sous les noms d'*étés* et d'*hivers*. Thucydide a été l'objet de nombreux commentaires dans l'antiquité : les plus importants ne nous sont pas parvenus, et les *Scholies* que nous possédons ont rarement un caractère sérieux. Les principales éditions modernes de Thucydide sont celles d'Hudson, Oxford, 1696, in-fol. ; de Duker, Amsterdam, 1731, in-fol.; de Gail, avec un commentaire volumineux et substantiel, Paris, 1807, 10 vol. in-8°; de Bekker, Oxford, 1824; de Goeller, Leipzig, 1836; de Poppo, ibid., 1821-40, 11 vol. in-8°; de M. Hase, dans la *Bibliothèque grecque-latine* de Didot, gr. in-8°. Il a été traduit en français par Lévesque, 1795, 4 vol. in-8°, avec des notes souvent fort bonnes, traduction fidèle, élégante, souvent trop timide; par M. Amb. Firmin Didot, Paris, 1833, 4 vol. in-8°, où le traducteur a serré le texte de très-près; par M. Zévort, Paris, 1854, 2 vol. in-12. *V.* Bétant, *Lexicon Thucydideum*, 1855, 2 vol. in-8°; Heimann, *de Thucydidis orationibus*, Berlin, 1833, in-8°; Wuttke, *de Thucydide*, Breslau, 1839, in-8°; Hausdörffer, *de Artis historicæ apud Græcos incrementis atque Thucydide*, Eutin, 1846, in-4° ; Salomon, *de Thucydide et Herodoto*, Berlin, 1851, in-4°; Jules Girard, *Essai sur Thucydide*, Paris, 1860, in-12. P—T.

THUEYTS, ch.-l. de cant. (Ardèche), arr. et à 26 kil. N.-O. de Largentière, sur l'Ardèche; 853 hab. Eaux minérales.

THUGUT (le baron François), homme d'État, né à Lintz en 1736, m. en 1818, était fils d'un administrateur d'une caisse des finances de la guerre, étudia chez les jésuites, fut élève à l'Académie orientale de Vienne; passa, en 1755, comme *jeune de langue*, à l'internonciature de Constantinople, et, en 1758, devint interprète à Esseg, sur la frontière autrichienne-turque, puis à Constantinople en 1762; passa secrétaire aulique à la chancellerie d'État de Vienne, 1763; chargé d'affaires à Constantinople, 1769; enfin, l'année suivante, internonce et ministre plénipotentiaire à la même résidence. Il montra de l'habileté au congrès de Bucharest, 1772, fut nommé baron en 1774, obtint en 1775, la cession de la Bukowine par la Turquie; élevé au rang de conseiller intime, il vint passer 4 ans à Paris, comme simple particulier. Rappelé dans son pays, il fut successivement ambassadeur à Varsovie, 1780, à Naples, 1787, ministre plénipotentiaire en Moldavie et Valachie, près des armées de Saxe-Cobourg et de Souwarow, 1789; chargé d'une mission en France, 1791, directeur de la chancellerie d'État, 1793, sous le prince de Kaunitz, qu'il remplaça en 1794. Une des conditions secrètes du traité de Campo-Formio, 1797, fut son renvoi; François II lui rendit le ministère des affaires étrangères en 1799, et le sacrifia de nouveau lors de la paix de Lunéville, 1801. B.

THUILLIER (Dom Vincent), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Coucy, près de Laon, en 1685, m. en 1735, fut sous-prieur de son ordre. On a de lui : une *Histoire de la constitution Unigenitus*, en manuscrit; une version latine du *Traité contre Celse* par Origène, insérée dans l'édition du P. de La Rue; une traduction française de *Polybe*, imprimée avec les Commentaires de Folard (*V. ce mot*); et une édition des Œuvres posthumes de Mabillon et Ruinart, Paris, 1724, 3 vol. in-4°. B.

THUILLIER (J.-L.), botaniste, né en 1757, m. en 1822, fut d'abord jardinier au Jardin des Plantes de Paris; habile à préparer des herbiers, il fut nommé professeur de botanique rurale, lors de la création des Écoles centrales. Il a publié une *Flore des environs de Paris*, 1790.

THUIN, v. de Belgique (Hainaut), sur la Sambre, à 16 kil. S.-O. de Charleroi; 8,000 hab. Fabr. de draps communs et de lainages. — Fondée au xe siècle, cette ville fut prise par Charles le Téméraire en 1466, vainement assiégée par le maréchal de Lorges en 1654, et enlevée par Marceau aux Autrichiens en 1793.

THUIR, ch.-l. de cant. (Pyrénées-Orientales), sur le Tet, arr. et à 13 kil. S.-O. de Perpignan; 2,093 hab. Fabr. d'huile, eaux-de-vie, poterie. Élève d'abeilles.

THUISTON, dieu des Gaulois et des Germains, analogue à Pluton, était fils de Tuis ou la Terre.

THULDEN (Théodore VAN), peintre hollandais de naissance et flamand de manière, né à Bois-le-Duc en 1607, m. en 1676, fut un des meilleurs élèves de Rubens, qui l'employa pour exécuter la célèbre galerie du Luxembourg. Jordaens eut aussi recours à son pinceau, et lui fit retracer les forges de Vulcain, dans la Maison-au-Bois, près de La Haye. Les tableaux religieux de Van Thulden sont très-remarquables : le *Martyre de St Adrien*, dans l'église St-Michel à Gand, produit une impression terrible. On distingue encore : *Jésus recevant sa mère dans le ciel*, peint pour les Jésuites de Bruges. Van Thulden exécuta aussi une foule de morceaux comiques, noces, danses de paysans, réunions villageoises et kermesses. Steenwyck, Peter Neefs et d'autres artistes le chargèrent d'étoffer leurs compositions. A Paris, dans l'église des Mathurins, il retraça 24 épisodes de la vie du fondateur, qu'il grava ensuite. A. M.

THULÉ, nom donné par les anciens à la terre la plus reculée qu'ils connussent vers le septentrion. Pytheas, qui en parle le 1er, n'a pas déterminé si c'était une île ou un continent; il la place à 6 jours de navigation au N. de la Bretagne : mais comme il orientait mal cette île, dont il regardait l'extrémité orientale, le cap *Cantium* (pointe

de Kent), comme la pointe septentrionale, les six jours de navigation ont pu le conduire aux îles Shetland, où les critiques modernes s'accordent à placer Thulé. Des erreurs commises dans la mesure des stades ont fait penser que Thulé était l'Islande même, ou encore les côtes du Jutland ou de la Norvége, où l'on trouve des cantons appelés *Thy* ou *Thyland*, et *Thelemark*. C. P.

THULÉ AUSTRALE, la plus méridionale des îles comprises sous le nom de *Terres de Sandwich*, découverte par Cook en 1773. Elle est par 59° 20' lat. S. et 29° 30' long. O. C. P.

THUMMEL (Maurice-Auguste de), littérateur allemand, né en 1738 à Schœnfeld, près de Leipzig, m. en 1817, étudia à Leipzig sous Gellert, et devint ministre du duc de Saxe-Cobourg, 1768-83. On a de lui : *Wilhelmine, ou le Pédant marié*, 1764, poëme héroï-comique en prose, d'une plaisanterie fine et d'un style excellent; *l'Inoculation de l'amour*, 1771, conte en vers; *Voyage dans les provinces méridionales de la France*, 1791-1805, 10 vol.; des poésies lyriques, etc. Ses Œuvres complètes ont été réunies à Leipzig, 1821 et 1832, 6 vol.

THUN ou THOUNE, v. de Suisse (Berne), sur l'Aar, près de la rive N. du lac de son nom, à 26 kil. S.-S.-E. de Berne; 6,000 hab. Ecole militaire fédérale; bibliothèque, archives, bel hôpital. Ancien et nouveau château.

THUN (Lac de), en Suisse (Berne); 18 kil. sur 4. Il communique par l'Aar, qui le traverse, avec celui de Brienz. Navigation et pêche actives; superf., 48 kilom. carrés.

THUNBERG (Charles-Pierre), voyageur et botaniste suédois, né à Carlscrona, m. en 1798, fut élève de Linné. Envoyé au Japon en 1772 par la Compagnie hollandaise pour étudier les productions du pays, il visita ensuite Ceylan, et, à son retour, fut nommé professeur de botanique à Upsal. On a de lui : *Flora japonica*, 1784; *Voyage au Japon*, trad. en français par Langlès, 1796.

THUNMANN (Jean), historien et philologue suédois, né en Sudermanie en 1746, d'un ministre protestant, m. en 1778, fut professeur à l'université de Halle. Il a publié : *Recherches sur l'histoire ancienne de quelques peuples du Nord*, Berlin, 1772; *Recherches sur l'histoire des peuples de l'Europe orientale*, Leipzig, 1774, in-8°; *sur l'Ancienne littérature poétique du Nord*, Halle, 1775; *sur la Découverte de l'Amérique*, 1776.

THUR, riv. de Suisse, naît dans le canton de St-Gall, arrose celui de Thurgovie, auquel elle donne son nom, puis celui de Zurich, et se jette dans le Rhin, rive g., au S. de Schaffhouse, après avoir reçu la Sitter et la Murg; cours de 110 kil.

THUR, riv. de Hongrie, arrose les comitats de Szathmar et d'Ugocs, et se jette dans la Théiss; cours de 140 kil.

THURGOVIE, en allemand *Thurgau*, un des 22 cantons de la Suisse, entre le gr.-duché de Bade au N., les cantons de Zurich à l'O., de St-Gall au S., et le lac de Constance au N.-E.; 988 kil. carrés; 90,080 hab., dont 67,861 protestants. Ch.-l., *Frauenfeld*. Climat doux et sain. Sol montagneux en quelques endroits, mais généralement fertile; traversé de l'E. à l'O. par la Thur, qui lui donne son nom. Elève de bétail, principalement de moutons. Récolte de vins. Fabr. de toiles, mousselines, soieries. — La Thurgovie, habitée au temps des Romains par les *Tigurins*, devint, au moyen âge, un landgraviat possédé d'abord par la maison de Zæhringen, puis par les comtes de Kybourg. Soumise par les Suisses en 1460, elle forme un canton indépendant depuis 1798. C'est le 17e par ordre d'admission dans la Confédération, le 12e par son étendue, le 11e par sa population. On y parle allemand. La constitution de 1831, revisée en 1837, a donné le pouvoir souverain à un grand-conseil de 100 membres, élus pour 2 ans par le peuple, et le pouvoir exécutif et administratif à un petit-conseil de 9 membres, choisis pour 3 ans par le grand-conseil. B.

THURINGE, royaume fondé par les Thuringiens (*Thuringi* ou *Doringi*), peuplade germanique, vers 426, au centre de la Germanie, dans l'ancien pays des Cattes et des Hermundures; entre l'Elbe, la Saale et les monts de Bohême à l'E., le Danube au S., les sources de la Lippe vers l'O., et les Saxons au N. Il comprenait à peu près, dans l'Allemagne actuelle, le S. du Hanovre, la Saxe prussienne, les Etats de Brunswick, Anhalt, Hesse, Schwarzbourg, Reuss, les duchés de Saxe, et le N.-E. de la Bavière. Scheindingen et Erfurt en étaient les villes principales. Le roi le plus connu est Bazin, près duquel se retira Childérik, roi des Francs. L'un des fils de Bazin, Hermanfried, à l'excitation de sa femme qui voulait être seule reine des Thuringiens, tua son frère Berther, et, pour écraser l'autre, Baderik, implora l'aide de Théodorik ou Thierry, fils de Clovis et roi de Metz, 528. Mais ayant refusé au roi Frank le prix de son secours, il fut attaqué par lui, battu sur l'Unstrutt, précipité des murailles de Tolbiac, et la Thuringe partagée entre les Franks et les Saxons : à ceux-ci, le pays au N. de l'Unstrutt et du Harz ou Thuringe septentrionale, qui s'ajouta à la partie de leur pays appelée Ostphalie; le reste, Thuringe méridionale ou proprement Thuringe, demeura aux Franks ostrasiens. — La Thuringe fit dès lors partie de l'empire frank, et, quoique annexée au pays appelé proprement France orientale et plus tard Franconie, elle eut le titre de duché sous les derniers Mérovingiens, 630-717. Sous Charlemagne, elle n'est plus qu'un comté, et sa partie méridionale, entre le Mayn supérieur, le Danube et les monts de Bohême, est jointe, sous le nom de Nordgau, à la Bavière. Lors du démembrement de l'Empire en 843, la Thuringe fit partie du royaume de Germanie, et on la voit annexée de nouveau, avec le titre de duché, à la France rhénane et orientale ou Franconie, 849-911. Ensuite, sous les empereurs saxons et franconiens, elle fut divisée entre plusieurs comtes dépendant d'un margrave, qui relevait lui-même du duc de Saxe. L'un de ces comtes, Louis le Barbu, vers 1025, ayant acquis de grands biens dans la Thuringe et la Hesse, son petit-fils Louis III fut nommé par l'empereur Lothaire de Saxe, dont il avait favorisé l'élection, landgrave ou comte provincial de Hesse et de Thuringe. Les descendants directs de Louis III restèrent maîtres du landgraviat jusqu'à Henri Rasp ou Raspon, anticésar opposé, en 1246, à Frédéric II, et mort en 1247 sans enfants. Le pays fut alors séparé entre deux branches issues des landgraves par les femmes : la Hesse passa à la maison de Brabant; le landgraviat de Thuringe, aux margraves de Misnie et de Lusace, et, à l'extinction du dernier, Frédéric IV le Pacifique, en 1439, à la maison électorale de Saxe, dans les Etats de laquelle il forma une province particulière, qui est proprement la Thuringe moderne. Cette Thuringe fut séparée, dès 1451, de l'électorat, en faveur d'une branche cadette, réunie en 1482, et, dans le partage fait en 1483 entre les deux branches Ernestine et Albertine de la maison de Saxe, elle resta à la première avec l'électorat; mais lorsque la dignité électorale eut été transférée avec Maurice, 1547, à la ligne Albertine, la Thuringe fut séparée (transaction de Naumbourg, 1554) entre les deux branches. La partie méridionale, la plus considérable, laissée à la branche Ernestine, se sépara entre plusieurs branches qui y fondèrent les principautés encore existantes de Saxe-Weimar-Eisenach, Saxe-Cobourg-Gotha, Saxe-Altenbourg. Le Nord, sous le nom de *Cercle de Thuringe*, resta à la maison électorale, et était divisé, à la fin du XVIIIe siècle, en 13 bailliages : Tennstœdt, Pforta, Tautenbourg, Treffurt, Weissenfels, Freyburg, Eckartsberga, Sangerhausen, Saxenbourg, Weissensée, Wendelstein, Sittichenbach, et Langensalza. Cette dernière ville était la capitale de la Thuringe. Les traités de 1814 et 1815 enlevèrent au roi de Saxe cette partie de son royaume, et la donnèrent à la Prusse, dans les Etats de laquelle (avec l'Eichsfeld et Erfurt, domaines Thuringiens de l'Electorat de Mayence donnés à la Prusse en 1803, ainsi que les villes impériales de l'anc. Thuringe, Nordhausen et Mulhausen) elle forme toute la régence d'Erfurt et le S.-O. de celle de Merseburg dans la province de Saxe. C. P.

THURINGERWALD, c.-à-d. *Forêt de Thuringe*, chaîne de montagnes boisées de l'anc. Thuringe, auj. dans les duchés de Saxe, la Hesse-Cassel et la principauté de Schwarzbourg-Rudolstadt, se rattache par le N.-O. à l'Eichsfeld, tenant lui-même au Harz, et par le S.-E. au Frankenwald; 80 kil. de long. Ses points culminants, le Schneekopf et le Behrberg, ont environ 1,000 mètres d'altitude.

THURIUM, auj. *Torre Brodognato*, v. de l'Italie ancienne (Lucanie), sur la frontière du Brutium; bâtie, l'an 444 av. J.-C., par une colonie athénienne, près des ruines de Sybaris. Attaquée par les Lucaniens en 286, elle implora le secours de Rome, qui la délivra en 282, et dont elle accepta la domination. En 194, elle reçut une colonie romaine, et prit le nom de *Copiæ*.

THURLES, brg et paroisse d'Irlande, sur la Suir, dans le comté et à 124 kil. S.-O. de Tipperary; 4,788 hab. Evêché et collége catholiques. Ruines d'un vieux château et d'un anc. monastère.

THURLOE (John), homme d'Etat anglais, né dans le comté d'Essex en 1616, m. en 1668, suivit d'abord la carrière du barreau, fut secrétaire des commissaires du Parlement au traité d'Uxbridge, devint receveur des amendes

de la chancellerie en 1648, ambassadeur près des Provinces-Unies en 1651, secrétaire d'Etat en 1653, quand Cromwell eut été déclaré protecteur, membre du Parlement en 1656, découvrit le complot royaliste de Harrison, et fut nommé chancelier de l'université de Glasgow en 1658. Après la restauration de Charles II, bien qu'il n'eût pris aucune part à la mort de Charles Ier, il se vit accusé de haute trahison, et emprisonné par ordre de la Chambre des communes. Bientôt relâché, il vécut désormais dans la retraite. Le ministre Clarendon le consulta souvent sur les affaires étrangères. On a de Thurloe une collection précieuse de *Papiers d'Etat*, Londres, 1742, 7 vol. in-fol., qui contient de curieux documents sur les affaires de l'Europe, en général, pendant le protectorat de Cromwell.

THURMANN (Jules), géologue et botaniste, né à Neuf-Brisach en 1804, m. en 1855, fit ses études à Porentruy et à Strasbourg, puis entra à l'Ecole des mines de Paris. S'étant fait naturaliser en Suisse, il entra dans le génie, qu'il abandonna bientôt pour l'enseignement, fut professeur de mathématiques et de sciences naturelles à Porentruy en 1832, et, de 1837 à 1843, directeur de l'Ecole normale du Jura. On lui doit : *Essai sur les soulèvements jurassiques*, 1832-36, en 2 parties; *Essai de phytostatique, ou Etude de la dispersion des plantes vasculaires*, 1848; *Esquisses orographiques du Jura*, 1852, in-8°, etc.

THURNMAIER (Jean), dit *Aventin*, né vers 1476 à Abensberg (*Aventinum*), m. en 1534, précepteur des enfants du duc de Bavière en 1512, a écrit une histoire de ce pays sous le titre d'*Annalium Boiorum lib.* VII, Munich, 1554, et Leipzig, 1710, in-fol., ouvrage estimé. Il en a fait, en allemand, un abrégé publié après sa mort, Francfort, 1566, in-fol.

THUROCZ (Comitat de), division de la Hongrie (cercle au delà du Danube), entre ceux d'Arva au N.-E., de Liptau à l'E., de Sohl au S.-E., de Bars au S., de Neutra au S.-E., et de Trentsin au N.-O.; 55 kil. sur 25; 1,155 kil. carr.; 40,000 hab. Ch.-l., *Szent-Martony*. Sol très-montagneux; une rivière qui le traverse du S. au N. lui donne son nom. Réuni au comitat d'Arva en 1853.

THUROT (François), corsaire, né à Nuits en 1727, m. en 1760, étudia chez les Jésuites de Dijon, fut destiné à la chirurgie, prit du service comme chirurgien à bord d'un corsaire à Dunkerque, fut fait prisonnier, s'évada, revint à Dunkerque, s'engagea comme simple matelot, devint pilote, capitaine, et fit de nombreuses prises sur les Anglais dans les mers du Nord. Sa réputation parvint jusqu'à la cour, et le gouvernement français lui offrit le commandement d'une frégate au début de la guerre de Sept-Ans; il accepta, captura 60 navires de commerce en une seule campagne, puis, à la tête d'une escadre, poursuivit les Anglais dans le golfe d'Edimbourg et sur les côtes de Norvége. En 1759, il opéra un débarquement en Irlande, et s'empara de Carrick-Fergus. Il en ramenait la garnison prisonnière, quand son navire fut attaqué par 3 frégates; il fit une défense désespérée, et fut tué dans le combat.

THUROT (Jean-François), helléniste, né à Issoudun en 1768, m. en 1832, fut nommé, en 1811, professeur-adjoint de philosophie à la Faculté des Lettres de Paris, où il suppléa Laromiguière, et, en 1824, professeur de langue et de littérature grecques au Collége de France. On a de lui : des éditions des *Apologies de Socrate* par Platon et Xénophon, 1806, in-8°, et des *Phéniciennes* d'Euripide, 1813, in-8°; des traductions de l'*Hermès ou Recherches philosophiques sur la grammaire universelle* par Harris, 1798, in-8°, de la *Morale* et de la *Politique* d'Aristote, 1823-24, 2 vol. in-8°, et du *Gorgias* de Platon, 1832, in-8°; un *Traité de l'entendement et de la raison, ou Introduction à l'étude de la philosophie*, 1830, 2 vol. in-8°, ouvrage couronné par l'Académie Française en 1831.

THURSO, brg et paroisse d'Écosse (Caithness), sur l'estuaire d'une rivière de même nom, à 36 kil. N.-O. de Wick; 4,700 hab. Toiles communes. Export. de grains et de poisson. Anc. château des comtes de Caithness.

THURY (Héricart de). *V.* HÉRICART.

THURY-HARCOURT. *V.* HARCOURT.

THUSIS. *V.* TUSIS.

THWAITE, terminaison de plusieurs noms géographiques de l'Europe du Nord, signifiait, dans les langues scandinaves, une *terre isolée*.

THYADES (du grec *thuein*, immoler), surnom des Bacchantes, parce que, dans les sacrifices à Bacchus, elles étaient saisies de tels transports, qu'elles massacraient souvent ceux qui se présentaient à leurs regards.

THYAMIS, auj. *Calamas*, riv. de l'Epire, affluent de la mer Ionienne.

THYATIRE, *Thyatira*, auj. *Ak-Hissar*, anc. ville d'Asie-Mineure (Lydie, au N.), près de la Mysie, sur le Lycus. Ce fut une des premières villes qui comptèrent des chrétiens.

THYESTE. *V.* ATRÉE.

THYMBRÉE, *Thymbrium*, *Thybarra*, lieu de Phrygie, au S.-E. d'Ipsus, célèbre par une victoire de Cyrus sur Crésus, 548 av. J.-C. — v. de Troade, fameuse par son temple d'Apollon, dans lequel Achille fut tué par Pâris.

THYMBRIS, auj. *Piusek*, riv. de Phrygie, affluent du Sangarius.

THYMÉLÉ, nom donné, chez les anc. Grecs, à une sorte d'estrade placée au milieu et en avant de la scène; là étaient les musiciens, qui guidaient les évolutions du chœur.

THYNES, *Thyni*, peuple thrace, qui s'établit en Asie-Mineure, et donna son nom à la Bithynie. Il y avait, sur les bords du Pont-Euxin, une ville de *Thynias* (auj. *Aïnada*).

THYRE ou THYRIUM, anc. ville de Messénie, au S.-E. de Messène, célèbre par une bataille entre les Spartiates et les Argiens, 554 av. J.-C.

THYRÉE, *Thyrea*, anc. ville d'Argolide, dans la Cynurie, très-importante, à en juger par ses ruines actuelles. Le couvent de Loukou occupe son emplacement.

THYRSAGÈTES ou THYSSAGÈTES, anc. peuple du Tanaïs.

THYRSE, javelot entouré de feuilles de vigne et de lierre, que les poëtes donnaient pour sceptre à Bacchus, et que portaient les Bacchantes dans les fêtes de ce dieu.

TIARE, coiffure chez les anciens. *V.* MITRE.

TIARE, *Triregnum*, coiffure particulièrement affectée à N. S. P. le Pape, revêtu de ses habits pontificaux. C'est un haut bonnet rond, ceint de trois couronnes d'or, l'une au-dessus de l'autre, et enrichies de pierreries; il se termine en pointe portant un petit globe surmonté d'une croix; par derrière, deux larges rubans tombent sur les épaules. La Tiare est l'emblème de la triple dignité de père, de roi, et de pontife vicaire de J.-C. Une tradition parle d'une couronne ornée que Clovis aurait envoyée au Pape en 510 : ce serait la 1re, et c'est Hormisdas, 514-523, qui l'aurait mise sur la mitre primitive; suivant toute vraisemblance, la 2e couronne existait sous Nicolas II, 1058-61, bien qu'on l'attribue à Boniface VIII, 1297; enfin il est certain que la 3e se trouve déjà du temps de Clément V, 1305-14, et ne doit pas, comme on l'a dit, son origine à Jean XXII, 1316-24, ou à Urbain V, 1362-70.

TIARET, poste militaire d'Algérie, prov. et à 220 kil. S. d'Oran; 375 hab. Etabli par les Français en 1843.

TIBALDO, peintre. *V.* PELLEGRINI.

TIBARÈNES, *Tibareni*, anc. peuple de l'Asie-Mineure (Pont), près de Thémiscyre; v. princip. : Polémonium.

TIBBINGTON. *V.* TIPTON.

TIBBOUS, peuple berbère, répandu dans le S. du Fezzan et à l'E. du Sahara. Ils sont musulmans, mais très-ignorants sur leur religion; ils servent de guides aux caravanes, ou les pillent, et sont constamment en guerre avec les Touariks. Leurs principales oasis sont celles d'Aghadez, de Bilma, et de Gonda.

TIBÈRE, *Tiberius Claudius Nero*, 2e empereur romain, de l'an 767 à 790 de Rome, 14 à 37 ap. J.-C., né l'an 711 de la ville, 42 av. J.-C., était fils de Tibérius Néron et de Livie, qui divorça pour épouser Octave. Il s'était de bonne heure distingué en Espagne contre les Cantabres et dans les Alpes, avait donné un roi à l'Arménie, gouverné la Gaule, et réduit les Pannoniens révoltés, 11 av. J.-C. Après la mort de son frère Drusus, 9, il acheva, par une victoire sur les Sicambres, 8, la défaite des Germains, et transporta 40,000 Barbares sur la rive gauche du Rhin. Il fut alors nommé consul, puis tribun, 6, et épousa Julie, fille d'Auguste. Mécontent de ce que ce prince avait adopté les 2 fils aînés d'Agrippa, Caïus et Lucius, il se retira à Rhodes, et y vécut 7 ans dans une sorte d'exil. Après la mort des fils d'Agrippa, Auguste le fit revenir (2 ap. J.-C.), l'adopta, et l'associa à la puissance tribunitienne. Tibère dut lui-même adopter Germanicus, fils de Drusus. Enfin, en l'an 13, Auguste le prit pour collègue, et le désigna comme son héritier. A la mort d'Auguste, 14, tout en s'assurant du pouvoir, Tibère feignit de ne céder qu'aux instances du sénat, mais se hâta de se faire reconnaître par les légions. Deux révoltes eurent lieu : l'une, en Pannonie, fut facilement apaisée par Drusus, son fils, et par Séjan; l'autre, sur le Rhin, où Germanicus calma les légions. Tibère, délivré de toute crainte, gouverna alors en paix, et montra une modération qu'on ne peut méconnaître. Refusant les honneurs, repoussant les flatteries, il se montrait plein de déférence pour le sénat; il mit de l'ordre et de l'économie dans les finances, se préoccupa

moins de donner des jeux au peuple que de prévenir la disette, maintint les armées dans une discipline rigoureuse, et traita les provinces avec ménagement. Les grands s'enhardirent bientôt : une conspiration se forma; mais Libon, qui en était le chef, se voyant découvert, se donna la mort. Ce procès montra au grand jour l'avilissement de l'aristocratie romaine, et la honte du sénat, qui donnait l'exemple de toutes les bassesses. Tibère avait fait mettre à mort Posthume, le seul survivant des fils d'Agrippa : bientôt il laissa Pison empoisonner Germanicus, 19, pour qui l'armée montrait trop d'affection. Pison lui-même, ramené à Rome et traduit devant le sénat, se tua pour éviter une condamnation. Tibère ne se montrait point encore cruel, et il acquitta plusieurs accusés de lèse-majesté. En 21, il adoucit les rigueurs de la loi Papia-Poppea. Il limita le droit d'asile, mais il n'encourageait point encore les délateurs. Il maintint la bonne administration dans les provinces, par sa sévérité contre les agents du pouvoir, qu'il choisissait avec le plus grand soin. Les révoltes de Florus et de Sacrovir en Gaule, la guerre de Tacfarinas en Afrique, ne l'inquiétèrent qu'un instant. Vers l'an 23, Tibère commença à se laisser dominer par un favori, le seul qu'il ait eu, Séjan, préfet du prétoire. Séjan fait empoisonner Drusus, arme contre Agrippine, veuve de Germanicus, la haine invétérée de Livie, excite Tibère contre les concussionnaires, c.-à-d. contre l'aristocratie, et en même temps contre les républicains. Crémutius Cordus, accusé pour avoir appelé Cassius et Brutus les derniers Romains, se laisse mourir de faim. Après ce premier crime, Tibère quitta Rome, et se retira dans l'île de Caprée, 26 de J.-C. Aigri par l'âge et les maladies, il crut alors ses jours menacés. Il fit périr Sabinus, le partisan le plus zélé d'Agrippine. Dès lors, les délateurs pullulèrent. Nul ne fut à l'abri de l'espionnage et de l'accusation. La terreur régna dans Rome. L'influence croissante de Séjan alarma bientôt Tibère, qui le fit arrêter en plein sénat. Le peuple, après avoir encensé le favori tout-puissant, mit en pièces son cadavre, en 31. L'aristocratie expia son alliance avec Séjan : Tibère frappa tous les amis du coupable, et enveloppa dans le même arrêt de mort tous les prisonniers détenus pour la conspiration de Séjan. La cruauté de l'empereur ne connut plus de frein : il est possible encore que Macron, successeur de Séjan, ait abusé souvent de la faiblesse du vieux prince. L'administration conserva cependant le même caractère de fermeté et de bon sens qu'auparavant : la discipline dans l'armée, l'ordre dans la ville, furent maintenus avec énergie. En même temps Tibère rétablissait le crédit en Italie, combattait l'usure, et pourvoyait de son mieux à la subsistance du peuple. Il succomba enfin à la débauche : un jour qu'il tomba en léthargie, Macron le crut mort, et proclama Caligula; mais apprenant que l'empereur revenait à la vie, il se hâta d'accourir, et l'étouffa sous des coussins. Tibère avait écrit des poëmes grecs et latins, et des *Mémoires* dont Domitien fit plus tard sa lecture favorite : il ne nous en reste rien. F—T.

TIBÈRE II OU TIBÈRE CONSTANTIN, empereur d'Orient, 578-582. Né en Thrace, d'une famille obscure, il suivit de bonne heure la carrière des armes, devint capitaine des gardes de Justin II, et lui succéda. Sophie, veuve de Justin II, avait aidé à son élévation, espérant l'épouser. Déçue dans son attente, elle conspira. Tibère II se contenta de la mettre hors d'état de lui nuire. Il montra des vertus sur le trône; c'est le Titus du Bas-Empire. Il défendit l'Empire contre les Perses; mais les Avares lui prirent Sirmium. Il se choisit pour successeur un brave général, Maurice, à qui il donna sa fille aînée, et mourut peu après, au milieu d'universels regrets. S.

TIBÈRE III, empereur grec, 698-705. Il se nommait Absimare, et commandait un corps de troupes sous le patrice Jean, chargé par Léonce de reprendre Carthage aux Arabes. Proclamé empereur par l'armée en révolte, il prit le nom de Tibère, et renversa Léonce. Il fut mis à mort par Justinien II, sur qui Léonce avait usurpé, et qui parvint à rentrer dans Constantinople. S.

TIBERIACUM, nom latin de BERGHEIM.

TIBÉRIADE, *Tiberias*, auj. *Tabarièh*, v. de Palestine (Galilée), dans l'anc. tribu de Zabulon, sur la côte E. du lac de son nom. Fondée, l'an 17 de J.-C., par le tétrarque Hérode Antipas, qui lui donna le nom de l'empereur Tibère et en fit sa capitale, elle fut ensuite abandonnée par Hérode Agrippa II, qui lui préféra Séphoris. Après la destruction de Jérusalem, en 70, les plus grands docteurs juifs y établirent une Académie célèbre, qui publia la *Mischna* (*V.* TALMUD). Sous Constantin, elle devint siége d'évêché. Les juifs et les chrétiens en furent expulsés par les Arabes, en 638. Près de là, Saladin défit Guy de Lusignan, roi de Jérusalem, en 1187. B.

TIBÉRIADE (lac de), auj. *Tabarièh*, dit aussi *lac de Génésareth* et *mer de Galilée*, en hébreu *mer de Kinnéreth*, lac de Palestine (Galilée), entre la tribu de Nephtali à l'O. et la demi-tribu orientale de Manassé à l'E. Il a environ 23 kil. de long, sur 5 de large, et 50 de tour; sa forme est à peu près elliptique. Son niveau est à 230 mèt. au-dessous de la Méditerranée. Le Jourdain le traverse du N. au S. La pêche y était très-productive. Sur ses bords s'élevaient les villes de Tibériade, Tarichée, Bethsaïde, Capharnaüm. C'est auprès du lac de Tibériade que Jésus-Christ fit la plupart de ses miracles. B.

TIBERIS, auj. *Tibre*, riv. de l'Italie ancienne, sortait des Apennins près des confins de l'Ombrie méridionale, séparait l'Etrurie de l'Ombrie, du pays des Sabins et du Latium, recevait le Clanis, le Nar, l'Ânio, et l'Allia. Appelé primitivement *Albula*, il prit, dit-on, son nom plus récent d'un roi Tibérinus, qui s'y noya. Sur ses bords, près de Rome, Constantin défit Maxence, qui périt dans ses eaux, en 312.

TIBET. *V.* THIBET.

TIBISCUS, nom anc. de la THÉISS et de TEMESVAR.

TIBRE, anc. *Tiberis*, en italien *Tevere*, riv. d'Italie, sort des Apennins en Toscane, à 9 kil. N. de Pieve-San-Stefano, qu'il arrose, coule au S., entre dans les Etats de l'Eglise, reçoit à droite la Chiana, à gauche la Néra, le Teverone, et l'Aja, passe à Rome, puis à Ostie, au-dessous de laquelle il se jette dans la mer Tyrrhénienne par deux bouches; cours de 370 kil. Ses eaux sont jaunâtres, malsaines, et rapides; il est sujet à des crues fréquentes, et quelquefois très-considérables. B.

TIBRE (Ile du). *V.* ILE.

TIBRE (Département du), ou département de Rome, formé d'une partie du S.-O. des Etats de l'eglise, et réuni à la France, pendant le 1er empire français, 1809 à 1814; entre ceux de l'Ombrone et du Trasimène au N., le royaume de Naples à l'E. et au S., la mer Tyrrhénienne au S.-O.; ch.-l., *Rome;* s.-préf.: Frosinone, Riéti, Tivoli, Velletri, et Viterbe. B.

TIBULA, nom anc. de LONGO-SARDO.

TIBULLE, *Albius Tibullus*, poëte latin, né à Rome vers l'an 709 de la ville, 44 av. J.-C., m. en 18 ou 19 av. J.-C. Il était d'une famille équestre, riche, mais en partie ruinée par les proscriptions; cependant, il conservait encore de la fortune. Nous avons de lui 4 livres d'*Elégies;* on conteste le 3e et le 4e; la 1re pièce du 4e, adressée à son protecteur Messala, semble indigne de lui. Le grand mérite de Tibulle, c'est le naturel, la douceur, la délicatesse, et l'harmonie. Sa tendresse est vraie, pleine d'abandon et de mélancolie, un peu efféminée. Il n'y a rien de Romain dans Tibulle; il aime la paix, non, comme Horace, par amour de l'ordre, mais par haine de l'épée; il aime la campagne, moins pour elle-même que comme un joli fond à des tableaux voluptueux. On lui a reproché de la monotonie; mais c'est un peu le défaut du genre. Les principales éditions de Tibulle sont celles de Muret, 1554; de Broukhusius, 1708; de Heyne, Leipzig, 1777; de Voss, Heidelberg, 1811; de Bach, Leipzig, 1819; de Golbéry, dans la *Bibliothèque latine* de Lemaire; de Dissen, Gœttingue, 1835. Il a été traduit en prose française par Pezay, 1771; par Longchamps, 1776; par Pastoret, 1783; par Mirabeau et Lachabeaussière, 1796; par M. Valatour, dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, 1836; en vers par Mollevaut, 1806; par Carondet-Potelle, 1807; par St-Geniez, 1814. *V.* Dieterich, *de Tibulli amoribus*, Marbourg, 1844, in-8°; Spohn, *de Tibulli vitâ et carminibus*, Leipzig, 1819, in-8°. D—R.

TIBUR, auj. *Tivoli*, v. de l'Italie ancienne (Latium), sur l'Anio, à 28 kil. N.-E. de Rome. Les Romains la soumirent dès le temps de Tarquin le Superbe; les riches y possédaient des maisons de campagne. Une voie, dite *Tiburtine*, y conduisait. On faisait venir son nom de Tiburnus ou Tiburtus, petit-fils du devin Amphiaraüs, et chef d'une colonie argienne. Tibur était un municipe; il y avait un temple d'Hercule, sur l'emplacement duquel s'élève auj. une église, et un temple de Vesta, dit temple de la Sibylle, et dont les restes dominent encore la chute de l'Anio. Horace, qui avait près de là une maison, sur le mont Lucretile, a chanté les sites délicieux de Tibur. — On trouvait aux environs des carrières de belle pierre calcaire, propre à bâtir, dite pierre de Tibur. C'est la pierre dite auj. Travertin. B.

TIBURCE (St), martyr avec Valérien et Maxime, au IIe ou IIIe siècle. Fête, le 14 avril. — Martyr à Rome en 286; fête, le 11 août.

TICAL, monnaie des Indes. Il vaut, en or, 26 fr. ; en argent, 3 fr.

TICHFIELD, brg et paroisse d'Angleterre (Hampshire), à 12 kil. E.-S.-E. de Southampton, 5 O. de Fareham, sur une riv. de son nom et près de son embouchure dans le havre de Southampton; 3,800 hab. Château qui servit d'asile à Charles Ier.

TICINUM, v. de la Gaule Cisalpine, chez les Insubres; auj. *Pavie.*

TICINUS, nom latin du Tessin.

TICKELL (Thomas), poëte anglais, né en 1681, à Bridekirk (Cumberland), m. en 1740, entra dans la carrière des lettres sous les auspices d'Addison, travailla au *Spectateur* et au *Mentor*, publications périodiques, et devint, en 1724, secrétaire des lords-juges d'Irlande. Il écrivit une traduction en vers du 1er livre de l'*Iliade*, qu'Addison eut le tort de préférer à celle de Pope.

TIDJANI (le cheikh EL-), auteur arabe d'un intéressant *Voyage dans la régence de Tunis* pendant les années 1306 à 1309 av. J.-C., traduit en français par A. Rousseau, Paris, 1853, in-8°.

TIDOR, île de la Malaisie néerlandaise, une des Moluques, au S. de Ternate, à 12 kil. de Gilolo; 11,000 hab. Capitale, *Tidor* (5,000 hab.), résidence d'un sultan vassal des Hollandais. Sol fertile. Il y a un pic de 1,260 mèt. de hauteur. — Découverte par les Espagnols en 1521, occupée par les Portugais en 1527, et par les Hollandais en 1607.

TIECK (Louis), littérateur et poëte allemand, né à Berlin en 1773, m. en 1853, fit ses études aux universités de Halle, de Gœttingue, et d'Erlangen. A 22 ans, il publia son premier roman, *Abdallah*, 1795. Après quelques essais en ce genre, il arbora dans les *Voyages de Sternbold*, 1798, le drapeau du romantisme allemand, et, dans sa prédilection pour le moyen âge, mit en drames le conte de *Barbe bleue* et celui des *Quatre fils Aymon. Geneviève de Brabant*, 1800, est regardée comme le chef-d'œuvre dramatique de Tieck; cependant le style en est souvent prétentieux, et l'action surchargée d'épisodes inutiles. Dans le *Chat botté* et le *Prince Zerbino*, comédies satiriques, 1799, 1800, Tieck se moquait des pédants et des poëtes vulgaires. En 1802, il entreprit avec son ami A.-G. Schlegel la publication de l'*Almanach des Muses*, et, en 1803, publia les *Minnelieder* ou *Chants d'amour du temps des empereurs de la maison de Souabe.* Après quelques années de repos et d'études, il reprit son œuvre d'exhumation littéraire, et fit paraître le *Vieux Théâtre anglais*, puis le *Vieux Théâtre allemand*, 1814. En 1818, il fit un voyage à Londres; à son retour, il publia, sous le titre de *Shakspeare's Vorschule*, la suite du *Vieux Théâtre anglais*, et compléta la traduction de Shakspeare commencée par Schlegel. Déjà, en 1799, il avait fait paraître une remarquable traduction de *Don Quichotte.* Il continuait d'ailleurs à adapter à la scène les vieux contes populaires, et publiait un recueil de ses *Poésies lyriques*, 1821. Il revint ensuite au roman : mais, abandonnant le genre fantastique, il s'en tint à la réalité historique et à l'observation du monde. La *Révolte des Cévennes*, 1826, la *Mort du poëte* (Camoëns), le *Sabbat des sorcières*, le *Jeune menuisier*, sont les productions les plus importantes de Tieck dans cette troisième manière, où le sentiment et la fantaisie cèdent la place à l'ironie et à la critique. En 1819, il s'était fixé à Dresde, et y prit part à la rédaction de l'*Abendzeitung* (journal du soir), où il se chargea surtout des articles de critique théâtrale, qui furent réunis plus tard dans les *Dramaturgische Blætter*, Breslau, 1826. En 1840, il publia *Victoria Accorombona*, roman remarquable, où l'auteur s'inspire à la fois de Mme de Staël et de George Sand. Nommé conseiller de cour en 1842, Tieck habita depuis cette époque Berlin, et s'occupa de faire représenter sur le théâtre de Potsdam l'*Antigone* et autres tragédies de Sophocle. On a traduit en français *Sternbold*, 1822; des *Contes d'artistes*, 1832; le *Sabbat des sorcières*, 1833; des *Contes lunatiques*, 1834. F—T.

TIECK (Frédéric-Christian), sculpteur, frère du précédent, né à Berlin en 1776, m. en 1851, eut pour maître Schadow, et vint compléter ses études en France sous David, de 1798 à 1801. Il fit aussi deux voyages en Italie, 1805 et 1812, et devint professeur à l'Académie des beaux-arts de Berlin. Parmi ses œuvres, on remarque : les sculptures du théâtre et de la cathédrale de Berlin; le monument de la reine Louise de Prusse; les bustes de Wolf, Voss, Gœthe, Lessing, Herder, Bürger, Erasme, Grotius, Wallenstein, Bernard de Saxe-Weimar, etc.

TIEDEMANN (Dietrich), philosophe éclectique, né près de Brême en 1745, m. en 1803, fut instituteur de deux jeunes Russes, puis enseigna, avec un grand succès, les langues anciennes au collége Carolin de Cassel, la philosophie et le grec à l'université de Marbourg. Ses principes furent d'abord ceux de l'école de Wolf; il adopta ensuite la doctrine de Locke. On a de lui, entre autres ouvrages : *Dialogorum Platonis argumenta exposita et illustrata*, Deux-Ponts, 1786, in-8°; *Recherches sur l'origine des langues*, en allemand, Riga, 1772, in-8°; *Système de la philosophie stoïcienne*, Leipzig, 1776, 3 v. in-8°; *Recherches sur l'homme*, ibid., 1778, 3 vol. in-8°; *Esprit de la philosophie spéculative depuis Thalès jusqu'à Berkeley*, Marbourg, 1787-97, 6 vol. in-8°, etc. C'est son meilleur ouvrage; il y a analysé avec beaucoup de lucidité la philosophie spéculative des Pères de l'Eglise et des scolastiques du moyen âge.

TIEDGE (Christophe-Auguste), poëte allemand, né en 1752 à Gardelegen (Marche de Prusse), m. en 1841, commença à se faire connaître par des épîtres en vers. Puis, il donna successivement : *Urania*, 1801, poëme didactique dont le succès fut grand et mérité; *Frauenspiegel*, 1806, poëme qui n'est pas sans analogie avec le *Mérite des femmes* de Legouvé; *Elégies et poésies mêlées*, 1803 et 1814, où l'on trouve des morceaux comparables à ce que l'Allemagne a produit de plus beau en ce genre; *l'Echo, ou Alexis et Ida*, 1812, et *Anne et Robert*, 1815, romans lyriques; *Monuments du temps*, 1814, recueil de chants patriotiques, etc. Ses Œuvres complètes ont été publiées à Halle, 1823-1829, 8 vol.

TIEL, v. de Hollande. *V.* Thiel.

TIEN, dieu des Chinois, est le Ciel suprême et universel, ou le Soleil.

TIENE, v. des États autrichiens (Vénétie), dans la délégation et à 20 kil. N.-N.-O. de Vicence; 5,000 hab. Soieries et draps.

TIENEN, nom hollandais de Tirlemont.

TIEN-TSÍN, v. de Chine. *V.* Thian-Tsín.

TIÉPOLO (Jacopo), doge de Venise, 1229-49, prit part à la guerre des Guelfes contre Ferrare. Pendant son administration, le conseil des *Pregadi* fut organisé, et on créa les 5 *Correcteurs du serment* et les 2 *Inquisiteurs du doge défunt.* Il abdiqua dans un âge fort avancé.

TIÉPOLO (Lorenzo), doge de Venise de 1268 à 1275.

TIÉPOLO (Bajamonte), conspirateur vénitien, voulut, en 1310, renverser l'aristocratie établie peu d'années auparavant, tuer le doge Pierre Gradenigo, dissoudre le Grand-Conseil, et le remplacer par une élection annuelle, suivant l'ancien usage. Le complot fut révélé la veille du jour où il devait éclater; le doge se mit en défense, repoussa les conjurés qui furent défaits sur la place publique, et Tiépolo, dont la tête était mise à prix, sortit du territoire de la république, et mourut dans l'exil.

TIERCE, la 2e des heures canoniales, ainsi nommée parce qu'on la disait à la 3e heure selon la manière de compter des anciens, c.-à-d. à 9 heures du matin.

TIERCELINS. *V.* Tiers-Ordre.

TIERS CONSOLIDÉ, nom donné en 1797 à la dette publique de France, contractée en partie par la monarchie avant 1789, en partie par l'Assemblée constituante, pour rembourser les offices, les emprunts des corporations supprimées, et les anticipations de l'État. Cette dette était de près de 3 milliards. Le Directoire, ne pouvant subvenir au payement des intérêts, le suspendit quelque temps, puis, en vendémiaire an VI (1797), fit rendre une loi qui réduisit le capital à un tiers, de la manière suivante : on remboursa les deux tiers, en donnant aux créanciers des bons qui pouvaient servir à l'acquisition des biens nationaux, et qui constituèrent ce que l'on appela la *dette publique mobilisée*; on porta l'autre tiers au grand-livre de la dette publique, sous le titre de *tiers consolidé.* Ce fut, dans le fait, une banqueroute déguisée; car les bons de la dette mobilisée, ayant le même gage que les assignats et les mandats territoriaux, subirent la même dépréciation : ils perdirent 70 et 80 pour cent dès qu'ils parurent sur la place, et bientôt n'eurent plus aucun cours. Les intérêts du tiers consolidé furent d'abord payés en argent; mais bientôt, la pénurie des finances obligea le Directoire à substituer à l'argent des *bons d'arrérages*, qui étaient reçus seulement en acquittement des contributions. Au moment de l'établissement du Tiers consolidé, la rente, cotée sous le titre d'*Inscriptions*, était tombée entre 7 et 10 fr., représentant 100 fr. à 5 p. 100 d'intérêts. La conversion ne la releva pas, et à la fin de 1797, le tiers consolidé ne valait que 6, 8, puis 7 et 6 fr. L'année suivante, le cours moyen fut de 17 fr., après avoir atteint 25 fr., puis être retombé à 14. La moyenne de 1799 fut de 10 fr. Le 18 brumaire lui fut favorable, et à la fin de l'année il valait 20 fr. Cette progression se suivit, et la cote fut : 30 fr. en 1800; 52 en 1801; 56 en 1802; enfin de 1802 à

1813 la moyenne atteignit 80 fr. A partir de 1801 le paiement des rentes fut repris en numéraire. Le Tiers consolidé, augmenté successivement par divers emprunts, fut coté à la Bourse sous le titre de *Cinq pour cent consolidé* jusqu'à la fin d'avril 1829 : depuis cette date la cote n'a plus porté que *Cinq pour cent*, réduit à 4 1/2 en 1852. L.

TIERS-ETAT, ou, par ellipse, le TIERS, nom donné, dans l'anc. monarchie française, au 3e ordre de la nation, lequel, réuni à la noblesse et au clergé, formait les Etats-Généraux (*V. ce mot*). Le Tiers-Etat ne comprenait pas tous ceux qui n'étaient ni nobles ni prêtres, mais seulement la bourgeoisie (*V. ce mot*); les roturiers des campagnes, les paysans, les serfs, étaient en dehors des trois ordres. Dès le temps de Louis le Gros, certains représentants des communes furent admis à des assemblées dites des *Trois Etats*, mais ils n'eurent voix délibérative qu'aux Etats-Généraux de 1302, sous Philippe le Bel. En 1788, aux derniers Etats-Généraux, Louis XVI consentit au doublement du Tiers, c.-à-d. à ce qu'il eût un nombre de députés égal à celui de la noblesse et du clergé réunis. Le nom de Tiers-Etat disparut l'année suivante, lorsque les Etats-Généraux prirent le nom d'*Assemblée nationale*. Le Tiers-Etat a été l'auxiliaire puissant de la royauté pour constituer l'unité de la France, et, par son initiative dans les Etats-Généraux, il a provoqué une foule de réformes heureuses dans l'administration et les finances. Au XVIIIe siècle, il s'est séparé de la royauté, quand elle n'eut plus souci ni de la gloire, ni de l'intérêt du pays, et c'est du Tiers-Etat qu'est sorti la Révolution de 1789. *V.* Sieyès, *Qu'est-ce que le Tiers-état?* janv. 1789; nouvelle édit., 1822, in-8o; Aug. Thierry, *Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du Tiers-Etat*, 1853, 2 vol. in-12.

TIERS-ORDRE, nom donné aux séculiers, même mariés, qui s'attachaient à certains ordres religieux (Franciscains, Augustins, Dominicains) et en suivaient la règle, autant que leur état le permettait, sans renoncer à la vie civile. On les appelait aussi *Tiercelins* et *Tiertiaires*.

TIERTIAIRES. *V.* TIERS-ORDRE.

TIESSIN. *V.* TESCHEN.

TIETE ou ANHEMBI, riv. du Brésil (San-Paulo), naît dans la Serra-do-Mar, coule au N.-O., et se jette dans le Parana, rive g., après un cours de 750 kil. Navigation difficile.

TIFERNAS (Grégoire), helléniste, né vers 1415 à Città-di-Castello (anc. *Tifernum*), m. à Venise vers 1466, enseigna le grec à Naples, à Milan, et à Rome, où, à la demande du pape Nicolas V, il acheva la version latine de Strabon commencée par Guarino, qui en avait fait les 10 premiers livres, et traduisit le traité *de Regno* de Dion Chrysostôme.

TIFERNUM, v. de l'Italie ancienne (Ombrie), sur le Métaure, chez les Sénons; auj. *San-Angelo-in-Vado*.— v. du pays des Samnites, célèbre par trois victoires des Romains, en 305, 297 et 295 av. J.-C. — nom anc. de *Città-di-Castello*.

TIFERNUS, auj. *Tiferno*, riv. de l'Italie ancienne (Samnium), naît à l'O. de Bojano, et, après un cours de 90 kil., se jette dans l'Adriatique à 6 kil. S.-E. de Buca (Termoli).

TIFFAUGES, vge (Vendée), arr. et à 52 kil. N.-E. de Napoléon-Vendée, sur la Sèvre-Nantaise; 960 hab. Fabr. de papier. — Il fut détruit en 1793, et n'a été qu'en partie reconstruit. Belles ruines d'un château-fort, d'origine romaine, rebâti par les vicomtes de Thouars au XIIe siècle, et qui appartint au célèbre Gilles de Retz; il fut démantelé sous Louis XIII. Eglise du XIIe siècle.

TIFLIS ou TÉFLIS, en géorgien *Thilis-Kalakhi*, c.-à-d. *ville aux eaux chaudes*, v. forte de la Russie d'Asie, ch.-l. de la lieutenance de la Caucasie et du gvt civil de Tiflis ou de Géorgie, sur les deux rives du Kour, jointes par un pont de pierre, à 2,380 kil. S.-E. de St-Pétersbourg, à 272 S.-E. de la mer Noire; par 41° 42′ de lat. N., et 42° 30′ 16″ long. E.; 60,770 hab., y compris 10,000 hommes de garnison. Résidence du lieutenant de la Caucasie et du gouvernement civil. Siége d'une section du St-Synode dirigeant; archevêchés grec et arménien; exarchat ecclésiastique. Tribunal; gymnase; école arménienne. Arsenal, hôtel des monnaies. Fabriques d'armes et de soieries. Bains d'eaux thermales sulfureuses. Ville bâtie à l'asiatique, avec des rues étroites, dont une seule est pavée, et des maisons misérables, construites en briques crues; on y remarque cependant 13 églises, 2 mosquées, des bazars, et 7 caravansérails. Beau ciel, bon climat, vie à bon marché. Commerce très-actif à cause de sa position sur l'un des passages par terre de l'Europe dans les Indes par la Perse. — Fondée vers 489 par Vakhtang, Tiflis était, au IXe siècle, l'une des villes les plus commerçantes de l'Asie, et la capitale de la Géorgie. Mais Gengis-Khan la prit et la détruisit. Les Turcs, qui s'en emparèrent en 1576, y bâtirent une citadelle; soumise ensuite à la Perse, elle commençait à refleurir, quand elle fut de nouveau dévastée par Aga-Méhémet-Khan en 1795. Son dernier roi, George, la céda à la Russie en 1801. En 1814, un traité y fut conclu entre la Russie et la Perse, sous la médiation de l'Angleterre. — Gvt de Tiflis. *V.* GÉORGIE.

TIGELLIN, *Sofenius Tigellinus*, fameux favori de Néron, d'une naissance obscure, dut son élévation à ses débauches scandaleuses. Sa faveur commença après la mort de Burrhus et la retraite de Sénèque; préfet du prétoire, il devint tout-puissant sur le jeune empereur, en achevant de le corrompre, et l'animant contre les gens de bien. Il fit périr Sylla et Plautius, encouragea la passion de Néron pour Poppée, et calomnia la vertu d'Octavie. Lors de la conspiration de Pison, il déploya une telle activité à punir les coupables, que l'empereur lui décerna le triomphe et deux statues. Après la mort de Néron, Galba lui envoya l'ordre de mourir, et il se coupa la gorge avec un rasoir, en 69. B.

TIGILLUM SORORIUM, c.-à-d. soliveau de la sœur, nom donné, dans l'anc. Rome, au lieu où Horace, vainqueur des Curiaces, expia le meurtre de sa sœur. C'était une petite rue, débouchant du quartier des Carènes, au bas du Cœlius; on avait scellé, en travers de la rue, un soliveau, sous lequel le meurtrier fut obligé de passer, comme sous un joug. C. D—Y.

TIGINO, nom moldave de BENDER.

TIGRANE ou DICRAN Ier, roi arménien de la dynastie Haïganienne, 565-520 av. J.-C., succéda à son père Ervant. D'après Mar-Abbas et Moïse de Khoren, il s'allia avec Cyrus et les Perses contre Astyage, roi des Mèdes, et concourut plus tard à la prise de Babyloné, 538. Il a fondé Dicranaguerd (Tigranocerte). C—A.

TIGRANE II, dit aussi *Valarsace*, roi d'Arménie de la dynastie des Arsacides, 118-95 av. J.-C., succéda à son père Valarsace Ier, attaqua son parent Mithridate II, roi des Parthes, soumit le Pont, la Cappadoce et le pays des Lazes, aida les Parthes à combattre les Séleucides, encouragea l'agriculture, donna des lois à ses sujets, et fit recueillir les monuments historiques de l'Arménie. Il fut assassiné par un de ses généraux.

TIGRANE III *le Grand*, roi d'Arménie, fils du précédent, 95-60 av. J.-C., réprima une révolte des troupes, et épousa Cléopâtre, fille de Mithridate le Grand, roi de Pont. D'après les historiens romains, plusieurs rois captifs le servaient à table, et, lorsqu'il sortait, quatre d'entre eux couraient devant lui. Il envahit la Cappadoce en 83, se rendit en Syrie, en 70, et en chassa Antiochus XIII. Attaqué par Lucullus, pour ne lui avoir pas livré Mithridate, il fut battu à Artaxata, 69, et à Tigranocerte, 68. Pompée l'obligea de céder aux Romains la Syrie, la Cappadoce et la Cilicie, et de payer 6,000 talents (33,360,000 fr.), en 64. Enfin Tigrane se vit enlever la Sophène par son propre fils, que soutenaient les Perses. C—A.

TIGRANOCERTE, c.-à-d. *ville de Tigrane*, v. de l'Arménie ancienne (Gordyène), sur une montagne, fondée, en 78 av. J.-C., par Tigrane III, qui la peupla de 300,000 prisonniers faits en Asie-Mineure, et abandonna Artaxata pour y résider. Lucullus la prit en 68, et depuis elle ne fit que décliner. On croit la retrouver auj. dans *Sert*, quelques-uns pensent que c'est *Kara-Amid* ou *Diarbekir*.

TIGRE, *Tigris*, fleuve de la Turquie d'Asie, naît sur le versant méridional des monts d'Arménie, de deux branches : le *Tigre occidental*, dans l'eyalet et à 30 kil. S. de Kharbout, et arrose Diarbekir; le *Tigre oriental*, dans l'eyalet et à 50 kil. S.-E. de Van, rejoint l'autre branche à environ 180 kil. E. de Diarbekir. Il arrose ensuite Mossoul, Bagdad, Kornah, reçoit le Khabour, la Diala, les deux Zab, le Touz, et, après un cours de 1,250 kil., se joint à l'Euphrate par la rive gauche, avant de se jeter dans le golfe Persique sous le nom de Chat-el-Arab. Dans l'antiquité, il passait à Amida, Ninive, Ctésiphon, Séleucie et Apamée. Son cours est très-rapide, d'où est venu son nom, qui, en zend, signifie *flèche*. En plusieurs endroits, ses rives sont bordées de sources de naphte. B.

TIGRE CHINOIS. *V.* SI-KIANG.

TIGRÉ (Royaume de), contrée de l'Abyssinie, dans le bassin du Tacazzé, entre le pays des Changallas, ceux de Dankali et d'Arkiko, le pays des Gallas, le royaume d'Amhara, et la Nubie; par 11°-16° lat. N., et 34°-39° long. E.; 450 kil. sur 400; capitale, *Adova*. Ce pays, fractionné en petits Etats qui ont chacun leurs chefs, est souvent déchiré par la guerre intestine. Sol montagneux, sillonné par la chaîne du Samen, dont le point culminant est

l'Abba-Jaret (4,547 mèt.), avec de belles et fertiles vallées. Il est infesté de léopards, d'hyènes, et de reptiles.

TIGURINS, *Tigurini*, un des quatre grands peuples de l'Helvétie au temps de César, à l'E. des Urbigènes, habitaient le pays de Zurich (anc. *Tigurum*).

TIJUCO (SANTO-ANTONIO-DE-), v. du Brésil (Minas-Geraës), la principale du district Diamantin, dans les monts Espinhaço, à 550 kil. N. de Rio-Janeiro; 6,000 hab.

TI-KANG, dieu chinois, qui règne aux Enfers.

TIKHVIN, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 190 kil. N. de Novogorod, sur la Tikhvinka; 5,000 hab. Grand commerce avec St-Pétersbourg.

TILAVEMPTUS et TILAVENTUM, nom ancien du TAGLIAMENTO.

TILBORGH ou TILBURG (Egidius VAN), peintre, né à Bruxelles, florissait vers 1658. Il imitait la manière de Téniers, que l'on croit avoir été son maître. Il représenta des marchés, des corps de garde, des fêtes de village, et composa avec beaucoup d'esprit : sa couleur chaude et légère est excellente. Quelques-uns de ses tableaux sont presque dignes d'Adrien Brauwer. A. M.

TILBURG, v. du royaume de Hollande (Brabant septentrional), à 24 kil. S.-O. de Bois-le-Duc; 16,800 hab. Fabr. considérables de draps.

TILESIUS, nom latinisé de TELESIO.

TILLEMONT (Sébastien LE NAIN DE), historien, né en 1637 à Paris, d'un maître des requêtes, m. en 1698, fut élevé dans les petites écoles des solitaires de Port-Royal, et eut Nicole pour maître de logique. Dès cette époque, il avait lu Tite-Live et Baronius, et pris du goût pour les études historiques; il s'appliqua néanmoins à la théologie et à la connaissance des Pères. Il reçut la prêtrise en 1676, alla vivre, après la dispersion des solitaires de Port-Royal, 1679, à Tillemont, petit domaine dont il avait pris le nom, et situé entre Montreuil et Vincennes, fit un voyage en Hollande en 1681 pour visiter Arnauld et les autres réfugiés, et, de retour en France, partagea ses loisirs entre les exercices de la piété et la culture des lettres. Il a travaillé à divers écrits d'Arnauld, d'Hermant, de Du Fossé, etc. On a de lui : *Histoire des empereurs et des autres princes qui ont régné durant les six premiers siècles de l'Eglise*, 1690-1738, 6 vol. in-4°; c'est le guide le plus sûr des faits et des dates pour l'histoire des empereurs, le style en est d'une précision sévère qui approche un peu de la sécheresse; *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, 1693-1712, 16 vol. in-4°, le plus grand et le plus savant travail qui existe sur cette époque; l'ouvrage s'arrête à l'an 513; *Vie de St Louis*, recueil de matériaux amassés pour Lemaistre de Sacy, exploités par Filleau de la Chaise, et publiés par la Société de l'histoire de France, 1847. Les œuvres de Tillemont sont exactes, pleines d'érudition, mais faibles de style. B.

TILLOTSON (Jean), prédicateur anglais, né dans le Yorkshire en 1630, m. en 1694. Elève de Cambridge, il avait été élevé dans le calvinisme; il l'abandonna en 1661, devint partisan déclaré de l'anglicanisme, chapelain du roi, et prêcha le premier de ses beaux sermons en 1663; les précédents, entachés de puritanisme, avaient peu réussi. Mal vu de Charles II et de sa cour, Tillotson soutint avec chaleur le *bill d'exclusion* contre le duc d'York. La révolution de 1688, qu'il avait appuyée, le mit en faveur. Doyen, puis prébendaire de St-Paul de Londres, secrétaire du cabinet du roi en 1689, il accepta l'archevêché de Cantorbéry en 1691. L'édition la plus complète de ses Œuvres est celle que donna Warburton, 12 vol. in-8°. Ses sermons, accusés de socinianisme à cause de ses efforts pour concilier sa raison et sa foi, et de ses relations avec Locke et Jean Leclerc, sont des modèles d'élocution et de raisonnement. Ils ne sont pas exempts de toute enflure puritaine, ni de quelque sécheresse. Barbeyrac en a traduit une partie en français. A. G.

TILLY ou TILLI (Jean TZERKLAES, comte de), célèbre général allemand, né au château de Tilly (Brabant) en 1559, m. en 1632, abandonna l'ordre des Jésuites pour prendre les armes, se forma à l'école d'Alexandre Farnèse, et se signala en Hongrie contre les Turcs. En 1609, il commanda l'expédition contre Donauwerth. Au début de la guerre de Trente-Ans, il reçut le commandement des troupes de Maximilien, duc de Bavière et chef de la ligue catholique, secourut l'empereur Ferdinand II contre les Bohémiens, 1620, enleva au comte Ernest de Mansfeld, un des soutiens des protestants, les places de Pilsen et de Thabor, 1621, et battit le margrave de Bade à Wimpfen, puis Christian de Brunswick à Hœchst, 1622, et à Stadtloo, 1623. Quand les Danois intervinrent en faveur des protestants, il les défit à la bataille décisive de Lutter, 1626, et, habile diplomate, fut envoyé pour traiter de la paix de Lubeck, 1629. Après la disgrâce de Wallenstein, Tilly fut mis à la tête de toutes les forces de l'Empire. Il eut à combattre Gustave-Adolphe, assiégea Magdebourg, et, l'ayant prise, la saccagea en 1631, acte qui souleva contre lui l'indignation générale; vaincu à Leipzig par Gustave-Adolphe, il perdit, sur les bords du Lech, 1632, une 2e bataille, où il fut blessé mortellement, et mourut quelques jours après, à Ingolstadt. C'était un homme sévère et rude, et que sa ponctualité avait fait surnommer par Gustave-Adolphe *le vieux caporal*. B.

TILLY-SUR-SEULLES, ch.-l. de cant. (Calvados), arr. et à 20 kil. O. de Caen; 424 hab. Fabr. de dentelles.

TILŒE ou DJELDŒE, île de Norvége, sur la côte du Norrland, dans le golfe de Salem. On a voulu y voir l'anc. *Thulé*.

TILSITT, v. des Etats prussiens (Prusse), sur le Niémen et la Tilse, à 60 kil. N.-N.-O. de Gumbinnen; 15,400 hab. Ch.-l. de cercle. Gymnase; bureau principal de douanes. Fabr. de draps et de toiles, tanneries, brasseries, distilleries, raffineries de sucre. Comm. de grains, bois, bestiaux. — Dans cette ville, fondée en 1512, fut conclu, le 7 juillet 1807, un célèbre traité entre la Russie et la Prusse d'une part, la France de l'autre : Napoléon Ier enlevait les provinces de la Prusse à l'O. de l'Elbe et en Pologne; le tzar Alexandre Ier reconnaissait Joseph Bonaparte roi de Naples, Louis, roi de Hollande, et la nouvelle Confédération du Rhin. B.

TIMACUS, nom anc. du TIMOK.

TIMAGÈNE, historien grec, né à Alexandrie, d'un banquier de Ptolémée Aulète, fut fait prisonnier quand le préteur romain Gabinius s'empara de cette ville, en 54 av. J.-C., et fut vendu comme esclave à Faustus, fils de Sylla. Bientôt affranchi, mais sans moyens d'existence, il fut tour à tour cuisinier, porteur de litière, et rhéteur. Il gagna l'amitié d'Asinius Pollion et la faveur d'Auguste; puis il la perdit à cause de quelques sarcasmes contre le prince, qui le renvoya, après l'avoir averti plusieurs fois. Timagène, irrité de sa disgrâce, jeta au feu une *Histoire d'Auguste* qu'il avait composée. Il mourut à Dabanum en Osrhoène. Il avait aussi écrit une *Histoire des Gaules*, à laquelle Ammien Marcellin a fait des emprunts, une *Histoire des rois*, c.-à-d. d'Alexandre et de ses successeurs, dont Quinte-Curce paraît s'être servi, et un *Périple* de la mer, en 5 livres. Ces ouvrages sont perdus. Quintilien a dit de Timagène, qu'à défaut de tout autre mérite, il faudrait lui reconnaître celui d'avoir été le restaurateur de l'histoire. *V.* Bonamy, *Recherches sur l'historien Timagène*, (Mém. de l'Acad. des Inscr., t. XIII). P—r.

TIMANNI, royaume de la Nigritie occidentale, sur la côte de Sierra-Leone.

TIMANTHE, illustre peintre grec, né à Cythnos, l'une des Cyclades, ou à Sicyone, vers 400 av. J.-C., fut le rival de Parrhasius. Son chef-d'œuvre était le *Sacrifice d'Iphigénie*, qu'on voyait encore à Rome du temps d'Auguste; désespérant d'exprimer la douleur d'Agamemnon, il l'avait peint le visage caché d'un pan de sa robe. On citait aussi le *Cyclope endormi*, petit tableau où, pour faire juger de l'immense stature du cyclope, il avait représenté des Satyres mesurant avec un thyrse la longueur de son pouce. B.

TIMAR, c.-à-d. en turc *bénéfice militaire*, concession de terres faite par le sultan, en faveur d'un soldat turc, à la charge par ce dernier de les faire valoir, de fournir autant de cavaliers qu'il possède de fois 3,000 aspres de rente annuelle, et de se rendre lui-même à l'armée, en cas d'appel; abolis par Mahmoud qui indemnisa les *Timariots* par une pension viagère. D.

TIMAVO, anc. *Timavus*, rivière des États autrichiens (Littoral), naît à 12 kil. S. de Goritz, et se jette dans l'Adriatique, au N. du golfe de Trieste, après un cours de 5 kil. seulement, mais tout entier navigable.

TIMBO ou TIMBOU, v. de la Sénégambie, ch.-l. du Fouta-Djalo, par 10° 25' lat. N. et 12° 54' long. O.; 9,000 hab.

TIMBRE, terme de blason. *V.* BLASON.

TIMÉE de Locres, philosophe pythagoricien, florissait au commencement du IVe siècle av. J.-C., et remplit les principales magistratures dans sa patrie. Suidas cite de lui un *Traité de mathématiques*, une *Vie de Pythagore*, et un livre *Sur la nature*, qui est peut-être celui que nous avons sous le titre de *Traité de l'âme du monde et de la nature*. Cet ouvrage en 6 chapitres, écrit en dialecte dorien, est une analyse précise et méthodique du système de l'idéalisme. Quelques savants le regardent comme un simple abrégé du *Timée* de Platon. Il a été publié, avec traduction

latine, par Nogarola, Venise, 1555, puis par J. de Golder, Leyde, 1836, in-8°, et traduit en français par le marquis d'Argens, Berlin, 1763, puis par l'abbé Batteux, Paris, 1768. B.

TIMÉE de Tauroménium, historien grec, né vers 352, m. en 256 av. J.-C., exilé de sa patrie par Agathocle, vécut à Athènes de 310 à 260, et composa une *Histoire de la Sicile*, un ouvrage de rhétorique, des *Fastes olympiques*, une *Histoire de Syrie*, et une *Vie de Pyrrhus*. Il a, le premier, employé l'ère des olympiades. Nous n'avons plus de lui que des fragments publiés par Gœller (*De situ et origine Syracusarum*, Leipzig, 1818), et dans les *Fragm. historic. græcorum* de Didot. Malgré les critiques de Polybe et de Diodore, Timée semble avoir été un historien consciencieux, un conteur amusant, un écrivain spirituel. Cicéron le cite comme un modèle du style asiatique. P—T.

TIMÉE, grammairien grec du IIe ou IIIe siècle de J.-C., est auteur d'un *Dictionnaire des locutions platoniques*, publié par Ruhnkenius, Leyde, 1764 et 1789, et par Koch, Leipzig, 1828, in-8°. Ce n'est peut-être qu'un recueil de gloses marginales éparses dans les manuscrits de Platon, ou un abrégé des Dictionnaires platoniques d'Harpocration et de Boëthus.

TIMOCRÉON, Rhodien du Ve siècle av. J.-C., à la fois athlète et poëte comique, fut très-célèbre par son esprit satirique et par sa voracité. Thémistocle et Simonide furent ses principales victimes. Plutarque cite trois fragments importants de ses satires contre Thémistocle, dans la Vie de ce capitaine, ch. 21. Après la mort de Timocréon, Simonide lui fit cette épitaphe : « J'ai passé ma vie à manger, à boire, et à dire du mal de tout le monde. » P—T.

TIMOK, anc. *Timacus*, rivière de la Turquie d'Europe, naît dans l'eyalet et le livah de Nissa, coule du S. au N. dans la Servie, puis du S.-O. au N.-E. en séparant cette principauté de l'eyalet de Widdin, et se jette à 26 kil. N.-O. de cette ville dans le Danube. C. P.

TIMOLEON, général corinthien, né vers 410 av. J.-C., m. en 337, avait une haine violente contre la tyrannie. Son frère, Timophane, ayant usurpé le pouvoir suprême à Corinthe, il le supplia vainement de l'abdiquer ; il revint avec deux amis faire une dernière tentative, qui fut rejetée avec fureur ; alors il se voila le visage, et les deux amis poignardèrent Timophane, 365. Après ce meurtre, Timoléon s'exila. Appelé par Syracuse, il la délivra des Carthaginois et de Denys le Jeune, 343, rétablit dans toute la Sicile la démocratie, remit en vigueur, en les réformant, les lois de Dioclès, battit de nouveau les Carthaginois, 340, et abdiqua l'autorité. Sa Vie a été écrite par Plutarque et Cornélius Népos. Le meurtre de Timophane par Timoléon a inspiré des tragédies à Alfieri, à La Harpe, et à M.-J. Chénier. B.

TIMON, dit *le Misanthrope*, né à Collyte, bourg de l'Attique, vers 440 av. J.-C., prit les hommes en haine, en voyant les vices et les crimes de son temps, et parce qu'il fut abandonné de ses amis après la perte de sa fortune, qu'il avait prodiguée en bienfaits et en devoirs hospitaliers. Alors il se retira dans une retraite profonde. Il avait coutume de dire : « La cupidité et l'avarice sont la cause de tous les maux de l'humanité. » Ayant fait une chute du haut d'un arbre, il se cassa la jambe, refusa les secours de l'art, par suite de son aversion pour les hommes, et mourut de la gangrène. Il existe un dialogue de Lucien intitulé *Timon*, peinture fidèle du philosophe athénien ; Shakspeare a aussi composé un *Timon d'Athènes*.

TIMON, dit *le Sillographe*, c.-à-d. l'écrivain de satires, né à Philionte vers le milieu du IIIe siècle av. J.-C., fréquenta l'école de Stilpon, puis celle de Pyrrhon, s'enrichit à Chalcédoine par l'enseignement de la philosophie et de l'art oratoire, alla ensuite en Egypte à la cour de Ptolémée Philadelphe, et en Macédoine auprès d'Antigone de Goni, et finit par se fixer à Athènes, où il mourut presque nonagénaire. Un caractère empreint de légèreté ironique le rendait propre à soutenir le scepticisme ; il se moquait de tous les philosophes, mais principalement d'Arcésilas. Comme poëte, il écrivit 3 livres de *Silles*, espèces de satires et de parodies dont nous avons quelques fragments dans les *Analecta* de Brunck, et dans le traité de F. Paul, *de Sillis Græcorum*, Berlin, 1821, in-8°. B.

TIMOPHANE. *V.* TIMOLÉON.

TIMOR, île de la Malaisie, dans la mer et l'archipel de la Sonde, à l'E., entre l'océan Indien et la mer des Moluques, au S. des Moluques, par 8° 30'-10° 30' lat. S., et 121°-125° long. E. ; 450 kil. sur 120 environ ; 1,646,167 hab. (Papous, Malais, Portugais, Hollandais et Chinois). Elle fait partie du groupe de Sumbava-Timor. Climat très-malsain ; mousson pluvieuse de novembre à mars. Sol très-montagneux, plat seulement vers les côtes, produisant du riz, du maïs, du coton, des épices. Immenses forêts, riches en bois précieux, et remplies de singes, de chats sauvages, et de reptiles. Beaucoup de crocodiles et de scorpions. Timor, bien que gouvernée par des princes indigènes, est en grande partie sous la suzeraineté des Hollandais et des Portugais ; les premiers possèdent le S.-O., et ont établi à Coupang le ch.-l. de l'une de leurs résidences ; les seconds possèdent le N., et ont leur principal établissement à Diely.

TIMSAH, lac de la Basse-Égypte, à distance égale de Suez et de Péluze, doit servir de port naturel au canal maritime de l'isthme de Suez.

TIMOTHÉE, poëte et musicien grec, né à Milet vers 446 av. J.-C., m. en 358, fut mal accueilli quand il se fit entendre pour la première fois en public, mais persista par les encouragements d'Euripide. Il ajouta à la cithare 4 cordes selon Pausanias, 2 seulement selon Suidas. Les Spartiates condamnèrent cette innovation par un décret que nous a conservé Boëce (*De Musicâ*, I, 1). Timothée se fixa en Macédoine, où l'avait attiré le roi Archélaüs. On a quelques fragments de ses poésies dans les *Excerpta ex traged. et comed. græcis* de Grotius, Paris, 1626, in-4°. B.

TIMOTHÉE, général athénien, fils de Conon et disciple d'Isocrate, servit d'abord avec distinction sous son père ; puis, mis à la tête de la flotte en 376 av. J.-C., il ravagea les côtes de la Laconie, prit Corcyre, soumit, autant par la persuasion que par les armes, plus de 75 villes sur les côtes de l'Epire et de l'Acarnanie, et assura l'empire de sa patrie sur mer, 375. On lui éleva, pour ces succès, une statue sur la place publique, à côté de celle de Conon. Après avoir éprouvé un instant la disgrâce du peuple, il fut remis à la tête des troupes. En 363, il soumit les habitants d'Olynthe, de Potidée, de Torone, de Byzance, s'empara de Samos, et, à la suite d'une expédition brillante en Asie-Mineure, rapporta 1,200 talents (6,260,000 francs) pris sur l'ennemi. Dans la guerre Sociale, 358-356, s'étant opposé, ainsi qu'Iphicrate, au plan de Charès qui voulait livrer bataille après une tempête, il fut rappelé et condamné par le peuple à une amende de 100 talents (521,666 fr.) : hors d'état de la payer, il s'exila à Chalcis, puis à Lesbos, où il mourut. Sa Vie a été écrite par Plutarque. B.

TIMOTHÉE de Thèbes, célèbre joueur de flûte, fut contemporain d'Alexandre le Grand, dont il savait, dit-on, avec son instrument, exciter ou apaiser à son gré les passions.

TIMOTHÉE (Saint), disciple de St Paul, né à Lystra (Lycaonie), d'un père païen et d'une mère juive, était si estimé des chrétiens, que le grand apôtre le choisit pour l'associer à ses travaux, vers l'an 51 ; il prêcha l'Evangile à Philippes, à Thessalonique, et à Bérée, accompagna St Paul en Macédoine et en Achaïe, partagea sa captivité à Rome, fut le premier évêque d'Ephèse, et subit le martyre sous l'empereur Nerva, en 97 : il fut tué en voulant s'opposer à la célébration d'une fête païenne. Fête, le 24 janvier. B.

TIMOUR ou TIMOUR-LENG. *V.* TAMERLAN.

TIMOUR-CHAH, 2e roi des Afghans, né en 1746, m. en 1793, succéda à son père Ahmed en 1773, et résida à Kaboul. Il fut malheureux dans ses guerres contre les Uzbecks et contre Chah-Mourad, khan de Boukhara.

TINCHEBRAI, ch.-l. de canton (Orne), arr. et à 22 kil. N.-N.-O. de Domfront, sur la rive g. du Noireau ; 2,161 hab. Tribunal de commerce. — Henri Ier d'Angleterre y remporta, le 27 septembre 1106, une victoire sur son frère Robert Courte-Heuse, qui fut fait prisonnier. Cette ville souffrit beaucoup pendant la guerre de Vendée. Comm. considérable en linge, serge, fonte, quincaillerie.

TINCTOR (Jean), musicien de la fin du XVe siècle. On ne connaît pas sa patrie. Il alla compléter ses études musicales en Italie, et fut un des fondateurs de l'école napolitaine. Ses écrits sur la musique, tous en latin, sont conservés à Bologne ; on y remarque des traités sur l'*Origine de la musique*, sur l'*Art du contrepoint*, sur la *Valeur des notes*, etc.

TINDAL (Mathieu), déiste anglais, né en 1656 dans le Devonshire, m. en 1733, suivit le métier des armes dans les troupes de Jacques II, se fit écrivain après la chute de ce prince, dont il attaqua le gouvernement, et reçut une pension de Guillaume III. Il changea aussi plusieurs fois de religion. On a de lui : *les Droits de l'Eglise chrétienne défendus contre les prêtres romains*, 1706, ouvrage dont la 2e partie parut en Hollande sous le titre de *Traité des fausses églises ; le Christianisme aussi ancien que le monde*, 1740, in-4°, ouvrage très-médiocre de tous points, qui a été

solidement réfuté, mais où Voltaire a beaucoup puisé, etc. — Son neveu, Nicolas Tindal, né en 1687, m. en 1774, a traduit en anglais les *Antiquités sacrées et profanes* de Dom Calmet, 1724, l'*Hist. de l'Empire ottoman* de Cantemir, et l'*Hist. d'Angleterre* de Rapin-Thoyras, 1726, 6 vol. in-8°.

TINDARO, *Tyndarium*, cap de Sicile (Messine), à 12 kil. S.-E. de Patti. Ruines de l'anc. *Tyndaris*.

TINE ou TINO, anc. *Tenos*, île de la Grèce, dans le groupe des Cyclades, au S.-E. d'Andros; 220 kil. carrés; 25,000 hab. Ch.-l., *San-Nicolo*. Sol montueux; céréales, vins, fruits, figues, olives. Elève de bétail, abeilles, vers à soie. — Cette île forme un diocèse avec Andros.

TINÈH, v. et port de la Basse-Égypte, à l'extrémité E. du lac de Menzalèh, à 80 kil. S.-E. de Damiette.

TING-HAI, v. murée de la Chine, capitale de l'île de Chousan, à 1 kilom. de la mer; 25,000 hab., environ. Commerce actif.

TINGIS, ou *Julia Traducta*, *Cæsaræa*, v. de l'Afrique ancienne, capitale de la Mauritanie Tingitane. Auj. *Tanger*.

TINGITANE (Mauritanie). *V.* MAURITANIE.

TING-TCHÉOU, v. de Chine (Fou-kian), à 360 kil. de Fou-tchéou. Ch.-l. de département.

TINIAN, île de la Micronésie, une des Mariannes, par 15° 9' lat. N., et 142° 40' long. E.; 65 kil. de tour. Pays fertile et pittoresque. On y remarque beaucoup de ruines d'anc. monuments.

TINNEVELLY, v. de l'Hindoustan anglais, présid. et au S.-E. de Madras, par 8° 48' lat. N., et 75° 42' long. E., dans le S. de l'anc. Karnatic. Grande et bien peuplée; sa situation au milieu d'immenses rizières en rend le séjour malsain. Elle appartient aux Anglais depuis 1803.

TINO. *V.* TINE.

TINTÉNIAC, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), arr. et à 40 kil. S.-E. de St-Malo, sur le canal d'Ille-et Rance; 763 hab. Comm. de bestiaux, laine, beurre.

TINTIGNAC, hameau (Corrèze), arr. et à 12 kil. N. O. de Tulle, sur la route d'Uzerche. C'est peut-être l'antique *Rastiatum*; des fouilles y ont fait découvrir les ruines d'un amphithéâtre, et de nombreuses antiquités.

TINTINGUE, v. de l'île de Madagascar, sur la côte E., vis-à-vis l'île Ste-Marie, à 160 kil. N.-E. de Tamatave. Prise par les Français en 1829.

TINTO, anc. *Urium*, riv. d'Espagne, naît dans la Sierra-Morena, et se jette dans l'Atlantique; cours de 100 kil. Les vignobles qui bordent ses rives produisent des vins estimés.

TINTORET (Jacopo ROBUSTI, dit LE), peintre célèbre, né à Venise en 1512, d'un teinturier (d'où son nom), m. en 1594, montra de bonne heure de grandes dispositions pour la peinture, fut élève du Titien, et fit de si rapides progrès, que le maître, jaloux de son élève, le congédia. Le Tintoret, tout en imitant le coloris du Titien, qu'il surpassa par la fougue et la vie, étudia le dessin de Michel-Ange, et fonda une école particulière. Pierre de Cortone qualifiait son génie de *fureur pittoresque*, et l'on a dit avec raison que c'est chez lui qu'il faut étudier le mouvement. Composant très-facilement, le Tintoret a produit une œuvre immense, mais où il y a bien des tableaux indignes de lui. Il jouit de son vivant d'une très-grande réputation. Ses chefs-d'œuvre sont : le *Crucifiement de J.-C.*, *la Gloire du Paradis*, *l'Adoration du veau d'or*, *les Signes précurseurs du Jugement dernier*, et le *Miracle de St Marc*, à Venise. Le musée du Louvre a cinq toiles de lui, parmi lesquelles son *portrait* peint par lui-même, une *Suzanne au bain*, *le Christ mort*, etc. — Son fils Dominique, né en 1565, m. en 1637, et sa fille Maria, née en 1560, m. en 1590, eurent aussi quelque talent dans la peinture. B.

TINURTIUM CASTRUM, nom anc. de TOURNUS.

TIOUMEN, v. de la Russie d'Asie, gvt et à 200 kil. S.-O. de Tobolsk, sur la Tioumenka; 14,337 hab. Fonderie de cloches. C'est la première ville que les Russes aient fondée en Sibérie; 57° 10' lat. N.; 63° 11' long. E.

TIPARENUS, nom anc. de l'île *Spetzia*.

TIPASA, en arabe *Tfassed*, petit port d'Algérie, prov. et à 92 kil. O. d'Alger, 21 E. de Cherchell, à l'extrémité O. de la plaine de la Mitidja. Beaucoup de ruines romaines.

TIPPERAH, district de l'Inde Transgangétique anglaise, dans l'ancien Bengale, entre le Katchar au N., le Cassay à l'E., le Chittagong au S., et le Brahmapoutra à l'O.; 750,000 hab. Ch.-l., *Kamilla*. Pays montagneux, arrosé par le Goumty.

TIPPERARY, v. d'Irlande, dans le comté de ce nom, sur l'Arra, affluent de la Suir, à 40 kil. S.-E. de Limerick, 16 O. de Cashel; 5,907 hab.

TIPPERARY, comté au S. de l'Irlande, dans le N.-E. du Munster; entre ceux de Clare et de Limerick à l'O., de Cork au S.-O., de Waterford au S.-E., le Leinster à l'E., et le Connaught au N.; 400,335 hect.; 90 kil. sur 60; 247,439 hab. Les monts Knockmeledown le séparent au S. du comté de Waterford, et, au N., le lac Derg et le Shannon le séparent du Connaught. Il contient au N. une partie du marais d'Allen. Sol très-fertile; population turbulente et misérable. Export. de produits agricoles. Houille, cuivre, plomb, et ardoises près de Killaloe. Le commerce de laine de Carrick a cessé. Capit., *Clonmel*; v. princip.: Tipperary, Nenagh, Cashel, Templemore, Thurles, Clogheen et Carrick.

TIPPOO-SAEB, dit *Behadour* (le Brave), fils d'Haider-Ali et dernier sultan de Mysore, né en 1749, m. en 1799, porta d'abord le nom de Feth-Ali-Khan, se distingua de bonne heure par sa bravoure et sa haine contre les Anglais, arriva au trône en 1782, s'empara de Mangalore, de Bednor et d'autres villes, 1783, et signa avec l'Angleterre une paix avantageuse, 1784. Enorgueilli par ces premiers succès, il déploya un luxe ruineux. Ses envoyés allèrent demander l'alliance de la France, 1787-1788. L'invasion des domaines du radjah de Travancore servit de prétexte aux Anglais pour reprendre les hostilités, 1789 : Tippoo-Saëb, après deux campagnes contre Cornwallis et Abercromby, 1790-91, vit encore se tourner contre lui les Mahrattes et le Nizam, fut assiégé dans Seringapatam, sa capitale, et dut céder la moitié de ses Etats, et payer une indemnité de guerre de 75 millions, 1792. Depuis ce moment, il chercha partout des ennemis à l'Angleterre dans l'Inde et le Kaboul, négocia secrètement avec le gouverneur de l'île de France, et envoya même des ambassadeurs au général Bonaparte lors de l'expédition d'Egypte. Instruit de ces démarches, le marquis de Wellesley, gouverneur-général des possessions anglaises, fit attaquer le sultan par les généraux Harris et Stuart. Battu à Sidasir et à Malavéli, Tippoo-Saëb fut tué en défendant Seringapatam. De Jouy a fait une tragédie de *Tippoo-Saëb*. B.

TIPTON ou TIBBINGTON, v. et paroisse d'Angleterre (Stafford), près de la source de la Trent; 15,000 hab. Riches mines de houille et de fer. Hauts-fourneaux, forges pour fer-blanc, clouterie, articles de ferronnerie.

TIPUANI, riv. de Bolivie, naît dans les Andes, et se joint au Béni. Il roule de l'or.

TIRABOSCHI (Jérôme), écrivain italien, né à Bergame en 1731, m. en 1794, était Jésuite et conseiller du duc de Modène. On lui doit, entre autres ouvrages : *Vetera Humiliatorum monumenta*, Milan, 1766, 3 vol. in-1°; *Bibliothèque modénaise*, 6 vol. in-4°; *Histoire de la littérature italienne*, Modène, 1772-82, 13 vol. in-4°, immense travail, qui commence à l'époque des Etrusques et s'arrête à la fin du XVIIe siècle. C'est ce qu'il y a de plus complet sur la matière; mais Tiraboschi, homme d'une immense érudition et critique assez sûr, s'étend plus sur la biographie des auteurs que sur l'examen de leurs ouvrages. Cette *Histoire* a été abrégée en français par Landi, Berne, 1784, 5 vol. in-8°. B.

TIRANO, brg du royaume d'Italie, situé dans la Valteline, province et à 31 kilom. E.-N.-E. de Sondrio, sur l'Adda; 5,378 hab. Pèlerinage fréquenté.

TIRAQUEAU (André), jurisconsulte, né à Fontenay-le-Comte vers 1480, m. en 1558, fut surnommé, pour son vaste savoir, le *Varron* de son siècle. D'abord sénéchal dans sa ville natale, puis conseiller au parlement de Bordeaux, et, en 1541, à celui de Paris, il fut chargé de missions importantes par François Ier et Henri II. Ses Œuvres ont été publiées à Paris, 1574, 5 vol. in-fol. Elles contiennent des traités, en latin, sur le droit civil; le meilleur, publié en 1515, est intitulé : *De Legibus connubialibus*.

TIRASPOL, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 275 kil. N.-O. de Kherson, sur la rive g. du Dniester. 5 000 hab. Ch.-l. de district. — Fondée en 1793.

TIRÉH, v. de la Turquie d'Asie, dans l'eyalet et le sandjakat d'Aïdin, à 93 kil. S.-E. de Smyrne; 20,000 hab. Fabr. de tapis.—Prise par Tamerlan en 1402.

TIRÉSIAS, célèbre devin de Thèbes, fils d'Évérès ou de Phorbas et de la nymphe Chariclo, fut frappé de cécité, soit par Minerve, pour l'avoir vue pendant qu'elle se baignait dans l'Hippocrène, soit par Junon, contre laquelle il s'était prononcé dans un différend qu'elle avait avec Jupiter, ou enfin parce qu'il dévoilait aux hommes les secrets de l'Olympe. Il était habile surtout dans l'art des augures et la nécromancie, et on montra longtemps à Thèbes l'*Oionoscopion*, où il venait consulter le vol des oiseaux. D'après les traditions, il conseilla aux Thébains d'offrir la main de Jocaste et le trône au vainqueur du Sphinx, révéla à Œdipe les horribles mystères de sa vie,

et prédit la victoire des Épigones. Il fut le père de la prophétesse Manto, et eut à Orchomène un oracle longtemps fameux. Sa vie fut très-longue, et il vécut, dit-on, 6 ou 7 âges d'homme. B.

TIREY, île d'Écosse, une des Hébrides, à 25 kil. O. de Mull; 540 hect.; 4,200 hab. Sol fertile. Exploit. de marbre.

TIRGOVIST. *V.* TERGOVIST.

TIRIDATE ou DERTAD, prince arsacide, neveu de Phraate V, fut élevé par l'empereur Tibère sur le trône d'Arménie, et renversé par Artaban, roi des Parthes, l'an 36 de J.-C.

TIRIDATE Ier, roi d'Arménie, frère de Vologèse, roi des Parthes, enleva le trône à Rhadamiste en 52, fut chassé par le général romain Corbulon, qui soutenait Tigrane VI, et ne ressaisit la couronne qu'en venant à Rome la recevoir des mains de Néron. Il mourut en 73.

TIRIDATE II, fils de Chosroès Ier, échappa, à l'âge de 13 ans, 222, aux assassins de son père, se rendit à Rome vers l'an 270, se distingua par sa valeur sous Probus et Dioclétien, obtint de ce dernier une armée, 286, à la tête de laquelle il ressaisit l'Arménie, et défit Sapor Ier, roi de Perse. Il fit souffrir le martyre à St Grégoire l'Illuminateur, puis se convertit, et détruisit l'idolâtrie. Il alla féliciter à Rome, sur sa conversion, l'empereur Constantin le Grand. Une invasion des Perses le rappela en Arménie. Il mourut empoisonné, en 314.

TIRIDATE, roi parthe. *V.* ARSACE II.

TIRLEMONT, en flamand *Theenen*, en hollandais *Tienen*, v. de Belgique (Brabant), sur la Grande-Gette, à 18 kil. E.-S.-E. de Louvain; 12,166 hab. Eglise St-Germain et hôtel-de-ville remarquables. Académie de dessin. Industrie et commerce actifs : lainages, bonneterie, sucre de betterave, huiles, savon, bière blanche; foire aux chevaux très-importante. — Cette ville fut prise par les Français et les Hollandais réunis en 1635; incendiée par accident en 1704. Prise en 1792 par Dumouriez, et en 1794 par Jourdan; démantelée en 1804. Patrie de J. Bolland.

TIRNAVA ou TERNOVA, v. de la Turquie d'Europe (eyalet de Widdin), à 95 kil. S.-E. de Nikopoli, près de la Jantra; 18,000 hab. Évêché grec.; ch.-l. de livah.

TIRON, *Tullius Tiro*, affranchi, puis secrétaire et intendant de Cicéron, perfectionna chez les Romains la tachygraphie, dont l'invention était attribuée à Ennius, et dont les signes furent appelés *notes tironiennes;* on les trouve dans le *Traité de diplomatique* de Mabillon, et à la fin du *Corpus inscriptionum* de Gruter. Tiron était fort aimé de Cicéron. Il nous a conservé les *Lettres* de son maître, dont il avait aussi composé la Vie et recueilli les bons mots. *V.* Engelbronner, *Disputatio historico-critica de M. Tullio Tirone*, Amst., 1804; A. Lion, *Tironiana et Mœcenatiana fragmenta*, Gœttingue, 1846, in-8°.

TIRON, anc. abbaye de la congrégation de St-Maur, dans le Perche, à 4 kil. E. de Nogent-le-Rotrou; fondée au commencement du XIIe siècle. Les moines y étaient habillés de gris.

TIRSO DE MOLINA. *V.* TELLEZ.

TIRYNTHE, *Tiryns*, anc. ville du Péloponèse (Argolide), au N.-E. de Nauplie, près du golfe Argolique. Fondée, disait-on, par Tiryns, fils d'Argus. Amphitryon, père d'Hercule, y régna.

TISAMÈNE, fils de Thersandre et petit-fils de Polynice, fut le dernier roi de Thèbes de la race d'Œdipe. Son fils Autésion se retira chez les Doriens.

TISAMÈNE, fils d'Oreste et d'Hermione, fut roi d'Argos et de Sparte. Détrôné par les Héraclides, il se retira en Achaïe, et y périt en combattant les Ioniens.

TISCHBEIN (Jean-Henri), peintre, né en 1722 à Haina (Hesse), m. en 1789. Son père était boulanger; mais le jeune Tischbein montra, dès l'âge de 14 ans, tant de dispositions pour la peinture, que le comte de Stadion l'envoya étudier en France sous Vanloo, puis le mit à même de visiter Florence, Bologne, Rome, Venise, où il profita des leçons de Piazetta. A son retour en Allemagne, 1751, il fut peintre de Guillaume VIII, landgrave de Hesse-Cassel, directeur de l'Académie de peinture et d'architecture fondée par ce prince en 1776, et professeur au collége Carolin. Il a surtout peint des sujets empruntés à la mythologie; c'est, avant tout, un coloriste; par cette qualité, il a fait révolution dans l'art en Allemagne, et fondé une école. B.

TISCHBEIN (Jean-Henri-Guillaume), peintre d'histoire, neveu et élève du précédent, né à Haina en 1751, fut directeur de l'Académie de peinture de Naples. On a de lui : *Recueil de gravures d'après des vases antiques, la plupart de travail grec*, publié en anglais, Naples, 1791, 4 vol. in-fol., et traduit en français, Paris, 1803-1806, 4 vol. in-fol., 240 planches, recueil précieux, dessiné d'après la collection de vases d'Hamilton; *Homère dessiné d'après des antiques*, Metz, 1801-1802, 2 vol., etc.

TISI ou TISIO, peintre. *V.* GAROFALO.

TISIAS, rhéteur sicilien, auquel on attribue les premières règles de l'éloquence, florissait vers le commencement du Ve siècle av. J.-C. Il accompagna Gorgias de Léontium, son élève, dans une ambassade à Athènes, et donna des leçons à Isocrate.

TISIPHONE, l'une des trois Furies, était assise dans les Enfers à la porte du Tartare. Son nom signifie : qui punit le meurtre.

TISSAPHERNE, satrape de Perse, commandait une partie de l'armée d'Artaxercès Mnémon à la bataille de Cunaxa contre Cyrus le Jeune, 401 av. J.-C. Chargé de conduire les Dix Mille vers le Pont-Euxin, il fit égorger Cléarque et leurs autres chefs dans un festin sur les bords du Zabatès. Ses services furent récompensés par la main d'une fille du roi et le gouvernement des provinces d'Asie-Mineure confiées à Cyrus avant sa révolte. Attaqué par Agésilas, roi de Sparte, et vaincu sur les bords du Pactole, il fut accusé de trahison par Parysatis, mère d'Artaxercès, qui le fit tuer à Colosses en Phrygie, 396. B.

TISSARD (François), savant professeur, né à Amboise, m. en 1508, est le premier qui ait fait imprimer en France des livres grecs et hébreux, parmi lesquels on remarque une *Grammaire hébraïque*, 1508, in-4°.

TISSIER (Bertrand), religieux de l'ordre de Cîteaux, m. vers 1670, introduisit en 1664 la réforme dans l'abbaye de Bonnefontaine (diocèse de Reims), dont il était prieur. Il a publié : *Bibliotheca Patrum cistercensium*, 1660-1669, 8 tomes en 4 vol. in-fol.

TISSOT (Simon-André), illustre médecin, né en 1728 à Grancy (Pays de Vaud), m. en 1797, étudia à Montpellier, s'établit à Lausanne, où il se fit connaître par une nouvelle manière de traiter la petite-vérole, en employant des adoucissants et des rafraîchissants, obtint une chaire de médecine en 1766, rejeta les offres des rois de Pologne et d'Angleterre, accepta une place de professeur à l'université de Pavie en 1780, que lui offrit l'empereur Joseph II, mais revint à Lausanne trois ans après. On a un recueil de ses ouvrages, latins et français, publié par lui-même, Paris, 1769 et suiv., 10 vol. in-12, et une édition de ses *Œuvres choisies*, avec texte de Hallé, Paris, 1809, 8 vol. in-8°. Les principaux écrits qu'elles contiennent sont : *De Morbis ex manustupratione ortis*, 1760, traduit en français; *Avis au peuple sur sa santé*, 1761, in-12, ouvrage où, pour la première fois, la médecine était traitée en langage vulgaire, et qui eut un immense succès; *De la santé des gens de lettres*, 1769, in-12; *Essai sur les maladies des gens du monde*, 1770, in-12.

TISSOT (Pierre-François), littérateur, né à Versailles en 1768, m. en 1854, étudia aux collèges de Montaigu et de Louis-le-Grand à Paris, adopta avec enthousiasme les principes de la Révolution, fut secrétaire d'une des sections de sa ville natale, puis, en 1793, secrétaire-général de la commission de commerce et d'approvisionnement de la capitale. Après le 13 vendémiaire, il se jeta dans l'industrie, pour subvenir aux besoins de sa famille et de celle de Goujon, dont il avait épousé la sœur. Appelé, comme secrétaire-rédacteur, dans les bureaux de la police générale après le 18 fructidor, il fut nommé député de la Seine aux élections de l'an VI; mais, son élection ayant été annulée, il chercha dans la culture des lettres une compensation à cet échec politique. Une traduction en vers des *Bucoliques* de Virgile, 1800, remarquable par l'élégance du style, attira sur lui l'attention : Français de Nantes-l'attacha à ses bureaux, 1806, et Delille le choisit pour son suppléant au Collége de France. Tissot fit avec distinction le cours de poésie latine, devint titulaire de la chaire après la mort de Delille, fut destitué par la Restauration à cause de son libéralisme, écrivit alors dans les journaux d'opposition, le *Pilote*, le *Constitutionnel*, et la *Minerve*, fut réintégré dans sa chaire après la Révolution de 1830, et ne l'abandonna à des suppléants que dans ses dernières années. Il fut élu membre de l'Académie Française en 1833. Outre sa traduction des *Bucoliques*, il a laissé : *les Trophées des armées françaises depuis* 1792 *jusqu'en* 1815, Paris, 1819, 6 vol. in-8°; *Mémoires historiques sur Carnot*, 1824, in-8°; *Poésies érotiques*, 1828, 2 vol. in-12, contenant, outre des œuvres originales, une traduction des *Baisers* de Jean Second; *Études sur Virgile*, Paris, 1825-30, 4 vol. in-8°, 2e édit., 1841, 2 vol. in-8°, et où il y compare le poëte latin avec tous les poëtes épiques et dramatiques anciens et modernes; *Histoire de la Révolution française*, 1833-36, 6 vol. in-8°; *Leçons et modèles de littérature française*, 1835-36, 2 vol. grand

in-8°, etc. Ce dernier ouvrage n'est qu'une compilation assez médiocre.

TISZA-FURED, v. de Hongrie (Szolnok), sur la rive g. de la Théiss; 4,000 hab. Sellerie.

TITAN (Ile du), anc. *Hypæa*, une des îles d'Hyères (*V. ce mot*).

TITAN, fils du Ciel ou Uranus, et frère aîné de Saturne, fut le père des Titans.

TITANS (Les), fils de Titan et de la Terre, devaient régner après Saturne, leur oncle, qui avait promis de ne pas élever d'enfants mâles. Ayant appris que Rhée, femme de ce Dieu, avait sauvé de la mort trois de ses fils, Jupiter, Neptune, et Pluton, ils firent la guerre à Saturne, et le vainquirent. Mais Jupiter les frappa de la foudre, et les précipita dans le Tartare. On les confond souvent avec les Géants (*V. ce mot*).

TITARÈSE, *Titaresus*, riv. de la Thessalie ancienne. Ses eaux étaient si noires, qu'on disait que sa source était le Styx.

TITCHFIELD. *V.* TICHFIELD.

TITE, disciple de St Paul, né de parents idolâtres, devint, après sa conversion, le compagnon du grand apôtre, assista, en 51, au concile de Jérusalem, et gouverna sagement l'église de Crète.

TITEL, brg des États autrichiens (Confins militaires), ch.-l. du bataillon des Csajkistes, sur la Théiss; 2,400 hab. Arsenal. Chantiers de construct. pour la flotille du Danube.

TITE-LIVE, *Titus Livius*, célèbre historien latin, né à Padoue sous le consulat de Pison et de Gabinius, l'an 694 de Rome, 59 av. J.-C., m. l'an 770 de Rome, sous Tibère, 19 ap. J.-C., vécut à Rome et à Naples, estimé d'Auguste, qui lui confia l'éducation de Claude. Il avait composé des traités de philosophie, et des dialogues, qu'il dédia à Auguste. Ces ouvrages sont auj. perdus, et sa réputation repose sur une *Histoire romaine*, divisée en 140 livres, qui embrassaient depuis la fondation de Rome jusqu'à la mort de Drusus, petit-fils d'Auguste, l'an 743 de la ville. Cette grande composition, qu'il commença après la bataille d'Actium, et qui l'occupa 21 ans, excita une admiration générale, et valut à l'historien une grande réputation. Un Espagnol, après avoir lu son Histoire, vint exprès de Cadix pour en voir l'auteur. Nous n'avons de cet ouvrage que les dix premiers livres (458 ans), puis les livres 21 à 45 (51 ans), quelques fragments du reste, surtout du 91e, et un *Epitome* ou recueil de sommaires, attribué quelquefois à Florus ou à Tite-Live lui-même. Freinshemius a essayé de combler les lacunes à l'aide de *Suppléments*. Dans certaines éditions anciennes, l'ouvrage est divisé en *décades;* mais cette division paraît appartenir aux premiers éditeurs. Tite-Live a voulu élever un monument à la gloire de son pays; c'est la pensée qui le domine; il a recueilli avec un soin religieux les plus anciennes traditions; partout il cherche à justifier les Romains; il avoue leurs fautes, quand elles sont prouvées; mais quand il peut les pallier, il le fait. Il n'a pas non plus cette exactitude qui consiste à fouiller les sources; il a négligé les *Annales des Pontifes*, et ne s'est guère servi que des historiens qui l'avaient précédé, et plus souvent pour contester leur récit que pour s'en appuyer. Il a suivi souvent Polybe dans le 21e livre. Ce qui fait l'intérêt de son histoire, c'est qu'il a mis ses personnages en action avec leurs sentiments, leurs caractères, leur langage; il a parfaitement compris l'esprit romain. Ses discours sont des chefs-d'œuvre. Il a conservé aussi quelques sentiments républicains, dont un levain existait encore de son temps, et n'a pas fait difficulté de louer Brutus, Cassius, et surtout Pompée, ce qui fit qu'Auguste, qui l'avait admis dans son intimité, l'appelait, en riant, le *Pompéren*. Asinius Pollion lui a reproché sa *patavinité;* par là, entendait-il la couleur poétique de son style, ou un ton légèrement déclamatoire? on peut soupçonner le dernier motif. Les principales éditions de Tite-Live sont celles : *Ad usum Delphini*, 1679, 6 vol. in-4°; de Crévier, 1735-42, 6 vol. in-4°; de Drakenborch, Stuttgard, 1820, 14 vol. in-8°; de Deux-Ponts, 1784, 13 vol. in 8°; d'Esnesti et Schæfer, Leipzig, 1801-1804, 5 vol. in-8°; de Stroth et Dœring, 1796-1819, 7 vol. in-8°; de Ruperti, Gœttingue, 1807, 4 vol. in-8°; de Lemaire, dans sa *Bibliothèque latine*, 1822-25, 12 vol. in-8°; de Bœhmert, Leipzig, 1825, 4 vol. in-8°. Il a été traduit en français par Dureau de la Malle et Noël, 1810-12, 15 vol. in-8°; dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, par MM. Liez Dubois, et Verger, 1830-33, 17 vol. in-8°, et dans la collection de M. D. Nisard, par divers professeurs, 2 vol. gr. in-8°. *V.* Briegleb, *Dissertatio de Livio ejusque virtutibus*, Cobourg, 1778, in-4°; Hand, *De Livio oratore*, Leipzig, 1773, in-4°; Kruse, *de Fide T. Livii rectè æstimanda*, Leipzig, 1811, in-4°; Lachmann, *de Fontibus historiarum Livii*, Gœttingue, 1822-28, in-4°; A. Lemaire, *de l'Histoire, et de Tite-Live en particulier*, Paris, 1843; H. Taine, *Essai sur Tite-Live*, 1856, in-12, couronné par l'Académie française. D—R.

TITERY. *V.* TITTERY.

TITHON, prince troyen, fils de Laomédon et frère de Priam, fut enlevé par l'Aurore éprise de sa beauté, et la rendit mère de Memnon et d'Emathion. Jupiter lui donna l'immortalité; mais, l'Aurore ayant oublié de demander aussi pour lui la jeunesse, il vécut dans la décrépitude, et finit par être métamorphosé en cigale.

TITICACA ou CHUCUITO, grand lac situé sur la limite du Pérou et de la Bolivie, sur un plateau élevé d'environ 4,000 mèt. au-dessus de la mer, par 15° 30'-17° 20' lat. S. et 71° 15'-73° 12' long. E.; 10,000 kil. car.; 280 kil. sur 110. Sans écoulement apparent, il est enveloppé en partie par de hautes montagnes neigeuses, et reçoit plusieurs rivières. Il forme 2 portions réunies par un canal dit *de Tiquina*, et le Desaguadero l'unit, au moyen d'une espèce de canal de 400 kil. de long, à la lagune de Paria. Eaux profondes, mais souvent agitées par de violentes tempêtes. Côtes très-pittoresques. Il renferme plusieurs îles, dont une de son nom, qui fut, dit-on, la résidence de Manco-Capac. On croit que les Incas jetèrent une partie de leurs trésors dans ce lac à l'arrivée des Espagnols.

TITIEN (Tiziano VECELLIO, dit LE), célèbre peintre de l'école vénitienne, né en 1477 à Pieve-di-Cadore, m. en 1576, fut envoyé de bonne heure à Venise pour suivre les leçons de Zuccato, ne tarda pas à quitter l'atelier de cet artiste médiocre pour celui de Gentile Bellini, et ensuite se perfectionna près du Giorgion, dont il devint l'émule. Nommé, par le sénat de Venise, premier peintre de la république, il travailla ensuite à Vicence et à Padoue, où l'on admire encore des fresques dont il décora la Scuola di San-Antonio. Il fut appelé à Ferrare par Alphonse Ier d'Este pour décorer le palais de Castello, et s'y lia avec Lucrèce Borgia. De retour à Venise, il prit pour ami l'Arétin. En 1529, il se rendit à Bologne pour faire le portrait de Charles-Quint, qui le combla de faveurs et de distinctions. Il n'avait pas accepté les offres de Léon X et de François Ier, qui voulaient l'attirer à leur cour : quand il céda enfin aux instances de Paul III, il était parvenu à un âge où un séjour d'une année à Rome ne pouvait modifier sa manière. Peu apprécié à Florence, où il alla en sortant de Rome, il retourna à Venise, et s'attacha successivement à Charles-Quint et à Philippe II. Une peste l'enleva, à l'âge de 99 ans. Le Titien est le premier des coloristes; son dessin est savant, fin et naturel, mais manque un peu de correction. Il excella dans le paysage, et nul ne l'a surpassé dans le portrait. Sa longue carrière ne fut qu'une suite de triomphes, et il conserva, jusque dans la vieillesse, une étonnante fraîcheur d'imagination. Sa fécondité semblait inépuisable : le cabinet des estampes de la Bibliothèque impériale de Paris possède un recueil d'environ 850 gravures faites d'après ce peintre, et encore est-il certain que beaucoup de ses œuvres ont péri en Espagne. Les chefs-d'œuvre du Titien sont : *le Triomphe de Judith*, *la Mort de St Pierre martyr*, et une *Assomption*, à Venise; *le Triomphe de l'Amour* et *les Bacchanales*, à Ferrare; *Danaé*, tableau exécuté à Rome pour Octave Farnèse; *la Religion*, et *la Ste Trinité recevant la famille impériale au ciel*, commandés par Charles-Quint; *Diane et Actéon*, *Andromède et Persée*, *Médée et Jason*, *Pan et Syrinx*, *Vénus et Adonis*, *le Martyre de St Laurent*, *la Flagellation de Jésus*, une *Madeleine*, *la Cène*, en Espagne. Le musée du Louvre possède de lui 18 tableaux, dont les principaux sont : les portraits de *François Ier*, d'*Alphonse d'Avalos*, *les Pèlerins d'Emmaüs*, *le Christ au roseau*, *le Christ porté au tombeau*, *la Vierge à l'enfant*, une *Ste Famille*, *le Concile de Trente*, *la Vierge au lapin*, *St Jérôme dans le désert*, *Jupiter et Antiope*, enfin le célèbre tableau dit à tort *le Titien et sa maîtresse* et qui représente Alphonse Ier, duc de Ferrare, et Laura de Dianti. *V.* Gustave Planche, *Titien, sa vie et ses œuvres*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er février 1857. B.

TITIENSES (par corruption du mot *Tatius*), nom de la 2e tribu des Romains primitifs, composée des Sabins de Cures, qui vinrent se fixer à Rome avec leur roi Tatius.

TITIUS (Gottlieb-Gérard), jurisconsulte, né à Nordhausen en 1661, m. en 1714, fut nommé, en 1709, professeur de droit à l'université de Leipzig, en 1710 conseiller au tribunal d'appel de Dresde, et en 1713 assesseur au tribunal supérieur de Leipzig. On a de lui : *Specimen juris publici Romano-Germanici*, Leipzig, 1698, in-12; *Droit féodal germanique*, en allemand, ibid., 1699, in-12; *Observations sur Puffendorf*, en latin, ibid., 1703, in-12; *Essai sur le*

droit canonique d'Allemagne pour les Etats protestants, en allemand, 1701; diverses Dissertations, recueillies par Hommel, 1729, in-4°, etc. Tous ces ouvrages acquirent à l'auteur une grande réputation.

TITLIS, montagne de Suisse, dans les Alpes Bernoises, entre les cantons d'Uri, de Berne et d'Unterwalden; 3,523 mèt. de hauteur.

TITON DU TILLET (Evrard), conseiller au parlement de Paris, né en 1677, m. en 1762, eut un goût très-vif pour les lettres et les arts. Il fit frapper à ses frais une suite de médailles à l'effigie des poëtes et des artistes du règne de Louis XIV, et leur éleva un petit monument en bronze, appelé *le Parnasse français*, qu'on voit à la Bibliothèque impériale de Paris. On a la description de ce monument en 3 vol. in-fol., 1732-60. Titon du Tillet a rendu de grands services aux gens de lettres. Un projet qu'il avait conçu, d'instituer des *Jeux Lodoïciens*, à l'instar des Jeux olympiques, resta sans exécution. C. N.

TITSCHEIN (NEU-), v. des Etats autrichiens (Moravie), chef-lieu d'un des six cercles de ce pays, sur la rive dr. de la Titsch; 7,000 hab. Fabr. de draps et de lainages, teintureries, construction de machines à vapeur.

TITTERY, anc. prov. d'Algérie, au centre, entre celles de Mascara à l'O., de Zab au S., de Constantine à l'E., et d'Alger au N.; v. princip. : Hamza, Milianah, Médéah. Soumise par les Français en 1842, elle fait partie de la prov. d'Alger. Dans la partie S. est le lac de Tittery.

TITUS, *T. Flavius Sabinus Vespasianus*, 10e empereur romain, 79-81, fils aîné et successeur de Vespasien, né l'an 793 de Rome, 40 ap. J.-C. Elevé à la cour de Néron, il y fut presque empoisonné avec Britannicus; fort, adroit, vif, aimable, poëte, orateur, musicien, il fallut que son père l'arrachât aux plaisirs; tribun légionnaire en Germanie et en Bretagne, puis questeur, il suivit, en 67, Vespasien à la guerre de Judée, prit d'assaut Jotapate et épargna l'historien Josèphe, qui y commandait, vit à Césarée et aima Bérénice; resté seul après le départ de son père, qui avait été proclamé empereur, il prit et ruina Jérusalem, en 70; de retour à Rome, il fut associé à l'Empire. Empereur lui-même, il renvoya Bérénice, punit les délateurs et les mauvais juges, regarda comme perdue toute journée passée sans qu'il eût trouvé occasion de répandre quelque bienfait, secourut les victimes de l'éruption du Vésuve, de la peste et de l'incendie qui ravagèrent Rome, et fut nommé *les délices du genre humain*. Il mourut empoisonné peut-être par son frère Domitien, après un règne de 27 mois seulement. A. G.

TITYE, *Tityus*, un des Géants, voulut faire violence à Latone, et fut tué à coups de flèches par Apollon et Diane, enfants de cette déesse. Jeté dans le Tartare, ses entrailles, sans cesse renaissantes, étaient dévorées par un vautour. On disait que son corps couvrait 9 arpents.

TIVERTON, brg et paroisse d'Angleterre (Devon), à 25 kil. N. d'Exeter, sur l'Exe; 10,000 hab. Fabr. de serges et de draps. Belle église, St-Pierre.

TIVOLI, anc. *Tibur*, v. des Etats de l'Église, sur le Teverone, dans la comarca et à 31 kil. N.-E. de Rome; 6,800 hab. Ch.-l. de district; évêché. Ville mal bâtie, mais renfermant de beaux édifices modernes, et conservant des restes précieux et dignes de son antique célébrité. On y remarque la cathédrale et plusieurs églises, la villa de la maison d'Este, un petit couvent de St-Antoine, bâti sur l'emplacement de la maison d'Horace, la grotte de Neptune, les ruines d'un temple de Vesta, dit de la Sibylle, et de la villa de Mécène, et, aux environs, qui sont charmants, celles d'une vaste villa d'Adrien, les bains de Tivoli, etc. La grande chute du Teverone a été à peu près détruite par une inondation en 1826. *V.* TIBUR.

TLALPAN ou SAN-AGOSTINO DE LAS CUEVAS, v. du Mexique, à 20 kil. S. de Mexico, dans le dép. de Toluca; fut capitale de l'anc. Etat de Mexico; 6,000 hab.

TLASCALA, v. du Mexique, ch.-l. de départem., à 35 kil. S. de la Puebla, sur la Naspa, par 19° 19' 30" lat. N., et 100° 20' long. O.; 3,400 hab. (jadis 300,000). Très-importante avant l'invasion espagnole, elle était alors capitale d'un royaume divisé en petits Etats, ennemis des Mexicains. *V.* le *Supplément*.

TLEMCEN ou TREMECEN, v. d'Algérie, ch.-l. de la subdivision militaire, prov. et à 116 kil. S.-O. d'Oran; 21,728 hab. Ses rues sont étroites et mal percées. Des vergers et des jardins l'entourent. On y voit quelques ruines anciennes. C'est un des grands marchés de la région du Tell. Tanneries, fabr. de haïks et de burnous. Moulins à huile et à farine. Aux environs, belles forêts de chênes. — Cette ville, élevé sur l'emplacement d'une colonie romaine, Kala ou Pomaria, fut autrefois très-florissante : capitale d'un Etat qui s'étendait le long de la côte depuis la Tafna jusqu'à Djidjelli, elle compta plus de 100,000 hab., et appartint tour à tour aux Edrissites, aux Zéirites, aux Almoravides et aux Almohades. En 1248, les Zianides y formèrent un califat. Elle fut prise par Aroudj Barberousse en 1515, par les Espagnols en 1518, par les Turcs en 1543, et réunie à la régence d'Alger en 1560. Les Français l'ont prise en 1835, et occupée définitivement en 1841. Elle forme une commune depuis 1854, une s.-préf. depuis 1858, et a un tribunal de 1re instance depuis 1860.

TLEPOLÈME, fils d'Hercule et d'Astyoché, tua par mégarde à Argos son oncle Licymnius, et s'enfuit à Rhodes, où il fonda les villes de Lindos, Ialysos, et Camiros. Il vint au siége de Troie, et fut tué par Sarpédon.

TLOS, anc. ville d'Asie-Mineure (Lycie). Il en reste de belles ruines.

TMOLUS, auj. *Bouzdag* ou *Tomolitzi*, montagne d'Asie-Mineure (Lydie), célèbre par ses vins et son safran. Au pied, était une ville de même nom; auj. *Berki*.

TMOUTARAKAN, anc. ville de l'île de Taman (*V. ce mot*), fut, du xe au xiiie siècle, le ch.-l. d'une principauté, que renversèrent les Mongols.

TOADUNUM, nom latin de DUNDEE.

TOALDO (Joseph), professeur de géographie physique et mathématique à l'université de Padoue, né en 1719 à Pianezza près de Vicence, m. en 1798, remarqua que les phénomènes météorologiques reviennent et se succèdent à peu près dans le même ordre tous les 18 ans, et dressa les tables de trois de ces périodes qu'il appela *Saros*, et que les astronomes ont nommées *Cycles Toaldins*. Ses principaux ouvrages sont : *Trigonometria piana e sferica*, Padoue, 1769, in-4°; *le Saros météorologique, et Essai d'un nouveau cycle pour le retour des saisons*, 1782; *de Methodo longitudinum ex observato transitu lunæ per meridianum*, id., 1784, in-4°; *Trattato di gnomonica*, Venise, 1789, in-4°; *Schediasmata astronomica*, Padoue, 1791, in-4°; *Raccolta d'opuscoli, osservazioni e notizie diverse*, Venise, 1802, 4 vol. in-8°.

TOAMACHINE. *V.* TAMATAVE.

TOBERMORY, vge d'Ecosse, bon port sur la côte N.-E. de l'île de Mull. Pêche active; entrepôt de sel. — Fondé en 1788.

TOBEL, vge de Suisse (Thurgovie), à 18 kil. S.-S.-O. de Constance; 1,300 hab. Maison cantonale de détention dans une anc. commanderie de Malte.

TOBI ou SCOMBI, riv. de la Turquie d'Europe (Roumélie), prend sa source au mont Djourad dans le plateau d'Okrida à l'O. du lac de ce nom, coule de l'E. à l'O. dans le livah d'Okrida, et se jette dans l'adriatique près d'Elbessan; cours de 200 kil.

TOBIE (c.-à-d. *bon maître*), Juif célèbre par sa piété, fut emmené avec ses compatriotes en captivité à Ninive, après la prise de Samarie par Salmanasar, et devint pourvoyeur de ce prince. Mais il éprouva la disgrâce de son successeur Sennachérib, à cause des services qu'il rendait aux autres Israélites, et tomba dans une grande pauvreté. Après la mort de ce prince, il recouvra ses biens; mais Dieu lui imposa une nouvelle épreuve, en lui faisant perdre la vue. Tobie supporta ce malheur avec résignation. Se croyant près de mourir, il donna à son fils des instructions pleines de piété, et l'envoya à Ragès, en Médie, pour réclamer à Gabélus, son parent, une somme de 10 talents qu'il lui avait confiée. Tobie, le fils, à peine sorti de la maison paternelle, rencontra un jeune homme qui s'offrit pour lui servir de guide. C'était l'ange Raphaël. En chemin, Tobie fut attaqué, sur le bord de l'eau où il se baignait, par un poisson monstrueux : mais, suivant le conseil de l'ange, il le tira de l'eau, et en mit à part le fiel. Arrivé à Ragès, il épousa Sara, fille de Raguel, qui était possédée du démon, et qui en fut délivrée par l'ange; puis il revint chez ses parents, rapportant le dépôt confié à Gabélus. Il guérit son père avec le fiel du poisson qu'il avait tué, et vécut jusqu'à cent ans dans la prospérité. Le *Livre de Tobie* dans l'Anc. Testament, contient l'histoire des deux Tobies. On croit généralement qu'il fut écrit par eux, ce qui le fait remonter à 7 siècles avant l'ère vulgaire. L—H.

TOBOL, riv. de la Russie d'Asie, sort des monts Kitchik-Karatcha, qui séparent le Turkestan de la Sibérie, coule au N.-E., arrose les gouv. d'Orenbourg et de Tobolsk, reçoit la Tavda, la Toura, l'Iset, l'Abouga, et tombe dans l'Irtisch près de Tobolsk; cours de 900 kil.

TOBOLSK, v. de la Russie d'Asie, ch.-l. du gvt de son nom et du gvt général de la Sibérie occidentale, et jadis capitale de toute la Sibérie, sur la Tobol, à 3,681 kil. E. de St-Pétersbourg, par 58° 12' 39" lat. N. et 65° 54' de long. E.; 25,000 hab. Archevêché russe; chancellerie et

cour d'appel; séminaire, gymnase, théâtre. Fabr. de savon, cuirs, instruments de chirurgie pour l'armée. Ville bien bâtie, mais en bois. Beau palais archiépiscopal; forteresse en ruines. Peu d'industrie, mais commerce considérable : entrepôt des pelleteries de la couronne, et de marchandises de la Chine; rendez-vous des caravanes de Kalmouks et de Boukhares. Climat sain, mais très-froid (le thermomètre y descend à — 40°). Tobolsk n'était, avant 1643, qu'un bourg, qui, ayant été incendié, fit place à la ville actuelle. — Le gouv. de Tobolsk, à l'extrémité O. de la Sibérie, entre l'océan Glacial au N., les monts Ourals à l'O., le Turkestan au S., les gouv. de Tomsk et d'Iénisséisk à l'E., a 2,200 kil. sur 1,600 dans sa plus grande largeur, et 1,021,226 hab. Sol généralement plat, renfermant des mines d'or, d'argent, de fer et de cuivre. Arrosé par la Tobol, l'Irtisch, l'Ichim et l'Obi. Le froid y est tel, que les rivières sont gelées pendant 9 mois de l'année. Récolte de seigle, orge, avoine. Pêche active; élève de bestiaux. Immenses forêts, où abondent les animaux à fourrures. En 1838, ce gvt s'est agrandi d'une partie de la province d'Omsk; sa superf. est de 1,459,512 kil. carrés.

TOBOSO (Le), v. d'Espagne (Manche), prov. et à 100 kil. S.-E. de Tolède; 2,800 hab. Devenue illustre, depuis que Cervantès, dans son *Don Quichotte*, en a fait la patrie de Dulcinée.

TOCANTINS, riv. du Brésil, se forme, à San-Joao de Duas-Barras, par la réunion du Tocantins propre et de l'Araguay ou Rio-Grande, grossi du Rio-das-Mortes, arrose les prov. de Goyas, de Mato-Grosso et de Para, passe à Villaviçosa et Para, et se jette dans l'océan Atlantique par une vaste embouchure, un peu à l'E. de celle de l'Amazone; cours de 1,500 kil. environ, généralement au N.

TOCHON (Joseph-François), habile et savant numismate, né en 1772 près d'Annecy (Savoie), m. en 1820, fut pris par la réquisition quand la Savoie fut réunie à la France, 1792, parvint, en 1797, au grade de capitaine, donna alors sa démission, pour ne plus s'occuper que d'études historiques, fit un voyage en Italie, d'où il rapporta beaucoup de bronzes, de vases et de médailles, représenta le département du Mont-Blanc à la Chambre des députés de 1815, et entra à l'Académie des Inscriptions en 1816. On a de lui, entre autres ouvrages : *Dissertation sur l'époque de la mort d'Antiochus Sidètes, roi de Syrie*, 1815, in-4°; *Mémoire sur les médailles de Marinus, frappées à Philippopolis*, 1817, in-4°; *Recherches sur les médailles des nomes de l'Egypte*, 1822, in-4°. B.

TOCKEMBOURG ou TOGGENBOURG, vallée de la Suisse (St-Gall), ainsi nommée d'un château voisin de Lichtensteig, sa capitale; 47 kil. sur 20. Arrosée par la Thur. Elle formait un comté, compris entre les possessions de l'abbaye de St-Gall, le Thurgau, les cantons de Zurich et d'Appenzell. A l'extinction de la famille régnante, 1436, les cantons de Zurich et de Schwytz se le disputèrent; de là une guerre, dite *de Tockembourg*, à laquelle prirent part divers cantons, et qui faillit dissoudre la Confédération helvétique. Vendu à l'abbé de St-Gall, 1469, le comté appartint à l'abbaye jusqu'en 1705 : à cette époque, les habitants s'insurgèrent; soutenus par la plus grande partie de la Suisse, ils obtinrent, après une 2e guerre de Tockembourg, leur affranchissement, en vertu de la paix de Bade, 1718. Fabr. de mousselines et broderies.

TOCUYO, v. de la Nouvelle-Grenade, sur une rivière de son nom, à 52 kil. N.-E. de Truxillo; 10,000 hab.

TODI (Marie-Françoise), célèbre cantatrice, née en Portugal vers 1748, m. à Lisbonne en 1792, apprit l'art du chant sous la direction de David Perez. Sa voix de mezzo-soprano avait le timbre un peu couvert, mais était douée de l'accent expressif. Mme Todi vint à Paris en 1781, et partagea la faveur du public avec Mme Mara. Appelée à la cour de Russie, elle prit sur Catherine II un ascendant bizarre, et vécut avec elle dans une véritable intimité. B.

TODI, anc. *Tuder*, v. du royaume d'Italie (prov. d'Ombrie), à 26 kilom. O. de Spolète; 14,283 hab. Evêché, érigé en 138. Anciens murs étrusques. — Il s'y tint un concile en 1101. Patrie du pape Martin Ier.

TODOS-OS-SANTOS. *V.* Tous-les-Saints.

TŒPLITZ ou TÉPLITZ, v. des Etats autrichiens (Bohême), à 21 kil. N.-O. de Leitmeritz; 3,800 hab. Beau château de *Clary*, où fut signé, en 1813, le premier traité de la Sainte-Alliance entre la Prusse, l'Autriche, et la Russie. Eaux thermales et sulfureuses très-fréquentées. Environs pittoresques.

TOGATAIRE, *Togatarius*, histrion, acteur dans les togates (*V. ce mot*) chez les anc. Romains.

TOGATES, *Togatæ*, ouvrages dramatiques, dans l'anc. Rome; ils sont ainsi nommés de ce que les personnages en étaient Romains et portaient la toge.

TOGE, *Toga*, habit distinctif du citoyen romain; ample manteau de laine blanche, taillé d'une part en demi-cercle, sur un diamètre de 4m,85 environ, et, de l'autre, en un segment de cercle, dont la flèche est de 1m,20 environ. La toge se mettait par-dessus la tunique; on la posait sur l'épaule gauche, un pan descendait droit par derrière, et du reste on s'enveloppait tout le corps de manière à laisser libre le bras droit. Elle tombait jusque sur les pieds, et il y avait sur l'estomac un grand jet que l'on appelait *sinus* (*V. ce mot*). La partie supérieure pouvait se ramener sur la tête, soit pour l'abriter, soit pour couvrir les oreilles et les fermer à tout bruit extérieur. La toge était aussi le costume des magistrats, quand elle était bordée d'une large bande de pourpre; on l'appelait alors *toge prétexte*; on faisait encore de la prétexte le costume des enfants jusqu'à l'âge de puberté. — Toge a la gabienne. *V.* Ceinture. C. D—y.

TOGGENBOURG. *V.* Tockembourg.

TOGGORT. *V.* Tuggurt.

TOGRUL-BEG (Abou-Taleb-Rokn-Eddyn-Mohammed), fondateur de la dynastie turque des Seldjoucides, petit-fils de Seldjouk, né en 993, m. en 1063, fut d'abord simple chef de tribu dans le N. du Khoraçan, relevant des Gaznévides. Il se révolta contre Mas'oud (*V. ce mot*), conquit une partie du Kharism et du Khoraçan, Hérat, Nichapour, où il prit le titre de sultan, et vainquit Mas'oud en personne près de Zendékan, 1038. Puis il renversa les derniers Bouides de la Perse, 1051, établit sa capitale à Ispahan, prit Bagdad en 1055, épousa Séida, fille du calife Kaïem, et fut le véritable maître de l'Empire affaibli des Abbassides. Son frère Ibrahim-Inal et son cousin Koutoulmich lui disputant le pouvoir, il les vainquit à Hamadan en 1058, prit et fit étrangler le premier, et chassa le second.

togrul II, 8e sultan seldjoucide. *V.* mas'oud (Gaïath-Eddyn).

togrul III, 14e et dernier sultan seldjoucide de la Perse, 1175-94, fils et successeur de Mélik-Arslan, subit le joug de l'atabek Pehlevan-Mohammed jusqu'en 1186, vainquit Kizil-Arslan, son fils, et soumit l'Irak-Adjémi. Plusieurs émirs se soulevèrent contre lui, et il périt de la main de Takach, l'un d'eux. Les Orientaux le mettent au rang de leurs plus grands poëtes.

TOHAN-HOA. *V.* Ké-Hoa.

TOIRAS (Jean du Caylar de Saint-Bonnet, maréchal de), né en 1585 à St-Jean-de-Gardonnenque dans les Cévennes, m. en 1636, dut à son habileté dans l'art de prendre des oiseaux la faveur de Louis XIII, qui le nomma lieutenant de sa vénerie et capitaine de sa volière. La passion de la guerre s'étant éveillée en lui, il se distingua aux siéges de St-Jean-d'Angély, de Montauban et de Montpellier, expulsa de l'île de Ré le duc de Soubise, 1627, s'y défendit avec succès contre le duc de Buckingham, soutint dans Casal, 1630, un siége glorieux contre les Autrichiens et les Espagnols commandés par Spinola, et fut alors élevé au maréchalat. Il fut ensuite envoyé avec Servien pour négocier le traité de Cherasco. La fierté de son caractère déplut à Richelieu, qui le priva de ses emplois : il prit du service en Savoie, et fut tué au combat de Fontanelle (Milanais). *V.* Baudier, *Histoire du maréchal de Toiras*, Paris, 1644, in-12. B.

TOISE, anc. mesure linéaire française, subdivisée en 6 pieds, et valant 1m,949.

TOISÉ (Edit du). *V.* Edit.

TOISON D'OR, toison du bélier sur lequel Phryxus et Hellé s'étaient enfuis. Elle était suspendue à un arbre de la Colchide, dans un bois consacré, et gardée par un dragon qui ne sommeillait jamais. Les Argonautes (*V. ce mot*) s'en emparèrent, grâce à Médée, qui endormit le dragon par ses enchantements. On a supposé que la Toison d'or de la Fable était le symbole des richesses de la Colchide, dont les habitants, plongeant des toisons de brebis dans les rivières, recueillaient des paillettes d'or roulées par les eaux. B.

toison d'or, ordre de chevalerie institué à Bruges, en 1429, par Philippe le Bon, duc de Bourgogne, en l'honneur de Marie de Crumbrugge, sa maîtresse, dont les cheveux roux avaient été l'objet de quelques railleries, et non pas, comme on l'a dit, à cause de son mariage avec Isabelle de Portugal, pour faire allusion à la fidélité et à la constance des Argonautes, ou parce qu'il aurait fait de grands gains sur les laines. Le nombre des chevaliers était primitivement de 24, en mémoire des 24 maîtresses que le duc avait eues, dit-on; en 1433, il fut porté à 30, et, en 1516, à 50. Les chevaliers avaient le droit d'assister à tous

les conseils du souverain, et d'y donner leur avis. A l'extinction de la maison de Bourgogne, la grande-maîtrise, que les ducs s'étaient réservée, passa à la maison d'Autriche; Charles Quint la transmit à son fils Philippe II. Quand la maison de Bourbon arriva au trône d'Espagne, elle continua de conférer l'ordre de la Toison d'or; mais les empereurs d'Allemagne se saisirent en même temps de cette prérogative. L'insigne est une toison d'or, suspendue à un collier d'or, ornementé de briquets en forme de B pour signifier Bourgogne, et de cailloux d'où jaillissent des étincelles. Habituellement, la décoration se porte suspendue à un ruban rouge. *V.* Reiffenberg, *Histoire de l'ordre de la Toison d'or*, Bruxelles, 1830, in-4°. B.

TOISON D'OR (Jean LEFEBVRE, dit). *V.* LEFEBVRE.

TOKAT, anc. *Berisa*, v. de la Turquie d'Asie, eyalet et à 90 kilom. N.-N.-O. de Sivas; environ 45,000 hab. (100,000 selon d'autres). Archevêché arménien. C'est l'une des villes les plus commerçantes de l'Asie-Mineure, et le rendez-vous de nombreuses caravanes. Fabrication d'objets en cuivre, maroquins, soieries et tapis dits de *Smyrne*.

TOKAY ou TOKAJ, brg de Hongrie (Zemplin), au confluent du Bodrog et de la Theiss, au pied de la montagne de son nom, à 37 kil. S. d'Ujhély; 4,000 hab. C'est sur les divers coteaux de l'Hégyallya, qui l'environnent, que l'on récolte les célèbres vins de liqueur de Tokay, les meilleurs de l'Europe; les premiers sont ceux de *Sainte-Thérèse* et de *Szarvoach*, et de *Mézes-Male*, à Tokay même. On a naturalisé le plant de Tokay dans le Dauphiné et en Provence.

TOKTAMOUICH, descendant de Gengis-Khan, excita la jalousie d'Ourouch, khan du Kaptchak, à la cour duquel il vivait, et qui voulut le poignarder; il prit la fuite, tenta de détrôner Katamouich en 1375, fut vaincu, se réfugia à Samarkand auprès de Tamerlan qui lui fournit des secours, remporta une victoire décisive à la Khalka en 1380, et soumit tout le Kaptchak; en 1382, il pénétra en Russie, brûla Moscou, Vladimir, Mojaïsk, et imposa un tribut au prince russe Dmitri III, 1385. Il attaqua ensuite les Perses, dévasta Tauris et l'Aderbaïdjan, osa provoquer Tamerlan lui-même, 1387, essuya une défaite sur les bords de l'Oural, 1390, fut chassé du Kaptchak, 1395, et, après de vains efforts pour y rentrer, fut tué en 1406, dans la Sibérie, où il s'était réfugié.

TOLAND (John), fameux incrédule anglais, né de parents catholiques près de Londonderry (Irlande), m. en 1722, abandonna sa religion pour se faire presbytérien, et, dès 1696, fit paraître *le Christianisme sans mystères*, ouvrage dont le scandale fut tel, qu'il dut fuir de Londres et de Dublin. Deux ans après, il donna une *Vie de Milton*, où l'authenticité du Nouveau-Testament était vivement attaquée. On a de lui encore : *Nazarenus, ou le Christianisme judaïque, païen et mahométan*, 1718; *Pantheisticon*, 1720; *Œuvres posthumes*, 1726, 2 vol. in-8°. Toland ne respecte pas plus les principes de la morale naturelle que les vérités révélées; il enseigne une sorte de *panthéisme*, et ce mot est de son invention.

TOLBIAC, *Tolbiacum*, auj. *Zulpich*, v. de Gaule (Germanie IIe). Victoire de Clovis sur les Alémans, 495, et de Thierri II sur Théodebert II, 612.

TOLÈDE, en espagnol *Toledo*, anc. *Toletum*, ville d'Espagne (Nouv.-Castille), capitale de la province de son nom, sur la rive g. du Tage, à 61 kil. S.-O. de Madrid; par 39° 52' 24" lat. N. et 6° 19' 30" long. O.; 17,680 hab. Archevêché, dont le titulaire est primat du royaume. Cette ville est auj. triste et dépeuplée; mais ses monuments rappellent toujours son ancienne splendeur. Les plus remarquables sont : la cathédrale, le palais de l'archevêque, l'hôtel-de-ville, et l'Alcazar, magnifique palais et forteresse, ruiné en partie dans les dernières guerres. Le clergé possédait à Tolède de grandes richesses; on y comptait 13 églises, 20 sanctuaires, 35 couvents, et de nombreux établissements de bienfaisance. Son Université a été supprimée en 1845. Un collége militaire y a été fondé en 1808, et, après diverses vicissitudes, rétabli en 1849. Fabr. d'armes blanches renommées, et de beaux ornements d'église. L'origine de Tolède est obscure; colonie romaine, elle fut, sous les Goths, la capitale de l'Espagne et le siége de 17 conciles. Toujours florissante sous les Maures, elle donna son nom, de 1031 à 1085, à un petit royaume indépendant. Conquise par Alphonse VI, roi de Castille et Léon, elle devint la capitale de la Castille, puis, jusqu'en 1560, de toute l'Espagne; elle eut alors 200,000 hab. Patrie de St Ildefonse, d'Aben-Esra, du jésuite Lacerda, de Louise Sigée, de Garcilaso de la Vega, etc.—La province ou intendance de Tolède, entre celles de Cuenca à l'E., de Ciudad-Réal au S. de Madrid au N., celles d'Avila et de Cacérès à l'O., a 323,755 hab. Sol montagneux au S., arrosé par le Tage, et assez fertile. Elève de bétail, d'abeilles, et de vers à soie; superf., 14,467 kil. carrés.

TOLÈDE (Pedro ou Pierre de), général espagnol, né en 1484 à Alba-de-Tormès (Castille), m. en 1553, fut page de Ferdinand le Catholique, servit avec distinction en Navarre contre Jean d'Albret en 1512, fut nommé par Charles-Quint, 1532, vice-roi de Naples, chassa de ce pays les Juifs, y établit l'Inquisition en 1547, dut la supprimer après une insurrection, et mourut en 1553.

TOLÈDE (Pedro de), connétable de Castille, de la même famille que le précédent, se signala contre les Turcs à la tête des galères napolitaines, fit une descente heureuse en Morée, 1595, devint le confident de Philippe III, et fut envoyé comme ambassadeur en France, 1608, dans le but de détacher Henri IV de l'alliance des Provinces-Unies.

TOLÈDE (François de), de la maison d'Orepeza, fut vice-roi du Pérou de 1566 à 1581, et s'enrichit par mille violences. Rappelé par Philippe III, dépouillé de sa fortune mal acquise, jeté en prison, il y mourut de chagrin.

TOLÈDE (Alvarez de). *V.* ALBE (le duc d').

TOLÈDE (J.-B.), architecte du XVIe siècle, fut architecte du roi d'Espagne Philippe II, et bâtit l'Escurial.

TOLENTINO, v. du royaume d'Italie, près du Chienti, dans la province et à 19 kil. S.-O. de Macerata; 10,896 hab. Jadis évêché, uni à celui de Macerata en 1586. Tanneries; fabr. de faïence. Bonaparte et Pie VI y signèrent, le 19 février 1797, un traité par lequel le pape abandonnait ses prétentions sur le Comtat-Venaissin, reconnaissait la république Cisalpine, et lui abandonnait la Romagne et les territoires de Bologne et de Ferrare. Murat y perdit, le 3 mai 1815, une bataille contre les Autrichiens.

TOLET (François), savant jésuite, né à Cordoue en 1532, dans une humble condition, m. à Rome en 1596, était professeur de philosophie à 15 ans. Prédicateur des papes Pie V, Grégoire XIII, Sixte V et Urbain VII, théologien ordinaire de Grégoire XIV, d'Innocent IX et de Clément VIII, il accompagna le cardinal Commendon dans sa légation d'Allemagne, s'y montra habile négociateur, et reçut le cardinalat en 1593. Il contribua, 2 ans après, malgré les intrigues de l'Espagne, à faire lever l'excommunication qui avait été lancée sur Henri IV. On a de lui : *Commentarii et annotationes in Lucam*, Rome, 1600, in-fol.; *Summa conscientiæ*, 1618, ouvrage traduit en français sous le titre d'*Instruction des prêtres*, et dont Bossuet recommandait la lecture. B.

TOLETUM, v. d'Hispanie (Tarraconaise), chez les Carpétans; auj. *Tolède*.

TOLFA (LA), brg des États de l'Église, à 16 kil. E. de Civita-Vecchia; 2,300 hab. Exploit. d'alun.

TOLLIUYS, vge du royaume de Hollande (Gueldre), sur le Rhin, un peu au-dessus du fort de Schenk. C'est là que Louis XIV effectua, en 1672, le passage du Rhin célébré par Boileau.

TOLIMA, montagne de la Nouvelle-Grenade, dans la chaîne des Andes, à 150 kil. O. de Bogota; 5,584 mèt. de hauteur.

TOLISTOBOIENS, *Tolistoboii*, peuple gaulois de la Galatie, au S.-O.; capitale, *Amorium*. Auj. *Sevrihissar*.

TOLLENON, *Tolleno*, machine de siége des anc. Romains, pour escalader les murailles d'une ville ennemie. Elle se composait d'une longue poutre horizontale fixée d'une manière mobile au sommet d'un mât, et se manœuvrant à bascule. On plantait le mât très-près de la muraille assiégée, on attachait à l'une des extrémités de la poutre un grand coffre ou une corbeille où se plaçaient 3 ou 4 soldats; puis, à l'aide de cordages et de moufles, on abaissait jusqu'à terre l'extrémité opposée; le coffre était ainsi élevé jusqu'à la hauteur de la muraille, sur laquelle les soldats s'élançaient aussitôt. C. D—Y.

TOLLIUS (Jacques), savant philologue, né vers 1630 à Utrecht, m. en 1696, fut successivement médecin, secrétaire du grand-pensionnaire Heinsius, qui le renvoya pour avoir abusé de sa confiance, recteur du gymnase de Gouda, professeur d'humanités à Duisbourg, 1679, puis, en 1687, inspecteur de mines en Allemagne et en Italie au nom de l'électeur de Brandebourg, qu'il força également à le remercier de ses services, enfin maître d'école en Hollande, où il mourut dans la misère. Il gâta les connaissances réelles qu'il avait en médecine, en chimie et en minéralogie, par son goût extravagant pour l'alchimie. On a de lui : *Epistolæ itinerariæ*, in-4°, Amsterdam, 1700 ou 1714; de bonnes éditions de *Longin*, Utrecht, 1694, in-4°; d'*Ausone*, Amsterdam, 1669 ou 1671, in-4°, faisant partie des *Variorum*; et des traductions latines de divers ouvrages.

— Il eut deux frères, *Corneille*, né vers 1620 à Utrecht, professeur d'éloquence et de langue grecque à Harderwyk, qui a donné des éditions de *Paléphate*, Amsterdam, 1649, in-12, et de *Cinnamus*, ibid., 1652, in-4°; — et *Alexandre*, m. à Harderwyk en 1675, où il était professeur, et à qui l'on doit une édition d'*Appien* (*Variorum*, avec trad. latine), ibid., 1670, 2 vol. in-8°. C. N.

TOLLIUS (Hermann), philologue, né en 1742 à Bréda, m. en 1822, professa, depuis 1767, l'histoire, l'éloquence et le grec à l'Académie d'Harderwyk, fut précepteur des enfants du stathouder Guillaume V en 1784, puis occupa tour à tour les chaires de statistique et de diplomatie, 1809, de grec, et de latin, à l'Académie de Leyde. On lui doit une édition, avec notes, du *Lexicon homericum* d'Apollonius, Leyde, 1788, in-8°, et des *Mémoires sur la République des Provinces-Unies*, en sa langue maternelle, Leyde, 1814-16, 3 vol. in-8°. C. N.

TOLLY (BARCLAY DE). *V.* BARCLAY.

TOLNA, *Altinum*, brg de Hongrie, dans le comitat de son nom, à 11 kil. N.-N.-E. de Szexard, près de la rive dr. du Danube; 1,800 habitants. — Le comitat de Tolna (cercle en deçà du Danube), entre ceux de Stuhlweissenburg et de Veszprim au N., de Schumeg au N.-O. et à l'O., de Baranya au S., et de Pesth à l'E., a 3,625 kil. carr., 65 kil. sur 45, et 215,881 hab. Ch.-l., *Szexard*. Le Danube le limite à l'E. Sol très-fertile en blé, vins, tabac, etc. Élève de bétail.

TOLOMETA, anc. *Ptolémaïs*, v. de la régence de Tripoli, dans le Barcah, à 110 kil. N.-E. de Benghazy, avec un port et une petite rade. Ruines grecques et romaines (temples, tombeaux, etc.).

TOLOSA, v. de la Gaule (Narbonnaise 1re), capitale des Tolosates; auj. *Toulouse*.

TOLOSA, *Iturissa*, v. d'Espagne, prov. de Guipuzcoa, au confluent de l'Oria et de l'Arajez, à 20 kil. S. de St-Sébastien; 8,200 hab. C'était l'une des villes vascongades privilégiées, et l'un des siéges des assemblées générales du Guipuzcoa. Fabr. d'armes blanches, fer battu, faïton.

TOLOSA (NAVAS-DE-). *V.* NAVAS-DE-TOLOSA.

TOLOSATES, peuple de la Gaule (Narbonnaise 1re, au S.-O.), le plus riche et le plus puissant des Volces Tectosages; capit., *Tolosa* (Toulouse).

TOLOUR (Ile). *V.* KERCOLAN.

TOLSTOI (Pierre, comte de), diplomate russe, né vers le milieu du XVIIe siècle, d'une anc. famille allemande, m. en 1728, jouit d'un grand crédit auprès de Pierre le Grand. Envoyé à Constantinople en 1702, il assura la paix entre la Turquie et la Russie. Dans une nouvelle ambassade, 1710, il fut enfermé au château des Sept-Tours, pour s'être plaint trop vivement de l'asile accordé par la Porte à Charles XII. Relâché en 1716, il accompagna, en 1718, le tzar dans son voyage de Hollande, puis en France, fut envoyé de Paris à l'empereur Charles VI pour lui reprocher d'une manière menaçante d'avoir accueilli Alexis, fils de Pierre, et alla chercher ce jeune prince à Naples, d'où il le ramena prisonnier en Russie. Il eut encore une mission à Berlin en 1719, et suivit Pierre le Grand dans la campagne contre la Perse en 1722. Il conserva sa puissance à la cour de Catherine Ire; mais, sous Pierre II, fils d'Alexis, il fut dépouillé de ses biens, et enfermé dans le couvent de Soloretskoï, où il mourut. B.

TOLU, ville et port de la Nouvelle-Grenade, sur la baie de Marosquillo, formée par la mer des Antilles, dans la province et à 120 kil. S. de Carthagène. Aux environs, on recueille le *baume de Tolu*.

TOLTEQUES. *V.* au *Supplément*.

TOLUCA, v. du Mexique, ch.-l. de dép. et de division milit., à 50 kil. S.-O. de Mexico. *V.* TOLUCA, au *Supplém.*

TOLVONDI, v. de l'Hindoustan anglais (Pendjab), sur la Beyah, par 31° 15′ lat. N., et 72° 40′ long. E. Patrie de Nanek.

TOM, riv. de la Russie d'Asie (Sibérie), coule au N.-O., et passe à Tomks, à 40 kil. N.-O. de laquelle il se jette dans l'Obi; cours de 500 kil.

TOMADJANIAN (le P. Élie), Mékhitariste de Venise, né à Constantinople en 1779, m. en 1848, connaissait à fond les langues grecque, latine et italienne, et fut un des plus habiles et des plus infatigables traducteurs arméniens. Parmi ses traductions, on distingue : l'*Iliade*, Venise, 1843, 2 vol. in-16, et l'*Odyssée*, 1847, 2 vol. in-16, en vers rimés; la *Christiade* de Vida, 1832, 1 vol. in-16; les *Tragédies d'Euripide*; les *Vies des hommes illustres* de Plutarque, 1833-34, 6 vol. in-16; l'*Histoire naturelle* et la *Politique* d'Aristote; plusieurs *Homélies* de St Jean Chrysostôme; les *Discours choisis* de St Grégoire de Nazianze; 60 *Discours* de St Léon le Grand. C—A.

TOMAN, monnaie de compte en Perse, vaut environ 46 à 50 fr.

TOMASZOW, v. de la Russie d'Europe (Pologne), sur la Pilica, à 16 kil. S.-O. de Rawa; 8,000 hab. Fabr. de draps.—Fondée en 1822 par le comte Ant. Ostrowski.

TOMBECKBEE, riv. des Etats-Unis, naît dans le N.-E. de l'Etat de Mississipi, coule au S.-E., puis au S., arrose l'Etat d'Alabama, reçoit le Blackwarrior, et se jette dans l'Alabama; cours de 700 kil.

TOMBORO, volcan de l'île Sumbava; 2,239 mèt. de hauteur. En 1816, dans une grande éruption qui ne dura que deux jours, du 5 au 7 avril, ses cendres furent lancées dans un rayon de plus de 1,200 kil., et la ville de Tomboro, située à sa base, et qui comptait 12,000 hab., fut détruite.

TOMBOUCTOU, TIMBOUCTOU ou TEMBOCTOU, v. de l'Afrique centrale, capitale d'un des royaumes de la Nigritie, dans une vaste plaine de sable, à 23 kil. S.-E. de Cabra, son port sur le Niger, par 17° 52′ lat. N. et 6° 2′ long. E.; 20,000 hab. Bâtie en forme de triangle dans une enceinte de 4 kil. de tour, Tombouctou n'a que des maisons basses bâties en briques, des cases en paille, et 7 mosquées; elle n'a pas l'importance que lui donnaient les relations des voyageurs anciens, qui lui accordaient 80,000 et même 200,000 hab. Néanmoins le commerce y est important; c'est l'entrepôt des salines de Toudeyni, et les Maures, qui en sont les plus riches négociants, y vendent les marchandises d'Europe et des autres contrées de l'Afrique. De nombreuses caravanes de Tripoli et de Maroc s'y donnent rendez-vous. Le voisinage des Touaricks, qui font quelquefois des invasions sur le territoire, ou mettent à forte contribution les navires flottant sur le Niger, nuit cependant à sa prospérité. Tombouctou, qui serait, suivant W. Leake, la *Thamondocana* de Ptolémée, fut mentionnée pour la première fois par Ibn-Batouta, qui y était arrivé en 1353. Plus tard, Léon l'Africain la visita deux fois. Elle ne fut bien connue en Europe qu'après le voyage de Caillié (1828) et de Barth (1853). — Le royaume de Tombouctou, situé sur les bords du Niger, est peu connu quant à ses limites et même aux diverses parties de son territoire; on sait seulement qu'après avoir été florissant, il devint tributaire du Maroc, 1672-1795, et que, redevenu indépendant, il est gouverné par un roi absolu, de mœurs simples, négociant comme ses sujets, aimé et respecté par eux, et n'en exigeant aucun impôt. Les habitants, de race nègre, sont assez bien faits, et professent l'islamisme; en cas de guerre, ils sont tous soldats. Les femmes, plus libres qu'en d'autres pays musulmans, sortent à leur volonté, et même sans voile. Climat très-chaud; sol stérile.

TOMELLOSO, v. d'Espagne (Nouvelle-Castille), dans la province de Ciudad-Réal, à 62 kil. N. de Villanueva-de-los-Infantes; 7,500 hab. Près de là, la Guadiana disparaît sous la terre, l'espace de 30 kil.

TOMES, *Tomi*, v. de la Mésie-Inférieure, et plus tard ch.-l. de la Petite-Scythie; lieu d'exil d'Ovide. Ce n'est pas la ville actuelle d'*Ovidiopol*, comme l'ont cru les Russes; Tomi était au S. du Danube, non loin de Varna et de Mesembria, sur l'extrême frontière de l'Empire romain au N., près du Pont-Euxin; c'est peut-être *Tomisvar*.

TOMISVAR, en turc *Eski-Pargana*, v. de la Turquie d'Europe, port peu important sur la mer Noire, dans l'eyalet et à 125 kil. S.-E. de Silistrie. On croit que c'est l'ancienne *Tomes*.

TOMMASI (Jean de), dernier grand maître titulaire de l'ordre de St-Jean-de-Jérusalem, né à Crotone en 1731, m. en 1805, reçut son titre en 1803, quand le tzar Paul Ier, le roi de Naples et le pape, voulurent rétablir l'ordre de Malte, dans la marine duquel il avait autrefois servi. Il réunit ses chevaliers à Messine, prit pour résidence un couvent d'Augustins à Catane, mais ne put obtenir des Anglais la restitution de Malte.

TOMRUT. *V.* TOUMROUT.

TOMSK, v. de la Russie d'Asie, ch.-l. du gvt de son nom, sur le Tom, à 5,400 kil. E.-S.-E. de St-Pétersbourg, par 56° 29′ 39″ lat. N., et 82° 49′ 36″ long. E.; 13,319 hab. Evêché, tribunal d'appel, gymnase, école militaire. Grand commerce de cuirs et de pelleteries, activé par sa position sur la grande route qui mène à la frontière de Chine. Fondée en 1604. — Le gouvernement de Tomsk, dans la Sibérie occidentale, entre ceux de Tobolsk à l'O., d'Iénisséisk à l'E. et au N., le district de Semipalatinsk et l'empire chinois au S., a 862,698 kil. carrés et 701,000 hab. Beau climat, sol fertile. Immenses forêts au centre. Riches mines d'argent aurifère, de plomb argentifère, de cuivre, zinc, sel, etc.; pierres précieuses.

TOMYRIS, reines des Scythes. *V.* THOMYRIS.

TOMBRIDGE, brg et paroisse d'Angleterre (Kent), sur

la Medway, à 22 kil. S.-O. de Maidstone, 43 S.-E. de Londres; 10,400 hab. Fabr. de tournerie et de poudre à tirer. Comm. de bestiaux et de bois de construction. Aux environs, eaux minérales ferrugineuses.

TONDA, vge de l'Hindoustan anglais (Calcutta), dans l'anc. Bengale, à 70 kil. N. de Mourchidabad. C'était jadis une grande ville, capitale du Bengale et du Béhar de 1564 à 1592.

TONDERN, v. du duché de Slesvig, ch.-l. d'un district nobiliaire, à 45 kil. S. de Ribe, 132 N.-O. de Slesvig; 3,000 hab. Maison de détention. Fabr. déchue de dentelles.

TONDERN, nom allemand de TONGRES.

TONDJA. *V.* TUNJA.

TONDU (Pierre-Henri-Marie), dit *Lebrun-Tondu*, né à Noyon en 1754, m. en 1793, renonça aux ordres sacrés pour entrer dans un régiment d'infanterie, déserta au bout de deux ans, se fit ouvrier imprimeur, puis journaliste, dans le pays de Liége, rédigea à Herve le *Journal général de l'Europe*, se rendit à Paris en 1790, entra, par la protection de Dumouriez, dans les bureaux du ministère des affaires étrangères, et devint lui-même ministre des relations extérieures après la journée du 10 août 1792; l'année suivante, sa modération le fit envelopper dans la proscription du parti des Girondins, et il périt avec eux. B.

TONE (Théobald-Wolf), né à Dublin en 1763, m. en 1798, embrassa la cause des catholiques d'Irlande, bien que né dans l'anglicanisme, fut porté par les whigs au parlement, fonda l'association des *Irlandais-unis*, et, pour éviter les poursuites du gouvernement anglais, dut se réfugier en France. Il se concerta avec le général Hoche sur les expéditions de la baie de Bantry et du Texel, servit comme adjudant-général dans l'expédition du général Hardy, fut pris par les Anglais, condamné à la potence, et se tua dans sa prison. B.

TONG, c.-à-d. *est, oriental*, en chinois : TONG-*kong*, palais oriental.

TONGA (Archipel de) ou ILES DES AMIS, groupe d'îles de l'Océanie (Polynésie), par 17°-22° lat. S., et 176°-178° long. O., au S.-O. des îles Fidji; 2,500 kil. carr. environ; 50,000 hab. Il se compose d'une centaine d'îles ou îlots, répartis en *groupe de Tonga* au S. (Tonga-Tabou, Eoua, etc.), *groupe de Hapaï* au centre (Lefouga, Namouka, etc.), et *groupe de Hafoulou-Hou* au N. (Vavaou, etc.). La végétation y est très-riche : le cocotier, le bananier, l'arbre à pain, le bois de sandal, toutes les productions des régions équatoriales, s'y mêlent avec les végétaux d'Europe, apportés par les missionnaires. Beaucoup de perroquets et de pigeons. Poisson en abondance. Les habitants, de race malaise, sont grands, robustes, doux et industrieux; les missionnaires wesleyens les ont convertis au christianisme. Chaque île est gouvernée par un chef indépendant. — L'archipel de Tonga, découvert par Tasman en 1643, fut revu en 1773 par Cook, qui l'appela *Archipel des Amis*, à cause de l'accueil que lui firent les habitants. B.

TONGA, vge de Nubie. *V.* DONGOLAH (VIEUX-).

TONGA-TABOU, île principale du groupe de Tonga, la plus grande et la plus peuplée; 100 kil. de tour; 18,000 hab. Sol très-fertile. Beaucoup de reptiles. Elle est partagée entre trois chefs. — Tasman la nomma *Amsterdam*.

TONGOUSES. *V.* TOUNGOUSES.

TONGRES, *Tungri*, peuple de la Gaule belgique (Germanie IIe), entre les Atuatiques au S.-O. et les Ubiens au N.-E. Ils étaient venus de la Germanie, pour occuper le territoire des Eburons exterminés par César, et s'étaient ensuite étendus dans la forêt des Ardennes, entre le Rhin et l'Escaut; capitale, *Aduatuca* ou *Tungri* (auj. Tongres).

TONGRES, en allemand *Tondern*, en flamand *Tongeren*, anc. *Aduatuca*, v. de Belgique (Limbourg), sur le Geer, à 18 kil. N.-O. de Liége; 6,500 hab. Blanchisseries de toiles et de cotons, tanneries. Eaux minérales ferrugineuses. Ville importante sous les Romains, siége d'évêché dès le IVe siècle, elle fut pillée par Attila en 450, détruite de nouveau par les Normands en 881, et par Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, en 1468. Prise en 1672 par les Français, qui la démantelèrent en 1673, la reprirent en 1677, et la saccagèrent.

TONKAT, v. du Turkestan indépendant (khanat de Khokand), sur le Sir-Daria, à 100 kil. S. de Turkestan ou Hazret. Gengis-Khan y tint, en 1221, une assemblée où vinrent les députés de tous les pays qui étaient ses tributaires; elle est auj. presque ruinée.

TONKIN ou ANNAM SEPTENTRIONAL, en chinois *Tong-king*, dit aussi *Drang-ngaï*, c.-à-d. royaume du dehors (par opposition à la Cochinchine ou *Drang-trong*, royaume du dedans), l'une des trois grandes divisions du royaume de Cochinchine ou d'Annam, et autrefois royaume indépendant, entre la Chine au N., le golfe de Tonkin à l'E., la Cochinchine au S., et le Laos à l'O.; par 18°-24° lat. N., et 101°-106° long. E.; 700 kil. sur 700; 8,000,000 hab. Capit., *Kécho*. Sol montagneux au N. et à l'O., arrosé par le Sangkoï, dont les inondations le fertilisent. Dans l'intérieur, il y a de grandes pluies depuis mai jusqu'en août; le littoral est souvent ravagé par des ouragans et des typhons. L'hiver est froid et brumeux, l'été très-chaud. Mines d'or, d'argent (6,000 kilog. par an), de fer, d'étain. Récolte de riz, maïs, patates; il y a beaucoup de cocotiers, d'aréquiers, de cannes à sucre, et un peu de thé. Dans les forêts, on trouve le tek, l'ébénier, le bois de rose, le bois d'aigle, le guttier-gommier : elles sont habitées par l'éléphant, le tigre, le léopard, l'ours et le rhinocéros. Fabr. de soieries, toiles de coton, ouvrages en laque. Comm. actif avec la Chine et la Cochinchine; les ports sont fermés aux Européens. La langue des habitants est dérivée du chinois; en religion, ils sont bouddhistes; on compte environ 130,000 chrétiens. — Le Tonkin fut d'abord une dépendance de l'empire chinois : libre de 968 à 1414, il obéit successivement à 4 dynasties, retomba sous le joug des Chinois de 1414 à 1428, fut ensuite gouverné par la dynastie indigène des *Lé* jusqu'en 1788, et fait partie de la Cochinchine depuis 1802. B.

TONKIN (Golfe du), golfe formé par la mer de Chine, entre l'Annam à l'O., la Chine au N., et l'île d'Haï-nan à l'E.

TONLIEU, droit seigneurial qui se payait pour les places où l'on étalait dans un marché.

TONNAGE et PONDAGE, droits perçus en Angleterre, le 1er sur les vins importés, le 2e (12 deniers par livre) sur toute marchandise importée ou exportée. Ces impôts furent un des motifs de querelle entre Charles Ier et le Parlement.

TONNAY-BOUTONNE, ch.-l. de canton (Charente-Inférieure), sur la Boutonne, arr. et à 18 kil. N.-O. de St-Jean-d'Angély; 678 hab.

TONNAY-CHARENTE, ch.-l. de canton (Charente-Inférieure), port sur la rive dr. de la Charente, arr. et à 8 kil. E. de Rochefort, et à 20 kil. de la mer; 2,164 habitants. Bourse de commerce. Commerce de vins, eaux-de-vie, esprits, grains, fromages façon de Hollande, etc. Magnifique pont suspendu. Ancienne seigneurie, puis principauté, il appartint aux ducs de Mortemart.

TONNEINS, *Tonnesium*, ch.-l. de canton (Lot-et-Garonne), arr. et à 18 kil. E.-S.-E. de Marmande, sur la rive dr. de la Garonne; 4,952 hab. Manufacture impériale de tabacs. Commerce de cordages, chanvre, vins, eaux-de-vie, prunes sèches. Beau pont suspendu. Autrefois divisé en deux villes et seigneuries, dites, d'après leur position, *Tonneins-Dessus* et *Tonneins-Dessous*; toutes deux embrassèrent la Réformation; un synode national protestant s'y tint en 1614. Louis XIII les prit en 1622, et les détruisit; elles se relevèrent pour ne plus former qu'une seule ville, qui fut érigée en duché-pairie, en 1758, en faveur d'Ant.-Paul-Jacques de Quélen, comte de La Vauguyon. Patrie de Mme Cottin.

TONNERRE, *Tornodurum*, s.-préf. (Yonne), à 28 kil. N.-E. d'Auxerre, sur la rive g. de l'Armançon et près du canal de Bourgogne; 3,941 hab. Tribunal de 1re instance, collége. On remarque l'église St-Pierre, bâtie sur un rocher élevé, celle Notre-Dame, la fontaine dite *Fosse-Dionne*, et l'hôpital, dont l'église renferme le mausolée de Marguerite de Bourgogne. Récolte de vins rouges et de vins blancs estimés. Comm. de bois, grains, pierres de taille, andouillettes, escargots. — Ville très-ancienne, Tonnerre eut, au moyen âge, le titre de comté; elle appartint aux comtes de Nevers, de Châlons, de Clermont-Tonnerre, et dépendit du duché de Bourgogne; elle reçut une charte d'affranchissement en 1174. Louvois acheta le comté de Tonnerre en 1684. La ville fut prise par les Anglais en 1359, par Jean-sans-Peur en 1414, et incendiée en 1556. Patrie du chevalier d'Eon.

TONNERRE (Mont), anc. *Mons Jovis*, en allemand *Donnersberg*, montagne de la Bavière rhénane, donna son nom, sous le 1er Empire français, à un département, dont le ch.-l. était *Mayence*.

TONNESIUM, nom latin de TONNEINS.

TONNINGEN, ville d'Allemagne, dans le duché et à 50 kil. O.-S.-O. de Slesvig, petit port à l'embouchure de l'Eider; 3,069 hab. Elle communique par un canal avec Rendsbourg. Ecole de navigation. Distilleries, corderies, teintureries, briqueteries, blanchisseries de cire : chantiers de construction.

TONQUÉDEC, vge (Côtes-du-Nord), arr. et à 13 kil. S.-E. de Lannion; 256 hab. Restes d'un remarquable château, démantelé sous Louis XIII.

TONQUIN. *V.* TONKIN.

TONSBERG, v. de Norvége (Jarlsberg-et-Laurvig), petit port de commerce sur le Tonsberg-fjord, à 21 kil. N.-N.-E. de Laurvig; 2,000 hab.

TONSTRINE, *Tonstrina*, boutique de barbier ou tondeur dans l'anc. Rome. C'était le rendez-vous des oisifs et des nouvellistes. On venait s'y faire raser, épiler, couper les cheveux; il y en avait pour la plèbe, il y en avait aussi pour les citoyens d'une condition plus relevée. C. D—Y.

TONTI (Lorenzo), banquier italien, vint se fixer en France vers 1650, et imagina les emprunts en rentes viagères, qui furent appelés de son nom *tontines*, et dont les extinctions profitent aux survivants, jusqu'au dernier. La 1re tontine fut établie par Mazarin en 1653.

TOOKE (William), littérateur, né en 1744 à Islington, m. en 1820, fut ministre de l'Église anglicane à Kronstadt en Russie, et, de 1774 à 1792, chapelain de la factorerie anglaise de St-Pétersbourg. De retour à Londres en 1792, il publia : *la Russie, ou Tableau historique de toutes les nations qui composent cet Empire*, 1780, 4 vol. in-8°; *Variétés littéraires*, 1795, 2 vol. in-8°; *Vie de Catherine II*, 1797, 3 vol. in-8°; *Tableau de l'Empire russe sous le règne de Catherine II*, 1799, 3 vol. in-8°; *Histoire de la Russie jusqu'à l'avénement de Catherine II*, 1800, 2 vol. in-8°.

TOOKE (HORNE-). *V.* HORNE-TOOKE.

TOOLEN ou THOLEN, v. forte du royaume de Hollande (Brabant septentrional), dans une île de même nom formée par la Meuse à son embouchure, à 10 kil. N.-O. de Berg-op-Zoom; 2,000 hab.

TOPAL-OSMAN, c.-à-d. *Osman le Boiteux*, grand-vizir de l'empire ottoman, fut pris dans sa jeunesse par un corsaire, conduit à Malte, et acheté par un Marseillais, qui lui rendit la liberté et le reconduisit au Caire. Il se distingua dans la guerre de Morée en 1715, parvint de grade en grade jusqu'au vizirat en 1731, battit Nadir à Koridjan, reprit Hamadan et Tauris, et, par la paix de Kazbin, obtint pour la Turquie la Géorgie persane. Disgracié par les intrigues de la sultane Validé, il reçut néanmoins le commandement des frontières turques du côté de la Perse, 1733, obtint d'abord des succès contre Thahmas-Kouli-Khan, puis, l'ayant attaqué avec des forces inférieures, fut battu à Adkerbend, où il périt. Dans son administration intérieure, il avait fait refleurir le commerce, et tenté, avec l'aide du français Bonneval, d'introduire parmi les troupes ottomanes la discipline et les manœuvres des armées européennes. C'était un homme du plus noble caractère, et doué de talents supérieurs.

TOPAYOS, riv. du Brésil, se forme par la réunion de l'Arinos et du Juruena, coule au N., à travers les prov. de Matto-Grosso et de Para, arrose Pinhel et Aveiro, reçoit l'Azevedo, le Barras, le Chacuruina, le Camarare, et se jette dans l'Amazone à Alter-do-Chao; cours de 1,000 kil. environ.

TOPES, du sanscrit *stûpa*, monceau. Ce mot, populaire dans le Pendjab et l'Afghanistan, désigne les mausolées bouddhiques en forme de coupole, élevés primitivement sur le modèle des huit édifices consacrés bâtis dans l'Inde sur les reliques de Çâkya. Le général Ventura a, le premier de nos jours, ouvert un de ces topes. Masson les a très-bien décrits dans l'*Ariana antiqua*. MM. Prinsep, Lassen, Raoul-Rochette, Wilson, etc., ont exactement expliqué les médailles trouvées dans ces monuments. Les Topes de l'Inde centrale et les Dagobs de Ceylan, du Pégu et d'Ava, sont évidemment de même nature. Ces temples indiens, dont parle déjà Clément d'Alexandrie, sont en pierres de taille : dans le ciment qui les relie, entrent du lait, de l'huile, du vermillon, des gommes et des essences précieuses.

TÖPFFER (Rodolphe), né à Genève en 1799, m. en 1846, fils d'un peintre, se livra à la peinture et aux lettres, devint instituteur, chef d'un pensionnat, et remplit, depuis 1832, la chaire de belles-lettres de l'Académie de sa ville natale. Il est des plus goûtés parmi le petit nombre d'étrangers qui ont écrit en français. Romancier moraliste, plein de naturel dans ses bons accès d'*humour*, trouvant l'originalité dans la liberté qu'il a prise de se faire une langue à son gré et que M. Sainte-Beuve appelle *composite*, Töpffer eut l'ambition, comme on l'a dit, de servir le sentiment et la moralité populaire dans ce cadre parlant de la littérature en estampes. Pendant des années, il guida ses élèves à travers les divers cantons de la Suisse, au temps des vacances, et, l'hiver, il écrivit et *illustra* les récits de ces excursions, recueillis sous le titre de *Voyages en zigzag*, Paris, 1844, gr. in-8°. Il crayonna une foule d'albums : *M. Vieux-Bois, M. Jabot, le Docteur Festus, M. Cryptogame, M. Crépin*, etc. Les ouvrages qui lui ont valu sa réputation, et qui sont les plus connus en France par des éditions faites à Paris même, sont : *Nouvelles genevoises*, in-12; *le Presbytère*, in-12; *Réflexions et menus propos d'un peintre genevois*, 1847, 2 vol. in-12; *Rosa et Gertrude*, in-12. J. T.

TOPHAIL. *V.* THOPHAÏL.

TOPHET, lieu de Palestine, dans la vallée d'Hennon. Les Israélites y élevèrent un autel à Moloch, et, à l'exemple des Phéniciens, firent passer leurs enfants par le feu, avant de les offrir au dieu.

TOPINAMBARAS, riv. du Brésil (Para), se détache de la Madeira, et, après un cours de 200 kil., rejoint le Mauhe (bras de l'Amazone). Il forme ainsi comme une grande île de 190 kil. sur 40.

TOPINAMBOUS ou TUPINAMBAS, peuple indigène du Brésil, originaire de la province de Pernambouc, habite auj. dans une île de l'Amazone (*V. l'art. précédent*), et est réduit à un petit nombre d'individus. En 1550, on vit des Topinambous exécuter des danses à Rouen, lors de l'entrée de Henri II et de Catherine de Médicis. *V.* Ferd. Denis, *une Fête brésilienne célébrée à Rouen en* 1550, Paris, 1850, in-8°.

TOPINO-LEBRUN (François-Jean-Baptiste), peintre d'histoire, né à Marseille en 1769, m. en 1802, se lia avec le peintre David, qui l'admit au nombre de ses élèves à Paris, et dont il partagea l'exaltation républicaine. Juré au tribunal révolutionnaire en 1793, il vota, malgré la douceur naturelle de son caractère, un grand nombre de condamnations, entre autres celles des Girondins, de Danton, de Desmoulins. Cependant, comme il fit absoudre quelques accusés, il parut trop modéré à Robespierre, fut incarcéré, pour être traduit lui-même devant l'affreux tribunal, et ne dut la vie qu'à l'événement du 9 thermidor. Il se déclara au 13 vendémiaire pour la Convention, et, l'année suivante, 1796, fut impliqué dans la conspiration de Babeuf. Ennemi du gouvernement consulaire, il se trouva compromis dans le complot d'Aréna contre le 1er consul Bonaparte, fut condamné à mort, et exécuté. On ne cite qu'un tableau important de Topino-Lebrun, *la Mort de Caïus Gracchus*. B.

TOPOLIAS ou TOPOGLIA (Lac). *V.* COPAÏS.

TOPSHAM, brg d'Angleterre (Devon), sur l'estuaire de l'Exe, à 6 kil. S.-E. d'Exeter, dont il est considéré comme le port; 3,800 hab. Chantiers de construction, corderies; fabr. de toile à voiles, ancres, chaînes-câbles.

TOR (EL-), v. d'Arabie (Hedjaz), sur le golfe de Suez, à peu de distance du Djebel-Tor ou Sinaï. La plupart de ses habitants chrétiens l'ont abandonnée, pour se soustraire aux vexations des Arabes.

TORBAY, baie et port d'Angleterre, dans la Manche, sur la côte du Devonshire. Lieu de réunion des forces maritimes anglaises. Guillaume III y débarqua en 1688.

TORCELLO, v. des Etats autrichiens (Vénétie), dans un îlot et à 11 kil. N.-N.-E. de Venise. Autrefois plus importante. On y remarque la belle église de Ste-Marie, dite *le Dôme* (du XIe siècle), le baptistère et la jolie chapelle de Santa-Fosca, du même temps. Climat malsain.

TORCY (Jean-Baptiste COLBERT, marquis de), neveu de l'illustre Colbert, fils de Colbert de Croissy, et gendre d'Arnauld de Pomponne, né en 1665, m. en 1746. Préparé à la science de la diplomatie par de nombreux voyages dans les pays et les cours de l'Europe, il remplaça son père, comme secrétaire d'Etat des affaires étrangères, à l'âge de 31 ans, occupa avec distinction cette charge jusqu'à la mort de Louis XIV, et contribua par son habileté à l'heureuse conclusion du traité d'Utrecht, 1713. Il joignit, dit Voltaire, la dextérité à la probité, ne donna jamais de promesse qu'il ne tint, fut aimé et respecté des étrangers. Il a laissé des *Mémoires*, 1756, très-précieux pour l'histoire depuis le traité de Ryswick jusqu'à celui d'Utrecht, 2 vol. in-8°, collection Petitot. G.

TORDENSKIOLD (Jean WESSEL, dit), c.-à-d. la *Foudre-Bouclier*, illustre marin danois, né en 1691 à Drontheim (Norvége), m. en 1720, fut d'abord apprenti barbier, entra, en 1704, à l'école de navigation de Copenhague, obtint successivement un bâtiment corsaire et une frégate avec le titre de lieutenant, fut nommé capitaine, en 1714, pour sa bravoure dans la guerre contre les Suédois, puis, en 1715, adjudant-général et inspecteur des troupes danoises, captura toute une escadre dans le port de Dinelika en 1716, reçut, en 1717, la direction des armements, et, en 1718, le grade de vice-amiral, prit Marstrand et Carlstein en 1719, et périt dans un duel à Hanovre. Le nom de

Tordenskiold lui avait été donné par le roi, comme récompense de ses services et de sa valeur : « Vous êtes la *foudre* qui écrase les Suédois, lui dit-il, et le *bouclier* qui couvre la marine de mon royaume. » B.

TORDESILLAS, *Turris Sillæ*, ville d'Espagne (Vieille-Castille), prov. et à 35 kil. O.-S.-O. de Valladolid, sur une élévation près du Douro; 4,000 hab. En 1495, un traité y fut conclu entre l'Espagne et le Portugal; il fixait à 370 lieues O. des Açores et du Cap-Vert la ligne de démarcation entre les possessions à découvrir des deux pays, toute terre découverte à l'E. devant appartenir au Portugal, et à l'O. à l'Espagne.

TORDESILLAS (Ant. de), historien. *V.* HERRERA.

TORELLI (Guido), capitaine italien, d'une famille qui avait régné à Ferrare de 1118 à 1310, apprit le métier de la guerre sous Carmagnola, servit successivement Jean-Marie Visconti, duc de Milan, et Jeanne II, reine de Naples, réconcilia François Sforza avec Philippe-Marie Visconti, fut gouverneur de la Valteline, du Brescian et du Bergamasque, et mourut en 1449. B.

TORELLI (Lelio), en latin *Taurellus*, jurisconsulte, né à Fano en 1489, m. en 1576, fut podestat de Fossombrone et premier magistrat de Fano, chassa de cette ville Scanderbeg Comnène, qui en avait obtenu du Saint-Siége la souveraineté, reçut de Clément VII le gouvernement de Bénévent, alla s'établir à Florence, et y devint auditeur de la Rote, podestat, chancelier, et secrétaire du grand-duc Cosme Ier. Ses fonctions ne le firent jamais renoncer à l'étude, et Cosme le chargea de publier une édition des *Pandectes florentines*, Florence, 1553, 3 vol. in-fol., d'après le manuscrit trouvé à Amalfi en 1137. B

TORELLI (Jacques), architecte-machiniste, de la famille du précédent, né à Fano en 1608, m. en 1678, s'acquit une grande réputation à Venise par le jeu des décorations de théâtre qu'il imagina de faire mouvoir toutes ensemble à l'aide de contre-poids, fut appelé à Paris par Louis XIV, monta l'opéra d'*Andromède* de Corneille en 1650, et contribua à son succès, retourna en Italie en 1662, et bâtit le théâtre de Fano.

TORENO (José-Maria QUEYPO DE LLANO RUIZ DE SARAVIA, comte de), né à Oviédo en 1786, d'une famille noble et riche, m. en 1843, porta d'abord le nom de *vicomte de Matarrosa*, souleva sa ville natale contre les Français en 1808, alla au nom de la junte des Asturies demander le secours de l'Angleterre, fut élu, à son retour, député aux Cortès, 1811, bien qu'il n'eût pas l'âge légal pour siéger, provoqua dans cette assemblée l'abolition des droits féodaux, de l'Inquisition et des ordres religieux, dut quitter l'Espagne après le rétablissement de Ferdinand VII, y rentra à la faveur de la révolution de 1820, s'enfuit de nouveau en 1823, et vint résider à Paris. Il profita de l'amnistie de 1833, et se prononça en faveur de la reine Isabelle après la mort de Ferdinand; appelé, en 1834, par la régente Christine, au ministère des finances, puis à la présidence du conseil avec le portefeuille des affaires étrangères, il reconnut la dette étrangère, limita le pouvoir des municipalités, supprima les Jésuites, mais se vit bientôt débordé par les exaltés, et donna sa démission en 1835. Il retourna vivre à Paris. On a de lui une *Histoire du soulèvement, de la guerre et de la révolution d'Espagne*, ouvrage distingué, écrit pendant son exil, et traduit en français par L. Viardot, Paris, 1835-38, 5 vol. in-8°. B.

TORFÉE (Thormodur), en latin TORFÆUS, savant danois, né en Islande en 1636, m. en 1719, étudia à Skalholt, fut employé officiellement à Copenhague, où Frédéric III examinait et suivait son travail, à recueillir et à traduire des manuscrits islandais, devint successivement antiquaire et historiographe royal. Ses principaux ouvrages, sources précieuses, sont : *Historia rerum norwegicarum*, 4 vol. in-fol., 1711; *Trifolium historicum, seu de tribus potentissimis Daniæ regibus*, 1707, in-4°; *Series dynastarum et regum Daniæ*, 1702, in-4°; *Grœnlandia antiqua*, 1706, in-8°; *Historia Vinlandiæ antiquæ*, 1705, in-8°; *Orcades, seu rerum Orcadicarum historia*, 1715, in-fol. Il a surtout étudié, classé et comparé avec fruit les Sagas islandaises.

TORGAU, v. forte des Etats prussiens (Saxe), à 75 kil. N.-E. de Mersebourg, sur la rive g. de l'Elbe; 9,000 hab. Gymnase. Fabr. de draps et d'étoffes de laine, brasseries, tisseranderies. Comm. de blé, bois, chaux. On y remarque le tombeau de Catherine Boro, femme de Luther. — En 1525, les luthériens conclurent à Torgau une ligue; en 1530, ils y arrêtèrent les articles qui servirent de base à la Confession d'Augsbourg; en 1574, ils y rédigèrent une confession de foi, dite *Livre de Torgau*, contre les Cryptocalvinistes. Près de là, Frédéric II gagna une bataille sur les Autrichiens, en 1760.

TORGOUTS, peuplade mongole, soumise aux Chinois depuis 1770, et répandue dans la Dzoungarie et le Khoukhounoor.

TORIBIO ou TURIBE (Saint), archevêque de Lima en 1581, né en 1538 en Espagne, m. en 1606, envoyé au Pérou par Philippe II, se signala par son admirable charité pour les Indiens, en convertit un grand nombre, fonda des églises, des séminaires, des hôpitaux. Il fut canonisé par Benoît XIII en 1726. Fête, le 23 mars.

TORIES (au singulier, *tory*), terme de mépris et d'injure donné, vers 1648, aux Irlandais révoltés contre le Long-Parlement, et qui semble dérivé de l'irlandais *toree* (donne-moi), mot par lequel les voleurs abordent les passants. On étendit bientôt la dénomination de *tories* à tous les royalistes. Perdant peu à peu son sens injurieux, elle désigna le *parti conservateur*, tous les hommes attachés à la royauté, à l'anglicanisme, à la grande propriété territoriale, et opposés aux innovations. *V.* WHIGS.

TORIGNI, *Augustura*, ch.-l. de canton (Manche), arr. et à 14 kil. S.-E. de St-Lô, sur la Vire; 1,984 hab. Restes d'un château des comtes de Matignon. Le *marbre de Torigni* est une importante inscription romaine de correspondance administrative. Commerce de volailles.

TORINO, nom italien de TURIN.

TORJOK, v. de la Russie d'Europe, gouvernement et à 70 kil. O.-N.-O. de Tver, sur la Tvertza; 14,215 hab. Fabrique de maroquins, blanchisseries de cire.

TORMÈS, riv. d'Espagne, prend sa source dans la Sierra-de-Gredos (province d'Avila), coule au N., puis à l'O., arrose les provinces d'Avila, de Salamanque, et de Zamora, passe à Alba, et se jette dans le Douro, à 22 kil. S.-O. de Miranda; cours de 200 kil.

TORNA, brg de Hongrie, ch.-l. du comitat de son nom, à 304 kil. N.-E. de Bude; 1,800 hab. — Le comitat de Torna (cercle en deçà de la Théiss), entre ceux de Zips au N., de Gœmœr à l'O., de Borsod au S., et d'Abaujvar à l'E., a 603 kil. carrés, et 40,000 hab. Sol montueux. Récolte de céréales et de vin. Élève de moutons et de porcs. Réuni au comitat d'Abaujvar de 1853 à 1860.

TORNÉA, riv. de Suède (Botnie septentrionale), sort des monts du Norrland, traverse le lac de Tornéa, reçoit le Muonio et le Lainio, sépare la Russie de la Suède, et se jette dans le golfe de Botnie; cours de 460 kil., au S.-E., puis à l'E.

TORNÉA, v. de la Russie d'Europe (Finlande), à l'embouchure de la rivière de son nom dans le golfe de Botnie; 700 hab. On y voit une pyramide élevée en souvenir des expériences qu'y fit Maupertuis pour déterminer la figure de la terre, en 1736-37. Près de là est le mont Avasana, du haut duquel, à l'époque de la St-Jean, le 24 juin, on peut voir le soleil à minuit.

TORNIEL ou TORNIELLI (Augustin), savant annaliste, né en 1543 à Barengo (pays de Novare), m. en 1622, entra dans la congrégation des Barnabites, dont il fut trois fois général, refusa les évêchés de Mantoue et de Casal, et fut très-lié avec Baronius et St Charles Borromée. On a de lui : *Annales sacri et profani, ab orbe condito ad eumdem Christi passione redemptum*, Milan, 1610, et Anvers, 1620, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage est une espèce de commentaire des livres historiques de l'Ancien Testament.

TORNODURUM, nom latin de TONNERRE.

TORNOMAGUS, nom latin de TOURNON.

TORO, anc. *Octodurum*, v. d'Espagne (Vieille-Castille), dans la province de Zamora, près de la rive dr. du Douro, dans une belle et fertile plaine, à 50 kil. N.-E. de Salamanque. Population de la commune : 8,700 hab. Evêché. On remarque un pont de 22 arches, et le palais des ducs de Berwick. — Détruite par les Maures, cette ville fut rétablie en 904. En 1505, Ferdinand le Catholique y assembla les Cortès, et y promulgua les *Lois* dites *de Toro*, qui furent la base de la législation municipale en Espagne. Toro fut ch.-l. de province jusqu'en 1833.

TORO, v. du royaume d'Italie, prov. et à 12 kil. E. de Campobasso; 2,213 hab. Bons vins.

TORODOS (Les), tribu dominante dans le Fouta (Sénégal); elle comprend les Sélobé, les Lao, les Bossciabé, les Tiouballo, etc.

TORONE, auj. *Toroni*, anc. ville de Macédoine, sur le golfe de son nom (*Toronaïcus sinus*), formé par la mer Egée au S. de la Chalcidique.

TORONTHAL, division administrative des États autrichiens, et comitat de Hongrie, autrefois cercle de Nagy-Becskérek dans la Woïwodie, entre les cercles de Témeswar à l'E., de Bacs-Bodrog à l'O., de Bekes-Czanad et de Czongrad au N., et les Confins militaires du Banat au S.; 6,841 kil. carrés; 389,692 hab. Ch.-l., *Nagy-Becskérek*.

Sol plat et fertile; beaucoup de marais. Récolte de blé, riz, tabac, vins.

TORONTO, autrefois *York*, v. de l'Amérique anglaise, capitale du Haut-Canada depuis 1849; à 775 kil. S.-O. de Québec; 1,200 hab. en 1817; 60,000 en 1862. Evêché anglican. Bon port, avec vastes magasins, sur la côte N.-O. du lac Ontario. Fonderies de fer, distilleries, brasseries, tanneries, corderies; fabr. de savon, toiles cirées, ébénisterie. Banque. Exportation de blé, farines, laines, fourrures, bois de construction, etc. — Fondée en 1793.

TOROPETZ, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 240 kil. S.-E. de Pskov, sur la Toropa (affluent de la Dwina); 12,000 hab. Commerce de chanvre, lin, grains.

TORQUEMADA (Jean de), savant théologien, né à Valladolid en 1388, m. en 1468, entra dans les Dominicains, devint prieur de son ordre à Valladolid et à Tolède, reçut du pape Eugène IV la dignité de maître du sacré palais, fut son théologien au concile de Bâle, accepta une mission en France pour engager Charles VII à faire la paix avec les Anglais, fut élevé au cardinalat pendant cette légation, puis fut évêque de Palestrina sous Calixte III, de Sabine sous Pie II. On a de lui : *Expositio brevis et utilis super toto psalterio*, Rome, 1470; *Commentarii in Decretum Gratiani*, Lyon, 1519, 6 vol. in-fol. B.

TORQUEMADA (Thomas de), de la famille du précédent, né à Valladolid vers 1420, m. en 1498, entra dans l'ordre de St-Dominique, fut institué par le pape Sixte IV, en 1482, inquisiteur-général en Espagne, et, loin de remplir les intentions du pontife, qui voulait modérer la persécution contre les hérétiques, déploya une excessive rigueur. Chef de la *Suprême* (*V.* INQUISITION), il établit 4 tribunaux subalternes, à Séville, Cordoue, Jaën, et Ciudad-Réal, promulgua en 1483 le code des inquisiteurs, prononça une foule de confiscations, dont Ferdinand le Catholique était fort avide, et poussa ce prince à expulser les Juifs et les Maures relaps. Il multiplia les auto-da-fé au point que le pape Alexandre VI dut intervenir, et donner à Torquemada 4 collègues chargés de contenir son zèle. Ce fut à lui que l'Inquisition dut la réputation de terreur qu'elle eut en Espagne seulement.

TORQUEMADA, provincial des Augustins, est auteur de *la Monarchie indienne*, Séville, 1615, et Madrid, 1723, 3 vol. in-fol., ouvrage curieux sur l'histoire du Mexique avant la conquête espagnole, malgré trop de citations des Ecritures ou de l'histoire profane et des fautes de chronologie.

TORQUEMADA, *Turris Cremata*, v. d'Espagne (Vieille Castille), prov. et à 22 kil. E.-N.-E. de Palencia, sur la Pisuerga; 2,900 hab. Beau pont de 26 arches.

TORRE (les DELLA) ou TORRIANI, illustre famille italienne, originaire de Valsanina, au pied des Alpes milanaises, joua un grand rôle dans le parti des Guelfes, et eut une autorité presque souveraine à Milan de 1242 à 1312. Ses principaux membres furent :

TORRE (Pagano DELLA), seigneur de Valsanina, prit soin des blessés de Milan après la défaite de Cortenova, 1237, fut choisi pour chef de la République en 1242, et garda le pouvoir jusqu'à sa mort, 1256.

TORRE (Martino DELLA), neveu du précédent, lui succéda comme podestat de Milan en 1256, fut nommé seigneur de Lodi en 1259, de Novare en 1263, et mourut la même année au commencement d'une guerre contre la noblesse et l'archevêque de Milan.

TORRE (Filippo DELLA), frère du précédent, lui succéda à Milan en 1263, étendit l'autorité de sa maison sur Côme, Verceil et Bergame, et mourut en 1265.

TORRE (Napolcone DELLA), neveu du précédent, et son successeur dans la seigneurie de Milan, 1265-78, seconda l'expédition de Charles d'Anjou contre Naples, soumit Brescia, mais perdit Verceil. Il eut des querelles très-vives avec l'archevêque de Milan, extermina à Lodi la famille des Vestarini, 1269, causa par ses violences une révolte de Côme, 1271, fut pris par Othon Visconti à Desio, 1277, et mourut dans une cage de fer à Monte-Baradello. Il avait été reconnu comme vicaire impérial à Milan par Rodolphe de Habsbourg.

TORRE (Guido DELLA), neveu du précédent, fut pris avec lui à Desio en 1277, s'échappa en 1278, et, avec le secours d'un autre oncle, patriarche d'Aquilée, fit une guerre de partisans en Lombardie. Il parvint à rentrer comme simple particulier à Milan en 1303, ressaisit peu à peu l'autorité, accepta aussi la seigneurie de Plaisance en 1306, fut reconnu vicaire impérial par Henri VII, et, chassé par les Gibelins, 1311, alla mourir à Crémone, 1312.

TORRE Jean-Marie DELLA), physicien, né à Rome en 1713, m. en 1782, professa au séminaire archiépiscopal de Naples, et fut directeur de la bibliothèque du roi Charles III, de l'imprimerie royale et du musée d'antiquités. Il eut le courage, jusqu'alors sans exemple, de descendre plusieurs fois dans le cratère du Vésuve. On a de lui : *Scienza della natura generale e particolare*, Naples, 1774, 3 vol. in-4°; *Instituliones physicæ*, 1753, in-8°; *Elementa physices*, 1767, 9 vol. in-8°; *Storia e fenomeni del Vesuvio*, 1755, in-4°, avec un Supplément, 1759, in-4°, trad. en français par l'abbé Péton, Paris, 1760, in-8°, etc.

TORRE, *Turris*, riv. d'Italie, affluent de l'Isonzo.

TORRE-DELL'-ANNUNZIATA, v. du royaume d'Italie, port sur la côte E. du golfe et dans la prov. de Naples, à 20 kil. S.-E. de Naples, au pied du Vésuve; 15,180 hab. Sources minérales; fabrique royale de poudre et d'armes. Pêche active et commerce de grains.

TORRE-DI-CAMARINA, anc. *Camarine*, v. de Sicile, sur la côte S., au N. du cap Scalambri.

TORRE-DEL-GRECO, v. du royaume d'Italie, sur le golfe, dans la prov. et à 11 kil. S.-E. de Naples, au pied du Vésuve; 21,732 hab. Il y a une église et plusieurs villas remarquables. Les éruptions du Vésuve, et surtout celle du 15 juin 1794, l'ont beaucoup fait souffrir. Fabr. de macaroni; vins renommés.

TORRE-DON-JIMENO, *Tosibia*, ville d'Espagne (Andalousie), prov. et à 17 kil. O. de Jaën; 7,800 hab. Fabriques de toiles; commerce d'huile et de vin.

TORRE-DI-MARE, anc. *Métaponte*, ville du roy. d'Italie (Potenza), à 45 kil. S.-E. de Matera.

TORRE-DI-POLLUCE, anc. *Sélinonte*, brg de Sicile, sur la côte S.-O., au S. de Pilieri.

TORRE PELLICE, v. du royaume d'Italie (prov. de Turin), à 16 kil. S.-O. de Pignerol; 3,329 hab.

TORRELAGUNA, v. d'Espagne (Nouvelle-Castille), près du Jarama, à 9 kil. O. d'Uceda; 2,600 hab. Patrie de Ximénès.

TORREMAGGIORE, v. du roy. d'Italie (Foggia), à 7 kil. O. de San-Severo; 6,888 hab.

TORREMUZZA (Gabriel Lancellotto Castello, prince de), numismate et antiquaire, né à Palerme en 1727, m. en 1792, consacra sa vie à l'étude de la numismatique et des antiquités, particulièrement à celles de la Sicile. Il a publié, entre autres ouvrages estimés : *le Antiche iscrizioni di Palermo, raccolte e spiegate*, 1762, in-fol.; *Siciliæ populorum et urbium regumque quoque et tyrannorum numismata*, 1767, in-fol.; *Siciliæ et objacentium insularum veterum inscriptionum nova collectio*, 1769, in-fol.; *Siciliæ populorum et urbium, regum quoque et tyrannorum veteres nummi, Saracenorum epocham antecedentes*, 1781, in-fol., 107 pl., etc.

TORRENTINUS (Hermann VAN BEEK, dit), grammairien, né à Zwoll vers 1450, m. vers 1520, entra dans la congrégation des *Clercs de la vie commune*, et professa la rhétorique à Groningue en 1490. Le plus connu de ses ouvrages est l'*Elucidarius carminum et historiarum*, Haguenau, 1510, in-4°, le premier essai connu d'un dictionnaire historique. C—s.

TORRÈS (Louis DA MOTTA FEO DAS), amiral portugais, né à Lisbonne en 1769, m. en 1822, fit ses premières armes sur la flotte qui se rendit à Naples en 1792 et qui se réunit à celle de l'amiral anglais Howe pour croiser sur les côtes de France, commanda en 1797-98 les batteries flottantes destinées à défendre l'entrée du Tage, et alla bientôt gouverner une partie du Brésil. De retour en Portugal en 1805, on le chargea de combattre les corsaires d'Alger et de Tunis; en 1808, lors de l'invasion de son pays par les Français, il commanda trois légions. Vice-amiral au Brésil en 1811, capitaine-général au royaume d'Angola de 1816 à 1820, employé dans les conseils de l'amirauté en 1821, il mourut, l'année suivante, du chagrin que lui causa la révolution des Cortès. B.

TORRÈS ou ENDEAVOUR (Détroit de), dans l'océan Equinoxial, entre la Papouasie et l'Australie; 150 kil. de long. Il est parsemé d'îlots et de récifs. Découvert en 1606 par Luis de Torrès, traversé par Cook en 1770, exploré par les corvettes françaises *l'Astrolabe* et *la Zélée*, en 1840.

TORRES-NOVAS, v. de Portugal (Estramadure), près du Tage, à 22 kil. N.-E. de Santarem; 4,300 hab.

TORRES-VEDRAS, v. de Portugal (Estramadure), à 50 kil. N. de Lisbonne; 1,200 hab. Wellington, pressé par les Français, s'y retrancha en 1810, et y exécuta les fameuses *lignes de Torres-Vedras*.

TORRICELLI (Evangelista), célèbre physicien, né en 1608 à Faenza, m. en 1647, étudia chez les Jésuites de sa ville natale, se lia à Rome avec Castelli, disciple de Galilée, et se fit connaître par des recherches sur le mouvement

des corps pesants et par la solution de quelques problèmes sur la cycloïde. Il était en relation avec Roberval, Fermat, Mersenne, etc. C'est à lui qu'est due la découverte du baromètre, en 1643. Il ferma les yeux à Galilée, et lui succéda dans sa chaire de mathématiques à Florence. Ses ouvrages ont été réunis sous le titre d'*Opera geometrica*, Florence, 1644, in-4°. On a de lui encore un *Travail sur le cours de la Chiana*, Florence, 1768, in-4°, et une *Lettre* à Roberval, dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Paris, t. III. V.

TORRIGIANO (Pierre), sculpteur florentin, né vers 1472, m. en 1522, florissait à Rome au temps de Michel-Ange. Appelé en Angleterre, il y travailla au monument de Marguerite, mère de Henri VII, et à celui de ce prince lui-même. Il se rendit ensuite en Espagne, et fit, pour la chapelle royale de Grenade, deux chefs-d'œuvre, la *Charité* et un *Ecce Homo*. On cite également les statues de St Jérôme et de St Léon, qu'il exécuta pour le couvent des Hiéronymites de Séville. La fin de Torrigiano fut déplorable : ayant brisé de colère une statue de la Ste-Vierge, qu'un grand seigneur ne voulait lui payer que 30 ducats, il fut jeté en prison par ordre de l'Inquisition, et se laissa mourir de faim dans la crainte du bûcher. B.

TORRINGTON, brg et paroisse d'Angleterre (Devon), sur la Torridge, à 48 kil. N. d'Exeter; 3,500 hab. Fabr. de ganterie, serge, couvertures de laine.

TORROX, v. d'Espagne, province et à 20 kil. S.-E. de Malaga, sur la Méditerranée; 6,300 hab.

TORSELLINO, dit en français *Turselin* (Horace), jésuite et historien, né en 1545 à Rome, m. en 1599, professa pendant 20 ans les belles-lettres dans sa ville natale, et devint directeur du séminaire de son Ordre. Il fut en dernier lieu recteur à Florence et à Lorette. Il a traduit en latin les *Lettres* de François Xavier et de quelques autres missionnaires. Son *Epitome historiarum a mundo condito ad annum* 1598, in-12, Rome, 1598, continué par le P. Ch. Caraffa et ensuite par le P. Briet, fut condamné au feu par le Parlement, en 1761, comme renfermant des maximes pernicieuses. C. N.

TORSELLO. *V.* SANUTO.

TORSTENSON (Léonard, comte de), général suédois, né en 1595 au château de Forstena, d'une illustre famille, m. en 1654, fut d'abord page de Gustave-Adolphe, qui l'emmena dans sa campagne de Livonie. Un jour, chargé de porter un ordre à un officier-général pour profiter d'un mouvement que le roi voyait faire aux ennemis, il prit sur lui, en voyant ceux-ci changer leur manœuvre, de donner un autre ordre; Gustave-Adolphe devina ses talents, lui donna une enseigne aux gardes, puis une compagnie, et un régiment. Dans la guerre de Trente-Ans, Torstenson contribua aux victoires de Leipzig, 1631, et du Lech, 1632, fut pris au combat de Nuremberg, et échangé après la bataille de Lutzen, reçut en 1634 le titre de grand-maître de l'artillerie, servit avec distinction sous Bernard de Saxe-Weimar, puis sous Banner, auquel il succéda dans le commandement en chef, en 1642, et, bien que paralytique et toujours porté en litière, battit les Impériaux à Breitenfeld. Après une invasion en Bohême et en Moravie, 1643, il fit une admirable retraite devant des forces supérieures, déjoua le plan de Gallas qui voulait l'enfermer dans le Holstein, se porta contre les Danois alliés de l'Autriche, qu'il défit à Iuterbock, et auxquels il enleva en quelques mois le Slesvig et le Jutland, 1644, et, à son retour, défit de nouveau l'armée impériale à Jancowitz, 1645. Obligé par ses infirmités de prendre sa retraite, il reçut de la reine Christine le titre de comte, le don de terres considérables, et le gouvernement de la Vestrogothie. Il essaya de détourner Christine de son projet d'abdiquer. Un *Eloge* de Torstenson a été écrit par le roi Gustave III. B.

TORTELLI (Jean), en latin *Tortellius Aretinus*, grammairien, né à Arezzo vers 1400, m. en 1466, fut archiprêtre de la cathédrale de sa ville natale, sous-diacre de l'église romaine sous Eugène IV, puis secrétaire et bibliothécaire de Nicolas V. On a de lui : *de Potestate litterarum, seu de orthographiâ*, Rome, 1471, in-fol.

TORTOLA, une des îles Vierges (Petites Antilles); 93 kil. carrés; 28 kil. sur 10; 7,000 hab. Ch.-l., *Road-town*. Comm. de sucre et de rhum. Elle appartient aux Anglais.

TORTONE, anc. *Dertona*, ville du roy. d'Italie, ch.-l. de l'arrondiss. de son nom, sur la Scrivia, à 26 kil. E. d'Alexandrie; 13,318 hab. Évêché suffragant de Gênes. Trib. de 1re instance. Collége royal, séminaire. Fabr. de soieries. Commerce de vins et de grains. Fondée par les Gaulois, cette ville devint une colonie florissante sous la domination romaine. Détruite par Frédéric Barberousse, elle se releva et s'érigea en république, bientôt soumise par les ducs de Savoie. Prise par le marquis de Maillebois pour la France, en 1734, elle lui fut enlevée par le duc de Modène en 1745; les Français la reprirent en 1796, la démantelèrent, et, l'ayant perdue en 1799, l'acquirent de nouveau après la bataille de Marengo. Sous l'Empire, elle devint ch.-l. d'arrondissement du départ. de Marengo. — L'arrond. de Tortone, subdivision de la prov. d'Alexandrie, a 73,059 hect., 48 kil. sur 18, et 60,000 hab. Sol très-fertile en grains, légumes, etc. Elève de chevaux et de bestiaux. Fabr. de toiles.

TORTOSE, anc. *Dertosa*, v. forte d'Espagne (Catalogne), dans la prov. et à 70 kil. S.-E. de Tarragone, à 150 kil. S.-O. de Barcelone, 410 N.-E. de Madrid, port sur la rive g. de l'Ebre, à 40 kil. de son embouchure; 24,700 hab. Évêché suffragant de Tarragone. Jadis Université. Ville mal bâtie, où l'on remarque la cathédrale gothique, les palais épiscopal et Vall-Cabra. Fabr. de soieries, porcelaines, papier, savons, eaux-de-vie. Comm. de poisson (une digue construite dans l'Ebre empêche le poisson de remonter). Aux environs, mines de fer, plomb, mercure, houille, alun; carrières de marbre, albâtre et jaspe; salines et eaux minérales. — Municipe sous les Romains, prise ensuite par les Goths et les Maures, et à ceux-ci par le comte de Barcelone en 1141, par les Français en 1649 et 1811.

TORTOSE, *Orthosia*, v. de la Turquie d'Asie (Syrie, eyalet de Saïda), à 62 kil. N. de Tripoli. Murs taillés dans le roc. Aux environs sont des cavernes qui ont servi de sépultures.

TORTUE (LA), en espagnol *Tortuga*, île de la mer et de l'archipel des Antilles, près de la côte N.-O. d'Haïti, dont elle dépend; 32 kil. sur 9; 5,000 hab. Ch.-l., *Tayona*. Sol montagneux. Elle fut longtemps un repaire de flibustiers, et ensuite le premier établissement français à St-Domingue.

TORTUE, *Testudo*, manœuvre militaire et machine de siége chez les anciens, particulièrement chez les Romains. La manœuvre était pratiquée par la grosse infanterie, armée du scutum (*V. ce mot*). On y recourait en plaine, quand on était cerné par des forces supérieures; les troupes légères rentraient au centre, et les autres les enveloppaient : le 1er rang mettait un genou en terre et tenait son scutum devant soi; le 2e rang élevait le sien sur sa tête, les autres rangs faisaient de même, de sorte que le corps entier se trouvait abrité des traits que l'ennemi lui lançait. Si l'ennemi s'approchait, les premiers rangs se levaient tout à coup, et le chargeaient. On faisait aussi la tortue en marchant à l'ennemi rangé en bataille ou défendant le passage d'un fleuve. On la faisait encore dans les siéges, pour s'approcher des portes ou des murailles et les détruire, ou bien pour aller à l'escalade; dans ce dernier cas, les soldats arrivaient jusqu'au pied de la muraille, le scutum sur la tête; les premiers rangs se tenaient debout, les deuxièmes s'inclinaient, les troisièmes mettaient un genou en terre, et, sur ce plan incliné, d'autres soldats s'élançaient pour débusquer l'assiégé de sa muraille, quand elle n'était pas très-haute, et l'escalader. — Comme machine, la Tortue était une galerie mobile en forte charpente et en planches, sous laquelle on abritait les mineurs, ou le bélier qui battait la muraille en brèche. On couvrait cette Tortue de gazon ou de peaux fraîchement écorchées, afin que l'ennemi ne pût pas l'incendier. C. D—Y.

TORTURA, *Dor* ou *Napheth* dans l'Ecriture, port de Syrie, à 22 kil. S. d'Acre, au pied du mont Carmel.

TORTURE. *V.* QUESTION.

TORY (Geoffroy), en latin *Torinus*, libraire et graveur, né vers 1480 à Bourges, m. en 1536 ou 1550, a traduit en français quelques opuscules de Lucien et de Plutarque, et publié un *Art et science de la vraie proportion des lettres attiques*, Paris, 1529 et 1549. *V.* une Notice sur Tory par Aug. Bernard, Paris, 1856, in-8°.

TORY. *V.* TORIES.

TOSCANE (Grand-duché de), *Tuscia*, *Etruria* des Anciens, anc. État de l'Italie centrale, borné à l'O. par la mer de Toscane, au N. par le duché de Modène, à l'E. et au S. par les États de l'Église; comprenant la Toscane propre ou le Florentin, le Siennois et le Pisan, les Présides, la principauté de Piombino, le duché de Lucques, et l'île d'Elbe; par 42° 20'-44° 14' lat. N., et 7° 56'-10° 1' long. E.; 23,308 kil. carrés; 200 kil. sur 160; 1,806,940 hab. Capitale, *Florence*. La Toscane est traversée par l'Apennin, qui la couvre de ses ramifications, et arrosée par le Serchio, l'Arno, l'Ombrone, l'Albegna et le Tibre, qui se jettent dans la Méditerranée. On y trouve plusieurs lacs,

tels que ceux de Chiusi, de Montepulciano, de Massaciuccoli, de Sesto ou Bientina. De Piombino à Orbitello, s'étendent, le long de la côte, les marécages bas et malsains, appelés *Maremmes*. Le reste du pays, fertile, bien cultivé, mérite son surnom de *Jardin de l'Italie;* climat très-doux et très-salubre; agriculture fort avancée; vignobles donnant des vins de liqueurs. L'industrie manufacturière et le commerce sont aussi florissants. Les principaux articles importés de l'étranger sont les céréales (1,680,000 sacs), le coton brut et manufacturé, les bestiaux, les denrées coloniales, le vin depuis quelques années, l'huile, et les spiritueux. La Toscane exporte les chapeaux de paille, la soie grège et travaillée, le papier, le bois de construction et les combustibles, les viandes fraîches et salées, les fleurs, fruits et fourrages, l'huile d'olive, les pâtes d'Italie, les essences, la parfumerie, etc. Les importations s'élevèrent, en 1855, à 75,742,000 fr., et les exportations à 58,500,000 fr. environ. La Toscane renferme de grandes richesses minérales; mais le manque de capitaux et d'esprit d'association en a jusqu'à présent restreint l'exploitation. Les mines les plus importantes sont celles de Monte-Catini (cuivre, 1,125,000 kilog.), du Bettino (plomb argentifère: 1,400,000 kilog. de plomb par an), de Castel-Azzara, Giano et Serravezza (mercure; produit total, 12,000 kilog.), d'Orbitello (antimoine: 200 tonnes de minerai brut), de Peretta (soufre: 4 à 500,000 tonnes), de l'île d'Elbe (fer, 3,850,000 kilog.). Les lagons de Volterra fournissent une immense quantité de borax. Les marbres de Carrare donnent lieu à une exploitation qui s'étend annuellement à 42,000 tonnes. Outre les marbres en bloc, Carrare expédie chaque année de 150 à 200,000 tables, carreaux, statuettes, cheminées, objets d'ornements, etc. La marine marchande compte 963 bâtiments, jaugeant 59,023 tonneaux. La religion catholique domine presque exclusivement en Toscane; on y compte environ 7,000 juifs. Le pays est divisé en 4 archevêchés (Florence, Pise, Lucques, Sienne), et 17 évêchés. On comptait, en 1835, 133 couvents d'hommes et 69 de femmes. — Les Toscans sont, de tous les peuples d'Italie, les plus policés, les plus affables, les plus industrieux. Nulle part les lettres, les sciences et les arts ne sont cultivés avec autant d'ardeur et de succès que dans ce pays, qui a vu naître Dante, Pétrarque, Boccace, Galilée, Machiavel, Giotto, Cimabué, Léonard de Vinci, Michel-Ange. L'instruction y est très-répandue, et les établissements d'enseignement public suffisamment nombreux: il y a des universités à Florence, Pise et Sienne. Le dialecte toscan est le plus pur de tous les dialectes italiens. — Le gouvernement, après avoir été constitutionnel en 1848-9, est redevenu absolu de 1849 à 1859 sous l'influence toute-puissante de l'Autriche. — Les recettes générales pour 1858 ont été de 32,650,884 fr., et les dépenses de 32,649,428 fr. L'effectif de l'armée s'élevait à 17,205 hommes. — Sous le rapport administratif, la Toscane était divisée en 7 départements ou préfectures (*Compartimenti*); Florence, Arezzo, Sienne, Grossetto, Pise, Lucques, Pistoia; et en deux gouvernements: Livourne et l'île d'Elbe.

Histoire. Le nom de Toscane dérive de *Tusci*, nom latin des anciens habitants de l'Etrurie (*V.* ETRURIE). Le pays forma, au IVe siècle, sous le nom de *Tuscie*, une prov. du diocèse d'Italie, et, plus tard, du diocèse de Rome. Il eut des ducs particuliers sous les rois lombards. Après la division de l'Italie en *Marches* par Louis le Débonnaire, ils prirent tantôt le titre de ducs, tantôt celui de comtes et de marquis, et rendirent bientôt leur pouvoir héréditaire. Ils ont eu, au Xe siècle, beaucoup d'influence sur l'élection des papes. La grande-comtesse Mathilde, issue de la maison d'Este, laissa, en mourant, la Toscane aux Guelfes, qui, en 1160, la cédèrent à Frédéric Ier de Hohenstauffen. Mais les villes de Toscane, Pise, Lucques, Sienne, Pistoie, Prato, Arezzo, Volterra, etc., suivant l'exemple des cités lombardes, s'affranchirent du joug impérial au XIIIe siècle, et s'érigèrent en républiques. Les querelles des Guelfes et des Gibelins, qui agitaient alors jusqu'aux moindres villes de l'Italie, se mêlèrent aux révolutions populaires de la Toscane, et firent naître, au sein des jeunes républiques, et d'une république à l'autre, de funestes rivalités. Pise (*V.* PISE) succomba à ses dissensions intestines. Continuellement divisées entre elles, toutes les villes finirent par être soumises par Florence, qui atteignit, sous les Médicis, un haut degré de splendeur. Les derniers princes de cette famille, abandonnant le pays à l'influence de l'Espagne, faillirent amener sa ruine. En 1569, la Toscane fut érigée en grand-duché. A l'extinction des Médicis, dans la personne de Jean-Gaston, 1737, la couronne de Toscane fut donnée au duc François de Lorraine, époux de Marie-Thérèse d'Autriche, et la Toscane fut dès lors réservée aux cadets de la maison d'Autriche. Léopold, son second fils, devenu empereur en 1790, céda à son tour la Toscane à son 2e fils, Ferdinand III. Les Français occupèrent la Toscane en 1796, et, à la paix de Lunéville, 1801, Ferdinand reçut, en échange, le Salzbourg et le Wurzbourg. La Toscane forma alors le royaume d'Etrurie; mais en 1807 Napoléon Ier l'annexa à son Empire, et en forma les trois départements de l'Arno, de la Méditerranée, et de l'Ombrone. Ferdinand fut réintégré dans sa souveraineté en 1814. Le congrès de Vienne y ajouta le petit Etat des Présides, l'île d'Elbe, et la suzeraineté de Piombino. En 1847, la Toscane a pris possession du duché de Lucques, et reçut en 1848 (15 fév.) un gvt constitutionnel, aboli le 21 sept. 1849. Le pays fut occupé jusqu'en 1855 par les Autrichiens. En 1859 (27 avril) une révolution força le grand-duc de s'enfuir, et, en 1860, la Toscane fut annexée au roy. d'Italie (*V.* ITALIE, au *Supplém.*).

SOUVERAINS DE LA TOSCANE.

1° *Marquis de Tuscie.*		*grands-ducs de Toscane.*	
Boniface Ier ou II....	828	Alexandre Ier, *duc*...	1531
Adalbert Ier.....	845	Cosme Ier, *duc*.....	1537
Adalbert II.....	890	*grand-duc*.....	1569
Gui.....	917	François Ier Marie...	1574
Lambert.....	929	Ferdinand Ier	1587
Boson.....	931	Cosme II.....	1608
Humbert.....	936	Ferdinand II.....	1621
Hugues le Grand....	961	Cosme III.....	1670
Adalbert III.....	1001	Jean-Gaston...	1723-1737
Regnier.....	1014	4° *Maison de Lorraine-Autriche.*	
Boniface II ou III....	1027	François II (empereur, 1745).....	1737
Frédéric.....	1052	Léopold (empereur en 1790).....	1765
Béatrix.....	1054	Ferdinand III...	1790-1801
Mathilde.....	1076-1125	5° *Rois d'Etrurie.*	
Plusieurs républiques indépendantes.		Louis Ier de Parme...	1801
2° *Les Médicis à Florence, d'abord sans titre perpétuel.*		Louis II.....	1803-1807
Jean le Banquier, gonfalonier.....	1421	6° *Réunion à la France.*	
Cosme le Magnifique..	1429	Elisa, gr.-duchesse de Toscane.....	1809-1814
Pierre Ier.....	1464	7° *Maison d'Autriche.*	
Laurent et Julien....	1469	Ferdinand III, pour la 2e fois.....	1814
Laurent *seul*.....	1478		1824
Pierre II.....	1492-1494	Léopold II.....	
3° *Les Médicis ducs, puis*			

TOSCANELLA, anc. *Tuscania*, v. des Etats de l'Eglise, à 22 kil. O. de Viterbe; 3,000 hab.

TOSCANELLI (Paul DEL POZZO), astronome, né à Florence en 1397, m. en 1482, partagea les idées de Marco-Polo sur le prolongement excessif de l'Asie vers l'E., et ne la croyait éloignée que de 120 degrés de l'Europe occidentale. Il communiqua à Alphonse V, roi de Portugal, puis à Christophe Colomb, un plan pour aller par l'O. dans l'Inde; mais il ne soupçonnait pas l'existence de l'Amérique sur la route des navigateurs. En 1468, il établit un gnomon solsticial sur le dôme de la cathédrale de Florence, et s'en servit pour déterminer les points solsticiaux, les variations de l'écliptique, et pour corriger les *Tables alphonsines*, employées jadis par les astronomes à représenter les mouvements solaires et la quantité de l'année tropique.

TOSCOLANO, brg du roy. d'Italie, est situé dans la province et à 36 kil. N.-E. de Brescia, à l'embouchure d'une rivière de son nom dans le lac de Garda; 3,000 hab. Nombreuses papeteries.

TOSIA, *Docea*, ville de la Turquie d'Asie, eyalet et à 40 kil. S.-E. de Kastamouni; 6,000 hab. Récolte de riz aux environs.

TOSTA, riv. de l'Amérique centrale (Nicaragua), se jette dans l'océan Pacifique, à 18 kil. de Realejo.

TOSTANA, v. d'Espagne (Murcie), à 17 kil. N.-E. de Lorca; 8,900 hab. Elle est divisée en 2 parties, dites *Sevilla* et *Triana*. Fabr. de poterie, salpêtre, toiles peintes et ordinaires.

TOT, terminaison géographique venant du saxon et de l'islandais *to*, *topt* et *toft*, pelouse, bosquet, enclos (*tofta* en latin du moyen âge): *Hau*TOT, *Boke*TOT, *Ecro*TOT, *Sasse*TOT, en Normandie; *Rober*TOT, *Valle*TOT, en Angleterre.

TOTES, ch.-l. de canton (Seine-Inférieure), arr. et à 28 kil. S. de Dieppe; 701 hab.

TOTH, dieu égyptien. *V.* THOTH.

TOTILA, roi des Ostrogoths en Italie, 541-552, avait

été d'abord duc de Frioul pendant les regnes d'Hildibald, son oncle, et d'Eraric. Jeune, prudent et courageux, il reprit aux Grecs Cumes, Naples, Bénévent, Spolète, Pérouse, Plaisance, Florence et Rome; mais il se les laissa enlever par Bélisaire, 545-548, qu'on avait rappelé de la guerre de Perse. La disgrâce de ce général permit aux Ostrogoths de reprendre l'avantage : Totila put pénétrer jusqu'en Sicile. Mais Narsès, arrivant avec des forces supérieures, 551, le défit complétement à Tagina (auj. Lentagio); Totila mourut de ses blessures quelques jours après. B.

TOTMA, v. de la Russie d'Europe, gouvernement et à 204 kil. N.-E. de Vologda, sur la rive g. de la Soukhona, à son confluent avec la Totma; 3,000 hab. Ch.-l. de district. Salines abondantes. C'était autrefois une étape du commerce avec l'Asie et la Chine; l'architecture a conservé jusqu'à présent l'empreinte du goût chinois.

TOTNESS, brg et paroisse d'Angleterre (Devon), petit port sur la Dart, à 45 kil. S.-S.-O. d'Exeter; 3,993 hab. Restes d'un anc. château. Jolie église de Ste-Marie. Manuf. de lainages.

TOTONICAPAN, v. de la république de Guatémala, ch.-l. de département, à 186 kil. N. de Guatémala; 10,000 hab. Eaux minérales. Fabr. de poterie et lainages.

TOTT (François, baron de), né en 1733 à Chamigny près de La Ferté-sous-Jouarre, d'un gentilhomme hongrois, m. en 1793, servit dans le régiment de Berchiny, fut employé à l'ambassade française de Constantinople, 1757-63, où il se rendit familières la langue turque et les principales institutions du pays, puis devint consul de France en Crimée, 1767, et sut y amener entre la Russie et la Turquie une rupture que le gouvernement français désirait. Appelé en Turquie auprès de Mustapha III, il réforma les pontons et l'artillerie, défendit les Dardanelles contre la flotte russe qui, sous les ordres d'Orloff, vint menacer Constantinople en 1770, indiqua, l'année suivante, les moyens de mettre à couvert les frontières turques du côté d'Otchakov et de la Crimée, établit une fonderie de canons, et forma des artilleurs. Dégoûté de l'antipathie des Turcs pour les améliorations, il revint en France, en 1776, et reçut, à son départ, des distinctions honorables de la Porte. Le ministre de la marine le chargea, en 1777, d'inspecter les consulats dans les Echelles du Levant, en Egypte, et en Barbarie. Maréchal-de-camp en 1781, commandant de Douai en 1787, il émigra en 1790, et résida successivement en Suisse, à Vienne, et en Hongrie, où il mourut. On a de lui des *Mémoires sur les Turcs et les Tartares*, 1784, 4 vol. in-8°, traduits en plusieurs langues. Ce fut le premier livre qui commença de faire connaître en France la politique, l'histoire, les mœurs et les préjugés des Turcs. B.

TOUARIKS ou TOUAREGHS, peuple berbère, répandu dans le Sahara entre le pays de Touat au N., Tombouctou au S., le Niger à l'O., et le Fezzan à l'E. Ils prétendent descendre des Turcs, et méprisent les Arabes. Ils sont grands, sveltes, robustes, agiles et braves; leur religion est l'islamisme. Armés de longues lances et de sabres à deux tranchants, ils font acheter leur protection par les caravanes; ils donnent la chasse aux nègres des bords du Niger, et les vendent; ils trafiquent aussi de poudre d'or, de peaux, de défenses d'éléphants, de plumes d'autruche, sur les marchés du Sahara, à Aghlaby, etc.

TOUAT, grande oasis du Sahara marocain, à 500 kil. S.-E. des frontières du Maroc, au S. de l'Algérie, entre 23° et 25° lat. N., 2° long. O. et 3° long. E.; 400 kil. sur 100. On y compte, dit-on, 300 villes ou villages; les principaux centres de population sont Timimoun, Aoulef, Insâlah, Agabli, Bouda. Habitants hospitaliers; sol fertile et bien arrosé. Commerce avec Tombouctou et le Maroc.

TOUCHET (Marie), fille d'un apothicaire d'Orléans, née en 1549, fut la maîtresse de Charles IX, dont elle eut Charles, duc d'Angoulême, et qui ne cessa jamais de l'aimer. Quatre ans après la mort du roi, en 1578, elle épousa François de Balzac d'Entragues, gouverneur d'Orléans, et mit au monde deux filles, la marquise de Verneuil et la marquise d'Entragues, maîtresses, l'une de Henri IV, l'autre de Bassompierre. Elle se retira de la cour à l'avénement de Louis XIII, et termina sa vie dans la retraite.

TOUCHI ou TCHOUCHI, un des fils de Gengis-Khan, fut envoyé pour faire la guerre en Europe, battit les Polovtses entre le Don et le Danube, gagna sur les Russes la bataille de la Khalka en 1224, puis alla attaquer les Abases et les Tcherkesses. Il fut le père de Batou.

TOUCQUES, riv. de France (Orne et Calvados), passe à Lisieux, où elle devient navigable, puis à Pont-l'Evêque, et se jette dans la Manche; cours de 120 kil.

TOUCQUES, vge (Calvados), arr. et à 9 kil. N.-O. de Pont-l'Evêque, sur la rive dr. de la Toucques et à 4 kil. de son embouchure; 1,100 hab.

TOUCY, ch.-l. de canton (Yonne), arr. et à 25 kil. O.-S.-O. d'Auxerre, sur l'Ouanne; 1,738 hab. Anc. baronnie relevant de l'évêché d'Auxerre. Fabr. de lainages. Aux environs est une source d'eau minérale ferrugineuse.

TOUGH, mot turc désignant une queue de cheval attachée à la partie supérieure d'un long bâton, terminé par un croissant et une boule d'or ou d'argent. Cette marque distinctive de la dignité des pachas et des généraux est portée devant eux lorsqu'ils vont en voyage ou à la guerre. Les pachas qui ont le rang de vizir ont droit à 3 queues de cheval. Voici, d'après les Musulmans, l'origine de l'adoption du *Tough* par l'armée turque. Un de leurs généraux, dans un combat contre les Francs, perdit son étendard; voyant ses soldats prendre la fuite, il imagina, pour les rallier, de couper la queue d'un cheval et de l'attacher au haut d'une lance. Cet expédient lui réussit; les Musulmans, reprenant courage, vinrent se ranger autour de cet étendard improvisé, et battirent complétement leurs ennemis. Pour consacrer le souvenir de cette victoire, le *Tough* est devenu l'enseigne des escadrons turcs. D.

TOUGOURT. *V.* TUGGURT.

TOUKA, ou *Flèche d'Arabat*, langue de terre, longue, étroite et basse, qui sépare le Sivasch ou mer Putride de la mer d'Azov, avec laquelle elle communique par l'étroit canal d'Yénitski. A l'endroit où elle se relie à la Crimée, à la presqu'île de Kertch, se trouve l'anc. forteresse d'Arabat, construite par les Tartares.

TOUL, *Tullum* ou *Tullium Leucorum*, s.-préf. (Meurthe), à 24 kil. O. de Nancy, dans une plaine fertile, sur la rive g. de la Moselle, qui y forme une grande île, et sur le chemin de fer de Paris à Strasbourg; 6,430 hab. Place de guerre de 3e classe. Tribunal de 1re instance, collége, bibliothèque. On remarque une belle cathédrale gothique bâtie du xe au xve siècle, l'anc. palais épiscopal, maintenant hôtel-de-ville, et un beau pont de pierre. Comm. de vins, eaux-de-vie, faïence, broderies.—Ville très-ancienne, capitale des *Leuci*, prise par les Romains, fortifiée sous Valentinien Ier, elle devint siége d'évêché au vie siècle. On la comprit dans le royaume d'Austrasie. Sous ses murs, en 611, Théodebert II, roi d'Austrasie, fut vaincu par son frère, Thierry II, duc de Bourgogne. Toul devint ville impériale, fut d'abord gouvernée par des comtes, puis par ses évêques, 1261, qui lui accordèrent une commune. En 1552, Toul et tout le pays des *Trois-Evêchés* (*V. ce mot*) furent conquis par Henri II, mais ne furent assurés à la France que par le traité de Westphalie, 1648. Vauban fortifia Toul en 1700. Cette ville fut assiégée par les Prussiens en 1815. Patrie de St Loup, de St Waast, de Gouvion-Saint-Cyr, du baron Louis, de l'amiral de Rigny.

TOUL (Gouvernement de), un des 8 petits gouvernements de l'anc. France, se composait de la ville de Toul et de l'évêché.

TOULA, v. de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement de son nom, au confluent de la Toulitza et de l'Oupa, à 197 kil. S. de Moscou et 973 kil. S.-S.-E. de St Pétersbourg; 58,305 hab. Evêché; cour d'appel; école pour les fils de nobles pauvres. Arsenal pouvant armer plus de 100,000 hommes. Célèbre manufacture impériale d'armes blanches et d'armes à feu, fondée en 1712 par Pierre le Grand, et occupant 8,000 ouvriers; 3 fonderies de canons, 600 forges. Ville grande et bien bâtie, industrie très-active : soieries, quincaillerie, cuirs, cordes, savon, tanneries, fonderies de cire et de suif, etc. Commerce de grains et de chanvre. Toula, fondée en 1509, fut souvent agitée, pendant le xvie siècle, soit par les invasions des Tartares, soit par des prétentions d'imposteurs, et ne commença à fleurir qu'à la fin de tous ces troubles, vers 1613. — Le gouv. de Toula, dans la Grande-Russie, entre ceux de Moscou au N., de Kalouga à l'O., d'Orel et de Voronèje au S., de Tambov et de Riazan à l'E., a 30,415 kil. carr., 230 kil. sur 180, et 1,172,249 hab. Sol légèrement accidenté, peu fertile, mais bien arrosé et bien cultivé. Belles forêts. Mines de fer. Élève d'abeilles.

TOULA, riv. de l'empire chinois (Mongolie), coule au S.-O., puis au N.-O., et se jette dans l'Orkhon, cours de 500 kil.

TOULDJA, v. de Turquie. *V.* TOULTSCHA.

TOULLIER (Charles-Bonaventure-Marie), illustre jurisconsulte, né en 1752 à Rennes, mort en 1835, était, dès 1779, agrégé à la Faculté de droit de Rennes; cette position lui faisait un devoir de se consacrer à la jurisprudence, et, afin de l'étudier aux sources originales, même chez les auteurs modernes, il apprit l'anglais et l'ita-

lien; puis il visita les universités d'Oxford et de Cambridge, pour connaître les méthodes d'enseignement qu'on y suivait. Quand la Révolution éclata, Toullier en adopta les principes; il fut administrateur du district de Rennes, juge au tribunal du département d'Ille-et-Vilaine après la Terreur, puis se fit avocat. A la réorganisation des écoles de droit, 1803, il fut nommé professeur de droit civil à Rennes, sans l'avoir sollicité, et, peu après, doyen de la Faculté. La Restauration le priva du décanat, qui ne lui fut rendu qu'après la révolution de 1830. Toullier s'est fait un nom par un grand ouvrage qui résumait ses cours: *le Droit civil français suivant l'ordre du Code*, 1811-20, 9 vol. in-8°; 5e édit., 1829-31, 15 vol. in-8°; il le conduisit jusqu'aux 1,581 premiers articles du *Code civil;* M. Duvergier l'a complété. Dès que ce Commentaire parut, on y admira la franchise et la profondeur des solutions, l'harmonie qui existe entre elles, et la netteté des arguments. Toullier, faisant découler de la philosophie la science du droit, préfère toujours la raison aux autorités. Comme écrivain, il occupe un des premiers rangs parmi les jurisconsultes : son style est chaleureux, varié, plein de charme; avec plus de précision et d'élégance que Pothier, il a autant de lucidité. Toutes les parties de son livre n'ont pas un égal mérite, surtout les premières; cependant, quoique la science ait progressé depuis, il n'en restera pas moins un des beaux monuments de la jurisprudence moderne.

TOULON-SUR-MER, anc. *Telo-Martius* ou *Telonis portus*, s.-préf. (Var), à 80 kil. S.-O. de Draguignan et 840 kil. S.-S.-E. de Paris, sur la Méditerranée, au fond d'une baie, dont une presqu'île ferme presque l'enceinte, et au pied du mont Pharon; par 43° 7' 28" lat. N., et 3° 55' 37" long. E.; 47,581 hab. Place forte de 1re classe; 2e port militaire de France. Ch.-l. du 5e arrond. maritime. Directions d'artillerie et des douanes, tribunal maritime, consulats; trib. de 1re inst. et de comm., chambre de commerce, collége; écoles d'hydrographie, navale, et de pyrotechnie; observatoire; hôtel-de-ville avec de belles cariatides de Pujet sous le balcon; théâtre, bibliothèque de la ville et de la marine, musée maritime, jardin botanique; bagne. Il y a 3 magnifiques arsenaux : celui du Mourillon, qui ne date que du règne de Louis-Philippe; celui de Castigneau, pour la marine à vapeur, qui est une création de Napoléon III, dont un décret a agrandi l'enceinte des fortifications et presque doublé l'étendue de la ville. On remarque aussi le bassin de carénage, la corderie, longue de plus de 300 mèt., les cales couvertes, le grand hôpital de la marine, le parc d'artillerie, la place du Champ-de-Mars, la colonne rostrale d'Alger, le lazaret, les églises Notre-Dame et St-Louis. Le port se compose de deux bassins qui communiquent par un chenal, la *Darse-Vieille* pour les navires marchands, la *Darse-Neuve* pour la marine militaire, mais qui ont aussi chacun une entrée directe dans la rade, qui est très-sûre et peut contenir de nombreuses escadres. Comm. de vins, eaux-de-vie, huiles, figues, câpres, fruits secs, écorces à tan, etc. Succursale de la Banque de France; chemin de fer sur Marseille. — On croit que cette ville fut fondée par les Romains au IVe siècle; elle obtint, en 1319, une charte de commune; Louis XII fit construire la grosse tour, achevée sous François Ier; Henri IV éleva le mur d'enceinte; enfin Louis XIV fit bâtir par Vauban les forts de l'Eguillette, de Ste-Catherine, et de St-Antonin. A partir de cette époque, Toulon acquit une véritable importance. Les Impériaux y étaient entrés en 1524 et en 1536; mais, en 1707, le prince Eugène et le comte de Savoie l'attaquèrent en vain. Le 28 août 1793, les royalistes livrèrent Toulon aux Anglais; la même année, le 19 décembre, après un blocus de six semaines, pendant lequel Bonaparte, commandant d'artillerie, se distingua pour la première fois, les Anglais furent expulsés; avant de partir, ils incendièrent tous les établissements maritimes et la plupart des vaisseaux français. La ville fut alors nommée *Port-la-Montagne*. En 1798, Bonaparte s'y embarqua pour l'expédition d'Egypte. Toulon fut réparé sous le 1er Empire français. Patrie de Truguet.

TOULON-SUR-ARROUX, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), arr. et à 36 kil. N.-N.-O. de Charolles; 1,195 hab.

TOULONGEON (François Emmanuel, vicomte de), né au château de Champlitte en 1748, m. en 1812, renonça à l'état ecclésiastique, auquel on le destinait, pour suivre la carrière des armes, et devint colonel. Passionné pour la philosophie, la littérature et les arts, il renonça, pour s'y livrer, à ses chances d'avancement. Député aux États-Généraux de 1789, il fut un des premiers parmi les nobles à se réunir au Tiers-État, et prit part à l'organisation nouvelle de l'armée, des ponts-et-chaussées, et de l'instruction publique. Il fut député du département de la Nièvre au Corps législatif en 1802 et 1809. On a de lui : *Principes naturels et constitutifs des assemblées nationales*, 1788, in-8°; *Manuel révolutionnaire, ou Pensées morales sur l'état politique des peuples en révolution*, Paris, 1796; *Histoire de France depuis la révolution de* 1789, ibid., 1801-1810, 4 vol. in-4° ou 8 vol. in-8°, ouvrage médiocre, mais recommandable par les détails militaires; une traduction assez fidèle des *Commentaires de César*, 1813, 2 vol. in-12, etc. Il était membre de l'Institut (classe d'histoire et de littérature ancienne). B.

TOULOUBRE, *Cœnus*, rivière de France (Bouches-du-Rhône), communique avec la Durance par le canal de Craponne, et se jette dans l'étang de Berre, près et au S.-S.-E. de St-Chamas; cours de 60 kil.

TOULOUSE, *Tolosa*, ch.-l. du département de la Haute-Garonne, dans une plaine sur la rive dr. de la Garonne et le canal du Languedoc, à sa jonction avec le canal latéral, et sur le chemin de fer de Bordeaux à Cette; à 690 kil. S. de Paris; par 43° 36' 47" lat. N., et 0° 52' 29" long. O.; 91,756 hab. Archevêché. Eglise consistoriale calviniste. Temple des juifs. Cour impériale : trib. de 1re instance et de commerce. Ch.-l. de la 12e division militaire et de la 13e légion de gendarmerie. Succursale de la Banque de France. Direction des douanes. Académie universitaire. Facultés des lettres, des sciences, et de droit. Deux séminaires. Ecole préparatoire de médecine et de pharmacie, lycée, avec cour d'entrée du temps de la Renaissance; institution de sourds-muets; école normale primaire. Ecoles d'artillerie, d'équitation, de dessin, vétérinaire, de musique. Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres; Académies des jeux floraux, de peinture, de sculpture, d'architecture. Société de médecine; Sociétés archéologique, d'agriculture et d'horticulture. Musée d'antiquités et de tableaux, dans l'anc. couvent des Augustins; bibliothèque; Observatoire, Jardin des plantes. Manuf. de tabacs, fonderie de canons, forges pour la fabrication des projectiles, poudrerie, arsenal de construction. Toulouse est une grande et riche ville, très-importante par son admirable position comme centre de la France méridionale, et par l'activité de son industrie et de son commerce. On y remarque : sur une magnifique place, le Capitole ou hôtel-de-ville, dont la façade est du XVIIIe siècle, et dans lequel est renfermé le Grand-Théâtre; la cathédrale de St-Etienne, commencée sur un plan magnifique, mais inachevée; l'église St-Sernin, en très-beau style roman; les églises de la Dalbade, de la Daurade, et du Taur; l'hôtel de la préfecture; les quais de la Garonne; le Château-d'Eau, qui alimente les fontaines publiques; le pont qui joint la ville au faubourg de St-Cyprien, et dont la tête, en forme d'arc-de-triomphe, a été élevée sur les dessins de Mansart; le pont suspendu de St-Michel; l'hôtel d'Assezat, bâti sur les dessins du Primatice; les moulins à eau du Basacle et du Château-Narbonnais; les trois hospices; la place Louis-Napoléon. Fabriques de pâtes d'Italie, faux, limes, quincaillerie, carrosserie, maroquins, passementerie, couvertures de laine et de coton, chapeaux, pianos, papiers, cardes de filature, machines à vapeur, instruments aratoires; fonderie de fer; pâtés renommés de foies de canards. Toulouse est l'entrepôt des fers de l'Ariége et de l'Aveyron, et des marchandises qui se rendent de la Méditerranée dans les ports de l'Océan, et de la France en Espagne. — Ville ancienne, capitale des Volces Tectosages, Toulouse s'allia de bonne heure aux Romains, qu'elle trahit pour les Cimbres en 106 av. J.-C. Reprise par Cépion, qui s'appropria la dépouille des temples, elle retomba bientôt au pouvoir des Cimbres. La défaite de Cépion fut regardée comme une punition du ciel; de là l'expression *avoir de l'or de Toulouse*, pour indiquer une richesse qui porte malheur. St Saturnin fut le 1er évêque de cette ville. On la voit successivement capitale du royaume des Visigoths en 419, siége du duché d'Aquitaine en 631, et capitale du comté de Toulouse créé par Charlemagne en 778, jusqu'à l'année 1271, époque de la réunion du comté de Toulouse à la couronne de France. Elle devint alors la capitale de la province du Languedoc, jusqu'à la division de la France en départements. Elle eut, pendant le moyen âge, ses institutions municipales, tradition de l'ancienne Rome, et ses magistrats particuliers appelés *Capitouls*. En 1218, Simon de Montfort fut tué sous ses murs. L'Université et l'Ecole de médecine de Toulouse étaient célèbres. En 1302, Philippe le Bel y établit un parlement. Les guerres de religion y causèrent de grands maux. Le 10 avril 1814, le maréchal Soult, n'ayant que des forces inférieures, fut attaqué par le duc de Wellington devant Toulouse, et livra une bataille qui resta indécise; une colonne en briques a été élevée sur le lieu de

l'action. Patrie de Cujas (dont on y voit la statue en bronze devant le palais de la Cour impériale), de Fermat, Duranti, Goudouli, Pibrac, Maynard, Palaprat, Ricard, Calas, Bertrand de Molleville, de Villèle. B.

TOULOUSE (Comté de), créé en 778 par Charlemagne, et compris dans le royaume d'Aquitaine. Au xe siècle, il était un des 6 grands fiefs de la couronne; les comtés de Quercy, d'Alby, de Carcassonne, de Nîmes, de Béziers, de Foix, en relevaient. Au xie siècle, le marquisat de Provence y fut ajouté. Le mariage de Jeanne, fille de Raymond VII, avec Alphonse de Poitiers, frère du roi Louis IX, amena la réunion du comté à la couronne de France. *V.* Moline de Saint-Yon, *Histoire des comtes de Toulouse*, Paris, 1860, in-8°.

COMTES DE TOULOUSE.

Chorson	778	Guillaume IV	1060
Guillaume Ier	790	Raymond IV	1088
Raymond Rafinel	810	Bertrand	1105
Béranger	818	Alphonse Ier Jourdain	1112
Bernard	835	Raymond V	1148
Guillaume	844	Raymond VI	1194-1222
Frédelon	849	*Simon de Montfort*	1212-18
Raymond Ier	852	*Amaury de Montfort*	1218-24
Bernard	854	Raymond VII	1222
Odon	875	Jeanne *et Alphonse de France*	1249-71
Raymond II	918	*Réunion à la France*	1271
Raymond III	923		
Guillaume III	950		
Pons	1037		

TOULOUSE (Raymond de). *V.* RAYMOND.

TOULOUSE (Louis-Alexandre DE BOURBON, comte de), 3e fils légitimé de Louis XIV et de Mme de Montespan, né à Versailles en 1678, m. en 1737, reçut le titre d'amiral de France dès l'âge de 5 ans, et il n'en avait que 13 à 14, quand il fit preuve d'intrépidité aux siéges de Mons et de Namur. Pendant la guerre de la Succession d'Espagne, il alla, à la tête d'une escadre, faire reconnaître l'autorité de Philippe V à Messine et à Palerme, et battit, en 1704, l'amiral anglais Rooke aux environs de Malaga. Exempt d'orgueil et d'ambition, il n'entra point, sous la Régence, dans les intrigues de sa belle-sœur, la duchesse du Maine, épousa, en 1723, la marquise de Gondrin (Mlle de Noailles), et tint à Rambouillet une cour qui rivalisa, par la distinction et l'élégance, avec celle de Sceaux. Il fut le père du duc de Penthièvre. Il a trouvé grâce devant Saint-Simon, l'ennemi déclaré des princes légitimés, et qui a dit de lui qu'il était « l'honneur, la vertu, la droiture, l'équité même. » B.

TOULTSCHA ou TOULDJA, v. de la Turquie d'Europe (Silistrie), sur la rive dr. du Danube, au point où il se partage en plusieurs branches, à 24 kil. S. d'Ismaïl; 15,000 hab. C'est l'anc. *Ægissus* de Mésie, près de laquelle Darius traversa le Danube sur un pont de bateaux pour aller combattre les Scythes.

TOULX-SAINTE-CROIX, vge (Creuse), à 9 kil. S. de Boussac, sur l'emplacement de l'antique *Tullum*, ville gauloise; 1,279 hab.

TOUMAN-BEY (Al-Mélik-al-Aschraf, c.-à-d. le roi illustre), dernier sultan de la 2e dynastie des Mamelouckes d'Egypte, né en Circassie, succéda à son oncle Kansou-el-Ghaury, 1516, qui l'avait élevé jusqu'au poste de ministre d'Etat, fut attaqué sous les murs du Caire et battu par Sélim Ier, sultan des Ottomans, se défendit héroïquement, se retira vers Ghiséh, et, dans un 3e combat, tomba au pouvoir des ennemis. Sélim le condamna à mourir, et le fit pendre au Caire, 1517.

TOUMBEDRA, riv. de l'Hindoustan (Maïssour), formé par la réunion de la Tounga et de la Bhadra, issues des Ghattes occidentales, coule au N., puis à l'E., reçoit le Vadavotti, et se jette dans la Krichna; cours de 450 kil.

TOUMETS (Les), tribu mongole de l'empire chinois (Mongolie), habite sur les bords du Hoang-ho, à 400 kil. de Péking.

TOUMROUT ou TOMRUT (Mohammed-al-Mahdi-ben-Abdallah), fondateur de la secte et de la dynastie des Almohades (*V. ce mot*), né vers 1087 dans la Mauritanie, m. en 1130, étudia à Bagdad, s'annonça à Tlemcen, vers 1116, pour le véritable mahdy ou 12e imam qui doit paraître à la fin du monde, affecta une grande austérité dans sa doctrine et dans ses actes, poussa les populations à se soulever contre les Almoravides, se rendit à Maroc en 1120, en fut chassé, se retira à Tynamal, et appela ses partisans aux armes. De 1122 à 1125, il étendit sa domination sur une partie de l'Afrique septentrionale, puis abandonna le commandement à son ami Abd-el-Moumen.

TOUNGA, riv. de l'Inde. *V.* TOUMBEDRA.

TOUNG-HAI, nom chinois de la mer Orientale.

TOUNG-KIANG, riv. de Chine (Kouang-toung), se jette dans le golfe de Canton; cours de 400 kil.

TOUNG-OUN, v. de Chine, dans l'île d'Haï-nan, à 20 kil. S.-E. de Kiong tchéou; 100,000 hab.

TOUNG-TCHANG, ville de Chine (Chan-Toung), sur le Grand-Canal, à 100 kil. O.-S.-O. de Teinan. Ch.-l. de département. Tour à huit étages, revêtue de porcelaine.

TOUNG-TCHÉOU, v. de Chine (Tché-li), sur le Pay-Ho, à 22 kil. E. de Péking. Magasins impériaux de sel.

TOUNGOUSES, peuple de la Russie d'Asie, en Sibérie, depuis l'Angara supérieure, l'Iénisséi et la Léna à l'O., jusqu'à la mer d'Okhotsk à l'E., et depuis les monts Iablonoï au S. et l'océan Glacial au N., dans les gouv. d'Iénisséisk et d'Irkoutsk, et dans la prov. d'Iakoutsk. Ils sont nomades et pasteurs, se livrent à la chasse et à la pêche, et adorent le Dalaï-Lama.

TOUNGOUSKA, nom de 2 rivières de la Sibérie, qu'on appelle aussi *Angara* (*V. ce mot*).

TOUNKAT, v. du Turkestan. *V.* TONKAT.

TOUP (John ou Jonathan), philologue anglais, né en 1713 à St-Yves (Cornouailles), m. en 1785, fut pourvu d'une cure dans son comté natal. L'habitude de vivre loin du monde lui donna un ton tranchant et âpre, qu'on remarque même dans ses ouvrages, d'ailleurs pleins d'un savoir solide, et de sagacité. On a de lui : *Emendationes in Suidam*, Londres, 1760-64-66-75, 4 vol. in-8°, ouvrage réimprimé sous le titre d'*Opuscula ad Suidam*, Leipzig, 1781, in-8°, et Oxford, 1790, 4 vol. gr. in-8°; des *Notes* sur Théocrite, 1770 et 1772; une édition de *Longin*, Oxford, 1778, in-4°.

TOUQUES. *V.* TOUCQUES.

TOUR (LA). *V.* LA TOUR.

TOUR-D'AIGUES (LA). *V.* LA TOUR-D'AIGUES.

TOUR-D'AUVERGNE (LA). *V.* LA TOUR-D'AUVERGNE.

TOUR DE CORDOUAN. *V.* CORDOUAN.

TOUR-DE-FRANCE (LA). *V.* LA TOUR-DE-FRANCE.

TOUR DE LONDRES. *V.* LONDRES.

TOUR-DU-PIN (LA). *V.* LA TOUR-DU-PIN.

TOUR-DE-ROUSSILLON, tour située à 2 kil. S. de Perpignan (Pyrénées-Orientales), près du Tet, sur l'emplacement de l'anc. *Ruscino*.

TOUR-SAINT-PARDOUX, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), arr. et à 55 kil. O. d'Issoire; 653 hab.

TOUR (Ordre de la) ET DE L'ÉPÉE, ordre institué en Portugal par Alphonse V l'Africain. Il n'eut qu'une courte existence, mais fut rétabli par Jean VI au Brésil. Don Pedro II lui a donné un règlement.

TOURA, riv. de la Russie d'Asie (Perm), naît dans l'Oural, coule successivement au N., à l'E., et au S.-E., et se jette dans le Tobol. Cours de 400 kil.

TOURAINE, *Turonia*, *Turonicus pagus*, prov. centrale de l'anc. France, capit., *Tours*; bornée au N. par le Maine; au S. par le Poitou et le Berry; à l'E. par l'Orléanais et le Berry; et à l'O. par l'Anjou et le Poitou. La Loire la divise en deux parties: Haute-Touraine au N., et Basse-Touraine au S.; elle est encore arrosée par le Cher, la Vienne, la Creuse, la Claise et l'Indre. Les Romains la placèrent dans la Lyonnaise, puis dans la Lyonnaise 3e. L'Eglise fit de Tours un archevêché. Les baillis de Tours sont mentionnés dans les *Olim* depuis 1260; la province ressortissait au parlement, à la Chambre des Comptes, et à la cour des Aides de Paris. En 1551, Tours reçut un présidial, et Châtillon-sur-Indre en obtint un en 1639. La ville de Tours devint, en 1577, le siége d'une généralité qui, divisée en 16 élections, s'étendait sur la Touraine, l'Anjou et le Maine. En 1790, la prov. a formé le département d'Indre-et-Loire.—*Histoire*. Les *Turones* habitaient, au temps de J. César, le pays auquel ils ont donné leur nom. Tacite les a appelés *imbelles*; pourtant ils avaient secouru Vercingétorix et envoyé 8,000 guerriers au secours d'Alesia. Sous Tibère, ils prirent part au soulèvement de la Gaule, mais bientôt, sous l'influence de la douceur de leur climat, ils retombèrent dans ce repos qui les a fait qualifier par Sidoine Apollinaire de *Bella timentes*, « redoutant la guerre. » En 412-413, Ataulph, frère d'Alaric, abandonnant l'Italie, envahit le midi de la Gaule; les Visigoths assiégeant Tours furent chassés, en 428, par les habitants aidés des Romains; mais, en 480, les Turons durent subir la domination du roi Euric. En 507, la victoire de Vouillé les soumit à Clovis; à la mort du conquérant, 511, la Touraine échut en partage au roi d'Orléans, Clodomir, puis, en 524, à son frère Clotaire, roi de Soissons. Caribert, roi de Paris, 561, Sigebert, roi d'Austrasie, 567,

Chilpéric Ier, 576, Clotaire II, son fils, 584, l'Austrasien Childebert II, 585, Théodoric II, fils de celui-ci, 595, Dagobert Ier, fils de Clotaire II, 622, possédèrent successivement la Touraine. En même temps, Tours était administré par des évêques illustres : au IVe siècle, St Martin; au Ve, St Perpet; puis, de 573 à 593, Grégoire de Tours. Depuis Dagobert, la Touraine fit toujours partie du royaume de Neustrie. En 800, Charlemagne la comprit dans le royaume d'Aquitaine donné à Louis le Débonnaire; mais, en 806, au partage de Thionville, il l'en détacha. Après Charlemagne, et dans le Xe siècle, elle fut dévastée par les Normands. A cette même époque, en 941, Thibaut le Tricheur, rendit indépendant le comté de Tours, établi dès 524. Thibaut eut pour successeurs ses fils et petits-fils Eudes Ier, Thibaut II, et Eudes II, 978-1004. Celui-ci devint comte de Champagne et de Brie à la mort d'Etienne Ier, et l'histoire du comté de Tours se confondit avec celle de ces deux provinces. Son héritier, Thibaut III, perdit contre Geoffroy II, dit *Martel*, comte et duc d'Anjou, la bataille de Nouy, en 1045, où il fut fait prisonnier. Geoffroy s'empara de la ville de Tours et se la fit céder avec la Touraine pour la rançon de Thibaut. En 1203, cette province fut prise par Philippe-Auguste à Jean-sans-Terre, et réunie à la couronne. En 1346, Philippe de Valois la donna en apanage à son 2e fils Philippe, déjà duc d'Orléans. En 1360, Jean le Bon érigea le comté en duché pour son 4e fils Philippe, et, trois ans après, donnant à celui-ci la Bourgogne, reporta la Touraine au dauphin Charles. En 1384, Louis d'Anjou, roi de Sicile, en fut investi; deux ans après, Charles VI donna la Touraine à son frère Louis, depuis duc d'Orléans. En 1423, Charles VII accorda le duché de Touraine en douaire à sa femme Marie d'Anjou; un an après, il en fit don au comte de Douglas, à la réserve des châteaux de Chinon et de Loches, et les descendants de cette famille ont conservé le titre de ducs de Touraine jusqu'à Jacques VI, comte de Douglas. Eléonore d'Autriche, femme de François Ier, 1547, et Marie Stuart, 1558, ont possédé à titre de douaire la Touraine; en 1576, François, duc d'Alençon, l'obtint, et en fut le dernier titulaire apanagiste. — Le beau climat de la Touraine, la position de sa capitale, la célébrité prolongée de cette *Jérusalem de l'Occident*, donnèrent une grande importance à la province. Dans les commencements de son règne, Charles VII y fixa son séjour; c'est à Chinon qu'en 1429 il reçut Jeanne d'Arc. En 1435, on ratifia à Tours le traité d'Arras. C'est au Plessis-lez-Tours que Louis XI mourut, en 1483; en 1515, François Ier érigea la Touraine en grand-gouvernement, et des ordonnances de Charles VII, Louis XI, Charles VIII et Louis XII y favorisèrent l'extension de l'industrie. Au XVIe siècle, les guerres de religion entravèrent cet essor; depuis les prédications de Gerbaut et de l'Epine, 1552, un grand nombre de Tourangeaux avaient embrassé la Réformation; en 1562, les calvinistes, maîtres de la ville, profanèrent et pillèrent les églises de St-Martin, de St-Gatien, les abbayes de Marmoutiers et de Beaumont, et poussèrent la fureur jusqu'à exhumer les restes de François de Paule, pour les brûler. Henri IV, avant d'être maître de Paris, transféra son parlement à Tours, 1589. La révocation de l'édit de Nantes porta à cette ville un coup terrible; elle est restée importante encore, mais recherchée surtout et aimée pour son doux climat au milieu de ses riches campagnes, le jardin de la France. — L'agriculture s'est beaucoup ressentie, en Touraine, de l'indolence naturelle aux habitants; mais la nature a suffi pour faire le pays riche en gras pâturages, en grains, en céréales, en vignobles. L'industrie est loin d'être florissante comme au temps de Richelieu, où Tours occupait 60,000 ouvriers en soieries; le commerce des grains, vins, eaux-de-vie, pruneaux, chanvres, y est très-actif. Près de Tours se trouvent *les Caves Gouttières*, grottes curieuses par leurs concrétions calcaires. *V.* le P. Martin Marteau, *le Paradis délicieux de la Touraine*, 1660; l'abbé Bourassé, *la Touraine, histoire et monuments*, Tours, 1855, in-fol., figures. J.

TOURAN, nom donné par les anc. Mèdes aux pays situés au N.-E. du leur, et à l'E. de la mer Caspienne. C'est à peu près auj. le Turkestan indépendant.

TOURAN-CHAH, sultan d'Egypte. *V.* MÉLIK-EL-MOADHAM.

TOURAN-CHAH, roi d'Ormuz, 1513-22, fut mis sur le trône par Reiz-Noureddin, qui devint son ministre, dut céder aux menaces d'Albuquerque en 1514, et signer un traité avantageux aux Portugais, et fut assassiné par Mir-Aschraf, gouverneur du Lahsa.

TOURANE, v. de Cochinchine. *V.* TOURON.

TOURBET ou TOURBOUT, v. de la Perse (Khoraçan) à 150 kil. S.-E. de Nichapour; 18,000 hab.

TOURCOING ou TURCOING, ch.-l. de canton (Nord), arr. et à 13 kil. N.-E. de Lille, à peu de distance de la frontière de Belgique; 21,496 hab. Collége. Ville manufacturière importante dès le XIIe siècle, elle fut dévastée par des incendies en 1477, 1607 et 1711. Nombreuses fabriques de tissus de laine et de coton, linge de table, nouveautés, tapis, savon; filatures de laine, de coton, de lin. Brasseries, teintureries, tanneries, distilleries, raffineries de sucre.

TOUR-ET-TAXIS, ancienne maison princière, originaire du Milanais. Martin Ier della Torre, m. en 1147, en est regardé comme la tige. Lamoral Ier, 1313, prit le nom de seigneur de Tasso ou Tassis d'après le mont Tasse, dans le Bergamasque. Son arrière-petit-fils Roger Ier se rendit en Allemagne, fut créé chevalier par l'empereur Frédéric III, 1450, et fonda la première poste aux chevaux en Tyrol. Créés princes de l'Empire par Léopold Ier, les princes de Tour-et-Taxis reçurent en 1734 l'administration des postes en fief. Après la dissolution de l'Empire, la plupart des Etats allemands rachetèrent le monopole postal des princes de Tour-et-Taxis contre un dédommagement en argent ou en biens-fonds. La ligne aînée réside à Ratisbonne. Il y a une ligne cadette en Bohême. E. S.

TOURFAN, volcan de la chaîne des monts Thianchan.

TOURGOUTS. *V.* TORGOUTS.

TOURINSK, v. de Sibérie, gvt et à 125 kil. O. de Tobolsk; 4,000 hab.

TOURKMANTCHAI ou TURKMANTCHAI, vge de Perse (Aderbaïdjan), près de Tauris; célèbre par un traité conclu, le 22 févr. 1828, entre les Perses et les Russes. La Russie obtenait les provinces d'Erivan et de Naktchivan; la succession du roi de Perse, Feth-Ali-Chah, était assurée à son fils Abbas-Mirza.

TOURLAVILLE, brg (Manche), arr. et à 6 kil. E. de Cherbourg; 1,211 hab. Colbert y avait fondé en 1665 une manufacture de glaces, qui n'est plus en activité. Vestiges d'un camp romain.

TOURMALET, passage des Pyrénées, près de Barèges, à 2,177 mèt. de hauteur.

TOURMENTES (Cap des), anc. nom du cap de Bonne-Espérance.

TOURMOUZ, v. du Turkestan indépendant (Boukharie), sur le Tourmouz (affluent du Djihoun), à 380 kil. S.-E. de Boukhara. Prise par Gengis-Khan, en 1221.

TOURNAN, ch.-l. de cant. (Seine-et-Marne), arr. et à 27 kil. N. de Melun; 1,708 hab. On y remarque le château de *Combreux*, et celui d'*Armainvilliers* qui appartint au duc de Penthièvre.

TOURNAVOS ou TOURNOVO, v. de la Turquie d'Europe (Janina), sur le Xeragi, à 19 kil. N.-O. de Larisse; 6,000 hab. Evêché grec. Fabriques d'étoffes légères en soie et en coton, dites *bourres de Grèce*.

TOURNAY ou TOURNAI, en flamand *Doornick*, anc. *Turnacum* ou *Turris Nerviorum*, v. forte de Belgique (Hainaut), sur l'Escaut, à 68 kil. S.-O. de Bruxelles, 40 de Mons, à 21 kil. O. de Lille; 31,500 hab. Evêché, fondé en 484. Séminaire, bibliothèque. Tournay, divisée en Ville-Vieille et Ville-Neuve, est bien bâtie, avec de beaux quais et de belles promenades; on y remarque l'église Notre-Dame, très-belle cathédrale en pierre bleue du pays, avec deux absides et cinq clochers; le palais épiscopal, l'hôtel-de-ville, les moulins construits par Vauban, la citadelle, etc. C'est l'un des grands centres manufacturiers de la Belgique; filatures de laine peignée et de lin; étoffes à pantalons, bonneterie, fils de laine et de coton, rubans, couvertures, tapis, dentelles, cuirs; poteries, faïence, chocolat; chaux hydraulique renommée, etc. Aux environs est un magnifique château du prince de Ligne. — Anc. capitale des Nerviens, dans la Belgique IIe, Tournay était l'une des villes les plus importantes de cette partie de la Gaule. Prise au commencement du Ve siècle par les Vandales, elle tomba, peu après, en 438, au pouvoir de Clodion, chef des Francs. Les Normands la pillèrent en 880. Elle devint, sous Charles le Chauve, partie du comté de Flandre, mais fut de nouveau réunie à la France, sous Philippe le Bel, qui la fortifia. Occupée en 1513 par Henri VIII d'Angleterre, elle fut rachetée en 1518 par François Ier, qui se la vit enlever en 1521 par le comte d'Egmont, général de Charles-Quint. Elle appartint à l'Espagne et aux Pays-Bas jusqu'en 1667, époque où Louis XIV la reprit. Incorporée cette fois encore à la France, elle lui fut ravie de nouveau en 1709 par Eugène et Marlborough. Les Français la reprirent en 1745, en 1792, et en 1794. Elle devint alors, et jusqu'en 1814, un ch.-l. d'arrond. du département de Jemmapes.

TOURNAY, ch.-l. de canton (Hautes-Pyrénées), arr. et à

18 kilom. S.-E. de Tarbes, sur l'Arros; 1,093 habitants.

TOURNEBRIDE, espèce d'auberge ou de cabaret, établi près d'un important château, à la campagne, pour recevoir les domestiques et les équipages des personnes qui viennent visiter les propriétaires châtelains. Le Tournebride paraît avoir été inventé du temps de Louis XIV, par les seigneurs qui ne voulaient pas se charger de l'hospitalité dispendieuse de la suite de leurs invités; une lettre de Mme de Sévigné, du 5 novembre 1680, fait voir qu'alors cette mode n'était pas encore générale parmi la riche noblesse.

TOURNEFORT (Joseph PITTON DE), célèbre botaniste, né à Aix (Provence) en 1656, m. en 1708, étudia chez les Jésuites de sa ville natale, montra de bonne heure le goût le plus vif pour l'histoire naturelle, entra au séminaire malgré lui, et, devenu libre par la mort de son père, 1677, se mit à parcourir le Dauphiné et la Savoie. En 1679, il alla suivre les cours de l'école de médecine de Montpellier. Puis, il visita, en herborisant, le Roussillon et la Catalogne. Appelé à Paris en 1683, il remplaça Fagon comme professeur de botanique au Jardin du Roi, augmenta les richesses de cet établissement, attira à ses cours et à ses herborisations une foule d'étudiants français et étrangers, et fut chargé en 1688 de former des collections en Espagne, en Portugal, en Angleterre et en Hollande. Il refusa la chaire de botanique à l'université de Leyde, devint membre de l'Académie des Sciences en 1692, se fit recevoir docteur en médecine en 1698, fut encore envoyé par Louis XIV dans le Levant en 1700, visita l'île de Candie, l'Archipel, Constantinople, les côtes méridionales de la mer Noire, l'Arménie, la Géorgie, l'Asie-Mineure, et, à son retour en France, où il rapportait 1,356 plantes nouvelles, obtint la chaire de médecine au Collége de France. On lui doit: *Eléments de botanique, ou Méthode pour connaître les plantes*, Paris, 1694, 3 vol. in-8°, traduits par lui-même en latin sous le titre d'*Institutiones rei herbariæ*, 1700, 3 vol. in-4°; *De optimâ methodo instituendâ in rem herbariam*, 1697, broch., in-8°; *Histoire des plantes qui naissent aux environs de Paris, avec leur usage dans la médecine*, 1698, in-12; *Voyage du Levant*, 2 vol. in-4°, ou 3 vol. in-8°, livre plein d'intérêt et d'érudition, et qui est un des monuments scientifiques les plus remarquables de ce temps; *Traité de la matière médicale*, publié par Bernier, 1717, 2 vol. in-12; des *Mémoires*, dans la collection de l'Académie des Sciences. Tournefort a rendu les plus grands services: il a donné une classification des plantes résultant de l'examen de leurs différentes parties, selon leur importance relative, dans l'ordre suivant: fleurs, fruits, feuilles, racines, tiges, saveur et port de la plante. La plupart des genres qu'il a établis ont été conservés par Linné. *V.* son *Eloge* par Fontenelle. B.

TOURNELLE (La). *V.* PARLEMENT.

TOURNEMINE (René-Joseph), savant jésuite, né à Rennes en 1661, d'une anc. famille, m. en 1739, professa avec éclat les humanités, la philosophie et la théologie, dirigea le *Journal de Trévoux* de 1702 à 1736, enrichit ce recueil d'une foule d'*Analyses* et de *Dissertations*, qui furent alors très-remarquées, et remplit les fonctions de critique avec une rare impartialité. On a de lui: des *Tables chronologiques*, dans la *Bible* de Duhamel, 1706; des *Réflexions sur l'athéisme*, à la suite du *Traité de l'existence de Dieu* par Fénelon; une bonne édition des *Commentaires de Ménochius sur l'Ecriture sainte*, 1719, 2 vol. in-fol.; une édition de l'*Histoire des Juifs* de Prideaux, 1729. Il eut une vive discussion avec Leibniz sur l'origine des Francs, qu'il disait issus d'une colonie de Gaulois. B.

TOURNOIS, jeux militaires au moyen âge. C'étaient des joutes pacifiques, et cependant souvent meurtrières, des simulacres de combats à la lance entre deux chevaliers armés de toutes pièces. Bien que plusieurs pays en aient revendiqué l'invention, les tournois paraissent avoir été partout un produit spontané de la féodalité et de la chevalerie. On choisissait d'ordinaire un terrain voisin d'un château seigneurial: la lice où combattaient les chevaliers était une enceinte en forme d'ovale allongé, dont les côtés présentaient des estrades pour les spectateurs; à une extrémité se trouvait une barrière en fer, par laquelle on pénétrait dans la lice; à l'autre, le tribunal des juges du combat. Il y eut des tournois *à armes courtoises*, c.-à-d. où le fer des armes était émoussé, et des tournois *à outrance*, ces derniers fréquemment mortels. Certains chevaliers faisaient publier à l'avance des lettres de défi contre tout venant. En France, les règles des tournois furent données par Geoffroy de Preuilly, chevalier de Touraine, vers la fin du XIe siècle. De bonne heure, les papes tentèrent, mais en vain, d'empêcher ces combats meurtriers. Le dernier combat de ce genre fut celui où Montgomery blessa mortellement le roi Henri II, en 1559. Aux tournois succédèrent les carrousels. B.

TOURNOIS (livre). *V.* LIVRE.

TOURNON (François de), prélat français, né en 1489 à Tournon (Vivarais), d'une ancienne et noble famille, m. en 1562, fut nommé archevêque d'Embrun à l'âge de 28 ans. Il alla en Espagne négocier le traité de Madrid, 1526, revint avec François Ier, dont il avait la confiance, prit part au traité de Cambrai en 1529, fut chargé d'amener d'Espagne Eléonore de Portugal, sœur de Charles-Quint, fit la cérémonie du mariage de cette princesse avec François Ier, et reçut, comme récompense de ses services, l'archevêché de Bourges, l'abbaye de St-Germain-des-Prés, et le cardinalat. Député à Rome pour suspendre l'excommunication dont le pape menaçait Henri VIII d'Angleterre, puis à Londres pour engager ce monarque à ne pas rompre avec le Saint-Siége, il fut également malheureux dans ces deux négociations. En 1536, il concerta avec Anne de Montmorency la défense de la Provence contre Charles-Quint. En 1538, il signa la paix de Nice. Après la disgrâce de Montmorency, il eut la plus grande influence dans l'Etat, augmenta la bibliothèque royale, protégea les gens de lettres et les savants, fonda le collége de Tournon, mais déploya une grande rigueur contre les Vaudois. A l'avénement de Henri II, les Guises l'éloignèrent, en lui faisant donner l'ambassade de Rome, où on le retint 8 ans. A son retour, promu à l'archevêché de Lyon, il se tint dans son diocèse, pour ne pas subir la loi de Diane de Poitiers, et y poursuivit avec ardeur les calvinistes. Envoyé de nouveau en Italie pour entraîner Paul IV dans la guerre contre Charles-Quint, il resta à Rome après sa mission, fut nommé évêque d'Ostie et doyen du Sacré-Collége par Pie IV, retourna en France après la mort de Henri II, contribua à y faire recevoir les Jésuites, et figura aux Etats-Généraux de 1560, puis au Colloque de Poissy, 1561.

TOURNON (Charles-Thomas MAILLARD DE), cardinal, né à Turin en 1668, m. à Macao en 1710, fut légat du pape Clément XI aux Indes et à la Chine, 1701, avec la mission d'interdire aux nouveaux chrétiens les usages contraires à la pureté de la foi catholique. Arrêté en 1707 par ordre de Khang-hi, empereur de la Chine, maltraité par les Portugais chargés de le garder, il mourut en prison. Ses *Mémoires*, en italien, ont été publiés par le cardinal Passionei, Rome, 1762, 8 vol. in-8°.

TOURNON (Philippe-Camille-Casimir de Simiane, comte de), de la famille du cardinal, né à Avignon en 1778, m. en 1833, fut auditeur au conseil d'Etat dès 1806, et préfet du département de Rome pendant le Ier Empire français, 1809-1814. Il devint, sous la Restauration, préfet de la Gironde, puis du Rhône, conseiller d'Etat, et pair de France en 1824. Il a publié: *Etudes statistiques sur Rome et la partie occidentale des Etats romains*, Paris, 1831, 2 vol., et atlas in-8°. C'est, en partie, l'histoire de l'administration de ce pays pendant l'occupation française; en partie, une description du pays écrite souvent en style très-pittoresque.

TOURNON, *Tornomagus*, s.-préf. (Ardèche), à 30 kil. N.-N.-E. de Privas, port sur la rive dr. du Rhône; 4,069 hab. Tribunal de 1re instance, lycée, bibliothèque. La ville et le territoire de Tournon furent possédés par les seigneurs du même nom jusqu'en 1644, puis par les maisons de Montmorency, de Ventadour, et de Rohan-Soubise. Le château, qui sert maintenant de prison, s'élève sur un rocher au pied d'une montagne escarpée qui domine la ville, et d'où l'on découvre une partie du cours du Rhône, de celui de l'Isère, et les sommets des Alpes. L'église St-Julien est d'un beau style ogival. Deux ponts suspendus font communiquer Tournon à la petite ville de Tain, située sur la rive opposée du Rhône. A 4 kil. de la ville se trouvent les ruines d'un pont romain. Comm. de soie, vin de l'Ermitage et autres, bois de construction.

TOURNON-D'AGÉNAIS, ch.-l. de canton (Lot-et-Garonne), arr. et à 25 kil. E. de Villeneuve-d'Agen, sur le Baudusson; 588 hab. Fabr. de serges. Anc. baronnie des comtes d'Armagnac.

TOURNON-SAINT-MARTIN, ch.-l. de canton (Indre), arr. et à 14 kil. N.-O. du Blanc, près de la rive dr. de la Creuse; 583 hab. Carrières de pierres de taille. Préparation de fromages de chèvre.

TOURNOVO. *V.* TOURNAVOS.

TOURNUS, *Tinurtium castrum*, ch.-l. de canton (Saône-et-Loire), sur la Saône, arr. et à 32 kil. N. de Mâcon; 4,352 hab. On y remarque l'église de St-Philibert, anc. abbaye fondée au IXe siècle, avec une crypte. Tribunal de commerce. Fabr. de broderies sur tulle, chapeaux, couvertures de coton, soieries, eaux-de-vie. Comm. de soies, vins, pierres. Exploitation de marbre, sucrerie. Patrie de

Greuze. Deux conciles furent tenus dans cette ville, en 949 et 115.

TOURON (Antoine), dominicain, né en 1688 dans le diocèse de Castres, m. en 1775, consacra toute sa vie à la controverse et à l'histoire. On a de lui : *Vie de St Thomas d'Aquin*, Paris, 1737, in-4°; *Vie de St Dominique*, 1739, in-4°; *Histoire des hommes illustres de l'ordre de St-Dominique*, 1743-49, 6 vol. in-4°; *De la Providence*, 1752, in-12, traité historique et dogmatique; *Histoire générale de l'Amérique*, 1768-70, 14 vol. in-12, etc.

TOURON, TURON, TOURANE, en chinois *Han* ou *Koua-Han*, v. de l'empire d'Annam (Cochinchine), beau port sur la baie de son nom, dans la mer de Chine, à 102 kil. S.-E. de Hué. Fortifiée à l'européenne par des Français. La France, à qui elle avait été cédée en 1787, l'a occupée de 1858 (1er sept.) à 1860.

TOUROUKHANSK, v. de la Russie d'Asie (Sibérie), gouvernement et à 850 kil. N. d'Iénisséisk, sur la rive g. de l'Iénisséi et à son confluent avec le Touroukhan; 1,000 hab. Comm. de pelleteries.—Fondée en 1622 sur l'emplacement de l'ancienne *Mangaseia*.

TOUROUVRE, ch.-l. de canton (Orne), arr. et à 13 kil. N.-E. de Mortagne; 597 hab. Verrerie.

TOURREIL (Jacques de), littérateur, né à Toulouse en 1656, d'un procureur-général au parlement de cette ville, m. en 1715, obtint deux prix d'éloquence à l'Académie Française en 1681 et 1683, traduisit les *Philippiques*, les *Olynthiennes* et autres discours de Démosthène, travail où l'on ne retrouve guère la physionomie des originaux, et devint membre de l'Académie des Inscriptions. Ses *Œuvres* ont été publiées à Paris, 1721, 2 vol. in-4° ou 4 vol. in-12.

TOURS, anc. *Cæsarodunum* et *Turones*, ch.-l. du département d'Indre-et-Loire, et autrefois capitale de la Touraine, sur la rive g. de la Loire, à 236 kil. S.-O. de Paris par chemin de fer; par 47° 23' 47" lat. N. et 1° 38' 35" long. O.; 35,297 hab. Archevêché. Ch.-l. de la 18e division militaire, et de la 7e légion de gendarmerie. Succursale de la Banque de France. Direction des subsistances militaires. Trib. de 1re instance et de commerce. Ecole préparatoire de médecine et de pharmacie, lycée, école de dessin, bibliothèque, musée de tableaux, jardin botanique, cabinet d'antiquités et d'histoire naturelle. Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres. Société archéologique. La ville, grande, assez bien percée, et dans une situation admirable, est traversée par une magnifique rue, à l'extrémité de laquelle est une statue en marbre de Descartes, et aboutissant au pont de la Loire, qui est un des plus beaux de l'Europe (435 mèt. de long sur 14 mèt. 60 de large). On y remarque : la cathédrale de St-Gatien, bel édifice en style gothique, renfermant les tombeaux en marbre des enfants de Charles VIII; l'abbaye de St-Julien; les églises de St-Pierre-des-Corps, St-Symphorien, Notre-Dame-la-Riche, et St-Saturnin; le palais archiépiscopal, le nouveau palais de justice, avec l'hôtel de la gendarmerie à droite, et le pénitencier à gauche, la chancellerie de Louis XI, la fontaine du Grand-Marché, l'hospice général, l'hôtel-de-ville, l'hôtel de la préfecture, la tour de Guise, le Mail. L'église de St-Martin, desservie par un chapitre dont le roi était abbé, et contenant le tombeau du saint, a été démolie en 1793; deux des tours de cette église, dites *de Charlemagne* et *de St Martin* ou *de l'Horloge*, existent encore. Fabr. d'étoffes de soie, passementerie, bonneterie, rubans, draps, tapis, faïence, poterie vernissée; tanneries et amidonneries renommées, cireries, teintureries; grande imprimerie et librairie religieuse. Comm. actif de vins, laines, chanvre, grains, bougie, cuirs, pruneaux secs, etc.—Tours, capitale des *Turones* avant J. César, ch.-l. de la 3e Lyonnaise sous les Romains, fut prise par les Wisigoths en 428. Clovis les en chassa en 507. Entre Tours et Poitiers eut lieu, en 732, la grande bataille dans laquelle Charles-Martel défit les Sarrasins. Après avoir appartenu aux comtes d'Anjou, qui devinrent rois d'Angleterre, Tours fut conquise par Philippe-Auguste en 1204. Des Etats-Généraux s'y tinrent en 1470, 1484, et 1506. La monnaie battue à Tours était plus faible en matière que celle de Paris; la livre *tournois* pesait 1/5e de moins que la livre *parisis*. Ce fut aux environs de Tours que Henri IV fit planter les premiers mûriers pour acclimater le vers à soie en France. Tours est la patrie de Gabrielle d'Estrées, Boucicaut, Rapin, Grécourt, Destouches, Dutens, Bouilly, H. Balzac. B.

TOURTELLE (Etienne), médecin, né à Besançon en 1756, m. en 1801, alla suivre les cours des écoles de Montpellier et de Paris, obtint en 1788 une chaire à l'université de Besançon, fut ensuite médecin principal de l'armée du Rhin, professeur à l'école de Strasbourg, 1794-98, et médecin en chef de l'hôpital militaire de Besançon. On a de lui : *Eléments d'hygiène*, Strasbourg, 1797, 2 vol. in-8°; *Eléments de médecine théorique et pratique*, ibid., 1799, 3 vol. in-8°; *Eléments de matière médicale*, Paris, 1802, in-8°; *Histoire philosophique de la médecine*, ibid., 1804, 2 vol. in-8°.

TOURTERON, ch.-l. de canton (Ardennes), arr. et à 23 kil. N.-O. de Vouziers; 495 hab.

TOURTOUKAI, v. de la Turquie d'Europe (Bulgarie); 8,000 hab. Entrepôt de sel importé de la Valachie.

TOURVILLE (Anne-Hilarion DE COTENTIN, comte de), célèbre marin, né en 1642, à Paris, d'une ancienne famille de Normandie, m. en 1701, était fils d'un maréchal-de-camp, qui le destina à la marine. Il entra dans l'ordre de Malte à 14 ans, fit avec distinction plusieurs campagnes contre les Barbaresques, et avait acquis une telle renommée par son courage, que Louis XIV voulut le voir et le nomma capitaine de vaisseau dès 1667. Tourville prit part à l'expédition de Candie en 1669, servit sous le comte d'Estrées dans les guerres de 1671 à 1673, notamment au combat de South-Bay, puis sous le chevalier de Valbelle envoyé en 1675 au secours des Messinois révoltés contre l'Espagne, mérita le grade de chef d'escadre en 1676 par sa brillante conduite à la bataille d'Agousta gagnée par Duquesne sur Ruyter, et, l'année suivante, commanda l'avant-garde de la flotte du marquis de Vivonne à la journée de Palerme. Après la paix de Nimègue, il prit part aux expéditions de Duquesne contre Alger et Tripoli, 1682, puis au bombardement de Gênes, 1683, et fut promu au rang de lieutenant-général des armées navales. En 1688, il retourna bombarder Alger, et fut créé vice-amiral des mers du Levant. En 1689, il reçut le commandement d'une escadre de 20 vaisseaux chargée de soutenir Jacques II d'Angleterre, et, en 1690, captura deux convois considérables, près de l'île de Wight et dans la baie de Tingmouth (Devon). Il devait, avec la flotte de Brest, se réunir à la flotte de Toulon, que commandait d'Estrées, et faire un vigoureux effort pour réparer les échecs de Jacques II : mais d'Estrées n'arriva pas; Tourville, provoqué par l'amiral anglais Russel en vue de La Hogue, livra bataille, malgré lui et sur l'ordre exprès de Louis XIV, avec 44 navires contre 88, fut vaincu après une lutte héroïque de 12 heures et malgré d'admirables dispositions, et sut encore mettre à couvert dans les ports voisins les vaisseaux qui avaient pris part à cette bataille, 1692. Nommé maréchal de France en 1693, il prit sa revanche à la hauteur du cap St-Vincent (Portugal) à la tête d'une escadre de 71 vaisseaux, et, en cette seule campagne, fit perdre aux ennemis plus de 80 bâtiments et environ 36 millions. La paix de Ryswick, en 1697, lui donna le repos que réclamait sa santé altérée. On a sous son nom des *Mémoires*, 1743 et 1758, 3 vol. in-12, œuvre mauvaise d'un abbé Magon. Mais le P. Lhoste, aumônier de sa flotte, rédigea par son ordre et sous ses yeux un *Traité de la tactique navale*. B.

TOUS, v. et riv. d'Asie. *V.* THOUS.

TOUS-LES-SAINTS (Baie de), en espagnol *Bahia-de-Todos-os-Santos*, baie formée par l'Atlantique sur la côte du Brésil (Bahia); par 13° lat. S., et 41° long. O.; 35 kil. sur 28. Sur le bord E., se trouve la ville de Bahia. — baie du Mexique, sur la côte de la Nouvelle-Californie; par 31° 47' lat. N., et 118° 47' long. O.

TOUSSAINT (François-Vincent), littérateur, né à Paris vers 1715, m. en 1772, abandonna le barreau pour les lettres, rédigea les articles de jurisprudence dans les deux premiers vol. de l'*Encyclopédie*, publia, en 1748, un livre des *Mœurs*, exposition d'une morale naturelle, indépendante de toute croyance religieuse, le compléta, en 1662, par des *Eclaircissements*, que le Parlement fit brûler, s'enfuit à Bruxelles, où il rédigea, sous l'influence de l'Autriche, une *Gazette française*, puis à Berlin, où Frédéric II, qu'il avait naguère attaqué avec violence, lui donna la chaire de rhétorique et de logique à l'Ecole militaire, 1764, s'aliéna bientôt l'esprit du roi, et mourut dans l'oubli.

TOUSSAINT (Fête de la), instituée en l'honneur de *tous les saints*, en 731, par le pape Grégoire III, qui consacra, dans la basilique de St-Pierre, une chapelle en l'honneur de tous les saints, dont la fête fut toujours célébrée à Rome depuis cette époque. La Toussaint fut introduite en France par Grégoire IV, en 835. Elle se célèbre le 1er novembre. Un concile du XIe siècle lui donna une vigile, et Sixte IV, en 1480, lui établit une octave. Les Grecs la célèbrent le dimanche après la Pentecôte. C'est l'une des 4 grandes fêtes reconnues en France par le Concordat. Odilon, abbé de Cluny, eut le premier l'idée, vers le commencement du XIe siècle, d'ajouter à cette fête des

prières pour les morts, et l'usage s'en est conservé depuis.

TOUSSAINT-LOUVERTURE (François-Dominique), noir, gouverneur-général de St-Domingue, né dans l'esclavage près du Cap-Français en 1743, m. en 1803. Il fut d'abord pâtre, apprit à lire et à écrire, et devint cocher du procureur de l'habitation à laquelle il appartenait. D'une dévotion bigote, il fut choisi, en 1791, par les nobles contre-révolutionnaires et le chef du gouvernement colonial, pour soulever les esclaves noirs et comprimer la révolution des colons. Il leur donna des chefs en Bouckman, Jean-François, et Biassou, et se tint à l'écart. Les excès commis par eux ayant dépassé les vues des contre-révolutionnaires, il les rejoignit, occupa un poste secondaire d'abord, et prit ensuite le titre de général, que les Espagnols lui reconnurent : il devint leur principal agent parmi ces bandes indisciplinées. En 1794, brouillé avec ses rivaux, il passa au service de la République française, en massacrant tout ce qui tentait de lui faire résistance ou refusait de se rallier à lui, Espagnols, colons, émigrés français. Les succès qu'il obtint alors firent dire au commissaire de la République, Polverel : « Mais cet homme fait ouverture partout! » Aussitôt la voix publique le nomma *Louverture*. Sous le gouverneur Laveaux, Toussaint combattit les Anglais : élevé au rang de général en chef par Sonthonax, bientôt il l'expulsa de la colonie, et continua de combattre les Anglais. Il éconduisit aussi le général Hédouville, envoyé par le Directoire exécutif pour remplacer Sonthonax, puis entra en guerre civile contre Rigaud, qu'il vainquit, et emprisonna l'agent Romme, qui avait remplacé Hédouville, et qui devait prendre possession de l'ancienne partie espagnole de l'île, cédée à la France. Agissant alors de concert avec les colons et les émigrés, dont il permit le retour à St-Domingue, malgré les lois françaises, il donna à cette colonie une constitution qui la plaçait sous le protectorat de la France; un article de cette constitution le nommait gouverneur-général à vie, avec le droit de choisir son successeur. Cet acte, envoyé à l'approbation du 1er consul Bonaparte, au moment de la paix d'Amiens, décida, en 1801, l'expédition de Leclerc, déjà conçue pour venger les violations faites par Toussaint-Louverture des volontés de la France. Toussaint résista à Leclerc; mais la soumission de Christophe et de Dessalines, après une guerre terrible, le mit hors d'état de soutenir la lutte, et il se soumit aussi. On l'autorisa à se retirer sur ses terres; puis, comme on le redoutait toujours, il fut enlevé par trahison, déporté en France, et renfermé au fort de Joux, près de Besançon, où il mourut après 10 mois de captivité. Ce noir célèbre montra un véritable génie : d'une activité prodigieuse, d'une rare capacité, il étonna ses contemporains par sa dextérité et son habileté. Despote sanguinaire, il commit de nombreux crimes. Doué à un haut degré de l'esprit d'organisation, il contraignit les noirs, anciens esclaves, à reprendre la culture des terres. Ses derniers crimes furent l'immolation de son neveu Moïse, qui contrariait son système en poussant les noirs à abandonner le travail, et le massacre des colons à l'arrivée de Leclerc. B. A.

TOUSTAIN (Charles-François), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Repas (diocèse de Séez) en 1700, m. en 1754, fut l'ami de Dom Tassin, avec lequel il publia un *Nouveau traité de diplomatique*, 6 vol. in-4°. On lui doit encore : *la Vérité persécutée par l'Erreur, ou Recueil de divers ouvrages des saints Pères sur les persécutions des huit premiers siècles de l'Eglise*, La Haye, 1733, 2 vol. in-12, ouvrage contre la bulle *Unigenitus*, et publié anonyme; un édition de *Théodore Studite*, etc.

TOUTMOSIS, roi d'Egypte. *V.* THOUTMOSIS.

TOUTOCSCH (Tadj-Eddaulah), prince seldjoucide, fils d'Alp-Arslan, fut chargé, en 1076, par son frère Mélik-Chah, sultan de Perse, d'achever la conquête de la Syrie, repoussa de ce pays les Egyptiens en 1078, se fit proclamer sultan à Damas après la mort de Mélik, 1093, vainquit et tua Aksankar, émir d'Alep, qui lui disputait le pouvoir, mais périt dans une bataille contre Barkiarok, fils de Mélik, près de Rei, 1095.

TOUVET (LE), ch.-l. de cant. (Isère), arr. et à 28 kil. N.-E. de Grenoble; 984 hab. Filature de soie.

TOUZ-KOUL, lac de l'empire chinois (Dzoungarie); 180 kil. sur 50.

TOUZER, v. de la régence de Tunis, dans le Bilédul-gérid, à 200 kil. O.-S.-O. de Cabès, sur la rive O. du lac Loudéah; 5,000 hab. Bâtie avec les débris d'une anc. ville romaine. Comm. de dattes.

TOWN, c.-à-d. *ville* en anglais, et *Ton* par contraction : NEWTOWN, nouvelle ville, etc. Dans quelques mots, la finale *ton* est pour *don*, et signifie colline, comme dans TAUNTON; d'autres fois elle est une contraction de *stone* (pierre), comme dans BRIGHTON.

TOWNLEY (Charles), antiquaire anglais, né en 1737, m. en 1805, consacra sa fortune à des voyages en Italie, en Sicile et en Grèce, où il forma une riche et très-belle collection de sculptures antiques, qui fait auj. partie du British-Museum.

TOWNTON. *V.* TAUNTON.

TOWTON, vge d'Angleterre, comté et à 17 kil. S.-O. d'York; célèbre par une victoire d'Edouard IV d'York sur Henri VI de Lancastre, en 1461.

TOXANDRES, *Toxandri*, peuple germanique de la Gaule (Germanie 2e), entre les Ménapiens et les Eburons; capitale, *Toxandria* (auj. *Tessender-Loo*). — Au moyen âge, on donna le nom de *Toxandrie* à une partie du Brabant, et même à toute cette province.

TPÉ, déesse égyptienne peu connue. On croit que c'était la personnification du ciel, Sur les zodiaques, elle est représentée avec les mamelles pendantes, une tunique parsemée de lotus, et, sur la poitrine, un scarabée à ailes d'épervier. Elle figure aussi sur les monuments funéraires.

TRABÉAS (Quintus), poëte comique latin, florissait au temps de la Ire guerre punique. Cicéron a cité de lui plusieurs fragments, que Maittaire a insérés dans ses *Opera et fragmenta veterum poetarum latinorum*.

TRABÉATES, *Trabeatæ*, drames latins, dont les personnages étaient Romains, et portaient la trabée.

TRABÉE, *Trabea*, toge courte et peu ample des anc. Romains, et qui s'agrafait sur l'épaule droite. C'était le costume des chevaliers, des Augures, et des Saliens. Elle était de laine blanche, bordée de pourpre marine, pour les premiers, et de pourpre terrestre, pour les seconds. C. D—Y.

TRACHÉE (Cilicie) ou *Trachéotide*. *V.* CILICIE.

TRACHENBERG, *Dracomontium*, v. des Etats prussiens (Silésie), au confluent de la Bartsch et de la Schutzka, à 44 kil. N.-O. de Breslau; 2,450 hab. Fabr. de draps, toiles. Château du prince de Hatzfeld.

TRACHINE, *Trachis*, *Trachys*, anc. ville de Thessalie (Phthiotide), près de l'Œta et du golfe Maliaque, donnait son nom aux *Roches Trachiniennes*, qui l'entouraient, et au petit canton de *Trachinie*.

TRACHONITIDE, *Trachonitis*, contrée rocailleuse de l'anc. Syrie, au N.-E. de la Palestine, entre la Cœlésyrie et l'Arabie. Ses habitants, dits *Trachonites*, vivaient de brigandages. C'est auj. le *Hauran*, depuis les montagnes au S. de Damas jusqu'à Bostra.

TRACY (Ant.-Louis-Claude DESTUTT DE), philosophe sensualiste, le dernier des *Idéologues*, né dans le Bourbonnais en 1754, d'une famille originaire d'Ecosse, m. en 1836, était colonel d'infanterie à la Révolution. Député à l'Assemblée constituante en 1789, et maréchal-de-camp en 1792, il défendit la cause des réformes et des libertés publiques; pendant la Terreur, il fut arrêté comme suspect. A la création de l'Institut, 1795, il fut de la classe des Sciences morales et politiques, membre d'une commission de l'instruction publique, et devint sénateur en 1799, membre de l'Académie française en 1808. Le 2 avril 1814, il vota la déchéance de Napoléon Ier. Louis XVIII le nomma pair de France. Disciple de Locke, de Condillac et de Hobbes, Destutt de Tracy adopta les principes de l'école sensualiste; il ramena donc tout à la sensation : mais il développe avec une rare lucidité et une grande précision philosophique plusieurs points particuliers; il a, entre autres, une théorie du langage qui est un chef-d'œuvre d'analyse. Selon lui, la justice est une conséquence de l'état social, convention tacite ou formelle entre les hommes, pour l'équilibre des droits; dans le gouvernement, qui est fondé sur la volonté générale, les chefs de l'Etat sont les serviteurs des lois, les lois l'expression des besoins universels, et les peines de simples empêchements au mal à venir. Les principaux ouvrages de Destutt de Tracy sont : *Eléments d'idéologie*, comprenant l'*Idéologie* proprement dite, 1801, la *Grammaire générale*, 1803, et la *Logique*, 1805; *Essai sur le génie et les ouvrages de Montesquieu*, 1808; *Traité de la volonté*, 1815; *Commentaire sur l'Esprit des Lois*, 1819; et quelques *Mémoires* dans le recueil de l'Institut. *V.* l'*Eloge* prononcé par M. Guizot à l'Académie, la *Notice* de M. Mignet, 1844, et l'*Essai sur la philosophie du XIXe siècle*, par M. Damiron. G. L.

TRADE-TOWN, v. de la Guinée septentrionale, sur la côte de Malaguette, à 22 kil. S. du Grand-Bassam. Elle appartient, avec son territoire, à des Américains des Etats-Unis, qui la fondèrent.

TRADUCTA JULIA. *V.* TINGIS.

TRAERBACH, v. forte des Etats prussiens (Prusse

rhénane), dans l'anc. Palatinat du Rhin, sur la Moselle, à 32 kil. S. de Trèves.; 1,400 hab. Prise par le comte de Belle Isle en 1734.

TRAETTA (Thomas), compositeur de musique de l'école napolitaine, né en 1727 à Bitonto, m. à Venise en 1779, était élève de Durante et de Leo. Il enseigna au Conservatoire de Venise, et fut appelé à Londres, à Vienne, à St-Pétersbourg. Ses meilleurs opéras sont : *Farnace*, 1750; *Ezio*, 1754; *Ippolito ed Aricia*, 1757; *Ifigenia in Aulide*, 1759; *Armida*, 1760; *Semiramide*, 1765; *l'Isola disabitata*, 1769; *Olimpiade*, 1770; *Didone*, 1772; *la Disfata di Dario*, 1778. Doué du génie dramatique, plein de vigueur dans l'expression des sentiments passionnés, il a conçu la musique de théâtre au point de vue où Gluck s'est placé quelques années plus tard. On lui doit aussi un *Stabat* et divers autres ouvrages pour l'église. B.

TRAETTO ou TRAJETTA, anc. *Minturnæ*, ville du royaume d'Italie (Province de Caserta), à l'O. de Sezza; 7,251 hab.

TRAFALGAR, anc. *Junonis Promontorium*, cap d'Espagne (Cadix), qui forme, avec le cap Spartel, l'entrée du détroit de Gibraltar; par 36° 9' 10" lat. N., et 8° 21' 42" long. O. C'est près de ce cap que se livra, le 21 octobre 1805, une célèbre bataille entre les flottes anglaise et franco-espagnole; l'amiral anglais Nelson fut vainqueur, mais périt dans l'action; l'amiral espagnol Gravina fut aussi tué, et le vice-amiral français, Villeneuve, fut fait prisonnier; une affreuse tempête suivit la bataille, et causa de grands dommages aux vainqueurs et aux vaincus.

TRAGURIUM, v. de Dalmatie. *V.* TRAU.

TRAINA, *Imachara*, v. de Sicile (Catane), à 20 kil. E. de Nicosie; 7,000 hab.

TRAINE. *V.* TRÈNE.

TRAITANTS. *V.* PARTISANS.

TRAITE (Droits de), droits exigés, dans l'anc. France, soit à l'entrée et à la sortie du royaume, soit sur la ligne de séparation de certaines provinces intérieures.

TRAITE FORAINE. *V.* FORAIN.

TRAITE DES NOIRS. *V.* ESCLAVAGE, — *dans les colonies européennes.*

TRAJAN, *Marcus Ulpius Trajanus Crinitus*, empereur romain, 98-117, né à Italica (Espagne), en 52, suivit son père aux armées de l'Euphrate et du Rhin, fut consul en 91, puis commanda les légions de la Basse-Germanie, fut adopté par Nerva, comprima une révolte des Prétoriens, et, trois mois après, devint empereur. Il passa toute l'année 98 sur le Danube, qu'il fit respecter, et rétablit la discipline avec l'émulation. Pline le Jeune, dans le *Panégyrique de Trajan*, vante sa bonté, son facile abord et sa franchise, qui lui méritèrent les noms d'*Optimus* et de *Père de la patrie*, mais il tait la corruption de ses mœurs et ses excès de table; Trajan défendait, du reste, qu'on exécutât les ordres donnés par lui après de longs repas. D'origine provinciale, il favorisa dans les provinces la circulation des grains, étendit les gratifications à l'Italie entière, exigea que les magistrats nommés eussent au moins le tiers de leurs biens en Italie, diminua les impôts en augmentant les revenus du fisc, n'intervint plus dans les testaments, consulta le sénat, et rendit les élections aux comices. Le 10e livre des *Lettres* de Pline le Jeune montre sa science du gouvernement; il protégea, outre Pline, Tacite, Plutarque, Florus, et Dion Chrysostôme. Ses deux campagnes, 101-104, contre Décébale, roi des Daces, uni aux Sarmates et aux Parthes, réduisirent la Dacie en province, 106. Il réduisit encore en province l'Arménie, et alla au-delà du Tigre dicter la paix au roi des Parthes. En 115, il prit Ctésiphon, Séleucie, Suze, réduisit en provinces la Syrie et une partie de la Mésopotamie, descendit le Tigre jusqu'au golfe Persique, rêva la conquête des Indes, et soumit une partie de l'Arabie. Des révoltes lui firent prévoir, à la fin de sa vie, que l'Empire ne garderait pas longtemps ces nouvelles acquisitions; il allait réprimer celle des Juifs, lorsqu'il mourut à Sélinonte. Il avait fait construire une route du Pont-Euxin en Gaule; une autre à travers les Marais Pontins, des voies militaires, et, sur le Danube, pour assurer les communications avec les garnisons qu'il mit dans la Dacie, un pont de pierre qui avait 1,000 pieds de long (on en voit des ruines près de Czernitz), un autre pont sur le Tigre, le pont d'Alcantara sur le Tage, encore subsistant, les ports d'Ancône et de Civita-Vecchia, le magnifique Forum de son nom avec la vaste Basilique et la bibliothèque Ulpiennes, etc. Sous ce règne eut lieu la 3e persécution contre les chrétiens. Trajan avait écrit l'histoire de ses guerres contre Décébale; Priscien en cite un passage. On trouve aussi quelques *Lettres* de lui dans le recueil de Pline le Jeune. A. G.

TRAJANA CASTRA, ville de l'anc. Dacie, près des sources de l'Aluta; auj. *Ribnik*.

TRAJANE (Colonne). *V.* COLONNES.

TRAJANE (Dacie). *V.* DACIE.

TRAJANOPOLI ou ORIKHOVA, anc. *Trajanopolis* de Thrace, ville de la Turquie d'Europe (Andrinople), sur la Maritza, au pied du Despoto-dagh, à 75 kil. S.-S.-O. d'Andrinople; 15,000 hab. Archevêché grec. Comm. actif.

TRAJANOPOLIS, anc. v. de Thrace, ch.-l. de la province du Rhodope; auj. *Trajanopoli*. — ville de Cilicie. *V.* SÉLINONTE.

TRAJECTUM MOSÆ ou AD MOSAM, v. de la Gaule (Germanie 2e), chez les Tongres; auj. *Maestricht*.

TRAJECTUM RHENI ou VETUS, ville de la Gaule (Germanie 2e), au N. de l'île des Bataves; auj. *Utrecht*.

TRAJETTA. *V.* TRAETTO.

TRAKTIR. *V.* TCHERNAÏA.

TRALEE, v. et port d'Irlande, capitale du comté de Kerry, à l'O. du Munster, sur la Lee, à 2 kil. au-dessus de son embouchure dans l'Atlantique, à 92 kil. O.-N.-O. de Cork; 10,191 hab. Bien bâtie et florissante. Son port dépend de celui de Limerick. Près de là est la résidence de Sir E. Denny, à qui appartient la ville.

TRALLES, *Tralli*, auj. *Sultan-Hissar*, v. d'Asie-Mineure (Lydie, au S.), près du Méandre, entre Magnésie et Nyssa. Patrie du médecin Alexandre de Tralles.

TRALLES, peuple situé au N. de l'anc. Macédoine. On employait les soldats Tralles pour les exécutions capitales.

TRAMAYES, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), arr. et à 23 kil. O. de Mâcon; 886 hab. Exploit. de pierres noires.

TRAMONTI, brg du royaume d'Italie, situé dans la province et près du golfe de Salerne, à 12 kil. O.-N.-O. de Salerne; 5,134 hab.

TRANI, anc. *Turenum*, v. forte du royaume d'Italie (Prov. de Bari), port sur l'Adriatique, à 50 kil. O.-N.-O. de Bari; 22,356 hab. Archevêché. Cour criminelle et tribunal civil de la province. Belle cathédrale, château-fort, joli théâtre. Comm. de grains, huile, vins et fruits. Le roi Roger la fit détruire en 1134; mais elle fut promptement relevée.

TRANQUEBAR, v. forte de l'Hindoustan anglais, sur la côte de Coromandel, dans la présidence et à 225 kil. S.-S.-O. de Madras, port à l'embouchure d'un des bras du Kavéry dans le golfe de Bengale, par 11° lat. N. et 77° 31' long. E.; 26,000 hab. Défendue par le fort Daneborg. Commerce actif. Les Danois, qui l'acquirent, en 1616, du radjah de Tandjaour, l'ont vendu, en 1845, à l'Angleterre, qui l'avait déjà occupé de 1787 à 1814.

TRANS, brg (Var), arr. et 5 kil. S. de Draguignan; 1,417 hab. Erigé en marquisat en 1505, il était défendu par un château-fort, pris par les huguenots en 1579, et démantelé; un nouveau château a été construit au XVIIIe siècle.

TRANSALPINE (Gaule). *V.* GAULE.

TRANSCAUCASIE. *V.* CAUCASE (Gouvernement du).

TRANSFIGURATION DE N.-S. JÉSUS-CHRIST, fête célébrée le 6 août en mémoire de l'apparition du Sauveur, dans tout l'éclat de sa gloire, avec Moïse et Elie à ses côtés, en présence de St Pierre, St Jacques, et St Jean, sur le mont Thabor. Cette fête était déjà célébrée en Orient dès le IVe siècle; ce ne fut qu'après le Ve qu'elle fut établie en Occident.

TRANSGANGÉTIQUE (Inde). *V.* INDE.

TRANSOXIANE, nom donné par les Anciens à la région de l'Asie située *au-delà de l'Oxus*, jusqu'à l'Iaxarte, comprenant la Sogdiane septentrionale et une partie de la Bactriane.

TRANSPADANE (Gaule). *V.* GAULE.

TRANSPADANE (République) ou *au-delà du Pô*, nom que Bonaparte songea d'abord à donner au Milanais, affranchi en grande partie de l'Autriche par ses victoires de 1796. Mais cet État, qu'il appelle ordinairement *République Lombarde* dans ses rapports et ses proclamations, et qui s'augmenta, en mars 1797, des pays de Bergame, de Brescia et de Crème, révoltés contre Venise, ne reçut jamais qu'une organisation provisoire, et, dès le mois de juin 1797, il fut réuni à la Cispadane pour former la *République Cisalpine*. R.

TRANSTAMARE. *V.* HENRI II, roi de Castille, et PAEZ.

TRANSTIBÉRINE (Région), région de l'ancienne Rome située *au-delà du Tibre*, c.-à-d. sur la rive dr., du côté où se trouve le Janicule, et à peu près dans toute sa longueur; c'était la 14e région de la ville. On la nomme auj. *Trastevere*, mot qui a le même sens que *Transtibérine*.

TRANSTIGRITANES (Provinces), nom donné à quelques portions de l'Arménie (Arzanène, Zabdicène, Gorlyène, Moxoène, Réhimène), cédées en 297 à Dioclétien par Narsès, roi des Perses.

TRANSYLVANIE (Principauté de), en allemand *Siebenburgen*, en hongrois *Erdély-Orszag*, grand-gouvernement de l'empire d'Autriche, au S.-E., entre la Hongrie au N. et à l'O., la Valachie au S., et la Moldavie à l'E.; par 45° 12' 35"-47° 42' 40" lat. N., et 19° 55' 30"-24° 4' long. E.; 58,900 kil. carr. environ; 1,926,727 hab. Capitale, *Klausenbourg*. Le nom de Transylvanie, qui signifie *au delà des forêts*, lui vient des Hongrois, parce qu'elle se trouve, par rapport à eux, au delà des forêts qui couvrent la chaîne des Karpathes et tout le territoire situé à l'E. de la Théiss. Elle forme trois grandes divisions : le *Pays des Hongrois* à l'O., le *Pays des Saxons* au S., et le *Pays des Szeklers* à l'E. Les Karpathes l'entourent à l'O. et au S., et la couvrent de leurs ramifications. Elle est arrosée par la Szamos, l'Aluta et le Maros. Climat froid dans les montagnes, très-chaud dans les plaines et les vallées. Sol fertile, mais à peu près abandonné ou mal cultivé. Grandes richesses minérales : or, argent, mercure, plomb, fer, cuivre, zinc, arsenic, sel gemme, houille, soufre, topazes, améthystes et autres pierres précieuses; carrières de marbre et de grès. Les bestiaux y sont de belle race, et font l'objet principal du commerce, qui comprend aussi les vins, les grains, le miel, la cire et la laine, et qui est entre les mains des Valaques et des Grecs. L'industrie est presque nulle. La Transylvanie a une constitution et une diète; toutes les communions chrétiennes y ont des églises, et les juifs y possèdent des synagogues. On parle l'allemand et le hongrois dans les parties voisines de la Hongrie; le valaque est la langue de la plupart des habitants. Quant aux divisions administratives, le Pays des Hongrois comprend 8 *comitats* et 1 *district* (*V.* HONGROIS); le Pays des Saxons, 9 *justices* (Hermanstadt, Schæssburg, Mediasch, Muhlenbach, Gross-Schenk, Reissmarkt, Reps, Lesskirchen, et Broos), et 2 *districts* (Kronstadt, Bistritza); le Pays des Szeklers, 5 *justices* (*V.* SZEKLERS). En 1851, ces divisions ont été remplacées jusqu'en 1853 par 5 cercles : Sachsenland, Klausenbourg, Karlsbourg, Dees, et Maros-Vasarhély, et jusqu'en 1860 on a établi 10 cercles : Hermanstadt, Broos, Karlsbourg, Bistritz, Klausenbourg, Kronstadt, Szillagy-Somlyo, Maros-Vasarhély, Dees, et Udvarhély. — La Transylvanie, habitée primitivement par les Daces, fut conquise par l'empereur Trajan, et fit partie de la Dacie Trajane. Abandonnée par Aurélien, elle appartint successivement aux Goths, aux Huns, aux Avares. Etienne Ier, roi de Hongrie, s'en empara, en 1004. En 1526, Jean Zapoly s'y rendit indépendant, avec le secours des Turcs, et elle eut les princes suivants :

Jean Zapoly.....	1526-40	Gabriel II Bethlem	
J.-Sigismond Zapoly.	1571	(Bethlem Gabor)..	1629
Etienne Ier Bathori...	1576	George Ier Ragotzi...	1648
Christophe Bathori...	1581	George II Ragotzi...	1661
Sigismond Bathori...	1602	Michel Ier Abaffi....	1690
Etienne II Botskay..	1606	Michel II Abaffi.....	1699
Gabriel Ier Bathori...	1613		

Le traité de Carlowitz, 1699, plaça la Transylvanie sous la dépendance de l'Autriche. La maison princière s'étant éteinte en 1765, le pays fut réuni à la Hongrie, et reçut de Marie-Thérèse le titre de grande Principauté. B.

TRAPANI, anc. *Drepanum*, v. forte de Sicile, ch.-l. de la prov. de son nom, port sur la Méditerranée, à l'extrémité O. de l'île, sur le cap Trapani, à 81 kil. O. de Palerme; 30,337 hab. Evêché. Collége royal. Fabr. de petits objets en corail ou en ivoire renommés. Comm. de soufre, sel marin, soude, corail, albâtre, vin, thon, huile, riz, safran, amandes, et blé. Quelques ruines antiques, entre autres celles d'un temple de Vénus. — La province de Trapani, à l'O. de celle de Palerme, a 2,743 kil. carrés, 80 kil. sur 60, et 215,000 hab.

TRAPEZONTE, *Trapezus*, v. de l'Asie-Mineure (Pont, à l'E.), sur le Pont-Euxin, était une colonie grecque, importante par son commerce et ses richesses. Auj. *Trébizonde*.

TRAPPE (Notre-Dame de la), abbaye de l'ordre de Cîteaux, fondée, en 1140, par Rotrou, comte du Perche, sur les confins de la Normandie, à 12 kil. N. de Mortagne (Orne). Elle se fit remarquer d'abord par l'austérité de son régime; mais le contact du monde y produisit un relâchement de mœurs auquel l'abbé de Rancé (*V. ce mot*) remédia en 1662, en y introduisant l'étroite observance de Cîteaux. Supprimés à la Révolution avec les autres ordres religieux, les Trappistes ne rentrèrent pas dans le monde, mais, toujours réunis, ils se réfugièrent successivement en Suisse, en Italie, en Allemagne, et jusqu'en Russie, observant la règle de leur institut, autant que le permettaient les circonstances. Ils purent revenir dans leur couvent en 1815. Depuis cette époque, ils ont formé d'autres établissements, à La Meilleraye (Loire-Inférieure), près de Montélimart, à Staouéli en Algérie, etc. Il en existe aussi en Angleterre et en Belgique. La règle impose aux Trappistes un silence absolu, la prière et le travail manuel, une nourriture composée de pain grossier et de légumes cuits à l'eau, et, pour tout vêtement, une robe de bure, brune pour les frères convers, blanche pour les religieux de chœur; ils ont la tête rasée, et ne conservent qu'une couronne de cheveux; une planche leur sert de lit, avec une couverture de laine; ils ont constamment devant les yeux l'image de la mort; pour rappeler cette grande vérité, ils se rendent chaque jour à la fosse ouverte et préparée pour les recevoir après leur trépas. *V.* C. Gaillardin, *les Trappistes, ou l'ordre de Cîteaux au* XIXe *siècle*, hist. de la Trappe depuis sa fondation jusqu'à nos jours, 1140-1844, Paris, 1844, 2 vol. in-8°.

TRARZAS, tribu de la Sénégambie, sur la rive dr. du Sénégal; elle est alliée de la France.

TRASEN, anc. *Trigisamus*, riv. d'Autriche, sort du versant N. du Trasenberg, coule au N.-N.-E., sur 75 kil., par Dürrnitz, Willielmsbourg, St-Polten, et Trasmauer, au-dessous de laquelle elle tombe dans le Danube.

TRASIMÈNE, anc. *Trasimenus lacus*, auj. *lac de Pérouse*, lac de l'anc. Etrurie, entre Clusium et Pérusia, célèbre par la victoire d'Annibal sur le consul Flaminius, l'an 536 de Rome, 217 av. J.-C. Il mesure 12 kil. sur 10, est très-poissonneux, sans écoulement visible, et son niveau s'élève sensiblement. Il a donné son nom, en 1809, à un département italien du Ier Empire français, situé entre ceux de l'Arno au N., de l'Ombrone à l'O., du Tibre au S., et le royaume d'Italie à l'E.; ch.-l., *Spolète*.

TRAS-OS-MONTES, prov. du Portugal, au N.-E., entre celles du Minho à l'O., de Beïra au S., l'Espagne à l'E. et au N.; 10,548 kil. carrés; 140 kil. sur 100; 340,200 hab. Ch.-l., *Bragance*. Son nom, qui signifie *au-delà des monts*, lui vient de ce que, par rapport à la capitale du royaume, elle est située au-delà des monts de Xerez et de Maranon. Sol fertile en céréales et vins estimés. Elève de chevaux, de mulets, et d'abeilles.

TRAU, en slave *Troghir*, anc. *Tragurium*, v. des Etats autrichiens (Dalmatie), petit port sur l'Adriatique, à 51 kil. N.-O. de Spalatro; 3,000 hab. Evêché. Bons vins, huiles et fruits. Belle cathédrale. Climat malsain. — Fondée par les Syracusains, Trau fut, au xe siècle, une république; les Vénitiens la soumirent en 991, et la conservèrent jusqu'en 1797, non sans avoir été troublés plusieurs fois dans cette possession. Elle passa avec Venise sous la domination autrichienne.

TRAUN (Othon-Ferdinand, comte de), général au service de l'Autriche, né en 1677, d'une ancienne famille de Bavière, m. en 1748, servit avec distinction dans la guerre de la Succession d'Espagne, fut colonel et général-adjudant à 27 ans, devint général-major en 1723, gouverneur de Messine en 1727, commandant-général des troupes autrichiennes en Sicile, général d'artillerie en 1735, gouverneur de Milan en 1736, eut la plus grande part aux succès du prince de Lorraine pendant la guerre de la Succession d'Autriche, et reçut le gouvernement de la Transylvanie en 1747. B.

TRAUN, *Traunus*, riv. des Etats autrichiens, naît dans le N.-O. de la Styrie, coule au S.-O., arrose l'archiduché d'Autriche, traverse le lac d'Hallstædt, tourne au N., forme le lac de Traun, dont elle sort à Gemünd, et se jette dans le Danube à 6 kil. S.-E. de Lintz; cours de 160 kil. — Elle donne son nom à un cercle situé au S. de celui de la Muhl, et qui a 269,010 hect., 115 kil. sur 90, et 124,273 hab.; ch.-l., *Steyer*. Nombreuses mines de sel.

TRAUNIK. *V.* TRAVNIK.

TRAUNSTEIN, v. de la Haute-Bavière, à 100 kil. E.-S.-E. de Munich, sur la Traun; 3,000 hab. Salines (160,000 quintaux par an) et sources minérales. — Elle a beaucoup souffert d'un incendie en 1851.

TRAUTENAU, v. des Etats autrichiens (Bohême), à 45 kil. N.-N.-E. de Königgratz; 2,500 hab. Fabrique importante de toiles.

TRAUTMANNSDORF, brg de la Basse-Autriche, près de la Leitha, à 30 kil. S.-E. de Vienne; 325 hab. Château princier.

TRAVANCORE, anc. *Cottiara*? v. de l'Hindoustan méridional, dans le royaume de son nom, à 35 kil. S.-E. de Trivanderam, dans les Ghattes. Elle fut jadis florissante.

— Le royaume de Travancore, au S.-O. de l'Hindoustan, dans le Malabar, entre la mer des Indes à l'O. et au S., et les Ghattes occidentales à l'E., a 11,950 kil. carrés, 215 kil. sur 100, et 1,595,000 d'hab.; capit., *Trivanderam*. Magnifiques forêts. Sol fertile, mais montagneux. La chaleur y est tempérée par les brises de la mer. Depuis 1809, ce royaume est tributaire des Anglais.

TRAVE, *Chalusus*, riv. d'Allemagne, a sa source à Sarau (Holstein), coule au S.-S.-O. et à l'E.-N.-E., sur 100 kilom., par Sarau, Segeberg, Oldeslobe, Lübeck, et Travemunde, où elle se jette dans la Baltique.

TRAVEMUNDE, *Dragamuntina*, v. forte d'Allemagne, dans le territoire de Lübeck, à 15 kil. N.-E. de cette ville, dont elle est le port à l'embouchure de la Baltique, sur la Trave; 1,100 hab. Bains de mer très-fréquentés.

TRAVENDAHL, *Treva*, château du duché de Holstein, près de la rive g. de la Trave, à 23 kilom. O. de Lübeck. Un traité y fut conclu entre la Suède et le Danemark, le 8 août 1700.

TRAVERS (Val), vallée de Suisse (Neuchâtel), le long de la Reuse, entre les deux branches du Jura; 4,000 hab. Exploit. de bitume.

TRAVERS, lac des États-Unis (Minnesota), s'écoule au N. dans le Red-River.

TRAVERS, *Transitus*, droit perçu jadis sur les denrées transportées à travers les terres du seigneur féodal, principalement par eau.

TRAVNIK ou TRAUNIK, v. forte de la Turquie d'Europe (Bosnie), ch.-l. d'un livah, à 77 kilom. N.-O. de Bosna-Seraï; 12,000 hab. Fabr. de lames de sabres, coutellerie, maroquins, etc. Aux environs sont des mines d'or et les curieuses excavations de *Slanitza*. — Le livah de Travnik comprend la Croatie ottomane et une partie de la Bosnie. Les pachas de Zvornik et de Novi-Bazar dépendent de celui de Travnik.

TRAVOT (Le baron Jean-Pierre), né en 1767 à Poligny (Jura), m. en 1836, entra au service comme simple soldat, parcourut rapidement les premiers grades, fut employé en Vendée, 1793, en qualité d'adjudant-général sous le général Hoche, fit Charette prisonnier à La Chabottière, passa presque aussitôt général de brigade, combattit encore les Chouans en 1799 et 1800, devint général de division en 1805, servit sous Junot en Portugal, et prit part à la bataille de Toulouse en 1814. Nommé commandant des départements de l'Ouest pendant les Cent-Jours, il pacifia le pays, fut appelé à la Chambre des pairs, mais n'y siégea point. Après la 2e Restauration, porté, contre toute attente, sur une liste de proscription, il fut cité devant un conseil de guerre présidé par son ennemi personnel, et condamné à mort. La procédure était si odieuse, que le roi commua la peine en 20 ans de détention. La raison de l'infortuné général s'égara : malgré ce malheur, on l'enferma au fort de Ham; il en sortit au bout de 2 ans, mais jamais il ne recouvra la santé. On lui a élevé une statue à Napoléon-Vendée.

TREBATIUS TESTA (Caius), jurisconsulte romain, ami de César, sous lequel il fut un instant tribun militaire dans les Gaules, resta attaché au parti de ce célèbre général et à celui d'Octave, et fut souvent consulté par ce dernier. Horace lui a adressé la 1re satire du liv. II. Trébatius avait composé plusieurs ouvrages sur le droit civil et sur les religions; beaucoup de ses décisions se trouvent dans les Pandectes. Labéon fut son disciple.

TREBATTI (Paul-Ponce). *V.* PONCE.

TREBBIA ou TRÉBIE, anc. *Trebia*, riv. d'Italie, afflue dr. du Pô, à 4 kil. N.-O. de Plaisance, prend sa source dans les Apennins au N. de Gênes, coule du S. au N., entre dans la prov. de Parme; cours de 106 kil. Victoire d'Annibal sur Sempronius, 218 av. J.-C. Il s'y livra, en 1799, entre les Français, sous les ordres de Macdonald, et les Russes commandés par Souwarof, une bataille de 3 jours (17, 18, 19 juin), dont l'issue fut indécise, mais à la suite de laquelle Macdonald battit en retraite.

TREBEL, riv. des Etats prussiens (Poméranie), naît près de Grimmen, coule à l'O. et au S.-E., sur 75 kil., et se jette dans la Peene à Demmin. Le canal de Moorgraben l'unit à la Recknitz.

TRÉBELLIEN, *Caius Annius Trebellianus*, ancien chef de pirates, se fit proclamer empereur en Isaurie, sous le règne de Gallien, 261 ap. J.-C., et périt bientôt après dans un combat que lui livra un des lieutenants de ce prince.

TRÉBELLIUS POLLION, historien des empereurs romains depuis Philippe jusqu'à Claude II, vivait à l'époque de Constance Chlore, vers l'an 300. Il ne nous reste de lui qu'un fragment comprenant l'histoire de Valérien, des deux Galliens, des Trente-Tyrans, et de Claude II. Il fait partie des écrivains de l'*Histoire Auguste*. Il a été traduit en français par M. Legay, dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, 2e série, 1844, in-8°.

TRÉBIE. *V.* TREBBIA.

TRÉBIGNE, *Trebunium*, ville de la Turquie d'Europe (Bosnie), ch.-l. de l'Herzégovine, à 22 kil. N.-E. de Raguse; 10,000 hab. Evêché catholique.

TREBITSCH, en morave *Trzebicze*, v. des Etats autrichiens (Moravie), sur l'Iglawa, à 50 kil. O. de Brünn; 5,000 hab. Lainages. Château des comtes de Waldstein.

TRÉBIZONDE, en turc *Tarabozan*, anc. *Trapesus*, ville forte de la Turquie d'Asie (Asie-Mineure), chef-lieu d'un eyalet, port sur la mer Noire, à 895 kil. E. de Constantinople, 140 N.-E. d'Erzeroum, par 41° 1' lat. N., et 37° 24' 37" long. E.; 40,000 hab. La ville conserve encore la figure d'un trapèze, d'où lui est venu son nom. On y remarque le bazar, les bains, et un temple antique d'Apollon. Son port, très-fréquenté, en fait la 1re place commerçante de l'Asie sur la mer Noire. Comm. considérable de transit en chanvre, cordages, tabac, tissus, quincaillerie, horlogerie, armes, sucre, épices, café, rhum, huiles, noix de galle, faïence, verrerie, draps, sangsues, cuivre, argent, fers. L'importation et l'exportation réunies ont une valeur de plus de 190 millions de fr. — Trébizonde est une ville très-ancienne, appelée originairement *la Table* ou *le Carré*, à cause de la forme de son enceinte. Elle devint une colonie de Sinope, accueillit les Dix Mille à la fin de leur retraite, fut soumise aux rois de Pont et embellie par eux. Sous la domination romaine, elle fut ornée par Trajan, Adrien, Justinien, et élevée au rang de métropole du Pont Polémoniaque. Pillée et brûlée par les Goths, elle se releva de ses ruines, et, lors de la prise de Constantinople par les Latins, 1204, elle devint la capitale d'un petit Etat indépendant, fondé par Alexis Comnène Ier, dit *le Grand*, petit-fils d'Andronic Ier. Jean Ier, second successeur d'Alexis, donna à ce duché le nom d'Empire, par jalousie des Lascaris. Ainsi fut fondé l'empire de Trébizonde, si célèbre dans nos romans des XIVe et XVe siècles. Ses tristes empereurs mariaient leurs filles à Byzance, mais surtout aux princes du Mouton-Blanc et du Mouton-Noir; ils les donnèrent même aux petits-fils de Tamerlan et à d'autres barbares voisins, tels que les Lazes et les Abazes. Malgré l'appui d'Usun-Hazan, khan des Turcomans du Mouton-Blanc, David Comnène céda à la première sommation de Mahomet II, 1460. Il abandonna Trébizonde, et se retira à Constantinople, où il ne tarda pas à être mis à mort avec un grand nombre des siens. Les souverains de Trébizonde furent :

Alexis Ier, Comnène..	1204	Basile Ier.....	1332
Andronic Ier.....	1222	Irène.....	1340
Jean Ier.....	1235	Anna.....	1341
Manuel Ier.....	1238	Michel.....	1341-50
André II.....	1263	Jean III.....	1314
George Ier.....	1266	Alexis III.....	1350
Jean II.....	1280	Manuel III.....	1390
Alexis II.....	1298	Alexis IV.....	1412
Andronic II.....	1330	Jean IV.....	1447
Manuel II.....	1332	David.....	1458-61

TRÉBIZONDE (eyalet de), division de la Turquie d'Asie, entre 40° 8' et 41° 44' lat. N., 33° 38' et 39° 51' long. E.; borné à l'E. par le gvt russe de Koutaïs et l'eyalet d'Erzeroum, au S. par ceux de Kharbout et de Sivas, à l'O. par celui de Kastamouni, et au N. par la mer Noire; 435 kil. sur 105; 170,000 hab. Sol montagneux, propre aux pâturages. Le long de la côte, on récolte du blé, du chanvre, du lin, du tabac. Le vin est un produit important. On y fabrique des toiles, du cuir, des tapis, du savon, etc. La partie orientale de cet eyalet est habitée par les Lazes.

TREBNITZ, v. des Etats prussiens (Silésie), à 25 kil. N.-N.-E. de Breslau; 4,150 hab. Ch.-l. de cercle. Pèlerinage fréquenté au tombeau de Ste Hedwige, sous l'invocation de laquelle on y a bâti une belle église. Bière estimée.

TRÉBONIANUS GALLUS. *V.* GALLUS.

TRÉBONIUS (Caius), tribun du peuple l'an 697 de Rome, 56 av. J.-C., servit sous César en Gaule, fut chargé, au début de la guerre civile, en 49, de faire le siége de Marseille, eut le proconsulat d'Espagne en 46, et fut consul subrogé en 45. L'un des meurtriers de César, qui l'avait comblé de bienfaits, il fut tué, l'année suivante, par Dolabella, au moment où il prenait possession du gouvernement de la prov. d'Asie, que le sénat lui avait décerné.

TRÉBUR. *V.* TRIBUR.

TRECÆ, nom de TROYES en latin moderne.

TRECHT, DRECHT, TRICHT, finale de plusieurs noms hollandais, dérivent du latin *trajectum*, passage, gué : MAESTRICHT, passage de la Meuse.

TRECORA ou TRECORIUM, nom latin de TRÉGUIER.

TREDAGH, nom ancien de DROGHEDA.

TREFFORT, ch.-l. de canton (Ain), arr. et à 15 kil. N.-E. de Bourg; 818 hab. Tuileries, fabrique d'eaux-de-vie.

TRÉGUIER, en latin *Trecora* ou *Trecorium*, ch.-l. de canton (Côtes-du-Nord), arr. et à 15 kil. E.-N.-E. de Lannion, petit port au confluent du Guindy et du Jaudy qui y forment le Tréguier, et à 12 kil. de la mer; 3,060 hab. Jolie petite ville, possédant une belle cathédrale gothique élevée au IXe siècle, et d'anciens cloîtres remarquables. Tanneries. Pêche au maquereau, aux huîtres, et à la morue. Comm. de blé, avoine, chanvre, lin, beurre, chevaux, bois du Nord. — Cette ville se forma au VIe siècle autour d'un monastère fondé par St Tugdual; elle devint le siége d'un évêché, et fut très-florissante jusqu'en 1592, époque où elle fut ruinée et pillée par les Espagnols.

TRÉGUNC, brg (Finistère), arr. et à 30 kil. S.-E. de Quimper; 402 hab.

TREIDER-AA, riv. de la Russie d'Europe (Courlande et Livonie), se jette dans le golfe de Livonie, près de l'embouchure de la Duna; cours de 150 kil.

TREIGNAC, ch.-l. de canton (Corrèze), arr. et à 45 kil. N. de Tulle, sur la Vézère, au milieu des montagnes, et à 4 kil. de la belle cascade de Treignac, un des lieux les plus pittoresques de la Corrèze; 2,001 hab. Manuf. de platines d'armes à feu. Ruines d'un anc. château-fort, qui appartint successivement aux maisons de Comborn, de Pompadour, et de Hautefort. Pont très-hardi, d'une seule arche; belle église gothique.

TREILHARD (Jean-Baptiste), né en 1742 à Brives (Limousin), m. en 1810, était avocat distingué au Parlement de Paris, quand les électeurs de cette ville l'élurent aux Etats-Généraux de 1789. Il prit une part active aux réformes faites par l'Assemblée constituante, entre autres aux décrets sur la Constitution civile et les biens du clergé, sur la rédaction des actes de l'état civil par l'autorité temporelle. En 1791, il demanda pour Voltaire les honneurs du Panthéon, et fut porté à la présidence. Pendant l'Assemblée législative, il présida avec faiblesse le Tribunal criminel de Paris. Député de Seine-et-Oise à la Convention, il vota la mort de Louis XVI, et fut membre du Comité de salut public. Admis au conseil des Cinq-Cents, membre du Tribunal de cassation en 1798, plénipotentiaire au congrès de Rastadt, membre du Directoire exécutif, il devint président du Tribunal d'appel de Paris après le 18 brumaire. Bientôt appelé au Conseil d'Etat, il prit une très-grande part à la rédaction du Code civil, du Code criminel, du Code de procédure civile, et du Code de commerce. Il fut nommé sénateur et comte de l'Empire. Il a été inhumé au Panthéon. ED. T.

TREISA, v. de la Hesse-Cassel, au confluent de la Schwalm et de la Wiera, à 4 kil. de Ziegenhain; 2,500 hab. Fabr. de lainages et de bonneterie, tanneries, teintureries.

TREISAM, riv. du grand-duché de Bade, sort de la Forêt-Noire, reçoit la Glotter, et se jette dans l'Elz, à 7 kil. S.-de Kenzingen; cours de 45 kil. Elle donna son nom au *cercle de Treisam-et-Viesen*; ch.-l., Fribourg-en-Brisgau.

TRÉLAZÉ, vge (Maine-et-Loire), arr. et à 10 kil. E.-S.-E. d'Angers; 3,529 hab. Grandes ardoisières, d'où l'on tire plus de 120 millions d'ardoises par an.

TRÉLON, ch.-l. de canton (Nord), arr. et à 16 kil. S.-E. d'Avesnes; 1,099 hab. Filature de laine, bonneterie, hauts-fourneaux et forges, verrerie à bouteilles.

TRELOVOUNO, anc. *Hymette*, montagne de la Grèce (Attique), au S.-E. d'Athènes.

TRÉMBLADE (LA), ch.-l. de canton (Charente-Inférieure), arr. et à 13 kil. S. de Marennes, petit port sur la Seudre, à 8 kil. de la mer; 2,808 hab. Comm. d'huîtres vertes, vins blancs, sel, eaux-de-vie. Construction de navires.

TREMBLAY (le P. Joseph DU). *V.* JOSEPH.

TREMBLEURS. *V.* QUAKERS.

TREMBLEY (Abraham), naturaliste, né à Genève en 1700, m. en 1784, fit l'éducation des enfants du comte de Bentinck, résident anglais à La Haye, tout en consacrant ses loisirs à l'étude de l'histoire naturelle, puis fut gouverneur du comte de Richmond, et visita avec lui l'Allemagne et l'Italie. De retour à Genève en 1757, il devint membre du grand-conseil. Il faisait partie de la Société royale de Londres, et était correspondant de l'Académie des Sciences de Paris. On a de lui : *Mémoires pour servir à l'histoire d'un genre de polypes d'eau douce, à bras en forme de cornes*, Leyde, 1744, in-4°, et Paris, 2 vol. in-12, il y démontra que c'était vraiment un animal qu'on avait jusqu'alors confondu avec les herbes marécageuses; divers *Mémoires* insérés dans les *Transactions philosophiques*; *Instructions d'un père à ses enfants sur la nature et la religion*, Genève, 1775, 2 vol. in-8°;—*Sur la religion naturelle et révélée*, ibid., 1779, 3 vol. in-8°;—*Sur le principe de la religion et du bonheur*, ibid., 1782, in-8°.

TREMECEN, v. d'Algérie. *V.* TLEMCEN.

TRÉMITHONTE, *Tremithus*, v. de l'île de Cypre; auj. *Nicosie*.

TREMITI (îles), anc. *Diomedeæ Insulæ*, groupe d'îles de la mer Adriatique, appartenant au roy. d'Italie (Prov. de Foggia), à 22 kil. de la côte. Elles sont au nombre de 5 : San-Domenico (la plus grande, au S., 8 kil. de tour), San-Nicolo, Caprara, Cretaccio, et la Vecchia. Sol montagneux, boisé, peu fertile, et manquant d'eau. Pêche active. Culture de l'olivier, du câprier et du lentisque.

TRÉMOILLE (LA). *V.* LA TRÉMOILLE.

TREMONIA, nom latin de DORTMUND.

TRENCK (François, baron de), né en 1711 à Reggio (Calabre), d'une riche famille de Slavonie, m. en 1749, fut doué d'une taille, d'une force, d'une bravoure et d'une férocité extraordinaires. Après avoir fait ses études à Vienne, il fut officier de régiment dès l'âge de 16 ans, et eut beaucoup de duels. Un jour, il fendit la tête d'un coup de sabre à un fermier qui lui refusait de l'argent. Il possédait, d'ailleurs, le talent de l'ingénieur, le goût de la musique, et la connaissance de la plupart des langues vivantes. En 1738, il entra comme capitaine au service de la Russie, et fit avec distinction deux campagnes contre les Turcs : deux fois il faillit être fusillé pour avoir frappé son colonel; sauvé de la mort par Munich, il fit 6 mois de travaux forcés dans la forteresse de Kiev. De retour en Slavonie, 1740, il organisa un régiment de Pandours, qu'il offrit à l'impératrice Marie-Thérèse, servit contre les Bavarois et les Français, et pénétra jusqu'en Alsace, commettant partout des atrocités inouïes. A la bataille de Sorr contre Frédéric II, 1745, chargé d'attaquer les Prussiens par derrière, il s'arrêta à piller leur camp, causa ainsi la défaite des Autrichiens, fut traduit devant un conseil de guerre, condamné à payer 120,000 florins, et jeté en prison. Il s'évada, s'enfuit en Hollande, fut repris, enfermé dans la citadelle de Brünn, et s'y empoisonna. Ses *Mémoires* ont été publiés par son cousin (*V. l'art. suivant*) en italien et en français, Paris, 1789, in-8°. B.

TRENCK (Frédéric, baron de), cousin du précédent, né à Kœnigsberg en 1726, m. en 1794, fit de très-brillantes études, servit dans l'armée prussienne, fut admis dans la société de Voltaire, de La Mettrie et de Maupertuis, et devint l'amant de la princesse Amélie, sœur de Frédéric II. Cette liaison ayant été découverte, il fut enfermé dans la forteresse de Glatz, 1745. Il s'en échappa, fut bien accueilli à la cour de la tzarine Elisabeth, où il eut de nouvelles intrigues, alla à Vienne en 1750 abjurer le luthéranisme pour recueillir la succession de son cousin, se laissa prendre à Dantzick en 1753 par les agents de Frédéric II, et subit pendant 10 ans la plus dure et la plus cruelle captivité à Magdebourg. Remis en liberté, il se fixa bientôt à Aix-la-Chapelle, où, tout en faisant le commerce des vins de Hongrie, il cultiva les lettres. De 1774 à 1777, il visita la France et l'Angleterre, et se lia avec Franklin et le ministre Saint-Germain. Puis il se livra à des exploitations agricoles en Hongrie, retourna à Paris en 1791, y vécut dans la gêne, fut arrêté sous la Terreur comme émissaire secret du roi de Prusse, et périt sur l'échafaud le même jour que les poëtes Roucher et André Chénier. On a de lui des *Mémoires* sur sa vie, traduits en français par lui-même, Paris, 1789, 3 vol. in-8°, dont le 3e contient les Mémoires de François de Trenck. B.

TRENCSIN, TRENTSIN ou TRENTCHIN, *Singone*, ville de Hongrie, ch.-l. du comitat de son nom, sur la rive g. de la Waag, à 239 kil. N.-O. de Bude, 105 N.-E. de Presbourg; 3,000 hab. Collége de Piaristes. Brasseries renommées. — Le comitat de Trencsin, dans le cercle au delà du Danube, entre ceux de Neustra au S., de Thurocz et d'Arva à l'E., la Moravie à l'O., et la Silésie au N. et à l'O., a 5,036 kil. carrés, 130 kil. sur 45, et 207,375 hab. Sol montagneux, peu fertile en général. Elève de moutons. Nombreuses sources acidules et thermales.

TRÈNE ou TRAINE, vge (Gironde), arr. et à 9 kil. S.-E. de Bordeaux; 1,118 hab. Jadis résidence d'un captal.

TRENEUIL (Joseph), littérateur, né à Cahors en 1763, m. en 1818, remporta trois fois le prix de poésie aux Jeux Floraux, fit l'éducation d'un enfant de la famille Castellane, qu'il suivit dans l'émigration, et devint, sous l'Empire, conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal à Paris,

par le crédit de Murat, qui avait été son condisciple. Il a donné lui-même un recueil des Œuvres poétiques qu'il avait publiées à diverses époques, Paris, 1817, in-8°; 2e édit., 1824, in-8°; on y remarque un *Discours sur l'élégie héroïque*, et plusieurs morceaux de circonstance, tels que *les Tombeaux de St-Denis*, poëme sur la violation des sépultures royales pendant la Révolution, et qui mérita, en 1810, un des prix décennaux; *l'Orpheline du Temple*, *le Martyre de Louis XVI*, *la Captivité de Pie VI*.

TRENT, riv. d'Angleterre, naît dans le comté de Stafford, coule au S., puis à l'E., à travers les comtés de Derby, de Nottingham, de Lincoln, reçoit le Derwent, et se joint à l'Ouse par la droite, pour former l'Humber; cours de 270 kil.

TRENTCHIN. *V.* TRENCSIN.

TRENTE, anc. *Tridentum*, en allemand *Trient*, en italien *Trento*, v. des Etats autrichiens (Tyrol), sur l'Adige, à 186 kilom. S. d'Insprück; 15,000 habitants. Ch.-l. de cercle; évêché, suffragant de Salzbourg; trib. de 1re instance, séminaire, gymnase. Jolie ville, où l'on remarque la cathédrale, l'église Ste-Marie-Majeure, le château-fort, le palais épiscopal, etc. Fabr. de tabac, filatures de soie. — Fondée, dit-on, par les Etrusques, Trente appartint ensuite aux Gaulois Cénomans, aux Goths, aux Lombards; aux empereurs, et aux ducs de Bavière, dont elle s'affranchit pour être ville libre et impériale sous la suzeraineté de son évêque, prince du St-Empire, avec voix et séance à la diète de Ratisbonne. Cet évêché fut sécularisé en 1802, après la paix de Lunéville. Les Français s'étaient emparés de Trente en 1796 et 1797. Napoléon Ier, qui l'avait donnée à la Bavière, la comprit plus tard dans l'Italie, et en fit le ch.-l. du département du Haut-Adige.

TRENTE (Concile de), le 18e, et, suivant d'autres, le 20e et dernier des conciles œcuméniques. Provoqué par les Luthériens, qui récusèrent ensuite son autorité, il fut réuni par le pape Paul III, en 1545, dans l'église Ste-Marie-Majeure à Trente, et compta 4 légats, 11 cardinaux, 25 archevêques, 168 évêques, 39 procurateurs d'évêques absents, et 7 généraux d'ordres. Troublé par les guerres d'Allemagne, il fut transféré à Bologne en 1546, et ses sessions demeurèrent quelque temps suspendues. Jules III l'ayant rétabli à Trente en 1551, il se dipersa, l'année suivante, à l'approche des Luthériens commandés par Maurice de Saxe. Après 8 ans d'interruption, réuni par Pie IV, il n'acheva son œuvre qu'en 1563. Le concile de Trente a fixé les dogmes de l'église catholique: il proclama l'authenticité et l'égale autorité de tous les livres de l'Ancien et du Nouveau-Testament, détermina les livres canoniques, assura la tradition, et établit sur ces bases l'infaillibilité de l'Eglise; il admit le Symbole des Apôtres, les 7 sacrements, le péché originel, la justification par les bonnes œuvres, le sacrifice propitiatoire de la messe pour les vivants et pour les morts, la présence réelle et la transsubstantiation dans l'Eucharistie, le Purgatoire, l'utilité des prières pour les morts, l'invocation des saints, la vénération pour les reliques et les images du Christ, de la Vierge et des saints, l'efficacité des indulgences, la supériorité de l'église de Rome sur toutes les autres. Toute cette partie dogmatique fut unanimement adoptée par les Etats catholiques. Le concile de Trente voulut aussi donner satisfaction à ceux qui attendaient de l'Eglise seule le redressement des abus: il fit rédiger le catéchisme, formulaire clair et simple des vérités catholiques, et institua les séminaires. Ceux de ses canons qui sont relatifs à la discipline (juridiction du pape sur les évêques, rapports avec le pouvoir temporel, peines que les juges d'église peuvent infliger, etc.), furent partiellement repoussés, surtout en France, par les parlements, comme étant contraires aux usages reçus et aux libertés de l'Eglise gallicane. L'Histoire du concile de Trente a été écrite par Sarpi et par le cardinal Pallavicini. (*V. ces noms.*)

TRENTE (Combat des). Célèbre combat de 30 Bretons contre 30 Anglais de la garnison de Ploërmel. Il fut livré en 1351, entre Josselin et Ploërmel, et la victoire resta aux Bretons, commandés par Jean de Beaumanoir. (*V. ce mot.*)

TRENTE-ANS (Guerre de), guerre religieuse et politique à la fois, qui dura 30 ans, de 1618 à 1648, commença en Allemagne, et s'étendit à toute l'Europe. Elle eut pour causes principales l'antagonisme des protestants et des catholiques, et la puissance menaçante de la maison d'Autriche. Les troubles que Gebhard Truchsess (*V. ce mot*) fit naître à Cologne, 1583; les querelles des luthériens et des catholiques à Strasbourg, 1592-1604; l'expulsion des protestants à Aix-la-Chapelle, 1598, et à Donauwerth, 1607; la formation presque simultanée de la *Ligue catholique*, sous la direction de Maximilien, duc de Bavière, et de l'*Union évangélique* d'Œhringen; l'opposition de la maison catholique de Neubourg et de la maison protestante de Brandebourg, quand la succession de Clèves et de Juliers fut vacante, 1609; la révocation des *Lettres de majesté*, qui consacraient les libertés de la Bohême; tels furent les préludes de la lutte. On la divise en quatre périodes. — I. *Période palatine*, 1618-1625. Après la *défénestration* (*V. ce mot*) de Prague, les Bohémiens offrent le trône à un prince calviniste, Frédéric V, électeur palatin; conduits par le comte de Thurn, et assistés de Bethlem Gabor (*V. ce mot*), ils assiégent Ferdinand II dans Vienne; mais Bethlem les abandonne; obligés de reculer devant les troupes de la Ligue catholique, ils sont battus à la Montagne-Blanche, près de Prague, 1620. La Bohême rentre sous la domination de l'Autriche, et est traitée avec une extrême rigueur. Frédéric V, fugitif en Hollande, est lui-même dépouillé de ses Etats héréditaires, défendus quelque temps par Ernest de Mansfeld et Christian de Brunswick contre Spinola et Tilly (*V. ces noms*), et donnés à la Bavière. — II. *Période danoise*, 1625-1629. Le roi de Danemark, Christian IV, prend à son tour la défense de la Réformation: il est défait à Lütter (Brünswick) par Tilly, 1626, tandis que Waldstein met en fuite Mansfeld, soumet la Poméranie et le Mecklembourg, menace Stralsund, et il est forcé de subir le traité onéreux de Lubeck, 1629. — III. *Période suédoise*, 1630-1635. Les progrès de la maison d'Autriche effraient la France, alors gouvernée par Richelieu: elle pousse Gustave-Adolphe sur l'Allemagne, après avoir fait demander par la diète de Ratisbonne la disgrâce de Waldstein (*V. ce mot*), et le roi de Suède, vainqueur de Tilly à Leipzig, 1631, maître de la Bavière par la bataille du Lech, triomphe encore de Waldstein à Lützen, 1632; mais après sa mort, les Suédois sont défaits à Nordlingen, 1634, et la Réformation semble écrasée (traité de Prague, 1635). — IV. *Période française*, 1635-48. Alors la France intervient directement dans la lutte, appuyée sur l'alliance des protestants allemands, de la Hongrie, d'une partie de l'Italie, de la Hollande et de la Suisse, et des Etats du nord; de son côté, l'Espagne s'unit plus étroitement à l'Autriche: l'Angleterre, à la veille de la révolution de 1648, reste seule à l'écart. Pendant quelques années, les succès sont balancés: mais bientôt Bernard de Saxe-Weimar s'empare de l'Alsace, 1639; le Portugal, le Roussillon et la Catalogne se révoltent contre Philippe IV, 1640; l'Artois est conquis, 1641, tandis que les Suédois Banner, Torstenson, et Wrangel (*V. ces mots*) s'illustrent en Allemagne. Après la mort de Richelieu, 1642, sous le ministère de Mazarin, les victoires du grand Condé à Rocroy, 1643, à Fribourg (Bade), 1644, à Nordlingen, 1645, à Lens, 1648, amenèrent enfin le traité de Westphalie (*V. ce mot*), qui régla pour 70 ans l'état religieux et politique de l'Europe, 1648. On doit à Schiller une excellente *Histoire de la guerre de Trente-Ans*, et un drame célèbre, la *Trilogie* de Waldstein. G.

TRENTE TYRANS, nom donné: 1° aux 30 magistrats que Lysandre imposa aux Athéniens après la prise de leur ville, 404 av. J.-C., et qui furent chassés, 8 mois après, par Thrasybule; les plus connus sont Critias et Théramène; — 2° aux usurpateurs qui prirent la pourpre pendant le règne de Valérien et de Gallien, 253-268 de J.-C., tels qu'Auréolus, Quiétus, Macrien, Baliste, les 2 Posthumius, Tétricus, Odénath, etc., et auxquels le nom de Trente Tyrans fut donné, sans doute par souvenir des magistrats d'Athènes, car on n'en a pu compter que 17.

TRENTON, v. des Etats-Unis, capit. de l'Etat de New-Jersey, et siége du gouvernement, sur la Delaware, à 300 kil. N.-E. de Philadelphie; 7,000 hab. Manuf. de coton, tanneries. Victoire de Washington sur les Anglais, le 2 décembre 1776.

TRENTSIN. *V.* TRENCSIN.

TRÉPIED, siége sacré à trois pieds, sur lequel s'asseyaient les sibylles, les pythies, et les prêtres de l'antiquité pour rendre des oracles. Le plus fameux était celui de Delphes, recouvert de la peau du serpent Python. On donnait aussi le nom de trépieds à de petites tables sur lesquelles on posait les vases destinés aux libations.

TRÉPORT, *Ulterior portus* de César? v. et port (Seine-Infér.), sur la Manche, à l'embouchure de la Bresle, arr. et à 28 kil. N.-E. de Dieppe, et à 3 kil. d'Eu; 3,346 hab. Eglise curieuse. Bains de mer. — Cette ville fut autrefois très-florissante; mais les ravages des Anglais en 1339, 1340, 1413, 1545, et ensuite ceux des calvinistes, lui ont fait perdre son importance; son port, envahi par les ensablements, ne peut plus recevoir que des bâtiments d'un faible tonnage. Pêche active; commerce de bois, houille, ardoises, etc. Scierie mécanique.

TREPTOW, v. des Etats prussiens (Poméranie), à 77 kil. N.-E. de Stettin; 5,900 hab. Draps, serges, bonneterie.

TRESA, anc. *Ceressus*, riv. qui unit le lac suisse de Lugano au lac italien, dit lac Majeur. Cours de 13 kil.

TRÈS-CHRÉTIEN, titre que les rois de France ajoutaient à leur nom, et qui fut donné par le pape Etienne II à Pépin le Bref, en 754. Il ne devint une qualification constante qu'à partir de Louis XI.

TRÉSOR (Chambre du). *V.* CHAMBRE.

TRÉSOR DES CHARTES, dépôt des titres de la couronne de France. Comme ces titres étaient peu nombreux à l'origine, les rois les faisaient porter à leur suite; ils tombèrent au pouvoir de Richard Cœur-de-Lion, lors de la défaite de Fréteval, 1194. Les archives royales furent désormais placées dans une tour du Louvre, puis dans un petit bâtiment attenant à la Ste-Chapelle du Palais, du côté septentrional.

TRÉSORIER DE L'ÉPARGNE, administrateur de l'Epargne ou Trésor public. Il fut institué par François Ier; Henri II en créa un second, et ces deux trésoriers remplissaient leur charge alternativement. Enfin Louis XIII ajouta un trésorier triennal, et donna le titre de conseillers aux 3 trésoriers, qui furent remplacés, sous Louis XIV, par les gardes du trésor royal. *V.* GARDES DU TRÉSOR.

TRÉSORIERS DE FRANCE, officiers de finances de l'anc. monarchie française, préposés, dans les généralités (*V. ce mot*), à la répartition des impôts, et à la surveillance de tous les agents financiers. Il y avait 2 trésoriers par généralité, avec juridiction pour toutes les questions d'impôts et de domaines, excepté dans la prévôté de Paris et quelques bailliages des environs. Leur nombre fut successivement porté à 20 et au delà, car, en 1778, il était de 740 pour toute la France. C'était alors une pépinière de noblesse dans les provinces. Ils formaient dans chaque Généralité une juridiction dite *bureau des finances*. Les Trésoriers de France furent créés, ou tout au moins régulièrement organisés, par Henri III.

TRESSAN (Élisabeth DE LAVERGNE, comte de), né au Mans en 1705, m. en 1783, un des premiers restaurateurs de la littérature provençale du moyen âge, fut, à 13 ans, compagnon d'études et d'amusements de Louis XV, fit les campagnes de Flandre et d'Allemagne, devint lieutenant-général, puis grand-maréchal à la cour du roi Stanislas. Il occupa ses dernières années à des travaux importants sur la physique (*Essai sur le fluide électrique considéré comme agent universel*, 1783, 2 vol. in-8°), et surtout à la traduction des romans de chevalerie en langue romane, dont il avait découvert une collection complète à Rome. Quoique ce fût la langue du XVIIIe siècle substituée à celle du XIVe, et l'esprit à la naïveté, cette restauration était un gracieux anachronisme et devait avoir du succès. Tressan y joignit quelques pastiches de sa composition, comme *Don Ursino le Navarin*, et une traduction du *Roland furieux*. On a publié ses *Œuvres choisies*, 1787-1791, 12 vol. in-8°, et en 1823, avec une notice de M. Campenon, 10 vol. Ses *Œuvres posthumes* sont précédées de sa *Vie* par l'abbé V... Tressan était de l'Académie des Sciences et de l'Académie Française. G. L.

TRESSAN (L'abbé de), fils du précédent, né en 1749 dans le Boulonnais, m. en 1809, fut grand-vicaire de l'archevêché de Rouen, émigra à la Révolution, et rentra en France après le 18 brumaire. On a de lui : *la Mythologie comparée avec l'histoire*, Londres, 1776, in-8°, ouvrage souvent réimprimé; une traduction française des *Sermons de Blair*, 1807, 5 vol. in-8°, etc.

TRETS, ch.-l. de cant. (Bouches-du-Rhône), arr. et à 23 kil. S.-E. d'Aix; 2,391 hab. Comm. de vins, eaux-de-vie; exploit. de houille et de marbre. Marius livra aux Teutons, dans les champs environnants, la célèbre bataille dite d'Aix, 102 av. J.-C.; des fouilles ont fait retrouver un grand nombre d'armes et d'ossements.

TREUENBRIETZEN, v. des Etats prussiens (Brandebourg), à 63 kil. de Berlin; 4,800 hab. Fabr. de toiles et lainages, tanneries, brasseries, distilleries.

TREUVER. *V.* TRIBUR.

TRÊVE ou PAIX DE DIEU, suspension d'armes que l'Eglise essaya d'imposer aux seigneurs féodaux, afin de remédier aux calamités qu'engendraient les guerres privées. Elle remonte à l'an 988. D'après la Paix de Dieu, aucune guerre ne pouvait avoir lieu depuis l'Avent jusqu'à l'Epiphanie, et depuis la Quinquagésime jusqu'à la Pentecôte, ni pendant les Quatre-Temps, les jours de mai et les principaux jours de fête, ni enfin, dans chaque semaine, depuis le mercredi soir jusqu'au lundi matin. De plus, il y avait paix perpétuelle dans les églises, les cloîtres, les cimetières, l'intérieur des villages, les moulins, sur les routes royales, etc. Le service divin était suspendu là où la paix avait été violée. Le chevalier qui avait enfreint la Trêve de Dieu était privé de son alleu, qui passait à ses héritiers, et de son fief, qui revenait au suzerain. Ces prescriptions et d'autres semblables furent souvent renouvelées, car ceux qui avaient la force les observaient peu. *V.* E. Semichon, *la Paix et la Trêve de Dieu*, Paris, 1857, in-8°. B.

TRÉVENTUM, v. de l'Italie ancienne (Samnium, au N.); auj. *Trivento*.

TRÉVÈRES ou TRÉVIRES, *Treveri, Treviri*, peuple de la Gaule (Belgique 1re), au N. des Médiomatrices; capitale; *Treveri* ou *Augusta Treverorum* (auj. Trèves).

TRÈVES, anc. *Treveri, Treviri*, ou *Augusta Treverorum*, en allemand *Trier*, v. des Etats prussiens (Prusse rhénane), ch.-l. de la régence et du cercle de son nom, et autrefois capitale d'un électorat ecclésiastique, dans une vallée charmante, sur la rive dr. de la Moselle, à 670 kil. S.-O. de Berlin, 104 S.-O. de Coblentz, 378 N.-E. de Paris; par 49° 45' 11" lat. N., et 4° 18' 7" long. E.; 17,000 hab., dont 2,000 protestants. Evêché catholique, suffragant de Cologne; gymnase et séminaire catholiques: bibliothèque. Musée d'antiquités, de médailles, et d'histoire naturelle. Quartier-général d'une division militaire. Maison d'aliénés et de détention. Dépôt provincial de mendicité. La ville est assez bien bâtie, et renferme de nombreuses antiquités romaines (la porte Noire, les ruines d'un palais de Constantin, un amphithéâtre, des thermes, un aqueduc). On remarque aussi la cathédrale, qui possède, dit-on, la robe de J.-C., l'église romane de St-Siméon, et l'abbaye de St-Mathias. Fabr. de toiles et d'étoffes de laine; raffineries de sucre, tanneries, fonderies, forges. Comm. de vin et de bois. — Capitale de la Belgique 1re sous Auguste, et du diocèse des Gaules sous Constantin, Trèves eut un hôtel des monnaies, une école célèbre, un arsenal, et des fabriques d'armes. Saccagée plusieurs fois par les Barbares, elle fit partie du royaume frank d'Austrasie, puis de la Lotharingie, et fut rattachée à la Germanie en 870. Plus tard, elle devint ville impériale; en 1585, elle passa sous la domination de l'archevêque-électeur de Trèves. On y érigea, en 1473, une université, qui prospéra peu, et qui fut supprimée en 1798. La ville fut prise par les Français en 1673, 1688, 1703, 1705, 1734, et enfin en 1794, époque où elle devint le ch.-l. du département de la Sarre. En 1815, elle fut donnée à la Prusse. B.

TRÈVES (Régence de), une des 5 divisions de la prov. de Prusse rhénane, entre celle de Coblentz au N.-E., la France au S.-O., et le grand-duché de Luxembourg à l'O.; 718,792 hect.; 140 kil. sur 60; 528,000 hab. Ch.-l., *Trèves*; villes princip. : Sarrebrück, Sarrelouis. Elle est divisée en 13 cercles.

TRÈVES (Electorat et archevêché de), une des grandes principautés ecclésiastiques de l'anc. empire d'Allemagne. L'église de Trèves était considérée comme la plus ancienne des pays qui formèrent l'empire germanique, et les traditions faisaient remonter même son origine aux premiers disciples des apôtres : mais le premier évêque dont il reste des monuments authentiques est Agricius, qui souscrivit au concile d'Arles, en 314. On ignore à quelle époque précise l'évêché devint archevêché; il l'était à la mort de Charlemagne, puisqu'un capitulaire de 814 place Trèves parmi les 18 métropoles de l'empire frank. Il avait pour suffragants les évêchés de Toul, Metz, et Verdun, et lorsque la Bulle d'or eut restreint à sept le nombre des électeurs, l'archevêque de Trèves fut le second d'entre eux, et avait même le droit d'opiner le premier à l'élection de l'empereur. Il était archi-chancelier de l'Empire pour les Gaules et le royaume d'Arles, fonction qui n'était plus qu'un titre, depuis que les empereurs avaient perdu toute autorité dans le royaume. En 1789, l'électorat, compris dans le cercle du Bas-Rhin, renfermait toute la vallée inférieure de la Moselle, depuis la frontière de France jusqu'à Coblentz, et, au-delà du Rhin, plusieurs bailliages au N. et au S. de la Lahn; il était borné à l'O. par le Luxembourg, au N. par le duché de Juliers et l'électorat de Cologne, à l'E. par les Etats de Nassau et l'électorat de Mayence, au S.-E. et au S. par le cercle du Haut-Rhin et la France. Toute la partie à l'O. du Rhin, conquise par la République française, lui fut cédée aux traités de Rastadt, 1797, et de Lunéville, 1801, et forma, dans le département de Rhin-et-Moselle, l'arrondissement de Coblentz; dans celui de la Sarre, les arrondissements de Trèves et de Prüm. Donnée à la Prusse en 1815, cette partie forme auj., dans la province du Rhin, la plus grande portion des régences de Trèves et de Coblentz; les bail-

liages à l'E. du Rhin furent donnés, en 1803, au duché de Nassau, qui les a conservés. C. P.

TRÈVES, ch.-l. de canton (Gard), arr. et à 40 kil. N.-O. du Vigan; 270 hab. Mine de houille.

TRÉVI, v. du royaume d'Italie (Prov. de Pérouse), à 9 kil. S.-S.-E. de Foligno; 5,183 hab.

TREVIÈRES, ch.-l. de cant. (Calvados), arr. et à 19 kil. N.-O. de Bayeux, sur l'Aure; 757 hab. Comm. de beurre, suif, bestiaux.

TREVIGI, nom italien de TRÉVISE.

TREVIGLIO, chef-lieu d'arrond. du royaume d'Italie, situé dans la province et à 23 kil. S.-S.-O. de Bergame; 10,326 hab. Comm. de soie.

TREVIGNO. *V.* ROVIGNO.

TREVIRS, *Treviri*, nom que l'on donnait dans l'ancienne Rome, à trois magistrats chargés de surveiller la fabrication de la monnaie. On les appelait *Trévirs pour l'or, l'argent, et l'airain.* Ils subsistèrent jusqu'au temps du Bas-Empire. C. D—Y.

TRÉVISANE (Marche), prov. des anc. États vénitiens de Terre-Ferme, à l'O. de l'Istrie et au S. du Tyrol, comprenait le Trévisan, le Feltrin, le Bellunais, et le Cadorin. C'est à peu près auj. la délégation de Trévise, dans la province autrichienne de Vénétie.

TREVISANI (Francesco), peintre d'histoire, de portraits, et de paysages, né à Capo-d'Istria en 1656, m. à Rome en 1746, reçut les premières leçons d'un artiste flamand, alla ensuite étudier à Venise sous Antonino Zanchi, fut chargé de travaux importants à Rome par le cardinal Flavio Chigi, et l'on y voit un grand nombre de ses ouvrages dans les églises et les monuments publics; il y copia aussi pour le duc de Modène les plus beaux ouvrages du Corrége, du Parmesan, et de Paul Véronèse, dont il imitait habilement la manière. Clément XI lui confia ensuite l'exécution d'un des Prophètes du palais de St-Jean-de-Latran, et d'une partie de la coupole du dôme d'Urbin. Le tzar Pierre le Grand lui commanda plusieurs tableaux. Le chef-d'œuvre de Trevisani est un *Crucifiement* de petite dimension, à Forli. Le musée du Louvre a de lui : *le Sommeil de l'enfant Jésus*, et *Jésus assis sur une table et montrant à sa mère une grenadille.* — Son frère, Angelo Trevisani, né à Venise, a orné de tableaux remarquables la Chartreuse et les autres églises de Venise, et excellé dans le portrait. E.

TRÉVISE, anc. *Tarvesium*, en italien *Trevigi*, ville forte des États autrichiens (Vénétie) ch.-l. de la délégation de son nom, gouvt. et à 30 kil. N.-N.-O. de Venise, sur la Sile, la Siletta et le Bottenigo; par 45° 39' 41" lat. N., et 9° 54' 24" long. E.; 18,000 hab. Evêché suffragant de Venise. Jadis université, transférée à Padoue. Trib. de 1re instance. Gymnase, séminaire, bibliothèque, jardin botanique. Dépôt du train des équipages. La ville est peu régulièrement bâtie; on y remarque la cathédrale ou Dôme, l'église St-Nicolas, l'hôtel-de-ville, quelques palais, le théâtre, etc. Fabr. de toiles, soieries, ustensiles en métal, coutellerie, faïence, papier. — D'origine très-ancienne, Trévise fut un municipe romain. Elle passa ensuite aux Goths, qui la rendirent à Bélisaire après la bataille de Ravenne; puis elle fut possédée par les Hongrois, par les maisons souveraines de Carrare et Della Scala, et, en 1388, par les Vénitiens. Elle passa à l'Autriche par le traité de Campo-Formio, en 1797. Elle devint, en 1805, le ch.-l. du département italien du Tagliamento. Napoléon Ier avait fait le maréchal Mortier *duc de Trévise.* Patrie de Totila, roi des Goths, et du pape Benoît XI. — La délégation de Trévise, entre celles de Bellune au N., de Vicence à l'O. de Padoue et de Venise au S., d'Udine à l'E., a 236,070 hect., 70 kil. sur 60, et 298,030 hab. Elle est divisée en 10 districts. Elle répond à peu près à l'anc. Marche Trévisane.

TRÉVOUX, *Trivultium, Trivortium, Trivium*, s.-préf. (Ain), à 52 kil. S.-O. de Bourg, bâtie en amphithéâtre sur la rive g. de la Saône, qu'on y passe sur un beau pont suspendu; 2,245 hab. Trib. de 1re instance, bibliothèque. Fabr. d'orfévrerie, affinage et tirage d'or et d'argent. On y remarque les ruines d'un vieux château, et un ancien hôtel des monnaies. — Trévoux tirait son nom de *trois voies*, qui s'y croisaient. Ce fut en ce lieu que l'empereur Septime-Sévère battit Albinus, son compétiteur, 198. La ville, fortifiée au moyen âge, devint la capitale de la principauté de Dombes. François Ier y établit un parlement en 1535. La princesse Marie-Louise d'Orléans donna, en 1671, un privilége à J. Molin, pour y établir une imprimerie, qui, à partir de 1707, rivalisa avec celles de Hollande, et d'où sortirent une foule d'ouvrages et d'éditions recherchés des amateurs, entre autres la 1re édition du Dictionnaire universel dit *de Trévoux*, 1704, 3 vol. in-fol.; nouvelle édit., 1771, 8 vol. in-fol. Les *Mémoires* ou le *Journal de Trévoux*, critique et littéraire, créé en 1701, par les jésuites, pour combattre l'école philosophique, fut le 1er journal littéraire qu'ait possédé la France. Transféré à Lyon en 1731, et à Paris en 1734, il cessa de paraître en 1782. B.

TREW (Christophe-Jacques), médecin et botaniste, né en 1695 à Lauf (Franconie), m. en 1769, compléta ses connaissances par des voyages en Allemagne, en Suisse, en France et en Hollande, et devint directeur de l'Académie de Nuremberg en 1746. On a de lui : *Traité élémentaire de l'anatomie*, en allemand, Nuremb., 1767, in-fol.; *Plantæ selectæ nominibus propriis notisque illustratæ*, 1750-60, in-fol.; *Hortus nitidissimus*, 1750-68, in-fol.; *Cedrorum Libani historia*, 1757-67, avec planches.

TRÉZÈNE, *Trœzen*, auj. *Damala*, ville du Péloponèse (Argolide, près de la côte E.). Pitthée y régna, et Hippolyte y périt.

TRIADITZA, nom bulgare de SOPHIA.

TRIAIRE, *Triarius*, soldat de grosse infanterie dans la légion romaine. Ses armes étaient une javeline, une épée, un casque, une cuirasse, et un scutum (*V. ce mot*). Les triaires, formés des plus vieilles et des meilleures troupes, occupaient le 3e rang en bataille, et ne donnaient que si les deux premiers rangs faiblissaient. Quand Marius réforma la légion, il mit les Triaires au 1er rang, et désormais ce fut toujours leur place. On faisait remonter leur institution au temps de Romulus; on croit qu'ils subsistèrent jusqu'au Bas-Empire. Les historiens les appellent aussi *Pilani*, du javelot, *pilum*. C. D—Y.

TRIAL (Antoine), acteur, né à Avignon en 1736, m. en 1795, débuta au Théâtre-Italien, à Paris, en 1764, dans l'emploi des *Colins*, et se fit bientôt une certaine réputation dans les paysans niais et les valets poltrons. Pendant la Révolution, il montra une grande ardeur pour les idées nouvelles. Le nom de *trial* désigne au théâtre l'emploi de ténor-comique dans l'opéra. B.

TRIANON. *V.* VERSAILLES.

TRIARIUS, lieutenant de Lucullus, fut défait par Mithridate, l'an 66 av. J.-C. Il fut tué, pendant la guerre civile, en combattant dans les rangs des Pompéiens.

TRIAUCOURT, ch.-l. de cant. (Meuse), arr. et à 26 kil. N.-O. de Bar-le-Duc; 844 hab.

TRIBALLES, *Triballi*, peuple de la Thrace, au N., entre l'Hémus et le Danube; vaincu par Philippe, père d'Alexandre. Les Triballes occupaient la partie occidentale de la Bulgarie actuelle.

TRIBAU ou TRUBAU, v. des États autrichiens (Moravie), à 50 kil. N.-O. d'Olmütz; 3,600 hab. Gymnase de Piaristes. Patrie des princes de Lichtenstein.

TRIBOCI ou TRIBOCCI. *V.* TRIBOQUES.

TRIBONIEN, *Tribonianus*, célèbre jurisconsulte, né à Side (Pamphylie) vers le commencement du VIe siècle, m. en 547, plaida avec distinction devant les tribunaux de Constantinople, fut nommé, par Justinien, questeur, maître des offices, consul, préfet du prétoire, et reçut la mission de recueillir et de coordonner les monuments de l'ancienne législation romaine, ainsi que les décisions des jurisconsultes. C'était un travail immense, pour lequel il s'adjoignit plusieurs collaborateurs, et qu'il termina dans l'espace de 4 ans, de 530 à 534. Le résultat en fut trois collections devenues célèbres, le *Code*, le *Digeste* ou les *Pandectes*, et les *Institutes*. On reproche à Tribonien d'avoir trafiqué de la justice et des lois. B.

TRIBOQUES, *Triboci*, *Tribocci*, peuple de la Gaule (Germanie 1re), entre les Vosges et le Rhin, était d'origine germanique; v. principales : Brucomagus, Argentoratum. Son territoire correspond au département du Bas-Rhin et à la partie N. du Haut-Rhin.

TRIBOULET, fou, en titre d'office, de Louis XII et de François Ier, né à Blois vers la fin du XVe siècle, m. en 1536. C'était un idiot que Louis XII recueillit par pitié, et à qui l'on a prêté beaucoup de mots spirituels.

TRIBULUS. *V.* CHAUSSETRAPE.

TRIBUN, *Tribunus*, nom donné, chez les anc. Romains, à des officiers militaires et à des officiers civils; on appelait les 1ers *tribuns des soldats*; les seconds, *tribuns du peuple*, *tribuns consulaires*, *tribuns du trésor*, *tribuns des plaisirs*.

TRIBUNS DES SOLDATS, *Tribuni militum*, chefs des 3 tribus dont se composa Rome originairement; de là leur nom de tribuns. Quand la légion fut organisée, des tribuns furent mis à sa tête; chaque légion en eut 3, qui la commandaient tour à tour; puis on porta ce nombre à 4, et, l'an 345 de la ville, à 6, dont 2 étaient en fonctions à la fois pendant 2 mois, et commandaient chacun leur jour. Les

insignes du grade étaient : l'angusticlave (*V. ce mot*), un anneau d'or, un casque doré, une parme (*V. ce mot*), et une épée. Quatre appariteurs les précédaient. Ils recevaient directement les ordres du général, veillaient à tous les détails de la discipline et de la nourriture, et rendaient la justice. Originairement les rois nommèrent les tribuns; sous la république, ce furent les consuls jusqu'à l'an 393; alors les comices par tribus en nommèrent tantôt la moitié, tantôt le tiers. Nul citoyen ne pouvait être tribun, s'il n'avait servi 5 ans ou fait 10 campagnes. Le grade était conféré pour la durée d'une campagne. A dater d'Auguste, l'empereur élut les tribuns à la nomination du général; Tibère usurpa la nomination des autres, quand il eut donné les comices au sénat. C. D—Y.

TRIBUNS DU PEUPLE, *Tribuni plebis*, officiers civils chargés de défendre les intérêts et la personne des plébéiens. On les créa l'an 260 de Rome, 493 av. J.-C., à la suite de la retraite du peuple sur le mont Sacré (*V. Sacré-mont*); leur création fut une des conditions de la réconciliation avec les patriciens. On les appela tribuns du peuple, parce que les premiers furent pris parmi les tribuns des soldats. Il y en eut d'abord 2, puis 5, enfin 10 l'an 296. Ils étaient élus pour un an, dans les comices par curies, et, depuis l'an 283, dans les comices par tribus. Tout candidat à cette charge devait être plébéien, et âgé de 30 ans. Les tribuns avaient le pouvoir d'assembler le peuple, de lui proposer des lois sous le nom de plébiscites, de convoquer le sénat, d'opposer le *veto* (*V. ce mot*) à tous les actes des magistrats, aux comices, aux sénatus-consultes, qui ne devenaient obligatoires qu'après avoir été souscrits par eux de la lettre T (*Tribuni*). Originairement les décisions des tribuns devaient être prises à l'unanimité, puis à la majorité; ensuite l'opposition d'un seul suffit pour tout arrêter. Ces officiers, qui conservaient leur charge même quand il y avait un dictateur, s'arrogèrent le droit de citer les magistrats devant le peuple, et même de les faire emprisonner. Quant à eux, ils étaient inviolables; mais dès qu'ils étaient sortis de charge, on pouvait les mettre en accusation. Défenseurs du peuple de Rome, leur pouvoir ne s'étendait pas au-delà de l'enceinte de la ville, dont ils ne pouvaient même sortir pendant toute l'année de leur charge, sinon pour aller aux Féries latines (*V. ce mot*); leur maison devait rester ouverte nuit et jour aux réclamants. Un viateur (*V. ce mot*) les précédait; mais du reste ils n'avaient aucun insigne d'autorité magistrale. Le Tribunat, appuyé sur les plébéiens, devint le véritable maître de la république; Sylla, dictateur, diminua son influence, en portant une loi qui déclara inhabile à jamais occuper une autre magistrature, tout citoyen qui aurait été tribun du peuple; en outre, il interdit aux tribuns de haranguer le peuple et de proposer des lois, et supprima leur *veto* en matière politique. Pompée leur rendit leurs anciennes prérogatives; César les réduisit de nouveau à l'impuissance, et, l'an 730, leur pouvoir fut donné à l'empereur (*V.* Tribunitienne-*puissance*); cependant la charge de tribun continua de subsister comme une dignité sans puissance. Auguste choisissait les tribuns lui-même parmi les patriciens et les chevaliers; ils eurent entrée au sénat, ce qui n'avait jamais eu lieu sous la république, ils purent même y rapporter des affaires, mais ils furent désormais sans aucune influence. Le Tribunat dura jusqu'au règne de Constantin. C. D—Y.

TRIBUNS CONSULAIRES, ou mieux, *Tribuns militaires revêtus du pouvoir consulaire*, *Tribuni militum consulari potestate*, magistrats qui, depuis l'an 309 de la ville, furent souvent élus à la place de consuls. Les plébéiens voulaient être admis au consulat; les patriciens s'y opposaient en vertu des lois sacrées. Enfin les 2 ordres convinrent de substituer aux consuls des magistrats qui en auraient tout le pouvoir, avec le titre de *Tribuns militaires revêtus du pouvoir consulaire*, et pris par moitié dans les patriciens et dans les plébéiens. Les comices par centuries élurent tantôt 3 tribuns consulaires, tantôt 4, puis 6 de temps en temps; quand les patriciens l'emportaient, on élisait des consuls; enfin on revint tout à fait à cette magistrature l'an 387, lorsque les plébéiens furent admis au consulat. Pendant 78 ans que dura le Tribunat consulaire, il n'y eut que 49 élections de tribuns. C. D—Y.

TRIBUNS DU TRÉSOR, *Tribuni ærarii*, administrateurs du Trésor public, chargés de remettre aux questeurs la paye des soldats. Ils étaient plébéiens, et vers la fin du VII^e^ siècle de Rome, ils firent partie du corps judiciaire. On ignore l'époque de leur création. C. D—Y.

TRIBUNS DES PLAISIRS, *Tribuni voluptatum*, officiers du Bas-Empire, chargés de veiller aux jeux et fêtes donnés au peuple. Cette fonction était importante.

TRIBUNAL FORAIN. *V.* Forain.

TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE, tribunal dont l'institution fut proposée à la Convention, le 10 mars 1793, par Jean-Bon-St-André, pour juger sans appel et sans recours en cassation tous les délits contre-révolutionnaires. La proposition fut rejetée; mais Danton revint à la charge, et l'Assemblée, entourée d'émeutes armées et menaçantes, vota, sur le rapport de Cambacérès, au nom du comité de législation, l'établissement, à Paris, d'un *tribunal criminel extraordinaire*, mais sans l'affranchir des formes régulières de la justice criminelle. Le nombre des juges fut fixé à 5, et celui des jurés à 12, tous nommés par la Convention. Ce tribunal finit par compter 80 membres, et sa procédure devint celle qu'avait proposée Jean-Bon-St-André. Herman, puis Dumas, présida le Tribunal révolutionnaire pendant la Terreur, et Fouquier-Tinville en fut l'accusateur public. Il poursuivait, arrêtait, instruisait, traduisait en jugement. Les jurés opinaient à haute voix. Le Tribunal révolutionnaire fut supprimé après le 9 thermidor, puis renouvelé deux fois avec un nouveau personnel et une procédure moins arbitraire, puis définitivement supprimé le 12 prairial an III (31 mai 1795). — Il y eut aussi dans quelques départements, notamment à Lyon, Avignon, Arras, des *commissions* ou *tribunaux révolutionnaires*. *V.* Berriat Saint-Prix, *la Justice révolutionnaire à Paris, Bordeaux, Brest, Lyon, Nantes, Orange, Strasbourg*, Paris, 1861, gr. in-18.

TRIBUNAT FRANÇAIS, assemblée législative créée par la Constitution de l'an VIII (1799). Elle se composait de 100 membres, âgés de 25 ans au moins, élus par le Sénat pour cinq ans, renouvelés par cinquième, et jouissant d'un traitement annuel de 15,000 fr. Les tribuns discutaient les projets de loi qui leur étaient soumis par le gouvernement, et sur lesquels le Corps législatif prononçait ensuite sans discussion; ils pouvaient proposer des lois nouvelles et des améliorations dans les services publics. Ils entrèrent en fonction le 1^er^ janvier 1800. Bientôt la discussion des lois en séance publique fut supprimée, les traitements augmentés, et les fonctions prorogées. Le Tribunat siégeait au Palais-Royal, alors Palais-Égalité, dans le pavillon occidental de la grande cour. Il fut supprimé par un sénatus-consulte du 19 août 1807. J. T.

TRIBUNE. *V.* Rostres.

TRIBUNITIENNE (Puissance), *Tribunitia potestas*, pouvoir et prérogatives des tribuns du peuple décernés aux empereurs romains par le Sénat. Tous les empereurs étant patriciens, ou censés tels, et le Tribunat ne pouvant être occupé que par des plébéiens, on éludait l'obstacle en donnant la chose sans donner le nom. Auguste reçut le 1^er^ la puissance tribunitienne, l'an 731 de Rome. Il se la fit renouveler tous les ans; ses successeurs l'imitèrent, et ce semblant d'élection servait pour supputer les années de chaque règne. Cette puissance ne fut décernée qu'aux empereurs du Haut-Empire. C. D—Y.

TRIBUR, TREBUR ou TREUVER, *Triburium*, brg de la Hesse-Darmstadt (Starkenbourg), à 22 kil. O.-N.-O. de Darmstadt, sur la Schwarzack; 1,400 hab. Autrefois ville importante, les rois Carlovingiens y possédaient un château où une diète, en 887, y déposa Charles le Gros.

TRIBUS, divisions territoriales chez plusieurs peuples de l'antiquité.

TRIBUS JUIVES, divisions du peuple de Dieu en Palestine. Elles étaient au nombre de 12, dont 10 tiraient leur nom d'enfants de Jacob (Ruben, Gad, à l'E. du Jourdain; — Dan, Issachar, Zabulon, Aser, Nepthali, Juda, Siméon, Benjamin, à l'O.), et les 2 autres d'enfants de Joseph (Ephraïm, à l'O. du Jourdain; Manassé, divisée en occidentale et orientale par le Jourdain). La tribu issue de Lévi avait été vouée au sacerdoce.

TRIBUS ATHÉNIENNES, divisions d'Athènes et de ses environs. Il y en eut d'abord 4, dont on attribue l'institution à Cécrops. Appelées originairement *Cécropis*, *Autochthon*, *Actée*, et *Paralie*, elles reçurent de Cranaüs les noms de *Cranaïs*, *Atthis*, *Mésogée*, et *Diacris*, et d'Erichthonius ceux de *Dias*, *Athénaïs*, *Posidonias*, et *Héphestias*. Plus tard, on les appela encore tribus des *Géléontes*, des *Oplites*, des *Ægicores*, et des *Argades*. Les tribus furent portées à 10 du le temps de Clisthène (*V. ce mot*); enfin il y en eut 13 à l'époque de la domination romaine; alors les 10 premières empruntaient leurs noms aux anciens héros du pays, et s'appelaient : Achamantide, Antiochide, Cécropide, Hippotoontide, Léontide, Œnéide, Egéide, Enantide, Pandionide, et Erechthéide. Les 3 dernières furent nommées Ptolémaïde, Attalide, et Adrianide, des rois Ptolémée et Attale, et de l'empereur Adrien. Quand il n'y avait que 4 tribus, au temps de Solon, chacune d'elles fournissait 100 mem-

bres au Sénat; lorsqu'il y en eut 10, chacune d'elles nomma 50 sénateurs.

TRIBUS ROMAINES. Dès l'origine de Rome, il y en eut trois : les Ramnenses, les Tatienses ou Titienses, et les Luceres (*V. ces mots*). Ces tribus, divisées en *curies, décuries*, et *gentes* (*V. ces mots*), et représentant des groupes d'hommes de même origine, composèrent les *comices par curies*, et de leur sein furent tirés les sénateurs et les chevaliers. A côté des citoyens romains ainsi divisés, et qui formèrent l'ordre patricien, existait une population admise seulement à l'asile, unie à la précédente par les rapports du patronage et de la clientèle, et qui, devenue de jour en jour plus nombreuse, fut partagée par Servius Tullius en tribus ou régions géographiques. L'ensemble de ces tribus forma l'ordre plébéien, et Servius en tira 12 centuries de chevaliers, pour les ajouter aux *sex suffragia* ou 6 centuries de chevaliers patriciens; elles étaient au nombre de 19 ou 20 dans l'origine, et furent ensuite portées à 35, tant pour la ville que pour la campagne. Chaque tribu avait un nom, pris des lieux qu'elle habitait, ou de quelque famille illustre qui en faisait partie. Il y eut 4 tribus urbaines de la plèbe; on les nommait : Palatine, Colline, Esquiline, et Suburane. Les noms des tribus de la campagne furent, dans leur ordre numérique : 5, Romilia; 6, Crustuminia; 7, Lemonia; 8, Pupinia; 9, Veientana; 10, Galéria; 11, Pollia; 12, Voltinia; 13, Claudia; 14, Æmilia; 15, Cornelia; 16, Fabia; 17, Horatia; 18, Meniana; 19, Papiria; 20, Sergia; 21, Veturia; 22, Stellatina; 23, Tromentina; 24, Sabatina; 25, Aniensis; 26, Pomptina; 27, Popillia; 28, Mœcia; 29, Scaptia; 30, Ufentina; 31, Falerina; 32, Arniensis; 33, Terentina; 34, Velina; 35, Quirina. Les tribus plébéiennes formèrent les *comices par tribus* (*V. ce mot*). A une époque incertaine, mais qu'on place vers le IIe siècle av. J.-C., et par suite de changements auj. mal connus dans la constitution romaine, les 3 tribus patriciennes se fondirent dans les 35 tribus plébéiennes. A la fin de la Guerre Sociale, on créa 8 tribus pour les Italiens admis au droit de cité; ce fut une institution temporaire. Les Tribus subsistèrent jusqu'à la fin de l'Empire, bien qu'elles eussent cessé d'avoir des droits politiques. C. D—Y.

TRIBUTS, *Tributa* ou *Stipendia*, impôts publics chez les anc. Romains; ils se composaient de la contribution directe personnelle et mobilière.

TRICALA, *Tricca*, v. de la Turquie d'Europe, donne son nom à un eyalet créé en 1864; elle est située à 88 kil. S.-E. de Janina, sur un affl. de la Salembria; 12,000 hab. Teintureries de coton. — L'eyalet de Tricala, entre les eyalets de Salonique et de Monastir au N., les golfes de Salonique et de Volo à l'E., le roy. de Grèce au S., et l'eyalet de Janina à l'O. et au S.-O., embrasse toute la Thessalie et partie de la Macédoine; ch.-l., *Tricala*. Sol fertile en céréales, huile, coton, tabac, fruits. Elève de bestiaux.

TRICALA, v. du royaume de Grèce (Morée), à 35 kil. O. de Corinthe; 2,000 hab.

TRICAMERON, v. de l'Afrique ancienne (Byzacène), à 32 kil. S.-O. de Carthage. Bélisaire y vainquit Gélimer, roi des Vandales, en 534.

TRICARICO, v. du roy. d'Italie (Prov. de Potenza), à 50 kil. O. de Matera; 6,649 hab. Evêché. — Elle fut, dit-on, fondée par Diomède après la prise de Troie, et colonisée par des habitants de Tricca et d'Argos.

TRICASSES, peuple de la Gaule (Lyonnaise 4e), au N. des Lingons et à l'E. des Sénons; ch.-l., *Augustobona* ou *Tricasses* (auj. Troyes).

TRICASTINS, *Tricastini*, peuple de la Gaule (Narbonaise), entre les Allobroges au N. et les Ségalaunes au S.; ch.-l., *Augusta Tricastinorum* ou *Nœomagus* (auj. Aoust-en-Diois).

TRICASTINUM ou TRICASTRUM, nom latin de SAINT-PAUL-TROIS-CHATEAUX.

TRICCA, auj. *Tricala*, ville de Thessalie, cap. de l'Histiæotide, au S.-E. de Gomphi.

TRICLINIUM, salle à manger, chez les anc. Romains. On la nommait ainsi de ce qu'il y avait toujours 3 lits, sur lesquels les convives se mettaient, à demi couchés, pour manger. La table était entre les 3 lits, et le 4e côté restait libre pour le service. C. D—Y.

TRICORII, peuple de la Gaule (Narbonaise 2e); ch.-l., *Vapincum* (auj. Gap).

TRICOT (Laurent), maître-ès-arts et instituteur en l'université de Paris, né vers 1720, m. en 1778, est auteur de deux ouvrages élémentaires pour l'enseignement du latin : *Nouvelle méthode*, 1754, in-12; *Rudiment*, 1756, in-12. Ils ont été classiques, et ils étaient écrits en français, alors que tous les livres de ce genre l'étaient en latin.

TRICOTEUSES, société de femmes du peuple qui se forma pendant la Terreur, sous la direction de la comédienne Rose Lacombe. Le conseil de la commune de Paris leur donna une place dans les cérémonies civiques, en ajoutant « qu'elles tricoteraient. » De là leur dénomination, leur rôle dans les fêtes, dans les clubs, dans la Convention, où elles étaient payées pour venir applaudir, huer ou siffler dans les tribunes. Elles apportaient leur ouvrage avec elles, et particulièrement des bas qu'elles tricotaient. On les appela aussi *Furies de guillotine*, alors que, l'œil en feu, les cheveux en désordre, vêtues d'une veste et d'un jupon, un fusil ou une pique à la main, elles assistaient aux *messes rouges*, c.-à-d., dans leur langage, aux exécutions. L'une d'elles, Aspasie, dite Carlemigelli, trépigna sur le corps de Féraud, pendant que ses compagnes lui tranchaient la tête (1er prairial an III). Elles disparurent avec la société des Jacobins. Quand les muscadins (*V. ce mot*) firent fermer cette société, où elles venaient aussi, elles furent saisies à leur sortie, et fouettées outrageusement. Aspasie fut guillotinée à 23 ans; Rose Lacombe devint marchande épicière, et depuis le Directoire, on n'entendit plus parler d'elle. J. T.

TRIDENT, sceptre à trois pointes, qu'on donnait à Neptune comme marque de son pouvoir sur la mer. Le dieu s'en servait pour briser des rochers, agiter et calmer les flots, et faire jaillir des sources.

TRIDENTUM, v. de l'anc. Rhétie. *V.* TRENTE.

TRIE, ch.-l. de cant. (Hautes-Pyrénées), arr. et à 30 kil. N.-E. de Tarbes; 1,298 hab. Comm. de bestiaux et de grains.

TRIEL, brg (Seine-et-Oise), arr. et à 24 kil. N.-N.-O. de Versailles, sur la rive dr. de la Seine, et près du chemin de fer de Paris à Rouen; 1,558 hab. Belle église paroissiale. Culture et commerce de fruits, particulièrement d'abricots. Pierre à plâtre, grès. La princesse de Conti y eut un beau château.

TRIENNAUX, QUATRIENNAUX. On appelait ainsi en France, au XVIIe siècle, les charges partagées entre 3 ou 4 titulaires exerçant à tour de rôle. Ce fut un des abus que Colbert fit disparaître.

TRIENS, petite monnaie d'airain des anc. Romains. Elle valait le tiers d'un as (environ 2 cent. 1/3), et, d'ordinaire, était marquée d'une proue de navire, et de 4 points à l'exergue, indiquant 4 onces.

TRIENT, nom allemand de TRENTE.

TRIER, nom allemand de TRÈVES.

TRIÉRARQUE, commandant de trirème, chez les Athéniens, et, par extension, citoyen qui en avait fait construire et équiper une à ses frais.

TRIESTE, anc. *Tergeste*, v. forte des Etats autrichiens (Littoral), ch.-l. de gouvernement et de cercle, port franc sur le golfe de Trieste, à 572 kil. S.-O. de Vienne, au bout d'un chem. de fer de cette capit., par 45° 38' 50" lat. N., et 11° 26' 17" long. E.; 104,707 hab., Italiens, Allemands, Slaves, Illyriens, Juifs, etc. Evêché catholique, suffragant de Goritz; évêché grec. Ecoles polytechnique et d'hydrographie, école normale, école israélite, bibliothèque annexée à l'Académie de commerce et de marine, musée; imprimerie arménienne au collége des Mékhitaristes. Trieste se divise en vieille et nouvelle ville, auxquelles se joint le faubourg de Franzenvorstadt. Elle est bâtie au pied et sur le penchant d'une colline, que domine la citadelle. On remarque : la cathédrale, à laquelle est attenant un cimetière où est le tombeau de Winckelmann; le palais du gouvernement, la bourse, le théâtre, le lazaret; le *Tergestum*, qui comprend le bazar, la chambre de commerce, les salles du Lloyd autrichien et le Casino; la promenade du Boschetto; les places de Thérèse et de Joseph. Fabr. de velours, soieries, cotonnades, dentelles, rosoglio, bougies, savon, cartes à jouer, instrumens de musique; raffineries de sucre, tanneries, teintureries, distilleries. Chantiers de construction, estimés pour la solidité et l'excellente qualité du chêne de Hongrie. Le port est, sous le rapport commercial, le 1er de l'Empire, et le centre de la navigation à vapeur sur l'Adriatique; il fait un grand commerce avec le Levant, l'Egypte, la Sicile, l'Angleterre, et l'Amérique. Le mouvement maritime (entrée et sortie réunies), en 1859, a été de 21,679 navires, jaugeant 1,556,728 tonneaux. — Trieste fut entourée de murs par l'empereur Auguste, et saccagée par Attila. Soumise ensuite aux Vénitiens, elle appartient à l'Autriche depuis 1382; l'empereur Charles VI la déclara ville libre en 1719; Marie-Thérèse en fit un port franc, en 1750. Elle a été prise par les Français en 1797 et en 1805.

TRIESTE (Gouvernement de), ou gvt du Littoral, l'un des 19 *Pays de la Couronne* de l'Empire d'Autriche, entre la

Vénétie à l'O., la Carniole au N. et au N.-E., la Croatie au S.-E. et l'Adriatique au S., a 185 kil. sur 40, et 520,978 hab. Ch.-l., *Trieste*. Il comprend le territoire de Trieste, les cercles de Goritz et d'Istrie. Les îles de Cherso, Osero, Veglia, situées le long de la côte, en dépendent.

TRIESTE (Golfe de), golfe formé par la mer Adriatique à l'O. de la presqu'île d'Istrie.

TRIETÉRIDE. *V.* CALENDRIER GREC.

TRIÉTÉRIDES, fêtes de Bacchus, célébrées tous les 3 ans en Béotie et en Thrace, pour rappeler, dit-on, l'expédition du dieu dans les Indes.

TRIEUX, riv. de France (Côtes-du-Nord), affluent de la Manche vis-à-vis de l'île Bréhat, naît dans l'étang de Coëtmalouen, passe à Guingamp et à Pontrieux; cours de 80 kil.

TRIFELS, v. de Bavière, au S.-E. d'Annweiler; 3,000 hab. Ruines d'un château où l'empereur Henri VI fit enfermer Richard Cœur-de-Lion.

TRIGAULT (Nicolas), missionnaire jésuite, né à Douai en 1577, m. à Nanking en 1628, se rendit à Goa en 1607, à Macao en 1610, puis en Chine. On a de lui : *De christianâ expeditione apud Sinas, ex Matthæi Ricci commentariis*, Augsbourg, 1615, in-4°, trad. en français sous le titre de *Voyage des PP. Jésuites en Chine*, Paris, 1617; *De christianis apud Japonicos triumphis*, Munich, 1623, in-4°, trad. en français par le P. Morin sous le titre d'*Histoire des martyrs du Japon de* 1612 *à* 1620, Paris, 1624; *Dictionnaire chinois*, Leyde, 1639, etc.

TRIGE, *Triga*, char attelé de 3 chevaux dans les jeux des anc. Grecs, et surtout des anc. Romains; 2 chevaux étaient de front, et le 3e devant. C. D—Y.

TRIGISAMUS. *V.* TRASEN.

TRIGNO, anc. *Trinum Portuosum*, riv. du royaume d'Italie, naît près de Vasto-Girando (Campobasso), coule au S.-E., puis au N.-E., sur 110 kil., et se jette dans l'Adriatique, à 10 kil. S.-E. d'Il-Vasto.

TRIGONALE (Balle). *V.* BALLE.

TRIKALA. *V.* TRICALA.

TRILEACUM PROMONTORIUM, nom ancien du cap ORTEGAL.

TRIM, ville d'Irlande, capitale du comté de Meath (Leinster, au N.-E.), sur la rive dr. de la Boyne, à 40 kil. N.-O. de Dublin; 2,057 hab. Ruines importantes d'un château fondé par Henri II, et de l'abbaye de Ste-Marie. Colonne en l'honneur du duc de Wellington. Siége de plusieurs parlements irlandais. Prise par Cromwell en 1649.

TRIMOUILLE (LA), ch.-l. de cant. (Vienne), arr. et à 15 kil. N.-E. de Montmorillon, sur la Benaise; 1,015 hab.

TRIMOURTI, la Trinité des Hindous, composée de Brahma, Vichnou et Siva.

TRINACRIE, *Trinacria*, nom donné à la Sicile, terminée à ses extrémités par les trois caps (*tria acra*) de Pélore au N.-E., de Lilybée à l'O., et de Pachynum au S.-E.

TRINCAVELLI (Victor), illustre médecin, né à Venise en 1496, m. en 1568, se distingua de bonne heure comme praticien habile et savant helléniste, montra un grand dévouement en traitant les habitants de l'île Murano atteints d'une épidémie, fut pourvu d'une chaire de philosophie dans sa ville natale, accepta en 1551 une chaire de médecine à l'université de Padoue, et ramena ses contemporains à l'étude des médecins grecs, et principalement d'Hippocrate. On a de lui des éditions de *Thémistius*, 1534, in-fol., des *Commentaires de Jean le Grammairien sur Aristote*, 1535-1536, 4 vol. in-fol., d'*Arrien*, 1535, in-8°, de *Stobée*, 1535, in-4°, et d'*Hésiode*, 1537, in-4°. Ses *Œuvres médicales*, en latin, ont été recueillies à Lyon, 1586-92, 2 vol. in-fol.

TRINCOMALY, TRINCOMALE ou TRINQUEMALE, la *Spatana* de Ptolémée? v. forte de l'île de Ceylan, bon port sur une petite presqu'île de la côte N.-E., dans une baie de l'océan Indien, à 240 kil. N.-E. de Colombo; par 8° 33' 30" lat. N., et 78° 54' 30" long. E.; 20,000 hab., surtout Malabars. Son port a une grande importance maritime à cause de l'abri, le seul de ces parages, qu'il offre aux vaisseaux contre les moussons violentes du N.-E. Occupée d'abord par les Portugais, puis par les Hollandais, Trincomaly fut prise en 1782 par les Français, et, en 1795, par les Anglais, qui l'ont conservée.

TRINIDAD (LA), v. de l'île de Cuba, près de la côte S., à 320 kil. S.-E. de la Havane; 15,000 hab. Port de commerce assez actif.

TRINIDAD (LA), riv. des États-Unis (Texas), affluent du golfe du Mexique à la baie de Galveston; cours de 450 kil.

TRINITAIRES ou MATHURINS, ordre religieux fondé en 1198 par St Jean de Matha et Félix de Valois, pour la délivance des chrétiens captifs chez les Infidèles. Le pape Innocent III l'approuva. Le ch.-l. de l'ordre fut Cerfroi, sur les confins de la Brie et du Valois. La règle des Trinitaires était très-sévère : elle ne leur permettait jamais l'usage du poisson, et ils ne pouvaient manger de la viande que le dimanche, et encore fallait-il qu'elle leur eût été donnée en aumône; ils ne devaient porter que des vêtements grossiers, des chemises de serge, et, dans leurs voyages, ne monter que des ânes, ce qui les fit appeler vulgairement *Frères aux ânes*. En 1267, le pape Clément IV donna son approbation à une règle moins dure, qui permettait aux Trinitaires l'usage du cheval, et leur donnait pour vêtement l'habit blanc, avec une croix rouge et bleue sur la poitrine. Le nom de Mathurins vient de ce que les Trinitaires établirent, en 1228, une maison à Paris dans une ancienne aumônerie de St-Benoît dédiée à St Mathurin, sur une partie de l'emplacement des Thermes de Julien. L'ordre fut supprimé en 1790. B.

TRINITÉ (LA), fête de l'Eglise catholique, instituée au XIVe siècle, se célèbre le dimanche qui suit la Pentecôte.

TRINITÉ (Confrérie de la). *V.* ORATOIRE.

TRINITÉ (Frères de la). *V.* TRINITAIRES.

TRINITÉ-PORHOET (LA), ch.-l. de canton (Morbihan), arr. et à 24 kil. N.-O. de Ploërmel; 756 hab.

TRINITÉ (LA), v. de la Martinique, sur la côte E., au fond d'une baie de son nom, à 40 kil. N. de Fort-de-France; 5,700 hab. Aux environs, nombreuses sucreries.

TRINITÉ (LA), île des Antilles anglaises (Petites-Antilles), dans les Iles-sous-le-Vent, en face de l'embouch. de l'Orénoque; séparée de la terre ferme par le golfe de Paria; par 10° 3'-10° 50' lat. N., et 63° 21'-64° 24' long. O.; 4,491 kil. carr.; 84,438 hab. Ch.-l., *Spanish-town*. Cacao, canne à sucre; peu de café. Grand lac d'asphalte en exploitation. Carrières de pierre à bâtir. — Découverte par Christophe Colomb en 1498, occupée par les Espagnols en 1532, par les Anglais en 1595, par les Français en 1676, puis abandonnée, elle appartient à l'Angleterre depuis 1797. Depuis 1789, la plupart des notables habitants et propriétaires sont Français.

TRINO, v. du royaume d'Italie (Novare), à 20 kil. S.-O. de Verceil, près de la rive gauche du Pô; 9,244 hab. Commerce de jambons.

TRINOBANTES, peuple de l'anc. île de Bretagne, au N. du Cantium, dont il était séparé par la Tamise; ch.-l., *Londinium* (auj. Londres). Il occupait les comtés actuels d'Essex, Middlesex, et Hertford.

TRINQUEMALE. *V.* TRINCOMALY.

TRINUM PORTUOSUM, nom anc. du TRIGNO.

TRINUNDINUM, trois jours de marché ou de nundines (*V. ce mot*), c.-à-d., chez les anc. Romains, espace de 27 jours pendant lequel on affichait les projets de lois. Les accusations devant le peuple étaient aussi promulguées pendant le même délai. C. D—Y.

TRIOCALA, auj. *Calatabellota*, v. de Sicile, fut une des places fortes des esclaves dans la guerre servile de 104 av. J.-C.; ils s'y défendirent pendant quatre ans; la ville fut prise enfin par Aquilius.

TRIOMPHALE (Voie), *Via triumphalis*, voie de l'anc. Rome, qui venait de la campagne au pont Vatican, traversait le Champ-de-Mars du N. au S., suivant une conjecture douteuse, passait ensuite dans le Cirque Maxime, et, longeant le côté oriental du mont Palatin, se joignait à la voie Sacrée. C. D—Y.

TRIOMPHATEUR, *Triumphator*, général romain qui obtenait les honneurs du triomphe. Les conditions étaient : d'avoir commandé en chef, tué au moins 5,000 ennemis dans une bataille rangée, agrandi le territoire de la république, terminé une guerre justement entreprise, et n'avoir essuyé aucune défaite. Le citoyen qui demandait le triomphe ne devait pas entrer dans Rome avant de l'avoir obtenu; car cet honneur était tout militaire, et quiconque pénétrait dans la ville, redevenait aussitôt simple citoyen. C'était le sénat qui décernait le triomphe, et il se réunissait dans un temple, hors des murs, pour entendre le candidat, et juger sa demande. S'il l'accueillait, on assemblait les comices par tribus, qui donnaient au général le droit, pour ce jour-là, d'entrer dans Rome avec le pouvoir militaire. Le triomphateur avait pour costume une tunique bordée de palmes, une toge de pourpre, à rosaces d'or, gardée ordinairement dans le temple de Jupiter-Capitolin, une couronne de laurier, et, à la main, un sceptre d'ivoire surmonté d'une aigle. Il conservait, à perpétuité, le droit de porter en public une couronne de laurier. C. D—Y.

TRIOMPHE, *Triumphus*, honneur militaire accordé, chez les anc. Romains, à un général en chef illustré par une grande victoire (*V.* TRIOMPHATEUR). Il se célébrait à

Rome, avec l'armée, ou un détachement de l'armée qui avait vaincu sous le triomphateur. Son but avoué était d'aller offrir à Jupiter-Capitolin un grand sacrifice d'actions de grâces; son but principal, de montrer au peuple toute la gloire qu'on avait acquise, tout le butin qu'on avait fait. On étalait tout cela dans une immense procession militaire, où le butin paraissait d'abord exposé et agencé sur des chariots, sur des brancards portés à l'épaule; des écriteaux disaient les noms et l'origine de chaque chose, et rappelaient les principaux faits d'armes de la campagne. Les prisonniers de guerre suivaient le butin, puis, venait l'or coronaire (*V. ce mot*). Le triomphateur s'avançait ensuite, monté sur un char tiré par 4 chevaux blancs attelés de front, et quelquefois par 4 éléphants. Ses amis, ses parents, ses clients, l'accompagnaient à pied; le sénat, les consuls, les autres magistrats suivaient son char; les soldats venaient après, en chantant leurs propres louanges, y mêlant quelquefois des chants satiriques contre leur général, et criant d'instant en instant : « Io! triomphe! » Un esclave, placé derrière le triomphateur, dans le char même, lui disait de temps en temps : « Souviens-toi que tu es homme. » En outre, afin de lui rappeler l'instabilité des choses humaines, des verges et une clochette, instruments employés dans les supplices capitaux, étaient suspendus au char. La pompe triomphale traversait tout le Champ-de-Mars, passait dans le Vélabre, dans le Cirque Maxime, longeait le mont Palatin à l'E., prenait la voie Sacrée, traversait le Forum, et montait au temple de Jupiter-Capitolin, où elle se terminait. Là le triomphateur présentait une branche de laurier à Jupiter, les prémices du butin, et lui adressait une prière d'actions de grâces pour la république. Il offrait ensuite un sacrifice, et la fête se terminait par un festin au Capitole. L'invention du triomphe est attribuée à Bacchus; Tarquin l'Ancien, ou Valérius Publicola, en introduisirent l'usage à Rome. Sous l'empire d'Auguste, à dater de l'an 740, l'honneur en fut réservé à l'empereur seul, parce qu'il était le seul général en chef de la république, et que tous les autres généraux ne commandaient que comme ses lieutenants. Le dernier triomphe vu à Rome fut celui de Dioclétien et de Maximien, l'an 1056 de Rome, 303 de J.-C.; et le dernier de tous fut célébré à Constantinople par Bélisaire, l'an 534. C. D—Y.

TRIOMPHE AU MONT ALBAIN; c'était un triomphe semblable à celui célébré à Rome, mais que les généraux transportaient en ce lieu, où Jupiter avait un temple célèbre, parce qu'ils pouvaient alors triompher sans l'autorisation du sénat ni du peuple. Cet usage fut inventé, l'an 522, par le consul Papirius Masso, vainqueur des Corses, et qui n'avait pu obtenir le triomphe à Rome. C. D—Y.

TRIOMPHE NAVAL, *Triumphus navalis;* c'était le même triomphe que celui décerné pour les victoires sur terre; il n'en différait que par la nature des dépouilles. Duillius l'obtint le premier, l'an 493 de Rome, pour avoir détruit une flotte carthaginoise près de la Sicile, en vue de Myles. C. D—Y.

TRIPHYLIE, *Triphylia,* partie méridionale de l'ancienne Elide, entre le Sellédis au N. et la Néda au S., tirait son nom des *trois tribus* qui l'habitaient; v. principale, *Scillonte.*

TRIPIER (Nicolas-Jean-Baptiste), célèbre et savant avocat, né à Autun en 1765, m. en 1840, se distingua de bonne heure au barreau de Paris, se retira en Flandre pendant la Terreur, revint après le 9 thermidor, fut pendant quelque temps substitut de l'accusateur public et assesseur de juge-de-paix, puis reprit les fonctions d'avocat à Paris en 1796. C'était un orateur d'une dialectique puissante, et qui connaissait le droit à fond. Sa plus célèbre cause fut celle du comte de Lavalette en 1816. Membre de la Chambre des Députés en 1815 et 1822, il cessa de plaider en 1825, ne donna plus que des consultations, fut élu bâtonnier de l'ordre des avocats, en 1828, entra, peu de temps après, à la Cour royale, et, en 1831, à la Cour de cassation, et reçut la pairie en 1832. B.

TRIPOLI, ancienne *Tripolis*, en turc *Tarabolos*, v. de la Turquie d'Asie (Syrie), ch.-l. d'un livah de l'eyalet de Saïda, à 2 kil. de la mer; par 34° 26′ 22″ lat. N., et 33° 29′ 11″ long. E.; 16,000 hab., dont 7,000 Grecs catholiques. On y remarque les mosquées, le bazar et les fontaines, qui en font une des plus belles villes de Syrie. Station des vapeurs français. Fabr. de savon et de ceintures; pêche des éponges. Export. de soie, huile, tabac, etc. Importation de sucre, café, indigo, cochenille, poivre, draps, fer, acier, soieries de Lyon, tissus de coton, etc. Cette ville fut prise en 1109 par les Croisés. — Le livah de Tripoli, entre ceux de Latakieh au N., d'Acre au S., et la Méditerranée à l'O., a 220 kil. sur 116, et 315,000 hab., Arabes, Turcs, Grecs, Druzes, Maronites, Arméniens, Juifs, etc. Sol sillonné par le Liban et l'Anti-Liban, bien arrosé, et très-fertile. B.

TRIPOLI, anc. *Œea*, v. forte d'Afrique, capitale de la Régence de Tripoli, sur la Méditerranée, par 32° 53′ 58″ lat. N., et 10° 51′ 8″ long. E.; à 1,350 kil. S.-E. d'Alger, 655 de Tunis; 25,000 hab. On remarque le palais du bey, 2 bazars, quelques mosquées, et les restes d'un arc-de-triomphe en marbre. Les maisons sont couvertes de stuc poli comme du marbre. Exportation de séné, garance, soude, peaux, plumes d'autruche, poudre d'or, ivoire, dattes, etc. Importation de draps, soieries, épices, quincaillerie, armes, fer, poudre, liqueurs, bois de construction. Cette ville fut bombardée par les Français en 1685.

TRIPOLI (Régence de), la moins importante des trois anciennes Régences barbaresques, entre la Méditerranée au N., le désert de Barca à l'E., le Sahara et le Fezzan au S.-E., la Régence de Tunis à l'O.; par 27°-33° lat. N., 10°-22° long. E.; 160,000 kil. carrés environ; 1,500 kil. de l'O. à l'E., 175 à 750 du N. au S.; 750,000 hab., Maures, Arabes, Berbères ou Kabyles, Turcs, Francs, Juifs et Nègres. Capitale, *Tripoli*. Sur la côte s'étend le golfe de la Sidre. Climat inhospitalier; jours brûlants et nuits glaciales; air vicié par le sirocco. La végétation ne se développe qu'en hiver. Montagneux dans certaines parties que sillonnent les ramifications de l'Atlas, le pays n'a pas de cours d'eau importants : au midi sont de vastes plaines sablonneuses et désertes. Les chevaux et les mulets y sont vigoureux. Les dattes, figues, olives, mûres, oranges, raisins, croissent d'eux-mêmes dans les districts fertiles. Le sel et la potasse sont très-abondants. On y trouve des chacals, des hyènes, des serpents, des scorpions. Le commerce, rendu libre par le traité de 1838 entre l'Angleterre et la Porte, exporte des tapis communs, et des maroquins rouges et jaunes. Le commerce maritime de la Régence, le seul qu'il soit possible d'apprécier, peut être évalué, en moyenne, à 8 ou 10 millions de francs par an. Le pays forme un eyalet de l'Empire ottoman, gouverné par un pacha dépendant de la Porte. — La Régence de Tripoli, qui correspond à la Tripolitaine des Anciens, fut enlevée au VII^e^ siècle à l'empire d'Orient par les Arabes. Au IX^e^, lors de la dissolution du khalifat, elle passa aux Aglabites; au X^e^, aux Fatimites d'Egypte. Elle appartint à la dynastie des Zeïrites jusqu'au XV^e^. En 1146, Tripoli, pris par Roger de Sicile, fut occupée par les Espagnols sous Ferdinand le Catholique, et cédée par Charles-Quint à l'ordre de Malte. En 1551, elle passa sous la domination de la Porte jusqu'en 1714. Hamid-Pacha ou Hamet-Bey y fonda alors la dynastie des Karamaulis, qui fut tributaire de la Porte. Les puissances maritimes de second ordre payaient tribut à Tripoli pour s'affranchir de ses pirateries; mais la flottille du bey fut détruite par l'escadre sarde en 1825. En 1835, la Porte a repris possession du pays et le gouverne directement.

TRIPOLIS, auj. *Tripoli de Syrie*, v. de l'ancienne Phénicie, tirait son nom de ce qu'elle avait été formée par 3 colonies venues de Sidon, de Tyr, et d'Aradus. C'est là que se réunissaient les députés des villes phéniciennes.

TRIPOLIS, v. de l'Afrique ancienne, la même que *Oea Colonia*, capitale de la Tripolitaine.

TRIPOLIS, v. du Péloponèse (Arcadie), fondée par des habitants de Mantinée, de Pallantium, et de Tégée.

TRIPOLITAINE, *Tripolis* ou *Tripolitana regio*, contrée de l'Afrique ancienne, le long de la Méditerranée, tirait son nom de ses 3 villes principales : *Sabrata*, *Œea*, et *Leptis Magna*. Sur la côte étaient les deux Syrtes, l'île des Lotophages, et, dans la partie N.-O., le *Tritonis palus*. Cette contrée fut partagée d'abord entre Carthage et Cyrène; plus tard, conquise par les Romains, elle fit partie, sous l'Empire, du diocèse d'Afrique. Les Vandales la subjuguèrent en 455, les Grecs en 534, et les Arabes en 647. C'est auj. la Régence de Tripoli. B.

TRIPOLITZA, anc. *Tripolis*, ville de Grèce (Morée), ch.-l. du nome d'Arcadie, à 60 kil. S.-O. de Corinthe; 8,800 hab. Résidence d'un métropolitain. Capitale de la Morée sous la domination turque, Tripolitza, qui eut jusqu'à 20,000 hab., fut prise, en 1779, par les renégats, dits Chypetars; reprise peu après par les Turcs, elle fut, en 1821, saccagée par les Grecs, et, en 1825, par les troupes de Méhémet-Ali.

TRIPTOLÈME, fils de Célée, roi d'Eleusis, qui avait donné l'hospitalité à Cérès, apprit de cette déesse l'art de cultiver la terre, l'enseigna à son tour aux habitants de l'Attique, et institua, dit-on, les mystères d'Eleusis.

TRIPUDIUM, les anc. Romains nommaient ainsi le petit bruit que les parcelles de la pâtée, donnée aux poulets

sacrés pour obtenir un auspice, faisaient en s'échappant de leur bec, et tombant à terre. On appelait encore ce bruit *terripavium*, frappe-terre, et c'était un auspice heureux. C. D—Y.

TRIRÈME, *Triremis*, grand vaisseau de guerre des Anciens; il se manœuvrait à la rame, et en avait 3 rangs superposés. Les antiquaires modernes en avaient douté; mais une trirème, exécutée à Paris en 1861, par ordre de l'empereur Napoléon III, a prouvé que cela était possible. *V.* Jal, *la Flotte de César*, Paris, 1861, in-12. C. D—Y.

TRISMÉGISTE. *V.* THOTH.

TRISPARADISUS, ancienne ville de Cœlésyrie, où, après la mort de Perdiccas, 320 av. J.-C., les généraux d'Alexandre le Grand firent un 2e partage de l'empire macédonien.

TRISSIN (Jean-Georges TRISSINO, dit LE), poëte italien, né à Vicence en 1478, m. en 1550, était en bas âge quand il perdit son père, mais sut réparer par le travail les imperfections de son éducation première. Il cultiva les lettres grecques et latines, se rendit à Rome, et fut chargé par Léon X et Clément VII de missions diplomatiques à Venise, en Danemark, et en Allemagne. Il voulut reproduire l'épopée héroïque des anciens dans un poëme intitulé *l'Italie délivrée des Goths par Bélisaire;* il croyait peut-être réveiller le sentiment patriotique chez ses contemporains : mais il n'avait pas assez de génie; il copie les plans de Virgile et d'Homère, raconte comme un érudit, fait de longues et froides descriptions, accouple avec mauvais goût la mythologie païenne et le christianisme; son style est prosaïque. On a encore du Trissin : des sonnets et des canzones, peu dignes d'attention; un dialogue pastoral, *Filauto e Alcinio;* une comédie, *I Simillimi*, tirée des *Ménechmes* de Plaute; une tragédie de *Sophonisbe*, 1515, où respire une sensibilité vraie, et à laquelle Mairet, Corneille, Voltaire, et Alfieri ont fait quelques emprunts. Le Trissin passe pour avoir été un des premiers à employer les *versi sciolti* ou vers non rimés; on lui attribue aussi plusieurs réformes grammaticales, entre autres, celle de ne plus confondre les voyelles *i* et *u* avec les consonnes *j* et *v*. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Venise, 1729, 2 vol. in-fol. B.

TRISTAN (Nuno), navigateur portugais, découvrit le cap Blanc en 1441; en 1447, il dépassa le cap Vert et le Rio-Grande, mais fut massacré par les indigènes.

TRISTAN D'ACUNHA. *V.* ACUNHA.

TRISTAN D'ACUNHA (Iles), groupe d'îles de l'océan Atlantique, à l'O.-S.-O. du cap de Bonne-Espérance, par 37° 5' lat. S. et 14° 3' long. O., se compose de 3 îles : Tristan-d'Acunha (la plus grande et seule habitée; 35 kil. de tour), Nightingale, et Inaccessible. Découvertes par les Portugais.

TRISTAN (Louis), grand-prévôt de Louis XI, né en Flandre au commencement du XVe siècle, m. dans un âge avancé, servit contre les Anglais sous Charles VII, fut créé chevalier par Dunois en 1451 sur la brèche de Fronsac, où il avait fait preuve d'intrépidité, et servit ensuite sous Louis XI, qui le remarqua, l'attacha à sa personne en qualité de grand-prévôt de son hôtel, et le fit l'instrument de ses vengeances sanguinaires, qu'il exécutait d'une manière féroce. Le roi vivait familièrement avec lui, et l'appelait son compère.

TRISTAN L'ERMITE (François), poëte, né en 1601 au château de Souliers ou Soliers (Marche), m. en 1655, se disait issu du grand-prévôt de Louis XI. Il fut gentilhomme de Gaston, duc d'Orléans, mena néanmoins une vie très-déréglée, et travailla pour le théâtre. Il y donna, entre autres, une tragédie de *Mariamne*, 1637, qui eut un immense succès, et ses contemporains le regardèrent comme le rival de Corneille. Il fit jouer d'autres pièces, aujourd'hui justement oubliées, et entra à l'Académie Française en 1649.

TRISTAN (Louis), peintre espagnol, né près de Tolède en 1586, m. en 1640, fut le maître de Vélasquez. On cite de lui les tableaux du maître-autel d'Yepes, *Moïse frappant le rocher*, et *Jésus au milieu des docteurs*, à Madrid. Son dessin est pur, son coloris agréable; il compose habilement, et donne beaucoup d'expression à ses personnages. A. M.

TRISTE (Golfe), formé par la mer des Antilles sur la côte du Vénézuéla, au N.-O. de Puerto-Cabello.

TRITCHINAPALI, ville forte de l'Hindoustan anglais (Madras), dans l'anc. Karnatic, à 150 kil. O. de Tandjaour, sur la rive dr. du Kavery; 80,000 hab. Station d'une partie de l'armée anglaise. Beau temple hindou. — Jadis ch.-l. d'une principauté.

TRITH-SAINT-LÉGER, vge (Nord), arr. et à 5 kil. S.-O. de Valenciennes; 1,329 hab. Fabr. importante de clouterie, chevilles de fer et de cuivre; laminoir et fonderie.

TRITHÈME ou TRITHEIM (Jean), chroniqueur et théologien, né en 1462 à Trittenheim près de Trèves, m. en 1516, abandonna sa famille, où toute instruction lui était refusée, pour aller étudier à Trèves et à Heidelberg, entra à l'abbaye de Spanheim en 1482, fut élu abbé dès l'année suivante, mécontenta ses moines, dont il voulut réformer les mœurs et l'ignorance, les vit se soulever contre lui en 1505, refusa de demeurer plus longtemps parmi eux, et accepta l'abbaye de Wurzbourg. On a de lui : la *Chronique d'Hirsauge*, qui commence en 830, et continuée jusqu'en 1513, St-Gall, 1690, 2 vol. in-fol.; elle renferme beaucoup de détails relatifs à l'histoire d'Allemagne et de France; *de Scriptoribus ecclesiasticis*, Paris, 1497, in-4°; 2 livres de *Lettres familières à des princes d'Allemagne*, Haguenau, 1536, in-4°; 2 liv. de *Sermons* ou *Exhortations*, Anvers, 1574, in-8°; *Polygraphia*, Francfort, 1550, in-4°; *Steganographia*, Cologne, 1635, in-4°. Sa science, prodigieuse pour le temps, le fit accuser de magie. B.

TRITON, dieu marin, fils de Neptune et d'Amphitrite. On le représente comme un monstre moitié homme et moitié poisson, une conque marine à la bouche. On donne le nom de Tritons en général aux dieux de la mer, hérauts de Neptune.

TRITON, riv. de l'Afrique propre, traversait le lac ou marais de son nom, et se jetait dans la Petite-Syrte près de Tacape.

TRITON (Lac de), *Tritonis lacus* ou *palus*, en arabe *Hâwa-bou-Khôch*, lac ou marais de l'Afrique propre, au S.-O., près de la Petite-Syrte. Il contenait l'île de Phla. Les anciens croyaient que Minerve était née sur ses bords, et donnaient à cette déesse les noms de *Tritonis* et de *Tritogénie*.

TRITOPATORS, dieux de l'ancienne Grèce, assez peu connus, et honorés à Athènes, à Argos, en Crète, et en Troade. Parmi les noms que leur donnent les anciens, sont ceux de Zagrée, Eubulée, Tmole, Dionyse, Amalcide, Protoclès, etc. Il paraît que les Tritopators se confondaient en quelques points avec les Cabires et avec les Dioscures. Ils donnaient la fécondité aux épouses, et présidaient à la navigation.

TRITTO (Jacques), compositeur de musique, né en 1733 à Altamura (royaume de Naples), m. en 1824, directeur du Conservatoire de la Pietà, réussit peu au théâtre, mais montra du talent dans la musique d'église. On cite principalement un *Credo* à 5 voix, et une *Messe* à 8 voix et 2 orchestres. Il a aussi laissé un ouvrage théorique : *Scuola del contrappunto, ossia teorica musicale*, Milan, 1816, in-4°. B.

TRIUMVIRAT à Rome. *V.* TRIUMVIRS. — En France, on a appelé *Triumvirat* la ligue formée, après l'édit de janvier 1562, sous Charles IX, entre le duc François de Guise, le connétable Anne de Montmorency et le maréchal de Saint-André, pour défendre la religion catholique contre les huguenots.

TRIUMVIRS, *Triumviri*, nom donné, dans l'anc. Rome, à divers magistrats ou commissaires, soit perpétuels, soit temporaires, et pris de leur nombre ternaire.

1. TRIUMVIRS CAPITAUX, *Triumviri capitales*, magistrats chargés de réprimer les délits dans la ville, et de faire exécuter les peines correctionnelles et les condamnations à mort. Institués l'an 463 de Rome, ils étaient élus dans les comices par tribus.

2. TRIUMVIRS ÉPULONS. *V.* ÉPULONS.

3. TRIUMVIRS MONÉTAIRES, *Triumviri monetales*, officiers chargés de faire fabriquer la monnaie. On les institua l'an 507 de Rome, et les comices par tribus les élisaient.

4. TRIUMVIRS NOCTURNES, *Triumviri nocturni*, magistrats qui veillaient à la police de Rome pendant la nuit, et réprimaient les incendies. Leur institution est antérieure à l'an 55 de la ville.

5. TRIUMVIRS POUR LE PARTAGE DES TERRES, *Triumviri agro dando*, commissaires chargés de la conduite, de l'établissement, et de l'organisation d'une colonie romaine. Les comices par tribus les élisaient, et fixaient la durée de leur pouvoir, qui était quelquefois de plusieurs années.

6. TRIUMVIRS MENSAIRES, *Triumviri mensarii*, intendants de finances, créés pendant la 2e guerre punique, pour aviser aux moyens de faire face aux dépenses publiques par des emprunts ou des atermoiements. Ce triumvirat dura au moins six ans.

7. TRIUMVIRS POUR ORGANISER LA RÉPUBLIQUE, *Triumviri reipublicæ constituendæ*, association de citoyens influents et puissants, qui, à deux époques différentes,

s'emparèrent du gouvernement de la république. Le 1er de ces Triumvirats fut celui de Pompée, César, et Crassus, qui, l'an 693 de Rome, 60 av. J.-C., se firent donner, par les comices, les provinces les plus importantes à gouverner, avec des pouvoirs extraordinaires. La désunion éclata bientôt entre eux, et causa une guerre civile qui finit par le triomphe de César, l'an 705. — Le 2e triumvirat se constitua après le meurtre de César, l'an 710 de Rome, 43 av. J.-C., entre Antoine, Octave, et Lépide, qui se partagèrent l'empire romain. La guerre civile éclata aussi entre ces trois hommes, et se dénoua par la bataille d'Actium, l'an 722, qui donna l'empire au jeune Octave, depuis, l'empereur Auguste.

8. TRIUMVIRS POUR CHOISIR LE SÉNAT, *Triumviri senatûs legendi*, commissaires extraordinaires, nommés par l'empereur Auguste, pour réviser la liste des sénateurs, quand il le jugeait utile. C. D—r.

TRIVANDÉRAM, ville de l'Hindoustan (Deccan méridional), sur la côte de Malabar, à 226 kil. S.-S.-E. de Cochin, près de la mer des Indes. Capitale du royaume de Travancore.

TRIVENTO, anc. *Treventum*, v. du roy. d'Italie (Campobasso), près du Trigno, à 37 kil. N.-O. de Campobasso; 5,201 hab. Evêché.

TRIVIER-DE-COURTES (SAINT-), ch.-l. de canton (Ain), arrond. et à 31 kil. N.-O. de Bourg; 804 hab.

TRIVIER-SUR-MOIGNANS (SAINT-), ou *Saint-Trivier-en-Dombes*, ch.-l. de canton (Ain), arr. et à 20 kil. N.-E. de Trévoux, au milieu de marais; 650 hab.

TRIVIUM, nom anc. de TRÉVOUX.

TRIVIUM, v. de l'Italie ancienne (Samnium), dans le pays des Hirpins; aujourd'hui *Trivico*, dans le royaume d'Italie (Prov. d'Avellino).

TRIVIUM et QUADRIVIUM, noms de deux cours d'études au moyen âge; le 1er comprenait la grammaire, la rhétorique, et la dialectique; le 2e, l'arithmétique, la géométrie, la musique, et l'astronomie. C'étaient les sept arts libéraux.

TRIVORTIUM, nom latin de TRÉVOUX.

TRIVULCE (Jean-Jacques), seigneur milanais, né en 1447, m. en 1518, servit d'abord Louis XI, roi de France, sous les ordres de Galéas Sforza, combattit ensuite dans les troupes du duc de Milan et du pape contre les Vénitiens en 1483, se vit éloigné des affaires par l'ambition de Ludovic le More, et alla prendre du service à Naples. Quand Charles VIII attaqua la maison d'Aragon, 1494, Trivulce fut soupçonné de trahison pour avoir rendu Capoue après une faible résistance, et ne tarda pas à se déclarer pour les Français. Il eut une grande part à la conquête du Milanais par Louis XII, 1499, en fut nommé gouverneur, et, par les vengeances qu'il exerça, provoqua une révolte des habitants et le retour de Ludovic. Il répara sa faute en comprimant l'insurrection, et en faisant prisonnier, près de Novare, Ludovic et son neveu Jean-Galéas, 1501. Il figura encore dans la guerre de la ligue de Cambrai contre Venise, 1509, succéda dans le commandement-général de l'armée française à Chaumont d'Amboise, 1511, aida de ses conseils Gaston de Foix, après la mort duquel il perdit le Milanais, 1512, contribua à la victoire de Marignan, 1515, mais ne put prendre Brescia, et tomba dans la disgrâce de François Ier. B.

TRIVULCE (Théodore), neveu du précédent, eut part à la guerre de Naples sous Louis XII, se distingua aux batailles d'Aignadel, 1509, et de Ravenne, 1512, commanda les Vénitiens tant qu'ils furent alliés de la France, fut chargé du gouvernement de Milan, qu'il évacua lors de la captivité de François Ier, et reçut alors, avec le bâton de maréchal, le gouvernement de Gênes. Obligé de rendre cette ville à Doria, il fut nommé gouverneur de Lyon, où il mourut en 1531. B.

TRIVULTIUM, nom latin de TRÉVOUX.

TROADE, *Troas*, petite contrée de l'Asie-Mineure, au N.-O., entre l'Hellespont, la mer Egée et la chaîne de l'Ida; capitale, *Troie*. Arrosée par le Simoïs et le Xanthe ou Scamandre.

TROARN, ch.-l. de cant. (Calvados), arr. et à 15 kil. E. de Caen, près de la Dives; 877 hab. Comm. de beurre, fromages, volailles, cidre. Il y eut une abbaye de Bénédictins.

TROCADÉRO. *V.* CADIX.

TROCHUS, jeu des anc. Grecs et des anc. Romains, pour les enfants et pour les hommes. C'était un cercle d'airain, d'un mèt. de diamètre environ : le joueur le posait sur son épaule gauche, l'abaissait vers la droite, à peu près horizontalement, puis, au moyen d'une petite verge de fer crochue, l'enlevait au-dessus de sa tête et le faisait tourner vivement. Le cercle était garni de 8 anneaux d'airain que la rotation faisait bourdonner. C. D—r.

TROCMES, *Trocmi*, un des trois peuples gaulois de la Galatie, à l'E. et au-delà de l'Halys, sur les confins du Pont et de la Cappadoce; v. princip. : *Tavium*.

TROGEN, v. de Suisse, cant. et au N.-E. d'Appenzell, ch.-l. des Rhodes extérieures, à 120 kil. E.-N.-E. de Berne, sur le Goldbach et au pied du Gäbris; 2,932 hab. Ecole supérieure cantonale, école industrielle et agricole. Arsenal; bibliothèque. Eaux minérales aux environs.

TROGHIR, nom slave de TRAU.

TROGLODYTES, peuple de l'anc. Afrique orientale, au S.-E. de l'Egypte, le long du golfe Arabique. Leur nom veut dire *habitants des grottes;* peut-être avaient-ils des demeures souterraines.

TROGUE-POMPÉE. *V.* POMPÉE.

TROIE, *Troja*, v. d'Asie-Mineure (Troade), près de la côte de l'Hellespont, fut d'abord bâtie sur le versant O. de l'Ida, et appelée *Pergame*. On lui donne pour premiers rois : Scamandre, 1614 av. J.-C.; Teucer, 1590; Dardanus, 1568; Erichthonius, 1537, Tros, 1462. Ilus, 1402, gardant Pergame comme une citadelle où restèrent, jusqu'à la prise de la ville par les Grecs, le temple de Pallas-Athéné et le palais des rois, bâtit, au pied même de la montagne et près de la source du Scamandre, la ville de *Troie* proprement dite, qui, de son nom, fut aussi appelée *Ilion*. Ses fortes murailles, dont la légende attribuait la construction à Apollon et à Neptune, étaient percées de portes, dont les plus célèbres, placées en face du camp des Grecs, étaient les *portes Scées*. Elle était encore peu puissante sous Laomédon, père de Priam, puisque Hercule, avec 6 vaisseaux seulement et un petit nombre d'hommes, s'en rendit maître pour s'emparer des chevaux du roi, ou, d'après une autre tradition, parce que ce roi l'avait frustré de la récompense qu'il avait méritée en délivrant Hésione exposée à un monstre marin. Mais il en laissa la souveraineté au fils de Laomédon, Priam, qui étendit sa domination depuis les côtes méridionales en face de Lesbos jusqu'à l'Hellespont, et qui compta dans ce pays 8 ou 9 principautés vassales. Les Troyens étaient une tribu pélasgique, comme l'indiquent le culte de Pallas-Athéné, les murailles mêmes de la ville, le caractère pastoral des habitants, et le voisinage des Lélèges et des Pélasges, qui vinrent au secours des Troyens. Pâris, fils de Priam, ayant enlevé Hélène, femme de Ménélas, roi de Sparte, toute la Grèce s'arma sous la conduite d'Agamemnon, et, après un siége de dix ans, la ville fut prise et détruite, 1270 ou 1183 av. J.-C. D'après la tradition ordinaire, ce fut par les conseils et les stratagèmes d'Ulysse, d'après une autre version, elle fut livrée aux Grecs par les Dardaniens habitants de l'Ida, et par Enée et Anténor, à condition qu'ils conserveraient l'intégrité de leur territoire. Strabon, d'après le logographe Xanthus de Lydie, mentionne, en effet, un Etat troyen qui survécut à la chute d'Ilion, et qui fut détruit par une tribu thrace. Il ne reste aucun débris de l'antique Ilion, tous les matériaux ayant été employés à bâtir les villes voisines; mais le souvenir de son emplacement était attesté, au temps de Xerxès, par l'éminence appelée la *Pergame de Priam*, où le roi de Perse fit des sacrifices à Athéné, et, à l'époque romaine, par l'endroit nommé *bourg des Iliens;* cet emplacement a pu même être déterminé, grâce aux descriptions précises d'Homère : Troie était au pied de la colline qu'occupe auj. le village turc de *Bounar-Bachi*. La *Nouvelle-Ilion*, fondée au temps des rois de Lydie par les Astypaliens, ne fut d'abord qu'un bourg avec un petit temple de Minerve; Alexandre le Grand le décora de riches offrandes, lui donna le nom de ville, institua, pour son temple, des jeux sacrés, et voulut qu'elle fût libre et exempte d'impôts. L'un de ses successeurs, Lysimaque, l'entoura de murailles ayant 40 stades de circuit, et en augmenta la population; elle n'était cependant encore qu'une petite ville, quand les Romains passèrent en Asie pour combattre Antiochus, 191. Prise et ruinée par Fimbria, en 85, dans la guerre contre Mithridate, pour avoir envoyé une ambassade à Sylla, elle fut restaurée par ce général, et plus encore par César, qui faisait remonter ses ancêtres, les Jules, jusqu'à Iule ou Ascagne, fils d'Enée. Il déclara les Iliens libres, exempts d'impôts, et leur donna pour territoire toute la côte depuis l'entrée de l'Hellespont jusqu'à Dardanos. Prétendant descendre des anciens habitants d'Ilion, on les voit, à l'époque même de l'Empire, représenter sur leurs monnaies Hector lançant la flamme sur les vaisseaux des Grecs. La nouvelle Ilion est auj. le village turc de *Tchiblak*. Enfin une 3e ville rappelle le souvenir de Troie : c'est *Alexandrie Troas*, fondée à l'O. du Si-

moïs, entre ce fleuve et la mer Egée, par Antigone, père de Démétrius Poliorcète, et appelée par lui *Antigonie*, mais dont le nom fut changé en celui d'*Alexandrie Troas* par Lysimaque après la bataille d'Ipsus. C'était, au temps de Strabon, une colonie romaine et une ville très-importante; auj. ses ruines sont appelées par les Turcs *Eski-Stamboul*, ou la vieille Constantinople. C. P.

TROIEN (Jeu), *Troja*, exercices équestres, simulant toutes les évolutions d'un combat, moins le choc et les coups, exécutés dans le cirque Maxime de l'anc. Rome, à l'époque des Palilies (*V. ce mot*), par 36 jeunes Romains des premières familles. Ils étaient divisés en 3 escadrons, représentant les 3 tribus primitives de Rome. Suivant une tradition, Enée avait fait exécuter ce jeu en Sicile, pour exercer Ascagne et ses compagnons; et César, qui prétendait descendre d'Enée, voulut que le Jeu troyen fût aussi célébré à Rome, et c'est depuis lui qu'on en donna le spectacle. C. D—Y.

TROILE, fils de Priam et d'Hécube, fut tué par Achille, qu'il avait provoqué. Le Destin avait arrêté que Troie ne pourrait être prise qu'après sa mort.

TROIS-CHAPITRES (Les), nom donné à 3 ouvrages théologiques, de Théodore, évêque de Mopsueste, de Théodoret, évêque de Cyrrhe, et d'Ibas, évêque d'Ephèse, accusés de partager les erreurs des Nestoriens sur le mystère de l'Incarnation et sur l'union des deux natures en J.-C. Le concile de Chalcédoine, en 521, ne les ayant pas formellement condamnés, les fidèles se partagèrent en deux camps. Le concile de Constantinople, 553, termina la querelle, en condamnant les Trois-Chapitres.

TROIS-ÉGLISES, v. d'Arménie, la même qu'Etchmiadzine (*V. ce mot*).

TROIS-ÉVÊCHÉS (Les). *V.* Evêchés.

TROIS-FONTAINES, abbaye cistercienne du XIIIe siècle, dite *la Première fille de Clairvaux*, au S.-E. et dans le diocèse de Châlons, entre Vitry et Bar-le-Duc, à 8 kil. S. de St-Dizier.

TROIS-LANGUES (Collége des). *V.* Collége de France.

TROIS-MOUTIERS, ch.-l. de cant. (Vienne), arr. et à 8 kil. N.-O. de Loudun; 229 hab.

TROIS-POINTES (Cap des), dans la Guinée supérieure, sur la Côte d'Or; par 4° 40' lat. N., et 5° 4' long. O.

TROIS-RIVIÈRES, ville de l'Amérique anglaise (Bas-Canada), sur le St-Laurent, à 110 kil. S.-O. de Québec; 3,000 hab. Comm. de grains, bois, peaux.

TROITZKA, c.-à-d. *la Trinité*, dit aussi *Troïtzko-Sergievskaïa-Lavra* (couvent de la Trinité de St-Serge) couvent célèbre, fondé en 1330, à 60 kil. N.-E. de Moscou, par un habitant de Rostoff, canonisé sous le nom de St Serge. C'est toute une petite ville, de 4 kil. de tour, avec un palais impérial, un archevêché, 9 églises, un séminaire (300 étudiants), un couvent (100 moines), une bibliothèque, un hôpital, un bazar, etc. Il est entouré de murs crénelés, hauts de 25 à 50 pieds, épais de 20, et flanqués de 8 tours. La cathédrale contient les tombeaux de Boris Godunoff, de Chouiski, et des princes Galitzin. L'église de la Trinité, où est un magnifique tombeau de St Serge, possède un trésor plus riche que ceux de Rome et de Lorette. L'église de l'Ascension a 35 cloches, dont les 3 plus grosses pèsent 70,000 kilog., 32,000 kilog., et 27,000 kilog. — En 1609, Troïtzka fut bloqué pendant 16 mois par les Polonais; une paix entre la Russie et la Pologne y fut conclue en 1619. Ce fut là que Pierre le Grand, poursuivi par les Strélitz, chercha un asile. En 1764, lors de la sécularisation des biens des monastères, Troïtzka avait 107,000 serfs. Autrefois les tzars, avant la cérémonie de leur couronnement, venaient s'y recueillir et prier pendant trois jours. B.

TROJA, nom ancien de Troie.

TROJA, anc. *Æcæ*, v. du royaume d'Italie, dans la prov. et à 31 kil. S.-O. de Foggia; 9,299 hab. Evêché. Il s'y tint un concile sous Urbain II.

TROKI, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 26 kil. S.-O. de Wilna; 4,000 hab. Ch.-l. de district, fondé par Gedimin en 1321, et capitale de la Lithuanie avant Wilna.

TROLL (Gustave), archevêque d'Upsal, né vers la fin du XVe siècle, d'une des familles les plus puissantes du royaume, m. en 1535, fut nommé archevêque par l'influence de Sténon Sture, administrateur de la Suède, néanmoins se déclara contre lui, l'excommunia, ainsi que ses partisans, et appela Christian II, roi de Danemark; mais il fut déposé par les Etats, vit son château rasé, et dut prendre la fuite. De retour après la mort de Sténon, il sacra Christian II en 1520, gouverna la Suède en l'absence de ce prince, ne put comprimer l'insurrection de Gustave Wasa en 1523, et suivit encore les Danois dans leur retraite. Plus tard, il voulut tenter la fortune en Norvége, et y fut tué près de Malmö. B.

TROLLHATTA, brg de Suède, dans le län et à 24 kil. S. de Wenersborg, donne son nom à un canal latéral à la Götha, creusé de 1794 à 1800.

TROMBETAS, riv. du Brésil (Para), coule au S., et se jette dans l'Amazone près d'Obidos; cours de 560 kil.

TROMP (Martin), marin hollandais, né à La Brille en 1597, m. en 1653, servit sur mer dès l'enfance, fut pris à l'âge de onze ans par un corsaire anglais, qui l'employa comme mousse pendant deux ans, et, de retour dans sa patrie, obtint un avancement rapide, malgré de nombreuses injustices. Lieutenant-amiral en 1637, il gagna sur les Espagnols la bataille des Dunes, 1639, avec des forces inférieures à celles de son ennemi, fit deux belles campagnes, 1651-52, contre les amiraux anglais Blake et Deane, qu'il combattit sur les côtes d'Angleterre, à Portland, Nieuport, Dunkerque, etc., et fut tué à l'affaire de Catwick.

TROMP (Corneille), fils du précédent, né à Rotterdam en 1629, m. en 1691, se forma sous son père, fut capitaine dès l'âge de 21 ans, prit part aux batailles que Van Galen livra aux Anglais à Porto-Longone, 1652, et à Livourne, 1653, se fit remarquer encore dans la campagne de 1656, châtia les pirates algériens en 1662, devint lieutenant-général en 1665, et conçut de la jalousie contre Ruyter, à qui il dut presque aussitôt abandonner le commandement de la flotte hollandaise. Sur les plaintes de ce rival, qu'il laissa plusieurs fois exposé au péril, il fut privé de son grade. Après le meurtre des frères De Witt, 1672, la maison d'Orange, à laquelle il s'était dévoué, le réconcilia avec Ruyter. Il tenta en vain, en 1674, d'opérer une descente sur les côtes de France. Deux ans après, on le chargea de défendre le Danemark contre les Suédois, et il remplit cette mission avec succès. A son retour, il fut nommé lieutenant-amiral-général des Provinces-Unies. Il venait de recevoir le commandement de la flotte destinée à agir contre la France, lorsqu'il mourut. B.

TROMPETTE (Château) ou TROPEYTE, château érigé à Bordeaux, avec le fort du Hâ, pour maintenir la ville dans l'obéissance, après la réunion de la Guyenne à la couronne sous Charles VII. Il dominait la ville et commandait la rade. Il disparut lors des travaux de Vauban. Il était sur l'emplacement actuel des Quinconces.

TROMPETTES (Fête des), solennité des Hébreux, instituée, selon les uns, en mémoire du tonnerre que l'on entendit sur le Sinaï, quand Dieu y donna sa loi, et, selon d'autres, pour rappeler la délivrance d'Isaac, à la place duquel Abraham immola un bélier. On la célébrait en septembre.

TROMSOE, v. de Norvége, ch.-l. du Finmark, à 900 kil. N.-N.-E. de Drontheim, sur la côte E. de l'île de son nom, par 69° 40' lat. N., et 16° 28' long. E.; 1,500 hab. Evêché. Port de commerce, protégé contre les vents d'O. par l'île de Kvalo. — L'île de Tromsoe, sur la côte N.-O. de Norvége, a 7 kil. sur 2, et 3,000 hab.

TRONCHET (François-Denis), né à Paris en 1726, m. en 1806, avocat médiocre au parlement de Paris, mais jurisconsulte sagace et profond, fut bâtonnier de l'ordre, député aux Etats-Généraux de 1789, prit une part active aux réformes faites par l'Assemblée, et fit rejeter le jury en matière civile par des considérations pleines de justesse. Louis XVI le choisit pour un de ses défenseurs. Il fut député au Conseil des Anciens, puis, sous le Consulat, 1er président du tribunal de cassation, et chargé de rédiger un projet de code civil avec Portalis, Maleville et Bigot de Préameneu. Imbu des principes du droit coutumier, il contribua à les faire admettre, de préférence à ceux du droit romain soutenus par les légistes du midi. En 1801, Bonaparte le nomma sénateur, avec la sénatorerie d'Amiens. Ed. T.

TRONCHIENNES, en flamand *Drongen*, brg de Belgique (Flandre orientale), sur la Lys, à 4 kil. O. de Gand; 4,800 hab. Filature de coton, fabr. de garance (dans une anc. abbaye de Prémontrés), chantiers de construction.

TRONCHIN (Théodore), médecin, né à Genève en 1709, m. en 1781, étudia à Cambridge, puis à Leyde sous Boerhaave, exerça son art à Amsterdam, où il épousa une petite-fille de Jean de Witt, retourna à Genève en 1750, et se fixa enfin à Paris, avec le titre de 1er médecin du duc d'Orléans. Il popularisa l'inoculation en France, et se fit un nom par sa charité envers les pauvres. Il a donné quelques articles de médecine à l'*Encyclopédie*.

TRONCHIN (Jean-Robert), jurisconsulte, parent du précédent, né à Genève en 1711, m. en 1793, fut procureur-général dans sa ville natale. Lors des poursuites dirigées

contre l'*Emile* et le *Contrat social* de J.-J. Rousseau, il défendit la conduite du gouvernement cantonal dans des *Lettres écrites de la campagne,* auxquelles Rousseau répondit par ses fameuses *Lettres de la montagne.*

TROND (SAINT-), en flamand *St-Truyen*, v. de Belgique (Limbourg), à 15 kil. S.-O. de Hasselt; 10,000 hab. Petit séminaire; école normale primaire. Fabr. de dentelles et de tabac; tanneries, distilleries, brasseries, huileries. — Cette ville, capitale de la Hesbaye, tire son nom de St Trudon, qui y fonda une abbaye en 657. Elle fut prise par Charles le Téméraire en 1467, par les Français en 1794.

TRONDHJEM, nom danois de DRONTHEIM.

TRONQUIÈRE (LA), ch.-l. de cant. (Lot), arr. et à 27 kil. N. de Figeac; 254 hab.

TRONSON DU COUDRAY (Guillaume-Alexandre), avocat, né à Reims en 1750, m. en 1798, eut des succès éclatants au barreau de sa ville natale, puis à Paris. Ennemi de la Révolution, il s'offrit, avec une courageuse persistance, comme défenseur de Louis XVI; il ne put être accepté, mais il prêta son talent à la reine Marie-Antoinette et à de nombreuses victimes du tribunal révolutionnaire. Membre du Conseil des Anciens, il se déclara ouvertement contre le Directoire et fut déporté à Cayenne, où il mourut. B.

TRONTO, anc. *Truentus*, riv. d'Italie, naît dans le Nord de la prov. d'Aquila; puis il coule au N., passe à Amatrice, et entre dans la prov. d'Ascoli, où il se jette dans l'Adriatique; cours de 100 kil. Il a donné son nom, sous Napoléon Ier, à un département italien; ch.-l., *Fermo.*

TROOST (Corneille), peintre, né à Amsterdam en 1697, m. en 1750, réussit également bien dans la peinture historique, la peinture de genre et le portrait. Sa composition est spirituelle, sa touche légère et facile, sa couleur délicate et transparente.

TROPEA, ville du royaume d'Italie (Province de Catanzaro), près de la baie de Ste-Eufémie, à 22 kilomèt. O.-N.-O. de Mileto; 5,904 hab. Evêché. Belle cathédrale. Fabr. de soieries, couvertures de laine, toiles, canevas. Tanneries. Pêche de corail et de poisson. Le nom de cette ville signifie *Trophée;* les uns attribuent la fondation de la ville à Scipion l'Africain, qui l'appela ainsi en mémoire de ses succès en Afrique; selon d'autres, elle fut bâtie par Sextus Pompée, en mémoire d'une victoire sur Octave.

TROPEZ (SAINT-), ch.-l. de cant. (Var), port sur le golfe de Grimaud, à 50 kil. S.-E. de Draguignan; 3,011 hab. Défendu par une citadelle. Trib. de commerce. Ecole d'hydrographie. Climat doux et salubre. Pêche de thon, anchois, sardines, corail. Construction de navires. Récolte de vins, oranges, miel, liége, marrons, olives. Bains de mer. — St-Tropez occupe peut-être l'emplacement de l'antique *Heraclea Caccabaria;* ruinée complétement aux VIIIe, IXe et XIVe siècles, il fut repeuplé en 1470 par une petite colonie génoise; en 1592, il résista à une attaque du duc de Savoie. Patrie du général Allard.

TROPHÉE, *Trophæum;* c'était proprement, chez les anc. Romains, un monument de fuite (du grec *tropè*, fuite). On l'érigeait sur le champ de bataille, quand l'ennemi s'était dérobé, par la fuite aux suites de sa défaite. Il se composait d'une tour ou d'une pyramide en pierre, sur laquelle le vainqueur gravait son nom et le sommaire de ses exploits. Les historiens citent les trophées de Sylla, en Béotie; de Scipion, de Pompée, de César, sur les Pyrénées; ceux d'Auguste sur les Alpes, etc. Les consuls Domitius, Ænobarbus et Fabius Maximus, à la suite de la défaite des Arvernes et des Allobroges, l'an 632 de Rome, 121 av. J.-C., imaginèrent de couronner un trophée de monceaux d'armes des vaincus; ce fut le 1er exemple de ce genre, et l'on a imité ces groupes d'armures sur les monuments d'art et dans la numismatique, comme figure symbolique de trophée. C. D—Y.

TROPHIME (Saint), disciple de St Paul, était d'Ephèse et païen. C'est le patron d'Arles. Fête, le 29 décembre.

TROPHONIUS. *V.* AGAMÈDE.

TROPHONIUS (Antre de), grotte voisine de Lébadée, où Trophonius avait péri. Apollon avait accordé à cet habile architecte, qui avait élevé son temple à Delphes, de rendre des oracles dans cette grotte. On n'y entrait que de nuit, par une ouverture très-étroite, où l'on descendait au moyen de petites échelles. Alors on trouvait une autre petite caverne, dont l'entrée était fort basse; on se couchait à terre, puis on se trouvait tout à coup entraîné au fond du souterrain : c'était là que l'avenir se déclarait. Ceux dont les prêtres soupçonnaient la foi, étaient, dit-on, mis à mort, et rejetés de l'antre par une autre issue. La plupart de ceux qui avaient consulté Trophonius revenaient sombres et soucieux, tant les épreuves étaient effrayantes.

TROPIQUES, nom de deux cercles de la sphère, passant par les points solsticiaux, et parallèles à l'équateur, dont ils sont éloignés de 23° 28' 30". Ils servent de limite à l'écliptique, et c'est dans l'intervalle de ces deux cercles, appelé zone torride, que s'effectue le mouvement annuel apparent du soleil autour de la terre. Le Tropique de l'hémisphère septentrional, qui passe par le 1er point de la constellation du Cancer, et que le soleil atteint le 20 ou le 21 juin, est dit *Tropique du Cancer;* celui de l'hémisphère méridional, qui passe par le 1er point de la constellation du Capricorne, et que le soleil atteint le 20 ou le 21 décembre, est dit *Tropique du Capricorne.* Leur nom vient du grec *tropè* (action de tourner), parce que le soleil, après avoir atteint le Tropique, semble retourner sur ses pas.

TROPPAU, v. forte des Etats autrichiens, située sur l'Oppa, près de la frontière de Prusse; 13,861 hab. Ch.-l. du gouvt (*V.* SILÉSIE) et de cercle. Gymnase. École pour les fils de militaires; bibliothèque, cabinet d'histoire naturelle, musée d'antiquités nationales. Ville bien bâtie, où l'on remarque un château des princes de Lichtenstein. Fabr. de draps, toiles, savon, papeterie; tanneries. Il s'y tint, d'octobre à décembre 1820, un congrès pour mettre fin à la révolution napolitaine. — Le cercle de Troppau; dans l'O. de la Silésie, a 2,755 kil. carrés, 135 kil. sur 24, et 250,000 hab. Sol peu fertile; beaucoup de montagnes, où l'on trouve du fer, du marbre et des ardoises. Élève de moutons et de chevaux.

TROS, fils d'Erichthonius et d'Astyoché, régna sur Troie, qui prit son nom, et fit la guerre à Tantale, roi de Phrygie. Il eut, de Callirhoé, Ilus, Assaracus, et Ganymède.

TROSSULES, *Trossuli,* surnom donné aux chevaliers de l'anc. Rome, pour avoir pris Trossula, ville d'Etrurie, sans le secours de l'infanterie. Longtemps après, quand les descendants de ces hommes intrépides cessèrent de servir dans l'armée, le surnom de Trossules leur fut appliqué comme un reproche ou comme une raillerie, et par antiphrase : il désigna les élégants, les oisifs, qui ne savaient que faire les *beaux* sur les promenades de Rome.

TROTTI (Jean-Baptiste), peintre, né à Crémone en 1555, m. après 1602, eut un style riant et un coloris éclatant, et donna à ses têtes une beauté ravissante. Ses œuvres les plus connues sont : la *Décollation de St Jean,* à St-Dominique de Crémone; *Ste Marie égyptienne repoussée du Temple,* dans l'église St-Pierre de la même ville; deux tableaux de la *Conception de la Vierge,* aux églises St-François et St-Augustin de Plaisance. B.

TROUBADOURS (du provençal *troubar*, trouver, inventer), nom donné aux poëtes du midi de la France aux XIe, XIIe et XIIIe siècles, à ceux qui employèrent la langue d'*Oc.* Ils ont cultivé particulièrement deux genres : 1° la poésie lyrique, à laquelle appartiennent les *canzones, tensons,* les *plaints,* etc.; 2° la poésie satirique, dont les œuvres sont désignées par le nom de *sirventes.* Les troubadours allaient de château en château, récitant leurs vers avec accompagnement de quelque instrument, ou se faisaient suivre d'un *jongleur* (*V. ce mot*) qui les chantait. De temps à autre, ils soutenaient, dans des *jeux-partis,* des luttes poétiques les uns contre les autres devant des *Cours d'amour* (*V. ce mot*). Parmi les troubadours, on cite Guillaume IX d'Aquitaine, Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, Bertrand de Born, Bernard de Ventadour, Sordello de Mantoue, Pierre Vidal, Pierre Cardinal, Geoffroy Rudel, Arnaud Daniel, etc. La guerre des Albigeois, en portant atteinte à l'indépendance du Midi, frappa du même coup la poésie provençale, que les *Jeux Floraux* (*V. ce mot*), créés au commencement du XIVe siècle, ne purent ranimer. *V.* Millot, *Hist. des troubadours,* 1774, 3 vol. in-12. B.

TROUBLES (Conseil des). *V.* CONSEIL.

TROUVÈRES, c.-à-d. *inventeurs,* nom donné aux poëtes du nord de la France, du XIe au XVe siècle, à ceux qui se servirent de la langue d'*Oil.* Le genre qu'ils ont le plus cultivé est la poésie héroïque ou épique, et leurs œuvres forment des cycles de romans chevaleresques (*V.* CYCLE). Ils écrivirent aussi des romans allégoriques, satiriques et moraux (le *Roman de la Rose,* le *Roman du Renart,* le *Dolopathos,* le *Castoiement,* la *Bible Guyot,* etc.), une quantité considérable de *fabliaux, contes, lais, ballades, chansons,* etc. La langue des Trouvères, qui a surtout contribué à former le français moderne, est beaucoup moins harmonieuse et moins châtiée que celle des Troubadours; leurs poëmes offrent aussi bien plus de choses fastidieuses. La littérature des Trouvères a surtout fleuri dans la monarchie anglo-normande. Les noms les plus connus sont ceux d'Auboin de Sézanne, Huon de Villeneuve, Jean Bodel Alexandre de Bernay, Lambert li Cors, Chrestiens de

Troyes, Robert Wace, Marie de France, Rutebœuf, Guillaume de Lorris, Jean de Meung, Thibaut de Champagne, etc. *V.* l'abbé De La Rue, *Essais historiques sur les bardes, les jongleurs et les trouvères normands et anglo-normands*, Caen, 1834, 3 vol. in-4°. B.

TROUVILLE-SUR-MER, vge (Calvados), arr. et à 12 kil. N.-E. de Pont-l'Evêque, sur la rive dr. et à l'embouchure de la Toucques dans la Manche, avec un petit port; 4,739 hab. Bains de mer très-fréquentés. Pêche des huîtres et du hareng.

TROWBRIDGE, v. et paroisse d'Angleterre (Wilts), sur la Ware, à 34 kil. N.-O. de Salisbury, 14 S.-E. de Bath; 12,000 hab. Fabr. de draps et lainages.

TROY, v. des Etats-Unis (New-York), à 11 kil. N. d'Albany, sur la rive g. de l'Hudson; 39,200 hab., et, avec West-Troy sur l'autre rive, 48,053. Arsenal. Ville manufacturière de 1er ordre, fonderies, usines à fer, fabr. de wagons, filat. de laine, coton; minoteries, papeteries, etc.

TROYEN (Jeu). *V.* TROÏEN.

TROYES, *Augustobona, Civitas Tricassium, Trecæ*, ch.-l. du départ. de l'Aube, à 167 kil. E.-S.-E. de Paris, sur la rive g. de la Seine, par le chem. de fer de Mulhouse; par 48° 18' 3" lat. N., et 1° 44' 41" long. E.; 33,200 hab. Evêché suffragant de Sens. Ch.-l. du 8e arrond. forestier. Trib. de 1re inst. et de commerce, lycée, école normale primaire, école de dessin, bibliothèque, cabinet d'histoire naturelle et d'antiquités, musée de tableaux. Société d'agriculture, sciences, arts et lettres. Succursale de la Banque de France. Ville presque entièrement construite en bois; on y remarque la belle cathédrale de St-Pierre, commencée au XIIIe siècle, achevée au XVIe, l'ancienne collégiale de St-Urbain, l'église gothique de St-Pantaléon, celles de Ste-Madeleine, avec un beau jubé du XVIe siècle, de St-Jean, et de St-Remi, où est un *Christ* de Girardon. On remarque aussi l'hôtel-de-ville, dont la façade est due à Mansard, l'évêché, la préfecture, la belle promenade du Mail, la halle au blé, dont la charpente est un chef-d'œuvre, les boucheries, l'hôpital. Fabr. de bonneterie de coton, tricots, toiles, basins, coutils, piqués; filat. de laine et de coton; teintureries, tanneries, etc. Charcuterie renommée. Comm. de grains, bois, vins, etc. — Troyes, ancienne cité gauloise, capitale des *Tricasses*, fut comprise par les Romains dans la Gaule celtique, puis dans la 4e Lyonnaise. Au Ve siècle, St Loup, un de ses premiers évêques, obtint d'Attila qu'il l'épargnât. Mais les Normands la saccagèrent en 889. Rétablie bientôt, elle devint la capitale du comté de Champagne, et reçut, en 1230, de Thibaut IV le Chansonnier, une charte de commune, et de grands priviléges pour son commerce et son industrie. Mais ses libertés lui furent peu à peu retirées; la guerre anéantit presque son commerce; elle tomba au pouvoir de Jean-sans-Peur en 1415, et Isabeau de Bavière y transféra le Parlement de Paris en 1420. Charles VII, conduit par Jeanne d'Arc, y entra en 1429. Louis XI lui octroya une nouvelle charte de commune. Les troupes d'Henri IV, repoussées en 1590, y entrèrent en 1595. Le Parlement de Paris y fut exilé pendant l'année 1787. En 1814, Troyes, placée au milieu des opérations stratégiques, fut occupée plusieurs fois par les souverains alliés et par Napoléon Ier, et souffrit beaucoup. Patrie du trouvère Chrestien, du pape Urbain IV, du chancelier Juvénal des Ursins, des deux Pithou, du poëte Passerat, de Grosley, Mathieu Molé, Girardon, Mignard, Lavcaux, Simart.

TROYES (Traité de), le 21 mai 1420, entre le duc de Bourgogne, Philippe le Bon, et les Anglais. Henri V d'Angleterre y était reconnu régent de France jusqu'à la mort de Charles VI, dont il épousait la fille Catherine, et auquel il devait succéder comme roi de France. Le Dauphin (plus tard Charles VII) était déclaré illégitime par sa mère Isabeau de Bavière.

TRUANDS, c.-à-d. *vagabonds, gueux*, nom des habitués de la *Cour des miracles* (*V. ce mot*).

TRUBAU. *V.* TRIBAU.

TRUBIA, vge d'Espagne (Asturies), prov. et à 12 kil. S. d'Oviédo, au confluent du Trubia et du Nalon. Grand établissement royal pour la fonte des canons et la fabrication d'armes et munitions de guerre, fondé en 1794, et rétabli en 1814.

TRUBLET (Nicolas-Charles-Joseph), compilateur non dépourvu de goût, mais esprit infécond et écrivain maniéré, né à St-Malo en 1697, m. en 1770, fut archiprêtre et chanoine de cette ville, trésorier de l'église de Nantes, et membre de l'Académie française en 1761. On a de lui : *Essais de littérature et de morale*, 1736, in-12, ouvrage estimable; *Panégyrique des saints*, 1755, in-12; *Mémoires sur la vie et les ouvrages de Lamotte et de Fontenelle*, 1761, in-12. Voltaire, qu'il avait critiqué, l'a peint en raccourci dans les trois vers si connus de sa satire *le Pauvre Diable* :

> Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
> L'esprit d'autrui par supplément servait;
> Il compilait, compilait, compilait.

Néanmoins Trublet a eu sur les opinions et les mœurs dominantes du monde, sur l'esprit du jour, des vues qui démêlaient plus distinctement qu'on ne l'avait fait encore, ce qui s'y trouve de faux et de dangereux. « Il serait facile, dit Suard, d'extraire de ses observations et de ses maximes un recueil, petit à la vérité, qu'on jugerait formé, non de l'esprit de l'abbé Trublet, mais de celui de La Rochefoucauld ou de La Bruyère. »

TRUCCIA. *V.* DROIZY.

TRUCHSESS DE WALDBOURG (Gebhard), prélat allemand, de la famille de Waldbourg, dans laquelle la charge de maître d'hôtel (*truchsess*) de l'Empire était héréditaire, m. en 1601, devint archevêque-électeur de Cologne en 1577. S'étant épris d'Agnès de Mansfeld, chanoinesse de Guerichen, il l'épousa en 1582, embrassa le luthéranisme, voulut l'imposer à son diocèse, et prétendit séculariser l'électorat. La ville et le chapitre se déclarèrent contre lui, le pape l'excommunia, et Ernest, électeur de Bavière, aidé des Espagnols, le chassa de l'électorat, 1583. Il se réfugia à Bonn, d'où il fut encore expulsé, puis en Hollande, où il fit la campagne de 1586 sous les ordres du comte de Leicester, et enfin à Strasbourg, où il mourut misérable.

TRUCHTERSHEIM, ch.-l. de canton (Bas-Rhin), arr. et à 20 kil. N.-O. de Strasbourg; 693 hab.

TRUDAINE. *V. Supplément.*

TRUENTUS, nom ancien du TRONTO.

TRUGENHOFEN, vge de Wurtemberg (Iaxt), près de Neresheim; 300 hab. Beau château des princes de Tour-et-Taxis.

TRUGUET (Laurent-Jean-François), marin français, né en 1752 à Toulon, m. à Paris en 1839. Fils d'un chef d'escadre, directeur du port de Toulon, il entra dans la marine à 15 ans, et fit toute la guerre de 1778-83 sous D'Estaing, de Grasse, etc. De 1784 à 1789, il commanda une corvette dans le Bosphore, et fit l'hydrographie des Dardanelles et de la mer de Marmara. Pour aider à la réforme de la marine chez les Turcs, il rédigea un *Traité pratique de manœuvre et de tactique*, qui est encore en usage dans le Levant. On le chargea ensuite de négocier un traité de commerce avec le bey de Tunis. Contre-amiral en 1791, il commanda, l'année suivante, les forces de toute la Méditerranée, seconda les opérations de l'armée de terre contre le Piémont, contribua à la prise de Nice, châtia la trahison d'Oneille, mais échoua contre Cagliari par suite de l'insubordination de ses troupes. Appelé à Paris en 1793 pour rédiger des plans de campagne, il fut incarcéré comme suspect jusqu'à la chute de Robespierre. Vice-amiral en 1794, ministre de la marine de 1795 à 1797, il la réorganisa selon la loi de *brumaire an* IV, et arma, de concert avec le général Hoche, une flotte destinée à agir en Irlande. Il fut ambassadeur en Espagne après le 18 fructidor, tomba en disgrâce par suite de sourdes intrigues, se retira en Hollande, revint après le 18 brumaire, refusa le portefeuille de la marine que lui offrait le premier consul Bonaparte, et, en 1802, accepta le commandement des escadres de France et d'Espagne réunies à Cadix. Destitué pour refus d'adhésion à l'Empire, il fut investi, en 1808, de la haute administration de la marine en Hollande, et sauva la flotte du Texel en 1813. Après les Cent-Jours, Brest lui fut confié, et il le préserva des étrangers. On le nomma pair en 1819, et amiral en 1831. *V.* son *Éloge*, prononcé à la Chambre des pairs, en 1840, par l'amiral Roussin.

TRUJILLO ou TRUXILLO, anc. *Turris Julia*, *Castra Julia*, ou *Scalabis*, v. d'Espagne (Estramadure), dans la province et à 45 kil. E. de Cacérès; 7,500 hab. Collége. Fabr. de cuirs et de toiles. On y remarque les palais San-Carlos et de la Conquista, l'église St-Martin, et la maison de Pizarre, qui y est né, ainsi que Garcia de Parédès et Orellana.—Cette ville fut prise sur les Maures en 1233.

TRUJILLO ou TRUXILLO, v. de l'Amérique centrale (Honduras), ch.-l. de la prov. de son nom, près de la baie de Truxillo, dans la mer des Antilles, sur laquelle elle a un port, à 355 kil. N.-O. de Comayagua, par 15° 51' lat. N. et 88° 28' long. O.; 4,000 hab. Fondée par Las Casas en 1524, prise et détruite par les Hollandais en 1643, elle a eu peine à se relever depuis.

TRUJILLO ou TRUXILLO, v. de la république de Vénézuéla, ch.-l. de la province de son nom, à 240 kil. S.-E. de Maracaïbo, par 9° lat. N. et 72° 35' long. E.; 8,000 hab.

Elève de moutons. Fabr. de fromages. Fondée en 1570, elle fut ravagée en 1678 par le flibustier Grammont. — La prov. de Truxillo, au S. de celle de Barquisimeto, a été formée dans le département colombien de Zulia; 175 kil. sur 100; 50,000 hab.

TRUJILLO ou TRUXILLO, v. du Pérou, ch.-l. du département de Libertad et de la province de son nom, petit port sur le Rio-de-Moche, à 2 kil. du Grand-Océan, à 580 kil. N.-N.-O. de Lima, par 8° 5' 40" lat. S. et 81° 39' 30" long. O.; 14,000 hab. Evêché. Fonderie d'argent. Ville très-agréablement située, mais désolée par de fréquents tremblements de terre. Aux environs, ruines d'anciens monuments péruviens. Commerce important par le port de Guanchaco. — Fondée en 1535 par Pizarre.

TRULLO (Concile in). *V.* Quini-Sexte.

TRUN, ch.-l. de canton (Orne), arr. et à 13 kil. N. d'Argentan; 1,341 hab.

TRURO, brg et paroisse d'Angleterre (Cornouailles), sur le havre et à 12 kil. N.-N.-E. de Falmouth; 8,300 hab. Exportation d'étain et de minerai de cuivre. Fabr. de papier, tapis, creusets réfractaires.

TRUXILLO. *V.* Trujillo.

TRUYEN (SAINT-). *V.* Trond (Saint-).

TRUYÈRE, riv. de France, naît dans les monts du Gévaudan (Lozère), arrose les départements du Cantal et de l'Aveyron, et se jette dans le Lot; cours de 160 kil.

TRYE-CHATEAU, vge (Oise), arr. et à 30 kil. S.-O. de Beauvais; 748 hab. Très-belle église, avec des sculptures remarquables. Fabr. de dentelles; filature de laine. Patrie de Dupuis. Il y eut un château très-fort, détruit à la Révolution.

TRYPHIODORE, grammairien et poëte grec du v^e ou du vi^e siècle, né en Egypte, avait composé un poëme intitulé *les Marathoniques*, et une *Odyssée lipogrammatique* en 24 chants, dans chacun desquels était omise une des 24 lettres grecques. Nous n'avons plus de lui qu'un poëme, assez sec, sur la *Destruction de Troie*, en 681 vers, publié par Northmore, Londres, 1804, in-8°; par Wernicke et Zumpf, Leipzig, 1819; par H. Schæfer, Leipzig, 1809, in-fol., et souvent joint aux éditions de Quintus de Smyrne; il y en a une traduction française dans les *Nouveaux mélanges de poésie grecque* par Scipion Allut, 1779, in-8°. B.

TRYPHON (Diodote, dit), né à Cassiana près d'Apamée de Syrie, combattit contre Démétrius Nicator pour Alexandre Bala, fit reconnaître, après la mort de ce dernier, son fils Antiochus VI ou Antiochus Théos II, 143-140 av. J.-C., et fut déclaré son tuteur; peu de temps après, il le fit mourir, gagna les soldats, qui le proclamèrent roi de Syrie sous le nom de Tryphon, eut à se défendre contre Antiochus VII Sidétès, et se réfugia dans Apamée, où il se donna ou reçut la mort en 133, après un règne de 3 ans.

tryphon (salvius, dit), joueur de flûte, fut proclamé roi sous le nom de Tryphon en 104 av. J.-C., par les esclaves révoltés en Sicile, à l'époque de la 2^e guerre Servile, montra un vrai talent de général, tint tête quelque temps aux troupes romaines, fut battu et tué en 99.

TSAO-TCHÉOU, v. de Chine (Chan-toung), à 150 kil. S.-O. d'Yan-tchéou. Ch.-l. de département.

TSAR. *V.* Tzar.

TSCH... Pour les mots commençant ainsi, *V.* Tch..., Ch..., Sch...

TSCHIRNHAUSEN (Ehrenfried Walther de), physicien et géomètre, né en 1651 dans la Haute-Lusace, d'une famille noble et riche, m. en 1708, servit dans la guerre de 1672 contre la France, voyagea ensuite en Angleterre, en Italie, en Sicile et en Allemagne, et fut nommé, 1699, membre associé de l'Académie des Sciences de Paris. Dès 1622, il avait découvert des verres brûlants, du plus puissant effet, qui ont été nommés *caustiques de Tschirnhausen*, et une porcelaine semblable à celle de la Chine. Pour perfectionner les instruments d'optique, il établit en Saxe plusieurs verreries; on vit sortir de ses mains un verre de lunette, convexe des deux côtés, ayant 10 mèt. 70 de foyer et 0 mèt. 33 de diamètre. On a de lui, outre plusieurs Mémoires dans le recueil de l'Académie des Sciences de Paris, deux ouvrages philosophiques très-curieux : *Medicina corporis, seu cogitationes... de conservandâ sanitate*, Amsterdam, 1686, in-4°; *Medicina mentis, seu tentamen genuinæ logicæ*, ibid., 1687, in-4°.

TSCHUDI (Gilles), historien suisse, né à Glaris en 1505, m. en 1572, eut Zwingle pour précepteur, sans cesser d'être catholique, se lia à Paris avec Lefebvre d'Etaples, et occupa divers emplois de magistrature dans sa patrie. On a de lui : *Descriptio de priscâ ac verâ Alpinâ Rhetiæ cum Alpinarum gentium tractu*, Bâle, 1530 et 1560; *Chroniques de la Suisse*, en allemand, Bâle, 1734, 2 vol. in-fol., première et seule histoire diplomatique de la Suisse depuis l'an 1000 jusqu'à 1470; c'est là qu'on trouve la tradition d'où Schiller tira sa tragédie de *Guillaume Tell*; *Description de l'ancienne Gaule chevelue*, Constance, 1758, etc. *V.* Fuchs, *Mémoires sur la vie et les écrits de Tschudi*, en allemand, St-Gall, 1802, 2 vol. in-8°.

TSÉ-TCHÉOU, v. de Chine (Chan-toung), à 300 kil. S. de Thay-Yuen. Ch.-l. de département.

TSEU-SSE, philosophe chinois, petit-fils de Confucius, né vers 515 av. J.-C., m. vers 453, a composé le *Tchoung-young* (l'Invariable milieu), ouvrage de morale, où il place la vertu dans un certain milieu entre les excès. Ce livre a été traduit en latin par le P. Intorcetta et par le P. Noël, en français par le P. Cibot. M. Abel Rémusat en a donné, dans le t. x des *Notices et extraits des manuscrits*, une édition critique, en chinois et en mandchou, avec une double traduction, latine et française.

TSIAMPA, prov. du royaume d'Annam, au S. de la Cochinchine, par 10° 18'-12° 5' lat. N., et 104° 35'-106° 35' long. E. Sol montagneux, et habité par un peuple sauvage.

TSI-NAN, v. de Chine, ch.-l. de la prov. de Chan-toung; par 36° 44' lat. N., et 114° 46' long. E.

TSIN-TCHÉOU, v. de Chine (Chan-toung), à 150 kil. E. de Tsi-nan. Ch.-l. de département.

TSIOUAN-TCHÉOU, v. de Chine (Fou-Kian), à 90 kil. S.-O. de Fou-tchéou, près du détroit de Formose. Très-belle ville, ch.-l. de département.

TSOU-SIMA, île et prov. du Japon, dans le détroit de Corée; 80 kil. de long; ch.-l., *Fou-tsiou*. Les côtes offrent de beaux ports.

TSOU-YONG, v. de Chine, prov. et à 112 kil. O. de Yun-nan. Ch.-l. de département.

TSOUR. *V.* Sour.

TSUN-HOA, v. de Chine (Tché-li), à 155 kil. E.-N.-E. de Pékin. Près de là sont les sépultures de la famille impériale auj. régnante.

TUAM, cité d'Irlande, comté et à 31 kil. N.-N.-E. de Galway; 4,542 hab. Archevêché catholique, métropolitain du Connaught depuis 1152. Collége catholique de St Jarlath. Evêché anglican. Brasseries, tanneries, moulins à farine, fabr. de toiles. Beau palais archiépiscopal; très-belle cathédrale catholique.

TUBAL-CAIN, fils de Lamech, passe pour avoir inventé l'art de battre le fer et de travailler l'airain.

TUBANTES, peuple de la Germanie, au N.-O., habita d'abord entre la Sala et le Rhin, puis au S. de la Lippe, et enfin entre la Fulde et la Werra.

TUBÉRON, *Q. Ælius Tubero*, ami de Cicéron; fut son lieutenant en Asie, et combattit à Pharsale contre César, dont il obtint ensuite le pardon. Il avait composé une *Histoire romaine*, auj. perdue.

tubéron, fils du précédent, fut un habile jurisconsulte. Il voulut s'opposer au rappel de Ligarius, et perdit sa cause par l'éloquence de Cicéron. On a de lui quelques fragments dans les *Institutes*.

TUBI (Jean-Baptiste), sculpteur, né à Rome vers 1630, m. en 1700, fut membre de l'Académie de peinture et de sculpture de Paris. Outre une copie du *Laocoon*, on cite de lui : la *Fontaine de Flore*, les figures de l'*Amour*, de *Galathée*, et du *Poëme épique*, à Versailles; le *Mausolée de Turenne*, d'après les dessins de Lebrun, dans l'église des Invalides à Paris. B.

TUBILUSTRUM, fête des anc. Romains, pour la purification des trompettes. On la célébrait 2 fois par an : une 1^re fois le x des calendes d'avril (23 mars), pour la purification des trompettes guerrières; et une 2^e fois le x des calendes de juin (23 mai), pour la purification des trompettes de sacrifices. On y immolait un agneau à Saturne.

TUBINGUE ou TUBINGEN, v. de Wurtemberg (Forêt-Noire), sur le Neckar, qui y reçoit l'Ammer et le Steinbach, à 35 kil. S.-O. de Stuttgard; 8,650 hab. Surintendance générale évangélique; tribunaux. Université célèbre, fondée en 1477 par Eberhard V, et comprenant 6 facultés et plusieurs écoles, avec une bibliothèque et des collections très-riches. Séminaire théologique, collége catholique, école de chirurgie. On remarque à Tubingue : le *Pfalz* ou château ducal, construit au xvi^e siècle, et occupé par les collections; l'église St-George, bâtie de 1470 à 1529, et contenant les tombeaux de plusieurs ducs et comtes de Wurtemberg; le *Rathaus* ou hôtel-de-ville, bâti en 1455; le pont du Neckar, construit en 1489, etc. Ancienne résidence des comtes palatins de Souabe, Tubingue fut acquise par le Wurtemberg en 1342. La charte de ce pays, dite *Tübinger-Vertrag*, y fut signée en 1514. Prise

et dévastée par les Français en 1688. Patrie des Gmelin.

TUBUNA, v. romaine d'Afrique (prov. de Constantine), presque entièrement cachée sous les sables et les alluvions, offre encore quelques restes que les tribus voisines désignent par le nom de *Tubna*.

TUCCA, v. de l'Etat et à 110 kil. S.-O. de Tunis. Belles ruines antiques.

TUCCIS, dit aussi *Tuccitana* ou *Augusta Gemella*, v. d'Hispanie (Bétique), au S.-E. de Corduba; auj. *Martos*.

TUCHAN, ch.-l. de canton (Aude), arr. et à 65 kil. S.-E. de Carcassonne; 1,056 hab.

TUCKEY (James-Kingston), navigateur anglais, né en 1776 à Greenhill (Irlande), m. en 1816, reconnut en 1803 le Port-Philip (Australie) et la côte voisine sur le détroit de Bass, subit une captivité de 9 ans en France, fut chargé d'explorer le Zaïre en 1816, remonta près de 400 kil. dans l'intérieur de l'Afrique, et succomba à la fatigue de cette expédition. On a de lui : *Relation d'un voyage au Port-Philip*, Lond., 1805, in-8°; *Géographie et statistique maritime*, 1815, 4 vol. in-8°; *Relation d'une expédition pour explorer le Zaïre*, 1818, in-4°, trad. en français, 2 vol. in-8°.

TUCUMAN (San-Miguel de), v. de la Confédération de la Plata, capit. de l'Etat de son nom, sur la rive dr. du Tucuman, à 1,160 kil. N.-O. de Buénos-Ayres, par 26° 49' lat. S., et 67° 16' long. O.; 12,000 hab. Evêché. Fondée en 1685, cette ville fut le siége du congrès général qui proclama en 1816 l'indépendance des Provinces-Unies du Rio de la Plata. — L'Etat de Tucuman, entre ceux de Salta au N., de Santiago à l'E., de Catamarca au S., et de Rioja à l'O., a 385 kil. sur 230, et 84,044 hab. Sol montagneux à l'O., où il s'appuie aux Andes; fertile en riz, maïs, tabac, cacao, coton. Export. de bois. Elève de bétail.

TUCUMAN (San-Felipe de). *V.* Salta.

TUDELA, *Tutela* ou *Tullonium*, ville d'Espagne (Navarre), située à 62 kil. S. de Pampelune, sur la rive dr. de l'Ebre. Evêché suffragant de Burgos. Fabr. de savons, lainages, huiles, etc. Ville très-ancienne, conquise sur les Maures par Alphonse Ier d'Aragon, en 1115. Victoire des Français, commandés par Lannes, sur Castaños et les Espagnols, 23 nov. 1808. Patrie de Benjamin de Tudèle. Pop. de la commune : 9,323 hab.

TUDER, nom anc. de Todi.

TUDLINGEN. *V.* Tuttlingen.

TUDOR (Owen-Meredith), souche de la maison des Tudors qui régna sur l'Angleterre, était d'une famille obscure du pays de Galles. Il épousa secrètement Catherine, fille de Charles VI, roi de France, et veuve de Henri V, roi d'Angleterre. De cette union naquit Edmond Tudor, comte de Richmond, qui épousa Marguerite de Lancastre, issue d'Edouard III par Jean de Gand, et qui fut le père de Henri Tudor (Henri VII). Dans la guerre des Deux-Roses, Owen Tudor prit parti pour la maison de Lancastre, tomba au pouvoir des ennemis à la bataille de Mortimer's-Cross, 1461, et fut immédiatement décapité par ordre du duc d'York (Edouard IV).

TUDORS (Les), maison royale d'Angleterre, qui occupa le trône de 1485 à 1603, et fournit 5 souverains : Henri VII, Henri VIII, Edouard VI, Marie, et Elisabeth.

TUESIS, nom latin de Berwick-sur-Tweed et du golfe de Murray.

TUFFE, ch.-l. de cant. (Sarthe), arr. et à 36 kil. S.-S.-E. de Mamers; 491 hab. Fabr. de toiles, faïence, poterie.

TUGEND-BUND, c.-à-d. *lien de vertu*, société patriotique formée par les étudiants de l'Allemagne, en 1813, pour travailler à l'expulsion des Français. Les souverains la firent dissoudre en 1815.

TUGÈNES, *Tugeni*, un des 4 grands peuples de l'Helvétie, à l'E. du lac de Zurich, dans la vallée actuelle de *Toggenbourg*.

TUGGURT, TOGGORT ou TOUGOURT, *Turaphyllum* de Ptolémée? v. forte d'Algérie (Constantine), à 320 kil. S.-E. de Biskara; 600 hab. C'est un centre d'approvisionnement pour les nomades du Sahara.

TUILERIES (Palais et Jardin des), résidence de l'Empereur à Paris, situé dans l'ouest de la ville, sur la rive droite de la Seine, entre la place du Carrousel à l'E., celle de la Concorde à l'O., la rue de Rivoli au N., et le quai des Tuileries au S. Le palais occupe toute la distance entre ces deux derniers points, sur une longueur de 316 mèt., à l'O., du côté du jardin, et de 270 mèt., à l'E., du côté d'une vaste cour fermée par une grille, qui la sépare du Carrousel. Il se compose de 5 pavillons, dont 2 aux extrémités, dits *de Marsan*, au N., et *de Flore*, au S., un au centre, dit *de l'Horloge*, et 2 intermédiaires, moins importants, tous reliés par des corps de logis dissemblables. Catherine de Médicis commença ce palais en 1564, sur des terrains occupés par plusieurs tuileries, d'où vint le nom. Philibert Delorme et J. Bullant en furent les architectes; le palais n'avait alors que le pavillon du centre, les deux ailes et les pavillons qui les terminent; son développement était de 113 mètres; les autres constructions, et les grands pavillons des extrémités, ont été ajoutés par Henri IV, Louis XIII, et Louis XIV; de là vient le défaut d'unité dans l'ensemble, et les disparates dans l'architecture. L'intérieur, changé et restauré, depuis la Révolution, par les architectes Percier et Fontaine, est remarquable par ses heureuses dispositions et sa splendeur. La plupart de ces travaux ont été commandés par Napoléon Ier, par le roi Louis-Philippe, et par Napoléon III. — Le Jardin, commencé en 1600, fut refait en 1665 par Lenôtre, qui montra un véritable génie dans sa disposition. Il est tracé à la française, avec terrasses, grandes allées droites, parterres, bassins et jets d'eau, etc. Napoléon Ier en a terminé quelques parties, l'a embelli de l'immense grille sur la rue de Rivoli, et entouré les parterres de treillages de fer. Ce jardin est quadrangulaire; sa longueur mesure 710 mètres, sa largeur 316 mèt., sa superficie, 234,632 mètres. — Les Tuileries furent rarement habitées par les rois de France jusqu'à la Révolution. Après la chute de Louis XVI, la Convention s'y installa, dans l'aile du nord. Ce fut ensuite le tour du Conseil des Anciens. Le Ier consul Bonaparte en fit sa résidence officielle dès le Ier février 1800, et continua d'y résider après son élévation à l'Empire; depuis lui, le palais a toujours été habité par les souverains de la France. C. D—y.

TUISTON. *V.* Thuiston.

TUITIUM, nom anc. de Deutz.

TULA, riv. du Mexique, naît dans le S. du dép. de Tula, arrose celui de Queretaro, sépare ceux de San-Luis de Potosi et de Vera-Cruz, et se jette dans le golfe du Mexique sous le nom de Tampico. *V.* Tula, Tulancingo, au *Supp.*

TULINGES, *Tulingi*, peuple de la Germanie, habitaient le pays actuel de Stuhlingen (grand-duché de Bade).

TULLAMORE, v. d'Irlande, capitale du comté du Roi (Leinster), sur le Grand-Canal, au centre du marais d'Allen, à 110 kil. O.-S.-O. de Dublin; 4,791 hab. Ce n'était qu'un petit village en 1790. Comm. de blé. *Charleville-Forest*, près de là, est la résidence du comte de Charleville, qui possède la ville.

TULLE, *Tutela*, ch.-l. du département de la Corrèze, à 470 kil. S. de Paris, sur la rive dr. de la Corrèze; par 45° 16' 7" lat. N. et 0° 33' 58" long. O.; 9,286 hab. Evêché suffragant de Bourges; tribunaux de 1re instance et de commerce, collége, école normale primaire, bibliothèque. La ville est petite, mal bâtie, mais offre cependant quelques maisons particulières, entre autres la maison *Sage*, curieuses par leur construction et leurs sculptures du moyen âge ou de la renaissance. La cathédrale de St-Martin est assez belle, et surmontée d'une flèche très-hardie. Sur une des collines qui entourent la ville, se trouve une haute tour carrée, attribuée aux Romains. Manuf. impériale d'armes à feu. Fabr. de bougie, papier, tanneries, teintureries, etc. Comm. de chevaux, fer, eaux-de-vie, huile, laine, etc. Cette ville se forma autour d'une abbaye de Bénédictins, fondée au IVe siècle par St Martin. Elle devint la capitale du Bas-Limousin, fut prise par les Anglais en 1346 et en 1369. Patrie de Baluze.

TULLENSIS AGER, nom latin du pays de Toul.

TULLIANUM. *V.* Prison.

TULLIE, *Tullia*, fille du roi Servius Tullius, empoisonna Aruns, son mari, ainsi que sa sœur, pour épouser Lucius Tarquin, et fut la complice de celui-ci dans le meurtre de son propre père, dont elle foula le cadavre sous les roues de son char, l'an 219 de Rome, 534 av. J.-C.

TULLIE, fille de Cicéron, qui l'appelait affectueusement *Tulliola*, et de Térentia, née à Rome l'an 677 de la ville, était mariée en troisièmes noces à C. Corn. Dolabella, quand elle mourut en couches, à l'âge de 32 ans, l'an 708. Cicéron en ressentit la plus vive douleur, et composa, pour se distraire, un traité de la *Consolation*, qui ne nous est pas parvenu.

TULLIN (Christian), poëte norvégien, né en 1728 à Christiania, m. en 1765. Son poëme du *Jour de mai* (trad. dans le *Mercure danois*), d'une poésie tendre et religieuse, fit sensation. L'Académie de Copenhague couronna sa *Navigation* et sa *Création*. Il a les qualités et les défauts d'Young, qu'il avait étudié. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées en 1770-73, 3 vol. in-8°.

TULLINS, ch.-l. de cant. (Isère), arr. et à 24 kil. N.-E. de St-Marcellin, sur une colline qui domine une fertile vallée baignée par l'Isère; 3,159 hab. Taillanderies,

forges à acier et à cuivre; fabr. de jus de cerises; comm. de chanvre.

TULLIUS, nom d'une *gens* de l'anc. Rome. Le roi Servius Tullius et Cicéron en firent partie.

TULLUM, v. de la Gaule (Belgique 1re), capitale des Leuci; auj. *Toul*.

TULLUS ACTIUS, chef des Volsques, donna asile à Coriolan, banni de Rome, 489 av. J.-C. Quand le proscrit eut levé le siége de cette ville, il le fit, dit-on, condamner par les Volsques.

TULLUS HOSTILIUS, 3e roi de Rome, l'an 83-114 de la ville, 670-639 av. J.-C. Petit-fils d'un Latin, il habita avec les pauvres sur le mont Cœlius, accepta contre Albe deux guerres, marquées, l'une par le combat des trois Horaces contre les Curiaces, l'autre par la ruine d'Albe après la trahison de Métius Suffétius. Une faute commise par Tullus dans une cérémonie religieuse lui valut, dit-on, la mort; il périt foudroyé, en offrant un sacrifice à Jupiter Elicius. Tullus posa les bases de la discipline militaire, un des moyens de la puissance de Rome.

TULN, anc. *Castra Catulina*, brg de la Basse-Autriche, sur le Danube, à 33 kil. N.-O. de Vienne; 1,800 hab. Ecole de pionniers. Chapelle curieuse, dite *des Trois-Rois*.

TULTCHA. *V.* TOULSCHIA.

TUMULTE, *Tumultus;* les anciens Romains nommaient ainsi un grand danger public, causé par une guerre en Italie ou contre les Gaulois. Il fallait qu'un sénatus-consulte déclarât le Tumulte; ce n'était pas une grande crainte, mais une grande émotion. Tout le monde, y compris les magistrats et les sénateurs, prenait l'habit de guerre, le *Sagum*, et les consuls faisaient des levées en masse. C. D—Y.

TUMULTUAIRES (Levées). Elles avaient lieu subitement, en cas de Tumulte (*V. ce mot*), sans aucune des formalités ordinaires, et tout citoyen en état de porter les armes était enrôlé. C. D—Y.

TUNBRIDGE. *V.* TONBRIDGE.

TUNES ou TUNESIUM, auj. *Tunis*, ville de l'Afrique ancienne (Zeugitane), près de Carthage. Régulus y fut défait par Xantippe, en 256 av. J.-C.

TUNGOUSES. *V.* TOUNGOUSES.

TUNGRES. *V.* TONGRES.

TUNGRORUM FONS, nom anc. de SPA.

TUNGURAGUA, riv. de l'Amérique du S., sort du lac Lauri, et, par sa réunion avec l'Ucayale, forme le fleuve des Amazones.

TUNGURAGUA, volcan de la république de l'Equateur, à 32 kil. N. de Riobamba; 5,500 mèt. de hauteur.

TUNIQUE, *Tunica*, vêtement à l'usage des deux sexes, chez les anc. Romains; il enveloppait tout le corps, avec une ouverture pour passer la tête, était sans manches, se mettait sur la peau, et tenait lieu de chemise. La tunique des femmes descendait jusqu'aux jarrets ou aux talons; celle des hommes en habit civil, jusqu'aux genoux; celle des militaires, jusqu'au milieu des cuisses. On la serrait sur la taille avec une ceinture, et c'était une marque de dissolution d'avoir cette ceinture lâche. Les hommes portaient la tunique en laine blanche; les magistrats et les patriciens, avec une large bande de pourpre (*V.* LATICLAVE); les chevaliers, avec une bande étroite (*V.* ANGUSTICLAVE); les femmes avaient quelquefois des tuniques de couleurs assorties à leur teint et à leur genre de beauté; quelquefois elles les faisaient faire en lin. La plèbe, les esclaves, et tous les pauvres gens, dont la tunique formait, d'ordinaire, tout le vêtement, la portaient de laine d'un brun roux; c'était aussi la couleur de celle du soldat. Pour un homme d'une certaine condition, il était indécent de sortir en simple tunique, et plus encore pour une femme. Vers la fin de l'Empire, des efféminés imaginèrent d'avoir des tuniques à manches longues. Dans les premiers temps de Rome, les citoyens portaient la toge sans tunique, habitude que les cyniques conservèrent toujours. — La tunique était en usage chez la plupart des peuples de l'antiquité : chez les Grecs, qui la nommaient χιτών, elle différait peu de celle des Romains : elle avait de petites manches descendant un peu au-dessous de l'épaule, sur laquelle elle s'agrafait par un bouton. Les Orientaux la portaient à longues manches, à demi larges, descendant jusqu'aux poignets. C. D—Y.

TUNIS, anc. *Tunes, Tunesium*, v. forte d'Afrique, capit. de la Régence de son nom, à 620 kil. E. d'Alger, à 45 kil. de la Méditerranée, avec laquelle elle communique par le canal de la Goulette; par 36° 44' lat. N., et 8° long. E.; 80,000 hab., dont 30,000 juifs et 15,000 chrétiens. Bâtie en amphithéâtre au fond de la lagune de Boghaz, elle a des rues étroites; tortueuses, non pavées, et sales. On y remarque de belles mosquées, un grand aqueduc qui distribue l'eau dans la ville, et le palais du bey. Fabr. de bonnets de laine rouge, étoffes de laine, velours, soieries, toiles, maroquins, limes, savon, parfumeries, essence de roses, etc. Comm. de grains, laines, peaux, huiles d'olive, cire, garance, séné, poudre d'or, corail, etc. L'importation s'élève environ à 10,550,000 fr., et l'export. à 12,000,000 fr. Près de Tunis, sur les ruines de Carthage, s'élève la chapelle de St-Louis, élevée en 1841 par ordre du roi Louis-Philippe.—L'importance de Tunis date de l'époque où les Arabes détruisirent Carthage. Les Normands, qui s'en emparèrent, en furent chassés par Abd-el-Moumen, en 1159. C'est au siége de Tunis que Louis IX mourut de la peste, 1270. En 1535, Charles-Quint enleva au corsaire Barberousse le port de la Goulette (*V. ce mot*); mais Occhiali le reprit aux Espagnols en 1573.

TUNIS (Régence de), une des 3 Régences barbaresques; par 33°-37° lat. N., et 5° 33'-8° 54' long. E., entre la Méditerranée au N. et au N.-E., la régence de Tripoli au S.-E., le Sahara au S., l'Atlas et l'Algérie à l'O.; 137,174 kil. carrés; 950,000 hab. Maures, Arabes nomades ou Bédouins, Juifs, Turcs, et Européens renégats. Sol sillonné par les ramifications de l'Atlas, et arrosé par la Medjerdah. Il y a, à l'O., de grandes plaines désertes, et, au centre, le lac Loudéah. Sur la côte N., sont les golfes de la Sidre et de Cabès. Récolte de blé, légumes, dattes, figues, olives, mûres, oranges, raisin, coton, indigo, safran, tabac, canne à sucre. Pêche du corail sur les côtes. Bons chevaux barbes. On trouve des lions, panthères, hyènes, sauterelles, etc. Mines d'argent, cuivre, plomb, mercure, sel. Eaux minérales et thermales. Le commerce tire de l'intérieur la poudre d'or, l'ivoire, les plumes d'autruche, les peaux. Exportation de dattes, cire, miel, corail, éponges, blé, etc. Le gouvernement est monarchique absolu; le bey reçoit l'investiture du sultan de Constantinople, mais est indépendant. L'armée, qui le nomme, est de 18,000 hommes, dont 8,000 disciplinés à la française; la marine compte 20 petits bâtiments mal armés.—Le pays de Tunis, voisin de Carthage, subit sa fortune, et fit partie de la province romaine d'Afrique. Il appartint aux Vandales, puis au Bas-Empire, enfin aux Arabes. Occupé par les dynasties des Zeirites, des Badissites, et des Almohades, il fut conquis par Barberousse en 1534, et, l'année suivante, par Charles-Quint. Sinan-Pacha le rendit tributaire de la Porte en 1574. Depuis la prise d'Alger, les beys vivent en bonne intelligence avec la France, et envoyèrent même des troupes en Crimée en 1855.

TUNJA, v. de la Nouvelle-Grenade, ch.-l. de l'Etat de Boyaca, sur une hauteur, à 97 kil. N.-N.-E. de Bogota; 7,000 hab. Université, collége. Grand commerce de tabac. Tissage de laine et de coton. Climat froid et malsain. Ville jadis considérable, et auj. déchue de son importance. C'est aux environs que Bolivar remporta sur les Espagnols la décisive bataille de Boyaca (7 août 1819), qui enleva la Nouvelle-Grenade aux vaincus.

TUNNEL, passage souterrain, creusé et construit à Londres, sous la Tamise, entre Wapping et Rotherithe. Il a 1,300 pieds anglais (396m,23) de long, 20 (6m,08) de haut, et 14 (4m,27) de large. Il forme deux galeries, entièrement construites en briques. Ce grand travail a été conçu et exécuté par Brunel, ingénieur français. Les travaux, commencés en 1825, ont été interrompus par une inondation de 1828 à 1835, et terminés en 1843. La dépense a été de 614,000 liv. sterling.

TUPINAMBAS. *V.* TOPINAMBOUS.

TUR (MEZO-). *V.* MEZO-TUR.

TUR-KEVI, v. de Hongrie (Grande-Cumanie), à 39 kil. S.-O. de Kartzag, sur le Bornetyo; 6,500 hab.

TURA (ALT-), v. de Hongrie (Neitra), à 35 kil. E. de Skalitz; 8,500 hab. Fabr. de draps. Commerce de beurre et de fromages.

TURANIENS, peuplade primitive de l'Hindoustan, refoulée dans les bois par les nations établies plus récemment dans le pays.

TURBA, nom latin de TARBES.

TURBIE (LA), vge (Alpes-Maritimes), arr. et à 14 kil. N.-E. de Nice; qui domine Monaco, et d'où l'on aperçoit la Corse et l'Apennin. C'était, au moyen âge, la frontière entre la Provence et la Ligurie. Ruines d'un trophée qui fut élevé en mémoire de la victoire d'Auguste sur les peuplades des Alpes, et que détruisit Villars.

TURCHI (Alexandre), peintre, né à Vérone en 1580, m. en 1650, se forma un style qui ne manque pas de vigueur, mais dont la grâce et la noblesse sont les qualités dominantes. Ses toiles ont une teinte d'un rouge doré. On cite de lui : *la Mère de douleur*, dans l'église de la Miséricorde à Vérone; *la Fuite en Egypte*, à St-Romuald de Rome;

le Déluge, Samson livré aux Philistins par Dalila, la Femme adultère amenée devant Jésus, la *Mort de Marc-Antoine*, le *Mariage mystique de Ste Catherine d'Alexandrie*, au musée du Louvre. B.

TURCKHEIM ou THURINGHEIM, petite ville (Haut-Rhin), arr. et à 6 kil. O. de Colmar, sur la Fecht; 2,920 hab. Érigée en ville impériale en 1312. Victoire de Turenne sur les Impériaux (4 janvier 1675). Récolte de bons vins rouges et blancs.

TURCOING. *V.* TOURCOING.

TURCOMANS, peuple de la famille turque, répandu dans le Turkestan, l'Afghanistan, le royaume d'Hérat, la région caucasienne de l'empire russe, la Turquie d'Asie, et dominant dans la Perse. On donne souvent le nom de *Pays des Turcomans* à la contrée asiatique comprise entre la mer Caspienne, le lac Aral, et le khanat de Khiva.

TURCOPOLIER. *V.* MALTE (Ordre de).

TURCS, grande famille de la race tartaro-finnoise, originaire de l'Asie, où elle habitait primitivement le Turkestan. Il en est fait mention pour la première fois au x^e^ siècle. A cette famille appartinrent les Seldjoucides, les Khazares, les Oïgours (*V. ces mots*). Aujourd'hui elle comprend : les Osmanlis ou Ottomans, les Baschkirs, les Tchouvaches, les Turcomans, les Tatars, les Metchères, les Uzbecks, les Kirghiz, les Jakoutes, etc.

TURDÉTAINS, *Turdetani*, peuple de l'Hispanie (Bétique), à l'O. des Bastules, à l'E. de l'Anas; v. princip. : Gadès. Soumis par les Romains, en 195 av. J.-C. Leur territoire correspondait à la partie S.-O. de l'Andalousie.

TURDULES, *Turduli*, peuple d'Hispanie (Bétique), au N.-E. des Turdétains, au S. des Orétains; v. principales : Astapa, Illiturgis, Corduba. Son territoire répond aux provinces actuelles de Cordoue et de Séville.

TURENNE (Henri de LA TOUR-D'AUVERGNE, vicomte et prince de), né à Sedan en 1611, m. en 1675. Fils de Henri de La Tour-d'Auvergne, vicomte de Turenne et duc de Bouillon, frère de ce Frédéric, duc de Bouillon, qui fut mêlé à tous les complots de la cour contre Richelieu, il se destina comme eux à la carrière militaire, servit 5 ans sous ses oncles Maurice et Henri de Nassau, fut envoyé à la cour de France en 1630, reçut de Richelieu un régiment d'infanterie, commença à se faire connaître en Lorraine sous le maréchal de La Force, qui lui obtint le grade de maréchal-de-camp en 1634, puis, en Piémont, sous La Valette et d'Harcourt, et fut nommé lieutenant-général en 1639. Maréchal de France en 1643, il remplaça Rantzau à l'armée du Rhin, commanda sous le prince de Condé, plus tard son rival, à la bataille de Fribourg, 1644, fut vaincu, après le départ de son général, par Mercy, à Mariendal, 1645, répara sa défaite avec Condé à Nordlingen, et, se joignant au Suédois Wrangel, remporta les victoires de Lavingen et de Sommerhausen, 1647, qui contribuèrent à la paix de Westphalie, 1648. De retour en France, il entra dans la Fronde, pour plaire à la duchesse de Longueville et suivre l'exemple de son frère aîné, le duc de Bouillon; mais il fut défait à Réthel par le maréchal Du Plessis-Praslin, 1650, et obligé de se mettre au service des Espagnols. Après la mort de son frère, il rentra dans le devoir, et défendit la cour contre le grand Condé pendant la 2^e^ Fronde : vainqueur à Bléneau sur la Loire (avril 1652), et au faubourg St-Antoine (juillet), il fut envoyé contre les Espagnols, qui avaient envahi l'Artois sous les ordres de Condé : il les battit à Arras, 1654, et aux Dunes, 1658, s'empara de Dunkerque, et hâta par ses victoires la conclusion du traité des Pyrénées, 1659. Nommé *maréchal-général des camps et armées de France*, 1660, il prit la Flandre en trois mois, 1667, et commanda l'une des armées qui attaquèrent les Provinces-Unies en 1672. Bientôt il marcha contre l'électeur de Brandebourg, qui s'était déclaré pour les Hollandais, pénétra jusqu'à l'Elbe, et lui imposa le traité de Vossem, 1673. Il sauva ensuite l'Alsace, dans une admirable campagne qui est restée son chef-d'œuvre, et remporta les victoires de Sintzheim, de Ladenbourg, 1674, de Mulhouse, de Colmar, de Turckheim, 1675, etc. Il allait en venir aux mains avec Montécuculli, à Salzbach (27 juillet 1675), quand il fut tué d'un boulet de canon. Il fut enterré dans l'église royale de St-Denis; son tombeau a été transporté aux Invalides en 1800. Turenne a réduit l'art de la guerre à des principes presque fixes : préparer ses plans de longue main, ne rien donner au hasard, tout prévoir selon les lieux, la nature des troupes ennemies et le caractère de leurs généraux, ne pas réunir de trop grandes armées, éviter les siéges, livrer plutôt une suite de petits combats qu'une grande bataille, épargner le sang des troupes, telles sont les règles dont il ne se départit que rarement. C'était un homme plein de modestie, de désintéressement, et de bonté. Protestant d'origine, Turenne s'était laissé convertir au catholicisme par Bossuet en 1668. Son *Oraison funèbre*, par Fléchier et par Mascaron, est le chef-d'œuvre de ces deux orateurs. On a de lui des *Mémoires* de ses campagnes depuis 1643 jusqu'en 1658, insérés dans l'ouvrage de Ramsay, et des Mémoires et instructions diplomatiques, publiés par Grimoard, 1782, 2 vol. in-fol. Ils ne répondent pas à ce qu'on attendrait d'un si grand homme de guerre, du plus habile tacticien du XVII^e^ siècle. Sa Vie a été écrite par Sandras, Raguenet, et Ramsay. G.

TURENNE, petite ville (Corrèze), arr. et à 15 kil. S.-S.-E. de Brive; 735 habit. Bâtie autour d'une montagne escarpée, au sommet de laquelle se trouvent les ruines d'un anc. château-fort. Erigée en vicomté au x^e^ siècle, elle appartint au maréchal de Turenne, et fut vendue à Louis XV en 1738. Commerce d'huile de noix, grains, chaux.

TURENUM, nom ancien de TRANI.

TURGOT (Michel-Etienne), prévôt des marchands de Paris, m. en 1751. La capitale lui doit l'élargissement du quai de l'Horloge, la fontaine de la rue de Grenelle, et l'égout qui parcourt la rive dr. de la Seine.

TURGOT (Anne-Robert-Jacques), baron de l'Aulne, célèbre ministre et économiste, fils du précédent, né en 1727 à Paris, m. en 1781. Destiné à l'état ecclésiastique, il montra, dès sa jeunesse, un esprit sérieux et enclin aux idées philosophiques et économiques. A 22 ans, il publia, de son séminaire, une *Lettre sur le papier-monnaie*, 1749, où l'on entrevoit les véritables bases du crédit et de la monnaie, que devaient développer Adam Smith et J.-B. Say. Nommé prieur de la Sorbonne en 1749, il prononça deux discours latins, l'un *Sur les avantages que le christianisme a promis au genre humain*, l'autre *Sur les progrès du genre humain*. Le premier émet l'idée, neuve alors, et depuis développée par Chateaubriand, que le christianisme, par la supériorité de son dogme et de sa morale, n'a pas moins contribué au perfectionnement des sociétés, et au développement de la civilisation en ce qui touche aux intérêts de la vie présente qu'à son perfectionnement spirituel; le second, qui continue le premier, étend et précise cette idée, et contient un tableau très-remarquable de la marche du genre humain, aux principales époques de l'histoire. En 1752, Turgot quitta les ordres, et se fit recevoir conseiller substitut du procureur-général, puis conseiller au Parlement, et maître des requêtes, 1753. Il développa bientôt ses idées sur l'économie politique, les finances et le commerce, dans plusieurs articles de l'*Encyclopédie* et dans quelques opuscules, et écrivit une Lettre remarquable sur le rôle de l'Etat en matière de religion, sous le titre du *Conciliateur, ou Lettre d'un ecclésiastique à un magistrat sur la tolérance civile*, 1754. Nommé, en 1761, à l'intendance de Limoges, il fit dans cette province de larges réformes administratives, établit la libre circulation des grains, adoucit les systèmes d'impôts, répara les routes, organisa des bureaux et ateliers de charité, et acquit ainsi une véritable popularité. C'est à ce moment qu'il publia ses *Réflexions sur la formation et la distribution des richesses*, 1766, son principal ouvrage, où, cherchant à concilier les doctrines de Quesnay et de Gournay, il laisse entrevoir des idées plus saines que celles des chefs de l'école physiocrate. Il écrivit aussi à ce moment des *Mémoires sur les prêts d'argent, sur les mines*, et des *Lettres sur la liberté du commerce des grains*. A la mort de Louis XV, appelé au ministère de la marine, 1774, puis, un mois après (24 août 1774), nommé contrôleur-général, il voulut tenter dans l'État les réformes essayées à Limoges. Une *lettre au Roi*, qu'il publia alors, posait pour programme : point de banqueroute, point d'augmentation d'impôts, point d'emprunts, mais réduction de la dépense au-dessous de la recette. Il voulait l'émancipation du travail au dedans, la liberté du commerce au dehors, et espérait arriver, par la formation d'un cadastre général, au remplacement de tous les impôts par l'impôt foncier. Il rêvait la destruction des droits féodaux et de toutes les douanes intérieures. Comprenant qu'il fallait agir sans précipitation, il chercha d'abord à rétablir l'ordre dans les finances, supprima les obstacles à la circulation intérieure des grains, améliora les communications par terre et par eau, et accorda une sage protection à l'agriculture, au commerce et à l'industrie. Ces réformes lui suscitèrent des ennemis. En 1775, la cherté des grains excita des troubles (*V.* PACTE DE FAMINE); Turgot les réprima avec énergie. On l'accusa d'avoir amené la famine par ses lois sur la circulation des grains. En janvier 1776, il fit rendre un édit qui abolit la corvée, les droits sur les grains, détruisit les jurandes, et contenait d'autres ré-

formes importantes. L'édit fut enregistré malgré les remontrances du Parlement; mais il augmenta les ennemis de Turgot. La suppression des douanes provinciales et celle des corvées, que devait remplacer un impôt foncier, froissaient la noblesse ; les réformes atteignaient quelques priviléges du clergé; le commerce, l'industrie, se plaignaient de l'abolition des jurandes. Tous se liguèrent, et parvinrent à perdre le ministre dans l'esprit de Louis XVI, qui cependant disait : « Il n'y a que M. de Turgot et moi qui aimions le peuple. » Turgot fut renvoyé (mai 1776), et vécut désormais dans la retraite, ne s'occupant plus que de sciences, de lettres et de philosophie. Il était membre honoraire de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres. Turgot joignait à son amour pour le peuple un grand respect pour l'autorité royale, qu'il eût pu consolider. Il était bon écrivain, et avait un talent assez remarquable pour la poésie satirique; il reste de lui, en ce genre, quelques petites pièces très-spirituelles. Ses *Œuvres complètes*, publiées par Dupont de Nemours, Paris, 1808-1810, 9 vol. in-8°, ont été rééditées par Eugène Daire, Paris, 1844, 2 vol. gr. in-8°. *V.* Condorcet, *Vie de Turgot*, Londres, 1786; Baudrillart, *Éloge de Turgot*, Paris, 1846; Batbie, *Turgot philosophe, économiste, administrateur*, Paris, 1861, in-8°; Mastier, *Turgot, sa vie et sa doctrine*, Paris, 1862, in-8°. Bu.

TURGOT (Le chevalier Etienne-François), frère du précédent, né à Paris en 1721, m. en 1789, fut nommé brigadier des armées du roi, 1764, reçut le gouvernement général de la France équinoxiale (Guyane), mais ne réussit pas dans ses essais de colonisation. Après avoir subi une détention, par suite de démêlés avec l'intendant Chanvallon, il se voua entièrement à l'étude.

TURHEIM (Ulrich de), célèbre minnesinger du XIII^e^ siècle, continua le poëme de *Tristan* de Gottfried de Strasbourg, et composa : *Aventures d'Elie*, poëme de peu d'étendue; *le Roi Artus ou la Table ronde;* et, avec Eschenbach, *St Guillaume, margrave d'Orange*. Ces poëmes sont à la bibliothèque du Vatican.

TURIA, nom ancien du GUADALAVIAR.

TURIASO, nom ancien de TARAZONA.

TURIBE. *V.* TORIBIO.

TURICUM, nom latin de ZURICH.

TURIN, en italien *Torino ; Bodincomagus, Taurasia, Colonia Julia, Augusta Taurinorum* des Anciens, anc. cap. du roy. d'Italie, chef-l. de la province de Turin et de tout le Piémont, à 141 kil. O. de Milan, 825 S.-E. de Paris, dans une vaste plaine sur les rives du Pô et de la Dora-Riparia; par 45° 4′ 8″ lat. N., et 5° 21′ 12″ long. E.; 179,635 hab. Résidence du roi et siége du gouvernement jusqu'au mois de mai 1865. Bourse et trib. de commerce. Banque nationale, Archevêché, fondé en 1515, Université, avec une riche bibliothèque, établie en 1405, et la plus fréquentée après Naples et Pavie. Acad. des sciences et des beaux-arts, Académie militaire, espèce d'école polytechnique, Académie philharmonique, avec une école de chant, Société d'agriculture; Institut de sourds-muets, magnifique Musée égyptien, le plus riche de l'Europe en monuments historiques et en manuscrits, Musée d'antiquités, qui renferme la fameuse table Isiaque, Cabinets des médailles, d'histoire naturelle, de minéralogie et de physique; très-beau jardin botanique du Valentino, galerie de tableaux (dans le palais *Madama*), observatoire. Citadelle, seule partie conservée d'anc. fortifications. Ville bien bâtie et bien percée : toutes les rues sont tirées au cordeau, et se coupent à angle droit; on remarque les rues Neuve, du Pô, et de la Doire, les places S^t^-Charles (avec une statue en bronze d'Emmanuel-Philibert, par Marochetti), du Château (où est le palais *Madama*, anc. du Sénat), et Victor-Emmanuel. Les principaux monuments sont : le palais du roi, sur la place du Château, bibliothèque, et musée d'armures; les palais des ducs de Savoie, du prince de Carignan, où la Chambre des députés tenait ses séances, et des comtes Birago, occupé par l'ambassade de France; la cathédrale de S^t^-Jean, bel édifice gothique du XV^e^ siècle; les églises du Saint-Suaire, de S^t^-Charles Borromée, de S^t^-Laurent, de S^t^-Philippe de Néri, des Jésuites, des Feuillants ou de la Consolata, de la Mère de Dieu, l'hôpital S^t^-Louis, l'Arsenal, l'hôtel des Invalides, l'hôtel des Monnaies, le théâtre royal, les casernes; manufactures royales d'armes, de poudre, de tabacs; fonderie de canons. Fabriques de soieries, draps, velours, toiles, tapis, chapeaux de soie et de feutre, gants de chamois, porcelaine, instruments d'optique, voitures de luxe, quincaillerie, ébénisterie, papier peint, excellents violons; produits chimiques, verrerie, chocolat, liqueurs, etc. — Turin, capitale des *Taurini*, semble être d'origine gauloise. Ses habitants ayant refusé de se déclarer contre Annibal, ce général la saccagea. César en fit un dépôt militaire, lorsqu'il envahit les Gaules. Auguste l'embellit. Ch.-l. d'un des duchés lombards au moyen âge, capitale des ducs de Savoie en 1281, elle fut prise par les Français en 1535 et 1640, inutilement assiégée en 1706, occupée en 1798, 1799 et 1800, et devint, jusqu'en 1814, le ch.-l. du département français du Pô. Patrie de Lagrange. M. V—I.

TURIN (Province de), nouvelle division administrative du roy. d'Italie, créée en 1859, et située entre celles de Novare et d'Alexandrie à l'E., de Coni au S., la France à l'O., le Valais au N.; 942,000 hab.; 10,270 kil. carr., comprend 5 arrond. : Turin, Pignerol, Suse, Aoste, Ivrée. Céréales, maïs, chanvre, soie, vins, fruits.

TURIN (Arrondissement de), subdivision de la prov. de son nom, a 289,267 hectares, et 484,570 hab. Récolte de grains, vins, huiles. Exploitation de pierre à bâtir et de pierre à chaux. Fabr. de toiles et de chapeaux de paille.

TURKESTAN, vaste contrée de l'Asie occidentale et centrale, ainsi appelée parce qu'elle est habitée par des peuplades turques, est nommée quelquefois, mais improprement, *Tartarie*, des Tartares ou Mongols, qui la soumirent au moyen âge, mais dont la puissance n'est plus.

TURKESTAN ou TARTARIE INDÉPENDANTE, région de l'Asie, séparée, à l'E., du Turkestan chinois par le Bolor, de la Dzoungarie par les monts Thian-Chan et Ala-Tau, les lacs Issikoul et Dzaïsang; au N., de la Sibérie, par l'Irtysch jusqu'à Omsk, puis par une ligne indécise qui, coupant l'Ischim au S. de Petropawlowsk, puis le Tobol, va aboutir à Orsk, au coude de l'Oural; à l'O., la limite est le cours de l'Oural et la mer Caspienne; au S., une ligne indécise partant du S.-E. de cette mer, entre l'Atrek et le Tedjend, sépare le Turkestan de la Perse; vers l'Afghanistan, les monts Ghour, Kouhi-Baba et Hindou-Kho forment une limite naturelle. Le Turkestan a plus de 60,000 lieues carrées de superficie, entre 35° et 55° lat. N., 48° et 80° long. E. Il forme un plateau élevé à l'E. vers les monts Bolor, dont se détache, entre le Kohik et le Sihoun supérieur, la chaîne de l'Asférah prolongée par l'Ak-Tagh et l'Al Botom; sur la rive droite du Sihoun, le Kirghizdyn-Ala-Tagh; entre l'Irtysch et l'Ischim court une chaîne appelée par les Russes Alghinskoe-Khrebet, par les Kirghiz Dalaï-Kamtchat, et entrecoupée de vastes plateaux inclinés, dont le principal est l'Oulou-Tagh; au N.-O., l'Oural méridional projette dans le Turkestan la chaîne Mouchadjar, formée de mamelons coniques bizarrement groupés et rocailleux, dont la plus haute cime n'a que 300 mètres au-dessus de la plaine, et se prolongeant entre l'Aral et la Caspienne par le plateau de l'Oust-Ourt, élevé seulement de 150 à 200 mètres au-dessus des deux lacs. Le reste du pays, au centre et à l'O., forme une dépression profonde, inférieure au niveau de l'Océan; et tout, dans l'aspect de ce pays, semble indiquer qu'il fut autrefois le lit d'une vaste mer, dont la Caspienne et l'Aral sont les restes. En effet, le pays au N. de l'Aral forme un steppe immense, parsemé de lacs saumâtres dispersés en chapelet, et dont le plus remarquable est l'Inskersk, tout imprégné de sel. Au S.-O., des dunes de sables mouvants, et de profonds sillons, où jadis a coulé le Djihoun, témoignent de l'ancienne réunion de l'Aral et de la Caspienne, et du séjour prolongé de la mer dans ce pays. Les terres ne sont fertiles que dans les vallées des fleuves, qui sont le Tedjend, le Mourghab, le Djihoun ou Amou-Daria, le Sihoun ou Syr-Daria, le Kohik, le Tschoui, l'Ilja, l'Emba, etc. Le climat est moins chaud que ne le ferait supposer sa latitude, à cause de la proximité des monts Bolor couverts de neiges éternelles, et à cause des vents qui soufflent de la Caspienne et engloutissent quelquefois les récoltes et les habitations sous les nuages de sable qu'ils soulèvent. Mais la nature volcanique du terrain, attestée par les tremblements de terre, les sources de naphte de la côte de la Caspienne, et la température élevée de quelques lacs salés, font que les productions plus méridionales se rencontrent, dans les petites vallées du Djihoun et du Sihoun, avec les fruits et les arbres des pays tempérés, comme s'y rencontrent également les animaux septentrionaux et les tigres. — Connu sous le nom de *Touran* par les plus anciens écrivains de la Perse, le Turkestan fut le théâtre des combats que se livrèrent les deux races *Iranienne* ou Persane et *Touranienne*, les ancêtres des tribus turques actuelles, combats dont Dchemschid est le héros dans les livres sacrés des Mages. Les Iraniens restèrent maîtres de la partie méridionale du pays, où apparaissent, aux temps historiques, les satrapies persanes de Bactriane et de Sogdiane, conquises tour à tour par Alexandre,

les rois grecs de Bactriane, les Parthes, les seconds Persans, les Arabes, les Tartares ou Mongols de Gengis-Khan et de Tamerlan, sous lesquels l'élément turc et tartare remplaça presque entièrement la population Indo-Européenne. Les Tartares dominèrent dans toute la partie méridionale jusqu'en 1494, où leur sultan Baber, descendant de Tamerlan, chassé par la tribu turque des Uzbeks, alla fonder dans l'Hindoustan l'empire mogol. Les Usbeks établirent une puissante monarchie, qui se sépara vers 1658 entre plusieurs khanats indépendants. Aux conquérants Turks est mêlée, surtout au S.-E., une tribu persane, les *Tadjiks*, de formes plus belles, parlant le persan, musulmans chiytes, et ayant conservé les mœurs et les usages qui régnaient dans le pays avant la conquête turque. La population totale du Turkestan est d'environ 9,000,000 hab. Les principaux khanats sont ceux de Khokand, des Turcomans, de Khiva, de Boukhara, de Hissar, de Darwaz, de Kounduz. La Russie a récemment acquis une grande importance dans le Turkestan méridional, et surtout à Khiva, où 17,000 Russes ont pénétré en mars 1854 et imposé au khan un traité d'alliance, par lequel un ambassadeur russe réside à Khiva, 10,000 cavaliers khiviens sont placés sous les ordres d'officiers russes et payés par la Russie, et les troupes russes autorisées à tenir garnison à Ourdghendj : une flottille de guerre russe est mouillée dans l'Aral et a remonté l'Amou-Daria. Le Turkestan septentrional, au N. d'une ligne tirée de la Caspienne au S. de l'Aral, comprenant ce lac dans son entier, puis suivant le cours inférieur du Syr-Daria jusqu'à Otrar, celui du Tschoui jusqu'au lac Issikoul, est réuni à l'empire russe depuis 1854 : c'est un steppe d'environ 2,000,000 de kil. carr., habité par les Kirghiz-Kaisaks, au nombre de 1,300,000, faisant un commerce considérable, surtout de bestiaux, divisé en 3 parties : 1° le Territoire de la Petite Horde, jusqu'à l'Ischim à l'E., sous le nom de *pays des Kirghiz d'Orenbourg* (650,000 hab.); 2° le Territoire de la Horde Moyenne, entre l'Ischim et l'Irtysch inférieur, sous le nom de *district des Kirghiz de Sibérie* (262,000 hab.); 3° le Territoire de la Grande Horde, avec une petite partie de la Sibérie occidentale, forme les *districts de Semipalutinsk* et *d'Ala-Tau* (360,000 hab.).

TURKESTAN CHINOIS OU PETITE-BOUKHARIE, gouvernement de l'empire chinois sous le nom de *Thian-Chan Nan-lou* (pays au S. des monts Célestes), entre 35° et 44° lat. N., 71° et 93° long. E., borné au N. vers la Dzoungarie par les monts Thian-Chan, à l'E. vers la Mongolie par le désert de Cobi ou Chamo, au S. vers le Thibet par les monts Kouen-loun et Thsong-ling, à l'O. vers le Turkestan indépendant par le Bolor, a 1,800 kil. de l'O. à l'E., 800 du N. au S., et une superficie de 1,120,000 kil. carrés. C'est un vaste plateau sablonneux, élevé de 2,000 à 2,500 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, et sillonné par des rivières qui se perdent dans les sables ou dans des lacs sans issue : les principaux sont le lac Bosteng, au N., et, vers l'E., le lac Lop, où se jette le Tarim, formé par la réunion des rivières de Yarkand, de Kaschgar et de Khotan. Cette contrée, fertile en céréales, nourrit des espèces animales nombreuses, chevaux sauvages, chameaux, bœufs, et *argalis*, moutons à grosse tête et à cornes tordues : les montagnes renferment des métaux et des pierres précieuses. Les habitants, descendants des anciens Oïgours, sont depuis longtemps mahométans, et appartiennent à la race turque; on y trouve également quelques tribus de Tadjiks, d'origine persane. Gouvernés d'abord par plusieurs princes indépendants appelés *Khodjas* ou seigneurs, ils furent soumis par les Mongols, et, en 1758, par les Mandchoux maîtres de la Chine, et leur pays est divisé auj. en 10 principautés annexées à l'empire : au N., Aksou, résidence du commandant chinois, et capitale de la province; à l'O., Ouski, Kaschgar, Yarkand; au S., Khotan ou Ilitsi; au centre, Koutscbé, Karaschar; à l'E., Tourfan et Khamil. La population est évaluée par les Chinois à 1,500,000 hab. C. P.

TURKESTAN ou HAZRET, v. du Turkestan indépendant (Khokand), à 340 kil. N.-N.-O. de Khokand, 212 de Tachkend. C'est la ville sainte des Kazaks mahométans, qui viennent en pèlerinage au tombeau d'Achmet-Khodja.

TURKHEIM. *V.* TURCKHEIM.

TURLUPIN, nom de théâtre adopté par H. Legrand, acteur comique de l'hôtel de Bourgogne, né en 1583, m. en 1634. Il joua des farces de tréteaux (*turlupinades*) avec Gros-Guillaume et Gautier-Garguille.

TURLUPINS, ou *Société des pauvres*, hérétiques du XIVe siècle, qui se rattachaient aux Bégards (*V. ce mot*). Ils enseignaient que l'homme peut arriver en cette vie à un état de perfection qui le rend impeccable, et que, quand il y est parvenu, il peut accorder à son corps tout ce qu'il demande, parce que les sens sont alors complétement soumis à la raison. Cette doctrine engendra les plus honteux excès. Grégoire XI excommunia les Turlupins en 1373, et Charles V, roi de France, les fit détruire.

TURME, *Turma*, escadron de cavalerie légionnaire des anc. Romains. Elle était composée de 32 cavaliers, conduits sous un vexille (*V. ce mot*), et commandés par un décurion. C. D—Y.

TURNACUM, v. de Gaule (Belgique 2e), chez les Nerviens; auj. *Tournay*.

TURNAU, v. des Etats autrichiens (Bohême), sur l'Iser, à 31 kil. N.-E. d'Iung-Bunzlau; 3,500 hab. Exploitation et taille de pierres précieuses. Ruines du château de Trossky.

TURNÈBE ou TOURNEBŒUF (Adrien), savant philologue, né aux Andelys en 1512, m. en 1565, professa les humanités à Toulouse, puis à Paris, au collége du cardinal Lemoine. Il occupa, en 1547, au Collége de France la chaire de littérature grecque et latine, et celle de philosophie, et dirigea, de 1552 à 1556, l'Imprimerie royale pour les livres grecs. Il forma H. Estienne, et fut l'ami de tous les savants illustres de son temps. Il a laissé, sous le titre d'*Adversaria* (tablettes), Paris, 1580, des recueils d'observations sur un très-grand nombre de passages d'auteurs grecs principalement, et qui sont un trésor d'érudition. On lui doit aussi des commentaires excellents sur plusieurs *Discours* et *Traités de Cicéron*, sur Varron, *de Re rustica*; sur Horace, 1er livre des *Odes;* des versions latines de Théophraste *de Lapidibus, de Odoribus*, etc.; de quelques ouvrages d'Aristote, de Plutarque, de Platon, de Philon le Juif, et d'Arrien; des *Discours* et des vers latins; on lui a attribué notamment les vers faits à la louange de Poltrot de Méré, l'assassin du duc de Guise. Ses ouvrages ont été recueillis et imprimés à Strasbourg, 1600, in-fol. sous le titre d'*Opera Turnebi*. C. N.

TURNER (Sharon), historien anglais, né à Londres en 1768, m. en 1847, fut *solicitor* ou avoué à Londres. Outre des articles dans le *Quarterly-Rewiew*, il publia : *Histoire des Anglo-Saxons*, 1799; *Histoire de l'Angleterre au moyen âge*, 1814-23, à laquelle il donna une suite jusqu'à la mort d'Elisabeth, 1826-29; *Histoire sacrée du monde*, 1836-39; *Richard III*, poëme, 1845, etc.

TURNER (Joseph-Mallord-William), peintre, né à Londres en 1775, m. en 1851, fils d'un coiffeur, manifesta de bonne heure de grandes dispositions pour le dessin, et, après avoir travaillé dans une imprimerie en couleurs et chez un architecte, fit des dessins pour un éditeur de Londres, et des vues pour l'*Almanach d'Oxford*. En 1789, il entra comme élève à l'Académie royale, et, l'année suivante, exposa une *Vue du palais de l'archevêque à Lambeth*. Au bout de 10 années, pendant lesquelles il exposa 59 tableaux, il fut élu associé, 1800, et, en 1802, membre de l'Académie. Il avait acquis une grande réputation comme peintre à l'aquarelle : il s'occupa dès lors davantage de la peinture à l'huile, et, durant un demi-siècle, il a exposé plus de 200 tableaux. Parmi ses plus belles productions, on peut citer : *Bateaux près d'échouer; Mercure et Argus;* la *Chute de Carthage*, que l'auteur considéra toujours comme son chef-d'œuvre : *le Naufrage; le Panthéon d'Oxford le lendemain de l'incendie; la Grêle, la Pluie et la Vitesse*, étonnante interprétation d'un train de chemin de fer pendant la nuit. On voit que Turner recherchait les effets puissants et singuliers. Le secret de la réputation de Turner était dans sa constante fidélité à la nature, sa prodigieuse activité, et sa puissante mémoire. Il ne copia personne, et son style est entièrement original. F—T.

TURNHOUT, v. de Belgique, prov. et à 45 kil. E.-N.-E. d'Anvers, au milieu des landes de la Campine; 14,252 hab. Industrie active des toiles, coutils, siamoises, tapis, épingles et dentelles. — Fondée en 1209, par Henri Ier de Brabant. Maurice de Nassau y battit les Espagnols en 1597, et les Brabançons insurgés y défirent les Autrichiens en 1789.

TURNOW. *V.* TURNAU.

TURNUS, roi des Rutules, fils de Daunus et de Vénilie, était fiancé à Lavinie, fille du roi Latinus, lorsqu'arriva Enée, qui obtint la main de la jeune princesse. Turnus irrité vint attaquer les Troyens au sein du Latium, et fut tué par son rival dans un combat singulier.

TUROCS, comitat de Hongrie. *V.* THUROCS.

TURON, v. de Cochinchine. *V.* TOURON.

TURONS, *Turones*, peuple de la Gaule (Lyonnaise 3e, au S.-E.), limitrophe de la Lyonnaise 4e et de l'Aquitaine; capit., *Turones* ou *Cæsarodunum* (auj. Tours). Il occupait à peu près le département actuel d'Indre-et-Loire.

TURPIN, TULPIN ou TILPIN, moine de St-Denis puis archevêque de Reims en 753, assista en 769 au concile de Rome, où Etienne III fit condamner l'anti-pape Constantin. Trithème dit qu'il fut le secrétaire, l'ami et le compagnon d'armes de Charlemagne. On conjecture qu'il mourut vers l'an 800. On lui a attribué un roman historique, *de Vitâ Caroli Magni et Rolandi*, dont le texte latin semble avoir eu pour auteur un moine de St-André de Vienne (Dauphiné), à la fin du XIe siècle, et qui a été traduit en français, d'abord au commencement du XIIe siècle, puis par Robert Gaguin. Ce roman, mêlé de quelques faits historiques, et connu sous le nom de *Chronique de l'archevêque Turpin*, a été publié pour la Ire fois à Francfort-sur-le-Mein, 1566. On en a des éditions par Ciampi, Florence, 1822, in-8°, et par Reiffenberg, Paris, 1836.

TURPIN (François-Henri), littérateur, né à Caen en 1709, m. en 1799, a laissé plusieurs ouvrages où il a fait preuve de facilité : *Vie de Louis II de Bourbon, de Charles et de César de Choiseul*, formant les tomes 24, 25 et 26 des *Hommes illustres de la France*, de d'Auvigny; *Histoire universelle*, Paris, 1770-78, 5 vol. in-12; *Histoire civile et naturelle du royaume de Siam*, 1771, 2 vol. in-12; *la France illustre, ou le Plutarque français*, 1775-85, 4 vol. in-4°; *Vie de Mahomet*, 3 vol. in-12, etc.

TURPIN DE CRISSÉ (Lancelot, comte), savant tacticien, né dans la Beauce en 1710, lieutenant-général en 1780, gouverneur du fort de Scarpe à Douai en 1781, mort en Allemagne pendant l'émigration, a laissé : *Amusements philosophiques et littéraires* (avec Castilhon), 1754; *Essai sur l'art de la guerre*, Paris, 1754, 2 vol. gr. in-4°, avec 25 pl.; *Commentaires sur les Mémoires de Montecuculli*, 1769, 3 vol. in-4°; *Commentaires sur les Institutions de Végèce*, Montargis, 1770, 3 vol. gr. in-4°, avec 20 pl.; *Commentaires de César*, avec des notes historiques, critiques et militaires, et une traduction française, 1785, 3 vol. in-8° et 43 planches. Tous ces ouvrages sont fort estimés.

TURPIN (J.-François), botaniste, né à Vire en 1775, m. en 1840, fut pharmacien en chef à St-Domingue, et, à son retour en France, écrivit dans la *Flore médicale* et la *Flore parisienne*. Il a aussi laissé de nombreux Mémoires dans le recueil de l'Académie des Sciences, dont il était membre depuis 1833.

TURQUES (Les), groupe de 3 petites îles dans la mer et l'archipel des Antilles (Antilles anglaises), près de la côte N. de Haïti, par 21° 11' 10" lat. N. et 73° 35' 7" long. O.; 1,200 hab. La principale, dite la Petite-Saline, possède une riche mine de sel.

TURQUIE ou EMPIRE OTTOMAN, vaste Etat situé en Europe, en Asie et en Afrique, de 18° à 48° lat. N., 6° à 46° long. E.; entre l'empire russe et la mer Noire au N., l'Autriche, l'Adriatique et l'Algérie à l'O., la Grèce, la Méditerranée, le Sahara, l'Abyssinie et l'Arabie au S., le royaume de Perse à l'E.; capitale, *Constantinople*. Il comprend la *Turquie d'Europe*, la *Turquie d'Asie*, et la *Turquie d'Afrique* (Tripoli), auxquelles il faut joindre plusieurs territoires tributaires : en Europe, les principautés danubiennes de Servie, de Valachie et de Moldavie; en Asie, Samos; en Afrique, l'Égypte et Tunis. La superficie de l'Empire est de 3,457,000 kil. carrés, et la population de plus de 35 millions d'habitants. Cette population appartient à des races et à des religions très-diverses, et est ainsi répartie :

1° *Par races.*

	En Europe.	En Asie.	En Afrique.	Totaux.
Ottomans.	2,100,000	10,700,000	—	12,800,000
Slaves....	6,200,000	—	—	6,200,000
Roumains.	4,200,000	—	—	4,200,000
Arnautes.	1,500,000	—	—	1,500,000
Grecs....	1,000,000	1,000,000	—	2,000,000
Arméniens	400,000	2,000,000	—	2,400,000
Juifs.....	70,000	80,000	—	150,000
Tartares..	33,000	20,000	—	53,000
Arabes...	—	900,000	3,800,000	4,700,000
Syriens et Chaldéens..	—	235,000	—	235,000
Druses...	—	125,000	—	125,000
Kurdes...	—	1,000,000	—	1,000,000
Turkomanes....	—	85,000	—	85,000
Bohémiens	214,000	—	—	214,000
	15,717,000	16,145,000	3,800,000	35,657,000

2° *Par religions.*

	En Europe.	En Asie.	En Afrique.	Totaux.
Musulmans..	4,450,000	12,650,000	3,800,000	21,000,000
Grecs....	11,000,000	2,000,000	—	13,000,000
Catholiques...	640,000	260,000	—	900,000
Juifs....	70,000	80,000	—	150,000
Bohémiens, idolâtres, etc.....				400,000

Climat. Le ciel de la Turquie est un des plus beaux du monde; la différence des latitudes et les inégalités de hauteur déterminent, il est vrai, dans le climat, de fortes gradations et quelques contrastes saillants. Cependant, même dans les provinces au N. des Balkans, où il est le plus rude, l'hiver ne maintient pas longtemps sa rigueur. A Constantinople, le Bosphore n'a pas gelé depuis 1755.

Productions. La majeure partie du territoire ottoman a une merveilleuse fécondité. Les monts pierreux de l'Albanie, les steppes marécageuses qui avoisinent les bouches du Danube, quelques districts sablonneux au cœur de la Macédoine, diverses parties du littoral, et les déserts de l'Asie, sont les seules régions entièrement stériles. Le sol est, en général, d'une rare vigueur. La végétation est d'ailleurs aussi variée que riche. La plaine du Bas-Danube et l'Arménie sont pauvres en bois; mais les forêts de l'Albanie, de Trébizonde et d'Adana sont renommées pour l'excellence de leurs bois de construction. A côté de nos essences communes, on remarque de magnifiques platanes, le cyprès, le cèdre de Marasch et du Liban, le mûrier, l'olivier, le figuier, et, dans l'Irak, le dattier, l'érable et l'arbre à térébenthine; dans le Diarbékir sont des arbres fruitiers de toute espèce, dont la province de Sivas, en Anatolie, offre aussi des forêts entières. On estime en moyenne de 12 à 15 kilog. la quantité d'huile fournie par un olivier. Le sol donne en abondance toutes les espèces de grains, le froment, l'orge, le seigle, le millet, et surtout le maïs, ainsi que du riz. Mais les provinces danubiennes sont les seules où la culture des céréales ait été poussée beaucoup au-delà de ce qui est nécessaire à la consommation intérieure. La Turquie d'Europe n'exportait encore, en 1846, que 3 millions d'hectolitres. Cependant la terre est si féconde, qu'elle rend 15 fois le grain pour le froment, et 300 fois pour le maïs. La Turquie produit, en outre, du tabac fort estimé, du chanvre, du lin, du coton, de la garance, du safran, des pavots à opium, du sésame, des fèves, et, en général, toutes les plantes alimentaires et tous les fruits des climats tempérés, ainsi que ceux du midi. L'usage du vin étant interdit aux Musulmans, ils ne cultivent la vigne que pour le raisin. Mais les populations chrétiennes font beaucoup de vin, depuis la Moldavie jusqu'en Palestine, et les crus de Chypre, de Samos, et des autres îles grecques, conserveut encore leur antique réputation. — Il y a des chevaux de race arabe, persane, turque, polonaise et tartare dans les provinces danubiennes. Les vastes pâturages de ces principautés favorisent l'élève du gros bétail, remplacé par le buffle dans beaucoup de provinces, en Asie surtout. Les ânes et les mulets de l'Asie turque sont fort beaux. Les moutons de la Macédoine et de la Bosnie se recommandent par l'ampleur de leur toison; les moutons à grosse queue de la Thrace et des provinces de langue arabe, par le goût de leur chair. Les chèvres d'Angora sont toujours renommées pour la longueur et la finesse de leur poil. Le porc n'est commun qu'au N. des Balkans et dans les îles. L'élève du ver à soie est dans d'admirables conditions de prospérité en Syrie, comme dans presque toute l'Asie Mineure. — Les deux Turquies renferment de grandes richesses minérales : les marbres les plus beaux et les plus variés, du jaspe, de l'albâtre, des pierres fines (cornaline, améthyste, topaze), du pétrole, de la naphte, du salpêtre, et du sel. L'Anatolie fournit la plus belle écume de mer, et du charbon de terre en grande abondance à Erekli et près d'Amasia, sur le littoral de la mer Noire. Les environs de Constantinople aussi renferment des gîtes de combustible minéral. La Bulgarie et la Bosnie ont de vastes mines de fer encore inexploitées. Il y a aussi des mines de cuivre à Tokat, Argana-Maden, et Diarbékir, dans l'Asie Mineure, qui ne sont pas moins riches.

Gouvernement. Le gouvernement est une monarchie despotique et théocratique. La couronne passe à l'aîné de la famille, fils ou frère. Le *Grand-Seigneur, Sultan* ou *Padischah*, est le chef suprême de l'Empire, et le grand-pontife de l'islamisme. Il délègue le pouvoir administratif et militaire à un *Grand-Vizir*, qui l'exerce assisté du *Divan* ou

ministère (*V.* Divan). A la tête du pouvoir judiciaire et religieux est le chef des *Ulémas*, appelé *Cheikh-ul-Islam* ou *Muphti*. Le grand vizir, quand il est absent de Constantinople, est représenté par le *Kaïmacan*. Après le premier dignitaire, dans l'ordre politique, on remarque 13 ministres : des affaires étrangères, de la guerre ou *Séraskier*, des finances, de la marine ou *capoudan-pacha*; du commerce et de l'agriculture, de la police, de la justice, de l'instruction publique, le grand maître de l'artillerie, commandant des détroits et de l'arsenal; le président du Conseil d'État et de justice, le président du Conseil du Tanzimat, le directeur général de la monnaie et ministre du trésor privé, l'intendant des *vakoufs* ou fondations pieuses.—Dans l'ordre religieux et judiciaire, après le cheikh-ul-islam, viennent les deux *cadi-Asker* de Roumélie et d'Anatolie, juges suprêmes, l'un pour la Turquie d'Europe, l'autre pour celle d'Asie; au-dessous 25 *merleriets* ou cours d'appel présidées par des *mollahs;* au-dessous, 126 *cadiliks* ou tribunaux ordinaires, et enfin les tribunaux inférieurs, dirigés par des *naïbs* (substituts) dans les *cazas* ou districts. — Pour l'administration civile, l'Empire est divisée en *eyalets* ou gvts généraux dont les chefs nommés *valis*, ou vice-rois, sont assistés d'un grand conseil composé du *defterdar* ou receveur des finances, du métropolitain, et des *kodja-bachi* ou délégués des municipalités. Les eyalets sont divisés en *livahs* ou *sandjakats*, administrés par un *kaïmakan* ou lieutenant, assisté d'un conseil provincial. Les livahs se partagent en *cazas* ou districts, avec des *mudois* dépendant du kaïmakan, et assistés d'un conseil de notables; enfin les cazas comprennent des *nahiyes* ou communes, administrées par des *kodja-bachi*, élus par chaque commune, à la fois maires et percepteurs. Telle est l'organisation légale; mais en réalité, tous ces administrateurs agissent indépendamment de leurs conseils. Voici le tableau des eyalets et des subdivisions.

1° *Turquie d'Europe* (16 eyalets, 43 livahs, 376 cazas, et un district particulier) :

District particulier de Constantinople.
Eyalet d'Andrinople (Thrace).
— de Silistrie (Bulgarie orientale).
— de Boghdan (Moldavie).
— d'Eflak (Valachie).
— de Viddin (Bulgarie occidentale).
— de Nissa ou Nisch (Servie turque et Bulgarie méridionale).
— d'Ouskoub (Macédoine septentrionale).
— de Syrp (Servie).
Forteresse de Belgrade.
Eyalet de Bosna (Bosnie et Croatie).
— de Roumélie ou de Monastir (Macédoine occidentale et N. de l'Albanie).
— de Janina (Épire ou S. de l'Albanie).
— de Salonique (Macédoine).
— de Djezaïr (îles de l'Archipel, Rhodes).
— de Cryt ou Kirid (Crète).
— de Tricala (Thessalie)

2° *Turquie d'Asie* (22 eyalets, 78 livahs, 858 cazas),
Eyalet de Kastamouni (Paphlagonie).
— de Khodawendiguiar (Bithynie, Mysie et Phrygie).
— d'Aydin (Lydie et Carie).
— de Caraman (Pisidie, Lycaonie, et Pamphylie).
— d'Adana (Cilicie).
— Bozok (Galatie et Cappadoce occidentale).
— Sivas (Cappadoce orientale et S.-O. du Pont).
— Trébizonde (Pont et Colchide).
— d'Erzeroum (Arménie).
— de Van (Assyrie).
— de Kourdistan ou Diarbékir (Mésopotamie sept.).
— de Kharbout (Sophène et Comagène).
— d'Alep (N. de la Syrie et Osroène).
— de Saïda (Phénicie et Palestine).
— de Cham ou Damas (Syrie).
— de Bagdad (Babylonie ou Irak-Araby).
— de Schehrzor (Assyrie orientale).
— de La Mecque. } Hedjaz.
— d'Haremi-Nabevi ou Médine. }
— d'Habesch ou Djidda (Arabie et forts de Nubie et d'Abyssinie).
— d'Yémen ou Moka.
— du Liban, créé en 1861.

3° *Turquie d'Afrique* (3 eyalets, 17 livahs, 86 cazas).
Eyalet de Mirz (Égypte).
— de Tarablousi-Gharb (Tripoli de l'O. ou d'Afrique).
— de Tunis.

Religions. La religion dominante est l'islamisme, du rite sunnite. Les autres cultes sont tolérés. L'Eglise grecque de Turquie n'est plus, comme autrefois, soumise tout entière au patriarche de Constantinople, dont l'autorité est auj. renfermée dans les limites de la Roumélie, de la Thrace, de l'Asie-Mineure, de la Syrie et de l'Égypte. L'Eglise russe et l'Eglise hellénique sont indépendantes : les îles Ioniennes, la Serbie autrichienne, ne relèvent plus du siége œcuménique. Les métropolitains de Serbie, de Valachie, de Moldavie, se regardent comme indépendants. Un saint-synode a le gouvernement spirituel et temporel de l'Eglise et de la nation. Ses décisions sont souveraines en matière de foi et de discipline : il élit et dépose le patriarche. Il est composé de 12 métropolitains et de 3 membres laïques. Le patriarche prend les titres d'archevêque de Constantinople, la nouvelle Rome, et de patriarche œcuménique. Il a dans sa dépendance le clergé laïque ou séculier. L'Eglise grecque est divisée en 4 patriarcats : Constantinople, Alexandrie, Antioche, et Jérusalem; et 2 archevêchés : Alep, et le Mont-Sinaï; en tout 147 *éparchies* ou diocèses.

Armée. A 20 ans, tout musulman doit le service militaire pendant 5 ans. Mais la mauvaise tenue des registres municipaux amène de grandes irrégularités dans le recrutement. L'armée est exclusivement formée de prolétaires. Les forces de l'Empire se composent de quatre éléments : 1° l'armée active (*nizam*); 2° la réserve (*rédifs*); ces deux divisions, qui constituent l'armée régulière, ne s'élèvent pas à moins de 300,000 hommes; 3° le contingent des troupes auxiliaires fournies par la Servie, la Bosnie, la Haute-Albanie et l'Egypte (120,000 hommes); 4° les troupes irrégulières dites *bachi-bouzouks* (60,000 à 70,000 hommes). Il faut compter encore 50,000 volontaires musulmans; ce qui donne un effectif de plus de 500,000 hommes. L'armée est partagée en 6 *ordous* ou corps, commandés par des *muchirs*, ayant sous leurs ordres des *fériks* (généraux de division). Les quartiers-généraux sont à Scutari (pour la garde impériale), à Constantinople, à Monastir (Roumélie), à Kharbout (Anatolie), à Damas, à Bagdad. Chaque ordou est formé de 11 régiments, composant 2 divisions et 6 brigades, avec un effectif de 20,980 hommes et 12 batteries d'artillerie.

Marine. La marine turque consiste en 5 vaisseaux de ligne, 5 frégates, et 47 petits bâtiments; en tout 57 bâtiments, 34,000 matelots et 2,038 canons.

Instruction publique. Deux systèmes d'éducation et d'enseignement existent en Turquie. Dans l'ancien système musulman, les institutions religieuses étaient en possession exclusive de l'éducation, avec une organisation analogue à celle de nos anciennes universités. L'instruction était gratuite et accessible à tous. Mais il fallait 15 ou 16 ans pour arriver aux titres supérieurs. L'enfance et la jeunesse recevaient l'enseignement dans des *mektebs*, écoles élémentaires presque gratuites, annexées aux mosquées jusque dans les derniers villages, ou bien dans des *médressés*, espèces de colléges établis dans les cités importantes. Le *Tanzimat* (*V. ce mot*) a ouvert d'autres voies à l'enseignement. En 1846, l'enseignement national a été divisé, outre les cours spéciaux, en 3 degrés distincts : 1° instruction primaire, gratuite et obligatoire; 2° instruction secondaire, gratuite et non obligatoire; 3° instruction supérieure. On institua une *université*, gouvernée par le haut comité de l'instruction, pouvoir délibérant et exécutif, composé de 11 conseillers. Les *mektebs* furent transformés en écoles primaires, et de nouvelles méthodes imposées aux professeurs. On établit dans la capitale des écoles secondaires, qui comptent auj. 900 élèves. L'enseignement supérieur n'est point encore organisé, mais 10 écoles spéciales ont été fondées et donnent d'excellents résultats. Ce sont : 3 écoles préparatoires aux fonctions administratives; l'Ecole normale; l'Ecole de médecine (les cours se font en français); l'Ecole d'agriculture; l'Ecole vétérinaire, dirigée par un Français; l'Ecole de génie et d'artillerie (professeurs français et prussiens); l'Ecole de la guerre, confiée à des officiers français; l'Ecole navale, remise à des marins anglais.

Agriculture, industrie et commerce. L'agriculture, en dépit de la richesse du sol, est dans un état très-précaire en Turquie. Les vices de l'administration, l'arbitraire et le défaut de sécurité, l'ignorance et l'apathie de la population, enfin le manque de bras, de capitaux, et de moyens de communication, entravent le développement des ressources territoriales. Partout, d'ailleurs, les habitants attachent plus de prix au pâturage qu'au labour. Les Roumains élèvent beaucoup de gros bétail et d'excellents chevaux; les Serbes entretiennent, dans leurs vastes forêts de

chênes, une multitude innombrable de porcs. Les troupeaux sont encore l'élément principal de l'exportation dans le commerce de terre des principautés danubiennes. La Bosnie engraisse des bœufs dont elle approvisionne tous les ports de l'Adriatique. Les Grecs s'occupent des arbres fruitiers et de la vigne. Les Bulgares s'adonnent à l'agriculture. Mais les cultivateurs les plus négligents et les plus arriérés sont les Turcs eux-mêmes, qui, malheureusement, possèdent relativement la plus grande part de la propriété foncière. Les effets de la torpeur musulmane sont surtout sensibles dans la Turquie d'Asie, et, en particulier, dans l'Anatolie. Nulle part on ne voit tant de campagnes abandonnées. — Le déclin de l'industrie a été plus rapide encore que celui de l'agriculture. La fabrication levantine, qui fournissait autrefois les étoffes de luxe aux pays chrétiens, se borne auj. aux tissus réclamés par les habitudes locales. Les tapis turcs seuls ont conservé une certaine réputation à l'étranger. — Dans la Turquie d'Europe, les Arméniens et les Grecs seuls s'appliquent encore à la filature et au tissage. Mais on s'entend très-bien à préparer et à teindre les peaux de mouton et de chèvre dans les pays du Levant; on y travaille parfaitement le cuivre, et on y fabrique des armes blanches excellentes. — L'importance du commerce extérieur, pour la Turquie d'Europe, y compris les principautés, peut s'évaluer à un demi-milliard, dans lequel l'exportation est comptée pour 273 millions et l'importation pour 227. La Turquie d'Europe, en y comprenant les îles, ne possède encore qu'environ 1,300 bâtiments de long cours et de grand cabotage, dont la capacité totale n'excède pas 167,000 tonneaux; il y faut joindre 160 à 170 navires pour la Turquie d'Asie. — *Budget : Dette publique.* (*V.* le *Supplément* au mot TURQUIE.)

Histoire. Les Turcs ottomans, originaires des rives de l'Oxus, dans les plaines de Mahan et de Néza, formèrent à Surgut, sur les bords du Sangarius, un camp de 400 familles, dont Orthogrul, fils de Soliman-Chah, dirigea pendant 52 ans le gouvernement civil et militaire. Othman, fils d'Orthogrul, jeta, sur les ruines de la monarchie des Seldjoucides, détruite en 1294, les fondements de l'empire ottoman, 1299. Maître d'une partie de la Bithynie, et voisin de l'empire grec, il accomplit, avec le zèle et l'ambition du fanatisme, le précepte du Koran, qui commande le *gazi* ou guerre sainte contre les infidèles. Chaque année il renouvela ses attaques, et mourut en 1326, au moment où son fils Orkhan forçait les portes de Pruse. Aux troupes indociles de ses prédécesseurs, Orkhan substitua la milice régulière des Janissaires (*V. ce mot*), que les deux premiers Amurat étendirent et complétèrent, et qui donnèrent à la conquête ottomane un rapide essor. Orkhan les éprouva au siége de Nicée, dont il se rendit maître en 1327. Soliman les fit pénétrer au-delà du Bosphore. Amurat Ier, 1360, joignit aux conquêtes de son père la Romanie et la Thrace depuis l'Hellespont jusqu'au mont Hémus, et poussa ses invasions jusque dans la Servie, la Bulgarie, la Macédoine et l'Albanie. Bajazet Ier dépouilla les émirs de Ghermian, de Caramanie, d'Aïdin et de Sarakhan, assujettit à un joug régulier la Servie, la Bulgarie, la Thrace et la Macédoine, et somma l'empereur de faire abattre les nouvelles fortifications de Constantinople. Les victoires de Tamerlan et la captivité de Bajazet ébranlèrent pour quelque temps l'empire ottoman. Mais la victoire de Musa à Semendria, 1412, la politique de Mahomet Ier, 1412-21, et le règne belliqueux d'Amurat II, lui rendirent son premier éclat. Amurat enveloppa bientôt Constantinople; il serrait aussi de près la Hongrie, quand il mourut. Son fils, Mahomet II, prit d'assaut Constantinople, 1453. Le duché d'Athènes, 1456, le despotat de Morée, 1459, où les Acciaiouli conservaient une ombre d'indépendance, cessèrent d'être libres. Mahomet II soumit encore les îles de Thasos, Samothrace, Lesbos, 1458, les colonies des Génois et l'empire de Trébizonde, 1461, la Bosnie et l'Albanie. En Illyrie, en Grèce, sur tous les points, la conquête ottomane touchait à la mer et aux possessions vénitiennes. Venise dut abandonner l'isthme de Corinthe, Négrepont et Croia, 1478. Arrêté par Pierre d'Aubusson sous les murs de Rhodes, Mahomet II allait se venger sur l'Italie, quand la mort l'arrêta, 1481. La rivalité de ses deux fils, Bajazet II et Zizim, affaiblit, en le divisant, l'empire turc. Vainqueur de son frère, Bajazet fut détrôné par son fils Sélim Ier, 1512. Celui-ci s'occupa de dompter les Persans, pour tourner ensuite contre les chrétiens toutes les forces de son empire. La victoire de Tchalderan, 1514, lui valut le Diarbékir et le Kourdistan. L'Empire turc eut alors pour limites à l'E. les hauteurs de l'Oronte; au S., par la conquête du Diarbékir, il touchait en Syrie aux frontières des Mamelouks. Cette barrière n'arrêta pas Sélim. La victoire d'Alep lui livra la Syrie, 1516, celle de Ridania l'Egypte, 1517, et, triomphant des derniers efforts des Mamelouks dispersés, il reçut les hommages des cheikhs arabes de la Haute-Egypte, du schériff de la Mecque et des sultans de la Mauritanie. Sélim Ier avait doublé l'étendue de l'empire ottoman en Asie; Soliman II, 1520, en fit autant à l'extrémité opposée. Il fit la conquête de Rhodes, 1521, et de Belgrade, 1522, rattacha à la Porte, par la bataille de Mohacz, 1526, la Moldavie et la Valachie, donna l'investiture de la Hongrie elle-même à Jean Zapoli, rattacha à l'Empire les Régences barbaresques, et s'allia avec François Ier contre Charles-Quint. Ce règne fut l'apogée de la grandeur ottomane; mais de là date aussi sa décadence. La loi impolitique qui ôtait le commandement des armées aux membres de la famille impériale, les fit languir dans la mollesse et les plaisirs du sérail. A Sélim II commence pour les Janissaires l'habitude et l'impunité de la révolte, en même temps que la bataille de Lépante, 1571, anéantissait la marine turque, et que les Régences barbaresques devenaient presque libres de fait. Amurat IV, 1623-1640, occupa au dehors l'esprit turbulent des Janissaires : cependant les Turcs ne redevinrent menaçants pour les puissances voisines qu'à la fin du XVIIe siècle, en intervenant dans les troubles de la Hongrie et de la Transylvanie. Sous les ordres du grand-vizir Kâra-Mustapha, 200,000 hommes vinrent assiéger Vienne. Défaits par Sobieski, 1683, battus à Mohacz par le duc de Lorraine, 1687, à Salankémen par le prince de Bade, 1691, à Zentha par le prince Eugène, 1697, les Turcs subirent la paix de Carlowitz, 1699 : l'Autriche y gagna la Transylvanie; Venise, la Morée; les Russes, le port d'Azov. Achmet III, 1703-1730, reprit Azov, 1711, et la Morée, 1715. Mais ses armées essuyèrent un double échec à Péterwardein, 1716, et devant Belgrade, 1717, et le prince Eugène lui dicta la paix de Passarowitz, 1718. Ainsi la Turquie reculait devant l'Autriche. Dès lors elle cessa d'être formidable à l'Europe. Dès lors aussi elle devint le théâtre des plus violents désordres, et l'anarchie s'introduisit au sein du gouvernement. Une guerre contre les Russes, 1769-74, fit perdre aux Ottomans, en vertu du traité de Koutchouk-Kainardji, la Bukovine et la Petite-Tartarie; la Crimée leur fut enlevée en 1783, puis, 1790-92, divers districts du Caucase. La guerre de 1809 à 1812, terminée par la paix de Bukharest, assura encore aux Russes les pays situés entre le Dniéper et le Danube. En 1815, la domination des Turcs dans les îles Ioniennes fit place au protectorat anglais; de 1820 à 1830, la Grèce conquit sa liberté; en 1829, une partie de l'Arménie fut abandonnée à la Russie, qui, à la suite d'une nouvelle guerre et par le traité d'Andrinople, fit déclarer libres, sauf tribut, la Valachie, la Moldavie, et la Servie, placées désormais sous son protectorat. En 1830, l'Algérie est occupée par les Français. En 1833, le traité d'Unkiar-Skelessi ouvre le Bosphore aux Russes, tandis que les Dardanelles sont fermées aux autres puissances. Méhémet-Ali (*V. ce mot*) se fait bientôt céder la vice-royauté héréditaire d'Egypte. Les réformes de Sélim III et de Mahmoud n'avaient pu conjurer ce démembrement. L'Empire était menacé de nouvelles pertes, quand la France et l'Angleterre, le couvrant contre les Russes, ont entrepris la guerre de Crimée, 1854-56, et imposé au tzar le traité de Paris (*V. ce mot*).

Sultans ottomans.

Othman Ier, 1287 ou 1299		Mustapha Ier, 2e fois.	1622
Orkhan	1326	Amurat IV	1623
Amurat Ier	1360	Ibrahim	1640
Bajazet Ier	1389	Mahomet IV	1649
Soliman Ier	1402	Soliman III	1687
Musa	1410	Achmet II	1691
Mahomet Ier	1413	Mustapha II	1695
Amurat II	1421	Achmet III	1703
Mahomet II	1451	Mahmoud Ier	1730
Bajazet II	1481	Othman III	1754
Sélim Ier	1512	Mustapha III	1757
Soliman II	1520	Abdoul-Hamid	1774
Sélim II	1566	Sélim III	1789
Amurat III	1574	Mustapha IV	1807
Mahomet III	1595	Mahmoud II	1808
Achmet Ier	1603	Abdoul-Medjid	1839
Mustapha Ier	1617	Abdoul-Azis	1861
Othman II	1618		

F—T.

TURQUIE D'EUROPE, partie de l'empire ottoman, bornée au N. par l'Autriche et la Russie, à l'E. par la mer

Noire, au S. par l'Archipel et la Grèce, à l'O. par l'Adriatique et l'Autriche; entre 38° 55' et 48° 30' lat. N., 13° 20' et 27° 48' long. E.; 200,000 kil. carrés environ; 15,500,000 hab., y compris les îles. C'est une haute terre à forme de pyramide tronquée, dont le plateau central de Mœsie occupe la partie supér., et qui est traversée par de hautes chaînes de montagnes : les Balkans à l'E., les Alpes Dinariques ou Illyriennes au N.-O., et les montagnes de la Serbie au N. Les principaux fleuves de cette contrée sont : le Danube, avec ses affluents, la Save, la Morawa et l'Isker; la Maritza, le Karasou, le Vardar, la Salembria, qui se jettent dans l'Archipel; l'Arta, la Voïoutza, le Scombi, le Drin, la Narenta, qui se jettent dans l'Adriatique. On y trouve les lacs de Rasseïn, de Scutari, et d'Okhrida. La Turquie d'Europe offre trois grandes divisions géographiquement bien distinctes : 1° la Roumanie, comprenant la Valachie et la Moldavie; 2° la région Slave, composée de la Bulgarie, de la Servie, de la Bosnie, et du Monténégro; ces pays sont en général montueux au S., plats et marécageux au N.; 3° la troisième division, qui est la plus montagneuse surtout dans sa partie occidentale, comprend tout le midi de la Turquie d'Europe, avec la péninsule hellénique jusqu'aux frontières du royaume de Grèce, à savoir : la Thrace ou Roumélie, au S. des Balkans avec Constantinople, la Macédoine et la Thessalie au N. et à l'O. de l'Archipel, et l'Albanie avec l'Epire le long de l'Adriatique. *V. plus haut*, les Divisions administratives. F—T.

TURQUIE D'ASIE, grande région de l'Asie occidentale, comprise dans l'empire ottoman, entre 18° et 42° lat. N., 24° et 46° long. E.; bornée au N. par le détroit des Dardanelles, la mer de Marmara, le canal de Constantinople, la mer Noire et la Russie d'Asie, à l'E. par les possessions russes et la Perse, au S. par l'Arabie, à l'O. par la Méditerranée et l'Archipel. On trouve dans cette région le système du Taurus (*V. ce mot*) et la chaîne du Liban (*V. ce mot*). Les fleuves principaux sont : le Tchorok, l'Iékil-Ermak, et le Kizil-Ermak, affluents de la mer Noire; le Méandre, affl. de l'Archipel; l'Aasi, affl. de la Méditerranée; le Tigre et l'Euphrate, affluents du golfe Persique; le Kour, affl. de la mer Caspienne; le Jourdain, affl. de la mer Morte. Dans la Turquie d'Asie sont comprises les contrées vulgairement nommées Anatolie ou Asie-Mineure, Arménie turque, Kourdistan turc, Al-Djézirèh ou Mésopotamie, Irak-Araby, Syrie, Arabie ottomane. *V. plus haut.*

TURREAU DE GARAMBOUVILLE (Louis-Marie), général, né à Evreux en 1756, m. en 1816, servit avec distinction dans la guerre d'Amérique, prit part à la campagne du Nord en 1792, commanda un instant l'armée des Pyrénées-Orientales, passa à celle de la Vendée en 1793, prit Noirmoutiers après un succès sur l'armée de Charette, et défit La Rochejaquelein à Montevrault. Il fut appelé tour à tour à l'armée de Mayence, au corps d'observation du Valais, à l'armée du Danube, contribua à la victoire de Marengo, reçut le gouvernement du Piémont, et alla comme ambassadeur aux Etats-Unis sous l'Empire. A son retour, 1811, il figura à l'armée d'Allemagne. Pendant les Cent-Jours, Napoléon lui confia la défense de la rive g. de la Seine. On a de Turreau : *Aperçu sur la situation politique des Etats-Unis*, Paris, 1815; *Mémoires pour servir à l'histoire de la Vendée*, 1815, in-8°. B.

TURRETTINI (Jean-Alphonse), né à Genève en 1672, m. en 1737, compléta ses études par des voyages en Hollande, en France et en Angleterre, se consacra, à son retour, au ministère évangélique, 1694, fut nommé professeur d'histoire ecclésiastique en 1697, de théologie en 1705, et essaya, mais en vain, de réunir les diverses branches de l'Eglise protestante. Ses *Œuvres*, en latin, ont été recueillies à Leeuwarden, 1775, 5 vol. in-1°; on y remarque un *Résumé d'histoire ecclésiastique jusqu'en* 1700, et un *Pyrrhonismus pontificius*, où il prétend réfuter l'*Histoire des variations* de Bossuet.

TURRIERS, ch.-l. de cant. (B.-Alpes), arr. et à 38 kil. N.-E. de Sisteron; 300 hab.

TURRIS CREMATA, nom latin de TORQUEMADA.

TURRIS JULIANA, nom latin de MOLA.

TURSAN (Le), petit pays de l'anc. France (Guyenne); capit., *Aire*. Compris auj. dans les départ. des Landes et du Gers.

TURSELIN. *V.* TORSELLINO.

TURSI, v. du roy. d'Italie (Prov. de Potenza), à 60 kil. E.-N.-E. de Lagonegro; 3,582 hab. Evêché érigé en 1546. — Fondée, dit-on, par les Sarrasins.

TURYASSU, riv. du Brésil, naît dans le S.-O. de la prov. de Maranham, coule du S. au N., et se jette près de Santa-Francisca, dans l'Atlantique; cours de 560 kil.

TUSCA, auj. *Oued-el-Berber*, riv. de l'Afrique ancienne, formait la limite entre la Numidie et l'Afrique proconsulaire.

TUSCALOOSA, v. des Etats-Unis, capitale de l'Etat d'Alabama, sur la riv. de son nom, à 1,537 kil. S.-O. de Washington; par 33° 12' lat. N. et 90° 2' long. O.; 2,000 hab. Université. — Cette ville ne date que de 1816.

TUSCANIA, nom latin de TOSCANELLA.

TUSCIE, *Tuscia*, une des provinces du diocèse d'Italie au IVe siècle, composée de l'Etrurie et de l'Ombrie; ch.-l., Florence. Tuscie vient de l'anc. nom de *Tusci* pour *Etrusci*.

TUSCULUM, v. de l'Italie ancienne (Latium, au S.-E.), au milieu d'un pays délicieux que les riches Romains couvrirent de villas, avait été fondée, disait-on, par Télégonus, fils d'Ulysse et de Circé. Elle devint une des cités latines par la colonie qu'y envoya Albe la Longue. Octavius Mamilius, gendre de Tarquin le Superbe, y fut dictateur. Cicéron s'y retira après le triomphe de César, et y composa ses *Tusculanes*. Une voie, dite *Tusculane*, menait de Rome à Tusculum. Il reste encore quelques ruines de cette ville, des murs, un aqueduc, un théâtre, etc. *V.* FRASCATI.

TUSIS, en italien *Tossana*, brg de Suisse (Grisons), sur le Rhin, à 30 kil. S. de Coire; 600 hab. Entrepôt de commerce entre l'Allemagne et l'Italie.

TUTELA, nom latin de TUDELA et de TULLE.

TUTELLE (Droit de). *V.* GARDE-NOBLE.

TUTTLINGEN ou DUTLINGEN, v. de Wurtemberg (Forêt-Noire), sur le Danube, à 110 kil. S.-O. de Stuttgard, 32 S.-O. de Sigmaringen; 5,300 hab. Entrepôt de commerce avec la Suisse. Industrie active : lainages, forges, coutellerie, ouvrages en nacre, tabletterie, etc. Château de Honberg, en ruines. Victoire des Impériaux sur Rantzau et les Français, en 1643.

TUTULUS, bonnet des flamines chez les anc. Romains. Il était conique, presque pointu. — Coiffure de femmes, consistant en une touffe de cheveux relevés, la pointe en l'air, sur le sommet de la tête. C. D—Y.

TUY, anc. *Tudæ ad Fines*, v. forte d'Espagne (Galice), dans la prov. de Pontevedra, à 93 kil. S.-O. d'Orense; 11,800 hab. Evêché suffragant de Santiago. Belle cathédrale. Fabr. de linge de table, tanneries.

TVARTKO Ier (Etienne), gouverneur du Banat en 1357, conquit en 1366 la principauté de Zentha (Herzégovine), et en 1375 une partie du Littoral servien, se fit couronner roi de Bosnie et de Rascie en 1376, avec l'appui de Louis Ier de Hongrie, son beau-frère, dut se reconnaître vassal de Sigismond, successeur de ce prince, 1388, s'allia avec les Turcs après la bataille de Cassovie, 1389, s'empara de presque toute la Dalmatie, et mourut en 1391.

TVARTKO II, fils du précédent, et son successeur en 1391, subit comme lui la suzeraineté de Sigismond, parvint plus tard à s'en affranchir, pilla l'Esclavonie de concert avec les Turcs, dont il devint tributaire en 1415, et mourut sans postérité en 1443.

TVER, v. de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement de son nom, sur la route de Moscou à St-Pétersbourg, à l'embouchure de la Tvertza et de la Tymoka dans le Volga, à 537 kil. S.-E. de St-Pétersbourg, 176 N.-O. de Moscou; par 56° 51' 41" lat. N., et 33° 37' 8" long. E.; 20,000 hab. Archevêché; cour d'appel; séminaire, gymnase, école d'orphelins militaires; institut de jeunes nobles. Très-belle ville depuis sa reconstruction par Catherine II après un incendie en 1768; rues et places régulières; on y remarque le palais et le jardin de l'archevêque, le monument de Catherine II, la cathédrale, l'hôtel du gouvernement, l'hôtel-de-ville, le palais de justice, le bazar, et les promenades. Filatures de coton, fabrique de tabac depuis 1853, tanneries. Chantiers de construction. Entrepôt considérable de grains. Navigation, pêche et commerce très-importants. — Fondée en 1182 par Vsévolod, prince de Vladimir, sur la rive g. du Volga, Tver fut transférée en 1240 sur la rive droite qu'elle occupe aujourd'hui, et était alors le ch.-l. d'une principauté, réunie en 1490 à la Russie. Prise en 1606 par les Polonais, elle leur fut enlevée en 1609. — Le gouvernement de Tver, dans la Grande-Russie, entre ceux de Smolensk au S.-O., de Moscou au S., de Vladimir et d'Iaroslav à l'E., de Novogorod au N., et de Pskov à l'O., a 67,257 kil. carrés, 380 kil. sur 230, et 1,471,866 hab. Climat froid et variable. Sol arrosé dans sa partie méridionale par le Volga, et fertile en lin, chanvre, blé. Grandes forêts. Export. de toiles, cuirs, peaux, gros bétail. Distilleries, fabr. de grosse ferronnerie, chaussures, etc.

TVERTZA, riv. de la Russie d'Europe, affluent gauche du Volga à Tver, naît près de Vichnij-Volotschok; cours de 200 kil. environ.

TWEED, rivière de la Grande-Bretagne, naît près de Moffat (Peebles), au S.-E. de l'Ecosse, coule au N.-E. et à l'E., sur 160 kil., par Peebles, Kelso et Berwick, où elle se jette dans la mer du Nord, en séparant par son cours inférieur l'Ecosse de l'Angleterre. Elle reçoit le Teviot, et est en partie navigable; cours de 150 kil. Ses pêcheries de saumon déclinent.

TWEEDDALE, comté d'Écosse. *V.* PEEBLES.

TWICKENHAM, vge et paroisse d'Angleterre (Middlesex), sur la Tamise, à 16 kil. O. de Londres; 6,000 hab. Maisons de campagne des riches habitants de Londres.

TYANE, *Tyana*, auj. *Kara-Hissar*, v. de Cappadoce, au S.-O., dans la Cataonie, fut, au IVe siècle, la capitale de la Cappadoce IIe. Patrie de l'imposteur Apollonius.

TYBURN, vge d'Angleterre, près de Chelsea; connu par les fourches patibulaires qu'on y voyait autrefois.

TYCHÉ, nom grec de la Fortune.

TYCHO-BRAHÉ, célèbre astronome suédois, né en 1546 dans la terre de Kundstorp en Scanie, m. à Prague en 1601. Contrairement aux préjugés de l'époque, et à l'insu de sa famille, qui était d'ancienne noblesse, il reçut, par les soins d'un oncle maternel, une instruction assez étendue. Lorsque le roi Frédéric II, son protecteur, mourut, les mêmes préjugés et la jalousie de la noblesse le forcèrent d'abandonner son observatoire d'Uranienborg, dans l'île de Hven, où il avait résidé 17 ans, 1580-97, pour accepter l'hospitalité offerte par l'empereur Rodolphe II. Tycho-Brahé a apporté de notables améliorations à la théorie de la lune : il a découvert la *variation*, l'*équation annuelle;* on lui doit aussi la détermination de l'inégalité principale de l'inclinaison de l'orbite lunaire sur l'écliptique. Le premier, il introduisit l'effet de la réfraction dans le calcul astronomique; mais il se trompa en admettant que la réfractation est nulle à 45°. Il a posé les premiers éléments de la théorie des comètes, et donné un catalogue de 777 étoiles, observées avec une exactitude inconnue jusqu'alors. Tycho-Brahé a aussi proposé un système qui, venant après celui de Copernic, ne pouvait être accepté. La terre, selon lui, serait immobile au centre du monde, et les planètes tourneraient autour du soleil, qui, avec ce cortége, circulerait autour de la terre. Il a partagé, d'ailleurs, bien des préjugés de son temps, et cru à l'astrologie. Les principaux écrits laissés par Tycho-Brahé sont : *De Novâ stellâ anni* 1572, opuscule reproduit dans l'ouvrage intitulé : *Progymnasmata,* 1587-1589, 2 vol. in-4°; *Astronomiæ instauratæ mechanica,* 1578 et 1602; *Epistolarum astronomicarum libri duo,* 1596 et 1610; *de Disciplinis mathematicis oratio,* Copenhague, 1610, in-8°; *Historiæ cœlestis libri XX,* 1666, recueil posthume de ses observations. V.

TYCHSEN (Olouf-Gerhard), orientaliste, né en 1734 à Tondern (Slesvig), m. en 1815, étudia de bonne heure la langue et les antiquités grecques et latines, l'anglais, l'arabe, l'éthiopien, l'hébreu, l'hindoustani, etc., professa les langues orientales à Butzow, 1760, puis à Rostock, 1789, et travailla inutilement à la conversion des juifs d'Allemagne. Il s'est surtout occupé de l'interprétation des inscriptions en caractères cunéiques, et de l'explication des monnaies musulmanes. Son principal ouvrage est l'*Introductio in rem nummariam Muhammedanorum,* Rostock, 1794, in-8°.

TYCHSEN (Thomas-Christian), né en 1758 à Horsbyll (Slesvig), m. en 1834, professeur de philosophie à Gœttingue depuis 1788, a laissé : *Esquisse de l'histoire des Hébreux,* 1789; une édition de *Quintus de Smyrne,* 1807; *Grammaire arabe,* 1823, etc.

TYDÉE, fils d'Œnée, roi de Calydon, tua involontairement son frère Ménalippe, chercha un refuge à Argos, où il épousa Déiphile, fille du roi Adraste, et fut le père de Diomède. Envoyé en négociateur à Thèbes par Polynice près de son frère Etéocle, il vainquit les Thébains dans tous leurs jeux; ceux-ci, pour se venger, lui dressèrent des embûches, dont son courage le sauva. Il fut tué au siége de Thèbes.

TYNDALE (William), né en 1500 dans le pays de Galles, fut un des promoteurs de la Réformation en Angleterre. Bien qu'il eût pris les ordres sacrés, il adopta les idées de Luther, se fit chasser pour avoir voulu publier une traduction du *Nouveau-Testament* en langue vulgaire, fut arrêté, sur la demande de Henri VIII, par ordre de Charles-Quint, et brûlé à Augsbourg, comme hérétique.

TYNDARE, fils aîné d'Œbalus, roi de Sparte, fut chassé du trône par Hippocoon, son frère, et rétabli par Hercule; il épousa Léda, dont il eut Castor, Pollux, Clytemnestre et Hélène, nommés souvent *Tyndarides.*

TYNDARIS, anc. ville de Sicile, sur la côte N., un peu à l'O. de Myles, fut submergée par la mer. Sur son emplacement est une chapelle dite *Santa-Maria di Tindaro.*

TYNE, riv. d'Angleterre (Northumberland), formée de la réunion de la North-Tyne et de la South-Tyne près de Nether-Warden, coule à l'E., sur 53 kil., par Newcastle, où elle devient navigable, North-Shields, et Tynemouth, où elle se jette dans la mer du Nord. Elle reçoit la Derwent. Ses pêcheries de saumon ont décliné. La création d'un port de refuge à l'entrée de cette rivière a été décidée en 1854.

TYNE, riv. d'Ecosse, naît dans le comté d'Edimbourg, coule au N.-E., sur 42 kil., et se jette dans la mer du Nord, au N.-O. de Dunbar.

TYNEMOUTH, v. et paroisse d'Angleterre (Northumberland), sur la rive g. de la Tyne, à 40 kil. E.-N.-E. de Newcastle; 33,991 hab. Maison de correction du comté. Restes d'un prieuré et d'un château féodal convertis en forteresse. Bains de mer.

TYPHÉE, géant, fils du Tartare et de la Terre, avait cent têtes, et lançait du feu par ses cent bouches et par les yeux. Il déclara la guerre aux dieux, et les obligea à fuir en Egypte et à s'y cacher sous la figure d'animaux. Jupiter le foudroya, et l'ensevelit sous l'Etna, d'où il continua à lancer des flammes. Typhée fut le père de Géryon et de Cerbère, et, suivant quelques auteurs, du Sphinx, du vautour de Prométhée, du lion de Némée, et des Harpies.

TYPHON, dieu de l'anc. Egypte, frère d'Osiris, et époux de Nephthys, était la personnification du mauvais principe, le dieu du mal, des ténèbres, de la stérilité. Chargé par Osiris, qui allait conquérir le monde, de gouverner les déserts situés à l'E. de l'Egypte, il profita de son absence pour se révolter, le tua même à son retour (*V.* OSIRIS), et fut lui-même vaincu et tué par Horus. Ses temples, dits *Typhonia,* étaient très-petits. Son culte consistait principalement en processions, qui se faisaient au son du sistre, dans des lieux déserts. Il paraît que, dans l'origine, on lui immolait des hommes roux. Le crocodile, l'âne, l'hippopotame, le verrat, le scorpion, lui étaient consacrés. La ville d'Héracléopolis Parva, où il était particulièrement honoré, fut appelée *Typhonopolis.* B.

TYR, ville de Phénicie, appelée *Tsor* dans l'Ecriture, et par ses habitants *Sor* ou *Sour,* était célèbre par son commerce, son industrie de la pourpre, sa marine et ses colonies. Elle fut d'abord fondée sur le continent au S. de Sidon, par des habitants de cette dernière ville, 240 ans avant la fondation du temple de Salomon, d'après Josèphe, et, selon Justin, un an avant la ruine de Troie; mais son origine est sans doute plus ancienne, car elle est citée dans la Bible, au temps de Josué, comme une ville forte et importante. Elle surpassa bientôt Sidon, comme centre politique de la Phénicie, et en fut toujours le centre religieux, comme possédant le principal temple du dieu national, Melkarth; Astarté et Adonis y étaient aussi particulièrement adorés. Comme les autres villes de Phénicie, elle avait ses rois particuliers, dont les plus connus sont : Hiram, qui fournit à Salomon des cèdres et lui envoya des ouvriers pour la construction du temple de Jérusalem; Ithobal Ier, père de Jézabel, femme d'Achab; Pygmalion, dont la sœur Didon alla fonder Carthage; Elylée, qui défendit victorieusement Tyr contre Salmanazar, roi d'Assyrie; et Ithobal II, qui, attaqué par Nabuchodonosor II, vit Tyr prise après un siége de 13 ans, et une partie des habitants emmenés en esclavage (572 av. J.-C.); les autres se réfugièrent dans une île située à environ 3 kil. de la côte, et faisant déjà partie de Tyr depuis le règne d'Hiram, qui l'avait fortifiée; la Vieille-Tyr ne forma plus qu'une bourgade sans importance. La Nouvelle-Tyr, bientôt plus célèbre que l'ancienne, avait deux ports : l'un, intérieur et fermé, situé au N. vers Sidon; l'autre, ouvert et au S., qui regardait l'Egypte. Elle se soumit aux Perses en gardant ses rois particuliers. Quand Alexandre parut en Syrie, les Tyriens allèrent au-devant de lui pour reconnaître sa puissance, mais ne voulurent admettre que lui seul dans la ville, lorsqu'il demanda à y entrer pour faire un sacrifice à Hercule. Irrité, il la prit après un siége de sept mois, 332, en joignant l'île au continent par une digue, que la mer a depuis non-seulement respectée, mais encore agrandie, et changée en un isthme solide. Du reste, il fut loin de la détruire entièrement; car on la voit soutenir encore un siége de 14 mois contre Antigone, père de Démétrius Poliorcète. Les rois de Syrie, puis les Romains, lui laissèrent son indépendance jusqu'à Auguste, qui, l'an 18 av. J.-C., la priva de la liberté à cause des factions qui la déchiraient. Elle avait encore à cette époque toute son activité industrielle, et comptait une très-nombreuse population. Elle devint, dans les siècles suivants, le ch.-l.

de la province de *Syro-Phénicie*, et, plus tard, de la *Phénicie maritime*, démembrement de la première. Elle suivit le sort de cette partie de la Syrie, passa aux Arabes, fut prise par les Croisés au XIIe siècle, reprise par les Mamelouks au XIIIe, et est restée depuis 1517 aux Turcs Ottomans. Elle se nomme auj. *Sour* (*V. ce mot*). C. P.

TYRAN, nom donné, chez les anc. Grecs : 1° au citoyen qui, dans une république, s'emparait d'un pouvoir perpétuel, même lorsque cette usurpation était confirmée par le consentement de la cité; 2° à l'ambitieux qui, dans un état monarchique, renversait le souverain légitime pour s'élever à sa place; 3° au roi qui dépassait les limites légales de son autorité, et qui prenait pour règle son caprice et non la loi. De là le mot *tyran* finit par devenir synonyme d'oppresseur, et par désigner exclusivement le souverain qui exerçait son autorité avec un despotisme cruel. C'est le sens qu'il a presque toujours chez les écrivains romains, et le seul qu'il ait conservé chez les modernes. *Tyran* chez les anciens n'est synonyme de *Roi* que dans le langage des poëtes. Les plus célèbres tyrans de l'antiquité sont Pittacus et Périandre au VIIe siècle av. J.-C., Polycrate, Pisistrate et ses fils au VIe, Gélon au Ve, les Denys au IVe, Agathocle au IIIe. P—T.

TYRANNION, grammairien et géographe, originaire du Pont, fut réduit en esclavage par Lucullus, lors de la conquête de ce pays, obtint de son second maître, Muréna, d'être affranchi, devint l'ami de Cicéron, ouvrit une école qui fit sa fortune, et forma une belle bibliothèque. Ce fut lui qui, le premier à Rome, publia les ouvrages d'Aristote.

TYRANS (Les Trente). *V.* TRENTE TYRANS.

TYRAS, nom anc. du DNIESTER.

TYRCONEL (le comte de). *V.* TALBOT.

TYRIENNE (Flûte), flûte *gauche* chez les Anciens. Elle avait un son aigu; celle à son grave était appelée *droite*. *V.* FLUTES.

TYRNAU, en hongrois *Nagy-Szombat*, v. de Hongrie, dans le comitat et à 25 kil. N.-E. de Presbourg; 8,000 hab. Cour d'appel du cercle au delà du Danube; jadis université (transférée à Bude en 1777); séminaire, gymnase; bibliothèque; observatoire; hôtel d'invalides. Il y a un si grand nombre de monastères, qu'on l'a surnommée la *Petite Rome*. On y remarque une vaste tonne ou foudre, rivale du tonneau d'Heidelberg. Comm. de vins, draps, laine, cuirs, blé. — Les Autrichiens y battirent les insurgés hongrois en 1705. Patrie de J. Sambucus.

TYRO, fille de Salmonée, roi d'Elis, fut aimée de Neptune sous la figure du fleuve Enipée, dont elle était éprise, et eut de lui Pélias et Nélée. Elle épousa ensuite Créthée, qui la rendit mère d'autres enfants.

TYROL, prov. des Etats autrichiens, et formant avec le Vorarlberg un grand-gouvernement; borné au N. par la Bavière, à l'E. par le Salzbourg et la Carinthie, au S. par la Carinthie, la Vénétie, le roy. d'Italie, et la Suisse, à l'O. par la Suisse (canton des Grisons). Superficie : 2,869,000 hect.; 851,000 hab. (340,000 Italiens). Il est divisé en 4 cercles : Inspruck, Brixen, Trente, Bregenz. La capitale est *Inspruck*. Les Alpes Rhétiques couvrent les 5/6 de sa surface. Plusieurs fleuves, tels que le Lech, l'Isar, l'Adige, la Brenta, y ont leurs cours. L'Inn, qui est le principal, vient de la Suisse. Le Rhin touche aux frontières du Vorarlberg. Les lacs de Constance et de Garda baignent une partie du Tyrol; le lac Achensee est remarquable pour les géologues. Le climat, très-rude au N., est assez chaud dans les vallées de Trente et vers les confins italiens. Le sol est rocheux et peu productif. Par contre, les pâturages des Alpes font prospérer la production du bétail. On cultive le chanvre et le tabac, et, dans le midi, on élève des vers à soie. Il y a aussi du vin et beaucoup de fruits. Le gibier abonde dans les forêts. Les mines produisent de l'or, de l'argent, du cuivre, du plomb, du fer, et de la houille. Beaucoup de sources minérales et thermales. Industrie active des soieries, cotonnades, tapis, dentelles, objets en métal et en bois, cuirs, etc. Les Tyroliens sont vigoureux, agiles, adroits tireurs, simples dans leur vie, attachés aux vieux usages et au catholicisme, pleins de goût pour la musique. — Le Tyrol fut habité d'abord par des tribus celtiques et gauloises, principalement par les Rhétiens. Les Romains, sous l'empereur Auguste, le conquirent, et y fondèrent des colonies. Pendant les temps du Bas-Empire, le Tyrol fut le théâtre des luttes de différentes peuplades. Dévasté par les Marcomans, les Alémans, les Goths, et surtout les Huns sous Attila, il resta enfin sous la domination des Goths. Ensuite la partie méridionale fut prise par les Lombards, la partie septentrionale par les Bavarois. Subjugué par les Francs, le Tyrol fut divisé en districts administrés par des comtes. Après Charlemagne, il fut partagé entre le royaume d'Italie et le royaume de Germanie. En 1180, il échut en fief héréditaire au comte Berthold Ier d'Andechs; bientôt il comprit aussi l'Istrie, la Dalmatie et la Croatie. Au XIIIe siècle, le Tyrol proprement dit passa au comte Albert Ier de Tyrol, et, en 1248, au gendre de celui-ci, le comte Meinhard de Goerz. La fille de Meinhard épousa Albert, fils de Rodolphe de Habsbourg. Henri, fils d'Albert, laissa à sa mort, 1335, le Tyrol à sa fille Marguerite *à la grande bouche*. Celle-ci, après s'être séparée de son mari Jean de Moravie, épousa l'électeur Louis de Brandebourg, après la mort duquel, 1363, elle abandonna le Tyrol aux archiducs d'Autriche. Ferdinand Ier le donna à son fils Ferdinand; l'empereur Rodolphe en dota, 1602, l'archiduc Maximilien. A celui-ci succéda Léopold, évêque de Strasbourg, marié, 1626, avec le consentement du pape, et mort sans laisser d'enfants, 1665. Dès lors le Tyrol demeura partie intégrante de l'Autriche, jusqu'à ce que, par la paix de Presbourg, il fut cédé à la Bavière, 1805. La population, fidèle à son ancienne dynastie, se souleva en 1809; mais l'insurrection fut vaincue, et un des chefs, André Hofer, fut fusillé par les Français à Mantoue, 1810. La Bavière dut céder quelques parties du Tyrol à la France, c.-à-d. la partie méridionale, au-delà des Alpes, au royaume d'Italie, et la partie orientale de Pusterthal aux nouvelles prov. Illyriennes. Ces deux parties furent reprises en 1814 par l'Autriche, qui se fit aussi rendre le reste par la Bavière. Une insurrection du Tyrol contre l'Autriche en 1848 fut comprimée par le feld-maréchal Radetzky. E. S.

TYRONE, comté au N. de l'Irlande, dans l'Ulster, entre ceux de Londonderry au N., d'Antrim à l'E., de Monaghan et de Fermanagh au S., d'Armagh au S.-E., et de Donegal à l'O.; 304,530 hect.; 238,426 hab. Rivières : Blackwater et Foyle. Le Lough Neagh le borne à l'E. Sol assez fertile. Agriculture arriérée. Riches houillères. Manufactures de toiles, étoffes de laine; fabriques de whisky, bière, poterie, etc. Capit. : *Omagh*; v. princip. : Strabane, Dungannon, Cookstown. Les O'Neills, anciens rois d'Irlande, étaient les chefs du pays dans la rébellion de 1597.

TYRREL (James), historien et publiciste, né à Londres en 1642, m. en 1718, soutint dans ses écrits les idées libérales, et composa 14 *Dialogués politiques*, qui concourent à la révolution de 1688, et qui ont été réunis sous le titre de *Bibliothèque politique, ou Recherches sur l'ancienne constitution du gouvernement anglais*. Son principal ouvrage est une *Histoire générale, ecclésiastique et civile d'Angleterre, depuis les temps les plus anciens*, 1700-1704, 5 vol. in-fol.; elle s'arrête au règne de Richard II, et contient beaucoup d'extraits des vieux historiens.

TYRRHÈNES ou TYRRHÉNIENS, *Tyrrheni*, peuple d'origine pélasgique, occupa en Italie le pays qui prit dès lors le nom de *Tyrrhénie*, et qui, après l'arrivée des Rasènes, s'appela *Etrurie*. Il paraît être venu de la Lydie.

TYRRHÉNIENNE (Mer), entre l'Italie, la Corse, la Sardaigne et la Sicile, forme, sur les côtes d'Italie, les golfes de Naples, de Salerne et de Policastro; le détroit de Messine, entre l'Italie et la Sicile; le canal de Corse, entre l'île de Capraja et la Corse; le détroit de Bonifacio, entre la Corse et la Sardaigne. On remarque dans cette mer les îles d'Elbe, Ischia, Procida, Capri, Lipari, Egades, etc.

TYRTÉE, poëte grec, né à Aphidne, bourg de l'Attique, florissait pendant la 2e guerre de Messénie, 684-668 av. J.-C. Suivant une tradition contestée, il était boiteux et maître d'école; quand les Spartiates, sur l'ordre d'un oracle, demandèrent un chef aux Athéniens, ceux-ci envoyèrent par dérision Tyrtée; mais il se trouva être un grand poëte et un héros; il apaisa les discordes de Sparte par ses conseils et par une élégie appelée *Eunomios* : nous en avons peu de chose, ainsi que de ses chants lyriques, ou marches militaires; mais il nous reste trois des harangues guerrières qui ont fait surtout sa gloire. On y trouve tous les traits du caractère spartiate, beaucoup de vigueur et de fermeté, mais peu d'enthousiasme; il parle de la mort et du danger, plus que de la victoire; il insiste sur la honte de la fuite, sur le déshonneur de celui qui tombe frappé par derrière. Les principales éditions de Tyrtée sont celles de Klotz, Altenbourg, 1764; de C. Dohl, Upsal, 1790-1800, et de Bach, Leipzig, 1831. Il a été traduit en prose française par Hautome, 1826, et en vers par F. Didot, 1826. *V.* Matthiæ, *Dissertatio de Tyrtæi carminibus*, Altenbourg, 1820, in-4°. D—R.

TYRWHITT (Thomas), philologue et critique, né à Londres en 1730, m. en 1786, avait fait une étude appro-

fondie des langues anciennes, et connaissait presque toutes celles de l'Europe. Il fut sous-secrétaire au département de la guerre, puis à la Chambre des Communes, et garde du British-Museum. On a de lui : *Observations et conjectures sur quelques passages de Shakspeare*, Londres, 1766, in-8° ; *Explication de plusieurs inscriptions grecques* (dans l'*Archæologia britannica*, 1770) ; une bonne édition des *Contes de Canterbury* par Chaucer, avec notes et glossaire, 1772-78, 4 vol. in-8° ; *Dissertatio de Babrio, fabularum æsopicarum scriptore*, Oxford, 1776. Il a publié les poëmes du pseudonyme Rowley (Chatterton).

TYSDRUS, auj. *El-Djem*, anc. ville de l'Afrique propre, près de la Méditerranée. Les deux premiers Gordiens y furent proclamés empereurs.

TYSSENS (Pierre), peintre, né à Anvers en 1625, m. en 1692, cultiva avec beaucoup de succès l'histoire et le portrait, et rivalisa presque avec Rubens dans le premier genre. On cite surtout de lui l'*Assomption*, dans l'église St-Jacques d'Anvers, et le *Martyre de Ste Catherine* à Alost. Son dessin a une grande noblesse, et sa couleur est franche et vigoureuse.

TZANES ou TZANIENS, anc. peuple qui habitait aux sources du Phase et infestait par ses incursions les provinces voisines du Pont-Euxin. Justinien le civilisa.

TZAPAR-BAZARDJIK, *Bessapara*, v. forte de la Turquie d'Europe (Andrinople), près de la Maritza, à 36 kil. O. de Philippopoli ; 10,000 hab. Eaux thermales ; salpêtre.

TZAR ou CZAR, titre que porte l'empereur de Russie, dérive de celui de *César*. Ivan III le prit le premier.

TZARÉVOKOKSCHAISK, v. de la Russie d'Europe, gouvernement et à 130 kil. N.-O. de Kazan ; 5,000 hab. Ch.-l. de district.

TZARITZIN, v. de la Russie d'Europe, gouvernement et à 400 kil. S. de Saratov, sur la rive dr. du Volga, à l'embouchure de la Tzaritza ; 5,000 hab.

TZARSKOÉ-SÉLO, v. de la Russie d'Europe, gouvernement et à 26 kil. S. de St-Pétersbourg ; 10,000 hab. Lycée impérial ; haute école littéraire, école de cadets, écoles forestière et d'arpentage. Château impérial, avec une bergerie modèle.

TZERNIGOV. *V.* TCHERNIGOV.

TZETZÈS (Jean), poëte et grammairien grec, né à Constantinople vers 1120, m. vers 1183, écrivait avec facilité, mais était vain et arrogant. Il a laissé : les *Chiliades*, en 6 livres et en vers, dits *populaires* ou *politiques*, recueil d'anecdotes sur les plus célèbres personnages de l'histoire, à partir des temps fabuleux, et même sur des animaux qui ont fait preuve d'intelligence ; on le trouve dans le *Corpus poetarum græcorum*, Genève, 1614 ; Kiesling en a donné une édition à Leipzig, 1826, in-8°. On a encore de Tzetzès : un poëme *des Allégories* en vers ïambiques, traduit en latin et annoté par Frédéric Morel, Paris, 1616, in-8° ; des *Iliaques*, poésies tirées de l'histoire de Troie, et éditées par Schirach, Halle, 1770, par F. Jacobs, Leipzig, 1793, et par Bekker, Berlin, 1816, grand in-8° ; des *Epigrammes*, imprimées avec quelques compositions d'Héraclide de Pont, Bâle, 1646, in-fol. ; un *Commentaire* sur Hésiode, édité par D. Heinsius, in-4°, Anvers, 1603 ; des *Scholies* très-savantes et très-judicieuses sur Lycophron, publiées d'abord sous le nom d'Isaac, son frère, et revendiquées ensuite par lui-même, Oxford, 1699 et 1702, gr.-lat. ; nouvelle édit. par C.-G. Muller, Leipzig, 1811, 3 vol. in-8° ; une *Exégèse* sur l'Iliade, et beaucoup de scholies inédites ; des *Lettres*, publiées par Th. Pressel, Tubingue, 1851, in-8°. C. N.

TZINTZONTZAN, ville du Mexique, anc. capitale du Mechoacan, à 16 kil. N.-O. de Pascuaro ; 3,000 hab.

U

UBI

UATUMA, riv. du Brésil (Para), affluent de l'Amazone au N.-E. du lac Saraca ; cours de 450 kil.

UBALDINI (Ruggieri d'), archevêque de Pise en 1276, et chef des Gibelins dans cette ville, fut l'adversaire déclaré d'Ugolin (*V. ce mot*), qui avait tué un de ses neveux. Il parvint à s'emparer de lui, le jeta avec ses enfants dans une tour, dont il jeta les clefs dans l'Arno, et l'y laissa mourir de faim.

UBALDIS (BALDE DE). *V.* BALDE.

UBAY, riv. de Bolivie. *V.* MIGUEL (SAN-).

UBAYE, riv. de France (Basses-Alpes), affluent g. de la Durance, passe à Barcelonnette ; cours de 75 kil.

UBEDA, v. d'Espagne (Andalousie), prov. et à 45 kil. E.-N.-E. de Jaen, entre le Guadalquivir et le Guadalimar. Commerce de vins, fruits, chevaux. On y remarque l'église St-Sauveur et le couvent dit *de las Cadenas* ; elle fut conquise sur les Maures en 1234. Population de la commune : 18,386 hab.

UBERLINGEN, *Iburinga*, v. du grand-duché de Bade, petit port sur le lac et à 14 kil. N. de Constance ; 3,000 hab. Bains ferrugineux. Ville agréablement située, avec une belle église gothique de St-Nicolas. Comm. de fromages et de grains. Anc. ville libre impériale. Belle église du XIVe siècle.

UBERTI (FARINATA DEGLI), chef des Gibelins de Florence, fut chassé de cette ville en 1250, y rentra, dix ans après, à la suite de la victoire de l'Arbia, qu'il avait remportée avec l'aide de Manfred, roi de Naples, et mourut en 1266, au moment où son parti était expulsé de nouveau. Il doit au Dante une partie de sa célébrité.

UBES (SAINT-), v. et port de Portugal. *V.* SÉTUBAL.

UBIENS, *Ubii*, peuple de la Germanie, habitaient d'abord à l'E. du Rhin, et furent transportés par l'empereur Auguste à l'O. de ce fleuve, dans la Germanie 2e, au N. des Trévires ; ville princip. : *Ubiorum oppidum* ou *Colonia Agrippina* (auj. Cologne).

UBIQUISTES ou UBIQUITAIRES, nom donné à ceux des disciples de Luther qui soutenaient que le corps de J.-C., aussi bien que sa divinité, est partout (*ubique*), et, par conséquent, dans l'Eucharistie. Ils étaient opposés aux *Sacramentaires*. — Le nom d'Ubiquistes fut encore donné

UDE

à ceux des membres de l'Université de Paris que le pape Nicolas III avait autorisé à enseigner en tous lieux.

UBRIQUE, *Ogurris*, v. d'Espagne (Grenade), dans la prov. de Cadix, à 26 kil. S.-O. de Ronda ; 5,110 hab. Fabr. de lainages.

UCAYALE, riv. de l'Amérique du S. (Pérou), reçoit à droite l'Apurimac et le Vilcanota, à gauche la Parene et le Pachitea, et se jette dans l'Amazone, rive dr., après un cours de 1,000 kil. environ.

UCCLE, brg de Belgique (Brabant méridional), à 5 kil. S. de Bruxelles ; 3,500 hab. Magnanerie.

UCÉTIE, *Ucetia*, dite aussi *Uzense castrum*, ville de la Gaule (Narbonnaise 2e) ; auj. *Uzès*.

UCHORÉUS, nom donné par Diodore de Sicile à un ancien roi d'Égypte, qui aurait été le 8e successeur d'Osymandias. L'historien grec lui attribue la fondation de Memphis.

UCKER, riv. des Etats prussiens (Brandebourg), sort d'un lac de même nom près de Prenzlow, baigne cette ville, traverse les régences de Potsdam et de Stettin, et se jette dans la Baltique ; cours de 40 kil. Elle donnait autrefois son nom à une division du Brandebourg, la *Marche de l'Ucker*.

UCKERMUNDE, v. des Etats prussiens (Poméranie), sur l'Ucker, près de son embouchure dans la Baltique, à 59 kil. N.-O. de Stettin ; 3,600 hab. Dépôt de mendicité dans un ancien château royal. Chantiers de construction ; pêche et navigation.

UCLÉS, brg d'Espagne (Nouvelle-Castille), prov. et à 45 kil. O.-S.-O. de Cuenca ; 1,000 hab. Evêché. Victoire des Almoravides sur Alphonse VI de Castille en 1108, et des Français sur les Espagnols, le 13 janvier 1811.

UDDEVALLA, v. de Suède, dans le län et à 75 kil. N. de Gothembourg, sur une baie du Skager-Rack ; 4,800 hab. Sucrerie, manuf. de tabac. Comm. de goudron, bois de construction, etc.

UDEN (Lucas VAN), peintre de paysage et graveur, né à Anvers en 1595, m. en 1660 ou 1662, se forma dans l'atelier de Rubens. Il reproduisait avec un art supérieur les objets et les scènes rustiques, mais il les décorait aussi habilement de personnages. Ses tableaux de chevalet ne

trahissent pas un moindre mérite que ses grandes toiles. Rubens se plut souvent à y dessiner de petits acteurs ; Van Uden, de son côté, peignait souvent des paysages dans les tableaux de Rubens. Le musée du Louvre a de lui deux tableaux : l'*Enlèvement de Proserpine*, et *Cérès et la nymphe Cyané*. Il a gravé un certain nombre de ses propres compositions : Bartsch lui attribue 59 estampes, et déclare qu'il ne peut fixer le chiffre de celles qui lui appartiennent. A. M.

UDINE, *Utinum, Utina*, v. forte des États autrichiens (Vénétie), ch.-l. de la délégation de son nom ; par 46° 3′ 36″ lat. N., et 10° 53′ 55″ long. E., sur la Roja, à 155 kil. N.-E. de Venise ; 23,692 hab. Évêché suffragant de Venise. Collége, bibliothèque, observatoire. On remarque la cathédrale, et un ancien château, résidence des patriarches, puis des magistrats vénitiens. Fabrication de soieries, lainages, toiles, ustensiles de cuivre ; tanneries. Cette ville, jadis capitale du Frioul, passa sous la domination de Venise en 1445, et devint, sous le Ier Empire français, le ch.-l. du département du Passeriano. — La délégation d'Udine, entre la Carinthie au N., le Littoral à l'E., le golfe de Trieste et la délégation de Venise au S., celles de Trévise et de Bellune à l'O., a 6,313 kil. carrés, et 426,904 hab.

UDINE (Jean d'). *V.* JEAN D'UDINE.

UDINE (Jean-Martin d'). *V.* PELLEGRINO.

UDINE (Léonard d'). *V.* LÉONARD.

UDVARHÉLY, v. des États autrichiens (Transylvanie) ch.-l. de cercle, à 111 kil. N.-E. d'Hermanstadt ; 6,150 hab. Gymnase de Franciscains, et gymnase protestant. Ancien château fort des comtes de Giulay.

UEBERLINGEN. *V.* UBERLINGEN.

UECHTLAND, anc. pays de Suisse, dont les cantons de Fribourg et de Berne occupent auj. la plus grande partie. Cette contrée, qui s'étendait depuis les lacs qui sont au pied du Jura jusqu'à l'Aar, fit partie de la Haute-Bourgogne jusqu'au commencement du XIIe siècle. Le nom d'Uechtland n'est plus usité.

UELZEN, v. du Hanovre, à 33 kil. S. de Lunebourg, sur l'Ilmenau ; 2,800 hab. Distilleries. Fabr. de toiles et de tabac.

UERDINGEN, *Hordeonium*, ville des Etats prussiens (Westphalie), sur le Rhin, à 7 kil. N.-E. de Crefeld ; 2,300 hab. Raffinerie de sucre ; tabacs et vins. Cette ville fut fortifiée en 1330.

UFENS ou UFENTE, en italien *Ofento*, anc. riv. du Latium méridional, l'un des principaux affluents des Marais-Pontins ; source au pied des rochers de Pipermo ; cours de 21,656 mèt. à travers les Marais.

UGENTO, anc. *Uxentum*, ville du royaume d'Italie (Prov. de Lecce), à 62 kil. S. de Lecce, 22 S.-E. de Gallipoli, près du golfe de Tarente ; 2,801 hab. Evêché. Elle fut ravagée par les Turcs en 1537.

UGERNUM ou UGUERNUM, v. de la Gaule (Narbonnaise Ire) ; aujourd'hui *Beaucaire*.

UGIJAR, v. d'Espagne, province et à 57 kil. S.-E. de Grenade ; 3,430 hab. Exploitation de plomb.

UGINES, ch.-l. de canton (Savoie), arr. et à 11 kil. N. d'Albertville ; 498 hab. Ancien château en ruines. Commerce de vins.

UGOSCA ou UGOTSCH (Comitat de BEREGH), division administrative des Etats autrichiens (Hongrie), entre ceux de Bereg h au N. et au N.-O., de Szathmar au S. et au S.-O., de Marmaros à l'E., a 1,188 kil. carrés et 45,000 hab. Ch.-l., *Nagy-Szollos*. Sol stérile ; grandes forêts ; pêche productive.

UGOLIN DE LA GHERARDESCA, chef des Gibelins et 1er magistrat de la république à Pise, voulut fonder une principauté pour sa famille, à l'exemple des Della Scala de Vérone et des Visconti de Milan. Mis en prison, 1274, il s'échappa, et rentra dans sa patrie avec l'appui des habitants de Lucques et de Florence, 1276. Il se fit nommer capitaine-général après avoir trahi ses compatriotes à la bataille de la Méloria contre les Génois, 1284, exila ou fit périr ses ennemis, et établit son pouvoir par la terreur. Mais l'archevêque de Pise, Roger de' Ubaldini, ranima le peuple en 1288, se saisit d'Ugolin, et l'enferma dans une tour, avec trois de ses fils et l'un de ses petits-fils. Ugolin mourut de faim, après avoir essayé de manger ses enfants. Cette histoire tragique a été immortalisée par les vers de Dante, dans son poëme de l'*Enfer*.

UHLANS. *V.* HULANS.

UIST, nom de 2 îles d'Écosse (Inverness), dans l'archipel des Hébrides : 1° *North-Uist*, au N. de Skye, au S. de Lewis, et à l'E. de Benbecula ; 2,200 hect. de superficie ; 6,000 hab. ; presque tout entière en bruyères, et appartenant à lord Macdonald ; 2° *South-Uist*, à l'O. de Skye, au S. de Benbecula et au N. de Barray ; 4,500 hab. De toutes deux on tire du bétail et beaucoup de soude.

UITENHAGEN, v. de la colonie du Cap, à 600 kil. E. de la ville du Cap. Ch.-l. du district de son nom.

UJ, c.-à-d. en hongrois *nouveau*, entre dans la composition de beaucoup de noms géographiques.

UJ-BANYA, v. de Hongrie. *V.* KŒNIGSBERG.

UJHÉLY, v. de Hongrie, Ch.-l. du comitat et à 14 kil. S.-O. de Zemplin ; 6,600 hab. Gymnase de Piaristes. Récolte de bons vins.

UJITZA, v. de la Servie, au S.-O. de cette principauté ; 6,000 hab.

UJ-VAROS, v. de Hongrie. *V.* BANYA (NAGY-).

UKASE, nom qui désigne en Russie toute ordonnance, tout édit émané de l'empereur.

UKER, riv. des Etats prussiens. *V.* UCKER.

UKRAINE, c.-à-d. *pays limitrophe*, contrée de la Russie d'Europe, embrasse les gouvernements actuels de Kiev, Poltava, Tchernigov, et Kharkov. Elle est couverte de steppes immenses, très-fertiles, et arrosée par le Dniéper. On y élève des bœufs, d'excellents chevaux, et des abeilles. De fréquentes invasions de sauterelles dévastent le pays. Les Slobodes, peuple de race tartare, habitent surtout le gouvernement de Kharkov. — L'Ukraine fut comprise dans le Kaptchak ; puis appartint à la Pologne. Les Russes l'occupèrent lors du premier partage de ce pays, 1772.

ULADISLAS. *V.* LADISLAS et VLADISLAS.

ULADIMIR. *V.* VLADIMIR.

ULEA, riv. de la Russie d'Europe (Finlande), coule du S.-E. au N.-O., et se jette dans le golfe de Botnie près d'Uléaborg ; cours de 140 kil.

ULEABORG, v. de la Russie d'Europe (Finlande), port peu profond, à l'embouchure de l'Uléa dans le golfe de Botnie, à 600 kil. N. de St-Pétersbourg ; 7,200 hab. Commerce actif de goudron, résine, poissons, beurre salé. Chantiers de construction. Dans une petite île aux environs est le château du même nom. Fondée en 1610, cette ville dépendait alors de la Suède ; prise en 1714 par les Russes, elle ne leur appartient cependant que depuis 1809.

ULEFELD (CORNIFIX ou CORFITO, comte d'), fils d'un grand-chancelier de Danemark, né vers 1604, m. en 1664, fut le favori de Christian IV, qui le nomma grand-maître de la cour, 1643, puis vice-roi de Norvége, le prit pour gendre, et l'envoya en ambassade extraordinaire en France, 1647. Sous Frédéric III, Ulefeld, disgracié et calomnié, échappa à un procès criminel où on l'accusait d'avoir voulu empoisonner le roi ; à la suite de ce procès, il se retira en Suède, et servit ce pays contre le Danemark. S'étant hasardé à rentrer à Copenhague, il fut retenu quelque temps prisonnier, obtint la permission de voyager en Europe, et, pendant son absence, accusé de complot pour détrôner le roi, fut condamné à mort par contumace, 1663. Il mourut, l'année suivante, en Suisse, où il s'était réfugié. B.

ULÉMAS, docteurs de la religion et de la loi chez les Turcs. Ils expliquent le Coran, président aux exercices de la religion, surveillent l'éducation des princes, et rendent la justice. Très-puissants, ils forment un contre-poids à l'autorité absolue du sultan. Le *mufti* est leur chef, et on distingue parmi eux les *cadi-asker*, les *mollahs*, les *cadis*, les *naïbs* (*V.* TURQUIE).

ULIA, v. d'Ilispanie (Bétique), chez les Turdules ; auj. *Montemayor*.

ULIARIUS, ULIARUS, ULARIUS, noms anciens de l'île d'OLÉRON.

ULLOA (Antonio de), né à Séville en 1716, m. en 1795, entra dans la marine en 1733, fut un des deux officiers que le gouvernement espagnol chargea de protéger au Pérou les savants français, Bouguer, La Condamine, Godin, qui allaient mesurer un arc du méridien à l'Equateur, fut fait prisonnier pendant la guerre contre les Anglais, alla prendre possession de la Louisiane au nom de l'Espagne en 1762, y organisa l'administration, et atteignit le grade de lieutenant-général des armées navales. L'Espagne lui doit le premier cabinet d'histoire naturelle et le premier laboratoire de métallurgie qu'elle ait possédés, la connaissance du platine et de ses propriétés, de l'électricité et du magnétisme, le perfectionnement de la gravure, de l'imprimerie, de la fabrication du drap, etc. Il a laissé : *Relation du voyage fait en Amérique pour mesurer quelques degrés du méridien*, Madrid, 1748, trad. en français par Mauvillon, 1752 ; *Noticias americanas*, 1772, in-4°. B.

ULLOA, riv. de l'Amérique centrale, traverse la république de Honduras, et se jette dans la mer des Antilles, au golfe de Honduras.

ULLOA (SAINT-JEAN-D') *V.* VERA-CRUZ.

ULM, v. de Wurtemberg, ch.-l. du cercle du Danube, dans l'ancienne Souabe, à 80 kil. S.-E. de Stuttgard, sur la rive g. du Danube, à 2 kil. au-dessous de l'embouchure de l'Iller; 22,736 hab. Forteresse de la Confédération germanique depuis 1843. Surintendance générale évangélique. Cour d'appel. Bureau principal de douanes. Ecole polytechnique élémentaire, gymnase, bibliothèque. Ville mal bâtie, mais où l'on remarque : le Munster ou cathédrale de Notre-Dame, l'une des plus vastes et des plus belles églises de l'Allemagne, érigée de 1377 à 1500; l'église St-Michel, l'hôtel-de-ville, l'ancienne commanderie de l'ordre Teutonique, le pont sur le Danube. Industrie encore active, quoique déchue : toiles, linge damassé, cotonnades, soieries, lainages, tabac, pipes de bois, quincaillerie, tabletterie, sucrerie de betterave; fabr. de tôle, tissus métalliques, grosse horlogerie, instruments de chirurgie, produits chimiques. Elève d'escargots. Marchés aux grains et foires aux chevaux. — D'origine très-ancienne, Ulm tira son nom des ormeaux (*ulmi*) nombreux sur son territoire. Elle fut déclarée ville impériale en 1486. On y compta jusqu'à 100,000 hab. Napoléon Ier l'investit en 1805, et contraignit le général autrichien Mack de capituler avec 30,000 hommes. Donnée à la Bavière, elle passa au Wurtemberg en 1814. Patrie de Freinshemius. B.

ULPHILAS (Woefel, dit), évêque des Goths de Dacie et de Thrace vers le milieu du IVe siècle, était issu d'une famille de Cappadoce, emmenée en captivité par les Barbares. On prétend qu'il les poussa à embrasser l'arianisme. Après la défaite des Ostrogoths par les Huns, 376, il alla demander à l'empereur Valens une province de l'Empire, où il fût permis aux Wisigoths de s'établir, et il paraît n'avoir survécu que peu de temps à cette ambassade. Ulphilas avait traduit la Bible en langue gothique. On a conservé des fragments de cette version curieuse dans deux manuscrits : le *Codex argenteus* (*Code d'argent*), ainsi nommé de sa reliure en argent massif, qui se trouve à la bibliothèque de l'Université d'Upsal, et publié pour la 5e fois à Weissenfels, 1805, in-4°, avec traduction latine et glossaire, par Fulda, Reinwald et Zahn; et le *Codex carolinus*, qui appartient à la bibliothèque du duc de Brunswick-Wolfenbuttel, et publié à Leyde, 1781-85. B.

ULPIA SARDICA. *V.* Sardique et Sophia.

ULPIA TRAJANA. *V.* SARMIZEGETHUSA.

ULPIANUM. *V.* Justiniana secunda.

ULPIEN, *Domitius Ulpianus*, illustre jurisconsulte romain, originaire de Tyr, m. vers l'an 230 de J.-C., professa le droit à Rome, puis devint préfet du prétoire, préfet de l'Annone, et principal ministre de l'empereur Alexandre Sévère; ayant aboli plusieurs priviléges qu'Héliogobale avait accordés aux Prétoriens, ces derniers le massacrèrent. Les *Pandectes* se composent, en grande partie, de fragments empruntés à ses ouvrages auj. perdus. Il reste de lui un traité scientifique du droit romain, *Liber singularis regularum*, publié, sous le titre de *Fragmenta Ulpiani*, par Tilius (Du Tillet), 1549; par Cujas, 1566; par Hugo, 1788, et souvent réimprimé depuis. On lui attribue un autre ouvrage peu étendu, *Collatio legum mosaicarum et romanarum*, composé du moins avec des fragments conservés de ses œuvres. B.

ULRIC (Saint), évêque d'Augsbourg au Xe siècle. Fête, le 4 juillet.

ULRIC, comte de Cilley, magnat de Hongrie, fut nommé en 1437 gouverneur de la Bohême par Albert d'Autriche. Après la mort de ce prince, 1440, il s'opposa au mariage de sa veuve, Elisabeth de Hongrie, avec Vladislas, roi de Pologne, fit couronner Vladislas V, fils posthume d'Albert, régna sous son nom, laissa à son adversaire Jean Hunyade tout le poids de la guerre contre les Turcs, et périt sous les coups du fils de ce seigneur, en 1456. B.

ULRIC DE HUTTEN. *V.* HUTTEN.

ULRICEHAMN ou BOGESUND, ville de Suède (Vestrogothie), à 40 kil. E. de Jonkœping, port au N. du lac Asunda; 1,650 hab. Par un décret de la diète de 1741, elle fut appelée Ulricehamn (port d'Ulrique), en mémoire d'Ulrique-Éléonore, reine de Suède, sœur de Charles XII. Sa situation près des confins du Halland et du Smaland lui donnait de l'importance quand le Danemark possédait la première de ces provinces. A. G.

ULRIQUE-ÉLÉONORE, fille du roi de Danemark Frédéric III, née à Copenhague en 1656, m. en 1693, fut fiancée en 1675 au jeune roi de Suède Charles XI. La guerre qui éclata bientôt entre la Suède et le Danemark fit différer le mariage plusieurs années. Ulrique chercha à se faire médiatrice, et se montra pleine de bonté envers les prisonniers suédois, pour le soutien desquels elle alla jusqu'à sacrifier ses plus précieux ornements. Cette magnanimité, jointe à sa constante douceur, lui acquit l'amour des Suédois. Le mariage fut enfin célébré en 1680. Des enfants issus de cette union, les plus connus sont Charles XII et Ulrique-Eléonore. A. G.

ULRIQUE-ÉLÉONORE, fille de la précédente, née à Stockholm en 1688, m. en 1741, gouverna la Suède pendant les années 1713 et 1714, en l'absence de son frère Charles XII, fut mariée en 1715 avec le prince Frédéric de Hesse-Cassel, et prit possession du trône de Suède à la mort de Charles, 1719, en sanctionnant une nouvelle constitution qui limitait la royauté par le pouvoir du sénat et des États. Elle fut soupçonnée, non sans raison, d'avoir, pour préparer à son mari l'accès du trône, empêché la conclusion de la paix avec la Russie, et par là causé les ravages qui désolèrent pendant deux étés les côtes du pays. Elle atteignit son but, et, en 1720, en présence des États, se démit du gouvernement en faveur de Frédéric. Pendant un voyage de ce prince en Hesse, 1731, et pendant une maladie qui le frappa, 1740, elle donna encore quelques soins au gouvernement. Toujours remarquable par une attitude roide et hautaine, elle fut peu aimée. A. G.

ULSTER ou ULTONIE, une des 4 grandes divisions ecclésiastiques de l'Irlande, au N.-E., entre l'océan Atlantique au N. et à l'O., le Connaught au S.-O., le Leinster au S., la mer d'Irlande et le canal du N. à l'E.; 204 kil. sur 175. Il eut longtemps des rois particuliers; Édouard III, roi d'Angleterre, le joignit à ses États par le mariage du duc de Clarence, son fils, avec l'héritière de ces rois, en 1361. Il comprend aujourd'hui 9 comtés : Antrim, Armagh, Cavan, Donegal, Down, Fermanagh, Londonderry, Monaghan, et Tyrone; 1,910,408 hab. La population agricole y est moins nombreuse que dans les autres parties de l'Irlande; plus d'activité industrielle — Ulster (Nouvel). *V.* Zélande nouvelle.

ULTINUM. *V.* Olten.

ULTRA, c.-à-d. *outre, au-delà*, dénomination des partis exagérés ou des hommes exagérés dans leur parti. Depuis 1793, on appela *ultra-révolutionnaires* les démocrates plus républicains que la constitution; sous la Restauration, *ultra-libéraux*, les défenseurs opiniâtres de toutes les idées nouvelles; *ultra-royalistes*, ou simplement *ultra*, les défenseurs entêtés de l'ancien régime, qui poussèrent à la confiscation de la charte de 1814, et précipitèrent dans l'abîme la monarchie constitutionnelle. J. T.

ULTRAJECTUM, nom latinisé d'Utrecht.

ULTRAMONTAINS (du latin *ultra montes*, par delà les monts, c.-à-d. par delà les Alpes par rapport à la France), nom donné en France, par opposition aux *Gallicans*, à ceux qui admettent, professent ou défendent, sur l'étendue de la puissance ecclésiastique, les doctrines reçues par les Italiens.

ULUBRES, *Ulubræ*, anc. v. du Latium, près de Vélitres. Octave, depuis Auguste, fut élevé dans les environs.

ULUGH-BEG, ULUK-TAG. *V.* Ouloug-beg, Oulouk-tag.

ULVERSTONE, brg et paroisse d'Angleterre, comté et à 33 kil. N.-N.-O. de Lancastre, sur l'estuaire de la Leven dans la baie de Morecambe; 7,800 hab. Export. de minerai de fer et de cuivre, fer, pierre à chaux, ardoises, grains. Chantiers de construction.

ULYSSE, célèbre héros grec, fils de Laërte ou de Sisyphe et d'Anticlée, fut roi d'Ithaque, épousa Pénélope, et en eut Télémaque. Convoqué pour aller à la guerre de Troie, il feignit la folie pour s'en dispenser; mais sa ruse fut découverte par Palamède. Il sut, à son tour, reconnaître Achille, caché à Scyros sous un déguisement, dans le palais de Lycomède. Pendant le siége de Troie, il se distingua par sa prudence, par son habileté dans les négociations, autant que par sa bravoure. Il conduisit à Chrysa l'hécatombe expiatoire et la fille de Chrysès pour apaiser Apollon, alla prendre Pyrrhus dans l'île de Scyros, se glissa dans Troie avec Diomède et y enleva les chevaux de Rhésus et le Palladium, obtint les armes d'Achille, que lui disputait Ajax, fils de Télamon, fut chargé de ramener Philoctète de Lemnos, et imagina le stratagème du cheval de bois, dans les flancs duquel il se cacha avec d'autres guerriers pour surprendre les Troyens. Après la prise de Troie, il donna le conseil de faire périr Astyanax et Polyxène. En voulant retourner dans ses États, il fut battu par de fréquentes tempêtes, aborda tour à tour chez les Cicones, au cap Malée, dans l'île des Lotophages, en Sicile, où il échappa au cyclope Polyphème et aux Lestrygons, évita avec peine les enchantements de Circé, les chants des Sirènes, les écueils de Charybde et de Scylla, passa 7 années dans l'île d'Ogygie, où le retint la nymphe Calypso, et reçut enfin d'Alcinoüs, roi des Phéa-

ciens, un navire avec lequel il atteignit Ithaque, après une absence de 20 ans. Reconnu par Eumée sous ses habits de mendiant, il tua, avec l'aide de Télémaque, les prétendants qui avaient obsédé Pénélope et pillé ses biens, et comprima une révolte du peuple qui voulait les venger. Menacé par un oracle de périr de la main de son fils, il exila Télémaque; mais un autre enfant, Télégonus, qu'il avait eu de Circé, vint dans l'île d'Ithaque, et le tua sans le connaître. Les pérégrinations d'Ulysse ne pouvaient manquer de lui faire attribuer la fondation de plusieurs villes: on cite, entre autres, Scylacium et Olisippo; on rapporta aussi l'origine de Prénestе à son petit-fils, celle de Baïes à l'un de ses compagnons. Ulysse est un des héros de l'*Iliade*, et ses aventures au retour de Troie sont le sujet spécial de l'*Odyssée* (Ulysse, en grec, se dit *Odysseus*). B.

UMAMARCA, lac de l'Amérique méridionale, dans la Bolivie, au S.-E. de celui de Titicaca, avec lequel il communique; 90 kil. sur 30 à 50. Il donne naissance au Desaguadero.

UMBO, bouton de fer au milieu d'un bouclier romain. — partie de la toge romaine, qui formait des plis sur la poitrine.

UMBRANIQUES, *Umbranici*, peuple de la Gaule, dans le groupe des Volces, paraît avoir été annexé aux Tolosates, et avoir habité au S. d'Albi.

UMBRIATICO, v. du royaume d'Italie (Province de Catanzaro), à 31 kilomèt. S.-E. de Rossano; 1,200 hab. Evêché.

UMBRO, nom anc. de l'OMBRONE.

UMEA, v. de Suède, ch.-l. de la Botnie occidentale, sur la rive gauche de l'Umea, à 10 kil. de son embouchure, à 680 kil. N.-N.-E. de Stockholm; 1,950 hab. Export. de planches, peaux, poissons, goudron. — Fondée en 1620, par Gustave-Adolphe.

UMEA, riv. de Suède (Norrland), sort des monts Kiœlen, traverse le lac Stor-Uman, arrose la Botnie occidentale, et se jette dans le golfe de Botnie, au-dessous d'Umea; cours de 450 kil. environ.

UMERAPURA ou AMARAPOURA, ville de l'empire birman, sur la rive g. de l'Iraouaddy, près du lac Toung-Deman, au S.-E. de Montchobo. Bâtie en 1783, et capitale de l'Empire jusqu'en 1824, elle possédait, entre autres édifices remarquables, un couvent à 5 étages, qui offrait une étonnante profusion d'ornements de luxe. Elle avait 175,000 hab. en 1800, et 30,000 seulement en 1827; un incendie, en 1820, un tremblement de terre, en 1839, un pillage dans les discordes civiles de 1852, en ont presque fait un monceau de ruines. On y voit encore une idole colossale et plusieurs monastères dorés.

UMRITSIR. *V.* AMRETSEIR.

UMSTADT, ville de la Hesse-Darmstadt, à 8 kil. de Dieburg; 3,200 hab. Près de là est l'anc. château d'*Otzberg*.

UNCTOR, serviteur parfumeur dans les bains publics chez les anc. Romains. Il frictionnait les baigneurs qui réclamaient son service.

UNDERWALD. *V.* UNTERWALD.

UNELLES ou VÉNELLES, *Unelli, Venelli*, peuple de la Gaule (Lyonnaise 2e); v. princip.: Constantia (*Coutances*) et Crociatonum (*Valognes ?*).

UNEZOW. *V.* NEUSTADT.

UNGARN, nom de la Hongrie en allemand.

UNGH, rivière de Hongrie (Unghvar), naît dans les Karpathes, et se jette dans la Laborcza, à 15 kil. O. de Kaposvar; cours de 150 kil.

UNGHVAR, v. de Hongrie, ch.-l. du comitat de son nom, dans une île de l'Ungh, à 445 kil. N.-E. de Bude; 6,000 hab. Siége de l'évêché grec-uni de Munkacs; gymnase catholique. Eaux acidules ferrugineuses. — Le comitat d'Unghvar, dans le cercle en deçà de la Theiss, entre ceux de Beregh à l'E. et au S.-E., de Szabolcs au S., de Zemplin au S.-O. et à l'O., et la Galicie au N., a 3,272 kil. carrés, 80 kil. sur 65, et 98,607 hab. Sol montagneux. Récolte de seigle, avoine, chanvre, vin.

UNIFORMITÉ (Acte d'). *V.* ACTE D'UNIFORMITÉ.

UNIGENITUS (Bulle). *V.* BULLE.

UNION (Acte d'). *V.* ACTE D'UNION.

UNION (Arrêt d'), arrêt en date du 13 mai 1648, par lequel le parlement de Paris se déclara solidaire des autres cours souveraines, sur lesquelles Mazarin voulait prélever 4 années de gages, en forme de prêt.

UNION (Édit d'). *V.* ÉDIT.

UNION (SAINTE-). *V.* LIGUE.

UNION (L'), nom par lequel on désigne souvent les Etats-Unis de l'Amérique du Nord.

UNION (le comte de LA). *V.* CARVAJAL

UNION ÉVANGÉLIQUE, ligue formée, en 1608, à Auhausen (Bavière), et resserrée à Halle en 1610, entre le Palatinat du Rhin, le Wurtemberg, la Hesse-Cassel, le margraviat de Bade-Dourlach et autres Etats protestants de l'Allemagne, pour résister à la ligue catholique de Wurzbourg, dont Maximilien, duc de Bavière, était le chef.

UNION HÉRÉDITAIRE, acte qui déclara la couronne de Suède héréditaire dans la maison de Vasa. Cet acte, adopté par la diète d'Œrebro en 1540, fut confirmé dans celles de Westeräs en 1544 et de Nordköping en 1604.

UNITAIRES ou ANTI-TRINITAIRES, nom donné aux sectaires qui nient la Trinité, et n'admettent en Dieu qu'une seule personne, mais spécialement aux Sociniens.

UNIVERSITÉ, nom par lequel, à partir du XIIIe siècle, on désigna les grands centres d'enseignement, dont le premier fut établi à Paris et servit de modèle à ceux qui se formèrent plus tard, tant en France qu'à l'étranger. On a attribué sans raison à Charlemagne la fondation de l'Université; ce prince institua seulement quelques écoles laïques. L'Université de Paris n'a été établie qu'en 1200. Le nom même d'Université ne fut pas d'abord employé d'une manière absolue, et ne devint guère en usage avant St Louis. On disait *Universitas magistrorum et auditorum*, pour désigner la réunion des maîtres et des disciples. Philippe-Auguste, le premier, réglementa les écoles de Paris, et fixa les privilèges universitaires. Il y avait alors à Paris 3 écoles, établies à Notre-Dame, au cloître St-Victor, et sur la montagne Ste-Geneviève. Pour maintenir l'ordre parmi les écoliers qui affluaient à Paris, il fallait des moyens de discipline. Une première classification des élèves, en 1169, se fit par *nations*, ou sociétés de maîtres, au nombre de quatre : la nation de France, surnommée *Honoranda*; la nation de Picardie, *Fidelissima*; la nation normande, *Veneranda*; et la nation d'Angleterre, remplacée, sous Charles VI, par la nation allemande, *Constantissima*. Cette division embrassait les étudiants de tous les pays chrétiens. Chaque nation était régie par un procureur. Toutes les études étaient divisées en deux branches, auxquelles répondaient les deux facultés de *théologie* et des *arts*; ces facultés avaient chacune à leur tête un *doyen*. Les facultés spéciales de *droit* et de *médecine* ne furent créées qu'au XIIIe siècle. Le chef de l'Université avait le titre de *recteur* (*V. ce mot*). Dès le XIIe siècle, l'assemblée des maîtres, *consortium magistrorum*, partagea avec le chancelier de Notre-Dame le droit de conférer les grades nécessaires pour pouvoir enseigner. Le *baccalauréat* pouvait s'obtenir à 21 ans, après 6 ans d'études dans la Faculté des arts; pour la *licence*, il fallait avoir enseigné 2 ans sous la direction d'un *maître ès-arts* ou *docteur*. Grâce aux priviléges que l'Université obtint successivement de la royauté, elle devint bientôt un corps formidable. Sa renommée et son autorité s'étendaient partout. Jean de Salisbury, Roger Bacon, Raymond Lulle, Brunetto Latini, Dante, vinrent s'asseoir parmi les écoliers de la rue du Fouare. Le *quartier de l'Université*, plus tard *quartier latin*, formait comme une grande république, avec ses institutions et sa juridiction particulière; ses membres n'étaient justiciables que du prévôt de Paris, qui se glorifiait du titre de *Conservateur de l'Université de Paris*. De plus, l'Université envoyait des députés aux conciles, et ne contribuait à aucune des charges de l'Etat. Les premiers statuts de l'Université furent rédigés, en 1215, par Robert de Courson. Forts de leurs priviléges, au maintien desquels un syndic était chargé de veiller, les étudiants cherchaient souvent querelle aux bourgeois, et, lorsque le prévôt leur donnait tort, l'Université suspendait ses cours. C'est pendant une suspension de ce genre, qui dura 2 ans, de 1229 à 1231, que les Dominicains et les Franciscains établirent leurs premières écoles. En même temps, des maisons s'ouvraient, par les soins de personnes charitables, pour loger gratuitement un certain nombre d'écoliers pauvres, et rendre leur vie plus régulière. Dotés par les papes, les rois, les grands dignitaires du clergé, les puissantes familles, ces *colléges* eurent bientôt des maîtres particuliers et un enseignement complet à l'intérieur. C'est ainsi que s'élevèrent les colléges de Sorbonne, 1250; des Bons-Enfants, 1257; d'Harcourt, 1280; de Bayeux, 1303; de Navarre, 1304; de Montaigu, 1317; du Plessis, 1322; de Lisieux, 1336; de la Marche, 1401, etc. — Protégée par les rois et les papes, l'Université croissait toujours en importance. Philippe le Bel réclama son secours, dans ses démêlés avec le Saint-Siége. Elle assista aux Etats-Généraux de 1308, qui délibérèrent sur le sort des Templiers. En 1317, consultée sur la loi salique, elle l'interpréta en faveur de Philippe le Long. Elle reçut de Charles V le titre de *Fille aînée des rois*, et prit rang désormais après

les princes du sang. Pendant le grand schisme d'Occident, elle fut l'âme des conciles de Pise, de Constance, où elle était représentée par Gerson, et de Bâle. Sous Charles VI, elle était assez forte pour adresser des remontrances au roi, et, à sa mort, ce fut elle qui proclama Henri V d'Angleterre, au détriment du Dauphin. Néanmoins elle soutint plus tard Charles VII contre les papes, qui voulaient abolir la Pragmatique-Sanction. En tout temps, elle défendit les libertés de l'Église gallicane. Lors de la Réformation, elle prit hautement la défense du catholicisme, et telle était son autorité, que Luther offrit de la prendre pour juge et de se soumettre à sa décision. Calvin était un de ses élèves. Toutefois, l'heure de la décadence approchait, et elle ne put s'opposer à l'établissement des colléges des Jésuites, qui, avec les Dominicains et les Franciscains, s'emparèrent peu à peu de l'enseignement secondaire. Instrument des Guises pendant la Ligue, elle délia, après leur assassinat à Blois, les peuples du serment de fidélité, et ne revint à résipiscence qu'après l'abjuration de Henri IV. A partir du XVII^e siècle, elle perdit toute importance politique, et n'envoya pas même de députés aux États de 1614. Un décret de la Convention, du 20 mars 1794, ordonna la suppression de l'Université. Les 23 Universités provinciales qui existaient alors disparurent. En voici le tableau, avec la date de leur fondation :

Toulouse	1223
Montpellier	1284
Orléans	1305
Cahors (réunie à celle de Toulouse en 1751)	1322
Grenoble	1339
Valence (à la place de Grenoble)	1454
Angers	1364
Orange	1365
Aix, fondé en 1409, confirmée en	1413
Dôle	1422
Poitiers	1431
Caen	1436
Nantes	1460
Bourges	1463
Bordeaux	1472
Reims	1548
Pont-à-Mousson	1572
Douai	1572
Besançon (à la place de Dôle)	1676
Pau et Dijon	1722
Nancy	1769

UNIVERSITÉ DE FRANCE, nom par lequel on désigne l'ensemble des fonctionnaires attachés à l'instruction publique, et l'administration qui en a la haute surveillance. Elle fut créée sous Napoléon I^er, par la loi du 10 mai 1806, que développèrent les décrets du 17 mars 1808 et du 15 novembre 1811. Le chef de l'Université eut le titre de *grand-maître*, et fut assisté d'un *Conseil de l'université*. L'Empire fut divisé en *Académies* (*V. ce mot*), régies chacune par un *recteur* (*V. ce mot*) et un *Conseil académique* (*V. ce mot*). L'Université centralisait l'enseignement public, divisé en 3 branches : l'enseignement supérieur, donné par les facultés (théologie, droit, médecine, sciences, lettres); l'enseignement secondaire, donné dans les lycées et les colléges; l'enseignement primaire, donné dans les écoles primaires. Cette organisation a subi depuis beaucoup de modifications. L'Université n'a plus le monopole de l'enseignement; la grande-maîtrise n'existe plus, et a été confondue dans le ministère de l'instruction publique et des cultes; le Conseil de l'Université a fait place au *Conseil royal*, puis au *Conseil impérial de l'instruction publique* (*V. ce mot*).

UNIVERSITÉS ALLEMANDES. Les plus anciennes, celles de Prague et de Vienne, furent fondées sur le plan de l'Université de Paris. Celle de Prague était divisée en 4 nations : bohême, polonaise, bavaroise, et saxonne. La retraite des étudiants bohêmes, en 1409, amena la fondation de l'Université de Leipzig; partagée à son tour en 4 nations : Saxons, Misniens, Bavarois, Polonais. Celle de Wittemberg, où Luther enseigna, fut fondée en 1502, et se fondit avec celle de Halle en 1816. Les principales Universités actuelles de l'Allemagne sont :

Prague	1348	Tubingue	1477
Vienne	1365	Marbourg	1527
Heidelberg	1386	Kœnigsberg	1544
Leipzig	1409	Iéna	1558
Rostock	1419	Wurzbourg	1589
Fribourg-en-Brisgau	1457	Kiel	1665
Greisfwalde	1456	Halle	1694
Breslau	1702	Bonn (formée de celle de Munster)	1818
Gœttingue	1735		
Erlangen	1743	Munich (formée de celle de Landshut)	1826
Giessen	1807		
Berlin	1810		

Il y en avait d'autres jadis : celles de Francfort-sur-l'Oder, fondée en 1506, réunie à Berlin en 1810; de Cologne, 1389; d'Erfurt, 1392; de Trèves, 1454; d'Ingolstadt, 1472; de Mayence, 1477, supprimée en 1802; de Helmstædt, 1575, supprimée en 1809; de Stuttgard, 1775, etc. Les universités allemandes ne s'occupent que de l'enseignement supérieur. Chacune a 30 à 40 professeurs, largement rétribués par l'Etat et par les élèves, et le corps se gouverne lui-même. Les étudiants forment aussi un corps reconnu et légalement constitué. Une Université se compose de 4 facultés : théologie, droit, médecine, et philosophie : cette dernière comprend toutes les matières enseignées dans nos facultés des lettres et des sciences. Quelques Universités ont une 5^e faculté : celle des sciences camérales, c.-à-d. administratives et politiques. Chaque université est administrée par un recteur et un sénat, élus par les professeurs.

UNIVERSITÉS ANGLAISES. L'Université d'Oxford (*V. ce mot*) fut fondée, dit-on, par Alfred le Grand au VIII^e siècle; celle de Cambridge (*V. ce mot*) date du XIII^e. Elles ont conservé l'empreinte du passé, et les études y sont moins fortes et moins étendues que dans les Universités allemandes. Elles sont régies par un chancelier, choisi par les professeurs parmi les grands du royaume. Il choisit lui-même son vice-chancelier ou *steward*. Etudiants et professeurs sont répartis dans un certain nombre de colléges, semblables à ceux de l'ancienne Université de Paris. L'Université de Londres, fondée en 1825, sous le patronage des chefs du parti whig, a été établie sur un plan plus large : le *King's College*, fondation du parti tory, s'est constitué sur le modèle d'Oxford et de Cambridge. — L'université de Dublin, la seule de l'Irlande, fondée en 1591, et formée d'un seul collége, est soumise à la hiérarchie anglicane. Celles d'Ecosse (Saint-Andrew's, 1411; Glasgow, 1450; Aberdeen, 1506; Edimbourg, 1582) sont indépendantes, et se rapprochent beaucoup des Universités allemandes.

UNIVERSITÉS D'ITALIE. Les plus importants de ces établissements sont : Bologne, 1111; Naples, 1224; Padoue, 1228; Rome, 1245; Pérouse, 1276; Pise, 1343; Florence, 1349; Pavie, 1360; Sienne, 1356; Palerme, 1394; Turin, 1405; Parme, 1482.

UNIVERSITÉS ESPAGNOLES ET PORTUGAISES. L'Espagne est peut-être le pays de l'Europe qui a eu le plus grand nombre d'Universités. Leur fondation ne remontait qu'au XIII^e siècle. Le mot *Universitad* en Espagne signifie, en général, non pas un établissement d'enseignement, mais une communauté, un corps ou association d'un certain nombre de personnes pour un but quelconque. Trente-six villes en Espagne ont eu des Universités : Palencia, 1212-14; Salamanque, 1255; Lérida, 1300; Murcie, 1310; Valladolid, 1346; Huesca, 1354; Luchente, 1423; Barcelone, 1430; Girone, 1446; Siguenza, 1472; Saragosse, 1474; Avila, 1482; Valence, 1500; Santiago, 1509; Alcala de Hénarès, 1513; Séville, 1504; Tolède, 1520; Suhagun-Irache, 1534; Grenade, 1531; Onate, 1542; Gandie, 1547; Osuna, 1549; Osma, 1551; Almagro, 1553; Oropeza, Baeza, 1565; Orihuela, 1568; Tarragone, 1572; Vich, Oviédo, 1604; Pampelone-Estella, 1563; Majorque, 1483; Tortose, 1645; Cervera, 1714; la Laguna en Ténériffe, 1744; Madrid, 1836. Le nombre des Universités espagnoles est auj. réduit à dix : Madrid, Barcelone, Grenade, Oviédo, Salamanque, Séville, Valence, Santiago, Valladolid, et Saragosse. — En Portugal, des Universités furent instituées à Coïmbre en 1270, et à Lisbonne en 1290.

UNIVERSITÉS SUISSES. On n'en compte que trois : Bâle, 1459; Zurich, 1832; et Berne, 1834. Celle de Genève, 1368, n'a plus que le titre d'académie.

UNIVERSITÉS DES PAYS-BAS. Ce sont : Louvain, 1426; Leyde, 1575; Franeker, 1585; Groningue, 1614; Utrecht, 1636; Liége et Gand, 1816; Bruxelles, 1834.

UNIVERSITÉS DU NORD. Ce sont : Cracovie, 1364; Copenhague, 1476; Upsal, 1476; Dorpat, 1632; Moscou, 1803; Vilna, 1803; St-Pétersbourg, 1819. F—T.

UNKIAR-SKELESSI, c.-à-d. *Echelles des officiers du Grand-Seigneur*, vge de la Turquie d'Asie, sur la côte E. du Bosphore, en face de Thérapia. Là fut conclu entre la Turquie et la Russie, le 8 juillet 1833, un traité d'alliance offensive et défensive pour 8 années, très-avantageux à cette dernière puissance, qui aidait le sultan contre Mé-

hémet-Ali, pacha d'Égypte ; une clause secrète ouvrait le Bosphore aux Russes, tandis que les Dardanelles étaient fermées aux autres puissances.

UNNA, v. des États prussiens (Westphalie), à 22 kil. S.-S.-O. de Hamm; 3,500 hab. Importante saline de *Kœnigsborn*. Les tribunaux vehmiques y avaient leur siége principal.

UNNA, rivière de la Turquie d'Europe, sort des Alpes Dinariques, sépare la Bosnie de la Croatie, et tombe dans la Save, près d'Usicza; cours de 200 kil. Elle reçoit la Sanna.

UNST, île d'Écosse, la plus septentrionale des Shetland, par 61° 40' lat. N. et 3° 13' long. O.; 15 kil. sur 11 ; 3,000 hab. On y trouve du cristal de roche. Elève de bétail et de chevaux ; pêche à la morue.

UNSTRUTT, riv. des États prussiens (Saxe), coule à travers l'ancienne Thuringe, reçoit la Wipper, la Salza, la Géra, et se jette dans la Saale vis-à-vis de Naumbourg ; cours d'environ 200 kil. Sur ses bords, Thierry Ier, roi d'Austrasie, défit Hermanfried, roi de Thuringe, en 528, et Sigebert II, roi d'Austrasie, fut défait par Radulfe, duc de Thuringe, en 640.

UNTER, c.-à-d. *au-dessous*, en allemand, se joint aux noms de lieux, par opposition à *Ober*, au-dessus.

UNTERWALD ou UNDERWALDEN, c.-à-d. *au milieu des forêts*, l'un des 22 cantons de la Suisse, au centre, entre ceux de Schwytz et de Lucerne au N., de Lucerne à l'O., de Berne et d'Uri au S., d'Uri et de Schwytz à l'E. ; par 46° 44'-46° 57' lat. N., et 5° 39'-5° 59' long. E. ; 745 kil. car. ; 24,902 hab., catholiques et parlant la langue allemande. Il est divisé par la petite chaîne du Kernwald en 2 républiques, qui n'ont cependant qu'une voix en commun à la diète fédérale : l'Obwalden ou Haut-Unterwald, à l'O., ch.-l. *Sarnen*, et le Nidwalden ou Bas-Unterwald, à l'E., ch.-l. *Stanz*. Son territoire est appuyé, au N., au lac des Quatre-Cantons, et renferme celui de Sarnen. Dans la partie septentrionale, qui est montagneuse, se trouve le mont Titlis. Excellents pâturages; peu de grains. Elève du bétail, préparation de fromages, culture très-soignée des vergers.—Le canton d'Unterwald, le 15e de la Confédération par son étendue, le 20e par sa population, est un des trois qui fondèrent la liberté helvétique en 1307. Les deux républiques d'Unterwald ont des institutions à peu près semblables : le pouvoir souverain est exercé par une assemblée des citoyens, qui se réunit chaque année pour nommer les magistrats et fonctionnaires, recevoir leurs comptes, élire les députés à la diète, sanctionner les lois cantonales et les traités ; le pouvoir exécutif est confié à 14 magistrats dans le Haut-Unterwald, 12 dans le Bas-Unterwald, assistés, les premiers, d'un conseil de 65 membres, et les seconds, d'un conseil de 58 membres, qui sont nommés à vie par les assemblées de paroisses ou de communes. B.

UPLAND, anc. province de la Suède, entre la Baltique, le lac Mælar et le golfe de Botnie; ch.-l., *Upsal*. Elle a formé les län ou préfectures d'Upsal et de Stockholm.

UPSAL, *Upsala*, v. de Suède (Suède propre), ch.-l. du län de son nom, à 71 kil. N.-O. de Stockholm, sur le Fyris, par 59° 51' 50" lat. N. et 15° 18' 19" long. E. ; 8,773 hab. Archevêché luthérien, dont le titulaire est primat du royaume. Université célèbre, fondée en 1476, avec une très-riche bibliothèque, observatoire, théâtre d'anatomie, jardin botanique, cabinet d'histoire naturelle (où est une statue de Linné, œuvre de Thorwaldsen). Séminaire pour les prédicateurs. Académie des sciences, Société de cosmographie. La cathédrale, bâtie de 1258 à 1435 sur le modèle de Notre-Dame de Paris, est couverte en lames de cuivre, et renferme les tombeaux de plusieurs rois de Suède, et celui de Linné; le couronnement des rois s'y faisait jadis. On remarque aussi, dans le parc de Caroline, une statue en bronze de Charles XIV (Bernadotte), œuvre de Fogelberg, érigée en 1854. Upsal, ville très-ancienne, fut longtemps la résidence des rois de Suède : on y voit encore la grande pierre de *Mora*, où se faisaient les élections. Les Suédois font passer leur premier méridien par cette ville. —Le län ou préfecture d'Upsal, entre ceux de Gefleborg au N., de Westeräs à l'O., de Stockholm au S., et le golfe de Botnie à l'E., a 125 kil. sur 50, et 90,828 hab. Au S. est le lac Mælar. Mines de fer.

UPSAL (VIEIL-), *Gamla-Upsala*, anc. ville au N. de la précédente, était le sanctuaire du culte d'Odin, puis servit longtemps de résidence aux archevêques d'Upsal. On remarque encore la vieille église.

UR, ville de l'ancienne Chaldée, patrie d'Abraham. On n'en connaît pas bien la position. — Il y avait une autre ville de même nom en Mésopotamie, au S.-E. de Singara.

URABA. *V.* DARIEN.

URACH, v. de Wurtemberg (Forêt-Noire), dans une profonde vallée, à 46 kil. S.-S.-E. de Stuttgard; 3,500 habitants. École ecclésiastique protestante. Ancien château ducal. Fabr. de toiles. Marchés aux grains, foires aux moutons. Ville ancienne, capitale d'un duché dès le XIIe siècle. Les souverains du Wurtemberg y ont plusieurs fois résidé.

URAGUAY. *V.* URUGUAY.

URANIE, l'une des neuf Muses, présidait à l'astronomie. Elle fut, dit-on, mère de Linus et d'Hyménée. On la représente avec une robe d'azur, et couronnée d'étoiles ; elle a pour attributs un globe céleste, des instruments de mathématiques. — Une déesse du ciel, ou une Vénus idéale que ne peuvent atteindre les désirs charnels, était adorée sous le nom de *Vénus-Uranie*, c.-à-d. *Vénus-Céleste*.

URANIENBORG. *V.* HVEN.

URANUS ou LE CIEL, fils et époux de la Terre, fut le père de Saturne, des Cyclopes, et des Titans qui le détrônèrent.

URBA, auj. *Orbe*, v. de l'ancienne Helvétie, chez les Urbigènes, fut la capitale de toute l'Helvétie avant la fondation d'Aventicum.

URBAIN Ier (Saint), pape de 223 à 230, souffrit le martyre. Fête, le 25 mai.

URBAIN II (*Eudes* ou *Odon*), pape de 1088 à 1099, né à Lagery près de Châtillon-sur-Marne, avait été évêque d'Ostie sous Grégoire VII. Il succéda à Victor III, soutint avec énergie la lutte contre l'empereur Henri IV, repoussa les prétentions de l'antipape Guibert (Clément III), et prêcha la 1re croisade au concile de Clermont, 1095. On trouve de lui 59 *Lettres* dans le recueil des conciles du P. Labbe. B.

URBAIN III, *Hubert Privelli* ou *Cruvelli*, né à Milan, pape de 1185 à 1187, avait été archevêque de sa ville natale. Il habita Vérone, eut quelques démêlés avec Frédéric Barberousse au sujet des investitures, des allodiaux de Mathilde, etc., et mourut peu de jours après la nouvelle de la prise de Jérusalem par Saladin. R.

URBAIN IV (*Jacques-Pantaléon*), fils d'un savetier de Troyes en Champagne, était devenu, par son mérite, patriarche de Jérusalem, lorsque, se trouvant en Italie, il fut élu pape en 1261. Continuant de lutter contre Mainfroi, il offrit la couronne de Sicile à St Louis pour un de ses enfants, puis à Charles d'Anjou, son frère, qui se disposait à aller la prendre quand Urbain mourut, en 1264. Ce pontife augmenta le nombre des cardinaux, et institua la fête du Saint-Sacrement. On a de lui quelques *Lettres* dans le recueil des conciles du P. Labbe. R.

URBAIN V (*Guill. de Grimoard*), né en 1302 d'un seigneur du Gévaudan, 6e pape d'Avignon, 1362-70. Il fut, en 1366, rançonné par les *Grandes Compagnies* que Dugueselin était chargé de conduire en Espagne, et il fallut donner, avec l'absolution, 200,000 florins à ces 30,000 « croisés, pèlerins de Dieu. » Les États romains d'Italie, au contraire, grâce à la vigueur d'Albornoz, étaient complétement replacés sous l'autorité pontificale, depuis qu'en 1364 les Visconti avaient rendu Bologne et les autres forteresses qu'ils y occupaient ; les Romains suppliaient toujours les papes de revenir parmi eux : Urbain, malgré les cardinaux français et le roi Charles V, céda à leurs instances, 1367; mais les regrets des cardinaux et le désir de faire conclure la paix entre la France et l'Angleterre, le ramenèrent, trois ans après, à Avignon, où il mourut saintement, presque à son arrivée. Soit d'Avignon, soit de Rome, il avait toujours soutenu de son autorité morale les ligues formées, 1362, 1367, contre l'ambition rapace et féroce des Visconti. Mais les préoccupations du souverain n'empêchaient pas le pontife de travailler avec ardeur à la destruction de la simonie et aux progrès de la religion : il espéra, en 1369, avoir détruit le schisme d'Orient en obtenant l'abjuration de l'empereur Jean Paléologue ; il envoya des missionnaires dans la Géorgie schismatique et jusque chez les Tartares idolâtres du Cathay ; il tâcha même d'exciter une nouvelle croisade. *V.* Th. Roussel, *Recherches sur la vie et le pontificat d'Urbain V*, Paris, 1840. R.

URBAIN VI (*Barthélemy Prignano*), né à Naples, archevêque de Bari, puis pape en 1378. Français pour la plupart (11 sur 16), mais ne pouvant s'entendre pour l'élection d'un nouveau pontife de leur nation, les 16 cardinaux présents à Rome le choisirent à la mort de Grégoire XI ; et ce choix, loin d'être, comme on l'a dit, imposé par les violences populaires, fut fait, au contraire, malgré des menaces de mort ; s'ils n'élisaient un pape, non seulement italien, comme des cris leur en avaient d'abord manifesté le vœu pacifique à l'entrée au conclave, mais né dans Rome même. Pendant plusieurs mois, Urbain fut reconnu par

eux comme pontife légitime et librement élu, et annoncé comme tel dans toutes leurs lettres. Mais sa ferme résolution de rester en Italie fut une première cause de mécontentement pour des prélats qui regrettaient Avignon, où six d'entre eux étaient même restés; sa sévérité prématurée et imprudente, ses attaques violentes et publiques contre leur licence et leur simonie, changèrent les murmures en haines violentes : 15 d'entre eux quittèrent Rome, présentèrent comme une cause de nullité des violences qui, loin d'amener l'élection d'Urbain, avaient eu pour but de l'empêcher, nommèrent l'antipape Robert de Genève (Clément VII), et jetèrent ainsi la chrétienté dans un schisme qui la désola pendant 3/4 de siècle : c'est le *grand schisme d'Occident*. Clément fut reconnu par la France, l'Ecosse, les trois royaumes espagnols et la Sicile, la reine de Naples, la Savoie, la Lorraine, et alla résider à Avignon; Urbain conserva dans son obédience la plus grande partie de l'Italie, l'Angleterre, le Portugal, l'Allemagne, la Hongrie, la Bohême, la Pologne, et les États du nord. Pour punir Jeanne Ire de Naples, vassale du Saint-Siége, d'avoir, malgré son peuple, reconnu Clément VII, il la déposa, et donna le trône, 1381, à l'ambitieux Charles de Durazzo, son cousin, adopté par elle en 1375. En vain Jeanne, cherchant un soutien en France, reconnut pour son héritier universel le frère de Charles V, Louis (Ier) d'Anjou, qui reçut en outre de l'antipape l'investiture d'une partie des États de l'Église (Romagne, Marche d'Ancône, duché de Spolète), sous le nom de royaume d'Adria : elle fut vaincue et mise à mort par Charles, 1382. Mais l'intervention altière d'Urbain dans l'administration du royaume de Naples amena bientôt des luttes nouvelles, au milieu desquelles il se souilla d'un acte de barbarie, en faisant torturer, puis étrangler plusieurs cardinaux, accusés d'une conspiration. A la mort de Charles de Durazzo, 1386, qui, déposé à son tour, n'en avait pas moins conservé la couronne, il déclara le royaume dévolu au Saint-Siége, voulut l'enlever au jeune Ladislas, en entreprit la conquête, et mourut en 1389, sans laisser après lui de regrets. R.

URBAIN VII (*J.-B. Castagna*), Romain, fut pape 13 jours, en 1590.

URBAIN VIII (*Maffeo Barberini*), né à Florence en 1568, pape de 1623 à 1644. D'abord en lutte avec la France, quand Richelieu reprit et rendit aux Grisons les villes de la Valteline, occupées provisoirement par les troupes pontificales, 1624-26, il s'en rapprocha bientôt, ne montra plus que de l'éloignement pour la maison d'Autriche, et, en 1628, excita lui-même le cardinal à protéger les droits du duc français Charles de Nevers à la succession de Mantoue, contre le prétendant que soutenaient les Espagnols. Il fortifia les places et agrandit les domaines de l'Église, en y rattachant le duché d'Urbin, que le dernier des La Rovère rendit au Saint-Siége en 1626. Les Barberini, neveux tout-puissants du pape, le poussèrent en outre, 1641, à confisquer le petit duché de Castro, comme garantie des dettes énormes que les Farnèse contractaient à Rome et ne payaient pas : de là une petite guerre, où Urbain prétendit reprendre même Parme et Plaisance au duc Odoardo, que soutenait une grande partie de l'Italie : le seul résultat fut, en laissant aux Farnèse toutes leurs possessions, d'épuiser les États et les finances du Saint-Siége, 1641-44. Urbain VIII mourut peu après. Il avait, en 1642, par la bulle *In eminenti*, condamné le fameux livre de Jansénius, paru en 1640. — Ce pape, ami des lettres et savant helléniste, a laissé des poésies latines et italiennes, publiées à Paris, 1642. R.

URBAIN (SAINT-), vge (Haute-Marne), près de la Marne, arr. et à 25 kil. S.-O. de Vassy; 950 hab. Bons vins. Jadis abbaye, fondée en 877 par Charles le Chauve, et qui renfermait le corps de St Urbain, pape martyr.

URBANIA, *Urbinum Metaurense*, v. du roy. d'Italie, prov. de Pesaro-Urbino, sur le Métauro, à 11 kil. S.-O. d'Urbin; 4,367 hab. Evêché.

URBANISTES. *V.* FRANCISCAINS.

URBIGÈNES, *Urbigenæ*, un des quatre grands peuples de l'anc. Helvétie, entre Aventicum et le lac Léman; capitale, *Urba*.

URBIN, anc. *Urbinum Hortense*, en italien *Urbino*, v. du roy. d'Italie, ch.-l. d'arr. de la prov. de Pesaro-Urbino, et jadis capit. du duché d'Urbin, sur le Métauro, à 284 kilom. N. de Rome; 15,095 hab. Archevêché; université fondée en 1671, supprimée depuis, et restaurée en 1826. Académie, dite des *Assourdis* (*Assurditorum* ou *Obsurdescentium*). Palais ducal remarquable. Fabr. d'aiguilles. Comm. de blé et de soie. Urbin fut, sous Napoléon Ier, ch.-l. d'arr. du départ. du Métauro. Patrie de Raphaël, du Bramante, du Baroccio, de Polydore Virgile, du pape Clément XI. — L'arrondissement d'Urbin, formé du Sud de l'ancien duché d'Urbin, près de la frontière de Toscane, entre les provinces d'Ombrie au S. et d'Ancône au N., a 102,945 hab. Sol montagneux.

URBIN (Duché d'), ancien Etat de l'Italie, entre la Romagne au N., l'Adriatique à l'E., et la Marche d'Ancône au S., remontait aux premières années du XIIIe siècle. Borné d'abord à la seule ville d'Urbin, il s'agrandit beaucoup au XIVe siècle, et comprit Pesaro, Sinigaglia, Fossombrone, Urbania, Bobbio, Pergola, Macerata, et même Fano. Possédé par les Montefeltro jusqu'en 1502, puis, après l'usurpation de César Borgia, 1502-1503, par la maison de la Rovère, dont la dynastie fut interrompue par Laurent de Médicis, 1516-19, et par le pape Léon X, 1519-21, il fut légué au Saint-Siége en 1631, et forma une partie de la délégat. d'Urbin et Pesaro jusqu'en 1860.

URBINUM, nom de deux villes de l'Italie ancienne (Ombrie), chez les Sénons : *Urbinum Hortense*, auj. Urbin; et *Urbinum Metaurense*, auj. Urbania.

URCINIUM, nom latin d'AJACCIO.

URDINGEN. *V.* VERDINGEN.

URDOS, vge (Basses-Pyrénées), arr. et à 40 kil. S. d'Oloron, sur la frontière d'Espagne; 560 hab. Récemment fortifié.

URFÉ (Anne d'), poëte, né dans le Forez en 1555, d'une très-ancienne famille alliée aux maisons de Lascaris et de Savoie, épousa, vers 1575, Diane de Château-Morand, la plus riche héritière de sa province, fit annuler en 1598 ce mariage, qui n'avait pas été heureux, bien que contracté par une inclination mutuelle, et entra dans les ordres. Il avait été bailli, puis lieutenant-général du Forez, et membre du conseil d'Etat sous Henri IV. Il a laissé un recueil de 150 sonnets, intitulé *Diane;* 5 seulement ont été publiés par Duverdier dans sa *Bibliothèque française*. B.

URFÉ (Honoré d'), romancier, frère du précédent, né à Marseille en 1568, m. en 1625, signala sa valeur dans les guerres de la Ligue, mena habilement quelques négociations en Savoie et à Venise, et épousa Diane de Château-Morand, séparée de son frère, afin de ne pas laisser sortir de sa maison les grands biens qu'elle y avait apportés. Bientôt dégoûté de cette femme, qui vivait constamment entourée de chiens, il se retira aux environs de Nice, et y composa l'*Astrée*, roman pastoral, mêlé de prose et de vers, qui lui a valu sa réputation. Il est en 5 parties, dont la Ire parut en 1610; Baro, secrétaire de d'Urfé, a composé la 5e partie, sur les manuscrits de l'auteur, ou d'après sa propre imagination. Les meilleures éditions de l'*Astrée* sont celles de Paris, 1637, et de Rouen, 1647, 5 vol. in-8°. Les bergers du Lignon remplaçaient les héros de la chevalerie, dont on était fatigué, et purent passer alors pour une création originale; d'ailleurs, à une époque de troubles civils, les esprits durent trouver beaucoup de charme dans cette description, même fausse et maniérée, des plaisirs calmes et simples de la campagne. L'engouement des contemporains pour l'*Astrée*, qui, sous le voile d'une ingénieuse allégorie, offrait le tableau de la société contemporaine, fut partagé par quelques bons esprits de l'âge suivant, Segrais, Pellisson, La Fontaine, etc. D'Urfé a encore publié : *le Sireine*, petit poëme pastoral, en vers de 8 syllabes, Paris, 1611, in-8°; *la Sylvanire ou la Morte vive*, pastorale en 5 actes et en vers blancs, 1625; et des *Epîtres morales*, Paris, 1594, petits traités de philosophie et de morale, remarquables surtout par le style. *V.* Aug. Bernard, *les d'Urfé*, Paris, 1839, in-8°; N. Bonafous, *Etudes sur l'Astrée et sur Honoré d'Urfé*, Paris, 1846, in-8°. B.

URGAB, URGUB ou OURGOUB, vallée de la Turquie d'Asie (Asie-Mineure), dans l'eyalet de Bozoq au S.-O. de Kaisarièh. On y voit d'innombrables cônes de pierre ponce, où les Anciens avaient creusé des sépultures, dont plusieurs sont encore ornées de peintures bien conservées. Ces sépultures sont, pour la plupart, habitées aujourd'hui.

URGEL ou SEU D'URGEL, *Orgelum, Urgela*, v. d'Espagne (Catalogne), dans la prov. de Lérida, sur la Sègre et au pied des Pyrénées, à 45 kil. S.-O. de Puycerda; 5,000 hab. Place de guerre. Evêché, comprenant la république d'Andorre, dont l'évêque d'Urgel partage avec le gouvernement français la suzeraineté. Urgel, jadis ch.-l. de comté, faisait partie de la Marche d'Espagne, puis du marquisat de Barcelone. Les Français la prirent en 1704, 1809 et 1823.

URI, l'un des 22 cantons de la Suisse, et le 4e, entre ceux de Schwytz au N., d'Unterwald, de Berne, et du Valais à l'O., du Tessin au S., des Grisons, et de Glaris à l'E.; par 46° 31′-47° lat. N., et 6° 3′-6° 37″ long. E.;

1,076 kil. carr., 14,741 hab., catholiques. Ch.-l., *Altdorf*. C'est une riche vallée environnée de montagnes, arrosée par la Reuss, et très-fertile. Le lac des Quatre-Cantons en occupe la partie N.-O. Climat assez doux. Riches pâturages. Elève de bétail; préparation de fromages. On parle allemand. — Le canton d'Uri est un des trois qui se révoltèrent contre l'Autriche en 1307. Il est le 11e de la Confédération par son étendue, et le 22e par sa population. La Constitution est purement démocratique. Le pouvoir suprême réside dans le peuple, qui se réunit en assemblée générale, le 1er dimanche de mai, pour nommer tous les magistrats. Chaque citoyen qui a 20 ans révolus est soldat, électeur, et éligible. Le pouvoir exécutif et administratif appartient à un conseil d'Etat, dont les membres sont élus à vie; un Petit-Conseil est chargé des finances. Pour le culte, le canton d'Uri relève de l'évêché de Coire. B.

URIAGE. *V.* MARTIN-D'URIAGE (SAINT-).

URIAS SINUS, auj. *golfe de Manfredonia*, formé par l'Adriatique sur la côte N.-E. de l'Apulie, tirait son nom d'Uria, ville située sur ses bords.

URICONIUM, nom anc. de SHREWSBURY.

URIE, officier de David. Ce roi, ayant eu un commerce criminel avec Bethsabée, femme d'Urie, le fit périr en l'exposant, pendant le siége de Rabbath, à tous les traits de l'ennemi. Il pleura ensuite amèrement ce crime, et en fit pénitence.

URIEL, c.-à-d. en hébreu *Dieu est ma lumière*. Les juifs et quelques chrétiens en font l'ange de la lumière.

URNE, *Urna*. Mesure de capacité pour les liquides, chez les anciens Romains. Elle faisait la moitié de l'amphore, et sa contenance équivalait à 13 litr. 006. — petites boîtes ou corbeilles qui servaient à déposer les bulletins de vote dans les tribunaux. — vases de toutes formes, en terre cuite, en albâtre, en marbre, en porphyre, ou même en or, servant à recueillir les cendres des morts, et conservés dans les tombeaux. C. D—Y.

URQUIJO (Mariano-Luis, chevalier D'), ministre espagnol, né en 1768 à Bilbao, m. en 1817, suivit la voie des emplois publics sous les auspices du comte d'Aranda, et reçut de Charles IV le portefeuille des affaires étrangères après la retraite de Saavedra, 1798; ferme et actif, il s'efforça de réformer les abus introduits dans l'organisation du clergé, encouragea l'industrie, travailla à relever la marine, propagea la vaccine en Espagne, abolit l'esclavage, favorisa les explorations du baron de Humboldt en Amérique, et limita le pouvoir de l'Inquisition, en lui ôtant la faculté d'ordonner aucune arrestation sans l'autorisation du roi, et en l'obligeant à faire connaître aux accusés leurs accusateurs. Ces réformes lui firent beaucoup d'ennemis. Disgracié par les intrigues de Godoï, 1800, il fut bientôt conduit à Pampelune, où il subit la plus dure et la plus cruelle captivité, jusqu'en 1808; mis en liberté par Ferdinand VII, il devint ministre d'Etat sous Joseph Bonaparte, et, après la chute de ce prince, 1814, se retira à Paris, où il mourut. B.

URRAQUE ou URRACA, reine de Castille, fille aînée d'Alphonse VI, épousa, en 1090, Raymond de Bourgogne, qui fut créé comte de Galice et mourut en 1106, puis Alphonse le Batailleur, roi d'Aragon et de Navarre. A la mort de son père, 1109, elle fomenta la résistance de la Castille contre son mari; emprisonnée à Castellas (Aragon) pour ses désordres et ses exigences, elle s'échappa, lutta à force ouverte, obtint le divorce en 1111, mais lassa le dévouement des Castillans, qui se donnèrent à Alphonse VII, son fils du premier lit. Elle voulut encore gouverner au nom de ce prince avec le comte de Lara, son amant; mais les nobles arrêtèrent ce favori, 1122, et rendirent le pouvoir à Alphonse. Urraque mourut en 1126. H.

URRUGNE, brg (Basses-Pyrénées); arr. et à 26 kil. S.-O. de Bayonne; 719 hab. Commerce avec l'Espagne.

URRUTIA (Joseph de), général espagnol, né en Biscaye en 1728, m. en 1800, parvint de grade en grade jusqu'à celui de brigadier, prit part à la défense de Ceuta contre le roi de Maroc en 1791, fit la campagne de 1793 contre la France en qualité de maréchal-de-camp, et obtint, la même année, le titre de lieutenant-général. En 1794, appelé au commandement de l'armée de Catalogne après la mort du comte de La Union, il se maintint sans trop de désavantage contre Schérer, et, à la suite de la paix de Bâle, 1795, fut nommé capitaine-général. Godoï, dont il ne voulut pas être le courtisan, le fit disgracier. B.

URSEOLO (Famille des). *V.* ORSEOLO.

URSEREN. *V.* ANDERMATT.

URSINS (Famille des). *V.* ORSINI.

URSINS (Anne-Marie DE LA TRIMOILLE, princesse DES), née en France en 1635, m. en 1722. Elle était déjà veuve des deux maris qu'elle perdit en 1670, Talleyrand, prince de Chalais, et le duc de Bracciano Orsini, mort en 1698, lorsqu'en 1701 elle devint camarera-mayor de la jeune Marie-Louise-Gabrielle de Savoie, première femme du roi d'Espagne Philippe V. Elle trouva là de quoi satisfaire son ambition toute virile : par son caractère ferme et résolu, auquel elle joignait le don de plaire, la grâce des manières et de l'esprit, elle prit un grand ascendant sur la reine et sur Philippe, dont elle ranima plus d'une fois le courage au milieu des épreuves de la guerre de la Succession, et gouverna quatorze ans avec une autorité presque absolue. Elle sembla d'abord vouloir enlever l'Espagne à la tutelle de la France, mais changea de conduite et soutint l'influence française, après que Louis XIV, en 1704, l'eut fait un instant renvoyer. Elle fit, en 1709, rappeler de Madrid le duc d'Orléans, qui, dans la situation désespérée où semblait être Philippe V, avait accueilli la proposition faite par plusieurs seigneurs espagnols de le prendre lui-même pour roi. Après la mort de la reine, suivant les conseils de l'astucieux Albéroni, qui lui représentait Elisabeth de Parme comme timide et facile à dominer, elle donna cette princesse impérieuse pour épouse à Philippe; et le premier conseil d'Albéroni, le premier acte d'Elisabeth, ce fut l'exil de la femme de tête et de cœur qui avait produit l'un à la cour et mis l'autre sur le trône, décembre 1714. Elle se retira en Italie, où elle mourut. On lui a reproché des mœurs relâchées, et la cupidité qui, lors des négociations du traité d'Utrecht, la poussa à faire tout pour obtenir des puissances contractantes une souveraineté dans les Pays-Bas. — Les *Lettres* de Mme de Maintenon et de la princesse des Ursins ont été publiées à Paris, 4 vol. in-8°, 1826; on a aussi ses Lettres au maréchal de Villars. *V.* une étude sur la princesse des Ursins par M. Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. V; M. Combes, *La Princesse des Ursins, Essai sur sa vie et son caractère politique*, 1858, in-8°; M. Geffroy, *Lettres inédites de la Princesse des Ursins*, Paris, 1859, in-8°. R.

URSINS (Juvénal des). *V.* JUVÉNAL.

URSINUS (Fulvius). *V.* ORSINI (Fulvio).

URSOPOLIS, nom latin de BERNBOURG.

URSULE (Sainte), princesse de la Grande-Bretagne au Ve siècle, fut martyrisée à Cologne par les Huns, vers l'an 452, avec onze vierges, dont un traducteur ignorant a fait *onze mille vierges*, d'après une inscription légendaire ainsi conçue : VRSVLA. ET. XI. MM. VV., c.-à-d. : *Ursula et undecim martyres virgines*, « Ursule et onze vierges martyres. » Elles furent enterrées à Cologne, où leurs reliques sont conservées. Ste Ursule était la patronne de l'anc. Sorbonne de Paris. Fête, le 21 octobre.

URSULINES, dites aussi *Filles de la doctrine chrétienne*, congrégation de religieuses, fondée, en 1537, par la bienheureuse Angèle Merici de Brescia, pour l'éducation gratuite des jeunes filles, et confirmée, en 1572, par Grégoire XIII. Ce même pape soumit les religieuses de Ste Ursule à la règle de St Augustin et à la vie claustrale; car jusque-là, selon la volonté de leur fondatrice, elles avaient donné leurs soins aux enfants et aux malades, sans se retirer du monde. Leur première communauté s'établit en France, en 1596, à l'Isle (Vaucluse), et de là l'Ordre se répandit bientôt dans tout le royaume. Introduit à Paris par Madeleine L'Huillier, comtesse de Sainte-Beuve, il reçut, en 1612, son autorisation régulière du pape Paul V, et continua de former un grand nombre d'établissements. A sa suppression, en 1790, il comptait 300 maisons en plein exercice, réparties en 11 provinces, et, depuis son rétablissement, il a repris un peu d'extension à Paris et dans les départements. D—T—R.

URUGUAY, riv. de l'Amérique du S., sort de la prov. brésilienne de Rio-Grande-do-Sul, sépare la république de l'Uruguay et la Confédération du Rio-de-la-Plata, en coulant vers le S.-O., et se joint au Parana pour former le Rio-de-la-Plata près de Buénos-Ayres; cours de 1,500 kil. environ, embarrassé de cataractes et d'îles qui en rendent la navigation dangereuse. Il reçoit le Rio-Cuareim, le Rio-Negro, l'Ibicuy, l'Yguy, etc.

URUGUAY (République de l'), Etat de l'Amérique du S., entre le Brésil (prov. de Rio-Grande-do-Sul) au N., l'Etat d'Entre-Rios à l'O., le Rio-de-la-Plata au S., et l'océan Atlantique à l'E.; entre 30° et 35° lat. S., 55° et 61° long. O.; 500 kil. du N. au S., 550 de l'E. à l'O.; 310,000 habitants. Capit., *Montevideo*. Divisé en 13 départem.: Guadalupe, Cerro-Largo, Colonia del Sacramento, Durazno, Maldonado, Montevideo, Paysandu, Salto, San-José, Soriano, Florida, Tacuarembo, Minas. Ce pays

est en grande partie composé de vastes solitudes; mais la fertilité du sol le destine à être occupé un jour par une population plus nombreuse. Il est arrosé par l'Uruguay, qui lui donne son nom, le Rio-de-la-Plata, le Rio-Cuareim et le Rio-Negro. Le climat est assez doux. Côtes basses, plates, et dépourvues de bois. Elève considérable de bestiaux. Exportation de peaux et de salaisons.—L'Uruguay, sous le nom de *Banda Oriental*, faisait jadis partie de la vice-royauté espagnole de Buénos-Ayres. Gouverné, de 1816 à 1825, par Artigas, il passa ensuite au Brésil sous le nom de *Province Cisplatine*, et, après deux ans de révoltes incessantes, soutenues par Buénos-Ayres, fut reconnu république indépendante en 1828. Après la présidence quatriennale de Riveira, il a eu à souffrir des longues querelles d'Oribe et de Rosas, qui ne cessèrent que par une intervention militaire du Brésil, et aussi de demêlés fréquents avec la Confédération de la Plata. Le gouvernement est une république administrée par un président, un sénat et une chambre des représentants. Le Code français a été adopté comme base de la législation. B.

URUNCA, nom latin d'Ensisheim.

URVILLE (Dumont d'). *V.* Dumont.

urville (d'), île de la Micronésie, dans l'archipel des Carolines, au S.-E. d'Hogoleu; découverte en 1824.—Ile de la Mélanésie, près de la côte de la Papouasie.—Montagne de la terre de Louis-Philippe; 931 mèt. de hauteur.

USAGE (Mariage par). *V.* Mariage.

USCOQUES. *V.* Uskoks.

USCUDAMA, ville de l'anc. Thrace, dans le pays des Besses; auj. *Andrinople*.

USCUP, v. de la Turquie d'Europe. *V.* Ouskoub.

USEDOM, ville des Etats prussiens (Poméranie), sur la côte S. de l'île de son nom, à 16 kil. N.-O. de Stettin; 1,500 hab. Jadis place forte.—L'île d'Usedom, longue de 50 kil. sur 22, à l'embouchure de l'Oder, est comprise entre la mer Baltique, le Pommersche-Haff, la Peene et la Swiene; 11,000 hab. Sol peu fertile. Pêche productive.

USÉVOLOD. *V.* Vsévolod.

USGAU. *V.* Bade, *Baden-Baden*.

USHER (Jacques), en latin *Usserius*, prélat anglican, né à Dublin en 1580, m. en 1656, fut un des plus savants hommes de son temps. Fils d'un greffier de la chancellerie d'Irlande, il s'appliqua de bonne heure à l'étude de l'histoire, de la théologie, des Pères et des scolastiques, acquit une certaine réputation comme prédicateur, devint professeur de théologie à l'université de Dublin en 1607, chancelier de l'église de St-Patrick, évêque de Meath, membre du conseil privé d'Irlande, et, en 1624, archevêque d'Armagh, déploya le plus grand zèle contre les catholiques, resta constamment attaché à la cause de Charles Ier, fut dépouillé des revenus de son archevêché par l'insurrection catholique de 1648, et se réfugia en Angleterre. Il est resté célèbre surtout comme chronologiste; c'est lui qui a fixé l'an 1er du monde à l'an 4004 av. J.-C. On a de lui, entre autres ouvrages : *de Ecclesiarum christianarum successione et statu*, Londres, 1613; *de la Religion des anciens Irlandais et Bretons*, en anglais, 1622, in-4°; *Britannicarum ecclesiarum antiquitates*, Dublin, 1639, in-4°; *Annales Veteris et Novi Testamenti*, 1650-54. B.

USICZA, ville de la Principauté de Servie, à l'O. de Kragojewatz; 6,000 hab.

USINGEN, v. du duché de Nassau, sur l'Usbach, à 36 kil. N.-E. de Wiesbaden; 1,850 hab. Cour d'appel. Beau château, avec parc, qui appartint à une branche auj. éteinte de la maison de Nassau.

USIPÈTES ou USIPIENS, *Usipii*, peuple de la Germanie, au N.-O., près du Rhin, entre les Bructères au N. et les Marses au S., habitait le pays actuel de Zutphen.

USK, riv. d'Angleterre, naît dans le pays de Galles (Brecknock), passe à Abergavenny, Usk et Newport, et se jette dans le canal de Bristol; cours de 110 kil.

USKOKS ou USCOQUES, peuple d'origine slave, répandu dans la Carniole, la Croatie et la Dalmatie. Ils ont été célèbres par leurs pirateries, surtout ceux qui s'établirent à Segna ou Sengh, dans le golfe de Quarnero, après avoir été chassés de Clissa par les Turcs au XVIe siècle. Les Turcs et les Vénitiens ne parvinrent à les dompter qu'au commencement du XVIIe siècle. Aujourd'hui ils se livrent à l'agriculture.

USKUP, v. de Turquie. *V.* Ouskoub.

USPALLATA, ville du Chili, à 75 kil. N. de Santiago. Elle donne son nom à un long plateau, où se trouve la plus riche mine d'argent du pays.

USSAT, vge (Ariège), arr. et à 20 kil. S.-S.-E. de Foix; 250 hab. Bains d'eau minérale, sur le bord de l'Ariége. Grottes à stalactites. On trouve dans toute cette vallée beaucoup de cavernes où les Albigeois se réfugièrent. On voit, à l'entrée, des débris de fortifications.

USSEL, s.-préf. (Corrèze), à 63 kil. N.-E. de Tulle; 2,716 hab. Tribunal de 1re instance, collége. Anc. ch.-l. du duché de Ventadour. Exploitation de fer; fabr. de lainages, tanneries. Comm. de chanvre.

USSÉRIUS. *V.* Usher.

USSON, vge (Puy-de-Dôme), arr. et à 9 kil. E. d'Issoire; 800 hab. Ruines d'un anc. château-fort des comtes d'Auvergne, que Duguesclin ne put prendre en 1371, et que Louis XI convertit en prison d'Etat; Marguerite de Valois, 1re femme de Henri IV, y passa 20 ans, et y écrivit ses *Mémoires*. Ce château fut rasé en 1634.

USTARITZ, ch.-l. de cant. (B.-Pyrénées), arr. et à 14 kil. S. de Bayonne, sur la Nive; 1,675 hab. Tanneries, corroieries. Anc. capitale du Labourd.

USTARIZ (Jérôme), un des premiers économistes de l'Espagne, né en Navarre vers la fin du XVIIe siècle, est connu par une *Théorie et Pratique du commerce et de la marine*, 1724, livre traduit en français par Forbonnais, Paris, 1753, in-4°.

USTER, brg de Suisse (Zurich), à 4 kil. S.-E. de Greifensee; 5,610 hab. Forges, fabr. de coton.

USTICA ou OSTEODE, île voisine de la côte de Sicile, dans la mer Tyrrhénienne, à l'O. des îles Lipari; 3,000 hab. Fortifiée.

USTRINE, *Ustrina* ou *Ustrinum* (d'*urere*, brûler), enclos près d'un grand tombeau, chez les anciens Romains, pour y brûler les corps des gens dont ce tombeau devait être la sépulture. Le *Bustum* (*V. ce mot*) était l'Ustrine du tombeau d'Auguste. Il y avait, pour les gens de médiocre ou de petite condition, des ustrines publiques, où, moyennant salaire, des esclaves spéciaux leur rendaient ce service. C. D—y.

USUARD, moine de l'abbaye de St-Germain-des-Prés, à Paris, m. vers 897, alla chercher en Espagne des reliques de plusieurs saints, et, à son retour, reçut de Charles le Chauve la mission de composer un nouveau *Martyrologe*. Cet ouvrage, bientôt adopté par la plupart des églises de France, d'Allemagne et d'Italie, a servi de base au martyrologe romain; il a été imprimé à Lubeck, 1475, à Florence, 1486, et à Anvers, 1714.

USUCAPION, *Usucapio*, nom que les jurisconsultes romains donnent à la prescription en matière de biens meubles ou immeubles. Il fallait une possession continue d'un an pour les premiers, de 2 ans pour les seconds. L'Usucapion ne s'appliquait ni aux choses du domaine public, ni aux choses volées, et c'était un droit dont les seuls citoyens romains jouissaient. C. D—y.

USURE, *Usura* ou *Fœnus*, nom de l'intérêt de l'argent, chez les anc. Romains, sans que ce mot fût jamais pris en mauvaise part. L'usure n'avait point d'abord de taux légal; mais les riches ayant abusé du droit de fixer arbitrairement ce taux, la loi des XII Tables déclara que l'usure serait *unciaire*, ce qui revenait à 1 p. 0/0 par an; car les usures se calculaient toujours en onces, ou parties de l'as, c.-à-d. en 12 as. On les acquittait mensuellement, à l'époque des calendes. La législation tenta vainement plusieurs fois de fixer le taux de l'usure; il variait, comme une marchandise, suivant les besoins des emprunteurs, et il monta, suivant les époques, jusqu'à 24 p. 0/0 l'an. En voici les dénominations et les évaluations diverses :

USURE.	Par mois.	Par an.
Semonciale, *usuræ semunciariæ*...	1/24 p. 0/0	1/2 p. 0/0
Onciale, — *unciariæ*.....	1/12 —	1 —
Sextantale, *sextantes*.....	1/6 —	2 —
Quadrantale, — *quadrantes*.....	1/4 —	3 —
Trientale, — *trientes*.....	1/3 —	4 —
Quinconciale, *quinconces*.....	5/12 —	5 —
Semissale, — *semisses*.....	1/2 —	6 —
Septonciale, — *septunces*.....	7/12 —	7 —
Bessale, — *besses*.....	2/3 —	8 —
Dodrantale, *dodrantes*.....	3/4 —	9 —
Dextantale, — *dextantes*.....	5/6 —	10 —
Déonciale, — *deunces*.....	1 1/2 —	11 —
Centésime, *usura centesima*.....	1 —	12 —
Sesqui-centesime, *sesquicentesima*..	1 1/2 —	18 —
Double centésime, *binæ centesimæ*.	2 —	24 —

Le taux exagéré des usures a causé de grands troubles dans Rome, et poussé plusieurs fois les plébéiens à se séparer des patriciens.—En Grèce, le taux de l'argent fut au moins aussi élevé qu'à Rome; le moindre taux paraît avoir été, à Athènes de 10 p. 0/0, et le plus haut, de 36 p. 0/0 par an, car l'usure se payait annuellement ou mensuellement. Le taux de 36 p. 0/0, et de 24 chez les Romains, étaient

pour les prêts à la grosse aventure, pour les entreprises maritimes, où le capital et les intérêts pouvaient être perdus par le naufrage avec l'hypothèque même. L'usure, chez les Grecs, se calculait en oboles et drachmes : ainsi, l'intérêt annuel à 10 p. 0/0 était à 5 oboles; celui de 12 p. 0/0, à 1 drachme, etc. — L'usure, au sens moderne du mot, est un taux d'intérêt excessif; comme telle, l'Église l'interdit. C. D—Y.

UTICA, v. des Etats-Unis (New-York), ch.-l. du comté d'Oneida, sur la Mohawk et le canal de l'Erié, à 150 kil. N.-O. de New-York; 22,500 hab. Transit important. Filatures de coton et de laine, fonderies de fer, laminoirs, tanneries, construction de wagons.

UTICENSIS PAGUS, nom latin du pays d'OUCHE.

UTIEL, v. d'Espagne, prov. et à 120 kil. N.-O. de Valence; 7,150 hab. Fabr. de soieries, toiles, savon.

UTIENS, *Utii*, peuple qui habitait au N.-E. de la mer Caspienne.

UTINA, UTINUM, noms anc. d'UDINE.

UTIQUE, *Utica*, anc. ville de l'Afrique propre, sur la Méditerranée, au N.-O. de Carthage, était le plus ancien établissement des Phéniciens sur cette côte. Après la ruine de Carthage, elle devint la capitale de la prov. romaine d'Afrique. Le second Caton, dit d'*Utique*, s'y tua. Auguste donna aux habitants d'Utique le droit de cité romaine, et elle prit le nom de *Municipium Julium Uticense*. Sous Adrien, elle était tombée au rang de colonie. On voit auj. ses ruines près de Porto-Farina.

UTI ROGAS, c.-à-d. « comme tu proposes, » formule de vote, chez les anc. Romains, dans les comices pour les lois. Ceux qui acceptaient la loi proposée, écrivaient cette formule sur leur bulletin de vote, mais en abrégé, ainsi : VR., *v* et *u* étant la même lettre. C. D—Y.

UTRAQUISTES. *V.* CALIXTINS.

UTRECHT, *Trajectum ad Rhenum* ou *Trajectum vetus* des anciens, *Ultrajectum* en latin moderne, v. du roy. des Pays-Bas, ch.-l. de la prov. de son nom, sur le Vieux-Rhin, à 35 kil. S.-S.-E. d'Amsterdam, par chem. de fer, 55 kil. E. de La Haye, par 52° 5′ 11″ lat. N., et 2° 47′ 3″ long. E.; 56,920 hab. Archevêché catholique. Université célèbre pour l'étude du droit; bibliothèque. Académie des sciences; Institut royal de météorologie; observatoire; hôpital militaire, école vétérinaire, monnaie royale, haute cour militaire. Cathédrale remarquable. Fabr. renommées de velours et de tapis; machines, céruse, tabacs, produits chimiques, etc. Raffineries de sucre et de sel; tuileries, faïence décorative. — Cette ville, jadis fortifiée, est célèbre par l'*Union d'Utrecht*, déclaration d'indépendance des sept Provinces-Unies, qui se séparaient de l'Espagne, 1579, et par le *Traité d'Utrecht*, 1713, qui mit fin à la guerre de la succession d'Espagne (*V.* SUCCESSION D'ESPAGNE). Elle fut prise par les Français en 1672 et en 1795, et devint, sous le Ier Empire français, ch.-l. d'arrond. dans le département du Zuyderzée. Patrie du pape Adrien VI, de Burmann, Drakenborch, etc. — La prov. d'Utrecht, entre celles de Hollande méridionale à l'O., de Brabant méridional au S., de Gueldre à l'E., et le Zuyderzée au N., a 137,234 hect., et 168,449 hab.

UTRECHT (Evêché d'), fondé à la fin du VIIe siècle, comprenait la province actuelle d'Utrecht et l'Over-Yssel. Après de fréquentes révoltes des sujets, l'évêque Henri de Bavière vendit à Charles-Quint, en 1528, la domination temporelle de sa principauté.

UTRERA, anc. *Castra Venaria*, v. d'Espagne (Andalousie), dans la prov. et à 26 kil. S. de Séville, dans une plaine très-fertile. Ville bien bâtie; église gothique et hôtel-de-ville remarquables. Grand comm. de bestiaux et de grains. Pop. de la commune : 13,885 hab. Dans les environs on élève des taureaux de combat très-estimés et de bons chevaux. On y trouve aussi des mines de sel.

UTTOXETER, brg et paroisse d'Angleterre, comté et à 23 kilomètres Nord-Est de Stafford; 5,000 habitants. Forges à fer.

UXAMA, v. d'Hispanie (Tarraconaise); auj. *Osma*.

UXANTIS, nom anc. de l'île d'OUESSANT.

UXBRIDGE, v. d'Angleterre (Middlesex), sur la Colne et le canal de Great-Junction, à 25 kil. O.-N.-O. de Londres; 3,868 hab. Le plus grand marché aux grains du royaume. Fabr. d'instruments aratoires; briqueteries. Un traité fut conclu dans cette ville, en 1645, entre Charles Ier et le Long-Parlement.

UXELLES (le marquis d'). *V.* HUXELLES.

UXELLODUNUM, v. de la Gaule (Aquitaine Ire), chez les Cadurces; prise par J. César, l'an 50 av. J.-C. Sa position, longtemps incertaine, paraît être celle du village de Lusech (Lot).

UXIENS, *Uxii*, anc. peuple d'Asie, dans les montagnes situées au N.-E. de la Susiane. Ils vivaient de rapines, et les rois de Perse leur payaient tribut pour aller de Suze à Persépolis. Alexandre le Grand, au retour de l'Inde, les subjugua.

UXENTUM, nom anc. d'UGENTO.

UXISAMA, nom anc. de l'île d'OUESSANT.

UZ (Jean-Pierre), poëte allemand, né en 1720 à Anspach, m. en 1796, étudia le droit à Halle, remplit plusieurs charges de magistrature dans sa ville natale, et y devint 1er juge du tribunal. Il a traduit les plus beaux morceaux d'Homère, de Pindare et d'Anacréon. Après avoir essayé sans succès d'imiter la prosodie et la versification des anciens, il n'écrivit plus qu'en vers rimés, et eut à ce sujet de longs et vifs démêlés avec les savants qu'il appelait *Miltoniens* ou *Anglomans*, parce qu'à l'exemple de Milton ils n'admettaient que les vers blancs. Ses *Œuvres poétiques complètes* ont été publiées à Leipzig, 1768, 2 vol. in-8°.

UZBEK, khan du Khaptchak, 1305-42, étendit sa domination sur la Russie, éleva et renversa à son gré Michel II, Jouri, Dmitri, etc., et, pour venger un massacre de Mongols à Tver en 1327, saccagea Tver, Kachin, Torjok, etc. Ses sujets prirent de lui le nom d'Uzbeks.

UZBEKS, peuple de famille turque, limitrophe de la mer Caspienne à l'E., dans le Turkestan. Ils tirent leur nom du khan Uzbek. On en trouve quelques-uns dans la Russie méridionale et dans le gouv. de Tobolsk.

UZEL, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), arr. et à 15 kil. N.-O. de Loudéac; 1,042 hab. Comm. de toiles. Ruines d'un ancien château.

UZERCHE, ch.-l. de cant. (Corrèze), arr. et à 35 kil. N.-O. de Tulle, sur une colline escarpée au pied de laquelle coule la Vézère; 2,273 hab. Belle église St-Pierre. Patrie du chirurgien Boyer. Aux environs, belles forges de la Grénerie, et ermitage de Mme de Genlis.

UZES, peuple slave. *V.* POLOVTZES et CUMANS.

UZÈS, *Ucense Castrum*, *Ucetia*, s.-préf. (Gard), à 24 kil. N. de Nîmes, sur l'Auzon; 5,501 hab. Trib. de 1re instance, collége. On y remarque le clocher de la cathédrale, l'ancien palais épiscopal, et l'ancien château. Filatures de soie, bonneterie; comm. de grains, vins, eaux-de-vie, huile, poterie d'étain. — Uzès était déjà ville épiscopale, quand elle fut conquise par Clovis sur les Wisigoths, en 507. Elle eut successivement les titres de vicomté, de comté, et de duché-pairie, et embrassa le protestantisme; la cathédrale fut détruite alors, sauf une tour élevée. Louis XIII s'empara de la ville, et fit raser les fortifications, 1629. Patrie de Moïse Charas, de l'amiral Brueys, et de Sigalon. Près et au bas d'Uzès, on voit les fontaines d'Eure et d'Airan célèbres par l'aqueduc romain destiné à conduire leurs eaux à Nîmes en passant sur le pont du Gard, et des vestiges d'un temple de Druides.

UZNACH, v. de Suisse, dans le canton et à 50 kil. S.-O. de St-Gall, sur une hauteur à l'extrémité E. du lac de Zurich; 1,610 hab. Ruines d'un ancien château.

UZUM-CASSAN. *V.* OUZOUN-HAÇAN.

V

VAAG, riv. de Hongrie. *V.* WAAG

VAAS, brg (Sarthe), arr. et à 35 kil. E. de la Flèche, sur la rive dr. du Loir; 1,900 hab. Jadis place forte.

VAAST (SAINT-). *V.* WAAST (SAINT-).

VABRE, ch.-l. de cant. (Tarn), arr. et à 26 kil. N.-E. de Castres; 1,175 hab. Eglise calviniste. Filatures de coton, fabr. de draps.

VABRES, *Vabrincum*, brg (Aveyron), sur le Dourdou, arr. et à 5 kil. S.-O. de St-Affrique; 1,335 hab. Autrefois évêché et comté.

VACA DE CASTRO. *V.* ALMAGRO.

VACATIONS (Chambre des). *V.* CHAMBRE.

VACCA (Flaminio), sculpteur et antiquaire du XVIe siècle, connu surtout par une espèce de journal des fouilles de Rome qu'il écrivit sous le titre de : *Memorie di varie antichità trovate in diversi luoghi della città di Roma*. Ces Mémoires, achevés en 1594, ont été publiés en 1704, et réimprimés et annotés par A. Nibby dans son édition de Nardini, *Roma antica*, t. IV, Rome, 1820.

VACCA, anc. v. de l'Afrique propre (Zeugitane), près des frontières de la Numidie, fut ruinée par Q. Métellus pour avoir massacré une garnison romaine, et par Juba, qui la punissait ainsi de s'être rendue à César.

VACCA (CABEZA DE). *V.* CABEZA.

VACCÉENS, *Vaccæi*, peuple d'Hispanie (Tarraconaise), au S. des Cantabres, dont les séparait l'Idubeda; v. principales : Palentia, Cauca. Subjugués par Postumius après 14 ans de guerre, en 178 av. J.-C., rebelles à l'époque des guerres contre les Celtibériens, ils furent encore domptés par les Romains en 150, 136 et 100. Leur pays forme aujourd'hui une partie de la capitainerie de *Léon* et *Vieille-Castille*.

VAÇOUDEVA, radjah indien de race lunaire, épousa Dévaki, sœur de Kansa, roi de Mathoura, vit six de ses enfants égorgés par ce prince, mais parvint à sauver Krichna et Bala-Rama.

VAÇOUS, génies hindous, protecteurs et régulateurs des 8 régions du monde, figurent, dans la hiérarchie céleste, immédiatement après Brahma. Ce sont : Indra, dieu bienfaisant, gardien de l'Est, présidant à l'éther et au jour; Iama, au Sud, dieu de la mort et des Enfers; Nirouti, au S.-O., prince des mauvais génies; Agni, au S.-E., dieu du feu, surnommé *Pacava* (purificateur); Varouna ou Pratcheta, à l'O., dieu des eaux et de l'Océan; Paoulastia, au N., gardien des richesses minéralogiques; Pavana ou Marouta, au N.-O., roi de l'air, des vents et des odeurs; Içania, au N.-E., incarnation de Siva.

VACQUERIE (Jean de LA), magistrat, né à Arras vers le commencement du XVe siècle, m. en 1497, n'était encore qu'un des notables de sa ville natale, quand Louis XI voulut s'en emparer en 1476. Il résista avec fermeté aux envoyés du roi, qui demandaient la soumission des habitants. Louis XI ne l'en nomma pas moins 1er président au parlement de Paris en 1481. La Vacquerie montra dans ce nouveau poste la même énergie. Opposé à des édits qui établissaient des taxes nouvelles, il alla, avec sa compagnie, trouver le roi, et lui dit : « Sire, nous venons remettre nos charges entre vos mains, et souffrir tout ce qu'il vous plaira, plutôt que d'offenser nos consciences; » démarche courageuse, qui eut un plein succès. Il fit également des représentations pendant la régence d'Anne de Beaujeu. Ed. T.

VADÉ (Jean-Joseph), né à Ham en 1720, m. en 1757, poëte burlesque, créateur du genre poissard, vint de bonne heure à Paris, où il mena une vie de plaisir et de dissipation. Il avait beaucoup d'esprit naturel, de la facilité et de la gaîté, et imagina de se faire le poëte des halles. Il en reproduisit les mœurs et le langage dans de petites poésies appelées *OEuvres poissardes* qui se composent principalement de la *Pipe cassée*, *poëme épi-tragi-poissardi-héroï-comique*, en vers de 8 syllabes et en 4 chants; de *Bouquets poissards*, de *Lettres de la Grenouillère*, etc. On a encore de lui quelques jolies chansons, et plusieurs opéras-comiques, entre autres *les Troqueurs*, *le Trompeur trompé*, *Nicaise*, etc. Grâce aux mœurs de son temps, Vadé, qu'on ne lit plus, eut presque une réputation littéraire; la société, qu'il amusait, le surnomma *le Corneille des halles*, *le Téniers de la poésie*, bien que le burlesque et le poissard ne soient guère poétiques, et Voltaire mit sous son nom quelques-uns de ses pamphlets facétieux, pseudonyme dont personne n'était dupe. Les *OEuvres* de Vadé ont été publiées en 1758, 4 vol. in-8°.

VADICASSES ou VIDUCASSES, peuple de la Gaule (Belgique 2e), au S.-O. des Suessions, habitait le pays nommé depuis *Valois*.—Peuple de la Gaule (Lyonnaise 2e), entre les Baïocasses et les Lexoviens; son pays correspond auj. au départ. du Calvados.

VADICASSINUS AGER, nom latin du pays de GALEVESSE.

VADIER (Marc-Guillaume-Alexis), né en 1735, m. en 1828, était conseiller au présidial de Pamiers, quand il fut député du Tiers-Etat de Foix aux Etats-Généraux de 1789. Après l'arrestation de Louis XVI à Varennes, il proposa de le traduire devant la haute-cour nationale. Député de l'Ariége à la Convention, il se rangea parmi les Montagnards, vota la mort du roi sans appel ni sursis, se montra, au 31 mai, l'un des adversaires les plus ardents des Girondins, pressa plus tard la condamnation de Danton et de Desmoulins, fit ensuite partie du Comité de sûreté générale, où il imagina les conspirations des prisons, dénonça Catherine Théot à la Convention, prit une part active à la révolution du 9 thermidor, et, atteint à son tour par la réaction thermidorienne, fut condamné à la déportation avec Billaud-Varennes, Collot-d'Herbois et Barrère, le 5 frimaire an III (2 mars 1795). Il parvint à se cacher dans Paris, fut ensuite compromis dans la conspiration de Babeuf, acquitté par la haute-cour de Vendôme, et relégué à Cherbourg jusqu'au Consulat. Exilé par la loi de 1816, il se retira dans les Pays-Bas, et mourut à Bruxelles. B.

VADIMON (Lac de), *Vadimonis lacus*, auj. *de Bassano*, lac d'Etrurie, au N.-E. de la forêt Ciminienne; ses eaux étaient sulfureuses. Sur ses bords, les Romains battirent les Etrusques en 310 av. J.-C., et les Sénonais en 283. Auj. ce lac est à peu près couvert d'une croûte de terre flottante, et devient souterrain.

VADO, anc. *Sabatia Vada*, v. forte du royaume d'Italie, port militaire sur le golfe de Gênes, à 6 kil. S.-S.-O. de Savone; 1,465 hab. Pêche active.

VADUZ, capitale de la principauté de Lichtenstein, près du Rhin, à 48 kil. S.-O. de Bregenz; 1,800 hab. Château.

VÆNIUS (Otto), peintre. *V.* VAN VEEN.

VÆROE, île de Norvége (Norrland), à l'extrémité S.-O. de l'archipel des Lofoden. C'est entre cette île et Mösken que se trouve le Malström (*V. ce mot*).

WÆSTERAS, v. de Suède, ch.-l. du län de son nom, à 140 kil. N.-O. de Stockholm, à l'embouchure du Swart dans le lac Mælar; 4,700 hab. Evêché luthérien; lycée. La cathédrale renferme le tombeau d'Eric XIV. Château royal. Comm. de fer, cuivre, laiton, vitriol. En 1544, une diète, qui se tint dans cette ville, assura l'hérédité de la couronne en Suède.—Le län de Væsteras (Suède propre), entre ceux de Gefleborg au N., de Stora-Kopparberg au N.-O., d'Œrebro à l'O., de Nyköping au S., et d'Upsal à l'E., a 140 kil. sur 80, 6,893 kil. car., et 98,941 hab. Le lac Hielmar le borde au S. Sol généralement plat. Elève de bétail. Industrie métallurgique. Sources minérales.

VAG, riv. de Hongrie. *V.* WAAG.

VAGA, nom latin de la MEDWAY.

VAGA (PERINO DEL). *V.* PERINO.

VAGH-UJHELY. *V.* NEUSTADTL.

VAGIENNES, *Vagienni*, peuple ligure de la Gaule Cisalpine, au N.-O., habitait le pays arrosé par les deux Doire, le Pô et le Tanaro; ville principale : *Augusta Vagiennorum* (auj. Saluces, ou Bene).

VAGNEY, brg (Vosges), arr. et à 14 kil. E. de Remiremont, sur le Vagney; 614 hab. Comm. de fromages.

VAGORITUM, v. de la Gaule (Lyonnaise 3e), capit. des Arviens; auj. *St-Jean-sur-Erve*.

VAGULATION, *Vagulatio*, nom donné, chez les anc. Romains, à une sommation avec injures, faite de vive voix

à la porte d'un citoyen, qui, appelé en justice, comme témoin, par un autre citoyen, refusait de comparaître.

VAGUS, nom latin du WAAG.

VAHABITES. *V.* WAHABITES.

VAHAKN, roi d'Arménie, de la dynastie haïganienne, un des héros de la nation, succéda à son père Tigrane Ier, vers 520 av. J.-C. Ses exploits lui firent donner le nom d'*Hercule des Arméniens*. Les Ibériens (Géorgiens) lui élevèrent une statue, et lui offrirent des sacrifices : les descendants, appelés de son nom *Vâhnouni*, se consacrèrent à son service. Les traducteurs de la Bible arménienne ont partout remplacé le nom de Vahakn par celui d'Héraclès (Hercule). Il a régné environ 27 ans. C—A.

VAHALIS, nom latin du WAHAL.

VAHÉ, dernier roi arménien de la dynastie haïganienne, régna vers 351 av. J.-C. Il envoya au secours de Darius, roi de Perse, 40,000 fantassins et 7,000 cavaliers. Quand Alexandre le Grand, après la destruction de l'armée de Darius, fondit sur l'Arménie, Vahé vint à sa rencontre, et périt dans le combat, 330 av. J.-C. L'Arménie passa alors sous la domination des Macédoniens. C—A.

VAHL (Martin), naturaliste danois, né en 1749 à Bergen (Norvége), m. en 1804, suivit à Upsal les leçons de Linné, devint professeur de botanique à l'université de Copenhague, et fit de nombreux voyages scientifiques par ordre du gouvernement. On a de lui : *Symbolæ botanicæ, sive plantarum descriptiones*, Copenhague, 1790-94, 3 cahiers in-fol., avec 75 pl.; *Eclogæ americanæ*, 1796-1807, 3 cahiers in-fol., et 30 pl.; *Icones plantarum americanarum*, 1798, in-fol., 30 pl.; *Enumeratio plantarum*, 1805-1807, 2 vol. in-8°. Vahl a laissé un herbier très-riche.

VAICIAS ou VYASAS, nom de la caste des marchands et artisans dans l'Inde. Cette caste se dit issue de Vaicia, 4e fils de Brahma.

VAIGATSCH, *Khaiodeia* des Samoyèdes, île de la Russie d'Europe (Arkhangel), dans l'océan Glacial arctique, entre la Nouvelle-Zemble et le continent, dont la sépare le détroit de Vaigatsch ; par 68° 30' lat. N., et 56° long. E.; 90 kil. sur 52. Habitée par quelques familles samoyèdes, qui la vénèrent comme un lieu spécialement destiné aux sacrifices. Les Russes y vont chasser et pêcher pendant l'été.

VAIGIOU, île du Grand-Océan équinoxial (Mélanésie), au N.-O. de la Papouasie, dont le détroit de Gammen la sépare; par 0° 1' 47" lat. S., et 128° 22' 40" long. E. Les habitants sont de petite taille, et sujets à la lèpre ; ils dépendent du sultan de Tidor.

VAIHINGEN, v. de Wurtemberg (cercle du Neckar), sur l'Enz, à 25 kil. N.-O. de Stuttgard; 3,200 hab. Anc. château ; bel hôtel-de-ville. Tanneries, moulins à farine, huileries, etc. Les Français brûlèrent cette ville en 1693.

VAI-HOU, dite aussi *Ile de Pâques* ou de *Davis*, île de l'Océanie (Polynésie), la plus orientale des Sporades australes habitées, par 27° lat. S., et 112° long. O.; 25 kil. de tour; 2,000 hab. Plantations de patates, d'ignames et de bananes. Les habitants, vigoureux, alertes, pillards, vivent dans de misérables cases, composées de pieux fichés en terre et rapprochés par le sommet. — Cette île, découverte par Davis en 1686, fut revue par Roggeween, le jour de Pâques 1722. Cook et La Pérouse y virent des statues colossales en pierre (*Anga-tabou*), élevées sans doute à la mémoire des chefs du pays, et objet de vénération; elles n'existent plus.

VAILLANT (Wallerant), peintre et graveur, né à Lille en 1623, m. en 1677, alla étudier à Anvers sous Quellyn, se borna au portrait, et fut habile dessinateur et bon coloriste. Il est le premier qui ait gravé en manière noire ; ce secret lui avait été confié par le peintre Robert, à la condition de ne pas le divulguer. Il eut 4 frères, qui furent ses élèves : Jean, né à Lille en 1624; Bernard, né en 1625, m. vers 1670, habile portraitiste ; Jacques, qui peignit à la cour de l'électeur de Brandebourg; et André, né en 1629, bon graveur au burin.

VAILLANT (Jean-Foi), célèbre numismate, né à Beauvais en 1632, m. en 1706, renonça au droit pour la médecine, et exerça cet art dans sa patrie. Le désir d'expliquer quelques monnaies antiques, trouvées par un fermier des environs, fit naître en lui le goût de la numismatique. Il vint à Paris, et fut distingué par Colbert, qui le chargea d'une mission en Italie, en Sicile, et en Grèce, pour enrichir le cabinet du roi. Vaillant recueillit dans ce voyage un grand nombre de médailles rares. Pris par un corsaire algérien à son second voyage, il ne recouvra la liberté qu'au bout de 4 mois et demi, avala, au moment de tomber au pouvoir d'un autre corsaire, une vingtaine de pièces d'or qu'on lui avait restituées, et aborda heureusement à Marseille. Bientôt après, il explora l'Egypte et la Perse, puis l'Angleterre et la Hollande, rapportant toujours de nouvelles richesses numismatiques. A l'organisation de l'Académie des Inscriptions, il en avait été nommé membre. Les ouvrages de Vaillant se distinguent par l'exactitude et l'originalité des recherches; mais on reproche beaucoup de barbarismes à son langage. Outre des dissertations insérées dans le recueil de l'Académie, il a laissé : *Numismata imperatorum romanorum præstantiora, à Julio Cæsare ad Posthumum et tyrannos*, Paris, 1674 et 1694, 2 vol. in-4°; *Seleucidarum imperium, sive Historia regum Syriæ ad fidem numismatum accommodata*, 1681, in-4°, et La Haye, 1732, in-fol.; *Numismata ærea imperatorum... in coloniis*, 1688 et 1697, in-fol.; *Numismata imperatorum..., à populis romanæ ditionis græcè loquentibus percussa*, 1695, in-4°, et Amsterdam, 1700, in-fol.; *Historia Ptolemæorum..., ad fidem numismatum accommodata*, Amsterdam, 1701, in-fol.; *Nummi antiqui familiarum romanarum...*, 1703, 2 part. in-fol.; *Arsacidarum imperium, sive regum Parthorum historia...*; *Achæmenidarum imperium, sive regum Ponti, Bosphori et Bithyniæ historia...*, 1725, 2 vol. in-4°. B.

VAILLANT (Sébastien), botaniste, né à Vigny près de Pontoise en 1669, m. en 1722, était destiné à la musique par son père, organiste des Bénédictins de Pontoise, mais se lia avec les chirurgiens de l'hospice de cette ville, fut reçu aide-chirurgien en 1688, alla exercer à Evreux, puis dans les armées, assista à la bataille de Fleurus, vint suivre à Paris les leçons de Tournefort, qui l'employa à son *Histoire des plantes des environs de Paris*, et fut secrétaire de Fagon, 1er médecin de Louis XIV. Il obtint bientôt la direction du Jardin du roi, y fut nommé professeur de botanique, et entra, en 1716, à l'Académie des Sciences. La méthode de classification de Tournefort ne l'avait pas satisfait; il entrevit le système sexuel des plantes qui a fait la réputation de Linné. Son principal ouvrage est le *Botanicum parisiense*, Leyde et Amsterdam, 1727, in-fol., avec plus de 300 planches, publié aux frais et par les soins de Boerhaave. B.

VAILLY ou WAILLY, ch.-l. de cant. (Aisne), arr. et à 20 kil. E. de Soissons, sur l'Aisne; 1,614 hab. Autrefois fortifié. Comm. de vins et de vinaigre.

VAILLY, ch.-l. de cant. (Cher), arr. et à 30 kil. N.-O. de Sancerre; 551 hab.

VAIRAC. *V.* VAYRAC.

VAISE ou VAIZE, faubourg de Lyon (*V. ce mot*).

VAISON, *Vasio*, ch.-l. de cant. (Vaucluse), arr et à 25 kil. N.-E. d'Orange, sur un rocher escarpé, au pied duquel coule l'Ouvèze (là est un quartier dit le *village*); 2,304 hab. Anc. évêché. Filatures de soie. On remarque un pont romain d'une seule arche (20 mèt. d'ouverture), les restes d'un aqueduc, les ruines d'un théâtre antique dites les *Arcades*, une antique chapelle, un cloître, et le château de *Maraudi*. On y a découvert beaucoup d'inscriptions grecques et latines. — Capitale des Voconces au temps des Romains, et patrie de Trogue-Pompée. La ville antique était au *village*. Plusieurs conciles furent tenus à Vaison au Ve et VIe siècle.

VAISSELLE DE CAMPANIE, *Campana supellex*, vaisselle de table à l'usage des gens de condition médiocre, chez les anc. Romains. Elle était en terre rouge ou noire, avec des figures en relief. C. D—Y.

VAISSETTE (Dom Joseph), savant bénédictin de la congrégation de St-Maur, né en 1685 à Gaillac près d'Alby, m. en 1756, étudia à Toulouse, se fit recevoir avocat, fut pourvu d'une charge de procureur du roi, mais embrassa la vie religieuse pour se livrer en paix à l'étude, et fit profession au monastère de la Daurade, en 1711. Deux ans après, il fut appelé à l'abbaye de St-Germain-des-Prés à Paris. On a de lui : *Dissertation sur l'origine des Français*, Paris, 1722, in-12; *Histoire générale du Languedoc*, 1730-45, 5 vol. in-fol., fig., son ouvrage capital, savant, judicieux, exact et bien écrit: il commence à l'an 590 av. J.-C., et finit en 1643. Il en donna lui-même un abrégé, 1749, 6 vol. in-12; *Géographie historique, ecclésiastique et civile*, ou description de toutes les parties de la terre, 1755, 4 vol. in-4°, ou 12 vol. in-12. B.

VAITAHOU, une des îles Marquises, désignée pour la déportation par une loi française de 1850.

VAIVODE. *V.* VAYVODE.

VAKHTANG, roi de Géorgie, 1703-1724, le dernier de la famille des Bagratides, succéda à son oncle Kaï-Khosrou, fut remplacé en 1711 par son frère Iesséi pour avoir refusé d'embrasser l'islamisme, abjura le christianisme en 1719 afin de remonter sur le trône, réprima les incursions des Lesghiz, mais ne put résister aux attaques de Nadir-Chah, et alla mourir à Astrakhan. Il est auteur d'une

Chronique universelle de Géorgie, dont plusieurs manuscrits existent en Russie, et d'une *Description des pays caucasiens*, dont Klaproth a inséré quelques fragments dans son *Voyage au Caucase*.

VAL, VAU, vieux mot français qu'on reconnaît facilement dans *Vaucluse*, vallée fermée, etc.

VALA ou WALA, fils du comte Bernard et cousin de Charlemagne, fut élevé par les soins de cet empereur, qui le fit intendant de son palais, quitta brusquement la cour pour embrasser la vie monastique, fut élu abbé de Corbie après la mort de son frère Adalhard, et, du fond de son cloître, continua d'exercer, par ses talents et ses vertus, une grande influence sur les affaires publiques. Chargé de veiller sur l'éducation de Lothaire, fils aîné de Louis le Débonnaire, il encouragea son ambition, le poussa à la révolte, et eut part, en 833, à la déposition de Louis, qui, bientôt rétabli sur le trône, le jeta dans une forteresse. Vala mourut à Bobbio en 836. *V.* A. Himly, *Wala et Louis le Débonnaire*, Paris, 1849, in-8°. B.

VALACHIE ou VALAQUIE, principauté de l'Europe orientale, tributaire de l'empire ottoman, entre la Moldavie et la Transylvanie au N., la Servie à l'O., la Bulgarie au S. et à l'É.; par 43° 42'-45° 43' lat. N., et 20°-25° 45' long. E.: 71,500 kil. carrés, environ; 2,600,000 hab. Capitale, *Bukharest*. Sol plat au S., couvert par les ramifications des Karpathes au N., arrosé par le Danube, qui le limite au S.-O., au S. et à l'E., par l'Aluta, l'Ardjich, la Jalomnitza, le Séreth, et très-fertile en grains, maïs, légumes, tabac, lin, vin, houblon. Climat chaud et humide. Excellents pâturages dans les vallées; élève de beaux chevaux; magnaneries. Belles forêts. Mines très-riches, mais inexploitées, de cuivre, mercure, or; exploitation de soufre, houille, salpêtre, asphalte. L'industrie manufacturière est presque nulle : tous les produits manufacturés viennent de la foire de Leipzig. Export. de céréales, vins, laines, suifs. Le commerce maritime par Ibraïla atteint une valeur de 43 millions de fr. environ. Les Valaques sont chrétiens du rit grec, et parlent le *roumouni*, dialecte mélangé du latin et du slave. — La Valachie, comprise en grande partie dans la *Dacie Trajane* des Romains, fut envahie par les Goths dans la 2e moitié du IIe siècle, puis successivement occupée par les Huns, les Avares, les Bulgares, les Petchenègues, et les Outzes. Aux XIIe et XIIIe siècles, elle obéit à des princes dépendants de Constantinople, et qui, depuis la prise de cette ville par les Croisés, se rattachèrent tantôt à la Hongrie, tantôt à la Pologne. En 1421, les Turcs Ottomans la rendirent tributaire, et, tout en lui laissant ses lois, gardèrent le droit de nommer et de déposer l'*hospodar* ou chef. En 1716, un Fanariote, Nicolas Mavrocordato, devint hospodar, et, sous ses successeurs, Grecs comme lui, la Valachie recouvra sa richesse et sa force. Le traité de Passarowitz, 1718, avait donné à l'Autriche toute la contrée jusqu'à l'Aluta; celui de Belgrade, 1739, la rendit aux Turcs. Dès 1707, les Valaques avaient noué des relations avec la Russie; dès lors, cette puissance ne cessa de convoiter leur pays; le traité d'Andrinople, 1829, les plaça sous le protectorat russe, et ne les obligea plus qu'à un tribut annuel de 2 millions de piastres envers la Turquie; mais ce protectorat a cessé depuis le traité de Paris, 1856. L'hospodar est nommé à vie, parmi les boyards ou nobles, par une assemblée de leurs députés, et de ceux des villes et des corps enseignants, et il choisit lui-même ses ministres. Une diète de 42 membres, élus pour 5 ans, a le pouvoir législatif. La principauté est divisée en 18 districts, subdivisés en arrondissements. La religion grecque est la religion de l'Etat. Il y a une haute-cour de justice à Bukharest, des cours d'appel à Bukharest et à Krajova, un tribunal de 1re instance au ch.-l. de chaque district, un archevêché métropolitain, et 3 évêques. Une union douanière a été conclue entre la Valachie et la Moldavie en 1847. En 1859, les deux principautés se sont donné le même prince, Alexandre-Jean Ier (colonel Couza), et ont ainsi formé les *Principautés-Unies* (*V.* MOLDAVIE). B.

VALAIS, en allemand *Wallis*; en latin *Vallis Pennina*, l'un des 22 cantons de la Suisse, le 20e, entre ceux de Berne et de Vaud au N., d'Uri et du Tessin au N.-E., le roy. d'Italie à l'E. et au S., la France à l'O.; par 45° 54'-46° 35' lat. N., et 4° 25'-6° 7' long. E.; 5,247 kil. carrés; 90,792 hab., catholiques, et des deux races française et allemande. Ch.-l., *Sion*. Il est divisé en 13 petites démocraties, nommées *dizains*. C'est une longue vallée, entre deux chaînes des Alpes et le lac de Genève, et traversée dans toute son étendue par le Rhône. On y remarque les plus hautes montagnes de l'Europe, le Rosa, le Cervin, la Jungfrau, le Grimsel, le Grand-St-Bernard, le Simplon. On y trouve des mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre, de cobalt, de houille; carrières de marbre et de pierres. Vastes forêts et beaux pâturages; gibier abondant. Récolte de céréales, fruits exquis, vins estimés. Les habitants sont exposés au goître. — Le Valais fut soumis successivement aux Romains, aux Burgondes et aux Francs, fit partie du royaume de Bourgogne-transjurane, puis du royaume d'Arles, et se partagea plus tard en Bas-Valais, qui appartint aux comtes de Savoie, et Haut-Valais, qui se réunit, en 1553, à la Confédération helvétique. Il s'en sépara en 1801, pour former une république sous la protection de la France. De 1810 à 1814, il devint le département français du Simplon. Des troubles graves y ont éclaté en 1844 et en 1847. Le Valais est le 20e canton de la Confédération par ordre d'admission, le 3e par son étendue, le 10e par sa population. Le pouvoir législatif est exercé par un Grand-Conseil, composé de l'évêque de Sion, d'un autre membre du clergé, et de députés des dixains nommés pour 2 ans. Ce Conseil nomme les députés à la Diète fédérale, et les plus hauts fonctionnaires. Un conseil d'Etat de 5 membres, choisis pour 2 ans par le Grand-Conseil dans son sein ou en dehors, possède le pouvoir exécutif et administratif. Tout citoyen âgé de 18 ans est électeur; l'âge d'éligibilité varie de 21 à 30 ans, suivant les fonctions. B.

VALANGIN. *V.* VALENGIN.

VALAQUE. (District régimentaire du Banat), division administrative des États autrichiens (Confins militaires), sur les frontières de la Servie et de la Valachie; 80,000 hab.; v. princip.: Karansebes, Mehadia.

VALARSACE, roi d'Arménie. *V.* TIGRANE II.

VALART (Joseph), savant grammairien et critique, né à Hesdin en 1698, m. en 1781, fut élevé par charité au collége d'Amiens, prit les ordres sacrés, et, après avoir été précepteur dans diverses maisons, devint professeur et préfet des études à l'École militaire de Paris. On lui doit : des éditions d'Ovide, Végèce, Frontin, Horace, Celse, Cornélius Népos, Quinte-Curce, César, etc.; un *Abrégé de la grammaire latine*, 1736; une *Prosodie latine*, 1742; une *Grammaire française*, 1742; une *Géographie abrégée*, 1743; une *Prosodie française*, 1749, etc., ouvrages qui eurent du succès dans leur temps.

VALAZÉ (Charles-Eléonor DUFRICHE DE), né à Alençon en 1751, d'une famille honorable, m. en 1793, suivit quelque temps la carrière des armes, et devint lieutenant au régiment d'Argentan. Puis il s'occupa d'économie politique, de législation et d'agronomie, adressa à l'Académie des Sciences un *Mémoire sur les causes de l'élévation des vapeurs de l'atmosphère*, et publia un *Traité des lois pénales*, 1784. Il adopta avec ardeur les principes de la Révolution, fut maire d'une commune voisine d'Alençon, et, en 1792, député de l'Orne à la Convention. Lié avec Vergniaud, il défendit avec courage le parti des Girondins, s'éleva contre Marat et la Commune de Paris, fit le rapport dans l'eprocès de Louis XVI, vota en cette occasion pour l'appel au peuple, pour la mort et pour le sursis, protesta contre les violences du 31 mai, fut arrêté le 2 juin, condamné le 30 octobre par le tribunal révolutionnaire, et se poignarda en entendant son arrêt. B.

VALBENOITE, vge (Loire), arr. et à 2 kil. S.-E. de St-Etienne, sur le Furens; 6,040 hab. Il y eut une riche abbaye de l'ordre de Cîteaux, fondée au XIIe siècle. Forges, aciéries, soies teintes.

VALBONNAIS, ch.-l. de cant. (Isère), arr. et à 51 kil. S.-E. de Grenoble; 531 hab.

VALCABRÈRE, *Vallis Capraria*, vge (Hte-Garonne), arr. et à 16 kil. S.-O. de St-Gaudens; 300 hab. Eglise remarquable de St-Just.

VALCARÈS, étang salé (Bouches-du-Rhône), couvre près de la moitié de l'île de la Camargue.

VALCKENAER (Louis-Gaspard), illustre philologue, né en 1715 à Leeuwarden (Frise), m. en 1785, étudia à Franeker et à Leyde, fut co-recteur au gymnase de Campen, professeur de langue grecque, puis d'antiquités grecques à Franeker, 1741, et passa, en 1766, à l'université de Leyde, où il joignit à la chaire de langues et d'antiquités grecques celle d'histoire hollandaise. On a de lui des éditions estimées des *Phéniciennes* d'Euripide, Franeker, 1755, in-4°, et de l'*Hippolyte* du même poëte, Leyde, 1768, in-4°, avec des scolies et des observations critiques; de *Dix idylles de Théocrite*, Leyde, 1773, in-8°; des *Élégies de Callimaque*, ibid., 1799, in-8°; de l'*Hymne à Apollon*, ibid., 1787, in-8°; du traité d'Ammonius *de Vocabulorum differentiâ*, 1739, in-4°, etc. Il a encore laissé : *de Ritibus in jurando à veteribus Hebræis maximè ac Græcis observatis*. Franeker, 1735, in-4°; *Specimina academica*, ibid., 1737, in-4°; *Diatribe de Aristobulo judæo philosopho*, Leyde, 1806,

in-4°. *Opuscula philologica, critica et oratoria,* 1809. *Lettres* éditées avec celles de Ruhnkenius, 1802, 2 vol. in-8°. B.

VALDAI, v. de la Russie d'Europe, sur le lac Valdaï, dans le gouvernement et à 134 kil. S.-E. de Novogorod; 3,000 hab. Fabr. de cloches et clochettes.

VALDAÏ (Plateau de), montagnes peu élevées, formant, dans le gvt russe de Novogorod, la limite entre le bassin de la mer Baltique et celui de la mer Noire; le point culminant, le *Popova-Gora,* n'a que 285 mètres de hauteur. Ces monts sont très-boisés. Les principales rivières de la Russie, le Volga, l'Oka, le Don, le Dniéper, le Niémen, la Duna, l'Onéga, la Dvina, y prennent leur source.

VAL-D'AJOL (Le), ou LAITRE, brg (Vosges), arr. et à 16 kil. S.-O. de Remiremont; 985 hab. Fabr. de kirchenwasser estimé, chapeaux de paille, etc.; filatures de coton, tissage de calicot, scieries de planches.

VAL-DE-GRACE, église, et hôpital militaire, situés à Paris, à l'extrémité S. de la rue St-Jacques. C'était, avant la Révolution, un couvent de Bénédictines sous le vocable de *Val-de-Grâce de Notre-Dame-de-la Crèche.* Anne d'Autriche l'éleva en acquittement d'un vœu fait par elle pour obtenir la naissance d'un fils. Les travaux furent commencés en 1645, les cloîtres terminés en 1662, et l'église finie en 1665. A la suppression des ordres monastiques, en 1790, le couvent devint magasin des hôpitaux militaires, puis, sous le 1er Empire, hôpital militaire pour la garnison du département de la Seine, destination qu'il a conservée. Il peut recevoir 1,500 lits. L'église a été rendue au culte en 1826, sous l'invocation de Jésus et de Marie. — Le Val-de-Grâce s'élève dans une vaste cour, séparée de la rue par une belle grille qui en occupe la largeur, sur un développement de 75 mèt. environ. A droite, à gauche, et en retour, sont les bâtiments du cloître. Le portail de l'église, dans l'axe central de cette cour, s'élève sur 16 marches, et se compose d'une ordonnance de 4 grandes colonnes corinthiennes avec un fronton, puis d'une 2e, ordre composite, de 4 colonnes aussi, mais engagées, et supportant un fronton brisé. Au-dessus une tour, percée de 16 grandes fenêtres à chambranles, est couronnée d'un dôme de 16m,89 de diamètre, dont le dessin rappelle, en de beaucoup moins grandes proportions, celui de St-Pierre de Rome; c'est, après ceux de Ste-Geneviève et des Invalides, le plus haut de Paris: il est à 40m,23 du sol. Aux 4 coins de la masse carrée où commence la tour, sont 4 petits campaniles coiffés d'une coupole à la turque. L'église se divise en 3 nefs; celle du centre est de 3 arcades avec pieds-droits ornés de pilastres corinthiens cannelés. La coupole intérieure du dôme a été peinte par Mignard, et représente la gloire des bienheureux. François Mansard a fait les plans du Val-de-Grâce, mais ne l'éleva qu'à quelques pieds de terre; il a été achevé par Le Muet et Gabriel Le Duc. C. D—Y.

VALDEMAR Ier, *le Grand,* roi de Danemark, 1157-82, né en 1131, huit jours après le meurtre de son père Canut par Magnus, fils du roi Nicolas. Il soutint d'abord Suénon Grathe contre Canut V, puis s'allia à ce dernier, 1154, vainquit Suénon à Grathe, et lui succéda. Pendant toute sa vie, il lutta contre les pirates vénèdes de Rugen; allié aux princes d'Allemagne, et de concert avec Absalon, évêque de Roskild, il abattit l'idole de Svantevit, abolit le culte de Hertha, et convertit ces barbares, 1168; la prise de Julin ou Jomsborg en Poméranie acheva de délivrer le Danemark. Valdemar se montra ferme aussi envers Frédéric Barberousse, refusa l'hommage à l'assemblée de Lons-le-Saunier, et fortifia le Danewirk; mais il donna à l'empereur l'appui d'une flotte puissante contre Lubeck. Valdemar laissa en mourant l'ordre et la prospérité rétablis. Les codes qu'il fit rédiger, la *loi de Scanie* et la *loi de Sélande,* sont encore en vigueur. Ses deux fils, Canut VI et Valdemar, régnèrent après lui; sa fille Ingeburge épousa Philippe-Auguste, roi de France. A. G.

VALDEMAR II, *le Victorieux,* 2e fils du précédent, fut d'abord duc de Slesvig, aida Canut VI, son frère, contre le comte de Holstein, et soumit Lubeck. Reconnu roi de Danemark et des Slaves, après Canut, 1202-41, il prit Lauenbourg, reçut un tribut du roi de Norvége et l'hommage du duc de Poméranie orientale, reprit Dantzick, bâti par son père, et fonda Stralsund pendant sa croisade en Esthonie, 1218. Sa bannière, perdue à la bataille de Volmar, fut remplacée, dit la tradition, par le *Dannebrog,* étendard tombé du ciel. A l'intérieur, il révisa les lois, publia le code de Jutland, 1240, et fit faire un recensement dont nous avons encore une grande partie (*Liber census Daniæ*). La fin de ce règne si glorieux jusque-là fut remplie de malheurs: pris avec son fils pendant son sommeil par Henri, comte de Schwerin, il promit une rançon énorme et la cession de la Nordalbingie, 1225, protesta, une fois libre, attaqua Henri, et, trahi par les Dithmarses, perdit, par le traité de 1229, le Holstein, le Mecklembourg et la Poméranie. En 1234, un revers à Lubeck ruina sa flotte. Avant de mourir, il donna à son 3e fils, Abel, le duché de Slesvig; au 4e, Christophe, les îles de Lolland et de Falster; à un fils naturel la Blékingie, à un autre le Halland septentrional. Son 1er fils, VALDEMAR III, qu'il avait associé à sa couronne, était mort; il engagea les Etats à nommer roi son 2e fils, Eric, déjà duc de Slesvig. A. G.

VALDEMAR IV, roi de Danemark, succéda à son père Christophe II, 1340-76, après une anarchie de 6 années; il vendit sagement à la Suède, en 1343, les possessions danoises à l'E. du Sund, aux chevaliers Porte-Glaivès, en 1347, l'Esthonie, et racheta ses domaines engagés. En 1360, il recouvra la Scanie et la Blékingie, grâce aux troubles de la Suède, et fit payer cher en 1349 son intervention en Allemagne pour son beau-frère Louis de Brandebourg contre Charles IV. Malgré une ligue de la Suède, de la Norvége, des comtes de Holstein, du duc de Mecklembourg, et surtout des villes hanséatiques contre lui, il quitta, après quelques hostilités, le Danemark, 1363, et alla en Pologne, à Prague, à Avignon, chercher des appuis. De retour après 10 mois, il combattit Albert de Mecklembourg, roi de Suède, et vint inutilement demander l'appui de l'empereur Charles IV, pendant que la paix de Stralsund, 1370, donnait des avantages à ses ennemis. Toujours impuissant contre la noblesse, il invoqua contre elle Grégoire XI; mais il mourut à son château favori de Gurre, près d'Elseneur, que son âme, selon la légende, habite encore. A. G.

VALDEMAR, roi de Suède, 1250-88, la 1re de la dynastie des Folkungars, gouverna faiblement après la glorieuse tutelle de son père Birger Jarl, et se déshonora par ses débauches. Pendant un pèlerinage à Jérusalem, 1272, il délégua le pouvoir à son frère aîné Magnus, qui ne lui laissa au retour que la Gothie et le Smaland. Il eut recours aux armes, fut battu, pris, et mourut en prison en 1302. A. G.

VALDEMAR (Marguerite de). *V.* MARGUERITE.

VAL-DE-OLIVAS, brg d'Espagne, prov. et à 44 kil. N.-O. de Cuenca; 1,300 hab. Titre de duché.

VAL-DE-PENAS, v. d'Espagne (Nouv.-Castille), prov. et à 40 kil. S.-E. de Ciudad-Real. On y remarque le palais des marquis de Santa-Cruz. Fabr. de toiles et de savon. Excellents vins. Pop. de la commune: 11,085 hab.

VALDERIÈS, ch.-l. de cant. (Tarn), arr. et à 12 kil. N.-E. d'Albi; 223 hab.

VAL-DES-ÉCOLIERS, célèbre abbaye de la Champagne (Bassigny), près de la rive g. de la Marne, à 4 kil. S. de Chaumont, fut fondée en 1212 sous la règle de St-Augustin. Elle passa aux Génovéfains, en 1653.

VALDÈS LEAL (Jean de), peintre et graveur, né en 1630 à Cordoue, m. en 1691, eut pour maître Antoine de Castillo. Quoique Murillo et beaucoup d'autres artistes fameux habitassent Séville, Leal y établit sa demeure, et y trouva de l'occupation. Lorsque l'Académie de Séville fut fondée, en 1662, il y remplit les fonctions de majordome, et finit par la présider de 1663 à 1666. En 1672, il retourna dans sa patrie, où il exécuta plusieurs bons tableaux, puis alla séjourner quelque temps à Madrid. Etant revenu habiter Séville, et Murillo étant mort, il fut surchargé de commandes. Leur nombre ne l'effraya point, car il travaillait d'une manière expéditive, visant plutôt à l'effet qu'à la correction et au grand style. Quand il essayait de terminer ses ouvrages, il tombait dans l'afféterie. Cordoue, Séville et St-Ildefonse possèdent les meilleurs tableaux qui nous restent de lui. A. M.

VALDIVIA (Pedro de), capitaine espagnol du XVIe siècle, fit ses premières armes en Italie, accompagna Pizarre au Pérou, contribua à la défaite du parti d'Almagro, fut nommé gouverneur du Chili, dont il acheva la conquête, et où il fonda Santiago, revint au Pérou pour soutenir Gonzalo Pizarre contre le fils d'Almagro, se soumit à l'envoyé de Charles-Quint, Pedro de la Gasca, qui venait établir l'autorité du monarque sur tous les conquérants ambitieux, retourna au Chili avec le titre de capitaine-général, bâtit la Conception, Villa-Imperiale, Villarica, Valdivia, et finit par être vaincu, pris et tué par les Araucans, en 1559.

VALDIVIA, v. forte du Chili; beau port sur la riv. de son nom, à 70 kil. S.-S.-O. de Santiago, par 39° 53' 20" lat. S., et 75° 53' 39" long. O.; 2,500 hab. Export. de bois de construct. Fondée en 1551 par Valdivia, compagnon de Pizarre; enlevée aux Espagnols par les Chiliens en 1820; ravagée par un tremblement de terre en 1837.

VALDIVIA, riv. du Chili, sort du versant O. des Andes,

coule à l'O. sur 250 kil., passe à Valdivia, et tombe dans le Grand-Océan.

VALDO (Pierre DE VAUX, ou), riche marchand de Lyon, né à Vaux près de cette ville, frappé de la mort subite d'un de ses amis, renonça au monde, distribua ses biens aux pauvres, et forma, dès 1136, la confrérie des *Pauvres de Lyon*. Valdo expliquait la Bible en langue vulgaire. Bientôt il prétendit que, chaque fidèle devant connaître les Saintes-Ecritures, le ministère des prêtres était inutile. Ses disciples prirent le nom de *Vaudois* (*V. ce nom*).

VALDRADE, sœur de Gontier, archevêque de Lyon, épousa Lothaire II, roi de Lorraine. Ce prince, qui la répudia bientôt, pour prendre Teutberge, fut contraint de la rappeler, par une excommunication du pape Nicolas Ier, en 865.

VALÉE (Sylvain-Charles, comte), né à Brienne-le-Château (Aube) en 1773, m. en 1846, élève du roi à l'Ecole militaire de Brienne, était lieutenant d'artillerie en 1792. Quoique admiré de Moreau sur plusieurs champs de bataille, il ne parvint qu'en 1802 au grade de chef d'escadron. Il s'était distingué à Eylau et à Friedland, lorsqu'il fut envoyé en Espagne, où il dirigea plusieurs siéges comme général de brigade. Après la prise de Tarragone, nommé général de division, 1811, il rendit de grands services : il ramena d'Espagne l'immense matériel de nos troupes, et fut créé comte en 1814. Pendant les Cent-Jours, Napoléon le chargea de l'armement de Paris. Inspecteur du service central de l'artillerie en 1822, il organisa cette arme, et fut créé pair en 1830. Après la révolution de juillet 1830, il se retira dans le département du Loiret, et s'y livra à l'agriculture. Rappelé à la pairie en 1835, remis en activité en 1837, il partit pour l'Algérie, où il vengea l'échec de nos armes devant Constantine, en forçant cette place. Il fut nommé presque aussitôt maréchal de France, et gouverneur-général de l'Algérie. Il fit occuper Stora, Milah, Sétif, Koléah, Blidah. La campagne de 1840 couronna ses travaux militaires. Remplacé par le général Bugeaud, il rentra en France. Il fut enterré aux Invalides. J. T.

VALENÇA, v. forte de Portugal (Minho), à 57 kil. N. de Braga, près du Minho ; 1,800 hab. Jadis titre de marquisat.

VALENÇAY, ch.-l. de cant. (Indre), arr. et à 40 kil. N.-N.-O. de Châteauroux, sur le Nahon; 1,040 hab. Château et parc magnifiques, avec de belles eaux, bâti au XVIe siècle par la famille d'Etampes, d'après les dessins de Philibert Delorme; il servit de prison d'Etat, de 1808 à 1814, pour Ferdinand VII et les infants d'Espagne, et, de 1840 à 1845, pour Don Carlos, prétendant au trône d'Espagne. Le prince Maurice de Talleyrand, qui le posséda, l'habita souvent.

VALENÇAY (Achille d'ÉTAMPES-), dit *le cardinal de Valençay*, né à Tours en 1589, m. en 1646, se signala, sur les galères de l'ordre de Malte, à la prise de Sainte-Maure, servit ensuite en Italie et dans les Pays-Bas, où il se fit remarquer par son intrépidité, commanda les troupes du pape Urbain VIII contre le duc de Parme, fit triompher les armes du Saint-Père, et reçut, en 1648, le chapeau de cardinal en récompense de ses services. — Son frère, Léonor d'Etampes-Valençay, fut évêque de Chartres, archevêque de Reims, député du clergé d'Anjou aux Etats-Généraux de 1614, et mourut en 1651. Il eut la réputation d'un bon prédicateur.

VALENCE, en espagnol *Valencia*, anc. *Valentia Edetanorum*, v. forte d'Espagne, ch.-l. de la prov. de son nom, sur la rive dr. du Guadalaviar et à 2 kil. de son embouchure dans la Méditerranée, à 420 kil. E.-S.-E. de Madrid, par chemin de fer; par 39° 28' 45" lat. N., et 2° 44' 46" long. O.; 107,700 hab. Archevêché; université, fondée en 1209 ; tribunal de commerce; 7 colléges. Ville célèbre par la douceur de son climat, la fertilité de ses campagnes, et généralement bien bâtie. On y remarque une magnifique cathédrale, le palais de justice, le palais épiscopal, la bourse, les promenades du *Mail* et de l'*Alameda*, etc. Ecole de beaux-arts, fondée par Ferdinand VI; 2 bibliothèques publiques; jardin botanique; musée de peinture. Académie royale des beaux-arts; Société d'économie et d'agriculture. Filatures de soie. Fabriques de soieries, draps, toiles, papiers; sparterie, tissus de laine et de coton, cuir, gants, éventails, faïence et carreaux vernissés, raffineries de sucre, etc. Manufacture royale de tabacs. Commerce et exportation de vins. — Ancienne ville des Edetani, Valence devint colonie romaine; sous les Arabes, elle fut comprise dans le califat de Cordoue, puis devint, vers 1031, la capitale d'un petit royaume indépendant. Le Cid s'en empara en 1094, et en garda la souveraineté jusqu'à sa mort en 1099; en 1101, elle retomba sous le pouvoir des Maures, auxquels Jacques Ier d'Aragon l'enleva en 1238. C'est la 1re ville d'Espagne où l'imprimerie ait été établie. Elle prit parti contre Philippe V, et se vit alors dépouillée de ses fueros. L'insurrection de 1808 y fut signalée par d'affreux excès : 3 ou 400 Français, amenés dans cette ville par le commerce, y furent massacrés, et plusieurs nobles espagnols partagèrent leur sort. Le maréchal Moncey l'attaqua vainement en 1808; elle fut prise par Suchet en 1812. Patrie des papes Alexandre VI et Célestin III, de Guilhem de Castro, de Hugues de Moncade.

VALENCE (Royaume de), anc. division du royaume d'Espagne, entre la Méditerranée à l'E., la Catalogne au N., l'Aragon et la Nouvelle-Castille à l'O., le royaume de Murcie au S., et formant auj. les 3 provinces ou intendances de Valence, Alicante, et Castellon-de-la-Plana, avait pour capitale Valence. Fondé par les Maures, ce royaume, après sa réunion à l'Aragon, puis à l'Espagne, conserva son titre, et garda sa législation particulière jusqu'en 1707. Le sol est généralement montagneux, mais fertile et très-varié; arrosé par le Guadalaviar, le Xucar, etc. Climat chaud, mais sain. L'agriculture, portée à un haut degré de perfection par les Maures, souffrit beaucoup de leur expulsion sous Philippe II et Philippe III. On y récolte auj. du riz, des légumes, des fruits abondants et délicieux, des oranges très-estimées et qui s'exportent en grande quantité, des vins excellents, du safran, des olives, etc.

VALENCE (Province ou intendance de), division administrative de l'Espagne, dans la capitainerie-générale de Valence-et-Murcie, entre celles d'Albacète et d'Alicante au S., de Castellon-de-la-Plana au N.-E., la Méditerranée à l'E., la prov. de Téruel au N., et celle de Cuenca à l'O., a 618,108 hab., et 11,271 kil. carrés.

VALENCE, *Julia Valentia*, ch.-l. du département de la Drôme, à 617 kil. S.-S.-E. de Paris, par le chemin de fer de Lyon, sur la rive g. du Rhône; 13,026 hab. Evêché suffragant d'Avignon; église calviniste; école d'artillerie. Trib. de 1re instance et de commerce, collége, bibliothèque, musée, jardin botanique. Société d'agriculture, commerce et arts. On y remarque : la cathédrale, belle et grande église en style roman-byzantin du XIe siècle, avec le sarcophage de Pie VI; l'église de St-Jean, l'église abbatiale de St-Ruf, auj. temple protestant; la promenade dite *Château des Fleurs;* le palais de justice; le pont suspendu sur le Rhône. Patrie d'Adhémar de Montheil, et de Championnet, dont on y voit la statue. Fabr. de gants renommés, toiles, bonneterie, mouchoirs imprimés, vermicelle ; filat. de soie et de coton, teintureries, etc. Comm. de vins du Rhône, huile, soies. — Capitale des *Segalauni*, colonie romaine sous Auguste, Valence fit partie de la première Viennoise, puis fut soumise par les Bourguignons et les Francs. Il s'y tint des conciles en 374, 584 et 855. Elle fit successivement partie des royaumes de Bourgogne et d'Arles, des comtés de Provence et de Toulouse, et fut ensuite gouvernée par ses évêques, qui furent continuellement en guerre avec les comtes de Valentinois. Le Valentinois ayant été réuni au Dauphiné, les évêques durent prêter hommage au Dauphin (depuis Louis XI), 1456. François Ier fit élever à Valence de nouvelles fortifications; elle souffrit beaucoup des guerres religieuses du XVIe siècle. Elle eut une Université, fondée en 1454, et où Cujas enseigna.

VALENCE, ch.-l. de canton (Gers), arr. et à 9 kil. S. de Condom, sur la Bayse; 1,194 hab.

VALENCE-EN-ALBIGEOIS, ch.-l. de cant. (Tarn), arr. et à 25 kil. N.-E. d'Albi; 663 hab.

VALENCE-D'AGEN, ch.-l. de cant. (Tarn-et-Garonne), arr. et à 25 kil. E. de Moissac; 2,728 hab. Commerce de plumes d'oie, toiles, etc.

VALENCE (Cyrus-Marie-Alexandre de TIMBRUNE TIMBRONE, comte de), né à Agen en 1757, d'une anc. famille de Guyenne, m. en 1820, entra au service dans l'artillerie en 1774, passa ensuite comme capitaine dans la cavalerie, reçut, avec le grade de colonel en 1784, le régiment de Chartres (dragons) et la place de 1er écuyer du duc d'Orléans, adopta les principes de la Révolution, fut nommé maréchal-de-camp en 1790, servit sous Luckner et Dumouriez, commanda, en qualité de lieutenant-général, la réserve à la bataille de Valmy, prit Charleroi et Namur, fut grièvement blessé à Nerwinde, et fit défection en même temps que Dumouriez. Rentré en France en 1801, il s'attacha à la fortune de Napoléon Ier, fut nommé sénateur en 1805, commanda une division de cavalerie aux armées d'Espagne, d'Allemagne et de Russie, organisa la défense de la Franche-Comté en 1814, signa, comme secrétaire du

sénat, la déchéance de l'Empereur; créé pair par Louis XVIII, en 1814, puis par Napoléon pendant les Cent-Jours, il fut un des commissaires chargés par le gouvernement provisoire, après Waterloo, de négocier un armistice avec les alliés, et, sous la 2e Restauration, n'obtint qu'en 1819 de siéger à la Chambre des pairs. Le comte de Valence était gendre de Mme de Genlis. B.

VALENCIA-DE-ALCANTARA, v. d'Espagne (Estramadure), dans la prov. de Cacérès, à 40 kil. S.-O. d'Alcantara, sur l'Avid; place forte, qui appartint à l'ordre d'Alcantara. Fabr. de toiles et de chapeaux, tanneries. Pop. de la commune : 6,880 hab.

VALENCIA-DE-DON-JUAN, v. d'Espagne, dans la prov. et à 35 kil. S. de Léon; 1,800 hab. Jadis plus importante.

VALENCIA-DEL-VENTOSO, ville d'Espagne (Badajoz), à 26 kil. O. de Llerena; 3,600 hab.

VALENCIA-NUEVA, v. de la république de Vénézuéla, ch.-l. de la prov. de Carabobo, près d'un lac de son nom, à 30 kil. S.-S.-E. de Puerto-Cabello; 16,000 hab. Aux environs, récolte d'indigo et de coton. — Cette ville fut fondée en 1555; elle souffrit beaucoup pendant la guerre de l'indépendance, et fut incendiée en 1814.

VALENCIANA, v. du Mexique, dans le dép. et près de la ville de Guanaxuato, au milieu des Andes; 4,000 hab. Riches mines d'argent.

VALENCIENNES, s.-préf. (Nord), à 51 kil. S.-E. de Lille, au confluent de l'Escaut et de la Ronelle; 19,064 hab. Place de guerre de 1re classe; les fortifications et la citadelle sont l'œuvre de Vauban. Direction d'artillerie. Direction et bureau des douanes. Tribunaux de 1re instance et de commerce, collége; Bourse, succursale de la Banque de France; bibliothèque, musée, cabinet d'histoire naturelle. Académie de peinture, sculpture et architecture. On remarque : la place d'Armes, sur laquelle est l'hôtel-de-ville; la salle de spectacle, l'arsenal, l'hôpital. Anc. fabr. de dentelles renommées, qui ont pris le nom de la ville, batistes, linons, gazes en fil, toiles, bonneterie, broderies, sucre de betterave, chicorée-café, huiles, etc.; imprimeries sur tissus. Hauts-fourneaux, forges, laminoirs et fonderies, clouterie, quincaillerie, et taillanderie. Filature et tissage de laine; verreries. Commerce de houille d'Anzin. Patrie de Froissart, à qui l'on a élevé une statue en 1856, sur la place St-Géry, et de Mlle Duchesnois. — Les rois mérovingiens eurent en ce lieu un palais, autour duquel se forma cette ville; elle devint la capitale du Hainaut, et obtint de grands privilèges communaux. Elle fut vainement assiégée par Marguerite de Hainaut en 1254, par Louis XI en 1477, par Turenne en 1656; mais elle fut prise par Louis XIV en 1677, et assurée à la France par le traité de Nimègue, 1678. Les armées coalisées s'en emparèrent en 1793, malgré une héroïque résistance; le général Schérer la reprit, le 29 août 1794. Les alliés l'occupèrent encore de 1815 à 1818. On célèbre dans cette ville, depuis 1825, une fête dite *des Incas*, une des plus remarquables de Flandre; c'est une pompeuse et brillante mascarade d'individus portant le costume des anciens Péruviens; le grand Huascar y figure d'ordinaire, ainsi que Christophe Colomb, Cortez, et Pizarre.

VALENCIENNES (Pierre-Henri), peintre de paysages, né à Toulouse en 1750, m. en 1819, vint suivre à Paris les leçons de Doyen, alla ensuite étudier en Italie les ouvrages du Poussin et de Claude Lorrain, fit partie, à son retour, de l'Académie de peinture, et créa une école d'où sont sortis Bertin et autres excellents paysagistes. Il s'est inspiré du Poussin pour donner au paysage quelque chose du grand style qui rapproche ce genre de l'histoire. Parmi ses œuvres, on distingue : *Cicéron découvrant le tombeau d'Archimède*, au musée du Louvre; *Philoctète dans l'île de Lemnos; Œdipe trouvé sur le mont Cythéron; Œdipe devant le temple des Euménides*. Il a aussi laissé un *Traité de perspective et de l'art du paysage*, Paris, 1800 et 1820, in-4o, ouvrage très-distingué. B.

VALENGIN, v. de Suisse, canton et à 5 kil. N.-O. de Neuchâtel; 585 hab. Ch.-l. d'un comté, réuni à celui de Neuchâtel en 1579, et dont le roi de Prusse fut reconnu souverain par le traité d'Utrecht, 1713.

VALENS (Julius), prit la pourpre sous le règne de l'empereur Décius, en 251, et fut tué quelques jours après.

VALENS (Publius-Valérius), l'un des Trente tyrans, neveu du précédent, fut proconsul d'Achaïe sous Gallien, se fit proclamer empereur, vainquit et fit tuer Pison, qui avait pris le même titre en Thessalie, et périt de la main de ses propres soldats, en 261, après un règne de 6 semaines.

VALENS (Flavius), empereur romain, 364-78, né à Cibales en Pannonie en 328, associé à l'Empire et chargé de l'administration de l'Orient par son frère Valentinien Ier, résida à Constantinople, dont il n'entendait pas la langue. La fermeté de ses ministres, qui l'empêchèrent d'abdiquer, le fit seule triompher du prétendant Procope, 366. Après s'être fait baptiser par Eudoxe, chef des Ariens, il vainquit Sapor II, roi de Perse, battit les Goths au-delà du Danube, 369, puis permit à ce peuple, refoulé par l'arrivée des Huns en Europe, de s'établir dans la Basse-Mœsie, en se convertissant à l'arianisme. Une révolte de ces Goths, maltraités par les agents romains, le ramena contre eux; battu près d'Andrinople, et blessé, il fut brûlé par eux dans une chaumière où il s'était retiré. A. G.

VALENSOLLE, ch.-l. de cant. (Basses-Alpes), arr. et à 52 kil. S.-O. de Digne; 2,221 hab. Fabr. de chapeaux; Récolte et commerce d'amandes. Foire importante à la St-Jean.

VALENTIA (Pierre de), jurisconsulte espagnol, né à Cordoue en 1554, m. en 1620, fut historiographe de Philippe III. On a de lui, sous le titre d'*Academica, sive de Judicio ergà verum*, Anvers, 1596, in-8o, un bon commentaire sur les *Académiques* de Cicéron; il y discute les diverses opinions relatives à la certitude.

VALENTIA (Grégorio), jésuite espagnol, né à Medina-del-Campo en 1551, m. en 1603, professa la théologie à Dillingen, à Ingolstadt, et au Collége romain. Outre des traités de controverse, recueillis à Lyon, 1591, in-fol., il a laissé des *Commentaires sur la Somme de St Thomas*, ibid., 1591, 4 vol. in-fol.

VALENTIA, ville qui, dit-on, était bâtie sur le mont Palatin, et dont le nom, traduit en grec, devint *Rome. Valentia* fut le nom secret et sacré de Rome ancienne.

VALENTIA, nom latin de VALENCE.

VALENTIE, *Valentia*, une des 5 prov. de la Bretagne romaine, et la plus septentrionale, s'étendait entre la muraille de Septime-Sévère, qui la séparait de la Calédonie au N., et celle d'Adrien au S. Les Selgoves et les Navantes en étaient les peuples principaux. Elle correspond aux comtés actuels de Northumberland, Durham, Cumberland, Westmoreland, et au N. de celui d'York.

VALENTIN (Saint), prêtre italien, souffrit le martyre à Rome en 270, ou à Terni en 306. Fête, le 14 février.

VALENTIN, pape en 827, né à Rome, ne régna que 40 jours.

VALENTIN, hérésiarque du IIe siècle, né à Phrébon ou Pharbé (Égypte), m. en 161. Habile dans les lettres et les sciences, il brigua, dit-on, l'épiscopat, et, n'ayant pu l'obtenir, se fit le chef d'une secte de gnostiques. Il mêla la théorie des idées de Platon et celle des nombres de Pythagore avec la théogonie d'Hésiode et l'Évangile de St Jean, le seul qu'il regardât comme authentique. Outre le monde visible, il admettait un monde invisible, où il plaçait Dieu, espace invisible et lumineux; de Dieu émanaient 30 *Eons*, essences divines éternelles, parmi lesquelles figurent le *Verbe* ou *raison*, l'*Esprit*, la *Vérité*, la *Vie*, l'*Eglise*, etc. Le monde visible, avec ses imperfections, était l'œuvre d'un *Démiurge*, agent secondaire de Dieu. Valentin eut en Egypte des succès qui le décidèrent à se rendre à Rome; exclu de l'assemblée des fidèles, excommunié par le pape Hygin, en 143, il retourna bientôt en Orient. B.

VALENTIN (Basile), alchimiste célèbre, dont la chronique fait un moine bénédictin, vivant à Erfurt en 1413, et qui aurait découvert l'antimoine (stibium) et une foule d'autres préparations utiles. Il est plus probable que ce personnage n'a jamais existé, et que l'auteur pseudonyme qui se couvre de son nom vivait à une époque plus récente. Deux faits le prouvent : 1o la préparation des caractères d'imprimerie avec un alliage d'antimoine, indiquée dans son principal ouvrage, *Currus triumphalis antimonii*, 1624; 2o l'indication de la maladie syphilitique, qu'il nomme *mal français*, et qu'il conseille de traiter par les sels de mercure, d'antimoine et de plomb. D'ailleurs, le nom de B. Valentin ne se trouve ni sur la liste provinciale des Bénédictins d'Erfurt, ni sur la liste générale de tous les religieux de cet Ordre, déposée aux archives de Rome. L'édition la plus ancienne de ses Œuvres est de 1602; plusieurs traductions françaises du XVIIe siècle existent en manuscrit à la bibliothèque de l'Arsenal (nos 162-163-164-165). On distingue dans ces œuvres : *de Microcosmo*, Marbourg, 1609; *Azoth, sive Aurelia occulta*, Francfort, 1613, où il traite de la pierre philosophale; *Practica, una cum duodecim clavibus*, ibid., 1618, traduit en français sous le titre des *Douze clefs de la philosophie, traitant de la vraie médecine métallique*, 1660. G—n.

VALENTIN (Jean de BOULLONGNE, dit), peintre, né à Coulommiers en 1601, m. en 1634, se lia en Italie avec le Poussin, trouva un protecteur dans le cardinal Barberini, et suivit principalement l'école du Caravage. Il peignit pour la basilique de St-Pierre de Rome le *Martyre des saints Processe et Martinien*. Le musée du Louvre a de lui 7 tableaux. Valentin dessine correctement, et imite avec fidélité la nature; mais il manque de coloris. B.

VALENTIN (Michel-Bernard), médecin et naturaliste allemand, né à Giessen en 1657, m. en 1726, exerça la médecine à Fribourg, puis occupa une chaire à l'université de sa ville natale. On a de lui : *Historia moscæ*, Leyde, 1686, in-12; *Pendectæ medico-legales*, Francfort, 1701, 3 vol. in-4°; *Musæum musæorum, sive Descriptio rerum naturalium*, texte allemand, ibid., 1704-14, 3 vol. in-fol.; *Historia simplicium*, ibid., 1716, in-fol.; *Viridarium reformatum, seu Regnum vegetabile*, ibid., 1719, in-fol.; *Amphitheatrum zootomicum*, ibid., 1720, in-fol.; *Corpus juris medico-legalis*, ibid., 1722, 2 vol. in-fol.; *Cynosura materiæ medicæ*, Strasbourg, 1726, 3 vol. in-4°, etc.

VALENTIN (LE), château royal du roy. d'Italie, à 1 kil. S.-E. de Turin. Il fut commencé vers 1550, sous la domination française, par René de Birague, président du parlement de Turin.

VALENTINE DE MILAN, fille de Galéas Visconti, duc de Milan, et d'Isabelle de France, épousa, en 1389, Louis, duc d'Orléans, frère de Charles VI, et lui apporta en dot le comté d'Asti, avec l'expectative du Milanais si la ligne mâle des Visconti venait à s'éteindre. Epouse fidèle d'un mari très-inconstant, elle prodigua à Charles VI, quand il tomba en démence, les soins les plus empressés. Après l'assassinat du duc d'Orléans, 1407, elle alla, toute en deuil, demander vengeance au roi, qui la lui promit; mais, éloignée de Paris par la reine Isabeau, elle se retira à Blois avec ses enfants, et y mourut, en 1408, à l'âge de 38 ans. Ses droits sur le duché de Milan devinrent plus tard un des motifs des guerres entreprises en Italie par Louis XII et François Ier. B.

VALENTINIEN Ier, *Flavius Valentinianus*, empereur romain, 364-75, né en 321 à Cibales en Pannonie, du comte d'Afrique Gratien, était peu instruit, mais bien doué. Il servit dans les Gaules contre les Perses, et fut proclamé à Nicée, à la mort de Jovien, par l'armée, qui le pressa de se choisir un collègue; il désigna Valens, son frère, à qui il céda l'Orient. Il vint à Paris en 365, et marcha de là contre les Alémans, qu'il repoussa en 366 et 368; il fortifia contre eux la ligne du Rhin, et résida jusqu'en 373 à Trèves, d'où sont datées ses lois sur les devoirs et les honoraires des avocats, et en faveur de la santé comme de l'instruction publique à Rome. On lui dut aussi les *Défenseurs* dans chaque cité. Chrétien zélé, il réprima les Ariens, mais ne persécuta pas. Sous son règne, le comte Théodose repoussa en Grande-Bretagne une invasion des Pictes, et y forma une 5e province, la Valentie. L'empereur mourut après une heureuse expédition en Illyrie contre les Quades, dans un accès de colère contre leurs députés. Sa sévérité était cruelle; il avait, dit-on, dans des cages, près de sa chambre à coucher, deux ourses qui dévoraient les condamnés. A. G.

VALENTINIEN II, empereur romain, 375-392, fils du précédent, régna avec son frère Gratien; il eut d'abord les préfectures d'Italie et d'Illyrie, fut seul en Occident après la mort de Gratien, 383, ne triompha que par Théodose de l'usurpateur Maxime, qu'il avait laissé maître des Gaules, 388, et fut étranglé à Vienne, en Narbonnaise, par le Frank Arbogast, 392. Simple et bon, il avait aboli les spectacles du cirque, et fait tuer les bêtes destinées à ces jeux. Sa mère Justine avait sans cesse favorisé l'arianisme. A. G.

VALENTINIEN III, empereur romain d'Occident, 424-455, fils de Constance III et de Placidie, né en 419, fut élevé à Constantinople sous les yeux de Théodose le Jeune, laissa le soin des affaires à sa mère, sous l'administration de laquelle le comte Boniface (*V. ce mot*) livra l'Afrique aux Vandales, subit ensuite l'influence d'Aétius, qui lui conserva une partie de la Gaule par la victoire de Châlons sur Attila, 451, laissa ce roi des Huns désoler le N. de l'Italie, 452, sacrifia Aétius à des courtisans jaloux, et fut assassiné par le sénateur Pétrone Maxime, dont il avait outragé la femme. B.

VALENTINOIS, anc. pays de France (Bas-Dauphiné), à l'E. du Rhône; ch.-l., *Valence*; v. princip.: Montélimart, Crest, St-Marcellin. C'était un comté, qui eut des seigneurs particuliers jusqu'en 1419. Vendu alors au dauphin, fils de Charles VII, qui ne put remplir les conditions du marché, il fut bientôt acquis par le duc de Savoie, qui le céda à la France en 1446, en échange du Faucigny. En 1498, Louis XII érigea le Valentinois et le Diois en duché-pairie pour César Borgia, mais révoqua cette donation en 1504. En 1548, Henri II donna à Diane de Poitiers le titre de duchesse de Valentinois. En 1642, Louis XIII abandonna le duché à Honoré de Grimaldi, prince de Monaco, et cette maison l'a conservé jusqu'en 1789; c'est pour cela que les princes de Monaco ont fait partie de la Chambre des pairs.

VALÈRE (Sainte), *Valeria*, vierge et martyre du Limousin au IIIe siècle. Fête, le 10 décembre.

VALÈRE (Saint), *Valerius*, martyr à Soissons en 287. Fête, le 14 juin.

VALÈRE-ANDRÉ, jurisconsulte et bibliothécaire de l'Académie de Louvain, né à Dessel en 1588, m. vers 1656, a laissé une *Bibliothèque belgique* (en latin), Louvain, 1623, in-12, augmentée par Foppens, 1739, 2 vol. in-4°, qui contient de courtes notices sur la vie des écrivains des dix-sept provinces des Pays-Bas, avec des listes de leurs ouvrages. Cette *Bibliothèque* est encore estimée. C. N.

VALÈRE-MAXIME, *Valerius Maximus*, historien latin, contemporain de l'empereur Tibère, paraît avoir appartenu à la famille Valeria. Il porta les armes en Asie, et écrivit dans les dernières années de Tibère, après la chute de Séjan, un ouvrage intitulé : *Factorum dictorumque memorabilium libri IX*. C'est un recueil d'anecdotes extraites de divers auteurs; il essaie de les rattacher à un but moral au moyen d'un certain nombre de divisions (*de Religione, de patientiâ*, etc.). Valère-Maxime est honteusement flatteur; son ouvrage, dont le style, souvent maniéré et prétentieux, ne manque ni de vivacité, ni d'énergie, est rempli de superstitions puériles dans le fond, et se recommande uniquement par des détails de mœurs et d'antiquités qu'on ne trouve que chez lui. Les principales éditions sont celles *Ad usum Delphini*, Paris, 1679; de Torrenius, Leyde, 1726, in-4°; de Kapp, Leipzig, 1782; de M. Hase, dans la *Bibliothèque latine* de Lemaire, Paris, 1822. Il a été traduit en français par Binet, Paris, 1796, 2 vol. in-8°; par Feuchot et Allais, Paris, 1822, 2 vol. in-12; par Frémion, dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, 1837-38, 3 vol. in-8°. D—R.

VALERIANUS PIERUS (Jean-Pierre BOLZANI, en latin), philologue et poëte latin, né en 1477 à Belluno, m. en 1558, fut d'abord domestique, et ne commença à apprendre à lire qu'à 15 ans. Il étudia ensuite le latin sous Valla, et le grec sous Lascaris. Protégé par le cardinal Bembo, puis par Léon X et Clément VII, il refusa deux fois d'être évêque, et n'accepta que la place de protonotaire apostolique. De ses nombreux ouvrages, le plus connu est : *Contarenus, sive de litteratorum infelicitate libri II*, Venise, 1620, in-8°, tableau touchant et simplement écrit des malheurs de plusieurs hommes de lettres. Il a laissé en outre : *Pro sacerdotum barbis defensio*, Rome, 1531; *Castigationes... Virgilianæ lectionis*, imprimées dans une édition de Virgile de Paris, 1532, in-fol.; *Amorum libri V et alia poemata*, Venise, 1549, in-8°, etc. C. N.

VALÉRIE, *Valeria*, petite contrée de la Pannonie inférieure, le long du Danube, entre le Raab et la Drave, forma une province du diocèse d'Illyrie. — Province de l'Italie ancienne (diocèse de Rome), entre l'Ombrie, le Picénum et la Campanie.

VALÉRIEN, *Publius Licinius Valerianus*, empereur romain, 253-260, né d'une famille illustre en 190, s'était fait estimer dans tous les grades de l'armée. Décius ayant rétabli la censure en 251, le sénat l'avait désigné pour cette charge : proclamé par les légions de Gaule et de Germanie à la mort de Gallus, il prit pour collègue son fils Gallien, l'envoya contre les Francs en Gaule et en Espagne, et ordonna la 8e persécution contre les chrétiens, 257. Vainqueur des Goths, il ne put atteindre les Scythes, marcha contre Sapor, roi de Perse, fut pris à Edesse, suivit enchaîné le vainqueur, à qui il servait de marchepied pour monter à cheval, et mourut quelques années après. Sa peau, ajoute-t-on, tannée et teinte en rouge, fut suspendue dans un temple de Perse. A. G.

VALÉRIEN (Mont). La plus haute colline des environs de Paris, à 10 kil. à l'O. de cette capitale, sur la rive g. et à 136 mèt. au-dessus du niveau de la Seine. Importante forteresse, faisant partie du système de défense de Paris. Avant la Révolution, il y avait un calvaire sur cette colline. *V.* CALVAIRE.

VALÉRIEN (Saint), martyr en 179, vécut à *Castrum Tinurtium* (Tournus). Au XIe siècle, on lui consacra une abbaye. Fête, le 15 septembre.

VALÉRIEN (Saint), évêque d'Aquilée, m. vers 389. Fête, le 27 novembre.

VALÉRIUS CORVUS (Marcus), fut tribun des soldats sous Camille, et accepta le défi d'un redoutable Gaulois, 160 av. J.-C., qu'il battit avec l'aide d'un corbeau descendu, dit-on, sur son casque. Six fois consul, six fois dictateur, six fois édile, six fois préteur, il triompha des Samnites au mont Gaurus, puis des Etrusques, et mourut presque centenaire.

VALÉRIUS FLACCUS, poëte latin, contemporain de Vespasien, de Titus et de Trajan, né à Padoue ou à Setia (ce qui le fait appeler aussi *Setinus*), d'une branche pauvre de l'illustre famille des Valérius Publicola, fut l'ami de Pline, de Juvénal et de Quintilien. Il a laissé un poëme de l'*Argonautique ou la Conquête de la Toison d'or*, en 8 chants et inachevé, imitation de celui d'Apollonius de Rhodes. Il y a moins à blâmer chez lui que chez Stace pour le goût; mais il manque d'invention; c'est une médiocrité froide, qui n'intéresse pas. La principale édition de Valérius Flaccus est celle de Wagner (Gœtting, 1805, reproduite dans la *Bibliothèque latine* de Lemaire, 1822, avec des notes critiques de Caussin de Perceval. Il a été traduit en vers français par Dureau de la Malle, 1811, et en prose par Caussin de Perceval, dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, Paris, 1829, in-8°. D—R.

VALÉRIUS MESSALA. *V.* MESSALA.

VALÉRIUS PUBLICOLA, fondateur, avec Brutus, de la république romaine, l'an 244 de la ville, 509 av. J.-C., et son collègue au consulat après Collatin. Seul consul quelque temps, il vint du Vælia, sommet du Palatin, habiter parmi le peuple, fit baisser devant les comices, en signe de respect, les faisceaux de ses licteurs, d'où il ôta les haches, distribua aux pauvres les biens des Tarquins, les battit après la mort de Brutus, donna à tout citoyen le droit d'en appeler au peuple des sentences des consuls et autres magistrats, et créa deux questeurs pour la garde du trésor.

VALERY (Saint), *Walaricus* ou *Gualaricus*, m. en 622, fut le 1er abbé d'un monastère de Picardie qui porta son nom. Fête, le 12 décembre.

VALERY (Antoine-Claude PASQUIN), né à Paris en 1789, m. en 1347, littérateur, fut d'abord employé dans les bureaux du Conseil d'État, se montra ardent royaliste en 1814, devint conservateur-administrateur des bibliothèques de la couronne, sous Charles X, et bibliothécaire des palais de Versailles et de Trianon, sous le roi Louis-Philippe. Il a publié : *Etudes morales, politiques et littéraires*, ou *Recherche de la vérité par les faits*, Paris, 1824, in-8°, *Sainte-Périne, Souvenirs contemporains*, Paris, 1826, in-12; *Voyages en Corse, à l'île d'Elbe, et en Sardaigne*, Paris, 1837, 2 vol. in-8°; *Voyages historiques, littéraires, et artistiques en Italie, guide raisonné et complet du voyageur et de l'artiste*, 2e édition, Paris, 1838, 3 vol. in-8°, ouvrage bien fait, le plus important de ceux de l'auteur, et qui a été plusieurs fois traduit à l'étranger; *Curiosités et anecdotes italiennes*, Paris, 1842, in-8°; *l'Italie confortable, manuel du touriste*, Paris, 1841, in-12; *la Science de la vie, ou Principes de conduite religieuse, morale et politique*, extraits et traduits d'auteurs italiens, Paris, 1842, in-8°; *Correspondance inédite de Mabillon et de Montfaucon avec l'Italie*, Paris, 1847, 3 vol. in-8°.

VALERY-EN-CAUX (SAINT-), ch.-l. de canton (Seine-Inférieure), petit port sur la Manche, arr. et à 30 kil. N. d'Yvetot; 4,488 hab. Tribunal de commerce. Fabr. de soude de varech, apprêt du hareng saur. Armements pour la pêche de la morue.

VALERY-SUR-SOMME (SAINT-), ch.-l. de cant. (Somme), arr. et à 20 kil. N.-O. d'Abbeville; port sur la rive g. de la Somme, près de son embouchure dans la Manche, et presque en face du Crotoy; 3,179 hab. Trib. de commerce; école de navigation. Construction de navires; comm. de toiles à voiles; pêche; cabotage. Ancienne colonie romaine.—Cette jolie petite ville se forma autour d'une abbaye de Bénédictins, et fut la capitale du Vimeu (*Viminiacum*). C'est dans son port que Guillaume le Conquérant s'embarqua, pour conquérir l'Angleterre, 1066. En 1422, la ville fut fortifiée, et il reste de ses fortifications une tour dite Harold, au bord de la mer.

VALESIO ou VALLÈS (François), dit *Covarruvias*, du lieu de sa naissance dans la Vieille-Castille, professeur de médecine à Alcala de Hénarès, puis médecin de Philippe II, chercha à concilier les idées des médecins Grecs et Arabes. On a de lui : *In IV libros meteorologicon Aristotelis commentarius*, Alcala, 1558, in-8°; *Comment. in Galeni artem medicam*, ibid., 1569, in-8°; *de Urinis, pulsibus et febribus*, 1569, in-8°; *Methodus medendi*, Venise, 1589, in-8°, etc.

VALESIUS, historien. *V.* VALOIS (Henri).

VALESPIR, petit pays de l'anc. France (Roussillon); il avait titre de comté; le ch.-l. était Prats-de-Mollo.

VALESWARA. *V.* BALASORE.

VALET ou VARLET, nom donné, pendant le moyen âge, aux jeunes nobles placés auprès de quelque puissant seigneur, pour se préparer par ses exemples à recevoir l'ordre de chevalerie, et lui rendre, en retour, certains services. On ne prit ce nom en mauvaise part qu'après que ces services eurent changé de nature, et que les maisons des seigneurs eurent été envahies par des manants dérobés à l'agriculture, se prêtant à tout pour gagner leur confiance. Toutefois, les grands, jusqu'au XVIe siècle, tinrent à honneur d'être attachés à la personne du souverain, avec le titre de *valet-de-chambre*, qu'ils changèrent ensuite contre celui de *gentilhomme de la chambre*.

VALETTE (La CITÉ-), en italien *Città-Valetta*, capitale de l'île de Malte, sur la côte E., et occupant une langue de terre entre deux ports : le *grand port* à l'E., pour les vaisseaux de guerre, et le port *Marza-Muscetto* à l'O. pour les navires non admis en libre pratique; 30,000 hab. Elle se divise en 5 parties, qui sont comme autant de villes ou forteresses distinctes : la *Valetta* ou *Città-Nuova*, *Città-Vittoriosa*, *Senglea*, *Barmola*, et *Floriana*. Des fortifications immenses rendent La Valette presque inexpugnable. Les Anglais en ont fait la station principale de leurs flottes dans la Méditerranée. On y remarque : la cathédrale; l'ancien palais des grands-maîtres de l'ordre de Malte; l'hôpital St-Jean, pharmacie centrale des possessions anglaises de la Méditerranée; l'arsenal, le lazaret, les bassins. Chantiers de construction, grands magasins, et dépôts de houille. Académie, deux bibliothèques, jardin botanique, cabinet d'antiquités. Fabr. de tissus de soie et de coton. Gr. comm. de transit. Escalle des vapeurs anglais et français sur Alexandrie et Constantinople.—Cette ville, fondée par le grand-maître Parisot de La Valette en 1566, soutint un siége mémorable contre les Turcs en 1665. Elle fut rendue au général Bonaparte en 1798, après une vive attaque de 5 jours seulement; les Anglais vinrent presque aussitôt l'assiéger, et le général Vaubois, qui commandait la place avec une faible garnison, ne la rendit qu'après un siége de près de 3 ans, 1801.

VALETTE (LA), ou VILLEBOIS-LA-VALETTE, ch.-l. de cant. (Charente), arr. et à 24 kil. S.-E. d'Angoulême; 498 hab. Erigé en duché-pairie pour le duc d'Epernon en 1622.

VALETTE (LA). *V.* ÉPERNON et LA VALETTE.

VALGORGE, ch.-l. de cant. (Ardèche), arr. et à 20 kil. N.-O. de Largentière; 291 hab.

VALHALLA. *V.* WALHALLA.

VALHUBERT (Roger), général, né à Avranches en 1764, m. en 1805, se distingua particulièrement à Montebello et à Marengo, et mourut de blessures reçues à Austerlitz. Une place de Paris, devant le pont d'Austerlitz, a reçu son nom; Avranches lui a érigé une statue.

VALIDÉ (Sultane). *V.* SULTAN.

VALINCOUR (Jean-Baptiste-Henri DU TROUSSET DE) né à Paris en 1653, m. en 1730, secrétaire de la marine, historiographe du roi, successeur de Racine à l'Académie française en 1699, membre de l'Académie des sciences en 1721, écrivain de peu de valeur, mais ami de quelques grands hommes, eut cependant une certaine réputation d'homme de goût. Boileau lui adressa sa 11e satire. On a de Valincour : *Lettres de la marquise de... sur la Princesse de Clèves*, 1678, in-12; *Vie de François de Lorraine, duc de Guise*, 1668, in-12; des *Odes* d'Horace, traduites en vers; des stances, des contes, etc. J. T.

VALKI, ville de la Russie d'Europe, gvt et à 48 kil. S.-O. de Kharkov; 10,000 hab. Ch.-l. de district.

VALKIRIES (de *Küren*, choisir), déesses scandinaves, planaient au-dessus des champs de bataille, et choisissaient ceux qui devaient vaincre et ceux qui devaient mourir. C'étaient elles qui, dans le Walhalla, versaient l'hydromel aux héros. Toutes n'étaient pas des vierges célestes; il y en avait qui habitaient la terre. Brinhild, l'une des héroïnes des Niebelungen, était une valkirie.

VALLA (Laurent), philologue et grammairien, né à Rome en 1406, m. en 1457, fut un de ceux qui contribuèrent le plus à la renaissance des lettres classiques. Il sollicita de Martin IV l'emploi de secrétaire apostolique; ayant essuyé un refus, il quitta Rome de dépit, et se retira à Pavie, où il professa l'éloquence. La peste ayant pénétré dans cette ville, il alla enseigner à Gênes, à Milan, puis à Florence. Mandé par Alphonse V, roi d'Aragon, qui faisait alors la guerre en Italie, 1435-1442, il se rendit près de ce prince, qu'il suivit dans ses expéditions. Il revint ensuite à Rome, d'où il fut bientôt après obligé de sortir, non sans danger pour sa personne, pour avoir traité de fausse, dans un écrit, la donation de Constantin à

l'église de Rome. Il se réfugia à Barcelone, puis à Naples, où il retrouva sa faveur auprès d'Alphonse, qui le nomma son historiographe. Rappelé à Rome par Nicolas V, il y accourut aussitôt, et y donna cours à son humeur agressive et taquine, principalement contre Poggio, qui ne demeura pas en reste avec lui. L'ouvrage le plus fameux de Valla est le traité intitulé : *Elegantiarum linguæ latinæ libri VI*, Venise, 1499, in-fol., très-souvent réimprimé. Ce traité porte sur les mots difficiles, et surtout sur la synonymie; il y a beaucoup de science et de sagacité, bien que depuis on ait fait mieux. Le recueil des *Œuvres* de Valla, Bâle, 1543, renferme tout ce qu'il a écrit, libelles ou traités, à l'exception de son *Histoire de Ferdinand d'Aragon*, en latin, Paris, 1521, in-4°, et de ses versions latines d'Hérodote, Paris, 1510, in-4°; de Thucydide, Lyon, 1543, in-8°; de l'*Iliade*, Venise, 1502, in-fol., et des *Fables* d'Esope, ibid., 1519, in-4°. C. N.

VALLA (George), médecin érudit du XV^e^ siècle, peut-être de la même famille que le précédent, né à Plaisance, professa les belles-lettres à Milan, à Pavie, 1470, puis à Venise, 1481. Il écrivit un grand nombre de livres de médecine, des traités de grammaire, des traductions du grec et du latin, etc.; on cite particulièrement : la traduction du *Ciel*, des *Grandes Ethiques* et de la *Poétique* d'Aristote; les traités *de Tuenda sanitate per victum*, Strasbourg, 1506, in-8°; *de Expetendis et fugiendis rebus*, 2 vol. in-fol., Venise, 1591, espèce d'encyclopédie fort curieuse, divisée en 49 livres ou 7 semaines. C. N.

VALLA (Joseph), oratorien français, né à L'Hôpital (Forez), m. en 1790, professa les humanités, la philosophie et la théologie à Soissons et à Lyon; il composa, dans cette dernière ville, à la sollicitation de l'archevêque Montazet, des *Institutiones theologicæ*, 1782-84, 6 vol. in-12, et des *Institutiones philosophicæ*, 1783, 5 vol. in-12, ouvrages devenus classiques, et dont le dernier est connu sous le nom de *Philosophie de Lyon*. C. N.

VALLA (Nicolas DUVAL, en latin), jurisconsulte français du XVIII^e^ siècle, fut conseiller aux parlements de Paris et de Rennes. Il est l'auteur d'un traité qui a pour titre : *de Rebus dubiis et quæstionibus in jure controversis*, Paris, 1583, in-8°. C. N.

VALLADOLID, anc. *Pintia*, ville d'Espagne (Vieille-Castille), capitale de la prov. de son nom, à 154 kil. N. de Madrid, dans une plaine fertile, au confluent de l'Esgueva et de la Pisuerga, et près du canal de Castille; par 41° 39' 14'' lat. N., et 7° 2' 49'' long. O.; 43,400 hab. Archevêché érigé en 1857. Université, fondée en 1348, et célèbre surtout pour les études de droit. Cour d'appel. On remarque la cathédrale, qui est magnifique, mais inachevée, le couvent et l'église de San-Benito, l'église Saint-Paul, le palais royal, le musée. Ecole des beaux-arts; société de géographie; 8 colléges. Fabriques de papiers, chapeaux, toiles, draps. Comm. actif. C'est en cette ville que fut célébré, en 1469, le mariage de Ferdinand et d'Isabelle, par lequel furent réunies les couronnes d'Aragon et de Castille. Les rois d'Espagne y séjournèrent souvent. Valladolid s'insurgea en 1809; Don Miguel de Cevallo, commandant du collége militaire de Ségovie, y fut massacré par la populace, qui obligea ensuite le général Don Gregorio de la Cuesta à la conduire contre l'armée française; elle essuya une sanglante défaite au pont de Cabezon, à 8 kil. de Valladolid (12 juin 1808), et la ville tomba au pouvoir des Français. Napoléon y tint son quartier-général en janvier 1809. Christophe Colomb mourut dans cette ville, 1506, et Philippe II y naquit, 1527. — La prov. de Valladolid, formée d'une partie de la Vieille-Castille, entre celles de Léon et de Palencia au N., de Zamora à l'O., de Salamanque et d'Avila au S., de Ségovie et de Burgos à l'E., a 7,880 kil. carr., et 246,980 h.

VALLADOLID, v. du Mexique, ch.-l. du départ. de Mechoacan, à 192 kil. O.-N.-O. de Mexico; par 19° 42' lat. N., et 103° 12' 15'' long. O.; 25,000 hab. Archevêché. Ville bien bâtie, et approvisionnée d'eau par de beaux aqueducs. Elle est appelée aussi *Morelia*. Patrie d'Iturbide.

VALLADOLID, v. du Honduras. *V.* COMAYAGUA.

VALLAGE, petit pays de l'anc. France (Champagne); v. princip. : Joinville, Bar-sur-Aube, Vassy. Il est réparti auj. entre les départements de la Marne, de la Haute-Marne, de l'Aube et de la Meuse.

VALLAIRE (Couronne). *V.* COURONNE.

VALLANGIN. *V.* VALENGIN.

VALLE D'ALESANI, ch.-l. de cant. (Corse), arr. et à 35 kil. E. de Corte; 586 hab.

VALLÉES (Les QUATRE-). *V.* QUATRE-VALLÉES.

VALLEIX (François-Louis-Isidore), médecin, né à Toulouse en 1807, m. en 1856, vint à Paris vers 1826, travailla avec ardeur dans les hôpitaux, ne prit le doctorat qu'en 1835, fut nommé médecin du bureau central des hôpitaux en 1836, de la direction des nourrices en 1845, de l'hôpital Ste-Marguerite en 1846, et commença de professer à la Pitié en 1852. Ses principaux écrits sont : *Des os du crâne après la naissance*, 1835; *Clinique des maladies des enfants nouveau-nés*, 1838, in-8°; *Traités des névralgies*, 1841, in-8°; *Guide du médecin praticien*, ou *Résumé général de pathologie interne et de thérapeutique appliquée*, 1842-48, 10 vol., et 1850-51, 5 vol. in-8°; *Recherches sur la fréquence du pouls chez les enfants*, 1844; *Sur la pneumonie des enfants*, 1849; *Des déviations utérines*, 1852, in-8°.

VALLELONGA, *Nicephora*, v. du roy. d'Italie (Prov. de Catanzaro), à 20 kil. de Mileto; 1,883 hab.

VALLENDAR, v. des Etats prussiens (Province du Rhin), à 4 kil. N.-N.-E. de Coblentz, sur le Rhin; 3,200 hab. Fabr. de draps, cuirs, pipes de terre.

VALLERAUGUE, ch.-l. de cant. (Gard), arr. et à 21 kil. N. du Vigan, sur l'Hérault; 2,010 hab. Eglise calviniste. Culture du mûrier; élève de vers à soie (150,000 kilog. de cocons par an); filatures de soie (200,000 kilog. par an). Patrie de La Beaumelle.

VALLÈS. *V.* VALESIO.

VALLET, ch.-l. de cant. (Loire-Inférieure), arr. et à 24 kil. E. de Nantes, sur la Sanguèse et le Poyet; 1,053 hab. Culture de la vigne.

VALLETRIA, nom latin de la vallée de BARÈGES.

VALLIA ou WALLIA, 4^e^ roi des Wisigoths, 415-419, vengea sur l'usurpateur Sigeric la mort de son beau-frère Ataulf, consolida la domination de sa tribu dans l'Aquitaine et la Narbonnaise 1re, et fit la guerre avec succès contre les Suèves, les Vandales et les Alains établis en Espagne.

VALLIER (SAINT-), ch.-l. de cant. (Drôme), arr. et à 32 kil. N. de Valence, au confluent de la Galaure et du Rhône, et à l'entrée de la pittoresque vallée de Galaure; 2,763 hab. Beau château gothique, où habita Diane de Poitiers; les jardins ont été plantés par Lenôtre. Filatures de soie; fabr. de chaux, poterie, produits chimiques.

VALLIER-DE-THIEY (SAINT-), ch.-l. de canton (Alpes-Maritimes), arr. et à 12 kil. N.-O. de Grasse; 523 hab.

VALLIÈRE (Jean-Florent de), officier d'artillerie, né à Paris en 1667, m. en 1759, fit ses premières armes en 1685, assista à 60 siéges et à 10 batailles rangées, commanda, en 1713, l'artillerie au siége du Quesnoy, où, avec 34 pièces, il en démonta 80 en 24 heures, et fut nommé, à la suite de cet exploit, brigadier des armées. Il fut chargé ensuite de la réorganisation de l'artillerie, dont il régla les calibres, les réduisant à cinq. Maréchal-de-camp en 1719, directeur-général de l'artillerie en 1720, il fit, comme lieutenant-général, la campagne de 1733, et se distingua par d'habiles dispositions à la bataille de Dettingen en 1743. Il était membre de l'Académie des Sciences. B.

VALLIÈRE (Joseph-Florent, marquis de), fils du précédent, né à Paris en 1717, m. en 1776, servit dès l'âge de 17 ans au siége de Philippsbourg, commanda une batterie à la journée de Dettingen, eut part au siége de Fribourg, fut directeur-général de l'artillerie et du génie en 1747, contribua à la prise de Berg-op-Zoom, reçut le titre de lieutenant-général en 1748, alla en Espagne, en 1761, sur la demande de Charles III, pour créer des établissements d'artillerie, et se rendit plus tard à Naples pour le même objet. Il était membre de l'Académie des Sciences.

VALLIÈRE (Mlle de LA). *V.* LA VALLIÈRE.

VALLIÈRES, brg (Creuse), arr. et à 12 kil. S.-O. d'Aubusson; 270 hab. Comm. de bestiaux.

VALLIN (Louis, vicomte), né à Dormans (Marne) en 1770, m. en 1854, s'enrôla volontairement en 1792 sous les ordres de Luckner, était capitaine dès l'année suivante, assista à la bataille de Fleurus et au siége de Maëstricht, puis au blocus de Mayence, fit partie de l'expédition d'Irlande et tomba au pouvoir des Anglais, et passa, après son retour, à l'armée du Rhin sous Moreau. Sa brillante conduite à la bataille de Moeskirch le fit nommer chef d'escadron. Il servit ensuite aux armées de Mayence et du Danube, fit les campagnes de 1805 à 1807 en Autriche, en Prusse et en Pologne, devint colonel de hussards en 1807, se signala, en 1809, au combat de Sacile et au passage de la Piave, alla en Russie, où il gagna le grade de général de brigade sur le champ de bataille de Smorgoni, 1812, commanda l'avant-garde du prince Eugène pendant la retraite, combattit vaillamment pendant la campagne de Saxe en 1813, et fut nommé colonel en second du 2e régiment des gardes d'honneur. Après avoir accepté de Louis XVIII la brigade des cuirassiers et des dragons du

roi, il fut chargé pendant les Cent-Jours, par Napoléon Ier, de défendre la ligne de la Sarre, assista à la bataille de Waterloo, et ramena l'arrière-garde française jusqu'à Paris. Sous la 2e Restauration, il fut inspecteur-général de cavalerie, 1816-17, figura à l'avant-garde de l'armée d'Espagne en 1823, tailla l'ennemi en pièces à Talaveira-de-la-Reyna, et fut nommé lieutenant-général. Il fut encore inspecteur-général de la gendarmerie en 1834. B.

VALLISNIERI (Antoine), naturaliste, né en 1661 au château de Tresilico, près de Modène, m. en 1730, exerça la profession de médecin, fut appelé, en 1700, à la chaire de médecine pratique à Padoue, et, en enseignant les découvertes modernes, souleva l'inimitié de ses collègues attachés à la routine. Il prit lui-même une part active aux progrès des sciences par ses expériences multipliées. Ce fut surtout à ses recherches sur les divers systèmes de la génération qu'il dut sa célébrité, adoptant le système des œufs, et combattant celui de la génération spontanée. Ses *Œuvres complètes*, en italien, ont été publiées à Venise, 1733, 3 vol. in-fol. Elles comprennent, entre autres ouvrages : *Dialoghi sopra la curiosa origine di molti insetti*, Venise, 1700, in-8° ; *Considérations et expériences concernant la génération des vers ordinaires du corps humain*, Padoue, 1710, in-4° ; *Expériences et observations sur l'origine, le développement et les mœurs de divers insectes*, ibid., 1713, in-4° ; *Histoire de la génération de l'homme et des animaux*, ibid., 1721, in-4°.

VALLOMBREUSE, *Vallis ombrosa*, vallée de Toscane, située dans la province de Florence, près de San-Giovanni-in-Val-d'Arno. Une abbaye bénédictine y fut fondée par St Gualbert en 1060 ; les abbés portaient les ornements pontificaux, et avaient le titre de comtes de Canette, de Monteverde, de Guald, et de Magnal.

VALLON, ch.-l. de cant. (Ardèche), arr. et à 22 kil. S.-S.-E. de Largentière ; 1,601 hab. Eglise calviniste. Récolte de soie. Château en ruines. Aux environs est une très-belle grotte et la cascade du Ray-Pic (20 mèt. de hauteur).

VALLONS. *V.* WALLONS.

VALLORBES. *V.* VALORBE.

VALLOUISE, vge (Hautes-Alpes), arr. et à 18 kil. O.-S.-O. de Briançon ; 1,177 hab. Près de là s'élève le glacier d'*Alle-Froide* (4,300 mèt.)

VALLOTTI (François-Antoine), savant musicien, né à Vercell en 1697, m. en 1780, maître de chapelle de la cathédrale de Padoue, fut le plus grand organiste italien de son temps. Sa fécondité, dans la composition de la musique religieuse, tint du prodige, quoiqu'il mît beaucoup de soin à écrire ses ouvrages. Une grande partie de sa vie fut encore consacrée à des travaux sur la théorie de l'harmonie et du contre-point ; on distingue l'ouvrage intitulé : *Della scienza teorica e pratica della moderna musica*, Padoue, 1779, in-4°. B.

VALLS, v. d'Espagne (Catalogne), prov. et à 17 kil. E. de Tarragone ; 9,000 hab. Tanneries ; distilleries d'eau-de-vie.

VALMIKI, le plus ancien et le plus célèbre des poëtes épiques de l'Inde, vivait, à ce qu'on croit, dans le XVe siècle av. J.-C. On a sous son nom le *Ramayana*, poëme en 25,000 *slokas* ou distiques, distribués en 7 livres, dont chacun se divise en un grand nombre de sections. L'action principale de ce poëme sanscrit, à laquelle viennent se rattacher une foule d'épisodes, est la victoire de Rama sur le géant Ravana, roi de Lanka ou Ceylan. Deux livres du *Ramayana* ont été publiés, avec traduction anglaise, par Carey et Marshman, Serampour, 1806-10, 3 vol. in-4°. Deux sections du Ier livre ont été mises en vers allemands par Fr. Schlegel, 1808 ; une partie du texte, avec traduction latine, fut aussi publiée par A.-W. Schlegel, Bonn, 1829-38. Le texte entier a été donné par Corresio, 1843, gr. in-8°. B.

VALMONT DE BOMARE (Jacques-Christophe), naturaliste, né à Rouen en 1731, m. en 1807, refusa de suivre la carrière du barreau, à laquelle son père le destinait, alla étudier les sciences à Paris, y fut deux ans pharmacien, parcourut comme naturaliste, au nom du gouvernement, les Alpes, les Pyrénées, la Suisse, l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, la Suède, la Laponie et l'Islande, revint en 1756 avec de précieuses collections, et fit des cours très-suivis d'histoire naturelle, de 1757 à 1788 et de 1795 à 1806. Il fut membre de l'Académie des Sciences. On a de lui : *Traité de minéralogie*, Paris, 1762, 2 vol. in-8° ; *Dictionnaire raisonné, universel, d'histoire naturelle*, 1765, 5 vol. in-8°, avec un Supplément, 1768, son ouvrage capital, destiné plutôt aux gens du monde qu'aux savants, et réimprimé, malgré ses imperfections, à Yverdun, avec notes de Haller, Deleuze et Bourgeois, 1768-70, 6 vol. ; à Paris, 1768, 4 vol. in-4°, et 1791, 15 vol. in-8° ; à Lyon, 1800, 15 vol. in-8°.

VALMONT, ch.-l. de cant. (Seine-Inférieure), arr. et à 24 kil. N.-O. d'Yvetot ; 465 hab.

VALMY, vge (Marne), arr. et à 10 kil. O. de Ste-Menehould ; 444 hab. Les généraux Dumouriez et Kellermann y remportèrent sur les Prussiens, le 20 septembre 1792, une mémorable victoire, qui arrêta les progrès de l'invasion étrangère. Napoléon Ier donna à Kellermann le titre de *duc de Valmy*, et l'on érigea sur le champ de bataille un obélisque en son honneur en 1821.

VALOGNES, *Crociatonum* ? s.-préf. (Manche), sur le Merderet, à 58 kil. N.-O. de St-Lô, 16 S. de Cherbourg, 12 de la mer ; 4,636 hab. Trib. de 1re instance, collége ecclésiastique, bibliothèque. Comm. de beurre, œufs, volailles, andouillettes, miel, grains, cire, plumes d'oie, lin, fil, toiles. Patrie de Letourneur, de Dacier, et de Vicq-d'Azyr. — Cette ville, située dans le pays des *Unelles* avant la conquête de César, fut brûlée par les Anglais en 1340, prise par Duguesclin sur Charles le Mauvais, roi de Navarre, et par les Anglais en 1418. Mazarin en fit démolir les fortifications.

VALOIS, *Vadensis* ou *Valesiensis pagus*, petit pays de l'anc. France (Ile-de-France), entre le Soissonnais au N., la Champagne à l'E., la Brie et l'Ile-de-France au S., le Beauvaisis à l'O. ; ch.-l., *Yez* (*Vadum*), puis *Crespy* ; v. principales : La Ferté-Milon, Villers-Cotterets, Senlis, Compiègne. Habité, avant César, par les Viducasses ou Vadicasses, il porta, au XIIe siècle, le nom de comté de Crespy. Donné en apanage, en 1284, par Philippe III le Hardi à son fils Charles, père du roi Philippe VI, et tige de la branche capétienne des Valois, il fut, en 1402, érigé en duché par Charles VI en faveur de Louis d'Orléans, son frère. Louis XIV en fit un duché-pairie pour son frère Philippe d'Orléans, dont la maison conserva le Valois jusqu'à la suppression des apanages en 1790. Le Valois forme auj. la partie S. du département de l'Aisne et la partie E. de celui de l'Oise.

VALOIS (Charles, comte de). *V.* CHARLES.

VALOIS (Maison royale de). *V.* FRANCE.

VALOIS (Henri de), *Valesius*, seigneur d'Orcé, critique distingué, né à Paris en 1603, d'une famille noble de Normandie, m. en 1676, étudia chez les Jésuites, fut avocat, et finit par se livrer exclusivement à la culture des belles-lettres, où il acquit bientôt une réputation européenne. Le président de Mesmes lui faisait une pension ; il en recevait une autre de Mazarin, qui lui fut continuée après la mort de ce ministre. En 1654, il fut nommé historiographe du roi. Ses principaux ouvrages sont : une édition des *Histoires ecclésiastiques* d'Eusèbe, de Socrate, de Sozomène, de Théodoret, et d'Evagre, Paris, 1659-68-73, 3 vol. in-fol., avec traduction latine, notes et dissertations ; une édition d'*Ammien Marcellin*, avec des remarques, ibid., 1636, in-4° ; divers opuscules réunis sous le titre d'*Emendationum libri V, et de critică lib. II*, Amst., 1740, in-4°. C. N.

VALOIS (Adrien de), seigneur de La Mare, frère du précédent, né à Paris en 1607, m. en 1692, fit son étude particulière des monuments littéraires et autres relatifs à l'histoire de France, et fut historiographe du roi en 1664. Le refus qu'il fit de rester dans le célibat et de prendre l'habit ecclésiastique l'empêcha d'être sous-précepteur du dauphin, charge qui lui avait été offerte par M. de Montausier. Ses ouvrages les plus considérables sont : *Gesta Francorum*, Paris, 1646-58, 3 vol. in-fol., histoire savante des Gaulois et des Francs, de l'an 254 à 752 ; *Notitia Galliarum ordine litterarum digesta*, ibid., 1676, in-fol. C. N.

VALOIS (Charles de), fils du précédent, né à Paris en 1671, m. en 1747, fut un numismate distingué, et forma un cabinet de médailles fort curieux. En 1705, il entra à l'Académie des Inscriptions. Il a publié, sous le titre de *Valesiana*, un recueil des remarques historiques et critiques de son père, des *Mémoires* ou *Dissertations*, parmi lesquelles on cite celle *Sur les Amphictyons* (t. III des Mémoires de l'Académie des Inscriptions), et celle *Sur les première et deuxième guerres sacrées* de la Grèce (ibid., t. IX et XII). C. N.

VALOMBREUSE. *V.* VALLOMBREUSE.

VALONE. *V.* AVLONE.

VALORBE, vge de Suisse (Vaud), à 12 kil. S.-O. d'Orbe ; 1,676 hab. Près de là est la source de l'Orbe, et la *Grotte des Fées*.

VALPARAISO, ville du Chili, port de commerce sur la baie de son nom formée par le Grand-Océan, chef-lieu de prov., à 137 kil. O.-N.-O. de Santiago ; par 33° 1′ 55″ lat. S., et 73° 57′ 37″ long. O. ; 52,500 hab. Trois forts et une batterie à fleur d'eau la défendent. Chantiers de con-

struction maritime. Bourse et tribunal de comm., douane. Entrepôt d'un commerce considérable. Export. de farines, cuivre, laines, indigo, suif, peaux. La ville est bâtie en bois, à cause des tremblements de terre, qui l'ont presque ruinée en 1822 et 1829. C'était originairement un village; son importance ne date que de 1811.

VALPERGA DI CALUSO (Tommaso), savant italien, né à Turin en 1737, m. en 1815, fut d'abord marin. Après être entré chez les Oratoriens à Naples, il professa la littérature grecque et orientale à l'université de sa ville natale, et devint directeur de l'Observatoire, président de l'Académie des Sciences et des Lettres, correspondant de l'Institut de France. On a de lui : *Litteraturæ copticæ rudimenta*, Parme, 1783, in-8°, ouvrage publié sous le pseudonyme de Didymus Taurinensis; *Prime lezioni di grammatica ebraïca*, Turin, 1805, in-4°; *Della poesia libri III*, ibid., 1806, in-4°; *Latina carmina, cum specimine Græcorum*, ibid., 1807, in-8°; *Versi italiani*, 1807, in-8°, publiés sous le pseudonyme d'Euforbo Melesigenio, etc.

VALPERGA, v. du royaume d'Italie, à 40 kil. N.-O. de Turin; 3,500 hab.

VALRÉAS, ch.-l. de cant. (Vaucluse), arr. et à 33 kil. N.-N.-E. d'Orange; 3,291 hab. Récolte de soie, vins, châtaignes, etc. Patrie du cardinal Maury.

VAL-RICHER, ancienne abbaye de l'ordre de Cîteaux, dans la Basse-Normandie (Bessin), près de Cambremer (diocèse de Bayeux). Fondée en 1146 par Philippe d'Harcourt, évêque de Bayeux.

VALROMEY, *Vallis Romana*, petit pays de l'anc. France (Bourgogne), dans le Bugey; ch.-l., *Châteauneuf*, et, plus tard, *Champagne*. Il appartint longtemps à la maison de Savoie, qui dut le céder à la France par le traité de Lyon, 1601. Louis XIII l'érigea en duché en faveur de la maison d'Urfé. Il est compris auj. dans la partie E. du département de l'Ain.

VALS, brg (Ardèche), arr. et à 52 kil. N.-O. de Privas, au confluent de la Volane et de l'Ardèche; 1,025 hab. Eaux minérales acidules froides. Moulineries de soie.

VALSAINTE, anc. chartreuse de Suisse, à 17 kil. S. de Fribourg. Les Trappistes français s'y retirèrent en 1791. La congrégation de St-Sauveur l'occupe depuis 1818.

VALSALVA (Antoine-Marie), anatomiste, né à Imola en 1666, m. en 1723, élève de Malpighi, exerça la médecine et professa l'anatomie à Bologne, et fut chirurgien de l'hôpital des Incurables de cette ville. Il simplifia les instruments de chirurgie, et en diminua le nombre. Ses travaux eurent principalement pour objet l'organe de l'ouïe. On a de lui : *De aure humanâ tractatus*, Bologne, 1704, in-4°, ouvrage capital sur cette matière, et souvent réimprimé.

VALSESIA, arr. du roy. d'Italie (prov. de Novare), entre ceux d'Ossola au N., de Pallanza et de Novare à l'E., d'Aoste à l'O., de Verceil et de Biella au S.; 68,600 hect.; 45 kil. sur 22; 32,215 hab. Ch.-l., *Varallo*. Sol montagneux. Exploit. de fer, cuivre, marbre, pierre à chaux. Elève de bétail.

VALTELINE, en italien *Val Tellina*; en latin moderne *Vallis Tellina*, petite contrée de l'Italie septentrionale, entre l'Adda et le lac de Côme; 3,259 kil. carrés; 105,922 hab. Ch.-l., *Sondrio*. Jadis comprise entre la Ligue Caddée, le comté de Bormio, le duché de Milan, le comté de Chiavenna, et la Terre-Ferme de Venise, elle fait auj. partie du roy. d'Italie (prov. de Sondrio ou de Valteline). Les sites y sont très-pittoresques, et le sol d'une grande fécondité. — La Valteline, partie S. de l'anc. Rhétie, passa, pendant le moyen âge, aux Ostrogoths, aux Francs, et aux rois de Germanie. Les évêques de Coire, qui la reçurent en fief des empereurs, se la virent souvent disputer par les habitants de Côme et par les ducs de Milan. Ils cédèrent leurs droits aux Grisons en 1530. L'Espagne essaya de s'emparer de la Valteline, pour communiquer avec les possessions de l'Autriche dans le Tyrol; dès 1624, la France s'y opposa, et Richelieu fit chasser les troupes espagnoles. En 1807, Napoléon Ier fit de la Valteline le départ. de l'Adda, dans le roy. français d'Italie. En 1814, elle fut donnée à l'Autriche, en 1859 au Piémont avec la Lombardie.

VAL-TRAVERS. *V.* TRAVERS.

VALVA (La), v. du royaume d'Italie (Principauté Citérieure), à 11 kil. S.-S.-E. de Calabrito; 2,182 hab. Evêché.

VALVASONE (Erasme de), littérateur italien, né en 1523 dans le Frioul, m. en 1593, a laissé : des traductions de *Sophocle* et de *Stace*; un poëme élégiaque, *les Larmes de la Madeleine*; l'*Angeleida*, ou combat des bons et des mauvais anges, Venise, 1590, épopée dont le sujet a de l'analogie avec celui du *Paradis perdu*, un poëme sur la *Chasse*, 1591, remarquable pour la versification et le style, mais dont les idées sont souvent bizarres et les épisodes mal assortis au sujet. B.

VALVERDE (Vincent de), missionnaire espagnol, né à Oropeza, accompagna Pizarre au Pérou, montra envers les habitants de ce pays un fanatisme violent, fit plus tard de vains efforts pour modérer la cruauté des Espagnols, revint dans sa patrie en 1534, partit de nouveau pour l'Amérique en 1538 avec le titre d'évêque de Cuzco, et tomba, en 1543, au pouvoir des Indiens, qui le dévorèrent.

VALVERDE, ch.-l. de l'île de Fer (Canaries), sur la côte N.-E.; 1,500 hab.

VALVERDE-DEL-CAMINO, v. d'Espagne, prov. et à 40 kil. N.-E. d'Huelva; 6,100 hab.

VALVERDE-DE-XUCAR, brg d'Espagne, prov. et à 30 kil. S. de Cuença, sur le Xucar; 1,600 hab. Titre de comté.

VAMBA ou WAMBA, 30e roi des Wisigoths, 672-680, successeur de Recesvind, n'accepta qu'avec regret le pouvoir, fut le premier de sa tribu qui demanda au clergé d'être sacré, eut à comprimer des révoltes en Biscaye et en Navarre, combattit ensuite le Grec Paul, un de ses généraux, qui s'était révolté en Catalogne et en Septimanie, et montra beaucoup de générosité envers les rebelles. Un comte, nommé Ervige, lui donna un soporifique, le fit raser et revêtir de l'habit monastique pendant son sommeil. Wamba se crut moralement engagé, signa son abdication, et entra au couvent de Pampliega, près de Burgos, où il mourut en 683 ou 687. B.

VAMPIRES, c.-à-d. en slavon *sangsues*, êtres fantastiques, revenants qui sortent à minuit de leur tombeau, et viennent sucer le sang de leurs parents et amis, sans les éveiller, jusqu'à ce que mort s'ensuive. Cette croyance est surtout répandue en Hongrie, en Pologne, en Esclavonie, et dans les îles de la Grèce. Il y a de vrais vampires; ce sont des espèces de chauves-souris monstrueuses, qu'on trouve en Amérique, et qui sucent le sang des hommes et des animaux endormis, sans les éveiller. On les a appelées vampires, par une sorte d'analogie avec les êtres fantastiques ci-dessus nommés.

VAN, *Artemita*, *Semiramocerta*, v. de la Turquie d'Asie, est située sur la rive E. du lac de son nom, à 260 kil. S.-E. d'Erzeroum; 20,000 hab. Ch.-l. d'eyalet. Elle est entourée d'un mur crénelé, et défendue par une citadelle assise sur un roc isolé. Des jardins et des vergers délicieux l'entourent. Pêche considérable dans le lac. Immenses excavations, et nombreuses inscriptions cunéiformes. — L'eyalet ou pachalik de Van, entre ceux d'Erzeroum au N. et au N.-O., de Diarbekir à l'O., de Bagdad et de Schehrzor au S., et la Perse à l'E., a 270 kil. sur 220, et 150,000 hab. Sol montagneux. Récolte de blé, vins, fruits. Elève d'abeilles; il correspond au N. de l'anc. Assyrie.

VAN (Lac de), *Arsissa palus*, lac de la Turquie d'Asie, au milieu de l'eyalet de Van; 7,650 kil. carrés; 140 kil. sur 60. Il renferme 4 îles, sur l'une desquelles est le monastère d'Akthamar. Eaux saumâtres.

VAN, particule qui précède beaucoup de noms hollandais ou belges, et répond au *de* en français.

VAN AARSSEN (François), diplomate hollandais, né à La Haye en 1572, m. en 1641, fut ambassadeur des Provinces-Unies en France, à Venise, et en Angleterre. Il dut l'ambassade de France au grand-pensionnaire Barneveldt; cependant ce fut d'après ses conseils qu'eut lieu le synode où Barneveldt fut condamné.

VAN AELST (Everard), peintre hollandais, né à Delft en 1602, m. en 1658, peignit avec succès les fleurs, les fruits, et autres petits objets. Ses tableaux sont en petit nombre et recherchés. — Son neveu, Guillaume, né en 1620, m. en 1679, cultiva le même genre.

VAN ALMONDE, *V.* ALMONDE.

VAN ARTOIS. *V.* ARTOIS.

VAN BAERLE. *V.* BARLÆUS.

VAN BALEN. *V.* BALEN.

VAN BEEK. *V.* TORRENTINUS.

VAN BLOEMEN. *V.* BLOEMEN.

VAN BRÉE. *V.* BRÉE.

VAN BROEKHUYSEN. *V.* BROUKUSIUS.

VAN BRONKHORST. *V.* BRONKHORST.

VANBRUGH (John), auteur comique et architecte anglais, né vers 1672, d'une famille originaire de Gand et établie en Angleterre, m. en 1726, quitta le service militaire pour se livrer à la composition de pièces de théâtre, et dirigea quelque temps avec Congrève le théâtre d'Haymarket, à Londres. Ses comédies, parmi lesquelles on distingue *la Rechute*, 1697; *Esope*, 1698; *la Femme poussée à bout*, 1698; et *la Ligue des femmes mariées*, ne manquent pas de verve et de sel, mais sont très-licencieuses. Comme

architecte, Vanbrugh a construit le théâtre d'Haymarket, les châteaux de Blenheim, de Howard, de Carlisle, fut nommé intendant des bâtiments de la couronne en 1715, et, en 1716, inspecteur des bâtiments de l'hôpital de Greenwich.

VAN CAMPEN. *V.* CAMPEN.

VANCOUVER (George), navigateur anglais, né vers 1750, m. en 1798, accompagna Cook dans ses 2e et 3e voyages autour du monde, servit en 1780 dans l'escadre des Antilles sous l'amiral Rodney, et fut employé jusqu'en 1789 dans la station de la Jamaïque. En 1790, le gouvernement lui confia la mission de rechercher s'il existe une communication maritime, au N. de l'Amérique, entre l'océan Atlantique et l'océan Pacifique. Parti de Falmouth en 1791, il aborda à la côte S. de l'Australie, découvrit le Port-George, mouilla dans une baie de la Nouvelle-Zélande, parcourut les archipels Tonga et Sandwich, reconnut la côte occidentale de l'Amérique du N., obtint du roi d'Owhyhée la cession de cette île à l'Angleterre, explora l'archipel du roi George et du prince de Galles, l'île de l'Amirauté, et rentra en Angleterre en 1795. On a son *Voyage de découvertes à l'océan Pacifique du N. et autour du monde*, Londres, 1798, 3 vol. in-4° et atlas in-fol., trad. en français, Paris, 1800, 3 vol. in-4°, atlas in-fol. Ce voyage est rempli de descriptions intéressantes, et Vancouver y décrit, pour la 1re fois, la côte N.-O. de l'Amérique.

VANCOUVER (île). *V.* QUADRA-ET-VANCOUVER.

VAN DAEL. *V.* DAEL.

VAN DALE (Antoine), savant antiquaire, né à Harlem en 1638, m. en 1708, fut d'abord prédicateur Mennonite, puis se livra au commerce, qu'il abandonna pour la médecine, et devint médecin de l'hospice de Harlem. On a de lui : *de Oraculis veterum ethnicorum dissert. II*, Amsterdam, 1683, in-8°, ouvrage dont Fontenelle a tiré son *Histoire des oracles; de Origine et progressu idolatriæ et superstitionum*, 1696, in-4°; *Dissertationes IX antiquitatibus quin et marmoribus, cùm Romanis tùm Græcis illustrandis, inservientes*, 1702 et 1743, in-4°, etc. Van Dale avait une vaste érudition; mais il manquait de goût et de méthode pour la bien exposer.

VANDALES, peuple germain, l'un de ceux qui, sous le nom collectif de *Wendes* ou *Vindiles*, habitèrent à l'O. de la Vistule. Vers 170, ils envahissent la Pannonie, et en sont chassés par Marc-Aurèle. Battus par Aurélien, 270, et par Probus, 277, ils s'établissent pourtant dans la Dacie. Là, voisins des Goths, ils sont battus par eux en 350. Après avoir obtenu de Constantin un établissement en Pannonie, ils se convertissent à l'arianisme, donnent Stilicon à l'Empire, et vont se fixer entre le Mein et la Lippe, sous la conduite de Gunthéric et de Godegisèle. C'est de là qu'en 406, avec les Alains, les Suèves et les Burgondes, ils traversent le Rhin au-dessous de Mayence, et ravagent la Gaule; puis, appelés par l'usurpateur Gérontius, ils entrent en Espagne, 409. Une de leurs tribus, les Astinges, s'établit alors avec les Suèves dans la Galice; une autre, les Silinges, dans la Bétique, qui prend d'eux le nom d'Andalousie, 411. A côté d'eux, les Alains occupent la Lusitanie et la Carthaginoise, et sont bientôt absorbés dans leur royaume. Les Vandales gouvernèrent doucement les vaincus, et cultivèrent le sol. Mais, poursuivis dès 416 par Vallia, roi des Visigoths, allié de l'Empire, et par les Romains eux-mêmes, ils écoutèrent le gouverneur d'Afrique Boniface qui les appelait, et, sous Genséric, aidés par les Donatistes et les Maures, allèrent occuper les Mauritanies, 429, et prendre Hippone malgré Boniface désabusé, 431. Valentinien III leur céda, par un traité, les Mauritanies et la Numidie, 435; mais, violant ce traité, ils prirent Carthage, 439, et toute l'Afrique romaine. Alors, construisant une flotte, Genséric prit la Sicile, la Corse, la Sardaigne, les Baléares. Son royaume s'étendait de Ceuta à Tajuni; il n'avait, dans la Tripolitane, que des places maritimes. Il maintint cette domination malgré l'Empire, grâce à l'alliance et à la diversion d'Attila. Il se fit respecter des Maures, des Numides, des Gétules, et donna l'investiture à leurs chefs. En 455, la veuve de Valentinien III, Eudoxie, l'ayant appelé contre Pétrone Maxime, il pilla Rome pendant 14 jours, puis dévasta le Péloponèse, l'Epire, la Dalmatie, l'Istrie, prit Nicopolis, et amassa dans Carthage d'immenses dépouilles. Le système féodal fut, comme chez tous les peuples germains, la base de l'organisation des Vandales. Les sujets romains conservèrent la nomination aux charges inférieures, leur commerce et leur industrie, à qui les vainqueurs firent faire des progrès, leurs juges, leurs coutumes et leur langue. Mais Genséric avait ordonné qu'on mît toujours sur le trône celui de ses descendants qui serait le plus âgé, sans égard à la primogéniture. De là beaucoup de meurtres. Il eut pour successeurs : Huneric, m. en 484; Gunthamund, 496; Thrasimund, 523; Hilderic, 530; et Gélimer, 533. Les Vandales, ariens, ne pouvaient fonder une société nouvelle; après avoir pris Carthage et Rome, après avoir châtié la corruption romaine, ils s'y laissèrent séduire, et tombèrent aussitôt en décadence. Persécutions violentes contre les catholiques, dissensions religieuses, guerres malheureuses contre les Maures, qui prennent les Mauritanies, presque toute la Numidie et la Tripolitane, cession de la Sicile aux Ostrogoths; telles en furent les causes principales. L'usurpation de Gélimer sur Hilderic fournit à Justinien un prétexte d'attaque, 533, et Bélisaire (*V. ce mot*) mit fin au royaume des Vandales, 534. Ce peuple n'avait fait que détruire, et son nom s'applique, chez les modernes, à ceux dont l'ignorance ou l'aveuglement détruit les chefs-d'œuvre de l'art ou ne les comprend pas. A. G.

VANDALIA, v. des Etats-Unis, capitale de l'Illinois jusqu'en 1839, sur la Kaskfaskia, à 515 kil. O. de Washington; 2,000 hab. Société historique de l'Illinois.

VANDALIE, anc. duché de la Poméranie; v. principales : Stolpe, Polnow, Rungenwalden, Rumelsberg. — Ancien duché de Mecklembourg; ch.-l., Gustrow.

VANDAMME (Dominique-Joseph), né en 1771 à Cassel (Nord), m. en 1830, s'engagea, très-jeune, dans un régiment colonial, rentra en France en 1789, commandait une compagnie franche en 1792, était déjà général de brigade à l'armée du Nord en 1793, fit la campagne de 1795 sous Jourdan, passa à l'armée du Rhin en 1796, montra partout beaucoup de courage et de talent, fut nommé général de division en 1799, et s'illustra pendant toutes les guerres de l'Empire. Etant tombé en disgrâce par suite de démêlés avec le roi de Westphalie, il ne fit point partie de l'expédition de Russie. Commandant d'un corps d'armée en Saxe en 1813, il s'engage témérairement dans les défilés de la Bohême; n'ayant que 15,000 hommes, est attaqué par 80,000, résiste pendant une demi-journée, lorsque les alliés sont rejoints inopinément par l'armée prussienne; alors une horrible mêlée a lieu, et Vandamme est fait prisonnier, avec 6,000 hommes, par les Russes, à Culm; désastre qui compromit le plan de la campagne de 1813. Vandamme rentra en France en 1814, devint pair de France et commandant de la 2e division militaire pendant les Cent-Jours, se distingua à l'attaque de Wavres, dut s'exiler après la 2e Restauration, se retira aux Etats-Unis, ne revint en Europe qu'en 1824, et mourut en Belgique. B.

VANDENBERGHE (Auguste), peintre, né à Beauvais en 1798, m. en 1856, étudia sous Girodet et Gros, partit en 1827 pour Rome, où il reçut encore les leçons de Guérin, revint à Paris en 1830, et obtint la médaille d'or de 1re classe en 1833. Parmi ses tableaux, que recommandent la correction du dessin et l'éclat du coloris, on remarque : une *Descente de croix*, dans l'église Notre-Dame-des-Neiges, à Aurillac; l'*Enterrement de la Ste Vierge*, à la cathédrale de Nantes; *Jésus guérissant le paralytique*, à Mauriac; la *Résurrection de Lazare*, dans la cathédrale de Périgueux; *le Christ au mont des Oliviers*, à Château-Thierry; une *Ste-Famille* et la *Prédication de St Jean dans le désert*, à Beauvais; *Alice et Cora*, tableau inspiré par W. Scott, et que la gravure a rendu populaire; le *Déjeuner de Quentin Durward et de Louis XI*; une *Bacchanale*, etc. B.

VAN DEN BOGAERT. *V.* DESJARDINS.

VAN DEN EECKHOUT. *V.* EECKHOUT.

VAN DEN HOECK, peintre. *V.* HOECK.

VAN DEN VELDE (Guillaume), dit *l'Ancien*, dessinateur et peintre de marines, né à Leyde en 1610, m. en 1693, avait été destiné à un emploi dans la marine; mais sa vocation d'artiste s'étant manifestée, ses études lui servirent à peindre des vaisseaux. Les Etats-Généraux le chargèrent de représenter les différents épisodes de la guerre entre la Hollande et la Grande-Bretagne. Monté sur un aviso, il errait autour des deux flottes, et exposa souvent ses jours, afin de mieux retracer les circonstances de la lutte. Charles II l'appela à Londres, et lui fit une pension, qu'il conserva jusqu'à la révolution de 1688. Van den Velde a presque toujours dessiné à la plume sur du papier ou sur des toiles couvertes d'une *impression* blanche. Pendant la dernière partie de sa vie seulement, il fit usage du pinceau, mais sans montrer un talent bien remarquable dans l'emploi des couleurs. A. M.

VAN DEN VELDE (Guillaume), dit *le Jeune*, fils du précédent, né à Amsterdam en 1633, m. en 1707, apprit de son père à connaître la structure des vaisseaux et l'art de les reproduire exactement. Simon de Vlieger, bon peintre

de marines, lui enseigna l'usage du pinceau et de la couleur. Dès l'année 1665, peut-être même plus tôt, il accompagna son père dans ses expéditions maritimes, pour l'aider à prendre des esquisses et à rédiger des observations. En 1675, Charles II, roi d'Angleterre, les nomma tous les deux peintres de la cour, avec une pension. Le fils montrait une égale perfection dans toutes les parties de son art : on admirait à la fois la beauté, la vérité de son dessin, la forme élégante de ses vaisseaux, l'exactitude de leur gréement, la transparence de l'air, l'éclat des rayons de soleil à travers lesquels il promenait des nuages gracieux, l'eau diaphane, étincelante, de ses mers et de ses golfes, la justesse de la perspective, la liberté du pinceau, la vigueur du coloris, l'adresse de la composition, et le charme qu'il savait répandre sur l'ensemble de ses œuvres. On ne recherche pas moins ses dessins que ses tableaux. Le Louvre n'a que deux toiles de lui. Van den Velde est surtout renommé pour ses eaux tranquilles ; mais il n'a pas reproduit les orages avec moins de bonheur. A. M.

VAN DEN VELDE (Adrien), peintre et graveur, frère du précédent, né à Amsterdam en 1639, m. en 1672, manifesta de bonne heure son goût pour la peinture; mais comme il aimait mieux les paysages que les marines, son père l'envoya à Harlem, chez J. Wynants. Il fit, dès son arrivée, des dessins qui étonnèrent cet habile maître, et ses progrès furent rapides. A un âge où les autres commencent souvent leurs études, il dessinait, peignait et gravait déjà supérieurement. Il travaillait constamment d'après nature, comme le prouve la vérité de ses tableaux. Plein d'exactitude dans ses contours, de charme et d'éclat dans sa couleur, moelleux dans sa touche, spirituel et varié dans ses compositions, il a sa place marquée au premier rang des paysagistes. Il a peint les animaux d'une manière inimitable, pour la vérité du dessin et la beauté du coloris. On lui doit aussi quelques morceaux religieux admirables, entre autres une *Descente de croix* et différentes scènes de la *Passion*. Hobbema, Ruisdaël, Van der Heyden, Hackaart, Wynants, Verboom, Moucheron, l'employèrent souvent à orner leurs toiles de personnages et d'animaux. Une ardeur soutenue, un travail perpétuel, peuvent seuls expliquer le grand nombre de tableaux qu'Adrien Van den Velde a laissés. Le Louvre renferme six de ses ouvrages, dont quatre paysages et animaux. Ses gravures à l'eau-forte sont très-recherchées des connaisseurs. A. M.

VAN DER AA, nom d'une famille ancienne et distinguée des Pays-Bas. Deux frères, Adolphe et Philippe Van der Aa, et leur parent Gérard, se signalèrent parmi les nobles qui présentèrent, en 1556, des remontrances à Marguerite de Parme, gouvernante des Pays-Bas au nom de Philippe II.

VANDERBOURG (Martin-Marie-Charles BOUDENS DE), littérateur, né à Saintes en 1756, m. en 1827, fut officier de marine avant la Révolution, émigra en 1793, étudia la littérature de l'Allemagne, se chargea des intérêts de quelques riches Danois en Amérique, rentra en France en 1802, se voua aux lettres, et fut reçu à l'Académie des Inscriptions en 1814. Il a été le premier éditeur littéraire des *Poésies de Clotilde de Surville* (*V. ce nom*). Vanderbourg prit part à la rédaction des journaux *le Publiciste*, les *Archives littéraires*, le *Mercure étranger*, le *Journal des Savants*, et de la *Biographie universelle* de Michaud ; on lui doit en outre : des traductions françaises du *Woldemar* de H. Jacobi, 1796, 2 vol. in-12, du *Laocoon* de Lessing, 1802, in-8°, et du roman de *Cratès et Hipparque* par Wieland, 1818, 2 vol. in-8° ; une traduction en vers des *Odes* d'Horace, 1812-1813, 2 vol. in-8°, travail très-estimable.

VAN DER BURCH (Jacques-Hippolyte), peintre de paysages, né en 1796, m. en 1854, obtint 7 médailles d'or aux expositions. Il est un des artistes qui ont fait faire le plus de progrès au genre de l'aquarelle.

VAN DER BURCHT. *V.* BURCHT.

VAN DER CAPELLEN. *V.* CAPELLEN.

VAN DER DOES. *V.* DOUSA.

VAN DER FAES. *V.* LELY.

VAN DER GOES. *V.* GOES.

VAN DER HELST. *V.* HELST.

VAN DER HEYDEN. *V.* HEYDEN.

VAN DER LINDEN (Jean-Antoniade), *Lindenius*, médecin, né en 1609 à Enckuysen, m. en 1664, étudia à Leyde et à Francker, pratiqua son art à Amsterdam, occupa pendant 12 ans la chaire de médecine à Francker, puis accepta le même enseignement à Leyde. C'était un homme très-savant, mais un praticien médiocre. On a de lui : *de Scriptis medicis libri II*, Amst., 1637, bibliographie médicale, publiée avec augmentations par Mercklein sous le titre de *Lindenius renovatus*, Nuremberg, 1686 ; *Medicina physiologica*, Amst., 1653, in-4° ; *Selecta medica*, Leyde, 1656, in-4° ; des éditions de *Celse*, ibid., 1657, 1665, in-12, et d'*Hippocrate*, grec-latin, 1665, 2 vol. in-8°, etc.

VAN DER MERSCH (Jean-André), né à Menin en 1734, m. en 1792, entra au service de la France dans le régiment de La Mark, se distingua pendant la guerre de Sept-Ans en Flandre et en Allemagne, parvint au grade de lieutenant-colonel, passa au service de l'Autriche en 1778, et, après avoir été nommé colonel, rentra dans ses foyers. Il fut un des chefs de l'insurrection des Pays-Bas contre l'empereur Joseph II en 1788, battit un corps d'Autrichiens à Turnhout en 1789, et occupa la Campine et Namur. Faussement accusé de trahison, détenu à Anvers et à Louvain, il fut remis en liberté après le triomphe de l'Autriche, 1790. B.

VAN DER MEULEN (Antoine-François), peintre de batailles, né à Bruxelles en 1634, m. à Paris en 1690, était d'une famille aisée, qui lui donna une belle éducation. Pierre Snayers, peintre de batailles, lui enseigna l'art du coloris, et il ne tarda pas à déployer dans le même genre un talent remarquable. Colbert, d'après le conseil de Lebrun, l'appela en France, et lui fit accepter un logement aux Gobelins, avec une pension de 2,000 livres, indépendamment du prix de ses ouvrages. Lebrun lui fit épouser sa nièce, et le chargea de peindre les chevaux de ses batailles d'Alexandre. Quand Louis XIV fit la guerre à l'Espagne et à la Hollande, Van der Meulen le suivit dans les Pays-Bas pour reproduire ses victoires et ses conquêtes. Il entra à l'Académie en 1673. Il brille au premier rang parmi les peintres de batailles : la justesse de son dessin, la liberté spirituelle de sa touche, la fidélité avec laquelle il a reproduit les sites, les costumes, souvent les portraits des personnages célèbres, et l'harmonieuse largeur de son coloris, sont ses qualités principales. Le musée du Louvre a 23 tableaux de lui, dont 15 des campagnes de Louis XIV. L'œuvre gravé de Van der Meulen forme 152 planches, dans les t. XVI, XVII et XVIII du *Cabinet du roi* ; on en trouve aussi dans divers recueils du *Musée de Versailles*. A. M.

VANDERMONDE (Alexandre-Théophile), mathématicien, né à Paris en 1735, m. en 1796, entra à l'Académie des sciences en 1771, et prit une part active à ses travaux. Il fut professeur d'économie politique à l'Ecole normale en 1795. Ses Mémoires sont dispersés dans les recueils scientifiques ; les plus importants sont relatifs à la résolution des équations, aux irrationnelles, à l'élimination. Dans les Mémoires de l'Académie des sciences pour 1772, se trouve la théorie des puissances du second ordre qui fut reproduite plus tard sous le nom de Factorielles. Vandermonde a concouru, avec Monge et Berthollet, à la publication de l'*Avis aux ouvriers sur la fabrication de l'acier*, composé par ordre de la Convention. Il a été remplacé à l'Institut par Carnot. V.

VAN DER NOOT. *V.* NOOT.

VAN DER VELDE (Charles-François), romancier, né à Breslau en 1779, m. en 1824, travailla avec peu de succès pour le théâtre, mais composa des romans historiques qui furent bien accueillis, et lui valurent le surnom de *Walter Scott Allemand*, quoiqu'il soit bien inférieur à ce modèle. Il y a beaucoup de vérité et de sensibilité dans ses tableaux. Ses Œuvres, recueillies à Dresde, 1823, 14 vol. in-8°, ont été traduites en français par Loëve-Weimars, Paris, 1826-28, 16 vol. in-12. On y remarque : *les Patriciens, les Anabaptistes, Paul de Lascaris, Christine et sa cour, les Hussites, le Roi Théodore, la Conquête du Mexique*.

VAN DER VELDE. *V.* VAN DEN VELDE.

VAN DER VYNCKT (Luc-Joseph), publiciste, né à Gand en 1691, m. en 1779, fut membre du conseil de Flandre en 1729. On a de lui : *Recherches historiques et chronologiques sur les gouverneurs et gouvernantes des Pays-Bas*, en flamand, ouvrage judicieux et bien étudié ; *Histoire des Pays-Bas*, de 1495 à 1648, en français, 1821, 3 vol. in-8°, avec beaucoup de pièces justificatives.

VAN DER WERF. *V.* WERF.

VAN DER WEYDEN (Rogier), peintre flamand, né au commencement du XV^e siècle, m. en 1464, fut l'élève préféré de Jean Van Eyck et le maître de Hemling. Chargé de décorer l'hôtel-de-ville de Bruxelles, il y exécuta sur quatre panneaux, dont deux immobiles et deux servant de volets, six grandes compositions. Il dessinait avec finesse, et peignait d'une manière agréable, tantôt se servant de couleurs à l'huile, tantôt de couleurs à la gomme et au blanc d'œuf. Un tableau qu'on voit au musée de Berlin, et qui ornait jadis l'église de Middelbourg, est le seul

aujourd'hui qu'on puisse lui attribuer d'une manière positive. — Son fils, Goswin, doyen de la confrérie de Saint-Luc à Anvers, en 1514 et 1530, fut aussi un peintre distingué. Il existe de lui, dans l'église abbatiale de Tongerloo, une *Mort de la Vierge*, et onze autres productions dans le musée de Bruxelles. A. M.

VANDEUVRE ou VANDŒUVRE, ch.-l. de cant. (Aube), arr. et à 27 kil. O. de Bar-sur-Aube; 1,918 hab. Elève de mérinos et d'abeilles; poterie, bonneterie de coton. Château.

VAN DIÉMEN. *V.* Diémen.

VAN DIEVE, en latin *Divæus*, historien belge, né à Louvain en 1536, m. en 1581. Greffier à Louvain de 1561 à 1576, il embrassa pendant les troubles civils le parti des Etats, devint en 1580 conseiller de guerre au gouvernement des Etats assemblés à Anvers, et la même année, pensionnaire ou syndic de Malines, prise par les Anglais et les confédérés. Ami de Juste-Lipse, il se montra historien exact et bon critique. On a de lui : *Rerum brabanticarum libri XIX*, 1610, Anvers, in-4°; *de Galliæ belgicæ, antiquitatibus*, 1565, in-8°; *Rerum Lovaniensium libri IV* (de 1240 à 1507), Louvain, 1757, etc.

VANDRILLE (Saint), né à Verdun, comte du palais sous Dagobert Ier, se fit moine en 629, prêcha dans le pays de Caux, fonda, en 648, une abbaye qui garda son nom, et mourut en 666. Fête, le 22 juillet.

VANDRILLE (SAINT-), abbaye de Bénédictins de la congrégation de St-Maur, à 4 kil. S. de Caudebec (Seine-Inférieure), près de la Seine. Fondée en 648 par St Vandrille, elle porta d'abord le nom de *Fontenelle;* saccagée par les Normands vers 850, rétablie par le duc de Normandie en 1035, elle fut reconstruite en partie au XVIIe siècle. Il n'en reste que des ruines.

VAN-DYCK (Antoine), peintre et graveur, né à Anvers en 1599, d'une famille originaire de Bois-le-Duc, m. à Londres en 1641. Son père, peintre verrier et marchand de toile, le mit, en 1610, chez Henri Van Balen, où il resta deux ans; puis il entra dans l'atelier de Rubens; il y fit des progrès rapides, et l'on ne put bientôt plus distinguer sa touche de celle du maître. Puis il alla passer trois années et demie en Italie, 1621, où il fit beaucoup de portraits d'une exécution remarquable, et copia les chefs-d'œuvre des maîtres. Il prit surtout pour modèles le Titien et Paul Véronèse. Doué d'un talent souple, il acquit les principales qualités des artistes méridionaux. N'ayant pas été traité, à son retour dans son pays, comme il le méritait, il céda, en 1632, à l'invitation de Charles Ier, roi d'Angleterre, qui le combla de richesses et d'honneurs, et abandonna presque entièrement la peinture d'histoire pour le portrait. Sa manière est plus idéale, a plus de grâce et de finesse, mais moins d'unité que celle de Rubens; elle occupe le milieu entre le style de ce grand maître et celui des peintres italiens. Parmi ses tableaux d'histoire, on remarque : *St Augustin en extase*, à Anvers; *le Couronnement d'épines*, à Courtrai. Le musée du Louvre a de lui 20 tableaux ou portraits; on y remarque *St Sébastien, la Vierge et l'Enfant-Jésus, Vénus demandant à Vulcain des armes pour Enée*, les portraits de Fr. de Moncade, de Charles Ier, et le sien propre. Van-Dyck a gravé à l'eau-forte, de la manière la plus pittoresque, une suite de portraits. A. M.

VAN-DYCK (Philippe), dit *le Petit Van-Dyck*, peintre, né à Amsterdam en 1680, m. à La Haye en 1753, élève d'Arnold Boonen, se distingua dans le portrait, soit de grandeur naturelle, soit en miniature, et nous a laissé les images d'une foule de princes, de seigneurs, et de riches bourgeois. Mais il a surtout brillé dans les tableaux de genre. Il a poussé trop loin la minutie de l'exécution; ses contours en deviennent durs, et sa couleur léchée; ses carnations prennent l'aspect de l'ivoire. Le landgrave de Hesse le choisit pour son peintre officiel; il résida longtemps près de ce souverain, et la ville de Cassel renferme encore un grand nombre de ses toiles. Venu à une époque de décadence, Philippe Van-Dyck ne se contenta pas des sommes que lui rapportait son talent : il se fit marchand de tableaux, et son goût, sa probité, son renom d'artiste, lui procurèrent une vaste clientelle. Le musée de La Haye possède de lui cinq morceaux; celui du Louvre en contient deux de petites dimensions, *Sara présentant Agar à Abraham*, et *Abraham renvoyant Agar et Ismaël*. A. M.

VANE (Henry), homme d'Etat anglais, né en 1612, m. en 1662, étudia à Oxford, où il prit le germe des opinions républicaines, et, après un voyage en France et à Genève, manifesta une grande aversion pour la discipline et la liturgie de l'Eglise anglicane. S'étant rendu en Amérique, il fut élu gouverneur du Massachusetts, mais se rendit si odieux, dit-on, qu'il dut revenir presque aussitôt en Angleterre, 1635. Membre du Long-Parlement en 1640, il montra une grande animosité contre Strafford, fut un des commissaires envoyés, en 1642, par l'assemblée pour entraîner l'Ecosse contre Charles Ier, et l'un des plus ardents promoteurs du *Covenant*, 1643, prit part au traité d'Uxbridge, 1645, et à celui de l'île de Wight, 1648, et, après la proclamation de la république, entra au Conseil comme ministre de l'intérieur. Trop attaché à ses principes républicains pour se soumettre à Cromwell, il subit, après la dissolution du Long-Parlement, 1653, un emprisonnement de 4 mois, et fut inflexible aux menaces et aux séductions du Protecteur. Quand Richard Cromwell eut abdiqué, il fit partie de la commission de sûreté et du conseil d'Etat, et essaya vainement de faire adopter une nouvelle forme de république. Après la Restauration, Charles II le fit arrêter et exécuter à Towerhill. Vane avait formé une secte de puritains, appelés *Vanists* ou *Seekers* (chercheurs). B.

VAN EFFEN (Juste), littérateur hollandais, né à Utrecht en 1684, m. en 1735, inspecteur des magasins de Bois-le-Duc, a laissé : *le Misanthrope*, 1726, 2 vol. in-8°, feuille périodique dans le genre du *Spectateur* d'Addison; *la Bagatelle, ou Discours ironiques*, Amsterdam, 1718-19, 3 vol. in-8°; *le Spectateur hollandais*, ibid., 1731-35, 12 vol. in-8°; *Parallèle d'Homère et de Chapelain*, imprimé avec le *Chef-d'œuvre d'un inconnu* de Saint-Hyacinthe, et attribué à Fontenelle, etc.

VAN EYCK, peintre. *V.* Eyck.

VAN GEER. *V.* Geer.

VANGIONS, *Vangiones*, peuple de la Gaule (Germanie 1re, au N.), entre les Caracates au N. et les Némètes au S. Capit., *Vangiones* ou *Borbetomagus* (auj. Worms).

VAN GOYEN. *V.* Goyen.

VAN HELMONT (Jean-Baptiste), fameux médecin, né à Bruxelles en 1577, d'une famille noble, m. en 1644. Doué d'une érudition très-vaste, il se livra d'abord à la médecine, et occupa quelque temps à Louvain une chaire de chirurgie. Amant du merveilleux, il quitta bientôt sa profession pour se jeter dans la science hermétique, dont il défendit les erreurs, à l'aide d'une métaphysique qui éblouit ses contemporains, mais dont la postérité a fait justice. Il embrassa les doctrines de Paracelse; et, comme lui, il appliqua la chimie à la médecine, d'une manière trop absolue. L'empereur Rodolphe II et l'électeur de Cologne le voulurent attirer à leur cour, mais il préféra l'indépendance de son laboratoire, et se retira à Vilvorden près de Bruxelles. Sa gloire réelle est d'avoir révélé scientifiquement l'existence des gaz. Il fut en cela le précurseur de la chimie pneumatique, et prépara les voies au XVIIIe siècle. Cependant ses idées paradoxales l'égarèrent au-delà des bornes que la méthode expérimentale doit seule poser dans l'étude des sciences physiques. Il imagina un système absurde et contradictoire, pour rendre compte des phénomènes vitaux. Il admettait 2 principes : le *Duumviral*, ayant son siége dans l'estomac et la rate, présidant à toutes les actions de l'âme, et l'*Archée*, principe vital, qui exécute toutes les fonctions du corps. Les Œuvres de Van Helmont, recueillies par son fils, ont été publiées sous le titre d'*Ortus medecinæ*, Amsterdam, 1648 et 1652. On y remarque un traité *de Magnetică vulnerum curatione*, 1621, qui ferait de lui un précurseur de Mesmer. G—R.

VAN HELMONT (François-Mercure), fils du précédent, né en 1618, m. en 1699, mena une vie errante avec une troupe de Bohémiens, crut posséder la pierre philosophale et la panacée universelle, et prétendit avoir trouvé la langue primitive. Il a laissé : *Principia philosophiæ antiquissimæ et recentissimæ*, Amst., 1690.

VAN HEURN. *V.* Heurn.

VAN HOECK. *V.* Hoeck.

VAN HOOFFT (P.-Cornélius), poëte et historien hollandais, né en 1581 à Amsterdam, dont son père était bourgmestre, m. en 1647, fut toute sa vie *drossart* (magistrat civil) à Muiden, près d'Amsterdam. On a de lui : *Granida*, drame, 1602; *Gérard de Velsen*, tragédie; *Bato*, tragédie, 1628; *Poésies diverses*, 1636, in-12 : dans ces divers ouvrages, il a fait preuve d'un vrai talent poétique. Comme historien, on lui doit : *Vie de Henri le Grand, roi de France et de Navarre*, Amst., 1627, in-fol.; *Histoire de la maison de Médicis*, 1649; *Histoire de Hollande*, 1677, in-fol., ouvrage remarquable par la véracité et l'exactitude, ainsi que par la concision et la rapidité du style; une traduction de *Tacite*, 1684, in-fol., fig., etc.

VAN HORN. *V.* Horn.

VAN HUYSUM. *V.* Huysum.

VANIÈRE (Jacques), jésuite, poëte latin, né à Causses près de Béziers, en 1664, m. en 1739, professa les humanités et la rhétorique dans divers colléges de son ordre,

et cultiva en même temps la poésie latine avec beaucoup de succès. Son premier ouvrage fut un poëme intitulé : *Stagna* (les Etangs) ; un autre, intitulé : *Columbæ* (les Colombes), parut un an après, et fit dire à Santeuil « que ce nouveau venu les avait tous dérangés sur le Parnasse. » Aussi, dans un voyage qu'il fit à Paris en 1730, Vanière fut-il traité avec les plus grands honneurs. Il rassembla ces petits poëmes et d'autres encore, les lia entre eux, et les publia sous le titre de *Prædium rusticum*. Les 10 premiers livres furent imprimés à Paris, 1710, in-12 ; le tout, en 16 livres, ne le fut qu'en 1730. Les éditions les plus estimées sont celles de Barbou, 1774, in-8°, et 1786, in-12. Le *Prædium rusticum*, plein de fraîcheur et d'élégance, rappelle, autant qu'il est donné de le faire à la poésie latine moderne, le poëme des *Géorgiques*. Il a été traduit en français par Berland d'Halouvry, 1756, 2 vol. in-12, et par Ant. Le Camus (*Journal économique*, 1755-56). On a en outre de Vanière un *Dictionarium poeticum*, Lyon, 1740, in-4°, et des *Opuscula*, poésies fugitives, Toulouse, 1730, in-12. C. N.

VANIKORO (Ile), dite aussi *Manicolo* ou *Ile de la Pérouse*, île du Grand-Océan Equinoxial, dans l'Archipel de Santa-Cruz ou de la reine Charlotte (Polynésie), par 12° lat. S., et 163° 30' long. E. ; 1,500 hab. Climat malsain pour les Européens. Sol montagneux, couvert d'immenses forêts ; côtes élevées, difficilement abordables, et sur lesquelles fit naufrage La Pérouse. Un mausolée élevé par l'amiral Dumont d'Urville, qui visita cette île en 1828, en rappelle le souvenir.

VANINA D'ORNANO. *V.* SAMPIÉTRO.

VANINI (Ucilio-Pompeio), philosophe, né à Taurisano, près de Naples, en 1584, m. en 1619, se donna les surnoms de Jules César. Il étudia successivement à Naples et à Padoue, et, s'il faut s'en rapporter à ce qu'il dit dans ses *Dialogues*, il entra dans les ordres, et il visita une grande partie des villes de l'Europe. Après avoir séjourné pendant quelque temps à Lyon et à Paris, où il vivait en donnant des leçons sur la médecine, la philosophie et la théologie, il vint à Toulouse, où il se fit remarquer par son érudition et son esprit. Lemazurier, 1er président au parlement, le prit chez lui, et lui confia l'éducation de ses enfants ; Vanini n'était pas digne d'une telle confiance. Accusé d'athéisme et de mœurs dissolues, il fut condamné à être brûlé vif, après avoir eu la langue coupée. Vanini ne publia que deux ouvrages ; le premier a pour titre : *Amphitheatrum æternæ Providentiæ divino-magicum, christiano-physicum, nec non astrologo-catholicum, adversùs veteres philosophos, atheos, epicureos, peripateticos et stoïcos*, Lyon, 1615, in-12. Dans cet écrit, Vanini montre partout des opinions conformes à l'orthodoxie, et, comme philosophe, il est ennemi de la scolastique et partisan d'Aristote commenté par Averroès et Pomponace. Le second ouvrage, écrit sous forme de dialogues, est intitulé : *de Admirandis naturæ, reginæ deæque mortalium, arcanis, libri quatuor*, Paris, 1616, in-12. L'esprit de ce livre est l'opposé du précédent ; l'athéisme y est à peine voilé, la morale est celle d'Epicure, et, comme pour lever le masque entièrement, Vanini ajoute dans un passage : « J'ai écrit dans l'*Amphithéâtre* bien des choses auxquelles je n'ajoute aucune foi. » Dans ses *Dialogues*, il cite plusieurs écrits qu'il aurait composés : *Mémoires physiques ; Mémoires de médecine ; Commentaires sur le livre de la Génération*, d'Aristote ; *Physico-magique ; Traité d'astronomie*. *V.* J.-M. Schrammi, *de Vita et scriptis J.-C. Vanini*, Custrin, 1709 ; J.-Phil. Olearius, *de Vita et fatis J.-C. Vanini*, Iéna, 1708 ; X. Rousselot, *Œuv. philosophiques de J.-C. Vanini*, Paris, 1841, in-18. R—T.

VAN KESSEL. *V.* KESSEL.

VAN LAAR. *V.* BAMBOCHE.

VANLOO (Jean-Baptiste), peintre célèbre, né à Aix en 1684, m. en 1745, était petit-fils d'un peintre hollandais qui était venu s'établir en France. Son père exerçait le même art à Aix. Le jeune Vanloo parcourut les principales villes de la Provence, pour y copier les ouvrages des meilleurs maîtres ; puis il habita successivement Toulon et Nice. Il alla ensuite à Gênes et à Turin, où le duc de Savoie le chargea de peindre le portrait du prince de Carignan, qui se fit son protecteur : ce prince offrit à l'artiste les frais d'un voyage en Italie ; Vanloo accepta, et se rendit à Rome, où il prit des leçons de Benedetto Luti. Appelé enfin à Paris, il fut reçu membre de l'Académie en 1731, devint professeur-adjoint en 1733, et professeur titulaire en 1737. Pendant un voyage de quatre années en Angleterre, il reçut du ministre Robert Walpole l'accueil le plus distingué. Malgré ses succès dans le genre historique, Vanloo s'adonna plus particulièrement au portrait ; on cite les portraits de Louis XV, de la reine Marie Leczinska, de Mme de Prie, etc. Vanloo est surtout remarquable par le coloris, et par une touche légère et spirituelle. Parmi ses tableaux d'histoire, on distingue *Diane et Endymion, St Pierre délivré de prison*, et *Henri III recevant les chevaliers de l'ordre du St-Esprit*. — J.-B. Vanloo laissa deux fils, qui eurent aussi du succès dans la peinture de portraits : Louis-Michel, né à Toulon en 1707, m. en 1771, premier peintre du roi d'Espagne en 1736, auteur d'*Apollon et Daphné*, et du *Concert espagnol* ; et Charles-Amédée-Philippe, né à Turin en 1718, et dont on remarque surtout *Deux familles de Satyres*. B.

VANLOO (Charles-André, dit Carle), peintre, né à Nice en 1705, m. en 1765, était frère de Jean-Baptiste, qu'il suivit à Rome, où il peignit d'abord des décorations de théâtre, puis des portraits, l'accompagna encore à Paris, l'aida dans la restauration des peintures du Primatice à Fontainebleau, et fit de nouveau le voyage de Rome, en 1727. Après avoir exécuté plusieurs travaux en cette ville et à Turin, il revint à Paris, fut admis à l'Académie en 1735, et devint 1er peintre du roi et directeur de l'école de peinture. Artiste distingué pour son temps, mais non comparable aux grands maîtres, il eut une facilité d'exécution dont il abusa. Il a un coloris brillant, mais de la mollesse et de la froideur ; son dessin manque de précision, et son style est d'un naturel un peu trop simple. Il peignit le portrait avec plus de succès que l'histoire. On cite néanmoins de lui, comme de beaux tableaux : *Enée portant son père Anchise au milieu de l'incendie de Troie*, et le *St-Esprit présidant à l'union de la Vierge et de St Joseph*, tous deux au Musée du Louvre ; *Apollon écorchant le satyre Marsyas* ; une *Résurrection* ; *St Charles Borromée donnant la communion aux pestiférés* ; *St Pierre guérissant un boiteux* ; *le Lavement des pieds* ; un *St François* ; une *Ste Marthe* ; *Thésée vainqueur du taureau de Marathon* ; *les Habitants de Sodome frappés d'aveuglement* ; *les Grâces enchaînées par l'Amour*.

VAN LOON (Gérard), historien et numismate, né à Leyde en 1683, m. vers 1760, a laissé, en hollandais : *Histoire métallique des Pays-Bas, depuis l'abdication de Charles-Quint jusqu'à la paix de Bade en* 1716, La Haye, 1723, 4 vol. in-fol., trad. en français par Van Effen, ibid., 1732-37, 5 vol. in-fol. ; *Histoire ancienne de Hollande*, 1732, 2 vol. in-fol. ; *Numismatique moderne*, 1734, in-fol., etc.

VANNES, *Veneti*, ch.-l. du départ. du Morbihan, sur la Marle, et port à 4 kil. de l'extrémité N. du golfe de son nom, à 459 kil. O. de Paris, par un embranchement du chemin de fer de Nantes à Lorient ; par 47° 39' 31" lat. N., et 5° 5' 41" long. O. ; 10,738 hab. Evêché suffragant de Tours. Tribunaux de 1re instance et de commerce ; sociétés philomathique et d'agriculture ; bibliothèque ; muséum d'histoire naturelle ; école d'hydrographie ; collége, direction des douanes, commissariat de l'inscription maritime. La cathédrale renferme un monument élevé à la mémoire des victimes de Quiberon, en 1795. (*V.* QUIBERON.) On remarque aussi le château de *La Motte*, auj. hôtel de la préfecture, et la *Tour du connétable*, seul reste du château de l'Hermine, anc. résidence des ducs de Bretagne. Le port, formé par un bras de mer qui vient du Morbihan, ne peut recevoir que des navires d'un faible tonnage. Export. de sel marin, céréales, porcs salés, fonte de fer moulée, cuirs, chanvre, miel, cire, beurre, suif, cidre, etc. Chantiers de construction. Pêche de la sardine. — Vannes, appelée primitivement *Dariorigum*, a été, avec Rennes et Nantes, un des chefs-lieux des comtés de Bretagne.

VANNES (Congrégation de SAINT-), réforme de l'ordre de St Benoît, établie en 1600 par dom Didier de Lacour à l'abbaye de St-Vannes de Verdun.

VAN NÈVE (François), peintre et graveur, né à Anvers en 1627, se forma par l'étude des œuvres de Rubens et de Van-Dyck, puis alla en Italie perfectionner sa manière d'après l'antique et les ouvrages de Raphaël. Parmi ses tableaux, dont il y a plusieurs à Anvers, on remarque : *Diane et Endymion*, *Echo et Narcisse*, etc. Ses eaux-fortes sont d'une exécution facile et brillante.

VANNI (Francesco), peintre, né à Sienne en 1563, d'une famille d'artistes, m. vers 1609, alla étudier à Rome d'après Raphaël et les meilleurs maîtres, s'appropria la manière du Baroche, et enrichit de ses tableaux Sienne, Parme, Bologne et Rome. Il a une touche gracieuse, un coloris ferme et vigoureux. On voit de lui au Louvre : *le Martyre de Ste Irène*, *le Repos de la Sainte-Famille*, *le Repos en Egypte*, *la Vierge et l'Enfant Jésus*. Vanni a laissé aussi des eaux-fortes estimées, et a cultivé l'architecture d'une manière distinguée.

VANNUCCHI, peintre. *V.* ANDRÉ DEL SARTO.

VAN OOST. *V.* OOST.

VAN ORT (Adam), peintre, né à Anvers en 1557, m. en 1661, fut le maître de Rubens et de Jordaens.

VAN OSTADE. *V.* Ostade.

VAN PRAET (Joseph-Basile-Bernard), bibliographe, né à Bruges en 1754, m. en 1837, fut placé, en 1779, à Paris, chez le libraire Debure, prit part à la rédaction du *Catalogue des livres rares du duc de La Vallière*, 1783, fut attaché, en 1784, à la Bibliothèque royale de Paris, dont il devint un des conservateurs, et entra en 1830 à l'Académie des Inscriptions. On a de lui : *Catalogue des livres imprimés sur vélin de la Bibliothèque du roi*, 1822-28, in-8°, etc.

VANS (Les), ch.-l. de cant. (Ardèche), arr. et à 25 kil. S.-O. de Largentière, près du Chassezac ; 2,701 hab. Comm. et fabrique de soie ; récolte de châtaignes, olives, vins, etc.

VAN SPAENDONCK. *V.* Spaendonck.

VAN SWANEVELT. *V.* Swanevelt.

VAN SWIETEN (Gérard), célèbre médecin, né à Leyde en 1700, m. à Schœnbrunn en 1772, eut pour maître et ami Boerhaave, fut reçu docteur en 1725, obtint à l'université de Leyde une chaire de médecine, que ses envieux l'obligèrent d'abandonner parce qu'il était catholique, fut appelé à Vienne en 1745, y professa la médecine et l'anatomie avec un grand succès, et devint 1er médecin de l'impératrice Marie-Thérèse, qui lui témoigna toujours beaucoup de bienveillance, bibliothécaire, et directeur-général des études dans les Pays héréditaires. Il créa l'amphithéâtre anatomique, le laboratoire de chimie, une école de clinique, et le jardin des plantes de Vienne. On a de lui : *Commentaria in H. Boerhaavii aphorismos de cognoscendis et curandis morbis*, 1741-72, 5 vol. in-4°, ouvrage très-important, traduit par parties en français par Paul sous les titres suivants : *les Fièvres intermittentes*, Paris, 1766, in-12 ; *les Maladies des enfants*, 1769, in-12 ; *Traité de la pleurésie*, in-12. Louis a aussi tiré de cet ouvrage les *Aphorismes de médecine*, 1766, et les *Aphorismes de chirurgie*, 1768, 7 vol. in-12. Van Swieten a encore laissé : *Description des maladies qui règnent dans les armées, avec la méthode de les traiter* (écrit en français), Vienne, 1759 ; *Essai sur les épidémies*, 1782, etc.

VANUCCI, peintre. *V.* Pérugin.

VAN UDEN. *V.* Uden.

VAN VEEN (Othon), en latin *Otto Venius*, peintre, né à Leyde en 1556, d'un bourgmestre de la ville, m. en 1634, reçut une éducation libérale, et fut mis, à l'âge de 14 ans, sous la tutelle du peintre Swanenburg l'Ancien. Pendant les guerres des Pays-Bas, son père, s'étant déclaré pour les Espagnols, fut contraint d'abandonner la Hollande ; il se réfugia à Liége, où le jeune Van Veen devint élève de Lambert Lombard. A 18 ans, il partit pour l'Italie ; il alla ensuite en Allemagne, et revint habiter Bruxelles, puis Anvers. En 1594, il devint chef de l'Académie de cette ville. Van Veen était très-habile dans la composition et dans l'emploi du clair-obscur : il savait fondre ses couleurs d'une manière savante, par d'imperceptibles dégradations. La verve et l'expression lui manquent. Rubens, son élève, lui doit beaucoup. Le musée du Louvre a un tableau de lui, *Otto Venius et sa famille* ; les musées de Bruxelles et d'Anvers en contiennent un grand nombre ; la Pinacothèque de Munich en renferme six. Van Veen cultivait aussi les lettres. On a de lui, entre autres ouvrages : *la Guerre des Bataves contre les Romains*, tirée des 4e et 5e liv. de Tacite, Anvers, 1612, in-4°, avec 40 estampes ; *Emblèmes d'Horace ; Vie de St Thomas d'Aquin*, avec 32 planches.

A. M.

VANVES ou VANVRES, vge (Seine), arr. et à 6 kil. N. de Sceaux, à 7 kil. S.-O. de Paris ; 2,868 hab. Fort dépendant du système de défense de Paris. Maison d'aliénés. Anc. château, avec parc, occupé par une division des plus jeunes élèves du lycée Louis-le-Grand de Paris.

VANVITELLI (Luigi), célèbre architecte, né à Naples en 1700, m. en 1773, était fils du peintre hollandais, Gaspard van Witell, dont on a beaucoup de tableaux de monuments ; cet artiste s'étant fixé à Rome à l'âge de 19 ans, son nom prit la terminaison italienne. Le jeune Luigi cultivait le dessin avec distinction dès son enfance, et, à 20 ans, peignit à Rome des fresques remarquables. Mais son penchant l'entraînait vers l'architecture, qu'il étudia sous Ivara ; malgré sa grande jeunesse, on lui confia la restauration du palais Albani à Urbin, et, dans la même ville, la construction des églises St-François et St-Dominique ; il fut nommé, à 26 ans, architecte de St-Pierre de Rome, dirigea les travaux du lazaret et du môle d'Ancône, et beaucoup d'autres travaux dans différentes villes, et à Rome, où il refit, entre autres, l'intérieur de la belle église de St-Augustin. La réputation de Vanvitelli était si grande que, lorsque le roi de Naples Charles III voulut bâtir un important palais à Caserte, il en confia le soin à Vanvitelli, qui en a fait un des plus magnifiques châteaux royaux de l'Europe. Cet artiste construisit aussi le superbe aqueduc qui amène l'eau dans ce palais, d'une distance de plus de 41 kilom., et fit beaucoup de travaux à Naples et dans les environs. Vanvitelli fut un des plus grands architectes de son temps ; savant et habile dans toutes les parties de son art, doué d'un goût sûr, il voyait grandement, sut se préserver des écarts de l'école vicieuse qui l'avait précédé, et ramena l'Italie dans la voie du bon goût. Il a laissé : *Dichiarazione de' disegni del Real Palazzo di Caserta*, Naples, 1756, in-fol.

VANVRES. *V.* Vanves.

VAOUR, ch.-l. de canton (Tarn), arr. et à 24 kil. N.-O. de Gaillac ; 242 hab.

VAPINCUM, v. de la Gaule (Narbonaise 1re), paraît avoir été la capitale des Tricoriens ; auj. *Gap*.

VAR, c.-à-d. *lieu fortifié*, en hongrois : *Temes*var, fort de la Temès.

VAR, en italien *Varo*, en latin *Varus*, riv. qui prend sa source au pied du mont Garret dans les Alpes Maritimes, coule au S., arrose Entrevaux dans les Basses-Alpes, rentre dans les Alpes-Maritimes, où il baigne Puget-Theniers, coule de l'O. à l'E., puis du N. au S., et se jette dans la Méditerranée près de St-Laurent-du-Var ; cours de 115 kil. ; flottable seulement.

VAR (Le), département du S.-E. de la France, ch.-l., *Draguignan* ; formé d'une partie de l'ancienne Provence, entre la Méditerranée au S., les départem. des Bouches-du-Rhône à l'O., des Basses-Alpes au N., des Alpes-Maritimes à l'E., n'est plus arrosé par le Var, son ancienne limite orientale, depuis 1860. (*V.* Alpes-Maritimes). Il comprend les îles d'Hyères. Superf., 633,950 hect. ; pop., 315,526 hab. Le département est admirable par la beauté de son climat et de ses sites ; une ramification des Alpes-Maritimes le traverse au N. et au N.-O. ; il est arrosé par le Gapaux et l'Argens ; les étangs sont assez nombreux sur le littoral et à l'intérieur. Les côtes, très-échancrées, présentent les golfes de St-Tropez ou de Grimaud, de Fréjus. Magnifiques forêts de pins et de chênes ; récolte d'écorces à tan ; bois d'oliviers, d'orangers, de citronniers. Peu de céréales ; vins estimés, tabac. Élève de mulets, vers à soie, abeilles. Exploit. de sel, plomb, houille, marbre, gypse, pierres de taille. Comm. d'eaux-de-vie, liqueurs, parfumeries, soie, huile, bouchons de liége, fruits. Pêche de thon et d'anchois. — Il forme le diocèse de Fréjus, et dépend de la Cour impériale d'Aix.

VARADES, ch.-l. de cant. (Loire-Inférieure), arr. et à 13 kil. E. d'Ancenis, sur un coteau de la rive dr. de la Loire, et sur le chemin de fer de Tours à Nantes ; 705 hab. Récolte de bons vins blancs. C'est près de là que l'armée vendéenne passa la Loire en 1793.

VARADIN, v. de Croatie. *V.* Warasdin.

VARADIN (Grand-). *V.* Wardein (Gross-).

VARAGINE. *V.* Voragine.

VARALLO, v. du roy. d'Italie, ch.-l. de l'arrond. de Valsesia, sur la Sesia, prov. et à 62 kil. N.-N.-O. de Novare ; 3,270 hab. Aux environs se trouve une église remarquable dite *Sanctuaire de Varallo* ; elle est environnée de 45 chapelles, qui forment stations pour les pèlerins et renferment de belles fresques.

VARANE ou BAHRAM, nom de plusieurs rois Sassanides de la Perse : Varane Ier, fils d'Hormisdas Ier, 273-276, assassiné par un sectaire ; — Varane II, fils du précédent, 276-293 ; — Varane III, fils du précédent, 293-294 ; — Varane IV, 389-399 ; — Varane V, 420-440.

VARANGIENS. *V.* Varègues.

VARANGAR, garde particulière des empereurs grecs aux XIe et XIIe siècles, formée de Norvégiens. On les trouve désignés par les auteurs byzantins sous le nom d'Anglo-Danois. Walter Scott a pris parmi eux son comte Robert de Paris. Leur fidélité et leur courage leur valurent de hauts priviléges et une forte paie. Quelques-uns revinrent riches en Norvége. Les rapports entre la Norvége et Constantinople furent fréquents à cette époque.

VARCHI (Benoît), littérateur italien, né à Florence en 1502, m. en 1565, étudia à Parme et à Pise, prit part, en 1527, à l'expulsion des Médicis, et dut s'expatrier quand ils revinrent. Cosme Ier le rappela. On a de Varchi : *la Suocera*, comédie imitée de l'*Hécyre* de Térence, et qui révèle plus de vertu que de talent ; des traductions italiennes du *Traité de la consolation* de Boëce, 1551, et de celui *des Bienfaits* de Sénèque, 1554 ; *Ercolano*, 1570, suite de dialogues didactiques sur la langue vulgaire ; *Histoire de Florence*, en 15 livres, de 1527 à 1538, Cologne

(Florence), 1721, in-fol., diffuse et traînante, traduite en français par Requier, 1754, 3 vol. in-12.

VARDANE, BARDANE ou VARTAN, roi des Parthes, 44-47, fils et successeur d'Artaban III, eut à se défendre contre l'ambition de son neveu Gotarsès, qu'il vainquit, soumit Séleucie, qui s'était rendue indépendante, embellit Ctésiphon, et fut assassiné par quelques-uns de ses officiers.

VARDANE, prince d'Arménie, gouverna ce pays pendant un interrègne, 415-418, conserva ensuite une grande influence, excita une insurrection contre Yezdegerd II, roi de Perse, dont il défit les troupes sur les bords du Cyrus, mais périt en combattant dans l'Aderbaïdjan, 451.

VARDANES, nom ancien du Boug ou du Kouban.

VARDAR, ancien *Axius*, riv. de la Turquie d'Europe (Uskup et Salonique), sort du Tchar-Dagh, coule au S.-E., sur 290 kil., baigne Uskup et Gradiska, et se jette dans le golfe de Salonique, à 18 kil. S.-O. de Salonique.

VARDO, nom latin du GARDON.

VARDULES, *Varduli*, peuple d'Hispanie (Tarraconaise), habitait entre la Biscaye et la Navarre actuelles.

VARÈGUES, VARAIGUES ou VARANGIENS (de *warg*, banni), peuple de Norvége, appelé au IXe siècle par les habitants de Novogorod pour arrêter les incursions des Finnois, s'établit dans leur pays; son chef, Rurik, prit le titre de grand-prince, en 862, et fut le fondateur de l'empire de Russie. Une colonie de Varègues alla s'établir à Kiev en 864.

VAREL, v. du grand-duché d'Oldenbourg, à 33 kil. N. d'Oldenbourg, à l'embouchure de la Hase dans le golfe de la Jahde; 3,000 hab. Château des comtes de Bentinck. C'était la résidence du seigneur de Kniphausen.

VAREN (Bernard), en latin *Varenius*, géographe, né à Amsterdam vers 1610, m. vers 1680, exerça la profession de médecin, et se livra par goût aux mathématiques, à la physique, et à la géographie. On a de lui : *Descriptio regni Japoniæ et Siam...*, Cantorbéry, 1673, in-8°, ouvrage très-curieux, où il est beaucoup question des religions, des coutumes, des mœurs et usages du pays; *Geographia generalis*, excellent traité de géographie physique et mathématique, Amsterdam, 1664, in-12, dont Newton a donné une édition avec notes, Cantorbéry, 1681, in-8°, et trad. en français par Puisieux, Paris, 1755, 4 vol. in-12.

VARENGEVILLE, vge (Seine-Inférieure), arr. et à 8 kil. O. de Dieppe; 1,010 hab. Manoir du marin-négociant Ango, qui y reçut François Ier en 1532.

VARENNES, ch.-l. de canton (Haute-Marne), arr. et à 30 kil. E. de Langres, sur l'Amance; 1,235 hab.

VARENNES, vge (Somme), arr. et à 21 kil. S.-E. de Doullens; 617 hab. Près de là sont les ruines de l'abbaye de *Clair-Fay*.

VARENNES-EN-ARGONNE, ch.-l. de canton (Meuse), arr. et à 29 kil. O.-N.-O. de Verdun; 1,470 hab. Célèbre par l'arrestation de Louis XVI et de sa famille, le 22 juin 1791. Elève d'abeilles; fabr. de biscuits et macarons renommés.

VARENNES-SUR-ALLIER, ch.-l. de canton (Allier), arr. et à 30 kil. N.-O. de La Palisse, près du confluent du Valençon et de l'Allier; 1,570 hab. Autrefois fortifié.

VARENT (SAINT-), ch.-l. de canton (Deux-Sèvres), arr. et à 30 kil. E.-N.-E. de Bressuire, sur le Thouet; 355 hab. Vins rouges et blancs.

VARÈSE, ville du royaume d'Italie, prov. et à 25 kil. O. de Côme; prise par Garibaldi, le 23 mai 1859; bombardée et reprise par l'Autrichien Urban, le 1er juin; reconquise le 2 par Garibaldi; 10,911 hab. Pèlerinage très-fréquenté au *Sacro Monte-di-Varese*. Belles maisons de campagne aux env.

VARGAS (Louis de), peintre, né à Séville en 1502, m. en 1568, débuta par peindre des toiles pour la décoration des appartements, puis alla étudier à Rome sous la direction de Perino del Vaga. Son premier tableau connu est une *Nativité*, de 1525. Sa fameuse *Généalogie du Christ*, placée dans la cathédrale de Séville, a été surnommée *El cuadro della gamba* (le tableau de la jambe), à cause d'une jambe d'Adam qui paraît vraiment sortir de la toile. Mais son chef-d'œuvre est le *Calvaire* de l'hôpital de Las Bubas, dans la même ville. La pureté du dessin, la noblesse et la grâce de l'expression, un sentiment pieux répandu sur tous ses tableaux, distinguent sa manière. Louis de Vargas jeûnait, se macérait comme un ermite, et couchait tous les soirs dans le cercueil où il devait être enseveli. On estime et recherche beaucoup ses dessins. A. M.

VARGAS (André de), peintre espagnol, né à Cuença en 1613, m. en 1671, fut habile dessinateur et bon coloriste. Il a peint à fresque la chapelle du Sanctuaire dans la cathédrale de sa ville natale. On voit de ses tableaux à Madrid.

VARGAS (Jean de), jurisconsulte espagnol, présida le tribunal créé en 1566 par le duc d'Albe dans les Pays-Bas pour juger les rebelles, et qu'on a appelé *Conseil des troubles* ou *Conseil de sang*. Il montra, dans l'exercice de ses fonctions, une grande férocité.

VARHELY, la *Sarmizegethusa* des Daces, l'*Ulpia Trajana* des Romains, vge de Transylvanie (comitat de Hunyad), à 19 kil. S.-S.-O. d'Hatszeg. Ruines nombreuses.

VARIGNON (Pierre), géomètre, né à Caen en 1654, m. en 1722, étudia d'abord la théologie, puis se livra aux mathématiques. Son premier ouvrage est intitulé : *Projet d'une nouvelle mécanique*, Paris, 1687, in-4°. La statique s'y trouve déduite d'un seul principe résultant de l'extension à l'équilibre, du principe de la composition et décomposition des mouvements. En 1725, l'ouvrage, dont le *Projet* avait été publié, parut sous le titre de *Nouvelle mécanique ou statique*, 2 vol. in-4°. Varignon fut un des premiers et des plus zélés partisans du calcul infinitésimal, nouveau alors. Admis à l'Académie des Sciences en 1688, il fut nommé, la même année, professeur de mathématiques au collége Mazarin, et obtint en 1704 une chaire au Collége de France. Outre des *Mémoires* publiés dans le recueil de l'Académie, il a laissé : *Nouvelles conjectures sur la pesanteur*, 1690, in-12; *Eclaircissements sur l'analyse des infiniment petits et sur le calcul exponentiel de Bernoulli*, 1725, in-4°; *Traité du mouvement et de la mesure des eaux courantes et jaillissantes*, 1725, in-4°; *Eléments de mathématiques*, 1732, in-4°. *V.* son *Eloge* par Fontenelle. V.

VARILLAS (Antoine), historien, né à Guéret en 1624, m. en 1696, fut d'abord précepteur particulier de quelques jeunes gens, puis historiographe de Gaston, frère de Louis XIII, enfin adjoint à Dupuy comme garde de la Bibliothèque royale. Chargé de collationner des manuscrits, il s'en acquitta si mal, qu'il fut destitué : on lui laissa toutefois une pension de 1,200 livres. Cette pension étant supprimée, il en reçut une autre de l'Assemblée du clergé, pour l'aider dans son travail à l'*Histoire des hérésies*. Retiré dans la communauté de St-Côme, il y consacra tout son temps à écrire l'histoire, et on ne peut nier qu'il ne l'écrivit avec élégance. Mais la fureur de sacrifier l'essentiel à l'accessoire, le désir de bien dire plutôt que de dire vrai, lui ont obtenu le premier rang parmi les historiens infidèles. Dans ses mains, l'histoire ne fut plus qu'un roman, et, de son vivant même, il tomba dans un discrédit dont il ne se releva jamais. On a de lui : *Vies de Louis XI, Charles VIII, Louis XII, François Ier, Henri II, Charles IX, et Henri III*, Paris, 1683, 14 vol. in-4°, ou 23 vol. in-12; *Histoire des révolutions arrivées en Europe en matière de religion*, ouvrage qui n'est autre que son *Histoire des hérésies*, Paris, 1686-89, 6 vol. in-4°, ou 12 vol. in-12; *Anecdotes de Florence, ou Histoire secrète de la maison de Médicis*, La Haye, 1685, in-12; *la Politique de la maison d'Autriche*, 1658, in-12; *la Pratique de l'éducation des princes*, 1684, in-12; *Politique de Ferdinand le Catholique*, Amsterdam, 1688, 3 vol. in-12. On a publié un *Varillasiana*, Amsterdam (Paris), 1734, in-12. C. N.

VARILHES, ch.-l. de canton (Ariége), sur la rive dr. de l'Ariége, arr. et à 8 kil. S. de Pamiers; 1,380 hab.

VARIN ou WARIN (Jean), graveur en médailles, né à Liége en 1604, m. en 1692, se fit de la réputation par l'invention de quelques procédés pour la frappe des médailles, fut appelé à Paris, où Richelieu le chargea d'exécuter le sceau de l'Académie Française, devint garde-général des monnaies, fit les poinçons pour une refonte des petites pièces d'or et d'argent, ainsi que ceux des médailles consacrées aux principaux événements du règne de Louis XIII, et entra à l'Académie de peinture et de sculpture en 1664. On a de lui une statue en marbre et deux bustes en bronze de Louis XIV. Il entreprit, mais sans l'achever, une *Histoire métallique* de ce prince. B.

VARIN (Joseph), graveur, de la famille du précédent, né à Châlons-sur-Marne en 1740, m. en 1800, vint de bonne heure à Paris, où il grava des cartes de géographie et des planches d'architecture, et orna de ses estampes un grand nombre de beaux ouvrages d'art et de sciences, tels que le *Voyage pittoresque de Naples et de Sicile* par l'abbé de Saint-Non, le *Voyage en Grèce* par Choiseul-Gouffier, le *Voyage pittoresque de Syrie, de Phénicie et de Palestine* par Cassas, le *Tableau de l'empire ottoman* par d'Ohsson-Mouradja, le *Traité d'architecture* de Blondel, etc. B.

VARINAS ou BARINAS, v. de la république de Vénézuéla, ch.-l. de la province de son nom, sur le Santo-Domingo, à 480 kil. S.-O. de Caracas; 10,000 hab. Jolie petite ville. Comm. de tabac. — La province de Varinas, qui compte 120,000 hab., est l'une des trois formées de l'ancien département colombien de l'Orénoque.

VARINS ou VARNES, *Varini*, *Varni*, peuple de la Germanie, au N., sur les bords de la Baltique, entre l'Elbe et l'Oder, habitaient le Mecklembourg actuel.

VARIUS (Lucius), poëte latin, ami de Virgile et d'Horace, avait entrepris, en l'honneur d'Agrippa et d'Octave, une épopée qui jouit d'une grande réputation, et composé une tragédie de *Thyeste*, que l'on comparait aux chefs-d'œuvre des Grecs. Il ne reste de Varius qu'une quinzaine de vers (dans le recueil de Maittaire). Ce fut Varius qui, avec Tucca, empêcha Virgile mourant de brûler son *Enéide*, et se chargea de la publier. *V.* Weichert, *De L. Varii et Cassii Parmensis vitâ et carminibus*, 1836, in-8°.

VARLET. *V.* VALET.

VARNA, anc. *Odessus*, *Constantia* ou *Barne*, v. forte de la Turquie d'Europe (Silistrie), à l'embouchure du Pravadi dans la mer Noire, à 75 kil. E. de Choumla, 115 S.-E. de Silistrie, 376 de Bukharest, 460 N. de Constantinople, par 43° 12' 3" lat. N., et 25° 37' 10" long. E.; 18,000 hab. Elle est protégée au S.-O. par un lac. Rade ouverte. Archevêché grec. Commerce actif de blé, vins, fruits, suifs, cuirs, cire, miel, bois de construction. Célèbre victoire des Turcs, commandés par Amurat II, sur Ladislas V, roi de Hongrie, en 1444 (19 novembre). Prise en 1828 par les Russes, la ville fut rendue par eux, mais démantelée, au traité d'Andrinople. Ses fortifications ont été relevées depuis.

VARNER (Antoine-François), vaudevilliste, né à Paris en 1789, m. en 1854, fit ses études au collége Ste-Barbe, s'enrôla dans les dragons en 1808, entra bientôt dans les bureaux du ministère de la guerre, fut adjoint au commissaire des guerres dans la campagne de Russie, 1812, perdit sa place à la Restauration, et se mit à travailler pour le théâtre. Sa première pièce, *le Solliciteur, ou l'Art d'obtenir des places*, petit tableau de mœurs administratives, donnée en 1817, en société avec MM. Scribe et Ymbert, eut un grand succès. Parmi ses autres ouvrages, on remarque *les Deux Maris*, *la Mansarde des Artistes*, *le Précepteur dans l'embarras*, *Père et Portier*, *l'Académicien de Pontoise*, *la Perle des servantes*, etc., faites en collaboration avec MM. Scribe, Mélesville, Bayard, et autres. En 1830, Varner entra à la Préfecture de la Seine comme chef de bureau, place qu'il perdit en 1848.

VARNES. *V.* VARINS.

VAROTARI (Alexandre), peintre, dit *Il Padovanino*, né à Padoue en 1590, alla étudier son art à Venise, imita avec succès le Titien, et réussit aussi bien dans le paysage que dans le genre historique. On cite de lui : la *Vie de St André* (3 tableaux), à Bergame; les *Noces de Cana*, et la *Vie de St Dominique* (4 tableaux), à Venise.

VAROUNA, l'un des 8 Vaçous de la mythologie hindoue, dieu de la mer et des eaux, réside à l'ouest. On le représente tantôt comme une divinité bienfaisante qui répand la fertilité sur la terre, tantôt comme un dieu infernal qui plonge les âmes coupables au fond de l'Océan, et leur y fait subir de cruels tourments. L'art le montre couronné de lotus et voguant sur un crocodile.

VARRON, *Caius Terentius Varro*, consul romain l'an 537 de la ville, 216 av. J.-C., était fils d'un boucher, et avait lui-même exercé quelque temps cette profession. Ses richesses et sa présomptueuse ambition le poussèrent dans la carrière des honneurs. Adversaire du système de temporisation de Fabius Maximus dans la guerre contre Annibal, il appuya les prétentions du maître de la cavalerie, Minucius. Elevé lui-même au consulat par le peuple, dont il flattait les passions, il livra, malgré son collègue Paul-Emile, la bataille de Cannes, et la perdit. Quand il rentra à Rome, le sénat le félicita de n'avoir pas encore désespéré du salut de la république. B.

VARRON, *Marcus Terentius Varro*, célèbre polygraphe, dit *le plus savant des Romains*, né l'an 637 de Rome, 116 av. J.-C., m. en 26 av. J.-C., étudia sous Stilon à Rome, puis sous Antiochus d'Ascalon à Athènes, et suivit quelque temps avec éclat la carrière du barreau. Recherchant ensuite les fonctions civiles et militaires, il fut associé aux publicains, puis devint tribun du peuple. Chargé par Pompée du commandement d'une escadre contre les pirates de Cilicie, il remporta une victoire navale, et, le premier des Romains, obtint la couronne rostrale. Lors de la guerre civile, il suivit le parti de Pompée, dont il fut le lieutenant dans l'Espagne Ultérieure; après la victoire de César, il se retira à la campagne. Plus tard, César lui confia le soin de former la bibliothèque qu'il voulait fonder pour le public. Inscrit par Antoine sur la liste des proscrits, il sauva sa tête au prix d'une de ses propriétés. Il vit le principat d'Auguste, et acquit une si grande réputation, que son buste fut mis, de son vivant, par Asinius Pollion, dans une bibliothèque publique qu'il fonda sur le mont Aventin. Varron avait écrit un très-grand nombre de livres d'antiquités, d'histoire, de philosophie, de grammaire, etc. Nous n'avons plus de lui qu'un *Traité d'agriculture* (*de Re rusticâ*) en 3 livres, le meilleur et le plus méthodique que l'antiquité nous ait laissé; un ouvrage sur la langue latine (*de Lingua latina*), les livres 5 à 10 seulement, sur 24 livres; des fragments de *Satires Ménippées*, mélanges de prose et de vers, de philosophie, d'érudition, de satire proprement dite. Il reste aussi des fragments de dialogues appelés *Logistorici*, discussions historiques et morales, mises sous le nom d'un personnage connu; quelques phrases d'ouvrages *Sur les poëtes*, *Sur Plaute*, un petit recueil de *Sentences*, etc. Varron, antiquaire passionné en fait de langage comme d'usages et de traditions, est plein d'enthousiasme pour l'enfance de la littérature latine; il admire beaucoup les vieux auteurs, et surtout Plaute, sur lequel il avait fait de nombreux travaux (*Plautinæ quæstiones*, *de Comœdiis Plautinis*, etc.). Cette admiration a passé jusque dans le style de Varron, qui abonde en formes archaïques. Les livres *de Re rusticâ* ont été publiés dans les *Rei rusticæ scriptores* de Schneider, et trad. en français très-librement par Saboureux de la Bonneterie, Paris, 1771, in-8°; par Rousselot, dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, 2e série, Paris, 1843, in-8°. Le *de Linguâ latinâ* a été publié avec les fragments par H. Estienne, 1569; par O. Mueller, Leipzig, 1833, in-8°; par M. Egger, Paris, 1837, in-16. *V.* François Œhler, *Saturarum Menippearum reliquiæ*, Quedlimbourg, 1845, in-8°; Pape, *Diss. historico-litteraria de C. Terentio Varrone*, Leyde, 1835, in-8°; Ritschl, *de Logistoricis apud Varronem*, Bonn, 1845, in-4°; id., *de Terentii Varronis disciplinarum libris*, Bonn, 1845, in-4°; Chapuis, *Sentences de Terentius Varron, et liste de ses ouvrages*, Paris, 1856, in-18; Boissier, *Etude sur la vie et les ouvrages de Varron*, Paris, 1861, in-8°. D—R.

VARRON, *P. Terentius Varro Atacinus*, poëte latin, né à Narbonne vers l'an 672 de Rome, 82 av. J.-C., m. en 37 av. J.-C., tira son surnom de la rivière d'Aude (*Atax*). Il s'exerça dans l'épopée, la poésie didactique, l'élégie, et la satire; il paraît avoir beaucoup imité les Alexandrins, Aratus dans ses poésies maritimes et géographiques, Euphorion dans ses élégies; il traduisit en vers les *Argonautiques* d'Apollonius de Rhodes. Il n'obtint pas de succès dans la satire. Varron avait fait un poëme *de Bello sequanico*. Il ne reste de lui que peu de fragments, réunis dans les *Poetæ latini minores* de Wernsdorff. *Voir* Wuelner, *de Terentii Varronis Atacini vita et scriptis*, Munster, 1829. D—R.

VARSOVIE, en polonais *Warszava*, en allemand *Warschau*, v. de la Russie d'Europe, capitale de l'anc. royaume de Pologne et du gouvernement de son nom, jadis de toute la Pologne, sur la rive g. de la Vistule, à 1,161 kil. S.-O. de St-Pétersbourg, 1,407 de Moscou (en poste), 596 de Berlin, 600 de Vienne, 2,093 N.-E. de Paris par chemins de fer; par 52° 13' 5" lat. N., et 18° 41' 45" long. E.; 162,777 hab., dont 42,720 Juifs et une forte garnison. Résidence du gouverneur russe de la Pologne. Archevêché primatial. L'Université, fondée en 1816, a été supprimée en 1832. Ecoles de droit, vétérinaire, des arts et métiers, forestière, des beaux-arts, et de sourds-muets; 2 gymnases; bibliothèque, jardin botanique, observatoire, conservatoire de musique. Académie militaire pour le génie et l'artillerie. Sociétés des amis des sciences, d'agriculture, de médecine, de physique. Monnaie, banque, hôpital militaire. Varsovie, située sur une hauteur, est jointe par un pont au faubourg de Praga, qui est sur la rive dr. de la Vistule; elle a 21 kil. de tour. La citadelle, construite en 1632, a été augmentée de nos jours par des ouvrages qui la rendent presque inexpugnable. Les principaux édifices de la ville sont : la cathédrale de St-Jean, les églises Ste-Croix, St-André, et un magnifique temple luthérien; le *Zamek*, ancien palais des rois de Pologne, et où descend l'empereur de Russie; le palais Krasinski, habité par le gouverneur; les palais de Saxe, Brühl, Radzywill, Zamoyski, Poniatowski, Casimir, etc.; le bazar Marie-Ville, imitation du Palais-Royal de Paris, et où sont la Bourse, la Douane, et 300 boutiques; la place Sigismond, ornée d'une statue colossale en bronze de Sigismond III, et d'une autre statue de Copernic; la place d'armes, où 10,000 hommes peuvent manœuvrer; le pont de pierre, sur lequel est la statue de Jean Sobieski. A part les édifices publics, la ville n'est qu'un assemblage de maisons chétives. Fabr. de lainages, draps, toiles, bonneterie, tapis, sellerie, carrosserie, quincaillerie, papier, tabac, produits chimiques, liqueurs, instruments de musique; imprimeries sur coton, brasseries. — Ville ancienne, mais

longtemps peu importante, Varsovie ne devint capitale du royaume de Pologne qu'en 1566, sous Sigismond II. Sous ses murs, en 1656, les Polonais perdirent une bataille de trois jours contre Charles-Gustave, roi de Suède, et Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg. Prise par Charles XII en 1703, saccagée par Souwarow et les Russes en 1794, elle échut à la Prusse dans le 2e partage de la Pologne. Les Français y entrèrent le 30 novembre 1806, et, de 1807 à 1815, elle fut la capitale du grand-duché de Varsovie. Donnée ensuite aux Russes, la révolution de novembre 1830 l'affranchit pour quelques mois; le général Paskévitch la reprit, le 8 septembre 1831. Une nouvelle insurrection, en 1848, la fit bombarder. B.

VARSOVIE (Gvt de). *V. Supplément.*

VARSOVIE (Grand-duché de), Etat formé, en 1807-9, de la plus grande partie de l'anc. royaume de Pologne, entre la Prusse au N. et au N.-O., la Silésie à l'O. et au S.-O., la Vistule et la Gallicie au S., la Russie à l'E. et au N.-E., dont le séparaient le Boug et le Niémen. Capitale, *Varsovie;* v. princip.: Cracovie, Lublin, Posen, Zamosch. Il fut donné au roi de Saxe, Frédéric-Auguste, petit-fils de l'anc. roi de Pologne, Auguste II. En 1815, les pays qui avaient servi à le former firent retour à leurs précédents possesseurs.

VARTAN, historien arménien du XIIIe siècle, a laissé une *Histoire universelle* jusqu'à l'an 1267, très-précieuse pour l'exactitude des renseignements et la multiplicité des faits relatifs à l'histoire des Croisades et des Tartares. On a de lui, en outre, des *Commentaires sur l'Ecriture sainte,* des *Eloges,* des *Hymnes,* des *Fables,* dont la plupart ont été traduites en français par Saint-Martin, et publiées par la Société asiatique de Paris, 1825. C—A.

VARTAN. *V.* aussi VARDANE.

VARUS (P.-Quintilius), général romain, fut consul l'an 741 de Rome, 12 av. J.-C., puis proconsul de Syrie, où il commit beaucoup d'exactions, et enfin gouverneur de la Gaule Belgique. Attiré dans une embuscade par le chef des Chérusques, Arminius, au milieu de la forêt de Teutberg, il périt avec trois légions, l'an 9 av. J.-C. Ce désastre causa une vive douleur à Auguste, et pendant longtemps on l'entendit s'écrier: « Varus! Varus! rends-moi mes légions. » — Un Quintilius Varus, ami d'Horace, et homme de goût, est considéré par quelques-uns comme étant le même que le précédent. O.

VARUS, nom latin du VAR.

VARZY, ch.-l. de cant. (Nièvre), arr. et à 12 kil. S.-O. de Clamecy; 1,967 hab. Jadis fortifiée. Belle église de St-Père (du XIVe siècle). Collége. Jolies promenades.

VASA ou WASA, famille qui a donné 7 rois à la Suède et 3 à la Pologne, a pour tige Gustave Vasa, et tire son nom d'un château situé à 4 kil. de Stockholm.

VASA, v. de Finlande. *V.* NICOLAÏSTADT.

VASARHÉLY, v. de Hongrie (Csongrad), sur les marais du Hod et le canal Carolin, à 25 kil. N.-E.-E. de Szegedin; 42,501 hab. Récolte de vin, tabac, fruits. Elève considérable de bestiaux.

VASARHÉLY (MAROS-), en allemand *Neumarkt* ou *Marktstadt,* v. forte de Transylvanie, sur le Maros, à 72 kil. E.-S.-E. de Klausenbourg; 14,000 hab. Ch.-l. du comitat de Maros; cour d'appel des pays Hongrois et Szeklers; lycée, gymnase; 2 bibliothèques. Eglise et château remarquables. Comm. de tabac, vin, fruits, grains.

VASARHÉLY (SOMLYO-), v. de Hongrie (Veszprim), à 54 kil. O. de Veszprim; 25,000 hab. Vins estimés.

VASARI (Giorgio), peintre, architecte, et écrivain, né à Arezzo en 1512, m. en 1574, se forma surtout à Rome en dessinant les ouvrages de Michel-Ange, de Raphaël et des meilleurs artistes de cette école, ainsi que les plus beaux marbres antiques. Parmi ses tableaux, on distingue: la *Conception,* dans l'église St-Apostolo à Florence; *la Décollation de St Jean,* dans l'église de ce saint à Rome; *le Festin d'Assuérus,* aux Bénédictins d'Arezzo; une *Cène,* dans la cathédrale de la même ville; *la Salutation angélique, St Pierre marchant sur les eaux, la Cène, la Passion,* au musée du Louvre. Il s'y montre surtout imitateur de Michel-Ange. Habile architecte, Vasari fut appelé à Florence, en 1553, par Cosme Ier, et dirigea les travaux que ce prince ordonna, entre autres, le *Palais des Offices* et le *Palais-Vieux.* Vasari avait une extrême facilité, et souvent il en abusa; aussi n'est-il pas un grand peintre. On le connaît principalement par des *Vies des meilleurs peintres, sculpteurs et architectes,* depuis la Renaissance jusqu'à son temps, Florence, 1550, traduites en français par Jeanron et Leclanché, Paris, 1840, 10 vol. in-8o. Cet ouvrage est précieux pour l'histoire de l'art, bien qu'il y ait beaucoup de fautes dans la nomenclature et la chronologie des artistes; les jugements en sont généralement sains et impartiaux. B.

VASARIUM, somme d'argent remise, chez les anciens Romains, aux gouverneurs de province, par le Trésor public, pour les dépenses de leur mission, et les gratifications aux gens de leur suite. Ils en avaient la libre disposition, mais, à leur retour, devaient rendre compte de son emploi, et, s'il y avait un reliquat, le reporter au Trésor. C. D—Y.

VASATENSIS AGER, nom latin du BAZADAIS.

VASATES, peuple de la Gaule (Novempopulanie), entre les Bituriges Vivisques, les Nitiobriges et les Elusates; ch.-l., *Vasates* ou *Cossio* (auj. Bazas).

VASCO DE BALBOA. *V.* BALBOA.

VASCO-FERNANDEZ, surnommé *Gran-Vasco,* peintre portugais, fils du peintre François Fernandez, né à Viseu en 1552. Le plus grand nombre de ses œuvres datent des dernières années du règne de don Sébastien et de la première moitié de la domination espagnole. Le tableau de la cathédrale de Viseu, représentant le *Calvaire,* est peut-être de lui, ainsi que ceux de la sacristie; un *St Pierre,* en particulier, est, entre ses œuvres, la plus remarquable. Le caractère de sa peinture paraît surtout grave et élevé.

VASCO DE GAMA. *V.* GAMA.

VASCO DE LOBEIRA. *V.* LOBEIRA.

VASCONCELLOS (Michel de), secrétaire d'Etat auprès de Marguerite de Savoie, duchesse de Mantoue, qui, de nom, gouvernait le Portugal, comme vice-reine au nom du roi d'Espagne Philippe IV. Bien que Portugais, il fut l'instrument d'Olivarès, et n'employa une habileté peu commune qu'à exciter entre les grandes familles des divisions qui facilitaient sa tyrannie, et à rançonner ses concitoyens au profit des Espagnols. Haï et méprisé, il fut la première victime de la conjuration qui rendit au Portugal son indépendance, 1640 (*V.* PINTO, JEAN IV). Des conjurés le tuèrent dans sa chambre, et le peuple traîna son corps dans les rues de Lisbonne. R.

VASCONCELLOS (Augustin-Manuel de), écrivain portugais, né en 1583, décapité à Lisbonne en 1641 pour avoir conspiré contre Jean IV, a laissé, entre autres ouvrages estimés: *la Vie d'Edouard de Ménésès,* 3e *comte de Viana,* Lisbonne, 1627, in-4o; *la Vie et les actions du roi Jean II,* Madrid, 1639, in-4o.

VASCONGADES (Provinces), nom donné quelquefois aux 3 provinces basques de l'Espagne (Guipuzcoa, Biscaye, Alava).

VASCONIA, nom latin de la GASCOGNE.

VASCONS, *Vascones,* peuple d'Hispanie (Tarraconaise), de la race ibérienne, habitaient au N. de l'Ibérus (Ebre), entre les Cantabres et les Iacétains, près des Pyrénées, c.-à-d. la Navarre et une partie de la Biscaye actuelles. Partiellement soumis par Pompée, et complétement par Auguste, ils passèrent ensuite sous la domination des Wisigoths, s'en affranchirent à la fin du VIe siècle, et, passant les Pyrénées, s'établirent, vers 628, dans la Novempopulanie, qui reçut d'eux le nom de *Vasconie* ou *Gascogne.*

VASCOSAN (Michel), imprimeur célèbre, né vers 1500 à Amiens, m. en 1576, épousa à Paris la belle-sœur de Robert Estienne, et devint, dans sa profession, le digne émule de cet illustre typographe. Il fut le premier à rejeter les caractères gothiques. Imprimeur de l'Université de Paris, et imprimeur du roi, il donna un grand nombre d'éditions en beaux caractères, sur bon papier, avec des corrections exactes et des marges amples; on distingue, entre autres, celles des *Vies des Hommes illustres* de Plutarque, 1567, 7 vol. in-8o; des *Œuvres morales,* 1574, 6 vol. in-8o; des *Œuvres de Cicéron,* de *Diodore de Sicile,* 1530, de *Quintilien,* 1542. C. N.

VASI (Giuseppe), dessinateur et graveur, né en Sicile en 1710, m. en 1782, passa la plus grande partie de sa vie à Rome. Il a publié, avec un texte du P. Bianchini: *Delle magnificenze di Roma...,* Rome, 1761, 10 vol. in-fol, 200 pl., collection de vues de Rome ancienne et moderne; *Tesoro sacro, cioè le basiliche, le chiese, i cimitterj e i santuarj di Roma,* ibid., 1778, 2 vol. in-fol.; *Itinerario instruttivo di Roma...,* 1777, ouvrage estimé; *Prospetto d'alma città di Roma...,* Rome, 1765, grande et belle vue générale de Rome, prise du haut du Janicule, en 12 feuilles. Vasi fut le maître de J.-B. Piranesi.

VASILI ou BASILE Ier, grand-prince de Russie, 1272-76, 4e fils d'Iaroslav II, succéda à son frère Iaroslav III par l'appui du khan des Tartares et au préjudice de son cousin Dmitri, et accompagna son protecteur dans une guerre contre la Lithuanie.

VASILI II, fils et successeur de Dmitri IV Donskoï, 1389-1425, eut de longs démêlés avec son beau-père Vitold,

grand-duc de Lithuanie, fut assiégé dans Moscou par un lieutenant de Tamerlan, l'éloigna en lui payant 3,000 roubles en 1408, et, à la fin de son règne, vit la Russie désolée par la peste et la famine.

VASILI III, dit *Temnoï* ou *l'Aveugle*, fils et successeur du précédent, 1425-62, avait 10 ans en arrivant au trône, fut un instant dépossédé par Iouri Dmitriévitch, son oncle, qui mourut en 1434, et après avoir recouvré le pouvoir, perdit, en 1446, une grande bataille contre les Tartares de Kazan, tomba entre leurs mains, puis fut rendu à la liberté; il revint à Moscou; le fils d'Iouri, s'étant emparé de cette ville par trahison, fit crever les yeux à Vasili; mais les habitants, indignés, le chassèrent. Vasili associa alors au pouvoir son fils Ivan III, qui lui succéda.

VASILI IV, fils et successeur d'Ivan III, 1505-33, et petit-fils du précédent, né en 1478, prit le premier le titre d'*autocrate*, abolit les franchises républicaines de Novogorod et de Pskov, fut malheureux dans une première guerre contre le khan de Kazan, enleva Smolensk aux Lithuaniens, laissa prendre Moscou, en 1521, par les Tartares de Crimée et de Kazan, mais prit bientôt sa revanche, et imposa un khan à ces barbares. En 1533, étant tombé gravement malade, il se fit religieux, et mourut peu de temps après.

VASILI V CHOUISKI, tzar de Russie, descendant de Vladimir le Grand et des princes de Souzdal, fut d'abord régent au nom de Fédor II, en 1605. Celui-ci ayant été renversé par le faux Dmitri, il chassa cet usurpateur, conserva lui-même le pouvoir, malgré des révoltes populaires et de nouveaux imposteurs, avec l'appui de 5,000 Suédois commandés par Jacques de La Gardie, mais fut vaincu, en 1609, par Sigismond, roi de Pologne, livré à ce prince par les habitants de Moscou, et conduit à Varsovie, où il mourut en captivité.

VASILIKO, v. du royaume de Grèce (Achaïe), à 16 kil. N.-O. de Corinthe. Aux environs sont les ruines de Corinthe.

VASILI-POTAMO, riv. de Grèce, affluent du golfe de Kolokythia. On y a vu l'anc. Eurotas, que d'autres rapportent avec plus de raison à l'Iri actuel.

VASIO, v. de la Gaule (Viennoise), chez les Voconces; patrie de Trogue-Pompée. Auj. *Vaison*.

VASQUEZ (Gabriel), jésuite et casuiste célèbre, né en 1551 à Belmonte (Nouvelle-Castille), m. en 1604, professa la théologie à Ocaña, Madrid, Alcala, et, pendant plus de 20 ans, à Rome, où il s'acquit une grande réputation. Ses Œuvres, dont les doctrines se rapprochent de celles d'Escobar, ont été réunies à Lyon, 1604, 10 vol. in-fol.

VASQUEZ (Alphonse), peintre, né à Rome en 1575, de parents espagnols, m. vers 1645, exécuta, en 1598, le superbe catafalque des funérailles de Philippe II. La plupart des fresques qui firent sa réputation ont disparu; mais on possède encore, entre autres tableaux, une *Madeleine*, un *Christ mort*, et *le Mauvais riche*.

VASSAL, nom donné, dans les temps féodaux, à tout possesseur de fief, par rapport au suzerain dont il relevait. Ce nom n'impliquait nullement la servitude ou la roture : ainsi le duc de Normandie, suzerain des comtes d'Eu, d'Aumale, d'Évreux, etc., était lui-même vassal du roi de France. On appela *grands vassaux* ceux qui ne relevaient que du roi. *V.* FÉODALITÉ, FÉODAUX (Droits).

VASSALI-EANDI (Antoine-Marie), savant physicien, né à Turin en 1761, m. en 1825, prit les ordres sacrés, fut professeur de philosophie à Tortone, et de physique à Turin, devint secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences du Piémont, directeur du Musée d'histoire naturelle et de l'Observatoire de Turin, correspondant de l'Institut de France. On a de lui : *Conjectures sur l'art d'établir des paratonnerres chez les anciens Romains*, Turin, 1791; *Elementa physicæ et geometriæ*, 1793, 3 vol. in-8°; *Lettres sur le galvanisme*, Paris, 1799; *Annales de l'Observatoire de Turin*, 1809-18; *la Meteorologia torinensa*, 1819, in-4°, etc.

VASSELONE. *V.* WASSELONNE.

VASSY, *Vassiacum* (peut-être l'antique cité des *Vadicasses*), s.-préf. (Haute-Marne), sur la Blaise, à 60 kil. de N.-N.-O. de Chaumont; 2,467 hab. Trib. de 1re instance, collége. Hauts fourneaux et fonderies de fer aux environs. — Le 1er mars 1562, un massacre de protestants y fut fait par les gens du duc François de Guise; ce fut le signal des guerres de religion.

VASSY, ch.-l. de cant. (Calvados), arr. et à 17 kil. E. de Vire; 846 hab.

VASSY-LEZ-AVALLON, vge (Yonne), arr. d'Avallon; 355 hab. Fabrique de ciment renommé, fort employé en France, et exporté aussi au dehors.

VASTHI, femme d'Assuérus, roi de Perse, fut répudiée par ce prince, pour avoir refusé de donner en spectacle sa beauté à des officiers qu'il recevait à un festin. Esther ne tarda pas à lui succéder.

VASTINENSIS PAGUS, nom latin du GATINAIS.

VASTO (IL), anc. *Istonium, Giastum Amonium*, v. du royaume d'Italie, dans la province et à 71 kil. S.-E. de Chieti; 11,455 hab. Sources minérales. Ville souvent désolée par des tremblements de terre.

VASTO (le marquis de). *V.* AVALOS.

VATABLE ou VATEBLÉ (François), savant hébraïsant et helléniste du XVIe siècle, né à Gamaches (Picardie), m. en 1547, fut d'abord curé de Bramet en Valois, puis professeur d'hébreu au collége de France, enfin abbé de Bellozane. On a dit que ses *Notes* sur l'Ancien-Testament, recueillies par ses écoliers, imprimées par Robert Estienne dans son édition de la nouvelle Bible latine de Léon de Juda, 1539-44, 4 vol. in-4°, et condamnées par la Sorbonne, ne lui appartiennent pas, mais bien aux protestants de Zurich. La Bible qui porte le nom de *Bible Vatable* contient, avec le texte hébreu, la version de la Vulgate et celle de Léon de Juda. Vatable a traduit en latin les *Parva naturalia* d'Aristote, qu'on trouve dans l'édition de Nic. Duval. C. N.

VATACE (Jean II DUCAS, dit BATATZÉTÈS ou), empereur grec de Nicée, 1222-55, né à Didymotiche (Thrace) vers 1193, mérita, par ses grandes qualités et ses services à la guerre, de devenir le gendre de Théodore Ier Lascaris, qui le choisit, en outre, pour son successeur. Il prit les rênes de l'Empire à l'âge de 29 ans, battit Robert de Courtenay, empereur latin de Constantinople, qui l'avait attaqué, et lui imposa un traité ignominieux, fut d'abord moins heureux contre Jean de Brienne, successeur de Robert, puis, avec l'aide d'Asan, roi des Bulgares, assiégea deux fois, mais en vain, Constantinople, 1236-37. Il reprit ses projets de conquête en 1245, soumit la Thrace, la Macédoine, les îles de Chio, Lesbos, et Samos, enfin Thessalonique, 1251, préparant ainsi le rétablissement des empereurs byzantins.

VATAN, ch.-l. de cant. (Indre), arr. et à 20 kil. N.-O. d'Issoudun; 1,950 hab. Ville ancienne, autrefois fortifiée. Belle église. Comm. de laines.

VATEL, fameux maître d'hôtel, attaché d'abord au surintendant Fouquet, puis au prince de Condé. Lors d'une fête donnée par ce dernier à Louis XIV, dans le château de Chantilly, en 1671, la marée n'étant pas arrivée à temps pour le dîner, il se crut perdu d'honneur, et se tua. D'autres attribuèrent sa mort à une passion malheureuse pour l'une des dames de la cour. *V.* Mme de Sévigné, Lettres du 24 et du 26 avril 1671.

VATER (Jean-Séverin), savant linguiste, né en 1771 à Altenbourg (Saxe), m. en 1826, fut nommé professeur de langues orientales à Iéna en 1798, puis à Halle en 1799, accepta une chaire de théologie à Kœnigsberg en 1810, mais reprit, dix ans après, son enseignement de Halle. Ses principaux ouvrages sont : *Grammaire générale, avec comparaison des langues anciennes et modernes*, Halle, 1805, in-8°; *Grammaire pratique de la langue russe...*, Leipzig, 1808, in-8°; *Analectes de la connaissance des langues*, ibid., 1820, in-8°; *Langue des anciens habitants de la Prusse*, Brunswick, 1821, in-8°; *Linguarum totius orbis index alphabeticus...*, Berlin, 1815, en latin et en allemand, catalogue des langues, de leurs grammaires et dictionnaires. Il a donné aussi les trois derniers volumes du *Mithridate* d'Adelung.

VATHI, v. des îles Ioniennes, ch.-l. de l'île de Theaki (Ithaque), bon port de commerce sur la côte E.; 1,800 hab. Résidence d'un protopapa grec.

VATHI, capitale de l'île de Samos, sur la côte N., avec un port; 2,400 hab.

VATHI, nom moderne d'AULIS.

VATICAN, palais des souverains pontifes à Rome, à l'extrémité N.-O. de la ville, entre la colline du Vatican et la rive droite du Tibre. Pendant longtemps ce lieu servit de sépulture aux pauvres; il commença d'être habité après l'incendie de Rome, sous Néron; les papes en ont fait un des plus beaux quartiers de la ville moderne. C'est là que s'élève à l'E., et joignant la basilique de St-Pierre, le plus célèbre des palais pontificaux. La première construction en est attribuée à l'empereur Constantin, ou, selon d'autres, aux papes St Libère ou St Symmaque, vers 398 ap. J.-C. Successivement agrandi, surtout depuis le retour des souverains pontifes d'Avignon à Rome, le Vatican finit par prendre les proportions les plus vastes. Eugène III l'avait rebâti, vers le milieu du XIe siècle; ensuite il fut augmenté et embelli principalement par les papes Nicolas V, Paul II,

Sixte IV, Innocent VIII, Alexandre VI, Jules II, Paul III, Léon X, Sixte-Quint, Clément XIV, Pie VI, et Pie VII. Un magnifique escalier intérieur, construit par le Bernin, conduit à la *Sala regia*, décorée de fresques dans lesquelles on distingue plusieurs scènes de la St-Barthélemy. Les autres parties les plus renommées de ce palais sont : 1° la *chapelle Sixtine*, commencée sous Sixte IV, où l'on admire le *Jugement dernier*, de Michel-Ange, et douze autres grandes fresques, dont quelques-unes sont du Pérugin et de Ghirlandajo; 2° la *chapelle Pauline*, bâtie par Paul III, et qui renferme aussi plusieurs fresques de Michel-Ange; 3° les *Logges* et les *Stanze* dites *de Raphaël*, à cause des immortelles peintures que ce grand artiste y a exécutées; 4° les *Musées de sculpture et de peinture*, où l'on remarque, entre autres chefs-d'œuvre, le groupe du *Laocoon*, l'*Apollon du Belvédère*, le *Jupiter romain*, et les tableaux de la *Transfiguration* par Raphaël, de la *Communion de St Jérôme* par le Dominiquin, de *Ste Hélène*, par Paul Véronèse, et du *Crucifiement de St Pierre* par le Guide; 5° la *Bibliothèque* dite *Vaticane*, dont la première origine remonte au pontificat de St Hilaire, en 465, et qui, transférée par Sixte-Quint dans son local actuel, renferme 100,000 volumes, et 24,000 manuscrits. En outre, on voit encore, près du Vatican, de superbes jardins, dont la décoration fut achevée par Bramante, sous le pape Jules II. D—T—R.

VATICAN (Mont). *V.* COLLINES DE ROME.

VATINIUS (P.), fougueux démagogue romain, d'une origine fort obscure, eut une jeunesse très-déréglée, parvint à la questure en 62 av. J.-C., commit des rapines scandaleuses en Espagne, fut nommé tribun du peuple en 58 par le crédit de César, qu'il seconda contre Bibulus, fut un de ses lieutenants dans la guerre des Gaules, l'emporta sur Caton pour la préture en 53, et, lors de la guerre civile, leva des troupes au nom de César dans l'Italie méridionale. Il battit Octavius, lieutenant de Pompée, en Illyrie, arriva au consulat en 46, et reçut même le triomphe en 42. B.

VATOUT (Jean), littérateur, né en 1792 à Villefranche (Rhône), m. en 1848, fit ses études au collége Ste-Barbe de Paris, devint secrétaire de M. Decazes, alors ministre de la police, puis sous-préfet de Saumur, et, révoqué en 1820 à cause de ses tendances libérales, fut recueilli par le duc d'Orléans (depuis Louis-Philippe Ier), qui le nomma son secrétaire et bibliothécaire. Après la révolution de 1830, il fut conseiller d'Etat, directeur des bâtiments civils, et, de 1831 à 1848, député de la Côte-d'Or. Il venait d'être admis à l'Académie Française, quand il suivit le roi Louis-Philippe dans l'exil. C'était un homme spirituel, recherché dans le monde, et qui avait une grande facilité pour la chanson et la poésie légère. On a de lui : *les Aventures de la fille d'un roi*, 1820, plaisante allégorie où il raconte les aventures de la Charte de Louis XVIII; *les Gouvernements représentatifs au congrès de Troppau*, 1822; *Galerie lithographiée*, description en prose et en vers des collections d'art du duc d'Orléans, 1825-29, 2 vol. in-fol.; *la Conspiration de Cellamare*, 1832, 2 vol. in-8°; *Souvenirs historiques des résidences royales* (Versailles, Fontainebleau, le Palais-Royal, Compiègne, St-Cloud, Eu), 1837-45, 6 vol. in-8°.

VATTEL (Emmerich de), publiciste, né en 1714 à Couret, dans la principauté de Neuchâtel, m. en 1767, offrit ses services au roi de Prusse, Frédéric II, qui ne put l'employer, et s'établit en Saxe. Auguste III le nomma conseiller d'ambassade, 1746, puis ministre à Berne, et enfin conseiller privé. L'ouvrage qui a fondé sa réputation est intitulé : *le Droit des gens, ou Principes de la loi naturelle appliqués à la conduite et aux affaires des nations et des souverains*, Neuchâtel, 1758, livre souvent réimprimé, bien qu'assez médiocre, peu original, et plein de contradictions.

VATTEVILLE (Jean de), né vers 1613 à Besançon, alors ville espagnole, m. en 1703, suivit d'abord la carrière des armes dans les troupes espagnoles en Italie, puis, ayant tué en duel un gentilhomme, se déroba à toute poursuite en passant quelques années dans un couvent de Chartreux en Franche-Comté. Il s'échappa du monastère en poignardant le prieur, se fit encore de fâcheuses affaires à Madrid, se réfugia à Constantinople, où il embrassa l'islamisme, et devint pacha en Morée; tourmenté par la jalousie des autres vizirs, et voulant rentrer dans sa patrie, il livra aux Autrichiens un corps d'Ottomans qu'il commandait, obtint du pape, par l'influence de l'empereur, l'absolution de son apostasie, et fut pourvu, en 1659, de l'abbaye de Baume en Franche-Comté. Nommé doyen du chapitre de Besançon en 1661, il prétendit à l'archevêché, mais fut écarté par l'opposition des chanoines. En 1665, on lui donna une charge de maître des requêtes au parlement de Dôle. Bientôt traître à l'Espagne, il aida Louis XIV à s'emparer de la Franche-Comté, et acheva ses jours dans son abbaye de Baume, où il menait la vie la plus somptueuse. B.

VATTEVILLE (Charles, baron de), frère du précédent, fut plénipotentaire d'Espagne aux conférences qui précédèrent le traité des Pyrénées; puis, nommé ambassadeur à Londres, il prit le pas, dans une cérémonie publique, sur l'ambassadeur de France; Louis XIV ayant exigé son rappel comme réparation de cette injure diplomatique, il reçut le gouvernement de la Biscaye, puis l'ambassade de Portugal. B.

VAU (Le), architecte. *V.* LEVAU.

VAUBAN (Sébastien LE PRESTRE, marquis de), célèbre ingénieur, né en 1633 à St-Léger de Foucherets près de Saulieu (Yonne), m. en 1707. Gentilhomme de petite maison, il fut élevé par un prieur du voisinage, s'enrôla, à 17 ans, dans l'armée du prince de Condé, alors révolté contre la cour, et se fit remarquer au siége de Ste-Menehould. Il tomba au pouvoir de l'armée royale, 1652; Mazarin le gagna par un brevet de lieutenant. Vauban servit sous le chevalier de Clerville, ingénieur distingué, obtint lui-même le titre d'ingénieur en 1655, et s'acquit assez de réputation pour être chargé des siéges de Landrecies, de Condé et de Valenciennes en 1656, de Montmédy et de Mardyck en 1657, de Gravelines, d'Ypres, et d'Oudenarde en 1658. Accompagnant presque toujours les armées de Louis XIV, il fut blessé au siége de Douai en 1667, prit Lille, dirigea les principaux siéges dans la campagne de Hollande en 1672, et fut nommé brigadier-général des armées en 1674. Dans la campagne de 1675, il prit Valenciennes et Cambrai, et, incapable de jalousie, fit accueillir en France son rival Cohorn, mécontent du prince d'Orange. Elevé au rang de commissaire-général des fortifications en 1677, il fit une véritable révolution dans l'art de prendre et de fortifier les places. Pour l'attaque, il imagina l'usage des *feux croisés*, les *boulets creux*, le *tir à ricochet*, les *cavaliers de tranchée*, et surtout les *parallèles*, et changea la marche des sapes, etc.; il insista sur la formation d'un corps spécial de troupes du génie. Pour la défense, il ne se servit plus que d'ouvrages presque au niveau de la campagne; les fortifications hautes et menaçantes n'en étaient que plus exposées à être foudroyées par l'artillerie; plus il les rendit rasantes, moins elles étaient en prise. Il compléta et perfectionna le système des inondations, ménageant, entre les eaux et la ville, des terrains pour cultiver les légumes et nourrir les bestiaux; il sut tenir, selon les besoins, les fossés secs ou pleins d'eau. On a calculé qu'il avait travaillé à 300 places anciennes, et qu'il en construisit 33 nouvelles. Il faut citer particulièrement Dunkerque, dont il fit un port de guerre, les citadelles de Lille, Metz, et Strasbourg, les places de Maubeuge, Menin, Charlemont, Longwy, Philippeville, Sarrelouis, Thionville, Bitche, Phalsbourg, Landau, Haguenau, Schelestadt, Huningue, Kehl, Béfort, Besançon, Briançon, Toulon, Mont-Dauphin, Mont-Louis, St-Jean-Pied-de-Port, Bayonne, Rochefort, Brest, etc. Vauban, accompagnant de nouveau Louis XIV en Flandre, prit Mons, 1691, Namur et Steinkerque, 1692. Ce fut par ses conseils que Louis XIV établit l'ordre de St-Louis, 1693. Quoique promu au maréchalat en 1703, il dirigea encore le siége de Brisach sous les ordres du duc de Bourgogne. Vauban a fait aussi de grands travaux comme ingénieur civil; il canalisa l'Aa, ouvrit les canaux de St-Omer, de la Bruche et de Neufbrisach, commença un canal entre le Havre et Harfleur (abandonné depuis), construisit les jetées de Honfleur, améliora les ports de St-Valery, Ambleteuse, Antibes, etc., fit élever le magnifique aqueduc de Maintenon, projeta un canal d'Arles à Boue, étudia les moyens de joindre la Saône à la Loire, et celle-ci à la Vilaine par l'Erdre et le Don. Au milieu de ces entreprises, Vauban avait trouvé le temps de songer à la réforme des finances, et il proposa à Louis XIV de remplacer tous les impôts par un impôt unique, la *dîme royale*, que tous, nobles, prêtres et roturiers, auraient payé. Son livre, déféré au conseil du roi, fut condamné au pilori, 1707, et ce *grand patriote* (comme l'appelle Saint-Simon) en mourut de douleur, quelques semaines après. Vauban était profondément dévoué au bien public; en campagne, il donnait toujours au roi les conseils les plus humains, et quand Louis XIV voulut le nommer maréchal, il fit tous ses efforts pour l'en détourner, disant que ce serait nuire au bien du service, parce que son nouveau grade ne lui permettrait plus de servir sous un général. Vauban avait laissé, sous le titre de *Mes oisivetés*, 12 vol. in-fol. de manuscrits; 7 ont été égarés. Parmi ses ou-

vrages imprimés, on distingue des *Traités de l'attaque* et *de la défense des places*, des *Mémoires sur la dîme royale et sur l'Edit de Nantes*, qu'en 1689, il proposa au roi de rétablir. Trois vol. extraits des *Oisivetés* ont été imprimés à Paris, 1841-43. En 1808, le cœur de Vauban a été placé aux Invalides, vis-à-vis celui de Turenne. G.

VAUBAN (Anne-Joseph, comte de), arrière-petit-neveu du précédent, né à Dijon en 1754, mort en 1816, entra comme sous-lieutenant dans les dragons de La Rochefoucauld en 1770, fut aide-de-camp de Rochambeau en Amérique, et était colonel du régiment d'Orléans-infanterie à la Révolution. Il émigra, fit la campagne de 1792 dans l'armée des princes comme aide-de-camp du comte d'Artois, accompagna ce prince en Russie et en Angleterre, prit part à l'expédition de Quiberon en 1795, et rentra en France sous le Consulat. Il fut arrêté et enfermé au Temple en 1806 : on avait saisi chez lui des *Mémoires pour servir à l'histoire des guerres de la Vendée*, où il ménageait peu les émigrés et même les princes de la maison de Bourbon; le gouvernement impérial s'empressa de les publier. Vauban, remis en liberté, fut dès lors suspect à son parti. B.

VAUBECOURT, ch.-l. de canton (Meuse), arr. et à 20 kil. N. de Bar-le-Duc; 1,058 hab. Taillanderie.

VAUBLANC (Vincent-Marie, comte VIÉNOT DE), né à Saint-Domingue en 1755, m. en 1845, fut envoyé, en 1791, par le département de Seine-et-Marne, à l'Assemblée législative, où il siégea au côté droit, et se distingua par une modération pleine d'énergie. Ses opinions royalistes le firent proscrire sous la Terreur : il se cacha et reparut après le 9 thermidor. L'un des chefs du parti clichien, il fut condamné à mort par contumace après le 13 vendémiaire. Membre du Conseil des Cinq-Cents, le coup d'Etat du 18 fructidor le fit mettre sur la liste des déportés. Appelé au Corps législatif après le 18 brumaire, il devint préfet de la Moselle et baron de l'Empire, 1808; la 2e Restauration le fit comte, préfet des Bouches-du-Rhône, et, le 16 août 1815, ministre de l'intérieur. Vaublanc fut l'homme de la *Chambre introuvable* (*V. ce mot*). Il *épura* l'administration et l'Institut. Remplacé le 7 mai 1816, il devint ministre d'Etat, membre du Conseil privé, puis député du Calvados jusqu'en 1827. Rentré dans la vie privée, il employa ses loisirs à des compositions politiques et littéraires d'un médiocre mérite. Parmi ses ouvrages, on cite : *Rivalité de la France et de l'Angleterre*, 1808, in-8°; *Tables synchroniques de l'histoire de France*, 1818; 2e édition, 1829, in-8°; *le Dernier des Césars*, poëme en 12 chants, in-8°, 1819; *Mémoires sur la Révolution de France*, 4 vol. in-8°, 1832; *Fastes mémorables de la France*, 1838, in-8°; *de l'Education d'un prince au XIXe siècle; des Tragédies*, au nombre de 5, 1839, in-8°. Vaublanc fut membre libre de l'Acad. des Beaux-Arts. J. T.

VAUBOIS (Claude-Henri BELGRAND, comte de), né en 1748 à Château-Vilain, d'une famille noble de Champagne, m. en 1839, prit le parti des armes dès sa jeunesse, était capitaine d'artillerie à l'époque de la Révolution, fut employé à l'armée des Alpes, puis au siége de Lyon, en 1793, et ensuite en Italie, sous le général Bonaparte, où il commanda une division. En 1798, il fit partie de l'armée envoyée en Egypte, et, après la prise de Malte, y fut laissé comme commandant de cette place importante. Avec 4,000 hommes de garnison, il se maintint pendant 3 ans contre toute l'île insurgée, et contre les Anglais, les Russes, les Portugais et les Napolitains qui l'assiégeaient, en bloquant étroitement la place. Enfin, après avoir épuisé ses moyens de défense, sans avoir pu recevoir aucun secours du dehors, après avoir rejeté huit sommations et perdu la moitié de sa garnison, il capitula avec tous les honneurs de la guerre. Il fut nommé sénateur pour sa belle défense de Malte, puis comte de l'Empire et grand-officier de la Légion d'honneur. En 1814, il vota la déchéance de Napoléon, et devint pair de France sous la Restauration.

VAUCANSON (Jacques de), célèbre mécanicien, né à Grenoble en 1709, m. en 1782. Son aptitude pour la mécanique se révéla de très-bonne heure : dans une maison où il était conduit tous les dimanches par sa mère, son attention fut attirée par une horloge, qu'il apercevait dans une chambre voisine, et ayant réussi à deviner le jeu des pièces qu'il ne voyait qu'en partie, il en construisit en bois une semblable, qui marquait assez exactement les heures. A partir de ce moment, sa vocation fut décidée. Il étudia pendant plusieurs années, à Paris, l'anatomie, la musique et la mécanique. Le nom de Vaucanson est resté populaire, surtout à cause de ses automates. Parmi ses petits chefs-d'œuvre, les plus connus sont : *le Joueur de flûte, le Joueur de tambourin et de galoubet, les Deux canards*, qui imitaient les mouvements des canards vivants, trituraient et avalaient du grain. Vaucanson a construit aussi, pour la représentation de la *Cléopâtre* de Marmontel, un aspic qui s'élançait en sifflant sur le sein de l'actrice. Chargé par le cardinal Fleury de l'inspection des manufactures de soie, Vaucanson perfectionna plusieurs machines employées dans cette industrie. On lui doit en particulier un moulin à organsiner, et un métier à tisser les étoffes façonnées, dont des modèles existent au Conservatoire des arts et métiers de Paris. Pour régulariser les transmissions, Vaucanson a imaginé la *chaîne* qui porte son nom, et inventé une machine pour la fabriquer. La collection de machines laissée par Vaucanson a été dispersée, et en partie perdue pour la France. Il était membre de l'Académie des Sciences depuis 1746. Son *Eloge* a été écrit par Condorcet. V.

VAUCELLES, anc. vge du Cambrésis, à 8 kil. S. de Cambrai, possédait une abbaye de l'ordre de Cîteaux, fondée en 1132 par St Bernard. Une trêve y fut signée entre Henri II et Charles-Quint, le 5 février 1556.

VAUCHAMPS, vge (Marne), arr. et à 33 kil. S.-O. d'Epernay; 391 hab. Succès des Français sur les Prussiens commandés par Blücher, le 13 février 1814.

VAUCLUSE, *Vallis clausa*, vge (Vaucluse), arr. et à 29 kil. E. d'Avignon; 500 hab. Papeteries. Près de là est la fontaine de Vaucluse, immortalisée par Pétrarque; c'est une des plus belles sources que l'on connaisse; elle occupe le fond d'une caverne, et donne naissance à la rivière de la Sorgue. Le prétendu château de Pétrarque était la maison de plaisance d'un évêque de Cavaillon.

VAUCLUSE (La), département du S.-E. de la France; ch.-l. *Avignon*; formé de parties du Comtat-Venaissin, de la Provence, et de la principauté d'Orange; entre les départements de la Drôme et des Basses-Alpes au N.-E., des Bouches-du-Rhône au S., du Gard et de l'Ardèche à l'O. Superf., 355,056 hect.; popul., 268,255 hab. Traversé à l'E. par les Alpes, dont le point culminant est le mont Ventoux (2,022 mèt.). Arrosé par la Durance et le Rhône, qui le limitent au S. et à l'O., et par un grand nombre de torrents tombant des montagnes, tels que le Lez, l'Aigues, l'Ouvèze, l'Auzon, le Caulon, la Sorgue. Sol boisé; récolte d'écorces à tan. Mines de fer, houille, lignite; carrières de plâtre, pierres de taille, gypse, terre à potier. Grande culture du mûrier et de la garance; peu de céréales; vins estimés. Elève de vers à soie et d'abeilles. Fabr. de soieries, eaux-de-vie, essences, lainages. Sources minérales à Vacqueiras, Aurel, Gigondas. Ce départ. forme le diocèse d'Avignon, et dépend de la Cour impériale de Nîmes.

VAUCOULEURS, *Lorium*, ch.-l. de canton (Meuse), arr. et à 29 kil. S.-S.-E. de Commercy, dans une belle vallée sur la rive g. de la Meuse; 2,448 hab. Il s'y tint un concile en 865. Jeanne d'Arc vint s'y présenter au sire de Baudricourt, pour lui demander de la conduire à Charles VII. Patrie de Mme Dubarry, du géographe Delisle, et de Ladvocat. Fabr. de bonneterie, toiles de coton. Aux environs est la fonderie de *Thusey*, où ont été coulées les colonnes rostrales de la place de la Concorde à Paris.

VAUD, en allemand *Waadt*, *Pagus Urbigenus* des anciens, l'un des 22 cantons de la Suisse, le 19e, au S.-O., entre ceux de Genève et du Valais au S., de Fribourg à l'E., de Neuchâtel au N., et la France à l'O.; par 46° 18'-46° 55' lat. N., et 3° 43'-4° 47' long. E.; 3,223 kil. carrés; 213,157 hab., dont 12,790 catholiques. Ch.-l., *Lausanne*. Arrosé par la Broye, la Sarine, et autres cours d'eau peu importants, il est limité au S.-E. par le Rhône et le lac de Genève, et le lac de Neuchâtel s'avance dans sa partie septentrionale. Le sol est très-varié; on y trouve de belles et pittoresques vallées, et des collines couvertes de riches vignobles. Récolte de vins estimés, fruits, lin, chanvre. Mines de fer, houille, asphalte, soufre, sel. Eaux minérales. Fabr. importante d'horlogerie. Commerce de transit entre la France et l'Italie. Dans ce canton, on parle le *welche*, patois du vieux français. L'instruction y est très-répandue. — Le pays de Vaud fut successivement possédé par les Francs, les rois de la Bourgogne Transjurane, les empereurs d'Allemagne, les ducs de Zæhringen, et, de 1273 à 1536, par la maison de Savoie. Assujetti ensuite au canton de Berne, il ne forma un canton indépendant qu'en 1798. Il est le 19e de la Confédération helvétique par ordre d'admission, le 4e par son étendue, le 3e par sa population. Il n'eut une constitution qu'en 1831; elle fut modifiée en 1845. Le peuple est souverain; il se réunit, soit pour se prononcer sur les questions proposées par l'autorité législative, soit pour émettre de lui-même ses vœux. Le pouvoir législatif appartient à un Grand-Conseil de 195 membres, nommés pour 4 ans, et qui ont la surveil-

lance de l'ordre judiciaire. Un conseil d'Etat de 9 membres exerce le pouvoir exécutif. Le canton est divisé en 15 districts administratifs. B.

VAUDEMONT, vge (Meurthe), arr. et à 36 kil. S.-O. de Nancy; 525 hab. Ruines romaines, et *Tour des Sarrazins*, bâtie par Brunehaut. Le comté de Vaudemont, érigé en 1070 par Henri IV, empereur d'Allemagne, avait pour ch.-l. Vézelise; il passa, en 1314, dans la maison de Joinville, et, en 1394, dans celle de Lorraine. Il fut donné comme apanage aux princes cadets de Lorraine; Charles IV le donna à son fils naturel Charles-Henri, qui en prit le titre.

VAUDOIS, sectaires du XII^e^ siècle, ainsi nommés de leur fondateur, Pierre Valdo ou de Vaux. Ils prirent naissance à Lyon vers 1160, et furent appelés *Léonistes, Pauvres ou Gueux de Lyon;* on leur donna aussi la qualification d'*Humiliés*, pour la vie abjecte qu'ils menaient, et de *Sabotés* ou *Insabotés*, à cause de leur chaussure. On les a confondus à tort avec les Albigeois, dont ils ne partagèrent pas les erreurs; leurs mœurs furent généralement pures. Ils attaquaient la hiérarchie ecclésiastique, et demandaient que l'Eglise revînt à sa pauvreté primitive. A l'époque de la guerre des Albigeois, ils furent poursuivis comme ces hérétiques, et, quittant le Languedoc et le Dauphiné, se réfugièrent dans les montagnes de la Provence et du Piémont. Ils y vécurent paisibles et ignorés jusqu'au temps de François I^er^, qui sanctionna, en 1545, un arrêt du parlement d'Aix les condamnant à mort. D'Oppède, La Garde, Guérin (*V. ces mots*) exécutèrent impitoyablement la sentence dans les villages de Cabrières et de Mérindol. Ceux qui échappèrent au massacre passèrent en Suisse, où ils se confondirent avec les Zwingliens et les Calvinistes. On compte encore auj. environ 20,000 Vaudois dans le Piémont. *V.* Samuel Morland, *History of the evangelical churches of the vallies of Piemont*, 1658, in-fol.; Ch. Coquerel, *Notice sur les églises vaudoises des vallées du Piémont*, Paris, 1822; Muston, *l'Israël des Alpes, ou* 1^re^ *histoire complète des Vaudois du Piémont et de leurs colonies*, ibid., 1851, 4 vol. in-18. B.

VAUDONCOURT (Fréd.-François-Guillaume de), né en 1772 à Vienne (Autriche), de parents français, m. en 1845, passa son enfance à Berlin, où son père était examinateur des élèves du corps de l'artillerie, vint en France en 1782, fut employé au ministère de la guerre, s'engagea en 1791 dans les volontaires de la Moselle, et, à l'âge de 21 ans, gagna sur le champ de bataille le grade de général. Sa nomination n'ayant pas été confirmée, il accepta le titre de capitaine d'état-major au siége de Mayence, fit la campagne de 1796 en Italie, et y devint général de brigade dans l'artillerie. Il servit pendant toute la République et l'Empire, sans sortir de l'Italie, si ce n'est pour la campagne d'Austerlitz et celle de Russie. Pris par les Russes pendant la retraite de Moscou, il rentra en France en 1814, reçut le titre de lieutenant-général durant les Cent-Jours, fut mis en jugement par la 2^e^ Restauration, condamné à mort par contumace, et se retira en Angleterre, puis auprès du prince Eugène à Munich. Il profita de l'amnistie de 1825 pour revenir en France, mais fut mis à la réforme. On le vit combattre aux journées de Juillet 1830 dans les rangs du peuple. Fondateur du *Journal des sciences militaires*, il a encore publié : *Histoire des campagnes d'Annibal en Italie*, suivie d'un *Abrégé de la tactique des Romains et des Grecs*, Milan, 1812, 3 vol. in-4°, et atlas; *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre entre la France et la Russie en* 1812, Londres, 1816, in-4°, pl.; *Histoire de la guerre soutenue par les Français en Allemagne en* 1813, 2 vol. in-4°; *Mémoires sur la campagne du vice-roi en Italie, en* 1814 *et* 1815, Londres, 1817, in-4°, et atlas; *Histoire des campagnes de* 1814 *et* 1815 *en France*, Paris, 1826, 5 vol. in-8°; *Histoire politique et militaire du prince Eugène Napoléon, vice-roi d'Italie*, Paris, 1827-28, 2 vol. in-8°. Tous ces ouvrages sont estimés, et recommandables par un caractère d'exactitude et d'impartialité. B.

VAUDREUIL (Louis-Philippe RIGAUD, marquis de), né en 1723, m. en 1802, entra fort jeune dans la marine, fut fait prisonnier en 1756 dans un combat contre les Anglais, commanda un vaisseau au combat d'Ouessant en 1778, conquit le Sénégal en 1779, fit dans ces parages pour 8 millions de prises, alla ensuite rejoindre la flotte du comte d'Estaing, sous lequel il servit jusqu'à la paix de 1783, reçut le grade de lieutenant-général à son retour en France, fit partie des États-Généraux de 1789, ne tarda pas à émigrer, et revint seulement après le 18 brumaire.

VAUGELAS (Claude FAVRE DE), célèbre grammairien, né à Chambéry en 1585, m. en 1650, vint à Paris, fut chambellan de Gaston, duc d'Orléans, membre de l'Académie Française lors de sa fondation, 1635, et consacra sa vie à l'étude et au perfectionnement de la langue française. Lorsque l'Académie commença, en 1638, à s'occuper de son dictionnaire, Vaugelas en fut nommé rédacteur. En même temps, très-assidu aux séances de l'hôtel de Rambouillet, il formula les décisions des meilleurs esprits, à une époque où les recherches grammaticales préoccupaient le public. Il a publié : *Remarques sur la langue françoise*, Paris, 1647, in-4°, ouvrage qui a contribué à fixer notre langue, et dont la meilleure édition est celle de 1738, 3 vol. in-12, avec des additions de Patru, de Th. Corneille, etc.; *Quinte-Curce, de la vie d'Alexandre le Grand*, in-4°, dont la meilleure édition est celle de 1659; l'auteur avait travaillé 30 ans à cette traduction, et ce fut un service rendu à la langue que cette pénible élaboration d'une pureté continue. *V.* E. Moncourt, *Méthode grammaticale de Vaugelas*, Paris, 1851, in-8°. J. T.

VAUGIRARD, *Vallis Bostroniæ* en latin, *Vauboitron* au moyen âge anc. vge (Seine), contigu au mur d'octroi de Paris, au S.-O., arr. et à 8 kil. N.-O. de Sceaux. Il a été, en 1860, annexé à Paris, 15^e^ arrond. Il avait 25,355 hab. lors de son annexion. Industrie très-active : produits chimiques, céruse, colle-forte, carton-pâte, papiers peints, toiles cirées; raffineries de sucre et d'huile. Importante maison d'éducation dirigée par des Jésuites. Carrières de pierres dans les environs. — Vaugirard dépendait de l'abbaye de S^t^-Germain-des-Prés; il tirait son nom (*Vallis Gérardi*) de l'abbé Gérard de Moret, qui y fit bâtir, vers le milieu du XIII^e^ siècle, une maison pour ses religieux malades.

VAUGNERAY, ch.-l. de canton (Rhône), arr. et à 14 kil. O. de Lyon; 624 hab.

VAUGONDY (Robert de). *V.* ROBERT.

VAUGUYON (LA). *V.* LA VAUGUYON.

VAUGUYON (Duché de LA). *V.* TONNEINS.

VAUJOURS, vge (Seine-et-Oise), arr. et à 48 kil. S.-E. de Pontoise, à 24 kil. E. de Paris, entre la Marne et le canal de l'Ourcq; 1,460 hab. Erigé en duché, en 1667, pour M^lle^ de la Vallière. Il y a aujourd'hui un *asile Fénelon*, pour les jeunes orphelins.

VAULRY ou VAURY (SAINT-), ch.-l. de canton (Creuse), arr. et à 12 kil. N.-O. de Guéret; 597 hab.

VAULX, vge de France. *V.* VAUX.

VAULX-CERNAY (Pierre de), moine de l'abbaye de Vaulx-Cernay, au diocèse de Paris, prit part à la croisade contre les Albigeois, et en écrivit l'histoire en latin. Cet ouvrage commence à 1206 et finit à 1218. Il est fortement empreint des opinions du temps, et fut publié, pour la 1^re^ fois, par N. Camusat, Paris, 1615, in-8°; on le trouve dans la collection des historiens de France par Duchesne, t. v, ainsi que dans le t. VII de la *Bibliotheca Cisterciensis;* il a été traduit en français par M. Guizot dans la collection des *Mémoires relatifs à l'histoire de France*, t. XIII. B.

VAULX-CERNAY, anc. abbaye cistercienne de l'Ile-de-France (Hurepoix), entre Chevreuse et Rambouillet; fondée en 1128. Son *Cartulaire* a été publié par MM. L. Merlet et A. Montié, Paris, 1857, in-4°.

VAUQUELIN DE LA FRESNAYE (Jean), né en 1536 en Normandie, d'une famille noble, m. en 1606, avocat du roi au bailliage de Caen, puis lieutenant-général, et enfin président au Présidial de cette ville, est auteur d'un *Art poétique françois*, en 3 chants, de satires, idylles, sonnets, épigrammes, épitaphes, etc., le tout recueilli et publié à Caen, 1612, in-8°. Ce sont des œuvres assez médiocres. Vauquelin fut le père de Des Yveteaux. B.

VAUQUELIN, intrépide marin, né à Caen en 1726, m. en 1763, était fils d'un marin qui l'embarqua dès l'âge de 10 ans. A 19 ans, il se signala contre les Anglais, fut chargé, 10 ans plus tard, de reconnaître les ports de la Grande-Bretagne, et mérita, par l'habileté avec laquelle il remplit cette mission, le commandement d'une frégate, avec laquelle il porta des renforts à la colonie de Louisbourg; il revint en France en traversant la flotte anglaise, reçut le commandement de trois frégates, et se porta au secours de Québec, dont il retarda la prise, 1759. Au moment où la ville allait se rendre, Vauquelin, accablé par toute la flotte anglaise, venait de mettre le feu à son propre vaisseau pour ne point amener son pavillon, lorsque les Anglais, pleins d'admiration pour sa conduite, le sauvèrent malgré lui. De retour en France, il fut nommé lieutenant de vaisseau en 1763. A la suite d'une mission dans les Grandes-Indes, calomnié auprès du gouvernement, il fut condamné à garder les arrêts chez lui; après 4 mois, rendu à la liberté, il périt assassiné, sans qu'on ait jamais pu découvrir les auteurs de ce crime.

VAUQUELIN (Louis-Nicolas), illustre chimiste, né en 1763, de pauvres cultivateurs, à St-André-d'Hébertot (Calvados), m. en 1829, fut d'abord destiné aux fonctions les plus humbles. Il entra comme garçon de laboratoire chez un pharmacien de Rouen, et là il puisa cette ardeur pour la chimie qui le conduisit plus tard aux honneurs et à la fortune. Avec 6 fr. pour tout bien, Vauquelin se rendit à Paris. D'abord élève en pharmacie, il dut à l'un de ses maîtres la connaissance de Fourcroy, qui, ayant remarqué son aptitude et l'avidité avec laquelle il écoutait ses leçons, le prit chez lui, en lui donnant le logement, la table et 300 francs par an. Travaillant au laboratoire de chimie avec une persistance incroyable, et dirigé par Fourcroy, il acquit une telle habileté et un tel savoir, que ce dernier l'associa à ses recherches et lui confia les répétitions de ses cours. Bientôt l'Académie des Sciences l'admit au nombre de ses membres. En 1791, il était professeur à l'Ecole polytechnique, inspecteur et professeur de docimasie à l'Ecole des mines, puis professeur de chimie appliquée aux arts au Muséum d'histoire naturelle. Plus de 250 *Mémoires* ont été publiés par Vauquelin sur presque toutes les branches de la science. Ils sont insérés dans les *Annales de chimie*, le *Journal des Mines*, les *Annales du Muséum*, le *Journal de Physique*, l'*Encyclopédie méthodique*, et le *Recueil de l'Académie des Sciences*. Il n'a publié que le *Manuel de l'essayeur*, 1812, in-8°. Vauquelin avait un talent remarquable pour l'analyse. Ses découvertes, parmi lesquelles on doit citer celles du *chrome* et de la *glucine*, ont eu presque toutes de brillantes applications dans les arts; elles ont rendu des services non moins signalés à la physiologie, à la médecine légale, à l'économie domestique. J. G.

VAURÉAS. *V.* VALRÉAS.

VAURY. *V.* VAULRY.

VAUVENARGUES (Luc DE CLAPIERS, marquis de), célèbre moraliste, né en 1715 à Aix (Provence), m. en 1747, entra dans la carrière militaire à 17 ans, fit les campagnes de 1734 et de 1741, mais essuya, pendant la retraite de Prague, des fatigues qui ruinèrent sa santé naturellement faible. Il se retira du service avec le grade de capitaine, essaya en vain d'entrer dans la diplomatie, et, frappé d'une petite-vérole qui le défigura, vécut dans la retraite, où il se livra à la culture des lettres. Ce fut au milieu de souffrances presque continuelles qu'il composa ses ouvrages. On a de lui une *Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, 1746; des *Réflexions sur divers auteurs*, des *Maximes*, etc. Vauvenargues est un moraliste moins profond, moins sublime que Pascal; mais il ne paraît pas se complaire à humilier l'homme, à l'écraser sous le poids de ses misères sans nombre; il cherche des consolations pour lui-même et pour les autres; il croit à la vertu, dissimule nos mauvais instincts, et se fait plus aimer que La Rochefoucauld. Voltaire, qui faisait grand cas de sa personne et de ses ouvrages, l'a soutenu contre l'injustice ou l'indifférence de ses contemporains. Vauvenargues écrit avec élégance. Les meilleures éditions de ses Œuvres sont celles de Fortia d'Urban, Paris, 1797, 2 vol. in-12; de Suard, 1806, 2 vol. in-8°; de A. Belin, 1820, in-8°; de Brière, 1821, 3 vol. in-8°. La plus complète est celle de M. Gilbert, comprenant les œuv. posthumes et les œuv. inédites, des lettres inédites, des notes et l'*Eloge* de Vauvenargues, Paris, 1857, 2 vol. in-8°. B.

VAUVENARGUES, vge (Bouches-du-Rhône), arr. et à 12 kil. N.-E. d'Aix; 429 hab. Jadis titre de marquisat. Château du XIVe siècle. Très-anc. puits d'*Auson*.

VAUVERT, ch.-l. de canton (Gard), arr. et à 20 kil. S.-S.-O. de Nîmes; 4,157 hab. Eglise calviniste. Comm. de vins, huiles, eaux-de-vie.

VAUVERT, anc. château voisin de Paris, près la barrière d'Enfer, à peu près au milieu de la grande allée actuelle de l'Observatoire, dans le jardin du Luxembourg. Ce château passait, au XIIIe siècle, pour être habité par des revenants; en 1258, Louis IX en fit don aux Chartreux, pour y fonder leur couvent, et les prodiges s'évanouirent. On disait : *Aller au diable Vauvert*, pour : entreprendre une chose périlleuse.

VAUVILLERS, ch.-l. de cant. (Haute-Saône), arr. et à 46 kil. N.-O. de Lure; 1,299 hab. Fabr. de chandelles et de chaux.

VAUVILLIERS (Jean-François), célèbre helléniste, né à Paris en 1737, mort en 1801, professeur de grec au Collége de France en 1766, membre de l'Académie des Inscriptions en 1782, adopta les idées de la Révolution, fut chargé des subsistances de Paris et put empêcher la disette. Poursuivi comme modéré sous la Terreur et pendant le Directoire, élu membre du Conseil des Cinq-Cents, en 1799, il fut compris dans la liste de déportation du 18 fructidor, et se réfugia en Suisse, puis en Russie, où il reçut l'accueil le plus bienveillant de l'empereur Paul Ier. Il y succomba à la rigueur du climat. On a de lui : *Essai sur Pindare*, avec une traduction de quelques odes de ce poëte, Paris, 1772, in-12; *Examen du gouvernement de Sparte*, 1769, in-12, ouvrages qui le firent admettre à l'Académie des Inscriptions; *Extraits des divers auteurs grecs, à l'usage de l'Ecole militaire*, 1768, 6 vol. in-12; des éditions estimées de *Plutarque* (avec Brotier), 1783, et de *Sophocle*, 1784, 2 vol. in-4°. B.

VAUX (Noël JOURDA, comte de), né en 1705 au château de Vaux (diocèse du Puy), m. en 1788, entra au service en 1724 comme lieutenant au régiment d'Auvergne, servit avec distinction en Italie et en Bohême, obtint le commandement du régiment d'Angoumois, gagna le grade de brigadier par sa belle conduite en Flandre sous le maréchal de Saxe, se distingua, en qualité de lieutenant-général, à la bataille de Corbach, aux siéges de Cassel et de Wolfenbuttel, au combat de Johannisberg, fut nommé commandant en second des Trois-Evêchés, commanda en chef dans la Corse en 1769, soumit cette île en trois mois, et reçut le bâton de maréchal en 1783. B.

VAUX, vge (Seine-et-Oise), près de la rive dr. de la Seine, arr. et à 30 kil. N.-O. de Versailles; 1,137 hab. Beau château. Carrières de pierre à plâtre.

VAUX-PRASLIN. *V.* MAINCY.

VAUX-EN-VÉLIN, vge (Rhône), arr. et à 10 kil. N.-E. de Villefranche, près du Rhône; 364 hab. Patrie de Pierre de Vaux ou Valdo, chef des Vaudois.

VAUX-DE-VIRE. *V.* BASSELIN (Olivier).

VAUXCELLES (Simon-Jacques BOURLET, abbé de), littérateur, né à Versailles en 1734, m. en 1802, se fit connaître par son talent oratoire, et devint prédicateur du roi. Lié avec Delille, Thomas et La Harpe, il travailla au journal *la Quotidienne* après le 9 thermidor, puis au *Mercure* et au *Journal de Paris*. On a de lui : *Eloge de Daguesseau*, 1760; *Panégyrique de St Louis*, 1761; *Oraison funèbre de Louis XV*, 1774; une édition fort médiocre des *Lettres de Mme de Sévigné*, 1801, 10 vol. in-12; un Commentaire sur les *Oraisons funèbres* de Bossuet, 1805, etc.

VAUXHALL, jardin public à l'entrée de Londres, au S.-O., avec salles de concert et de danse. Il fut ouvert, en 1730, par un Français nommé Vaux.

VAVASSEUR, dénomination féodale. Le vavasseur n'était pas noble; mais il avait avec son seigneur des relations plus proches que les simples paysans; le fief qu'il tenait dans sa mouvance, quoique pareillement à titre roturier, lui imposait la foi (*fidelitas*), non l'hommage, et des services ainsi que des devoirs d'un genre mixte qui rappelaient à la fois le serviteur domestique et le soldat. Ce fief était au même titre héréditaire, sauf le paiement du droit de mutation appelé *relief*, qui appartenait au seigneur. Le vavasseur pouvait l'exploiter en totalité par lui-même, ou le subdiviser en petites cultures, tenues par des paysans dont il tirait des redevances et sur lesquels il avait le droit de basse justice. En ce dernier cas, il répondait pour tous, sous la dénomination d'*aîné*.

VAVINCOURT, ch.-l. de canton (Meuse), arr. et à 7 kil. N.-E. de Bar-le-Duc; 606 hab.

VAYRAC, ch.-l. de cant. (Lot), arr. et à 53 kil. N.-E. de Gourdon; 926 hab.

VAYRES, brg (Gironde), arr. et à 6 kil. O.-S.-O. de Libourne, sur la rive g. de la Dordogne; 1,577 hab. Son château, dans une position pittoresque, avec une terrasse à l'italienne et une cour décorée au temps de la Renaissance, est célèbre par le séjour qu'y fit Henri IV avant la la bataille de Coutras.

VAYRINGE (Philippe), mécanicien, né en 1684 à Nouillonpont (Lorraine), m. en 1746, fut apprenti chez un serrurier de Metz, apprit seul l'horlogerie en voyant une horloge, établit à Nancy une boutique d'horlogerie, fit dans cet art plusieurs inventions ingénieuses, devint horloger de la ville, puis mécanicien du duc Léopold à Lunéville, en 1720, apprit, dans un voyage à Londres, la géométrie, l'algèbre, et l'usage de toutes les machines employées en physique, fit à l'Académie de Lorraine, depuis 1731, des cours de physique expérimentale qui eurent un grand succès, et, quand la Lorraine eut été cédée à Stanislas Leczinski, 1738, se rendit en Toscane, où son ancien souverain était appelé à régner. Auteur de diverses machines, et doué vraiment du génie de la mécanique, il mérita d'être surnommé *l'Archimède lorrain*.

VAYVODE ou VOIVODE, c.-à-d. en slavon *chef de guerre*, nom que portèrent les gouverneurs de provinces dans l'anc. royaume de Pologne, ainsi que les princes de Moldavie et de Valachie. Les vayvodes formaient, dans

les diètes polonaises, la première classe de la noblesse.

VEAU D'OR, idole que les Hébreux élevèrent au pied du Sinaï, avec les bijoux offerts par leurs femmes. C'était un souvenir des superstitions de l'Egypte. Moïse, descendu de la montagne, où il avait reçu la loi de Dieu, brisa l'idole, et 23,000 impies périrent par l'épée des Lévites. — Lors du schisme des dix tribus, Jéroboam, pour empêcher ses sujets d'aller adorer Dieu à Jérusalem, érigea deux Veaux d'or, à Dan et à Béthel.

VECELLI ou VECELLIO (Tiziano). *V.* TITIEN.

VECELLI (Francesco), peintre, frère et élève du Titien, né à Pieve-de-Cadore en 1475, m. en 1560, a laissé beaucoup de tableaux remarquables, à fresque ou à l'huile. On cite surtout diverses peintures dans l'église S^t Sauveur à Venise, une *Nativité de J.-C.* à S^t-Joseph de Bellune, et *St Titulaire en habit militaire* dans l'église S^t-Vit de Cadore.

VECELLI (Orazio), neveu du précédent, et fils du Titien, né à Venise en 1525, m. en 1576, fut très-habile peintre de portraits. Mais il négligea son art, pour rechercher la pierre philosophale.

VECELLI (Marco), neveu et élève du Titien, né à Cadore en 1545, m. en 1611, a composé plusieurs tableaux d'autel à Venise, à Trévise et dans le Frioul.

VECELLI (Tiziano), dit *Tizianello*, fils du précédent, m. après 1648, peignit le portrait et l'histoire. Ses ouvrages, en grand nombre à Venise, portent l'empreinte d'un goût maniéré.

VECHEL, brg du royaume de Hollande (Brabant septentrional), sur l'Aa, à 24 kil. N. d'Eindoven; 3,000 hab. Comm. de beurre.

VECHT, riv. d'Allemagne, naît dans la Westphalie prussienne, traverse le S.-O. du Hanovre, puis les prov. hollandaises de Drenthe et d'Over-Yssel, et se jette dans le Zuyderzée sous le nom de *Zwarte-Water;* cours de 180 kil.

VECHT, branche du Vieux-Rhin, s'en sépare à Utrecht, et afflue au Zuyderzée.

VECHTA, v. du grand-duché et à 50 kil. S. d'Oldenbourg; 2,500 hab. Ch.-l. de cercle. Maison de détention.

VECKERHAGEN, brg de la Hesse-Cassel (Basse-Hesse), sur le Wéser, à 22 kil. N.-N.-E. de Cassel; 800 hab. Anc. château des landgraves, bâti en 1430.

VECTIGALIA, impôts indirects chez les anc. Romains. Ils se composaient essentiellement des droits de douane et du prix de location des terres du domaine public. C. D—Y.

VECTIS, nom latin de l'île de WIGHT.

VECTURIONS, *Vecturiones*, tribu des Pictes, au S. des monts Grampians, habitaient les comtés actuels de Perth, Angus, et Fife.

VÉDAS, livres sacrés des Hindous, en langue sanscrite. Ils sont au nombre de quatre : le *Rig*, recueil de prières et d'hymnes en vers; l'*Yadjour*, prières en prose; le *Sama*, prières destinées à être chantées; l'*Atharvan*, formules de consécration, d'expiation, et d'imprécation. Inspirés, selon les Hindous, par Brahma, ils sont attribués à Vyasa (*V. ce mot*). Une traduction abrégée des Védas fut faite en persan par ordre d'un frère d'Aureng-Zeyb, au XVII^e siècle, puis traduite elle-même en latin. C'est cette version qu'Anquetil du Perron a publiée sous le titre d'*Oupnekhat*. Le *Rig-Véda* a été traduit en français par M. Langlois, 1848. Il existe une foule de commentaires hindous des Védas, entre autres, les *Pouranas*, les *Soutras*, etc.

VEDASTUS, nom latin de S^t-WAAST.

VEDEL (André-Séverin), en latin *Velleius*, historien danois, né en 1542 dans le Jutland, m. en 1616. Honoré de l'amitié de Tycho-Brahé, il fut nommé, en 1568, prédicateur de la cour; en 1575, il traduisit en danois l'œuvre de Saxo; en 1580, il fut nommé historiographe du royaume et chanoine à Ribe. Il n'a écrit qu'un fragment de l'histoire du Danemark, Copenhague, 1705; mais il l'a fait précéder d'une intéressante introduction sur les chroniqueurs danois. On lui doit une révision de l'Histoire d'Adam de Brême, Copenhague, 1579, in-1°, et quelques dissertations philologiques. A. G.

VÉDIANTIENS, peuple de la Gaule (Alpes Maritimes); capitale, *Cemelio*, près de Nice.

VÉDRIN, vge de Belgique, prov. et à 4 kil. N. de Namur; 1,200 hab. Belles mines de plomb argentifère et de soufre.

VEEN (VAN). *V.* VAN VEEN.

VEENDAM, v. du royaume de Hollande, prov. et à 29 kil. S.-E. de Groningue; 6,000 hab.

VEERE, v. du royaume de Hollande, dans l'île de Valcheren (Zélande), port de commerce et de pêche, sur la côte N.-E. de l'île, à 7 kil. N.-N.-E. de Middelbourg; 1,500 hab.

VEERT. *V.* WEERT.

VEGA (LA), v. d'Haïti. *V.* CONCEPTION DE LA VEGA.

VEGA (NUESTRA-SENORA DE LA). *V.* NUESTRA-SENORA.

VEGA (GARCILASO DE LA). *V.* GARCILASO.

VEGA CARPIO (Félix LOPE DE), poëte espagnol, né à Madrid le 25 novembre 1562, de parents pauvres, mais nobles, m. le 26 août 1635, fit ses études à Alcala. Après avoir été secrétaire du duc d'Albe, il subit un exil de quelques années, à la suite d'un duel où il avait blessé son adversaire. Il fit partie de l'*invincible Armada*. Deux fois veuf, il entra dans les ordres, et devint chapelain de la confrérie de S^t-François, sans renoncer toutefois à la poésie. Il abrégea ses jours par des rigueurs de dévotion. Lope de Vega, plus heureux que Dante, le Tasse et Camoëns, eut, de son vivant, une gloire immense : le pape Urbain VIII lui envoya la croix de Malte; l'Inquisition l'admit au nombre de ses familiers; on l'appelait le *phénix de l'Espagne*, le *prodige de la nature;* ses œuvres lui rapportèrent, dit-on, plus de 150,000 ducats. Lope de Vega eut une fécondité prodigieuse : il composa 1,800 pièces (tragédies, comédies, tragi-comédies) et 400 *autos sacramentales;* on y distingue : 1° les comédies spirituelles ou sacrées, analogues aux mystères français, et divisées en *vidas de santos* et *autos sacramentales;* 2° les comédies profanes ou mondaines, divisées en comédies *héroïques* et comédies *de capa et d'épée* ou d'intrigue. De toutes ces pièces, 300 environ ont été imprimées, Madrid, 1609-47, 25 vol. in-4°; elles révèlent une imagination inépuisable, mais déréglée, un bizarre mélange du beau et de l'absurde, du sublime et du trivial, une habileté rare à manier le dialogue, une facilité inconcevable pour la versification dans ses formes même les plus capricieuses, et un style très-inégal, tantôt élégant et concis, tantôt lâche et diffus. Lope de Vega est le poëte qui a fait le plus de bonnes scènes et le plus de mauvaises pièces. On a encore imprimé de lui à Madrid, 1776-79, 21 volumes d'œuvres diverses, satires, épîtres, églogues, élégies, romances : dans ce recueil figurent une *Arcadie*, imitée de Sannazar; une *Jérusalem conquise*, d'après le Tasse; et la *Belle Angélique*, qui pourrait faire suite au *Roland furieux* d'Arioste. B.

VÉGÈCE, *Flavius Vegetius Renatus*, écrivain latin, auteur d'un traité sur l'art militaire (*de Re militari*), vivait vers la fin du IV^e siècle, sous Valentinien II, à qui il a dédié son livre. C'est un extrait des écrivains antérieurs, divisé en 5 livres : 1° levées et exercices des soldats; 2° légion; 3° tactique; 4° attaque et défense des places; 5° marine. L'ouvrage est instructif et concis, mais Végèce y mêle et confond toutes les époques. Les meilleures éditions sont celles de Valart, Paris, 1762, in-12; de Schwebel, Nuremberg, 1767, in-4°; et de Deux-Ponts, 1806, in-8°. Il a été traduit en français par Bourdon de Sigrais, 1743, in-12; par Bongars, 1772, in-12. On estime le commentaire de Turpin de Crissé. — On a souvent confondu avec le tacticien un autre Végèce (Publius), auteur d'un *Traité de l'art vétérinaire*, en 4 livres, publié dans le recueil des *Rei rusticæ scriptores*, et par Gessner, Manheim, 1781, par Schneider, Leipzig, 1797, et traduit en français par Sabourenx de la Bonnéterie parmi les *Anciens ouvrages relatifs à l'agriculture*, t. VI, 1775, in-8°. D—R.

VEGLIA, anc. *Curicta*, île du golfe de Quarnero, faisant partie des États autrichiens (Littoral), par 45° 14' 20" lat. N. et 12° 11' 30" lat. N.; 35 kil. sur 22; 1,300 kil. car.; 20,000 hab. Ch.-l. *Veglia*, port sur la côte S.-O., et évêché suffragant de Goritz. Sol montagneux au N.-E., plat et fertile au S.-O. Elève de bestiaux; pêche active.

VEHME (SAINTE-), ou *Cour vehmique*, *Tribunal secret*, *Tribunal des Francs-Juges* (du vieil allemand *fehmen*, condamner), nom donné à une juridiction secrète, dont le centre était à Dortmund, en Westphalie. Les tribunaux vehmiques ne sont que la tradition légale du vieux germanisme, contraire à la jurisprudence romaine et même à la loi chrétienne, interprétée par la civilisation de l'Eglise. Le Franc-Juge est l'expression dernière de ce Teutonisme que Charlemagne et Napoléon ne sont pas parvenus à détruire. Le Franc-Juge proprement dit n'était que le juge national, dont l'autorité n'émanait d'aucun seigneur. L'exécution consistait dans la pendaison à l'arbre le plus prochain, dans lequel on fichait un couteau, pour marquer que la victime appartenait à la Sainte-Vehme. Les juges étaient eux-mêmes les exécuteurs. Aussitôt le jugement rendu, cent mille bourreaux invisibles poursuivaient ainsi le coupable, dont le cadavre était bientôt suspendu à l'arbre fatal, au bord de la voie publique, et presque toujours à quelques pas de la potence seigneuriale. Si le proscrit résistait, il était frappé du poignard; le meurtrier devait laisser dans la plaie l'arme d'une forme particulière et

consacrée. Si l'accusé comparaissait devant le tribunal, il pouvait, s'il était lui-même franc-juge, se purger de l'accusation par son serment et par le témoignage d'un certain nombre de francs-juges. Pour l'accusé étranger, son serment était nul, et comme il lui était presque impossible de trouver des témoins jurés dans le corps des francs-juges, sa condamnation était à peu près certaine. Aussi il ne comparaissait jamais, et la citation tomba en désuétude comme inutile. Une procédure plus terrible était celle du flagrant délit : dans ce cas, si trois francs-juges avaient été témoins, ou avaient entendu l'aveu du coupable, c'était leur droit et leur devoir de le pendre immédiatement à l'arbre le plus proche, en quelque lieu que ce fût. Au XVe siècle, la puissance de la Ste-Vehme fut presque illimitée. Les princes de l'Empire et l'empereur lui-même la subissaient; la citation d'un franc-comte Westphalien était plus redoutée que celle de l'empereur lui-même. Maximilien Ier porta la première atteinte à cette puissance, en améliorant la justice régulière; Charles-Quint acheva l'œuvre par l'ordonnance Caroline de 1532, qui réforma la jurisprudence criminelle en Allemagne. Les tribunaux vehmiques cédèrent la place à la justice territoriale émanée de l'empereur.

VÉIES, *Veii*, v. d'Etrurie, au N.-O., à 20 kil. de Rome, était une des 12 lucumonies étrusques. Ses habitants furent souvent en guerre avec les Romains. Déjà battus, dit-on, et privés d'une portion de territoire par Romulus, ils donnèrent quelques secours aux Tarquins expulsés, 509 av. J.-C., et furent vaincus avec les Tarquiniens, par Brutus. Attaqués en 482, exposés, après une grande défaite, aux provocations des 306 Fabius, qu'ils finirent par surprendre et massacrer sur les bords du Crémère, 376, ils s'emparèrent du Janicule, d'où ils ne furent délogés que par deux armées, 474. Dans une nouvelle lutte, leur chef Tolumnius périt, 435, de la main de Cornélius Cossus, qui remporta les secondes dépouilles opimes. Enfin, après un siége de 10 ans, 405-395, Véies fut prise par Camille, qui s'opposa à ce qu'une partie du peuple romain s'y établît. —Il reste des vestiges de la citadelle de Véies sur la colline dite l'Isola Farnese. B.

VEIGNÉ, vge (Indre-et-Loire), arr. et à 13 kil. S. de Tours; 1,300 hab. Joli château de *Couzières* (XIVe siècle), rendez-vous de chasse des Montbazon.

VEILLANE, brg du Piémont. *V.* AVIGLIANA.

VEILLE, *Vigilia*, l'une des divisions de la nuit chez les anc. Romains. Il y en avait 4, de chacune trois heures, plus ou moins longues, suivant les saisons. La première veille commençait après la 12e heure du jour, c.-à-d. vers 6 heures du soir, et la dernière finissait au point du jour. La division par veilles n'était qu'à l'usage des camps, pour en régler le service intérieur. Des sonneries de trompettes annonçaient chaque veille. Dans le civil, on comptait la nuit par heures. C. D—Y.

VEILLÉE D'ARMES. *V.* CHEVALERIE.

VEIMARS (LOÈVE-), littérateur, né à Paris en 1801, m. en 1854, était né de parents allemands d'origine et israélites de religion. Après les événements de 1814, il les suivit à Hambourg, où il fut employé de commerce; s'étant bientôt converti au christianisme, il revint à Paris, et débuta dans les lettres, en 1823, par une traduction de quelques opuscules de Wieland. Il collabora à la *Revue encyclopédique* et au petit journal *le Figaro*, publia en 1826 une *Histoire sommaire de la littérature allemande*, puis la traduction des romans de Van der Velde et de quelques contes de Zschokke, fut attaché à la *Revue de Paris* en 1829, au journal *le Temps* en 1830, et enfin à la *Revue des Deux Mondes*. Le premier, il fit connaître à la France les œuvres du romancier Hoffmann, qu'il rendit populaires, sans les défigurer; et, plus tard, il traduisit Henri Heine avec un égal succès. Partout il montra un style facile, élégant et clair, de la pénétration politique, et une rare finesse d'aperçus. Vers la fin de sa vie, il renonça aux lettres, et fut consul à Bagdad de 1840 à 1848. En 1849, il occupa le même poste à Caracas, et avait été envoyé à Lima au moment de sa mort. On a imprimé, en 1840, sous le titre grec de *Népenthès* (sans chagrin), un choix de ses articles de journaux et de revues. Il est aussi l'auteur des *Scènes contemporaines*, qui parurent sous le pseudonyme de la *comtesse de Chamilly*. B.

VEIT (SANKT-), vge de la Basse-Autriche, à 22 kil. S. de St-Polten; 150 hab. L'anc. château de Hohenstauffen, était sur son emplacement.— vge des Etats autrichiens, à 9 kil. O. de Vienne; 1,200 hab. Beau château des archevêques de Vienne.— vge des Etats autrichiens, à 30 kil. S.-S.-O. de Vienne; 900 hab. Fabr. considérable de machines.—v. des Etats autrichiens (Carinthie), à 19 kil. N. de Klagenfurt; 1,500 hab. Capitale de la Carinthie jusqu'en 1518.

VEJOVIS, Dieu des anciens, sur la nature duquel on n'est pas d'accord : suivant les uns, il n'est autre que Jupiter enfant; les autres l'identifient avec Pluton. Il eut un temple sur le mont Capitolin. On le représentait jeune, armé de flèches, et quelquefois monté sur une chèvre.

VÉLABRES, *Velabra*, quartiers de l'anc. Rome. Il y en avait deux : le *Vélabre majeur* et le *Vélabre mineur*, s'étendant, ensemble, de la rive gauche du Tibre jusqu'au Forum romain; le *Mineur*, c.-à-d. le plus bas, était près du fleuve, et le *Majeur* touchait au Forum. Ces quartiers étaient un anc. marais, où l'on allait autrefois en barques à voiles (*vela*), pendant les crues du Tibre. C. D—Y.

VÉLAIRES, *Velarii*, esclaves qui, dans la maison des empereurs romains, se tenaient auprès des voiles ou portières couvrant les portes intérieures. C. D—Y.

VELARIUM, grande voile que, chez les anc. Romains, on tendait sur les théâtres ou amphithéâtres, pour abriter les spectateurs des rayons du soleil. Elle se composait de plusieurs panneaux, qui glissaient sur des câbles tendus en rayons du centre à la circonférence de l'édifice. C. D—Y.

VELASCO (Grégoire-Hernandez de), poëte espagnol, né à Tolède vers le milieu du XVIe siècle, a donné d'excellentes traductions en vers du poëme *de Partu Virginis* par Sannazar, Tolède, 1554, et de l'*Enéide* de Virgile, Alcala, 1595, in-8o.

VELASQUEZ (Diégo), né vers 1465 ou 1470 à Cuellar (prov. de Ségovie), m. en 1523 ou 1524, accompagna Christophe Colomb dans son 2e voyage, en 1493, et s'établit à Hispaniola (St-Domingue). Ayant gagné la faveur d'Ovando, gouverneur de cette colonie naissante, il fut chargé de réduire une partie des indigènes. En 1509, il reçut de Diégo Colomb, nommé amiral des Indes, la mission de conquérir Cuba, et, ayant réussi dans cette entreprise, devint gouverneur de l'île, où il fonda San-Salvador et Puerto-de-Carenas (La Havane). Puis il seconda l'expédition qui découvrit l'Yucatan, 1517-1518, et chargea Fernand Cortez de soumettre le Mexique : bientôt jaloux de ce lieutenant, il essaya, mais en vain, d'entraver ses succès.

VELASQUEZ (Don Diégo Rodriguez de Silva y), célèbre peintre espagnol, chef de l'école de Madrid, né à Séville en 1599, m. en 1660, étudia d'abord dans l'atelier d'Herrera le Vieux, puis dans celui de François Pacheco, dont il devint plus tard le gendre. Mais l'homme qui fit le plus d'impression sur lui, ce fut Louis Tristan de Tolède, dont les tableaux devinrent ses modèles. Il étudia aussi avec soin la nature. En 1622, il se rendit à Madrid, où il obtint la permission de faire des études dans la Galerie de la ville, dans les collections du Pardo et de l'Escurial. Un de ses portraits transporta Philippe IV d'une telle admiration, que ce prince le nomma son peintre, et l'huissier de sa chambre. L'existence de Velasquez ne fut plus qu'une suite de triomphes. En 1629, il partit pour l'Italie, où il étudia les œuvres des maîtres avec une persévérance enthousiaste. Au bout de deux ans, le roi lui donna l'ordre de revenir. Il fit alors un grand nombre de portraits, parmi lesquels celui du comte d'Olivarès, qui passe pour un chef-d'œuvre. On cite encore celui du poëte Quevedo. Ses tableaux d'histoire n'obtenaient pas un moindre succès. Il retourna en Italie pour acheter des tableaux, que le roi voulait placer comme modèles dans l'Académie des beaux-arts, à la veille d'être fondée par lui, et rapporta une très-riche collection. Velasquez a peint, outre le portrait et l'histoire, des fruits, des fleurs, des animaux, des paysages, et il a excellé dans tous ces genres. Personne n'a mieux imité la nature que ce peintre, et n'a fait un meilleur usage des ressources du coloris : vérité des types, naturel des poses, transparence de l'air, profondeur de la perspective, élégance des draperies, relief et vigueur des tons, il possédait toutes les qualités, sauf un certain goût idéal. Parmi ses tableaux, on cite surtout la *Tunique de Joseph*, et le *Tableau de famille* (la famille royale). Le musée du Louvre a de lui 4 tableaux dont 3 sont des portraits, entre autres, l'*Infante Marguerite*. A. M.

VELASQUEZ (Alexandre-Gonzalès), peintre et architecte, né à Madrid en 1719, m. en 1772, membre de l'Académie des beaux-arts de sa ville natale et professeur de perspective, travailla à la construction et à l'ornement de plusieurs monuments de Madrid, et fit les plans du palais d'Aranjuez.

VELASQUEZ (Antonio-Gonzalès), frère du précédent, né à Madrid en 1729, m. en 1793, se forma à Rome dans l'art de la peinture, revint en Espagne en 1753, et fut nommé peintre de Charles III et directeur de l'Académie

de peinture de Madrid. Il se distingue par la grâce et la facilité. De belles fresques, dans diverses églises, lui ont surtout mérité sa réputation.

VELASQUEZ (Louis-Gonzalès), frère des précédents, né à Madrid en 1715, m. en 1764, est principalement connu pour les grandes et belles fresques dont il orna la coupole de l'église St-Marc.

VELASQUEZ DE VELASCO (Louis-Joseph), littérateur espagnol, né à Malaga en 1722, m. en 1772, correspondant de l'Académie des inscriptions de Paris, fut emprisonné en 1766 comme auteur de pamphlets politiques. Il appartient à l'école des *Gallicistes,* fondée par Luzan. Chargé par Ferdinand VI de recueillir les anciens monuments de l'histoire d'Espagne, il publia : *Annales de la nation espagnole jusqu'à l'entrée des Romains,* Madrid, 1759, in-4°; *Conjectures sur les médailles des rois Goths et Suèves d'Espagne,* Malaga, 1759; *Origines de la poésie castillane,* 1754, ouvrage traduit en allemand et enrichi par Dieze, 1769.

VÉLAY, anc. pays de France (Languedoc), entre le Forez au N., la Haute-Auvergne à l'O., le Gévaudan au S., et le Vivarais à l'E., tirait son nom des *Vellaves,* ses premiers habitants; ch.-l., *le Puy;* villes principales: Issengeaux, le Monestier. C'est auj. une partie du département de la Haute-Loire.

VELCHES. *V.* WELCHES.

VELD, corrélatif hollandais de l'allemand *feld,* signifie *champ.*

VELDE (VAN DEN). *V.* VAN DEN VELDE.

VELDECK ou VELDIG (Henri de), minnesinger allemand, vivait, à la fin du XII^e^ et au commencement du XIII^e^ siècle, auprès des princes de Thuringe et de la Basse-Saxe. On a de lui : une *Enéide,* publiée par Müller, Berlin, 1784, et qui est moins une traduction de Virgile qu'une imitation du *Roman de l'Eris* de Chrestiens de Troyes; *Ernest, duc de Bavière,* poëme épique, en manuscrit à la bibliothèque de Gotha; *Légende de St Gervais, évêque de Maëstricht,* en 4 chants, en manuscrit à la bibliothèque du Vatican. Veldeck est un de ceux qui ont le plus contribué à l'illustration de l'époque des empereurs Souabes.

VELDENZ, vge des Etats prussiens (prov. du Rhin), à 5 kil. S.-O. de Berncastel; 700 hab. Un rameau de la maison palatine de Deux-Ponts en tira son nom.

VELDIDENA, v. de la Vindélicie; auj. *Insprück.*

VELEIA, anc. v. d'Italie, en ruines non loin de Plaisance, fut écrasée, peu de temps après la mort de Constantin, par un éboulement de rochers. On y a trouvé la *Table Trajane,* au milieu de fouilles exécutées de 1760 à 1764.

VELEZ, v. de la Nouvelle-Grenade, sur le Suarez, à 220 kil. N.-E. de Bogota, 75 S.-O. de Socorro; 2,500 hab. (État de Santander). Riches mines d'or.

VELEZ-BLANCO, anc. *Egelasta,* v. d'Espagne, province et à 105 kil. d'Almeria; 6,500 hab.

VELEZ-DE-GOMERA, *Parietina,* l'un des présides ou points fortifiés que possède l'Espagne sur la côte du Maroc, à 100 kil. E. de Ceuta et dans une petite île.

VELEZ-MALAGA, *Menoba,* v. d'Espagne, prov. et à 24 kil. E. de Malaga, et à 3 kil. de la Méditerranée. Pop. de la commune : 21,100 hab. Commerce de raisins secs, vins, liqueurs, huile, sucre.

VELEZ-RUBIO, *Morus,* v. d'Espagne (Grenade), prov. et à 96 kil. d'Almeria: conquise sur les Maures en 1491. Pop. de la commune : 9,384 hab. Fabr. de draps, étamines, couvertures.

VELEZ (PENON DE). *V.* PENON.

VELIHAS (RIO-DAS-). *V.* RIO-DAS-VELHAS.

VELIA. *V.* COLLINES DE ROME.

VELIGE, v. de Russie. *V.* WIELIZ.

VELIKA-LOUKI, v. forte de la Russie d'Europe, gvt et à 200 kil. S.-E. de Pskov; 3,500 hab. Prise par Étienne Bathori en 1580, brûlée dans la guerre des faux Dmitri en 1611, et repeuplée par les Cosaques en 1620.

VELIKI, c.-à-d. *grand* en russe, accompagne quelques noms de lieux, par opposition à *malo,* petit.

VELIKI-OUSTIOUG. *V.* OUSTIOUG.

VÉLINES, ch.-l. de cant. (Dordogne), arr. et à 36 kil. O. de Bergerac; 714 hab.

VELINO, *Velinus,* riv. d'Italie, naît dans le S.-O. de la province d'Aquila, puis entre dans celle de Pérouse, passe à Rieti, et se jette dans la Néra; cours de 95 kil., avec de belles cascades.

VELINO, montagne du royaume d'Italie, dans la prov. d'Aquila, près et au N.-O. du lac Fucin; 2,556 mètres de hauteur.

VELIOCASSES ou VELLOCASSES, peuple de la Gaule (Lyonnaise 2^e^), au S.-E. des Calètes; capitale, *Rotomagus* (Rouen). Leur territoire forma au moyen âge le *Vulcassinus pagus* (Vexin).

VÉLITES, *Velites,* infanterie légère de la légion romaine; ils servaient à l'avant-garde et pour les escarmouches, gardaient les retranchements au camp, et, la nuit, veillaient hors des portes, en sentinelles avancées. On les recrutait parmi les hommes de taille moyenne, lestes et vigoureux. Ils avaient une épée, 7 javelots à pointe très-menue, une petite parme (*V. ce mot*), et un casque recouvert d'une peau de bête. Les Vélites furent institués pendant la 2^e^ guerre Punique, l'an 542 de Rome, et formèrent d'abord le quart de la légion, alors de 4,000 hommes, puis le dixième quand elle fut de 6,000 hommes. Ils remplacèrent les Roraires (*V. ce mot*), et furent supprimés après la guerre Sociale, l'an 666 de Rome. — *V.* aussi GLADIATEURS. — Il y eut des *Vélites* dans la garde impériale de Napoléon I^er^ : on en attacha un bataillon à chacun des régiments d'infanterie de cette garde, et 8 compagnies à cheval à chacun de ses régiments de cavalerie. C. D—Y.

VÉLITRES, *Velitræ,* v. du Latium, la plus importante des villes volsques, reçut une colonie romaine en 491 av. J.-C., et fut le berceau de la famille d'Auguste; auj. *Velletri.*

VELITSCHTERIN ou VOUSITRIN, v. de la Turquie d'Europe (eyalet d'Uskub, livah et à 22 kil. N.-O. de Pristina); 3,000 hab. Evêché grec.

VELLAUDUNUM ou VELLAUNODUNUM, v. de la Gaule (Lyonnaise 4^e^), chez les Sénonais. On l'a placée à Château-Landon, Beaune, Auxerre, ou Avallon; Château-Landon est la position la plus vraisemblable.

VELLAVES, *Vellavi* ou *Velauni,* peuple de la Gaule (Lyonnaise 4^e^), entre les Gabales au S. et les Ségusiens au N., habitait le pays appelé depuis le *Vélay.*

VELLÉDA ou VÉLÉDA, prophétesse de Germanie, était de la nation des Bructères. Elle prit part à la révolte de Civilis et des Bataves contre Vespasien, en 70; puis, voyant le succès des armes romaines, elle aida Céréalis, lieutenant de l'empereur, à pacifier le pays. Il paraît que, plus tard, elle essaya d'exciter une nouvelle insurrection; elle fut prise par Rutilius Gallicus, et menée en triomphe à Rome.

VELLEIA. *V.* VELEIA.

VELLÉIUS PATERCULUS, historien latin, né à Naples vers l'an 734 de Rome, 19 av. J.-C., m. l'an 784 de Rome, 31 de J.-C., était de famille équestre et riche; il servit d'abord comme tribun des soldats du temps d'Auguste; il suivit en Orient Caïus César; plus tard, il combattit sous Tibère, comme préfet de la cavalerie, en Germanie, en Pannonie et en Dalmatie. Il fut questeur, tribun du peuple, puis préteur en 14. Il avait commencé une histoire universelle de l'Orient et de l'Occident, qui ne nous est parvenue qu'en partie : on a quelques chapitres du commencement, un fragment de l'histoire grecque, et l'histoire romaine depuis la défaite de Persée, roi de Macédoine, jusqu'à la sixième année du règne de Tibère. L'ouvrage est divisé en 2 livres; il est surtout remarquable en ce que Velléius s'y est occupé de questions souvent négligées, telles que l'économie politique, l'histoire des mœurs et de la littérature. Les causes et les conséquences des événements sont bien présentées, et les jugements assez justes jusqu'à Tibère; mais là, l'historien n'est plus qu'un flatteur éhonté, et le dévouement du soldat pour son général peut à peine excuser l'emphase admirative avec laquelle il célèbre Tibère, et même Séjan, dans la disgrâce duquel il fut enveloppé. Son style est animé, oratoire, quelquefois poétique. Les meilleures éditions de Velléius sont celles de Burmann, Leyde, 1688, 1719, 1744, in-8°; de Barbou, 1746; de Ruhnkenius, Leyde, 1779, 2 vol. in-8°; de Jani et Krause, Leipzig, 1800, in-8°; de Deux-Ponts, 1811; de Cludius, Hanovre, 1815; de la *Bibliothèque latine* de Lemaire, 1822, in-8°; de Frotscher, Leipzig, 1830-39, 2 vol. in-8°; d'Orelli, Leipzig, 1835, in-8°; de Bothe, Zurich, 1837, in-8°; de Kritzius, Leipzig, 1840 et 1848, in-8°; de Haase, ibid., 1851, in-8°. Il a été traduit en français par l'abbé Paul, Avignon, 1781; par Despretz, dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, 1825, in-8°. *V.* Morgenstern, *de Fide historicâ Velleii Paterculi,* Dantzick, 1798, in-8°. D—R.

VELLETRI, anc. *Velitræ,* v. des Etats de l'Eglise, à 35 kil. S.-E. de Rome; 12,000 hab. Evêché. On y remarque l'hôtel-de-ville, construit vers 1529 par le Bramante, les palais Ginetti et Borgia, le magnifique escalier de marbre de l'anc. palais Lancelotti, et la statue d'Urbain VIII.

VELLORE ou VELAR, v. forte de l'Hindoustan anglais, présid. et à 128 kil. O.-S.-O. de Madras, à 22 kil.

N.-O. d'Arcote, dans l'anc. Karnatic. Commerce de coton et d'indigo.

VELLOCASSES. *V.* VÉLIOCASSES.

VELLY (l'abbé Paul-François), historien, né en 1709 à Crugny près de Reims, m. en 1759, entra chez les Jésuites, les quitta dès 1740, mais continua de professer dans leur collége de Louis-le-Grand, à Paris. Il se délassait du professorat en préparant une *Histoire générale de France*, sérieusement étudiée, et qui manquait à notre littérature. Il en publia les deux premiers vol. en 1755; malgré des qualités de style, on y remarqua une étude peu sérieuse des sources, et ils excitèrent des critiques assez vives; néanmoins il continua cet ouvrage jusqu'au 8e volume, où il atteint le règne de Philippe IV le Bel. Les suites, rédigées par Villaret et Garnier (*V. ces mots*), sont bien supérieures.

VELSIQUE, brg de Belgique (Flandre orientale), à 14 kil. E. d'Oudenarde; 2,700 hab. Tissage de lin et de coton.

VELTE, anc. mesure de capacité pour les liquides, valait 7 litres et demi.

VELTHUYSEN (Lambert), en latin *Velthusius*, théologien protestant, né à Utrecht en 1622, m. en 1685, exerça quelque temps la médecine, puis se livra à la théologie et à la métaphysique. De 1668 à 1674, il fut député de sa ville natale aux assemblées ecclésiastiques. On a de lui: *Traités médico-physiques*, Utrecht, 1657, in-12; *Sur l'usage de la raison dans les controverses et questions théologiques*, 1668; *Traité moral sur la pudeur naturelle et la dignité humaine*, 1676, in-4°, etc. Ses Œuvres ont été réunies à Rotterdam, 1680, in-4°.

VENAFRO, anc. *Venafrum*, v. du royaume d'Italie (Campobasso), à 19 kil. S.-O. d'Isernia; 4,169 hab. Évêché. Belle cathédrale. Fondée, dit-on, par Diomède, elle produisait une huile très-estimée des anciens.

VENAISSIN (COMTAT-). *V.* COMTAT-VENAISSIN.

VENALITÉ DES CHARGES. *V.* OFFICE. *V.* aussi notre *Dictionnaire des lettres* au mot OFFICES.

VENANSAULT, vge (Vendée), arr. et à 7 kil. N.-O. de Napoléon-Vendée; 1,720 hab. Près de là, à Fontenettes, sont les restes d'une abbaye bénédictine.

VENANT (SAINT-), petite ville (Pas-de-Calais), arr. et à 15 kil. N. de Béthune, sur la Lys; 836 hab. Place de guerre de 4e classe. François Ier s'en empara en 1537; les Impériaux la reprirent la même année; prise de nouveau par les Français, 1645; par les Espagnols, 1649; par Turenne, 1657; par le prince Eugène et Marlborough en 1710; la paix d'Utrecht, 1713, la rendit à la France.

VENASQUE, v. forte d'Espagne (Huesca), sur l'Esera, à 102 kil. N. de Barbastro, près de la frontière française; 5,000 hab. Eaux minérales et thermales. Mines d'argent, de plomb, et de cuivre.

VENASQUE, *Vindascinum*, brg (Vaucluse), arr. et à 4 kil. S.-E. de Carpentras; 1,007 hab.

VENCE (Henri-François de), commentateur de la Bible, né vers 1676 dans le Barrois, m. en 1749, prit les ordres sacrés, fut précepteur des jeunes princes de Lorraine, puis prévôt de l'église primatiale de Nancy. Chargé de surveiller l'édition de la *Bible* du P. de Carrières, publiée à Nancy, 1738-43, 22 vol. in-12, il y ajouta 6 vol. d'*Analyses et Dissertations sur les livres de l'Ancien Testament*, et 2 vol. d'*Analyses ou Explications des Psaumes* qui lui ont valu le renom d'un des meilleurs commentateurs de la Bible; aussi cette édition prit le nom de *Bible de Vence*. Elle a été réimprimée à Avignon, 1767-73, 17 vol. in-4°; à Paris, 1827 et suiv., 27 vol. in-8°, etc.

VENCE, *Vincium*, ch.-l. de cant. (Alpes-Maritimes), arrond. et à 22 kil. N.-E. de Grasse, et à 12 kil. de la mer, et sur une colline; 2,370 hab. Ancienne cité gauloise, capitale des Nérusiens, elle fut soumise par les Romains, et reçut le nom du proconsul Ventius. Siége d'évêché jusqu'au XVIIe siècle. L'abside de l'église était un temple de Cybèle et de Mars.

VENCESLAS Ier, *le Saint*, duc de Bohême, 920-936, né en 907, succéda à son père Vratislas, sous la régence de sa mère Drahomire. Devenu majeur, 925, il rétablit la religion chrétienne, et bannit sa mère, avec les autres partisans de l'idolâtrie, qui avaient tenté de la faire disparaître. En 930, il eut à soutenir contre l'empereur Henri Ier une guerre sur laquelle les chroniqueurs ne donnent aucun détail, puis reconnut sa suzeraineté, et le suivit dans plusieurs expéditions. Son frère Boleslas, de concert avec Drahomire, le fit assassiner à Bunzlau. B.

VENCESLAS II, duc de Bohême, avait passé 18 ans dans l'exil, non sans essayer d'arracher le pouvoir à son oncle Frédéric. Ce fut à un autre de ses oncles, Conrad, qu'il succéda, 1191. Chassé, trois mois après, par Przémislas, il implora l'appui de l'empereur Henri VI, mais fut arrêté par le landgrave de Lusace, et jeté dans une prison, où il mourut, 1194. B.

VENCESLAS III (comme duc) ou VENCESLAS Ier (comme roi), fils de Przémislas-Ottokar Ier, né en 1205, fut associé à son père Vladislas III, en 1228, et lui succéda en 1230. Il ravagea les Etats de Frédéric, duc d'Autriche, soutint le margrave de Brandebourg contre l'archevêque de Magdebourg et autres prélats de la Saxe, eut à comprimer une révolte de son propre fils (Ottokar II) et de ses sujets, qu'il mécontentait par ses exactions, vit la Moravie envahie par les Mongols en 1241, et mourut en 1253. B.

VENCESLAS IV (comme duc) ou VENCESLAS II (comme roi), dit *le Vieux*, roi de Bohême, né vers 1270, m. en 1306, parvint au trône en 1278, après que son père Ottokar II eut péri dans une guerre contre Rodolphe de Habsbourg, mais n'en put prendre possession que 5 ans plus tard. Jusqu'en 1288, il fut sous la tutelle du margrave de Brandebourg, son cousin. En 1300, il fut élu roi de Pologne par le parti opposé à Vladislas IV. La couronne de Hongrie lui ayant été également offerte, 1301, il la céda à son fils Vladislas V. C'est lui qui est le héros de la tragédie de *Venceslas* de Rotrou. B.

VENCESLAS V ou III, *le Jeune*, fils du précédent, né en 1289, fut élu roi de Hongrie sur le refus de son père, 1301, s'y maintint quelque temps contre Charobert, mais se désista de ses prétentions en faveur d'Othon IV de Bavière, 1305, quand il fut appelé au trône de Bohême. Il fut assassiné à Olmutz, l'année suivante, au moment où il songeait à revendiquer la couronne de Pologne; on imputa ce crime à la maison de Habsbourg. B.

VENCESLAS VI ou IV, *l'Ivrogne* ou *le Fainéant*, né en 1359, m. en 1419, succéda à son père Charles IV, en 1378, comme roi de Bohême et empereur d'Allemagne. Il ne montra qu'incapacité, penchants sanguinaires, et amour de la débauche. Impuissant à faire reconnaître par ses sujets le pape Urbain VI, qu'il soutenait contre Clément VII, il laissa l'anarchie et le brigandage désoler l'Empire, les nobles et les villes former des ligues qui anéantissaient son autorité, la Bohême et la Silésie en proie aux invasions des Polonais. Ses efforts pour rétablir la paix, et pour organiser l'Allemagne en *cercles* (*V. ce mot*), furent infructueux. Il souleva tant de haines en Bohême, que son frère Sigismond, son cousin Josse de Moravie, et l'archevêque de Prague, le firent enfermer, en 1394. Il fut relâché sur les représentations des Etats de l'Empire; mais ces Etats se soulevèrent à leur tour, 1400. Dépossédé du titre d'empereur, il continua de régner sur la Bohême, où Jean Ziska et les autres sectateurs de Jean Huss causèrent de sanglants désordres. B.

VENDÉE, riv. de France, se forme de trois ruisseaux dans le département des Deux-Sèvres, passe à Fontenay, et se jette dans la Sèvre-Niortaise, à 3 kil. N.-E. de Marans (Vendée); cours de 80 kil., navigable, depuis Fontenay, sur 25 kil.

VENDÉE, département maritime de la France, à l'O.; ch.-l., *Napoléon-Vendée;* formé de l'anc. Poitou, entre ceux de la Loire-Inférieure au N., des Deux-Sèvres à l'E., de la Charente-Inférieure au S., et l'Océan à l'O. Superficie: 680,775 hect. Pop.: 395,695 hab. Les îles Noirmoutiers et Dieu en dépendent. Il se divise en 3 régions: le *Marais*, sur la côte O., couvert d'étangs, de marais salants, de terrains marécageux; marais à sangsues; le *Bocage*, au centre, ainsi nommé de ses bois, et offrant quelques villages que réunissent des chemins étroits et bordés d'arbres touffus; la *Plaine*, contrée découverte et assez fertile, au N. Rivières: la Vendée, la Sèvre-Niortaise et la Sèvre-Nantaise. Climat assez froid dans le Bocage, humide et malsain dans le Marais. Un canal de desséchement enveloppe une assez vaste étendue de marais; un canal de navigation joint Luçon à la baie d'Aiguillon. Agriculture assez développée: récolte de céréales, légumes, lin, chanvre. Riches pâturages, où l'on élève un beau bétail. Peu d'industrie manufacturière: quelques papeteries, fabr. de sucre indigène, tanneries, corderies, chapellerie, étoffes et toiles communes. Pêche abondante de sardines sur les côtes. Ce département forme le diocèse de Luçon, et est du ressort de la Cour impériale de Poitiers. B.

VENDÉE (Guerres de la), nom donné aux guerres qui ensanglantèrent l'Ouest de la France après la proclamation de la Ire République, et dont le Bas-Poitou, l'Anjou, le Bas-Maine et la Bretagne furent le théâtre. A l'origine, elles eurent le caractère d'une double protestation en faveur de la royauté et contre la Constitution civile du

clergé. On y distingue 4 périodes : la 1re, qui commence en mars 1793, et finit en 1794, est remplie par les exploits de Lescure, de Bonchamp, de D'Elbée, de Stofflet, de Cathelineau, et surtout de La Rochejaquelein (*V. ces noms*); dans la 2e, de 1794 à 1796, la guerre de partisans succède aux grandes rencontres; les Vendéens, commandés par Charette (*V. ce nom*), se réunissent aux Chouans (*V. ce mot*); le général Hoche (*V. ce mot*) pacifie le pays. La guerre se rallume à la fin du Directoire, 1799; c'est la 3e période, que ferment les succès de Brune, 1800. Enfin, pendant les Cent-Jours, 1815, des mouvements insurrectionnels dans l'Ouest sont comprimés par le général Lamarque. L'Histoire des guerres de la Vendée a été écrite par M. Crétineau-Joly.

VENDELAIS (Le), nom de deux pays de l'anc. France, l'un dans le Beauvaisis, l'autre près de Rennes.

VENDÉMIAIRE, 1er mois de l'année républicaine en France, commençait le 22 septembre, et finissait le 21 octobre. C'est le temps des vendanges (*vindemiæ*), sous le climat de Paris.

VENDÉMIAIRE an IV — 4 oct. 1795 (Journée du 13). La Convention avait promulgué la Constitution de l'an III (*V. ce mot*); mais, voulant éviter la faute de l'Assemblée constituante, qui avait exclu tous ses membres de la prochaine législature, d'autres disent pour retenir le pouvoir, elle arrêta, par décrets des 5 et 13 fructidor, que le tiers seulement du Corps législatif serait composé de membres nouveaux; que les deux autres tiers devraient être pris nécessairement parmi les membres de la Convention, et qu'en cas d'élections doubles, cette assemblée, érigée en *corps électoral de France*, remplirait elle-même les lacunes. Les sections de Paris rejetèrent ces décrets comme illégaux, et tentèrent de dissoudre violemment la Convention. La section Le Pelletier (quartier des Filles-St-Thomas), devint le centre d'un mouvement insurrectionnel. Le 12 vendémiaire, les insurgés se trouvèrent en présence des troupes de la Convention, commandées par Menou; ils eurent quelque succès. Le soir, Menou fut remplacé par Barras, qui chargea le général Bonaparte d'aviser. Celui-ci prit habilement ses mesures, et, le lendemain, son artillerie foudroya les rebelles, les sectionnaires furent vaincus, et la Convention se montra modérée dans son triomphe. L'anniversaire de ce jour fut une fête publique jusqu'à l'époque du Consulat. J. T.

VENDEN, v. de la Russie d'Europe (Livonie), à 90 kil. N.-E. de Riga; 1,100 hab. Ch.-l. de district. Evêché. — Venden, fondée en 1205, et quelque temps ch.-l. des chevaliers Porte-Glaive, fut incendiée en 1748.

VENDENESSE (Le sire de). *V.* CHABANNES.

VENDES. *V.* WENDES.

VENDIDAD, livre sacré des Parsis. *V.* ZEND-AVESTA.

VENDOME, *Vendocinum*, s.-préf. (Loir-et-Cher), à 35 kil. N.-O. de Blois, sur la rive dr. du Loir; 6,714 hab. La ville est arrosée par des canaux, et dominée par les ruines d'un ancien château. Trib. de 1re instance, lycée, bibliothèque. Beau quartier de cavalerie, occupant un ancien couvent bénédictin de la Trinité. Fabr. de bonneterie, cotonnades, gants de peaux. Comm. de bestiaux et de grains.— Vendôme était, dès le IXe siècle, la capitale d'un comté; vers 1140, le comte Geoffroy Martel fit construire l'abbaye de la Trinité, qui ne relevait que du pape, et dont l'abbé balança souvent le pouvoir des comtes. En 1373, le comté de Vendôme passa par alliance à la maison de la Marche; il fut érigé en duché, en 1515, par François Ier, en faveur de Charles de Bourbon, aïeul de Henri IV. Vendôme fut prise par les calvinistes en 1562 et 1586. En 1589, elle adhéra à la Ligue; la même année, Henri IV la prit et la livra au pillage. Ce prince donna le duché à l'un des fils qu'il eut de Gabrielle d'Estrées, César de Vendôme. En 1796 et 1797, une Haute-Cour de justice s'assembla à Vendôme pour juger Babeuf et les complices de sa conspiration. Patrie du comte de Rochambeau.

VENDÔME (César, duc de), dit *César Monsieur*, fils aîné de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, né en 1594 au château de Coucy (Aisne), m. en 1665, fut légitimé à l'âge d'un an, et fiancé, en 1598, à la fille unique du duc de Mercœur, qui lui céda son gouvernement de Bretagne. Objet de l'affection toute particulière de Henri IV, ce prince lui fit don du duché-pairie de Vendôme, et lui donna rang immédiatement après les princes du sang. Pendant la minorité de Louis XIII, il songea à soulever sa province; mais l'approche des troupes royales et la défection de ses partisans l'obligèrent de se soumettre. Il trempa dans le complot de Chalais contre Richelieu, 1626, subit une captivité de 4 ans, à Amboise et à Vincennes, et ne recouvra la liberté qu'en renonçant à la Bretagne; il alla servir en Hollande, puis, ayant obtenu de rentrer en France, fut accusé, en 1641, d'avoir voulu empoisonner le cardinal-ministre, s'enfuit en Angleterre, d'où il revint en 1643, partagea la disgrâce du duc de Beaufort, son fils, lors de la chute des Importants (*V. ce mot*), fit sa paix avec Mazarin, 1650, fut nommé gouverneur de la Bourgogne et surintendant-général de la navigation et du commerce. B.

VENDÔME (Louis, duc de), fils aîné du précédent, né en 1612, mort en 1669, porta le nom de *duc de Mercœur* jusqu'à la mort de son père, fit ses premières armes en Piémont en 1630, revint en France après la mort de Richelieu, fut nommé, en 1649, vice-roi et commandant des troupes françaises en Catalogne, épousa, en 1561, Laure Mancini, nièce de Mazarin, reçut le gouvernement de la Provence, puis, avec le duc de Modène, le commandement de l'armée de Lombardie, 1656, et, ayant pris les ordres sacrés après la mort de sa femme, devint cardinal en 1667 et légat de Clément IX en France. B.

VENDÔME (François de), *duc de Beaufort*, frère puîné du précédent. *V.* BEAUFORT.

VENDÔME (Louis-Joseph, duc de), fils aîné de Louis de Vendôme, né en 1654, m. en 1712, porta le titre de *duc de Penthièvre* jusqu'à la mort de son père, fit ses premières armes dans la guerre contre la Hollande en 1672, servit sous Turenne en Alsace, et, en 1677, sous Crèqui en Flandre, reçut, en 1678, le brevet de maréchal-de-camp, fut nommé gouverneur de la Provence en 1681, lieutenant-général en 1688, se distingua aux siéges de Mons et de Namur, aux batailles de Steinkerque et de la Marsaille, devint général des galères, commandant en chef de l'armée de Catalogne en 1695, et s'empara de Barcelone. Lors de la guerre de la Succession d'Espagne, il répara d'abord les fautes de Villeroy en Italie; mais, tombant dans l'indolence, il se laissa surprendre par le prince Eugène à Luzzara, 1702, et ne rendit la victoire indécise qu'à force d'intrépidité. Après quelques succès dans le Tyrol sur le comte de Staremberg et dans le Piémont sur le duc de Savoie, il balança encore la fortune d'Eugène à Cassano, 1706, puis surprit les Impériaux dans leurs quartiers d'hiver à Calcinato. Envoyé en Flandre pour remplacer Villeroy qui venait d'être battu à Ramillies, il n'empêcha pas la jonction de Marlborough et d'Eugène, n'opéra pas la sienne avec Berwick, et, par suite de ses indécisions, d'imprudences et d'imprévoyances de toute sorte, dont il tenta de rejeter la faute sur le duc de Bourgogne, il perdit la bataille d'Oudenarde, 1708. Chargé de porter secours à Philippe V en Espagne, il fit rentrer ce prince à Madrid, et, déployant une admirable activité à poursuivre l'armée ennemie, remporta la victoire décisive de Villaviciosa, 1710. Il allait achever la réduction de la Catalogne, quand il mourut subitement à Tinaroz. Philippe V ordonna un deuil public, et fit enterrer Vendôme à l'Escurial, dans le tombeau des infants. Vendôme était un général plein d'entraînement et de valeur; il avait le coup d'œil sûr, mais peu de prudence et d'activité. On vantait sa bonté, son désintéressement. Mais sa vie privée fut pleine de scandales. B.

VENDÔME (Philippe, dit le grand-prieur de), frère du précédent, né en 1655, m. en 1727, entra dans l'ordre de Malte, fit ses 1res armes au siége de Candie en 1669, servit ensuite en Allemagne, en Hollande et en Flandre, fut nommé maréchal-de-camp en 1691, se distingua à la prise de Namur et à la bataille de Steinkerque, devint grand-prieur de France et lieutenant-général en 1693, eut part aux succès de Catinat en Italie et de son propre frère en Catalogne, commanda ensuite en Lombardie, où il remporta un avantage à Castiglione, 1705, mais fut disgracié et privé de ses bénéfices pour n'avoir pas donné à la bataille de Cassano, 1706. Il alla vivre à Rome, revint en France au bout de 5 ans, recouvra tous ses bénéfices, et, dans son palais du Temple, à Paris, forma une brillante société de gens de lettres. La Fare et Chaulieu furent surtout ses amis et ses compagnons de plaisirs. B.

VENDÔME (Mathieu de). *V.* MATHIEU.

VENDÔME (Place), l'une des plus belles et des plus vastes de Paris, entre les rues Neuve-des-Petits-Champs au N., St-Honoré au S., et sur l'axe des rues de la Paix et Castiglione. Elle mesure 146m,18 de long, et 136m,45 de large; sa forme est octogone, avec 4 grands côtés et 4 petits. Son architecture, uniforme, présente un grand ordre corinthien, embrassant les 2 étages dont se composent les bâtiments, et reposant sur un rez-de-chaussée en refends, percé de fenêtres en portiques. Au milieu de chaque côté est un léger avant-corps orné de 4 colonnes corinthiennes à demi engagées, et supportant un fronton. Jules Hardouin

Mansard a fait les dessins de ces constructions, dont l'aspect est grave et majestueux. Louis XIV fit ouvrir cette place, en 1686, sur le terrain de l'anc. hôtel de Vendôme; elle fut d'abord appelée *Place Vendôme*, puis *Place des Conquêtes*, enfin *Place Louis-le-Grand*, et ses bâtiments ne furent achevés que sous la Régence. On voyait autrefois au centre une statue équestre colossale, en bronze, de Louis XIV, un des beaux ouvrages de Girardon : elle avait 6m,50 de hauteur, et fut abattue et brisée en 1793. Son emplacement resta vide jusqu'en 1805, où l'on commença d'y élever la célèbre *Colonne de la grande armée* (*V.* COLONNES). La place, nommée, pendant la Révolution, *Place des Piques*, reprit alors le nom de Place Vendôme.

VENDOMOIS, petit pays de l'anc. France (Beauce); ch.-l., *Vendôme*. Il est auj. réparti entre les départements du Loir-et-Cher et de la Sarthe.

VENDOTENA, anc. *Pandataria*, île du royaume d'Italie, dans la mer Tyrrhénienne, et dans le groupe de Ponza, à 10 kil. N.-O. de celle d'Ischia; 3 kil. sur 2. Très-fertile. Elle fut abandonnée au IXe siècle à cause des incursions des Sarrasins, et repeuplée, en 1769, d'indigents tirés de Rome.

VENDREDI (du latin *Veneris Dies*, jour de Vénus), 6e jour de la semaine. Les anciens l'avaient dédié à Vénus. L'église catholique le consacre à la pénitence et au jeûne, en mémoire de la Passion de N. S. J.-C.; l'abstinence de viande est obligatoire. C'est de là, sans doute, qu'est venue la superstition qui regarde le vendredi comme un jour de malheur. Le *Vendredi saint* est celui qui précède le jour de Pâques. Ce jour-là, dans l'anc. monarchie française, le chancelier scellait les *Lettres de rémission*; le vendredi est jour de fête pour les musulmans. — Célébration du *vendredi saint*. *V. au Supplément.*

VENDRELL, ville d'Espagne (Catalogne), prov. et à 26 kil. E.-N.-E. de Tarragone; 5,000 hab.

VÉNÈDES. *V.* WENDES.

VENEDIG, nom allemand de VENISE.

VÉNÉDIQUE (Golfe), nom anc. du golfe de DANTZICK.

VÉNELLES, peuple de la Gaule. *V.* UNELLES.

VENEO, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 48 kil. E.-N.-E. de Toula, sur la Venevka; 3,500 hab.

VENER, lac de Suède (Gothie et Suède propre), entre les läns de Carlstad, d'Elfsborg et de Skaraborg; 5,435 kil. carr.; 145 kil. sur 75. Il s'écoule dans le Cattégat par la Götha, et communique avec le lac Vetter par le canal de Trolhatta. On y voit beaucoup d'îles, la plupart habitées et cultivées. Sur sa rive N., est la ville de Carlstad; au S.-O. est Wenersborg.

VENERONI (Jean VIGNERON, dit), maître d'italien, né à Verdun, vint à Paris, où il se fit passer pour Florentin, contribua puissamment à répandre en France le goût de la langue et de la littérature italiennes, et fut nommé secrétaire-interprète du roi. On a de lui : *le Maître italien*, 1710, in-12, grammaire italienne, souvent réimprimée, et estimable quoique prolixe; *Dictionnaire italien-français et français-italien*, 1708, in-4°, effacé depuis par celui d'Alberti; *Dictionnaire-Manuel* en 4 langues (français, italien, allemand, russe), Moscou, 1771, in-8°.

VÉNÈTES, *Veneti*, peuple de la Gaule (Lyonnaise 3e); capit., *Dariorigum* ou *Veneti* (auj. Vannes).

VÉNÈTES, peuple de l'anc. Italie, semblent être venus de l'Illyrie, ou même de l'Asie-Mineure (*V.* HÉNÈTES). Ils donnèrent leur nom à la Vénétie.

VÉNÉTIE, *Venetia*, contrée de l'Italie ancienne, au N.-E. de la Gaule Cisalpine, entre le Padus au S., l'Ollius à l'O., et l'Adriatique à l'E.; v. princip.: Aquilée, Vicence, Vérone, Patavium, Adria. On y rattachait ordinairement l'Istrie et le pays des Carnes. — Pays de la Couronne de l'Empire d'Autriche, entre le Littoral et l'Adriatique à l'E., la Carinthie et le Tyrol au N., le lac de Garde et le Mincio à l'O., et le Pô au S. Ch.-l., *Venise*; divisée en 9 délégations; 24,678 kil. carrés; 2,441,952 hab.

VENETTE (Jean de), chroniqueur et romancier, né vers 1307 à Venette, près de Compiègne, m. en 1369, fut prieur du couvent du Carmel à Paris. On lui doit la 2e continuation de la *Chronique* de Guillaume de Nangis, de 1348 à 1398, publiée dans le *Spicilegium* de D'Achéry, et une *Chronique des Carmélites*, en latin, insérée dans le *Speculum Carmelitanum*, Venise, 1507. Il est aussi l'auteur d'un roman en vers, *les Trois Maries* (la Ste Vierge, Marie Cléophas, Marie Salomé), traduction d'un même poëme en latin, manuscrite à la Bibliothèque impériale de Paris; Sainte-Palaye en a donné l'extrait dans le t. XIII des Mém. de l'Acad. des Inscriptions; J. Droyn en publia, dans le XVIe siècle, une version libre en prose. *V.* aussi le t. VI des *Nouveaux mélanges de littérature* par l'abbé d'Artigny.

VENEUR (GRAND-), un des grands officiers de la couronne, sous l'anc. monarchie française. Dès le temps des Mérovingiens, 4 veneurs étaient attachés à la domesticité des rois. Le nombre s'en accrut dans la suite. Au XIIIe siècle, les officiers de la vénerie royale furent placés sous la direction d'un chef, appelé *maître veneur* en 1231, *maître de la vénerie* en 1344, et *grand-veneur* depuis 1414. Jusqu'au temps de Charles VI, le chef de la vénerie avait été en même temps grand-maître des forêts. La charge de Grand-Veneur, abolie à la Révolution, fut rétablie par Napoléon Ier, puis, après suppression depuis 1830, par Napoléon III, en 1852.

VENEZIA, nom italien de VENISE.

VENEZIANO (Antonio), peintre, né à Venise vers l'an 1310, m. en 1383, avait, pour peindre à fresque, un procédé particulier, qui a conservé à ses ouvrages une grande fraîcheur. On cite principalement ses peintures dans le *Campo-Santo* de Pise; on y remarque la sagesse et la variété de la composition, une fidèle imitation de la nature, et un coloris harmonieux. Vers la fin de sa vie, il s'adonna exclusivement à la chimie et à la botanique, et professa la médecine avec succès. Il mourut victime de son dévouement pendant une peste.

VÉNÉZUÉLA (République de), Etat de l'Amérique du Sud, entre la mer des Antilles au N., l'Atlantique et la Guyane anglaise à l'E., le Brésil (Prov. d'Alto-Amazonas) au S., et la République de l'Équateur à l'O.; entre 0° 50′ et 12° 10′ lat. N., 63° et 75° 30′ long. O.; 1,114,184 kil. carrés; 1,564,433 hab., dont 400,000 blancs, créoles espagnols et autres, 600,000 métis de sang indien ou africain et de sang européen, 100,000 noirs, et 250,000 Indiens, tant soumis qu'indépendants. Capitale, *Caracas*. Son territoire, qui comprend les 4 anciens départements colombiens de Zulia, de l'Orénoque, de Maturin et de Vénézuéla, a été divisé en 13 provinces, puis en 21, qui sont : *Amazonas, Apure, Aranga, Barcelona, Barinas, Barquisimeto, Carabobo, Caracas, Cojedes, Coro, Cumana, Guarico, Guyana, Maracaïbo, Margarita, Maturin, Mérida, Portuguesa, Tachira, Trujillo, Yaracui*. Chaque province, moins la 1re, nomme 2 sénateurs et 1 député par 25,000 habitants. Des montagnes peu élevées sillonnent l'E. et le N. du Vénézuéla; au S. sont des plaines immenses, où le soleil, tombant presque verticalement, rend la température très-chaude, et qu'arrosent l'Amazone et l'Orénoque, avec leurs nombreux affluents. Le sol, quoique peu cultivé, est très-fertile en cacao excellent, indigo, tabac, coton, salsepareille, gomme, etc. Les ports de Guayra, Porto-Cabello, et Maracaïbo exportent beaucoup de café. Peu d'industrie. Les soieries, les vins, la parfumerie, la chapellerie, et, en général, tous les articles de modes françaises, sont en faveur sur les principaux marchés. Comm. de peaux de bœufs. — Le Vénézuéla tire son nom, qui signifie *Petite-Venise*, des Espagnols, qui trouvaient de la ressemblance entre la situation des villes indiennes bâties sur le lac de Maracaïbo et celle de Venise au milieu des lagunes de l'Adriatique. Sous la domination de l'Espagne, il fut compris dans la capitainerie-générale de Caracas. Les habitants se soulevèrent en 1811, firent partie de la république de Colombie en 1819, et s'en séparèrent, en 1831, pour former une république indépendante, que l'Espagne a reconnue en 1845. Le pouvoir suprême appartient à un Congrès, composé d'un sénat de 40 membres et d'une chambre de 57 représentants. Le pouvoir exécutif est confié à un président, élu pour 4 ans. La majorité des habitants est catholique : il y a un archevêque à Caracas, et des évêques à Mérida et à Angostura. Caracas et Mérida ont chacune une université; on a placé un collége national au ch.-l. de chaque province. La force militaire est d'environ 10,000 hommes. Tous les citoyens de 18 à 45 ans forment la milice. L'esclavage a été aboli en 1854. Le mouvement commercial représente une valeur de 61 millions de fr., importation et exportation réunies (1856). B.

VÉNÉZUÉLA (Département de), division de l'anc. Colombie, a formé, dans la république de Vénézuéla, les prov. de Caracas, de Carabobo, et de Barquisimeto.

VÉNÉZUÉLA (Golfe de). *V.* MACARAÏBO.

VENISE, *Venetia* en latin; *Venezia* en italien, v. d'Italie, dans les Etats autrichiens (Vénétie), dont elle est la capitale), au fond du golfe Adriatique, à 295 kil. E. de Milan; 118,172 hab. Patriarcat catholique; archevêché arménien; évêché grec. Résidence du commandant de la marine autrichienne. Bâtie au milieu des lagunes, on y arrive par le N.-E. sur un beau pont-viaduc long de 3,603 mèt., construit en 1845 pour le chemin de fer de Milan. Venise est formée d'un groupe de 70 îles, reliées les unes aux autres par 450 ponts. Elles laissent entre

elles 149 canaux qui sont comme les rues principales de la ville, et sont sillonnés par 9,000 gondoles noires. Le *Canal-Grande*, large de 60 à 70 mèt., divise la ville en 2 parties inégales. Le pont du Rialto, d'une seule arche de 28 mèt. d'ouverture, en marbre, et un pont de fer construit en 1854, sont les seuls qui traversent ce canal. Le large canal de la *Giudecca*, au S., sépare la ville de la grande île du même nom et de l'île plus petite de San-Giorgio. Les façades principales des édifices et des maisons regardent les canaux, et ont le pied dans l'eau. On commence à ménager des quais (*fundamenta*), d'une grande commodité, mais qui feront perdre à la ville sa physionomie originale et pittoresque. Les rues intérieures (*calle*) sont excessivement étroites, mais bien pavées en grandes dalles longues. Le point central, le rendez-vous général de Venise est la place St-Marc, bordée, sur trois côtés, de belles constructions et d'arcades. Le 4e côté est occupé par la magnifique basilique de St-Marc, avec ses coupoles, ses ouvrages en mosaïque, et ses 500 colonnes de marbre, que surmontent les chevaux apportés jadis de Constantinople. Forum de l'ancienne Venise, la place St-Marc n'est plus qu'un vaste salon de conversation et de lecture. Les *Procuratie vecchie* et les *Procuratie nuove*, qui forment auj. le Palais-Royal, encadrent la majeure partie de la place. La *Zecca* (hôtel des Monnaies) en est une dépendance. La *Piazetta*, ou petite place, est le prolongement de la place St-Marc vers le rivage. A l'entrée de la Piazetta, sur le quai ou môle, s'élèvent deux colonnes de granit, dont l'une porte la statue de St Théodore, premier patron de Venise, et l'autre le lion ailé de St Marc. Un des côtés de la Piazetta est bordé par le Palais Ducal, ancien palais des doges, qui a une seconde façade sur le môle, et qui contient la bibliothèque publique, un riche cabinet de médailles et un beau musée; on y voit encore les *plombs* et les *puits*, affreuses prisons d'État, dont l'horreur pourtant a peut-être été exagérée par les romanciers, et le *Pont des Soupirs*, d'où les corps des suppliciés étaient jetés dans le canal. L'intérieur du palais est orné d'une multitude de statues et de tableaux des plus grands maîtres. Les autres places remarquables sont celles de St-Étienne, St-Paul, St-Jean-Paul, Ste-Marie de Fornoue. Le Jardin-Public, à l'extrémité E., est une magnifique promenade plantée d'arbres, sur laquelle sortent les rares chevaux que l'on voit à Venise. Venise renferme encore une soixantaine d'églises, entre autres San-Zanipolo (SS. Jean et Paul), sorte de Panthéon vénitien, où sont beaucoup de mausolées de doges, San-Salvatore, St-François-della-Vigna, Madonna dell' Orto, Santa-Maria-della-Salute, Santa-Maria-Gloriosa, où est le tombeau du Titien, Santa-Maria-dei-Frari, contenant un monument élevé à Canova, St-Georges-Majeur. On distingue les palais Foscari, Pisani, Mocenigo, Trevisani, Cornaro, Barbarigo, Grimani, Correr, Tiepolo, Balbi, Pesaro, Vandramini-Calergi, Grassi, Rezzonico, la *Ca' d'oro*. Le théâtre de la Fenice est un des plus beaux d'Italie. L'Académie des beaux-arts possède un des plus riches musées du monde, et c'est surtout un musée vénitien. Les collections particulières du palais Manfrin, du musée Correr, du palais Grimani, sont aussi très-remarquables. Parmi les établissements d'instruction, il faut citer le lycée royal, avec jardin botanique, deux gymnases royaux, le collége des Cadets de la marine, le collége *delle Salesiane* pour les demoiselles, la bibliothèque de St-Marc, très-riche, surtout en manuscrits, le séminaire *della Salute*, le dépôt des archives (*Archivio centrale*), un collége arménien, etc. Le magnifique arsenal de Venise a été incendié en partie en 1856. Les protestants, les grecs, les arméniens, ont plusieurs temples de leurs cultes respectifs; les juifs ont 7 synagogues. Depuis 1829, Venise est un port franc. L'envahissement des sables en rend l'entrée difficile; les canaux intérieurs de la ville eux-mêmes finiraient par être comblés, sans les travaux incessants dont ils sont l'objet. Le commerce, comme l'industrie, est bien déchu de son ancienne splendeur : il consiste surtout en verroterie, os d'animaux, bois de construction, chanvre, laines, soies grèges et ouvrées, thériaque, savon, chapeaux de paille, rosolio, pianos, bougies stéariques et de cire, cuirs, peaux, bonneterie, couvertures de laine, tissus de coton, de lin; raffineries de sucre, fonderies de suif, manufacture impériale de tabacs; pêche très-productive d'huîtres et de sardines. Le mouvement commercial dépasse 150 millions de fr. par an. — Un grand nombre d'îles sont répandues autour de Venise : le *Lido*, longue digue de sable qui protége la ville contre la mer; c'est là que se prennent les bains de mer, et qu'ont lieu certaines fêtes populaires; à l'extrémité S., *Malamocco*, première capitale des peuples Vénètes; *San-Servolo*, où est un hospice; *San-Clemente*, contenant les ruines d'une chartreuse, *Poveglia*, où l'on a placé le lazaret; *St-Lazare des Arméniens*, *Murano*, *Torcello*, *Chioggia*, etc. Un 2e chemin de fer unit Venise à Trieste. Service régulier de bateaux à vapeur du Lloyd autrichien entre ces deux mêmes villes.

Histoire. Le nom de Venise est dérivé de celui des *Vénètes* ou *Illénètes*, peuples d'origine asiatique, qui, aux temps les plus reculés, occupaient le littoral voisin de l'embouchure du Pô et des îles qui s'élèvent au milieu des lagunes. Alliés d'abord de Rome, ils devinrent bientôt ses sujets, et, après la guerre Sociale, César leur accorda le droit de cité. Lors de l'invasion des Huns, 452, une partie des Vénètes chercha un refuge dans les lagunes; des îles et des îlots, reliés par des ponts grossiers, et quelques cabanes de pêcheurs, telle fut l'origine de Venise. L'île de Rivo-Alto (Rialto) devint le centre de cette population. L'histoire de Venise pendant les deux premiers siècles de son existence est très-obscure. Jusqu'à la fin du VIIe siècle, chaque île eut un tribun. En 697, tous les habitants de la Vénétie insulaire élurent un chef unique, à vie, auquel on donna le nom de *duc* ou *doge*. Paul-Luc Anafeste fut le premier doge. Menacés par les pirates de l'Istrie, les Vénitiens les repoussèrent, et étendirent leur domination sur l'Illyrie, 997. Le doge Orseolo II ajouta alors à ses titres celui de duc de Dalmatie. Maîtres de l'Adriatique, les Vénitiens portèrent au loin leur commerce, et leurs vaisseaux allaient jusque sur les côtes orientales de la Méditerranée. Sous Vitale Falieri, ils obtinrent des empereurs grecs la renonciation aux droits de suprématie qu'exerçait ou du moins que réclamait sur eux la cour de Constantinople. Au XIIe siècle, la république de Venise ayant pris parti pour le pape Alexandre III contre l'empereur Frédéric Ier Barberousse, le Saint-Père donna au doge un anneau, qu'il devait, tous les ans, jeter dans la mer, comme un symbole d'hymen, et lui dit : « Epousez-la, afin que la postérité sache que la mer vous appartient par le droit de la victoire, et doit être soumise à votre république, comme l'épouse l'est à l'époux. » Les Croisades donnèrent une vive impulsion à la prospérité de Venise, en lui ouvrant le commerce de l'Orient. Elle vint en aide aux Croisés, et se fit payer avec les villes conquises. En 1130, Baudouin II, roi de Jérusalem, accorda aux Vénitiens le privilége d'avoir, dans chaque ville de l'Etat de Palestine, un quartier à eux, où ils s'administreraient à leur guise, nommant leurs magistrats eux-mêmes. La prise de Constantinople par les Croisés, en 1204, lui donna Candie, Négrepont, la plupart des îles de l'Archipel, les ports de la Morée et du Levant, les faubourgs de Péra et de Galata à Constantinople, et le doge ajouta à ses titres celui de *seigneur d'un quart et demi de l'empire grec*. — Jusqu'en 1173, les doges avaient été de véritables souverains, moins le droit de faire des lois. Mais à cette époque, à la suite d'une sédition dans laquelle périt le doge Michieli II, le doge cessa d'être inamovible. On créa un Grand-Conseil annuel de 480 membres, qui devait partager avec lui le pouvoir. Telle fut l'origine de la puissante aristocratie de Venise. Dès lors, l'autorité du doge alla toujours en diminuant, et celle du Grand-Conseil s'accrut à ses dépens. Un décret permit bientôt l'entrée du Conseil à tout noble âgé de 25 ans. A côté du Grand-Conseil était le Sénat ou pouvoir administratif (*V.* SÉNAT DE VENISE). Le pouvoir exécutif résidait dans le conseil des Pregadi (*V. ce mot*), composé du doge, de 6 conseillers adjoints, et de 3 présidents des tribunaux. Les conseillers avaient pour mission de restreindre la puissance du doge. On leur adjoignit plus tard 16 *sages*, élus par le Sénat. L'autorité judiciaire fut enlevée au doge par l'institution de la Quarantie (*V. ce mot*). Il vécut dans une servitude dorée : c'était une vie officielle, toute de parade, sans liberté. Misérablement rétribué pour une charge onéreuse, il était entouré d'espions, et ne pouvait pas même donner sa démission. Il avait, comme les rois de l'anc. Sparte, « toute la majesté d'un roi, sans avoir l'autorité d'un citoyen. » Au XIVe siècle déjà, ni ses fils ni lui ne pouvaient sortir de Venise; son appui à une question suffisait pour la faire rejeter. — Après la conspiration de Tiepolo, qui échoua en 1310, l'institution du fameux Conseil des Dix (*V. ce mot*) compléta le gouvernement de Venise, idéal du gouvernement oligarchique; le fameux *Livre d'or* (*V. ce mot*) fut fermé; on abolit l'élection au Grand-Conseil, qui devint héréditaire. En 1355, la conspiration démocratique du doge Marino Faliero (*V. ce mot*) avorta. En 1454, le Conseil des Dix prit dans son sein le triumvirat terrible des Inquisiteurs d'État, qui dura jusqu'à la fin de la République. — Gênes disputait depuis longtemps à Venise l'empire de la mer. Leur rivalité engendra une guerre qui

dura 7 ans, 1293-99, ébranla Venise, et valut un moment à Gênes la navigation exclusive de la mer Noire et de la mer de Syrie. Après deux autres guerres où Venise éprouva des chances diverses, il en éclata une 4e, la plus meurtrière, celle de *Chiozza*. Elle eut pour cause l'occupation de Ténédos par les Vénitiens, et la conquête de Chypre par les Génois. Les mers intérieures et les lagunes de Venise en furent le théâtre. Les Génois, vaincus près d'Antium, dans la mer de Toscane, mais vainqueurs à Pola, se rendirent maîtres de Chiozza, 1379. Venise demanda la paix. Repoussée par les dures conditions de Doria, elle tira de prison l'amiral Pisani, chargé de fers après la défaite de Pola. Il fit prisonnières dans Chiozza la flotte et l'armée génoises, 1380. La paix de Turin, 1381, réconcilia les deux républiques. Venise recouvra en peu d'années les provinces continentales qu'elle avait perdues : elle s'empara de Trévise, 1388; de Vicence, de Vérone, et de Padoue, 1410; du Frioul, 1420; de la Dalmatie, 1426; de Brescia et de Bergame, 1428; de Ravenne, 1441; de Crémone, 1448. Le royaume de Chypre échut encore à Venise par succession à la mort de Lusignan, 1489. C'était alors une des premières puissances de l'Europe, et elle put s'appeler elle-même la *dominante* Venise. — Elle devait sa puissance moins encore à ses conquêtes qu'à son commerce; sur toutes les côtes de la Méditerranée, elle avait des comptoirs, où s'échangeaient les produits des diverses contrées, que ses vaisseaux transportaient jusqu'aux limites du monde connu; 3,300 navires, montés par 40,000 matelots, suffisaient à peine à cette active navigation. L'industrie était également florissante; elle fut longtemps sans rivale pour la fabrication des glaces. Mais la découverte de l'Amérique porta un coup fatal au commerce de Venise, en transportant dans les ports de l'Atlantique le centre du commerce européen; celle d'une route vers les Indes par le S. de l'Afrique ruina également ses relations avec le Levant. Occupée à se défendre contre les Turcs, qui s'étaient établis à Constantinople, dépouillée de ses possessions dans l'Archipel et la Morée, Venise dut laisser les Français s'emparer du Milanais, et les Espagnols du royaume de Naples. En 1508, menacée par la ligue de Cambrai, battue à Aignadel, 1509, elle se sauva par des efforts héroïques, délia ses sujets du serment de fidélité, et attendit que la désunion la délivrât de ses ennemis. Du côté de l'Orient, elle abandonna successivement aux Turcs Chypre, 1570, Candie, 1669, la Morée, 1718. A la Venise guerrière succéda une Venise somptueuse, galante, ville d'intrigues et de plaisir. Elle ne vécut plus dès lors que par la tolérance de ses puissants voisins, et ne fit que décliner, d'une pente douce et insensible, jusqu'au jour où 3,000 Français de l'armée de Bonaparte y entrèrent et mirent fin à la république de St-Marc, 1797. Son territoire comprenait alors : le Dogado ou duché de Venise, le Padouan, le Véronais, le Vicentin, le Brescian, le Bergamasque, le Crémasque, la Marche Trévisane, le Frioul, l'Istrie, que le traité de Campo-Formio livra à l'Autriche; la Dalmatie, quelques places de l'Albanie, les îles Ioniennes, qui furent réunies à la France. En 1801, l'Angleterre s'appropria les îles Ioniennes. En 1805, par le traité de Presbourg, l'Autriche restitua les provinces qu'elle avait reçues, et qui, englobées dans le royaume d'Italie, formèrent les départements de l'Adriatique, de la Brenta, du Bacchiglione, de l'Adige, du Serio, de la Mella, du Tagliamento, de la Piave, et du Passeriano. Elles lui furent rendues en 1815, et firent partie du royaume Lombard-Vénitien. Depuis cette époque, les superbes palais de Venise servirent de casernes aux soldats croates : un régime cruel pesa sur la ville; les Italiens furent privés de toutes les fonctions, leurs rapports avec l'étranger entravés, la gendarmerie de Napoléon Ier remplacée par des sbires sans uniforme; les avocats durent traiter les causes par écrit; Trieste fut favorisée au détriment de Venise; on alla jusqu'à supprimer le système métrique et les télégraphes, comme étant d'origine révolutionnaire. De 1830 à 1848, Daniel Manin travailla à réveiller les Vénitiens et à miner le gouvernement de l'Autriche; il habitua ses concitoyens à pétitionner, à faire partout de l'opposition, mais une opposition légale. Emprisonné, il fut délivré par le peuple en 1848, proclama la république, et fit sortir de la ville le gouverneur Paffy avec la garnison autrichienne. Après un bombardement, en 1849, Venise est rentrée sous le joug. — Venise revendique l'invention du papier, des écluses, des bastions; elle a vu sortir de ses presses le 1er livre imprimé en Italie, la 1re Bible imprimée en hébreu, et les 1ers journaux, qui parurent au commencement du XVIIe siècle. Ce fut son plus célèbre imprimeur, Alde Manuce, qui introduisit l'usage du caractère typographique dit *italique*, et l'un de ses peintres, celui de la peinture à l'huile. Elle a produit une des plus fameuses écoles de peinture de l'Italie. Par elle, la culture du millet et du mûrier a été importée d'Orient en Occident. *V.* Daru, *Histoire de la république de Venise*, Paris, 1828, 8 vol. in-8°. F—T.

VENISE (Lagunes de), système de bas-fonds et de lacs salés, sur la côte orientale de la Haute-Italie, au fond de l'Adriatique, s'étendant du S.-O. au N.-E., entre l'embouchure de la Brenta et celle de la Piave; 600 kil. carr.; 60 kil. sur 12 à 15. A marée haute, les lagunes sont envahies par la mer, et le sol des îles seul est à découvert; à marée basse, il n'y reste plus que les eaux des canaux et les lacs salés.

VENISE (Golfe de), golfe formé par la mer Adriatique sur la côte N.-E. de l'Italie, entre la côte d'Italie au N. de l'embouchure du Pô et la presqu'île de l'Istrie. Il reçoit le Pô, l'Adige, la Brenta, la Piave, la Livenza, le Tagliamento, et l'Isonzo. On a quelquefois étendu le nom de golfe de Venise à la mer Adriatique tout entière.

VENISE (Gouvernement de), un des deux gouvernements de l'anc. roy. Lombard-Vénitien, entre le Tyrol au N., le gouvt de Milan à l'O., les États de l'Église au S., l'Adriatique au S.-E., et le Littoral au N.-E.; ch.-l. *Venise*; il était subdivisé en 8 délég. : Venise, Padoue, Rovigo, Vérone, Vicence, Bellune, Trévise, Udine. L'autriche ayant renoncé, par la paix de Zurich, 1859, à la Lombardie, le gvt de Venise demeura sa seule possession italienne, et forma un pays de la couronne, la *Vénétie* (*V. ce mot*), avec l'adjonction de la partie de la délég. de Mantoue à l'E. du Mincio.

VENIUS (Otto). *V.* Van Veen.

VENLOO ou VENLO, ville forte du royaume de Hollande (Limbourg), petit port sur la rive dr. de la Meuse, à 22 kil. N.-E. de Ruremonde; 6,650 hab. Industrie et commerce très-actifs : épingles, tabac, huiles, etc. Anc. ville hanséatique; prise par Marlborough en 1708, et en 1830 par les Belges, auxquels les traités l'ont reprise.

VENNONS, *Vennones*, anc. peuple des Alpes Rhétiques, à l'E. du lac Larius et au N. de la Gaule Cisalpine.

VENOSA, anc. *Venusia*, v. du royaume d'Italie, province et à 37 kil. N. de Potenza; 7,651 hab. Evêché, avec une belle cathédrale. Robert Guiscard y a son tombeau.

VENRAY, brg du royaume de Hollande (Limbourg), à 31 kil. N. de Ruremonde; 4,500 hab. Fabr. de souliers.

VENT (Iles du). *V.* Antilles.

VENT (Iles sous le). *V.* Antilles.

VENTA BELGARUM, nom anc. de Winchester.

VENTA ICENORUM, nom anc. de Norwich ou Caster.

VENTADOUR, vge (Corrèze), arr. et à 24 kil. de Tulle. Titre d'une anc. seigneurie du Limousin, érigée en duché-pairie en 1578.

VENTE. *V.* Carbonari.

VENTENAT (Etienne-Pierre), botaniste, né à Limoges en 1757, m. en 1808, entra dans la congrégation des Génovéfains, en sortit en 1790, lorsqu'elle fut supprimée, et devint professeur de botanique, et bibliothécaire au Panthéon. On a de lui : *Tableau du règne végétal*, 1779, 4 vol. in-8°; *le Jardin de la Malmaison*, 1803-1805, 2 vol. in-fol., d'une admirable exécution; *Choix de plantes*, 1803-1808, in-fol.; *Decas generum novorum*, 1808, in-fol., etc. Ventenat occupe une place distinguée parmi les botanistes iconographes.

VENTIDIUS BASSUS (P.), né à Asculum, avait été fait esclave, dans la guerre Sociale, par Cn. Pompéius Strabon; il servit en Gaule sous César, qui le nomma sénateur, tribun du peuple, et préteur, et fut un des lieutenants d'Antoine pendant la guerre de Pérouse, l'an 712 de Rome, 41 av. J.-C. Chargé ensuite de la guerre contre les Parthes, il les défit en plusieurs rencontres, et assiégea Samosate. Jaloux de ces succès, Antoine lui enleva la conduite de ce siége, mais l'envoya toutefois triompher à Rome, en 37. O.

VENTIMIGLIA, v. du roy. d'Italie. *V.* Vintimille.

VENTOSE, 6e mois de l'année républicaine française, commençait le 19 ou le 20 février. Son nom lui avait été donné à cause des vents qui soufflent à cette époque de l'année, sous le climat de Paris.

VENTOUX (Mont), *Ventosus mons*, montagne de France (Vaucluse), dans un contre-fort des Alpes Cottiennes, au N.-E. de Carpentras, tire son nom des vents impétueux qui tourbillonnent à son sommet; 1,911 mèt. de hauteur.

VENTS (Les), divinités subalternes des Anciens. Les principaux Vents étaient : Aquilon, Africus, Auster, Borée, Cœcias, Caurus, Eurus, Favonius, Iapyx, Notus, Zéphyre. Dans l'*Iliade*, les Vents résident vers la Thrace; dans l'*Odyssée*, ils habitent les îles Eoliennes, et obéissent

à Eole. On sacrifiait aux Vents funestes des agneaux noirs, aux autres des agneaux blancs. L'art les figure avec des ailes à la tête et aux épaules. La représentation la plus remarquable des Vents est la tour octogone d'Andronicus Cyrrhestès, à Athènes : chacun des fronts de cette tour supporte un des Vents principaux, qui sont orientés d'après la région céleste d'où ils soufflent.

VENTURINI (Paolo), littérateur, né à Bologne en 1800, m. en 1850, étudia chez les Barnabites de sa ville natale et à Rome, entra à 17 ans dans l'ordre des clercs réguliers de la congrégation de St-Paul, enseigna quelque temps les belles-lettres à Naples, et revint occuper une chaire d'éloquence à Bologne. En 1847, Pie IX le nomma gouverneur de la province, puis membre de la censure. On a de Venturini : 14 *Discours sur la religion*, Bologne, 1846 et 1853, pleins d'une véritable éloquence ; des *Poésies*, Naples, 1854, que distinguent la pureté, la vivacité et la noblesse du style ; une traduction incomplète d'*Horace*, etc. M. V—I.

VÉNUS, déesse de la beauté, née de Jupiter et de Dioné, ou, selon d'autres fables, de l'écume de la mer, d'où son nom d'*Aphrodite* et son surnom d'*Anadyomène*. Jupiter la donna pour femme à Vulcain. Elle eut plusieurs enfants de différents dieux ou mortels : de Jupiter, les Grâces ; de Mercure, Hermaphrodite ; de Bacchus, Priape et Hymen ; de Mars, Harmonie et l'Amour ; de Butès, Eryx ; d'Anchise, Enée, etc. Le berger Pâris lui donna sur le mont Ida le prix de la beauté. Aussi, dans l'*Iliade* et l'*Enéide*, elle protége les Troyens : blessée par Diomède, elle inspire à la femme de ce prince des amours adultères. Elle punit cruellement ceux qui la méprisent : ainsi elle inspire de violentes passions aux Prœtides, à Pasiphaé, à Phèdre, etc. Le siége principal de son culte était à Chypre, dans les villes de Paphos, d'Amathonte, d'Idalie, et dans l'île de Cythère. On l'adora dans toute la Grèce et à Rome. Ses fêtes s'appelaient *Aphrodisies* ou *Adonies*, en souvenir d'Adonis qu'elle aima. Le myrte, la rose, les colombes, lui sont consacrés. Homère lui attribue une ceinture qui possédait un charme irrésistible. Il reste beaucoup de statues antiques de Vénus, entre autres la Vénus dite de Médicis, qu'on croit être une copie de la Vénus de Cnide par Praxitèle, et la Vénus de Milo, découverte à Milo en 1820. Les anciens vantaient la Vénus Anadyomène de Cos, peinte par Apelle. P.

VENUSIA, auj. *Venosa*, anc. ville d'Apulie, en Daunie, sur les confins de la Lucanie, au S.-O. de Cannes. Patrie du poëte Horace.

VENUTI (Ridolfino), antiquaire, né à Cortone en 1705, m. en 1763, prit les ordres sacrés, vint à Rome, et fut nommé, par Benoît XIV, président de la commission des monuments antiques et garde du cabinet du Vatican. On a de lui : *Collectanea antiquitatum romanarum centum tabulis incisarum et notis illustratarum*, Rome, 1736, in-fol. ; *Antiqua numismata maximi moduli ex museo Alex. card. Albani in Vaticanâ biblioth. translata*, 1739-44, 2 vol. in-fol. ; *Numismata romanorum pontificum*, 1744, in-4° ; *Accurata e succincta descrizione topografica delle antichità di Roma*, 1763, 2 vol. in-4° ; 2e édit., 1803 ; *Accurata descrizione topografica ed istorica di Roma moderna*, 1766, 2 vol. in-4°, etc. Tous ces ouvrages sont estimés pour l'exactitude des recherches et la science que l'on y trouve.

VÊPRES (du latin *vesper*, soir), une des grandes heures canoniales faisant partie de l'office divin dans l'Eglise catholique. On les disait autrefois vers le coucher du soleil. Aujourd'hui, les Vêpres se disent l'après-midi, ordinairement vers trois heures. Elles se composent de 5 psaumes, d'un capitule, d'une hymne ou d'une prose, du *Magnificat*, et de plusieurs antiennes et oraisons. Comme l'Eglise emprunta au judaïsme la coutume de commencer le jour par le soir, nos fêtes commencent la veille par les *premières vêpres*. Les vêpres ont été instituées, dit-on, pour honorer la mémoire de la sépulture de J.-C., ou de la descente de croix.

VÊPRES SICILIENNES, nom sous lequel on désigne un massacre général des Français en Sicile, sous le règne de Charles d'Anjou. Suivant quelques historiens, ce massacre aurait été prémédité par Jean de Procida et ses amis, l'heure choisie à l'avance, et le signal, le 1er coup de cloche qui sonna les Vêpres, le 30 mars 1282. L'opinion contraire est plus vraisemblable : les Siciliens, mécontents de la domination française, et excités par Procida, ministre habile du roi d'Aragon, n'attendaient plus que l'occasion de se soulever, quand, le lundi de Pâques, au moment où les habitants de Palerme se rendaient en foule à l'église de Montréal, à l'heure des Vêpres, un Provençal, nommé Drouet, insulta une femme ; tout le peuple s'ameuta, égorgea les Français, surpris sans défense, et bientôt les autres villes suivirent l'exemple de Palerme. On estime le nombre des victimes à 8,000. La Sicile, séparée du royaume de Naples, se donna à Pierre III d'Aragon. La dénomination de *Vêpres Siciliennes*, ignorée des contemporains, fut mise à la mode par un roman historique italien, que publia au XVIe siècle un certain Muñoz. C. Delavigne a écrit une tragédie des *Vêpres Siciliennes*. G.

VER SACRUM. *V.* PRINTEMPS SACRÉ.

VERA (Pedro de), officier espagnol, né vers 1440 à Xérès de la Frontera, d'une illustre famille d'Andalousie, fut envoyé par Ferdinand le Catholique et Isabelle à la Grande-Canarie avec le titre de capitaine-général en 1480, termina en cinq années la conquête de toutes les Canaries, y assura la domination espagnole en déportant les Guanches (habitants indigènes), et en les remplaçant par des colons venus d'Europe, et naturalisa dans l'archipel la canne à sucre. Ses violences l'ayant fait rappeler, 1488, il se signala dans la guerre contre Grenade, 1492, et mourut quelque temps après.

VERA, v. d'Espagne (Grenade), prov. et à 60 kilom. N.-E. d'Almeria ; port sur la Cueva, près de la Méditerranée. Pop. de la commune : 10,000 hab.

VERA, v. de Médie. *V.* PHRAATA.

VÉRAC, vge (Gironde), arr. et à 18 kil. N.-N.-O. de Libourne : 633 hab. Ruines d'un vieux château, et, à Mongie, près de là, restes d'une anc. église qui appartenait aux dames de Fontevrault. On a trouvé au château antique de Pomiers des médailles d'Antonin.

VERACINI (François-Marie), habile violoniste, né à Florence vers 1685, m. à Pise en 1750, fit la plus vive sensation à Londres et en Allemagne. On a gravé de lui deux recueils de 12 sonates.

VERA-CRUZ, v. du Mexique, ch.-l. du dép. de son nom, par 19° 12′ lat. N., et 96° 9′ long. O. ; sur le golfe du Mexique, à 372 kil. E. de Mexico ; évêché catholique ; 16,000 hab. Ville bien bâtie, bien percée, mais sur une plage aride, et près de marécages qui la rendent malsaine. C'est une simple échelle, où l'on dépose les chargements destinés à l'intérieur, et surtout à Mexico. Aux environs de la ville sont des collines de sables assez élevées pour intercepter la circulation de l'air du côté de la terre. Chaleurs excessives de mai à septembre. Le seul courant d'eau est un ruisseau bourbeux, nommé Tenoya, près et au S.-E. de la ville. La fièvre jaune est fréquente. Les navires, menacés par les vents du N., n'ont pour abri qu'un îlot à fleur d'eau, où se trouve construit le fort de St-Jean-d'Ulloa, pris par l'amiral français Baudin en 1838. Les bâtiments de guerre trouvent un bon mouillage à l'île de Sacrificios, voisine du port de la Vera-Cruz, dont l'entrée leur est interdite. Depuis 1865, la ville est ch.-l. d'une préfecture maritime ; elle fait partie, avec le département, de la division militaire de Puebla. Exportation importante d'or et d'argent, vanille, peaux de bœufs, tabac, etc. — C'est à l'emplacement de Vera-Cruz que Fernand-Cortez aborda, le *vendredi-saint*, en 1519, pour tenter la conquête du Mexique. En 1823, les insurgés mexicains enlevèrent la ville aux Espagnols. La révolution dirigée par le général Santa-Anna y éclata en 1832. Les troupes des Etats-Unis prirent la ville en 1847, les Français, en 1862.

VERA-CRUZ (Dép. de), un des dép. de l'Empire du Mexique, entre ceux de Tulancingo et de Puebla à l'O., d'Oaxaca au S., Chiapas, Tabasco et le golfe du Mexique à l'E., ceux de Tamaulipas et San-Luis au N. ; 66,751 kil. carr. ; 349,125 hab. Sol très-fertile, mais peu cultivé.

VÉRAGRES, *Veragri*, peuple de la Gaule ; capit., *Octodurus*. Son territoire forme auj. la partie centrale du *Valais*.

VERAGUA, anc. département de la Colombie, l'un des 5 qui ont formé la république de la Nouvelle-Grenade, où il est divisé en 2 provinces, *Panama* et *Veragua*, était borné au N. par la mer des Antilles, à l'E. par la province de l'Isthme, au S. par le Grand-Océan, et à l'O. par le Guatémala ; ch.-l., *Santiago de Veragua*.

VERAGUA, prov. de l'État de Panama, dans la Nouvelle-Grenade, au S.-O. de celle de Panama ; 30,000 hab. Ch.-l., *Santiago de Veragua*. *V.* SANTIAGO.

VERANZIO (Antoine). *V.* WRANCZY.

VERA-PAZ (SAN-DOMINGO DE LA) ou COBAN, ville de la république de Guatémala, ch.-l. d'un département de même nom, à 230 kil. N.-N.-E. de Guatémala-la-Nueva ; 12,000 hab.

VERAZZANI (Jean), navigateur florentin, né vers la fin du XVe siècle, d'une famille noble, fut chargé, en 1524, par François Ier d'explorer l'Amérique septentrionale, et visita les côtes de ce continent depuis 30° lat. N. jusqu'à

Terre-Neuve, dont il prit possession au nom de la France. La relation de son voyage, très-curieuse pour l'époque, se trouve dans la collection de Ramusio et dans l'*Histoire générale des voyages*.

VERBANUS LACUS, nom anc. du lac MAJEUR.

VERBASZ ou VERBITZA, anc. *Urpanus*, riv. de la Turquie d'Europe (Bosnie), sort du mont Vranja, coule au N., sur 204 kil., par Banialouka, et tombe dans la Save, rive dr., près de Gradiska; cours de 200 kil.

VERBERIE, *Verberiacum, Vermeria*, vge (Oise), arr. et à 16 kil. N.-O. de Senlis, sur la rive g. de l'Oise; 1,287 hab. Il possédait un château royal, où mourut Charles-Martel, et dont il ne reste plus aucun vestige. Il s'y tint des conciles en 752, 853, 865 et 869. Antiquités druidiques, dites *pierres de Rhuis*.

VERBIESLES, vge (Haute-Marne), arr. et à 7 kil. S. de Chaumont; 234 hab. Ruines de l'abbaye du Val-des-Ecoliers (*V. ce mot*).

VERBIEST (Ferdinand), missionnaire jésuite, né vers 1630 à Bruges, m. en 1688, fut envoyé en Chine en 1659, se livra à la prédication, puis, appelé à Péking, gagna la confiance de l'empereur Kang-Hi, lui donna des leçons de mathématiques, fut chargé de réparer le désordre du calendrier chinois, et dirigea la fabrication de l'artillerie. On a de lui : *Liber organicus astronomiæ Europæ apud Sinas restitutæ*, 1668, petit in-fol., et divers ouvrages en langue chinoise, manuscrits à la Bibliothèque impériale de Paris.

VERBIGÈNES, peuple de l'Helvétie, le même que les Urbigènes (*V. ce mot*).

VERBONNAIS (LE), *Verbonensis pagus*, petit pays de l'anc. France (Lorraine), près de Nancy.

VERCEIL, anc. *Vercellæ*, en italien *Vercelli*, ville forte du royaume d'Italie, ch.-l. de l'arr. de son nom, prov. de Novare, sur la Sésia, à 79 kil. N.-E. de Turin; 21,038 hab. Archevêché. Belle cathédrale. Ecole de médecine et de chirurgie, collége royal, bibliothèque. Comm. de riz, blé, chanvre, lin, soie, vins, ébénisterie. — Sous les Romains, Marius et Catulus y défirent les Cimbres, l'an 101 av. J.-C. Indépendante au moyen âge, Verceil passa, au XV^e siècle, sous la domination des ducs de Milan, puis de la maison de Savoie, et fut prise et démantelée en 1704 par les Français, auxquels les alliés la reprirent en 1706. Réunie à la France en 1796, elle devint le ch.-l. du département de la Sésia jusqu'en 1814. — L'arrond. de Verceil, à l'O. de celui de Novare, a 1,247 kil. carrés, et 134,100 hab. On y fabrique beaucoup de fer.

VERCEL, ch.-l. de canton (Doubs), arr. et à 21 kil. S. de Baume-les-Dames; 1,020 hab.

VERCELLÆ, v. de la Gaule Cisalpine, dans la Transpadane, chez les Libiques; auj. *Verceil*.

VERCINGÉTORIX, chef gaulois, de la Tribu des Arvernes, était fils de Celtill, brûlé devant Gergovie pour avoir voulu s'emparer du pouvoir à main armée; il hérita de l'immense clientèle de son père, prit l'autorité absolue, repoussa les offres de César, organisa la défense contre lui, et le battit à Gergovie, mais succomba dans Alesia, après une résistance héroïque, 52 av. J.-C. Il pouvait fuir : il vint seul au camp romain, jeta ses armes aux pieds du vainqueur, et muet, immobile, offrit ainsi sa vie pour l'apaiser. César fut impitoyable; il envoya à Rome Vercingétorix enchaîné, et, après 6 ans de captivité, le montra dans son triomphe, et le fit ensuite étrangler dans le *Tullianum*. (*V. ce mot.*) Vercingétorix était un homme d'une grande énergie et d'une haute capacité; il ne fallut pas moins que le génie de César pour le vaincre.

VERCORS (LE), *Vertacomicorus pagus*, petit pays de l'anc. France (Bas-Dauphiné), aujourd'hui compris dans l'arrondissement de Die (Drôme).

VERDE (SIERRA-), chaîne de montagnes dans le N. du Mexique, continuation des montagnes Rocheuses, fait partie de l'arête qui sépare, dans l'Amérique du N., le versant de l'Atlantique de celui de l'océan Pacifique.

VERDEN, *Ferda, Tuliphurdum*, v. du royaume de Hanovre (Stade), ch.-l. d'un ancien duché de son nom, sur l'Aller, à 80 kil. S.-O. de Stade, 31 S.-E. de Brême; 3,500 hab. Gymnase, grenier public de réserve, entrepôt royal de fers. Cathédrale du XIII^e siècle. En 782, Charlemagne fit massacrer en ce lieu 4,500 Saxons révoltés.

VERDETS, nom de volontaires royalistes, qui, après le 9 thermidor, s'organisèrent dans le midi de la France, et se livrèrent à des actes sanglants de réaction, contre les hommes de la Terreur d'abord, et ensuite contre les amis d'une liberté sage. Ils prirent leurs noms d'un ruban vert qu'ils portaient au bras. Depuis longtemps ils avaient disparu, lorsqu'on les revit, en 1815, aussi ardents, aussi fanatiques qu'après thermidor.

VERDIER, officier établi jadis pour commander aux gardes d'une forêt éloignée des maîtrises. On nommait *Verderie* l'étendue de bois soumise à sa juridiction, et cette juridiction elle-même.

VERDON ou VARDON, riv. de France, naît au S. de Barcelonnette, dans une ramification des Alpes, coule au S., puis à l'O., passe à Colmars et à Castellane, sépare les départements des Basses-Alpes et du Var, et se jette dans la Durance; cours de 150 kil.

VERDUN, anc. *Verodunum*, s.-préf. (Meuse), à 47 kil. N.-N.-E. de Bar-le-Duc, sur la Meuse; 9,949 hab. Ville forte, place de guerre de 2^e classe. Citadelle bâtie par Vauban. Evêché suffragant de Besançon. Direction du génie. Inspection forestière. Tribunaux de 1^re instance et de commerce, collége, biblio thèque, musée de tableaux et d'antiquités. Fabr. de dragées, anis, confitures et liqueurs renommées. On remarque le palais épiscopal, les promenades, et une anc. abbaye de Bénédictins, dite de *St-Vannes*. — Ville très-ancienne, et déjà considérable sous les Romains, Verdun fut conquise par Clovis en 502; en 843, y fut conclu le traité qui régla la succession de Louis le Débonnaire. Ville impériale depuis Othon le Grand, elle fut gouvernée, avec le pays environnant (Verdunois), d'abord par ses comtes, puis par ses évêques, mais en obtint de grandes libertés communales; le roi Henri II la conquit, avec Toul et Metz, en 1552. Le traité de Munster, 1648, en assura la possession à la France. En 1792, elle fut prise par les Prussiens après une courte résistance; un parti dans la ville était favorable à l'invasion : des femmes et des jeunes filles vinrent apporter au commandant prussien des corbeilles de dragées. Les Prussiens ayant évacué la place après leur défaite de Valmy, ces femmes furent conduites à Paris, et périrent sur l'échafaud, 1794. Verdun est la patrie de Chevert, à qui l'on a élevé une statue en bronze sur la place Sainte-Croix, en 1855, et du grammairien Beauzée.

VERDUN (Gouvernement de), un des 8 petits gouvernements de l'anc. France, compris ensuite dans le grand-gouvernement de Metz-et-Verdun, se composait de la ville et comté de Verdun, et de l'évêché de Verdun.

VERDUN (Traité de), traité de partage de l'Empire carlovingien entre les 3 fils de Louis le Débonnaire, en 843. Tout ce qui se trouvait à l'O. de la Meuse, de la Saône et du Rhône, forma le royaume de France pour Charles le Chauve; la Germanie tout entière jusqu'au Rhin échut à Louis le Germanique; Lothaire eut l'Italie, et toute la partie de la Gaule comprise entre la Meuse, la Saône et le Rhône à l'O., le Rhin et les Alpes à l'E.

VERDUN-SUR-DOUBS, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), arr. et à 22 kil. N.-E. de Châlon-sur-Saône, près du confluent du Doubs et de la Saône; 1,838 hab. Fabr. de tuiles et de poterie. Anc. baronnie du duché de Bourgogne, érigée en comté en 1593 par Henri IV.

VERDUN-SUR-GARONNE, ch.-l. de canton (Tarn-et-Garonne), arr. et à 32 kil. S.-E. de Castel-Sarrazin; 1,710 hab.

VERDUNOIS, nom donné au gouvernement de Verdun (*V. ce mot*), et au petit pays de la Gascogne dont Verdun-sur-Garonne était le chef-lieu.

VEREIA, ville de la Russie d'Europe, gvt et à 117 kil. O.-S.-O. de Moscou, sur la Protva; 6,000 hab.

VERFEIL, ch.-l. de cant. (H^te-Garonne), arr. et à 28 kil. E.-N.-E. de Toulouse; 757 hab.

VERGARA (Joseph), peintre, né à Valence en 1726, m. en 1799, fut le dernier membre célèbre d'une famille d'artistes, qu'avaient illustrée au XVI^e siècle Nicolas Vergara *le Vieux* et Nicolas Vergara *le Jeune*. Evariste Mugnoz lui enseigna les éléments de son art; mais il se forma surtout d'après les tableaux de l'Espagnolet. En 1752, il établit à Valence une école publique de dessin. Il a laissé beaucoup de portraits et de tableaux d'histoire : on cite particulièrement *Mentor et Télémaque*, et la *Conception de la Vierge*. Il dessinait bien, coloriait habilement, avait fait une longue étude de l'anatomie, mais ne possédait point le sentiment idéal. A. M.

VERGARA, v. d'Espagne. *V.* BERGARA.

VERGENNES (Charles GRAVIER, comte de), né à Dijon en 1717, d'un président au Parlement de cette ville, m. en 1787, entra de bonne heure dans la carrière diplomatique, fut ministre de France auprès de l'électeur de Trèves en 1750, déploya une grande habileté au congrès de Hanovre et à Manheim, 1753, reçut en récompense l'ambassade de Constantinople, 1755, déjoua dans ce poste les intrigues de l'Angleterre et de la Prusse contre la France, mais résista aux injonctions de son propre gouvernement, qui poussait la Russie contre les Turcs. Rappelé en 1768,

il ne rentra en faveur qu'après la chute du ministre Choiseul. Envoyé en ambassade à Stockholm, 1771, il eut une grande part à la révolution opérée par Gustave III. Louis XVI lui ayant confié le ministère des affaires étrangères, 1774, il assura à la France, par le traité de Soleure, 1777, l'alliance de tous les cantons Suisses, conclut en 1778 une autre alliance avec les États-Unis contre l'Angleterre, concourut à la paix de Teschen en 1779 et au traité de Versailles en 1783, fut alors chef du conseil royal des finances, se déclara contre le système prohibitif qui pesait sur le commerce, et réussit à faire adopter ses idées dans un traité avec l'Angleterre en 1786. Il y a quelques écrits de Vergennes dans l'ouvrage intitulé : *Politique de tous les cabinets de l'Europe.* Ce fut un négociateur habile; mais, comme ministre, il manqua des qualités supérieures qu'exige la direction des affaires. B.

VERGERIO (Pierre-Paul), littérateur italien, né à Capo-d'Istria en 1349, m. en 1428, professeur à Padoue, a laissé une *Histoire des princes de Carrare,* en latin, insérée dans le recueil de Muratori; un traité *de Ingenuis moribus,* Milan, 1744; une comédie morale, *Paulus;* une *Vie de Pétrarque;* une traduction d'*Arrien*, et quelques poésies. Son style historique est élégant.

VERGIER (Jacques), poëte, né à Lyon en 1657, m. en 1720, fut destiné à l'état ecclésiastique, l'abandonna pour entrer dans l'administration de la marine, devint commissaire ordonnateur à Dunkerque, se démit de sa charge en 1714, et vint se fixer à Paris, où il fut assassiné. Ses *Œuvres,* dont la meilleure édition est celle de Lausanne, 1750, 2 vol. in-12, contiennent des chansons, contes, odes, sonnets, madrigaux, épigrammes, fables, épîtres, parodies, etc. Il a de la facilité; mais une grande médiocrité de style fait qu'on ne le lit plus guère.

VERGILIA, v. d'Hispanie (Bétique), chez les Bastitans; auj. *Murcie.*

VERGILIO (Polydore). *V.* VIRGILE.

VERGNIAUD (Pierre-Victorin), célèbre orateur et l'un des chefs des Girondins, né à Limoges en 1759, d'un avocat distingué, m. en 1793, commença ses études au collége de sa ville natale, et fixa l'attention de Turgot, alors intendant de la province, qui lui procura une bourse au collége du Plessis, à Paris. Il s'était fait une grande réputation au barreau de Bordeaux, lorsqu'il fut nommé administrateur du département de la Gironde en 1789, puis député de ce département à l'Assemblée législative, 1791, où il se montra, dès les premières séances, ennemi de la monarchie. Porté à la présidence de cette Assemblée, il eut part au décret qui prononçait la peine de mort contre les émigrés, et, quand les Girondins crurent utile à leurs projets d'engager la France dans une guerre européenne, appuya la déclaration de guerre à l'Autriche et à la Prusse. Lorsqu'on voulut porter un coup décisif à l'autorité de Louis XVI, il vota le licenciement de la garde constitutionnelle du roi, et la formation d'un camp de 20,000 hommes sous Paris, puis favorisa l'insurrection populaire du 20 juin 1792, et, en soulevant dans un de ses discours la question de la déchéance de Louis XVI, avança le triomphe du parti de la Montagne, qu'il lui fut impossible de contenir après la journée du 10 août. Réélu à la Convention, il fut membre du comité de constitution, continua de lutter contre l'entraînement démagogique, surtout contre Robespierre et Marat, et poursuivit avec la plus grande énergie les septembriseurs. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour la mort, et comme il présidait l'Assemblée ce jour-là, ce fut lui qui prononça la sentence. Un mois auparavant, dans un discours énergique, qui est demeuré son chef-d'œuvre, il avait demandé qu'en cas de condamnation, le roi pût en appeler au peuple, et le jour de la condamnation, il vota contre le sursis à l'exécution. Après le supplice de Louis XVI, il combattit l'institution du tribunal révolutionnaire, fut dénoncé par Robespierre comme fédéraliste et ennemi de la République, et succomba avec les autres Girondins au 31 mai et au 2 juin 1793. Après avoir montré beaucoup de dignité dans sa défense, il monta sur l'échafaud, le 31 octobre, à l'âge de 35 ans. Vergniaud fut animé d'un grand patriotisme, mais sembla n'avoir que des convictions flottantes : dépourvu des connaissances du publiciste, et des vues de l'homme d'Etat, on a dit de lui qu'il fit de l'opposition avec les doctrines républicaines, et du gouvernement avec les doctrines monarchiques. Sa parole était tantôt grave, tantôt impétueuse, toujours élégante, fleurie, pleine d'images : c'est lui qui, dans un de ses discours, a comparé la Révolution à « Saturne dévorant successivement tous ses enfants. » Parfois, suivant une expression du temps, la foudre de Mirabeau se ralluma dans ses mains; mais il eut plus souvent des moments de faiblesse et d'indolence. Ses principaux discours se trouvent dans le *Choix de rapports, opinions et discours,* publié par Lallement, Paris, 1818-25, 24 vol. in-8°. B.

VERGOBRET, nom du magistrat suprême élu chaque année par les Druides chez les Eduens et quelques autres peuples de la Gaule. Seul il pouvait prononcer la peine capitale. Durant ses fonctions, il ne pouvait sortir de la cité. Dans les solennités publiques, il se poudrait la barbe avec de la limaille d'or.

VERGT, ch.-l. de canton (Dordogne). *V.* JEAN-DE-VERGT (SAINT-).

VERGUNNI, peuple Gaulois, occupait une partie du départ. actuel des Basses-Alpes, où est aujourd'hui le vge de Vergon.

VERGY, famille noble de Bourgogne, dont les membres les plus illustres furent : Gabrielle de Vergy, dame de Fayel, et amante de Raoul de Coucy (*V. ce mot*); — Antoine de Vergy, comte de Dammartin, partisan des Bourguignons pendant les troubles du règne de Charles VI, créé maréchal de France par Henri V d'Angleterre, et m. en 1439; — Antoine de Vergy, né en 1488, archevêque de Besançon en 1517, m. en 1541.

VERHUELL, marin hollandais, né en 1764 à Dœtichem Gueldre), m. en 1845, était vice-amiral, quand on le chargea, en 1803, d'une mission auprès du premier consul Bonaparte. Il concerta avec lui le projet de descente en Angleterre, et amena de Flessingue à Ambleteuse l'escadre hollandaise qui devait participer à cette expédition. Nommé ministre de la marine des Pays-Bas, il aida à l'élévation de Louis Bonaparte sur le trône de Hollande, reçut de lui le titre de *maréchal de Hollande,* devint, après la réunion de ce pays à l'Empire français, président de la junte administrative, se fit naturaliser en France sous la Restauration, et entra à la Chambre des pairs en 1829. Il fut un des fondateurs de la Société protestante des missions.

VERIA ou KARAVERIA, anc. *Berœa,* v. de la Turquie d'Europe, eyalet et à 60 kil. S.-O. de Salonique, au confl. du Véria-sou et de l'Indjé-Karasou; 8,000 hab. Fabr. de tissus de coton, teintureries.

VÉRINE, impératrice d'Orient, 459-485. Femme de Léon Ier et belle-mère de Zénon l'Isaurien, elle se servit de tous les moyens pour conserver le pouvoir. En 475, elle chassa Zénon l'Isaurien de Constantinople, pour mettre à sa place son frère Basilisque, oncle de Zénon. Mécontente de ce dernier, elle rappela Zénon; puis elle suscita contre lui son gendre Marcien, qui tenta d'enlever Zénon par un coup de main, 479. Enfin Zénon, fatigué de ses intrigues, la renferma en Cilicie. Elle trouva encore moyen de soutenir l'usurpateur Léonce, 484; mais celui-ci ne lui rendit pas la liberté; elle mourut peu de temps après. S.

VERISA. *V.* BERISA.

VERJUS (Louis de), comte de Crécy, habile négociateur, né à Paris en 1629, d'un conseiller au parlement, m. en 1709, remplit d'abord une mission en Portugal, fut ensuite envoyé en Allemagne, 1669, pour traiter avec les princes opposés à la maison d'Autriche, figura comme plénipotentiaire à la diète de Ratisbonne en 1679, et prit part au traité de Ryswick en 1697. Il cultivait les lettres, et entra à l'Académie française en 1679. On a de lui : *Réfutation d'un libelle, adressé à M. le prince d'Osnabrück,* Paris, 1674; c'est une réponse au livre de Lisola, ambassadeur d'Autriche, avec lequel il avait eu de vifs démêlés, intitulé : *la Sauce au verjus. V.* son *Eloge* par Dalembert.

VERKHOTOURIÉ, v. de Russie, gvt et au N.-E. de Perm, sur la Toura; 3,000 hab. Forges; mines de cuivre et d'or.

VERKOLIE (Jean), peintre, né en 1650 à Amsterdam, où son père était serrurier, m. en 1693, apprit son art sans maître, et reçut seulement pendant 6 mois les leçons de Jean Lievens. Il s'essaya aussi avec succès dans la gravure à la manière noire. En 1672, s'étant marié à Delft, il choisit cette ville pour séjour. Il a fait un grand nombre de portraits, de morceaux d'histoire, et de scènes domestiques; sa manière est pleine de charme, et sa couleur harmonieuse. Son fils Nicolas, né à Delft en 1673, m. en 1746, a marché dignement sur ses traces, comme peintre et comme graveur. Le Louvre possède un tableau de chacun d'eux. A. M.

VERMAND, ch.-l. de cant. (Aisne), arr. et à 12 kil. N.-O. de St-Quentin; 929 hab. Quelques auteurs ont voulu y voir l'antique *Augusta Veromanduorum,* qui est plus probablement à St-Quentin.

VERMANDOIS, *Veromanduorum ager,* petit pays de l'anc. France (Picardie), au N.-O. de la Thiérache; ch.-l.

St-Quentin; v. principales : Vermand (qui a donné son nom au pays), Ham, St-Simon, le Câtelet. Le Vermandois, habité primitivement par les Véromanduens, fut érigé en comté par Charlemagne en faveur de son 2e fils, Pépin, roi d'Italie, dont la postérité le conserva jusqu'au milieu du XIe siècle. Il fut donné alors à Hugues de France, époux d'Adèle, fille d'Herbert IV. Elisabeth, petite-fille de Hugues, le porta en dot à Philippe d'Alsace, comte de Flandre, 1156. Philippe-Auguste s'en empara en 1185, et le réunit au domaine royal en 1215. Il est auj. partagé entre les départements de l'Aisne et de la Somme.

VERMANDOIS (Herbert Ier, comte de), 4e descendant de Pépin (2e fils de Charlemagne), roi d'Italie, embrassa le parti de Eudes contre Charles le Simple, et fut assassiné en 923 par Baudouin le Chauve, comte de Flandre.

VERMANDOIS (Herbert II, comte de), fils du précédent, attira Charles le Simple à Péronne et l'y retint prisonnier jusqu'à sa mort, se déclara ensuite contre le roi Raoul et le comte Hugues le Grand, qui avaient privé du trône Louis d'Outre-mer, perdit Laon et la plus grande partie de ses Etats, et mourut en 943.

VERMANDOIS (Raoul, comte de), dit *le Vaillant*, petit-fils du roi Henri Ier, était fils de Hugues de France et d'Adèle, fille du comte Herbert IV. Né vers 1094, m. en 1152, il aida Louis le Gros à abaisser la puissance de ses vassaux rebelles, prit d'assaut le château du Puiset en 1112, fut nommé grand-sénéchal en 1131, mérita l'estime de Suger, divorça avec la sœur du comte de Blois pour épouser Alix ou Adélaïde, sœur d'Eléonore de Guyenne, commanda les troupes que Louis VII le Jeune laissa en France pendant la 2e croisade, et dépouilla sa propre sœur du comté d'Amiens.

VERMANDOIS (Hugues de), fils du précédent, né en 1127, m. en 1212, fut élevé par St Bernard, se fit moine, et fonda, avec St Jean de Matha, l'ordre des Mathurins. Il a été canonisé sous le nom de *St Félix de Valois*. Fête, le 20 novembre.

VERMANDOIS (Louis de BOURBON, comte de), fils naturel de Louis XIV et de Mlle de La Vallière, né en 1667, légitimé en 1669, et nommé, la même année, amiral de France, m. en 1683, est un des personnages qu'on a voulu faire passer pour le *Masque de fer* (*V. ce mot*).

VERMEILLE (Mer). *V.* CALIFORNIE (Golfe de).

VERMEJO (RIO-), riv. de l'Amérique du S., naît en Bolivie, qu'elle sépare de la confédération de la Plata, et se jette dans le Paraguay, au-dessus de son confluent avec le Parana; cours sinueux, d'environ 1,000 kil.

VERMENTON, ch.-l. de cant. (Yonne), arr. et à 22 kil. S.-E. d'Auxerre, sur la Cure, près de son confluent avec l'Yonne; 2,136 hab. Eglise gothique, avec portail remarquable. Aux environs se trouvent les célèbres grottes d'*Arcy*. Bons vins rouges; comm. de bois.

VERMERIA, nom latin de VERBERIE.

VERMIGLI (Pierre). *V.* MARTYR (Pierre).

VERMOIS (Le), *Vermensis pagus*, petit pays de l'anc. France (Lorraine), compris auj. dans l'arr. de Toul.

VERMOND (l'abbé Mathieu-Jacques de), docteur en Sorbonne et bibliothécaire du collége Mazarin, se lia avec Loménie de Brienne, qui le fit envoyer à Vienne, en 1769, comme professeur de français auprès de l'archiduchesse Marie-Antoinette, fiancée à Louis XVI. Il gagna la confiance de cette princesse, resta auprès d'elle après son mariage, devint son confident, prit un grand ascendant sur son esprit, et, comme il avait peu de tact, encouragea son aversion naturelle pour l'étiquette rigoureuse de la cour de Versailles, applaudit à ses railleries, la poussa à prendre part aux affaires publiques, et lui créa ainsi une foule d'hostilités. Dans l'affaire du collier (*V. ce mot*), ce fut lui qui poussa Marie-Antoinette à donner un éclat imprudent à sa vengeance contre le cardinal de Rohan; ses intrigues firent arriver Loménie de Brienne à la présidence du conseil. Objet de la haine publique, il dut, au commencement de la Révolution, quitter la cour, se retira à Valenciennes, puis à Coblentz, et à Vienne, où il mourut.

VERMONT, un des Etats-Unis de l'Amérique du N., borné au N. par le Canada, à l'E. par la chaîne des Montagnes Vertes, qui lui ont valu son nom et qui le séparent du New-Hampshire, au S. par le Massachusetts, à l'O. par l'Etat de New-York; entre 42° 44'-45° lat. N., 73° 58'-75° 15' long. O.; 20,642 kil. carrés; 195 kil. sur 100; 315,116 hab. Capit., *Montpellier*. Il est divisé en 14 comtés. Climat froid, air salubre. Sol arrosé par l'Onion, qui se jette dans le lac Champlain; fertile en céréales. Beaux pâturages, où l'on élève un nombreux bétail. Mines de fer, de plomb, et de cuivre. — Les premiers établissements furent formés dans ce pays par des colons du Massachusetts. Placé entre New-Hampshire et New-York, il fut longtemps disputé par eux, et ne forma un territoire indépendant qu'en 1777. De cette époque date sa première Constitution, remplacée en 1793 par celle qui le régit actuellement. Il fut admis dans l'Union en 1791, et envoie 3 députés au Congrès. Le pouvoir exécutif est délégué à un gouverneur, un lieutenant-gouverneur et 12 conseillers, élus pour un an par le peuple; et le pouvoir législatif, à un Sénat de 30 membres et une Chambre de 239 représentants, également élus pour un an. Tout citoyen âgé de 21 ans, et résidant depuis une année dans l'Etat, est électeur. Son nom vient du français *Mont-Vert*.

VERNANTES, vge (Maine-et-Loire), arr. et à 24 kil. S.-E. de Baugé; 536 hab. Belles ruines de l'abbaye cistercienne du *Louroux*, fondée en 1121 par Foulques V, comte d'Anjou.

VERNES (Jacob), pasteur de Genève, né dans cette ville en 1728, m. en 1791, fut d'abord lié avec J.-J. Rousseau, puis se rangea parmi ses adversaires après la publication de l'*Emile*. Exilé en 1782 pour s'être opposé à toute modification de la Constitution genevoise, il ne rentra dans sa patrie qu'en 1789. On a de lui : *Choix littéraire*, 1755-60, recueil périodique de prose et de vers; *Confidence philosophique*, 1771, in-8°, livre dans lequel, malgré ses liaisons avec Voltaire, il combat vivement les philosophes, en mettant en action leurs propres maximes; *Lettres sur le christianisme de J.-J. Rousseau*, 1763, in-8°; *Dialogues sur le christianisme de J.-J. Rousseau*, 1763, in-8°, *Réponses à quelques Lettres de J.-J. Rousseau*, 1763; *Sermons*, 1792, 2 vol. in-8°.

VERNET (Jacques), professeur de théologie à Genève, né dans cette ville en 1698, m. en 1789, voyagea en France, en Italie, en Allemagne et en Angleterre, et se lia avec Montesquieu, J.-J. Rousseau, et Voltaire. Il eut plus tard de vifs démêlés avec ce dernier, dont il avait relevé les erreurs, et qui l'attaqua en énonçant des faits controuvés. On a de lui : *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, Genève, 1730-88, 10 vol. in-8°, ouvrage savant, qui fut l'œuvre de toute sa vie; *Dialogues socratiques, ou Entretiens sur divers sujets de morale*, Paris, 1745 et 1755; *Instruction chrétienne*, Neuchâtel, 1752, 4 vol. in-8°, espèce de cours de théologie biblique mis à la portée de tout le monde, etc.

VERNET (Claude-Joseph), peintre célèbre, né à Avignon en 1714, d'un peintre assez habile, m. en 1789, alla par mer en Italie à l'âge de 18 ans pour se perfectionner dans son art, et ce voyage maritime détermina la direction de son talent. Il se maria à Rome, fut reçu membre de l'Académie de St-Luc en 1743, et ne revint en France qu'après une absence de 22 ans, rappelé par Louis XV, qui le chargeait de peindre les principaux ports de mer du royaume. Ce fut dans la traversée qu'il fit alors que, pour tracer l'esquisse d'une tempête, il voulut être attaché au mât du navire; scène que son petit-fils, M. Horace Vernet, a retracée dans un tableau. A son arrivée à Paris, il entra à l'Académie de peinture. Près de dix années furent employées par lui à peindre 15 ports français. La plupart des marines de Vernet sont au musée du Louvre. Son chef-d'œuvre est *le Soir* ou *la Tempête*, gravé par Balechou. Vernet était fort laborieux, et, pendant les 37 dernières années de sa vie, il exécuta plus de 200 tableaux. On trouve en lui deux manières : la 1re, qu'il se forma au commencement de son séjour à Rome, se rapproche de celle de Salvator Rosa, dont elle a la vigueur et la fierté; la 2e, qu'il adopta quelque temps avant son retour en France, se distingue par une science plus profonde et plus sage, par des teintes plus variées, et par une facilité merveilleuse. Vernet allia un style pittoresque à la plus rigoureuse exactitude; il sut se garder de l'afféterie et du mauvais goût qui avaient envahi la peinture contemporaine. B.

VERNET (Antoine-Charles-Horace, dit Carle), fils du précédent, né à Bordeaux en 1758, m. en 1836, obtint le grand prix en 1782, alla à Rome, fut admis à l'Académie de peinture en 1788 sur un tableau du *Triomphe de Paul-Emile*, et, bien qu'il eût admirablement réussi à peindre les chevaux, les chiens et les chasses, se livra au genre des batailles. Il a peint celles de *Rivoli*, de *Marengo*, d'*Austerlitz*, de *Wagram*, le *Passage du mont St-Bernard*, etc. On lui doit encore des *Collections d'études*, qui ont été gravées, et plusieurs beaux portraits (*Napoléon, le duc de Berry*, etc.). Il excella aussi dans la caricature des mœurs populaires, où il porta tant d'esprit, qu'on a dit que ses caricatures étaient les épigrammes du dessin. — M. Horace Vernet, l'un de nos plus illustres peintres contemporains, est son fils (*V.* au *Supplément*). B.

VERNET, vge (Pyrénées-Orientales), arr. et à 15 kil.

S. de Prades ; 876 hab. Bains d'eaux thermales sulfureuses.

VERNEUIL, ch.-l. de cant. (Eure), arr. et à 50 kil. S.-O. d'Evreux, sur l'Avre et l'Iton ; 2,963 hab. Bibliothèque. L'église de la Madeleine a un clocher remarquable. Beau couvent de religieuses Bénédictines, converti en pensionnat. Fabr. de lainages, toiles, poterie ; tanneries, forges. — Fortifiée par Henri Ier d'Angleterre au XIIe siècle, cette ville fut prise plusieurs fois par les Français et les Anglais ; en 1424, Charles VII perdit sous ses murs une bataille contre les Anglais ; la ville demeura aux vainqueurs jusqu'en 1449. Il ne reste des fortifications qu'une tour dite *la Tour grise*.

VERNEUIL, château (Oise), sur l'Oise, près de Senlis et à 50 kil. de Paris, fut érigé en marquisat par Henri IV pour Henriette d'Entragues, et en duché-pairie par Louis XIV, 1652, en faveur d'un fils naturel de la marquise et du roi. Il passa, en 1682, aux Bourbon-Condé.

VERNIER (Pierre), géomètre, né en 1580 à Ornans (Franche-Comté), m. en 1637, fut gouverneur du château de sa ville natale pour le roi d'Espagne, et directeur des monnaies au comté de Bourgogne. Il est célèbre pour avoir imaginé l'instrument ingénieux qui porte son nom, et qui sert à la mesure des angles ; toutefois l'idée du vernier est attribuée à Nonius (*V. ce nom*). L'ouvrage qui en contient la description a pour titre : *Construction, usage et propriétés du quadrant nouveau de mathématiques par P. Vernier*, Bruxelles, 1631, in-8° ; on y remarque divers procédés de calculs trigonométriques très-expéditifs. Vernier a aussi composé un *Traité d'artillerie*, qui n'a pas été imprimé. D—I. S.

VERNIQUET (Edme), architecte, né en 1727 à Châtillon-sur-Seine, m. en 1804, bâtit en Bourgogne beaucoup d'églises, de châteaux, de ponts, etc., qui lui firent la plus honorable réputation, et exécuta, sous la direction de Buffon, toutes les constructions du Jardin des Plantes de Paris. Ayant acheté, en 1774, la charge de commissaire-voyer à Paris, il entreprit de dresser un plan général de cette ville, à l'échelle d'une demi-ligne par toise. Il employa 22 ans à ce travail immense, qui forme 72 feuilles grand-atlas, et qu'il publia en 1796. On n'avait encore fait aucun plan de ville aussi beau ni aussi bien exécuté, et depuis il a servi de base à tous les plans de Paris qui ont été ordonnés par l'administration.

VERNON (Edouard), célèbre marin anglais, né en 1684 à Westminster, m. en 1757, commença sa carrière en 1702, sous l'amiral Hopson, fut envoyé, la même année, aux Indes occidentales sous le commodore Walker, parvint au grade de contre-amiral, entra au Parlement en 1727, reçut, en 1739, avec une commission de vice-amiral, l'ordre d'aller détruire les établissements des Espagnols en Amérique, et s'empara de Porto-Bello, 1740. Sa rigueur envers ses subordonnés, et son refus d'obéir à quelques ordres de l'amirauté, le firent rayer des contrôles de la marine.

VERNON (James), membre de la Chambre des communes sous Guillaume III, et secrétaire d'Etat vers 1698, a laissé des *Lettres écrites au duc de Shrewsbury de* 1696 *à* 1708, publiées seulement en 1840, et intéressantes pour l'histoire de ce temps-là.

VERNON, ch.-l. de cant. (Eure), arr. et à 35 kil. N.-E. d'Evreux, sur la rive g. de la Seine, et près de la forêt du même nom ; 5,042 hab. Parc et magasins du train des équipages militaires. — Ville fortifiée et importante au moyen âge par sa situation sur la frontière de Normandie, Vernon fut prise et reprise plusieurs fois, et cédée à la France en 1198. Les Anglais s'en emparèrent en 1419, et la conservèrent jusqu'en 1449. On y remarque une tour ruinée, la chapelle de l'Hôtel-Dieu, et l'église Notre-Dame, édifice gothique qui renferme quelques tombeaux curieux. Commerce de grains, pierres de taille, vins, laines, plumes. Près de là est le château de Bizy, qui appartenait au duc de Penthièvre avant la Révolution, et qui passa ensuite à la maison d'Orléans.

VERNOUX, ch.-l. de cant. (Ardèche), arr. et à 36 kil. S.-O. de Tournon ; 1,665 hab. Eglise calviniste ; école de sourds-muets. Comm. de draps, filatures de soie.

VERNY, ch.-l. de cant. (Moselle), arr. et à 13 kil. S. de Metz ; 283 hab.

VEROCZE. *V.* WEROWITZ.

VERODUNENSES ou VERODUNI, peuple de la Gaule (Belgique 1re), à l'E. des Médiomatrices ; capit., *Verodunum* (auj. Verdun).

VEROLI, anc. *Verulæ* ou *Verulum*, ville des Etats de l'Eglise, dans la délégation et à 11 kil. N.-E. de Frosinone ; 3,600 hab. Evêché suffragant de Frosinone.

VÉROMANDUENS, *Veromandui*, peuple de la Gaule (Belgique 2e), au S. des Atrébates et des Nerviens ; cap., *Augusta Veromanduorum* (auj. St-Quentin).

VÉRONAISES (Pâques). *V.* PAQUES.

VÉRONE, *Verona*, en allemand *Bern*, v. italienne des Etats autrichiens (prov. de Vénétie), sur les deux rives de l'Adige, à 108 kil. O. de Venise, à 150 kil. E. de Milan, sur l'Adige ; par 45° 26′ 8″ lat. N., et 8° 38′ 50″ long. E. ; 60,000 hab. Place forte. Ch.-l. de délégation. Evêché suffragant de Venise. Cour suprême de justice ; tribunal de 1re instance. Société des sciences et des arts ; Académie de peinture et de sculpture ; Académie d'agriculture, commerce et arts. Lycée, 3 gymnases, 2 bibliothèques, maison royale d'éducation pour les demoiselles, musée de tableaux, observatoire. Arsenal. On remarque la cathédrale de Ste-Marie, les églises St-Zeno (du IXe siècle), Ste-Anastasie (XIVe siècle), St-Georges (du temps de la Renaissance), St-Nazaire, et St-Celse (avec des catacombes), les palais Canossa, Bevilacqua, Verza, et Pompei, les jardins Giusti, et, entre autres antiquités, les restes de 3 arcs-de-triomphe, d'un palais, et d'un amphithéâtre qui pouvait contenir 22,000 spectateurs. Moulineries de soie ; fabr. et commerce de soieries, toiles, lin, draps, lainages ; de cuirs, peaux, cordes à violon, savons, chocolat, etc. ; filatures de coton, élève considérable de vers à soie. — Fondée par les Etrusques ou par les Gaulois Cénomans, Vérone fut colonisée par César. Philippe l'Arabe y fut tué, en 249. Près de là, Stilicon battit Alaric, roi des Wisigoths, 402. Capitale des Etats de Théodoric le Grand, prise par Narsès en 555, Vérone devint le chef-lieu d'un duché lombard, puis, sous les Carlovingiens, d'une Marche du royaume d'Italie. Othon le Grand la réunit, avec son territoire, à l'Empire, 952. Après s'être érigée en république, 1201, et avoir fait partie de la Ligue lombarde contre l'empereur Frédéric Ier, elle fut asservie par Eccelino da Romano, puis passa aux Della Scala, aux Visconti de Milan, aux Carrare de Padoue, et, en 1405, aux Vénitiens, qui la conservèrent jusqu'en 1797, sauf de 1509 à 1516, où elle appartint à Maximilien Ier. En 1797, elle subit la domination de l'Autriche ; en 1805, elle devint chef-lieu du département de l'Adige, dans le royaume français d'Italie ; elle fut rendue à l'Autriche en 1815. Les membres de la Sainte-Alliance et la France y tinrent, du 20 octobre au 14 décembre 1822, un congrès où fut décidée l'intervention en Espagne en faveur de Ferdinand VII contre les Cortès. Patrie de Catulle, des deux Fracastor, Scipion Maffei, Paul Véronèse, Pindemonte, etc. B.

VÉRONE (Délégation de), division administrative des Etats autrichiens (Vénétie), entre celles de Vicence et de Padoue à l'E., de Rovigo et de Mantoue au S., le roy. d'Italie à l'O., et le Tyrol au N. ; 285,486 hect. ; 90 kil. sur 40 ; 314,933 hab. Sol montagneux vers le Tyrol. Mines de cuivre ; carrières de marbre et d'albâtre ; pierres à fusil ; terre verte, dite *terre de Vérone*. Céréales, vins, riz, racine d'iris, ricin, production importante de cocons de soie, et filatures de soie.

VERONESE (Paolo CALIARI, dit Paul), peintre célèbre, né à Vérone en 1528 ou 1530, m. en 1588, était fils d'un sculpteur, et neveu d'un peintre. Il montra de bonne heure les plus heureuses dispositions, et se proposa pour modèles le Titien et le Tintoret. Mal apprécié à Vérone, il alla vivre à Venise, où il exécuta, en 1555, dans la sacristie et dans l'église de St-Sébastien, ses premières peintures, qui le placèrent aussitôt au rang des grands artistes. C'est à Venise que l'on voit la plupart de ses tableaux, entre autres le superbe plafond de la bibliothèque de St-Marc ; le Palais ducal est rempli de ses œuvres gigantesques, et des églises presque entières ont été peintes par lui. Paul Véronèse avait une prodigieuse facilité d'exécution ; il se distingue par la vivacité, la fécondité et la grandeur de l'imagination, le doux éclat d'une couleur argentine, la beauté et la grâce des têtes, l'élégance et la variété des ornements ; on désirerait plus de choix dans ses poses, plus de finesse dans ses expressions, plus de goût dans le dessin et dans le costume, où il a commis de bizarres anachronismes. Le musée du Louvre a 12 toiles de lui, parmi lesquelles le vaste et magnifique tableau des *Noces de Cana, Loth et ses filles, Susanne au bain, l'Evanouissement d'Esther, la Vierge et l'enfant Jésus, le Repos chez Simon le Pharisien, les Pèlerins d'Emmaüs*, etc.

VÉRONIQUE (Sainte), personnage dont l'existence est contestée, et dont le nom serait une corruption de celui de Bérénice, femme juive, qui, selon la tradition, aurait essuyé le visage de Jésus, montant péniblement au Calvaire. Le linge blanc dont elle se servit conserva les traits du Sauveur. On fait venir le nom de Véronique de *vera icon*

(la véritable image). Ste Véronique est fêtée le 4 février.

VERONIUS, nom latin de l'AVEYRON.

VEROWITZ. *V.* WEROWITZ.

VERPILLIÈRE (LA), ch.-l. de cant. (Isère), arr. et à 25 kil. N.-E. de Vienne; 1,063 hab. Anc. château.

VERRÈS (C.-Licinius), Romain fameux par ses concussions, né à Rome vers l'an 119 av. J.-C., eut une jeunesse débauchée, et fut cependant nommé, à la faveur des troubles civils et de son zèle apparent pour la cause populaire, questeur de Carbon dans la Gaule cisalpine, en 86. Il passa bientôt, en emportant la caisse militaire, dans les rangs des nobles, et obtint de Sylla les biens de quelques victimes des proscriptions. Envoyé en Asie comme lieutenant de Dolabella, en 82, et chargé de combattre les pirates, il commit lui-même une foule de brigandages. Ses crimes ne l'empêchèrent pas d'être nommé préteur urbain en 76, et préteur en Sicile, en 75. Il réussit à se maintenir dans ce poste pendant trois ans, écrasa les Siciliens d'impôts, commit sur eux toutes sortes de violences, spécula sur les grains, dépouilla les particuliers et même les temples de tout ce qu'ils possédaient de précieux, statues, tableaux, vases, etc., et alla jusqu'à maltraiter les citoyens romains. A l'exception de Syracuse et de Messine, qu'il avait ménagées à cause de leur puissance, toutes les villes siciliennes l'accusèrent à sa sortie de charge. Un partisan secret de Verrès, Cæcilius, s'offrit pour être chargé de l'accusation; mais Cicéron, qui avait pris en main la cause de la Sicile, le fit écarter. Cent dix jours ayant été accordés à cet orateur pour instruire l'affaire, Verrès, déjà appuyé par les Métellus, en profita pour acheter d'autres partisans; il disait impudemment qu'il avait fait trois parts de sa fortune, l'une pour son avocat Hortensius, l'autre pour ses juges, et la 3e pour lui-même. Mais Cicéron revint au bout de 50 jours, et, dans ce qu'on appelle la *Première action contre Verrès,* produisit une foule de pièces irrécusables et de témoignages écrasants, qu'il accompagnait seulement de quelques explications rapides. Hortensius crut inutile de prendre la parole, et Verrès s'exila sans attendre l'issue du procès. On le condamna, en 72, à restituer aux Siciliens, environ 9 millions de notre monnaie, le tiers de ce qu'il avait volé. Cicéron rédigea à loisir 5 Mémoires, qui forment la *Seconde action contre Verrès,* et qui ont pour titres: *De la préture urbaine,* où sont retracés les crimes et les vices de la jeunesse de Verrès, sa questure, sa lieutenance, et sa préture à Rome; *De l'administration de la justice en Sicile,* tableau des prévarications qu'il commit comme juge et comme magistrat en Sicile; *Des affaires de blé,* dilapidations et vols commis dans les approvisionnements; *Des statues,* sur les monuments d'art dont il s'est emparé; *Des supplices,* ses meurtres. Verrès ne revint à Rome qu'après 24 ans d'exil, en vertu d'une loi de César; il fut proscrit en 43, pour avoir refusé de céder au triumvir Marc-Antoine de magnifiques vases de Corinthe. B.

VERRI (Pietro), économiste, né à Milan en 1728, m. en 1797, embrassa d'abord la carrière des armes, et fut capitaine au service de l'Autriche. De retour dans sa patrie, il s'occupa d'économie politique et d'administration, fit partie, avec Beccaria, de la Société philosophique et littéraire fondée à Milan, et fut l'un des rédacteurs du *Café.* Conseiller du gouvernement en 1763, membre du conseil suprême d'économie en 1765, il attaqua vivement les exactions des fermiers-généraux, et parvint à en délivrer sa patrie. En 1772, il fut nommé vice-président de la Chambre des comptes, et conseiller d'Etat en 1783. Il perdit ses emplois en 1786, et ne fut rappelé à la vie publique qu'en 1796, lors de l'entrée des Français à Milan. Il fut alors membre de la municipalité de cette ville. Il publia plusieurs brochures anonymes, sur le commerce, les monnaies, et autres points d'administration. Il écrivit aussi un *Mémoire sur la torture,* à l'appui des idées émises par Beccaria dans le *Traité des délits et des peines,* et une *Histoire de Milan,* dont le 1er vol. parut à Milan, 1783, et le 2e en 1798 seulement. Son principal ouvrage est intitulé: *Méditations sur l'économie politique,* Milan, 1771, et Turin, 1801, trad. en franç. par Mingard, 1773, Paris, 1800 et 1823, 1 vol. in-8°; on y trouve des idées très-saines sur les questions économiques. « Personne, avant Adam Smith, dit J.-B. Say, ne s'était approché aussi près que Verri des véritables lois qui régissent la production et la consommation des richesses. » Il laissa aussi un écrit philosophique sous ce titre: *Discorso nell' indole del piacere e del dolore.* Verri fut conservateur de la Société patriotique fondée à Milan par Marie-Thérèse pour encourager les arts, l'agriculture et les manufactures. BU.

VERRI (Alexandre), frère du précédent, né à Milan en 1741, m. en 1816, fut d'abord avocat, puis se livra à l'étude de la législation. Après s'être mis en rapport à Paris avec le parti des philosophes, il se fixa à Rome. Il s'essaya dans la poésie dramatique, où il obtint peu de succès, excepté par une tragédie de *Galéas Sforza;* il eut ensuite la malheureuse idée de donner l'*Iliade abrégée,* dont il retrancha ce qu'il appelait les superstitions et la mauvaise morale; il en fit une traduction en prose, qui trouva peu de lecteurs. Verri publia encore: les *Nuits romaines au tombeau des Scipions,* 1780, dialogues des morts entre d'illustres Romains, ouvrage écrit d'un ton déclamatoire, et laissant beaucoup à désirer sous le rapport de la couleur locale; deux romans, les *Aventures de Sapho,* et la *Vie d'Erostrate,* ouvrages traduits en français par Lestrade, ainsi qu'un *Essai sur l'histoire générale d'Italie,* 1826-27. Les pensées de Verri sont fortes et serrées, son style pittoresque et poétique, mais trop fleuri. Il fut un des collaborateurs du *Café,* recueil analogue au *Spectateur anglais* d'Addisson.

VERRI (Charles), frère des précédents, né à Milan en 1743, m. en 1823, s'est fait un nom comme agronome. On a de lui, en italien: *Sur la culture de la vigne; Essai d'agriculture pratique; l'Art de cultiver les mûriers.*

VERRIÈRES, vge (Seine-et-Oise), sur la Bièvre, arr. et à 15 kil. S.-E. de Versailles; 1,127 hab. Succès du général Exelmans sur les Prussiens, le 2 juillet 1815.

VERRIUS FLACCUS (M.), grammairien latin, florissait vers l'an 10 de J.-C. Esclave, puis affranchi, il ouvrit une école à Rome; Auguste le nomma précepteur de ses petits-fils Caïus et Lucius Agrippa. Il mourut très-âgé sous Tibère. Ses ouvrages principaux étaient: un calendrier romain, sous le titre de *Fastes Prénestins,* découvert en 1770, et publié par Foggini, Rome, 1779, in-fol.; des traités de grammaire et d'histoire (*Saturnalia, Libri rerum memoria dignarum, de Orthographia, de Verborum significatione,* etc.). Il reste de ce dernier ouvrage un extrait fait au ve siècle par le grammairien S. Pompéius Festus, et résumé encore par Paul Diacre. Les fragments ont été recueillis par Denis Godefroy (*Auctores latinæ linguæ*), et réimprimés avec Pompéius Festus par Lindemann, Leipzig, 1832, et par M. Egger, Paris, 1838, in-16. D—R.

VERROCHIO (Andrea del), peintre et sculpteur, né à Florence vers 1422, m. à Venise en 1488, surpassa tous ses contemporains dans l'art de travailler le bronze. Ses chefs-d'œuvre furent le groupe de *Jésus et St Thomas,* dans l'église San-Michele à Florence, et la statue équestre de Bartolomeo Colleoni, sur la place de St Paul et St Jean à Venise. On cite encore deux têtes en bronze d'Alexandre et de Darius, une danse d'enfants autour d'un vase d'argent, et les tombeaux de plusieurs Médicis. Comme peintre, il dessinait correctement, mais avait le coloris dur, et il forma le Pérugin et Léonard de Vinci. Il fut, en outre, l'un des meilleurs musiciens de son temps. B.

VERRUE (Jeanne D'ALBERT DE LUYNES, comtesse de), née en 1670, m. en 1736, se fit connaître par son esprit, par ses relations avec les philosophes et les artistes, par ses riches collections de tableaux et de livres. Elle devint la favorite de Victor-Amédée II, duc de Savoie, dont elle gouverna la cour et les Etats. Sa fille épousa le prince de Carignan.

VERRUE, v. forte du royaume d'Italie, prov. et à 40 kil. N.-E. de Turin, sur une roche escarpée, près de la rive droite du Pô; 2,850 hab.

VERSAILLES, *Versaliæ* en latin moderne, ch.-l. du dép. de Seine-et-Oise, à 19 kil. O.-S.-O. de Paris, avec lequel elle communique par 3 chem. de fer, l'un dit de la rive dr., l'autre de la rive g., ou chem. de l'Ouest; le 3e, installé sur l'un des côtés de la grande route impériale, et dit *chemin hippique* ou *américain;* 32,232 hab. Evêché suffragant de Paris. Eglise calviniste; cour d'assises; trib. de 1re inst. et de comm.; lycée; séminaire; école normale primaire; école d'artillerie pour la garde impériale, créée en 1856. Société des sciences, lettres et arts; Société d'agriculture. La ville, construite sur un plan régulier, est bien percée et bien bâtie; toutes les rues en sont droites et larges. On remarque les églises St-Louis et Notre-Dame, l'hôtel des gardes, la préfecture, la mairie, la bibliothèque, le lycée, le quartier de l'artillerie, l'hospice, dont l'origine, comme léproserie, remonte à 1350, la célèbre salle du Jeu de Paume, les embarcadères des chemins de fer, la salle de spectacle, les statues de l'abbé de l'Epée et de Hoche, et, avant tout, l'immense château impérial, qui est presque une ville à lui seul (*V. l'art. suivant*), la grande et la petite écurie, formant un hémicycle devant le château, au fond d'une vaste place, dite place d'Armes, où aboutissent en éventail trois magnifiques avenues plantées chacune d'une double rangée d'arbres: au centre, l'avenue de Paris, large de 88 mètres;

à droite, celle de St-Cloud; à gauche, celle de Sceaux. La ville a encore 3 boulevards, plantés de 4 rangées d'arbres: les boulevards du Roi, de la Reine, et St-Antoine. Versailles est séparé en 2 quartiers par l'immense avenue de Paris : le quartier St-Louis ou Vieux-Versailles au S., et le quartier Notre-Dame ou Nouveau-Versailles au N., auquel il faut ajouter Montreuil, qui lui est contigu. Patrie de Philippe V, roi d'Espagne, de Louis XV, Louis XVI, Louis XVIII, Charles X, de Miot, l'abbé de l'Epée, Hoche, Ducis, P.-F. Tissot, Houdon, Alexandre Berthier, Gourgaud, Kreutzer, Huvé, etc. — Jusqu'au XVIe siècle, Versailles ne fut qu'un petit village, qui appartenait à l'abbaye de Marmoutiers. La ville fut créée par Louis XIV; elle comptait 40,000 hab. vers la fin du règne de ce prince, et en eut près de 100,000 sous les deux règnes suivants. Depuis les funestes journées des 5 et 6 octobre 1789, où la cour fut obligée de venir se fixer à Paris, Versailles a beaucoup perdu de son importance : ses grands hôtels ont dû changer de destination, car ils étaient occupés par le gouvernement et l'administration supérieure monarchique. Auj. ses rues spacieuses semblent désertes; elles ne reprennent une véritable animation qu'au jour où doivent jouer les admirables eaux du parc. Les autres souvenirs historiques de Versailles se rattachent particulièrement à l'histoire du château royal.

VERSAILLES (château et parc de). Ils sont situés à l'extrémité O. de la ville. Le château a deux façades principales, l'une à l'E. sur la place d'Armes, l'autre à l'O. sur le parc. Celle de l'E. est séparée de la place par une vaste cour nommée *Cour des ministres*, large de 126m, profonde de 150, et fermée par une belle grille de 55m, appuyée à 2 pavillons portant des groupes de sculpture. Les parties latérales de la cour sont bordées par deux grands bâtiments, entièrement séparés du reste du château, et en avant desquels sont des terrasses avec balustrades, et, tout autour, 16 statues colossales, en marbre blanc, de guerriers et d'hommes d'Etat célèbres de la France. Au milieu s'élève une statue équestre, en bronze, de Louis XIV. En arrière s'ouvrent 4 cours : à droite, celle de la *Chapelle;* à gauche, celle des *Princes;* au milieu, sur l'axe général, la *Cour royale*, large de 60m, profonde de 75; et au fond, sans séparation, la *Cour de marbre*, large de 22m 50, profonde de 29, et nommée ainsi de ce qu'elle est dallée de carreaux de marbres blancs et noirs. Les trois bâtiments qui l'entourent forment la façade principale du palais. De chaque côté, et en retraite, descend perpendiculairement une grande aile qui sépare la cour royale, d'une part de celle de la chapelle, de l'autre de celle des princes. Parallèlement à l'aile droite s'élève la chapelle, chef-d'œuvre d'architecture de J.-H. Mansard. La façade sur le parc présente, dans la direction du S. au N., une ligne de 450 mètres de long sur 20 de haut, comprenant un rez-de-chaussée, un premier étage, et un attique couronné d'une balustrade. Le rez-de-chaussée est percé de 125 fenêtres ou portes en arcades, et ses murs sont taillés en refends. Du milieu de cette ligne s'avance un puissant avant-corps de 84m de saillie, avec 23 fenêtres de face et 17 de profondeur, ce qui donne à toute cette ligne un déploiement effectif de plus de 600m. L'architecture consiste en une ordonnance ionique de pilastres sur les trumeaux, et de colonnes adossées sur 15 avant-corps, surmontés de statues mythologiques, les 4 Saisons, les 12 Mois de l'année, les Arts, hautes de 4m22. — A l'intérieur, on voit : l'appartement du roi, celui de la reine, la grande galerie, la chambre à coucher de Louis XIV, celle de Louis XV, la chambre du Conseil, le cabinet de Louis XVI, l'escalier de marbre ou des ambassadeurs, un des plus beaux de l'Europe, et, à l'extrémité de l'aile du nord, une magnifique salle d'opéra. Les autres parties du palais ont été disposées par le roi Louis-Philippe en un immense musée national, consacré *à toutes les gloires de la France.*

Le Parc. Devant le château règne une terrasse, avec deux vastes bassins quadrangulaires à gerbes d'eau, et huit moins grands, qui l'ont fait appeler *Parterre d'eau.* Le parc, dessiné à la française, est de 15 ou 16 mètres plus bas que ce parterre; on y descend par diverses rampes ou par des degrés. Tout à fait au bas, une maîtresse allée, tracée dans l'axe du château, et longue de 310m sur 40 de large, le divise à peu près en deux parties. Un gazon qui en occupe le centre lui a valu le nom de *Tapis-Vert.* Il se termine par le bassin d'Apollon, un des plus beaux et des plus vastes (110m sur 60), au delà duquel se trouve un canal long de 1,600m, large de 60, coupé en croix au milieu de sa longueur par un deuxième canal long de plus de 110m.

A droite du Parterre d'eau, il y a le Parterre du Nord, la fontaine de la Pyramide, la Cascade, l'Allée d'Eau, la fontaine du Dragon, et le bassin de Neptune; à gauche, le Parterre des Fleurs, puis, au bas, l'orangerie, construite sous la terrasse du château, et à laquelle on descend par deux magnifiques escaliers de 100 marches chacun. Elle se compose d'une galerie de 140m, et de deux autres en retour, sous les voûtes des escaliers, longues de 117m. Les fenêtres sont en portiques, les murs découpés en refends et ornés d'un ordre toscan. Vis-à-vis de cette orangerie, close par un fossé avec balustrades, est, en dehors du parc, un lac appelé *Pièce d'eau des Suisses.* Dans les autres parties basses, à droite et à gauche du Tapis-Vert, sont 12 bosquets remarquables par des monuments plus ou moins importants en marbre, des groupes ou des statues, tels que les bains d'Apollon, les fontaines de Flore, de Cérès, de Saturne, les bosquets d'Encelade, de l'Obélisque, de l'Etoile, la Girandole, la Salle des Marronniers, etc. — Le parc a 4,680m de long sur 3,120 de large. Il est entouré, à l'O. et au N., d'un deuxième parc renfermant des bois, des fermes, et dans lequel sont enclavés deux autres châteaux avec parcs : le *Grand Trianon* et le *Petit Trianon*, mitoyens l'un et l'autre avec le parc ci-dessus décrit.

Le *Grand Trianon* est situé à l'extrémité du bras septentrional du grand canal. Le château, construit par Louis XIV vers 1676, se compose d'un rez-de-chaussée seulement, de 120m de face, avec fenêtres en portiques, et d'un parc de médiocre étendue. — Le *Petit Trianon*, voisin du Grand, a été créé par Louis XV. C'est un petit château carré à deux étages, de 23m 50 seulement de côté, et décoré sur sa façade de 6 colonnes corinthiennes cannelées. Il est accompagné d'un charmant jardin anglais.

« Le palais de Versailles, dit Quatremère de Quincy, n'a de grand que la longueur de la ligne sur laquelle il est bâti, et l'étendue de sa superficie; son élévation mesquine, sans forme, sans caractère, sans idée, sans aucun mérite d'exécution, est restée, pour l'architecture, au-dessous de tous les palais qui l'avaient précédé depuis deux siècles. » Mais dans les intérieurs, il est d'une beauté splendide. — Les jardins sont ornés avec une profusion vraiment inouïe de statues, de groupes de sculpture, de vases en marbre ou en bronzes de grandes proportions, œuvres de Coustou, Coysevox, Puget, Girardon, Legros, etc., la plupart d'une rare beauté. Le marbre massif se trouve partout, aux bordures des bassins, aux piédestaux, aux bancs et aux degrés répandus de toutes parts.

Histoire. Le château et le parc de Versailles ont eu pour origine une seigneurie, située au village de Versailles, et qui fut acquise par Martial de Loménie, secrétaire de Charles IX et de ses finances; la maison de Gondi, l'acheta en 1579. Louis XIII fit construire auprès un petit château pour ses équipages de chasses, en 1627, puis acheta, en 1632, la seigneurie à J.-Fr. de Gondi. En 1661, Louis XIV, dégoûté du séjour de Paris par les souvenirs de la Fronde, s'établit à St-Germain, et commença à Versailles des constructions et des embellissements qu'il continua pendant plus de 20 ans. Plus tard, résolu d'en faire sa résidence habituelle, il conçut un grand plan d'ensemble. Les travaux, commencés sous la direction de Levau, furent confiés, en 1670, à Jules Hardouin-Mansard; Lebrun fut chargé de la décoration intérieure du château, Lenôtre dessina le parc, et l'on construisit la machine de Marly pour y amener les eaux de la Seine. On vit jusqu'à 36,000 hommes et plus de 6,000 chevaux occupés à la fois à ces travaux gigantesques. Louis XIV exigea que le petit château de son père fût conservé : ce sont les bâtiments sur la cour de marbre. La construction du palais et la création des jardins coûta plus d'un milliard de livres du temps. A partir de 1672, le Roi passa à Versailles une grande partie de l'année, et depuis 1682, en fit sa résidence habituelle et celle de la cour. Louis XV s'y fixa à son tour, quand il eut atteint sa majorité. C'est lui qui fit construire la salle d'opéra par Gabriel et de Wailly. Au palais de Versailles avaient été signés le traité de 1685 avec Gênes, celui de 1756 avec l'Autriche, et celui de 1783, qui assura l'indépendance des Etats-Unis. Les Etats-Généraux de 1789 y ouvrirent leurs séances, le 5 mai. Le palais de Versailles vit aussi les journées des 5 et 6 octobre 1789, où le peuple de Paris contraignit le roi de venir habiter les Tuileries. La Convention tenta de faire du château une succursale des Invalides. Le Directoire voulut le vendre par lots, ainsi que le parc. Napoléon Ier dépensa 7 millions pour le rendre habitable. La Restauration y fit aussi des réparations importantes; Louis XVIII éleva l'aile du S. de la cour des ministres. Enfin Louis-Philippe

en fit un magnifique musée national, contenant environ 4,000 tableaux ou morceaux de sculpture, et inauguré en 1837. C. D—y.

VERSCHETZ ou VERSECZ, v. des États autrichiens (Woïwodie), à 79 kil. S. de Témeswar; 16,000 hab. Évêché grec. Élève de vers à soie. Récolte de vins et de riz.

VERSEAU (Le), 11e signe du Zodiaque, tire son nom des pluies qui ont lieu lorsque le soleil l'atteint, au mois de janvier. Il est représenté sous les traits d'un jeune homme qui laisse tomber de l'eau d'une urne. Selon la Fable, c'est Ganymède, échanson de Jupiter; ou Deucalion; ou Cécrops, sous le règne duquel on n'employait que de l'eau dans les libations.

VERSOIX, v. de Suisse, cant. et à 12 kil. N. de Genève, sur le lac de Genève; 1,052 hab. Fondée en 1770, elle appartint à la France jusqu'en 1789.

VERSTE, mesure itinéraire des Russes, vaut 1,067 mèt.

VERT (CAP-). *V.* CAP-VERT.

VERTAIZON, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), arr. et à 20 kil. E. de Clermont-Ferrand; 2,235 hab. Patrie du peintre Marilhat.

VERTE (Rivière). *V.* GREEN-RIVER et RIO-VERDE.

VERTEILLAC, ch.-l. de cant. (Dordogne), arr. et à 14 kil. N. de Ribérac; 345 hab.

VERTES (Montagnes). *V.* GREEN-MOUNTAINS.

VERTOT (René AUBERT, abbé de), historien, né en 1655 au château de Bennetot (Pays de Caux), m. en 1735, embrassa l'état ecclésiastique par une vocation véritable, se fit capucin, mais, par raison de santé, entra bientôt dans l'ordre moins sévère des Prémontrés. Puis, successivement prieur de Joyenval, et curé de Croissy-la-Garenne près de Marly, il se livra à l'étude, et publia, en 1689, une *Histoire des révolutions de Portugal*, que le public accueillit avec une très-grande faveur. Vertot, qui cultivait les lettres pour elles-mêmes, fuyait Paris, et, ne s'en trouvant pas assez éloigné, obtint une cure près de Rouen. Il donna en 1696 une *Histoire des révolutions de Suède*, dont le succès fut aussi très-grand. Il devint, en 1705, membre de l'Académie des Inscriptions. Depuis cette époque, il vécut à Paris, où il occupa la charge de secrétaire des commandements de la duchesse d'Orléans, avec un revenu considérable et un logement au Palais-Royal. Ses derniers ouvrages furent: *Traité de la mouvance de Bretagne*, 1710, où il combattait les prétentions des Bretons à se dire indépendants de la monarchie française; *Histoire des révolutions de la république romaine*, 1719, qui ne fut pas moins bien accueillie que ses autres compositions; *Histoire de l'Ordre de Malte*, 1726, rédigée à la demande des chevaliers, et l'un de ses livres les plus intéressants. Vertot ne compte pas parmi les historiens sérieux, bien que Bossuet ait dit que c'était une plume taillée pour écrire la vie de Turenne; il semble avoir considéré l'histoire comme une matière à roman véridique; il a la rapidité du récit, la facilité élégante du style, l'art de dramatiser: mais il ne faut lui demander ni vues philosophiques, ni couleur locale; il francise tous ses personnages, et, même dans sa manière, son instruction est assez superficielle. Ses *Œuvres choisies* ont été publiées à Paris, 1819-21, 12 vol. in-8°. B.

VERTOU, brg (Loire-Inférieure), arr. et à 8 kil. S.-E. de Nantes, sur la Sèvre Nantaise; 760 hab.

VERTS (Les), faction du Cirque. *V.* BLEUS (Les).

VERTUMNE, *Vertumnus*, dieu des Etrusques, présidait aux transformations de la nature, à l'année et aux saisons. Il avait le pouvoir de changer de forme à son gré. Quand son culte eut été transporté à Rome, il ne fut plus qu'un dieu secondaire, époux de Pomone. On le représentait sous la figure d'un jeune homme, avec une couronne d'herbes, tenant des fruits à la main gauche, et une corne d'abondance à la droite. Ses fêtes se célébraient au mois d'octobre. B.

VERTUS, ch.-l. de cant. (Marne), arr. et à 28 kil. O.-S.-O. de Châlons-sur-Marne; 2,337 hab. Autrefois ch.-l. d'un comté appartenant à la maison d'Orléans. Aux environs se trouvent les ruines du château féodal du *Mont-Aymé*. Comm. de vins rouges fins.

VERTUS (Plaine des). *V.* AUBERVILLIERS.

VERULÆ ou VERULUM, nom anc. de VEROLI.

VERULAM, *Verulamium*, anc. ville d'Angleterre (Hertford), au N. de St-Alban; auj. en ruines. Titre de baronnie que posséda le chancelier Bacon.

VÉRUS, *Lucius Aurelius Ceionius Commodus Verus*, fils d'Élius Vérus, qui avait été adopté par Adrien, né à Rome, l'an 130, fut, à l'âge de 8 ans, adopté par Antonin en même temps que Marc-Aurèle. Quand ce dernier prince monta sur le trône, il associa Vérus à l'Empire, et en fit même son gendre, l'an 161. Envoyé en Orient, Vérus laissa Avidius Cassius combattre les Parthes, pendant qu'il se livrait lui-même à Antioche aux plus honteuses débauches, 165. Il mourut au retour d'une expédition qu'il dirigea avec Marc-Aurèle contre les Marcomans, 169. O.

VERVEINE, *Verveua* ou *Verbenaca*, herbe sacrée, employée par les Romains dans diverses cérémonies politiques ou religieuses. Les Fécials se couronnaient de verveine quand ils allaient en mission, parce que l'on croyait qu'elle les rendait inviolables. C'étaient les rois, et plus tard ce furent les consuls qui la leur remettaient, après l'avoir arrachée eux-mêmes dans l'enceinte de la citadelle du Capitole, où l'on en cultivait. On croit que c'était la verveine dite *officinale*, des vertus médicinales qu'on lui attribue. On se servait aussi de cette herbe pour balayer la table de Jupiter dans les Lectisternes, et pour purifier les maisons dans les lustrations. C. D—y.

VERVIERS, *Verveviæ*, v. de Belgique, sur la Vesdre, prov. à 34 kil. E. de Liége, près de la frontière de Prusse; 29,300 hab. Tribunaux de 1re instance et de commerce. Beau palais de justice. Collége. Grande fabrication de draps renommés, surtout de casimirs, étoffes, nouveautés et flanelles; filatures de laine et de lin. Construction de machines; fonderie de fer et de plomb en lames.

VERVINS, *Verbinum*, s.-préf. (Aisne), à 40 kil. N.-N.-E. de Laon, sur le ruisseau du Velpion; 2,302 hab. Tribunaux de 1re instance et de commerce; collége. Vannerie, bonneterie, fabr. de chaussons. — Cette ville, autrefois fortifiée et titre de marquisat, appartint à la maison de Coucy jusqu'au XVe siècle; elle obtint, vers 1123, une charte de commune, qui fut renouvelée en 1163. Il s'y conclut, le 2 mai 1598, un célèbre traité de paix entre Henri IV et Philippe II d'Espagne; il eut pour base le traité de Cateau-Cambrésis: les Espagnols rendirent toutes les places de Picardie, mais gardèrent Cambrai et le comté de Charollais. L'hospice de Vervins, fondé par les sires de Coucy, possède un beau tableau de Jouvenet, *les Pestiférés de Milan secourus par St Charles Borromée;* on en voit un du même maître dans l'église paroissiale.

VERZUOLO, v. forte du roy. d'Italie (Coni), près de la Vraita, à 5 kil. S. de Saluces; 4,000 hab.

VERZY, ch.-l. de canton (Marne), arr. et à 16 kil. S.-E. de Reims; 1,015 hab. Bons vins de Champagne blancs, dits *de Sillery*.

VÉSALE (André), célèbre médecin, né à Bruxelles en 1514, m. en 1564, est le créateur de l'anatomie moderne; il brava les préjugés de son temps, qui regardaient la dissection comme une impiété. Il vint étudier la médecine à Louvain, puis à Paris, où on le vit disséquer des cadavres au cimetière des Innocents et à la butte de Montfaucon. Il se rendit ensuite en Italie, fut chargé d'enseigner publiquement l'anatomie, de 1540 à 1544, à Pavie, Bologne, et Pise, attira un grand nombre d'élèves, et excita une admiration universelle. Sa renommée lui valut la place de 1er médecin de Charles-Quint, puis de Philippe II. Des envieux l'ayant accusé d'avoir ouvert le corps d'un gentilhomme que l'on avait cru mort, et qui était encore vivant, l'Inquisition demanda sa mort; mais Philippe II obtint que Vésale fit seulement un pèlerinage en Terre-Sainte. L'illustre savant mourut de faim, à son retour, dans l'île de Zante, où une tempête l'avait jeté. Il a laissé un grand ouvrage, *de Corporis humani fabricâ libri VII*, qui fut publié à Bâle en 1543, et réédité en 1555, avec augmentations et corrections; la meilleure édition est celle de Leyde, 1725, 2 vol. in-fol., publiée par Boerhaave et Albinus. B.

VESCIA. *V.* SUESSA AURUNCA.

VESCOVATO, *Episcopatus*, *Blesinum*, ch.-l. de canton (Corse), arr. et à 29 kil. S. de Bastia; 1,098 hab.

VESDRE, riv. de Belgique, naît à 12 kil. N.-E. d'Eupen (prov. prussienne du Rhin), passe à Limbourg et Verviers, et se jette dans l'Ourthe; cours de 50 kil.

VÉSELIZE. *V.* VÉZELISE.

VÉSÉRIS, lieu de Campanie, au pied du Vésuve; célèbre par une victoire de Manlius Torquatus et de Décius Mus sur les Latins rebelles, l'an 413 de Rome, 340 av. J.-C. Dans cette bataille, Décius se dévoua aux dieux infernaux, pour assurer le triomphe des Romains.

VÉSERONCE, vge (Isère), à 8 kil. E. de Vienne. Victoire de Gondemar, roi des Burgondes, sur Clodomir, roi d'Orléans, qui y fut tué, en 524.

VESINS. *V.* VEZINS.

VESLE, rivière de France (Marne et Aisne), passe à Reims, et se jette dans l'Aisne; cours de 140 kil.

VESONE. *V.* PÉRIGUEUX.

VESONTIO, v. de la Gaule (Grande-Séquanaise); auj. *Besançon*.

VESOUL, *Vesulum*, ch.-l. du département de la Haute-Saône, à 363 kil. S.-E. de Paris, sur le Durgeon; par 47° 37' 26" lat. N., et 3° 49' 6" long. E.; 5,955 hab. Trib. de 1re instance; collége; bibliothèque; école normale primaire. Société d'agriculture. On remarque un riche maître-autel et un mausolée dans l'église paroissiale. Fabr. de toiles, vanneries, tanneries, fonderies, chapellerie. Comm. de grains, fer, cuirs, bestiaux, fourrages.—Autrefois fortifiée, cette ville subit un grand nombre de siéges; les plus désastreux furent ceux de 1478 par l'armée de Louis XI, et de 1641 par Turenne. Elle dépendait de la Franche-Comté, et fut réunie avec elle à la France en 1678. En 1814, les souverains alliés y eurent momentanément leur quartier-général. En 1557, une bande d'Allemands l'assiégeant, elle fut sauvée par une inondation du *Frais-Puits*, source située à 4 kil. et sujette à des crues extraordinaires. A 2 kil. de la ville, au *Trou-de-la-Baume*, est une grotte qui a 8 kil. de longueur. Au hameau de *Répes*, il y a une source d'eau minérale saline froide.

VESPASIEN, *Titus Flavius Vespasianus*, 9e empereur romain, de 69 à 79, le 1er de la famille flavienne, né l'an 760 de Rome, 7 ap. J.-C., à Réate, d'un publicain honnête de l'Asie. Il fut édile et préteur sous Caligula, et servit en Bretagne pendant le règne de Claude; sous Néron, il devint tribun des soldats par la protection de Narcisse, fit heureusement la guerre en Germanie et dans la Grande-Bretagne, et fut proconsul en Afrique, d'où il revint pauvre. Disgracié pendant quelque temps, il fut ensuite envoyé contre les Juifs révoltés. Après la mort de Vitellius, ses troupes le proclamèrent empereur, presque malgré lui: alors il laissa au siége de Jérusalem son fils Titus, et revint par l'Egypte à Rome, après la victoire de Crémone remportée pour lui sur les troupes de Vitellius par Antonius Primus. Vespasien commença par rétablir l'ordre dans l'Empire, et envoya Céréalis combattre d'abord Civilis et Sabinus (*V. ces mots*), puis les Bretons révoltés; Agricola acheva de pacifier la Bretagne. En même temps, Titus prenait Jérusalem, 71. A Rome, Mucien réduisit la puissance des prétoriens, la discipline fut resserrée, l'administration surveillée sévèrement, et les délateurs méprisés. L'augmentation de quelques impôts et la restitution de la liberté aux provinces qui l'avaient obtenue de Néron, rétablirent les finances, mais firent accuser l'Empereur d'avarice; cependant il n'était point avare pour lui, car il vivait en simple citoyen, et tous les impôts étaient pour faire face aux dépenses publiques. Quoique d'un caractère doux et humain, il bannit les stoïciens de Rome, parce qu'ils attaquaient le pouvoir monarchique, et, pour la même cause, fit mettre à mort Sabinus et Helvius Priscus: ce furent les seuls supplices qu'il ordonna. Pénétré de ses devoirs de souverain, il était extrêmement laborieux. Attaqué d'une maladie de langueur, à laquelle il succomba, il ne cessa de travailler aux affaires publiques, bien qu'il fût obligé de garder le lit. Voyant les progrès de son mal: « Je sens que je deviens dieu, » dit-il gaiement, en faisant allusion à l'apothéose qu'on lui décernerait après sa mort, comme à tous les empereurs. Au moment où la vie allait l'abandonner, il se fit habiller, se leva, en disant qu'un empereur doit mourir debout, et expira entre les bras de ses domestiques. Sous son règne, la Comagène, la Cilicie-Trachée, les îles, la Gallécie et Asturie, furent réduites en provinces romaines.

VESPER. *V.* HESPER.

VESPILLONS, *Vespillones*, agents libitinaires chargés, chez les anc. Romains, d'enlever les corps des pauvres plébéiens, et de les porter au bûcher, sur une litière banale. On les appelait Vespillons, parce qu'ils ne procédaient à cet enlèvement que le soir, *Vesper*. C. D—Y.

VESPUCE (Amér.). *V.* AMÉRIC.

VESTA, fille de Saturne et de Rhéa, déesse du feu. Son nom est synonyme de *feu* dans Virgile. Son culte était venu probablement de la Perse. A Troie, Pallas et Vesta étaient les grands Pénates de la ville. On adorait Vesta à Athènes, et surtout à Rome. Numa lui éleva un temple de forme ronde, où les *Vestales* entretenaient un feu perpétuel. Il y avait aussi à la porte de chaque maison un feu sacré en son honneur. De là le nom de *Vestibule*. Vesta est à la fois la déesse du foyer domestique et de la patrie, du feu intérieur, de la Terre même. Elle protége les suppliants. On lui offre des libations d'eau, d'huile, de vin, et des génisses d'un an. La victime doit être brûlée en entier. De là l'expression Ἑστίᾳ θύειν, sacrifier à Vesta, c.-à-d. tout garder pour soi. Vesta fut, dans l'origine, adorée sous le symbole du feu allumé sur l'autel; elle n'avait alors, suivant Ovide, aucune image. Plus tard, on lui éleva des statues. On voyait à Rome, du temps de Pline, dans les jardins de la famille Servilius, la fameuse *Vesta assise* de Scopas. Il reste peu d'images de cette déesse. P.

VESTALES, prêtresses de Vesta, étaient chargées d'entretenir le feu sacré sur l'autel de la déesse. Les Vestales ne devaient avoir, au moment de leur admission, ni plus de 10 ans, ni moins de 6; il fallait qu'elles fussent exemptes de défaut corporel, que leurs père et mère fussent vivants, de naissance libre, établis en Italie, et n'exerçassent aucun métier déshonnête. Le temps de leur ministère, durant lequel elles étaient tenues de garder la chasteté, était de 30 années; les 10 premières étaient une espèce de noviciat, où elles apprenaient les mystères sacrés; les 10 suivantes, elles en faisaient les fonctions; les 10 dernières, elles instruisaient les novices. Après les 30 années, elles pouvaient renoncer au sacerdoce, et même se marier. Elles avaient, entre autres priviléges, ceux de n'être assujetties ni à la puissance paternelle, ni à la tutelle, de pouvoir tester sans curateur, d'être crues sans serment en justice, de se faire précéder de licteurs en public, d'occuper une place d'honneur dans les spectacles, et de sauver la vie au criminel qu'elles rencontraient par hasard. Outre le feu sacré, il paraît qu'elles gardaient le Palladium et les dieux de Samothrace apportés en Italie par Enée. Quand elles avaient laissé éteindre le feu de Vesta, elles étaient punies du fouet. Celles qui violaient le vœu de chasteté étaient enfermées avec du pain, de l'eau, un pot de lait et un peu d'huile, dans un caveau souterrain, près de la porte Colline, en dedans des murs de Rome, et on les y laissait mourir: en onze siècles, 20 Vestales seulement furent convaincues de ce crime; 13 furent enterrées vives, les autres périrent par divers supplices à leur choix. Il y avait des Vestales en Etrurie et chez les Sabins, avant la fondation de Rome; Rhéa Sylvia, mère de Romulus et de Rémus, faisait partie de cet ordre de prêtresses. Numa transporta l'institution à Rome, et créa, dit-on, 2 Vestales, puis 2 autres. Servius Tullius porta leur nombre à 6. Elles portaient de longues stoles blanches, dont la partie supérieure était ramenée sur la tête jusqu'aux oreilles. Le collége des Vestales se relâcha, sous les empereurs, de la rigidité de ses règlements; restauré par Domitien, il fut aboli par Théodose, en 389. B.

VESTALIES, *Vestalia*, fête célébrée le 8 juin, dans l'anc. Rome, en l'honneur de Vesta. On promenait dans les rues des ânes couronnés de fleurs et portant des colliers de petits pains. C'était pour rappeler que l'âne de Silène, en se mettant à braire, avait réveillé Vesta, endormie au milieu d'une fête donnée aux dieux par Cybèle, au moment où Priape allait lui faire violence. B.

VESTERAS, v. de Suède. *V.* VÆSTERAS.

VESTIFICES, *Vestificæ*, femmes esclaves chargées de confectionner les habits, dans les opulentes maisons des anciens Romains. C. D—Y.

VESTINS, *Vestini*, peuple sabellien de l'Italie centrale, à l'E., entre les Prétutiens au N. et les Marrucins au S.; v. princip.: *Amiternum*. Ils prirent part à la guerre du Samnium: vaincus par les Romains dès l'an 326 av. J.-C., ils ne furent définitivement soumis qu'en 295.

VESTIPLICA ou VESTISPICA, femmes esclaves chargées, dans les maisons des anciens Romains, de nettoyer et de serrer les habits, en les pliant et les mettant en presse. C. D—Y.

VESTRIS (Gaetano-Apolino-Balthazar), fameux danseur, né à Florence en 1729, m. en 1808, vint jeune à Paris, où il reçut les leçons de Dupré, débuta à l'Opéra en 1748, et ne quitta le théâtre qu'en 1781. Il eut autant de vanité que de talent; il s'appelait lui-même *le dieu de la danse*. « Il n'y a, disait-il, que trois grands hommes en Europe, moi, Voltaire, et le roi de Prusse (Frédéric II). » — Sa femme, Anne-Frédérique Heinel, née à Baireuth en 1752, m. en 1808, eut aussi une grande réputation.

VESTRIS (Marie-Auguste), fils naturel du précédent, dit *Vestris-Allard* (du nom de sa mère), né en 1760, m. en 1842, entra à l'Opéra en 1780, y resta jusqu'en 1818, et fut le plus célèbre danseur de son temps. Comme il prit tard sa retraite, et que, dans les dernières années, il jouait encore le rôle de l'Amour dans le ballet de *Psyché*, on l'avait surnommé *le Père l'Amour*.

VESTRIS (Marie-Rose GOURGAUD-DUGAZON, Mme), tragédienne, née en 1746, m. en 1804, femme d'un danseur médiocre, Paco-Vestris, qui était frère du 1er Vestris, débuta à la Comédie-Française en 1768, sous les auspices de Lekain, et créa plusieurs rôles dans les tragédies de Voltaire: celui de *Gabrielle de Vergy*, de De Belloy, fut son triomphe. Elle posséda au suprême degré l'art de la scène, mais fut dépourvue de sensibilité.

VESTROGOTHIE. *V.* GOTHIE.

VÉSULE (Mont), *Vesulus mons*, nom ancien du mont Viso.

VESULUM, nom latin de Vesoul.

VESUNNA. *V.* Périgueux.

VÉSUVE, *Vesevus, Vesuvius*, volcan d'Italie, à 8 kil. S.-E. de Naples, par 40° 49' 14" lat. N. et 12° 5' 20" long. E.; 45 kil. de tour à la base; 1,198 mèt. de hauteur. Toute la base est cultivée jusqu'à la hauteur de l'Ermitage, et le sol y est d'une prodigieuse fertilité; là, croissent les vignobles qui produisent le célèbre vin de *Lacryma Christi*. Un peu au-dessus de l'Ermitage, on a construit un observatoire météorologique. Le Vésuve a deux sommets, la *Somma* et l'*Ottojano*. Le cratère, qui est dans ce dernier, est profond de 115 mèt. La plus ancienne éruption connue est celle de l'an 79, qui détruisit Herculanum, Pompéi et Stabies, et dont Pline l'Ancien fut victime. Depuis cette époque, on a compté plus de 50 éruptions, entre autres, celles de 472, 1631, 1737, 1779, 1794, 1819, 1822, 1833, 1839, 1850. Le Vésuve lance, à des intervalles assez rapprochés, de la flamme et de la fumée. B.

VESZPRIM, brg de Hongrie, l'un des ch.-l. du comitat de son nom, sur la Sed, à 97 kil. O.-S.-O. de Bude; 9,000 hab. Evêché catholique; séminaire; collége et gymnase de Piaristes. Anc. château. Récolte de vins. Grands marchés aux grains. Cette ville fut démantelée en 1702. — Le comitat de Veszprim, entre ceux de Stuhl-Weissenburg et de Gran à l'E., de Raab au N., d'Eisenburg à l'O., de Szalad et de Schimegh au S., situé dans le cercle au delà du Danube, et, de 1853 à 1860, dans le cercle d'Eisenburg, a 416,840 hect. de superf., 110 kil. sur 80, et 189,204 hab. Ch.-l., *Veszprim*. Ce comitat est divisé en 4 Marches, et confine au S.-E. au lac Balaton. Sol assez montagneux. Industrie agricole et élève de bétail.

VETA-NEGRA de sombrerete, vge du Mexique, dans le département de Zacatecas, possède de très-riches mines d'argent.

VETERA-CASTRA, v. de la Gaule (Germanie II^e), à 2 kil. du Rhin, chez les Gugernes, à l'E. des Ménapiens; auj. *Xanten*.

VÉTÉRANS, *Veterani*, chez les anc. Romains. Soldats émérites, c.-à-d. libérés du service après avoir servi 10 ans dans la cavalerie ou 20 ans dans l'infanterie, et, dans tous les cas, à l'âge de 45 ou 50 ans. Le sénat leur assignait des terres sur le domaine public; les empereurs leur en donnèrent en pays conquis, et formèrent ainsi des colonies qui étaient encore une défense pour l'Empire. Auguste fixa la vétérance à 16 ans pour les légionnaires, à 12 pour les prétoriens. Originairement, et encore du temps de César, on appelait vétérans les troupes déjà aguerries, par opposition à celles plus récemment levées. Le nom de vétéran ne désigna ensuite que les soldats valides, libérés, qui se réengageaient pour un petit nombre d'années; on finit par les appeler plus spécialement *vexillaires*. (*V. ce mot*). Ils n'étaient tenus que de combattre, et dispensés de tous les autres devoirs du soldat, pourvu qu'ils restassent sous le *vexille* (*V. ce mot*). Ceux qui contractaient un 2^e réengagement étaient appelés *évocats* (*V. ce mot*). C. D—y.

vétérans français. Ce nom fut donné, pendant le règne de Louis XV, à de vieux soldats isolés, que l'on décorait d'un médaillon. Les vétérans, régulièrement enrégimentés et chargés d'un service militaire, furent institués par la loi du 16 mai 1792, pour faire le service des places à l'intérieur, et celui des batteries de côtes, destinées à protéger le commerce. La loi établit que, pour être vétéran, il faudrait avoir servi 24 ans dans les troupes. Il y eut des compagnies d'infanterie tenant garnison au ch.-l. du département, et des compagnies de canonniers répandus sur les côtes ou dans les ports. Le corps portait le nom de *vétérans nationaux*; sous l'Empire, *vétérans impériaux*; sous la Restauration, *vétérans royaux de France*, et plus tard, *compagnies de fusiliers sédentaires*. L'effectif en a beaucoup varié : d'abord de 5,000 hommes, il fut, en 1795, de 15,000 hommes; en 1799, de 14,000; en l'an VIII, de 12,500; en 1814, de 12,000, etc. — Il y a auj. (1865), 5 compagnies de vétérans, dont 1 de gendarmes, 1 de sous-officiers et de fusiliers, et 3 de canonniers. C. D—y.

vétérans des camps, nom donné, sous l'Empire de Napoléon I^er, à des soldats mutilés ou grièvement blessés, casernés dans des camps fortifiés, et devant concourir accidentellement à la défense des places fortes. Ils furent institués par la loi du 1^er floréal an XI (20 avril 1803); on leur donnait un nombre d'hectares de terre d'un produit égal à leur solde de retraite. Ils devaient cultiver ou faire cultiver ce lot, et ne pouvaient ni le céder, ni l'aliéner durant 25 ans. Le camp était entouré d'un mur crénelé; il formait comme une ville, avec une place au centre, et une maison pour chaque vétéran. Il y eut ainsi deux camps pour 405 vétérans chacun, la plupart mariés, l'un à Juliers, et l'autre à Alexandrie, dans les 26^e et 27^e divisions militaires d'alors. En 1814, le plus grand nombre des vétérans qui s'y trouvaient abandonnèrent leurs travaux, et se jetèrent dans les places fortes voisines, dont aucune ne fut prise par l'ennemi. La chute de Napoléon amena la suppression des vétérans des camps. C. D—y.

VÉTÉRAVIE. *V.* Wetteravie.

VÉTÉRINAIRES (Écoles). *V.* Écoles.

VETO (mot latin qui signifie *je défends, je mets opposition*), formule par laquelle, chez les Romains, un tribun du peuple pouvait arrêter les résolutions du sénat ou les propositions des autres tribuns. Le *veto*, passé dans le langage politique, est l'opposition qu'un pouvoir constitué fait à un autre pouvoir, en refusant la sanction légalement nécessaire à ses actes. Le *veto* absolu ou suspensif s'est trouvé chez plusieurs nations modernes, dans l'Empire germanique, en Hongrie, en Pologne, en Angleterre, en France. Quand l'Assemblée constituante de France fit la Constitution de 1791, elle eut des séances longues et orageuses consacrées à la discussion du droit de *veto*, qu'elle n'accorda que suspensif à Louis XVI. Dans la Charte constitutionnelle de 1814 et de 1830, le *veto* royal était absolu. Le pouvoir exécutif ne l'eut pas dans la Constitution républicaine de 1848. J. T.

VETRANION, officier romain, né en Mœsie, parvint au gouvernement de la Pannonie sous l'empereur Constant, et fut proclamé empereur malgré lui, à la mort de ce prince, par les légions d'Illyrie, bien qu'il ne sût ni lire ni écrire, 350. Trompé par Constance, qui lui débaucha ses troupes, il quitta la pourpre, qu'il n'avait portée que 10 mois, et reçut en échange une pension, dont il alla vivre dans l'obscurité à Pruse en Bithynie.

VETTER, lac de Suède (Gothie septentrionale), entre les läns de Skaraborg, de Linköping, de Jonköping, et d'Œrebro, à 35 kil. S.-E. du lac Vener, auquel il est uni par le canal de la Götha; 110 kil. sur 30. Il s'écoule dans la Baltique par la Motala.

VETTONS ou VECTONS, *Vectones, Vettones*, peuple d'Hispanie (Lusitanie), entre le Durius au N., le Tagus au S., les Vaccéens et les Carpétans à l'E.; capitale, *Salmantica*. Leur territoire correspondait à la province espagnole de Salamanque, et au N. de l'Estramadure. Défaits à Toletum par les Romains, en 192 av. J.-C., avec les Vaccéens et les Celtibériens, ils reprirent les armes avec les Lusitaniens en 153, et furent soumis par Calpurnius et Atilius, vers 150.

VETTORI. *V.* Victorius.

VÉTULONIES, *Vetulonii*, auj. *Vetulia*, v. d'Étrurie, à l'O., sur la côte, entre l'Umbro et l'Arnus, était une des 12 lucumonies étrusques.

VETULONIUS lacus, nom ancien du lac de Piombino.

VÉTURIE. *V.* Coriolan.

VEURNE, nom flamand de Furnes.

VEVAY ou VEVEY, en latin *Vibiscum, Bibiscum* ou *Viviacum*, en allemand *Vivis*, v. de Suisse, la plus belle du canton de Vaud, port sur le bord N.-E. du lac de Genève, au pied du mont Jorat, à 22 kil. E.-S.-E. de Lausanne; 5,201 hab. Collége; bibliothèque; rues, place et promenades très-jolies. Beaux châteaux aux environs. Situation et climat magnifiques; perspective qui s'étend sur les beaux coteaux de Vaud, le lac Léman, les sommets des Alpes, les vallées du Valais, les glaciers de la Dent-d'Oche, du Pain-de-Sucre et de la Dent-du-Midi. Aussi Vevay est le rendez-vous de nombreux touristes. Comm. considérable en vins, fromage de Gruyère, bois de construction. Ville très-ancienne, qui appartenait au moyen âge aux ducs de Savoie, elle passa en 1536 aux Bernois, et fut comprise, en 1798, dans le canton de Vaud.

VEXILLAIRE, *Vexillarius*, porte-vexille (*V. ce mot*), dans la légion romaine. Il était choisi par les tribuns parmi les plus braves, avait le costume des autres soldats, et de plus une peau de lion ou de loup qui recouvrait son casque, et lui retombait sur le dos. — Soldat vétéran demeuré au service. *V.* Vétéran. C. D—y.

VEXILLE, *Vexillum*, enseigne d'infanterie pour la cohorte, et de cavalerie pour la turme, dans la légion des anc. Romains. C'était une petite voile carrée, de laine, pendue, par ses deux coins supérieurs, à un bâton fixé en croix au-dessous du fer d'une lance. Sous les empereurs, on surmonta le vexille d'une aigle, et l'on attacha le portrait du prince à la hampe. Le vexille servait encore de pavillon aux vaisseaux; on le plantait à la poupe. — Il y avait aussi des *vexilles d'honneur*, que les généraux donnaient aux officiers comme récompense. C. D—y.

VEXIN, *Vulcassinus pagus*, petit pays de l'anc. France, divisé en *Vexin français* (Ile-de-France), ch.-l. *Pontoise*, et *Vexin normand* (Normandie), ch.-l. *Gisors*. Le 1er est compris auj. dans les départements de Seine-et-Oise et de l'Oise; le 2e, dans ceux de l'Eure et de la Seine-Inférieure. — Le Véxin, habité, du temps des Romains, par les Véliocasses, fit partie du domaine de la couronne jusqu'au moment où Dagobert Ier le donna à l'abbaye de St-Denis. Il reçut le titre de comté vers 750. Au traité de St-Clair-sur-Epte, 912, une portion de ce comté passa aux ducs de Normandie; le reste fut réuni à la couronne en 1082, puis donné en apanage par Louis VI le Gros à Guillaume Cliton en 1126, et fit retour au domaine après la mort de ce prince, en 1128.

VEXIO. *V.* Wexiœ.

VEYLE, riv. de France (Ain), passe près de Bourg et à Pont-de-Veyle, et se jette dans la Saône près de Mâcon; cours de 100 kil.

VEYNES, ch.-l. de canton (Hautes-Alpes), arr. et à 22 kil. O. de Gap, sur le Buech; 1,090 hab. Aux environs se trouve l'emplacement de l'ancienne ville romaine de *Mons Seleucus*; des fouilles ont fait découvrir des antiquités.

VEYRAC. *V.* Vayrac.

VEYRE-MONTON, ch.-l. de canton (Puy-de-Dôme), arr. et à 15 kil. S.-E. de Clermont-Ferrand; 1,612 hab.

VEYRINES. *V.* Mérignac.

VEYSSIÈRES DE LACROZE. *V.* Lacroze.

VEYTIA (Don Mariano), né à Puebla (Mexique), en 1718, m. vers 1780. Après avoir voyagé en Europe, il revint à Mexico, et se consacra aux lettres. Sa qualité d'exécuteur testamentaire de Boturini lui ouvrit la collection de mss. réunis par ce savant à Mexico. Il écrivit l'*Historia antigua*, Mexico, 1836, histoire primitive du Mexique; son éditeur, Ortheaga, y a ajouté de précieux renseignements sur les institutions domestiques.

VÉZELAY, *Verziliacus* et *Verdiliacus*, ch.-l. de canton (Yonne), arr. et à 14 kil. O. d'Avallon, près de la Cure; 781 hab. Important et fortifié au moyen âge, il possédait une riche abbaye, fondée vers 864, et consacrée à Ste Madeleine, dont les reliques attiraient de nombreux pèlerins. St Bernard y prêcha la 2e croisade, en 1146. Ce ne fut qu'après une lutte de plus d'un siècle contre les prieurs de l'abbaye que les habitants de Vézelay obtinrent une commune. Vézelay possède une magnifique église de Ste-Madeleine, consacrée en 878, et autrefois dépendante de l'abbaye; elle a été restaurée il y a peu d'années. Patrie de Théodore de Bèze.

VÉZELISE, ch.-l. de cant. (Meurthe), arr. et à 30 kil. S. de Nancy, au confluent du Brenon et de l'Uvry; 1,380 hab. Anc. capitale du comté de Vaudemont. Le clocher de l'église est remarquable. Patrie du poëte Saint-Lambert et du conventionnel Salles.

VÉZENOBRES, ch.-l. de cant. (Gard), arr. et à 10 kil. S.-E. d'Alais; 812 hab.

VÉZÈRE, riv. de France, prend sa source dans le département de la Corrèze, et se jette dans la Dordogne, rive dr., à Limeuil (Dordogne); cours de 190 kil., navigable, depuis Montignac, sur 47 kil.

VÉZÈRE (HAUTE-), riv. de France, affluent de l'Isle à 10 kil. E. de Périgueux; cours de 80 kil.

VEZINS, ch.-l. de cant. (Aveyron), arr. et à 29 kil. N.-O. de Milhau; 219 hab.

VEZOUZE, riv. de France (Meurthe), arrose Cirey et Blamont, et se jette dans la Meurthe à Lunéville; cours de 75 kil., flottable.

VEZZANI, ch.-l. de canton (Corse), arr. et à 25 kil. S.-E. de Corte; 1,091 hab.

VIAÇA. *V.* Vyasa.

VIADRUS, nom. anc. de l'Oder.

VIALAS, vge (Lozère), arr. et à 31 kil. E. de Florac; 561 hab. Mines de plomb argentifère.

VIALOSCENSIS PAGUS, nom anc. de Volvic.

VIANA, v. de Portugal (Minho), port sur la Lima et près de son embouchure dans l'Atlantique, à 71 kil. N. de Porto; 8,000 hab. Pêche active; commerce de vins et de fruits.

VIANDEN ou VIANNE, v. du royaume de Hollande (Luxembourg), sur l'Our, à 7 kil. N. de Diekirch; 1,400 hab. Industrie active : draps, cuirs, chapeaux. Mines de cuivre. Restes d'un anc. château.

VIANE, ville d'Espagne (Navare), située à 52 kilom. N.-O. de Pampelune, était jadis la capitale d'une principauté, érigée, en 1423, en faveur du prince héritier de la couronne de Navarre. Pop. de la commune : 3,056 hab.

VIANEN, vge de Belgique (Flandre-Orientale), à 29 kil. E.-S.-E. d'Oudenarde; 1,500 habitants. Beau château, et ruines d'un château du duc d'Egmont. Tissage de lin.

VIANEN, v. du royaume de Hollande (Hollande méridionale), sur le Leck, à 11 kil. S. d'Utrecht; 1,800 hab. Prise par les Français en 1672.

VIAREGGIO, v. forte du royaume d'Italie (Toscane), petit port sur la mer Tyrrhénienne, prov. et à 26 kil. O. de Lucques; 17,438 hab. Bains de mer. Commerce actif de cabotage.

VIAS (Balthazar de), poëte latin moderne, né à Marseille en 1587, m. en 1667, assista aux Etats-Généraux de 1614 en qualité d'assesseur de sa ville natale, et fut nommé par Louis XIII gentilhomme de la chambre et conseiller d'Etat. On a de lui : *Henricæa*, Aix, 1606, in-4°, recueil de poésies dédié à Henri IV; *Silvæ regiæ*, Paris, 1623, in-4°; *Charitum libri III*, ibid., 1660, in-4°. Toutes ces poésies sont pleines de facilité et d'élégance.

VIATEUR, *Viator*, appariteur unique de chaque tribun du peuple et de chaque édile plébéien chez les anciens Romains. Il y avait aussi des viateurs attachés au sénat, dans les premiers temps de Rome, et chargés d'aller convoquer les sénateurs à domicile quand il devait y avoir séance. C. D—r.

VIATIQUE, *Viaticum*, argent donné, chez les anciens Romains, par le trésor public à des entrepreneurs, chargés de fournir aux magistrats qui allaient gouverner les provinces, des mules, des tentes, des moyens de voyage pour eux et leur suite.

VIATIQUE, sacrement de l'Eucharistie, administré aux malades catholiques, en danger de mort, pour les disposer au passage de cette vie à l'autre. — argent qu'une communauté donne à un religieux qui va faire un voyage.

VIATKA, v. de la Russie d'Europe (Russie orientale), ch.-l. du gouvernement de son nom, au confluent de la Viatka et de la Klinovka, à 1,460 kil. E.-S.-E. de St-Pétersbourg, par 58° 24′ lat. N., et 47° 19′ long. E.; 10,000 hab. Archevêché; cour d'appel. Séminaire, gymnase; cathédrale, avec un riche sanctuaire. Commerce de grains, tanneries, savonneries. — Ville ancienne, occupée par les Novogorodiens en 1181; réunie à la Russie par Ivan III au xve siècle. — Le gouv. de Viatka, entre ceux de Vologda au N., de Kostroma à l'O., de Nijni-Novogorod au S.-O., de Kazan au S., d'Orenbourg et de Perm à l'E., a 143,014 kil. carr., 520 kil. sur 450, et 2,123,904 hab. Il est divisé en 10 districts. Sol plat, souvent marécageux, et peu fertile; grandes forêts. Elève de bestiaux; mines de fer, de cuivre et de houille.

VIATKA, riv. de la Russie d'Europe, naît à 31 kil. N.-E. de Glazov, arrose le gvt de Viatka, et se jette dans la Kama, rive droite, à 14 kil. S. de Mamadiche; cours de 970 kil.

VIAU (Théophile de), plus connu sous le nom de *Théophile*, poëte français, calviniste, né à Boussères, dans l'Agénois, en 1590, m. en 1626, vint à Paris à l'âge de 20 ans. Il s'y lia avec Balzac, puis se brouilla avec lui, à la suite d'un voyage en Hollande, 1612, pendant lequel ils avaient eu quelques démêlés. Son esprit satirique et railleur et son scepticisme religieux s'étant manifestés dans des poésies médiocres, telles que des impromptus, des épigrammes, des sonnets, il s'attira nombre d'ennemis, qui le dénoncèrent comme immoral et impie, et le firent exiler, 1619. De retour en France, il abjura le calvinisme, reçut une pension du roi, mais ne réforma pas ses mauvaises mœurs. La publication d'un recueil de vers obscènes et sacrilèges (*le Parnasse satirique*, 1622), qui renfermait plusieurs pièces de sa composition, attira de nouveau sur lui les rigueurs de la justice. Condamné par contumace à être brûlé vif, il put obtenir, par le crédit du duc de Montmorency, que cette peine fût commuée en un simple bannissement de Paris, avec maintien de sa pension. Il revint bientôt après à Paris, où il mourut. Il avait l'esprit vif, l'imagination féconde, et l'expression facile; mais il manqua de goût, ne respecta ni la religion ni les mœurs, et par là se condamna lui-même à n'être jamais connu des honnêtes gens que de nom. Ses *Œuvres* furent publiées à Paris, 1621, en 2 parties; une 3e partie, à Rouen, 1626; il faut y joindre sa *Correspondance*, imprimée sous le titre de *Nouvelles œuvres de M. Théophile*, Paris, 1641. M. Alleaume a édité de nouveau les *Œuvres complètes* de Théophile, Paris, 1856, 2 vol. in-12. C. N.

VIAUR, riv. de France, sépare le départ. de l'Aveyron de celui du Tarn, et se jette dans l'Aveyron; cours de 135 kil.

VIAZMA, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 163 kil. E.-N.-E. de Smolensk, sur la Viazma (affluent du Dniéper); 12,000 hab. Pain d'épice renommé. Comm. de lin, chanvre, graines. — Un traité y fut signé en 1634, par lequel

Michel Romanov renonça à toutes prétentions sur la Pologne, l'Esthonie, la Livonie et la Courlande.

VIBII FORUM, v. de la Gaule Cisalpine; auj. *Revello*.

VIBINUM, nom anc. de BOVINO.

VIBISCUM ou VIVIACUM, nom anc. de VEVAY.

VIBIUS, empereur. *V.* GALLUS et VOLUSIEN.

VIBIUS CRISPUS, orateur romain, jouit d'un grand crédit, sous Néron et Othon, par ses talents oratoires. Il fit quelquefois le métier de délateur, et conserva son influence jusque sous Domitien, dont il fut un des courtisans.

VIBIUS SÉQUESTER, géographe latin, qu'on croit avoir vécu entre le Ve et le VIIe siècle, est auteur d'un opuscule intitulé : *de Fluminibus, fontibus, lacubus, nemoribus, paludibus, montibus, gentibus, quorum apud poetas fit mentio*, dont Oberlin a donné une bonne édition, Strasbourg, 1778, in-8°. C'est une espèce de Dictionnaire géographique pour aider à la lecture des poëtes.

VIBIUS SÉRÉNUS, délateur fameux sous Tibère, se plaignit amèrement de n'être pas assez récompensé, et fut exilé dans l'île d'Amorgos.

VIBO ou VIBONA VALENTIA. *V.* HIPPONIUM.

VIBORG ou WIBORG, v. de la Russie d'Europe (Finlande), ch.-l. du gvt de son nom, à 140 kil. N.-O. de St-Pétersbourg, sur une baie du golfe de Finlande; par 60° 42' 42" lat. N., et 26° 25' 50" long. E.; 5,900 hab., presque tous Suédois, Allemands ou Finlandais, et non compris la garnison. Place forte, défendue par une citadelle et une muraille de rochers. Arsenal, hôpital et magasins militaires. Les maisons sont construites en bois et en briques. Le port est à Trang-Sund, à 12 kil. de la ville. Export. de bois de construction, résine, potasse. Pêche active. Fondée en 1293 par Torkel Knutson, régent de Suède, Viborg fut la capitale de la Carélie. En butte aux attaques des Russes en 1322, 1359, 1496 et 1710, elle fut prise par Pierre le Grand en 1710, et réunie à la Russie, en vertu de la paix de Nystadt, en 1721. — Le gvt de Viborg, entre ceux de Kuopio au N., de Sankt-Michel à l'O., le golfe de Finlande au S., le lac Ladoga et les gvts d'Olonetz et de St-Pétersbourg à l'E., a 44,000 kil. carrés, 400 kil. sur 220, et 272,048 hab. Arrosé par la Kymmène, et entrecoupé de lacs. B.

VIBORG, v. du Danemark (Jutland), ch.-l. du stift de son nom, sur un lac, à 400 kil. N.-O. de Copenhague; 4,861 hab. Evêché luthérien. Siége des Etats provinciaux et de la Cour d'appel du Jutland. Cathédrale du XIe siècle. On suppose que cette ville était *Cimbrisberga*, capitale des Cimbres. — Le stift de Viborg a 2,640 kil. carrés, et 55,000 hab. Sol plat. Industrie agricole et élève du bétail.

VIBRAYE, ch.-l. de cant. (Sarthe), arr. et à 19 kil. N. de St-Calais, sur la Braye et près de la forêt de son nom; 1,392 hab. Fers, poteries, etc.

VIC (Henri de), mécanicien allemand, fut appelé à Paris par Charles V, en 1370, pour y construire l'horloge de la tour du Palais-de-Justice. Ce fut la 1re qu'on vit à Paris, et même en France, et la 3e qu'on connaisse dans l'histoire.

VIC (Dominique de), seigneur d'Ermenonville, serviteur dévoué d'Henri IV, avait été éloigné de l'armée, en 1586, par une grave blessure à la jambe. Fatigué de trois années de souffrances, et non moins désespéré de ne pouvoir aller offrir ses services au roi, il se fit amputer, et, dès qu'il eut recouvré ses forces, alla combattre avec gloire à Ivry, 1590, fut nommé gouverneur de St-Denis, 1591, puis de la Bastille, 1594, après la reddition de Paris, à laquelle il contribua, et enfin de Calais, avec le titre de vice-amiral, 1602, et reçut une mission extraordinaire auprès des Ligues-Grises en 1604. Après l'assassinat d'Henri IV, il fut appelé à Paris, comme conseiller d'Etat; en passant dans la rue de la Ferronnerie, qui avait été le théâtre du crime, il fut saisi d'une si vive douleur, qu'il en mourut le lendemain, 1610.

VIC (Claude de), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Sorrèze en 1670, m. en 1734, prit l'habit de religieux en 1687, et professa la rhétorique au collége de St-Sever, 1701. Il eut une grande part à la composition de l'*Histoire générale du Languedoc* de Dom Vaissette (*V. ce mot*).

VIC-DESSOS, ch.-l. de cant. (Ariége), arr. et à 31 kil. S.-S.-O. de Foix, sur le Gave de son nom, affluent de l'Ariége; 707 hab. Riches mines de fer aux environs; forges à la catalane, martinets.

VIC-D'OSONA. *V.* VICH.

VIC-EN-BIGORRE, ch.-l. de cant. (Hautes-Pyrénées), arr. et à 16 kil. N. de Tarbes, sur la rive dr. de l'Echez; 3,543 hab. Collége. Fabr. de chaux; tuileries, tanneries, distilleries. Comm. de bestiaux et de vins. Restes d'anciennes murailles et d'un château-fort, avec tours carrées.

VIC-EN-CARLADÈS. *V.* VIC-SUR-CÈRE.

VIC-FEZENSAC, ch.-l. de cant. (Gers), arr. et à 28 kil. N.-O. d'Auch, sur la Losse; 3,145 hab. Comm. de grains, vins rouges du pays, eaux-de-vie. Anc. capitale du Fézenzaguet.

VIC-LE-COMTE ou VIC-SUR-ALLIER, ch.-l. de canton (Puy-de-Dôme), arr. et à 22 kil. S.-E. de Clermont-Ferrand; 2,197 hab. Il fut longtemps la résidence des comtes d'Auvergne. On y remarque une chapelle, qui contient de magnifiques vitraux. Eaux minérales; bons vins rouges.

VIC-SUR-AISNE, ch.-l. de cant. (Aisne), arr. et à 20 kil. O. de Soissons; 836 hab. Comm. de grains et de bois. Jadis place forte.

VIC-SUR-ALLIER. *V.* VIC-LE-COMTE.

VIC-SUR-CÈRE ou VIC-EN-CARLADÈS, ch.-l. de canton (Cantal), arr. et à 20 kil. E.-N.-E. d'Aurillac; 838 hab. Bains d'eaux minérales acidules froides. L'église est assez remarquable. Anc. capitale du Carladès. Aux environs, ruines du château de *Muret*.

VIC-SUR-LOSSE. *V.* VIC-FEZENSAC.

VIC-SUR-SEILLE, *Vicus*, ch.-l. de cant. (Meurthe), arr. et à 6 kil. S.-E. de Château-Salins; 2,368 hab. Trib. de 1re instance. Mine de sel gemme. Comm. de grains, vins, bonneterie de laine; moulins à plâtre. Cette ville, jadis capitale du pays Saunois, dépendait de l'évêché de Metz. Louis XIII et le duc de Lorraine Charles IV y conclurent un traité, en 1632. On y remarque un vieux château-fort, et l'église St-Etienne, anc. collégiale.

VICAIRE, *Vicarius*, esclave suppléant que, chez les anc. Romains, un esclave pouvait acheter, sur son pécule, pour le suppléer ou le remplacer dans son service. Le vicaire devenait la propriété du maître de l'esclave. C. D—T.

VICAIRE, prêtre qui, dans la religion chrétienne, tient la place et remplit les fonctions d'un autre. Il y a de *grands-vicaires*, attachés aux évêques, qui leur donnent pouvoir de faire les fonctions de leur juridiction, excepté d'administrer les sacrements de l'Ordre et de la Confirmation, et de consacrer les églises, fonctions attachées à l'ordre et au caractère épiscopal. On donna le nom de *Vicaires apostoliques* à ceux qui faisaient les fonctions du pape dans les Eglises éloignées; certains évêques se l'approprièrent également. Le pape Benoit III prit, en 856, le titre de *Vicaire de St Pierre*, que ses successeurs depuis le XIIIe siècle remplacèrent par celui de *Vicaire de J.-C.*

VICAIRE ou VICE-PRÉFET, *Vicarius*, nom donné, dans l'Empire romain du IVe siècle, au gouverneur d'un diocèse (*V. ce mot*). Dioclétien institua les vicaires; ils étaient subordonnés aux préfets du prétoire.

VICAIRE IMPÉRIAL, nom que prenaient, dans l'ancien Empire d'Allemagne, les deux seigneurs qui exerçaient par intérim l'autorité depuis la mort de l'empereur jusqu'à l'élection de son successeur. — On le donna à ceux qui avaient le pouvoir impérial par délégation, dans les pays où l'empereur ne résidait pas.

VICE-AMIRAL. *V. Supplément.*

VICENCE, anc. *Vicentia*, et *Vicentina*, en italien *Vicenza*, ville des États autrichiens (Vénétie), chef-lieu de la délégation de son nom, sur le Bacchiglione, à 80 kil. O. de Venise; par 45° 42' 46" lat. N., et 9° 13' 9" long. E.; 33,306 hab. Evêché suffragant de Venise. Trib. de 1re instance. Séminaire; 2 gymnases; lycée. Académie d'agriculture. Riche bibliothèque, jardin botanique. La ville, agréablement située et magnifiquement bâtie, possède de nombreux et superbes édifices, dus pour la plupart au célèbre Palladio. On y remarque surtout la place *dei Signori*, la cathédrale, l'hôtel-de-ville ou palais public, le théâtre Olympique, les églises Santa-Corona et Della Grazia, les portiques de l'église de la Madona-del-Monte, les palais Chiericati, Nievi, Barbarono, Coldogno, Trissino, Tiene, Profettizio, le pont St-Michel, l'arc-de-triomphe du Champ-de-Mars, et quelques ruines. Industrie active : soieries, tanneries, faïence et porcelaine. Comm. actif avec Venise.—Ville très-ancienne, fondée par les Rasènes, et agrandie par les Sénonais, Vicence passa de la domination romaine sous celle des Goths; ravagée par leur roi Alaric en 401, elle le fut de nouveau par Attila en 452. Au temps des Lombards, elle eut des ducs, puis des comtes particuliers, et appartint aux Scaliger, dont elle s'affranchit pour se mettre en république (XIIe siècle). Soumise par Frédéric Barberousse, elle reconquit sa liberté, entra dans la ligue lombarde, mais fut prise et mise à sac par Frédéric II en 1236. Continuellement tourmentée ensuite par les empereurs et la maison gibeline des Romano, Vicence se donna, en 1404, aux Vénitiens, qui, après en avoir été dépossédés par l'empereur Maxi-

milien Ier, la conservèrent ensuite jusqu'au traité de Campo-Formio, 1797. Cédée alors à l'Autriche, elle lui fut enlevée en 1805, et devint, dans le royaume d'Italie, le ch.-l. du département du Bacchiglione. Les traités de 1815 l'ont rendue à l'Autriche. Le général Caulaincourt avait reçu de Napoléon Ier le titre de *duc de Vicence*. Patrie du Trissin, de Scamozzi, et de Palladio. — La délégation de Vicence (anc. Vicentin), située au N.-O. de la Vénétie, entre le Tyrol au N., les délégations de Vérone à l'O., de Padoue au S. et au S.-O., de Trévise et de Bellune à l'E., a 276,707 hectares, 140 kil. sur 52, et 318,137 hab. Elle est divisée en 13 districts. Sol très-fertile en riz et en vins. Culture du mûrier, et élève des vers à soie. Grandes forêts; riches pâturages; mines d'argent, de fer, de plomb, marbre, pierres lithographiques. Nombreuses magnaneries; fabr. de draps et de soieries.

VICENNALES, *Vicennalia*, sacrifices et jeux publics célébrés pour le 20e anniversaire de l'avénement des empereurs romains à l'Empire. Les Vicennales paraissent n'avoir été instituées que sous les derniers empereurs du Haut-Empire. C. D—Y.

VICENTE (GIL-). *V.* GIL-VICENTE.

VICENTE (SAN-), v. d'Espagne (Nouv.-Castille), à 40 kil. de Ciudad-Real; 8,000 hab. Lainages, toiles, cuirs.

VICENTE (SAN-) ou LORENZANA, v. de la république de San-Salvador, à 60 kil. S.-E. de San-Salvador; 3,000 hab.

VICENTE (SAN-). *V.* aussi VINCENT (SAINT-).

VICENTIN (Le). *V.* VICENCE.

VICÉSIME, *Vicesima*, impôt du 20e mis, dans l'ancienne Rome, vers la fin du IVe siècle de la ville, sur le prix de tous les esclaves qu'on affranchissait. — Impôt du 20e de tous les héritages ou legs, exceptés ceux des proches parents ou des pauvres, établi par Auguste, l'an 759 de Rome, pour alimenter le Trésor militaire. C. D—Y.

VICH ou VIC D'OSONA, en latin *Ausa* ou *Vicus Ausonensis*, v. d'Espagne (Catalogne), prov. et à 62 kil. N. de Barcelone; 13,000 hab. Evêché suffragant de Tarragone. Belle cathédrale. Fabr. de toiles, filatures de coton. Aux environs, mines de cuivre et de houille. Le mont Seni fournit des améthystes et des topazes. Jadis capitale des *Ausetani*, Vich fut pris et détruit par les Maures en 713, et relevé au IXe siècle. Les Français y battirent les Espagnols, en 1810 et en 1823.

VICHNOU, dieu hindou, 2e personne de la Trimourti, est le conservateur de la création. Dans plusieurs cosmogonies, il apparaît avant Brahma lui-même sous la figure d'un enfant porté sur les eaux : une tige de lotus sortit de son nombril, et Brahma naquit dans le calice de cette fleur. Les représentations de Vichnou le montrent alors reposant sur une feuille de figuier, ou sur le serpent *Adisécha*, dont les sept têtes se recourbent sur le dieu, en forme de dais. Vichnou s'est incarné 9 fois pour le bien du monde. Les 4 premières incarnations (*avatar*) ont eu lieu dans le Satia-Youga, âge primitif du monde, âge de justice, où tous les hommes étaient également bons et vertueux; le dieu prit les formes successives d'un poisson, d'une tortue, d'un sanglier, et d'un lion. Dans un 2e âge du monde, appelé Tréta-Youga, Vichnou prit des formes plus nobles; il s'incarna dans Vamana, brahme nain, dans Paras ou Rama, et dans Rama (*V. ces mots*). Les deux incarnations qui suivirent, en Krichna et en Bouddha (*V. ces mots*), appartiennent au Douapara-Youga, 3e âge du monde. Le Kali-Youga, âge actuel, dans lequel le mal augmente proportionnellement à la décroissance de la vie humaine, verra une 10e et dernière incarnation de Vichnou dans le cheval exterminateur Kalki, dont un coup de pied pulvérisera notre globe. Le culte de Vichnou est répandu dans l'Inde entière : dans les temples, où on l'adore à côté de sa femme Lakchmi, ses statues ont la figure bleue et 4 bras : d'une main il tient une massue, d'une autre une *tchakra* ou roue magique, de la 3e une conque, de la 4e un lotus; sa tête porte une triple tiare.

VICHNOU-SARMA, brahmane hindou auquel certains critiques attribuent le recueil d'apologues connu sous le nom de *Fables de Pilpay* (*V. ce mot*).

VICHY, *Aquæ calidæ*, v. (Allier), arr. et à 24 kil. S.-O. de la Palisse, sur la rive dr. de l'Allier; 3,503 hab. Eaux thermales célèbres, sortant de 7 sources principales (+22° à 44° centigrades). Bel établissement de bains, très-fréquenté. Musée d'antiquités. Parc et promenades charmantes aux environs. Vichy était jadis une place forte.

VICINOVIA, nom latin de la VILAINE.

VICO (Jean-Baptiste), savant juriste, historien, et critique, né à Naples en 1668, m. en 1744, était fils d'un petit libraire. Il fut pendant 9 ans précepteur des neveux d'un évêque, professa pendant 40 ans la rhétorique à l'université de sa ville natale, vécut dans la médiocrité, fut nommé, vers la fin de ses jours, historiographe du roi de Naples, et, méconnu même après sa mort, laissa un nom presque ignoré à l'Europe, bien qu'il dût prendre rang parmi les plus illustres écrivains philosophes. L'ouvrage qui résume tous ses travaux est intitulé : *les Principes d'une science nouvelle relative à la nature commune des nations*, Naples, 1725; 2e édit., totalement refondue, 1730, et 1744. M. Michelet en a donné une traduction française sous le titre de *Principes de la philosophie de l'histoire*, Paris, 1827, in-8°. Vico est un des créateurs de la philosophie de l'histoire. Il distingue, dans l'histoire des différents peuples, trois âges qui se succèdent uniformément : *l'âge divin*, enfance des nations, durant laquelle tout est divinisé et les prêtres possesseurs de l'autorité; *l'âge héroïque*, qui est le règne de la force matérielle et des héros; et *l'âge humain*, période de civilisation, après laquelle les hommes reviennent à l'état primitif. Vico est aussi l'un des premiers qui aient nié la réalité historique de certains personnages des traditions populaires, Hercule, Homère, Romulus, etc. Il ne voit en eux que des personnifications de certaines époques et de certains sentiments. Divers opuscules de Vico ont été réunis par C.-A. de Rosa, Naples, 1818, 4 vol. in-8°. M. J. Michelet a publié des *Œuvres choisies de Vico, contenant les Mémoires écrits par lui-même, la Science nouvelle, les Opuscules, les Lettres*, précédées d'une *Introduction sur sa vie et ses ouvrages*, Paris, 1836, 2 vol. in-8°. *V.* Ferrari, *Vico et l'Italie*, Paris, 1840. En 1861, Naples a élevé une statue à Vico dans la villa Reale.

VICO, ch.-l. de canton (Corse), arr. et à 50 kil. N. d'Ajaccio; 2,031 hab. Couvent de missionnaires. Cire, lin, vins exquis, châtaignes.

VICO, v. du roy. d'Italie (Prov. de Foggia), sur le mont Gargano, à 60 kil. de Foggia; 9,271 hab.

VICO-DI-MONDOVI, *Augusta Vagiennorum*, v. du royaume d'Italie (Coni), à 3 kil. S.-E. de Mondovi; 2,743 hab.

VICO-DI-SORRENTE ou EQUENSE, v. du roy. d'Italie, à 6 kil. S.-O. de Castellamare, sur un rocher qui domine le golfe de Naples; 12,218 hab. Evêché. Dans la cathédrale se trouve le tombeau de G. Filangieri.

VICOMTE, c.-à-d. *qui tient la place du comte* (vice-comte), nom donné, dans les derniers temps de l'Empire romain, au vicaire ou lieutenant d'un comte, nommé, soit par lui, soit directement par l'empereur. A partir du Xe siècle, quand les comtes se furent approprié leurs gouvernements et les eurent rendus héréditaires, ils inféodèrent le droit d'être leurs lieutenants. Par exemple, les comtes de Champagne et de Brie eurent des vicomtes à Troyes, Meaux, Bar-sur-Aube, Château-Thierry, Provins, etc. Les comtes se réservaient d'ordinaire le pouvoir militaire, et ne cédaient aux vicomtes qu'un pouvoir civil et de police. Ceux-ci, à l'aide de la persévérance et du temps, se rendirent souvent indépendants, et exercèrent alors toute la puissance. En Normandie, on donnait le nom de vicomtes à des gens de robe qui rendaient la justice au nom du roi et des seigneurs, et l'étendue de leur juridiction s'appelait *vicomté*. Comme seigneurs féodaux et comme magistrats, les vicomtes ont été abolis par l'Assemblée constituante de 1789; il n'est resté qu'un titre honorifique, placé, comme autrefois, entre celui de baron et celui de comte. B.

VICOMTÉRIE (La). *V.* LA VICOMTERIE.

VICQ-D'AZYR (Félix), médecin et anatomiste célèbre, né à Valognes en 1748, m. en 1794, se rendit jeune à Paris, ouvrit, dès 1773, un cours d'anatomie humaine qui eut un grand succès, suppléa Antoine Petit, professeur d'anatomie au Jardin du roi, entra par mariage dans la famille de Daubenton, qui devint son protecteur, et fut admis à l'Académie des sciences en 1774. Chargé, en 1775, de porter secours à quelques provinces du Midi ravagées par une épizootie, nommé, en 1776, secrétaire-perpétuel de la Société de médecine, successeur de Buffon à l'Académie française en 1788, il fut encore professeur d'anatomie comparée à l'Ecole vétérinaire d'Alfort, et 1er médecin de la reine en 1789. Outre des Mémoires insérés dans les recueils de l'Académie des sciences et de la Société de médecine, on a de lui, entre autres travaux importants, et nombreux : *Traité d'anatomie et de physiologie*, 1786, in-fol., 35 pl. coloriées; *Système anatomique des quadrupèdes*, 1792, dont le 2e vol. seul a paru; *Médecine des bêtes à cornes*, 1781, 2 vol. in-8°; des *Eloges*, etc. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées en 1805, 6 vol. in-8°, et atlas in-4°. Vicq-d'Azyr réunissait aux connaissances de sa profession le talent d'écrire purement, avec élégance, et d'un style flexible et pittoresque. Il fut le 1er qui eut à traiter des *Eloges* des médecins, et il le fit avec beau-

coup d'éclat et de succès, et ce sont encore auj. des ouvrages très-remarquables. Il est aussi l'auteur de la théorie des *homologues*.

VICRAMADITYA, prince d'Oudjéin (Inde) au Ier siècle avant l'ère chrétienne, conquit le Bengale, l'Orissa, le Goudjérate et le Delhi. Protecteur des lettres, il accueillit à sa cour le poëte Kalidaça. On a donné son nom à une ère, qui commence l'an 56 av. J.-C.

VICTIMAIRE, *Victimarius*, ministre subalterne des sacrifices chez les anciens Romains. Il allumait le feu sur l'autel et recevait, dans une patère, le sang des victimes pendant qu'on les égorgeait. Les victimaires étaient esclaves. C. D—Y.

VICTIMES DE SACRIFICES chez les anc. Romains. Il y en avait de *grandes* et de *petites:* les premières étaient le gros bétail en plein âge; les secondes, le gros bétail en bas âge, le menu bétail, et les oiseaux. On distinguait les grandes victimes, toujours destinées aux sacrifices publics, en *victimes* proprement dites (*victimæ*) offertes après une victoire, et *hosties* (*hostiæ*) offertes avant une guerre ou une bataille, ou dans un sacrifice expiatoire. On immolait les victimes mâles aux dieux, et les femelles aux déesses. — Dans l'anc. loi, avant la venue du Christ, on offrait aussi des victimes animales sur les autels du vrai Dieu. C.D—Y.

VICTIMES (Bal des). Nom que l'on donna, après le 9 thermidor, à des bals publics de Paris, où une femme n'était admise à danser que si quelqu'un de sa famille avait péri sur l'échafaud révolutionnaire. Il fallait aussi qu'elle eût le costume dans lequel sa mère ou sa sœur étaient tombées sous la main du bourreau, c.-à-d., un châle rouge et les cheveux coupés à fleur du cou. Les premiers bals des victimes furent donnés dans l'hôtel de Richelieu, auj. détruit et remplacé par la rue de la Michodière. Le Pavillon de Hanovre, au coin de la rue Louis-le-Grand et du boulevard des Italiens, était à l'extrémité du jardin de cet hôtel. C. D—Y.

VICTOIRE (La), déesse allégorique des anciens, fille de Pallas et du Styx selon Hésiode, de la Force et de la Valeur selon certains mythologues, était adorée dans l'Acropole d'Athènes. Sylla lui bâtit un temple à Rome, où elle avait aussi une statue au Capitole. Cette statue, enlevée plusieurs fois dans la lutte entre le paganisme et le christianisme, disparut définitivement en 382, par ordre de l'empereur Gratien, malgré l'éloquente opposition du préfet Symmaque. L'art antique a souvent représenté la Victoire avec Jupiter ou Minerve, ou bien conduisant le char des triomphateurs. Son idéal est à peu près conforme à celui de Minerve; on lui donne pour attributs un rameau de palmier, une couronne, et des ailes. On la voit aussi élevant des trophées, ou gravant sur un bouclier les exploits des vainqueurs. B.

VICTOIRE (Jeux de la), institués à Rome par Sylla, en commémoration de sa victoire sur le Samnite Télésinus. Ils étaient annuels, et se célébraient le 6 des calendes de novembre (27 octobre), pendant 5 jours, par des jeux du Cirque. C. D—Y.

VICTOIRE CADMÉENNE, désignation proverbiale, chez les anciens, en parlant d'une affaire où le vainqueur avait plus souffert que le vaincu.

VICTOIRE (Sainte), vierge et martyre à Rome en 249; fête, le 23 décembre. — Martyre à Carthage avec Ste Saturnin en 304; fête, le 11 février.

VICTOIRE (La), anc. abbaye de chanoines réguliers de l'ordre de St-Augustin, fut fondée près de Senlis par Philippe-Auguste en mémoire de la victoire de Bouvines, 1214, et agrandie par Louis XI.

VICTOIRE (Louise-Thérèse, Mme), fille de Louis XV, née à Versailles en 1733, m. en 1799, fut un modèle de piété et de bonnes mœurs dans une cour qui les respectait si peu. Elle montra un dévouement héroïque en voulant soigner elle-même le roi son père, atteint de la petite vérole dont il mourut, et vécut en faisant le bien avec sa sœur, Mme Adélaïde. Elles habitaient le château de Bellevue; menacées par la populace en 1791, elles quittèrent la France, allèrent en Sardaigne, puis à Rome, et à Naples. Forcées de se retirer devant les armées républicaines, elles parvinrent difficilement à Trieste, où Mme Victoire mourut, 6 mois avant Mme Adélaïde. Louis XVIII a fait déposer leurs restes dans les caveaux de Saint-Denis, en 1817. J. T.

VICTOIRES (Place des) à Paris, entre les rues Croix-des-Petits-Champs, des Fossés-Montmartre, et La Feuillade. Sa forme est un cercle de 78 mèt. de diamètre, interrompu du côté de la rue des Fossés-Montmartre. Sa partie circulaire est entourée de bâtiments réguliers, composés d'un rez-de-chaussée en soubassement, avec refends, et percés de 38 ouvertures en forme de portiques. Au-dessus sont 2 étages encadrés dans une ordonnance de grands pilastres ioniques, montant jusqu'à l'entablement, à 16 mèt. du pavé. Cette architecture est de J.-H. Mansard. Au centre de la place on voit une statue équestre, colossale, en bronze, de Louis XIV. La place des Victoires a été ouverte et construite par le maréchal de La Feuillade, en 1684, et finie en 1691. Il plaça au milieu une statue pédestre de Louis XIV, en manteau royal et couronné de laurier par une Victoire. Ce groupe, en bronze doré, avait 4m 22 de proportions. Aux angles du piédestal étaient 4 statues de nations sous figures d'esclaves enchaînés. En 1792, la statue royale fut renversée, et les statues de nations portées aux Invalides, où elles décorent encore les pavillons d'angle de la façade principale. En l'an XI (1803), on éleva sur cette place un monument à Desaix et à Kléber; puis on lui substitua une statue héroïque de Desaix, monument mal réussi, qui a été enlevé en 1816 pour faire place à la statue actuelle, ouvrage de Bosio.

VICTOR (Aurélius). *V.* AURÉLIUS VICTOR.

VICTOR (Saint), de Marseille, servait dans l'armée de l'empereur Maximien, quand il fut arrêté comme chrétien en 303, et envoyé au supplice, avec trois soldats chargés de le garder dans sa prison et qu'il avait convertis. Fête le 21 juillet.

VICTOR Ier (Saint), pape de 185 à 197, était Africain. Il condamna l'hérésie de Théodote de Byzance, qui niait la divinité de J.-C., et fixa le jour de Pâques au dimanche qui suit le 14e jour de la lune de mars, malgré la dissidence des évêques d'Asie. Il souffrit le martyre sous Septime-Sévère. Fête, le 28 juillet.

VICTOR II (Gebhard), allemand, évêque d'Eichstædt, désigné par le cardinal Hildebrand (Grégoire VII), approuvé par l'empereur Henri III, fut élu pape par le clergé et le peuple, 1055. Il montra un grand zèle pour le rétablissement de la discipline, et mourut en 1057. R.

VICTOR III (Didier, de la maison des ducs de Capoue), abbé du mont Cassin, fut élu pape après Grégoire VII, 1086, malgré une résistance qu'il prolongea encore un an. Avec les secours de la comtesse Mathilde, il entra à Rome malgré l'antipape Clément III (*V. ce nom*), qui en conserva une partie. Il renouvela les décrets contre les investitures laïques, excommunia encore l'empereur Henri IV, poussa les Génois et les Pisans à une descente sur les côtes d'Afrique, d'où ils revinrent chargés de butin, et mourut en 1087. R.

VICTOR IV, antipape, de la famille des comtes de Tusculum, fut proclamé, après la mort d'Adrien IV, en 1159, par le parti impérial, chassa de Rome Alexandre III, élu par le parti normand, le somma de comparaître devant un concile à Pavie, en 1162, et mourut en 1164.

VICTOR, évêque de Vite en Byzacène, dut fuir à Constantinople en 483, pour échapper à la persécution exercée contre les catholiques par Hunnéric, roi des Vandales. On a de lui : *Historia persecutionis Vandalicæ sive Africanæ sub Genserico et Hunnerico, Vandalorum regibus*, ouvrage dont la meilleure édition est celle de Ruinart, Paris, 1694, in-8o, et traduit en français par Belleforest, 1563, et par Arnaud d'Andilly, 1664; histoire intéressante et bien écrite, où l'on trouve des exemples de la plus héroïque piété.

VICTOR (Claude-Victor PERRIN, dit), *duc de Bellune*, né à La Marche (Vosges), en 1766, m. en 1841, entra au service comme tambour, en 1781, et devint adjudant-général au siége de Toulon, 1793. Envoyé à l'armée des Pyrénées-Orientales, puis sous Schérer en Italie, il occupa les postes les plus périlleux, prit Ancône, et conquit le grade de chef de division. Il se distingua de nouveau dans la campagne de 1798, reçut un sabre d'honneur pour sa belle conduite à Marengo, 1800, fut blessé à Iéna, 1806, et créé maréchal de l'Empire après Friedland, 1807. Il combattit avec une nouvelle ardeur en Espagne, où il remporta les victoires d'Uclès et de Médellin, puis en Russie, à Wachau, à Leipzig, à Hanau, enfin dans la campagne de France, en 1814. Louis XVIII lui avait confié le commandement de la 2e division militaire; Victor le suivit à Gand, revint avec lui après les Cent-Jours, fut nommé pair de France, obtint le portefeuille de la guerre en 1821, organisa l'expédition d'Espagne, perdit son ministère à l'occasion des marchés Ouvrard, refusa l'ambassade de Vienne, et fut, jusqu'en 1830, major-général de la garde royale. Après quelques intrigues légitimistes sous le gouvernement de Louis-Philippe, il s'enferma dans la retraite à Paris même. Il a laissé des Mémoires dont la publication a été commencée par son fils, sous le titre de *Mémoires du duc de Bellune*, Paris, 1847, in-8o; l'ouvrage fut annoncé en 9 vol.; un seul a paru. — Victor-François Perrin, duc

de Bellune, fils du maréchal, a été sénateur du 2e Empire français, et est mort en 1853. J. T.

VICTOR (chanoines de SAINT-), congrégation religieuse, désignée aussi sous le nom de *Victorins*, et fondée à Paris, en 1113, dans un prieuré de Bénédictins, dépendant de l'abbaye de St-Victor de Marseille. L'association de chanoines réguliers, qui remplaça ce prieuré, dans la maison située au pied de la montagne Ste-Geneviève (sur l'emplacement actuel de la Halle aux Vins), prit bientôt une extension telle, que, sous le règne de Louis VIII, elle possédait déjà 40 établissements en France. L'abbaye de St-Victor de Paris devint surtout fort célèbre; elle s'attira la faveur des princes, et compta parmi ses protecteurs Jean, duc de Berry, oncle du roi Charles VI. L'illustration dont elle jouit est justifiée par les personnages remarquables qu'elle produisit, et parmi lesquels on peut citer Guillaume de Champeaux, Hugues de Saint-Victor, Pierre Lombard, le poëte Santeuil, etc. La congrégation de St-Victor a cessé d'exister depuis la Révolution. D—T—R.

VICTOR-AMÉDÉE Ier, duc de Savoie, 1630-1637, fils de Charles-Emmanuel Ier, naquit en 1617, épousa Christine, fille de Henri IV, fit néanmoins la guerre à son beau-frère Louis XIII, défendit mal le Pas de Suze et les principales villes de Savoie, et dut signer le traité de Cherasco, 1631. Quatre ans après, il s'allia, par le traité de Rivoli, avec la France contre l'Autriche, et remporta sur le marquis de Léganès deux avantages importants, à Fornavento, 1636, et à Monbaldone, 1637. Il mourut subitement peu de jours après. Ses deux fils, François-Hyacinthe et Charles-Emmanuel, régnèrent successivement.

VICTOR-AMÉDÉE II, né en 1666, m. en 1732, succéda en 1675 à son père Charles-Emmanuel II comme duc de Savoie, sous la régence de sa mère, Marie de Nemours. Son règne commença par des persécutions contre les Barbets ou Vaudois. Bien qu'il eût épousé, en 1684, Anne d'Orléans, nièce de Louis XIV, il accéda à la ligue d'Augsbourg formée contre ce prince, et vit ses Etats envahis par Catinat (*V. ce nom*), 1690. Battu à Staffarde, retenu néanmoins dans le parti de l'Autriche, qui le nomma généralissime, 1692, il perdit encore la bataille de la Marsaille, 1693, et signa avec Louis XIV, 1696, un traité particulier, qui amena la paix générale de Ryswick, 1697. Allié de la France au début de la guerre de la Succession d'Espagne, il se joignit bientôt à l'Autriche par le traité de Turin (25 octobre 1703), perdit successivement Verceil, Suze, Ivrée, le fort de Bard, que lui enleva le duc de Vendôme, et dut se réfugier à Gênes. Mais la victoire du prince Eugène de Savoie près de Turin lui rendit ses Etats, 1706. Il envahit alors la France, 1707, et le maréchal de Tessé lui fit éprouver un échec devant Toulon. L'année suivante, il fut encore repoussé du Dauphiné par Villars. S'étant brouillé avec l'Autriche en 1709, il garda la neutralité jusqu'au traité d'Utrecht, 1713, en vertu duquel il joignit à ses anciennes possessions une partie du duché de Milan, et la Sicile avec le titre de roi. Jaloux à l'excès des prérogatives royales, Victor-Amédée brava les censures du pape Clément XI, et vit plus de 400 prêtres abandonner la Sicile. Le traité de Madrid, 1720, confirmatif d'un autre de 1718, fait avec l'Autriche, donna la Sicile à cette dernière puissance, et Victor-Amédée dut accepter comme compensation la Sardaigne. Il abdiqua en 1730, alla vivre au château de St-Alban près de Chambéry, essaya bientôt, mais en vain, de ressaisir la couronne, et mourut au château de Moncaglieri, où son fils, Charles-Emmanuel III, l'avait fait transporter. Victor-Amédée montra une rare habileté dans l'art du gvt intérieur; mais c'était un prince versatile et emporté, plein de foi dans les astrologues et les devins. B.

VICTOR-AMÉDÉE III, roi de Sardaigne, 1773-1796, né en 1726, succéda à son père Charles-Emmanuel III, sous les yeux duquel il avait combattu à Coni et à Bassignano. Les premières années de son règne furent paisibles et consacrées à l'administration intérieure : il abolit les droits de péage en Savoie, éleva les digues de l'Arve et du Rhône, fonda l'Académie des Sciences de Turin, sécularisa plusieurs abbayes, et organisa son armée sur le modèle de celle de la Prusse. Ses deux filles épousèrent les frères de Louis XVI, et son fils une sœur de ce monarque. Adversaire de la Révolution française, il ouvrit ses Etats aux émigrés, refusa de recevoir l'ambassadeur Sémonville, soutint de 1792 à 1795 une guerre malheureuse contre les troupes républicaines, qui enlevèrent le comté de Nice et envahirent le Piémont, perdit contre Schérer la bataille de Loano, et fut contraint par le général Bonaparte (*V.* NAPOLÉON Ier) de signer la paix de Paris, 15 mai 1796, qui lui enlevait Coni, Tortone, etc., et à laquelle il ne survécut que 5 mois. B.

VICTOR-EMMANUEL Ier, roi de Sardaigne, 1802-1821, 2e fils de Victor-Amédée III, né en 1759, m. en 1824, succéda à son frère Charles-Emmanuel IV. Dépouillé de ses provinces continentales par les Français, réduit à l'île de Sardaigne, il recouvra en 1814 la plénitude de sa souveraineté, et reçut en outre, au congrès de Vienne, Gênes et son territoire. Hostile aux idées libérales, menacé par une insurrection formidable en 1821, il abdiqua plutôt que d'accorder la constitution réclamée par ses peuples, et laissa le trône à son frère Charles-Félix.

VICTORIA ou VITTORIA (Thomas-Louis de), musicien, né à Avila en Espagne, vers 1540, élève de Moralès, fut un des compositeurs les plus distingués de son temps dans le genre religieux, et l'un de ceux dont l'Espagne se glorifie à juste titre.

VICTORIA, v. de la Bretagne romaine (Valentie), ainsi nommée en mémoire d'une victoire de Septime-Sévère sur les Calédoniens; auj. *Stirling*.

VICTORIA (Terre de), pays découvert en 1841 par le capitaine anglais James Ross, et ainsi nommé en l'honneur de la reine Victoria; il s'étend de 70° à 79° lat. S., et de 163° à 170° long. E., dans le Grand-Océan austral. Côtes glacées, sol montagneux. On y remarque l'*Erebus*, volcan le plus méridional du globe (3,781 mèt. de hauteur).

VICTORIA (LA), v. de la république de Vénézuéla, prov. et à 60 kil. S.-O. de Caracas, par 10° 13′ lat. N., et 69° 51′ long. O.; 8,000 hab. C'est une colonie agricole modèle.

VICTORIA (NOSSA-SENHORA DA), ville du Brésil, ch.-l. de la prov. d'Espiritu-Santo, port sur une petite île à l'embouchure de l'Espiritu-Santo, par 10° 18′ lat. S., et 42° 21′ long. O.; 5,000 hab.

VICTORIA, v. et port de l'Asie anglaise, ch.-l. et sur la côte N. de l'île de Hong-Kong; 70,000 hab., dont 60,000 Chinois. Belles rues, arsenal, chantier de construction. Commerce actif. Ville fondée en 1842, par les Anglais.

VICTORIA, prov. anglaise d'Australie dans le S. de ce continent, entre le Murray au N., le détroit de Bass au S., le Grand-Océan à l'E., et l'Australie méridionale à l'O. Capitale, *Melbourne*. Le pays est divisé en 21 comtés, et traversé au S. par les Alpes australiennes, ayant d'abondants gites d'or; on en a exporté, de 1851 à 1856, pour 1 milliard 543 millions de fr. Riches pâturages dans le N., mines de houille. Populat., 548,944 hab. en 1865. C. P.

VICTORIA (Ordre de), ordre institué en Angleterre en 1857. L'insigne est une croix de Malte, faite avec les canons pris sur les Russes en Crimée en 1855; elle est suspendue à un ruban, bleu pour la marine, rouge pour l'armée de terre. Au centre est une couronne royale, surmontée d'un lion, avec cette inscription : *pour la bravoure*.

VICTORIAT, *Victoriatus*, denier d'argent des anc. Romains, ainsi nommé de ce qu'une de ses faces était marquée d'une figure de Victoire; — ou monnaie d'argent plus petite que le denier, et valant environ 8 as; sa face était un Jupiter barbu, couronné de laurier, et son revers, une Victoire couronnant un trophée. C. D—Y.

VICTORIEN (Saint), proconsul d'Afrique, martyrisé par les Vandales en 484. Fête, le 23 mars.

VICTORIN, *Marcus Aurelius Piauvonius Victorinus*, un des 30 tyrans qui, sous l'empereur Gallien, déchiraient l'Empire, était fils de la fameuse Victorine (*V. l'art. suiv.*). Associé à l'Empire par Posthume en Gaule, 264, il renversa Lollianus, meurtrier de ce dernier, prit sa place, 267, et périt peu de temps après dans une sédition, à Cologne, 268.

VICTORINE, *Aurelia Victorina*, sœur de Posthume, tyran des Gaules, et mère de Victorin, signala sa valeur contre l'empereur Gallien, et, après la mort de Posthume et de Victorin, disposa du pouvoir en faveur de Marius, puis de Tétricus. Ses libéralités, qui la faisaient chérir des soldats, lui valurent le surnom de *Mère des armées*.

VICTORINUS (Fabius-Marius), Africain, enseigna la rhétorique à Rome, vers 354, avec un très-grand succès, se convertit au christianisme, et mourut en 370. Il écrivit : deux livres contre les Manichéens; un *Traité de la Trinité*, en 4 livres, contre les Ariens; des hymnes; un poëme sur les Machabées, un traité *de Orthographiâ*, publié par Camerarius, Tubingue, 1584; *de Carmine heroïco, de ratione metrorum commentarius*; et des *Commentaires* sur l'*Invention* de Cicéron, Milan, 1474, etc.

VICTORIUS (Pierre VETTORI, en latin), savant philologue, né en 1499 à Florence, m. en 1585, porta d'abord les armes contre les Médicis, et n'en accepta pas moins de Cosme la chaire de professeur d'éloquence grecque et latine à Florence. On accourut en foule à ses leçons; il devint en peu de temps le chef et l'oracle des savants d'au-delà des Alpes, et il fut le maître des plus illustres d'entre eux. Il restaura l'éloquence en Italie, et brilla au premier

rang de ses philologues. Le nombre de ses ouvrages est considérable. Les principaux sont : des *Commentaires* sur la *Rhétorique*, la *Poétique*, la *Politique* et la *Morale* d'Aristote, Florence, 1548-84, 4 vol. in-fol.; *Variarum lectionum libri XXXVIII*, ibid., 1582, in-fol.; *Epistolarum libri X, et Orationes XIII*, ibid., 1586. C. N.

VICTORIUS (Leonillus), médecin de Faenza, né en 1450, m. en 1520, professa à Bologne la logique, la philosophie et l'art médical, et a laissé, entre autres ouvrages : *de Ægritudinibus infantium tractatus*, Ingolstadt, 1554, in-8°.

VICTORIUS (Benedictus), médecin, neveu du précédent, né en 1481, m. en 1561, fut professeur de médecine à Padoue, et a laissé une *Empirica medicina*, assez célèbre. C. N.

VICTUMVIÆ, nom anc. de VIGEVANO.

VICUS, c.-à-d. en latin *village*. De ce mot sont dérivées les finales *vic, wy, wick*, dans les noms français et germaniques.

VICUS, nom latin de VIC.

VICUS AQUENSIS, nom latin de BAGNÈRES-DE-BIGORRE.

VICUS AUGUSTI, anc. ville d'Afrique (Byzacène); auj. *Kairouan*.

VICUS AUSONENSIS, nom latin de VIC D'OSONA.

VICUS JULII, v. de la Gaule (Lyonnaise 3e); auj. *Aire-sur-l'Adour*.

VICUS JULIUS, nom anc. de GERMERSHEIM.

VICUS SPACORUM, v. de l'anc. Hispanie (Tarraconaise); auj. *Vigo*.

VICUS VERAGRORUM, nom anc. de MARTIGNY.

VIDA (Marc-Jérôme), poëte latin moderne, né à Crémone en 1490, m. en 1566, fut nommé évêque d'Albe, sur le Tanaro, par Léon X selon les uns, selon d'autres par Clément VII, et il occupa ce siége, qui était la récompense de son talent poétique, pendant 34 ans. Il tient, avec Sannazar et Fracastor, le premier rang parmi les poëtes latins du XVIe siècle. On admire l'originalité de ses inventions, la beauté de son style, et surtout l'habileté extraordinaire avec laquelle il sait faire passer dans un langage élégant et classique les règles techniques les plus arides et les plus rebelles en apparence aux formes de la poésie. Ses principaux ouvrages sont, par ordre de mérite : le poëme des *Vers à soie*, en 2 chants, Lyon et Bâle, 1537, traduit en vers français par Crignon, 1786, in-12; par Levée, 1819, in-8°; et par Bonafous, 1840; celui des *Echecs*, Rome, 1527, in-4°, trad. par Levée, 1809, in-8°; *l'Art poétique*, en 3 livres, Rome, 1527, in-4°, traduit en vers par Barrau, 1808 et 1810, et en prose par Batteux, dans les *Quatre poétiques*, 1771, 2 vol. in-8°; la *Christiade*, en 6 chants, Crémone, 1535, in-4°, trad. en vers français par Souquet de la Tour, 1826, in-8°. Vida a écrit aussi des *Hymnes*, des *Odes*, des *Eglogues*, etc. Toutes ses poésies ont été réunies pour la première fois à Crémone, 1550, 2 vol. in-8°; une édition de Padoue, 1731, 2 vol. in-4°, contient presque toutes ses œuvres en vers et en prose. C. N.

VIDAL (Pierre), troubadour provençal, né en 1160, m. vers 1200, habita successivement Gênes, le Montferrat et Milan, alla en Palestine avec la 3e croisade, et finit ses jours à la cour d'Alphonse III d'Aragon. De nombreuses galanteries l'avaient contraint de s'expatrier, et l'on raconte même qu'un mari outragé lui avait fait percer ou couper la langue; sa raison s'altéra à l'époque de son voyage en Terre-Sainte, et il s'imaginait qu'il était empereur d'Orient. On a de lui environ 60 pièces de poésie, faciles et gracieuses; 9 ont été publiées par Raynouard dans son *Choix de poésies des troubadours*. B.

VIDAL (Auguste), chirurgien, né à Cassis (Bouches-du-Rhône) en 1803, m. en 1856, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, fut un des fondateurs de la Société de chirurgie. Son principal mérite fut de combattre, dans deux écrits publiés en 1849 et en 1853, ce qu'il y avait de trop absolu dans les lois formulées par la médecine contemporaine au sujet des maladies dont il eut à s'occuper comme chef de service à l'hôpital du Midi. On lui doit encore : *Recherches sur les vices de conformation de l'urètre*, 1834; *Essai historique sur Dupuytren*, 1835; *Traité de pathologie externe et de médecine opératoire*, 1839, et 1846, 5 vol. in-8°; *De la cure radicale du varicocèle*, 1842 et 1844; *Exposé critique de la discussion sur la ténotomie*, 1843; *Des hernies ombilicales et épigastriques*, 1848; *Des opérations en plusieurs temps*, 1848.

VIDAME (*vice domini*, à la place du seigneur), ou AVOUÉ, AVOYER (*advocatus*, appelé au secours), officier chargé, dans les premiers siècles du moyen âge, en France et en Allemagne, de l'administration temporelle des fiefs ecclésiastiques, du soin de rendre la justice, et surtout du commandement des troupes que les évêques devaient fournir à leur suzerain. Plus tard, ce titre ne fut plus qu'honorifique. Il a disparu depuis la Révolution. G.

VIDAR, dieu du silence chez les Scandinaves. *V.* FENRIR.

VIDASSUS, nom latin de la BIDASSOA.

VIDDIN, v. de Turquie. *V.* WIDDIN.

VIDOURLE, riv. de France, naît près de la Cadière (Gard), sépare les départements du Gard et de l'Hérault, et se jette dans l'étang de Mauguio, entre le canal de Lunel et celui de la Radelle; cours d'environ 90 kil.

VIDUCASSES. *V.* VADICASSES.

VIE COMMUNE (Clercs de la). *V.* CLERCS.

VIEILLE-AURE, ch.-l. de canton (Hautes-Pyrénées), arr. et à 45 kil. S.-E. de Bagnères-de-Bigorre; 345 hab.

VIEILLE-MONTAGNE. *V.* MORESNET.

VIEILLE-VIGNE, vge (Loire-Inférieure), arr. et à 31 kil. S. de Nantes; 774 hab. Fabr. de coutils.

VIEILLEVILLE (François de SCÉPEAUX, sire de), né en 1509, m. en 1571, se fit par sa bravoure une brillante réputation dans les guerres de François Ier, accompagna, sous Henri II, le connétable de Montmorency chargé de réprimer les soulèvements de l'Angoumois et de la Guyenne, s'appliqua à modérer ses rigueurs, offrit sa vaisselle pour aider le roi à s'emparer des Trois-Évêchés, fut un des négociateurs du traité de Câteau-Cambrésis en 1559, reçut le bâton de maréchal de France en 1562, refusa la charge de connétable après la mort de Montmorency, et mourut empoisonné. Il a laissé des *Mémoires*, écrits par Carloix, son secrétaire, avec beaucoup d'animation, mais qui manquent d'impartialité et d'exactitude; ils furent publiés en 1757, 5 vol. in-8°; on les a réimprimés dans les diverses collections de *Mémoires relatifs à l'histoire de France*. B.

VIEIRA (Antonio), jésuite et prédicateur portugais, né à Lisbonne en 1608, m. à Bahia en 1697, visita l'Amérique portugaise, la France, la Hollande et l'Italie, refusa d'être le confesseur de la reine Christine de Suède à Rome, et fut nommé en 1688 visiteur-général des missions du Nouveau-Monde. Ses discours lui ont mérité le surnom de *Cicéron lusitanien* : il a de la hardiesse, de l'énergie, de la grandeur; mais son goût n'est pas toujours pur. Le recueil de ses œuvres parut à Lisbonne, 1679-1718, 15 vol. in-4°. B.

VIEL (Charles-François), architecte, né à Paris en 1745, m. en 1819, a édifié, à Paris, le Mont-de-Piété, le bel hôpital Cochin, la façade de la Charité sur la rue des Sts-Pères, le grand amphithéâtre de l'Hôtel-Dieu, et, à Bicêtre, le grand égout. Il a su parler de son art en habile écrivain; on a de lui, entre autres ouvrages : *Lettres sur l'architecture des anciens et celle des modernes*, 1781-87, in-8°; *Principes de l'ordonnance et de la construction des bâtiments*, 1797-1814, 5 vol., etc.

VIELMUR, ch.-l. de canton (Tarn), arr. et à 13 kil. O. de Castres; 807 hab. Filature de laine, fabrique de draps, comm. de peaux.

VIEN (Joseph-Marie), peintre célèbre, né à Montpellier en 1716, m. en 1809, annonça de bonne heure une rare disposition pour les arts du dessin, vint à Paris en 1741, et obtint un 1er prix de peinture. Envoyé comme pensionnaire du gouvernement à Rome, il exécuta en chemin une magnifique esquisse du *Massacre des Innocents*. Pendant son séjour en Italie, il étudia avec passion l'antique et le modèle vivant. De retour à Paris, il fut reçu presque aussitôt à l'Académie de peinture et de sculpture, et devint le premier peintre d'histoire de son temps. Directeur de l'Ecole française à Rome de 1771 à 1781, premier peintre du roi en 1789, il perdit toutes ses places à la Révolution. Mais le 1er consul Bonaparte lui donna une place au Sénat conservateur. Vien fut enterré au Panthéon. Il doit être considéré comme le régénérateur de la peinture en France au XVIIIe siècle; David, qui fut son élève, n'a fait que continuer son œuvre. Parmi ses tableaux, on distingue : *la Prédication de St Denis*, dans l'église St-Roch, à Paris; *l'Ermite endormi*, *St Louis remettant la régence à Blanche de Castille*, *Hector excitant Pâris à s'armer pour la défense de Troie*, les *Adieux d'Hector et d'Andromaque*, *Briséis dans la tente d'Achille*, *l'Amour et Psyché*, *la Résurrection de Lazare*, *la Vierge servie par les anges*, etc. On lui doit en outre un bon nombre d'eaux-fortes. B.

VIENNAIS (Le). *V.* VIENNOIS.

VIENNAISE (La), *Viennensis provincia*, une des 17 provinces de la Gaule, entre la Grande-Séquanaise au N., la Lyonnaise Ire, l'Aquitaine Ire et la Narbonaise Ire à l'O., la Narbonaise IIe, les Alpes-Maritimes et les Alpes-Grées à l'E.; capitale, *Vienne*. Arrosée par le Rhône et ses affluents, et adossée aux Cévennes, elle comprenait les tribus des Allobroges, des Ségalaunes, des Voconces, des

Cavares, des Tricastins et des Helviens. Au Ve siècle, on la divisa en *Viennaise Ire*, capitale *Vienne*, et *Viennaise IIe*, capitale *Arlès*.

VIENNE (Jean de), célèbre capitaine, né d'une ancienne maison de Bourgogne, m. en 1396, défendit Calais, en 1347, contre Edouard III, roi d'Angleterre; fut nommé gouverneur de Honfleur en 1370, lieutenant du roi dans la Basse-Normandie, et enfin amiral de France, fit une descente en Angleterre en 1377, saccagea Rye (Sussex) et l'île de Wight, se signala contre les Flamands à la bataille de Rosebecque en 1382, fut chargé en 1385 de conduire quelques secours aux Ecossais, alors en guerre avec l'Angleterre, accompagna le duc de Bourbon en Barbarie et au siége de Carthagène, enfin périt en combattant les Turcs à Nicopolis, où il commandait l'avant-garde de l'armée chrétienne, et bien qu'il eût déclaré que livrer cette bataille était une grande imprudence.

VIENNE, en allemand *Wien*, en magyar *Bécs*, en latin *Vindobona, Flaviana castra, Juliobona*, capitale de l'Empire d'Autriche, ch.-l. de l'archiduché d'Autriche et du gouvernement de la Basse-Autriche, ou territoire au-dessous de l'Ens; sur la rive dr. du Danube, qui s'y partage en 3 bras appelés le Gross-Donau, le Kaiser-Arm ou Wasser, et le Wiener-Donau-Canal; sur la Wien, qui y reçoit l'Ottakrinerbach et s'y jette dans le Donau-Canal; sur l'Alserbach, qui y reçoit le Wahringerbach; sur le Dœblingerbach et le canal de Neustadt; par 48° 12' 36" lat. N. et 14° 2' 36" long. E.; à 1,398 kil. E. de Paris, à 2,029 kil. de Saint-Pétersbourg; 579,457 hab. (ville et faubourgs). Résidence de l'empereur; siége du gouvernement. Archevêché catholique. Consistoires protestants; belle synagogue. Bourse, Banque nationale, hôtel des monnaies, imprimerie impériale célèbre. Université, fondée en 1365, et surtout célèbre pour la médecine; elle possède une riche bibliothèque, un observatoire, un jardin botanique, et des collections diverses. Institut polytechnique, fondé en 1816 pour former les jeunes gens au commerce, à l'industrie, et à l'art des constructions. Ecole des cadets de Marie-Thérèse, dite *Theresianum*, fondée en 1745, et installée dans un des plus grands palais de Vienne, le château de la Favorite, avec collections scientifiques, jardin botanique et bibliothèque. Institut central d'équitation militaire. Académie Joséphine de médecine et de chirurgie, fondée en 1785, avec bibliothèque, jardin botanique et collections. Académie des sciences, fondée en 1846. Académie de langues orientales, fondée en 1754. Académie des beaux-arts, fondée en 1705. Académie du génie militaire, fondée en 1735. Ecoles normale primaire, vétérinaire, du commerce, des manufactures, d'institutrices, de sourds-muets, de jeunes aveugles, etc. Institut géographique, fondé en 1839; Institut géologique, en 1849. Société d'économie rurale, fondée en 1769. Conservatoire de musique. Il y a plus de 70 écoles supérieures (*hauptschulen*), non compris 4 gymnases, 4 séminaires, et de nombreuses institutions et pensions. Bibliothèque impériale, dans un bel édifice sur le Josephsplatz, contenant, outre les livres imprimés et les manuscrits, un cabinet des estampes qui compte plus de 300,000 pièces. Vienne, assise dans une plaine qu'entoure à l'O. et au S. le Wienerwald, est la ville la plus grande et la plus peuplée de l'Allemagne. Elle se compose de la ville proprement dite ou cité (*stadt*), qu'enveloppent de hauts bastions convertis en promenades, et de 34 faubourgs (*vorstædte*), séparés de la ville par de vastes glacis transformés en prairies que coupent des allées d'arbres. Elle a 28 kil. de circonférence. Un vent impétueux y souffle toute l'année, et cause de brusques variations dans l'atmosphère. La ville, où l'on ne compte guère que 55,000 hab., a 12 portes, parmi lesquelles on remarque le *Burgthor* et le *Franz Josephsthor;* le Donau-Canal la sépare de l'île de Léopoldstadt. C'est le séjour de l'aristocratie et des hommes de loisir; les rues y sont tortueuses, étroites, sombres, sans trottoirs, encombrées de voitures, et les maisons vastes et fort élevées. Là se trouvent les palais impériaux et seigneuriaux, les administrations publiques, les grands établissements d'art, de science, etc. Dans les faubourgs, plus grands et mieux percés, on a relégué les magasins, les fabriques, les ateliers : de ces faubourgs, les uns appartiennent à la même administration que la cité, les autres relèvent de certains seigneurs. La cité est divisée en 8 paroisses; les faubourgs en forment 21. On traverse le Danube sur 9 ponts, la Wien sur 12. Les plus importantes places sont: celle de *Graben*, ornée des statues de St Joseph et St Léopold, avec jets d'eau, et d'une colonne dite de la Ste-Trinité; la place de la *Freiung*, avec une fontaine, dont les statues sont de Schwanthaler; la place *Am Hof*, décorée de statues et de jets d'eau, et d'une colonne dite de la Vierge; le *Neue-Markt*, dont la fontaine est fort belle; la *Josephsplatz*, où est une statue équestre de l'empereur Joseph II. La cathédrale de St-Etienne, en style gothique du XIVe siècle, est surmontée d'une tour pyramidale de 135 mèt., dont la plus grosse cloche a été fondue avec les canons enlevés aux Turcs en 1683, et de trois autres tours inachevées; elle contient beaucoup d'œuvres d'art, un Trésor riche en reliques, et a une crypte, où les membres de la famille impériale ont été ensevelis du XIVe au XVIIe siècle. Parmi les édifices religieux de la cité, on distingue encore : l'église des Capucins, sur le Neue-Markt, bâtie de 1622 à 1632, et qui contient le caveau sépulcral de la famille impériale; l'église des Augustins ou de la Cour, reconstruite sous Joseph II, avec le tombeau de Marie-Christine par Canova, et une chapelle où sont renfermés, dans des urnes d'argent, les cœurs des membres de la famille impériale; l'église des Bénédictins écossais de St-Pierre, bâtie sur le modèle de Saint-Pierre de Rome; l'église St-Michel des Barnabites, du XIIIe siècle; l'antique église de St-Rupert, fondée en 740, et rebâtie en 1436; les églises des Minorites, de St-Jean-Baptiste (autrefois aux chevaliers de Malte), etc. Les faubourgs n'offrent que les églises de St-Charles-Borromée, de St-Jean-Népomucène, et de l'Altlerchenfeld. Les principaux palais de la cité sont : le *Burg* ou *Hofburg*, palais impérial, ensemble de constructions de toutes les époques, et où se trouvent une bibliothèque, le cabinet des antiques et des médailles, le cabinet de minéralogie, le musée zoologique, les archives de la Cour et de l'État, la chancellerie, un théâtre, un jardin (*hofgarten*), et de belles serres, un très-beau manége couvert; les palais de l'archiduc Charles, des Etats, de la Cour suprême, de l'Hôtel-de-Ville, des Postes, des princes de Liechtenstein, Lobkovitz, Stahremberg, Schwarzemberg, Esterhazy, etc. Dans les faubourgs, sur les glacis, on peut citer le palais Metternich, l'hôtel de la Douane, celui de la Monnaie, la promenade du *Volksgarten*, et le Belvédère, où l'on a placé la galerie de tableaux impériale et royale, la collection Ambras (armures et antiquités), et un musée d'antiquités égyptiennes. Dans l'île de Léopoldstadt est la promenade du *Prater* et le jardin *Augarten*. Arsenal impérial et royal; arsenal de la ville ou des bourgeois; musée d'artillerie. Asile d'aliénés, hôpital général, hôtel des invalides, maison d'orphelins. Banque nationale, fondée en 1816. — L'industrie de Vienne est très-active : manuf. impériale d'armes, manuf. impériale de porcelaine; fonderie et fonderie de canons; fonderies de fer, tréfileries de fer et de laiton; construction de machines; fabr. de tissus de coton, soieries, velours, tapis, rubans, passementerie, bonneterie, galons d'or et d'argent, châles, étoffes de fantaisie, draps, mérinos, couvertures de laine, ganterie, coutellerie, quincaillerie, carrosserie, bronzes, bijouterie, orfévrerie, ébénisterie, pianos, tabatières, produits chimiques, bougies stéariques, papiers, poteries, horlogerie, instruments de musique, de mathématiques et de physique; chapelleries, distilleries, brasseries, raffineries de sucre, typographies importantes. Vienne est la station principale de la navigation à vapeur sur le Danube, et ainsi l'intermédiaire du commerce entre l'Europe orientale et l'Europe occidentale; des chemins de fer l'unissent aux principales villes de l'Allemagne.

Histoire. Vienne, fondée, dit-on, par les Wendes, n'était encore qu'un village quand l'empereur Auguste conquit la Pannonie; les Romains en firent une station de leur flottille du Danube, et Marc-Aurèle y mourut en 180. Elle tomba successivement sous la domination des Rugiens, des Goths, des Huns et de Charlemagne, fut la résidence des margraves d'Autriche, devint ville sous Henri Ier Jasomirgott en 1151, fut entourée de murailles au temps de Léopold VIII en 1198, et reçut de l'empereur Frédéric II le titre de ville impériale, en 1237. Prise par Rodolphe de Habsbourg en 1277, elle eut de rapides accroissements sous les empereurs de la maison d'Autriche. Mathias Corvin, roi de Hongrie, l'assiégea vainement en 1477, mais s'en empara en 1485. Depuis Maximilien Ier, elle a toujours été la résidence des archiducs d'Autriche. Vienne soutint deux siéges mémorables contre les Turcs, en 1529 et en 1683 : elle fut délivrée de l'un par Charles-Quint, et le sultan Soliman II dut se retirer après avoir perdu 40,000 hommes dans 20 assauts; le roi de Pologne, Jean Sobieski, la sauva de l'autre. En 1619, les Bohémiens soulevés l'attaquèrent inutilement. Elle était menacée par le général Bonaparte en 1797, quand les préliminaires de Léoben arrêtèrent les Français; mais ils la prirent en 1805 et en 1809. Le 13 mars 1815, les alliés y publièrent la fameuse *Déclaration de Vienne*, qui mettait Napoléon Ier hors

la loi. A la suite de la Révolution française de février 1848, un mouvement insurrectionnel éclata à Vienne, et l'empereur fut contraint de s'éloigner; mais les troupes y rentrèrent bientôt, après un bombardement. B.

VIENNE (Traités de). On en compte deux : le 1er, en 1738, mit fin à la guerre de la *Succession de Pologne* (*V. ce mot*); le 2e, qui résulta du congrès tenu à Vienne par les puissances alliées, du 3 octobre 1814 au 9 juin 1815, a posé les bases sur lesquelles repose auj. l'équilibre européen. La France, qui venait d'être vaincue, et que les Bourbons recouvraient, ne conserva pas même tout le territoire qu'elle possédait avant la Révolution : on lui enleva Landau, Sarrelouis, Philippeville, Marienbourg, Bouillon et autres places qui avaient appartenu à l'ancienne France; elle conserva cependant Mulhouse, Avignon et le Comtat-Venaissin, conquêtes de la Révolution. La Hollande et la Belgique réunies furent érigées en royaume des Pays-Bas pour la maison de Nassau, et les places de guerre de ce royaume sur la frontière septentrionale de la France furent fortifiées avec un soin particulier. La Prusse recouvra les provinces que Napoléon Ier lui avait enlevées; elle obtint en outre une partie considérable de la Saxe, la Poméranie suédoise, la Westphalie, et tout ce qui a formé la prov. du Rhin. La Suisse recouvra Porentruy, le Valais, et reçut le pays de Genève et des Grisons : la Confédération helvétique se composa dès lors de 22 cantons. Le royaume de Sardaigne fut reconstitué. En même temps qu'on resserrait ainsi les frontières de la France, on lui enlevait une partie de ses colonies : on lui laissait, en Amérique, la Martinique, la Guadeloupe, Marie-Galante, la Désirade, les Saintes, une partie de St-Martin et de la Guyane; en Asie, Pondichéry, Mahé, Chandernagor, Karikal, Yanaon; et, en Afrique l'île Bourbon et le Sénégal; mais Haïti restait indépendante, Ste-Lucie, Tabago, et l'île de France demeuraient aux Anglais. L'Angleterre gardait encore Helgoland, Malte, les îles Ioniennes, Ceylan, le Cap, dont elle s'était emparée. Le royaume Lombard-Vénitien était livré à l'Autriche, avec le droit de tenir garnison dans Ferrare; on restituait à cette même puissance les provinces Illyriennes et la Dalmatie vénitienne qui avaient appartenu à la France, le Tyrol et l'archevêché de Salzbourg, détachés de la Bavière, et une partie de la Gallicie, occupée par les Russes. Des princes autrichiens étaient placés à Modène, à Parme, et en Toscane. Le royaume de Bavière acquérait Landau, Spire, Deux-Ponts, Kaiserslautern. Le Hanovre, accru d'Hildesheim et de l'Ost-Frise, était érigé en royaume. L'Allemagne redevint une puissance fédérative, composée de 38 États (*V.* Allemagne). La maison de Bourbon remonta sur le trône d'Espagne, mais la plupart des colonies espagnoles demeurèrent indépendantes. Le Portugal fut rendu à la maison de Bragance, et le royaume des Deux-Siciles rétabli en faveur d'une branche des Bourbons. Le Danemark fut puni de sa fidélité à la France par la perte de la Norvége, que l'on donna à la Suède, comme compensation de la Finlande réunie à l'Empire russe. Un royaume de Pologne était rétabli, mais sous le sceptre de l'empereur Alexandre Ier, c'est-à-dire à l'état de province russe. Cracovie forma une république indépendante. La Turquie ne recouvrait ni la Bessarabie ni une partie de la Moldavie, dont Alexandre s'était emparé récemment. Ch.

VIENNE, *Vienna Allobrogum*, s.-préf. (Isère), à 82 kil. O.-N.-O. de Grenoble, resserrée entre les montagnes et la rive g. du Rhône, sur le chem. de fer de Lyon à la Méditerranée et traversée par la Gère; 15,318 hab. Trib. de 1re instance et de comm., collége. On remarque : la cathédrale de St-Maurice, bel édifice gothique; l'église de l'anc. abbaye de St-André; celle de St-Pierre; un temple d'Auguste et de Livie, transformé au moyen âge en une église sous l'invocation de Notre-Dame-de-la-Vie, restauré de nos jours, et où l'on a placé le musée d'antiquités; les ruines d'un théâtre, d'un amphithéâtre, d'une naumachie, d'un arc de triomphe et d'aqueducs romains; le *Plan de l'Aiguille*, qui paraît être un cénotaphe romain. Manuf. de draps, lainages, soieries; fonderies de plomb et de fer, papeteries, verreries, tanneries, minoteries, zinc laminé. — Capitale des Allobroges, cette ville devint colonie romaine sous Tibère, reçut de Claude un sénat, et fut le ch.-l. de la province romaine de Viennaise. Berceau du christianisme dans les Gaules, ses archevêques, qu'elle conserva jusqu'à la Révolution, avaient le titre de *primat des Gaules*. En 432, elle devint la capit. du 1er roy. de Bourgogne, et, en 879, celle du second. En 1023, elle n'était plus que le ch.-l. d'un comté, et était gouvernée par ses évêques. Charles VII la réunit à la couronne en 1448. Il s'y tint plusieurs conciles, entre autres celui où fut aboli l'ordre des Templiers, 1311. Patrie de St Mamert, de Claudien Mamert, de Nic. Chorier, et du poëte Ponsard.

VIENNE, *Vigenna*, riv. de France, prend sa source à Millevaches (Corrèze), baigne les départements de la Haute-Vienne, de la Vienne et de l'Indre-et-Loire, en passant par St-Léonard, Limoges, Chabannais, Confolens, Châtellerault et Chinon, et se jette dans la Loire à Candes (Indre-et-Loire), après avoir reçu la Creuse et le Clain. Cours de 410 kil., navigable sur 89 kil., depuis Châtellerault.

VIENNE (La), département de l'O. de la France, ch.-l. *Poitiers*; formé dans les anc. provinces de Touraine et de Berry; situé entre les départ. de Maine-et-Loire et d'Indre-et-Loire au N., de l'Indre à l'E., de la Haute-Vienne et de la Charente au S., des Deux-Sèvres à l'O.; arrosé par la Vienne, le Clain, l'Auzance, la Gartempe, la Dive, la Creuse, la Charente. Superf., 695,678 hect.; pop. : 322,028 hab. Pays de plaines, traversé au S. par quelques hauteurs des montagnes d'Auvergne. Sol fertile dans quelques parties : céréales, vins de qualité ordinaire, chanvre. Forêts. Exploit. de fer, pierre meulière, pierre de taille, pierre à aiguiser, pierre lithographique. Élève de mulets, bétail, porcs, volailles, abeilles. Commerce de miel, cire, châtaignes, graines de luzerne, de trèfle et de sainfoin. Marais à sangsues. Peu d'industrie : coutellerie estimée, eaux-de-vie, vinaigre. Récolte de truffes. Ce département dépend de l'évêché et de la Cour impériale de Poitiers.

VIENNE (HAUTE-), département de l'O. de la France; ch.-l., *Limoges*, formé de parties du Limousin, de la Marche, du Poitou, et du Berry; entre les départements de la Vienne et de l'Indre au N., de la Creuse à l'E., de la Corrèze et de la Dordogne au S., de la Charente à l'O.; arrosé par la Vienne, la Gartempe, le Thorion, la Briance; traversé par les montagnes d'Auvergne, et coupé de 556 étangs. Superf., 554,248 hect.; popul., 319,595 hab. Sol sablonneux et peu fertile : peu de céréales, pommes de terre, châtaignes, chanvre, vins communs, fruits à cidre. Mines de fer, plomb, étain, antimoine; carrières de marbre gris, de serpentine, et de granit. Élève de chevaux, bœufs, mulets, porcs, moutons, etc. Exploitation de fer, kaolin, etc. Fabr. de porcelaine, draperie, lainages communs, fers, aciers, papiers, kirsch. Émigration annuelle, et pour quelques mois, de maçons, charpentiers, moissonneurs, etc. Ce département dépend de l'évêché et de la Cour impériale de Limoges.

VIENNOIS (Le), petit pays de l'anc. France (Dauphiné), entre le Rhône, l'Isère et le Grésivaudan; ch.-l., *Vienne*. Il est partagé auj. entre les départements de l'Isère et de la Drôme.

VIENNOISE. *V.* Viennaise.

VIERGE (La Sainte). *V.* Marie.

VIERGE (La), 6e signe du Zodiaque; le soleil est censé y entrer le 23 août, et en sortir le 22 sept. Selon la Fable, la Vierge est Erigone, Astrée, Thémis, ou Cérès.

VIERGES (les 11,000). *V.* Ursule (Sainte).

VIERGES (Iles), groupe de petites îles, au N. des Petites-Antilles, par 17° 30' lat N., et 66° 55' long. O.; 20,000 hab. Les principales des 40 îles ou îlots dont ce groupe se compose sont : Anegada, Gorda, Tortola, qui appartiennent aux Anglais; St-Jean, St-Thomas, aux Danois; Borequim, Vique, aux Espagnols. — Découvertes en 1473 par Christophe Colomb, qui les nomma ainsi en l'honneur des 11,000 vierges, elles furent visitées par Drake en 1580. Les Hollandais fondèrent, à Tortola, pour la pêche des tortues, un établissement dont les Anglais s'emparèrent en 1666.

VIERLANDE. *V.* Bergedorf.

VIERLANDE (les), nom de 4 petites îles de l'Elbe, placées sous la juridiction de Hambourg et de Lübeck; 6,700 habitants.

VIERWALDSTÆDTER-SEE, nom allemand du lac des Quatre-Cantons.

VIERZON, ch.-l. de cant. (Cher), arr. et à 35 kil. N.-O. de Bourges, sur la rive dr. de l'Yèvre, près de son confluent avec le Cher, qui y devient navigable, et sur le canal du Berry et le chemin de fer du Centre. Belle église. Anc. seigneurie, réunie à la couronne sous François Ier. Comm. de bois et de laines; tanneries; forges, manuf. de porcelaine et de poterie. On distingue *Vierzon-ville*, avec 7,658 hab., et *Vierzon-village*, à 2 kil. au S., avec 2,231 hab.

VIESELBURG. *V.* Wieselburg.

VIESTI ou VIETRI, anc. *Merinium*, v. forte du royaume d'Italie (Prov. de Foggia), à 45 kil. N.-N.-E. de Manfredonia, sur l'Adriatique; 9,350 hab. Evêché. Pêche active.

VIÈTE (François), célèbre mathématicien, né à Fon-

tenay-le-Comte (Bas-Poitou) en 1540, m. à Paris en 1603. Sa vie est restée inconnue; on sait seulement qu'il occupait une charge de maître des requêtes, et qu'il fut l'ami de l'historien De Thou. Viète peut être considéré comme le second inventeur de l'algèbre. Il eut, le premier, l'idée féconde de représenter les quantités connues par des lettres, et, par suite, en établissant des formules, il a donné à l'algèbre toute sa généralité. Il appliqua sa méthode à la géométrie, et prépara ainsi la grande conception de Descartes. La théorie des équations doit aussi beaucoup aux travaux de Viète; il a remarqué, le premier, la composition des coefficients, enseigné le moyen d'effectuer diverses transformations, et donné une nouvelle méthode pour résoudre les équations du 3e et du 4e degré. On trouve encore dans ses ouvrages l'origine du procédé de résolution des équations des premiers degrés par l'emploi des lignes trigonométriques. Ses écrits, imprimés à ses frais et en petit nombre, étaient rares, même de son temps. La plupart ont été réunis après sa mort et publiés en 1646 à Leyde, par Schooten, sous ce titre: *Francisci Vietæ opera mathematica*, in-fol. V.

VIETRI. *V.* VIESTI.

VIEUSSENS (Raymond), médecin anatomiste, né dans le Rouergue en 1641, m. vers 1720, fut médecin de l'hôpital de St-Eloy à Montpellier. On a de lui: *Nevrographia universalis*, Lyon, 1685, ouvrage remarquable, mais qui, malgré son titre, n'offre que la description du cerveau, de la moelle épinière et des nerfs de l'homme; *Traité des liqueurs du corps humain*, Toulouse, 1715, in-4°, etc. Ses *Œuvres* ont été réunies en 1774, 4 vol. in-4°.

VIEUVILLE (La). *V.* LA VIEUVILLE.

VIEUX, *Viducasses*, vge (Calvados), arr. et à 10 kil. S.-O. de Caen; 538 hab. Jadis ch.-l. des Viducasses.

VIEUX-BERQUIN, brg (Nord), arr. et à 9 kil. N.-E. d'Hazebrouck; 3,196 hab.

VIEUX-BRISACH. *V.* BRISACH.

VIEUX-CONDÉ. *V.* CONDÉ.

VIEUX DE LA MONTAGNE, en latin *senior*, *senex* ou *vetulus de monte*, traduction inexacte de l'arabe *Scheik-al-Djebal*, qui signifie le *seigneur* ou le *grand maître de la montagne*. C'était le titre que portait le chef de l'ordre des Assassins (*V. ce mot*), souverain d'Alamout en Perse, et de la plupart des châteaux-forts situés dans les parties montagneuses de l'Irak, du Kouhistan et de la Syrie. Il était vêtu de blanc, et se donnait, dit-on, la qualification de *simple*, par un étrange contraste avec l'immoralité de sa doctrine et la perfidie de ses actes. La suite des princes Assassins n'est pas, à proprement parler, une dynastie héréditaire, quoique la plupart se soient succédé de père en fils. Depuis Hassan-Sabah, fondateur de l'ordre, jusqu'à Rokn-Eddin-Karschah, dernier grand maître, vaincu et tué par les Mongols, on compte huit princes. Tous sont désignés indifféremment sous le nom de *Vieux de la Montagne* par les historiens des Croisades, qui donnent ce même titre au scheik suprême et à ses lieutenants en Syrie. H. B.

VIF, ch.-lieu de canton (Isère), arrondiss. et à 20 kil. S. de Grenoble, sur la Grèze; 1,123 hab. Près de Vif est la fontaine qui brûle.

VIFFLISBURG ou WIFFLISBURG. *V.* AVENCHES.

VIGAN (Le), *Vindomagus*, s.-préf. (Gard), à 79 kil. O.-N.-O. de Nîmes, sur l'Arre, au pied des Cévennes; 4,153 hab. Trib. de 1re instance, collége. Les environs, remarquablement pittoresques, sont embellis par de nombreuses maisons de campagne. Fabr. de bonneterie de soie et de coton, tanneries, mégisseries. Commerce de vins, soie, huile, peaux, etc. Patrie du chevalier d'Assas, à la mémoire duquel une statue en bronze a été érigée sur une des places de la ville.

VIGÉE (Marie-Louise-Elisabeth), femme LEBRUN, peintre de portraits et d'histoire, née à Paris en 1755, m. en 1842, était fille d'un peintre. A 15 ans, elle fit le portrait de sa mère avec une grâce et une vérité qui attirèrent l'attention des connaisseurs. Joseph Vernet s'intéressa à la jeune artiste, et lui donna des conseils. Mlle Vigée ayant eu occasion de peindre la duchesse d'Orléans et la comtesse de Brionne, devint à la mode dans le grand monde, et fit, en 1779, le portrait de la reine Marie-Antoinette. Quatre ans après, elle fut reçue à l'Académie de peinture. A la Révolution, Mme Lebrun émigra, parcourut l'Italie, l'Allemagne, la Russie, et, partout accueillie avec distinction, fit dans toutes les cours, même pour les souverains, un grand nombre de portraits, qu'on lui payait généreusement. Rayée en 1801 de la liste des émigrés, elle rentra en France, où elle reprit sa vie d'artiste. Elle a peint un très-grand nombre de portraits; on cite parmi les plus beaux ceux du peintre Robert, de miss Pitt, en Hébé, de Paisiello, de lady Hamilton, en bacchante couchée au bord de la mer, et le sien, avec un large chapeau de paille. Mme Lebrun avait une grande facilité: ses portraits se distinguent par le bon goût des ajustements, la vérité dans l'expression, et surtout une couleur brillante; mais sa peinture manque un peu de corps. Elle a écrit, sous le titre de *Souvenirs*, Paris, 1835, 3 vol. in-8°, d'intéressants Mémoires sur sa vie.

VIGÉE (Louis-J.-B.-Etienne), littérateur, frère de la précédente, né à Paris en 1758, m. en 1820, se fit une certaine réputation par quelques poésies fugitives de l'école de Dorat et plusieurs comédies: *Les Aveux difficiles*, en 1 acte et en vers, 1783; *la Fausse Coquette*, 3 actes en vers, 1784; *la Belle-Mère, ou les Dangers d'un second mariage*, 5 actes en vers, 1788; *l'Entrevue*, 1 acte en vers, 1783; *la Matinée d'une Jolie Femme*, 1 acte en prose, 1792. Vigée n'a pas une grande force comique, mais il est spirituel et fin, et son style est d'assez bon goût. Il avait été secrétaire de Madame, belle-sœur de Louis XVI. Successeur de La Harpe dans la chaire de littérature de l'Athénée de Paris, il s'y soutint par l'art avec lequel il lisait les vers. Il chanta la Révolution, l'Empire, et la Restauration, et fut nommé lecteur du roi en 1814. Il éditait l'*Almanach des Muses* depuis 1789. Ce qu'il a fait de mieux est dans son recueil de *Poésies*, 1813, 5e édit., gr. in-18. J. T.

VIGENÈRE (Blaise de), médiocre traducteur, né à St-Pourçain en 1523, m. en 1592, étudia sous Turnèbe et Dorat, fut secrétaire du duc de Nevers, puis, en 1566, secrétaire d'ambassade à Rome. On lui doit des traductions, fort médiocres et mal écrites, de *César*, 1576, in-fol. et in-4°; de *Tite-Live* (1re décade), avec fig.; de *Philostrate* et d'*Onosander*, accompagnées de notes qui ne sont pas dépourvues d'érudition. Il est aussi le premier qui ait traduit *Le Tasse* en français. Parmi ses ouvrages originaux, on distingue un *Traité des comètes*, 1578, in-8°, et un *Traité des chiffres ou secrètes manières d'écrire*, 1586, in-4°. C. N.

VIGENNA, nom anc. de la VIENNE.

VIGEOIS, ch.-l. de cant. (Corrèze), arr. et à 35 kil. N. de Brive, sur la Vézère; 409 hab.

VIGER (François), *Vigerius*, jésuite, né à Rouen, m. en 1647, a donné une bonne traduction latine de la *Préparation évangélique* d'Eusèbe, avec notes, Paris, 1628, 3 vol. in-fol., et un traité estimé *De Idiotismis præcipuis linguæ græcæ*, 1632, in-12.

VIGÉSIME. *V.* VICÉSIME.

VIGEVANO, anc. *Victumviæ*, v. du royaume d'Italie, sur la Mora, dans la province et à 35 kil. O. de Pavie; 17,637 hab. Evêché suffragant de Verceil. Autrefois titre d'un comté. Anc. château-fort. Manuf. de soie, fabr. de bonneterie, savon, etc. Patrie de Fr. Sforza, dernier duc de Milan. Aux environs est un anc. couvent de Dominicains, dit la *Villa Sforzesca*.

VIGGIANO, v. du royaume d'Italie, province et à 35 kil. S. de Potenza; 6,000 hab. Belle église Ste-Marie-du-Mont. Près delà, sur le mont Viggiano, est une chapelle visitée par de nombreux pèlerins.

VIGIER (François-Antoine), oratorien, né vers la fin du XVIIe siècle, publia, en 1736, pour le diocèse de Paris, un *Bréviaire*, que la plupart des évêques français adoptèrent avec des modifications de détail. On lui doit encore en grande partie les Bréviaires de Vienne et d'Albi, et le *Martyrologe* de Paris.

VIGILANCE, *Vigilantius*, hérésiarque du IVe siècle, né, selon l'opinion commune, à Calagorris (Cazères), chez les Convènes (pays de Comminges), alla en Terre-Sainte, où il n'obtint pas l'estime de St Jérôme, tint à son retour des discours peu mesurés contre cet illustre docteur, parla et écrivit contre le culte qu'on rendait aux martyrs et à leurs reliques, contre le jeûne, le célibat des prêtres, la profession monastique. St Jérôme combattit ses doctrines par Lettres et dans un traité spécial.

VIGILE, pape de 537 à 555, né à Rome, fut élu, du vivant même de St Silvère, par l'influence de Bélisaire. Son élévation irrégulière fut acceptée universellement après la mort de Silvère, 538. Mandé à Constantinople par Justinien pour décider l'affaire des Trois-Chapitres (*V. ce mot*), il ne s'y rendit qu'au bout d'un an, et, après avoir examiné mûrement l'affaire, et résisté aux violences de Justinien et de l'impératrice Théodora pour forcer son opinion, il finit par adhérer à la sentence du 2e concile de Constantinople, 553. Il repartit ensuite pour l'Italie, et mourut à Syracuse.

VIGILE, évêque de Thapsus en Afrique vers 480, souffrit la persécution d'Hunéric, roi des Vandales, en 484. Il a laissé des écrits polémiques contre les Ariens, les Nes-

toriens et les Eutychéens, publiés par le P. Chifflet, Dijon, 1664, in-4°.

VIGILE, c.-à-d. veille d'une fête, dans le calendrier ecclésiastique. Dès l'origine du christianisme, les fidèles s'assemblaient la veille de Pâques, qui était la principale des solennités chrétiennes, et passaient la nuit du samedi au dimanche à célébrer les saints mystères, à y participer, et à chanter des psaumes, et demeuraient assemblés jusqu'au lever du soleil, heure de la résurrection de Jésus-Christ. Cette manière de célébrer les veilles s'étendit peu à peu aux autres fêtes des mystères et même aux anniversaires des martyrs. De là vint l'usage de commencer le jour ecclésiastique depuis les vêpres jusqu'au lendemain à pareille heure. On doit aux Vigiles de certaines fêtes (Noël, la Toussaint, etc.), observer l'abstinence et le jeûne.

VIGILES, *Vigiles*, gardes de nuit de l'anc. Rome, établis par Auguste, l'an 753 de la ville, pour prévenir ou réprimer les incendies dans la ville. C'était un corps de 4,200 affranchis, organisés en 7 cohortes avec des tribuns pour chefs, et un préfet pour commandant général. Ils étaient répartis dans 14 corps-de-garde, autant que la ville avait de régions. Auguste établit d'abord les Vigiles provisoirement, puis décréta leur perpétuité; ils existaient encore du temps du Bas-Empire. Leur solde était à la charge du Trésor public. *V.* Kellermann, *Vigilum Romanorum latercula duo...*, Rome, 1835, in-fol. C. D—Y.

VIGINTIVIRAT, *Vigintiviratus*, collége magistral de l'ancienne Rome, établi par un sénatusconsulte de l'an 741 de la ville, et composé des Triumvirs monétaires, des Triumvirs capitaux, des Quatuorvirs des rues de Rome, et des Décemvirs judiciaires : en tout, 20 membres. Ce Vigintivirat remplaça un collége de 28 membres, qui existait sous l'anc. république; c'était le 1er degré des honneurs, et les comices par tribus y élisaient. Les chevaliers pouvaient seuls y prétendre, après la réforme de 741, et l'occuper dès l'âge de 18 ou 20 ans. C. D—Y.

VIGINTIVIRS, *Vigintiviri*. *V.* Vigintivirat.

VIGLIUS, jurisconsulte, né en 1507 à Zuichem (Pays-Bas), m. en 1577, professa pendant deux ans à l'université de Bourges, voyagea en Allemagne et en Italie, se fit prêtre, fonda un collége à Louvain, et devint un des conseillers de Marguerite de Parme, gouvernante des Pays-Bas.

VIGNACOURT, brg (Somme), arr. et à 19 kil. N.-N.-O. d'Amiens; 3,712 hab.

VIGNALE, v. forte du roy. d'Italie, arrondissement et à 13 kil. S. de Casal; 2,000 hab.

VIGNÉ (J.-B.), médecin, né en 1771, m. en 1842, exerça son art à Rouen, fut nommé, en 1814, médecin en chef de l'hospice-général de cette ville, et y introduisit la méthode de Pinel dans le traitement de l'aliénation mentale. Il fut membre correspondant de l'Académie de médecine de Paris, cultiva la poésie avec quelque succès, et publia : *Traité de médecine légale*, 1805; *de la Mort apparente*, 1841, ouvrage où il signale le danger des inhumations précipitées.

VIGNEMALE, montagne de France (H.-Pyrénées), à 26 kil. S.-S.-E. de Luz; 3,298 mèt. de hauteur.

VIGNES (Pierre Des). *V.* Des Vignes.

VIGNEUL DE MARVILLE. *V.* Argonne (D').

VIGNEULLES, ch.-l. de cant. (Meuse), arr. et à 38 kil. N.-N.-E. de Commercy; 999 hab.

VIGNOLA, v. du royaume d'Italie, à 20 kil. S. de Modène; 3,903 hab. Patrie de Muratori et de Vignole.

VIGNOLA, v. du royaume d'Italie, province et à 10 kil. S.-O. de Potenza; 5,389 hab.

VIGNOLE (Jacques Barozzio, dit), architecte célèbre, né en 1507 à Vignola (province de Modène), m. en 1573, s'appliqua d'abord avec peu de succès à la peinture, et alla ensuite étudier à Rome l'architecture. Après un séjour de deux ans en France, il construisit, entre autres édifices remarquables : à Bologne, le frontispice de l'église San-Petronio; à Plaisance, le palais ducal; à Rome, l'église de Jésus, le Casin du pape Jules, hors de la Porte du peuple, l'église St-André, et, près de la ville, le superbe château de Caprarola, son plus grand ouvrage. Il donna aussi des plans pour modifier l'Escurial, et fut architecte de Saint-Pierre de Rome. Son titre de gloire le plus durable est un *Traité des cinq ordres*, où il a réduit l'architecture en règles, la fixant, autant qu'il est possible, par des mesures convenues et assujetties à un principe constant. Cet ouvrage a été traduit dans toutes les langues, et, en français, avec un commentaire, par Daviler, Paris, 1691, 3 vol. in-4°, et 1738, 2 vol. gr. in-8°. On a encore de Vignole un *Traité de la perspective*, 1583, ouvrage devenu classique. Les architectes Debret et Lebas ont entrepris la publication de ses Œuvres, gravées au trait, Paris, 1815, in-fol., mais l'ouvrage est resté inachevé. C. D—Y.

VIGNOLES (Des), chronologiste. *V.* Desvignoles.

VIGNORY, ch.-l. de cant. (Hte-Marne), arr. et à 20 kil. N. de Chaumont; 591 hab. Jadis titre d'une baronnie. Belle église; château-fort en ruines. Fabrique de bas de laine. Patrie du jésuite François Oudin.

VIGO, anc. *Vicus Spacorum*, *x*. forte d'Espagne, dans la prov. de Pontevedra, bon port sur la baie de son nom dans l'Atlantique, à 80 kil. S.-S.-O. de Santiago. Trib. de commerce; fabr. de linge de table, chapeaux. Comm. de bétail avec le Portugal. Une flotte espagnole y fut coulée à fond par les flottes réunies des Anglais et des Hollandais, en 1702. Pop., 11,070 hab.

VIGONA, brg du royaume d'Italie, arr. et à 13 kil. E.-S.-E. de Pignerol; 6,637 hab.

VIGORNIA, nom latin de Worcester.

VIGOUREUX (La), fameuse empoisonneuse et prétendue sorcière, fut condamnée, en 1680, lors de l'affaire de la marquise de Brinvilliers, avec son frère, l'abbé Vigoureux, et brûlée en place de Grève avec la Voisin et ses complices.

VIGUIER (du latin *Vicarius*), nom donné en France, avant la Révolution, à des juges de 1re instance, lieutenants des comtes dans les tribunaux appelés *Vigueries*, établis dans les petites villes.

VIGY, ch.-l. de cant. (Moselle), arr. et à 15 kil. N.-N.-E. de Metz; 652 hab.

VIHIERS, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), arr. et à 37 kil. O.-S.-O. de Saumur, près d'un étang; 1,631 hab. Détruit en partie pendant les guerres de Vendée, il commence à se relever. On y remarque les ruines du château et deux tombelles. Fabr. de toiles.

VILAGOS, brg de Hongrie, comitat et à 31 kil. E.-N.-E. d'Arad; 6,000 hab. Récolte de bons vins. Le 9 août 1849, capitulation des Hongrois devant l'armée russe.

VILAINE, *Vicinovia*, *Ilerius*, riv. de France, prend sa source près de Juvigné (Mayenne), arrose les départements d'Ille-et-Vilaine et de la Loire-Inférieure, sépare ce dernier du Morbihan, passe à Vitré, Rennes, Redon, La Roche-Bernard, au-dessous de laquelle elle se jette dans l'océan Atlantique; cours de 210 kil., à l'O., puis au S.-O., navigable sur 139 kil., au moyen de 15 écluses, qui sont, en France, les plus anciens travaux de ce genre; ils furent terminés vers 1575. Avec la marée, la Vilaine devient navigable pour les petits bâtiments de mer, depuis Redon, sur 42 kil. Elle reçoit à droite l'Ille, à gauche la Seiche et le Cher.

VILAINS, *Villani*, nom donné, pendant le moyen âge en France, aux gens de basse extraction qui habitaient une *villa*, et, par ce mot, on désignait alors un groupe d'habitations que nous appelons auj. bourg ou village. Il fut étendu à tous les roturiers.

VILARIS (Marc-Hilaire), pharmacien et chimiste, né à Bordeaux en 1720, m. en 1792, étudia sous Rouelle à Paris, servit dans les hôpitaux de l'armée de Hanovre, et se fit recevoir apothicaire dans sa ville natale en 1748. On lui doit la découverte du kaolin, qui détermina l'établissement de la manufacture de porcelaine de Limoges. Il imagina aussi la conservation de la viande par la dessiccation.

VILLA, nom par lequel les anc. Romains désignaient une exploitation rurale ou une maison de campagne. La villa d'exploitation importante avait trois parties distinctes : l'*Urbaine* (*Urbana*), habitation du maître; la *Rustique* (*Rustica*), bâtiment pour loger les esclaves et les animaux; et la *Fructuaire* (*Fructuaria*), pour serrer les récoltes. *V.* une Description très-détaillée de la villa, dans *Rome au siècle d'Auguste*, Lettre 81. — La villa de luxe ne se composait que d'une maison plus ou moins somptueuse accompagnée de vastes jardins. — Vers la fin de l'Empire, le mot *villa* désigna aussi une bourgade, et garda cette signification pendant le moyen âge. C. D—Y.

VILLA PUBLICA, grand édifice bâti dans la IXe région de l'anc. Rome, hors de la ville, près du Cirque Flaminius. Il servait à passer la Revue du peuple (*V.* Revue), et l'on y logeait aussi les ambassadeurs étrangers envoyés à Rome. La Villa publica fut dédiée par les censeurs l'an 320 de la ville. C. D—Y.

VILLA-BELLA, v. du Brésil. *V.* Mato-Grosso.

VILLA-BOA, v. du Brésil. *V.* Goyaz.

VILLACANAS, ville d'Espagne (Tolède), à 28 kilom. N.-N.-O. d'Alcazar-de-San-Juan; 5,000 hab.

VILLACARILLO, ville d'Espagne (Jaen), à 26 kilom. N.-N.-E. d'Ubeda, près du Guadalquivir; 7,600 hab.

VILLACARLOS, brg d'Espagne (Baléares), petit port sur la côte N. de l'île de Minorque; 4,500 hab.

VILLACH, v. des États autrichiens (Carinthie), sur la Drave, située à 48 kilom. O. de Klagenfurt; 5,000 hab. Ch.-l. de cercle. Ville bien bâtie. Mines de plomb et de fer, dont l'exploitation est très-active. Carrières de marbre. Comm. de transit entre l'Italie et l'Allemagne; eaux minérales. — Le cercle de Villach, formé de l'O. de la Carinthie, entre la Styrie et le duché de Salzbourg au N., le Tyrol à l'O., la province de Vénétie au S.-O., les prov. du Littoral et de Carniole au S., et le cercle de Klagenfurt à l'E., a 546,000 hectares, 140 kil. sur 62, et 125,000 hab. Climat tempéré; sol très-montagneux, riche en minerais et en forêts, mais peu fertile.

VILLACIDRO, ville de l'île de Sardaigne, à 45 kil. O.-N.-O. de Busachi; 6,000 hab. Récolte de citrons et de cédrats. Mines de plomb aux environs.

VILLA-CLARA ou SANTA-CLARA, v. de l'île de Cuba, dans le département du Centre; 9,000 hab. Récolte importante de sucre.

VILLA-DA-PRAYA, v. de l'île de Terceire (Açores), port sur une baie; 3,000 hab. Une flotte envoyée par don Miguel pour s'en emparer, en 1829, y périt.

VILLA-DE-LA-OROTAVA. *V.* OROTOVA.

VILLA-DEL-FUERTE, v. du Mexique (dép. de Cinaloa), sur une riv. de son nom, à 150 kil. N. de Cinaloa; 8,000 h.

VILLA-DO-CONDE, ville du Portugal (Minho), petit port à l'embouchure de l'Ave dans l'Océan, à 26 kil. N. de Porto; 3,500 hab.

VILLA-DO-PRINCIPE, ville du Brésil (Minas-Geraës), ch.-l. de la comarca de Cerro-do-Frio, à 200 kil. N.-E. de Villa-Rica; 3,000 hab.

VILLA-FALETTO, v. du royaume d'Italie, prov. et à 11 kil. N. de Coni; 4,011 hab.

VILLA-FRANCA ou VILLEFRANCHE, ch.-l. de cant. (Alpes-Maritimes), sur le golfe de Gênes, arr. et à 2 kil. E. de Nice; 1,416 hab. Dominée par la forteresse de Montalbano. Arsenal et chantiers de construction de la marine. Ecole de navigation; fortifications. Pêche active de thon. Huiles, oranges, soies, vins, grains, chanvre, etc.

VILLAFRANCA, v. du Portugal (Estramadure), port sur le Tage, à 35 kil. N.-E. de Lisbonne; 4,600 hab. Salines.

VILLAFRANCA-DE-LAS-AGUJAS, v. d'Espagne (Andalousie), prov. et à 26 kil. N.-E. de Cordoue, sur la rive dr. du Guadalquivir; 3,200 hab.

VILLAFRANCA, v. du royaume d'Italie (Turin), prov. et à 25 kil. S.-E. de Pignerol, sur le Pô; 9,000 hab.

VILLAFRANCA, v. des États autrichiens (Vénétie), dans la délégation et à 15 kil. S.-O. de Vérone; 5,000 hab. Un armistice y fut signé entre les armées franco-sarde et autrichienne le 8 juillet 1860; et le 11 eut lieu une entrevue entre les empereurs Napoléon III et François-Joseph, où furent posés des préliminaires de paix.

VILLAFRANCA-DE-LOS-BARROS, ville d'Espagne (Estramadure), à 35 kil. S. de Merida; 7,600 hab.

VILLAFRANCA-DE-PANADÈS, v. d'Espagne (Catalogne), prov. et à 50 kil. O. de Barcelone, sur le Tet; 6,240 hab.

VILLAFRANCA-DEL-VIERZO, v. d'Espagne, prov. et à 72 kil. de Léon, sur le Rubia et le Valcarce; 4,170 hab. Le général D. Antonio Filangieri y fut assassiné par des soldats du régiment de Navarre, le 24 juin 1808.

VILLAGARCIA, ville d'Espagne (Galice), à 45 kil. S.-S.-O. de Santiago, sur la baie d'Arrosa; 4,620 hab. Pêche de sardines. Eaux minérales ferrugineuses, découvertes en 1824.

VILLA-HERMOSA DE TABASCO. *V.* TABASCO.

VILLAINES-LA-JUHEL, ch.-l. de cant. (Mayenne), arr. et à 34 kil. E. de Mayenne; 1,382 hab. Autrefois défendue par un château-fort.

VILLAJOYOSA, anc. *Idera* ou *Honosca?* brg d'Espagne (Valence), prov. et à 28 kil. N.-N.-E. d'Alicante, près de la Méditerranée; pop. de la commune : 9,620 hab. Pêche et cabotage. Nombreuses et remarquables antiquités romaines.

VILLALAR, brg d'Espagne, prov. et à 35 kil. S.-O. de Valladolid; 900 hab. Célèbre par la défaite des Communeros révoltés contre Charles-Quint; leur chef Jean de Padilla y fut pris, 1521.

VILLALOBOS (Francisco LOPEZ DE), médecin de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle, de Charles-Quint et de Philippe II, né à Tolède vers 1480, m. vers 1560, fut le chef du parti des *Erudits* ou imitateurs des anciens, opposé à celui des imitateurs de l'Italie. Il donna, en 1515, une traduction en prose élégante et correcte de l'*Amphitryon* de Plaute. Il se fit connaître aussi comme moraliste distingué, et publia un traité sur la physique et la médecine.

VILLALOBOS (Ruy LOPEZ DE), navigateur espagnol, fut chargé, en 1542, par Antonio de Mendoza, vice-roi du Mexique, de reconnaître les îles situées à l'O. de l'Amérique. Il découvrit les îles *del Coral* et *los Jardines* (Carolines), les *Matalotes*, les *Arracifes* (Pelew), une grande île *Cæsarea Caroli*, qu'on croit être Luçon, enfin *Antonia* ou *Saragan*. Il éprouva des fatigues et des difficultés inouïes dans ce voyage, et mourut dans le dénûment et accablé de chagrin, à l'île d'Amboine. B.

VILLALON, v. d'Espagne (prov. de Valladolid), à 26 kil. N.-O. de Medina-del-Rio-Seco; 4,900 hab.

VILLALPAND (J.-B.), savant jésuite et commentateur d'Ezéchiel, né à Cordoue en 1552, m. en 1608, est surtout connu par un commentaire, qu'il fit en société avec le P. Prado, et intitulé : *J.-B. Villalpandi et H. Pradi in Ezechielem explanationes, et apparatus urbis et templi Hierosolimytani commentariis et imaginibus illustratus*, Rome, 1596-1606, 3 vol. in-fol. La description de la ville et du temple de Jérusalem est un beau travail, mais où Villalpand s'est beaucoup trop livré à son imagination.

VILLAMBLARD, ch.-l. de cant. (Dordogne), arr. et à 24 kil. N.-E. de Bergerac; 559 hab.

VILLANDRANDO (Rodrigue de), gentilhomme de Biscaye, né vers 1385, vint de bonne heure chercher fortune en France, servit sous Amaury de Sévérac, capitaine en réputation dans le parti des Armagnacs, réunit bientôt dans les Cévennes une bande particulière d'aventuriers, avec lesquels il combattit depuis 1428 pour Charles VII contre les Anglais, borna ses dévastations aux provinces du Midi depuis la paix d'Arras en 1435, fut ensuite proscrit par le roi, et rentra en Espagne en 1439. B.

VILLANDRANDO (Augustin ROXAS DE), littérateur espagnol, né vers 1577, est auteur du *Voyage amusant*, tableau de la vie des comédiens, plein d'originalité, de verve et de licence; on y trouve de curieux détails pour l'histoire du théâtre espagnol. B.

VILLANDRAUT, ch.-l. de canton (Gironde), arr. et à 13 kil. O.-N.-O. de Bazas; 580 hab. Patrie du pape Clément V. Marchés importants pour les bestiaux.

VILLANI (Jean), historien, né à Florence vers 1275, m. de la peste en 1348, se livra d'abord au commerce, puis fit partie des *prieurs* de sa ville natale, 1316-17-21, fut nommé directeur de la monnaie, et surveillant des fortifications. On a de lui la première partie d'une histoire universelle, comprenant les événements contemporains en Europe jusqu'à l'an 1338. Il l'appela *Histoire florentine*, parce qu'il y rapporte à sa patrie les annales du monde. Assez exact pour tout ce qui concerne son temps et son pays, il manque souvent de critique sur les faits éloignés. Le style charme par la naïveté et l'élégance. L'ouvrage de Jean Villani a été continué jusqu'en 1363 par son frère Mathieu; Philippe, fils de Mathieu, a ajouté les événements des années 1363 et 1364. L'*Histoire de Florence* fut imprimée pour la 1re fois à Venise, 1537, in-fol.; les meilleures éditions sont celles des Juntes, Florence, 1537; de Muratori, dans ses *Scriptores rerum Italicarum*; de Milan, 1802. Philippe Villani fut chancelier de Pérouse, et composa des *Vies des hommes illustres de Florence*, publiées en 1747. B.

VILLANOVA-DA-GOA. *V.* GOA.

VILLANOVA-DE-MILFONTES, v. de Portugal (Alentéjo), petit port sur l'Océan, à 37 kil. O. d'Ourique; 2,500 hab.

VILLANOVA-DE-PORTIMAO, v. de Portugal (Algarve), petit port à 17 kil. E. de Lagos; 3,500 hab.

VILLANUEVA-DE-CABELLAS, v. d'Espagne (Catalogne), prov. et à 50 kil. N.-E. de Tarragone, sur la Méditerranée; 9,500 hab. Fabr. de dentelles et de blondes.

VILLANUEVA-DEL-ARZOBISPO, v. d'Espagne (Jaën), à 35 kil. N.-E. d'Ubeda; 5,000 hab.

VILLANUEVA-DE-LA-SERENA, ville d'Espagne (Estramadure), prov. et à 106 kil. E. de Badajoz, près de la Guadiana. Pop. de la commune : 10,060 hab.

VILLANUEVA-DE-LOS-INFANTES, v. d'Espagne dans la prov. et à 60 kil. S.-E. de Ciudad-Real; 6,200 hab.

VILLANUEVA-DE-SAN-MARCOS, v. d'Espagne (Grenade), sur le Xenil, à 26 kil. N.-E. d'Antequera; 5,000 hab.

VILLA-NUOVA, v. du roy. d'Italie (Coni), à 10 kil. S.-O. de Mondovi; 3,578 hab.

VILLANUOVA-D'ASTI, v. du royaume d'Italie, à 22 kil. E.-S.-E. de Turin; 3,552 hab.

VILLARD-DE-LANS, ch.-l. de canton (Isère), arr. et à 22 kil. S.-O. de Grenoble; 608 hab.

VILLAREAL, v. de Portugal (Tras-os-Montes), à 22 kil. N. de Lamego, dans un territoire fertile en vins; 4,000 hab. Château bâti par les Arabes.

VILLAREAL, v d'Espagne (Valence), prov. et à 9 kil.

S.-O. de Castellon-de-la-Plana, sur le Mijarès. Autrefois fortifiée. Pop. de la commune : 10,470 hab.

VILLAREAL-DE-SANTO-ANTONIO, brg de Portugal (Algarves), port à l'embouchure de la Guadiana, à 19 kil. N.-E. de Tavira; 1,800 hab. (presque tous pêcheurs). Fondée en 1774 par le marquis de Pombal.

VILLAREAL-DO-SABARA. *V.* SABARA.

VILLARET (Guillaume), 24e grand-maître des Hospitaliers de St-Jean de-Jérusalem, m. en 1308, avait été grand-prieur de St-Gilles, maison de la langue de Provence. Après son élection, faite pendant son absence, il parcourut tous les prieurés de France, d'Auvergne, et de Provence, et y rétablit la discipline. Il allait entreprendre une expédition contre Rhodes, quand il mourut à Limisso.

VILLARET (Foulques de), frère du précédent, lui succéda dans la charge de grand-maître en 1308, s'empara de l'île de Rhodes, après des prodiges de constance et de courage, et y établit ses chevaliers malgré l'empereur Andronic II Paléologue, 1310. Il repoussa presque aussitôt une attaque d'Othman, puissant sultan des Turcs Ottomans, et accepta pour son Ordre, en 1312, les biens des Templiers condamnés; mais, enivré de ses succès, il s'abandonna aux plaisirs, gouverna avec une hauteur et un despotisme qui firent éclater contre lui un complot, à la suite duquel il fut déposé, et remplacé par Maurice de Pagnac. La mort de ce dernier lui rendit le magistère, 1321; mais il y renonça en 1325, et mourut en 1329.

VILLARET (Claude), historien, né à Paris vers 1715, m. en 1766, fit de bonnes études, et fut destiné au barreau. Mais il dissipa son patrimoine, et, après s'être essayé sans succès dans la comédie et le roman, fut réduit, en 1748, à se faire comédien de province. Il abandonna cette profession en 1756, publia, deux ans après, à Genève, des *Considérations sur l'art du théâtre*, assez bonne réfutation de la *Lettre* de J.-J. Rousseau *sur les spectacles*, obtint une place de 1er commis à la Chambre des comptes, et, chargé de mettre en ordre les archives de cette cour, prit le goût des études historiques. On le choisit pour continuer l'*Histoire de France* de Velly, arrêtée au 8e vol.; il la conduisit jusqu'au t. XVII (de 1329 à 1469), et s'y montra beaucoup au-dessus de son modèle. B.

VILLARET DE JOYEUSE (Louis-Thomas), né à Auch en 1750, m. en 1812, fut quelque temps dans les gendarmes de la Maison du roi, entra dans la marine à l'âge de 16 ans, se distingua pendant le siége de Pondichéry par les Anglais en 1778, commanda une frégate sous les ordres du bailli de Suffren en 1781, tomba au pouvoir de l'ennemi après la prise de Gondelour (Kaddalor), et recouvra la liberté à la paix de 1783. Il n'émigra pas à la Révolution, comme la plupart des officiers de la marine royale, et devint contre-amiral. Il perdit, en 1794, contre l'amiral anglais Howe, la bataille navale de Brest, que le représentant Jean-Bon-Saint-André l'avait contraint d'engager contre des forces supérieures, bataille qui dura trois jours, et dans laquelle périt le vaisseau *le Vengeur*. Villaret montra une grande habileté, et aurait peut-être fini par rester vainqueur, si la lâcheté de Jean-Bon-Saint-André ne l'avait forcé d'ordonner la retraite, au moment où il allait recommencer le combat. Villaret, nommé membre du conseil des Cinq-Cents, en 1797, par le département du Morbihan, y forma des liaisons avec le parti de Clichy, fut condamné à la déportation lors du coup d'Etat du 18 fructidor, se déroba à cet arrêt, puis vécut en exil à Oléron jusqu'au Consulat. En 1801, il reçut le commandement des forces navales dirigées contre St-Domingue, et portant l'armée du général Leclerc. A son retour, 1802, il fut nommé capitaine-général de la Martinique et de Ste-Lucie, qu'il rendit aux Anglais en 1809, après une vigoureuse défense contre des forces très-supérieures. En 1811, Napoléon Ier récompensa sa belle défense de la Martinique, en l'envoyant à Venise comme gouverneur-général et commandant d'une division militaire. Il mourut dans ce dernier poste. B.

VILLARICA, v. du Brésil. *V.* OURO-PRETO.

VILLARICA, v. du Paraguay. *V.* CONCEPTION.

VILLAROPEDO, v. d'Espagne (Nouvelle-Castille), à 26 kil. S.-S.-O. de San-Clemente; 7,600 hab. Fabr. considérable de jarres et de poterie.

VILLARS (Maison de), illustre famille de France, originaire de Lyon, tirait son nom d'un village du département de l'Ain, à 13 kil. N.-E. de Trévoux. Ce village était titre de marquisat; le roi l'érigea en duché pour le maréchal de Villars, en 1705. — Un autre duché de Villars, dans le département de Vaucluse, à 7 kil. N. d'Apt, fut constitué en 1626 pour la maison de Brancas (*V. ce nom*).

VILLARS (Pierre de), né en 1517, m. en 1592, s'attacha au cardinal de Tournon, qui le chargea de missions importantes, fut reçu conseiller-clerc au parlement de Paris en 1555, et promu à l'évêché de Mirepoix, puis à l'archevêché de Vienne. Appelé au conseil d'Henri III en 1576, puis aux Etats de Blois, ce fut lui que le clergé députa vers le roi de Navarre (depuis Henri IV) pour l'exhorter à se faire catholique. En 1588, il se démit de son siége épiscopal, et alla finir ses jours dans un couvent de Moncaglieri (Piémont). B.

VILLARS (Louis-Hector de), célèbre général, né à Moulins en 1653, m. en 1734, montra de bonne heure un esprit distingué et une activité ardente. Une taille imposante et une figure majestueuse servirent à son avancement dans le monde. Il embrassa très-jeune la carrière militaire, à 19 ans, se distingua au passage du Rhin, aux siéges de Zutphen et de Maëstricht, et, à 21 ans, à la bataille de Senef, où il fut gravement blessé, et après laquelle le roi le nomma colonel d'un régiment de cavalerie. Il fit la campagne de l'année suivante en Flandre sous le maréchal de Luxembourg, qui le distingua comme avaient fait Condé et Turenne, puis fut envoyé à l'armée d'Alsace, où l'estime du maréchal de Créqui le consola des rigueurs du ministre Louvois. Réduit à l'inaction par la paix de Nimègue, 1678, il parut à la cour, se jeta dans des intrigues galantes qui lui attirèrent une disgrâce momentanée, reçut en 1683 l'ambassade de Vienne, et parvint à détacher momentanément de l'alliance autrichienne l'électeur de Bavière. Louvois lui donna alors la charge de commissaire-général de cavalerie. Au début de la guerre contre la ligue d'Augsbourg, 1689, Villars commanda à l'armée de Flandre la cavalerie du maréchal d'Humières, et mérita le grade de maréchal-de-camp. Dans la suite de cette guerre, il obtint de Louis XIV celui de lieutenant-général, malgré les préventions de Barbezieux, fils et successeur de Louvois. Envoyé de nouveau en ambassade à Vienne, 1699, il revint servir en Lombardie sous Villeroy, dont l'incapacité le dégoûta, 1701, reçut, en 1702, le commandement en chef de l'armée du Rhin, franchit ce fleuve à Huningue, et, par une manœuvre pleine de hardiesse, battit le prince de Bade à Friedlingen; il eut l'honneur singulier d'être proclamé par ses troupes maréchal de France sur le champ de bataille, titre que Louis XIV ratifia. En 1703, il battit les Impériaux à Hochstædt, de concert avec l'électeur de Bavière; mais, rebuté par les irrésolutions continuelles de cet allié, il demanda et obtint son rappel. Alors, envoyé dans les Cévennes contre les Camisards, 1704, il parvint à les soumettre, autant par la douceur que par la force. Chargé de couvrir les frontières de l'Est après le désastre de Tallard et de Marsin à Hochstædt, et bien que contraint d'affaiblir plusieurs fois son armée pour venir en aide aux armées de Flandre et de Provence, il prit l'offensive avec succès pendant les années 1705, 1706 et 1707, força les Impériaux dans leurs lignes formidables de Stollhofen, près de Strasbourg, pénétra jusqu'au cœur de l'Allemagne, et conçut le plan hardi de se joindre à Charles XII, roi de Suède, qui occupait la Saxe; mais l'or de Marlborough, qui avait acheté le principal ministre de Charles, prévint cette alliance. Villars passa ensuite dans le Dauphiné, et, avec une faible armée, délivra cette province envahie par le duc de Savoie, en faisant une pointe dans le Piémont, 1708. C'est en partant pour cette campagne qu'il répondit au roi, qui montrait quelque inquiétude de la faiblesse de son armée : « Sire, j'ai appris du grand Condé que s'il est permis de craindre les ennemis quand ils sont loin, il faut les mépriser quand ils sont près. » Villars, successeur de Vendôme à l'armée du Nord, 1709, livra à Marlborough et au prince Eugène la bataille de Malplaquet, et leur tua 20,000 hommes; mais, grièvement blessé, on l'emporta du champ de bataille sans connaissance, et l'armée dut faire retraite. Louis XIV logea Villars au palais de Versailles jusqu'à sa guérison, et le nomma pair du royaume. Il n'attendit pas d'être parfaitement guéri pour retourner à son armée, et remporta, en 1712, la célèbre bataille de Denain, à la suite de laquelle il prit successivement Marchiennes, Douai, Le Quesnoy, Bouchain, sauva la France, et hâta par ces succès la conclusion de la paix d'Utrecht, 1713. L'Autriche n'ayant pas accédé à ce traité, il continua la guerre sur le Rhin contre Eugène, s'empara de Spire, Landau, Fribourg, et fut un des négociateurs de la paix de Rastadt, 1714. Nommé gouverneur de la Provence, il y fit creuser un canal qui porta son nom. A la même époque, l'Académie Française lui offrit une place dans son sein, honneur auquel il fut très-sensible. Président du Conseil de la guerre, puis membre du conseil de régence

après la mort de Louis XIV, Villars combattit, mais en vain, la politique de la Quadruple-Alliance, les opérations de Law, l'influence de Dubois, et brigua avec une insistance singulière le titre de connétable, que Louis XV lui refusa toujours; mais il siégea au conseil comme ministre sans portefeuille. Lors de la guerre de la succession de Pologne, 1733, Louis XV lui donna, malgré son ministre Fleury, le titre de *maréchal-général de France*, que Turenne seul avait reçu. Villars conquit rapidement sur les Autrichiens le Milanais et le duché de Mantoue; mécontent de l'ingratitude du duc de Savoie, qu'il était chargé de protéger, il renonça au commandement et mourut à Turin. Comme général, sa réputation fut brillante et méritée : tout à la fois stratégiste et tacticien, il fut un des grands hommes de guerre de son temps; on lui reproche une grande cupidité, qui pourtant ne l'empêcha pas de s'imposer des sacrifices pécuniaires pour les besoins de l'État. On a sous son nom des *Mémoires*, en 3 vol. in-12, qui furent publiés en Hollande; le premier seul est de lui; les deux autres sont une compilation informe, faite par un abbé Margon. B.

VILLARS (l'abbé MONTFAUCON DE), littérateur, né près de Toulouse en 1635, m. assassiné en 1673, neveu du célèbre Montfaucon, a laissé : *Entretiens du comte de Gabalis sur les sciences*, 1670 et 1684, ouvrage agréable, où sont dévoilés les mystères des Rose-Croix; *Entretiens sur les sciences secrètes*, 1715, ingénieux persiflage contre la philosophie de Descartes, etc.

VILLARS (Dominique), botaniste, né près de Gap en 1745, m. en 1814, entra comme élève interne à l'hôpital des Frères de la Charité de Grenoble en 1771, fit en 1773 un cours de botanique, fut médecin en chef de l'hôpital militaire en 1782, devint, en 1805, professeur de botanique et de médecine à Strasbourg, et, en 1807, recteur de l'Académie de cette ville. On a de lui, entre autres ouvrages intéressants : *Histoire naturelle des plantes du Dauphiné*, Grenoble, 1786, 4 vol. in-8°, fig.; *Mémoires sur la topographie et l'histoire naturelle*, Lyon, 1804, in-8°; *Précis d'un voyage botanique fait en Suisse, dans les Grisons*, etc., Paris, 1812, in-8°, etc.

VILLASANDINO DE ILLESCA (Alonzo-Alvarez), né vers 1340, m. vers 1424, a composé la plus grande partie du *Concionero general*, ou collection des romances et chansons espagnoles. Ce recueil important et digne de foi, que l'on a attribué à Alphonse de Baëna, un des secrétaires de Jean II, roi de Castille, contient des vers de 56 poëtes. La Bibliothèque impériale de Paris en possède le seul exemplaire existant. B.

VILLATTE (Jean-Louis), homme de couleur, général des affranchis de St-Domingue, né au Cap-Français en 1751, m. en 1802. Elevé en France, il y servit dans les troupes, fit partie de l'expédition du comte d'Estaing, et défendit le Cap-Français avec la plus grande valeur contre les Espagnols et les Anglais. En mésintelligence avec le gouverneur-général Laveaux, et sacrifié à la politique du Directoire, il fut déporté en France, d'où il revint à St-Domingue avec Leclerc, et mourut peu après. Sommé par les Espagnols de se rendre à discrétion, il leur répondit en leur envoyant des cartouches et du plomb : « Réponse à la manière des Spartiates. » B. A.

VILLAVICIOSA (Joseph de), poëte espagnol, né en 1589 à Siguenza, m. en 1658, fut jurisconsulte à Madrid, rapporteur du Conseil de l'Inquisition générale, puis inquisiteur du royaume de Murcie. Il avait commencé par cultiver la poésie, et est connu par un poëme héroï-comique en 12 chants, *la Mosquea*, dont le sujet est le combat des mouches et des fourmis, Madrid, 1615, in-8°. C'est un des meilleurs ouvrages de ce genre dans la langue espagnole.

VILLAVICIOSA, vge d'Espagne (Asturies), port de commerce sur le golfe de Gascogne, dans la prov. et à 37 kil. E.-N.-E. d'Oviédo; 1,965 hab.—vge d'Espagne (Nouvelle-Castille), prov. et à 22 kil. E. de Guadalaxara; 242 hab.; célèbre victoire remportée par le duc de Vendôme, le 10 déc. 1710, et qui assura la couronne d'Espagne à Philippe V.

VILLAVICIOSA ou VILLAVIÇOSA, ville de Portugal (Alentejo), à 26 kil. O.-S.-O. d'Elvas; 3,450 hab. Ville bien bâtie, et où l'on remarque l'ancien palais des ducs de Bragance, et l'église collégiale. Belles maisons de plaisance aux environs. Elle soutint, en 1665, un siége fameux contre les Espagnols, qui furent défaits aux environs, à la bataille dite *de Montes-Claros*, dans laquelle le général français Schomberg commandait les Portugais.

VILLAVIEJA, brg d'Espagne (Valence), prov. et à 12 kil. de Castellon-de-la-Plana. Eaux minérales, 1,900 hab.

VILLE. Ce mot, dérivé du latin *villa* (maison de campagne), en a eu primitivement le sens dans les noms français qu'il concourt à former : *Hauteville*, etc.

VILLÉ, ch.-l. de canton (Bas-Rhin), arr. et à 17 kil. N.-O. de Schelestadt; 1,155 hab. Fabr. de kirschwasser.— Jadis titre d'une seigneurie, qui appartint aux Habsbourg, aux Fugger, et à une branche de la maison de Choiseul.

VILLEBOIS, vge (Ain), arr. et à 35 kil. N.-O. de Belley, près de la rive dr. du Rhône; 2,428 hab. Pierres de taille et pierres lithographiques. Exploit. de minerai de fer.

VILLEBRUMIER, ch.-l. de canton (Tarn-et-Garonne), arr. et à 17 kil. S.-E. de Montauban, sur le Tarn; 566 hab.

VILLEBRUNE (J.-B. LEEBVRE DE), littérateur, né à Senlis en 1732, mort en 1809, exerça d'abord la médecine, fut ensuite professeur de langues orientales au Collége de France, bibliothécaire en chef, 1794, puis l'un des conservateurs, 1795, de la Bibliothèque nationale, fut privé de ces deux places en 1797 par le Directoire pour avoir proclamé dans une Lettre imprimée la nécessité de reconnaître un seul chef, et alla enseigner à l'Ecole centrale d'Angoulême l'histoire naturelle, puis les humanités et les mathématiques. Il a traduit en français : les *Nouvelles de Cervantes*, Paris, 1775, 2 vol. in-8°; les *Aphorismes d'Hippocrate*, 1786, in-8°; *Silius Italicus*, 1781; le *Manuel d'Epictète* et le *Tableau de Cébès*, 1795; *Athénée*, 1789-91, 5 vol. in-4°, etc. Ses traductions sont généralement très-médiocres et mal écrites, et il se permet souvent d'altérer le texte de ses auteurs.

VILLE-D'AVRAY, vge (Seine-et-Oise), arr. et à 4 kil. N.-E. de Versailles, à 2 kil. O. de Sèvres, et à l'une des entrées du parc de St-Cloud; 1,200 hab. On y voit un beau château, bâti sous Louis XVI, et une fontaine, dont l'eau était seule servie sur la table des rois à Versailles. Joli site; nombreuses maisons de campagne.

VILLEDIEU (Marie-Hortense DESJARDINS, dame de), née à Alençon en 1632, m. en 1683, vécut longtemps chez la duchesse de Rohan, protectrice de sa famille, fut remarquée pour ses grâces et son esprit, mais mena une conduite romanesque et déréglée; elle s'attacha à un officier marié, Boisset de Villedieu, dont elle prit le nom. Ses *Œuvres complètes*, publiées à Paris, en 1710, 10 vol. in-12, contiennent des poésies fugitives, qui eurent beaucoup de succès dans le temps et n'en sont pas moins médiocres, une tragédie de *Manlius Torquatus*, et divers romans justement oubliés.

VILLE-DIEU (LA), ch.-l. de canton (Vienne), arr. et à 14 kil. S. de Poitiers; 398 hab.

VILLEDIEU-LES-POELES, ch.-l. de canton (Manche), arr. et à 22 kil. N.-E. d'Avranches, sur la Sienne; 3,678 hab. Chaudronnerie; tanneries, mégisseries, dentelles.

VILLE-EN-TARDENOIS, ch.-l. de canton (Marne), arr. et à 20 kil. S.-O. de Reims; 487 hab.

VILLEFAGNAN, ch.-l. de canton (Charente), arr. et à 10 kil. S.-O. de Ruffec; 843 hab.

VILLEFORT, ch.-l. de canton (Lozère), arr. et à 60 kil. E.-S.-E. de Mende, dans un étroit vallon, sur la Devèze; 1,230 hab. Fabr. de cadis. Comm. de transit en vins, soie, sel, houille, grains, châtaignes. Aux environs, mines de plomb, d'argent et de cuivre.

VILLEFRANCHE-DE-PROVENCE. *V.* VILLAFRANCA.

VILLEFRANCHE, ch.-l. de canton (Tarn), arr. et à 18 kil. E. d'Albi; 828 hab.

VILLEFRANCHE-DE-BELVÈS ou DE PÉRIGORD, ch.-l. de canton (Dordogne), arr. et à 36 kil. S.-O. de Sarlat; 1,173 hab.

VILLEFRANCHE-DE-CONFLENT, ville forte (Pyrénées-Orientales), arr. et à 6 kil. S.-O. de Prades, sur la rive dr. de la Tet, et dans la vallée du Conflent; 937 hab. Place de guerre de 3e classe. Citadelle construite sous Louis XIV. Les maisons sont bâties en une sorte de marbre rouge. Grotte très-curieuse, dite *Cava Bastera*.

VILLEFRANCHE-DE-LAURAGUAIS, s.-préf. (Haute-Garonne), sur l'Hers et près du Canal du Midi, à 36 kil. S.-E. de Toulouse; 2,423 hab. Tribunal de 1re instance. Commerce de graines, toile à voiles, poteries, cuirs.

VILLEFRANCHE-DE-LONGCHAPT, ch.-l. de canton (Dordogne), arr. et à 42 kil. O.-N.-O. de Bergerac; 377 hab.

VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE ou D'AVEYRON, s.-préf. (Aveyron), à 56 kil. O. de Rhodez, au confl. de l'Alezon et de l'Aveyron, et entouré de hautes montagnes; 8,164 hab. Trib. de 1re instance, collége, bibliothèque. On remarque l'église Notre-Dame, et le cloître d'une anc. Chartreuse. Culture de mûriers; fabr. de toiles grises et d'emballage, de chaudronnerie, etc. Commerce de grains, vins, truffes, jambons excellents. Patrie du maréchal de Belle-Isle et du médecin Alibert. — Cette ville fut fondée en 1232 par Alphonse, comte de Toulouse. Une peste la désola en

1628; en 1648, éclata dans le Rouergue une insurrection dite des *Croquants*, dont Villefranche fut le centre.

VILLEFRANCHE-SUR-SAÔNE (pendant la 1re République *Libre-sur-Saône*), s.-préf. (Rhône), à 30 kil. N.-N.-O. de Lyon, sur le Morgon et le chemin de fer de Paris à Lyon; 10,423 hab. Tribunaux de 1re instance et de commerce, collége, école normale primaire. Cette ville est presque entièrement formée par une seule rue très-large, longue de 2 kilomètres. Belle église gothique. Fabr. de toile, cotonnades, couvertures; commerce de bestiaux, chevaux; grand marché des vins du Beaujolais. — Villefranche fut fondée au XIIe siècle par Humbert IV, sire de Beaujeu, devint, en 1532, la capitale du Beaujolais, et eut une Académie célèbre, érigée en 1695. Patrie du girondin Roland.

VILLEGAGNON (Nicolas DURAND DE), né à Provins vers 1510, m. en 1571, fut admis, en 1531, dans l'ordre de Malte, dont son oncle, Villiers de l'Isle-Adam, était grand-maître. Il prit part à l'expédition de Charles-Quint en Afrique, à celle qui amena Marie Stuart d'Ecosse en France, 1548, défendit sans succès Tripoli contre les Turcs en 1551, fut nommé vice-amiral de Bretagne par Henri II, partit pour l'Amérique en 1555, avec un certain nombre de protestants, forma dans une île, à l'embouchure du Rio-Janeiro, un établissement qui ne prospéra pas, et entama, à son retour, une vive controverse avec Calvin. On a de lui : *Caroli V imperatoris expeditio in Africam ad Algieram* (Alger), Paris, 1542, in-8°; *de Bello Melitensi*, 1553, in-4°, trad. en français par N. Edoart, Lyon, 1553, in-8°, etc.

VILLEGAS MARMOLEJO (Pedro de), peintre d'histoire, né à Séville en 1520, élève de Louis de Vargas, se distingua par la pureté du dessin, la noblesse des types et des poses, la science des raccourcis, l'habileté de la composition, et le sentiment de l'idéal. On voit de lui, dans la cathédrale de Séville, une *Visitation de Notre-Dame* et un *St Lazare*, qui passent pour des chefs-d'œuvre. Il exécuta pour l'église St-Laurent une *Vierge*, devant laquelle il fut enterré. A. M.

VILLEGAS (Estevan-Manoel de), poëte espagnol, né à Najera (Vieille-Castille) en 1595, m. en 1669, fut receveur des rentes dans sa ville natale. Ses poésies, publiées en 1617, sous le nom d'*Amatorias* ou *Eroticas*, se distinguent par la mollesse du rhythme, par une grâce voluptueuse et séduisante. Il voulut plier la langue espagnole aux exigences des mètres anciens, et fit d'heureuses imitations d'Anacréon et d'Horace.

VILLEGAS (Fernand-Ruiz), poëte latin moderne, né à Burgos vers 1510, fut gouverneur de sa ville natale. Ses *Œuvres* ont été publiées à Venise, 1743, in-4°. Ce sont des épigrammes, des épîtres, des églogues, etc., où l'on remarque de l'imagination et un style élégant.

VILLEHARDOUIN (Geoffroi de), chroniqueur, né vers 1160 dans un château près de Bar-sur-Aube, m. vers 1213, était sénéchal de Champagne sous le comte Thibaut V, quand fut prêchée la 4e croisade. Il fut un des députés qui se rendirent à Venise pour obtenir que les Croisés fussent transportés en Terre-Sainte sur les vaisseaux de cette république. Il assista à la prise de Constantinople en 1204, fut nommé maréchal de Romanie par l'empereur Baudouin Ier, sauva l'armée de ce prince lorsqu'il eut été pris par les Bulgares, et mourut en Thessalie. On a de lui une *Histoire de la conquête de Constantinople*, ou *Chronique des empereurs Baudouin et Henri*, qui embrasse les années 1198 à 1207; c'est un des plus anciens monuments de la prose française. Elle a été publiée, avec un glossaire, une traduction en français moderne, et des observations très-précieuses, par Ducange, 1657, et insérée dans le 18e vol. des *Historiens des Gaules et de la France*, ainsi que dans les diverses collections de *Mémoires sur l'histoire de France*. B.

VILLEHARDOUIN (Geoffroi de), neveu du précédent, se substitua en 1206 à Robert de Champlitte dans la possession de la principauté d'Achaïe, et mourut en 1223. Ses deux fils, Geoffroi II et Guillaume, régnèrent après lui. Isabelle, fille de Guillaume, épousa tour à tour Philippe de Tarente, Florent de Hainaut, et Philippe de Savoie, et transmit la principauté à sa fille Mahaut de Hainaut, qui épousa un prince de Bourbon.

VILLEJUIF, ch.-l. de canton (Seine), arr. et à 6 kil. N.-E. de Sceaux, et à 8 kil. S. de Paris, sur une éminence; 1,756 hab. Commerce de foin et de paille. Carrières de pierres à bâtir et à plâtre. — Ce lieu tire son nom des Juifs de Paris, qui en avaient la propriété au moyen âge.

VILLÈLE (Joseph, comte de), homme d'Etat, né à Toulouse en 1773, m. en 1854, entra fort jeune dans la marine militaire, fit une campagne à St-Domingue en 1791, puis une autre dans l'Inde, et quitta le service en 1793, pour se retirer à l'île Bourbon, où il devint le gendre de Desbassyns de Richemont et membre de l'assemblée coloniale. En 1807, il revint à Toulouse, entra au conseil-général, accueillit avec enthousiasme la Restauration, fut nommé maire de sa ville natale en 1815, puis député de la Haute-Garonne à la fameuse chambre des députés, dite *Chambre introuvable*, et montra, dans cette assemblée, de grandes capacités en matière de finances. Pendant les législatures suivantes, il se mit à la tête de l'opposition ultra-royaliste. En 1819, il donna sa démission de maire de Toulouse. En 1820, après la chute du ministère modéré de M. Decazes, il fut nommé ministre d'Etat, sans portefeuille, et, l'année suivante, ministre des finances, puis président du conseil, et comte. Il resta au pouvoir jusqu'en 1828. Plus modéré et plus prudent que le parti qui l'avait poussé au pouvoir, il subit néanmoins ses exigences, laissa faire la guerre d'Espagne en 1823, après s'y être opposé, accorda un milliard d'indemnité aux émigrés, dont les propriétés avaient été vendues comme biens nationaux, et tenta, pour rendre cette indemnité moins lourde au Trésor, de convertir la rente 5 p. % en 3 p. %, au capital de 75 fr., opération qu'il ne put accomplir qu'en partie. Ce fut aussi sous son ministère que l'indépendance d'Haïti fut reconnue, moyennant une somme de 150 millions, au profit des anciens colons, et que la Chambre des députés fut rendue septennale, en 1824. L'expulsion de Manuel à la Chambre, le rétablissement du droit d'aînesse, les lois contre la liberté de la presse et le sacrilége, la dissolution de la garde nationale de Paris, soulevèrent peu à peu l'opinion publique. Alors M. de Villèle fit dissoudre la Chambre, 1827. Les élections amenèrent une majorité qui lui devait être hostile; il se retira, et céda la place au ministère Martignac, janv. 1828. Charles X le nomma pair de France. Après la révolution de 1830, il renonça tout à fait à la vie politique. *V.* d'Audiffret, *Notice historique sur M. le comte de Villèle*, Paris, 1855, in-8°. B.

VILLEMUR, ch.-l. de cant. (Hte-Garonne), sur la rive dr. du Tarn, arr. et à 38 kil. N. de Toulouse; 2,664 hab. Fonderies. Blanchisserie de cire.

VILLENA (Henri d'ARAGON, marquis de), né en 1384, m. en 1434, était fils de Ferdinand Ier, roi d'Aragon, et petit-fils de Jean Ier, roi de Castille. Il obtint de son cousin Jean II, roi de Castille, les comtés de Cangas et de Tineo, puis devint grand-maître de l'ordre de Calatrava. Poëte et protecteur des poëtes, il fit jouer, en 1414, une comédie allégorique, une sorte de moralité, dont le nom ne s'est pas même conservé. Il écrivit un poëme des *Travaux d'Hercule*, et des traductions de l'*Enéide*, de la *Divine Comédie*, du *de Oratore* de Cicéron. Il fonda, en Castille et en Aragon, des Académies semblables à celle des Jeux Floraux de Toulouse. Ses connaissances en physique et en histoire naturelle lui valurent la réputation de magicien, et le firent accuser de sorcellerie; ses œuvres furent brûlées à sa mort. Il ne resta qu'une espèce de poétique, *la Gaya ciencia*, qui n'est pas complète. B.

VILLENA (Juan-Fernandez PACHECO, marquis de). *V.* PACHECO.

VILLENA (Don Juan MANUEL, prince de). *V.* MANUEL.

VILLENA, *Turbula?* v. d'Espagne (Valence), prov. et à 40 kil. N.-O. d'Alicante; érigée en marquisat, en 1445, en faveur de D. Juan Pacheco. Pop. de la commune : 10,220 hab. Fabr. de draps, savons, eau-de-vie. Exploit. de sel.

VILLENAUXE, ch.-l. de canton (Aube), arr. et à 16 kil. N.-E. de Nogent-sur-Seine, sur la Villenauxe; 2,456 hab. Fabr. de vinaigres et de porcelaine. Fondée au XIe siècle, et jadis fortifiée.

VILLENAVE (Mathieu-Guillaume-Thérèse), littérateur, né à St-Félix de Caraman (Haute-Garonne) en 1762, m. en 1846, fut arrêté à Nantes, par ordre de Carrier, en 1793, et envoyé à Paris avec 131 accusés, dont il raconta les périls dans sa *Relation du voyage de* 132 *Nantais*, brochure qu'il publia de sa prison, et qui eut 8 éditions en 15 jours. Echappé à la mort par la chute de Robespierre, il fit des vers et des pamphlets politiques, fonda des journaux réactionnaires, fut rédacteur en chef de *la Quotidienne* en 1814 et 1815, et l'un des principaux collaborateurs de la *Biographie Michaud*, de l'*Encyclopédie des gens du monde*, des *Hommes utiles* de Jarry de Mancy, et créa en 1819 les *Annales politiques*, qui prirent bientôt le nom de *Courrier français*, etc. Ses principaux ouvrages sont : des traductions estimables des *Métamorphoses d'Ovide*, 4 vol. in-4°, in-8° et in-12, 1807-22, et de l'*Enéide* (les 8 premiers livres), dans la Bibliothèque latine-française de Panckoucke; *Vie d'Ovide*, 1809, in-8°, ouvrage sérieusement étudié; *Abélard et Hé-*

loise, 1834, in-8°. On lui doit aussi de bonnes éditions de *Barthélemy*, *Duclos*, *Marmontel*, *Thomas*, etc. — Mme Mélanie Waldor, qui a écrit des poésies et des romans, est fille de Villenave. J. T.

VILLENEUVE (Huon de), poëte français, contemporain de Philippe Auguste, a composé dix ou douze romans de chevalerie, dont plusieurs existent en manuscrit à la Bibliothèque impériale de Paris. Les plus fameux sont : *les Quatre fils Aymon*, dont le style fut retouché au XVIe siècle, et *Doolin de Mayence*, attribué par quelques auteurs au poëte Adenez. Ils sont imprimés.

VILLENEUVE (Romieu ou Romée de), *baron de Vence*, connétable et grand-sénéchal de Provence, né vers 1170, m. vers 1250, prit Nice qui s'était révoltée contre le comte Bérenger, la mit à l'abri des attaques des Pisans et des Génois, administra la Provence après la mort de Bérenger, dont il maria la fille, Béatrix, avec Charles d'Anjou, frère de St Louis, et prépara ainsi la réunion du comté à la couronne.

VILLENEUVE (Elion ou Hélion de), de la famille du précédent, né vers 1270 en Provence, m. en 1346, entra de bonne heure dans l'Ordre des Hospitaliers de St-Jean de Jérusalem, en devint grand-maître, 1319, prit Smyrne aux Turcs en 1344, et remporta une victoire navale sur le roi de Maroc.

VILLENEUVE (Arnaud de). *V.* ARNAUD.

VILLENEUVE (Louis de), *sire de Trans*, né vers 1451, m. en 1516, fut chargé par le roi Charles VIII de commander, avec le prince de Salerne, la flotte destinée à la conquête de Naples, reçut de Louis XII deux missions à Rome en 1499 et 1500, déploya la plus brillante valeur à Agnadel, 1509, devint chambellan de François Ier, et combattit encore avec gloire à Marignan, où il perdit son fils unique, 1515. La baronnie de Trans avait été érigée pour lui en marquisat, en 1505.

VILLENEUVE (Christophe de), *seigneur de Bargemont*, né à Marseille en 1541, m. en 1615, seconda Claude de Savoie, gouverneur de la Provence, dans la guerre contre les protestants, mais préserva le pays des horreurs de la St-Barthélemy.

VILLENEUVE (Guillaume de), chevalier provençal, suivit, en qualité d'écuyer, le roi Charles VIII à la conquête de Naples, fut nommé gouverneur de Trani, et, après le départ de son souverain, défendit vigoureusement cette ville, 1495. Pris par les Napolitains, il recouvra la liberté au bout d'un an, et devint maître de l'hôtel à son retour en France. Il a laissé des *Mémoires*, publiés pour la 1re fois par Dom Martène (*Thesaurus anecdotorum*, t. III).

VILLENEUVE (Pierre-Charles-J.-B.-Sylvestre), marin français, né en 1763 à Valensoles (Provence), m. en 1806, entra dans l'armée de mer à l'âge de 15 ans, franchit rapidement les premiers grades, devint chef de division en 1796, puis contre-amiral, fut empêché par les vents contraires de prendre part à l'expédition d'Irlande, commanda l'arrière-garde au combat désastreux d'Aboukir, 1798, et fut assez heureux pour gagner Malte après la défaite. Nommé vice-amiral en 1804, il remporta un léger avantage sur l'amiral anglais Calder à la hauteur du cap Finistère, mais perdit, en 1805, avec l'amiral espagnol Gravina, la bataille de Trafalgar contre Nelson, et fut fait prisonnier, après avoir vu son vaisseau entièrement désemparé. Rendu à la liberté six mois après, il quitta l'Angleterre, aborda à Morlaix, et se donna la mort à Rennes, dans la crainte d'être mal accueilli par l'empereur. B.

VILLENEUVE-TRANS (Louis-François, marquis de), né en 1784, m. en 1850, membre libre de l'Académie des Inscriptions, a laissé : *Recherches sur la chapelle ducale de Nancy*, 1826 ; *Histoire de René d'Anjou*, 1825, 3 vol. in-8° ; *Histoire de Saint Louis*, 1836.

VILLENEUVE-BARGEMONT (Alban, vicomte de), frère jumeau du précédent, né en 1784, m. en 1850, fut, sous le 1er Empire français, préfet en Hollande, à Lérida et à Namur, et, sous la Restauration, préfet du Tarn-et-Garonne, de la Charente, de la Meurthe, de la Loire-Inférieure, et du Nord. Sous Louis-Philippe Ier, il fut député d'Hazebrouck. On a de lui : *Histoire du paupérisme*, 1834, ouvrage qui le fit entrer à l'Académie des sciences morales ; *Histoire de l'économie politique ; le Livre des affligés ; Monuments des grands-maîtres de l'ordre de Jérusalem...*, 1829, 2 vol. in-8°, fig., etc.

VILLENEUVE, ch.-l. de cant. (Aveyron), arr. et à 10 kil. N. de Villefranche ; 836 hab.

VILLENEUVE-D'AGEN ou SUR-LOT, s.-préf. (Lot-et-Garonne), à 26 kil. N.-N.-E. d'Agen ; 6,665 hab. Trib. de 1re instance et de commerce, collége, bibliothèque, société d'agriculture. Cette ville fut fondée au XIIIe siècle par le comte Alphonse de Toulouse, frère de Louis IX ; elle souffrit des guerres de religion au XVIe siècle. Régulièrement bâtie, en partie fortifiée, le Lot la traverse ; on le passe sur un beau pont, aussi ancien que la ville. Exploitation de marbre. Fabr. de toiles, cuirs, faïence. Commerce de farines, prunes, etc. Dépôt d'étalons.

VILLENEUVE-DE-BERG, ch.-l. de cant. (Ardèche), arr. et à 27 kil. S.-S.-O. de Privas ; 1,984 hab. Fondée au XIIIe siècle. Une cour présidiale y fut établie en 1646. Patrie d'Olivier de Serres, à qui l'on a élevé un obélisque.

VILLENEUVE-DE-MARSAN, ch.-l. de canton (Landes), arr. et à 17 kil. E. de Mont-de-Marsan, sur le Midou ; 1,082 hab.

VILLENEUVE-L'ARCHEVÊQUE, ch.-l. de canton (Yonne), arr. et à 23 kil. E. de Sens, sur la Vanne ; 1,857 hab. Fabr. de draps, lainages.

VILLENEUVE-LE-ROI ou VILLENEUVE-SUR-YONNE, ch.-l. de cant. (Yonne), arr. et à 18 kil. N.-N.-O. de Joigny ; 3,576 hab. Louis VII donna à cette ville une charte de commune, et la fortifia. Les rois de France y eurent un château, qu'ils habitaient souvent au XIIIe siècle, et dont il reste encore la grosse tour. Villeneuve est bien bâtie ; on remarque les deux portes gothiques de la ville, et l'église Notre-Dame, commencée au XIIIe siècle, et achevée au XVIe. Comm. des vins du pays, bois, draps, tuiles, etc.

VILLENEUVE-LE-ROI ou VILLENEUVE-SUR-SEINE, vge (Seine-et-Oise), près de la Seine, arr. et à 25 kil. N.-O. de Corbeil. Claude Le Pelletier, ministre de Louis XIV, y eut un beau château ; 508 hab.

VILLENEUVE-LEZ-AVIGNON, ch.-l. de canton (Gard), arr. et à 31 kil. E. d'Uzès, sur la rive dr. du Rhône, en face d'Avignon ; 2,941 hab. Les deux villes communiquaient autrefois par le célèbre pont d'Avignon, maintenant en ruines. On voit encore à Villeneuve la tour bâtie par Louis IX pour former la tête du pont ; près de la ville est l'anc. abbaye de St-André, la chapelle de l'hôpital, où est un magnifique mausolée du pape Innocent VI, et une ancienne chartreuse, bâtie par ce pontife. Bibliothèque publique. Fabr. de toiles et de cordes.

VILLENEUVE-SAINT-GEORGES, petite ville (Seine-et-Oise), arr. et à 18 kil. N. de Corbeil, au confluent de l'Yères et de la Seine, dans une situation charmante ; 1,069 hab. Nombreuses maisons de campagne.

VILLENEUVE-SUR-YONNE. *V.* VILLENEUVE-LE-ROI.

VILLEQUIER (Antoinette de MAIGNELAIS, baronne de), cousine d'Agnès Sorel, lui succéda dans la faveur de Charles VII. Poursuivie par la haine de Louis XI, elle se réfugia en Bretagne, et y devint la maîtresse du duc François II.

VILLERÉAL, ch.-l. de canton (Lot-et-Garonne), arr. et à 28 kil. N. de Villeneuve-d'Agen ; 1,067 hab.

VILLEROI (Nicolas de NEUFVILLE, seigneur de), né en 1542, m. en 1617, fut employé par Catherine de Médicis dans deux négociations importantes en Espagne et en Italie, devint secrétaire d'État en 1567, jouit de la faveur de Charles IX et de Henri III, fut destitué en 1588 comme partisan des Guises, ou, selon d'autres, à la suite d'une querelle avec le duc d'Epernon, entra dans le conseil du duc de Mayenne, mais ne partagea pas les vues des Ligueurs, et se fit un des chefs du tiers-parti. Rallié à Henri IV après son abjuration, 1594, il recouvra sa place de secrétaire d'État, montra peu de sympathie pour Sully, auquel il avait disputé vainement plusieurs charges, et ne fut pas étranger aux intrigues de la marquise de Verneuil contre lui. Après la mort de Henri IV, il poussa de toutes ses forces à l'alliance espagnole, et, pour se ménager l'appui de Concini, dont il était d'ailleurs jaloux, lui proposa d'unir leurs intérêts par le mariage de leurs enfants, et contribua beaucoup à lui faire donner le maréchalat. Trompé dans son attente, il s'en plaignit, et fut destitué ; rappelé au conseil sur les plaintes des États-Généraux de 1614, écarté de nouveau peu de temps après, il recouvra toutes ses charges après le meurtre de Concini. Il a laissé des *Lettres au maréchal de Matignon*, de 1581 à 1596, Montélimart, 1749, in-12, et des *Mémoires d'Etat, servant à l'histoire de notre temps depuis* 1567 *jusqu'en* 1604, Paris, 1622, in-4° et in-8°, reproduits dans les diverses collections de *Mémoires relatifs à l'histoire de France* ; ce n'est qu'un recueil de différentes pièces du temps. B.

VILLEROI (Charles de NEUFVILLE, marquis de), fils du précédent, né en 1572, m. en 1642, porta jusqu'à la mort de son père le nom de *marquis d'Arlincourt*, fut gouverneur de Pontoise pour la Ligue, conseiller du duc de Mayenne, et prévôt de Paris. Henri IV lui donna le gouvernement du Lyonnais, et le chargea d'aller négocier à Rome son mariage avec Marie de Médicis. B.

VILLEROI (Nicolas de NEUFVILLE, marquis, puis duc de), fils du précédent, né en 1597, m. en 1685, obtint la survivance de la charge de gouverneur du Lyonnais en 1615, fit ses premières armes en Piémont sous Lesdiguières, fut nommé gouverneur de Pignerol et de Casal en 1633, et, après avoir combattu en Franche-Comté et en Catalogne, reçut presque en même temps, 1646, le bâton de maréchal et la place de gouverneur du jeune Louis XIV. Il devint chef du conseil des finances en 1661, duc et pair en 1663, et se montra courtisan plein de bon sens, d'esprit et de probité. B.

VILLEROI (François de NEUFVILLE, duc de), fils du précédent, né en 1643, m. en 1730, fut élevé avec Louis XIV, et cette amitié d'enfance explique sa fortune. Modèle de la cour pour la grâce, la parure et les manières, il était surnommé *le Charmant*. Il fut créé duc dès 1663. A peine connu de l'armée, il est un jour cité avec honneur pour un trait de bravoure à Nerwinde; dans l'année même, 1693, le roi le fait maréchal. La France perd le maréchal de Luxembourg; Villeroi le remplace à la tête des armées. De ce jour date une série de fautes militaires; l'incapacité du chef, jointe à la présomption, se révèle à chacune de ses dispositions, à chacun de ses mouvements. Il laisse reprendre Namur, 1695, et est bafoué par la cour et la ville. Général en chef de l'armée d'Italie au début de la guerre de la Succession d'Espagne, il est battu par le prince Eugène à Chiari, 1701, et se fait prendre dans Crémone, 1702. Envoyé à l'armée de Flandre, il essuie un échec à Vignamont, près de Huy, 1705, et perd la grande bataille de Ramillies, 1706. Louis XIV lui ôte le commandement. La honte de Villeroi n'était pas à son comble : entré dans les secrets de Louis XIV à son lit de mort, nommé par son testament gouverneur de Louis XV, il servit d'intermédiaire, dans les derniers jours de la vie de Louis XIV, entre le duc d'Orléans et le chancelier Voysin, qui révéla au duc le secret du testament du Roi, de sorte que le prince se trouva prêt au jour attendu. Plus tard, sa conduite avec le Régent fut celle d'un vieillard soupçonneux, qui sans cesse affectait de craindre qu'on n'empoisonnât son élève. Le duc d'Orléans supporta l'injure des précautions minutieuses du maréchal; mais, à la veille de la majorité de Louis XV, il fit enlever Villeroi, l'exila dans ses terres, et ne lui laissa que son gouvernement de Lyon, où il mourut obscurément. J. T.

VILLEROI, anc. château (Seine-et-Oise), à 8 kil. de Corbeil. Jadis titre d'un duché-pairie, érigé en 1663.

VILLERS (Charles-Franç.-Dominique), littérateur, né en 1767 à Boulay (Lorraine), m. en 1815, fut officier d'artillerie, émigra en 1792, contracta à Lubeck, avec plusieurs écrivains de l'Allemagne, des liaisons qui l'attachèrent à sa nouvelle patrie, eut à se défendre contre les poursuites du gouvernement français, et finit par être nommé professeur de littérature à Gœttingue. Ses principaux ouvrages sont : *Essai sur l'esprit et l'influence de la réformation de Luther*, 1804, apologie de la Réformation, au point de vue politique et philosophique, mais où l'auteur ne dit rien de l'influence exercée par la Réformation sur les croyances et la moralité des peuples : l'Institut de France a couronné cet ouvrage en 1803; *Philosophie de Kant, ou Principes fondamentaux de la philosophie transcendante*, Metz, 1801, in-8°, etc.

VILLERS-BOCAGE, ch.-l. de canton (Calvados), arr. et à 27 kil. S.-O. de Caen; 766 hab. Comm. d'œufs et de bestiaux.—ch.-l. de canton (Somme), arr. et à 14 kil. N. d'Amiens; 722 hab.

VILLERS-BRETONNEUX, brg (Somme), arr. et à 20 kil. E. d'Amiens; 3,601 hab. Bonneterie de laine et de coton, filatures. Comm. de laine.

VILLERS-COTTERETS, ch.-l. de canton (Aisne), arr. et à 30 kil. S.-O. de Soissons, et près de la forêt du même nom; 2,699 hab. Dépôt de mendicité dépendant de la préfecture de police de la Seine, dans l'ancien château royal réédifié par François Ier. Fabr. de boisselleries, huile, vinaigre. Comm. de grains et de bois. Patrie de Demoustier. Aux environs sont les ruines de l'abbaye de Longpont, fondée au XIVe siècle.—Le 10 août 1539, François Ier rendit à Villers-Cotterets une ordonnance célèbre, dite *Guillelmine*, parce qu'elle avait été rédigée par Guillaume Poyet : cette ordonnance réforma la législation civile, prescrivit que tous les actes judiciaires fussent prononcés et enregistrés en français, mit des limites à la juridiction ecclésiastique, et créa les registres de l'état civil.

VILLERS-FARLAY, ch.-l. de canton (Jura), arr. et à 20 kil. N. de Poligny; 814 hab.

VILLERSEXEL, ch.-l. de canton (Haute-Saône), arr. et à 18 kil. S. de Lure; 1,128 hab. Beau château. Usines à fer. — Jadis titre de marquisat appartenant à la maison de Gramont.

VILLES DE REFUGE. *V.* LÉVI.

VILLES FÉDÉRÉES. *V.* FÉDÉRÉES.

VILLES FORESTIÈRES. *V.* FORESTIÈRES.

VILLES HANSÉATIQUES. *V.* HANSE.

VILLES IMPÉRIALES. *V.* IMPÉRIALES.

VILLES LIBRES, c'étaient les villes impériales de l'ancien empire d'Allemagne (*V.* IMPÉRIALES), nommées ainsi parce qu'elles ne relevaient d'aucun seigneur, et se gouvernaient elles-mêmes, sous la protection de l'Empereur. — Il y a encore auj., dans la Confédération germanique, 4 villes libres : Francfort-sur-le-Mein, Hambourg, Brême, et Lubeck.

VILLES MUNICIPALES, nom donné en France, depuis la chute de l'Empire romain, aux villes qui conservèrent les mêmes institutions que les municipes (*V. ce mot*), leur sénat ou curie, leurs duumvirs ou consuls, etc. Telles étaient Avignon, Narbonne, Arles, Nîmes, Périgueux, Bordeaux, Toulouse, etc.

VILLES PRIVILÉGIÉES OU DE BOURGEOISIE, villes qui, au moyen âge, avaient reçu de leurs seigneurs certaines franchises et libertés, pour prix de services rendus.

VILLE-SUR-AUJON. *V.* CHATEAU-VILLAIN.

VILLE-SUR-TOURBE, ch.-l. de cant. (Marne), arr. et à 16 kil. N.-O. de Ste-Menehould; 557 hab.

VILLETTE (Philippe LE VALOIS, marquis de), né en 1632, d'une anc. famille de Normandie, m. en 1707, servit dans la marine, se distingua aux combats de Messine et d'Agosta, 1676, quitta le service avec le grade de chef d'escadre en 1681, et abjura le calvinisme, dans lequel il avait été élevé. Il a laissé des *Mémoires*, publiés par M. de Monmerqué, 1844. — Sa mère était la tante de Mlle d'Aubigné (Mme de Maintenon).

VILLETTE (Charles, marquis de), né à Paris en 1736, m. en 1793, fils d'un trésorier de l'extraordinaire des guerres, prit part à la guerre de Sept-Ans en qualité de maréchal-général des logis de la cavalerie, et, après la paix de 1763, passa quelques mois à Ferney auprès de Voltaire, qui, animé pour lui d'une tendresse toute paternelle, voulut lui faire une réputation de poëte, et le surnomma le *Tibulle français*, bien gratuitement, car il ne fit absolument rien de ce prétendu Tibulle. A la Révolution, Villette brûla par ostentation ses lettres de noblesse, et fut député à la Convention par le département de Seine-et-Oise. Plus vicieux que méchant, il montra quelque courage dans le procès de Louis XVI, et vota pour la réclusion seulement. Ses *Œuvres* en prose et en vers furent publiées à Paris, 1786, in-8°. — Sa femme, née de Varicourt, avait plu à Mme Denis, nièce de Voltaire, qui l'adopta.

VILLETTE (LA), anc. brg du dépt. de la Seine, arr. et à 6 kil. S.-E. de St-Denis, et contigu aux murs de Paris du côté du N. Il a été annexé à Paris en 1860 dans le 19e arr., et comptait alors plus de 30,000 hab. On y remarque un vaste bassin de 750 mèt. de long sur 60 de large, revêtu en maçonnerie, et qui reçoit les eaux du canal de l'Ourcq, alimente le canal St-Martin, et où viennent se décharger un grand nombre de bateaux de houille et d'autres marchandises pour l'approvisionnement de Paris. Industrie considérable : fabr. de produits chimiques, bijouterie, brosserie, parfumerie, savons, etc.; raffineries, teintureries, brasseries. Exploitation de plâtre. Commerce d'entrepôt; entreprises de roulage.

VILLICUS, gérant d'une villa d'exploitation chez les anc. Romains, chargé de diriger en chef tous les travaux agricoles, de commander les esclaves, de les maintenir dans le devoir, de veiller sur leur nourriture, sur la conservation des bestiaux, des outils, de tout ce qui était nécessaire pour la culture. Il était lui-même esclave, dans la force de l'âge, et marié à une esclave qui l'aidait dans ses fonctions et qu'on appelait la *villica*. Les mots « métayer » ou « fermier, » employés souvent pour traduire *villicus*, sont très-inexacts, car sa condition n'était strictement que celle d'un esclave, auquel son maître donnait autorité sur d'autres esclaves. C. D—r.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (Jean de), né en 1384, m. en 1437, était au service de Jean-sans-Peur, qui l'établit son lieutenant à Pontoise. En 1418, s'étant introduit par trahison dans Paris, il fut pour cet exploit nommé maréchal de France. Après l'assassinat du duc de Bourgogne, Henri V d'Angleterre, qui eut à se plaindre de lui, le fit enfermer à la Bastille. En 1422, la mort du monarque anglais lui rendit la liberté. Après la paix d'Arras, 1435, confirmé dans son grade de maréchal, il reprit Pontoise aux Anglais, et contribua puissamment à la ré-

duction de Paris. Il périt dans un mouvement séditieux à Bruges.

VILLIERS-DE-L'ISLE-ADAM (Philippe de), grand-maître de l'ordre de St-Jean-de-Jérusalem, né à Beauvais en 1464, m. en 1534, était ambassadeur en France, lorsqu'il fut élevé au magistère en 1521, au moment où Soliman II se disposait à faire le siége de Rhodes. Pendant l'année 1522, il défendit, avec 600 chevaliers, et 4,500 soldats cette île attaquée par 200,000 hommes et 400 bâtiments de guerre. Trahi par le chancelier d'Amaral, il fut obligé d'accepter une honorable capitulation, 1523. Abandonnant Rhodes avec ses chevaliers, il s'arrêta à Candie et à Messine, campa sur les ruines de Cumes, et obtint du pape Clément VII la permission de s'établir à Viterbe, jusqu'à ce que Charles-Quint eût cédé à son ordre les îles de Malte et de Gozzo, 1530. Les désordres de ses chevaliers et les divisions qui éclatèrent parmi eux le jetèrent dans une mélancolie qui hâta sa fin.

VILLIERS, duc de Buckingham. *V.* BUCKINGHAM.

VILLIERS-SAINT-GEORGES, ch.-l. de canton (Seine-et-Marne), arr. et à 15 kil. N.-E. de Provins; 517 hab.

VILLINGEN, v. du grand-duché de Bade (Cercle du Lac), sur la Brigach, à 90 kil. N.-O. de Constance; 4,000 hab. Ecole Normale primaire. Ville jadis très-forte, et plus importante. Fabr. de draps et de porcelaine. Comm. de fruits.

VILLOISON (Jean-Baptiste D'ANSSE DE), helléniste né à Corbeil en 1750, d'une famille d'origine espagnole, m. en 1805, acquit une connaissance profonde des auteurs grecs et des langues orientales, fut admis, en 1772, à l'Académie des Inscriptions, et voyagea en Allemagne, en Italie et en Hollande, faisant partout des recherches philologiques. Ayant découvert à Venise un manuscrit de l'*Iliade*, il crut qu'il en trouverait un de l'*Odyssée* en Orient, et partit, en 1785, avec Choiseul-Gouffier, ambassadeur de France à Constantinople; mais il parcourut en vain Smyrne, les îles de l'Archipel et les couvents du mont Athos. Pendant la Révolution, il vécut à Orléans, couvrant de notes les livres de la bibliothèque, rentré à Paris, il venait d'être nommé professeur de littérature grecque au Collége de France, quand il mourut. On a de lui : *Apollonii Lexicon græcum Iliadis et Odysseæ*, Paris, 1773, 2 vol. in-4°; *Longi pastoralium de Daphnide et Chloe libri* IV, Paris, 1778, 2 vol. in-8°; *Anecdota græca è regiâ Parisiensi et è Venetâ Marci bibliothecis deprompta*, Venise, 1781, 2 vol. in-4°; *Nova versio græca Proverbiorum, Ecclesiastis, Cantici Canticorum, Ruthi, Threnorum Danielis, et selectorum Pentateuchi locorum*, Strasbourg, 1784, in-8°; *Homeri Ilias ad veteris Codicis Veneti fidem recensita*, Venise, 1788, gr. in-fol., un des plus beaux monuments de l'érudition moderne, avec des prolégomènes, des scolies d'Aristarque, et les signes conventionnels des premiers critiques.

VILLON (François), poëte français, né à Paris en 1431. On ignore la date de sa mort, et l'on ne connaît guère sa vie que par ses vers, où il a tracé le tableau, tantôt joyeux, tantôt insouciant ou pitéux, de ses plaisirs, de ses mésaventures, et des expédients déplorables auxquels le réduisirent trop souvent son oisiveté en détresse et ses goûts de franc-basochien. Deux fois même emprisonné et condamné à la potence pour larcins assez graves, il ne dut son salut qu'à la clémence de Louis XI, apitoyé sans doute par le rire mêlé de larmes du poëte, qui déjà faisait ses adieux à la vie. Enfant des rues de Paris, Villon fut un poëte populaire, et, à ce titre, un novateur dans la langue, les idées et la poésie; et bien qu'on puisse reprocher souvent à sa muse, comme à celle de Régnier, « de se sentir des lieux que fréquentait l'auteur, » il faut reconnaître que c'est de ces inspirations de bas lieu que la poésie française a tiré son véritable caractère de franche allure et de naturel, de grâce et de malice, de gaieté et de mélancolie, de bon sens et d'imagination pittoresque. Avec Villon, elle se débarrasse de l'érudition indigeste, de la fade galanterie, et des allégories métaphysiques, que le *Roman de la Rose* avait mises à la mode, et c'est pour cela que Boileau a dit:

> Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
> Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.

Avec lui commence le règne de l'esprit français ou *gaulois;* de lui procèdent Marot, Régnier, La Fontaine, et plus tard Chaulieu félicitera Voltaire d'être le successeur de Villon. Les Œuvres de Villon, publiées en 1489, et réimprimées en 1742, avec notes de Le Duchat, se composent de ballades, de rondeaux et de sonnets. On y remarque surtout son *Petit* et son *Grand Testament*, sa complainte patibulaire, sa ballade *des Dames du temps jadis*, etc. Une nouvelle édition en a été donnée par le bibliophile Jacob (P. Lacroix), Paris, 1854. G. L.

VILLMANSTRAND, v. forte de la Russie d'Europe (Finlande), gvt et à 62 kil. N.-O. de Viborg, sur le lac Saïma; 1,360 hab. Victoire des Russes sur les Suédois en 1741.

VILNA, v. de Russie. *V.* WILNA.

VILVORDE ou VILVORDEN, v. de Belgique (Brabant-Méridional), près du canal de Bruxelles, à 12 kil. N.-N.-E. de Bruxelles; 4,400 hab. Maison centrale de détention.

VIMARCÉ, vge (Mayenne), arr. et à 46 kil. N.-E. de Laval; 1,107 hab. Ruines imposantes du vieux manoir de *Courtallierru*.

VIMEUX (Le), *Vimacensis pagus*, petit pays de l'anc. France (Picardie), près de la Manche, entre la Bresle et la Somme; ch.-l., *St-Valery-sur-Somme*.

VIMIEIRO, v. de Portugal (Estramadure), à 65 kil. N. de Lisbonne; 1,800 hab. Les Français, commandés par Junot, y furent vaincus, le 21 août 1808.

VIMINAL (Mont). *V.* COLLINES DE ROME.

VIMIOSO, v. forte de Portugal (Tras-os-Montes), à 28 kil. O.-N.-O. de Miranda; 1,000 hab. Berceau de la famille de Bragance.

VIMORY, vge (Loiret), arr. et à 8 kil. S. de Montargis; 980 hab. Victoire du duc Henri de Guise sur les Allemands alliés des calvinistes, en 1587.

VIMOUTIERS, ch.-l. de canton (Orne), sur la Vie, arr. et à 30 kil. N.-E. d'Argentan; 2,453 hab. Tribunal de commerce. Fabr. de toiles cretonnes, tanneries, blanchisseries.

VIMY, ch.-l. de canton (Pas-de-Calais), arr. et à 10 kil. N. d'Arras; 1,135 hab.

VINADIO, v. du royaume d'Italie (Coni), sur la rive g. de la Stura, à 13 kil. O. de Demonte; 3,404 hab. Exploit. de plomb argentifère.

VINAGE, droit perçu, au moyen âge, par les seigneurs sur le vin récolté dans leurs domaines ou transporté à travers leurs terres.

VINALIES, fête de l'ouverture des vendanges, chez les anciens Romains. Elle avait lieu le 14 des calendes de septembre (19 août); un pontife immolait une brebis à Jupiter, et pressurait une grappe de raisin sur l'autel, pour offrir au dieu les prémices du vin.

VINAROZ, v. d'Espagne (Valence), province et à 44 kil. de Castellon-de-la-Plana; port sur la Méditerranée. Pêche et construction de navires. Le duc de Vendôme y mourut en 1712. Population de la commune: 9,341 hab.

VINAY, ch.-l. de canton (Isère), arr. et à 10 kil. N.-E. de St-Marcellin; 1,660 hab. Filatures de soie, taillanderie.

VINÇA, ch.-l. de canton (Pyrénées-Orientales), arr. et à 10 kil. E.-N.-E. de Prades, près de la Tet; 1,921 hab. Entourée de vieilles fortifications. Eaux minérales chaudes et froides, et établissement de bains.

VINCENNES, ch.-l. de canton (Seine), arr. et à 20 kil. E.-N.-E. de Sceaux, à 6 kil. E. de Paris; 6,558 hab. Place de guerre. Ecole et parc d'artillerie. Le château doit son origine à Philippe-Auguste; Louis IX y venait souvent, et on a montré longtemps le chêne sous lequel il rendait la justice. Philippe VI de Valois commença le donjon; Charles V fit élever la chapelle, achevée sous François Ier et Henri II, et dont les vitraux furent peints par Jean Cousin sur les dessins de Raphaël. Sous Louis XI, le donjon devint prison d'Etat; parmi les prisonniers illustres, on compte le duc de Beaufort, les princes de Condé et de Conti, Diderot, Mirabeau, etc. Sous Louis XIII, et pendant les premières années de Louis XIV, le château était encore une résidence d'agrément des rois de France. Le duc d'Enghien fut amené à Vincennes le 20 mars 1804, jugé, et, après sa condamnation, fusillé dans les fossés du château le 21. En 1830, les ministres de Charles X y furent retenus prisonniers jusqu'à leur translation à Ham. En 1814 et en 1815, le général Daumesnil, commandant du château, refusa de le rendre aux armées étrangères, et sauva ainsi son immense matériel. Un chemin de fer relie Vincennes à Paris depuis 1860, et va jusqu'à La Varenne. La ville et le château sont enveloppés par un bois de 732 hect., clos de murs, et qui, pendant la minorité de Louis XIV, était la promenade à la mode pour les gens de la cour. En 1859-60, ce bois a été converti en un très-beau parc paysagiste, avec lacs, rivières, etc.

VINCENNES, v. des États-Unis (Indiana), sur la rive g. du Wabash et près de son embouchure dans l'Ohio, à 230 kil. S.-O. d'Indianapolis; 2,000 hab. Evêché catholique. Académie. — Fondée par les émigrants français du Canada, en 1735.

VINCENT (Saint), martyr, né à Saragosse, fut ordonné

diacre par Valère, évêque de cette ville; arrêté avec lui pendant la persécution de Dioclétien, il périt au milieu d'horribles supplices, en 304. Sa résignation fit un tel effet sur le geôlier de la prison où il expira, qu'il se fit chrétien. Fête, le 22 janvier.

VINCENT DE LÉRINS (Saint), Gaulois d'origine, avait suivi la carrière des armes, puis occupé dans le monde des emplois distingués, quand il entra au monastère de Lérins. Il y étudia les saintes Ecritures et les Pères, devint un théologien profond, et mourut vers 450. Fête, le 24 mai. On a de lui un *Commonitorium peregrini*, c.-à-d. avertissement du voyageur ou du pèlerin, petit livre très-estimé, composé en 434 à l'occasion du Nestorianisme, et qui a pour but de préserver les fidèles des nouveautés en matière de foi. Il a eu un grand nombre d'éditions; la meilleure a été donnée par Baluze, 1663.

VINCENT DE BEAUVAIS, dominicain, né vers 1200, m. vers 1264, fut chargé par Louis IX de rédiger un résumé des sciences connues de son temps. Cet ouvrage, intitulé *Speculum majus*, a été imprimé pour la première fois à Strasbourg, 1473, 10 vol. in-fol. Il est divisé en 4 parties : le *Miroir naturel*, description de la nature; le *Miroir moral*, traité de morale; le *Miroir scientifique*, contenant la physique, la philosophie, la théologie, la rhétorique, la grammaire, la politique, le droit, la médecine, etc.; et le *Miroir historique*. *V. Etudes sur Vincent de Beauvais* par l'abbé Bourgeat, Paris, 1856.

VINCENT, chanoine de l'église épiscopale de Prague au XII^e siècle, est auteur d'une *Chronique* latine sur les événements arrivés en Bohême de 1140 à 1197, qu'il dédia au roi Vladislas. Elle est insérée dans le premier volume des *Monumenta historica Bohemiæ* de Dobner.

VINCENT FERRIER (Saint), dominicain espagnol, né à Valence en 1357, m. à Vannes en 1419, eut une réputation immense comme sermonnaire, et prêcha en Espagne, en France, en Angleterre et en Allemagne. Il fut canonisé en 1455. Fête, le 5 avril. *V.* A. Bayle, *Vie de St Vincent Ferrier*, 1856.

VINCENT DE PAUL (Saint), né en 1576 au vge de Pouy, près de Dax (Landes), d'une famille pauvre, m. en 1660. Il garda les troupeaux dans son enfance, étudia chez les Cordeliers à l'âge de 12 ans, trouva difficilement les ressources nécessaires pour aller suivre les cours de théologie à Toulouse, et fut ordonné prêtre en 1600. Dans un voyage par mer de Marseille à Narbonne, il tomba entre les mains de pirates de Tunis, qui le vendirent comme esclave dans leur pays, 1605. Il y eut trois maîtres, dont le dernier était un Savoyard renégat, qu'il ramena à la religion chrétienne, et avec lequel il revint en France, 1607. Après avoir accompagné à Rome, en 1608, le vice-légat d'Avignon, et reçu du pape une mission auprès de Henri IV, il se fixa à Paris, où il s'occupa d'œuvres de charité. Une absurde accusation de vol, au détriment du juge De Sore, son commensal et son ami, pesa sur lui pendant 6 ans, mais ne servit qu'à mettre au grand jour sa patience évangélique, et ne l'empêcha pas d'être nommé, en 1610, aumônier de Marguerite de Valois. Il se mit en retraite, l'année suivante, sous la direction de Pierre de Bérulle, prit possession de la modeste cure de Clichy, près de Paris, en 1612, et y renonça en 1613, pour se charger de l'éducation des trois fils d'Emmanuel de Gondi, comte de Joigny, général des galères. En 1617, après avoir prêché une mission à Folleville (diocèse d'Amiens), il alla desservir la cure de Châtillon-les-Dombes (Bresse), où il institua une *Confrérie de charité*, modèle de toutes celles qui s'établirent depuis en France. Il reprit bientôt ses missions dans les diocèses de Beauvais, de Soissons et de Sens, et employa ses loisirs à améliorer le sort des criminels dans les prisons. Louis XIII le nomma aumônier-général des galères, en 1619. On a raconté qu'à Marseille il prit la place d'un forçat père de famille : c'est une anecdote controuvée, et d'ailleurs invraisemblable de tous points. En 1625, il fonda la congrégation des *Prêtres de la Mission*, destinés à former des prêtres dans les séminaires, et à instruire le peuple des campagnes. En 1634, il créa l'admirable institution des *Sœurs de charité*, pour le service des pauvres malades. Après avoir assisté Louis XIII dans ses derniers moments, 1643, il fut nommé par la régente Anne d'Autriche président du conseil de conscience, et contribua à la réforme de plusieurs monastères. En 1648, il put constituer définitivement, à force de persévérance et d'éloquence, l'établissement des *Enfants trouvés*. Enfin, il fonda à Paris l'hospice du nom de Jésus pour 80 vieillards, en 1653, et l'hôpital général de la Salpêtrière, 1655. On le surnomma l'*Intendant de la Providence*. Il fonda 35 établissements de charité. Benoît XIII l'a béatifié en 1729, et Clément XII l'a canonisé en 1737. Fête, le 19 juillet. On a de S^t Vincent de Paul : *Regulæ seu Constitutiones communes congregationis Missionis*, Paris, 1658, in-16; *Conférences spirituelles pour l'explication des règles des Sœurs de la charité*, 1826, in-4°. *V.* son Panégyrique par l'abbé Maury; et *S^t Vincent de Paul, sa vie, son temps, ses œuvres, son influence*, par M. l'abbé Maynard, Paris, 1860, 4 vol. in-8°. B.

VINCENT-DE-PAUL (Eglise de SAINT-), à Paris, à l'extrémité N. de la rue Hauteville, sur la place La Fayette. Sa façade, tournée au S., a 37 mèt. de large, environ, et se distingue par un grand péristyle en saillie, large de 22 mèt. environ, et formé de 12 colonnes ioniques cannelées, 6 de front et 3 de profondeur; elles supportent un fronton avec bas-relief en ronde-bosse, représentant S^t Vincent de Paul entre la Foi et la Charité, travail de M. Lemaire. A chaque extrémité de la façade est une tour quadrangulaire, de 46^m d'élévation; entre les deux règne une espèce de plate-forme avec balustrade, et acrotères sur lesquels sont les statues colossales des 4 évangélistes par MM. Bar, Brian, Foyatier, et Valois. Dans 2 niches quadrangulaires, à droite et à gauche du fronton, on voit les statues de S^t Pierre et de S^t Paul, par M. Ramey. Le péristyle repose sur un perron de 15 degrés : au bas, et sur l'axe du monument, est un escalier de 23 degrés en 2 sections, sur 12^m de large, descendant directement sur la place. De chaque côté se développent 2 vastes rampes, avec balustrades en pierre, qui servent de montées aux voitures pour accéder au perron.—L'intérieur de l'église offre l'image d'une basilique romaine (*V.* BASILIQUE), longue de 70^m environ, avec une triple nef formée par 44 colonnes ioniques en pierre polie. La nef centrale, large de 14^m, haute de 27, a un ordre corinthien superposé, sur un stylobate élevé de 3^m. La charpente de son toit est apparente, avec poutres peintes et fonds blancs rechampis d'ornements dorés ou d'azur. L'abside est voûtée, et dans cette voûte M. Picot a peint S^t Vincent de Paul agenouillé devant le Christ sur son trône, et lui présentant des petits enfants. Le stylobate de la galerie haute est orné d'une vaste peinture sur fond d'or, de M. Flandrin, représentant une longue procession de chrétiens distribués par groupes, depuis les simples fidèles jusqu'aux évangélistes et aux docteurs.—Les nefs latérales n'ont que la hauteur de l'ordre ionique du bas, et sont couvertes par un plafond à caissons peints comme la grande nef. Tout autour sont 8 chapelles, et au fond, dans l'abside, la chapelle de la Vierge derrière le maître-autel. — L'église de S^t-Vincent de Paul a été bâtie aux frais de la ville de Paris, sur les plans et sous la direction de Lepère et de M. Hittorff. Les travaux, commencés en 1824, ont été achevés par M. Hittorff seul, et l'on a livré l'église au culte en 1844. C'est un des plus beaux temples de Paris, et le plus beau dans le genre d'architecture grecque, tant par l'ingénieuse combinaison de son plan, que par son ornementation à la manière byzantine. C. D—Y.

VINCENT (Isabeau). *V.* BERGÈRE DE CREST (La).

VINCENT (Grégoire de SAINT-) *V.* SAINT-VINCENT.

VINCENT (François-André), peintre d'histoire, né à Paris en 1746, m. en 1816, fils d'un peintre de portraits qui fut en vogue sous Louis XV, entra dans l'atelier de Vien, remporta à 22 ans le grand prix de Rome, et, lors de l'organisation de l'Institut, en fut nommé membre, puis professeur à l'Ecole des Beaux-Arts. Parmi ses tableaux, on distingue : *St Jérôme éveillé par un ange, le président Molé saisi par les factieux, Achille luttant contre le Xanthe, la Piscine miraculeuse, Borée enlevant Orithie, Arie et Pœtus, Guillaume Tell précipitant Gessler dans le lac, Henri IV rencontrant Sully blessé après la bataille d'Ivry.* M. Horace Vernet a été au nombre de ses élèves. Vincent est un peintre de second ordre; il compose bien, sa couleur est harmonieuse, mais son dessin manque de correction et de style. B.

VINCENT (SAINT-), île des Antilles anglaises (Petites-Antilles), dans le gouvernement des Iles-du-Vent, à 90 kil. S.-O. de S^te-Lucie, par 13° 17' lat. N., et 65° 30' long. O.; 35,000 hect.; 31,800 hab. Ch.-l., *Kingston*. Sol fertile : canne à sucre, café, etc. Belles forêts. Il y a moins d'ouragans que dans les autres Antilles. Le centre est montagneux, et renferme un volcan en activité. Comm. de sucre, café, rhum.—Découverte par Christophe Colomb, et occupée, après le naufrage d'un bâtiment négrier, par des nègres, qui exterminèrent peu à peu les Caraïbes indigènes, elle fut successivement au pouvoir des Français et des Anglais, et ceux-ci l'ont conservée depuis 1763.

VINCENT (SAINT-), *Sacrum promontorium*, cap du Portugal, au S.-O. de l'Algarve, par 37° 2' 54" lat. N., et 11° 19' 51" long. O. Tourville y battit une flotte anglo-

hollandaise en 1693, et l'amiral anglais Jervis y défit les Espagnols en 1797.

VINCENT-DE-TYROSSE (SAINT-), ch.-l. de canton (Landes), arr. et à 24 kil. S.-O. de Dax; 428 hab.

VINCI (Léonard de), peintre célèbre de l'école florentine, sculpteur, architecte, physicien, ingénieur, écrivain et musicien, né en 1452 au château de Vinci, près de Florence, d'un notaire de cette ville, m. en 1519 près d'Amboise. Doué d'une rare vigueur corporelle et de tous les agréments de la nature, il montra de bonne heure des dispositions extraordinaires pour les sciences et les arts, excella dans l'escrime, l'équitation, la musique et la danse, et acquit de grandes connaissances en mathématiques, en physique, en philosophie, et dans toutes les branches de la littérature. Après avoir étudié la peinture sous Andrea Verrochio, il se rendit à Milan en 1489 pour y fondre une statue équestre de François Sforza; mais le modèle qu'il fit était de proportions si colossales, qu'on crut impossible de l'exécuter en bronze. Habile mécanicien et ingénieur, il construisit la plupart des canaux de la Lombardie par ordre de Ludovic le More, qui le nomma directeur de l'Académie de peinture et d'architecture de Milan. Ce fut sur l'invitation du même prince qu'il peignit à fresque, dans le réfectoire des Dominicains, le célèbre tableau de la *Cène*, qui fut son chef-d'œuvre, car auj. il n'en reste plus rien; le temps l'a presque effacé. Cette composition a 8m,60 de large, 4m,51 de haut, et les figures sont de 2m,91. Il en existe une copie très-exacte, à l'huile, à l'Ecole des beaux-arts de Londres, et une copie réduite au Musée du Louvre. Après l'invasion du Milanais par Louis XII, bien que ce monarque lui eût témoigné beaucoup d'égards, Léonard se retira à Florence, où il fut chargé par le sénat de peindre, avec Michel-Ange, la salle du Conseil. Le carton qu'il exécuta, et qui périt avec celui de Michel-Ange dans les guerres du XVIe siècle, représentait la défaite de Nicolas Piccinino. Mécontent de son jeune rival et des Florentins, Léonard de Vinci alla à Rome, où Léon X, prévenu contre lui, l'accueillit assez mal, et, après avoir erré dans plusieurs villes d'Italie, accepta les offres de François Ier, 1515, qui lui donna un logement à Amboise. La tradition qui le fait mourir entre les bras du roi de France, n'est rien moins que certaine. Léonard est un des premiers peintres modernes qui aient eu à un haut degré le sentiment du beau, et qui en aient fixé les principes. Son goût fut sévère; il poursuivit la perfection avec patience et par une exactitude souvent minutieuse; il arrêta les contours avec une précision qui donne à son dessin quelque sécheresse, et ne fut pas irréprochable comme coloriste; mais il partage avec Raphaël l'honneur d'avoir peint les plus belles têtes de Vierges. Comme statuaire, il a laissé de superbes chevaux en relief, un *St Jérôme* à Florence, et un admirable *Jésus enfant*. On voit de lui, au Musée du Louvre : le portrait d'une femme, présumée *Lucrezia Crivelli;* celui de Mona Lisa, célèbre sous le nom de *la Joconde;* un *St-Jean-Baptiste*, la *Vierge sur les genoux de Ste Anne*, la *Vierge aux rochers*, un *Bacchus*, et 8 dessins originaux, dont plusieurs ont été gravés à l'eau-forte par le comte de Caylus. Léonard avait étudié l'anatomie avec ardeur, et fit faire quelques progrès à cette science. Musicien, il inventa une nouvelle espèce de lyre. Littérateur, il a laissé beaucoup de manuscrits, en caractères tracés de la main gauche et à rebours. On a publié de lui un *Traité de la peinture*, avec dessins du Poussin, Paris, 1651, traduit en français par Gault de St-Germain, 1803. B.

VINCIAC ou VINCY, ancien village de la Gaule, qu'on croit être auj. *Jinchy* ou *Crèvecœur*, entre Arras et Cambrai. Charles-Martel y battit les Neustriens, en 717.

VINCIUM, v. de la Gaule (Narbonaise IIe); auj. *Vence*.

VINDASCINUM, nom latin de VENASQUE.

VINDÉ. *V.* MOREL DE VINDÉ.

VINDÉLICIE, région de l'Europe ancienne, entre le Danube au N., la Gaule à l'O., la Rhétie au S., et la Norique à l'E.; capitale, *Augusta Vindelicorum* (Augsbourg). Elle tirait son nom de 2 rivières : le *Vindo* (Wertach), et le *Licus* (Lech). Les principales tribus étaient les *Licates*, les *Rucinates*, les *Catenates*, et les *Consuanetes*. Soumise par les Romains, l'an 15 av. J.-C., la Vindélicie ne forma qu'une province avec la Rhétie. Au IIe siècle, elle en fut séparée par Marc-Aurèle et forma la *Rhétie IIe*, dans le diocèse d'Italie. C'est auj. le S. du Wurtemberg et de la Bavière occidentale.

VINDEX (Julius), Gaulois de naissance, et issu d'anciens rois d'Aquitaine, fut propréteur de la Séquanaise sous Néron; en 67, il se mit à la tête d'une armée d'Éduens, d'Arvernes et de Séquanais, pour soutenir l'empereur Galba; il avait entraîné L. Rufus Virginius, qui lui était opposé avec les légions de Germanie par l'empereur, quand les deux armées, qui ignoraient cet accord, en vinrent aux mains; les Gaulois furent battus devant Vesontio, et Vindex se tua de désespoir, 68.

VINDEX, répondant d'un citoyen cité en justice, chez les anc. Romains, et qui s'engageait à comparaître à sa place, à suivre la défense comme s'il était lui-même mis en cause. C. D—Y.

VINDHYA, chaîne de montagnes de l'Hindoustan, au N., s'étend de l'E. à l'O. sur 1,300 kil., entre Bénarès et le golfe de Cambaye, se rattache aux monts Gandouana, et sépare le bassin du Gange de celui de la Nerbudda. Les pics de Chaizgour et d'Ambawara en sont les points les plus élevés.

VINDICES, *Vindiciæ*, fragments d'une propriété en litige, meuble ou immeuble, comme un flocon de laine pour un troupeau, une motte de terre pour un champ, que dans l'antique jurisprudence romaine, les plaideurs étaient obligés d'apporter à l'audience, et sur lesquels ils mettaient le pied, en exposant leur affaire au juge, comme s'ils étaient sur ou devant la chose même. C. D—Y.

VINDICTA, baguette dont le magistrat romain touchait trois ou quatre fois la tête de l'esclave que l'on venait affranchir devant lui. C'était probablement une baguette des faisceaux de ses licteurs. C. D—Y.

VINDILES, *Vindili*, le même nom que les WENDES et les VANDALES.

VINDILIS, nom ancien de BELLE-ILE et de PORTLAND.

VINDOBONA, ville de la Pannonie Supérieure; auj. *Vienne* (Autriche).

VINDOMAGUS, v. de la Gaule (Narbonaise Ire), chez les Volces Arécomiques; auj. *le Vigan*.

VINDONIS, v. de l'île de Bretagne (Flavie Césarienne), chez les Trinobantes; auj. *Windsor*.

VINDONISSA, v. de la Gaule (Grande-Séquanaise), chez les Helvètes; auj. *Windisch*.

VINEA, petit appareil de siége des anc. Romains, espèce de galerie en charpente légère, terminée en toit rond, comme un berceau de vigne, d'où son nom. Elle avait 7 pieds de large (2m,073), et servait à abriter des traits de l'ennemi les travailleurs envoyés à la sape des murailles. Des claies en fermaient les parties latérales, et le tout était recouvert de gazon ou de peaux fraîchement écorchées, pour défendre la galerie contre le feu que les assiégés lançaient dessus. C. D—Y.

VINET (Elie), savant du XVIe siècle, né près de Barbezieux vers 1519, m. en 1587, enseigna les humanités au collége de Bordeaux, dont il devint principal en 1558. Il fut l'ami de Cujas et de Jos. Scaliger. On a de lui des éditions estimées de *Sidoine Apollinaire*, *Solin*, *Eutrope*, *Perse*, *Ausone*, *Florus*, *Pomponius Méla*, une traduction de la *Sphère* de Proclus, un recueil des traités de *Priscien*, *Rhemnius Fannius*, *Beda*, etc., sur les poids et mesures des anciens, Paris, 1565, in-8°; des recherches sur l'*Antiquité des villes de Bordeaux*, *Saintes*, *Barbezieux*, etc.

VINET (Alexandre-Rodolphe), littérateur, critique, et théologien protestant, né à Lausanne en 1799, m. en 1847, était fils d'un instituteur de village, fut destiné au ministère évangélique, et manifesta un goût très-vif pour la littérature. A 20 ans, il occupa au gymnase de Bâle une chaire de langue et de littérature françaises. En 1819 il fut consacré pasteur, et se démit de ses fonctions religieuses en 1840. Pendant cette longue carrière, il se livra avec talent et succès à la prédication et à la controverse. Il fut un des collaborateurs du *Nouvelliste Vaudois* et du *Semeur*. En 1837, ses compatriotes le rappelèrent pour lui confier la chaire de théologie de l'Académie de Lausanne, ce qui ne l'empêcha pas, de 1844 à 1846, de s'occuper encore de littérature française, dans une chaire de la même ville. La révolution vaudoise de 1845, plus sociale que politique, affligea profondément Vinet. La part qu'il y prit, pour en atténuer les effets, en ce qui tenait à la liberté du culte, acheva de ruiner sa santé, déjà fatiguée par ses travaux antérieurs. Vinet a beaucoup écrit; ses principaux ouvrages sont : *la Liberté des cultes*, Paris, 1826, in-8°, ouvrage couronné par l'Institut; *Essai sur la manifestation des convictions religieuses, et sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat*, 1842, in-8°, couronné par la Société de la morale chrétienne de Paris; *Discours sur quelques sujets religieux*, 1831, in-8°; *Nouveaux discours sur quelques sujets religieux*, 1841, in-8°; *Méditations évangéliques*, 1849, in-8°; *l'Education, la famille, la société*, in-8°; *Chrestomathie française*, 1829-30, 3 vol. in-8°; *Etudes sur Pascal*, Paris, 1848, in-8°; *Etudes sur la littérature française au XIXe siècle*, 1849, 2 vol. in-8°; *Etudes sur la littérature française au XVIIe siècle*,

1857, etc. Comme théologien et controversiste, Vinet, dit M. Sainte-Beuve, fut le plus sympathique des protestants; comme professeur, il avait « une éloquence élevée et pénétrante, un langage fin et serré, grave à la fois et intérieurement ému. » Ces qualités expliquent les succès qu'il obtint dans cette double carrière; la plupart de ses livres sur les matières religieuses, ont eu les honneurs de plusieurs éditions. Sa *Chrestomathie* est un recueil de morceaux de poésie et de prose, pour l'enfance, l'adolescence, la jeunesse, et l'âge mûr, gradation qui est bien plus dans le titre que dans le livre. Mais on y remarque, comme travail original, des morceaux bien écrits où l'auteur traite, sous forme de lettres, de l'enseignement de la langue maternelle, de l'histoire des langues, et de l'étude de la littérature. Il y a en tête du 3e vol., un excellent précis de l'histoire de la littérature française. Ses *Etudes sur Pascal,* sont un livre très-distingué, « où l'on voit, dit M. Havet, le protestantisme tirant à lui les *Pensées,* et y faisant son butin avec un zèle ingénieux. » La critique de Vinet est toujours élevée, saine, sagace; il a du trait sans le chercher, et possède l'art de caractériser en peu de mots les livres et les auteurs : quelquefois c'est avec un bonheur d'expressions qui frappent la pensée et s'y gravent sans peine. Son style, nerveux et précis, sent néanmoins l'étranger, en ce qu'il est souvent incorrect, et surtout entaché de mauvais néologisme. C. D—Y.

VINNIUS (Arnold Vinnen, en latin), jurisconsulte hollandais, né en 1588, m. en 1657, fut recteur du collége des humanités à La Haye, de 1619 à 1633, puis professeur de Digeste à Leyde. Il a laissé, entre autres ouvrages : *Institutionum imperialium commentarius,* Amst., 1655, le meilleur commentaire des *Institutes; Institutiones Justiniani, cum notis,* Leyde, 1646; *Selectarum quæstionum juris libri* II, Utrecht, 1722.

VINS (Halle aux) et eaux-de-vie de Paris, ou Entrepôt des liquides, situé sur le quai St-Bernard, entre les rues Cuvier à l'E., des Fossés-St-Bernard à l'O., St-Victor et de Jussieu au S., sur le 5e arrondissement. C'est un vaste parallélogramme de 450 mèt. de face sur le quai, et de 312 de côté. Au centre s'élèvent sept corps de bâtiments quadrangulaires, construits en meulière, avec angles et chaînes en pierre de taille, et toits couverts en tuiles creuses. Quatre de ces corps de bâtiments ont 160 mèt. sur 80, et sont perpendiculaires au quai; trois rues larges de plus de 22 mèt., plantées de chaque côté d'un rang d'érables, les séparent, et leur front, tourné au N., se déploie sur une espèce de préau, large de plus de 60 mèt., planté de plusieurs rangées d'érables. A l'extrémité S., s'élèvent les trois autres corps, en travers, derrière les premiers, sur une longueur de 390 mèt environ; ils en sont séparés par une allée transversale de 22 mèt., plantée aussi d'érables.

Des quatre corps du devant, les deux du centre ne se composent que d'un rez-de-chaussée, avec toit surmonté d'un pavillon bas, ou espèce de grande lanterne vitrée, éclairant l'intérieur des magasins; les deux autres reposent sur une terrasse, haute de 4 mèt. environ, formée d'une multitude de voûtes formant des celliers. Une double rampe très-large, à chaque bout de la terrasse, au N. et au S., permet aux voitures de monter jusqu'aux magasins supérieurs.

Les bâtiments du fond sont sur des caves, que l'élévation du terrain, de ce côté, a permis d'établir comme des hypogées; leur entrée est à rez-de-chaussée sur l'avenue transversale nommée ci-dessus, tandis que la terrasse de leur voûte se trouve de niveau avec la rue de Jussieu; on y monte par deux grandes rampes à voitures.

Une large avenue de ceinture fait le tour de l'établissement; une immense grille, avec pilastres en pierre de place en place, et dont les barreaux se terminent en pommes de pin, forme sa clôture sur toute la longueur des façades du N. et de l'O., et sur une partie de celles du S. et de l'E. Dans ces grilles sont ménagées trois entrées sur le quai, deux sur la rue des Fossés-St-Bernard, une sur la rue de Jussieu. Chaque entrée est flanquée de deux pavillons de pierre pour les gardiens, et il y a en outre, du côté du quai, un bâtiment d'administration. La superficie totale de l'établissement est de 141,700 mèt., dont plus de 90,000 pour les bâtiments. Les caves et les celliers peuvent contenir 1 million d'hectolitres de vin. 63 fontaines sont réparties dans les rues pour les besoins du service. — L'Entrepôt occupe l'emplacement d'une ancienne halle aux vins, et des bâtiments et terrains de l'abbaye Saint-Victor, démolis pendant la Révolution. Napoléon Ier en ordonna la construction, aux frais de la ville de Paris; les travaux, commencés en 1811, sur les plans et sous la direction de l'architecte Gaucher, n'ont été terminés qu'en 1818. La dépense s'est élevée à 30 millions de fr. environ; le produit annuel, en droits perçus, est de 10 à 11 millions, tant pour la ville que pour le Trésor. C'est un des beaux établissements de Paris : on a tiré habilement parti du terrain pour créer des caves en hypogées ou pseudo-hypogées, le niveau de la Seine ne permettant pas d'en creuser dans la terre. Ses proportions sont vraiment colossales, et son aire équivaut à celle d'une ville de 4e ordre. C. D—Y.

VINTIMILLE, anc. *Album Intemelium*, en italien *Ventimiglia*, v. forte du royaume d'Italie (Port-Maurice), petit port à l'embouchure de la Roja dans le golfe de Gênes, à 33 kil. E.-N.-E. de Nice; 6,000 hab. Évêché. Pêche active. — Fondée par les Ligures, elle fut, sous les Romains, une colonie florissante, eut des comtes indépendants au xe siècle, fut prise par les Génois en 1222, et cédée par eux, en 1266, à Charles d'Anjou. Les Français, qui la prirent en 1792, la démantelèrent; les fortifications ont été relevées en 1831-32.

vintimille (les comtes de), maison illustre d'Italie, étaient issus de Conrad, 4e fils de Bérenger, empereur et roi d'Italie. Ils se partagèrent en plusieurs branches, telles que les marquis du Luc, les barons d'Ollioules, et les comtes de Tende, ces derniers alliés aux Lascaris.

vintimille lascaris-castelard (Paul de), grand-maître de l'ordre de Malte, né en 1560, m. en 1657, descendait, par sa mère, des Lascaris, anciens empereurs de Constantinople. Elevé au magistère en 1636, il déjoua les entreprises de Vladislas IV, roi de Pologne, et du duc de Montalte, vice-roi espagnol de la Sicile, qui cherchaient à priver les chevaliers de leurs faibles ressources, mit l'île sur un pied de défense formidable, remporta des succès sur les Barbaresques et les Turcs, envoya des secours à l'île de Candie contre Mahomet IV, qui fut obligé de lever le siége, acquit l'île de St-Christophe en Amérique, et fonda une bibliothèque publique à Malte.

vintimille-du-luc (Charles-Gaspard de), né en 1655, m. en 1747, évêque de Marseille en 1692, archevêque d'Aix en 1708, et de Paris en 1729. Ce fut lui qui fit fermer, en 1732, le cimetière de St-Médard, où les Convulsionnaires opéraient leurs prétendus miracles.

vintimille-du-luc (Charles-François de), frère du précédent. *V.* Luc (le comte Du).

vintimille-du-luc (J.-B.-Félix-Hubert de), petit-neveu de l'archevêque de ce nom, fut maréchal-de-camp. Il n'est fameux que pour avoir épousé Mlle de Mailly (*V. ce mot*), maîtresse de Louis XV.

VIOCURES. *V.* Quatuorvirs.

VIOLANTE CEO. *V.* Ceo.

VIOMÉNIL (Charles-Joseph-Hyacinthe Du Houx de), né en 1734 à Ruppe (Lorraine), m. en 1827, assista, tout jeune encore, à la bataille de Lawfeld et au siége de Berg-op-Zoom, acheva son éducation à l'école des Cadets de Lunéville, fut aide-de-camp de Chevert dans la guerre de Sept-Ans, fit campagne en Corse sous le maréchal de Vaux, devint brigadier en 1770 et maréchal-de-camp en 1780, servit sous Rochambeau en Amérique, obtint le gouvernement de la Martinique et des îles du Vent en 1789, revint en France l'année suivante, alla combattre dans l'armée de Condé, puis en Russie et en Portugal, entra à la Chambre des pairs lors de la Restauration, et reçut le bâton de maréchal en 1816. B.

VIOTTI (Jean-Baptiste), chef de l'école des violonistes modernes, né en 1755 à Fontanetto près de Turin (Piémont), m. à Londres en 1824, fut élève de Pugnani, avec lequel il parcourut une partie de l'Europe, et se fixa à Paris en 1782. Il dirigea bientôt l'Opéra-Italien avec Chérubini : ayant perdu sa fortune dans cette entreprise, il alla la refaire à Londres. On lui confia encore, en 1818, la direction de l'Académie royale de musique. Viotti a laissé 36 duos, 21 trios, 17 quatuors, 29 concertos, 2 symphonies concertantes, 6 sérénades, 3 divertissements ou nocturnes, etc.; ces œuvres sont pleines d'idées et de sensibilité; la mélodie est noble, pure, expressive. Quant à l'exécution, jamais artiste n'avait possédé un son plus beau, une élégance aussi soutenue, une verve et une variété semblables. B.

VIRBIUS, nom que Diane fit porter à Hippolyte, quand Esculape l'eut rappelé à la vie.

VIRÉ, *Viria, Viriense castrum*, s.-préf. (Calvados), à 59 kil. S.-O. de Caen, sur la rive dr. de la Vire; 7,189 hab. Trib. de 1re instance et de commerce, collége, bibliothèque. On remarque la tour de l'Horloge, édifice de la Renaissance, et l'église gothique de Notre-Dame. Filat. de laine; fabr. de gros draps, toiles fines, papeteries, etc.

Comm. de grains et de toiles. Patrie d'Olivier Basselin, du jésuite Le Tellier, et de Duhamel.

VIRE (La), riv. de France, naît sur les confins des départements de la Manche et du Calvados, passe à Vire et à St-Lô, reçoit l'Aure et la Douve, et se jette dans la Manche près et au-dessous d'Isigny ; cours de 100 kil. On y a exécuté des travaux de canalisation.

VIRET (Pierre), théologien, et l'un des chefs de la Réformation en Suisse, né en 1511 à Orbe, m. à Orthez en 1571, aida Farel à renverser le catholicisme à Genève, fut pasteur à Lausanne en 1536, puis à Genève, pendant l'absence de Calvin, et visita, dans l'intérêt de sa religion, Nîmes, Montpellier, Lyon, d'où il fut banni comme séditieux, Orange, et le Béarn, où l'appelait Jeanne d'Albret. Le plus important de ses ouvrages a pour titre : *De origine, continuatione, usu, auctoritate atque præstantia ministerii Verbi Dei atque sacramentorum*, Genève, 1554, in-fol. On cite encore un pamphlet : *Satires chrétiennes de la cuisine papale*, Genève, 1560, in-8°.

VIRETON, anc. arme de trait et de jet. C'était une flèche de moyenne grandeur, que ses ailerons, qui étaient croisés, faisaient *virer* ou tourner en l'air après qu'elle avait été lancée.

VIREY (Jules-Joseph), médecin, né en 1776 à Hortes (Haute-Marne), m. en 1847, fut membre de l'Académie de médecine, pharmacien en chef des hôpitaux militaires, et député de la Haute-Marne. Outre des articles dans le *Dictionnaire des sciences médicales* et le *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle*, il a laissé divers ouvrages, facilement écrits, mais diffus : *Histoire naturelle du genre humain*, 1801 ; *Traité de pharmacie*, 1800-1811 ; *Mœurs et instinct des animaux*, 1821 ; *De la puissance vitale*, 1823 ; *De la femme*, 1823. Virey fut un adversaire du matérialisme en médecine.

VIRGILE, *P. Virgilius Maro*, célèbre poëte latin, né l'an 683 ou 684 de Rome, 70 ou 69 av. J.-C., à Andes, près de Mantoue, m. en l'an 734, ou 19 av. J.-C. On conjecture que son père était cultivateur ; il l'envoya à Crémone, à Milan, puis à Naples, où le jeune Virgile fit des études savantes de littérature, d'histoire, de philosophie, et même de mathématiques et de médecine ; mais il étudia surtout à fond la poésie grecque. Il débuta par de petites pièces, le *Culex*, le *Ciris*, le *Moretum*, etc., qui n'étaient peut-être pas celles que nous avons aujourd'hui. Après la bataille de Philippes, le territoire de Crémone et de Mantoue fut distribué par les triumvirs à leurs vétérans, en 41 ; Virgile dut à Pollion et à Mécène la restitution de sa terre, et, pour témoigner sa reconnaissance à ses protecteurs, il composa une suite de 10 églogues sous le titre général de *Bucoliques* ; la 1re églogue des éditions modernes est un remerciement allégorique à Octave. Virgile entreprit ensuite, sur l'invitation de Mécène, un poëme entier sur l'agriculture, les *Géorgiques*, auxquelles il travailla 7 ans ; et enfin il s'occupa, pendant 12 ans, d'un grand poëme national, qui devait rappeler les origines de Rome, et qu'il intitula l'*Enéide*, parce que les Romains prétendaient descendre d'Enée. Ce poëme était attendu avec impatience ; Auguste obtint, après de vives instances, la lecture des 2e, 4e et 6e livres. Octavie s'évanouit en entendant le passage consacré à la mort prématurée de son fils Marcellus (liv. 6), et fit compter au poëte dix grands sesterces pour chacun de ces vers. Virgile alla en Grèce pour achever son œuvre ; après un séjour de trois ans, il revint avec Auguste, qui l'avait rencontré à Athènes ; mais, déjà malade, il mourut à Brindes, âgé de 52 ans. Il voulait que son *Enéide*, qu'il laissait incomplète, fût brûlée : on respecta du moins ses dernières volontés, en ne complétant pas les vers inachevés ; ce furent ses amis Tucca et Varius qui publièrent le poëme. Virgile fut enterré près de Pouzzoles, où l'on montre encore l'emplacement de sa tombe. — Virgile, dans ses *Bucoliques*, est inférieur à Théocrite pour la vérité des tableaux et des personnages ; ses bergers sont trop élégants et trop spirituels ; on sent trop souvent que l'imitation seule a amené les sujets. C'est dans les *Géorgiques* et l'*Enéide* qu'il faut chercher la supériorité du poëte. Les *Géorgiques*, que Mécène provoquait pour ramener à l'agriculture, forment 4 livres : 1° la culture des champs ; 2° les arbres, et particulièrement l'olivier et la vigne ; 3° les bestiaux ; 4° les abeilles, dont l'organisation merveilleuse méritait une place à part. Ainsi l'intérêt va par gradation. Virgile varie infiniment les formes didactiques ; son vers est simple et soupie dans les préceptes, riche et éclatant dans les descriptions ; il s'intéresse à ses plantes, les aime et les hait, suivant qu'elles sont utiles ou nuisibles à l'homme. Les épisodes sont liés intimement à la pensée de l'auteur, comme les chœurs de la tragédie grecque, ils révèlent la moralité du sujet ; toutefois, il y a sur Aristée un épisode qui sort un peu des proportions ordinaires. L'amour de la campagne, l'admiration pour l'agriculture, qui a formé les conquérants du monde, l'horreur de la guerre civile, un sincère patriotisme, telles sont les inspirations de Virgile. Comme Horace, il voit dans Auguste le seul remède aux plaies de Rome, et, dans l'empire, le seul gouvernement possible à cette époque ; une fois seulement, ses éloges sont exagérés dans la forme. — La même inspiration le soutient dans l'*Enéide*, poëme en 12 chants, dont les 6 derniers seulement peignent les origines de Rome, et auquel on peut reprocher une action double, des caractères faibles et pâles, des mœurs effacées, dans les 6 premiers chants, mais qui partout est admirable pour le pathétique et pour le style. Virgile excelle à rendre les passions, surtout les passions douces ; il est plein d'une sensibilité pénétrante, qui n'a rien de romain. Ses vers ont la plus exquise perfection ; ce n'est pas l'élégance monotone de beaucoup de poëtes ; c'est une harmonie souple, variée, s'élevant et s'abaissant avec le sujet, rendant avec une admirable expression les mouvements et les sentiments. — Les principales éditions de Virgile sont celles de Venise, avec les commentaires de Servius, 1482, in-fol. ; des Alde, Venise, 1519, in-8° ; de Lacerda, Lyon, 1617, 3 vol. in-8°, avec un très-bon commentaire ; du P. de La Rue, *ad usum Delphini*, Paris, 1682, in-4° ; de Burmann, Amst., 1746, 4 vol. in-4° ; de Franz, Leipzig, 1774, 2 vol. in-8° ; de Pierre Didot, Paris, 1798, gr. in-fol., avec de belles gravures d'après Gérard et Girodet ; de Heyne, Leipzig, 1800, 6 vol. in-8°, la plus savante et la plus complète ; de Lemaire, dans sa *Bibliothèque latine*, Paris, 1819, 8 vol. in-8° ; d'Amar, qui reproduit l'édition de Heyne, Paris, 1824, 5 vol. in-8° ; de Forbiger, Leipzig, 1836-39, et 1852, 3 vol. in-8°. Parmi les traductions françaises en prose, on cite celles de l'abbé Desfontaines, Paris, 1743, 4 vol. in-8°, qui n'est souvent qu'une paraphrase ; de Binet, 1805, 4 vol. in-12 ; de de Guerle, 1825, 2 vol. in-8° ; de Delestre, 1829-32, 3 vol. in-12 ; de Villenave et Charpentier, dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, 1833-35, 4 vol. in-8° ; d'Aug. Nisard, dans la *Bibliothèque latine*, avec trad. française, de D. Nisard ; en vers : celles de Delille (*Géorgiques* et *Enéide*), de Gaston (l'*Enéide*), 1808, 4 vol. in-12 ; de Cournand, Mollevaut, Barthélemy, Duchemin, etc. Les *Bucoliques* seules ont été traduites en vers par MM. Didot, Lauwereyns, Tissot. — *V.* Tissot, *Etudes sur Virgile*, 1841 ; Eichhoff, *Etudes grecques sur Virgile*, 1825, 3 vol. in-8° ; Sainte-Beuve, *Etude sur Virgile*, 1857, in-12 ; Destainville, *De l'influence du siècle d'Auguste sur la composition de l'Enéide*, 1826 ; Malfilâtre, *le Génie de Virgile*, 1810, 4 vol. in-8° ; Lauter, *de Virgilio imitatore Homeri*, Heidelberg, 1796, in-4° ; Meusel, *de Theocriti et Virgilii poësi bucolica*, Gœttingue, 1766, in-4° ; Posselt, *de Virgilii Georgicis*, Carlsruhe, 1786, in-8° ; Ludewig, *Clavis Virgiliana*, Berlin, 1805, 2 vol. in-8°. D—R.

VIRGILE (Saint), né en Aquitaine, fut moine de Lérins, puis évêque d'Arles en 588, et reçut le *pallium*, en 595, du pape Grégoire le Grand, qui le nomma vicaire du Saint-Siége en Bourgogne et en Austrasie. Il mourut en 624. Fête, le 5 mars.

VIRGILE (Saint), d'une noble famille d'Irlande, évêque de Salzbourg en 764, est sans doute le même que le prêtre Virgile, censuré par le pape Zacharie pour avoir avancé qu'il existait, aux antipodes, des habitants qui ne descendaient pas d'Adam. Il fut canonisé par Grégoire XI. Fête, le 27 novembre.

VIRGILE ou VERGILE (Polydore), historien, né vers 1470 à Urbin, m. en 1555, reçut les ordres, professa les belles-lettres à Bologne, et fut envoyé en Angleterre par Alexandre VI, pour y recevoir le denier de St-Pierre. Là, il gagna la faveur des rois Henri VII et Henri VIII, et devint, en 1507, archidiacre de Wals. Il revint en Italie en 1550. On a de lui : *Anglicæ historiæ libri* XXVI, Bâle, 1534, in-fol. ; *de Inventoribus rerum libri* VIII, *necnon de Prodigiis libri* III, Amsterdam, 1671, in-12, trad. en français par Belleforest, Paris, 1582, in-8°. Les Anglais l'accusèrent d'avoir calomnié leur nation dans son histoire ; les Italiens, au contraire, de l'avoir trop flattée. C. N.

VIRGINIE, jeune Romaine plébéienne, d'une grande beauté, née vers l'an 290 de Rome. Appius Claudius, l'un des Décemvirs, en étant éperdument épris, et se voyant repoussé par la jeune fille, aposta un de ses clients, pour la réclamer en justice comme son esclave, afin de la lui livrer ensuite. Virginius, son père, centurion dans l'armée, accourut à Rome, et, au moment où Appius, devant le tribunal duquel l'affaire était portée, adjugeait Virginie à celui qui la revendiquait, il la tua d'un couteau qu'il

saisit sur l'étal d'un boucher, l'an 305 de Rome, 448 av. J.-C. Virginie avait 15 ans. Sa mort fut le signal de la chute des Décemvirs. L'aventure de Virginie a fourni un sujet de tragédie à Mairet, 1628, Leclerc, 1645, Campistron, 1683, La Beaumelle, Chabanon, 1769, La Harpe, 1786, Guiraud, 1827, Latour de Saint-Ybars, 1845, Alfieri, Lessing, etc.

VIRGINIE (LA), un des Etats-Unis de l'Amérique du N., bornée au N. par le Maryland, à l'O. par la Virginie occidentale et le Kentucky, au S. par la Tennessee et la Caroline du Nord, à l'E. par l'Atlantique; entre 36° 50′ et 40° 50′ lat. N., 78° et 86° long. O.; 84,700 kil. car.; 1,261,397 hab., dont 490,887 esclaves avant 1863. Ch.-l., *Richmond*. Elle est arrosée par la Potomac, le James, l'Ohio et ses affluents, et traversée par les monts Alleghany. Côtes basses et sablonneuses. Les principaux produits sont le tabac et le coton. Mines d'or, fer, plomb, cuivre. Elève considérable de bétail. Industrie très-active : fabr. d'armes, poudre, tissus, etc. L'Etat est divisé en 68 comtés.— Walter Raleigh visita ce pays en 1584, et l'appela Virginie en l'honneur de la reine vierge Elisabeth, qui lui en donna la souveraineté. En 1606, Jacques Ier transporta ce privilége à deux compagnies dites de Londres et de Plymouth. Après la mort de Charles Ier, les Virginiens restèrent attachés à sa famille, et voulurent reconnaître son fils aîné. Cromwell fut obligé d'envoyer une escadre pour les soumettre. Ils ne capitulèrent qu'à la condition de jouir des mêmes franchises que le peuple d'Angleterre, et de n'être taxés que du consentement de leur assemblée générale. Charles II confirma cette capitulation en 1676. La Virginie prit une part active à la guerre de l'Indépendance. Elle se donna, en 1776, sa première constitution, modifiée en 1830, et adopta, en 1788, celle des Etats-Unis. Le pouvoir exécutif est exercé par un gouverneur élu pour quatre ans par l'Assemblée générale. Celle-ci se compose d'un sénat de 50 membres, élus pour quatre ans, et d'une Chambre des députés de 152 membres élus pour deux ans. Il y a aussi un conseil d'Etat, dont le membre le plus âgé remplit les fonctions de lieutenant-gouverneur. La Virginie fut, de 1861 à 1865, le principal théâtre de la guerre civile (*V.* ETATS-UNIS, au *Supp.*). Mais, dès 1862, la partie à l'O. des Alleghanys, restée fidèle à l'Union, forma l'Etat de *Virginie occidentale* (*V.* ce mot au *Supplément*). Avant cette séparation, la Virginie avait 144,925 kil. carr., 119 comtés, et 1,569,083 hab. O.

VIRGINIUS, centurion romain, père de Virginie (*V. ce mot*).

VIRGINIUS RUFUS (Lucius), général romain, né aux environs de Côme, l'an 14 de J.-C., m. en 97, fut trois fois consul, en 63, en 70, et en 97, puis gouverneur de la Haute Germanie, et défit le rebelle Vindex (*V. ce mot*), en 69. L'Empire lui fut offert deux fois par ses soldats, qui, irrités de ses refus obstinés, menacèrent ses jours. Tacite, qui lui fut subrogé dans le consulat, prononça son éloge.

VIRIATHE, chef lusitanien, avait été pâtre, chasseur, puis brigand. Échappé au massacre ordonné par Sulpicius Galba en 149, il souleva ses compatriotes contre Rome, défit successivement 4 préteurs, C. Vétilius en 149, C. Plautius en 148, Claudius Unimanus en 147, et C. Nigidius Figulus en 146, fut battu en 141 par Fabius Æmilianus, mais contraignit, en 141, Fabius Servilianus de capituler, et le traité fut conclu *entre le peuple romain et Viriathe*. Servilius Cépion, frère de Fabius, n'en recommença pas moins la guerre, et la termina en faisant assassiner Viriathe par deux de ses officiers, en 140. Les Lusitaniens se soumirent en 139; transportés sur la côte orientale de l'Espagne, ils y fondèrent Valence; la guerre de Numance acheva de soumettre, en 133, la Celtibérie, soulevée aussi par Viriathe. A. G.

VIRIEU, ch.-l. de cant. (Isère), arr. et à 13 kil. S.-E. de la Tour-du-Pin, sur la Bourbre; 758 hab.

VIRIEU-LE-GRAND, ch.-l. de canton (Ain), arr. et à 12 kil. N.-O. de Belley; 803 hab.

VIROVESCA, nom latin de BRIVIESCA.

VISA, *Bizia*, v. de la Turquie d'Europe (Andrinople), à 130 kil. N.-O. de Constantinople. Ch.-l. de livah.

VISA (Chambre du). *V.* CHAMBRE.

VISAPOUR, v. de l'Hindoustan. *V.* BEDJAPOUR.

VISBY, v. de Suède. *V.* WISBY.

VISCAINO (Sébastien), navigateur espagnol, prit possession de la Californie en 1595, et en releva adroitement les côtes. Ses relations manuscrites ont été publiées par Navarrète dans sa *Collection des voyages et découvertes des Espagnols depuis la fin du XVe siècle*, trad. en français par Dezos de la Roquette, Paris, 1828.

VISCERATIO, distribution gratuite de viande crue à la plèbe de l'anc. Rome. Les jeux célébrés à la suite des pompeuses funérailles, et les triomphes, étaient souvent des occasions de Visceratio. Elle se faisait aux frais de celui qui donnait les jeux ou qui triomphait. C. D—Y.

VISCONTI (Les), célèbre famille gibeline de Milan, ont donné, pendant deux siècles, des maîtres à cette ville. Ses principaux membres furent :

VISCONTI (Othon), né à Ugogne en 1208, m. en 1295, accompagna en diverses ambassades le cardinal Ottaviano de' Ubaldi, et obtint, en 1263, du pape Alexandre IV, l'archevêché de Milan, dont il ne put prendre possession qu'en 1277, après une guerre contre les Della Torre. Il employa le reste de sa vie à assurer l'autorité de sa famille dans la ville.

VISCONTI (Mathieu), dit *le Grand*, neveu du précédent, né en 1250 à Masino sur le lac Majeur, m. en 1323, porta les armes pour la cause et sous les ordres de son oncle, qui lui abandonna une partie de l'administration. Il devint capitaine-général, acquit Verceil en 1290 et Côme en 1292, fut reconnu vicaire impérial en 1294, seigneur perpétuel de Milan en 1295, se vit dépouillé de presque toutes ses possessions en 1302 par une ligue qu'avaient organisée les Della Torre, fut ramené à Milan par l'empereur Henri VII en 1311, et étendit sa domination sur Bergame, Pavie, Plaisance et Tortone. Au milieu de ces luttes, il avait eu aussi des différends avec le Saint-Siége, et encouru les anathèmes de Jean XXII. En 1322, il abdiqua en faveur de son fils Galéas, et alla finir ses jours au couvent de Crescenzago, près de Milan.

VISCONTI (Galéas Ier), fils aîné du précédent, né en 1277, m. en 1328, devint souverain de Milan par l'abdication de son père, 1322, fut chassé la même année par les Guelfes, parvint à rentrer au bout d'un mois, et déjoua, avec l'appui de l'empereur Louis de Bavière, les intrigues de ses propres frères, Marc et Ludovic. Mais s'étant ensuite rapproché des Guelfes, il perdit les bonnes grâces de l'empereur, qui le fit emprisonner à Monza, 1327. Le crédit de Castruccio Castracani lui fit rendre la liberté en 1328.

VISCONTI (Azzo), fils aîné du précédent, né vers 1302, m. en 1339, partagea la captivité de son père à Monza en 1327, reçut, l'année suivante, de l'empereur Louis de Bavière le titre de vicaire impérial à Milan, se déclara bientôt contre ce prince, et fut nommé, en 1330, par le pape Jean XXII, vicaire de l'Eglise. Il entra dans la ligue formée contre Jean de Bohême, qui voulait asservir l'Italie, et soumit à sa domination Bergame, Plaisance, Crémone, Pavie, Crême, Côme, Lodi, Brescia, Vigevano, etc. De ses trois oncles, l'un, Marco Visconti, fut assassiné par ses ordres; le 2e, Ludovic, se fit chasser de Milan pour un complot, prit les armes, et fut battu par le 3e, Luchino.

VISCONTI (Luchino), oncle et successeur du précédent et 3e fils de Mathieu Visconti, exerça le pouvoir à Milan, 1339-49, de concert avec l'un de ses frères, l'archevêque Jean, montra une grande fermeté envers les séditieux, acquit Parme, Asti et Locarno, et fut assassiné par sa femme Isabelle de Fiesque, dont il se préparait à châtier les désordres.

VISCONTI (Jean), 4e fils de Mathieu, et frère du précédent, par qui il fut associé au pouvoir en 1339, était cardinal-archevêque de Milan depuis 1329, et régna seul de 1349 à 1354. Il acheta Bologne à Jean Pepoli, 1350, et obtint la soumission de Gênes, 1353.

VISCONTI (Mathieu II), neveu du précédent, et fils d'Etienne, 5e enfant de Mathieu Ier, partagea l'autorité à Milan avec ses frères Galéas et Barnabo, et eut en propre Vigevano, Monza, Lodi, Bobbio, Pontremoli, Plaisance, Parme, Borgo-San-Donino, et Bologne. Son cousin, Jean d'Oleggio, fils de l'archevêque Jean, lui prit Bologne en 1355, et ses frères l'assassinèrent la même année.

VISCONTI (Galéas II), frère du précédent, avec lequel il partagea le pouvoir à Milan en 1354, avait reçu en propre Crême, Novare, Verceil, Asti, Tortone, Alexandrie, et y joignit plus tard Plaisance, Bobbio, Monza et Vigevano. Sa vie s'écoula dans la mollesse et les plaisirs, et il abandonna à des condottiere le soin de défendre ses Etats contre les Vénitiens. Il mourut en 1378.

VISCONTI (Barnabo), frère des deux précédents, et avec eux seigneur de Milan en 1354, possédait en propre Côme, Crémone, Bergame, Brescia, et y ajouta Lodi et Parme. Mais Venise le contraignit de céder Gênes et Bologne, 1356; le Saint-Siége, les maisons della Scala, de Gonzague, de Carrare, et d'Este, la république de Florence, l'attaquèrent à la fois. Son neveu et gendre, Jean-Galéas, mit fin aux débauches et aux violences dont il se souillait, en le faisant jeter dans une prison, où il fut bientôt em-

poisonné, 1385. Il avait protégé Pétrarque, et fondé l'université de Pise.

VISCONTI (Jean-Galéas), fils de Galéas II, né en 1347, m. en 1402, succéda à son père dans une part de la seigneurie de Milan en 1378. Il avait épousé, en 1364, Isabelle de Valois, et reçu comme dot le comté de Vertus. Veuf en 1372, il se remaria en 1380 avec Catherine, fille de son oncle Barnabo, emprisonna ce dernier en 1385, et chassa ses fils. Il s'empara de Vicence et de Vérone en 1387, de Padoue en 1388, soutint ensuite la guerre contre Bologne et Florence, et acheta de l'empereur Venceslas le titre de duc de Milan, 1395, en faisant comprendre dans ce duché Feltre, Bellune, Bassano, Arezzo et Sarzane. Il acquit encore Pise et Sienne, soumit Pérouse, Spolète, Assise, Nocera, battit, en 1401, l'empereur Robert de Bavière, qui voulait lui retirer les concessions de Venceslas, conquit enfin Bologne, et mourut pendant le siége de Florence. Il avait marié sa fille Valentine à Louis d'Orléans, frère de Charles VI.

VISCONTI (Jean-Marie), fils aîné du précédent, né en 1389, m. en 1412, fut proclamé duc de Milan, 1402, sous la régence de sa mère Catherine. Il secoua cette tutelle en 1404, enferma Catherine à Monza, et l'y fit empoisonner. Tyran de ses sujets, il nourrissait, dit-on, ses chiens avec de la chair humaine. Ses cruautés excitèrent un soulèvement, à la tête duquel se mit le comte Blandrate; après s'être vu enlever Alexandrie, Tortone, Verceil, Novare et Milan, il périt sous les coups d'Astorre, fils naturel de Barnabo.

VISCONTI (Philippe-Marie), frère et successeur du précédent, 1412-47, né en 1391, avait eu d'abord en partage le comté de Pavie. Il épousa la veuve de son frère, dont il employa la riche dot à s'assurer la possession de Milan, et qu'il fit ensuite décapiter, 1418, sur une calomnieuse accusation d'adultère. Il prit à sa solde le condottiere Carmagnola, qui rétablit la domination des Visconti sur toute la Lombardie, et enleva aux Suisses Bellinzona et le Val de Levantine. Carmagnola, qu'il ne paya que d'ingratitude, étant passé aux Vénitiens, il le remplaça par Piccinino et Sforza, et donna à ce dernier la main de sa fille naturelle, Blanche-Marie. Avec lui finit la dynastie des Visconti. Trois ans après sa mort, 1450, Sforza devait fonder une nouvelle maison ducale. B.

VISCONTI (J.-B.-Antoine), antiquaire, né en 1722 à Vernazza (diocèse de Sarzane), m. en 1784, descendait d'un fils naturel de Barnabo Visconti. Ami de Winckelmann, qui faisait le plus grand cas de son savoir et de son goût, il lui succéda en 1768 dans la charge de préfet des antiquités à Rome, et eut la plus grande part à la formation du musée Pio-Clémentino.

VISCONTI (Ennius-Quirinus), fils du précédent, né à Rome en 1751, m. à Paris en 1818, montra une aptitude précoce pour les lettres, traduisit à 13 ans l'*Hécube* d'Euripide en vers italiens, fut nommé, en 1771, bibliothécaire du Vatican, montra dans l'étude des antiquités une rare perspicacité, devint, en 1784, conservateur du musée du Capitole, accepta, en 1798, le ministère de l'intérieur dans la République romaine, se réfugia en France quand les Napolitains fondirent sur Rome en 1798, et reçut du 1er consul Bonaparte, en 1799, et sans aucune sollicitation, une place d'administrateur du Musée des antiques et des tableaux formé au Louvre. Plus tard, il occupa une chaire d'archéologie, et entra à l'Institut. Ses principaux ouvrages sont : *Il museo Pio-Clementino*, Rome, 1782-1807, 7 vol. in-fol., commencé par son père, mais entièrement de lui, sauf quelques parties du 1er vol.; *Il museo Chiaramonti*, ibid., 1808, 1 vol. in-fol., qui complète le précédent; *Iscrizioni greche Triopee, ora Borghesiane*, ibid., 1794, in-fol.; *Monumenti Gabini*, 1797, in-8°; *Iconographie grecque*, Paris, 1808, 3 vol. in-fol., et 1811, 3 vol. in-4° et atlas; *Iconographie romaine*, 1817, in-fol. : ces deux ouvrages, remarquables par la vérité des types, la science et l'exactitude des recherches, furent demandés à Visconti par Napoléon Ier, et magnifiquement exécutés aux frais du gouvernement. Visconti a composé encore beaucoup de dissertations très-estimées sur une foule de sujets d'antiquité : sur le tombeau des Scipions, la statue dite de Pasquin, Jupiter Ægiocus, les sculptures du Parthénon, etc., et bien d'autres encore conservées en manuscrit à la Bibliothèque impériale de Paris.

VISCONTI (Louis), architecte, fils du précédent, né à Rome en 1791, m. en 1854, fut amené en France dès 1798, et naturalisé. Il eut pour maître Percier, remporta, en 1817, le second grand-prix à l'Ecole des Beaux-Arts, fut successivement inspecteur des travaux de l'Entrepôt des vins à Paris, puis de l'hôtel du ministère des finances, architecte de la Bibliothèque impériale, et architecte de l'empereur Napoléon III. L'Académie des Beaux-Arts l'admit parmi ses membres. On lui doit les fontaines *Gaillon, Molière, Louvois*, et *St-Sulpice*, à Paris; les monuments funéraires de Lauriston, Gouvion-Saint-Cyr, Suchet, et Soult. Mais ses œuvres les plus importantes sont le *Tombeau de Napoléon Ier* dans l'église des Invalides à Paris, et le *Nouveau Louvre*, entre la cour du Louvre et les Tuileries. Il est mort avant d'avoir achevé ce dernier travail, qui a été continué par M. Lefuel. Visconti avait du savoir, du goût, de l'élégance, mais peu d'imagination; il possédait la science des détails plus que celle de l'ensemble. Les fontaines Gaillon et Molière, qui sont de ses meilleurs ouvrages, peuvent être regardées comme une sorte de type de son genre de talent.

VISDELOU (Claude), jésuite et missionnaire, né en Bretagne en 1656, m. à Pondichéry en 1737, partit en 1685 pour la Chine, prit part aux querelles qui divisaient les missionnaires des divers ordres, et fut nommé, en 1708, d'abord vicaire apostolique, puis évêque de Claudiopolis. Les progrès étonnants qu'il fit dans la langue chinoise lui permirent de déchiffrer les annales de la Chine, et de recueillir sur l'histoire de ce pays les premières notes exactes et suivies. On lui doit une *Histoire de la Tartarie*, insérée dans la *Bibliothèque orientale*, édit. de 1777-79, 4 vol. in-4°, ou 2 vol. in-fol.; cet ouvrage contient la fameuse inscription de *Si-an-fou*, qui constate l'introduction du christianisme en Chine dès le VIIe siècle.

VISÉ ou VIZÉ (Jean DONNEAU DE), littérateur très-médiocre, né à Paris en 1640, m. en 1710, débuta par des essais de critique, où il se montra toujours hostile à Molière et favorable à Corneille, qu'il défendit contre l'abbé d'Aubignac. Il s'essaya au théâtre, où il donna 12 comédies, qui obtinrent peu de succès, et se mit alors à publier, depuis 1672, sous le titre de *Mercure galant*, un recueil périodique, contenant, avec les nouvelles de la cour, des anecdotes, des pièces de vers, l'annonce et la critique des ouvrages nouveaux, et qui, en 1677, prit le titre de *Mercure de France*. Il sut, par des éloges prodigués à Louis XIV, se faire donner la charge d'historiographe de France, une pension de 500 écus, et un logement au Louvre. On doit encore à Visé : des *Nouvelles nouvelles*, Paris, 1663, reproduites en 1669 sous le titre de *Nouvelles galantes et comiques*, des *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV*, 1697-1705, 10 vol. in-fol., ouvrage de luxe, mais sans valeur; un *Recueil de diverses pièces touchant les préliminaires de la paix proposée par les alliés et rejetée par le roi*, ouvrage rare parce qu'il a été supprimé dès son apparition, Paris, 1709, in-12.

VISEU, *Verurium*, *Vicus Aquarius*, ville de Portugal, située dans le Haut-Beïra, entre le Mondego et la Vouga, à 80 kil. N.-E. de Coïmbre; 9,000 habitants. Évêché suffragant de Braga. Importante foire en septembre, la plus considérable du royaume. Comm. de bijoux, ouvrages d'or et d'argent, draps, bestiaux. Le titre de *duc de Viseu* a été porté par Henri le Navigateur, 4e fils du roi Jean Ier; par Ferdinand, 2e fils du roi Edouard, et par ses fils Jean et Jacques; enfin par le roi Emmanuel.

VISIGOTHS. *V.* VISIGOTHS.

VISITANDINES, ou *Religieuses de la Visitation*, ordre institué en 1610, à Annecy, par St François de Sales et la baronne Jeanne de Chantal, en mémoire de la Visitation de la Ste Vierge. Il fut approuvé par Urbain VIII en 1626, et se répandit bientôt en France, en Italie, en Allemagne, et en Pologne. Le costume des religieuses était une robe noire, un voile d'étamine sans bordure, un bandeau noir au front, une barbette de toile au lieu de guimpe, et une croix d'argent sur la poitrine. Les Visitandines étaient dispensées des jeûnes rigoureux et des offices nocturnes.

VISITATION (La), fête de l'Eglise catholique, en mémoire de la visite que la Ste Vierge fit à Ste Elisabeth, quelques jours après l'Annonciation. On la célèbre le 2 juillet. Établie d'abord par St Bonaventure, en 1263, pour l'ordre de St François, le pape Urbain VI l'étendit à toute l'Eglise en 1379.

VISITE (Droit de). *V.* DROIT DE VISITE.

VISO, anc. *Vesulus mons*, montagne des Alpes Cottiennes, entre la France (Hautes-Alpes) et le Piémont (province de Coni); 3,836 mèt. de hauteur. Une route, construite au XIVe siècle, et en partie taillée dans le roc, la traverse; détruite par le roi de Sardaigne, elle fut rétablie par Napoléon Ier en 1811, quand ce pays appartenait à l'Empire français. On dit que c'est à cet endroit que Bellovèse et Annibal traversèrent les Alpes pour descendre en Italie. Le Pô prend sa source au mont Viso.

VISTULE, en polonais *Wisla*, en allemand *Weichsel*, fleuve d'Europe, prend naissance au mont Skalza, dans la Silésie autrichienne, près de Teschen, traverse la Gallicie, la Pologne et la Prusse, en baignant Cracovie, Sandomir, Pulawy, Varsovie, Modlin, Plock, Thorn, Culm, Elbing, Marienbourg, et se jette dans la Baltique par 3 bouches, dont l'une est à Dantzick, et les deux autres sur le Frische-Haff. Cours de 1,100 kil., navigable depuis Cracovie. Elle reçoit: la Poprad, la Dunajec, la San, la Wieprz, la Narew, le Boug et la Drewenz, à droite; la Pilica, la Bzura, la Brahe, à gauche. Elle est unie au Dniéper par le canal de Horodetz, à l'Oder par celui de Bromberg, au Niémen par celui d'Augustow.

VISURGIS, nom anc. du WESER.

VIT ou GUI (Saint), *Vitus*, martyr au IVe siècle, avec St Modeste et Ste Crescence. Fête, le 15 juin.

VITAL (Saint), *Vitalis*, martyr du 1er siècle. On le croit père de St Gervais et de St Protais. Il est le patron de la ville de Ravenne, où l'on garde ses reliques dans une magnifique église bâtie par Justinien en 546. Fête, le 28 avril.

VITAL (Saint), né dans le diocèse de Bayeux vers 1060, m. en 1122, fut chapelain de Robert, frère utérin de Guillaume le Conquérant, en 1080. Il abandonna ses bénéfices, pour fonder, en 1112, près de Coutances, l'abbaye de Savigny, à laquelle il donna la règle de St Benoit, et dont il fut le 1er abbé. Il brilla par son éloquence au concile de Reims, 1119. Fête, le 16 septembre.

VITAL, de Blois, écrivain du XIIe siècle, est auteur d'un poëme latin intitulé *Querolus*, et imité du *Querolus* ou *Aulularia* de Plaute. On l'a imprimé en 1595.

VITAL (ORDERIC). *V.* ORDERIC.

VITALIEN, général scythe, fils de Patrociolus et arrière-petit-fils d'Aspar, était chef d'une confédération des peuples de la Scythie, de la Thrace et de la Mœsie, sous l'empereur Anastase et ses successeurs. Il vint deux fois, à la tête d'une armée, devant Constantinople, pour protéger les catholiques persécutés par Anastase, zélé partisan des doctrines d'Eutychès. La première fois, 513, il se retira à la condition que les évêques catholiques rentreraient dans la ville; mais les traités furent violés. La 2e fois, 518, le peuple le demanda à grands cris pour empereur. A force d'astuce, Anastase parvint à éloigner son rival en lui payant un tribut. En 520, Justin le Thrace créa Vitalien consul, et, quelque temps après, le césar Justinien le fit assassiner par la faction des Bleus. S.

VITALIEN, pape, 657-672, était né à Signia (Campanie). Il maintint avec soin la discipline ecclésiastique. On l'a accusé d'un penchant secret pour l'hérésie des Monothélites.

VITCHEGDA, riv. de la Russie d'Europe (Vologda), se jette dans la Dwina, rive dr.

VITEBSK, v. de Russie. *V.* WITEBSK.

VITEGRA ou VYTEGRA, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le S.-E. du gouv. d'Olonetz, coule au N.-O., sur 60 kil., et se jette dans le lac Onéga. Le canal de Mariienskoï, qui la joint à la Kovja, établit une ligne navigable entre la mer Noire et la Baltique.

VITELLIO, mathématicien, né en Pologne dans le XIIIe siècle, a laissé un curieux traité d'optique sous le titre de: *Perspectivæ libri X*, Nuremberg, 1533, in-fol., et Bâle, 1572. On lui attribue la première connaissance de la réfraction.

VITELLIUS (Aulus), 8e empereur romain, l'an 822 de la ville, 69 ap. J.-C. Né, l'an 768, de Lucius Vitellius, un des plus lâches flatteurs de Claude, il fut élevé à Caprée, sous les yeux de Tibère, et mérita la faveur de Caligula par son talent à conduire les chars, celle de Claude par son goût pour les jeux de hasard, et celle de Néron par ses vices de toute sorte. Consul sous Claude, en 48, puis habile proconsul et lieutenant en Afrique pendant deux ans, il reçut de Galba le commandement de l'armée de Germanie-Inférieure, 68. Il se l'attacha par ses largesses et ses familiarités, et elle le proclama empereur, en apprenant la mort de Galba. Reconnu par l'armée de Germanie-Supérieure, par les gouverneurs de la Belgique et de la Lugdunaise, Vitellius laissa ses lieutenants, Valens et Cécina, traverser les Alpes, et battre à Bédriac l'armée d'Othon, que Rome avait proclamé empereur. Il les suivit alors, visita le champ de bataille de Bédriac, et dit: « Le corps d'un ennemi sent toujours bon, surtout si c'est un compatriote »; puis il entra à Rome avec 60,000 soldats toujours ivres comme lui-même. Ce fut le règne des cuisiniers, des histrions et des bouffons. Des révoltes éclatèrent en Mœsie, en Pannonie, en Syrie. Vespasien, proclamé en Egypte, envoya en Italie Antonius Primus, qui battit à Crémone l'armée de Vitellius, et prit Rome après un sanglant combat. Vitellius voulut en vain abdiquer; il fut promené dans la ville, les mains liées derrière le dos, puis massacré, et jeté dans le Tibre. Il avait régné 8 mois. A. G.

VITERBE, anc. *Fanum Voltumnæ*, en italien *Viterbo*, v. des Etats de l'Eglise, ch.-l. de délégation, au pied du Cimino, à 90 kil. N.-N.-O. de Rome; 13,900 hab. Evêché. Ville bien bâtie, où l'on remarque surtout la cathédrale, le couvent des Dominicains, le palais public ou hôtel-de-ville, etc. Eaux minérales. Comm. de blé, vins, raisins secs. Manuf. de verroterie. Les environs sont embellis de nombreuses villas. Fondée vers 773 par Didier, roi des Lombards, Viterbe fut donnée aux papes par la grande-comtesse Mathilde en 1077, avec ses autres biens allodiaux qui formèrent la prov. dite *Patrimoine de St Pierre*, dont Viterbe fut le ch.-l. Le traité qui enleva au domaine de l'Eglise Parme et Plaisance, y fut signé, en 1515, entre François Ier et Léon X. Patrie de Nanni, dit Annius de Viterbe. — La délégation de Viterbe, au N. de la comarca de Rome, a 90 kil. sur 85, et 130,000 hab. Sol très-accidenté, généralement fertile, mais mal cultivé. On y trouve le lac de Bolsena.

VITERIC, roi des Wisigoths en Espagne, 603-610, s'éleva par le meurtre de Liuva II, favorisa l'arianisme, prit pour gendre Thierry II, roi de Bourgogne, qui lui renvoya sa fille après un an de mariage, et fut tué par ses sujets.

VITET (Louis), médecin, né à Lyon en 1736, m. en 1809, exerça dans sa ville natale, adopta avec ardeur les principes de la Révolution, fut maire de Lyon, puis député à la Convention et au Conseil des Cinq-Cents. Il a laissé: *Médecine vétérinaire*, Lyon, 1771, 3 vol. in-8°, ouvrage dont le succès fut européen; *Médecine expectante*, Paris, 1803, in-8°; *Médecine du peuple*, Lyon, 1804, etc.

VITI (Archipel de). *V.* FIDJI.

VITIGÈS, roi des Ostrogoths en Italie, 536-540, s'était distingué comme général de Théodoric le Grand. Proclamé par ses soldats après la mort de Théodat, il lutta vigoureusement contre Bélisaire, ne put empêcher la prise de Rome, châtia avec sévérité la révolte de Milan, de Bergame et de Côme, suscita contre les Grecs Chosroès, roi des Perses, et Théodebert, roi des Franks austrasiens, et, assiégé par Bélisaire dans Ravenne, fut réduit à capituler. Envoyé à Constantinople, il fut bien traité par l'empereur Justinien, et vécut jusqu'en 553. B.

VITIKIND. *V.* WITIKIND.

VITIM, riv. de Sibérie (Irkoutsk), sort des monts de la Daourie, à l'E. du lac Baïkal, coule au N., et tombe dans la Léna, rive dr.; cours d'environ 1,500 kil.

VITIZA, roi des Wisigoths d'Espagne, fut associé au trône par son père Egiza en 696, régna seul à partir de 701, laissa le général arabe Mouça, gouverneur de l'Afrique pour le calife Walid, s'emparer des îles Baléares, fut détrôné et privé de la vue en 710 par Roderic, dont il avait outragé la famille, et survécut peu de temps à cette disgrâce.

VITO (SAN-), v. des Etats autrichiens (Vénétie), dans la délégation et à 42 kil. S.-O. d'Udine, sur la Lemene; 5,000 hab.

VITO-DEGLI-SCHIAVI (SAN-), v. du royaume d'Italie, à 24 kil. O. de Brindisi; 6,002 hab.

VITODURUM, ville des Helvétiens, chez les Tugènes; auj. *Winterthur*.

VITORIA, v. forte d'Espagne (prov. Basques), capit. de la prov. d'Alava, à 333 kil. N.-N.-E. de Madrid, près de la Zadorra, au milieu de belles et fertiles campagnes. Evêché. Autrefois siége d'une Université, réunie à celle de Valladolid en 1842. Cette ville fut fondée, dit-on, par Léovigilde, roi des Visigoths, en mémoire d'une victoire sur les Suèves, et agrandie par Sanche le Sage, roi de Navarre (XIIe siècle). Le 21 juin 1813, l'armée française y perdit une bataille contre les Anglais, les Espagnols et les Portugais, commandés par Wellington. Pop. de la commune: 18,730 hab. Industrie assez active: papiers peints, ébénisterie, carrosserie, etc. Comm. de vins de liqueur, fer, poteries.

VITRÉ ou VITRAY (Antoine), imprimeur, né peu de temps avant 1600, m. en 1674, fut imprimeur du roi, et directeur de l'imprimerie royale. Il a édité, entre autres ouvrages, la Bible polyglotte de Lejay, 10 vol., 1628-1641, qui surpasse, comme beauté de caractères, la polyglotte d'Alcala. *V.* Aug. Bernard, *Ant. Vitré et les caractères orientaux de la Bible polyglotte de Paris*, 1857.

VITRÉ, s.-préf. (Ille-et-Vilaine), à 36 kil. E. et sur le chemin de fer de Rennes, près de la rive g. de la Vilaine; 7,016 hab. Tribunal de 1re instance, collége. Remparts

flanqués de tours, et dominée par un anc. château. Belle église gothique de Notre-Dame. Fabr. de toiles, bonneterie à l'aiguille en fil; tanneries. Sur son territoire se fait une grande récolte de cantharides. — Jadis titre d'une baronnie, que posséda la maison de La Trémoille, Vitré embrassa le calvinisme au XVI^e siècle, et fut vainement assiégée par le duc de Mercœur en 1588. Patrie de Pierre Landais, de Bertrand d'Argentré, et du voyageur Savary.

VITREY, ch.-l. de canton (Haute-Saône), arr. et à 42 kil. N.-O. de Vesoul; 926 hab.

VITRUVE, *Marcus Vitruvius Pollio*, architecte latin du siècle d'Auguste, né peut-être à Vérone, et plus vraisemblablement à Formies, servit dans les armées de César, où il était employé à la construction des machines de guerre. Il est connu comme auteur d'un *Traité d'architecture*, en 10 livres, adressé à l'empereur Auguste. Les 7 premiers sont consacrés à l'architecture proprement dite (qualités de l'architecte, choix des lieux, matériaux, extraction des pierres, ordres d'architecture, décoration, etc.); le 8^e, à l'hydraulique; le 9^e, à la gnomonique; le 10^e, à la mécanique. Bien que plusieurs de ces matières importantes soient loin d'être traitées à fond, et qu'il y ait beaucoup de lacunes dans la nomenclature des sujets, néanmoins cet ouvrage est fort curieux pour la connaissance de l'architecture chez les anciens; le style en est souvent obscur, soit par la faute de la matière, soit par le manque d'élégance de l'auteur. Les principales éditions de Vitruve sont celles de Venise, 1497, in-fol.; de Joconde, Venise, 1511, in-fol. avec fig. et commentaire; de Philander, Lyon, 1552, in-4°, avec d'assez bonnes figures; de Barbaro, Venise, 1567, in-fol., avec commentaire et figures; d'Elzevier, Amsterdam, 1649, in-fol., avec les notes de Philander et autres; de Galiani, Naples, 1758, in-fol., avec traduction italienne, édition fort estimée; de Rode, Berlin, 1801 et 1802, 2 vol. in-8°; de Schneider, Leipzig, 1808, 3 vol. in-8°. Les principales traductions françaises sont celle de Claude Perrault, 1678 et 1684, gr. in-fol., fig., un peu libre et diffuse, et pas assez empreinte du sentiment de l'antique, et celle de M. Maufras, mieux réussie, Paris, 1847, 2 vol. in-8°, dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, 2^e série. D—R.

VITRY (Jacques de), chroniqueur du XIII^e siècle, né à Argenteuil près Paris, ou, selon d'autres, à Vitry-sur-Seine, fut chanoine régulier et curé d'Oignies (diocèse de Liége), eut de grands succès dans la prédication, devint évêque de Ptolémaïs en Terre-Sainte, fut chargé par le pape Innocent III de prêcher en Belgique et en Allemagne la croisade contre les Albigeois, se démit de son évêché après cette mission pour revenir à Oignies, mais reçut plus tard l'évêché de Tusculum et le chapeau de cardinal. Il mourut à Rome en 1244. On a de lui des *Lettres*, des *Sermons*, des Vies de quelques saintes femmes; une *Histoire orientale*, tableau de la Terre-Sainte sous les princes chrétiens, en 3 livres, dont deux sont insérés dans les *Gesta Dei per Francos* de Bongars; et une *Histoire occidentale*, qui n'est que l'histoire de l'Eglise au temps de l'auteur, et qu'on a jointe au 1^er vol. d'une édition de l'*Histoire orientale*, Douai, 1597. B.

VITRY (Louis GALLUCIO DE LHOSPITAL, marquis de), issu d'une famille napolitaine, fut gentilhomme de la chambre du duc d'Alençon, et, après la mort de ce prince, 1584, passa au service de Henri III. Quand ce prince eut été assassiné, il se rangea sous les ordres du duc de Mayenne, contribua à défendre Paris contre Henri IV, se prononça fortement contre l'Espagne aux Etats de 1593, prit part aux conférences de Suresnes, qui amenèrent l'abjuration du roi, rendit alors la ville de Meaux, dont il était gouverneur, adressa à la noblesse un manifeste pour l'engager à la soumission, fut nommé capitaine des gardes, mestre-de-camp de la cavalerie légère, lieutenant de la vénerie et fauconnerie, et mourut en 1611. B.

VITRY (Nicolas de LHOSPITAL, marquis, puis duc de), fils du précédent, né en 1581, m. en 1644, succéda à son père dans la charge de capitaine des gardes du roi en 1611, se lia intimement avec le duc De Luynes, favori de Louis XIII, travailla auprès du roi à miner le crédit du maréchal d'Ancre, et obtint enfin de Louis l'ordre de l'en débarrasser; il le tua de trois coups de pistolet, dans la cour du Louvre, en 1617. Nommé, pour ce honteux exploit, maréchal de France, il se fit donner encore une charge de conseiller de robe-courte au parlement de Paris, afin, en cas de poursuites, de ne pouvoir être jugé que par les chambres assemblées. Les Huguenots s'étant soulevés en 1621, il contribua, avec beaucoup de valeur, à la prise de Château-Renaud, Gien, Jargeau, et Sancerre, qu'il fit rentrer sous l'autorité royale. Pendant l'administration de Richelieu, il se fit remarquer à l'attaque de l'île de Ré et au siége de La Rochelle. Appelé au gouvernement de la Provence, 1631, il y commit des actes arbitraires, qui pouvaient pousser les Provençaux à la révolte; Richelieu le rappela et le mit à la Bastille, 1637, d'où il ne sortit qu'après la mort du cardinal, 1643; l'année suivante, il fut créé duc et pair. B.

VITRY-EN-ARTOIS, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), arr. et à 18 kil. N.-E. d'Arras, sur la Scarpe; 2,481 hab. Sigebert 1^er, roi d'Austrasie, y fut assassiné par deux émissaires de Frédégonde, en 575.

VITRY-LE-BRULÉ ou VITRY-EN-PERTHOIS, vge (Marne), arr. et à 4 kil. N.-E. de Vitry-le-François; 774 hab. C'était une ville importante, lorsqu'en 1144 Louis VII s'en empara et y mit le feu; 1,300 habitants enfermés dans une église périrent; ce fut pour expier ce crime que le roi entreprit la 2^e croisade. Vitry, relevé de ses ruines, fut détruit par Charles-Quint en 1544.

VITRY-LE-FRANÇOIS, s.-préf. (Marne), à 32 kil. S.-S.-E. de Châlons-sur-Marne, sur la rive dr. de la Marne; 6,945 hab. Place de guerre; tribunal de 1^re instance, collége, bibliothèque. On y remarque l'église, bâtie sous François 1^er. Commerce de vins, ferronnerie, grains, laines, bois. Fabr. de bonneterie et de chapellerie, filatures de coton, huileries. — Ville fondée en 1545 par François 1^er, dont elle a reçu le nom, pour servir de refuge aux habitants de Vitry-en-Perthois, ruiné par Charles-Quint.

VITRY-SUR-SEINE, brg, anc. *Victoriacum* (Seine), arr. et à 13 kil. N.-E. de Sceaux, à 8 kil. S.-E. de Paris; 2,895 hab. Exploitation de pierres; pépinières, fruits et légumes.

VITSLIBOCHTLI, dieu de la guerre et de la divination chez les Mexicains. Son temple à Mexico était au sommet d'un téocalli (*V. ce mot*), et on lui immolait des victimes humaines. Il est représenté assis sur un trône que supporte un globe d'azur, coiffé d'un casque de plumes, tenant de la main gauche 4 flèches et un bouclier, et appuyant la droite sur une couleuvre.

VITTALIENS (Frères), association de pirates ennemis des villes hanséatiques, vers 1380, pendant la lutte de Marguerite de Valdemar contre Albert de Mecklembourg, roi de Suède. On les appelait ainsi, parce qu'ils fournissaient des vivres à Stockholm.

VITTEAUX, ch.-l. de canton (Côte-d'Or), arr. et à 25 kil. E.-S.-E. de Semur, sur la Brenne; 1,458 hab. Autrefois fortifié. Commerce de pruneaux, laine, chanvre, fil. Fabr. de châles.

VITTEL, ch.-l. de canton (Vosges), arr. et à 22 kil. S.-O. de Mirecourt; 1,273 hab. Fabr. de dentelles et broderies.

VITTORIA, v. de Sicile (province de Noto), à 26 kil. O.-N.-O. de Modica; 12,000 hab.

VITTORIA, v. d'Espagne. *V.* VITORIA.

VITTORIA, musicien. *V.* VICTORIA.

VIVARAIS (Le), petit pays de l'ancienne France (Languedoc), entre le Lyonnais au N., le Rhône et le Dauphiné à l'E., le diocèse d'Uzès au S., le Vélay et le Gévaudan à l'O.; ch.-l., *Viviers*. Habité au temps des Romains par les Helviens, il fut donné par Louis le Débonnaire, en 817, à son fils Lothaire, après lequel il passa à Charles de Provence, l'un de ses enfants. Joint au comté de Provence, il dépendit ensuite des comtes de Toulouse, et fut réuni au domaine royal en 1229. Ses évêques conservèrent néanmoins l'exercice des droits régaliens. Le Vivarais est presque entièrement compris auj. dans le département de l'Ardèche.

VIVARIUM, nom latin de VIVIERS.

VIVERO, v. d'Espagne (Galice), province et à 60 kil. N. de Lugo, à l'embouchure de la Landrove dans l'océan Atlantique. Population de la commune: 11,200 hab.

VIVEROLS, ch.-l. de canton (Puy-de-Dôme), arr. et à 28 kil. S.-E. d'Ambert; 760 hab. Fabr. de dentelles.

VIVÈS (Jean-Louis), savant philologue espagnol, né à Valence en 1492, m. en 1540, professa les belles-lettres à Louvain, fut appelé en Angleterre par Henri VIII, qui lui confia l'éducation de la princesse Marie, sa fille, puis le nomma professeur au collége *Corpus Christi*, à Oxford. Mais Vivès, ayant osé désapprouver le divorce de ce prince avec Catherine d'Aragon, fut destitué et mis en prison; il en sortit au bout de six mois, quitta l'Angleterre, et se retira à Brûges. Il était un des triumvirs de son siècle: on donnait l'esprit à Budé, la parole à Erasme, ses deux amis, et le jugement à lui-même. Il a écrit des ouvrages d'éducation, entre autres: *De epistolis conscribendis libellus*, 1549, in-8°; — *cum epistolarum conscribendarum methodo à Sambuco*, 1552, in-8°; *De ratione studii puerilis*, 1536, in-4°;

un traité *de Corruptis artibus*, son meilleur ouvrage; des commentaires sur la *Cité de Dieu*, 1522, sur le *Songe de Scipion*, 1544, et sur les *Bucoliques* de Virgile, 1548. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Bâle, 1555, 2 vol. in-fol., et à Valence (Espagne), 1782. C. N.

VIVIANI (Vincent), célèbre géomètre, né à Florence en 1622, m. en 1703, élève de Galilée et de Torricelli, fut comblé de bienfaits par les Médicis, et inscrit par Colbert sur la liste des savants étrangers que pensionnait Louis XIV. Associé de l'Académie des Sciences de Paris, membre de la Société royale de Londres, professeur de mathématiques à l'Académie de Florence, premier ingénieur du duc Ferdinand de Médicis, il refusa le titre de premier astronome de Louis XIV, et les offres du roi Casimir, qui voulait l'attirer en Pologne. On a de lui, entre autres ouvrages : *de Maximis et minimis locis geometrica divinatio in quintum Conicorum Apollonii Pergæi nunc desideratum*, Florence, 1659, in-fol.; *de Locis solidis secunda divinatio geometrica in quinque libros, injuriâ temporum amissos, Aristæi senioris geometræ*, ibid., 1701, in-fol. Son *Eloge* a été écrit par Fontenelle.

VIVIEN (Joseph), peintre, né à Lyon en 1657, m. en 1734, vint à Paris à l'âge de 20 ans, reçut les conseils de Lebrun, se fit une grande réputation dans le portrait au pastel, fut admis à l'Académie de peinture en 1701, et devint 1er peintre des électeurs de Bavière et de Cologne. Plusieurs de ses ouvrages sont au Louvre, dans la galerie des dessins. B.

VIVIEN (Alexandre-François), né en 1799 à Paris, m. en 1854. Avocat distingué au moment de la Révolution de 1830, il fut nommé procureur-général à Amiens, puis préfet de police à Paris, 1831, organisa la commission de salubrité, entra au conseil d'État, et y devint vice-président du comité de législation en 1839. Député de St-Quentin depuis 1832, il prit part aux débats sur l'instruction primaire, sur les attributions départementales, sur les lois dites de septembre contre la presse périodique; ministre de la justice en 1840, il soutint à la Chambre des Pairs la loi sur l'expropriation forcée. Il reconnut la république de 1848, devint membre de l'Assemblée constituante, fit le rapport de la commission du règlement de cette assemblée, accepta le portefeuille des travaux publics sous l'administration du général Cavaignac, fut porté 3e candidat à la vice-présidence de la République, et élu membre du conseil d'État, vice-président de ce conseil, et président de la section de législation. En 1851, il se retira de la vie publique. Il était membre de l'Académie des sciences morales et politiques. On a de lui des *Etudes administratives*, Paris, 2e édition, 1853, 2 vol. B.

VIVIEN (SAINT-), ch.-l. de canton (Gironde), arr. et à 23 kil. N.-O. de Lesparre; 592 hab. Beaucoup de marais salants.

VIVIENNE (Sainte). *V.* BIBIANE.

VIVIERS, *Albaugusta*, *Alba Helviorum*, *Vivarium*, ch.-l. de canton (Ardèche), arr. et à 39 kil. S.-E. de Privas; 1,562 hab. Evêché suffragant d'Avignon. La ville est située entre la rive dr. du Rhône et un rocher escarpé sur lequel s'élève la cathédrale. Les bâtiments et les jardins de l'évêché sont remarquables. Viviers était la capitale du Vivarais. Sur son territoire on cultive la vigne et le mûrier. Carrières de pierres à chaux.

VIVISCUM, nom latin de VEVAY.

VIVONNE (Louis-Victor de ROCHECHOUART, comte, puis duc de MORTEMART et de), frère de Mme de Montespan, né en 1636, m. en 1688, fut enfant d'honneur de Louis XIV, fit ses premières armes en Flandre sous Turenne, se distingua à l'attaque des lignes d'Arras, aux siéges de Landrecies, de Condé et de Valenciennes, partit pour l'Italie en 1663, prit part à l'expédition du duc de Beaufort contre Gigeri, et, après la paix d'Aix-la-Chapelle, conduisit une escadre devant Alger, dont il força le bey à signer un traité de commerce avec la France. Nommé général des galères en 1669, il porta des secours à Candie contre les Turcs en 1670, revint ensuite prendre part à la guerre contre la Hollande, et fut blessé au passage du Rhin, 1672; pour récompense de ses services dans cette guerre, il fut nommé gouverneur de la Champagne en 1674, puis envoyé au secours de Messine soulevée contre les Espagnols. Cette expédition réussit, et lui valut le titre de maréchal, 1675. Après s'être rendu odieux par ses débauches aux habitants de la Sicile, il rentra en France, 1677, où il remplit encore les fonctions de premier gentilhomme de la chambre, et vécut en courtisan. Vivonne fut un des seigneurs les plus spirituels de la cour de Louis XIV, auquel il plaisait beaucoup par sa gaieté. Il favorisait les lettres, et fut surtout lié avec Molière et Boileau.

VIVONNE, ch.-l. de canton (Vienne), arr. et à 20 kil. S. de Poitiers, au confluent du Clain et de la Vonne; 1,358 hab. Jadis titre de duché. Là eut lieu, en 1547, le duel de Jarnac avec La Châteigneraye, chevalier de Vivonne.

VIVONNE (Catherine de). *V.* RAMBOUILLET.

VIX, vge (Vendée), arr. et à 13 kil. S. de Fontenay-le-Comte; 2,248 hab. Grande culture d'un chanvre excellent.

VIZAGAPATAM, v. de l'Hindoustan anglais (Madras), sur le golfe de Bengale; 10,000 hab. Comm. de céréales, indigo, cire, toiles, sel.

VIZELIACUM, nom latin de VÉZELAY.

VIZILLE, *Castrum Vizillæ* des Romains, ch.-l. de canton (Isère), arr. et à 17 kil. S.-S.-E. de Grenoble, près de la rive droite de la Romanche; 3,168 hab. On y voit les ruines d'une forteresse antique, et le château du connétable de Lesdiguières, dans lequel se tinrent, en 1788, les États du Dauphiné, où le doublement de la représentation du tiers état fut proclamé pour la première fois le 21 juillet. Fabr. d'indiennes et de calicots, filatures de coton, impressions sur soie.

VIZIR, ou mieux VÉZIR, c.-à-d. *porte-fardeau*, nom donné, dans l'Empire ottoman, à tous les pachas à trois queues; il ne faut pas confondre ces derniers avec le *Grand-Vizir*, 1er ministre, qui a le sceau de l'Empire.

VIZZINI, v. de Sicile (Catane), à 31 kil. O.-S.-O. de Carlentini, au sommet d'un rocher; 13,400 hab. Collége de Jésuites.

VLAANDEREN, nom flamand de la FLANDRE.

VLAARDINGEN, jolie v. du royaume de Hollande (Hollande méridionale), port sur la Meuse, à 14 kil. O. de Rotterdam; 7,250 hab. Chantiers de construction. Pêche du hareng.

VLADIMIR Ier, dit *le Grand* et le *Saint*, grand-prince de Russie, fils de Sviatoslav Ier, et frère d'Oleg, n'eut d'abord que Novogorod à la mort de son père, 973, s'enfuit, après le meurtre d'Oleg, chez les Varègues, à la tête desquels il revint s'emparer de Kiev, capitale de l'Empire, et régna seul par le meurtre d'Iaropolk, 980. Il étendit ses conquêtes jusqu'à la mer Baltique et au golfe de Finlande, soumit la république de Kherson en 988, embrassa la religion grecque et la répandit dans son Empire, après avoir épousé une sœur des empereurs grecs Basile II et Constantin VIII. Il fonda des écoles et des églises, partagea ses Etats entre ses 12 fils, et mourut en 1015. — Un ordre de Vladimir a été institué par Catherine II, en 1782.

VLADIMIR II, dit *Monomaque*, né en 1053, m. en 1125, arrière-petit-fils du précédent, et fils de Vsévolod Ier, fut élu grand-duc en 1113, après la mort de Sviatopolk, fit en 1116 une guerre contre les Grecs, pour venger Léon, son gendre, assassiné par Alexis Comnène, se signala aussi par ses vertus, et laissa des *Instructions pour ses enfants*.

VLADIMIR, v. de la Russie d'Europe, ch.-l. du gvt de son nom, sur la rive g. de la Kliazma, à 213 kil. E.-N.-E. de Moscou; par 56° 7′ 38″ lat. N., et 38° 4′ 56″ long. E.; 14,000 hab. Archevêché; cour d'appel; gymnase. On remarque l'anc. cathédrale, l'église St-Dmitri, le palais archiépiscopal, la Porte d'Or, etc. Culture de cerisiers dont les fruits sont envoyés à St-Pétersbourg et à Moscou. Fabr. de toiles et d'étoffes de coton : peu de commerce. Fondée au Xe siècle selon les uns, au XIIe selon d'autres, Vladimir, qui dépendait d'abord de la principauté de Rostov, fut réunie ensuite à celle de Souzdal, dont elle devint la capitale, 1157-1339. Les Tartares de Kaptchak la dévastèrent en 1257 et 1410. Le gouv. de Vladimir, entre ceux de Kostroma et d'Iaroslav au N., de Nijni-Novogorod à l'E., de Tambov et de Riazan au S., de Tver et de Moscou à l'O., a 47,228 kil. carr., 375 kil. sur 240, et 1,207,908 hab. Il est divisé en 13 districts. Climat salubre, mais très-varié. Sol généralement plat et fertile, couvert d'immenses forêts. Industrie active : cotonnades, fer, cuirs, produits chimiques, teintureries, verreries, etc.

VLADIMIR, en polonais *Wlodzimierz*, ville de la Russie d'Europe (Volhynie), à 357 kil. N.-O. de Jitomir, sur un bras du Boug; 4,500 hab., presque tous Juifs. Ch.-l. de cercle. Fabr. de toiles, soieries, indiennes, verrerie, potasse. — Fondée par Vladimir le Grand en 992, elle devint la capitale d'une principauté de son nom, qui, d'abord indépendante sous des princes de la maison de Rurik, forma, au milieu du XIIIe siècle, le royaume de Gallicie-et-Lodomirie. Elle passa, au commencement du XIVe siècle, à la Lithuanie, et, avec elle, à la Pologne, puis à la Russie.

VLADISLAS Ier, dit *Hermann*, duc de Pologne, 1081-1102, 2e fils de Casimir Ier, succéda à son frère Boleslas, comprima un soulèvement de son fils naturel Zbigney,

qu'il avait créé duc de Moravie, fit la guerre avec succès à Vratislas II, duc de Bohême, et soumit les Poméraniens.

VLADISLAS II, roi de Pologne, 1139-46, fils aîné et successeur de Boleslas III, fit la guerre à ses frères pour les dépouiller de leurs apanages, et s'attira la haine de la haute noblesse et de ses sujets par ses cruautés. Obligé de fuir, il tenta vainement de remonter sur le trône avec l'appui des empereurs Conrad et Frédéric Barberousse, et mourut dans l'exil en 1163.

VLADISLAS III, dit *Laskonogi* (aux jambes grêles), fils de Miécislas III, lui succéda dans le duché de Posen en 1202, fut élu roi de toute la Pologne en 1203, excita le mécontentement général par ses violences et par un despotisme qui ne connaissait aucune loi, et fut déposé par les grands, qui donnèrent la couronne à Lech-le-Blanc en 1207. Il continua de régner sur la Grande-Pologne, d'où ses excès le firent encore chasser, et il mourut dans l'exil en 1233.

VLADISLAS IV, dit *Lokietek* (le Nain), neveu du précédent, et frère de Lech-le-Noir, né vers 1260, m. en 1333, fut un des 5 prétendants qui se disputèrent le trône à la mort de ce dernier, 1289, ne fut accepté de toute la Pologne que vers 1304, laissa la Poméranie se rendre indépendante et la Silésie passer sous la suzeraineté de l'Empire, battit les chevaliers Teutoniques à Radzieïewo en 1331, leur prit Bromberg et Dobrzyn, et mourut à Cracovie. C'était un prince libéral, prudent, courageux, et plein de douceur. Il fut le père de Casimir III le Grand.

VLADISLAS V (JAGELLON, dit), né vers 1354, m. en 1434, d'abord duc de Lithuanie, épousa Hedwige, fille et héritière de Louis, roi de Hongrie et de Pologne, régna de 1386 à 1434 sur la Pologne, à laquelle il unit la Lithuanie, et où il fonda la dynastie des *Jagellons*, remporta des succès sur les chevaliers Teutoniques, et refusa la couronne de Bohême que lui offraient les Hussites révoltés.

VLADISLAS VI, fils du précédent, né en 1424, régna sur la Pologne de 1434 à 1444, et sur la Hongrie depuis 1440 sous le nom de Ladislas V.

VLADISLAS VII, fils de Sigismond III, né en 1595, m. en 1648, roi de Pologne en 1632, avait essayé, en 1610, de se faire déclarer tsar de Russie après la mort de Vasili V, et s'était, du moins, fait céder les duchés de Smolensk et de Tchernigov, 1619. En 1634, il défit Michel Romanov qui voulait les lui reprendre, et repoussa une invasion des Tartares de Crimée et des Turcs. La Pologne lui doit l'institution des postes.

VLADISLAS Ier, duc de Bohême, 1109-25, avait été le compétiteur de Sviatopolk. Il partagea le pays avec son frère Borzivog.

VLADISLAS II, roi de Bohême, 1140-73, fils du précédent, ne parvint au trône qu'après la mort de son oncle Sobieslas, duc de Bohême, qui le désigna pour son successeur, et avec l'appui de l'empereur Conrad III, prit part à la 2e croisade en 1147, aida Frédéric Barberousse contre la Ligue lombarde, et mourut peu de temps après avoir été dépossédé par Sobieslas, fils du dernier duc.

VLADISLAS III, fils et successeur de Brzétislas III, 1198, abdiqua, au bout de 5 mois, en faveur de son frère Przémysl Ottokar, et ne garda que la Moravie.

VLADISLAS, nom de plusieurs rois de Hongrie. *V.* LADISLAS.

VLADISLAS, fils aîné de Jean Hunyade, né en 1431, m. en 1457, fut donné en otage pour la liberté de son père, après la défaite de Cassovo, 1448, à Etienne V, duc de Servie, et fut fiancé à Elisabeth, fille d'Ulric de Cilley, ennemi mortel de Hunyade. Rendu à la liberté, il fut nommé, en 1453, duc de Croatie et de Dalmatie, reçut la mission de réduire dans la Haute-Hongrie quelques magnats révoltés, fit tuer Ulric de Cilley pour échapper à ses embûches, mais périt sur l'échafaud à Bude par ordre de Ladislas V le Posthume. Mathias Corvin était son frère. B.

VLASTA, une des compagnes de Libussa, voulut, après la mort de cette princesse, 735, former en Bohême un État où les femmes régneraient sur les hommes, s'établit sur le mont Vidlové, avec une troupe de jeunes personnes remarquables par leur force et leur adresse dans les exercices militaires, et y éleva un fort qui lui servit de retraite, et d'où elle dévasta pendant huit ans le pays. Elle publia un Code, dans lequel il était défendu aux hommes de porter les armes sous peine de mort, et institua un ordre de la *Vertu militaire*. Elle fut tuée en défendant sa forteresse contre Przémislas, duc de Bohême, qui voulait réprimer les actes de brigandage de ces Amazones. La troupe entière périt avec son chef, aucune n'ayant voulu se rendre.

VLIE, anc. *Flevum*, bras oriental du Rhin.

VLIELAND, *Flevolandia*, île du royaume de Hollande (Hollande septentrionale), dans la mer du Nord, à 9 kil. du Texel; 17 kil. sur 3; 600 hab. Ch.-l., *Vlieland*.

VLISSINGEN, nom hollandais de FLESSINGUE.

VOCETIUS MONS, nom latin du BOETZBERG.

VOCONCES, *Vocontii*, peuple de la Gaule (Viennaise IIe), entre les Allobroges au N., les Caturiges à l'E., les Vulgientes et les Memni au S., et les Cavares à l'O. Ils avaient deux chefs-lieux : *Vaison*, pour le district du S.; et *Die*, pour celui du N., mais non *Luc*, comme le dit Pline. Leur pays forme auj. l'E. du département de la Drôme.

VODABLE, vge (Puy-de-Dôme), arr. et à 11 kil. S.-O. d'Issoire; 660 hab. Elle est bâtie sur un rocher basaltique, qui supporte les ruines de l'antique palais des dauphins d'Auvergne.

VODINA, ancienne *Edesse* de Macédoine, ville de la Turquie d'Europe, eyalet et à 80 kil. N.-O. de Salonique; 12,000 hab.

VOET (Gisbert), jurisconsulte hollandais, et théologien protestant, né à Heusde en 1593, m. en 1680, professa la théologie et les langues orientales à Utrecht depuis 1634, prit parti pour les Gomaristes contre les Arminiens, et exhala surtout l'amertume ordinaire de son zèle contre la doctrine et les opinions de Descartes, qu'il eut l'infamie d'accuser d'athéisme devant le magistrat. Son principal ouvrage est intitulé : *Politica ecclesiastica*, Amst., 1663-76, 4 vol. in-4o.

VOGEL (Jean-Christophe), compositeur de musique, né à Nuremberg en 1756, m. à Paris en 1788, fut attaché à la maison du duc de Montmorency et à celle du duc de Valentinois. Imitateur du style de Gluck, il fit représenter à l'Académie royale *la Toison d'or*, 1786. Il écrivit encore un opéra de *Démophon*, qui ne fut joué qu'un an après sa mort; l'ouverture est devenue célèbre. On a aussi de Vogel quelques œuvres instrumentales. B.

VOGELBERG, *Avicula*, un des sommets des Alpes Lépontiennes, à 65 kil. S.-E. du St-Gothard; 3,423 mèt. de hauteur.

VOGELSBERG, massif de montagnes de la Hesse, se lie au Rhöngebirge et au Spessart d'un côté, au Taunus de l'autre, et sépare les bassins du Mein et du Weser. Point culminant : l'Oberwald, 741 mèt.

VOGELWEIDE (Walther de), célèbre minnesinger allemand, né au château de Vogelweide (Thurgovie), fut un des 6 poëtes qui prirent part en 1206 au combat poétique livré dans le château de Wartbourg en présence du landgrave et de sa famille. Ses poésies ont été publiées dans les recueils de Manessen, Zurich, 1758, et de Muller, Berlin, 1784. On y trouve de l'élévation, de la délicatesse dans l'éloge, et de la sensibilité.

VOGESUS MONS, nom latin des VOSGES.

VOGHERA, anc. *Vicus Iriæ*, *Iria*, et *Vipueria*, v. du roy. d'Italie, ch.-l. d'arrondissement sur la Stoffera, à 39 kil. E.-N.-E. d'Alexandrie; 13,201 hab. Evêché. Ville bien bâtie. Fabr. de soieries. — L'arrond. de Voghera, dans la province de Pavie, entre ceux de Pavie et de Mortara au N., la province d'Alexandrie à l'O., l'arrond. de Bobbio au S., et la province de Plaisance à l'E., a 717 kil. carrés, et 109,426 hab. Sol plat et fertile, arrosé par le Pô, le Tanaro, la Trebbia, le Bobbio. Récolte de grains et de légumes. Élève de bestiaux et de vers à soie. Exploitat. de soufre.

VOGLER (l'abbé Georges-Joseph), compositeur de musique et théoricien, né à Würzbourg en 1749, m. à Darmstadt en 1814, étudia sous la direction du P. Martini et de Vallotti, fut maître de chapelle à Manheim, 1775, à Munich, à Stockholm, et se fit connaître avantageusement comme organiste à Londres, en Hollande, et à Paris. Sa musique d'église est estimée. Il n'a point eu de véritable succès au théâtre; on trouve cependant des beautés dans les opéras de *Castor et Pollux*, 1791, et d'*Hermann de Unna*, 1800. La réputation de Vogler en Allemagne a eu particulièrement pour base son enseignement et ses travaux dans la théorie de l'harmonie. Winter, Weber, et Meyerbeer furent ses élèves. B.

VOGOULS ou VOGOULITCHES, peuple de race finnoise, répandu dans les gouvernements russes de Perm et de Tobolsk, et vivant à l'état nomade. Pendant l'été, ils se tiennent rentermés dans des huttes; l'hiver, ils se procurent par la chasse des pelleteries dont ils font commerce avec les Samoyèdes, les Ostiaks, et les Russes. La chair des rennes et des élans est leur nourriture habituelle. Avec les fibres d'une espèce d'ortie, ils tissent des toiles pour leurs vêtements d'été. Un grand nombre d'entre eux sont chrétiens.

VOID, ch.-l. de canton (Meuse), arr. et à 12 kil. S.-E. de Commercy; 1,370 hab. Comm. de fromages, de truites et d'écrevisses de la Meuse.

VOIES ROMAINES, Il y en avait deux sortes, les *voies militaires* (*militares viæ*), plus souvent appelées *consulaires* ou *prétoriennes* (*consulares, prætoriæ*), et les *voies vicinales* (*vicinales viæ*). Les premières étaient principalement des voies stratégiques, nommées *consulaires* ou *prétoriennes*, parce que les consuls et les préteurs étaient ordinairement les commandants des armées; les *voies vicinales* servaient aux communications des villes ou des bourgs pour leurs affaires ou pour l'exploitation agricole, et s'embranchaient souvent sur les *voies militaires*. Les voies, ayant été d'abord créées pour faciliter les mouvements des armées, étaient pavées ou cailloutées, et les premières eurent toutes Rome pour point de départ. Les plus grandes, les plus importantes, et les plus anciennes, étaient, par ordre de dates, les voies *Latina, Salaria, Appia, Valeria, Flaminia, Cassia*, et *Æmilia*. Dès l'origine, comme les voies étaient des travaux de grande utilité publique et politique, il fallait qu'un plébiscite ordonnât leur ouverture, leur construction, et même leur réparation, et les consuls exécutaient eux-mêmes ces plébiscites. Plus tard, cette commission tomba dans les attributions des édiles ou des censeurs; puis, quand Rome eut commencé de porter ses armes hors de l'Italie, on la donna à des magistrats créés spécialement pour cela, et nommés *quatuorvirs, curateurs des routes* ou *viocures* (*V. ces mots*), et qui continuèrent d'exister sous les empereurs. Les *Voies consulaires* furent toujours à la charge du Trésor public; mais les magistrats chargés de les construire ou de les réparer (du moins celles de l'Italie) y dépensaient souvent de leurs propres deniers, afin de gagner la faveur populaire, en montrant plus de magnificence dans ces travaux. Hors de l'Italie, la province où passait la voie l'entretenait au moyen d'un impôt territorial, le tout par les ordres et sous la surveillance du gouverneur de la province.

Chez les anciens Romains, le roulage et la circulation étaient infiniment moins considérables que chez les modernes, parce qu'il y avait beaucoup moins d'industrie et de commerce; la chaussée des routes n'avait guère, en moyenne, que 3^m,30 ou 3^m,50 de large, passage bien suffisant, la voie d'un char romain n'étant que de 1^m,35. Mais ces routes, qui nous sembleraient si étroites, étaient construites avec une extrême solidité : on commençait par en creuser la forme jusqu'au bon terrain; une fois là, on faisait une couche de sable fin, sur lequel on établissait jusqu'à quatre couches différentes de maçonnerie, ainsi nommées et faites : la *fondation*, lit de mortier couvert d'une assise de grandes pierres plates; la *rudération*, corroi de maçonnerie de blocage, fortement battu et réduit à 25 centimèt. d'épaisseur; le *noyau*, couche de sable gras et de chaux, épaisse de 15 à 30 centimèt., foulée sous un grand cylindre de fer; enfin la *couverte* ou l'*endossement supérieur*, qui était, suivant les localités, ou un béton de cailloux, épais de 15 cent., ou un pavage de pierre dure, en grands polygones irréguliers, posés sur mortier. Dans la plupart des voies de l'Italie, ce pavage était en lave basaltique, que les écrivains latins appellent *silex*. — Cette chaussée était encadrée entre des *marges* en grosse pierre, larges de 22 centimèt. environ. Enfin, il y avait de place en place, mais assez rapprochés (de 4 à 5 mèt.), des dés de pierre, hauts de 60 à 65 centimèt., encadrés dans les marges pour aider les voyageurs à remonter à cheval, précaution qui n'était pas inutile, les anciens ne connaissant pas les étriers. — Les voies étaient tracées en ligne droite, autant que possible; quand elles rencontraient un vallon ou un marais, souvent elles le franchissaient sur un viaduc en maçonnerie, ou tout au moins sur un remblai. — Voici maintenant la nomenclature alphabétique des principales voies, mentionnées par les écrivains :

ÆMILIA (voie); elle prolongeait la voie Flaminia, en commençant où cette dernière finissait, au-delà du pont d'Ariminum, et s'étendant jusqu'à Aquilée. Parcours, 485 milles (711 kil.) *Æmilius Scaurus*, censeur l'an 644 de Rome, la fit construire.

AMERINA (voie), se détachait de la voie Cassia, à gauche, à 2 milles (3 kil.) au-dessous du lac Alsietinus (lac de Martignano), et aboutissait à Ameria.

ANTIANA (voie), partait d'un embranchement de la voie Tiburtina, à 4 milles (5 kil. 900 mèt.) à l'E. de Tibur, près de la villa Adriana, se dirigeait au S., et, conduisait à Antium. On conjecture qu'elle fut ouverte par Adrien.

APPIA (voie), commençait à Rome, à la porte Capène, au S., traversait toute l'Italie de l'E. à l'O., jusqu'à Brindes, où elle aboutissait. Parcours, 380 milles (565 kil.). *Appius Claudius*, censeur l'an 442 de Rome, 311 av. J.-C., la commença, la conduisit jusqu'à Capoue, alors limite du territoire romain, et lui donna son nom. On ignore qui l'a prolongée jusqu'à Brindes; quelques archéologues pensent que ce fut Trajan; néanmoins, le nom de voie Appia désigna aussi ce prolongement.

ARDEATINA (voie), se détachait de la voie Appia, au 2e mille à droite, et conduisait à Ardée, à 21 milles (32 kil.) au S. de Rome. Au-delà d'Ardée, un rameau allait rejoindre la voie Severiana.

ASINARIA (voie), longue de 2 milles seulement, sortait de Rome par la porte Asinaria au S.-E., et se joignait aussitôt à la voie Latina, à gauche.

AURELIA (voie), partait de Rome, à l'O., par la porte Janiculensis, traversait toute l'Italie du centre, aboutissait à Centumcellæ (Civita-Vecchia), et se prolongeait jusqu'à Arles. Parcours jusqu'à Centumcellæ, 42 milles (62 kil. 222 mèt.). On croit qu'elle portait le nom d'Aurelius Cotta, qui fut censeur l'an 602 de Rome.

AURELIA NOVA (voie), partait de Rome, au N.-O., au pont Triomphal, et se joignait à la voie Aurelia après un parcours de 3 milles.

CASSIA (voie), s'embranchait sur la voie Flaminia, à gauche, immédiatement après le pont Milvius (Ponte Molle), et traversait l'Etrurie. On conjecture qu'elle prit son nom de Cassius Longinus, censeur l'an 600 de Rome.

CIMINIA (voie), diramation de la voie Cassia, traversait l'Etrurie, la montagne et la forêt de son nom.

CLAUDIA (voie), se détachait de la voie Cassia, à gauche, au 19e mille, et la rejoignait à Florentia (Florence).

COLLATINA (voie), partait de Rome, de la porte Esquiline, à l'E., et conduisait à Collatia. Parcours, 10 milles (14 kil. 85 mèt.).

DOMITIA (voie), allait de Sinuesse à Puteoli (Pouzzoles), et se joignait à la voie Appia. Construite par l'empereur Domitien.

FICULNENSIS ou FICULENSIS (voie). *V.* NOMENTANA.

FLAMINIA (voie), commençait à Rome à la porte Ratumena, au N., suivait une ligne directe jusqu'au pont Milvius (Ponte Molle), puis, s'infléchissant sur la droite, allait, à travers l'Ombrie et l'Etrurie, aboutir à Ariminum (Rimini). Parcours, 189 milles (280 kil.) Construite par C. Flaminius, censeur l'an 533 de Rome.

LABICANA (voie) ou LAVICANA, se détachait de la voie Prénestine un peu avant la porte Esquiline, et conduisait à Labicum, par un parcours de 30 milles (44 kil. 445 mèt.); en sortant de cette ville, elle allait se perdre dans la voie Latina, vers la station *Ad pictas*.

LATINA (voie), sortait de Rome par la porte Latine au S.-E., en se détachant de la gauche de la voie Appia, traversait le Latium, dont elle prit son nom, rejoignait la voie Appia à Casilinum, 95 milles (140 kil. 740 mèt.), et peut-être à Beneventum, 189 milles (281 kil. 400 mèt.). On ignore qui la construisit, mais on croit que c'était une des plus anciennes de Rome.

LAURENTINA (voie), partait de la voie Ostiensis, entre le 3e et le 4e milliaire, à gauche, et conduisait à Laurentum. Parcours, 16 milles (23 kil. 700 mèt.).

LAVICANA (voie). *V.* LABICANA.

LAVINIENSIS (voie), s'embranchait sur la voie Laurentina, à gauche, vers le 11e mille, et conduisait à Lavinium, par un parcours de 8 milles (11 kil. 848^m).

NOMENTANA (voie), partait de Rome à la porte Colline, et plus tard à la porte Nomentane, au N.-E., et conduisait à Nomentum. Parcours, 12 milles (17 kil. 780^m). Au-delà de Nomentum, elle allait se perdre dans la voie Salaria à Eretum. Cette voie existait dès le IVe siècle de Rome. Sous la république, on l'appelait *Ficulensis* ou *Ficulnensis*, parce qu'elle passait à Ficulnea.

OSTIENSIS (voie), sortait de Rome par la porte Trigemina au S., et plus tard par la porte Ostiensis, et conduisait à Ostie, en suivant à peu près la rive g. du Tibre, sur une longueur de 16 milles (23 kil. 700^m).

PORTUENSIS (voie), partait de Rome, à la porte Portuensis, au S.-O., et conduisait à Portus Trajani, près de l'embouchure du Tibre, en suivant, sur une ligne directe, la rive dr. du fleuve. Construite par l'empereur Claude.

PRÆNESTINA (voie), partait de Rome, par la porte Esquiline à l'E., conduisait à Préneste, dans un parcours de 23 milles (34 kil.), et se prolongeait au-delà de cette ville.

SALARIA (voie), sortait de Rome par la porte Colline, au N., conduisait jusqu'à Hadria, 150 milles (222 kil. 200^m), et, du temps de Théodose, jusqu'à Fortuna Fanestris. En sortant de Rome, elle longeait à peu près la rive g. du Tibre, sur une longuenr de 18 milles (26 kil. 660^m). Elle existait dès le IVe siècle de Rome, et fut nommée Salaria de ce que c'était par cette voie que les Sabins allaient chercher du sel à la mer.

SETINA (voie), partait de Setia dans le Latium, et se joignait à la voie Appia.

SEVERIANA (voie), prolongation de la voie Ostiensis, à partir d'Ostie jusqu'à Antium. Elle longeait la mer Tyrrhénienne jusqu'à Terracine. Parcours, 87 milles (128 kil. 800m). Construite par l'empereur Septime-Sévère.

SUBLACENSIS (voie), se détachait de la voie Valeria, à droite, au 33e milliaire, et conduisait, en suivant la rive dr. de l'Anio, à Sublaqueum (Subiaco), villa de Néron. Parcours, 10 milles (14 kil. 815m).

TIBURTINA (voie), sortait de Rome par la porte Esquiline, au N.-E., et conduisait à Tibur, par un parcours de 20 milles (29 kil. 600m). Elle se prolongeait au-delà de Tibur. On ignore l'époque et le nom de son fondateur.

TRIOMPHALE (voie), partait du pont Triomphal à l'O. de Rome, dans le Champ-de-Mars, traversait le champ Vatican, et allait joindre la voie Cassia, après un parcours de 7 milles 1/2 (11 kil. 100m). — On appelait encore *Triomphale* une petite voie qui se détachait de la voie Appia, à gauche, au 9e mille, et qui conduisait sur le mont Albain, où elle aboutissait, après un parcours de 9 à 10 milles (13 à 14 kil., environ).

TUSCULANA (voie), partait de la voie Latina, au 10e mille, à gauche, et conduisait à Tusculum, par un parcours de 4 milles (6 kil.); elle descendait ensuite, et allait joindre la voie Triomphale du mont Albain, dans un trajet de 6 milles (près de 9 kil.).

VALERIA (voie), était le prolongement de la voie Tiburtina, en sortant de Tibur, et s'étendait jusqu'à Hadria. Parcours, 149 milles (220 kil. 750m). Construite par Valerius Maximus, l'an 447 de Rome.

VITELLIA (voie), diramation de la voie Aurelia, à un demi-mille environ de sa sortie de Rome. Elle allait jusqu'à la mer Tyrrhénienne.

VOIES DANS LES PROVINCES. Les Romains avaient construit aussi beaucoup de voies militaires dans toutes les provinces; le système était là développé en grandes lignes, qui atteignaient les principales parties du pays jusqu'à ses extrémités. Vers la fin de la république, il y avait déjà une grande voie qui allait des Pyrénées aux Alpes par la Gaule Aquitaine et la Narbonnaise; une autre traversait le pays des Allobroges; une 3e, la Germanie; une 4e, l'Epire, et allait jusqu'à l'Hellespont à travers la Macédoine. Auguste développa ce système, fit ouvrir une grande route de Medina à Gadès, et coupa lès Gaules par 4 voies consulaires, dont Lugdunum (Lyon) était le centre : l'une traversait les monts Gébennes (Cévennes), vers le pays des Santones et l'Aquitaine; la 2e allait au Rhin; la 3e à l'Océan, à travers le pays des Bellovaques et des Ambiens; la 4e à la Méditerranée par la Narbonnaise et Marseille. Les légions étaient occupées à ces grands travaux.

Du temps d'Antonin, l'Empire avait plus de 52,000 kil. de voies militaires; les voies de l'Italie seules étaient au nombre de 47, formant ensemble un développement de 18,000 kil. environ.—Les Espagnes avaient plus de 11,400 kil. de voies pavées; l'Afrique, sans y comprendre l'Egypte, 14,000 kil. Il existe encore des traces assez nombreuses, mais en Italie surtout, des anciennes voies romaines. *V.* sur les voies romaines : Bergier, *Histoire des grands chemins de l'Empire romain*, 2 vol. in-4°, 1728; A. Nibby, *Delle vie degli antichi*, dans le 4e vol. de son édition de Nardini, t. IV, Rome, 1818; id., *Analisi della carta de' dintorni di Roma*, Rome, 1837, 3 vol. in-8°; id., *Viaggio antiquario ne' contorni di Roma*, 1819, 2 vol. in-4°; Westphal, *Agri Romani Tabula*, 1827; W. Gell, *Topography of Rome and vicinity*, Londres, 1834; L. Canina, *la Campagna di Roma*, Rome, 1838, cart. en 6 feuilles; E. Desjardins, *Essai sur la topographie du Latium*, Paris, 1854, in-4° et cartes, etc. C. D—Y.

VOIGTLAND, *Variscia*, contrée de l'ancien Empire d'Allemagne, comprenait ce qu'on nomme auj. cercle de Zwickau (royaume de Saxe), bailliage de Weyda (Saxe-Weimar), cercle de Ziegenrück (gouvernement prussien d'Erfurt), bailliage de Ronneburg (Saxe-Gotha), et possessions de la maison de Reuss.

VOIGTLAND (Cercle du), un des 5 cercles du royaume de Saxe avant 1835, ch.-l. *Plauen;* entre celui d'Erzebirge au N.-E., la Bohême au S.-E., la Bavière au S.-O., et la principauté de Reuss au N.-O.; 60 kil. sur 40. Il est auj. compris dans le cercle de Zwickau.

VOIOUSSA, ancien *Aous*, riv. de la Turquie d'Europe (Janina), descend du Mezzovo, dans le livah de Janina, coule au S.-E., puis au N.-O., par Premiti et Tebelen, et se jette dans l'Adriatique, au N. du golfe d'Avlone, après avoir reçu l'Argyrocastron; cours de 200 kil.

VOIRON, ch.-l. de canton (Isère), arr. et à 26 kil. N.-N.-O. de Grenoble, sur la Morge; 6,860 hab. Environs très-pittoresques. Industrie active : fabr. de foulards, toiles de chanvre renommées, draps, linge de table, carton, papiers, liqueurs, chapeaux de paille, gants, etc.

VOISENON (Claude-Henri FUSÉE, abbé de), littérateur, né au château de Voisenon près de Melun en 1708, m. en 1775, avait déjà fait de jolis vers et mené une conduite dissipée, quand il prit les ordres pour complaire à sa famille. Il devint grand-vicaire de Boulogne, refusa l'évêché en 1741, et prit comme compensation l'abbaye du Jard. Homme du monde toujours aimable et spirituel, il partagea sa vie entre le théâtre et la cour, les ministres et les favorites, dont il fut tour à tour le poëte pensionné. Des comédies où l'esprit disparaît sous la froideur et l'affèterie (excepté *la Coquette fixée*, 1746), quelques *Poésies fugitives* d'une grâce négligée, de fades opéras, des contes et des vers scandaleux, des *Anecdotes littéraires*, et des *Fragments historiques* qui n'ont rien de sérieux, tels furent les titres de Voisenon à l'amitié de Voltaire, à l'admiration du public, au choix de l'Académie Française, 1763, et à la faveur de Louis XV, qui fit de lui un historiographe pour ses petits-fils. On doit dire à son honneur qu'il consacra une partie de sa fortune à des actes d'une bienfaisance secrète. Ses *Œuvres complètes* furent publiées à Paris en 1781, 5 vol. in-8°. On lui attribua à tort une grande part dans les pièces de Favart, son ami. G. L.

VOISIN ou VOYSIN (Daniel-François), ministre de Louis XIV, né à Paris en 1654, m. en 1717. D'abord intendant du Hainaut, puis intendant de St-Cyr, conseiller d'Etat en 1694, il devint ministre de la guerre après Chamillart, 1709, par le crédit de Mme de Maintenon, à laquelle il était tout dévoué, et, plus tard, chancelier, après le comte de Pontchartrain, 1714, en conservant son premier portefeuille. Après avoir signé, et peut-être même suggéré les dispositions testamentaires du roi en faveur de ses fils naturels, il les fit connaître d'avance au duc d'Orléans, et le mit ainsi à portée d'en préparer l'annulation par le parlement de Paris, 1715; et, à ce prix, il obtint du Régent de garder sa place de chancelier, et d'entrer au conseil de régence : toutefois il se démit de ses fonctions de ministre de la guerre. G.

VOISIN (Catherine DESHAYES, veuve MONVOISIN, dite LA), fameuse devineresse, avait été d'abord sage-femme à Paris, dans la première moitié du XVIIe siècle. Elle exploita très-fructueusement, comme sorcière, la crédulité publique, afficha un luxe scandaleux, et se trouva compromise dans l'affaire de la marquise de Brinvilliers; arrêtée comme coupable de vendre clandestinement des poisons, qu'on nommait alors *poudres de successions*, elle fut condamnée par une chambre ardente, avec la Vigoureux et d'autres complices, et brûlée vive en place de Grève, 1680.

VOITEUR, ch.-l. de canton (Jura), arr. et à 12 kil. N.-E. de Lons-le-Saunier, près de la Seille; 865 hab. Exploit. de gypse. Fabr. de toiles de chanvre.

VOITURE (Vincent), bel-esprit du XVIIe siècle, né en 1598 à Amiens, d'un fermier des vins qui fut échevin en 1593, et qui a laissé son nom à une combinaison du jeu de piquet, m. en 1648, eut pour condisciple à Paris le comte d'Avaux, qui devint son protecteur. Des vers adressés aux grands commencèrent sa réputation, et bientôt il devint l'un des esprits les plus goûtés à l'hôtel de Rambouillet. Il obtint la charge de maître des cérémonies et d'introducteur des ambassadeurs chez Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, partagea la disgrâce de son maître, négocia pour lui avec Olivarès, voyagea, revint à Paris en 1636, et gagna Richelieu par une lettre assez belle sur la reprise de Corbie. En 1638, il composa un sonnet sur *Uranie*, qui, opposé au sonnet sur *Job* par Benserade, divisa en deux camps la cour et la ville. Avant la fin de cette guerre de beaux-esprits, Voiture fut envoyé à Florence, et, peu après son retour, attaché comme maître de l'hôtel à la maison du roi. Membre de l'Académie Française dès sa création, en 1635, il a écrit des vers latins, français, espagnols, et italiens, et des *Lettres* où, s'ingéniant à trouver des tours heureux, il tombe souvent dans la pointe et l'affectation, tout en épurant la langue et le goût. Il était d'autant plus admiré, que ses œuvres étaient inédites : on les publia en 1650, in-4°. Une meilleure édition est celle de 1713, 2 vol. in-12. Elles ont été rééditées par M. Ubicini, avec lettres et pièces inédites, Paris, 1855, 2 vol. in-12, et les *Lettres*, avec notes, par M.-A. Roux, Paris, 1856, in-8°. Peu de vers de Voiture méritent aujourd'hui d'être lus, et ses meilleures *Lettres* sont fort au-dessous de leur renommée. J. T.

VOIVODE. *V.* VAYVODE.

VOIVRE (Pays de), *Vabrensis pagus*, petit pays de l'anc. France (Lorraine), à l'E. de St-Mihiel.

VOLATERRÆ, auj. *Volterra*, v. d'Etrurie, une des 12 lucumonies; patrie du satirique Perse. Les Romains y battirent les Etrusques, en 298 av. J.-C.

VOLCANALES, *Volcanalia*, fête de Vulcain, dans l'anc. Rome. Elle revenait tous les ans le 10 des calendes de septembre (23 août). On immolait à Vulcain un veau roux et un verrat, et le peuple jetait dans le feu des animaux, pour acheter ainsi son propre salut. C. D—Y.

VOLCANIQUE (Archipel), groupe d'îles de la Polynésie, comprend les îles de Soufre, Alexandre, St Augustin, Peel, etc. Il a été exploré par Beechey.

VOLCANO, anc. *Hiera* ou *Vulcania*, une des îles Lipari, la plus méridionale; 12 kil. sur 7. Inhabitée. Sol montagneux. Elle renferme un volcan qui vomit continuellement de la fumée.

VOLCEÆ PALUDES, nom latin du lac BALATON.

VOLCES, *Volcæ*, peuple de la Gaule (Narbonaise Ire), se divisait en *Volces Tectosages*, ch.-l. Toulouse, et *Volces Arécomiques*, ch.-l. Nîmes. Leur pays correspondait à la plus grande partie du Languedoc.

VOLÉRO (Publilius), centurion romain, après avoir refusé le service militaire et soulevé les plébéiens contre les consuls, fut nommé tribun du peuple l'an 281 de Rome, 472 av. J.-C., et proposa alors une loi d'après laquelle les tribuns seraient désormais élus dans les comices par tribus, où les plébéiens étaient tout puissants, et non plus dans les comices par centuries, qui dépendaient des patriciens par les auspices. Les grands s'opposèrent toute une année à cette proposition; mais Voléro ayant été réélu tribun avec Lætorius pour collègue, celui-ci proposa de plus que les tribus nommassent les édiles, et pussent faire des plébiscites touchant les affaires publiques. Le violent Appius Claudius étant consul, le jour du vote fut une bataille; le peuple triomphant vota la loi de Voléro. A. G.

VOLGA, anc. *Rha*, fleuve de la Russie d'Europe, prend sa source dans le district d'Otchakov (gouvernement de Tver), coule de l'O. à l'E. depuis sa source jusqu'à Kazan, se dirige du N.-E. au S.-O. depuis cette ville jusqu'à Sarepta, enfin tourne au S.-E., et entre dans la mer Caspienne par 70 embouchures. La Vasousa, l'Oka, la Soura, la Tvizil, la Sarpa à droite, et, à gauche, la Tvertza, la Mologda, la Schneksna, la Vetlouga, la Kama, la Samara, sont ses principaux affluents. Son cours est d'environ 3,800 kil., par Soubtzoff, Tver, Ribinsk, Iaroslav, Kostroma, Nijni-Nowogorod, Kazan, Simbirsk, Saratov, et Astrakhan. Le Volga, parsemé d'îles dans tout son cours, est navigable sur une étendue de 3,250 kil. Il s'ensable tous les jours. Ses eaux sont très-poissonneuses, et fournissent surtout du saumon. Différents canaux, qui relient ses affluents à ceux de la Néva, établissent une ligne de communication entre la mer Caspienne et la mer Baltique. Au moyen d'autres canaux, le Volga communique par la Dwina avec la mer Blanche, et par le Don avec la mer Noire.

VOLGSK, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 137 kil. N.-E. de Saratov, sur la rive dr. du Volga; 23,073 hab. Industrie agricole.

VOLHYNIE, en polonais *Wolhynsk*, gvt de la Russie d'Europe, au S.-O., entre ceux de Minsk et de Grodno au N., de Kiev à l'E., de Podolie au S., les Etats autrichiens au S.-O., et le royaume de Pologne à l'O.; 70,656 kil. carr.; 350 kil. sur 255; 1,528,328 hab. Ch.-l., *Jitomir*. Quelques ramifications des Karpathes pénètrent dans le S.; le N. est occupé en partie par les marais du Pripet. Sol fertile en céréales, plantes oléagineuses, légumes, fruits, tabac, lin, chanvre. Elève de bétail. De vastes forêts fournissent la résine, la poix et le goudron, et servent de retraite aux animaux à riches fourrures et aux animaux féroces (loups, lynx, ours, etc.). Mines de fer; carrières de gypse et de salpêtre. Fabr. de toiles, lainages, cuirs, papiers, soieries, porcelaine, poteries. La Volhynie, auj. divisée en 12 cercles, appartint à la Pologne avant 1793; on la partageait en *Haute-Volhynie* ou palatinat de Lusuc, et *Basse-Volhynie* ou palatinat de Kiovie.

VOLKHOFF, riv. de la Russie d'Europe, naît au lac Ilmen, et afflue au lac Ladoga; cours de 180 kil., tout entier navigable.

VOLKMARSEN, v. de la Hesse-Cassel (Basse-Hesse), sur la Twiste, à 11 kil. N.-O. de Wolfhagen; 2,800 hab. Anc. château de *Kugelburg*, en ruines. Immenses tourbières.

VOLKONSKI. *V.* WOLKONSKI.

VOLLORE-VILLE, *Lovolautrium*, *Volotrense castrum*, brg (Puy-de-Dôme), arr. et à 13 kil. S.-E. de Thiers; 401 hab.— Près de là est *Vollore-Montagne*; 800 hab.

VOLMUNSTER, ch.-l. de cant. (Moselle), arr. et à 30 kil. E. de Sarreguemines; 523 hab.

VOLNAY, vge (Côte-d'Or), arr. et à 6 kil. S.-O. de Beaune; 612 hab. Excellent vin rouge, recueilli dans les crûs des Santenots, des Caillerets, des Champans, des Angles, de la Chapelle, de la Bouche d'Or, et de Chevrey.

VOLNEY (Constantin-François CHASSEBŒUF, comte de), né à Craon (Mayenne) en 1757, m. en 1820, était fils d'un avocat, termina ses études à Angers, et, à peine âgé de 17 ans, se rendit à Paris pour étudier la médecine. Mais un goût irrésistible l'entraîna vers les travaux d'érudition; il adressa à l'Académie française un *Mémoire sur la chronologie d'Hérodote*, dont Larcher fit une critique fort sévère, et qui lui valut, avec l'amitié du baron d'Holbach, son admission dans le cercle littéraire de Mme Helvétius. Ayant fait un petit héritage, il le consacra à un voyage en Orient, 1782, et, partit le havre-sac sur le dos. Il demeura 8 mois enfermé dans un couvent du Liban, chez les Druzes, pour apprendre l'arabe, et employa 4 années à visiter l'Egypte et la Syrie. Il en publia la relation en 1787, sous le titre de *Voyage en Egypte et en Syrie*, 2 vol. Cet ouvrage, qui est demeuré son chef-d'œuvre, se distingue par l'esprit d'observation, beaucoup d'exactitude, et un vrai talent de style; « c'est, dit Daunou, un modèle de la manière dont chaque partie de la terre devrait être étudiée et décrite. » Le succès de ce livre, qui fut très-grand, celui d'une brochure intitulée *Considérations sur la guerre actuelle des Turcs*, 1788, enfin la vogue qu'obtint en Bretagne une feuille politique, *la Sentinelle*, dont il fut le rédacteur, firent nommer Volney député aux Etats-Généraux de 1789 par le tiers-état de la sénéchaussée d'Anjou. Partisan des principes de la Révolution, il souleva le 1er, dans l'Assemblée constituante, la discussion sur les biens du clergé, et fit rendre un décret en vertu duquel la France ne devait entreprendre aucune guerre pour l'agrandissement de son territoire. En 1791, il publia *les Ruines, ou Considérations sur les révolutions des Empires*, 1 vol., ouvrage prétentieux, déclamatoire, froid, ennuyeux, antireligieux, et auj. à peu près oublié, bien que l'esprit de parti lui ait fait pendant longtemps une réputation exagérée. L'année suivante, de grands projets d'amélioration agricole amenèrent Volney en Corse, où il avait reçu le poste de directeur-général du commerce et de l'agriculture; il se proposait d'acclimater les végétaux de l'Amérique dans un domaine qu'il avait acheté et qu'il appelait ses *Petites Indes;* mais la révolution qu'opéra Paoli, en détachant la Corse de la domination française, ruina ses plans. Accusé de royalisme et emprisonné pendant la Terreur, il recouvra la liberté au 9 thermidor. On le nomma bientôt professeur d'histoire à l'Ecole normale; cette école ayant été supprimée, 1795, il s'embarqua pour les Etats-Unis; où il fut bien accueilli, comme ami de Franklin et de Washington. Nommé, à son retour, membre de l'Institut, il s'associa au 18 brumaire, mais refusa de partager le Consulat avec Bonaparte; il entra au sénat conservateur, dont il devint vice-président. Ennemi du despotisme autant que des excès populaires, il s'opposa au Concordat, à l'expédition de St-Domingue, à la création de l'Empire; néanmoins il reçut, en 1808, avec tous les sénateurs, le titre de comte, auquel il dut, disait-il, *s'accoutumer*. Il signa l'acte de déchéance de Napoléon, en 1814. Volney a fait d'immenses travaux sur la chronologie, l'histoire, et les langues orientales, dont il voulait simplifier l'étude au moyen d'un alphabet unique en caractères européens; on a fait de son système une heureuse application dans le grand ouvrage de la *Description de l'Egypte*. Ecrivain, il se proposa toujours, dans ses conceptions originales, d'une part un but d'utilité pratique, de l'autre, disciple à vues étroites des philosophes du XVIIIe siècle, une attaque aux croyances religieuses. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées en 1821-22, 8 vol. in-8°, et ses *Œuvres choisies*, en 1827, 6 vol. in-32. On y remarque, outre les ouvrages déjà cités: la *Loi naturelle, ou Catéchisme du citoyen*, 1793; *de la Simplification des langues orientales*, 1795; *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis d'Amérique*, 1803; *la Chronologie d'Hérodote*, 1808; *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne*, 1814; *l'Alphabet européen appliqué aux langues asiatiques*, 1819; *Discours sur l'étude philosophique des langues*, 1819; *l'Hébreu simplifié*, 1820. Volney fonda par son testament un prix à l'Institut pour le meilleur travail sur les langues orientales. Son *Eloge* fut composé par M. de Pastoret pour l'Académie française, et par M. Daru pour la Chambre des pairs. *V.* M. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. VII.

VOLO, v. de la Turquie d'Europe (Janina), port de commerce sur le golfe de Volo (golfe *Pélasgique* ou *Pagasé-*

tique des anciens), dans l'Archipel, à 62 kil. S.-S.-E. de Larisse; 4,000 hab. Archevêché grec. Climat malsain. Comm. actif. Export. de blé, huile, laine, soie, tabac, peaux, fruits secs, etc. Cette ville est bâtie sur l'emplacement de l'anc. *Pagase*, ou d'*Iolcos*.

VOLOGDA, v. de la Russie d'Europe (Grande-Russie), ch.-l. du gvt de son nom, sur la Vologda, à 730 kil. S.-E. de St-Pétersbourg; par 59° 13' 35'' lat. N., et 37° 33' 23'' long. E.; 13,000 hab. Archevêché grec; cour d'appel; séminaire, gymnase, bibliothèque. Fabr. de cuirs, toiles, draps, couleurs, pains d'épice. Commerce assez actif avec Arkhangel et la Sibérie. Fondée par les Novogorodiens au x^e^ ou xi^e^ siècle, Vologda, qui fut pendant quelque temps soumise, il est vrai, à la principauté de Rostov, ne fut définitivement unie à la Russie qu'en 1390.—Le gouvernement de Vologda, entre ceux de Novogorod et d'Olonetz à l'O., d'Iaroslav, de Kostroma, et de Viatka au S., de Perm à l'E., et d'Arkhangel au N., est l'un des plus grands de la Russie; 395,334 kil. carr.; entre 58° et 64° lat. N., 36° et 57° long. E.; 1,150 kil. sur 550; 951,593 hab. Il est divisé en 10 districts. Climat très-froid; hiver de 8 mois. Sol montagneux à l'E., où courent les monts Ourals ou Poyas, plat partout ailleurs, et que la rigueur du climat permet à peine de cultiver. Immenses forêts, où la chasse des animaux à fourrure est active. Quelques marais; nombreux lacs et cours d'eau (la Soukhona, la Vitchegda, la Petchora, etc.). Dans la région N.-O. s'étend le Bielozero, et dans le N. le steppe de la Petchora. Sources salées; mines de fer et de cuivre. Forges. Corderies, fabr. de gros draps. Tapis d'écorces de tilleul. Peu de commerce.

VOLOGDA, riv. de la Russie d'Europe, passe à Vologda, à 31 kil. au-dessous de laquelle elle se jette dans la Soukhona; cours de 120 kil.

VOLOGÈSE I^er^, roi des Parthes, fils et successeur de Vonone II, régna de l'an 50 à 80 ou 90, s'attacha ses frères Pacorus et Tiridate, en donnant à l'un la Médie et à l'autre l'Arménie, défendit le dernier contre les Romains, et, malgré les efforts de Corbulon, les força de le reconnaître pour roi d'Arménie. Après avoir repoussé les Dahes et les Saces qui avaient envahi ses Etats, il se disposait à chasser les Alains de la Médie et de l'Arménie, quand il mourut, laissant le trône à Artaban IV, son fils.

VOLOGÈSE II, roi des Parthes, fils et successeur de Chosroès, 121-148, ne releva pas la puissance des Arsacides, ébranlée par les guerres civiles, supporta toutes sortes d'affronts que lui firent les Romains, et acheta la retraite des Alains qui envahissaient ses Etats.

VOLOGÈSE III, fils et successeur du précédent, 148-190, profita du règne paisible d'Antonin le Pieux pour envahir en 161 le royaume d'Arménie, massacrer les garnisons romaines, et mettre Chosroès à la place du roi Sohême; mais les lieutenants de Marc-Aurèle le battirent, et il ne se maintint qu'avec peine contre les révoltes de ses propres sujets.

VOLOGÈSE IV, successeur du précédent, 191-208, feignit d'embrasser le parti de Pescennius Niger pour envahir la Mésopotamie; mais Septime-Sévère, vainqueur de son rival, chassa Vologèse des pays envahis, et le refoula jusque dans le cœur de ses Etats.

VOLOGÈSE V, fils du précédent, disputa le trône à son frère Artaban V, et, le partageant ensuite avec lui, reçut la Susiane, la Perside et les autres contrées méridionales de la monarchie, 212. Les Perses, conduits par Artaxerce I^er^, chef des Sassanides, se révoltèrent, et, après une guerre désastreuse, Vologèse perdit la vie dans le Kerman, 219 ou 220.

VOLOGESIA ou VOLOGESOCERTA, v. de l'anc. Babylonie, au N.-O. de Babylone, sur un canal de l'Euphrate; auj. *Meschehed-Hosseïn*.

VOLOKOLAMSK, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 100 kil. O.-N.-O. de Moscou; 3,000 hab. Ch.-l. de district.

VOLONNE, ch.-l. de canton (Basses-Alpes), arr. et à 20 kil. S.-E. de Sisteron, près de la rive g. de la Durance; 932 hab.

VOLONS, *Volones*, esclaves de l'anc. Rome qui, après la bataille de Cannes, s'engagèrent et formèrent 2 légions. Le Trésor public les acheta, et ils furent affranchis après 2 ans de service. C. D—Y.

VOLOTSCHOK (VYSCHNI-), v. de la Russie d'Europe, gvt et à 134 kil. N.-O. de Tver; 6,500 hab.

VOLPATO (Jean), graveur, né à Bassano en 1733, m. en 1802, se forma sans maître, et exécuta des estampes remarquables par la précision, l'effet et l'énergie. Il a fondé une brillante école à Rome. On a de lui: *Principes du dessin, tirés des meilleures statues antiques*, Rome, 1786, in-fol. et atlas.

VOLPI (Jean-Antoine), né à Padoue en 1686, m. en 1768, fonda dans sa ville natale, en 1717, avec son frère l'abbé Gaëtano, un grand établissement d'imprimerie et de librairie, et fut successivement professeur de philosophie, 1727, et d'éloquence latine, 1735, à l'Université. On lui doit des éditions estimées d'un grand nombre de classiques, dont il revit les textes, et qu'il enrichit de notes, de préfaces et de commentaires; les plus remarquables sont celles de *Catulle, Tibulle, Properce, Lucrèce, Dante, Pétrarque, Politien*. On a aussi un recueil de ses vers latins, Padoue, 1725, in-4°. Gaetano a publié le catalogue de la *Libreria de' Volpi*, Padoue, 1756 in-8°.

VOLPIANO, v. du roy. d'Italie, prov. et à 20 kil. N.-N.-E. de Turin; 4,000 hab.

VOLSK, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 130 kil. N.-E. de Saratov, sur le Volga; 5,000 hab. Ecole des sciences, dite *les Propylées*. Tanneries, briqueteries, fabr. d'armes.

VOLSQUES, *Volci*, peuple de l'Italie ancienne (partie S.-E. du Latium), de la race osque, entre les Marses et les Herniques au N., les Rutules et les Latins à l'O., la mer Tyrrhénienne au S., et la Campanie à l'E.; v. princip.: Antium, Anxur, Vélitres, Arpinum, Privernum. Une partie des Volsques, soumise par Tarquin le Superbe, s'affranchit lors de l'expulsion des rois de Rome. Le patricien Marcius leur prit Corioles; de là vint son nom de Coriolan, l'an 260 de Rome, 493 av. J.-C. C'est chez eux que Coriolan exilé se réfugia, et ils l'aidèrent à se venger de sa patrie, 487. Toujours unis aux Eques et aux autres ennemis des Romains, obligés par la prise d'Antium, 469, et d'Anxur, 406, de mettre bas les armes, ils secouèrent encore le joug à la faveur de l'invasion gauloise, 390, durent l'accepter de nouveau après la délivrance de Rome, prirent part à l'insurrection des Latins en 341, furent domptés en 338, et, depuis cette époque, disparurent comme nation.

VOLTA (Alexandre), célèbre physicien, né à Côme (Milanais) en 1745, d'une famille noble, m. en 1827, fut professeur aux écoles de sa patrie, puis occupa pendant 30 ans une chaire à l'université de Pavie. Ses travaux ont porté presque exclusivement sur l'électricité. Dès l'âge de 18 ans, il était en correspondance avec l'abbé Nollet sur ce sujet. Il a enrichi la science de plusieurs instruments: l'*électrophore*, 1775; le *condensateur électrique*, 1782; l'*eudiomètre*, la *lampe perpétuelle à gaz hydrogène*, l'*électroscope*, etc. Il s'est aussi occupé de la bouteille de Leyde, de la distribution de l'électricité à la surface des corps conducteurs, et de l'électricité atmosphérique. Mais la découverte qui a immortalisé son nom est celle de la *pile électrique*, 1794. Les contractions musculaires, dans l'expérience de Galvani, furent attribuées par Volta au développement de l'électricité produit par le simple contact des métaux. La théorie du contact est généralement abandonnée aujourd'hui; mais Volta avait bien saisi le point capital de l'expérience, en plaçant aux points de contact de deux corps hétérogènes le siége du principal développement d'électricité. Il fut ainsi conduit à la construction de la pile à colonne, qu'il donna en 1800. Il fut comblé d'honneurs par Napoléon I^er^, qui le décora des ordres de la Légion d'honneur et de la Couronne de Fer, le fit nommer député de l'Université de Pavie à la consulte de Lyon, l'éleva à la dignité de comte, et à celle de sénateur du royaume d'Italie. En 1802, Volta devint associé étranger de l'Institut de France. La collection complète de ses *Œuvres* a été publiée à Florence, 1816, 5 vol. in-8°. V.

VOLTAIRE (François-Marie AROUET DE), né à Paris, le 21 novembre 1694, m. dans la même ville le 30 mai 1778, était d'une complexion si faible, qu'on ne put le baptiser que neuf mois après sa naissance. Son père, François Arouet, était trésorier de la Chambre des comptes et ancien notaire au Châtelet; sa mère, Marguerite d'Aumart, d'une famille noble du Poitou. L'abbé de Châteauneuf, parrain du jeune Arouet, lui donna les premières leçons d'irréligion, et le présenta à Ninon de Lenclos, sur le testament de laquelle il fut inscrit pour 2,000 livres destinées à monter sa bibliothèque, au duc de Sully, au marquis de La Fare, à l'abbé de Chaulieu, à l'abbé Courtin, tous membres de cette société du Temple, où se rendaient aussi le grand-prieur de Vendôme et le prince de Conti. Elève des Jésuites au collége Louis-le-Grand, Arouet avait compté parmi ses maîtres le P. Porée, qui fut son professeur de rhétorique, et le P. Lejay, qui annonçait en lui le *coryphée du déisme*. Il débuta dans les lettres et dans le monde sous les auspices des épicuriens beaux-esprits du Temple, et prit parmi eux les habitudes de grand seigneur et l'exemple d'une impiété frivole et gracieuse. Son père, qui n'aimait pas les vers, l'envoya

comme page, à la suite du marquis de Châteauneuf, en Hollande, mais fut bientôt obligé de le reprendre, à la suite de l'éclat que produisit une intrigue d'amour. Le page, de retour, devint pour quelques mois clerc de procureur. Envoyé à la campagne, chez M. de Caumartin, intendant des finances, ami de son père, avec l'ordre d'y réfléchir et de choisir enfin un état, il en revint avec le projet d'un poëme épique sur Henri IV, et des souvenirs du règne et de la cour de Louis XIV, recueillis dans les conversations de M. de Caumartin le père. Une satire sur Louis XIV, publiée l'année de la mort de ce roi, et faussement attribuée au jeune Arouet, le fit mettre à la Bastille; il en sortit avec son poëme épique fort avancé, une ébauche de tragédie dont le sujet était *Œdipe*, et cent louis que le Régent lui donna pour compenser une captivité imméritée. « Je remercie Votre Altesse, dit-il, de vouloir se « charger encore de ma nourriture; mais je la prie à l'a- « venir de ne me plus se charger de mon logement. » C'est alors que par une mode suivie de quelques poëtes, de prendre un nom d'emprunt, il prit celui de *Voltaire*, anagramme de *Arouet l. j.* (le jeune), car il eut un frère aîné. On sait qu'alors l'*i* et le *j* étaient comme la même lettre, ainsi que l'*u* et le *v*. Voltaire commença l'œuvre de sa célébrité par la tragédie d'*Œdipe*, 1718. Le théâtre devait être le point d'appui de sa popularité; il introduisait dans le genre tragique plus d'une nouveauté : d'abord, une plus grande simplicité d'action, un dialogue plus court, point de conversations amoureuses et galantes; puis des effets nouveaux de spectacle, le goût de l'appareil et des couleurs locales, les maximes nombreuses, les sentences philosophiques, les allusions, qui trop souvent trahissaient la présence du poëte et troublaient l'illusion, mais qui changeaient le théâtre en tribune, et donnaient un corps à toutes les idées nouvelles que le siècle prêtait au poëte, et que le poëte renvoyait au siècle transformées par l'éloquence. *Œdipe* avait déjà tous les caractères qui furent ceux de la *tragédie voltairienne*. *Artémire*, 1722, tragédie sifflée, vint se placer entre un court exil de Voltaire et un voyage en Hollande avec Mme de Rupelmonde. Dans ce voyage, il vit J.-B. Rousseau : cette entrevue commença par des compliments, et finit par une querelle que la mort même de Rousseau ne devait pas entièrement éteindre. En 1724, Voltaire donna *Mariamne*, tragédie médiocrement heureuse, dont le sujet est le même que celui d'*Artémire*, mais transporté en Judée, puis la petite comédie de *l'Indiscret*, esquisse spirituelle, mais froide, et dénuée, comme toutes les comédies de l'auteur, de situations comiques. En même temps, il achevait *la Ligue*, plus tard appelée *la Henriade*, poëme épique, commencé trop tôt, quand l'auteur, de son propre aveu, ne savait pas ce que c'était qu'une épopée. Ce fut une tentative hardie, exécutée timidement; on s'accorde à y blâmer la froideur d'imagination, les tendances philosophiques, les allégories glacées, le peu d'intérêt et de grandeur de l'action, l'absence de personnages vraiment vivants; mais elle contient de beaux épisodes, des portraits intéressants, un récit éloquent, une versification noble et soutenue, quoique manquant de précision, comme la plupart des vers de Voltaire.

Une circonstance imprévue vint interrompre et changer la vie et les idées de Voltaire : un soir, dînant à l'hôtel de Sully, on l'avertit que quelqu'un le demandait à la porte; un homme, qui l'attendait dans une voiture de place, le saisit par ses habits; un autre le frappa, par derrière, de cinq ou six coups de baguette. Voltaire reconnut dans cet outrage la vengeance du chevalier de Rohan-Chabot, avec lequel il avait échangé des provocations. Le poëte familier des grands, insulté par l'un d'eux, fut jeté une seconde fois à la Bastille pour six mois, parce qu'il voulait se faire justice, et exilé au sortir de sa prison, 1726. Il avait appris l'escrime pour punir son ennemi, et l'anglais pour fuir en Angleterre. Il ne put tirer parti que de cette seconde étude. Bien accueilli en Angleterre, grâce aux recommandations de Bolingbroke, il connut à Londres les hommes de lettres les plus distingués, et se livra chez le négociant Falkener, à Wandsworth, durant deux années, à un travail opiniâtre sur la langue, la littérature et la philosophie anglaises. Jusque-là il n'était qu'un poëte brillant, sceptique seulement par saillies, l'élève de la société du Temple; il revint d'Angleterre, nourri de l'impiété dogmatique de l'école de Chubb, de Tindal, et autres. Il avait ajouté un scepticisme érudit à son scepticisme de bel-esprit. Les conséquences de ce voyage furent à la fois fécondes et funestes. Voltaire y prépara ses fameuses *Lettres sur les Anglais*, ou *Lettres philosophiques*, sur la société, les mœurs, les lois, la littérature et la philosophie de l'Angleterre. Il fit connaître à la France et à l'Europe Shakspeare et le théâtre anglais, Pope, Addison, le système de Newton. Quelques idées politiques se mêlèrent à cette révélation d'une société si curieuse pour l'Europe d'alors; mais ce furent des nuances fugitives. La liberté de Voltaire était surtout la liberté religieuse, ou même la révolte contre toute religion établie. En même temps le but de ses efforts était la puissance des lettres, la puissance par le talent. Il écrivait, en revenant d'Angleterre, dans une pièce sur la sépulture de Mlle Lecouvreur : « Quiconque a des talents à Londres est un grand homme. » Succès et puissance, ces deux mots résument toute la vie de Voltaire, et c'est à partir de ce moment qu'il en a eu nettement l'idée. La puissance de l'homme de lettres n'existe pas sans l'indépendance : Voltaire se fit une fortune indépendante; il ajoutait à ses talents celui de faire d'heureuses spéculations. Il avait hérité un peu plus de 4,000 livres de rente de son père : une édition de *la Henriade*, publiée à Londres et dédiée à la reine Caroline (le jeune Louis XV en avait repoussé la dédicace), augmenta sensiblement cette fortune. A son retour, il gagna des lots assez considérables sur une loterie; fit des opérations avantageuses dans le haut commerce, grâce à la connaissance des banquiers Paris; devint très-riche, et, malgré ses pertes et ses libéralités, malgré la banqueroute de Terray, il possédait, à la fin de sa vie, à titre viager ou perpétuel, 160,000 livres de rente. On l'a accusé injustement de cupidité; il avait de l'ordre, et l'on a pris pour de l'avarice quelques manies parcimonieuses.

Durant cette période de sa vie, période anglaise en quelque sorte, tous ses ouvrages attestent l'impression qu'il avait reçue de la littérature et de la société de l'Angleterre. *Brutus*, 1730, tragédie républicaine, est un souvenir des libertés de ce pays; *Eryphile*, 1732, jouée sans succès était une réminiscence affaiblie d'*Hamlet*; *Zaïre*, 1732, la pièce enchanteresse, suivant Rousseau, mérita d'être comparée à *Othello*, qui en a fourni la première idée. Ici Voltaire ajoutait à ses nouveautés dramatiques, déjà connues, une vivacité heureuse, la grâce alliée au pathétique, un entraînement tout particulier à sa mobile imagination. C'est là sa véritable originalité. *Zaïre* est son chef-d'œuvre : son épisode chrétien, quoiqu'il en ait plaisanté, les souvenirs de la Croisade, d'anciens noms glorieux de France, contribuèrent au succès prodigieux de cette pièce. *La Mort de César*, autre souvenir de Shakspeare, jouée d'abord dans un collége, 1733, était encore une tragédie républicaine. Dans *Adélaïde Du Guesclin*, 1734, les noms français furent moins heureux que dans *Zaïre* : la pièce tomba. Presque toutes les tentatives de Voltaire pour introduire une nouveauté sur le théâtre rencontrèrent des obstacles dans les habitudes du public. *Adélaïde Du Guesclin*, changée et gâtée, réussit, en 1752, sous le titre de *Duc de Foix*; le public s'étant enfin plié à des habitudes nouvelles, elle reprit son ancienne forme avec succès en 1765. Dans une sorte de poëme critique, moitié prose et moitié vers, *le Temple du Goût*, 1733, Voltaire avait appelé toutes les réputations littéraires, même les mieux établies, au tribunal de son goût et souvent de ses satires : il suscita contre lui une véritable tempête; mais l'attention du public se concentrait sur lui de plus en plus, et le jeune Voltaire contrebalançait l'Académie et la cour. En même temps, il écrivait l'*Histoire de Charles XII, roi de Suède*, 1730, à l'aide de notes prises en Angleterre, et donnait sur ce prince, trop généreusement surnommé par lui *l'Alexandre du Nord*, un modèle de narration élégante et rapide. Cet ouvrage était imprimé secrètement à Rouen, ainsi qu'un autre ouvrage, beaucoup plus hardi, les *Lettres philosophiques*, où, sous le prétexte de faire connaître l'Angleterre à la France, l'auteur combattait indirectement toutes les idées reçues en philosophie, en politique et en religion, attaquait toutes les opinions du siècle de Louis XIV, le cartésianisme, l'autorité du clergé, le pouvoir absolu; une première atteinte contre Pascal annonçait l'ennemi de la révélation. Ces Lettres ne parurent que par l'infidélité d'un libraire, et l'auteur ne put se dérober à l'exil que par la fuite, 1735. Elles furent brûlées par la main du bourreau. Cette justice qui sévissait contre un livre et en augmentait le succès, prouva d'abord à Voltaire qu'il pouvait compter sur la faiblesse d'un gouvernement indécis, et commença la liste de ses griefs contre les parlements. *Le Pour et le Contre, ou Epître à Uranie*, courte dissertation en vers sur la divinité de Jésus-Christ, où le *contre* est beaucoup mieux présenté que le *pour*, fut publié encore malgré l'auteur, qui voulait sans doute choisir son temps, et lui causa des alarmes plus sérieuses; il s'en tira par un procédé qui lui devint plus tard trop familier : il nia cet ouvrage, et l'attribua à

Chaulieu, qui était mort. Sous un gouvernement fort, les mensonges de Voltaire eussent été la ressource à peine excusable d'un auteur persécuté ; en présence d'un gouvernement faible, le mensonge paraissait une feinte convenue entre l'auteur et des ministres qui ne demandaient que le moyen de pouvoir l'épargner. Cependant il faut observer que Voltaire mentait si hardiment, si souvent, avec tant de chaleur et d'indignation apparente, toutes les fois qu'il y était intéressé, que, dans une foule de cas, il semblait que la vérité était de son côté. La période de cinq ou six ans qui succéda au séjour de Voltaire en Angleterre fut celle des escarmouches de l'écrivain contre l'autorité ; il vivait partagé entre la hardiesse, qui l'entraînait trop loin, et l'inquiétude, qui le rendait ensuite malheureux.

C'est alors que Mme Du Chastelet lui offrit une retraite paisible à Cirey, en Champagne, pas trop loin de Paris pour y entretenir son succès, et assez près de la frontière pour se soustraire aux poursuites. Ce séjour de Cirey suspendit quelque temps les agitations et les voyages précipités de Voltaire, nature mobile et inquiète. Il est marqué par des études plus suivies, et par un système d'attaques plus prudentes et plus dissimulées. Mme Du Chastelet exerça une action réelle sur Voltaire. La nature coupable de cette liaison ne peut être cachée ; mais elle ne choquait pas les mœurs publiques d'alors. Grâce à l'influence de Mme Du Chastelet, Voltaire, sans cesser de tenir la tête dans le mouvement sceptique des esprits, consulta davantage les bienséances, et cette époque ne fut pas celle des grandes témérités ; ce fut en quelque sorte la période vraiment philosophique de la carrière de Voltaire. Il donna les *Éléments de la philosophie de Newton*, 1738-1741, qui rencontrèrent quelque obstacle dans les opinions cartésiennes du chancelier d'Aguesseau. Voltaire concourut avec Mme Du Chastelet, la Muse de la géométrie, pour un prix de physique sur la nature du feu, prix qui fut décerné par l'Académie des Sciences à Euler. Voltaire tenait pour Newton, Mme Du Chastelet pour Leibniz, et ce fût un spectacle assez curieux de voir ces deux personnages si célèbres par leur liaison lutter l'un contre l'autre dans un Mémoire sur les forces. L'Académie jugea leurs travaux dignes d'être insérés dans ses Mémoires.

Voltaire avait l'ambition de l'universalité ; mais il avait surtout celle du succès, et il s'aperçut, par son propre bon sens, et par les conseils du physicien Clairault, que son succès véritable n'était pas là. Il revint aux lettres avec une nouvelle ardeur. On peut rapporter à cette époque de sa vie : la petite épître *le Mondain*, 1736, apologie très-spirituelle du luxe, mais fort peu respectueuse envers nos premiers parents ; la tragédie d'*Alzire*, 1736, esquisse timide pour nous, mais hardie pour le temps, des mœurs américaines, et peinture intéressante de l'amour dans un état voisin de la nature : c'est la tragédie chrétienne de Voltaire, autant que Voltaire pouvait en faire une ; l'*Enfant prodigue*, 1738, comédie en vers de 10 syllabes, où l'esprit de l'auteur, comme dans les autres, se montre trop pour être comique, et qui rachète par des scènes touchantes le défaut capital de n'être pas une vraie comédie ; *Zulime*, 1740, tragédie romanesque, sujet mal conçu, où l'auteur, qui ne sut jamais dessiner des caractères de femmes, ne pouvait compter que sur un personnage féminin. *Le Fanatisme ou Mahomet*, joué à Lille en 1741, est sa meilleure tragédie de cette époque ; on y trouve la même vivacité dramatique que dans *Zaire* et *Alzire*, plus de force encore dans le pathétique, et plus d'entraînement, mais aussi moins de naturel et de vérité, surtout dans le caractère de Mahomet, imposteur et grand homme, politique sans entrailles et amoureux. Un certain air d'impiété répandu sur le rôle de Mahomet avait obligé l'auteur de retirer sa pièce du théâtre : il la dédia, en 1745, au pape Benoît XIV, qui eut l'esprit d'accepter la dédicace sans compromettre son caractère. C'est encore dans cette période que Voltaire donna une suite de 7 *Discours*, en vers, *sur l'homme*, imités de Pope, plus agréables peut-être, mais plus légers, moins solides et moins concis. En même temps il préparait deux de ses principales œuvres historiques, le *Siècle de Louis XIV* et l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*. Cette époque est la plus honorable de la carrière de Voltaire ; son succès n'est plus contesté, si ce n'est par des ennemis comme Desfontaines, dont il a le tort de triompher trop cruellement dans des libelles violents, tels que *le Préservatif*, 1738, publié sous le nom d'une de ses créatures. Son ascendant commence à s'étendre même à l'étranger ; il est depuis 1736 en correspondance avec le prince royal de Prusse, qui le charge de publier l'*Antimachiavel*, monument curieux d'un prince qui, à l'école d'un philosophe, prenait des engagements qu'il oublia en montant sur le trône. En effet, le jour même où il devint Frédéric II, commençant à trouver sans doute que Machiavel avait du bon, il ordonna à Voltaire, qu'il avait vu à Clèves, 1740, d'arrêter la publication.

Le séjour de Paris manquait toujours à Voltaire, qui ne pouvait se passer d'applaudissements. A la mort du cardinal de Fleury, adversaire mitigé, mais défiant, Voltaire tourna de nouveau ses regards vers la capitale, 1743. C'est l'époque de sa réconciliation avec le pouvoir. Il revint à la cour, où il avait un ennemi, le ministre Maurepas, jaloux de son esprit et de ses succès de salon, et un ami peu constant, le duc de Richelieu, qui joignait à une gloire militaire incontestable beaucoup de corruption et de légèreté. Voltaire fut chargé d'une négociation en Prusse, et rendit quelques services en Hollande. Il fut employé par le ministre d'Argenson, qui l'aimait, mais qui perdit bientôt son portefeuille. Le succès populaire de la tragédie de *Mérope*, 1743, l'un de ses meilleurs ouvrages, marqua ce moment passager de faveur, où Voltaire réussit à plaire également au public et à la cour. Cette tragédie, sans amour, et cependant si touchante, grâce à la vive peinture de l'amour maternel, fut au poëte l'occasion d'un vrai triomphe. Le public voulut voir l'auteur, premier exemple d'un honneur qui a été prodigué depuis ; Voltaire fut amené dans une loge où étaient la maréchale de Villars et sa belle-fille ; le parterre voulut que celle-ci embrassât le poëte, et l'ordre du parterre fut exécuté. Cependant l'Académie Française ne se rendait pas encore, et Boyer, ancien évêque de Mirepoix, fit préférer la candidature d'un évêque à celle de l'auteur de *Mérope*. Cette résistance fut une faute : Voltaire, deux fois repoussé, entra enfin victorieusement, en 1746, et quand l'Académie n'avait plus qu'à passer sous son joug. Voltaire, redevenu poëte courtisan, fut nommé, grâce à Mme de Pompadour, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi et historiographe de France. A cette époque et à cette situation appartiennent : le *Poëme de Fontenoy*, vraie gazette rimée, versifiée au fur et à mesure que l'on recevait des courriers de la bataille, et où les hémistiches étaient des grains d'encens partagés entre tous les grands noms qui voulaient avoir une place dans le poëme après avoir pris part au combat ; *la Princesse de Navarre*, 1745, comédie-ballet, amusement de circonstance ; *le Temple de la Gloire*, *Samson*, *Pandore*, opéras très-faibles, et quelques autres ouvrages dans ce genre où il admirait beaucoup Quinault, sans avoir jamais pu l'imiter.

Cette faveur de Voltaire ne devait pas durer ; il ne voulait pas descendre au rôle de poëte de cour, et sa familiarité de grand seigneur ou de philosophe déplaisait à Louis XV. « Trajan est-il content ? » demandait-il au roi après la représentation du *Temple de la Gloire*. Le roi ne répondit pas. D'autre part, Mme de Pompadour aimait mieux la modestie soumise, et peut-être servile, de Crébillon, que l'indiscrétion de cet homme de lettres qui ne pouvait cacher ses prétentions. De là des préférences choquantes, qui avertissaient Voltaire que sa place n'était pas à la cour. La faute du gouvernement était toujours de ne savoir ni se faire craindre, ni accepter franchement le rôle nouveau que l'opinion publique donnait aux lettres. Voltaire quitta la cour. Entré enfin à l'Académie Française en 1746, il y trouvait un appui nouveau, et en était un à ses ennemis. Il passa dans une autre cour, seulement plus petite, celle de Sceaux, chez la duchesse du Maine. Là, il entreprit de refaire, en quelque sorte, les tragédies de Crébillon. *Sémiramis*, 1748, tragédie d'abord repoussée par une cabale, fut son premier défi au vieux poëte, et une occasion de refaire avec succès sa pièce d'*Eryphile*, c'est-à-dire le drame de la vengeance d'un père par un fils sur la personne de sa mère. C'était encore le sujet d'*Hamlet*, avec la scène du spectre, qui réussit cette fois. *Nanine*, *ou le Préjugé vaincu*, 1749, comédie en 3 actes, d'abord froidement accueillie, dut son succès à quelques scènes touchantes et gracieuses. Dans *Oreste*, Voltaire refit l'*Electre* de Crébillon, et la victoire un moment incertaine se décida pour lui ; il criait au parterre : « Courage, Athéniens ! c'est du Sophocle ! » Il refit le *Triumvirat* de Crébillon, sans changer le titre ; le *Catilina*, pièce assez ridicule de son rival, devint sa *Rome sauvée*, 1752, qui eut peu de succès. *Atrée et Thyeste* donna plus tard naissance à la malheureuse tragédie des *Pélopides*. Voltaire n'épargna qu'*Idoménée*, *Xerxès*, et *Pyrrhus*, parce qu'ils ne valaient pas la peine d'être pris, et *Rhadamiste*, parce qu'il était périlleux de le prendre. Il se partageait alors entre Sceaux et Paris ; il ne devait pas rester longtemps à Cirey, où il était retourné. Mme Du Chastelet mourut en 1749. Il la

pleura; mais ce n'étaient que les larmes de l'amitié. De retour à Paris, il se consola en travaillant. Il avait un petit théâtre, où il joua lui-même plusieurs fois le rôle de Cicéron, dans sa *Rome sauvée*. C'est à cette occasion qu'il connut Lekain, qui devint son acteur chéri et son ami.

Voltaire, revenu depuis six ou sept ans à sa mobilité première, fatigué de cette agitation, et ne pouvant se fixer dans la capitale en présence d'un gouvernement craintif, d'un parlement défiant, et d'un clergé justement hostile, accepta les offres du roi de Prusse, en 1750, et partit pour Berlin. On peut appeler cette époque la période allemande de sa carrière. Elle ajouta encore à sa célébrité, mais contribua peu à son bonheur. Il trouva, il est vrai, dans la cour de Berlin, ce qu'il n'avait pu trouver à Versailles, la situation, inconnue jusque-là, d'un philosophe près d'un roi son ami, qui le traitait d'égal à égal. Frédéric II lui donna à Potsdam un appartement au-dessous du sien, une table, des équipages, la clef de chambellan, la croix du Mérite, 20,000 fr. de pension; pour tout devoir, le soin de revoir les écrits de ce roi, qui était un homme de lettres français sur le trône de Prusse. Les soupers de Voltaire avec Frédéric sont demeurés célèbres : le prince s'y reposait des soins de la royauté avec un ami auquel il laissait une entière liberté. Cette égalité entre un roi et un philosophe était une chimère dont l'expérience leur montra la vanité. Il fallait que Voltaire abdiquât son indépendance, ou Frédéric sa royauté, et ni l'un ni l'autre n'en était capable. Les satires de La Beaumelle et la jalousie de Maupertuis furent l'occasion de la rupture. Voltaire fit contre Maupertuis la *Diatribe du docteur Akakia*. Le roi de Prusse voulut bien rire des plaisanteries contre Maupertuis, mais il ne voulut pas que son Académie prussienne fût couverte de ridicule. Il se fit livrer les exemplaires de la *Diatribe*, et les brûla lui-même dans sa cheminée. Mais Voltaire, renouvelant en Prusse un manége qu'il avait beaucoup pratiqué en France, laissa parvenir un exemplaire en Hollande. La *Diatribe* renaît de ses cendres, et, cette fois, Frédéric la fait brûler à Berlin de la main du bourreau, sous les yeux de Voltaire qui était placé à la fenêtre d'un ami et s'écriait : « Voilà la philosophie de « Maupertuis qui s'en va en fumée! Oh! quelle fumée noire « et épaisse! » Des mots piquants de Frédéric et de Voltaire, colportés de l'un à l'autre, envenimèrent cette blessure. Après bien des hésitations du roi, Voltaire obtint un congé pour aller aux eaux de Plombières : ils se séparèrent pour ne plus se revoir, 1753. Des tracasseries nouvelles, provoquées par la vanité littéraire de Frédéric, ajoutèrent encore aux griefs de Voltaire. Un agent du roi de Prusse, à Francfort, le retint dans cette ville jusqu'à ce qu'il eût rendu un exemplaire des poésies de Frédéric, qu'il avait laissé à Leipzig avec d'autres effets.

Ainsi finissait cette période singulière de la vie du philosophe, durant laquelle les conversations intimes de Frédéric et l'exemple de La Mettrie, de Maupertuis, et de plusieurs autres, avaient poussé à des excès plus grands encore un esprit téméraire, qui comptait parmi ses faiblesses celle de vouloir toujours enchérir sur les hardiesses de ses rivaux. Les mésaventures qui avaient terminé ce rêve de faveur et de puissance, au lieu de le corriger, n'avaient fait que l'irriter. Cependant sa gloire littéraire s'enrichit encore de titres nouveaux : le poëme de *la Loi naturelle*, 1751, malgré quelques conséquences pernicieuses, et un peu de prosaïsme dont l'auteur ne put jamais se défaire, était digne de sa meilleure époque. Il acheva et publia le *Siècle de Louis XIV*, ouvrage conçu dès le temps de son séjour chez M. de Caumartin, et qui est son chef-d'œuvre dans cette prose claire et vive, manquant, il est vrai, d'élévation, comme tout ce qui est sorti de sa plume, mais forte, rapide et pure, cette prose enfin qui fait de lui notre dernier maître classique. On a reproché à cet ouvrage les divisions qui séparent l'histoire du gouvernement, des lettres et de la religion, de l'histoire extérieure des guerres et de la diplomatie; mais on ne lui peut ôter le mérite d'une conception originale, qui embrasse dans l'histoire d'un siècle la peinture des mœurs et le mouvement des esprits, aussi bien que le récit des événements politiques. Enfin Voltaire travailla à son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, qui devait précéder le *Siècle de Louis XIV*, introduction téméraire à un ouvrage qui est un monument de raison. Il faut rapporter à cette époque le projet des *Annales de l'Empire*, promises à la duchesse de Saxe-Gotha, qui lui avait offert l'hospitalité.

A son retour de Prusse, Voltaire, devenu célèbre dans toute l'Europe, recommença sa vie errante, appelé de tous côtés, ne pouvant se fixer nulle part, et tournant toujours les yeux vers Paris, qui seul ne l'appelait pas. Le gouvernement, qui s'était montré jaloux de la préférence accordée par Voltaire au roi de Prusse, crut ne devoir lui faire aucune avance : on ne comprenait pas qu'il était plus dangereux de loin que de près. Après quatre ou cinq ans d'incertitudes, vivant tour à tour à Colmar, à Lyon, à Genève, à Monteron, sur le territoire de Lausanne, aux Délices, il se fixa à Ferney, 1758, dans le pays de Gex, avec sa nièce, Mme Denis, qu'il aimait tendrement. Son succès était désormais européen : le *patriarche de Ferney*, comme on l'appelait, était une puissance et une idole. Il y menait une vie toute princière; on venait en pèlerinage pour le voir; il était en correspondance avec les souverains, qui croyaient, en le flattant, rendre leurs hommages à l'opinion publique, devenue la reine du monde. Voltaire se fait alors de plus en plus cosmopolite, et son succès, cette pensée constante de sa vie, s'étend sur le monde. C'est alors que les ingrats Français qui le craignent ou le repoussent, deviennent des *Welches* ignorants : il n'y avait de Français que les disciples de Voltaire. D'ailleurs tout le monde s'efforçait de se tirer de la foule des Welches, et l'on vit le spectacle étrange d'une nation accablée de railleries par un homme de lettres, qu'elle adorait avec d'autant plus de ferveur qu'il semblait la mépriser davantage. Voltaire à Ferney, isolé de toute influence sage et calmante, marcha désormais à front découvert à la destruction du christianisme. Un mouvement, sinon chrétien, au moins religieux, commençait avec J.-J. Rousseau, et tendait à s'emparer des nouvelles générations. Voltaire demeura le représentant de l'impiété, d'abord frivole, puis raisonneuse et dogmatique, de la première moitié du siècle. Le changement apporté dans quelques esprits par Rousseau le jeta de plus en plus dans les exagérations impies. Il fit la guerre à la religion avec acharnement, avec fureur. Habitant sur la frontière, possédant une fortune mobilière placée sur les différentes cours de l'Europe, il pouvait à tout instant se dérober aux poursuites. Il comptait d'ailleurs sur sa vieillesse, parlait sans cesse de ses infirmités, de sa mort prochaine, et s'assurait ainsi l'impunité, que la faiblesse du gouvernement et la puissance de l'opinion lui promettaient déjà. Cette époque de verte vieillesse donna naissance à de nombreux ouvrages : *l'Orphelin de la Chine*, 1755, tragédie romanesque, où la decadence du poëte tragique commence à se faire sentir; *Tancrède*, 1760, tragédie dont le succès rappelait, au style près, celui de *Zaïre*; *Olympie*, 1764, où son génie jetait encore quelques lueurs, mais où il faisait la double faute de lutter contre l'*Athalie* de Racine, et de renouveler, sans s'en apercevoir, l'erreur du vieux Corneille, qui ne sut pas s'arrêter à temps; les *Scythes*, 1767, et *Sophonisbe*, 1774, qui échouèrent au théâtre; *les Guèbres, les Lois de Minos, Don Pèdre*, qui ne tentèrent pas l'épreuve, ou n'y furent même pas admis; enfin *Irène*, qu'il vit jouer en mourant, 1778, et *Agathocle*, joué après sa mort, et qui fut sa 28e tragédie. Quatre comédies furent l'ouvrage de sa vieillesse : *l'Ecossaise*, en 5 actes en prose, 1760, où il livra Fréron, son ennemi, aux risées du parterre, sous le voile transparent du rôle de *Frélon*; *le Droit du Seigneur*, qui est la comédie de *Nanine* gâtée, et qui n'eut aucun succès; *Charlot*, et le *Dépositaire infidèle*, qui parurent sur un théâtre que Voltaire avait construit chez lui à Ferney, et qu'il remplissait d'amis. Il affecta plus que jamais d'unir la poésie à la philosophie; de là le poëme sur le *Désastre de Lisbonne*, déclamation contre l'optimisme; le *Précis de l'Ecclésiaste*, et le *Cantique des Cantiques*, qui sont loin de valoir, comme poésie, son *Epître aux Délices*, où sont peut-être les plus beaux vers de Voltaire. Il excella jusqu'à la fin dans la poésie légère, mélange de grâce, de satire et d'élégance. Voltaire n'était pas né avec le talent comique, et il le prouva dans un poëme de *la Guerre civile de Genève*, 1768, où il est tombé jusqu'à la platitude; mais les satires *le Pauvre Diable*, *le Russe à Paris*, *Pégase et le Vieillard*, *l'Epître à Horace*, celle sur la *Calomnie*, à Mme du Chastelet, et une quantité de petites pièces faciles et heureuses, font de Voltaire le modèle de ce genre secondaire de poésie. Parmi les ouvrages qui accuseront toujours sa mémoire, il faut citer un long poëme où il a profané le sujet si touchant et si héroïque de Jeanne d'Arc; il y travailla presque toute sa vie, et il en fit l'instrument de ses haines, de ses vengeances, de ses jalousies; c'est un mauvais ouvrage, même au point de vue littéraire, et une satire grossière, impie, indigne d'un Français, contre une héroïne dont le nom est étroitement lié au nom même de la France. En 1760, Voltaire entreprit un *Commentaire sur le théâtre de P. Corneille*, œuvre de goût, mais souvent sévère jusqu'à l'iniquité. Il en consacra le produit à doter une petite-nièce du grand Corneille, qu'il avait adoptée.

La première édition que Voltaire donna de ses Œuvres réunies, 1757, contenait l'*Essai sur les mœurs*. Bossuet dans son *Discours sur l'histoire universelle* s'arrête à Charlemagne : c'est là que commence l'*Essai sur les mœurs*, continuation imprévue, et faite dans un esprit bien différent : Bossuet rapportait tous les événements de l'histoire à l'établissement du christianisme ; Voltaire rapporte au christianisme tous les maux de l'humanité, racontés avec complaisance. Une pensée philosophique, le progrès, anime cet ouvrage, et empêche seule de le regarder comme un long paradoxe. De belles pages font presque oublier l'injustice, la prévention hostile et calculée dont le livre est rempli. Les *Annales de l'Empire*, promesse légèrement accordée et plus légèrement exécutée, l'*Histoire de Russie sous Pierre le Grand*, flatterie pour deux impératrices qui honoraient le philosophe avec des vues intéressées, l'*Histoire du Parlement*, revanche de Voltaire contre la magistrature, livre qu'il récusa et dont il dit beaucoup de mal (on crut le mal et on ne fut pas dupe des dénégations), tous ces ouvrages historiques de sa vieillesse n'étaient pas dignes de l'auteur du *Siècle de Louis XIV*. Les ouvrages les plus populaires du prosateur, dans cette période, sont ses *Romans*, contes philosophiques, parmi lesquels, malgré des écarts de goût qui vont quelquefois jusqu'au cynisme, il faut distinguer surtout *Candide*, l'*Ingénu*, *Jeannot et Colin*, et la *Princesse de Babylone*. *Zadig* et quelques autres contes sont d'une époque précédente. Voltaire a donné le premier exemple de faire pénétrer des doctrines nouvelles, sous cette forme populaire du roman, dans les classes ignorantes ou frivoles. On ne saurait énumérer tous ses écrits publiés alors contre le christianisme, tels que la *Philosophie de l'histoire*, la *Bible commentée*, l'*Examen important*, l'*Histoire de l'établissement du christianisme;* ni les pamphlets qu'il répandait contre ses ennemis, en particulier contre Lefranc de Pompignan, dont il rendit le zèle inutile, en écrasant sa médiocrité sous un déluge de plaisanteries ; ni les morceaux de critique, de philosophie, de littérature, que ses éditeurs ont réunis sous le titre de *Dictionnaire philosophique*, ou placés dans ses *Mélanges*. Mais il faut mentionner sa *Correspondance*, recueil composé de vingt volumes et qui n'est pas encore complet. On y trouve l'homme même, avec ses passions, ses injustices, ses inimitiés, ses impiétés poussées jusqu'à la rage, ses accès de jalousie, ses mensonges, mais aussi sa générosité, son courage, son humanité. On y trouve encore l'écrivain avec son caractère le plus saillant, la facilité heureuse et la verve inépuisable.

Voltaire n'avait pas seulement la passion du succès ; il eut celle de l'humanité. L'époque de Ferney, qui fut celle de sa puissance et de ses excès, fut aussi celle des services rendus au bien public. Son éloquence et ses efforts firent réhabiliter la malheureuse famille Calas, dont le chef innocent avait été condamné au supplice de la roue par un tribunal cédant au fanatisme de la population. Il ne put sauver le malheureux chevalier La Barre, qui avait renversé avec outrage une croix dans Abbeville ; mais il réveilla le sentiment de l'humanité étouffé par un zèle aveugle, et protégea le jeune d'Etallonde, complice de La Barre. Il déroba au supplice la veuve de Montbailli, dont le mari était un exemple fatal de la précipitation de la justice humaine. Il s'indigna de la condamnation du célèbre et malheureux comte de Lally, sans obtenir pour cette atrocité judiciaire une réparation, que Louis XVI seul devait accorder. En sollicitant l'affranchissement des serfs du mont Jura, il eut la gloire de provoquer un édit célèbre de ce même monarque. Dans ces différentes occasions, Voltaire continuait sa lutte contre les parlements ; mais quand on fait le bien, qu'importe l'occasion ?

Cette générosité seyait bien à la puissance. Voltaire n'était pas seulement une puissance ; il avait un parti, les encyclopédistes, qui le reconnaissaient pour chef. Tous les jours, le nombre s'en augmentait ; ils étaient partout, même dans les conseils du roi. Exemple d'un succès inouï, Voltaire jouissait alors de sa victoire ; il semblait triompher du gouvernement éclipsé, des parlements tombés dans le discrédit, et surtout du christianisme, dont il s'était fait l'ennemi acharné. Cet ascendant extraordinaire éclata dans le dernier voyage de Voltaire à Paris. Mme Denis, qui s'ennuyait à Ferney, partit avec lui et certains amis, le 6 février 1778 ; Voltaire arriva à Paris le 10, et logea sur le quai qui porte auj. son nom, chez le marquis de Villette. Il reçut les députations de l'Académie, du théâtre, un grand nombre de seigneurs et de femmes les plus distinguées. On exploite son succès, on le montre, on lui fait passer en revue tout Paris ; à ces fatigues inaccoutumées s'ajoutent les répétitions d'*Irène*. Il est pris d'une hémorrhagie très-alarmante, et demande les sacrements de l'Eglise. Déjà il avait plusieurs fois communié à Ferney, par politique et avec affectation. Il se rétablit. Il se remet au travail avec une fougue incroyable, et abuse du café pour soutenir ses forces, puis de l'opium pour se procurer du repos. On lui persuade qu'*Irène* a réussi ; il assiste à la 6e représentation. Cette soirée fut un triomphe, qui épuisa ses forces. On couronna son buste sur la scène ; on le porta lui-même jusqu'à sa voiture ; on l'accompagna chez lui, aux cris des vivats. « Vous voulez m'étouffer sous des roses », s'écria le vieillard. Il disait vrai. L'opium le jeta dans un état de léthargie qui annonça sa mort prochaine. Cette fois, il fut ou plus endurci ou plus sincère ; le curé de St-Sulpice, qui était venu lui offrir son ministère, le sommant de déclarer s'il reconnaissait la divinité de Jésus-Christ, il paraît constant qu'il répondit : « Laissez-moi mourir en paix. » Voltaire expira après avoir prononcé ces mots. Comme il était mort dans l'impénitence finale, on lui refusa la sépulture catholique à Paris ; son corps fut transporté et enseveli à l'abbaye de Scellières, qui appartenait à son neveu, l'abbé Mignot. De là, par suite d'un décret de l'Assemblée nationale, du 8 mai 1791, il fut rapporté en triomphe au Panthéon de Paris.

Nous avons apprécié Voltaire comme homme et comme écrivain ; nous ajouterons que son influence sur le dix-huitième siècle fut presque illimitée. Sans rivaux en littérature, il jouit d'un pouvoir en quelque sorte absolu sur les opinions philosophiques de ses contemporains : c'est à peine si les doctrines plus religieuses, plus morales et plus humaines de J.-J. Rousseau firent quelque contrepoids à cette excessive puissance. Quant à son influence actuelle, elle nous paraît bien jugée dans les paroles suivantes de M. de Narbonne, rapportées par M. Villemain : « La France aime l'esprit de Voltaire, qui est le maximum du sien : cela est incontestable ; mais elle n'a plus les opinions de Voltaire : la Révolution l'en a corrigée. »

Les livres écrits sur Voltaire, depuis sa mort jusqu'à nos jours, pourraient former toute une bibliothèque. Dans la liste nombreuse des éditions de ses *Œuvres*, les plus importantes sont : celle de Kehl, 1785-89, avec notes de Condorcet, Decroix et Beaumarchais ; celle qui fut publiée à Paris, 1798-1800, avec notes de Palissot ; celles de Desoër, Paris, 1817-19, 13 vol. gr. in-8°, avec Tables par Miger ; de Lefèvre et Déterville, 1817-20, 42 vol. in-8° ; de Perroneau, 1820-21, avec notes de Beuchot, et L. Dubois ; de Lequien, 1822-26, 70 vol. in-8° ; de Dupont, 1825-27, 70 vol. in-8° ; de Dalibon, 1824 et suiv., 75 vol. in-8°, reproduite par Baudouin ; de J. Didot, 1827-29, 4 vol. in-8° ; enfin la meilleure est celle de Beuchot, 1829-34, 70 vol. in-8°, avec Table analytique. M. de Cayrol a publié des *Lettres inédites*, avec une introduction par M. Saint-Marc Girardin, Paris, 1856, 2 vol. in-8°. Condorcet a écrit la Vie de Voltaire. *V.* aussi Mazure, *Vie de Voltaire*, 1821 ; Longchamp et Wagnière, *Mémoires sur Voltaire et sur ses ouvrages*, Paris, 1826, 2 vol. in-8°. L. E.

VOLTERRA, anc. *Volaterræ*, v. forte de Toscane, à 57 kil. S.-E. de Pise ; 13,090 hab. Evêché. Tribunal de 1re instance. On remarque les restes de murailles cyclopéennes, d'un amphithéâtre et de thermes romains, un musée d'antiquités étrusques, la cathédrale, et plusieurs églises renfermant de belles peintures. Aux environs se trouvent de riches salines, des carrières de marbre et d'albâtre, dont les habitants fabriquent de petits objets bien travaillés, et les fameux lagons qui fournissent à l'Europe presque tout le borax qu'elle emploie. Patrie de Maffei, et du peintre Ricciarelli, dit Daniel de Volterre ou le Volterran. — La s.-préf. de Volterra compte 55,830 hab.

VOLTERRAN (Daniel Ricciarelli, dit le), ou Daniel de Volterre, sculpteur et peintre célèbre, né à Volterra en 1509, m. en 1566, fut élève de Balthazar Peruzzi, se rendit de bonne heure à Rome, où il reçut les conseils de Michel-Ange, et devint le collaborateur de Perino del Vaga pour quelques ouvrages. Hélène Orsini lui commanda une *Déposition de croix*, auj. à la Trinité-des-Monts, à Rome, et qui fut si bien réussie, que le Poussin la mettait au nombre des chefs-d'œuvre de la peinture. Marguerite d'Autriche lui fit exécuter, dans le palais Médicis à Navone, les *Hauts faits de Charles-Quint*. Il fut chargé par le pape Paul III des travaux de la salle des Rois dans le palais du Vatican ; mais il les abandonna, afin d'exécuter en bronze une statue équestre de Henri II, roi de France, que lui avait demandée Catherine de Médicis ; il ne fit cependant que le cheval, employé pour la statue de Louis XIII, érigée en 1639 sur la place Royale à Paris, et renversée en 1792. Le musée du Louvre possède du Volterran un *David tuant Goliath*, peint sur les deux faces d'une ardoise.

VOLTRI, v. du roy. d'Italie, prov. et à 11 kil. O. de Gênes, au pied des Apennins et au fond du golfe de Gênes; 11,228 hab. Fabr. de draps et de papier.

VOLTUMNE, *Voltumna*, déesse étrusque de la volonté et du bon conseil, avait à Vulsinies un temple où se tenaient les assemblées des 12 lucumonies.

VOLTURARA, v. du roy. d'Italie (Prov. de Foggia), à 25 kil. O. de Lucera; 2,901 hab. Evêché. — v. du roy. d'Italie, située dans la prov. et à 19 kil. S.-E. d'Avellino; 5,409 hab.

VOLTURNALES, *Volturnalia*, fête en l'honneur de Volturne ou Vulturne, dieu du Tibre. Elle se célébrait annuellement le 6 des calendes de septembre (27 août).

VOLTURNO, *Vulturnus*, rivière du royaume d'Italie, naît dans la prov. de Campobasso, coule au S., au S.-E. et au S.-O., à travers la province de Caserte, arrose Capoue, reçoit le Calore, et se jette dans la mer Tyrrhénienne à Castel-Volturno; cours de 180 kil.

VOLUBILIS, anc. v. de la Mauritanie Tingitane, dans l'intérieur des terres; auj. *Gualili*.

VOLUMNIE. *V.* CORIOLAN.

VOLUSIEN, *Caius Vibius Volusianus*, associé à l'Empire avec le titre de César par Gallus, son père, 251 ap. J.-C., fut tué en même temps que lui à Interamna, en Ombrie, par les soldats mutinés, 253.

VOLVIC, *Vialoscensis pagus*, brg (Puy-de-Dôme), arr. et à 8 kil. O.-S.-O. de Riom; 2,316 hab. Anc. église, dont le chœur est bâti extérieurement en mosaïque. Ecole d'architecture, fondée en 1820 par le comte Chabrol de Volvic. Grande exploitation de pierres de construction, qu'on retire des courants de lave appelés dans le pays *cherres*. Aux environs, belles ruines du château de *Tournoel*.

VOMITOIRES, *Vomitoria*, ouvertures ou portes de petites dimensions qui, dans les cirques, les théâtres, et les amphithéâtres des anciens Romains, débouchaient des escaliers ou des couloirs intérieurs sur les gradins des spectateurs. C. D—T.

VONA ou VONO, *Jasonium promontorium*, cap. de la Turquie d'Asie (Trébizonde), sur la mer Noire, à 50 kil. N.-O. de Keresoun; par 41° 7' 5" lat. N., et 35° 28' 25' long. E.

VONDEL (Juste VAN DEN), poëte hollandais, né à Cologne en 1587, de parents anabaptistes, m. en 1679, s'instruisit seul et cultiva les lettres, pendant que sa femme s'occupait d'un commerce de bonneterie. Il a laissé 32 tragédies, parmi lesquelles on remarque *Lucifer*, *Jephté*, *Gisbert d'Amstel ou le Sac d'Amsterdam*, et *l'Exil de Gisbert*, son chef-d'œuvre. Quelques-unes, telle que *Palamède*, sont empreintes de fiel satirique et d'un esprit de secte hostile au stathouder Maurice de Nassau. En 1630, à la suite de la mort de sa femme, Vondel déchira un poëme sur *Constantin le Grand*, et se convertit au catholicisme. Des malheurs domestiques et des tracasseries de théâtre le forcèrent, pour échapper à une vieillesse indigente, d'accepter une place d'employé au mont-de-piété d'Amsterdam. On lui doit encore des *Héroïdes sacrées*, des *Satires* dignes de Juvénal, des traductions, en vers ou en prose, des *Psaumes*, d'*Horace*, d'*Ovide* et de *Virgile*. Vondel fut un grand poëte, et le créateur de la langue poétique dans son pays. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Amsterdam, 1820, 10 vol. in-4°, et, avec une Vie et des remarques par J. Van Lennep, Amsterdam, 1850, gr. in-8°. Les *Tragédies* l'ont été séparément, Amsterdam, 1720, 2 vol. in-4°.

VON DER HARDT (Hermann), orientaliste et hébraïsant, né en 1660 à Melle, près d'Osnabrück, d'un directeur des monnaies, m. en 1746, fit de brillantes études à Iéna et à Leipzig, fut conservateur de la bibliothèque du duc de Brunswick, professeur de langues orientales à l'université d'Helmstædt en 1690, et recteur du gymnase de Marienbourg en 1709. Les interprétations allégoriques qu'il donna de plusieurs faits merveilleux de la Bible, et des rapprochements, qui prouvent chez lui plus de bizarrerie que de jugement, lui attirèrent beaucoup d'ennemis, et les censures ecclésiastiques. On a de lui : *Autographa Lutheri aliorumque celebrium virorum...*, Brunswick, 1690-91, et Helmstædt, 1693, 3 vol. in-8°; *Magnum Constantiense concilium de universali Ecclesiæ reformatione, unione et fide*, Francfort, 1697, 3 vol. in-fol., et 1700-42, 6 vol. in-fol.; *Historia litteraria Reformationis*, ibid., 1717; *Ænigmata Judæorum*, 1705; *Ænigmata prisci orbis*, Helmstædt, 1723, in-fol., etc.

VONITZA, anc. *Anactorium*, v. du royaume de Grèce (Etolie-Acarnanie), sur la côte S. du golfe d'Arta, à 100 kil. S. de Janina; 2,000 hab. Archevêché grec. Château-fort.

VONONE Ier, roi des Parthes, était un des 4 fils que Phraate IV avait envoyés en otage à Rome. Rendu à la liberté par Auguste, auquel les Parthes étaient venus demander un de leurs princes pour souverain, et proclamé roi en l'an 14 de J.-C., il déplut à ses sujets barbares par ses vertus douces, ses mœurs polies, son goût pour la magnificence, fut chassé, et remplacé par Artaban III. Les Romains refusèrent de le rétablir sur le trône, le transférèrent à Pompéiopolis en Cilicie, d'où il tenta de s'enfuir, et il fut assassiné dans sa fuite, en 19.

VONONE II, roi des Parthes en 50, ne régna que quelques mois. Il avait été roi de Médie pendant plusieurs années.

VOORNE, île du royaume de Hollande (Hollande méridionale), à l'embouchure de la Meuse, à l'O. de l'île Stregen; 24 kil. de long, sur 10 de large, environ; 28,000 hab. Ch.-l., *Briel*.

VOPISCUS (Flavianus), historien latin, né à Syracuse, d'une famille distinguée, vint de bonne heure à Rome, pour cultiver les lettres; il fut le contemporain de Dioclétien et de Constance Chlore. Il a écrit, dans l'*Histoire Auguste*, les Vies d'Aurélien, de Tacite, de Florien, de Probus, de Carus, de Numérien et de Carin. C'est le plus clair et le plus distingué des six auteurs de ce recueil; on lui reproche de la crédulité pour les oracles. Il se trouve dans les édit. des *Historiæ Augustæ scriptores*, et a été traduit en français par Moulines, puis par MM. Taillefer et Chenu, dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, 2e série, 1847, in-8°, et par M. Baudement, dans la *Bibliothèque latine*, avec trad. française, publiée sous la direction de M. D. Nisard.

VORAGINE ou VARAGINE (Jacques de), auteur ou compilateur de la *Légende dorée*, né à Varaggio (Etat de Gênes) vers 1230, m. en 1298, entra chez les Dominicains, professa avec succès les saintes lettres dans plusieurs maisons de son ordre, occupa pendant 18 ans l'emploi de provincial de la Lombardie, et devint évêque de Gênes en 1292. La compilation de Vies des saints, à laquelle il doit sa célébrité, fut publiée sous le titre d'*Historia lombardina, seu Legenda sancta;* l'admiration des contemporains la nomma *Legenda aurea*. Les principales éditions sont celles de Paris, 1475; de Cologne, 1476; et de Nuremberg, 1481, in-fol. Il en existe plusieurs traductions françaises. On doit encore à Jacques de Voragine : *Chronicæ Genuenses ab origine urbis usque ad annum* 1277, ouvrage inséré dans les *Rerum italicarum scriptores* de Muratori, t. IX.

VORARLBERG, *Albergica provincia*, un des 4 cercles du Tyrol, à l'O., entre la Bavière et le lac de Constance au N., le canton suisse de St-Gall et la principauté de Lichtenstein à l'O., le canton des Grisons au S., et le cercle d'Inspruck à l'E., 252,839 hect.; 100,932 hab. Ch.-l. *Bregenz*. Sol traversé par la chaîne de l'Arlberg, arrosé par l'Aach, l'Ill, le Fussach, le Lech, et l'Iller, en partie couvert de forêts, abondant en pâturages et en vignobles estimés. Mines de fer.

VORCHHEIM, v. de Bavière. *V.* FORCHHEIM.

VORDERNBERG, brg des Etats autrichiens (Styrie), à 15 kil. N.-O. de Leoben; 1,600 hab. Riches mines de fer; forges et usines à fer.

VOREPPE, brg (Isère), arr. et à 14 kil. N. de Grenoble, sur la Roise; 1,860 hab.

VOREY, ch.-l. de cant. (Haute-Loire), arr. et à 20 kil. N. du Puy, au confluent de l'Arzon et de la Loire; 707 hab.

VORGANIUM ou VORGIUM, v. de la Gaule (Lyonnaise 3e), chez les Osismiens; auj. *Carhaix*.

VORLY, vge (Cher), arr. et à 19 kil. S. de Bourges; 551 hab. Près de là sont les ruines imposantes du château de *Bois-sire-Aimé*.

VORMARK, Marche d'Allemagne. *V.* PRIEGNITZ.

VORONA, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gvt de Penza, coule dans la partie E. de celui de Tambov et sur la limite de celui de Voronèje, et se jette dans le Khoper; cours de 350 kil.

VORONÈJE, v. de la Russie d'Europe, ch.-l. du gvt de son nom, sur la Voronèje, à 1,196 kil. S.-E. de St-Pétersbourg, 498 de Moscou; par 51° 39' 23" lat. N., et 36° 51' 44" long. E.; 41,439 hab. Archevêché; cour d'appel; séminaire, école de cadets et de fils d'employés civils, gymnase, bibliothèque. Grande et belle ville, où l'on remarque 2 cathédrales, le palais archiépiscopal, l'hôtel du gouvernement, etc. Industrie active des draps et du fer; fonderie de canons et de boulets; tanneries; fabr. de savons et de cuirs. Grand commerce de laines et de grains. Jadis chantiers de construction, où Pierre le Grand fit construire son premier vaisseau de guerre, en 1697, mais qui, après plusieurs incendies, 1703, 1748, 1773, furent

transférés successivement à Oustia, à Tavrov, et enfin à Rostov. Voronèje est une des plus anciennes villes de la Russie; connue dès le XIIe siècle, elle fut saccagée par les Tartares de Batou-Khan en 1237, par les Cosaques de l'Ukraine en 1590, et par des mécontents en 1613. — Le gvt de Voronèje, entre ceux de Tambov au N., d'Orel et de Koursk à l'O., de Charkow au Sud, et le pays des Cosaques du Don à l'E., a 66,483 kil. carrés, 450 kil. sur 270, et 1,930,859 hab. Il est divisé en 12 districts. Climat tempéré. Sol généralement plat, arrosé par le Don, fertile, et bien cultivé; grandes forêts. Récolte abondante de lin, de chanvre, céréales et fruits. Horticulture, tabacs. Beaux haras. Elève de bestiaux. Fabr. d'eaux-de-vie, de suif, de cuirs, de draps, etc. Pêche productive.

VORONÈJE, riv. de la Russie d'Europe, nait dans le gvt de Tambov, passe à Voronèje, et se jette dans le Don; cours de 250 kil.

VORORT (c.-à-d. *qui tient la place*), nom donné en Suisse au Directoire fédéral, chargé d'expédier les affaires en l'absence de la Diète. Il se compose du conseil d'Etat du canton de Berne, de l'avoyer de ce canton, qui est président, et d'un chancelier.

VORSTERMAN (Lucas), graveur flamand, né en 1578 à Anvers, entra dans l'atelier de Rubens avec l'intention de cultiver la peinture; mais cet artiste lui conseilla d'abandonner le pinceau et de prendre le burin. En 1624, il se rendit à Londres, où il travailla huit ans pour Charles Ier et pour le comte d'Arundel. On possède de lui un grand nombre d'estampes, reproduisant des portraits, des tableaux d'histoire, et des paysages. L'*Adoration des rois*, d'après Rubens, est regardée comme son chef-d'œuvre. Il eut un fils, Lucas Vorsterman le jeune, né à Anvers en 1600, et qui n'égala jamais son père. A. M.

VORTIGERN, roi breton, d'abord chef des Dumnoniens, fut élu *penteyrn* ou chef suprême des tribus de Grande-Bretagne, que l'anarchie et le départ des légions romaines avaient livrées à la merci des peuples du Nord, 445. Pendant une invasion des Pictes et des Scots, les saxons Hengist et Horsa étant venus à son secours, il établit le premier de ces chefs dans l'île de Thanet, et épousa une de ses parentes. Hengist ayant ensuite réclamé tout le pays de Kent, Vortigern le combattit pendant sept ans, et l'obligea de demander la paix. Hengist usa alors de trahison, fit égorger dans un festin tous les chefs bretons, et n'épargna que Vortigern, qui, pour ce fait, devint suspect aux siens et fut assiégé par Ambrosius Aurélianus, son successeur, dans son château de Cambri, où il périt en 485.

VOS (Martin de), peintre flamand, né à Anvers en 1531, d'un artiste médiocre, m. en 1603, fut placé dans l'atelier de Franz Floris, où il donna bientôt des preuves d'un mérite peu ordinaire. Il partit ensuite pour l'Italie, où il se lia intimement avec le Tintoret. En 1559, il fut reçu membre de l'Académie d'Anvers. Il composait avec facilité, et son pinceau n'était pas moins expéditif que son intelligence. Sa promptitude à inventer, à ordonner un sujet, lui permit de tracer beaucoup de dessins pour les graveurs. Un petit nombre de ses tableaux rappellent les peintres italiens par la chaleur et l'intensité du coloris; mais la majorité a un aspect laiteux qui les distingue immédiatement de tous les autres ouvrages. Le musée du Louvre a de lui *St Paul, dans l'île de Mytilène, piqué par une vipère;* celui d'Anvers, cinq grands morceaux, six volets et deux petites grisailles. A. M.

VOSGES, en latin *Vogesus mons*, en allemand *Vogesen, Wasgau*, chaîne de montagnes qui s'étend dans le N.-E. de la France, le S.-E. de la Belgique, la Prusse rhénane et la Bavière rhénane. Elles se dirigent du S.-O. au N.-E., depuis la source de la Moselle jusqu'à la Lauter, formant, à la gauche du Rhin, une ligne parallèle à celle du Schwarzwald sur la droite, et séparent les bassins de la Moselle et du Rhin, les départements des Vosges et du Haut-Rhin, de la Meurthe et du Bas-Rhin. Les cimes sont généralement arrondies (d'où leur nom de *ballons*), et couronnées de forêts de sapins et de merisiers. La chaîne est peu élevée; points culminants : le ballon de Guebwiller, 1,466 mèt.; le ballon d'Alsace, 1,428 mèt.; le ballon de Servance, 1,400 mèt. On y trouve des mines de fer, de cuivre, de houille, de plomb argentifère, de sel gemme, et beaucoup de sources minérales et thermales. La Moselle, la Sarre, la Meurthe et la Meuse sur le versant de l'O., la Saône sur le versant du S., l'Ill, la Bruche, la Zorn, et la Lauter, sur le versant de l'E., y prennent leur source. Les Vosges se lient vers le N. au Hundsruck; au S.-E., les collines de Béfort les joignent au Jura. Au S.-O., on regarde comme des ramifications des Vosges les monts *Faucilles*, qui les rattachent aux *Ardennes*, le *plateau de Langres*, et la *Côte-d'Or* (*V.* ARDENNES, COTE-D'OR, FAUCILLES.) B.

VOSGES (Les), département du N.-E. de la France, ch.-l. Epinal; formé du S. de l'anc. Lorraine, entre les départements de la Meurthe au N., du Bas-Rhin et du Haut-Rhin à l'E., de la Haute-Saône au S., de la Haute-Marne à l'O.; superf., 604,606 hect.; pop., 415,485 hab. Sillonné par les montagnes des Vosges à l'E., et par les Faucilles au S.; arrosé par la Moselle, la Meurthe, la Meuse, le Mouzon. Climat tempéré dans la plaine, froid dans les montagnes. Sol fertile dans les vallées; peu de céréales et de vins; fruits à noyau, pommes de terre, houblon. Elève de bestiaux d'une espèce médiocre. Exploit. de fer, plomb, cuivre, houille, tourbe, marbre, grès bigarré et rouge, porphyre; sel. Usines à fer, faïenceries, verreries, toiles de lin, papeteries, brasseries, distilleries. Fabr. de dentelles, broderies, instruments de musique; filature et tissage du coton, boissellerie, saboterie. Comm. de bois, porcs, fromages. Eaux minérales à Bains, Plombières, Bussang, Contrexeville. Ce département forme le diocèse de St-Dié, et dépend de la cour impériale de Nancy.

VOSGIEN. *V.* LADVOCAT.

VOSKRESSENSK, v. de la Russie d'Europe, gouv. et à 46 kil. O.-N.-O. de Moscou, sur l'Istra. Monastère bâti sur le plan de celui du St-Sépulcre de Jérusalem.

VOSS (Jean-Henri), célèbre poëte et critique allemand, né en 1751 à Sommersdorf (Mecklembourg), m. en 1826, montra dès sa jeunesse les plus heureuses dispositions pour l'étude des langues, lutta quelque temps contre l'indigence, suivit à Gœttingue les cours de philosophie, d'histoire et de philologie, et fut admis au séminaire philologique ou école normale dirigée dans cette ville par Heyne; il y contracta contre ce maître une inimitié qui devait plus tard faire scandale dans le monde littéraire. En 1775, il prit la rédaction de l'*Almanach des Muses*, dont il augmenta le succès en y insérant, jusqu'en 1800, des morceaux de sa composition. Recteur du collége d'Otterndorf (Hanovre) en 1778, et de celui d'Eutin en 1780, pensionné par le duc d'Oldenbourg, il fut attiré à l'université d'Heidelberg en 1805. Il se montra l'adversaire, non-seulement de Heyne, mais de Creuzer et du comte Frédéric de Stolberg, et, dans ces querelles littéraires, il eut souvent tort, sinon par le fond des choses, au moins par les formes passionnées, violentes et grossières de sa polémique. Les œuvres originales de Voss se composent de 18 *idylles*, 1774-1800, tableaux vrais, dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre de sentiment et de poésie, de petits drames pleins d'originalité; de *Poésies diverses*, d'abord éparses pour la plupart dans l'*Almanach des Muses*, puis réunies en recueil, 1802, 6 vol.; ce sont des élégies, des odes, des épigrammes, etc.; et d'un charmant poëme de *Louise*, en 3 chants, 1795, tableau de la vie patriarcale d'un pasteur de village, qui inspira à Gœthe *Hermann et Dorothée*. Voss occupe aussi un rang très-élevé comme traducteur : il publia d'abord une traduction de l'*Odyssée*, 1781, puis un *Homère* complet, 1793, où chaque vers grec est rendu, avec une scrupuleuse exactitude, par un vers métrique allemand, qui reproduit, comme un miroir, la forme, tous les détails, et jusqu'à l'harmonie de l'original. Il donna ensuite, successivement, dans le même système de traduction, et avec non moins de succès pour presque tous les ouvrages : *Virgile*, 1799, dont surtout les *Eglogues* et les *Géorgiques* passent pour les chefs-d'œuvre de l'Allemagne en ce genre; *Horace*, 1806 et 1820; *Hésiode* et les prétendues *Argonautiques d'Orphée*, 1806; *Théocrite, Bion et Moschus*, 1808; *Tibulle*, 1810; *Aristophane*, 1821; *Aratus*, avec un commentaire, 1824; divers morceaux des *Métamorphoses d'Ovide*, 1798; et environ le tiers du *Théâtre de Shakspeare*, 1818-26, ce dernier ouvrage en société avec ses fils Henri et Abraham. B.

VOSSIUS (Gérard-Jean), savant littérateur allemand, né en 1577 à Heidelberg, m. en 1649, fut successivement professeur de grec à Leyde, de philosophie à Steinfurt, directeur du collége de Dordrecht, puis du collége théologique de Leyde. Il occupa ce dernier poste pendant 4 ans, 1616-1620. S'étant montré, dans une *Histoire du Pélagianisme*, 1618, ouvertement favorable à la cause des Remontrants, il fut destitué en 1620, et suspendu de la communion par un synode de Ter-Gouw. On le nomma cependant professeur d'histoire et de chronologie à Leyde, sur la promesse qu'il avait faite de se rétracter; il se rétracta en effet, mais avec la sincérité d'un homme qui cède à l'empire de la force, en persévérant dans ses premières opinions. Il occupa enfin depuis 1633 la chaire d'histoire à Amsterdam. Il a écrit en latin. Ses *Œuvres complètes* forment 9 vol. in-fol., Amst., 1701, et renferment : *Historia Pelagiana; Ars historica*, 1623, sur la manière d'écrire

l'histoire, bon ouvrage; *de Idolatria*, 1641, ouvrage confus et inachevé; *Aristarchus, sive de arte grammaticâ*, 1635, 2 vol. in-4°; *de Artium et scientiarum naturâ*, ouvrages recommandables par l'exactitude, la méthode, et une littérature très-étendue; *Etymologicon linguæ latinæ*, Amsterdam, 1662, in-fol., etc. C. N.

VOSSIUS (Isaac), littérateur et philologue, fils du précédent, né à Leyde en 1618, m. en 1689, accepta l'emploi de bibliothécaire de Christine, reine de Suède, à laquelle il enseigna le grec. Disgracié, par suite des insinuations jalouses de Saumaise, il reçut comme une sorte de dédommagement diverses gratifications de Louis XIV, et fut nommé, en 1673, par Charles II, roi d'Angleterre, chanoine de Windsor. Ses principaux ouvrages sont : *de Poematum cantu et viribus rhythmi*, Oxford, 1673, in-8°, ouvrage curieux sur l'alliance de la poésie et de la musique; *de Nili et aliorum fluviorum origine*, La Haye, 1666, in-4°; *de Verâ mundi ætate, de Sibyllinis oraculis*, 1679, livres qui furent mis à l'index; une édition de *Catulle*, Leyde, 1684, in-4°, où il se montre critique ingénieux, mais où il ne garde pas toujours assez de mesure dans les explications des impuretés de son texte. C. N.

VOSTIZA, anc. *Ægium*, ville du royaume de Grèce (Achaïe), près du golfe de Lépante, à 35 kil. E. de Patras; 2,500 hab. Evêché.

VOSTOUNI, nom arabe de la Moyenne-Egypte.

VOTIAKS, peuple de race finnoise, répandu dans les gouv. russes de Viatka et d'Orenbourg; environ 100,000 têtes.

VOUET (Simon), peintre, né à Paris en 1582, m. en 1649, se fit de bonne heure une grande réputation dans le portrait, fut emmené par un ambassadeur français à Constantinople, où il peignit de mémoire le sultan Achmet Ier, qu'il n'avait vu qu'une fois à une audience solennelle, et, s'étant rendu en Italie, travailla pour le pape Urbain VIII à l'embellissement des églises St-Pierre et St-Laurent. Après un séjour de 14 ans à Rome, rappelé en France par Louis XIII, il eut un logement au Louvre, donna des leçons de pastel au roi, et fut nommé son 1er peintre. Pour suffire à de nombreuses commandes, entre lesquelles son avidité ne lui permettait pas de choisir, il abandonna sa première manière, forte et savante, pour se livrer à une pratique expéditive qui gâta son coloris. On lui reproche aussi sa jalousie contre le Poussin, et d'avoir été un de ceux dont les intrigues déterminèrent ce grand peintre à quitter la France. Il fut le chef de la 1re grande école des beaux-arts que nous ayons eue; il ramena la peinture dans les voies du bon goût, et compta parmi ses élèves Dufresnoy, Lebrun, Lesueur et Mignard. Ses chefs-d'œuvre sont une *Salutation angélique* et une *Présentation au Temple*; celle-ci est au Louvre, avec *la Charité romaine*, *la Réunion d'artistes*, une *Ste Famille*, et *le Christ au tombeau*. B.

VOUGEOT. *V.* CLOS-VOUGEOT.

VOUGLÉ ou VOUILLÉ, ch.-l. de cant. (Vienne), arr. et à 16 kil. O.-N.-O. de Poitiers, sur l'Auzance, 1,011 hab. Victoire de Clovis sur Alaric II, roi des Wisigoths, en 507.

VOULTE (LA). *V.* LA VOULTE.

VOUNEUIL, ch.-l. de cant. (Vienne), arr. et à 12 kil. S. de Châtellerault, sur la Vienne; 273 hab.

VOURLA, anc. *Clazomènes*, v. de la Turquie d'Asie (eyalet d'Aïdin), port sur le golfe et à 35 kil. O.-S.-O. de Smyrne; 5,000 hab.

VOUTE-CHILHAC (LA). *V.* LA VOUTE-CHILHAC.

VOUVRAY, ch.-l. de cant. (Indre-et-Loire), arr. et à 11 kil. E. de Tours, sur la Cisse et près de la Loire; 1,095 hab. Une partie des habitations sont creusées dans des rochers recouverts de terre cultivée. Bons vins blancs. Château de Montcontour.

VOUZIERS, s.-préf. (Ardennes), à 54 kil. S. de Mézières, sur la rive g. de l'Aisne; 2,998 hab. Tribunal de 1re instance. Commerce de grains, vins, huile, bestiaux, pierre à bâtir, houille, ardoises. Fabr. de vannerie fine.

VOVES, ch.-l. de cant. (Eure-et-Loir), arr. et à 22 kil. S.-E. de Chartres; 627 hab.

VOYER-D'ARGENSON. *V.* ARGENSON.

VOYER (GRAND-), officier de l'ancienne monarchie française, préposé à l'administration des voies publiques. Cette charge, créée pour Sully en 1599, fut supprimée en 1626.

VOYSIN. *V.* VOISIN.

VRACENE, brg de Belgique (Flandre-Orientale), à 25 kil. N.-E. de Termonde; 6,000 hab. Commerce de grains, bestiaux et toiles.

VRAITA, *Fevus*, riv. du royaume d'Italie, naît dans les Alpes Maritimes, au S.-O. du Viso, coule à l'E. jusqu'à Castiglione, puis au N., et se jette dans le Pô; cours de 80 kil.

VRATISLAS Ier, duc de Bohême, 921-925, né en 887, fils de Borzivoï, succéda à son frère Zbignev Ier, gouverna paternellement, et fut le père de Venceslas Ier.

VRATISLAS II, 1er roi de Bohême, 1061-92, fut d'abord élu duc de Bohême par la nation, après la mort de son frère Zbignev II, céda la Moravie à ses frères Othon et Conrad, fit une invasion dans la Pologne en 1067, soutint l'empereur Henri IV contre son compétiteur Rodolphe, et reçut, avec la main de sa fille, le titre de roi et la souveraineté de la Lusace.

VRATISLAVIA, nom latin de BRESLAU.

VRIES (Jean-Fredeman de), peintre, né à Leeuwarden en 1527, excella dans la perspective. Ses ouvrages authentiques sont rares, et recherchés à cause des figures que les meilleurs maîtres de son temps y ont introduites. Il a laissé beaucoup de dessins d'architecture.

VRIES (Martin GERRITSON DE), navigateur hollandais, fut chargé en 1643, par Van-Diémen, gouverneur-général des Indes hollandaises, d'explorer les côtes de l'île d'Yéso, Tarrakaï, et les Kouriles. La relation de son voyage se trouve dans le recueil de Thévenot.

VRIES (Gérard de), philosophe du XVIIe siècle, né à Utrecht, défendit dans ses écrits la doctrine de Descartes. Les principaux sont : *de Deo divinisque perfectionibus*, Utrecht, 1685; *de R. Cartesii meditationibus à Gassendo impugnatis*, 1691; *de Ideis rerum innatis*, 1695; *de Homœomeriâ Anaxagoræ*, 1692.

VRIES (Jérôme de), littérateur hollandais, né à Amsterdam en 1776, fut secrétaire d'Etat. Son plus important ouvrage est une *Histoire de la poésie néerlandaise*, 1810.

VRIESLAND, nom allemand de la FRISE.

VRILLIÈRE (Louis PHÉLIPPEAUX, marquis de LA), né en 1672, m. en 1718, fut ministre de la maison de Louis XIV, et ministre des affaires de la religion protestante. Sous le duc d'Orléans, il reçut le titre de secrétaire de la Régence, et fut remplacé par son fils Saint-Florentin.

VSÉVOLOD Ier, grand-prince de Russie, né en 1029, d'Iaroslav Ier, m. en 1093, reçut comme apanage, à la mort de son père, 1054, la principauté de Péréiaslav. Attaché d'abord à son frère aîné Isiaslav, il se brouilla avec lui en 1073, à l'occasion des rigueurs exercées contre la ville de Kiev, et l'attaqua de concert avec un autre de ses frères, Sviatoslav II, prince de Tchernigov, qu'il mit sur le trône. Sviatoslav étant mort, 1076, Vsévolod se réconcilia avec Isiaslav, et lui succéda comme grand-prince à Kiev en 1078. Il eut pour successeurs, à Kiev son neveu Sviatopolk II, à Péréiaslav son fils Vladimir II Monomaque.

VSÉVOLOD II, petit-fils de Vladimir II Monomaque, fut nommé duc de Novogorod en 1123, fit une guerre malheureuse en Finlande, chassa de Tchernigov son oncle Iaroslav, conquit, en 1129, les duchés de Minsk et de Polotsk, ramena à l'obéissance les Livoniens et les Esthoniens, succéda, en 1138, à Iaropolk comme grand-prince de Kiev, et mourut en 1146.

VSÉVOLOD III, grand-duc de Russie, 1177-1212, né en 1149, fut constamment occupé à réprimer les séditions des nobles, et fit la guerre aux Polovtses, qui pillèrent Kiev en 1201.

VUKOVAR, v. des Etats autrichiens (Croatie-Esclavonie, comitat de Syrmie), au confluent du Danube et de la Vuka, à 220 kil. S. de Bude; 5,000 hab. Magnaneries; pêche et commerce actifs.

VULCAIN, et latin *Vulcanus*, en grec *Ephaistos*, dieu du feu, fils de Jupiter et de Junon, ou de Junon seule, naquit boiteux, fut précipité du ciel par sa mère, et tomba dans l'Océan, ou dans l'île de Lemnos. Il revint plus tard au ciel, aida Jupiter à vaincre les Géants, lui ouvrit la tête d'un coup de hache pour en faire sortir Minerve, et enchaîna Prométhée sur le Caucase. Dans Homère, il prend parti pour les Grecs. Il a pour femme Vénus. On lui donne pour fils des industriels habiles, ou des pâtres malfaisants, tels que Cacus, Cercyon, et on lui attribue mille ouvrages merveilleux, le palais des dieux, la foudre de Jupiter, les armes d'Achille et d'Enée, le sceptre d'Agamemnon, le collier d'Harmonie, etc. Dans Homère, les forges de Vulcain sont dans l'Olympe; Virgile les met dans les îles Lipari et sous l'Etna. Il y travaille avec les Cyclopes. Il y avait des fêtes célébrées en son honneur à Athènes et à Rome. Il est représenté sur divers bas-reliefs antiques : on le reconnaît à son marteau et à son bonnet

conique. On a remarqué la ressemblance de son nom avec Tubal-Caïn, le premier homme qui, selon la Bible, travailla le fer et l'airain. P.

VULCANAL ou AREA DE VULCAIN, *Vucanal, Area Vulcani,* petite place vers l'extrémité S.-E. du Forum romain. Elle datait de l'origine de Rome; on y voyait un petit temple de Vulcain, d'où lui venait son nom.

VULCANALES. *V.* VOLCANALES.

VULCANIENNES (Iles), *Vucaniæ insulæ*, nom anc. des îles LIPARI.

VULCANIA, nom anc. de l'île VOLCANO.

VULCATIUS GALLICANUS, sénateur romain du IIIe siècle de l'ère chrétienne, fut un des auteurs de l'*Histoire Auguste.* Il ne reste de lui qu'un fragment qui traite de la révolte d'Avidius Cassius.

VULGATE (de *vulgatus,* rendu public), version latine de la Bible, seule reconnue comme canonique par le concile de Trente. Rédigée, selon toute vraisemblance, au IIe siècle, et révisée par St Jérôme, elle s'altéra dans la suite. Sixte-Quint, en 1592, et Clément VIII, en 1598, en ont fait publier des éditions critiques.

VULGIENTES, peuple de la Gaule (Narbonaise 2e); capit., *Apta* (auj. Apt).

VULGRIN, moine de Marmoutier, puis abbé de Saint-Serge et évêque du Mans, a construit le chœur de l'église St-Serge, consacrée en 1059, et l'église de la Toussaint, auj. en ruines, à Angers; il a commencé la cathédrale du Mans. On admire la pureté de ses lignes et la légèreté de ses voûtes en ogive.

VULSINIES, *Vulsinii,* auj. *Bolsena,* une des 12 lucumonies étrusques, sur les bords du lac de son nom, avait un temple de Voltumna, où se tenaient les assemblées générales de l'Etrurie. Elle fut prise par les Romains, en 294 av. J.-C. Une révolte d'esclaves y éclata en 265, et fut sévèrement réprimée.

VULTUR, montagne qui faisait partie des Apennins, séparait la Lucanie et l'Apulie.

VULTURNALES. *V.* VOLTURNALES.

VULTURNE, *Vulturnus,* nom anc. du *Volturno.*

VULTURNUM, nom primitif de CAPOUE.

VULTURNUS ou EURUS, vent d'E.-S.-E. chez les anc. Romains.

VYASA, c.-à-d. *le Compilateur,* solitaire indien, que l'on place, tantôt au XVe, tantôt au XVIe siècle avant l'ère chrétienne, recueillit et mit en ordre les *Védas* (*V. ce mot*). On lui attribue aussi la collection des 18 *Pouranas,* le poëme du *Mahabharata,* et l'ouvrage de philosophie intitulé *Védanta-Darsana.*

VYASAS. *V.* VAICIAS.

VYTEGRA, v. de Russie. *V.* VITEGBA.

VZESLAV, prince russe, arrière-petit-fils de Vladimir le Grand, reçut en apanage le duché de Polotsk en 1044, et prit les armes contre Isiaslav Ier, qui le fit prisonnier et l'emmena chargé de chaînes à Kiev. Délivré par le peuple, proclamé même grand-duc en 1078, il ne put se maintenir en possession de l'autorité souveraine, et mourut en 1101, ayant seulement affranchi de toute dépendance sa principauté de Polotsk.

W

WAADT, nom allemand du pays de VAUD.

WAAG, VAAG ou VAG, en latin *Cusus, Vagus,* riv. de Hongrie, formée près de Hibbe (Liptau), par la réunion du Waag-Blanc et du Waag-Noir, sortis des Karpathes, coule, sur 400 kil., à l'O. et au S., par Sankt-Miklos, Trencsin, Neustadt, Leopoldstadt, et Komorn, où elle tombe dans le Danube, rive g. Elle reçoit la Neitra à gauche, l'Arva et la Thurocs à droite, et est en partie navigable.

WAAL, bras du Rhin. *V.* WAHAL.

WAAS. *V.* VAES.

WAAST (Saint), en latin *Vedastus,* prêtre du diocèse de Toul, fut chargé, après la bataille de Tolbiac, d'instruire Clovis dans la religion chrétienne, devint évêque d'Arras, et mourut en 540. Fête, le 6 février, anniversaire de sa mort. Au lieu où il fut enterré, on éleva plus tard une abbaye sous son invocation.

WAAST-LA-HOUGUE (SAINT-), petite ville (Manche), arr. et à 19 kil. N.-E. de Valognes; 3,720 hab. Port sur la Manche, défendu par le fort de la Hougue. Chantiers de construction. Comm. de planches, mâts, houille, étain, fruits secs. Armements pour la pêche de la morue, du hareng, du maquereau et des huîtres. Cette ville a donné son nom à la bataille navale de la Hougue ou la Hogue, perdue par Tourville contre les Anglais en 1692.

WABASH, riv. des Etats-Unis, naît dans l'O. de l'Etat d'Ohio, arrose celui d'Indiana, qu'elle sépare de l'Illinois, passe à Vincennes, et se jette dans l'Ohio, rive dr.; cours de 700 kil. environ, en grande partie navigable. Elle reçoit le White-River.

WACE (Robert, ou plutôt Richard), dit aussi *Waice, Gace, Gasse, Guace, Huace, Huistace, Eustache,* poëte anglo-normand, né à Jersey vers 1090, d'un des compagnons de Guillaume le Conquérant, m. après 1174. Il voyagea d'abord en France et en Angleterre, puis vécut à Caen, où il avait été élevé, et devint chanoine de Bayeux. Il a laissé : *le Brut d'Angleterre,* traduction en vers de 8 syllabes de l'*Histoire des Bretons* de Geoffroi de Monmouth, publié à Paris, 1543, et par Leroux de Lincy à Rouen, 1836-1838, 2 vol. in-8o; et *le Roman de Rou* (ou Rollon), chronique des ducs de Normandie, jusqu'à 1170, en alexandrins, puis en vers de 8 syllabes, publié avec notes par Pluquet, Rouen, 1827, 2 vol. in-8o. On lui attribue une *Chronique abrégée des ducs de Normandie,* en alexandrins, remontant de Henri II à Rollon, imprimée dans le t. Ier des *Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie,* 1824; un poëme en vers de huit syllabes sur *l'Etablissement de la fête de la Conception de Notre-Dame,* publié à Caen, 1842, par MM. Mancel et Trébutien; enfin la *Vie de St Nicholas,* poëme en 1,500 vers, imprimé dans le 7e vol. des *Mélanges* de la Société des bibliophiles français, 1820-34. A. G.

WACHENHEIM, brg de Bavière (Bas-Palatinat), au pied du Haardt, à 2 kil. S.-E. de Durkheim; 3,000 habitants. Bons vins.

WACHTERSBACH, v. de la Hesse-Cassel (Hanau), à 7 kil. de Gelnhausen; 1,300 hab. Château des comtes d'Isenburg-Wachtersbach.

WACHTMEISTER (Hans Hansson), marin suédois, né en 1641, m. en 1714, fut, sous Charles XI, capitaine de l'amirauté, amiral en 1676, se signala sur mer contre les Danois, fut créé comte en 1687, et accompagna Charles XII dans son attaque contre Sceland en 1700. La marine suédoise lui doit de grandes améliorations. B.

WADDING (Luc), franciscain irlandais, né à Waterford en 1588, m. en 1657, passa de bonne heure avec sa famille en Espagne, fut mis au séminaire des Irlandais à Lisbonne, prit à 16 ans l'habit de cordelier, enseigna la théologie à Salamanque, puis à Rome, et remplit auprès du Saint-Siége les fonctions de procureur-général de son ordre et de commissaire général des nations allemande et française. On a de lui : Πρεσβεία *sive Legatio Philippi III et IV, Hispaniarum regum, ad summos pontifices Paulum V, Gregorium XV et Urbanum VIII, pro definiendâ immaculatæ conceptionis B. Mariæ Virginis,* Louvain, 1624, in-fol.; *Annales ordinis Minorum,* Lyon et Rome, 1628-54, 8 vol. in-fol., histoire détaillée et très-exacte de l'ordre de Saint-François, rééditée avec augmentations par Fonseca, Rome, 1731-45, 19 vol. in-fol., et dont il existe une traduction française par le P. Castet, Toulouse, 1680-83, 4 vol. in-4o; *Vita J. Duns Scoti,* Lyon, 1644, in-8o; *Scriptores ordinis Minorum,* Rome, 1650, in-fol., etc.

WADENSWEIL, v. de Suisse, canton et à 20 kil. S.-E. de Zurich, sur la rive occidentale du lac de Zurich; 5,980 habitants. Draps, étoffes de laine et de coton, cuirs, fromages.

WADOWICE ou WADETZ, jadis *Myslenice,* v. des Etats autrichiens, prov. et à 45 kil. S.-O. de Cracovie; ch.-l. de cercle; 2,000 hab. — Le cercle de Wadowice, entre ceux de Sandec et de Cracovie à l'E., de Cracovie au N., la Si-

lésie autrichienne à l'O., et la Hongrie (comitats de Trencsin et d'Arva) au S., a 384,250 hectares, et 279,007 hab.

WADSTENA, v. de Suède, dans le län et à 50 kil. O. de Linköping, sur le lac Vetter; 2,500 hab. Chapitre luthérien de dames nobles.

WAENGLER, philologue. *V.* PAREUS.

WAEREGHEM, v. de Belgique (Flandre occidentale), à 12 kil. N.-E. de Courtrai; 6,400 hab. Comm. de toiles, lin et bestiaux.

WAERSCHOT, brg de Belgique (Flandre orientale), sur la Lys, à 15 kil. N.-O. de Gand; 6,100 hab. Fabr. active de toiles de fil et de coton.

WAES (Pays de), contrée de la Flandre belge, qui comprend les villes de St-Nicolas et de Lokeren et 26 villages. Elle contient le lac de Berlaere, qui occupe une superf. de 151 hectares.

WAESMUNSTER, brg de Belgique (Flandre orientale), à 6 kil. N. de Termonde; 5,000 hab. Fabr. de draps et de toiles. Anc. abbaye de chanoinesses.

WAESTEN, nom flamand de WARNETON.

WÆSTERÅS. *V.* VÆSTERÅS.

WAFFLARD (Alexis-Jacques-Marie), auteur comique, né à Versailles en 1797, m. en 1824, fut employé dans les bureaux du ministère de la guerre, puis, ayant perdu son emploi, se livra à la littérature. Ses meilleures pièces sont : *Haydn, ou le Menuet du bœuf,* comédie anecdotique mêlée de vaudevilles, 1811; *le Voile d'Angleterre, ou la Revendeuse à la toilette,* comédie-vaudeville en un acte (avec Moreau), 1814; *un Moment d'imprudence,* comédie en 3 actes en prose (avec Fulgence), 1819; *le Voyage à Dieppe,* en 3 actes en prose (avec Fulgence), 1821; *les Deux ménages,* en 3 actes en prose (avec Picard et Fulgence), 1822, etc. Wafflard possédait une grande entente des effets dramatiques, et son dialogue est spirituel. C'est un poëte comique de la petite école un peu bourgeoise de Picard.

WAGENAAR (Jean), historien hollandais, né à Amsterdam en 1709, m. en 1773, fut historiographe d'Amsterdam en 1758, et secrétaire de la même ville en 1760. Il a laissé : *Etat actuel des Provinces-Unies,* 1739-58, 6 vol. in-8°; *Histoire de la patrie, comprenant les événements arrivés dans les Pays-Bas, et particulièrement en Hollande, depuis les anciens temps jusqu'en* 1751, Amsterdam, 1749-60, 21 vol. in-8°, trad. en français, 1757-72, 8 vol. in-4°; *Description historique d'Amsterdam,* 1760, 3 vol. in-fol.; *Histoire de l'Eglise dans le premier siècle,* 1768, in-8°; *Correspondance et Opuscules,* 1776, 2 vol. in-8°, etc. B.

WAGENDRÜSSEL, brg de Hongrie (Zips), à 22 kil. S. de Leutschau; 2,400 hab. Riches mines de fer.

WAGENFELD, brg du Hanovre, à 14 kil. S.-E. de Diepholz; 2,800 hab. Comm. de toiles.

WAGRAM, vge de la Basse-Autriche, sur le Russbach, à 9 kil. N.-E. de Vienne; 500 hab. Célèbre par une victoire de Napoléon Ier sur les Autrichiens, les 5 et 6 juillet 1809; Berthier, qui avait vaillamment contribué au succès de ces deux journées, reçut de l'empereur le titre de *prince de Wagram.*

WAGRIE, anc. pays du Holstein, comprenant les villes de Lübeck, Oldenbourg, Ploen, Eutin, Travemunde, etc.

WAGSTADT, brg des Etats autrichiens (Silésie), à 28 kil. S.-S.-E. de Troppau; 4,000 hab. Fabr. de draps.

WAHABITES, secte arabe, formée dans l'Yémen, au milieu du XVIIIe siècle, par Mohammed-ben-Ab-del-Wahab. Ils admettent l'authenticité du Coran, mais en rejettent tout commentaire et toute interprétation, ainsi que la tradition et ce qu'elle attribue de supérieur à la nature humaine des califes. Suivant eux, c'est insulter à la puissance infinie de Dieu que de circonscrire les lieux où l'on doit l'adorer, et ils n'exceptent de leur réprobation que la Caaba (*V. ce mot*). Ils refusent à Mahomet, et aux imams descendants d'Ali, toute mission divine. Ils se font une obligation de détruire les sépultures et tous les monuments consacrés par l'orgueil à l'inégalité. Repoussant toute autre prééminence que celle des muftis, ils se donnent entre eux le nom de frères, et aspirent à la communauté des biens. — Les Wahabites propagèrent rapidement leurs doctrines dans toute l'Arabie, en Egypte et dans la Turquie d'Asie. Victorieux du pacha de Bagdad chargé de les combattre, 1801, ils s'emparèrent de la Mecque, franchirent l'isthme de Suez en 1803, et menacèrent le Caire, mais furent repoussés par les Mamelouckes. Leur chef Mohammed périt assassiné, peu de temps après avoir pris Médine. Le cheikh Schoud fut son successeur. En 1808, Abdallah, fils de Schoud, envahit la Syrie, et prit Damas; Ibrahim, fils de Méhémet Ali, le refoula en Arabie, 1812. Deux ans après, Méhémet-Ali en personne pénétra dans le Nedjed; il prit Derréyèh, capitale des Wahabites, fit Abdallah prisonnier, et l'envoya à Constantinople, où le sultan le fit mettre à mort, 1818. Les Wahabites forment encore aujourd'hui un Etat comprenant toute l'Arabie centrale et qui a pour capit. *Riadh.*

WAHAL, *Vahalis,* bras méridional du Rhin à la partie inférieure de son cours, se forme au fort de Schenk, entre Doornburg et Millingen, arrose Nimègue et Thiel, s'unit momentanément à la Meuse près de l'île de Voorn, passe à Bommel, et rejoint encore la Meuse à Gorkum; cours de 80 kil.

WAHLERSHAUSEN, vge de la Hesse-Cassel, sur la Drusel, à 6 kil. O. de Cassel; 1,200 hab. Château princier de *Wilhelmshœhe* ou *Weissenstein,* le plus beau de l'Allemagne, surtout pour son parc, ses jardins et ses eaux. Riches mines de houille aux environs.

WAIBLINGEN ou WIBLINGEN, v. du Wurtemberg (Neckar), à 14 kil. N.-E. de Stuttgard; 3,000 hab. Son nom, pris pour cri de guerre à la bataille de Weinsberg, 1141, par les partisans de la maison de Hohenstauffen, qui y possédait un château, se changea, par corruption, en celui de *Gibelin.*

WAIDHOFEN, v. de la Basse-Autriche, sur l'Ips et près de la frontière de Styrie, à 84 kil. O.-S.-O. de Saint-Polten; 3,000 hab. Industrie active du fer et de l'acier : faux, faucilles, lames d'épée et de couteaux, alènes, hameçons, clous, etc.

WAIFRE ou GUAIFRE, duc d'Aquitaine, fils d'Hunald, lui succéda, fut attaqué en 760 par Pépin le Bref, dont il avait accueilli le frère, Grippon ou Griffon, et soutint pendant huit ans une lutte héroïque, avec des chances diverses. Chassé peu à peu de toutes ses positions, il fut assassiné, en 768, par quelques-uns de ses serviteurs au milieu des bois qui étaient devenus son seul asile.

WAIGATZ. *V.* VAIGATSCH.

WAIGIOU. *V.* VAIGIOU.

WAI-HOU. *V.* VAI-HOU.

WAILLY (Noël-François de), grammairien et lexicographe, né à Amiens en 1724, m. en 1801, vint de bonne heure à Paris, où il se fit connaître comme bon instituteur et publia, en 1754, des *Principes généraux et particuliers de la langue française,* qui éclipsèrent la *Grammaire* de Restaut. Dans un autre ouvrage intitulé *l'Orthographe, ou Moyens simples et raisonnés de diminuer ses imperfections dans la langue française,* 1775, il adopta les réformes orthographiques proposées par Dumarsais, Voltaire et Duclos, et qui tendaient à rapprocher de la prononciation la forme graphique des mots, sans égard à leur étymologie. Wailly entra à l'Institut lors de sa formation, et prit part à l'édition du *Dictionnaire de l'Académie,* publiée en 1798. On lui doit encore un *Dictionnaire portatif de la langue française,* Lyon, 1774, 2 vol. in-8°, extrait du grand Dictionnaire de Richelet, et un *Nouveau Vocabulaire français, ou Abrégé du Dictionnaire de l'Académie,* Paris, 1801, in-8°, livre qui a eu un grand succès; *Commentaires de César;* traduction de d'Ablancourt, revue, Paris, 1766, 2 vol. in-12.

WAILLY (Etienne-Augustin de), fils du précédent, né à Paris en 1770, m. en 1821, fit de brillantes études au collége Ste-Barbe, entra à l'Ecole polytechnique lors de sa création, et fut proviseur du lycée Napoléon depuis 1805. On lui doit un *Dictionnaire des rimes,* Paris, 1812, in-8°, et une traduction en vers des *Odes* d'Horace, 1817-18, in-18, travail fort estimé, qui se distingue par l'élégance du style. — Il a laissé trois fils, qui cultivent les lettres avec succès : MM. Alfred de *Wailly,* anc. professeur de rhétorique et proviseur du lycée Napoléon, et auj. inspecteur-général de l'instruction publique, auteur de *Dictionnaires latin-français, français-latin,* d'un *Gradus ad Parnassum,* en usage dans les classes, et d'une élégante traduction en vers français des *Hymnes de Callimaque.* — Gustave de *Wailly,* auteur dramatique et anc. chef de division à l'intendance de la liste civile; il a donné *Amour et intrigue,* drame en 5 actes en vers; *ma Place et ma Femme,* en 3 actes en prose; *le Mort dans l'embarras,* en 3 actes en vers, etc. — Jules de *Wailly,* anc. chef de bureau au ministère de l'intérieur, et auteur dramatique; il a fait jouer : *le Comité de bienfaisance,* en 1 acte; *Moiroud et compagnie,* en 1 acte; *le Mari à la campagne,* en 3 actes, en société avec Bayard, etc.

WAILLY (Charles de), architecte, de la famille des précédents, né à Paris en 1729, m. en 1798, fut élève de Blondel et de Servandoni, fit le voyage de Rome en 1752 comme pensionnaire du gouvernement, devint membre de l'Académie d'architecture en 1767, et de l'Académie de peinture en 1771, conservateur du Muséum, membre de l'Institut dès sa création, et reçut, en 1795, la mission d'aller recueillir des monuments des arts en Belgique et en Hol-

lande. Les ouvrages qui ont fondé sa réputation sont l'hôtel d'Argenson et le beau théâtre de l'Odéon à Paris, bâti en 1782 pour la Comédie française, le château des Ormes en Touraine, le palais Spinola à Gênes. Il excella dans la distribution et l'ornement des intérieurs. Il fut le principal fondateur de la *Société des amis des arts*. B.

WAILLY, vge du département de l'Aisne. *V.* VAILLY.

WAITZEN. v. de Hongrie, dans le comitat et à 37 kil. N. de Pesth, sur la rive gauche du Danube; 11,000 hab. Evêché suffragant de Gran; lycée épiscopal, gymnase de Piaristes, école de sourds-muets. Grands marchés à bestiaux. Très-belle cathédrale du XIIe siècle.

WAKEFIELD (Gilbert), philologue et théologien, né à Nottingham en 1756, m. en 1801, étudia au collége de Jésus à Cambridge, entra dans le ministère évangélique, et n'en conçut pas moins de l'éloignement pour les doctrines anglicanes. Devenu instituteur dans l'école de Warrington, puis professeur de belles-lettres à Hackney, il quitta l'enseignement en 1791, pour se livrer entièrement aux travaux littéraires. Lié avec Fox et Wilberforce, il défendit dans ses écrits les idées libérales, blâma la guerre contre la France, et se fit incarcérer pour quelques pamphlets en 1798. On a de lui : des éditions estimées d'*Horace*, de *Virgile*, de *Lucrèce*, de *Bion*, et de *Moschus;* des Commentaires sur les *Poésies de Gray*, 1786, in-8°, et sur une partie des *Œuvres de Pope*, 1798; *Sylva critica, sive in auctores sacros profanosque commentarius philologicus*, Cambridge et Londres, 1789-95, 5 part. in-8°; *Tragœdiarum græcarum delectus*, Lond., 1794, 2 vol. in-8°; *Recherches sur les opinions des écrivains chrétiens des trois premiers siècles concernant la personne de Jésus-Christ*, 1784, etc.

WAKEFIELD, brg et paroisse d'Angleterre (York), à 16 kil. S. de Leeds, sur la Calder; 23,199 hab. Maisons d'aliénés et de correction. Belles églises de Tous-les-Saints et de St-Jean. Fabr. de lainages. Grands marchés aux grains et aux bestiaux. — Près de là, Richard, duc d'York, fut vaincu et tué par les troupes de Henri VI, en 1460.

WALA. *V.* VALA.

WALCH (Jean-George), théologien et philologue, né à Meinungen en 1693, mort en 1775, professeur à l'université d'Iéna, a laissé, entre autres ouvrages : *Historia critica linguæ latinæ*, Leipzig, 1716, in-8°; *Dictionnaire philosophique*, en allemand, Iéna, 1726, gr. in-8°; *Introduction historique et théologique aux disputes sur la religion*, ibid., 1722-34-36, 5 vol.; *Introduction à la morale chrétienne*, ibid., 1747, in-8°; *Réflexions théologiques sur la secte des Anabaptistes*, Francfort, 1747, in-8°; *Historia controversiæ Græcorum Latinorumque de processione Spiritûs sancti;* Iéna, 1751, in-4°; *Bibliotheca theologica selecta*, ibid., 1757-65, 4 vol. in-8°; une édition des *Œuvres de Luther*, Halle, 1740-1760, 24 vol. in-4°.

WALCH (Jean-Ernest-Emmanuel), fils du précédent, et comme lui professeur à Iéna, né en 1725, m. en 1778, a écrit : *de Arte critica*, Iéna, 1754; *Introductio in linguam græcam*, 1763, in-8°; *Histoire naturelle des pétrifications*, Nuremberg, 1768-73, 4 vol. in-fol.; *le Naturaliste*, en allemand, Halle, 1772-78, 13 vol. in-8°, etc.

WALCH (Chrétien-Guill.-Franç.), frère du précédent, né à Iéna en 1726, m. en 1784, professeur de théologie à Gœttingue, et de philosophie à Iéna, est un des plus célèbres historiens ecclésiastiques des protestants. On a de lui : *Historia canonisationis Caroli Magni*, Iéna, 1750, in-8°; *de Clodovæo Magno ex rationibus politicis christiano*, ibid., 1751, in-4°; *Histoire de Catherine de Bore, épouse de Luther*, en allemand, Halle, 1751, in-8°; *Histoire de la religion évangélique luthérienne*, Iéna, 1753, in-8°; *Historia Adoptianorum*, Gœttingue, 1755, in-8°; *Monumenta medii ævi*, Gœttingue, 1757-64, 2 vol. in-8°; *Plan d'une histoire complète des hérésies et des schismes*, en allemand, Leipzig, 1762-1785, 11 vol. in-8°, ouvrage qui s'arrête au XIe siècle; *Histoire moderne de la religion*, en allemand, Lemgo, 1771-1783, 9 vol. in-8°, etc. B.

WALCHEREN, *Valacria*, île du royaume de Hollande (Zélande), dans la mer du Nord, entre les deux grandes bouches de l'Escaut, à l'O. des îles Beveland, dont la sépare le canal étroit de Sloe; 19 kil. sur 16; 35,000 hab. Ch.-l., *Middelbourg;* villes princip.: Flessingue, Veere. Climat malsain; cependant, c'est la plus peuplée, la plus fertile, et la mieux cultivée des îles de ces parages. Sol au-dessous du niveau de la mer, contre laquelle elle est protégée par des dunes et des digues. Les Anglais, pour faire diversion aux succès de Napoléon Ier en Autriche, s'emparèrent de Walcheren en 1809; mais la résistance des généraux Monnet et Rousseau, de l'amiral Missiessy, enfin les opérations du maréchal Bernadotte, et une épidémie les forcèrent à l'évacuer.

WALCKENAER (Charles-Athanase), savant géographe, naturaliste, et biographe, né à Paris en 1771, m. en 1852. Orphelin dès son bas âge, il fut élevé par un oncle, riche notaire de Paris, qui ne négligea rien pour son éducation. Heureusement doué pour apprendre, il résolvait à 10 ans des problèmes de mathématiques, et, à 12, traduisait Horace et Virgile en prose anglaise. A 17 ans, son oncle l'envoya aux universités d'Oxford et de Glasgow, pour qu'il s'y perfectionnât dans la langue anglaise. Il revint en 1791, et, lors de la Réquisition (*V. ce mot*), en 1793, on le fit nommer directeur des transports militaires de l'armée des Pyrénées; il occupa cette place 18 mois; les patriotes d'alors le dénoncèrent comme coupable de royalisme ou tout au moins de *modérantisme;* il revint à Paris, sous prétexte de réclamations pour son service, et s'y tint ignoré jusqu'à la fin de la Terreur. Lors de la création de l'École polytechnique, il s'y fit recevoir comme élève, puis en sortit sans demander aucune des fonctions auxquelles il avait acquis des titres. Il retourna à l'étude, sa passion dominante, et débuta, en 1798, par un *Essai sur l'histoire de l'espèce humaine*, ouvrage ambitieux, où il voulut faire l'histoire naturelle générale de l'humanité et de la société, prétention mal réalisée, œuvre qu'il ne tarda pas à condamner lui-même. Deux romans, *l'Ile de Wight ou Charles et Angelina*, 1799, 3 vol. in-12, et *Histoire d'Eugénie racontée par une religieuse*, 1803, in-12, n'ajoutèrent rien à sa réputation. Dacier et Gossellin l'encouragèrent dans l'étude de la géographie ancienne; il donna, en 1807, une édition princeps qui fut très-remarquée du *de Mensura orbis terræ*, de Dicuil, géographe obscur du VIIIe siècle. Walckenaer était lié aussi avec Latreille, dans la société duquel il prit du goût pour l'entomologie; déjà il avait publié, en 1802, une *Faune parisienne, ou Histoire abrégée des insectes des environs de Paris*, 2 vol. in-8°; en 1805, il fit paraître un *Tableau des aranéides*, in-8°, où il traite de la structure extérieure, des mœurs et de la classification des araignées, travail qui fait époque dans la science. En 1814, la Restauration eut ses sympathies; il rentra dans la carrière administrative, fut successivement maire du 5e arrondissement de Paris, secrétaire-général de la préfecture de la Seine, préfet du département de la Nièvre, 1824, du département de l'Aisne, 1829, et montra dans ces divers postes les talents d'un administrateur habile. Il rentra dans la vie privée après la révolution de 1830, et fut nommé, en 1839, trésorier de la Bibliothèque royale, et conservateur des cartes géographiques de cet établissement. Jamais les fonctions administratives ne le détournèrent entièrement de l'étude; il trouvait le temps de s'y livrer sans négliger ses autres devoirs, et donna ainsi : *Le monde maritime, ou Tableau géographique et historique de la Polynésie et de l'Australie*, 1819, 4 vol. in-8°, exposition neuve et savante de cette 5e partie du monde; *Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, 1820, in-8°; une bonne édition des *Fables*, du même, 1820, 2 vol. in-8°; *Recherches géographiques sur l'intérieur de l'Afrique septentrionale*, 1821, in-8°; *Nouvelle collection des relations de voyages par mer et par terre*, 1826-31, interrompue au 21e vol.; *Lettres sur les contes de fées, attribués à Perrault, et sur l'origine de la féerie*, 1826, in-12; des articles importants dans la *Biographie universelle* de Michaud, réunis depuis sous le titre de *Vies de plusieurs personnages des temps anciens et modernes*, Paris, 1830, 2 vol. in-8°, etc. La vie privée donna une nouvelle ardeur à ses travaux scientifiques et littéraires; il publia : *Histoire naturelle des insectes aptères*, 1837, 3 vol. in-8°, où il inséra, en le rendant plus complet, son *Tableau des aranéides;* *Géographie ancienne historique et comparée des Gaules Cisalpine et Transalpine*, suivie de l'*Analyse géographique des Itinéraires des Anciens*, 1839, 3 vol. in-8° et atlas, son ouvrage capital; *Histoire de la vie et des poésies d'Horace*, Paris, 1840, 2 vol. in-8°; *Mémoires sur Mme de Sévigné*, 1842-52, 5 vol. in-12, travail inachevé; une édition de *La Bruyère*, 1845, 2 vol. in-12, où il a restitué avec beaucoup de soin et de sagacité le texte original de l'auteur; enfin divers Mémoires dans le recueil de l'Académie des Inscriptions. Walckenaer avait un savoir varié et souvent très-profond. Sa *Géographie des Gaules* fut d'abord un Mémoire couronné par l'Académie des Inscriptions en 1811, et qui le fit connaître si avantageusement, qu'en 1813 cette Société l'admit au nombre de ses membres, et longtemps après, en 1840, le choisit pour son secrétaire perpétuel. Comme biographe, Walckenaer fut innovateur, du moins en France, où, le premier, il donna l'exemple de ces grandes biographies, à la manière anglaise, qui sont, à propos d'un homme, l'histoire, ou du moins le précis de l'histoire de

l'époque où il vécut, celle de la société, des mœurs, des usages de cette époque. Tout cela forme comme le fond du tableau sur lequel se détache le portrait en pied du personnage. Walckenaer a réussi dans ce genre, et ses biographies de La Fontaine, d'Horace, de Mme de Sévigné, sont le résultat d'immenses lectures sur toutes les parties de son sujet; il possède l'art d'être abondant sans jamais fatiguer: mais on peut lui reprocher de manquer de couleur locale, et de n'avoir pas un ton de style bien approprié à chaque sujet. *V.* J. Naudet, *Notice historique sur la vie et les ouvrages de M. Walckenaer*, 1852, in-4°; Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. 6. C. D—y.

WALCKENAER, célèbre philologue hollandais. *V.* Valckenaer.

WALCOURT, vge de Belgique, prov. et à 40 kil. S.-S.-O. de Namur; 900 hab. Il eut longtemps des seigneurs particuliers. Son église est un lieu de pèlerinage célèbre.

WALD, c.-à-d. *forêt* en langue germanique: *Schwarzwald*, forêt noire.

WALD, v. des Etats prussiens (prov. du Rhin), à 40 kil. E. de Dusseldorf; 4,500 hab. Fabr. de cotonnades, rubans, quincaillerie.

WALD, brg de Suisse (Zurich), à 10 kil. E.-N.-E. de Rapperswel; 4,298 hab. Tissage du coton et de la soie.

WALDAI. *V.* Valdaï.

WALDBILLIG, brg. du royaume de Hollande (Luxembourg), à 7 kil. S.-E. de Diekirch; 1,200 hab. Ruines d'un anc. château des Templiers.

WALDBURG, vge de Wurtemberg (cercle du Danube), près de Ravensburg; 250 hab. Son château appartenait aux barons de Waldburg, qui étaient, par droit de naissance, *Truchsess* ou maîtres-d'hôtel de l'Empire.

WALDECK (Principauté de), Etat de la Confédération germanique, comprend: 1° la principauté de Waldeck, enclavée dans la Hesse-Cassel et dans les régences prussiennes de Minden et d'Arnsberg (Westphalie); 2° le comté de Pyrmont. Superf. 1,101 kil. carr.; pop.: 58,550 hab., dont 7,945 pour le comté de Pyrmont. Capit., *Corbach*; v. princip.: Arolsen, où réside le prince de Waldeck (2,000 hab.). Sol montagneux et peu fertile: mines de fer, plomb, cuivre; carrières d'albâtre et de marbre. Eaux minérales à Pyrmont. Dans la chancellerie fédérale, la principauté de Waldeck a le 26e rang: elle a une voix dans le Plenum; dans l'assemblée ordinaire, elle partage la 16e voix avec Reuss, Lippe, et Lichtenstein. Revenu: 1,670,000 fr. Dette: 2 millions de fr. Contingent fédéral: 866 hommes. Le gouvernement est constitutionnel: la diète se compose de 18 députés de la noblesse, 13 des villes et 10 des campagnes. — La famille de Waldeck fait remonter son origine à Witikind; elle eut d'abord le titre de comte, et devint princière en 1592.

WALDECK (George-Frédéric, prince de), né en 1620, d'une des plus anc. familles de l'Allemagne, m. en 1692, se mit au service de la Hollande, puis de l'empereur Léopold Ier, qui le créa prince de l'Empire et feld-maréchal. Il commanda les troupes de Franconie au fameux siége de Vienne par les Turcs en 1683, et eut part à la victoire remportée sur eux par Jean Sobieski. Retournant en Hollande, il fut nommé maréchal-général de l'armée des Provinces-Unies, et perdit contre le maréchal de Luxembourg la bataille de Fleurus en 1690. — Son petit-neveu, m. en 1750, commanda les troupes hollandaises à la bataille de Fontenoy en 1745. B.

WALDECK (Chrétien-Auguste, prince de), né en 1744, m. en 1798, entra de bonne heure au service de l'Autriche, se distingua dans la guerre contre les Turcs, fut employé comme lieutenant-général, en 1792, contre la France, perdit un bras au siége de Thionville, prit part, en 1793, à l'attaque des lignes de Wissembourg, prit le fort Louis, remplaça, en 1794, le général Mack dans l'emploi de quartier-maître-général de l'armée de Flandre, passa ensuite en Portugal, 1797, sur la demande du prince régent, pour y prendre le commandement des troupes, et y mourut. B.

WALDEMAR. *V.* Valdemar.

WALDENBURG, v. du royaume de Saxe, ch.-l. de la seigneurie de son nom, sur la Mulde, à 17 kil. N. de Zwickau; 3,030 hab. Eaux minérales. Anc. et beau château des princes de Schœnburg-Waldenburg.

WALDENBURG, v. des Etats prussiens (Silésie), à 70 kil. S.-O. de Breslau; 3,000 hab. Ch.-l. de cercle. Houillères considérables. Industrie active des toiles et des lainages.

WALDENBURG, v. de Wurtemberg (Iaxt), à 45 kil. N.-O. d'Elwangen; 850 hab. Ch.-l. de la principauté de Hohenlohe-Waldenburg-Schillingfurst.

WALDHEIM, v. du royaume de Saxe, à 16 kil. E. de Rochlitz; 5,183 hab. Maison de détention. Fabr. de toiles, lainages, cotonnades.

WALDKIRCH, brg du grand-duché de Bade (Haut-Rhin), à 15 kil. N.-N.-E. de Fribourg; 2,700 hab. Taille de grenats.

WALDRADE. *V.* Valdrade.

WALDSEE, v. de Wurtemberg (cercle du Danube), sur la Steinach, à 60 kil. S.-S.-O. d'Ulm; 2,000 hab. Château seigneurial des princes de Waldburg-Wolfegg-Waldsee. Jadis l'une des cinq villes, dites *villes du Danube*. Réunie au Wurtemberg en 1806.

WALDSTÆTTES, c.-à-d. *Etats des forêts*, dénomination sous laquelle on réunit les cantons suisses de Schwytz, d'Uri et d'Unterwalden, et quelquefois celui de Lucerne. Le lac de Lucerne ou des Quatre-Cantons, qui les baigne, est aussi nommé lac des Waldstættes.

WALDSTEIN. *V.* Wallenstein.

WALE (Antoine de), en latin *Walœus*, théologien protestant, né à Gand en 1573, m. en 1639, étudia à Middelbourg et à Leyde, visita les principales universités de la Hollande, de la France, de la Suisse et de l'Allemagne, fut pasteur, professeur de grec, de philosophie et de théologie à Leyde, assista en 1618 au synode de Dordrecht, reçut la mission de préparer Barneveldt à la mort, et devint recteur de l'Académie de Leyde. Outre sa coopération à la version flamande de la Bible, on lui doit: *l'Office des ministres*, en flamand, Middelbourg, 1625, in-4°; *Compendium ethicæ aristotelicæ ad normam veritatis christianæ revocatum*, Leyde, 1627, in-12; *Dissertatio de Sabbatho*, ibid., 1628, in-8°, etc. Ses *Œuvres théologiques* ont été réunies à Leyde, 1643 et 1647, 2 vol. in-fol.

WALES, nom anglais de la principauté de Galles.

WALHALLA, c. à-d. *Portique des guerriers*, palais où Odin reçoit les guerriers morts en combattant. C'est le Paradis des Scandinaves. Les habitants de ce séjour se livrent de perpétuels combats, font à leurs adversaires des blessures aussitôt guéries que reçues, puis boivent de l'hydromel dans un crâne, en écoutant les chants des scaldes.

WALHALLA (Ordre du), société secrète formée à Sveaborg au temps de Gustave III, pour saper en Finlande l'autorité du monarque suédois. Elle était soutenue par la tzarine Catherine II.

WALHALLA, monument national, sorte de temple de la Gloire, élevé par le roi de Bavière Louis Ier sur le mont Brauberg, près de la rive g. du Danube, à peu de distance de Donaustaufen et de Ratisbonne, et inauguré en 1842. Il est d'ordre dorique, et contient les bustes en marbre des hommes célèbres de l'Allemagne ancienne et moderne.

WALID Ier (Aboul-Abbas), 6e calife ommiade de Damas, succéda à son père Abd-el-Mélek, 705-715. Il se rendit célèbre par ses conquêtes, en subjuguant l'Espagne, la Sardaigne, les îles Majorque et Minorque, une partie de la Gaule narbonaise, la Transoxiane, le Turkestan, et une partie de l'Inde en-deçà du Gange. Il rebâtit le temple de Médine, et fit construire la grande mosquée de Damas. D.

WALID II, fils de Yézid, 11e calife ommiade, 743-744, vivait dans la retraite en Palestine, lorsqu'il apprit la mort de son oncle Hescham. Il vint aussitôt à Damas prendre possession du califat; mais il s'abandonna aussitôt à tant de débordements et d'iniquités, que ses plus proches parents, ayant à leur tête Yézid, fils de Walid Ier, son cousin-germain, se révoltèrent contre lui, le forcèrent dans son palais, où il se défendit vaillamment, et le tuèrent. C'est sous son règne que Zayd, fils de l'imam Zaïn-el-Abdin, petit-fils d'Ali, qui s'était cantonné dans le Khoraçan, fut défait et tué par les troupes du calife. Il eut pour successeur Yézid, qui l'avait détrôné. D.

WALKER (John), grammairien anglais, né en 1732 à Friern-Barnet (Hartford), m. en 1807, fut acteur pendant plusieurs années, quitta la scène pour se vouer à l'enseignement, et fit, dans diverses villes, des cours d'élocution et de débit oratoire qui furent très-suivis. On a de lui: *Eléments de l'élocution*, 1781 et 1799, in-8°; *la Mélodie du langage*, 1791, in-4°; *Dictionnaire critique de prononciation*, 1799, in-8°, etc.

WALKI, v. Russie. *V.* Valki.

WALKIRIES. *V.* Valkiries.

WALLACE (William), célèbre chef écossais, né en 1276 dans le comté de Renfrew, m. en 1305, était d'une famille ancienne, mais pauvre. A l'âge de 19 ans, pour venger une injure personnelle, il tua le fils du gouverneur de la forteresse de Dundee, et s'enfuit dans les bois, afin d'éviter la vengeance du roi d'Angleterre, Edouard Ier, qui était alors maître de l'Ecosse. Doué d'une force prodigieuse, et d'une patience à toute épreuve, il forma le des-

sein d'affranchir sa patrie du joug des Anglais; il réunit une bande d'aventuriers, que quelques succès sur les troupes anglaises grossirent bientôt de tous les ennemis de la dure tyrannie d'Edouard. Il prit le titre de vice-roi, se donnant comme lieutenant du roi John Baliol, retenu prisonnier en Angleterre, chassa le grand-justicier Ormesby et les officiers de sa suite, gagna une bataille sur les bords du Forth en 1297, prit Berwick, poussa jusque dans les comtés septentrionaux de l'Angleterre en 1298, mais, défait à Falkirk, dut se réfugier au milieu des montagnes. Livré par un de ses amis, il fut conduit chargé de chaînes à Londres, et décapité à Tower-Hill. Sa mémoire est encore vénérée et populaire en Ecosse. B.

WALLENDORF, brg de Hongrie (Zips), sur le Hernad; 3,300 hab. Riches mines de fer et de cuivre.

WALLENSTADT, v. de Suisse (St-Gall), à 45 kil. N.-N.-O. de Coire; 1,812 hab. Elle est sur les bords d'un lac, qui a 12 kil. sur 3, et dont les rives sont très-pittoresques.

WALLENSTEIN ou WALDSTEIN (Albert-Wenceslas-Eusèbe de), célèbre général, né en Bohême en 1583, d'une anc. et noble famille, m. en 1634, fut placé d'abord comme page auprès du margrave de Burgau, fils de l'archiduc Ferdinand, puis consacra quelques années à visiter la plupart des pays de l'Europe, dont il apprit les langues. Un mariage avec une riche veuve, qu'il perdit au bout de 4 ans, le rendit maître d'une très-grande fortune. Dans une guerre de l'archiduc Ferdinand contre les Vénitiens, il équipa un corps de 300 cavaliers, et, à la fin de la campagne, fut nommé, par l'empereur, colonel des milices de Moravie. Au début de la guerre de Trente Ans, il servit contre les Bohémiens révoltés, déjoua les efforts de Bethlen-Gabor (*V. ce mot*) en Moravie, et reçut de vastes domaines confisqués sur les rebelles, 1618-19. Marié à la fille d'un favori de l'empereur, le comte de Harrach, et nommé major-général, il commanda deux régiments d'infanterie à la bataille de Prague, 1620. En 1625, il obtint de Ferdinand II, qui manquait d'hommes et d'argent, la permission de lever à ses frais une armée, avec la faculté de la porter jusqu'à 50,000 combattants. Tandis que Tilly, général des troupes de la ligue catholique, opérait contre les Danois, alliés des luthériens allemands, il battit Mansfeld (*V. ce mot*) au pont de Dessau, 1626, le poursuivit en Hongrie, détacha de lui Bethlen-Gabor et les Turcs, puis, revenant vers le Brandebourg, parcourut en vainqueur le Mecklembourg, la Poméranie, le Slesvig et le Holstein. Stralsund était la seule ville qui résistât encore, lorsque fut signée la paix de Lubeck, 1629. Nommé duc de Friedland et de Mecklembourg, Wallenstein prit, depuis cette époque, les allures d'un dictateur dans le nord de l'Allemagne, rançonnant le pays pour satisfaire l'avidité de ses bandes, méconnaissant les ordres de l'empereur, et lui écrivant même des lettres insolentes. La disgrâce de Wallenstein et le licenciement de son armée furent exigées par la diète de Ratisbonne, à l'instigation du P. Joseph (*V. ce mot*), en retour du titre de roi des Romains que Ferdinand II demandait pour son fils. Le général bohémien se retira dans ses terres, où on le vit déployer un luxe royal. Après les victoires de Gustave-Adolphe à Leipzig, 1631, et sur les bords du Lech, 1632, Ferdinand II, voyant l'armée catholique dispersée, Tilly tué, la Bavière envahie et l'Autriche menacée par les Suédois, n'eut d'autre ressource que de se jeter dans les bras de Wallenstein. Celui-ci consentit à rappeler ses anciens soldats et à reprendre le commandement, à condition qu'il pourrait avoir une armée de 100,000 hommes, qu'il en nommerait et révoquerait à son gré les officiers, qu'il aurait le gouvernement exclusif des pays conquis, et que ni l'empereur ni son fils ne paraîtraient au milieu de ses troupes sans son autorisation. Il se porta en Bavière, mais demeura trois mois devant Nuremberg en présence de Gustave-Adolphe, soit dans la crainte d'exposer sa renommée aux chances d'une bataille contre un tel adversaire, soit pour se venger du duc Maximilien, l'un des auteurs de sa récente disgrâce, et dont il laissait les Etats en proie aux Suédois. Enfin, il se dirigea vers la Saxe, y fut suivi par Gustave-Adolphe, et perdit, malgré la mort de ce prince au milieu de l'action, une grande bataille près de Lutzen, 1632. Au lieu de continuer la lutte contre les généraux de Gustave, il se retira en Silésie, et ouvrit des négociations avec la Suède, la Saxe, le Brandebourg, et même la France : en même temps qu'il battait un corps de Suédois à Steinau, forçait le comte de Thurn de mettre bas les armes avec 6,000 hommes, et refoulait vers le Haut-Palatinat Bernard de Saxe-Weimar qui avait pénétré en Bavière, il méditait un plan de défection, dont il fit part à Piccolomini, l'un de ses officiers. Il réunit à Pilsen les principaux chefs de ses troupes, et les lia par écrit à la défense de sa cause particulière. Ferdinand II, informé de tout, fit assassiner Wallenstein à Egra, 1634. Fœrster a publié une *Vie* de ce général, Potsdam, 1834, et ses *Lettres*, 1828-29, 3 vol. Sarrasin a écrit l'histoire de la conspiration de Wallenstein, et Schiller a fait de la catastrophe de ce général le sujet d'une trilogie. B.

WALLER (Edmond), poëte anglais, né en 1605 à Coleshill (Hertford), m. en 1687. Membre du Parlement à 17 ans, il fit, à 23, un riche mariage, et resta bientôt veuf. Ses vers ont rendu célèbre, sous le nom de Sacharissa, lady Dorothée Sidney, fille du comte de Leicester, dont il demanda inutilement la main, 1639. Un second mariage lui donna 13 enfants. Cousin de Cromwell et neveu de Hampden, il fit partie du Long-Parlement. Attaché d'abord à l'opposition, il s'en sépara sur la question de l'abolition de l'épiscopat, et garda pendant quelque temps une neutralité respectée des deux partis. Enfin, quand la guerre civile eut éclaté, emprisonné pour un complot en faveur des Cavaliers, il racheta sa vie par des dénonciations et une amende de 10,000 liv. sterl., et alla vivre quelque temps à Rouen, où sa fille Marguerite lui servait de secrétaire, puis à Paris. Un charmant éloge de Cromwell lui valut son retour, et lui rendit ses biens. Il flatta également Charles II et Jacques II, et brilla par son esprit dans le Parlement et à la cour. Il voua ses dernières années à des poésies religieuses. Il faisait partie de cette société toute française qui comptait dans Londres Saint-Evremond, les duchesses de Bouillon et de Mazarin. Ses Poésies, Londres, 1729, in-8°, courtes et soignées, sont moins remarquables pour le fond que pour la forme. Vingt ans après Spenser, sa versification est celle d'un élève de Pope, élégante et pure, facile et harmonieuse. A. G.

WALLERIUS (Jean-Gottschalk), naturaliste suédois, né en 1709, m. en 1785, professeur de chimie, de métallurgie et de pharmacie à l'université d'Upsal, et membre de l'Académie des Sciences de Stockholm, a puissamment contribué au développement des sciences en Suède. On lui doit, entre autres ouvrages : *Mineralogia systematicè proposita*, Stockholm, 1747, trad. en français par le baron d'Holbach, Paris, 1753, 2 vol. in-8°; *Chemia physica*, en suédois, 1759, et en latin, 1760, 2 vol. in-8°; *Elementa metallurgiæ*, 1778; *Systema mineralogicum*, 1775, 2 vol. in-8°; *Meditationes physico-chemicæ de origine mundi*, trad. en français par Dubois, 1791, in-12; *Elementa agriculturæ, physicæ et chemicæ*, trad. en franç., Yverdun, 1766, et Paris, 1774, in-8°. B.

WALLERSTEIN, brg de Bavière, à 18 kil. N.-O. de Nordlingen; 2,000 hab. Ch.-l. de la seigneurie d'Œttingen-Wallerstein.

WALLIA, roi des Wisigoths. *V.* VALLIA.

WALLICH (Nathaniel), botaniste, né en 1787 à Copenhague, m. en 1854, étudia tour à tour l'art vétérinaire et la médecine, obtint de l'université de sa ville natale le grade de docteur dès l'âge de 18 ans, fut nommé, en 1807, médecin de district à Serampour (Hindoustan), et passa au service de l'Angleterre lorsque le Danemark céda à cette puissance sa colonie. Il fut choisi en 1816 pour adjoint au surintendant du jardin botanique de Calcutta, lui succéda en 1817, et fit des cours de botanique qui eurent un grand succès. Pendant un voyage qu'il entreprit dans l'intérieur de l'Asie, il découvrit plus de 9,000 plantes jusqu'alors inconnues, puis publia, dans les *Asiatic Recherches* de Calcutta, ses observations les plus intéressantes. En 1821, il offrit à l'université de Copenhague une riche collection d'ouvrages en sanscrit et en d'autres langues asiatiques. Il fut membre correspondant de l'Institut de France. Ses principaux ouvrages sont : *Flora indica, or Descriptions of indian plants; Tentamen floræ Nepalensis; Plantæ asiaticæ rariores, or Descriptions of a select number of unpublished East-India plants.* B.

WALLINGFORD, brg et paroisse d'Angleterre (Berks), à 22 kil. N.-O. de Reading, sur la rive dr. de la Tamise; 2,800 hab. Comm. de grains et farines. Restes d'une forteresse romaine.

WALLIS (Jean), célèbre géomètre anglais, né à Ashford (Essex) en 1616, m. en 1703, étudia à Cambridge, entra dans la carrière ecclésiastique, et y occupa successivement divers postes. Il a laissé des ouvrages de philosophie, de théologie, et des sermons. Il s'est occupé aussi de l'enseignement des sourds-muets, et réussit à faire comprendre, écrire et même parler la langue anglaise à plusieurs de ces malheureux. Mais c'est surtout aux mathématiques qu'il doit sa célébrité, et il était en correspondance avec Pascal et Fermat. Son principal ouvrage

est l'*Arithmétique des infinis*, publiée en 1655. Wallis a étendu la méthode des indivisibles de Cavalieri, contribuant largement pour sa part à l'avénement des nouvelles méthodes infinitésimales. Il a introduit le premier les exposants fractionnaires. Wallis était d'une très-grande partialité dans ses jugements ; il cherchait à rapporter à ses compatriotes l'honneur des principales découvertes ; il fut particulièrement injuste envers Descartes et Leibniz. Ses œuvres mathématiques ont été réunies à Oxford, 1697-99, 3 vol. in-fol. V.

WALLIS (George-Olivier, comte de), général autrichien, né en 1671, d'une famille irlandaise, m. en 1743, fut élevé parmi les pages de l'empereur Léopold Ier, devint colonel en 1704, général-major en 1708, feld-maréchal-lieutenant en 1716, gagna par ses exploits en Sicile et la prise de Messine la dignité de grand-maître-général de l'artillerie, commanda en chef sur le Rhin en 1733, puis dans l'Italie septentrionale et en Hongrie, perdit contre les Turcs la bataille de Krotska, 1739, qui fut suivie de la paix de Belgrade défavorable à l'Autriche, et, disgracié pendant quelques années par l'empereur Charles VI, recouvra, à l'avènement de Marie-Thérèse, un commandement militaire en Bohême.

WALLIS (Samuel), navigateur anglais, continua de 1766 à 1768 les explorations du commodore Byron, visita Taïti, et découvrit les îles qui portent son nom. La relation fort intéressante de son voyage, dont il avait laissé les matériaux, se trouve dans le recueil de Hawkesworth, Londres, 1773, 3 vol. in-4°.

WALLIS (Iles), archipel du Grand-Océan Equinoxial, dans la Polynésie, au N.-E. des îles Fidji, par 13° 18' lat. S., et 179° long. O. Il y a 12 îles, dont les plus grandes sont Ourea et Nukuatea. Sol fertile. Découvertes en 1767 par le navigateur anglais qui leur donna son nom. En 1842, les habitants ont conclu un traité de commerce avec la France.

WALLIS, nom allemand du VALAIS.

WALLONS, nom donné jadis aux habitants de la Belgique qui étaient d'origine gauloise et qui parlaient la langue française. Le *Pays wallon* comprenait ce qu'on appelle aujourd'hui, dans le royaume de Belgique, les provinces de Hainaut, de Namur, de Liége, de Luxembourg, et le S. du Brabant. On compte environ 1,827,000 Wallons. Les Flamands appliquent aux Wallons le sobriquet de *Fransquillons*.

WALLSEND, brg et paroisse d'Angleterre (Northumberland), sur la rive g. de la Tyne, à 5 kil. E.-N.-E. de Newcastle ; 5,000 hab. Chantiers maritimes. Exportation de houille.

WALMER, vge et paroisse d'Angleterre (Kent), à 3 kil. S. de Deal, sur le Pas-de-Calais ; 1,600 hab. Forteresse construite par Henri VIII, et où réside le lord-gardien des Cinq-Ports.

WALPOLE (Robert), célèbre homme d'Etat anglais, né en 1676 à Houghton (Norfolk), m. en 1745, fit ses études à Cambridge, siégea à la Chambre des Communes dès l'année 1700, parmi les whigs les plus ardents, devint membre du conseil du prince George de Danemark en 1705, secrétaire-d'Etat au département de la guerre en 1708, trésorier de la marine en 1709, perdit ses fonctions lors de la disgrâce du duc de Marlborough, et fut même chassé du Parlement comme coupable de péculat et de corruption. Cette sentence, que l'animosité des juges entacha d'injustice aux yeux de l'opinion, n'empêcha pas qu'il fût réélu en 1714, et il combattit le ministère avec acharnement jusqu'à la mort de la reine Anne. Son zèle à servir les intérêts de la maison de Hanovre le fit rappeler au pouvoir sous George Ier. Nommé payeur-général de l'armée de terre et de mer, il eut bientôt la présidence du comité secret que l'on chargea de faire une enquête sur la conduite du dernier ministère, et qui condamna lord Bolingbroke. Il obtint ensuite les places de 1er lord de la trésorerie, de chancelier et de sous-trésorier de l'échiquier, fit rendre en 1716 le bill de septennalité, mais, n'ayant pu faire adopter de ses collègues un bill d'amortissement de la dette publique, résigna ses fonctions en 1717. Après avoir fait une opposition vigoureuse à la cour, il se réconcilia avec elle en 1720, fut 1er lord de la trésorerie et chancelier de l'échiquier en 1721, et quand, en 1723, George Ier partit pour le Hanovre, on le nomma l'un des lords-justiciers pour l'administration du royaume, et seul secrétaire d'Etat. Maintenu à la tête des affaires par George II, 1727, il fut, pendant 15 ans, le véritable maître de l'Angleterre. Son système était de maintenir la paix au dehors, et d'étendre au dedans la prérogative royale. Il le fit triompher par la corruption : prodiguant les pensions et les places, il obtint une majorité constante dans les deux Chambres. Il se vantait de connaître le tarif de toutes les consciences. L'opposition qu'il fit en 1739 à la guerre désirée par la nation contre l'Espagne, et l'hostilité du prince de Galles, qui se mit à la tête des mécontents, ruinèrent enfin son crédit. Il se retira en 1742, reçut une pension de 4,000 liv. sterl., avec les titres de comte d'Oxford et de pair d'Angleterre, et survécut encore trois ans à sa chute. Il n'a laissé que des opuscules politiques. Les *Mémoires sur la vie et l'administration de R. Walpole*, par Coxe, Lond., 1798, 3 vol. in-4°, sont un ouvrage apologétique. B.

WALPOLE (Horace), frère du précédent, né en 1678, à Houghton, m. en 1757, accompagna en 1706, en qualité de secrétaire, le général Stanhope en Catalogne, devint secrétaire du chancelier de l'échiquier, secrétaire de la trésorerie, inspecteur général des revenus de la couronne en Amérique en 1717, ambassadeur près la cour de France en 1727, trésorier de la maison du roi en 1730, ministre plénipotentiaire dans les Provinces-Unies en 1733, receveur de l'échiquier en 1741, et fut créé lord en 1746. B.

WALPOLE (Horace), 3e fils de Robert Walpole, né en 1718, à Houghton, m. en 1797, condisciple et ami du poëte Gray à Eton et à Cambridge, entra en 1741 à la Chambre des communes, où il se fit peu remarquer, et se consacra tout entier à la culture des lettres et des arts. Dans un voyage à Paris, 1765, il se lia intimement avec Mme Du Deffand. Dès 1757, il avait établi, dans sa terre de Strawberry-Hill, une imprimerie pour éditer ses propres ouvrages, dont la collection forme 9 vol. in-4°. On y remarque : *Ædes Walpoliana*, 1752, description du palais de son père à Houghton ; *Doutes sur la vie et le règne de Richard III*, 1768, où il fait l'apologie de ce tyran ; *la Mère mystérieuse*, tragédie qui ne fut pas représentée ; *le Château d'Otrante*, roman ; *Anecdotes de la peinture en Angleterre*, 1761. Depuis sa mort, on a publié de lui : *Mémoires sur les dix dernières années du règne de George II*, 1822, 2 vol. ; *Correspondance*, Londres, 1840, 6 vol. in-8° ; *Mémoires sur George III* 1845, livre piquant et monument historique. Il avait un véritable talent épistolaire, et ses lettres sont les meilleures qu'il y ait dans la langue anglaise. Il en a écrit aussi en français, avec beaucoup de naturel et d'esprit. B.

WALPURGIS, sauvage montagne du Brocken, où, après de certaines périodes lunaires, selon la tradition du moyen âge, la population des Enfers se donne rendez-vous. Le paysan mecklembourgeois appelle *Nuit de Walpürgis* celle du 30 avril au 1er mai : cette nuit-là, il fait trois croix sur la porte de son étable, pour que les sorciers allant au sabbat ne jettent pas un sort sur ses bestiaux.

WALSALL, brg et paroisse d'Angleterre, comté et à 30 kil. S. de Stafford ; 37,762 hab. Fonderies de fer ; fabr. de serrurerie, quincaillerie, objets de sellerie et de carrosserie. Exploit. de houille et de pierre à chaux.

WALSH (William), littérateur anglais, né en 1663 à Abberley (Worcester), m. en 1710, fut écuyer de la reine Anne, et membre de la Chambre des communes. Ses relations d'amitié avec Dryden et Pope ont fait plus pour sa renommée que quelques productions qu'on a de lui : *Esculape, ou l'Hôpital des fous*, dialogue, traduit en français par F. de La Flotte, 1761, in-8° ; *Eugénie, ou Défense des femmes*, discours, trad. par le même, 1768, in-12 ; *Lettres et poëmes*, insérés dans les *Mélanges* de Dryden ; diverses Poésies, etc.

WALSINGHAM (Thomas de), bénédictin du couvent de St-Albans, né dans le comté de Norfolk, fut historiographe de Henri VI, roi d'Angleterre. Il a laissé deux ouvrages publiés par Parker en 1574 : *Historia brevis Angliæ ab Eduardo I ad Henricum V* ; et *Ypodigma Neustriæ*.

WALSINGHAM (Francis), homme d'Etat anglais, né en 1536 à Chislehurst (Kent), d'une anc. famille du comté de Norfolk, m. en 1590, fit ses études à Cambridge, voyagea sur le continent, dut à la faveur du ministre W. Cecil le poste d'ambassadeur près la cour de France, devint secrétaire d'Etat et membre du conseil privé en 1572, s'occupa des négociations relatives au mariage de la reine Elisabeth avec le duc d'Alençon, assista comme plénipotentiaire au congrès d'Utrecht en 1578, fut chargé, en 1583, d'aller assurer l'influence de l'Angleterre et du protestantisme dans les Etats du roi d'Ecosse, Jacques VI, dont la mère, Marie Stuart, était captive sur le sol anglais, et, ayant découvert le complot de Babington en faveur de cette princesse, insista pour qu'on la mît en jugement. Du moins il repoussa avec horreur la proposition que fit, dit-on, Leicester de l'empoisonner, et, désigné comme l'un des juges, il se récusa. Walsingham, qui avait fondé à ses frais la bibliothèque du collége du Roi à Cambridge, mourut très-pauvre ; ses funérailles eurent lieu de nuit, et furent payées par quelques amis. Ses négociations en France ont

été publiées par Digges sous le titre de *Complete ambassador*, 1655, in-fol., et témoignent des talents diplomatiques de Walsingham; l'ouvrage a été traduit en français par Boulesteis de la Contie sous le titre de *Mémoires et instructions pour les ambassadeurs*, Amsterdam, 1700, in-4°. On lui a attribué à tort un livre intitulé *Arcana aulica, Manuel de Walsingham, ou Maximes prudentes*. B.

WALSINGHAM, brg et paroisse d'Angleterre (Norfolk), à 45 kil. N.-O. de Norwich; 1,100 hab. Maison de correction du comté. Belles ruines d'une abbaye d'Augustins.

WALSRODE, v. du Hanovre (Lunebourg), à 53 kil. N.-O. de Zelle; 1,600 hab. Chapitre luthérien de dames nobles.

WALTER (Jean-Théophile), célèbre anatomiste, né à Kœnigsberg en 1734, m. en 1818, acheva ses études médicales à Francfort-sur-l'Oder, et s'établit à Berlin, où il enseigna l'anatomie. Pendant sa vie, il disséqua plus de 8,000 cadavres. On a de lui, entre autres ouvrages: *Theses anatomico-physiologicæ*, Kœnigsberg, 1757, in-4°; *Traité des os secs du corps humain*, en allemand, Berlin, 1763; *Observationes anatomicæ*, ibid., 1775, in-fol.; *Manuel de myologie*, en allemand, ibid., 1777; *Tabulæ nervorum thoracis et abdominis*, ibid., 1783, in-fol. Walter avait formé une riche collection anatomique, dont son fils, Frédéric-Auguste, né à Berlin en 1764, m. en 1826, professeur d'anatomie au collége de médecine et de chirurgie de sa ville natale, a publié la description sous le titre de *Musée anatomique*, 1796, 2 vol. in-4°.

WALTER-SCOTT. *V.* SCOTT.

WALTHAM, brg et paroisse d'Angleterre (Essex), à 22 kil. N.-E. de Londres, sur la Lea; 4,500 hab. Poudrerie royale. Beaux restes d'une abbaye du XIe siècle.

WALTON (Isaac), écrivain anglais, né à Stafford en 1593, m. en 1683, s'est fait un nom par un traité intitulé *le Parfait pêcheur à la ligne*, Londres, 1653, in-12, très-souvent réimprimé, et encore estimé aujourd'hui.

WALTON (Bryan), orientaliste, né en 1600 à Cleaveland (York), m. en 1661, évêque de Chester, a laissé: *Introductio ad lectionem linguarum orientalium*, Londres, 1654, in-8°. Il a dirigé l'édition de la *Bible polyglotte* de Londres, 1657, 6 vol. in-fol., et en a écrit les *Prolégomènes*, traduits librement en français par le P. Emery, Lyon, 1699, in-8°.

WAMBA, roi des Wisigoths. *V.* VAMBA.

WAMPOA. *V.* WHAMPOA.

WANAS, citadelle de Suède (Linköping), à l'embouch. du canal de la Götha dans le Vetter. Arsenal, grand dépôt d'équipages et de munitions.

WANDELAINCOURT (Antoine-Hubert), né en 1731 à Rupt en-Voivre (diocèse de Verdun), m. en 1819, fut d'abord professeur de littérature ancienne à Verdun, puis précepteur des enfants du duc de Clermont-Tonnerre, et sous-directeur de l'Ecole militaire de Paris. Il devint, en 1791, évêque constitutionnel de la Haute-Marne, fut membre de la Convention et du conseil des Cinq-Cents, et donna sa démission d'évêque en 1801. Il a laissé des ouvrages d'éducation, qui prouvent plus de facilité que de talent: *Cours de latinité*, 4 vol.; *Plan d'éducation publique*, 1777; *Vues sur l'éducation d'un prince*, 1784; *Cours complet d'éducation*, 7 vol. in-12, etc.

WANDRILLE (Saint). *V.* VANDRILLE.

WANDSWORTH, vge et paroisse d'Angleterre (Surrey), à 10 kil. S.-O. de Londres, au confl. de la Wandle et de la Tamise; 7,000 hab. Teintureries, imprimeries sur étoffes, fonderies de fer, fabr. de produits chimiques.

WANFRIED, v. de la Hesse-Cassel (Basse-Hesse), sur la Werza, à 45 kil. E.-S.-E. de Cassel; 2,100 hab. Anc. château des Landgraves, construit au XVIe siècle.

WANGEN, v. de Wurtemberg (cercle du Danube), à 80 kil. S. d'Ulm; 1,700 hab. Anc. ville libre impériale, réunie au Wurtemberg en 1810.

WANGENBOURG, vge (Bas-Rhin), arr. et à 37 kil. O. de Strasbourg; 213 hab. Restes d'un anc. château.

WANTAGE, brg et paroisse d'Angleterre (Berks), à 48 kil. N.-O. de Reading; 3,300 hab. Patrie d'Alfred le Grand.

WARASDIN ou VARADIN, v. forte des Etats autrichiens (Croatie-et-Slavonie), ch.-l. du comitat de son nom, sur la rive dr. de la Drave, à 73 kil. N.-N.-E. d'Agram; 11,000 hab. Gymnase. Eaux thermales. Anc. château-fort. Comm. de blé, tabac, pruneaux, et vins renommés. — Le comitat de Warasdin, entre la Hongrie au N.-E., la Styrie au N.-O., les comitats d'Agram au S., et les cercles régimentaires de Kreutz et de St-Georges à l'E., a 321,196 hect. de superf., et 258,008 hab. Sol fertile; soufre; beaux marbres. — Les Confins militaires, s'étendent entre la Drave au N., l'Unna au S., l'Esclavonie et la Croatie civile à l'O. et à l'E., et comprennent 4 régiments: 1er et 2e Banal, Kreutz, St-Georges; 265,151 hab.

WARBECK. *V.* PERKIN.

WARBERG, v. forte de la Suède, dans le län et à 75 kil. N.-N.-O. d'Halmstad, sur un petit golfe de la Baltique; 2,534 hab. Eaux minérales.

WARBURG, v. des Etats prussiens (Westphalie), sur le Diemel, à 110 kil. S.-S.-O. de Minden; 3,500 hab. Ch.-l. de cercle.

WARBURTON (William), savant prélat anglais, né en 1698 à Newark-sur-Trent, d'un procureur de cette ville, m. en 1779, fut destiné au barreau, qu'il abandonna pour la carrière ecclésiastique, devint chapelain du prince de Galles en 1738, prédicateur de la société de Lincoln's-Inn en 1746, chapelain du roi en 1753, doyen de Bristol, et enfin évêque de Glocester en 1760. Il avait débuté dans les lettres en se rangeant parmi les adversaires de Pope; il finit par devenir l'ami et le commentateur de ce poëte. Il a aussi donné une édition critique de Shakspeare. Il portait dans la controverse un ton acerbe et tranchant. On a de lui: *Examen critique et philosophique des causes des prodiges*, 1727; *Traité de l'alliance entre l'Eglise et l'Etat, ou la Nécessité d'une religion établie*, 1736, trad. en français par Silhouette, 1742, 2 vol. in-12; *Démonstration de la mission divine de Moïse*, Londres, 1766, 5 vol. in-8°, son principal ouvrage, plein d'érudition et aussi de paradoxes; on y trouve des recherches sur les hiéroglyphes et l'écriture peinte, qui ont été trad. en français par Léonard de Malpeines, sous le titre d'*Essai sur les hiéroglyphes des Egyptiens*, Paris, 1744, 2 vol. in-12; *Aperçu de la philosophie de Bolingbroke*, 1775, etc. Les *Œuvres complètes* de Warburton furent publiées à Londres, 1788, 7 vol. in-4°, et 1811, 12 vol. in-8°. B.

WARD (Seth), astronome, né en 1617 à Buntingford (Hertford), m. en 1689, étudia à Cambridge, devint professeur d'astronomie à l'Université d'Oxford, principal du collége de Jésus, président de celui de la Trinité, doyen d'Exeter, membre de la Société royale de Londres en 1661, évêque d'Exeter, puis de Salisbury, et perdit la raison dans ses dernières années. On a de lui: *de Cometis*, Oxford, 1653, in-4°; *Idea trigonometriæ*, ibid., 1654, in-4°; *Astronomia geometrica*, Londres, 1656, in-8°, etc.

WARDEIN (GROSS-) ou *Grand-Varadin*, en hongrois *Nagy-Varda*, ville forte de Hongrie, ch.-l. du comitat de Bihar, à 311 kil. E. de Bude; 16,000 hab. Evêché catholique suffragant de Kolocsa, et évêché grec-uni suffragant de Gran. Archi-gymnase de Prémontrés. Académie royale. Eaux thermales sulfureuses et ferrugineuses. Ville bien bâtie, avec une cathédrale et un palais épiscopal remarquables. Fabr. de soieries et de poterie. Beaux marbres.

WARE, brg et paroisse d'Angleterre (Herford), sur la Lea, à 30 kil. N. de Londres; 4,700 hab. Commerce de drèche.

WAREHAM, brg et paroisse d'Angleterre (Dorset), à 48 kil. S.-S.-O. de Salisbury, à l'embouchure de la Frome dans le havre de Pool; 6,977 hab. Exploitation de terre de pipe. Fabr. de boutons et de bonneterie. Patrie d'Horace Walpole.

WAREMME ou WAREM, v. de Belgique, sur la Geer, prov. et à 26 kil. O.-N.-O. de Liége; 1,500 hab. Autrefois fortifiée et capitale de la Hesbaye.

WAREN, anc. *Virunum*, v. du gr.-duché de Mecklembourg-Schwérin, sur le lac de Müritz, à 80 kil. E.-S.-E. de Schwérin; 4,000 hab. Fabr. de draps, distilleries.

WARENDORF, v. des Etats prussiens (Westphalie), sur l'Ems, à 26 kil. E. de Munster; 4,300 hab. Fabr. de toiles, lainages, cotonnades, tabac; blanchisseries; fonderie de cloches.

WARIN, graveur. *V.* VARIN.

WARM, c.-à-d. *chaud*, en anglais: WARM*springs*, sources chaudes.

WARMBRUNN, c.-à-d. *fontaine chaude*, ville des Etats prussiens (Silésie), à 9 kil. S.-S.-O. de Hirschberg; 2,000 hab. Bains d'eaux thermales sulfureuses. Beau château. Polissage du cristal, et taille des pierres fines.

WARMELAND, anc. prov. de Suède, forme auj. le län de Carlstadt.

WARMHOLTZ (Charles-Gustave), savant suédois, né à Stockholm en 1713, m. en 1785. Après un voyage en Hollande, il fut nommé conseiller de cour par le roi Frédéric Ier, anobli par Adolphe-Frédéric en 1756, mais n'entra jamais dans la chambre des nobles. Retiré dans sa résidence de Christineholm, où il avait une riche bibliothèque, il travailla quarante ans à sa *Bibliotheca historica sveogothica*, Stockholm, 1782-88-93, et 1801-03-05-17, 15 vol. in-8°; qui donne beaucoup de détails sur toutes les

sources de l'histoire suédoise connues de son temps. A. G.

WARMIE ou ERMELAND, anc. district de la Prusse polonaise, fait auj. trois cercles de la Prusse orientale.

WARMINSTER, brg et paroisse d'Angleterre (Wilts), à 40 kil. N.-N. O. de Salisbury; 6,300 hab. Marchés aux grains. Fabr. de draps, lainages et soieries.

WARNACHAIRE, maire du palais de Thierry II, roi frank de Bourgogne, livra Brunehaut à Clotaire II, roi de Neustrie, en 613, obtint comme récompense l'inamovibilité de sa charge, et mourut en 626.

WARNEFRIDE (Paul). *V.* PAUL.

WARNEMUNDE, brg du gr.-duché de Mecklembourg-Schwérin, port à l'embouchure de la Warnow dans la Baltique, et qui forme l'avant-port de Rostock, situé à 6 kil. au-dessus : 2,000 hab. Bains de mer.

WARNER (Ferdinand), écrivain anglais, né en 1703, m. en 1768, a laissé, entre autres ouvrages : *Système de théologie et de morale*, Londres, 1750, 5 vol. in-12 ; *Observations sur l'histoire de Fingal et sur les autres poésies d'Ossian*, 1762, in-8° ; *Histoire d'Irlande*, 1763, in-4° ; *Histoire de la rébellion et de la guerre civile en Irlande*, 1767, in-4° ; *Histoire ecclésiastique du* XVIII^e *siècle*, 1756-57, 2 vol. in-fol. ; *Mémoires de la vie de Thomas Morus*, 1758, in-8°.

WARNETON, en flamand *Waesten*, ville de Belgique (Flandre occid.), sur la rive g. de la Lys, à 12 kil. S.-E. d'Ypres ; 6,000 hab. Comm. de toiles, dentelles, bestiaux.

WARNOW, riv. du gr.-duché de Mecklembourg-Schwérin, naît au vge de Grebbin, coule à l'O. et au N., sur 150 kil., par Butzow, où elle devient navigable, Schwaan, Rostock, et Warnemunde, où elle se jette dans la Baltique.

WARREN HASTINGS. *V.* HASTINGS.

WARRINGTON, brg et paroisse d'Angleterre (Lancastre), sur la Mersey, à 30 kil. E. de Liverpool ; 25,953 hab. Fabr. de coton, toile à voiles, quincaillerie, verrerie.

WARSZAWA, nom polonais de VARSOVIE.

WARTA, riv. d'Europe, naît près de Kromolov, dans le gouvt de Radom (Pologne), coule au N. et à l'O., sur environ 800 kil., dont 620 navigables, par Czentochau, Sieradz, Warta, Kolo (Pologne), Posen, Schwérin, Landsberg, et Kustrin (Prusse), près de laquelle elle tombe dans l'Oder, rive dr. Elle reçoit la Proszna, la Ner, l'Obra, la Widarka, et la Netze, par laquelle elle communique au canal de Bromberg, et, par ce canal, à la Vistule.

WARTBOURG, château du grand-duché de Saxe-Weymar, à 2 kil. d'Eisenach. Les landgraves de Thuringe en firent longtemps leur résidence ; S^te Elisabeth de Hongrie l'habita. En 1207, les *Minnesingers* les plus célèbres y eurent un tournoi poétique. Ce fut là aussi qu'en 1521 l'électeur de Saxe, Frédéric le Sage, recueillit Luther, qui y travailla à la traduction allemande de la Bible.

WARTHA, vge des Etats prussiens (Silésie), sur la Neisse, à 15 kil. S.-S.-O. de Frankenstein ; 1,100 hab. Son église renferme une image miraculeuse de la Vierge, que viennent implorer de nombreux pèlerins.

WARTON (Joseph), littérateur anglais, né en 1722 à Dunsfold (Surrey), m. en 1800, étudia à Oxford, où son père était professeur de poésie, entra dans les ordres, et devint en 1766 directeur de l'école de Winchester. On a de lui : une édition de *Virgile*, avec traduction très-estimée, en vers anglais, et trois *Essais sur la poésie pastorale, didactique et épique*, 1748-53, 4 vol. in-8° ; *Essai sur le génie et les écrits de Pope*, 1756-92, 2 vol., où, en reconnaissant que Pope est un grand poëte, il lui marque son rang après ceux qui brillent par l'imagination et l'invention ; une édition de *Pope*, 1797, 9 vol. in-8°, dans laquelle l'ouvrage précédent a été fondu ; des *Odes*, 1746, etc.

WARTON (Thomas), frère du précédent, né en 1728, m. en 1790, étudia et vécut à Oxford, où il professa l'histoire aux colléges de la Trinité et Pembroke. Puis il prit les ordres, et occupa des cures dans les comtés d'Oxford et de Somerset. Il a laissé, entre autres ouvrages : *Observations sur la Reine des fées*, 1754-62, 2 vol. in-8° ; *Inscriptionum romanarum metricarum delectus*, 1758, in-4° ; *Histoire de la poésie anglaise depuis la fin du* XI^e *siècle jusqu'au commencement du* XVIII^e, 1774-81, 3 vol. in-8°, grand travail, plein d'érudition, de goût et de critique ; *Recherches sur l'authenticité des poésies attribuées à Rowley*, 1782 ; *Poésies*, Oxford, 1802, 2 vol. in-8° ; on les compare, pour l'énergie, à celles de Milton.

WARWICK (Richard BEAUCHAMP, comte de), favori du roi d'Angleterre Henri V, fut ambassadeur au concile de Constance en 1414, devint gouverneur du jeune Henri VI, dirigea avec autant de lâcheté que de cruauté la procédure contre Jeanne d'Arc, et mourut à Rouen vers 1439. B.

WARWICK (Richard NEVIL, comte de), gendre du précédent, était de la famille des comtes de Westmoreland Il hérita du titre de comte de Warwick en 1453, et maria sa sœur au duc Richard d'York, qu'il excita à revendiquer le trône d'Angleterre, occupé par la maison de Lancastre. Le rôle qu'il joua dans la guerre des Deux-Roses (*V. ce mot*) lui fit donner le surnom de *faiseur de rois*. Commandant des Yorkistes, il vainquit et fit prisonnier Henri VI à la bataille de S^t-Albans en 1455, reçut comme récompense de ses services le gouvernement de Calais, battit encore les Lancastriens à Northampton en 1460, et, après la défaite et la mort de Richard au combat de Wakefield, empêcha la reine Marguerite d'Anjou d'entrer à Londres. Ayant fait proclamer roi, sous le nom d'Edouard IV, le fils du duc d'York, 1461, il écrasa les troupes de Marguerite à Towton et à Exham. Chargé d'aller négocier le mariage, qu'il avait conseillé, du jeune monarque avec Bonne de Savoie, belle-sœur de Louis XI, et blessé de voir Edouard contracter une autre union avec Elisabeth Woodville, aux parents de laquelle furent réservées toutes les faveurs, poussé d'ailleurs secrètement par le roi de France, il forma, après son retour en Angleterre, un parti contre la reine et sa famille, excita secrètement des révoltes, contre lesquelles on réclama son appui, et imposa de nouveau son influence à la cour. Edouard IV, retenu dans une espèce de captivité au château de Warwick, puis à Middleham, trouva un appui dans le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, qui avait épousé sa sœur, Marguerite d'York. Warwick, obligé de fuir, et dépouillé de Calais, se vengea en se réconciliant avec Marguerite et en mariant sa fille au fils de cette princesse, fit un appel au parti de Lancastre, vainquit Edouard IV à Tewkesbury et le força de fuir en Hollande, tira Henri VI de la Tour de Londres, et se fit nommer gouverneur du royaume. Edouard revint, huit mois après, avec des secours que lui avait donnés le duc de Bourgogne, réunit une armée autour de lui, et entra dans Londres sans résistance. Warwick marcha contre Edouard, lui livra bataille à Barnet, et périt en combattant, 1471. La vie de cet homme célèbre a fourni à La Harpe le sujet d'une tragédie. B.

WARWICK (Edouard, comte de), petit-fils du précédent par sa mère Isabelle (femme du duc de Clarence, frère d'Edouard IV), fut enfermé à la Tour de Londres par Henri VII, qui craignait qu'il n'élevât des prétentions sur la couronne, comme dernier rejeton de la maison d'York. Il y connut l'imposteur Perkin Warbeck (*V. ce mot*), avec lequel il tenta une évasion : traduit devant le Parlement comme coupable de haute trahison, il fut condamné à mort et décapité en 1499. B.

WARWICK (Sir Philippe), homme d'Etat, né en 1608 à Londres, d'une anc. famille du Cumberland, m. en 1683, fut secrétaire de l'évêque de Londres, grand-trésorier, Juxon, puis obtint la place de greffier du petit sceau, qui l'introduisit à la cour, où il gagna la bienveillance de Charles I^er. Il soutint, au Long-Parlement, dès 1640, le parti de la cour, vota pour Strafford, et combattit à Edgehill pour le roi, qu'il suivit comme secrétaire et servit avec dévouement dans le malheur. Pendant le Protectorat de Cromwell, retiré dans le comté de Kent, il prépara la Restauration. Il recouvra, en 1661, un siége au Parlement et son ancienne charge, qu'il conserva jusqu'en 1667. Ses *Mémoires* (1 vol. in-8°, Londres, 1701, trad. par M. Guizot), intéressants pour les dernières années de Charles I^er, sont l'œuvre d'un esprit honnête, mais étroit. A. G.

WARWICK, v. d'Angleterre, capitale du comté de son nom, sur la rive dr. de l'Avon, à 34 kil. S.-E. de Birmingham, à 157 N.-O. de Londres ; 10,589 hab. Musée d'histoire naturelle ; société archéologique. Manufacture de chapeaux ; fonderie. Château du comte de Warwick, la plus belle forteresse féodale d'Angleterre, fondée, dit-on, par Ethelflède, fille du roi Alfred ; on y voit une galerie de tableaux, et le célèbre vase de Warwick, trouvé dans un lac près de Tivoli. Ruines de plusieurs couvents. Eglise S^te-Marie et hôtel-de-ville remarquables. — Le comté est au centre de l'Angleterre, entre ceux de Stafford et de Leicester au N., de Northampton à l'E., d'Oxford et de Glocester au S., et de Worcester à l'O. ; 231,632 hectares, dont 203,000 en culture ou prairies ; 561,528 hab. Le N. était jadis couvert par la forêt d'Arden. Mines de houille et de fer. Produits agricoles : moutons et laines. Manuf. nombreuses à Birmingham ; filatures à Coventry.

WARWICK, v. des Etats-Unis (Rhode-Island), à 16 kil. S. de Providence ; 6,000 hab. — v. des Etats-Unis, dans l'Etat et à 90 kil. N.-O. de New-York ; 5,000 hab. Usines à fer.

WASA (Maison de). *V.* VASA.

WASA, ville de Finlande. *V.* NICOLAÏSTADT.

WASA, gvt de la Russie d'Europe (Finlande), entre ceux d'Uleaborg au N., de Kuopio à l'E., de Sankt-Michel, de Tawastehus, et celui d'Abo au S., et le golfe de Botnie à l'O.; 303,720 hab. Ch.-l., *Wasa* ou *Nicolaïstadt*. Sol fertile en céréales. Beaucoup de lacs et de marais.

WASER (Gaspar), philologue et orientaliste, né à Zurich en 1565, m. en 1625, professeur d'hébreu, de grec, et de théologie à l'Académie de sa ville natale, a laissé, entre autres ouvrages : *Institutio linguæ græcæ*, Leyde, 1594, in-4°, réimpr. sous le titre de *Grammatica syra*, 1619; *Archetypus grammaticæ hebrææ*, Bâle, 1601, in-8°; *de Antiquis nummis Hebræorum, Chaldæorum et Syrorum*, ibid., 1605, in-4°; *de Antiquis mensuris Hebræorum libri* III, Heidelberg, 1610, in-4°.

WASGAU (Le), petit pays de la Basse-Alsace, où était Wissembourg.

WASHINGTON (George), un des fondateurs et le premier président de la république des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, né en 1732 à Bridge-Creeck (Virginie), m. le 14 décembre 1799, exerça d'abord la profession d'ingénieur-arpenteur, puis fut nommé, à 19 ans, officier dans la milice de sa province. Pendant la guerre des Anglais contre les Français dans le Canada, 1756-63, il montra des talents militaires déjà remarquables, et se retira à la paix avec le grade de major. La mort d'un frère aîné l'avait rendu un des plus riches propriétaires de la Virginie, et il était membre de l'Assemblée provinciale, lorsqu'eut lieu la rupture entre l'Angleterre et ses colonies continentales de l'Amérique. Il fut un des 7 députés de la Virginie au congrès que toutes les provinces tinrent à Boston en 1774, et reçut, l'annee suivante, à l'unanimité des suffrages d'un nouveau congrès, le commandement en chef des troupes de l'insurrection. Ces troupes s'élevaient à peine à 14,000 hommes, presque sans munitions de guerre, avec un armement incomplet, sans ingénieurs, sans canonniers, sans magasins, sans caisse militaire, et sans discipline. A force d'habileté et de constance, Washington triompha de tous ces obstacles, et organisa son armée. Il avait tenu tête, sans trop de désavantage, aux généraux anglais Howe, Clinton, Burgoyne, Cornwallis, quand la France lui envoya des renforts. La capitulation de Cornwallis, qu'il avait bloqué dans York-Town, 1781, eut la plus grande influence sur la conclusion de la paix, qui fut signée à Versailles, le 20 janvier 1783 : l'indépendance des Etats-Unis fut alors solennellement reconnue par l'Angleterre. Le 23 décembre, après avoir licencié sans trouble son armée, dont on avait paru négliger les intérêts, Washington remit au Congrès sa commission de généralissime, et se retira dans son domaine de Mount-Vernon, sans demander aucune récompense. En 1787, une assemblée, réunie à Philadelphie pour réviser les articles de l'acte fédéral des Etats américains, désigna, sur la proposition de Franklin, Washington pour président. La nouvelle constitution ayant été décrétée, 1789, ce grand citoyen obtint l'unanimité des suffrages, et prit possession de la présidence pour 4 années. A l'expiration de ses pouvoirs, 1793, il fut réélu, à la même unanimité, et réussit à maintenir la neutralité des Etats-Unis au milieu de la guerre générale que la révolution française avait fait naître. Mais il perdit une partie de sa popularité en s'opposant aux doctrines démagogiques. Le terme de sa seconde présidence étant arrivé, il ne voulut plus être porté candidat, et rentra dans la vie privée. En 1798, les États-Unis, se croyant menacés d'une guerre avec le Directoire de France, rappelèrent Washington au commandement en chef des troupes fédérales; c'était une fausse alarme, et l'élévation du général Bonaparte au consulat rétablit l'harmonie entre les deux gouvernements. Washington mourut peu de temps après. Cet événement fut regardé comme une calamité publique : tous les citoyens des Etats-Unis portèrent le deuil pendant un mois; le Congrès décida qu'un monument serait élevé en son honneur dans la ville fédérale, qui prit ensuite le nom de Washington. Le 1er consul fit également prendre le deuil à tous les fonctionnaires publics en France, et, par son ordre, de Fontanes prononça un Eloge funèbre de Washington dans l'église de l'hôtel des Invalides, alors appelée Temple de Mars. *V.* Marshall, *Vie de Washington*, traduite en français par Henri, Paris, 1807, 5 vol. in-8°, avec atlas; Ramsey, *Vie de Washington*, trad. en français, Paris, 1811, in-8°; *Vie, correspondance et écrits de Washington*, publiés par M. Guizot, Paris, 1839, 4 vol. in-8°; Cornélis de Witt, *Histoire de Washington et de la fondation de la république des Etats-Unis*, in 8°; Washington Irving, 1855, *Vie de Washington*. B.

WASHINGTON, capitale des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, ch.-l. du district de Colombia et du comté de son nom, sur la rive dr. du Potomac, par 38° 53' 25" lat. N., et 79° 22' 24" long. O.; à 380 kil. de la mer, et à 188 de la baie de Chesapeake; les grands bâtiments y remontent avec la marée; 61,400 hab. Siége du gouvernement de l'Union, et résidence du président, depuis 1800. Collége *Colombien*; Sociétés de médecine, de botanique, et d'agriculture; bibliothèque (brûlée en 1851). La ville est très-grande, bien percée et bien bâtie; les rues sont vastes, droites, et toutes munies de trottoirs. Parmi les édifices, on remarque : sur le point le plus élevé, et au centre de la ville, le Capitole, bâti en grès blanchâtre qui imite le marbre blanc, vaste édifice, où siégent le Sénat, la Chambre des représentants, et la Cour suprême, qui contient en outre la bibliothèque nationale, et par où les géographes anglo-américains font passer leur premier méridien; les hôtels du Président, des finances, de la marine, de la guerre, des ministres de l'intérieur et de l'extérieur, construits en briques; la caserne et l'arsenal de la marine; le dépôt d'artillerie, l'hôtel-de-ville, le théâtre, le cirque, un grand pont de bois sur le Potomac, etc. Fonderie de canons. Chantiers de construction. Papeteries, verreries. — Cette ville fut fondée en 1792, en l'honneur du général Washington, et à peu près au centre, alors, des Etats de l'Union. Les Anglais s'en emparèrent en 1812, et incendièrent le Capitole, qui fut restauré en 1815. B.

WASHINGTON, v. des Etats-Unis (Pensylvanie), ch.-l. de comté, à 40 kil. S.-O. de Pittsbourg; 3,000 hab.

WASHINGTON (Territoire de). *V.* le *Supplément*.

WASHINGTON, comté des Etats-Unis (New-York); ch.-l. *Salem* et *Sandy-Hill*.

WASHINGTON (îles). *V.* MARQUISES.

WASMES, brg de Belgique (Hainaut), à 10 kil. O. de Mons; 4,600 hab. Exploit. de craie et de houille. Corderies.

WASSELONNE, en allemand *Wasslenheim*, ch.-l. de cant. (Bas-Rhin), arr. et à 26 kil. O. de Strasbourg, sur la Mossig; 3,546 hab. Eglise protestante. Quelques ruines d'un anc. château. Industrie active : bonneterie, draps, papier, savons, huile, filatures de laine et de coton, etc. Carrières de pierre de taille, au Kronthal.

WASSIGNY, ch.-l. de cant. (Aisne), arr. et à 40 kil. N.-O. de Vervins; 1,302 hab. Comm. de bois.

WAST (Saint). *V.* WAAST.

WASUNGEN, v. de la Saxe-Meiningen, sur la rive dr. de la Werra, à 10 kil. N.-N.-O. de Meiningen; 2,500 hab. Coutellerie, toiles, tabac, cuirs.

WATELET (Claude-Henri), littérateur, né en 1718 à Paris, où il fut receveur-général des finances depuis 1740, m. en 1786, savait peindre, graver, sculpter, et faisait agréablement les vers. Un poëme didactique en 4 chants, assez élégant, mais froid, sur *l'Art de peindre*, Paris, 1760, lui ouvrit les portes de l'Académie française, et il devint également associé de l'Académie de peinture. On lui doit encore : *Essai sur les jardins*, 1774, in-8°, ouvrage qui contribua à répandre en France le goût des jardins paysagistes; *Dictionnaire de peinture, de gravure et de sculpture*, livre utile et qui dénote la connaissance exacte des procédés des arts; il fut terminé par Lévesque, et publié en 1792, 5 vol. in-8°; 2 recueils d'*Opuscules* médiocres, en prose et en vers, 1784 et 1788.

WATELIN, île de l'océan Atlantique, l'une des Lucayes (Antilles anglaises), par 23° 56' lat. N., et 77° 2' 27" long. O. Quelques-uns prétendent que c'est cette île, et non San-Salvador, que Christophe Colomb découvrit la première.

WATERFORD, cité-comté d'Irlande, capitale du comté de son nom, sur la rive dr. de la Suir, qui, à 14 kil. de là, se jette dans le canal St-George par un estuaire profond; à 130 kil. S.-S.-O. de Dublin; 23,216 hab. Evêchés anglican et catholique. Quais et ports les plus beaux d'Irlande. Ruines de monastères. Plusieurs églises catholiques, bibliothèque, musée, bourse, douane. Exportation de produits agricoles, toiles, suifs, peaux, saumons, etc. Paquebots pour Dublin, Liverpool, Bristol. Manuf. de verre, draps, lainages, ustensiles en fer; raffineries de sucre, distilleries et brasseries. Cette ville donne le titre de marquis au chef de la famille Beresford, dont la belle résidence, *Curraghmore*, sur la Clyde, est voisine. — Le comté de Waterford, entre ceux de Kilkenny et de Tipperary au N., de Cork à l'O., de Wexford à l'E., et l'Atlantique au S., a 190,869 hectares, et 111,116 hab., presque tous catholiques. Sol en partie montagneux. Agriculture très-avancée.

WATERFORD (Hâvre de), vaste baie sur la côte S.-E. de l'Irlande, entre les prov. de Leinster et de Munster,

sur la limite des comtés de Wexford et de Waterford. Il reçoit la Suir.

WATERLOO (Antoine), peintre paysagiste et graveur hollandais, né en 1618, à Utrecht ou à Amsterdam, m. en 1679, reproduisit la nature avec une fidélité scrupuleuse; mais sa manière est sèche et raide, son coloris monotone et peu agréable. Ses meilleures toiles sont celles dont Jean Weeninx a exécuté les personnages et les animaux. Il a gravé des eaux-fortes, 136, environ, qui ont un mérite plus décidé. A. M.

WATERLOO, vge de Belgique (Brabant méridional), à 19 kil. S. de Bruxelles, sur la lisière méridionale de la forêt de Soignies; 900 hab. Importante sucrerie de betterave. Waterloo a donné son nom à une grande bataille livrée, le 18 juin 1815, entre ce village au N.-O., celui de Mont-St-Jean au N., et perdue par Napoléon Ier contre les armées anglaise, belge, hanovrienne et prussienne, commandées par Wellington et Blücher. Le souvenir en est rappelé par un lion colossal, en fer fondu, placé sur un piédestal, au sommet d'une butte factice, haute de 50 mètres. Le lion, appelé *Lion de Waterloo*, regarde la France. Ce monument a été élevé en 1823 par le roi de Hollande, Guillaume Ier.

WATERTOWN, v. des Etats-Unis (New-York), ch.-l. du comté de Jefferson, à 128 kil. N.-O. d'Utica, et à l'embouch. de la Black-River; 5,000 hab.

WATERVILLE, brg des Etats-Unis (Maine), sur la Kennebeck, à 30 kil. N. d'Augusta; 3,000 hab. Ecole supérieure.

WATERVLIET, v. des Etats-Unis (New-York), sur l'Hudson et la Mohawk, à 10 kil. N. d'Albany; 10,000 hab.

WATHIQ-BILLAH (Abou-Djafar-Haroun), 9e calife abbasside, fils aîné de Motassem, régna de 842 à 847. Il confirma la loi d'Al-Mamoun, qui déclarait le Coran créé; cette atteinte à l'essence divine du livre saint excita des soulèvements que Wâthiq comprima avec une intolérance cruelle. Tandis que les Arabes d'Afrique achevaient la conquête de la Sicile, et que ceux de l'Espagne s'emparaient de la Crète, ceux d'Asie, persécutés dans leur foi, renouvelaient sans succès leurs expéditions contre les Grecs. Le chagrin que ces désastres causèrent à Wâthiq hâta sa fin. Il avait encouragé les sciences, et surtout la poésie, mais s'était engoué de l'astrologie. Il égala et surpassa peut-être la munificence de ses prédécesseurs : sous son règne, on ne rencontra aucun mendiant à la Mekke et à Médine. D.

WATSON (Robert), historien, né vers 1730 à St-Andrew's (Ecosse), m. en 1780, fit à Edimbourg des cours de rhétorique et d'éloquence, professa ensuite la logique et les belles-lettres dans sa ville natale, et y devint principal du collége. On a de lui : *Histoire du règne de Philippe II, roi d'Espagne*, Edimbourg, 1777, 2 vol. in-8°, trad. en français par Mirabeau et Durival, Amst., 1778, 4 vol. in-12, écrite avec élégance et clarté, bien composée, mais partiale et incomplète; *Histoire du règne de Philippe III*, achevée par W. Thomson, 1783, in-4°, ou 2 vol. in-8°, et traduite en français par Bonnet, 1809, 3 vol. in-8°, plus impartiale que la précédente, mais où il y a encore beaucoup d'omissions.

WATT (James), célèbre ingénieur-mécanicien, né en 1736 à Greenock (Ecosse), où son père était commerçant, m. en 1819, fut, à 18 ans, mis en apprentissage à Londres, chez un fabricant d'instruments de mathématiques et de marine; mais bientôt la faiblesse de sa santé l'obligea de retourner dans sa famille. Il s'établit fabricant d'instruments de mathématiques à Glasgow, et, en 1757, fut nommé conservateur des modèles à l'université de cette ville, avec un logement au collége. Dans le cabinet de physique se trouvait une petite machine à vapeur de Newcomen; chargé en 1763, de la réparer pour la mettre en état de fonctionner, il y reconnut et corrigea des vices de construction, et ce fut là le point de départ des recherches à la suite desquelles fut créée la machine à vapeur moderne. La machine de Newcomen était *atmosphérique*, c.-à-d. que la vapeur ne servait qu'à élever le piston dans un corps de pompe ouvert à son sommet, et qu'ensuite le poids de l'atmosphère le faisait redescendre; mais, pour que cet effet se produisît, il fallait qu'un jet d'eau froide condensât la vapeur sous le piston. Le cylindre se trouvait refroidi à chaque descente de piston; la vapeur du coup suivant était condensée en partie sur les parois du cylindre; ce qui produisait une perte de vapeur, et, par conséquent, de combustible. En 1765, Watt remédia à cet inconvénient, en imaginant un *condenseur* séparé; mais il n'en fit l'application qu'en 1769. Il obtint ainsi une économie considérable de combustible. Il ajouta, vers 1774, un perfectionnement plus important encore à sa machine : il enferma le piston dans un cylindre clos à son sommet comme à sa base, et le fit pousser par la vapeur pour descendre aussi bien que pour monter; c'est ce que l'on appela *machine à double effet*. Il arriva ainsi à épargner les deux tiers de combustible que brûlait la machine de Newcomen. Cela était si vrai que, dans les mines où il montait sa nouvelle machine, on lui payait un tiers de la dépense totale économisée. En 1776 et 1778, il découvrit et appliqua la machine *à détente*, c.-à-d. où la vapeur introduite dans le cylindre pendant une partie seulement de la course du piston, agit ensuite par sa force expansive, invention qui a permis, depuis, d'augmenter la puissance d'une machine par l'emploi de la vapeur à haute pression. En 1781, Watt prit une patente pour différents modes de production de mouvements rotatifs à l'aide des mouvements alternatifs du balancier. Parmi ces méthodes se trouve celle des deux roues dites *planétaire* et *du soleil*. Ce système fut appliqué dans un grand nombre de machines. Watt avait essayé la manivelle, qui est aujourd'hui généralement employée; mais l'indiscrétion d'un de ses ouvriers lui fit perdre les avantages de cette idée, qui devint l'objet de la patente d'un concurrent. On doit encore à Watt l'invention de l'enveloppe ou chemise des corps de pompe, destinée à diminuer le refroidissement du cylindre. En 1784, il inventa le parallélogramme, employé dans les machines à balancier pour donner à la tige du piston un mouvement vertical à très-peu près rectiligne. Dans le même temps, il appliqua aussi à ses machines le régulateur à force centrifuge, qui était déjà connu. Les importants travaux de Watt sur la machine à vapeur ont eu un éclat qui a effacé celui de ses autres recherches; cependant son nom se rattache à la découverte de la composition de l'eau, au chauffage par la vapeur, qu'il établit chez lui, au blanchissage par le chlore, découverte de Berthollet, et qu'il transporta en Angleterre, etc. Comme ingénieur, il a donné, entre autres, le plan du grand Canal Calédonien (*V.* CANAL). Watt fut nommé membre de la Société royale de Londres en 1785, correspondant de l'Institut de France en 1808, et associé étranger de l'Académie des Sciences de Paris en 1814. Son *Eloge* a été écrit par Arago. V.

WATTEAU (Antoine), peintre, né à Valenciennes en 1684, m. en 1721, vint à Paris en 1702, commença par exécuter des décors pour l'Opéra, et végéta pendant plusieurs années. Des protecteurs éclairés, qui avaient deviné son talent, lui fournirent les moyens de disputer le prix de l'Académie, qu'il remporta à l'unanimité des suffrages. Retournant alors à Valenciennes, il se livra à de nouvelles études : deux tableaux qu'il exposa au Louvre le firent admettre à l'Académie. Depuis ce moment, il fut à la mode : on se disputa ses tableaux de genre, qui représentent des scènes champêtres et riantes. Son coloris est vrai, son dessin correct et facile; on lui reproche néanmoins un goût maniéré. L'œuvre de Watteau a été réuni en 3 vol., qui contiennent 563 pl. B.

WATTIGNIES, vge (Nord), arr. et à 9 kil. S. de Maubeuge; 1,550 hab. Jourdan y défit les Autrichiens, 1793, et leur fit lever le siége de cette ville.

WATTRELOS, brg (Nord), arr. et à 14 kil. N.-E. de Lille; 3,587 hab. Filature et tissage du coton.

WATTS (Isaac), théologien anglais non-conformiste, né en 1674 à Southampton, m. en 1748. Ses ouvrages sont encore estimés aujourd'hui; ce sont : une *Logique, ou le droit usage de la raison dans la recherche de la vérité*, livre classique dans les universités anglaises, trad. en français par E. Jouffroy, 1846; *le Perfectionnement de l'esprit*, trad. en français sous le titre de *Culture de l'esprit* par D. de Superville, Lausanne, 1762, in-12; des *Psaumes* et des *Hymnes et chansons spirituelles*, en vers élégants et faciles, qu'on fait apprendre aux enfants, etc.

WATTWILLER, vge (Haut-Rhin), arr. et à 39 kil. N.-E. de Béfort; 1,550 hab. Eaux minérales. Fabr. de broches pour filatures. Succès des Suédois sur les Impériaux en 1634.

WAT-TYLER (abréviation de *Walter Tyler* ou *le Tuilier*), ouvrier tuilier anglais, exerçait son état à Deptford, quand il fut nommé, en 1381, à Maidstone, chef de la révolte du comté de Kent, au sujet d'une taxe récente. L'insurrection, résultat des doctrines de Wiclef, se répandit jusqu'à l'Humber, pilla les manoirs des nobles, brûla les rôles de justice, décapita juges et jurés. Wat-Tyler pilla Londres même (13 juin); l'archevêque de Cantorbéry et plusieurs dignitaires de la cour de Richard II furent massacrés. On dut accorder aux rebelles l'abolition de l'esclavage, la réduction de la rente des terres, la faculté d'acheter et de vendre librement dans tous les marchés, et une amnistie. La plupart d'entre eux se dispersèrent; Wat-

Tyler, qui s'était opposé à la paix, fut attiré à une conférence ; comme il y menaçait le roi, le lord-maire le poignarda. Richard eut la présence d'esprit et le courage de s'avancer vers les compagnons de Wat-Tyler ; il les harangua, et parvint à les ramener à lui ; mais on les tua isolément quand ils retournèrent dans leur pays, et les concessions qu'on avait faites furent révoquées par le parlement.

WAVRE, v. de Belgique (Brabant), à 28 kil. S.-S.-E. de Bruxelles, sur la Dyle ; 5,200 hab. Brûlée, le 18 juin 1815, pendant la bataille de Waterloo.

WAZEMMES, anc. bourg (Nord), arr. et à 2 kil. S. de Lille, à laquelle il a été annexé en 1860 ; 18,226 hab. Hospice des religieuses de Notre-Dame-de-la-Treille, fondé en 1851. Grande industrie : blanchisseries de toiles, filatures de coton, teintureries ; fabr. de sucre indigène, produits chimiques.

WEARMOUTH (BISHOP'S-), v. d'Angleterre (Durham), près et à l'O. de Sunderland, à l'embouchure de la Wear ; 14,000 hab. Beau pont de fer. — De l'autre côté de la rivière se trouve *Monk-Wearmouth* ; 8,000 hab.

WEBER (Veit), poëte suisse du xv^e^ siècle, composa des chants guerriers, les premiers que l'on connaisse en langue allemande. Il n'en reste que cinq, insérés par Dicbold Schilling dans sa *Description des guerres des Suisses avec la Bourgogne*, Berne, 1473, in-fol.

WEBER (Charles-Marie, baron de), illustre compositeur de musique, né en 1786 à Eutin (Holstein), m. à Londres en 1826, était fils d'un musicien distingué, et montra les dispositions les plus heureuses pour la musique et pour la peinture. Il fut d'abord pianiste, puis il apprit la composition musicale sous Michel Haydn, et plus tard, en 1803, se perfectionna avec l'abbé Vogler. Dès l'âge de 12 ans, il publia six *fugues à huit parties ;* à 14 ans, il écrivit son premier opéra, *la Fille des bois*, que suivit, en 1801, une pièce plus savante, *Pierre Schmoll*, où il prit une manière plus originale, et un style à lui. En même temps qu'il se livrait à la composition, il travaillait avec ardeur aux arts du dessin, et disputa à Sennefelder l'honneur d'avoir inventé la lithographie. Après avoir été maître de chapelle à Breslau, il s'attacha, en 1806, au prince Eugène de Wurtemberg comme chef de musique de sa chapelle et de son théâtre. Ce fut alors qu'il retoucha *la Fille des bois*, et la reproduisit sous le titre de *Sylvana*. En 1810, il donna à Darmstadt l'opéra d'*Abou-Hassan*. En 1813, il prit la direction de l'Opéra de Prague, et, en 1816, créa à Dresde un opéra allemand. Les chants patriotiques qu'il composa en 1813, lors du soulèvement de l'Allemagne contre la domination française, peuvent être rangés parmi les plus belles productions de son génie. Weber fit ensuite représenter à Berlin, en 1822, le *Freyschütz*, arrangé en 1824 pour la scène française sous le titre de *Robin des bois*. *Preciosa*, 1822, et *Euryanthe*, 1823, ajoutèrent encore à sa réputation. Enfin il fit jouer à Londres, en 1826, *Obéron, ou le Roi des Elfes*. Le *Freyschütz*, *Euryanthe*, et *Obéron*, sont ses chefs-d'œuvre. Les idées de Weber ne furent point abondantes, et la production était pour lui pénible et laborieuse : mais il eut une grande originalité, un vif sentiment des situations dramatiques, et de la nouveauté dans les formes, les successions mélodiques, et les combinaisons de l'instrumentation. Outre ses opéras, il a laissé des cantates, des messes, des concertos, des ouvertures et des sonates. B.

WECHEL (Christian), célèbre imprimeur du xvi^e^ siècle, né en Allemagne, vint en 1522 à Paris, où il s'établit, et mourut, dit-on, en 1554. Il imagina de faire des éditions économiques des auteurs classiques, en en publiant des parties détachées, pour en faciliter l'acquisition aux écoliers pauvres. Le catalogue de ses impressions, tant en grec qu'en latin, en hébreu et en français, fut publié à Paris en 1544, in-8°. — André Wechel, fils du précédent, né à Paris vers 1510, m. en 1581, succéda à son père, et acheta, en 1560, le fonds de H. Estienne. Comme il passait pour être attaché aux principes de la Réforme, sa boutique fut pillée par la populace, le jour de la St-Barthélemy ; il eut le bonheur d'échapper au massacre, et il se retira à Francfort, où il établit une imprimerie. Il laissa son établissement à Claude Marni et Jean Aubry, dont tous les ouvrages portent sur le frontispice ces mots : *Ex typis Wechelianis*, avec le chiffre de Wechel. C. N.

WECKHERLIN (George-Rodolphe), poëte allemand, né à Stuttgard en 1584, m. vers 1651, fut d'abord secrétaire du duc de Wurtemberg et son chargé d'affaires à Londres, puis se fixa en Angleterre, et reçut de Jacques I^er^ et de Charles I^er^ plusieurs missions en Ecosse, en Irlande, dans les Pays-Bas, en Italie et en Espagne. On a de lui : *Odes et chansons*, Stuttgard, 1618, in-8° ; *Poésies religieuses et profanes*, Amsterdam, 1641, in-12. Certains critiques allemands le placent au-dessus d'Opitz. B.

WEDGWOOD (Josiah), manufacturier anglais, né en 1730, m. en 1795, appliqua ses talents à la fabrication de la poterie, fonda, dans le comté de Stafford, une manufacture de porcelaines peintes, où il créa des produits supérieurs en qualité et en beauté, et dota, par son exemple, l'Angleterre de l'industrie de la porcelaine. Il devint membre de la Société royale de Londres et de celle des antiquaires. Il a inventé le *pyromètre* qui porte son nom, pour mesurer le degré de chaleur que peut supporter la poterie sans se vitrifier.

WEDNESBURY, brg et paroisse d'Angleterre (Stafford), près de la source de la Tame, à 14 kil. N.-O. de Birmingham ; 8,500 hab. Belle église Château-fort. Fabr. de quincaillerie, articles en fer de toute espèce, armes, sellerie et carrosserie, etc. Mines de houille aux environs.

WEEDON-BECK, vge d'Angleterre (Northampton), à 6 kil. S.-E. de Daventry ; 1,600 hab. Vaste arsenal.

WEENDAM. *V.* VEENDAM.

WEENER, brg du Hanovre, à 31 kil. S. d'Aurich, près de l'Ems, auquel il est joint par un canal ; 2,400 hab. Marchés aux chevaux.

WEENINX ou VEENIX (Jean-Baptiste), peintre, né à Amsterdam en 1621, m. en 1660, fut élève d'Abraham Bloemaert et de Nicolas Mogaert. Il alla passer 4 années à Rome, où ses ouvrages furent très-recherchés. Il a traité presque tous les genres : il peignait des morceaux d'histoire, des intérieurs, des paysages, des portraits, des marines, des animaux vivants, et des natures mortes. Sa couleur est chaude et agréable, quoique un peu grise ; sa touche libre et hardie, ses compositions très-variées. Le musée du Louvre a de lui *les Corsaires repoussés*. A. M.

WEENINX (Jean), peintre, fils du précédent, né à Amsterdam en 1644, m. en 1719, élève de son père, le perdit à 16 ans, et se forma par l'étude de ses tableaux, qu'il copia avec une remarquable fidélité. Il traita aussi tous les genres avec un égal bonheur, histoire, animaux, édifices, intérieurs, portraits, fleurs et fruits : mais son talent brilla surtout dans les natures mortes, où il n'a pas de supérieur. Jean-Guillaume, électeur palatin, le fit venir à sa cour, où il le garda longtemps. Le dessin de J. Weeninx est ferme et hardi, sa couleur brillante et harmonieuse : il composait fort spirituellement. Le musée du Louvre a trois tableaux de lui. A. M.

WEERDT (Sebald de), navigateur hollandais, fit partie, en 1598, d'une expédition de découverte conduite par J. de Mahu, puis par De Cordes, et laissa son nom aux îles *Sebaldines*, dans le détroit de Magellan, qu'aucun marin de son temps n'a décrit aussi bien que lui. Nommé, en 1602, vice-amiral d'une flotte expédiée aux Indes orientales, il fut assassiné, en 1603, dans l'île de Ceylan. La relation de son voyage au détroit de Magellan, écrite en hollandais par Bern. Jansen, a été partiellement traduite en latin dans les *Grands voyages* de Debry, et en français dans le *Recueil des voyages de la compagnie des Indes*.

WEERDT ou WERTH (Jean de), général, né en 1594 à Weerdt (Limbourg), m. en 1652, passa du service de l'Autriche à celui de la Bavière, contribua à la victoire de Nordlingen sur les Suédois en 1634, battit, en 1635, le maréchal de Gassion, et envahit, en 1636, la Picardie. L'année suivante, envoyé contre Bernard de Saxe-Weimar, il fut défait et pris, et passa 4 années à Paris dans une captivité que le cardinal de Richelieu et les seigneurs de la cour de France surent lui rendre agréable. Echangé en 1642, il reprit un commandement, et défit Rantzau à Dutlingen. Après le traité de Westphalie, 1648, il se retira dans une terre en Bohême.

WEERDT ou WEERT, v. de Belgique (Limbourg), à 20 kil. O. de Ruremonde ; 6,000 hab. Belle église, où se trouve la sépulture du comte de Horn, mort en 1562. Prise par les Français en 1792. Patrie de Jean de Weerdt.

WEGELIN (Jacques), historien, né à St-Gall en 1721, m. en 1791, fut pasteur, bibliothécaire, et professeur de philosophie dans sa ville natale, et obtint, en 1765, la chaire d'histoire à l'Académie des nobles de Berlin. On a de lui, en français : *Mém. hist. sur les principales époques de l'histoire d'Allemagne*, 1766 ; *Mémoires sur la philosophie de l'histoire*, 1772-79, 4 vol. ; *Histoire universelle*, 1776-80, 3 vol. in-4° et 6 vol. in-8°, etc. Les ouvrages de Wegelin sont savants et profonds ; mais il est souvent lourd, diffus et obscur.

WEHLAU, v. des Etats prussiens (Prusse), à 51 kil. E. de Kœnigsberg, au confluent de l'Alle et de la Pregel ; 4,000 hab. Foires aux chevaux. — Fondée par les cheva-

liers Teutoniques en 1330. Un traité y fut conclu entre le Brandebourg et la Pologne en 1657 : le grand-électeur Frédéric-Guillaume obtenait la souveraineté du duché de Prusse.

WEHME (la SAINTE-). *V.* VEHME.

WEHR, c.-à-d. *guerre*, en langue germanique. De ce mot, écrit selon l'orthographe latine *ger*, est formé le nom des *Germains* (Wehrmann), hommes de guerre.

WEHRAU, vge des Etats prussiens (Silésie), sur la Queiss, à 35 kil N.-E. de Gœrlitz; 525 hab. Usines à fer. Patrie du minéralogiste Werner.

WEHRGELD (de *wehr*, guerre, défense, et *geld*, argent), nom donné, chez les anc. peuples de race germanique, à la rançon ou *composition* que le meurtrier et l'auteur de toute violence devaient payer à la personne ou à la famille lésée. Dans l'évaluation de la compensation pécuniaire, on tenait compte et de la nature du crime et de la qualité de la victime : ainsi, chez les Francs, le wehrgeld du meurtre était de 1,800 sols (*solidi*) pour un Frank libre, leude ou compagnon du roi; de 900, pour un évêque; de 300, pour un Gallo-Romain convive du roi; de 45, pour un Gallo-Romain tributaire, etc.

WEICHSEL, nom allemand de la VISTULE.

WEICHSELMUNDE, vge des Etats prussiens (Prusse), à l'embouchure du bras occidental de la Vistule dans la mer Baltique, à 6 kil. N.-N.-E. de Dantzick; 1,500 hab. Fort défendant l'entrée du fleuve.

WEIDA, v. de la Saxe-Weimar, à 21 kil. E. de Neustadt; 3,800 hab. Fabr. de draps et de papier.

WEIKERSHEIM, vge de Wurtemberg (Iaxt), sur la Tauber, à 8 kil. E. de Mergentheim; 1,800 hab. Vins estimés. Beau château des princes de Hohenlohe.

WEIL, v. de Wurtemberg (Neckar), sur la Würm, à 26 kil. O.-S.-O. de Stuttgard; 1,800 hab. Marchés à porcs. — Ville libre impériale jusqu'en 1803. Patrie de Képler.

WEILBOURG, v. du duché de Nassau, près de la Lahn, à 53 kil. N.-N.-E. de Wiesbaden; 2,000 hab. Château ducal. Musée minéralogique. — Il a donné son nom à l'une des branches de la maison de Nassau, éteinte en 1816.

WEILER, c.-à-d. *village* en allemand : *Baden*WEILER, village des bains.

WEILHEIM, v. de Wurtemberg (cercle du Danube), au pied du Limburg, sur la Lindach, à 8 kil. S.-S.-E. de Kirchheim; 3,300 hab. Belle église. L'anc. château de Limburg, sur la montagne, est le berceau de la maison de Zæhringen.

WEIMAR, v. d'Allemagne, capitale du grand-duché de Saxe-Weimar, à 82 kil. S.-O. de Halle, 800 kil. N.-E. de Paris, sur la rive g. de l'Ilm et le chemin de fer de Berlin à Francfort-sur-le-Mein; 13,894 hab. L'église principale renferme les tombeaux des ducs, et celui de Herder. Le château ducal offre plusieurs salles ornées de fresques représentant des sujets des poésies de Gœthe, Schiller, Wieland et Herder. Bibliothèque importante; musées de tableaux, d'antiques et de médailles. Gymnase; Institut géographique de Froriep. Ecole de beaux-arts. Le nouveau cimetière renferme les monuments de Schiller, de Gœthe, du compositeur Hummel, etc., le cimetière Saint-Jacques, ceux de Lucas Cranach et du poëte Musæus. Comm. de toiles, papiers peints, livres. Foire aux laines. — Au milieu du XVIII^e^ siècle et jusqu'au commencement du XIX^e^, sous le règne du duc Charles-Auguste et de la duchesse Amélie, Weimar était le séjour des illustres poëtes allemands Gœthe, Schiller, Wieland, Herder, et fut surnommée l'*Athènes de l'Allemagne;* c'est aussi la patrie du poëte Kotzebue.

E. S.

WEIMAR (duché de SAXE-). *V.* SAXE-WEIMAR.

WEIMAR (Bernard de SAXE-). *V.* BERNARD.

WEINFELDEN, brg de Suisse (Thurgovie), 2^e^ ch.-l. du canton, près de la Thur, à 15 kil. E. de Frauenfeld; 2,419 hab. Siége de l'assemblée du Grand-Conseil. Vins estimés.

WEINGARTEN, hameau de Wurtemberg, près de Ravensburg et d'Altdorf. Anc. château princier, donné au XI^e^ siècle à l'abbaye célèbre de Bénédictins fondée en 920, et dont l'église remarquable est un but fréquenté de pèlerinage.

WEINHEIM, v. du grand-duché de Bade, à 20 kil. N. d'Heidelberg; 5,000 hab. Bains d'eaux ferrugineuses acidules. Bergerie grand-ducale.

WEINSBERG, v. de Wurtemberg (Neckar), sur la Salm, à 28 kil. N. de Ludwigsbourg, 5 kil. N.-E. d'Heilbronn; 2,000 hab. Anc. et célèbre château de *Burgberg* ou *Veibertreue* (c.-à-d. fidélité des femmes), célèbre par le combat qui se livra sous ses murs, en 1140, entre Guelfe III et l'empereur Conrad, combat où commencèrent à être employées les dénominations de Guelfes et de Gibelins, et où les femmes du lieu déployèrent un courage viril : ayant obtenu de Conrad la permission de sortir du château en emportant leurs plus précieux trésors, chacune d'elles emporta son mari. On a entrepris, en 1855, la restauration de ce château, où doit être établi un Walhalla en l'honneur des femmes célèbres de l'Allemagne.

WEISHAUPT (Adam), né en 1748 à Ingolstadt, m. en 1822, professeur de droit canonique à l'université de sa ville natale en 1772, forma, en 1776, avec ses élèves, une société secrète connue sous le nom d'*Ordre des Perfectibilités* ou *des Illuminés*, et organisée sur le plan de celle des Jésuites dont il avait été l'élève. L'immixtion des Illuminés dans les affaires politiques les fit proscrire par le duc de Bavière en 1784. Weishaupt trouva un refuge auprès du duc de Gotha, qui avait adopté ses idées. Il a laissé : *Histoire des persécutions souffertes par les Illuminés en Bavière*, 1781; *Description de l'ordre des Illuminés*, 1788; *de la Vérité et de la perfectibilité morale*, 1793-97; *Pythagore, ou l'Art secret de gouverner les hommes*, 1796, etc.

WEISS. *V.* ALBINUS.

WEISSE, c.-à-d. *blanc* en allemand : WEISSE*nburg*, bourg blanc.

WEISSE (Chrétien-Félix), littérateur allemand, né en 1726 à Annaberg (Saxe), m. en 1804, fit ses études à Leipzig, où il se lia avec Klopstock, Cramer, J.-W. Schlegel, Gellert, et Lessing. Après avoir publié des poésies lyriques, quelques traductions de pièces des théâtres anglais et français, et deux tragédies très-estimées (*Richard III* et *Edouard III*), il entreprit avec Mendelssohn un recueil périodique, la *Bibliothèque des belles-lettres*, qui contribua à répandre le goût de la saine littérature, et que plus tard il dirigea seul. Il donna ensuite de nouveaux ouvrages dramatiques, genre auquel il fit faire des progrès. Mais il doit surtout sa popularité à une feuille hebdomadaire, *l'Ami des enfants*, dont Berquin a emprunté le plan, la forme et les matériaux. Les Œuvres de Weisse forment plusieurs recueils : *Tragédies*, Leipzig, 1776, 5 vol. in-8°; *Comédies*, 1783, 3 vol.; *Opéras-Comiques*, 1777, 3 vol.; *Poésies lyriques*, 1772, 4 vol. in-8°.

WEISSEMBOURG, v. de Bavière (Franconie moyenne), sur la Rezat, à 55 kil. S. de Nuremberg; 4,200 hab. Anc. ville libre impériale. Fabr. de bijouterie, orfévrerie, aiguilles.

WEISSEMBOURG, v. de France. *V.* WISSEMBOURG.

WEISSENBOURG-INFÉRIEUR (Comitat de), dit aussi comitat d'*Albe-Inférieur* ou de *Carlsbourg*, division de la Transylvanie (pays des Hongrois), entre ceux de Thorenbourg et de Klausenbourg au N., de Kockelbourg à l'E., de Zarand, d'Hunyad, et le pays des Saxons au S., et la Hongrie à l'O.; 115 kil. sur 75; 80,000 hab. Ch.-l., *Carlsbourg;* 4,536 kil. carrés.

WEISSENBOURG-SUPÉRIEUR, dit aussi *Albe-Supérieur*, comitat de Transylvanie (pays des Hongrois), est formé de 7 enclaves prises dans le pays des Saxons et celui des Szecklers; 40,000 hab. Ch.-l., *Furstenburg.*

WEISSENFELS, v. des Etats prussiens (Saxe), sur la Saale, à 22 kil. S. de Mersebourg, 10,000 hab. Ch.-l. de cercle. Ecole de sourds-muets; collége; Ecole normale primaire. L'église contient le tombeau de Gustave-Adolphe. Anc. château, auj. caserne. Fabr. de soieries, porcelaine, bijouterie, poterie, cuirs; apprêt du petit-gris.

WEISSKIRCH, v. des Etats autrichiens (Moravie), à 98 kil. N.-E. de Brünn; 5,600 hab. Beau château. Fabr. de draps.

WEISSKIRCHEN, en valaque *Fejer-Templom*, v. des Etats autrichiens (Confins militaires) dans le district régimentaire du Banat illyrien; 5,600 hab. Elève de vers à soie; tanneries.

WEITRA, brg de la Basse-Autriche, à 26 kil. N.-O. de Zwettel; 1,800 hab. Exploit. de granit. Fabr. de toiles, cotons, quincaillerie; scieries de planches.

WELATABES. *V.* WILTSES.

WELCHES (corruption de *Gaëls*), nom primitif des Celtes qui peuplèrent la Gaule, le N. de la péninsule Ibérique, et le pays de Galles. Les Gallois s'appellent *Welsh* dans leur langue nationale. On nomma *Flandre welche* le pays situé au N. de la Flandre française, et dont les habitants étaient appelés *Wallons* (synonyme de *Welches*). Dans le Valais et le pays de Vaud, on parle encore le *welche*, dialecte du roman.

WELF, duc de Bavière. *V.* GUELFE.

WELL, c.-à-d. *puits* en anglais : *Tides*WELL, puits à marée.

WELLAND, riv. d'Angleterre, naît dans le comté de Northampton, qu'elle sépare de ceux de Leicester et de Rutland, entre dans le comté de Lincoln, passe à Stamford et à Spalding, et se jette dans le Wash ; cours de 100 kil.

WELLER (Jacques), savant allemand, né en 1602 à Neukirchen, m. en 1664, fut professeur de philosophie à Wittemberg, de théologie et de langues orientales à Meissen, coadjuteur à l'église paroissiale de Brunswick, et 1er prédicateur de la cour de Dresde. On a de lui des *Sermons*, des *Oraisons funèbres*, ouvrages estimés, une édition de la Bible allemande de Luther, et une bonne *Grammaire grecque*, qui a été commentée par J.-F. Fischer, Leipzig, 1748.

WELLESLEY (Richard COLLEY, marquis de), comte de Mornington, né en 1760, d'une famille irlandaise originaire de Castille, m. en 1842, fut nommé, en 1797, gouverneur-général des possessions anglaises dans l'Inde, fit une guerre à outrance contre Tippoo-Saëb, sultan de Mysore, prit d'assaut Seringapatam, sa capitale, en 1799, enleva ensuite aux Mahrattes le pays situé entre la Djoumnah et le Gange, puis reçut la soumission du Sindhyah et du radjah de Bérar, 1803. Créé marquis, autorisé à placer dans ses armoiries l'étendard de Tippoo-Saëb, il fut rappelé en 1805 sur une accusation de dilapidation, chargé en 1809 d'une ambassade en Espagne, devint ministre des affaires étrangères en 1810, lord-lieutenant d'Irlande en 1822, vice-roi de ce pays en 1833, et y soutint l'émancipation des catholiques. Il était le frère aîné de Wellington. B.

WELLESLEY, prov. de l'Indo-Chine anglaise, à l'entrée du détroit de Malacca, et vis-à-vis l'île du Prince-de-Galles; 364 kil. carrés; 100,000 hab. Sol fertile en riz, épices, etc. Ch.-l., *Georgetown*.

WELLINGBOROUGH, brg et paroisse d'Angleterre, comté et à 20 kil. N.-N.-E. de Northampton; 5,100 hab. Marchés aux grains. Fabr. de cordonnerie et de tulle. Eaux minérales.

WELLINGTON (Arthur COLLEY WELLESLEY, duc de), célèbre général anglais, né à Duncan-Castle (Irlande), en 1769, d'une famille noble de Castille établie en Irlande dès le temps de Henri VIII, m. en 1852, était le 3e fils de sir Wellesley, comte de Mornington. Élève de l'école militaire d'Angers en France, il entra au service comme sous-lieutenant en 1787, et passa lieutenant la même année. Son frère, le marquis de Wellesley, lui ayant acheté la lieutenance-colonelle du 3e régiment, en 1793, il commanda, en 1794, une brigade attachée à l'expédition du duc d'York, fils de George III, en Hollande. Envoyé dans l'Inde en 1797, il prit une part brillante à la guerre contre Tippoo-Saëb, fut nommé gouverneur de Seringapatam en 1799, major-général en 1800, battit les Mahrattes à Assye (Bérar) en 1803, retourna en Angleterre en 1805, et fit la campagne de l'île de Walcheren sous les ordres de lord Cathcart. Député à la Chambre des communes, 1806, premier secrétaire de l'Irlande, puis chef d'une brigade dans l'inique expédition contre Copenhague, 1807, il partit, en 1808, avec le titre de lieutenant-général, pour l'Espagne, où il devait défendre le Portugal contre la France. Après avoir battu Junot à Vimeiro et lui avoir imposé la convention de Cintra, il reçut le commandement en chef des forces britanniques en Portugal, 1809. Les Français ayant été contraints d'évacuer ce pays, il les poursuivit en Espagne, livra au roi Joseph Bonaparte et au maréchal Victor la bataille de Talaveyra, qui, bien qu'indécise, lui valut la pairie, ainsi que les titres de baron de Douro et de vicomte de Wellington, mais dut bientôt se replier devant les maréchaux Soult et Ney. Menacé à son tour par Masséna, il couvrit Lisbonne par ses fameuses lignes de Torrès-Vedras, qui s'étendaient de la mer au Tage. Le manque de renforts contraignit les Français à la retraite. Wellington put rentrer en Espagne, 1811, prit d'assaut Ciudad-Rodrigo et Badajoz, 1812, gagna sur Marmont la bataille de Salamanque ou des Arapiles, et entra en vainqueur dans Madrid. Contraint encore à la retraite par les savantes manœuvres de Soult, il reprit l'offensive, 1813, en apprenant les désastres de Napoléon Ier dans la campagne de Russie. Nommé par la régence de Cadix commandant en chef des troupes espagnoles, qu'il réunit à l'armée anglaise, il refoula peu à peu les Français vers le N. de la Péninsule, remporta la victoire décisive de Vittoria, à la suite de laquelle il fut nommé maréchal et duc, franchit les Pyrénées, et prit part à l'invasion de la France en 1814. Malgré quelques avantages à Bayonne et à Orthez, il échoua presque partout contre l'opiniâtre résistance du maréchal Soult, qui le battit sous les murs de Toulouse. A la nouvelle de l'entrée des alliés dans Paris, il y accourut, puis fut envoyé en qualité de ministre plénipotentiaire au congrès de Vienne, où il montra une grande modération. Quand Napoléon revint de l'île d'Elbe, les souverains de la Sainte-Alliance choisirent Wellington pour généralissime de leurs armées. Les Anglais allaient être écrasés à Waterloo (18 juin 1815), où toute retraite leur était impossible; mais l'inertie de Grouchy, et l'arrivée de Blücher à la tête de 40,000 Prussiens, vers la fin de la bataille, causèrent la défaite des Français. La bataille de Waterloo mit le comble à la réputation de Wellington, qui reçut de tous les monarques les plus hautes distinctions : il fut, en Espagne, duc de Ciudad-Rodrigo et grand d'Espagne; en Portugal, duc de Vittoria, marquis de Torrès-Vedras, et comte de Vimeiro; en Hollande, prince de Waterloo; en Autriche, en Prusse et en Russie, feld-maréchal; en Angleterre, colonel des grenadiers de la garde, colonel en chef des chasseurs à pied, chevalier de la Jarretière, grand'-croix de l'ordre du Bain, lord-gardien des Cinq-Ports, constable de la Tour de Londres, lord-lieutenant du comté de Hants, chancelier de l'université d'Oxford. Mais c'est par erreur qu'on a prétendu qu'il était maréchal de France, et duc de Brunoy en France. — Depuis la chute de Napoléon Ier, et après avoir été chef de l'armée étrangère d'occupation en France, Wellington joua encore un rôle important comme personnage politique. Plénipotentiaire aux congrès d'Aix-la-Chapelle, 1818, et de Vérone, 1822, il entra, comme grand-maître de l'artillerie, dans le cabinet Liverpool, où il resta jusqu'en 1827; fut, de 1828 à 1830, comme 1er lord de la trésorerie, chef du ministère qui fit voter au Parlement l'acte d'émancipation politique des catholiques irlandais. Après sa sortie du cabinet, il combattit sans succès la réforme parlementaire. En 1834, il entra, pendant quelques mois, dans un cabinet présidé par Robert Peel. Depuis, il fut commandant en chef de l'armée, et n'apporta plus au pouvoir que l'appui de son nom. — Comme homme de guerre, Wellington avait plus de prudence, de sang-froid, d'opiniâtreté, que d'élan et de génie. Heureusement servi par les circonstances, il avait pris pour devise ces mots pleins de justesse : *Virtutis fortuna comes*, que, dans son caractère connu, il faut traduire : « la Fortune est la compagne de la Persévérance; » car la persévérance était sa grande vertu. Napoléon, qui, du reste, ne pouvait guère le juger avec une entière impartialité, disait de son célèbre antagoniste : « La Fortune a plus fait pour lui qu'il n'a fait pour elle. » Comme homme politique, Wellington a montré un bon sens remarquable : l'un des chefs du parti tory, il fut un type fortement accusé de l'aristocratie anglaise : antipathie pour les idées libérales, résistance aux innovations, raideur et inflexibilité de caractère, crudité de langage; dans tout, il fut l'homme du devoir, et rien de plus; aucune émotion généreuse, aucun entraînement de gloire, ne le fit jamais dévier de sa froide impassibilité. Son corps robuste, aussi bien que sa volonté inébranlable, le fit surnommer par ses compatriotes *Iron duke* (le duc de fer). — Les dépêches de Wellington ont été publiées à Londres, 1838, et suiv., 12 vol. in-8°; un choix en a été donné en français, Paris, 1840, 1 vol. gr. in-8°. Il a aussi laissé une *Correspondance* précieuse; on a remarqué que le mot *gloire* ne s'y trouve pas une seule fois. *V.* Brialmont, *Histoire du duc de Wellington*, 1856-57, 3 vol. in-8°, ouvrage écrit dans un but apologétique. B.

WELLINGTON, brg et paroisse d'Angleterre (Somerset), à 65 kil. S.-O. de Bristol, 74 de Bath; 4,800 hab. Fabr. de serges et de draguets. Monument élevé au duc de Wellington.

WELLINGTON, brg et paroisse d'Angleterre (Shrop), à 20 kil. S.-E. de Shrewsbury, sur la Tern; 11,200 hab. Mines de fer et de houille, hauts-fourneaux et forges, clouterie. Bains d'eaux minérales ferrugineuses et sulfureuses.

WELLINGTON (PORT-). *V.* PORT-WELLINGTON.

WELLS (William-Charles), médecin et physicien, né en 1753 à Charlestown (Caroline du Sud), d'une famille écossaise, m. en 1817, servit dans l'armée hollandaise comme chirurgien, vint s'établir à Londres en 1788, et y fut reçu membre de la Société royale. Dans un *Traité sur la rosée*, il a donné de ce phénomène l'explication que la science a adoptée.

WELLS, petite ville d'Angleterre (Somerset), à 30 kil. S.-O. de Bath; 7,100 hab. Évêché depuis 905, annexé à celui de Bath à la fin du XVIIIe siècle; Wolsey et Laud l'ont occupé. Cathédrale du temps de Henri III, avec la tombe du roi Ina et un magnifique portail. Belle église de St-Cuthbert. Fabr. de bonneterie et de papier.

WELLS, brg et paroisse d'Angleterre (Norfolk), à 50 kil. N.-O. de Norwich, sur une petite baie de la mer du Nord; 4,648 hab. Son port, qui jadis faisait un commerce important avec la Hollande, est auj. obstrué par les sables. Comm. de blé, houblon, bois, goudron.

WELS, v. de la Haute-Autriche, sur la rive g. de la Traun, à 30 kil. S.-O. de Linz; 4,500 hab. Anc. château-fort. Fabr. d'indiennes, cotonnades, poudre à tirer. Comm. de grains et de bois.

WELSER (Marc), historien et philologue, né en 1558 à Augsbourg, m. en 1614, suivit à Rome les leçons de Muret, fut ensuite avocat dans sa patrie, sénateur, en 1592, membre du petit conseil, en 1594, et enfin préteur, en 1600. Il se fit le protecteur des savants, et publia plusieurs bons livres. On cite, entre autres: *Rerum Augustanarum Vindelicarum libri VIII*, Venise, 1594; *Rerum Boïcarum libri V*, Augsbourg, 1602; des *Vies* de quelques martyrs d'Augsbourg; celles de S^t^ Udalric, évêque de cette ville; de S^t^ Séverin, d'Apollonius de Tyr. Ses *OEuvres* ont été rassemblées et publiées à Nuremberg, 1682, in-fol. On lui doit la publication de la *Carte de Peutinger* (*V.* PEUTINGER). C. N.

WEM, brg et paroisse d'Angleterre, comté et à 16 kil. N. de Shrewsbury, sur la Roden; 5,000 habitants. Vastes tanneries.

WEMYSS, vge d'Ecosse (Fife), sur l'estuaire du Forth; 4,500 hab. Anc. château. Fabr. de vitriol.

WENCESLAS. *V.* VENCESLAS.

WENDEL (SAINT-), v. des Etats prussiens (prov. du Rhin), à 57 kil. S.-E. de Trèves, sur la Blies; 2,700 hab. Ch.-l. de cercle. Anc. forteresse. Fabr. de toiles.

WENDELIN (Godefroy), géomètre et astronome, né en 1580 dans la Campine (Pays-Bas), m. en 1660, voyagea en France et en Italie, fonda à Digne une école de mathématiques, se fit recevoir avocat au Parlement de Paris, retourna dans son pays quelque temps après, entra dans les ordres sacrés, et devint doyen du chapitre de Rothnac. Il reconnut et confirma le premier la loi de Képler, relative aux satellites de Jupiter, et détermina la parallaxe du soleil. Il était en correspondance avec Gassendi, Peiresc, Mersenne, Petau, Naudé, etc. On a de lui: *Loxia, seu de obliquitate solis diatriba*, Anvers, 1626, in-4°; *Aries, seu aurei velleris encomium*, Louvain, 1628, in-4°, poëme en vers élégiaques; *Arcanorum cœlestium lampas paradoxa*, Bruxelles, 1643, in-12; *Leges salicæ illustratæ...*, Anvers, 1649, in-fol., etc.

WENDEN, v. de Russie. *V.* VENDEN.

WENDES, grande division de la race slave, répandue dans la région orientale de l'anc. Germanie, depuis la mer Baltique jusqu'aux Alpes Illyriennes et Carniques. Elle comprenait: 1° les *Wendes* ou *Vénèdes* proprement dits, établis, au commencement du VI^e^ siècle, dans la région de la Bohême et de la Lusace actuelles, soumis, dans la 2^e^ moitié de ce siècle, d'abord par les Lombards, puis par les Avares, et descendus, par suite de l'émigration d'autres peuples, vers le Danube et les Alpes, où ils se reconnurent tributaires des Francs en 744; 2° les *Vindiles*, qui restèrent le long du golfe Vénédique, dans la Prusse actuelle; 3° les *Vandales* (*V. ce mot*); 4° les *Viltses* ou *Wélatabes*, les *Obotrites*, les *Polabes*, les *Wagres*. L'idiome des Wendes est encore parlé auj. dans la Croatie, la Styrie, la Carinthie et la Carniole.

WENDIQUE (Cercle), division administrative du gr.-duché de Mecklembourg-Schwérin.

WENDROCK, pseudonyme. *V.* NICOLE.

WENER (Lac). *V.* VENER.

WENERSBORG, v. de Suède, dans le län de Wenersborg ou Elfsborg (*V. ce mot*), à 435 kil. O.-S.-O. de Stockholm, sur le lac Wener; 4,100 hab. Comm. de fer et de goudron.

WENLOCH, brg et paroisse d'Angleterre, comté et à 22 kil. S.-E. de Shrewsbury; 2,500 hab. Belles ruines d'une abbaye bénédictine du XI^e^ siècle. Carrières de pierres à chaux.

WENTWORTH. *V.* STRAFFORD, ROCKINGHAM et ROSCOMMON.

WEN-WANG, fondateur de la dynastie chinoise des Tchéou, né vers 1231 av. J.-C., dans la principauté de Tchéou, patrimoine de sa famille, reçut de Ti-Y le commandement de toutes les troupes de l'Empire, inspira des craintes à Cheou-sin, successeur de ce prince, qui le tint trois ans captif dans la ville d'Yeou-li, puis se retira dans ses domaines du Tchéou, qu'il laissa en mourant à son fils Wou-Wang. Il a écrit des commentaires sur les *Koua* ou lignes brisées de Fo-hi, qui forment, avec les explications que Confucius y ajouta, le texte de l'*Y-King*, premier livre sacré des Chinois.

WENZEL (Ch.-Frédéric), chimiste, né à Dresde en 1740, m. en 1793. Fils d'un relieur, il devint chirurgien de la marine hollandaise; en 1766, il fut couronné à Copenhague pour un Mémoire sur la réverbération des métaux, et, en 1780, il fut nommé directeur des mines de Freyberg en Saxe. Dans son principal ouvrage, *Leçons sur l'affinité*, 1777, il expose la théorie de la double décomposition des sels, et la permanence de la neutralité dans la décomposition mutuelle des sels neutres; comme conclusion de ses travaux, il donne la loi qui a conservé son nom, et qui est la base de la théorie actuelle des équivalents chimiques. Ce fut là une des plus belles applications de la balance. G—R.

WEPPES (Pays de), petit pays de l'anc. France (Flandre française), où étaient Armentières et La Bassée.

WERDAU, ville du royaume de Saxe, à 12 kil. O. de Zwickau, sur la rive dr. de la Pleisse; 9,298 hab. Fabr. de draps, cotons, chaussures.

WERDEN, v. des Etats prussiens (prov. du Rhin), sur la Ruhr, à 26 kil. N.-E. de Dusseldorf; 6,000 hab. Jadis abbaye impériale de femmes. Fabr. de lainages, velours, soieries, produits chimiques; forges à cuivre et à fer.

WERDEN, v. du Hanovre. *V.* VERDEN.

WERDER, ville des Etats prussiens (Brandebourg), à 10 kil. O. de Potsdam, dans une île du Havel; 2,200 hab. Culture des arbres fruitiers.

WERF (Adrien VAN DER), peintre, architecte, et sculpteur, né en 1659 à Kralinger-Ambacht, près de Rotterdam, m. en 1722, était fils d'un inspecteur de moulins, et montra, dès son enfance, les plus grandes dispositions pour le dessin. On le mit d'abord dans l'atelier d'un certain Cornélis Picolett, d'où il passa dans celui d'Eglon van der Meer. Il copia si exactement un petit tableau de François Mieris, que les connaisseurs y furent trompés. Dès l'âge de 17 ans, il travailla sans guide. L'électeur palatin s'éprit de son talent, lui fit une pension, et l'anoblit. Van der Werf a peint des sujets historiques, des scènes de la vie privée, des portraits, presque toujours dans de petites dimensions. Ses petits tableaux sont les plus estimés. Il a aussi sculpté, modelé, et fait preuve de talent architectonique. Son style léché ne jouit plus de la même faveur qu'autrefois: on croirait qu'il a toujours peint sur porcelaine; ses chairs manquent de vie, et ressemblent presque à de l'ivoire. Le musée du Louvre possède de lui sept tableaux, qui donnent une idée parfaite de son style. — Son frère, Pierre Van der Werf, né à Rotterdam en 1665, m. en 1718, fut son élève, et imita sa manière; ils peignirent ensemble des tableaux qui semblent faits par une seule main. Cependant Pierre n'eut pas autant de délicatesse de pinceau qu'Adrien. A. M.

WERL, v. des Etats prussiens (Westphalie), à 17 kil. O.-S.-O. de Soest; 3,800 hab. Saline importante.

WERNER (Joseph), peintre, né à Berne en 1637, m. en 1710, s'adonna d'abord à la peinture à l'huile, puis à la fresque, et finit par adopter entièrement le genre de la miniature, dans lequel il excella. Il fut appelé à la cour de Louis XIV, où il se lia avec le poëte Quinault, puis résida auprès de divers princes d'Allemagne. Parmi ses tableaux, on cite *l'Union de la Justice et de la Prudence*, à l'hôtel-de-ville de Berne, et *Adam et Eve dans le Paradis terrestre*; parmi ses miniatures, *les Muses sur le Parnasse, la Mort de Didon, Artémise*, etc. B.

WERNER (Abraham-Gottlob), savant minéralogiste, né en 1750 à Wehrau (Haute-Lusace), d'un directeur de forges, m. en 1817, reçut sa première instruction à l'école de l'orphelinat de Bunzlau, fut ensuite placé à l'école des mines de Freyberg en Saxe, 1769, et devint, en 1775, adjoint à la chaire de minéralogie et inspecteur du cabinet des mines de cette ville. Il était associé étranger de l'Académie des Sciences de Paris. On a de lui: *Traité des caractères des minéraux*, 1774, traduit en français par Picardet, Paris, 1790, in-8°; *Nouvelle théorie des filons, avec son application à l'art d'exploiter les mines*, 1791; *Classification et description des montagnes*, 1787. Werner classait les minéraux d'après leurs caractères extérieurs surtout. Il a séparé l'art du mineur de la minéralogie, et l'oryctognosie de la géognosie. Il fonda sa géognosie sur l'observation de la croûte du globe. Selon lui, la cause de toute formation nouvelle et de toute mobilité doit être cherchée dans l'eau: c'est ce système qu'on a appelé *neptunisme*. *V.* son *Eloge* par Cuvier.

WERNER (Frédéric-Louis Zacharie), poëte allemand, né à Kœnigsberg en 1768, m. en 1823, eut une jeunesse fort dissipée. Employé par le gouvernement prussien dans les bureaux de l'administration à Varsovie en 1796, puis à Berlin en 1805, il se fit franc-maçon, et essaya d'in-

troduire dans les loges une sorte de mysticisme, qui fut le premier ferment de son génie poétique. En 1811, il se rendit à Paris, où il mena une vie de dissipation; de là il visita Rome, où il abjura le protestantisme, puis Vienne, où il prit les ordres sacrés et eut des succès comme prédicateur. Le sacerdoce ne l'éloigna pas de la poésie; mais ses œuvres réussirent moins. Il a laissé: des *Poésies;* des *Confessions,* 1801, où est exposé son mysticisme, et des tragédies, dont plusieurs, *la Croix sur les bords de la mer Baltique, Martin Luther, Attila, le Vingt-Quatre février,* ont été traduites en français dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers.* Son *Théâtre,* sauf *la Mère des Macchabées,* a été publié à Vienne, 1817-18, 6 vol. in-8°; ses *Sermons posthumes,* en 1836. B.

WERNIGERODE, v. des Etats prussiens (Saxe), sur l'Holzemme, à 70 kil. S.-O. de Magdebourg; 5,200 hab. Ch.-l. de cercle; gymnase. Résidence des comtes de Stolberg-Wernigerode. Beau château, avec bibliothèque et musée d'histoire naturelle. — Près de là sont les forges d'*Ilsenburg* et de *Schierke.*

WERNSDORF (J.-Christ.), savant philologue saxon, connu par une bonne édition des *Poetæ latini minores,* Helmstædt, 1779, 5 vol. in-8°, qui a été reproduite, augmentée et améliorée par Lemaire, dans sa *Bibliothèque latine,* Paris, 1824-26, 6 vol. in-8°.

WEROWITZ ou VEROCZE, comitat des Etats autrichiens (Slavonie civile), entre le cercle au delà du Danube au N., la Croatie militaire et le comitat de Posséga à l'O., ce comitat et la Slavonie militaire au S., celle-ci et le comitat de Syrmie à l'E.; 4,536 kil. car.; 148,000 hab. Ch.-l., *Eszek.* En 1849, il a été détaché de la Hongrie, et forma une partie du comitat d'Eszeck, dans la prov. de Croatie-et-Slavonie, jusqu'en 1860.

WERRA, riv. d'Allemagne, naît au mont Blessberg, dans le S. de la chaîne du Thuringerwald, au N. d'Eisfeld (Saxe-Hildburghausen), passe à Hildburghausen et à Meiningen, et, en se joignant près de Münden à la Fulde, forme le Weser; cours de 220 kil.

WERRA, riv. d'Allemagne, naît dans la Lippe-Detmold, arrose la régence prussienne de Minden (Westphalie), et se jette dans le Weser.

WERRO, v. de la Russie d'Europe (Livonie), sur la Werro, à 240 kil. N.-E. de Riga. Un canal de son nom fait communiquer le lac Pskov avec le golfe de Livonie.

WERSTE, mesure itinéraire de Russie. *V.* VERSTE.

WERT. *V.* WEERDT.

WERTACH, riv. de Bavière (cercle de Souabe), naît au N.-O. de Füssen, coule au N., et se jette dans le Lech, rive g., au-dessous d'Augsbourg; cours de 140 kil.

WERTHEIM, v. du grand-duché de Bade, port franc au confluent du Mein et de la Tauber, à 130 kil. N.-E. de Carlsruhe; 4,000 hab. Douane; gymnase. Ancien château. Vins renommés. Fabr. de coton, distilleries, tanneries. C'était la capitale de la principauté de Lœwenstein.

WERTINGEN, vge de Bavière (Souabe), à 43 kil. N.-N.-O. d'Augsbourg; 1,600 hab. Succès de Lannes et de Murat sur les Autrichiens, le 8 octobre 1805.

WERWICK, *Viroviacum,* v. de Belgique (Flandre occidentale), sur la rive g. de la Lys, qui la sépare de la France, à 12 kil. S.-E. d'Ypres; 5,650 hab. Commerce de tabac.

WESEL, anc. *Aliso,* v. forte des Etats prussiens (prov. du Rhin), port franc au confluent de la Lippe et du Rhin, à 39 kil. E.-S.-E. de Clèves; 13,000 hab. Gymnase; jardin botanique. Industrie des tissus, tapis, cuirs, chapeaux, gants, savon, produits chimiques, etc.

WESEL (OBER-), anc. *Vosalia,* v. des Etats prussiens (prov. du Rhin), à 30 kil. S.-S.-E. de Coblentz, sur le Rhin; 3,000 hab. Belles églises Notre-Dame et St-Martin.

WÉSER, *Visurgis,* fleuve d'Allemagne, se forme, près de Münden, par la réunion de la Fulde et de la Werra, traverse le Hanovre, le Brunswick, le gvt prussien de Minden et le territoire de Brême, sépare l'Oldenbourg du Hanovre, et se jette dans la mer du Nord, après avoir traversé, dans son cours de 380 kil., les villes de Hameln, Minden et Brême. Il reçoit, à droite, l'Aller et la Wümme; à gauche, la Diemel, la Werra et la Hunte.

WÉSER (BOUCHES-DU-). *V.* BOUCHES-DU-WÉSER.

WESLEY (John), fondateur de la secte des Méthodistes (*V. ce mot*), né en 1703 à Epworth (Lincoln), m. en 1791, se livra avec ardeur à l'étude de l'Ecriture sainte et des livres ascétiques, prit les ordres sacrés en 1725, et, avec 15 étudiants d'Oxford, établit les bases de son système religieux en 1729. La vie réglée qu'il imposait à ses adeptes, et dont il donnait l'exemple, les fit appeler, par raillerie, *Méthodistes,* et ils adoptèrent ce titre comme marque d'honneur. Wesley se rendit en Amérique, pour y gagner des prosélytes. Ses Œuvres forment 32 vol. in-8°, Londres, 1774. On y remarque : *le Papisme examiné de sang-froid,* 3e édition, Lond., 1779, in-8°, ouvrage plein d'injures et de calomnies; *Médecine primitive, recueil de remèdes simples,* trad. en français par Bruysset, Lyon, 1772, in-12; *Nature, objet et règlements généraux des sociétés méthodistes,* Lond., 1798, 8 vol. in-8°, etc.

WESSEL, poëte norvégien, né à Vestby en 1742, m. en 1782, étudia à Copenhague, fut précepteur, et traducteur d'ouvrages français pour le théâtre; sa vie déréglée hâta sa mort. Il publiait, dans un journal singulièrement intitulé *Votre serviteur Otiosis,* des contes en vers, qu'on lit encore avec plaisir en Danemark. Son œuvre la plus célèbre est une tragédie de *l'Amour sans bas,* parodie fort gaie de la déclamation pompeuse et du style emphatique de la scène française. C'était d'ailleurs de cette école que Wessel avait appris à polir son style et à soigner sa versification. A. G.

WESSELING (Pierre), philologue, né en 1692 à Steinfurt (Westphalie), m. en 1764, étudia à Leyde et à Franeker, professa les lettres profanes et sacrées dans cette dernière ville, prit la direction des écoles de Middelbourg, enseigna plus tard l'histoire et l'éloquence à Deventer, à Franeker, et à Utrecht, devint recteur de l'université d'Utrecht et bibliothécaire de la ville. On lui doit : une bonne édition des anciens *Itinéraires* romains, avec notes et dissertations, Amsterdam, 1735, in-4°; *de Origine pontificiæ dominationis,* Franeker, 1723, in-fol.; *Observationes diversæ,* Amsterdam, 1727, in-8°, recueil où sont rectifiés ou expliqués, avec beaucoup d'érudition, plusieurs textes de Sophocle, d'Aristophane, de Platon, d'Euripide, de Cicéron, de Tite-Live, etc.; *Probabilium liber singularis,* Franeker, 1750, in-8°, espèce de suite de l'ouvrage précédent; des éditions d'*Hérodote,* de *Diodore de Sicile,* etc.

WESSEX, c.-à-d. *Saxe de l'Ouest,* un des royaumes de l'Heptarchie anglo-saxonne en Angleterre, fondé en 516 par Cerdic; capitale, *Winchester.* Il comprenait à peu près les comtés actuels de Berks, Wilts, Hamp, et Dorset. Il absorba peu à peu les 6 autres Etats, et son dernier roi, Egbert, prit le titre de roi d'Angleterre.

WEST (Benjamin), peintre d'histoire, né en 1738 à Springfield (Pensylvanie), m. en 1820, montra, dès sa jeunesse, un goût très-vif pour le dessin, sans avoir sous les yeux ni tableaux ni gravures, et fut emmené par l'un de ses parents à Philadelphie, d'où il s'embarqua pour l'Europe. Arrivé à Rome en 1760, il fut présenté au cardinal Albani, protecteur des artistes, se lia avec Raphaël Mengs, et, après trois ans d'études, alla s'établir à Londres. Il y devint peintre du roi en 1772, fut chargé de la décoration de Windsor, succéda à Reynolds, en 1791, comme président de l'Académie de peinture, de sculpture et d'architecture, et fut associé étranger de l'Institut de France. Après sa mort, on l'enterra à côté de Reynolds et de Wren dans l'église St-Paul. Parmi ses tableaux, que distinguent une belle entente de la composition, la correction et la pureté du dessin, on cite : *la Mort de Socrate; Oreste et Pylade; Agrippine débarquant en Italie avec les cendres de Germanicus; Régulus retournant de Rome à Carthage; la Mort du général Wolfe; Jésus présenté au peuple par Pilate; Jésus guérissant les malades dans le Temple,* etc. *V.* J. Galt, *la Vie et les études de B. West,* 2e édit., 1817, in-8°. B.

WEST, c.-à-d. *ouest, occidental,* en langue germanique : *West*HOFEN, cour de l'ouest, etc.

WESTBURY, brg et paroisse d'Angleterre (Wilts), à 35 kil. N.-O. de Salisbury; 6,495 hab. Fabr. de draps et de lainages. Comm. de drèche.

WEST-CAPPEL, ville du royaume de Hollande (Zélande), à 15 kil. N.-O. de Middelbourg; 1,500 hab. On y admire les digues.

WESTERAS. *V.* VÆSTERAS.

WESTER-BOTTEN. *V.* BOTNIE.

WESTER-GOTHLAND ou WESTROGOTHIE. *V.* GOTHIE.

WESTERMANN (François-Joseph), général républicain, né en 1764 à Molsheim (Alsace), m. en 1794, s'engagea fort jeune dans la cavalerie, ne tarda pas à abandonner le service, vint à Paris, où il embrassa avec ardeur la cause de la Révolution, et fut nommé greffier de la municipalité de Haguenau en 1790. Accusé d'avoir excité des émeutes en cette ville, il subit un court emprisonnement, revint à Paris, se lia avec Danton, joua un rôle important dans l'attaque des Tuileries, au 10 août 1792, et fut nommé adjudant-général après la déchéance de Louis XVI. Envoyé auprès de Dumouriez dans l'Argonne, il l'aida dans ses négociations avec le duc de Brunswick, le suivit

dans la conquête de la Belgique, fut arrêté comme complice de sa défection, et, bientôt rendu à la liberté, partit pour la Vendée avec le grade de général de brigade. Il s'y distingua par l'audace de ses manœuvres, par sa valeur fougueuse, et même sanguinaire : surpris à Châtillon par imprévoyance, traduit devant un conseil de guerre, qui l'acquitta, il prit sa revanche à Beaupréau, Laval, Granville, Baugé, et écrasa les Vendéens au Mans et à Savenay, après avoir fait des prodigés de courage et d'intrépidité. Rappelé à Paris après la bataille de Savenay, il fut proscrit avec le parti de Danton, auquel il s'était attaché, et périt sur l'échafaud. B.

WESTERN (Iles). *V.* HÉBRIDES.

WESTER-NORRLAND. *V.* NORRLAND.

WESTERVICK, v. de Suède, sur un golfe de son nom, dans le län et à 157 kil. N. de Calmar; 5,400 hab. Port de commerce. Chantiers de construction.

WESTERWALD, chaîne de montagnes de l'Allemagne, entre la Lahn, la Sieg et le Rhin, se détache du Rothaar en Westphalie, traverse le N. du duché de Nassau, et se termine en face de Coblentz. Elles sont bien boisées. Mines de fer, de calamine et de houille.

WESTFIELD, v. des Etats-Unis (Massachusetts), à 12 kil. O. de Springfield; 4,000 hab.

WEST-FIORD, golfe ouvert de l'océan Atlantique, entre les côtes de Norvége et les îles Loffoden; 160 kil. sur 100.

WEST-LOTHIAN. *V.* LINLITHGOW.

WEST-MEATH. *V.* MEATH.

WESTMANIE, anc. prov. de Suède, dans la Suède propre, forme auj. le län de Vœsteras et une partie de celui d'Œrebro.

WESTMINSTER. *V.* LONDRES.

WESTMORELAND (*Moreland*, terrain montagneux), comté au N.-O. de l'Angleterre, entre la mer d'Irlande (baie de Morecambe) au S.-O., les deux parties du comté de Lancastre à l'O. et au S., les comtés de Cumberland au N., de Durham et d'York à l'E.; 198,328 hectares, dont 19,000 en culture, 59,000 en pâturages; 64 kil. sur 40; 60,809 hab. Principaux sommets : Helvellyn au N., Rydal, Bowfell, Crossfell. Lacs célèbres : Winandermere à l'O., Ulleswater au N.-O. Riv.: Ken au S., Eden au N. Plomb, cuivre, houille, marbre et ardoises. Capit.: *Appleby*. Villes princip. : Ambleside, Kendal, Kirkby. C'est une partie de l'anc. Northumbrie sous les Saxons.

WESTPHALIE, contrée d'Allemagne, à l'O., comprenant les territoires situés entre le Rhin et le Wéser, a tiré son nom des Westphales, tribu de l'anc. Saxe.

WESTPHALIE (Duché de), nom donné d'abord à la partie occidentale de la Saxe, entre le Wéser et l'Elbe, puis, quand elle en eut été détachée en 1180 par l'empereur Frédéric Ier Barberousse, à la province qu'elle forma dans l'électorat de Cologne; ch.-l., *Arensberg*. Ses limites étaient la principauté de Waldeck à l'E., et le comté de la Mark à l'O. Le duché fut donné à la Hesse-Darmstadt en 1802.

WESTPHALIE (Cercle de), grande division de l'anc. Empire d'Allemagne, entre la mer du Nord, les Provinces-Unies, les cercles de Bourgogne, de Basse-Saxe, du Haut-Rhin, et du Bas-Rhin. Il avait été formé de l'anc. duché de Westphalie, et d'une partie de la Lotharingie septentrionale, de l'Ostphalie et de la Thuringe, et comprenait : les évêchés de Munster, Paderborn, Osnabrück, et Liége; les principautés de Minden, Meurs, Verden, et Nassau; les duchés de Clèves, Juliers, Berg, et Oldenbourg; les comtés de La Mark, Schaumbourg, Ravensberg, Hoya, Pyrmont, Delmenhorst, Lippe, Bentheim, et Diepholz; les seigneuries d'Anhalt; les abbayes de Corvey, Stablo, Malmédy; les villes libres de Cologne, Aix-la-Chapelle, et Dortmund. L'électeur de Brandebourg (comme duc de Clèves), et l'électeur Palatin (comme duc de Juliers), étaient directeurs du cercle alternativement avec l'évêque de Munster. Ce cercle cessa d'exister à la dissolution de l'Empire, en 1806.

WESTPHALIE (Royaume de), Etat de l'anc. Confédération du Rhin, entre les duchés de Mecklembourg au N., les royaumes de Prusse et de Saxe à l'E., les gr.-duchés de Francfort et de Hesse-Cassel au S., le gr.-duché de Berg et l'Empire français à l'O.; capitale, *Cassel*. Il fut créé en 1807 par Napoléon Ier pour son frère Jérôme Bonaparte, et comprit la Hesse-Cassel, la partie S. de l'électorat de Hanovre, l'évêché de Paderborn et quelques autres districts de l'anc. cercle de Westphalie, les duchés de Brunswick et de Magdebourg, les principautés de Verden et d'Halberstadt, quelques portions des cercles de Basse-Saxe et du Haut-Rhin. L'Empereur avait créé ce royaume dans une pensée régénératrice, afin qu'il servît de modèle au reste de l'Allemagne; car on y introduisit les principes essentiels de la Révolution française. Après la bataille de Leipzig, 1813, les Prussiens occupèrent le royaume de Westphalie, dont les parties retournèrent, en 1814, à leurs souverains primitifs.

WESTPHALIE, prov. des Etats prussiens (Prusse rhénane), entre le Hanovre au N., le royaume de Hollande au N.-O., la prov. du Rhin à l'O., le duché de Nassau au S., la principauté de Waldeck, les grands duchés de Hesse-Darmstadt et de Hesse-Cassel et le duché de Brunswick à l'E.; 2,018,982 hect.; 200 kil. sur 200; 1,666,582 hab. Ch.-l., *Munster*. Elle est divisée en 3 régences, Munster, Minden, et Arensberg, et comprend les anc. évêchés de Munster, Minden, Paderborn, l'abbaye de Corvey, les comtés de La Mark, Berg, Ravensberg, Tecklembourg, Linange, etc. Sol plat, légèrement ondulé au N., montagneux dans le S. et l'E., arrosé par la Lippe, la Ruhr, l'Ems, le Wéser. Mines de fer, cuivre, plomb, houille. Industrie des toiles, tissus de coton et de laine, draps, tabac, cuirs, papier, verre. Eaux minérales et salines. Jambons renommés. — La Prusse possédait une partie du pays dès 1613; elle la perdit pendant la guerre de 1806 à 1807, et la recouvra, avec d'importantes augmentations, en 1814.

WESTPHALIE (Paix publique de), nom donné à un règlement que l'empereur Charles IV fit de concert avec divers Etats allemands, en 1371, pour maintenir la paix dans l'Empire. Ce règlement reconnaît les tribunaux de la Sainte-Vehme (*V. ce mot*).

WESTPHALIE (Traité de), traité célèbre qui termina la guerre de Trente-Ans (*V. ce mot*). Il se compose de deux traités particuliers, qui furent signés dans deux villes de la Westphalie, à Osnabrück et à Münster : le premier (6 août 1648), entre l'empereur Ferdinand III, la Suède et ses alliés protestants; l'autre (24 octobre), entre l'empereur, la France et ses alliés catholiques. Ils furent le résultat de longues négociations, dirigées, au nom de la France, par le comte d'Avaux, Abel Servien et le duc de Longueville; au nom de la Suède, par le baron Oxenstiern et Salvius; au nom de l'empereur, par les comtes de Trautmansdorf et de Nassau; au nom des Etats de l'Empire, par Adami et Lampadius; au nom de Venise et du pape, par Contarini et Fabio Chigi. L'Espagne refusa d'adhérer aux conditions de Münster, parce qu'elle espérait profiter des troubles de la Fronde (*V. ce mot*), et elle continua la guerre contre la France jusqu'à la paix des Pyrénées, 1659. Le traité de Westphalie, conclu aux dépens de l'Autriche et de l'Eglise, se divise en trois parties : — I. *Clauses territoriales*. 1° pour la France, reconnaissance de la conquête des Trois-Evêchés, et de l'Alsace, excepté Strasbourg et Montbéliard; 2° pour la Suède, la Poméranie citérieure, l'île de Rugen, Wismar, l'archevêché de Brême et l'évêché de Verden sécularisés, avec trois voix à la diète de l'Empire; 3° pour l'électeur de Brandebourg, l'archevêché de Magdebourg, et les évêchés d'Halberstadt, Minden, Camin, sécularisés; 4° pour le duc de Mecklembourg, les évêchés de Ratzebourg et de Schwérin; 5° pour le landgrave de Hesse et le duc de Brunswick, des abbayes sécularisées; 6° pour l'électeur Palatin, restitution du Bas-Palatinat et de la dignité électorale, le Haut-Palatinat étant laissé à l'électeur de Bavière; 7° reconnaissance formelle de l'indépendance des Provinces-Unies et de la Suisse. — II. *Clauses politiques*. L'empereur ne peut rien faire, pour les objets d'intérêt général, sans les diètes nationales; les princes, Etats et villes libres, ont l'exercice de la souveraineté territoriale, c.-à-d. le droit de se gouverner eux-mêmes et leurs sujets, et celui de faire des alliances, soit entre eux, soit avec les puissances étrangères; leur nombre est fixé à 343, dont 158 séculiers, 123 ecclésiastiques, et 62 villes impériales. — III. *Clauses religieuses*. La paix de Passau, 1552, et celle d'Augsbourg, 1555, sont confirmées; les avantages qu'elles avaient accordés aux Luthériens sont étendus aux Calvinistes; l'exercice public de la religion et la jouissance des biens ecclésiastiques sécularisés sont remis sur le même pied qu'avant 1624 (année *décrétoire* ou *normale*); 24 protestants seront admis dans la Chambre impériale, et 6 dans le Conseil aulique, etc. — Le traité de Westphalie, appelé quelquefois *le Code des nations*, a assuré aux protestants d'Allemagne la liberté religieuse, garanti l'équilibre européen par l'affaiblissement de la puissance autrichienne, et donné à la France, pour un demi-siècle, le premier rang en Europe. Modifié profondément par la paix d'Utrecht, 1713, il a subsisté, dans quelques-unes de ses parties, jusqu'aux guerres de la Révolution et de l'Empire, qui ont changé la constitution intérieure de l'Allemagne.

V. ALLEMAGNE. *V.* J.-G. von Meyern, *Acta pacis Westphaliæ*, Gœttingue, 1734, 4 vol. in-fol.; Bougeant, *Histoire des guerres et des négociations qui précédèrent le traité de Westphalie*, Paris, 1751, 3 vol. in-4°; Woltmann, *Histoire du traité de Westphalie*, Leipzig, 1808, 2 vol. in-8°.

WEST-POINT, v. des États-Unis, dans l'Etat et à 100 kil. N. de New-York, sur l'Hudson. Ch.-l. du comté des Highlands. Ecole militaire fédérale, fondée en 1802.

WEST-PORT, brg et paroisse d'Irlande (Mayo), sur la baie de Clew, à 15 kil. O.-S.-O. de Castlebar; 3,911 hab. Export. de toiles, grains, salaisons.

WESTRAY, île d'Ecosse, une des Orcades, au N.-E. de Pomona; 36 kil. car.; 2,000 hab. Pêche. Fabr. de soude de varech.

WEST-RIDING. *V.* YORK (Comté d').

WETHERSFIELD, ville des Etats-Unis (Connecticut), comté et à 6 kil. S. de Hartford, sur le Connecticut; 4,000 hab.

WETSTEIN (Jean-Henri), savant typographe, né à Bâle en 1649, m. en 1726, s'établit libraire à Amsterdam, et y fonda une imprimerie qui devint célèbre. Il accompagna de savantes préfaces les ouvrages sortis de ses presses.

WETSTEIN (Jean-Jacques), neveu du précédent, né à Bâle en 1693, m. en 1754, étudia la philosophie et les mathématiques sous Bernouilli le jeune, entra dans le ministère sacré en 1713, fut suspendu de ses fonctions en 1730 sur des accusations de socinianisme, et se retira à Amsterdam, où il enseigna la théologie et l'histoire ecclésiastique. On a de lui une édition du Nouveau-Testament, avec une riche collection de variantes, et une dissertation sur l'âge et l'authenticité des manuscrits, Amst., 1751-52, 2 vol. in-fol.

WETTER (Lac). *V.* VETTER.

WETTER, v. de la Hesse-Cassel (Haute-Hesse), sur la Wettschaft, à 13 kil. N.-N.-O. de Marbourg; 1,400 hab. Jadis abbaye célèbre.

WETTER, riv. de la Hesse-Darmstadt, affluent de la Nidda à Assenheim, donna son nom à la Wettéravie.

WETTÉRAVIE, en allemand *Wetterau*, anc. prov. d'Allemagne, dans le cercle du Bas-Rhin, tirait son nom de la Wetter, se divisait en *Wettéravie propre* ou *méridionale* et *Wettéravie septentrionale* ou *Wetterwald*, et comprenait : le Lahngau, le Rheingau, le Meingau, les comtés de Kœnigstein et de Katzenellnbogen, Wetzlar, Francfort-sur-le-Mein, Hanau, Mayence. Elle est auj. répartie entre la Hesse, le Nassau et quelques pays environnants.

WETTEREN, brg de Belgique, sur l'Escaut (Flandre-Orientale), à 13 kil. O. de Termonde; 8,000 hab. Fabr. de toiles et lainages. Poudrerie.

WETTERHORN, c.-à-d. *la Corne du temps* ou *de l'Orage*, montagne de l'Oberland en Suisse (Berne); 3,916 mèt. Elle sort du rameau qui, se détachant du Finsterarhorn, court vers le N., sur la limite des districts d'Interlaken et d'Oberhasli. Elle domine le passage de la vallée du Grindelwald à Meyringen. Sa cime est souvent voilée de nuages, dont la disposition fournit des pronostics d'orage ou de beau temps; de là le nom de cette montagne.

WETTIN, v. des Etats prussiens (Saxe), à 37 kil. N.-N.-O. de Mersebourg, sur la Saale; 3,000 hab. Direction des mines. Fabr. de tabac, huile, chicorée. — Cette ville a donné son nom à la maison princière qui règne sur la Saxe.

WETZLAR, v. des Etats prussiens (prov. du Rhin), ch.-l. de cercle, à 80 kil. E.-N.-E. de Coblentz, sur la Lahn; 5,500 hab. Belle cathédrale, gymnase. Fabr. de bas, gants, cuirs, tabac. — Jadis ville impériale, elle fut le siége de la Chambre impériale depuis 1688. De 1803 à 1814, elle appartint au prince-électeur Dalberg, archi-chancelier de l'Empire. Le congrès de Vienne la donna à la Prusse.

WEVELGHEM, brg de Belgique (Flandre-Occid.), à 5 kil. S.-O. de Courtray; 3,800 hab. Tissus de lin et de coton.

WEXFORD, v. et port d'Irlande, capitale du comté de son nom, sur la rive dr. de la Slaney, à son embouchure dans la baie de Wexford, à 100 kil. S.-O. de Dublin; 12,015 hab. Etroite et sale, excepté le quai et deux ou trois rues. Restes d'anciens murs et d'une abbaye. Près de la ville on voit une colonne de granit, élevée en mémoire des exploits de l'armée d'Abercromby en Egypte. Export. de bestiaux, bois, laines, tabacs, etc. Bains de mer fréquentés. Cette ville fut jadis le siége de la grande-commanderie des Hospitaliers de St-Jean de Jérusalem dans les îles Britanniques. — Le comté est au S.-E. de l'Irlande, dans le S. du Leinster; borné par le canal St-George au S. et à l'E., par les comtés de Wicklow au N., de Kilkenny et de Carlow à l'O.; 215,000 hect.; 90 kil. sur 35; 143,594 hab. Sol montagneux au N.-O. et fertile. La baronnie de Forth, au S.-O., est occupée par les descendants d'une colonie gaëlique, et très-bien cultivée. Pierre à chaux. Pêcheries importantes. Villes princip. : Enniscorthy, New-Ross, Gorey, Newtonbarry.

WEXIŒ, v. de Suède (Gothie), ch.-l. du län de Kronoberg, à 410 kil. S.-O. de Stockholm; 3,200 hab. Evêché luthérien. Bibliothèque, gymnase. Usines à fer.

WEYDEN. *V.* VAN DER WEYDEN.

WEYERMAN (Jacques CAMPO), peintre et écrivain hollandais, né en 1679, m. en 1747, élève de Ferdinand van Kessel, peignit habilement les fleurs et les fruits, rima des satires audacieuses et cruelles, et rédigea des *Vies des peintres néerlandais*, publiées en 1729, 3 vol. in-4°. Sa mauvaise conduite l'ayant fait citer devant les tribunaux, il fut condamné à une prison perpétuelle. A. M.

WEYMOUTH, brg et paroisse d'Angleterre (Dorset), à 16 kil. S. de Dorchester, sur la Manche, à l'embouchure de la Wey; 11,383 hab. Bains de mer fréquentés. Un pont la réunit à Melcombe-Regis. — C'est là que Marguerite d'Anjou prit terre avec son fils Edouard, 1471, lorsqu'elle venait rétablir sur le trône Henri VI, son mari.

WEYMOUTH, brg des Etats-Unis (Massachusetts), à 16 kil. S. de Boston; 3,800 hab. Fromages estimés.

WHAMPOA ou HOUANG-FOU, port de Chine, dans une île du Pé-kiang, à 3 kil. au-dessous de Canton. C'est là que s'arrêtent les navires européens. Un traité y fut signé entre la France et la Chine, le 24 oct. 1844.

WHARTON (Thomas, marquis de), homme d'Etat anglais, né vers 1640, m. en 1715, siégea dans la Chambre des lords sous les règnes de Charles II et de Jacques II, s'y fit remarquer par une opposition constante aux vues de la cour, provoqua l'adresse qui invitait Guillaume d'Orange à prendre le pouvoir, et, après la révolution de 1688, fut nommé contrôleur du palais et membre du conseil privé. Disgracié à l'avénement de la reine Anne, il reprit son rôle d'opposition dans la Chambre-Haute, rentra en faveur en 1708, fut nommé vice-roi d'Irlande, dut donner sa démission en 1710, et, sous George Ier, reçut les titres de lord du sceau privé, de marquis de Wharton et de Malmesbury.

WHARTON (Philippe), fils du précédent, né en 1699, m. en 1731, s'attacha au chevalier de Saint-Georges (le Prétendant), qui lui conféra le titre de duc de Northumberland, puis à George Ier, de qui il reçut le titre de duc de Wharton.

WHEELING, v. des États-Unis, ch.-l. de l'État de Virginie occidentale, à 92 kil. S.-O. de Pittsburg, sur l'Ohio; 14,100 hab. Port de commerce très-actif. Chantiers de constructions navales.

WHIGS, nom qui paraît dériver de *whiggam*, cri par lequel les Écossais stimulent leurs chevaux, et que l'on appliqua, sous Charles II, aux rebelles de l'Écosse. Il fut ensuite étendu à tous les ennemis des Stuarts. Les whigs firent la révolution de 1688; plus tard, ils soutinrent la maison de Hanovre contre les Jacobites. Depuis le XVIIIe siècle, les whigs, opposés aux tories (*V. ce mot*), combattent la toute-puissance des rois, et défendent les libertés publiques, sans toutefois adopter les principes démocratiques.

WHISTON (William), mathématicien et théologien, né en 1667 à Norton (Leicester), m. en 1752, étudia à Cambridge, devint successivement chapelain de l'évêque de Norwich, recteur ou curé dans le comté de Suffolk, adjoint, puis successeur de Newton à la chaire de mathématiques de l'université de Cambridge, et fut destitué en 1710 pour quelques opinions hétérodoxes sur la Trinité. Se jetant alors dans le mysticisme, il s'érigea en prophète, et s'entoura de 12 disciples, avec lesquels il prétendait rétablir l'Eglise primitive. En 1747, il entra dans une congrégation d'anabaptistes. On a de lui : *Nouvelle théorie de la terre, depuis la création jusqu'à la consommation de toutes choses*, 1696, ouvrage qui fut loué par Locke et Newton, bien qu'entaché d'hérésie; *Exposé de la chronologie de l'Ancien Testament et de l'harmonie des quatre Evangélistes*, 1702, in-4°, ouvrage plein d'erreurs; une édition d'*Euclide*, avec notes, 1703; *Essai sur la révélation de St Jean*, 1706; *Prælectiones astronomiæ*, 1707; *Arithmétique universelle de Newton*, 1707; *le Christianisme primitif rétabli*, 1711, 4 vol. in-8°, livre qui fut un objet de scandale, et où il prêche l'arianisme; *Mémoires sur la vie de Samuel Clarke*, 1730, in-8°; *Mémoires sur la vie de W. Whiston*, écrits par lui-même, 1749-50, 3 vol. in-8°. B.

WHITAKER (John), savant anglais, né à Manchester vers 1735, m. en 1808, eut divers bénéfices dans l'Eglise

angliçane. Il a laissé : *Histoire de Manchester*, 1771 et 1773, 2 vol. in-4°; *Histoire des Bretons*, 1772 et 1783, in-8°, ouvrages savants et estimés; *Apologie de Marie, reine d'Ecosse*, 1787, in-8°; *le Passage d'Annibal à travers les Alpes constaté*, 1794, 2 vol. in-8°.

WHITBURN, vge d'Angleterre (Durham), à 5 kil. N. de Sunderland, sur la mer du Nord; 900 hab. Bains de mer. Carrières de pierre à chaux.

WHITBY, v. d'Angleterre, comté et à 67 kil. N.-N.-E. d'York. Bon port de commerce à l'embouchure de l'Esk dans la mer du Nord; 12,000 hab. Chantiers de construction; mines d'alun. Fabr. de toile à voiles. Ruines d'une abbaye du VII^e siècle.

WHITCHURCH, brg et paroisse d'Angleterre, comté et à 35 kil. N. de Shrewsbury; 6,500 hab. Récolte de houblon. Fabr. de drèche, cordonnerie. Belle église moderne sur une hauteur.

WHITE-BOYS, coalitions agricoles, sociétés secrètes de paysans formées en Irlande, en 1761, d'abord dans le Munster. Dans leurs expéditions nocturnes (ils s'appelaient *les législateurs de minuit*), ils avaient le visage noirci, et portaient un sarrau blanc sur leurs vêtements. *Shan Van Vughth* fut, en irlandais, le 1^er nom de guerre du chef imaginaire des White-boys, dont le capitaine Rock, entre autres, a été, depuis, la personnification la plus célèbre. Ils s'appelèrent *levellers* (niveleurs), parce qu'ils nivelaient les fossés servant à enclaver les pâtures et les murs de clôture; on avait multiplié ces pâtures, les maîtres y trouvant profit, et des baronnies entières avaient été réduites en pâturages; les paysans en étaient chassés, réduits à rien. Vainqueurs, les White-boys réglaient les prix de vente des céréales, les rapports avec les maîtres, les corvées, abolissaient les arrérages dus, réglaient par affiches les dîmes à payer. Ils étaient non-seulement catholiques, mais avaient aussi des partisans dans la minorité protestante du Munster. En 1763, des troubles éclatèrent dans l'Ulster, où la population était en grande partie presbytérienne. Là, il y avait trop de corvées. Ces mécontents du Nord prirent le nom d'*Oak-boys*. Ils portaient des branches de chêne à leurs chapeaux. Ils s'occupèrent d'arbitrer les prix de fermage, les corvées, le prix des *Peat bogs* ou terrains de tourbes. Ils s'assemblaient seulement le jour, marchaient 4 ou 500 ensemble, conduits par les gros fermiers de la contrée, obligeaient ceux qui tombaient entre leurs mains à prêter serment au roi et aux Oak-boys, à jurer de ne prélever dîmes, taxes ou rentes, que suivant le taux fixé. Ils ne commettaient ni meurtres ni pillage. La population protestante, dans le Nord, s'allia moins aux White-boys qu'aux *Orangemen*, association politique hostile aux coalitions catholiques de l'Ulster, c.-à-d. au *Ribbonisme*. Le mouvement de l'Ulster fut facilement réprimé, et la corvée remplacée par une taxe égale sur les terres. Dans le Munster, l'insurrection dura plus de 3 ans. — En 1772, parurent dans le Nord les *Steel-Boys*, protestants. C'étaient des paysans chassés par un intendant. Cette révolte fut vaincue en 1774. Les White-boys reparurent dans le Leinster en 1774, et se répandirent autour de Dublin. Alors fut proclamé l'acte du parlement irlandais, le *White-boy act*, 1775, dont chaque phrase prononce la peine de mort. Le mouvement dura néanmoins jusqu'en 1785. En 1785 se formèrent les *Right-Boys*, sous le capitaine Right, dans le Kerry, contre les dîmes; en 1786-87, ils poussèrent jusqu'aux portes de Cork.

WHITEFIELD (Georges), un des chefs de la secte des Méthodistes, né à Bell-Inn (Glocester) en 1714, m. en 1770, occupait une place dans un des colléges d'Oxford, lorsqu'il s'agrégea, en 1735, à la secte de Wesley. Il le suivit en Amérique, où il fit seul six autres missions, et se sépara de lui, en 1741, pour former une congrégation distincte. La dissidence de ses opinions avec celles de Wesley consistait en ce qu'il croyait les œuvres peu importantes pour la justification, si ce n'est comme preuve de la foi, et admettait la prédestination absolue et la réprobation particulière. Ce fut Whitefield qui introduisit chez les Méthodistes la stichomancie, c.-à-d. l'habitude d'ouvrir au hasard la Bible, pour tirer du premier verset qui se présentait à la vue une induction sur la réussite d'une entreprise. Il a laissé des Sermons, des traités de controverse, des Lettres, qui ont été réunis en 6 vol. in-8°, 1771, avec une *Histoire de sa vie*, 1 vol. in-8°.

WHITEHAVEN, v. d'Angleterre (Cumberland), beau port sur une baie de la mer d'Irlande, à 56 kil. S.-O. de Carlisle; 18,842 hab. Ecole de navigation, douane, bains de mer. Beau théâtre. Chantiers de construction. Fabr. de toile à voiles, cotons, câbles, ancres, savon, etc. Mines de fer, et houillères considérables. Paquebots pour Dublin. — Ce n'était qu'un hameau au temps d'Elisabeth. Au S.-E. est le château du vicomte Lowther.

WHITE-MOUNTAINS. *V.* BLANCHES (Montagnes).

WHITE-RIVER. *V.* BLANCHE (Rivière).

WHITHORN, v. d'Ecosse, comté et à 17 kil. S. de Wigtown, port sur la baie de Wigtown; 1,500 hab. Jadis évêché. Carrières d'ardoise et de marbre. Tanneries. — C'est l'anc. *Leucophibia*, capitale des *Novantes*.

WHYDAH. *V.* OUIDDAH.

WIAZMA, v. de Russie. *V.* VIAZMA.

WIBLINGEN. *V.* WAIBLINGEN.

WIBORG. *V.* VIBORG.

WICAR (J.-B.-Joseph), peintre, né à Lille en 1762, d'un ouvrier charpentier, m. en 1834, reçut de sa ville natale une pension pour aller étudier à Paris dans l'atelier de David, suivit ce maître à Rome en 1785, et, s'étant fixé en Italie, fut nommé, par le Directoire, membre d'une commission chargée de recueillir des chefs-d'œuvre pour les musées français. Il forma aussi, pour le grand-duc de Toscane, les collections de la galerie de Florence et du palais Pitti. En mourant, il légua à la ville de Lille les cartons de Raphaël et de Michel-Ange, qu'il avait recueillis pour son propre compte, et qui forment le *Musée Wicar*. Il a publié : *Tableaux, statues, bas-reliefs, et camées de la galerie de Florence et du palais Pitti*, Florence, 1789, Paris, 1792, 4 vol. in-fol., ouvrage bien dessiné et bien gravé, avec un texte par Mongez. B.

WICHERLEY (William), auteur comique anglais, né à Clève (Shropshire) en 1640, m. en 1715, était fils d'un riche propriétaire du comté, attaché au parti des Stuarts. Il fut envoyé en France, à l'âge de 15 ans, pour achever ses études, et prit goût au théâtre de Corneille et de Molière. Rentré en Angleterre peu de temps avant la restauration de Charles II, il fréquenta le grand monde, et s'y fit goûter par ses bons mots, des vers agréables, et un esprit libre et cynique, dont les plus grands seigneurs donnaient l'exemple. Son 1^er ouvrage fut : *l'Amour dans un bois, ou le Parc de St-James*, 1672, qui obtint beaucoup de succès, et lui valut la protection de la duchesse de Cleveland, favorite du roi. Il donna ensuite : *le Gentilhomme maître à danser; l'Homme au franc procédé*, imitation du *Misanthrope* de Molière; *la Femme de province*. Les comédies de Wicherley, écrites en prose, sont petillantes d'esprit, mais licencieuses, souvent jusqu'à la grossièreté. Lui-même, ayant dans son caractère un mélange de corruption et d'insouciance, finit par tomber dans la misère.

WICK, v. et port d'Ecosse, capitale du comté de Caithness, à l'embouchure de la Wick dans la mer du Nord, à 350 kil. N. d'Edimbourg; 7,500 hab. Louisburgh et Pulteney-Town lui servent de faubourgs. C'est, depuis 50 ans en Ecosse, le centre de la pêche aux harengs. Construction de navires. Exportation de blé, laine et bestiaux. Les femmes font des filets. Paquebots pour Leith, Aberdeen, Kirkwall et Lerwick.

WICKLOW, v. et port d'Irlande, capitale du comté de son nom, à l'embouchure du Vartrey dans le canal Saint-George, à 42 kil. S.-E. de Dublin; 3,395 hab. Bains de mer. Exportation de cuivre et de blé. Donne les titres de comte et vicomte à la famille Howard. — Le comté est au S.-E. de l'Irlande, dans le S. du Leinster, entre les comtés de Dublin au N., de Kildare et de Carlow à l'O., de Wexford au S., et le canal St-George à l'E.; 200,355 hect.; 65 kil. sur 53; 86,093 hab. Côtes escarpées, avec les deux mauvais ports de Wicklow et Arklow. Sol montagneux au centre. Rivières : Liffey, Slaney, Ovoca, Vartrey. Sol fertile dans les basses terres, bien boisé et très-pittoresque. Manuf. de flanelles à Stratford, en décadence. A Glandalagh, jadis évêché, sont d'admirables ruines nommées *les Sept Eglises*.

WICLEF, ou plutôt *Jean de Wiclif*, fameux hérésiarque, né vers 1329 à Wiclif (York), m. en 1384, étudia à Oxford, et y devint, en 1365, principal du collége dit de Cantorbéry, fondé par Islip, archevêque de Cantorbéry. Destitué par Lingham, successeur de ce prélat, il en appela au pape Urbain V, ne put obtenir gain de cause, et se vit encore refuser l'évêché de Vigoore. Depuis ce moment, il se déclara l'ennemi du Saint-Siége. Dès 1360, il avait attaqué les moines. En 1366, il défendit chaleureusement Edouard III, dont le pape réclamait foi et hommage pour les royaumes d'Angleterre et d'Irlande, et les arrérages du tribut auquel Jean-sans-Terre s'était jadis engagé. Il en fut récompensé par le riche bénéfice de Lutterworth (Lincoln). Fort de la protection royale, et comptant sur les Lollards et sur les dispositions hostiles de presque tous les Anglais à la papauté, il soutint que l'Eglise de Rome n'avait aucune prééminence sur les autres

églises, ni les prélats sur les simples prêtres; que le clergé et les moines ne devaient posséder aucuns biens temporels, aucune juridiction, aucune fonction publique; qu'on ne devait lever d'impôts sur le peuple qu'après que les biens de l'Eglise avaient été appliqués aux besoins de l'Etat. Il nia la transsubstantiation, la présence réelle, les sacrements de l'ordre et du mariage, l'efficacité des indulgences et des prières pour les morts, la nécessité de la confession quand on était contrit, la damnation des enfants morts sans baptême, etc. Wiclef préparait ainsi le schisme de Henri VIII. Ses adhérents prirent part à la terrible insurrection de Wat-Tyler. Condamné par le concile de Londres, 1382, il dut quitter Oxford, où il vivait d'ordinaire, et alla finir ses jours à Lutterworth. Parmi ses ouvrages, les plus connus sont: *Traité de la vérité des saintes Ecritures,* en anglais; *Trialogue entre la Vérité, le Mensonge, et la Prudence,* en latin, 1525, in-4°; une traduction anglaise de la *Bible,* dont on n'a imprimé que le *Nouveau Testament,* 1731. B.

WICQUEFORT (Abraham de), diplomate, né à Amsterdam en 1598, m. en 1682, vint fort jeune s'établir en France, fut nommé, vers 1626, résident de l'électeur de Brandebourg à Paris, et occupa ce poste pendant 32 ans. En 1658, Mazarin, dont il encourut le mécontentement, pour avoir fait, dit-on, aux Etats-Généraux de Hollande des révélations indiscrètes, obtint sa révocation, et l'envoya pendant un an à la Bastille. Wicquefort se retira ensuite en Hollande, gagna la protection du grand-pensionnaire Jean de Witt, devint résident du duc de Brunswick-Zell à La Haye, secrétaire-interprète et historiographe des Etats, fut encore arrêté, en 1676, comme coupable d'avoir communiqué à l'ambassadeur anglais des papiers importants qu'on l'avait chargé de traduire, s'évada en 1679, et alla finir ses jours à Zell. On a de lui: *Mémoires touchant les ambassadeurs et les ministres publics,* Cologne, 1676-79, 2 vol. in-12; *l'Ambassadeur et ses fonctions,* La Haye, 1681, 2 vol. in-4°, etc. Ces deux ouvrages sont pleins d'intérêt et de détails curieux; ils ont fait, dans le temps, la réputation de Wicquefort. B.

WIDDERN, v. du Wurtemberg (Neckar) et du grand-duché de Bade (Bas-Rhin), sur l'Iaxt, à 15 kil. N. d'Œhringen; 1,238 hab. Elle appartient pour les 19/32 au duché de Bade et pour le reste au Wurtemberg.

WIDDIN, *Vendemis, Viminacium,* v. forte de la Turquie d'Europe (Bulgarie occid.), ch.-l. d'eyalet, sur la rive dr. du Danube, à 697 kil. N.-O. de Constantinople, 225 E. de Belgrade; 30,000 hab. Archevêché grec. Comm. de sel, grains, vins. On remarque le palais du pacha, avec de vastes jardins. Cette ville fut vainement attaquée par les Turcs en 1443 et en 1595; la Hongrie la leur céda en 1690. — L'eyalet de Widdin, au N.-O. de la Bulgarie, contient les livahs de Nicopoli et de Tirnova. En 1799, Passwan-Oglou s'y rendit indépendant.

WIDMER (Samuel), industriel, né en 1767 à Othmarsingen, dans le canton d'Argovie (Suisse), m. en 1821, était le neveu d'Oberkampf, qui, après l'avoir initié aux secrets de la fabrication des toiles peintes, l'envoya suivre à Paris les leçons du physicien Charles et du chimiste Berthollet. Puis il revint prendre la direction de la fabrique de son oncle. Il inventa une machine pour graver les cylindres en cuivre destinés à l'impression des toiles, et une autre pour la gravure des planches du même métal. Il appliqua la vapeur au chauffage de l'eau nécessaire pour la teinture, découvrit une espèce de couleur dite *vert solide,* et importa d'Angleterre en France la machine à ouvrer le coton. L'excès du travail altéra ses facultés, et il se tua dans une crise d'aliénation mentale. B.

WIED, anc. comté d'Allemagne, sur la rive droite du Rhin, partagé en *Wied-Runkel* (ch.-l. Dierford) et *Wied-Neuwied* (ch.-l. de même nom), appartient à la Prusse et au duché de Nassau.

WIEGLEB (Jean-Chrétien), chimiste, né en 1732 à Langensalza, m. en 1800, membre de la Société des sciences de Mayence, et de la Société des curieux de la nature, a laissé, en allemand: *Manuel de chimie générale appliquée aux arts,* Berlin, 1779, 2 vol. in-8°; *Essais chimiques sur les sels alcalins,* 1787, 2e édit.; *Histoire des progrès et des découvertes en chimie chez les anciens et pendant le moyen âge,* 1790, 1791, 2 vol. Plusieurs de ses Mémoires, principalement des analyses de minéraux, sont insérés dans les *Annales de chimie.* C. L.

WIELAND (Christophe-Martin), célèbre littérateur et poëte allemand, né en 1733 à Holzheim, près de Biberach (Wurtemberg), m. en 1813. Dès l'âge de 14 ans, il avait annoncé l'élévation et la fécondité de son esprit par des poésies allemandes et latines, dont il livra ensuite la plus grande partie aux flammes. Il termina ses premières études au collége de Klosterbergen, près de Magdebourg, où il s'appliqua surtout à la philosophie, puis fit ses cours de droit à Tubingue. En 1751, il publia un poëme en 6 chants, *la Nature des choses, ou le Monde le plus parfait,* qu'il modifia plusieurs années après, mais plutôt pour le style que pour le fond des idées. Après avoir passé deux ans à Zurich dans l'intimité de Bodmer, 1752-54, il accepta les fonctions de précepteur dans deux familles, se laissa attirer à Berne, en 1758, par une position analogue, fut nommé membre du conseil municipal de Biberach en 1760, professeur de philosophie et de belles-lettres à l'université d'Erfurt en 1769, professeur des fils de la duchesse douairière de Saxe-Weimar en 1772, et acheva ses jours à Weimar. Au milieu des vicissitudes de sa vie, il avait poursuivi avec un succès toujours croissant ses travaux littéraires, et le nombre, la variété, le mérite de ses productions, lui firent donner le surnom de *Voltaire de l'Allemagne.* Lié avec Gœthe depuis 1775, il subit désormais l'ascendant de son génie. Quand les Etats du duc de Weimar furent envahis après la bataille d'Iéna, 1806, les troupes françaises montrèrent pour Wieland les plus grands égards, et Napoléon Ier voulut le voir à Erfurt en 1808. Mme de Staël, qui le connut, a fait de lui un brillant éloge dans son ouvrage sur l'Allemagne. Des éditions de jour en jour plus complètes des Œuvres de Wieland ont été publiées à Leipzig, 1794-1801, 42 vol. in-4° et in-8°; à Vienne, 1797-1805, 73 vol.; à Carlsruhe, 45 vol.; à Leipzig, 1824-27, 51 vol. in-8°. On y remarque: les poëmes d'*Obéron,* en 14 chants, de *Musarion,* en 3 chants, et du *Nouvel Amadis,* en 18 chants; divers romans philosophiques, *Don Sylvio, Histoire des Abdéritains, Glycérion, les Trois Calenders, Agathon, Aristippe, Pérégrin Protée;* des œuvres dramatiques, *Jane Grey, Clémentine de Porretta, le Choix d'Hercule, Alceste, Rosemonde;* une traduction allemande de *Shakspeare;* une des *Lettres* de Cicéron, inachevée; une, en vers, d'*Horace;* d'autres d'*Aristophane,* de *Lucien,* etc. Sans être écrivain de 1er ordre, Wieland se distingue par la grâce, l'élégance, la finesse, la légèreté, et l'originalité. B.

WIELICZKA, v. des Etats autrichiens (Galicie), à 15 kil. S.-E. de Cracovie; 4,500 hab. Mines considérables de sel gemme, exploitées depuis l'an 1251, et s'étendant sous la ville même dans une longueur de plus de 3 kil., sur une profondeur de 300 à 400 mèt., divisées en 4 étages. Elles font partie du domaine de la couronne, et on en tire annuellement 900,000 quintaux environ.

WIELIZ ou VELIGE, v. de la Russie d'Europe, gvt et à 120 kil. E. de Witebsk, sur la Dwina; 6,800 hab. Ch.-l. de district. Comm. de grains, lin, chanvre.

WIEN, nom allemand de VIENNE.

WIENERISCH-NEUSTADT. *V.* NEUSTADT.

WIENERWALD, c.-à-d. *forêt de Vienne,* anc. *Celius mons,* chaîne de montagnes boisées de la Basse-Autriche, se détache des Alpes Noriques, se dirige du S. au N., et se termine près du Danube, au N.-O. de Vienne. Elle donne son nom à 2 cercles: 1° le *Wienerwald supérieur;* 560,500 hect.; 261,425 hab.; ch.-l., St-Polten; 2° le *Wienerwald inférieur;* 436,486 hect.; 400,770 hab.; ch.-l., Traiskirchen.

WIEPRZ, riv. de Pologne, naît entre Zamosk et Janow (Lublin), passe à Krasnoslav, Leczna, Lubartow, Kock, et se jette dans la Vistule, rive dr.; cours de 275 kil.

WIESBADEN, *Mattiacæ aquæ,* v. d'Allemagne, capitale, depuis 1815, du duché de Nassau, à 10 kil. N.-O. de Mayence, au pied du Taunus; 22,300 hab. Eaux thermales renommées, château ducal, bibliothèque, musée d'antiquités romaines et du moyen âge, et galerie de tableaux, où sont beaucoup de chefs-d'œuvre de l'école hollandaise. Evêché luthérien. Monnaie. Ecole dite *de Frédéric,* pour la peinture, l'architecture et les mathématiques. Les environs sont charmants. E. S.

WIESELBURG, v. de Hongrie, dans le comitat de son nom, à 33 kil. S. de Presbourg, près d'un bras du Danube; 3,500 hab. Entrepôt du commerce des grains. — Le comitat de Wieselburg, dans le cercle en deçà du Danube, et, de 1853 à 1860, dans le cercle d'Œdenburg, entre l'Autriche au N.-O., les comitats d'Œdenburg à l'O. et au S., de Raab au S.-E., de Presbourg au N.-E., a 211,028 hect., 48 kil. sur 53, et 76,621 hab. Ch.-l., *Ungarisch-Altenburg.* Sol très-fertile en grains et en vins. Agriculture perfectionnée; élève considérable de chevaux, de gros bétail, et d'abeilles.

WIESLOCH, brg du grand-duché de Bade (Bas-Rhin), sur la Leimbach; 2,800 habitants. Beaucoup de calamine. Sources minérales.

WIFFLISBURG. *V.* AVENCHES.

WIGAN, brg et paroisse d'Angleterre, comté et à 71

kil. S. de Lancastre, à 26 kil. N.-O. de Manchester; 37,657 hab. Ecole de sciences appliquées. Exploitation de houille. Fabr. de coton, soieries, toiles, quincaillerie; filatures de lin.

WIGHT, *Vectis*, île anglaise de la Manche, dépend du comté de Southampton, dont un étroit canal la sépare; 35,158 hectares de superficie; 35 kil. sur 20; 35,000 hab. Ch.-l., *Newport*. Climat tempéré et salubre. Sol généralement fertile; prairies où l'on élève un nombreux bétail.

WIGHTON, v. d'Angleterre (Cumberland), à 18 kil. S.-O. de Carlisle; 6,000 hab. Bibliothèque. Patrie du poëte Ewan Clarke. A 2 kil. au S. est *Old-Carlisle*, station romaine.

WIGTOWN, v. d'Ecosse, capitale du comté de son nom, près de l'embouchure du Bladenoch, à 168 kil. S.-O. d'Edimbourg; 2,060 hab. Elle sert de port à Dumfries. Paquebots pour Liverpool. — Le comté de Wigtown ou West-Galloway, au S.-O. de l'Ecosse, est entre la mer d'Irlande au S., le comté de Kirkcudbright à l'E., et celui d'Ayr au N.; 118,973 hectares; 60 kil. sur 22; 42,095 hab. Riv.: Cree, Bladenoch, Tarf, Luce. Un tiers du comté est en marais et petits lacs; on remarque ceux de Dowalton et de Castle-Kennedy. Sol très-fertile entre les baies de Wigtown et de Luce. Élève de bestiaux. Villes princip.: Stranraer et Whithorn. Beaucoup d'antiquités antérieures aux Romains.

WILBERFORCE (William), célèbre philanthrope anglais, né à Hull en 1759, m. en 1833, fit ses études à Cambridge, où il devint l'ami de Pitt, entra à la Chambre des communes en 1784, et y employa, depuis 1787, toute son éloquence à combattre la traite des nègres, qu'il finit par faire abolir. En 1792, l'Assemblée législative de France le déclara citoyen français. Il fut inhumé à Westminster. Ses principaux ouvrages sont: *Discours sur l'abolition de la traite*, 1789, in-8°; *Apologie du dimanche*, 1797; *Coup d'œil pratique sur les systèmes religieux... professés en opposition avec le véritable christianisme*, ouvrage qui obtint le plus grand succès, trad. en français par Frossard, Montauban, 1818, 2 vol. in-8°; *Discours parlementaires, Lettres*, etc.

WILBERFORCE (Robert-Isaac), fils du précédent, né en 1802, m. en 1857, étudia à Oxford, où il fut ensuite professeur au collége Oriel, fit partie pendant 19 ans du clergé anglican, soit comme ministre, soit comme archidiacre du diocèse d'York, mais prit part, dès 1834, avec Newmann, son ami, au mouvement théologique qui faisait pénétrer les idées catholiques dans l'université d'Oxford. En 1855, il publia un livre sur l'*Autorité de l'Eglise*, où il expose les raisons qui l'ont décidé à se convertir au catholicisme.

WILDBAD, v. de Wurtemberg (Forêt-Noire), dans une vallée sauvage sur l'Enz, à 45 kil. O.-S.-O. de Stuttgard; 2,080 hab. Bains d'eaux thermales très-fréquentés. Comm. de bois de construction. Fabr. de papier.

WILDBAD-GASTEIN, vge des Etats autrichiens (Salzbourg), à 7 kil. de Hof. Château impérial; bel aqueduc moderne. Bains d'eaux thermales très-fréquentés.

WILDHAUS, vge de Suisse, cant. et à 22 kil. S. de St-Gall; 1,157 hab. Patrie de Zwingle.

WILDUNGEN, v. de la principauté de Waldeck, à 15 kil. S.-S.-E. de Waldeck, sur la Wilde; 1,800 hab. Château princier. Sources minérales acidules.

WILFRID (Saint), moine anglo-saxon, né vers 634, m. en 709, étudia aux monastères de Lindisfarne et de Cantorbéry, bâtit ceux de Stamford et de Ripon, fut évêque de Northumberland, eut part aux négociations qui rétablirent Dagobert II sur le trône d'Austrasie, et fit de nombreuses conversions dans la Frise, où une tempête l'avait jeté. Fête, le 12 octobre.

WILHELMINE de Prusse. *V.* LOUISE-AUGUSTE.

WILHELMSGLUCK, hameau de Wurtemberg, à 2 kil. de Hall, dans le cercle de l'Iaxt. Riches mines de sel.

WILHEM (Guillaume-Louis BOCQUILLON, dit), musicien, né à Paris en 1781, m. en 1842, est le fondateur des écoles populaires de chant en France. Il fut chargé, en 1819, de créer l'enseignement de la musique dans les écoles mutuelles de Paris. En 1833, il imagina les réunions périodiques des élèves de toutes les écoles en un seul chœur, qu'il désigna sous le nom d'*Orphéon*, et qui chante sans aucun accompagnement instrumental; l'ensemble et le fini qu'il obtint dans l'exécution excitèrent un grand enthousiasme. Les procédés d'enseignement de Wilhem furent introduits dans les écoles des Frères de la Doctrine chrétienne en 1840 et 1841; des Anglais les ont naturalisés à Liverpool et à Londres. B.

WILIA, riv. de la Russie d'Europe, naît à l'E. de Wileika (Minsk), passe à Wilna, et se jette dans le Niémen, rive dr., à Kowno; cours de 630 kil., navigable sur 580.

WILKES (John), publiciste, né à Londres en 1727, m. en 1797, alla compléter ses études à l'université de Leyde, visita une partie de l'Allemagne, fut nommé, en 1754, grand-shériff du comté de Buckingham, et siégea à la Chambre des communes, en 1757 et 1761, comme député d'Aylesbury. N'ayant pu obtenir du ministère divers emplois que le dérangement de sa fortune l'avait contraint de solliciter, il se jeta dans l'opposition, et créa un journal, le *North-Briton*, où furent vivement critiqués les actes du pouvoir. Jeté à la Tour de Londres, pour avoir censuré en termes peu mesurés un discours du roi, il fut traduit devant la Cour des Plaids communs, et acquitté, mais encourut de nouvelles poursuites pour un poëme intitulé *Essai sur la femme*, et réussit à passer en France, 1764, et de là en Italie. Un changement de ministère le ramena dans sa patrie; porté à la Chambre par le comté de Middlesex, 1768, il fut, malgré son inviolabilité, condamné pour deux libelles à 22 mois de prison et à une amende de 1,000 liv. sterl.; la Chambre le repoussa comme indigne après quatre élections successives. Néanmoins, il fut nommé alderman du principal quartier de Londres, shériff pour Londres et le Middlesex en 1772, et lord-maire en 1774. L'année suivante, il entra enfin dans les Communes sans opposition, et il obtint, en 1779, la place lucrative de chambellan de la ville de Londres. Depuis ce moment, il renonça aux querelles politiques. Wilkes était érudit dans les littératures anciennes. On a de lui une *Histoire d'Angleterre depuis la révolution jusqu'à l'avénement de la maison de Brunswick*, Londres, 1768, in-4°; des *Lettres* où l'on voit son orgueil, son ambition, ses folles espérances, ses mauvaises mœurs, et le cynisme de ses discours, et des *Discours*, en 3 vol. in-12, Londres, 1769. B.

WILKES (Terre de), terre que le lieutenant américain Wilkes prétendit avoir découverte en janvier 1840, dans les régions antarctiques. L'année suivante, le capitaine anglais Ross ne trouva rien à l'endroit indiqué.

WILKIE (David), peintre de genre, né en 1785 à Cultes en Ecosse (Fife), d'un ministre anglican, m. en 1841, étudia son art à Edimbourg, alla se fixer à Londres, entra à l'Académie royale en 1811, voyagea en Italie et en Espagne de 1826 à 1829, et fut nommé peintre du roi en 1834. Il a représenté des scènes familières ou fantastiques, tenant le milieu entre le gai et le touchant, et devenues très-populaires. On cite surtout: *les Politiques de village*, 1806; *l'Ouverture du testament, les Petits garçons cherchant des rats, le Joueur de violon aveugle, le Jeune messager*. B.

WILKINS (John), prélat anglais, né en 1614 à Fawsley (Northampton), m. en 1672, étudia à Oxford, où il montra une habileté précoce dans la langue grecque, et devint président du collége de Wadham. Lors de la guerre civile, il prit parti pour le Long-Parlement, s'attacha plus intimement à Cromwell en épousant une de ses sœurs, fut fait principal du collége de la Trinité à Cambridge en 1659, perdit cette place à la restauration des Stuarts, obtint plus tard, par la protection du duc de Buckingham, une des cures de Londres, fut un des fondateurs de la Société royale de cette ville, et arriva à l'évêché de Chester en 1668. Il a laissé: *Ecclesiastes, ou Discours sur le don de la prédication*, Londres, 1646, in-8°; *Magie mathématique, ou Merveilles qu'on peut opérer par la géométrie mécanique*, 1648, in-8°; *Essai sur la langue philosophique, avec un Dictionnaire*, 1668, in-fol., ouvrage où il propose une langue universelle à l'usage des savants; *Principes et devoirs de la religion naturelle*, 1673; *Sermons*, 1682, etc. Ses ouvrages philosophiques et mathématiques ont été recueillis en 3 vol. in-8°, Londres, 1708. B.

WILKINS (David), de la famille du précédent, né en 1685, m. vers 1745, archidiacre de Suffolk, s'occupa avec ardeur des langues orientales, et alla explorer les bibliothèques de Rome, de Paris, et d'Amsterdam. On a de lui: *Novum Testamentum ægyptiacum*, Oxford, 1716, in-4°; *Leges anglo-saxonicæ ecclesiasticæ et civiles*, Lond., 1721, in-fol.; *Pentateuchus in linguâ ægyptiacâ*, ibid., 1731, in-4°; *Concilia Magnæ-Britanniæ et Hiberniæ*, 1736, 4 vol. in-fol., réimpression des *Conciles* de Spelmann, avec des additions nombreuses. B.

WILKINS (Charles), orientaliste, né à Hartford en 1750, m. en 1836, fut employé au Bengale dans l'administration de la Compagnie des Indes. Il traduisit en anglais le *Baghavad-Gita*, 1785, et l'*Hitopadesa*, recueil d'apologues de Vichnou-Sarma, 1786. On lui doit encore une *Grammaire sanscrite*, 1808, et des *Racines sanscrites*, 1815.

WILLAERT (Adrien), musicien, né à Bruges vers 1490, m. en 1563, fut maître de chapelle à la cour de Louis II, roi de Hongrie et de Bohême, puis dirigea la musique de

St-Marc à Venise, et fonda dans cette ville une école célèbre. Il fut plus habile dans l'art d'écrire qu'homme de génie et inventeur de mélodies; on a de lui des motets, des psaumes, des madrigaux. B.

WILLAUMEZ (J.-B.-Philibert), marin français, né à Belle-Ile-en-Mer en 1761, d'un chef de gardes-côtes, m. en 1845, fut d'abord mousse, puis Ier pilote dès l'âge de 19 ans. L'avancement qu'il ne pouvait obtenir avant 1789 comme roturier, la Révolution le lui donna : en 1791, il était enseigne, et, peu d'années après, lieutenant de vaisseau, puis capitaine. Il fit partie de l'expédition de St-Domingue, et se conduisit avec tant de bravoure, qu'à son retour en France, Napoléon Ier le nomma contre-amiral, et lui confia une escadre de l'armée navale de Brest, où, dans les années 1806 et 1807, Willaumez fit essuyer de grandes pertes aux Anglais. Négligé sous la Restauration, il fut créé vice-amiral après la révolution de 1830, et entra à la Chambre des pairs en 1837. On lui doit un *Dictionnaire de marine*, 1820, in-8°, qui est un des meilleurs ouvrages sur la matière.

WILLE (Jean-George), graveur au burin, né en 1715 à Kœnigsberg (Hesse), m. en 1807, commença à graver dans son pays, puis vint à 19 ans à Paris, qu'il ne quitta plus, se fit une réputation européenne, devint graveur du roi, et fut reçu membre de l'Académie de peinture et des beaux-arts en 1761. Il a formé Bervic. Parmi ses œuvres, on cite le portrait du *Maréchal de Saxe*, *les Musiciens ambulants*, *le Concert de famille*, etc. Wille a une manière brillante et variée, un dessin correct, et obtient des effets sans teintes forcées. On a de lui des *Mémoires*, publiés par M. Duplessis, Paris, 1857, 2 vol. in-8°.

WILLEMAIN D'ABANCOURT (F.-J.), littérateur, né à Paris en 1745, m. en 1803, a composé des *Fables*, des pièces de théâtre, et des Poésies, fort médiocres, insérées dans le *Mercure de France* et l'*Almanach des Muses*.

WILLEMIN (Nicolas-Xavier), graveur et antiquaire, né à Nancy en 1763, m. en 1833, vint très-jeune à Paris, où il entra dans l'atelier de Lagrenée, et montra de bonne heure du goût pour les antiquités. Il a publié ; *Choix de costumes civils et militaires des peuples de l'antiquité*, *leurs instruments de musique*, *leurs meubles...*, *d'après les monuments antiques*, avec un texte, Paris, 1798-1802, 2 vol. gr. in-fol., ouvrage qui contribua à ramener le costume des acteurs à la vérité antique; *Monuments français inédits*, *pour servir à l'histoire des arts*, *des costumes civils et militaires*, *armes*, *armures*, *instruments de musique*, *meubles...*, avec texte historique et descriptif, Paris, 1806-39, 3 vol. petit in-fol.; *Monuments de l'antiquité et du moyen âge de la France et de l'Italie*, 1825, in-8°, inachevé; *Collection des plus beaux ouvrages de l'antiquité*, *statues*, *bustes*, *groupes...*, *choisis parmi les monuments des Etrusques*, *des Grecs*, etc., 2 vol. in-4°. Willemin fut nommé membre de la Société des Antiquaires de France en 1821. Il donna toute sa vie et sa fortune à la science. Ses ouvrages se distinguent par l'étendue des recherches, l'exactitude et la beauté du dessin et de la gravure. C. D—Y.

WILLEMSTADT, v. forte du royaume de Hollande (Brabant septentrional), à 31 kil. O.-N.-O. de Bréda, sur un bras de la Meuse; 1,700 hab. Port peu sûr. — Cette ville fut fondée par Guillaume d'Orange, en 1583.

WILLEMSTADT, v. forte, ch.-l. de l'île de Curaçao, port franc de commerce, sur la côte S.-O., dans la baie de Santa-Anna; 8,000 hab.

WILLIAMFORT. *V.* FORT-WILLIAM.

WILLIAMS (John), prélat et magistrat anglais, né en 1582 à Aberconway (Caernarvon), m. en 1650, étudia à Cambridge, prit les ordres en 1609, fut chapelain de Jacques Ier, puis doyen de Salisbury et de Westminster, et, en 1621, remplaça Fr. Bacon comme chancelier d'Angleterre, en même temps qu'il était promu à l'évêché de Lincoln. Il dirigea la chancellerie avec beaucoup d'habileté et de fermeté, et acquit un grand crédit à la cour. Sa faveur excita la jalousie de Buckingham, qui le fit disgracier à l'avénement de Charles Ier. Alors Williams se rangea parmi les adversaires de la cour, appuya dans le Parlement la *Pétition des droits* (*V. ce mot*), fut traduit, en 1636, devant la Chambre étoilée comme coupable de paroles irrespectueuses envers le roi, condamné à une amende de 10,000 liv. sterl., suspendu de toutes ses dignités ecclésiastiques, et emprisonné à la Tour de Londres jusqu'en 1640. Alors il se réconcilia avec le roi, prit parti pour lui contre le Long-Parlement, reçut de Charles Ier l'archevêché d'York en 1641, et fut plus d'une fois son conseiller prudent dans les graves affaires où ce prince finit par succomber. B.

WILLIAMS (David), littérateur, né en 1738 à Cardigan (Galles), m. en 1816, entra avec répugnance dans les ordres sacrés, vint à Londres, où il dirigea une secte de *Dissenters*, fonda ensuite une école à Chelsea, où il donnait une éducation toute pratique et nationale, l'abandonna après la mort de sa femme en 1775, et consacra désormais aux lettres tous ses loisirs. Il avait déjà donné, en 1774, des *Sermons sur l'hypocrisie religieuse*, 2 vol. in-8°, et un *Traité d'éducation*, 1 vol. in-12, où il adopte les idées de J.-J. Rousseau. En 1782, il publia des *Lettres sur la liberté politique*, trad. en français par Brissot, et qui valurent à leur auteur le titre de citoyen français, que lui décerna l'Assemblée législative. Williams vint alors en France, et se lia avec les Girondins. Après la condamnation de Louis XVI, il retourna en Angleterre, et fonda, sous les auspices du prince de Galles, une société appelée *le Fonds littéraire*, pour venir en aide aux écrivains nécessiteux. Outre les ouvrages déjà cités, il a laissé : *Lettres sur l'éducation*, 1785, in-8°; *Leçons sur l'éducation*, 3 vol. in-8°; *Leçons sur les principes politiques*, 1789, in-8°, ouvrage dirigé contre l'*Esprit des Lois* de Montesquieu, etc. B.

WILLIAMS (Helena-Maria), femme de lettres, née à Londres en 1759, m. en 1827, se fit connaître, à 18 ans, par un poëme intitulé *le Pérou*, alla se fixer à Paris en 1790, obtint l'amitié des Girondins, partagea leur disgrâce au 31 mai, parvint à s'évader du Luxembourg, et, après avoir séjourné en Suisse, revint à Paris en 1796. Elle a laissé : *Lettres écrites de France sur la Ire fédération*, 1791-92, 2 vol. in-12; *Lettres écrites de France sur l'époque de la Terreur*, 1795, 4 vol. in-12; *Voyage en Suisse*, 1798, 2 vol. in-8°; *Aperçu de l'état des mœurs et des opinions en France à la fin du XVIIIe siècle*, 1801, 2 vol. in-8°; *Correspondance politique et confidentielle de Louis XVI*, 1804, 3 vol. in-8°, ouvrage apocryphe; *Souvenirs de la Révolution française*, 1828, in-8°, etc. B.

WILLIAMSBOURG, brg des Etats-Unis (Virginie), à 51 kil. E.-S.-E. de Richmond; 5,000 hab. Jadis plus importante et capitale de l'Etat de Virginie.

WILLIBROD (Saint), apôtre des Frisons, né en 658 dans le Northumberland, m. en 738, fut élevé dans le monastère de Rippon, récemment fondé par St Wilfrid, puis dans un autre couvent d'Irlande, sous la direction de St Egbert. En 690, avec St Swidbert et 10 autres moines anglais, il se rendit à Utrecht, et y fut bien reçu par Pépin d'Héristal, qui venait de conquérir cette partie de la Frise où St Eloi, évêque de Noyon, St Wilfrid, 678, et St Wigbert avaient déjà prêché inutilement. Il alla à Rome, et reçut du pape Sergius sa bénédiction et des pleins pouvoirs. Six ans après, les chrétiens étaient si nombreux en Frise, que Pépin renvoya Willibrod au pape, qui le consacra, en 695, archevêque des Frisons. Willibrod établit sa résidence à Utrecht, y bâtit l'église du Sauveur, et répara celle de St-Martin, devenue depuis cathédrale. Charles-Martel lui abandonna la souveraineté de la ville. Après avoir baptisé Pépin le Bref, Willibrod convertit la Frise septentrionale, excepté son roi Radbod. En Danemark, où régnait le cruel Ungent, il dut se contenter d'acheter 30 enfants, qu'il instruisit, baptisa, et emmena avec lui. Il convertit enfin l'île de Walcheren. Ses reliques se voient au monastère d'Epternac, à 8 kil. de Trèves; on montre dans l'abbaye de Notre-Dame-des-Martyrs, à Trèves, l'autel portatif dont il se servait dans ses missions. Alcuin a écrit sa Vie, en 2 livres. Sa fête a lieu le 7 novembre. A. G.

WILLOUGHBY (Francis), naturaliste anglais, né en 1635, d'une famille riche, m. en 1676, condisciple et ami de Ray, visita la France, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne et les Pays-Bas, où il étudia toutes les espèces d'animaux. Il a publié, entre autres : *Ornithologiæ libri III*, Londres, 1676, in-fol.; *Historiæ piscium libri IV*, Oxford, 1686, in-fol.

WILMANSTRAND. *V.* VILMANSTRAND.

WILMINGTON, v. des Etats-Unis (Delaware), port sur la Bradywine et la Christiana, à 45 kil. S.-O. de Philadelphie; 21,500 hab. Ch.-l. du comté de Newcastle. Moulins à farine et à poudre; fabr. de tissus de laine et de coton, papeteries, tanneries, usines à fer. Export. de térébenthine, résine, poix, goudron, bois de construction.

WILMINGTON, v. des Etats-Unis (Caroline du Nord), ch.-l. du comté de Nouvel-Hanovre, sur la Cape-Fear-River, à 150 kil. S.-E. de Raleigh, par chemin de fer; 9,600 hab. Marine marchande considérable, chantier, moulins à riz, scieries mécaniques, distilleries, etc.

WILMOT (John). *V.* ROCHESTER (comte de).

WILNA ou VILNA, v. de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouv. de son nom, sur la Wilia et la Wileika, à 928 kil. S.-O. de St-Pétersbourg; par 54° 41' lat. N., et 22° 57' 36" long. E.; 69,464 hab. Résidence du gouverneur-général de Wilna, Grodno, Minsk, et Kowno. Archevêché ca-

tholique, évêché grec, consistoire protestant; cour d'appel. Jadis université célèbre, fondée en 1578, et supprimée en 1832; Académie médico-chirurgicale; Académie catholique romaine; séminaires; gymnases; école de sourds-muets; plusieurs bibliothèques; observatoire, dont le méridien est celui adopté en Russie; jardin botanique; arsenal; musée d'archéologie, fondé en 1855. On remarque : la cathédrale de St-Stanislas, avec une belle chapelle de St-Casimir, et un cercueil d'argent pesant, dit-on, 1,500 kilogr.; l'église St-Jean, l'hôtel-de-ville, le palais du gouverneur, les palais Oginski, Potocki, Vankovic et Radziwill. Fabr. de bronzes, orfévrerie, quincaillerie, carrosserie, chandelles, cuirs, etc. Commerce assez actif, tout entier entre les mains des Juifs. Wilna, fondée en 1322 par Gédimin, devint, peu après, la capitale de la Lithuanie, et eut, dit-on, jusqu'à 100,000 hab. au XVI^e siècle; mais, ravagée souvent par les incendies, elle n'a pu retrouver son ancienne prospérité. Patrie de Casimir Sarbiewski, l'Horace polonais. — Le gouv. de Wilna, formé de l'anc. Lithuanie proprement dite, et situé entre ceux de Kowno au N., de Minsk et de Witebsk à l'E., de Grodno au S., d'Augustowo, dont le sépare le Niémen à l'O., a 64,350 kil. car.; 445 kil. sur 155, et 840,379 hab. Il est divisé en 11 districts. Sol plat, assez fertile en grains et en plantes oléagineuses, arrosé par le Niémen; lacs et marais. Grande industrie agricole. Vastes forêts.

WILSON (Richard), paysagiste anglais, né en 1714 dans le comté de Montgomery, m. en 1782, apprit le dessin à Londres, fit obscurément quelques portraits, voyagea en Italie, d'où il revint avec un talent complétement formé, et fut un des premiers membres de l'Académie royale de peinture. Ses compatriotes l'ont trop exalté en l'appelant *le Claude Lorrain de l'Angleterre*. Son coloris est vif et naturel, et sa touche spirituelle et facile. On cite parmi ses tableaux : *Cicéron dans sa villa, Phaéton,* et une *Vue de Rome prise de la villa Madama,* ouvrage capital.

WILSON, cap de l'Australie, au S., sur le détroit de Bass, par 39° 12' lat. S., et 144° 8' 22" long. E.

WILTON, v. d'Angleterre (Wilts), au confluent de la Madder et de la Wily, à 5 kil. O.-N.-O. de Salisbury; 8,674 hab. Industrie des tapis, jadis célèbre. Aux environs est le magnifique château de *Wilton-House,* avec galerie de tableaux, au comte de Pembroke. Wilton a été la capitale des West-Saxons. Il y eut, au X^e siècle, un évêché, transporté depuis à Old-Sarum. L'hôpital St-Jean y est le seul reste de nombreux monastères. Près de Wilton, Robert de Gloucester défit Etienne de Blois.

WILTS, comté au S. de l'Angleterre, entre ceux de Dorset au S., de Somerset à l'O., de Glocester au N., de Berks à l'E., et de Southampton au S.-E.; 352,952 hect.; 70 sur 55; 249,455 hab. Le plateau de Salisbury en occupe le centre. Agriculture avancée. Jambons, beurre et fromages renommés. Manuf. de tapis à Wilton, de linge et de soieries à Stourton et à Maiden-Bradley, de coutellerie à Salisbury. Capit., *Salisbury.* Ruines druidiques (*V.* STONEHENGE et AVEBURY).

WILTS-ET-BERKS, canal d'Angleterre, part d'Abington, et rejoint celui de Kennet-et-Avon. Il sert ainsi à la jonction de la Tamise avec le canal St-George.

WILTSES ou WÉLATABES, peuple slave du groupe des Wendes, habitait, sur les bords de la mer Baltique, les contrées qui forment auj. le Brandebourg et la Poméranie orientale.

WILTZ, v. du royaume de Hollande (Luxembourg), à 16 kil. N.-O. de Diekirch; 3,800 hab. Ancien château. Industrie active des cuirs et des draps.

WIMBLEDON, vge et paroisse d'Angleterre (Surrey), à 72 kil. S.-O. de Londres; 2,900 hab. Fonderies de cuivre; fabr. d'articles en laque et de faïence.

WIMBORNE-MINSTER, brg et paroisse d'Angleterre (Dorset), à 47 kil. E.-N.-E. de Dorchester, au confluent de la Stour et de l'Allen; 4,500 hab. Il y eut un riche monastère, dont il ne reste que l'église.

WIMILLE, vge (Pas-de-Calais), arr. et à 4 kil. N. de Boulogne-sur-Mer, sur le Vimeux; 505 hab. Exploit. de minerai de fer.

WIMPFEN (Félix de), né à Deux-Ponts en 1745, m. en 1814, entra comme enseigne au service de la France pendant la guerre de Sept-Ans, arriva au grade de colonel, fit la guerre d'Amérique, se trouva à son retour aux siéges de Mahon et de Gibraltar, reçut le grade de maréchal-de-camp en 1783, fut député aux Etats-Généraux de 1789 par la noblesse de Caen, se réunit au tiers-état avec la minorité de son ordre, commanda la place de Thionville après la déclaration de guerre de 1792, eut ensuite la direction de l'armée des côtes de Cherbourg, prit parti pour les Girondins contre la Montagne en 1793, organisa après leur chute, l'insurrection fédéraliste de la Normandie, fut battu près de Vernon, parvint à se cacher durant toute la Terreur, reprit son rang dans l'armée après le 18 brumaire, et fut nommé plus tard inspecteur-général des haras.

WIMPFEN-AM-BERG, v. de la Hesse-Darmstadt (Starkenbourg), sur le Neckar, à 11 kil. N. d'Heilbronn; 2,350 hab. Belle église du XV^e siècle. Riche mine de sel. Ville libre impériale dès le XIII^e siècle. A 1 kil. de là est le vge de *Wimpfen-im-Thal,* où Tilly défit le margrave de Bade, en 1622.

WINANDERMERE, lac très-poissonneux d'Angleterre (Westmoreland); 1,042 hect. de superficie. Renommé pour la beauté des sites qui l'entourent. Il contient 14 îles.

WINCHELSEA, v. d'Angleterre (Sussex), l'un des Cinq-Ports, à 3 kil. S.-O. de Rye; 687 hab. La vieille ville, importante sous les Romains, était à 3 kil. de là, à l'embouchure de la Rother. Elle fut détruite par une inondation de la mer en 1287; la nouvelle a été ruinée par une cause contraire : la mer s'en est retirée depuis le XVI^e siècle, et y a laissé un marais salant. Ses églises sont en ruines, et son château, bâti par Henri VIII, sans usage. Elle donne le titre de comte à la famille de Finch. A. G.

WINCHESTER, *Venta Belgarum,* cité-comté d'Angleterre, capit. du comté de Hants, sur l'Itchin et le chemin de fer du S.-O., à 20 kil. N.-N.-E. de Southampton, à 100 O.-S.-O. de Londres; 14,784 hab. Vieilles maisons. Belle cathédrale, fondée au XI^e siècle, et contenant le tombeau de Guillaume II et les restes de beaucoup de rois saxons; au-dessus de l'autel est le célèbre tableau de *Lazare,* de West. Evêché, le plus riche d'Angleterre après celui de Durham. Restes d'une riche abbaye de Bénédictins fondée en 963. Hôpital, bibliothèque.—Importante au temps des Bretons sous le nom de *Caer Gwent,* cette ville fut une station romaine. Prise par Cerdic en 519, elle fut la capit. du royaume de Wessex et de toute l'Angleterre jusque sous les premiers rois normands. Puissante surtout sous Henri I^er, elle déclina sous Henri VI, et resta cependant la résidence principale des rois jusqu'à George I^er. Henri III y naquit. Henri VIII y reçut Charles-Quint. Philippe II y épousa la reine Marie. A. G.

WINCHESTER (Rôle de). *V.* DOOMSDAY-BOOK.

WINCHESTER, v. des Etats-Unis (Virginie), ch.-l. de comté, à 240 kil. O.-N.-O. de Richmond; 3,500 hab. Horlogerie, sellerie, carrosserie. Eaux minérales.

WINCKELMANN (Jean-Joachim), illustre antiquaire, né en 1717 à Steindall (Brandebourg), d'un pauvre cordonnier, m. en 1768, montra, dès son enfance, une ardeur extrême de s'instruire, et dut sa première éducation à la bienfaisance du recteur du collége de sa ville natale. Après avoir complété ses études à Berlin et rempli les fonctions de précepteur dans quelques familles, il devint directeur d'école à Seehausen, professeur et co-recteur de l'université de Halle, et bibliothécaire du comte de Bunau à Nœtheniz, près de Dresde. En 1754, il se fit catholique; deux ans après, il se rendit en Italie, pour étudier les monuments et les antiquités, fut accueilli avec distinction à Rome par le pape Benoît XIV, séjourna à Naples et à Florence, se liant partout avec les artistes et les amateurs les plus distingués, et entra, en 1758, au service du cardinal Albani, comme bibliothécaire et inspecteur de sa collection d'antiques. En 1763, il fut nommé président des antiquités à Rome, puis bibliothécaire du Vatican. Il revenait d'un voyage en Allemagne, où il fut comblé d'honneurs et de présents, lorsqu'il fut assassiné à Trieste par un certain Archangeli, repris de justice, qui avait gagné sa confiance en simulant un grand amour pour les arts. Les principaux ouvrages de Winckelmann sont : *Réflexions sur l'imitation des ouvrages grecs dans la peinture et la sculpture,* Dresde et Leipzig, 1756, in-4°; *Remarques sur l'architecture des anciens,* ibid., 1761, in-4°; *Lettres sur les antiquités d'Herculanum,* Dresde, 1762, in-4°; *Traité sur le sentiment du beau dans les ouvrages de l'art,* ibid., 1763, in-4°; *Histoire de l'art chez les anciens,* ibid., 1764, 2 vol. in-4°, trad. en français par Sellius et Robinet, Paris et Amst., 1766, 2 vol. in-8°, puis par Huber, Leipzig, 1781, 3 vol. in-4°, et par Jansen, Paris, 1798-1803, 3 vol. in-4°; *Essai d'iconologie,* Dresde, 1766, in-4°; *Remarques sur l'histoire de l'art,* Dresde, 1767, in-4°; *Monumenti antichi inediti spiegati ed illustrati,* Rome, 1767, 2 vol. in-fol., avec 208 pl., trad. en français par Fantin-Desodoards, Paris, 1809, 3 vol. in-4°. Les *Œuvres* de Winckelmann ont été réunies par Fernow à Dresde, 1818-20, 9 tom. en 8 vol. in-4°, avec 5 cahiers de planches. *V.* Gœthe, *Winckelmann et son siècle,* Tubingue, 1805, in-8°. Winckelmann a créé un grand mouvement dans l'étude de l'art antique; il est le fondateur de l'esthétique

moderne; son influence s'est surtout fait sentir par l'*Histoire de l'art*, ouvrage tout à la fois didactique et de haute imagination, où il parle des œuvres des artistes avec un enthousiasme quelquefois sublime, et en révèle les beautés dans une forme pour ainsi dire impérative, tant il est ému et convaincu. Son style est énergique, concis, lucide, gracieux, et nul antiquaire, avant lui, n'avait parlé de l'art avec une pareille hauteur de vues, et en aussi beau langage; nul n'avait fait, comme lui, aimer la science des antiquités. L'*Histoire de l'art* est divisée en 6 livres : le 1er est consacré aux idées générales, et à l'origine de l'art; les autres nous exposent ce qu'était l'art chez les Egyptiens, les Phéniciens, les Juifs, les Perses, puis chez les Etrusques, les Grecs et les Romains. Dans quelques parties, Winckelmann s'est trop hâté de composer la chronologie de l'art, à une époque où l'on ne connaissait pas encore assez de monuments pour que l'on pût suivre avec quelque certitude ses progrès et sa décadence; son livre n'en reste pas moins un beau monument, et il n'est plus guère possible que de marcher sur ses traces et de s'éclairer de ses lumières, même pour aller plus loin.

WINCKELRIED (Arnold de). *V.* ARNOLD.

WINDAU, v. de la Russie d'Europe (Courlande), port de commerce sur la Baltique, à l'embouchure d'une riv. de son nom, à 174 kil. N.-O. de Mittau; 1,750 hab. C'était jadis le lieu d'assemblée des Etats de Courlande.

WINDHAM. *V.* WYNDHAM.

WINDISCH (Charles-Gottlieb), historien, né en 1725 à Presbourg, m. en 1793, a laissé : *Description politique, géographique et historique du royaume de Hongrie*, Presbourg, 1772, in-8°; *Histoire abrégée de la Hongrie*, 1778, in-8°; *Géographie du royaume de Hongrie*, 1780, 5 vol. in-8°; *Magasin de Hongrie, contenant des recherches pour l'histoire, la géographie, l'histoire naturelle, et la littérature de ce royaume*, 1781-1788, 4 vol. in-8°; *Nouveau magasin de Hongrie*, 1798, in-8°.

WINDISCH, anc. *Vindonissa*, vge de Suisse (Argovie), sur la Reuss, à 2 kil. de Brugg; 1,168 hab. Ruines romaines de l'anc. ville, qui fut l'une des plus importantes de l'Helvétie, et que détruisirent les Alémans, en 570.

WINDSHEIM, v. de Bavière (Franconie moyenne), sur l'Aisch, à 53 kil. O. de Nuremberg; 3,350 hab. Collége, école de commerce. Eaux minérales. Anc. ville libre impériale.

WINDSOR, brg et paroisse d'Angleterre (Berks), à 35 kil. O. de Londres, sur la rive dr. de la Tamise, vis-à-vis Eton, auquel il est joint par un pont; 9,827 hab. Magnifique château royal gothique, fondé sur une hauteur par Guillaume le Conquérant, entouré de murailles et de fossés, et successivement modifié par Edouard III, qui y fonda l'ordre de la Jarretière dans une fête, et par George IV. On y admire particulièrement la chapelle royale, celle de St-George, où sont reçus les chevaliers de la Jarretière, et une terrasse de 575 mèt. de longueur; une forêt de 100 kil. de tour forme le grand parc. Windsor est la résidence ordinaire de la cour. — A 3 kil. au S.-E., est Old-Windsor, où résidèrent les anc. rois saxons.

WINDSOR, v. de l'Amérique anglaise (Nouvelle-Écosse), sur l'Avon, à 45 kil. N. d'Halifax. Université renommée.

WINDSOR, v. des Etats-Unis (Vermont), ch.-l. de comté, à 100 kil. S. de Montpellier; 3,500 hab.

WINDSOR, v. des Etats-Unis (Connecticut), à 11 kil. N. de Hartford, sur le Connecticut; 2,500 hab.

WINDSOR (EAST-). *V.* EAST-WINDSOR.

WINFRIED. *V.* BONIFACE (Saint).

WINIPEG, OUINIPEG ou BOURBON, lac de l'Amérique anglaise, au N.-O. du Lac Supérieur, par 50° 30'-54° lat. N., et 98°-101° 30' long. O.; 500 kil. sur 100. La Severn le fait communiquer avec la baie d'Hudson. Ce lac, qui offre de belles et nombreuses cataractes, reçoit la Saskatschawan, la Red-River, et l'Assinoboia, par laquelle il communique avec le lac Wood. On le nommait jadis lac des *Assiniboines*.

WINKELRIED (Arnold de). *V.* ARNOLD.

WINLATON, brg d'Angleterre (Durham), sur le Derwent, à 8 kil. O. de Gateshead; 3,600 hab. Forges; fabr. d'ancres, enclumes, chaînes, outils.

WINNENDEN, v. de Wurtemberg, à 8 kil. N.-E. de Waiblingen; 3,150 hab. Hospice d'aliénés. Anc. commanderie de l'ordre de Malte.

WINNIÇA ou WINNITZA, v. de la Russie d'Europe (Podolie), sur le Boug, à 200 kil. E.-N.-E. de Kaminiec; 7,500 hab. Ch.-l. de district.

WINSCHOTTEN, v. forte du roy. de Hollande, sur la Rensel, prov. et à 43 kil. S.-E. de Groningue; 3,500 hab. Le prince d'Orange y battit les Espagnols en 1568.

WINSLOW (Jacques-Bénigne), anatomiste, né en 1669 à Odensée (Danemark), m. en 1760, abandonna la théologie pour la médecine, alla se perfectionner dans cet art en Hollande, puis en France, se fixa à Paris en 1698, abjura le luthéranisme entre les mains de Bossuet, et devint professeur d'anatomie et de physiologie au Jardin du Roi, interprète à la Bibliothèque royale, membre de l'Académie des Sciences en 1707. On a de lui : *Exposition anatomique de la structure du corps humain*, Paris, 1732, in-4°; *Dissertation sur l'incertitude des signes de la mort*, 1742; divers morceaux dans le recueil de l'Académie des Sciences.

WINTER (Guillaume DE), amiral hollandais. *V.* DE WINTER.

WINTER (Pierre DE), compositeur de musique, né à Manheim en 1754, m. à Munich en 1825, dirigea la chapelle du roi de Bavière et le théâtre de la cour. Ses ouvrages sont faibles de mélodie, et on n'y remarque pas le génie dramatique; les plus connus sont : *Hélène et Pâris*, 1780; *I Fratelli rivali*, 1792; *le Labyrinthe*, 1794; *le Sacrifice interrompu*, 1795; *Marie de Montalban*, 1798; *Tamerlan*, 1802; et *Castor et Pollux*, 1803. Winter a laissé aussi de la musique d'église et de chambre.

WINTERBACH, vge de Wurtemberg (Iaxt), près de Schorndorf; 2,000 hab. Bains d'eaux sulfureuses.

WINTERSWICK, v. du royaume de Hollande (Gueldre), arr. et à 57 kil. S.-E. de Zutphen; 5,800 hab.

WINTERTHUR, v. de Suisse, cant. et à 19 kil. N.-E. de Zurich, sur l'Eulach; 6,523 hab. Collége; bibliothèque; musée d'antiques, collection de médailles. Industrie active des tissus, cordes, produits chimiques, etc. Ville libre impériale au moyen âge, cédée au canton de Zurich en 1552, ses fortifications ont été abattues depuis 1835. L'anc. *Vitodurum* des Romains était à 2 kil. au N.-E., sur l'emplacement du vge d'*Ober-Winterthur*; 2,000 hab.

WINTZENHEIM, ch.-l. de cant. (Haut-Rhin), arr. et à 6 kil. O. de Colmar; 3,359 hab. Filature de coton, fonderie.

WIPPER, riv. des Etats prussiens (Poméranie), affluent de la Baltique; cours de 100 kil. — riv. d'Allemagne, naît dans l'Eichsfeld (Saxe prussienne), et se jette dans la Saale, rive g., près de Bernbourg (Anhalt); cours de 95 kil. — riv. des Etats prussiens (prov. du Rhin), naît près de Wipperfurt, arrose Elberfeld et Barmen, et se jette dans le Rhin, rive dr., à 10 kil. N. de Cologne; cours de 100 kil. — riv. de la principauté de Schwarzbourg-Sondershausen, affluent de l'Unstrutt; cours de 75 kil.

WIPPERFURT, v. des Etats prussiens (prov. du Rhin), sur la Wipper, à 40 kil. N.-N.-E. de Cologne; 1,900 hab. Mines de cuivre.

WIRKSWORTH, brg et paroisse d'Angleterre, comté et à 24 kil. N.-N.-O. de Derby; 7,900 hab. Mines de plomb. Fabr. de bonneterie et de chapeaux.

WISARA, nom du Wéser en latin.

WISBADEN. *V.* WIESBADEN.

WISBEACH, v. d'Angleterre, port au confluent de la Nen et de la riv. de son nom, comté et à 51 kil. N. de Cambridge, dans l'île d'Ely; 60,858 hab. Siége des Quarter-Sessions; douane. Comm. de bois, de bestiaux, de grains et de beurre. On remarque le pont sur la Nen, les églises St-Pierre et Ste-Marie.

WISBY, v. forte de Suède, sur la côte O. de l'île de Gothland, dont elle est le ch.-l., à 180 kil. S.-E. de Stockholm; 5,800 hab. Evêché luthérien, gymnase. Fabr. de toiles et de tabac. — C'était une des principales villes de la ligue hanséatique, et son code maritime domina longtemps les mers (*V.* Pardessus, *Recueil des lois maritimes*). Des artistes allemands vinrent l'enrichir de monuments de l'art gothique le plus pur; il en reste auj. d'admirables ruines.

WISCASSET, v. des Etats-Unis (Maine), ch.-l. du comté de Lincoln, à 70 kil. N.-E. de Portland; 2,500 hab.

WISCONSIN, riv. des Etats-Unis, donne son nom à l'Etat qu'elle traverse, et se jette dans le Mississipi; cours de 500 kil.

WISCONSIN, un des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, borné au N. par le lac Supérieur, à l'E. par le lac et l'Etat de Michigan, au S. par l'Etat d'Illinois, à l'O. par les Etats d'Iowa et Minnesota; entre 42° 30'-47° latitude N., et 89° 30'-95° longitude O.; 139,149 kilom. carrés; 775,873 habitants. Chef-lieu, *Madisson*. Arrosé par le Mississipi et le Wisconsin. Sol fertile en blé, orge, riz, canne à sucre. Mines de plomb et de cuivre. L'Etat de Wisconsin remplace l'anc. *District Huron*, et est divisé en 27 comtés. Il fut organisé en Territoire en 1836, et admis dans l'Union en 1848. Le pouvoir exécutif y est confié à un gouverneur et à un lieutenant-gouverneur élus pour 2 ans; le pouvoir législatif est exercé par une assemblée géné-

rale composée d'un sénat de 33 membres élus pour 2 ans, et d'une chambre de 100 représentants élus annuellement.

WISHART (George), un des promoteurs de la Réformation en Ecosse, avait adopté les doctrines de Luther pendant un voyage en Allemagne, et, de retour dans sa patrie en 1544, entreprit de les y propager. Le cardinal Beaton, archevêque de St-Andrew's, le fit condamner dans un synode à Edimbourg, et le livra au bras séculier. Wishart fut brûlé vif, 1545.

WISIGOTHS, c.-à-d. *Goths de l'Ouest* (par rapport au Borysthène), grande fraction de la nation germanique des Goths. Menacés, en 376, par l'invasion des Huns en Europe, ils demandèrent, après la défaite des Ostrogoths, à l'empereur Valens la permission de s'établir sur la rive dr. du Danube. Ils l'obtinrent, mais à condition de livrer leurs armes, que la vénalité des agents impériaux leur permit néanmoins de garder. Ayant eu à se plaindre de la perfidie de Valens, ils envahirent la Thrace, sous la conduite de Fritigern et d'Alavivus, et gagnèrent la bataille d'Andrinople, 378. Refoulés peu à peu vers le Danube par Théodose, ils renouvelèrent, après la mort de cet empereur, leurs invasions dans l'empire d'Orient, puis se jetèrent sur l'Italie (*V.* Alaric). En vertu d'un traité conclu entre l'empereur Honorius et leur chef Ataulf (*V. ce mot*), ils s'établirent dans le midi de la Gaule, entre la Loire et les Pyrénées, 412, et Toulouse devint leur capitale. Puis, conduits par Wallia (*V. ce mot*), ils franchirent les Pyrénées, et s'emparèrent de la Marche d'Espagne, 415. Théodoric Ier (*V. ce mot*), successeur de Wallia en 420, fut tué en combattant Attila dans les plaines de Châlons-sur-Marne, 451. Après le règne insignifiant de Thorismond, 451-453, Théodoric II, 453-465, et Euric, 465-484, achevèrent la conquête de l'Espagne. Alaric II ayant été tué par Clovis à la bataille de Vouglé ou Vouillé, 507, les Wisigoths perdirent ce qu'ils possédaient en Gaule, moins la Septimanie, mais continuèrent de régner sur l'Espagne jusqu'à la conquête des Arabes. Parmi leurs derniers rois, on distingue : Amalaric, 511-531; Léovigilde, 572-586; Récarède; Suintila, 621-631; Vitiza; Vamba; Roderic, 710-711 (*V. ces noms*). Les lois des Wisigoths, recueillies sous Eurik, puis fondues avec le *Breviarium* d'Anien, qui fut rédigé sous Alaric II, forment la collection connue sous le nom de *Forum judicum* (*V. ce mot*).

WISINSBORG, petite v. de Suède, dans l'île de Wisingsö sur le lac Wetter, s'est formée autour d'un château appartenant à la famille de Brahé, et où il y eut quelque temps une imprimerie.

WISLOK, riv. des Etats autrichiens (Galicie), naît sur le versant N. des Karpathes, arrose les cercles de Sanok, d'Iaslo, et de Rzeszow, et se jette dans la San, à 8 kilom. N.-E. de Gradisca; cours de 250 kil.

WISLOKA, riv. de Galicie, dans les cercles de Sanok et de Tarnow, se jette dans la Vistule; cours de 140 kil.

WISMAR, v. forte de Mecklembourg-Schwerin, port de commerce sur une baie de la Baltique, à 31 kil. N., et sur un embranchement du chemin de fer de Schwerin; 13,300 hab. Gymnase; chantiers de construction. Fabr. de cartes à jouer, toile à voiles, tabac, etc. Jadis ville hanséatique. Fondée en 1229, possédée par la Suède depuis 1648, elle fut rendue au Mecklembourg en 1803.

WISNOWIECKI. *V.* Koributh.

WISSANT, vge (Pas-de-Calais), arr. et à 22 kil. N.-E. de Boulogne; 1,027 hab. C'est le *Portus Itius* des Romains, où César s'embarqua pour passer en Grande-Bretagne; détruit par les Normands au IXe siècle, il fut rebâti au Xe, et resta, jusqu'au XIVe, un des plus fréquentés pour le passage en Angleterre. Les sables ont ensuite envahi le port.

WISSEMBOURG, en allemand *Weissenburg*, s.-préf. (Bas-Rhin), à 58 kil. N.-E. de Strasbourg, et près de la frontière allemande, sur la rive dr. de la Lauter; 4,802 hab. Place de guerre de 3e classe. Eglise collégiale en style gothique. Eglise protestante. Trib. de 1re instance, collége. Brasseries; fabr. de bonneterie, savon, eau-de-vie. Exploitation de pierres; tuileries. Cette ville se forma autour d'un monastère, fut une des dix villes libres impériales de l'Alsace, fut prise plusieurs fois et saccagée pendant la guerre de Trente Ans, et pendant celles de la Succession d'Espagne et d'Autriche. En 1702, les Autrichiens élevèrent une ligne de fortifications sur les bords de la Lauter, s'étendant de Wissembourg à Lauterbourg, et dites *lignes de Wissembourg*, ou *de la Lauter*. Les Français s'y retranchèrent en 1793, en furent chassés par Wurmser, et les reprirent bientôt. Wissembourg fut la résidence de l'ex-roi de Pologne, Stanislas Leczinski, de 1719 à 1725.

WISSOWATZI (André), théologien de la secte des Unitaires, né en 1608 dans la Lithuanie, m. en 1678, était petit-fils, par sa mère, de Fauste Socin. Après avoir étudié au collége unitaire de Ratkow, et visité l'Angleterre et la France, il prêcha ses doctrines en Pologne et en Lithuanie, et, pour éviter les poursuites, dut se réfugier successivement en Hongrie, dans le Palatinat, et en Hollande. Parmi ses écrits, auj. oubliés, on remarque une thèse contre la Trinité, que Leibniz réfuta.

WISSUNGUS, anatomiste de Padoue, florissait au XVIIe siècle, et s'est illustré par la découverte, dans le corps humain, du canal pancréatique, appelé aussi, de son nom, *canal de Wissungus*.

WITEBSK ou VITEBSK, v. de la Russie d'Europe, ch.-l. du gvt de son nom, sur la Dwina méridionale, à 627 kil. E.-S.-E. de St-Pétersbourg; par 55° 11' 35" lat. N., et 27° 52' 22" long. E.; 20,657 hab., dont beaucoup de juifs. Siége du gouvernement général de Smolensk, Witebsk et Mohilew. Cour d'appel; gymnase, séminaire; synagogues, églises catholiques et grecques. Witebsk était connue dès le Xe siècle, et appartenait à la Lithuanie. Les Russes la prirent en 1654, et la réunirent à leur pays. Napoléon Ier s'en empara en 1812. Le grand-duc Constantin y mourut en 1832.—Le gvt de Witebsk, formé d'une partie de l'anc. Lithuanie, et situé entre ceux de Pskov au N., de Livonie au N.-O., de Courlande à l'O., de Wilna au S.-O., de Minsk et de Mohilew au S., de Smolensk à l'E., a 43,721 kil. carr., et 876,116 hab. Il est divisé en 12 districts. Sol plat, assez fertile, bien arrosé par de nombreux lacs et cours d'eau. Elève de bestiaux et d'abeilles. Immenses forêts. Export. de cuirs et laine.

WITIKIND, c.-à-d. en ancien saxon *Enfant blanc*, héros saxon, adversaire de Charlemagne et des Franks, commença de se faire connaître en 772, après la ruine d'Ehresbourg. Eveillant l'énergie de ses compatriotes, il profita deux fois, en 774 et en 776, de l'éloignement de Charlemagne, pour renverser les premiers établissements de ce prince dans la Saxe : obligé de fuir devant le roi frank, il trouva deux fois asile chez les Danois. On le vit reparaître en 778, pousser jusqu'au Rhin, et menacer Cologne et Mayence : défait à Buchholz, sur la Lippe, il retourna en Danemark, tenta un dernier effort en 782, perdit les batailles de Verden et de Detmold, et ne fit sa soumission qu'en 785. Il vint trouver Charlemagne à Attigny-sur-Aisne, et se fit baptiser; alors ce prince le nomma duc de Saxe. Witikind, après s'être montré le seul rival digne de Charlemagne par sa valeur, par sa constance à provoquer les Saxons à la défense de leur pays, demeura fidèle à la France. Il fut tué, en 807, dans un combat contre Gérold, duc de Souabe. Les princes de Waldeck se disent issus de Witikind; on a prétendu aussi que Robert le Fort, tige des Capétiens, était son petit-fils.

WITIKIND, bénédictin de l'abbaye de Corvey (Westphalie), m. vers 973, a laissé : *Annales de gestis Othonum*, en 3 liv., chronique publiée dans les *Scriptores rerum germanicarum*, Helmstædt, 1688, et qui finit à la mort d'Othon Ier.

WITIZA. *V.* Vitiza.

WITNEY, brg et paroisse d'Angleterre, comté et à 20 kil. O.-N.-O. d'Oxford, sur la Windrush; 5,400 hab. Fabr. de couvertures de laine, gants, papier.

WITOLD (Alexandre), grand-duc de Lithuanie, fut baptisé à Cracovie, en 1386, avec Vladislas Jagellon, son cousin-germain, et créé, en 1392, lieutenant du roi de Pologne en Lithuanie. Il s'y rendit presque indépendant, repoussa une invasion des chevaliers Teutoniques en 1394, envahit lui-même la Livonie, prit Smolensk en 1396, resserra le prince russe Vasili II dans ses Etats du N. et de l'E., battit les Tartares de Crimée en 1397, mais fut à son tour défait par eux en 1399, et, se rejetant sur les Russes et les chevaliers Teutoniques, vainquit ces derniers à Tannenberg, 1410. Le traité de Thorn lui donna la Samogitie. Il prit encore Novogorod aux Russes, 1414, soumit Pskov à un tribut, et mourut en 1430.

WITT (Jean de), homme d'Etat hollandais, né à Dordrecht en 1625, d'un bourgmestre de cette ville, m. en 1672, reçut de sa famille un esprit de vive opposition à la maison d'Orange, et fut élevé dans les principes républicains. Son éloquence et son intégrité lui gagnèrent la confiance générale. Pensionnaire de sa ville natale dès 1650, il devint, deux ans après, Grand-Pensionnaire de Hollande, et sut donner à la marine nationale une attitude assez formidable pour amener Cromwell à signer la paix de Westminster, 1654. Il fit déclarer par les Etats qu'aucun prince de la maison d'Orange ne pourrait être élu stathouder ou grand-amiral de la république, et, en écartant ainsi les chefs du parti militaire, il espérait tout à la fois prévenir le despotisme à l'intérieur et la guerre

au dehors. Il soutint cependant lui-même, et avec honneur, une guerre contre Charles II d'Angleterre, 1664-66. En 1668, il forma avec l'Angleterre et la Suède une *Triple alliance*, qui amena Louis XIV à signer la paix d'Aix-la-Chapelle, et à restituer la Franche-Comté aux Espagnols. En 1670, il forma une nouvelle ligue avec l'empereur Léopold Ier et l'Espagne contre la France. Louis XIV ayant brusquement attaqué la Hollande en 1672, et conquis presque tout le pays en trois mois, les Orangistes excitèrent une émeute à La Haye pour donner le pouvoir à leur chef, Guillaume; J. de Witt et son frère furent mis en pièces par la populace. On a publié de lui : *Elementa linearum curvarum*, Leyde, 1650, ouvrage dont Newton faisait estime; *Mémoires*, trad. en français, La Haye, 1709, in-12; *Lettres et Négociations*, Amsterdam, 1725, 5 vol. in-12, trad. en français, ibid., 1728. B.

WITT (Corneille de), frère du précédent, né à Dordrecht en 1623, m. en 1672, fut bourgmestre dans sa ville natale, servit avec distinction dans la marine, devint grand-bailli de Putten, partagea avec J. de Witt les soins de l'administration, et périt avec lui.

WITT (Terre de), partie de la côte N.-O. de l'Australie, entre la terre d'Endracht au S. et celle de Diémen au N.; par 11°-21° 30' lat. S., et 112°-128° 30' long. E. Découverte en 1628 par un Hollandais nommé De Witt. — Sur la côte sont deux archipels de Dampier et de Bonaparte, composés d'îlots sablonneux et déserts.

WITTELSBACH, ancien château de Bavière, près d'Augsbourg, fut le berceau de la famille de Wittelsbach, dont la tige est Luitpold, duc de Bavière, m. en 907 dans un combat contre les Hongrois. Cette famille n'obtint l'hérédité qu'en 1180; elle régna sur la Bavière et sur le Palatinat (*V. ces mots*).

WITTEMBERG, v. forte des États prussiens (Saxe), à 97 kilom. Sud-Ouest de Berlin, sur la rive droite de l'Elbe, et sur le chemin de fer de Berlin à Leipzig; 10,000 hab. Ch.-l. de cercle. On voit sur le marché, depuis 1821, le monument de Luther. L'église du château contient les tombeaux de Luther, de Mélanchthon, et de l'électeur Frédéric le Sage. C'est aux portes de cette église que Luther afficha ses fameuses *thèses*, 1517, sources de la Réformation. Université, fondée en 1502, et transférée à Halle en 1815. Fabr. de draps et de toiles, teintureries, tanneries, distilleries. — Wittemberg fut fondée par Bernard, fils d'Albert l'Ours, duc de Brandebourg, et prise en 1547 par Charles-Quint, en 1756 et en 1760 par les Russes, en 1806 par les Français. E. S.

WITTENAGEMOT, c.-à-d. *Assemblée des sages*, nom de l'assemblée nationale des Anglo-Saxons au temps de l'Heptarchie; chacun des 7 Etats avait la sienne.

WITTGENSTEIN, château des Etats prussiens (Westphalie), donne son nom à un cercle de la régence d'Arensberg (ch.-l., *Berlebourg*), et à la famille de Sayn-Wittgenstein, divisée en lignes de Wittgenstein-Berlebourg et Wittgenstein-Hohenstein.

WITTGENSTEIN (Louis-Adolphe-Pierre, prince de), général, né en 1769, m. en 1843, entra au service de la Russie, commanda, en 1812, les troupes chargées de couvrir St-Pétersbourg contre l'invasion française, imagina, dit-on, le plan de défense qui contribua à sauver la Russie, eut sous ses ordres, pendant la campagne de 1813, les armées alliées de Russie et de Prusse, prit part aux batailles de Lutzen, de Bautzen et de Leipzig, enfin à la campagne de France, 1814; l'empereur l'éleva, en 1825, au rang de feld-maréchal, puis le chargea de la guerre de Turquie en 1828; mais Wittgenstein, appesanti par l'âge, la poussa avec peu de vigueur, et fut mis à la retraite en 1829. Son titre de prince lui fut donné par le roi de Prusse en 1834.

WITTICHIUS (Christophe), théologien protestant, né en 1625 à Brieg (Basse-Silésie), m. en 1687, enseigna les mathématiques à Duisbourg et la théologie à Nimègue. On a de lui : *Theologia pacifica*, Leyde, 1671, in-4°; *Exercitationes theologicæ*, 1682, in-4°; *Consensus veritatis in Scripturâ divinâ... cum veritate philosophicâ à Cartesio detecta*, 1682, où il essaie de concilier la philosophie de Descartes avec la théologie; *Anti-Spinosa*, 1690, in-4°, etc.

WITTINGAU, ville de Bohême, à 26 kil. E. de Budweis; 4,500 hab. Château des princes de Schwarzemberg.

WITTMUND, v. du Hanovre, à 24 kil. N.-E. d'Aurich, sur un canal qui la fait communiquer avec la mer; 7,000 hab. Entrepôt de sels. Comm. de chevaux, grains, beurre, fromage.

WITTSTOCK, v. des États prussiens (Brandebourg), sur la Donse, à 100 kil. N.-N.-O. de Potsdam; 6,350 hab. dépôt d'indigents. Fabr. de lainages, toiles, tabac. Les Suédois, commandés par Baner, y battirent les Impériaux en 1636.

WITZENHAUSEN, ville de la Hesse-Cassel (Basse-Hesse), au confluent du Gelster et de la Werra, à 22 kil. E. de Cassel; 3,150 hab. Ch.-l. de cercle. Commerce de fruits, vin, tabac, cuirs, papier.

WLAARDINGEN. *V.* VLAARDINGEN.

WLADIMIR. *V.* VLADIMIR.

WLADISLAS. *V.* VLADISLAS.

WLODZIMIERZ. *V.* VLADIMIR.

WOBURN ou OLD-WOBURN, v. d'Angleterre, comté et à 21 kil. S.-S.-O. de Bedford; 1,914 hab. Près de là, beau château des ducs de Bedford, sur l'emplacement d'une abbaye de Cisterciens fondée en 1145.

WODEN. *V.* ODIN.

WOERDEN, v. forte du royaume de Hollande (Hollande méridionale), à 15 kil. O. d'Utrecht; 3,000 hab. Le maréchal de Luxembourg y battit les Hollandais en 1672.

WOERTH-SUR-SAUER, ch.-l. de cant. (Bas-Rhin), arr. et à 25 kil. S.-O. de Wissembourg; 1,140 hab.

WOIVODE. *V.* VAYVODE.

WOIVRE (Pays de). *V.* VOIVRE.

WOLA, vge de Pologne, gouvt et à 4 kil. O. de Varsovie. C'est là, dans la plaine de *Kolau*, que se tenait en plein air la diète polonaise pour l'élection des rois.

WOLAU, v. des Etats prussiens (Silésie), à 42 kil. N.-O. de Breslau; 2,500 hab. Ch.-l. de cercle.

WOLCOTT (John), médecin et poëte anglais, dit *Peter Pindar*, né en 1738 à Dodbrook (Devonshire), m. en 1819, acheva ses études en France, alla à la Jamaïque, en 1769, en qualité de médecin du gouverneur de cette île, et, de retour en Angleterre, s'établit à Truro, puis à Exeter, et à Londres. Il a composé des Odes, des Satires très-vives contre les grands du jour, et d'autres poésies, dont la meilleure édition est celle de Londres, 1816, 4 vol. in-4°; il y a de la verve et de l'esprit, mais une foule d'allusions qui les rendent peu claires aujourd'hui.

WOLF (Jérôme), savant allemand, né en 1516 dans la principauté d'Œttingen, m. en 1580, étudia à fond les langues grecque et latine aux universités de Nordlingen et de Nuremberg, embrassa le luthéranisme, voyagea en France, où il fut bien accueilli par Vascosan, Ramus et Turnèbe, et enfin devint principal du collége d'Augsbourg, et bibliothécaire de cette ville. Il a laissé des traductions latines, élégantes et fidèles, de Démosthène, Isocrate, Epictète, Suidas, Zonaras, Nicéphore Grégoras, etc., avec des commentaires estimés.

WOLF ou WOLFF (Jean-Chrétien), philosophe et mathématicien, né à Breslau en 1679, m. en 1754, était fils d'un brasseur. Il étudia d'abord dans sa ville natale, puis à l'université d'Iéna, et alla prendre ses grades à Leipzig. Appelé à Halle comme professeur de mathématiques, 1707, il y faisait aussi des leçons sur la physique et la philosophie, lorsqu'un conflit s'étant élevé entre lui et les théologiens de Halle, ceux-ci l'accusèrent, auprès du roi de Prusse, d'athéisme et de fatalisme. Frédéric-Guillaume le destitua, et lui ordonna de sortir de ses Etats en deux jours, sous peine de la corde, 1723. Wolf se retira à Marbourg, où le landgrave de Hesse-Cassel lui avait offert une chaire de philosophie. En 1736, le roi le rappela; mais Wolf resta à Marbourg, et ne rentra à Halle qu'à l'avénement de Frédéric II. Il fut membre de l'Académie de Berlin, de la Société royale de Londres, de l'Académie des Sciences de Paris, et de celle de St-Pétersbourg, dont il avait été nommé vice-président par Pierre le Grand. Wolf fut le vulgarisateur de la philosophie de Leibniz; il l'adopta entièrement, à l'exception des facultés perceptives des monades; quant à l'harmonie préétablie, il la regardait comme une simple hypothèse. Pour tout le reste, il est le disciple fidèle de Leibniz, dont il réunit toutes les idées en corps de doctrine, en les soumettant à la méthode géométrique. Le premier, il traça le plan d'une encyclopédie complète des sciences philosophiques, et il le réalisa en partie. Ses ouvrages furent publiés en deux séries; la 1re comprend ceux écrits en allemand, et dont voici les titres : *Logique; de Dieu, du monde, de l'âme humaine; de la Conduite des hommes dans la recherche du bonheur; de la Vie sociale et de la chose publique, des Effets ou des produits de la nature; des Fins des choses naturelles, ou des causes finales.* Les écrits de la 2e série, en latin, sont : une *Logique;* une *Ontologie;* une *Cosmologie*, une *Psychologie expérimentale;* une *Psychologie rationnelle;* une *Théologie naturelle;* un *Traité de philosophie pratique générale;* un autre sur le *Droit de la nature*, suivi du *Droit des gens*, et d'une *Philosophie morale.* Wolf laissa inachevé un traité de philosophie politique, qui fut terminé par Hano-

vius. L'ensemble de ses écrits forme 23 vol. in-4°. Wolf divise la philosophie d'après la nature de ses objets, à savoir, Dieu, l'âme humaine, et les corps; d'où la *théologie*, la *psychologie*, et la *physique*. Après la philosophie, il met la science des arts et métiers, puis celle des arts, qui comprend, selon lui, la grammaire générale, la rhétorique et la poétique. Enfin il y a une philosophie première ou la métaphysique, qui renferme l'ontologie, la cosmologie transcendentale, la psychologie et la théologie rationnelle. *V.* Gunther Ludovici, *Esquisse d'une histoire complète de la philosophie de Wolf*, Leipzig, 1737, 3 vol. in-8°; J. Deschamps, *Cours abrégé de la philosophie wolfienne*, 1743, in-12; Bartholmès, *Histoire de l'Académie de Berlin*, Paris, 1851, in-8°. R—T.

WOLF (Jean-Christophe), théologien et philologue, né en 1683 à Wernigerode (Haute-Saxé), m. en 1739, fut reçu docteur en philosophie à 20 ans, devint co-recteur de l'école de Flensbourg en 1707, voyagea ensuite dans les Pays-Bas et en Angleterre, et, après avoir tiré de la bibliothèque bodléienne d'Oxford une foule de variantes et de fragments inédits, alla occuper une chaire de philosophie à Wittemberg. Plus tard, il fut nommé professeur de langues orientales à l'Académie de Hambourg, dont il devint recteur en 1715. Dans un 2e voyage en Hollande, 1724, il étudia les manuscrits des bibliothèques de Leyde et d'Amsterdam. On a de lui : *Historia lexicorum hebraïcorum*, Wittemberg, 1705, in-8°; *Origenis Φιλοσοφούμενα recognita et notis illustrata*, Hambourg, 1706, in-8°; *Phædri fabulæ*, ibid., 1709, in-8°; *Bibliotheca hebræa, sive Notitia tum auctorum hebræorum, tum scriptorum*, Hambourg et Leipzig, 1715-35, 4 vol. in-4°; *Anecdota græca, sacra et profana*, ibid., 1722-24, 4 vol. in-8°; *Curæ philologicæ in Novum Testamentum*, ibid., 1725-35, 4 vol. in-4°, etc. B.

WOLF (Jean-Chrétien), frère du précédent, né à Wernigerode en 1689, m. en 1770, voyagea, à l'exemple de son aîné, en Hollande et en Angleterre, pour collationner les manuscrits grecs, et fut nommé, en 1725, professeur de physique et de poésie au gymnase de Hambourg. On a de lui : *Sapphûs fragmenta et elogia*, Hambourg, 1733, in-4°; *Poetriarum octo... fragmenta et elogia*, grec-latin, ibid., 1735, in-4°; *Mulierum græcarum, quæ oratione prosâ usæ sunt, fragmenta et elogia*, Gœttingue, 1739, in-4°; *Monumenta typographica*, Hambourg, 1740, 4 vol. in-8°.

WOLF (Frédéric-Auguste), célèbre philologue, né en 1759 à Haynrode, petit village près de Nordhausen (Saxe prussienne), m. en 1824, reçut de son père, pauvre maître d'école et organiste de son lieu natal, les éléments de l'instruction, et alla compléter ses études à l'université de Gœttingue en 1776. Tout en travaillant avec ardeur, il donnait des leçons de grec et d'anglais. Il obtint, par l'entremise de Heyne, une place de régent au collége d'Ilefeld, 1779, puis occupa l'emploi de recteur de l'école latine d'Osterode, 1782, et devint, en 1783, professeur à l'université de Halle. C'est là que, pendant 23 ans, il composa la plupart de ses ouvrages, et qu'il conquit peu à peu l'une des premières places parmi les érudits et les critiques de son siècle. Contraint de fuir par l'invasion française en 1806, il se retira à Berlin, et, après la paix de Tilsitt, 1807, reçut le titre de conseiller d'Etat. En 1808, il eut une grande part à la création et à l'organisation de l'université de Berlin, où il occupa avec succès une chaire de professeur. En 1824, sa santé l'obligea d'entreprendre un voyage à Nice; il arriva très-fatigué à Marseille, où il mourut au bout de quelques jours. Wolf était associé étranger de l'Institut de France. On a de lui : des éditions, avec notes, du *Banquet* de Platon, Leipzig, 1782, in-8°, travail qui le fit appeler à l'université de Halle; de la *Théogonie* d'Hésiode, 1784; de l'*Hermès* de Harris, 1788; du *Discours contre Leptine* par Démosthène, 1790; des *Variæ lectiones* de Muret; de quelques opuscules de *Lucien*, 1791; d'*Hérodien*, 1792; de l'*Iliade* d'Homère, Halle, 1794, 2 vol. in-8°; des Œuvres complètes de ce poëte, Leipzig, 1804-1807, 4 vol. in-8°; de *Suétone*, 1802; du *Phédon* de Platon, Berlin, 1811, in-4°; des *Nuées* d'Aristophane, avec une traduction en vers allemands, 1811, in-4°; de l'*Eutyphron*, de l'*Apologie*, et du *Criton* de Platon, avec traduction latine, 1812, in-4°; une *Histoire de la littérature romaine*, en allemand, Halle, 1787, in-8°; des *Mélanges*, en latin et en allemand, 1802. Le plus grand titre de Wolf, comme critique et comme écrivain, sont des études sur les poëmes d'Homère, écrites en latin et publiées sous le titre de *Prolegomena ad Homerum*, Halle, 1795, in-8°; elles produisirent une grande sensation, et soulevèrent les plus vives querelles : reprenant quelques-unes des opinions de Vico, Wolf nie dans cet ouvrage l'existence d'Homère, soutient que l'*Iliade* et l'*Odyssée* ne sont pas du même auteur, et prétend établir, par des recherches ingénieuses du reste, et en s'appuyant sur les grammairiens d'Alexandrie, que ces poëmes se composent de poésies recueillies des rhapsodes et assemblées au temps de Périclès. *V.* Ch. Galusky, *Fr.-Aug. Wolf, Revue des Deux Mondes* du 1er mars 1848. B.

WOLF (Pierre-Philippe), historien, né en 1761 à Pfaffenhofen (Bavière), m. en 1808, dirigea, de 1799 à 1807, une maison de librairie à Leipzig, et devint membre de l'Académie royale de Munich. On a de lui, en allemand : *Histoire générale des Jésuites*, Zurich, 1789-92, 4 vol. in-8°; *Histoire de l'Eglise catholique romaine sous le pontificat de Pie VI*, Leipzig, 1793-98, 6 vol. in-8°; *Histoire de la religion et de l'Eglise de France*, Zurich, 1802, faisant suite à l'ouvrage précédent, ouvrages où il y a beaucoup de mérite, mais gâtés par d'injustes attaques contre l'Eglise catholique et ses institutions; *Histoire statistique et topographique du Tyrol*, Munich, 1807, in-8°; *Histoire de Maximilien Ier et de son époque*, ibid., 1807-1809, 3 vol. in-8°, etc. B.

WOLFACH, v. du grand-duché de Bade, sur la Kinzig, à 25 kil. S.-E. d'Offenbourg; 1,650 hab. Commerce de bois. Mines de plomb argentifère, de cuivre, de cobalt, et d'antimoine.

WOLFE (James), général anglais, né en 1726 à Westerham (Kent), d'un major-général, m. en 1759, fit ses premières armes dans les Pays-Bas contre la France, en 1747. Envoyé en Amérique, 1758, sous les ordres d'Abercromby, il prit part à l'expédition du Cap-Breton, et fut bientôt nommé commandant de l'armée du Canada. Il défit Montcalm près de Québec, et fut tué à la prise de cette ville. On a publié sa *Vie et Correspondance*, Londres, 1827, 2 vol. in-8°.

WOLFENBUTTEL, *Guelferbytum*, ville du duché de Brunswick, sur l'Ocker, à 14 kil. S. de Brunswick; 10,000 hab. Ch.-l. de district. Cour suprême du Brunswick. Consistoire évangélique luthérien. Gymnase; très-riche bibliothèque, où Lessing a un monument. Ancien château, jadis résidence des seigneurs de Wolfenbuttel, et auj. des ducs de Brunswick. Comm. de blé, laine, fil de lin. Fabr. de tabac et d'amidon. — Près de là, le maréchal de Guébriant battit les Impériaux, en 1641.

WOLFFHART (Conrad), philologue, connu aussi sous le nom de *Lycosthène*, qui n'est que son propre nom traduit en grec, né en 1518 à Rouffach (Alsace), m. en 1561, étudia à l'université d'Heidelberg, s'établit, en 1542, à Bâle, où il enseigna publiquement la grammaire et la dialectique, et devint, en 1545, diacre et prédicateur à l'église St-Léonard. On a de lui : *Abrégé de la Bibliothèque de Gessner*, Bâle, 1551, in-4°; des éditions du livre *des Prodiges* de Julius Obsequens, et de la *Géographie* de Ptolémée; *Prodigiorum et ostentorum chronicon*, Bâle, 1557, in-fol., compilation assez curieuse, etc.

WOLFGANG (Saint), né en Souabe, m. en 994, appartenait à la famille des comtes de Pfulingen, et était lié avec l'archevêque de Cologne, Brunon, frère de l'empereur Othon le Grand. Il vécut longtemps dans un couvent au fond d'une forêt, refusa par modestie la prêtrise, qui lui fut enfin conférée par St Udalrich, alla prêcher l'Evangile en Hongrie en 972, et devint évêque de Ratisbonne en 974. Fête, le 31 octobre.

WOLFHAGEN, v. de la Hesse-Cassel (Basse-Hesse), sur une hauteur, à 25 kil. O. de Cassel; 3,000 hab. Ch.-l. de cercle. Industrie active des toiles, lainages et biscuits. Ville ruinée pendant la guerre de Trente Ans.

WOLGAST, v. des Etats prussiens (Poméranie), à 31 kil. S. de Greifswalde; 5,300 hab. Fabr. de tabac et de savon.

WOLHYNIE. *V.* VOLHYNIE.

WOLKONSKY, nom d'une famille princière de Russie, issue de Rurik. Elle est ainsi appelée de la Wolkona, riv. du gvt de Toula.

WOLLASTON (William), philosophe anglais, né en 1659 dans le comté de Stafford, m. en 1724. Sa pauvreté le força, au sortir de l'université de Cambridge, de se faire sous-maître à l'école publique de Birmingham; mais un riche héritage, en 1688, lui permit de venir travailler à Londres. Son *Tableau de la religion naturelle*, Londres, 1724 (traduction française, La Haye, 1726, 3 vol. in-12), donne la raison comme base à la morale, et respecte la révélation.

WOLLASTON (William), physicien, descendant du précédent, né en 1766, m. en 1828, fit ses études à Cambridge, abandonna la médecine pour les sciences naturelles, où ses découvertes et ses travaux lui valurent une fortune considérable. Il fut admis, en 1793, à la Société royale de Londres, et devint secrétaire de cette compa-

gnie en 1806. On lui doit plusieurs inventions ingénieuses, telles que le microscope à lampe, le perfectionnement de la *camera lucida*, de Hook, ou chambre obscure périscopique, le goniomètre à réflexion, pour mesurer avec précision la forme des cristaux; il indiqua le phénomène de la rotation des aimants, et un moyen de rendre le platine malléable et ductile. Enfin il a découvert deux métaux, le *rhodium* et le *palladium*. Plusieurs de ses Mémoires sont insérés dans les *Transactions philosophiques*.

WOLLIN, jadis *Julin*, v. des Etats prussiens (Poméranie), sur la côte E. de l'île de son nom formée par la Swine et la Divenow, bras orientaux de l'Oder, par le Frische-Haff et la Baltique; 3,000 hab. — L'île a 24,500 hect., 26 kil. sur 22, et 6,000 hab. Trois ponts jetés sur la Divenow l'unissent au continent.

WOLLMIRSTADT, v. des Etats prussiens (Saxe), à 17 kil. N. de Magdebourg; 3,400 hab. Ch.-l. de cercle.

WOLOGDA. *V.* VOLOGDA.

WOLSEY (Thomas), cardinal et ministre du roi d'Angleterre Henri VIII, né en 1471, d'un riche bourgeois d'Ipswich (Suffolk), et non d'un boucher, comme on le dit ordinairement, m. en 1530, fit ses études à Oxford, puis dirigea une école, où, de concert avec Erasme, il propagea la langue grecque. Il devint tuteur des fils du marquis de Dorset, chapelain de l'archevêque de Cantorbéry, et receveur des deniers royaux à Calais. Après une ambassade vers l'empereur Maximilien, il fut nommé aumônier de Henri VII et doyen de Lincoln. Henri VIII, charmé de l'élégance de ses manières, de la gaieté de son esprit, de sa souplesse et de sa complaisance, lui accorda toute sa faveur, le fit chanoine de Windsor, doyen d'York, évêque de Tournai, et le fit entrer au conseil d'Etat, 1510. En 1515, Wolsey devint archevêque d'York, puis grand-chancelier. Léon X le fit cardinal et légat. D'autres dignités encore élevèrent, avec celles-là, ses revenus à un chiffre si haut, qu'il jouissait d'une opulence vraiment royale. Il en consacra une partie à fonder plusieurs chaires et le collége de Christ-Church à Oxford; il construisit aussi à Hampton-Court un magnifique et très-somptueux palais. Il eut une maison composée de plus de 800 personnes, dont beaucoup étaient comtes, barons, chevaliers. Son talent de diplomate mit le comble à sa puissance. Charles-Quint, avec qui il conclut le traité de Bruges contre François Ier en 1521, avait promis de lui faire décerner la tiare pontificale; il attendit en vain la mort de Léon X et celle d'Adrien VI. Il se montra alors favorable à François Ier, dont il touchait une pension de 12,000 livres, et fit conclure une alliance entre la France et l'Angleterre. Mais l'affaire du divorce de Henri VIII amena sa chute. Après l'avoir, dit-on, suscitée, Wolsey se désista et refusa d'y prêter les mains, pensant que le roi ne réussirait pas. Anne de Boulen exigea sa disgrâce, et un acte d'accusation fut dressé contre lui. Henri VIII lui permit cependant de se retirer dans la chartreuse de Richmond, où il vécut quelque temps en digne et humble pasteur; mais bientôt, cédant à beaucoup d'instances, le roi le fit arrêter comme coupable de haute trahison. Wolsey mourut à Leicester, pendant qu'on le conduisait à Londres, en regrettant de n'avoir pas servi Dieu avec le même zèle qu'il avait servi le roi. La Vie de Wolsey a été écrite par G. Cavendish (2e édit., Londres, 1827), Fiddes (1724, in-fol.), et Galt (1812, in-4°, et 1817, in-8°). *V.* aussi Howard, *Le cardinal Wolsey et son temps*, Londres, 1824. A. G.

WOLTMANN (Ch.-Louis), historien allemand, né à Oldenbourg en 1770, m. en 1817, fut professeur d'histoire à Gœttingue et à Iéna, puis conseiller et résident du prince de Hesse-Hombourg à Berlin. On a de lui, outre des traductions de Salluste et de Tacite : *Histoire de France*, Berlin, 1797; *Histoire d'Angleterre*, 1799; *Histoire de la Réformation, considérée sous le point de vue de son influence politique*, 1803; *Histoire de la paix de Westphalie*, 1808, trad. en français par Mailher de Chassat, à la suite de la *Guerre de Trente Ans* de Schiller; *Histoire de Bohême*, 1815.

WOLVERHAMPTON, v. d'Angleterre, comté et à 28 kil. S. de Stafford, sur le chemin de fer du N.-O.; 147,646 hab. dans la paroisse. On remarque les églises St-Jean et St-Pierre. Industrie considérable de serrurerie et d'ouvrages en fer et en cuivre. Mines de fer et de houille. Tous les environs au S.-E. sont manufacturiers.

WONGROWIZ, v. des Etats prussiens (Posen), à 80 kil. O.-S.-O. de Bromberg, sur la Wilna; 2,700 hab.

WOOD (Antoine), antiquaire et biographe, né à Oxford en 1632, m. en 1695, a composé : *Historia et antiquitates universitatis oxoniensis*, Oxford, 1674-75, in-fol., publiées en latin, puis en anglais, 1786; *Athenæ oxonienses*, ou Vies des personnages sortis d'Oxford de 1500 à 1690, Londres, 1691, in-fol., et 1813-19, 4 vol. in-4° (en anglais), ouvrage qui forme une bonne histoire littéraire de l'Angleterre, etc. On s'aperçoit souvent, dans ses écrits, exacts en général, de son penchant vers le catholicisme. A. G.

WOOD (Robert), archéologue irlandais, né vers 1717, m. en 1775. Elève d'Oxford, il visita, en 1750, avec Dawkins et le dessinateur Borra, l'Asie occidentale. De retour en 1752, il publia : *les Ruines de Palmyre*, Londres, 1753, in-fol., et Paris, 1819, in-4°, 57 pl.; et *les Ruines de Balbeck*, Londres, 1757, in-fol., 47 pl.; ouvrages très-remarquables, et d'une grande exactitude. Nommé secrétaire d'Etat, il publia encore un *Essai sur le génie original d'Homère*, avec une comparaison de l'ancienne et de la nouvelle Troade, Londres, 1769, in-4°, et Paris, 1777, in-8°, livre savant et ingénieux. A. G.

WOODBOROUGH, brg d'Angleterre, comté et à 9 kil. N.-N.-E. de Nottingham; 801 hab. Là fut inventé le métier à bas, dont l'industrie y est toujours florissante.

WOODBRIDGE, brg et paroisse d'Angleterre (Suffolk), à 13 kil. E.-N.-E. d'Ipswich, sur la Deben; 4,800 hab. Maison de correction. Chantiers de construction.

WOODSTOCK, brg et paroisse d'Angleterre, comté et à 14 kil. N.-N.-O. d'Oxford; 7,900 hab. Fabr. de gants et d'objets en acier poli. Château royal, avec parc, construit par le roi Henri II pour la belle Rosemonde. — Patrie du prince Noir.

WOODSTOCK (Thomas). *V.* GLOCESTER (duc de).

WOODWARD (John), médecin et géologue anglais, né en 1665 dans le comté de Derby, m. en 1722, professeur de médecine au collége de Gresham en 1692, membre de la Société royale de Londres en 1693, et associé du collége de médecine de Cambridge en 1702, publia un *Essai sur l'Histoire naturelle de la Terre et des corps qu'elle contient...*, Lond., 1695, in-4°, livre qui fit grand bruit et rencontra beaucoup d'objections, parce qu'il n'est vraiment qu'un roman géologique, où l'auteur suppose une masse d'eau centrale, qui, mise en mouvement par Dieu, causa le Déluge. Buffon, entre autres, le réfuta dans sa *Théorie de la Terre*. On doit encore à Woodward plusieurs ouvrages de médecine estimés : *Traité sur la bile*, 1717, in-8°; *Etat de la médecine et des maladies*, 1718, in-8°, etc.

WOOLSTON (Thomas), théologien anglais, né à Northampton en 1669, m. en 1731, suivit la carrière ecclésiastique, eut une chaire au collége de Sidney à Cambridge, la perdit à cause de la hardiesse ou plutôt l'extravagance de ses opinions religieuses, fut destitué, mis en jugement, condamné, et retenu en prison jusqu'à sa mort. Il affectait de ne voir, dans les miracles de la Bible, que de simples allégories, disant que des athées ou des déistes pouvaient seuls s'attacher au sens littéral et historique. Ses idées ont été surtout developpées dans six *Discours sur les miracles de J.-C.*, qu'il publia en 1727-29, 3 vol. in-8°, ouvrage qui le fit condamner et fut solidement réfuté, entre autres par Sherlock (*V.* ce nom).

WOOLWICH, brg et paroisse d'Angleterre (Kent), à 14 kil. E. de Londres, sur la rive dr. de la Tamise; 28,000 hab. Première place du royaume comme dépôt d'armes et de munitions de guerre. Immenses chantiers pour la construction des vaisseaux de ligne, avec cales sèches, forges à ancres, corderies. Fonderie de canons, fabr. de fusées à la Congrève. Ecole d'artillerie et du génie. Hôpital militaire.

WOOSUNG, v. de Chine, au confluent de l'Yang-tsé-Kiang et de la rivière qui remonte à Shang-Ilaï. Station de commerce pour l'opium.

WORCESTER, *Branogenium*, *Branonium*, cité-comté d'Angleterre, capitale du comté de son nom, sur la rive g. de la Severn, à 5 kil. N.-O. de Spetchley, station du chemin de fer de Bristol, à 176 kil. N.-O. de Londres, et à 38 kil. S.-O. de Birmingham, à laquelle elle est unie par un canal; 31,123 hab. Evêché; siége des assises et des quarter-sessions; maison de correction à la Howard; école latine attachée à la cathédrale, et fondée par Henri VIII. Ville bien bâtie, et agréablement située; cathédrale gothique du XIVe siècle avec la tombe du roi Jean; églises St-André et Ste-Hélène; beau palais épiscopal. Industrie et commerce actifs : porcelaines, gants, chaussures, cuirs, etc. Marchés pour grains et houblon. Cromwell remporta à Worcester une grande victoire sur les royalistes en 1651. C'était, sous le nom de *Cær Guorangon*, une des principales villes des Bretons. Ce fut le 2e évêché de Mercie sous les Saxons. — Le comté de Worcester, situé entre ceux de Hereford à l'O., de Salop et de Stafford au N., de Warwick à l'E., de Monmouth et

de Glocester au S., a 55 kil. sur 32, et 307,801 hab. La houille s'y trouve à Dudley; Kidderminster fabrique des tapis, Stourbridge le verre et le fer, Worcester les gants et la porcelaine, Redditch et Feckenhaim les aiguilles. Sol fertile en céréales.

WORCESTER, v. des Etats-Unis (Massachussetts), ch.-l. de comté, à 70 kil. S.-O. de Boston; 24,963 hab. Société d'antiquaires, musée, bibliothèque. Tréfileries, forges; fabr. de revolvers, outils agricoles, lainages, tapis, cotonnades, papier, machines. Exploit. d'anthracite.

WORDSWORTH (William), poëte anglais dans le genre descriptif, l'un des premiers parmi les Lakistes et lui-même chef d'école, né en 1770 à Cockermouth (Cumberland), m. en 1850, compléta ses études à Cambridge, se fit connaître en 1793 par la relation en vers d'un voyage qu'il avait fait en France, pour laquelle il sentait beaucoup de sympathie, en Suisse et en Italie. Il passa presque toute sa vie à la campagne, d'abord à Alfoxton (Somerset), où il se lia avec Coleridge, et, depuis 1803, à Grassmere, près des lacs du Westmoreland qu'il a chantés, vivant d'un modeste patrimoine et d'une place de percepteur du timbre. Il fut nommé poëte lauréat après Southey, 1843. On a de lui : *Ballades lyriques*, 1798; *Poésies diverses*, 1807 et 1815, 2 vol.; plusieurs petits poëmes : *le Reclus*, 1814; *le Chien de Rylstone*, 1815; *Peter-Bell*, 1819; *le Charretier*, 1819; *la Rivière de Duddon, la Visite à Yarrow*, 1843, etc., remarquables par la simplicité et le naturel, et empreints d'une douce sensibilité. Il a surtout enrichi la littérature de ce que les Anglais appellent la *poésie du foyer*. Ses *Œuvres* ont été réunies à Londres, 1822, 4 vol. in-8°. *V.* L. Etienne, *Wordsworth et son école*, dans la *Revue contemporaine* du 15 décembre 1853. B.

WORINGEN, *Buruncum*, v. des Etats prussiens (prov. du Rhin), à 22 kil. N.-O. de Cologne; 1,500 hab. Anc. seigneurie.

WORKINGTON, v. d'Angleterre (Cumberland), bon port à l'embouchure de la Derwent, à 62 kil. S.-O. de Carlisle; 9,000 hab. dans la paroisse. Douane; chantiers de construction; riches mines de houille; exportation pour l'Irlande et l'île de Man; fabr. de chapeaux de paille; pêche du saumon. Un peu au-dessus de la ville est le beau château de la famille Curwen, sur une hauteur boisée, et qui servit de refuge à Marie Stuart après sa fuite de Langside.

WORKSOP, brg et paroisse d'Angleterre, comté et à 47 kil. N. de Nottingham; 6,000 hab. Belle église abbatiale. Comm. de drèche. Château des ducs de Norfolk et des ducs de Newcastle.

WORKUM, v. du royaume de Hollande (Frise), près du Zuyderzée, à 15 kil. S.-O. de Sneck; 3,000 hab.

WORLITZ, v. du duché d'Anhalt, située près de la rive g. de l'Elbe, à 10 kil. E. de Dessau; 1,900 hab. Château ducal, avec un parc et des jardins magnifiques.

WORMATIA, nom latin de WORMS.

WORMHOUDT, ch.-l. de cant. (Nord), arr. et à 20 kil. S.-E. de Dunkerque; 1,117 hab. Comm. de beurre, briques, lin; brasseries.

WORMIUS (Olaüs), médecin et antiquaire, né à Aarhuus en 1588, m. en 1651, voyagea en Allemagne, en France et en Italie, devint docteur en médecine à Bâle, professeur de belles-lettres, puis de grec, et de médecine à Copenhague. Il était très-versé dans la connaissance des antiquités danoises; on lui doit : *Quæstionum Hesiodicarum heptades duæ*, Copenhague, 1616, in-4°; *Historia norwegica*, 1623, in-4°; *Fasti danici*,... 1643, in-fol.; *Runica, seu Danica litteratura antiquissima vulgò gothica dicta*,... 1643; *Danicorum monumentorum libri VI*, 1643, in-fol.; *Specimen lexici runici*, 1651, in-fol., etc., ouvrages très-estimés.

WORMS, *Vanpiones*, *Borbetomagus*, *Vormatia*, ville du grand-duché de Hesse-Darmstadt, à 45 kil. S. de Mayence, 34 S.-O. de Darmstadt, sur la rive gauche du Rhin, et le chem. de fer de Mayence à Forbach; 11,428 hab. Belle cathédrale, bâtie du x^e^ au XII^e^ siècle. Fabr. de tabac, produits chimiques, tabletterie; tanneries, distilleries. Comm. de vins. Worms fut fondée par les Vandales, conquise sur les Trévires par J. César, devint la capitale des Vangiones. Dévastée par les Huns, elle fut reconstruite en 496 par Clovis, qui y résida. Au VI^e^ siècle elle fut le siége d'un évêché, au VIII^e^ siècle la résidence d'un comte palatin. Au XI^e^ siècle elle devint ville libre. En 1122, y fut conclu entre le pape Calixte II et Henri V le concordat terminant la querelle des Investitures. En 1521, s'y tint la diète qui condamna Luther par le fameux édit de Worms. Pendant la guerre de Trente-Ans, elle souffrit beaucoup, et, en 1689, elle fut réduite en cendres par les Français; la cathédrale seule resta debout. En 1743, un traité y fut conclu entre l'Angleterre, la Savoie et la Hongrie. En 1802, Worms fut incorporée à l'Empire français, et, en 1815, donnée au duc de Hesse-Darmstadt. E. S.

WORMS, nom allemand de BORMIO, en Valteline.

WORONZOFF (Michel-Larionovitch, comte), né à Saint-Pétersbourg en 1710, m. en 1767, fut en grande faveur auprès de la tzarine Elisabeth, qui le nomma grand-chancelier de l'Empire. Il continua d'avoir la principale part à la direction des affaires sous Pierre III, mais ne trempa point dans la conjuration qui ravit le trône à ce prince. Les remontrances qu'il adressa à Catherine II, lorsqu'elle voulut épouser Grégoire Orloff, le firent disgracier.

WORONZOFF (Michel, prince), petit-fils du précédent, né à St-Pétersbourg en 1782, m. en 1856, fut élevé en Angleterre, où son père était ambassadeur, entra à 19 ans dans l'armée du Caucase, servit contre les Français de 1812 à 1814, représenta la Russie au congrès d'Aix-la-Chapelle en 1818, et fut nommé, en 1823, gouverneur-général de la Nouvelle-Russie et de la Bessarabie. Il participa à la guerre contre la Turquie en 1828-29, fut envoyé contre les Circassiens en 1845, et prit sa retraite en 1854. Son administration civile fut remarquable : il a complétement transformé la Crimée, construit une magnifique route stratégique de Simphéropol à Sébastopol, contribué au développement de cette dernière ville, où un quai, un boulevard et une rue reçurent son nom, créé de vastes exploitations agricoles, et élevé à Aloupka un splendide château, accompagné d'un magnifique parc. B.

WORSLEY (Richard), historien anglais, né dans l'île de Wight en 1751, m. en 1805, est principalement connu par un ouvrage intéressant, et surtout d'une exécution magnifique, intitulé : *Museum Worsleyanum*, ou Collection de bas-reliefs antiques, de bustes, de statues, de pierres précieuses gravées, avec des vues de plusieurs places du Levant, prises sur les lieux, en 1785-86-87, Londres, 1794-1803, 2 vol. gr. in-fol.

WORSLEY, v. et paroisse d'Angleterre, à 10 kil. N.-O. de Manchester; 10,000 hab. Vastes mines de houille.

WORTHING, brg et paroisse d'Angleterre (Sussex), à 20 kil. O. de Brighton, sur la Manche; 5,800 hab. Bains de mer. Pêche du maquereau et du hareng.

WOTTON (William), philologue et critique, né en 1666 à Wrentham (Suffolk), d'un pasteur protestant, m. en 1726, associé en 1691 au collége St-Jean de Cambridge, puis chapelain du comte de Nottingham, a laissé : *Réflexions sur les anciens et les modernes*, ouvrage intéressant sur la question de la prééminence des uns sur les autres; *Histoire de Rome*, depuis la mort d'Antonin le Pieux jusqu'à celle d'Alexandre Sévère, Londres, 1705, in-8°, très-estimée; *Linguarum veterum septentrionalium thesauri conspectus brevis*, 1708, in-8°; *Mélanges sur les traditions et les usages des Scribes et des Pharisiens*, 1718, 2 vol. in-8°; *Leges Wallicæ ecclesiasticæ*, 1730, 2 vol. in-fol., etc. B.

WOTTON, brg et paroisse d'Angleterre, comté et à 31 kil. S.-S.-O. de Glocester; 6,000 hab. Fabr. de draps et lainages.

WOU-TCHANG, v. de l'Empire chinois (Chine propre), ch.-l. de la prov. de Hou-pé, sur l'Yang-tsé-Kiang, au S.-O. de Pékin; par 30° 34' lat. N. et 111° 20' long. E.; 600,000 habit. Thé d'une qualité supérieure; papier de bambou.

WOUTERS (François), peintre flamand, né en 1614 à Lierre, m. en 1659, élève de Rubens, traita l'histoire et le paysage, fut peintre de l'empereur Ferdinand II, puis du prince de Galles (Charles II), et devint directeur de l'Académie d'Anvers. Il fut tué d'un coup de pistolet, tiré par une main inconnue. On préfère ses paysages à ses tableaux d'histoire, et il se montre excellent coloriste dans les premiers. Il représente surtout les forêts avec une grande vérité, et y place des percées à perte de vue.

WOU-TSOUNG, empereur chinois. *V.* KHAÏ-SANG.

WOU-WANG, 1^er^ empereur de la dynastie chinoise des Tchéou, né en 1169 av. J.-C., m. en 1116, reçut de son père Wen-Wang le royaume de Tchéou, battit et détrôna, en 1109, l'empereur Chéou-Sin, qui s'était rendu odieux, et dont il répara les injustices. Détruisant l'ancienne forme de la monarchie pure, il lui substitua une espèce de système féodal par la distribution d'un certain nombre de principautés aux membres de sa famille et aux personnages distingués.

WOUWERMAN ou WOUWERMANS (Philips), peintre et graveur, né à Harlem en 1620, d'un peintre fort médiocre, qui lui enseigna les éléments du dessin et du coloris, m. en 1668, eut pour maître Jean Wynants, sous lequel il étudia le paysage, puis les animaux avec Pieter Verbeck. Le paysage devint pour lui un accessoire, un

fond de tableau destiné à faire ressortir une action. Il représenta, en conséquence, des troupes de seigneurs et de dames partant pour la chasse au lever du soleil, ou revenant fatigués, dans la lumière du soir; des soldats au bivouac, se préparant à la bataille, se reposant après une longue marche, ou luttant contre les ennemis; d'autres fois, il figurait la récolte des foins, la boutique d'un maréchal-ferrant, la cour d'une auberge, une foire de chevaux, un abreuvoir, des patineurs et des traîneaux sur la glace. Il excellait à peindre les chevaux. Avec un talent peu ordinaire, et une extrême application au travail, il ne put jamais arriver à une médiocre aisance, parce que, d'une part, il avait une nombreuse famille, et que jamais il ne put vendre ses tableaux à leur véritable valeur; les marchands profitaient de son talent plus que lui-même. On admire généralement dans ses compositions une belle couleur, une touche fine et moelleuse, de spirituelles figures, la transparence des ciels et des lointains. Les musées de La Haye et d'Amsterdam possèdent chacun neuf de ses tableaux: le Louvre en renferme treize. J. Moyreau a publié l'œuvre de Wouwerman, Paris, 1737, in-folio. A. M.

WOUWERMAN ou WOUWERMANS (Pieter et Jan), peintres paysagistes, frères et élèves du précédent. *Pieter*, né à Harlem en 1625, m. en 1683, n'est pas sans mérite; la couleur de ses paysages est belle et vigoureuse. Le musée du Louvre a de lui une *Vue de la tour et de la porte de Nesle*, en 1664. — *Jan*, né à Harlem en 1629, m. en 1666, eut plus de talent que Pieter. Il a peu travaillé. A. M.

WRANCZY (Antoine), en italien VERANZIO, en latin *Verantius*, prélat et négociateur, né en 1504 à Sebenico (Dalmatie), d'une famille illustre, m. en 1573, fut chargé par Jean Zapoli, roi de Hongrie, et par sa veuve Isabelle, de diverses missions en Pologne, à Venise, à Rome, en France, en Angleterre, en Autriche, et reçut de Ferdinand Ier l'évêché de Funfkirchen et le titre de conseiller d'Etat. Il alla deux fois en ambassade à Constantinople, 1553-57 et 1567, devint en 1569 archevêque-primat de Gran, vice-roi de Hongrie, et, quelques jours avant sa mort, cardinal. Pendant son ambassade à Constantinople, il fit en latin une traduction de la chronique turque anonyme, dite *Tarikhi-Ali-Khan;* cette traduction, connue sous le nom de *Codex Veranzianus*, n'a pas été imprimée, mais Leunclavius en a tiré ses *Annales sultanorum Othmanidarum et Pandectæ historiæ turcicæ*, Francf., 1588, in-4°.

WRANGEL (Charles-Gustave), général suédois, né en 1613 à Skokloster (Upland), près d'Upsal, d'un général du roi Charles IX, m. en 1676, fut nommé gentilhomme de la chambre du roi Gustave-Adolphe en 1629, puis officier de ses gardes, se distingua à la bataille de Lutzen en 1632, servit sous Banner depuis 1636, fit partie du conseil qui dirigea provisoirement les opérations militaires après la mort de ce général en 1641, contribua à la victoire de Torstenson près de Breitenfeld, lui succéda en 1645 dans le commandement en chef, opéra sa jonction par la Hesse avec Turenne, chef des troupes françaises sur le Rhin, battit, de concert avec lui, les Impériaux à Sommershausen, 1647, et s'empara de la petite Prague. Il servit encore en Pologne sous Charles-Gustave, assista à la grande bataille de Varsovie, 1656, prit part ensuite à la guerre entre le Danemark, 1658, mais échoua devant Copenhague. Déjà feld-maréchal et sénateur, il fut encore créé amiral, puis maréchal du royaume de Suède, commandant général de l'armée, et président du collége de la guerre. L'âge l'avait forcé de prendre sa retraite, et il vivait dans l'île de Rugen, lorsqu'il apprit que des vaisseaux ennemis venaient de se montrer; sa vieille ardeur guerrière se réveille, il veut aller les reconnaître, et cet effort lui coûte la vie.

WRATISLAS. *V.* VRATISLAS.

WRATISLAVIA, nom latinisé de BRESLAU.

WRAY (John), naturaliste. *V.* RAY.

WRÈDE (Charles-Philippe, prince de), feld-maréchal bavarois, né à Heidelberg en 1767, m. en 1838, forma, en 1799, dans le Palatinat, un corps de troupes pour renforcer l'armée du prince Charles, et mérita bientôt le grade de colonel. Major-général à la bataille d'Hohenlinden, 1800, il couvrit la retraite des Autrichiens. De 1805 à 1813, il commanda les troupes que la Bavière fournit à la France, prit une part glorieuse aux batailles d'Abensberg, de Wagram, et surtout de Leipzig, et fut nommé par Napoléon Ier comte de l'Empire; mais, son pays ayant changé de parti, il fut complétement battu à Hanau. Il prit part à la campagne de France, et représenta la Bavière au congrès de Vienne, en 1815. En 1822, on le nomma généralissime de l'armée bavaroise.

WREN (Mathieu), prélat anglais, né en 1585 à Londres, d'une famille noble originaire du Danemark, m. en 1667, suivit la carrière ecclésiastique, fut recteur de Feversham, chanoine de Winchester, principal d'un des colléges de Cambridge, doyen de Windsor et de Wolverhampton, vice-chancelier, et secrétaire de l'ordre de la Jarretière, prédicateur de Charles Ier, prévôt de la cathédrale de Westminster, et, en 1634, évêque d'Hereford. Il passa, la même année, de ce siége à celui de Norwich, et, en 1638, à celui d'Ely. Dénoncé à la Chambre des lords comme partisan du papisme et comme malversateur, 1641, il se défendit très-adroitement, fut néanmoins enfermé à la Tour de Londres, reçut des propositions de Cromwell de reconnaître son protectorat, s'y refusa constamment, et ne sortit de prison qu'après 18 ans de captivité, à la restauration des Stuarts, 1660.

WREN (Christophe), mathématicien et architecte, neveu du précédent, né en 1632 à East-Knoyle (Wilts), m. en 1723, étudia à Oxford, montra dès sa 1re jeunesse une grande aptitude pour les sciences, et, à 13 ans, construisit une machine pour représenter le cours des astres. Après avoir imaginé un semoir qui répandait le grain avec une parfaite régularité, un aéromètre, une machine pneumatique, et écrit un Mémoire sur la trigonométrie sphérique, ainsi qu'une brochure sur la planète Saturne, il obtint, à 25 ans, une chaire de mathématiques au collége Gresham, à Londres, puis à Oxford. Bientôt après, il fut reçu docteur en droit, et, en 1663, membre de la Société royale de Londres. Vers 1665, il fit un voyage à Paris, dans le but d'examiner l'état des arts. Lors du grand incendie de Londres, 1666, il proposa un très-beau plan général de reconstruction, que le parlement n'adopta qu'en partie, mais qui lui valut, en 1668, la place d'architecte et de directeur-général des bâtiments du roi. Il érigea le *Monument*, grande colonne destinée à perpétuer le souvenir de l'incendie (*V.* COLONNES), et, en 1675, commença la cathédrale de St-Paul, qu'il acheva, et qui, malgré ses défauts, est un des plus beaux et le plus grand édifice de ce genre après St-Pierre de Rome. On lui doit encore l'église de St-Etienne de Wallbrook, à Londres, un de ses meilleurs ouvrages, l'anc. douane du port de Londres, le portail restauré de Westminster, les églises du Christ, St-Michel, St-Dunstan, St-James, St-Vedast, St-Laurent, St-Etienne, Ste-Mary-le-Bowe, Temple-Bar, la façade de Hampton-Court, le palais royal et le palais épiscopal de Winchester, le mausolée de la reine Marie à Westminster, le collége de Pembroke à Cambridge, la bibliothèque du collége de la Trinité dans la même ville, l'hôpital de Chelsea, une aile de celui de Greenwich, l'édifice dit *le Théâtre*, à Oxford, etc. Wren avait les talents et la science d'un grand architecte, et joignait beaucoup de désintéressement à beaucoup de modestie. *V.* J. Elmes, *Mémoires sur la vie et les ouvrages de C. Wren*, Londres, 1823, in-4°.

WRESCHEN, v. des Etats prussiens (Posen), à 53 kil. E.-S.-E. de Posen; 3,600 hab. Ch.-l. de cercle.

WREXHAM, brg d'Angleterre, comté et à 37 kil. E.-S.-E. de Denbigh; 5,500 hab. Eglise magnifique de St-Asaph, bâtie sous Henri VII; bel hôtel-de-ville. Industrie active: papeteries, tréfileries, forges. Comm. de flanelles. Mines de houille, de fer, et de plomb.

WRIEZEN, ville des Etats prussiens (Brandebourg), à 52 kil. de Berlin; 5,900 hab.

WRIGHT (Joseph), peintre anglais, né à Derby en 1734, d'un attorney de 1re classe, m. en 1797, alla compléter ses études artistiques en Italie, s'établit à Bath en 1775, puis à Derby, et fut élu associé de l'Académie royale de peinture en 1782. Il commença par peindre le portrait avec beaucoup de succès; puis il exécuta de petits sujets historiques, dont le plus estimé est *la Mort du soldat*, et des paysages qui, par leur vérité, leur beau coloris, une entente très-habile des effets de lumière et des contrastes d'ombre, l'ont fait placer par ses compatriotes sur le même rang que Claude Lorrain.

WRINGTON, v. d'Angleterre (Somerset), à 22 kil. S. de Bristol; 1,200 hab. Chardons pour draps. Patrie de Locke.

WRIT (de *write*, écrire), ordre par écrit, se dit principalement, en Angleterre, d'une assignation, d'une ordonnance de cour de justice.

WRONSKY (Hoëné), mathématicien et philosophe, né en Pologne en 1777, m. en 1853, fut quelque temps au service de la Russie, où il parvint jusqu'au grade de lieutenant-colonel d'artillerie, et vint ensuite à Paris se livrer à la culture des sciences. Il publia: *Introduction à la philosophie des mathématiques*, 1811; *Philosophie de l'infini*, 1814;

Philosophie de la technie algorithmétique, en deux sections, 1815-1817; *le Sphinx*, qui parut par numéros, 1818-19; *le Messianisme*, 1831-39, ouvrage destiné, selon l'auteur, « à constituer la philosophie absolue par l'union finale de la philosophie et de la religion. » Les écrits de Wronsky, où quelques-uns prétendent trouver de l'originalité et de la profondeur, paraissent au plus grand nombre obscurs, bizarres, empreints d'un mysticisme affecté : Laplace et Lagrange les ont déclarés presque inintelligibles.

WUKOVAR. *V.* VUKOVAR.

WULFRAN (Saint), archevêque de Sens et apôtre de la Frise, m. en 720 au monastère de St-Wandrille, était fils d'un officier de Dagobert, et avait vécu d'abord à la cour de Clotaire III. Il est le patron d'Abbeville.

WULFSTAN, voyageur norvégien du IXe siècle, alla d'Edabia, dans le Sleswig, à Truse près d'Elbing. Le roi anglo-saxon Alfred a inséré sa relation dans l'Introduction à sa traduction d'Orose.

WUNSIEDEL, ville de Bavière (Haute-Franconie), à 53 kil. E. de Baireuth; 3,000 hab. Fabr. de toiles, lainages, coton. Patrie de Jean-Paul Richter, auquel on a élevé un monument, œuvre de Schwanthaler.

WURBENTHAL, v. des Etats autrichiens (Silésie), à 40 kil. N.-O. de Troppau; 2,300 hab. Fabr. de toiles. Comm. de fil. Mines de fer et hauts-fourneaux dans les environs.

WURDTWEIN (Etienne-Alexandre), archéologue, né en 1719 à Amorbach, m. en 1796, évêque suffragant de Mayence, a laissé, entre autres ouvrages importants : *Concilia Moguntina...*, Manheim, 1766, in-4°; *Subsidia diplomatica ad selecta juris ecclesiastici germanici historiarum capita elucidanda*, Heidelberg, 1772-80, 13 vol. in-8°; *Nova subsidia diplomatica*, 1782-89, 14 vol. in-8°, etc.

WURMSER (Dagobert-Sigismond, comte de), général autrichien, né en Alsace en 1724, d'une famille noble, m. en 1797, entra d'abord au service de la France, passa à celui de l'Autriche lorsque son père se fut fixé dans ce pays, gagna les grades de colonel et de général-major pendant la guerre de Sept-Ans, fut nommé lieutenant-général en 1778, et reçut, en 1787, le gouvernement de la Galicie et le titre de feld-zeugmeister (général de cavalerie). Envoyé contre les Français sur le Rhin en 1793, et chargé d'envahir l'Alsace, il couvrit le siége de Mayence, entrepris par les Prussiens, emporta les lignes de Wissembourg, fit capituler la garnison de Fort-Louis, mais fut battu à Freischweiler, et contraint de faire une retraite désastreuse. Chargé de réparer en Italie les échecs de Beaulieu, il perdit contre le général Bonaparte les batailles de Castiglione, de Lonato, et de Roveredo, 1796, fut repoussé de Vérone, et capitula dans Mantoue, 1797, où il avait dû se réfugier. Le général Bonaparte le traita avec générosité, en considération de son grand âge et de son mérite. Il mourut en se rendant en Hongrie, dont il venait d'être nommé gouverneur. Wurmser était atteint d'une surdité presque complète. B.

WURSCHEN, vge du royaume de Saxe, cercle et à 12 kil. E. de Bautzen. Victoire de Napoléon Ier sur les Prussiens et les Russes, le 21 mai 1813.

WURTEMBERG ou WIRTEMBERG (Royaume de), un des Etats de la Confédération germanique, borné au N., à l'E. et au S. par la Bavière, à l'O. par le gr.-duché de Bade, entre 47° 32'-49° 45' lat. N., 5° 50'-8° 10' long. E.; 20,708 kil. carr.; 420 kil. sur 320; 1,719,450 hab. Capit., *Stuttgard*. Divisé en 4 cercles : Neckar, Forêt-Noire, Danube, et Iaxt. Le Wurtemberg appartient aux deux bassins du Rhin (l'O. et le N.) et du Danube (le S. et l'E.). Le sol, sillonné de montagnes assez élevées, arrosé par le Neckar, l'Iaxt, le Kocher, la Murg, la Kinzig, le Rhin, la Tauber et le Danube, est assez fertile en grains, vins, houblon, graines oléagineuses; la culture des arbres fruitiers, poiriers, pommiers, cerisiers, y a pris une grande extension. Climat un peu froid. Elève de bétail et d'abeilles. Mines de fer et de houille; carrières de marbre et d'albâtre; exploit. de chaux, craie, terres à porcelaine et à potier. Eaux minérales et thermales; salines (à Wilhelmsglück près de Hall, et à Friedrichshall). L'industrie manufacturière commence à prendre une certaine extension; on remarque les fonderies de Wasseralfingen, les fabriques de machines à vapeur à Esslingen, d'instruments aratoires à Friedrichshall et à Neuenburg, de coutellerie à Heilbronn, Futtlingen et Kirchheim, d'armes à Oberndorf, de tôles, de tissus métalliques et de chaînes d'archal à Ulm, de poterie à Schramberg et à Scherzheim, de porcelaines à Louisbourg, d'instruments de physique et d'optique à Stuttgard, de bimbeloterie à Stuttgard et à Gœppingen, de pianos à Stuttgard, Heilbronn et Ulm, de produits chimiques et blanc de céruse à Heilbronn, de chapeaux de paille à Schramberg et à Fellbach, de lainages à Aalen, Metzingen, Esslingen et Reuttlingen. Comm. de blé, vins, bestiaux, cuirs, lin, toiles, bois de construction, orfévrerie, horlogerie, etc. L'instruction est très-répandue dans ce royaume : Tubingue a une célèbre université. Tous les cultes sont tolérés; mais la religion évangélique domine. Le gouvernement est monarchique et constitutionnel; la constitution de 1819 y a établi deux chambres. Le roi de Wurtemberg a le 6e rang dans la Confédération germanique; 4 voix lui sont assignées dans la diète générale. Revenu de l'Etat : 34 millions de fr.; dette, 230 millions. L'armée est de 10,581 hommes sur pied de paix, de 29,160 hommes sur pied de guerre. — *Histoire*. La famille régnante de Wurtemberg tire son nom d'un anc. château, voisin de Candstadt; elle prétend descendre d'un certain Emeric, maire du palais de Clovis. Jusqu'au XIIIe siècle, ses domaines furent peu importants; ils avaient titre de comté. Augmentés par de nombreuses acquisitions pendant le XIIIe et le XIVe siècles, ils furent érigés en duché par l'empereur Maximilien Ier, en 1495. Ce duché perdit le comté de Montbéliard, réuni à la France en 1792, mais fut alors érigé en Electorat de l'Empire, puis agrandi en 1806 par Napoléon Ier, qui en fit un royaume.

LISTE DES PRINCES DE WURTEMBERG.

1° *Comtes.*

Ulric I.....	vers 1250	frère.....	1344-61
Eberhard I, *l'Illustre*.	1265	Eberhard III.....	1392
Ulric II.....	1325	Eberhard IV.....	1417
Eberhard II, *le Hutin*, avec Ulric III, son		Louis I, et Ulric IV.	1419-41

2° *Séparation en 2 comtés.*

A Urach.		*A Neuffen.*	
Louis Ier.....	1441	Ulric IV.....	1441
Louis II.....	1450	Eberhard VI.....	1480-96
Eberhard V.....	1457-95		

3° *Ducs.*

Eberhard V (ou Ier comme duc).....	1495	Jean-Frédéric.....	1608
Eberhard VI ou II ...	1496	Eberhard III.....	1628
Ulric V (ou Ier comme duc)	1498	Guillaume-Louis.....	1674
Christophe.....	1550	Eberhard-Louis.....	1677
Louis, *le Pieux*.....	1568	Charles-Alexandre...	1733
Frédéric, *de Montbéliard*.....	1593	Charles-Eugène.....	1737
		Louis-Eugène.....	1793
		Frédéric Ier.....	1795
		Frédéric II.....	1797-1806

4° *Rois.*

Frédéric Ier (le même que le duc Frédéric II).....	1806
Guillaume.....	1816
Charles.....	1864

WURTEMBERG (Ulric Ier, comte de), m. en 1265, s'intitula, le premier, *comte par la grâce de Dieu*, vers 1250, fut reconnu prince immédiat de l'Empire, devint maître de presque toute la Souabe par la mort de Conradin (*V. ce mot*), et épousa une princesse polonaise, du sang royal des Piast.

WURTEMBERG (Eberhard Ier, comte de), dit *l'Illustre*, fils du précédent, lui succéda en 1265, soutint la guerre contre les empereurs Rodolphe de Habsbourg, Adolphe de Nassau, et Henri de Luxembourg, et mourut en 1325.

WURTEMBERG (Eberhard II, comte de), monta sur le trône en 1344, et mourut en 1393. Il se fit une grande réputation par ses exploits, et fut la terreur des villes hanséatiques.

WURTEMBERG (Eberhard III, comte de), petit-fils du précédent, m. en 1417, se montra très-zélé pour la justice et pour les sciences, et mérita le surnom de *Salomon du siècle*.

WURTEMBERG (Eberhard V, duc de), succéda, en 1457, à son frère Louis II, fonda l'Université de Tubingue, en 1477, reçut de l'empereur Maximilien Ier, à la diète de Ratisbonne, le titre de duc, en 1496, et mourut l'année suivante.

WURTEMBERG (Ulric V, duc de), petit-fils du précédent, né en 1487, m. en 1550, succéda en 1498 à son oncle Eberhard VI, épousa Sabine de Bavière, nièce de l'empereur Maximilien, dont il commanda plusieurs fois les armées, fut mis au ban de l'Empire pour avoir poignardé un seigneur, puis chassé de ses Etats par une révolte, passa 15 années en exil dans la Saxe et le Brunswick, recouvra le pouvoir à l'aide des troubles qu'engendra le luthéranisme, et, après un succès à Lauffen, 1534, fut re-

connu par Charles-Quint, sous la condition de relever, non plus de l'Empire, mais de l'Autriche. Il entra dans la ligue de Smalkalde, et vit ses domaines ravagés par le duc d'Albe.

WURTEMBERG (Eberhard-Louis, duc de), né en 1676, m. en 1733, succéda en 1677 à son père Guillaume-Louis, sous la tutelle de son oncle Frédéric-Charles, qui entra dans la ligue d'Augsbourg contre la France, et fut battu à Pfortzheim en 1692. Au début de la guerre de Succession d'Espagne, il fut nommé feld-zeugmeister des armées impériales, prit part aux opérations en Allemagne, sur le Rhin et dans les Pays-Bas, commanda en chef l'armée de Souabe en 1710 et 1711, servit ensuite en Hongrie contre les Turcs, et en Italie contre les Espagnols.

WURTEMBERG (Frédéric II, duc, puis roi de), né en 1754, m. en 1816, succéda en 1797 à son père Frédéric Ier, reçut de l'empereur la dignité électorale en 1803, s'allia en 1805 avec Napoléon Ier, qui le créa roi et le fit entrer dans la confédération du Rhin en 1806, prit part aux campagnes des Français contre l'Autriche en 1809, et contre la Russie en 1812, mais se joignit aux alliés en 1813. Il avait toujours gouverné despotiquement, lorsque, par mécontentement contre le congrès de Vienne, 1814, il accorda à ses sujets une charte constitutionnelle. Une de ses filles avait épousé Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie.

WURTZ (Paul, baron de), général allemand, né à Husum (Slesvig), d'une famille obscure, m. en 1676, se mit au service de l'empereur Ferdinand II, puis à celui de Gustave-Adolphe, roi de Suède. Après la mort de ce prince, il accepta de Christian IV, roi de Danemark, le gouvernement du Holstein avec le titre de feld-maréchal, et, en 1672, un commandement dans les troupes de la Hollande envahie par Louis XIV. Humilié par le stathouder Guillaume d'Orange, il donna sa démission en 1674.

WURTZBOURG, *Herbipolis*, v. de Bavière, ch.-l. du cercle de la Basse-Franconie, à 112 kil. S.-E. de Francfort, dans une vallée très-fertile, sur le Mein, et sur le chemin de fer de Bamberg à Francfort; 36,052 habitants. Evêché. Université. Forteresse, dite *Marienburg* ou *Frauenberg*. On remarque la cathédrale de St-Kilian, l'église du chapitre de Hauch, la chapelle gothique de Ste-Marie, et le château royal. Riche bibliothèque, et collections de tout genre. Ecole polytechnique; école centrale d'industrie. Clinique célèbre; institut orthopédique. Fabr. de draps, tabac, chapeaux, etc. Comm. de vins. — L'origine de Wurtzbourg remonte au VIIe siècle. En 741, St Boniface y érigea un évêché. De 910 à 933, elle fut plusieurs fois dévastée par les Huns. Plusieurs diètes se tinrent à Wurtzbourg. Celle de 1138 déclara Henri le Superbe déchu de son duché de Bavière. En 1553, la ville fut fortifiée. L'évêque Jules y fonda l'université en 1582. En 1610 une ligue catholique s'y forma contre l'union protestante de Hall. En 1630, Wurtzbourg fut prise d'assaut par le roi de Suède, Gustave-Adolphe, et, en 1793, par les Français, qui l'occupèrent jusqu'en 1796. Elle fut donnée à la Bavière en 1802, occupée de nouveau par les Français en 1806, et rendue à la Bavière en 1814. E. S.

WURTZBOURG (Evêché de), anc. Etat de l'Empire d'Allemagne (cercle de Franconie), entre la commanderie de Mergentheim à l'O. et l'évêché de Bamberg à l'E., avait 496 kil. carrés, et 250,000 hab. Il fut sécularisé à la paix de Presbourg en 1805, et donné à Ferdinand, ex-duc de Toscane, en échange de la principauté de Salzbourg, que l'on céda à la Bavière. En 1814, Ferdinand recouvra la Toscane, et le Wurtzbourg passa à la Bavière.

WURTZBOURG (Conrad de), minnesinger. *V.* CONRAD.

WURTZEN, v. du royaume de Saxe, à 24 kil. E. de Leipzig; 6,408 hab. Blanchisseries et brasseries.

WUSTERHAUSEN, v. des Etats prussiens (Brandebourg), sur une île de la Dosse, à 26 kil. O. de Neu-Ruppin; 2,800 hab. Draps et toiles.

WUSTERHAUSEN (KŒNIGS-), vge des Etats prussiens (Brandebourg), sur la Notte, à 28 kil. S.-E. de Berlin. Château royal, bâti par Frédéric II.

WYATT (Thomas), poëte anglais, né en 1503 dans le comté de Kent, m. en 1541, compléta son éducation par des voyages sur le continent, jouit de la faveur de Henri VIII, qui cependant lui fit subir un emprisonnement à la Tour de Londres, et mourut au moment où le roi, ayant reconnu son innocence, venait de le nommer ambassadeur en Espagne. Il a laissé des odes, des sonnets, des ballades, des satires, etc., dans lesquels il a donné plus de souplesse et d'harmonie à la langue anglaise, mais qui ne sont exempts ni d'affectation, ni d'obscurité. Toutes ses poésies ont été publiées avec celles de Surrey, 1557, in-4°, et 1812, 2 vol. in-4°.

WYATT (Thomas), fils du précédent, se mit à la tête d'un soulèvement contre Marie Tudor, fut abandonné d'une partie des siens, tomba au pouvoir des troupes royales, et périt sur l'échafaud en 1544.

WYATT (Jacques), architecte, né en 1743 à Burton (Stafford), m. en 1813, étudia son art à Rome. A son retour en Angleterre, il devint inspecteur-général des bâtiments, et succéda à West comme président de l'Académie de peinture. Il fit élever le Panthéon de Londres, l'abbaye de Fonthill, le palais de Kew, la chapelle de Henri VII à Westminster, le château de Windsor, Doddington-Hall, etc. Le Panthéon mit aussitôt Wyatt en grande réputation; il s'est distingué dans ses compositions par un goût pur et correct, et par un style grandiose et plein d'harmonie.

WYCHERLEY. *V.* WICHERLEY.

WYCOMBE, brg et paroisse d'Angleterre, comté et à 53 kil. S.-S.-E. de Buckingham; 6,300 hab. Papeteries, moulins à drèche et à farine. Il y eut jadis une école militaire, qui a été transférée à Sandhurst.

WYE, *Ratostathybius*, riv. d'Angleterre, naît au Plinlimmon-Hill (Montgomery), arrose les comtés de Radnor, Brecknock, Hereford, Monmouth, Glocester, et tombe dans l'estuaire de la Severn; cours de 170 kil.

WYK, *Batavodurum*, ville du royaume de Hollande, prov. et à 24 kil. S.-E. d'Utrecht, au point de séparation du Rhin et du Leck; 2,000 hab. Près de là était *Vyk-Duurstede*, détruite par les Normands au IXe siècle.

WYKEHAM (William de), archevêque de Winchester, né en 1324 à Wykeham (Hampshire), m. en 1404, fut inspecteur des bâtiments sous Edouard III. Il dirigea les constructions du château-fort de Queenborough, et de divers édifices à Winchester et à Oxford. En 1367, il devint grand-chancelier; après une disgrâce, due à l'influence du parti de Lancastre, il rentra en faveur sous Richard III, 1377. On lui doit la fondation d'un collége à Oxford, et de l'école Ste-Marie à Winchester.

WYNANTS (Jean), peintre paysagiste, né à Harlem vers 1600, m. après 1677, fut le maître de Wouwermans et d'Adrien Van den Velde. Nul n'a su mieux rendre les dunes sauvages qui bordent la mer en Hollande, n'a copié la nature avec plus d'exactitude, ni mieux différencié les espèces végétales. Sa couleur est d'une finesse merveilleuse. Il a senti, exprimé la poésie de la solitude. Adrien Van den Velde, Lingelbach, Philippe Wouwermans et quelques autres, ont orné ses paysages de figures et d'animaux. Le musée d'Amsterdam possède de lui trois tableaux de grande dimension, celui de Bruxelles trois, et celui de La Haye deux; le Louvre en renferme trois, un grand et deux petits. A. M.

WYNDHAM, homme d'Etat anglais, né en 1687 à Orchard-Wyndham (Somerset), m. en 1740, fut membre de la Chambre des communes, secrétaire d'Etat, et chancelier de l'Echiquier en 1713. Ecarté des affaires sous George Ier, il entra dans l'opposition, fut accusé d'avoir pris part au complot du comte de Mar, et enfermé sans jugement à la Tour de Londres, 1715.

WYNDHAM (William), homme d'Etat anglais, né à Londres en 1750, m. en 1810, entra à 32 ans au Parlement, où il siégea d'abord parmi les whigs les plus ardents; mais les excès de la Révolution française le firent changer de parti; il se rallia, avec Burke, au ministère de Pitt, fut nommé secrétaire d'Etat de la guerre en 1795, fit décider les armements qui devaient seconder les opérations des royalistes français en Bretagne et en Vendée, et s'opposa, en 1797 et en 1801, aux négociations avec le Directoire et avec le 1er consul Bonaparte. Sorti du ministère avec Pitt, il eut une grande part à la rupture du traité d'Amiens. Après la mort de Fox, il reprit un instant le portefeuille de la guerre dans le ministère Grenville, 1806. Il avait une éloquence facile, une dialectique serrée, et maniait le sarcasme avec une habileté rare. Ses *Discours* ont été recueillis en 1812, 3 vol. in-8°. C'était un homme d'Etat d'un grand talent et de beaucoup de sagacité. Sa haine contre la Révolution française fut profonde, et il disait, à propos de La Fayette, qu'il ne faut jamais pardonner à ceux qui commencent les révolutions.

WYNDHAM (William), lord Grenville, neveu du précédent. *V.* GRENVILLE.

WYNDHAM ou WYMONDHAM, brg et paroisse d'Angleterre (Norfolk), à 16 kil. S.-O. de Norwich; 5,500 hab. Maison de correction. Belle église d'une anc. abbaye.

WYNGENE, brg de Belgique (Flandre occidentale), à 16 kil. de Bruges; 6,700 hab. Fabr. de toiles.

WYTEGRA. *V.* VITEGRA.

WYTTENBACH (Daniel), savant philologue, né à Berne en 1746, m. en 1820, étudia à Marbourg, où son père avait été appelé comme professeur de théologie, passa de là à Gœttingue, où il suivit les cours de Heyne, et à l'université de Leyde. Il se fit connaître de Ruhnkenius en lui adressant une *Epistola critica super nonnullis locis Juliani imperatoris,...* 1769, in-8°, qui annonça l'étendue de son savoir; il obtint, par le crédit de ce savant, la chaire de philosophie et de littérature au collége des Remontrants d'Amsterdam, fit, en 1775, un voyage à Paris, où il se lia avec Larcher, Sainte-Croix, et Villoison, fut nommé, en 1779, professeur de philosophie à l'Athénée d'Amsterdam, et, en 1799, professeur de littérature grecque et bibliothécaire à Leyde. On a de lui : *Præcepta philosophiæ logicæ*, Amst., 1781, in-8°, traité de logique extrait des auteurs latins; *Selecta principum Græciæ historicorum*, 1793, in-8°, choix de morceaux pris dans les meilleurs historiens grecs; une édition excellente des *Œuvres morales de Plutarque*, avec la version latine de Xylander, améliorée, et de savantes notes critiques sur un quart environ de l'ouvrage, Oxford, 1795-1802, 5 vol. in-8° ou in-4°; *Vita Ruhnkenii*, 1800, in-8°, qui est une espèce d'histoire littéraire de ce temps; une édition du *Phédon* de Platon, avec commentaire, 1810, in-8°; des *Opuscules*, Leyde, 1821, 2 vol. in-8°, etc. Wyttenbach rédigea, de 1777 à 1807, avec Ruhnkenius et autres philologues hollandais, une *Bibliothèque critique*, revue littéraire qui a fait faire de grands progrès à la philologie.

X

XAN — XÉN

XAINTOIS ou SAINTOIS (Le), *Segintensis pagus*, petit pays de l'anc. France (Lorraine), où étaient Vézelise et Vaudemont (Meurthe), Mirecourt et Dombasle (Vosges).

XAINTRAILLES (Jean POTON, seigneur de), vaillant capitaine de Charles VII, fit ses premières armes en 1419, s'unit d'une étroite amitié avec Lahire, contribua, en 1429, à la victoire de Patay, où il prit le général anglais Talbot, rendit la liberté sans rançon à son prisonnier, fut traité à son tour avec la même générosité peu de temps après, devint maréchal de France en 1454, et mourut à Bordeaux en 1461. Il avait reçu, en récompense de ses services, les titres de bailli de Berry, capitaine de la tour de Bourges, de Falaise et de Château-Thierry, seigneur de Tonneins, etc.

XAINTRAILLES (corruption de *Sainte-Aialle*, qui équivaut à *Ste Eulalie* en languedocien), vge (Lot-et-Garonne), arr. et à 13 kil. N.-O. de Nérac; 800 hab. Joli manoir, curieux par sa situation et ses formes. Les légendes en faisaient le séjour de la fée Mélusine.

XALAPA, v. du Mexique. *V.* JALAPA.

XALISCO ou GUADALAXARA, dép. de l'Empire du Mexique, au centre, entre ceux de Nayarit et de Zacatecas au N., d'Aguas-Calientes au N.-E., de Quanaxuato à l'E., et d'Autlan au S. et à l'O.; par 18° 46'-23° 54' lat. N., et 103° 30'-108° 31' long. O.; 131,211 kil. carr.; 600 kil. sur 450; 804,058 hab. Ch.-l., *Guadalaxara*. On remarque, sur la côte, le golfe de Bayonna. Le N. du pays est traversé par la cordillère d'Anahuac, qui contient plusieurs volcans. Climat chaud et malsain. Sol boisé et assez fertile, quoique peu arrosé. Ce département est compris dans la division de Guadalaxara.

XALISCO, v. et port du Mexique, sur le Grand-Océan. Jadis capitale d'un royaume de même nom.

XALON, anc. *Salo* ou *Bilbilis*, riv. d'Espagne (Aragon), prend sa source dans les monts d'Albarracin, arrose les provinces de Soria et de Saragosse, et, après avoir reçu la Xiloca à Calatayud, se jette dans l'Ebre; cours de 170 kil.

XANTEN ou SANTEN, v. des États prussiens (prov. du Rhin), près de la rive g. du Rhin, à 51 kil. N.-N.-O. de Dusseldorf; 3,500 hab. Belle église collégiale de St-Victor, des XIII^e et XIV^e siècles. Industrie active des tissus; fabrique d'épingles. St Victor et ses compagnons y furent martyrisés en 286. Patrie de Siegfried, un des héros des Nicbelungen, et de St Norbert, fondateur de l'ordre des Prémontrés. On croit que c'est l'anc. *Colonia Trajana*. On voit, aux environs, des ruines de l'anc. *Castra Vetera*.

XANTHE, *Xanthus*, riv. de la Troade; c'est la même que le Scamandre. *V. ce nom.*

XANTHE, v. de l'anc. Lycie, au S.-O., sur la rive g. d'une rivière de même nom. Elle fut prise par Cyrus, après une résistance désespérée des habitants, qui se firent tous tuer. — On en voit les ruines près du vge turc de *Kounik*, entre autres, des murs en grande partie cyclopéens, beaucoup de tombeaux et un obélisque chargés d'inscriptions lyciennes.

XANTHIPPE, général athénien, succéda à Thémistocle dans le commandement des troupes, gagna, de concert avec le Spartiate Léotychidès, la victoire navale de Mycale sur les Perses en 479, prit Sestos, et ravagea la Chersonèse. Il fut le père de Périclès.

XANTHIPPE, femme de Socrate, mit souvent à l'épreuve la modération de ce philosophe par son humeur querelleuse et violente. Quand elle le perdit, elle témoigna néanmoins la plus vive douleur.

XANTHIPPE, officier lacédémonien à la solde de Carthage, prit le commandement des mercenaires de cette république après la défaite d'Adys, battit et fit prisonnier Régulus près de Tunis, en 255 av. J.-C.

XANTHUS, logographe du VI^e ou du V^e siècle av. J.-C., avait fait, en 4 livres, une *Histoire de la Lydie*, son pays. Il n'en reste plus que quelques parties, qui sont réunies dans le 1^er vol. des *Fragments des historiens grecs* de la collection Didot.

XATIVA, v. d'Espagne. *V.* JATIVA.

XAVERO ou XAVIER, vge d'Espagne (Navarre), au pied des Pyrénées, à 4 kil. E. de Sanguesa, avec un château où est né St François-Xavier.

XÉNAIAS, évêque syrien. *V.* PHILOXÈNE.

XÉNÉLASIE, c.-à-d. *éloignement des étrangers*, nom d'une loi de Lycurgue qui interdisait aux étrangers le libre séjour en Laconie.

XÉNIE, *Xenium*, présent chez les anc. Grecs et les anc. Romains. Chez les Grecs opulents, ce fut originairement un présent d'hospitalité : le jour de l'arrivée d'un hôte, on l'invitait à souper, puis, les autres jours, on lui envoyait, dans l'appartement qu'on lui avait donné, des fruits, des légumes, des volailles, produits des possessions rurales du maître qui était l'hôte actif. Les étrangers rendaient en cadeaux l'équivalent de ces envois. — Chez les Romains, on s'envoyait réciproquement des Xénies pendant les Saturnales; sous les empereurs, on en portait quelquefois à un orateur qui avait plaidé pour vous; et, sous le Bas-Empire, les provinciaux durent en offrir au gouverneur de leur province. C. D—Y.

XÉNIL ou GENIL, riv. d'Espagne, naît dans la Sierra-Nevada, arrose Grenade, Loxa, Ecija, reçoit le Darro, la Cabra et le Dilar, et se jette dans le Guadalquivir, rive g., près de Palma; cours de 220 kil. environ.

XENIUS, c.-à-d. hospitalier, surnom de Jupiter.

XÉNOCRATE, philosophe grec, né à Chalcédoine vers 406 av. J.-C., m. vers 314, fut disciple de Platon, et dirigea l'Académie après Speusippe en 339. Il s'occupa moins de modifier ou de développer les théories de son maître, que de les concilier avec le pythagorisme. Grave, sobre, il avait pris un tel empire sur ses passions, que la fameuse Phryné échoua contre lui. Il est connu aussi par le désintéressement qui le porta à refuser les présents d'Alexandre le Grand. Nous n'avons plus les ouvrages de Xénocrate, il avait écrit un *Traité de l'art de régner*, 6 livres *de la Nature*, 6 autres *de la Philosophie*, et un livre *des Richesses*. On lui a attribué un *Traité de la mort*, imprimé dans le *Jamblique* d'Alde, 1497, in-fol. *V.* Van den Wynpersse, *Dissertation sur Xénocrate*, Leyde, 1822, in-8°.

XÉNOPHANE, philosophe grec, fondateur de l'école Eléatique, né à Colophon vers 620 av. J.-C., fut obligé de quitter sa patrie, vécut quelque temps en Sicile, et, à

l'âge de près de 80 ans, alla se fixer à Elée. Il avait composé près de 2,000 vers sur la fondation de Colophon et la colonisation d'Elée, des iambes contre Homère et Hésiode, et un poëme *Sur la nature des choses*. Il reste de ce dernier quelques fragments, que la tradition avait conservés. Xénophane récitait ses vers pour vivre. Il mourut presque centenaire. — L'opinion qu'il avait conçue de la divinité le porta à attaquer l'anthropomorphisme païen, accusant d'impiété ceux qui faisaient naître et mourir les dieux. A ces grossières notions il voulut substituer celle d'un dieu unique, immobile, immatériel, sans commencement ni fin. Il ne disait pas, comme Parménide et Zénon après lui, qu'il n'y a qu'un seul être, mais seulement qu'il n'y a qu'un seul Dieu. Ne voyant de réel que ce Dieu, il se montra sceptique à l'égard du monde matériel, ce qui conduisit son école à refuser toute croyance aux sens. Xénophane disait que, selon l'apparence, la terre était un cône tronqué, dont la base se perdait dans l'infini, et que les nuages n'étaient que des astres enflammés. Aristote a écrit un petit traité *de Xenophane, Zenone et Gorgiâ*. Tous les fragments de Xénophane et les passages qui s'y rattachent ont été réunis et discutés par Karsten, *Philosophorum græcorum veterum reliquiæ*, 1830, in-8°; par Brandis, *Commentationum Eleaticarum pars prima*, 1813, in-8°; *V.* Cousin, *Fragments philosophiques*, t. 1er; Berg, *De Xenophane*, Heidelberg, 1842, in-4°. R—T.

XÉNOPHON, célèbre historien et moraliste grec, né près d'Athènes vers l'an 445 av. J.-C., m. vers 355. En 424, il combattit à Délium, et, au milieu de la déroute des Athéniens, dut la vie à Socrate, qu'il fréquentait depuis plusieurs années. Il suivit plus tard les leçons du rhéteur Isocrate. En 401, il s'engagea, avec son ami, le Béotien Proxène, au service de Cyrus le Jeune contre le roi Artaxerxès II, mais ne voulut être ni officier ni soldat dans l'armée auxiliaire. Néanmoins le sang-froid, l'énergie et le bon sens qu'il montra après l'assassinat des généraux grecs dans la tente du satrape Tissapherne, le firent choisir unanimement pour commander une division considérable de dix mille hommes formant l'arrière-garde, qu'il conduisit à travers des pays inconnus par où ces Dix mille avaient entrepris de faire leur retraite. Ce fut lui véritablement qui assura le succès de cette marche mémorable, dont il nous a conservé les intéressants détails dans un ouvrage qui est un des principaux monuments de la littérature grecque. Mais Xénophon a terni une partie de sa gloire, en poussant l'amitié pour Agésilas, roi de Lacédémone, jusqu'à ne pas craindre de combattre à Coronée, dans les rangs de l'armée Spartiate, contre ses compatriotes ligués avec Thèbes, Argos et Corinthe. Il fut banni d'Athènes comme convaincu de *Laconisme*, et ne rentra jamais dans sa patrie, bien que le décret de bannissement eût été révoqué vers 367. Néanmoins il envoya ses fils combattre à Mantinée, 363, dans les rangs des Athéniens, ligués alors avec les Spartiates contre Epaminondas. On croit qu'il mourut à Corinthe. Depuis son bannissement, il avait presque toujours résidé à Scillonte, en Elide, dans un domaine que lui avait donné le gouvernement de Sparte. C'est pendant son exil que Xénophon a dû composer ou achever la plupart de ses ouvrages, qui sont au nombre de quinze, divisés en quatre classes : I. Ouvrages de philosophie morale : 1° le *Banquet*, ou dialogue sur la *Beauté*, un de ses premiers ouvrages; 2° *Hiéron*, ou *les Devoirs d'un Roi*, dialogue remarquable et intéressant entre Hiéron et Simonide. Hiéron expose au poëte philosophe les ennuis et les dangers de la *tyrannie*. Simonide lui montre qu'à force de services rendus à tous les sujets, le tyran peut changer ses ennuis en véritables plaisirs, et conjurer des dangers qui ne menacent que les mauvais princes. On croit que ce dialogue fut composé à la suite d'un voyage de Xénophon à la cour de Denys l'Ancien; 3° *Apologie pour Socrate*; 4° *Entretiens mémorables de Socrate*, divisés en quatre livres, exposé un peu désordonné, mais fidèle et naïf, des principes de morale de ce philosophe et de sa méthode d'enseignement; 5° *l'Economique*, ou *l'Art de bien ordonner une maison*, ouvrage fort estimé de Cicéron, qui le cite souvent et l'avait traduit; il y est principalement question des propriétés rurales : le dernier tiers du livre est un éloge animé et très-judicieux de l'agriculture. — II. Ouvrages didactiques : sur la *Cavalerie*, sur la *Chasse*, sur *l'Equitation*. — III. Opuscules politiques : *Observations sur le gouvernement de Sparte; sur le gouvernement d'Athènes; sur les finances des Athéniens*. — IV. Ouvrages historiques : 1° *Helléniques*, ou *Histoire de la Grèce* (en 7 livres) depuis la bataille de Sestos, 412, où s'était arrêté Thucydide, dont Xénophon a fait connaître l'ouvrage, jusqu'à la bataille de Mantinée, 363. Cette composition est un peu froide, à l'exception de quelques scènes assez vivement présentées; la bataille d'Ægos-Potamos et la prise d'Athènes sont sèchement racontées : l'historien se montre trop souvent partial pour Lacédémone; il parle du traité d'Antalcidas, si honteux pour elle, comme d'une paix glorieuse; il ne mentionne Pélopidas qu'à propos de son ambassade en Perse; le nom d'Epaminondas n'est pas prononcé dans le récit de la bataille de Leuctres, et le lecteur entrevoit à peine le grand rôle joué pendant plusieurs années dans la Grèce par cet homme éminent; l'historien se borne à louer les qualités militaires déployées par Epaminondas dans sa 4e invasion du Péloponèse. 2° L'*Anabase* (c.-à-d. *Marche vers la Haute-Asie*), contenant le récit de l'expédition du jeune Cyrus contre Artaxerxès II, et de la retraite des dix mille Grecs auxiliaires; c'est un ouvrage remarquable et très-supérieur au précédent; 3° la *Cyropédie* ou *l'Enfance de Cyrus*, en 8 livres, ouvrage moitié historique, moitié moral, dont le but paraît avoir été de présenter l'idéal du conquérant et du fondateur d'empire, et qui a une incontestable originalité; c'est, avec le précédent, le chef-d'œuvre de Xénophon; 4° l'*Eloge d'Agésilas*, ouvrage élégamment écrit, mais d'une valeur médiocre. — Xénophon reçut dans l'antiquité le surnom d'*Abeille attique*, à cause de l'élégance et de la douceur qui règnent dans ses écrits. Le caractère principal de son style est une simplicité quelquefois un peu nue, mais presque toujours pleine de grâce; il s'élève rarement, mais il plaît presque toujours. On peut lui reprocher parfois d'être lent et diffus.—Les meilleures éditions de Xénophon sont celles de Weiske, Leipzig, 1798-1804, 6 vol. in-8°; de Thieme et Ernesti, ibid., 1763-64, ou 1801-04, 4 vol. in 8°; de Schneider et Bornemann, 1838, 10 vol. in-8°, avec notes critiques et index de la grécité; de Dindorf, 1840, 1 vol. gr. in-8° (collect. Didot). Il a été traduit en français par Gail, Paris, 1797-1814, 7 vol. in-4°, qui a reproduit pour l'*Œconomique*, la très-estimable traduction latine de Leunclavius. Il y a aussi des traductions françaises des divers ouvrages : *la Cyropédie*, par Joseph Dacier; l'*Apologie de Socrate*, par Larcher; les *Entretiens mémorables*, par Levesque. M. Trianon a réuni les traductions précédentes en 2 vol. in-12, Paris, 1842. *V.* Creuzer, *De Xenophonte*, Leipzig, 1799, in-8°; Ranke, *De Xenophontis vitâ et scriptis*, Berlin, 1851, in-4°; Sturzius, *Lexicon Xenophonteum*, Leipzig, 1801-04, 4 vol. in-8°. P—T.

XÉNOPHON d'Ephèse, romancier grec, dont le nom n'est peut-être qu'un pseudonyme, paraît avoir vécu au IIe siècle de J.-C. Il a laissé : *les Ephésiaques*, ou *les Amours d'Abrocome et d'Anthia*, roman en 5 livres, publié par Cocchi, Londres, 1726, in-4°, par Buonsignori, Lucques, 1781, in-4°, par le baron de Locella, Vienne, 1796, et traduit en français par Jourdan, Paris, 1748, et 1797, in-12.

XÉRÈS ou JEREZ-DE-LA-FRONTERA, v. d'Espagne (Andalousie), prov. et au N.-E. de Cadix (50 kil. par terre et 24 par mer), près de la rive dr. du Guadalete et à 12 kil. de la Méditerranée; 52,200 hab. Dominée par un château d'origine mauresque, cette ville est l'anc. *Asido*; quelques ruines de la cité d'*Asta* servirent probablement aussi à sa reconstruction. La victoire de Xérès, 711, ouvrit aux Arabes l'entrée de l'Espagne; le roi des Wisigoths, Rodrigue, y fut vaincu et tué. Alphonse le Sage s'empara de Xérès en 1255. Grand comm. de blés, fruits délicieux, et vins très-estimés (225 à 250,000 hectolitres par an).

XÉRÈS DE LOS CABALLEROS (c.-à-d. Xérès des chevaliers), *Esuris*, v. d'Espagne (Estramadure), prov. et à 64 kil. S. de Badajoz; 8,400 hab. Fabr. de toiles, cuirs, chapeaux, savon. Patrie de Balboa. Mines de soufre et d'argent aux environs. — Cette ville tire son nom des *Chevaliers du Temple*, auxquels elle appartint.

XÉROPHAGIES, nom donné, dans la primitive Eglise, aux 6 jours de jeûne de la semaine sainte, pendant lesquels, par dévotion et non par obligation, on ne mangeait que du pain avec du sel et on ne buvait que de l'eau.

XERT, *Indibilis*, v. d'Espagne (Tarragone), à 30 kil. N. de Tortose, sur l'Ebre; 2,300 hab.

XERTIGNY, ch.-l. de cant. (Vosges), arr. et à 13 kil. S. d'Epinal; 2,034 hab. Forges, affineries de fer, martinets.

XERXÈS Ier, roi de Perse, 485-472 av. J.-C., succéda à son père Darius Ier, qui l'avait désigné de préférence à son fils aîné Artabaze, né avant son avénement au trône. Après avoir soumis l'Egypte révoltée, il reprit les desseins de son père contre la Grèce, 481. Entraînant à sa suite plus d'un million de combattants, sans compter les femmes, les enfants, les vieillards et les valets d'armée, il partit de Sardes, tandis qu'une flotte de plus de 1,200 voiles et

de 3,000 bâtiments de transport longeait le littoral de la mer Egée. Arrivé sur les bords de l'Hellespont, il voulut le franchir à l'aide d'un pont de bateaux, que les tempêtes renversèrent: emporté par une colère insensée, il ordonna de fouetter la mer comme une esclave, de jeter des chaînes dans ses flots pour dompter leur fureur, et de la marquer d'un fer rouge. On refit un nouveau pont, et l'armée passa dans la Thrace méridionale: Xerxès, voulant châtier le mont Athos, contre lequel s'étaient naguère brisés les vaisseaux de Mardonius (*V. ce mot*), fit percer l'isthme qui l'unissait au continent pour donner passage à sa flotte. Après avoir reçu la soumission de la Macédoine et de la Thessalie, il perdit 20,000 hommes au passage des Thermopyles, défendu par Léonidas, 480, puis ruina Platée et Thespies, livra Athènes aux flammes, mais vit sa flotte, déjà malheureuse à la hauteur d'Artémisium, perdre contre Eurybiade et Thémistocle la bataille de Salamine. Laissant Mardonius en Grèce avec 300,000 hommes, il regagna en fugitif la côte d'Asie, sur une petite barque, et sans songer à réparer les autres échecs éprouvés par ses armes depuis son départ, à Platée et à Mycale, 479, se plongea dans les plaisirs. Artaban, capitaine de ses gardes, l'assassina dans l'espoir de s'emparer du trône. B.

XERXÈS II, fils et successeur d'Artaxerxès Ier Longue-Main, 425 av. J.-C., ne fit que passer sur le trône de Perse, et fut assassiné par son frère Sogdien, un an après son avénement.

XICOCO, v. du Japon. *V.* SIKOKF.

XILOCA, riv. d'Espagne, affluent du Xalon.

XILOTEPEC. *V.* MARTIN-XITOTÈQUE (SAN-).

XIMENA-DE-LA-FRONTERA, v. d'Espagne (Cadix), à 42 kil. E. de Medina-Sidonia; 6,900 hab.

XIMÉNÈS (Roderic), d'une famille noble de la Navarre, combattit contre les Maures, entra dans l'ordre des Franciscains, devint archevêque de Tolède et cardinal, et mourut en 1247, en revenant du concile de Lyon. On a de lui une *Histoire d'Espagne* en 9 livres, une *Histoire des Ostrogoths*, une *Histoire des Huns et des Vandales*, une *Histoire des Arabes* (de 770 à 1150), ouvrages publiés par A. Schott dans l'*Hispania illustrata*, t. II.

XIMÉNÈS DE CISNEROS (le cardinal François), né en 1436, d'un receveur des contributions, à Torre-Laguna en Castille, m. en 1517, étudia à Alcala-de-Hénarès, puis à Salamanque, se fit prêtre, mais n'obtint un bénéfice qu'après une longue opposition de l'archevêque de Tolède, Carillo d'Acunha. Il devint ensuite grand-vicaire du cardinal Mendoza, puis administrateur des domaines du comte de Cifuentes, prisonnier des Maures. A 50 ans, il résigna tous ses bénéfices, se fit moine franciscain, et bientôt, comme si ses rudes austérités n'étaient pas suffisantes, et que son humilité s'effrayât du succès de ses prédications à Tolède, il alla vivre trois ans dans un ermitage, à la manière des anachorètes. Rappelé par ses supérieurs, il fut nommé, en 1492, confesseur de la reine Isabelle, en 1494, provincial de son ordre, et, en 1495, archevêque de Tolède, ce qui le faisait de droit primat d'Espagne et chancelier de Castille. Il fallut des lettres du pape pour qu'il acceptât, et pour qu'il se décidât à prendre en apparence un genre de vie conforme à sa haute position. La mort d'Isabelle ne diminua en rien sa puissance, et, en 1507, Ferdinand le Catholique lui fit donner le chapeau de cardinal et le nomma grand-inquisiteur de Castille, pour le récompenser de ce qu'après la mort de Philippe le Beau, 1506, il avait rattaché à sa cause le clergé et les villes de Castille dans la question de la régence. Mais il le récompensait sans l'aimer, et lorsque, en 1509, Ximénès alla faire à ses frais, sur les Barbaresques, la conquête d'Oran, qui fut suivie de celle de Bougie et de Tripoli, 1510, il n'aurait pas été fâché que cette expédition le débarrassât « du bonhomme ». Le bonhomme survécut à Ferdinand, qui, en mourant (janv. 1516), lui confia le gouvernement jusqu'à l'arrivée du roi Charles, son petit-fils. Pour maintenir intacte l'autorité royale contre les grands, dont il voulait « écraser la fierté sous ses sandales », Ximénès, pendant sa régence, s'appuya sur les villes et sur une milice bourgeoise qu'il institua. En arrivant, Charles, au lieu de le remercier, le relégua dans son diocèse; et le vieillard ne survécut que quelques heures à cette marque d'ingratitude (nov. 1517). Quoi qu'ait dit Llorente de l'administration de Ximénès, sur laquelle nous n'avons rien de certain ni même de probable quant au nombre des procès, le vieux cardinal montra, comme grand-inquisiteur, beaucoup plus de douceur et de modération que ses deux prédécesseurs, et il exerça sur les agents du tribunal, pour les empêcher d'abuser de leur pouvoir, une surveillance très-sévère. On lui doit l'université d'Alcala et la Bible polyglotte de ce nom (1502-17, 4 vol. in-fol.; réimprimée à Anvers, 1569-70, 8 vol. in-fol.). — Sa Vie a été écrite en Espagne par Gomez Alvarez de Castro (*de Rebus gestis à D. Franc. Ximenio*, in-fol., 1569); en France, par Fléchier, Marsollier, Baudier; et en Allemagne, par le docteur Héfelé, trad. en français par les abbés Sisson et Crampon, sous le titre de : *Le cardinal Ximénès et l'église d'Espagne à la fin du* XVe *et au commencement du* XVIe *siècle*, Paris, 1856, in-8°. R.

XIMÉNÈS (Augustin-Louis, marquis de), littérateur, né à Paris en 1726, d'une famille aragonaise, m. en 1817, suivit d'abord la carrière militaire, fut aide-de-camp du maréchal de Saxe, parvint aux grades de colonel et de mestre-de-camp, puis se livra à la culture des lettres, et fut de la société intime de Voltaire. Il écrivit 3 tragédies médiocres (*Epicharis*, 1752; *Don Carlos*, 1753; *Amalasonte*), et diverses poésies, où l'on trouve des vers bien frappés; on les a publiées sous les titres d'*Œuvres*, 1772, in-8°, et de *Codicille d'un vieillard*, 1792, in-8°. On lui attribua pendant quelque temps le *Voyage autour de ma chambre* par X. de Maistre.

XIMO ou KIOU-SIOU, île du Japon, la plus méridionale, séparée de l'île Sikokf par le canal Bungo, entre 31° et 34° lat. N., 127° et 129° long. E.; 350 kil. sur 220; 1,000,000 hab. Ch.-l., *Nangasaki*. Elle forme la région dite *Sai-kai-do* (contrée de la mer occidentale), et est divisée en 9 provinces, d'où lui vient le nom de *Kiou-siou* (les 9 royaumes). Une chaîne de montagnes volcaniques la sillonne. Mines d'or, d'argent, de cuivre et de houille. Elève de vers à soie.

XINGU, riv. du Brésil, naît dans le pays des Bororos (Mato-Grosso), coule du S. au N. à travers d'immenses territoires habités par des peuplades sauvages, traverse la prov. de Para, passe à Pombal, et se jette dans l'Amazone, après avoir reçu l'Iabagua, le Pacaja, le Rio-Fresco et le Guarini; cours de 3,000 kil. environ.

XIPHILIN (Jean), patriarche de Constantinople en 1066, in. en 1078, était d'une illustre famille de Trébizonde, et avait été d'abord ermite au mont Olympe. On a de lui : *Decreta duo de sponsalibus*, et *Decretum de nuptiis prohibitis*, dans le *Jus græco-romanum* de Leunclavius; plusieurs *Homélies*, en mss. à la biblioth. du Vatican.

XIPHILIN (Jean), neveu du précédent, a écrit un *Abrégé de l'histoire romaine de Dion Cassius*, il commence aux guerres de César et de Pompée, et finit à la mort d'Alexandre Sévère. C'est ordinairement un extrait textuel de Dion, mais très-bref; son plus grand mérite est de renfermer des parties dont l'original est perdu. Il a été publié à Paris par Robert Estienne, 1551, in-4°, et par H. Estienne, 1592, in-fol., avec trad. latine; et trad. en français par Boisguillebert, 1674, 2 vol. in-12, et par le président Cousin, 1678, in-4°, ou 1686, 2 vol. in-12.

XIPHONIE, *Xiphonia*, anc. v. de Sicile, sur la côte E., au N. de Syracuse et au S.-E. de Leontium. Auj. *Agosta*.

XISUTHRE, 10e et dernier roi antédiluvien selon les traditions chaldéennes, mentionné par Bérose seul. Il fut averti en songe par un dieu que le genre humain allait périr, et, pour échapper au déluge, s'enferma dans un navire avec sa famille et un certain nombre d'animaux, en sortit après l'inondation, et fut enlevé au ciel. Son histoire a été calquée sur celle de Noé.

XOCHIMILCO, lac du Mexique, un des cinq de la vallée et près de Mexico. Ses eaux, très-limpides, s'écoulent au N. dans le lac de Tezcuco.

XOIS, v. de l'anc. Egypte (Delta), à 2 kil. N.-O. de Busiris, 4 kil. O. de Sébennyte, fut le ch.-l. du *nome Xoïte*, et le berceau de la 14e dynastie des rois d'Egypte.

XORULLO. *V.* JORULLO.

XUCAR ou JUCAR, anc. *Sucro*, fleuve d'Espagne, naît au Cerro-San-Felipe dans la prov. de Cuenca, coule au S. et à l'E., sur 350 kil. environ, par Cuenca, Jorquera, Cofrentes, Alcira, et Callera, où il se jette dans la Méditerranée.

XUTHUS, un des fils d'Hellen, eut de Créuse, fille d'Erechthée, deux fils, Ion et Achéus, qui furent la tige des Ioniens et des Achéens.

XYLANDER (Guillaume HOLTZEMANN, dit en grec), traduction du mot Holtzemann, « homme de bois, » savant philologue, né à Augsbourg en 1532, de parents pauvres, m. en 1576, fit de fortes études, et se rendit habile en histoire, en théologie, en philosophie, et en mathématiques. En 1558, il fut nommé professeur de grec à Heidelberg, puis secrétaire des assemblées convoquées à l'abbaye de Maulbrun par l'électeur palatin Frédéric III, pour statuer sur des points controversés par les protestants. Outre des éditions d'*Euripide*, de *Théocrite*, d'*Etienne*

de Byzance et d'*Horace*, des traductions latines de *Tryphiodore*, Bâle, 1548; de *Dion Cassius*, de *Marc-Aurèle*, 1553; de *Plutarque*, 1561-70, 2 vol. in-fol.; de *Strabon*, 1571, et de *Diophante*, 1575, il a publié des ouvrages originaux, entre autres : *Institutiones Aphoriticæ Logicæ Aristotelis...*, Heidelberg, 1577, in-4°, etc., et des poésies latines. C. N.

XYLOPOLIS, anc. v. de Macédoine (Mygdonie), tirait son nom de ses maisons, toutes bâties en bois.

XYNECIES, fêtes athéniennes, instituées par Thésée en l'honneur de Minerve, pour rappeler la réunion des habitants de l'Attique en une seule cité. On les célébrait en juillet. Elles portaient encore le nom de *Métœcies*.

XYNIA, anc. v. de Thessalie, sur les bords du lac *Xynias*, auquel elle donnait son nom.

XYSTE, *Xustos*, partie d'une palestre chez les anciens Grecs, long portique couvert, où les athlètes s'exerçaient pendant l'hiver : il avait 22 pieds de large (6m,60), et le milieu formait une lice large de 12 pieds (3m,60), profonde de 1 pied et demi (0m,45), afin que les spectateurs qui se promenaient autour pussent voir les exercices sans en être incommodés. Il y avait auprès du Xyste un stade, et des promenades plantées de platanes avec des siéges en maçonnerie. Xyste venait du verbe *xuein*, « polir, racler, » parce que les athlètes se raclaient la peau avec des strigiles, et se frottaient d'huile. — Chez les anciens Romains, un Xyste était un parterre de fleurs et d'arbustes, au milieu d'un péristyle ; une allée droite, et régulièrement plantée, dans un jardin. C. D—Y.

Y

YAH

Y (Golfe de l'), golfe du Zuyderzée, s'étend, sur 25 kil., de Muyden à Beverwick, entre la Hollande septentrionale et la Hollande méridionale. C'était jadis un lac, uni au Rhin d'un côté, au lac Flevo de l'autre; il a été formé, au XIIIe siècle, par une invasion de la mer.

YABOUS, riv. de la Nubie, naît dans le pays des Gallas, et se jette dans le Bahr-el-Azrek. Les hippopotames et les crocodiles y abondent.

YACOBA, pays peu connu de l'Afrique intérieure, au S. du Haoussa. Il y a, dit-on, des peuplades féroces, et des mines d'argent et d'antimoine.

YACOUB (Ibn-Leiz), fondateur de la dynastie des Soffarides en Perse, avait été chaudronnier (en arabe *soffar*) dans le Sigistan, son pays natal. Il se fit chef de brigands, se mit au service de Salih-ebn-Nasr et de son frère Darham, qui avaient chassé les Tahérides du Khoraçan, et prit lui-même le pouvoir souverain en 872. Il réunit sous sa domination le Sigistan, le Khoraçan, le Farsistan, le Tabaristan, fut reconnu comme maître légitime de ces contrées par le calife Motamed, et mourut en 879, au moment où il songeait à attaquer Bagdad.

YACOUB (Abou-Yousouf), dit *Almançour-Billah*, prince de la dynastie des Mérinides en Afrique, succéda, en 1258, à son frère Abou-Bekr sur le trône de Fez, réunit Maroc à ses Etats en 1268, fit deux expéditions en Espagne pour soutenir Mohammed II, roi de Grenade, contre Alphonse X, roi de Castille, s'allia ensuite avec ce dernier prince, entreprit avec lui le siége de Cordoue et de Grenade, et mourut à Algésiras en 1286.

YACUNDA, riv. du Brésil, naît dans la prov. de Para, et se joint à l'Amazone par le canal qui réunit le Tocantin à ce fleuve.

YAGMOURASSEN (Abou-Yahia-ben Zeïan), chef de la dynastie africaine des Zeïanides, profita de la décadence des Almohades pour fonder le royaume de Tlemcen, sur lequel il régna pendant 40 ans, 1242-82, et qui subsista jusqu'au XVIe siècle.

YAGNEZ (Ferdinand), peintre espagnol, né à Almedina (Manche), on ne sait en quelle année, m. vers 1560, alla en Italie prendre les leçons de Raphaël. Dès 1531, il jouissait en Espagne d'une grande réputation. Chargé d'orner le grand autel de la chapelle des Albornos, dans la cathédrale de Cuença, il y peignit la *Nativité*, la *Résurrection*, *St Pierre*, *St Paul*, et huit autres saints ou saintes. On y remarque les contours arrêtés, la noble expression, les attitudes élégantes et le sentiment idéal de l'école romaine. D'autres tableaux qu'il exécuta pour les églises des Trois Rois Mages et de la Piété augmentèrent encore sa réputation. A. M.

YAHIA (Abou-Zakharia), général musulman du XIIe siècle, fut gouverneur de Lérida, puis de Cordoue, reçut de Tachfyn, roi de Maroc, le commandement de toutes les forces des Almoravides en Espagne, fut contraint, par une insurrection des Arabes de la Péninsule, en 1144, d'accepter l'alliance d'Alphonse-Raymond, roi de Castille, se vit attaqué par les Almohades, qui lui prirent Cordoue et Grenade, et mourut en 1149, selon les uns dans un combat sous les murs de cette dernière ville, selon les autres assassiné par les siens à Jaën.

YAN

YAHIA, un des Barmécides (*V. ce mot*).

YAHNDI, ville de la Guinée septentrionale. *V.* Dagoumba.

YAITÇA, v. de Bosnie. *V.* Jaitzé.

YAKOBA. *V.* Yacoba.

YAKOUB. *V.* Yacoub.

YAKOUTES. *V.* Iakoutes.

YAKOUTSK. *V.* Iakoutsk.

YA-LOUNG-KIANG, rivière de l'Empire chinois, naît dans le pays de Khoukhou-noor, coule au S.-E., puis au S., traverse la partie N.-E. de la prov. thibétaine de Kam, entre dans la Chine propre, se joint au Kin-cha-Kiang, et forme l'Yang-tsé-Kiang; cours de 1,100 kil. environ.

YALTA. *V.* Ialta.

YALPUCH, riv. de la Bessarabie, se jette près de Bolgrad, après un cours de 100 kil., dans le lac Yalpuch, qui communique par un petit canal avec le Danube près d'Ismaïl; partie de la limite de la Bessarabie et de la Moldavie, depuis 1856.

YAMA, dieu indien. *V.* Iama.

YAMBO ou JAMBO, *Charmuthas*, v. de l'Arabie ottomane (Hedjaz), au S.-O. de Médine, dont elle est le port, et au milieu d'un pays complétement aride. Comm. important avec l'Egypte.

YAMOUNA, nom primitif de la Djoumnah.

YANAON, v. de l'Hindoustan français, dans le pays des Circars du Nord, à 780 kil. N.-N.-E. de Pondichéry, sur la branche N. du delta de Godavéry, et à 12 kil. E. de l'embouchure de ce fleuve. Ch.-l. d'un district, qui a 8 kil. carrés, et 7,000 hab. Récolte de riz. — Ce comptoir, qui appartient à la France depuis 1752, lui fut enlevé par les Anglais pendant la Révolution, mais restitué en 1817. Une invasion de la mer, poussée par un ouragan furieux, l'a dévasté en 1839; les trois quarts de la population périrent dans ce désastre.

YANDABOU, v. de l'Empire birman, dans le royaume et à 100 kil. S.-O. d'Ava, sur la rive g. de l'Iraouaddy. Fabr. de poterie. Là fut conclu, en 1826, un traité par lequel l'empereur des Birmans cédait aux Anglais une partie de l'Inde transgangétique.

YANG-TCHÉOU, v. de la Chine propre (Kiang-sou), sur le Canal impérial et l'Yang-tsé-Kiang, à 80 kil. N.-E. de Nankin, au milieu d'un pays très-fertile; 200,000 hab. environ. Comm. de tissus et de sel.

YANG-TSÉ-KIANG, c.-à-d. *fils aîné de la mer*, dit encore le *Fleuve bleu*, fleuve de l'Empire chinois, le plus grand de l'Asie, et, après l'Amazone et le Mississipi, le plus grand du monde entier, est formé par la réunion du Kin-cha-Kiang et du Ya-loung-Kiang, coule de l'O. à l'E. à travers les prov. de Sé-tchouan, Hao-nan, An-hoéï, Kiang-nan, reçoit le Han-Kiang, le Min-Kiang et le Kia-ling-Kiang, et se jette dans la mer Bleue au-dessous de Nankin. Il est navigable pendant 2,400 à 2,800 kil.; à 1,200 kil. de son embouchure, il a 4 kilom. de large, et porte des bâtiments qui tirent de 4 à 5 mètres d'eau.

YANI ou KATABA, royaume de la Sénégambie, sur la rive dr. de la Gambie, entre ceux de Bambouk, d'Oulli et de Saloum; capit., *Kataba*. Sol plat, en partie couvert de bois, fertile en blé, tabac, indigo, coton, etc.

YANKEES, nom donné dérisoirement par les Anglais aux habitants des Etats-Unis, surtout à la bourgeoisie commerçante. C'est une imitation de la manière défectueuse dont les nègres et les Indiens prononçaient le mot *English* (Anglais).

YAN-NGAN, v. de la Chine propre (Chen-si), à 380 kil. de Si-ngan. Ch.-l. de département.

YAN-PHING, v. de la Chine propre (Fou-Kian), au N.-O. de Fou-tchéou. Ch.-l. de département.

YAN-TCHÉOU, v. de la Chine propre (Chan-toung), au S. de Tsi-nan; ch.-l. de département. — v. de la Chine propre (Tché-Kiang), au S.-O. de Han-tchéou; ch.-l. de département.

YANVO, v. de la Nigritie méridionale, capitale des Molcuas et résidence de leur roi, sur le Rigi, à 2,000 kil. N.-E. de Loanda; 40,000 hab. Marché d'esclaves. Près de là, riches mines de cuivre et roches aurifères.

YAO, empereur de la Chine, né vers 2357 av. J.-C., m. l'an 2258, résida à Ping-Yang (Ki-tchéou). Il encouragea l'étude de l'astronomie; les traditions lui attribuent un calendrier et l'invention de la musique religieuse; elles placent aussi de son temps en Chine, l'an 2298, une grande inondation, qui paraît la même que le Déluge d'Ogygès. Yao fut un bon prince, constamment occupé du bonheur de ses sujets, et particulièrement des pauvres.

YAO, v. du Japon, dans l'île de Niphon, sur le golfe d'Osaka.

YAO-NGAN, v. de la Chine propre (Yun-nan); ch.-l. de département. Comm. de musc.

YAOURI, ville de la Nigritie centrale, capitale d'un royaume de même nom, sur la rive g. du Kouarra ou Niger, à 300 kil. S. de Sakkatan. — Le royaume d'Yaouri est situé entre ceux de Niffé au S., de Borgou à l'O., et de Haoussa à l'E.

YAPURA, riv. de l'Amérique du S., naît dans les Andes au S.-E. d'Almaguer, arrose l'Equateur et le Brésil, et se jette dans l'Amazone; cours de 1,400 kil. environ.

YAR-BROK-YOU-MTHSO ou PALTE, lac du Thibet (Ouéï), à 80 kil. S. de Lassa. Il renferme une île de 180 kil. de tour.

YARD, mesure anglaise de longueur, valant 0m,914.

YARKAND, rivière de l'Empire chinois, naît dans la chaîne du Bolor, coule à l'E.-N.-E., traverse le Turkestan, passe à Yarkand, et se jette dans le lac Lop; cours de 1,100 kil. environ.

YARKAND, v. du Turkestan chinois, sur la riv. de son nom, à 4,000 kil. O. de Pékin, par 38° 10' lat. N. et 72° 20' long. E.; 60,000 hab. environ. Citadelle, beau palais. Comm. considérable de soieries, coton, lin, tapis. Aux environs on exploite le jaspe. — Capitale du royaume de Kaschgar au commencement du XVIIe siècle, cette ville a été réunie à l'Empire chinois depuis 1757.

YARMOUTH, v. forte d'Angleterre (Norfolk), port sur l'estuaire de la Yare dans la mer du Nord, à 30 kil. E.-S.-E. de Norwich; 30,000 hab. Arsenal; chantiers de construction. Bains de mer très-fréquentés. Vastes quais; grande église fondée sous Guillaume II; colonne de Nelson. Pêche de harengs. Exportation de produits agricoles et de poissons pour la Méditerranée et l'Amérique. Paquebots pour Londres, Hull, etc. Près de là sont les ruines d'une station romaine, Garianonum.

YAROU-DZANGBO-TCHOU. *V.* IRAOUADDY.

YARRIBA, royaume de la Nigritie centrale, à l'O. du Niffé et au S. du Borgou; capit., *Katunga*. C'est Clapperton qui l'a fait connaître.

YATREB, nom primitif de Médine.

YBERA ou CARACARÈS, vaste lagune ou marais du Rio-de-la-Plata, dans le grand coude formé par le Parana; 4,800 kil. car. environ.

YBERVILLE (LEMOYNE D'), intrépide corsaire, né en 1662 à Montréal (Canada), d'une famille normande, m. en 1706, fut chargé, en 1686, de construire, dans la baie d'Hudson, un fort dont il eut le gouvernement, et qu'il défendit avec succès contre les Anglais, auxquels il reprit même le fort Bourbon en 1697. L'année suivante, il alla reconnaître l'embouchure du Mississipi, remonta ce fleuve dont une branche reçut le nom d'Yberville, et établit la première colonie française à la Louisiane. En 1706, il prit aux Anglais l'île de Nevis et 30 bâtiments, et mourut au moment où il se préparait à attaquer la Jamaïque. — Un de ses frères, Lemoyne de Bienville, fut gouverneur de la Louisiane, et fonda la Nouvelle-Orléans.

YBICUY, riv. de l'Amérique du Sud. *V.* IBICUY.

YE, ville de l'Indo-Chine anglaise (province de Tenasserim), port de commerce sur le golfe de Martaban, à 140 kilomètres Sud de Martaban. Territoire, couvert de déserts, de broussailles et de forêts, fut cédé à l'Angleterre par les Birmans, en vertu du traité d'Yandabou, 1826.

YECLA, v. d'Espagne (Murcie), à 26 kil. O. de Villena; 12,000 hab. Huileries, tanneries, distilleries.

YÉDO ou JEDDO, capitale du Japon, sur la côte S.-E. de l'île de Niphon, à l'embouchure de la Tungava dans le golfe d'Yédo, par 36° 39' lat. N. et 137° 40' long. E. Les Japonais lui donnent 84 kil. de circonférence, avec 10,000,000 hab.; les voyageurs européens évaluent sa population à 700,000 habit. Résidence ordinaire du *seogoun*, empereur temporel du Japon, qui y habite un palais de 20 kil. de circonférence, entouré de murailles flanquées de tours et ceintes de fossés. Bibliothèque impériale. Les maisons, bâties en bois, basses, et surmontées de terrasses, bordent des rues larges et droites ornées de riches boutiques. Fréquents incendies, parmi lesquels on cite ceux de 1703, 1733, 1806 et 1856. La ville est coupée d'un grand nombre de canaux à parapets élevés et bordés d'arbres. En 1855, un violent tremblement de terre renversa 100,000 maisons, 54 temples, et fit périr 30,000 hab.

YELL, île d'Ecosse, une des Shetland, au N. de Mainland; 32 kil. sur 10; 2,700 hab., la plupart pêcheurs.

YELLOW-STONE, c.-à-d. *pierre jaune*, riv. des Etats-Unis (Montana), sort du versant oriental des monts Rocheux, coule au N.-E., et se jette dans le Missouri; cours de 1,500 kil. environ.

YÉMANAH, v. d'Arabie (Yémen), ch.-l. de la prov. de Kherdje, à 130 kil. S.-O. de Derreyèh.

YÉMEN, région d'Arabie, au S.-O., partie principale de l'Arabie Heureuse des anciens, entre le Nedjed et l'Hedjaz au N., la mer Rouge à l'O., le détroit de Bab-el-Mandeb au S., et l'Hadramaout à l'E.; 750 kil. sur 350; 2,500,000 hab. La partie occidentale, dit *Tehama*, offre des plaines basses, sablonneuses, arides et desséchées, où le climat est brûlant; la partie orientale et centrale, dite *Djebaïl*, a des collines boisées, où la température est très-agréable, des plaines fertiles et bien arrosées. L'Yémen produit les plantes aromatiques, l'encens, la myrrhe, le baume dit de la Mecque, les dattes, l'indigo, le café dit *moka*. Au point de vue politique, on y distingue l'eyalet turc d'Yémen (ch.-l. Moka), l'imamat de Sana ou d'Yémen, l'Etat d'Abou-Arisch, les pays d'Aden et de Kobaïl.

YENNE, *Epauna*, chef-lieu de canton (Savoie), sur le Rhône, arrond. et à 23 kil. N.-O. de Chambéry; 1,282 hab. Dévastée par un incendie en 1851. — Sigismond, roi des Burgondes, y tint un concile en 517. Elle fut autrefois le ch.-l. du Petit-Bugey.

YEOMANRY, milice à cheval en Angleterre, chargée de la défense et de la police locales; elle se compose des *yeomen* ou propriétaires des campagnes.

YEOU, riv. de Nigritie, naît dans le pays de Djakoba, coule au N. puis à l'E., est profonde et limpide, arrose le Haoussa et le Bournou, et se jette dans le lac Tchad; cours de 750 kil.

YEOVIL, brg et paroisse d'Angleterre (Somerset), à 30 kil. S. de Wells, sur l'Yeo ou Ivel; 7,600 hab. Ganterie, fromages.

YÈRES, petite riv. de France, prend sa source à 10 kil. N. de Provins (Seine-et-Marne), et se jette dans la Seine à Villeneuve-St-Georges (Seine-et-Oise); cours de 95 kil. environ.

YÈRES, vge (Seine-et-Oise), sur la riv. de son nom, arr. et à 15 kil. N. de Corbeil; 1,288 hab. Filature et peignage de laines. Beau château de La Grange, qui a appartenu au maréchal de Saxe et à La Fayette. Il y eut aussi une abbaye de Bénédictines, fondée, en 1122, par une sœur de Louis VI le Gros.

YERMOUK, anc. *Hieromax*, rivière de Syrie. Sur ses bords, les Arabes musulmans défirent les troupes de l'empereur Héraclius, en 636.

YERVILLE, ch.-l. de cant. (Seine-Inférieure), arr. et à 12 kil. N.-E. d'Yvetot; 576 hab. Fabr. de tissus de coton, corderies.

YÉSO, grande île du Japon, entre Niphon, dont le détroit de Tsongaar ou Songar la sépare au S., Tarrakaï au N.-O., et les Kouriles au N.-E., par 41° 25' et 45° 30' lat. N., 137° 10' et 144° long. E.; 560 kil. sur 450; ch.-l. *Matsmaï*. Sur ses côtes, très-échancrées, plusieurs baies pourraient faire de bons ports. Une chaîne de montagnes assez élevées, où sont quelques volcans, sillonne l'intérieur. La côte seule est cultivée. Le sol contient des mines d'or, de cuivre, de plomb, non exploitées, et de vastes forêts de sapins, de cyprès et de bouleaux. On y distingue le gvt d'Yéso (v. princip.: Matsmaï, Hakodadi), au S.-O., et le pays des Aïnos. — Le jésuite sicilien Jérôme de Angelis aborda à Yéso en 1620, et le navigateur hollandais Mar-

tin de Vries la longea en 1643; les Russes en 1739, La Pérouse en 1787, Broughton en 1796, la visitèrent.

YEU (Ile d'). *V.* DIEU.

YEVRE. *V.* AURON.

YEZD ou JEZD, ville de Perse, ch.-l. d'une province de son nom depuis 1865, à 364 kil. S.-E. d'Ispahan; 30,000 hab. Entrepôt de marchandises de l'Inde, qui y sont apportées par les caravanes d'Hérat et de Boukhara. Fabriques d'étoffes de soie, communes ou mêlées d'or et d'argent; châles, armes blanches, pistolets.

YEZDEGERD Ier, roi sassanide de la Perse, 399-419, fils de Schahpour III, sut garder la paix avec l'Empire d'Orient; mais par sa tolérance envers les chrétiens, qu'il laissa jouir de la plus grande liberté, il souleva contre lui la haine des Mages, alarmés pour leur propre religion. Il mourut d'une chute de cheval.

YEZDEGERD II, roi de Perse, 439-457; très-attaché à la loi de Zoroastre, il imposa par la force des armes le culte du feu à l'Albanie, à l'Arménie, à l'Ibérie, et persécuta les chrétiens.

YEZDEGERD III, roi de Perse, 632-652, se montra tolérant en religion, mais repoussa les injonctions du calife Omar, qui voulait lui imposer l'islamisme. Roustam, son favori, fut d'abord victorieux des Arabes musulmans en 634; mais il perdit lui-même les batailles de Néhavend et de Kadésiah, et fut assassiné par des hordes turques, qu'il avait appelées à son secours. Avec lui finit la dynastie des Sassanides. Le commencement de son règne (16 juin 632) fut une ère pour les Perses.

YÉZID Ier, 2e calife ommiade, régna à Damas de 680 à 683. Après la mort de son père Moâwiah, il avait été reconnu pour légitime calife dans tous les pays musulmans, sauf à Médine, la Mekke et quelques autres villes. Parmi les grands, Hoçayn, fils d'Ali, et Abdallah, fils de Zobayr, lui disputèrent le califat. Il fit périr Hoçayn et sa famille, prit de force Médine, qui était au pouvoir d'Abdallah, mais mourut avant d'avoir réduit la Mekke. Le meurtre de Hoçayn, ses vices, et surtout son impiété et son avarice, ont rendu le nom d'Yézid exécrable aux Chiytes. D.

YÉZID II, 9e calife ommiade, fils d'Abd-el-Mélek, succéda à son cousin Omar II en 720. Il soumit le Khoraçân révolté. En même temps, les Arabes d'Espagne s'emparaient de Narbonne, et leur général Al-Samah s'avançait jusqu'à Toulouse, où il fut défait par Eudes, duc d'Aquitaine, 721. Yézid mourut de chagrin de la perte d'une de ses femmes, en 724. D.

YÉZID III, 12e calife ommiade, fils de Walid, et neveu du précédent, succéda, en 744, à son cousin-germain Walid II, qu'il avait aidé à détrôner et à faire périr, et vit éclater plusieurs soulèvements contre lui. Les partisans d'Ali s'agitèrent; la Palestine s'insurgea; Merwan, petit-fils du calife Merwan Ier, marchait sur Damas, lorsque Yézid mourut, après un règne de 6 mois.

YÉZID-IBN-MAHLEB, général musulman, fut nommé gouverneur du Khoraçan en 702, encourut la disgrâce du calife Walid Ier, obtint de Soliman, frère et successeur de ce prince en 715, le gouvernement de l'Irak, recouvra encore celui du Khoraçan, et, menacé de nouveau sous Omar II et Yézid II, finit par se déclarer indépendant à Bassorah en 720. Mais il fut vaincu sur les bords de l'Euphrate par Moslémah, frère du calife, et se fit tuer de désespoir en se précipitant au milieu des troupes ennemies. Il avait environ 50 ans.

YÉZIDES ou YÉZIDIS, peuple kourde de la Turquie d'Asie, au nombre de 200,000. Les uns, retranchés dans les monts Sindjar, entre Mossoul et le Khabour (Nord de l'eyalet de Bagdad), sont indépendants et peuvent lever 6,000 fantassins et 3,000 cavaliers. Les autres, répandus dans le S. de la Syrie, le Kourdistan, le Diarbékir, et même la prov. russe d'Erivan, sont soumis aux chefs des contrées qu'ils habitent. Tous sont passionnés pour le tabac et le vin, abhorrent l'islamisme, et font le plus de mal possible aux mahométans. Leur religion, qui a pour auteur un cheikh du nom d'Yézid, reconnaît deux principes : l'un, bon, qui est Dieu; l'autre, mauvais, le Diable, qui recouvrera incessamment l'empire du ciel qu'il a perdu.

YFERTEN, nom allemand d'YVERDUN.

Y-KING, livre sacré des Chinois. *V.* WEN-WANG.

YLDEGOUZ (Schams-Eddyn), fondateur de la dynastie des Atabeks dans l'Aderbaïdjan, avait été amené fort jeune comme esclave du Kaptchak en Perse, gagna la confiance des sultans seldjoucides Mahmoud et Mas'oud, devint, sous ce dernier, émir et gouverneur de l'Arménie et de l'Aderbaïdjan, épousa la veuve de Mahmoud, se rendit maître de presque toute la Perse, et mourut en 1172.

YOGIS. *V.* JOGUIS.

YOLOFS. *V.* GHIOLOFS.

YON (Saint), *Jonius* ou *Æonius*, disciple de St Denis, passe pour avoir fondé à Châtres (Arpajon) une église où ses prédications attiraient en foule les catéchumènes. On croit qu'il y subit le martyre en 290. Fête, le 5 août. Les Frères des écoles chrétiennes ont porté le nom de *Frères de St-Yon*, quand ils avaient leur principal établissement à l'abbaye de St-Yon, près de Rouen.

YON, riv. de France (Vendée), arrose Napoléon-Vendée (jadis La Roche-sur-Yon), et se jette dans le Lay, à 7 kil. S.-O. de Mareuil; cours de 65 kil.

YONNE, *Icauna*, riv. de France, naît aux étangs de Belle-Perche (Nièvre), au S.-E. de Château-Chinon, arrose le départem. de l'Yonne, passe à Corbigny, Clamecy, Coulanges, Auxerre, Joigny, Villeneuve-le-Roi, Sens, et se jette dans la Seine à Montereau (Seine-et-Marne); cours de 280 kil., flottable depuis ses sources, navigable depuis Auxerre sur 109 kil. Grands transports de bois, charbons et vins pour Paris. L'Yonne est reliée à la Loire par le canal du Nivernais, et à la Saône par celui de Bourgogne.

YONNE (L'), département de l'E. de la France, ch.-l., *Auxerre;* formé de parties de la Champagne, de la Bourgogne, et de l'Orléanais; entre les départements de Seine-et-Marne au N., de l'Aube au N.-E., de la Côte-d'Or à l'E.; de la Nièvre au S., du Loiret à l'O.; 738,906 hectares, 370,305 hab. Arrosé par l'Yonne, l'Armançon, le Serein, la Cure, et le Loing, et traversé par les canaux de Bourgogne et du Nivernais. C'est un pays de plaines, très-boisé, et inégalement fertile. Il y a des contrées sèches et arides, et des étangs nombreux. Récolte de céréales, écorces à tan, vins estimés, entre autres ceux de la côte des Olivotes de Tonnerre, d'Auxerre, de Coulanges, de Junay, d'Epineuil, de Chablis, de Tonnerre. Elève de moutons, porcs. Exploit. de fer, pierres meulières et lithographiques, grès, argile, ocre. Hauts-fourneaux, briqueteries, papeteries, verreries, faïenceries, fabr. de lainages, tonnellerie. Ce département forme le diocèse de Sens, et dépend de la Cour impériale de Paris.

YORK, *Eboracum*, cité-comté d'Angleterre, au N., très-belle ville, capit. du comté de son nom, sur l'Ouse et le Foss, à 320 kil. N.-O. de Londres; par 53° 57' 30" lat. N., et 3° 25' 5" long. O.; 40,377 hab. Archevêché anglican, dont le titulaire est primat d'Angleterre et aumônier de la couronne. La cathédrale, la plus belle d'Angleterre, bien qu'endommagée par un incendie en 1839, a été bâtie aux XIIIe et XIVe siècles. L'église de Tous-les-Saints est construite avec les pierres de l'anc. ville. On remarque encore le palais de justice, construction gothique du XVe siècle; la prison du comté, le *Guildhall*, et le *Manor-house*, tour à tour palais royal, monnaie et palais épiscopal. Beaucoup d'antiquités romaines; restes d'une abbaye fondée par Guillaume II, et d'un collége fondé par Henri VI. Bibliothèque, avec observatoire et cabinet d'histoire naturelle. Ecole latine, transférée de Manchester en 1803. Le maire d'York, comme ceux de Londres et de Dublin, a le titre de *lord maire*. Verreries, manuf. de tapis, linge, papiers de tenture. Marchés et foires considérables pour chevaux, moutons, cuirs, laines, grains. — Anc. capit. des *Brigantes*, York a servi de résidence à Adrien, à Sévère et Constance Chlore, qui y moururent, à Constantin, etc. Elle fut, sous les Saxons, la capitale des royaumes de Northumbrie et de Deïra. Elle souffrit beaucoup par sa lutte contre Guillaume Ier. Elle soutint un siége contre Charles Ier, 1644, et résista à Jacques II. Patrie d'Alcuin et de Flaxman.—Le comté d'York, le plus grand de l'Angleterre, au N.-E., entre la mer du Nord à l'E., les comtés de Durham au N., de Westmoreland, de Lancastre et de Chester à l'O., de Derby, de Nottingham, et de Lincoln au S., a 2,033,051 hect., dont 1,003,000 pour la culture; 1,591,480 hab. Hautes montagnes au N.-O.; fertile au N.; marais et landes au S., entre le Don et la Trent. Richesses agricole et minérale à la fois. Elève de porcs. A l'O., houillères et manuf., fonderies et poteries. Ce comté se divise en trois *Ridings* ou provinces : *North-Riding*, v. principales : Northallerton, Boroughbridge, Richmond, Pickering, Withby; *West-Riding*, très-pittoresque, et où sont Leeds, Bradford, Halifax, Wakefield, Sheffield; *East-Riding*, qui renferme Hull, Beverley, Great-Dieffield, Pocklington. Une 4e division, dite *Ainsty*, n'est que la partie S.-O. de la capitale.

YORK ou TORONTO, v. de l'Amérique anglaise. *V.* TORONTO.

YORK, ville des Etats-Unis (Pensylvanie), ch.-l. de comté, sur la Cadorus-Creek, affluent de la Susquehannah, à 64 kil. N.-N.-O. de Baltimore; 5,000 hab. Comm. de produits agricoles.

YORK, v. des Etats-Unis (Maine), à 16 kil. N.-E. de Portsmouth; 3,500 hab.

YORK (Cap), pointe septentrionale de l'Australie, sur le détroit de Torrès, en face de la Nouvelle-Guinée; par 10° 42' 40" lat. S., et 140° 8' 26" long. E.

YORK (Maison d'), branche de la famille royale des Plantagenets en Angleterre, était issue d'Edmond de Langley, 4e fils d'Edouard III. Elle disputa le trône aux Lancastre pendant la guerre des Deux-Roses, alléguant le mariage de Richard, fils d'Edmond de Langley, avec Anne Mortimer, arrière-petite-fille de Lionel, duc de Clarence et 2e fils d'Edouard III; union qui, disait-elle, la faisait passer avant les Lancastre, issus seulement du 3e fils de ce roi. Elle fournit trois rois à l'Angleterre, Edouard IV, Edouard V, Richard III, et fut renversée par les Tudor, qui se rattachaient aux Lancastre. Le signe de ralliement des Yorkistes était une *rose blanche*, celui des Lancastriens une *rose rouge*.

YORK (Edmond DE LANGLEY, duc d'), 4e fils du roi Edouard III, et tige de la maison d'York, avait été d'abord comte de Cambridge. Pendant la minorité de son neveu Richard II, il partagea la régence avec son frère Jean de Gaunt, duc de Lancastre, dont il favorisa ensuite la révolte, et dont il accepta le fils, Henri IV, pour roi d'Angleterre, après la déposition de Richard, 1399. Il mourut en 1402.

YORK (Richard, duc d'), petit-fils du précédent, né en 1416, m. en 1460. Son père, Richard de Cambridge, avait été décapité sous Henri V comme auteur d'un complot tendant à rendre la couronne aux héritiers légitimes de Richard II. Il succéda aux titres de son oncle Edouard, tué en 1415 à la bataille d'Azincourt, fut cinq ans régent de France au nom de Henri VI, puis gouverneur d'Irlande, et travailla à grossir dans cette île le parti qu'il avait déjà en Angleterre. Profitant de la faiblesse du roi et de l'impopularité de la cour, il vint d'Irlande avec 4,000 hommes, en 1451, rallia ses partisans d'Angleterre, et marcha sur Londres, en réclamant la convocation d'un Parlement, où il espérait se faire décerner la couronne; mais, refoulé vers le comté de Kent par Henri VI, il dut mettre bas les armes, et se retira dans son château de Fotheringay, où il continua néanmoins ses intrigues. Henri VI étant tombé en enfance, il réussit à se faire déclarer *Protecteur* du royaume. Privé du pouvoir au bout de quelques semaines, par un retour du roi à la raison, 1455, il afficha ouvertement ses prétentions au trône, rassembla ses partisans dans le pays de Galles, et marcha sur Londres. Henri s'avança à sa rencontre; York, aidé de Warwick, gagna la bataille de St-Albans, fit le roi prisonnier, mais, sans oser usurper la couronne, se fit prier de reprendre le titre de *Protecteur*, en déclarant que le roi était frappé d'aliénation mentale. La reine, Marguerite d'Anjou, ne tarda pas à obtenir du Parlement la déclaration que le roi était capable de gouverner. Le duc d'York, après deux ans de tranquillité, reprit les armes, éprouva d'abord quelques échecs dans le pays de Galles, et s'était déjà retiré en Irlande, quand ses affaires furent rétablies par Warwick à la bataille de Northampton, 1460. Henri fut encore une fois fait prisonnier, conduit à Londres, puis enfermé à la Tour. York se fit déclarer son héritier par le Parlement, au détriment du fils même de Henri; mais la reine Marguerite rassembla une puissante armée, et marcha contre York, qui fut défait et tué à Wakefield; Marguerite ordonna de planter sa tête, surmontée, par dérision, d'une couronne de papier, sur les murs d'York. Richard avait eu 4 fils : le comte de March, qui régna sous le nom d'Edouard IV; le comte de Rutland, poignardé après la déroute de Wakefield par lord Clifford; le duc de Clarence; le duc de Glocester (Richard III). B.

YORK (Jacques, duc d'). *V.* JACQUES II.

YORK (le cardinal d'). *V.* STUART (H.-Benoît).

YORK (Frédéric, duc d'), 2e fils de George III, né à Windsor en 1763, m. en 1827, fut pourvu de l'évêché luthérien d'Osnabrück, ne suivit pas moins la carrière des armes, et en fit l'apprentissage en Prusse auprès du vieux Frédéric II. Nommé d'abord colonel du 1er régiment des gardes de son père, il commanda, en 1793, les troupes que l'Angleterre envoya dans les Pays-Bas au secours de l'Autriche, agit en commun avec le prince de Cobourg jusqu'à la prise de Valenciennes, voulut faire isolément le siége de Dunkerque, fut défait par Houchard à Hondschoote, essuya encore un échec à Tourcoing en 1794, et dut se rembarquer à Cuxhaven avec les débris de ses troupes. Il n'en reçut pas moins le titre de feld-maréchal et le commandement suprême de l'armée de terre. En 1799, le cabinet anglais ayant entrepris, de concert avec la Russie, une expédition en Hollande pour y rétablir la maison d'Orange, la direction en fut confiée au duc d'York, qui se fit battre par Brune à Alkmaar et à Castricum, et ne put se rembarquer qu'en signant une capitulation honteuse. De retour en Angleterre, il fut vivement attaqué par l'opinion publique, eut à se défendre devant la Chambre des communes comme accusé, dans ses fonctions de chef du personnel de la guerre, d'avoir vendu les commissions d'officier, laissa sa maîtresse, mistress Clarke, porter seule la peine de ce système de corruption, et consuma sa fortune par des excès de toute sorte, au point que sa voiture et ses chevaux furent plusieurs fois arrêtés par des créanciers dans les rues de Londres. Ennemi de toute occupation sérieuse, presque dépourvu d'instruction, il ne parut guère à la Chambre des lords que pour y combattre l'émancipation des catholiques. B.

YORKTOWN, brg des Etats Unis (Virginie), port de commerce sur la York, à 112 kil. E.-S.-E. de Richmond; 2,000 hab. Ch.-l. de comté. Washington y fit prisonnière une armée anglaise, commandée par lord Cornwallis, en 1781.

YO-TCHÉOU, v. de Chine (Hou-nan), à 150 kil. N. de Tchang-cha; 200,000 hab. Ch.-l. de département.

YOUAN-TCHÉOU, v. de Chine (Kiang-si), à 190 kil. S.-O. de Nan-tchang. Ch.-l. de département.

YOUDHICHTHIRA, le 1er des Pandous (*V. ce mot*), possédé de la passion du jeu, y perdit ses Etats, ses 4 frères et sa femme, ce qui fut une des causes de la guerre entre les Pandous et les Kourous, dont il sortit victorieux. Après un règne de 35 ans, il se retira dans la solitude. Il a donné son nom à une ère des Hindous, qui commence vers l'an 1200 av. J.-C.

YOUDRA. *V.* SIAM.

YOUGHAL, v. d'Irlande, port à l'embouchure de la Blackwater, dans le comté et à 45 kil. S. E. de Cork; 9,600 hab. Douane, église et Bourse remarquables. Cabotage actif. Bains de mer fréquentés.

YOUN-CHAN, partie de l'Empire de Siam, dans la vallée du Ménam, est séparé de l'Empire birman par le Thaleayn; ch.-l., *Zima*.

YOUNG (Edouard), poëte anglais, né en 1681 à Upham, près de Winchester, d'un chapelain du roi Guillaume, m. en 1765, étudia d'abord le droit, puis l'abandonna pour s'occuper de poésie, et devint poëte de circonstance et poëte de cour. Il composa des *Epîtres*, dédiées aux grands seigneurs et remplies de leur éloge; un *Panégyrique de George Ier*, et un poëme du *Jugement dernier*, 1713, où il sut trouver place pour la flatterie. Il donna ensuite deux tragédies, *Busiris*, 1719, et *la Vengeance*, 1721, qui eurent peu de succès. A l'âge de 46 ans, il embrassa l'état ecclésiastique, et fut bientôt nommé chapelain de George II. En 1740, la mort prématurée de sa femme, puis celle de sa belle-fille, qu'il aimait tendrement et qui succomba dans ses bras, firent sur lui une profonde impression, et lui causèrent une sombre tristesse, qu'il exhala dans une suite de pièces de vers sur le néant des choses humaines, intitulées *Méditations de la nuit*, parce que c'était la nuit qu'il aimait à se livrer à sa douleur. Young doit son immortalité à cet ouvrage, empreint d'une sérieuse mélancolie, bien qu'un peu emphatique; on y trouve des pensées sublimes à côté de détails grossiers ou révoltants, de la monotonie, de la déclamation, et quelque chose d'étudié et d'artificiel. Les premières Méditations sont les meilleures. Les Œuvres d'Young ont été réunies à Londres, 1792 et 1803, 3 vol. in-8°. On y distingue une *Lettre* à Richardson *sur la composition originale* et un beau poëme sur *la Résignation*. Le Tourneur en a donné une traduction française, Paris, 1769-70, 4 vol. in-8° et in-12, version élégante, mais dans laquelle le traducteur, en voulant effacer les bizarreries de son modèle, a fait disparaître toute l'originalité du poëte.

YOUNG (Arthur), savant agronome, né dans le comté de Suffolk en 1741, d'un pauvre ecclésiastique anglican, m. en 1820, sentit de bonne heure un goût très-vif pour l'agriculture; il commença par des essais infructueux, puis, ayant fait un voyage d'observation en Angleterre et en Irlande, il fit la connaissance de lord Kingsborough, qui lui confia l'administration d'un vaste domaine. Young l'améliora considérablement. Sa réputation était déjà européenne, quand, en 1787, il fit un voyage agronomique en France, en Espagne et en Italie; il devint, à son retour, secrétaire du bureau d'agriculture. Il a beaucoup écrit, et parmi ses nombreux ouvrages, on remarque : *Manuel du fermier*, 1770, 2 vol. in-8°, livre populaire; *Cours d'agriculture expérimentale*, 1770, 2 vol. in-4°; *Voyage d'un fermier dans l'Est de l'Angleterre*, 1771, 4 vol. in-8°; *Arithmétique politique*, 1774, in-8°, trad. en français par Fréville, La

Haye, 1775; *Voyage en Irlande*, 1782, 2 vol. in-8°, traduit en français par Millon, 1783; *Annales d'agriculture*, excellent journal mensuel commencé en 1784, et qui forme 45 vol. in-8°; *Voyage en France, en Espagne et en Italie*, 1790-94, 2 vol. in-4°. Les principaux écrits agronomiques d'Young ont été traduits dans *le Cultivateur anglais*, publié par Lamarre, Benoit et Billecoq, Paris, 1800-1801, 18 vol. in-8°.

YOUNG (Thomas), savant médecin et physicien, né en 1773 à Milverton (Somerset), m. en 1829, quitta la médecine en 1818, et devint membre du bureau des longitudes. Il tenta, avant Champollion, d'expliquer les hiéroglyphes égyptiens en déchiffrant l'inscription de Rosette, et découvrit que les signes renfermés dans les encadrements elliptiques correspondaient aux noms propres de l'inscription grecque; il eut avec Wronski de vives querelles sur quelques points des mathématiques, et découvrit en physique les interférences. On a de lui : *Analyse des principes de la religion naturelle*, 1803; *Leçons sur la philosophie naturelle et les arts mécaniques*, 1807, 2 vol. in-4; *Système de nosologie pratique*, 1812; *Recherches sur les habitudes des araignées*, etc.

YOUNG-PÉ, v. de Chine (Yun-nan), à 250 kil. N.-O. d'Yun-nan. Ch.-l. de département.

YOUNG-PHING, v. de Chine (Pé-tché-li), à 200 kil. E. de Pékin. Ch.-l. de département.

YOUNG-TCHANG, v. de Chine (Yun-nan), prov. et à 390 kil. O. d'Yun-nan. Ch.-l. de département. Principal entrepôt de commerce de la Chine avec l'Empire birman.

YOUNG-TCHÉOU, v. de Chine (Hou-nan), à 290 kil. S.-S.-O. de Tchang-cha, sur le Tao-Kiang. Ch.-l. de département.

YOUN-LING, chaîne de montagnes de l'Asie, entre la Chine propre et le Thibet. Elle a pour contre-forts les Péling, qui séparent les bassins de l'Hoang-ho et de l'Yang-tsé-Kiang, et les Nan-ling.

YOUSOUF, dernier émir ou gouverneur d'Espagne au nom des califes de Damas, 747-759, issu de la tribu des Koréïschites, rétablit l'ordre dans l'administration, réprima les concussions et la violence des fonctionnaires, répara les routes et les ponts, et fit régner la justice. Le gouverneur de Séville, qui se souleva en 754, fut battu à Calatayud. Mais, quand Abdérame, échappé au massacre des Ommiades, vint se faire reconnaître calife à Cordoue, Yousouf essaya de lui résister, et perdit une bataille et la vie à Lorca.

YOUSOUF-BALKIN (Aboul-Fethah), fondateur de la dynastie des Zeïrites dans l'Afrique propre, en 971, vengea la mort de son père Zeïri-ben-Mounad par une victoire sur les Zénates, assujettit cette tribu, conquit Bougie, Biskara, Bafra, fit reconnaître sa domination jusqu'au Sahara et au Barca, reçut l'investiture du calife Moez-Ledinillah, conquit encore Tlemcen, Fez et Sedjelmesse, et mourut en 984, après un règne passé dans des guerres perpétuelles.

YOUSOUF Ier ou YOUSOUF-BEN-TASCHFYN, chef musulman d'Afrique, se mit à la tête des Almoravides en 1069, fonda Maroc, dépouilla les Zeïrites de leurs possessions, fut appelé au secours des Arabes d'Espagne contre les Castillans, défit, en 1086, Alphonse VI à Zelaka, près de Badajoz, reconquit sur les chrétiens une partie du territoire espagnol, et mourut en 1106. Il reconnut toujours la suprématie des califes abbassides de Bagdad.

YPERLÉE, riv. canalisée de Belgique (Flandre occid.), passe à Ypres et à Nieuport, et se jette dans la mer du Nord; cours de 75 kil.

YPRES, en latin *Ipra*, *Ipretum*, en flamand *Yperen*, v. forte de Belgique (Flandre occidentale), sur l'Yperlée, à 45 kilomètres S.-O. de Bruges; 17,100 habitants. Tribunal de première instance. Collége, bourse; chambre de commerce; bibliothèque. On remarque la cathédrale et l'hôtel-de-ville. Fabriques de dentelles, dites *point de Valenciennes*, lainages, indiennes, toiles, rubans, etc.; tanneries, teintureries. — Ypres, qui se forma autour d'un château-fort détruit par les Normands et rebâti en 960, fut souvent disputée et le théâtre de nombreuses séditions. La peste la ravagea en 1490 et 1552. Prise par les Français en 1128, 1213, 1297, 1648, 1658 et 1678, elle leur fut confirmée par la paix de Nimègue. Tombée ensuite au pouvoir des Impériaux, elle fut reprise par les Français en 1744, et enfin en 1793 et 1794. Elle devint alors ch.-l. d'un des arrondissements du département de la Lys. Charles-Quint y transféra, en 1553, l'évêché de Térouanne; Jansénius fut évêque d'Ypres, 1635-38.

YPSILANTI (Alexandre), grec fanariote d'une famille originaire de Trébizonde, et dont les membres, riches et puissants au XVIIIe siècle, occupèrent des fonctions de médecins ou de drogmans auprès des sultans. Il devint hospodar de Valachie; mais il fut disgracié et mis à mort en 1805, à cause des relations de son fils Constantin avec la Russie.

YPSILANTI (Constantin), fils du précédent, né à Constantinople vers 1760, m. en 1816, dut à ses connaissances profondes dans les langues d'être élevé à l'emploi de drogman de la Porte, poste où il acquit une grande influence, fut hospodar de Moldavie en 1799, de Valachie en 1802, gouverna sagement, mais tomba en disgrâce à cause de son dévouement aux intérêts de la Russie en 1806. Il se retira en Transylvanie, d'où il intrigua pour soulever George Czerny et les Serviens contre le sultan, reprit pendant quelque temps ses fonctions de hospodar sous l'autorité russe, et mourut à Kiev, où il vivait d'une riche pension que lui faisait la cour de Russie.

YPSILANTI (Alexandre), 2e fils du précédent, né en 1792, m. en 1828, entra de bonne heure au service de la Russie, et devint colonel et aide-de-camp de l'Empereur Alexandre Ier. En 1820, il se mit à la tête de l'Hétérie (*V. ce mot*) formée pour la délivrance de la Grèce, et passa le Pruth en 1821 avec une petite troupe; mais vaincu à Dragachan et à Skulleni, il se réfugia en Transylvanie, et fut retenu par le gouvernement autrichien dans la forteresse de Mongatz jusqu'en 1827. — Démétrius, un de ses frères, fut un instant généralissime des insurgés de Morée en 1821, et mourut en 1832.

YRIARTE (Jean de), littérateur espagnol, né en 1702 à Orotava (Ténériffe), m. en 1771, fit ses études à Rouen et à Paris, voyagea en Angleterre, fut précepteur du duc de Béjar et du duc d'Albe à Madrid, puis de Don Manuel, infant de Portugal, accepta en 1732 la place de bibliothécaire du roi Ferdinand VI, et devint membre de l'Académie royale de Madrid, et interprète de la secrétairerie d'État. Ses principaux ouvrages sont : *la Paléographie grecque* et le *Catalogue des mss. grecs et arabes* de la bibliothèque du roi. Ses *Œuvres choisies* ont été publiées à Madrid, 1774, 2 vol. in-4°.

YRIARTE (Thomas de), neveu du précédent, né à Orotava (Ténériffe) en 1750, m. à San-Lucar en 1791, fut directeur du *Mercure politique* à Madrid, et grand archiviste du conseil suprême. Accusé devant le tribunal de l'Inquisition de professer des doctrines antichrétiennes, on l'acquitta moyennant une pénitence. On a de lui des *Fables littéraires*, 1782, qui approchent de la grâce et de la naïveté de La Fontaine, et font une spirituelle critique des écrivains du temps; elles sont classiques en Espagne; Lanos les a traduites en vers français, Paris, 1801, et Lhomandie, en prose, 1804. Dans le recueil de tous ses écrits, publié en 8 vol., Madrid, 1805, se trouvent aussi trois comédies, un poëme didactique sur la *Musique*, une traduction de l'*Art poétique* d'Horace, etc. Les vers d'Yriarte sont purs et élégants, mais sans élan.

YRIEIX ou YRIER (Saint), en latin *Aredius* ou *Aridius*, né à Limoges en 511, m. en 591, fut chancelier de Théodebert, roi d'Austrasie, et fonda le monastère d'Atane, autour duquel se forma plus tard la ville de St-Yrieix. Fête, le 25 août.

YRIEIX (SAINT-), s.-préf. (Hte-Vienne), à 46 kil. S. de Limoges, sur la Louc; 3,634 hab. Trib. de 1re instance. Ville mal bâtie, où l'on ne remarque que l'église paroissiale, bel édifice gothique du XIIe siècle. On y découvrit, en 1770, des mines de kaolin, qui alimentent maintenant la plupart des manufactures de porcelaine de France. Fabr. de porcelaine, fil, toiles; forges et usines à fer; exploit. d'antimoine.

YROISE (Canal de), bras de l'océan Atlantique, sur les côtes du Finistère, entre le Bec-du-Raz et l'île d'Ouessant.

YSLY, riv. d'Afrique. *V.* ISLY.

YSSEL, en latin *Sala* ou *Isala*, en hollandais *Ijssel*, dit aussi *Over-Yssel* ou *Yssel supérieur*, riv. du royaume de Hollande, naît dans la prov. prussienne du Rhin, près de Duisbourg, arrose la province hollandaise d'Over-Yssel, passe à Zutphen et Deventer, et se jette dans le Zuyderzée; cours de 90 kil. Un canal creusé jadis par les Romains, en l'unissant au Rhin, en fait un bras de ce fleuve.

YSSEL (NIEDER-) ou YSSEL INFÉRIEUR, branche du Leck, s'en sépare dans le S. de la prov. d'Utrecht, à l'O. de Vianen, passe à Oudewater et Gouda, et se jette dans la Meuse au-dessus de Rotterdam; cours de 50 kil.

YSSEL (Province d'OVER-). *V.* OVER-YSSEL.

YSSEL SUPÉRIEUR, département du 1er Empire français, l'un des 7 formés dans le royaume de Hollande, entre ceux des Bouches-de-l'Yssel et de la Lippe à l'E., des

Bouches-du-Rhin au S., du Zuyderzée à l'O., et le golfe du Zuyderzée au N.; ch.-l., *Arnheim*.

YSSEL (BOUCHES-DE-L'). *V.* BOUCHES-DE-L'YSSEL.

YSSINGEAUX. *V.* ISSENGEAUX.

YSTAD, v. forte de Suède, sur la Baltique, dans le läu et à 60 kil. E.-S.-E. de Malmö; 5,500 hab. Fabr. de draps et lainages.

YTAPUA, v. du Paraguay, sur la rive dr. du Parana, à 213 kil. S.-S.-E. de Villarica; 3,000 hab. Récolte abondante de feuilles de *Yerva-Mate*, ou thé du Paraguay.

YU, 1er empereur de la dynastie chinoise des Hia, né vers 2298 av. J.-C., m. l'an 2198, descendait de l'empereur Hoang-ti, avait été, sous Yao, nommé à l'intendance des travaux publics, où il fit preuve d'une grande habileté, puis devint 1er ministre de Choun, qui le choisit pour son successeur, et régna 7 ans, avec beaucoup de sagesse. On lui a attribué, entre autres ouvrages, le *Yu-Koung* (c.-à-d. *les travaux d'Yu*), qui se trouve dans le *Chou-King*.

YUCATAN, presqu'île de l'Amérique centrale, forme 3 départem. de l'Empire mexicain, entre ceux de Tabasco et de Chiapas à l'O., la république de Guatémala au S., la mer des Antilles à l'E., et le golfe du Mexique au N.; par 17°-21° 30' lat. N., et 89°-94° long. O.; 205,809 kil. carr.; 668,623 hab. Ces départements sont ceux d'Yucatan (*V.* au *Supplém.*), de Campêche, et de La Laguna. Sol fertile en indigo; manioc, maïs, riz, coton, tabac, sucre. Forêts de campêche et d'acajou. La côte orientale est complétement déserte. — Le Yucatan s'est séparé deux fois du Mexique, en 1829 et en 1845.

YUCATAN (Baie du), baie formée par la mer des Antilles sur la côte E. du Yucatan, entre les caps Brava et Roja. Elle est embarrassée de hauts-fonds.

YUCATAN (Détroit du) ou de CORDOVA, entre le cap Catoche, extrémité N.-E. du Yucatan, et le cap San Antonio, extrémité O. de Cuba. Large de 160 kil., il fait communiquer la mer des Antilles avec le golfe du Mexique.

YUN-NAN, prov. de la Chine, au S.-O., entre le Thibet au N., l'Empire birman à l'O., et le Tonkin au S.; par 21°-28° lat. N., et 96°-103° long. E.; 280,000 kil. carrés environ; 900 kil. sur 750; 5,361,000 hab. Ch.-l., *Yun-nan*. Mines d'or, d'argent, de mercure, et de pierres précieuses. Beaucoup de thé, de gomme, et de plantes médicinales.

YUPI, peuple de la Mandchourie, au S.-E., sur les bords de l'Ousouri. Grossiers, sans idées religieuses, ils ne s'occupent que de la pêche et de la culture du tabac.

YVAN (Antoine), né en 1576 à Rians (Provence), m. en 1653, reçut les premiers éléments de l'instruction chez les Minimes de Pourrières, entra à Avignon dans la congrégation des Frères de la Doctrine chrétienne, en sortit pour se faire précepteur à Carpentras, fut ordonné prêtre en 1606, vécut quelque temps en ermite, puis se livra à la prédication, et entra enfin chez les Oratoriens. Il fonda, en 1633, la congrégation des *Religieuses de Notre-Dame de la Miséricorde*, sous la règle de St Augustin.

YVARD (Jean-Augustin-Victor), agronome, né à Boulogne sur-Mer vers 1764, m. en 1831, alla étudier dans les pays étrangers les diverses méthodes d'agriculture, devint professeur d'économie rurale à l'Ecole d'Alfort, l'un des fondateurs de la Société d'agriculture, et membre de l'Institut. On a de lui : *Coup d'œil sur le sol, le climat et l'agriculture de la France, comparée avec les contrées qui l'avoisinent, et particulièrement avec l'Angleterre*, 1807, in-8°; *Traité des assolements, jachères*, etc., inséré dans le *Nouveau cours complet d'agriculture*, t. XI, et considéré comme un des meilleurs ouvrages d'agriculture pratique que l'on connaisse.

YVERDUN ou YVERDON, anc. *Ebrodunum*, *Eburodunum*, en allemand *Yferten*, v. de Suisse (Vaud), port à l'embouchure de l'Orbe ou Thièle dans le lac de Neuchâtel, à 27 kil. N.-N.-O. de Lausanne; 3,620 hab. Ville régulièrement bâtie, dans une situation admirable, avec une belle place sur laquelle est le château des Zæhringen, où Pestalozzi établit son célèbre Institut en 1805. Eglise et hôtel-de-ville remarquables; bibliothèque; école de sourds-muets; musée d'antiques. Aux environs, anc. château de *Champvent*, et bains très-fréquentés d'eaux sulfureuses. Place forte dès le temps des Romains, Yverdun passa ensuite aux rois de Bourgogne et aux ducs de Zæhringen, auxquels Pierre de Savoie l'enleva en 1259. Occupée par les Suisses de 1473 à 1477, elle ne leur appartint définitivement qu'en 1536. Elle était alors plus importante; mais, outre les maux de la guerre, elle eut depuis à souffrir de la peste, de l'incendie et des inondations.

YVES (Saint), évêque de Chartres en 1091, m. en 1115, était d'une famille noble du Beauvaisis, professa les sciences sacrées et profanes à l'abbaye de St-Quentin de Beauvais, dont il était supérieur et fondateur, et, comme évêque, s'opposa au mariage illégitime du roi Philippe Ier avec Bertrade; le roi se vengea en le faisant mettre en prison et en pillant les terres de son église. Cependant Yves empêcha les habitants de Chartres de se révolter contre leur souverain, et, plus tard, eut une grande part à la réconciliation de Philippe avec l'Eglise. On le fête le 20 mai. Ses *Œuvres*, parmi lesquelles on distingue le *Décret, ou Recueil des règles ecclésiastiques*, et la *Panormie*, collection de règles et de canons, ont été imprimées à Paris, 1647, avec une Vie par le P. Fronteau. Duquesne a publié, dans les *Historiens de France*, 55 de ses Lettres, qui contiennent des faits curieux du règne du roi Philippe.

YVES-HÉLORI (Saint), patron des avocats et des gens de loi, né à Kaermartin en Bretagne, en 1253, m. en 1303, étudia le droit à Paris, à Orléans et à Rennes, et, s'étant fait remarquer par sa science et sa piété, fut promu à l'emploi d'official à Rennes et à Tréguier. Le zèle avec lequel il s'occupait des affaires des malheureux le fit surnommer l'*avocat des pauvres*. Il entra dans les ordres, et devint recteur de Tredrez, puis de Lohannec. Il fut canonisé en 1347. Fête, le 19 mai.

YVES (SAINT-), v. d'Angleterre, sur l'Ouse, dans le comté et à 7 kil. E. d'Huntingdon; 3,600 hab. — v. d'Angleterre (Cornouailles), sur une baie de son nom, à 100 kil. O. de Launceston; 5,800 hab.

YVETEAUX (VAUQUELIN DES). *V.* DES YVETEAUX.

YVETOT, s.-préf. (Seine-Inférieure), à 36 kil. N.-O. de Rouen, au sommet d'un plateau aride; 8,138 hab. Tribunaux de 1re instance et de commerce. Ecole secondaire ecclésiastique. Fabr. de toiles, laines, coutils, siamoises, cotonnades, calicots. Comm. de grains et de bestiaux. — Yvetot fut jadis le ch.-l. d'une seigneurie, dont le possesseur portait le titre de *roi d'Yvetot*. Quelques historiens font remonter l'origine de ce titre à l'an 534 ou 536; Clotaire Ier, après le meurtre d'un seigneur d'Yvetot dans l'église de Soissons, aurait érigé, par expiation, les terres du défunt en royaume. Il ne paraît pas, toutefois, que cette qualification ait été usitée avant le XIVe siècle, et l'on en ignore le motif; elle fut officiellement reconnue par Louis XI, François Ier et Henri II. Un mariage ayant fait passer Yvetot à la maison des Du Bellay, le titre de *roi* fit place à celui de *prince souverain*, qui se perdit aussi avec le temps. — A 6 kil. S.-O. d'Yvetot est le vge d'*Allouville*; le cimetière contient un chêne qui a 11 mèt. 30 centim. de tour à sa base, et dans l'intérieur duquel on a creusé une chapelle.

YVETTE, petite riv. de France (Seine-et-Oise), naît près et au N.-E. de Rambouillet, arrose Chevreuse, Orsay, Palaiseau, Longjumeau, et se jette dans l'Orge, à 12 kil. N.-O. de Corbeil; cours de 50 kil.

YVON (Claude), écrivain philosophe, historiographe du comte d'Artois, chanoine de Coutances, né à Mamers en 1714, m. à Paris en 1791. Il faisait des thèses pour les candidats de Sorbonne. Il est l'auteur de la thèse soutenue en 1751 par l'abbé de Prades, qui fut censurée et condamnée. Il passa alors en Hollande, et répondit par l'*Apologie de M. de Prades*, Amsterdam et Berlin, 1752, in-12 et in-8°, 3 parties (la 3e est de Diderot). Il a écrit encore : *la Liberté de conscience resserrée dans ses bornes légitimes*, Londres, 1754-5, in-8°; *Lettres à M. Rousseau en réponse à sa Lettre contre le mandement de M. l'archevêque de Paris*, 1763, in-8°; *Histoire philosophique de la religion*, Liége, 1779, 2 vol. in-8°; et les articles *Ame*, *Athée*, *Dieu*, dans l'*Encyclopédie*.

YVOY, v. de France. *V.* CARIGNAN et IVOY.

YVRÉE, v. d'Italie. *V.* IVRÉE.

YZEURE, vge (Allier), arr. et à 2 kil. E. de Moulins; 1,621 hab. Eglise curieuse, qui dépendait d'un monastère fondé au IXe siècle. Séminaire dirigé par les Jésuites.

Z

ZAANDAM, nom hollandais de SAARDAM.

ZAATCHA, oasis d'Algérie (Constantine), à 30 kil. S.-O. de Biskara, dans les Zibans. Elle contient un bourg fortifié de même nom, inutilement assiégé par le bey de Tunis en 1833, par un lieutenant d'Abd-el-Kader en 1844, et qui, révolté contre les Français en 1849, fut attaqué par le général Herbillon, et repris à la suite d'un assaut meurtrier, où se distingua le colonel, auj. maréchal Canrobert; les 800 hommes qui défendaient la place périrent jusqu'au dernier.

ZAB ou ADIAB, nom de deux rivières du Kourdistan, dites dans l'antiquité *Zabatès major* ou *Lycus* et *Zabatès minor* ou *Caprus;* elles se jettent dans le Tigre, l'une au S.-E. de Mossoul après un cours de 200 kil., l'autre 75 kil. plus bas.

ZAB, contrée de l'Algérie méridionale, entre l'Atlas et le Bilédulgérid; v. princip. : *Biskara.* Ses habitants, barbares et guerriers, ne sont pas de race arabe; pour leur faire payer annuellement le tribut, les deys d'Alger et les beys de Constantine étaient obligés de se faire accompagner de troupes. Le duc d'Aumale les a soumis en 1844. Le Zab correspond à une partie de l'anc. *Mauritanie Sitifienne* et de la *Gétulie.*

ZABACHE (Mer de), nom donné, pendant le moyen âge, à la mer d'Azov; il paraît être une corruption de *Sivasch* (*V.* PUTRIDE, Mer). Le détroit d'Iénikalèh a été aussi appelé détroit de Zabache.

ZABAGLIA (Nicolo), célèbre mécanicien, né à Rome en 1674, de parents pauvres, m. en 1750, fut employé comme simple charpentier aux travaux du Vatican, et, par l'invention de diverses machines, où il montra un véritable génie, mérita et obtint la place d'architecte de la basilique de St-Pierre. On lui doit l'appareil au moyen duquel on détache les peintures à fresque.

ZABARATH (Mont) ou DES ÉMERAUDES, anc. *Smaragdus Mons,* montagne de la Haute-Egypte, près du golfe Arabique; par 24° 40' lat. N. On y a exploité autrefois des mines d'émeraudes. Caillaud les a retrouvées en 1816.

ZABARELLA (Francesco), dit *le Cardinal de Florence,* né à Padoue en 1339, m. en 1417, professa le droit canon dans sa ville natale, et fut employé à diverses négociations. Après la soumission de Padoue aux Vénitiens, 1406, il alla s'établir à Florence, et fut élu archevêque par les habitants de cette ville : son élection, repoussée par Boniface IX, fut confirmée, en 1410, par Jean XXIII, qui le nomma encore cardinal en 1411. Zabarella assista au concile de Constance, 1414, où il fit partie de la commission nommée pour régler les différends qui existaient entre les chevaliers Teutoniques et les Polonais, et de celle qui examina les doctrines de Jean Huss. Son principal ouvrage est intitulé : *Commentarii in Decretales et Clementinas,* 6 vol. in-fol. Zabarella était un modèle de toutes les vertus.

ZABARELLA (Jacques), philosophe, né à Padoue en 1533, m. en 1589, professa, depuis 1564, à l'université de sa ville natale. Partisan des doctrines d'Aristote, il écrivit des traités de *Logique,* de *Physique,* etc. Dans le recueil de ses Œuvres, publié à Francfort, 1618, in-4°, on remarque un livre *de Inventione æterni motoris,* qui le fit accuser d'athéisme.

ZABATÈS. *V.* ZAB.

ZABATHAI. *V.* SABATHAÏ.

ZABDICÈNE, *Zabdicena,* contrée de l'Asie ancienne, sur les deux rives du Tigre, entre la Gordyène au N. et la Mygdonie au S.; capitale, *Bezabde.*

ZABERN, nom allemand de SAVERNE.

ZABIRNE, *Zabirna,* v. de l'anc. Lydie. Selon la Fable, Bacchus la délivra d'un monstre qui l'infestait.

ZABOLCS, comitat de Hongrie, *V.* SZABOLCS.

ZABULON, 6e fils de Jacob et de Lia. Son nom fut donné à l'une des 12 tribus hébraïques, occupant, dans l'anc. Palestine (Galilée méridionale), le pays situé entre les tribus d'Aser et de Nephtali au N., celle d'Issachar et la demi-tribu occidentale de Manassé au S., le lac de Génésareth à l'E., et la Méditerranée à l'O.; v. principales : Cana, Tibériade, Séphoris, Nazareth, Béthulie, Endor, Jezraël. Dans le S.-E. s'élevait le mont Thabor.

ZACATECAS, v. du Mexique, ch.-l. du dép. de son nom, à 465 kil. N.-O. de Mexico; par 23° lat. N., et 103° 55' long. O.; 25,000 hab. Hôtel des monnaies, collége, évêché. Fabr. de poudre à tirer et de coton. — Le dép. de Zacatecas, entre ceux de Fresnillo au N., de Nayarit à l'O., de Guadalaxara et d'Aguas-Calientes au S., de San-Luis de Potosi à l'E., renfermait, avant qu'on en eût séparé les dép. de Fresnillo et d'Aguas-Calientes, 47,000 kil. carrés environ, et 296,789 hab. Riches mines d'argent.

ZACATLAN, v. du Mexique, dans le dép. et à 130 kil. N.-E. de La Puebla; 8,000 hab.

ZACCARIA (François-Antoine), littérateur vénitien, né en 1714, m. en 1795, entra chez les Jésuites, enseigna quelque temps la rhétorique, puis se livra à la prédication à Rome, où il s'acquit une grande réputation, et devint conservateur de la bibliothèque de Modène en 1754. Il occupa enfin la chaire d'histoire ecclésiastique au collége de la Sapience à Rome. On a de lui : *Anecdotorum medii ævi collectio,* Turin, 1755, in-fol., recueil des monuments civils et sacrés de l'époque; *Osservazioni sopra vari punti d'istoria letteraria,* Venise, 1756, 2 vol. in-8°; *Storia letteraria d'Italia,* Modène, 1751-57, 14 vol. in-8°, où il traite de la littérature contemporaine, qu'il analyse avec beaucoup de sagacité; *Annali letterari d'Italia,* Modène, 1762-64, 3 vol. in-8°, continuation du précédent ouvrage.

ZACH (François, baron de), astronome, né à Presbourg en 1754, m. en 1832, entra au service dans les troupes de l'Autriche, puis, après un séjour à Londres, dans celles du duc de Saxe-Gotha, devint général, et reçut, en 1787, la direction de l'observatoire du mont Seeberg. On a de lui : *Correspondance mensuelle pour les progrès de la géographie et de l'astronomie,* 1800-1814 et 1818-1828; *Ephémérides géographiques,* publication qu'il fonda en 1798, et qui est continuée encore aujourd'hui.

ZACHARIE, roi d'Israël, succéda à son père Jéroboam II, en 767 av. J.-C., et fut tué, 6 mois après, par Sellum. Il était vicieux et impie.

ZACHARIE, fils de Joïada, grand-prêtre des Juifs, apparemment le même qui est nommé Azarie, fut mis à mort par l'ordre de Joas, que son père avait replacé sur le trône.

ZACHARIE, prophète juif au temps de Darius, fils d'Hystaspe, exhorta les Juifs à rebâtir le Temple, et leur annonça les biens dont le peuple de Dieu serait comblé à la venue du Messie. Ses 14 chapitres de prophéties, en hébreu, sont obscurs, et ont été souvent commentés.

ZACHARIE, époux de Ste Elisabeth, et père de St Jean-Baptiste, était un des prêtres du temple de Jérusalem. Il était déjà dans un âge avancé, ainsi qu'Elisabeth, quand l'ange Gabriel lui annonça qu'il aurait un fils; comme il refusa d'abord de croire à la parole de l'ange, celui-ci le rendit muet subitement, et sa langue ne se délia que lorsque la prédiction se fut réalisée. On croit qu'Hérode le fit mourir, pour avoir soustrait son enfant au massacre des Innocents. Les Grecs honorent Zacharie le 5 septembre.

ZACHARIE, d'abord trésorier de l'église de Constantinople, puis patriarche de Jérusalem, fut emmené captif par les Perses en 614, recouvra la liberté quand le roi Siroès eut fait la paix avec l'empereur Héraclius, et rapporta alors la vraie croix, restituée à son église. C'est en mémoire de cet événement que l'Eglise latine célèbre, le 14 septembre, la fête de l'Exaltation de la Ste Croix.

ZACHARIE (Saint), pape de 741 à 752, Grec d'origine, fut consulté par Pépin le Bref, qui lui envoya son chapelain, lorsqu'il méditait de renverser le dernier roi mérovingien, pour lui demander s'il fallait donner le nom de roi à celui qui ne l'était plus que de nom; le pape répondit qu'il fallait appeler roi celui qui en avait le pouvoir. Zacharie commença la bibliothèque du Vatican. Fête, le 15 mars.

ZACHARIE (Just-Frédéric-Guillaume), poëte, né en

1726 à Frankenhausen (Thuringe), m. en 1777, étudia à Leipzig, fit partie du cercle littéraire de Gœttingue, obtint la chaire de poésie du collége *Carolinum* à Brunswick, et rédigea le journal de cette ville depuis 1768. Ses *Poésies* ont été publiées à Brunswick, 1763-65, 9 vol. in-8°. Les plus remarquables sont : *Phaéton*, poëme héroïque en 6 chants; *les Quatre parties de la journée*, poëme descriptif en 4 chants, *de la Femme dans les quatre époques de son âge*; *les Métamorphoses*, *le Mouchoir*, poëmes héroï-comiques, etc. On n'y a pas compris des *Fables et Contes*, 1771, et diverses pièces traduites de l'espagnol sous le titre de *Théâtre espagnol*, 1770-71. Zacharie se distingue par la richesse de l'imagination et du style. Il est très-remarquable aussi dans le genre comique.

ZACHT-LEVEN ou SAFT-LEEVEN (Corneille), peintre et graveur, né à Rotterdam en 1606, m. après 1661, peignit avec beaucoup d'esprit des bivouacs, des corps-de-garde, des réunions de paysans, des fêtes rustiques ou guerrières. Il groupait ingénieusement ses personnages, et savait donner beaucoup d'expression aux attitudes comme aux figures. Il a gravé des eaux-fortes recherchées. Le musée du Louvre a de lui le *Portrait d'un peintre*, qu'on croit être son propre portrait. A. M.

ZACHT LEVEN ou SAFT-LEEVEN (Herman), frère du précédent, peintre et graveur, né en 1609 à Rotterdam, m. en 1685, étudia dans l'atelier de Van Goyen, mais se forma surtout en copiant la nature. Il a fréquemment reproduit les sites des bords du Rhin, et des environs d'Utrecht. Il modifiait les paysages suivant ses inspirations, et les animait de nombreuses figures, de vaisseaux et de quadrupèdes, où il imitait avec bonheur la manière de Paul Potter. L'harmonie de la couleur, la justesse de la perspective, le charme idéal de l'ensemble, et la délicatesse du travail, distinguent ses tableaux; ses teintes sont dégradées avec un soin extrême. Il a laissé des dessins qui sont aussi recherchés que ses toiles. Le musée d'Amsterdam possède de lui trois vues du Rhin; le Louvre n'en a qu'une seule; on en voit 4 à la Pinacothèque de Munich. Bartsch, dans son *Peintre-graveur*, décrit 35 morceaux exécutés, par Herman Zacht-Leven, à l'eau-forte ou au burin, de 1640 à 1669. A. M.

ZACUALPA, anc. v. du Mexique. *V.* GUIXAR.

ZACYNTHE, *Zacynthus*; auj. *Zante*, île de la mer Ionienne, au S. de Céphalénie, et vis-à-vis l'embouchure de l'Alphée, avait un ch.-l. de même nom, sur la côte E. Elle fit partie des Etats d'Ulysse, puis appartint aux Athéniens, et, quand les Romains eurent réduit la Grèce en province romaine, fut annexée à l'Epire.

ZADIKIM. *V.* CHASIDIM.

ZADRACARTA ou ZANDRACARTA, v. d'Hyrcanie, chez les Tapiriens, était la résidence des rois d'Hyrcanie au temps d'Alexandre le Grand.

ZÆHRINGEN (Maison de), maison noble d'Allemagne, tirait son nom d'un château du gr.-duché de Bade, à 3 kil. de Fribourg-en-Brisgau, et descendait de Gontran le Riche, comte de Brisgau au x^e^ siècle. Berthold I^er^, dit *le Barbu*, 2^e^ fils de ce prince, la commença, changea son titre de comte contre celui de duc en 1052, et ajouta à son patrimoine la Carinthie et la Marche de Vérone. Il eut deux enfants : Berthold II, 1077-1111, qui forma la ligne de Zæhringen, et Hermann, tige de la maison de Bade. Berthold III fonda Fribourg-en-Brisgau, 1120, et eut pour successeur son frère Conrad, qui fut créé vicaire ou régent du royaume de Bourgogne par l'empereur Lothaire II. En 1152, la maison de Zæhringen se divisa en branches de Zæhringen et de Teck; la 1^re^ s'éteignit en 1218 avec Berthold V, la 2^e^ en 1439. Les biens patrimoniaux de Berthold V passèrent à ses deux sœurs et aux margraves de Bade; ce qu'il possédait en Suisse (Berne, Genève, Zurich, Soleure, Thurgovie, le Valais) devint une province immédiate de l'Empire.

ZAFRA, anc. *Segeda* et *Restituta Julia*, ville d'Espagne (Estramadure), dans la prov. et à 80 kil. S.-E. de Badajoz; 6,000 hab. On y remarque le palais des ducs de Medina-Cœli et l'église collégiale. Fondée par des Celtes, agrandie par César, elle fut enlevée aux Maures par le roi S^t^ Ferdinand en 1240, et fit partie, depuis 1394, du duché de Feria, uni plus tard à celui de Medina-Cœli.

ZAGORA, anc. *Achéron*, riv. de la Turquie d'Europe (Janina), forme le lac Tchouknida (anc. *Acherusia palus*), reçoit le Cocyte, et se jette dans la mer Ionienne, à 8 kil. E. de l'arga.

ZAGORA, nom moderne du mont Pélion.

ZAGRAB, nom croate d'AGRAM.

ZAGRÉE, *Zagreus*, dieu crétois, fils de Jupiter et de Proserpine, fut tué par les Titans. Jupiter fit naître de son cœur Bacchus. Quelques-uns rangent Zagrée parmi les Tritopators.

ZAGROS (Monts), auj. *Djebel-tagh*, chaîne de montagnes en Asie. Ils se lient au Taurus au S. du lac de Van, se déploient parallèlement au Tigre, puis aboutissent à Gomroun, sur le golfe Persique, en traversant le Laristan et le Farsistan.

ZAIRE ou CONGO, riv. de la Guinée méridionale, naît dans le haut plateau de l'Afrique australe, chez les Régas, coule au N.-O., au S.-O., puis à l'O., à travers les royaumes de Humé, des Mouchingi, des Cassanges, de Cancobella, et de Holo-ho, reçoit l'Hogi, le Louimbi, le Bancora, et se jette dans l'Atlantique, par une embouchure large de 4 kil.; cours évalué à 2,600 kil. Sa rapidité et de nombreuses chutes en rendent la navigation impossible. — Le Zaïre fut découvert, en 1484, par le navigateur portugais Diégo Cam.

ZALAD, comitat de Hongrie. *V.* SZALAD.

ZALATHNA ou ZLAGNA, brg de Transylvanie, sur l'Ampoly, comitat et à 26 kil. O.-N.-O. de Carlsbourg; 5,000 hab. Riches mines d'or, d'argent, de mercure, de cuivre, et de plomb.

ZALESZCZYKI, ville des États autrichiens (Galicie), ch.-l. du cercle de Czortkow, à 164 kil. S.-E. de Lemberg, sur le Dniester; 5,500 hab., dont plus de 3,000 juifs.

ZALEUCUS, philosophe et législateur grec, né vers l'an 700 av. J.-C., a été regardé à tort comme disciple de Pythagore, qui vécut un siècle plus tard. Il donna à la ville de Locres un code de lois, dont Stobée nous a conservé textuellement le préambule, et dont l'esprit général était aristocratique. Une de ces lois condamnait à perdre les yeux l'homme coupable d'adultère; le fils de Zaleucus ayant été convaincu de ce crime, le peuple voulut lui faire grâce; Zaleucus résista aux prières des Locriens; mais, bon père autant que sévère magistrat, il se fit arracher un œil, pour soustraire le coupable à la moitié de la peine.

ZALT-BOMMEL. *V.* BOMMEL.

ZAMA, auj. *Zouarim*, anc. v. d'Afrique (Zeugitane), à 150 kil. S.-O. de Carthage, près d'un petit affluent du Bagradas; célèbre par la victoire que Scipion l'Africain remporta sur Annibal, l'an 202 av. J.-C., et qui termina la 2^e^ guerre punique. Zama devint une des capitales de la Numidie après la ruine de Carthage, et repoussa les attaques de Métellus en 109; mais elle fut détruite après la défaite de Juba I^er^ par les Romains, en 46.

ZAMAH (AL-), général arabe. *V.* SAMAH.

ZAMBÈZE ou COUAMA, fleuve de l'Afrique australe, naît dans le pays des Cazimbes, coule au S., puis à l'E., à travers le Monomotapa, où il arrose Zimbaoé, franchit ensuite les monts Lupata par un défilé très-étroit, parcourt les Rivières-de-Séna (Mozambique), et se jette dans le canal de Mozambique par 4 embouchures principales. Il déborde de novembre à mai; son cours est entravé de barres et de hauts-fonds, et ses rives infestées de crocodiles et d'hippopotames; exploré par Livingstone, en 1851-56.

ZAMET (Sébastien), financier italien, né à Lucques vers 1549, d'un cordonnier, m. en 1614, vint en France à la suite de Catherine de Médicis, qui l'attacha au service de son fils Henri III. Il sut plaire à ce prince et aux grands de la cour, se jeta dans les affaires de finance, et fit une immense fortune. Entraîné dans le parti de la Ligue, employé par Mayenne pour négocier sa soumission à Henri IV, il obtint la faveur de ce dernier, et l'aida de son argent, qui lui fut plus tard remboursé au centuple. Il eut aussi la confiance de Marie de Médicis, devenue régente. — Un de ses fils, Jean Zamet, baron de Murat et de Billy, parvint au grade de maréchal-de-camp, fut l'ami d'Arnauld d'Andilly, et périt au siége de Montpellier en 1620. Un autre, Sébastien Zamet, fut aumônier de Marie de Médicis, puis évêque de Langres, et protégea les solitaires de Port-Royal. B.

ZAMOLXIS, personnage fabuleux, fut adoré par les Gètes de la Thrace, auxquels il enseigna, dit-on, le dogme de l'immortalité de l'âme. Quand il tonnait, les Gètes tiraient des flèches contre le ciel, pour menacer Zamolxis.

ZAMORA, anc. *Ocellum Duri* ou *Ocellodurum*, v. d'Espagne, ch.-l. de la province de son nom, sur la rive dr. du Douro, et à 257 kil. N.-O. de Madrid. Evêché suffragant de Santiago; belle cathédrale; ruines du palais du Cid. Ecole militaire. Fabr. de chapeaux, couvertures et étoffes de laine, liqueurs; tanneries, teintureries. Commerce de vins, grains, etc. Souvent disputée entre les Maures et les chrétiens, prise par Alphonse le Catholique, roi des Asturies, en 748, par Almanzor, roi de Cordoue, en 985, par le Cid, en 1093, cette ville fut définitivement acquise au royaume de Léon. Pop. de la commune : 12,420 hab. — La

prov. de Zamora est formée d'une partie de l'anc. royaume de Léon, et limitée à l'O. par le Portugal et la province d'Orense, au N. par celle de Léon, à l'E. par celle de Valladolid, au S. par celle de Salamanque; 249,162 hab. Sol montagneux à l'O. et au S., arrosé par le Douro, et fertile. Agriculture négligée; 10,710 kil. carrés.

ZAMORA, v. de l'Équateur (Assuay), sur une rivière de son nom, à 40 kil. E. de Loja; 8,000 hab. Mines, jadis très-riches, et auj. abandonnées.

ZAMORA, v. du Mexique (Mechoacan), à 115 kil. N.-O. de Valladolid; évêché; 2,000 hab.

ZAMORIN, titre que les Portugais du XVIe siècle donnaient au sultan de Calicut.

ZAMOSK, v. forte de la Russie d'Europe (Pologne), dans le gvt et à 80 kil. S.-E. de Lublin, sur la rive dr. du Wieprz; 4,100 hab. Lycée catholique, gymnase. Blanchisseries, tanneries. — Cette ville, fondée par Zamoyski en 1588, appartint à l'Autriche de 1722 à 1809, et fut prise par les Russes en 1814.

ZAMOYSKI (Jean-Sarius), célèbre polonais, né en 1541 à Skokow, dans le palatinat de Culm, m. en 1605, étudia à Paris et en Italie, fut un des ambassadeurs chargés en 1573 de porter à Henri d'Anjou l'acte de son élection comme roi de Pologne, fit élire ensuite Etienne Bathori, dont il fut le grand-chancelier, remporta des succès à la tête de l'armée contre les Russes, mit les frontières en sûreté du côté des Tartares, et, au retour de cette expédition, épousa la nièce du roi. Après la mort de Bathori, 1587, il refusa la couronne, et obtint qu'elle fût donnée à Sigismond III. Il a fondé la ville de Zamosk en 1588.

ZAMOYSKI (André), de la famille du précédent, né en 1716 à Biezun, dans le Palatinat de Ploch, m. en 1792, alla étudier les mathématiques et la jurisprudence à Paris, s'engagea au service de la Saxe, où il parvint au grade de général-major, revint en Pologne en 1754, fut maréchal du tribunal supérieur de son palatinat, et, en 1764, grand-chancelier du royaume, se montra zélé patriote pendant les troubles du règne de Stanislas Poniatowski, et fut chargé par la diète en 1776 de réviser les lois de la Pologne; les dispositions qu'il introduisit dans le nouveau Code en faveur des paysans, le firent rejeter par la noblesse, et on ne l'adopta qu'en 1791. Ce *Code* a été imprimé à Varsovie en 1778.

ZAMPIERI (Camille), littérateur italien, né à Imola en 1701, d'une famille patricienne, m. en 1784, fut gonfalonier de Bologne. On a de lui, entre autres ouvrages : *Poesie*, Plaisance, 1755, in-8°, où il y a des pièces fort belles; *Tobbia, ovvero della educazione*, Cagliari, 1778, in-4°, poëme didactique, où il propose un système d'éducation conforme aux maximes de l'Écriture Sainte; *Poesie liriche*, ouvrage posthume, ibid., 1784, in-4°.

ZAMPIERI, peintre. *V.* DOMINIQUIN (LE).

ZAMRI, officier d'Ela, roi d'Israël, se révolta contre lui et s'empara du trône, en 918 av. J.-C. Amri, élu roi par l'armée, l'assiégea dans Thersa, où l'usurpateur, plutôt que de se rendre, se brûla avec tous ses trésors.

ZANA, v. d'Algérie, prov. de Constantine. C'est l'anc. *Diana Veteranorum*.

ZANCHI (Basile), littérateur italien, né vers 1501 à Bergame, m. en 1558, entra dans l'ordre des chanoines de Latran, cultiva la poésie latine avec beaucoup de succès, et s'attira quelques poursuites pour avoir adopté les doctrines de la Réformation. On a de lui : *De horto Sophiæ libri II*, Rome, 1540, in-4°, poëme où il décrit en beaux vers les dogmes et les principes du christianisme; *Poemata, libri VIII*, 1550, in-8°; *Verborum latinorum ex variis auctoribus epitome*, 1541, in-4°; *Dictionarium poeticum et epitheta veterum poetarum*, 1612, in-8°; *In divinos libros notationes*, 1555, etc.

ZANCLE, nom primitif de MESSINE.

ZANDJAN ou ZENGHIAN, v. du royaume de Perse (Irak-Adjémi), à 45 kil. N.-O. de Sultanabad; 10,000 hab. Bazar remarquable. Beaucoup de ruines. — On en attribue la fondation à Ardechir-Babegan, 1er roi de la dynastie des Sassanides. Tamerlan, qui la détruisit, la rebâtit en partie.

ZANDRACARTA. *V.* ZADRACARTA.

ZANESVILLE, ville des Etats-Unis (Ohio), ch.-l. du comté de Muskingum, à 106 kil. E. de Columbus; 9,950 hab. Moulins à farine, papeteries, scieries hydrauliques, fonderies de fer, manuf. de coton.

ZANETTI (Le comte Antoine-Marie), antiquaire, né à Venise en 1680, m. en 1766, imagina des procédés pour obtenir par la gravure sur bois différentes teintes et rendre le clair-obscur. Il forma un cabinet d'antiques et de pierres gravées qui étaient des plus riches connues; le catalogue en a été publié par Gori, Venise, 1758, in-fol., 80 pl. On a de lui : *Antiche statue greche e romane*, Venise, 1740, 2 part. in-fol.; *Iconum series ex musæo suo*, ibid., 1743, 2 part. in-fol.; et un recueil de 101 gravures en bois, à l'eau-forte ou au burin, 1749.

ZANETTI (Alexandre), de la famille du précédent, né à Venise en 1713, m. en 1778, conservateur de la bibliothèque de St-Marc, a laissé : *Varie pitture a fresco di principali maestri Veneziani*, Venise, 1760, in-fol.; *Della pittura veneziana e delle opere pubbliche de' veneziani maestri lib. V*, ibid., 1771, in-8°.

ZANETTI (Guido), numismate, né en 1741 au château de Bassano, dans le territoire de Bologne, m. en 1791, fut simple commis, puis directeur de la banque de Bologne, et devint conservateur du musée des antiques de Ferrare. On a de lui : *Nuova raccolta delle monete e zecche d'Italia*, Bologne, 1775-89, 5 vol. in-fol.

ZANGUEBAR (Côte de), c.-à-d. *Pays des Zang*, vaste contrée de l'Afrique orientale, le long de la mer des Indes, entre 5° lat. N. et 11° lat. S., depuis la côte d'Ajan au N. jusqu'à la capitainerie-générale de Mozambique au S. Les Européens en connaissent bien les côtes, qui offrent des plaines couvertes d'épaisses forêts. A l'intérieur, visité par les voyageurs anglais, Rebmann, Speke, Burton, sont des montagnes et des déserts. Le sol, arrosé par le Quilimancy, le Loffih, la Monbaza, la Brava ou Beroua, etc., produit le riz, l'indigo, la gomme, la patate, la banane, mais peu de fruits. Les forêts abondent en caféiers, teks, tamarins, baobabs, et servent de refuge à de nombreuses troupes de léopards, d'éléphants, de zèbres, de girafes. Les crocodiles et les hippopotames sont communs; les reptiles atteignent des dimensions colossales. Parmi les animaux domestiques, on remarque les chevaux, les chameaux, les moutons, dont les queues énormes pèsent souvent 15 kilogr., et les bœufs, qu'on emploie comme bêtes de somme. La population, blanche sur les côtes, mulâtre et noire dans l'intérieur, est en partie musulmane et en partie idolâtre; on l'évalue à 1,000,000 hab. La côte de Zanguebar est partagée en divers Etats, dont les chefs prennent le titre de sultan; ce sont : le Quiloa, le Zanzibar, le Monbaza, le Mélinde, le Brava ou Beroua, le Magadoxo. L'iman de Maskate y possède Quiloa et les îles de Pemba, de Zanzibar et de Socotora.

ZANOLINI (Antonio), orientaliste, né à Padoue en 1693, m. en 1762, professeur de syriaque et d'hébreu dans sa ville natale, a laissé, entre autres ouvrages, qui lui assignent le rang d'un des premiers orientalistes de son temps : *Lexicon hebraïcum*, Padoue, 1732, in-4°; *Grammatica linguæ syriacæ*, 1742, in-8°; *Lexicon Syriacum*,... 1747, in-4°; *Lexicon chaldaïco-rabbinicum*,... 1747, 2 vol. in-4°; *Ratio institutioque addiscendæ linguæ chaldaïcæ*,... 1750, in-4°.

ZANONI (Antonio), agronome, né à Udine en 1696, d'une famille riche, m. en 1770, introduisit dans le Frioul la culture du mûrier et l'élève des vers à soie, propagea et améliora beaucoup la culture de la vigne. On a de lui, en italien : *Lettres sur l'influence de l'agriculture*, Venise, 1763, 7 vol. in-8°; *de la Formation et de l'usage de la tourbe*, 1767, in-4°; *de la Culture et de l'usage des patates*, 1767, in-4°; *de la Marne et des autres fossiles pour engrais*, 1768, in-4°; *Essai d'histoire de la médecine vétérinaire*, 1770, in-8°; *De l'utilité morale, économique et politique des académies d'agriculture, arts et commerce*, 1771.

ZANOTTI (Jean-Pierre), peintre et poëte, né à Paris en 1674, m. à Bologne en 1765, a laissé dans différentes villes d'Italie, des tableaux estimés pour la variété des figures et un bon coloris; une *Description des peintures de l'institut de Bologne*; Venise, 1756; celle des *Fresques de L. Carrache au cloître St-Nicolas*, Bologne, 1776; une tragédie de Didon, 1718; et 3 vol. de *Poésies*, 1741.

ZANOTTI (François-Marie), frère du précédent, né à Bologne en 1692, m. en 1777, professa la philosophie dans sa ville natale, et y devint secrétaire, puis président de l'Institut. On a de lui : *de la Force attractive des idées*, en italien, 1747 et 1774; *Discours sur la peinture, la sculpture et l'architecture*, 1750; *Dell' arte poetica*, 1768, in-8°; *Filosofia morale*, 1774; *Poesie volgari e latine*, 1757, 2 vol. in-8°, etc. Il popularisa en Italie les systèmes de Descartes et de Newton, et sut écrire d'un style élégant et pur.

ZANTE, anc. *Zacynthe*, une des îles Ioniennes, à 12 kil. S. de Céphalonie, 20 kil. O. des côtes de la Morée, par 37° 47' 17" lat. N. et 18° 34' 27" long. E.; 306 kil. car.; 45,000 hab. Les côtes, assez escarpées, n'offrent aucun port favorable. Sol montagneux à l'O., plat à l'E., et tout composé de plâtre. Source de bitume, connue dès l'antiquité. Belles forêts d'oliviers, d'orangers et de pêchers;

récolte de vins, raisins de Corinthe; fabr. de savon, soieries. Climat délicieux. Fréquents tremblements de terre.

ZANTE, v. forte, capitale de l'île de ce nom, sur la côte E.; 20,000 hab. Archevêché grec, évêché catholique, lycée. Arsenal; bourse. Fabriques de soieries, cotonnades, lainages, liqueurs, savon.

ZANZALE (Jacob), surnommé *Baradée*, moine syrien, fut élevé en 541 à l'évêché d'Edesse par les Eutychéens, dont il s'appliqua à propager les erreurs. Mort en 578.

ZANZIBAR, anc. *Menuthias insula?* île de l'Afrique orientale, dans la mer des Indes, près de la côte de Zanguebar, par 6° 9′ 36″ lat. S., et 36° 54′ 36″ long. E.; 1,425 kil. carrés environ; 30 kil. sur 25; 100,000 hab., moitié Arabes de sang mêlé, moitié Banians ou nègres. Elle appartient à l'iman de Maskate. La côte orientale est escarpée. Climat agréable; il pleut rarement. Végétation très-riche : oranges, limons, citrons, ananas, cocos, bananes, patates. Export. de gomme, riz, antimoine. On n'y trouve pas un seul animal malfaisant. Ch.-l., *Zanzibar*, port sur la côte O.; 10,000 hab. Chapelle catholique, hôpital pour les marins européens, hospice pour les indigènes, le tout fondé par une mission française, en 1860. — L'île de Zanzibar donne son nom à un royaume de la côte de Zanguebar, entre ceux de Mélinde au N. et de Quiloa au S. B.

ZAOUDZI, forteresse sur une pointe de l'îlot de Pamanzi, près de l'île de Mayotte. La presqu'île de Zaoudzi forme deux rades : la première, au N., est mal abritée des vents du N.-E.; la seconde, au S., est ouverte à la mousson du S.-E., qui règne six mois. La langue de sable qui l'unit à Pamanzi est chaque jour couverte et découverte par le flux et le reflux. L'eau des puits suffit à peine; on va aux sources de l'île Mayotte.

ZAPOLY (Etienne), noble hongrois, un des lieutenants de Mathias Corvin, eut une grande part, après la mort de ce roi, à l'élection de Ladislas Jagellon. Sa fille épousa Sigismond, frère de Ladislas et roi de Pologne.

ZAPOLY (Jean Ier), fils du précédent, né en 1487, m. en 1540, commanda, sous le roi Louis II, les troupes hongroises en Transylvanie, délivra Bathori assiégé dans Temeswar par des rebelles, et se fit proclamer roi à Albe-Royale après la mort de Louis en 1526, tandis qu'une autre diète à Presbourg nommait Ferdinand d'Autriche, frère de Charles-Quint. Battu par ce rival à Cassovie, il traita avec le sultan Soliman II, dont il se reconnut vassal, et, grâce aux secours qu'il reçut de lui, se défendit avec succès dans Bude. En 1538, un traité assura à Jean Zapoly la Hongrie, qui, après lui, devait passer à Ferdinand.

ZAPOLY (Jean II), fils du précédent, né en 1540, m. en 1570, fut reconnu roi de Hongrie, sous la tutelle de sa mère Isabelle, par le sultan Soliman II, dut néanmoins renoncer à la Transylvanie en faveur de Ferdinand d'Autriche, épousa plus tard, en 1560, Jeanne, fille de ce prince, et finit par obtenir en partage la Transylvanie et la Basse-Hongrie.

ZAPOROGUES ou ZAPORAVIENS (du russe *za*, sur, au-delà, et *porogie*, cataractes), branche des Cosaques de l'Ukraine, étaient primitivement établis sur le Dniéper, près de ses cataractes. Ils servirent tour à tour les Polonais, les Suédois et les Russes, et furent renommés pour leur valeur et leurs brigandages. Pierre le Grand les soumit, les organisa, et leur donna pour hetman Mazeppa. En 1775, Catherine II les transplanta sur les bords du Kouban, pour y tenir en échec les Circassiens. Ils prirent alors le nom de *Tchernomorski*, c.-à-d. Cosaques de la mer Noire.

ZAPPI (J.-B.-Félix), poëte lyrique italien, né en 1667 à Imola, m. en 1719, était avocat à Rome. Un des fondateurs de l'Académie des Arcades, il a laissé des sonnets, des canzones et des madrigaux, pleins de délicatesse et de vivacité, mais où l'on sent trop l'esprit. Sa femme, Faustina Maratti, cultiva aussi avec succès la poésie.

ZARA, en slave *Zardru*, v. forte des Etats autrichiens (Dalmatie), port sur l'Adriatique, à 475 kil. S. de Vienne; 18,526 hab. Ch.-l. de cercle. Archevêché, cour d'appel, lycée, gymnase. Arsenal maritime. Fabr. de soieries, lainages, marasquin. — Le cercle de Zara, entre celui de Spalatro au S., l'Adriatiatique à l'O., les Confins militaires au N., et l'Empire ottoman à l'E., a 55,720 hect., et 130,015 hab. Sur ses côtes sont répandues un grand nombre d'îles, Grossa, Incoronata, Meleda, Longa, Zuri, Uglian, etc.

ZARA-VECCHIA, c.-à-d. *Vieille-Zara*, en slavon *Biograd* ou *Bielograd*, anc. *Iadera, Blandona, Alba maritima*, brg des Etats autrichiens (Dalmatie), à 26 kil. S.-E. de Zara, sur l'Adriatique; 1,500 hab. Capitale de la Liburnie sous les Romains, puis résidence de quelques rois de Croatie, elle fut soumise, au XIIe siècle, par les Vénitiens, qui, en 1202, aidés des Croisés, la détruisirent en punition d'une révolte.

ZARAND, anc. comitat de Transylvanie, à l'O., dans le pays des Hongrois, entre ceux de Hunyad et de Weissembourg-Inférieur; ch.-l., *Koros-Banya*. En 1860, rattaché à la Hongrie; 1,296 kil. carrés.

ZARANGES, *Zarangæ*, peuple de l'anc. Drangiane. Son nom s'est conservé dans celui de *Zarang*, ville du Sigistan.

ZARATE (Augustin de), historien espagnol du XVIe siècle, fut secrétaire du conseil de Castille, et, en 1543, trésorier-général au Pérou. Il publia une *Histoire de la découverte et de la conquête du Pérou*, Anvers, 1555, in-8°, qui a été traduite en français, Paris, 1706, 2 vol. in-12, ouvrage judicieux, écrit avec impartialité et concision. Il s'arrête à l'année 1548.

ZARATE (Francisco-Lopez de), poëte espagnol, né en 1580 à Logrono (Vieille-Castille), m. en 1658, a laissé un recueil de *Poésies variées*, Alcala, 1629, in-8°, et un poëme sur *l'Invention de la croix par Constantin le Grand*, Madrid, 1648, in-4°, dans lesquels on reconnaît l'imagination et le style d'un vrai poëte.

ZARCO (J.-Gonçalvez), gentilhomme portugais, découvrit, avec Tristan-Vaz-Texeira, les îles de Porto-Santo et de Madère, 1418-19. Il fit usage, le premier, de la poudre et de l'artillerie en mer.

ZARDRU, nom slave de ZARA.

ZARIASPE. *V.* BACTRES.

ZARLINO (Joseph), habile musicien, né à Chioggia en 1519, m. en 1590, élève d'A. Willaert, fut maître de chapelle de l'église de St-Marc à Venise. Un très-petit nombre de ses compositions nous est parvenu. Mais il se place au premier rang des théoriciens de l'Italie par ses *Institutions harmoniques*, Venise, 1558. B.

ZARMIZEGETHUSA. *V.* SARMIZEGETHUSA.

ZARUMA, v. de la république de l'Equateur (dép. d'Assuay), au milieu des Andes, à 62 kil. N.-O. de Loja; 5,000 hab. Jadis plus importante, à cause de ses riches mines d'or, auj. épuisées.

ZARYTOS (Hippo-). *V.* HIPPONE.

ZATAS, riv. de Portugal (Alemtéjo), sort des monts Lusitaniques, et se jette dans le Tage.

ZATMAR, comitat de Hongrie. *V.* SZATHMAR.

ZBARAZ, v. des Etats autrichiens (Galicie), à 26 kil. N.-E. de Tarnopol; 5,600 hab.

ZBIGNEV Ier, duc de Bohême, 910-915, fils et successeur de Borzivoï, favorisa la propagation du christianisme dans ses Etats, et fit construire à Rome un hôpital pour ceux de ses sujets qui allaient visiter le sépulcre des Saints Apôtres.

ZBIGNEV II, duc de Bohême, 1055-1061, fils et successeur de Brzétislas Ier, dépouilla ses frères de leurs apanages, et persécuta toute sa famille, sans en excepter sa mère Judith.

ZBIGNEV, fils illégitime du roi de Pologne Vladislas Ier, reçut de son père le tiers du royaume avec le titre de duc de Mazovie, et, à sa mort, 1102, se fit encore céder la Moravie. S'étant révolté contre son frère Boleslas III, 1107, il fut vaincu, exilé, et mourut vers 1116.

ZEA (Francesco-Antonio), né en 1770 à Médellin, dans la Nouvelle-Grenade, m. en 1822, fit ses études à Santa-Fé de Bogota, y obtint, dès l'âge de 16 ans, une chaire d'histoire naturelle, fut mandé à Madrid en 1797 pour avoir manifesté le vœu de voir sa patrie indépendante, subit deux années de captivité à Cadix, puis fut envoyé en France, sous le prétexte d'une mission scientifique. A son retour, comme il demandait à revoir l'Amérique, on le nomma directeur du cabinet botanique de Madrid, 1804, et professeur de sciences naturelles. Après l'abdication de Charles IV, 1808, il devint membre de la junte de Bayonne, puis ministre de l'Intérieur, et fut préfet de Malaga sous l'administration française. Lors des revers du roi Joseph Napoléon, 1812, il passa en Angleterre, d'où il s'embarqua, en 1814, pour aller rejoindre Bolivar, qui le nomma intendant-général de son armée. En 1819, Zea fut appelé à la présidence du congrès d'Angostura, reçut le département des finances dans le gouvernement constitué par cette assemblée, puis, à l'organisation de la république de Colombie, fut élu vice-président. En 1820, on l'envoya en Europe, pour établir des rapports politiques et commerciaux avec les divers Etats, et il prépara les esprits en France et en Angleterre à reconnaître officiellement l'indépendance de la Colombie. B.

ZEA ou ZIA, anc. *Ceos*, île de l'Archipel, une des Cyclades, près de la côte de l'Attique, à 17 kil. S.-E. du cap Colonne, par 37° 37′ 18″ lat. N., et 22° 1′ 25″ long. E.;

22 kil. sur 13; 5,000 hab. Ch.-l., *Zea*. Beau climat. Elève de vers à soie. Récolte de vins et d'huile.

ZÉANGIR. *V.* GÉANGIR.

ZEBEN, *Cibinium*, v. de Hongrie (Saros), à 15 kil. N.-O. d'Epériès; 2,800 hab. Gymnase de Piaristes. Fabriques de draps, toiles, papier.

ZÉBID, la *Sabea Regia* de Ptolémée, ville de l'Arabie (Yémen), près de la côte du golfe Arabique, à 150 kil. S.-S.-O. de Sana. Collége sunnite très-renommé. La ville est encore de belle apparence, quoique en partie détruite par les inondations périodiques, qui, dans la saison des pluies, transforment en torrent la belle vallée du Tehama. Entrepôt du commerce du café Moka. Fabr. de sandales.

ZÉBINA. *V.* ALEXANDRE II, roi de Syrie.

ZÉBU, île de l'archipel des Philippines, dans le groupe des Bissayas, au N. de Mindanao et à l'E. de Negros, par 9° 28'-11° lat. N., 121° 10'-121° 35' long. E.; 7,700 kil. carrés; 200,000 hab. Ch.-l., *Zébu*. Sol montagneux, boisé, arrosé par des cours d'eau qui roulent des paillettes d'or, très-fertile en tabac et en canne à sucre. Forêts d'ébéniers et de bois de teinture. Les typhons dévastent les côtes à l'époque des moussons.— Cette île fut découverte, en 1521, par Magellan, qui y fut tué.

ZÉBU, v. forte sur la côte E. de l'île du même nom, avec un bon port; 8,000 hab. Evêché. Résidence d'un alcade espagnol.

ZEELAND. *V.* ZÉLANDE.

ZÉGRIS. *V.* ZÉÏRITES.

ZEG-ZEG, vaste contrée du Haoussa, entre le Kano au N., le Djakoba au S., le Niffé et le Gouari à l'O.; ch.-l., *Zarlia*.

ZEIAD, capitaine arabe, frère illégitime du calife Moawiah Ier, né en 622 ou 630, m. en 673, soutint la cause des Alides, et repoussa en 659 les troupes envoyées par Moawiah pour s'emparer de Bassorah. Quand Hassan, fils d'Ali, eut renoncé au pouvoir, il se rapprocha du calife, accepta le gouvernement de Bassorah, y ajouta bientôt ceux de Koufa, de Bahrein et d'Oman, et fit régner partout une justice prompte et sévère.

ZÉID. *V.* SÉID.

ZEIDEN. *V.* FEKETCHALOM.

ZEIL, v. de Bavière (Basse-Franconie), sur le Mein, à 55 kil. N.-E. de Wurzbourg; 1,200 hab. Ch.-l. de la seigneurie de Waldbourg. — hameau de Wurtemberg (cercle du Danube), à 4 kil. N.-O. de Leutkirch; 100 hab. Château des princes de Waldburg-Zeil-Tauchburg.

ZEILAH, anc. *Avalites Emporium*, la *Mosyllon* de Ptolémée? ville de l'Afrique orientale, sur un îlot de la côte d'Adel et dans le pays des Somaulis, par 11° 19' 52" lat. N., et 41° 14' 5" long. E.; 5,000 hab. Port sur le golfe d'Aden. Comm. de moutons, dents d'éléphant, sang-de-dragon, poudre d'or, esclaves, avec Moka, qui lui fournit des toiles, du café, de la quincaillerie. A l'époque des grandes chaleurs, qui sont insupportables, les habitants abandonnent la ville.

ZEIRI-BEN-MOUNAD, dit *Al-Taclani*, chef de la tribu africaine des Zéïrites-Sanhadjides ou Badissides, était issu d'anciens rois d'Arabie. Il battit les Zéïrites-Zénates, conquit tout le pays qui s'étend d'Alger à Tripoli, se reconnut dépendant du calife fatimite Obéid-Allah, fonda en 935 la ville d'Achir (entre Constantine et Kairouan), et périt dans une bataille livrée pour les Fatimites près de Mansourah en 971.

ZÉÏRI-BEN-ATYAH, roi de Fez, de la tribu des Zéïrites-Zénates, 988-1001, refusa de reconnaître la souveraineté des rois de Cordoue, eut à combattre successivement deux compétiteurs que ceux-ci lui opposèrent, établit sa résidence en 995 à Woudja ou Wadjida, dans la province de Tlemcen, fut vaincu par une armée envoyée d'Espagne sous les ordres d'Abdel-Mélek, dut s'enfuir dans le Sahara, d'où il revint à la tête de quelques tribus, mais mourut avant d'avoir recouvré tous ses Etats.

ZÉIRITES ou ZEGRIS, tribu et dynastie maure, qui a fourni des souverains à Fez, Tlemcen, Alger, Tunis, Kairouan et Tripoli. On distingue: 1° les *Zéïrites-Badissides* ou *Sanhadjides*, dont le 1er fut Yousouf-Balkin (*V. ce mot*), et qui, secouant le joug des Fatimites d'Egypte pour reconnaître la suzeraineté des Ommiades d'Espagne, régnèrent sur Tunis et Alger, de 972 à 1050; leur capitale était Achir; renversés en Afrique par les Almoravides, ils formèrent encore à Grenade un parti rival de celui des Abencérages; les *Hamadides* de Bougie en étaient une branche; 2° les *Zéïrites-Zénates*, qui reconnaissent pour tige Zéïri-ben-Atyah (*V. ce mot*), régnèrent sur Fez de 988 à 1070.

ZEITOUN, anc. *Lamia*, v. du royaume de Grèce (ch.-l. du nome de Phocide et Phthiotide), près du golfe de son nom (ancien *golfe Maliaque*) et des Thermopyles, à 155 kil. N.-N.-O. d'Athènes. Fabr. de toiles de coton et tissus de laine; 10,000 hab. Frontière du royaume, cette ville a conservé l'apparence d'une ville turque.

ZEITOUN, v. de l'île de Malte, à 7 kil. S.-E. de La Valette; 3,900 hab.

ZEITOUN (OUED-), rivière d'Algérie, naît dans l'Atlas, coule au N., et se jette dans l'Oued-Isser.

ZEITZ, v. des Etats prussiens (Saxe), ch.-l. de cercle, près de l'Elster-Blanc, à 45 kil. S. de Mersebourg; 12,751 hab. Siége d'évêché au moyen âge. Gymnase. Ancien château, servant de maison de correction et de dépôt de mendicité. Fabriques de toiles et de lainages.

ZELA, v. du Pont. *V.* ZILÈH.

ZELAKA, lieu d'Espagne, près de Badajoz. Yousouf-ben-Taschfyn, chef des Almoravides, y battit Alphonse VI, roi de Castille, en 1086.

ZÉLANDE, en hollandais *Zeeland* (pays de la mer), province du royaume de Hollande, au S.-O., presque entièrement composée des îles comprises entre le bras N. de la Meuse et le S. de l'Escaut (Walcheren, Beveland, Schouwen, etc.); 165,706 hect.; 167,864 hab. Ch.-l., *Middelbourg*; v. princip.: Flessingue. On la divise en 5 districts: Middelbourg, Sluys ou l'Ecluse, Hulst, Goes, et Zieriksée. C'est un pays bas et plat, garanti, dans plusieurs endroits, contre les invasions de la mer, par des digues de 4 à 5 mèt. de hauteur, dont l'entretien coûte 2 millions de fr. par an. Sol bien cultivé, très-fertile en céréales, légumes, pommes de terre, chanvre, colza, etc. Les côtes sont fort poissonneuses. Le climat, brumeux et malsain, engendre des fièvres endémiques. Beaucoup de distilleries, d'huileries et de brasseries. Comm. de grains, de garance, et de poissons. — Les îles de la Zélande appartinrent longtemps à de petits seigneurs: Florent V, comte de Hollande, les réunit en 1256. Elles passèrent, comme la Hollande, à la maison de Bourgogne, puis à l'Autriche, et formèrent, sous Charles-Quint, une des 17 provinces des Pays-Bas. Cette province prit part à l'insurrection contre Philippe II, et signa l'union d'Utrecht en 1570. Sous la domination française, 1810-14, elle forma le département des Bouches-de-l'Escaut et une partie de celui des Bouches-de-la-Meuse.

ZÉLANDE (NOUVELLE-), dite aussi *Terre des Etats* et *Terre de Cook*, archipel de la Polynésie, dans le Gr.-Océan austral, à environ 900 kil. S.-E. de l'Australie; entre 34° 12' et 47° 20' lat. S., 164° et 176° 39' long. E. Il se compose de trois îles, dont deux grandes: *Nouveau-Ulster* ou *île Septentrionale*, ou *Tasmanie du Nord*, *Eaheino-Mauve* ou *Ikana-mawi* des indigènes (900 kil. sur 285), et *Nouveau-Munster* ou *île Centrale*, ou *Tasmanie du Sud*, *Tavaï-Pounamou* des indigènes (900 kil. sur 285), séparées entre elles par le détroit de Cook; et une petite, *Nouveau-Leinster* ou *île du Sud*. Superficie des 3 îles: 259,160 kil. carrés. Le gouvernement anglais en a pris possession en 1839; une colonie française y avait essayé, en 1837, un établissement qui n'a point réussi. La population est (1863) de 125,812 colons, et 56,000 indigènes, dont plus de moitié sont convertis au christianisme. Sol montagneux; on remarque plusieurs volcans éteints, et celui de Tangarero, encore actif. Mines de cuivre et de houille; gîtes d'or. Nombreuses baies et ports excellents. Magnifiques forêts; végétation très-puissante; les céréales et les cultures d'Europe y réussissent. On y trouve le *phormium tenax*, dont on tire la soie végétale. Les seuls quadrupèdes indigènes sont le rat et le chien; on n'y voit ni insectes, ni reptiles venimeux. On pêche sur les côtes le phoque et les autres animaux marins. Le climat est à peu près celui de la France, dont la Nouvelle-Zélande est l'antipode. Des tremblements de terre violents y eurent lieu en 1848 et 1855. Les indigènes sont forts, audacieux, intelligents; les missions protestantes et catholiques font parmi eux de nombreux prosélytes. Le ch.-l. de la colonie est *Auckland*, dans l'île du Nord; là se trouvent aussi les établissements de *Kororareka*, *Port-Wellington*, *New-Plymouth*. L'île du Centre a déjà *Nelson*, *Canterbury*, *Otago*, *Picton*, *Christchurch*, *Dunedin*, *Invercargiel*, la presqu'île d'*Akaroa* ou de *Banks*, où était l'établissement français. La Nouvelle-Zélande, placée aux portes de l'Australie, sur la route de l'Amérique, est en grande voie de prospérité. — La Nouvelle-Zélande fut découverte en 1642 par le navigateur hollandais Tasman, puis visitée par Cook en 1769, Surville en 1769, Marion en 1772, Howell en 1815, Thompson en 1816, Freycinet en 1818, et Dumont-d'Urville en 1827. En 1813, le christianisme fut introduit parmi les naturels du pays. B.

ZÉLATEURS, sectaires juifs, disciples d'un certain

Judas de Galilée, parurent à l'époque où Vespasien commença la guerre de Judée. Leur *zèle* fougueux pour l'indépendance du pays les entraîna à des excès qui précipitèrent la ruine de Jérusalem, où ils s'étaient emparés du pouvoir, l'an 70 de J.-C. Jean de Gischale était un de leurs chefs. On les appelait aussi *sicaires* ou *assassins*, à cause de leur férocité.

ZELAYA, v. du Mexique, dans le dép. et à 62 kil. S.-E. de Guanaxuato, sur le Rio-Grande de Santiago; 3,000 hab. On y voit une des plus belles églises du Mexique.

ZÈLE, v. de Belgique (Flandre orientale), à 7 kil. N.-O. de Termonde, sur l'Escaut; 10,500 hab. (y compris la banlieue). Fabr. de cotonnades, toiles d'emballage et à voiles, couvertures de laine, siamoises, étoupes, etc.

ZELEIA, v. du Pont. *V.* ZILÈH.

ZELL (Ulric), typographe du XV^e^ siècle, né à Hanau, apprit son art dans l'atelier de Fust et de Schœffer, et établit une imprimerie à Cologne, dont il peut être regardé comme le premier imprimeur. Les caractères dont il se servait étaient presque semblables à ceux de Schœffer; aussi a-t-on souvent attribué au premier ce qui était sorti des presses du second. C—s.

ZELLE ou CELLE, jolie ville du Hanovre, à 70 kil. S.-S.-O. de Lünebourg, 38 N.-O. de Hanovre, sur l'Aller et la Fuhse; 14,200 hab., en y comprenant les faubourgs de Hehlen, Wester et Altencelle. Comm. de laines, cire, miel, bois; manuf. de tabac; brasseries. Cour d'appel suprême du royaume; bibliothèque, lycée. Société d'agriculture; courses annuelles de chevaux. Château, avec un beau parc. Aux environs, pénitencier et haras. — De 1369 à 1705, il y eut des ducs de Zelle, branche collatérale de la maison de Brunswick.

ZELLER-SEE, anc. *Lacus Venetus*, lac formé par le Rhin au-dessus de Stein, entre le duché de Bade et le canton suisse de Thurgovie; 55 kil. sur 18. Il est quelquefois considéré comme partie N.-O. du lac de Constance, à 4 kil. au-dessous duquel il se trouve.

ZEMBLE (NOUVELLE-), en russe *Novaïa-Zemlia*, c.-à-d. *Terre-Neuve*, groupe de deux îles de l'océan Glacial arctique, en Russie, au N. du gvt d'Arkhangel, dont elles dépendent, et dont elles sont séparées par le détroit de Vaigatsch; par 68° 50' et 76° lat. N., 50° et 68° long. E.; 165,500 kilom. carrés. Inhabitées. Climat très-froid, moins cependant que ne pourrait le faire croire la latitude. On n'y trouve, parmi les animaux, que des ours blancs, des isatis, des rennes, des chouettes, des loutres, et, parmi les végétaux, que de la mousse et quelques bouleaux. Elles sont fréquentées par les chasseurs et les pêcheurs d'Arkhangel. La Nouvelle-Zemble fut découverte en 1553 par le navigateur anglais Willoughby.

ZEMLIN, v. de l'Esclavonie autrichienne. *V.* SEMLIN.

ZEMPLIN (Comitat de), division de la Hongrie, dans le cercle en deçà de la Théiss, et, de 1853 à 1860, dans celui de Kaschau, entre la Galicie au N., les comitats d'Unghvar et de Szabolcs à l'E., d'Abaujvar et de Saros à l'O., de Borsod au S.; 6,169 kil. carrés; 160 kil. sur 45; 245,269 hab. Ch.-l., *Ujhély*. Climat très-froid au N., tempéré au S. Riches vallées; montagnes boisées; bons vins sur les collines; élève de bestiaux.

ZENATES. *V.* ZÉNÈTES.

ZEND, langue très-ancienne de la Haute-Asie, fut parlée antérieurement au pehlvi et au parsi. Elle n'est plus usitée aujourd'hui; cependant les Guèbres récitent encore des prières en cette langue, mais vraisemblablement sans les comprendre.

ZEND, nom d'une dynastie de la Perse au XVIII^e^ siècle, rivale de celle des Kadjars. *V.* PERSE.

ZEND-AVESTA, c.-à-d. *Parole vivante*, livre sacré des Guèbres ou Parsis. Il se compose de deux parties. L'une, en langue zend, comprend: 1° le *Vendidâd-Sadé*, dont les prêtres devaient avoir récité des fragments avant le lever du soleil, et divisé en *Vendidad* (combat contre Ahriman), *Izechné* ou *Yaçna* (élévation de l'âme), et *Vispered* (chefs des êtres); 2° les *Iescht-Sadés*, hymnes et prières aux puissances célestes, et dont plusieurs sont en pehlvi et en parsi; 3° le *Sirouzé* (les Trente jours), sorte de calendrier liturgique, renfermant des invocations aux génies de chaque jour du mois. La 2^e^ partie, dite *Boundehech*, en langue pehlvi, est une espèce de manuel contenant des notions sur l'origine des êtres, la cosmogonie, la religion et le culte, la lutte du bon et du mauvais principe, sur l'astronomie, les institutions civiles, l'agriculture, etc., et de plus, la généalogie de Zoroastre. Le *Vendidad* paraît être le seul ouvrage véritablement antique, et est attribué à Zoroastre (*V. ce mot*). Le Zend-Avesta a été apporté en France et traduit en latin par Anquetil-Duperron, Paris, 1771, 3 vol. in-4°. Eug. Burnouf a publié avec une traduction française et un commentaire, le texte original du *Vendidad*, 1829-43, in-4°.

ZENDRINI (Bernard), illustre ingénieur hydraulicien, né en 1679 à Saviore, dans la vallée de l'Oglio, m. en 1747, étudia à l'université de Padoue, s'occupa d'abord des applications des mathématiques à la mécanique et à l'astronomie, retourna ensuite pratiquer pendant quelque temps la médecine dans sa patrie, et s'établit vers 1704 à Venise, où il s'appliqua spécialement à l'hydraulique. Il fut nommé ingénieur hydraulicien de Ferrare, surintendant des eaux, fleuves, lagunes et ports de la république vénitienne, améliora le port de Viareggio, et préserva Ravenne des inondations du Ronco et du Montone. On a de lui, sur son art, des ouvrages du plus haut mérite : *Considerazioni sopra la scienza delle acque correnti, e sopra la storia naturale del Po*, Ferrare, 1717; *Leyi e fenomeni, regolazioni e usi delle acque correnti*, 1741; *Memorie storiche dello stato antico e moderno delle lagune di Venezia*, Padoue, 1811; 2 vol. in-4°, etc. B.

ZENGH, en croate *Szeny*, en italien *Segna*, la *Senia* des Romains, v. des États autrichiens (Confins militaires), à 80 kil. S.-O. de Carlstadt, port franc sur le golfe de Quarnero; 3,000 hab. Evêché. Ecole de navigation. — Cette ville était, au XVI^e^ siècle, le chef-lieu des Uscoques.

ZENGHI (Omad-Eddyn), dit *Sanguin* dans les anciens historiens des Croisades, fondateur de la dynastie des Atabeks de Syrie, apprit l'art de la guerre sous l'émir Kerbogâth, obtint du sultan Seldjoucide Mahmoud le gouvernement de Bassorah, puis celui de Bagdad, et enfin, en 1127, la principauté de Mossoul, reçut, en 1128, la soumission volontaire des habitants d'Alep, battit les deux frères Ortocides, Daoud et Timourtach, rois de Khaïfa et de Mardin, fit perdre à Bohémond II, prince d'Antioche, une bataille et la vie, mais fut rejeté vers Mossoul par Foulques, roi de Jérusalem. En 1132, il fut envoyé par le sultan Sandjar contre le calife Mostarched, et lui imposa la paix. Après une petite guerre contre les Kourdes, 1136, il attaqua encore à plusieurs reprises les chrétiens de Palestine, prit Edesse en 1144, et fut assassiné en 1145 par quelques-uns de ses Mamelouks pendant le siége de Djabar en Syrie. Il fut le père de Noureddin.

ZENGHIAN. *V.* ZANDJAN.

ZENO (Carlo), amiral vénitien, né vers 1334, m. en 1418, abandonna le droit pour le service militaire, voyagea pendant 7 ans en Orient, conduisit en 1376 la négociation qui donna Ténédos aux Vénitiens, défendit en 1379 la frontière de Trévise contre les Hongrois, défit les Génois qui avaient pénétré dans l'enceinte des lagunes de l'Adriatique en 1380, et étaient sur le point de prendre Venise, fut ambassadeur en France et en Angleterre, puis procurateur de St-Marc, bâtit près de Modon, en 1403, la flotte du maréchal Boucicaut, commanda avec succès les troupes de terre contre François de Carrare, et, néanmoins, soupçonné de s'être laissé corrompre par ce prince, avec lequel il avait été lié autrefois, il fut mis en accusation, privé de tous ses emplois, et condamné, sans preuves, à un emprisonnement de deux ans. Après cet emprisonnement, il fit un pèlerinage à Jérusalem, revint pour défendre les États de la maison de Lusignan contre les Génois, puis, rentré dans sa patrie, consacra le reste de sa vie aux lettres. B.

ZENO (Nicolo et Antonio), frères du précédent, se sont rendus célèbres par leurs voyages : ils allèrent explorer, dans le nord du globe, des terres qu'ils appellent Frisland, Poland, Engroveland, Estotiland, Icarcé, et qui paraissent être les îles Feroë, le Groënland, le Labrador, et Terre-Neuve. De leurs manuscrits fut tiré, par Caterino Zeno, petit-fils d'Antoine, l'ouvrage intitulé : *Découverte des îles de Frislanda, Estanda*, etc., Venise, 1558, et reproduit dans le recueil de Ramusio, 1583.

ZENO (Apostolo), littérateur, né en 1668 à Venise, d'une famille originaire de Candie, m. en 1750, fut un des fondateurs de l'Académie vénitienne *degli Animosi*, en 1691, et créa, en 1710, le *Journal des lettrés*, dont il publia 20 volumes. En 1718, il reçut de l'empereur Charles VI le titre d'historiographe et de *poeta cesareo*, et se fixa à Vienne. Il corrigea et termina, dans des *Dissertazioni Vossiane*, 1752-53, 2 vol. in-4°, l'ouvrage de Vossius sur les historiens latins, commenta le grand ouvrage de Fontanini, et conçut la première idée d'une collection des chroniqueurs italiens. On a de lui : 63 pièces dramatiques (tragédies, comédies, opéras, oratorios), Venise, 1744, 2 vol. in-8°, où il a pris les Français pour modèles; en général, ses intrigues sont lentes, ses scènes prolixes, ses incidents embarrassés, et la précipitation du travail nuit chez lui à

l'élégance ; des *Poésies diverses*, etc. Huit pièces de Zeno ont été traduites en français par Bouchaud, 1758, 2 vol. in-12. B.

ZÉNOBIE, femme de Rhadamiste, roi d'Ibérie, et fille de Mithridate, roi d'Arménie. Poursuivi par les Arméniens révoltés à cause de ses cruautés et de la barbarie avec laquelle il avait fait périr son beau-père, Rhadamiste l'entraînait avec lui ; enceinte et incapable de fuir, elle le pria de la tuer pour la soustraire aux outrages de la captivité ; il la poignarda, puis la précipita dans l'Araxe, et regagna les Etats de Pharasmane, son père. Zénobie, amenée par le courant sur la rive, fut recueillie, respirant encore, par des pâtres, qui la firent reconduire en Arménie, où Tiridate l'accueillit avec bonté, 53 ap. J.-C. C'est le sujet de la meilleure tragédie de Crébillon.

ZÉNOBIE, *Septima Zenobia*, reine de Palmyre, fille d'un prince arabe de Mésopotamie, épousa en secondes noces Odénath (*V. ce mot*), chef des tribus du désert voisin de Palmyre, et l'un des sénateurs de cette ville, et partagea ses fatigues dans une guerre contre Sapor. Après le meurtre d'Odénath, dont on la crut complice, en 267, elle prit le titre de reine de l'Orient. Sa domination s'étendait de l'Euphrate à la Méditerranée, et depuis les déserts de l'Arabie jusqu'au centre de l'Asie-Mineure. L'empereur Galien fit la guerre à Zénobie sans succès ; mais Aurélien, après deux victoires à Antioche et à Emèse, s'empara de Palmyre, capitale des Etats de cette reine. Zénobie, qui fuyait vers l'Euphrate, fut atteinte par les Romains, et, pour obtenir la vie, livra son ministre Longin et ses meilleurs amis. Conduite à Rome, 273, elle orna le triomphe de son vainqueur, qui lui assigna ensuite pour retraite la ville de Tibur, où elle acheva ses jours obscurément.

ZÉNODORE, tyran de Panéas ou Césarée en Palestine au temps de l'empereur Auguste, étendit peu à peu sa domination sur une partie de la Syrie, laissa les brigands de la Trachonitide dévaster le pays, fut dénoncé par ses sujets à Rome comme leur complice, et se vit enlever la plupart de ses possessions, que l'on donna à Hérode. Il mourut en l'an 20 av. J.-C.

ZÉNODORE, sculpteur grec, florissait sous les empereurs Claude et Néron. Les Arvernes le chargèrent de fondre une statue colossale de Mercure, la plus grande que la statuaire ait jamais exécutée ; il y travailla 10 ans, et elle lui fut payée 40 millions de sesterces (plus de 4 millions de fr.). Néron lui fit faire ensuite sa statue à Rome : ce nouveau colosse, de 33 mèt. de hauteur, fut placé sur le vestibule de la Maison-d'Or, puis consacré par Vespasien à Apollon, dont la tête fut substituée à celle de Néron.

ZÉNODOTE d'Ephèse, grammairien grec, fut précepteur des enfants de Ptolémée Soter, et reçut de ce prince la garde de la bibliothèque d'Alexandrie. Il est surtout connu par sa recension d'Homère.

ZÉNON d'Elée, philosophe grec, né dans la Grande-Grèce, à Elée, l'an 490 av. J.-C. Il s'attacha à Parménide, à la suite duquel il fit quelques voyages à Athènes, et se livra à la philosophie sans oublier ses devoirs de citoyen. Elée étant tombée au pouvoir du tyran Démylos ou Néarque, il voulut la délivrer ; mais il fut trahi. Sommé de dénoncer ses complices, il nomma les amis du tyran ; puis, avec ses dents, il se coupa la langue, qu'il lança au visage de son ennemi. Hermippe raconte qu'il fut pilé dans un mortier. Toute la carrière philosophique de Zénon fut consacrée à la défense de l'idéalisme éléatique que Parménide avait formulé. Ce rôle qu'il remplit dans l'école d'Elée le fit regarder comme le fondateur de la dialectique, et le premier qui ait écrit en prose, la défense de son système l'obligeant à une discussion qui n'admettait pas la poésie. Zénon opposait la doctrine de l'unité absolue au système contraire, celui des Ioniens, qui niaient l'unité et ne reconnaissaient que le multiple et le divisible ; c'est pourquoi toute sa polémique consistait à nier le mouvement, et ses arguments nous ont été conservés par Aristote (*Physique*, VI, 9) ; du même coup il niait le temps et l'espace, et, par suite, la possibilité de tout changement ; il arrivait ainsi à l'immobilité absolue. La réponse de Diogène le Cynique, qui marchait pour prouver le mouvement, ne valait rien ; car Zénon ne raisonnait ainsi que pour obliger les Ioniens à nier eux-mêmes la continuité de l'espace et du temps. On en a conclu que Zénon était sceptique ; c'est une erreur, sa doctrine était le dogmatisme de Parménide. Diogène-Laërce lui attribue une physique basée sur l'apparence et les contradictions où tombent les sens : les principes des choses étaient le chaud, le froid, le sec et l'humide. Les écrits de Zénon ne nous sont pas parvenus. *V.* Crell, *de Zenone*, Leipzig 1724, in-4° ; Gerling, *de Zenonis Eleatici paralogismis motum spectantibus*, Marbourg, 1825, in-8° ; Lochse, *Dissertatio de argumentis quibus Zeno Eleates nullum esse motum demonstravit*, Halle, 1794, in-8°. R—T.

ZÉNON, philosophe grec, fondateur de l'école stoïcienne, né à Citium, dans l'île de Chypre, vers l'an 362 av. J.-C., était fils d'un marchand appelé Mnasée, et entra d'abord dans le commerce. Ayant fait naufrage à l'entrée du Pirée, et perdu son vaisseau chargé de pourpre, il renonça au négoce pour se livrer tout entier à la philosophie. Il avait alors 22 ans. Son premier maître fut Cratès ; il le quitta pour s'attacher à Stilpon, puis à Diodore Cronus, à Xénocrate et à Polémon. Après avoir étudié pendant 20 ans sous ces différents maîtres, il fonda une école, dite *stoïcienne* ou *du Portique* (en grec *Stoa*, le Pécile d'Athènes), où il donnait ses leçons. Il acquit une telle réputation, qu'Antigone Gonatas allait l'écouter quand il venait à Athènes, et que Ptolémée Philadelphe chargeait ses ambassadeurs de recueillir ses leçons. Sa tempérance passa en proverbe. A sa mort, les Athéniens déclarèrent qu'il avait bien mérité de la patrie, en excitant la jeunesse à la vertu par ses paroles et surtout par son exemple. On lui éleva un tombeau dans le Céramique avec une couronne d'or. Zénon posa les fondements du stoïcisme, et en traita toutes les parties, la physique, la logique et la morale ; mais il ne faut pas lui attribuer tous les développements que la doctrine prit dans la suite. Il expliquait l'univers par la présence de deux éléments, l'un passif, la matière, l'autre actif, Dieu. Mais ce Dieu n'était guère qu'un principe igné ; car Zénon disait, comme Héraclite, que le monde avait pour principe le feu, et qu'il périrait par le feu. Dans sa logique, il regarde les sens comme la source de nos connaissances ; mais il ajoute que, pour que la sensation devienne une notion, il faut trois actes de l'esprit : le jugement, la compréhension, après quoi venait la science. Sa morale, que ses successeurs modifièrent dans la suite, rappelle les leçons de Cratès. A l'exemple des Cyniques, il supprimait les arts libéraux, la monnaie, les tribunaux ; la parenté n'existait qu'entre les hommes vertueux, à l'exclusion des liens du sang. Il admettait aussi, comme Platon, la communauté des biens. Ce fut lui qui posa ce principe du stoïcisme, que l'homme doit vivre *selon la nature*, c'est-à-dire selon la raison ; de là le bien et le mal, selon ce qui est conforme ou non conforme à la raison. Il fut aussi le premier qui usa du mot *devoir*, et qui écrivit un traité sur cette matière. Il n'admettait pas l'immortalité individuelle de l'âme, ni la personnalité divine ; en sorte que, malgré ses tendances religieuses, il aboutissait au panthéisme et à une sorte de fatalisme. Le but de Zénon était principalement de combattre la morale relâchée d'Epicure. On attribue à Zénon un grand nombre d'ouvrages, dont voici les titres : *de la République ; de la Vie selon la nature humaine ; des Passions ; de l'Appétit, ou de la Nature humaine ; des Devoirs ; de la Loi ; de la Science grecque ; de la Vue ; de l'Univers ; des Signes ; Opinions de Pythagore ; Questions générales ; des Mots ;* 5 livres de *Problèmes ; Leçons sur la poésie ; la Dialectique ; les Solutions et les réfutations morales de Cratès*. R—T.

ZÉNON de Tarse, disciple et successeur de Chrysippe à la tête du Portique, combattit l'opinion stoïcienne, que l'univers doit finir par un embrasement.

ZÉNON, l'Epicurien, compta Cicéron parmi ses disciples, et fut, à son époque, le plus illustre de sa secte.

ZÉNON *l'Isaurien*, empereur d'Orient, 474-491. Il n'était qu'un chef de bande isaurienne, au service de Léon Ier, lorsque celui-ci l'opposa au patrice Aspar, et lui fit épouser sa fille aînée Ariadne. Après la mort d'Aspar, 471, Zénon fut le second personnage de l'Empire, et le premier, après la mort de son fils Léon II, 474. Mais jamais pouvoir ne fut plus disputé que le sien. Sa belle-mère Vérine et son oncle Basilisque le chassent de Constantinople, 475 ; il y rentre la même année. Plus tard, son beau-frère Marcien tente de l'enlever, 479. Vérine et Ariadne ne cessent d'intriguer contre lui. Un de ses généraux, Illus, lui oppose Léonce en 484 : il ne se sauve que par le secours de Théodoric, roi des Ostrogoths, qui réclame ensuite l'Italie pour salaire, 487-488. Enfin des querelles religieuses divisent l'Empire : Zénon, pour y mettre un terme, publie un Formulaire de foi ou *Henoticon*, qui mécontente tout le monde, 482. Zénon mourut détesté, en 491. S.

ZENTA ou ZENTHA, v. des Etats autrichiens (Hongrie), sur la Théiss, comitat de Bacs, à 70 kil. N.-E. de Zombor. Victoire du prince Eugène et de l'électeur de Saxe Frédéric-Auguste sur les Turcs, en 1697.

ZENTINA, rivière d'Illyrie, limitait au S.-E. l'empire de Charlemagne.

ZÉPHYRE, vent d'ouest, doux et léger, dont les Grecs faisaient le fils d'Eole et de l'Aurore, et l'époux de Chloris. C'est le *Favonius* des Latins. Les poëtes le représentent sous la forme d'un jeune homme, à l'air tendre, ayant une couronne de fleurs, et des ailes de papillon. On lui sacrifiait une brebis blanche avant de mettre à la voile.

ZÉPHYRES, soldats de compagnies de discipline en Algérie. Ce sont des hommes de tous les régiments de l'armée qui, ayant subi, pour vol, une condamnation à une ou plusieurs années de prison, sont envoyés ensuite en Algérie, dans des compagnies entièrement composées de condamnés comme eux; là, ils achèvent la durée légale de leur service militaire; car le temps passé en prison ne compte pas dans la période de 7 ans que le soldat doit rester sous le drapeau. *Zéphyres* est un sobriquet plaisant, en forme de calembour, signifiant que les Zéphyres volent toujours. Ce n'est que depuis la conquête d'Alger que ces compagnies disciplinaires ont été appelées ainsi.

ZÉPHYRIN (Saint), pape de 202 à 218, Romain de naissance, vit la persécution de Septime-Sévère. Fête, le 26 août.

ZEPHYRIUM PROMONTORIUM, cap d'Italie, dans le Brutium, au S.-E., sur la mer de Sicile, près de Locres; auj. *Bruzzano*.

ZER-AFÇHAN, riv. du Turkestan, la même que le Sogd (*V. ce mot*).

ZERBI (Île). *V.* GERBI.

ZERBST, *Servesta*, v. d'Allemagne (Anhalt), sur la Ruthe, à 22 kil. N.-N.-O. de Dessau; 10,500 hab. Cour d'appel. Ecole latine. Belle église gothique moderne. Anc. résidence des princes d'Anhalt-Zerbst. Fabr. de passementerie d'or et d'argent, bijouterie et orfévrerie. Patrie de l'impératrice de Russie Catherine II.

ZERDUST, nom persan de Zoroastre.

ZERNETZ, vge de Suisse. *V.* CERNETZ.

ZERRAH ou ZIRREH, lac de l'Afghanistan (Seistân); 160 kil. sur 45. C'est la partie méridionale du lac Hamoun, presque desséchée et débordant seulement dans la saison des pluies. Sur la rive S.-E. est une ville de *Zerrah* ou *Zirreh*.

ZERVANE-AKERENE, dieu des anciens Perses. *V.* ZOROASTRE.

ZÉTHÈS et CALAIS, fils jumeaux de Borée et d'Orithyie, prirent part à l'expédition des Argonautes, délivrèrent Phinée, leur beau-frère, des persécutions des Harpyies, et furent tués par Hercule, soit pour avoir insulté Hylas, soit après une querelle avec Tiphys, pilote du navire Argo. Zéthès et Calaïs furent changés en deux Vents, qu'on appelait *Prodromes* (avant-coureurs), parce que leur souffle favorable invitait au départ, ou parce qu'ils précédaient de 9 jours le lever de la Canicule.

ZÉTHUS, fils de Jupiter et d'Antiope, était un habile chasseur. Il aida son frère Amphion à élever les murs de Thèbes.

ZETLAND. *V.* SHETLAND.

ZEUGITANE, *Zeugitana*, contrée de l'Afrique ancienne, entre la Méditerranée au N. et à l'E., la Byzacène au S., et la Numidie à l'O.; v. princip. : Carthage, Utique.

ZEUGITES, 3e classe des citoyens d'Athènes, d'après la constitution de Solon; elle comprenait tous ceux qui possédaient un attelage de mulets, de chevaux de trait, ou de bœufs, et récoltaient 200 médimnes (104 hectolit. environ) de produits secs ou liquides. — On appelait aussi *Zeugites* les rameurs qui, dans les navires à 3 rangs de rames, menaient celles du milieu; ils étaient entre les *Thalamites* et les *Thranites*.

ZEUGMA (c.-à-d. *lien, réunion*), auj. *Roum-Kalèh*, anc. ville de Syrie, dans la Comagène, sur la rive dr. de l'Euphrate, était unie par un pont à Apamée. Fondée par Séleucus Ier.

ZEUNE (Jean-Charles), philologue, né en 1736 à Stoltzenhayn (Saxe), m. en 1788, fut professeur à Leipzig et à Wittemberg. Ses travaux ont porté principalement sur Xénophon, dont il publia les *Opuscules politiques, équestres et cynégétiques* en 1778, la *Cyropédie* en 1780, les *Mémorables* en 1781, le *Banquet*, l'*Economique* et l'*Agésilas* en 1782. On lui doit aussi une édition des *Idiotismes grecs* de Vigier, 1789.

ZEUXIS, célèbre peintre grec, né dans la 78e olympiade, vers 468 av. J.-C., dans une ville d'Héraclée (sans doute celle de la Grande-Grèce), m. dans la 95e olympiade, vers 400, paraît avoir pris pour modèles Phidias dans le dessin et Apollodore dans le coloris; mais il surpassa ce dernier en imaginant de faire les ombres de ses figures dans les teintes mêmes de chaque figure, et de les fondre dans les teintes environnantes; auparavant on les faisait par hachures, avec des couleurs tranchées. Rival de Parrhasius, il se distingua par la noblesse des sujets, la grandeur du style, la science profonde du dessin, la beauté calme des personnages : il évitait de représenter les passions violentes, pour ne pas compromettre la dignité de ses héros, ni altérer la grâce des formes. L'antiquité admira surtout *Alcmène, Pénélope, Hercule, l'Amour couronné de roses, Jupiter, Hélène*. Beaucoup de ces tableaux étaient de grandes compositions; ainsi le Jupiter était représenté sur son trône, entouré de toutes les divinités de l'Olympe. On le regardait comme une œuvre sublime. Devenu très-riche, Zeuxis ne vendit plus ses tableaux, il les donna; mais il fit tort à son désintéressement par une excessive vanité. Après lui ses ouvrages furent vendus des prix exorbitants. Il y en avait un grand nombre à Rome, qui, transportés ensuite à Constantinople, périrent tous dans les divers incendies de cette ville.

ZIA. *V.* ZEA.

ZIANI, nom d'une famille qui a donné deux doges à Venise. Sébastien Ziani, 1172-79, signa la trêve conclue dans cette ville entre Frédéric Barberousse et Alexandre III, 1177, et institua les épousailles du doge et de la mer. — Sous son fils, Pierre, 1205-29, les négociants vénitiens, continuant la 4e croisade, fondèrent des duchés dans les îles de l'Archipel; mais les possessions continentales de la république en Orient furent vivement attaquées par les Grecs. R.

ZIANIDES, dynastie musulmane de Tlemcen (*V. ce mot*).

ZIBAN (Les), c.-à-d. *les Oasis;* c'est le pluriel de *zab*, réunion d'oasis. C'est le nom donné, en Algérie, à la région voisine de Biskara. Il y a le *Zab-Daharaoui* ou du N., le *Zab-Guebli* ou du S., le *Zab-Cherki* ou de l'E.

ZICAVO, ch.-l. de canton (Corse), arr. et à 60 kil. E. d'Ajaccio; 1,367 hab. Comm. de fromages et de beurre. Patrie de Ch. Abbatucci.

ZIEGENHAIN, brg de la Hesse-Cassel, ch.-l. de cercle, à 35 kil. de Marbourg; 1,700 hab. Dépôt des archives des deux Hesses. Château fort des comtes de Ziegenhain.

ZIEGENRUCK, brg des Etats prussiens (Saxe), ch.-l. de cercle, à 70 kil. S.-E. d'Erfurt; 1,000 hab.

ZIÉGLER (Claude-Louis), peintre, né à Langres en 1804, m. en 1856, a été l'un des élèves les plus distingués de M. Ingres. Parmi ses œuvres, on remarque : *Giotto et Cimabué*, au musée du Luxembourg; *Daniel dans la fosse aux lions; la Vierge aux neiges*, 1841; l'abside de l'église de la Madeleine à Paris. Il a aussi modelé des vases en terre ou en grès, qui, bien que destinés au commerce, sont de véritables œuvres d'art, et formulé ses idées en cette matière dans un ouvrage intitulé : *Recherche des principes du beau dans l'art céramique, l'architecture et la forme en général*, 1850, in-8° et atlas. Ziégler compose bien, peint largement, et a les qualités d'un véritable coloriste.

ZIELA. *V.* ZILÈH.

ZIELENZIG, ville des Etats prussiens (Brandebourg), ch.-l. de cercle, à 60 kil. E.-N.-E. de Francfort-sur-l'Oder; 4,400 hab. Houillères. Fabr. de draps, toiles, bonneterie.

ZIERENBERG, v. de la Hesse-Cassel (Basse-Hesse), sur la Warme, à 15 kil. O.-N.-O. de Cassel. Châteaux de *Schartenberg* et de *Gudenburg*, en ruines. Le duc de Brunswick prit cette ville aux Français en 1760.

ZIERIKZÉE, v. du royaume de Hollande (Zélande), dans l'île de Schouwen, à 26 kil. N.-E. de Middelbourg, avec un port sur l'Escaut oriental; 6,000 hab. Jadis évêché. Export. d'huîtres excellentes. Chantiers de construction. Salines, et raffineries de sel. — Cette ville, bâtie au IXe siècle, fut la résidence des comtes de Zélande. Près de là les Flamands furent battus sur mer par les Français en 1304.

ZIGEUNES. *V.* BOHÉMIENS.

ZILÉH, anc. *Zéla, Zélïa* et *Zilia*, brg de la Turquie d'Asie (Sivas), à 45 kil. N.-O. de Sivas. Victoire de Mithridate sur les Romains, l'an 67 av. J.-C., et de César sur Pharnace, l'an 47. On y voyait un beau temple d'Anaïtis. Foire importante.

ZILLY, v. des Etats autrichiens. *V.* CILLY.

ZIMAPAN, v. du Mexique (dép. de Tula), à 150 kil. N.-O. de Mexico; 5,000 hab. Mines d'argent.

ZIMBAOE ou ZIMBOA, v. d'Afrique, anc. capitale du Monomotapa, sur la rive dr. du Zambèze, près de son confluent avec la Manzora. Quelques savants ont pensé que c'était l'Agysimba des anciens.

ZIMISCÈS (Jean). *V.* JEAN ZIMISCÈS.

ZIMMERMANN (Jean-Jacques), sectaire fanatique, né en 1644 à Wayhingen (Wurtemberg), m. en 1693, fut

nommé, en 1671, diacre de Bittigheim, adopta et propagea les opinions de Böhme, se fit destituer pour avoir publié un livre intitulé : *Révélation presque complète de l'Antechrist*, parcourut une partie de l'Allemagne et des Provinces-Unies en faisant des prosélytes, et mourut au moment de partir pour l'Amérique. Il s'était appliqué avec succès aux mathématiques. On a de lui : *Scriptura sancta Copernicans*, Hambourg, 1770, in-8°, ouvrage où il s'étudie à prouver qu'aucun passage de l'Ecriture n'est en contradiction avec le système de Copernic ; *Coniglobium nocturnale stelligerum*, ibid., 1740, in-8°, ou le globe céleste sur un cône étoilé, etc.

ZIMMERMANN (Jean-George), médecin et philosophe, né en 1728 à Brugg en Argovie (Suisse), m. en 1795, fut reçu docteur en médecine à Gœttingue en 1751, voyagea en Hollande et en France, exerça son art à Berne, puis dans sa ville natale, refusa d'être le 1er médecin de la tzarine Catherine II, mais accepta, en 1768, le même poste à Hanovre auprès du roi d'Angleterre. On l'appela à Berlin pour donner ses soins à Frédéric II mourant. Dans ses dernières années, Zimmermann s'attira de fâcheuses affaires pour quelques écrits violents contre les Illuminés et contre la révolution française ; il tomba dans l'hypocondrie, et devint fou. On a de lui, entre autres ouvrages importants : *Essai sur la solitude*, Zurich, 1756, in-8°, trad. en français par Mercier, 1790, et par Jourdan, 1825 ; *de l'Orgueil national*, Zurich, 1758, trad. en français, Paris, 1769 ; *de l'Expérience en médecine*, 1763-64, trad. par Lefebvre de Villebrune, 1774, 3 vol. in-12 ; *de la Dyssenterie*, 1767, trad. en français, Paris, 1775, etc.

ZIMMERMANN, professeur et compositeur de musique, né à Paris en 1785, m. en 1853, élève de Boïeldieu, obtint à 15 ans le 1er prix de piano au Conservatoire de musique de Paris, et fut professeur dans cet établissement de 1816 à 1848, puis inspecteur des études musicales. Il a formé une brillante école de piano. On a de lui une *Encyclopédie du pianiste*, qui résume sa méthode, un opéra-comique intitulé *l'Enlèvement*, 2 messes solennelles, et une messe de *Requiem*.

ZINGARELLI (Nicolas-Antoine), compositeur de musique, né à Naples en 1752, m. en 1837, fut maître de chapelle à la cathédrale de Milan, à Notre-Dame de Lorette, à St-Pierre de Rome, et dirigea le Conservatoire de Naples, où il eut pour élèves Mercadante, Morlacchi, Bellini et Ricci. Il a écrit une grande quantité de musique d'église. Ses principaux opéras sont : *Alsinda*, 1785 ; *Il Telemacco*, 1785 ; *Pirro*, 1792 ; *Apelle e Campaspe*, 1794 ; *Il conte di Saldagna*, 1795 ; *Romeo et Giulietta*, 1796 ; *Inès de Castro*, 1803.

ZINGARI. *V.* BOHÉMIENS.

ZINGARO (Le). *V.* SOLARIO.

ZINNA, v. des Etats prussiens (Brandebourg), sur la Nuthe, à 40 kil. S. de Potsdam ; 1,750 hab. Riche abbaye aux environs. Zinna fut fondée en 1774-1777 par le grand Frédéric.

ZINZENDORF (Philippe-Louis, comte de), homme d'Etat autrichien, né en 1671, m. en 1742, remplit dès 1694 une mission auprès du duc de Bavière et de l'électeur Palatin, devint membre du conseil aulique de l'Empire en 1695, fut ambassadeur extraordinaire en France après la paix de Ryswick, conseiller privé en 1705, commissaire impérial à Liége après la prise de Landau pour y installer un nouveau gouvernement, jouit d'un grand crédit sous Joseph Ier et Charles VI, et, malgré plusieurs missions malheureuses, finit par remplacer le prince Eugène dans la haute direction des affaires, et eut la principale part aux guerres avec la Turquie et avec la France, à la Quadruple-Alliance, à la Pragmatique-Sanction, etc. Il montra une habileté souvent douteuse, et un esprit peu conciliant. A l'avénement de Marie-Thérèse, il prit sa retraite.

ZINZENDORF (Nicolas-Louis, comte de), né à Dresde en 1700, d'un chambellan de l'électeur de Saxe et roi de Pologne, Auguste III, m. en 1760, céda à son imagination fougueuse, et, dès sa première jeunesse, se jeta dans tous les déréglements. En 1721, il adopta les opinions des frères Moraves, fut séduit par l'idée d'être leur chef, fonda l'établissement d'Hernhutt (*V. ce mot*), envoya des missionnaires en diverses contrées, rédigea une liturgie, et alla lui-même prêcher jusques dans le Groenland, en 1732, puis, en 1740 et 41, en Amérique et en Angleterre. On a de lui des *Sermons*, un *Catéchisme*, des *Cantiques*, etc.

ZIPANGU, nom que Marco-Polo donne au Japon. On en trouve l'équivalent dans celui de *Jypen-Koué*, dont se servent les Chinois.

ZIPAQUIRA, v. de la Nouvelle-Grenade, État et à 22 kil. N.-N.-E. de Bogota ; 4,000 hab. Riche mine de sel gemme.

ZIPH, désert de la Palestine, dans la tribu de Juda, près de la mer Morte et au S.-E. de Jérusalem. Il renfermait beaucoup de cavernes.

ZIPS, *Scepusium*, en hongrois *Szepes*, comitat de Hongrie, dans le cercle en deçà de la Théiss, et, de 1853 à 1860, dans le cercle de Kaschau ; entre la Galicie au N., le comitat de Saros à l'E., ceux d'Abaujvar et de Gœmœr au S., de Liptau à l'O. ; 368,449 hect. ; 100 kil. sur 35 ; 159,905 hab. Ch.-l., *Leutschau*. Il renferme 16 bourgs privilégiés (*oppida Scepusiensia*), qui forment un district indépendant de la juridiction du comitat et placé sous la lieutenance royale. Sol sillonné par les Karpathes, peu fertile, et arrosé par le Poprad, le Hernad, la Golnitz, le Dunajec. Mines de fer et de cuivre. Récolte abondante de lin.

ZIRKNITZ ou CZIRKNITZ, *Circonium*, lac des Etats autrichiens (Carniole), dans le cercle d'Adelsberg ; 11 kil. sur 5. Il a des alternatives de crue et de desséchement, dues à l'existence de canaux souterrains. Quand les eaux sont retirées, les riverains ont le temps de cultiver le fond du lac et de récolter avant les pluies d'automne.

ZISKA (Jean TROCZNOW, dit), c.-à-d. *le Borgne*, noble Bohémien, né vers 1380, chambellan de Wenceslas l'Ivrogne, se mit à la tête des Hussites en 1417, prit Prague en 1419, vainquit les Impériaux et l'empereur Sigismond dans onze batailles rangées, fit déposer ce prince à la diète de Czaslau, quand, après la mort de Wenceslas, il eut pris le titre de roi de Bohême, perdit au siége de Raby l'œil qui lui restait, et n'en continua pas avec moins de persévérance sa sanglante carrière. La peste emporta ce terrible aveugle en 1424. En mourant, il recommanda à ses compagnons de faire de sa peau un tambour, voulant les guider encore à la victoire.

ZITTANG ou SITTANG, fl. de l'Indo-Chine, cru longtemps une branche de l'Iraouaddy, naît dans les montagnes au S. d'Ava (Empire Birman), coule au S.-E., puis au S.-O. et au S., passe dans le Pégu, et afflue au golfe de Martaban par une vaste embouchure, à l'E. de Rangoun ; cours de 700 kil. On l'appelle aussi *Pan-lan*.

ZITTAU, v. du royaume de Saxe (Bautzen), sur la Mandau, à 42 kil. S.-E. de Bautzen ; 13,063 hab. Gymnase ; bibliothèque ; musée d'histoire naturelle ; médailles. Douane. Eaux minérales dites *d'Augustusbad*. Industrie active des toiles ; pianos renommés. — Erigée en ville en 1255, fortifiée en 1287, prise en 1757 par les alliés de l'électeur de Saxe. Patrie de l'orientaliste Michaëlis.

ZIZ, anc. *Daradus ?* riv. du Maroc, coule au S.-E. à travers la province de Tafilet, et paraît se perdre dans les sables du Sahara.

ZIZIM, DZIM ou DJEM, fils puîné du sultan Mahomet II, né en 1459, m. en 1495. Battu par son frère Bajazet II, qu'il voulait dépouiller du trône, il se réfugia chez les chevaliers de Rhodes, 1482. Mais le grand-maître Pierre d'Aubusson venait de s'engager envers Bajazet à retenir le jeune prince moyennant une forte somme d'argent. Zizim demandant à rentrer dans les Etats conquis par son père, on le dirigea sur la France, après lui avoir enlevé tous ses officiers, et on le traîna pendant 10 ans de forteresse en forteresse. A peine arrivé en France, vers 1485, on le confina dans le château de Rochechinard, près de St-Jean en Royans (Drôme). Dans ses courses au château de la Bâtie, il s'éprit de Philippe-Hélène, fille du baron de Sassenage. Mais bientôt la politique des cours et les ordres du grand-maître le reléguèrent en Auvergne. En 1487, René II, duc de Lorraine, prétendant au trône de Naples, essaya de le faire enlever. Charles VIII le fit passer en Italie, où les papes Innocent VIII et Alexandre VI le retinrent, songeant, dit-on, à une grande croisade où son nom serait utile. En 1494, Charles VIII réclama Zizim, afin que son nom aidât à la conquête de Constantinople ; mais il était déjà empoisonné, et il mourut à Terracine.

ZLOCZOW, v. des Etats autrichiens (Galicie), ch.-l. de cercle, à 80 kil. E. de Lemberg ; 6,000 hab. — Le cercle de Zloczow, entre l'Empire russe au N. et à l'E., et les cercles de Zolkiew, de Tarnopol, de Brzezany, et de Lemberg, a 546,266 hect., 90 kil. sur 60, et 274,037 hab.

ZNAIM, v. des Etats autrichiens (Moravie), ch.-l. de cercle, à 56 kil. S.-S.-O. de Brünn, sur la Taja ; 6,000 hab. Gymnase ; maison d'éducation pour les enfants de militaires. On y remarque : la caserne, autrefois château des margraves de Moravie ; les églises de St-Nicolas et de St-Wenzel ; et, dans les environs, l'anc. abbaye de Luka. En 1809, après un combat entre les Autrichiens et les Français, un armistice y fut signé (11 juillet). — Le cercle

de Znaïm, entre ceux de Brünn à l'E. et au N.-E., d'Iglau au N.-O. et à l'O., et l'archiduché d'Autriche au S., a 306,446 hect., 80 kil. sur 65, et 193,620 hab.

ZOBEIDAH, c.-à-d. *la Fleur des dames*, petite-fille du calife Almanzor, épousa Haroun-al-Raschid, son cousin-germain, fut mère d'Amin, et mourut en 831. On lui attribue la fondation de Tauris en 792. Elle joue un grand rôle dans les *Mille et une Nuits*.

ZOBÉIR, v. de la Turquie d'Asie, à 14 kil. S. de Bassora. Fondée par des familles qui fuyaient les attaques des Wahabites.

ZODIAQUE, zone du ciel, large de 16 à 18 degrés, et dont l'écliptique occupe le milieu. C'est l'espace que le soleil semble parcourir dans sa révolution annuelle, et dans lequel est renfermé le cours des planètes. On le divise en 12 parties, correspondant chacune à l'un des mois de l'année, et renfermant une constellation ou réunion d'étoiles appelée *signe*. Les signes du zodiaque sont : le *Bélier*, le *Taureau*, les *Gémeaux*, l'*Ecrevisse*, le *Lion*, la *Vierge*, la *Balance*, le *Scorpion*, le *Sagittaire*, le *Capricorne*, le *Verseau*, et les *Poissons* (*V. ces mots*). Ces noms du règne animal ont fait donner à cette zone le nom de zodiaque, du grec *zodion*, diminutif de *zoon*, animal. Les anciens les avaient réunis dans ces deux vers sous les noms des signes du zodiaque :

Sunt Aries, Taurus, Gemini, Cancer, Leo, Virgo,
Libraque, Scorpius, Arciteneus, Caper, Amphora, Pisces.

Ils correspondent aux mois de mars, avril, mai, juin, juillet, août, septembre, octobre, novembre, décembre, janvier, février. L'usage du zodiaque est de la plus haute antiquité ; les Chaldéens, les Egyptiens, les Indiens, le connaissaient. Une de ses plus célèbres représentations était celle du temple de Denderah (*V. ce mot*). Manilius (*Astronomiques*, l. II) donne à chacune des constellations du zodiaque la divinité qui préside à son mois : Minerve au Bélier, Vénus au Taureau, Apollon aux Gémeaux, Mercure au Cancer, Jupiter au Lion, Cérès à la Vierge, Vulcain à la Balance, Mars au Scorpion, Diane au Sagittaire, Vesta au Capricorne, Junon au Verseau, et Neptune aux Poissons.

ZOÉ, impératrice grecque, 902-919, fut d'abord la concubine de Léon VI le Sage, auquel elle donna un fils qui fut depuis Constantin VII. Léon l'épousa, après la mort de l'impératrice Théophane, et encourut l'excommunication pour s'être marié en quatrièmes noces. Après la mort de Léon VI, 911, Alexandre, oncle et tuteur de Constantin, éloigna Zoé du palais. Elle n'y rentra que sur les instances de son fils, 914 ; mais ce fut pour favoriser les projets ambitieux de son amant, Romain Lécapène. Lorsque celui-ci fut au comble du pouvoir, 919, il dédaigna Zoé, et la fit renfermer dans un cloître. S.

ZOÉ, impératrice grecque, 1028-1052, fille de Constantin VIII, donna l'empire à trois maris qu'elle prit successivement ; à Romain III d'abord, 1028, qu'elle fit étouffer dans un bain pour épouser Michel IV le Paphlagonien, 1034. Négligée par celui-ci, que ses remords tourmentaient, elle consentit à laisser régner après lui Michel V Calaphate, 1041-1042. Exilée par cet ingrat, elle recouvra le pouvoir à la suite d'une révolte du peuple ; mais elle se fatigua de régner seule avec sa sœur Théodora, et, malgré ses 63 ans, elle épousa en troisièmes noces Constantin Monomaque, 1042 ; choix déplorable pour l'empire. Elle vécut encore dix ans. S.

ZOÉGA (George), célèbre archéologue et antiquaire danois, né en 1755 à Dahler, près de Ripen (Jutland), m. en 1809, fit ses études à Altona, puis à Gœttingue sous Heyne, visita les principales universités de l'Allemagne, de la Suisse et de l'Italie, fut quelque temps précepteur, et voyagea en 1780 avec un jeune gentilhomme, dont il était le gouverneur. Chargé par le ministre danois Guldberg de classer les médailles de Copenhague, il alla ensuite visiter le riche musée de Vienne, 1782, se maria et abjura le luthéranisme à Rome, accepta du pape Pie VI une place d'interprète de la Propagande pour les langues modernes et la mission d'interpréter les hiéroglyphes des obélisques apportés autrefois de l'Egypte à Rome, fut attaché à la section d'histoire et d'antiquités de l'Institut national romain, et reçut en 1802 le titre de professeur à l'université de Kiel, tout en restant à Rome comme agent du roi de Danemark. On a de lui : *Nummi Ægyptii*, 1787 ; *De usu et origine obeliscorum*, Rome, 1797, in-fol., fig., grand et bel ouvrage, dépassé depuis, au point de vue des antiquités égyptiennes, et dans lequel il établit que les hiéroglyphes ne cessèrent d'être employés qu'après l'entière destruction du paganisme ; *Catalogus codicum copticorum musæi Borgiani*, 1808, grand in-fol., catalogue rempli d'extraits et de traductions propres à éclairer l'étude de la langue copte, *Bassirilievi antichi di Roma*, Rome, 1808, 1809, 2 vol. grand in-4°, avec un texte, qui prouve une rare sagacité archéologique ; des *Dissertations* recueillies en 1817, in-8°, fig.

ZOFINGUE ou ZOFINGEN, v. de Suisse (Argovie), sur la Wigger, à 22 kil. S.-S.-O. d'Aarau ; 3,200 hab. Fabr. d'indiennes, velours, rubans, etc. Antiquités romaines. Anc. ville libre impériale.

ZOHAK. *V.* DJEMCHID.

ZOHAR, c.-à-d. *splendeur*, livre théologique des Juifs modernes, contient des explications cabalistiques sur les livres de Moïse. On l'attribue à Ben-Yokaï, disciple d'Akiba. Il a été traduit en latin.

ZOHAYR, fils d'Abou-Solma, de la tribu de Mozayna, collatérale des Benou-Temim, est un des plus grands poëtes arabes du paganisme, auteur d'une moallaqà qu'il composa à l'âge de 70 ans, à l'occasion de la paix qui termina la guerre de Dâhis, et en l'honneur des médiateurs qui travaillèrent à conclure cette paix. Outre sa moallaqà, Zohayr a fait un grand nombre de pièces de vers à la louange de Harim, de son père Sinân, de ses frères et de toute sa famille. Il mourut vers 627, âgé de près de cent ans. D.

ZOILE, fameux, et presque fabuleux critique grec, né, dit-on, à Ephèse ou à Amphipolis, au IVe siècle av. J.-C. Suivant un récit des scholiastes d'Homère et de Vitruve, qui paraît n'être qu'un conte populaire, il critiqua avec tant d'amertume l'*Iliade* et l'*Odyssée*, qu'on le surnomma *Homeromastix*, c.-à-d. le fouet ou le fléau d'Homère, et qu'il fut condamné à mort par Ptolémée Philadelphe ; son nom, opposé à celui d'Aristarque, a été appliqué à tous les critiques envieux et passionnés. Les ouvrages attribués à Zoïle sont : 9 livres de *Remarques hypercritiques* sur Homère ; un *Discours contre Isocrate* ; un examen de plusieurs Dialogues de Platon ; une *Histoire d'Amphipolis*, en 3 livres ; une *Histoire générale du monde* jusqu'à Philippe de Macédoine ; un *Traité de grammaire* ; une *Rhétorique*, etc. Tous ces ouvrages sont perdus. Denys d'Halicarnasse assure, au contraire, que Zoïle fut un critique très-modéré.

ZOLKIEW, v. des Etats autrichiens (Galicie), ch.-l. de cercle, à 33 kil. N. de Lemberg ; 4,000 hab. Draps, lainages, cuirs, faïence. Ancien château de la famille Sobieski.—Le cercle de Zolkiew, entre ceux de Zloczow à l'E., de Przémysl et de Lemberg au S. et à l'O., et l'Empire russe au N., a 516,798 hect., 100 kil. sur 70, et 237,561 hab.

ZOLLIKOFER (George-Joachim), prédicateur protestant, né en 1730 à St-Gall (Suisse), m. en 1788, fut successivement ministre dans le pays de Vaud, chez les Grisons, à Isenburg, et à Leipzig. Ses *Sermons* ont été publiés à Leipzig, 1789-1804, 15 vol. in-8° ; ils traitent surtout des devoirs, des défauts, des habitudes de la vie domestique. Zollikofer fut grand orateur et bon écrivain, et il excita en Allemagne une admiration générale.

ZOLLVEREIN (de l'allemand *zoll*, douane, et *verein*, association), association douanière des Etats allemands. Le traité de Vienne de 1815 (art. 19) avait émis l'idée de donner, en matière de douanes, une législation uniforme à l'Allemagne. Cependant le pays restait divisé en une foule de petits Etats, élevant chacun ses barrières, ses bureaux, gênant le commerce par des impôts et des obstacles multipliés à chaque pas. La Confédération germanique se trouvait dans une situation aussi désavantageuse que la France du XVIIe siècle avant le traité de 1664 : toute prospérité commerciale demeurait impossible dans de pareilles conditions. En 1819, le grand-duché de Bade demanda au congrès de Carlstadt la liberté du commerce dans l'intérieur de la Confédération, et n'obtint rien. L'économiste List créa, en 1819, une association de fabricants et de négociants ayant pour but d'obtenir la suppression des douanes provinciales. Le Wurtemberg et le Hohenzollern formèrent une association particulière, en 1824 ; le Wurtemberg et la Bavière, le 18 janvier 1828 ; les Etats de Thuringe en formèrent une autre peu de temps après. Le Brunswick, le Hanovre et l'Oldenbourg formèrent aussi une association, à laquelle adhérèrent, le 24 septembre 1828, la Saxe, la Hesse-Electorale, Nassau, Reuss, Brême, Francfort, et la principauté de Schwarzbourg-Rudolstadt : cette association est connue sous le nom de *Steuerverein*.—La Prusse les avait devancés : le 26 mai 1818, Frédéric-Guillaume III abolit toute espèce de douanes dans l'intérieur de ses provinces. Il déclara en même temps qu'il adoptait, dans la formation d'un nouveau tarif, le principe d'une protection modérée de l'industrie nationale : droit de 10 0/0 à l'importation des produits manufacturés de l'étranger, libre admission des produits naturels et des objets destinés au travail, exportation franche de tout droit. Il annonçait

aussi qu'il était prêt à « prendre ces principes de liberté commerciale comme base de tout traité avec les autres Etats ». Plusieurs petits Etats répondirent à cette invitation : Schwarzbourg-Sondershausen (25 octobre 1819), Schwarzbourg-Rudolstadt (24 juin 1822), Saxe-Weimar-Eisenach (27 juin 1823), Anhalt-Bernbourg (10 octobre 1823), Lippe-Detmold (17 juin 1826), Mecklembourg-Schwerin (2 décembre 1826), Anhalt-Köthen (17 juillet 1828), Anhalt-Dessau (16 août 1828), Cobourg-Gotha (4 juillet 1829), Hesse-Hombourg (31 décembre 1829), Saxe-Cobourg-Gotha (6 mars 1830), Holstein-Oldenbourg (24 juillet 1830), principauté de Waldeck (16 avril 1831). L'accession de ces enclaves ne formait encore qu'un accroissement de population de 318,000 âmes; mais il faut y joindre les deux Hesses, réunies à la Prusse par les traités du 14 février 1828 (grand-duché de Hesse) et du 25 août 1831 (Hesse-Electorale). — Cette union avait déjà produit d'heureux effets : l'industrie était en progrès, et le chiffre de la recette des douanes avait sensiblement augmenté; cela détermina la formation du Zollverein. Le 22 mars 1833, fut signé le traité entre l'union prussienne d'une part, et l'union bavaro-wurtembergeoise de l'autre; le 30, la Saxe royale adhéra au traité, et fut imitée (11 mai) par l'union thuringienne. Le Zollverein, comprenant ainsi un territoire de 7,120 lieues, occupé par 23,478,120 hab., commença à fonctionner au 1er janvier 1834 : la Prusse formait environ 55 p. 0/0 de la population totale.

Quinze ans après, d'autres petits Etats avaient adhéré, et la population du Zollverein s'élevait à 29,860,063 âmes. Deux villes libres, le Mecklembourg, le *Steuervèrein* et l'Autriche n'en faisaient pas partie. La Prusse parvint à entraîner le *Steuerverein* par le traité du 7 sept. 1851 : le *Steuerverein*, auquel la Prusse faisait d'ailleurs de grandes concessions (celle, entre autres, qui, dans la répartition des bénéfices, attribue à Hambourg 3/4 en sus de sa part proportionnelle), devait se fondre dans l'association à partir du 13 janvier 1854. L'Autriche profita de la dissolution momentanée du Zollverein, par suite de ce traité, pour essayer de se substituer à la Prusse. Elle abolit les douanes qui la séparaient de la Hongrie, publia un nouveau tarif plus libéral, excita les petits Etats contre la Prusse, et chercha à les attirer dans son alliance. La proclamation de l'Empire français fit cesser ces luttes intestines. L'empereur d'Autriche sentit le besoin de se rapprocher de la Prusse, et signa avec elle le traité du 19 février 1853, qui supprime entre les deux pays les prohibitions (excepté pour le tabac, le sel, la poudre, les cartes, les almanachs), admet les produits bruts en franchise, les produits manufacturés à des droits très-modérés, déclare le transit et l'entrepôt libres, etc. « En 1860, y est-il dit, des commissaires nommés par les parties contractantes se réuniront pour arrêter les bases d'une union douanière complète. » L'Union a adopté (novembre 1856) une unité commune de monnaie. Le Zollverein a été reconstitué peu de temps après le traité de la Prusse et de l'Autriche, et l'Allemagne n'a plus que quelques pas à faire pour arriver à une complète unité douanière. L'association, en 1863, comprenait 34,670,277 âmes.

Constitution du Zollverein. — Les Etats associés sont régis par une législation uniforme pour l'importation, l'exportation et le transit. Ils jouissent entre eux d'une absolue liberté de commerce, excepté pour les objets dont la vente constitue un monopole au profit de l'Etat, tels que les cartes et le sel; certains articles sont soumis à des droits de compensation. Les recettes de douane sont perçues en commun, et réparties entre les divers Etats, proportionnellement au nombre des habitants. Le quintal de douane (50 kilogr.) est l'unité de poids. Les consuls et les navires de chaque Etat sont également et partout sous la protection de tous. Chaque année, les ambassadeurs des parties contractantes s'assemblent pour partager les recettes et réviser le tarif. La constitution du Zollverein a été arrêtée en 1834, modifiée en 1841 et 1854. — Le tarif comprend : 1° les objets qui entrent en franchise, parmi lesquels les produits agricoles, le bétail, les minerais, les objets d'art; 2° les droits d'importation, qui sont en moyenne de 1/2 thaler (1 fr. 85 c.) par quintal métrique (le Zollverein fait payer d'après le *poids* et non d'après la *valeur* des objets), et les droits d'exportation, qui ne frappent que quelques matières premières; 3° les droits de transit, qui ne dépassent pas ordinairement 1/2 thaler; 4° les droits de navigation; 5° la perception. Les droits du tarif, d'abord peu élevés, ont été successivement augmentés, principalement depuis 1845, dans un intérêt de protection mal entendue. Cependant l'annexion du *Steuerverein* a rendu nécessaires certaines diminutions. Le Zollverein n'est encore qu'une union imparfaite, qui n'a pas détruit toutes les barrières intérieures. Ainsi, la Prusse et quelques autres pays prélèvent sur la bière un droit de passage de 7 silbergros par *centner* (50 kil.); le Hohenzollern, 34 s. gr. pour la bière brune, et 22 pour la bière blanche par *eimer* (134 litres); la Bavière, 17 s. gr. par *eimer*; le Wurtemberg, 51 s. gr. pour la bière brune, et 34 pour la bière blanche, par *eimer*; Bade, 22 s. gr. par *ohm* (143 litres); la Hesse-Electorale, 7 1/2 s. gr. par *centner*; le grand-duché de Hesse, 22, et Franfort, 17 s. gr. par *ohm*. — Tel qu'il est, le Zollverein a pourtant rendu de grands services à l'Allemagne : les frais de perception, très-considérables, avant l'union, pour chaque Etat séparé, n'étaient plus que de 14 p. 0/0 en 1835, de 10 p. 0/0 en 1851. La recette, qui, en 1835, était de 61,500,000 francs, s'élevait, en 1845, à 103 millions (94,211,670 fr., déduction faite des frais). Sur ce chiffre, les denrées alimentaires coloniales figurent pour près de moitié, les produits demi-fabriqués ou manufacturés pour 1/5. La recette baissa depuis 1845 avec l'augmentation des tarifs. Elle s'est un peu relevée; la recette brute, en 1863, était de 96,429,740 fr.

ZOLTAN, duc des Hongrois, fils d'Arpad, dévasta une partie de l'Europe occidentale à la tête des Hongrois, de 907 à 955, et fut enfin battu par Othon le Grand sur le Lech, près d'Augsbourg. Il se fixa alors dans le pays qui prit le nom de Hongrie, et mourut en 960.

ZOMBOR ou SOMBOR, v. des Etats autrichiens (Hongrie), à 145 kil. O. de Témeswar, près du canal François; 22,000 hab. Administration des domaines. Ecole normale d'instituteurs grecs orthodoxes. Fabr. de soieries. Comm. de grains et de bétail; ch.-l. du comitat de Bacs.

ZONA. *V.* CEINTURE.

ZONARAS (Jean), historien grec du XIIe siècle, secrétaire d'Etat à Constantinople sous le règne de Jean et de Manuel Comnène, puis moine de l'ordre de St Basile, a laissé des Lettres, des *Commentaires* sur les *canons des apôtres, des conciles*, et sur les *épîtres canoniques des papes*; des Poésies sacrées, et des *Annales*, depuis la création du monde jusqu'à la mort d'Alexis Comnène, 1118. Ce dernier ouvrage n'est qu'un précis assez exact et impartial, qui fait surtout bien connaître Constantin et les princes de sa maison; il a été inséré, en 2 vol. in-fol., dans la collection byzantine du Louvre; le président Cousin l'a traduit en français, avec Xiphilin et Zosime, Paris, 1678, in-4°.

ZONZONATE. *V.* SONSONATE.

ZOPYRE, fils de Mégabyze, vers l'an 520 av. J.-C., voulant aider à la prise de Babylone soulevée contre Darius Ier, se coupa le nez et les oreilles, alla se présenter aux assiégés comme une victime de la cruauté du roi, obtint de commander quelques troupes, à la tête desquelles il remporta, dans des sorties, plusieurs succès concertés d'avance avec les Perses, chargé de toute la défense de la ville, ouvrit les portes à Darius, qui assiégeait la ville depuis 20 mois.

ZORG (Henri-Martin ROKES, dit), peintre, né en 1621 à Rotterdam, m. en 1682, eut pour maîtres David Téniers et Guillaume Buytenweg. Il a peint des foires, des intérieurs de chaumières, des scènes domestiques, des cuisines, des charlatans, et des natures mortes. Sa couleur est douce et harmonieuse, son exécution fine et soignée : il composait avec esprit. Son père, qui conduisait une barque marchande entre Rotterdam et Dordrecht, étant venu à mourir, il lui succéda dans sa profession, sans abandonner la peinture. Le Louvre possède de lui un intérieur de cuisine. La Pinacothèque de Munich renferme aussi deux tableaux de sa main. A. M.

ZORN, rivière de France, naît dans les Vosges, et se jette dans la Moder, rive dr.; cours de 90 kil.

ZORNDORF, vge des Etats prussiens (Brandebourg), à 10 kil. N. de Custrin; 1,300 hab. Célèbre par une victoire de Frédéric II, roi de Prusse, avec 30,000 hommes, sur 50,000 Russes, les 25 et 26 août 1758.

ZOROASTRE, personnage célèbre, dont la patrie, l'époque et la vie, ne présentent qu'incertitude. Les uns le font vivre plusieurs milliers d'années avant le siége de Troie; les autres, du temps de Ninus; d'autres, enfin, le font contemporain d'Hystaspe, père de ce Darius qui fut roi de Perse après la mort du faux Smerdis. Cette dernière opinion est la moins vraisemblable, étant fondée sur la confusion qu'on a faite longtemps d'Hystaspe et de Darius avec Gustasp et son fils Espendiar, princes de l'Aderbaïdjan et des provinces méridionales de la Perse. Sans pouvoir fixer la date de Zoroastre, on peut admettre qu'il vécut avant l'époque de Darius. Cela résulte de ce qu'on lit dans

le *Zerdust-Namèh*, un des poëmes du *Zend-Avesta*. On y voit que Zoroastre, après avoir entendu la parole d'Ormuzd dans l'Iran, se rendit à Balkh, capitale de la Bactriane, et qu'il convertit à sa loi Gustasp, roi de cette contrée. On trouve encore, dans une autre partie, le *Tchengrégatch-Namèh*, que Gustasp voulut répandre en Asie la nouvelle religion, que des Brahmanes vinrent à sa cour pour confondre Zoroastre, et que, loin d'y réussir, ils furent eux-mêmes convertis. Sur les sollicitations de Zoroastre, Gustasp voulut aussi convertir le roi de Touran; il s'ensuivit une guerre qui eut pour résultat la prise de Balkh, le massacre des prêtres du feu, et la mort de Zoroastre. Ces derniers faits sembleraient donner raison à ceux qui font vivre Zoroastre du temps de Ninus; il est vrai qu'ils en font en même temps le roi de Bactriane qui fut alors vaincu par ce même Ninus. Pour mettre d'accord toutes les opinions, on a imaginé plusieurs Zoroastres, un Chaldéen, un Bactrien, un Perse, un Pamphylien, un Proconnésien, et un Babylonien. On n'a pas plus de certitude sur sa mort que sur sa vie, puisque, selon les uns, il serait mort au sac de Balkh, et, selon d'autres, sur le mont Albordj, où il se serait retiré dans un âge très-avancé. Ce qu'on ne peut pas mettre en doute, c'est l'existence, non de plusieurs Zoroastres, mais d'un seul, qui fut l'auteur ou le propagateur des *Naçkas*, et, par conséquent, des principes religieux qu'ils contiennent. On attribue quelquefois le livre de vie, la loi d'Ormuzd, à Djemschid, autre personnage mystérieux qui s'était établi dans l'Iran; Zoroastre alors n'aurait fait que perfectionner cette première législation. Cependant les *Naçkas* disent le contraire, le premier Fargard commençant par ces mots : « Ormuzd dit à Sapetman Zoroastre : « J'ai donné, ô Sapetman Zoroastre, un lieu de délice et d'abondance. » Zoroastre peut donc être regardé comme l'auteur des *Naçkas*. Ces poëmes furent écrits dans une langue qui ne se parle plus, le zend. L'idée fondamentale qu'ils renferment est le dualisme des deux principes, l'un du bien ou de la lumière, *Ormuzd*, l'autre du mal ou des ténèbres, *Ahriman*. Au-dessus d'eux règne un principe suprême, *Zervane-Akerène*, l'éternel, le temps sans limites. Ormuzd a sous lui six puissances que les Perses nommaient *Amschaspands*; primitivement il y en avait sept; le septième était Ormuzd, et ce fut peut-être Zoroastre qui le sépara des autres, et qui renversa ainsi l'idée d'un polythéisme primitif. Ahriman a également à ses ordres des puissances inférieures, qui sont les *Dews*. La lutte des deux principes doit se terminer par la défaite définitive d'Ahriman. Zoroastre, appliquant cet ordre d'un idéal religieux à la terre, voyait dans l'Iran, l'empire médo-bactrien gouverné par Gustasp, l'image de l'empire d'Ormuzd, de même que le Touran, pays des nomades du nord, était l'image de l'empire d'Ahriman. Il y a, par conséquent, des hommes purs, ceux qui font le bien, et des hommes impurs, ceux qui font le mal. Zoroastre distingue également les animaux qui se rapportent à Ormuzd et ceux qui se rapportent à Arhiman; il est du devoir de l'homme de faire la guerre à ces derniers. Cette obligation de tuer certains animaux marque une des principales oppositions entre la religion de Zoroastre et la religion brahmanique. Le feu, dans le mazdéisme, était le symbole de la divinité. *V.* Anquetil-Duperron, *Vie de Zoroastre*, placée en tête de sa traduction du *Zend-Avesta*. R—T.

ZOROBABEL, prince de la maison de David, ramena les Juifs dans leur pays après l'édit de Cyrus, 536 av. J.-C., rebâtit le temple de Jérusalem, et contribua au rétablissement du culte.

ZOSIME, historien grec du v^e^ siècle, fut avocat du fisc au temps d'Honorius et de Théodose II le Jeune. On a de lui une *Histoire romaine*, depuis les premiers empereurs jusqu'à Dioclétien; elle est en 6 livres, dont une partie du 6^e^ n'existe plus. La meilleure édition est celle de Reitemeyer, Leipzig, 1784, in-8^o^; elle a été traduite en français, avec Xiphilin et Zonaras, par le président Cousin, Paris, 1678, in-4^o^. Zosime était païen, et se montre fort hostile à Constantin et à la religion chrétienne.

ZOSIME (saint), né en Grèce, pape de 417 à 418, se laissa quelque temps abuser par les hérésiarques Célestius et Pélage, mais finit par les condamner. On a de lui 13 *Lettres* et un fragment de sa *Constitution* contre Pélage. Fête, le 26 décembre.

ZOTTON, guerrier lombard, un des compagnons d'Alboin, s'empara de Bénévent vers 571, et régna 20 ans sur cette ville avec le titre de duc.

ZOUAVES, corps d'infanterie légère créé en Algérie par ordonnance du 21 mars 1831, sur la proposition du maréchal Clausel, pour remplacer les troupes turques au service de la Régence, et qu'on en avait expulsées après la conquête. Il y eut d'abord 2 bataillons. On les appela Zouaves, en arabe *Zouaoua*, d'une confédération de tribus les plus guerrières de la Kabylie, dans les gorges retirées du Djurjura. Chaque bataillon reçut néanmoins dans ses rangs tous les indigènes africains; on y enrôla aussi des Européens, et particulièrement des enfants de Paris : il y eut 12 soldats français par compagnie, et en outre tous les officiers et sous-officiers furent français. L'uniforme fut une veste à manches et un gilet forme arabe fermé par devant, en drap bleu foncé, avec galons jonquille, un pantalon maure en drap garance, une ceinture en laine bleu de ciel, une calotte garance avec gland jonquille, un turban vert, des jambières en peau, des guêtres blanches, et des souliers, la giberne et le hâvresac turcs. Les officiers eurent pour costume celui des hussards. L'armure fut une carabine avec sabre-poignard se montant en baïonnette. En 1833, le nombre des compagnies fut élevé à 10, dont 8 françaises et 2 indigènes : on avait renoncé à mêler les deux races, par suite de ce fait observé souvent, qu'elles prenaient un peu des vices les uns des autres, sans échanger leurs qualités. Le régiment des Zouaves fut porté à 3 bataillons, en 1841, et une seule compagnie par bataillon put recevoir des indigènes, mais en petit nombre. Un décret de 1852 créa 3 régiments de Zouaves de 3 bataillons chacun; un autre décret de 1855 créa un 4^e^ régiment, à 2 bataillons, pour la garde impériale; leur marque distinctive est un turban blanc. *V. les Zouaves et les Chasseurs à pied*, Paris, 1855, in-12, ou *Revue des Deux Mondes* de 1855, 15 mars et 1^er^ avril.

ZOUBOW (Platon), dernier favori de l'impératrice Catherine II, était lieutenant dans le régiment des Gardes; il fut créé prince et grand-maître de l'artillerie, et acquit d'immenses richesses. Après la mort de Catherine, il fut exilé par Paul I^er^, puis ayant obtenu de revenir à St-Pétersbourg, trempa dans le meurtre de ce prince, ne fut point employé sous le nouveau règne, et mourut dans la retraite en 1817. Son frère, Valérien, né en 1760, m. en 1804, eut également part aux faveurs de Catherine II, fut nommé lieutenant-général en 1794, commanda l'armée envoyée contre la Perse, et prit Derbent.

ZOUCHIO. *V.* Navarin.

ZOUG. *V.* Zug.

ZOUILA, la *Cillaba* de Pline? v. du Fezzan, à 140 kil. E.-N.-E. de Mourzouk; 5,000 hab.

ZOUK-MIKAEL, v. de la Turquie d'Asie (Syrie), à 30 kil. N.-E. de Beyrout; 12,000 hab. Comm. de soie et vin.

ZOUMBO, établissement portugais de l'Afrique orientale (Mozambique), dans une île du Zambèze, à 400 kil. S.-O. de Tete. Comm. d'or et d'ivoire.

ZOUNGARIE. *V.* Dzoungarie.

ZSCHOKKE (Jean-Henri-Daniel), littérateur allemand, né en 1771 à Magdebourg, d'une famille de commerçants, m. en 1848, fut tour à tour acteur, auteur dramatique, professeur et maître de pension, alla se fixer en Suisse en 1797, et, en 1798, devint membre du Grand-Conseil d'Argovie. Le gouvernement helvétique le chargea souvent de missions politiques et administratives. On a de lui : *Abellino, chef de brigands*, 1793, drame devenu populaire; *Histoire de la république des Grisons*, 1797; *Histoire de la destruction des républiques de Schwytz, Uri et Unterwald*, 1802; *Histoire du peuple bavarois*, 1813-18; *Histoire de la nation suisse*, 1822, traduite en français par Monnard, 1823-33; *Histoire contemporaine*, 1817-23. Il a composé aussi beaucoup de romans, de contes et de nouvelles, qui ont été traduits en français : *Contes suisses*, par Loëve-Veimars, 1828, 4 vol. in-18; *les Soirées d'Aarau*, par le même, 1829, 4 vol. in-12; *les Matinées suisses*, par le même, 1830-32, 12 vol. in-12; *Jonathan Frock*, par Suckau; *Nouvelles soirées d'Aarau*, par Cherbuliez, 1833, 5 vol. in-12. Les Œuvres de Zschokke ont été réunies en 40 vol., 1825-33. C'est un écrivain plein de lucidité et d'imagination, qui a su exercer une grande influence sur la bourgeoisie suisse et allemande, par son art de présenter les leçons de morale sous des formes séduisantes et accessibles à tous.

ZUCCARO ou ZUCCARI (Taddeo), peintre de l'école romaine, né en 1529 à San-Angelo-in-Vado, m. en 1566, eut un faire facile et agréable, mais manqua d'élévation. Ses ouvrages les plus célèbres sont les fresques du château de Caprarola, qu'on a gravées en 1748.

ZUCCARO ou ZUCCARI (Federico), frère et élève du précédent, né en 1542, m. en 1609, peignit à Florence la grande coupole de Sainte-Marie des Fleurs, et à Rome le plafond de la chapelle Pauline, commencé par Michel-Ange. On a de lui un livre intitulé : *Idea de' pittori, scultori e architetti*, Turin, 1607, in-fol.

ZUCCHI (Jacques), peintre, né à Florence, m. vers

1590, élève de Vasari, vint à Rome vers 1572, et y fut protégé par le cardinal Ferdinand de Médicis. Il a peint de belles fresques au Vatican et dans plusieurs églises.

ZUCCHI (François), frère et élève du précédent, m. vers 1620, peignit d'abord avec succès les fleurs et les fruits, puis se livra à la mosaïque. C'est à lui qu'on doit les mosaïques de la coupole de St-Pierre.

ZUENTIBOLD, le même nom que SVIATOPOLK.

ZUG, *Tugium*, ville de Suisse, ch.-l. du canton de son nom, sur la rive E. du lac de Zug, à 80 kil. E.-N.-E. de Berne, 28 S. de Zurich, par 47° 9' 57" lat. N. et 6° 10' 50" long. E.; 3,854 hab. Gymnase, bibliothèque. Papeteries. Comm. de bois, bétail, kirschenwasser, châtaignes, fruits secs. En 1455, deux des rues s'abimèrent dans le lac. En 1795, un incendie détruisit une partie de la ville. — Le canton de Zug, au centre de la Suisse, le 8e et le plus petit de tous, entre ceux de Zurich au N., d'Argovie et de Lucerne à l'O., de Schwytz au S. et à l'E., par 47° 5'-47° 13' lat. N., et 6° 4'-6° 19' long. E., a 239 kil. carr., 22 kil. sur 18, et 19,608 hab., presque tous catholiques et de race allemande. Climat doux. Sol fertile en fruits, arrosé par la Reuss et la Limmat. Ce canton fut admis dans la Confédération en 1352. Il est le 6e par l'ordre d'admission, le 22e par l'étendue, le 21e par la population. Sa constitution actuelle, qui date de 1814, est entièrement démocratique : le pouvoir souverain réside dans l'assemblée nationale, qui se réunit tous les ans au 1er mai pour recevoir les comptes des fonctionnaires et procéder aux élections; le pouvoir exécutif et judiciaire appartient à un landamman, assisté d'un conseil de canton; le pouvoir législatif et le droit d'élire les députés à la diète fédérale, est à un Grand-Conseil. B.

ZUG (Lac de), lac de Suisse: s'étend dans les cantons de Zug, de Schwytz, et de Lucerne; 38 kil. carrés. Ses eaux s'écoulent par la Loretz dans la Reuss.

ZUIDERZEE. *V.* ZUYDERZÉE.

ZULIA, riv. de la république de Vénézuéla, se jette dans le lac de Maracaïbo. Elle donnait son nom à un département de la Colombie, qui a formé les 4 provinces de Maracaïbo, Coro, Truxillo, et Mérida.

ZULLICHAU, v. des Etats prussiens (Brandebourg), à 35 kil. E. de Francfort-sur-l'Oder; 5,000 hab. Gymnase. Fabr. de draps, lainages, eau-de-vie et vinaigre.

ZULPICH, anc. *Tolbiacum* ou *Tolbiac*, ville des Etats prussiens (prov. du Rhin), à 33 kil. S.-O. de Cologne; 1,200 hab.

ZUMALACARREGUY (Thomas), général espagnol, né dans le Guipuzcoa en 1789, m. en 1835, suivit la carrière militaire, arriva au grade de commandant dans la garde royale, se démit de ses fonctions à la mort de Ferdinand VII, s'attacha à Don Carlos, en faveur duquel il excita un soulèvement dans son pays natal, fit la guerre de partisan contre les Christinos, prit Villafranca, mais fut mortellement blessé devant Bilbao.

ZUMBO (Gaëtan-Jules), célèbre modeleur en cire, né à Syracuse en 1656, m. en 1701, devina les principes de la sculpture sans le secours d'aucun maître, étudia avec soin l'anatomie, et, comme il n'avait pas appris à manier le ciseau, employa une cire colorée qu'il préparait lui-même et dont il garda le secret. Il exécuta, à Florence, la composition fameuse que les Italiens nomment *la Putréfaction*; ce sont 5 figures représentant un moribond, un corps mort, un corps qui commence à se corrompre, un autre à demi corrompu, et enfin un corps en pleine décomposition. Il fit aussi à Gênes deux chefs-d'œuvre, une *Nativité de J.-C.*, et une *Descente de croix*. B.

ZUNIGA, brg d'Espagne (Navarre), à 50 kil. S.-O. de Pampelune. Il a donné son nom à une famille noble, qui a fourni beaucoup d'hommes distingués dans l'administration, dans l'Eglise et dans l'armée.

ZURAWNO, brg des Etats autrichiens (Galicie), sur le Dniester, à 31 kil. E. de Stry; célèbre par la belle défense de Jean Sobieski, qui, avec 10,000 Polonais, se soutint aux environs pendant 23 jours contre 80,000 Turcs et 130,000 Tatars, auxquels il dut cependant céder, par traité, Kamenetz et une partie de l'Ukraine, 1676.

ZURBARAN (François), peintre, né en 1598 à Fuente de Cantos (Estramadure), m. en 1662, fut d'abord élevé comme un simple paysan; mais son goût pour la peinture s'étant révélé, on le mit, à Séville, sous la direction de Jean de la Roëlas. Tout jeune, il étudia de près la nature; en copiant des étoffes blanches drapées sur un mannequin, il apprit à les rendre avec une habileté supérieure. Les tableaux du Caravage lui inspirèrent une si vive admiration, que son style s'en ressentit, et qu'on l'a surnommé justement *le Caravage espagnol*. Comme le peintre italien, il aime les violentes oppositions de lumière et d'ombre, les sujets tristes et dramatiques. Dès l'année 1625, on le chargea d'orner l'autel de St-Pierre, dans la cathédrale de Séville : bientôt après, on lui demanda des tableaux pour l'église du collége de St-Thomas. Zurbaran n'alla point en Italie; mais il fit un voyage à la Guadeloupe, où il exécuta douze peintures, que l'on classe parmi ses meilleurs ouvrages. Revenu en Espagne, il multiplia ses productions, et s'acquit une brillante renommée. On vante beaucoup les scènes bibliques dont il décora la Chartreuse de Xérès, et le *Christ* du monastère de St Paul, à Las Cuevas. Il exécuta, pour le roi d'Espagne, les douze travaux d'Hercule. A. M.

ZURICH, *Turicum*, *Tigurum*, *Duregum*, ville de Suisse, ch.-l. du cant. de son nom, sur la Limmat, à sa sortie du lac de Zurich et à son confluent avec la Sihl, à 87 kil. N.-E. de Berne, 70 S.-E. de Bâle, 37 N.-N.-E. de Lucerne; par 47° 22' 31" lat. N., et 6° 12' 47" long. E.; 19,758 hab. C'était, avant 1848, l'un des trois siéges alternatifs de la Diète suisse et du gouvernement fédéral. Université, institut d'aveugles et de sourds-muets, institut des sciences politiques, institut de médecine et de chirurgie, école polytechnique fédérale. Bibliothèque, cabinets de médailles et d'histoire naturelle, jardin botanique. Arsenal. Maison de force et de correction. Ville généralement triste. On y remarque la cathédrale ou *Munster*, l'hôtel-de-ville ou palais du gouvernement, le monument de Gessner, et le tombeau de Lavater. Les fortifications ont été détruites depuis 1833. Filat. et tissage de coton, fabr. de soieries, rubans, crêpes, toiles à bluter; teintureries en rouge. — Zurich existait du temps des Romains. Déclarée ville libre impériale en 1218, elle secoua le joug des nobles, et s'allia aux cantons de Schwytz, d'Uri, et d'Unterwald contre les ducs d'Autriche, et fut admise dans la Confédération helvétique en 1351. Mais, en lutte avec Glaris et Schwytz pour la possession du Tockenbourg depuis 1436, elle s'allia avec l'Autriche en 1439, et ne rentra dans la Confédération qu'en 1450. Zwingle y prêcha la Réformation dès l'année 1516. Les environs de Zurich ont été le théâtre de deux victoires, l'une des Suisses sur les Autrichiens, le 22 juillet 1443, l'autre de Masséna sur les Russes, le 26 août 1799. Patrie de Gessner, Bodmer, Lavater, Fuessli, Pestalozzi, etc. — ZURICH (Traité de). *V. Supplément.*

ZURICH (Canton de), un des 22 cantons de la Suisse, et le 1er, au N., entre le grand-duché de Bade et le canton de Schaffhouse au N., les cantons d'Argovie à l'O., de Zug et de Schwytz au S., de St-Gall et de Thurgovie à l'E.; par 47° 9'-47° 51" lat. N., et 6° 2'-6° 29' long. E.; superf., 1,723 kil. carr.; 62 kil. sur 43; 266,265 hab., presque tous protestants et de race allemande. Climat tempéré, mais sujet à des changements fréquents et subits. Sol sillonné par les Alpes, arrosé par le Rhin, la Thur, la Reuss, la Limmat, etc.; peu fertile, mais cultivé avec soin, et produisant des céréales, des arbres à fruits et des vins. Beaucoup de bois. Élève de beau bétail. Industrie florissante : cotons, soieries, machines et mécaniques; teintureries. L'instruction est très-développée. Ce canton est le 5e par l'ordre de son admission dans la Confédération, le 2e par sa population, le 7e par son étendue. Sa constitution actuelle date de 1839, et est toute démocratique. La souveraineté appartient au peuple, et est déléguée à un Grand-Conseil de 212 membres, qui se renouvelle par moitié tous les 2 ans; ce Conseil a le pouvoir législatif, et nomme les députés à la Diète fédérale. Un Petit-Conseil, dont les 25 membres, élus par le Grand-Conseil dans son sein ou en dehors, se renouvellent par tiers tous les 2 ans, a le pouvoir exécutif; son président est le 1er magistrat du canton. Le Grand-Conseil choisit aussi pour 6 ans une Cour suprême de justice, composée de 11 membres. Tout bourgeois est électeur à 20 ans, éligible à 30, et tenu au service militaire jusqu'à 40. B.

ZURICH (Lac de), lac de Suisse, dans les cantons de Zurich, de St-Gall et de Schwytz; 35 kil. sur 3; 89 kil. carrés; 200 mèt. de profondeur en quelques endroits. Il est divisé par le pont de Rapperschwyl en 2 parties, dites *Lac supérieur*, et *Lac inférieur*. Il reçoit la Linth au S.-E., et s'écoule dans l'Aar par la Limmat.

ZURITA (Jérôme), historien espagnol, né en 1512 à Saragosse, m. en 1581, fut chargé, en 1530, de l'administration des villes de Barbastro et d'Huesca, devint ensuite fiscal de Madrid, chargé d'affaires en Allemagne pour le conseil suprême de Castille en 1543, reçut la place d'historiographe d'Aragon en 1549, et voyagea en Italie et en Sicile pour recueillir des documents. Il découvrit le *Chronicon Alexandrinum* ou *Pascale*, publié dans la collection byzantine. On a de lui des *Annales de la couronne d'Aragon*, Saragosse, 1562-79, 6 vol. in-fol., recueil in-

forme de matériaux. Zurita n'est qu'un annaliste minutieux.

ZURLAUBEN (Le baron de LA TOUR-CHATILLON DE), d'une famille noble de l'Allemagne qui remontait au temps d'Othon Ier, né à Zug en 1720, m. en 1795, fit de brillantes études au collége des Quatre-Nations à Paris, entra au service de la France, fit les campagnes de Flandre depuis 1742, se distingua aux batailles de Fontenoy et de Raucoux, aux siéges de Tournai, d'Oudenarde et de Maëstricht, et, en 1762, étant brigadier, défendit avec la plus intrépide fermeté les retranchements de Melsungen. Il prit sa retraite, en 1780, avec le titre de lieutenant-général. Il était membre associé de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. On a de lui : *Histoire militaire des Suisses au service de la France*, Paris, 1751-53, 8 vol. in-12, ouvrage exact et plein d'intérêt; une traduction d'Onosander, 1761; *Code militaire des Suisses, pour servir de suite à l'Histoire militaire des Suisses*, 1758-64, 4 vol. in-12; *Bibliothèque militaire, historique et politique*, 1760, 3 vol. in-12; *Tableaux topographiques, physiques, historiques, moraux, politiques et littéraires de la Suisse*, 1780-86, 4 vol. in-fol. et 420 pl., ouvrage réimprimé sous le titre de *Tableaux de la Suisse, ou Voyage pittoresque fait dans les 13 cantons helvétiques*, 1784-88, 12 vol. in-4°; *Mémoire sur les Alpes Pennines et le dieu Penin*, 1782, etc. B.

ZURLO (Le comte Joseph), né à Naples en 1759, m. en 1828, étudia à fond les belles-lettres et la philosophie, entra au barreau, fit partie, en 1783, d'une commission de gouvernement envoyée en Calabre pour remédier aux maux causés par les tremblements de terre, fut appelé, en 1798, à la direction des finances du royaume, s'abstint de toute participation aux actes de la république Parthénopéenne, reprit son ministère après le retour du roi en 1800, s'appliqua à amortir le papier-monnaie, à éteindre les effets discrédités, à rétablir le crédit public, mais fut renversé par la cabale de la reine et d'Acton. Il suivit néanmoins la famille royale dans son nouvel exil, en 1806. Rallié à Joachim Murat en 1809, il fut ministre de la justice, puis de l'intérieur. En 1815, il suivit la veuve de Murat à Trieste, puis alla vivre obscurément à Venise. On lui permit de rentrer à Naples en 1818, et il fut même appelé au ministère de l'intérieur dans le gouvernement constitutionnel de 1820; mais, accusé par les Carbonari d'avoir violé un article de la constitution, en annonçant que le roi allait partir pour le congrès de Laybach, afin d'y négocier avec ses alliés une nouvelle constitution pour le royaume, voyage que le parlement aurait dû préalablement autoriser, il y eut une telle fermentation dans le public, qu'il se retira, avec tout le ministère. Depuis cette époque, il demeura étranger aux affaires publiques. Zurlo fut un homme d'une rare capacité, d'une activité infatigable, et d'une grande probité. B.

ZURZACH, anc. *Certiacum* ou *Forum Julii?* brg de Suisse (Argovie), près du Rhin, à 15 kil. N.-N.-E. de Bruck; 819 hab. Jadis abbaye célèbre et pèlerinage fréquenté. Antiquités romaines. Il s'y tient, chaque année, deux foires considérables.

ZUTPHEN, v. forte du royaume de Hollande (Gueldre), sur l'Yssel, à 24 kil. N.-E. d'Arnheim, 14 S. de Deventer; 15,300 hab. Ecole latine. Société des sciences physiques. On remarque l'ancienne cathédrale de Ste-Walburge, l'hôtel-de-ville à 5 façades, l'hôtel des Etats, et le Poids public, dont la tour renferme un carillon de 36 cloches. Manuf. de coton et de papier, tanneries, huileries, moulins à farine. — Ville très-ancienne, Zutphen appartint aux évêques d'Utrecht dès 1202, et entra dans ligue hanséatique au XIVe siècle. Elle fut prise par le fils du duc d'Albe en 1572, par Maurice de Nassau en 1591, et, en 1672, par les Français, qui la démantelèrent.

ZUYDERZÉE, c.-à-d. *mer du Sud*, vaste golfe formé dans le royaume de Hollande par la mer du Nord, entre les provinces de Hollande à l'O., d'Utrecht au S., de Gueldre au S.-E., d'Over-Yssel et de Frise à l'E.; fermé au N. par les îles de Texel, de Vlieland, de Ter-Schelling et d'Ameland, entre lesquelles s'ouvrent des détroits qui livrent passage aux vaisseaux; 220 kil. sur 75. L'Yssel et les deux Vecht s'y jettent. Au S.-O. il forme le petit golfe de l'Y. Le Zuyderzée n'était, au temps des Romains, que le lac *Flevo* : en 1284, une inondation terrible, qui submergea 72 villes ou villages et noya 100,000 personnes, enleva la portion de terre qui séparait du côté du N. ce lac de la mer. Sous le 1er Empire français, de 1810 à 1814, le Zuyderzée donna son nom à un département formé de la Hollande septentrionale et de la province d'Utrecht, entre la mer du Nord au N., le golfe du Zuyderzée et le département de l'Yssel supérieur à l'E., les départements des Bouches-du-Rhin au S., des Bouches-de-la-Meuse et la mer du Nord à l'O.; ch.-l., *Amsterdam*.

ZVORNIK ou ISVORNIK, v. de la Turquie d'Europe (Bosnie), ch.-l. de livah, sur la Drina, à 140 kil. N.-E. de Travnik; 15,000 hab. Comm. de bois. Mines de plomb aux environs.

ZWARTE-WATER. *V.* VECHT.

ZWEIBRUCKEN, nom allemand de DEUX-PONTS.

ZWETTEL ou ZWETTL, v. de la Basse-Autriche, à 53 kil. N.-O. de Krems; 1,100 hab. Marchés pour lin, grains et bestiaux. Aux environs, ancienne abbaye de Cisterciens, fondée en 1138, avec une riche bibliothèque et une bergerie-modèle.

ZWICKAU, *Cygnea*, v. du royaume de Saxe, ch.-l. de cercle, à 91 kil. S.-O. de Dresde, 27 S.-O. de Chemnitz; 20,492 hab. Belle église gothique de Ste-Marie, bâtie de 1453 à 1536. Gymnase; maison de correction dans l'ancien château. Entrepôt de sel. Forges à fer. Fabr. de produits chimiques, lainages, coton, porcelaine. — Jadis ville impériale. Patrie de J. Feller; le cercle a 827,245 hab.

ZWICKER (Daniel), sectaire, né à Dantzick en 1612, m. en 1678, exerça d'abord la médecine, puis s'engagea dans les querelles religieuses. Après avoir embrassé le Socinianisme, il se rapprocha des Arminiens ou Remontrants, tenta de concilier les diverses communions chrétiennes, et fonda, dans ce but, la secte des *Conciliateurs* ou *Tolérants*. Il a beaucoup écrit, en latin, en allemand, et en flamand; l'ouvrage où sa doctrine est exposée a pour titre : *Irenicon Irenicorum, seu reconciliatoris christianorum norma triplex*,... Amsterdam, 1658, in-8°; il l'avait entrepris dans des idées de paix et de réconciliation; comme il échoua dans son entreprise, il demeura, pendant le reste de sa vie, étranger à toutes les communions.

ZWIEFALTEN, *Duplices Aquæ*, bourg du Wurtemberg, à 18 kil. S. de Münsingen; 300 hab. Il y avait autrefois une riche abbaye impériale, devenue auj. un hospice central d'aliénés. Pèlerinage très-fréquenté à une chapelle de Notre-Dame-de-Lorette.

ZWINGER (Théodore), dit l'*Ancien*, médecin, né à Bâle en 1533, m. en 1588, voyagea en France et en Italie, et occupa successivement dans sa ville natale les chaires de langue grecque, de morale, et de médecine. Il fut enlevé par une épidémie, qu'il avait courageusement combattue. Son principal ouvrage a pour titre : *Theatrum vitæ humanæ*, Bâle, 1565, recueil d'anecdotes et de traits historiques.

ZWINGER (Théodore), dit *le Jeune*, descendant du précédent, né à Bâle en 1658, m. en 1724, se fit une grande réputation comme praticien, fut nommé, dans sa ville natale, professeur d'éloquence en 1684, de physique en 1687, d'anatomie et de botanique en 1703, de médecine théorique et pratique en 1711, et reçut le titre de médecin du duc de Wurtemberg et du marquis de Bade-Dourlach. On a de lui : *Théâtre botanique*, en allemand, Bâle, 1696, in-fol., où il a joint à la description des plantes leurs propriétés médicinales; *Epitome totius medicinæ*, Londres, 1701, in-8°; *Pædoiatreia practica, seu curatio morborum puerilium*, Bâle, 1722, 2 vol. in-8°, etc.

ZWINGLE ou ZWINGLI (Ulrich), premier auteur de la Réformation en Suisse, né en 1481 à Wildhaus (St-Gall), d'une famille obscure, m. en 1531, alla compléter à l'Université de Vienne en Autriche ses études commencées à Bâle et à Berne, cultiva avec amour les auteurs anciens et la musique, tout en se préparant au sacerdoce, et fut nommé curé de Glaris en 1506. En 1512, il accompagna, suivant les usages du temps, la bannière de son canton, lorsque Glaris fournit un contingent de troupes au pape Jules II contre Louis XII, et assista à la bataille de Novare, 1513. Il suivit encore les Suisses à la bataille de Marignan, 1515, fut nommé, l'année suivante, curé d'Einsiedeln ou Notre-Dame-des-Ermites, prêcha contre l'usage où étaient ses compatriotes de se mettre au service de l'étranger, et, même avant Luther, parla avec énergie contre les moines, le luxe de la cour de Rome, et certaines croyances du culte catholique. Il n'en reçut pas moins de Léon X le titre de chapelain du Saint-Siége et une pension. En 1518, ses adhérents l'ayant porté à la cure de Zurich, il se fit remarquer par une grande austérité de mœurs, s'engagea de plus en plus dans la voie des innovations religieuses, renonça en 1520 à la pension qu'il recevait du Saint-Siége, et obtint du Grand-Conseil de Zurich qu'on ne laisserait prêcher que l'Evangile dans le canton. En 1522, il écrivit un *Traité sur l'observation du Carême*, en faveur de personnes emprisonnées pour avoir enfreint publiquement l'abstinence et le jeûne. Après un colloque tenu à Zurich, 1523, il obtint de l'autorité civile qu'elle tolérât le mariage des prêtres, se maria lui-même en 1524, et fit supprimer la messe

en 1525. Nommé recteur du gymnase de Zurich, il réorganisa l'université de cette ville, appela autour de lui beaucoup d'hommes distingués, et les dota avec les revenus des communautés supprimées. Zwingle eut des querelles avec les autres réformateurs du XVIe siècle : impuissant à ramener à ses doctrines les Anabaptistes (*V. ce mot*), il se rapprocha de Luther dans des conférences tenues à Marbourg, mais sans vouloir admettre la présence réelle de J.-C. dans l'Eucharistie. Les prédications de Zwingle finirent par engendrer la guerre civile : il venait d'entraîner le canton de Berne, 1528, quand les cantons demeurés fidèles au catholicisme prirent les armes : la lutte, un instant suspendue par la trêve de Cappel, 1529, fut reprise presque aussitôt, et Zwingle périt à la bataille de Cappel, où son parti fut défait, 1531. La soldatesque mit son corps en pièces, en brûla les lambeaux, et jeta les cendres au vent. « C'était, dit Bossuet, un homme hardi, et qui avait plus de feu que de savoir. Il y avait beaucoup de netteté dans son discours, et aucun des prétendus réformateurs n'a expliqué ses pensées d'une manière plus précise, plus uniforme, et plus suivie; mais aussi aucun ne les a poussées plus loin ni avec autant de hardiesse. » Les Œuvres de Zwingle, toutes en latin, ont été publiées à Zurich, 1544-45, 4 vol. in-fol.; 1581, 4 tomes en 3 vol. in-fol.; 1828-42, 11 vol. in-8°. *V.* J.-G. Hess, *Vie de Zwingle*, Paris, 1810, in-8°; W. Rœder, *Zwingle, ses amis et ses adversaires*, St-Gall, 1855. B.

ZWITTAU, v. murée des Etats autrichiens (Moravie), près des sources de la Zwittawa (affluent de la Schwarza), à 66 kil. O.-N.-O. d'Olmütz; 4,000 hab. Evêché. Comm. de laine, lin, draps et toiles.

ZWOLL, v. forte du royaume de Hollande, ch.-l. de la province d'Over-Yssel, sur l'Yssel, à 80 kil. E.-N.-E. d'Amsterdam; 19,951 hab. Tribunaux de 1re instance et de commerce. Maison de correction. On remarque l'église St-Michel, l'hôtel du gouvernement, et l'hôtel-de-ville. Fabr. de draps, toiles, savon, bougie; raffineries de sucre et de sel.—Ville libre impériale, puis hanséatique; prise et démantelée par les Français en 1672. Sous le 1er Empire français, elle fut le ch.-l. du département des Bouches-de-l'Yssel. En 1825, elle souffrit beaucoup d'un ouragan qui fit refluer l'Yssel jusque dans ses rues.

ZWYNDRICHT, brg de Belgique (Flandre-Orientale), sur l'Escaut, à 28 kil. N.-E. de Termonde; 2,200 hab. Chantiers de construction de la marine de l'Etat.

ZYGANTES, anc. peuple de la Libye, à l'O. du fleuve Triton. Selon Hérodote, ils se peignaient le corps de vermillon, et se nourrissaient principalement de singes.

ZYGETH. *V.* SZIGETH.

ZYPŒTAS, roi de Bithynie, 328-281 av. J.-C., reconnut la domination d'Alexandre le Grand, et transmit le trône à son fils Nicomède Ier, qui se rendit indépendant.

ZYRIANES, petit peuple de l'Empire russe, répandu dans les gouvernements de Vologda, de Perm, et de Tobolsk, appartient à la race ouralienne ou finnoise; il ne compte guère que 30,000 âmes.

ZYTHUM, boisson fermentée en usage chez les anciens Egyptiens, où la religion défendait d'une manière absolue l'usage du vin. Elle était faite d'orge, avec une infusion amère de lupin. Son invention remontait à la plus haute antiquité.

ZYTOMIERZ, v. de Russie. *V.* JITOMIR.

DICTIONNAIRE

GÉNÉRAL

DE BIOGRAPHIE, D'HISTOIRE

DE GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET MODERNE, ETC.

SUPPLÉMENT

1857-1866

DICTIONNAIRE

GÉNÉRAL

DE BIOGRAPHIE, D'HISTOIRE

DE GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET MODERNE, ETC.

SUPPLÉMENT AUX 1re, 2e, 3e ET 4e ÉDITIONS

(1858-1866)

A

AA, riv. de Hollande (Drenthe et Groningue), sort des marais de Bourtange, sert de limite, dans son cours inférieur, entre la Hollande et le Hanovre, et mêle ses eaux dans le golfe de Dollart à celles de l'Ems; cours de 75 kil. — riv. de Russie (Courlande), appelée aussi *Bolder Aa* ou *Buller Aa*, arrose les gouv. de Kowno et de Courlande, baigne Mitau, et se mêle, au-dessous de Riga, à l'embouch. de la Dwina occidentale. C. P.

ABADIR ou ABADDIR, nom donné, dans la Mythologie grecque et romaine, à la pierre que Cybèle ou Ops fit avaler dans des langes à son époux Saturne, à la place de l'enfant qu'elle avait mis au monde. — *Abadir*, qui signifiait en phénicien *père magnifique*, était une qualification des dieux du premier ordre chez les Carthaginois.

ABAZÉES (du grec *abazéin*, garder le silence), cérémonies muettes en l'honneur de Bacchus, instituées, dit-on, par un roi asiatique appelé Dionysios.

ABBATE (Niccolo DEL), peintre, né à Modène en 1509 ou 1512, m. en 1571, se forma sous la direction de Raphaël et du Corrége, et réussit principalement dans la peinture à fresque. Il a contribué à la dégénérescence maniérée de l'art vers la fin du XVIe siècle. Ses meilleures œuvres sont à Bologne, entre autres, une *Adoration des bergers*, une *Naissance du Christ*, et une *Conversation musicale*. Emmené en France par le Primatice en 1552, il travailla aux fresques de la galerie d'Ulysse, dans le château de Fontainebleau; les aventures du roi d'Ithaque y étaient représentées en 58 tableaux. B.

ABBATUCCI (Jean-Charles), neveu de Charles Abbatucci (*V. ce mot dans le Dictionnaire*), né en 1791 à Zicavo (Corse), m. en 1857, fut procureur du roi à Sartène en 1816, conseiller à la Cour de Bastia en 1819, député de la Corse en 1830, président de chambre à la Cour d'Orléans après la Révolution de Juillet, et député du Loiret en 1839. Il s'associa au mouvement réformiste qui devait amener la chute du roi Louis-Philippe. Après la Révolution de 1848, il fut nommé conseiller à la Cour de Paris, puis à la Cour de cassation, représenta le Loiret à l'Assemblée constituante et à l'Assemblée législative, fit partie de la commission consultative qui remplaça le Conseil d'État, en décembre 1851, et fut nommé en 1852 sénateur et ministre de la justice.

ABBÉOKUTA, v. d'Afrique (Guinée septentrionale), cap. du pays des Egbas, à 96 kil. N. de Lagos, 240 E. d'Abomey, par 7° 30′ lat. N. et 1° 20′ long. E.; 80,000 hab. Fondée vers 1830 par les fugitifs d'Yarriba, après la destruction de ce royaume. Entourée d'un mur qui a 20 kilom. de développement. Commerce avec l'intérieur de l'Afrique et avec les factoreries anglaises de Whydah et de Lagos. C. P.

ABDOUL-MEDJID-KHAN, sultan des Turcs ottomans, né en 1823, m. en 1861, succéda à son père Mahmoud II, en 1839, au moment où l'Empire allait être envahi par le pacha d'Égypte, Méhémet-Ali. Le traité du 15 juillet 1840, conclu par l'Angleterre, la Russie et l'Autriche, sans la participation de la France, arrêta Méhémet, et sauva le sultan. Un traité du 13 juillet 1841, auquel la France prit part, régla les droits de suzeraineté de la Porte sur l'Égypte. Cinq mois après être monté sur le trône, Abdoul-Medjid avait donné le hattischériff de Gulhané (3 nov. 1839), qui fut le point de départ du *Tanzimat* (*V. ce mot*). En 1845, une insurrection éclata en Albanie, puis, en 1847, dans la Syrie, la Bosnie et le Monténégro. En 1848, le sultan, au risque de se brouiller avec l'Autriche et la Russie, refusa l'extradition des réfugiés hongrois et polonais, que ces puissances réclamaient. En 1850, poussé par la France et l'Angleterre, Abdoul-Medjid proclama l'égalité des croyances devant la loi. La Russie ayant voulu profiter de la désorganisation de l'Empire pour se faire reconnaître comme protectrice des sujets grecs de la Porte, il se tourna vers la France et l'Angleterre, qui marchèrent au secours des Turcs, et firent la guerre de Crimée, terminée par la paix de Paris (*V.* PARIS — Traités de). Abdoul-Medjid ne sut ni prévoir ni réprimer la conspiration qui éclata, en 1860, dans la Syrie, contre les chrétiens (*V.* plus loin, SYRIE — Expédition de). Il mourut usé par les plaisirs. Il fut animé de bonnes intentions, mais sans énergie, sans application aux affaires, et il laissa dans une situation déplorable les finances et toute l'administration de l'Empire. Son frère Abdoul-Aziz lui succéda en qualité de plus âgé des princes de la famille impériale.

ABEILLAGE, droit qu'avait le seigneur féodal de prendre, dans les ruches de ses vassaux, une certaine quantité d'abeilles, de cire ou de miel; — droit en vertu duquel les essaims d'abeilles non poursuivis appartenaient au seigneur justicier.

ABEL DE PUJOL (Alexandre-Denis), peintre d'histoire, né à Valenciennes en 1785, m. en 1861, fut élève de David, et remporta le grand prix de Rome en 1811. Ses principaux ouvrages sont : *la Mort de Britannicus*, 1814, au musée de Dijon; *St Etienne prêchant l'Evangile*, 1817, à l'église St-Etienne-du-Mont de Paris; *la Vierge au tombeau*, 1819, à Notre-Dame de Paris; *César allant au sénat le jour des ides de mars*, 1819, tableau brûlé au Palais-Royal par les insurgés de 1848; *Joseph expli-*

quant les songes, 1822, au musée de Lille; la *Prise du Trocadéro*, 1824; *la Clémence de César*, au musée de Valenciennes; *Ruth et Noémi*, à Rennes; *le Baptême de Clovis*, à la cathédrale de Reims; *Germanicus sur le champ de bataille de Teutberg*, 1827; *St Pierre ressuscitant Tabita*, dans l'église St-Pierre de Douai; *Achille de Harlay dans la journée des barricades*, 1844, au musée de Versailles; *le Génie des beaux-arts les dirigeant vers le ciel*, au plafond de la bibliothèque du nouveau Louvre; 8 *grisailles* imitant des bas-reliefs, à la voûte de la grande salle de la Bourse de Paris; *Sujets de la vie de St Roch*, fresques, à l'église St-Sulpice de Paris. On lui doit encore un devant d'autel peint en émail sur lave de Volvic, à Ste-Elisabeth de Paris; 14 tableaux pour la chapelle du Sacré-Cœur de la même ville; 22 tableaux pour la galerie de Diane au palais de Fontainebleau, etc. Abel de Pujol garda les saines traditions de l'école de David, sans en prendre les exagérations. Il entra en 1835 à l'Institut (Académie des beaux-arts), où il succéda à Gros. B.

ABEN-HUMEYA, chef de l'insurrection des Maures de Grenade contre Philippe II, était né, vers 1520, d'une famille espagnole. Avant d'embrasser l'islamisme, il s'appelait Ferdinand de Valor, et avait été marchand de carmin. Trahi par l'un des siens, il fut étranglé en 1568.

ABERDEEN (Georges HAMILTON GORDON, comte d'), homme d'État anglais, né à Edimbourg en 1784, mort en 1861, entra dans la vie politique comme pair électif d'Ecosse en 1807, et fut chargé, en 1813, d'une mission auprès de la cour de Vienne, qu'il fit entrer dans la coalition de Tœplitz contre la France. On le chargea ensuite de négocier un rapprochement entre l'Autriche et Joachim Murat, à qui l'on promettait d'échanger son royaume de Naples contre d'autres États. Il entra avec les Autrichiens à Paris en 1814, et, élevé à la pairie héréditaire, abandonna le nom de lord Haddo qu'il avait porté jusque-là, pour prendre celui de vicomte d'Aberdeen. Attaché au parti des tories, il combattit la politique de Canning, en s'opposant à l'émancipation des catholiques d'Irlande, à l'importation des grains étrangers, à la reconnaissance des républiques de l'Amérique espagnole. Devenu ministre des affaires étrangères en 1828, il dut accomplir ou accepter des événements qu'il avait blâmés, tels que la ruine de la flotte turque à Navarin, l'intervention armée en Portugal, l'émancipation des catholiques irlandais, et ne reprit quelque faveur dans l'opinion de ses compatriotes qu'en reconnaissant le gouvernement fondé en France par la Révolution de 1830. Quelque temps après, le comte Grey ayant été appelé à composer un nouveau ministère, lord Aberdeen rentra dans l'opposition, et, par un changement de principes politiques, encouragea les prétentions de don Miguel en Portugal et de don Carlos en Espagne. Sa rentrée aux affaires comme ministre des colonies, en 1834-35, fut suivie d'un revirement en faveur des idées libérales, surtout en matière religieuse. De 1841 à 1846, lord Aberdeen, reprenant la direction des relations étrangères, renoua l'alliance française qui avait été compromise par les affaires de Syrie, et, d'accord avec M. Guizot, maintint cette *entente cordiale* que ne troublèrent ni la question du droit de visite, ni l'indemnité Pritchard, 1844; il s'opposa fermement au gouvernement des États-Unis, qui voulait s'emparer du territoire de l'Orégon. A l'intérieur, modifiant ses anciennes idées sur l'importation des céréales, il seconda Robert Peel dans ses réformes économiques. Vers la fin de 1852, il revint au pouvoir, et présida, en qualité de premier lord de la Trésorerie, un ministère de coalition, composé de whigs, de peelites et même de radicaux : après avoir conclu, en 1853, un traité d'alliance offensive et défensive avec la France, il fit avec répugnance la déclaration de guerre à la Russie en 1854, et dut se retirer, l'année suivante, quand le Parlement eut imputé à la négligence du cabinet la mauvaise organisation de l'armée de Crimée. Dès lors il se tint à l'écart. B.

ABERNETHY (Jean), médecin et chirurgien anglais, né vers 1763 à Derby (Irlande), m. en 1831, fut chirurgien en chef de l'hôpital de St-Barthélemy à Londres. Il a le premier conçu et exécuté la ligature de l'artère iliaque externe, dans les anévrismes siégeant à l'origine de l'artère crurale. On lui doit : *Traité de physiologie*, 1821; *Traité théorique et pratique de chirurgie*, 1830; *Œuvres chirurgicales et physiologiques*, 1831, 4 vol. in-8°.

ABO (Gouvernement d'), division administrative de l'Empire russe (Finlande), comprenant la Finlande propre et les îles d'Aland, entre le golfe de Botnie à l'O., la Baltique et le gouvernement d'Helsingfors au S. et au S.-E., ceux de Tavastehus à l'E. et de Wasa au N.; 2,547,360 hect.; 315,457 hab. Ch.-l., *Abo*; v. princip. : *Bjorneborg* et *Nystad*. C. P.

ABONDANCE, ch.-l. de cant. (Haute-Savoie), arrond. et à 14 kil. S.-E. de Thonon; 1,126 hab.

ABONNÉS, nom par lequel on désignait, au moyen âge, les serfs qui, par privilége ou par achat, avaient converti en une redevance d'argent leurs prestations, tailles et servitudes. L'*abonnement*, en substituant au régime du bon plaisir celui d'un contrat réciproque, fut un acheminement vers l'émancipation générale des serfs.

ABRANTÈS (Don José, marquis d'), noble Portugais, né en 1763 au château d'Abrantès, m. en 1827, était président du conseil de régence lors de l'invasion des Français. Envoyé auprès de Napoléon Ier, en 1807, pour traiter directement des intérêts politiques du Portugal, il fut retenu comme otage avec les autres membres de la députation jusqu'en 1814, et occupa ses loisirs en écrivant des traités d'agriculture et de botanique. En 1824, il prit part aux intrigues qui amenèrent l'assassinat du marquis de Loulé, ami dévoué de Jean VI, et dut s'exiler en Italie. Lorsque don Pédro publia un décret d'amnistie générale en 1826, il voulut revenir en Portugal, fut repoussé, et alla mourir à Londres. B.

ABYDOS (Nouvelle Table d'), monument de la chronologie égyptienne, trouvé en 1864 par M. Dumichen dans les fouilles du grand temple d'Abydos. C'est une offrande faite à 75 rois, ses prédécesseurs, et à Osiris, par Séti Ier, 2e roi de la XIXe dynastie, et son fils Ramsès (le Ramsès II de l'ancienne Table d'Abydos). Cette nouvelle Table, beaucoup plus complète que l'ancienne (*V.* le *Dict.*), et jointe à une autre aussi récemment découverte (*V.* MEMPHIS, dans ce *Supplém.*), confirme en général les listes grecques de Manéthon et d'Ératosthènes, et est surtout précieuse pour la chronologie des six premières dynasties. *V. Zeitschrift fur Ægyptische Sprache und Alterthumskunde* (Revue de la langue et des antiquités égyptiennes), de Brugsch et Lepsius, nov.-déc. 1864, Berlin, où le monument est reproduit; et T. Dévéria, *La nouvelle Table d'Abydos comparée aux autres listes royales de l'ancienne Égypte* (Revue Archéol. de janvier 1865). C. P.

ACAPONETA, ville du Mexique, ch.-l. du dép. de Nayarit, à 300 kil. N.-O. de Guadalaxara.

ACCOLADE, cérémonie usitée au moyen âge dans la réception d'un chevalier, et qui consistait à l'embrasser en lui passant les deux bras autour du cou (*ad collum*), avant de le frapper du plat de l'épée en forme de croix sur l'une et l'autre épaule, en prononçant quelque parole sacramentelle. Pour donner l'accolade, il fallait être chevalier.

ACHAIE (Province romaine d'), formée l'an 607 de Rome, 146 av. J.-C., après la prise de Corinthe par Mummius, et comprenant la Grèce continentale au S. de l'Œta et à l'E. du Parnasse, le Péloponèse et les Cyclades. Elle fut d'abord jointe à la Macédoine. En 89 et en 75, on la voit gouvernée par un préteur particulier; mais on la retrouve, en 56, réunie à la Macédoine sous le gouvernement de Calpurnius Pison. Auguste l'en sépara définitivement, lors du partage qu'il fit des provinces, vers 26, et la donna au Sénat en l'augmentant de plusieurs pays enlevés à la province de Macédoine, la Thessalie, l'Étolie, l'Acarnanie, et l'Épire méridionale. Déclarée libre par Néron (67 après J.-C.), mais rendue par Vespasien à l'Empire (vers 71), Adrien en détacha l'Épire (avant 134), et un prince syrien, sans doute Septime Sévère, la Thessalie. Elle fut réduite à l'Hellade ou Grèce propre, mais n'en continua pas moins à avoir une grande importance, à cause de l'éclat de ses deux villes principales, Corinthe et Athènes. Dans l'organisation nouvelle de l'Empire au IVe siècle, elle fut rangée dans le diocèse de Macédoine, la préfecture d'Illyrie et l'Empire d'Orient. Son gouverneur ne partageait qu'avec ceux d'Asie et d'Afrique le titre de *proconsul*, et, comme tel, était placé avec eux au-dessus de tous les autres gouverneurs de province. Dans cette dernière étendue, elle correspond au royaume actuel de Grèce. Lors de la substitution des *Thèmes* (*V. ce mot*) aux provinces, elle perdit son nom d'Achaïe, et fut remplacée par les Thèmes d'Hellade (Athènes) et de Péloponèse (Corinthe). C. P.

ACHAINTRE (Nicolas-Louis), philologue, né à Paris en 1771, m. vers 1830, se consacra à l'enseignement. On lui doit des éditions d'*Horace*, de *Juvénal*, de *Perse*, 1806-1812; un *Cours d'humanités*, 13 vol. in-12; la 1re traduction française qui ait été faite de l'*Histoire de la guerre de Troie*, de Dictys de Crète, 1815, 2 vol. in-12; *Horace, traduction de Batteux, augmentée d'un commentaire,*

1823, 3 vol. in-8°; *Perse, traduction de Sélis, revue et augmentée de notes*, 1822, in-8°, etc.

ACKERMANN (Rodolphe), publiciste et industriel, né en 1764 à Schneeberg (Saxe), m. en 1834, acquit à Paris et à Bruxelles une grande habileté dans l'art de la carrosserie. S'étant rendu à Londres, il ouvrit un magasin de gravures et de productions artistiques, dit *Repository of arts* (Dépôt des arts), et qui eut une réputation européenne. Editeur d'opuscules topographiques, avec de remarquables gravures à l'aqua-tinta (*Microcosm of London, Histories of Westminster Abbey, Universities of Oxford and Cambridge, Public schools*, etc.), il fonda encore, en 1823, ces *Annuals*, élégants almanachs de poche, connus sous le nom de *Forget me not* (ne m'oubliez pas). L'un des premiers il réussit à rendre imperméables les étoffes de laine et de fil, le feutre, le cuir, le papier. Le premier à Londres, il employa le gaz à l'éclairage de ses magasins. (*V.* ACCUM.)

ADAM (Adolphe-Charles), compositeur de musique, fils du pianiste Louis Adam (*V.* l'art. du *Dictionnaire*), né à Paris en 1803, m. en 1856, fut élève de son père, de Reicha, et de Boïeldieu. Il écrivit d'abord des airs variés et des fantaisies pour le piano sur des thèmes d'opéras, puis les airs et les morceaux d'ensemble de quelques vaudevilles ou opérettes. Il débuta au théâtre de l'Opéra-Comique, en 1829, par *Pierre et Catherine*. Depuis cette époque, il donna au même théâtre : *Danilowa*, 1830; *Joséphine, ou le Retour de Wagram*, 1830; *le Morceau d'ensemble*, 1831; *le Grand prix*, 1831; *le Proscrit*, 1833; *Une bonne fortune*, 1833; *le Chalet*, son chef-d'œuvre, 1834; *la Marquise*, 1835; *Micheline*, 1835; *le Postillon de Longjumeau*, 1836; *le Fidèle berger*, 1837; *le Brasseur de Preston*, 1838; *Régine*, 1839; *la Reine d'un jour*, 1839; *la Rose de Péronne*, 1840; *la Main de fer*, 1841; *le Roi d'Yvetot*, 1842; *Lambert Simnel*, opéra de Monpou, resté inachevé, 1843; *Cagliostro*, 1844; *la Bouquetière*, 1847. Adam eut aussi des succès à l'Académie royale de Musique, où il fit jouer les ballets suivants : *la Fille du Danube*, 1836; *les Mohicans*, 1837; *Giselle*, 1841; *la Jolie fille de Gand*, 1842; *le Diable à quatre*, 1845; mais l'opéra de *Richard en Palestine*, 1844, ne réussit pas. Écrivant également pour les théâtres étrangers, il fit représenter à Londres : *Sa Première campagne*, opéra-comique, 1832; *Faust*, ballet, 1833; à St-Pétersbourg, *l'Écumeur de mer*, ballet, 1840; à Berlin, *les Hamadryades*, opéra-comique, 1840. Adam voulut fonder à Paris un nouveau théâtre lyrique; il en obtint le privilége en 1847, et fut ruiné par la Révolution de 1848. Déjà membre de l'Institut depuis 1844, il fut nommé en 1849 professeur de composition au Conservatoire, et chercha dans de nouveaux travaux la réparation de ses pertes. Il donna : 1° à l'Opéra : *Grisélidis, ou les Cinq sens*, ballet, 1848; *le Fanal*, opéra, 1849; *la Filleule des Fées*, ballet, 1849; *le Corsaire*, ballet, 1856; 2° à l'Opéra-Comique : *le Toréador*, 1849; *la Giralda*, 1850; *le Houssard de Berchini*, 1855; 3° au Théâtre-Lyrique : *le Farfadet, la Poupée de Nuremberg, le Bijou perdu, le Roi des Halles, Si j'étais roi, A Clichy, Falstaff*, et *Mam'selle Geneviève*, 1856; 4° à la Porte-Saint-Martin : *la Faridondaine*, drame lyrique; 5° aux Bouffes-Parisiens : *les Pantins de Violette*, 1856. Il faut ajouter à toutes ces œuvres les arrangements du *Richard Cœur-de-Lion* de Grétry, 1841, et du *Déserteur* de Monsigny, 1843, une foule de morceaux de piano, des cantates, des marches militaires, des marches funèbres, deux *Messes*, un *Mois de Marie*, etc. Il rédigea enfin des articles spirituels de critique musicale, qui ont été réunis en 2 vol. sous le titre de *Souvenirs d'un musicien*. Adam était doué d'une très-grande facilité, et avait l'entente de la scène : il excellait dans la disposition des voix, et orchestrait avec clarté. Sa musique est aisée, correcte, brillante, spirituelle; mais on désirerait plus de noblesse et d'originalité dans les idées. B.

ADAM (Albert), peintre allemand, né à Nordlingen en 1786, m. en 1862, prit part à la campagne de 1809 contre l'Autriche, suivit le prince Eugène en Russie dans la guerre de 1812, et reparut, pour faire de nouvelles études sur les champs de bataille, auprès de Radetzky en 1848-49. On cite ses batailles de la *Moskowa*, de *Novare*, de *Custozza*, son *Assaut de Duppel*, une série de chevaux arabes qu'il peignit pour le roi de Wurtemberg, 120 grandes lithographies publiées sous le titre de *Voyage pittoresque militaire*, un album de *Souvenirs de la campagne de l'armée autrichienne en Italie en* 1848-49, etc. B.

ADAMAWA, contrée de l'Afrique centrale (Soudan), entre 11° et 7° lat. N., 9° et 13° long. E., bornée au N. par le Bornou, à l'E. par le Baghermi, à l'O. par le Haoussa, au S. par des pays encore inconnus. Elle est traversée vers le centre, de l'E. à l'O., par la Tchadda, grossie du Faro et du Kebbi; le reste du pays est généralement montagneux, surtout au N., où la chaîne du Mandara s'élève en moyenne à 900m, avec les pics de Bâ et de Mendif (3,000m); au S. du fleuve, le mont Alantika a plus de 3,000m. Sol fertile en millet, arachide, sorgho; beaux pâturages. Le fond de la population est nègre; la principale tribu est celle des Batta. — Ce pays se nomma *Foumbina* jusqu'au commencement du XIXe siècle, où les princes fellatahs, Othman et son fils Bello, le soumirent, et lui imposèrent, avec l'islamisme, le nom d'Adamawa. Depuis la mort de Bello (1832), le pays est à peu près indépendant sous son gouverneur, qui prend le titre de sultan. Sa capitale est *Yola*. C. P.

ADAMIQUE (Race), nom donné par quelques savants à la race caucasienne, parce qu'elle paraît issue des lieux où était le Paradis terrestre, séjour d'Adam.

ADANA (Eyalet d'), un des 22 de la Turquie d'Asie, entre ceux de Caraman à l'O., de Bozoq au N., de Kharbout et d'Alep à l'E., et la Méditerranée au S. Pays couvert au N. par les ramifications du Taurus ancien, appelées par les Turcs Boulghar-Dagh, Bakyr-Dagh, et Bimbogha-Dagh, au S.-E. par l'Akma-Dagh (Amanus); profondes vallées où coulent des fleuves torrentiels, le Djeihoun (Pyramus), le Seihoun (Sarus). Belles forêts dans les montagnes; mines de plomb à Koulik-Bogas, de cuivre à Argana-Maaden; banc de houille à Toz-Oglou : la plaine est fertile en coton, lin, céréales; chevaux renommés. Cet eyalet, qui correspond à la Cilicie orientale, a pour ch.-l. *Adana*, et est divisé en 5 livahs : Adana, Tarsous, Bellan, Merasch, et l'île de Chypre. C. P.

ADELON (Nicolas-Philibert), médecin, né à Dijon en 1782, m. en 1862, se voua spécialement à la physiologie, et soutint, en 1809, sa thèse de doctorat *Sur les fonctions de la peau*. En 1818, il publia une *Analyse d'un cours du docteur Gall, ou Anatomie physiologique du cerveau d'après son système*. Puis il prit part à la rédaction de la *Biographie universelle* de Michaud, du *Dictionnaire des sciences médicales*, de la *Revue encyclopédique*, et du *Dictionnaire de médecine* de Panckoucke. Il fut reçu à l'Académie de médecine en 1821. Au moment où il donnait son *Traité de la physiologie de l'homme* (1823-24, 4 vol. in-8°), on l'admit comme agrégé à la Faculté de médecine, et, en 1826, il succéda à Royer-Collard dans la chaire de médecine légale. L'un des fondateurs des *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, il publia encore, avec Chaussier, une édition du livre de Morgagni, *De sedibus et causis morborum*, 1822 et suiv., 8 vol. in-8°.

ADELUNG (Frédéric d'), philologue, neveu de l'auteur du *Mithridate* (*V.* ADELUNG, dans le *Dictionnaire*), né à Stettin en 1768, m. en 1843, alla étudier à Rome les manuscrits du Vatican, publia à Kœnigsberg, 1796 et 1799, d'intéressantes notices sur les vieux poëmes allemands qu'il y avait découverts, suivit en qualité de secrétaire le comte de Pahlen à St-Pétersbourg, dirigea pendant quelque temps le théâtre allemand de cette ville, fut chargé en 1803 de donner des leçons aux grands-ducs Nicolas et Michel, devint conseiller d'État et président de l'Académie asiatique. On a de lui, entre autres ouvrages : *Rapports entre la langue russe et le sanscrit*, St-Pétersbourg, 1815; *Essai sur la littérature de la langue sanscrite*, 1830, réédité en 1837 sous le titre de *Bibliotheca sanscrita*. B.

ADIGE, fleuve d'Italie, a donné son nom à deux départements du roy. d'Italie sous Napoléon Ier : 1° l'*Adige*, formé de l'anc. Véronais, et créé en 1806, après la paix de Presbourg; divisé en deux districts : Vérone, ch.-l. du département, et Legnano; 285,000 hab. Il correspond auj. à la délégation de Vérone, dans la Vénétie. — 2° le *Haut-Adige*, formé du Tyrol italien, enlevé à l'Autriche en 1809 par la paix de Vienne, donné d'abord par Napoléon à la Bavière avec le Tyrol allemand, et repris en 1810; divisé en cinq districts : Trente, ch.-l. du département, Clès, Bolzen, Roveredo, Riva; 265,000 hab. Il correspond auj. au cercle de Trente et au S.-O. de celui de Brixen, dans la prov. autrichienne du Tyrol. C. P.

ADJEM, c.-à-d. *étranger*, mot par lequel les Arabes désignent particulièrement les Persans, et en général les autres peuples. Lorsqu'au VIIe siècle ils firent la conquête de la Médie, ils la nommèrent *Irak-Adjem*, pour la distinguer de l'*Irak-Arabi* (anc. Chaldée), habitée de tout temps par des nomades originaires de l'Arabie. Les sultans ottomans mettent parmi leurs titres celui de *sultan el-Arab u el-Adjem; Arab* désigne les musulmans, dont la religion est originaire de l'Arabie, et *Adjem* les peuples d'une autre religion placés sous leur autorité. Au temps des Janissaires, les enfants des rayas (chrétiens et juifs), formant

une des divisions de cette milice, portaient le nom d'*Adjemi-oglans* (enfants d'étrangers).

ADRIATIQUE, dép. de l'anc. roy. d'Italie, formé en 1806 de l'ancien Dogado vénitien, et agrandi en 1807 de toutes les côtes depuis l'embouchure du Pô jusqu'à celle de l'Isonzo ; divisé en deux districts : Venise, ch.-l. du départ., et la Granza ; 314,000 hab. Il correspond auj. à la délégation de Venise et à la partie maritime de celles de Rovigo et d'Udine, dans la Vénétie. C. P.

AFFÉAGEANT, dans l'ancien droit français, désignait le vassal qui aliénait une partie de son fief avec rétention de devoirs annuels, soit que l'objet de la rente dût être tenu en arrière-fief, soit qu'il dût être tenu en roture. On appelait *affeagement* ce genre d'aliénation.

AFFORAGE ou AFFÉRAGE, droit payé jadis au seigneur pour avoir la permission de vendre du vin et d'autres boissons sur son fief et suivant la taxe établie par ses officiers. Plus tard le même mot désigna le prix fixé par l'autorité administrative à une chose vénale.

AFRIQUE (Province romaine d'). Formée, en 146 av. J.-C., lors de la ruine de Carthage, elle ne comprit que le territoire propre de cette ville et la Zeugitane ; la Byzacène et la région Syrtique ou Tripolitaine avaient été usurpées par Massinissa sur Carthage, et le Sénat les lui laissa. Mais en 106 tout l'ancien territoire de Carthage fut réuni à la Zeugitane, et la province d'Afrique comprit tout le beylik actuel de Tunis et le N.-O. de l'eyalet de Tripoli. Auguste, dans le partage qu'il fit des provinces entre le Sénat et lui (vers 26 av. J.-C.), donna au Sénat l'Afrique augmentée de la Numidie orientale, c.-à-d. de la province actuelle de Constantine en Algérie. La Numidie ayant été séparée de l'Afrique par Caligula en 39, pour redevenir une province particulière, l'Afrique revint à l'étendue qu'elle avait en 26, et la conserva jusqu'à Dioclétien. Sous ce prince, ou sous quelqu'un de ses successeurs, la Byzacène, puis la Tripolitaine furent distraites de l'Afrique pour former des provinces particulières, et l'Afrique propre réduite à la Zeugitane, ou au N. du beylik actuel de Tunis. On l'appelait *Proconsulat d'Afrique*, et son proconsul, ainsi que ceux d'Achaïe et d'Asie, avait le premier rang parmi les gouverneurs de province. *Carthage*, depuis qu'elle avait été rebâtie par César, était la capitale de la province. — Au IVe siècle, on trouve un *Diocèse d'Afrique*, composé des 6 provinces suivantes : Proconsulat d'Afrique, Byzacène, Tripolitaine, Numidie, Mauritanie Sitifienne, et Mauritanie Césarienne. Il dépendait de l'Empire d'Occident et de la préfecture d'Italie. Conquis par les Vandales de 429 à 439, il leur fut repris par Justinien, et formait, à la mort de ce prince, une *préfecture* ayant la même étendue et les mêmes divisions que l'ancien diocèse d'Afrique. Les Arabes s'en emparèrent et ruinèrent Carthage en 698. C. P.

AGAPÈTES, c.-à-d. en grec *bien-aimées*, nom donné, dans l'Église primitive, aux vierges, filles et parentes des Apôtres et de leurs successeurs, et, en général, aux saintes filles qui se consacraient au service des ecclésiastiques par des motifs de piété.

AGARDH (Charles-Adolphe), naturaliste suédois, né en 1785 à Bästad (Scanie), m. en 1859, devint professeur de mathématiques à l'Université de Lund en 1807, de botanique et d'économie rurale en 1812. Il fut ordonné prêtre en 1816, élu député de son bailliage en 1817, 1823 et 1824, et devint évêque luthérien de Karlstad en 1834. Membre encore de la diète suédoise en 1839-40, il y demanda la suppression de la représentation par ordres. On a de lui, entre autres ouvrages : *Systema algarum*, 1824 ; *Icones algarum Europæ*, 1828-1835 ; *Essai sur les principes fondamentaux de la physiologie végétale*, 1828 ; *Essai sur le développement intérieur des plantes*, 1829 ; *Traité de botanique*, 1830-31, 2 vol.

AGATHÉMÈRE, géographe grec du IIIe siècle de notre ère. Il a laissé un Abrégé de géographie en 2 livres, tiré en grande partie de Claude Ptolémée et de Strabon, et qui se trouve dans les *Geographi minores* d'Hudson, t. II.

AGENT MUNICIPAL, nom donné, sous la Ire République française, à l'officier élu par les communes d'une population inférieure à 5,000 âmes, pour exercer les fonctions municipales.

AGNAN (Saint), en latin *Anianus*, évêque d'Orléans, contribua à la défense de cette ville contre Attila en 451, et mourut deux ans après.

AGNEAU PASCAL, nom donné par les Hébreux à l'agneau qu'ils immolaient le jour de la Pâque, en mémoire de la sortie d'Égypte. Il devait n'avoir qu'un an, être mâle et sans tache. On le mangeait à l'entrée de la nuit, avec du pain sans levain et des laitues sauvages. La manducation d'un agneau bénit, le jour de Pâques, se perpétua pendant quelques siècles chez les chrétiens ; cérémonie qui avait lieu à l'église, et à laquelle participaient les évêques, les prêtres et les fidèles. A Rome, ce fut tantôt le pape, tantôt le plus jeune des cardinaux, qui bénit l'agneau : on ne sait pas bien la cause de ce changement de personne. La coutume de manger un agneau pascal subsiste encore chez les Arméniens.

AGNELLO (Jean), riche marchand de Pise, qui, en 1364, s'empara violemment du pouvoir souverain dans sa patrie. En 1368, il obtint de l'empereur Charles IV le titre de doge, et, la même année, fut chassé par les Pisans.

AGOGNA (départ. de l'), l'un des dép. du roy. d'Italie sous Napoléon Ier, comprenait l'ancien Novarais entre la Sésia et le Tessin, distrait du Piémont, en 1802, quand on réunit celui-ci à la France et qu'on transforma la république Cisalpine en république Italienne ; l'Agogna l'arrosait au centre : il était borné au N. par la Suisse, à l'O. par les départements français de la Sésia et de Marengo, au S. par celui de Gênes, à l'E. par le département italien d'Olona. Ch.-l., *Novare* ; 4 autres districts : *Vigevano*, *Domo-d'Ossola*, *Varallo*, *Arona*. En 1814, il fut rendu au Piémont, où il forma la plus grande partie de la province de Novare. C'est aujourd'hui la même province dans le royaume d'Italie. C. P.

AGRAVIADOS ou AGREVIADOS, c.-à-d. en espagnol *persécutés*, *mécontents*, nom donné, depuis le commencement du XVIIIe siècle, aux seigneurs espagnols qui, amis de la maison d'Autriche et hostiles aux rois de la maison de Bourbon, n'obtinrent pas de ces derniers la dignité de *grand d'Espagne*.

AIDIN-GUZEL-HISSAR, v. de Turquie d'Asie, à l'O. de l'Asie Mineure, près du Menderès (l'ancien Méandre) à 110 kil. S. E. de Smyrne, par 37° 50' lat. N. et 25° 30' long. E., non loin des ruines de l'ancienne Tralles. Elle compte de 20 à 30,000 habitants, Turcs et Grecs, et fait un commerce assez considérable de laines, de cire et d'huile avec Smyrne à laquelle l'unit un chemin de fer récemment construit par une compagnie anglaise. Elle donne son nom à *l'Eyalet* ou *gouvernement-général d'Aidin*, ch.-l. Smyrne, divisé en 5 livahs ou provinces, et comprenant l'ancienne Lydie, la Carie et le sud de la Phrygie. C'est la partie la plus fertile de l'Asie Mineure et qui possède les meilleurs ports. C. P.

AIGOUN, v. forte de l'Empire chinois (Mandchourie), en mandchou *Saghalien-Oula-Khoton*, c.-à-d. ville du Fleuve Noir, sur la rive dr. du Saghalien ou Amour, près du confluent de la Zeya ; 10 à 15,000 hab. Fondée en 1685 pour surveiller les premiers établissements russes de la Daourie, elle fut longtemps le ch.-l. de la Mandchourie, et n'est plus maintenant que celui d'un de ses départements. Commerce de pelleteries, thé, tabac. Dans cette ville fut conclu le traité du 16/28 mai 1858, confirmé par ceux de Tien-Tsin (13 juin 1858) et de Péking (2 nov. 1860), et qui assurait à la Russie une extension considérable de territoire au N. de l'Amour et à l'E. de l'Oussouri. C. P.

AINMULLER (Maximilien-Emmanuel), peintre, né à Munich en 1807, m. en 1864, entreprit de rendre à la peinture sur verre son ancienne splendeur. De 1826 à 1833, il restaura les vitraux de la cathédrale de Ratisbonne ; il exécuta ensuite ceux de Notre-Dame de Bon-Secours à Au, faubourg de Munich. En 1848, on le chargea de rétablir les verrières de la cathédrale de Cologne. Ainmuller a aussi laissé des tableaux à l'huile estimés, *Notre-Dame de Munich*, l'*Église St-Marc à Venise*, la *Cathédrale d'Ulm*, l'*Intérieur de la chapelle de Windsor*, l'*Abbaye de Westminster*, l'*Intérieur de l'église St-Étienne à Vienne*, etc. B.

AIR, oasis. *V.* plus loin ASBEN.

AJANSK, v. de Sibérie, sur la mer d'Okhostk, à 370 kil. S.-O. de la ville de ce nom. C'est, depuis 1845, le centre commercial de la compagnie russe des fourrures, établie précédemment à Okhostk. Archevêché russe, pour la Sibérie orientale, le Kamtschatka, les îles Kouriles et Aléoutiennes.

AKSOU, v. murée du Turkestan chinois, sur une rivière de même nom, à 400 kil. N.-E. d'Yarkand ; 15,000 hab. Travail des métaux et des pierres dures, sellerie, cotonnades. Commerce de transit.

ALAMAN (Lucas), homme d'État et historien mexicain, né vers 1775 à Mexico, m. en 1855, fut quelque temps ministre des affaires étrangères sous le président Victoria, et se retira comme adversaire de la république fédérative. Occupé d'entreprises industrielles, il intro-

duisit au Mexique la presse lithographique. De 1829 à 1832, principal ministre de Bustamente, il développa l'industrie, l'agriculture et l'instruction populaire. Plus tard, sa politique amena une rupture avec la France et le bombardement de St-Jean-d'Ulloa, en 1838. On a de lui : *Dissertations sur l'histoire du Mexique*, 1844-49, 3 vol.; *Histoire du Mexique*, 1849-52, 5 vol.

ALAMOS (Dép. d'), division administrative du Mexique, dans la division militaire de Culiacan, entre les dép. de Sonora au N., de Chihuahua à l'E., de Cinaloa au S., et le golfe de Californie à l'O.; ch.-l., *Alamos*. Formé du S. de l'anc. État de Sonora; arrosé par le San-José, le Yaqui ou Buenavista, le Rio-Mayo, le Rio-del-Fuerte. Mines d'or et d'argent à Bayoreca, Alamos, Santa-Rosa, Tiriti, Promontorio ou Alameda, Cerro-Colorado. Salines sur les côtes. Tribus indiennes des Yaquis au N. et des Mayos au S. C. P.

ALA-TAU, nom donné à des montagnes de l'Asie centrale. On distingue : 1° l'*Ala-Tau Dzoungarien*, limite orientale du Turkestan russe, vers la Dzoungarie, au N. de l'Ili. Son nœud projette quatre rameaux : l'*Ala-Tau* propre au N.-E., le *Kopal* à l'O., l'*Alaman* et l'*Altyn-Ymel* au S.-O., le *Talki* à l'E. Hauteur moyenne : 2,000 mèt.; plusieurs pics sont élevés de plus de 4,000 mèt., et couverts de neiges éternelles; 2° l'*Ala-Tau Transilien* ou *Kounghi*, au S. de l'Ili et au N. du lac Issi-Koul, formé de deux chaînes parallèles réunies à leur milieu par le nœud épais du *Talgarnyn-Tal-Tschokou*, élevé de 4,600 mèt. Hauteur moyenne : 3,000 mèt. — On appelle *District d'Ala-Tau*, ou *Pays des sept rivières*, la partie S. du territoire de Sémipalatinsk. Compris entre le lac Balkasch au N., l'Ala-Tau Dzoungarien et la frontière chinoise à l'E., le Thian-Chan au S., le Tchoui à l'O., il forme au N.-O. une vaste dépression arrosée par l'Ili, le Karatal, la Lepsa, etc., et fertile en pâturages que parcourent les Kirghises de la Petite-Horde. Les Russes commencèrent en 1844 la soumission de ce pays, bientôt affermie par la fondation de Kopal (1846), celle de Vernöié (1855), ch.-l. du pays, et par l'extension de la puissance russe au delà de l'Issi-Koul jusqu'au Tchoui. Superf. : environ 175,000 kil. carr.; 150,000 hab. C. P.

ALAUX (Jean-Paul), peintre, né à en m. en 1858, cultiva la peinture de genre, mais s'est fait surtout connaître par une espèce de diorama d'intérieurs, qu'il appela *Néorama*, et où, à l'instar de ce qui a été fait pour les panoramas (*V. ce mot* dans notre *Dictionnaire des Lettres et des Beaux-Arts*), il plaçait le spectateur dans le tableau même et non pas en dehors. Il a exposé à Paris, aux Champs-Élysées, en 1827, deux tableaux en ce genre : la *Basilique de Saint-Pierre de Rome*, et l'*Abbaye de Westminster*.

ALAUX (Jean), peintre, frère du précédent, né à Bordeaux en 1786, m. en 1864, élève de Vincent, remporta en 1815 le grand prix à l'École des beaux-arts de Paris, devint directeur de l'École française à Rome en 1847, et fut admis à l'Institut en 1851. Ses principales œuvres sont : *Pandore apportée du ciel par Mercure*, plafond du palais de St-Cloud; *la Justice veillant sur le repos du monde*, au musée du Luxembourg; les *Batailles de Villaviciosa* et *de Denain*, la *Prise de Valenciennes*, la *Lecture du testament de Louis XIV*, etc., au musée de Versailles; la décoration de la salle des États-Généraux; une partie des restaurations de la galerie de Henri II au palais de Fontainebleau. B.

ALBENS, ch.-l. de canton (Savoie), arr. et à 22 kil. N. de Chambéry; 227 hab. Patrie de J.-F. Michaud.

ALBERT (Franç.-Albert-Aug.-Ch.-Emmanuel, dit le prince), époux de Victoria, reine d'Angleterre, né en 1819, m. en 1861, était le 2e fils du duc Ernest de Saxe-Cobourg-Gotha. Son mariage avec la reine Victoria eut lieu en 1840 : il fut naturalisé Anglais, reçut les titres d'Altesse Royale, de feld-maréchal, de conseiller privé, et le Parlement lui alloua une liste civile de 30,000 livres sterling (750,000 fr.). Plus tard, il devint colonel du 11e régiment de hussards, colonel des grenadiers de la garde, gouverneur de Windsor, chevalier de la Jarretière et de la Toison d'or, chancelier de l'Université de Cambridge, grand maître des francs-maçons, président de la Société zoologique, etc. Le prince Albert ne se mêla point aux intrigues des partis politiques, et sut conserver toute la dignité que comportait son rôle secondaire dans l'État. Habile dans tous les exercices du corps, passionné pour la musique, la peinture et la poésie, qu'il cultivait avec quelque succès, il jouit toujours d'une grande popularité en Angleterre. Ce fut lui qui eut l'idée de la première Exposition universelle de Londres en 1851. B.

ALBOX, v. d'Espagne, prov. et à 64 kil. N.-E. d'Almeria; 8,000 hab. Fabr. de couvertures et de toiles; moulins à huile.

ALBUQUERQUE, v. forte d'Espagne (Estramadure), à 40 kil. N. de Badajoz; 7,500 hab.; vieux château.

ALBUQUERQUE, v. des États-Unis (Nouveau Mexique), sur le Rio grande del Norte, à 95 kil. S.-O. de Santa-Fé; 6,000 hab.

ALBY, ch.-l. de canton (Haute-Savoie), arr. et à 12 kil. S.-O. d'Annecy; 366 hab.

ALDERSHOTT, v. et paroisse d'Angleterre, dans le N.-E. du Hampshire; 12,000 hab. Camp permanent et champ de manœuvres des troupes anglaises.

ALEXANDRIE (Guerre d'), nom donné à la guerre que J. César eut à soutenir en Égypte après la victoire de Pharsale, l'an 706 de Rome, 47 ans av. J.-C. Se faisant arbitre entre Cléopâtre et son frère Ptolémée Dionysos, il avait adjugé à la première le pouvoir souverain. Les habitants d'Alexandrie, soulevés par Photin et Achillas, chefs du parti de Ptolémée, assiégèrent dans un des quartiers de la ville César, qui n'avait avec lui que 4,000 hommes. Le général romain fut réduit à brûler sa flotte, pour qu'elle ne tombât pas au pouvoir des ennemis, et faillit perdre la vie en voulant s'emparer de l'île de Pharos : il se sauva à la nage, tenant d'une main au-dessus de l'eau le manuscrit de ses *Commentaires*. Des renforts ayant été envoyés par Mithridate de Pergame, César reprit l'avantage, et obligea les Alexandrins de capituler; Ptolémée avait péri dans le Nil à la suite de sa défaite; Cléopâtre resta maîtresse du trône. L'histoire de cette guerre d'Alexandrie, imprimée à la suite des *Commentaires* de César, passe pour être de son légat A. Hirtius. B.

ALEXANDRIE (Province d'), division du roy. d'Italie, formée de parties du Piémont et du Montferrat, entre les prov. de Novare au N., de Turin et de Coni à l'O., de Gênes au S., de Pavie à l'E. Superf., 5,055 kil. carrés; pop. 645,607 hab. Couverte par les ramifications de l'Apennin dites *Collines de Montferrat*, défendue au N. par le Pô, et coupée par ses nombreux affluents (la Bormida, le Tanaro, la Stura). Commerce de vins; sériciculture. La province a six arrond. : Alexandrie, Acqui, Asti, Casal, Novi, et Tortone. C. P.

ALEXANDROPOL, v. forte de la Russie caucasienne (gvt d'Erivan), à la frontière turque, sur la rive dr. de l'Arpatchaï, et près du mont Alaghez; 14,935 hab. Elle s'appelait *Goumri* avant 1829, époque où elle fut cédée aux Russes avec une partie de l'Arménie persane. C. P.

ALEXANDROWSK, v. de l'Empire russe (Sibérie orientale, Territoire du Littoral), fondée en 1856 dans la baie de Castries, sur la Manche de Tartarie, à 300 kil. S. de Nicolaïewsk, et à 20 kil. du coude que forme l'Amour auprès du lac Kisi. C. P.

ALFAQUINS, prêtres maures qui restèrent cachés en Espagne après l'expulsion de leurs compatriotes, et qui cherchèrent en secret à attirer les chrétiens dans l'islamisme. On les vit souvent figurer, avec les Juifs, dans les auto-da-fé ordonnés par l'Inquisition.

ALHUCÉMAS, baie de la côte du Maroc, donne son nom au comptoir espagnol d'*Hâdjerat-en-Nehour*, bâti dans une petite île au fond de cette baie par 35° 18' lat. N et 6° 10' long. C'est un des quatre présides de la côte du Maroc.

ALICANTE (Province d'), division administrative de l'Espagne, formée du S. de l'anc. roy. de Valence, bornée au N. par celle de Valence, à l'O. et au S. par celles d'Albacète et de Murcie, à l'E. par la Méditerranée; 543,430 hect.; 390,565 hab. Sol couvert par les ramifications de la Sierra d'Almanza, et arrosé par la Tarifa et la Segura; plaines fertiles sur les bords de la mer; beaux vignobles; riches salines d'Elche. Cette province dépend de la capitainerie générale de Valence-et-Murcie. C. P.

ALLAH, nom de Dieu chez les Arabes. Il vient de l'article *al*, et du mot *ilah*, qui signifie *celui qui est adoré* ou *qui doit être adoré*.

ALLEGHANY-CITY, v. des États-Unis (Pensylvanie), à 300 kil. O. d'Harrisbourg, sur l'Ohio, près du confluent des deux rivières qui le forment, l'Alleghany et la Monongahela; 28,702 hab. Elle semble ne faire qu'une seule ville avec Pittsbourg et Birmingham. Commerce de quincaillerie et de verrerie. C. P.

ALLETZ (Pierre-Édouard), littérateur, né à Paris en 1798, m. en 1850, fut professeur de philosophie morale à la Société royale des bonnes lettres, entra dans la carrière diplomatique, et devint consul à Gênes, puis à Barcelone. On a de lui, outre des poëmes auj. oubliés : *Essai sur l'homme, ou Accord de la religion et de la philosophie*,

1826, 2 vol. in-8°; *Tableau de l'histoire générale de l'Europe depuis* 1814 *jusqu'en* 1830, Paris, 1834, 3 vol. in-8°; *Maladies du siècle*, 1835; *Esquisses de la souffrance morale*, 1836, 2 vol. in-8°, son principal ouvrage, où les peintures philosophiques sont quelquefois présentées sous forme de drames; *la Démocratie nouvelle, ou des Mœurs et de la puissance des classes moyennes en France*, 1837; *Harmonies de l'intelligence humaine*, 1845, etc.

ALOUPKA, vge de Crimée, sur le bord de la mer Noire, au S. de Simphéropol. Il est défendu par deux forts. On y voit un splendide château en style gothique, bâti par le prince Woronzoff.

ALPES-COTTIENNES, prov. de l'Empire romain, sur les deux revers des Alpes, de Briançon à Suse, et des sources du Var à celles de l'Isère, tirait son nom de Cottius, roi des *Segusini*, petit peuple des Alpes occidentales. Formée l'an 65 de J.-C., par Néron, elle comprit l'E. des dép. français de la Savoie, de l'Isère, des Hautes et des Basses-Alpes, des Alpes-Maritimes, et l'O. des provinces italiennes de Coni et de Turin, et fut gouvernée par un *Procurateur* ou un *Président*, qui résidait à Suse. Au IVe siècle, sous Constantin, le versant occidental des Alpes au S. de Briançon fut rattaché aux Alpes-Maritimes, et la prov. des Alpes-Cottiennes perdit ainsi une partie de son territoire, mais en restant dépendante de la préfecture et du diocèse d'Italie. Lorsqu'au VIe siècle les Grecs se rendirent maîtres de l'Italie, le nom d'Alpes-Cottiennes fut donné à l'ancienne Ligurie, et la nouvelle province comprit le pays situé entre le Var et la Magra sur la Méditerranée, la Trébie à l'E., le Pô au N. et les Alpes à l'O., avec Turin pour capitale, et les villes de Gênes, Acqui, Bobbio, Tortone, etc. Elle conserva son nom et son étendue sous les dominations des Lombards, de Charlemagne, et de ses successeurs jusqu'au Xe siècle. C. P.

ALPES-MARITIMES, dép. français, formé en 1860 de l'arrond. de Nice (partie occid. de la prov. de ce nom), cédé par le Piémont, et de l'arrond. de Grasse, distrait du dép. du Var. Il est situé entre les dép. du Var et des Basses-Alpes à l'O., la Méditerranée au S., les prov. italiennes de Port-Maurice et de Coni au N.; 419,638 hect.; 194,578 hab. Sol arrosé par le Var, le Paillon et la Roja; traversé par les ramifications des Alpes Maritimes au N. et à l'E., et par celles des Alpes de Provence à l'O.; le col de Tende est le principal passage au N. entre Nice et Coni. Terrain fertile en fruits de toute sorte : le citronnier, l'olivier, l'oranger y abondent; culture du tabac; commerce de parfumeries, de fruits secs et confits, d'huile, de soies, de vins, de poissons, surtout de thons et d'anchois. Climat très-doux. Ce départem., qui a pour ch.-l. *Nice*, est divisé en 3 arrond. : Nice, Puget-Théniers, Grasse; il dépend de la 9e division militaire (Marseille), de la Cour impériale et de l'Académie universitaire d'Aix. C. P.

ALTESSE, traduction du mot latin *Celsitudo*, titre d'honneur donné, dans le cérémonial du Bas-Empire, au comte des largesses sacrées (*V.* Comte). Le nom d'*altesse* fut, en France, comme le titre de l'autorité souveraine du Ve au Xe siècle, où les rois et les évêques le reçurent. Au Xe, le nom de *majesté* commença d'être donné aux rois, qui cessèrent, dès le XVIe, de se faire appeler altesses. Sous Henri III, lorsque le prince Henri Ier de Condé se rendit dans La Rochelle, les échevins et les consuls le traitèrent d'*altesse*. Le même titre fut donné, en 1582, au duc d'Anjou, élu souverain des États de Flandre. Au XVIIe siècle, le cérémonial de la Cour le réserva aux membres de la famille royale. Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, prit en 1630 le titre d'*altesse sérénissime*, qu'il abandonna l'année suivante pour celui d'*altesse royale*. Le prince de Condé, père du grand Condé, se qualifia, en 1632, d'*altesse sérénissime;* depuis, l'usage s'établit d'appeler *altesse royale* les princes de la famille royale, savoir : les enfants, petits-enfants et neveux du roi; à partir des petits-neveux, les membres des branches collatérales étaient qualifiés *altesses sérénissimes*. A la Restauration de 1814, Louis XVIII, rétablissant ce cérémonial, n'accorda au duc d'Orléans, son cousin, que le *sérénissime;* mais Charles X, à son avénement, donna le titre d'*altesse royale* à tous les membres de la famille d'Orléans. — Dans la parenté de Napoléon III, issue des frères et sœurs de Napoléon Ier, on distingue la *famille impériale* de la *famille de l'Empereur* (statut du 21 juin 1853) : la première comprend les descendants en ligne masculine du prince Jérôme et de la princesse Catherine de Wurtemberg; dans cette ligne est établie l'hérédité au trône, et les membres portent le titre d'*altesse impériale*. Les personnes de la *famille de l'Empereur*, assujetties à des conditions spéciales dérogatoires au droit commun (pour le mariage, l'exil, l'éloignement de la Cour, etc.), sont : les descendants en ligne masculine, à un degré quelconque, des frères de Napoléon Ier, et les autres parents ou alliés de l'Empereur, jusqu'au quatrième degré. — Les fils des frères et des sœurs de Napoléon Ier, et qui n'appartiennent pas à la famille impériale, portent le titre de *prince* et d'*altesse*, avec leur nom de famille. A la seconde génération, les fils aînés seuls conservent l'*altesse;* les autres n'ont que le titre de *prince*. Les filles conservent, jusqu'à leur mariage le titre de *princesse*. C. D.—r.

ALYPIUS d'Antioche, architecte et ingénieur du IVe siècle de notre ère, fut choisi par Julien l'Apostat pour réédifier le temple de Jérusalem. On croit qu'il est l'auteur d'une Géographie, publiée en grec et en latin par Godefroy, Genève, 1625.

ALYPIUS, musicographe grec, d'une époque incertaine. Il a laissé une *Introduction à la Musique*, publiée dans le recueil de Meibom, 1652. C'est par lui que nous connaissons les notes des anciens Grecs.

AMAPALA, v. et port franc de la république de Honduras, sur l'océan Pacifique, dans la baie de Fonseca, par 13° 17′ lat. N., et 89° 54′ 15″ long. O.; 1,200 hab.

AMAR-DURIVIER (Jean-Augustin), littérateur et philologue, né à Paris en 1765, m. en 1837, enseigna dans la congrégation des PP. de la Doctrine chrétienne jusqu'en 1791, prit part à la défense de Lyon en 1793, et fut, en 1803, nommé conservateur de la Bibliothèque Mazarine, à Paris. Il a publié : *Cours complet de rhétorique*, 1804; *Bibliotheca rhetorum, auctore P. Le Jay è Societate Jesu, editio nova*, 1809, 3 vol. in-8°; les *Comédies de Térence*, traduction de Lemonnier, revue et accompagnée de notes, 1812, 3 vol. in-12; *La Pharsale* de Lucain, traduction de Marmontel, revue et augmentée des passages omis dans la 1re édit. et du supplém. de Th. Mai, 1816, 2 vol. in-12; *Ovide* (les vol. 1 et 2), dans la *Bibliothèque latine* de Lemaire, 1820; *Œuvres complètes de J.-B. Rousseau, avec des notes critiques et un Essai historique sur la vie et les ouvrages de l'auteur*, 1820, 5 vol. in-8°; *Conciones poeticæ græcæ, seu Orationes variæ è poetis græcis excerptæ*, 1823; *Narrations extraites des meilleurs poëtes latins, Virgile, Horace, Ovide*, etc., texte et traduction, 1834, 2 vol. in-8°, etc. Amar a travaillé à la *Biographie universelle* de Michaud.

AMATITLAN, v. de l'Amérique centrale (Guatémala), près d'un lac de même nom, à 25 kil. S. de Guatémala; 8,000 hab. Culture de la cochenille; exploitation de sel. Eaux thermales.

AMAZONAS (Alto), prov. du Brésil, au N.-O., détachée en 1858 de celle de Para. Bornée au N. par la républ. de Vénézuéla, à l'O. par celles de la Nouvelle-Grenade, de l'Équateur et du Pérou, au S. par celle de Bolivie, à l'E. par la prov. brésilienne de Para, dont la Madeira la sépare, et par la Guyane anglaise. Forêts immenses; vastes plaines arrosées par la Madeira, le cours moyen des Amazones, le Rio-Negro, et leurs innombrables affluents; ch.-l. *Manoas* (*V. ce mot plus loin*). Commerce de riz, gomme, caoutchouc, tabac, cacao. Ni l'étendue de cette prov., ni sa population, composée en grande partie de tribus indiennes insoumises, n'ont été encore exactement déterminées. C. P.

AMAZONES, dép. du Pérou, au N.-E., entre ceux de Caxamarca à l'O. et au S., la prov. de Loreto à l'E., et la républ. de l'Équateur au N.; sillonné par des rameaux des Andes, et arrosé par trois grands bras des Amazones, le Marañon à l'O., le Rio Huallaga au milieu, l'Ucayale à l'E. Sol fertile, mais qui n'est presque habité que par des tribus indiennes peu soumises. 40,000 hab. Ch.-l., *Chacapoyas*. C. P.

AMBALEMA, v. de la Nouvelle-Grenade (Cundinamarca), à 88 kil. de Bogota, sur la rive g. de la Magdalena; 10,000 hab. Culture du tabac.

AMICI (Jean-Baptiste), savant italien, né à Modène en 1784, m. en 1863. D'ingénieur-architecte, il devint professeur de géométrie et d'algèbre au lycée de Pañaro, principale école du duché de Modène. Nommé directeur général des études dans ce duché, il fut appelé, en 1831, à la direction de l'Observatoire de Florence. Il fit preuve d'un génie tout particulier pour inventer ou perfectionner des instruments d'optique : en 1812, il composa un alliage très-dur, susceptible d'un beau poli, et avec lequel il construisit des miroirs de télescopes de 6m,75 de longueur sur 0m, 87 de diamètre. Vers 1827, il fit des microscopes dioptriques (à six oculaires et trois objectifs), qui ont conservé son nom. Il imagina six espèces différentes de *chambres claires*,

très-commodes pour les dessinateurs. On lui doit aussi un appareil pour observer et mesurer tous les phénomènes de lumière polarisée. Enfin Amici est auteur d'observations intéressantes sur les étoiles doubles, sur les satellites de Jupiter, sur les diamètres équatorial et polaire du soleil, sur la circulation de la sève dans les végétaux, sur les animaux infusoires, sur la fécondation des plantes, etc.

AMOUR (Territoires de l'), division administrative de l'Empire russe (Sibérie orientale), créée en 1858, après le traité d'Aïgoun avec la Chine, et administrée par un gouverneur civil et militaire, dépendant du gouverneur général de la Sibérie orientale. Les Territoires de l'Amour se divisent en deux prov. : le *Littoral* de la Sibérie maritime, comprenant les districts d'Okhotsk et du Kamtchatka, distraits du Territoire d'Iakoust, avec le cours inférieur de l'Amour jusqu'à l'Oussouri et le pays à l'E. de cette dernière rivière; ch.-l., *Nikolaïewsk;* superf., 1,824,000 kil. carrés; pop. 27,000 hab.; et la *province de l'Amour* proprement dite, comprenant les nouvelles acquisitions faites sur la Chine, à l'O. de l'Oussouri (Mandchourie septentrionale, île Tarrakaï, côte de la Manche de Tartarie et de la mer du Japon); environ 277,000 kil. carrés; 40,000 hab.; ch.-l. *Blagowchensk.* Climat rigoureux; magnifiques forêts; sol fertile en céréales, tabac, ginseng; mines de fer et de cuivre, carrières de sel et de salpêtre. C. P.

AMPÈRE (Jean-Jacques-Antoine), littérateur, fils du célèbre mathématicien (*V.* l'art. du *Dictionnaire*), né à Lyon en 1800, m. en 1864, s'éprit d'une vive passion pour les littératures étrangères, seconda les premiers efforts du romantisme, et prit part à la rédaction du *Globe* et de la *Revue française*, publications hostiles au gouvernement de la Restauration. Au commencement de 1830, il fit un cours de littérature à l'Athénée de Marseille, et en publia la 1re leçon : *De l'Histoire de la poésie.* De retour à Paris après la Révolution de Juillet, il suppléa successivement à la Sorbonne Fauriel et M. Villemain, obtint en 1833 la chaire d'histoire de la littérature française au Collége de France, entra à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1842, et à l'Académie française en 1847. On a de lui : *Littérature et Voyages,* 1833, in-8°; *Histoire littéraire de la France avant le* XIIe *siècle,* 1840, 3 vol. in-8°; *Histoire de la formation de la langue française,* 1841, in-8°; *la Grèce, Rome et Dante,* 1848, in-8°; *l'Histoire romaine à Rome,* 1856, 4 v. in-8°. *L'Empire romain à Rome,* 1865, 2 v. in-8°; divers articles dans la *Revue des Deux Mondes.* On a publié après sa mort : *la Science et les Lettres en Orient,* 1865. B.

AMT, nom d'une division administrative en Danemark. Le royaume est partagé en sept *stifter* et dix-neuf *amter.* La division par stifter était primitivement ecclésiastique. Les amter sont divisés à leur tour en *herreder,* et ceux-ci en *sogne.* — On retrouve des divisions analogues dans les duchés de Slesvig, de Holstein, de Lauenbourg, et en Norvége.

AMUSSAT (Jean-Zuléma), chirurgien, né en 1796 à St-Maixent, m. en 1856, devint membre de l'Académie de médecine en 1826. Il s'est placé parmi les praticiens les plus recherchés. Il imagina d'arrêter les hémorragies en tordant les artères, et signala le danger de l'introduction de l'air dans les veines. Ses principaux écrits sont : *Cathétérisme de l'homme avec une sonde droite,* 1822; *Remarques sur l'urètre de l'homme et de la femme,* 1823; *Mémoire sur les rétrécissements de l'urètre et sur les injections forcées,* 1823, reproduit en 1832 sous le titre de *Leçons sur les rétentions d'urine; Recherches sur l'appareil biliaire,* 1824; *Recherches sur le système nerveux,* 1825; *Mémoire sur la torsion des artères,* 1829; *Tables synoptiques de la lithotripsie et de la cystotomie hypogastrique,* 1832; *Sur la nature des intestins,* 1835; *Recherches sur l'introduction de l'air dans les veines,* 1839; *Anatomie pathologique des tumeurs fibreuses de l'utérus,* 1840; *du Strabisme,* 1840; *Destruction des hémorrhoïdes internes,* 1842.

ANCAS, dép. du Pérou, entre ceux de Libertad au N., de Junin et de Loreto à l'E., de Lima au S., et l'océan Pacifique à l'O.; 193,000 hab. Ch.-l. *Huaras.* C. P.

ANCELOT (Jacques-Arsène-Polycarpe-François), poëte dramatique, né au Havre en 1794, m. en 1854. Attaché à l'administration de la marine dans sa ville natale, il fut chargé, en 1812, d'une mission en Hollande; en 1813, il était à Rochefort, employé de 3e classe; en 1815, il entra dans les bureaux de l'administration centrale à Paris. Mais déjà sa vocation littéraire s'était prononcée. Il débuta par une tragédie de *Louis IX,* 1819, qui obtint un succès éclatant; *Le Maire du Palais,* 1823, tragédie, n'eut que 7 représentations. Le succès de *Fiesque,* 1824, nouvelle tragédie, valut à l'auteur la place de bibliothécaire de Monsieur, à l'Arsenal. *Marie de Brabant,* 1825, poëme en 6 chants, réussit peu. En 1826, Ancelot suivit en Russie le maréchal Marmont, qui allait représenter la France au couronnement de Nicolas Ier. Il tira de ce voyage : *Six mois en Russie,* 1827. De retour à Paris, il publia l'*Homme du monde,* 1827, roman en 4 vol. Il donna au Théâtre-Français, *Olga,* 1828, et *Élisabeth d'Angleterre,* 1829, et, à l'Odéon, *le Roi fainéant,* 1830. A la Révolution de 1830, Ancelot, privé de sa place, demanda des ressources au théâtre; il écrivit, pour les scènes secondaires, seul ou en société, un grand nombre d'agréables vaudevilles, qui le popularisèrent beaucoup plus que ses tragédies, et où il montra de l'esprit, de la finesse et de la grâce. Parmi ces pièces, on distingue : *Un Mariage d'amour, Léontine, la Fête de ma femme, le Favori, l'Espion du grand monde, Mme Du Barry, le Régent, la Comtesse d'Egmont, la Jeunesse de Richelieu, Père et Parrain, Une Dame de l'Empire; Mme Du Châtelet, Heureuse comme une princesse,* etc. Ces œuvres légères, bien plus qu'une tragédie de *Maria Padilla,* jouée en 1838, le firent entrer à l'Académie française en 1841. Peu après, il fit paraître des *Epitres familières,* recueil de satires. Fin, spirituel, gracieux, le talent d'Ancelot manquait de verve et d'entrain. Comme poëte, il a l'élégance et la correction, mais il est froid. F—r.

ANDERLONI (Pietro), graveur, né en 1784 à Santa-Eufemia, près de Brescia, m. en 1849, élève de Longhi, lui succéda en 1831 comme directeur de l'école de gravure de Milan, et devint un des premiers maîtres dans son art. Il avait une très-grande facilité de burin. B.

ANDREZEL (Barthélemy-Philibert Picon, abbé d'), né à Salins en 1757, m. en 1825, fut vicaire général à Bordeaux, émigra en 1792, rentra en France sous le Consulat, et fut, de 1809 à 1824, inspecteur général de l'Université. Il a publié : *Histoire des deux derniers rois de la maison de Stuart,* trad. de l'anglais de Fox, 1809, 2 vol. in-8°; *Excerpta è scriptoribus græcis,* 1815, ouvrage utile, encore en usage dans les classes, et qui, bien que portant son nom, est de Mollevault, frère du poëte Mollevault.

ANDRINOPLE (Eyalet d'), gvt-général de la Turquie d'Europe, entre ceux de Silistrie et de Viddin au N., de Nisch et de Salonique à l'O., l'Archipel, les Dardanelles et la mer de Marmara au S., la mer Noire à l'E. Il correspond à peu près à l'ancienne Thrace, et comprend tout le bassin de la Maritza. Le N. et l'O. sont bornés par les Balkans et le Despoto-Dagh. Environ 2,000,000 d'hab., dont 1,200,000 chrétiens, et les autres musulmans : les premiers se composent de Grecs, Bulgares et Vlakes ou Zingares. Ch.-l. *Andrinople;* villes princip. : Bourgas, Rodosto, Gallipoli. C. P.

ANGLESEY (Henri-William Paget, comte d'Uxbridge, marquis d'), né en 1768, m. en 1854, fit la campagne de 1793-94 en Flandre, commanda la cavalerie dans la guerre d'Espagne, et se distingua particulièrement en couvrant la retraite du général Moore. Il eut une jambe emportée à la bataille de Waterloo. Sous l'administration de Canning, il succéda au duc de Wellington, son ami, comme grand maître de l'artillerie. Nommé lord-lieutenant d'Irlande en 1828, il noua des relations avec O'Connell, dont il soutint la politique d'agitation en faveur du *rappel,* et fut destitué en 1829. L'année suivante, lord Grey lui rendit le gouvernement de l'Irlande, auquel il renonça en 1834. On le nomma, en 1842, colonel des *horse-guards,* et, en 1846, feld-maréchal. B.

ANNEMASSE, ch.-l. de cant. (Hte-Savoie), sur l'Arve, arr. et à 14 kil. N.-E. de Saint-Julien; 576 hab.

ANTARCTIQUES (Régions), ou *Terres Australes,* terres qui se trouvent au S. du 60e de lat. S. jusqu'au pôle antarctique. Parmi celles qui sont situées au S. de l'Amérique, on rencontre, de l'O. à l'E. : les *Orcades du Sud,* découvertes par Powell en 1821-22; les *Shetland du Sud,* par Smith en 1819; les *Terres Joinville et Louis-Philippe,* par Dumont d'Urville en 1838; la *Terre Palmer,* par Palmer en 1822; la *Terre de Graham,* par Biscoé en 1831-32; et les îles *Alexandre Ier* et *Pierre Ier,* par Bellinghausen en 1821. Elles sont inhabitables, couvertes d'énormes glaciers et en même temps de volcans actifs. — A l'O. de ces îles et pendant 100 degrés, il n'y a pas d'indices de terres. Mais au S. de la Nouvelle-Zélande et de l'Australie jusqu'au S. de Madagascar, s'étendent de longues suites de côtes reconnues à diverses époques, mais sans que l'on sache encore si elles sont isolées les unes des autres, ou si elles forment un vaste continent austral.

Ce sont, de l'O. à l'E. : la *Terre d'Enderby*, découverte par Biscoé en 1831; les monts *Termination, Knoss, Totteus* et la *Terre Sabrina*, par Balleny en 1839; les côtes *Clarie* et *Adélie*, par Dumont d'Urville et l'Américain Wilkes en 1840-41; les trois îles *Balleny*, par ce navigateur en 1839. Ces terres sont dans une direction uniforme de l'O. à l'E., et presque sous le cercle polaire antarctique; mais à partir des îles Balleny, s'étend, dans la direction du S. au N., du 70° au 78° de lat. S., la grande *Terre Victoria*, découverte par James Ross en 1841, bordée d'une chaîne de montagnes de 2,500 à 3,000^{m}, et terminée par les énormes glaciers-volcans *Erebus* et *Terror*, qui marquent l'extrémité australe du monde. Toutes ces terres sont inhabitables à cause de la rigueur du climat, beaucoup plus rude vers le pôle sud que vers le pôle nord, parce que la vaste étendue des mers antarctiques ouvre un champ libre aux courants polaires et leur permet de pousser les glaces beaucoup plus loin vers la zone tempérée. De là ces *banquises* ou bancs de glace fixe que l'on rencontre souvent dès le 50° de lat. S., et les brouillards impénétrables qui ont souvent arrêté les marins. C. P.

ANTONIN (Saint), né en 1380, m. en 1459, entra fort jeune dans l'ordre de St-Dominique, devint supérieur général d'une congrégation réformée, soutint la controverse avec les Grecs au concile de Florence en 1446, fut nommé archevêque de cette ville, se distingua par son zèle et par sa charité pendant la famine de 1448, et fut canonisé par Adrien VI en 1523. On a de lui, entre autres ouvrages, une *Chronique* latine (Venise, 1480), et une *Théologie morale* (Ibid., 1477 et 1479, 4 vol. in-fol.).

ANTONINS (Les), nom que l'on donne aux Empereurs romains qui régnèrent depuis Domitien jusqu'à la période de l'anarchie militaire. Ce sont : Nerva, Trajan, Adrien, Antonin le Pieux, Marc-Aurèle et Commode. Leur règne fut l'âge d'or de l'Empire.

APACHES, Indiens Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord, errant dans les Territoires de l'Arizona et du Nouveau-Mexique, entre le Gila, le Colorado, et le Rio del Norte supérieur. Depuis que ces contrées appartiennent aux Etats-Unis, le nombre des Apaches n'est plus guère que de 7,000. C. P.

APATURIES (du grec *apatè*, fraude), fête que les Athéniens célébraient, les 22, 23 et 24 du mois pyanepsion, en mémoire de la victoire remportée à l'aide d'un stratagème par Mélanthe, leur roi, sur le prince thébain Xanthus. Le dernier jour de cette fête, on inscrivait sur les registres publics les jeunes gens qui avaient l'âge requis pour exercer les droits de citoyen.

APOSTOLIQUE, c.-à-d. *qui vient des apôtres*. L'Eglise chrétienne primitive, dirigée par les apôtres, animée de leur esprit, a été appelée *Eglise apostolique*. Le siége romain est dit *Siége apostolique*, parce que St Pierre l'a fondé, et la *Bénédiction apostolique* est celle que le pape distribue en qualité de successeur de cet apôtre. Le pape Sylvestre II conféra, en l'an 1000, au duc de Hongrie Etienne Ier, qui avait prêché comme un apôtre le christianisme à ses sujets, le titre de *roi apostolique*, que tous les successeurs de ce prince, jusqu'au XVIe siècle, ont également porté. En 1758, Clément XIII renouvela le souvenir de cet événement en accordant à l'impératrice Marie-Thérèse et à ses descendants le titre de *Majesté Apostolique*, dont on continue de se servir pour désigner les souverains autrichiens.

APULIE (Prov. d'). Après avoir été soumise par les Romains, l'an 481 de Rome, 272 av. J.-C., l'Apulie avait été rangée, avec la pointe S.-E. ou Calabre, dans la 4e *questure provinciale* (*V.* PROVINCES), instituée vers 256 pour veiller sur les secours en hommes et en argent que les alliés latins et italiens devaient à la République. Auguste en fit, avec la Campanie intérieure et la Calabre, la 2e *région* de l'Italie, et, sous Adrien, l'*Apulie-Calabre* forma le 3e des quatre *consulariats* entre lesquels ce prince partagea la péninsule. Conservée lors de la réorganisation de l'Empire au IVe siècle, elle fut rangée dans le diocèse ou vicariat de Rome, la préfecture d'Italie et l'Empire d'Occident : *Lucérie* était sa métropole. Les Grecs, lors de la substitution des thèmes (*V. ce mot*) aux provinces, firent de la province d'Apulie-Calabre le *Thème de Lombardie* (Bari). Le nom d'Apulie reparut au XIe siècle dans celui de *Puglia*, la *Pouille*; le Normand Guillaume Bras-de-Fer fut le premier *comte de Pouille* (1043), titre changé en celui de *duc de Pouille* par Robert Guiscard (1058). C. P.

APURE (Prov. d'), division administrative du Vénézuéla, séparée de celle de Guyane à l'E. par l'Orénoque, de celles de Caracas et de Varinas au N. par l'Apure, de l'Etat Néo-Grenadin de Cundinamarca au S. par le Rio-Meta, et par l'Arauca à l'O. de celui de Boyaca; vastes forêts; llanos immenses, arrosés par d'innombrables rivières; 57,000 kil. carrés; environ 20,000 hab. Ch.-l., *Achaguat*. C. P.

AQUAVIVA ou ACQUAVIVA, d'une famille illustre de Naples, né en 1466, m. vers 1520, prit parti pour Charles VIII, lors de l'expédition de ce prince en Italie, et plus tard combattit la domination espagnole; pris par Gonsalve de Cordoue et conduit en Espagne, il s'y livra à l'étude, et publia des *Commentaires* sur les Œuvres morales de Plutarque. Rendu à sa patrie, il y protégea et encouragea les lettres, et établit une imprimerie dans son palais. Il a laissé en outre une ébauche d'*Encyclopédie*. *V.* ACQUAVIVA, dans le *Diction*.

AQUILA (Prov. d'), division administrative du roy. d'Italie, entre les prov. d'Ascoli et de Pérouse au N., l'Etat de l'Eglise à l'O., les prov. de Caserta et de Campobasso au S., de Chieti et de Teramo à l'E.; 6,499 kil. carr.; 309,451 hab. Quatre arrond. : *Aquila*, ch.-l. de la province, *Avezzano, Citta-Ducale, Sulmona*. Cette province, qui a remplacé en 1864 l'ancienne *Abruzze-Ultérieure* IIe, est le N. de l'anc. Samnium, le pays des Marses et des Péligniens. Elle occupe à peu près le centre de la Péninsule et le plus haut plateau de l'Apennin, d'où coulent le Velino au N.-E., et l'Aterno au centre; le lac Fucin est au S. Climat rigoureux, sol peu fertile. C. P.

ARABIE (Prov. romaine d'), créée sous Trajan l'an 857 de Rome, 105 de J.-C., quand le gouverneur de Syrie, A. Cornélius Palma, eut soumis une partie des Arabes voisins de la Palestine. Elle comprenait le pays à moitié désert situé entre le nord de la mer Rouge et Damas, particulièrement les deux Idumées (*V. ce mot*). Au IVe siècle, sans doute sous Constantin, la partie méridionale fut appelée Palestine IIIe ou Salutaire, et le nom de *province d'Arabie* restreint à la partie septentrionale, l'ancienne Pérée, avec Bostra pour capitale. Elle dépendait de l'Empire, de la Préfecture et du diocèse d'Orient. C'est aujourd'hui le *Hauran* (*V. ce mot* plus loin). C. P.

ARAGO (Jacques-Etienne-Victor), littérateur, frère du célèbre astronome de ce nom, né à Estagel en 1790, m. en 1855, accompagna Freycinet en 1817 dans son voyage autour du monde, dont il publia une relation en 1822. Bien qu'atteint de cécité en 1837, il continua de cultiver les lettres et de voyager. Parmi ses pièces de théâtre, on cite : *le Noviciat diplomatique*, 1831; *le Cadet de Gascogne*, 1836; *l'Eclat de rire*, 1840. Il a donné encore un *Voyage autour du monde*, 1838-1840, 5 vol.

ARAUCO, province du Chili, au S., entre celle de La Conception au N., l'Araucanie indépendante à l'E. et au S., et l'océan Pacifique à l'O.; 50,000 hab. Ch.-l. *Arauco*. C. P.

ARCTINUS de Milet, l'un des poëtes cycliques de la Grèce, au VIIIe siècle av. J.-C., a composé deux épopées : une *Ethiopide*, en 5 chants, rapportant les exploits de Memnon, allié des Troyens, après la mort d'Hector; et la *Destruction de Troie*, en 2 chants. Les fragments d'Arctinus ont été publiés à la suite de l'Homère de la *Bibliothèque grecque-latine* de Didot.

ARDOUIN (Alexis-Beaubrun), historien et diplomate haïtien, né en 1796, m. en 1865, remplit, sous la présidence de Boyer, les fonctions du ministère public, devint sénateur, puis président du Sénat en 1839, et fut l'un des signataires du traité qui, en 1838, fit reconnaître la république d'Haïti par la France. Après la chute de Boyer, 1843, il fut jeté en prison par ordre d'Hérard. Ce nouveau président ayant été renversé, Ardouin devint ministre de la justice, de l'instruction publique et des cultes. En 1847, il contribua à l'élévation de Soulouque, qui le nomma ministre d'Haïti auprès du gouvernement français; mais il donna sa démission en 1849 pour ne pas reconnaître l'Empire, et fut réintégré dans ses fonctions par le président Geffrard en 1859. On a de lui : *Géographie de l'île d'Haïti*, 1832; 2e édit., 1856; *Études sur l'histoire d'Haïti*, 1853-60, 11 vol. in-8°. B.

ARENENBERG, vge de Suisse (Thurgovie), à 15 kil. N.-E. de Frauenfeld, sur le Rhin et à sa sortie du lac de Constance. Château qui appartint à la comtesse de Saint-Leu, ex-reine de Hollande; Louis-Napoléon, fils de cette princesse, le vendit en 1843, et, devenu empereur des Français, le racheta.

AREZZO (Prov. d'), division du roy. d'Italie, formée du S.-E. de l'ancienne Toscane, entre les prov. de Florence au N., de Sienne à l'O., de Pérouse et de Pesaro-Urbino au S. et à l'E.; 3,187 kil. carr.; 219,559 hab. Ch.-l. *Arezzo*. Arrosée par le Tibre et l'Arno, et traver-

sée au centre par le canal de la Chiana. Commerce de chanvre, soie, bétail, grains. Cette province n'a pas d'arrondissements. C. P.

ARGOUT (Antoine-Maurice-Apollinaire, comte d'), homme politique et financier, né en 1782, au château de Vessilieux, près de la Tour-du-Pin (Isère), m. en 1858, fut, à 24 ans, receveur principal des droits-réunis à Anvers, et, à 29 ans, inspecteur général; puis, de 1812 à 1814, directeur général de la navigation du Rhin. Il se tint à l'écart pendant la première Restauration, fut nommé préfet des Basses-Pyrénées par Napoléon Ier, au retour de l'île d'Elbe, mais, après la bataille de Waterloo, fit sa soumission aux Bourbons, et devint, en 1817, préfet du Gard et conseiller d'État, puis pair de France en 1819. Esprit conciliant, d'Argout appuya le ministère Martignac (1828), blâma les fameuses ordonnances royales de juillet 1830, s'efforça d'en obtenir le retrait pendant la lutte qu'elles firent éclater, n'obtint qu'à grand'peine le consentement de Charles X, et, quand il l'apporta à la commission insurrectionnelle de l'Hôtel de ville, le 29 juillet, reçut la célèbre réponse : « Il est trop tard. » Alors il se rallia à Louis-Philippe, devint ministre de la marine, en novembre 1830, dans le cabinet Laffitte, et, à la chute de ce cabinet, passa au commerce et aux travaux publics dans le ministère Casimir Périer, 13 mars 1831. Il conserva ce poste dans le ministère Montalivet (11 octobre 1832), fut ministre de l'intérieur et des cultes en 1833, céda ce poste à M. Thiers le 5 avril 1834, devint gouverneur de la Banque de France, rentra dans le cabinet comme ministre des finances, en remplacement de M. Humann, qui venait de mourir, conserva ce poste dans le ministère Thiers (1er mars 1840), et le quitta neuf mois après, lors de l'avénement du ministère Molé (7 novembre); il reprit alors ses fonctions de gouverneur de la Banque, qu'il a conservées jusqu'à sa mort. Après le coup d'État du 2 décembre 1851, le prince Louis-Napoléon le nomma membre de la commission consultative qui remplaça le conseil d'État; puis d'Argout fit partie de la commission municipale de Paris et du Conseil général de la Seine, fut président de la commission de surveillance de la Caisse d'amortissement et sénateur en 1852. Il était, depuis 1844, membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques. B.

ARIZONA (dép. d'), division administrative du Mexique, dans la division militaire de Culiacan; entre le territoire américain d'Arizona au N., les dép. de Chihuahua à l'E., de Sonora au S., et le golfe de Californie à l'O.; formé avec le N. de l'anc. État de Sonora; ch.-l., *El-Altar*. Côtes basses, remplies de marais salants; des dunes, entre la côte et la terre cultivable, empêchent le principal fleuve, le Rio El-Altar, d'arriver à la mer. L'Est est couvert des ramifications de la Sierra Madre. Bois de construction et de teinture; céréales, canne à sucre, vignes, tabac, indigo. Mines de cuivre à Bacuachi, de plomb et d'argent à Alamo-Muerto et Cieneguilla. La population créole est peu nombreuse; la principale tribu indienne est celle des Pimas. C. P.

ARLINCOURT (Victor PRÉVOST, vicomte d'), poëte et romancier, né au château de Mérantris, près de Versailles, en 1789, m. en 1856. A 20 ans, ayant publié *Une matinée de Charlemagne*, poëme allégorique où il comparait Napoléon Ier à Charlemagne, il fut nommé écuyer de *Madame mère*, et auditeur au conseil d'État. En 1815, il se jeta dans les bras des Bourbons, et leur resta fidèle. Il publia, en 1818, un poëme épique en 24 chants, *la Caroléide*, dont le héros était Charlemagne, et qui fit du bruit à cause de l'étrangeté du plan et des bizarreries de la versification. Mais ce fut à sa prose qu'il dut sa célébrité. Des inversions téméraires, des épithètes audacieuses, séduisirent le public d'alors. Ses principaux ouvrages sont des romans : *le Solitaire*, 1821, fut traduit dans six langues. *Le Renégat, Ipsiboé*, 1823, *l'Étrangère*, 1825, ne sont que des pastiches affaiblis du *Solitaire*; ce sont les mêmes invraisemblances dans les faits, la même exagération de sentiments; il y a peu de raison et de goût, mais un certain intérêt et une grande sève d'imagination. Depuis la Révolution de 1830, les romans du vicomte d'Arlincourt furent de véritables pamphlets, où il s'attaquait à ses contemporains sous le nom de leurs ancêtres. Tels furent *les Rebelles sous Charles V, Bannissement et retour de Charles VII, les Écorcheurs, le Brasseur-Roi, Double règne, l'Herbagère*. Après la Révolution de 1848, abandonnant l'allégorie, il attaqua la République dans deux brochures : *Dieu le veut !* et *l'Italie rouge*. — Outre ses romans, le vicomte d'Arlincourt avait publié, depuis la *Caroléide*, un autre poëme, *Ismaélie, ou l'Amour et la mort*, et une tragédie, *le Siége de Paris*, 1827, qui fit du bruit un moment, grâce à certains vers malencontreux. F—T.

ARMANDI (Pierre-Damien), général, né en 1778 à Fusignano (Romagne), m. en 1855, fit ses premières armes sous Masséna à la défense de Gênes en 1799, prit part à toutes les guerres de la République et de l'Empire en Italie et en Allemagne, et se distingua particulièrement à Wagram et à Bautzen. Après la chute de Napoléon Ier, il fut gouverneur des deux fils de Louis Bonaparte, ex-roi de Hollande. Il figura dans les événements politiques survenus en Italie en 1831, et dans ceux de 1848-49, où il organisa le service de l'artillerie pendant la défense de Venise contre les Autrichiens. Dans ses derniers jours, il fut conservateur de la bibliothèque impériale de St-Cloud. On lui doit une *Histoire militaire des éléphants*, Paris, 1843, in-8°, ouvrage bien fait. B.

ARMELLINI (Charles), savant et homme politique, né à Rome en 1777, m. en 1863, fut, dès l'âge de 21 ans, professeur de rhétorique et de littérature grecque au Collége romain, fonda une *Académie lynéenne* consacrée aux sciences naturelles, et cultiva également la poésie à l'Académie des Arcades. Nommé avocat consistorial, il se livra désormais à la jurisprudence, devint membre de la Cour d'appel de Rome sous la domination française en 1809, et, quand le pape fut rentré dans ses États, 1814, reçut le gouvernement des Marches, puis un siége à la Cour d'appel de Macerata. On le rappela à Rome, pour s'occuper de la rédaction d'un nouveau Code civil, et il réussit à faire conserver presque intégralement le Code de commerce français. Après l'avénement de Pie IX, en 1846, il fut chargé de préparer les réformes que consentait le pontife. Élu député en 1848, il reçut la vice-présidence de la Chambre. Lors de la fuite du pape à Gaëte, il accepta le ministère de l'Intérieur pendant le gouvernement provisoire, et, quand la république eut été proclamée, il composa, avec Saffi et Mazzini, le triumvirat institué pour la diriger. En 1849, la chute de la république l'obligea de s'expatrier; il alla finir ses jours à Bruxelles. B.

ARMÉNIE (Prov. romaine d'). Les Romains distinguaient la Grande Arménie (*Armenia Major*), roy. de Tigrane, et la Petite Arménie (*Armenia Minor*), composées des cantons resserrés entre le haut Halys et l'Euphrate depuis la réunion de ses deux bras principaux jusqu'aux défilés du Taurus. Toutes deux étaient, depuis les expéditions de Lucullus et de Pompée, placées sous la suzeraineté des Romains, avec des chefs particuliers. Trajan réduisit les deux Arménies en une seule province, avec Mélitène pour métropole. Mais Adrien renonça à la Grande Arménie, à qui il permit de se choisir un roi, et conserva la Petite, qui devint la prov. romaine d'Arménie, dont Mélitène demeura la métropole. Sous Dioclétien où Constantin, il y eut deux prov. d'Arménie : l'*Arménie première*, formée de quelques cantons de la précédente et de la partie orientale de la Cappadoce, cap. Sébaste; elle correspond auj. à l'E. de l'eyalet turc de Sivas; l'*Arménie seconde*, formée du reste de la Petite Arménie, cap. Mélitène : c'est auj. le S.-O. de l'eyalet turc de Kharbout. Toutes deux dépendaient de l'Empire et de la Préfecture d'Orient et du Diocèse du Pont. La Grande Arménie ayant cessé d'exister comme royaume indépendant en 428, et ayant été partagée entre les Empires romain et persan, Théodose II fit de la partie romaine une province spéciale, appelée *Comté d'Arménie*, sous le commandement d'un comte résidant à Théodosiopolis (441). Les guerres de Justinien reculèrent de ce côté les frontières de l'Empire, et, à sa mort, 565, nous voyons cinq provinces porter le nom d'Arménie : d'abord les deux qui l'avaient antérieurement : 1° l'*Arménie première*, cap. Sébaste; 2° l'*Arménie seconde*, cap. Mélitène; 3° le Pont-Polémoniaque, augmenté du pays des Lazes, et dont on avait changé le nom en celui d'*Arménie troisième*, cap. Trébizonde : c'est auj. l'eyalet turc de Trébizonde et la partie maritime du gouvernement russe de Koutais; 4° la *Grande Arménie* ou *Arménie intérieure*, qui avait perdu son nom de comté d'Arménie depuis que Justinien y avait remplacé le comte par un duc ou gouverneur militaire; elle avait encore Théodosiopolis pour métropole, et correspond à la partie centrale de l'eyalet turc d'Erzeroum, et au N.-E. de celui de Kharbout; 5° la *Petite Arménie*, appellation transférée de la région à l'O. de l'Euphrate, à la région E. du fleuve, et composée de cinq petites provinces, l'Anzitène, l'Ingilène, la Belabitène, la Sophène : la cinquième est inconnue; c'est auj. le nord de l'eyalet turc du Diarbékir ou du Kourdistan. De ces cinq provinces d'Arménie, les quatre premières dépendaient du

Diocèse du Pont, la cinquième de celui d'Orient. C. P.

ARNAULT (Lucien-Émile), auteur dramatique et administrateur, fils de Vincent-Antoine Arnault (*V.* ce nom dans le *Dictionnaire*), né à Versailles en 1787, m. en 1863, dut à Lucien Bonaparte, son parrain, un avancement rapide dans la carrière administrative. Auditeur au conseil d'État en 1808, intendant de l'Istrie en 1810, sous-préfet de Châteauroux au retour des Bourbons, préfet de l'Ardèche pendant les Cent-Jours, il accompagna son père dans l'exil après la 2e Restauration. Depuis son retour en 1818 jusqu'à la Révolution de 1830, il ne s'occupa que de travaux littéraires. Pendant le règne de Louis-Philippe, il fut préfet de Saône-et-Loire et de la Meurthe. La Révolution de 1848 le rendit à la vie privée. Les tragédies de Lucien Arnault sont : *Pierre de Portugal*, 1823; *Régulus*, 1825; *Pertinax, ou les Prétoriens*, 1828; *le Dernier jour de Tibère*, 1828; *Catherine de Médicis aux états de Blois*, 1829; *Gustave-Adolphe, ou la bataille de Lutzen*, 1830. Arnault collabora à la *Minerve* et à la *Biographie des contemporains*. B.

ARNDT (Ernest-Maurice), publiciste et poëte allemand, né en 1769 à Schoritz (île de Rügen), m. en 1860, débuta en littérature par une série de volumes contenant les observations qu'il avait recueillies pendant ses voyages en Italie, en France, en Allemagne (1797-98), et en Suède (1806). Dans le cours de cette publication, il avait fait paraître deux ouvrages : l'*Histoire du servage en Poméranie et à Rügen* (1803), qui lui attira l'inimitié de la noblesse prussienne; et *la Germanie et l'Europe* (1803), où, au milieu de beaucoup d'idées neuves sur les arts, l'éducation, la tendance des esprits, perce à chaque instant son antipathie contre Napoléon Ier et la Révolution française. En 1806, il fut nommé professeur d'histoire à l'Université de Greifswald. En 1807, il donna l'*Esprit du temps*, où il dénonce aux Allemands les causes de leur nullité politique et les excite contre Napoléon. Après la bataille d'Iéna, obligé de fuir en Suède, il en revint en 1809, et reprit son enseignement, puis en 1812 alla en Russie, où il fut attaché au ministre baron de Stein. Il reçut pour mission d'enflammer le patriotisme allemand par ses pamphlets, qui obtinrent une grande célébrité, et au nombre desquels nous citerons : *le Rhin, fleuve, mais non pas frontière de l'Allemagne* (1812); *le Catéchisme du soldat* (1812); *la Landwehr et la Landsturm* (1812). De ce temps aussi datent ses *Chants de guerre*, entre autres le *Chant funèbre de Schenkendorf*, les *Chants guerriers de Blücher et de Schill*, et *la Patrie de l'Allemand*, inspiration chaleureuse dont l'effet fut si profond, que les démocrates s'en souvenaient encore en 1848, et l'adoptèrent pour cri de ralliement. Après la guerre, Arndt s'établit à Cologne, où il publia le journal *le Veilleur*, et fut nommé, en 1818, à la chaire d'histoire de l'Université de Bonn. Mais, victime d'une réaction contre le parti libéral, il fut, l'année suivante, suspendu de ses fonctions. Pendant sa retraite forcée, qui dura vingt ans, il écrivit : *Description et Histoire des Iles Ecossaises et des Orcades*, 1826; *Chrétiens et Turcs*, 1828; *la Question des Pays-Bas et des provinces rhénanes*, 1831; *la Belgique et ce qui en dépend*, 1834; *Histoire de Suède sous Gustave III et Gustave IV Adolphe*, 1839. Arndt, réintégré dans sa chaire en 1840, publia, la même année, *Souvenirs de ma vie;* puis, *Essais d'histoire comparée*, 1844; *Voyages sur le Rhin et sur l'Aar*, 1849. Il siégea, en 1848, comme député des provinces rhénanes, à l'Assemblée nationale de Francfort, et en sortit, en 1849, avec le parti constitutionnel représenté par M. de Gagern. On a de lui, depuis cette époque, plusieurs brochures où se reflète le sentiment patriotique qui l'a animé pendant sa longue carrière. Un choix de ses poésies a paru à Leipzig en 1850; son dernier recueil a été édité à Berlin en 1855. B.

ARNIM (Elisabeth, comtesse d'), plus connue sous le nom de *Bettina*, diminutif de son nom de baptême, femme de lettres, née à Francfort-sur-le-Mein en 1785, m. en 1859, épousa Ludwig-Achim d'Arnim (*V.* ce nom dans le *Dictionnaire*), et se fit une réputation par son imagination ardente, exaltée, qu'elle mit dans quelques ouvrages qui se rapportent à peu près tous à sa vie intime. Pleine d'admiration pour Gœthe, elle entama une Correspondance avec lui, et de là sortit le livre publié après la mort de Gœthe sous le titre de : *Correspondance de Gœthe avec un enfant*, Berlin, 1835, 3 vol. in-8°. Le style en est souvent lyrique, et va de l'originalité à la bizarrerie. Mme d'Arnim a donné aussi sa *Correspondance avec Mme de Günderode*, 1840, 2 vol. in-8°, lettres dans le genre de l'idylle, et les lettres du poëte Clément Brentano, dont elle était sœur, recueil qu'elle intitula : *Couronne prin tanière de Clément Brentano, tressée à sa mémoire avec ses lettres de jeunesse.*

ARNOULD (Edmond-Nicolas), littérateur, né à Dieuze (Meurthe) en 1811, m. en 1861, fut chargé, en 1843, de la suppléance de la chaire de littérature française à la Faculté des lettres de Strasbourg, et, en 1853, au même titre, de la chaire de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Paris. On a de lui : *de Plokio Menandri*, et *Sur la comédie d'Aristophane*, 1842 (thèses); *de l'Invention originale*, 1849; *Essai d'une théorie du style*, 1851; *Influence de la littérature italienne sur la littérature française*, 1852. Arnould cultivait aussi la poésie; il fit jouer à l'Odéon, en 1846, un drame, *Georges Dalton*. Ses essais poétiques ont été recueillis en 1862 sous le titre de *Sonnets et Poëmes.*

ARTAUD (Nicolas-Louis), littérateur, né à Paris, en 1794, m. en 1861, élève de l'Ecole Normale, fut professeur au collége Louis-le-Grand. Mis en disponibilité, vers la fin de la Restauration, pour avoir écrit dans des journaux d'opposition, on le nomma, après la Révolution de 1830, inspecteur de l'Académie de Paris, puis inspecteur général de l'Université. Il reçut, en 1840, la mission d'organiser l'instruction publique en Algérie, et devint vice-recteur de l'Académie de Paris en 1858. On a de lui : *Essai littéraire sur le génie poétique au* XIXe *siècle*, 1825; une traduction des *Chants populaires des frontières méridionales de l'Ecosse*, par Walter Scott, 1826, 4 vol.; — des traductions de *Sophocle*, 1827, 3 vol. in-12; d'*Aristophane*, 1830, 6 vol. in-12; et d'*Euripide*, 1842, 2 vol. in-12; de *César*, pour la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, 1832, 3 vol. in-8°; *Fragments pour servir à l'histoire de la comédie antique*, 1863; *Etudes sur la littérature depuis Homère jusqu'à l'école romantique*, 1863. B.

ARTIGNY (Antoine GACHAT D'), littérateur, né en 1706 à Vienne (Dauphiné), m. en 1778, fut chanoine dans sa ville natale. Il a laissé, entre autres écrits : *Petit Réservoir contenant une variété de faits historiques et critiques*, La Haye, 1750, 5 vol. in-12; *Nouveaux Mémoires d'histoire, de critique et de littérature*, Paris, 1749-56, 7 vol. in-12.

ARTOT (Joseph), célèbre violoniste, né à Bruxelles en 1815, m. en 1845, élève de Kreutzer au Conservatoire de Paris, excellait à rendre les sentiments tendres et rêveurs. Il a publié plusieurs morceaux pour son instrument.

ASBEN ou AIR, la plus vaste oasis du Sahara central, entre 16° 30′ et 19° 30′ lat. N., 5° 20′ et 7° 20′ long. E. L'oasis d'Asben (*Azygimba* de Ptolémée) était connue par les descriptions des géographes arabes; mais nul Européen ne l'avait visitée avant Barth, en 1850. On y trouve trois populations distinctes : des nègres esclaves; les *Imghad*, d'origine berbère, mais mélangés de sang nègre, et tenus pour cela dans une sujétion étroite par la troisième population, celle des *Keloui*, peuple touareg de la branche des Azghar. Les Keloui s'occupent du trafic, surtout de celui du sel, qu'ils vont chercher tous les ans chez les Tibbous de Bilma, et dont ils approvisionnent le Sahara central. Principales villes : Tidik, Tintelloust, Tafidet, et Aghadès (capitale). C. P.

ASIE (Prov. romaine d'). Les Romains donnèrent le nom d'*Asie* à la première province qu'ils possédèrent sur ce continent, à l'ancien roy. de Pergame acquis par testament d'Attale III en 133 av. J.-C., et réduit définitivement en province 129 après la défaite d'Aristonic. Cette prov. (métropole : *Pergame*) comprenait la Mysie, l'Eolide, la Lydie, l'Ionie, la Doride (moins Rhodes), la Carie (moins la Périée des Rhodiens), la grande et la petite Phrygie, la Pisidie : ces deux derniers pays furent attribués tantôt à la prov. d'Asie, tantôt à celle de Cilicie. Auguste la donna au Sénat dans le partage des provinces. Après avoir été un instant diminuée de sa partie N., érigée en prov. spéciale par Vespasien sous le nom d'Hellespont (*V. ce mot*), elle recouvra bientôt son étendue première, et la conserva jusqu'aux démembrements opérés par Dioclétien et Constantin au IVe siècle; à cette époque, la Notice de l'Empire nous la montre très-réduite, et comprise avec 10 autres prov. dans le *Diocèse d'Asie*, dépendant de l'Empire et de la Préfecture d'Orient. Ce Diocèse renfermait les prov. suivantes : *Asie*, dont le gouverneur partageait avec ceux d'Achaïe et d'Afrique seuls le titre de *proconsul*, et, comme tel, était placé avec eux au-dessus de tous les gouverneurs de province; *Hellespont, Iles, Pamphylie, Lycaonie, Pisidie, Phrygie Salutaire, Phrygie Pacatienne, Lycie, Carie, Lydie; Éphèse* était alors la métropole de la prov. d'Asie. Quelquefois on trouve ce Diocèse divisé en *Proconsulat d'Asie,*

comprenant les trois premières prov., et *Vicariat d'Asie*, composé des 8 autres. Le Diocèse d'Asie correspond à l'eyalet turc d'Aïdin et à une partie de ceux de Khodawendiguiar et de Caraman. C. P.

ASIOLI (Boniface), compositeur de musique, né en 1769 à Correggio, dans le duché de Modène, m. en 1832, fut maître de chapelle dans sa ville natale, puis résida neuf ans à Turin, s'établit à Milan en 1799, et y devint professeur de musique du vice-roi, et censeur du Conservatoire. Outre beaucoup de musique d'église et de chambre, il a laissé des ouvrages théoriques d'une grande importance : *Trattato d'armonia; Principi elementari; Preparazione al bel canto, contenente molti solfeggi d'armonia*, etc. B.

ASPINWALL ou COLON, v. de la Nouvelle-Grenade (isthme et Etat de Panama), sur la mer des Antilles, par 9° 24′ lat. N. et 82° 15′ long. O.; 3,000 hab. Elle occupe le N.-O. de l'île de Manzanillo, sur la baie de Limon ou Navy-Bay. Fondée en 1852, lors des premiers travaux du chemin de fer de Panama, dont elle est le point de départ, et appelée Aspinwall du nom du directeur de la Compagnie dont elle est la propriété. Transit considérable. Point d'arrivée des paquebots à vapeur américains et de ceux du service transatlantique français. C. P.

ASPIRANT DE MARINE. Sous l'anc. monarchie française, il y avait des *élèves de la marine;* l'Assemblée nationale de 1792 remplaça ce titre par celui d'aspirant de marine. Le 3 brumaire an IV (25 octob. 1795), la Convention créa des *aspirants de* 1re *classe,* qui devaient avoir 15 à 20 ans d'âge, 24 mois de navigation effective, et faire preuve d'une certaine instruction spéciale; et des *aspirants de* 2e *classe,* qui devaient avoir 12 ans au moins, 18 au plus, 6 mois de navigation, et connaître l'arithmétique appliquée. En 1816, les aspirants redevinrent *élèves de la marine;* en 1848, on rétablit le nom d'aspirant.

ASSEMBLÉES DE CANTON. De l'an X (1802) à 1801, elles nommaient, au collége électoral d'arrondissement et au collége électoral de département, le nombre de membres qui leur était assigné en raison du chiffre des électeurs. Le président, nommé pour 5 ans par le premier consul, et pouvant être renommé indéfiniment, nommait à son tour les présidents des sections. L'Assemblée de canton désignait 2 citoyens pour chaque place de juge de paix, et de suppléant de ce magistrat.

ASSEMBLÉES DU CLERGÉ. Sous l'ancienne monarchie française, le clergé avait des *Assemblées ordinaires* et des *Assemblées extraordinaires.* Les Assemblées ordinaires étaient elles-mêmes *grandes* ou *petites* : les grandes, qui se tinrent régulièrement tous les 10 ans depuis 1606; les petites, appelées aussi *assemblées de comptes,* qui se tinrent tous les 5 ans depuis 1625. On s'y occupait des décimes ordinaires et des dons gratuits (*V.* DÉCIMES, DONS GRATUITS). Les grandes assemblées se composaient de quatre députés de chacune des 16 provinces ecclésiastiques de Lyon, Rouen, Tours, Sens, Paris, Reims, Bourges, Alby, Bordeaux, Auch, Narbonne, Toulouse, Vienne, Arles, Aix, et Embrun (les autres provinces ecclésiastiques, Besançon et Cambrai, n'y étaient pas représentées, parce qu'elles ne faisaient pas partie du royaume quand la composition de ces assemblées fut régularisée, au XVIe siècle); deux de ces députés étaient du 1er ordre (archevêques ou évêques), et deux du 2e (abbés ou prieurs). Les petites assemblées ne comprenaient que 2 députés de chaque province. Les Assemblées extraordinaires étaient convoquées pour délibérer sur des affaires imprévues et d'un grand intérêt, sur tout ce qui pouvait intéresser la foi, les mœurs et la discipline; elles ne pouvaient durer que 6 mois, et un commissaire du roi devait y assister.

ASSEMBLÉES COMMUNALES, nom donné, sous la Constitution de l'an III (1795), aux assemblées chargées d'élire les administrateurs municipaux des communes de plus de 5,000 âmes, et l'agent municipal et son adjoint dans les autres communes.

ASSEMBLÉE NATIONALE CONSTITUANTE DE 1848. Élue par le suffrage universel, les 23 et 24 avril, après la Révolution de Février (*V. ce mot*), la seule qualité de citoyen français y donnait le droit d'éligibilité. Le nombre de ses membres, fixé par le gouvernement provisoire à raison de 1 par 40,000 habitants, fut de 900, rétribués à 25 f. par jour. Elle siégea à Paris, au Palais-Bourbon, dans une salle provisoire construite en charpente au milieu de la grande cour du palais. Sa 1re séance eut lieu le 4 mai 1848, et elle commença par renouveler la proclamation de la République, déjà proclamée le 25 fév. par le gouv. provisoire. Cette Assemblée fut, par la force des choses, un pouvoir législatif transitoire, et s'occupa immédiatement des plus importantes affaires politiques ou financières du pays : ainsi, le 10 mai, elle élut une commission exécutive de gouv., composée de 5 membres pour remplacer le gouv. provisoire sorti spontanément de la Révolution, et, le 12, une commission de 18 membres, pour préparer un projet de Constitution. Le 15 mai, une émeute formidable d'agitateurs, sous prétexte de réclamer le rétablissement de l'anc. Pologne, envahit la salle des séances, et tenta de dissoudre l'Assemblée. Après un instant de réussite, l'émeute fut vaincue par la garde nationale. Le 7 juin, vote d'une loi contre les attroupements; le 20, discussion sur la question des *Ateliers nationaux* (*V. ce mot*), à la suite de laquelle la Commission exécutive prononce leur dissolution. Cette mesure devient l'occasion ou le prétexte des sanglantes *Journées de juin* (*V.* JUIN 1848 dans le *Dictionn.*). — Le 28 juin, l'Assemblée provoque la démission de la Commission exécutive, et transfère le pouvoir exécutif au général Cavaignac, avec la présidence du Conseil des ministres. — Du 5 sept. au 23 oct., présentation et discussion du projet de Constitution. Le 4 nov., adoption de la Constitution dite de 1848 (*V.* CONSTITUTION), par 739 voix contre 30); les voix manquantes furent des abstentions; — 12 nov., le président de l'Assemblée, suivi de tous les députés, proclama la Constitution à Paris, sur la place de la Concorde; le 19, cette proclamation fut répétée dans les départements, par les autorités locales. Le 10 déc., constatation du résultat des votes de la France pour l'élection du Président de la République, et proclamation, dans le sein de l'Assemblée, du prince Louis-Napoléon Bonaparte, comme investi légalement de cette magistrature suprême. Le 18 janvier 1849, l'Assemblée choisit le vice-président de la République; le 27 mai, après un an et 23 jours de session, elle déclare sa mission finie, et cède la place à l'Assemblée législative (*V. l'art. suiv.*). — La nouvelle Constituante n'a pas mérité, et ne pouvait mériter l'illustration de son aînée de 1789. Son rôle constituant a été son côté faible, car la Constitution qu'elle donna au peuple français n'était qu'une macédoine de toutes les ex-constitutions révolutionnaires, avec lesquelles on n'avait pu rien fonder de stable. Cependant il faut reconnaître que cette Assemblée, où les opinions les plus monarchiques et les plus anarchiques étaient représentées, a fait beaucoup de bien par sa résistance au mal. Elle a sauvé le grand principe de la volonté nationale en maintenant le suffrage universel pour l'élection du Président de la République; par là, elle a aidé la France à faire sortir elle-même son salut de l'urne électorale.

ASSEMBLÉE NATIONALE LÉGISLATIVE DE 1849. Assemblée unique, instituée par la Constitution républicaine de 1848, et réunissant en elle le pouvoir législatif, le droit de déclarer la guerre, de ratifier les traités de paix, et de nommer les conseillers d'Etat. Elle était permanente, et, quand elle s'ajournait, se faisait représenter par son bureau et 25 représentants élus au scrutin secret. Le nombre de ses membres était de 750, élus par le suffrage universel; ils étaient rétribués 25 par jour, et devaient être renouvelés intégralement tous les 3 ans. Le 13 mai 1849 eut lieu l'élection de cette Assemblée, qui, le 28 du même mois, succéda immédiatement à l'Assemblée constituante (*V. l'art. précédent*). Elle parut prendre d'abord la mission de réparer les fautes et les inhabiletés des deux pouvoirs qui l'avaient précédée depuis la Révolution de Février. Ses principaux actes sont : en 1849, réintégration dans les cadres d'activité des officiers généraux de l'armée de terre mis à la retraite par le gouv. provisoire (août); vote des 300,000 fr. du douaire de la duchesse d'Orléans (octob.); rétablissement de l'impôt sur les boissons (décembre). En 1850, loi restrictive du suffrage universel (mai); prorogation, pour une année, de la loi relative à la fermeture des clubs; lois sur le timbre des effets de commerce, sur la caisse des retraites des travailleurs (juin), sur le cautionnement des journaux et l'obligation de la signature à tout article de discussion politique, philosophique, ou religieuse (juillet); rétablissement de la censure des théâtres (août). — Plusieurs de ces lois furent provoquées ou inspirées par le Président de la République, à qui l'opinion avait donné mission de combattre l'anarchie; mais la Constitution de 1848 n'avait laissé au Président de la République qu'un pouvoir trop restreint pour qu'il pût gouverner et faire les affaires du pays; il échoua dans plusieurs mesures importantes, qu'il fit proposer à l'Assemblée par ses ministres. Une méfiance profonde se manifesta entre les deux pouvoirs, et les députés apportèrent à tous les actes du Prince-Président une opposition systématique, et immo-

rale, en ce qu'elle avait lieu souvent par la coalition des partis les plus antipathiques les uns aux autres. L'Assemblée, frappée d'une sorte de vertige, ne tint nul compte de l'opinion publique, manifestée par de nombreuses pétitions, et lui refusa la révision de la Constitution, qui minait la France, en la livrant à la démagogie. La situation n'était plus supportable, et il fallait qu'un coup d'Etat éclatât de part ou d'autre. Louis-Napoléon était menacé presque ouvertement par les députés d'être arrêté et mis à Vincennes. Le 2 déc. 1851, il déclara l'Assemblée dissoute, fit arrêter les principaux représentants dans l'opposition, et proclama un appel au peuple. L'Assemblée législative finit ainsi; elle n'avait duré que 31 mois. Un de ses derniers actes fut la loi du 13 juin, sur la garde nationale, loi abrogée depuis.

ASSEMBLÉES PRIMAIRES, nom donné par la Constitution de 1791 aux réunions de citoyens qui devaient faire les élections au premier degré. La Constitution de l'an III (1795) conserva ces assemblées : elles furent chargées de nommer les électeurs du second degré, qui élisaient les députés, les administrateurs, et les juges. En 1802, on les remplaça par les Assemblées de canton.

ASSEMBLÉES PROVINCIALES, assemblées créées, sur la demande des Notables convoqués à Versailles, par édit de Louis XVI en date du 22 juin 1787. Déjà, en 1780, sous le 1er ministère de Necker, il en avait été établi dans le Rouergue et le Berry. Elles se composaient de députés des trois ordres, renouvelés par quart tous les quatre ans; le président était pris dans la noblesse ou dans le clergé. Les députés des deux premiers ordres réunis ne pouvaient surpasser en nombre ceux du tiers état, et l'on votait par tête, en commençant tantôt par l'un, tantôt par l'autre des trois ordres. Les Assemblées provinciales étaient chargées, sous l'autorité du roi et de son conseil, de répartir les impôts; elles pouvaient adresser au gouvernement les représentations qu'elles jugeaient utiles à la province ou au royaume entier.

ASSER, docteur juif, né à Babylone en 353 ap. J.-C., m. en 427, composa le *Talmud de Babylone* (*V.* TALMUD).

ASSER, moine de St-David (pays de Galles), m. en 910. Le seul ouvrage authentique d'Asser est la *Vie d'Alfred le Grand*, publiée à la suite de l'*Histoire de Walsingham*, 1574, par l'archevêque Parker, réimprimée à Oxford, 1603. Le Dr Gale lui attribue des *Annales Britannicæ*. A. G.

ASSINIE, comptoir français sur la côte occid. de l'Afrique (Guinée), à l'embouch. de la riv. de son nom, par 5° 4' lat. N., et 5° 42' long. O. Il a été abandonné à la France, en 1843, par les indigènes de la *Côte-d'Or*, et occupe l'emplacement d'un fort que la Compagnie des Indes Orientales avait bâti en 1700. Il fait partie de l'arrond. de Gorée. L'exploitation commerciale se fait sur 80 kilom. de côte et 160 kil. à l'intérieur. Commerce de poudre d'or et d'ivoire.

ASSYRIE (Prov. romaine d'), créée par Trajan en 115. Adrien l'ayant rendue aux Parthes dès 117, on n'a aucun renseignement sur son étendue; elle correspondait à peu près à l'eyalet turc de Van et au N. de celui de Bagdad. C. P.

ASTURIE ET GALLÉCIE (Prov. romaine d'), partie N.-O. de l'Espagne Citérieure habitée par des peuples gaulois et celtibériens (*Gallæci, Lucences, Astures, Cantabri, Vaccæi*), qui furent soumis par Auguste, 26-21 av. J.-C. Cette contrée fut détachée de la province d'Espagne Citérieure ou de Tarraconaise sans doute par Vespasien, puisque des inscriptions nous font connaître un *préfet de Gallécie* sous Titus et un *propréteur de la province d'Asturie et Gallécie* sous Nerva et Trajan. Elle comprenait le pays au N. du Duero et tout le haut bassin de l'Ebre jusqu'à l'Océan au N. et à l'O., la Tarraconaise à l'E., et la Lusitanie au S. Elle fit ensuite partie du diocèse d'Espagne, de la Préfecture des Gaules et de l'Empire d'Occident. Elle avait pour métropole *Bracara Augusta* (Braga). C. P.

ATACAMA, la prov. la plus septentrionale du Chili, entre celle de Coquimbo au S., la Confédération Argentine à l'E., la Bolivie au N., et l'océan Pacifique à l'O. Culture de céréales; riches mines d'argent, de cuivre, de nitre; 55,567 hab.; ch.-l. *Copiapo* (S. Francisco de Selva); v. princ., Puerto-Copiapo et Caldera, reliées par un chemin de fer aux mines de Copiapo et de Charnacillo. On l'appelle aussi *province de Copiapo*. C. P.

ATELIERS NATIONAUX. Après la Révolution de Février 1848, presque tous les travaux s'étant trouvés suspendus, le gouvernement provisoire, afin de venir au secours des ouvriers, ordonna, par décret du 27 février 1848, l'ouverture d'urgence, sur divers points de Paris et des environs, d'ateliers de terrassement, qu'on appela *ateliers nationaux*. Tous les ouvriers qui s'y présentaient recevaient un salaire de 2 fr. par jour. Cette création, naturellement temporaire, dégénéra promptement en abus : la facilité avec laquelle on était admis dans ces ateliers fit qu'il y vint des gens de toutes sortes, jusqu'à des artistes, et que l'on y politiqua beaucoup plus que l'on n'y travailla. Il y avait de ces ateliers au Champ de Mars, à la plaine des Sablons, au parc de Monceaux. Au 30 mai 1848, leur effectif se composait de 115,000 hommes. Enfin le gouvernement et l'Assemblée ouvrirent les yeux sur le danger de cette sorte d'armée d'ouvriers inactifs, sur son entretien dispendieux pour le Trésor, auquel ils coûtaient 3 millions de francs par mois environ; et, le 21 juin, la commission du pouvoir exécutif ordonna le licenciement des ateliers nationaux. Le 23 éclata la grande et sanglante émeute de Juin, commencée par ces ateliers, qui ne furent vraiment dissous qu'après la victoire du parti de l'ordre. — Il y eut aussi des ateliers nationaux dans quelques grandes villes, notamment à Marseille et à Lyon. A Lyon, ces ateliers coûtèrent 1,650,000 fr., et les travaux qu'ils firent pendant toute la durée de leur existence furent évalués à 30,000 fr.

ATTERBOM (Pierre-Daniel-Amédée), poëte suédois, né en 1790 à Asko (Ostrogothie), m. en 1855, fonda à Upsal, en 1807, sous le nom d'*Union de l'Aurore*, une société littéraire, dont le but était d'affranchir la littérature suédoise de l'imitation des formes françaises. De 1810 à 1813, il publia un journal, *le Phosphore*, pour propager les doctrines littéraires d'A.-W. Schlegel et la philosophie de Schelling. Plus tard, il occupa à l'université d'Upsal les chaires d'histoire et de philosophie. Il a introduit dans son pays le genre du sonnet et les octaves. Ses poésies sont pleines de sentiment, de grâce et d'harmonie; il en a publié d'autres sous le titre de *Xénies*. Il est aussi l'auteur de *l'Ile fortunée*, idylle-féerie, de *l'Oiseau bleu*, fragment d'un grand drame romantique, et d'un ouvrage important pour l'histoire littéraire de la Suède, *les Bardes et les Scaldes*, 1841-49, 5 vol. in-8°. B.

AUBERT DE VITRY (Franç.-Jean-Philibert), littérateur et économiste, né à Paris en 1765, m. en 1849, débuta dans les lettres par un ouvrage politique intitulé *J.-J. Rousseau à l'Assemblée nationale*, 1789. En 1792, il publia des *Etudes sur l'Education*. Des attaques contre les Jacobins l'obligèrent de quitter Paris, et, partageant les périls des Girondins, il fut emprisonné jusqu'au 9 thermidor. Puis il occupa, sous le Directoire, des fonctions dans les administrations départementales de la Belgique. Dans la suite, il fut chef de bureau au ministère de l'Intérieur, à Paris, de 1813 à 1821. Il a publié : *Recherches sur les vraies causes de la misère et de la félicité publiques, ou De la population et des subsistances*, 1815, où sont combattues les doctrines de Malthus; *Essai sur les colonies militaires de la Russie*, 1826; des traductions des *Contes moraux de mistress Opie*, 1818, 5 vol. in-12, et des *Mémoires de Gœthe*, 1823, 2 vol. in-8°, etc. B.

AUDIN (J.-M.-V.), littérateur, né à Lyon en 1793, m. en 1851, dirigea à Paris une maison de librairie. On a de lui : *Essai sur le romantisme*, 1822, 2 vol. in-12; *Histoire de la St-Barthélemy*, 1826; *Histoire de la vie, des ouvrages et des doctrines de Luther*, 1839, 2 vol. in-8°; *Histoire de la vie, des ouvrages et des doctrines de Calvin*, 1841, 2 vol. in-8°; *Histoire de Léon X et de son siècle*, 1844, 2 vol. in-8°; *Histoire de Henri VIII et du schisme d'Angleterre*, 1850, 2 vol. in-8°. Ces livres sont écrits au point de vue catholique, et d'après des documents originaux; le style en est souvent affecté et prétentieux. B.

AUDITEURS AU CONSEIL D'ÉTAT, fonctionnaires ainsi appelés parce qu'ils font une espèce de noviciat, auprès des conseillers et des maîtres des requêtes, pour s'instruire des affaires administratives. Ils sont admis à la préparation et à l'instruction des affaires, et ont voix consultative dans celles dont ils ont fait le rapport. Les auditeurs au nombre de 80, sont de deux classes; ceux de la 1re seuls reçoivent un traitement de 2,000 fr. On prend parmi eux les maîtres des requêtes, les conseillers de préfecture, les sous-préfets, etc. — Les auditeurs au conseil d'État furent créés en 1803 par Napoléon Ier. Il n'y en eut d'abord que seize; mais, peu d'années après, leur nombre devint indéfini, parce que l'Empereur les envoyait en mission dans toutes les parties de son vaste empire. La Restauration de 1814 supprima les auditeurs au conseil d'Etat. Napoléon III les a réinstitués en 1852, en rétablissant le Conseil.

AUDOUIN (Franç.-Xavier), économiste, né à Limoges

en 1766, m. en 1837, embrassa avec ardeur la cause de la Révolution. On a de lui : *Du commerce maritime, de son influence sur la force et la richesse des États*, 1800; *Réflexions sur l'armement en course, sa législation et ses avantages*, an IX, 2 vol. in-8°; *Histoire de l'administration de la guerre*, 1811, 4 vol. in-8°.

AUDOUIN (Pierre), graveur au burin, élève de Beauvarlet, né à Paris en 1768, m. en 1822. Il a une extrême facilité, et, en moins de 30 ans, il a donné près de 100 planches. Sa manière est large, ferme sans dureté, moelleuse et cependant pleine de vigueur.

AUDOVÈRE, première femme de Chilpéric Ier, fut répudiée sous prétexte qu'elle avait tenu elle-même l'un de ses enfants sur les fonts baptismaux, et enfermée dans un monastère, où, dit-on, Frédégonde la fit étrangler. Mérovée, qui épousa Brunehaut à Rouen, était son fils.

AUGUIS (Pierre-René), littérateur, né à Melle en 1786, m. en 1846, se voua d'abord à l'enseignement des lettres, puis servit dans la marine hollandaise. Élu député en 1830, il siégea longtemps dans l'opposition. Il publia : *Examen critique des lettres inédites de Voltaire à la comtesse de Lutzelbourg*, 1812; *Sur les monuments anciens et modernes de l'Hindoustan*, 1812; *Histoire de Catherine II, impératrice de Russie, et de Paul Ier, son fils*, 1813; *les Révélations indiscrètes du XVIIIe siècle*, 1814; *Correspondance de Louis XVIII avec le marquis de Favras*, 1815; *Du génie de la langue française*, 1820; *Collection des poëtes français depuis le XIe siècle jusqu'à Malherbe*, 6 vol. in-8°, avec beaucoup de notes savantes et curieuses. B.

AULNES (du latin barbare *alcunæ*), génies malfaisants de l'Allemagne; ils habitaient les campagnes, les fontaines, etc.

AUTICHAMP (Charles de BEAUMONT, comte d'), neveu du général de ce nom (*V.* l'art. du *Dictionnaire*), né en Anjou en 1770, m. en 1852, fit partie de la garde constitutionnelle de Louis XVI, fut l'un des chefs de l'insurrection vendéenne, et en prit la direction après la mort de Bonchamp et de Stofflet. Ce fut lui qui signa le traité de pacification avec Hoche. A la Restauration, on le nomma pair de France. B.

AUTLAN, dép. du Mexique, dans la division militaire de Guadalaxara; entre ceux de Xalisco au N., de Tancitaro à l'E., de Colima au S., et le grand Océan à l'O.; formé du S. de l'ancien Etat de Xalisco; arrosé par le Rio-Chacala et le Rio-Almeria. Le ch.-l., *Autlan-de-la-Grana*, a 4,000 hab. Culture de la canne à sucre, de la cochenille et du cacao. Commerce de sel.

AUTRICHE (Cercle d'), l'une des grandes divisions politiques de l'anc. Empire d'Allemagne établies par Maximilien Ier en 1512, était situé entre ceux de Bavière et de Souabe au N.-O., la Suisse à l'O., les États Vénitiens et l'Adriatique au S.-O. et au S., le roy. de Hongrie à l'E., la Bohême et la Moravie au N. Il comprenait 7 États : 1° l'Autriche, divisée en archiduché d'Autriche, Autriche intér. (Styrie, Carinthie, Carniole, Frioul). Autriche supér (Tyrol et Vorarlberg), et Autriche infér. (enclaves du cercle de Souabe, Brisgau, villes Forestières, villes du Danube, Burgau, etc.); 2° et 3° les évêchés de Trente et de Brixen; 4° l'évêché de Coire en Suisse; 5° et 6° les ordres Teutonique et de Malte pour des terres qu'ils possédaient dans l'Autriche, le Tyrol et le Brisgau; 7° la seigneurie de Trasp en Suisse. L'archiduc d'Autriche en était le seul directeur; mais la maison d'Autriche possédant ce cercle presque en entier, il n'y avait pas d'assemblées de cercle. Elle en devint encore plus complétement maîtresse par le recez de Ratisbonne (1803), qui lui donna les évêchés de Trente et de Brixen, et elle en augmenta l'étendue en y incorporant Salzbourg et Berchtolsgaden détachés du cercle de Bavière. Mais la paix de Presbourg (26 déc. 1805) le diminua de l'Autriche intér., séparée entre Bade et le Wurtemberg, et de l'Autriche supér., donnée à la Bavière. Il cessa d'exister lorsque Napoléon Ier établit la Confédération du Rhin en 1806. C. P.

AUTRICHE. — *Nouvelle organisation politique et administrative.* — A la suite de la guerre malheureuse de 1859, le déficit croissant des finances autrichiennes et la crainte d'une banqueroute, la rigueur des réquisitions et des mesures militaires, les vexations religieuses contre les protestants et les juifs, fruit du concordat autrichien, le système absolu de centralisation administrative, l'abolition complète de toute liberté réelle, enfin l'interdiction des idiomes nationaux au profit de l'allemand partout imposé et seul reconnu comme langue officielle, avaient excité les plus vifs mécontentements dans toutes les provinces de l'Empire, surtout dans la Hongrie et ses anciennes annexes. Le gouvt, pour connaître les vœux des populations et détourner les périls qui le menaçaient, adjoignit d'abord au Conseil de l'Empire, dont les membres sont nommés par le souverain, 38 personnes choisies par lui dans les diverses provinces (5 mars 1860). On satisfit à peu près aux réclamations de cette assemblée, qui s'ouvrit le 31 mai, en publiant une *patente impériale* (20 oct.) qui substitua au gouvt absolu de l'Autriche une monarchie limitée, et à l'ancien système de centralisation à outrance une certaine décentralisation administrative.

D'après cette patente, le pouvoir législatif fut partagé entre le souverain et le *Conseil de l'Empire* pour les affaires d'intérêt général, entre le souverain et les *diètes de chaque province* pour les affaires d'intérêt local. Le Conseil de l'Empire se composa de 100 membres, non compris ceux qui sont nommés à vie par le souverain; les autres furent nommés par les diètes provinciales, et leur nombre fut fixé pour chaque prov. en raison de son étendue, de sa population, et de la quotité des impôts qu'elle paye. Les idiomes nationaux furent reconnus pour langues officielles dans chaque prov. Les diètes provinciales furent composées, conformément à des statuts particuliers pour chacune, non de membres représentant indistinctement toute la province, mais de députés des diverses classes de la population, clergé, noblesse et grands propriétaires, industriels et commerçants, villes, communes rurales.

Le pouvoir exécutif resta tout entier entre les mains de l'Empereur et de ses ministres; mais le système d'administration centrale fut profondément modifié. Les cinq ministères des affaires étrangères et de la maison de l'Empereur, du commerce, de l'industrie et des travaux publics, de la guerre, des finances, de la police, furent seuls conservés; ceux de l'intérieur, de la justice, de l'instruction publique et des cultes, furent supprimés comme autorités centrales, et leurs attributions respectives furent réparties entre deux autorités supérieures correspondant aux *deux grandes divisions nouvelles de l'Empire*. Ainsi la Hongrie et ses anciennes annexes, la Transylvanie, la Croatie-Esclavonne, la Woïvodie-Banat, formèrent la 1re grande division, que l'Empereur gouverna, de concert avec les diètes provinciales, par l'intermédiaire des grandes autorités abolies en 1849 et rétablies aujourd'hui, qui sont la *chancellerie royale de Hongrie* et la *chancellerie aulique de Transylvanie* résidant à Vienne, le gouverneur royal de Hongrie, et le palatin résidant à Pesth. Furent rétablies la *Curie royale* ou *Table royale de Hongrie* comme cour d'appel dans cette partie des États héréditaires, et la *Table septemvirale* comme cour suprême. On rendit au pays la diète hongroise, telle qu'elle existait avant 1848, si ce n'est que l'on supprima la position privilégiée de la noblesse, que l'on donna une représentation plus équitable aux villes, et que la diète n'eut autorité que pour les affaires intérieures du pays, sans aucun des droits que lui avait donnés la Constitution de mars 1848, ministres responsables, droit de voter les impôts, de fixer le contingent de l'armée. L'ancienne organisation par comitats fut également rétablie; mais la Hongrie n'en resta pas moins une province, la plus considérable, il est vrai, de l'Empire, et ne redevint pas un État distinct ayant pour roi l'Empereur d'Autriche. — La 2e grande division de l'Empire se composa du reste des pays de la Couronne, Allemands Italiens, Slaves de Bohême et de Galicie, et l'Empereur les gouverna, de concert avec les diètes provinciales, par un *ministre d'État*, charge récemment instituée à cet effet. Le lien entre ces deux parties de la monarchie fut établi par le Conseil de l'Empire, ainsi que par les cinq ministres chargés des affaires générales et destinés à maintenir l'unité du gvt et la centralisation politique, pendant que l'institution de ministres spéciaux pour chacune des deux grandes divisions de la monarchie et le rétablissement des diètes provinciales devaient répondre à la diversité des populations qui composent l'Empire, et consacrer la décentralisation administrative.

Cette Constitution, amalgame d'antiques institutions et de quelques principes de gouvernement moderne, mécontenta tout le monde : la Hongrie, bien qu'avantagée, était irritée de n'avoir pas obtenu l'*union personnelle* pure et simple; les autres provinces se plaignaient de l'importance exagérée donnée dans leurs diètes à l'aristocratie, et de la nullité d'un Conseil de l'Empire élu par de telles diètes et si peu nombreux. Le gouvernement écouta ces demandes : le ministre d'État, principal auteur de la patente du 20 oct., M. de Goluchowski, fut remplacé par un membre influent du parti allemand et libéral, M. de Schmerling (13 déc. 1860), et par ses con-

seils fut publiée une nouvelle Constitution, la *Loi fondamentale sur la représentation de l'Empire*, du 26 fév. 1861, qui régit aujourd'hui l'Autriche. En consacrant la décentralisation administrative et le respect des nationalités distinctes par le maintien des diètes provinciales, cette Constitution augmenta la centralisation politique, et établit plus pleinement le système constitutionnel. Ainsi le pouvoir exécutif se composa de l'Empereur et de 13 ministres : le président du conseil; le ministre de la maison de l'Empereur et des aff. étrangères; le ministre de la police; le ministre de la guerre; le ministre d'Etat, chargé de l'instruction publique et des cultes, et surtout de représenter le gvt dans les assemblées politiques; le ministre de l'intérieur; le ministre des finances; le ministre de la justice; le ministre du commerce et de l'économie publique; le ministre de la marine; enfin les trois chanceliers auliques de Hongrie, de Croatie-Esclavonie et de Transylvanie. Un Conseil d'Etat est chargé de préparer les projets de loi. Le pouvoir législatif est partagé entre l'Empereur et le *Reichsrath* ou Conseil de l'Empire, composé d'une Chambre des seigneurs et d'une Chambre des députés. Sont membres de la Chambre des seigneurs : 1° par droit de naissance, les princes majeurs de la maison impériale; 2° à titre héréditaire, les chefs majeurs des familles nobles possédant de vastes propriétés et auxquels l'Empereur confère cette dignité; 3° en raison de leur dignité ecclésiastique, tous les archevêques et évêques ayant titre de prince; 4° membres à vie, les hommes distingués dans l'Etat, l'Eglise, les sciences, etc., nommés par l'Empereur. La Chambre des députés se compose de 343 personnes, choisies par les diètes de chaque prov. parmi leurs propres membres, et ainsi réparties : Hongrie, 85; Bohême, 54; Vénétie, 20; Dalmatie, 5; Croatie-Esclavonie, 9; Galicie et Cracovie, 38; Basse-Autriche, 18; Haute-Autriche, 10; Salzbourg, 3; Styrie, 13; Carinthie, 5; Carniole, 6; Bukowine, 5; Transylvanie, 26; Moravie, 22; Silésie, 6; Tyrol et Vorarlberg, 12; Littoral, 6. Les Chambres sont convoquées tous les ans, leurs présidents et vice présidents nommés par l'Empereur, et les ministres responsables devant le Conseil de l'Empire. Telle est la Constitution centrale de l'Autriche.

Les Constitutions particulières des provinces furent fixées par des *statuts provinciaux*, publiés également le 26 fév. 1861. Chaque *pays de la couronne* a une *diète* composée des prélats et du recteur de l'Université de la province, membres-nés de la diète, et de députés élus directement par les grands propriétaires, les chambres de commerce et les villes, et au second degré par les communes rurales. Les *maréchaux* ou présidents des diètes, dont la session dure six ans, sont nommés par l'Empereur; la diète choisit dans son sein un *comité permanent* de six membres, qui prépare les travaux des sessions et représente la diète dans l'intervalle auprès des agents du gouvernement. Aucune province n'a de droits particuliers; la seule différence consiste dans le nombre des membres : Basse-Autriche, 66; Haute-Autriche, 50; Salzbourg, 26; Tyrol et Vorarlberg, 88; Styrie, 63; Carinthie, 37; Carniole, 37; Littoral, 52; Dalmatie, 43; Bohême, 241; Moravie, 100; Silésie, 31; Galicie et Cracovie, 150; Bukowine, 30. La Vénétie n'a pas reçu de statut; ses congrégations centrales, assemblées de chacune de ses délégations, lui tiennent lieu de diète; les Confins militaires restent en dehors du droit commun, et soumis à leur législation particulière; enfin la Hongrie, la Croatie-Esclavonie et la Transylvanie recouvrent leurs anciennes diètes, composées de deux chambres, celle des magnats et celle des députés. — L'établissement toujours difficile d'un nouveau système de gvt est encore aggravé en Autriche par les luttes des nationalités si diverses qui la composent. Le Conseil de l'Empire, dans ses deux premières sessions (mai 1861 à déc. 1862), a voté la plupart des lois organiques qui devaient compléter la Constitution; mais il n'a jamais été qu'un *Conseil restreint* de l'Empire; car les diètes de Hongrie, de Croatie-Esclavonie, la Vénétie et le Tyrol italien, ont obstinément refusé d'y envoyer des députés, les deux premières réclamant énergiquement l'autonomie complète, et repoussant tout autre lien politique que l'*union personnelle* sous le même souverain que les autres parties de l'Empire, les deux autres persévérant dans leur haine contre l'Autriche et leur aspiration à se joindre au royaume d'Italie. C. P.

AVRIL 1834 (Journées des 13 et 14), journées de guerre civile pendant lesquelles le parti républicain fut vaincu à Paris par le gouvernement de Louis-Philippe. Elles furent amenées par les poursuites dirigées contre quelques députés de l'extrême gauche, et par la loi contre les associations. Après la répression de l'insurrection, les chefs insurgés des différentes localités (Lyon, St-Etienne, Marseille, Besançon, Lunéville, etc.), au nombre de 121, furent traduits devant la Cour des pairs, et condamnés à diverses peines. Parmi eux on remarquait Godefroi Cavaignac, Lagrange, Guinard, Armand Marrast, Kersausie, Caussidière, etc. Avant même la fin du procès, plusieurs des accusés avaient réussi à s'enfuir de la prison de Ste-Pélagie.

AYCARD (Marie), homme de lettres, né à Marseille en 1794, m. en 1859. On a de lui une dizaine de romans, un recueil de *Ballades et chants populaires de la Provence* (1826), des traductions d'ouvrages espagnols, et quelques vaudevilles, parmi lesquels on cite *Mademoiselle Desgarcins* (1839), qui obtint un grand succès.

AZÉGLIO (Massimo TAPARELLI, marquis d'), littérateur et homme d'Etat italien, né à Turin en 1801, m. en 1866, servit quelque temps dans la cavalerie piémontaise, vécut de 1821 à 1829 à Rome, où il s'occupa de peinture et de musique, et acquit un talent distingué. Après avoir épousé la fille de Manzoni, il se livra plus particulièrement à la littérature, et composa deux romans, que le public accueillit avec grande faveur : *Ettore Fieramosca*, 1833, et *Niccolò dei Lapi*, 1841. Placé, avec Balbo et Gioberti, à la tête du parti qui voulait reconstituer la nationalité italienne, il tâcha de faire comprendre aux divers princes, par un écrit intitulé : *les Derniers événements de la Romagne* (1846), la nécessité des réformes libérales et d'une politique plus italienne. Après l'avénement de Pie IX, il retourna à Rome, et ne fut pas étranger, dit-on, aux mesures heureuses qu'adopta le pontife dans les premiers temps de son règne. En 1848, il partit avec les troupes papales qui devaient seconder le roi Charles-Albert contre l'Autriche, puis passa, après le rappel de ces troupes, dans l'armée vénitienne, et fut blessé au combat de Vicence. Elu député au Parlement sarde, il devint, en 1849, président du 1er ministère de Victor-Emmanuel. Des différends avec le comte Cavour, alors ministre des finances, l'obligèrent de se retirer en 1852. Quand la guerre de l'indépendance éclata, en 1859, il fut envoyé pour établir un gouvernement dans les Romagnes soulevées contre Pie IX. Après la proclamation du royaume d'Italie, on le nomma sénateur et gouverneur de la province de Milan. Ses principales brochures politiques ont été réunies à Turin, 1851, 1 vol. in-8°. B.

B

BAC — BAD

BAC (Jean-Baptiste-Théodore), avocat, né à Limoges en 1809, m. en 1865, se fit une réputation comme défenseur de Mme Lafarge, accusée d'avoir empoisonné son mari, et comme membre de l'opposition démocratique sous Louis-Philippe. Nommé, après la Révolution de 1848, commissaire du gouvernement provisoire dans le dép. de la Hte-Vienne, il fut élu membre de l'Assemblée constituante, où il se rangea dans le parti de la Montagne. A l'Assemblée législative, il combattit la politique napoléonienne, et fut momentanément éloigné de France après le coup d'Etat du 2 déc. 1851. B.

BACHI-BOUZOUKS. *V.* TURQUIE.

BADE (Nouvelle division administrative du grand-duché de). Les quatre cercles du Lac, du Haut-Rhin, du Rhin-Moyen et du Bas-Rhin, entre lesquels ce pays était partagé, ont fait place en 1864 à une division nouvelle

en 11 cercles, tirant leur nom de la ville qui en est le chef-lieu. Ce sont les suivants :

Cercles de :	*Habit.*	
Constance,	122,398.	S.-E. de l'anc. cercle du Lac.
Willingen,	65,093.	O. — —
Waldshut,	81,167.	S.-E. de l'anc. cercle du Hᵗ-Rhin.
Fribourg,	187,913.	S.-O. — —
Lorrach,	87,502.	N. — —
Carlsruhe,	211,565.	N. de l'anc. cercle du Rhin-Moyen.
Offenbourg,	140,194.	S. — —
Bade,	114,592.	Centre — —
Mannheim,	83,349.	N. de l'anc. cercle du Bas-Rhin.
Heidelberg,	124,556.	S. — —
Mosbach,	150,962.	E. — —

L'organisation judiciaire a été également modifiée. Aux quatre anciennes Cours d'appel de Constance, Fribourg, Bruchsal (pour le Rhin-Moyen) et Mannheim, on en a substitué 5, à Constance, Fribourg, Offenbourg, Carlsruhe et Mannheim, et des tribunaux de district (1ʳᵉ instance) à Waldshut, Willingen, Lorrach, Bade, Heidelberg et Mosbach. C. P.

BAHIOUDA, pays d'Afrique. *V.* plus loin Bayouda.

BAIGNEUR On nommait ainsi aux XVIIᵉ et XVIIIᵉ siècles celui qui tenait une maison où l'on trouvait des bains raffinés, bains de vapeur, bains épilatoires, bains parfumés, etc., et en outre de somptueux appartements garnis. Son hôtel était une maison de plaisir pour les jeunes seigneurs; un hôtel proprement dit pour les gens de la haute société qui venaient s'y enfermer, la veille d'un départ, pour échapper aux visites, et se préparer par le bain aux fatigues d'un voyage, ou bien pour se défatiguer au retour, avant de voir personne. La haute noblesse de province, qui n'avait pas de maison montée à Paris ou à Versailles, allait loger chez le baigneur préférablement à tous les autres hôtels garnis. Ces hôtels-bains étaient fort rares; on n'en comptait pas plus de deux à Paris, au XVIIᵉ siècle, et la profession de baigneur ne pouvait s'exercer qu'avec un privilége spécial du roi, ou d'un des grands officiers de la Cour.

BAIKIE (William-Balfour), voyageur, né à Arbroath en Ecosse en 1824, m. en 1864 à Sierra-Leone. Chargé en 1854 d'explorer le bassin du Niger inférieur ou Kouara, il remonta le premier la Tchadda ou Bénoué, et publia une relation de ce voyage : *Narrative of an exploring expedition up the rivers Kwara and Binué,* London, 1856. Il retourna sur le Kouara en 1857, et y passa sept ans, fondant à Lukodja, au confluent du fleuve et de la Tchadda, un établissement pour le commerce de l'ivoire, étudiant les langues des naturels et en publiant des vocabulaires, enfin adressant sur la géographie physique et les productions de ces pays une foule de renseignements et des Mémoires qui ont été publiés dans les Recueils de la Société géographique de Londres et dans les *Mittheilungen* allemands de Petermann. C. P.

BAKEL, v. d'Afrique (Sénégambie), sur la rive dr. du Sénégal et à 840 kil. de son embouchure, dans le Gadiaga (*V. ce mot* plus loin). En 1819, la France acheta aux nègres Soninké l'emplacement du fort de Bakel, et paya un tribut annuel ou *coutume* pour avoir le droit de trafiquer : Bakel ne fut qu'une *escale* où les commerçants allaient chercher la gomme que leur apportaient les tribus maures des Douaich et des Azkeur. On profita en 1855 des guerres civiles qui déchiraient le pays, et de l'appel fait à nos armes par l'un des partis, pour cesser de payer la coutume, et, en 1856, le village construit autour du fort fut déclaré possession française; il a 2,500 hab. L'arrond. de Bakel ou du Haut-du-Fleuve en a 6,000; les postes de Matam, Médine, Senoudebou, Arondou ou Makhana, en dépendent. C. P.

BAKOTA, contrée d'Afrique. *V.* Batoka. (*Suppl.*)

BALADE, mouillage et vge de la Nouvelle-Calédonie, à la pointe N. de cette île, par 20° lat. S. et 161° 30' long. E. C'est le premier point de l'île où les Français entrèrent en relations avec les indigènes; on y construisit un fort et quelques maisons; mais ce poste fut abandonné pour la situation plus avantageuse de *Port-de-France,* à quelque distance au S.-E., ch.-l. de la colonie. C. P.

BALÉARES (Prov. romaine des), une des sept du Diocèse d'Espagne et de la Préfecture des Gaules, fit partie de la Tarraconaise jusqu'à la fin du IVᵉ siècle. Elle fut érigée en province spéciale par Valentinien II, entre 385 et 390. C. P.

BALLEYDIER (Alphonse), écrivain politico-historique, né à Lyon vers 1820, m. en 1859, a publié : *Histoire politique et militaire du peuple de Lyon,* 1789-95, Paris, 1845, 3 vol. in-8°; *Hist. de la Révolution de Rome,* 1851, 2 vol. in-8°; *Hist. des révolutions de l'Empire d'Autriche,* 1853, 2 vol. in-8°; *Hist. de la guerre de Hongrie en* 1848-49, 1853; *Nicolas et la Russie,* 1857, 2 vol. in-8°. Il a donné aussi divers recueils intitulés : *Veillées militaires,* 1854; *Veillées de famille,* 1855 : *Veillées maritimes,* 1856. Tous ces ouvrages sont écrits dans un esprit contre-révolutionnaire.

BAN ET ARRIÈRE-BAN (*Bannum,* ou *Heribannum,* et *Retrobannum*), convocation, en cas de guerre, des nobles relevant de la couronne de France, avec un nombre de leurs vassaux proportionné à l'importance du fief, et armés et équipés. Le Ban date des deux premières races des rois francs. Le temps de service était alors de 40 jours, et de 6 mois dans les expéditions lointaines. On n'y pouvait amener que des hommes libres, et quiconque ne se rendait pas à la convocation était condamné à l'amende de 60 sols d'or. Du XIᵉ au XIVᵉ siècle, les *bannis* convoqués pour un service hors du royaume ne pouvaient être retenus plus de 40 jours sous les armes; pour un service à l'intérieur, le roi les gardait tout le temps qu'il jugeait nécessaire à la défense du pays; mais, après 40 jours, il leur devait une solde d'indemnité. L'amende existait toujours pour les réfractaires; sous Philippe-Auguste, en 1214, elle était de 50 sous pour un baron, 10 pour un chevalier, et 2 sous 6 deniers pour un sergent ou écuyer. Elle s'accroissait, en outre, de l'équivalent de la dépense que chacun aurait faite pendant la durée du service requis, et qu'on évaluait ainsi : le baron, 100 sous par jour; le vassal banneret, 20; le chevalier, 10; et le sergent, 5. En cas de dangers extraordinaires, le roi avait droit de demander des levées extraordinaires pour la défense du royaume. Ces levées étaient dites l'*arrière-ban,* et comprenaient tous les hommes valides de 18 à 60 ans. Ceux que des infirmités empêchaient de répondre à l'appel, ou qui se faisaient exempter, payaient une forte subvention en argent ou en nature. Les abbayes étaient rigoureusement soumises à cet impôt, qu'on appelait encore *hostilitium* et *carnaticum,* et le percevaient sur leurs tenanciers; en nature, c'étaient des chevaux, des bœufs, du menu bétail, des chariots, du vin, etc. L'*heribannum* finit par devenir un impôt fixe et perpétuel, exigé arbitrairement. Aux états généraux de 1355, les députés se plaignirent de cet abus, qui fut en partie réformé. Mais dès ce siècle même, et au XVIᵉ, on imagina, pour éluder les réclamations, de confondre le *ban* et l'*arrière-ban* comme une même chose, et cette signification se conserva toujours depuis; souvent même on se contenta de désigner par *arrière-ban* la convocation de tous les propriétaires de fiefs.

Sous Louis XIV, l'arrière-ban fut souvent convoqué à l'occasion des grandes guerres de ce roi. Il ne le fut, sous Louis XV, qu'en 1758, dans les seules provinces de Poitou, de Saintonge et d'Aunis, pour défendre les côtes, menacées par les Anglais. C'est probablement la dernière réunion de cette milice, dont plusieurs écrivains fixent, à tort, la fin à l'année 1674. — *V.* J. Delalande, *Traité du ban et de l'arrière-ban,* Orléans, 1675, in-4°; Gilles-André de la Roque, *Traité du ban et de l'arrière-ban, de son origine, de ses convocations anciennes et nouvelles,* Paris, 1676, in-12; Guérard, *Polyptique d'Irminon,* Paris, 1836, in-4°; l'abbé Lebeurier, *Rôle des taxes de l'arrière-ban du bailliage d'Evreux en* 1562, Paris, 1861, in-8°.

Vers la fin du 1ᵉʳ Empire français, en 1813, lorsque Napoléon dut se créer une nouvelle armée pour combattre la 6ᵉ coalition, et, dans ce but, user de tous les moyens possibles d'appeler le plus d'hommes sous les drapeaux, il ressuscita le nom de cette vieille institution oubliée du *ban* et de *l'arrière-ban.* Les gardes nationales de l'Empire furent organisées en 1ᵉʳ *ban* et 2ᵉ *ban* : le 1ᵉʳ, composé des hommes non mariés, rejoignit l'armée active en Allemagne; le 2ᵉ fit le service à l'intérieur. C. D—y.

BANDTKE (George-Samuel), historien et bibliographe, né à Lublin en 1768, m. en 1835, fut quelque temps précepteur à Sᵗ-Pétersbourg, devint, en 1798, professeur de langue polonaise au collége d'Elisabeth à Breslau, en 1804 recteur de l'école du Sᵗ-Esprit, et passa en 1811 à l'Université de Cracovie, en qualité de bibliothécaire et de professeur de bibliographie. On a de lui : *Analectes historico-critiques pour servir à l'histoire de l'Europe orientale,* 1802; *Dictionnaire polonais-allemand,* 1806, 2 vol.; *Grammaire polonaise à l'usage des Allemands,* 1808; *Evénements de l'histoire polonaise,* 1810; *Histoire de l'imprimerie à Cracovie,* 1815; *Histoire de l'imprimerie en Pologne,* 1826, 3 vol. — Son frère, Jean-Vincent, né à Lublin en 1783, m. en 1851, professeur de droit à l'Université de Varso-

vie et notaire du roy. de Pologne avant 1830, a publié : *Jus Culmense,* 1814; *Jus Polonicum,* 1831.

BANQUETS PATRIOTIQUES. Ils datent de la Révolution de 1789. Le premier, qui eut lieu dans le parc du château de la Muette, le 14 juillet 1790 (anniversaire de la prise de la Bastille), réunit tous les Fédérés, c.-à-d. les députations de toutes les gardes nationales et de tous les corps de l'armée. Depuis cette époque, à chaque fête nationale, les Parisiens, attablés devant les maisons, firent des *repas civiques et fraternels.* L'usage des banquets survécut à la République : sous le 1er Empire français, on vit plusieurs fois d'anciens frères d'armes se réunir, et Napoléon Ier offrit de grands repas à sa garde. Durant la Restauration, on ne peut guère mentionner comme banquet politique que celui qui fut offert aux 221 députés, dont l'*Adresse* précéda de si peu la Révolution de Juillet 1830. Le règne de Louis-Philippe Ier vit se multiplier les banquets : on en donna aux élus de la couronne, de la garde nationale, de la Chambre, etc. En 1847, les banquets servirent de ralliement à tous les partis de l'opposition, et ce fut l'interdiction d'un *banquet réformiste,* à Paris, qui servit de prétexte à la Révolution de Février 1848. B.

BAOUR-LORMIAN (Louis-Pierre-Marie-François), poëte, né à Toulouse en 1770, m. en 1854. Après avoir publié, à 25 ans, une traduction en vers de la *Jérusalem délivrée,* qui obtint peu de succès, il vint se fixer à Paris en 1795, et publia *les Trois mots,* satire contre les hommes du pouvoir et contre l'Institut; il s'attaqua aussi à Lebrun et à Chénier. Une traduction en vers des *Poésies d'Ossian,* 1801, valut à Baour-Lormian la faveur du public, et mit l'ossianisme à la mode. Quand Young eut hérité en France de la vogue d'Ossian, il publia des *Veillées morales et poétiques,* 1811, où il adopta le genre funèbre. En 1807, il donna *Omasis ou Joseph en Egypte,* tragédie sans action, mais qui réussit, grâce à la pompe, à l'harmonie et à l'élégance du style. Baour-Lormian chanta le *Rétablissement du culte,* les *Fêtes de l'Hymen,* à propos du mariage de Napoléon Ier et de Marie-Louise; en 1814, il célébrait encore Napoléon dans l'opéra de *l'Oriflamme,* écrit en société avec Etienne. Il entra à l'Académie française pendant les Cent-Jours, et donna, la même année, une traduction refaite de sa *Jérusalem délivrée,* qui fut alors accueillie avec faveur. Il publia encore un roman historique, *Duranti ou la Ligue en province,* 1828, 4 vol. in-12, et l'opéra d'*Alexandre à Babylone,* dont Lesueur composa la musique. En 1829, il fit paraître des *Légendes, Ballades et Fabliaux,* 2 vol. in-16, qui eurent quelque succès. Dans ses dernières années, souffrant et aveugle, il traduisit le poëme de *Job,* et cette traduction, où il a su reproduire la couleur biblique, est peut-être la meilleure de ses œuvres. F—T.

BARABRAS, nom de deux tribus de la Nubie : l'une, à la frontière d'Egypte, de Syène à Wady-Halfa; l'autre, vers le confluent de l'Atbara avec le Nil, dans le pays de Barbar ou Berber. Ce dernier nom, ainsi que celui de Barabras, qui n'est que le pluriel de Berberi, indique que ces tribus, différentes du reste par leur langage et leur physionomie des peuplades nègres et arabes qui les entourent, appartiennent à la famille des Berbères, qui occupait, avant la conquête arabe, l'Afrique septentrionale et centrale. C. P.

BARBARES, nom de mépris que donnaient, dans l'Antiquité, les Grecs et les Romains à tous les étrangers, et par lequel les Modernes désignent les différents peuples qui envahirent et renversèrent l'Empire romain. En ce dernier sens, le monde barbare comprenait les régions situées au delà du Rhin, du Danube, de la mer Noire, du Caucase, de la mer Caspienne, et du Tigre; et l'on peut y ajouter l'Arabie, la vallée supérieure du Nil, les pays Libyques, et la partie de la Grande-Bretagne qui était au nord du mur de Septime Sévère (*V.* MURAILLES CONTRE LES INVASIONS DES BARBARES). On rattache d'ordinaire les Barbares à trois races : 1° la race *scythique* ou *tartare,* qui s'étendait à l'E. du Volga et dans la Haute-Asie; — 2° la race *sarmatique* ou *slave,* entre le Volga à l'E., la Vistule, la Theiss et la Save à l'O.; — 3° la race *teutonique* ou *germanique,* depuis la Theiss et la Vistule jusqu'au Rhin et à la mer du Nord.

Parmi les Scythes ou Tartares, on cite : les *Alains* et les *Huns,* qui pénétrèrent en Europe au IVe siècle; les *Avares* et les *Bulgares,* au VIe; les *Magyares* ou *Hongrois,* au IXe; les *Turcs Seldjoukides,* fondateurs d'un empire en Asie dans les premières années du XIe; les *Mongols,* deux fois maîtres de l'Asie, sous Gengis-Khan à la fin du XIIe, sous Tamerlan à la fin du XIVe; les *Turcs Ottomans,* qui commencèrent leurs invasions dans l'Asie occidentale en 1299, et s'établirent à Constantinople en 1453. Les peuples slaves, dont plusieurs ne devinrent importants qu'après Charlemagne, étaient : les Serbes ou Sorabes, les Dalmates, les Croates, les Esclavons, etc., longtemps désignés par le nom général d'Antes; les Moraves, puissants dans le centre de la région allemande aux IXe et Xe siècles; les Tchèques ou Bohêmes; les Lèkhes ou Polonais, etc. A la race germanique, la plus considérable de toutes dans l'histoire du moyen âge, appartenaient les Wendes ou Wénèdes, les Vandales, les Hérules, les Angles, les Saxons, les Frisons, les Thuringiens, les Burgondes ou Bourguignons, les Longobards ou Lombards, les Goths, enfin les diverses tribus formant les confédérations des Franks et des Alémans.

Les Barbares du nord de l'Europe ont été poussés vers le Midi, non point par la surabondance de la population dans leur pays natal, mais par la passion de la guerre et le goût des entreprises aventureuses; par le désir, constant chez les peuples septentrionaux, de vivre sous un climat plus doux et au milieu de terres plus fertiles; par l'appât du butin que devait donner le pillage des provinces romaines. Les chefs des Barbares se considérèrent aussi comme les instruments des vengeances divines : Alaric, roi des Visigoths, disait qu'une force secrète, irrésistible, l'entraînait vers Rome; le roi des Huns, Attila, s'appelait lui-même « le fléau de Dieu, le marteau de l'Univers; » parmi les Vandales, Genséric ordonnait à son pilote, en partant d'Espagne, de faire voile « vers les peuples que Dieu voulait châtier. » — Bien que les frontières romaines aient été fréquemment attaquées dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, la grande invasion ne date que de la fin du IVe siècle, lorsque l'arrivée des Huns sur le Bas-Danube détermina, en 376, les Visigoths à pénétrer dans l'Empire d'Orient. Depuis cette époque, les tribus barbares, poussées les unes par les autres, se sont jetées sur le monde romain, et, au milieu de ses ruines, ont élevé des royaumes plus ou moins durables. Tels furent, en Italie, ceux des Hérules, des Ostrogoths, et des Lombards; en Espagne, ceux des Suèves et des Wisigoths; en Afrique, ceux des Vandales; en Gaule, ceux des Burgondes et des Franks; en Grande-Bretagne, les sept États anglo-saxons, etc.

Les invasions des Barbares ont produit des résultats déplorables : massacre des populations romaines, protégées toutefois, auprès des chefs, qui se convertirent à la foi catholique, par l'influence du clergé; abandon de l'industrie et du commerce, à qui la sécurité faisait défaut; dépérissement de l'agriculture, relevée cependant par les Bénédictins, qui recueillirent également l'héritage des lettres antiques; inhabileté ou désordre dans l'administration publique, à la place de la régularité que les Barbares eux-mêmes admiraient dans les institutions romaines; des lois germaniques, aussi variées que les tribus, prenant place à côté du Code romain, qui avait été la loi générale du monde; des idiomes tudesques venant aider à la décomposition du latin, altéré déjà dans le langage populaire des provinces. — Mais les invasions ont eu aussi des conséquences heureuses : elles infusèrent à la société antique un sang nouveau, qui la régénéra; elles introduisirent dans le monde romain, qui s'était montré trop rebelle aux enseignements du christianisme, une population jeune, énergique, brutale sans doute, plus capable du moins que les païens abâtardis de pratiquer les préceptes de la religion du Christ; elles amenèrent, au milieu d'une société où l'on ne connaissait que la vie de cité et le sacrifice du citoyen à l'Etat, des hommes vivant seulement en tribus, et poussant le sentiment de la liberté individuelle jusqu'à se plier difficilement au joug d'un chef ou d'une loi. — Il faut ajouter que les mœurs et les institutions apportées par les Barbares contenaient en germe toute l'organisation féodale du moyen âge : par exemple, la distinction que l'invasion établit entre les vainqueurs et les vaincus, se perpétua dans celle des nobles et des roturiers; les *bénéfices,* terres distribuées par les chefs germains à leurs guerriers, devinrent, par une suite de transformations, les *fiefs* des temps féodaux (*V.* ALLEU, BÉNÉFICE); les rapports entre le chef de bande et ses *leudes* ou fidèles furent le modèle de ceux qui s'établirent plus tard entre le suzerain et ses vassaux (*V.* LEUDES, FIEF, FÉODALITÉ, etc.). Enfin les invasions firent des conditions nouvelles à la royauté, qui reposa, pour longtemps encore, sur une libre élection, et tira son prestige de la force physique et du courage (*V.* ROYAUTÉ, dans notre *Dictionnaire des Lettres et des Beaux-Arts*); elles introduisirent dans la nouvelle organisation politique, par

les assemblées de tribu déjà usitées chez les Germains, un élément démocratique (*V.* Champs de Mars, Champs de Mai); elles modifièrent gravement le système judiciaire par l'emploi des *épreuves* ou *jugements de Dieu* comme moyen de procédure, et de la *compensation pécuniaire* comme sanction pénale (*V.* Epreuves Judiciaires, Wehrgeld). B.

BARBEAU DU BARRAN, homme politique, né à Barran, près d'Auch, vers 1750, m. à Bâle en 1816, fut député du Gers à la Convention, vota la mort de Louis XVI, fit partie du comité de sûreté générale, et présida la société des Jacobins. Au 9 thermidor, il se prononça contre Robespierre, mais resta attaché au parti démagogique, et fut enfermé au château de Ham comme l'un des auteurs de l'insurrection du 1er prairial an III. L'amnistie de brumaire an VI lui rendit la liberté. En 1816, il fut atteint par la loi de bannissement des régicides. B.

BARBERI (Gioachino), célèbre mosaïste, né à Rome en 1774, m. en 1857. Parmi ses chefs-d'œuvre, on cite la copie de la mosaïque de Pompéi ou la *Bataille d'Alexandre contre Darius, l'Aurore,* et le *Crucifix* du Guide. B.

BARCELONA-LA-NUOVA (Prov. de), division administrative du Vénézuela, entre celles de Cumana à l'E., de Guyane, dont la sépare l'Orénoque, au S., de Caracas à l'O., et la mer des Antilles au N.; 35,500 kil. carr.; environ 60,000 hab.; ch.-l., *Barcelona-la-Nuova.* C. P.

BARCELONE (Prov. de), division administrative de l'Espagne, formée du centre de la Catalogne, entre les prov. de Girone à l'E., de Lerida et de Tarragone à l'O., la Méditerranée au S., et les Pyrénées au N.; 773,140 kil. carr.; 726,267 hab. Sol en grande partie montagneux (Mont-Serrat, ramification des Pyrénées); belles forêts; eaux minérales (Monistrol, val de Ebron); mines de cuivre, zinc, manganèse, plomb, houille; céréales, fruits, garance, huile, vins; export. de laine et de soie. C. P.

BARCHOU DE PENHOEN (Auguste-Théodore-Hilaire, baron), littérateur, né à Morlaix en 1801, m. en 1855, anc. capitaine au corps royal d'état-major, membre libre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, fut député du Finistère à l'Assemblée législative de 1849. On a de lui : *Souvenirs de l'expédition d'Afrique,* 1832; *Destination de l'homme,* traduit de Fichte, 1833 et 1836; *Mémoires d'un officier d'état-major sur la guerre d'Alger,* 1835; *Guillaume d'Orange et Louis-Philippe,* 1835; *Philosophie de Schelling,* 1834; *Histoire de la philosophie allemande depuis Leibnitz jusqu'à Hegel,* 1836, 2 vol. in-8°; *Histoire de la conquête et de la fondation de l'Empire anglais dans l'Inde,* 1841, 6 vol. in-8°; *l'Inde sous la domination anglaise,* 1844, 2 vol. in-8°; *Essai d'une philosophie de l'histoire,* 1851, 2 vol. in-8°. B.

BARDIN (Jean), peintre, né à Montbard en 1732, m. en 1809, élève de Lagrenée et de Pierre, et maître de David et de Regnault, fut directeur de l'Ecole des beaux-arts d'Orléans. On cite de lui : *Tullie faisant passer son char sur le corps de son père; Ste Catherine au milieu des docteurs; l'Exaltation de Ste Thérèse;* une *Résurrection; Andromaque pleurant sur les cendres d'Hector; l'Enlèvement des Sabines; le Massacre des Innocents.* Il était le père du général Bardin.

BARLOW (Peter), savant anglais, né à Norwich, en 1785, m. en 1862, professeur à l'Académie royale militaire de Woolwich, se fit connaître comme mathématicien par des *Recherches élémentaires sur la théorie des nombres,* Londres, 1811; de *Nouvelles Tables mathématiques,* 1814; un *Nouveau Dictionnaire philosophique et mathématique,* 1814; et, comme physicien, par un *Essai sur les attractions magnétiques et sur les lois de l'électro-magnétisme terrestre,* 1820 et 1824. On lui doit des améliorations importantes dans la fabrication des télescopes achromatiques. Comme mécanicien, Barlow s'est spécialement occupé des chemins de fer, et, parmi les ouvrages qu'il a écrits sur cette matière, son *Traité des matériaux de construction* a été traduit dans toutes les langues de l'Europe. Il a laissé enfin un travail *Sur les manufactures de la Grande-Bretagne,* 1837.

BARQUISIMETO (Prov. de), division administrative du Vénézuela, entre celles de Coro au N., de Maracaibo et de Truxillo à l'O., de Varinas au S., et de Carabobo à l'E. Sol couvert au S. par la Sierra de Mérida, et arrosé par le Tocuyo; belles forêts; plantations de tabac, de café, d'indigo. Superf., 24,000 kil. carr., 130,000 hab. environ. Ch.-l., *Barquisimeto.* C. P.

BARRE (Jean-Jacques), graveur en médailles, né à Paris en 1793, m. en 1855, entra chez Tiolier, graveur de l'hôtel des Monnaies de Paris, et débuta par de nombreux ouvrages pour la *Galerie numismatique des grands hommes français.* Il exécuta la grande médaille du *Sacre de Charles X,* celles de *Botelâieu* (pour la ville de Rouen), du docteur *Gall,* du comte *Pozzo-di-Borgo,* etc. C'est aussi lui qui a gravé les médailles destinées à rappeler *l'Eglise Ste-Geneviève rendue au culte,* l'inauguration des statues de *Louis XIV* à Montpellier, et de *Louis XVI* à Bordeaux, la *Visite de la famille d'Orléans à la Monnaie en* 1834, le *Retour des restes mortels de Napoléon,* etc. On lui doit enfin les poinçons et bigornes de la garantie, qui ont rendu impossible la contrefaçon, les planches en taille de relief sur acier pour l'impression des billets de la Banque de France et des banques de Rouen, de Lyon, et de Toulouse, la médaille du Comité des arts et monuments historiques, les sceaux de l'Etat et de l'Assemblée nationale en 1848, les monnaies de Napoléon III, etc. Barre fut nommé graveur général des monnaies en 1842. Il a publié, en 1851, un savant Rapport *sur les procédés anciens et modernes du monnayage en France.* B.

BARRY (Charles), architecte, né en Irlande en 1795, m. en 1860, a construit les écoles de Birmingham, la galerie nationale de Bridgewater, et la bibliothèque du collége des chirurgiens à Londres. Son œuvre la plus importante est le nouveau Parlement, édifice immense, d'architecture ogivale, commencé en 1836, et qui contient la Chambre des lords et celle des communes.

BARTH (Henri), voyageur allemand, né à Hambourg en 1821, m. en 1865, fit son premier voyage en Afrique en 1845, explora les régences de Tripoli et de Tunis, ainsi que la Marmarique, gagna l'Egypte à travers le pays de Benghazi, et remonta la vallée du Nil jusqu'à Assouan. En 1846, il parcourut l'Asie Mineure et les grandes îles qui l'avoisinent, et, en 1847, la Grèce. De 1850 à 1854, associé avec Overweg et Richardson, il fit, au nom du gouvernement anglais, un second voyage en Afrique. Il a publié, en allemand : *Exploration des côtes de la Méditerranée,* Berlin, 1849; et, en anglais : *Voyages et découvertes dans le nord et le centre de l'Afrique,* Londres, 1857, 5 vol. in-8°.

BARTHE (Félix), jurisconsulte, né à Narbonne, en 1795, m. en 1863, fut avocat au barreau de Paris, se fit connaître dès 1820 comme défenseur de Gravier et Bouton, coupables d'avoir lancé des pétards dans les Tuileries, puis plaida dans l'affaire du colonel Caron, dans celle de la conspiration militaire de Béfort, et dans le procès des quatre sergents de La Rochelle. Lors de la publication des fameuses ordonnances du 26 juillet 1830, il figura parmi les plus ardents à défendre la liberté de la presse et à provoquer la lutte contre la branche aînée des Bourbons. Procureur du roi après la Révolution, bientôt président de Chambre à la Cour royale de Paris, il fut député de cette ville, ne tarda point à recevoir le portefeuille de l'instruction publique, et devint ministre de la justice dans le cabinet de Casimir Périer : on lui dut alors les lois du 31 août 1831 et du 17 janvier 1832, qui adoucirent le Code pénal et la contrainte par corps. En 1834, il remplaça Barbé-Marbois comme premier président de la Cour des comptes, et obtint un siége à la Chambre des pairs. Il rentra au ministère de la justice, de 1837 à 1839. Eliminé de la Cour des comptes en 1848, réintégré en 1849, il fut nommé sénateur en 1852. B.

BARTSCH (J.-Adam de), dessinateur et graveur à l'eau-forte et au burin, né à Vienne (Autriche) en 1757, m. en 1820, fut membre de l'Académie des beaux-arts, et 1er garde de la Bibliothèque impériale. Il grava aussi à la manière noire avec beaucoup d'habileté. Le catalogue de son œuvre comprend 505 pièces. Lui-même a publié le catalogue de l'œuvre de Rembrandt, de Guido Reni, etc., et un important ouvrage intitulé *le Peintre-Graveur,* 1803-21, 21 vol. in-8°, avec 80 pl.

BATOKA, contrée du centre de l'Afrique australe, par 16°-18° lat. S. et 23°-26° long. E., entre le Zambèze au S. et à l'E., et ses affluents le Kafné au N., le Madjila et les chutes Victoria à l'O. Il y a quelques années, les Batoka, peuple pasteur et agriculteur, furent chassés de ce pays par des peuplades du Sud, les Matabéli. Le Batoka a été découvert par Livingstone en 1852. C. P.

BATOPILAS, dép. du Mexique, dans la division de Durango; entre ceux de Chihuahua au N., de Huejuquilla à l'E., de Nazas au S., et de Cinaloa à l'O.; formé du S.-O. de l'anc. Etat de Chihuahua; ch.-l., *Hidalgo.* Il emprunte son nom à une rivière qui, avant de se jeter dans le golfe de Californie, s'appelle Rio-del-Fuerte. Situé sur le plateau central du Mexique, dont la principale chaîne y porte le nom de Sierra de los Tepehuanes, il

renferme de riches mines d'or et d'argent, entre autres, celles de San-Pedro de Batopilas.

BAUDE (Jean-Jacques, baron), homme politique, né à Valence (Drôme) en 1792, m. en 1862, entra fort jeune dans l'administration départementale, et remplit divers emplois jusqu'à la Restauration. Puis il s'occupa d'économie politique et de travaux publics, et collabora au journal *le Temps*, ce qui lui valut, lors de la Révolution de 1830, un avancement rapide; en une seule année, il fut préfet de la Manche, directeur des ponts et chaussées, sous-secrétaire d'État au ministère de l'intérieur, et préfet de police. Sa faiblesse pendant l'émeute du 14 février 1831, où l'archevêché de Paris fut saccagé, lui fit perdre ce dernier emploi : néanmoins, il devint conseiller d'État, et, jusqu'en 1846, le gouv. le soutint comme député de Roanne. Après la Révolution de 1848, il rentra dans la vie privée. En 1856, il fut élu à l'Académie des sciences morales et politiques. On a de lui, entre autres écrits : *De la navigation de la Loire au-dessus de Briare*, 1826; l'*Algérie*, 1841, 2 vol. in-8°. B.

BAUDENS (Lucien-Jean-Baptiste), chirurgien, né à Aire en 1804, m. en 1858, servit dans les hôpitaux militaires, puis dans l'armée. Attaché à l'ambulance du quartier général lors de l'expédition contre Alger, il devint chirurgien-major en 1831, et professeur d'anatomie et de chirurgie opératoire à l'hôpital d'instruction d'Alger. Dans l'expédition de Constantine en 1836, il imagina de se servir des caisses à buiscuit pour confectionner des appareils à fractures des membres inférieurs, et ce moyen perfectionné, devenu d'un usage presque général, a pris le nom d'*appareil Baudens*. En 1837; il reçut le grade de chirurgien principal. Professeur de clinique chirurgicale à l'hôpital de Lille en 1838; directeur de l'hôpital du Gros-Caillou en 1839, chirurgien principal du Val-de-Grâce en 1842, membre du conseil de santé des armées en 1845, inspecteur de ce service en 1850, il fut appelé, en 1854, à diriger le service médical pendant la guerre d'Orient. Il a laissé : *Clinique des plaies d'armes à feu*, 1836, où il préconise le traitement par la glace; *Nouvelle méthode des amputations*, 1842; *Leçons sur le strabisme et le bégayement, méthode ténotomique*, 1841; *Efficacité de la glace combinée à la compression pour réduire les hernies étranglées*, 1854.

BAUDIN (Nicolas), navigateur, né dans l'île de Ré, vers 1750, mort en 1803, servit d'abord dans la marine marchande, puis, en 1786, dans la marine royale. On le chargea de deux voyages, l'un dans l'Inde, l'autre aux Antilles, pour faire des recherches sur l'histoire naturelle. Il alla, en 1800, explorer les côtes de l'Australie, visita particulièrement la baie des Chiens marins, et le pays situé entre le détroit de Bass et l'extrémité orientale de la Terre-de-Nuyts. Une maladie l'enleva à l'île de France. Les résultats de cette exploration sont consignés dans le *Voyage aux terres australes* de Péron, 1807, 3 vol. in-4°. B.

BAUDIN (Charles), né à Sedan en 1784, du conventionnel Baudin des Ardennes, m. en 1854, entra à 15 ans dans la marine militaire. Il perdit le bras droit aux Indes dans un combat contre les Anglais, en 1808. Il n'en continua pas moins de servir, passa lieutenant de vaisseau en 1809, capitaine de frégate en 1812, capitaine de vaisseau en 1814, et donna sa démission lors de la rentrée des Bourbons. Il fonda alors au Havre une maison de commerce; lors de la Révolution de 1830, plusieurs faillites ayant ébranlé sa fortune, il reprit du service. Nommé contre-amiral en 1839, il reçut bientôt la mission de venger les violences dont les négociants français souffraient au Mexique, et ruina le fort de St-Jean-d'Ulloa. Cet exploit lui valut le grade de vice-amiral. Baudin fut commandant en chef des forces navales de la France dans les mers de l'Amérique du Sud en 1840, préfet maritime à Toulon de 1841 à 1847, chef de l'escadre de la Méditerranée après la Révolution de 1848, inspecteur général des équipages de ligne et de la gendarmerie maritime, membre du Conseil d'amirauté, vice-président du Bureau des longitudes, et il venait d'être nommé amiral, quand il mourut. B.

BAUMGARTEN-CRUSIUS (Detlev-Charles-Guillaume), philologue, né à Dresde en 1746, mort en 1845, remplit diverses fonctions dans l'enseignement, se fit remarquer par son patriotisme lors du soulèvement de l'Allemagne contre Napoléon Ier, et devint, en 1833, recteur de l'école de Meissen. On a de lui des éditions estimées de *Xénophon*, 1812; de *Suétone*, 1816-18; de l'*Odyssée* d'Homère, 1822, 3 vol. in-8°, etc.

BAUMGARTNER (le baron André de), physicien et homme d'État autrichien, né en 1793 à Friedberg (Bohême), m. en 1865, fut nommé professeur de physique à Olmütz en 1817, à l'Université de Vienne en 1823, et ouvrit dans cette ville des cours populaires de mécanique appliquée aux arts et à l'industrie. Sa santé l'obligeant de renoncer à l'enseignement, il dirigea tour à tour une fabrique de porcelaine, une manufacture de tabac, et une ligne de télégraphie électrique. En 1848, il devint ministre des travaux publics et des mines, accepta ensuite les simples fonctions de chef de division aux finances, et reprit enfin le ministère des travaux publics et du commerce de 1851 à 1855. Il fut nommé, en 1860, président de l'Académie des sciences de Vienne. On a de lui : *Aréométrie*, 1820; *la Mécanique dans ses applications aux arts et à l'industrie*, 1823; *Histoire naturelle*, 8e édit., 1844-45; *Journal de physique et de mathématiques*, 1826-37, 14 vol.; *Guide du chauffeur des machines à vapeur*, 1841.

BAUR (Ferdinand-Chrétien), théologien protestant, né en 1792, m. en 1860, a été l'un des chefs de l'école de Tubingue, où il enseigna depuis 1826. Ses principaux ouvrages sont : *Symbolique et Mythologie, ou la Religion naturelle de l'antiquité*, 1824-25, 3 vol.; *Gnosis chrétienne, ou Philosophie de la religion chrétienne*, 1835; *St Paul, sa vie et ses œuvres, ses épîtres et sa doctrine*, 1845; *Traité d'histoire dogmatique chrétienne*, 1847; *Recherches critiques sur les Evangiles canoniques, leurs rapports, leur origine et leurs caractères*, 1847; *l'Evangile de St Marc, son origine et son caractère*, 1851; *le Christianisme et l'Eglise chrétienne durant les trois premiers siècles*, 1853.

BAUTZEN (Cercle de), un des 4 cercles du roy. de Saxe, entre celui de Dresde à l'O., la Silésie prussienne au N. et à l'E., et la Bohême au S. Il est couvert au S. par les ramifications des monts de Lusace, et formé au N. de vastes plaines qu'arrosent la Sprée et l'Elster noir. Superf., 250,470 hect.; 308,488 hab., dont environ 50,000 Lusaciens ou Wendes, de famille slave. C. P.

BAVIÈRE (Cercle de), l'une des grandes divisions politiques de l'anc. Empire d'Allemagne, établies en 1500 par Maximilien Ier; entre ceux de Franconie et de Souabe au N. et à l'O., d'Autriche au S. et au S.-E., et la Bohême au N.-E. Il se composait, à la fin du XVIIIe siècle, de vingt Etats divisés en deux bans; le *ban ecclésiastique* comprenait : l'archevêché de Salzbourg, les évêchés de Freisingen, de Ratisbonne et de Passau, la prévôté de Berchtolsgaden et les trois abbayes princières de St-Emeran, de Haut et de Bas-Munster, dans la ville de Ratisbonne; le *ban séculier* comprenait : le duché électoral et le Palatinat de Bavière, les duchés de Neubourg, de Soulzbach, le landgraviat de Leuchtenberg, les comtés de Haag, de Hohen-Waldeck, les seigneuries d'Ehrenfels, de Soulzbourg et Pyrbaum, de Breiteneck (tous ces Etats à l'électeur de Bavière), les comtés de Sternstein, d'Ortenbourg, et la ville impériale de Ratisbonne. Il correspondait à la moitié environ du roy. actuel de Bavière (cercles de Haute et Basse-Bavière et de Haut-Palatinat), et à la prov. autrichienne de Salzbourg. Il était dirigé alternativement par l'archevêque de Salzbourg et l'électeur de Bavière; les assemblées du cercle se tenaient à Ratisbonne. Le recez de Ratisbonne, 1803, lui enleva Salzbourg et Berchtolsgaden pour les incorporer au cercle d'Autriche; les évêchés de Freisingen et de Passau furent donnés à l'électeur de Bavière, et la ville et l'évêché de Ratisbonne devinrent un archevêché-électoral pour l'ancien archevêque-électeur de Mayence, transféré à Ratisbonne. Ce cercle disparut comme tous les autres, en 1806, lors de la substitution de la Confédération du Rhin à l'Empire germanique. C. P.

BAVIÈRE (Cercle de Basse-), division administrative du roy. de Bavière, anc. cercle du Bas-Danube; entre ceux de Haut-Palatinat au N.-O., de Haute-Bavière à l'O. et au S., la Bohême dont le sépare le Bœhmer-Wald, et l'Autriche au-dessus de l'Enns, dont le séparent le Danube et l'Inn à l'E. La partie au N. du Danube est couverte par les ramifications du Bœhmer-Wald appelées Monts de Bavière (Bayerischer-Wald); forêts considérables; mines de fer. La partie au S. du Danube se compose de vastes plaines arrosées par le Danube et ses affluents (Laber, Isar, Vils, Inn); pâturages; céréales. Ce cercle, formé de la partie orientale de l'anc. électorat de Bavière et de l'évêché de Passau, a 1,068,959 hect., et 575,338 hab., dont environ 2,000 protestants, le reste catholique. Il a pour ch.-l. *Landshut*, et forme le ressort d'une Cour d'appel et d'un évêché dont les siéges sont à Passau. C. P.

BAVIÈRE (Cercle de Haute-), division administrative du

roy. de Bavière, anc. cercle de l'Isar; entre ceux de Basse-Bavière et de Haut-Palatinat au N., de Franconie-Moyenne et de Souabe dont il est séparé par le Lech à l'O., le Tyrol au S., et la prov. autrichienne de Salzbourg et l'Autriche au-dessus de l'Enns dont le sépare la Salza, à l'E. La partie méridionale, couverte par les ramifications des monts de l'Innthal et des Alpes salzbourgeoises, offre les lacs Chiem, Würm, Ammer, Walchen, etc.; grandes forêts; beaux pâturages; mines de cuivre; riches salines. La partie centrale et septentrionale se compose de plaines arrosées par le Lech, la Paar, l'Ilm, l'Isar, l'Inn; céréales, houblon. Ce cercle, formé de la partie méridionale de l'anc. électorat de Bavière, de l'évêché de Freisingen, et de la prévôté ecclésiastique de Berchtolsgaden, a 1,696,404 hect., et 778,559 hab., dont environ 14,000 protestants et 1,500 juifs; le reste, catholique. Il a pour ch.-l. *Munich*, et forme le ressort d'un archevêché (Munich), et d'une Cour d'appel qui siége à Freisingen. C. P.

BAVOUX (François-Nicolas), jurisconsulte, né en 1774 à St-Claude (Jura), m. en 1848, professeur suppléant à l'Ecole de droit de Paris en 1804, professeur de droit criminel en 1819, député de l'opposition libérale avant et après 1830, et enfin conseiller à la Cour des Comptes, a publié, conjointement avec Loiseau : *Jurisprudence du Code civil, recueil des arrêts rendus par les Cours d'appel et par celle de cassation depuis la promulgation de ce Code*, 1803-14, 22 vol. in-8°; *le Praticien français*, 1806-07, 5 vol. in-8°; *Jurisprudence des Cours de cassation et d'appel sur la procédure civile et commerciale*, 1808-9, 3 vol. in-12. Il a donné seul : *Leçons préliminaires sur le Code pénal, ou Examen de la législation criminelle*, 1821; *des Conflits, ou Empiétement de l'autorité administrative sur l'autorité judiciaire*, 1829, 2 vol. in-4°; *Conseil d'Etat, Conseil royal, Chambre des pairs, vénalité des charges, duel et peine de mort*, 1838.

BAWR (Alexandrine-Sophie COURY DE CHAMPGRAND, baronne de), auteur dramatique et romancière, née à Stuttgard en 1776, de parents français, m. en 1861. Un premier mariage, avec le comte de Saint-Simon, futur chef de la secte saint-simonienne, fut rompu en 1801 par le divorce; elle épousa plus tard le baron de Bawr, officier russe, qui périt prématurément en 1812. Parmi ses ouvrages dramatiques, on cite *Argent et Adresse* (1802), l'*Argent du voyage* (1809), et *la Suite d'un bal masqué* (1813). On lui doit encore une petite *Histoire de la musique*, 1823. B.

BAYOUDA ou BAHIOUDA, pays d'Afrique (Nubie méridionale), renfermé dans le coude que fait le Nil entre Khartoum et Vieux-Dongolah, entre 16° et 18° lat. N., 29° et 31° long. E. Les Arabes Hassenieh et Hawawiv parcourent le Bayouda avec leurs troupeaux. Ce pays renferme beaucoup d'animaux sauvages, lions, chacals, autruches, etc.; il a été exploré par M. de Heuglin en 1856. C. P.

BEAUTEMPS-BEAUPRÉ (Charles-François), ingénieur-hydrographe, né en 1766 à Neuville-au-Pont, près de Ste-Menehould, m. en 1854, fut amené à Paris en 1776 par le géographe Buache, son cousin. Il prit part, en 1785, aux travaux cartographiques du *Neptune de la Baltique* sous la direction de Fleurieu, et reçut, en 1791, le titre de 1er ingénieur-géographe de l'expédition que D'Entrecasteaux devait conduire à la recherche de La Pérouse. Il imagina, pendant cette expédition, à l'aide des relèvements astronomiques combinés avec ceux de la boussole, une nouvelle méthode hydrographique, qu'il a exposée dans un appendice au *Voyage de D'Entrecasteaux*, 1808, t. 1er, et son nom fut donné à une île située entre l'archipel du St-Esprit et la Nouvelle-Calédonie. Il rentra en France en 1796, apportant une collection de cartes admirablement exécutées. Il continua de travailler au *Neptune de la Baltique*, et fut chargé de lever la *Carte hydrographique générale*, pour le Voyage autour du monde du capitaine Marchand. On le nomma, en 1798, ingénieur-hydrographe de 1re classe, sous-conservateur du dépôt de la marine et des colonies, et dessinateur-géographe de l'Institut. Chargé en même temps de graver l'*Atlas du Voyage de D'Entrecasteaux*, il travailla jusqu'en 1807 à ce magnifique ouvrage. Beautemps-Beaupré donna aussi, en 1804, un très-beau *Plan de l'Escaut*, et releva, en 1806, les côtes de l'Istrie et de la Dalmatie. Hydrographe sous-chef de la marine en 1804, membre de l'Institut (section de géographie et de navigation) en 1810, il parcourut en 1811 les côtes septentrionales de la mer d'Allemagne, en dressa les cartes hydrographiques, fut nommé ingénieur-hydrographe en chef en 1814, et fit encore partie du Bureau des longitudes. C'est sous sa direction que fut fait *le Pilote français*, grande et savante publication, 1844, 6 vol. B.

BEAUVAIS (Charles-Théodore), général et écrivain, né à Orléans en 1772, m. en 1830, entra au service comme simple soldat, et était adjudant général en 1798. Il fit partie de l'expédition d'Egypte, se brouilla avec le général Bonaparte, et resta écarté de la carrière militaire pendant 11 ans. En 1809, Napoléon le rappela au service, et l'employa à Anvers, en Espagne, et en Allemagne dans la campagne de 1813. Beauvais était alors général de brigade. A la Restauration, il écrivit dans les journaux de l'opposition, et fut le rédacteur principal du grand et populaire ouvrage : *Victoires et conquêtes des Français*, 1817 et suiv., 28 vol. in-8°. Il donna encore : *Correspondance officielle et confidentielle de Napoléon Bonaparte avec les cours étrangères,...* 1819-20, 7 vol. in-8°; *Dictionnaire historique, ou Biographie universelle classique*, 1826-29, 6 vol. in-8°.

BECHSTEIN (Ludwig), littérateur allemand, fils du naturaliste de ce nom (*V.* le *Dictionnaire*), né en 1801, m. en 1860. On a de lui, entre autres ouvrages : *Guirlande de sonnets*, 1828; *Livre de contes allemands*, 7e édit., 1844; *les Fils d'Aymon*, poëme, 1830; *la Danse des morts*, poëme, 1831; *Histoires et Contes fantastiques*, 1833, 4 vol.; *le Jour des Princes*, roman historique, 1834, 2 vol.; *le Trésor des traditions et les cycles traditionnels de la Thuringe*, 1835-38, 4 vol.; *Poésies*, 1836; *l'Odyssée d'un musicien*, roman, 1836-37, 3 vol.; *le Pays natal et l'étranger*, suite d'histoires et de nouvelles, 1839, 2 vol.; *Grumbach*, roman historique, 1839, 3 vol.; *la Prédiction de la Libussa*, 2e édit., 1841, 2 vol.; *Philidor, histoire de la vie d'un curé de campagne*, 1842; *Musée d'histoire, de littérature, d'art et d'antiquités*, 1842, 2 vol.; *Vouloir et devenir, ou les Burschenschaft de l'Allemagne et la vie de leurs membres*, 1850, 2 vol.; *Une destinée obscure*, 1850, 3 vol.

BECQUEREL (Louis-Alfred), médecin, fils aîné du physicien de ce nom, né à Paris en 1814, m. en 1862, reçu docteur en 1841, avec une thèse très-remarquée *Sur les affections tuberculeuses et le carreau*, agrégé à l'Ecole de médecine, membre du Bureau central des hôpitaux en 1848, médecin de l'hospice de Ste-Perrine en 1851, a laissé : *Recherches cliniques sur la méningite des enfants*, 1838; *Recherches anatomico-pathologiques sur la cirrhose du foie*, 1840; *Séméiotique des urines, ou Traité des signes fournis par les urines dans les maladies*, 1842; *Traité du bégaiement et des moyens de le guérir*, 1844; *De l'empirisme en médecine*, 1844; *Traité élémentaire d'hygiène publique et privée*, 1854.

BEDEAU (Marie-Alphonse), général, né en 1804 à Vertou, près de Nantes, m. en 1863, fit la campagne de Belgique en 1831-32 comme aide de camp des généraux Gérard et Schramm, fut envoyé en Algérie en 1836, se distingua au siége de Constantine, dans l'expédition de Cherchell, au col de Mouzaïa, à Médéah et à Milianah, prit une grande part à la conquête de la province de Tlemcen en 1842 et à la bataille de l'Isly en 1844, reçut le commandement de la province de Constantine, et figura encore dans l'expédition contre les Kabyles de Bougie en 1847. Il était à Paris lors de la Révolution de 1848 : mis à la tête de l'une des colonnes chargées de combattre les insurgés, il se tint dans une inaction qui lui attira les reproches publics du maréchal Bugeaud, mais qu'expliquaient des ordres formels. Le gouvernement provisoire lui donna le commandement de la place de Paris, puis celui d'une division de l'armée des Alpes. Député de la Loire-Inférieure à l'Assemblée constituante, il devint vice-président de cette assemblée, et participa à la répression de l'insurrection de juin, durant laquelle il fut blessé. Elu à l'Assemblée législative par le dép. de la Seine, il fut arrêté lors du coup d'Etat du 2 déc. 1851, et éloigné de France, où il ne consentit à rentrer qu'après 1860. B.

BEECHEY (Frédéric-Guillaume), marin anglais, né en 1796, m. en 1856, accompagna Barry en 1819 dans son voyage aux régions arctiques, reçut en 1821 la mission d'explorer les côtes septentrionales de l'Afrique à l'E. de Tripoli, et fit encore, de 1825 à 1828, deux voyages dans le grand Océan et au pôle Nord. Les relations qu'il a publiées renferment des observations scientifiques du plus haut intérêt.

BÉGIN (Louis-Jacques), chirurgien, né à Liége en 1793, m. en 1859, remplaça Larrey au Conseil de santé des armées en 1842, et en devint président. Il a professé l'anatomie pathologique à la Faculté de Strasbourg et au Val-de-Grâce. C'était un partisan passionné de Broussais. On lui doit : *Principes généraux de physiologie pathologique*, 1821; *Mémoire sur la gymnastique médicale*, 1823;

Nouveaux éléments de médecine et de chirurgie opératoire, 1824, 2 vol.; *Traité de thérapeutique,* 1825, 2 vol.; *Sur les déviations du rachis,* 1826; *Traité de physiologie pathologique,* 1828, 2 vol.; *Sur l'œsophagotomie,* 1833; *Etudes sur le service de santé militaire en France,* 1849; *des Plaies d'armes à feu,* 1849, etc. Bégin collabora encore au *Dictionnaire des sciences médicales* de Panckoucke, donna une édition annotée de la *Médecine opératoire* de Sabatier, et fut chargé par Dupuytren mourant de publier, avec Sanson, son *Traité sur la taille de Celse* (1836, in-fol.).

BÉGUM, titre d'honneur donné autrefois dans l'Hindoustan à l'épouse favorite d'un souverain.

BELLEYME (Louis-Marie De), magistrat, né à Paris en 1787, m. en 1862, fut inscrit au barreau de Paris en 1807, devint substitut du procureur du roi à Corbeil en 1814, procureur du roi à Pontoise en 1816 et à Versailles en 1819, juge d'instruction à Paris en 1820, vice-président au tribunal de 1re instance en 1824, procureur du roi en 1826. Appelé en 1827 au poste de préfet de police, il imposa un uniforme aux agents, créa les sergents de ville et le service des voitures dites *omnibus.* Nommé président du tribunal de 1re instance en 1828, député de la Dordogne en 1829, de Paris en 1831, et de Ribérac en 1834, il entra à la Cour de cassation en 1857. On a de lui deux recueils qui font autorité : *Ordonnances du président du tribunal civil de la Seine,* 1837, in-8°; *Ordonnances sur requêtes et sur référés,* 3e édit. 1856, 2 vol. B.

BELLOT (Joseph-René), marin français, né à Paris en 1826, m. en 1853, gagna la croix d'honneur dans l'expédition dirigée contre Tamatave (Madagascar). Il obtint de faire partie d'une expédition que lady Franklin envoyait à la recherche de son mari dans les mers du Nord, 1851, fut nommé lieutenant de vaisseau pendant son absence, 1852, et périt par accident, au milieu des glaces, dans un deuxième voyage. Les Anglais lui ont érigé un trophée de bronze dans le musée naval de Londres, et un obélisque en granit sur le quai de l'hôtel des Invalides de la marine à Greenwich. On lui a aussi élevé une statue à Rochefort. Son nom a été donné à un détroit situé entre le North-Somerset et la presqu'île Boothia, ainsi qu'à un cap au N.-E. de la terre du Prince-de-Galles.

BENDAVID (Lazare), philosophe et mathématicien, né à Berlin en 1762, de parents juifs, m. en 1832. Il fit des leçons à Vienne sur la philosophie de Kant. On a de lui : *Essai sur le plaisir,* 1794; *Leçons sur la Critique de la raison pure,* 1795 et 1802; *Leçons sur la Critique de la raison pratique,* 1796; *Essais d'esthétique,* 1798.

BÉNÉVENT (Prov. de), division du roy. d'Italie, formée de l'anc. enclave pontificale de Bénévent, et d'une partie des anc. prov. napolitaines de Principauté Ultérieure et de Terre de Labour; entre les prov. de Campobasso au N., de Foggia à l'E., d'Avellino au S., et de Caserta à l'O; 1,735 kil. car.; 220,506 hab. Sillonnée par l'Apennin, et arrosée par le Calore. Céréales, olives, vins. Ch.-l., *Bénévent.* Trois arrond. : Bénévent, San-Bartolomeo-in-Galdo, Cerreto. C. P.

BÉNI, dép. du N. de la Bolivie, entre ceux de La Paz à l'O., de Cochabamba et de Santa-Cruz au S., le Brésil à l'E. et au N.; formé de plaines souvent inondées par le Béni, le Guapore, le Mamore, etc. Ch.-l. *Trinidad.* 53,973 hab., sans compter environ 100,000 Indiens insoumis de la nation des Moxos. Il est divisé en quatre districts : Béni, Moxos, Caupolican et Yuracares y Guarayos. C. P.

BE-NOUÉ. *V.* plus loin Tchadda.

BÉNOUVILLE (Léon-François), peintre d'histoire, né à Paris en 1821, m. en 1859, élève de Picot, remporta le grand prix de Rome en 1845. Ses principales œuvres sont : la *Mort de St François d'Assise,* 1853, au musée du Luxembourg; les *Martyrs chrétiens entrant dans le Cirque,* 1855; les *Deux Pigeons,* et *Raphaël rencontrant la Fornarina,* 1857; *Sainte Claire recevant le corps de St François d'Assise,* et *Jeanne d'Arc,* 1859, tableaux auxquels il n'a pu mettre la dernière main. Bénouville fut un des peintres les plus distingués de son temps. Sa manière est austère et sobre. — Son frère, Jean-Achille Bénouville, né en 1815, est un peintre de paysages distingué; il a remporté, la même année que Léon, le grand prix de Rome.

BENTZEL-STERNAU (Christian-Ernest, comte de), littérateur allemand, né à Mayence en 1767, m. en 1850. On a de lui : *Nouvelles pour le cœur,* 1795-96, 2 vol.; *le Veau d'or,* 1802, 4 vol.; *Esprits vivifiants des archives de Klarfeldt,* 1804, 4 vol.; *Entretien dans le labyrinthe,* 1805, 3 vol.; *Protée,* 1808; *Lettres écrites par les Pygmées,* roman satirique, 1808; *Telania,* 1807; *Morphée, ou l'empire des songes,* 1808; *l'Hôte de Pierre,* 1808; *Blanc et Noir,* comédie, 1826; *Théâtre de la cour de Barataria,* recueil de proverbes dramatiques, 1828, 4 vol.; *A moi le monde,* comédie, 1831; *l'Esprit de Canova,* drame, 1839; *les Dernières feuilles de figuier,* drame, 1840. Bentzel est un humoriste profond, original, plein de finesse et d'esprit, parfois sentencieux et obscur.

BÉRANGER (Jean-Pierre de), célèbre poëte-chansonnier, né à Paris en 1780, m. en 1857. Son père était petit teneur de livres chez un épicier; Béranger fut élevé chez son grand-père, tailleur, qui lui laissa passer sans leçons et sans travail une enfance un peu vagabonde. Après avoir vu la prise de la Bastille, il fut appelé auprès d'une tante, aubergiste à Floricourt, près de Péronne, puis placé dans cette ville chez un imprimeur, qui lui apprit l'orthographe et les premières règles de la versification. De retour à Paris en 1796, tout plein de rêves poétiques, il s'essaya dans divers genres. Cependant, « privé de ressources, versifiant sans but et sans encouragement, sans instruction et sans conseil, » il luttait contre la misère. En 1805, il imagina d'envoyer ses poésies à Lucien Bonaparte. Celui-ci le prit sous sa protection, et lui abandonna le traitement qu'il recevait comme membre de l'Institut. Le poëte n'oublia jamais son bienfaiteur, et, en 1833, il lui dédiait son dernier recueil de poésies. En 1809, sur la recommandation d'Arnault, il entra, en qualité de commis expéditionnaire, au secrétariat de l'Université, où il resta 12 ans. Ce fut alors qu'il se livra sans réserve à ses goûts poétiques. Il tourna ses vues vers la chanson, et les membres du Caveau ne tardèrent pas à saluer comme un maître l'auteur de *Roger Bontemps,* du *Grenier,* des *Vieux habits,* du *Sénateur,* du *Roi d'Yvetot,* etc., chansons du genre de Collé, où la gaîté passe avant tout. A la fin de l'Empire, les désastres de la France inspirèrent à Béranger des chants pleins de patriotisme; immédiatement après Waterloo, il publia *l'Habit de cour, le Marquis de Carabas, la Marquise de Prétintaille,* sorte de protestation contre les prétentions des vieux émigrés; *Paillasse,* contre la versatilité politique de quelques poëtes; *l'Enfant de bonne maison, le Vilain, le Ventru, le Nouveau Diogène,* puis *le Prince de Navarre,* etc. A la même époque appartient une touchante élégie, *les Oiseaux.* Des chants d'une inspiration plus élevée, tout en gardant la forme de la chanson, *Mon âme, la Sainte-Alliance des peuples, le Vieux drapeau, l'Orage, les Deux cousins,* sur le dévoûment des gens de cour; *la Vivandière, les Adieux à la gloire, les Enfants de la France, le Champ d'asile,* où il glorifie les vieux soldats du 1er Empire, *le Cinq mai,* sur la mort de Napoleon Ier, etc., furent répétés par toute la France, qui adopta l'auteur comme son poëte national. Destitué de son modique emploi en 1821, poursuivi devant la Cour d'assises de la Seine sous la prévention d'outrage à la morale publique et religieuse, et de délit envers la personne du roi, Béranger fut condamné à l'emprisonnement et à une amende de 10,000 fr. A l'audience même, on avait copié et distribué ses *Adieux à la campagne,* chanson qu'il fit sur sa captivité. Il continua de chanter dans sa prison, et ce fut à Ste-Pélagie qu'il écrivit plusieurs de ses plus jolies chansons. Remis en liberté, il publia des *Chansons nouvelles,* 1825, toujours dans la couleur politique opposée à la Restauration. On trouve dans ce recueil plusieurs chansons vraiment belles, telles que le *Vieux sergent, Octavie, Psara, les Esclaves gaulois, le Voyage imaginaire,* etc. Dans des *Chansons inédites,* 1828, la justice trouva encore matière à procès : Béranger subit une nouvelle condamnation pour les chansons *l'Ange gardien, le Sacre de Charles le Simple, le Petit homme rouge,* et *les Infiniment petits ou la Gérontocratie, Denis maître d'école, le Vieux caporal,* etc. L'amende à laquelle on le condamna fut couverte par une souscription nationale. Les idées de Béranger triomphèrent à la Révolution de Juillet 1830 : mais, bien que ses amis fussent arrivés au pouvoir, il ne voulut accepter ni place ni pension. En 1833, il publia un autre recueil de chansons antérieures presque toutes à 1830, puis il garda le silence, disant que la chanson devait être inspirée par l'opposition. Quand arriva la Révolution de 1848, nommé membre de la Commission des récompenses nationales, envoyé malgré lui, par les électeurs de Paris, à l'Assemblée constituante, il n'accepta ce mandat que peu de jours, et donna sa démission. L'empereur Napoléon III fit faire les funérailles du poëte national aux frais de l'État. — Béranger a été, de son vivant, l'objet du respect populaire. Sans ambition, désintéressé, il a vécu sous bien des régimes sans jamais changer. Il n'était pas un épicurien comme Collé, Panard, Piis, Désaugiers; sauf dans quelques pièces où il

plaisanta sur des choses qui doivent être éternellement respectables, et dont il se repentit à ses derniers jours, il sut donner à la chanson la dignité de la poésie. Béranger a commencé sa réputation avec le recueil publié en 1821, 2 vol. in-18, où, parmi quelques chansons politiques, et d'autres consacrées aux louanges des joies de la table, on en trouve qui offrent des tableaux graveleux jusqu'à la licence, chansons inspirées par l'orgie et faites pour elle. Il y a là très-peu de talent poétique, et les chansons dites épicuriennes ne valent pas, pour l'entrain et la finesse, celles de Désaugiers. Le 2e recueil, donné en 1825 sous le titre de *Chansons nouvelles*, est plus décent que le premier, sans l'être encore complétement; on y reconnaît un talent plus mûr et plus sévère, plus de style, plus de poésie. Peu de mois après la mort de Béranger, on a publié deux volumes de lui : *Dernières chansons*, 1834-1851, et *ma Biographie*, Paris, 1857, 2 vol. in-8° ou 1 vol. in-32. Ces *chansons*, d'où l'esprit politique est à peu près banni, ont plus de philosophie, plus de portée poétique, plus d'élévation que la plupart de celles qu'il donna de son vivant. On pourrait, à juste titre, plus que dans les premières, y reconnaître le caractère de l'ode. *Ma biographie* est écrite avec une bonhomie aimable, de la finesse, et en même temps le sérieux de l'âge mûr.

BÉRARD (Auguste-Simon-Louis), ingénieur et industriel, né à Paris en 1783, m. en 1859, élève de l'Ecole polytechnique, fut auditeur au conseil d'Etat en 1810, et, en 1814, maître des requêtes. Il organisa la 1re compagnie d'éclairage au gaz à Paris, dirigea les travaux du canal St-Martin, et créa une maison de banque pour aider aux travaux publics en 1824. Député de Seine-et-Oise en 1827, il siégea dans les rangs de l'opposition modérée, mais joua un rôle important dans la Révolution de 1830 : ce fut chez lui que les députés se réunirent pour protester contre les ordonnances de Charles X; il fut membre de la commission qui fit accepter au duc d'Orléans les fonctions de lieutenant général du royaume, provoqua la déchéance de Charles X et la royauté de la branche cadette des Bourbons, enfin fit adopter la charte de 1830. Il devint directeur général des ponts-et-chaussées et des mines, rentra dans la vie privée peu de temps après, et accepta, en 1839, la place de receveur général du Cher, qu'il garda jusqu'à sa mort. B.

BÉRARD (Joseph-Frédéric), médecin, né à Montpellier en 1789, m. en 1828, vint à Paris prendre part à la direction du *Dictionnaire des sciences médicales*, retourna à Montpellier en 1816, et y fit, jusqu'en 1823, des cours particuliers de thérapeutique. Il publia une *Histoire des doctrines de l'école de Montpellier*, dans laquelle il préconisait les opinions de Barthez et de Bordeu, une édition des *Maladies chroniques* de Dumas, 2 vol. in-8°, et une réfutation des doctrines de Cabanis, intitulée *Doctrine du rapport du physique et du moral*, 1823. Puis il accompagna de notes une Lettre inédite de ce philosophe *Sur les causes premières*. On le nomma alors professeur d'hygiène à la Faculté de médecine de Montpellier. Il a laissé un ouvrage posthume : *l'Esprit des doctrines médicales de Montpellier*, 1830.

BÉRARD (Auguste), chirurgien, né en 1802 à Varrains, près de Saumur, m. en 1846, obtint par concours en 1830 la première place de professeur agrégé en chirurgie à la Faculté de Paris, fut le fondateur de la Société de chirurgie, membre de l'Académie de médecine, et, en 1842, professeur de clinique chirurgicale. On a de lui : *De la luxation spontanée de l'occipital sur l'atlas, et de l'atlas sur l'axis*, 1830; *Des corps étrangers introduits dans les voies aériennes*, 1830; *Des causes qui s'opposent à la consolidation des fractures*, 1833; *Sur le diagnostic chirurgical, ses ressources, ses incertitudes et ses erreurs*, 1836; *Structure du poumon*, 1836; *Des maladies de la région parotidienne*, 1841; *Sur les tumeurs de la mamelle*, 1842; de nombreux articles dans le *Répertoire des sciences médicales*; *Compendium de chirurgie pratique* (avec Denonvilliers), etc. — Son frère, Pierre-Honoré Bérard, né en 1792 à Lichtenberg (Bas-Rhin), professeur à la Faculté de médecine en 1831, doyen de cette Faculté en 1846 et en 1848, membre de l'Académie de médecine en 1849, et de la Société de chirurgie en 1852, inspecteur général de l'enseignement supérieur pour la médecine, a publié une édition des *Nouveaux éléments de physiologie* de Richerand, 1832, 3 vol. in-8°; *Éloge de Broussais*, 1836; des articles dans le *Répertoire des sciences médicales*; *Cours de physiologie*, 1848-53, 3 vol. in-8°.

BÉRAT (Frédéric), chansonnier, né en 1801 à Rouen, m. en 1855, s'est fait une réputation méritée par des albums de chant, dont il composa la musique et les paroles. Poëte gracieux et naturel, compositeur plein de finesse et de sentiment, il a donné un grand nombre de chansons, romances, petites scènes, paysanneries, dont, l'inspiration est franche et pure. On cite principalement *Ma Normandie, le Départ, la Montagnarde, le Retour du petit Savoyard, Mon p'tit Pierre, le Marié, la Lisette de Béranger, le Marchand de chansons*, etc. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 1 vol., 1853.

BERBER ou EL-MECHEIRIF, v. de Nubie, dans le Dar-Berber, sur la rive dr. du Nil, à quelque distance au N. du confl. de l'Atbara; 20,000 hab., Barabras et Arabes.

BÉRENGER dit DE LA DRÔME (Alphonse-Marie-Marcellin-Thomas), magistrat et jurisconsulte, né à Valence, en 1785, m. en 1866, fut conseiller-auditeur à la Cour de Grenoble en 1808, et avocat général en 1811. Député de sa ville natale pendant les Cent-Jours, ce fut sur sa proposition que la Chambre, après l'abdication de Napoléon Ier, reconnut Napoléon II. Ecarté de la magistrature par la Restauration, il se livra à des travaux de jurisprudence jusqu'en 1827, où il reparut à la Chambre dans les rangs de l'opposition libérale. Après la Révolution de 1830, il fut chargé, avec Persil et Madier de Montjau, de soutenir l'accusation dans le procès des ministres de Charles X, et se rattacha, dans la Chambre des députés, au parti de Casimir Périer. Conseiller à la Cour de cassation en 1831, admis à l'Académie des sciences morales et politiques en 1832, il prit une grande part à la révision du Code pénal et à la réforme des prisons, et entra à la Chambre des pairs en 1839. A la suite de la Révolution de 1848, il devint président de chambre à la Cour de cassation : ce fut lui qui présida la Haute-Cour de justice par qui furent jugés à Bourges les accusés du 15 mai et à Versailles ceux du 13 juin. On lui doit : une traduction des *Novelles de Justinien*, 1810-11, 2 vol. in-4° et 10 vol. in-12; *De la religion dans ses rapports avec l'éloquence*, 1813; *De la justice criminelle en France, d'après les lois permanentes, les lois d'exception et les doctrines des tribunaux*, 1818; *Rapport sur le système pénitentiaire*, 1836; une édition des *Œuvres de Barnave*, 1843, 4 vol. in-8°; *Appréciation du système pénitentiaire en Angleterre et en France*, 1852; *De la répression pénale, de ses formes et de ses effets*, 1855, 2 vol. in-8°. B.

BERESFORD, nom d'une des plus anciennes familles d'Angleterre, tiré d'un château du Straffordshire. Le plus célèbre membre de cette famille fut William Carr, vicomte Beresford. Il entra au service comme enseigne en 1785, servit jusqu'en 1790 dans la Nouvelle-Ecosse, prit part aux expéditions des Anglais contre Toulon et en Corse, alla en 1795 aux Indes-Occidentales, en 1799 aux Indes-Orientales, et contribua à la conquête du cap de Bonne-Espérance. Il dirigea en 1805 une expédition contre Buénos-Ayres, dont il fut maître quelque temps. En 1808, appelé à un commandement en Portugal, il régla les stipulations de la convention de Cintra. Il passa ensuite en Espagne, et assista à l'affaire de la Corogne. En 1809, nommé feld-maréchal et généralissime de l'armée portugaise, il la réorganisa, et battit le général Loison sur le Douro-Supérieur, et le maréchal Soult à Albuhéra. Il reçut les titres de duc d'Elvas et de marquis de Campo-Mayor. En 1817, il comprima l'insurrection excitée à Rio-Janeiro par le général Freyre, et perdit sa popularité dans l'armée portugaise. A la suite de la révolution de 1820, on s'opposa à son débarquement, et on lui retira son traitement de feld-maréchal. Promu à la pairie d'Angleterre en 1814, Beresford fut créé vicomte en 1823, et nommé, en 1828, grand maître de l'artillerie. F—T.

BERGAME (Prov. de), division du roy. d'Italie, formée du centre de la Lombardie, entre celles de Sondrio au N., de Côme et de Milan à l'O., de Crémone au S., de Brescia à l'E. Sa partie septentrionale est couverte des ramifications des Alpes de la Valteline; le Sud forme une plaine fertile inclinée vers le Pô, arrosée par l'Adda, le Brembo, le Serio, le lac d'Iseo, et coupée de canaux d'irrigation. Exploitation de cuivre, plomb, fer, marbre, plâtre, lignite; grand commerce de soie, huile et vins. Ch.-l., *Bergame*. Trois arrond. : Bergame, Clusone, Treviglio. Superf., 2,660 kil. carrés; 346,550 hab. C. P.

BERGER DE XIVREY, érudit, né à Versailles (Seine-et-Oise) en 1801, m. en 1863, se fit connaître d'abord par une traduction en prose de la *Batrachomyomachie*, Paris, 1823, 2e édit., 1837, in-16, suivie de la *Guerre comique*, ancienne imitation en vers burlesques du même poëme. Il travailla à divers journaux pour la partie littéraire, puis publia : *Traité de la prononciation grecque moderne, à l'usage des Français*, 1828, in-12; *Recherches sur les sources*

antiques de la littérature française, 1829, in-8°; *Traditions tératologiques, ou Récits de l'Antiquité et du moyen âge, en Occident, sur quelques points de la Fable, du merveilleux et de l'histoire naturelle*, 1836, in-8°, d'après des manuscrits inédits; *Essais d'appréciations historiques, ou Examen de quelques points de philologie, de géographie, d'archéologie et d'histoire*, 1837, 2 vol. in-8°. Berger de Xivrey fut élu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1839. Il a publié, dans les *Documents inédits sur l'histoire de France*, les tomes I^er^ à VI des *Lettres missives de Henri IV*, Paris, 1843-53, in-4°. On lui doit encore une très-belle édition latine des *Fables de Phèdre*, 1830, gr. in-8°. C. D—y.

BERGOU, région d'Afrique. *V.* Ouaday.

BERKHEY (Jean Lefrancq van), poëte et naturaliste hollandais, né à Leyde en 1729, m. en 1812, fut professeur à l'Université de sa ville natale. Ses principaux ouvrages sont : *Expositio characteristica florum qui dicuntur compositi*, 1761; *Histoire naturelle de la Hollande*, 1769, 6 vol. in-8°, ouvrage traduit et abrégé en français sous le titre d' *Histoire géographique, physique, naturelle et civile de la Hollande*, 1781, 4 vol. in-12; *les Adieux d'un père*, poëme patriotique, 1782; *Poésies posthumes*, 1813.

BERNON, noble Bourguignon, fondateur de l'abbaye de Cluny, m. en 927. Il fut disciple d'Hincmar.

BERNSTEIN (George-Henri), orientaliste allemand, né en 1787 à Kospeda, près d'Iéna, m. en 1860, obtint dès 1812 une chaire de littérature orientale à Berlin, servit dans les corps francs en 1813 et 1814, et, après avoir voyagé en Hollande et en Angleterre, reprit son enseignement de 1821 à 1836. Il a laissé, entre autres ouvrages : *De initiis et originibus religionum in Oriente dispersarum*, 1817; une édition de l'*Hidopadesa* en sanscrit, 1823; *Grammaire et Chrestomathie arabes*, 1817; *Lexique syriaque*, 1832-37, 2 vol.

BERTHIER (Pierre), minéralogiste, né à Nemours en 1772, m. en 1861, élève de l'École polytechnique, fut ingénieur des mines à Nevers dès 1801, devint, en 1816, professeur de docimasie à l'École des mines de Paris, puis inspecteur général des mines. Il entra à l'Académie des Sciences en 1827. Outre de nombreux travaux insérés dans le *Journal* et les *Annales des mines*, dans les *Annales de physique et de chimie*, il a laissé un *Traité des essais par la voie sèche*, 1833, 11 vol. in-8°.

BETHMONT (Eugène), avocat, né à Paris en 1804, m. en 1860, commença sa réputation dans les procès de Cours d'assises et les procès de presse en police correctionnelle. Député de Paris en 1842, il prit une part active aux discussions sur les brevets d'invention, les prisons, les chemins de fer, les caisses d'épargne, les irrigations, etc., et se montra partisan de la réforme électorale et parlementaire. Il était, depuis 1846, député de La Rochelle, lorsqu'il signa, en 1848, l'acte de mise en accusation du ministère Guizot. Après les journées de Février, le gouvernement provisoire l'appela au ministère de l'agriculture et du commerce, puis à celui de la justice; le mandat de représentant à l'Assemblée constituante de 1848 lui fut conféré simultanément par les électeurs de la Seine, de la Charente-Inférieure et de l'Indre. L'Assemblée le désigna pour faire partie du conseil d'État, où il fut élu président de la section d'administration, puis du comité des travaux publics, de l'agriculture et du commerce. Ses collègues le déléguèrent aussi près du Conseil supérieur de l'instruction publique. Après le coup d'État du 2 décembre 1851, il reprit sa place au barreau de Paris, et fut bâtonnier des avocats de 1854 à 1856. B.

BETTINA D'ARNIM. *V.* Arnim.

BEUGNOT (Arthur-Auguste, comte), fils de l'homme d'Etat de ce nom (*V.* le *Dict.*), né en 1797 à Bar-sur-Aube, m. en 1865, fut quelque temps avocat près la Cour royale de Paris, puis se livra à des travaux d'érudition qui lui ouvrirent l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1832, devint, en 1841, membre de la Chambre des pairs, où il réclama la liberté de l'enseignement, et fit partie de l'Assemblée législative de 1849 comme député de la H^te^-Marne. Il a publié : *Essai sur les institutions de S^t^-Louis*, 1821; *les Juifs d'Occident, ou Recherches sur l'état civil, le commerce et la littérature des Juifs pendant le moyen âge*, 1824; *Histoire de la destruction du paganisme en Occident*, 1835, 2 vol. in-8°; *Coutumes du Beauvoisis*, 1842, 2 vol. in-8°; *les Olim, ou Registres des arrêts rendus par la Cour du roi*, 1840-48, 3 vol. in-4°; une édition des *Assises de Jérusalem*, 1848-49, 2 vol. in-fol., etc. B.

BEZZUOLI (Giuseppe), peintre, né à Florence en 1784, m. en 1855. Ses principaux ouvrages se trouvent dans sa ville natale; ce sont : au palais Borghèse, deux plafonds représentant la *Toilette de Vénus*, et *Vénus enlevant Ascagne*; à S^t^-Remi, *le Baptême de Clovis*; à la maison Villani, une *Madone* à fresque; au palais Pitti, *l'Entrée de Charles VIII à Florence*.

BIGNAN (Anne), littérateur, né à Lyon en 1795, m. en 1861, traduisit Homère en vers français, et publia une traduction en prose d'Hésiode. On lui doit aussi un poëme en 6 chants, *Napoléon en Russie*, 1839, et des pièces de poésie formant les recueils suivants : *Poésies*, 1828; *Mélodies françaises*, 1833, 2 vol. in-18; *Académiques*, pièces couronnées par les Académies, 1837; *Œuvres poétiques*, 1846, 2 vol. in-8°; *Poëmes évangéliques*, 1850. En prose, il a écrit quelques romans : *Une fantaisie de Louis XIV*, 1833, 2 vol. in-8°; *Louis XV et le cardinal de Fleury*, 1834; *l'Echafaud*, sorte de plaidoyer contre la peine de mort, etc.

BILLAULT (Auguste-Adolphe-Marie), avocat et homme politique, né à Vannes en 1805, m. en 1863, était avocat à Nantes, où il jouissait d'une grande considération, lorsqu'aux élections générales de 1837, les colléges électoraux de Nantes, de Paimbœuf et d'Ancenis l'envoyèrent à la Chambre des députés. Il opta pour Ancenis, et prit rang dans l'opposition. En mars 1840, à la formation du cabinet Thiers, il devint sous-secrétaire d'Etat au ministère du commerce et de l'agriculture. Ce cabinet ayant été remplacé par le cabinet Guizot (octobre 1840), Billault rentra dans l'opposition, où il se montra un des plus ardents pour engager et soutenir le débat. Après avoir occupé une position mixte entre la gauche et le centre gauche, il s'isola en 1846, à propos de la question des mariages espagnols, qu'il combattit. A la Révolution de 1848, le départem. de la Loire-Inférieure l'envoya à l'Assemblée constituante. Il échoua aux élections de 1849 pour l'Assemblée législative, et se fit alors inscrire au barreau de Paris, où il parut avec éclat. Après le coup d'Etat du 2 décembre 1851, le prince Louis-Napoléon le nomma président du Corps législatif; il l'appela, en 1852, au ministère de l'intérieur; en 1860, l'Empereur le nomma ministre sans portefeuille, chargé de soutenir les débats devant les deux Chambres, particulièrement pour la politique extérieure, et, en 1863, ministre d'Etat. Billault a montré un remarquable talent d'orateur et d'homme d'Etat. La ville de Nantes lui a élevé une statue en 1864. C. D—y.

BILLUART (Charles-René), théologien et prédicateur, né à Revin (Ardennes) en 1685, m. en 1757, entra dans l'ordre des Dominicains, et professa la philosophie à Douai. Prieur du couvent de Revin en 1721, il fut, en 1728, élu provincial de la province de S^te^-Rose. Son principal ouvrage est un cours de théologie publié sous ce titre : *Summa Sancti Thomæ, hodiernis Academiarum moribus accommodata, sive Cursus theologiæ juxta ordinem et litteram Divi Thomæ...*, Liége, 1746-51, 29 vol. in-8°, réimprimé à Wurzbourg, 1758, 4 vol. in-fol., ou 19 vol. in-8°, sous le titre de : *Cursus theologiæ universalis, cum supplemento;* et à Paris, 1828, 20 vol. in-8°.

BINEAU (Jean-Martial), ingénieur et homme d'Etat, né en 1805 à Gennes (Maine-et-Loire), m. en 1855. En sortant de l'École polytechnique, il entra à l'École des mines, 1826, et devint ingénieur en 1830, ingénieur en chef en 1840. Il publia, dans les *Annales des mines* : *Rapport sur l'emploi de la tourbe pour le puddlage de la fonte et le travail du fer au four à réverbères*, 1835; *Mémoire sur les procédés mis en usage pour remplacer, dans les hauts fourneaux et les feux d'affinerie, le charbon de bois par le bois vert desséché ou torréfié*, 1838; *Rapport sur les procédés qui ont été imaginés pour franchir à grande vitesse les courbes de petit rayon*, 1841. Auteur encore d'un remarquable ouvrage intitulé : *Chemins de fer d'Angleterre*, 1840, il dirigea la partie des chemins de fer près du ministère des travaux publics. De 1841 à 1848, il représenta à la Chambre des députés le département de Maine-et-Loire. Après la Révolution de 1848, il fut nommé à l'Assemblée constituante. En 1849, il devint ministre des travaux publics; c'est à lui que Paris dut les grandes voies macadamisées. Ministre des finances en 1852, il signala son administration par deux grandes mesures, la conversion de la rente 5 pour 100 en 4 1/2 (en mars 1852), et l'emprunt national de 250 millions (en mars 1854). B.

BINET (Jacques-Philippe-Marie), mathématicien et astronome, né à Rennes en 1786, m. en 1856, entra à l'École polytechnique en 1804, y devint répétiteur de géométrie descriptive en 1808, et, plus tard, y enseigna la mécanique. En 1823, il remplaça Delambre dans la chaire d'astronomie du Collége de France, puis devint inspecteur général des études, mais perdit ces dernières

fonctions en 1830. En 1843, il entra à l'Académie des sciences. Il n'a publié que des Mémoires sur les parties élevées des mathématiques et sur l'astronomie; on les trouve pour la plupart dans le *Journal de l'Ecole polytechnique*, cahiers 16, 17, 18, 19, 20, 27 et 28; quelques-uns sont insérés dans le *Journal de mathématiques* de Liouville. V.

BIOT (Jean-Baptiste), physicien, chimiste et mathématicien, né à Paris en 1774, m. en 1862, s'engagea dans l'artillerie au sortir du collége Louis-le-Grand, puis, renonçant à la carrière militaire, se fit recevoir à l'Ecole polytechnique, et, au sortir de cette école, alla professer les sciences à l'Ecole centrale de Beauvais. Il fut appelé à Paris, en 1800, pour occuper la chaire de physique générale et de mathématiques au Collége de France. Admis à l'Observatoire et au Bureau des longitudes en 1804, il fit partie, en 1806, de la commission qui alla terminer, en Espagne, la mesure de l'arc du méridien terrestre, opération commencée par Delambre et Méchain. Il fut chargé du rapport à l'Institut sur cette opération, en 1808, et, 13 ans plus tard, en fit le sujet d'un Mémoire sous le titre de : *Recueil d'observations géodésiques, astronomiques et physiques, exécutées par ordre du Bureau des longitudes de France, en Espagne, en France, en Angleterre et en Ecosse, pour déterminer la variation de la pesanteur et des degrés terrestres sur le prolongement du méridien de Paris*, 1821. Admis à l'Académie des sciences en 1808, on le nomma, en 1809, professeur d'astronomie physique à la Faculté des sciences. Biot savait écrire avec intérêt, et ce talent lui valut son admission à l'Académie française en 1856. Un de ses premiers ouvrages fut une *Analyse du Traité de mécanique céleste, de Laplace*, 1801. Il donna ensuite : *Traité analytique des courbes et des surfaces du second degré*, 1802, qu'on a réimprimé sous le titre d'*Essai de géométrie analytique appliquée aux courbes et surfaces de second ordre; Essai sur l'histoire des sciences depuis la Révolution française*, 1803; *Traité élémentaire d'astronomie physique*, 1805, 2 vol. in-8°, et 3e édit., 1850, 6 vol. in-8° avec atlas; *Recherches sur les réfractions ordinaires qui ont lieu près de l'horizon*, 1810; *Tables barométriques portatives*, 1811; *Recherches expérimentales et mathématiques sur les mouvements des molécules de la lumière autour de leur centre de gravité*, 1814, idée dont il tira en 1833 une ingénieuse application à l'industrie dans un *Mémoire sur un caractère optique à l'aide duquel on reconnaît immédiatement les sucs végétaux qui peuvent donner des sucres analogues au sucre de canne, et ceux qui ne peuvent donner que du sucre analogue au sucre de raisin; Traité de physique expérimentale et mathématique*, 1816, 4 vol. in-8°; *Recherches sur plusieurs points de l'astronomie égyptienne appliqués aux monuments astronomiques trouvés en Egypte*, 1823; *Précis de physique expérimentale*, 3e édit., 1825, 2 vol. in-8°; *Notions élémentaires de statistique*, 1828; *Recherches sur la polarité de la lumière; sur l'astronomie chez les Anciens*, etc. Biot a donné la plupart de ses Mémoires scientifiques dans les *Mémoires de la société d'Arcueil*, dans ceux de l'*Académie des Sciences*, dans le *Journal des Savants*, dont il fut un des directeurs, dans les *Annales de physique et de chimie*, etc. Il a fourni beaucoup d'articles sur les savants à la *Biographie universelle* de Michaud.

BIOT (Le), ch.-l. de cant. (Haute-Savoie), arr. et à 18 kil. S.-E. de Thonon, sur la rive dr. de la Dranse; 400 hab.

BIRMANIE BRITANNIQUE (Présidence de la), gouvernement des Indes anglaises, créé en 1862; elle comprend la côte occid. de l'Indo-Chine conquise sur les Birmans en 1826 et 1852, et s'étend sur le golfe du Bengale du 22° au 10° lat. N. Elle est séparée de l'Empire birman par les monts Jomadong, et du roy. de Siam par une partie du Salouen, dont elle renferme tout le cours inférieur, ainsi que celui de l'Iraouaddy. Les provinces qui la composent, Arakan, Pégou, Martaban, Ténasserim, produisent en abondance le riz et le coton; les montagnes donnent les métaux précieux et le bois de teck; plusieurs ports importants : Akyab, Rangoun, ch.-l. de la présidence, Martaban, Moulmein, Amherst, Merghi. Superf., 145,000 kil. carr.; 1,900,000 hab. C. P.

BISHOP (Henry Rowley), compositeur de musique anglais, né en 1782 à Londres, m. en 1855, avait fait exécuter déjà plusieurs ballets, quand un opéra, *la Fiancée circassienne*, 1809, commença sa réputation. De 1810 à 1824, il dirigea la musique du théâtre de Covent-Garden, et produisit une soixantaine de pièces, écrites avec trop de rapidité, et où l'on sent l'imitation étrangère. Un *Aladin*, qu'il voulut opposer, en 1826, à l'*Oberon* de Weber, n'ayant pas eu de succès, il renonça à la musique dramatique.

BIXIO (Jacques-Alexandre), agronome et homme politique, né en 1808 à Chiavari (anc. départem. des Apennins), m. en 1865, étudia la médecine, fonda, avec Buloz, en 1831, la *Revue des Deux-Mondes*, et seul, en 1837, le *Journal d'Agriculture pratique*, et publia encore, depuis 1844, la *Maison rustique du XIXe siècle*, un *Almanach du jardinier*, un *Almanach du cultivateur et du vigneron*, et un *Annuaire de l'horticulteur*. Lors de la reconstitution du collége Ste-Barbe, il fut un des fondateurs et administrateurs de cet établissement. Sa participation à la rédaction du *National* lui ouvrit la carrière politique en 1848 : après s'être opposé à la proclamation de la République, il accepta du gouvernement provisoire une place de chef de cabinet et une mission à Turin. Député du Doubs à l'Assemblée constituante, grièvement blessé dans les journées de juin, il fut élevé à la vice-présidence de l'Assemblée, et eut, pendant quelques jours, au début de la présidence de Louis-Napoléon, le ministère de l'agriculture et du commerce. Il combattit la politique présidentielle à l'Assemblée législative, et fut momentanément arrêté lors du coup d'Etat du 2 déc. 1851. Depuis cette époque, il ne s'occupa que de diriger une librairie spéciale d'agriculture, et prit part à l'administration de plusieurs compagnies de chemins de fer. B.

BIZOT (Michel-Brice), général du génie, né à Bitche en 1795, m. en 1855, élève de l'Ecole polytechnique, prit part à la défense de Metz sous les ordres de Rogniat en 1814, et à celle de Besançon sous les ordres de Jourdan en 1815, fut nommé capitaine du génie en 1821, fit la guerre d'Espagne en 1823, fut employé successivement à Strasbourg, à Béfort, à Bitche et à Paris, alla dans la province d'Oran en qualité de chef de bataillon en 1839, servit sous le maréchal Valée et les généraux Bugeaud et Lamoricière, devint directeur des fortifications à Constantine avec le grade de lieutenant-colonel en 1849, colonel et directeur des fortifications à Blidah en 1850, général de brigade en 1852, puis commandant de l'Ecole polytechnique, et, en 1854, fut appelé à commander les troupes du génie pendant la guerre de Crimée. Il dirigea les travaux du siége de Sébastopol, mais fut tué dans une tranchée. B.

BLAGOWCHENSK ou BLAGOVERSKCHENSK, v. de l'Empire russe (Sibérie orientale), ch.-l. de la prov. de l'Amour, sur la rive dr. de ce fleuve, en face d'Aïgoun, près du confluent de la Zeya; 2,000 hab. Foires pour la vente du poisson, des grains, des nattes, des fourrures. C. P.

BLOMFIELD (Edouard-Valentin), philologue, né en 1788 à Bury-St-Edmunds (Suffolk), m. en 1816, fit d'abord paraître, dans le *Museum criticum*, d'intéressantes observations sur la littérature allemande. On le nomma prédicateur à l'église de St-Marie de Cambridge, et, depuis cette époque, il traduisit le *Dictionnaire grec-allemand* de Schneider et la *Grammaire grecque* de Matthiæ. — Son frère aîné, Charles-James Blomfield, né en 1785, évêque de Chester en 1824, et de Londres depuis 1828, m. en 1857, fut un philologue plus distingué encore. Il a donné des éditions du *Prométhée* d'Eschyle, 1810; des *Sept chefs contre Thèbes*, 1812; des *Perses*, 1814; des *Choéphores*, 1824; de l'*Agamemnon*, 1825; des *Œuvres de Callimaque*, 1815, et publié les *Musæ Cantabrigenses* (avec T. Rennel), les *Posthumous tracts of Porson* (avec Monk), 1812, et les *Adversaria Porsoni*, 1814.

BLONDEAU (J.-B.-Antoine-Hyacinthe), jurisconsulte, né à Namur en 1784, m. en 1851, rencontra aux écoles de droit de Strasbourg et de Paris, où il fut professeur suppléant, une vive opposition à cause de son dédain pour les opinions juridiques admises sans examen, n'obtint une chaire à Paris qu'en 1819, et fut doyen de la Faculté de cette ville de 1830 à 1844. Il fit aussi partie du Conseil royal de l'instruction publique, et fut membre libre de l'Académie des Sciences morales et politiques. On a de lui : *Tableaux synoptiques du droit romain, suivant la législation de Justinien*, 1811 et 1813; *Tableaux synoptiques du droit privé*, 1818; *Esquisse d'un traité sur les obligations solidaires*, 1819; une traduction française des *Institutes* de Justinien, 1839, 2 vol. in-8°; *Chrestomathie, ou Choix de textes pour un cours élémentaire du droit privé des Romains*, 1830 et 1843; *Traité de la séparation des patrimoines*, 1840; *Essais de législation et de jurisprudence*, 1850, etc. Blondeau fut un des fondateurs et rédacteurs de *la Thémis ou la Bibliothèque du jurisconsulte*, 1820-30, 10 vol. in-8°.

BLOSSEVILLE (Jules-Alphonse-René Poret, baron de), navigateur, né à Rouen en 1802, fit plusieurs voyages

à Cayenne, à la Martinique, au Brésil, et prit part, sous les ordres de Duperrey, à l'expédition scientifique de *la Coquille*, de 1822 à 1825. Il visita les mers de l'Inde, de la Chine, en 1827, et s'embarqua, en 1833, pour la côte d'Islande et du Groënland; les glaces l'obligèrent de relâcher à Vapna-Fiord; il en repartit, et, depuis, on n'a plus entendu parler de lui. Il a écrit divers Mémoires sur la marine et la géographie, dans les *Annales maritimes* et dans les *Nouvelles Annales des voyages*, de 1826 à 1832.

BOCCADOR (Dominique), dit *Cortone*, architecte italien, donna les plans et fit les constructions de l'anc. Hôtel de ville de Paris, en 1533. C'est auj. la partie centrale de la façade sur la place de Grève.

BOCHSA (Robert-Nicolas-Charles), musicien, né à Montmédy en 1789, m. en 1856, élève de Catel, donna, de 1813 à 1816, à l'Opéra-Comique plusieurs ouvrages, dont un seul, *la Lettre de change*, est resté longtemps au répertoire. Il eut une grande réputation comme harpiste.

BOEGE, ch.-l. de cant. (Haute-Savoie), arr. et à 26 kil. S.-O. de Thonon; 560 hab.

BOGOS, peuple du N.-E. de l'Afrique, non loin des côtes de la mer Rouge, par 15° 30′ et 16° lat. N., 36° et 36° 30′ long. E.; entre le Habab au N., le Mensa à l'E., l'Abyssinie au S., et la prov. nubienne de Barka à l'O.; 25 à 30,000 têtes. Le pays est arrosé par le Barka et son affluent l'Aïn-Saba. Les Bogos, descendus des Abyssins qui habitent les sources de l'Atbara, forment une république de pasteurs et d'agriculteurs; ville princ., *Kéren*. Les Lazaristes ont établi une mission à Kéren, pour soutenir le christianisme, professé par la population, contre les prédications des Musulmans. C. P.

BOISSONADE DE FONTARABIE (Jean-François), helléniste, né à Paris en 1774, m. en 1857, occupa d'abord des fonctions administratives, puis se consacra à la philologie et à la littérature. Nommé professeur adjoint de littérature grecque à la Faculté des lettres de Paris en 1809, professeur titulaire en 1812, il fut reçu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1813, et obtint, en 1828, la chaire de littérature grecque au Collége de France. On lui doit un grand nombre de publications d'auteurs encore inédits, particulièrement de ceux de la décadence ou du Bas-Empire, dont il savait rétablir les textes dans leur pureté; les commentaires qui les accompagnent sont excellents, et attestent un savoir profond et vaste, une rare sagacité, une critique sûre, un esprit fin, vif, et un goût exquis. Nous citerons: *Philostrati Heroica*, 1806; *Marini Vita Procli*, grec-latin, 1814; *Tiberius rhetor de figuris altera parte auctior, una cum Rufi arte rhetorica*, 1815; *L. Holstenii Epistolæ....., accedit commentatio epigraphica in inscriptionem Actiacam*, 1817; *Nicetæ Eugeniani narratio amatoria et Constantini Manassis fragmenta*, grec-latin, 1819, 2 vol. in-12; *Herodiani Partitiones*, 1819; *Ex Procli scholiis in Cratylum Platonis excerpta*, 1820; *Eunapii Vitæ sophistarum*, 1822, 2 vol. in-8°; *Aristæneti Epistolæ*, grec-latin, 1822; la version grecque des *Métamorphoses* d'Ovide par Planude, insérée dans la *Bibliothèque latine* de Lemaire, 1822; *Sylloge poetarum græcorum*, 1823-26, 24 vol. in-32; *Novum Testamentum*, en grec, 1824, 2 vol. in-32; *de Syntipa et Cyri filio Andreopuli narratio*, 1828; *Anecdota græca*, 1829-33, 5 vol. in-8°; *Theophylacti Simocattæ quæstiones physicæ et epistolæ*, 1835; *Æneas Gazæus et Zacharias Mitylenæus de Immortalitate animæ*, grec-latin, 1836; *Michael Psellus de operatione dæmonum, accedunt inedita opuscula Pselli*, 1838; *Philostrati epistolæ*, 1842; *Anecdota nova*, 1844; *Babrii fabulæ*, édition princeps, grec-latin, 1844; *Choricii Gazæi orationes, declamationes, fragmenta*, 1846; *G. Pachymeris declamationes XIII*, etc., 1848; *Tzetzæ Allegoriæ Iliadis et Pselli allegoriæ*, 1851. Boissonade a contribué, en outre, à l'édition de *Grégoire de Corinthe* donnée par G.-H. Schæfer, à l'*Athénée* de Schweighæuser, à l'*Euripide* de Matthiæ, et aux éditions du *Thesaurus linguæ græcæ* de H. Estienne publiées à Londres par Valpy, et à Paris par MM. F. Didot. Il a inséré d'importantes dissertations dans le *Classical Journal* de Valpy, dans les *Litterarische Analecten* de Wolf, et dans les tomes X, XI et XII des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du roi*. Il révisa enfin la dernière partie de la 2e édit. du *Dictionnaire de la langue française* de Laveaux, 1828. Boissonade se montra encore littérateur spirituel et causeur aimable. Tel on le trouve dans des articles nombreux qu'il fournit au *Journal des Débats* de 1802 à 1813, au *Mercure de France* de 1803 à 1805, au *Journal de Paris*, au *Moniteur universel*, au *Magasin encyclopédique* de Millin, à la *Biographie universelle* de Michaud, à la *Biographie des hommes vivants*, etc. Il se fit l'éditeur des *Lettres inédites de Voltaire à Frédéric le Grand*, 1802; des *Œuvres de Bertin*, 1824; des *Aventures de Télémaque*, 1824; des *Œuvres choisies de Parny*, 1827. Enfin, Boissonade est l'auteur de la traduction anonyme du *Goupillon*, poëme héroï-comique du Portugais Ant. Diniz, 1818. M. F. Colincamp a publié, sous le titre de *Critique littéraire sous le 1er Empire*, un recueil d'articles de Boissonade, 1863, 2 vol. in-8°. B.

BOITARD (Pierre), naturaliste et agronome, né à Mâcon en 1789, m. en 1859. Après avoir écrit dans le *Journal des Débats* des articles de critique dramatique et d'art, il collabora à l'*Encyclopédie des dames*, dirigea la publication des *Manuels Roret*, dont il publia un certain nombre sous le pseudonyme de Vérardi, créa successivement le *Journal des Jardins* et le *Journal de Flore*, et travailla au *Journal des connaissances utiles*, ainsi qu'à la *Revue progressive d'agriculture, de jardinage, d'économie rurale et domestique*. On a de lui: *la Botanique des dames*, 1821, 3 vol. in-18; *le Cabinet d'histoire naturelle*, 1821, 2 vol. in-18; *Histoire naturelle des oiseaux de proie d'Europe*, 1824; *les Pigeons de volière et de colombier*, 1824; *Galerie pittoresque d'histoire naturelle*, 2e édit., 1837; *le Jardin des Plantes, description et mœurs des mammifères de la Ménagerie et du Muséum d'histoire naturelle*, 1841; *Essai sur la composition et l'ornement des jardins*, 1823, réédité sous le titre d'*Art de composer et de décorer les jardins*, 1834; *le Jardinier des fenêtres, des appartements et des petits jardins*, 1823; *Annuaire du jardinier et de l'agronome*, 1825 à 1832, 6 vol. in-18; *Traité des prairies naturelles et artificielles*, 1827; *Traité de la culture du mûrier et des vers à soie*, 1828; *Traité de la culture des fleurs et arbustes d'agrément*, 1855, etc.

BOITARD (Edouard), jurisconsulte, né à Paris en 1804, m. en 1835, professeur suppléant à la Faculté de droit de Paris en 1833. Outre une traduction de *Justin* (avec Pierrot), 1833-34, 2 vol. in-8°, on lui doit: *Code de procédure civile*, 1837; *Code d'instruction criminelle*, 1839. Ces deux ouvrages sont un recueil de ses leçons, fait par G. de Linage.

BOLIVAR (Etat de), l'un des Etats confédérés de la Nouvelle-Grenade, dans le N. de cette République, entre ceux de Magdalena à l'E., d'Antioquia au S., de Cauca à l'O., et la mer des Antilles au N., depuis le golfe de Darien jusqu'à la Magdalena. Outre ce fleuve qui le limite à l'E., il est arrosé par son affluent le San-Jorge et par le Sina. Vastes plaines au N., ramifications extrêmes de la Cordillère au S. Capitale, *Carthagène*; villes princ., Mompox et Savanilla. Pop., 182,157 hab. C. P.

BOLOGNE (Prov. de), division du roy. d'Italie, formée de l'O. de l'anc. légation pontificale de la Romagne; bornée par celles de Ferrare au N., de Modène à l'O., de Florence au S., de Ravenne à l'E.; 3,631 kil. carrés; 407,452 hab. La partie méridionale, adossée à l'Apennin, est montagneuse; le Nord est une plaine fertile, arrosée par le Reno, l'Idice, la Quaderna, le Santerno. Commerce de bestiaux, surtout de porcs; céréales. Ch.-l., *Bologne*. Trois arrond.: Bologne, Imola, Vergato. C. P.

BOLZANO (Bernard), philosophe et théologien, né à Prague en 1781, m. en 1848. Professeur de théologie à l'Université de sa ville natale dès l'âge de 24 ans, il fut destitué en 1820 comme partisan des doctrines de Schelling, et vécut désormais dans la retraite. On a de lui: *Traité de théologie*, 1834, 4 vol., publié par ses élèves; *Athanasia, ou Preuves de l'immortalité de l'âme*, 2e édition, 1838; *Enseignement scientifique, ou Essai d'un nouvel exposé de la Logique*, 1837, 4 vol.; *Discours d'édification à la jeunesse académique*, 2e édit., 1839; *Manuel de la religion chrétienne catholique*, 1840; *Traité d'esthétique*, 1843-49, 2 vol. Après sa mort, on a publié: *Qu'est-ce que la philosophie?* 1849, et le *Petit livre d'édification*, 1850.

BOMARSUND, forteresse de l'île d'Aland, sur la côte S., au fond de la baie de Lumpar. Bombardée, prise et détruite par les Anglais et les Français, en 1854.

BONCENNE (Pierre), jurisconsulte, né à Poitiers en 1775, m. en 1840, fut nommé professeur suppléant à la Faculté de droit de Poitiers en 1806. Député de la Vienne pendant les Cent-Jours, il obtint par concours, en 1822, la chaire de procédure civile. On a de lui: *Théorie de la procédure civile*, 1828-34, ouvrage refondu et continué par Bourbeau, 1837-47, 6 vol. in-8°.

BONJOUR (Casimir), poëte comique, né en 1795 à Clermont (Meuse), m. en 1856, entra à l'École normale, fut successivement professeur en province, répétiteur à Paris, et employé au ministère des finances. Il fit représenter plusieurs comédies en vers: *la Mère rivale*, 1821; *l'Education ou les Deux cousines*, 1823; *le Mari à bonnes fortunes*, 1824; *Naissance, Fortune et Mérite*, 1831; *le Presbytère*, 1833; *le Bachelier de Ségovie*, 1834. Il y a de l'en-

train, de l'habileté dans ces pièces ; le style en est franc et facile, mais un peu vulgaire. Après la Révolution de 1830, C. Bonjour obtint la place d'inspecteur des études à l'École militaire de La Flèche, et fut plus tard conservateur à la bibliothèque Ste-Geneviève de Paris. Il ne publia plus qu'un roman assez remarquable, *le Malheur du riche et le bonheur du pauvre*, 1836.

BONNEFOND (Jean-Claude), peintre de genre, né à Lyon vers 1790, m. en 1860, se consacra tout entier, depuis 1831, à la direction de l'école de peinture de Lyon. Ses principales œuvres sont : *les Petits Savoyards*, 1817 ; *le Maréchal ferrant*, 1822 ; *la Chambre à louer*, 1824 ; *Bergères dans la campagne de Rome*, 1827 ; *Portrait de Jacquart*, 1834. Il a publié : *De l'état actuel de la peinture en France, comparé à ce qu'était cet art au* XVe *et au* XVIe *siècle*, 1835.

BONPLAND (Aimé), voyageur naturaliste, né à La Rochelle en 1773, m. à Santa-Anna, au Brésil, en 1858, servit quelque temps comme chirurgien dans la marine, et, s'étant lié avec Alex. de Humboldt, l'accompagna dans un grand voyage scientifique aux régions équinoxiales du Nouveau-Monde. Il en rapporta 6,000 plantes inconnues en Europe, décrivit leurs caractères scientifiques et leurs propriétés, et fit présent de sa collection au Muséum d'histoire naturelle de Paris. Napoléon Ier le récompensa par une pension, et, peu après, par la place d'intendant des cultures de la Malmaison, qu'il garda jusqu'à la mort de l'impératrice Joséphine, en 1814. Alors il fit des préparatifs pour une longue excursion en Amérique, et débarqua à Buénos-Ayres vers la fin de 1816. Nommé professeur d'histoire naturelle par le gouvernement, il ne tarda pas à résigner cette place, et se mit en route pour les Andes. Arrivé sur un territoire voisin du Paraguay, il fut enlevé par ordre du dictateur Francia, qui le soupçonnait d'être un espion politique, et relégué sur le territoire de Santa-Maria, 1821. Il ne recouvra la liberté qu'en 1832, se retira au Brésil, et vint habiter San-Borja, sur la frontière du pays. Pendant une dizaine d'années que Bonpland passa dans sa patrie, il a publié : *Plantes équinoxiales*, 1805 et suiv., 2 vol. in-fol., et 140 pl. ; *Monographie des mélastomées*, 1806 et suiv., 2 vol. in-fol., et 120 pl. ; *Description des plantes rares de Navarre et de la Malmaison*, 1813, in-fol., et 64 pl. — En collaboration avec M. de Humboldt : *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent*, 1815 et suiv., 12 vol. in-8°, et cartes ; *Vues des Cordillères et monuments des peuples indigènes de l'Amérique*, 1816, 2 vol. in-8°, et atlas de 19 planches. — Avec de Humboldt et Kunth : *Mimosées et autres plantes légumineuses du Nouveau Continent*, 1819 et suiv., in-fol., et 60 pl. ; *Nova genera et species plantarum*, 1815 et suiv., 7 vol. in-fol.

BORDAS-DEMOULIN (Jean-Baptiste), philosophe, né à Montagnac-la-Crempse (Dordogne) en 1798, m. en 1859, a laissé : *Lettres sur l'éclectisme et le doctrinarisme*, 1833 ; *Éloge de Pascal*, 1842 ; *Histoire critique du Cartésianisme*, 1843, 2 vol. in-8° ; *Mélanges philosophiques et religieux*, 1846 ; *Essais de réforme catholique*, 1856, etc. Il prétendait concilier toutes les conséquences politiques et sociales de la Révolution française avec les traditions religieuses du gallicanisme.

BORGHESI (Bartolommeo, comte), numismate et épigraphiste, né à Savignano, près de Rimini, en 1781, m. en 1860. En 1818, il commença la publication d'un travail très-important sur les fastes consulaires. Les événements politiques de 1821 étant venus le troubler dans ses études, il alla chercher la tranquillité dans la petite république de St-Marin, dont il se fit recevoir citoyen, et y acheva ses *Nuovi Frammenti de' Fasti consolari Capitolini illustrati*. Il fournit beaucoup d'articles à divers journaux ou recueils périodiques, tels que, à Rome, le *Giornale arcadico*, les *Annali dell' Instituto di correspondenza archeologica*, et le *Bullettino* du même recueil ; à Naples, le *Bullettino archeologico neapolitano* ; à Turin, les *Mémoires de l'Académie des sciences*, etc. Borghesi a fait, par la numismatique et l'épigraphie, une foule de découvertes concernant particulièrement l'histoire et les institutions de l'Antiquité romaine. Par ordre de Napoléon III, on a commencé à Paris, à l'Imprimerie impériale, une collection des *Œuvres de Borghesi*, que M. A. Desjardins est chargé de réunir. Elle formera 6 ou 8 vol. in-4° ; les vol. 1 et 2 ont paru en 1863. C. D—y.

BOSQUET (Pierre-François-Joseph), maréchal de France, né à Mont-de-Marsan en 1810, m. en 1861, élève de l'École polytechnique, entra dans l'artillerie. Envoyé en Algérie en 1834, il y resta jusqu'en 1853, conquérant tous ses grades par des actions d'éclat, et se distingua particulièrement aux combats de Sidi-Lakhdar et de l'Oued-Melah (1841), dans une campagne contre la tribu des Flittas (1843), lors de l'insurrection dans l'Ouarenseris (1848), et pendant la guerre de la grande Kabylie (1851). Il était parvenu au grade de général de division, quand on le rappela en France. Pendant la guerre de Crimée, il décida du succès de la bataille de l'Alma (1854), reçut le commandement du corps d'observation qui devait protéger les opérations du siége de Sébastopol, prit une part brillante à la victoire d'Inkermann, ainsi qu'à l'enlèvement de plusieurs ouvrages de la forteresse russe, et, au dernier assaut, fut atteint d'un éclat d'obus qui l'obligea de renoncer au service actif. En 1856, il fut nommé sénateur, puis maréchal de France. B.

BOUCHET (Frédéric-Jules), architecte, né à Paris en 1799, m. en 1859, élève de Percier, fut employé successivement en qualité d'inspecteur à la Bibliothèque royale, 1829, à la Cour de cassation, 1833, et au tombeau de Napoléon Ier dans l'église des Invalides. On le nomma, en 1850, membre de la commission de l'École des beaux-arts, et, en 1854, professeur des travaux graphiques à l'École centrale. Bouchet fut surtout dessinateur antiquaire ; il avait beaucoup de goût, une grande habileté, et il a laissé plusieurs ouvrages remarquables : *Vues et plans de la villa Pia*, 1846 ; les *Thermes de Pompéi*, 1850 ; *Compositions antiques*, dessins d'imagination sur les villes et les habitations des Anciens, 1850 ; *le Laurentin, maison de campagne de Pline le consul, restituée d'après sa lettre à Gallus*, 1852 ; *Exercices de dessin linéaire*, 1854. C. D—y.

BOUILLET (Marie-Nicolas), lexicographe et professeur de philosophie, né à Paris en 1798, m. en 1864, fut élève de l'École normale, professeur dans divers collèges, et, de 1840 à 1849, proviseur du collége Bourbon (lycée Bonaparte). Un instant mis à la retraite en 1849, il devint inspecteur de l'Académie de Paris en 1851, et inspecteur général des études en 1862. Il a donné, dans la *Bibliothèque latine* de Lemaire, les éditions des œuvres philosophiques de Cicéron et de celles de Sénèque ; une édition des *Œuvres philosophiques de Bacon*, 1834-35, 3 vol. in-8° ; une traduction des *Ennéades* de Plotin, 1857 et suiv., 3 vol. in-8° ; *Dictionnaire classique de l'antiquité sacrée et profane*, 1826, 2 vol. in-8° ; *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, 1842, gr. in-8° ; *Dictionnaire universel des sciences, des lettres et des arts*, 1857, gr. in-8°. Après sa mort, on a publié un *Atlas* qu'il avait préparé, 1865, gr. in-8°.

BOULANGER (Jules-César), en latin BULENGERUS, archéologue, né à Loudun (Vienne) en 1558, m. en 1628, fut élevé et professa chez les Jésuites. Ses principaux ouvrages sont : *de Spoliis bellicis, trophæis, arcubus triumphalibus*, 1601 ; *de Imperatore et Imperio romano, Magistratibus, Officiis,...* 1618 ; *de Conviviis, ludis privatis ac domesticis veterum ; Pictura, Plastice, Statuaria*, 1627, etc. Ces traités ont été insérés dans le *Thesaurus antiquitatum romanarum*, de Grævius, où l'on trouve encore de Bulengerus : *de Tributis ac vectigalibus populi Romani ; de Circo romano, ludisque Circensibus ; de Venatione circi et amphitheatri ac Circo.*

BOULGARINE (Thadée), romancier polonais, né en Lithuanie en 1789, m. en 1859, servit dans l'armée russe jusqu'en 1809. A cette époque, il passa en France, fut incorporé dans la cavalerie polonaise, et ne quitta le service qu'en 1814, après la chute de Napoléon Ier. Alors il se rendit à Varsovie, où il étudia la langue russe, puis alla se fixer à St-Pétersbourg, où il donna, dans le journal *l'Abeille russe*, des articles de littérature et des tableaux de mœurs qui furent remarqués. Boulgarine est surtout connu par quelques romans : *le Gil Blas russe*, traduit en français, 1829, 4 vol. in-12 ; *Pètre Ivanovitch*, trad. en français, 1832, 4 vol. in-12, suite de l'ouvrage précédent ; *le Faux Démétrius*, roman historique, bien étudié, sur la Russie au commencement du XVIIe siècle, trad. en français, 1832, 4 vol. in-12.

BOURDON (Louis-Pierre-Marie), mathématicien, né à Alençon en 1779, m. en 1851, élève de l'École polytechnique, fut professeur au Prytanée militaire de Compiègne, puis à celui de St-Cyr, au lycée Charlemagne et au lycée Napoléon, devint inspecteur de l'Académie de Paris en 1821, examinateur d'admission à l'École polytechnique et aux diverses écoles spéciales du gouvernement en 1827, inspecteur général des études en 1835, enfin membre du Conseil royal de l'Université. Il a publié : *Éléments d'arithmétique*, 1821 ; *Éléments d'algèbre*, 1825 ; *Application de l'algèbre à la géométrie*, 1824, etc. Dans ces ouvrages, il s'est efforcé de rendre la science accessible aux intelligences les plus vulgaires.

BOURET, fameux financier du XVIIIe siècle, mort en

1777, devint fermier général, trésorier de France, etc. Il dépensa une fortune de 42 millions en prodigalités, quelquefois généreuses, plus souvent empreintes d'orgueil, et aima particulièrement le luxe de la table. Dans sa jeunesse, Bouret fit des vers, qui parurent sous le titre de *Poésies diverses du sieur D****, 1718, et furent réimprimées avec additions sous celui de *Recueil de poésies diverses*, 1733.

BOURGEOIS DU ROI. On nommait ainsi, dans l'anc. France, des habitants qui avaient un privilége pour plaider seulement à la juridiction royale et décliner celle des seigneurs.

BOURG-SAINT-MAURICE, ch.-l. de cant. (Savoie), arr. et à 15 kil. N.-E. de Moutiers, près de la rive g. de l'Isère, au pied du Petit-St-Bernard; 656 hab.

BOURSIER (Laurent-François), théologien, né à Ecouen en 1679, m. en 1749, se fit d'abord connaître par un livre intitulé *Action de Dieu sur les créatures*, 1713, 2 vol. in-4° et 6 vol. in-12, et auquel Malebranche répondit. Boursier fit plus tard opposition au formulaire d'Alexandre VII et à la Constitution de Clément XI, et composa le Mémoire publié sous le nom des *Quatre Évêques*; exclu de la Faculté de théologie, il publia en 1725 une *Exposition de doctrine* sur les questions qui divisaient alors l'Eglise de France. On a imprimé après sa mort un *Avis aux princes* (1767), mémoire sur le refus fait par Clément XI d'accorder des bulles aux évêques que le roi avait nommés. B.

BOUVET (Pierre-Franç.-Henri-Étienne), marin français, né à l'île Bourbon en 1775, m. en 1860, contribua à la soumission de la Guadeloupe révoltée contre le gouvernement consulaire, et, après plusieurs campagnes dans les mers du Sud, fut chargé d'une croisière à la côte de Malabar. Placé sous les ordres du capitaine Duperré avec sa frégate *la Minerve*, il battit trois vaisseaux de la Compagnie des Indes; puis, en 1810, il remplaça son chef blessé au combat du Grand-Port, où, avec deux frégates, il détruisit trois frégates anglaises et en prit une autre. Nommé pour cet exploit capitaine de vaisseau, il continua de servir brillamment jusqu'à la Restauration. Retiré à St-Malo, il fut nommé contre-amiral en 1822. On lui doit des *Observations sur la marine*, 1821. B.

BOWLES (William Leslie), poëte anglais, né en 1762 dans le comté de Northampton, m. en 1850, chanoine de Salisbury en 1803, et, plus tard, recteur de Bremhill (Wilts), débuta par des *Sonnets*, 1789, empreints d'une mélancolie touchante, et donna ensuite des poëmes nombreux, entre autres : *Stances élégiaques*, 1796; *le Mont-St-Michel*, 1798; *la Peinture*, 1803; *le Missionnaire des Andes*, 1822; *St Jean à Pathmos*, 1823. Tous se distinguent par l'observation vraie de la nature et l'harmonie de la versification. On doit encore à Bowles un recueil de *Sermons*, 1826, et une édition des *Œuvres de Pope*, 1806, 10 vol.

BOYVIN DU VILLARS (le baron François), chroniqueur du XVI^e^ siècle, fut secrétaire du maréchal de Cossé-Brissac, et bailli de Gex. Il a laissé des *Mémoires* de l'an 1550 à l'an 1559, insérés dans les collections de Mémoires relatifs à l'histoire de France. On y trouve des erreurs; mais ils contiennent des pièces officielles qui ne sont pas ailleurs.

BOZEL, ch.-l de cant. (Savoie), arr. et à 15 kil. S.-E. de Moutiers; 496 hab.

BOZOQ (Eyalet de), un des 22 gouvernements généraux de la Turquie d'Asie, entre ceux de Castamouni au N., de Khodawendiguiar à l'O., de Caraman au S., d'Adana au S.-E., et de Sivas à l'E.; formé de la plus grande partie de l'anc. Galatie, de la Cappadoce occidentale, et de quelques parties de la Phrygie et de la Lycaonie. Il occupe le plateau central de l'Asie Mineure, couvert au N. par l'Anti-Taurus (les parties appelées Ala-Dagh, Ischik-Dagh et Kousch-Dagh par les Turcs), au S.-E. par le Taurus, qui y projette le Hassan-Dagh et l'Ardjisch-Dagh (mont Argée), au S.-O. par les hauts steppes salés qui forment le partage des eaux entre la Méditerranée et la mer Noire, et n'ont pas moins de 400 kil. de l'E. à l'O., et de 200 du N. au S.. Il est arrosé par le cours supérieur du Sakaria (Sangarius) à l'E., au centre par le cours moyen du Kyzil-Ermak (Halys), et offre au S.. divers lacs salés dont le plus considérable, le Touz-Tcholly ou Touz-Geul, n'a pas moins de 1,150 kil. carrés. Sol sujet aux tremblements de terre; céréales; superbes pâturages; belle race de chevaux, ânes, mulets, brebis et chèvres. Superf., environ 123,000 kil. car.; 1,200,000 hab., Turcs dans le N. et le centre, Turcomans dans les plateaux du sud. Ch.-l., *Juzghat*; 5 livahs : Angora, Kiangri, Juzghat, Kaisarieh, Akseraï. C. P.

BRA (Théophile), statuaire, né à Douai en 1797, m. en 1863, élève de Bridan. Ses œuvres principales sont : *Aristodème au tombeau de sa fille*, 1819, à Douai; *St Pierre* et *St Paul*, 1822, dans l'église de Saint-Louis-en-l'Ile à Paris; *Ulysse dans l'île de Calypso; Jean de Bologne; Pierre de Franqueville, Philippe de Comines*, 1824; *le sire de Joinville*, 1836, au Musée de Versailles; *St Marc*, dans l'église St-Philippe-du-Roule à Paris; *le maréchal Mortier*, à Cateau-Cambrésis, 1837; *le général Négrier*, à Lille, etc. On lui doit aussi des bustes du général Foy, des médecins Pinel et Broussais, de Jouy, etc. Bra a longtemps dirigé l'école de dessin de Douai, et cette ville a formé un *Musée Bra* avec les collections qu'il lui a léguées.

BRACONNOT (Henri), chimiste, né à Commercy en 1780, m. en 1855, entra en 1795 à l'hôpital militaire de Strasbourg en qualité de pharmacien, et fut nommé, en 1807, directeur du jardin botanique de Nancy. Ses travaux les plus importants sont relatifs à la chimie organique, et notamment à l'analyse immédiate des plantes et de leurs produits. On lui doit une foule de découvertes, telles que la constitution chimique des corps gras, l'acide fungique ou des champignons, l'acide des baies de sorbier, l'acide pectique, l'acide équisétique, la salicine, la populine, la saccharification des matières ligneuses, l'acide ellagique, l'acide pyrogallique, la xyloïdine, qui a conduit plus tard à la découverte de la poudre-coton, la légumine, le glycolle, l'apiine, la leucine, la composition du pollen, du picromel, des mucilages végétaux, etc. Les Mémoires et Notes de Braconnot ont été insérés dans les *Annales de chimie* (1re, 2e et 3e séries), dans le *Journal de pharmacie* (2e et 3e séries), dans le *Journal de chimie médicale*, et dans les *Mémoires de l'Académie de Nancy*. J. G.

BRANDIS (Joachim-Dietrich), médecin, né à Hildesheim en 1762, m. en 1846, fut appelé à Kiel en 1803 en qualité de professeur, et à Copenhague en 1809 comme médecin du roi Frédéric VI. On a de lui : *Essai sur la force vitale*, 1795; *Pathologie*, 1815; *Des moyens physiques de guérison*, 1818; *Essai sur la vie humaine*, 1823; *Des différences entre les maladies épidémiques et les maladies contagieuses*, 1833; *Expériences sur l'emploi du froid dans les maladies*, 1833; *Nosologie et thérapeutique de la cachexie*, 1834-39, 2 vol. in-8°, etc. — Son fils, Christian-Auguste, philosophe, né à Hildesheim en 1790, professeur à Bonn depuis 1821, a publié : *Commentationes Eleaticæ*, 1813; une édition de la *Métaphysique* d'Aristote, 1823; *Scholia in Aristotelem*, 1836; *Scholia græca in Aristotelis Metaphysicam*, 1837; *Musée rhénan de la philologie, de l'histoire et de la philosophie grecques* (avec Niebuhr), 1827-30; *Communications sur la Grèce*, 1842, 3 vol., recueil des souvenirs d'un séjour de plusieurs années en Grèce; *Manuel de l'histoire de la philosophie grecque et romaine*, 1835-41.

BRAUN (Auguste-Émile), archéologue et antiquaire, né à Gotha en 1809, m. en 1856, était secrétaire et l'un des plus importants rédacteurs de l'*Institut de correspondance archéologique de Rome*. Ses travaux principaux sont : *Il Giudizio di Paride*, 1838; *les Marbres antiques*, 1843, publication interrompue; *les Apothéoses d'Homère*, 1848; *Mythologie grecque*, 1850; *les Ruines et les Musées de Rome, à l'usage des voyageurs, des artistes et des antiquaires* (en allemand), 1854.

BRAVAIS (Auguste), savant français, né à Annonay en 1811, m. en 1863, élève de l'École polytechnique, quitta le service de la marine, enseigna pendant quelque temps l'astronomie à la Faculté des sciences de Lyon, fut nommé en 1846 professeur de physique à l'École polytechnique, et entra à l'Institut en 1854. On a de lui, entre autres travaux : *Essai sur la disposition générale des feuilles rectisériées*, 1839; *Sur l'équilibre des corps flottants*, 1840; *Mémoire sur les lignes d'ancien niveau de la mer dans le Finmark*, 1841, où il a fait connaître un singulier phénomène géologique, le mouvement de bascule de la presqu'île scandinave; *Mémoires sur les courants ascendants de l'atmosphère*, 1843; *Mémoire sur le mouvement propre du soleil dans l'espace*, 1843; *Notice sur les parhélies qui sont situées à la même hauteur que le soleil*, 1845; *Notice sur l'arc-en-ciel blanc*, 1845; *Mémoires sur les halos et les phénomènes optiques qui les accompagnent*, 1847; *Sur les polyèdres symétriques*, 1849; *Études sur la cristallographie*, 1851; *Notice sur un nouveau polariscope, suivie de Recherches sur les doubles réfractions peu énergiques*, 1851; *Sur l'influence qu'exerce la rotation de la terre sur le mouvement du pendule conique*, 1854.

BRAVARD-VEYRIÈRES (Pierre-Claude-J.-B.), jurisconsulte, né en 1804 à Arlanc (Puy-de-Dôme), m. en 1861, professeur de droit commercial à la Faculté de Paris

depuis 1832, député du Puy-de-Dôme à l'Assemblée constituante de 1848 et à l'Assemblée législative de 1849, est auteur des ouvrages suivants : *Leçons sur l'amortissement*, 1833 ; *Examen du livre III du Code de commerce et du nouveau projet de loi sur les faillites et les banqueroutes*, 1836 ; *De l'étude et de l'enseignement du droit romain*, 1837 ; *Manuel de Droit commercial*, 6e édit., 1862.

BREIL, ch.-l. de cant. (Alpes-Maritimes), arr. et au N.-E. de Nice ; 2,458 hab.

BREMER (Frederika), romancière suédoise, née en 1802 à Abo (Finlande), m. en 1866, a publié, sous les titres de *Tableaux de la vie quotidienne*, 2e édit., 1835-43, 7 vol., et de *Nouveaux Tableaux*, 1844-48, 4 vol., un grand nombre de nouvelles et de romans qui ont eu les plus honorables succès. Plusieurs de ces œuvres ont été traduites en français par Mlle R. du Puget : *les Voisins*, 1845 ; *la Famille II*, 1846 ; *les Filles du président*, 1847 ; *le Foyer domestique*, 1853 ; *un Journal*, 1853 ; *le Voyage de la St-Jean*, 1853. On doit aussi à M. Cohen la traduction de *Guerre et Paix*, 1847, et à M. Geoffroy celle de *Hertha*, 1855. Mlle Bremer a écrit, outre ses romans, des relations de voyages : *la Vie dans le Nord*, 1849 ; *Voyage au milieu de l'été*, 1849 ; *la Vie de Famille dans le Nouveau-Monde*, 1853-54, 3 vol.

BRESCIA (Prov. de), division du roy. d'Italie, formée de la partie orientale de la Lombardie, entre les prov. de Sondrio et de Bergame à l'O., de Crémone au S., la Vénétie à l'E., et le Tyrol au N. Sa partie septentrionale, qui renferme les lacs d'Iséo, d'Idro et de Guarda, est très-montagneuse ; le Sud, arrosé par l'Oglio, la Mella, la Chiese, le Mincio, et coupé de nombreux canaux d'irrigation pour les rizières, forme une vaste plaine d'alluvions fertiles. Exploitation de fer et de plomb au N. ; commerce de céréales. Ch.-l., *Brescia*. Six arrond. : Brescia, Breno, Castiglione, Chiari, Salo et Verolanuova. Sup., 5,180 kil. carrés ; pop., 486,383 hab. C. P.

BRETAGNE (Province romaine de). Formée sous l'empereur Claude, elle ne comprit d'abord que le sud et le centre de l'Angleterre actuelle, à l'E. de la Severn et au S. de l'Humber. La conquête de l'île d'Anglesey par Suetonius Paulinus, 57-62, la soumission des Brigantes par Cerealis, 70-75, et des Silures par Julius Frontinus, 75-78, donnèrent à la province romaine toute l'Angleterre actuelle et le pays de Galles ; enfin les huit années de commandement d'Agricola y ajoutèrent l'Écosse méridionale actuelle, et le général romain protégea sa conquête par un *vallum*, allant du Forth à la Clyde, 78-85. Septime Sévère créa une *Bretagne seconde*, pour affaiblir le pouvoir trop considérable que donnait un aussi vaste gouvernement, 198. Constance Chlore dut fractionner de nouveau les deux provinces, vers 297 : il détacha de la *Bretagne première* la *Flavie Césarienne*, et de la *Bretagne seconde* la *Grande Césarienne*. Valentinien Ier détacha la partie septentrionale de la *Grande Césarienne*, en 367, et l'érigea en province particulière, qu'il appela *Valentia*, en l'honneur de son frère Valens. — La Bretagne formait ainsi, à la fin du IVe siècle, un diocèse de la préfecture des Gaules et de l'empire d'Occident, diocèse dont le vicaire résidait à York, et qui se composait de cinq prov. : la BRETAGNE PREMIÈRE, métropole *Cantium* ou *Durorernum* (Canterbury), comprenant toute la partie de l'île au sud de la Tamise et de l'embouch. de la Severn ; la BRETAGNE SECONDE, métropole (?) *Isla Silurum* (Caerleon), comprenant la principauté actuelle de Galles et les comtés de l'Angleterre propre à l'O. de la Severn ; la FLAVIE CÉSARIENNE, métropole *Londinum* (Londres), comprenant tous les comtés de l'E. et du centre entre les embouchures de la Severn et de la Tamise au S., de l'Humber et de la Mersey au N. ; la GRANDE CÉSARIENNE, métropole *Eboracum* (York), comprenant le reste de l'Angleterre propre au N. de la Mersey et l'Humber ; et la VALENTIA, métropole (?) *Leucopibia* (Whittern), comprenant l'Écosse méridionale jusqu'au *Vallum* d'Agricola. Les trois premières prov. étaient gouvernées par des présidents ; les deux dernières, par des consulaires. Au point de vue militaire, l'île était divisée en trois commandements : le *duché de Bretagne*, comprenant tout le pays depuis le *Vallum* d'Agricola jusqu'à l'Humber ; le *comté de la Côte-Saxonne*, depuis l'Humber jusqu'à la pointe de Cornouailles ; le *comté de Bretagne*, composé de toutes les places de l'intérieur. C. P.

BRETONNEAU (Pierre), médecin, né en 1771 à Tours, m. en 1862, médecin en chef de l'hôpital de sa ville natale, a fait de beaux travaux sur le croup ; on lui attribue la découverte de la trachéotomie.

BRIFAUT (Charles), poëte et publiciste, né à Dijon en 1781, m. en 1857, débuta par des articles dans la *Gazette de France*, puis fit jouer des tragédies : *Jane Grey*, 1814 ; *Ninus II*, 1814 ; *Charles de Navarre*, 1820. Parmi ses autres ouvrages, on cite : *la Journée de l'Hymen*, 1810, poëme dédié à l'impératrice Marie-Louise ; *Ode sur la naissance du roi de Rome*, 1811 ; *l'Hymen et la Naissance*, 1812 ; *Rosamonde*, poëme, 1813 ; *Stances sur le retour de Louis XVIII*, 1814 ; *Olympie*, tragédie lyrique, musique de Spontini, 1819 ; *Dialogues, contes et autres poésies*, etc. Ses *Œuvres* ont été recueillies après sa mort, 1858, 3 vol. in-8° ; on y trouve, sous le titre de *Récits d'un vieux parrain à son jeune filleul*, des mémoires sur sa vie qui prouvent qu'il aimait le monde et le plaisir plus que les lettres. F—T.

BRISBANE, riv. de l'Australie (Queensland), sort des monts Craig, prolongement des montagnes Bleues, et se jette dans la baie de Moreton, en face de l'île de ce nom ; cours d'environ 100 kil.. — Ville de l'Australie, capitale du Queensland, à 27 kil. de l'embouch. du Brisbane, qui a vers cet endroit 600 m. de largeur ; 6,000 hab. Commerce de laines et de coton. C. P.

BRIZEUX (Julien-Auguste-Pélage), poëte, né à Lorient en 1806, m. en 1858, consacra son talent à peindre les mœurs de la Bretagne. Quelques pièces insérées dans la *Revue des Deux Mondes*, en 1833, furent remarquées. Encouragé par ce succès, il donna, en 1836, *Marie*, poëme dont une aventure de sa première jeunesse, un amour pour une jeune paysanne, fait le sujet. Cette composition, qui renferme quelques élégies empreintes d'une grâce mêlée de tristesse, révéla un vrai poëte. Brizeux publia ensuite une sorte d'épopée rustique, intitulée *les Bretons*, puis *Primel et Nola*, *les Pêcheurs*, *Télen Arvor*, sortes de pastorales dans le genre des précédentes. Il a encore donné : *Histoire des Indo-Armoricains*, 1854, et *Histoires poétiques*, 1855. Brizeux a cherché la poésie dans la nature, à la manière d'Homère, mais sans se préoccuper des Anciens. Malgré son talent, il est peu sympathique, et l'on sent dans sa poésie pastorale une naïveté un peu étudiée, et qui n'est pas exempte de sécheresse.

BRODIE (Benjamin COLLINS), chirurgien anglais, né en 1783 à Winterslow (Wilts), m. en 1862, fut attaché, de 1808 à 1830, à l'hôpital St-Georges de Londres, devint professeur d'anatomie au Collége royal des chirurgiens en 1819, premier chirurgien de la reine Victoria, etc. Il a apporté de nombreuses améliorations aux instruments de chirurgie. On a de lui : *Recherches sur l'influence de la chaleur animale*, 1810 ; *Expériences et Observations sur les divers modes d'action des poisons végétaux*, 1819 ; *Lectures sur les affections des voies urinaires*, 1849 ; *Observations pathologiques et chirurgicales sur les maladies des articulations*, 5e édit., 1851, etc.

BRONTE (Mistress NICHOLS, et auparavant miss Charlotte), romancière anglaise, née à Haworth (comté d'York) en 1824, m. en 1855, publia, sous le pseudonyme de *Currer Bell*, trois romans qui ont eu un grand succès : *Jane Eyre*, 1847 ; *Shirley*, 1849 ; et *Villette*, 1853. Ces ouvrages dénotent une profonde connaissance du cœur humain, et se distinguent par la vigueur des portraits et la verve du style. *V.* E. Montégut, *Miss Brontë, sa vie et ses œuvres* (*Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1857).

BROWN (Robert), botaniste anglais, né à , en 1781, m. en 1858, fut protégé par le célèbre J. Banks, qui le fit attacher en 1801 à un voyage d'exploration dans la Nouvelle-Hollande. Il passa à la terre de Van-Diémen, aux îles du détroit de Bass, et revint en Angleterre, 1805, avec une collection de plus de 4,000 espèces de plantes. A son retour, Banks le prit pour conservateur de ses collections et de sa bibliothèque, et le mit à même de publier les résultats de ses explorations dans un *Prodromus floræ Novæ Hollandiæ*, 1810. Observateur plein de sagacité, Brown a fait plusieurs découvertes dans la physiologie végétale, entre autres celle du mouvement particulier des molécules de la poussière fécondante, auquel les botanistes ont donné le nom de *mouvement brownien*, et la démonstration que les corpuscules polliniques des anthères arrivent aux ovules en passant à travers le style. Tout cela se trouve consigné dans ses *Mélanges ou Opuscules de botanique*. Les autres écrits de Brown sont : *Observations générales sur la botanique des terres australes*, 1814 ; *Supplementum primum floræ Novæ Hollandiæ*, 1830. Il a rédigé la partie botanique de plusieurs voyages faits par d'autres Anglais ; ce sont : *Plantæ Javanicæ*, description des plantes recueillies de 1802 à 1815 dans l'île de Java par Horsfield, 1838-40 ; les herbiers du *Voyage en Abyssinie*, de Salt, 1816 ; du *Récit de l'expédition à l'embouchure du Zaïre*, par le capitaine Truckey, 1818 ; de *l'Expé-*

dition dans l'intérieur de l'Afrique, par Oudeney et Clapperton. Enfin il a donné des notices botaniques pour les voyages aux régions antarctiques de J. Ross, Parry et Franklin.

BRUAT (Armand-Joseph), marin français, né en 1796 à Colmar, m. en 1855, reçut en 1829 le commandement du brick *le Silène,* attaché au blocus de la côte d'Afrique, fit naufrage, et devint prisonnier du dey d'Alger. Délivré lors de la prise de cette ville par les Français, promu capitaine de frégate en 1831, capitaine de vaisseau en 1838, il fut, en 1843, gouverneur des îles Marquises, puis des établissements français de l'Océanie, et commissaire du roi Louis-Philippe Ier près de Pomaré, reine des îles de la Société, qui fut amenée à accepter le protectorat de la France. Nommé contre-amiral à son retour, 1846, Bruat, reçut en 1848, la préfecture maritime de Toulon, et étouffa par sa fermeté les velléités d'indiscipline dans l'arsenal de cette ville. En 1849, il fut nommé gouverneur général de la Martinique, de la Guadeloupe et de leurs dépendances. Ces colonies étaient troublées depuis la récente émancipation des esclaves : Bruat sut tout à la fois résister aux suggestions ou aux exigences des blancs, faire respecter la liberté et les droits des affranchis, mais les maintenir au travail. Vice-amiral en 1852, il prit place au Conseil d'amirauté, obtint, l'année suivante, le commandement de la flotte de l'Océan, commanda ensuite une escadre dans la mer Noire sous les ordres de l'amiral Hamelin, dont il fut bientôt le successeur, 1854, et se distingua par des reconnaissances de nuit jusque dans le port de Sébastopol, par une brillante expédition dans la mer d'Azov, et par la prise de Kinbourn. Il revenait en France avec le titre d'amiral, quand une maladie l'enleva. B.

BRUCK (Charles-Louis, baron de), homme d'État allemand, né à Elberfeld en 1798, m. en 1860, fut d'abord commerçant à Bonn, puis, s'étant établi à Trieste, y devint directeur du Lloyd. En 1848, député à l'Assemblée nationale de Francfort et ministre du gouvernement autrichien auprès du lieutenant-général de l'Empire, il ne tarda pas à être appelé à Vienne, où on lui confia le ministère du commerce et des travaux publics. Il concourut à la Constitution du 4 mars 1849, et négocia la paix avec le Piémont après la défaite du roi Charles-Albert. L'Autriche lui doit la création de chambres de commerce et de plusieurs lignes télégraphiques, l'amélioration du système postal et du régime des chemins de fer, la suppression de certaines entraves douanières, et les premières bases d'un droit maritime. Démissionnaire en 1851 par suite de dissentiments avec ses collègues, il fut rappelé en 1855, et prit le portefeuille des finances. Après la guerre de 1859 contre la France, il se trouva impliqué dans une affaire de détournements, et se donna la mort. B.

BRUNEL (Isambart-Kingdom), ingénieur civil, né à Portsmouth en 1806, m. en 1859, fils du célèbre ingénieur de ce nom (*V.* Brunel, dans le *Dictionn.*), fut employé par son père au grand travail du tunnel de la Tamise, à Londres. En 1833, chargé de construire le chemin de fer du Great-Western, il fit tous les beaux travaux d'art qu'on y remarque, entre autres les ponts de Maidenhead, de Chepstow, et du Thamor. Il a contribué aussi à l'établissement des énormes ponts tubulaires de Conway et de Britannia ; enfin il a fait des machines à vapeur, des bâtiments en fer pour la marine, entre autres le *Great-Western,* paquebot tout en fer, et alors le plus colossal navire de ce genre que l'on eût encore construit ; il eut aussi l'honneur de lancer le *Leviathan,* bâtiment de même genre, encore plus colossal, opération où d'autres ingénieurs avaient échoué.

BRUNSWICK (Léon Lévy, dit Lhérie et), auteur dramatique, né en 1805, m. en 1859, débuta dans la petite presse avant de s'essayer au théâtre. Il a donné, sur diverses scènes de vaudeville : *Mistress Siddons,* 1836 ; *le Bon moyen,* 1841 ; *la Chasse aux maris,* 1843 ; *la Foire aux idées,* 1848, pièce qui eut un grand succès lors de la réaction contre la Révolution de Février ; *Boccace, ou le Décaméron,* 1855, etc. Il est aussi l'auteur de plusieurs opéras-comiques : *le Postillon de Longjumeau,* 1836 ; *le Brasseur de Preston,* 1839 ; *le Roi d'Yvetot,* 1842 ; *Gibby la Cornemuse,* 1847 ; *la Promise,* 1854, etc. Pour tous ces ouvrages, Brunswick eut des collaborateurs.

BUCHEZ (Philippe-Joseph-Benjamin), publiciste et homme politique, né en 1796, à Matagne-la-Petite (prov. de Namur), m. en 1865, fit ses études à Paris, et, tout en se livrant aux sciences naturelles et à la médecine, fonda, avec Bazard et Flottard, en 1821, la Charbonnerie française. Compromis dans le complot de Béfort, mais non condamné, il revint à ses travaux scientifiques, publia avec Trélat un *Précis élémentaire d'hygiène,* fut le principal rédacteur du *Journal des progrès des sciences et institutions médicales,* et collabora au *Producteur,* journal des doctrines saint-simoniennes, qu'il devait répudier plus tard. Après la Révolution de 1830, il prit part à l'organisation de la Société des Amis du peuple ; fondateur de l'*Européen,* revue philosophique qui parut en 1831-32 et de 1835 à 1838, il publia encore : *Introduction à la science de l'histoire, ou Science du développement de l'humanité,* 1833, 2e édit., 1842, 2 vol. in-8° ; *Essai d'un traité complet de philosophie au point de vue du catholicisme et du progrès,* 1839, 3 vol. ; *Histoire parlementaire de la Révolution française* (avec Roux-Lavergne), 1833-38, 40 vol. in-8°. Après avoir été momentanément maire de Paris à la suite de la Révolution de 1848, il fut élu représentant de la Seine à l'Assemblée constituante, et reçut la présidence de cette Assemblée ; mais il la perdit après la journée du 15 mai, où il avait manqué de résolution. Il ne fut point réélu à la Législative, et rentra dans la vie privée. Depuis, il a donné une petite *Histoire de la formation de la nationalité française,* 1859. B.

BUCKLAND (William), géologue anglais, né en 1784 à Axminster (Devonshire), m. en 1856, professeur de minéralogie à l'Université d'Oxford en 1813, de géologie en 1816, reçut, en 1845, le doyenné de Westminster. On a de lui : *Vindiciæ geologicæ, ou les Rapports de la géologie et de la religion expliqués,* 1820 ; *Essai sur un assemblage de fossiles découverts dans une caverne de Kirkdale,* 1822 ; *De la superposition des couches dans les Iles-Britanniques,* in-fol. ; *Reliquiæ diluvianæ,* 1823 ; *Description d'ossements fossiles,* 1834 ; *Geology and mineralogy, considered with reference to the natural theology,* 1836, 2 vol. in-8°, trad. en français par Doyère, 1838, admirable travail, comprenant l'histoire de la formation de la croûte terrestre, et celle des êtres organisés qui l'ont couverte à une époque antérieure à la nôtre, etc.

BULGARINE. *V.* Boulgarine.

BULLETIN de guerre, récit officiel d'une ou de plusieurs opérations de l'armée française. Il fut inventé par Napoléon Ier, pendant sa campagne de 1805 contre l'Autriche. Il dictait lui-même les Bulletins, et y présentait les événements et les hommes comme il voulait qu'on les jugeât ; c'était pour lui un moyen de faire l'opinion du peuple. Le recueil de ces Bulletins présente un mélange inouï, et toujours calculé, du langage le plus sublime et le plus familier ; il n'a pas peu contribué à populariser le nom de Napoléon. Les Bulletins ont été réunis dans le *Recueil de pièces authentiques sur le captif de Sainte-Hélène,* Paris, 1822. C. D—y.

BUNSEN (Christian-Charles-Josias, chevalier de), homme d'État et savant allemand, né en 1791 à Corbach (principauté de Waldeck), m. en 1860, obtint en 1811 une chaire au gymnase de Gœttingue. Démissionnaire deux ans après, il visita la Hollande, le Danemark, la France, étudiant partout les langues, et, dans un voyage en Italie, s'attacha à l'historien Niebuhr, ministre de Prusse à Rome, qui le fit nommer secrétaire d'ambassade en 1818. Pendant le séjour que le roi Frédéric-Guillaume III fit à Rome en 1822, il gagna les bonnes grâces de ce prince par son érudition de théologien, et, en 1824, il remplaça Niebuhr comme chargé d'affaires ; on le nomma ministre résident en 1827. Dans cette haute position, qu'il occupa jusqu'en 1838, il négocia avec le Saint-Siége la question délicate des mariages mixtes. En même temps il se livra avec ardeur à l'étude de l'antiquité classique, coopéra activement à l'exécution du magnifique travail sur les antiquités de Rome publié par le baron Cotta, encouragea Lepsius à marcher sur les traces de Champollion dans l'archéologie égyptienne, et devint un des principaux appuis et collaborateurs de l'*Institut de correspondance archéologique* fondé à Rome par Gerhard en 1829, et pour lequel il fit construire en 1835 une belle salle près du Capitole. Ministre de Prusse près la Confédération helvétique en 1839, ambassadeur à Londres en 1841, il prit l'initiative de la fondation d'un évêché protestant à Jérusalem. En 1844, il insista auprès de son souverain Frédéric-Guillaume IV pour qu'une constitution libérale fût accordée à la Prusse. En 1848, il publia un Mémoire pour soutenir les droits des duchés de Sleswig-Holstein contre l'oppression du Danemark ; l'année suivante, il représenta son gouvernement dans les conférences ouvertes sur cette question entre les grandes puissances, mais ne put y faire prévaloir l'opinion allemande. Enfin, le nom de Bunsen est atta-

ché à l'œuvre de propagande protestante entreprise dans notre siècle par les rois de Prusse. On lui doit : *De jure Atheniensium hæreditario,* 1813 ; *les Basiliques de la Rome chrétienne,* 1843 ; *Du rôle de l'Égypte dans l'histoire du monde,* 1845 ; *la Constitution de l'Eglise de l'avenir,* 1845 ; *Ignace d'Antioche et son époque,* 1847 ; *Hippolyte et son époque, ou Vie et doctrine de l'Eglise romaine sous Commode et Sévère,* 1851 ; *Signes du temps, Lettres sur la Liberté de conscience,* 1856, 2 vol. ; plusieurs Mémoires dans les *Annales* et le *Bulletin de l'Institut de correspondance archéologique,* entre autres, un Mémoire sur la *Topographie du Forum romain,* dans le Bulletin de 1835. B.

BUOL-SCHAUENSTEIN (Charles-Ferdinand, comte de), homme d'Etat autrichien, né en 1797, m. en 1865, entra de bonne heure dans la diplomatie. Ministre plénipotentiaire à Turin, quand éclata la Révolution milanaise de 1848, il demanda ses passe-ports, et fut envoyé à Saint-Pétersbourg. Appelé en 1850 aux conférences de Dresde, destinées à régler les différends de la Prusse et de l'Autriche au sujet du Holstein et de la Hesse électorale, il montra une habileté qui lui mérita l'ambassade de Londres en 1851. Successeur de Schwarzenberg en 1852 comme ministre des affaires étrangères et président du conseil, il poussa l'empereur François-Joseph à rechercher l'alliance de la France plutôt que celle de la Russie, rattacha, lors de la guerre de Crimée (1854), l'Autriche aux puissances occidentales, et fut un des signataires du traité de Paris en 1856. Après avoir développé les intérêts matériels de sa patrie par des conventions postales, des traités de commerce, de douanes et de navigation avec les Etats voisins, il perdit le pouvoir en 1859, lorsqu'une politique contraire à la sienne allait amener la guerre d'Italie. B.

BUREAU DES PAUVRES (Grand), association de bienfaisance, formée dans la bourgeoisie de Paris avant la Révolution. Elle se composait de plusieurs des plus considérables bourgeois de la ville, choisis dans chaque paroisse. Ils avaient pour fonction de prendre soin des intérêts spirituels et temporels des pauvres dont chaque paroisse était chargée. Le procureur général du Parlement était chef de la société. C'était parmi les membres du grand Bureau des pauvres que l'on prenait les administrateurs des hôpitaux de Paris et des environs. Ce bureau subsista jusqu'à la Révolution. C. D—y.

BUREN (Martin Van), homme d'Etat américain, né en 1782, d'une famille de colons hollandais, à Kinderhook (New-York), m. en 1862, fut ambassadeur à Londres en 1831, vice-président de la république en 1832, et arriva à la présidence en 1837. Son administration fut troublée par des crises financières, et par des querelles avec l'Angleterre au sujet du droit de visite et des frontières du Canada.

BURGAU (Margraviat de), anc. pays de l'Empire d'Allemagne, situé dans l'angle que forment, avec le Danube au N., d'Echingen à Donauwerth, les confluents du Leck à l'E. et de la Guntz à l'O. Bien qu'enclavé dans le cercle de Souabe, il appartenait au cercle d'Autriche, et faisait partie de ce que l'on nommait l'Autriche antérieure. Divisé en 5 districts, il avait pour ch.-l. Guntzbourg. Napoléon Ier, à la paix de Presbourg (26 décemb. 1805), força l'Autriche de céder le Burgau à la Bavière, qui l'a conservé ; il y forme, dans le cercle de Souabe-et-Neubourg, les arrond. de Guntzbourg, Burgau, Krumbach, Zusmarhausen, et Wertingen. C. P.

Burgau, brg de Bavière (Souabe-et-Neubourg), sur la Mindel, à 40 kil. N.-O. d'Augsbourg, a donné son nom au margraviat de Burgau. (*V. l'art. précédent.*)

BURKE (Robert O'Hara), voyageur anglais, né à St-Clérans (Irlande, comté de Galway), partit de Melbourne en 1860, avec l'astronome Wills (William-John, né dans le Dewonshire en 1834), pour explorer l'Australie centrale et septentrionale, traversa le Murray, le Darling, le Cooper's Creek, puis des déserts pierreux et des marécages, et atteignit l'embouchure du Flinders dans le golfe de Carpentarie. Il mourut en revenant sur ses pas, avec son compagnon, 1861.

BUTTURA (Eugène), peintre de paysages, fils du littérateur de ce nom (*V.* le *Dictionn.*), né à Paris en 1812, m. en 1852, élève de Bertin et de Delaroche, remporta le grand prix de paysage en 1837. Il parvint à reproduire la nature avec une finesse d'analyse et une justesse de dessin extraordinaires.

C

CABARETS, établissements dans lesquels on vendait du vin en détail, et où l'on donnait des repas. Les cabarets ont précédé les restaurants (*V. ce mot*), et datent au moins du XVe siècle ; mais ils furent surtout célèbres à Paris au XVIIe et au XVIIIe. Ils étaient le rendez-vous des amis de la joie, des chansonniers et des gens de lettres. Le plus célèbre fut celui de Bergerat, à l'enseigne des *Bons Enfants,* dans la rue de ce nom ; Boileau en parle dans sa 6e épître, et la troupe de Molière le fréquentait. Du temps de Louis XV, il y eut le cabaret de *l'Epée royale,* qui existe encore au coin des rues Bar-du-Bec (auj. du Temple) et St-Merry ; celui de la *Pomme de Pin,* dans la Cité, rue de la Licorne, vis-à-vis de l'église de la Madeleine ; celui du *Soleil d'Or,* Vieille rue du Temple, au coin de la rue de l'Oseille. C. D—y.

CABET (Etienne), utopiste, né à Dijon en 1788, m. en 1856. Peu remarqué au barreau de sa ville natale, il vint à Paris, ne put s'y faire un nom parmi les avocats, et ne réussit pas mieux dans la direction d'une agence d'affaires. Après la Révolution de 1830, on le nomma procureur général en Corse ; mais, dès l'année suivante, ses opinions très-avancées le firent révoquer. Envoyé à la Chambre des députés par son pays natal, il fit au gouvernement une vive opposition, soit à la tribune, soit par des pamphlets, auj. oubliés, et dans un journal ultra-démocratique, *le Populaire.* Poursuivi et condamné pour offense envers le roi en 1834, il s'enfuit en Angleterre, et rentra en France après l'amnistie de 1839. En 1840, il publia une *Histoire de la Révolution de* 1789, 4 vol. in-8°, ouvrage mal écrit et très-passionné. Son républicanisme exagéré le brouilla avec son parti même. En 1842, il donna un *Voyage en Icarie,* roman philosophique et socialiste, qu'il avait puisé en Angleterre dans un Voyage simulé d'un lord W. Carisdall : l'Icarie est une terre merveilleuse, où le communisme de tous les biens a été appliqué, et où l'Etat dirige et entretient les ateliers de tout genre. Cabet gagna quelques adeptes dans les bas-fonds de la société. Pressé par eux de réaliser son utopie, il obtint, en 1847, une concession de terres dans le Texas, sur les bords de la Rivière Rouge, et fit partir une petite troupe d'*Icariens,* qui s'étaient dépouillés de tout leur avoir au profit de la communauté. Plusieurs accusations d'escroquerie lui furent bientôt intentées. Après la Révolution de 1848, à laquelle il ne prit aucune part, il s'embarqua pour l'Amérique, trouva sa colonie du Texas en proie à la discorde, et conduisit ceux qui lui étaient restés fidèles dans l'Illinois, à Nauvoo, d'où les Mormons venaient d'être expulsés, 1850. Puis il revint en France, où il avait été condamné par contumace à deux ans de prison, et fut acquitté. Ayant échoué à Paris comme candidat à la députation, il alla rejoindre les Icariens, et mourut après avoir vu cette association se dissoudre. B.

CAFRERIE BRITANNIQUE, colonie anglaise, détachée, de 1860 à 1864, de celle du cap de Bonne-Espérance ; située sur l'océan Indien, entre les fleuves Grand-Kei au N., Keiskamma au S., et le mont Winterberg à l'O. ; 105,000 hab., dont 6 à 7,000 Européens. Ch.-l., *King William's Town,* dans l'intérieur des terres ; ville princ., *East-London,* port sur l'océan Indien. C. P.

CAGLIARI (Prov. de), division du roy. d'Italie, formée du sud de l'île de Sardaigne ; entre la prov. de Sassari au N., et la Méditerranée à l'O., au S. et à l'E. Montagnes élevées au N.-E. (mont Ginnargentu) et au S.-O. (mont Linas), entre lesquelles s'étendent des plaines basses appelées *Campidani.* Rivières : Tirso ou rivière d'Oristano, Uras, Demata, Sixerris, Flumendosa ; marais salants

et lagunes communiquant avec la mer ; climat insalubre ; sol mal cultivé, mais fertile, surtout dans les *Campidani*, où l'on récolte d'excellent blé, du maïs, de l'orge, des vins ; belles forêts ; exportation de sel et de poissons. Ch.-l., *Cagliari*. Quatre arrond. : Cagliari, Iglesias, Lanusei et Oristano : 13,530 kil. carr. ; 372,097 hab. C. P.

CAGNIARD DE LA TOUR (Charles, baron), physicien, né à Paris en 1777, m. en 1859, entra en 1794 à l'École polytechnique, puis à celle des ingénieurs-géographes, et fut attaché, en 1811, au conseil d'État et au ministère de l'intérieur. En 1851, il remplaça Gay-Lussac à l'Académie des Sciences. On lui doit la transformation de la vis d'Archimède en machine soufflante, 1809 ; de nouveaux procédés pour exécuter rapidement le lissage de la poudre, 1814 ; la sirène, instrument d'acoustique, 1819 ; le peson chronométrique ; une machine à étudier le vol des oiseaux ; une pompe hydraulique filiforme. Il fut l'inventeur d'un canon-pompe, etc.

CALAME (Alexandre), peintre suisse, né à Vevay vers 1815, m. en 1864, a fait des paysages très-estimés, ainsi que des lithographies et des eaux-fortes.

CALE, estrapade marine, punition qui s'administrait ainsi, à bord des navires de l'État : on mettait le condamné à cheval sur un bâton attaché à un cordage passé dans une poulie suspendue à l'extrémité de la grande vergue ; 3 ou 4 matelots le guindaient jusqu'à la hauteur de la vergue, puis lâchaient tout à coup le cordage, et le supplicié faisait un plongeon dans la mer. On le guindait de nouveau, et on lui faisait faire autant de plongeons que le portait la sentence ; c'était ordinairement trois. On condamnait à la Cale pour vol, pour rébellion, manque grave à la discipline ou au service, comme s'endormir pendant son quart. Il y avait encore la *Cale sèche*, qui consistait à laisser tomber le patient à 5 ou 6 pieds de la surface de l'eau. C'était la plus cruelle. Ce supplice, en usage dans la marine française avant Louis XIV, fut aboli par un décret du gouvernement provisoire, du 12 mars 1848. C. D—r.

CALENDRIER RÉPUBLICAIN FRANÇAIS. — (*Suite et complément de l'art. qui est dans le corps du* Dictionnaire, *page* 426, 2e *colonne.*) — Le tableau ci-dessous donne la concordance du Calendrier républicain et du Calendrier grégorien ; il indique le premier jour seulement de chaque mois républicain, pendant les 13 ans 3 mois et 8 jours que ce calendrier a duré : avec ce point de départ, il sera facile de trouver la concordance de chaque jour dans toutes les années. — Notre tableau est coupé en deux, parce qu'une année républicaine empiète toujours sur deux années grégoriennes, en embrassant d'abord les 4 derniers mois d'une de ces années, et les 8 premiers de la suivante, sauf un petit nombre de jours, comme on le voit dans nos colonnes ci-dessous.

CONCORDANCE DES CALENDRIERS RÉPUBLICAIN ET GRÉGORIEN

	AN II 1793	AN III 1794	AN IV 1795	AN V 1796	AN VI 1797	AN VII 1798	AN VIII 1799	AN IX 1800	AN X 1801	AN XI 1802	AN XII 1803	AN XIII 1804	AN XIV 1805
Vendémiaire, 1er..	22 sept.	22 sept.	23 sept.	22 sept.	22 sept.	22 sept.	23 sept.	23 sept.	23 sept.	23 sept.	24 sept.	23 sept.	23 sept.
Brumaire, 1er.....	22 oct.	22 oct.	23 oct.	22 oct.	22 oct.	22 oct.	23 oct.	23 oct.	23 oct.	23 oct.	24 oct.	23 oct.	23 oct.
Frimaire, 1er	21 nov.	21 nov.	22 nov.	22 nov.	21 nov.	21 nov.	22 nov.	22 nov.	22 nov.	22 nov.	23 nov.	22 nov.	22 nov.
Nivôse, 1er.....	21 déc.	21 déc.	22 déc.	22 déc.	21 déc.	22 déc.	22 déc.	22 déc.	22 déc.	22 déc.	23 déc.	22 déc.	22 déc.
	AN II 1791	AN III 1795	AN IV 1796	AN V 1797	AN VI 1798	AN VII 1799	AN VIII 1800	AN IX 1801	AN X 1802	AN XI 1803	AN XII 1804	AN XIII 1805	
Pluviôse, 1er.....	20 janv.	20 janv.	21 janv.	20 janv.	20 janv.	20 janv.	21 janv.	22 janv.	21 janv.	21 janv.	22 janv.	21 janv.	
Ventôse, 1er.....	19 févr.	19 févr.	20 févr.	19 févr.	19 févr.	19 févr.	22 févr.	22 févr.	21 févr.	20 févr.	21 févr.	20 févr.	
Germinal, 1er.....	21 mars	21 mars	21 mars	21 mars	21 mars	21 mars	22 mars	22 mars	20 mars	22 mars	22 mars	22 mars	
Floréal, 1er.....	20 avril	20 avril	20 avril	20 avril	20 avril	20 avril	21 avril	22 avril	21 avril	21 avril	21 avril	21 avril	
Prairial, 1er.....	20 mai	20 mai	20 mai	20 mai	20 mai	20 mai	21 mai	21 mai	21 mai	21 mai	21 mai	21 mai	
Messidor, 1er.....	19 juin	19 juin	19 juin	19 juin	19 juin	19 juin	20 juin	20 juin	20 juin	20 juin	20 juin	20 juin	
Thermidor, 1er....	19 juill.	19 juill.	19 juill.	19 juill.	19 juill.	19 juill.	20 juill.	20 juill.	20 juill.	20 juill.	20 juill.	20 juill.	
Fructidor, 1er.....	18 août	18 août	18 août	18 août	18 août	18 août	19 août	19 août	19 août	19 août.	19 août	19 août	

CALLAO (Prov. littorale de), division du Pérou, baignée à l'O. par l'océan Pacifique, et entourée des autres côtés par le dép. de Lima. Elle ne comprend que le port et la ville de Callao avec ses faubourgs ; 30,000 hab.

CALTANISETTA (Prov. de), division du roy. d'Italie, formée du sud de la Sicile ; entre celles de Palerme au N., de Girgenti à l'O., de Catane et de Noto à l'E., et la Méditerranée au S. ; arrosée par le Salso et le Platani ; vers le centre, on remarque les *salses* ou volcans d'eau et de boue de Terra-Pilata, d'importantes soufrières, de riches mines de sel gemme. Récolte abondante de céréales. Trois arrond. : Caltanisetta, Piazza, Terranova. Superf., 3,885 kil. carrés ; pop. 223,178 hab. C. P.

CAMINADE (Alexandre-François), peintre d'histoire et de portraits, né à Paris en 1783, m. en 1862, fut élève de David. Parmi ses tableaux, on remarque : *l'Adoration des Mages* (1831), dans l'église St-Étienne-du-Mont ; *la Duchesse d'Orléans visitant les blessés de Juillet* 1830, à la mairie de Bordeaux ; *Ste Thérèse recevant l'Extrême-Onction* (1837), dans l'église Notre-Dame-de-Lorette à Paris ; *le Lévite d'Éphraïm* (1838) ; *l'Entrée des Français à Anvers en* 1794, au Musée de Versailles.

CAMORRA, CAMURRA ou GAMORRA (La), mot d'étymologie incertaine par lequel on désigne une société secrète, née, dit-on, en Espagne (Cervantes en parle dans une de ses nouvelles, *Cortadillo*), et qui s'est répandue, sous la domination espagnole, dans les Deux-Siciles. Elle a ses vœux, son noviciat, ses épreuves, sa hiérarchie, son argot. Elle a pénétré dans les bagnes, dans les casernes, dans les maisons de jeu, et trouve protection jusque dans les hautes classes ; il y a des *camorristes* déguenillés dans les rues, il en est de fashionables sur les promenades publiques. Le but de la Société est l'exploitation de tous au profit de ses membres. Une section, dite *des affaires étrangères*, a dans ses attributions les voyageurs, les bagages, les hôtels, etc. ; elle fournit des cicerones, et pratique le vol avec une dextérité remarquable. Une autre section, dite *de l'intérieur*, se subdivise d'après la spécialité du travail : ceux-ci, chargés des jeux de hasard ; ceux-là, préposés aux vols. Les uns s'occupent de contrebande, et vivent dans une intelligence traditionnelle avec les douaniers ; les autres se répandent dans les marchés, et prélèvent sur les paysans un impôt en nature aussi inévitable que celui de l'octroi. Il y a des camorristes chargés de lever un tribut sur les cochers qui passent ; il y en a qui recèlent les vols, fabriquent les fausses clés, prêtent à gros intérêts ; qui s'immiscent dans les contrats, dans les ventes, dans les procès, interposant leurs bons offices et percevant contribution sur tout. Malheur à qui résiste ! Toute insulte, agression ou condamnation au préjudice d'un camorriste est inscrite au registre des *dettes* de la Société, et le créancier n'a qu'à se garder du couteau. La moitié des bénéfices est versée à la caisse centrale de la Société, et sert à l'entretien des camorristes prisonniers ou en expédition, au soulagement des malades, aux frais de sépulture des morts, au payement de pensions pour les enfants et les veuves des membres morts au service. Les Bourbons de Naples ont toléré l'existence et les méfaits de la camorra : aujourd'hui le gouvernement italien a entrepris de l'extirper. B.

CAMPANIE (Prov. romaine de). Elle forma d'abord, avec le Latium, auquel se réunit le Samnium, la Ire des onze régions entre lesquelles Auguste partagea l'Italie ; Adrien l'érigea en prov. spéciale, quand il divisa en quatre consulariats toute la péninsule. Elle fut rangée, au IVe siècle, dans le vicariat où diocèse de Rome, et le Samnium en fut détaché pour former une province particulière. *Naples* était la métropole de la Campanie. Les

Lombards comprirent la plus grande partie de cette prov. dans leur duché de Bénévent. Le littoral forma le duché de Naples. C. P.

CAMPBELL (sir Colin), général anglais, né en 1792 près de Glasgow, m. en 1863, fit ses premières armes en 1808 à l'expédition de Walcheren, servit en Espagne de 1809 à 1814, fit ensuite la campagne des États-Unis, et, en 1842, la guerre de Chine. Envoyé en 1848 contre les Sikhs de l'Inde, sous les ordres de sir H. Gough, il les battit à Ramnuggour et sur les bords du Tchenâb, et prit part à la bataille de Goudjerât, qui assura la conquête du Pendjâb, 1849. On l'employa encore, en 1852, à dompter les montagnards rebelles du Peschâwer. Lors de la guerre de Crimée, en 1854, il accompagna le duc de Cambridge, et se conduisit vaillamment aux batailles de l'Alma et de Balaclava. B.

CAMPÊCHE (Dép. de), division administrative du Mexique, entre ceux d'Yucatan au N., de La Laguna au S., la colonie anglaise de Balise à l'E., et le golfe du Mexique à l'O., est formé de la partie centrale du Yucatan. Sol plat, insalubre sur les côtes; bois de teinture, dit *campêche*, acajou, coton, sucre, ambre gris, tabac. Ch.-l., *Campêche;* v. pr., Pich, au centre. Ce dép. dépend de la division militaire de Mérida. C. P.

CANARIS (Constantin), célèbre marin grec, né en 1792, dans la petite île de Psara (N.-O. de Chios), m. en 1860, s'est fait, dans la guerre de l'Indépendance, une réputation européenne. En 1822, il vengea les massacres de Chios, en incendiant avec des brûlots la flotte ottomane. De nouveaux exploits du même genre, à Ténédos, à Samos et à Mitylène en 1824, grandirent chaque jour sa renommée. Ni l'éclat qui entourait alors son nom, ni l'honneur de représenter son pays natal à l'Assemblée nationale en 1827, ni le titre de commandant de la flotte, ni celui de ministre de la marine, qu'il eut 2 fois, 1848-49 et 1854-55, ne diminuèrent en rien la simplicité de sa vie et la sérénité de son caractère.

CANCIANI (Paul), savant italien, de l'ordre des Servites, né à Udine en 1725, m. en 1810, a publié un recueil précieux sous le titre de : *Barbarorum leges antiquæ*, Venise, 1781-82, 5 vol. in-fol.

CANINA (Luigi), architecte et antiquaire, né à Casal (Montferrat) en 1795, m. en 1856, se fixa à Rome, où il fut architecte du prince Borghèse. Le gouvernement de Pie IX le chargea de diriger des fouilles sur plusieurs points de la Campagne romaine, et, en dernier lieu, sur la voie Appia. Ses principaux ouvrages sont : *Indicazione topografica di Roma antica*, 1831; *Descrizione storica del Foro Romano e sue adiacenze*, 1834; *gli Edifizi di Roma antica e sua campagna*, 1848-51, 4 vol. in-fol. ; *l'Antica Etruria marittima*, 1846-51, 2 vol. in-fol.; *l'Antica città di Veii, descritta e dimostrata con i monumenti*, 1847, in-fol.; *Descrizione dell' antico Tusculo*, 1841, in-fol.; *la Campagna Romana esposta nello stato antico e moderno*, 1848; *Ricerche sull' architettura degli antichi Giudei e del loro tempio di Gerusalemme; la Prima parte della via Appia*, 2 vol. in-4°, 52 pl., etc. Canina avait une assez grande expérience de l'antiquité romaine; mais il manquait du sentiment vrai du dessin et de l'antique : soit qu'il copie, soit qu'il restaure, soit qu'il invente, il montre une incroyable médiocrité. C. D—y.

CANINO (Charles-Lucien-Jules-Laurent BONAPARTE, prince de), né à Paris le 24 mai 1803, de Lucien Bonaparte et d'Alexandrine de Bleschamp (mariée en premières noces à M. Jouberthon), mort en 1857, porta jusqu'à la mort de son père (1840) le titre de *Prince de Musignano*. Dès l'enfance il montra beaucoup de goût pour l'histoire naturelle. En 1822, il épousa à Bruxelles sa cousine Zénaïde, fille de Joseph Bonaparte, auprès duquel il alla passer quelques années aux Etats-Unis d'Amérique. Là, il fit paraître, entre autres ouvrages, l'*Ornithologie d'Amérique*, les *Genres des oiseaux*, et la *Synopsie des espèces*. Il se fixa à Rome, 1828, forma un très-riche cabinet de zoologie, publia des *Observations sur la 2e édition du Règne animal de Cuvier* (1831), une *Faune italienne*, un *Système des vertèbres*, une *Synopsie des reptiles d'Europe*, etc., et fonda en Italie les congrès scientifiques. Le monde savant a adopté une partie de ses classifications. Depuis 1847, le prince de Canino se laissa entraîner aux agitations politiques : d'abord simplement libéral et admirateur du pape Pie IX, puis accepté comme l'un des chefs du parti républicain, il fut nommé membre et président de l'Assemblée constituante à Rome, 1848. Après la prise de cette ville par les troupes françaises, 1849, il voulut se réfugier en France; mais le séjour lui en fut interdit, et il n'obtint qu'en 1850 la permission de s'établir à Paris. Dès lors, le prince revint à ses études et publia deux nouveaux ouvrages : *Conspectus systematum*, 1850; et *Conspectus generum avium*, 1850, 2 vol. B.

CANNABICH (Jean-Godefroi-Frédéric), géographe allemand, né à Sondershausen en 1786, m. en 1859, fut recteur du collége de Greussen, puis ministre à Niederbœsa. Après avoir donné, avec Stein, un *Manuel de géographie selon les nouveaux traités de paix*, 1816, il prit part à la publication d'un *Manuel complet de géographie*, et dirigea depuis 1821, avec le major Streit, un écrit périodique sur la géographie, le *Globe*, qui parut à Erfurt. On lui doit encore : *Géographie portative à l'usage des écoles*, 1818; *Description statistique et géographique du royaume de Prusse*, 1827, 6 vol. in-8°; *Description statistique du royaume de Wurtemberg*, 1828, 2 vol. in-8°; *Tableau de la France*, 1831, 2 vol.; *Tableau de la Russie d'Europe et du royaume de Pologne*, 1833.

CAPITAINE-COLONEL DES GARDES DE LA MARINE, titre donné en 1669, par Louis XIV, au chef de la compagnie des gardes créés par le comte de Vermandois, élevé à la dignité d'amiral de France.

CAPITAINE D'ARMES, autrefois officier, maintenant sous-officier chargé de la police à bord d'un navire de l'État.

CAPITAINE AU LONG COURS, marin qui peut commander un navire marchand pour un voyage au long cours. Il ne reçoit ce titre qu'après avoir satisfait à des examens de capacité. *V.* notre *Dictionnaire des Lettres*.

CAPITAINE DE CORVETTE, officier autrefois chargé des fonctions de second capitaine à bord des grands navires de guerre, et qui pouvait commander une corvette ou tel autre bâtiment inférieur. Il avait rang de chef de bataillon, et portait les épaulettes de lieutenant-colonel. Le grade de capitaine de corvette fut créé en 1831, pour remplacer celui de capitaine de frégate, et supprimé en 1848.

CAPITAINE DE FRÉGATE, officier de marine qui date du XVIIe siècle. Une loi du 3 brumaire an IV (25 octob. 1795) le fit revivre, et lui donna le rang et les insignes de chef de bataillon. Supprimé en 1836, il fut rétabli en 1848, avec le rang et les distinctions de lieutenant-colonel.

CAPITAINE DE PAVILLON, capitaine du vaisseau qui porte le pavillon d'un officier général.

CAPITAINE DE PORT, officier préposé au commandement d'un port. L'institution de ce grade remonte au moins au XIVe siècle.

CAPITAINE DE VAISSEAU, commandant d'un vaisseau de ligne. Il a le rang et les insignes de colonel.

CARISTIE (Auguste-Nicolas), architecte, né en 1783 à Avallon (Yonne), m. en 1862, élève de Vaudoyer, puis de Percier, remporta le grand prix de Rome en 1813. En Italie, il releva et dessina le temple de Sérapis, à Pouzzoles, dont il a fait, en 1820, une fort belle restauration. Il fut chargé, en 1823, de restaurer l'*Arc d'Orange*. En 1824, il éleva un tombeau dit *monument des victimes de Quiberon*, dans la presqu'île de ce nom (Morbihan). Caristie, inspecteur général et membre du conseil des bâtiments civils, fut élu membre de l'Institut en 1840. Il a publié : *Plan et coupe d'une partie du Forum et de la Voie sacrée*, 1821, in-fol.; *Notice sur l'état actuel de l'arc d'Orange et des théâtres d'Orange et d'Arles*,... 1839, in-fol.; *Monuments antiques d'Orange, arc de triomphe et théâtre*, 1857, in-fol. C. D—y.

CARLOS (Carlos-Maria-Isidor DE BOURBON, dit Don), 2e fils du roi d'Espagne Charles IV, et frère de Ferdinand VII, né en 1788, m. en 1855. Livré à des études littéraires et religieuses pendant sa jeunesse, contraint d'abdiquer avec son père et son frère à l'entrevue de Bayonne en 1808, il vécut à Valençay pendant l'occupation de l'Espagne par les Français. Les événements de 1814 lui rendirent la liberté. Il épousa, en 1816, Marie-Françoise d'Assise, fille de Jean IV, roi de Portugal. Pendant le règne de Ferdinand VII, les membres du clergé espagnol et les partisans de l'absolutisme se groupèrent autour de lui; le roi n'ayant pas eu d'enfants de ses trois premières femmes, il devait régner un jour. Mais Ferdinand eut, en 1830, d'un quatrième mariage avec Marie-Christine, une fille, qu'en vertu des dispositions établies par Charles IV en 1789, mais qui n'avaient jamais été publiées, il appela à lui succéder sous le nom d'Isabelle II. Don Carlos refusa de prêter serment à cette reine, et fut exilé; après avoir invoqué dans un manifeste la loi salique, qui, depuis l'avénement de la maison de Bourbon, et en vertu d'une pragmatique de Philippe V, réglait l'ordre de succession au trône d'Espagne, il prit le titre de *Charles V*, et commença une guerre civile qui se prolongea jusqu'en 1839. Les *Carlistes* ayant été vaincus

sur tous les points par les *Christinos*, il implora l'hospitalité de la France : le roi Louis-Philippe lui assigna Bourges pour résidence. Après quelques échauffourées de son parti, il abdiqua en 1844 sa prétendue royauté, prit le titre de *comte de Molina*, fut mis en liberté en 1847, et alla finir ses jours à Trieste. — Son fils aîné, Don Carlos-Luis-Maria-Fernando de Bourbon, né en 1818, m. en 1861, entreprit, en 1845, de concert avec Cabrera, de soulever la Catalogne et l'Aragon, et échoua une seconde fois en 1849. Les légitimistes espagnols le nommaient *Charles VI*, mais il ne porta que le titre de *comte de Montemolin*. B.

CARLOWITZ (Aloïse-Christine, baronne de), femme auteur, d'origine allemande, née à Fiume en 1797, morte en 1863, fit son éducation à Paris, et y suivit la carrière des lettres. Elle a contribué à populariser en France, par ses traductions, la *Messiade* de Klopstock, la *Guerre de Trente ans* de Schiller (1842), le *Wilhelm meister* (1843), les *Affinités électives* (1844) et les *Mémoires* (1855) de Gœthe, l'*Histoire de la poésie des Hébreux* par Herder (1845), etc.

CARMEN, île et ville du Mexique, dans la presqu'île d'Yucatan et le dép. de La Laguna. L'île est située entre la baie de Campêche et la lagune de Terminos; la ville, située à l'extrémité occidentale de l'île, est ch.-l. du dép. de La Laguna (*V. ce mot*, plus loin); 11,807 hab., dont 2,000 dans la ville. Climat malsain; commerce de bois d'acajou et de campêche, et de peaux brutes. C. P.

CARNICER (Don Ramon), compositeur de musique espagnol, né en 1789 à Tarrega (Catalogne), m. en 1855, devint chef d'orchestre du théâtre de l'Opéra à Barcelone en 1818, et, en 1828, du Théâtre-Royal à Madrid, où il fut encore professeur au Conservatoire de musique de Marie-Christine. Il a voulu doter l'Espagne d'un opéra national; il composa dans ce but : *Adela de Lusignan, Elena y Constantino, Don Juan Tenorio, Elena y Malvina, El Colon, El Eufemio de Messina*, etc. Il a aussi écrit beaucoup de mélodies et de chants nationaux devenus populaires. B.

CARRETTO (François-Xavier, marquis DEL), homme politique italien, né à Salerne, m. en 1862, fut élève de l'École polytechnique de Naples, entra au service militaire en 1806, prit part à la révolution libérale de 1820, mais pour la compromettre par des excès, et, nommé inspecteur général de la gendarmerie par François Ier, comprima avec cruauté un soulèvement de la province de Salerne en 1828. Ministre de la police sous Ferdinand II en 1831, il organisa en grand l'espionnage, créa toutes sortes de tribunaux d'exception, et fut encore chargé, en 1837, d'étouffer les agitations de la Sicile. Mais, dix ans après, il pactisa avec les libéraux de la Calabre révoltée, fut arrêté, conduit hors du royaume, et vécut quelque temps en France. Rentré en grâce lors de la contre-révolution de 1849, il ne recouvra cependant pas son ministère. B.

CARRIÈRE (Joseph), théologien, né dans le dép. de l'Aveyron en 1795, m. en 1864, professeur au séminaire de St-Sulpice à Paris, puis supérieur de cet établissement, a publié, sous le titre de *Prælectiones theologiæ*, un ouvrage fort estimé, où l'on distingue particulièrement les traités du Mariage et des Contrats.

CASAMANCE, riv. de la Sénégambie, entre la Gambie au N. et la riv. de Cachéo au S., se jette dans l'Océan par 12° 30′ lat. N. et 19° 15′ long. O. Ses sources sont encore inconnues; mais son cours a été remonté jusque vers 17° 30′; elle coule du N.-E. au S.-O., et reçoit à droite le *Songrogou*. Elle donne son nom à deux cercles dépendant de l'arrond. de Gorée, dans le gouv. du Sénégal : 1° le cercle de *Basse-Casamance*, de l'embouchure du fleuve au Songrogou; ch.-l., *Carabane*, dans une île de ce nom, près de l'embouchure du fleuve; côtes basses et marécageuses, habitées par les Yolas et les Jigonches au N., les Féloups au S.; 2° le cercle de *Haute-Casamance*, ch.-l., *Sedhiou*; côtes plus élevées et plus saines, habitées par la nation des Mandingues, qui forme les pays de Jassi, Pakao et Boudhie au N., de Souna et de Bahuadou au S., soumis en 1860-61. Sedhiou est le principal entrepôt du commerce, qui consiste en troupeaux, plantes d'arachides, palmiers et bois de toute espèce. C. P.

CASSINI ou KITAFINE, riv. de la Sénégambie, sort des dernières ramifications du Fouta-Dialon, et débouche dans l'Atlantique par 11° lat. N. et 17° 30′ long. O., après un cours peu étendu, mais par un large et profond estuaire. Un village de *Cassini* a été bâti à son embouch., ainsi que plusieurs factoreries françaises, anglaises et portugaises. C. P.

CASTELLANE (Esprit-Victor-Elisabeth-Boniface, comte de), maréchal de France, né à Paris en 1788, m. en 1862, entra au service comme simple soldat en 1804, était sous-lieutenant en 1806, à la campagne d'Italie, lieutenant de dragons en Espagne en 1808, capitaine en 1810, chef de bataillon en 1812, fit la campagne de Russie dans le corps commandé par le maréchal Ney, fut nommé chef d'escadron à Moscou, et devint, en 1813, colonel du premier régiment des gardes d'honneur. Rallié à la Restauration, nommé colonel des hussards de la garde royale en 1822, il fit la guerre d'Espagne en 1823, et devint général de brigade en 1824. Il prit part au siége d'Anvers, 1832, à la suite duquel on le nomma général de division. Il reçut la pairie en 1837. Il commandait à Rouen lorsqu'éclata la Révolution de 1848, et sut, en présence de l'agitation populaire, faire respecter sa faible garnison par une attitude pleine d'énergie. Atteint par le décret du gouvernement provisoire, qui mettait à la retraite un certain nombre d'officiers généraux, il fut rappelé à l'activité en 1850, et reçut le commandement général de Lyon et des divisions militaires du Midi, où il réussit à contenir les partis anarchiques. Il fut créé sénateur au commencement de 1852, et, peu de mois après, maréchal de France. B.

CASTELLI (Ignace-Frédéric), poëte et auteur dramatique, né à Vienne en 1781, m. en 1862, s'occupa surtout d'arranger pour la scène allemande les pièces du répertoire français moderne. Parmi ses œuvres originales, on cite *la Famille suisse*, et *l'Orpheline et le Meurtrier*. Il écrivit aussi des *Chants patriotiques*, que le gouvernement autrichien fit répandre à profusion dans l'armée, une *Collection d'anecdotes viennoises*, des *Bagatelles poétiques*, des *Tableaux de la vie de Vienne*, des *Contes de toutes les couleurs*, etc. Ses poésies en dialecte bas-autrichien sont devenues populaires. Il a donné lui-même une édition de ses principales œuvres, 1844 et 1848, 15 vol. B.

CASY (Joseph-Grégoire), marin français, né en 1787 à Auribeau (Var), m. en 1862, prit part à la bataille de Navarin en 1828, aux expéditions d'Alger et de Portugal en 1830, fut nommé contre-amiral et major général à Toulon en 1839, préfet maritime de Rochefort en 1844, vice-amiral et membre du conseil de l'Amirauté en 1845. Représentant du Var à l'Assemblée constituante de 1848, il reçut de la Commission exécutive le portefeuille de la marine, qu'il abandonna bientôt pour la préfecture de Toulon, présida aux préparatifs de l'expédition de Rome, et fut élevé à la dignité de sénateur en 1852. B.

CAUCASE (Prov. du), ou *Ciscaucasie*, nom donné anciennement au gouv. de *Stavropol* (*V. ce mot* au *Supplément*).

CAUCHY (Augustin-Louis), géomètre, né à Paris en 1789, m. en 1857, élève de l'École polytechnique et de celle des Ponts et Chaussées, fut attaché en qualité d'ingénieur aux travaux du port de Cherbourg, et entra à l'Académie des Sciences par ordonnance royale en 1816. Dès 1813, il avait donné une *Méthode pour déterminer à priori le nombre des racines réelles positives et le nombre des racines réelles négatives d'une équation d'un degré quelconque*, et, en 1815, il remporta le grand prix de la classe des sciences mathématiques pour un Mémoire sur la *Théorie des ondes*. Plus tard il devint professeur à l'École polytechnique, et publia : *Cours d'analyse de l'École polytechnique*, 1821; *Leçons sur les applications du calcul infinitésimal à la géométrie*, 1826-1828, 2 vol. in-4°. En 1830, il refusa le serment de fidélité au nouveau gouvernement, et se retira en Suisse; le roi de Sardaigne créa pour lui, à Turin, une chaire spéciale de mathématiques. Le roi Charles X l'appela à Prague, en 1832, pour y travailler à l'éducation scientifique du comte de Chambord. En 1838, cette mission accomplie, Cauchy revint prendre sa place à l'Institut, et, après 1848, il occupa la chaire d'astronomie mathématique à la Faculté des sciences de Paris. Ses recherches ont porté sur presque toutes les branches des mathématiques. Il a enrichi d'un très-grand nombre de Mémoires le *Journal des Mines*, le *Journal de l'École polytechnique*, le *Journal de M. Liouville*, les *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, etc. On a aussi de lui : *Mémoire sur les intégrales définies prises entre des limites imaginaires*, 1825; *Mémoire sur l'application du calcul des résidus à la solution des problèmes de physique mathématique*, 1827; *Mémoire sur la résolution des équations numériques et sur la théorie de l'élimination*, 1829; *Détermination des racines réelles; Résolution des équations d'un degré quelconque; Calcul des indices des fonctions; Exercices d'analyse et de physique mathématique*, 4 vol. in-4°; *Exercices de mathématiques*, 51 livraisons in-4°; *Nouveaux exercices de mathématiques*, 1835 et

1836, etc. *V.* Biot, *le baron Cauchy,* dans le *Correspondant* de juillet 1857. V.

CAUSSIDIÈRE (Marc), né à Lyon vers 1809, d'une famille d'artisans, m. en 1861, subit, pour sa participation aux insurrections de Lyon et de St-Etienne en 1834, un emprisonnement de trois années au Mont-St-Michel, puis devint un des propagateurs du journal *la Réforme,* organe avancé du parti révolutionnaire. La République de 1848 le créa préfet de police à Paris, et il apporta dans ses fonctions une certaine habileté; faisant, comme il le disait, de l'ordre avec du désordre, il contint ses amis trop aventureux, protégea la sécurité publique lors des démonstrations populaires du 17 mars et du 16 avril, réussit à rassurer la population parisienne, et fut envoyé par elle à l'Assemblée constituante. Mis en accusation comme complice de l'attentat du 15 mai contre la représentation nationale, il s'enfuit à Londres, où il publia des *Mémoires* justificatifs (2 vol in-8°), et vécut désormais par le courtage des vins. B.

CAVAIGNAC (Louis-Eugène), fils du conventionnel J.-B. Cavaignac et frère de Godefroy Cavaignac (*V. ces noms* dans le *Diction.*), né à Paris en 1802, m. en 1857, entra à l'École polytechnique en 1820, à l'École d'application d'artillerie de Metz en 1822, et fut placé au 2e régiment du génie en 1824. Il fit, en 1828, en qualité de capitaine, la campagne de Morée. Lors de la Révolution de 1830, il était en garnison à Arras : il fut le premier officier de son régiment à se déclarer pour le nouvel ordre de choses. Mis bientôt après en disponibilité pour avoir signé à Metz une protestation contre le système de paix à tout prix que l'on attribuait au roi Louis-Philippe, rappelé à l'activité en 1832, il fut envoyé en Afrique après cette déclaration qu'il ne combattrait pas des républicains en un jour d'émeute. Un courage à toute épreuve et des services éminents firent bientôt disparaître les répugnances qu'avaient excitées chez ses chefs le républicanisme de ses opinions et son esprit déclaré d'indépendance. Il se distingua dans les expéditions de Médéah, de Bouffarik et de Cherchell, dans les combats d'Ouara, du col de Mouzaia et de l'Affroun, passa chef de bataillon dans les zouaves en 1840, puis dans l'infanterie légère d'Afrique, et contribua, la même année, à la prise de Cherchell, qu'il défendit ensuite avec succès contre une attaque des Arabes. Nommé lieutenant-colonel des zouaves pour ce brillant exploit, il fit partie de l'expédition sur Médéah, combattit avec gloire les Beni-Menad au passage du Shaba-el-Kessa, se fit encore remarquer en 1841 devant Tagdempt, et remplaça Lamoricière comme colonel des zouaves. En 1842, il prit une part importante au combat d'El-Harbour contre les Beni-Rachel. Il passa au 32e régiment de ligne peu de temps avant la bataille d'Isly, 1844, où il dirigea l'avant-garde, gagna le grade de maréchal de camp, et reçut le commandement supérieur de la province d'Oran. Après la Révolution de février 1848, le gouvernement provisoire lui conféra le grade de général de division et le gouvernement général de l'Algérie. Député du Lot à l'Assemblée constituante, Cavaignac arriva à Paris le surlendemain du 15 mai, où la représentation nationale avait été violée par l'émeute, et accepta de la commission exécutive le ministère de la guerre. Un mois après, lors de la formidable insurrection de juin, l'Assemblée lui confia à l'unanimité le soin de défendre Paris et la République. Selon les adversaires du général, il y aurait eu calcul de sa part à ne pas agir immédiatement avec vigueur, à laisser le péril s'aggraver et le nombre des insurgés s'accroître, à leur abandonner plusieurs quartiers de la ville, pour amener les représentants à lui déférer la dictature. Ses amis prétendent, au contraire, et avec plus de vraisemblance, qu'il agit avec une grande sagesse, en complétant d'abord les préparatifs de défense et d'attaque nécessités par la grandeur du danger, en n'exposant pas à des échecs une armée numériquement insuffisante et peut-être démoralisée, et en appelant des environs de Paris toutes les forces disponibles, pour frapper l'insurrection sur tous les points à la fois et avec certitude de succès. En effet, la répression fut vigoureuse et complète, et lorsqu'après la victoire Cavaignac vint remettre à l'Assemblée les pouvoirs discrétionnaires qu'elle lui avait donnés, on le nomma, par acclamation, chef responsable du pouvoir exécutif, et on déclara qu'il avait bien mérité de la patrie. Quand vint l'élection d'un président de la République, le patriotisme et le désintéressement de Cavaignac ne furent pas, aux yeux de la majorité des citoyens, une garantie suffisante pour le rétablissement de l'ordre et de la sécurité, alors que, maître absolu de l'autorité, il s'était entouré d'hommes déjà compromis dans l'opinion, ou manifestement inhabiles. Le 20 décembre 1848, Cavaignac descendit du pouvoir avec dignité. Depuis ce jour, se regardant comme solidaire de ses amis politiques auxquels tout échappait, il fit au président de la République une opposition qu'on a pu attribuer au désappointement, et la poussa jusqu'à se rapprocher des hommes qu'il avait combattus dans les journées de juin. Au coup d'État du 2 décembre 1851, il fut arrêté par mesure de précaution et transporté à Ham. Relâché quelques jours après, il demanda sa mise à la retraite, et rentra dans la vie privée. Élu député de Paris en 1852, il refusa de prêter serment, et fut déclaré démissionnaire par un vote du Corps législatif. Il venait de recevoir un nouveau mandat aux élections de 1857, lorsque la mort l'a enlevé. B.

CAVOUR (Camille-Paul-Philippe-Jules Benso, comte de), homme d'Etat sarde, né à Turin en 1809, m. en 1861. Possesseur d'une grande fortune, il fut d'abord militaire, puis il donna sa démission, et visita la France et l'Angleterre pour en étudier les institutions. De retour en Italie, il tourna ses idées vers l'économie politique, et se fit connaître dans le journal *il Risorgimento,* qu'il fonda avec le comte de Balbo, et dans lequel il agita bientôt la question de l'unité italienne. En 1849, il fut élu à la Chambre des députés, où l'opposition modérée le reconnut pour chef. En 1850, le roi l'appela au ministère du commerce et de l'agriculture; il y joignit, en 1851, celui des finances, où il rétablit l'ordre que les guerres du roi Charles-Albert avaient dérangé. L'année suivante, se trouvant en dissentiment avec ses collègues, il résigna son portefeuille, se rapprocha du parti avancé, et, fortement appuyé par la majorité du Parlement, rentra aux affaires en qualité de président du conseil des ministres. Il s'unit à la France et à l'Angleterre, pour la guerre de Crimée contre la Russie, en 1854, et, lors de la paix, au Congrès de Paris, en 1856, il plaida la cause de l'Italie. Il imprima alors à son gouvernement une marche décidée dans le sens de l'émancipation et de l'unification italienne : prenant pour point de départ et pour but les principes de la Révolution française de 1789 sur la liberté civile et religieuse, il fit vendre les biens de mainmorte, et ôta au clergé le monopole de l'enseignement public. De Cavour mit le gouvernement sarde à la tête du mouvement national qui demandait l'unification de l'Italie; il accepta une souscription des villes italiennes pour l'armement de la citadelle d'Alexandrie. L'Autriche y vit une menace; les relations diplomatiques furent rompues entre les deux États; de Cavour ne fléchit pas, et sa fermeté finit par amener l'invasion des États sardes par l'Autriche; la France prit alors fait et cause, et la guerre d'Italie, faite par la France et la Sardaigne, se termina par la paix de Villafranca, où le roi de Sardaigne reçut le Milanais de la générosité de la France. Après cette paix, le parti de l'unification devint plus exigeant et plus fort; de Cavour dut le laisser faire, et peut-être même le seconda secrètement, en voyant bien qu'il recueillerait le fruit de ses tentatives. C'est ainsi que furent entreprises, contre son désaveu officiel, les expéditions de Garibaldi contre la Sicile, puis contre Naples, la réunion de ces pays à la Sardaigne, puis celle des duchés de Toscane, de Parme, et de Modène. Il y eut alors un temps d'arrêt dans sa politique; puis les unionistes devinrent plus pressants et plus entreprenants que jamais, et de Cavour, afin de ne point leur laisser prendre trop d'empire, se mit avec résolution à la tête du mouvement. En septembre 1860, profitant d'un instant où il était ministre de la guerre par intérim, il somma le gouvernement du pape de licencier les troupes étrangères qu'il avait à sa solde, sous prétexte qu'elles étaient un danger pour l'Italie; sur le refus de Sa Sainteté d'obtempérer à cette injonction, une armée sarde envahit les Marches et l'Ombrie, s'en empara, et les réunit au Piémont, entreprise audacieuse, mais inique, qui rendit immédiatement à de Cavour toute sa popularité. Quand le Parlement sarde eut acclamé Victor-Emmanuel roi d'Italie (14 mars 1861), et, peu de jours après, fait la déclaration étrange que Rome, capitale d'un État indépendant, serait la capitale du nouveau royaume, de Cavour, qui avait provoqué et dirigé ouvertement tout ce drame politique, considéra qu'une ère nouvelle, et pour ainsi dire un nouveau règne commençait; il donna sa démission, avec le ministère entier dont il était le chef, afin que le roi pût choisir ses ministres dans toutes les parties du nouvel Etat. Il fut chargé de constituer un nouveau ministère, où il prit le poste de président du conseil, avec les portefeuilles de la marine et des affaires étrangères. Dès le début de sa nouvelle administration, il eut à lutter

contre le parti des impatients, qui voulaient que le décret du Parlement s'accomplît aussitôt, et que le pays se mît en guerre vers Rome et vers Venise, pour achever l'unification italienne. Cavour résista à ces demandes, qui pouvaient tout compromettre, et, après avoir été, au début, hardi jusqu'à la témérité, il s'arrêta, et fit prévaloir une sage modération. En politique habile, il vit qu'il fallait avant tout s'occuper de l'organisation du royaume, constituer une armée nationale, et établir un bon régime financier. Moins de trois mois après, au moment où l'Italie célébrait l'anniversaire de son affranchissement, le comte de Cavour fut saisi d'une fièvre pernicieuse, à laquelle il succomba. Il mourut au milieu même de son triomphe. On a publié : *Œuvres parlementaires du comte de Cavour*, trad. en français et annotées par Artom et Albert Blanc, Paris, 1862, in-8°; *Lettres inédites du comte de Cavour au commandeur Urbain Rattazzi*, trad. en français, et précédées d'une *Étude* par M. Ch. de la Varenne, Paris, 1862, in-8°. C. D—Y.

CAYX (Remi-J.-B.-Charles), historien, né à Cahors en 1795, m. en 1858, élève de l'Ecole normale en 1812, attaché à la bibliothèque de l'Arsenal en 1815, professeur d'histoire au lycée Charlemagne depuis 1818, inspecteur de l'Académie de Paris en 1837, député de Cahors de 1840 à 1846, administrateur de la bibliothèque de l'Arsenal en 1842, inspecteur général de l'Université en 1845, vice-recteur de l'Académie de Paris en 1850, a publié : *Précis d'histoire ancienne* (avec M. Poirson), 1823, 1 vol. in-8°, souvent réimprimé; *Histoire de France pendant le moyen âge*, 1835, in-8°; *Histoire de l'Empire romain depuis la bataille d'Actium*, 1828 et 1837, ouvrage inachevé. Il a annoté les *Mémoires de Villars* dans la collection Petitot et Montmerqué. B.

CENIS (Tunnel du mont), souterrain creusé dans les Alpes Cottiennes pour réunir les chemins de fer de la Savoie à ceux du Piémont, et, par suite, l'Italie à tout le réseau de l'Europe occidentale. Il commence dans la vallée de l'Arc, à Modane, à 20 kil. S.-O. du Cenis, et aboutit à Bardonèche, dans la vallée de la Doire-Ripaire, à travers un massif de 12,230^{m} de longueur, et sous une voûte de 1,600^{m} d'épaisseur. Proposé dès 1832 à Charles-Albert par un ingénieur savoisien, Joseph Médail, puis en 1845 par un belge, Maus, ce projet fut interrompu par les événements de 1848; mais M. de Cavour le reprit sous le roi Victor-Emmanuel. Les travaux furent commencés en décembre 1857, à l'aide de puissantes machines dues à trois ingénieurs éminents, Sommeiller, Grandis et Grattoni. C. P.

CENTRALES (Provinces), grand gouvernement de l'Inde anglaise, créé par ordonnances du 2 nov. 1861 et du 30 avril 1862. Il se compose des prov. suivantes, détachées de la présidence du Bengale : *Nagpour* et dépendances au centre, *Sironcha* au S., *Sambalapour* et dépendances au N.-E., *Saugor* et *Nerbuddah* au N.-O., avec les Etats tributaires de *Bostar*, *Kalahundy* et *Gurjat*. Ce sont les anciens pays de Gondawana et de Bérar, situés au centre de l'Inde, entre les monts Windhia et le Bundelkund au N., le Nizam à l'O. et au S., les présidences de Madras et de Calcutta à l'E. C'est un vaste plateau, traversé par le Mahanady, la Nerbuddah et le Tapty supérieur, le Godavéry inférieur, et la Pranita, son affluent. Le coton et la canne à sucre y abondent, et les forêts y renferment d'innombrables pieds de bois de sal et de tek. Superf., 392,000 kil. carr.; popul., 9,000,000 d'hab; cap., *Nagpour*, où réside le haut commissaire anglais, relevant du gouverneur général de Calcutta. C. P.

CERCLE CONSTITUTIONNEL, nom donné, sous le Directoire, à des réunions publiques de citoyens où l'on s'occupait de matières politiques. Les *cercles* furent autorisés par la Constitution de l'an III. Après le coup d'Etat du 18 fructidor (*V.* FRUCTIDOR—DIX-HUIT), le Directoire fit fermer les *cercles* royalistes, et la loi du 19 fructidor lui donna le droit de supprimer tous ceux qui lui paraîtraient dangereux. Le gouvernement consulaire usa de ce droit, et fit disparaître tous les Cercles constitutionnels.

CESARE (Giuseppe di), littérateur, né à Naples vers 1783, m. en 1856, fut directeur général des douanes, perdit cette place pour avoir pris part à l'agitation constitutionnelle de 1827, et eut un instant l'intendance de la province de Bari en 1848. On a de lui : une traduction italienne de l'*Agricola* de Tacite, 1805; un *Examen de la Divine Comédie*, 1807; beaucoup de dissertations historiques insérées dans *Il Progresso*, revue dont il était le directeur; *Arrigo Abbate*, roman historique dont les Vêpres siciliennes sont le sujet; *Histoire de Manfred, roi de la Sicile et de la Pouille*, Naples, 1837, 2 vol., etc. B.

CHAMBRE (La), ch.-l. de canton (Savoie), arr. et à 10 kil. N.-O. de St-Jean-de-Maurienne, sur la rive droite de l'Arc; 570 hab.

CHAMBRUN (Jacques PINETON DE), ministre protestant, né à Orange en 1637, publia, en 1666, une Relation du rétablissement de l'autorité du prince d'Orange, rééditée en 1676, et trad. en allemand, Herborn, 1690. On a aussi de lui, sous le titre de *Larmes*, La Haye, 1688 et 1739, le récit des persécutions qu'il eut à endurer avec ses coreligionnaires sous Louis XIV. Ce livre, écrit naïvement et sans amertume, a été réimprimé à Paris, 1854.

CHAMOUX, ch.-l. de canton (Savoie), arr. et à 25 kil. S.-E. de Chambéry, près de la rive gauche de l'Arc et non loin de son confluent avec l'Isère; 869 hab.

CHANTELAUZE (Jean-Claude-Balthazar-Victor de), magistrat et homme politique, né à Montbrison en 1787, m. en 1859, suivit la carrière du barreau, fut substitut du procureur du roi dans sa ville natale en 1814, avocat général à Lyon en 1815, procureur général à Douai en 1826, puis à Riom, et premier président de la Cour royale de Grenoble en 1829. Député en 1827, garde des sceaux dans le cabinet Polignac en 1830, il signa avec ses collègues les fameuses ordonnances de Juillet, et les accompagna d'un préambule justificatif. Il suivit Charles X dans sa fuite à Rambouillet, et, quelque temps après, arrêté près de Tours, il fut conduit au donjon de Vincennes. Mis en accusation devant la Cour des pairs, avec ses anciens collègues, défendu par M. Sauzet, condamné à la prison perpétuelle, gracié en 1838 par le roi Louis-Philippe, il vécut depuis dans la retraite la plus profonde. B.

CHAPITRE NOBLE, congrégation religieuse où l'on n'admettait que des personnes nobles. Il y en avait beaucoup en Allemagne dans lesquelles on ne recevait que des nobles de quatre races. En France, avant la Révolution, il n'existait que trois chapitres nobles : ceux de St-Jean de Lyon, de St-Pierre de Mâcon, et de St-Julien de Brioude. Dans ces chapitres, tous les chanoines étaient comtes; de là, une infinité de familles, ayant eu des chanoines nobles, en ont gardé le titre de comtes. — Il y avait aussi plusieurs chapitres de femmes qui ne faisaient pas de vœux, et pouvaient se marier en renonçant à leurs prébendes.

CHAPSAL (Charles-Pierre), grammairien, né à Paris, en 1788, m. en 1858, était maître d'études au lycée Louis-le-Grand à Paris, lorsqu'en 1823 il composa et publia une *Grammaire française* avec des *Exercices*. Il avait sollicité et obtenu la collaboration de Noël, inspecteur général de l'Université. Bien des imperfections, même des fautes très-graves, furent signalées dans les livres de Chapsal, sans pouvoir en arrêter la vogue : on reconnaît que l'auteur a étudié notre idiome superficiellement; on lui reproche de vouloir refaire la langue de nos grands écrivains; de décider, de son autorité privée, que telle locution de Bossuet, de Massillon, de Racine, n'est pas française; enfin, d'oublier constamment que ce sont les grands écrivains qui font la langue, et que les grammairiens n'ont qu'à formuler leurs règles d'après les bons écrits.

CHARADJ ou KARATCH, mot par lequel on désignait autrefois en Turquie l'impôt prélevé sur les *rajas* ou sujets non mahométans, d'abord comme *rachat de la vie*. La perception en était accompagnée de formules ignominieuses. Aboli en principe par le hatti-chérif de Gulhané (3 novemb. 1839), subsistant en fait comme rachat du service militaire, il a été également aboli en cette qualité par le hatti-humayoun du 18 fév. 1856, astreignant tous les sujets de l'Empire, sans distinction de culte, au service militaire. Mais le principe de remplacement ayant été admis la même année, on substitua au Charadj une contribution de 5,000 piastres, appelée *Bedalât askerié*, par soldat chrétien ou musulman, qui voudrait être exempté du service. La mauvaise perception de cet impôt a depuis excité plusieurs émeutes parmi les chrétiens. C. P.

CHARLES (Jacques-Alexandre-César), physicien, né à Beaugency en 1746, m. en 1823. Très-habile dans les expériences et dans les démonstrations publiques, il popularisa la découverte de Franklin. Quand Montgolfier eut inventé les ballons, il employa, au lieu de l'air raréfié par la chaleur d'un foyer, le gaz hydrogène, au moyen duquel il fit plusieurs ascensions. On lui doit l'invention du *mégascope*. Il fut membre de l'Académie des Sciences, 1785, professeur au Conservatoire des arts et métiers de Paris, et bibliothécaire de l'Institut.

CHARLEVAL (Charles-Jean-Louis FAUCON DE RY, seigneur de), bel esprit du XVII^{e} siècle, né en Normandie, vers 1613, m. en 1693. Ses poésies n'ont été publiées qu'en 1759 par Saint-Marc : elles sont faibles de conception

et de style, mais d'un tour agréable et spirituel. Il est l'auteur de la *Conversation du maréchal d'Hocquincourt et du P. Canaye*, petite pièce célèbre encore il y a un siècle, sur la soumission en matière de religion et l'antagonisme entre les Jésuites et les Jansénistes; elle a été imprimée dans les Œuvres de Saint-Évremond. Ds.

CHARRAS (Jean-Baptiste-Adolphe), né à Clermont-Ferrand en 1810, m. en 1865, prit part, comme élève de l'Ecole polytechnique, à la Révolution de 1830, servit dans l'artillerie jusqu'en 1841, puis dans l'infanterie, où il arriva au grade de chef de bataillon. Après 1848, nommé lieutenant-colonel et sous-secrétaire d'Etat, il remplit quelque temps l'*intérim* du ministère de la guerre, et fut député du Puy-de-Dôme à l'Assemblée constituante, puis à l'Assemblée législative de 1849. Arrêté lors du coup d'État du 2 déc. 1851, il fut éloigné de France, et résida successivement en Belgique et en Suisse. On a de lui un ouvrage sur la campagne de Waterloo.

CHASSERIAU (Théodore), peintre, né en 1819 à Samana (Antilles), m. en 1856, était fils d'un secrétaire général de la partie française de l'île St-Domingue. Amené tout jeune en France, il entra dans l'atelier de M. Ingres, suivit ce maître à l'École française de Rome, mais l'abandonna bientôt pour se livrer plus librement à ses inspirations. Puis il tomba sous l'influence d'un autre chef d'école, E. Delacroix. Il a exécuté de grandes peintures murales dans l'escalier du palais du Conseil d'État, dans les églises St-Merry, St-Roch, et St-Philippe-du-Roule, à Paris. Parmi ses tableaux, on remarque : le *Tepidarium de Pompéi*, au musée du Luxembourg; *Cavaliers arabes emportant leurs morts, la Défense des Gaules par Vercingétorix, Susanne surprise par les vieillards, le Christ au jardin des Oliviers, Chefs arabes se défiant au combat singulier, Sapho se jetant à la mer avec sa lyre, Marie Stuart protégeant Rizzio contre ses assassins*, un *Intérieur de harem*. Il a aussi laissé 45 eaux-fortes, dont les sujets sont tirés de Shakspeare. B.

CHATEL (Ferdinand-François), fondateur de l'*Église* dite *catholique française*, né à Gannat en 1795, m. en 1857, commença par être apprenti tailleur, prit ensuite les ordres, et fut aumônier dans l'armée. Après la Révolution de 1830, il forma, avec plusieurs prêtres mécontents, une société religieuse, dont les adeptes le proclamèrent *évêque-primat;* mais des schismes ne tardèrent pas à surgir, et, en 1842, la police fit fermer le lieu des réunions. Châtel obtint ensuite une place dans les Postes. La Révolution de 1848 le vit reparaître; il prêcha dans les clubs « en faveur des femmes opprimées, » et plaida la cause du divorce. Dans ses derniers temps, réduit à la pauvreté, il donnait des leçons de grammaire aux enfants. On a de lui une *Profession de foi de l'Église catholique française*, un *Catéchisme* à l'usage de cette Église, un grand nombre de discours (*Contre le célibat des prêtres, Sur les abus de la confession, l'excellence de la loi naturelle, la vocation de la femme*, etc.), et un *Code de l'humanité, ou l'Humanité ramenée à la connaissance du vrai Dieu et au véritable socialisme*, 1838. B.

CHEFFONTAINES (Christophe), théologien, né en Basse-Bretagne, vers 1532, m. en 1595, général des Cordeliers en 1571, puis archevêque de Césarée, a laissé : *Défense de la foi de nos ancêtres*, 1570, in-8°; *Réponse familière à une épître contre le libre arbitre...*, 1571, in-8°, etc.

CHELARD (Hippolyte-André-Jean-Baptiste), compositeur de musique, né à Paris en 1789, m. en 1861, remporta le grand prix en 1811. Pendant son séjour en Italie, il fit représenter à Naples, en 1815, la *Casa da vendere*, opéra qui fut joué deux ans après à Paris sur le Théâtre-Italien. En 1826, il fonda les concerts de l'Athénée musical. Il donna, en 1827, à l'Académie royale de musique, *Macbeth*, opéra qui eut du succès, et, sur le théâtre de l'Opéra-Comique, *la Table et le logement* (1830), pièce qu'il devait refaire, en 1832, sous le titre de *l'Etudiant*. Il a fait jouer encore en Allemagne : *la Bataille d'Hermann*, 1835; *Minuit*, 1839, etc.

CHELLOUKS ou SCHILLOUKS, peuple nègre de l'Afrique orientale, sur la rive gauche du Nil Blanc, depuis le lac Nou vers 9° jusqu'à 12° lat. N.; à l'O., il confine au Kordofan. A la fois pasteur et agriculteur, il obéit à un *mak* ou chef unique. Son principal village est *Denab*, sur le fleuve Blanc, par 10° lat. N. C. P.

CHEMINS DE FER. — (*Suite de l'article qui est dans le corps du Dictionnaire.*) — En *Suisse*, les chemins de fer concédés sont nombreux, et, malgré les difficultés du terrain, l'exécution en avance rapidement. On peut les classer en groupes de l'Ouest, du Centre, et de l'Est. — Dans l'Ouest, une ligne joint Genève à Lyon. Une autre, qui rattache Genève à Bâle, à Berne, et à Sion, s'étend par Morges jusqu'à Yverdun, avec embranchements de Morges sur Lausanne, Fribourg, et Berne, et de Lausanne sur Sion, d'où elle doit, par un tunnel sous le Simplon, rejoindre les chemins italiens à Arona. D'Yverdun, la ligne continue sur Bienne par Neuchâtel, avec deux embranchements partant de cette dernière ville, l'un vers La Chaux-de-Fonds et Le Locle, l'autre vers le Val-de-Travers et Verrières, et rejoignant le chemin de fer français de la Méditerranée par Pontarlier, Salins et Dôle. — Le groupe des chemins du Centre comprend : 1° la ligne qui joint la précédente à Berne, de Bienne par Lyss; 2° la ligne qui part de Bâle où elle se rattache au chemin français d'Alsace, et qui atteint Olten; là elle se bifurque pour aller rejoindre les deux lignes de l'Ouest-Suisse, l'une par Soleure et Bienne, l'autre par Bugdorf et Berne, avec embranchements de Berne sur Thun et Langnau, et d'Olten sur Aarbourg, Sursée, Lucerne, Zug et Zurich. — Le groupe des chemins de fer de l'Est comprend : 1° le chemin du Nord-Est, qui se détache de celui du Centre à Olten pour aller, par Aarau, Brugg, Baden, Zurich, Winterthur, Frauenfeld et Weinfelden, à Romanshorn sur le lac de Constance; il a plusieurs embranchements : de Brugg, en descendant l'Aar, jusqu'à Waldshut, où il se rattache aux chemins badois et à toute la ligne rhénane de l'Allemagne; de Zurich, par Greifensée, Uster, Rapperschwyl, Uznach, Weesen, Glaris et Wallenstadt, à Sargans sur le Rhin Supérieur; de Winterthur à la chute du Rhin près de Schaffhouse; de Winterthur, par Elgg, Wyl et St-Gall, à Rorschach sur le lac de Constance; 2° le chemin du Sud-Est ou du Rhin Supérieur, remontant la vallée du fleuve depuis Rorschach jusqu'à Coire, par Rheineck et Sargans, où il rejoint l'embranchement du Nord-Est. On songe à le prolonger de Coire à travers les Alpes centrales par le Luckmanier sur Lugano, pour le raccorder aux chemins de fer italiens à Como.

Les chemins *Italiens* se divisent en chemins du Nord ou de la vallée du Pô, chemins du Centre ou des vallées de l'Arno et du Tibre, chemins du Sud ou napolitains. — Ceux du Nord sont au nombre de trois : 1° de Turin à Suse, où il rejoindra par le mont Cenis le chemin français de Savoie; 2° de Turin, par Chivasso, Santia, Verceil, Novare, Milan, Bergame et Brescia, à Peschiera, où il se raccorde aux chemins de Vénétie (*V.* dans le *Dictionnaire* CHEMINS AUTRICHIENS); embranchements : de Chivasso sur Ivrée, de Santia sur Biella, de Novare sur Arona, d'où il rejoindra la ligne suisse du Simplon, de Milan par Gallarate à Sesto-Calende et à Varèse, de Milan par Monza sur Camerlata et Como, de Bergame à Lecco; 3° de Turin à l'Adriatique par Asti, Alexandrie, Tortone, Voghera, Plaisance, Parme, Modène, Bologne, Imola, Forli, Rimini, Pesaro jusqu'à Ancône; cette ligne, de 593 kil. en y comprenant le chemin de Suse à Turin, se continue aujourd'hui (août 1865) sans interruption depuis le pied des Alpes jusqu'à l'extrémité sud de l'Adriatique par Pescara, Foggia, Bari, jusqu'à Brindes sur une étendue totale de 1,152 kil.; c'est déjà, et ce sera plus encore, après le percement du mont Cenis, la plus courte ligne entre l'Égypte et l'Angleterre. Embranchements, au N. : d'Alexandrie sur Valenza, et de là par Casal sur Verceil, et par Mortara sur Novare; de Verceil par Mortara sur Vigevano; de Valenza et de Voghera par Pavie sur Milan; de Plaisance par Lodi sur Milan; de Crémone par Treviglio sur Bergame; de Bologne sur Ferrare, et de Castel-Bolognese près d'Imola sur Ravenne; au Sud : de Turin à Pignerol; de Turin à Saluces et à Coni, pour être prolongé par le col de Tende jusqu'à Nice; d'Alexandrie à Acqui; d'Alexandrie et de Tortone par Novi sur Gênes, d'où partiront deux lignes, l'une à l'O., faite jusqu'à Voltri, et qui, par Savone et la Corniche, rejoindra les chemins français à Nice; l'autre, par Chiavari et La Spezzia, pour se réunir aux chemins du Centre. — Le groupe du Centre comprend trois chemins : 1° les chemins Toscans, de Livourne à Pise, et de là à Florence, au N. par Lucques, Pistoia et Prato, au S. par le val de l'Arno et Empoli; embranchements : de Pistoia sur Bologne, où il rejoint le chemin de l'Adriatique; d'Empoli par Sienne à Orvieto, et de Florence à Arezzo, où ils rejoindront les chemins de l'Ombrie; de Pise par Massa et Carrare à La Spezzia, où il rejoint le chemin du Nord; de Livourne par Cecina, Grosseto et Orbitello jusqu'à Nunziatella à la frontière romaine, d'où il sera poussé jusqu'à Civita-Vecchia; 2° les chemins de l'Ombrie, devant aller d'Ancône sur les chemins Toscans et Romains, par Foligno et Pérouse, Spolète et Narni; 3° les chemins Romains, de Civita-Vecchia sur Rome, et de Rome sur Frascati, Albano, Vellétri, Frosinone, jusqu'à Ceprano, à la frontière napolitaine. — Le groupe du Sud, ou des chemins Napolitains : de Naples au N.

sur Caserta et Capoue, d'où cette ligne rejoint Ceprano et Rome; de Naples au S. sur Salerne et Eboli, d'où, par Potenza, il rejoindra le Sud-Adriatique entre Bari et Tarente; déjà un embranchement s'avance de la première de ces deux villes vers la seconde jusqu'a Gioia (53 kil.). — Chemins Siciliens : un seul en exploitation, de Palerme à Trab'a près Termini (33 kil.), commencement de la grande ligne qui doit traverser la Sicile du N. au S., de Termini à Girgenti, de là vers l'E. jusqu'à Catane, d'où partiront deux embranchements, un au N. vers Messine, l'autre au S. vers Syracuse.

L'*Espagne* a suivi fort tard le mouvement des pays voisins; ma's elle s'est couverte rapidement d'un assez grand nombre de voies ferrées. Les lignes ayant Madrid pour centre sont : 1° le chemin du Nord, le plus important, puisqu'il supprime pour ainsi dire les Pyrénées et relie l'Espagne, jusqu'alors presque isolée de l'Europe, à tout le réseau européen; il passe par l'Escurial, Avila, Medina-del-Campo, Valladolid, Palencia, Burgos, Miranda-del-Ebro, Vitoria, St-Sébastien, Irun, où il rejoint le chemin français du Midi sur Bayonne et Bordeaux. Embranchements : de Medina-del-Campo par Toro sur Zamora; de Palencia à Léon, devant se prolonger par Lugo sur La Corogne et Le Ferrol; de Palencia à Santander; de Miranda à Bilbao; 2° chemin du Nord-Est ou de Madrid à Barcelone, par Guadalaxara, Catalayud, Saragosse, Lérida et Manresa. Barcelone est le centre de plusieurs petits chemins qui réunissent les villes industrielles de la Catalogne, de Barcelone à Martorel, de Barcelone à Tarragone, de Barcelone à Granollers et par Hostalrich jusqu'à Girone; il sera continué par Figueras sur Perpignan, et s'unira au chemin français du Midi; 3° le chemin de l'Est ou de Madrid à la Méditerranée, par Aranjuez, Alcazar-de-San-Juan, Albacète, et Almanza sur Alicante. Embranchements : d'Almanza sur Valence et Castellon-de-la-Plana, d'où, par Tortose, il rejoindra la ligne du Nord-Est à Tarragone; d'Albacète par Murcie à Carthagène; 4° le chemin du Sud ou d'Andalousie, se détachant de celui de l'Est à Alcazar, construit par Manzanarès jusqu'à Venta-de-Cardenas, d'où, franchissant la Sierra-Morena, il rejoindra Cordoue par Andujar; il est achevé de Cordoue à Séville et de Séville à Cadix; embranchements projetés : de Cordoue sur Malaga et sur Grenade; 5° le chemin du Sud-Ouest ou du Portugal, se détachant de celui du Sud à Manzanarès, et construit par Ciudad-Real jusqu'à Puertollano, d'où, par Almaden, il rejoindra Mérida; il est achevé de Mérida à Badajoz, où il s'unit aux chemins portugais de l'Est. Quand ces deux lacunes seront comblées, de Puertollano à Mérida, et de Cordoue à Venta-de-Cardenas, l'Europe sera traversée du S.-O. au N.-E., dans le sens de sa plus grande dimension, par une ligne non interrompue de près de 6,000 kil. — Il faut joindre aux chemins Espagnols quelques petits tronçons : d'Aranjuez à Tolède, de Tarragone à Reuss et Montblanch, de Gijon à Langreo.

En *Portugal*, trois grandes lignes sont achevées : 1° celle du Nord, de Lisbonne par Cintra et Coimbre à Porto; 2° celle de l'Est, qui, par Santarem, Portalègre et Elvas, rejoint le chemin du Sud-Ouest de l'Espagne (281 kil.); 3° celle du Sud, de Barreiro, en face de Lisbonne, par Vandas-Nuevas et Evora, sur Beja.

En *Russie*, les chemins de fer, projetés sur une étendue de 8,000 kil., en offrent à peine 3,520 en exploitation. Il y a 4 grandes lignes : 1° le *chemin du Centre*, achevé de St-Pétersbourg par Twer à Moscou (648 kil.), et de Moscou par Wladimir à Nijni-Novogorod (410 kil.) et par Kolomna à Riazan; 2° le *chemin du Sud*, de Moscou à la mer Noire, par Kalouga, Orel, Koursk, Charkow, Iekaterinoslaw, jusqu'à Théodosie ou Caffa (1,300 kil. en construction); 3° le *chemin de l'Ouest*, achevé de St-Pétersbourg par Pskow et Dunabourg d'une part sur Riga, de l'autre sur Wilna, Grodno et Varsovie, et de Varsovie à Cracovie (en tout 1,600 kil.); c'est la grande voie de communication avec l'Allemagne centrale et méridionale; embranchements : de Dunabourg sur Liebau, le port le plus méridional de la Russie sur la Baltique; de Dunabourg sur Witebsk, pour joindre la ligne de l'Ouest à celle du Sud, et la Baltique à la mer Noire; de Wilna par Kowno sur la frontière prussienne à Gumbinnen et Kœnigsberg, reliant tous les chemins du nord de l'Allemagne, et la route la plus directe vers la Belgique et la France; 4° la *ligne du Sud-Ouest*, d'Odessa par Kiew à Varsovie. Il faut y joindre deux autres lignes, Don-Volga, réunissant ces deux fleuves à Tsaritsin, Helsingfors à Tavastehus en Finlande, et deux petits chemins depuis longtemps achevés et menant de St-Pétersbourg aux palais impériaux de Peterhof et de Tzarskoé-Sélo.

La *Turquie* n'a encore qu'un tronçon de chemin de fer récemment ouvert (oct. 1860), sur une étendue de 75 kil., entre le port de Kustendje, sur la mer Noire, et celui de Tchernadowa, sur le Danube; le trajet qu'on y fait en une heure et demie épargne les deux jours qu'emploient les bateaux à vapeur à remonter le Danube depuis ses bouches jusqu'à Tchernadowa. Dans l'Asie Mineure, une compagnie anglaise a établi un chemin de fer entre Smyrne et Aïdin.

En *Afrique*, indépendamment des lignes entreprises par les Français en Algérie, il n'y a de chemins de fer qu'en *Égypte*. Une voie fut entreprise, en 1851, d'Alexandrie au Caire, à l'instigation de l'Angleterre, qui en a fait son chemin de communication pour les Indes. Auj. terminée, elle a des stations à Damanhour, Kafar-el-Hays, et Kafar-Zeiyât, entre lesquelles on passe le Nil sur un radeau à vapeur, Tantah et Benha, reliées par un pont tubulaire tournant. Une autre ligne, du Caire à Suez, complète le trajet de la Méditerranée à la mer Rouge. Embranchements : de Tantah à Mansourah, sera prolongé jusqu'à Damiette; de Benha à Sagasig, où commence le canal d'eau douce qui conduit dans l'isthme de Suez. Deux autres grandes lignes sont en construction : l'une, qui longera le grand canal maritime; l'autre, qui ira du Caire à Syout.

Dans peu d'années, l'*Inde anglaise* sera couverte de chemins de fer. Les principales lignes sont : 1° *East Indian railway*, achevé de Calcutta à Delhi; il suit la rive droite du Gange par Chandernagor, Burdwan, Mourchidabad, Patna, Benarès, Allahabad et Canpour; là, il quitte le Gange pour se rapprocher de la rive gauche de la Djoumnah à Agra et Delhi. Il sera continué par Paniput, Umballa, Sirhind et Lodiana jusqu'à Amretseir; là, il est exploité jusqu'à Lahore, et sera poussé au S. du Pendjab jusqu'à Moultan; 2° *Great Indian peninsula railway*, partant de Bombay, et se dirigeant en deux branches, l'une achevée au N.-E. par Nassuck, Asseergur sur le Tapty, Hindia et Djoubboulpour sur la Nerbuddah jusqu'à Allahabad, où il rejoint la première ligne en traversant les principaux districts cotonniers; embranchement sur Nagpour dans les Provinces Centrales par Akola; l'autre branche, vers le S.-E., n'est achevée par Pounah que jusqu'à Scholapour, d'où elle sera continuée à l'E. sur Haiderabad dans le Nizam, au S. sur Bellary dans la présidence de Madras; 3° *Scinde railway*, achevé de Haiderabad au port de Koratchy; 4° *Baroda and central Indian railway*, achevé de Bombay par Damaun, Surate et Baroda jusqu'à Ahmedabad. Il faut y ajouter les lignes qui parcourent la présidence de Madras : 1° au N.-O., achevée de Madras à Sidhout, et qui rejoindra à Bellary celle de Scholapour; 2° au S.-O., achevée entre les deux côtes de Coromandel et de Malabar, depuis Madras par Arcot, Salem et Coïmbetour jusqu'à Calicut.

L'*Amérique septentrionale* offre plus de chemins de fer que toute l'Europe : en 1856, le Canada possédait 11 voies ferrées, formant une longueur de 852 milles, ainsi répartis : Buffalo, Brandford et Goderich, 84 milles; Champlain et St-Laurent, 44 milles; Cobourg et Peterborough, 28 milles; Érié et Ontario, 16 milles; Grand-Trunck, 145 milles; Richmond et Québec, 96 milles; Great-Western (des chutes de Niagara à Détroit), 230 milles; Montréal et New-York, 42 milles; Plattsbury et Montréal, 20 milles; Ontario et Huron, 93 milles; Ottawa et Bytown, 54 milles.

Le réseau des États-Unis de l'Amérique septentrionale, tracé successivement et sans vue générale, offre cependant un ensemble presque complet; il a un développement de 49,545 kil. Les lignes principales sont : Atlantique-et-St-Laurent, 260 kil.; Boston à Buffalo, 815 kil.; Boston, Concord et Montréal, 150 kil.; Columbus et Cleveland, 250 kil.; Rutland et Burlington, 193 kil.; Vermont central, 185 kil.; Connecticut et Passumpsic, 180 kil.; New-York et New-Haven, 122 kil.; New-York à Erié, 730 kil.; Wilmington à Raleigh, 259 kil.; New-York à Wilmington, 875 kil.; Philadelphie et Reading, 145 kil.; Western, 251 kil., etc. Un des plus grands railways du monde est projeté, celui de St-Louis (Mississipi) à San-Francisco de Californie. Il est déjà construit, d'une part, de St-Louis à travers tout l'Etat de Missouri jusqu'au confluent de ce fleuve avec le Kansas; d'une autre part, les chemins de Californie s'avancent de la côte jusqu'au pied de la Sierra-Nevada (1865).

Au Mexique, une seule ligne est en construction, de Vera-Cruz à Mexico. Une autre, concédée jusqu'au Pacifique, doit suivre la grande vallée de la Lerma, passer

par Toluca, les dép. de Mexico, Morelia, Guanaxuato et Xalisco, et se terminer auprès de San-Blas.

Dans l'*Amérique centrale*, un chemin de fer, ouvert en 1855, traverse l'isthme de Panama, et joint l'Atlantique à l'océan Pacifique.

L'*Amérique méridionale* a quelques voies ferrées, au Brésil et au Chili, et l'*Australie* dans les provinces de Victoria et de la Nouvelle-Galles du Sud, ainsi que la Nouvelle-Zélande. B. et C. P.

CHENOT (Claude-Bernard-Adrien), ingénieur, né à Bar-sur-Aube en 1803, m. en 1855, entra à l'École des Mines en 1820, puis fut attaché au secrétariat de la direction des ponts et chaussées, et alla exploiter des mines en Auvergne. Vers 1826, il prit un brevet pour la fabrication directe du fer, en traitant le minerai en poudre, mêlé de charbon, sur une sole de four à réverbère. C'est alors qu'il fit des essais de transformation des combustibles en gaz, et particulièrement du bois pour chauffer les fourneaux à réverbère. En 1832, il inventa un appareil pour la fabrication des éponges métalliques de fer; depuis, il obtint les éponges des métaux terreux, tels qu'aluminium, calcium, silicium, barium, etc., et les fit entrer dans différentes combinaisons, entre autres dans l'acier, auquel il donna par là des propriétés remarquables. Fixé à Clichy-la-Garenne, près Paris, Chenot imagina un système de *purification* des combustibles qui repose sur l'emploi des alcalis pour en chasser le soufre et le phosphore; il inventa une machine dite *électro-trieuse*, pour ramener les minerais bruts au maximum de richesse et de pureté; fit des travaux intéressants sur les huiles de schiste, sur les sulfates de plomb, sur la navigation par réaction, etc.

CHÉRI (Rose-Marie CIZOS, dite ROSE), comédienne, née à Etampes en 1824, m. en 1861, était fille d'un acteur, chef d'une troupe qui parcourait la province, et dans laquelle elle joua les rôles d'enfants. Conduite à Paris à 18 ans, elle débuta, sur la scène du Gymnase, et bientôt elle prit rang parmi les meilleures comédiennes de Paris. Elle joua habituellement les ingénues; mais la flexibilité de son talent lui permit de jouer avec la même supériorité des rôles de jeunes femmes qui en étaient les antipodes. Le talent de Rose Chéri fut le naturel, une chaleur tempérée, beaucoup de finesse, une grâce quelquefois un peu apprêtée, et toujours de la distinction. En 1845, elle épousa M. Lemoine-Montigny, directeur du Gymnase. C. D—v.

CHEVALIER (Jacques-Louis-Vincent), ingénieur-opticien, né à Paris en 1770, m. vers 1840, améliora les instruments de mathématiques et d'optique. Le premier, il fit des microscopes achromatiques.

CHEVALIER (Jean-Gabriel-Auguste), ingénieur-opticien, né à Mantes en 1778, m. en 1848, perfectionna la fabrication des lunettes, du baromètre et du chronomètre. Il a publié : *Instruction sur l'usage des cadrans solaires horizontaux et universels*, 1805; *le Conservateur de la vue*, 1810; *Essai sur l'art de l'ingénieur en instruments de physique en verre*, 1819, etc.

CHEVALIER (Charles Louis), fils de Vincent, né à Paris en 18[illegible]4, m. en 1859, a inventé de nouveaux microscopes, le calcographe, la lunette mégamétrique, l'objectif double ou à verres combinés pour la photographie, le mégascope réfracteur pour l'agrandissement des images photographiques, une machine pneumatique à mouvement continu, etc. Il a publié : *Notices sur la chambre claire et la chambre obscure*, 1828-39; *Des microscopes et de leur usage*, 1839; *Manuel des myopes et des presbytes*, 1841; *Manuel du physicien préparateur*, 1853, 2 vol. et atlas.

CHEVALLET (Joseph-Balthazar-Auguste-Albins, baron ABEL de), philologue, né à Orpierre (Hautes-Alpes) en 1812, m. en 1858, s'est fait connaître par son ouvrage : *Origine et formation de la langue française*, 1857, 3 vol. in-8°. C'est un livre profondément étudié; l'auteur prouve que l'élément latin est la partie dominante dans notre langue, et que le celte, le germain, et les autres idiomes, n'y entrent que dans des proportions infiniment moindres; enfin il explique le mécanisme naturel de la formation des mots dérivés de toutes ces langues.

CHEVÉ (Emile Joseph-Maurice), professeur de musique, né à Douarnenez vers 1800, m. en 1864, fut chirurgien de marine, et médecin à Paris, avant de se vouer à l'enseignement de la musique. Son but a été la propagation de la méthode Galin, la substitution des chiffres aux notes sur les portées : pour l'atteindre, il a ouvert des cours nombreux et publié beaucoup de brochures.

CHIETI (Province de), division administrative du roy. d'Italie, a remplacé en 1861 l'anc. prov. d'*Abruzze citérieure*, bornée par celles de Téramo au N., d'Aquila à l'O., de Campobasso au S., et l'Adriatique à l'E., elle est traversée par l'Apennin, et arrosée par la Pescara, le Sangro, etc. Beaucoup de bestiaux, vin muscat, huile; 2,861 kil. car.; 327,316 hab. Trois arrond.; *Chieti*, ch.-l. de la prov.; Lanciano, Vasto. C'est l'anc. Samnium septentrional, pays des Vestins, des Marrucins et des Frentans. C. P.

CHILAPA, v. du Mexique (dép. d'Oaxaca), à 85 kil. N.-E. d'Acapulco; 8,000 hab. Evêché. Fabr. de faïence commune. Commerce de grains.

CHILPANCINGO ou CHILPANZINGA, v. du Mexique, ch.-l. du dép. de Guerrero, à 180 kil. S. de Mexico. Récolte de blé et de fruits.

CHINE. — *Situation intérieure; nouveaux traités politiques et commerciaux.* — La Chine est en proie depuis plusieurs années à une guerre civile que la faiblesse de son gouvernement ne peut vaincre. Ainsi les rebelles, ou *Taïpings*, qui avaient pris en 1853 les villes de Nankin, l'ancienne capitale de l'Empire, d'Amoy, et de Shang-Haï, ont perdu ces dernières, 1853 et 1855, mais sont restés maîtres de Nankin, du cours du Yang-tsé-Kiang, et des prov. centrales les plus riches de l'Empire. La Chine est en proie, à l'intérieur, à une décomposition générale. — Les traités de 1842 et 1844, avec la France et l'Angleterre, n'avaient pas été exécutés dans toutes leurs exigences par les Chinois, et devaient être renouvelés dix ans après leur conclusion. La guerre de Crimée empêcha, de 1854 à 1856, les gouvernements de France et d'Angleterre de s'occuper activement des affaires de Chine. Mais le vice-roi de Canton, Yeh, ayant fait arrêter en 1856 (8 oct.) un navire qui portait pavillon anglais, l'*Arrow*, et ayant refusé les satisfactions demandées par l'agent britannique en Chine, les Anglais se retirèrent à Hong-Kong après avoir bombardé plusieurs quartiers de Canton, et la France ayant aussi à se plaindre du gouvernement chinois, qui avait fait mettre à mort plusieurs missionnaires catholiques, contrairement au texte des traités de 1844, la guerre fut déclarée à la Chine par la France et l'Angleterre. Canton fut attaqué le 28 décembre 1857 par les troupes alliées, pris le 29, et resta plusieurs années occupé et gouverné au nom des deux puissances européennes. De Canton, les troupes alliées marchèrent sur le Nord, prirent, le 20 mai 1858, les forts des deux rives du Peï-Ho, et, le 23, remontèrent la rivière jusqu'à Tien-Tsin, à peu de distance de Pékin. Le gouvernement chinois demanda alors la paix, et signa deux traités à Tien-Tsin, le 26 juin avec lord Elgin, ambassadeur anglais, le 27 avec le baron Gros, représentant de la France. Les deux puissances européennes obtenaient le droit d'avoir un ambassadeur à Pékin; l'exercice de la religion chrétienne devait être toléré dans tout l'Empire; la navigation du Yang-tseu-Kiang devait être libre, et cinq nouveaux ports ouverts au commerce européen, Niou-Chouang, Teng-Tchéou, Souatau sur le continent, Thaï-Ouan dans l'île de Formose, et Kioung-Tchéou dans celle d'Haï-Nan. Les ambassadeurs américain et russe, qui, sans prendre part aux hostilités, avaient accompagné l'expédition anglo-française, avaient obtenu quelques jours plus tôt des conditions analogues, et la Russie principalement avait fait consacrer (16/28 mai 1858) la cession du territoire de l'Amour (*V. ce mot*), qu'elle avait occupé dès 1855, profitant des embarras intérieurs du gouvernement chinois.

Les traités de Tien-Tsin furent complétés par la convention commerciale de Shang-Haï (8 nov. 1858), qui établissait le tarif sur des bases libérales, appliquait à la presque totalité des importations des droits spécifiques sur le taux de 5 pour 100 à la valeur, et le même taux aux exportations, excepté à la soie et au thé, pour lesquels le droit était moindre; l'opium était rangé au nombre des marchandises admissibles. L'échange des ratifications des traités de Tien-Tsin devait être fait à Pékin même dans le délai d'un an. Mais quand les envoyés de France et d'Angleterre se présentèrent, le 21 juin 1859, à l'embouchure du Peï-Ho, ils trouvèrent le fleuve barré par des estacades, et l'entrée leur en fut refusée. Une attaque de vive force contre les forts de Ta-Kou qui défendaient l'entrée fut repoussée. Une seconde guerre de Chine fut alors décidée en 1860 par la France et l'Angleterre avec des forces montant à environ 20,000 hommes. L'armée anglo-française s'empara (21 avril 1860) d'abord de l'île de Chusan, qui commande l'entrée du Yang-tseu-Kiang, et marcha vers l'embouchure du Pei-Ho. Après un combat livré le 3 août à Peh-Tang, les forts de Ta-Kou furent pris le 21, et les alliés marchèrent sur Tien-Tsin, puis jusqu'à Tong-Tchéou, à 16 kil. de la capitale. Pendant que des commis-

saires chinois trompaient les ambassadeurs par des ouvertures de négociations, les alliés furent attaqués près de Tchang-kia-Wang par 15 à 20,000 Tartares qui furent repoussés, le camp chinois de Palikiao fut emporté, le palais impérial de Yuen-Ming-Yuen saccagé, et l'armée alliée entra le 13 octobre dans Pékin. Deux traités y furent signés, le 24 avec l'Angleterre, le 25 avec la France. Le traité de Tien-Tsin était confirmé, et de plus une indemnité de 60 millions de francs payée à chacune des deux puissances; tous les établissements religieux restitués aux chrétiens, et trois nouveaux ports ouverts au commerce européen, Tien-Tsin, Tching-Kiang, et Han-Kéou. Les traités furent aussitôt mis à exécution, un ministère des affaires étrangères créé en mars 1861, et les ambassadeurs anglais et français solennellement installés dans la capitale. La mort de l'empereur Hien-Foung (22 août) et l'avénement d'un enfant de 7 ans, Chi-Siang, au nom duquel gouvernait un conseil de régence hostile aux étrangers, semblèrent un instant compromettre les traités; mais le prince Kong, frère de l'empereur défunt, et qui avait signé avec les alliés les traités de Pékin, renversa le conseil de régence, et devint dès lors (nov. 1861) le véritable chef du gouvernement. La Chine était dans un déplorable état d'anarchie : les *Tai-Pings* ou rebelles avaient repris Nankin, et attaqué même deux ports ouverts aux Européens, Ning-Po et Shang-Haï. Les consuls européens durent alors réclamer des secours, et ce furent des forces anglaises et françaises qui repoussèrent les rebelles, sous le commandement de l'amiral français Protet, qui fut tué, de l'amiral anglais Hope, et de l'Américain Ward, organisateur et chef d'un corps chinois. Un autre corps d'insurgés occupe le Chan-Toung, plus près encore de Pékin; les Tou-Feh sont maîtres à l'O. de la province de Szu-Tchouen, et au S. le Youn-Nan est au pouvoir de Chinois musulmans appelés *Pansis* ou *Pandjets*. Le gouvernement chinois a demandé aux Français et aux Anglais des vaisseaux et des armes, ainsi que des officiers pour discipliner ses soldats. De plus, l'influence européenne se substitue même à l'action directe du gouvernement chinois; ainsi, dans les ports ouverts aux étrangers, les droits levés sur les Européens sont perçus par une commission mixte française, anglaise et chinoise. Dans ces ports, chaque *concession* européenne est administrée par le consul et cinq commerçants de sa nation. C. P.

CHIRWA ou SHIRWA, lac de l'Afrique austro-orientale, découvert en 1859 par Livingstone, à 700 mèt. au-dessus du niveau de la mer, par 33° long. E. et 14°-15° lat. S., près de la rivière Chiré et du lac Nyassi ou Nyanza, dont il n'est séparé au N. que par un isthme très-étroit. Sa largeur est de 10 à 12 lieues, sa longueur de 25, et il a la forme d'un cône dont la pointe serait tournée vers le S. Entouré de hautes montagnes, dont une, le Zomba, a 2,000 mèt., il est sans écoulement, et ses eaux sont trop amères pour être potables. Ses bords sont habités par des nègres appelés Manganga, et le pays environnant est très-fertile en sucre et en coton. C. P.

CHRISTOBAL (San-), v. du Mexique, ch.-l. du dép. de Chiapas, par 15° 25' lat. N. et 94° 58' long. O.; 6,500 hab. Commerce de bois de pins, de cyprès et de cèdres.

CHRZANOWSKI (Adalbert), général polonais, né en 1788 dans le palatinat de Cracovie, m. en 1861, entra dans le corps des Cadets à Varsovie en 1809, fit les campagnes de 1812 à 1815 dans l'artillerie au service de la France, et combattit sous les ordres de Diebitsch contre les Turcs en 1828-29. Il prit part à l'insurrection polonaise de 1830, et fut nommé gouverneur de Varsovie; mais, désespérant bientôt du succès, il paralysa volontairement la défense. Obligé néanmoins d'abandonner sa patrie après le triomphe des Russes, il fut partout repoussé par les autres émigrés. En 1849, le roi de Sardaigne Charles-Albert lui confia le commandement de son armée contre l'Autriche : Chrzanowski perdit la bataille de Novare, et se démit de ses fonctions. B.

CIRCASSIE. Depuis la soumission de Schamyl et du Caucase oriental en 1859, les tribus occidentales du Caucase, les Circassiens proprement dits (Tcherkesses, Adighés, Abazes) restaient seuls indépendants. Ils furent attaqués de 1860 à 1864, rejetés du Kouban supérieur sur le Caucase, et de là sur la mer Noire, leur pays annexé en 1863 au Territoire des Cosaques de la mer Noire, pour former le Territoire du Kouban (*V.* plus loin, Kouban), et 10 régiments de Cosaques établis à demeure dans la Circassie. Les Tcherkesses ont préféré l'exil à la domination russe, et, en 1864, la presque totalité, plus de 200,000, ont quitté le pays, privés de leurs armes et dépouillés de leurs biens; déjà décimés par la misère et les maladies, ils ont été recueillis par les Turcs, et cantonnés en Europe, entre le Danube et le Bosphore, sur la côte, et en Asie Mineure sur le littoral depuis Sinope jusqu'à Trébizonde. Cette émigration rend la Russie maîtresse absolue des côtes orientales de la mer Noire. C. P.

CLAPEYRON (Benoit-Paul-Émile), ingénieur, né à Paris en 1799, m. en 1864, élève de l'École polytechnique, entra dans le service des mines en 1818, et fut employé en Russie à la construction des voies de communication. De retour en France, il devint professeur à l'Ecole des ponts et chaussées, et entra à l'Académie des sciences en 1858. On a de lui : *Vues politiques et pratiques sur les travaux publics en France* (avec Lamé et Flachat), 1832, etc. Il a inventé la détente des machines à vapeur à double effet, et dirigé la construction de plusieurs chemins de fer.

CLAPISSON (Antoine-Louis), compositeur français, né à Naples en 1808, d'une famille lyonnaise, m. en 1866, étudia la composition sous la direction de Reicha, au Conservatoire de musique à Paris. Connu d'abord pour ses mélodies et ses romances, il a donné plusieurs opéras-comiques d'un style facile et léger, qui ont eu leurs jours de succès : *la Figurante*, 1838; *la Perruche*, 1840; *le Pendu*, 1841; *les Mystères d'Udolphe*, 1852; *la Promise*, 1854; *le Sylphe*, 1856; *la Fanchonnette*, en trois actes, joué au Théâtre-Lyrique la même année; *les Trois Nicolas*, 1858; et deux opéras : *Jeanne la Folle*, 1848; *la Statue équestre*, 1850. Clapisson était membre de l'Académie des Beaux-Arts depuis 1854.

CLARKSON (Thomas), philanthrope anglais, né à Wisbeck en 1761, m. en 1846, fit ses études à Cambridge, entra dans la société qui s'était formée à Londres en 1787 pour l'abolition de la traite des noirs, et ne cessa de poursuivre ce but, de concert avec Wilberforce, par la parole et par des écrits. Quand il l'eut atteint, il demanda avec la même persistance l'abolition de l'esclavage. Ses principaux ouvrages sont : *Essai sur l'esclavage et sur le commerce des hommes*, 1786, in-8°; *Tableau du Quakérisme*, traduit en français sous le titre d'*Histoire des Quakers*, Genève, 1820, in-8°; *Histoire de l'abolition de la traite*, 1808, 2 vol. in-8°, traduite en français par l'évêque Grégoire; *Mémoires sur la vie de W. Penn*, 1813, 2 vol. in-8°. B.

CLARUS (Jean-Christian-Auguste), médecin, né en 1775 à Buch (Franconie), m. en 1854, professa à Leipzig. Le 1er, il y fit des cours sur l'auscultation et la percussion. On lui doit : *Tractatus de omento lacerato et mesenterii chordapso*, Leipzig, 1830-33, en 2 parties; *Vues sur la marche progressive du choléra*, en allemand, 1831; *Documents pour servir à la médecine pratique*, ibid., 1834-37; *Adversaria clinica*, 1846.

CLÉOPHANTE, personnage mythique du VIIe siècle av. J.-C., originaire de Corinthe, et à qui l'on attribuait l'invention de la peinture.

CLÉOSTRATE, astronome grec du Ve siècle av. J.-C., né à Ténédos, inventa, selon Censorinus, l'*octaétéris* ou cycle de huit ans usité avant celui de Méton. Pline lui attribue la division du zodiaque en signes, à commencer par le Bélier et le Sagittaire, et Hygin la désignation des Chevreaux dans la constellation du Chariot.

CLERK (John), tacticien naval anglais, m. en 1812, est l'inventeur d'une manœuvre connue sous le nom de *breaking the line* (c.-à-d. attaque du centre de la ligne), et qui, expérimentée par l'amiral Rodney en 1782 dans un combat contre le comte de Grasse, puis adoptée par Home et Nelson, modifia profondément la tactique. On a de lui un *Essai sur la tactique navale*, trad. en français par Lescalier, 1797, 2 vol. in-4°.

CLERMONT-TONNERRE (Aimé-Marie-Gaspard, marquis, puis duc de), né à Paris en 1780, m. en 1865, fut élève de l'Ecole polytechnique, fit les campagnes d'Italie, d'Allemagne et d'Espagne, devint aide de camp de Joseph Bonaparte en 1808, commanda les grenadiers à cheval de la garde royale en 1814, entra à la Chambre des pairs en 1815, et reçut en 1821, dans le ministère Villèle, le portefeuille de la marine, qu'il échangea bientôt contre celui de la guerre. Il vécut dans la retraite depuis 1830. B.

CLICQUOT (François-Henri), célèbre facteur d'orgues, né à Paris en 1728, m. en 1791, inventa le jeu de hautbois, et mit, le premier, des gammes chromatiques au clavier des pédales. Il construisit les orgues de St-Gervais, de Notre-Dame, de St-Nicolas-des-Champs, de St-Merry, de la Ste-Chapelle, de St-Sulpice, à Paris, et de la chapelle du palais de Versailles.

CLINTON (Henri-Fines), chronologiste, né à Londres en 1781, m. en 1853, fut membre de la Chambre des communes de 1806 à 1826. Outre un *Epitome de la chronologie de la Grèce jusqu'au siècle d'Auguste*, il a publié, de 1827 à 1834, des *Fasti hellenici* et des *Fasti romani*, qui font autorité.

CLIPPERTON, île de l'Océanie (Polynésie), située par 10° 19′ lat. N., et 113° 13′ long. O., découverte en 1705 par Clipperton, visitée et décrite en 1839 par S. Edw. Belcher, et occupée par les Français le 17 novembre 1858. Dépôts considérables de guano. C. P.

CLITARQUE, historien grec du IVe siècle av. J.-C., accompagna en Asie Alexandre le Grand, dont il écrivit l'histoire. Son livre jouissait d'une grande célébrité chez les Anciens, et fut, dit-on, grandement mis à profit par Quinte-Curce : les fragments qui en restent ont été réunis par Ch. Müller à la suite de l'*Arrien* de la collection Didot, Paris, 1846, gr. in-8°.

CLUGNY DE NUIS (Jean-Etienne-Bernard), contrôleur général des finances en 1776, succéda à Turgot, dont il supprima les plus heureuses réformes. Il suspendit l'édit sur l'abolition des corvées, rétablit les jurandes et les maîtrises, et demanda de honteuses ressources à la loterie. Il mourut 4 mois après son entrée aux affaires.

COALCOMAN, v. du Mexique, par 18° 30′ lat. N. et 105° 20′ long. O., donne son nom à un dép. situé entre ceux de Colima au N., de Tancitaro à l'E., d'Acapulco au S., l'océan Pacifique à l'O., et formé du N.-O. de l'anc. Etat de Guerrero. Côtes sablonneuses et malsaines; arrosé par le Rio de las Balzas et son affluent, le Rio-Cupatitzio. Ce dép. dépend de la division militaire de Guadalaxara.

COBDEN (Richard), économiste anglais, né à Dunfort (Sussex) en 1804, m. en 1865, commença par être commis voyageur, et profita de cette profession pour bien apprendre l'organisation commerciale et les réformes à faire pour le développement du commerce. Il se fit ensuite fabricant de toiles de coton à Manchester, réussit dans cette carrière, et la quitta pour se livrer à la politique. Déjà dans deux opuscules, *l'Angleterre, l'Irlande et l'Amérique*, et *la Russie*, 1836, il avait soutenu la doctrine de la paix universelle. Libre échangiste par conviction, il fonda en 1838 une association qui prit le titre d'*anticorn-law-league* (ligue contre la loi sur le blé). Un journal portant ce nom soutint les nouveaux principes, et Cobden acquit une telle notoriété, que la ville de Stockport l'envoya à la Chambre des communes, 1841. Là il combattit les doctrines protectionnistes de Robert Peel, ministre du commerce. Il le convainquit, et quand cet homme d'Etat supprima, en 1846, les droits d'entrée sur les céréales, il rapporta l'initiative de cette grande mesure au député de Stockport. Les libres échangistes récompensèrent alors Cobden, qui s'était ruiné pour cette cause : ils lui offrirent, au moyen d'une souscription publique, 1,750,000 fr. L'illustre économiste profita de ce don patriotique pour aller en Europe et en Amérique étudier les voies et moyens du mouvement commercial. Ces voyages le ruinèrent encore, mais ses concitoyens en appréciant l'utilité, l'indemnisèrent de nouveau. Il figura dans les *Congrès de la paix* à Paris en 1849 et à Francfort en 1850. A la formation du ministère Palmerston, 1856, le département du commerce fut offert à Cobden, qui le refusa et désigna M. Milner Gibson. Il consacra tous ses efforts à l'union commerciale de la France et de l'Angleterre. Le traité de commerce de 1860 entre ces deux pays fut la consécration pratique de ses doctrines, et depuis, les autres nations de l'Europe sont entrées ou entrent successivement dans cette voie du libre échange. Cobden fut le chef de l'école libérale de Manchester, opposée à l'école protectionniste. Comme orateur, il était original, passionné, pressant, et d'une logique vigoureuse. On a recueilli, en 1850, un vol. de ses *Discours*. On en trouve plusieurs autres dans l'ouvrage de Bastiat, *Cobden et la Ligue*, 1845, et dans le *Journal des Economistes*. Dès qu'on apprit en France la nouvelle de sa mort, l'empereur Napoléon III ordonna que le buste de Cobden fût placé au musée de Versailles. *V.* J. Garnier, *Richard Cobden, les Ligueurs et la Ligue*, 1846. C. D—r.

COCCEIUS AUCTUS, architecte romain du temps d'Auguste, creusa, de Naples à Pouzzoles, et du lac Averne jusqu'à Cumes, des routes souterraines dont il reste encore des traces. On conjecture que la grotte de Pausilippe est de lui.

COCCEIUS ou COCK (Jean), théologien, né à Brême en 1603, m. en 1669, professa l'hébreu. Il eut un étrange système d'interpréter l'Ancien Testament : chaque passage fourmillait de sens cachés; les récits, moins susceptibles que tout le reste d'applications ultérieures, furent convertis en allusions typiques; l'Ancien Testament devint d'un bout à l'autre une représentation énigmatique du Nouveau. Ses partisans furent appelés Coccéiens. Ses œuvres forment 8 vol. in-fol., Amsterd., 1673. C. N.

COCHINCHINE. Des événements récents ont appelé l'attention sur la Cochinchine. Un vaisseau français, *le Catinat*, ayant été mal reçu en sept. 1856 dans la baie de Tourane, avait été obligé de recourir à la force. Cette visite avait été suivie d'un redoublement de persécutions contre les chrétiens. La France et l'Espagne organisèrent une expédition commune contre la Cochinchine sous le commandement de l'amiral français Rigault de Genouilly. Le 1er et le 2 sept. 1858, les forts de la baie de Tourane furent pris, et les Cochinchinois repoussés dans plusieurs engagements. Mais la difficulté des communications, l'insalubrité du climat et le défaut de forces suffisantes empêchèrent les alliés de marcher sur la capitale, Hué; alors, laissant une garnison dans Tourane, ils allèrent, au sud de l'Empire, attaquer le fort important de Saïgong, qui fut pris (1859). Les chrétiens indigènes, dont les missionnaires avaient promis le concours, n'apparaissant pas, la France, qui préparait sa seconde expédition en Chine, ajourna ses projets contre l'Annam; le fort de Tourane fut évacué et détruit : mais Saïgong fut conservé et même déclaré possession française (2 fév. 1860). La fin de la guerre de Chine permit de reprendre les hostilités contre les Cochinchinois, qui avaient profité de notre éloignement pour bloquer Saïgong. L'amiral Charner les chassa des lignes de Ki-Koa (24-25 févr. 1861), pendant que l'amiral Page dégageait la rivière de Don-Naï. Bientôt la prise de Mytho, des forts de Bien-Hoa et de Ving-Long (20-23 mars 1862) par l'amiral Bonard, força l'empereur Tu-Duc à signer la paix de Saïgong, le 5 juin 1862. Les trois provinces de Saïgong, Mytho et Bien-Hoa, avec l'île de Poulo-Condore, étaient cédées à la France, une indemnité de 20 millions de fr. payée pour les frais de la guerre, trois ports du Tong-King ouverts au commerce, et la religion chrétienne tolérée dans tout le royaume. C. P.

COCHINCHINE FRANÇAISE, colonie acquise en 1862 (*V. l'art. précédent*), se compose, avec l'île de Poulo-Condore, qui commande l'entrée du Cambodje, de trois prov. de la Basse-Cochinchine, Saïgong, Mytho et Bien-Hoa, bornées à l'O. par le Cambodje, au S. par la mer de Chine, au N. et à l'O. par des montagnes qui la séparent des provinces demeurées au pouvoir des Cochinchinois. Superficie évaluée à 2,000,000 d'hectares; le pays, coupé au S.-O. par les bras du Cambodje, au centre par le Don-Naï, fleuve large et profond et relié au premier par de nombreux bras naturels ou *arroyos*, est bas, humide, et produit abondamment le riz, les épices, le tabac, l'indigo, le coton; les montagnes sont couvertes de belles forêts qui renferment, entre autres essences dures, le précieux bois de teck. Les habitants, évalués à 1,500,000, sont Cochinchinois, avec une population chinoise assez nombreuse et des Malais; la plupart sont bouddhistes; quelques chrétiens. Un commandant en chef résidant à Saïgong, capitale de la colonie, et des commandants de province, administrent le pays par des magistrats civils indigènes, chargés de recouvrer les impôts et de rendre la justice. C. P.

COCKERELL (Charles-Robert), architecte, né à Londres en 1788, m. en 1863, étudia les monuments antiques à Rome, en Sicile, en Grèce, prit part aux fouilles d'Egine et de Phygalie, donna des restaurations du Forum romain, du Capitole, du Parthénon, et dirigea des constructions remarquables, entre autres : la salle d'assemblée et la chapelle du collége d'Harrow, 1819; l'Institut philosophique de Bristol, 1822. Il devint membre de l'Académie royale des Beaux-Arts, 1836, professeur d'architecture, 1840, et associé de l'Institut de France, 1841. Il a bâti dans le genre gothique la nouvelle bibliothèque de Cambridge. Parmi ses écrits, citons : *Iconographie des églises du pays de Galles; Description artistique de la cathédrale de Lincoln*.

COCOS (Iles des), groupe d'îles de l'Océanie (Malaisie) composé de 3 îlots madréporiques, situés au S.-O. de Java, par 12° lat. S. et 100° 20′ long. E., et occupés par les Anglais le 31 mars 1857. La plus septentrionale de ces îles, appelée *North Keeling* ou *Preeling Island*, a environ 9 kil. de long sur 6 de large. Le groupe méridional, appelé proprement *Iles des Cocos*, présente au N. une baie profonde, *Port Albion* ou *Port du Refuge*, offrant un bon ancrage pour les vaisseaux. Les naturels sont des nègres australiens et quelques Malais. C. P.

CŒUR (Pierre-Louis), prélat français, né à Tarare en 1805, m. en 1860, enseigna la philosophie dans un séminaire de Lyon. En 1827, il alla à Paris, et, ordonné prêtre en 1829, se voua à la prédication. Il obtint des succès par sa parole élégante et toujours élevée. Il professa, pendant quelques années, l'éloquence sacrée à la Faculté de théologie de Paris, et, en 1848, accepta l'évêché de Troyes. Il vint à Paris pour y prononcer, dans l'église des Invalides, l'oraison funèbre de Jérôme Bonaparte.

COIGNET (Jules-Louis-Philippe), peintre de paysages, né à Paris en 1798, m. en 1860, élève de V. Bertin, a publié, outre un *Cours complet de paysages*, une suite de 60 magnifiques *Vues pittoresques de l'Italie*, dessinées d'après nature, 1826, in-fol. Il a envoyé aux Expositions un grand nombre de *Vues* de France et de Suisse.

COIN-DELISLE (Jean-Baptiste-César), jurisconsulte, né à Paris en 1789, m. en 1865, avocat à la Cour de Paris depuis 1823, a travaillé à l'*Encyclopédie des juges de paix* de V. Augier, à la *Revue critique de législation et de jurisprudence*, et publié en société avec M. Frédérich : *Commentaire sur le Code forestier*, 1827-28, 2 vol. in-8°; *Loi sur la pêche fluviale*, etc., 1829. Il a donné seul : *Commentaire analytique du Code civil*, 1835-52, 4 vol. in-4°; *Limite du droit de rétention par l'enfant donataire renonçant*, 1852; *Observations sur l'hypothèque légale d'indemnité, acquise en temps suspect*, 1855.

COLIN (Alexandre), statuaire flamand, né à Malines en 1520, m. en 1612, fut appelé par l'empereur Ferdinand Ier à Inspruck, où il acheva le fameux mausolée de Maximilien Ier, commencé par les frères Abel, de Cologne. On lui doit encore, dans la même ville, deux mausolées qui ornent l'église de la cour.

COLLAS (Achille), mécanicien artiste, né à Paris en 1795, m. en 1859, inventa, en 1822, une machine à faire des agrafes; en 1826, une machine à graver les poinçons pour boutons irisés; en 1828, une machine à guillocher les rouleaux pour l'impression des indiennes; enfin, en 1831, un tour vertical pour réduire et graver en taille-douce les bas-reliefs et les médailles. Il en fit l'application au *Trésor de numismatique et de glyptique*, en 906 planches in-fol. Il l'adapta aussi à la gravure des billets écrits et autres. Collas inventa encore, en 1836, un tour pour réduire les bustes et les statues.

COLLET (Pierre), théologien, né à Ternay (Loir-et-Cher) en 1693, m. en 1770, professa dans plusieurs maisons des frères de St-Lazare, et devint principal du collége des Bons-Enfants à Paris. Il a laissé : *Traité des dispenses*, 1742, 2 vol. in-12; *Institutiones theologiæ moralis*, 5e édition, 1758, 6 vol. in-12; *Institutiones theologiæ scholasticæ*, 1765, 2 vol. in-12; *Vie de St Vincent de Paul*, 1748, 2 vol. in-4; *Traité des saints mystères*, réimprimé même de nos jours; *Traité historique, dogmatique et critique des Indulgences et du Jubilé*, 1759; *Traité des devoirs de la vie religieuse*, 1765, etc.

COLLIER (Arthur), théologien et philosophe anglais, né en 1680 à Langdorf-Magna (Wilts), m. en 1732, étudia à Oxford, et remplit les fonctions de recteur dans son pays natal depuis 1704 jusqu'à sa mort. L'ouvrage qui a fait sa réputation est intitulé *Clavis universalis* (clef universelle), *ou Nouvelle recherche sur la vérité, contenant une démonstration de la non-existence ou de l'impossibilité du monde matériel*, Londres, 1713; on y trouve une métaphysique plus hardie encore que celle de Berkeley.

COLLINGWOOD (Lord CUTHBERT), amiral anglais, né à Newcastle-sur-Tyne en 1748, m. en 1810, entra fort jeune dans la marine, se distingua dans la guerre de l'Indépendance des États-Unis, fut employé au blocus de Toulon en 1793, prit part en 1797 au combat du cap St-Vincent, et en 1805 à la bataille de Trafalgar, et remplaça Nelson dans le commandement des armées navales de la Méditerranée. Il devint pair d'Angleterre en 1806.

COLLI-RICCI (Louis-Léonard-Gaspard VENANCE, baron de), général piémontais, né à Alexandrie en 1760, fit les campagnes contre la France depuis 1792, perdit la bataille de Mondovi en 1796, et, lors de l'occupation du Piémont par les troupes du Directoire en 1798, prit rang dans l'armée française. Il servit sous Joubert et Moreau à l'armée d'Italie. C'était un officier peu entreprenant, mais il manœuvrait habilement dans la guerre défensive.

COLOMBIE ANGLAISE, territoire détaché de celui de la Compagnie de la baie d'Hudson, et érigé en colonie distincte dépendant immédiatement de la Couronne d'Angleterre, 1858; il comprend les parties méridionales de la Nouvelle-Calédonie, appelées Nouvelle-Géorgie et Nouvel-Hanovre. La Colombie anglaise est bornée au S. par les États-Unis (Territ. de Washington, 49° lat. N.), à l'E. par les montagnes Rocheuses jusqu'à la brèche qui donne passage à la riv. Peace; au N. par le Finlay, branche de cette rivière, les monts Peak et la riv. Simpson, qui débouche dans le Pacifique à la limite des possessions russes et anglaises; à l'O. par l'océan Pacifique, depuis la rivière Simpson jusqu'à la frontière des États-Unis, au détroit de Fuca. L'archipel de la Reine-Charlotte fait partie de cette colonie, et l'île de Vancouver est sous l'autorité du même gouverneur. La superf. est d'env. 578,000 kil. carrés, c.-à-d. presque aussi considérable que celle de l'Espagne et du Portugal ensemble. Le pays est généralement montagneux, couvert le long de la côte par les prolongations de la chaîne Cascade des États-Unis, et à l'E. et au N. par les ramifications des montagnes Rocheuses, dont la principale est la chaîne des monts Peak. Il est arrosé au S. par le cours supérieur de la Columbia ou Orégon, au centre par le Fraser et ses affluents, les rivières Thompson et Stuart, au N. par les riv. Peace et Simpson. Lacs considérables : Arrow supérieur et inférieur, Flat-Bow, Okanagan, Quaw, Stuart, Quesnel, Schu-Schwap, Kenloop, Lilluet et Harrison. Le climat est beaucoup plus doux que celui de l'Amérique orientale à la même latitude, à cause des émanations tièdes du grand courant d'eau chaude de l'océan Pacifique, qui se déverse sur toute cette côte et sur celle de la Californie. Aussi la végétation y est-elle extrêmement puissante. On a découvert de riches mines de fer, des bancs de houille, et surtout d'abondants *placers* d'or, qui, depuis 1856, le disputent à ceux de la Californie. Les Indiens indigènes sont divisés en plusieurs tribus; on évalue leur nombre à 95,000; ils s'appellent *Takhali* au N. vers les sources du Fraser, *Chimsain* et *Hailtsa* sur la côte, *Schuschwap* ou *Atnah* au centre, *Selisch* au S., et *Kitunah* ou *Koutani* à l'E. Les Européens sont au nombre d'environ 80,000. La capitale, située à l'embouchure du Fraser, et nommée d'abord Queensborough, a pris, depuis 1859, le nom de *New-Westminster*; mais le gouverneur réside encore à *Victoria*, au S. de Vancouver. Les autres villes ne sont encore que les anciens forts Langley, Hope, Yale, Chilcotin, Alexandria, George, St-James, Fraser et Simpson. C. P.

COLON, ville de la Nouvelle-Grenade. *V.* plus haut ASPINWALL.

COLONNE ARTÉSIENNE DE GRENELLE, monument en fonte de fer, à Paris, sur la place de Breteuil. C'est une tour hexagone, de 42m,85 d'élévation, 3m,55 de diamètre à sa base, et 2m,90 à son sommet. Elle repose sur un socle de pierre au milieu de deux bassins concentriques. Le noyau de la tour forme le tube d'ascension du puits de Grenelle, situé à quelque distance. Trois vasques, superposées à 10m l'une de l'autre, divisent la colonne. Chacune, percée de 24 ouvertures, verse, aux jours de réjouissances publiques, une nappe de 72 jets, éclairés par des becs de gaz. Sur la 3e vasque, qui est le point de dégorgement perpétuel du puits, s'élève un lanternon. Autour du noyau se développe un escalier en spirale à jour, de 150 degrés. M. Delaperche, ingénieur des ponts et chaussées, a conçu et fait élever cette colonne, 1857-1858. Elle pèse 100,000 kil. C. D—Y.

COLONNE INFERNALE, surnom donné, en 1793, à une *division d'avant-garde* de l'armée des Pyrénées-Orientales. Servan, qui commandait cette armée, voulant tirer parti des talents de La-Tour-d'Auvergne (*V.* ce nom), qui avait toujours refusé tout avancement de grade, eut l'idée de le faire général sans qu'il en eût le titre : alors il créa cette *division*, qu'il composa de toutes les compagnies de grenadiers de l'armée, au nombre de 8,000 h., et le capitaine La-Tour en reçut le commandement. Cette *division d'avant garde*, conduite par un tel chef, préparait, et presque toujours décidait la victoire. Elle fit tant de prodiges d'audace, que les Espagnols la surnommèrent *Colonne infernale*. La-Tour-d'Auvergne, guerrier philosophe, cherchait à préserver des maux de la guerre les paisibles cultivateurs, et sa Colonne observait une discipline inspirée par ce sentiment. — La *Colonne infernale* fut dissoute lorsque l'Espagne fit la paix, en 1795. C. D—Y.

COLORADO (Territoire du), aux États-Unis de l'Amérique du N. Borné par les Territ. du Nebraska et d'Idaho au N., d'Utah à l'O., du Nouveau-Mexique et le Territ. Indien au S., celui de Nebraska et l'État de Kansas à l'E., entre 37°-41° lat. N., et 104°-111° long. O. Superf., environ 278,000 kil. carrés; popul., 75,000 hab. Capit., *Golden-City* ou *Auraria*, près des sources de la branche S. de la Platte; v. princ. : Denver-City, Central-City; postes militaires : *Camp-Collins, Fort-Lyon, Fort-*

Garland. La chaîne centrale des montagnes Rocheuses, avec les trois Parcs du Nord, du Milieu et du Sud, renommés pour leurs belles forêts, le sépare en deux parties : celle de l'Ouest, arrosée par le Colorado; celle de l'Est, par le Kansas, l'Arkansas, et la Platte ou Nebraska. Il renferme au centre les monts Pikes, riches en mines d'or et autres métaux. C. P.

COMBEROUSSE (De). *V.* Decomberousse.

COMMANDEMENTS MILITAIRES (grands), nom donné en France à la réunion d'un certain nombre de divisions militaires formant un *Arrondissement* placé sous le commandement direct d'un maréchal de France, chargé, avec le titre de *commandant supérieur*, de tout ce qui concerne le service, la discipline et l'instruction, et pouvant, en cas de troubles, concentrer les troupes des divisions de son Arrond. Voici le tableau des arrondissements :

Arrondissements.	*Divisions.*	*Siége.*
1er ou de Paris.....	1re, 2e.....	Paris.
2e ou du Nord.....	3e, 4e.....	Lille.
3e ou de l'Est.....	5e, 6e, 7e.....	Nancy.
4e ou du Sud-Est....	8e, 9e, 10e, 17e, 20e, 22e.	Lyon.
5e ou du Sud-Ouest..	11e, 12e, 13e, 14e.....	Toulouse.
6e ou de l'Ouest.....	15e, 16e, 18e, 19e, 21e...	Tours.

Les grands Commandements militaires ont été institués par Napoléon III, 1858-1860.

COMMUNE. L'organisation administrative de la commune en France a été modifiée par la loi du 7 mai 1855. Le maire et les adjoints sont nommés pour 5 ans par l'Empereur, dans les chefs-lieux de département, d'arrondissement et de canton, et dans les communes de 3,000 hab. et au-dessus; dans les autres communes, par le préfet. On peut les prendre en dehors du Conseil municipal. Ils doivent être âgés de 25 ans au moins, et inscrits, dans la commune, au rôle des quatre contributions directes. Ils peuvent être suspendus par arrêté du préfet, mais ne sont révoqués que par décret de l'Empereur. Il y a un adjoint dans les communes de 2,500 hab. et au-dessous; 2 dans celles de 2,501 à 10,000 hab., et, dans les communes d'une population supérieure, un adjoint de plus par chaque excédant de 20,000 hab. Le Conseil municipal est composé de 10 membres dans les communes de 1,000 hab. et au-dessous; de 12, dans celles de 1,001 à 3,000; de 14, dans celles de 3,001 à 10,000; de 16, dans celles de 10,001 à 20,000; de 18, dans celles de 20,001 à 30,000; de 20, dans celles de 30,001 à 40,000; de 22, dans celles de 40,001 à 50,000; de 24, dans celles de 50,001 à 60,000; de 30, dans celles de plus de 60,000. Les conseillers doivent être âgés de 25 ans au moins, et sont élus pour 5 ans par le suffrage universel. Les Conseils municipaux peuvent être suspendus par le préfet, mais pour un temps qui ne dépasse pas une année; l'Empereur seul prononce leur dissolution. Dans ce cas, les commissions administratives nommées par l'Empereur ou par le préfet peuvent durer jusqu'aux élections régulières; le nombre de leurs membres ne doit pas être inférieur à la moitié des conseillers municipaux. Il n'y a lieu à élections complémentaires, durant la période quinquennale, que si un Conseil est réduit aux trois quarts de ses membres. A Paris et à Lyon, le Conseil municipal est nommé par l'Empereur, qui désigne aussi le président : il est de 36 membres dans la 1re ville. Dans les chefs-lieux de département qui ont plus de 40,000 hab., le préfet exerce les fonctions de préfet de police. Les Conseils municipaux ont 4 sessions ordinaires, dont chacune peut durer 10 jours : au commencement de février, mai, août, et novembre. Le préfet ou le sous-préfet prescrit ou autorise la convocation extraordinaire du Conseil municipal, toutes les fois que les intérêts de la commune l'exigent. Le maire, ou l'adjoint qui le remplace, préside le Conseil, et a voix prépondérante en cas de partage. Les adjoints pris en dehors du Conseil n'ont que voix consultative. Le Conseil municipal ne peut délibérer que lorsque la majorité des membres assiste à la séance. Les résolutions sont prises à la majorité absolue des voix. Les séances ne sont pas publiques; mais tout habitant ou contribuable de la commune peut demander communication et prendre copie des délibérations. B.

COMONFORT (Ignacio), l'un des chefs de l'anc. république du Mexique, né vers 1810, m. en 1863. Après avoir été successivement avocat, préfet, député, administrateur des douanes, il tenta, en 1855, une révolte contre le président Santa-Anna, attaqué déjà par Alvarez, puis se joignit à ce dernier qui, ayant réussi, se fit élire président de la république, et le nomma ministre de la guerre. Mais, vers la fin de l'année, Alvarez se substitua Comonfort dans la présidence; celui-ci se déclara chef du parti démocratique, révoqua les priviléges du clergé et de l'armée, et provoqua ainsi plusieurs révoltes dans les provinces. Chassé en 1858, il fut remplacé par Zuloaga. Lors de la guerre de la France contre le Mexique, chargé par le président Juarès de secourir Puebla, assiégée par les Français, 1863, il fut mis en déroute, et tué peu de temps après.

COMPAGNIES DE JÉHU ou DU SOLEIL, bandes contre-révolutionnaires qui se formèrent dans le midi de la France, et particulièrement à Lyon, après la journée du 9 thermidor. C'était une véritable armée, organisée avec beaucoup de puissance, et qui avait sa discipline, ses volontaires, ses mercenaires, ses enfants perdus. Son but était la vengeance, par le meurtre et l'assassinat, contre tous les terroristes. Elle avoua son caractère en prenant le nom de Jéhu, roi d'Israël, que le prophète Élisée sacra sous la condition de punir les crimes de la maison d'Achab et de Jézabel, et de faire mourir tous les prêtres de Baal. Cette affiliation montait jusqu'aux classes élevées de la société, ou plutôt en descendait : on l'y avouait, on se vantait d'en être. Des dames portaient de petits poignards d'or, en façon d'épingles; des jeunes gens quittaient une partie de bouillotte pour aller à une *partie d'extermination* où ils étaient commandés; ces *muscadins*, parfumés, soignés sur toute leur personne, les mains bien blanches, y conservaient sur un doigt, et comme une marque d'honneur, une trace de sang prise dans une de ces expéditions. Les meurtres se commettaient à toute heure, même en plein jour, et les passants qui avaient laissé commettre les meurtres ordonnés par les terroristes n'avaient rien à dire contre ceux exécutés par ces contre-terroristes, qui disaient : « Nous vengeons nos parents. » Les Compagnies de Jéhu ne purent être détruites qu'en 1800. C. D.—Y.

COMPANS (Jean-Dominique), général, né en 1769 à Saliès (Haute-Garonne), m. en 1845, fit ses premières campagnes aux armées des Alpes et d'Italie, combattit à Austerlitz en qualité de chef d'état-major de Lannes, servit ensuite en Prusse et en Pologne, devint général de division en 1806 et comte de l'Empire en 1808, contribua, pendant la campagne de Russie, à la prise de Smolensk et à la victoire de la Moskowa, et, pour sa conduite à Bautzen, à Dresde et à Leipzig, reçut de Napoléon Ier la qualification de « général de bataille du premier mérite. » Il se distingua encore à Waterloo, où il fut fait prisonnier. Louis XVIII le nomma pair de France. B.

COMTE (Auguste), mathématicien et philosophe, né à Montpellier en 1798, m. en 1857, entra, en 1814, à l'École polytechnique, se fit disciple de Saint-Simon, aida son maître dans la publication de son fameux ouvrage intitulé *l'Industrie*, collabora à *l'Organisateur* en 1820, au *Catéchisme des industriels* en 1822-23, au *Producteur* en 1825, et voulut devenir à son tour chef d'école. Il est l'inventeur d'un système philosophique, qu'il appela *le Positivisme;* ce système, dont il n'a donné l'exposition que d'une manière embarrassée et obscure, se trouve développé dans les ouvrages suivants : *Système de politique positive*, Paris, 1824, in-8°; *Cours de philosophie positive*, 1839-42, 4 vol.; *Discours sur l'esprit positif*, 1844; *Discours sur l'ensemble du Positivisme*, 1848; *Système de politique positive, ou Traité de sociologie, instituant la religion de l'humanité*, 1851-54, in-8°; *Calendrier positiviste*, 4e édit., 1852; *Catéchisme positiviste*, 1852; *Politique positiviste*, 1856, 4 vol. On lui doit encore : *Traité élémentaire de géométrie analytique*, 1843, in-8°; *Traité philosophique d'astronomie populaire*, 1844. Depuis 1832, Aug. Comte fut répétiteur d'analyse et de mécanique à l'École polytechnique. Destitué en 1844, il vécut avec une pension que lui faisaient ses élèves.

CONCORDAT AUTRICHIEN. Ce pacte, conclu, en 1855, par François-Joseph, empereur d'Autriche, avec le pape Pie IX, a considérablement accru les prérogatives de l'Église catholique dans les domaines autrichiens. Il décide que la religion catholique, apostolique et romaine, jouira de tous les droits qui lui appartiennent en vertu de l'ordre établi par Dieu et les lois canoniques; que le pape a, de droit divin, la primauté d'honneur et de juridiction; que les rapports des évêques, du clergé et du peuple avec le Saint-Siége ne seront plus soumis à l'autorisation préalable de l'empereur; que les prélats exerceront tous les droits que leur attribuent les canons de l'Église, et communiqueront librement avec le clergé et le peuple de leurs diocèses; que le droit de nomination aux archevêchés et évêchés n'appartiendra pas toujours à l'empereur, et que l'exercice même restreint de ce droit sera subordonné aux avis des évêques, particulièrement ceux de la province; que les biens de l'Église sont inviolables, et ne peuvent être vendus ni grevés sans le consentement du

Saint-Siége; que les dîmes existantes continueront d'être perçues, et que celles qui ont été abolies par la loi civile seront remplacées, à titre de compensation, par des dotations soit en biens-fonds, soit en rentes sur l'État; que le droit, pour les prélats, de multiplier les ordres monastiques et les congrégations religieuses, n'a d'autre condition que de donner au gouvernement communication de leurs intentions; que les évêques dirigeront exclusivement l'éducation religieuse dans toutes les écoles publiques ou privées; qu'ils exerceront en toute liberté un droit de censure sur les livres, et que le gouvernement devra empêcher la propagation des ouvrages condamnés; qu'un pareil droit de censure leur est attribué sur tous les fidèles qui transgresseraient les lois et les canons de l'Église; que la juridiction ecclésiastique sera rétablie, pour juger les causes ecclésiastiques, et pour prononcer sur les causes relatives aux mariages; que les lois de l'empereur Joseph II, en ce qui concerne les personnes et les choses ecclésiastiques, sont abolies. Le Concordat exige des évêques un serment de fidélité. — Le *Concordat autrichien* excita un vif mécontentement dans toute l'Allemagne, et particulièrement en Autriche, parmi les protestants. L'ère de liberté politique et religieuse dans laquelle est entrée l'Autriche en 1860 rendit plus difficile encore l'exécution du Concordat, et auj., sans être aboli, il est loin d'être appliqué dans sa rigueur. B.

CONFÉDÉRATION DU RHIN, union armée, instituée par Napoléon Ier le 12 juillet 1806, et qui comprenait 16 États : les royaumes de Bavière et de Wurtemberg, la principauté de Ratisbonne, les grands-duchés de Baden, Berg, Hesse-Darmstadt, les duchés de Nassau-Usingen, Nassau-Weilbourg, les principautés de Hohenzollern-Hechingen, Hohenzollern-Sigmaringen, Salm-Salm, Salm-Kirbourg, Isembourg, Aremberg, Lichtenstein, et Layen. Après la bataille d'Iéna (14 octobre 1806) et le traité de Tilsitt (7 juillet 1807), la Confédération du Rhin s'accrut des royaumes de Saxe et de Westphalie, des duchés d'Anhalt, d'Oldenbourg, de Mecklembourg, et comprit presque tout l'ancien Empire germanique, sauf l'Autriche, la Prusse, le Holstein, et les villes Hanséatiques. Le prince archichancelier de l'Empire germanique, archevêque de Ratisbonne, en fut nommé président; la Confédération était sous le protectorat de l'empereur des Français, qui, à la mort du prince président, sous le titre de *Prince-primat*, avait le droit de lui nommer un successeur; elle était en état perpétuel d'alliance offensive et défensive avec la France, et ses membres se déclaraient séparés à jamais de l'Empire germanique. En cas de guerre, soit par ou contre la Confédération, soit par ou contre la France, ils devaient fournir une armée de 63,000 hommes, et la France une de 200,000. Le siége de la diète était à Ratisbonne; mais, en cas de contestations entre les confédérés, un collége de rois et un collége de princes s'assemblaient à Francfort pour les juger. — Ce célèbre et hardi traité, qui fut publié avec un grand éclat, détruisit le vieil Empire germanique, qui durait depuis 1,006 ans, et plaça sous l'influence directe de la France les États du midi de l'Allemagne. La Confédération du Rhin tomba lorsque Napoléon fut forcé de transporter la guerre sur la rive gauche du Rhin (2 novembre 1813). C. D—y.

CONFLANS (Hubert de Brienne, comte de), maréchal de France, né vers 1690, m. en 1777, perdit, en 1759, pendant la guerre de Sept ans, une bataille navale contre les Anglais au sortir de Brest.

CONSERVATEURS, nom que se donnèrent, sous la 2e Restauration, des écrivains royalistes, et des royalistes éclairés, qui combattaient contre le parti des libéraux, pour défendre la monarchie constitutionnelle et la dynastie des Bourbons. Pendant plusieurs années, ils publièrent un Journal-Revue, intitulé *le Conservateur*.

CONSTABLE (John), peintre paysagiste anglais, né à Bergholt (Suffolk) en 1776, m. en 1837, fit une révolution dans l'art du paysage, en copiant la nature naïvement et sans s'assujettir à une vérité de convention. Il a laissé des *Conférences* sur son art.

CONTANT D'IVRY (Pierre), architecte, né à Ivry-sur-Seine en 1698, m. en 1777, membre de l'Académie d'architecture depuis 1726, éleva les écuries de Bissy, l'église de Condé en Flandre, celle de St-Waast à Arras, le Belvédère de Saint-Cloud, l'hôtel du Gouvernement à Lille, et une partie des bâtiments du Palais-Royal à Paris. En 1764, il jeta aussi dans cette ville les fondements de l'église de la Madeleine; mais, après sa mort, les plans de cet édifice furent modifiés par Couture. B.

CONTES, ch.-l. de canton (Alpes-Maritimes), arrond. et à 13 kil. N.-E. de Nice; 1,070 hab.

CONTUCCI (André), sculpteur et architecte, né à Sansovino en 1460, m. en 1529. Ses plus belles œuvres sont : la chapelle du St-Sacrement, dans l'église du St-Esprit à Florence; un groupe de l'Enfant Jésus, de la Vierge et de Ste Anne, dans l'église St-Augustin à Rome; et les bas-reliefs de la *Santa Casa*, à Lorette.

COP (Nicolas), recteur de l'Université de Paris en 1533, adopta les principes de la Réformation religieuse, prononça, pour défendre Marguerite de Navarre contre les attaques dont elle était l'objet, un discours inspiré et peut-être écrit par Calvin, fut dénoncé au Parlement par les Cordeliers, et s'enfuit à Bâle dans la crainte d'être emprisonné.

COQUELIN (Charles), économiste, né à Dunkerque en 1803, m. en 1852, publia, après 1830, dans le journal *le Temps*, de remarquables articles sur le régime des banques, et, dans *le Droit*, des études sur Quesnay et Turgot. Quelques-uns des articles qu'il donna ensuite à la *Revue des Deux Mondes* furent réunis, en 1840, sous le titre d'*Essai sur la filature mécanique du lin et du chanvre*, et réédités, en 1845, sous celui de *Traité de la filature mécanique*. En 1846, il devint collaborateur du *Journal des économistes*, puis directeur de l'Association pour la liberté des échanges. Son livre *du Crédit et des banques*, 1848, obtint un succès mérité. Enfin, en 1851, il eut la direction du *Dictionnaire de l'économie politique*, publication dont il n'a pas vu la fin.

CORDIER (Pierre-Louis-Antoine), géologue et minéralogiste, né à Abbeville en 1777, m. en 1861, accompagna son maître Dolomieu, membre de la commission scientifique d'Egypte, et fut, à son retour, inspecteur des mines dans le départ. des Apennins, dont il devait publier, en 1812, la *Statistique minéralogique*. Les Mémoires nombreux et intéressants qu'il fit insérer dans le *Journal des Mines* lui valurent le titre d'inspecteur divisionnaire en 1810. Appelé en 1819 à la chaire de géologie du Muséum d'histoire naturelle à Paris, il remplaça le célèbre Haüy comme membre de l'Académie des Sciences en 1822. Un *Essai sur la température de l'intérieur de la terre*, qu'il donna en 1827, contient une ingénieuse explication des éruptions volcaniques, rattachées à la théorie de l'aplatissement de la terre. Conseiller d'Etat sous Louis-Philippe, puis inspecteur général des mines, vice-président du Conseil général des mines, administrateur du Muséum, pair de France en 1839, Cordier prit part à l'organisation des chemins de fer et des paquebots à vapeur.

CORITIBA, v. du Brésil, ch.-l. de la prov. de Parana, par 25° 51′ 42″ lat. S. et 51° 56′ long. O., à 500 kil. S.-O. de St-Paul; fondée en 1654. Commerce de bestiaux, porcs, chevaux. C. P.

CORPS DE VILLE ou de la maison de ville de paris. C'était, dans l'anc. monarchie française, et encore avant la Révolution, le corps des administrateurs et des conseillers de la ville de Paris. Il comprenait 1 prévôt des marchands, 4 échevins, 1 procureur du roi et de la ville, 1 greffier au Châtelet, 1 trésorier, 26 conseillers du roi et de la ville, et 16 conseillers quarteniers. Ces charges étaient à vie, excepté celles de prévôt des marchands et d'échevin.

COSA (Juan de la), navigateur et cosmographe espagnol, né à Santona (prov. de Santander), vers le milieu du XVe siècle, m. en 1510, accompagna Colomb comme pilote dans son second voyage (1493), puis Hojeda et Améric Vespuce en 1499, et, dans deux expéditions qu'il commanda en chef (1504, 1507), empêcha les Portugais de s'établir dans l'isthme de Darien. Il dressa en 1500 une grande mappemonde, embrassant toutes les terres découvertes à cette époque par les Espagnols et les Portugais. L'original est auj. dans les archives de l'Espagne; mais une reproduction en a été donnée dans les *Monuments de la géographie*, de Jomard. C. P.

COSSALI (Pierre), mathématicien, né à Vérone en 1748, m. en 1815, entra dans la compagnie de Jésus en 1766, fit des cours publics à Vérone dès 1778, obtint en 1787, à l'Université de Parme, la chaire de physique théorique, qu'il permuta en 1791 contre celle d'astronomie et de météorologie, fut nommé professeur de mathématiques transcendantes à Vérone en 1805, et à Padoue en 1806, et fit partie de l'Institut national italien en 1811. Outre des *Éphémérides astronomiques* qu'il publia de 1791 à 1804, et de nombreux Mémoires insérés dans les *Actes de la Société italienne des sciences*, on a de lui : *Sur le cas irréductible du 3e degré*, Venise, 1779; *Dissertazione sull' assoluta irredimibilità del binomio cubico*, Vérone, 1782; *Sull' equilibrio esterno ed interno delle machine aerostatiche*, Vérone, 1784, in-8°; *Storia critica dell' origine, trasporto e primi progressi in Italia dell' algebra*, Parme, 1791, 2 vol. in-8°, etc.

COTELLE (Louis-Barnabé), jurisconsulte, né à Montargis en 1752, m. en 1827, fut professeur de législation à l'École centrale du Loiret en 1796, juge à la Cour impériale d'Orléans, professeur de Code civil à la Faculté de droit de Paris en 1810, puis professeur de droit de la nature et des gens. On a de lui : *Traité des testaments, legs et fidéi-commis*, 1807; *Traité analytique des droits des enfants naturels reconnus*, 1812; *Cours de Droit français ou du Code Napoléon approfondi*, 1813, 2 vol. in-8°; *Des priviléges et hypothèques*, 1820, in-8°; *Abrégé du Cours élémentaire du Droit de la nature et des gens*, 1820, in-8°; *Traité des intérêts*, 1826, in-12, etc. — Son fils, Toussaint-Ange Cotelle, né en 1795 à Bléneau (Yonne), avocat à la Cour de cassation en 1823, professeur de droit administratif à l'École des ponts et chaussées en 1831, a écrit : *Cours de Droit administratif appliqué aux travaux publics*, 1835, 2 vol. in-8°, et 1838-40, 3 vol. in-8°. On lui doit aussi des éditions de Burlamaqui, Barbeyrac, Vattel, etc.

COTTE (Louis), météorologiste, né à Laon en 1740, m. en 1815, entra dans la congrégation de l'Oratoire, accepta un canonicat à Laon en 1784, renonça au sacerdoce en 1794, et devint conservateur de la bibliothèque du Panthéon. C'est à lui qu'on dut, en 1766, la découverte de la source minérale sulfureuse dite *eau d'Enghien*. Il est, pour ainsi dire, le créateur de la météorologie, qui ne consistait jusqu'à lui qu'en observations éparses; par suite de longues observations suivies, il a calculé, avec une haute probabilité, le retour périodique de certaines dispositions atmosphériques. On a de lui, outre une foule d'opuscules insérés dans les recueils des sociétés savantes : *Traité de météorologie*, Paris, 1774, in-4°; *Leçons élémentaires d'histoire naturelle*, 1787, in-12; *Manuel d'histoire naturelle*, pour faire suite à l'ouvrage précédent, 1787, in-8°; *Mémoires sur la météorologie*, 1788, 2 vol. in-4°; *Leçons élémentaires de physique, d'astronomie et de météorologie*, 1788, in-12, et 4e édit., 1828; *Leçons élémentaires d'agriculture*, 1790, in-12; *Leçons élémentaires sur le choix et la conservation des grains, sur les opérations de la meunerie, de la boulangerie, et sur la taxe du pain*, 1795 et 1840, in-12; *Leçons d'histoire naturelle sur les mœurs et l'industrie des animaux*, 1799, 2 vol. in-12; *Recherches relatives à l'influence des constitutions lunaires, boréales et australes, sur la température et les variations de l'atmosphère*, 1801, in-4°.

COTTY (Gaspard-Herman, baron), né en 1772 à Waillet (Pays-Bas), m. en 1839, servit dans l'artillerie française depuis 1794, fut directeur de la manufacture d'armes de Turin, colonel en 1811, maréchal de camp en 1823, chef de la direction de l'artillerie au ministère de la guerre, et directeur-général des poudres et salpêtres en 1828. On a de lui plusieurs ouvrages estimables : *Instruction sur les armes à feu et armes blanches portatives à l'usage des troupes françaises*, 1806; *Mémoire sur la fabrication des armes portatives de guerre*, 1806, in-8°; *Dictionnaire de l'artillerie* (dans l'*Encyclopédie méthodique*), 1822, in-4° avec un *Supplément*, 1832.

COTUGNO (Domenico), médecin, né en 1736 à Ruvo (Pouille), m. en 1822, professeur d'anatomie à l'Université de Naples, et médecin de la cour, fit connaître, le premier, les fonctions des aqueducs de l'oreille interne, dits de son nom *cotuniens*, découvrit le nerf *naso-palatin*, donna l'explication de l'éternuement, et paraît avoir le premier signalé l'existence du liquide céphalo-rachidien. On a de lui : *De humanæ aquæductibus auris internæ*, Naples, 1761; *De ischiade nervosa*, 1765; *De sedibus variolarum*, 1769, etc.

COURCELLES (Marie-Sidonia DE LÉNONCOURT, marquise de), née en 1651, m. en 1685. Orpheline et très-riche héritière à 14 ans, elle épousa le marquis de Courcelles, homme immoral et grossier, qu'elle prit aussitôt en aversion; entourée d'une société corrompue, et d'ailleurs d'un naturel porté aux intrigues, elle s'abandonna à une vie de désordres qui lui attirèrent des procès scandaleux. La marquise de Courcelles laissa des *Mémoires* sur sa vie et des *Lettres*, remarquables par l'esprit et le tour élégant et vif du style. On les a publiés, sous le titre de *Vie de la marquise de Courcelles, écrite en partie par elle-même*, Paris, 1808, in-12; ils font aussi partie de la *Bibliothèque elzevirienne*, sous le titre de *Mémoires et Correspondance de la marquise de Courcelles*, 1855.

COURCELLES (J.-B.-Pierre JULIEN, chevalier de), né à Orléans en 1759, m. en 1834, s'est occupé de recherches généalogiques, et a composé : *Dictionnaire universel de la noblesse de France*, Paris, 1820, 5 vol. in-8°; *Dictionnaire historique des généraux français depuis le XIe siècle*, 1820-23, 9 vol. in-8°; *Histoire généalogique et héraldique des pairs de France, des grands dignitaires de la couronne, des principales familles nobles du royaume, et des maisons princières de l'Europe*, 1821-30, 12 vol. in-4°; *Nobiliaire universel de France*, 1820-21, in-8°, etc.

COURT (Joseph-Désiré), peintre d'histoire, né à Rouen en 1798, m. en 1865, était fils d'un barbier. Il vint à Paris, dans l'atelier de Gros, et à 23 ans remporta le grand prix de Rome. En 1827, il envoya de Rome *les Funérailles de César*, l'un de ses meilleurs tableaux. De retour à Paris, il fit beaucoup de portraits et de la peinture de genre. Il revint à l'histoire après 1830, et donna successivement : *Louis-Philippe prêtant serment à la Charte*, 1832; *Boissy d'Anglas saluant la tête de Féraud*, 1835; *la Fuite du gouverneur de Constantine*, 1839; *le Retour de St Louis*, 1841, etc. Pendant quelques années, Court parut abandonner encore la peinture d'histoire; mais il y revint avec éclat en 1859, dans une exposition particulière qu'il fit à Paris de ses principales œuvres. Là parut *le Martyre de Ste Agnès dans le Forum romain*, page de la plus grande dimension et d'un genre à la fois archéologique et historique. Ce tableau a figuré ensuite à l'exposition des beaux-arts de 1865, avec un autre, aussi grand, *le Rachat des prisonniers russes par les Français pendant la campagne de Dalmatie en* 1807. De tous les artistes sortis de l'école de Gros, Court est celui qui rappelle le mieux la manière de ce maître. C. D—Y.

COURTIN (Eustache-Marie-Pierre-Marc-Antoine), magistrat et littérateur, né à Lisieux en 1768, m. en 1839, avocat au Parlement de Rouen en 1790, sollicita la défense de Louis XVI devant la Convention, devint substitut près la Cour criminelle de la Seine en 1803, avocat général à la Cour impériale de Paris en 1811, fut préfet de police pendant les Cent-Jours, dut s'exiler en Belgique à la 2e Restauration, obtint, en 1818, l'autorisation de rentrer en France, se fit avocat, et se livra à la littérature. Il publia, avec le concours de nombreux savants, une *Encyclopédie moderne*, 1824-32, 24 vol. in-8° et 2 vol. de planches, réédition avec modifications par MM. Didot, 1846-51, 27 vol. in-8°, avec planches, et Supplément en 12 vol., 1856-62.

COURTOIS (Edme-Bonaventure), homme politique, né à Arcis-sur-Aube en 1750, m. en 1816, député de l'Aube à l'Assemblée législative, puis à la Convention, vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis, fut chargé, après le 9 thermidor, de l'examen des papiers de Robespierre, entra au Comité de sûreté générale en 1795, et bientôt après au Conseil des Anciens, prit une part active aux événements du 18 brumaire, à la suite desquels il fit partie du Tribunat, fut éliminé de ce corps en 1802, et se réfugia en Belgique en 1815 à cause de la loi sur les régicides. On a de lui : *Rapport fait au nom de la commission chargée de l'examen des papiers trouvés chez Robespierre et ses complices*, an III (1795), 2 vol. in-8°; *Ma Catilinaire, ou suite de mon Rapport du 16 nivôse*, etc., an III; *Rapport fait au nom des Comités de salut public et de sûreté générale sur les événements du 9 thermidor*, an IV (1795), in-8°. B.

COURTOIS (Bernard), chimiste, né à Dijon en 1777, m. en 1838, entra dans le laboratoire de Fourcroy à l'École polytechnique, et, appelé aux armées par la réquisition de 1799, servit quelque temps dans les hôpitaux militaires. Puis il reprit ses travaux de laboratoire sous Thénard et Séguin; il eut part, avec ce dernier, à la découverte de l'alcaloïde de l'opium. En 1804, il établit une nitrière artificielle, où il obtenait le nitrate de soude en décomposant le nitrate de chaux par les soudes de varech, et, en 1812, découvrit un corps nouveau que Gay-Lussac appela *iode*. Ruiné par les événements de 1815, il lutta longtemps contre l'infortune; ce fut seulement en 1831 que l'Académie des Sciences lui décerna un prix de 6,000 fr. *V.* Cap, *Études biographiques pour servir à l'histoire des sciences*, Paris, 1857, in-18.

COUSINEAU (Pierre-Joseph), luthier, né à Paris en 1753, m. en 1824, s'est spécialement occupé du perfectionnement de la harpe. Il imagina en 1782 le double rang de pédales, et, en 1798, un mécanisme au moyen duquel les demi-tons se font par la cheville même à laquelle est attachée la corde, sans le secours de pinces ou crochets.

CRAMER (Jean-Baptiste), pianiste, né à Manheim en 1771, m. en 1856, élève de Clementi, se distingua par l'élégante simplicité, la merveilleuse souplesse, et la pureté de son jeu. Il est le créateur d'une grande école de piano, et son style a servi de modèle à de nombreux pianistes, Kalkbrenner, Moscheles, Bertini, Chopin, etc. On a de lui des sonates, des rondos, des concertos, et 84 *Études*, qui sont des chefs-d'œuvre. B.

CRAWFORD (Quintin), littérateur anglais, né à Kilwinninck en 1743, m. en 1819. On a de lui : *Sketches, chiefly relating to the history, religion, learning and manners of the Hindoos*, Londres, 1790, in-8°, et 1792, 2 vol.

in-8°, trad. en français par le comte de Montesquiou, Dresde, 1791; *History of the Bastille*, Londres, 1792, réimpr. en français par l'auteur à Francfort, 1798; *Essais sur la littérature française, écrits pour l'usage d'une dame étrangère*, Paris, 1803, 2 vol. in-4°, et 1815-18, 3 vol. in-8°; *Essai historique sur le docteur Swift et sur son influence dans le gouvernement de la Grande-Bretagne*, 1808; *Mélanges d'histoire et de littérature*, 1809, in-4°; *On Pericles and the arts in Greece*, Londres, 1817; *Researches concerning the laws, theology, learning, commerce of ancient and modern India*, 1817, 2 vol. in-8°; *Notices sur Agnès Sorel*, Mlle *de La Vallière*, Mmes *de Montespan, de Fontanges, et de Maintenon*, Paris, 1818; *sur Marie Stuart et Marie-Antoinette*, 1819. B.

CREUZER (Georges-Frédéric), philologue et archéologue, né à Marbourg en 1771, m. en 1858, occupa la chaire d'éloquence dans sa ville natale en 1802, et, appelé en 1804 à Heidelberg comme professeur de philologie et d'histoire ancienne, y fonda, en 1807, un *Séminaire philologique*. Sollicité d'accepter une chaire à l'Université de Leyde, en 1809, il quitta momentanément Heidelberg; mais, ne pouvant supporter le climat de la Hollande, il reprit ses anciennes fonctions. On a sa biographie publiée par lui-même dans les *Souvenirs de la vie d'un vieux professeur*, qui terminent le recueil de ses *Écrits allemands*, Leipzig et Darmstadt, 1848, 10 vol.; c'est une vie toute littéraire. Le principal ouvrage de Creuzer est intitulé : *Symbolique et Mythologie des peuples de l'Antiquité, et surtout des Grecs*, Leipzig, 1810-12, 4 vol. in-8°. Il a été réédité avec Supplément par M. Mone, sous le titre d'*Histoire du monde païen dans l'Europe septentrionale*, Leipzig et Darmstadt, 1820-23, 6 vol. Il en existe une traduction française, avec notes, par M. Guigniaut, intitulée : *les Religions de l'Antiquité considérées principalement dans leurs formes symboliques*, 1824-50. Creuzer a encore laissé : *De l'art historique chez les Grecs*, 1803; *Historicorum græcorum antiquissimorum fragmenta*, Heidelb., 1806; *Dionysus, sive Commentationes de rerum Bacchicarum Orphicarumque originibus et causis*, ibid., 1808, 2 vol.; *Procli et Olympiodori in Platonis Alcibiadem Commentarius*, Francf., 1820, 2 vol; *Esquisses des antiquités romaines*, Darmstadt, 1824 et 1829; *Documents pour l'histoire de la civilisation romaine sur les bords du haut Rhin et du Necker*, 1833; *Essai sur les connaissances des pierres précieuses*, Darmstadt, 1834; une édition des *Œuvres complètes de Plotin*, Oxford, 1835, 3 vol. in-4°; *Essai sur l'histoire de l'archéologie romaine* (dans les *Annales de l'Institut*, 1840); *Choix de vases grecs inédits*, 1839. B.

CROFT (Herbert), littérateur anglais, né à Dunster-Park en 1751, m. en 1816, fut associé par Johnson à la rédaction de son *Dictionnaire* et de ses *Vies des poëtes anglais*, voyagea ensuite sur le continent, et finit par établir sa résidence en France. Il a laissé, entre autres écrits : *Lettres écrites d'Allemagne sur les langues allemande et anglaise*, 1797, in-4°; *Dictionnaire critique des difficultés de la langue française; Horace éclairci par la ponctuation*, 1810, in-8°; *Commentaire sur le Petit Carême de Massillon*, 1815, in-8°. On doit à Croft la découverte du *Parrain magnifique* de Gresset, que l'on croyait perdu. B.

CROUSEILHES (Marie-Jean-Pierre-Pie Dombidau de), magistrat et homme politique, né en 1792 à Oloron (B.-Pyrénées), m. en 1861, fut avocat général à la Cour de Pau en 1816, maître des requêtes au conseil d'État en 1820, directeur de l'administration des colonies en 1823, secrétaire général du ministère de la justice en 1824, conseiller d'État et conseiller à la Cour de cassation en 1827, pair de France en 1845, député des Basses-Pyrénées à l'Assemblée législative de 1849, ministre de l'instruction publique pendant quelques mois en 1851, et sénateur en 1852.

CROZATIER, célèbre fondeur en bronze, né au Puy en 1796, m. en 1855. Ses princ. œuvres sont la statue de Napoléon dans son costume habituel, mise en 1831 sur la colonne Vendôme à Paris, d'après Seurre, et transférée à Courbevoie depuis 1863; le quadrige qui surmonte l'arc de triomphe du Carrousel, et le magnifique vase que la reine d'Angleterre possède à Windsor. Il a aussi exécuté plusieurs bronzes pour le château de Potsdam. En mourant, il a légué à sa ville natale une fontaine monumentale. B.

CRUSEILLES, ch.-l. de canton (Haute-Savoie), arr. et à 12 kil. S. de St-Julien; 892 hab.

CUNIN-GRIDAINE (Laurent), industriel et homme politique, né à Sedan en 1778, m. en 1859, fut simple ouvrier drapier, puis l'associé et le gendre de son patron. Sa ville natale l'envoya à la Chambre des députés en 1827; il se rangea dans le parti libéral, et fut au nombre des 221 dont l'opposition au ministère Polignac amena la Révolution de 1830. Dévoué au roi Louis-Philippe et l'un des chefs du parti conservateur, il fut presque sans interruption, de 1837 à 1848, ministre de l'agriculture et du commerce. B.

CUSTINE (Astolphe, marquis de), écrivain français, né à Paris en 1793, mort en 1857, fils du général de ce nom (*V. le Dictionn.*), doit sa réputation à des voyages. Il les a racontés par lettres avec une facilité élégante et délicate, où la finesse toutefois semble çà et là un peu maniérée (*Mémoires et voyages, ou Lettres écrites à diverses époques pendant des courses en Suisse, en Calabre, en Angleterre et en Écosse*, 1830, 2 vol. in-8°). En 1838, il publia *l'Espagne sous Ferdinand VII*, 4 vol. On y remarque la vivacité des couleurs avec lesquelles il peignait la nature ardente, à demi africaine et orientale de la Péninsule. Son ouvrage capital est *la Russie en* 1839, Paris, 1843, 4 vol. in-8°, où il révélait tout ce qu'il y a de factice dans l'apparente civilisation de la Russie, qui alors en était encore au despotisme sans contrôle de l'Asie, et au servage du xe siècle. R.

CZERNY (Charles), célèbre professeur de piano, né à Vienne (Autriche) en 1791, m. en 1857, se forma par l'étude des œuvres de J.-S. Bach, Mozart, Clementi, Beethoven, et Albrechtsberger. Il compta parmi ses élèves Liszt et Dœhler. Au milieu des soins du professorat, il put écrire plus de 1,000 compositions (symphonies, ouvertures, morceaux de piano, concertos, messes, motets, etc.), qui se distinguent par une élégante facilité. B.

D

DACOTAH (Territoire du), formé en 1861 au N.-O. des États-Unis de l'Amérique du N.; borné au N. par la Nouvelle-Bretagne, à l'O. par les Territ. de Montana et d'Idaho, au S. par celui de Nebraska, à l'E. par les États d'Iowa et de Minnesota; entre 43° et 49° lat. N., 99° et 106° 20' long. O.; arrosé par la Rivière Rouge du N., le Missouri et ses affluents, Petit-Missouri et Rivière-à-Jacques; 400,000 kil. carr. environ; cap., *Yankton;* v. princ., *Vermillion*. Commerce de fourrures; mines d'or et de fer. Ce Territoire est parcouru par les Indiens Sioux ou Dacotahs, Chippeways et Ponkas, contre lesquels le gvt fédéral a bâti les forts Clark, Randall, etc. C. P.

DALHOUSIE (James-Andrew-Brown Ramsay, lord), homme d'État anglais, né à Londres en 1812, m. en 1861, fit ses études à l'Université d'Oxford, entra à la Chambre haute en 1838, et y fit preuve d'un remarquable talent oratoire, notamment lors de la discussion du bill relatif à l'Église d'Écosse en 1841. Appelé, en 1843, dans le ministère Robert Peel comme vice-président de la direction du commerce, il fut chargé, deux ans après, de l'administration supérieure des affaires d'Écosse. Gouverneur général des Indes-Orientales de 1847 à 1856, il incorpora aux possessions anglaises le royaume des Sikhs et celui d'Oude, confisqua le Pégu sur les Birmans, et réprima une insurrection des tribus de l'Himalaya. B.

DALLERY (Thomas-Charles-Auguste), ingénieur, né à Amiens en 1754, d'un habile facteur d'orgues, m. en 1835, montra de précoces dispositions pour les arts mécaniques, qu'il appliqua d'abord à l'horlogerie et à la construction de certains instruments de musique. Plus tard, il tourna son attention sur les machines à vapeur, et prit en 1803 un brevet pour un *Mobile perfectionné appliqué*

aux voies de transport par terre et par mer. Les inventions qui font l'objet de ce brevet furent soumises à l'expérience; mais Dallery, ayant épuisé ses ressources, et n'étant pas secouru, fut obligé d'abandonner ses essais. Un rapport fait par M. Morin à l'Académie des Sciences, en 1845, constate que, dès 1803, Dallery avait proposé : 1° l'emploi des chaudières à bouilleurs tubulaires verticaux communiquant avec un réservoir à vapeur; 2° celui de l'hélice immergée, comme moyen de propulsion et de direction des bâtiments à vapeur; 3° celui des mâts rentrants; 4° celui d'une hélice pour activer le tirage des cheminées. V.

DALLOZ (Armand), savant jurisconsulte, né à Septmoncel en 1797, m. en 1857, avocat à la cour de Paris, a aidé son frère aîné (Victor-Alexis-Désiré Dalloz, né en 1795) dans deux publications très-importantes et très-estimées : *Jurisprudence générale du royaume en matières civile, criminelle, administrative et de droit public,* Paris, 1824-45, ouvrage refondu et réédité, depuis 1845, sous le titre de *Répertoire de jurisprudence* (37 vol. in-8° ont paru); et *Recueil périodique,* faisant suite à l'ouvrage précédent, 12 vol. Il a donné, sous son propre nom : *Dictionnaire général et raisonné de législation, de doctrine et de jurisprudence,* 1835-42; 2e édit., 1844; des *Notes sur le Code électoral, sur le Code forestier,* faisant partie des *Codes annotés* de Bourguignon. Enfin il a publié, de concert avec MM. Clerc et Vergé, le *Journal et Formulaire du Notariat,* une *Revue du Notariat,* etc.

DAMAS (Ange-Hyacinthe-Maxence, baron de), né à Paris en 1785, m. en 1862, fut emmené en émigration par ses parents, et élevé à l'école d'artillerie de Saint-Pétersbourg. Il servit dans l'armée russe depuis 1803, et figura notamment aux batailles d'Austerlitz, de la Moscowa, de Leipzig et de Brienne. Les Bourbons, à leur retour en France, lui confirmèrent le titre de général, et, après avoir participé à l'expédition d'Espagne, 1823, il fut chargé du ministère de la guerre. Ministre des affaires étrangères de 1824 à 1828, il devint ensuite gouverneur du duc de Bordeaux, qu'il suivit dans l'exil après la Révolution de 1830. B.

DAMERGOU, pays de l'Afrique centrale (Soudan), entre 14° et 15° lat. N., 6° et 8° long. E., tributaire des Touaregs de l'oasis d'Asben; il produit des grains, du coton, du tabac, et nourrit de nombreux bestiaux; son principal village, *Taghelel,* est le centre d'un commerce assez considérable de nattes, filets, vases de terre et de bois. C. P.

DAMESME (Léonard-Adolphe-Marie-Déodat), général, né à Fontainebleau en 1807, m. en 1848, fit la campagne de Belgique en 1832, alla en Algérie l'année suivante, et était général de brigade et commandant de la garde nationale mobile de Paris en 1848, lorsqu'il reçut, dans les funestes journées de juin, à la tête de cette garde, une blessure mortelle. Une statue par E. Godin lui a été élevée sur une place de Fontainebleau. B.

DAMIRON (Jean-Philibert), écrivain philosophe, né à Belleville (Rhône) en 1794, m. en 1862, débuta par le professorat dans divers colléges, puis dans des lycées de Paris. Il s'attacha au parti libéral pendant la Restauration, et devint, après la Révolution de 1830, maître de conférences de philosophie à l'École normale, puis professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Paris. Il a laissé : *Essai sur l'histoire de la philosophie en France au* XIXe *siècle,* 2e édit., 1834, 2 vol. in-8°; *Cours de philosophie,* 2e édit., 1842, 3 vol. in-8°; *Essai sur l'histoire de la philosophie en France au* XVIIe *siècle,* 1846, 2 vol. in-8°; *Rapport sur les principaux systèmes modernes de théodicée,* 1854, brochure in-8°; *Mémoires pour servir à l'histoire de la philosophie au* XVIIIe *siècle,* 1857, 2 vol. in-8°; ce sont des monographies sur les philosophes de ce siècle, avec analyses de leurs œuvres et de leurs systèmes. Damiron fut élu, en 1836, à l'Académie des Sciences morales et politiques.

DAMOREAU (Laure-Cinthie MONTALANT, dame), cantatrice, née à Paris en 1801, m. en 1863, fit ses premières études au Conservatoire de musique, entra au Théâtre-Italien en 1819 sous le nom de Mlle Cinti, passa en 1822 à l'Opéra-Italien de Londres, et débuta à l'Académie royale de Paris en 1823 dans *le Rossignol* de Lebrun. Après avoir chanté quelque temps à Bruxelles, où elle épousa l'acteur Damoreau, 1827, elle revint à Paris, et obtint des triomphes dans *le Comte Ory, la Muette de Portici,* etc. Passant à l'Opéra-Comique en 1835, elle créa de nouveaux rôles dans *Actéon, l'Ambassadrice, le Domino noir,* etc. En 1841, elle se retira du théâtre, et dirigea une classe de chant au Conservatoire. Mme Damoreau possédait une voix de soprano d'une médiocre puissance, mais d'un timbre ravissant, une exquise méthode, et un goût parfait. Elle a publié une *Méthode de chant,* 1849. B.

DANBY (Thomas OSBORNE, comte de), homme d'Etat anglais, né en 1631, m. en 1712, fut produit à la cour de Charles II par le duc de Buckingham, entra bientôt à la Chambre des communes, devint trésorier de la marine en 1671, membre du Conseil privé en 1672, et grand trésorier en 1673. Succédant au ministère de la *Cabale* (*V.* ce mot dans le *Dictionnaire*), il entreprit, à l'intérieur, de ramener vers la royauté les classes qui avaient été autrefois ses appuis (cavaliers, nobles, gentilshommes, campagnards, clergé, universités), et, au dehors, de soustraire le roi à l'influence de Louis XIV, et de relever l'Angleterre par une guerre contre la France. Charles II lui-même fit avorter ce dessein, et suscita dans le Parlement une accusation de trahison contre Danby, qui fut retenu prisonnier à la Tour de Londres de 1679 à 1684. En 1688, Danby fut de ceux qui appelèrent Guillaume d'Orange contre Jacques II : il devint président du Conseil, marquis de Caermarthen en 1689, duc de Leeds en 1694. Il dut renoncer aux affaires en 1695, pour avoir accepté de la Compagnie des Indes Orientales une somme d'argent. B.

DANGER (E.-Prosper), chimiste et physicien, né au Mans en 1802, m. en 1855, fut professeur de chimie aux colléges Bourbon et Rollin, de Paris, et essayeur à la Monnaie de la même ville. Il s'est distingué par des expériences sur l'arsenic, l'antimoine et le mercure, en collaboration avec M. Flandin. On a de lui : *De l'arsenic, suivi d'une instruction propre à servir de guide aux experts dans les cas d'empoisonnement,* 1841, où il combat cette opinion d'Orfila, qu'il existe naturellement de l'arsenic dans les tissus humains, surtout dans les os; *l'Art du souffleur à la lampe,* 1829, etc. Danger excellait dans la fabrication des instruments délicats, thermomètres, aréomètres, chalumeaux, pneumatomètres, etc., et dans l'art de souffler le verre. Il est l'inventeur d'un thermomètre à déversoir et à ampoule mobile, que le thermomètre à ampoule continue de M. Walferdin a fait abandonner.

DANTE DA MAJANO, poëte, contemporain, mais non parent de Dante Alighieri, né à Majano en Toscane, jouit d'une grande réputation pour ses sonnets. On les trouve dans le recueil donné par les Juntes, Florence, 1527, in-8°.

D'ARBOUVILLE (Sophie de BAZANCOURT, madame), née à Paris en 1810, m. en 1850, était petite-fille de Mme d'Houdetot, et fut mariée, en 1832, à M. d'Arbouville. On a publié ses œuvres sous le titre de *Poésies et Nouvelles,* Paris, 1855, 3 vol. in-8°. Les poésies de Mme d'Arbouville, du genre mélancolique et religieux, se distinguent par l'élévation, la pureté, l'harmonie, et une élégante simplicité. C. D—y.

DASSANCE (l'abbé), né vers 1805, m. en 1858, chanoine honoraire de Paris, vicaire général de Montpellier, fut un des principaux collaborateurs du journal *l'Ami de la Religion,* et occupa pendant quelque temps la chaire de littérature sacrée à la Faculté de théologie de Paris. On a de lui : *Nouvelle bibliothèque des prédicateurs,* 1837-38, 15 vol. in-8°; *Abrégé des Vies des saints,* 1839, 4 vol. in-18; *Cours de littérature ancienne et moderne,* 1844, 6 vol.; une traduction de l'*Imitation de J.-C.,* 1842, gr. in-8°, etc.

DAUSSY (Pierre), ingénieur hydrographe, né à Paris en 1792, m. en 1860, successeur de Beautemps-Beaupré comme conservateur du dépôt des cartes de la marine et à l'Académie des Sciences, membre du Bureau des longitudes, a publié divers travaux dans la *Connaissance des temps,* un grand nombre de cartes nautiques estimées, et des *Tables des positions géographiques des principaux lieux du globe,* 1847, in-8°.

DAVID (Pierre-Jean), dit d'ANGERS, célèbre statuaire, né à Angers en 1789, m. en 1856, était fils d'un pauvre sculpteur en bois. Avec une petite pension de sa ville natale, il vint en 1808 à Paris, fut élève de Rolland et du peintre David, obtint, en 1811, le grand prix pour un bas-relief représentant *Epaminondas* (au musée d'Angers). Il se perfectionna à Rome, où il fréquenta l'atelier de Canova, puis à Naples, Florence, etc. Rentré en France, il fut chargé d'exécuter une statue du grand *Condé,* placée auj. dans la cour d'honneur du château de Versailles. En 1826, il fut nommé membre de l'Institut et professeur à l'École des Beaux-Arts. En 1830, il combattit avec le peuple dans les rues de Paris. En 1831, il épousa la fille de La Réveillère-Lepeaux, et commença le magnifique fronton du Panthéon. Maire du XIe arrondissement de Paris, et député de Maine-et-Loire à l'Assemblée constituante de 1848, il sortit momentanément de France par suite des événements de décembre 1851, et visita la Grèce. Ses œuvres rappellent les beautés de la statuaire antique; on y admire la ressemblance et l'expression des têtes, le naturel du geste et de la pose, la puissance du modelé, l'ha-

bileté de la draperie. Elles sont fort nombreuses, presque toutes consacrées aux gloires nationales de la France, et peuvent se grouper en cinq classes: — I. Bas-reliefs : les *Batailles de Fleurus* et d'*Héliopolis*, à l'arc de triomphe de la porte d'Aix à Marseille. — II. Médaillons : *Germain Pilon*, *Mme Roland*, *le général Bonaparte*, *Kléber*, *Monge*, *Rouget de l'Isle*, *Condorcet*, *Gohier*, *C. Périer*, le maréchal *Lefebvre*, le peintre *Grenier*, *Mme d'Abrantès*, *Lemercier*, *Daunou*, *Dulong*, *Geoffroy Saint-Hilaire*, *Manuel*, *Kératry*, *Wilhem*, etc.—III. Bustes : l'antiquaire *Visconti*, *A. de Laborde*, *Daunou*, *De Jussieu*, à l'Institut; *Percy* et *Portal*, à l'Académie de médecine; *Sieyès*, *Lakanal* et *J.-M. Chénier*, au Théâtre-Français; *Camille Jordan*, au cimetière du P. Lachaise; *Chateaubriand*, *Lamartine*, *V. Hugo*, *Béranger*, *Merlin de Douai*, *Desgenettes*, *Lacépède*, *La Réveillère-Lepeaux*, *Rossini*, *Hahnemann*, *Mickiewicz*, *A. Chénier*, *Raoul-Rochette*, *Boulay de la Meurthe*, *Lamennais*, *Arago*, *De Tracy*, etc., à Paris; l'abbé *Grégoire*, à Nancy; *Armand Carrel*, au musée de Rouen; *Adam Billault*, à Nevers; *Jean Rouvet*, à Clamecy; *François Ier* et *Louis XVI*, au Havre; *Gœthe*, à Dresde et à Weimar; *Humboldt*, à Berlin; *Jérémie Bentham*, en Angleterre; *Fenimore Cooper*, à New-York; *La Fayette* et *Washington*, dans la salle du Congrès des États-Unis, etc.—IV. Statues : *Saint Jean*, *Ste Cécile*, et la *Vierge au pied de la croix*, à Angers; *Cuvier*, au Jardin des Plantes de Paris et à Montbéliard; *Larrey*, au Val-de-Grâce; *Philopœmen*, sur la terrasse du château des Tuileries; *Talma*, enlevé du Théâtre-Français en 1854, et placé aux Tuileries, près de la grille du Pont-Royal; *Armand Carrel*, à St-Mandé; *Ambroise Paré*, à Laval; *le roi René*, à Angers et à Aix; le cardinal de *Cheverus*, à Mayenne; *C. Delavigne* et *Bernardin de Saint-Pierre*, au Havre; *P. Corneille*, à Rouen; *Jean Bart*, à Dunkerque; *De Belmas*, à Cambrai; *Racine*, à la Ferté-Milon; *Mathieu de Dombasle* et *Drouot*, à Nancy; *Gutenberg*, à Strasbourg; *Bichat*, à Bourg; *Paul Riquet*, à Béziers; *Gerbert*, à Aurillac; *Jefferson*, à New-York, etc. —V. Tombeaux et Monuments : le général *Foy*, le général *Gobert*, et *Gouvion Saint-Cyr*, au cimetière du P. Lachaise; *Fénelon*, à Cambrai; le général *Bonchamp*, dans l'église de St-Florent; *Marco Botzaris*, à Missolonghi, etc. B.

DAVIEL (Jacques), oculiste, né à la Barre (Eure) en 1696, m. en 1762, se distingua par son dévouement à Marseille lors de la peste de 1720, se livra depuis 1728 à l'étude exclusive des maladies des yeux, et acquit une habileté remarquable dans l'opération de la cataracte. Ce fut lui qui convertit en méthode un procédé jusque-là peu usité, l'extraction du cristallin. — Son petit-neveu, Alfred Daviel, né à Evreux en 1800, premier avocat général à la Cour royale de Rouen de 1830 à 1833, procureur général en 1850, ministre de la justice en 1851, sénateur en 1854, m. en 1856, a laissé, outre quelques opuscules, un *Traité de la législation et de la pratique des cours d'eau*, 3e édit., 1845, 3 vol. in-8°, et un *Commentaire de la loi du 29 avril 1845 sur les irrigations*, 1845, in-8°.

DEBACQ (Charles-Alexandre), peintre, né à Paris en 1804, m. en 1850, élève de Gros, a laissé : *Marie Stuart quittant la France*, 1833, tableau qu'on voit à la vénerie de l'Empereur; la *Mort de Jean Goujon*, 1834; *Bernard Palissy alimentant avec ses meubles le feu de son fourneau*, 1837, à la manufacture de Sèvres; la *Mort de Molière*, 1839; *Louis VII, Conrad III et Baudouin III délibérant sur le plan de la Croisade*, 1840, au musée de Versailles; la *Reddition de Tripoli*, 1842, au même musée; *l'Enfance de Callot*, 1844, au musée de Nancy; *la Prise de Smyrne par les chevaliers de Rhodes*, 1845, au musée de Versailles. Debacq faisait aussi de charmantes aquarelles. B.

DEBAY (Jean-Baptiste-Joseph), sculpteur, né à Malines (Belgique) en 1779, m. en 1863, fut élève de Chaudet, et habita d'abord Nantes, où il exécuta de nombreux travaux. En 1815, il se fixa à Paris. Il fit *le Chancelier de L'Hôpital*, pour la ville d'Aigueperse, 1817; *Argus endormi* et *Mercure tuant Argus*, 1824, statues colossales, du meilleur style classique; *Léonidas*, 1827; *les trois Parques*, groupe d'une composition remarquable, 1828; *Louis XIV*, statue équestre érigée à Montpellier, 1829; *Périclès* décernant des couronnes aux artistes, 1833, dans le jardin des Tuileries; *Charles Martel*, 1836, au musée de Versailles; *Colbert*, 1844, au palais du Luxembourg. On voit encore de lui un *St Sébastien* dans l'église St-Merry, à Paris, et un *St Matthieu*, à la cathédrale d'Arras. Il termina sa carrière, en donnant à l'Exposition universelle de 1855 *la jeune Fille au coquillage*, composition pleine de simplicité et d'une grâce charmante. B.

DEBAY (Auguste-Hyacinthe), peintre et sculpteur, fils du précédent, né à Nantes en 1804, m. en 1865, élève de Gros, remporta le grand prix de peinture en 1824. Ses principaux tableaux sont : *Lucrèce sur la place publique de Collatie*, 1831, au musée du Luxembourg; *les Enrôlements volontaires en* 1792, 1833, œuvre qui fut détruite dans le Palais-Royal à la Révolution de 1848; *l'Entrevue du Camp du drap d'or*, 1839, au musée de Versailles; *la Bataille de Dreux*, 1846, au musée de Dreux. Il a peint encore, en 1843, à la coupole de l'église St-Pierre de Chaillot, *les Vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse*. Comme sculpteur, il a laissé des bustes, la statue de *Perrault* au nouveau Louvre, le mausolée de *Mgr Affre* dans la cathédrale de Paris, etc. B.

DECAMPS (Alexandre-Gabriel), peintre de genre et de paysage, né à Paris en 1803, m. en 1860, étudia sous Abel de Pujol. En 1828, il fit en Orient un voyage traduit plus tard en charmants tableaux. On cite, entre autres : *Souvenir de la Turquie d'Asie*, *Albanais*, *Café turc*, *Grand bazar turc*, *Halte de cavaliers arabes*, *le Tigre et l'Éléphant*, *la Sortie de l'École*, *le Boucher turc*, *Enfants turcs avec des tortues*. Comme sujets européens, il a donné : *les Joueurs de boules*, *Ânes et chiens savants*, *un Chenil*, *le Singe peintre*, *les Singes experts*, etc. Dans le genre historique, on a de lui : *Moïse sauvé des eaux*, *la Pêche miraculeuse*, *Joseph vendu par ses frères*, *Rebecca à la fontaine*, et surtout *la Défaite des Cimbres*, qui sont encore des inspirations de l'Orient. Decamps se distinguait par l'énergie du coloris, par la crudité des effets de lumière, qui, dans les scènes d'Orient, n'est que la vérité, et par l'expression des personnages. Il excellait aussi dans l'aquarelle : il agence ses masses d'une manière si juste, si bien rencontrée, qu'il vous ravit dans sa propre inspiration, et vous fait voir tout ce que son pinceau a indiqué plutôt que rendu. Il a laissé enfin de fort beaux dessins, entre autres une suite de 9 compositions représentant la *Vie de Samson*. A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, Decamps reçut une grande médaille d'honneur.

DECAZES (Élie, duc), homme d'État français, né en 1780 à St-Martin-de-Laye (Gironde), m. en 1860, fit ses études au collége de Vendôme, et, après quelques succès au barreau de Libourne, vint à Paris, où il occupa un emploi au ministère de la justice. Ayant épousé la fille du comte Muraire, 1er président à la Cour de cassation, il fut nommé, en 1805, juge au tribunal civil de la Seine. Appelé en Hollande, en 1807, par le roi Louis Bonaparte, sa santé le contraignit bientôt de rentrer en France, où il dirigea, avec le titre de conseiller de cabinet, les intérêts particuliers du prince. Quand celui-ci eut abdiqué, en 1810, il alla le rejoindre à Tœplitz, et l'accompagna quelque temps en Bohême et en Autriche. Nommé, en 1810, conseiller à la Cour impériale de Paris, il fut choisi par Mme Lætitia, mère de Napoléon Ier, pour secrétaire de ses commandements. En 1814, à la tête d'une compagnie de garde nationale, il prit part à la défense de Paris. S'étant rallié au gouvernement constitutionnel promis par la déclaration de St-Ouen, il refusa de prêter un nouveau serment à l'Empereur pendant les Cent-Jours, fut privé de ses fonctions de conseiller, et exilé loin de Paris : mais il revint lors de la 2e Restauration, et sut, en qualité de préfet de police, avec la garde nationale et 500 gendarmes, assurer le rétablissement des autorités royalistes et la tranquillité publique; lorsque parut l'ordonnance royale qui exceptait de l'amnistie un certain nombre de personnes, il en fit rayer plusieurs de la liste, entre autres le comte de Montalivet et Benjamin Constant. A la fin de septembre 1815, il fut chargé du ministère de la police générale. Il ne tarda pas à être suspect à la *Chambre introuvable*, qui se prétendait plus royaliste que le roi lui-même : elle l'attaqua à propos de l'évasion du comte de Lavalette (*V.* LAVALETTE, Marie-Chamans), comme s'il l'eût favorisée, et de la répression des troubles de Grenoble, qu'il avait tout fait pour prévenir. La Chambre fut dissoute en 1816, et Decazes fut élevé à la pairie avec le titre de comte en 1818. Il contribua puissamment à l'abolition des lois d'exception portées en 1815, à la libération du territoire et des charges de l'occupation étrangère, à la loi du recrutement, au rappel de nombreux bannis, à la suppression de la traite des nègres. Après la retraite du duc de Richelieu, en 1818, il accepta le ministère de l'intérieur : il rétablit alors l'exposition quinquennale de l'industrie française, renouvela les courses annuelles de chevaux, institua un Conseil général de l'agriculture, réorganisa les conseils généraux du commerce et des manufactures, coopéra à la formation d'une société pour le soulagement et la moralisation des prisonniers, et fit accorder au Jardin des Plantes une dotation annuelle de 20,000 fr. En 1819, par suite d'une modification ministérielle qu'amenèrent des dissentiments au sujet

de la loi électorale, il eut la présidence du conseil. Mais, après l'assassinat du duc de Berry (février 1820), les ultra-royalistes ayant voulu en faire retomber sur lui la responsabilité, il se retira : Louis XVIII, dont l'amitié le soutenait contre toutes les attaques, l'éleva au rang de duc, et lui confia l'ambassade de Londres. Decazes y renonça à la fin de 1821, et ne prit plus ostensiblement aucune part à la politique. Pendant le règne de Charles X, ses travaux à la Chambre des pairs furent importants : il contribua à l'amélioration des lois du jury et du Code pénal militaire, fit instituer les quatre jurés supplémentaires et les deux jurés suppléants, et combattit les lois du droit d'aînesse et du sacrilége. Sous Louis-Philippe il fut nommé grand référendaire de la Chambre, en 1834. La métallurgie française lui doit un de ses principaux établissements, les forges de *Decazeville* (Aveyron). Pour avoir voulu se préserver des excès en politique et tenir la balance entre les partis, le duc Decazes a été attaqué par tous les partis : on ne peut lui refuser une grande intelligence, beaucoup de souplesse et de fécondité d'esprit, jointes à l'aménité des manières et au charme de la conversation. B.

DECKER (Charles de), écrivain militaire, né à Berlin en 1784, m. en 1844, prit part à toutes les guerres contre la France de 1800 à 1814, fut nommé professeur à l'École d'artillerie et du génie en 1818, chef de division au Bureau topographique en 1821, et arriva au grade de général-major en 1842. On a de lui, en allemand, entre autres ouvrages : *Vues sur la conduite de la guerre selon l'esprit de l'époque*, Berlin, 1817; *la Tactique des deux armes réunies de la cavalerie et de l'artillerie à cheval*, 1819; *Essai d'une histoire du tir et de l'artillerie en Europe*, 1819; *Livre de lecture pour les sous-officiers et soldats de l'armée prussienne*, 1836 et 1845; *la Petite guerre au point de vue de la conduite actuelle de la guerre ordinaire*, 1822, et 4e édit., 1844; *Campagnes de Bonaparte en Italie*, 1825; *Tactique complémentaire de l'artillerie de campagne*, 1834; *Tactique des trois armes, infanterie, cavalerie et artillerie*, 1834; *Batailles et principaux faits d'armes de la guerre de Sept Ans*, 1837; *l'Algérie et la guerre qui s'y fait*, 1844, etc. B.

DECOMBEROUSSE (Alexis-Barbe-Benoît), auteur dramatique, né en 1793 à Vienne (Isère), m. en 1862. Ses œuvres qui ont eu le plus de succès sont : *l'Incendiaire*, drame en 3 actes, en collaboration avec Antier, 1831; *Une bonne fortune* (avec Bayard), comédie-vaudeville en un acte, 1832; *Salvoisy, ou l'Amoureux de la reine* (avec Scribe et Rougemont), comédie en 2 actes, 1834; *l'Ami Grandet* (avec Ancelot), comédie en 3 actes, 1834; *Frétillon* (avec Bayard), vaudeville en 5 actes, 1834; *Vouloir c'est pouvoir* (avec Ancelot), comédie en 2 actes, 1837.

DEDREUX (Alfred), peintre de genre et d'histoire, né à Paris en 1812, m. en 1860, élève de Léon Cogniet, se fit une réputation méritée par son talent à peindre les chevaux. Un *Intérieur d'écurie*, et un *Jeune Poulain sautant un fossé*, furent son début au Salon de 1831. On vit de lui aux Expositions suivantes une foule de courses, de chasses, meutes, etc. Comme peintre de genre, on lui doit *Riche et Pauvre*, *Chien et Chat*, *le Déjeuner trop chaud*, *la Châtelaine*, *la Vie intime*. Il aborda la peinture d'histoire dans *le Martyre de St Hippolyte*, *la Bataille de Baugé*, *la Chasse au vol sous Charles VII*. Enfin, on lui doit des portraits équestres du duc d'Orléans et de Napoléon III.

DEIR-EL-KAMR, v. de la Turquie d'Asie (Syrie), sur les premières pentes du Liban central, par 33° 42′ lat. N. et 33° 14′ long. E., fut longtemps la résidence de l'émir Béchir-Chehabb, prince des Druses. Exceptée de l'organisation générale donnée à la Montagne en 1842, elle avait un gouverneur et des troupes turques, et comptait 17,000 hab., lorsqu'eut lieu, en 1860, le massacre des chrétiens de Syrie (*V.* ce mot plus loin). A la suite de l'expédition française, Deïr-el-Kamr est devenue le ch.-l. de l'eyalet du Liban, créé par le règlement du 9 juin 1861. *V.* Liban au *Suppl.*, et Dair-el-Kamar, dans le *Dict.* C. P.

DELACROIX (Ferdinand-Victor-Eugène), célèbre peintre d'histoire, né à Charenton, près Paris, en 1799, m. en 1863, était fils d'un conventionnel, qui fut ministre des relations extérieures sous le Directoire. Il entra dans l'atelier de Pierre Guérin, et, quand l'école de David fut attaquée, il se rangea parmi les novateurs. Son premier succès fut obtenu au Salon de 1822, où il exposa *Virgile*, ou mieux, *l'Ombre de Virgile introduisant le Dante aux enfers, et passant avec lui dans la barque à Caron*, composition originale et puissante. En 1824, il exposa *le Massacre de Scio*, épisode de la guerre de l'Indépendance de la Grèce moderne. Là il déploya encore ses plus belles qualités, une splendide couleur, et quelques-uns de ses défauts, tels que l'incorrection du dessin, mais, en somme, montra une composition hardie de vérité, d'horreur et de génie. Vinrent ensuite : *le Doge Marino Faliero, décapité en haut de l'escalier des Géants*, 1827; *le Tasse dans l'hospice des fous*, 1827; *Sardanapale mourant au milieu de ses femmes qu'il fait égorger*, 1827, tableau où il a voulu donner une idée de la volupté et de la richesse de l'Orient; *Milton aveugle dictant le Paradis perdu à ses filles*, 1827; *le Cardinal de Richelieu officiant, entouré de ses gardes, dans la chapelle du Palais-Royal*, 1828; *Meurtre de l'évêque de Liége*, 1831; *la Liberté guidant le peuple sur les barricades*, 1830. En 1832, Delacroix fit une excursion au Maroc et en Algérie, et rapporta de ces pays des souvenirs pour son art; nous citerons son tableau des *Femmes d'Alger dans leur appartement*, 1834, chef-d'œuvre de couleur, *une Noce juive dans le Maroc*, 1841, et le *Combat du Giaour et du Pacha*, 1835. Delacroix, après bien des luttes, et sous le feu des jugements les plus passionnés, pour ou contre lui, ne cessa de voir grandir sa réputation. Le régime de liberté plus absolue qui suivit la royauté de Juillet réagit aussi dans les arts, et fut plus favorable à l'école romantique, au moins dans les régions officielles. Alors Delacroix fut chargé de grands travaux pour le gouvernement; de 1834 à 1837, il peignit dans quatre caissons qui divisent le plafond du *Salon du Roi*, à la Chambre des députés, *la Justice*, *la Guerre*, *l'Agriculture*, et *l'Industrie*, grande machine allégorique, où, en fuyant toujours les chemins battus et les conventions de la vieille école, il mit de l'action dans un genre de tableau qui n'en a guère ordinairement, et ordonnança sa composition avec originalité. Peu après, il fut encore chargé de décorer les cinq coupoles de la bibliothèque du même palais, et représenta, dans deux hémicycles qui la terminent, d'un côté, *l'Invasion d'Attila*, de l'autre, *Orphée enseignant aux Grecs les arts de la paix*. Ces deux compositions, si contrastées, lui ont permis d'étaler l'énergie un peu brutale de son style, et de montrer aussi de la dignité, de la grâce, et même de la correction. Dans les cinq coupoles, il a peint vingt tableaux mythologiques ou bibliques, ou d'histoire grecque ou romaine, pris de faits relatifs à l'éloquence ou à la science. Vers 1842, ayant à peindre le plafond de la bibliothèque de la Chambre des pairs, il y représenta *les Champs Elysées*, d'après le 4e chant de *la Divine Comédie* du Dante, puis, dans les extrémités, *Alexandre faisant mettre dans une cassette d'or les poëmes d'Homère*, et *Justinien écrivant son code*. Il avait composé précédemment, pour le musée de Versailles, la *Bataille de Taillebourg*, 1837. Delacroix était enfin classé, et il semblait que les grandes pages lui devaient être réservées dans les palais du gouvernement; la magnifique galerie d'Apollon, au vieux Louvre, ayant été presque toute reconstruite, en 1854, la décoration de son immense voûte fut encore confiée à Delacroix, ou du moins toute la partie centrale : il y représenta *Apollon vainqueur du serpent Pithon*, et là encore réussit comme aux deux autres palais.

Delacroix a beaucoup produit, et nous n'avons pas énuméré toute son œuvre; il put en réunir une notable partie à l'Exposition universelle des produits de l'industrie et des beaux-arts, à Paris, en 1855, et la comparaison qui en fut faite avec les travaux des peintres de toutes les nations, lui fit confirmer par un public européen la réputation d'artiste éminent; à cette occasion il fut nommé commandeur de la Légion d'honneur. — Delacroix affectionnait particulièrement les sujets terribles, et les rendait avec une sorte de furie. Le laid, comme dans sa *Médée furieuse*, 1838, l'odieux, même le repoussant, ne l'effrayent pas; il les aborde de front et magistralement. Réaliste dans sa composition, il se soucie peu de l'unité dans un sujet : il l'entoure, il l'entrave, il l'étouffe pour ainsi dire sous des accessoires sans nombre, pourvu qu'ils lui fournissent une mine à couleur, comme dans son *Sardanapale*, par exemple, où il a fait briller en armures, meubles, vases, vaisselle, étoffes, tout ce luxe que l'Orient accumule dans ses palais et dans ses harems. Il visait à la lumière et à la couleur, et leur sacrifiait tout, jusqu'au dessin. Néanmoins, sa couleur est souvent crue et manque d'harmonie. Ses compositions sont exécutées pour être vues à leur point : si l'on s'en approche trop, on ne distingue plus ni dessin, ni modelé, ni effet; c'est, pour ainsi dire, le procédé de la grande mosaïque. Cela n'empêche pas qu'il ne soit un artiste d'une puissante originalité, poussée parfois jusqu'à la sauvagerie, mais jamais jusqu'au faux : il y a presque toujours un mélange de poésie dans son réalisme. Ses admirateurs l'ont proclamé un maître : soit, mais un maître de la catégorie de ceux qui ne peuvent faire qu'une mauvaise école. A ses qualités d'artiste, il joignit

aussi quelquefois celles d'écrivain critique ; il a publié dans la *Revue de Paris* et dans la *Revue des Deux Mondes* plusieurs articles sur son art et sur plusieurs de ses illustres devanciers, où il fait preuve d'un jugement sain. C. D—y.

DE LA FAGE (Adrien). *V.* La Fage.

DELAROCHE (Hippolyte, dit Paul), peintre, né à Paris en 1797, m. en 1856, entra dans l'atelier de Gros. Géricault l'encouragea, le soutint de son amitié. Il devint gendre d'Horace Vernet. En 1832, il fut nommé membre de l'Institut, et, en 1833, professeur à l'École des Beaux-Arts. Ses œuvres les plus importantes sont : *Nephtali dans le désert*, 1819; *le Christ descendu de la croix*, 1820; *le Songe d'Athalie*, 1821; *Joas dérobé aux bourreaux par Josabeth*, 1822, au Luxembourg; *Filippo Lippi*, 1822; *St Vincent de Paul prêchant devant la cour pour les enfants abandonnés*, 1823; *Jeanne d'Arc interrogée dans sa prison par le cardinal de Winchester*, 1824; *St Sébastien secouru par Irène*, 1824; *la Mort d'Augustin Carrache*, 1824; *Miss Macdonald portant des secours à Charles-Édouard après la bataille de Culloden*, 1825; *la Mort d'Élisabeth*, 1827, au musée du Luxembourg; *le jeune Caumont recueilli parmi les cadavres à la St-Barthélemy*, 1826; *la Prise du Trocadéro*, 1827, au musée de Versailles; *la Mort du président Duranti*, 1827, pour le Conseil d'État; *les Enfants d'Édouard*, 1831, au musée du Luxembourg; *Richelieu sur le Rhône, conduisant au supplice Cinq-Mars et De Thou*, 1829; *Mazarin mourant*, 1830; *Cromwell contemplant le cadavre de Charles Ier*, 1831, à Nîmes; *le Supplice de Jane Grey*, 1833, appartenant au prince Demidoff; *Ste Amélie*, 1834; *Galilée étudiant le mouvement de la terre*, 1834; *Assassinat du duc de Guise*, 1834, son chef-d'œuvre; *Charles Ier insulté par des soldats dans un corps de garde*, 1837, dans la galerie Ellesmere, à Londres; *Strafford marchant au supplice et béni par Laud*, 1835, dans la galerie Sutherland; *Ste Cécile*, 1836; la grande peinture murale, à l'huile, de l'hémicycle du Palais des Beaux-Arts, à Paris, travail qui occupa l'auteur de 1837 à 1841, et où il a figuré les représentants de l'art depuis les temps antiques jusqu'à nos jours; *Napoléon dans son cabinet*, 1837; *Pic de La Mirandole*, 1842, à Nantes; *Marie dans le désert*, 1843; *Napoléon à Fontainebleau*, 31 mars 1814, au musée de Leipzig, 1847; *le Passage des Alpes par Charlemagne*, 1847, au musée de Versailles; *le Général Bonaparte franchissant les Alpes*, 1851; *Marie-Antoinette après sa condamnation*, 1851; *Moïse exposé sur le Nil*, 1853, à la galerie Rothschild; *la Cenci marchant au supplice*, 1855; *Hérodiade*, 1855; *Dernier adieu des Girondins*, 1855. Dans les derniers temps de sa vie, Delaroche avait entrepris d'exécuter une suite de scènes tirées de la vie et de la mort de J.-C.; il n'a pu faire que *le Christ espoir des affligés, Jésus trouvant ses disciples endormis, la Vierge chez les saintes femmes, la Vierge au pied de la croix, la Vierge rentrée chez elle après la Passion*. Son dernier tableau fut *une Martyre jetée dans le Tibre*, pendant la persécution de Dioclétien, 1855. Delaroche s'est créé un genre mixte entre l'école classique et l'école romantique; son exposition est sage et naturelle, son action et ses expressions vraies, son dessin pur, sa couleur brillante et harmonieuse, et ses accessoires traités avec un soin même minutieux. Il faisait parfois de l'histoire une vaste composition, mais le plus souvent il la réduisit aux dimensions du tableau de genre. Outre ses tableaux d'histoire, il a laissé de remarquables portraits, entre autres : *le Dauphin* (duc d'Angoulême), en pied, 1827, au musée de Versailles; *Mlle Sontag*, 1831; *M. Guizot*, 1838; le marquis de *Pastoret*, le général *Bertrand*, le pape *Grégoire XVI*, *M. de Salvandy*, *M. le duc de Noailles*, *M. E. Pereire*, *M. C. de Rémusat*, *M. F. Delessert*, le docteur *Chomel*, *M. Schneider*, le prince *Adam Czartoryski*, *M. Marcel Czartoryski*, *M. Thiers*, *M. de Pourtalès*, *Pierre Ier*, *Carle Vernet*. B.

DELÉCLUZE (Étienne-Jean), littérateur et critique, né à Paris en 1781, m. en 1863, étudia la peinture dans l'atelier de David, obtint la grande médaille au Salon de 1808 pour un tableau de la *Mort d'Astyanax*, exposa en 1810 un *Alexandre blessé*, en 1812 les *Mytiléniens troublés pendant une fête religieuse*, et, depuis 1816, se livrant exclusivement aux lettres, fit la critique des œuvres d'art dans le *Lycée français*, le *Moniteur universel*, puis le *Journal des Débats*. Il inséra également, dans la *Revue de Paris* et la *Revue des Deux Mondes*, de nombreuses études, savantes et judicieuses, sur les écrivains, les savants, les artistes du moyen âge et de la Renaissance. On lui doit : *Précis d'un traité de Peinture*, 1828, gr. in-32 (dans l'*Encyclopédie portative*); *le Vatican*, 1824-33, extrait de Lettres écrites d'Italie pendant la Restauration; *Florence et ses vicissitudes* (1215-1790), 1837, 2 vol. in-8°; *Dona Olympia*, esquisse de mœurs italiennes, 1842, 2 vol. in-8°; *Romans, Contes et Nouvelles*, 1843, in-18, recueil d'opuscules publiés à diverses époques; une traduction de la *Vie nouvelle* de Dante, 1843, in-12; *Grégoire VII, St François d'Assise et St Thomas d'Aquin*, 1844, 2 vol. in-8°; *Roland, ou la Chevalerie*, 1845, 2 vol. in-8°; *Louis David, son école et son temps*, 1854, in-8°; *Souvenirs de soixante ans*, 1862, in-12.

DELORME (Pierre-Claude-François), peintre d'histoire, né à Paris en 1783, m. en 1859, fut élève de Girodet. A 27 ans, il débuta avec éclat, par un tableau de *la Mort d'Abel*. Depuis, il donna *la Mort de Léandre*, 1814; *Jésus ressuscitant la fille de Jaïre*, 1817, dans l'église St-Roch, à Paris; *Jésus-Christ apparaissant dans les Limbes*, 1819, à Notre-Dame, de Paris; *Céphale enlevé par l'Aurore*, 1822, au musée du Luxembourg; *la Madeleine au tombeau de Jésus-Christ*, 1839; *Translation de la sainte maison de Lorette par les Anges*, 1840, peinture murale à Notre-Dame-de-Lorette, à Paris; *le Repos en Égypte*, 1850, etc. Les compositions de Delorme sont peu chargées, intéressantes, et il y a souvent de l'élégance et de la grâce.

DELORT (Jacques-Antoine-Adrien, baron), né à Arbois (Jura) en 1773, m. en 1846, partit comme volontaire en 1791, fit toutes les campagnes de la Révolution, fut général de brigade en 1811, et couvrit, en 1813, la retraite du maréchal Suchet en Espagne. Dans la campagne de France, il combattit à Montereau, et passa général de division. En 1815, à la tête des cuirassiers, il décida la victoire de Ligny, et fut blessé à Waterloo. La Restauration le mit à la retraite. Rappelé en 1830, il fut élu député du Jura, devint aide de camp du roi Louis-Philippe, et entra à la Chambre des pairs en 1837. B.

DEMACHY (Jacques-François), chimiste, né à Paris en 1728, m. en 1803, fut directeur de la pharmacie centrale des hôpitaux civils, et a laissé : *Examen chimique des eaux de Passy*, Paris, 1756, in-12; *Examen chimique des eaux de Verberie*, 1757, in-12; *Instituts de chimie, ou Principes élémentaires de cette science*, 1766, 2 vol. in-8°; *Procédés chimiques, rangés méthodiquement et définis*, 1769, in-8°; *Économie rustique, ou Notions simples et faciles sur la botanique, la médecine*, etc., 1769, in-12; *Recueil de dissertations physico-chimiques*, 1774, in-8°; *l'Art du distillateur des eaux-fortes*, 1775, in-fol.; *l'Art du distillateur-liquoriste*, 1775, in fol.; *l'Art du vinaigrier*, 1780, et 4e édit., 1820, 2 vol. in-4°; *Manuel du pharmacien*, 1788, 2 vol. in-8°.

DEMANTE (Antoine-Marie), jurisconsulte, né à Paris en 1789, m. en 1856, obtint par concours, 1819, le titre de professeur-suppléant à la Faculté de droit, et, en 1811, une chaire de Code civil. Il fut député de l'Eure à l'Assemblée constituante de 1848 et à l'Assemblée législative de 1849. On a de lui : *Programme du Cours de droit civil français*, 1830, 3 vol.; *Cours analytique de Code civil*, 1849-55, 3 vol.

DEMARNE (Jean-Louis), bon peintre de genre, né à Bruxelles en 1744, m. en 1829, anime ses paysages harmonieux de vigoureuses figures d'hommes ou d'animaux. Le musée du Louvre possède de lui une *Noce de village*, une *Foire*, et une *Diligence sur une route*.

DEMARTEAU (Gilles), graveur, né à Liége en 1729, m. en 1776, à Paris, où il était membre de l'Académie de peinture. On croit assez généralement qu'il inventa, en même temps que François (Jean-Charles), la gravure imitant le crayon.

DEMBINSKI (Henri), général polonais, né en 1791 dans le palatinat de Cracovie, m. en 1864, s'engagea comme volontaire en 1809 dans l'armée nationale du grand-duché de Varsovie, et fit avec les Français les campagnes de Russie et d'Allemagne. Député à la diète polonaise en 1825, il prit, en 1830-31, une part importante à l'insurrection contre les Russes, se réfugia en France après la reddition de Varsovie, se rendit en Hongrie en 1848 pour combattre les Autrichiens, mais, par suite de mésintelligences avec Gœrgey, fut défait à Kapolna, et abandonna le commandement. L'intervention des Russes en faveur de l'Autriche l'ayant déterminé à reprendre les armes, il essuya un échec à Szœreg, ne put empêcher Bem de livrer et de perdre une bataille près de Temesvar, et s'enfuit sur le territoire turc, d'où il regagna la France, 1849. Il a publié : *Mémoires sur la campagne de Lithuanie*, 1832. B.

DEMEULEMEESTER (Joseph-Charles), graveur, né à Bruges en 1771, m. en 1836, élève de Bervic, se rendit à Rome en 1806, et y copia à l'aquarelle, avec une fidélité minutieuse, les 52 sujets bibliques dont Raphaël a orné les Loges du Vatican. En 1819, nommé professeur de gravure à l'Académie d'Anvers, il commença en 1825 à publier les *Loges*, en couleur et en taille-douce. Cette précieuse collection, qu'il ne put achever, a été continuée après sa mort.

DESBŒUFS (Antoine), sculpteur, né à Paris en 1795, m. en 1862, se livra d'abord à la gravure sur pierres fines, et l'on remarqua sa médaille du sacre de Georges IV, roi d'Angleterre, ainsi qu'un portrait en camée de Louis XVIII. Puis il reçut les leçons de Cartelier. Parmi ses ouvrages de sculpture, on remarque : *la Madeleine pleurant sur le corps du Christ*, 1824, dans l'église St-Laurent, à Paris; *Adimante foudroyé*, 1827, à l'Orangerie du Sénat; *le Christ annonçant sa mission aux hommes*, 1837, à l'église Notre-Dame-de-Lorette; *Ste Anne*, 1840, à l'église de la Madeleine; l'*Ange de la prédication*, à St-Sulpice; la *Science* et l'*Histoire*, 1842, dans la rotonde de la bibliothèque du Sénat; *la Victoire et la Paix*, bas-relief à la barrière du Trône; *le Progrès humain* (1855), frise du Palais de l'Industrie; une *Vierge de Sparte*, au musée d'Agen; un *Ange gardien*, au musée d'Amiens; les bustes de *Marie-Thérèse* au musée de Versailles, de *Geoffroy Saint-Hilaire* à l'Institut, de *Lesage* à la Comédie-Française, etc. Desbœufs fut un des six artistes admis à sculpter le fronton de l'église de la Madeleine, à Paris. B.

DESBORDES-VALMORE (Marceline-Félicité-Josèphe, Mme), femme poëte, née à Douai en 1786, m. en 1859; elle vint à Paris à l'âge de 19 ans, débuta avec succès à l'Opéra-Comique, puis passa au théâtre de Bruxelles, épousa en 1817 le comédien Valmore, et renonça, peu après, à la carrière théâtrale. Douée d'une sensibilité douce, elle la répandit dans quelques romances, et, presque sans le savoir, devint poëte élégiaque. Ses premiers essais parurent en 1818. On a réuni ses inspirations en un charmant recueil d'*idylles*, d'*élégies*, de *romances*, etc., Paris, 1860, gr. in-18.

DESFOSSES (l'amiral Romain-). *V.* Romain-Desfossés.

DESILLES (Antoine-Joseph-Marc), né à St-Malo en 1767, mort en 1790, était officier au régiment du Roi infanterie, lorsque ce régiment, ainsi que ceux de Châteauvieux et de Mestre-de-Camp, se révoltèrent à Nancy, en 1790. Bouillé fut envoyé pour les faire rentrer dans le devoir. Ils allaient faire feu, quand Désilles, qui était avec son régiment, et tâchait de le contenir, se jeta à la bouche du canon pour l'empêcher de tirer, en s'écriant : « Ce sont nos amis, ce sont nos frères : voulez-vous déshonorer vos drapeaux en tirant sur eux! » Ses efforts furent vains : atteint de trois coups de feu, partis des rangs des révoltés, il mourut de ses blessures 5 jours après.

DES MOINES, v. des États-Unis de l'Amérique du Nord, cap. de l'État d'Iowa, sur la rivière des Moines, au confl. du Moningan et du Racoon qui la forment, à 220 kil. O. d'Iowa-City; 4,000 hab. Commerce de céréales. C. P.

DESNOYERS (Auguste-Gaspard-Louis Boucher, baron), graveur, né à Paris en 1779, m. en 1857, entra dans l'atelier de Lethière, et avait déjà gravé la *Léda* de ce peintre, *Dédale et Icare*, d'après Landon, *Héloïse et Abélard* et *Vénus désarmant l'Amour*, d'après Robert Lefèvre, quand il se mit sous la direction d'Alexandre Tardieu en 1799. La Vierge dite *la Belle Jardinière*, d'après Raphaël, 1804, fonda sa réputation. Puis il donna successivement : *Psyché et l'Amour*, d'après Gérard; *Moïse sauvé des eaux*, d'après le Poussin; *Bélisaire*, d'après Gérard, 1806; *Portrait en pied de Napoléon*, d'après le même, 1808; *la Vierge au rocher*, d'après Léonard de Vinci, 1812; *la Vierge au Donataire*, dite *de Foligno*, 1814, *la Vierge au linge*, et *la Vierge à la chaise*, d'après Raphaël; *Portrait du roi de Rome*, et *Phèdre et Hippolyte*, d'après Pierre Guérin; la *Madeleine* du Corrége; la *Ste Famille*, d'après Léonard de Vinci; *Portrait en pied du prince de Talleyrand*, d'après Gérard; *Eliézer et Rebecca*, d'après le Poussin, 1819; *la Vierge au poisson*, 1822, la *Visitation*, 1824, *Ste Catherine d'Alexandrie*, 1824, *la Vierge d'Albe*, 1827, et *la Vierge au berceau*, 1831, d'après Raphaël; *les Muses et les Piérides*, d'après Perino del Vaga; *la Transfiguration*, 1840, *la Belle Jardinière de Florence*, 1841, et *la Vierge de St-Sixte*, 1846, d'après Raphaël. Desnoyers entra à l'Institut, par ordonnance royale, en 1816; on le nomma 1er graveur du roi en 1825, et baron en 1828. B.

DESPRETZ (César-Mansuète), physicien, né à Lessines (Hainaut) en 1792, m. en 1863, acheva ses études à Paris, fut choisi par Gay-Lussac pour répétiteur de son cours de chimie à l'École polytechnique, enseigna la physique au collége Henri IV, devint professeur à la Sorbonne en 1837, et membre de l'Académie des Sciences en 1841. Il a publié : *Recherches expérimentales sur les causes de la chaleur animale*, 1824, broch. in-8°; *Traité élémentaire de physique*, 4e édit., 1836; *Eléments de chimie théorique et pratique*, 1828-30, 2 vol. in-8°, avec Supplément en 1835; des Mémoires, sur la chaleur latente des diverses vapeurs; sur la combustion; sur l'action de la pile, etc. En soumettant du charbon pur à une distillation lente, au moyen d'un courant d'induction, Despretz a obtenu, sur des fils de platine, des cristaux de couleur noire, qui, mêlés avec un peu d'huile, polissent les rubis aussi vite et aussi nettement que la poussière de diamant.

DEVÉRIA (Jacques-Jean-Marie-Achille), peintre et dessinateur, né à Paris en 1800, m. en 1857, élève de Girodet, s'est fait une place distinguée dans les arts. En 1849, il fut nommé conservateur des estampes à la Bibliothèque impériale. Ses œuvres se distinguent par la vérité et la finesse de l'expression. Parmi ses tableaux religieux, placés dans les églises de Paris et des départements, on cite : *l'Assomption de la Vierge*, 1836; *St Sébastien détaché par les saintes femmes*, 1837; *le Christ en croix*, 1838; *la Visitation*, 1839; *l'Annonciation*, *la Charité*, et *les Trois Vertus théologales*, 1841; *la Vierge, Zacharie, St Joseph et St Jean en adoration devant l'Enfant Jésus*, 1842; *la Translation de la sainte case de la Vierge*, 1843; *St Michel ramenant à Dieu deux âmes entraînées par Satan*, 1844; *Ste Anne instruisant la Ste Vierge*, 1845; *le Repos de la Ste Famille en Égypte*, 1846; une *Descente de Croix*, 1848; *le Mariage de la Vierge*, 1850. Sur un des plafonds du Louvre, il a peint *Périclès chez Aspasie recevant de Phidias l'esquisse de la Minerve du Parthénon*. Plusieurs vitraux d'église (à Dreux, Boulogne, Versailles) furent exécutés sur ses cartons. Très-habile dans l'aquarelle, Devéria a laissé de charmantes compositions, fort recherchées des amateurs, *le Tasse présenté à Élisabeth d'Autriche*, *l'Après-Dînée chez Bartholo*, *la Confession*, *la Dernière scène du Malade imaginaire*, etc. Le nombre de ses lithographies est considérable; il aimait à y représenter les scènes heureuses, le repos, le luxe, la famille et ses joies. Il a dessiné aussi des collections fort recherchées de costumes historiques et de travestissements. B.

Devéria (Eugène-François-Marie-Joseph), peintre, frère du précédent, né à Paris en 1805, m. en 1865, élève de Girodet. Parmi ses œuvres, que distingue la pureté du dessin, on cite : *la Lecture de la sentence de Marie Stuart*, 1827; *la Naissance de Henri IV*, au musée du Luxembourg; *le Cardinal de Retz réclamant la liberté de Broussel et de Blancmesnil*, tableau brûlé au Palais-Royal dans la Révolution de 1848; *la Bataille de la Marsaille*, au musée de Versailles, etc. Il a fait encore des portraits, et peint un plafond du Louvre représentant *le Puget montrant son Milon de Crotone à Louis XIV*. Enfin on lui doit la décoration de la chapelle Ste-Geneviève dans l'église Notre-Dame-de-Lorette. B.

DEWEZ (Louis-Dieudonné-Joseph), historien, né à Namur en 1760, m. en 1834, fut professeur de rhétorique, et, après 1815, inspecteur général des athénées et colléges dans le royaume des Pays-Bas. On a de lui : *Histoire générale de la Belgique*, Bruxelles, 1805-7, et 1826-28, 7 vol. in-8°; *Histoire particulière des provinces belgiques*, 1816, 3 vol. in-8°; *Géographie du royaume des Pays-Bas*, 1819, in-12; *Dictionnaire géographique du royaume des Pays-Bas*, 1819, in-8°; *Histoire du pays de Liége*, 1822, 2 vol. in-8°; *Abrégé de l'histoire de la province de Namur*, 1822, in-12; *Abrégé de l'histoire du duché de Brabant, du marquisat d'Anvers, et de la seigneurie de Malines*, 1824, in-12; *Abrégé de l'histoire de la province du Hainaut et du Tournaisis*, 1823, in-12; *Cours d'histoire belgique*, 1832, 2 vol. in-8°, etc. B.

DIDIER (Charles), littérateur, né à Genève en 1805, d'une famille protestante du Dauphiné, m. en 1864, débuta par des poésies, *la Harpe helvétique* (1825), *Mélodies helvétiques* (1830), puis vint à Paris participer à la rédaction de divers journaux républicains. Son principal ouvrage, *Rome souterraine* (1833), est un tableau des agitations révolutionnaires de l'Italie. On peut encore citer de lui, outre des romans et des nouvelles : *la Campagne de Rome*, 1842, qui rend bien l'aspect et les mœurs du pays; *Promenade au Maroc*, 1844; *Séjour chez le schérif de la Mecque*, 1856; *Cinquante jours au désert*, 1857; *Cinq cents lieues sur le Nil*, 1858, etc.

DIÉBOLT (Georges), statuaire, né à Dijon en 1816, m. en 1861, élève de Ramey et de Dumont, remporta le grand prix de sculpture au concours de 1841, dont le sujet était *la Mort de Démosthènes*. Parmi ses autres œuvres, on distingue *Sapho à Leucade*, et *la Méditation*. Diébolt travailla à la façade du Palais de l'Industrie à Paris, ainsi qu'à plusieurs pavillons du nouveau Louvre.

DIEN (Claude-Marie-François), graveur, né à Paris en 1787, m. en 1865, élève d'Audouin, remporta le grand prix de gravure en taille-douce en 1809. Parmi ses œuvres, on distingue *Ste Cécile*, d'après Jules Romain, 1827; *le Tasse*, d'après Robert Fleury, 1836; *la Bataille d'Austerlitz* et *le Sacre de Charles X*, d'après Gérard; *la Madone*,

d'après Murillo, 1842; *la Sainte Famille*, d'après Raphaël, 1848; *Ste Scholastique apparaissant à St Benoît*, d'après Lesueur, 1855.

DIKOA, v. forte de l'Afrique centrale (Soudan), ch.-l. du district de Pergi dans le roy. de Bornou; 25,000 hab. Tissage de toiles de coton; commerce de coton brut, de grains et d'arachides. C. P.

DILOLO (Lac), lac de l'Afrique austro-occidentale, par 11° 32' lat. S. et 20° long. E., découvert en 1854 par Livingstone. Long de 7 à 8 kil., large de 3, il est situé sur un plateau élevé de 1,600 mèt., à la séparation des eaux entre les bassins de l'océan Indien et de l'Atlantique : son niveau s'exhaussant en juillet, saison des pluies, le trop-plein se déverse à l'E. par un affluent de la Liba, bras occid. du Zambèze, à l'O. par la Lotembwa, affl. du Casay, qui tombe lui-même dans le Zaïre. C. P.

DINAUX (Arthur-Martin), littérateur, né à Valenciennes en 1795, m. en 1864, fut l'un des fondateurs des *Archives historiques et littéraires du nord de la France et du midi de la Belgique*, qu'il dirigea depuis 1848. Il a publié : *Notice historique et littéraire sur le cardinal Pierre d'Ailly*, 1824; *les Trouvères cambrésiens*, 1833; *Notice sur Watteau*, 1834; *Notice sur Mlle Duchesnois*, 1836; *les Trouvères de la Flandre et du Tournaisis*, 1839; *les Trouvères artésiens*, 1843, etc. Il a édité, en 1844, l'*Histoire ecclésiastique de la ville et comté de Valenciennes* par Simon Leboucq.

DINKA (Les), peuple de l'Afrique orientale, le plus considérable de ceux qui habitent le haut Nil Blanc. Ils sont divisés en deux fractions : les *Dinka inférieurs* occupent la rive droite du Nil, qui les sépare des Chellouks, depuis le confluent du Sarbat, vers 9° lat. N., jusqu'au Djebel-Dinka, vers 12° 30'; les *Dinka supérieurs*, séparés des premiers par les Nouers, habitent les terres marécageuses qui s'étendent du N.-O. au S.-E., entre le Bahr-el-Ghazal, le Nil propre, le Bahr-el-Gaouer, jusque vers le 5° lat. N. Comptoirs français de Mirakok, Fatil, Ouaidit, pour le commerce de l'ivoire. C. P.

DINOCOURT (Pierre-Théophile-Robert), fécond romancier, né à Doullens en 1781, m. en 1862, a gâté ses compositions par l'exagération des effets dramatiques. Nous citerons de lui : *le Camisard*, Paris, 1823; *l'Homme des ruines*, 1823; *le Liqueur*, 1824; *le Corse*, 1824; *le Conspirateur*, 1826; *le Duelliste*, 1827; *la Chambre rouge*, 1829; *le Chasseur noir, ou les Vaudois*, 1831; *la Cour des miracles*, 1832; *la Sorcière des Vosges*, 1841, etc. Dinocourt obtint un prix Montyon, en 1840, pour un *Cours de Morale sociale, à l'usage des pères de famille*, in-8°.

DŒDERLEIN (Louis), philologue allemand, né à Iéna en 1791, m. en 1863, professeur à l'université de Berne en 1815, à celle d'Erlangen en 1819, a publié, outre une édition de Tacite (1847, 2 vol.) : *Synonymes latins et Étymologies*, 1826-38, 6 vol.; *la Formation des mots en latin*, 1838; *Manuel de synonymie latine*, 1839; *Manuel d'étymologie latine*, 1841; *Glossaire d'Homère*, 1850, etc.

DŒHLER (Théodore), pianiste et compositeur de musique, né en 1814 à Naples, de parents allemands, m. à Florence en 1856, fut élève de Czerny. On a de Dœhler beaucoup de morceaux pour le piano, et un opéra inédit, *Tancreda*.

DOMBEY (Joseph), médecin et botaniste, né à Mâcon en 1742, m. en 1793, fit de nombreuses observations au Pérou et au Chili. Le Muséum d'histoire naturelle de Paris lui doit une multitude de pièces de zoologie et d'échantillons de minéralogie, et un herbier de plus de 1,500 plantes, avec notices précieuses sur leur culture et leur usage. Dombey a découvert le cuivre muriaté et l'euclase.

DONY (Jean-Jacques-Daniel), métallurgiste, né à Liége en 1759, m. en 1819, concessionnaire de la mine de la Vieille-Montagne en 1805, découvrit le zinc à l'état métallique, et réussit à l'extraire de la calamine en 1808. La calcination de la calamine, la fusion et le coulage du zinc furent ensuite l'objet de ses études.

DORIOLE (Pierre), homme d'État, né à La Rochelle en 1407, m. en 1485, est aussi appelé *Doriolle*, *D'Oriole* et *D'Auriol*. Maire de sa ville natale de 1451 à 1456, puis trésorier de Charles VII, il conserva cette fonction sous Louis XI. Bien qu'il eût pris part à la ligue du Bien public, il ne fut point disgracié. En 1468, il adressa au roi, mais sans succès, un Mémoire pour obtenir la prohibition de l'introduction des épices en France par navires étrangers. Il sévit contre les Bohémiens et autres vagabonds. En 1469, il prit une part active au procès de La Balue, dont on lui donna la bibliothèque. Nommé chancelier de France en 1472, il fut chargé de négociations auprès du duc de Bretagne et du roi d'Aragon, présida les commissions qui condamnèrent le duc d'Alençon, le connétable de Saint-Pol et le duc de Nemours, et se rendit en Angleterre en 1478, pour empêcher le roi Edouard IV de s'unir à Maximilien d'Autriche contre la France. Il perdit le titre de chancelier en 1483, mais reçut celui de 1er président de la Cour des comptes. B.

DOROW (Guillaume), antiquaire, né à Kœnigsberg en 1790, m. en 1846, fonda le musée des antiquités à Bonn, voyagea en Italie en 1827 avec une mission du roi de Prusse, et forma la collection d'antiquités étrusques qui fait partie du musée de Berlin. On a de lui, en allemand : *Lieux de sacrifice et tombeaux des Germains et des Romains sur le Rhin*, Wiesbaden, 1819-21, 2 vol. in-4°; *Antiquités orientales*, ibid., 1819-21, 2 livraisons in-4°; *Monuments germaniques et romains dans les provinces Rhénanes et Westphaliennes*, Stuttgard, 1823-27, 2 vol. in-4°; *Monuments de langue et d'art antiques*, Bonn et Berlin, 1823-24, 2 vol. in-8°; *Notices sur quelques vases étrusques*, Pesaro, 1828, in-8°; *l'Étrurie et l'Orient*, Heidelberg, 1829; *Voyage archéologique dans l'ancienne Étrurie*, Paris, 1829, in-4°, etc.

DOUAICH (Les), Maures du Sahara occidental, au N.-E. du Sénégal, entre 16° et 20° lat. N., 8° et 15° long. O.; mélange de Berbères Zénaga originaires du pays, d'Arabes conquérants du XIe siècle, et de nègres; depuis le commencement du XIXe siècle, les Berbères ont repris le dessus et dominent le pays; ils ne parlent cependant que l'arabe. Leur principal centre est l'oasis de Tagant, et ils commandent aux tribus des Kountah au N., des Tajakant à l'E., des Ouled-Sidi-Mahmoud au S. Bons guerriers et surtout bons cavaliers, ils font des razzias au S. jusqu'au delà du Sénégal dans le Gadiaga, le Bondou et le Bambouk, et viennent vendre des gommes, des bœufs, des moutons, des chevaux et du beurre à Bakel. Au N., ils ont des relations avec toutes les peuplades du Sahara occidental jusqu'au Maroc, et leur vendent surtout du sel, que leur fournissent les mines de Tichyt. C. P.

DOUANES. Les lois de *protection* et de *prohibition* en matière de douanes, destinées à garantir les industriels français contre la concurrence étrangère, après avoir été inaugurées par Colbert, avaient été reprises sous le Consulat et l'Empire lors des grandes guerres avec l'Europe, et maintenues par les gouvernements de la Restauration et de Juillet, sous l'influence de la haute bourgeoisie. Cependant les doctrines du libre échange, plus favorables à l'intérêt général, avaient triomphé en Angleterre (*V.* Peel, Cobden), et étaient répandues en France par les économistes. Le gouvernement impérial songeait à appliquer ces doctrines à notre législation douanière, et, dès 1856, les tarifs furent abaissés pour l'introduction d'un certain nombre de produits; mais, pour calmer les alarmes des partisans de la protection, le gouvernement s'engagea à ne faire aucun changement de cette nature avant cinq ans. A la suite d'une lettre adressée le 5 janvier 1860 par Napoléon III à son ministre d'État, lettre qui renfermait un programme complet de réformes économiques, un traité de commerce fut signé avec l'Angleterre par l'intermédiaire du célèbre Cobden (23 janvier). La France renonçait aux prohibitions, remplacées par des droits qui devaient être ultérieurement fixés, sans pouvoir dépasser 30 p. 0/0 de la valeur; une taxe de 7 fr. par kil. était expressément fixée pour les fers anglais. L'exécution du traité était fractionnée en diverses périodes, dont la plus éloignée était reculée jusqu'au 1er octobre 1861 pour les fils et les tissus. La France obtenait en échange la franchise complète pour la plupart de ses produits à l'importation en Angleterre, ainsi que la réduction de droits en faveur de ses vins et de ses spiritueux. Ce traité, fort applaudi dans les villes maritimes, mécontenta les villes manufacturières du Nord et de l'Ouest. Mais l'introduction de nouvelles machines plus perfectionnées, la suppression des droits de douane qui frappaient les principales matières employées dans l'industrie, notamment le coton et la laine (loi du 2 mai 1860), permirent à l'industrie française de soutenir bientôt la concurrence. Des traités analogues furent ensuite conclus avec la Belgique (1er mai 1861), la Prusse (29 mars 1862), l'Italie, etc. C. P.

DOURO ou DUERO (Province du), anc. province du Portugal, située au N. de ce royaume, entre celles de Minho au N., Tras-os-Montès à l'E., Béira au S., et l'Atlantique à l'O. Après avoir formé le S. de la province d'Entre-Douro-et-Minho, puis une province spéciale peuplée de 375,982 hab., elle n'est plus aujourd'hui que le principal district de la *province de Minho* (*V. ce mot au Dictionnaire*).

DOUVAINE, ch.-l. de cant. (Hte-Savoie), arr. et à 14 kil. S.-O. de Thonon; 540 hab.

DOYÈRE (Louis-Michel-François), né à Saint-Jean

des Essartiers (Calvados) en 1811, m. en 1863, professa l'histoire naturelle au collége Henri IV, puis au lycée Bonaparte, à Paris; occupa la chaire de zoologie appliquée à l'agriculture, à l'Institut agronomique de Versailles, de 1850 à 1852, puis celle d'histoire naturelle à l'École centrale des arts et manufactures. Il a publié : *Géologie*, trad. de l'anglais du docteur Buckland, Paris, 1838, in-8°; *Leçons d'histoire naturelle*, pour les lycées et les collèges, 1840, in-8°; *sur l'Accroissement des os*, 1842, in-4°, en société avec M. Serres; *sur l'Organisation et les rapports naturels des Tardigrades*, 1842, in-8°. Vers 1850, Doyère commença de s'occuper de la conservation des grains, et publia : *Recherches sur l'alucite des céréales et les moyens de faire cesser ses ravages*, 1852, in-8°. Deux ans après, il perfectionna sa méthode, et l'exposa dans les deux ouvrages suivants : *sur l'Ensilage rationnel, pour conserver les grains*, 1856, in-8°; *Conservation des grains par l'ensilage souterrain hermétique*, 1862, gr. in-8°. Son procédé consiste à avoir des silos métalliques, en tôle mince ou en zinc, enfouis dans une maçonnerie. Les administrations de la guerre et de la marine, après de nombreuses expériences, l'ont adopté, pour leurs approvisionnements, comme plus sûr et plus économique que les procédés connus. Plusieurs grands cultivateurs en ont fait aussi l'application. C. D—Y.

DRAUD (Georges), bibliographe, né à Dauernheim (Hesse) en 1573, m. en 1630 ou 1635, fut prote dans diverses imprimeries de Francfort et de Bâle, puis ministre protestant. On a de lui : *Bibliotheca classica*, Francf., 1611 et 1625, in-4°, indication de plus de 30,000 ouvrages imprimés, rangés méthodiquement en *classes* ou par ordre de matières; *Bibliotheca librorum germanorum classica*, 1625, in-4°; *Bibliotheca exotica*, 1655, in-4°.

DRELINCOURT (Charles), médecin, né en 1633 à Charenton, m. en 1697. En 1655, il fut attaché à la personne de Turenne et à l'armée de Flandre; en 1663, il devint médecin du roi, et quitta Paris en 1668 pour aller occuper une chaire de médecine à Leyde. Parmi les nombreux opuscules qu'il a laissés, on remarque : *Anatomicum præludium*, etc., Leyde, 1670, in-12, où l'auteur compare l'anatomie des Anciens avec celle des Modernes. Ses écrits relatifs à la médecine et à l'anatomie ont été recueillis par Boerhaave, La Haye, 1727, in-4°. D—G.

DRENGOT, aventurier normand, se rendit en Italie, vers 1016, avec ses frères Rainulf et Osmond, et 250 gentilshommes, entra au service de Mélo, riche marchand de Bari, contre les Grecs, qu'il battit en trois rencontres, mais fut tué à Cannes en 1019. Rainulf néanmoins fonda le comté d'Aversa, et conquit la principauté de Capoue.

DROSTE-HULSHOFF (Clément-Auguste de), savant canoniste, né en 1793 à Cœsfeld (Westphalie), m. en 1832, professeur au gymnase de Münster de 1814 à 1817, et, depuis 1823, à l'Université de Bonn, a publié, en allemand : *Du droit naturel comme source du droit ecclésiastique*, Bonn, 1821; *Manuel du droit naturel et de la philosophie*, 1823; *Considérations sur la philosophie du droit*, 1824; *Introduction au droit criminel allemand*, 1826; *Principes du droit commun ecclésiastique des catholiques et des protestants en Allemagne*, 1828-30, 2 vol.

DROUINEAU (Gustave), littérateur, né à La Rochelle en 1800, m. en 1835. Il donna au théâtre de l'Odéon une tragédie en 5 actes, *Rienzi*, 1826; à celui de la Porte-St-Martin, un drame, *l'Écrivain public*, 1828, qui eurent du succès; au Théâtre-Français, un drame en 5 actes et en vers, *Françoise de Rimini*, 1830. On lui doit encore plusieurs romans : *Ernest ou les Travers du siècle*, 1829, 5 vol. in-12; *le Manuscrit vert*, 1831, 2 vol. in-8°; *Résignée*, 1833, 2 vol. in-8°. Drouineau avait pris une part active à la Révolution de Juillet 1830; attaché encore à la rédaction du journal *le Constitutionnel*, il s'épuisa par l'excès du travail, et tomba en démence.

DRUMANN (Charles-Guillaume), savant allemand, né en 1786 à Danstedt, près d'Halberstadt, m. en 1862, étudia d'abord la théologie à l'Université de Halle, puis, sous l'influence du philologue Wolf, les langues anciennes, dont il devint professeur en 1810. Il obtint, en 1817, la chaire de philologie à Kœnigsberg. Ses principaux ouvrages sont : *Essai sur l'histoire de la décadence des États grecs*, Berlin, 1815; *l'Inscription de Rosette*, Kœnigsberg, 1823; *Histoire de Rome*, 1834-44, 6 vol.; *Principes d'une histoire de la civilisation*, 1847; *Boniface VIII*, 1852, 2 vol.

DU BOURDIEU (Louis-Thomas-Rose-Napoléon, baron), marin français, né en 1804, à Fort-de-France (Martinique), m. en 1857, combattit à Navarin en 1827, commanda les stations du Levant et des Antilles, devint contre-amiral en 1848, réprima les pirateries des Marocains par le bombardement de Saléh en 1851, fut nommé vice-amiral en 1852, préfet maritime à Toulon en 1853, et sénateur en 1856.

DUBREUL (Jacques), historien et antiquaire, né à Paris en 1528, m. en 1614, fut religieux à l'abbaye de St-Germain-des-Prés, et abbé de Ste-Allyre de Clermont. Il publia, entre autres ouvrages : *les Fastes et antiquités de Paris*, 1605, réimprimés sous le titre de *Théâtre des antiquités de Paris*, 1612, ouvrage fait avec négligence.

DUBUFE (Claude-Marie), peintre, né à Paris vers 1790 m. en 1864, élève de David, débuta par des tableaux d'histoire qui eurent peu de succès : *Un Romain se laissant mourir de faim*, 1810; *Achille prenant Iphigénie sous sa protection*, 1812; *Jésus-Christ apaisant une tempête*, 1819. Une toile plus modeste, *Apollon et Cyparisse*, 1822, eut les honneurs du musée du Luxembourg. Dubufe peignit ensuite *Jésus marchant sur les flots*, pour l'église de St-Leu, 1824, et *la Délivrance de St Pierre*, pour l'église de Chaillot, 1827. Quelques scènes sentimentales, telles que *les Souvenirs* et *les Regrets* (1827), *le Nid* et *la Mésange* (1831), eurent une très-grande vogue. Enfin Dubufe se consacra au portrait, et il sut poser, habiller et rajeunir ses modèles. Il eut une exécution soignée, un coloris gracieux, mais la touche molle et plate. B.

DUBUQUE, v. des États-Unis (Iowa), ch.-l. du comté de son nom, sur la rive dr. du Mississipi, à 270 kil. N. de Burlington, aux confins de l'Illinois et du Wisconsin; 13,000 hab. Export. de plomb, houille, marbre, pierre à chaux. — Fondée par des colons français du Canada vers 1786. Évêché catholique créé en 1837.

DUCAURROY DE LA CROIX (Adolphe-Marie), jurisconsulte, né à Eu en 1788, m. en 1850, obtint, en 1820, une chaire de droit romain à la Faculté de Paris. Il fut un des rédacteurs de la *Thémis*, de la *Revue étrangère et française de législation*. Ses principaux ouvrages sont : *les Institutes de Justinien nouvellement traduites et augmentées*, Paris, 1813; 5e édit., 1837; *les Institutes de Justinien nouvellement expliquées*, 1822-35, 4 vol. in-8°; 8e édit., 1851, 2 vol. in-8°; *Juris civilis Enchiridium*, 1844, 1851; *Commentaire théorique et pratique du Code civil*, 1848-51, en société avec MM. Bonnier et Roustain, 6 vol.

DUCHALAIS (Adolphe), archéologue, né à Beaugency en 1814, m. en 1854, abandonna le droit pour l'archéologie, entra à l'École des chartes en 1840, fut attaché aux travaux historiques d'Aug. Thierry, puis au cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale. Il était doué d'une rare perspicacité pour l'interprétation des monuments de l'art. Le premier, il distingua, dans les monnaies carlovingiennes, celles qui émanaient des rois et celles que faisaient frapper les seigneurs féodaux. Sa *Description des médailles gauloises du cabinet de France*, Paris, 1846, in-8°, fut couronnée par l'Institut. Il a aussi fourni de nombreux articles à la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, à la *Revue archéologique*, à la *Revue numismatique*, etc.

DU CHAYLA (Armand-Simon-Marie, comte de Blanquet), marin français, né en 1759 à Marvejols (Lozère), m. en 1826, prit part à la guerre d'Amérique, devint contre-amiral en 1796, et commanda une division de la flotte de l'expédition d'Égypte, 1798. A la bataille d'Aboukir, il insista pour que l'on marchât à l'ennemi, au lieu de l'attendre en ligne d'embossage, position défavorable. Ce dernier parti l'emporta, et fut cause du désastre. Placé à l'avant-garde, sur le vaisseau *le Franklin*, il tint une conduite héroïque, fut blessé très-grièvement à la tête, et emporté sans connaissance. Cependant, le navire ayant perdu les deux tiers de son équipage, n'ayant plus que trois canons en état de tirer, et se voyant menacé de l'abordage par un nouvel assaillant, le capitaine commandant dut amener son pavillon. Au silence qui se fait alors, Du Chayla revient à lui, et apprend l'état de son vaisseau : « Eh bien! dit-il, tirez toujours; notre dernier canon peut nous donner la victoire. » Des envieux calomnièrent auprès du général Bonaparte l'admirable conduite de Du Chayla; il fut abreuvé de dégoûts, et quitta volontairement le service en 1803. Louis XVIII lui conféra, en 1816, le grade honoraire de vice-amiral et le titre de comte. C. D—Y.

DUCHESNE (Jean), iconographe, né à Versailles en 1779, m. en 1855, entra, pendant la Révolution, comme employé au cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale, et parvint jusqu'au rang de conservateur en 1839. Ses principaux ouvrages sont : *Notice historique sur la vie et les ouvrages de J.-H. Mansard*, dans le *Magasin encyclopédique*, 1805; *Éloge historique de P. Puget*, Paris, 1807, in-8°; *Notice des estampes exposées à la Bibliothèque du roi*, 1819, et 4e édit., 1855, in-8°; *Essai sur les nielles*, 1826,

in-8°; *Voyage d'un iconophile, revue des principaux cabinets d'estampes, bibliothèques et musées d'Allemagne, de Hollande et d'Angleterre*, 1834, in-8°; *Jeux de cartes tarots du* XIVe *au* XVIIIe *siècle*, 1844, in-fol.

DUCHESNE (J.-B.-Joseph), peintre en miniature et sur émail, né à Gisors en 1770, m. en 1856. En 1840, il fut chargé de continuer au musée du Louvre la série des émaux commencés par Petitot. Parmi ses miniatures, on mentionne les portraits de *Napoléon Ier*, 1812, de la *Duchesse d'Angoulême*, de la *Duchesse de Berry*, du *Comte de Paris*, etc. Elles se distinguent toutes par le naturel de la pose, la vérité de l'expression, la puissance du modelé, et la vie des carnations; le temps n'en a point altéré la fermeté et la fraîcheur. Dans la peinture sur émail, Duchesne montra aussi une rare délicatesse, et sut donner à ses œuvres un éclat inaltérable; on cite principalement les émaux qu'il fit pour la reine d'Angleterre d'après les miniatures de W. Ross, ainsi que les portraits de *Léopold, roi des Belges*, du roi *Louis-Philippe Ier*, de la reine *Marie-Amélie*, et du jeune *duc de Galliera*. B.

DUCORNET (Louis-César-Joseph), peintre, né à Lille en 1806, m. en 1856, élève de Lethière, était né sans bras. Il se servait de ses pieds pour peindre. Parmi ses productions, on remarque: *les Adieux d'Hector et d'Andromaque*, 1828, et *St Louis rendant la justice sous un chêne du bois de Vincennes*, 1831, à Lille; *Jacob refusant de livrer son fils Benjamin*, 1829; *les Marchands d'esclaves*, 1833, au musée d'Arras; *Marguerite demandant à une fleur si elle est aimée de Faust*, 1834; *Une scène du siége d'Anvers*, 1834; *Apparition du Christ à Madeleine*, 1835; *une Odalisque*, 1837; *la Mort de la Madeleine*, 1840; *le Repos de la Ste Famille en Egypte, le Christ au tombeau*, 1841; *le Christ en croix*, 1845; *St Denis prêchant dans les Gaules*, 1846, à l'église St-Louis-en-l'Ile de Paris; *Vision de Ste Philomène*, 1846, dans l'église de St-Riquier (Somme), un de ses meilleurs tableaux; *le Nid de mésanges*, 1848; le portrait du général *Négrier*, 1849, à Lille; *Gloria in altissimis Deo*, 1850, à l'église d'Auxi-le-Château (Pas-de-Calais); *la belle Edith*, au château de Compiègne, 1855. Ducornet se distingue comme coloriste. B.

DUCOS (Théodore), né à Bordeaux en 1801, m. en 1855, fut député de Bordeaux de 1834 à 1848. Il combattit les lois dites de septembre, contre la presse périodique, 1835, la loi de disjonction, 1837, les taxes exagérées qui frappaient les fers, la compatibilité entre les fonctions publiques et le mandat de député, la dotation du duc de Nemours, les fortifications de Paris, et les réductions du budget de la marine, et fit de remarquables rapports sur la pêche de la morue et sur la police du roulage. Après la Révolution de 1848, il fit encore partie de l'Assemblée constituante, où il demanda la dissolution des ateliers nationaux et rédigea un rapport sévère sur les comptes du gouvernement provisoire. Le département de la Gironde ne l'ayant pas réélu pour l'Assemblée législative, en 1849, il réussit aux élections complémentaires dans celui de la Seine, fut nommé ministre de la marine le 9 janvier 1851, se retira le 24 avec tout le cabinet devant un vote de défiance émis par l'Assemblée, après que le commandement de l'armée de Paris, occupé par le général Changarnier, eut été supprimé, reprit son portefeuille après le 2 décembre, et fut nommé sénateur en 1853. Son administration a été très-active: on lui doit de grandes améliorations dans l'organisation du conseil de l'amirauté, de l'infanterie et du commissariat de marine, des matelots canonniers et du génie maritime, dans le système de surveillance des fournitures de bois et de vivres, et, de plus, l'institution des aumôniers de la flotte, l'augmentation de la marine à vapeur et du chiffre de l'inscription maritime; l'amélioration du sort des matelots et des ouvriers, la création des tribunaux commerciaux maritimes, et des règlements sur la police de la navigation et de la pêche côtière. C'est sous son ministère enfin que s'opéra la transportation des bagnes à Cayenne, que la France prit possession de la Nouvelle-Calédonie, et que plusieurs expéditions étendirent l'influence française dans le Sénégal. B.

DUFRÉNOY (Pierre-Armand), géologue et minéralogiste, fils de Mme Dufrénoy, la femme poëte, né en 1792 à Sevran (Seine-et-Oise), m. en 1857, entra à l'École polytechnique en 1811, à l'École des mines en 1813, et publia bientôt des Mémoires qui contribuèrent à asseoir la géologie sur des bases nouvelles, entre autres, des *Recherches sur les terrains tertiaires et volcaniques de l'Auvergne, sur les roches des Pyrénées, sur les terrains volcaniques des environs de Naples*. Il y démontre que des terrains très-modernes peuvent présenter, par suite de métamorphisme, les caractères de terrains anciens, et que les Pyrénées et les Cévennes sont d'un âge plus récent qu'on ne l'a cru jusqu'à ce jour. Il prouve que l'enfouissement des villes d'Herculanum et de Pompéi est en grande partie le résultat d'un éboulement du Vésuve, et non d'une éruption de ce volcan. Dès 1823, il commença avec Élie de Beaumont la *Carte géologique de France*, à l'échelle d'un cinq cent millième, travail qui a duré près de 20 ans, et qu'on regarde avec raison comme un modèle d'exactitude. A la suite d'une mission en Angleterre, où il devait étudier les avantages que peut donner l'air chaud substitué à l'air froid comme moyen d'alimenter la combustion des fourneaux, 1827, il fit connaître à la France, dans un ouvrage intitulé *Voyage métallurgique en Angleterre* (2e éd., 1837-39, 2 vol. in-8°), et publié avec le concours d'Élie de Beaumont, de Coste et de Perdonnet, les procédés nouveaux de la fabrication du fer. Ingénieur en chef des travaux publics en 1833, professeur à l'École des mines, au Muséum d'histoire naturelle, et à l'École des ponts et chaussées, élu à l'Académie des sciences en 1840, il devint inspecteur des travaux publics en 1846, inspecteur général de 1re classe en 1851. Directeur de l'École des mines, il en a ouvert au public les cours et les collections. Outre les ouvrages déjà cités, et une foule d'articles insérés dans le *Dictionnaire des arts et métiers*, le *Dictionnaire technologique*, les *Annales des ponts et chaussées*, les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, Dufrénoy a laissé: *Mémoires pour servir à une description géologique de la France* (avec Elie de Beaumont), 1830-38, 4 vol. in-8°, avec pl.; *Mémoire sur les groupes du Cantal, du Mont-Dore, et sur les soulèvements auxquels ces montagnes doivent leur relief actuel* (avec le même), 1833; *Mémoire sur la position géologique des principales mines de fer de la partie orientale des Pyrénées*, 1834. Dufrénoy a donné à la cristallographie une précision toute mathématique. En employant le double contrôle du calcul de la forme géométrique et de l'analyse chimique, il a fait rejeter de la classification minéralogique une foule d'espèces qui n'y avaient été introduites que par l'étude seule de leurs caractères chimiques. Enfin il a appliqué à la minéralogie la méthode dichotomique, employée dans la botanique par Lamarck. B.

DUGÈS (Antoine-Louis), médecin et naturaliste, né à Mézières en 1797, m. en 1838, agrégé à la Faculté de Paris en 1824, fut professeur de pathologie externe et de médecine opératoire à Montpellier. Éditeur de la *Pratique des accouchements* de Mme Lachapelle, 1825, 3 vol. in-8°, collaborateur du *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*, membre de l'Académie de médecine, et des Académies des sciences de Paris et de Berlin, il a publié: *Recherches sur les maladies des enfants nouveau-nés*, 1821, in-4°; *Essai physiologico-pathologique sur la nature de la fièvre, de l'inflammation et des principales névroses*, 1823, 2 vol.; *Manuel d'obstétrique*, 1826; *Causes et traitement des difformités du rachis*, 1827; *De l'influence des sciences médicales et accessoires sur les progrès de la chirurgie moderne*, 1827, in-8°; *Sur la conformité organique dans l'échelle animale*, 1832, in-4°; *Recherches sur l'ostéologie et la myologie des batraciens*, 1834, in-4°, ouvrage couronné par l'Institut; *Traité de physiologie comparée de l'homme et des animaux*, 1838, 3 vol. in-8°; *Traité des maladies de l'utérus et de ses annexes*, 1833, 2 vol. in-8°.

DULLER (Édouard), littérateur allemand, né à Vienne en 1809, m. en 1855. Parmi ses œuvres dramatiques, on distingue *Meister Pilgrim* et *François de Sickingen*. Il composa aussi des poésies, qui ont été réunies à Berlin en 1845, et divers romans. Dans ses dernières années, il se consacra plus particulièrement aux travaux historiques, et publia, entre autres ouvrages: *l'Empereur et le Pape*, Leipzig, 1838, 4 vol.; *Histoire du peuple allemand*, 1840, 2 vol.; *Histoire des Jésuites*, 1840; *Histoire de l'insurrection des Pays-Bas*, Cologne, 1841, 3 vol., continuation de l'ouvrage de Schiller; *l'Archiduc Charles d'Autriche*, Vienne, 1847.

DUMANOIR (Philippe-François Pinel, dit), auteur dramatique, né à la Guadeloupe en 1806, m. en 1865, a signé, seul ou en collaboration, 191 pièces. Il était étudiant en droit, lorsqu'en 1827 il fit jouer au Vaudeville *la Semaine des amours*; le succès le décida à travailler exclusivement pour le théâtre. Il a donné, avec Mélesville, *les Vieux péchés* (1833); avec Scribe, *Etre aimé ou mourir* (1835); avec Anicet Bourgeois, *la Savonnette impériale* (1836); avec Leuven et Saint-Georges, *la Maîtresse de langues* (1838); avec Etienne Arago, *le Cabaret de Lustucru* (1839), et *Brelan de troupiers* (1843); avec Bayard, *les Premières armes de Richelieu* (1839), *Indiana et Charlemagne* (1840), *le Vicomte de Létorières* (1842); avec Clairville, *Gentil-Bernard* (1846), *Clarisse Harlowe* (1847), *les Pommes de terre malades, Cadet-Roussel, Gribouille et compagnie, les Folies dramatiques, la Poudre-Coton, les Bourgeois de Paris*; avec

Brisebarre, *Mme Camus et sa demoiselle* (1841), *Changée en nourrice*, et *la Fiole de Cagliostro;* avec Siraudin, *la Vendetta;* avec Barrière, *les Toilettes tapageuses* (1856); avec Dennery, *Don César de Bazan, la Case de l'oncle Tom* (1853), *les Drames du cabaret.* Il s'élève à la hauteur de la vraie comédie dans *le Camp des bourgeoises, l'Ecole des agneaux* (1855), *le Code des femmes, les Femmes terribles* (1858). On lui doit enfin des livrets d'opéras-comiques : *la Perruche* (musique de Clapisson), *les Chaises à porteurs* (musique de Massé). Dumanoir était de l'école de Scribe et de Bayard, qui renouvela le vaudeville et le rapprocha du genre de la comédie de mœurs ou d'intrigue. Il avait de grandes analogies d'esprit avec ces deux poëtes comiques. B.

DUMAS (Adolphe), poëte, né vers 1810 à Bompas (Vaucluse), m. en 1861, figura parmi les plus ardents apôtres du romantisme littéraire, et mit dans ses compositions, qui ont d'ailleurs de l'éclat et de la facilité, toute l'intempérance de l'école. Nous citerons : *les Parisiennes,* dithyrambe en l'honneur de la Révolution de Juillet 1830; *la Cité des hommes,* 1825, poëme d'un caractère bizarre; deux drames en vers, *le Camp des Croisés,* 1838, et *Mlle de La Vallière,* 1842; *Provence,* 1840, recueil de poésies, etc.

DUMÉRIL (André-Marie-Constant), naturaliste, né à Amiens en 1774, m. en 1860, fut nommé par concours, en 1793, prévôt, c.-à-d. préparateur et démonstrateur de l'école anatomique de Rouen, et, en 1794, prosecteur à la Faculté de médecine de Paris, où il se lia d'amitié avec G. Cuvier. Chef des travaux anatomiques en 1799, professeur d'anatomie en 1801 dans la même Faculté, il suppléa Lacépède, de 1802 à 1825, dans la chaire d'erpétologie et d'ichthyologie au Muséum d'histoire naturelle, puis lui succéda comme titulaire. Il fut également pendant quatre années suppléant de Cuvier comme professeur d'histoire naturelle à l'École centrale du Panthéon. En 1822, il passa dans la chaire de physiologie, et l'échangea en 1830 contre celle de pathologie interne. Il fut admis en 1814 à l'Académie des sciences, ainsi qu'à l'Académie de médecine en 1820. En 1837, le roi Louis-Philippe le prit pour médecin consultant. Duméril occupe une belle place parmi les fondateurs de l'enseignement de l'anatomie comparée, et la Faculté de Paris lui doit les premiers fondements d'un musée anatomique. Sans compter de nombreux travaux insérés dans le *Magasin encyclopédique,* l'*Encyclopédie méthodique,* le *Bulletin de la Faculté de médecine,* le *Dictionnaire des sciences naturelles,* etc., il a publié : les deux premiers volumes des *Leçons d'anatomie comparée de Cuvier* (les trois autres ont été rédigés par Duvernoy), Paris, 1799; *Traité élémentaire d'Histoire naturelle,* 1803, 1 vol. in-8°, et 1807, 2 vol. in-8°, réédité sous le titre d'*Éléments des sciences naturelles,* 1825 et 1848, 2 vol.; *Zoologie analytique, ou Méthode naturelle de classification des animaux,* 1806, in-8°, ouvrage qui a surtout amélioré la classification des insectes, des poissons et des reptiles, et où se trouve créée la famille des cyclostomes; *Recueil de 450 formules proposées dans les jurys de médecine,* 1811-1813, in-4°; *Considérations générales sur la classe des insectes,* 1823, in-8°, avec 60 pl.; *Erpétologie générale, ou Histoire naturelle des reptiles* (avec Bibron), 1834-1854, 9 vol. et atlas de 120 pl.; *Classification des poissons* (dans les *Comptes rendus de l'Académie,* septembre 1855).

DUMONT (Jacques-Edme), sculpteur, né à Paris en 1761, m. en 1844, élève de Pajou, remporta le grand prix en 1788 pour un bas-relief représentant *la Mort de Tarquin.* Ses principaux ouvrages sont : une statue de *Marceau,* 1804, dans le grand escalier du palais du Sénat; *Louis d'Outre-mer,* 1806, statue en pierre, à l'église St-Denis; *la Clémence et la Valeur,* 1808, bas-relief de l'arc de triomphe du Carrousel; une statue colossale de *Colbert,* au palais du Corps législatif; *Vulcain* et *l'Histoire,* 1812, bas-reliefs dans l'un des grands escaliers du Louvre; *la Tragédie* et *la Comédie,* bas-reliefs dans la cour du Louvre, 1823; la statue de *Lamoignon de Malesherbes,* 1829, au Palais de justice, etc. — Son fils, Augustin-Alexandre Dumont, né à Paris en 1801, élève de Cartellier, remporta le grand prix de Rome, en 1823, pour un *Evandre sur le corps de son fils Pallas,* fut admis à l'Institut en 1838, et est professeur à l'École des beaux-arts depuis 1852. On a de lui : *l'Amour tourmentant l'Ame,* au musée du Luxembourg; *la Justice,* au palais du Corps législatif; *le Poussin,* à l'Institut; *le Génie de la Liberté,* qui surmonte la colonne de Juillet à Paris; *François Ier, Louis Ier de Condé,* le roi *Louis-Philippe,* au musée de Versailles; *Blanche de Castille,* dans le jardin du Luxembourg; *Ste Cécile,* à l'église de la Madeleine; *la Vierge,* à Notre-Dame-de-Lorette; *St Louis,* dans le palais du Luxembourg; *le Commerce,* au palais de la Bourse; *Philippe-Auguste,* statue colossale, sur une des colonnes de la barrière du Trône; le maréchal *Bugeaud,* à Alger et à Périgueux; *Buffon,* à Montbard; le maréchal *Suchet,* à Lyon; la sculpture du pavillon Lesdiguières au Louvre.

DUNDAS (James WHITLEY-DEANS), marin anglais, né en Ecosse en 1785, m. en 1862, entra au service en 1799, fit partie des expéditions de Hollande et d'Egypte, assista au second bombardement de Copenhague, et devint capitaine, 1807. En disponibilité de 1819 à 1830, aide de camp de Guillaume IV en 1831, membre de la Chambre des communes depuis 1836, membre du conseil de l'Amirauté et contre-amiral en 1841, il reçut, en 1853, le commandement de l'escadre qui devait agir, avec l'amiral français Hamelin, contre les Russes dans la mer Noire, prit part au bombardement d'Odessa en 1854, et, remplacé par Lyons, fut élevé au grade de vice-amiral. B.

DUNDAS (Richard SAUNDERS), marin anglais, né en 1802 à Melville-Castle (comté d'Édimbourg), m. en 1861, était capitaine dès l'âge de 22 ans. Il prit part à la guerre de Chine en 1840, fut chargé de la direction des arsenaux maritimes de Deptford en 1851, siégea au conseil de l'Amirauté de 1852 à 1855, reçut le grade de contre-amiral en 1853, et, nommé commandant de l'escadre envoyée dans la Baltique contre les Russes en 1855, bombarda Sveaborg, de concert avec l'amiral français Pénaud. B.

DUNOYER (Charles-Barthélemy-Pierre-Joseph), publiciste et économiste, né en 1786 à Carennac (Lot), m. en 1862, fonda en 1814, avec Charles Comte, le journal *le Censeur,* voué à la défense des idées libérales, et fut en butte à des poursuites multipliées de la part du gouvernement de la Restauration. En 1825, il publia : *l'Industrie et la morale considérées dans leurs rapports avec la société,* ouvrage qui fut refondu sous le titre de *Nouveau Traité d'économie sociale,* 1830, 2 vol. in-8°. Après la Révolution de 1830, Dunoyer devint préfet de l'Allier, puis de la Somme, membre de l'Académie des sciences morales et politiques en 1832, conseiller d'Etat en 1838, et fut quelque temps administrateur général de la Bibliothèque royale en 1839. L'année suivante, il fit paraître un nouvel écrit : *Esprit et méthode comparés de l'Angleterre et de la France dans les entreprises de travaux publics, et, en particulier, des chemins de fer,* in-8°. En 1845, il donna son œuvre capitale, *De la liberté du travail* (3 vol. in-8°), dont ses deux premiers livres n'avaient été que des ébauches. La République de 1848 lui conserva son titre de conseiller d'Etat; mais, après le coup d'Etat du 2 décembre 1851, il rentra dans la vie privée. B.

DUPERREY (Louis-Isidore), lieutenant de vaisseau, né à Paris en 1786, m. en 1865, servit dans la marine militaire depuis 1803, accompagna Freycinet, de 1817 à 1820, dans son voyage autour du monde, et fut chargé des travaux hydrographiques. De 1822 à 1825, il dirigea lui-même, sur la corvette *la Coquille,* une exploration sur les côtes de l'Amérique du Sud et dans l'Océanie; dans la relation qui en a été publiée, 1826-30, il a spécialement rédigé l'hydrographie et la botanique. Ses cartes, ses observations astronomiques, ses recherches sur les courants marins et sur le magnétisme terrestre, lui valurent l'honneur d'être élu membre de l'Académie des sciences en 1842.

DUPETIT-THOUARS (Abel AUBERT), marin français, né en 1793, m. en 1864, entra au service en 1804, était arrivé au grade de capitaine de vaisseau, lorsqu'il fit, de 1836 à 1839, un voyage autour du monde sur la frégate *la Vénus.* Contre-amiral en 1841, commandant des forces navales dans les mers de l'Océanie, il exigea réparation des injures reçues à Taïti par les missionnaires français, et se fit céder par la reine Pomaré la souveraineté des îles Marquises, 1842. De nouvelles violences, provoquées par le missionnaire anglais Pritchard, le déterminèrent à prendre aussi possession des îles de la Société, 1843; mais le gouvernement de Louis-Philippe le désavoua. Promu vice-amiral en 1846, Dupetit-Thouars entra comme membre titulaire au conseil de l'Amirauté en 1848, et fut député de Maine-et-Loire à l'Assemblée législative de 1849. On le reçut membre libre de l'Académie des sciences en 1855. Son *Voyage autour du monde* a été publié en 10 vol. in-8°, avec atlas. B.

DUPEUTY (Désiré-Charles), auteur dramatique, né à Paris en 1798, m. en 1865, a presque toujours travaillé en collaboration avec d'autres auteurs. Parmi ses pièces, on remarque : *Léonide, ou la Vieille de Suresnes,* 1824; *le Hussard de Felsheim,* 1827; *la Femme, le mari et l'amant,* 1829; *Mme Grégoire,* 1830; *Napoléon, ou Schœnbrunn et Sainte-Hélène,* 1830; *Victorine, ou la nuit porte con-*

seil, 1832; *la Camargo*, 1833; *Pauvre idiot*, 1836; *les Buses graves*, parodie des *Burgraves* de V. Hugo; *Paris la nuit* (avec Cormon), 1842; *le Lait d'ânesse*, 1846; *la Vie de café*, 1850; *la Poissarde* (avec Deslandes et Bourget), 1852; *le Moulin à paroles*, etc.

DUPIN (André-Marie-Jean-Jacques), jurisconsulte et magistrat, né à Varzy (Nièvre) en 1783, m. en 1865, frère de Philippe Dupin (*V. ce nom dans le Dictionn.*) et du baron Ch. Dupin (auj. sénateur), étudia le droit à Paris. Avocat à 17 ans, son talent, son originalité, la clarté piquante de sa parole, le firent bientôt remarquer. Il fut, en 1811, adjoint à la commission chargée de classer toutes les lois de l'Empire, travail immense, qu'il reprit seul après une interruption causée par les événements politiques de 1814 et 1815. Au retour de Napoléon Ier de l'île d'Elbe, commença la carrière politique de Dupin : député de Château-Chinon, il se rangea dans cette majorité passionnée qui, après nos désastres, exigea de Napoléon Ier sa secon le abdication. Ayant échoué aux élections de 1816, il se consacra au barreau, et se fit une grande popularité en plaidant les causes, alors nombreuses, des écrivains, et surtout des journalistes libéraux, poursuivis par un parquet plein d'un zèle outré. Il fut un des défenseurs du maréchal Ney (*V. ce nom*) devant la Cour des pairs, défendit aussi, devant les conseils de guerre, les généraux Savary, Gilly, Alix, le duc de Vicence, etc. En 1829, Dupin, alors député de Mamers (Sarthe), se prononça contre le ministère Polignac. Après la dissolution de la Chambre, il fut réélu par le collége de Cosne (Nièvre). Quand éclata la Révolution de 1830, le duc d'Orléans, proclamé lieutenant général du royaume, forma un cabinet, où Dupin ne voulut entrer que comme conseiller, sans traitement. Il se montra un des plus ardents pour faire adopter par la Chambre des députés la Charte de 1830. Le nouveau roi nomma Dupin procureur général à la Cour de cassation, fonctions où il se montra dévoué au régime qu'il avait contribué à fonder. Comme député, il appuya toutes les mesures tendant à désarmer les partis. En 1832, la Chambre des députés le choisit pour son président, et, pendant huit ans consécutifs, le réélut à ce poste, dans lequel il montra beaucoup de fermeté et d'impartialité. Lors de la présentation des lois dites de septembre, contre la licence de la presse périodique, Dupin en combattit les dispositions les plus sévères. Il s'était acquis par sa présidence une telle importance politique, que deux fois, en 1839 et 1840, on lui offrit le ministère de la justice, qu'il refusa. Il soutint tour à tour le ministère Thiers et le ministère Guizot dans leurs principaux actes, mais le second moins que le premier. Attaché à la famille d'Orléans, d'abord comme avocat, puis en 1820 comme membre du conseil privé du prince, il amena, le 24 février 1848, au plus fort de la Révolution, le comte de Paris et la duchesse d'Orléans à la Chambre des députés, où il tenta vainement de faire déclarer le jeune prince roi des Français sous la régence de sa mère. — Le gouvernement provisoire ayant convoqué une Assemblée constituante, Dupin y entra comme représentant de la Nièvre. Il s'agissait d'élaborer une constitution républicaine ; ses collègues le nommèrent président du comité de législation. Dans cette Assemblée, il provoqua la dissolution des ateliers nationaux (*V. ce mot*), et, lors de la discussion de la constitution, se prononça pour une Chambre unique. Après l'élection du prince Louis-Napoléon à la présidence de la république (déc. 1849), Dupin, élu à l'Assemblée législative, appuya la politique du président. Il était du grand parti de coalition dit parti de l'ordre, et fut porté à la présidence de la nouvelle Assemblée. Lors du coup d'État du 2 déc. 1851, il fit une protestation qu'il signa avec plusieurs de ses collègues. Depuis la chute du gouvernement de Juillet, Dupin avait gardé sa place de procureur général à la Cour de cassation; mais, à la suite du décret du 23 janvier 1852, qui réunit au domaine de l'État, comme restitution à lui due, les biens dont Louis-Philippe avait fait donation à ses enfants, l'aîné excepté, deux jours avant de monter sur le trône, Dupin, que le roi en exil avait nommé un de ses exécuteurs testamentaires, donna sa démission, et rentra dans la vie privée. Soit que le repos lui pesât, soit qu'il se fût souvenu, comme il le dit alors publiquement, « qu'il avait toujours appartenu à la France et jamais aux partis, » il manifesta, en 1857, le vif désir de reprendre son ancien poste à la Cour de cassation et celui d'entrer au Sénat. Ce double désir fut exaucé. Malgré son grand âge, il prouva encore dans cette sorte de restauration qu'il avait conservé toute la vigueur de son esprit, la solidité de son savoir, la ferveur de ses opinions gallicanes, et l'habileté oratoire de toute sa vie. Dupin fut membre de l'Académie française et de celle des Sciences morales et politiques. Il a laissé beaucoup d'ouvrages de jurisprudence, sans compter une nombreuse collection de ses *plaidoyers, mémoires, consultations* et *réquisitoires;* ses principaux écrits sont : *Précis historique du droit romain*, 1809; *Lettres sur la profession d'avocat*, 1818; *Manuel des étudiants en droit et des jeunes avocats*, 1824; *Les Libertés de l'Eglise gallicane*, 1824: *Précis historique du droit français*, 1826; *Du droit d'aînesse*, 1826; *Traité des apanages*, 1827, 2e édit. ; 1835; *Manuel du droit ecclésiastique français*, 4e édit., 1845; *Le procès du Christ*, 1828; *Profession d'avocat*, 1830; *Mémoires ou souvenirs du barreau*, 1855-57, 4 vol. in-8°. Dupin a donné encore une édition des œuvres de Pothier. C. D—Y.

DU PONCEAU (Pierre-Étienne), linguiste, né en 1760 à St-Martin (île de Ré), m. en 1844, partit pour l'Amérique en 1777, servit dans l'armée des États-Unis, puis se mit à la jurisprudence, et devint avocat à Philadelphie. Il y fonda une Académie de droit, et fut président de la Société philosophique. L'Académie des inscriptions de France le nomma correspondant en 1827. On a de lui : *English phonology*, Philadelphie, 1818, in-8°; *On the language, manners and customs of the Berbers of Africa*, ibid., 1824, in-8°; *Mémoire sur le système grammatical des langues de quelques nations indiennes de l'Amérique du Nord*, Paris, 1838, in-8°, couronné par notre Institut; *Dissertation on the nature and character of the chinese system of writing*, Philadelphie, 1838, in-8°, etc.

DUPONT DE L'EURE (Jacques-Charles), homme politique, né au Neubourg (Eure) en 1767, m. en 1855, fut reçu avocat au Parlement de Rouen en 1789, embrassa avec ardeur les principes de la Révolution, fut successivement maire du Neubourg, administrateur du district de Louviers en 1792, juge au tribunal de cette ville, substitut du commissaire exécutif en l'an V, accusateur public près le tribunal criminel en l'an VI, député la même année au Conseil des Cinq-Cents, conseiller au tribunal d'appel de Rouen en 1800, en même temps président de la Cour de justice criminelle d'Évreux, et, en 1811, président à la Cour impériale de Rouen. Député de l'Eure au Corps législatif en 1813, il était, en 1814, vice-président de la Chambre. Réélu pendant les Cent Jours, et nommé de nouveau vice-président, il rédigea la déclaration de la Chambre au peuple français, par laquelle la France ne devait reconnaître qu'un gouvernement garantissant l'égalité devant la loi, la liberté individuelle, la liberté de la presse et des cultes, le système représentatif, l'abolition de la noblesse héréditaire, l'irrévocabilité des ventes des biens nationaux, l'inviolabilité des propriétés, l'inamovibilité des juges, l'institution du jury, le payement de la dette publique, etc., et fit partie de la commission chargée de notifier cette déclaration aux souverains alliés. Mais cette démarche fut empêchée par les événements militaires. Dupont a été député de l'Eure de 1817 à 1848, sans interruption, et il s'opposa toujours aux mesures rétrogrades ou antilibérales. Son attitude à la Chambre le fit destituer de ses fonctions de président à la Cour de Rouen, en 1818. Après la Révolution de Juillet 1830, il fut nommé ministre de la justice, s'efforça de développer dans l'ordre judiciaire les conséquences de cette Révolution. Des dissidences avec le roi Louis-Philippe l'amenèrent à donner sa démission dès le mois de décembre, et il reprit sa place sur les bancs de l'opposition. A la Révolution de 1848, il devint membre et président du gouvernement provisoire, député de la Seine et de l'Eure à l'Assemblée constituante, mais ne fut pas réélu en 1849, et vécut désormais dans la retraite. B.

DUQUESNAY (François-Alexandre), architecte, né à Paris en 1790, m. en 1849, élève de Percier. Ses travaux principaux, à Paris, sont : la restauration de l'hôtel des Mines, et l'embarcadère du chemin de fer de Strasbourg. On lui doit aussi le Palais de justice de Lille.

DUREAU DE LA MALLE (Adolphe-Jules-César-Auguste), poëte, archéologue et géographe, né à Paris en 1777, m. en 1857, cultiva d'abord les arts du dessin, et trouva dans son talent de paysagiste une ressource pendant les mauvais jours de la Terreur. Puis, se livrant à la poésie, et encouragé par Delille, il traduisit du Dante, en vers corrects et élégants, l'épisode de *Françoise de Rimini* (dans la *Décade* de 1798), et entreprit une traduction de *l'Argonautique* de Valérius Flaccus, qui ne fut publiée, avec un savant commentaire, qu'en 1811, 2 vol. in-8°. Un voyage dans les Pyrénées, 1807, fut suivi de la publication d'un nouveau poëme, intitulé *les Pyrénées*. La même année, Dureau de La Malle donnait une *Géographie physique de la mer Noire, de l'intérieur de l'Afrique, et de la Méditerranée,*

1 vol. in 8°. Deux Mémoires, *Sur la position de la roche Tarpéienne*, et *Sur la prononciation ancienne du grec et du latin*, le firent admettre à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en 1818, et, depuis cette époque, sauf un poëme en 12 chants, *Bayard, ou la Conquête du Milanais*, 1823, 2 vol. in-18, il ne s'occupa plus que de travaux d'érudition. Les plus importants sont : *Poliorcétique des Anciens, ou de l'attaque et de la défense des places avant l'invention de la poudre*, 1819, 1 vol. in-8° avec atlas in-4°, où la question n'est traitée que pour les Égyptiens et les Hébreux; *Mémoire sur l'origine et la patrie des céréales*, 1819; *Recherches sur la patrie et l'origine des animaux domestiques et des plantes usuelles*, 1825; *Mémoire sur la population de la France au* XIV^e *siècle*, 1827; *Sur la topographie de Carthage*, 1835; *Recherches sur l'histoire de la partie de l'Afrique septentrionale connue sous le nom de Régence d'Alger*, 1837, in-8°; *Peyssonnel et Desfontaines, Voyages dans les Régences de Tunis et d'Alger*, 1838, 2 vol. in-8°; *Économie politique des Romains*, 1840, 2^e vol. in-8°, travail estimable, bien qu'incomplet et un peu systématique en plusieurs points. B.

DURET (Francisque), statuaire, né à Paris en 1804, m. en 1865. élève de Bosio, partagea avec Dumont le grand prix de sculpture en 1823, sur le sujet d'*Évandre pleurant Pallas*. A son retour de Rome, il exposa un *Mercure inventant la lyre*, 1831, statue brisée en 1848 dans le pillage du Palais-Royal, mais dont une reproduction en bronze fut placée en 1850 dans le foyer de l'Opéra. On lui doit aussi : *la Malice*, 1831, charmante tête d'expression; *Jeune pêcheur dansant*, 1833; une statue de *Casimir Périer*, 1833, pour la Chambre des députés, et une de *Molière*, 1834, au musée de Versailles; *Chactas sur la tombe d'Atala*, 1836, au musée de Lyon; *le St Sacrement, ou le Christ se révélant au monde*, 1835, et *l'Ange Gabriel*, 1838, dans l'église de la Madeleine; *Vendangeur improvisant sur un sujet comique*, 1839; les statues de *Philippe, frère de Louis XIV* (1840), de *Dunois* (1841), et du cardinal de *Richelieu*, au musée de Versailles; *Vénus au bain*, couronnement de l'une des fontaines des Champs-Élysées; la statue de la *Justice*, à l'un des angles de la Bourse; la *Tragédie* et la *Comédie*, sous le péristyle du Théâtre-Français, 1852; les deux vieillards en bronze qui ornent l'entrée du tombeau de Napoléon I^er aux Invalides; *la France protégeant ses enfants*, fronton du nouveau Louvre, vers le Palais-Royal; une *Victoire*, dans la salle du Sénat; une statue de *Chateaubriand*, 1855; la fontaine monumentale St-Michel, 1860. Duret fut admis à l'Institut en 1843. B.

DUROZOIR (Charles), historien et publiciste, né à Paris en 1790, m. en 1844, fut élevé dans des principes hostiles à la Révolution française, s'attacha à Lacretelle, dont il devint le secrétaire et le collaborateur à la *Gazette de France*, dirigea, de 1815 à 1817, le *Journal général de France*, écrivit ensuite dans le *Messager des Chambres*, les *Annales politiques* et le *Moniteur*, fut professeur d'histoire au collége Louis-le-Grand depuis 1818, et en même temps suppléant à la Faculté des lettres, prit une part active à la publication de la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, de la nouvelle édition de *l'Art de vérifier les dates*, et de la *Biographie universelle* de Michaud, et écrivit, entre autres ouvrages estimables : *Chronologie historique des rois de France*, 1820, in-8°; *Programme de l'histoire romaine*, 1820, in-8°; *Éloge historique de Pie VI*, 1825, in-8°. B.

DUSEIGNEUR (Bernard-Jean), sculpteur, né à Paris en 1808, m. en 1866, élève de Bosio, Dupaty et Cortot. Ses principales œuvres sont : *Roland furieux*, 1831; *St Michel vainqueur de Satan*, groupe colossal, 1834; *la Conversion de St Augustin*, dans l'église Notre-Dame-des-Victoires, 1835; *Ste Agnès*, à la Madeleine; *St François d'Assise*, à Ste-Élisabeth; la chaire de l'église St-Vincent-de-Paul; *la Vierge et l'Enfant Jésus*, dans la cathédrale de Bordeaux. On lui doit un grand nombre de bustes, placés au musée de Versailles et dans divers monuments de Paris et de la province. Il a écrit, dans *le Moyen âge et la Renaissance*, de Lacroix et Séré, une *Histoire de la sculpture du* XV^e *au* XVI^e *siècle*, 1851, et publié une *Notice biographique sur Ch.-Ant. Coysevox*, 1855. Enfin il a donné une édition annotée et complétée de l'*Histoire de la sculpture française*, par Emeric David, 1853. B.

DUTENS (Joséph-Michel), ingénieur et économiste, né à Tours en 1765, m. en 1848. Il devint membre de l'Académie des sciences morales et politiques en 1840. Partisan des doctrines des physiocrates, il a publié, entre autres ouvrages : *Analyse raisonnée des principes fondamentaux de l'économie politique*, 1804, in-8°; *Éloge de Montaigne*, 1818, in-8°; *Mémoires sur les travaux publics de l'Angleterre*, 1819, in-4°; *Histoire de la navigation intérieure de la France*, 1829, 2 vol. in-4°; *Philosophie de l'économie politique*, 1835, 2 vol. in-8°, où il a refondu son *Analyse raisonnée; Essai comparatif sur la formation et la distribution du revenu de la France en* 1815 *et en* 1835, Paris, 1842, in-8°. B.

DUVERNOY (Georges-Louis), naturaliste, né à Montbéliard en 1777, m. en 1855, partit, en 1799, pour l'armée des Alpes avec le brevet de pharmacien de 3^e classe. Dès cette époque, il avait publié, dans le *Magasin encyclopédique* de Millin, de remarquables *Réflexions sur les corps organisés et les sciences qui en sont l'objet*. Affranchi du service par l'intervention de Parmentier, 1800, il revint à Paris, soutint en 1801 sa thèse inaugurale sur l'*Hystérie*, et fut associé par G. Cuvier, en 1803, à la rédaction de ses *Leçons d'anatomie comparée*, dont il publia les trois derniers volumes. Nommé professeur-adjoint de zoologie à la Faculté des sciences de Paris, 1809, des exigences de famille l'empêchèrent d'ouvrir son cours, et, pendant 20 ans, il alla exercer la médecine dans son pays natal. Ayant perdu sa femme et 7 enfants, il accepta, en 1827, une chaire d'histoire naturelle à la Faculté des sciences de Strasbourg, dont il devint doyen en 1833. Ce fut alors qu'il donna une nouvelle classification des mammifères, et publia des travaux intéressants *Sur les serpents venimeux*, une *Monographie des Musaraignes*, des *Observations physiologiques sur le caméléon*, des *Études sur le foie*, etc. Membre correspondant de l'Académie des sciences de Paris dès 1833, et membre libre en 1847, il occupa, depuis 1837, la chaire d'histoire naturelle des corps organisés au Collége de France, et, en 1850, celle d'anatomie comparée. Il a professé, dès 1840, une des découvertes modernes, l'ovulation spontanée chez les mammifères. Dans cette dernière partie de sa vie, outre un grand nombre de Mémoires et de Notices (*Sur les dents des Musaraignes, — sur les organes de la génération des Reptiles, des Scorpions, des Crustacés, des Myriapodes, des Céphalopodes, — sur le système nerveux des Mollusques bivalves ou lamellibranches, — sur l'anatomie des Orangs, des Chimpanzés et des singes supérieurs, — sur les Cétacés vivants et fossiles, — Monographie des Rhinocéros fossiles, — Monographie des Oryctéropes vivants, — Monographie du bœuf, — Note sur l'Yack*, etc.), il fit paraître : *Leçons sur l'histoire naturelle des corps organisés*, 1839, in-8°; *Leçons sur l'histoire des corps organisés*, 1842; une nouvelle édition des *Leçons d'anatomie comparée* de Cuvier, 1835-45, 9 vol. F.

DUVEYRIER. *V.* MÉLESVILLE.

DUVILLARD DE DURAND (Emmanuel-Étienne), économiste, né à Genève en 1755, d'une famille de réfugiés protestants français, m. en 1832, vint se fixer à Paris en 1773, obtint un emploi au Contrôle général sous Turgot, fit partie du Corps législatif de 1799 à 1802, et, attaché au ministère de l'intérieur en 1805, fut chargé de la statistique de la population. On lui doit : *Recherches sur les rentes, les emprunts et les remboursements*, Paris, 1787, in-4°; *Plan d'une association de prévoyance*, 1790, in-4°; *Analyse et tableaux de l'influence de la petite vérole sur la mortalité*, 1806, in-4°, ouvrage qui contient une table de mortalité souvent consultée comme élément de détermination des conditions de tontines ou d'opérations financières dont le principe est la jouissance en viager; *Formule pour trouver la hauteur des lieux par celles du baromètre et du thermomètre*, 1826, in-4°.

DWERNICKI (Joseph), général polonais, né à Varsovie en 1779, m. en 1857, commença à servir sa patrie sous les ordres de Poniatowski, et fit toutes les campagnes de Napoléon I^er depuis 1809. Après les événements de 1815, il prit du service dans l'armée russe; mais, en 1831, lorsqu'une insurrection éclata contre le gouvernement du grand-duc Constantin, il se joignit aux Polonais. Victorieux des Russes à Stoczek et à Nova-Wies, il les rejeta au delà de la Vistule, les battit encore à Boremel, et chercha à soulever la Volhynie : poursuivi par les généraux Rüdiger et Kranowski, il se réfugia sur le territoire autrichien, et fut retenu comme prisonnier de guerre en Hongrie. Mis en liberté l'année suivante, il vint en France, où il fut président du comité polonais, et contribua à la fondation de l'école polonaise des Batignolles. En 1848, il refusa le commandement que lui offrait le gouvernement insurrectionnel de Milan après l'expulsion des Autrichiens, et rentra en Pologne, où il est mort.

DYCE (William), peintre, né en Écosse vers 1800, m. en 1864, débuta par des portraits, puis se livra à l'histoire, et devint membre de l'Académie royale de Londres. Ses principales œuvres sont : *Bacchus nourri par les Nymphes*, 1827; *la Descente de Vénus*, 1831; *St Dunstan séparant Edwy et Elgive*, 1839; deux grandes fresques du nouveau Parlement de Londres, *la Consécration de l'archevêque Parker*, 1844, et *le Baptême d'Ethelbert*, 1845; *la Vierge et l'Enfant Jésus*, 1846; *le Roi Lear dans la tempête*, 1851; *Entretien de Jacob et de Rachel*, 1855. B.

E

EASTLAKE (Charles Lock), peintre anglais, né en 1793 à Plymouth, m. en 1865, élève de Fuseli, chercha, dans un voyage en Italie, à se familiariser surtout avec les procédés du Titien, fit avec l'architecte Barry le voyage de Grèce en 1819, et devint membre de l'Académie royale de Londres en 1830. Parmi ses tableaux d'histoire, on a remarqué : *la Fille de Jaïre ressuscitée*, 1814; *le Spartiate Isadas s'élançant au combat*, 1827; *Pèlerins en vue de la ville sainte*, 1828; *le Christ bénissant les petits enfants; le Christ pleurant sur Jérusalem; Agar et Ismaël; François de Carrare s'échappant de Milan avec sa femme.* On lui doit aussi des toiles de genre fort estimées, dont les sujets sont empruntés à la vie des bandits, des vignerons, et des Grecs modernes, et qui attestent une véritable entente de la composition et un vif sentiment de la couleur. Il a travaillé enfin aux fresques du nouveau palais du Parlement. Des écrits qu'il publia sur son art, les plus importants sont : *Matériaux pour l'histoire de la peinture à l'huile*, 1847; *de la Littérature des beaux-arts*, 1848. B.

EBELMEN (Jacques-Joseph), chimiste, né à Baume-les-Dames en 1814, m. en 1852, entra à l'École polytechnique en 1831 et à l'École des mines en 1833, fut nommé ingénieur ordinaire à Vesoul en 1836, professeur adjoint à la chaire de docimasie de l'École des mines en 1840, secrétaire-adjoint de la commission des *Annales des mines* et répétiteur de chimie à l'École polytechnique en 1841, administrateur-adjoint à la manufacture de Sèvres et professeur titulaire de docimasie à l'École des mines en 1845, ingénieur de 1re classe et directeur de la manufacture de Sèvres en 1847, ingénieur en chef des mines en 1852. Sous sa direction, la manufacture de Sèvres fit des progrès remarquables au point de vue de l'industrie et de l'art : le coulage fut perfectionné, et la houille substituée au bois dans la cuisson des pâtes. Ebelmen a aussi trouvé une méthode très-simple pour obtenir des combinaisons cristallisées par la voie sèche, et il a ainsi produit des imitations parfaites de plusieurs pierres précieuses, le *spinelle*, l'*émeraude*, le *péridot*, le *corindon*. On lui doit enfin des recherches très-importantes sur la composition des gaz des hauts fourneaux, sur la théorie de la carbonisation, et sur la réduction des minerais de fer. Les Mémoires qu'il publia ont été réunis par Salvetat sous le titre de *Recueil des travaux scientifiques de M. Ebelmen*, 1855, 2 vol. in-8°. *V.* Chevreul, *Notice sur M. Ebelmen*, 1855. B.

ECKSTEIN (Ferdinand, baron d'), publiciste et philosophe, né en 1790 à Altona (Danemark), de parents israélites, m. en 1861, fit ses études à Gœttingue et à Heidelberg, embrassa la religion luthérienne à dix-sept ans, puis, pendant un séjour à Rome, se convertit au catholicisme. Après avoir combattu contre la France en 1813 et en 1814, il passa au service des Pays-Bas, et était directeur de la police à Gand, lorsque Louis XVIII se réfugia dans cette ville. Ce prince l'emmena lors de la seconde Restauration, et le nomma commissaire général de police à Marseille. D'Eckstein devint, en 1818, inspecteur général au ministère de la police, et, bientôt après, fut attaché au ministère des affaires étrangères. Tout en participant à la rédaction des journaux royalistes *le Drapeau blanc* et *la Quotidienne*, il dirigea, de 1826 à 1829, une revue intitulée *le Catholique*, où, se rattachant à l'école de J. de Maistre et de Bonald, il traita de toutes les connaissances humaines, dans le but de les ramener à l'unité de la doctrine catholique. Après la Révolution de 1830, il ne s'occupa que de travaux littéraires, insérés presque tous dans l'*Avenir*, la *Revue indépendante*, la *Revue archéologique*, le *Journal asiatique*, le *Correspondant*, etc. On lui doit en outre : *De l'Espagne, considérations sur son passé, son présent et son avenir*, 1836; *les Eléments de la vie sociale et politique dans la tribu pastorale*, 1855. B.

ÉCOLES PRIMAIRES. Une loi de 1865 oblige toute commune de 500 hab. et au-dessus à entretenir une école publique de filles, si elle n'en est dispensée par le conseil départemental, et crée deux classes d'institutrices communales, qui reçoivent un logement de la commune, et dont le traitement ne peut être inférieur à 500 et 400 fr. Elle soumet à l'inspection, comme une école publique, toute école libre qui reçoit une subvention de la commune ou qui tient lieu d'école publique. Elle accorde aux instituteurs-adjoints le même traitement minimum qu'aux institutrices, à moins qu'ils ne tiennent une simple école de hameau, cas auquel leur traitement est déterminé par le préfet.

EICHHORN (Jean-Albert-Frédéric), homme d'État prussien, né en 1779 à Wertheim-sur-le-Mein, m. en 1856, étudia à l'Université de Gœttingue, fut nommé membre consultant de la régence de Clèves en 1800, quartier-maître de régiment en 1801, assesseur de la cour de justice à Berlin en 1806, conseiller en 1810, entra comme volontaire dans l'armée de Silésie en 1813, prit part à l'administration centrale de l'armée alliée sous la direction du baron de Stein, puis, en 1815, à celle des départements français occupés par les troupes prussiennes, et devint conseiller d'État en 1817. Il contribua dès lors à la rédaction du code administratif de la Prusse, et aux négociations avec les États voisins au sujet des règlements de frontières, de navigation et de commerce intérieur. Directeur au ministère des affaires étrangères en 1831, il coopéra à la fondation du Zollverein. Il fut ministre de l'instruction publique de 1840 à 1848, et figura au Parlement d'Erfurt en 1850. B.

EICHSTÆDT (Henri-Charles-Abraham), philologue allemand, né à Oschatz en 1772, m. en 1848, fit ses études à Leipzig, devint professeur d'éloquence et de poésie à l'Université d'Iéna et inspecteur de la bibliothèque, et fonda la *Gazette universelle* d'Iéna. On lui doit de bonnes éditions de *Diodore de Sicile*, Halle, 1800-1802, 2 vol., et de *Lucrèce*, Leipzig, 1801, ainsi qu'une dissertation *de Dramate Græcorum comico-satyrico*, Leipzig, 1793.

EJUTLA, dép. du Mexique, dans la division militaire de Puebla; borné par ceux de Guerrero à l'O., d'Oajaca au N., de Téhuantépec à l'E., et l'océan Pacifique au S.; formé du S.-O. de l'anc. État d'Oajaca; arrosé par le Chacalapa ou Rio-Verde; récolte de coton, sucre, cacao, cochenille; quelques mines d'or et d'argent; salines sur la côte. Ch.-l., *Ejutla*, par 99° long. O. et 16° 35′ lat. N.; v. pr., Huatulco, port important.

ELGIN (George-Charles-Constantin Bruce, comte d'), l'un des fils de l'antiquaire de ce nom (*V. le Dictionn.*), né à Péra (Turquie) en 1800, m. en 1863, fut député de Southampton à la Chambre des communes, hérita de la pairie en 1842, reçut aussitôt le gouvernement de la Jamaïque et en 1846 celui du Canada, revint en Angleterre en 1854, partit en 1858 comme ambassadeur pour la Chine, et, après la guerre contre ce pays, fut nommé gouverneur des Indes. B.

EL-GOLÉA, v. d'Afrique (Sahara septentrional), par 30° 32′ 12″ lat. N., et 0° 47′ 31″ long. E., au S.-O. du plateau des Chambâ, près des dunes de sable appelées El-Arg. Elle appartient à la tribu des Chambâ-Oum-Madhy, et compte de 12 à 13,000 hab., Arabes et Berbères; station commerciale entre le Sahara algérien et le Touât. Mais les Arabes en défendent l'entrée aux Européens; le voyageur français H. Duveyrier, qui nous l'a fait connaître, ne put y séjourner qu'un seul jour, en septembre 1859. C. P.

ELLESMERE (Francis Egerton, comte d'), homme politique et littérateur, né à Londres en 1800, m. en 1857, fut connu d'abord sous le nom de lord Leveson Gower. Il avait déjà publié des pièces de vers et une traduction du *Faust* de Gœthe, lorsqu'il fut élu membre de la Chambre des communes en 1832. Il ne tarda pas à rompre avec les tories, soutint la cause de la liberté commerciale, et prit part à la fondation de l'Université libérale de Londres. En possession du majorat de Bridgewater depuis 1830 par la mort de son oncle, il fut élevé à la pairie en 1846. On a de lui, sans compter quelques petits poëmes : *Esquisses de la Méditerranée*, 1843; *l'Archéologie du Nord*, 1848. Il forma une magnifique collection de tableaux, connue sous le nom de *Galerie Bridgewater*. B.

ELSHOECHT (Jean-Marie-Jacques, dit Carl), sculpteur, né à Dunkerque en 1791, m. en 1856, était élève de Bosio. On cite de lui : *la Vierge immaculée*, 1827, dans l'église de St-Ouen, à Rouen; deux *Séraphins* et deux *Chérubins*, à la chaire et au maître-autel de Notre-Dame-de-Lorette, à Paris; *Eloa*, 1835, statue inspirée par le poëme d'Alfred de Vigny; *le Docteur Faust*, buste en bronze; *la Veuve d'un soldat franc*, 1846; les bustes du baron Larrey, du duc de Berry (au musée de Versailles), etc.

ÉMILIE (Gouvernement des prov. royales de l'), nom que prirent officiellement, au 1er janvier 1860, les duchés de Parme et de Modène, et la légation pontificale de la Romagne, quand ces pays se furent affranchis de la domination de leurs souverains, à la faveur de la guerre de 1859. Ils avaient eu d'abord leurs gouvernements provisoires séparés, mais sentirent bientôt la nécessité de se confédérer pour une défense commune. Le commissaire sarde à Modène, Farini, d'abord élu dictateur dans cette ville (27 juillet), puis à Parme (18 août), fut investi des mêmes fonctions par les Romagnols (6 novembre), et prit alors (24 déc.) le titre de gouverneur des provinces royales de l'*Émilie*, les trois États qu'il administrait correspondant à peu près exactement à cette ancienne province de l'Empire romain. Le 8 déc. 1859, un ministère unique fut constitué pour les trois États et établi à Modène. Le 18 mars 1860, le pays fut entièrement annexé aux États sardes, et le gouvernement de l'Émilie supprimé. C. P.

ENCKE (Jean-François), astronome, né à Hambourg en 1791, m. en 1865, élève de Gauss, servit dans l'artillerie pendant les guerres de 1813 et 1814, obtint ensuite la place d'astronome-adjoint à l'Observatoire de Seeberg près de Gotha, celle de directeur-adjoint en 1825, et fut appelé en 1826 à Berlin, où il partagea la direction de l'Observatoire avec Bode. On le nomma en même temps secrétaire de l'Académie des sciences. Encke a déterminé l'orbite de la comète de 1680, et la distance de la terre au soleil; mais sa plus importante découverte est celle des *comètes à courte période*. Il a publié depuis 1830 l'*Annuaire astronomique de Berlin*, depuis 1835 les *Observations astronomiques faites à Berlin*, et une *Méthode pour calculer les perturbations des planètes*, traduite en français par Terquem et Lafon, 1859.

ENDROMIDE, grand manteau de laine dont les Romains s'enveloppaient à la suite d'exercices violents, ou en sortant du bain. Il paraît avoir été emprunté des Grecs, où les athlètes et les lutteurs s'en servaient en quittant l'arène. On croit qu'il ne fut pas connu à Rome avant le temps de Domitien.

ENFANTIN (Barthélemy-Prosper), un des chefs du saint-simonisme, né à Paris en 1796, m. en 1864, élève de l'École polytechnique, fut voyageur de commerce, s'affilia à la charbonnerie en 1823, et fonda en 1825 le journal *le Producteur*, afin de propager les idées de Saint-Simon. Après la Révolution de 1830, la propagande devint plus active encore. La police ferma l'établissement des saint-simoniens à Ménilmontant en 1832, et Enfantin fut condamné à un an de prison. Il alla ensuite en Égypte, se fit maître de postes à son retour, entra en 1841 dans la commission scientifique de l'Algérie, et eut un emploi dans le chemin de fer de Lyon en 1845. Il a publié : *Économie politique*, 1831; *Morale*, 1832; *Correspondance philosophique et religieuse*, 1847; *Correspondance politique*, 1849; *Colonisation de l'Algérie*, 1858, etc. Ses *Œuvres*, réunies à celles de Saint-Simon, ont paru en 1865 et suiv., 6 vol. in-8°.

ENTRAINS-SUR-NOHAIN (*Inter amnes*), vge, arr. et à 18 kil. O. de Clamecy (Nièvre); 1,431 hab. On y voit les restes d'un anc. château seigneurial du XIIIe siècle, et la maison dite *de l'Amiral*, joli édifice du XVIIe.

ESCARÈNE (L'), ch.-l. de cant. (Alpes-Maritimes), arr. et au N.-E. de Nice; 1,747 hab.

ESCHENMAYER (Charles-Adolphe), philosophe, né en 1768 à Neuenburg (Wurtemberg), m. en 1851, professa la philosophie et la médecine à Tubingue de 1812 à 1818, puis la philosophie pratique jusqu'en 1836. En histoire naturelle et en physique, sa doctrine se rapproche de celle de Schelling; en métaphysique, elle a beaucoup de rapports avec celle de Kant. Une tendance de jour en jour plus marquée au mysticisme se manifesta dans la lutte qu'il soutint contre l'école de Hegel, et dans l'ardeur avec laquelle il défendit les prétendues apparitions d'esprits. Ses principaux ouvrages sont : *la Philosophie dans sa transition à ce qui n'est pas philosophie*, 1803; *Essai d'explication de l'apparente magie du magnétisme animal par des lois physiologiques et psychiques*, 1816; *Psychologie en trois parties, expérimentale, pure, et appliquée*, 1817; *Système de philosophie morale*, 1818; *Philosophie de la religion*, 1818-1824; *Droit normal*, 1819-20; *Dogmatique simplifiée, basée sur la raison, l'histoire et la révélation*, 1826; *Principes de philosophie naturelle*, 1832; *la Philosophie religieuse de Hegel comparée avec le principe chrétien*, 1834; *l'Ischariotisme de nos jours*, 1836, pamphlet contre la *Vie de Jésus* par Strauss; *Conflit entre le ciel et l'enfer, observé sur le démon d'une jeune fille possédée*, 1837; *Caractéristique de l'incrédulité, de la demi-foi et de la foi complète*, 1838; *Principes de philosophie chrétienne*, 1840; *l'Organon du christianisme*, 1843; *Six périodes de la religion chrétienne*, 1851; *Observations sur la construction physique de l'univers*, 1852.

ESPINASSE (Esprit-Charles-Marie), général, né en 1815 à Saissac (Aude), m. en 1859, entra à l'école de St-Cyr en 1833, gagna ses premiers grades en Afrique, commanda les zouaves, et fit, en 1849, la campagne de Rome à la tête du 42e de ligne. Colonel en 1851, il prit part à l'exécution du coup d'État du 2 décembre, et, en 1852, fut créé général de brigade et aide de camp de l'empereur Napoléon III. Pendant la guerre d'Orient, en 1854, à la tête d'une brigade de la 1re division de l'armée, il poussa une reconnaissance malheureuse dans la Dobroudscha, et, atteint du choléra qui décimait ses troupes, revint momentanément en France. L'année suivante, il rejoignit son corps devant Sébastopol, se distingua à la bataille de la Tchernaïa, reçut le grade de général de division, et prit part à l'assaut de la tour Malakoff. Après l'attentat du 14 janvier 1858 contre la vie de l'Empereur, il fut appelé au ministère de l'intérieur, auquel était joint le soin de la sûreté générale, et en sortit cinq mois après, quand le calme fut rentré dans les esprits. Commandant d'une division à l'armée d'Italie, en 1859, il fut tué à la bataille de Magenta.

ÉTATS-UNIS : *Guerre civile* entre les deux grandes fractions de cette confédération, le Nord et le Sud. — Elle commença en 1861, et dura jusqu'en avril 1865. L'origine de cette guerre fut, suivant les uns, l'antagonisme qui existait entre les deux régions, à propos de l'esclavage des nègres : le Nord était *abolitioniste*, le Sud *esclavagiste*. D'autres disent que le Nord n'a proclamé l'abolition de l'esclavage, en 1862-63, que pour s'en faire une arme contre le Sud; que la vraie cause de la guerre, c'est la nature des intérêts opposés des deux régions : le Nord est manufacturier; redoutant la concurrence des produits manufacturés de l'Europe, il réclame et impose des tarifs de douanes protecteurs des produits indigènes. Le Sud est agriculteur; il veut avoir des produits manufacturés à bon marché, et regarde, non sans raison, les tarifs protecteurs du Nord comme des impôts qu'il paye sans aucune compensation.

Les Etats qui se séparèrent de l'Union sont : la Caroline du Sud, le Mississipi, la Floride, l'Alabama, la Georgie, la Louisiane, le Texas, la Virginie, le Tennessee, l'Arkansas. Le Sud commença la lutte, en s'emparant du fort Sumter, à l'entrée de Charleston (12-14 avril 1861), et ses troupes, mieux exercées que celles du Nord, et commandées par des officiers plus habiles, gagnèrent une bataille sur le Bull's Run, près de Manassas (21 juillet). Les *fédéraux*, compensant ces échecs par des avantages maritimes, bloquèrent les côtes des *confédérés*, et y prirent diverses positions. L'année suivante, les opérations commencèrent encore par leur être favorables : une victoire à Somerset dans le Kentucky, la prise des forts Mac-Henry et Donelson, celle de Nashville par le général Grant, ramenèrent le Tennessee à l'Union, et assurèrent la possession du Kentucky et du Missouri; Curtis battit les confédérés à Pea-Ridge dans l'Arkansas, Grant à Corinthe dans le Mississipi; Butler occupa la Nouvelle-Orléans, Burnside prit l'île de Roanoke et l'importante position de New-Bern, et Mac-Clellan menaça Richmond, capitale des Etats du Sud. Mais les confédérés, évacuant Yorktown, concentrèrent leurs forces pour un effort décisif, et réussirent, malgré des échecs partiels à Williamsburg et aux Sept-Pins sur le Chikahominy, à repousser l'invasion : après sept jours de combats, qu'on appelle les batailles de White-Oak-Swamp, de Mechanicsville, de Gaines-Mill, de White-House, de Savage-Station, du James-River, et de Malvern-Hill (25 juin-1er juillet 1862), ils prirent à leur tour l'offensive, gagnèrent une seconde bataille de Bull's Run, prirent Fairfax et Centreville, et ne furent arrêtés par Mac-Clellan qu'aux combats d'Hagerstown et d'Antietam (14 et 17 sept.). L'épuisement du Sud et l'incapacité administrative et militaire du Nord amenèrent alors un temps d'arrêt : quand les deux armées, qui étaient restées en présence entre Washington et Richmond, s'abordèrent de nouveau, Burnside, successeur de

Mac-Clellan, perdit la bataille de Frederiksburg (15 déc.); Hooker ne fut pas plus heureux à Chancellorsville (3-4 mai 1863), où les sécessionistes perdirent cependant un de leurs meilleurs généraux, Jackson-Stonewall, tué accidentellement par les siens. D'un autre côté, la marine fédérale avait échoué (mars-avril) dans une attaque contre Charleston. Mais la prise d'Arkansas-Post et la victoire de Rosenecranz sur Braxton-Bragg à Murfresborough rendirent aux fédéraux presque tout l'Arkansas et le Tennessee. Ces événements, et sans doute aussi le désir de s'opposer à l'invasion des fédéraux dans la vallée du Mississipi, où Wiksburg et Port-Hudson étaient les seules places capables de les arrêter, déterminèrent Lee et Longstreet à conduire une seconde fois les confédérés dans le Maryland : le général Meade soutint victorieusement leur choc à Gettysburg (1-3 juillet), et au même moment Viksburg capitula, et, peu après, Port-Hudson.

Le 22 septembre 1862, le président du Nord, A. Lincoln, avait déclaré libres tous les esclaves des États rebelles qui ne seraient pas rentrés dans l'Union au 1er janvier 1863. Les confédérés répondirent en condamnant aux travaux forcés les officiers blancs, et en mettant à mort non-seulement les soldats nègres prisonniers de guerre, mais encore les blancs qui les commandaient. Ils s'allièrent en même temps aux bandes féroces d'Indiens, par qui ils faisaient ravager les États de l'Ouest. Unis dans le Nord au grossier parti des *Copper-Heads*, ils faisaient éclater à New-York une terrible émeute (13 juillet), où les gens de couleur furent massacrés, les abolitionistes menacés, et une partie de la ville livré au feu et au pillage. Une société d'incendiaires se forma pour brûler les vapeurs du Mississipi, dont un grand nombre furent en effet la proie des flammes. Mais ces moyens ne firent que compromettre la cause du Sud en Europe et exciter l'ardeur du Nord. Le principal théâtre de la guerre, à la fin de 1863, fut le Tennessee et le N. de l'Alabama et de la Georgie. L'importante place de Chattanooga, à la frontière de ces trois États, fut occupée par Rosenecranz, pendant que Burnside s'emparait de Kingston, de Knoxville dans le Tennessee oriental, et du passage de Cumberland-Gap qui le reliait aux unionistes du Kentucky et lui donnait l'entrée de la Virginie. La situation était critique pour le Sud, qui porta presque toutes ses forces sur Chattanooga; mais après une bataille indécise à Chickamanga (19-20 sept.), Bragg ne put reprendre Chattanooga (octobre), et fut vaincu devant cette ville (23-24 nov.) par Grant, Sherman, Thomas et Hooker. De son côté, Longstreet fut repoussé de Knoxville par Burnside (29 nov.)

La campagne de 1864 devait être décisive. Grant se chargea de l'attaque directe sur Richmond, pendant que Sherman percerait le Sud, du Mississipi à l'Atlantique, et, enlevant les ports de la côte d'où les insurgés tiraient d'Europe leurs ressources militaires, viendrait le rejoindre en Virginie. Les deux armées commencèrent en mai leurs opérations. Grant marcha sur Richmond défendu par Lee et Beauregard, livra une bataille indécise à Wilderness (5-6 mai), remporta à Spottsylvania une grande victoire (8-11 mai), et força Lee de reculer sur le Chickahominy, la dernière vallée qui couvre Richmond au N. Pendant ce temps Butler, trompant les confédérés par une fausse attaque sur Yorktown, s'emparait de City-Point, à 25 kil. S. de Richmond, et se fortifiait dans la presqu'île de Bermuda. La guerre se concentra entre Richmond et Petersburg, sa forteresse vers le Sud, sur un espace de 40 kil. défendu par de formidables retranchements. Après des assauts réciproques et sans avantages décisifs sur la position intermédiaire de Cold-Harbour (4-6 juin), Grant commença le siége de Petersburg (17), qui isolait Richmond des Carolines. Pendant que cette menace retenait toute l'armée de Lee devant Richmond, un lieutenant de Grant, Sheridan, repoussait les confédérés de la vallée de la Shenandoah, par laquelle, dans les années précédentes, ils avaient envahi le Maryland, la Pensylvanie, et menacé Washington. En même temps Sherman envahit la Georgie par Chattanooga, chassa Johnstone de Dalton, le battit à Resaca (14-15 mai), et s'empara, après une sanglante bataille, de la forte place d'Atlanta (2 sept.). De là, laissant son lieutenant Thomas attirer Hood dans le Tennessee et le détruire, il traversa, par une marche de 480 kil., sans obstacle, et aidé par la complicité des nègres, toute la Georgie, et, se reliant à la flotte fédérale, prit le port de Savannah (15 déc.). Maître ensuite de Charleston (janv. 1865), de Wilmington, il rejoignit Grant en Virginie. Le gouvernement et les généraux confédérés furent alors rejetés de Richmond et de Petersburg (3 avril), Lee capitula devant Grant (9 avril), Johnstone devant Sherman, et Jefferson Davis, président du Sud, s'enfuit vers le Mississipi. Sur ces entrefaites, un fanatique du Sud, Booth, assassina Lincoln, récemment réélu dans le Nord (14 avril); Lincoln fut remplacé par le vice-président, André Johnson. Jefferson Davis fut poursuivi dans sa fuite, arrêté, et emmené à Washington, tandis que le dernier chef confédéré, Kirby Smith, qui avait annoncé l'intention de résister dans le Texas, capitulait devant les forces fédérales (mai 1865). Ainsi se termina la guerre civile. Le congrès fédéral a voté un amendement à la Constitution relatif à l'abolition de l'esclavage, amendement qui doit être ratifié, pour être valable, par les deux tiers des congrès particuliers des États.

ETCHEVERRI (Jean de), poëte basque, né à Tafalla (Navarre espagnole) vers le milieu du XVIe siècle, fut prêtre et docteur en théologie. Il a laissé des poëmes sur la *Vie de Jésus-Christ*, les *Mystères de la foi*, etc., dans son dialecte maternel; on y trouve de la pureté, du naturel, de l'élégance et de l'imagination. On les a recueillis à Bayonne, 1640, in-8°.

ETIENNE (St-), ch.-l. de canton (Alpes-Maritimes), arr. et au N. de Puget-Théniers; 1,275 hab.

ÉTRURIE (Province romaine d'). Elle fut rangée par Auguste dans la VIIe région de l'Italie (moins sa partie méridionale annexée à la région suburbicaire); Adrien en fit le quatrième des quatre consulariats entre lesquels il partagea la péninsule. Elle était accrue des provinces voisines d'Ombrie et de Picenum, et commence à porter, dès cette époque, le nom de *Tuscie*. Une partie en fut détachée pour former la province spéciale de Flaminie-Picenum à une époque incertaine, mais antérieure à 229, et la *Tuscie-Ombrie* garda cette dernière étendue et cette dénomination jusqu'à la fin de l'Empire. Elle fut rangée, au VIe siècle, dans le Diocèse ou Vicariat de Rome, et dans la Préfecture d'Italie. *Florence* était sa métropole. La Tuscie-Ombrie fut conquise par les Lombards, qui en firent un duché, et elle prit, au moyen âge, le nom de *Toscane*. C. P.

EUPATRIDES, c.-à-d. *nés de pères illustres*, nom que prenaient en Attique, dans les temps qui précédèrent Solon, les habitants de la plaine (en grec *pediaioi*). C'étaient, en général, les descendants de ces Ioniens que la conquête dorienne avait chassés du Péloponèse, et qui avaient refoulé vers le rivage ou dans les montagnes les anciens habitants de l'Attique. Les plus puissantes familles parmi les Eupatrides étaient les Mélanthides, les Alcmæonides, les Pisistratides, et les Pæonides.

EUROPE (Province romaine d'), formée d'un démembrement de la Thrace, peut-être par Septime-Sévère, dépendit, au IVe siècle, du Diocèse de Thrace, de la Préfecture et de l'Empire d'Orient. Elle avait pour métropole *Héraclée* sur la Propontide, et comprenait la pointe extrême de l'Europe au S.-E., entre la mer Égée et le Pont-Euxin, moins Constantinople, qui formait le gouvernement particulier du préfet de la ville; c'est auj. le livah de Gallipoli, dans l'eyalet d'Andrinople. C. P.

EURYMÉDON, général athénien, fut envoyé avec une escadre à Corcyre, en 426 av. J.-C., pour protéger contre la flotte péloponésienne le parti démocratique, accompagna, en 425, Démosthène à Pylos en Messénie, et à l'île de Sphactérie, retourna à Corcyre en 424, afin d'en expulser les bannis qui étaient rentrés par force, alla encore avec Démosthène, en 414, au secours de Nicias en Sicile, et périt dans une bataille navale au milieu du port de Syracuse.

EVEREST ou GAURISANKAR, la plus haute montagne de l'Himalaya, et jusqu'ici le plus haut point connu du globe, située dans le Népaul, à 80 kil. N.-E. de Katmandou, par 27° 59' 17" lat. N. et 84° 37' 42" long. E.; mesurée en 1856 par le colonel anglais Everest, dont on lui a donné le nom; 8,840 mèt.

EVERETT (Alexandre-Henri), publiciste et homme d'État américain, né à Boston en 1790, m. en 1847, fit ses études dans sa ville natale, puis à l'Université d'Harward (Cambridge), s'instruisit dans les lois sous John-Quincy Adams, qu'il accompagna en Russie en 1809, devint chargé d'affaires à La Haye en 1818, à Madrid en 1825, et, de 1830 à 1835, dirigea la *North American Review* de Boston. Il siégea en même temps comme sénateur dans la législature du Massachusetts. Désigné plus tard pour représenter les États-Unis en Chine, il mourut à Canton. On a de lui : *Europe, or a general survey of the present situation of the principal powers, with conjectures on their future prospects*, Boston, 1822, où il conseille aux princes, menacés par les pro-

grès des peuples, d'adopter un sage système de concessions; *New ideas on population*, ibid., 1823, trad. en français par Ferry, Paris, 1826, où il soutient, contrairement à l'opinion de Godwin et de Malthus, que tout accroissement de population a pour effet un accroissement de travail et de production, que les moyens de subsistance sont toujours en rapport exact avec le chiffre des populations à nourrir, et que la pauvreté et la famine proviennent, non de la surabondance de la population, mais d'une mauvaise répartition des profits entre les employés des diverses industries; *America, or a general survey of the political situation of the several powers of the Western Continent*, Philadelphie, 1827, où il donne la Russie et les États-Unis comme les deux puissances prédominantes du monde; *Critical and miscellaneous essays*, Boston, 1846, recueil des articles qu'il avait publiés dans sa Revue. — Son frère, Édouard Everett, né en 1794 à Dorchester (Massachusetts), m. en 1865, a été pasteur d'une église unitaire à Boston, professeur de langue et de littérature grecques à l'Université de Cambridge en 1819, rédacteur en chef de la *North American Review*, membre du Congrès de 1824 à 1834, gouverneur du Massachusetts de 1834 à 1837, ministre plénipotentiaire à Londres de 1841 à 1846, président de l'Université de Cambridge en 1846, secrétaire d'État pour les affaires étrangères de 1850 à 1853. On a publié ses *Orations and speeches*, Boston, 1826-1856, 3 vol. B.

F

FAL — FED

FABRE (Antoine-François-Hippolyte), médecin, né à Marseille en 1797, m. en 1853, fut rédacteur en chef de la *Clinique des hôpitaux* en 1827, et fonda, en 1828, *la Lancette française*, plus connue sous le nom de *Gazette des Hôpitaux*, pour soutenir la liberté absolue de l'enseignement médical. On a de lui : *Du choléra-morbus de Paris*, 1832; *Sur la méningite tuberculeuse chez les enfants*, 1836; *Némésis médicale*, recueil de satires, 1840, 2 vol. in-8°. Il a encore dirigé deux grandes publications : *Dictionnaire des dictionnaires de médecine français et étrangers*, 1840-41, 8 vol. in-8°; *Bibliothèque du médecin praticien*, 1843 et suiv.

FABVIER (Charles-Nicolas, baron), né à Pont-à-Mousson en 1782, m. en 1855, entra, en 1804, au 1er régiment d'artillerie. En 1807, il fut au nombre des officiers que Napoléon Ier envoyait au sultan Sélim pour l'aider contre les Anglais, et au shah de Perse pour organiser son armée. A son retour, 1809, il servit comme volontaire dans les troupes polonaises sous les ordres du prince Poniatowski, entra ensuite dans la garde impériale avec le grade de capitaine, devint aide de camp de Marmont en Espagne, 1811, gagna, à la bataille de la Moskowa, 1812, le grade de chef d'escadron, et, pendant la campagne de Saxe, celui de colonel, avec le titre de baron de l'Empire, et, pendant la retraite de Leipzig, fut chef d'état-major de onze corps d'armée réunis. Il se signala encore durant la campagne de France, 1814, sous les ordres de Marmont, au nom duquel il signa la capitulation de Paris. Ayant suivi le maréchal Marmont dans une mission à Lyon, après les troubles de 1816 et 1817, il prit part à une vive polémique relativement aux mesures réactionnaires qui suivirent la pacification de cette ville. Il fut alors mis à la réforme, et, un peu après, en disponibilité. Puis, impliqué dans divers complots, il sortit de France en 1822, et alla combattre pour la cause des Grecs. De retour à Paris en 1830, il prit part à la Révolution de Juillet, fut nommé chef d'état-major du général Gérard, puis maréchal de camp et commandant de la place de Paris. Il se démit de cet emploi en 1831, devint lieutenant-général en 1839, membre des comités consultatifs d'infanterie et d'état-major, pair de France en 1845, appuya en 1847 la pétition du prince Jérôme Bonaparte, qui demandait à rentrer en France, et, après avoir été, depuis la Révolution de 1848, ambassadeur à Constantinople et en Danemark, fut député de la Meurthe à l'Assemblée législative en 1849. On a de lui : *Lyon en* 1817, 2e édit., 1834; *Journal des opérations du 6e corps pendant la campagne de* 1814 *en France*, 1819, in-8°; *Orient*, 1840, in-8°. B.

FALLMERAYER (Philippe-Jacques), voyageur et historien, né en 1791 à Tchœtsch (Tyrol), m. en 1862, servit dans l'armée bavaroise de 1813 à 1815, enseigna le latin à Augsbourg, obtint, en 1826, une chaire de philologie à Landshut, accompagna, en 1831, le général russe Ostermann-Tolstoï dans un voyage en Orient, visita ensuite la France et l'Italie, fit, en 1840 et en 1847, de nouveaux voyages en Orient, et fut envoyé, en 1848, au Parlement de Francfort par les électeurs de Munich. On a de lui, en allemand : *Histoire de l'Empire de Trébizonde*, Munich, 1831; *Histoire de la Morée au moyen âge*, Stuttgard, 1830-36, 2 vol.; *Fragments sur l'Orient*, ibid., 1845, 2 vol.

FALSEN (Christian-Magnus de), historien et homme d'État norvégien, né en 1782 à Opsolo, près de Christiania, m. en 1830, fut député à l'Assemblée constituante d'Eidswold en 1814, bailli de Nord-Bergenhuus, procureur général en 1822, et, depuis 1827, membre de la Cour suprême de Christiania. Il a publié une remarquable *Histoire de la Norvége sous Harald Haarfager et ses descendants mâles*, 3 vol.

FANNING (Iles), petit groupe d'îles situées au centre de l'océan Pacifique, par 3° 49′ lat. N., et 161° 40′ long. O., découvertes en 1798 par l'Américain Fanning, étaient occupées par un Anglais, H. English, qui, avec l'aide de quelques blancs et de 150 indigènes des îles voisines, exploitait des plantations de cocotiers, lorsque le gouvernement anglais les déclara, en 1861, possession de la couronne. L'établissement anglais a été nommé *English-Point*, sur un petit havre dit *English-Harbour*. C. P.

FANTI (Manfred), général italien, né à Carpi, vers 1810, m. en 1865, prit part au mouvement révolutionnaire de 1831, tomba au pouvoir des Autrichiens, dut la liberté à l'entremise du gouvernement français, et alla travailler aux fortifications de Lyon. En 1835, il passa dans les troupes royales d'Espagne, et combattit contre Don Carlos. Lors de la Révolution de 1848, il retourna en Italie, fut nommé major général par les Lombards insurgés, et passa bientôt avec le même grade dans l'armée de Charles-Albert. En 1855, il commanda l'une des brigades sardes envoyées en Crimée. Lieutenant-général en 1859, il prit part aux batailles de Magenta et de Solferino. Appelé par les gouvernements provisoires de Toscane, de Parme, de Modène et de la Romagne, au commandement militaire suprême, il favorisa le mouvement d'annexion de ces pays au Piémont. Ministre de la guerre et sénateur en 1860, il coopéra, avec Cialdini, à l'occupation des États de l'Église, en s'emparant de Pérouse. B.

FARQUHAR (George), poëte comique, né à Londonderry, en Irlande, en 1678, m. en 1707, fut d'abord comédien, puis officier, se maria, et mourut de chagrin de ne pouvoir préserver sa famille de la gêne. Il a laissé sept pièces, remarquables par la vivacité de l'intrigue et la gaieté du dialogue, mais fondées trop souvent sur des aventures romanesques. *La Ruse du petit-maître* (*The Beaux's stratagem*), qui fut représentée quelques jours avant sa mort, est considérée comme son chef-d'œuvre. La collection a été imprimée à Londres, 1772, 2 vol. in-12. C. P.

FAVRE (Guillaume), dit *Favre-Cayla* et *Favre-Bertrand*, littérateur, né à Marseille en 1770, d'une famille originaire du pays de Vaud, m. en 1851, s'occupa d'abord des sciences exactes et naturelles, suivit sa famille à Genève en 1792, et se tourna vers les études historiques. Il fit partie de la société de Mme de Staël et d'A.-W. Schlegel. Vers 1810, il rédigea une *Vie de Philelphe*, travail plein d'érudition et de finesse, puis une intéressante étude sur la *Légende d'Alexandre le Grand*. Membre des assemblées et des conseils de Genève, administrateur des établissements publics de cette ville, il aida au réveil patriotique de la Grèce. La *Bibliothèque universelle de Genève* publia de lui, en 1837, une étude sur la *Littérature des Goths*. Ses écrits ont été réunis par M. Adert sous le titre de *Mélanges d'histoire littéraire*, 1856, 2 vol. in-8°. B.

FEDER (J.-George-Henri), philosophe allemand, né en 1740 à Schornweisbach, près de Baireuth (Bavière), m. en 1821, enseigna la philosophie à Gœttingue depuis 1768,

fut bibliothécaire à Hanovre, 1797, et combattit les doctrines de Kant. Il a laissé : *Recherches sur la volonté humaine*, Lemgo, 1779-93, 4 vol. in-4°; *Principes de la connaissance de la volonté*, Gœttingue, 1783. C. P.

FEDERICI (J.-B.-Frédéric VIASSOLO, dit Camillo), poëte dramatique italien, né à Garessio (Piémont) en 1751, m. en 1802. On a de lui un assez grand nombre de pièces, dont quelques-unes seulement sont remarquables; deux ont été traduites en français : l'une, le *Mensonge dure peu*, par Roger et Creuzé de Lesser, sous le titre de *la Revanche*, jolie comédie en 3 actes et en prose, jouée au Théâtre-Français en 1809; l'autre, *le Remède est pire que le mal*, dans la *Collection des Théâtres étrangers*. Federici a imité Kotzebue. Il a de la verve, atteint le comique par les situations et non par la gaieté de l'esprit, sait nouer une intrigue et grouper les personnages; mais faible dans la peinture des mœurs, souvent pédantesque et affecté, il écrit lourdement. M. V—I.

FÉNIANS, PHÉNIANS ou FINIENS, association politique secrète, qui paraît s'être formée depuis la grande famine de 1845 parmi les Irlandais émigrés aux États-Unis, et qui s'est ensuite étendue dans le Canada et en Irlande. Elle a pour but de rendre à cette île son indépendance, de la constituer en république, de détruire les grandes propriétés actuelles, et d'établir le partage des terres. C'est le but qu'ont poursuivi antérieurement les *White-boys* (*V.* ce mot dans le *Diction.*), les *Molly-Maguires*, les *Pieds-Blancs*, les *Pieds-Noirs*, les *Magpies*, le *Terryaltisme*, le *Rockytéisme*, les *Garçons-Blancs*, les *Enfants du chêne*, les *Fils de l'acier*, etc. On ignore l'étymologie du nom de *Fénians*.

FERDINAND II de Bourbon, roi des Deux-Siciles, né à Palerme en 1810, m. en 1859, succéda à son père, François Ier, en 1830. Il promit la réforme des abus, accorda une amnistie partielle, diminua les dépenses, et un peu les impôts. En 1832, il épousa Christine-Marie de Savoie, qu'il perdit en 1836, et se remaria, 1837, avec Marie-Thérèse-Isabelle, fille de l'archiduc Charles d'Autriche. Cette même année, le choléra devint, à Syracuse, l'occasion d'une insurrection qui fut réprimée violemment. Alors l'ancienne Constitution sicilienne fut abolie, l'enseignement public confié aux Jésuites, et le monopole du sel et du tabac établi. Peu d'années après, des soulèvements éclatèrent dans les Etats de terre ferme, à Aquila en 1841, à Cosenza en 1844, et les mesures les plus sévères rétablirent la tranquillité. L'exaltation du pape Pie IX, en 1846, et les réformes politiques qu'il tenta en 1847, ranimèrent l'insurrection; en 1848, toute la Sicile se souleva; 10,000 hommes marchèrent sur Naples, et, le 11 février, le roi promulgua une Constitution calquée sur la Charte française de 1830. Obéissant au mouvement de l'opinion, qui appelait toute l'Italie à l'indépendance, il envoya une armée au secours de la Lombardie, qui venait de secouer le joug de l'Autriche. Mais, en même temps, Ferdinand préparait une réaction; il suspendit le Parlement, rappela l'armée de Lombardie, et l'envoya en Sicile, où elle rétablit le précédent ordre de choses. Le gouvernement, craintif et soupçonneux, mit toute sa force dans une police tracassière et cruelle. Ce régime exaspéra l'opinion publique, et, quand Ferdinand II mourut, il laissa son royaume plein de désolation, et de haine pour lui et sa race. Son fils et successeur, François II, en a porté la peine; il doit au gouvernement de son père d'avoir perdu le trône en 1860, lorsqu'il fut attaqué par une faible armée aux ordres de Garibaldi.

FERNANDO-DE-ROSAS (San-), v. du Mexique, ch.-l. du départ. de Mapimi, par 28° 20' lat. N. et 103° 25' long. O., à 49 kil. du Rio-del-Norte, à la frontière de l'État américain du Texas, et souvent exposée aux incursions des Comanches. C. P.

FERRUS (Guill.-Marie-André), médecin, né au Château-Queyras, près de Briançon, en 1784, m. en 1861, docteur en 1804, accompagna Larrey pendant la campagne d'Austerlitz. Il devint chirurgien-major des chasseurs à cheval de la garde. Rentré dans la vie civile en 1814, il fut adjoint à Pinel, en 1818, pour le service de l'hôpital de la Salpêtrière, et, après être allé étudier en Grande-Bretagne les établissements d'aliénés, obtint la place de médecin en chef de la maison de Bicêtre, en 1826. Il y établit un enseignement clinique des maladies mentales, adoucit le traitement des aliénés, les soumit au travail corporel, surtout à l'agriculture, et créa à cet effet la ferme de Ste-Anne. En 1830, il entra au Conseil supérieur de santé, et là il combattit, ainsi qu'à l'Académie de médecine, le système des prohibitions, des quarantaines et des cordons sanitaires. Enfin, chargé, depuis 1835, des fonctions d'inspecteur général des établissements d'aliénés, il provoqua la loi qui les régit aujourd'hui. On a de lui, entre autres écrits : *Notice historique sur Corvisart*, 1821; *Mémoire sur les blessures du cœur*; *Rapport sur les eaux minérales de France*; *Sur quelques questions de médecine légale et de législation relatives à l'état civil*, 1834; *Rapport sur l'état sanitaire et moral des maisons de détention*; *Des aliénés, considérations sur l'état des maisons qui leur sont destinées, sur le régime hygiénique et moral*, 1834; *Mémoire sur le goître et le crétinisme*, 1852.

FEUCHÈRES (le baron de), général, né à Paris en 1785, m. en 1857, fit les campagnes de 1806 et 1807, la guerre d'Espagne de 1808 à 1814, et l'expédition d'Alger en 1830. Général de division en 1843, on l'employa successivement comme inspecteur général d'infanterie, membre du comité de l'infanterie, et président du comité d'état-major. Feuchères a donné à l'armée une somme de 100,000 fr., dont les intérêts servent à récompenser annuellement les 16 enfants de troupe les plus méritants. B.

FEUCHÈRES (Jean-Jacques), sculpteur, né à Paris en 1807, m. en 1852, élève de Cortot et de Ramey, débuta en 1831 par une *Judith* et un *David montrant la tête de Goliath*, et produisit ensuite avec une fécondité qui ne fut pas toujours heureuse. Parmi ses œuvres, on cite : une figure de *Satan*, 1834; les statues de *Raphaël*, 1835, de *Benvenuto Cellini*, 1837, de *Ste Thérèse* (pour l'église de la Madeleine), 1840, et de *Bossuet* (pour la fontaine de la place St-Sulpice); le *Passage du pont d'Arcole*, bas-relief de l'arc de triomphe de l'Étoile; une *Amazone domptant un cheval*; l'*Enlèvement des Sabines*; la fontaine élevée à la mémoire de Cuvier, près du Jardin des Plantes; *Jeanne d'Arc sur le bûcher*, 1845, à l'hôtel de ville de Rouen. On lui doit encore l'ornementation de la coupole de l'église St-Paul, à Paris. Il a aussi fourni d'excellents modèles pour l'orfévrerie et la fabrication des bronzes. B.

FÉVRIER 1848 (RÉVOLUTION DE). Le gouvernement de Louis-Philippe, sorti d'une Révolution (*V.* JUILLET), était préoccupé de comprimer l'élan révolutionnaire, que son avénement avait réveillé, et se refusait systématiquement à toute réforme dans le sens démocratique. Ses adversaires s'entendirent pour demander une large extension du droit électoral. Chez les libéraux, la demande était sincère, tandis que le parti républicain n'y voyait qu'un premier pas pour entamer la monarchie. A la session de 1848, le discours du trône signala ces tendances en termes assez vifs, où tous les opposants étaient confondus. L'opposition organisa dans toute la France un appel à l'opinion publique, en faisant des banquets dits patriotiques. Paris dut avoir le sien, dans le XIIe arrond. Le gouvernement interdit ce banquet; mais les chefs du mouvement persistèrent dans leur projet. Il y eut alors beaucoup de rassemblements dans les rues, et, de la part de l'autorité, un grand déploiement de forces militaires. Le 22 février, des masses de peuple et de jeunes gens parcouraient la ville aux cris de *Vive la réforme* (électorale); quelques charges de cavalerie les dissipèrent. Le 23, l'émeute recommença plus nombreuse, le roi ne voulant céder sur rien; et, le 24, elle prit une extrême gravité; « la Révolution sortit de tous les pavés : on vit apparaître tout à coup cette population mystérieuse que Paris tient en réserve pour opérer, d'un tour de main, les grands bouleversements. » (OZANEAUX.) Les troupes, sans ordres et sans direction, tentèrent faiblement d'arrêter les insurgés; elles furent démoralisées lorsqu'elles virent la garde nationale, en partie incertaine, s'interposer pour protéger l'émeute. Alors les barricades se multiplièrent, les postes qui protégeaient les abords des Tuileries furent attaqués; on donna au roi le conseil d'abdiquer, afin de calmer le peuple. Il abdiqua en faveur de son petit-fils le comte de Paris, puis quitta précipitamment les Tuileries, qu'il abandonna à la Révolution victorieuse. — Aussitôt après le départ du roi, la duchesse d'Orléans se rendit avec ses deux fils à la Chambre des députés, où l'opposition dynastique voulait la faire déclarer régente. Mais déjà le peuple avait envahi l'Assemblée, et la princesse ne put qu'entendre prononcer la déchéance des Bourbons et la constitution d'un gouvernement provisoire directorial, composé de six membres, acceptés par le peuple qui remplissait la salle et les tribunes. Le lendemain, sous la pression violente de la démocratie parisienne, la République fut proclamée, sans que le reste de la France eût été consulté préalablement. On établit le suffrage universel, qui élut, peu de temps après, une Assemblée constituante. (*V.* dans ce *Supplém.* ASSEMBLÉE CONSTITUANTE et ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE.

FICQUELMONT (Charles-Louis, comte de), général et diplomate, né en 1777 à Dieuze en Lorraine, m. en 1857, entra au service de l'Autriche en 1793, et prit part à toutes les campagnes contre la France. Il fut nommé ministre plénipotentiaire en Suède en 1813, à Florence en 1820, à Naples en 1821, ministre d'État en 1840, général de cavalerie en 1843; il fut placé en 1847 auprès de l'archiduc Regnier, vice-roi de Lombardie. En 1848, il fit partie du ministère responsable, où il eut le département des affaires étrangères, déclara la guerre à la Sardaigne, mais dut se retirer, comme ami de la Russie et dévoué à la politique de Metternich. Il publia : *Explication sur l'intervalle du 20 mars au 4 mai* 1848 (1850); *l'Allemagne, l'Autriche et la Prusse,* 1851; *Lord Palmerston, l'Angleterre et le continent,* 1852. F—T.

FILHOL (Antoine-Michel), graveur français, né en 1759, m. en 1812, a publié : *Cours de peinture, ou Galerie du musée Napoléon,* 1804-15, 10 vol. gr. in-8°, assez bien gravé, avec un texte par Caraffe et Jos. La Vallée; *Concours décennal, ou Collection gravée des ouvrages de peinture, sculpture, architecture, et médailles*, mentionnés dans les rapports de l'Institut, 1812-14, in-4°.

FILIPPI (Giuseppe DE'), médecin, né à Varallo-Pombia (Piémont) en 1781, m. en 1856. En 1814, il était médecin en chef de l'armée italienne. Ayant refusé de servir l'Autriche après les événements de 1815, il alla exercer la médecine à Milan, puis à Turin; trois fois élu membre de l'Institut des sciences de Lombardie, il fut trois fois rayé par le gouvernement autrichien. En 1848, lors du soulèvement de la Lombardie, il fut nommé président du Comité de la santé publique, qui comprenait le service de santé de l'armée. Au retour des Autrichiens, il se retira à Varèse, dans les États sardes. Il a publié, en italien : *Nouvel Essai analytique sur les maladies inflammatoires,* Milan, 1821, in-8°; *De la Science de la vie,* 1830; *Galateo medico,* conseils pour l'exercice de la médecine, 2e édit., 1841; *Remarques sur la médecine pratique,* 1845.

FILS AINÉ DE L'ÉGLISE, nom donné par la Cour de Rome aux souverains de la France. Dans un concile tenu à Orléans en 511, Clovis fut appelé *fils de l'Eglise.* Lorsqu'il se convertit, il était le seul monarque qui ne professât pas l'arianisme, et quand les autres princes revinrent à l'orthodoxie, les rois de France, ayant sur eux l'antériorité de leur foi, purent être appelés *fils aînés de l'Eglise.* C'est le pape Paul II qui, en 1469, confirma ce titre à Louis XI, pour lui et tous ses successeurs.

FINELLI (Charles), sculpteur, né à Carrare vers 1780, m. en 1854, élève de Canova, membre de l'Académie de St-Luc à Rome depuis 1814, se fit d'abord connaître par un beau groupe de *Mars enfant et Junon,* et a laissé, entre autres œuvres remarquables: *l'Amour au papillon, l'Amour en colère,* et *Mars,* aux Beaux-Arts de Florence; *le Triomphe de César,* bas-relief placé au palais apostolique de Rome; une statue de *Raphaël,* à Urbin; *St Michel archange,* dans la salle des armes du roi de Sardaigne.

FIOGO ou HIOGO, v. du Japon, ouverte aux Européens depuis 1858, sur la côte S.-O. de l'île de Nifon, par 34° 50′ lat. N., et 132° 45′ long. E., en face de la petite île d'Awatsi. Elle sert de port à Meako et à Osaka. Exportation de cuivre, or travaillé, bronze, étoffes brochées d'or et d'argent, laques, etc. C. P.

FIRMIN (Jean-François BECQUEREL, dit), comédien, né à Paris en 1787, m. en 1859, entra en 1811 à la Comédie-Française. Il excellait dans les rôles de *Tartufe* et du *Misanthrope,* du duc de Richelieu dans *Mademoiselle de Belle-Isle,* et de *Don Juan d'Autriche* de C. Delavigne. Firmin se retira du théâtre en 1845.

FLANDRIN (Auguste), peintre, né à Lyon en 1804, m. en 1842, commença par dessiner des vignettes de romances et des illustrations, puis travailla à Paris sous la direction d'Ingres, et revint professer dans sa ville natale. Au nombre de ses tableaux, on cite : *Savonarole prêchant à Florence, le Repos après le bain, Vue intérieure de l'église San-Miniato à Florence,* etc.

FLANDRIN (Jean-Hippolyte), peintre, frère du précédent, né à Lyon en 1809, m. en 1864, élève d'Ingres, remporta le grand prix de peinture en 1832, et put encore travailler à Rome sous son maître. Il fut admis à l'Institut en 1853. Ses principales œuvres sont : *Dante conduit par Virgile,* 1836; St *Clair guérissant des aveugles,* 1837; *Jésus-Christ et les petits enfants,* 1839; St *Louis dictant ses Etablissements,* pour la Chambre des pairs; St *Louis prenant la croix,* sujet de vitrail pour la ville de Dreux; *Mater Dolorosa,* 1845; *Napoléon législateur,* tableau commandé par le conseil d'État, 1847. On lui doit aussi de grandes peintures monumentales, telles que la chapelle Saint-Jean dans l'église St-Séverin, à Paris; l'*Entrée de Jésus à Jérusalem* et la *Marche du Christ au supplice,* peintures à l'encaustique dans le chœur de l'église St-Germain-des-Prés; la frise de l'entablement de la nef de St-Vincent-de-Paul; des figures décoratives dans le château du duc de Luynes, à Dampierre; toute la décoration de l'église St-Paul, à Nîmes. Flandrin a peint encore de beaux portraits. Son dessin est très-pur, sa composition savante et d'un grand caractère, son expression élevée, mais contenue; on voudrait moins de froideur dans le style, plus de vivacité dans le coloris. B.

FLATTERS, sculpteur, né en 1784 à Crefeld (Prusse rhénane), m. en 1844, élève de Houdon. Ses principaux ouvrages sont : *la Fausse gloire,* bas-relief; des statues d'*Hébé* et de *Ganymède;* les bustes de *Louis XVIII, Grétry, Talma, Haydn, Foy, Gœthe, Byron;* la statue de *Delille,* à Clermont-Ferrand; des statues du *Sommeil* et du *Rêve,* en bronze, auj. à Londres; un *Amour,* en bronze, auj. en Russie.

FLAVIE CÉSARIENNE, province romaine de la Bretagne. (*V.* BRETAGNE, au *Supplément.*)

FLOREZ (Henri), savant espagnol, né à Valladolid en 1701, m. en 1773, entra à 14 ans chez les Augustins, et professa la théologie. Ses princ. ouvrages sont : *Cursus Theologiæ,* 1732-38, 5 vol. in-4°; *Clave istorical,* 1743, in-4°, livre sur la chronologie historique; *la España sagrado, o Theatro geográphico-historico de la Iglesia de España,* Madrid, 1747-49, 29 vol. in-4°, ouvrage qui a pour l'Espagne la même valeur que la *Gallia christiana* pour la France.

FONTANIER (Victor), voyageur, né en Auvergne vers 1796, m. en 1857, fit divers voyages aux frais de l'État, et eut la direction de plusieurs consulats. Il était membre correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. On a de lui : *Voyage en Orient de* 1821 *à* 1829, Paris, 1829, 2 vol. in-8°; *Voyage en Orient pendant les années* 1831-1832, ibid., 1834, in-8°; *Voyage dans l'Inde et dans le golfe Persique, par l'Égypte et la mer Rouge,* 1844-47, 3 vol. in-8°.

FORSTER (Thomas-Ignace-Marie), naturaliste et astronome, né à Londres en 1789, m. vers 1850, commença dès l'âge de 16 ans la publication d'un *Liber rerum naturalium,* qu'il a toujours continué depuis. Des *Recherches au sujet de l'influence de l'atmosphère sur la santé,* 1811, amenèrent entre Arago et lui une vive polémique. L'année suivante, il souleva des protestations non moins vives par une brochure *Sur l'influence des spiritueux,* où il soutenait, comme J.-J. Rousseau, que l'homme n'est pas né carnivore. Plus tard, il seconda Spurzheim dans la propagation de ses doctrines phrénologiques, et composa lui-même un *Mémoire sur l'anatomie comparée du cerveau,* 1816. Une grande partie de sa vie fut employée à des voyages, et toujours la science en retira d'intéressantes observations. Ce fut ainsi que Forster étudia l'influence de l'air dans les maladies périodiques, le pouvoir dispersif de l'atmosphère, les couleurs des étoiles, etc. Il publia aussi un calendrier perpétuel de tous les phénomènes de l'année. Parmi ses écrits, on peut enfin citer : *Pocket Encyclopædia for shepherds, mariners and husbandmen,* 1826; *Medicina simplex,* 1830; *Observations sur l'influence des comètes,* 1836. Forster trouvait le temps encore de donner des éditions d'*Aratus,* 1813, et de *Catulle,* 1816, et de cultiver la poésie.

FORTALEZA (Villa do Forte), nom officiel de la v. de *Céara* (*V. ce nom dans le Dict.*) au Brésil, depuis qu'elle a remplacé Aracate comme ch.-l. de la prov. de Céara. C. P.

FORTOUL (Hippolyte-Nicolas-Honoré), littérateur, né à Digne en 1811, m. en 1856, publia des articles dans l'*Encyclopédie nouvelle* de P. Leroux et J. Raynaud, la *Revue de Paris* et la *Revue des Deux Mondes,* obtint en 1840 la chaire de littérature française à la Faculté des lettres de Toulouse, et passa en 1846 à la Faculté d'Aix en qualité de doyen. Député des Basses-Alpes à l'Assemblée constituante en 1849, puis à l'Assemblée législative, il s'attacha à la politique du président de la République, fut quelque temps ministre de la marine en 1851, et reçut, après le coup d'État du 2 déc. de la même année, le ministère de l'instruction publique et des cultes. Il rendit au pouvoir supérieur la nomination des hauts fonctionnaires de l'enseignement, et réforma la législation de l'Institut. Il supprima les Académies et rectorats de départements, établis en 1850 en vue d'affaiblir l'organisation universitaire, reconstitua 16 grandes Académies, augmenta le nombre des Facultés des lettres et des sciences, créa les Écoles préparatoires à l'enseignement supérieur des sciences et des lettres, ne conserva que deux ordres d'agrégation pour les professeurs, modifia l'organisation de l'École normale et le régime financier des lycées, changea,

dans ces établissements, le cours de philosophie en cours de logique, et, par le système de la *bifurcation des études*, prétendit donner des satisfactions distinctes et presque isolées aux aptitudes de la littérature et des sciences. Enfin il fit décréter plusieurs publications nouvelles, le *Recueil des inscriptions de la Gaule et de l'Algérie*, les *Chants populaires de la France*, la *Collection des vieux poëtes français*, et le *Catalogue de la Bibliothèque impériale*. Nommé sénateur en 1853, l'Académie des inscriptions et belles-lettres l'admit encore dans son sein en 1854. On a de lui : *Grandeur de la vie privée*, Paris, 1838, 2 vol. in-8° ; *Histoire du XVIe siècle*, 1838, in-18 ; *de l'Art en Allemagne*, 1841, 2 vol. in-8° ; *les Fastes de Versailles*, 1844, gr. in-8° ; *Etudes d'archéologie et d'histoire*, 1854, 2 vol. in-8°, où ont été réunis divers opuscules publiés antérieurement (*Etude sur la maison des Stuarts, la Danse des morts, de la Littérature antique au moyen âge, Essai sur la théorie et sur l'histoire de la peinture*, etc.). B.

FOUCAULT (Nicolas-Joséph), administrateur, né à Paris en 1643, m. en 1721, fut successivement procureur général aux requêtes de l'hôtel, avocat général au grand conseil, et maître des requêtes. Intendant à Montauban, Pau, Poitiers, Caen, il fit exécuter beaucoup de ponts, de routes, de canaux et d'hôpitaux. Il a découvert, dans l'abbaye de Moissac, le traité *de Mortibus persecutorum*, qu'on attribue à Lactance. Il obtint, en 1705, la création d'une Académie des belles-lettres à Caen, et, à quelque distance de cette ville, il retrouva l'ancienne cité des Viducasses.

FOUCHER (Joseph-Désiré), général, né à Quélaines (Mayenne) en 1786, m. en 1860, fit les campagnes de l'Empire de 1805 à 1815. Mis en non-activité par la Restauration, il fut rappelé au service en 1817 comme chef de bataillon dans la légion départementale de l'Orne. En 1823, il fit la campagne d'Espagne, puis alla remplir à la Martinique les fonctions de commandant militaire. De retour en 1832, promu général de brigade en 1835, général de division en 1848, il reçut la même année le commandement de la 1re division militaire (Paris) : le 15 mai, mis à la tête de toutes les forces, il protégea l'Assemblée constituante contre l'insurrection, et dégagea l'hôtel de ville. Il se distingua encore pendant les journées de juin 1848, où il fut blessé. Foucher fut nommé ensuite à la 2e division militaire (Lille). Admis à la retraite en 1851, il devint sénateur l'année suivante. B.

FOUMBINA, contrée d'Afrique. *V.* ADAMAWA, dans ce *Supplément*.

FOUQUIER (Pierre-Éloi), médecin, né en 1776 à Maissemy (Aisne), m. en 1850, médecin de l'hôpital de la Charité en 1807, ouvrit en 1811 des cours de pathologie et de clinique, obtint une chaire à la Faculté de médecine en 1820, et devint membre de l'Académie de médecine, médecin de Charles X et de Louis-Philippe Ier. Ce fut lui qui, l'un des premiers, employa méthodiquement la noix vomique contre la paralysie des membres, et fit usage de la strychnine. On a de lui : une traduction des *Éléments de médecine* de Brown, 1805, in-8° ; *Considérations sur le mode d'administration des médicaments*, 1820, in-8° ; une traduction de *Celse*, latin-français, avec Ratier, 1823, in-8° ; un *Mémoire sur les affections chroniques de l'estomac et des autres viscères de l'abdomen*, avec Isidore Bourdon.

FOYATIER (Denis), sculpteur, né en 1793 à Beson, près de Feurs (Loire), m. en 1863, étudia aux Écoles des beaux-arts de Lyon et de Paris, et reçut les conseils de Lemot. Ses princ. ouvrages sont : *Jeune faune*, 1819 ; une statue de St *Marc*, en pierre, dans la cathédrale d'Arras ; *le Soldat laboureur*, 1820, aux Tuileries ; le buste du *Primatice*, 1822, au musée du Louvre ; *Spartacus*, 1827, une des belles œuvres de la statuaire contemporaine, dans le jardin des Tuileries ; St *Jacques*, statue dans l'église St-Jacques-du-Haut-Pas, 1827 ; *le Régent*, statue en marbre exécutée pour le Palais-Royal, 1830 ; *la Prudence*, 1830, œuvre destinée à la Chambre des députés ; *Jeune fille jouant avec un chevreau*, 1830, groupe détruit dans les événements de 1848, mais dont il existe une reproduction au musée de Lyon ; *Astydamus sauvant Lucretia et son enfant de la destruction d'Herculanum*, 1833 ; les quatre pendentifs de l'église de la Madeleine, 1834 ; *la Siesta*, 1834 ; les statues de *Germanicus*, dans le jardin des Tuileries, et de *Suger*, au musée de Versailles ; *Etienne Pasquier*, dans la bibliothèque de la Chambre des pairs, 1841 ; Ste *Cécile*, 1843 ; un groupe d'Apôtres, dans l'hémicycle de la Madeleine ; *la Foi*, au fronton de Notre-Dame-de-Lorette ; le *Monument de Jeanne Darc*, à Orléans, 1855. B.

FRÆHN (Christian-Martin), orientaliste et numismate, né à Rostock en 1782, m. en 1851, fut appelé, en 1807, à la chaire de langues orientales de l'Université de Kazan, et devint plus tard directeur du musée asiatique de St-Pétersbourg. On a de lui : *Description de quelques médailles inédites, frappées par des princes Samanides et Bouïdes*, 1808 ; *Antiquitatis muhammedanæ monumenta varia*, 1810-1822 ; *Numophylacium orientale Pototianum*, 1813 ; *de Titulis et cognominibus Chanorum Hordæ aureæ*, 1814 ; *de Arabicorum etiam auctorum libris vulgatis crisi poscentibus emaculari*, 1815 ; *de Nummorum Bulgaricorum fonte antiquissimo*, 1816 ; *Matériaux pour la numismatique musulmane à St-Pétersbourg*, en allemand, 1819 ; *Médailles khosroennes des premiers Arabes*, 1822 ; *Nummi cufici ex variis musæis selecti*, 1823 ; *Recueil de petits traités relatifs à la numismatique musulmane*, en allemand, 1839. B.

FRAGONARD (Alexandre-Évariste), peintre d'histoire et statuaire, né à Grasse en 1783, m. en 1850, fut élève de son père et de David. Dans la peinture, où il s'est fait remarquer par un coloris brillant, il a laissé : *François Ier armé chevalier*, et *François Ier recevant le Primatice*, plafonds du musée du Louvre ; *Marie-Thérèse présentant son fils aux députés de la Hongrie*, 1822, dans la galerie du Luxembourg ; *Dévouement des bourgeois de Calais*, *Jeanne d'Arc montant sur le bûcher*, *le Tasse lisant sa Jérusalem au duc de Ferrare*, *Funérailles de Masaniello*, etc. Comme sculpteur, Fragonard exécuta l'ancien fronton de la Chambre des députés, la fontaine de la place Maubert, et une statue colossale de *Pichegru*. B.

FRANCE. Supplément pour la section : *Administration financière*, page 1086, 1re colonne :

Le budget pour 1866 a été établi :

Recettes, ou budget des voies et moyens	1,702,366,837 fr.
Dépenses	1,700,755,015
Excédant des recettes	1,611,822

Budget de recettes et dépenses sur ressources spéciales :

Recettes	236,235,318 fr.
Dépenses	236,235,318

Dans les dépenses du budget ordinaire, on remarque :

La dette publique et les dotations	644,196,292 fr.
Les services généraux des ministères	811,414,119
Les frais de régie, de perception et d'exploitation des impôts et revenus publics	234,602,104

Dans les recettes ordinaires, on voit :

Les contributions directes	317,180,000 fr.
L'enregistrement, le timbre et le domaine	414,580,616

Dans les contributions directes, l'impôt foncier produit 169,300,000 fr. ; — l'impôt personnel et mobilier, 49,608,000 fr. ; — et les patentes, 60,652,000 fr.

Dans les impôts indirects, les boissons produisent 216,765,000 fr. ; — et les tabacs 233,312,000 fr.

La Poste rend 74,422,000 fr., somme où la taxe des lettres figure pour 68,116,000 fr.

FRANCK-CARRÉ (Paul), magistrat, né à Montmorency en 1800, m. en 1862, fut procureur du roi à Paris en 1830, et, après le procès d'avril 1834, avocat général. Procureur général près la Cour royale en 1836, il eut à porter la parole devant la Cour des pairs dans les affaires d'Alibaud, de Quénisset, et du prince Louis-Napoléon. Il fut nommé, en 1838, premier président de la Cour de Rouen, et, en 1841, pair de France. Il a fait, à la Chambre, des rapports sur les projets de loi relatifs à des modifications au Code d'instruction criminelle, à la police de la chasse, à la forme des actes notariés, etc. En 1846, la Cour des pairs le chargea encore du rapport sur l'attentat de Lecomte contre la personne du roi. B.

FRANGY, ch.-l. de canton (Haute-Savoie), arr. et à 17 kil. S.-O. de St-Julien ; 800 hab.

FRANKLIN (John), marin anglais, né en 1786 à Spilsby (Lincoln), m. en 1847, assista à la bataille de Copenhague (1801), accompagna Flinders dans l'exploration des côtes de la Nouvelle-Hollande (1802-3), se fit remarquer à la bataille de Trafalgar (1805), à l'attaque de la Nouvelle-Orléans (1814), accompagna en 1818 le capitaine Buchan dans son exploration entre le Groënland et le Spitzberg, puis fut chargé d'explorer par terre les côtes de l'Amérique septentrionale. Il partit de la factorerie d'York, sur la mer d'Hudson, pour traverser, dans la direction du N.-O., toute la partie presque inconnue

alors du continent qui s'étend de la mer d'Hudson à l'océan Arctique. Il parvint, le 29 août 1820, au Fort-Entreprise, y passa un terrible hiver, en repartit le 14 juin 1821, descendit la Coppermine, et arriva le 18 juillet à l'océan Polaire, dont il longea la côte totalement inconnue jusqu'à la pointe Turnagain. Nommé, à son retour en Angleterre, capitaine de vaisseau, il proposa bientôt une seconde exploration des côtes de l'Amérique, à l'O. de la Coppermine. Parti d'Angleterre le 16 février 1825, il descendit le cours du Mackensie, reconnut la côte sur plus de 12 degrés à l'O. de l'embouchure du fleuve, et revint, en 1827, en Angleterre. Nommé en 1836 gouverneur de la Tasmanie, qu'il administra jusqu'en 1843, il soumit à l'Amirauté le projet d'une expédition destinée à compléter la découverte du passage N.-O., et fut désigné pour la commander. Il partit le 19 mai 1845 avec deux vaisseaux, *Erebus* et *Terror*, qui furent aperçus pour la dernière fois par un baleinier dans la baie de Melville le 26 juillet. Depuis, on n'entendit plus parler de Franklin. A partir de 1848, le gouvernement anglais ne cessa d'envoyer des vaisseaux à sa recherche, et fut secondé par les efforts infatigables de lady Franklin, qui équipa à ses frais plusieurs navires. Enfin, une expédition commandée par le capitaine Mac Clintock fut plus heureuse : le lieutenant Hobson trouva, en 1859, à la pointe Victory, dans l'île du roi Guillaume, un cairn élevé par les compagnons de Franklin, et renfermant un parchemin qui donnait les détails suivants : il avait franchi les détroits de Barrow et de Lancastre, hiverné de 1845 à 1846 dans l'île de Beechey, pénétré dans le détroit de Wellington jusqu'à 77° de lat.; revenu à l'O. de l'île Cornwallis, qu'il avait reconnue être indépendante de la terre de Bathurst, il était descendu ensuite vers le S., et arrivé le 12 septembre au N. du cap Félix (île du roi Guillaume), où les navires furent pris par les glaces. Franklin succomba à ses fatigues le 11 juin 1847. *V.* De La Roquette, *Notice biographique sur sir John Franklin*, dans les Bulletins de la Société de géographie de Paris, 1856; et A. Malte-Brun, *la Destinée de sir John Franklin dévoilée*, Paris, 1860. C. P.

FRANZEN (Franç.-Michel), poëte suédois, né en 1772 à Wiborg (Finlande), m. en 1847, obtint, dès l'âge de 20 ans, une chaire à l'Université d'Abo, où il avait fait ses études, fut bibliothécaire de cette Université, se retira à Stockholm après l'incorporation de la Finlande à l'Empire russe, et devint évêque d'Hernösand en 1831. Ses *Poésies*, réunies à Œrebro, 3 vol., se distinguent par le naturel du sentiment, par la grâce et la perfection du style. On n'y a pas compris un poëme de *Colomb*, publié en 1831. Comme historiographe de l'Académie suédoise, Franzen a écrit encore d'excellentes biographies.

FRATIN (Christophe), sculpteur d'animaux, né à Metz en 1810, m. en 1864, reçut les leçons de Géricault. Il a produit beaucoup de groupes en terre cuite. Parmi ses ouvrages, on a surtout remarqué un *Cheval attaqué par un lion*, 1853.

FRÉDÉRIC VII (Charles-Christian), roi de Danemark, né à Copenhague en 1808, m. en 1863, succéda à son père Christian VIII, en janv. 1848. Il était très-versé dans l'art militaire et dans les sciences politiques. Dès qu'il fut monté sur le trône, il donna au Danemark et aux duchés de Schleswig-Holstein-Lauenbourg une Constitution destinée à resserrer l'union des divers pays placés sous son sceptre. Mais les duchés en furent mécontents, et, à la nouvelle de la Révolution française de février 1848, se soulevèrent contre le Danemark. Il en résulta une guerre qui dura deux ans, et dans laquelle les duchés furent soumis. En 1854-55, certains États allemands, trouvant la Constitution danoise trop libérale, forcèrent le roi Frédéric de la modifier. Une guerre éclata entre le Danemark et la Confédération germanique, à propos de la Constitution, dont la Confédération exigeait encore la modification. Sur le refus du roi, la Prusse et l'Autriche furent chargées de le contraindre par la force, et s'emparèrent des duchés, qui furent définitivement séparés du Danemark par la paix de 1864 (*V.* Danemark). Frédéric VII étant mort sans enfant, la couronne passa au prince de Glücksbourg, sous le nom de Christian IX, héritier présomptif, par la loi du 31 juillet 1853 sur la succession au trône.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME IV, roi de Prusse, fils de Frédéric-Guillaume III, né en 1795, m. en 1861, inaugura son règne en 1840 par des mesures libérales, rappela Eichhorn et Boyen au ministère, rendit leurs chaires à Arndt et aux frères Grimm, protégea les hommes célèbres, Schelling, Ruckert, Schlegel, Tieck, Mendelssohn-Bartholdy, Cornélius, etc., laissa une certaine liberté à la presse, établit la périodicité des états provinciaux, admit les Conseils généraux à lui faire des représentations, conclut des traités de commerce avec la Hollande, la Belgique et l'Angleterre, créa des lignes de chemins de fer, organisa le Zollverein, et fit reprendre les travaux de la cathédrale de Cologne. Mais la suite ne répondit pas à ce début : après un attentat commis en 1844 contre sa personne par le bourgmestre Tschech, après quelques agitations excitées dans les provinces par le refus d'accorder la Constitution qui avait été promise en 1815, Frédéric-Guillaume renferma les journaux dans des limites plus étroites, et créa une presse gouvernementale, inconnue jusque-là en Prusse. Cependant, les progrès de l'opposition l'obligèrent, en 1847, à concéder le gouvernement constitutionnel : il institua une Chambre des députés, mais purement consultative, et une Curie des seigneurs, sorte de sénat conservateur; toutes les administrations furent réformées dans le sens libéral. La Révolution française de 1848 eut son contre-coup en Prusse, et, à la suite de plusieurs émeutes, le roi dut accorder la Constitution du 5 déc. 1848, qui sanctionnait toutes les libertés, proclamait l'inamovibilité du pouvoir judiciaire, l'extinction des priviléges, la responsabilité des ministres, etc. Frédéric-Guillaume sut bientôt éluder ou enfreindre cette Constitution. De même, après s'être déclaré partisan de l'unité de l'Allemagne, il refusa, en 1849, la couronne impériale que lui offrait l'assemblée révolutionnaire de Francfort, et aida à la répression des insurrections de Bade et du Palatinat. Son antagonisme avec l'Autriche, toujours près d'engendrer la guerre et toujours contenu à propos, sa politique d'équivoque neutralité à l'époque de la guerre de Crimée, l'ont fait accuser de mauvaise foi; mais ce fut plutôt l'effet de l'irrésolution du caractère et de la mobilité des vues. On lui a reproché aussi son *piétisme*, sorte de mysticisme intolérant. En 1857, Frédéric-Guillaume renonça à la possession du canton de Neuchâtel, plutôt que d'engager une lutte avec la Suisse. Bientôt après, une grave maladie l'éloigna des affaires, et, jusqu'à sa mort, la régence fut confiée à son frère Guillaume, qui règne aujourd'hui. B.

FRÉGIER (A.), économiste, né en 1789 à Aix en Provence, m. en 1860, secrétaire du Conseil de préfecture de la Seine en 1824, et chef de bureau du domaine de l'État depuis 1830, a publié : *Des classes dangereuses de la population dans les grandes villes*, 1839-40, 2 vol. in-8°, ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques; *Histoire de la police de Paris*, 1850, 2 vol. in-8°.

FRÉMINVILLE (Edme de la Poix de), jurisconsulte, né à Verdun en 1680, m. en 1773, a laissé, entre autres : *Pratique universelle pour la rénovation des terriers et des droits seigneuriaux*, 1746-48, 2 vol. in-4°; *Dictionnaire ou Traité de la police générale des villes, bourgs, paroisses et seigneuries de la campagne*, 1758, in-4°; *les Devoirs des seigneurs dans leurs terres, suivant les ordonnances de France*, 1762, in-12; *les Vrais principes des fiefs, en forme de Dictionnaire*, 1769, in-4°, etc.

FRÈRES DE MARIE (Petits), institut fondé pour donner l'instruction primaire dans les campagnes. Ces Frères de Marie, dits aussi *Maristes*, ont été établis en vue de suppléer les Frères des écoles chrétiennes, qui, n'admettant pas la rétribution scolaire, ne peuvent aller dans les campagnes. Un vicaire de Lavalla, bourg de l'arrondissement de Montbrison (Loire), l'abbé Champagnat, fut le fondateur de cet institut, qui a été reconnu comme établissement d'utilité publique, par décret de 1861.

FRESNILLO (dép. de), division administrative du Mexique, entre les dép. de Cohahuila au N., de Durango et de Nayarit à l'O., de Zacatecas au S., et de Matehuela à l'E.; formé du N. de l'anc. État de Zacatecas. Il est situé sur la partie la plus haute de la Sierra Madre, et a quelque ressemblance avec la Suisse. Riches mines d'argent, surtout autour de *Fresnillo*, son chef-lieu, et de Sombrérété, sa ville principale. Dans le N.-O. il y a des sources d'eaux thermales et des lacs couverts d'efflorescences salines et de carbonate de soude. Ce dép. dépend de la division militaire de San-Luis-Potosi. C. P.

FREYTAG (Georges-Guillaume-Frédéric), célèbre orientaliste, né à Lunebourg en 1788, m. en 1861, répétiteur à l'Université de Gœttingue en 1811, bibliothécaire adjoint à Kœnigsberg, aumônier dans un des régiments prussiens qu'on envoyait contre la France en 1815, étudia les langues orientales à Paris, sous la direction de Silvestre de Sacy. Depuis 1819, il les a enseignées à l'Université de Bonn. On a de lui, entre autres ouvrages : *Selecta ex Historiâ Halebi*, texte arabe, avec traduction latine et notes, Paris, 1819, in-8°; *Locmani fabulæ*, texte arabe, Bonn,

1823, in-8°; *Hamasæ carmina, cum Tebrisii scholiis integris*, recueil de poésies arabes par Abou-Temmâm, ibid., 1828-1852, 2 vol. in-4°; *Exposition de la Prosodie arabe*, en allem., 1830, in-8°; *Lexicon arabico-latinum*, Halle, 1830-37, 4 vol. in-4°; *Chrestomathia arabica*, Bonn, 1834, in-8°; *Grammaire de la langue hébraïque*, en allem., Halle, 1835; *Arabum proverbia*, Bonn, 1838-44, 3 vol.

FROMENT-MEURICE (Désiré-François), orfévre-joaillier de la ville de Paris, né en 1802 dans cette ville, m. en 1855, était dessinateur habile, sculpteur et ciseleur expérimenté. Parmi ses œuvres, dignes des anciens maîtres, on cite des épées (pour le comte de Paris, les généraux Cavaignac et Changarnier, etc.), par-dessus tout, une toilette en argent doré offerte par souscription à la duchesse de Lucques; le *bouclier des courses*, et un milieu de table exécuté pour le duc de Luynes. B.

FUGA, v. de l'Afrique orientale, capitale de l'Ousambara, par 5° 3' 45" lat. S. et 36° 12' long. E., à environ 70 kil. de l'océan Indien et à quelque distance du fleuve Pangani; 3,000 hab., métis d'Arabes et d'Ousambaras.

FUGA (Ferdinand), architecte, né à Florence en 1699, m. en 1780, fut nommé architecte des palais pontificaux en 1730. On lui doit l'achèvement des écuries monumentales qui font face au palais du Quirinal, le palais de la *Consulta* sur la place de Monte-Cavallo, l'église *della Morte* dans la via Giulia, la nouvelle façade et le baldaquin du maître-autel de Ste-Marie-Majeure, l'église St-Apollinaire, le palais Corsini, et, à Naples, l'*Albergo reale dei Poveri*, qui est le plus vaste hospice de l'Europe.

FUSI-YAMA, volcan du Japon, sur la côte S.-E. de l'île de Nifon, à 93 kil. de Yédo, et au N. de la presqu'île de Simoda; 4,270m de hauteur; son sommet est couvert de neiges éternelles. Il est entouré de pics moins élevés, dont plusieurs sont en ébullition. Les Japonais le regardent comme une montagne sainte, et il est sous la juridiction d'un collége de prêtres qui dessert un temple renfermant des dieux de lave : près du temple s'ouvre un cratère éteint, qui a 4 kil. de tour, et 600 mèt. de profondeur. Les éruptions du Fusi-Yama sont rares, mais terribles; celle de 1707 couvrit Yédo d'une pluie de cendres; après celle de décembre 1854, un violent tremblement de terre détruisit la ville de Simoda, et précipita des vagues immenses dans les ports d'Yédo et d'Osaka. C. P.

G

GAL

GADIAGA, région de la Sénégambie, sur la rive g. du Sénégal, au-dessous de Bakel, jusqu'au-dessus du confluent de la Falémé, entre le Damga à l'O., le Bondou au S., et le Khasso à l'E.; 15 à 20,000 hab., nègres Soninké. En 1844, le Gadiaga s'est séparé en deux Etats : le *Guoy*, au-dessous de la Falémé, ville principale : Tuabo; et, au-dessus de la Falémé, le *Kaméra*, ville principale : Makhana, transférée en 1857 à Arondou, au confluent de la Falémé, sous la protection française depuis le massacre de ses habitants en 1854. Récolte d'indigo, arachides, millet, sésame. C. P.

GAIGNIÈRES (François ROGER de), né à en , m. en 1715, fut gouverneur des ville et principauté de Joinville, et précepteur des enfants du grand Dauphin, fils de Louis XIV. Il est connu par un recueil de dessins des anciens monuments de France, et de portraits, costumes, pièces curieuses imprimées ou manuscrites, etc.; en tout plus de 4,600 pièces, qu'il légua à la Bibliothèque du roi, où l'on en fit 40 portefeuilles. 16 ayant passé, on ignore comment, à la bibliothèque Bodléienne d'Oxford, le gouvernement en a fait prendre des calques, en 1860-62, pour compléter notre collection. La Bruyère a peint Gaignières sous le nom de *Democède* le collectionneur d'estampes. Montfaucon l'a mieux apprécié, en disant que, sans le recueil de Gaignières, il n'aurait pu faire ses *Monuments de la monarchie française*.

GAILLARD (Alexandre-Théodore), né à Paris en 1793, m. en 1861, professa la rhétorique aux colléges Henri IV, Bourbon, et Charlemagne, et devint, en 1831, proviseur du collége Henri IV, puis inspecteur d'académie, et inspecteur général de l'Université. Excellent latiniste, il a laissé une très-bonne édition du *de Oratore* de Cicéron, annoté à l'usage des élèves, Paris, 1851, in-12; et une excellente traduction du même traité, 1821, in-8°, 4e édit., 1852, in-12.

GAISFORD (Thomas), helléniste anglais, né en 1780, m. en 1855, étudia à Oxford, où il obtint, en 1811, une chaire de langue et de littérature grecques. De 1815 à 1847, il fut recteur à Westwell, puis curateur de la bibliothèque Bodléienne. On a de lui une édit. du *Manuel sur les mètres des poëtes grecs* d'Héphestion, Oxford, 1810, in-8°; *Poetæ minores græci*, 1814-21, 3 vol. in-16; *Lectiones Platonicæ*, 1820; des éditions d'*Hérodote*, 1824 et 1840; de *Suidas*, 1834; de l'*Etymologicum magnum*, 1848; et de *Théodoret*, 1854.

GALICIE (NOUVELLE), ou *Galicie occidentale*, nom donné par l'Autriche aux provinces polonaises dont elle s'empara lors du partage de 1795, par opposition à l'ancienne Galicie ou Galicie orientale, usurpée en 1772. Elle formait, au N.-O. de cette dernière, entre la Vistule, la Pilica et le Boug, un gouvernement peuplé de 1,600,000 hab., et ayant pour ch.-l. *Cracovie*; il était divisé en 7 cercles. L'Autriche le perdit en 1809, où il fut donné au grand-duché de Varsovie. Lors des traités de Vienne, 1815, il fit partie du royaume russe de Pologne, dans lequel il forme les gouv. de Radom et de Lublin. C. P.

GAR

GALT (John), écrivain anglais, né en 1779 à Irvyne (Ayr), m. en 1839, essaya du commerce et du droit, et, après un voyage en Italie et en Turquie, pendant lequel il se lia avec lord Byron, 1809-1811, fit paraître des *Voyages and travels*, 1812, pleins de renseignements curieux sur le commerce du Levant. On a de lui : *Vie et Études de Benjamin West; Vie et administration du cardinal Wolsey*, 1812; *Vie de Byron*, 1831; un certain nombre d'écrits humoristiques (*The annals of the Parish, Ayreshire Legatees, The Provost, Lawrie Todd*), où il a dépeint avec charme et vérité la vie des classes moyennes et inférieures de l'Écosse; enfin des romans historiques (*Southennan, The Spæwife, Stanley Baxton, Ringan Gilhaise, Rothelan, Boyle Corbet, Lairds of Grippy*), qui le placent parmi les imitateurs les plus heureux de Walter Scott.

GANDO, Etat de l'Afrique occidentale, dans le Soudan (Haoussa), comprend la vallée du Niger depuis le confluent de la Tchadda jusqu'au 14e lat. N.; entre le roy. de Sokoto à l'E., l'Yarriba et le Ouangara au S. et à l'O., et les pays soumis aux Touaregs au N. Arrosé par le Niger et ses affluents (Goulbin-Rima, Katouna), il forme une vaste plaine fertile, entrecoupée de forêts et de lacs. Riche mine de sel à Fogha. Partie de l'empire des Fellatahs de 1802 à 1817, puis royaume, le Gando est auj. en proie à l'anarchie. Les principaux pays que renferme le Gando sont, du N. au S., ceux de Libtako, de Jagha, de Dendina, de Kebbi, d'Yauri, et de Nupe ou Nyffi; les villes les plus importantes, après Gando la capitale, sont : Birni, Ssay, Komba, Yauri, Boussa, etc. — La ville de Gando, au N.-E. de l'Etat, près des frontières du Sokoto, et à peu de distance du Goulbin-Rima, fait le commerce de fer, de tissus de coton teints en noir, et de soie grossière apportée du Nord. C. P.

GARAVAGLIA (Giovita), habile graveur, né à Pavie en 1790, m. en 1835, élève d'Anderloni et de Longhi, succéda à Morghen en 1833 comme professeur de gravure à l'Académie de Florence. Ses plus belles œuvres sont : *Hérodiade recevant sur un plat la tête de St Jean-Baptiste*, d'après Luini, 1813; une *Sainte Famille* de Raphaël, 1817; l'*Entrevue de Jacob et de Rachel*, d'après Appiani; *Beatrice Cenci, David tenant la tête de Goliath*, d'après le Guide; *la Vierge à la chaise* de Raphaël.

GARAY (Jean), poëte hongrois, né en 1812 à Szecszard (Tolna), m. en 1853, a laissé : *Csatar*, poëme héroïque, 1834; *Arbocz*, 1837, et *Bathory*, 1840, drames dont les sujets sont empruntés à l'histoire nationale; *Poésies lyriques*, 1843; *Arpadok*, recueil de ballades, 1847; *St Ladislas*, épopée en 12 chants. Ses compatriotes lui reprochent

d'avoir trop imité les poëtes allemands, surtout Uhland.

GARDES (Les Cent-), escadron de cavalerie d'élite, institué par Napoléon III pour être attaché à sa personne. Créé par un décret du 24 mars 1854, son effectif fut d'abord de cent hommes. Un décret du 17 mars 1858 réorganisa le corps, et en porta l'effectif à 150 hommes, dont 50 ne sont point montés. Auj. (1866) le corps entier compte 221 hommes, dont 13 officiers. L'escadron forme deux compagnies, et se recrute parmi les cavaliers de la garde impériale et de la ligne. Les conditions d'admission sont : avoir deux ans, au moins, de présence sous les drapeaux, et trois ans de service, au moins, à faire encore; être d'une conduite irréprochable; avoir la taille de 1m 80c. Les Cent-Gardes sont assujettis à toutes les obligations imposées aux autres cavaliers de l'armée. Un officier ayant rang de colonel les commande, et le grand maréchal du palais est inspecteur permanent du corps. L'escadron prend la droite sur tous les autres corps de l'armée dans les cérémonies et préséances, et son entretien est supporté partie par le ministère de la guerre, partie par le budget de la Maison de l'Empereur.

GARNAUD (Antoine-Martin), architecte, né à Paris en 1797, m. en 1862, élève de Vaudoyer, remporta le grand prix d'architecture en 1817. Pendant son séjour en Italie, il exécuta diverses *restaurations* des monuments de Pola (Istrie). Il a fait, en 1825, le monument de Toulouse en l'honneur du Dauphin et de la guerre d'Espagne, puis en 1843-45, avec Pradier, le monument du duc d'Orléans à Versailles.

GARNERAY (Louis-Ambroise), peintre de marines, né à Paris en 1783, m. en 1857, apprit le dessin avec son père, puis s'engagea dans la marine. Après plusieurs voyages de long cours, il tomba au pouvoir des Anglais, et fut prisonnier de guerre pendant 9 ans, sur les pontons. De retour en France à la paix de 1814, il devint, en 1817, peintre du duc d'Angoulême, et, en 1833, conservateur du musée de Rouen, qu'il quitta plus tard pour entrer à la manufacture de porcelaine de Sèvres. Il se distingue par une habile composition et une rare facilité; sa touche est vigoureuse. Ses tableaux sont très-nombreux; on cite : *Vue du port de Londres*, 1816; *Episode du combat de Navarin*, 1831, à Nantes; *Combat de Duquesne à Agousta*, à Versailles; *la Pêche à la morue*, à Rouen. Il était aussi graveur à l'aqua-tinta, et publia, dans cette manière : *Vues des côtes de France*,... avec un texte par Jay, in-fol. On a encore de lui : *Voyages, aventures et combats, souvenirs de ma vie maritime*, Paris, 1851, gr. in-8°, suivi de *Mes Pontons*, souvenirs de 9 années de captivité. On attribue à Garneray la découverte d'une toile à peindre, dite *extra-souple imputrescible*. B.

GARNIER (Jean-Guillaume), mathématicien, né à Wasigny, près de Guise, en 1766, m. en 1840, fut en 1788 professeur de mathématiques et de fortification à l'Académie militaire de Colmar, chef de la division géométrique à la direction du cadastre de France de 1791 à 1794, examinateur pour l'École polytechnique de 1795 à 1800, professeur adjoint à Lagrange dans cette école de 1798 à 1802, professeur à l'École militaire de St-Cyr de 1814 à 1817, puis, jusqu'en 1830, professeur de mathématiques et d'astronomie à l'Université de Gand. On a de lui : *Cours d'analyse algébrique*, 1803 et 1814; *Traité d'arithmétique*, 1803 et 1818; *Eléments d'algèbre*, 1803 et 1820; *Leçons de statique*, 1811; *Leçons de calcul différentiel*, 1811; *Leçons de calcul intégral*, 1812; *Géométrie analytique*, 1813; *Eléments de géométrie*, 1812 et 1818; *Traité de météorologie*, 1837 et 1840, etc. Il a fondé, en 1825, avec M. Quételet, la *Correspondance mathématique et physique*.

GARNIER (Adolphe), philosophe, né à Paris en 1801, m. en 1864, disciple de Jouffroy, professa à Versailles, puis dans divers colléges de Paris et à l'École normale, suppléa son maître à la Sorbonne de 1838 à 1842 dans la chaire de philosophie dogmatique, devint ensuite adjoint de Royer-Collard dans celle d'histoire de la philosophie moderne, et reprit comme titulaire, en 1845, la place de Jouffroy. Il entra à l'Académie des sciences morales et politiques en 1860. On a de lui : *Précis de psychologie*, 1830; une édition des *Œuvres philosophiques de Descartes*, 1835, 4 vol.; *la Psychologie et la Phrénologie comparées*, 1839; *Critique de la philosophie de Thomas Reid*, 1840; *Traité de morale sociale*, 1850; *Traité des facultés de l'âme*, 1852, 3 vol., etc. B.

GASPARIN (Adrien-Etienne-Pierre, comte de), fils du conventionnel, agronome et homme politique, né à Orange (Vaucluse) en 1783, m. en 1862, fit la campagne de 1806, en Pologne, comme officier de cavalerie, puis se livra à l'étude de l'agronomie et de la zoologie. Après la Révolution de 1830, il fut successivement préfet de la Loire, de l'Isère, et du Rhône, en 1831, pair de France en 1834, sous-secrétaire d'Etat au ministère de l'intérieur en 1835, et, en 1836, ministre de l'intérieur, poste auquel il renonça en 1837; il y revint en 1839, et le quitta de nouveau en 1840; peu après, il fut élu membre de l'Académie des sciences. En 1848, il a été directeur de l'Institut agronomique national, fondé alors à Versailles, et qui a été supprimé en 1852. Les principaux ouvrages du comte de Gasparin sont : *Manuel de l'art vétérinaire*, 1817, in-8°; *des Maladies contagieuses des bêtes à laine*, 1821, in-8°; *des petites Propriétés considérées dans leurs rapports avec l'agriculture et le sort des ouvriers*, 1821, in-8°; *Mémoire sur l'éducation des mérinos*, 1823, in-8°; *Guide des propriétaires de biens ruraux affermés*, 1829, in-8°; plusieurs de ces ouvrages sont reproduits dans le suivant : *Recueil de Mémoires d'agriculture et d'économie rurale*, 1829-41, 3 vol. in-8°. On cite encore parmi les meilleurs travaux de Gasparin : *Cours d'Agriculture*, 1843-47, 3 vol. in-8°; 2e édit., 1857, 3 vol. in-8°; et *Principes de l'agronomie*, 1854, in-8°, où il traite de la nutrition et de la vie des plantes. On lui doit aussi une *Histoire de la ville d'Orange et de ses antiquités*, 1815, in-12, etc. — GASPARIN (Agénor-Etienne), fils du précédent, né en 1810 à Orange, a été chef du cabinet de son père pendant ses deux ministères, puis maître des requêtes au conseil d'Etat. Il a publié : *de l'Amortissement*, 1834, in-8°; *de l'Affranchissement des esclaves, et de ses rapports avec la politique actuelle*, 1839, in-8°; *Intérêts généraux du protestantisme français*, 1843, in-8°; *Christianisme et Paganisme*, 1850, 2 vol. in-8°; *les Ecoles du Doute et l'Ecole de la Foi, Essai sur l'autorité en matière de religion*, 1853, in-8°, etc.

GAUERMANN (Frédéric), peintre de paysages et d'animaux, né en 1807 à Miesenbach (Autriche), m. en 1862, étudia sous son père, dont on a des *Vues du Tyrol* et des *Chasses* estimées. Ses ouvrages se recommandent par la vérité de l'exécution, la vigueur et l'éclat de la touche.

GAULTIER DE CLAUBRY (Charles-Emmanuel-Simon), médecin, né à Paris en 1785, m. en 1855, fut agrégé en exercice près la Faculté en 1823, chargé de la clinique médicale à l'Hôtel-Dieu en 1828-29, membre de l'Académie de médecine depuis 1837, et médecin consultant de l'empereur en 1852. On a de lui, outre de nombreux travaux insérés dans les recueils scientifiques : *De l'altération du virus vaccin et de l'opportunité des revaccinations*, 1838, in-8°; *De l'identité du typhus et de la fièvre typhoïde*, 1844, in-8°.

GAUTHIER (Pierre-Martin), architecte, né à Troyes en 1790, m. en 1855, étudia chez Percier, et, ayant obtenu le grand prix, en 1810, alla se perfectionner à Rome, où il dessina d'ingénieuses et habiles restaurations du temple de la Paix (basilique de Constantin) et du temple de Mars Vengeur. A son retour, il fit à l'hospice de Bicêtre de grands travaux d'agrandissement et de restauration, construisit, à Paris, l'hospice des Orphelins, le vaste et bel hospice de Lariboisière, le Dépôt des glaces dans la rue St-Denis, l'Ecole publique de la rue de Fleurus, la chaire de l'église St-Gervais, l'hospice de la Reconnaissance à Garches (près de St-Cloud), restaura la chapelle du château de Vincennes, bâtit le monument de Fénelon à Cambrai, celui de Du Guesclin à Mende, la halle aux grains de Troyes, etc. On lui doit enfin un bel ouvrage sur les édifices de Gênes. Gauthier était membre de l'Institut depuis 1842. B.

GECHTER (Jean-François-Théodore), sculpteur, né à Paris en 1796, m. en 1844, élève de Bosio et de Gros, se fit connaître en 1833 par un groupe représentant le *Combat de Charles-Martel et d'Abdérame*. Il donna ensuite : *la Madeleine méditant sur les Saintes Écritures*, 1835, ouvrage exécuté pour l'église de la Madeleine; la *Bataille d'Aboukir*, bas-relief à l'arc de triomphe de l'Etoile; les statues colossales du *Rhin* et du *Rhône*, qui ornent la place de la Concorde; *St Jean Chrysostome*, 1840, statue placée sous la colonnade de l'église de la Madeleine; une statue en marbre du roi *Louis-Philippe*, pour la salle du conseil d'Etat. On lui doit aussi beaucoup de petits ouvrages en bronze. B.

GEEFS (Guillaume), sculpteur, né à Anvers en 1806, m. en 1860, étudia à Paris dans l'atelier de Ramey père. Il se fit connaître à l'exposition de Bruxelles par un *Jeune pâtre jetant des fleurs sur un tombeau*, et fut chargé, après un concours, d'exécuter le *Monument du général Belliard*. On lui confia dès lors de nombreux travaux, tels que le *Tombeau du comte de Mérode* dans la cathédrale de Bruxelles, le *Monument de la place des Martyrs* à la mémoire des victimes de la Révolution belge, une *Statue du roi Léopold* pour le palais de la Nation. Il fit aussi les *Monuments de*

Rubens à Anvers, de *Grétry* à Liége, de *Madame de Bériot* (la célèbre cantatrice Malibran) au cimetière de Laeken; une foule de bustes, parmi lesquels on distingue ceux du *Roi* et de la *Reine des Belges*, du *Prince Albert d'Angleterre*, du *Prince* et de la *Princesse de Ligne;* une statue de *Françoise de Rimini;* des groupes de *Geneviève de Brabant* et du *Lion amoureux*, etc. Geefs était également habile dans la sculpture sur bois; son principal ouvrage en ce genre est la chaire de la cathédrale de Liége. B.

GÉNIN (François), littérateur, né à Amiens en 1803, m. en 1856, fut élève de l'ancienne École normale, professeur au collége de Laon, et, en 1830, à celui de Strasbourg, obtint bientôt à la Faculté de cette ville une chaire de littérature, qu'il occupa jusqu'en 1837, puis vint à Paris, où il défendit avec verve, dans le journal *le National*, l'Université attaquée par plusieurs membres du clergé. Après la Révolution de 1848, il entra au ministère de l'instruction publique comme chef de la division des établissements scientifiques et littéraires, et y resta jusqu'en 1852. On a de lui : *Essai sur les Atellanes*, dans les *Mémoires de la Société d'agriculture du Bas-Rhin*, 1832-33; *Recueil de lettres choisies dans les meilleurs écrivains français*, Strasbourg, 1835, in-12; *Lettres de Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre*, Paris, 1841, in-8°; *Nouvelles Lettres de la reine de Navarre au roi François Ier*, 1842, in-8°; *les Actes des Apôtres*, 1844, 3 vol. in-32; *les Jésuites et l'Université*, 1844, in-8° et in-12; *des Variations du langage français depuis le XIIe siècle*, 1845, in-8°; *Lettres sur quelques points de philologie française*, 1846, in-8°; *Lexique comparé de la langue de Molière et des écrivains du XVIIe siècle*, 1846, in-8°, ouvrage couronné par l'Académie française; *Œuvres choisies de Diderot, précédées de sa Vie*, 1847, 2 vol. in-12; *ou l'Église, ou l'État*, 1847, in-8°; *la Chanson de Roland*, poëme de Théroulde, avec une Introduction et des Notes, 1850, grand in-8°; *Éclaircissement de la langue française de J. Palsgrave*, suivi de la *Grammaire de Gilles du Guez*, avec une Introduction, 1852, in-4°; *Maistre Pierre Patelin*, avec une Introduction et des Notes, 1854, grand in-8°; *Récréations philologiques*, 1856, 2 vol. in-8°; une traduction des *Satires* d'Horace, dans la collection des Classiques latins de M. D. Nisard. Musicien instruit, élève de Reicha, il a encore rédigé la partie musicale dans la *Revue indépendante*, écrit une messe, exécutée dans l'église de St-Leu, et un opéra-comique sur des paroles de Planard, *On ne s'avise jamais de tout*, 1843. B.

GENIX (St-), ch.-l. de cant. (Savoie), arr. et à 24 kil. N.-O. de Chambéry, au confl. du Guier et du Rhône; 711 hab.

GEOFFROY-SAINT-HILAIRE (Isidore), fils du célèbre naturaliste de ce nom, et naturaliste lui-même, né à Paris en 1805, m. en 1861. Savant dès sa jeunesse, à 21 ans, il présenta à l'Institut un Mémoire sur les mammifères; à 27 ans, il succéda à Latreille, à l'Académie des sciences, 1833. L'année suivante, il fut nommé aide-naturaliste de zoologie au Muséum, puis suppléant à la Faculté des sciences de Paris, 1837; professeur à la Faculté de Bordeaux, 1838; inspecteur de l'ordre des sciences, à l'Académie de Paris, 1840; professeur de zoologie au Muséum, 1841; et inspecteur général de l'instruction publique, 1844. Frappé de l'idée qu'il fallait rendre la zoologie d'une utilité pratique, il fonda, sous le patronage de l'empereur Napoléon III et des principaux souverains de l'Europe, la *Société impériale de zoologie et d'acclimatation*, dont il fut président, 1854, et qui se propose surtout de multiplier en France toutes les espèces d'animaux pouvant servir à l'alimentation ou au service de l'homme. Il a donné aussi l'idée et le plan du Jardin d'acclimatation créé dans le bois de Boulogne, à Paris. Geoffroy-Saint-Hilaire a laissé : *Histoire générale et particulière des anomalies de l'organisation chez l'homme et les animaux, ou Traité de tératologie*, 1832-36, 3 vol. in-8° et atlas; *Essais de zoologie générale, ou Mémoires et notices sur la zoologie générale, l'anthropologie et l'histoire de la science*, 1840, in-8°; *Hist. naturelle des insectes et des mollusques*, 1841, 2 vol. in-12; *Vie, travaux et doctrine scientifique d'Étienne Geoffroy-Saint-Hilaire*, 1847, in-8°; *Hist. naturelle générale des règnes organiques, principalement étudiée chez l'homme*, 1854-57, 5 vol. in-8°, etc.

GEORGET (Jean-Etienne), médecin, né en 1795 à Vernou, près de Tours, m. en 1828, acquit presque seul les connaissances nécessaires pour étudier la médecine, vint à Paris, passa le doctorat en 1819, et fut attaché à l'hospice de la Salpêtrière. L'Académie de médecine l'admit parmi ses membres. Il a laissé : *De la Folie*, 1820, in-8°; *Physiologie du système nerveux et spécialement du cerveau*, 1821, 2 vol. in-8°; *Discussion médico-légale sur la folie ou aliénation mentale*, 1826, in-8°, où il soutient que l'instinct sanguinaire peut se manifester accidentellement, irrésistiblement, et sans motifs raisonnables, chez l'homme le plus honnête; *Des maladies mentales considérées dans leurs rapports avec la législation civile*, 1827, in-8°.

GÉRAMB (Ferdinand, baron de), né à Lyon en 1772, d'une ancienne famille hongroise, m. en 1848, entra au service dans l'armée autrichienne, arriva au grade de colonel, se fit recevoir chevalier de Malte, combattit contre les Français en Espagne, fut arrêté en 1812, par ordre de Napoléon Ier, au retour d'un voyage à Londres, et, pendant sa captivité à la Force, tourna ses pensées vers la religion. Délivré lors de l'entrée des alliés dans Paris, il se fit bientôt recevoir religieux de la Trappe au Port-du-Salut, près de Laval, sous le nom de *P. Marie-Joseph*, et devint procureur général des Trappistes. Obligé de sortir de France après la Révolution de 1830, il fit le pèlerinage de la Terre-Sainte, en 1831, et, depuis cette époque, employa son temps à visiter Rome et les diverses maisons de son ordre en France et en Allemagne. Outre des ouvrages ascétiques, il a laissé : *Pèlerinage à Jérusalem et au mont Sinaï*, 1836, 3 vol. in-12; *Voyage de la Trappe à Rome*, 1844, in-12, ouvrages pleins d'intérêt. B.

GÉRARD, comte de Roussillon, dont les romanciers ont fait le héros idéal de la lutte féodale contre la royauté carlovingienne, possédait les deux Bourgognes, l'Auvergne, la Gascogne, la Provence, les comtés de Narbonne et de Barcelone. Il épousa Berthe, sœur de la femme de Charles le Chauve, et eut avec ce prince de grands démêlés. Charles le Chauve lui prit et détruisit la forteresse de Roussillon, près de Châtillon-sur-Seine. Gérard, réduit à se cacher sous un déguisement de charbonnier, n'obtint son pardon et la restitution de ses États qu'au bout de 22 ans, sur la prière de Berthe.

GÉRAUD (Pierre-Hercule-Joseph-François), archéologue, né en 1812 au Caylar (Hérault), m. en 1844, élève de l'École des Chartes en 1837. On a de lui : *Paris sous Philippe le Bel*, 1837, in-4°, ouvrage qui fait partie de la collection des *Documents inédits sur l'histoire de France; Essai sur les livres de l'antiquité, particulièrement chez les Romains*, 1838, in-8°, livre bien fait, et plein de recherches curieuses; une édition annotée de *Guillaume de Nangis*, pour la Société de l'Histoire de France, 1845 et suiv., 2 vol. in-8°. Il a donné aussi des articles à la *Bibliothèque de l'École des Chartes* et au *Bulletin de la Société de l'Histoire de France*. B.

GERBET (l'abbé Olympe-Philippe), né en 1798 à Poligny (Jura), m. en 1864, fut un des principaux disciples de Lamennais, et collabora avec lui au journal l'*Avenir*. Cette publication ayant été censurée par le St-Siége, il fit sa soumission, écrivit de nombreux articles de philosophie religieuse dans *l'Université catholique*, devint vicaire général de Paris et d'Amiens, et fut nommé, en 1853, évêque de Perpignan. On a de lui : *Des doctrines philosophiques sur la certitude dans leurs rapports avec les fondements de la théologie*, 1826; *Du dogme générateur de la piété catholique*, 1829; *De la controverse chrétienne depuis les premiers siècles jusqu'à nos jours*, 1831; *Conférences de philosophie catholique*, 1832-34; *Réflexions sur la chute de M. de Lamennais*, 1838; *Esquisse de Rome chrétienne*, 1841-50, 2 vol.; *Livre de Ste Théodosie*, 1854, etc. B.

GERDY (Pierre-Nicolas), chirurgien, né en 1797 à Loches (Aube), m. en 1856, chirurgien des hôpitaux en 1825, publia : *Essai d'analyse et de classification naturelle des phénomènes de la vie*, 1823; *Traité des bandages*, 1826; *Analyse de l'histoire de la santé*, 1827; *Anatomie des formes extérieures*, 1829; et *Anatomie comparée des formes du corps humain*, 1830. Il venait encore de faire paraître une *Physiologie médicale didactique et critique*, 1832, quand il obtint, en 1833, la chaire de pathologie externe à la Faculté de médecine. Il entra à l'Académie de médecine en 1837. A sa mort, il était chirurgien de la Charité. Parmi ses derniers travaux, on remarque : *Résumé des principales recherches d'anatomie, de physiologie et de chirurgie de M. Gerdy*, 1843, in-8°; *Physiologie philosophique des sensations et de l'intelligence*, 1846, in-8°. Gerdy fut député de l'Aube à l'Assemblée constituante de 1848. Il n'a pas eu le temps d'achever sa *Chirurgie pratique*, 1851-57, 4 vol. in-8°, dont le dernier a été publié après lui. On trouve encore beaucoup d'écrits de lui dans les recueils scientifiques, entre autres : *Cure radicale des hernies* (dans le *Bulletin* de Férussac, t. 1er); *Mémoire sur la structure des os* (*Bulletin clinique*, 1835); *Sur l'état matériel des os malades* (*Archives de médecine*, 1836); *de l'Inflammation des os* (dans *l'Expérience*, 1843); *Sur la vision des somnambules, Sur le magnétisme, Sur l'arsenic* (dans le *Bulletin*

de l'Académie, 1841); *la Rétraction des tissus albuginés* (ibid., 1844 et 1847). *V.* Broca, *Éloge historique de Gerdy,* dans le *Moniteur des hôpitaux,* 5 juillet 1856.

GÉRENTE (Henri-François-Thomas), habile peintre-verrier, né en 1814, m. en 1849, a imité avec beaucoup d'art les vitraux des plus belles époques de l'art chrétien. Les églises de St-Germain-des-Prés à Paris, et de Notre-Dame-de-la-Couture au Mans, l'abbaye de St-Denis, la cathédrale de Dijon, celles de Cantorbéry et d'Ély en Angleterre, renferment des verrières de sa composition. Il l'emporta, en 1847, au concours pour l'exécution des vitraux à remplacer dans la Sainte-Chapelle de Paris. B.

GERHARDT (Charles-Frédéric), chimiste, né à Strasbourg en 1816, m. en 1856, fit ses études au gymnase protestant de sa ville natale, à l'École polytechnique de Carlsruhe et à l'Université de Leipzig, et alla se perfectionner dans le laboratoire du célèbre Liebig, à Giessen. A son retour en France, il fut nommé professeur à la Faculté des sciences de Montpellier; mais, en 1848, il quitta spontanément cette chaire pour fonder à Paris un laboratoire de chimie pratique. En 1855, par suite de nécessités financières, il accepta la double chaire de chimie de la Faculté des sciences et de l'École de pharmacie de Strasbourg. Les études de Gerhardt ont surtout porté sur la chimie organique, qu'il chercha, de concert avec Laurent, à faire entrer dans une voie plus philosophique. Il s'attacha principalement, en prenant pour guide les idées d'Ampère, à grouper les composés organiques, si nombreux, sous un petit nombre de types et de familles, d'après l'ensemble des caractères et les analogies de constitution intime. Indépendamment d'une quarantaine de Mémoires qu'il publia seul ou en collaboration avec Laurent et Cahours, et qui sont imprimés dans les *Annales de chimie et de physique* (2e et 3e série), on lui doit : *Précis de chimie organique,* Paris, 1844, 2 vol. in-8°; *Introduction à l'étude de la chimie par le système unitaire,* 1848, 1 vol. in-18; *Aide-Mémoire pour l'analyse chimique, à l'usage des élèves des laboratoires de chimie,* 1852, 1 vol. in-18; *Précis d'analyse chimique qualitative,* avec Chancel, 1855, 1 vol. in-18; *Traité de chimie organique, suite à la Chimie de Berzélius,* 1853-56, 4 vol. in-8°. Gerhardt a encore traduit en français divers ouvrages de Berzélius et de Liebig. J. G.

GÉRUZEZ (Nicolas-Eugène), littérateur, né à Reims en 1799, m. en 1865, élève de l'École normale, fut professeur-suppléant d'éloquence française à la Faculté de Paris de 1833 à 1852, puis secrétaire de cette Faculté. Il a publié : *Cours de philosophie,* 1833; *Histoire de l'éloquence politique et religieuse en France aux* XIVe, XVe, *et* XVIe *siècles,* 1837-38, 2 vol.; *Essais sur l'éloquence et la philosophie de St Bernard,* 1839; *Leçons de mythologie,* 1844; *Cours de littérature,* 1846; *Histoire de la littérature française jusqu'en* 1789, 1852; *Essais d'histoire littéraire,* 1853, 2 vol.; *Histoire de la littérature pendant la Révolution,* 1859, etc. B.

GESENIUS (Frédéric-Henri-Guillaume), célèbre orientaliste, né à Nordhausen en 1785, m. en 1842, fut professeur au gymnase de Helmstædt, répétiteur de théologie à Gœttingue en 1806, professeur de littérature ancienne au gymnase d'Heiligenstadt en 1809, et, depuis 1810, de théologie à l'Université de Halle. Ses principaux ouvrages sont : *Dictionnaire abrégé hébreu et chaldéen,* Leipzig, 1810-1812, 2 vol. in-8°; *Livre élémentaire pour apprendre l'hébreu,* Halle, 1813-14, 2 vol. in-8°, comprenant une grammaire, des morceaux choisis de la Bible, et un lexique; *Histoire de la langue et de l'écriture hébraïques,* Leipzig, 1815, in-8°; *de Pentateuchi Samaritani origine, indole et auctoritate,* Halle, 1815, in-4°; *Système grammatical et critique de la langue hébraïque, comparée aux dialectes de la même famille,* Leipzig, 1817, in-8°; une traduction d'*Isaïe,* avec commentaire philologique, critique et historique, ibid., 1820-21, 3 vol. in-8°; *de Samaritanorum theologia,* Halle, 1822, in-4°; *Thesaurus philologico-criticus linguæ hebraïcæ et chaldaïcæ Veteris Testamenti,* Leipzig, 1827-53, 6 part. in-4°; *Études paléographiques sur l'écriture phénicienne et carthaginoise,* ibid., 1835, in-4°; *Scripturæ linguæque Phœniciæ monumenta quotquot supersunt,* ibid., 1837, 3 part. in-4°.

GHARDAYA, v. du Sahara algérien, la plus importante de l'Oued-Mzâb, par 32° 28′ 36″ lat. N., et 1° 33′ 54″ long. E.; 12 à 14,000 hab., Berbères, Arabes, et 2 à 300 Juifs. Commerce avec l'oasis de Touât, d'où les caravanes apportent des plumes d'autruche, de l'or, du henné, de l'alun, du salpêtre, etc. La ville est gouvernée, sous l'autorité française, par une *Djemaa* ou assemblée de notables. C. P.

GHAT ou RHAT (Oasis de), dans le Sahara septentrional, au S.-O. du Fezzan, entre 24° 26′ lat. N. et 5°-7° long. E. C'est une longue vallée étroite, entre les chaînes d'Akakous à l'E., de Kasr-Djenoûn à l'O., et les monts d'Azghar au S. Le ch.-l. est *Ghât,* petite ville ayant au plus 600 hab. permanents. L'oasis est au pouvoir des Touaregs Azghar. Au-dessous des Azghar sont les Imghad, population d'origine touareg, mais mélangée avec les nègres. Le marché de Ghât, d'octobre à décembre, est un des plus importants de l'Afrique. C. P.

GIBSON (John), statuaire, né à Gyffyn, près de Conway (pays de Galles), en 1791, m. en 1866, débuta par des travaux d'ornemaniste à Liverpool, puis produisit divers ouvrages : *le Temps, les Saisons, Cupidon,* qui lui valurent l'appui de Roscoe. Une souscription le mit en mesure d'aller étudier en Italie, où il reçut les leçons de Canova et de Thorwaldsen. Il passa presque toute sa vie à Rome. Ses principales œuvres sont : *Mars et Vénus,* dans la galerie de Chatsworth; *Héro et Léandre; Psyché enlevée par les Zéphyrs; Cupidon en berger; Hébé; Sapho; Proserpine; l'Aurore; l'Amazone blessée; Hylas emporté par les Nymphes;* le *Monument de Huskisson,* dans le cimetière de Liverpool; la statue de la reine *Victoria,* au palais de Buckingham; celle de *Robert Peel,* à l'abbaye de Westminster, etc.

GIESELER (Jean-Charles-Louis), théologien protestant, né en 1791 à Petershagen, près de Minden, m. en 1854, fit ses études à Halle, prit les armes pour l'indépendance de l'Allemagne en 1813, fut nommé co-recteur du gymnase de Minden en 1817, recteur de celui de Clèves en 1818, professeur de théologie à l'Université de Bonn en 1819 et à celle de Gœttingue en 1831. On a de lui : *Essai historique et critique sur l'origine et sur les premières destinées des Evangiles,* Leipzig, 1818, in-8°; *Manuel de l'histoire ecclésiastique,* dont il ne donna que 3 vol., Bonn, 1824-53, et achevé en 2 autres vol. par Redepenning, 1855-57; *Histoire des dogmes jusqu'à la Réformation,* ouvrage posthume, Bonn, 1855, in-8°.

GIL Y ZARATE (Antonio), auteur dramatique espagnol, né en 1793 au palais de l'Escurial, où ses parents, comédiens de profession, jouaient devant la Cour, m. en 1861, fut envoyé en France pour faire ses études, et, de retour dans son pays, consacra ses loisirs à la littérature dramatique, et composa trois pièces, l'*Entremetteur,* en prose, *le Guetteur de nouvelles* et *Un an après la noce,* en vers. En 1828, il fit représenter une tragédie de *Don Pedro de Portugal,* puis donna *Blanche de Bourbon,* tragédie classique (1835), *Charles II,* drame romantique (1836), *Rosmunda* (1840), *Don Alvaro de Luna, Masaniello, Guzman le Brave, Guillaume Tell, Gonzalve de Cordoue, Charles-Quint,* etc. Il fut professeur d'histoire littéraire au lycée de Madrid, et publia en cette qualité un *Manuel de Littérature,* 1846 et 1851, 3 vol. B.

GIRARD (Jean), vétérinaire, né en 1770 à Fohet (Auvergne), m. en 1852, fit ses études à l'école d'Alfort, et y devint professeur en chef, et directeur. Ses travaux principaux sont : *Tableaux comparatifs de l'anatomie des animaux domestiques les plus essentiels à l'agriculture,* 1799; *Traité d'anatomie vétérinaire,* 3e édit., 1820, 2 vol.; *Traité du Pied considéré dans les animaux domestiques, contenant son anatomie, ses difformités, ses maladies,* 2e édit., 1828, in-8°; *Mémoire sur le claveau et sur les avantages de son inoculation,* 1818, in-8°; *Mémoire sur les calculs vésicaux et sur les opérations de la taille dans le cheval,* 1823, in-8°; *Notice sur la maladie qui règne épizootiquement sur les chevaux,* 1825, in-8°; *Traité des hernies inguinales dans le cheval et autres monodactyles,* 1827, in-4°.

GIRARD (Jean-Baptiste, comte), général français, né à Aups (Var), en 1776, m. en 1815, partit comme volontaire en 1793, fit les guerres de la Révolution, et fut nommé général de division sur le champ de bataille d'Ocana, 1809. Vainqueur à Gébora, surpris à Cacerès avec 1,800 hommes, il s'ouvrit passage à travers 14,000 Anglais. A la bataille de Lutzen, 1813, blessé de plusieurs coups de feu, il refusa de s'éloigner : « C'est ici, dit-il, que tout cœur vraiment français doit savoir vaincre ou mourir. » Dans la même campagne, il commanda un corps de 30,000 hommes chargé d'opérer en avant de Magdebourg. Après le retour de l'île d'Elbe, nommé pair de France, il commanda une division au début de la campagne de Belgique, et fut tué à la bataille de Ligny. Napoléon disait de Girard qu'il avait éminemment le feu sacré.

GIRARDIN (Alexandre, comte de), frère de Stanislas Girardin, né en 1776, m. en 1855, servait dans la marine dès l'âge de onze ans. Il se distingua à Austerlitz, où, avec 10 hommes, il fit 400 prisonniers et prit 4 pièces de canon, à Osonio en Espagne, à Monterey en Portugal, à Ostrowno, où, avec 2 bataillons, il repoussa 6,000 Russes, et, par sa brillante conduite à Champaubert et à Montmirail, mérita

le grade de général de division. Il fut premier veneur de Louis XVIII et de Charles X. On a de lui : *Projet de législation sur les chasses,* Paris, 1817, in-fol.; *Sur le remboursement des rentes* 5, 4 1/2 *et* 4 *p.* 100, ibid., 1836 et 1837, in-8°; *des Places fortes,* 1837, in-4°; *des Inconvénients de fortifier les villes capitales et d'avoir un trop grand nombre de places fortes,* 1839, in-8°; *la Question chevaline simplifiée,* 1843, in-8°; *Mémoire sur la situation politique et militaire de l'Europe, et sur le droit de visite,* 1844, in-8°; *Sur l'état de la population en France et sur ses conséquences,* 1844, in-8°. M. Emile de Girardin est son fils. B.

GIRARDIN (Delphine GAY, Mme Emile de), femme de lettres et poëte, née à Aix-la-Chapelle en 1804, m. en 1855, reçut de sa mère, Mme Sophie Gay, une éducation toute littéraire, fut produite dès l'âge de 15 ans dans les salons, dont elle fit l'ornement par son esprit, son naturel et sa beauté, et remporta, en 1822, un prix extraordinaire de l'Académie française pour une pièce de poésie intitulée : *le Dévouement des médecins français et des sœurs de Ste-Camille dans la peste de Barcelone.* En 1824, parut son 1er recueil d'*Essais poétiques,* où l'on remarqua *Magdeleine, le Bonheur d'être belle,* et *Ourika.* Puis, elle chanta tour à tour les belles peintures de Gros au Panthéon dans une *Hymne à Ste Geneviève,* le sacre de Charles X dans la *Vision de Jeanne d'Arc,* l'héroïsme des Grecs dans *la Quête,* 1825. Divers chants sur la *Mort de Napoléon,* la *Mort du général Foy,* etc., l'avaient fait surnommer *la Muse de la patrie.* Elle fit un voyage en Italie, 1826-27, où les Romains la reçurent par acclamation membre de l'Académie du Tibre, et la conduisirent en triomphe au Capitole, et qui lui inspira de nouveaux chants. Mariée à M. Émile de Girardin en 1831, elle écrivit plusieurs romans et nouvelles, où l'on remarque la finesse de l'observation, la vivacité de l'esprit, et l'élégance du style : *le Lorgnon,* 1831; *Contes d'une vieille fille à ses neveux,* 1832, 2 vol. in-12; *le Marquis de Pontanges,* 1835, 2 vol. in-8°; *la Canne de M. de Balzac,* 1836. Dans l'intervalle, parut le poëme de *Napoline,* 1833. De 1836 à 1839, elle fournit au journal *la Presse,* sous le pseudonyme de vicomte de Launay, 57 *Lettres parisiennes,* causeries aimables, pétillantes de verve et d'esprit, sur la littérature, les arts, la politique, les salons, etc., et qui ont été réunies en 3 vol. in-18, Paris, 1856. En 1839, elle se mit à travailler pour le théâtre. On joua avec un certain succès deux tragédies, *Judith,* en 3 actes, 1843, et *Cléopâtre,* en 5 actes, 1847; puis, *Lady Tartuffe,* comédie en 5 actes et en prose, 1853; *la Joie fait peur,* comédie en un acte et en prose, etc. Dans ses dernières années, Mme de Girardin avait encore publié un roman, *Marguerite ou les Deux amours,* 1853, et une charmante nouvelle, *Il ne faut pas jouer avec la douleur,* 1853. F—T.

GIRAUD (Pierre), cardinal, né en 1791 à Montferrand, près de Clermont, mort en 1850. Prêtre en 1815, il prit part, de 1818 à 1823, aux missions qui furent faites dans sa province, et devint ensuite curé de la cathédrale de Clermont, qu'il n'abandonna que pour devenir évêque de Rodez en 1830. Il fut de là, en 1841, transféré au siége de Cambrai, au moment où la ville de Fénelon redevenait métropole archiépiscopale, et reçut le chapeau de cardinal en 1847. Les sermons prêchés devant la cour, en 1825 et 1827, lui avaient fait une réputation d'orateur; ses mandements sont de nouveaux titres pour l'écrivain. Ses *Œuvres complètes* ont été imprimées à Lille, 8 vol. in-8° ou 4 vol. in-12. R.

GIROD DE L'AIN (Jean-Louis), magistrat, né à Gex en 1753, m. en 1839, fut nommé maire perpétuel de sa ville natale par Louis XVI en 1780, président du tribunal de Nantua en 1791, subit un emprisonnement pendant la Terreur, fit partie du Conseil des Anciens en 1795, puis du Conseil des Cinq-Cents, prit une part active aux travaux du Corps législatif après le 18 brumaire, devint conseiller à la Cour des comptes en 1807, reçut en 1809 le titre de baron, et fut député de l'Ain en 1818. B.

GIROD DE L'AIN (Louis-Gaspard-Amédée, baron), fils aîné du précédent, né à Gex en 1781, m. en 1847, occupa diverses fonctions dans la magistrature. Président du tribunal de la Seine et député de Gex pendant les Cent-Jours, il défendit, après la 2e Restauration, le général Drouot, fut nommé en 1819 conseiller à la Cour royale de Paris, représenta les électeurs de Chinon à la Chambre de 1827, vota en 1830 l'adresse des 221, accepta les fonctions de préfet de police après la Révolution de Juillet, mais entra bientôt au conseil d'État. Député d'Indre-et-Loire en 1831, ministre de l'instruction publique et des cultes en 1832, pair de France et président du conseil d'État la même année, il fut encore garde des sceaux dans le ministère intérimaire de 1839. B.

GIROU DE BUZAREINGUES (Louis-Franç.-Charles), agronome et physiologiste, né à St-Geniez en 1773, m. en 1856, servait dans le génie maritime en 1789, assista à la prise de la Bastille, fit comme volontaire la 1re campagne d'Italie, mais, contraint par raison de santé de renoncer à la carrière militaire, se livra à la pratique de l'agriculture et à l'étude des sciences physiques. On lui doit l'invention d'un micromètre pour mesurer la finesse des laines, ainsi que des expériences et des théories utiles sur l'ensemencement des terres, sur le croisement des races et sur l'élève des chevaux. Ses écrits sont très-nombreux. Outre ceux qui ont été insérés dans les *Annales de l'agriculture,* les *Annales des sciences naturelles,* la *Revue médicale,* le *Journal de médecine et de chirurgie,* et autres recueils scientifiques, on remarque : *Essai sur les mérinos,* Paris, 1812, in-8°; *Étude de la physiologie appliquée aux chevaux,* 1814, in-8°; *Mémoire sur la distribution et les rapports des deux sexes en France,* 1828, in-8°; *De la Génération,* 1828, in-8°; *Philosophie physiologique, politique et morale,* 1828, in-8°; *Morale physiologique,* Rodez, 1837, in-8°; *De la nature des êtres, essai entomologique,* ibid., 1840, in-8°; *Sur le mécanisme des sensations, des idées et des sentiments,* Paris, 1848, in-8°.

GIROUST (François), compositeur de musique sacrée, né à Paris en 1730, m. en 1799, fut maître de chapelle de la cathédrale d'Orléans, surintendant de la musique du Roi, et membre de l'Institut. Parmi ses œuvres, presque toutes restées manuscrites, on cite le psaume *Super flumina Babylonis,* et un *Regina cœli.*

GLAEZER (Frantz), compositeur de musique, né en 1799 à Obergeorgenthal (Bohême), m. en 1862, reçut les conseils de Beethoven. Nommé, en 1827, directeur de la musique du théâtre de Vienne, il alla plus tard en la même qualité à Berlin, et fut appelé à Copenhague en 1843. Ses opéras, parmi lesquels on distingue *l'Anneau d'ambre, Aurora, l'Œil du Diable, l'Aire de l'aigle,* etc., ont obtenu un grand succès.

GLEY (l'abbé Gérard), littérateur, né en 1761 à Gérardmer (Lorraine), m. en 1830, enseigna les mathématiques et la philosophie à Strasbourg en 1783, émigra en 1791 pour ne pas accepter la Constitution civile du clergé, professa les langues à Bamberg, se fit attacher en 1806 à la maison du maréchal Davoust, fut principal des colléges de St-Dié en 1813, d'Alençon en 1815, de Moulins en 1817, de Tours en 1818, entra en 1823 au séminaire des Missions étrangères à Paris, et devint, en 1824, chapelain à l'hôtel des Invalides. On a de lui, entre autres écrits : *Langue et littérature des anciens Francs,* Paris, 1814, in-8°, ouvrage qui fut jugé très-favorablement par l'Institut ; *Voyage en Allemagne et en Pologne,* 1816, 2 vol. in-8°; *Philosophiæ Turonensis institutiones,* 1823-24, 3 vol. in-12.

GOMIS (José-Melchior), compositeur de musique, né en 1793 à Anteniente, près de Valence (Espagne), m. en 1836, fut chef de musique dans l'armée, fit représenter avec succès à Madrid un opéra intitulé *la Aldeana,* s'expatria lors de la contre-révolution de 1823, et obtint à Londres une belle position comme professeur de chant et auteur de romances et de boléros. Deux de ses opéras, *le Diable à Séville,* 1831, et *le Revenant,* 1833, réussirent à Paris : *le Portefaix* fut moins goûté. B.

GONDOKORO, v. d'Afrique (Soudan), sur le Nil supérieur, par 4° 54′ 5″ lat. N. et 29° 25′ 16″ long. E., fut de 1840 à 1861 le point extrême où s'arrêtèrent les explorateurs du fleuve Blanc. Une mission catholique y fut fondée en 1851 par le prêtre autrichien Knoblecher; mais on dut l'abandonner en 1860 à cause de l'insalubrité du climat et de l'inutilité de ses efforts; ce n'est plus aujourd'hui, ainsi que le poste voisin de *Bélénia,* qu'un centre de commerce pour les chasseurs d'éléphants et les marchands d'ivoire. C. P.

GOODRICH (Samuel-Griswold), littérateur américain, né en 1793 à Ridgefield (Connecticut), m. en 1860, libraire à Hartford, puis à Boston, a été pendant quelques années consul des États-Unis à Paris. Il a publié, sous le pseudonyme de *Peter Parley,* beaucoup de livres d'éducation et d'amusement pour l'enfance, et ils ont eu tous un très-grand succès, entre autres une *Histoire de toutes les nations,* une *Géographie nationale,* une *Géographie pittoresque du monde.* Il était éditeur d'un Annuaire littéraire intitulé *the Token* (le Gage). On lui doit encore : *les États-Unis d'Amérique,* ouvrage publié en français à Paris, 1832, in-8°; *l'Éducation du foyer,* 1838; *Poésies,* New-York, 1854, in-8°; *Souvenirs d'une vie,* ibid., 1856, 2 vol. in-12.

GORIA (Alexandre), pianiste et compositeur, né à Paris en 1824, m. en 1860, élève de Zimmermann, Dourlen et Reicha, devint, en 1854, professeur à la Maison impériale Napoléon, à Saint-Denis. Son exécution était

gracieuse et brillante. Il a publié de nombreuses *Études* et *Fantaisies*, dont les sujets étaient empruntés aux opéras en vogue, une foule de morceaux de salon, et un recueil de 12 grandes études de style intitulé *le Pianiste moderne*.

GORINI (Jean-Marie-Sauveur, abbé), érudit, né à Bourg (Ain) en 1803, m. en 1859, devint en 1847 curé de St-Denis, près Bourg. Il a laissé un ouvrage de critique historique, profond et savant, intitulé : *Défense de l'Eglise contre les erreurs historiques de MM. Guizot, Augustin et Amédée Thierry, Michelet, Ampère, Quinet*, etc., 1855 ; 3e éd., 1864, 4 vol. in-8°. MM. Guizot et Aug. Thierry s'empressèrent de profiter des critiques du modeste curé de campagne, et eurent la noblesse de l'en remercier. C. D—Y.

GORTSCHAKOFF (Alexandre), prince russe, né en 1764, m. vers 1825, servit en Turquie et en Pologne sous les ordres de son oncle Souvaroff, fut nommé lieutenant-général en 1798, et commanda une division dans l'armée de Korsakoff à la bataille de Zurich, en 1799. Après avoir été gouverneur militaire de Viborg, il fit essuyer un échec au maréchal Lannes près d'Heilsberg, en 1807, et se distingua à Friedland, où il dirigeait l'aile droite des Russes. Ministre de la guerre de 1812 à 1815, il devint ensuite général d'infanterie et membre du Sénat.

GORTSCHAKOFF (Pierre), fils du prince Dmitri Gortschakoff, dont on estime les poésies, né en 1790, fit ses premières armes contre les Turcs sous les ordres de Kameskoi et de Koutousoff, et prit ensuite part aux campagnes de 1813 et 1814 contre Napoléon Ier. Après avoir fait campagne sous Yermoloff dans le Caucase, il devint, en 1826, quartier-maître général de l'armée de Wittgenstein en Bessarabie, défit les Turcs à Aïdos en 1829, et signa les préliminaires du traité d'Andrinople. Nommé alors lieutenant-général, il contribua à la pacification de la Podolie en 1831, reçut le gouvernement de la Sibérie orientale en 1839, passa général d'infanterie en 1843, et rentra dans la vie privée en 1851. Quand éclata la guerre de Crimée, il reprit du service ; mais, après les défaites de l'Alma et d'Inkermann, où il commandait l'aile gauche des Russes, il donna sa démission.

GORTSCHAKOFF (Michel), frère du précédent, né en 1795, m. en 1861, servit dans l'artillerie à la bataille de la Moskowa, prit part à la campagne de France, et, pendant la guerre de Turquie, en 1828, se distingua aux siéges de Silistrie et de Choumla. Lors de l'insurrection de Pologne, en 1831, il fit preuve de bravoure à Grochow, à Ostrolenka, à la prise de Varsovie, et fut nommé chef de l'état-major de l'armée. Général d'artillerie en 1843, gouverneur de Varsovie en 1846, il eut un commandement important dans la campagne de Hongrie en 1849. Il reçut, en 1853, le commandement des troupes que Nicolas Ier dirigeait contre la Turquie ; mais, après avoir franchi le Danube, en 1854, il se vit bientôt contraint de le repasser. Chargé de s'opposer en Crimée aux Français et aux Anglais, il dirigea avec gloire la défense de Sébastopol. Après la mort du czar et le rétablissement de la paix, le nouvel empereur Alexandre II le prit pour son lieutenant-général en Pologne. B.

GOUBAUX (Prosper-Parfait), littérateur, né à Paris en 1795, m. en 1859, fonda, en 1820, un établissement d'instruction qui, acheté par la ville de Paris en 1846, prit le nom de *Collége Chaptal*, et dont on lui laissa la direction. Il travailla au *Courrier français* sous le nom de Pierre Aubry, et à la *Revue de Paris* sous celui de Dinaux. Sous ce pseudonyme, il donna au théâtre quelques pièces qui eurent un grand succès, entre autres : *Trente ans ou la Vie d'un joueur* (1827), en collaboration avec Victor Ducange ; *Richard d'Arlington* (1831), avec M. Alexandre Dumas ; *Clarisse Harlowe* (1832) ; *Louise de Lignerolles* (1838), avec M. Legouvé ; *l'Abbaye de Castro* (1840) ; *Latréaumont* (1840), avec Eug. Sue ; *la Dot de Suzette* (1842) ; *les Mystères de Paris* (1844), avec Eug. Sue ; *le Morne au Diable* (1848) ; *le Juif errant* (1849), etc. On lui doit encore des *Esquisses de mœurs françaises* (1822, in-8°), la traduction de onze des *Philippiques* dans l'édition des œuvres de Cicéron donnée par Victor Leclerc, et une traduction en prose des *Œuvres choisies d'Horace*, 1827, 2 vol. in-8°.

GOUDCHAUX (Michel), financier israélite, né à Nancy en 1797, m. en 1862, dirigea une maison de banque à Paris depuis 1826, devint payeur de la guerre à Strasbourg après la Révolution de 1830, fut destitué en 1834, et revint à Paris, où il collabora au journal *le National*. Il demanda la construction et l'exploitation des chemins de fer par l'Etat. La Révolution de Février 1848 le porta au ministère des finances, où il ne resta que peu de temps. Député de la Seine à l'Assemblée constituante, il attaqua l'organisation des ateliers nationaux. Il fut encore ministre pendant quelques mois à la suite de l'insurrection de Juin, et fit décréter le remboursement en rentes des bons du Trésor et des dépôts des Caisses d'épargne. Réélu député en 1857, il fut déclaré démissionnaire pour refus de serment à l'Empereur. B.

GOUMMEL, v. fortifiée de l'Afrique centrale (Soudan), ch.-l. de la province de même nom, à l'extrémité occidentale du royaume de Bornou, près des frontières de celui de Sokoto, par 12° 38' lat. N., et 7° 6' 20" long. E. ; environ 12,000 hab. Commerce de vases de terre, d'outils propres aux différents métiers, de bestiaux, de chevaux, et surtout de natron, qui vient du Nupe ou Nyffi, sur le Niger inférieur. C. P.

GOURARA, oasis du Sahara septentrional, au N. du Touât et au S. de la province algérienne d'Oran, dont elle est séparée par les dunes de sable mobile appelées El-Arg. Elle a environ 700 lieues carrées, et forme une dépression dont le fond est rempli par une *sebkha* ou lac salé : elle est divisée en 9 districts qui ont chacun un chef particulier ; les principaux endroits sont *Timimoun, Oulad-Saïd* et *Teganet*. Le pays est fertilisé par une ligne de puits appelés *Feggaguir* ou *Feggara*, et reliés entre eux par des galeries souterraines ; il abonde en légumes, dattes, maïs, fruits, garance, henné, coton, alun. Les habitants sont de la tribu arabe des Meharsa. C. P.

GOYET (Eugène), peintre, né en 1798 à Châlon-sur-Saône, m. en 1857, fut un des meilleurs élèves de Gros, et se voua à la peinture religieuse. Ses tableaux ont de précieuses qualités de couleur et de composition, et sont empreints d'une véritable distinction et d'un goût sévère. On distingue : *Siméon le Juste tenant l'enfant Jésus dans ses bras*, au séminaire de St-Pons ; *St Germain l'Auxerrois bénissant Ste Geneviève de Paris*, à la cathédrale de Montpellier ; *St Luc faisant le portrait de la Ste Vierge*, à Pézénas ; *le Christ en croix*, à Sarlat ; une *Assomption*, à Mirande ; un *Christ en croix*, et *Louis XIV et le chancelier Voisin*, à Châlon-sur-Saône ; *St Étienne*, à l'église Notre-Dame-de-Lorette, à Paris ; *St Leu guérissant les malades*, à l'église St-Leu ; *les Quatre Evangélistes*, à St-Médard ; *St Magloire*, et une *Ascension*, à St-Jacques-du-Haut-Pas ; *le Christ au jardin des Oliviers*, dans l'église St-Louis d'Antin. Goyet fit aussi quelques portraits, entre autres, celui de *Pie IX*. Il a laissé enfin un *Incendie*, *le Triomphe de Cimabué à Florence*, une *Ste Françoise*, une *Tête de Christ*, *le Massacre des Innocents*, etc. B.

GRÆFE (Charles-Ferdinand de), célèbre chirurgien, né à Varsovie en 1787, de parents allemands, m. en 1840, fonda l'hôpital de Ballenstedt en 1808, et l'établissement thermal d'Alexisbad dans la vallée de la Selke, devint en 1811 directeur de la clinique chirurgicale et professeur de chirurgie à l'Université de Berlin, et, pendant la guerre de 1813 à 1815, administrateur des hôpitaux militaires et des lazarets dans les États prussiens. Il a inventé ou perfectionné une foule d'instruments et de méthodes opératoires. Parmi ses ouvrages, on distingue : *Étude sur la nature et le traitement rationnel des dilatations vasculaires*, Leipzig, 1808 ; *Rhinoplastie*, 1818.

GRAFF (Antoine), peintre de portraits, né en 1736 à Winterthur (Suisse), m. en 1813. On loue dans ses ouvrages le dessin, l'expression et le coloris. Il a fait environ 1,200 portraits ; il y en a 22 très-remarquables à la bibliothèque de l'Université de Leipzig.

GRAFF (Eberhard-Gottlieb), philologue, né à Elbing en 1780, m. en 1841, fut professeur d'histoire de la langue allemande à l'Université de Kœnigsberg depuis 1824. On a de lui un précieux *Dictionnaire du haut-allemand*, qu'il n'eut pas le temps d'achever, et dont les 7e et 8e vol. ont été publiés par Massmann.

GRAHAM (Thomas), *lord Lynedoch*, général anglais, né en 1750, m. en 1843, prit part comme volontaire à l'expédition de Toulon en 1793, servit en Italie dans les rangs des Autrichiens sous les ordres de Wurmser pendant les campagnes de 1796 et 1797, dirigea le blocus de Malte de 1798 à 1800, combattit en Espagne sous John Moore en 1808, fut promu au grade de lieutenant-général en 1810, défit le maréchal Victor à Barossa en 1811, et commanda l'aile gauche des Anglais à la bataille de Vittoria. Contraint par la maladie de prendre du repos, il reparut en Hollande en 1814, contribua au succès de la journée de Merxhem, mais échoua devant Berg-op-Zoom. Après la guerre, on le nomma pair d'Angleterre. B.

GRAMMONT (Jacques-Philippe DELMAS DE), général, né en 1792, m. en 1862, servit dans la cavalerie, commanda une brigade de l'armée des Alpes en 1848, fut député de la Loire à l'Assemblée législative de 1849, et fit passer, en 1850, la *loi Grammont*, destinée à réprimer

les mauvais traitements exercés sur les animaux. Après le coup d'État du 2 déc. 1851, il fit partie de la Commission exécutive, et obtint le grade de général de division en 1853.

GRANDE CÉSARIENNE, province romaine de la Bretagne. (*V.* Bretagne, au *Supplément.*)

GRATIOLET (Louis-Pierre), naturaliste, né en 1815 à Ste-Foy (Gironde), m. en 1865, entra comme préparateur au Muséum d'histoire naturelle de Paris, devint, en 1854, aide-naturaliste pour l'anatomie comparée, fut suppléant de Blainville et de Duvernoy, et obtint enfin une chaire à la Faculté des sciences. Ses travaux ont eu principalement pour objet l'anatomie du cerveau, et les rapports qui existent entre nos facultés et la structure et le développement de cet organe.

GRATTAN (Thomas Colley), romancier anglais, né à Dublin en 1796, m. en 1864, abandonna successivement le droit et la profession des armes pour se livrer à la littérature, et débuta par un roman poétique, *Philibert,* dans le genre de W. Scott. Il publia : *Sentiers et grands chemins,* 1827, 8 vol., recueil de Nouvelles; *l'Héritière de Bruges,* 1828, 3 vol.; *Jacqueline de Hollande,* 1830, 3 vol.; *Légendes du Rhin,* 1835; *Agnès de Mansfeld,* 1836, etc.

GREAT-SALT-LAKE-CITY, c.-à-d. *la Cité du grand lac Salé,* v. des États-Unis de l'Amérique du Nord, cap. du Territoire d'Utah et principale résidence des Mormons, près du confl. du Jourdain dans le lac Salé, par 40° 35' lat. N. et 114° 20' long. O., à 1,230 kil. N. E. de San-Francisco; 15,000 hab. Dominée par les monts Wahsatch, et protégée par un mur de terre contre les attaques des Indiens. C. P.

GRÉMONVILLE (Jacques Bretel de), désigné ordinairement sous le nom de *chevalier de Grémonville,* fut reçu dans l'ordre de Malte en 1631, et servit pendant longtemps sur les galères de l'ordre. On conserve au château de Pavilly (Seine-Inférieure) une Correspondance de Jacques Bretel avec son frère, Nicolas Bretel, alors ambassadeur à Venise (*V.* Grémonville, Nicolas Bretel de); elle rend compte des campagnes de Jacques Bretel et des principaux événements qui se passaient alors dans le Levant (1645-1648). Dans la suite, le chevalier de Grémonville fut envoyé par Louis XIV, en qualité de ministre plénipotentiaire, à Vienne. Il y négocia, dès 1667, avec les ministres de l'empereur Léopold, un traité de partage éventuel de la monarchie espagnole, et réussit dans cette mission délicate. M. Mignet a publié, pour la première fois, les dépêches du chevalier de Grémonville dans les *Négociations relatives à la succession d'Espagne sous Louis XIV (Recueil des documents inédits relatifs à l'histoire de France).* Elles prouvent que Jacques Bretel fut un des plus habiles diplomates de ce siècle si fécond en grands hommes. Au retour de son ambassade, il obtint la riche abbaye de Lyre (Eure). Ch.

GRENIER (Jean, baron), savant jurisconsulte, né à Brioude (Basse-Auvergne) en 1753, m. en 1841, fut d'abord avocat à Riom, fit partie du Conseil des Cinq-Cents comme député du Puy-de-Dôme en 1798, devint membre du Tribunat après le 18 brumaire, du Corps législatif en 1807, procureur général près la Cour d'appel de Riom en 1808, premier président de la même Cour en 1819, enfin pair de France en 1832. Il prit, au Tribunat, une part active à la discussion des Codes, et a publié : *Conférences du Code civil, avec la discussion particulière du Conseil d'État et du Tribunat; Essai sur l'adoption considérée dans ses rapports avec l'histoire, la morale et la législation,* 1801, in-12; *Traité des donations, des testaments,... suivant les principes du Code Napoléon,* 1807, 3 vol. in-8°, 4e édit., augmentée par M. Bayle-Mouillard, 1844-47, 4 vol. in-8°; *Traité des hypothèques,* 1822, 2 vol. in-4°; 3e édit., 1829, 2 vol. in-4°, etc.

GRENOUILLAGE, droit imposé par un seigneur féodal à certains de ses vassaux, comme prix, ou plutôt comme souvenir de concession gratuite d'un héritage. Il consistait à venir une fois l'an, à jour et heure fixes, fustiger un ruisseau, dans le voisinage du manoir seigneurial. Le vassal frappait trois fois l'eau avec une baguette, en disant : « Grenouilles, taisez-vous, laissez Monsieur dormir. » Il faisait cela en présence du seigneur ou de son receveur, qu'il avait dû d'abord aller querir. S'il manquait à accomplir cette servitude, il encourait une amende pécuniaire au profit du seigneur.

GRESY, ch.-l. de canton (Savoie), arr. et au S.-O. d'Albertville, près de l'Isère; 179 hab.

GRIMM (Guillaume-Charles), célèbre philologue allemand, né à Hanau en 1786, m. en 1859, devint, en 1820, sous-bibliothécaire à Gœttingue, et, en 1825, professeur à l'Université de cette ville. Il résida à Berlin depuis 1841. Il s'est spécialement occupé de la littérature allemande au moyen âge. Sans parler des ouvrages qu'il fit en commun avec son frère Louis-Jacques, il a publié : *Anciens chants héroïques des Danois,* Heidelberg, 1811; *Sur les caractères runiques allemands,* Gœttingue, 1821, in-8°; *le Comte Rodolphe,* fragment d'un poëme allemand écrit vers l'an 1170, ibid., 1828, et 1844, in-4°; *les Traditions héroïques des Germains,* ibid., 1829, in-8°; *de Hildebrando, antiquo carmine teutonico,* ibid., 1830, in-fol.; *Vridankes Bescheidenheit,* poëme didactique du XIIIe siècle, ibid., 1834, in-8°; *le Jardin des Roses,* ibid., 1836, in-8°; *la Chanson de Roland,* ibid., 1838, in-8°; la *Veronica* de Wernher de Niederrhein, ibid., 1839, in-8°; *la Forge d'or,* poëme de Conrad de Wurzbourg en l'honneur de la Vierge, Berlin, 1840, in-8°; le *Silvester* du même poëte, Gœttingue, 1841, in-8°; *Athis et Prophylias,* Berlin, 1846, avec Supplément, Gœttingue, 1852; *Conversations sur les sujets allemands du moyen âge,* Berlin, 1851, 2 vol., etc.

GRIMM (Louis-Jacques), illustre érudit et philologue, frère du précédent, né à Hanau en 1785, m. en 1863, entra d'abord dans la carrière diplomatique, puis, l'abandonnant, se mit à étudier le moyen âge, professa la littérature allemande à l'Université de Gœttingue de 1830 à 1837, passa à Berlin en 1841, et fit partie du parlement de Francfort en 1848. On a de lui : *Sur la poésie des Meistersænger,* 1811; *Grammaire allemande,* 1819-37, 4 vol.; *Antiquités du droit allemand,* 1828; *Mythologie allemande,* 1835; *Histoire de la langue allemande,* 1848, 2 vol.; *Sur l'origine du langage,* 1852. Il a publié, en communauté avec son frère : *Contes d'enfants et du foyer,* 6e édit., 1850, 2 vol.; *Forêts de l'ancienne Germanie,* recueil de productions poétiques du moyen âge, 1813-16; *Traditions allemandes,* 1816-18, 2 vol.; *Dictionnaire allemand,* 1852 et suiv.. Enfin il a édité seul : *Silva de romances viejos,* 1818; *Hymnorum veteris Ecclesiæ interpretatio theotisca,* 1830; *le Roman du Renard,* 1834; *Poëmes latins des* Xe *et* XIe *siècles,* 1838; *André et Hélène,* poëme saxon, 1840; *Coutumes allemandes,* 1840-42, 3 vol.; *Poésies sur le roi Frédéric* Ier, 1844, etc. B.

GRIQUAS, peuple de l'Afrique australe, sur les deux rives du Ki-Gariep, vers le confluent de cette rivière avec le Nu-Gariep ou Orange propre. Ce sont des métis, provenant de l'union des Bœrs hollandais avec les Koranas et les Boschimans, et en partie convertis au christianisme par les missionnaires anglais du Cap de Bonne-Espérance: villes : *Griqua-Town* ou *Klaarwater* et *Kuruman.* C. P.

GROS (Étienne), philologue, né à Carcassonne en 1797, m. en 1856, fut professeur dans divers colléges des départements, puis à Paris, dans les colléges St-Louis, Charlemagne et Louis-le-Grand, inspecteur de l'Académie en 1838, et proviseur du lycée Bonaparte en 1851. On lui doit : des traductions de la *Rhétorique* d'Aristote, Paris, 1822, in-8°, de *Denys d'Halicarnasse,* 1826-27, 3 vol. in-8°, et d'*Ovide,* 1835-36, 5 vol. in-8°, celle-ci pour la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke; des éditions de *Pline le Jeune,* 1831, 2 vol. in-8°, de *Suétone,* 1835-36, 2 vol. in-8°, et de la *Rhétorique* de Philodème, 1841, in-8°; une édition et traduction de *Dion Cassius,* 1845-55, 4 vol., qui ne vont que jusqu'au livre XLI inclusivement; des *Mémoires sur la Rhétorique chez les Grecs,* 1839, in-4°.

GROTEFEND (George-Frédéric), philologue, né à Munden en 1775, m. en 1853, fut directeur du lycée de Hanovre depuis 1825. L'un des premiers, il essaya l'interprétation des inscriptions cunéiformes. Outre un grand nombre d'articles fournis à l'*Encyclopédie* d'Ersch et Grüber, il a laissé, entre autres ouvrages : *Rudimenta linguæ Umbricæ,* Hanovre, 1835-38, 8 cahiers in-4°; *Rudimenta linguæ Oscæ,* 1839; *Essai sur la géographie et l'histoire de l'Italie ancienne,* 1840-42, rempli d'hypothèses trop hardies.

GRUBER (Jean-Godefroy), savant allemand, né en 1774 à Naumbourg-sur-Saale, m. en 1851, prit part à la rédaction de la *Gazette littéraire* d'Iéna depuis 1803, et obtint une chaire de philosophie à l'Université de Wittemberg en 1811, à celle de Halle en 1816. On a de lui : un *Essai sur la destinée de l'homme,* 1800; des *Dictionnaires d'Esthétique,* de *Mythologie,* et de *Synonymes,* etc. Mais il est surtout connu comme collaborateur du *Conversation's Lexicon,* et pour avoir dirigé avec Ersch une vaste *Encyclopédie universelle des sciences et des arts.* B.

GRUITHUISEN (François de Paule), astronome et naturaliste, né en 1774 au château d'Altenberg, sur le Lech, m. en 1852, entra en 1788 comme chirurgien dans l'armée que l'Autriche envoyait contre les Turcs, fut professeur d'histoire naturelle à l'École de médecine de Munich, et accepta en 1826 la chaire d'astronomie dans l'Université

de cette ville. On lui doit d'intéressantes recherches microscopiques et l'invention d'un instrument lithotriteur. Ses principaux ouvrages sont : *Anthropologie,* 1810 ; *Organozoomie,* 1811; *De la nature des comètes,* 1811; *Essais de physiognosie et d'éautognosie,* 1812; *Histoire naturelle du ciel étoilé,* 1837 ; *Critique des plus récentes théories de la terre,* 1838; *Méthode trigonométrique pour mesurer la hauteur des montagnes,* 1842. Il a aussi publié, de 1828 à 1832, des *Analectes de géographie et d'astronomie,* et, depuis 1838, un *Almanach d'astronomie et d'histoire naturelle.*

GUANCAVELICA. *V.*, plus loin, HUANCABELICA.

GUAY (Jacques), graveur en pierres fines, né à Marseille en 1715, mort vers 1787, étudia le dessin sous la direction de Boucher, et fit le voyage de Rome. Graveur du cabinet du roi, membre de l'Académie de peinture en 1742, il donna des leçons à Mme de Pompadour. La bibliothèque impériale de Paris possède de lui 12 intailles et 12 camées, qui lui assurent la première place après Coldoré dans l'histoire de la glyptique en France.

GUERCHY (Claude-François-Louis REGNIER, comte de), lieutenant-général sous Louis XV, né en 1715, m. en 1767, se signala par sa bravoure, d'abord en Italie, puis en Bohême, où il s'empara d'Ems, et enfin à la bataille de Fontenoy. Il fut ambassadeur en Angleterre, de 1763 à 1767.

GUÉRET (Gabriel), né à Paris en 1641, m. en 1688, avocat au Parlement, publia : *Les Sept Sages de la Grèce,* 1662, in-12 ; *le Parnasse réformé,* 1669, réimprimé sous le titre de : *les Auteurs en belle humeur,* 1723, in-12; *Entretiens sur l'éloquence de la chaire et du barreau,* 1666, in-12. Il a rédigé le *Journal du Palais,* avec Cl. Blondeau. G.

GUÉRIN (J.-B.-Paulin), peintre d'histoire, né à Toulon en 1783, m. en 1855, travailla sous la direction de Vincent et de Gérard. Il a laissé, entre autres ouvrages : *Caïn après le meurtre d'Abel,* 1812, au musée du Luxembourg ; *Anchise et Vénus,* 1822; *Ulysse en butte au courroux de Neptune,* 1824, au musée de Rennes; *Adam et Eve chassés du Paradis,* 1827; *le Dévouement du chevalier Roze pendant la peste de Marseille,* 1833; *la Conversion de St Augustin,* 1844; les portraits de *Ch. Nodier,* 1824, et de *Lamennais,* 1827.

GUERRERO, dép. du Mexique (divis. de Toluca), borné par ceux d'Iturbide et de Tancitaro au N., d'Acapulco à l'O. et au S., de Teposcolula à l'E. Sol montagneux et volcanique, arrosé par le Rio de las Balzas; mines d'argent célèbres et encore productives de Themascalpec. 270,000 habitants. Ch.-l., *Chilpancingo;* ville princ., *Tixtla.* C. P.

GUETTE (Mme de la). *V.* LAGUETTE.

GUICHEN (Luc-Urbain du BOUEXIC, comte de), né à Fougères en 1712, m. en 1790, prit part comme chef d'escadre au combat d'Ouessant en 1778, reçut le commandement de la flotte de Brest, et soutint près de la Dominique, 1781, plusieurs luttes glorieuses contre l'amiral anglais Rodney. B.

GUILLAUME Ier (Frédéric-Charles), 2e roi de Wurtemberg, né à Luben en 1784, m. en 1864, succéda en 1816 à son père Frédéric Ier. Il donna, en 1819, une constitution libérale pour l'époque; mais, en 1848, il refusa de faire de nouvelles concessions, et rétablit même la peine de mort et la bastonnade pour les délits politiques et les délits de presse. Après avoir dispersé les restes du parlement de Francfort, réfugiés à Stuttgard en 1849, il refusa d'accéder à l'*Union restreinte* formée par la Prusse avec un certain nombre d'États allemands en vue d'arriver à l'hégémonie, et se porta du côté de l'Autriche; mais, quand celle-ci voulut rétablir l'ancienne diète de Francfort, il l'abandonna pour signer avec la Bavière le traité de Munich (1850), qui avait pour but d'assurer l'indépendance des États secondaires en formant une *troisième Allemagne* à côté des deux grandes puissances. Ses alliances de famille avec la cour de Russie, et ses sympathies pour le czar Nicolas pendant la guerre d'Orient, provoquèrent parmi ses sujets une vive opposition, qu'il crut pouvoir combattre à l'aide des catholiques gagnés par la signature d'un concordat avec Rome. La lutte finie, il ménagea entre Alexandre II et Napoléon III une entrevue, d'où sortit l'alliance franco-russe, qui ne devait durer que jusqu'à la révolte de la Pologne. La guerre d'Italie et les agitations provoquées par le concordat le déterminèrent à rompre ce traité en 1861, à modifier dans un sens libéral la loi sur la presse, à concéder la liberté industrielle et commerciale. Quand l'Allemagne attaqua le Danemark, en 1864, il crut le moment venu pour la Confédération de jouer un rôle indépendant de l'action des deux grandes puissances, et vécut assez pour voir l'Autriche et la Prusse ne tenir nul compte de la diète et exclure les troupes fédérales. C. P.

GULDBERG (Ove-Hoegh), homme d'État et historien danois, né à Horsen en 1731, m. en 1808, fut nommé ministre du roi Christian VII, à la suite de la révolution de palais qui renversa Struensée, 1773, et reçut, en 1784, l'administration du bailliage d'Aarhuus. On a de lui : *Histoire universelle,* Copenhague, 1772, 3 vol., remarquable par l'habileté de l'exposition et par la nerveuse concision du style; *Fixation des dates pour les livres du Nouveau Testament,* 1785; une traduction annotée du *Nouveau Testament,* 1794.

GULF STREAM, courant de mer qui part du golfe du Mexique, traverse le détroit de la Floride, et vient, par le canal de Bahama, se déverser dans l'océan Atlantique, où ses eaux conservent, pendant plusieurs lieues, et leur direction vers le Nord, et leur température élevée. C'est au Gulf-Stream que l'Angleterre et toute l'Europe occidentale doivent une partie de leur fertilité et de la douceur de leur température dans les latitudes mêmes où, sur le continent américain, la glace persiste pendant près de cinq mois de l'année. « Le Gulf-Stream, dit le lieutenant Maury (de la marine des États-Unis), n'est, si je puis m'exprimer ainsi, que le tuyau conducteur d'un immense appareil de chauffage dont la zone torride est le foyer, et dont le golfe du Mexique et la mer des Caraïbes sont les réservoirs. » La température maximum des eaux de la mer des Caraïbes et du golfe du Mexique est de 23 à 24 degrés centigrades; celle du Gulf-Stream, au moment où il prend son essor vers l'Atlantique, est de 31 à 32 degrés, ou d'environ 6 à 7 degrés plus élevée que celle de l'Océan dans la même latitude. Après avoir parcouru 3,000 milles vers le Nord, depuis son embouchure, il conserve encore, même dans le cœur de l'hiver, la température de l'été. C'est ainsi qu'il arrive au 40e parallèle de latitude nord, et, à cette hauteur, élargissant son lit, il se répand sur plusieurs milliers de lieues carrées, couvrant en cet endroit l'Océan d'un véritable manteau de chaleur. Rencontrant bientôt les bancs de Terre-Neuve, il dévie de sa route vers l'Est, et continue sa course avec moins d'impétuosité, mais aussi en dispensant plus libéralement sa bienfaisante influence, jusqu'à ce qu'il atteigne les îles Britanniques. Là il se divise, l'un de ses bras continuant vers le Nord jusqu'au bassin polaire du Spitzberg, tandis que l'autre, faisant reflux sur la côte anglaise, vient se jeter dans le golfe de Gascogne, l'un et l'autre conservant toujours une température beaucoup plus élevée que celle de l'Océan.—L'explication la plus plausible de ce phénomène est celle-ci : les eaux tropicales tendent à se diriger vers le pôle, leur température élevée les rendant plus légères que les eaux tempérées ou froides. La direction du courant tient, en partie, à la rotation du globe, qui fait dévier vers l'E. les vents et les courants qui se dirigent au N., et vers l'O. ceux qui se dirigent au S.

GULLEK, v. d'Asie Mineure (eyalet d'Adana), sur le revers méridional du Boulghar-dagh, formée de plusieurs villages très-voisins : 1° *Gullek-Bazar* ou *Gula-Koj,* peuplé d'ouvriers forgerons, armuriers, selliers; 2° *Gullek-Magara* ou *Gœrles,* avec de riches mines de plomb et de fer exploitées par des ingénieurs européens; 3° *Gullek-Gala,* ancienne forteresse auj. ruinée, ayant appartenu aux Génois du XIIIe au XVe siècle. Les habitants, au nombre de quelques milliers, sont pour la plupart chrétiens, Arméniens ou Grecs. Gullek est la résidence du *Kaleh-Agassi* (maître de la forteresse), sorte de petit seigneur féodal qui gouverne, sous la suzeraineté de la Porte, le massif du Boulghar-dagh. Cette ville a une importance stratégique par sa position à l'entrée du défilé de *Gullek-Boghaz* (anc. *Portes ciliciennes*). C. P.

GUOY, État d'Afrique. *V.* dans ce Supplém. GADIÁGA.

GUTZLAFF (Charles), missionnaire protestant, né en 1803 à Pyritz (Poméranie), m. en 1851, a prêché l'Évangile dans le royaume de Siam et en Chine, et établi à Macao une imprimerie pour propager des livres de religion écrits en chinois. Ses ouvrages ont contribué à mieux faire connaître la Chine en Europe; les principaux sont : *Journal de trois voyages le long des côtes de la Chine,* Londres, 1834, in-8°; *la Chine dévoilée,* 1838, 2 vol. in-8°; *Histoire de la Chine depuis les temps les plus reculés jusqu'à la paix de Nanking,* 1847, 2 vol. in-8°.

H

HAAS (Johann-Matthias), géographe allemand, né à Augsbourg en 1684, m. en 1742, fut agrégé à l'Université de Leipzig en 1716, et enseigna depuis 1720, à Wittemberg, les sciences mathématiques et géographiques. Parmi ses ouvrages, on remarque : *Tabula Hungariæ*, Nuremberg, 1741; *Tabula imperii Russici et Tartariæ universæ*, 1746; *Phosphorus Historiarum, seu prodromus theatri summorum imperiorum*, 1742, in-fol.; *Historiæ universalis politicæ idea planè nova ac legitima*, 1743; *Atlas historique*, en 6 parties, 1750, in-fol.

HABAB, peuple de l'Afrique orientale, entre la mer Rouge à l'E., l'Aïn-Saba et le Barka inférieurs à l'O., et entre 16°-18° lat. N. Ils sont Abyssins, originaires du Tigré, dont ils ont émigré il y a plus de 200 ans, mais dont ils parlent encore la langue. C'est une belle race, au teint plus rouge que noir; ils sont divisés en tribus, ayant chacune un chef (*Kintebay* ou *Kandeba*). Ceux qui habitent à l'O. sont encore chrétiens; ceux de l'E. ont embrassé l'islamisme, depuis qu'ils sont tributaires des Turcs de Massaouah. Leurs villes principales sont *Wasentah* et *Af-Abad*, celle-ci peuplée d'env. 6,000 hab. C. P.

HABENECK (Antoine-François), violoniste, né à Mézières en 1781, m. en 1849. Élève de Baillot au Conservatoire de Paris, il remporta le 1er prix en 1804, et fit partie de l'orchestre de l'Opéra, où il remplaça Kreutzer. Directeur de cette grande scène de 1821 à 1824, puis chef d'orchestre jusqu'en 1846, il fonda et dirigea les concerts du Conservatoire de Paris. On a de lui diverses pièces pour le violon, et quelques morceaux de l'opéra *la Lampe merveilleuse*, laissé inachevé par Benincori. B.

HABESCH (Eyalet d'), gouvernement général de l'Empire ottoman, comprenant, avec la côte orientale de la mer Rouge ou Hedjaz, la côte occidentale ou d'Abyssinie, dont *Habesch* est le nom indigène. Le ch.-l. de l'eyalet est *Djeddah* dans l'Hedjaz, et sur le littoral abyssinien sont les deux livahs de *Souakin* et de *Massaouah*. C. P.

HACKERT (Philippe), peintre de paysages, né en 1737 à Prenzlau, m. en 1807. L'impératrice Catherine II lui ayant commandé deux tableaux représentant le combat naval de Tchesmé et l'incendie de la flotte turque, le comte Orloff, qui se trouvait avec une escadre russe à Livourne, fit sauter devant lui une de ses frégates, afin qu'il pût représenter avec vérité l'explosion d'un navire.

HADJOUTES, tribu d'Arabes Bédouins de la province d'Alger, près de la Mitidja. Descendants d'individus expulsés des autres tribus, ils étaient redoutés pour leur penchant au pillage et au meurtre.

HAGEN (Frédéric-Henri Von der), littérateur, né à Schmiedeberg (Prusse) en 1780, m. en 1856, a publié : *Anciennes poésies allemandes du moyen âge* (avec Büsching), Berlin, 1809; *Musée de littérature et d'art ancien allemand* (avec Büsching), ibid., 1809-11, 2 vol.; *Études sur l'histoire des Niebelungen*, ibid., 1810; *Poésies de l'ancienne Edda*, ibid., 1812; *Esquisse littéraire de l'histoire de la poésie allemande* (avec Büsching), ibid., 1812; *Recueil pour servir à l'étude de la littérature et de l'art ancien allemand* (avec Docen, Büsching et Hundeshagen), Breslau, 1812; *Poésies de l'Edda sur les Niebelungen*, ibid., 1814; *Romans héroïques des pays du Nord*, ibid., 1814-28, 5 vol.; *Mythes et poèmes anciens du Nord en langue danoise*, ibid., 1814; *Traditions héroïques de l'Allemagne et des pays du Nord*, Berlin, 2e édit., 1855, 2 vol.; *Tableaux héroïques tirés des cycles de Charlemagne, d'Arthur, de la Table Ronde*, etc., Breslau, 1819-21, 2 vol.; *les Minnesinger*, Leipzig, 1838-56, 5 vol.; *Des formes primitives de la légende de Faust*, Berlin, 1844; *Tableaux de la vie et de la poésie chevaleresques*, ibid., 1856, etc. Von der Hagen a encore donné des éditions des *Niebelungen*, du *Heldenbuch*, des œuvres de Godefroy de Strasbourg.

HAGER (Joseph), sinologue allemand, né à Milan en 1757, m. en 1819, fut professeur d'allemand à Oxford en 1806, de langues orientales à Pavie en 1809, puis bibliothécaire à Milan. On a de lui : *An esplanation of the elementary characters of the chinese*, Londres, 1801, in-fol.; *Dissertations on the newly discovered Babylonian inscriptions*, ibid., 1801, in-4°; *Monument de Yu*, Paris, 1802, in-fol.; *Panthéon chinois*, ibid., 1802, in-4°; *Description des médailles chinoises du cabinet impérial de France*, ibid., 1805, in-4°; *Elements of the chinese language*, Londres, 1806, in-8°; *Memoria sulla bussola orientale*, Pavie, 1810, in-fol.; *Miniera dell' Oriente*, Milan, 1811, in-4°, etc.

HAHN (Charles-Auguste), philologue allemand, né à Heidelberg en 1807, m. en 1857, devint en 1838 agrégé à l'Université d'Heidelberg, et y obtint en 1847 la chaire d'ancien allemand. En 1849, il fut appelé à Prague, et, en 1851, à Vienne, où il fit pendant cinq ans des cours très-suivis sur la langue et la littérature allemandes du moyen âge. Il a publié : *Petites poésies de Stricker*, poëte du XIIIe siècle, Quedlimbourg et Leipzig, 1839; *Poésies des XIIe et XIIIe siècles*, ibid., 1840; *Grammaire du haut allemand aux diverses époques de la langue*, Francfort et Prague, 1842-52, 4 vol.; le *Lancelot* de Ulrich de Zatzikhoven, Francf., 1845; une édition des *Niebelungen*, d'après les travaux critiques de Lachmann, Prague, 1851; une édition de la *Gudrun*, Vienne, 1853, d'après les travaux critiques de Müllenhoff; des *Extraits choisis du Tristan de Godefroy de Strasbourg*, Vienne, 1855.

HALDENWANG (Christian), graveur, né à Durlach en 1770, m. en 1831, commença par se distinguer dans le genre de l'aqua-tinta, et fut appelé, en 1796, à Dessau, où l'on venait de fonder une Société chalcographique. En 1803, il passa à Carlsruhe, avec le titre de graveur de la cour. Il a gravé, pour le *Musée Napoléon* et le *Musée royal*, des paysages d'après Ruysdaël, Poussin, Claude Lorrain, etc. Ses plus remarquables travaux sont : *les Heures*, 4 planches d'après Claude Lorrain, et *les Chutes d'eau*, 2 planches d'après Ruysdaël.

HALÉVY (Jacques-François-Fromental-Elie), compositeur de musique, né à Paris en 1799, de parents israélites, m. en 1862, entra au Conservatoire en 1809, fut élève de Berton et de Cherubini, remporta, en 1819, le grand prix de composition, et fut chargé, en 1820, à l'occasion de la mort du duc de Berry, de mettre en musique le psaume *De profundis*. Il avait écrit déjà la partition des *Bohémiennes* (grand opéra qui ne fut jamais représenté), lorsqu'il partit pour l'Italie. De retour en France, il composa deux nouveaux opéras, qu'on ne joua pas davantage, *Pygmalion* (1823), et *les Deux Pavillons* (1824). Enfin, en 1827, le théâtre Feydeau accepta de lui un opéra-comique en un acte, *l'Artisan*, dont le succès fut médiocre. L'année suivante, Halévy écrivit, en collaboration avec Rifaut, et pour la fête de Charles X, un autre acte intitulé *le Roi et le Batelier*. Nommé pianiste-accompagnateur du Théâtre-Italien, il y donna, en 1829, un opéra en 3 actes, *Clari*, où Mme Malibran avait un rôle, et qui commença réellement sa réputation. Un acte plein de verve et de gaieté, *le Dilettante d'Avignon*, représenté peu de temps après à Feydeau, lui aplanit tous les obstacles, et, quand il fut entré comme chef du chant à l'Opéra, en 1830, il écrivit la musique du ballet de *Manon Lescaut*. Il produisit ensuite : *Yella*, opéra-comique non représenté, 1830; *la Langue musicale*, 1831; *la Tentation*, ballet-opéra en collaboration avec Gide, 1832; *les Souvenirs de Lafleur*, opéra-comique, 1834; *Ludovic*, commencé par Hérold, 1834; *la Juive*, l'un des chefs-d'œuvre de la scène française, 1835; *l'Éclair*, 1835; *Guido et Ginevra*, 1838; *les Treize* (1839) et *le Drapier* (1840), qui ne réussirent point; *la Reine de Chypre*, 1841; *le Guitarrero*, 1841; *Charles VI*, 1843; *le Lazzarone*, 1844; *les Mousquetaires de la Reine*, 1846; *le Val d'Andorre*, 1848; *la Fée aux Roses*, 1849; *la Dame de pique*, 1850; *la Tempesta*, opéra féerique pour le Théâtre-Italien de Londres, 1851; *le Juif errant*, 1852; *le Nabab*, 1853; *Jaguarita*, 1855; *Valentine d'Aubigné*, 1856; *la Magicienne*, 1858. Halévy se distingue par une élégance correcte et de bon goût; une inspiration, sinon continue, du moins assez fréquente et assez élevée pour que toutes ses œuvres contiennent des beautés de premier ordre; une science profonde, qui lui donne une grande supériorité dans le maniement des chœurs et de l'orchestre. Outre ses opéras, il a laissé : *Prométhée enchaîné*, scènes d'après Eschyle, 1849; *les Plages du Nil*, cantate avec chœurs;

beaucoup de romances, nocturnes, etc.; divers morceaux de musique religieuse. Il succéda à Fétis, en 1833, comme professeur de composition au Conservatoire, et à Reicha, en 1836, comme membre de l'Académie des Beaux-Arts, dont il devint le secrétaire perpétuel en 1854. En cette qualité, il a écrit les *Éloges* d'Onslow, de Blouet, de David d'Angers, etc. Il a pris part à la rédaction du *Dictionnaire des Beaux-Arts*, que l'Académie a commencé de publier en 1858. B.

HALIBURTON (Thomas-Chandler), littérateur anglo-américain, né vers 1800 dans la Nouvelle-Écosse, m. en 1865, fut avocat à Halifax, et, depuis 1842, juge au tribunal suprême de la Nouvelle-Écosse. On a de lui : *Essai historique et statistique sur la Nouvelle-Écosse*, 1829, 2 vol. in-8°; *le Marchand d'horloges*, 1837-40, 3 vol., recueil de lettres humoristiques où les mœurs américaines sont peintes de la façon la plus amusante, et qu'il avait d'abord publiées dans un journal sous le pseudonyme de Sam Slick; *Un attaché d'ambassade, ou Sam-Slick en Angleterre*, 1843 et suiv., 4 vol., observations critiques du même genre sur la société anglaise; *le Vieux juge, ou la Vie dans une colonie*, 1849, 2 vol., tableau des mœurs de la Nouvelle-Écosse; *les Anglais en Amérique*, 1851, 2 vol., histoire des premiers colons; *Traits d'humour américaine*, 1852, 3 vol., réunion d'articles publiés à diverses époques. B.

HALL (Basile), marin et voyageur anglais, né en 1789, m. en 1844, entra en 1802 dans la marine royale, et fut attaché en 1816 à l'expédition de lord Amherst en Chine. La relation d'un voyage qu'il fit alors sur les côtes de la Corée et dans l'archipel Lieou-Khieou, parut à Londres en 1818 sous le titre d'*Account of a voyage of discovery to the west coast of Corea and the Great-Loochoo island*. Élevé au grade de capitaine, il explora les côtes de l'Amérique, et publia des *Extracts from a Journal written on the coast of Chile, Peru, and Mexico in* 1820-22, Londres, 1824, 2 vol. Ayant abandonné le service actif, il entreprit dans les États-Unis, 1827-28, un voyage qu'il a retracé dans ses *Travels in North-America*. On a encore le récit d'autres voyages et aventures dans ses *Fragments of voyages and travels*, 9 vol., et dans *Patchwork*, 1842, 3 vol. Il mourut dans une maison de fous.

HALLAM (Henry), historien anglais, né à Windsor en 1777, m. en 1859, était fils d'un chanoine de Windsor, qui dirigea son éducation. En 1806, il fut nommé commissaire-directeur du timbre, place qu'il garda 20 ans; mais ses fonctions ne l'empêchaient pas de cultiver les lettres. Il se fit connaître d'abord par de nombreux articles dans la *Revue d'Édimbourg*, et par le chaleureux appui apporté au philanthrope Wilberforce pour l'abolition de la traite des noirs. Il s'est surtout illustré par deux œuvres considérables : le *Tableau de l'Europe au moyen âge*, 1818, 2 vol. in-4°, et l'*Histoire constitutionnelle de l'Angleterre depuis l'avénement de Henri VII jusqu'à la mort de George II*, 1827, 2 vol. in-4°, ouvrages traduits en français, le premier par Borghers et Dudouit, 1820-22, 4 vol. in-8°, l'autre par les soins et avec une préface de M. Guizot, 1828-29, 5 vol. in-8°. Son tableau du moyen âge n'est qu'une série d'histoires particulières; et, dans son histoire d'Angleterre, il a trop morcelé l'exposé des institutions. Dans l'un comme dans l'autre, c'est à la constitution des États que veut s'attacher l'historien; les faits n'y sont présentés que rapidement et pour mémoire. Il manque à Hallam l'éclat du style et la perfection du plan. — A ces deux grandes œuvres historiques, Hallam a ajouté, de 1837 à 1839, un livre d'un autre genre, plein de recherches utiles, d'appréciations justes, d'analyses des grands ouvrages cités : c'est une *Introduction à l'histoire littéraire de l'Europe du* XV^e^, XVI^e^ *et* XVII^e^ *siècle*, 4 vol. in-8°, traduite en français par M. Borghers, sous le titre d'*Histoire de la littérature de l'Europe pendant les* XV^e^, XVI^e^ *et* XVII^e^ *siècles*, Paris, 1839-40, 4 vol. in-8°. Hallam fut membre de la Société royale de Londres, l'un des conservateurs du British Museum, membre correspondant de l'Institut de France (Académie des sciences morales et politiques) en 1833, et associé étranger du même corps en 1838. R.

HALLENBERG (Jonas), savant suédois, né en 1748 à Hallaryd (Smaland), m. en 1834, répétiteur à l'Université d'Upsal en 1777, historiographe du royaume en 1781, garde des médailles en 1803, secrétaire de l'Académie des belles-lettres de Stockholm jusqu'en 1819, a laissé, entre autres ouvrages estimés : *Nouvelle Histoire universelle depuis le commencement du* XVI^e^ *siècle*, Stockholm, 1782-85, 3 vol. in-8°; *Histoire du royaume de Suède sous le règne de Gustave-Adolphe*, 1790-96, 5 vol. in-8°; *Remarques historiques sur l'Apocalypse*, 1800, 3 vol. in-8°; *Collectio nummorum cufico-rum*, 1800; *Numismata orientalia*, 1822, 2 vol. in-8°.

HAMADA, nom donné à plusieurs élévations de terrain de l'Afrique septentrionale, dans le Sahara, mais plus particulièrement au plateau stérile qui sépare le Fezzan de la côte de Tripoli, entre 29° 30′ et 30° 30′ lat. N. Sa hauteur moyenne est de 450 mètres, et son point culminant de 520. C'est un pays sans eau, brûlé par le soleil, couvert de pierres rouges sur des rochers de grès noir. Il est inhabité, et parcouru seulement par les caravanes qui vont de Tripoli à Mourzouk. C. P.

HAMBERGER (Georges-Christophe), bibliographe allemand, né dans la principauté d'Anspach en 1726, m. en 1773, professeur de philosophie et d'histoire littéraire à l'Université de Gœttingue depuis 1755, est auteur des ouvrages suivants : *Dissertatio de pretiis rerum apud veteres Romanos*, Gœttingue, 1754, in-4°; *Renseignements authentiques sur les principaux auteurs, depuis le commencement du monde jusqu'en* 1500, en allem., Lemgo, 1756-64, 4 vol. in-8°; *l'Allemagne savante, ou Dictionnaire des écrivains allemands aujourd'hui vivants*, ibid., 1767-8, 5 vol. in-8°, ouvrage réédité avec des additions de Meusel; *Directorium historicum medii potissimùm ævi*, Gœttingue, 1772, in-4°.

HAMELIN (Jacques-Félix-Emmanuel), marin français, né à Honfleur en 1768, m. en 1839, prit part à l'expédition d'Irlande comme capitaine de frégate en 1796, et accompagna Freycinet dans son voyage de découvertes de 1800 à 1803. On le chargea ensuite d'établir à Paris, dans l'île des Cygnes et à la Râpée, deux chantiers de construction pour les chaloupes canonnières et les bateaux plats destinés à la flottille de Boulogne. Nommé capitaine de vaisseau, il fit, de 1809 à 1811, de brillantes campagnes dans les parages de l'île de France, et reçut en récompense, avec le titre de baron, le grade de contre-amiral. Sa santé l'obligea, en 1823, de renoncer au commandement de l'escadre qui devait seconder l'expédition d'Espagne. On le nomma directeur général du dépôt des cartes et plans, et président de la commission de perfectionnement de l'École navale. B.

HAMELIN (Ferdinand-Alphonse), neveu du précédent, né à Pont-l'Évêque en 1796, m. en 1864, entra au service maritime dès 1806, et arriva au grade d'enseigne en 1812. Lieutenant de vaisseau en 1821, il fut envoyé en croisière devant Cadix pendant la guerre d'Espagne de 1823, combattit en 1827 les pirates de la Méditerranée, fut nommé capitaine de frégate en 1823, prit part à l'expédition d'Alger en 1830, devint capitaine de vaisseau en 1836, contre-amiral en 1842, reçut en 1843 le commandement de la station navale de l'Océanie, et fut nommé, à son retour, membre du conseil de perfectionnement de l'École polytechnique et inspecteur général des arrondissements maritimes de Toulon et de Rochefort. Vice-amiral en 1848, membre du conseil de l'Amirauté et préfet maritime de Toulon en 1849, il commanda, de 1853 à 1855, l'escadre dirigée contre les Russes dans la mer Noire. Durant cette campagne, il ravitailla Batoun et le fort St-Nicolas, bombarda Odessa, transporta l'armée de terre de Varna en Crimée, et coopéra au siége de Sébastopol. Nommé amiral en 1854, il prit, à son retour en France, le ministère de la marine, qu'il abandonna en 1860. B.

HAMILTON (Alexandre), homme d'Etat américain, né en 1757, à Saint-Kitts (île de Nevis), d'un père écossais et d'une mère française, de famille protestante, m. en 1804. Il entra à douze ans commis chez un marchand de l'île, qui l'envoya au collége de Columbia, à New-York. Un grand meeting, tenu dans cette ville en 1774, à propos des dissentiments qui commençaient d'éclater entre les colonies américaines et leur métropole, fournit au jeune Hamilton l'occasion de son début politique : il y prêcha la résistance au gouvernement anglais. Lorsque la guerre éclata, il courut aux armes, gagna le grade d'officier, et devint un des aides de camp de Washington. A la fin de la guerre, il se fit avocat, fut membre du Congrès, en 1787, comme représentant de New-York, et prit une part importante à la rédaction de la Constitution, où il s'efforça de faire prévaloir l'esprit fédéraliste. Il voulait un pouvoir central fortement constitué, et il a puissamment contribué à introduire dans cette Constitution les principaux éléments d'ordre et de force qui s'y trouvent. En dehors du Congrès, il travailla à la défendre dans une série d'articles publiés par un journal de New-York, et recueillis dans un volume intitulé *le Fédéraliste*. En 1789, Washington, élu président de l'Union, appela Hamilton au poste de secrétaire du Trésor (ministre des finances). Hamilton proclama et fit prévaloir le grand principe de neutralité et d'abstention absolues, à moins d'in-

térêt national direct, dans les affaires des autres nations. En 1795, il résigna ses fonctions et rentra au barreau, carrière plus fructueuse pour ses talents; mais il ne cessa, comme citoyen, de prendre une part active aux affaires publiques. En 1801, il s'était prononcé contre le colonel Burr, candidat à la présidence, pour lequel il avait peu d'estime; Burr lui attribua sa défaite, l'appela en duel, et le tua. La mort d'Hamilton fut un vrai deuil public. Washington, qui avait pu apprécier ce grand citoyen, le jugeait ainsi, en répondant à des envieux qui l'accusaient d'ambition : « Qu'il soit ambitieux, je l'accorde volontiers; mais c'est de cette louable ambition qui pousse un homme à exceller partout où il met la main. Il est entreprenant, d'une pénétration très-prompte, et d'un jugement qui choisit toujours bien. » C. D—Y.

HAMILTON (William), philosophe écossais, né à Glasgow en 1788, m. en 1856, entra au barreau en 1813, et ne tarda pas à le quitter pour l'enseignement. Il occupa, de 1820 à 1836, la chaire de droit écossais, de droit civil et d'histoire générale à l'Université d'Édimbourg, puis celle de logique et de métaphysique. On lui doit : *Discussions on philosophy and literature, education and university reform*, etc., 1852, recueil de dissertations dont le plus grand nombre avaient été publiées dans la *Revue d'Édimbourg*, et que M. Peisse a traduites en français sous le titre de *Fragments de philosophie*, 1841; une édition des *Œuvres complètes* de Thomas Reid, qu'il a fait suivre de cinq dissertations de sa composition, 1852, gr. in-8°. Dans ses doctrines, Hamilton a suivi les traces des maîtres écossais Hutcheson, Reid, et Dugald Stewart, quoiqu'il s'en écarte en plusieurs points de psychologie, et s'est fait à côté d'eux une place à part par la vigueur de sa dialectique et l'étendue de son érudition.

HAMILTON, v. du Haut-Canada, au fond de la baie de Burlington, à la pointe occidentale du lac Ontario; 18,000 hab. Chantier pour la construction des navires; commerce de céréales et de bois de construction. C. P.

HAMMARSKŒLD (Lorenzo), littérateur suédois, né aux environs de Calmar en 1787, m. en 1827, bibliothécaire royal en 1826, fonda avec Atterbom (*V. ce nom*) l'école des Phosphoristes. Parmi ses ouvrages en vers, on cite : *Morceaux traduits et imités d'anciens et de nouveaux poëtes*, Stockholm, 1806, in-8°; *Traduction de 22 chants de l'Iliade*, 1809; *Chants érotiques*, Upsal, 1811. Il a donné en prose : *Essai de critique sur Schiller*, 1808; *Esquisse d'une histoire des arts plastiques*, 1811; *les Belles-Lettres en Suède*, 2e édit., 1833; *Remarques historiques sur les progrès et le développement des études philosophiques en Suède*, 1821; *Esquisse de l'histoire de la philosophie depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours*, 1825-27, 3 vol. in-8°; *Traités détachés sur divers sujets philosophiques*, 1827, etc.

HAMMER-PURGSTALL (Joseph, baron de), célèbre orientaliste et historien, né en 1774 à Grätz (Styrie), m. en 1856. Après s'être fait connaître comme un des éditeurs du *Dictionnaire arabe, persan et turc* de Meninsky, il publia plusieurs essais sur la littérature orientale dans le *Mercure allemand* et dans l'*Adrastea*. En 1799, il fut envoyé à Constantinople comme jeune de langues; puis, attaché en qualité de drogman à l'expédition anglaise en Égypte, il fit la campagne de 1801 sous les ordres de Sidney-Smith. Secrétaire de légation à Constantinople en 1802, agent consulaire en Moldavie en 1806, il devint interprète près la chancellerie impériale en 1811, conseiller aulique en 1817, et, ayant hérité en 1835 des biens de la comtesse de Purgstall, il fut créé baron en 1836. Parmi ses publications, fort nombreuses, et qui sentent parfois la précipitation, on remarque : *Constitution politique et administrative de l'Empire ottoman*, 1816, 2 vol.; *Histoire des Assassins d'après les sources orientales*, 1818; *Constantinople et le Bosphore*, 1821, 2 vol.; *Histoire de l'Empire ottoman depuis son origine jusqu'à nos jours*, publiée à Pesth, de 1827 à 1834, en 10 vol. in-8°, et traduite en français par Hellert, Paris, 1835—43, 18 vol. in-8°, et atlas in-fol., ouvrage puisé aux sources les plus authentiques; *Histoire de la poésie turque*, 1836-38, 4 vol.; *Histoire de la Horde d'or du Kaptschak, ou les Mongols en Russie*, 1840; *Histoire des Ilkans, ou les Mongols en Perse*, 1843; *Histoire de la littérature arabe depuis son origine*, 6 vol. in-4°, Vienne, 1850-52, ouvrage qui s'arrête à l'an 1143; *Histoire des Gengiskhanides*, traduite du persan de Wassaff, et dont un seul volume a paru, 1856. Hammer possédait assez à fond les langues orientales pour faire des traductions en ces langues : c'est ainsi qu'il a publié en persan les *Pensées de Marc-Aurèle*. Il a été l'éditeur de beaucoup d'ouvrages orientaux, entre autres : *Gül et Bülboul*, épopée allégorique du Turc Fassli, 1834; *les Colliers d'or*, du poëte arabe Samachsari, 1835; *Fleur de rose du mystère*, poëme didactique par le Persan Mahmoud-Schebisteri, 1834; *le Trèfle du faucon*, ancien poëme turc sur la chasse au faucon, 1840. Il a traduit du persan le *Divan* d'Hafiz, 1813; de l'arabe, les *Poésies lyriques de Motenebbi*, 1822; et du turc, les *Poésies lyriques de Baki*, 1825. Enfin c'est à lui et au comte Wenceslas Rzewuski qu'on doit un recueil intéressant, *les Mines d'Orient*, Vienne, 1810-19, 6 vol. B.

HANKÉOU ou HANKOW, ville de l'Empire chinois (Chine propre), ouverte en 1858 au commerce étranger, au centre de la prov. de Hou-Pé, par 30° 40′ lat. N., et 111° 50′ long. E., sur la rive gauche du Han, à son confluent avec le Yang-tseu-Kiang. Elle n'est séparée que par ces rivières de Han-Yang et de Wou-Tchang-fou, et forme avec ces deux villes une agglomération qui compte, dit-on, près de 3,000,000 d'habitants. Commerce de thé, soieries, laque, porcelaine. Factoreries anglaises, françaises, russe et américaine. C. P.

HANOVRE (Arrondissement de), division administrative du royaume du même nom, situé entre ceux d'Hildesheim et de Lunebourg à l'E., de Stade et la ville libre de Brême au N., l'Oldenbourg et l'arrond. d'Osnabruck à l'O., la Westphalie prussienne, les principautés de Lippe et le duché de Brunswick à l'O. et au S. La partie méridionale est sillonnée par des ramifications du Harz; le N. est plat et arrosé par le Weser et la Leine. Commerce de grains et de bois; fabr. de toiles et de lainages. Cet arrond., formé de l'anc. princ. de Kalenberg et des comtés d'Hoya et de Diepholz, a 600,959 hect. et 368,973 hab. C. P.

HAOURAN ou HAURAN, contrée de la Syrie, bornée au N. par la plaine de Damas, à l'E. par le Harra, au S. par le désert de Syrie, à l'O. par le Jourdain supérieur et les dernières ramifications de l'Anti-Liban; entre 32° 20′ et 33° 10′ lat. N., 33° 30′ et 34° 40′ long. E. Il se divise en trois parties : le *Djebel-Haouran*, au S.-E., massif de volcans éteints hauts de 1,800 mètres; à l'O., la *plaine du Haouran*, arrosée par les bras de l'Yarmouk, et qui est le grenier de Damas et de Jérusalem; au N., le canton volcanique et tout semé de laves du *Ledja*. Les habitants sont des Arabes chrétiens, des communions grecque et catholique; ils sont sédentaires et agriculteurs, ainsi qu'une autre population, celle des Druses; au contraire, les Arabes musulmans ou Bédouins sont nomades, et aussi les Kurdes, qui viennent quelquefois camper dans le pays. — Le Haouran formait autrefois la *Batanée*, la *Trachonitide* et l'*Auranitide*, et, sous la domination romaine, la prov. d'Arabie, cap. Bosra. Il reste de cette époque des monuments considérables et d'un caractère étrange : tous les édifices privés et publics, maisons, temples, aqueducs, et, dans les maisons, les plafonds, portes, fenêtres, tout est bâti en pierre basaltique; tout est debout et presque intact, mais complétement abandonné. Les Turcs n'exercent dans le pays qu'une autorité nominale; le pouvoir réel appartient aux cheiks de chaque tribu. Le Haouran n'a été vraiment connu que par les explorations de Rey et Graham (1857), de Wetzstein (1858), de Waddington et de Vogüé (1862). Les principaux villages sont : *Sanamen* et *Soueida*, dans la montagne; *Krabab*, résidence de l'évêque catholique; *Kennaouat; Mézérab*, le principal marché de la plaine. C. P.

HARAR, Etat de l'Afrique orientale (Somâl), par 9°-10° lat. N., 39°-41° long. E.; entre l'Abyssinie à l'O., les Gallas au S., le pays de Habr-Auel à l'E., la mer Rouge au N. Il est indépendant, et peuplé de Gallas, de Somâlis et d'Arabes, tous musulmans. Sa capitale est *Harar* ou *Adar* (10,000 hab.), à la source de l'Ouebi-Somala. Le pays produit du café, du tabac, des dattes. L'Harar a été visité pour la première fois par R. Burton en 1854. C. P.

HARCOURT (François-Eugène-Gabriel, duc d'), né à Jouy en 1786, m. en 1865, servit de 1815 à 1820 dans la Maison militaire de Louis XVIII, prit place ensuite dans les rangs de l'opposition libérale, et s'occupa avec zèle des affaires de la Grèce. Député de Seine-et-Marne en 1827, il signa, en 1830, l'adresse des 221, et fut chargé, comme secrétaire de la Chambre, de la porter à Charles X. Ambassadeur du roi Louis-Philippe à Madrid, il ne réussit pas à empêcher les rigueurs de Ferdinand VII à l'égard des libéraux espagnols. Élevé à la pairie en 1837, il prit une grande part aux débats sur la liberté d'enseignement, combattit le projet de loi sur les fortifications de Paris, et se déclara en faveur de la liberté commerciale. Après la Révolution de 1848, il accepta l'ambassade de Rome, ne fut pas étranger à la nomination de Rossi comme premier ministre de Pie IX, et, après l'assassinat du ministre, favorisa la fuite du pontife à Gaëte : mais le triomphe des idées de réaction à la cour pontificale le détermina à

donner sa démission en 1849. Il rentra depuis cette époque dans la vie privée. B.

HARDING (Charles-Louis), astronome, né à Brême vers 1775, m. en 1834, était inspecteur à l'observatoire de Lilienthal, lorsqu'il découvrit la planète Junon en 1803. L'Institut de France lui décerna, en 1805, le prix d'astronomie fondé par Lalande, et on lui donna la direction de l'observatoire de Gœttingue. Il a inséré quelques travaux dans les Mémoires de la Société des sciences de cette ville.

HARDING (John), peintre anglais, né en 1797, m. en 1863, a cultivé principalement l'aquarelle, pour laquelle il sut, le premier, faire usage de papier teint. Ses paysages sont fort recherchés. On lui doit aussi des recueils de Vues lithographiées. Il a laissé plusieurs écrits sur son art : *Leçons sur les arbres, Eléments de dessin, Leçons de dessin, Théorie et pratique des beaux-arts*, etc.

HARDINGE (Henri, vicomte), général anglais, né à Stanhope en 1785, m. en 1856, entra dans l'armée dès l'âge de 13 ans, fut attaché en 1808 à l'état-major général des troupes qu'on entretenait en Portugal, accomplit de nombreuses actions d'éclat sous les ordres de Wellington jusqu'en 1814, servit en 1815 dans le corps d'armée de Blücher, et eut le bras gauche emporté à la bataille de Ligny. Il épousa une sœur de lord Castlereagh, fut élu en 1820 député du comté de Durham, devint secrétaire général du dépôt de la guerre en 1823, ministre de la guerre dans le cabinet Wellington de 1828 à 1830, puis sous l'administration Peel, 1834-35, et pour la troisième fois en 1841, reçut le gouvernement général des Indes en 1846, au moment où éclatait la guerre du Pendjab, et partagea avec sir Hugh Gough la gloire de la victoire de Sobraon. Nommé pair d'Angleterre après la conclusion du traité de Lahore, il revint en Europe en 1848. Après la mort de Wellington, il lui succéda dans le commandement supérieur de l'armée anglaise. B.

HAREMI-NABEVI (Eyalet d'), gouvernement général de l'Empire ottoman, comprend la partie septentrionale de l'Hedjaz, et est appelé ainsi (la demeure du prophète), parce que son ch.-l. est *Médine*, qui renferme le tombeau de Mahomet. C. P.

HARISPE (Jean-Isidore), né en 1768 à St-Étienne-de-Baigorry (Basses-Pyrénées), m. en 1855, débuta dans la carrière des armes en 1792, comme capitaine d'une compagnie franche de chasseurs basques, gagna par son intrépidité, dans la guerre contre l'Espagne, le grade de chef de brigade en 1793, prit part aux opérations dont le pays des Grisons fut le théâtre en 1800, passa ensuite à l'armée d'Italie dans la division Moncey, fut colonel en 1802, se fit remarquer à la bataille d'Iéna en 1806, devint général de brigade en 1807, fut blessé à Friedland, servit en Espagne sous Moncey en qualité de chef d'état-major, se distingua à Tudela et au siége de Saragosse, reçut le grade de général de division en 1810, prit part aux siéges de Lérida et de Tarragone, fut créé comte de l'Empire en 1813, et défendit vaillamment le territoire français en 1814 sous les ordres de Soult. La Restauration le mit en disponibilité, puis lui donna sa retraite en 1825. Rappelé à l'activité en 1830, il fut nommé commandant supérieur des Hautes et Basses-Pyrénées, inspecteur général d'infanterie, pair de France en 1835, et maréchal en 1851. B.

HARRISON (William-Henri), homme d'État et général américain, né en 1775 dans la Virginie, m. en 1841, resta de bonne heure orphelin et sans fortune, entra en 1792 comme enseigne dans l'armée que le général Wayne conduisait contre les Indiens du Nord-Ouest, se retira du service en 1797 avec le grade de capitaine, et fut nommé vice-gouverneur de l'Indiana. Député de ce Territoire au Congrès, il fit passer la loi relative à la vente à l'encan, et par petites portions, des terres appartenant à l'Union, loi à laquelle les comtés de l'Ouest doivent les développements de leur agriculture. Quand la guerre éclata contre l'Angleterre, 1812, il reçut le commandement en chef des forces américaines, gagna la bataille de Tipecance, reprit aux Anglais les places de Cleveland, Détroit, Chicago, etc., pénétra dans le Haut-Canada, et battit le général Proctor sur les bords de la Tamise, 1813. Blessé d'un ordre qui l'enlevait au théâtre de ses succès, il donna sa démission en 1814. Il reparut au Congrès en 1818, et y demanda vainement une meilleure organisation des milices. Disgracié après une mission en Colombie, où ses conseils avaient froissé Bolivar, il fut réduit à remplir les modestes fonctions de greffier près l'une des cours de justice de l'Ohio. Ses amis le portèrent sans succès à la présidence de l'Union en 1836 ; mais il fut élu en 1840, et mourut peu de temps après avoir pris possession du pouvoir. B.

HASE (Charles-Benoît), philologue, né en 1780 à Sulza, près de Naumbourg (Saxe), m. en 1864, fit ses études à Weimar, vint à Paris en 1801, entra en 1805 au département des manuscrits grecs de la Bibliothèque impériale, fut nommé professeur d'allemand des enfants de la reine Hortense en 1812, professeur de grec moderne à l'école des langues orientales en 1816, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1824, professeur de langue et de littérature allemandes à l'Ecole polytechnique en 1830, et professeur de grammaire comparée à la Faculté des lettres en 1852. Il a fait de savantes publications dans les *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque impériale*, dans le *Journal des savants*, le *Journal asiatique*, la *Revue archéologique*, et travaillé à l'édition du *Thesaurus linguæ græcæ* de Henri Estienne, donnée par Firmin Didot. B.

HASENCLEVER (J.-Pierre), peintre de l'école de Dusseldorf, né en 1810 à Remscheidt, m. en 1853, commença par faire des portraits, puis produisit des tableaux de genre, entre lesquels on remarque *les Enfants auprès du feu*, *l'Éternueur*, *le Dégustateur*, *la Table de jeu*. Il emprunta aussi à un poëme héroï-comique, *la Jobsiade*, un certain nombre de sujets, tels que *Jobs passant son examen*, *Jobs maître d'école*, *Jobs garde de nuit*. Tous sont pleins de vérité et de verve comique.

HATEUR, officier subalterne de la maison des anciens rois de France. Sa fonction était de surveiller les broches, et d'avoir soin que les viandes fussent rôties à propos. Les hâteurs furent supprimés en 1780, lorsque l'on fit des réformes dans la maison de Louis XVI.

HAUDEBOURT-LESCOT (Madame), peintre, née en 1784, m. en 1845, fut une femme à la mode dans les salons du Directoire et du Consulat. Ses tableaux, d'une composition spirituelle et gracieuse, d'une touche ferme, d'un coloris éclatant et vrai, eurent un grand succès. Parmi ses œuvres, on distingue : *les Charlatans*, 1809 ; *une Prédication dans l'église St-Laurent*, 1810 ; *le Baisement des pieds de saint Pierre à Rome*, 1812, au musée du Luxembourg ; *l'Écrivain public*, 1817 ; *le Marchand de tisane*, 1819 ; *le Condamné*, 1819 ; *le Marchand de toile*, *la Dame de charité*, 1822 ; *la Danse du Saltarello*, *la Jeune mourante*, *la Servante grondée*, 1824.

HAURAN. *V.* plus haut HAOURAN.

HAUTPOUL (Marie-Constant, marquis d'), né en 1780 au château de Laborde (Languedoc), m. en 1854, élève de l'École polytechnique et de l'École d'artillerie de Metz, entra comme sous-lieutenant dans l'artillerie à cheval en 1803, fit les campagnes d'Allemagne, d'Espagne et de Russie, se rallia aux Bourbons en 1815, fut nommé maréchal de camp en 1818, inspecteur général de l'artillerie en 1823, défendit en 1830, avec Latour-Maubourg, l'hôtel des Invalides contre le peuple de Paris, et fut quelque temps gouverneur du comte de Chambord à Prague. B.

HAUTPOUL (Alphonse-Henri, comte d'), frère du précédent, né à Versailles en 1789, m. en 1865, entra en 1805 à l'École militaire de Fontainebleau, fit les campagnes de Prusse, de Pologne et d'Espagne, fut blessé et pris par les Anglais à la bataille des Arapiles, ne recouvra la liberté qu'à la Restauration, commanda un régiment dans la guerre d'Espagne en 1823, devint maréchal de camp en 1828, directeur de l'administration de la guerre et député de l'Aude en 1830, remplit les fonctions d'aide de camp de Marmont pendant les journées de juillet 1830, fut mis en disponibilité par le nouveau gouvernement, rentra à la Chambre comme député de Montpellier en 1834, reçut en 1838 le commandement de la 11e division militaire, passa lieutenant-général en 1841, commanda le camp de St-Omer en 1842, fut nommé pair de France en 1846, siégea à l'Assemblée législative de 1849 comme député de l'Aude, et fut quelque temps ministre de la guerre. Il supprima alors la succursale de l'hôtel des Invalides à Avignon, et créa le comité consultatif de l'Algérie, ainsi que l'École centrale de médecine et de pharmacie militaires. Gouverneur général de l'Algérie en 1850, il fut nommé, en 1852, sénateur et grand référendaire du Sénat. B.

HAWTHORNE (Nathaniel), romancier américain, né en 1809 à Salem (Massachusetts), m. en 1864, fut quelque temps inspecteur des douanes dans sa ville natale et consul à Liverpool. Il a publié : *Contes dits et redits*, 1837 et 1842, 2 vol., dont les sujets sont assez bizarres et le style tourmenté ; le *Roman de Blithedale*, peinture de la vie rurale dans les idées de Fourier et d'Owen ; *Journal d'une croisière en Afrique*, rédigé d'après les notes d'un officier de marine ; *Mousses d'une vieille maison*, charmantes esquisses que les Américains considèrent comme égales aux

meilleurs essais de Washington Irving; *la Lettre rouge,* le plus profond et le plus pathétique des ouvrages de l'auteur; *la Maison aux sept pignons,* 1851, son chef-d'œuvre; *le Livre des merveilles,* recueil de mythes classiques et de légendes pour les enfants; *le Fauteuil du grand-père,* biographies tirées de la vieille histoire puritaine; *Contes de Tanglewood,* 1855, etc. Hawthorne offre un mélange d'observation vraie, d'imagination fantasque, de douce ironie et de philosophie humoristique. B.

HAYNAU (Jules-Jacques, baron de), général autrichien, né à Cassel en 1785, m. en 1853, prit part aux campagnes de 1805, 1809, 1813 et 1814, devint feld-maréchal lieutenant en 1844, commandant de Temeswar en 1847, partit pour l'armée de Lombardie en 1848, réprima avec une grande rigueur la révolte de Brescia en 1849, alla au siége de Venise, fut appelé au commandement en chef de l'armée employée contre la Hongrie, prit Raab, Szegedin, Temeswar, ordonna de terribles exécutions à Pesth et à Arad, mais perdit ses pouvoirs en 1850 pour en avoir abusé. B.

HEBBEL (Frédéric), poëte dramatique allemand, né en 1813 à Wesselburen, dans le pays des Dithmarses (Holstein), m. en 1863, s'est fait remarquer par la hardiesse de ses conceptions et l'énergie de son style. Parmi ses tragédies, que gâtent trop souvent l'horreur des situations et l'exagération des sentiments, on cite : *Judith,* 1841; *Geneviève,* 1843; *Marie-Madeleine,* 1844; *Hérode et Marianne,* 1850; *Julie,* 1851; *Agnès Bernauer,* 1854; *Gygès et son anneau,* 1856. Il a laissé aussi quelques comédies, des contes et nouvelles, des poésies diverses.

HEDLINGER (Jean-Charles), célèbre graveur de poinçons, né en 1691 à Schwytz, m. en 1771, fut un des plus grands maîtres dans l'art du médailleur. Il excellait à reproduire les chairs, les cheveux et les costumes; son habileté technique était incomparable.

HÉGÉMON, de Thasos, poëte de l'ancienne Comédie grecque, vivait au temps de la guerre du Péloponèse. Aristote (*Poét.*) lui attribue l'invention de la parodie.

HEIBERG (Jean-Louis), écrivain danois, fils de Pierre-André Heiberg (*V.* dans le *Dictionn.*), né en 1791 à Copenhague, m. en 1860, débuta par une imitation de *Don Juan,* et par une pièce intitulée *le Potier Walter.* Professeur de langue et de littérature danoises à l'Université de Kiel, il renonça à l'enseignement pour se fixer à Copenhague, où il devint directeur du théâtre royal en 1849. On a de lui : *de Poeseos dramaticæ genere hispanico et præsertim de Petro Calderone de la Barca,* Copenhague, 1817, in-8°; *Traité des formes grammaticales de la langue danoise,* Æson, 1825; *du Vaudeville,* Copenhague, 1826; *la Mythologie du Nord d'après l'Edda et les poésies d'Œhlenschlœger,* Sleswig, 1827. Comme auteur dramatique, Heiberg passe pour le plus fécond et le plus populaire du Danemark; il s'est essayé dans le vaudeville, la comédie et le drame lyrique. Ses *Œuvres poétiques* ont été réunies à Copenhague, 1833-41, 9 vol., et 1845-47, 8 vol.; ses *Œuvres en prose,* ibid., 1841-44, 3 vol. Un volume de ses *Nouvelles* a été traduit en français par Marmier. B.

HEIDEGGER (Charles-Guillaume), baron de Heideck, général et artiste allemand, né en 1788 à Saaralben (Lorraine), m. en 1861, servit depuis 1805 dans les troupes bavaroises, et de 1810 à 1813 dans l'armée française, alla combattre en 1826 pour l'indépendance de la Grèce, et fit partie du conseil de régence pendant la minorité du roi Othon. Il a peint quelques fresques de la Glyptothèque de Munich et un grand nombre de paysages remarquables.

HEIM (François-Joseph), peintre d'histoire, né en 1787 à Béfort, m. en 1865, fut élève de Vincent, et remporta en 1807 le grand prix à l'École des beaux-arts de Paris. En 1829, il fut nommé membre de l'Institut à la place de Regnault, et, en 1831, succéda à Lethière comme professeur à l'École des beaux-arts. Bien que ses œuvres aient le mérite de la composition et du mouvement, et même une assez bonne couleur, il ne fut jamais populaire. On distingue : *le Martyre de S^t Cyr et de S^te Juliette, sa mère,* 1819, dans l'église S^t-Gervais, à Paris; *le Martyre de S^t Hippolyte,* 1822, à Notre-Dame; *le Massacre des Juifs, ou la Prise du Temple de Jérusalem par les Romains,* 1824, au musée du Luxembourg; *S^t Hyacinthe ressuscite un noyé,* 1827, à Notre-Dame; *le Roi distribuant les récompenses au salon de* 1824, 1827; le plafond de la salle des vases étrusques au Louvre, représentant *le Vésuve recevant de Jupiter le feu qui doit consumer Herculanum et Pompéi;* le plafond de la salle de Joseph Vernet au même musée, représentant *la Renaissance des arts en France; Louis-Philippe recevant les députés de* 1830 *au Palais-Royal,* 1834, et *le Champ de Mai du 1^er juin* 1815, au musée de Versailles; la décoration de la chapelle des âmes du purgatoire à l'église S^t-Sulpice; les peintures, allégories et médaillons que le gouvernement fit exécuter à la Chambre des députés en 1844; *une Lecture faite par Andrieux au Théâtre-Français,* 1847. Heim a fait aussi un grand nombre de portraits. B.

HEINE (Henri), poëte et littérateur allemand, né à Dusseldorf en 1800, de parents israélites, m. en 1856. Ses premiers *Poëmes* parurent à Berlin en 1822. L'année suivante, il donna deux tragédies, *Almanzor* et *Radcliff,* ainsi que l'*Intermède lyrique.* En 1825, il se fit protestant, on ne sait pourquoi, car il montra toujours en religion le scepticisme le plus railleur. La réputation de Heine ne fut réellement fondée qu'après la publication de ses *Reisebilder* ou *Impressions de voyages,* Hambourg, 1826-27, 2 vol.; cet ouvrage, auquel il ajouta 2 vol. en 1830-31, et qu'il traduisit lui-même en français, excita l'enthousiasme de la jeunesse allemande par des idées politiques d'une portée audacieuse. Des *Lieders* (chants), Hambourg, 1827, eurent aussi beaucoup de succès. La Révolution française de Juillet 1830, en exaltant l'imagination de Heine, l'arracha à la poésie, et l'égara sur le terrain de la politique : il se fit journaliste, convia l'Allemagne sous le drapeau de la démocratie, et dut bientôt abandonner le territoire prussien. Retiré à Paris, où il toucha une pension du gouvernement de 1836 à 1848, il désespéra de l'énergie politique de ses compatriotes, qu'il accablait de ses sarcasmes, tomba dans l'indolence et le dégoût, et pratiqua la plus complète indifférence en toute matière. Il devint presque aveugle, et fut paralytique pendant 8 ans. Ses derniers ouvrages furent : *Kahldorf ou Lettres sur la noblesse,* Hambourg, 1831; *Essais sur l'histoire de la littérature moderne en Allemagne,* 1833; *État de la France,* 1833, réunion d'articles sur Paris publiés dans la *Gazette d'Augsbourg; les Femmes de Shakspeare,* Paris et Leipzig, 1839; *sur Bœrne,* 1840; *Nouvelles histoires,* 1844; *de l'Allemagne,* 1855, 2 vol. in-18; *Lutèce,* 1855, 1 vol. in-18, ouvrage renfermant des lettres adressées de Paris à la *Gazette d'Augsbourg* de 1840 à 1843. Heine a été un des hommes les plus spirituels de son temps, et sa causticité fut inépuisable; il n'a presque rien d'allemand, et l'élégance, la facilité avec laquelle il écrivait le français, la raillerie qu'il a semée sur la philosophie de Hegel après en avoir été le fervent adepte, font que les Allemands le considèrent presque comme étranger à leur pays. D'une imagination vive et pleine de contrastes, il a porté jusque dans la poésie son ironie douloureuse et son scepticisme. On lui reproche un ton de sentimentalité parfois outré, et un genre de lyrisme qui conduirait à la destruction de toutes les lois du rhythme. Il a la double nature de poëte lyrique et d'écrivain humoriste, unit l'impiété de l'esprit à la grâce de l'imagination. B.

HÉLÈNE (Médaille de Sainte-), décoration que Napoléon III institua, par décret du 12 août 1857, pour honorer, par une distinction spéciale, les militaires qui ont combattu sous les drapeaux de la France dans les grandes guerres de 1792 à 1815. L'insigne est une médaille de bronze, qui porte d'un côté l'effigie de Napoléon I^er; de l'autre, en exergue : *Campagnes de* 1792 *à* 1815; et au centre : *A ses compagnons de gloire, sa dernière pensée, 5 mai* 1821 (date de la mort de Napoléon). Cette médaille se porte à la boutonnière, par un ruban vert foncé, rayé de rouge. Tous les anciens militaires, même ceux des pays étrangers qui firent partie de la France jusqu'en 1814, purent la réclamer, en produisant leurs états de services.

HÉLÉNOPONT (Province romaine d'), formée par Constantin en souvenir et à la mort de sa mère Hélène, en 328. Il la démembra de la province de Pont, à laquelle il enleva sa partie occidentale avec 8 villes. La métropole était *Amasia.* Cette province, qui dépendait du Diocèse de Pont, de la Préfecture et de l'Empire d'Orient, correspondait aux livahs actuels d'Amasia et de Tokat dans l'eyalet de Siwas, et à celui de Sinope dans l'eyalet de Kastamouni. C. P.

HÉLÉNUS, fils de Priam, était un habile devin. Pris par Ulysse pendant le siége de Troie, il devint ensuite esclave de Pyrrhus, gagna son amitié par des services importants, et reçut de lui Andromaque pour épouse, ainsi qu'une partie de ses États.

HELLESPONT (Prov. romaine d'), formée par Vespasien, renfermait les Thraces d'Asie, et ceux d'Europe qu'il détacha du gouvernement de Mésie, auquel la Thrace avait été annexée depuis sa soumission par Claude. Cette prov. dura peu; sous les premiers successeurs de Vespasien, les villes asiatiques de l'Hellespont appartinrent, comme jadis, à la prov. d'Asie, tandis que la Thrace

d'Europe fut maintenue comme prov. particulière. Tout porte à croire qu'il faut rapporter ce changement à Domitien. On ne retrouve ensuite de province d'Hellespont que dans les actes du concile de Sardique, en 347, ce qui permet d'en rapporter la création à Dioclétien ou à Constantin. Elle avait pour métropole *Cyzique*, et dépendit d'abord du Diocèse d'Asie; Théodose la plaça sous la juridiction du proconsul d'Asie. Elle correspondait aux livahs actuels de Bigha, Erdek, Karasi, et Aïvalek, dans l'eyalet de Khodavendiguiar. C. P.

HENRION (Mathieu-Richard-Auguste), né à Metz en 1805, m. en 1852, fut d'abord avocat à Paris, puis conseiller à la Cour royale de la Guadeloupe, vers 1841, et à la Cour impériale d'Aix en 1852. Après 1840, il dirigea, pendant quelque temps, le journal *l'Ami de la Religion*. Il a beaucoup écrit; ses principaux ouvrages sont : *Histoire littéraire de la France au moyen âge*, 1837, 2e édit., in-8°; *Code ecclésiastique français*, 2e édition, 1829, 2 vol. in-8°; *Histoire des ordres religieux jusqu'à l'établissement des ordres mendiants*, 1832, 2e édit., 2 vol. in-12; *Histoire de la Papauté*, 1832, 3 vol. in-8°; *Histoire générale de l'Eglise pendant les* XVIIIe *et* XIXe *siècles*, 1836, 4 vol. in-8°; *Histoire de France*, 1837-41, 4 vol. in-8°; *Histoire générale des missions catholiques, depuis le* XIIIe *siècle*, 1844-47, 2 vol. in-8°; *Histoire ecclésiastique, depuis la Création jusqu'au pontificat de Pie IX*, 1852-56, 11 vol. in-8°, ouvrage inachevé, qui doit avoir 25 vol.

HENSEL (Guillaume), peintre, né en 1794 à Trebbin (Prusse), m. en 1862, étudia pour être ingénieur, et sentit s'éveiller son génie pour les arts en visitant les musées de Paris. Après avoir exécuté, pour vivre, un grand nombre de portraits et des rideaux de théâtre, il se rendit à Rome en 1823, avec une pension du gouvernement, y travailla pendant cinq ans, et devint peintre du roi de Prusse. Parmi ses œuvres, on cite une copie de la *Transfiguration* de Raphaël, le *Christ devant Pilate, Jésus et la Samaritaine, le duc de Brunswick au bal de Bruxelles avant la bataille de Waterloo*. Il n'a pas fait moins de 800 portraits de contemporains célèbres.

HERHAN (Louis-Étienne), imprimeur et fondeur en caractères, né à Paris en 1768, m. en 1854, imagina d'employer des caractères en creux et de bronze, avec lesquels on composait typographiquement comme avec les caractères en relief; les pages ainsi obtenues formaient comme des moules, et servaient au clichage, qui s'opérait sur la matière même ramollie par le feu, en prenant une empreinte par le choc d'un mouton; cela donnait au cliché une dureté plus grande.

HERIBANNUM. *V.* BAN.

HERMANN (Charles-Fréd.), philologue et archéologue, né en 1804 à Francfort-sur-l'Oder, m. en 1855, se fit recevoir agrégé à l'Université de Heidelberg en 1826, obtint en 1832 une chaire de philologie à Marbourg, où il fut en même temps conservateur de la bibliothèque universitaire et directeur du séminaire philologique, et fut appelé en 1842 à la chaire d'éloquence classique de Gœttingue. Là il organisa une École normale, et créa un Institut d'archéologie et de numismatique. On a de lui, entre autres ouvrages : *Quæstiones de jure et auctoritate magistratuum apud Athenienses*, Heidelberg, 1829; *des Rapports de la philosophie spéculative moderne avec l'archéologie classique*, en allem., ibid., 1829; *Progymnasmata ad Aristophanis Equites*, Marbourg, 1835; *Quæstiones Œdipodeæ*, ibid., 1837; *Vindiciæ Platonicæ*, ibid., 1839; *Histoire et système de la philosophie de Platon*, en allem., Heidelberg, 1839; *Antiquitates Laconicæ*, Marbourg, 1851; *Traité des antiquités grecques*, en allem., Heidelberg, 1841-52, 3 vol., ouvrage devenu classique; *Lectiones Persianæ*, Marbourg, 1842; *Leçons d'archéologie ou d'histoire de l'art de l'antiquité classique*, en allem., Gœttingue, 1844; *la Science des mois chez les Grecs*, ibid., 1844; *Défense de l'authenticité des Lettres de Cicéron à Brutus*, ibid., 1845; *Symbolæ ad doctrinam Juris attici*, ibid., 1847; *des Études des artistes grecs*, en allem., ibid., 1847; *de la Loi et de l'Autorité législative de l'antiquité grecque*, en allem., ibid., 1849; *de Partibus animæ immortalibus secundum Platonem*, ibid.; 1850; *Vindiciæ Juvenaliæ*, ibid., 1854; *des Principes et de l'application du droit pénal dans l'antiquité grecque*, en allem., ibid., 1855; *du Sentiment artistique des Romains*, ibid., 1855.

HERSENT (Louis), peintre, né à Paris en 1777, m. en 1860, élève de Regnault. Ses premières œuvres furent : *Narcisse se mirant dans l'eau*, 1802; *Achille livrant Briséis aux hérauts d'Agamemnon*, 1804; *Atala s'empoisonnant dans les bras de Chactas*, 1806; *Fénelon ramenant une vache à des paysans*, 1810; *Passage du pont de Landshut par le comte de Lobau* (au musée de Versailles), 1810; *Les Cases soigné par des sauvages*, 1814; *Louis XVI secourant des malheureux pendant l'hiver de* 1788 (au musée de Versailles), 1817; *Daphnis et Chloé*, et *la Mort de Bichat*, 1817; *l'Abdication de Gustave Wasa*, 1819, tableau brûlé en 1848 au Palais-Royal, mais dont on a la gravure par Henriquel Dupont; *Ruth et Booz*, 1822, gravé par Tardieu; *les Religieux du mont Saint-Gothard*, 1824. Hersent exécuta un grand nombre de portraits, entre autres ceux du duc de Richelieu, du duc d'Angoulême, du roi Louis-Philippe, et des princes et princesses de la famille d'Orléans, de Casimir Périer, de Delphine Gay, etc. Ses travaux lui avaient ouvert en 1822 les portes de l'Institut. A la mort de Girodet, en 1825, il fut nommé professeur à l'École des Beaux-Arts. Sa peinture est bien ordonnée; l'expression en est juste, l'exécution soignée, finie, mais sans largeur et sans accent; son dessin est pur, mais son coloris manque d'éclat. — Mme Hersent, née à Paris en 1784, m. en 1862, cultiva aussi la peinture. Outre des portraits, elle a laissé : *la Mère abandonnée*, 1814; St *Vincent de Paul et les dames de charité*, 1819; *Visite de Sully à la reine après la mort de Henri IV*, 1822; *Louis XIV bénissant son arrière-petit-fils*, 1824 (au musée du Luxembourg), etc. B.

HESS (Charles-Ernest-Christophe), habile graveur, né à Darmstadt en 1755, m. en 1828, apprit les éléments de son art à Manheim, alla se perfectionner à Augsbourg en 1776, et obtint en 1782 le titre de graveur du duc de Bavière. Parmi les tableaux qu'il a gravés, on distingue : *l'Assomption* du Guide, *le Charlatan* de Gérard Dow, les portraits de Rubens et de sa femme, une *Ste Famille* de Raphaël, *le Jugement dernier* de Rubens, le *St Jérôme* de Palma, et *l'Adoration du divin Agneau* de Van-Eyck. — Un de ses fils, Charles Hess, né à Dusseldorf en 1801, m. en 1863, cultiva avec distinction la peinture de genre et le paysage.

HESSE-INFÉRIEURE (Province de), division administrative de la Hesse-Cassel, entre celles de Fulde au S., de Hesse-Supérieure et la principauté de Waldeck à l'O., la Westphalie prussienne et le royaume de Hanovre au N., la Saxe prussienne et le duché de Saxe-Weimar-Eisenach à l'E. Sol montagneux, couvert par le Meisnerr-Berg au N.-E. et l'Habitsch-Wald au N.-O.; forêts considérables; riches mines de houille près de Cassel; salines importantes d'Allendorf; exploitation d'alun et de terre à poterie à Almerode; sources minérales d'Hofgeismar; vallées fertiles en céréales, et arrosées par les deux bras du Weser, la Werra et la Fulda, par la Schwalm et l'Eder. Cette province, dont dépend le cercle de Schaumbourg, enclavé entre les principautés de Lippe et de Waldeck, le Hanovre et la Westphalie prussienne, a 441,700 hectares, et 358,806 habitants. Le chef-lieu est *Cassel*. C. P.

HESSE-SUPÉRIEURE (Province de), division administrative de la Hesse-Cassel, entre celles de Hesse-Inférieure et de Fulde à l'E., la Hesse-Darmstadt au S. et à l'O., et la principauté de Waldeck au N. Pays montagneux, sillonné par les ramifications du Vogels-Gebirge; vallées fertiles arrosées au N. par l'Eder, au S. par la Lahn, à l'E. par la Schwalm; 200,274 hectares; 119,493 habitants; ch.-l., *Marbourg*. C. P.

HESSE-SUPÉRIEURE (Province de), division administrative de la Hesse-Darmstadt, entre la Hesse-Cassel au S., à l'E. et au N., la Westphalie prussienne, le duché de Nassau et le landgraviat de Hesse-Hombourg à l'O. Sol montagneux, traversé au centre par le Vogels-Gebirge, qui y forme à l'O. et à l'E. de riches vallées; mines de fer, de cuivre et de plomb; houillères et salines à Salzhausen et Budingen; élève importante de bestiaux. Cette province, dont dépendent les enclaves situées dans la principauté de Waldeck, a 395,061 hect. et 298,704 hab. Elle a pour ch.-l. *Giessen*. C. P.

HEURTELOUP (Charles-Louis-Stanislas), médecin, fils du chirurgien du même nom (*V.* l'art. du *Dictionnaire*), né à Paris en 1793, m. en 1864, a inventé, pour l'opération de la pierre, un nouveau procédé, la *lithotripsie*, qu'il a soutenu contre Leroy d'Étiolles dans de nombreux écrits.

HIDALGO, v. du Mexique, ch.-l. du dép. de Batopilas, la même que l'anc. ville de José-del-Parral (San-). *V.* ce mot dans le *Dictionnaire*.

HILDRETH (Richard), publiciste et littérateur américain, né en 1807 à Deerfield (Massachusetts), m. en 1865, s'établit avocat à Boston, et y accepta, en 1832, la direction du journal l'*Atlas*. En 1837, il publia un roman abolitioniste, *Archy Moore*, qui devait reparaître en 1852 sous le titre de l'*Esclave blanc* et obtenir un grand succès. Ce fut aussi vers 1837 qu'il donna son *Histoire des Banques*, où il soutenait la liberté absolue de ces établissements.

En 1840 parut un autre ouvrage, *le Despotisme en Amérique*, exposition des résultats de l'esclavage aux États-Unis et réfutation des partisans de cette institution. On lui doit enfin : *Théorie de la morale*, 1844; *Théorie de la politique*, 1853; *Histoire des Etats-Unis*, 1849-52, 6 vol. in-8°, ouvrage écrit sans passion et avec honnêteté. B.

HIOGO, v. du Japon. *V.*, plus haut, FIOGO.

HODEIDAH, v. murée de l'Arabie, ch.-l. de l'eyalet d'Yémen, sur la mer Rouge; 25,000 hab. Exportation de café dit de Moka, nacre, cuirs, cire, ivoire, mantègue, gomme, etc.

HORMAYR (Joseph, baron de), historien allemand, né à Insprück en 1781, m. en 1848, publia, dès l'âge de 13 ans, une *Histoire des ducs de Méran*, étudia le droit de 1794 à 1797, entra en 1799 dans la landwehr tyrolienne, prépara en 1809 la révolte du Tyrol contre les Bavarois, devint en 1815 historiographe de l'Empire et de la famille impériale, accepta en 1828 les fonctions de conseiller ministériel au département de l'extérieur en Bavière, et, après avoir été ministre résident auprès de la cour de Hanovre (1832) et auprès des villes hanséatiques (1839), fut mis à la tête des archives de la Bavière en 1846. Parmi ses ouvrages, tous écrits en allemand, on remarque : *Matériaux critiques et diplomatiques sur l'histoire du Tyrol au moyen âge*, Insprück, 1802-1803, 2 vol. in-8°; *Histoire du comté de Tyrol*, Tubingue, 1806; *le Plutarque autrichien*, Vienne, 1807-20, 20 vol.; *Archives historiques et statistiques pour l'Allemagne du Sud*, Vienne, 1808, 2 vol.; *Archives d'histoire, de statistique, de littérature et des beaux-arts*, Vienne, 1810-28, 18 vol. in-4°; *Recueil annuel pour l'histoire de la patrie* (avec Mednyanski), Vienne, 1811-48, 27 vol.; *Histoire générale des temps modernes depuis la mort de Frédéric le Grand*, Vienne, 1817-19, 3 vol.; *Histoire d'André Hofer*, Leipzig, 1817; *Vienne, son histoire et ses curiosités*, Vienne, 1823-25, 9 vol.; *Scènes de la guerre de l'Indépendance*, Iéna, 1842-44, 3 vol.

HOTTINGER (Jean-Jacques), historien suisse, neveu du philologue de ce nom, né à Zurich en 1783, m. en 1860, professeur d'histoire à l'Université de sa ville natale, a laissé : *Histoire du schisme en Suisse*, Zurich, 1825-27, 2 vol.; *Zwingle et son temps*, 1841, in-8°; *Histoire de la chute de la Confédération helvétique et des treize cantons*, 1844; *Neuchâtel et ses rapports historiques et juridiques avec la Suisse et avec la Prusse*, 1854. Ces ouvrages sont en allemand. Il a encore publié : avec Escher, des *Archives de l'histoire de Suisse*, 1827-29, 3 vol.; avec Vœgeli : l'*Histoire de la Réformation* de Bullinger, Frauenfeld, 1838, 3 vol. in-8°; avec Wackernagel et Gerlach, le *Musée suisse des connaissances historiques*, 1837-39, 3 vol.

HOUDETOT (Frédéric-Christophe, comte d'), homme politique, né à Paris en 1778, m. en 1859, était petit-fils de Mme d'Houdetot, l'amie de J.-J. Rousseau. Il occupa diverses fonctions administratives sous l'Empire. Envoyé par Louis XVIII en 1815 dans la préfecture du Calvados, il la préserva par son énergie des exactions que voulaient commettre les troupes prussiennes du corps d'occupation. Il fut pair de France en 1819, et siégea à l'Assemblée législative comme député du Calvados en 1849, puis au Corps législatif depuis 1852. B.

HOUSTON (Samuel), général américain, né en 1793 à Rockbridge (Virginie), m. en 1863, vécut pendant quelques années parmi les Indiens Cherokees, servit dans la guerre contre les Anglais, s'établit ensuite comme avocat à Nashville, fut député du Tenessee au Congrès en 1823 et en 1825, gouverneur du même État en 1827, accepta le commandement des habitants du Texas soulevés contre Santa-Anna, président du Mexique, assura leur indépendance par la victoire de San-Jacintho en 1836, et reçut la présidence de la nouvelle république. Quand le Texas fut admis dans l'Union américaine, Houston, qui avait aidé à cette incorporation, devint sénateur au Congrès. B.

HUANCABELICA ou GUANCAVELICA, département du Pérou, au centre de la République, entre ceux de Junin au N., d'Ayacucho à l'E. et au S., et de Lima à l'O.; 79,117 hab. Traversé par plusieurs chaînons des Cordillères, entre lesquels coule le Pari, il renferme de riches mines d'argent et de mercure. Il se divise en 4 provinces : Huancabelica, Tayacapa, Angaraes, et Castrovireina; la province de Huancabelica a 17,318 hab. C. P.

HUBER (Aloysius), conspirateur, né en 1812 à Wasselonne (Bas-Rhin), m. en 1865, était corroyeur. Il prit part à la Révolution de 1830, fut impliqué dans le *complot de Neuilly* et condamné à 5 ans de prison, subit en 1837, pour préparatifs d'assassinat contre le roi, une nouvelle captivité au Mont-St-Michel, dut la liberté à la Révolution de 1848, et fut alors nommé gouverneur du Raincy. Membre des clubs les plus exaltés, il prépara la manifestation du 15 mai, et, après l'envahissement de la salle de l'Assemblée constituante, prononça la dissolution de cette Assemblée. Il réussit à fuir en Angleterre : mais, accusé d'anciens rapports secrets avec la police de Louis-Philippe, il vint se constituer prisonnier pour se justifier, et fut condamné par la Haute-Cour de Bourges à la déportation. Lors du rétablissement de l'Empire, il s'engagea à renoncer à la politique et recouvra la liberté. B.

HUBERT (Jean-Baptiste), ingénieur, né à Chauny en 1781, m. en 1845, sortit de l'École polytechnique en 1799, et fut placé dans le service des constructions navales. On lui doit une foule d'inventions propres à simplifier et à perfectionner le travail des ateliers, telles que : un moulin à draguer l'entrée des bassins; un moulin de sciage; une machine à tourner les vis de pointage de caronade en fer; une machine à mortaiser les caisses de poulies; une machine à encastrer les dés de réas de poulies; une machine à tourner les gournabl s coniques; une machine à confectionner les cordages. Hubert est aussi un des constructeurs qui ont le mieux réussi à combiner les forces de la vapeur et du vent, et à donner aux navires la solidité de la structure en même temps que la supériorité de la marche.

HUC (Evariste-Régis), missionnaire lazariste, né à Toulouse en 1813, m. en 1862, partit pour la Chine dès 1839, et fut, en 1844, envoyé en Tartarie et au Thibet pour y propager le christianisme. En 1852, il quitta Macao, traversa l'Inde, toucha à Ceylan, parcourut l'Egypte et la Palestine, puis, en 1853, se fixa à Paris, où il avait déjà donné une relation de ses voyages, sous le titre de : *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine, pendant les années* 1844, 1845 *et* 1846, 1850, 2 vol. in-8°, avec une carte. Cette relation, extrêmement intéressante, obtint un grand et légitime succès, et fut traduite dans plusieurs pays étrangers. L'abbé Huc compléta sa première publication par les deux suivantes : *l'Empire chinois*, Paris, impr. impériale, 1854, 2 vol. in-8°, 3e édit., 1857, ouvrage honoré du grand prix Monthyon, en 1855, par l'Académie française, et traduit en anglais; *le Christianisme en Chine, en Tartarie et au Thibet*, Paris, 1857, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage, qui renferme beaucoup de documents historiques, s'arrête à l'année 1722, époque de la mort de l'empereur Kang-hi. C. D—Y.

HUEJUQUILLA, département du Mexique, dans la division militaire de Durango; entre ceux de Chihuahua au N., de Batopilas à l'O., de Nazas au S., et de Mapimi à l'E.; formé du S.-E. de l'anc. État de Chihuahua. Il offre à l'E. de vastes plaines sablonneuses, dites *Désert* ou *Bolson de Mapimi*, avec des lacs sans écoulement, entre autres le lac de Palomas; à l'O., des vallées formées par les ramifications de la Sierra Madre, arrosées par le Rio-Conchos et son affluent le Rio-Florido, et riches en mines d'or et d'argent. Ch.-l., *Ximénès*; v. pr., Huejuquilla, située sur le Rio-Florido, par 27° 4' lat. N. et 107° 35' long. O., et où l'on exploite les métaux précieux. C. P.

HUGON (Gaud-Amable, baron), marin français, né à Granville en 1783, m. en 1862, s'engagea comme mousse à 12 ans sur un bâtiment de l'Etat. Lieutenant de vaisseau en 1810, capitaine de frégate en 1819, gouverneur de Gorée en 1823, capitaine de vaisseau en 1825, il se distingua à la bataille de Navarin, et, lors de l'expédition entreprise contre Alger en 1830, reçut la direction des navires de transport. On le nomma contre-amiral en 1831, et, à la tête de l'escadre de Toulon, il purgea l'Archipel des pirates qui l'infestaient. Ce fut lui qu'on envoya, en 1840, dans les eaux de Constantinople, afin de contre-balancer l'influence de l'Angleterre et de la Russie. Nommé bientôt après vice-amiral, puis membre du Conseil d'amirauté, il ne s'occupa plus que de travaux d'organisation, et prit une part importante à la formation de la marine à vapeur. Il entra au Sénat en 1852. B.

HUGUENIN (Jean-Pierre-Victor), sculpteur, né à Dôle en 1801, m. en 1860, élève de Ramey fils, débuta au Salon de 1835 par un *Hyacinthe mourant*. Il donna ensuite *Charles VI et Odette de Champdivers*, une *Scène du massacre des Innocents*, *la Chute d'Éloa*, une *Hébé*, *Psyché évanouie*, une *Baigneuse*, *Mater dolorosa*, etc. On lui doit un buste de Cuvier et beaucoup d'autres bustes d'hommes célèbres, des groupes d'animaux, la *Valentine de Milan* (1846), qui est dans le jardin du Luxembourg, etc.

HUMBOLDT (Frédéric-Henri-Alexandre, baron de), naturaliste prussien, né à Berlin en 1769, m. en 1859. Il avait le goût des voyages, une vraie passion, dit-il depuis, pour la mer et les longues navigations. A Gœt-

tingue, il se lia avec l'un des compagnons de Cook, G. Forster, qui lui inspira le désir de visiter les régions tropicales, et il fit avec lui, en 1790, des excursions géologiques au Harz et sur les bords du Rhin. En 1790-91, il suivit à Freiberg les cours de géologie du professeur Werner, et composa une flore souterraine des mines de ce pays. L'année suivante, cédant sans doute à des affections de famille, il parut renoncer à ses grands projets, devint directeur général des mines de Bayreuth et d'Anspach, fonctions qu'il garda 5 ans, tout en s'occupant de recherches scientifiques. Il perdit sa mère en 1796; alors, libre d'obéir à ses penchants et de céder à sa vocation, il quitta ses fonctions administratives, se livra plus que jamais à l'étude, et, en 1797, publia à Berlin : *Expériences sur l'irritabilité nerveuse et musculaire*. l'eu après, se décidant à entreprendre un grand voyage d'explorations, il vendit ses propriétés, alla d'abord étudier les volcans actifs de l'Italie, puis vint à Paris pour préparer son voyage. Lorsqu'il y arriva, le général Bonaparte venait de s'embarquer pour l'Égypte; de Humboldt obtint du Directoire l'autorisation de rejoindre l'expédition, attendit un bâtiment suédois qui devait l'y conduire, puis, ne le voyant pas arriver, entreprit un voyage en Espagne avec le naturaliste Bonpland. Là, le ministre espagnol Urquijo lui facilita les moyens de visiter les colonies espagnoles du Nouveau-Monde, et il s'embarqua en 1799, avec Bonpland, pour ce voyage tant souhaité. Ils visitèrent l'île de Ténériffe, puis une grande partie de l'Amérique méridionale. Leur voyage dura 5 ans, et fut très-utile pour la géographie, l'ethnographie, la géologie, et l'histoire naturelle de cette belle partie du globe. De Humboldt se fixa en 1805 à Paris, où il continua à cultiver les sciences physiques, et fut élu, en 1810, membre associé de l'Académie des sciences, et, plus tard, nommé grand officier de la Légion d'honneur. Mais son séjour eut pour but principal la publication de l'ouvrage intitulé : *Voyages aux régions équinoxiales du Nouveau Continent, par A. de Humboldt et A. Bonpland*, 1809, 3 vol. in-8° et atlas. Les savants les plus distingués de France et d'Allemagne prêtèrent leur collaboration à cette œuvre presque colossale : Arago et Gay-Lussac pour la météorologie et la chimie; Cuvier et Latreille pour la zoologie; Vauquelin et Klaproth pour la minéralogie; Kunth pour la botanique. Plusieurs des collaborateurs étrangers ont écrit en latin. Ces trois volumes contiennent la partie historique proprement dite des voyages; le reste forme six autres parties qui sont : 2e partie, *Vue des Cordillères et monuments des peuples indijènes de l'Amérique*, 1810, grand in-fol.; 3e partie, *Recueil d'observations de zoologie et d'anatomie comparée*, 1805, 2 vol. in-8°; 4e partie, *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne*, 1811, 2 vol. in-4° et atlas; 5e partie, *Recueil d'observations astronomiques, d'opérations trigonométriques, et de mesures barométriques*, 1808, 2 vol. in-4°; 6e partie, *Physique générale et géologie*, 1807, in-4°; 7e partie, *Essai sur la géographie des plantes*, 1805, in-4°. Cette œuvre est un monument de la science, imparfait en tant que plan d'ensemble, mais dont toutes les parties dénotent un vaste esprit, et souvent, dans les descriptions, une belle imagination d'écrivain. La 4e partie est tout un traité d'économie politique sur la Nouvelle-Espagne, et, dans la 5e partie, l'auteur crée, à son tour, la géographie botanique. Cette partie paraît avoir été l'objet de sa prédilection, car dix ans plus tard il la reprit et la développa dans un ouvrage intitulé : *De Distributione geographicâ plantarum secundum cœli temperiem et altitudinem montium*, 1817, in-4°. Pendant les 22 ans que dura la publication de ses divers travaux, de Humboldt ne fit que de courtes absences de Paris; mais en 1827, cédant aux instances amicales de son souverain, il retourna se fixer à Berlin, où il reçut le titre de conseiller intime. Cependant, au bout de deux ans, il songea à faire un voyage, médité 17 ans auparavant, dans l'Asie centrale. Il l'entreprit sur l'invitation de l'empereur de Russie, Nicolas Ier, qui voulut en supporter les frais, et que surtout l'utilité politique en fût subordonnée à celle de la science. De Humboldt s'associa deux savants, ses amis, et un ingénieur russe, pour partager avec lui les travaux de cette exploration. Elle dura neuf mois, contribua surtout à étendre la connaissance du magnétisme terrestre, et détermina l'empereur à faire établir en Russie des observatoires magnétiques et météorologiques, comme il y en avait déjà en France et en Angleterre. Environ 13 ans après, il consigna les résultats de cette expédition scientifique dans un ouvrage intitulé : *Asie centrale, recherches sur les chaînes de montagnes et la climatologie comparée*, Paris, 1843, 3 vol. in-8°. La France était pour de Humboldt comme une seconde patrie, non-seulement par les liens d'amitié qu'il y avait contractés, mais par son origine même, car il descendait, par sa mère, d'une bonne famille de Bourgogne que la révocation de l'édit de Nantes avait forcée à s'expatrier. Aussi, lorsqu'il eut été reprendre son domicile habituel à Berlin, il faisait à Paris une excursion à peu près annuelle, et conserva cette habitude jusque vers la fin de 1847. Il avait publié tous ses ouvrages importants à Paris en même temps qu'à Berlin, et ce fut encore à Paris qu'il donna pour la première fois : *Examen critique de la géographie du Nouveau Continent*, 1835-38, 5 vol. in-8°. L'âge ne ralentit en rien l'activité intellectuelle d'Alex. de Humboldt, car son repos à Berlin fut consacré à la composition d'un ouvrage qui, sous le titre grec de *Cosmos* (le monde), *Essai d'une description physique du monde*, résume l'ensemble des connaissances humaines sur le ciel et la terre. Le 1er vol. parut à Berlin en 1845; l'illustre auteur avait alors 76 ans, et il donna un 4e vol. l'année qui précéda sa mort. C'est un ouvrage très-savant, où l'on rencontre souvent des pages magnifiques, mais c'est la matière d'un livre plutôt qu'un livre fait. On a encore de de Humboldt une foule d'opuscules scientifiques, et les *Tableaux de la nature*, ouvrage qu'il publia en 1807, dont il prépara une 2e édition à Paris en 1827, et qui est un recueil de souvenirs pittoresques de son voyage aux régions équinoxiales, un des éléments dont s'est formée depuis l'œuvre synthétique du *Cosmos*. Ces *Tableaux* ont été traduits en français par M. Ch. Galusky, Paris, 1851, 2 vol. in-12; le même a traduit le *Cosmos* avec M. Faye, Paris, 1848-60, 4 vol. in-8°. — De Humboldt, bien que voué entièrement à la science, dut accepter quelquefois de son souverain des missions diplomatiques; il eut, entre autres, en 1830, la mission de reconnaître officiellement le nouveau roi sorti de la Révolution de Juillet. Mais toute sa gloire, toute sa réputation, il les doit à ses travaux et à ses ouvrages : il fut, sinon un génie scientifique, au moins un esprit remarquable par la puissance de la généralisation ainsi que l'élévation des vues, et il doit à ces deux qualités d'avoir exercé une très-grande influence sur son époque. La variété de ses connaissances, bien que bornées dans chaque partie, formait en lui un ensemble très-savamment relié par une conception facile, souvent poétiquement traduite dans l'exposition. Ses voyages lui avaient appris à embrasser dans son coup d'œil scientifique l'ensemble de l'univers terrestre, pour y rechercher l'application des lois spécialement connues dans chaque science, et l'harmonie de ces lois. La météorologie et la climatologie, la physique générale, la géographie botanique et zoologique, lui doivent particulièrement un éclat qui leur a, depuis, assuré de nombreux adeptes. Ce savoir si étendu, si varié, a valu à de Humboldt le surnom d'*Aristote moderne*, que lui décernèrent ses amis et ses admirateurs, et que le public lui a confirmé. C. D—y.

HURTER (Frédéric-Emmanuel), historien allemand, né en 1787 à Schaffouse, m. en 1865, devint pasteur dans sa ville natale en 1825, abjura le protestantisme à Rome en 1844, et fut nommé, en 1845, historiographe de l'empire d'Autriche. Il a publié : *Histoire de Théodoric, roi des Ostrogoths, et de son règne*, 1807; *Histoire du pape Innocent III et de son siècle*, 1834-42, 4 vol.; *Choses remarquables des dix dernières années du* XVIIIe *siècle*, 1840; *Naissance et Renaissance*, 1845-46, 2 vol., récit de sa conversion au catholicisme; *Histoire de l'empereur Ferdinand II et de sa famille*, 1850-57, 9 vol.; *Matériaux pour l'histoire de Wallenstein*, 1855, etc. B.

HUSSON (Jean-Honoré-Aristide), sculpteur, né à Paris en 1803, m. en 1864, élève de David d'Angers, remporta le grand prix en 1830. Parmi ses ouvrages on distingue : *Adam et Ève*, 1834, au musée de St-Omer; *l'Ange gardien offrant à Dieu un pécheur repentant*, 1837, au musée du Luxembourg; la statue de *Bailly*, à la façade de l'hôtel de ville de Paris; l'*Été* et l'*Automne*, 1839, figures colossales de l'une des fontaines de la place de la Concorde; *St Bernard*, 1841, à l'église de la Madeleine; les bustes de *Gouvion St-Cyr*, de *Boissy d'Anglas* et de *M. Dambray*, pour la Chambre des pairs; ceux de *Suchet, Cassini, Henri III, St Louis, Blanche de Castille, Marguerite de Provence, Philippe le Hardi*, au musée de Versailles; les statues de *Marguerite de Provence* et d'*Eustache Lesueur*, dans le jardin du Luxembourg; celles d'*Eustache Lesueur*, de *Sarrazin* et de *Desaix*, au nouveau Louvre; *Clovis*, 1851, dans l'église Ste-Clotilde; *Hatdée*, au musée de Grenoble, etc. B.

HUSTINGS, espèce de tribune en planches, dressée temporairement au milieu d'une place publique, en Angleterre, et sur laquelle montent les candidats au Parle-

ment pour se faire voir des électeurs, les haranguer, recevoir leurs applaudissements, affronter leurs invectives, et quelquefois essuyer leurs violences; dans certains cas, la populace assaille jusqu'aux hustings mêmes et les renverse. — Il y avait autrefois, dans la Cité de Londres, une cour des Hustings, qui était la plus ancienne et la plus haute des juridictions : elle existait dès le XI^e siècle, du temps d'Édouard le Confesseur. Plus tard, on prit le local de cette cour pour y faire l'élection des citoyens envoyés au Parlement par la ville de Londres; de là vint, suivant toute vraisemblance, le nom de Hustings donné à tout endroit où le peuple procède à une élection parlementaire, et en particulier à la manière de tribunal qui s'y trouve construit. C. D—Y.

HYDE DE NEUVILLE (Jean-Guillaume, baron), homme d'État, né à La Charité-sur-Loire, d'une famille d'origine anglaise, m. en 1857, s'affilia en 1797 au club royaliste de la rue de Clichy, dut sortir de France après le coup d'État du 18 fructidor, trama à Londres des complots contre le premier consul Bonaparte, fut même inculpé dans l'odieux complot dit de la machine infernale, complicité qu'il renia, et à laquelle ses qualités morales et l'élévation de son caractère ne permettaient pas de croire; partit pour l'Amérique en 1805, eut le tort de pousser Moreau à revenir en Europe pour y porter les armes contre sa patrie, ce qui était partager son crime; rentra lui-même en France en 1814, suivit Louis XVIII à Gand pendant les Cent-Jours, fut nommé député de la Nièvre à la 2^e Restauration, puis ministre de France aux États-Unis jusqu'en 1822, et continua à son retour de montrer à la Chambre un royalisme ardent, mais sans être jamais persécuteur, et tout en conservant des opinions constitutionnelles. Mais, privé d'une pension qu'il touchait depuis 1815, il se rangea parmi les adversaires du ministère Villèle, et reçut le portefeuille de la marine dans le cabinet Martignac en 1828. Renversé par le ministère Polignac, il vécut dans la retraite depuis 1830. On a de lui un *Éloge historique du général Moreau*, New-York, 1814, in-8°. B.

I

IAHDE (Territoire de l'), petite enclave prussienne, située dans le grand-duché d'Oldenbourg, à la pointe occidentale du golfe de l'Iahde dans la mer du Nord, achetée à l'Oldenbourg en 1853 pour y établir un port de guerre qui défendît les entrées du Weser et de l'Elbe et menaçât les côtes occidentales du Danemark. Le Territoire a 1,380 hectares, et renferme, avec le village de Heppens qui en dépend, 950 hab. C. P.

IDAHO (Territoire d'), division politique du N.-O. des États-Unis, borné par les Territoires de Montana et de Washington au N., l'Orégon à l'O., le Névada, l'Utah et le Colorado au S., le Nébraska et le Dacotah à l'E.; entre 41-46° lat. N. et 106°20'-118° 20' long. O. Il a été organisé en 1863, et formé d'anciennes parties du Washington, de l'Orégon, de l'Utah et du Nébraska. Séparé en deux parties presque égales par les montagnes Rocheuses, dont il renferme la plus haute cime (Pic Frémont, 4,500^m) et l'un des plus importants passages, la Passe du Sud, il est arrosé à l'E. par les sources du Missouri, du Yellowstone et de la Nébraska, à l'O. par le cours supérieur du Lewis, branche S. de l'Orégon, et par la rivière du Saumon, son affluent. Mines d'or, de platine, de fer et de cuivre, surtout dans le comté d'Idaho, qui a donné son nom au pays tout entier. Capit., *Florence*, déjà peuplée de 5 à 6,000 Européens. La population du Territoire est composée en majorité de tribus indiennes, celles des Punashli, des Nez-Percés à l'O., des Crows à l'E. C. P.

ILES (Eyalet des), gouvernement général de l'Empire ottoman, comprend les îles turques de l'Archipel, et est rangé parmi les eyalets d'Europe, bien que la plus grande partie de ces îles appartiennent à la côte d'Asie. Il se compose de Thasos, Samothrace, Imbros, et Lemnos sur les côtes d'Europe, et des anciennes Sporades asiatiques, Ténédos, Lesbos, Chios, Icaria, Cos, Rhodes, etc. La population est d'environ 420,000 hab., dont 305,000 chrétiens et 115,000 musulmans. Sa superficie est de 2,978,185 hect. Le chef-lieu de l'eyalet est *Rhodes;* il est divisé en 6 livahs. C. P.

ILOILO, port de l'île Panay dans les Philippines, récemment ouvert par le gouvernement espagnol au commerce des autres nations; situé par 10° 35' lat. N., et 120° 25' long. E., à la pointe S.-E. de l'île, et à l'embouchure de la rivière Iloilo; 7,000 hab. Exportation de tabac, sucre, riz, chanvre, et cuirs. C. P.

INDE. *Révolte des Indes en* 1857. — L'annexion du royaume d'Oude, dont le dernier souverain avait été injustement dépouillé par le gouverneur général, lord Dalhousie, en 1856, avait porté au comble l'irritation des indigènes, parmi lesquels courait une tradition, également populaire chez les musulmans et les Hindous, qui fixait à la centième année la ruine de la domination anglaise, qui datait de 1757. Dès la fin de 1856 et le commencement de l'année suivante, une vaste conspiration militaire, qui cachait une pensée d'indépendance nationale, se forma parmi les *Cipayes* ou troupes indigènes de l'armée du Bengale, au moyen de symboles mystérieux qui passaient de main en main dans toute la présidence. Un préjugé religieux fit éclater la révolte; le 3^e régiment de cavalerie indigène, stationné à Meerut, ayant refusé de se servir de cartouches que les soldats prétendaient enduites de graisse de porc, substance impure aux yeux des Hindous et dont le contact seul leur faisait perdre leur caste, une cour martiale condamna 85 de ces soldats à 10 ans de prison (9 mai 1857). Mais le lendemain, le régiment tout entier se souleva, délivra les condamnés, entraîna l'infanterie indigène dans sa rébellion, et massacra ce qu'il put d'officiers et de fonctionnaires européens. Le 12, les rebelles entrèrent dans Delhi, dont la garnison indigène se joignit à eux. Un grand nombre d'Européens furent encore massacrés et les établissements des Anglais pillés. La caisse militaire, l'arsenal, les fortifications, tombèrent au pouvoir des révoltés, qui tirèrent du palais, où la Compagnie le tenait dans une prison respectueuse, le descendant des Mogols, et le proclamèrent *roi de l'Inde*, pour rallier la population musulmane au soulèvement des Hindous. Le général Reed, à la tête de quelques troupes européennes rassemblées à la hâte, vint pour reprendre Delhi : mais arrivé presque sans artillerie, il occupa seulement les hauteurs qui commandent la ville, et fut bientôt assiégé lui-même dans son camp. A la nouvelle des événements de Meerut et de Delhi, les cipayes se soulevèrent dans toutes les provinces N.-O., et massacrèrent les Européens, le 30 mai, à Lucknow, dont la garnison européenne dut se réfugier dans le palais de la Résidence, qui fut en quelques jours le seul point du royaume d'Oude au pouvoir des Anglais; le 31 à Bareilly; le 27 juin à Cawnpour, malgré une capitulation formelle que viola odieusement un chef indigène dépossédé par la Compagnie, Nana-Sahib; le 27 juillet à Dinapour, puis à Sagowlie, ce qui coupait les communications entre Calcutta et Allahabad; enfin à Midnapour et à Jessore, c.-à-d. à 25 lieues de Calcutta; ces derniers soulèvements furent aisément réprimés; mais en même temps plusieurs régiments des armées de Madras et de Bombay refusaient l'obéissance.

Enfin, l'armée campée devant Delhi, et qui en 2 mois eut 23 combats à livrer aux insurgés, reçut des renforts. Le gouverneur du Pendjab, sir John Lawrence, avait maintenu sa province dans l'obéissance en désarmant les troupes indigènes suspectes et en profitant habilement de la haine qui animait les Seikhs du Pendjab, zélés musulmans, contre les Hindous. Il envoya le général Nicholson au secours des Anglais, dont l'armée fut portée devant Delhi à 14,000 hommes et put sortir de la défensive. Le siége commença le 19 août, et la ville fut prise après des assauts terribles répétés pendant 6 jours (14-20 sept.). Le vieux roi fut pris et eut la vie sauve, pour être ensuite condamné à une prison perpétuelle; ses fils et ses petits-

fils furent massacrés sur place. Pendant ce temps, le général Havelock avait quitté Allahabad pour délivrer les Anglais enfermés dans la résidence de Lucknow ; mais son armée, affaiblie par 9 victoires qu'elle dut gagner le long du Gange, n'avait pu, le 16 août, dépasser Cawnpour, et n'arriva que le 25 septembre devant Lucknow, sans pouvoir même prendre la ville : Havelock fut lui-même assiégé dans Alumbagh, d'où il ne fut dégagé que le 17 nov. par le général en chef, sir Colin Campbell. Les Anglais de Lucknow furent délivrés, mais la ville fut évacuée presque aussitôt (23-24 nov.) par Campbell, qui ne la reprit que le 19 mars 1858, après des assauts de 5 jours, aussi terribles que ceux qui avaient délivré Delhi. La prise de ces deux villes importantes frappa au cœur la rébellion, qui n'avait plus de centre de résistance. Dans l'intervalle et après la soumission de Lucknow, les autres places de l'Oude, des provinces N.-O. et du Rohil-Kund furent emportées, et les cipayes poursuivis de tous côtés par les généraux Grant, Leaton, Outram, Inglis, Whitlok, Rose, avec l'aide de Jung-Bahadour, souverain du Népaul. Bareilly fut repris le 7 mai 1858, Kalpi le 23, Gwalior le 19-20, et de nombreux combats contre les insurgés du centre et de l'O., dans le Bundel-Kund et le Radjepoutana, signalèrent encore les mois suivants. Une seconde campagne fut même nécessaire dans l'Oude (oct., déc. 1858), où la Begum, femme du dernier roi, et trois chefs indigènes, Nana-Sahib, Beni-Madho, et Tantia-Topie, avaient recommencé la guerre. Une proclamation solennelle de la reine Victoria publiée le 1er octobre, annonçant que le gouvernement de l'Inde était transporté à la Couronne, et promettant, avec l'amnistie, pour ceux qui se soumettraient avant le 1er janvier, le respect des propriétés particulières et de la religion, fut bien accueillie, et aida les opérations militaires. On recueillit plus de 1,420,000 armes de toute espèce ; sur 1,569 forts ou citadelles, on en détruisit 1,525, conservant les 44 autres pour le service du gouvernement, et enfin l'autorité britannique fut complétement rétablie dans l'Oude en janvier 1859. Le 7 avril, Tantia-Topie fut pris et pendu, Beni-Madho tué bientôt après, et Nana-Sahib disparut.—L'insurrection avait duré 2 ans, et faillit ruiner la domination anglaise ; elle a augmenté la dette de l'Inde de plus d'un milliard, et mis fin à l'existence de la célèbre Compagnie ; car elle fut abolie comme puissance politique par un acte du Parlement, le gouvernement de l'Inde donné directement à la Couronne, et un ministère spécial créé pour les Indes dans le cabinet de Londres (2 sept. 1858), pendant que, dans la Péninsule, l'armée était réorganisée avec une proportion beaucoup plus considérable de troupes européennes, et le territoire mieux réparti entre 7 présidences par la création de celle du Pendjab, et plus tard celle des provinces Nord-Ouest, des Prov. Centrales et de la Birmanie britannique pour les territoires de l'Indo-Chine (*V. ces mots au Suppl.*). C. P.

INDÉE, v. du Mexique, ch.-l. du département de Nazas, aux sources du Rio-Nazas, sur le haut plateau de la sierra Madre, par 26° lat. N. et 108° 7′ long. O. Exploitation d'or et d'argent.

INGEMANN (Bernhard-Severin), littérateur danois, né en 1789 à Torkildstrup, dans l'île de Falster, m. en 1862, devint, en 1842, directeur de l'Académie de Sorœe, où il enseignait depuis 20 ans la langue et la littérature danoises. Ses ouvrages, qu'il commença de publier en 1811, ont été réunis en quatre collections : — 1° *Œuvres dramatiques*, 1853, 6 vol.; — 2° *Poëmes et Romans historiques*, 1847-55, 12 vol., où l'on remarque *les Chevaliers noirs* (épopée romantique en 9 chants, 1814), *le Chevalier du Lion* (1816), *la Délivrance du Tusse* (1819), *Waldemar le Grand et ses compagnons* (1824), *Waldemar vainqueur* (1826), *la Jeunesse d'Erik Menved* (1828, trad. en français par Duckett, Paris, 1843), *le roi Erik et les proscrits* (1833), *le Prince Otton de Danemark et son siècle* (1835), *la Reine Marguerite* (1836), et *Ogier le Danois* (1837); — 3° *Contes et Nouvelles*, 1847-53, 12 vol.; — 4° *Romances, Poésies, Contes en vers*, 1845-56, 9 vol. Les œuvres d'Ingemann font bien connaître les mœurs des Danois au moyen âge ; l'imitation de Walter Scott y est évidente. On peut reprocher à l'auteur un excès de romantisme et de sentimentalité.

INSPRUCK (Cercle d'), subdivision administrative de la province autrichienne de Tyrol et Vorarlberg, situé entre ceux de Brixen au S., de Bregenz à l'O., la Bavière au N., le Salzbourg à l'E. C'est une vallée profonde où coule l'Inn entre des montagnes de 2,500 à 3,000 mèt. de hauteur ; au N. les monts de l'Innthal, à l'O. l'Arlberg, à l'E. les Alpes salzbourgeoises, et au S. l'épaisse chaîne des Alpes Rhétiques, avec l'important passage du Brenner au centre. Malgré sa nature montagneuse, le pays est bien cultivé ; céréales, bestiaux renommés, belles forêts et riches salines à Hall ; mines d'argent et de cuivre à Schwatz, Kufstein et Kitzbühel ; de la houille à Hœring. Superf. 1,036,548 hect.; pop., 206,583 hab. Ch.-l., *Inspruck*. C. P.

IRWING (Washington), littérateur américain, né en 1783, à New-York, d'un père écossais et d'une mère anglaise, m. en 1859, fut envoyé en Europe, à 20 ans, pour soigner sa santé, et visita la France, la Suisse, l'Italie méridionale, la Hollande et l'Angleterre, et le fit en touriste observateur. Il rentra à New-York en 1803, se fit recevoir avocat, puis, au lieu de fréquenter le barreau, publia une revue de quinzaine, le *Salmagundi*, où il faisait fort gaiement la critique des mœurs et des ridicules du jour. Ce journal ne dura que 2 ans ; mais le tour d'esprit d'Irwing avait réussi, et il publia, dans le même genre, sous forme de livre, l'*Histoire de New-York*, 1808, histoire comique et satirique des Hollandais fondateurs de New-York. Il donna ce livre sous le pseudonyme de *Diedrich Knickerboker*, et obtint un succès complet. Lors de la guerre entre l'Amérique et l'Angleterre, 1812-14, Irwing publia, dans un but tout patriotique, des biographies des principaux marins américains. En 1815, il visita de nouveau l'Angleterre, et surtout le pays de Galles, alla faire en Écosse la connaissance de Walter Scott, puis vint se fixer à Paris en 1820, et y resta jusqu'en 1825 ; alors, sur l'invitation du consul américain à Madrid, il se rendit dans cette capitale pour y consulter des documents récemment découverts sur Christophe Colomb. Il quitta l'Espagne en 1829 pour aller occuper en Angleterre le poste de secrétaire de la légation américaine, puis, après deux ans, retourna dans sa patrie, se joignit à une commission chargée d'aller traiter avec les tribus sauvages de l'Ouest, fut nommé ministre en Espagne, 1842, renonça à ce poste après l'élection du président Polk, 1846, et revint habiter, près de New-York, une jolie maison de campagne, où il termina ses jours. Les voyages que fit Irwing, les fonctions publiques qu'il accepta, lui fournirent la matière de ses divers ouvrages ; pendant son premier voyage en Angleterre, sa famille ayant été ruinée, il recourut à son talent pour vivre. C'est alors qu'il envoya à New-York une série d'observations piquantes sur les mœurs anglaises, qui, sous le titre modeste de *Livre d'esquisses*, 1819, obtint un grand succès, même en Angleterre. A Paris, il composa *le Manoir de Brandbridge, ou l'Humoriste*, 1822, esquisses de la vie rurale en Angleterre ; il donna ensuite, et successivement : *Contes d'un voyageur*, 1824; *Histoire de la vie et des voyages de Christophe Colomb*, 1828-29; *Voyages et découvertes des compagnons de Colomb*, 1831; *Chronique de la conquête de Grenade*, 1829; *l'Alhambra*, 1832. Ces quatre ouvrages furent le fruit de l'excursion de l'auteur en Espagne. Sa mission volontaire dans les tribus de l'Ouest lui inspira *Un tour dans les Prairies*, 1835, et le souvenir de ses relations avec Walter Scott, *Abbotsford et l'Abbaye de Newstead*, 1836; *Astoria*, 1838, est le récit de l'expédition à travers les montagnes Rocheuses. On lui doit encore : *Aventures du capitaine Bonneville dans les montagnes Rocheuses*, ouvrage dont on lui fournit les matériaux, mais qu'il composa et écrivit; *Mahomet et ses successeurs*, 1849-50 ; enfin, *Vie de Washington*, 1855 et suivantes, 4 vol. — Irwing jouit d'une très-grande réputation en Amérique et en Angleterre; ses livres ne sont, la plupart du temps, que des esquisses, mais toujours ingénieuses ou gracieuses, mêlées d'une douce sensibilité, et assaisonnées de ce comique satirique, particulier aux Anglais et aux Américains, et qu'ils appellent *humour*.

ISAMBERT (François-André), jurisconsulte et homme politique, né en 1792 à Aunay (Eure-et-Loir), m. en 1857. Avocat à la Cour de cassation en 1818, il défendit le général Berton et le lieutenant-colonel Caron, qui avaient voulu rétablir l'Empire; il intervint dans le procès des 4 sergents de La Rochelle, autre conspiration bonapartiste. Il se fit connaître comme partisan de la liberté religieuse, et se chargea de soutenir tous les appels comme d'abus. Non moins ardent à réclamer l'affranchissement des hommes de couleur dans les colonies, il publia en leur faveur, de 1823 à 1828, une suite de Mémoires qui eurent un grand retentissement, et obtint l'abolition des dernières cours prévôtales. Après la Révolution de 1830, Isambert fut quelque temps directeur du *Bulletin des Lois*, puis devint conseiller à la Cour de cassation. Député de Chartres, il ne fut pas réélu l'année suivante ; mais il représenta la ville de Luçon de 1832 à 1848, et siégea dans les rangs de l'opposition constitutionnelle. Les électeurs d'Eure-et-Loir l'envoyèrent à l'Assemblée constituante de 1848 : lors de la rédaction des décrets sur le régime électoral, il se prononça pour l'élection à deux degrés, et fut

un des premiers à demander la suppression des clubs. Après l'élection du prince Louis-Napoléon à la présidence de la République, il soutint la politique de l'Élysée. Isambert a écrit un grand nombre d'ouvrages. On lui doit : *Recueil complet des lois et ordonnances du royaume, à compter de* 1814, *avec des Notices sur la législation antérieure*, 1820-27, 17 vol. in-8° ; *Recueil général des anciennes lois françaises de l'an* 420 *à la Révolution de* 1789 (avec Decrusy, Jourdan, Armet, et Taillandier), 1821-33, 29 vol. in-8° ; *Manuel du Publiciste et de l'Homme d'État*, 1826, 4 vol. in-8° ; *Traité de la voirie urbaine*, 1826, 2 vol. in-12 ; *Code électoral et municipal*, 2e édit., 1831, 3 vol. in-8° ; *Pandectes françaises, ou Recueil complet des lois et de la jurisprudence...*, 1834, 2 vol., ouvrage inachevé ; *État religieux de la France et de l'Europe* (avec MM. de Lasteyrie et Condorcet-O'Connor), 1844, in-8° ; une traduction de l'*Histoire de Justinien* par Procope, 1856, etc. Il a laissé en manuscrit une *Histoire des origines du christianisme*, ainsi que des traductions de Josèphe et d'Eusèbe. B.

ISKARDO ou SKARDO, v. de l'Asie méridionale, capitale du petit État de Balti ou Bedestan, sur le cours supérieur et sur la rive gauche de l'Indus, par 35° 20′ 12″ lat. N., et 77° 24′ long. E. ; elle est bâtie à une hauteur de plus de 2,400 mètres. C. P.

ISLIMNIA, ou en bulgare SLIWANI, v. de la Turquie d'Europe, ch.-l. de livah de l'eyalet d'Andrinople, par 41° 40′ lat. N., et 24° 2′ long. E., à la descente méridionale des Balkans et à l'entrée du principal défilé de cette montagne, le *Demir-Kapou* ou *Porte de Fer*. On voit à peu de distance les ruines d'une ancienne citadelle que les Romains avaient bâtie pour défendre ce passage. Islimnia a environ 19,000 hab., Turcs, Bulgares, Arméniens et Israélites. Fabrication de bure, tapis, nattes, pipes richement travaillées ; manufacture impériale de draps pour l'armée. — Le livah d'Islimnia, qui comprend dans ses 9 cantons ou *cazas* tout le revers des Balkans jusqu'à la mer Noire, est un des plus commerçants de la Turquie ; exportation, par le port de Bourgas, de céréales, fruits, peaux, soies, laines, vins, étoffes de poil de chèvre. C. P.

ISSI-KOUL, lac de l'Asie centrale, dans le Turkestan russe, au S. du district d'Ala-Tau dans le Territoire de Sémipalatinsk, entre 42° 15′-42° 48′ lat. N., et 75°-77° long. E. Sa longueur est de 170 kil., sa largeur de 60 ; sa profondeur est inconnue, mais paraît considérable ; superf. : 6,368 kil. carrés. Il a la forme d'un ovale allongé dans la direction du S.-O. au N.-E. Il est élevé de 1,550 mèt. au-dessus du niveau de la mer, et profondément encaissé entre les chaînes de l'Ala-Tau transilien au N. et du Thian-Chan au S. Il en reçoit 72 rivières (dont la principale est la Touba), qui gèlent pendant 3 mois de l'année, tandis que le lac ne gèle jamais, ce qui lui a valu son nom d'*Issi-koul* ou *Lac chaud* ; on l'appelle aussi *Touzkoul* ou *Lac salé*, à cause de la saveur amère de ses eaux. C. P.

ITALIE. 9e *période, de* 1849 *à* 1863. *L'oppression autrichienne et la guerre de l'Indépendance. L'Italie nouvelle.* — L'Autriche fut toute-puissante dans la Péninsule de 1849 à 1859, à Modène et à Florence, où régnaient des archiducs, à Parme sous Charles III de Bourbon, à Naples sous Ferdinand II, à Rome où, combattant les demandes de réformes que faisait la France, elle put pendant 10 ans occuper les Romagnes et les Marches. Par des traités particuliers faits avec les petits princes du centre, elle obtint le droit d'intervenir par la force en cas de révolte des populations, et d'occuper le pays en cas de guerre comme défense avancée de ses propres possessions, inquiétant la Sardaigne par son extension sur l'Apennin, en même temps qu'elle écrasait d'impôts et de réquisitions militaires le royaume Lombard-Vénitien. Mais son influence diminuait en Europe, où elle avait mécontenté toutes les grandes puissances ; la Prusse dont elle affaiblissait l'importance en Allemagne (1850-52), la Russie qu'elle payait d'ingratitude dans la guerre d'Orient, la France et l'Angleterre, en ne prenant aucune part active à la guerre malgré ses promesses, et en apportant tous les obstacles possibles à la constitution des Principautés-Unies et à la libre navigation du Danube. Au contraire, la Sardaigne avait grandi par la part glorieuse qu'elle prit à la guerre d'Orient, par la consolidation du régime constitutionnel, par l'asile qu'elle ouvrait à tous les proscrits de la Péninsule, enfin par l'habileté audacieuse et peut-être astucieuse de son ministre, M. de Cavour, qui, au Congrès de Paris, signala à l'attention de l'Europe les empiétements de l'Autriche et la situation déplorable de l'Italie. Aussi lorsque l'Autriche, qui, au commencement de 1859, avait rassemblé plus de 200,000 hommes dans le royaume Lombard Vénitien, et contraint la Sardaigne de s'armer pour sa défense, eut mis le comble à ses fautes en repoussant l'idée, proposée par les grandes puissances, d'un congrès et d'un désarmement général, et sommé directement la Sardaigne (22 avril) de désarmer sous trois jours, la menaçant, dans le cas contraire, d'une invasion immédiate, l'opinion européenne se prononça énergiquement contre elle. La Sardaigne fut soutenue par la France, qui ne pouvait voir l'influence autrichienne s'étendre au delà des limites fixées par les traités de 1815 et menacer les Alpes. — Le général autrichien Giulay passa le Tessin le 29 avril, et ravagea pendant 10 jours la province de Novare, tandis que l'armée française accourait, par Suse et par Gênes, au secours des Piémontais. La victoire du général Forey à *Montebello* (20 mai) inaugura brillamment la campagne ; le succès des Piémontais à *Palestro* (30-31 mai), la grande bataille de *Magenta* (4 juin) gagnée par Napoléon III, celle de *Marignan* (8 juin) par le général Baraguey-d'Hilliers, et les progrès de Garibaldi qui, dans le Nord, s'était avancé victorieux jusqu'à Bergame, firent perdre en 15 jours aux Autrichiens toute la Lombardie. Ils tentèrent, au nombre de 220,000, de la reprendre à la journée de *Solferino* (24 juin), qui dura 16 heures, et ouvrit aux alliés victorieux l'entrée du quadrilatère de places fortes. Mais l'agitation qui se communiquait dans toute l'Italie, surtout dans les États pontificaux, par le soulèvement des Romagnes et de Pérouse, les menaces d'une guerre sur le Rhin que firent entendre la plus grande partie des princes allemands dévoués à l'Autriche, déterminèrent Napoléon III à s'arrêter, et à conclure avec François-Joseph la paix de Villafranca (11 juillet), qui fut confirmée par le traité signé à Zurich entre la France, la Sardaigne et l'Autriche (10 novembre). Celle-ci voyait passer à la Sardaigne la Lombardie, du Tessin au Mincio, mais conservait ses places fortes du quadrilatère.

Le parti italien avancé, soutenu et encouragé par les promesses de l'Angleterre, fit naître dans toute l'Italie l'idée de l'unité politique sous la maison de Savoie, contrairement aux conventions de Villafranca et de Zurich qui créaient une Confédération italienne où seraient entrés l'Autriche, les princes restaurés de Parme, de Modène, de la Toscane, le Pape, et le roi de Naples. Dès le commencement de la guerre, le grand-duc de Toscane avait été forcé de quitter Florence (27 avril), et le pays s'était placé sous la protection de Victor-Emmanuel. Parme, Modène, l'imitèrent après le départ de leurs souverains, et les Romagnes en firent autant dès que l'Autriche en eut retiré ses soldats (8, 11, 12 juin). Les États du centre, d'où le gouvernement sarde avait rappelé ses commissaires, se donnèrent alors des gouverneurs provisoires, Ricasoli à Florence (1er août), Farini à Modène et à Parme (27 juillet, 18 août), Cipriani à Bologne (2 août). Ils formèrent une ligue militaire défensive, et, sous sa protection, sans la présence d'un seul soldat piémontais, les assemblées des quatre provinces votèrent la déchéance de leurs anciens souverains, et déclarèrent s'annexer à la Sardaigne (août-septembre). Victor-Emmanuel, lié par les engagements de Villafranca, ne put qu'agréer ces vœux et promettre de les soutenir devant les puissances de l'Europe, sans accepter définitivement l'offre qu'on lui faisait. Les assemblées nommèrent alors le cousin du roi, le prince de Carignan, régent de l'Italie centrale (6-9 novembre), et, sur son refus, Buoncompagni fut élu gouverneur général de la Ligue, qui resta divisée en deux États distincts : la Toscane sous le gouvernement de Ricasoli ; Parme, Modène et la Romagne se réunirent sous l'autorité de Farini et prirent le nom de gouvernement royal de l'*Émilie* (*V. ce mot*). En abolissant les douanes entre les États de la Ligue et la Sardaigne, en adoptant les lois civiles et le statut sardes, les États du centre préparèrent l'union politique, qui s'accomplit enfin par un second vote des assemblées (Émilie, 14 mars 1860 ; Toscane, 16) et par l'acceptation du roi de Sardaigne (18-22 mars), qui, en échange de cet agrandissement consenti par la France, lui cédait Nice et la Savoie (traité de Turin, 24 mars).

Une campagne de deux mois, entreprise avec deux armées formidables, avait délivré l'Italie septentrionale ; le centre avait dû son affranchissement à l'habileté de ses hommes d'État ; le Sud restait encore intact : Ferdinand II, roi des Deux-Siciles, était mort le 22 mai 1859, et son fils, François II, avait persévéré dans la politique de son père, la compression violente à l'intérieur, l'alliance étroite avec l'Autriche à l'étranger. Une révolte éclata en Sicile dès le 4 avril 1860 : Palerme, Messine, Catane se soulevèrent ; et forcés dans les villes, les révoltés se retirèrent dans l'intérieur de l'île, où ils furent bientôt secourus par Garibaldi, agissant en aventurier

et malgré le désaveu ostensible du gouvernement de Turin. Il débarqua à Marsala avec une bande d'environ 2,000 hommes (10 mai), prit la dictature de l'île au nom de Victor-Emmanuel, organisa un gouvernement provisoire (14), battit deux fois les troupes royales (15, 16), et s'empara de Palerme, qui fut bombardée par l'armée napolitaine (27). Ces revers décidèrent François II à promettre une Constitution et l'alliance avec la Sardaigne (26 juin). Mais il était trop tard : Garibaldi, après avoir pris Messine (28 juillet), dont la citadelle seule résista, passa à Reggio et marcha sur Naples, où il entra le 7 septembre, malgré l'armée royale qui, à demi désorganisée par la défection, n'opposa qu'une faible résistance. François II s'était retiré vers Capoue, puis dans Gaëte, où il dut s'enfermer après avoir vu ses troupes défaites sur le Volturne (1-2 oct.). — En même temps, les troupes pontificales, sous les ordres du général français de Lamoricière, dont la jonction avec les Napolitains aurait pu gêner les mouvements de Garibaldi, furent occupées par l'invasion subite, et mal motivée, des Piémontais dans les Marches et l'Ombrie; attaqué par eux à Castelfidardo (18 sept.), avec des forces supérieures, le général fut battu, se réfugia dans Ancône, où, attaqué par terre et par mer, il capitula quelques jours après, et toutes les Marches et l'Ombrie furent conquises par les Piémontais; entrant alors dans le royaume de Naples, ils battirent les Napolitains à Isernia. Toutes les prov. consultées par le suffrage universel, proclamèrent roi Victor-Emmanuel, qui fit dans Naples son entrée solennelle (7 nov.), et le 22 accepta le vote des Marches et de l'Ombrie pour l'annexion à son royaume.

Le jeune roi de Naples, assiégé par les Piémontais, se défendit héroïquement dans Gaëte pendant quatre mois; il lui fallut enfin céder à la force : il abandonna la ville (13 fév. 1861), et se retira à Rome. La prise de Gaëte fut bientôt suivie de l'ouverture du premier *Parlement italien* (18 février), qui proclama Victor-Emmanuel II *Roi d'Italie* (17 mars). Mais la mort prématurée de M. de Cavour (5 juin), la division des partis politiques, les embarras financiers et le brigandage entretenu dans les provinces napolitaines rendirent difficiles les commencements du nouveau royaume.

Le royaume d'Italie, tel qu'il est aujourd'hui constitué (1866), comprend la Péninsule italique (moins le patrimoine de St Pierre et les Etats vénitiens), avec les îles de Sicile et de Sardaigne, les archipels Toscan et de Lipari. Il s'étend entre 36° 40'-46° 40' lat. N., et 4° 15'-16° 10' long. E. Au N., il est séparé des cantons suisses du Valais, du Tessin et des Grisons par des rameaux des Alpes, depuis le Mont-Blanc jusqu'à l'Ortler; à l'E., de la Vénétie autrichienne, par l'Ortler, le lac de Garde, le Mincio et le Pô Inférieur, puis il est borné par l'Adriatique et le canal d'Otrante; au S., par la mer Ionienne et la Méditerranée; à l'O., par la Méditerranée, et, vers la France, par la Roja et les Alpes occidentales, du col de Tende au Mont-Blanc. 259,320 kil. car.; 21,776,953 hab. Capitale : *Florence*, depuis 1865.

Le gouvernement est une monarchie héréditaire constitutionnelle. Le roi gouverne par ses ministres, avec le concours de deux Chambres, un Sénat nommé à vie par le roi, et une Chambre des députés élue pour 5 ans par la nation au suffrage restreint; mais le cens électoral est faible (40 fr.). Les ministres sont au nombre de neuf : de l'intérieur, des affaires étrangères, du culte et de la justice, de la guerre, des finances, de l'instruction publique, des travaux publics, de la marine, enfin du commerce, de l'agriculture et de l'industrie. Ils sont assistés par des secrétaires généraux et des directeurs généraux. Un conseil d'Etat et une Cour des comptes complètent l'organisation supérieure administrative. — Le royaume est divisé en 59 *provinces;* celles-ci en 193 *arrondissements;* ces derniers en 1,599 *cantons;* et les cantons en 7,721 *communes.* La province est administrée par un *préfet,* assisté d'un *conseil de gouvernement* de cinq membres (conseil de préfecture); elle a aussi un *conseil provincial* de 20 à 60 membres; leur session dure annuellement 15 jours, et ils nomment une *députation provinciale* de 4 membres, qui les représente dans l'intervalle des sessions; les arrondissements sont administrés par des *sous-préfets;* la commune a un *conseil communal* de 15 à 60 membres, tenant deux sessions par an; il élit pour un an une *junte municipale,* composée du *syndic* (maire), choisi par le roi pour trois ans, et de 2 à 8 *assesseurs* ou adjoints. — La justice est rendue par des *juges de paix* dans les cantons, par des *tribunaux de première instance* dans les arrondissements; par 18 *Cours d'appel,* à Turin, Gênes, Casal, Milan, Brescia, Bologne, Parme, Ancône, Florence, Lucques, Naples, Trani, Catanzaro, Aquila, Palerme, Messine, Catane, Cagliari; enfin par 4 *Cours de cassation,* à Milan, Florence, Naples, Palerme.

Tous les cultes sont tolérés; mais l'immense majorité de la nation est catholique. On compte 222 diocèses, dont 178 évêchés et 44 archevêchés. L'instruction publique a reçu depuis quelques années de grands développements. On distingue, comme en France, trois sortes d'enseignement. L'enseignement supérieur est donné dans les Universités, les établissements d'instruction supérieure, et quelques écoles spéciales. Les Universités sont au nombre de 19; sur les 19, 14 sont entretenues par l'État, Naples, Pavie, Turin, Pise, Modène, Bologne, Catane, Palerme, Parme, Gênes, Sienne, Cagliari, Messine et Sassari; les cinq autres sont libres, c.-à-d. à la charge des budgets provinciaux ou communaux, Ferrare, Pérouse, Urbin, Macerata et Camerino. Au-dessus est l'Institut supérieur de Florence, créé en 1859, et réunissant toutes les branches d'enseignement, comme notre Collége de France; il y a en outre, dans la même ville, le Musée pour l'enseignement des sciences physiques et naturelles, et une École pratique de médecine et de chirurgie; à Milan, une École d'ingénieurs, et à Pise une École normale pour préparer les professeurs destinés à l'enseignement secondaire. Celui-ci est donné dans 87 lycées, 250 gymnases (colléges communaux) et 147 instituts techniques (écoles professionnelles). L'enseignement primaire comprend 30,321 écoles élémentaires; 21 écoles normales primaires préparent les instituteurs, 18 les institutrices. Il faut ajouter 3,576 écoles du soir et du dimanche. Sur 7,721 communes, 691 sont encore privées d'écoles élémentaires. Le budget de l'instruction publique, qui n'était en 1858 que de 5,847,000 fr. pour tous les États de l'Italie (dont 1/3 pour le Piémont seul), a été porté en 1863 à 16,128,000 fr.

Les richesses du sol de l'Italie (*V.* dans le *Dictionn.* p. 1401) ont beaucoup augmenté depuis cinq ans par le progrès de la liberté politique, par la suppression des douanes intérieures, fruit de l'unité italienne, les traités de commerce conclus dans les conditions du libre échange avec la plupart des puissances européennes, enfin par le développement des institutions de crédit et des voies de communication. On récolte 65,000,000 d'hectolitres de céréales, 20,000,000 de vin, 1,552,000 d'huile, etc. La valeur totale de la production agricole est de 3 à 4 milliards de francs. L'industrie manufacturière est moins avancée, surtout dans le Sud et le centre; mais on compte déjà 377 sociétés industrielles réunissant un capital de 1,500 millions, dont 1 milliard aux compagnies de chemins de fer, et 225 millions aux institutions de crédit. Celles-ci comprennent : la Banque d'Italie, formée en 1864 de la réunion des anciennes banques sarde et toscane, et ayant 11 siéges principaux dont chacun régit plusieurs succursales; la Banque des Deux-Siciles, fondée au XVIe siècle, réorganisée en 1863, et conservant dans le Midi une grande importance; la Caisse du commerce et de l'industrie de Turin, et plus de 150 caisses d'épargne. Les voies de communication ont été singulièrement améliorées; il y a 4,000 kil. de chemins-de fer en 1865. Les routes ordinaires comprennent une longueur de 90,221 kil. Indépendamment des lignes télégraphiques terrestres, plusieurs télégraphes sous-marins relient les îles au continent, et celui-ci aux pays voisins : la Spezzia à la Corse, la Corse à la Sardaigne, Piombino à l'île d'Elbe, la Sicile au continent, la Sicile à Malte, Otrante à Corfou, Otrante à Aulon, etc. Le budget des travaux publics s'est élevé en 1864 à 110,000,000. — Le commerce extérieur de l'Italie a été de 821,511,000 fr. à l'importation et de 480,000,000 à l'exportation en 1862; il est entré 25,791 navires italiens ou étrangers dans ses ports, et il en est sorti 26,036. Sa marine marchande compte 16,500 bâtiments à voiles jaugeant 666,000 tonneaux, et 52 vapeurs, de 16,886 tonneaux et d'une force de 5,750 chevaux; sa population navale marchande est de 137,000 marins.

L'armée comprenait en 1864, sur le pied de paix, 244,000 hommes. Sur le pied de guerre, l'armée peut être portée à 378,000 hommes, et à 515,000 en y comprenant 137,000 hommes de garde nationale mobilisables. Le contingent annuel est de 45,000 hommes; la durée du service militaire, de 11 années, dont les cinq premières sous les armes, et les six dernières dans la réserve. Les établissements militaires sont : arsenaux généraux pour la préparation du matériel à Turin, Florence et Naples; fonderies de canons à Naples, Parme et Turin; fabriques d'armes à Turin, Brescia et Torre-Annunziata près de Naples; poudreries à Fossano (Piémont) et à Scafati (prov. d'Avel-

lino); une raffinerie de salpêtre à Gênes, un laboratoire de pyrotechnie à Turin, et une fabrique de pontons à Pavie. Les principales écoles militaires sont : l'Académie de Turin pour les armes spéciales, l'école d'application d'état-major, les deux écoles d'infanterie d'Ivrée et de Modène, l'école de cavalerie de Pignerol, l'école normale des bersaglieri à Livourne, les colléges militaires de Milan, Asti, Florence, Parme, Naples et Palerme, qui forment des élèves pour l'Académie de Turin.

Le royaume est divisé en 6 *grands départements militaires* pour la partie continentale, et ceux-ci en *divisions militaires territoriales*, en *subdivisions* et en *districts* : 1er département militaire : *Turin* (divisions : Turin, Alexandrie, Gênes); 2e département : *Milan* (divisions : Milan, Brescia, Crémone, Pavie); 3e département : *Parme* (divisions : Parme, Plaisance, Modène); 4e département : *Bologne* (divisions : Bologne, Forli, Ancône, Rimini); 5e département : *Florence* (divisions : Florence, Livourne, Sienne, Pérouse); 6e département : *Naples* (divisions : Naples, Chieti, Bari, Catanzaro, Salerne). En outre, la Sardaigne forme la division militaire territoriale de Cagliari, et la Sicile le département militaire de Palerme avec les divisions de Palerme, Messine, Syracuse et Caltanisetta. — La marine militaire comprenait, en 1865, 100 bâtiments ainsi répartis : 1° 53 grands bâtiments, dont 14 cuirassés, 14 à hélice, 15 à roues, 10 à voiles; 2° 47 petits bâtiments, dont 17 à hélice, 22 à roues et 8 à voiles. Le nombre total des navires à vapeur est de 82, d'une force de 26,065 chevaux; le nombre des canons est de 1,322. On compte deux écoles de marine, à Gênes et à Naples; des arsenaux maritimes à Gênes, la Spezzia, Porto-Ferrajo, Naples, Palerme et Ancône; des chantiers de construction à Gênes, Varignano dans le golfe de la Spezzia, Livourne et Castellamare. Le personnel de la marine est de 111,428 officiers et matelots, et de 5,880 soldats de marine formant 2 régiments. Il y a trois départements maritimes : celui du Nord, à Gênes, pour les côtes de la mer Tyrrhénienne jusqu'à la frontière romaine, avec la Sardaigne; celui du Sud, à Naples, pour la Sicile et les côtes ouest et sud des provinces napolitaines jusqu'au canal d'Otrante; celui de l'Adriatique, pour toutes les côtes de cette mer, à Ancône : chaque département est sous les ordres d'un *préfet maritime*. — Le budget pour 1864 a été de 672,389,000 fr. de recettes, et de 927,607,000 fr. de dépenses; la dette publique s'élève, en 1864, à 3,767,941,000 fr.

Les 59 provinces et les 193 arrondissements sont distribués comme il suit :

I. Anciennes provinces et Lombardie (15 provinces).

Provinces.	*Arrondissements.*
Alexandrie.	Alexandrie.
	Acqui.
	Asti.
	Casale.
	Novi.
	Tortone.
Bergame.	Bergame.
	Clusone.
	Treviglio.
Brescia.	Brescia.
	Breno.
	Castiglione.
	Chiari.
	Salo.
	Verola-Nuova.
Cagliari.	Cagliari.
	Iglesias.
	Lanusei.
	Oristano.
Côme.	Côme.
	Lecco.
Crémone.	Varese.
	Crémone.
	Casalmaggiore.
	Crema.
Cuneo (Coni).	Cuneo.
	Alba.
	Mondovi.
	Saluces.
Gênes.	Gênes.
	Albenga.
	Chiavari.
	Levante.
	Savona.
Milan.	Milan.
	Abbiategrasso.
	Gallarate.
	Lodi.
	Monza.
Port-Maurice.	Port-Maurice.
	San-Remo.
Novare.	Novare.
	Biella.
	Ossola.
	Pallanza.
	Valsesia.
	Vercell.
Pavie.	Pavie.
	Bobbio.
	Lomellina.
	Voghera.
Sassari.	Sassari.
	Alghero.
	Nuoro.
	Ozieri.
	Tempio.
Sondrio.	Sondrio.
Turin.	Turin.
	Aoste.
	Ivrée.
	Pignerol.
	Suze.

II. Émilie (9 provinces).

Provinces.	*Arrondissements.*
Bologne.	Bologne.
	Imola.
	Vergato.
Ferrare.	Ferrare.
	Cento.
	Commachio.
Forli.	Forli.
	Cesena.
	Rimini.
Massa-Carrara.	Massa-Carrara.
	Castelnuovo.
	Pontremoli.
Modène.	Modène.
	Mirandole.
	Pavullo.
Parme.	Parme.
	Borgo-san-Donnino.
	Borgo-Taro.
Plaisance.	Plaisance.
	Fiorenzuola.
Ravenne.	Ravenne.
	Lugo.
	Faenza.
Reggio d'Émilie.	Reggio.
	Guastalla.

III. Marches et Ombrie (5 provinces).

Provinces.	*Arrondissements.*
Ancône.	Ancône.
Ascoli.	Ascoli.
	Fermo.
Macerata.	Macerata.
	Camerino.
Pérouse.	Pérouse.
	Spolète.
	Riéti.
	Foligno.
	Terni.
	Orviéto.
Pesaro.	Pesaro.
	Urbino.

IV. Toscane (7 provinces).

Provinces.	*Arrondissements.*
Arezzo.	Arezzo.
Florence.	Florence.
	Pistoia.
	San-Miniato.
	Rocca-San-Casciano.
Grosseto.	Grosseto.
Livourne.	Livourne.
	Ile d'Elbe.
Lucques.	Lucques.
Pise.	Pise.
	Volterra.
Sienne.	Sienne.
	Montepulciano.

V. Provinces napolitaines (16 provinces).

Provinces.	*Arrondissements.*
Chieti (anc. Abruzze Citérieure.)	Chieti.
	Lanciano.
	Vasto.
Teramo (anc. Abruzze Ultérre 1re.)	Teramo
	Penne.
Aquila (anc. Abruzze Ultérre 2e.)	Aquila.
	Sulmona.
	Avezzano.
	Cittaducale.
Potenza (anc. Basilicate.)	Potenza.
	Lagonegro.
	Matera.
	Melfi.
Bénévent.	Bénévent.
	San-Bartolomeo.
	Cerreto.
Cosenza (anc. Calabre Citérieure.)	Cosenza.
	Castrovillari.
	Paola.
	Rossano.
Reggio de Calabre (anc. Calabre Ultérre 1re.)	Reggio.
	Gerace.
	Palmi.
Catanzaro (anc. Calabre Ultérre 2e.)	Catanzaro.
	Monteleone.
	Nicastro.
	Cotrone.
Foggia (anc. Capitanate.)	Foggia.
	San-Severo.
	Bovino.
Campobasso (anc. Molise ou Sannio.)	Campobasso.
	Isernia.
	Larino.
Naples.	Naples.
	Castellamare.
	Casoria.
	Puzzuoli.
Salerne (anc. Principauté Citérieure.)	Salerne.
	Sala.
	Campagna.
	Vallo.
Avellino (anc. Principauté Ultérieure.)	Avellino.
	Ariano.
	San-Angelo.
Bari.	Bari.
	Barletta.
	Altamura.
Caserta (anc. Terre de Labour.)	Caserta.
	Nola.
	Gaëte.
	Sora.
	Piedemonte.
Lecce (anc. Terre d'Otrante.)	Lecce.
	Tarente.
	Gallipoli.
	Brindisi.

VI. Provinces siciliennes (7 provinces).

Provinces.	*Arrondissements.*
Caltanisetta.	Caltanisetta.
	Piazza.
	Terranova.
Catane.	Catane.
	Caltagirone.
	Nicosia.
	Acireale.
Girgenti.	Girgenti.
	Bivona.
	Sciacca.
Messine.	Messine.
	Castro-Reale.
	Patti.
	Mistretta.
Noto.	Noto.
	Modica.
	Syracuse.
Palerme.	Palerme.
	Termini.
	Cefalu.
	Corleone.
Trapani.	Trapani.
	Alcamo.
	Mazzara.

C. P.

ITURBIDE (dép. d'), division administrative du Mexique, entre ceux de Michoacan au N., de Toluca à l'E., de Guerrero au S., et de Tancitaro à l'O.; formé du N. de l'anc. État de Guerrero; arrosé par le Rio de las Balzas et son affluent le Rio Mexcala; riches mines d'argent auprès de *Tasco*, son ch.-l. Ce dép. dépend de la division militaire de Toluca. C. P.

J

JACKSON (Thomas Jefferson), surnommé *Stonewall* (mur de pierre), général américain, né en 1824 dans la Virginie occidentale, m. en 1863, élève de l'école militaire de West-Point, prit part à la guerre du Mexique comme officier d'artillerie en 1846-47, puis professa la chimie dans l'Académie militaire de Lexington. Lorsque éclata la guerre civile des Etats-Unis en 1861, placé d'abord sous les ordres du général sécessioniste Beauregard, il reçut bientôt le commandement d'un corps d'armée chargé de défendre la partie de la Virginie qu'on appelle la Vallée. Là il battit tour à tour les officiers fédéraux Banks (à Winchester), Frémont (à Cross-Key) et Shields (sur les bords du Shenandoah), et, non content de les empêcher d'opérer leur jonction avec Mac-Clellan, qui marchait sur Richmond, capitale des confédérés, alla par une marche hardie contribuer à la victoire du général Lee sous les murs de cette ville. Apprenant alors que les trois armées vaincues par lui avaient été fondues en une seule sous les ordres de Pope, et qu'elles s'avançaient pour dégager Mac-Clellan, il marcha à leur rencontre, les contraignit de repasser le Rappahannock, et, franchissant ce fleuve en amont, fournit au reste de l'armée, par une diversion vigoureuse, le moyen de le traverser sans péril. Quand les confédérés envahirent le Maryland, Mac-Clellan fit essuyer un échec à Jackson près d'Acquia-Creek; mais les manœuvres rapides de ce général n'en sauvèrent pas moins Lee d'un désastre complet. Plus tard, Jackson eut une part brillante aux victoires de Frédériksburg et de Chancellorsville; mais, dans cette dernière affaire, il tomba sous les balles de ses propres soldats, qui prirent son état-major pour un groupe de cavaliers fédéraux. B.

JADIN (Louis-Emmanuel), compositeur de musique, né à Versailles en 1768, m. en 1853, entra aux pages de la musique de Louis XVI, puis devint accompagnateur au théâtre de Monsieur. Pendant la Révolution, il écrivit beaucoup de morceaux pour la musique de la garde nationale, ainsi que des chants pour les fêtes nationales. Professeur au Conservatoire de 1802 à 1814, il fut ensuite gouverneur des pages de la musique du roi jusqu'en 1830. Il a laissé quelques morceaux de musique religieuse, et une quantité considérable de pièces instrumentales, purement écrites et d'un caractère gracieux. Ses opéras sont oubliés. B.

JAGGA, pays de l'Afrique orientale, entre l'Oukambani au N., l'Ounyamezi à l'O., l'Ousambara au S., et l'Ouanika à l'E., par 3°-4° lat. S., et 34°-35° long. E. Il renferme la plus haute montagne d'Afrique, le Kilimandjaro (*V. ce mot*), plusieurs autres pics élevés (le Chira, le Zigaoué), les lacs Luaga au N. et Ibe ou Ibo au S.-E.; sources de beaucoup de rivières, le Zavo, les affluents du Jordans qui tombe dans le lac Ukéréwé, peut-être les bras du Nil Blanc, et surtout les rivières Lomi, Gona et Ouériouéri, qui forment le Pangani. Ce pays est divisé en plusieurs petits royaumes nègres, Ouron, Kindi, et Majame. C. P.

JAMES (Georges Payne Rainsford), littérateur, né à Londres en 1801, m. en 1860, historiographe de la Grande-Bretagne sous Guillaume IV, accepta en 1852 le consulat de Norfolk en Virginie. Parmi ses romans historiques, on distingue : *Richelieu*, 1829; *Darnley*, et *Marion Delorme*, 1830; *Philippe-Auguste*, 1832; *Marie de Bourgogne*, 1835; *Attila*, 1836; *Charles Tyrrel*, 1839; *la Jacqueria*, 1842; *Marie Stuart*, 1843; *Agnès Sorel*, 1853. Comme historien, il a publié : *Histoire de la chevalerie*, 1830; *la Vie des grands capitaines*, 1832; *Histoire de Charlemagne*, 1832; *Vie du Prince Noir*, 1836; *les Femmes célèbres*, 1837; *Louis XIV et son temps*, 1838, 4 vol.; *Histoire de Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre*, 1842-49, 4 vol., etc.

JARRY DE MANCY (Adrien), littérateur, né à Paris en 1796, m. en 1863, fut professeur d'histoire au collége Saint-Louis, puis à l'École des Beaux-Arts. Il a publié : *Atlas historique et chronologique des littératures anciennes et modernes, des sciences et des beaux-arts*, 1827-29, servant de complément à l'*Atlas* dit de Lesage; *Iconographie instructive*, 1827 et suiv., et *les Hommes utiles de tous pays*, 1833-41, 5 vol. gr. in-8°, ouvrages dans lesquels il a propagé le procédé anglais de gravure sur acier, etc.

JASMIN (Jacques), poëte, né à Agen en 1798, m. en 1864, composa, tout en exerçant la profession de perruquier, une série de poëmes en dialecte agénais. Les plus remarquables sont : *le Charivari*, 1825; *l'Aveugle de Castel-Cuillé*, 1836; *les Papillotes*, en deux parties, 1835 et 1843; *les Deux Jumeaux*, 1847; *la Semaine d'un fils*, 1849.

JAVAL (Jacques), industriel, né à Strasbourg en 1779, m. en 1858, fonda une fabrique de toiles peintes à Saint-Denis (Seine), et fut un des premiers à importer en France les machines anglaises. Il introduisit la machine de Watt, le tour à guillocher, la machine à planche plate pour l'impression à plusieurs couleurs, et les rouleaux gravés à la molette. Membre du Conseil général des manufactures, président du Consistoire israélite de Paris, il contribua, avec Nicolas Kœchlin, à faire établir le premier chemin de fer de France, celui de Strasbourg à Bâle.

JELLACHICH (Joseph, baron de), général autrichien, né à Peterwardein en 1801, m. en 1859. Il était ban de Croatie, quand éclata la révolution de Hongrie en 1848 : il remporta la victoire de Swechat, qui enleva Vienne à l'insurrection; mais, l'année suivante, Bem le battit à Hegyes.

JERROLD (Douglas), littérateur anglais, né en 1805 à Sheerness, près de Rochester, m. en 1857, fut d'abord marin, puis compositeur d'imprimerie. Un drame, *le Jour du payement*, attira sur lui l'attention, et, depuis cette époque, il fournit des pièces aux théâtres de Londres. Il prit aussi une part très-active à la rédaction du *Punch*, journal satirique, où il publia ses *Candle Lectures* et sa *Story of a Feather*, et à celle de l'*Illustrated Magazine*, où parurent ses *Chronicles of Clovernook*. Il eut enfin son propre journal intitulé *Douglas Jerrold's shilling Magazine*. On a traduit en français, sous le titre de *les Anglais peints par eux-mêmes* (1839, in-8°), une galerie de portraits humoristiques écrits par lui, avec des illustrations de Cruikshank.

JESI (Samuel), célèbre graveur, né à Milan vers 1789, m. en 1853, élève de Longhi, se distingue par la sûreté du burin et par la correction du dessin. Ses principales œuvres sont : *le Renvoi d'Agar*, d'après le tableau du Guerchin qui se trouve à Milan; un *St Jean* et un *St Etienne*, d'après les tableaux de Fra Bartolommeo; le portrait de *Léon X* et *la Vierge à la vigne*, d'après Raphaël.

JOBARD (Jean-Baptiste-A.-M.), savant belge, d'origine française, né en 1792 à Baissey (Haute-Marne), m. en 1861, fit ses études au collége de Langres, fut nommé géomètre du cadastre à Groningue en 1811, puis à Maëstricht, et obtint, après les événements de 1815, des lettres de grande naturalisation dans les Pays-Bas. En 1817, il importa la lithographie en Belgique, et fonda un établissement qui eut une grande réputation. La révolution de 1830 l'ayant ruiné, il se mit à traiter, dans les journaux et les revues, les questions d'économie sociale et industrielle, et, propriétaire du *Courrier belge* depuis 1839; se fit promoteur des inventions utiles. On le compta parmi les plus ardents soutiens de la propriété intellectuelle, qu'il appelait *monautopole*. Contrôleur du département des finances de Belgique, conservateur du Musée de l'industrie belge, il dirigea à Bruxelles le *Bulletin de l'industrie belge*. Ses principaux ouvrages sont : *De la propriété de la pensée*, 1837; *Création de la propriété industrielle*, 1843, *Nouvelle économie sociale, ou Monautopole industriel, artistique, commercial et littéraire*, 1844; *les Nouvelles inventions*, 1857, 2 vol. in-8°.

JOHNSTON (James-F.-W.), chimiste, né à Paisley en 1796, m. en 1855, ouvrit en 1825 un établissement d'instruction à Durham, et, en 1830, alla en Suède étudier la chimie sous Berzélius. A la fondation de l'Université de Durham, en 1833, la chaire de chimie et de minéralogie lui fut donnée. En 1843, on le nomma chimiste de la Société d'agriculture d'Écosse. Il a publié : *Notes sur l'Amérique du Nord; Cours de chimie agricole et de minéralo-*

gie; Catéchisme de chimie agricole et de minéralogie; Chimie de la vie commune.

JOMARD (Edme-François), géographe, archéologue et orientaliste, né à Versailles en 1777, m. en 1862, fit ses études à Paris, entra à l'Ecole polytechnique en 1795, et à l'Ecole de géographie du cadastre en 1796. Il fit partie, comme ingénieur géographe, de l'expédition d'Egypte, 1798, fut employé au grand plan topographique d'Alexandrie, fit revivre, en quelque sorte, dans ses travaux, la fameuse ville de Thèbes, et interpréta les hiéroglyphes numériques. Jomard ne revint d'Egypte qu'en 1802, explora, en passant, les îles Ioniennes, et, à peine arrivé à Paris, fut chargé de diriger des études géographiques dans le Haut-Palatinat. En remplissant ses fonctions, il étudia la géologie des montagnes du pays, au point de vue des révolutions du globe, et prouva qu'elles étaient toutes causées par le feu central. L'année suivante, il fut rappelé à Paris pour concourir au grand ouvrage de la *Description de l'Egypte*, que le gouvernement faisait préparer. Après la mort de Conté, 1805, il lui succéda comme secrétaire de la commission de cette vaste entreprise, en fut nommé directeur en 1807, et fit en entier la publication de l'ouvrage, de 1809 à 1826. Pendant un voyage à Londres, 1825, il vit les écoles de Bell et de Lancaster, où l'on pratiquait le mode d'enseignement mutuel pour les classes populaires. Il fut frappé des heureux résultats qu'on en obtenait, et il le fit connaître dans un ouvrage spécial, *Tableau des écoles élémentaires*, 1826, in-fol., contribua à la fondation d'une école mutuelle, et s'occupa toujours désormais des petites écoles, comme membre de la Société pour l'instruction élémentaire. Il rapporta aussi de son voyage en Angleterre la règle à calculer, aujourd'hui d'un usage si général, et publia : *Description de la règle à calculer, avec des réflexions sur l'industrie anglaise*, 1816. Jomard fut élu, en 1818, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il était déjà membre de la Société de géographie de France, dont il rédigea les statuts en 1821. Un département de la géographie et des voyages ayant été créé, en 1828, à la Bibliothèque royale de Paris, le roi l'en nomma conservateur administrateur. Jomard a publié un grand nombre d'ouvrages, particulièrement sur la géographie de l'Orient et sur l'Egypte. Ils ont un double intérêt, en ce qu'il ne sépare jamais l'étude de la géographie de celle de l'histoire et des mœurs des pays qu'il décrit. Nous citerons les principaux : *Parallèle entre les antiquités de l'Inde et de l'Egypte*, 1819, in-8°; *Voyage à l'oasis de Syouah*, 1822, in-fol., d'après des notes de Caillié, Caillaud et Drovetti; *Sur les rapports de l'Ethiopie et de l'Egypte*, 1822, in-8°; *Sur la communication du Niger avec le Nil*, 1828, in-8°; *Remarques sur le cours du Sénégal et de la Gambie*, 1828, in-8°; *Recueil d'observations et de mémoires sur l'Egypte ancienne et moderne, ou Description historique et pittoresque des principaux monuments*, 1830, 4 vol. in-8° (collection de ses travaux personnels dans la grande *Description de l'Egypte*); *les Monuments de la Géographie, ou Recueil d'anciennes cartes européennes ou orientales, accompagnées de sphères terrestres, mappemondes, astrolabes, etc., depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque d'Ortélius et de Mercator, publiés en fac-simile de la grandeur des originaux*, Paris, 1854 et suiv., grand in-fol, travail remarquable et très-utile pour l'histoire de la science. C. D—Y.

JOUANNIN (Joseph-Marie), orientaliste, né à St-Brieuc en 1783, m. en 1844, alla, en 1806, en Perse, en qualité de chancelier-interprète; en 1809, il resta chargé d'affaires de France à Téhéran; 2e secrétaire d'ambassade à Vienne, 1811, consul à Mémel, 1812, il devint, en 1814, archiviste de la division politique du ministère des relations extérieures, drogman de l'ambassade de Constantinople, 1816, fut rappelé en 1826, pour occuper à Paris le poste de premier secrétaire-interprète du roi, adjoint pour les langues orientales, et devint, en 1829, directeur de l'école des jeunes de langue au collége royal Louis-le-Grand, puis professeur suppléant de persan au Collége de France, en 1837. Jouannin a publié, dans *l'Univers pittoresque*, *la Turquie*, histoire de l'Empire ottoman, 1840, in-8°; il a pris part aux travaux de la Société géographique de Paris, et donné dans le Bulletin de cette Société, t. X, *Souvenirs d'un séjour à Brousse*. C. D—Y.

JOURDY (Paul), peintre d'histoire, né à Dijon en 1805, m. en 1856, obtint le grand prix de Rome en 1834, pour un tableau dont le sujet était : *Homère chantant ses poésies*. Il donna depuis : *Ève tentée par le démon*, 1836; *Prométhée*, 1842, qu'il a offert à la ville de Dijon; *le Christ au milieu des docteurs; Saint Louis*, tableau commandé pour le conseil d'État; *le Baptême du Christ*, à l'église des Blancs-Manteaux de Paris, 1847; *les Sept Sacrements*, peinture murale à l'église Ste-Élisabeth, etc.

K

KAL — KAN

KABYLIE. Depuis l'expédition du général Leroy de Saint-Arnaud, qui avait soumis la portion de la Kabylie située entre Collo et Djijelli, diverses expéditions avaient été dirigées contre la Kabylie orientale, de 1852 à 1851, par les généraux Mac-Mahon, Camou, Randon, etc. Cependant, les agressions de quelques tribus du Djurjura mécontentaient le gouvernement français, et pouvaient compromettre les conquêtes européennes. Une expédition fut résolue en 1857. Le maréchal Randon, gouverneur général de l'Algérie, partit de Tizi-Ouzou (sur la route d'Alger à Bougie) avec trois divisions sous les ordres des généraux Renault, Jusuf, et Mac-Mahon. Le 24 mai, les Irdjers et les Akermas furent attaqués; on enleva vigoureusement les villages de Ticheraïch, de Bélias, d'Affensou, d'Imaïseren, d'Ighil-Guéfri, de Djemma et de Taguert-Hala. La puissante tribu des Beni-Râten ne tarda pas à faire sa soumission; les troupes françaises ouvrirent immédiatement une route carrossable à travers le pays conquis, et bâtirent sur la crête du Souk-el-Arba le fort Napoléon. Puis, en moins de deux mois, les Beni-Touragh, les Outhou-Malou, les Beni-Zikki et les Illiten se virent enlever tous leurs villages, Igril, Sidi-Ali, Aït-Haman, Oued-Yacoub, Tizi-Guefri, Aït-Abdallah, Taklik, Aït-Atsou, Tirourda, etc. Depuis ce moment, aucun point de la Kabylie n'échappe à la domination française.

KALAHARI (Désert de), partie de l'Afrique australe, entre le fleuve Orange au S., le lac Ngami au N., les rivières Limpopo et Molopo à l'E., et Nosob à l'O. Il est habité par deux peuples qui se rattachent aux Hottentots et aux Betjouanas : les *Backwains*, chasseurs nomades se servant de flèches empoisonnées; et les *Bakalahari*, qui cultivent la terre et élèvent des troupeaux. C. P.

KAMÉRA, Etat d'Afrique. *V.* GADIAGA, dans ce Supplément.

KAMPEN (Nicolas-Godefroy VAN), historien hollandais, né à Harlem en 1776, m. en 1839, fut nommé professeur de langue et de littérature allemandes à l'Université de Leyde en 1816, et professeur de littérature et d'histoire hollandaises à l'Athénée d'Amsterdam en 1829. On a de lui : *Tableau des événements qui se sont passés en Europe depuis la paix d'Amiens jusqu'à celle de Paris*, Leyde, 1814, 2 vol.; *Histoire de la domination française en Europe*, ibid., 1815-23, 8 vol.; *Histoire de la Littérature et des Sciences dans les Pays-Bas*, La Haye, 1821-26, 3 vol.; *Histoire des Croisades*, Harlem, 1822-26, 4 vol.; *Histoire des Hollandais hors de l'Europe*, ibid., 1831-33, 3 vol.; *Histoire des Pays-Bas*, Hambourg, 1831-33, 2 vol.; *Histoire de la paix européenne depuis quinze ans*, Harlem, 1832, 2 vol., etc.

KANAGAWA, v. du Japon, ouverte aux étrangers en 1858, dans la baie de Iédo, à 30 kil. S.-O. de cette capitale; 15,000 hab. Port sûr, abrité par les montagnes de Hakowi. Un peu au S., se trouve *Yokuhama* (5,000 hab.), où sont les établissements européens, et dont le commerce de soie, thé, cuivre, huile, etc., s'élève annuellement à 100 millions de francs. C. P.

KANE (Elisah-Kent), voyageur américain, né à Philadelphie en 1822, m. en 1857, fut attaché comme médecin à l'ambassade de Chine, et visita les Philippines, Ceylan, les Indes orientales. Puis, dans un but purement scientifique, il explora l'Egypte et l'Afrique australe. En 1846,

lors de la guerre entre les Etats-Unis et le Mexique, il releva le littoral de ce dernier pays par des opérations géodésiques. En 1850, il fit partie d'une expédition qui allait, aux frais du négociant Greennel, à la recherche de Franklin (*V. ce nom* dans le *Supplément*); ses observations de météorologie et de physique furent consignées dans la relation de ce voyage. En 1853-55, il dirigea une expédition nouvelle, qui avait pour objet l'exploration de la mer Polaire : il visita, sur la côte du Groënland, les bords de la baie de Fiskernaes; s'enfonçant dans le détroit de Smith jusqu'au delà du 80e degré de latitude N., il découvrit une baie à laquelle est resté le nom de *Peabody*, Anglais qui l'avait accompagné, ainsi que la *terre de Greennel*, séparée de la terre Washington par le canal *Kennedy*, et arriva dans un vaste bassin ouvert qu'on a appelé *mer polaire de Kane;* la terre Washington fut explorée en traîneau jusqu'au cap *Indépendance* et à la baie *Constitution*, et le nom de *Parry* fut appliqué à un groupe de hauteurs que l'on ne put atteindre. Le récit de cette expédition a été publié sous le titre d'*Arctic explorations*, Philadelphie, 1856, 2 vol. in-8°. Kane, épuisé par les fatigues qu'il avait endurées, ne tarda point à mourir à la Havane. B.

KANEM, contrée de l'Afrique centrale, sur les limites du Soudan et du Sahara, au N. du lac Tchad, entre 14°-16° lat. N., et 11°-12° 30' long. E. A l'exception de quelques collines, le pays offre un mélange de marais et de terres fertiles où règne la plus luxuriante végétation; quelques vallées profondes sont imprégnées de natron, ou présentent des lacs d'eau saumâtre. La population est mélangée de Tibbous, de nègres et d'Arabes; la capitale est *Mâo*, où réside un kalifat, tour à tour tributaire du Ouaday et du Bornou, qui se disputent ce pays. C. P.

KANSAS, un des États-Unis de l'Amérique septentrionale, entre le Nébraska au N., le Missouri à l'E., le Territoire indien au S., et le Colorado à l'O.; arrosé par les deux branches du Kansas et de l'Arkansas. Le pays, surtout à l'O., est en grande partie habité par des Indiens nomades, entre autres les Miamis, les Osages. On y voit de vastes savanes et des forêts. Climat froid au S.-O., doux à l'E. — Le Kansas, découvert en 1719 par le Français Dustine, faisait partie du territoire cédé en 1803 par la France aux États-Unis. Détaché plus tard du Territoire indien, il a été érigé en Territoire spécial en 1854, et en État en 1861. Ch.-l., *Topéka*. Superf., 210,000 kil. carrés; populat., 107,110 hab. Le pouvoir exécutif est confié à un gouverneur et à un lieutenant-gouverneur élus par le peuple pour deux ans. La législature est composée d'un Sénat de 25 membres élus pour deux ans, et d'une Chambre des représentants de 75 membres élus annuellement. C. P.

KAOUAR, oasis du Sahara central, entre 18° 35'-19° 25' lat. N. et 10° 45'-11° 10' long. E.; vers le centre se trouvent deux lacs salés que les indigènes exploitent. C'est la demeure de la principale tribu des Tibbous, celle des *Géséra* ou *Gésédi*. Villes : *Aschénoumma*, résidence du chef ou *Maina;* et *Bilma*. C. P.

KAZEH, v. de l'Afrique orientale, par 5° 0' 52" lat. S., et 30° 41' 19" long. E., dans l'Unyanyembé, district de l'Unyamesi, à peu près à égale distance de la côte de Zanzibar et des lacs Tanganyika et Ukéréwé. Les caravanes arabes y viennent échanger les produits de la côte contre l'ivoire et les esclaves de l'intérieur. C. P.

KELLERMANN (Olaüs-Christian), savant antiquaire danois, né à Copenhague en 1805, m. à Rome en 1837, se fit connaître d'abord par une thèse sur l'art militaire chez les Anciens, qui lui valut de la part de son gouvernement une mission à Rome pour y compléter ses recherches sur le sujet qu'il avait traité. Là, il publia sur le corps des *vigiles*, ou gardes de nuit de l'ancienne Rome, une savante dissertation latine, intitulée : *Vigilum Romanorum latercula duo cœlimontana magnam partem militiæ romanæ explicantia*, Rome, 1835, petit in-fol.

KEMBLE (John-Mitchell), littérateur et archéologue, fils du comédien Charles Kemble, né à Londres en 1807, m. en 1857. Il donna d'abord une édition de l'*Anglo-Saxon poem of Beawulf*, 1832 et 1837. Puis il publia : *First history of the English language, or Anglo-Saxon period*, 1834, cours de littérature qu'il avait fait à Cambridge; *Tables généalogiques des Saxons occidentaux*, 1836; *Codex diplomaticus ævi Saxonici*, imprimé aux frais de l'*Historical Society*, dont il était le fondateur. Enfin, rédacteur en chef de la *British and foreign Review*, il vulgarisa en Angleterre, à l'aide de ce recueil, la science et la littérature allemandes. B.

KEOKUK, v. des États-Unis (Iowa), port sur le Haut-Mississipi, au confluent de la Rivière des Moines avec ce fleuve; 8,136 hab. Université; Académie de médecine.

KEPPEL (Auguste Eldon, vicomte de), amiral anglais, né en 1725, m. en 1786, accompagna Anson en 1740 dans l'expédition destinée à ruiner les colonies espagnoles de l'Amérique, fut chargé en 1752 de réprimer les corsaires barbaresques, enleva l'île de Belle-Isle à la France en 1759, livra au comte d'Orvilliers en 1778 la bataille indécise d'Ouessant, fut appelé au ministère en 1782 en qualité de premier lord de l'Amirauté, et reçut, peu de temps après, la pairie. B.

KÉRATRY (Auguste-Hilarion de), homme politique et littérateur, né à Rennes en 1769, m. en 1859, vint à Paris en 1790, et publia l'année suivante un petit volume de *Contes et Idylles*. En 1818, nommé député du Finistère, il siégea avec les représentants avancés du parti libéral. Les influences ministérielles ayant fait échouer sa réélection en 1822, il continua son rôle d'opposition dans le journal *le Courrier français*. En 1827, il rentra à la Chambre, prit part à la démonstration parlementaire qui prépara la Révolution de 1830, hâta de toute son influence l'avénement de la branche d'Orléans, devint aussitôt conseiller d'État, puis, en 1837, membre de la Chambre des Pairs. Lors de la Révolution de 1848, il donna sa démission de conseiller d'État, reprit son rôle d'opposant, et se fit nommer député à l'Assemblée législative en 1849. Kératry a laissé : *Ruth et Noémi*, pastorale biblique, 1811, in-8°; *Traité de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme*, 1815, in-12; *Inductions morales et physiologiues*, 1817-1841, in-12; *Du beau dans les arts d'imitation, avec un examen raisonné des productions des diverses écoles de peinture, de sculpture, et en particulier de celles de France*, 1822, 3 vol. in-18; *le Guide de l'artiste et de l'amateur, contenant le poëme de la Peinture, de Dufresnoy, l'Essai sur la Peinture, de Diderot,...* 1823, in-12; *Examen philosophique des Considérations sur le sentiment du sublime et du beau,... de Kant*, 1823, in-8°, etc. Kératry a composé aussi quelques romans : *le Dernier des Beaumanoir*, 1824, 4 vol. in-12; *Frédéric Styndall*, 1827, 5 vol. in-12; *Saphira, ou Paris et Rome sous l'Empire*, 1835, 3 vol. in-8°, etc., où il peint les mœurs de la Bretagne, et cherche à développer une idée morale.

KERSAINT (Gui-Pierre de Coetnempren, comte de), marin et homme d'État, né à Paris en 1743, m. en 1793, se distingua en 1757 au combat des Caïques sous les ordres de son père, et fit plusieurs campagnes dans la guerre d'Amérique. Préoccupé d'innovations de toutes sortes, il donna le plan des cuisines dites *à la Kersaint*, et imagina un système de voilure d'après lequel la coupe des basses voiles était triangulaire au lieu d'être carrée. Dans ses *Institutions navales*, en 1789, il s'éleva contre le système des classes ou de l'inscription maritime, et proposa la *presse* comme moyen de recrutement de l'armée navale. Président de l'assemblée électorale de Paris en 1789, administrateur du département de la Seine en 1790, député suppléant à l'Assemblée législative en 1791, il se rattacha au parti des Girondins; il proposa dans l'Assemblée la mise en accusation de La Fayette, qui avait protesté contre l'insurrection du 20 juin 1792, demanda la déchéance de Louis XVI, prit une part active à la journée du 10 août, mais protesta contre les massacres de septembre et contre le procès du roi, et, après la chute des Girondins, fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire. B.

KESSELS (Mathieu), sculpteur, né à Maëstricht en 1784, m. en 1836. Pendant un séjour de 8 ans à St-Pétersbourg, 1806-1814, il s'occupa à modeler et à ciseler des statuettes de tout genre. Après les événements de 1815, il vint à Paris, et, après avoir fréquenté l'atelier de Girodet, se rendit à Rome; là, il se mit à l'école de Thorwaldsen, qui lui confia l'exécution en marbre de deux bas-reliefs, *le Jour* et *la Nuit*. En 1819, dans un concours établi par Canova, il eut le prix pour une statue de *St Sébastien percé de flèches*. Ses plus belles œuvres depuis cette époque sont : un *Discobole couché*, statue exécutée pour M. Labouchère, de Londres; *Mars au repos*, ouvrage colossal, placé à Laeken; un *Discobole debout*, fait pour le duc de Devonshire; une *Femme pleurant sur une urne;* le *Christ à la colonne;* le *Monument de la comtesse de Celles*, dans l'église St-Julien-des-Belges, à Rome; *l'Amour aiguisant ses flèches;* une *Vénus*, chez le duc de Pembroke; *la Face du Christ*, bas-relief; *les Quatre Évangélistes*, un *Christ mort*, une *Scène du déluge*, et *l'Archange St Michel*, compositions en terre cuite. B.

KHARBOUT (Eyalet de), gouv. général de la Turquie d'Asie, entre ceux de Trébizonde et de Sivas au N., d'Adana à l'O., d'Alep au S., de Diarbékir et d'Erzeroum à l'E. Il occupe le haut plateau par lequel le Taurus d'Asie-Mineure se joint au Caucase, et est arrosé par

l'Euphrate. Il a pour ch.-l. *Kharbout*, et correspond à l'anc. prov. romaine d'Arménie seconde, et à une partie de celles d'Arménie première et de Mésopotamie. Il est divisé en 5 livahs : Kharbout, Erzingian, Maaden, Melatieh, et Süwerek. La population est composée en grande partie d'Arméniens, de chrétiens sédentaires, et de quelques tribus de Turkomans, musulmans et nomades. C. P.

KHARTOUM, v. du Soudan égyptien, fondée en 1823 par Méhémet-Ali, sur le Nil Bleu, à son confluent avec le Nil Blanc; 35,000 hab. Commerce avec le Darfour, le Kordofan, l'Abyssinie, l'Egypte, et les ports de Massaouah et de Souakin sur la mer Rouge. La plupart des nations européennes y ont des consuls.

KILIMANDJARO, la plus haute montagne de l'Afrique, dans le pays de Jagga, à environ 300 kil. de la côte de l'océan Indien. Il fait partie, avec les monts *Chira, Zigaoué, Rubeho, Amboloila* et *Kénia*, du massif volcanique qui sépare le bassin de l'océan Indien de ceux des lacs Tanganyika et Ukérévé. Il y a deux pics, l'un de 6,116 mèt., l'autre de 5,000. Il donne naissance à plus de 20 rivières, dont les principales et les mieux connues sont le *Pangani*, le *Lingani*, etc. On pense qu'il fournit quelque branche du Nil Blanc, ainsi que la rivière *Jordans*, l'une des sources du lac Ukérévé. C. P.

KIŒKKEN-MŒDDINGER, c.-à-d. en danois *débris* ou *rebuts de cuisine*, nom donné par les archéologues à des amas de décombres que l'on trouve en Danemark, sur les bords de la mer ou des eaux, quelquefois à une certaine profondeur au-dessous du sol moderne, et qui contiennent des débris d'aliments, des ossements d'animaux, de la poterie grossière, des instruments et des armes en silex, etc. Ce sont les témoins de cette civilisation primitive qu'on appelle l'*âge de pierre*.

KISS (Auguste), sculpteur prussien, né en 1802 à Pless (Hte-Silésie), m. en 1865, élève de Rauch, devint professeur à l'Académie des beaux-arts de Berlin. Il exécuta, d'après les dessins de Schinkel, les groupes qui ornent la fontaine de l'Institut de l'industrie à Berlin, et sculpta ensuite les bas-reliefs de l'église de Potsdam. L'ouvrage qui a surtout fait sa réputation est une *Amazone à cheval luttant contre une panthère*, 1839. On lui doit encore une statue équestre en bronze de *Frédéric le Grand*, à Berlin; un groupe colossal de *St Georges combattant le dragon*, etc.

KITAFINE, rivière d'Afrique. *V.*, plus haut, CASSINI.

KLENZE (Léon de), architecte, né en 1784 à Hildesheim, m. en 1864, devint en 1808 directeur des bâtiments royaux dans la Westphalie, fut appelé à Munich en 1815 comme architecte de la cour, et donna une puissante impulsion à la renaissance des arts en Bavière. Il a construit, à Munich, l'hôtel du duc de Leuchtenberg, l'École royale d'équitation, la Glyptothèque, la Pinacothèque, la chapelle de Tous-les-Saints, le ministère de la guerre, l'Odéon, le palais Maximilien, le bazar, plusieurs magnifiques résidences particulières. On lui doit encore la restauration de la cathédrale de Spire, la construction de la Walhalla, près de Ratisbonne, celle du Musée impérial de St-Pétersbourg, et l'arrangement intérieur de l'église St-Isaac dans cette ville. Klenze a aussi peint le paysage, et fait quelques publications sur son art : *Les plus beaux restes de l'ornementation grecque*, 1823; *Recueil de plans d'architecture*, 1831-38; *Instructions sur l'architecture chrétienne*, 1835; *le Temple de Jupiter olympien à Agrigente*, in-4°; *Description de la Glyptothèque; Aphorismes artistiques*, 1838; *la Walhalla, sous le rapport artistique et technique*, 1843, etc. B.

KMETY (Georges), général hongrois, né en 1810 à Pokoragy (comitat de Gomor), m. en 1865, servit dans l'armée autrichienne, prit part à l'insurrection de la Hongrie en 1848, se réfugia en Turquie après la défaite, embrassa l'islamisme, et fut admis dans l'armée ottomane sous le nom d'Ismaïl-Pacha. Il partagea avec l'anglais Williams l'honneur de la défense de Kars contre les Russes en 1855.

KNIAZIEWICZ (Charles), général polonais, né en 1762, m. en 1842, entra dans l'artillerie dès 1778, se signala dans la guerre contre les Russes en 1792, prit une part glorieuse à la défense de Varsovie, commanda l'aile gauche à la bataille de Maciejowice, y fut fait prisonnier, et ne recouvra la liberté qu'à l'avénement de Paul Ier. Le général Bonaparte l'ayant admis dans la légion polonaise, il fit partie des expéditions contre les États romains et contre Naples. Après le licenciement de son corps lors de la paix de Lunéville, il se retira dans ses terres en Pologne. Attaché en 1812 à l'état-major du roi Jérôme Bonaparte, puis commandant d'une division du 5e corps, composée de Polonais, il mérita, par sa conduite aux batailles de Smolensk et de la Moskova, le commandement supérieur de l'armée polonaise. Une blessure grave l'obligea de se retirer en Autriche, où on le retint prisonnier. Après les événements de 1814, il alla habiter Dresde, et, en 1830, Paris, où il mourut. B.

KNIGHT (Richard-Payne), archéologue et philologue anglais, né en 1750, m. en 1824, fit partie plusieurs fois de la Chambre des communes, et devint en 1814 conservateur du Musée britannique. Sans parler de quelques poëmes médiocres, il a laissé : *An analytical Essay on the greek alphabet*, 1791, où il a exposé sur le *digamma* des idées d'une valeur contestable, mais où il a démontré la fausseté de certaines inscriptions publiées par Fourmont; *Analytical Enquiry into the principles of Taste*, 1805, in-8°; *Specimens of ancient sculpture*, 1809, ouvrage édité par la Société des *Dilettanti*, et dont le 2e vol. ne parut qu'en 1835. Dans une édition qu'il donna de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* en 1820, il soutint que ces poëmes n'étaient pas du même auteur, et combattit les opinions de Wolf touchant l'origine des poëmes homériques. B.

KNOWLES (James-Sheridan), auteur dramatique, né en 1784 à Cork (Irlande), m. en 1862, composa, dès l'âge de 14 ans, *le Barde gallois*, ballade restée populaire. Après avoir été acteur, il ouvrit à Belfast des cours de grammaire et de littérature. Depuis longtemps il s'exerçait à écrire pour le théâtre, lorsqu'une tragédie de *Caïus Gracchus* (1815) fonda sa réputation. Parmi les tragédies qu'il a fait encore représenter, on cite *Virginius* (1820), *Guillaume Tell* (1825), *Alfred le Grand* (1831), *Jean de Procida* (1840). Dans le genre comique, ses chefs-d'œuvre sont : *le Bossu* (1832), *la Chasse d'amour* (1836), et *la Vieille Fille* (1841). Knowles a imité les anciens maîtres de la scène anglaise, et particulièrement Shakspeare : ses caractères sont tracés avec beaucoup de justesse et de vérité; son dialogue a de la vivacité; son style, de l'élégance. En 1845, Knowles, cédant à des scrupules religieux, abandonna le théâtre : il s'exerça alors dans le genre du roman, mais sans y réussir. En 1849, devenu conservateur de la maison de Shakspeare à Stratford-sur-Avon, il entra dans une secte de Baptistes, et se mit tantôt à prêcher en public, tantôt à écrire contre l'Eglise romaine et le catholicisme. Ses *Œuvres dramatiques* ont été réunies en 1855, 2 vol. Des Nouvelles et des Poésies, qui parurent dans les Revues, forment un autre recueil intitulé *l'Improvisateur*. B.

KOCH (Jean-Baptiste-Frédéric), général et écrivain militaire, né à Nancy en 1781, m. en 1861, s'enrôla en 1800 dans l'infanterie de ligne, fit la campagne d'Austerlitz, 1805, entra sous-lieutenant dans les grenadiers du roi de Naples Joseph Napoléon, le suivit en Espagne, 1808, fit la campagne d'Autriche, devint chef de bataillon, en 1811, renonça à ce grade pour avoir occasion de prendre part à la campagne de 1812, servit en 1813 comme aide de camp de Jomini, et, en 1814, officier d'état-major de cavalerie, gagna à Craone, une deuxième fois, le grade de chef de bataillon. En 1815, il combattit à Waterloo. Sous la Restauration, il publia : *Principes de stratégie*, trad. de l'allemand du prince Charles, Paris, 1818, 3 vol. in-8°; *Mémoires pour servir à l'histoire de la campagne de 1814*, Paris, 1819, 2 vol. in-8° et atlas; *Histoire des campagnes de la Révolution*, Paris, 1819-1824, 15 vol. in-8°. Appelé, en 1820, à créer la chaire d'art et d'histoire militaire à l'École d'application d'état-major, il l'occupa pendant 14 ans avec distinction; nommé lieutenant-colonel en 1830, colonel en 1832, il fut attaché au dépôt de la guerre, et en devint chef en 1836. Promu général de brigade en 1841, il entra dans le cadre de réserve en 1843, et consacra ses loisirs à des travaux scientifiques militaires; il publia : *Traité de la tactique*, d'après les documents laissés par le marquis de Ternay; *Etat militaire des puissances européennes; Mémoires de Masséna*, Paris, 1849-50, 7 vol. in-8°, etc. Il a dirigé, de 1823 à 1831, le *Bulletin des sciences militaires*. C. D—Y.

KOEHLER (Christian), peintre de l'école de Dusseldorf, né en 1809 à Werben (Vieille-Marche), m. en 1861, élève de Bendemann, a emprunté presque tous ses sujets à l'histoire sainte : *Eléazar et Rébecca. Entrevue de Jacob et de Rachel, Moïse sauvé des eaux, Agar dans le désert, Suzanne au bain, David vainqueur de Goliath, la Fille de Jephté, Judith et Holopherne*, etc. On lui doit aussi des tableaux de genre et des portraits.

KOEKKOEK (Bernard-Cornélius), paysagiste hollandais, né en 1803 à Middelbourg, m. en 1862, était fils d'un peintre de marines. Pendant un séjour de trois ans qu'il fit à Amsterdam, il s'appropria la manière de Schelfhout et de Van Oos. Ses tableaux reproduisent la nature

avec fidélité, tout en offrant une certaine poésie dans la composition. Koekkoek a fondé et dirigé l'école de dessin de Clèves. Il a écrit des *Souvenirs et communications d'un paysagiste*, Amsterdam, 1841.

KOLOBENG, v. de l'Afrique australe, au N.-E. du désert de Kalahari, près de la République Transvaalique, à 1,450 kil. N.-E. du Cap. Bâtie au milieu de la tribu des *Bakwains*, aux sources de la rivière Notuani, qui se jette dans le Limpopo, elle a été fondée, vers 1845, par la mission évangélique de Londres. C. P.

KOPAL, v. de la Sibérie occidentale (Territoire de Sémipalatinsk), fondée en 1847 au pied du rameau Kopal de l'Ala-Tau Dzoungarien, dans le *pays des Sept-Rivières*, sert d'entrepôt commercial avec la ville chinoise d'Ili ou Kouldja, et de poste militaire pour maintenir dans la soumission les Kirghiz de la Grande-Horde. Elle est le chef-lieu d'un des 4 arrondissements du Territoire de Sémipalatinsk, entre ceux d'Ala-Tau au S., d'Ayagouz au N., la frontière chinoise à l'E., et le lac Balkasch à l'O. C. P.

KORTUM (Jean-Frédéric-Christophe), historien, né en 1788 à Eichhorst (Mecklembourg), m. en 1858, reçut en 1812, une place de professeur à l'Institut d'Hofwyl, passa au collége d'Aarau en 1817, à celui de Neuwied en 1819, et devint professeur d'histoire à Bâle en 1821, à Berne en 1826, à Heidelberg en 1840. Il a publié, en allemand : *L'Empereur Frédéric Ier*, Aarau, 1818, in-8°; *Histoire des constitutions politiques de la Grèce*, Heidelberg, 1821; *Histoire de la formation des républiques fédératives au moyen âge et dans les temps modernes*, Zurich, 1827-29, 3 vol. in-8°; *Histoire du moyen âge*, Berne, 1836-37, 2 vol. in-8°; *Histoire romaine jusqu'à la chute de l'Empire d'Occident*, Heidelberg, 1843; *Histoire de l'origine de l'ordre des Jésuites*, Mannheim, 1843; *Histoire de la Grèce jusqu'à la chute de la fédération achéenne*, 1854, 2 vol. in-8°. B.

KOSEGARTEN (Jean-Godefroi-Louis), orientaliste et historien allemand, né en 1792 à Altenkirchen, dans l'île de Rügen, m. en 1860, enseigna les langues orientales en 1817 à Iéna, et depuis 1824 à Greifswald. On a de lui : une édition de la *Pomerania* de Kantzow, Greifswald, 1816-17, 2 vol.; une édition des *Moallakât* d'Amrou-ben-Kelthum, Iéna, 1819; une traduction allemande du *Tûti-Nâmeh*, recueil de contes persans, Stuttgard, 1822; *Commentatio de priscâ Ægyptiorum litteraturâ*, Weimar, 1828; *Chrestomathia arabica*, Leipzig, 1828; des éditions des *Annales arabes* de Taberi, Greifswald, 1831, du recueil de chants indiens intitulé *Kitâb al Aghâni*, ibid., 1840, et du *Pantschatantra*, Bonn, 1848; *Monuments de l'histoire de la Poméranie et de l'île de Rügen*, en allemand, Greifswald, 1834; *Codex Pomeraniæ diplomaticus*, Greifswald, 1843 et 1849.

KOSSOGOL (Lac), appelé par les Mongols *Baïgal-Dalaï*, grand lac de l'Empire chinois (Mongolie), entre 49° 6'-51° 33' 45" lat. N., et 98° 12'-99° 8' long. E., au S. des monts Sayanes, et tout près de la frontière du gvt russe d'Irkoust; longueur d'environ 250 kil.; largeur moyenne de 50; profondeur inconnue. Il est élevé d'environ 1,880 mèt. au-dessus du niveau de la mer, et très-poissonneux. Encaissé entre deux hautes ramifications des Sayanes, il en reçoit de nombreux ruisseaux, et principalement au N. les neiges du glacier Munko-Sardyk : il se déverse au S. par l'Iga, le principal bras de la Sélenga. Il renferme au milieu une île conique qui paraît avoir été soulevée par des forces volcaniques, et l'on trouve des laves sur plusieurs points de ses rivages. C. P.

KOUBAN (Territoire du), division administrative de l'Empire russe (lieutenance de la Caucasie); formé en 1863 de l'ancien pays des Cosaques de la mer Noire, auquel on a joint toute l'ancienne Circassie (Adighes et Tcherkesses) dans le Caucase occidental; borné au N. par le pays des Cosaques du Don, à l'O. par la mer d'Azow, le détroit d'Iénikalé et la mer Noire, au S. par le gouv. de Koutaïs, à l'E. par celui de Stavropol et le Territoire du Térek. Il est séparé par le Kouban en deux parties : au N., plaines marécageuses sur les bords de la mer d'Azow, mais assez fertiles en céréales et en pâturages, arrosées par la Jeja, le Tchelbasi, le Kirpili, le Kouban; au S., vallées encaissées entre le Caucase et la mer, pays montagneux et peu fertile. Sup., 98,000 kil. carrés, dont 48,000 pour la partie au N. du Kouban; pop., 512,000 hab., dont 314,000 pour la partie septentrionale. Ch.-l., *Iékatérinodar*. La principale population est celle des *Cosaques Tchernomores* (de la mer Noire), descendants des anciens Cosaques Zaporogues de l'Ukraine, établis dans ce pays en 1792. On les appelle aujourd'hui *Cosaques du Kouban*, divisés en 8 régiments au N. du fleuve, et 10 au Sud. C. P.

KOUTAIS ou KOTATIS (Gvt de), province de l'Empire de Russie, dans la lieutenance du Caucase, au S. de cette montagne, entre les gvts de Stavropol au N., de Tiflis à l'E., d'Erivan et la Turquie d'Asie au S., la mer Noire à l'O. Pays très-montagneux, divisé par des rameaux du Caucase en profondes vallées, où coulent le *Rion* ou *Phase*, l'*Engouri*, le *Kour*, etc.; mines de fer, de cuivre et d'argent; terres fertiles en blé, vins, miel; 38,170 kil. car.; 644,341 hab., Géorgiens, Arméniens, Juifs, ou Tartares. Ce gvt, qui correspond à l'ancienne Colchide, comprend les petits pays de Gourie, d'Imérétie, de Mingrélie, d'Abasie. Outre *Koutaïs*, le chef-lieu, il renferme les villes d'*Akhiska*, et les forts maritimes de *Poti* et de *Soukoum-Kalé*. C. P.

KOWNO (Gvt de), gvt de l'Empire russe, formé de l'ancienne province lithuanienne de Samogitie, entre les gvts de Courlande au N., de Vilna à l'E., d'Augustowo au S., la Prusse propre et la Baltique à l'O. Pays plat, arrosé par l'Aa, la Windau, le Niémen inférieur et ses affluents; sol fertile; commerce de blé, de miel, surtout de lin et de chanvre. Ch.-l., *Kowno*. 40,571 kil. car.; 988,287 hab., catholiques. C. P.

KOZMIAN (Cajetan), poëte polonais, né en 1783, m. en 1856, a été, comme chef de l'école classique, en butte aux attaques des romantiques, à la tête desquels se trouvait Mickiewicz. Ses odes passent pour ce que la langue polonaise possède de plus beau dans le genre lyrique. On lui doit aussi des biographies de Kosciuszko, de Dombrowski, de Czartoryiski, etc., et des traductions d'*Horace* et des *Bucoliques de Virgile*. Mais son chef-d'œuvre poétique est *les Géorgiques de la Pologne*.

KRASINSKI (Valérien, comte), littérateur polonais, né dans la Russie Blanche vers 1780, m. en 1855, appartenait à une famille luthérienne. Placé, jeune encore, à la tête d'une division du ministère de l'instruction publique, et chargé de la direction des cultes dissidents en Pologne, il fit obtenir aux Juifs l'établissement d'un collége rabbinique à Varsovie, et introduisit dans sa patrie l'impression stéréotype. Lors de l'insurrection de 1830, il fit partie de la députation envoyée à Londres par le gouvernement national pour solliciter l'appui de la Grande-Bretagne : le triomphe des Russes l'empêcha de revenir, et, pour échapper à la misère, il se livra aux lettres. Les livres qu'il a publiés sont en anglais : *The Rise, progress, and decline of the Reformation in Poland*, Londr., 1839-40, 2 vol. in-8°; *Panslavism and Germanism*, ibid., 1848, in-12; *Lectures on the religious history of the Slavonian nations*, Édimbourg, 1851, in-8°; *Montenegro and the Slavonians in Turkey*, ibid., 1853, in-8°. Il a aussi traduit en anglais le *Traité des Reliques* par Calvin, 1854, in-8°.

KRASINSKI (Sigismond, comte), poëte polonais, né en 1810, m. à Paris en 1859, publia, sous le voile de l'anonyme, la *Comédie humaine* et *Iridion*, poëmes qui eurent un grand retentissement à l'étranger.

KREIL (Charles), physicien et astronome, né en 1798 à Ried (Autriche), m. en 1863, étudia à l'Université de Vienne, obtint successivement divers emplois aux observatoires de Vienne, de Milan, et de Prague; fut appelé, en 1845, à diriger celui de cette dernière ville, et, depuis 1851, fut directeur de l'Institut de météorologie et de magnétisme terrestre à Vienne. Outre les articles qu'il fit insérer dans les recueils scientifiques, il a publié, en italien : *Tables historiques et théoriques sur les comètes*, Milan, 1832; *Observations sur le mouvement de libration de la lune*, ibid., 1836; les 2 vol. de Supplément aux *Éphémérides astronomiques* de Milan, 1836-38; — en allemand : *Essai d'une appréciation de l'influence de la lune sur l'état atmosphérique de la terre*, Prague, 1841; *Sur la nature et le mouvement des comètes*, ibid., 1843; *Topographie magnétique et géographique de la Bohême*, ibid., 1846; *Topographie magnétique et géographique de l'Empire d'Autriche*, Vienne, 1846-1851, 5 vol.; *Influence des Alpes sur la manifestation de la force magnétique terrestre*, ibid., 1850; *Comptes rendus de l'Institut central de météorologie et de magnétisme terrestre*, ibid., 1852 et suiv.; *Influence de la lune sur la déclinaison magnétique et sur l'intensité des forces horizontales qui composent la force magnétique de la terre*, ibid., 1852-53, 2 vol.

KRUCKOWIECKI (Jean, comte), général polonais, né vers 1770, m. en 1850, fit la campagne de 1796 contre la France en qualité d'aide-de-camp du général autrichien Wurmser, entra en 1806 au service du grand-duché de Varsovie, et fit avec distinction toutes les campagnes jusqu'en 1813. Nommé gouverneur de Varsovie lors de l'insurrection de 1830, il mit la ville en état de défense, et, en 1831, devint président du gouvernement; mais, dépourvu de hautes capacités militaires, il traita bientôt avec le gé-

néral en chef russe Paskévitch. Les Russes le reléguèrent dans l'intérieur de leur Empire.

KUGLER (François-Théodore), archéologue allemand, né à Stettin, en 1808, m. en 1858, professeur à l'Académie des beaux-arts de Berlin en 1835, est un de ceux qui ouvrirent des voies nouvelles à l'histoire de l'art, et qui provoquèrent en Prusse la naissance d'un art national. Ses écrits sont nombreux; on a de lui, entre autres : *Monuments des arts plastiques du moyen âge dans les Etats prussiens*, Berlin, 1830, in-fol.; *Sur la polychromie dans l'architecture et dans la sculpture grecques, et sur ses limites*, 1835, in-4°; *Manuel de l'histoire de la peinture depuis Constantin jusqu'aux temps modernes*, 1837 et 1847, 2 vol. in-8°; *Description des trésors de l'art conservés à Berlin et à Potsdam*, 1838, 2 vol.; *Manuel de l'histoire de l'Art*, Stuttgard, 1841 et 1847; *Opuscules sur l'histoire de l'Art*, Berlin, 1853; *Histoire de l'architecture*, Stuttgard, 1856, 2 vol.

KUNTH (Charles-Sigismond), botaniste, né à Leipzig en 1788, m. en 1850, fut professeur de botanique à l'Université de Berlin en 1819, et membre de l'Académie des sciences de la même ville en 1829. On a de lui : *Flora Berolinensis*, Berlin, 1813 et 1838, 2 vol. in-8°; *Nova genera et species plantarum*, Paris, 1815-25, 7 vol. in-fol.; *Monographie des légumineuses*, 1819; *Graminées de l'Amérique tropicale*, 1829-33, 2 vol.; *Suites à la Monographie des mélastomées et des plantes équinoxiales commencée par Bonpland*, contenant près de 6,000 descriptions de plantes.

KURUMAN, ou *Nouveau-Litakou*, ville de l'Afrique australe, au N. du fleuve Orange, et sur les bords du Kuruman, par 27° 24′ lat. S., et 21° 50′ long. E., à 320 kil. S.-O. de Kolobeng. Elle a été fondée en 1812 par les missionnaires anglais Hamilton et Moffat. C. P.

L

LAC — LAC

LABLACHE (Louis), chanteur italien, né à Naples en 1794, m. en 1858. Sa carrière ne fut qu'une suite de triomphes. A l'âge de 36 ans, et dans toute la plénitude de son talent, il vint au théâtre italien de Paris, qu'il ne quitta presque plus. Lablache avait une magnifique voix de basse chantante, et si puissante, que les Italiens l'appelaient *le héros du chant;* elle embrassait deux octaves pleines, montant du *sol* grave au *sol* aigu de poitrine. En même temps elle était agile, souple, graciense. Non moins étonnant comme comédien, Lablache était plein de dignité dans les rôles sérieux; et jamais, dans les rôles comiques ou bouffes, gaieté ne fut plus communicative que la sienne. B.

LABROUSTE (Alexandre-Pierre-Victor), né à Paris en 1796, m. en 1866, était fils d'un député au Conseil des Cinq-Cents. Après avoir été avoué à Paris, puis suppléant d'une justice de paix, il avait quitté sa profession de praticien lorsqu'il fut choisi, en 1838, par une réunion d'anciens élèves du collége de Sainte-Barbe, où il avait fait ses études, pour diriger cet établissement qui allait succomber sous la mauvaise fortune. Avec l'aide de collaborateurs dévoués comme lui, et entre autres de M. Guérard, le préfet des études, il porta, en moins de vingt ans, son collége à un degré de prospérité inouïe, qui en fit un des plus importants établissements d'instruction publique de France. Un tel succès attira l'attention sur Labrouste : il fut décoré de la Légion d'honneur, et, en 1853, appelé au Conseil supérieur de l'instruction publique, où il montra toute son aptitude dans les questions d'éducation et d'enseignement. L'éducation à la campagne, pour les jeunes écoliers, est une idée de Labrouste : il la réalisa en créant à Fontenay-aux-Roses une succursale, qu'il appela *Sainte-Barbe-des-Champs*. La restauration, la transformation et le développement de l'ancien collége fondé par Victor de Lanneau fera vivre le nom de Labrouste. C. D.—v.

LACORDAIRE (Jean-Baptiste-Henri), célèbre prédicateur dominicain, né en 1802 à Recey-sur-Ource (Côte-d'Or), m. en 1861, était fils d'un médecin, entra, en 1812, au lycée de Dijon, fit son droit à la Faculté de la même ville et son stage d'avocat à Paris. En 1821, il sentit naître sa vocation religieuse, et entra au séminaire de St-Sulpice. Il fut ordonné prêtre en 1827, et remplit les fonctions d'aumônier successivement dans un couvent de la Visitation à Paris, au collége de Juilly, et au collége Henri IV (auj. lycée Napoléon). Il ambitionnait le rôle de missionnaire, et se disposait à partir pour l'Amérique, lorsque la Révolution de 1830 éclata. Le jeune ecclésiastique ayant été voir l'abbé de Lamennais en Bretagne, ce dernier le décida à travailler avec lui à *l'Avenir*, nouveau journal qui parut le 18 oct. 1830. La doctrine que préconisait cette feuille était la séparation de l'Église et de l'État, un clergé doté par les fidèles et non plus par le budget, la liberté de l'enseignement et de la presse, enfin l'Italie, la Belgique, la Pologne, rendues à leur propre nationalité. Lacordaire montra dans le développement de ces idées une verve, une chaleur, une passion et un talent vraiment remarquables. *L'Avenir* attaquait des choses établies, et professait des doctrines contraires à certaines lois; le journal fut cité en justice; Lacordaire y comparut trois fois, comme un de ses rédacteurs, et plaida pour lui-même avec un talent qui put le faire absoudre une fois. Tant de bruit, une lutte si opiniâtre, finit par alarmer le clergé : le 18 sept. 1832 parut une *Lettre encyclique* du Pape, qui blâmait les doctrines et les tendances de *l'Avenir*. Alors Lamennais et Lacordaire se rendirent à Rome pour y soumettre leur conduite à l'arbitrage de Grégoire XVI, qui les désapprouva. Lacordaire se soumit, se renferma désormais dans l'exercice de ses devoirs de prêtre, et revint occuper, à Paris, le modeste poste d'aumônier de la Visitation. — Son début, comme prédicateur, eut lieu à Paris, en 1834, devant les élèves du collége Stanislas, auxquels il fit des conférences qui attirèrent l'attention publique. L'autorité épiscopale s'en émut, et il fallut les discontinuer. En 1835 et 1836, Mgr de Quélen, archevêque de Paris, le chargea de prêcher le carême à Notre-Dame; il n'avait que des hommes, et surtout des jeunes gens, pour auditeurs; il mêla un peu de politique, un peu de toutes les questions du moment à ses saintes exhortations, et son succès fut immense. Né pour la parole, voyant tout le bien qu'elle pouvait faire, il souhaita qu'elle devînt pour lui un devoir quotidien, et, en 1840, entra dans l'ordre des Frères prêcheurs ou *Dominicains*. L'année suivante, il reparut dans la chaire de Notre-Dame avec son nouvel habit, mais ne prêcha qu'une fois. Il y remonta en 1843, et, chaque année, jusqu'en 1851, il reprit ses conférences du carême au milieu de la même affluence d'auditeurs. Il donna aussi, en divers temps, des conférences ou des retraites dans les principaux diocèses. — Le P. Lacordaire souhaitait de voir revivre en France l'ordre dont il avait pris l'habit en Italie; il avait, peu de temps avant son admission parmi les Dominicains, publié un *Mémoire pour le rétablissement de l'ordre des Frères prêcheurs en France*, in-8°, et une *Vie de St Dominique*, Paris, 1840, in-8°. Il réussit : l'ordre des Dominicains fut autorisé, et il en releva le premier couvent à Chalais, non loin de Grenoble et de la Grande-Chartreuse. — Les Révolutions devaient toujours être fatales au P. Lacordaire : celle de 1830 le jeta dans une polémique brûlante, et le fit le second de Lamennais; celle de 1848 le conduisit dans l'Assemblée constituante, où l'envoya le département des Bouches-du-Rhône. Il vint siéger, en habit de dominicain, au sommet de la Montagne, et aborda plusieurs fois la tribune, mais sans succès. Il comprit que là n'était pas sa place, et, après une dizaine de jours, il donna sa démission de représentant du peuple. Néanmoins, il conserva toujours la conviction que, la vraie politique étant une large application des lois de justice et de charité, cet ordre de choses ne devait pas être soustrait aux préoccupations du prêtre. En 1860, le P. Lacordaire se laissa porter à l'Académie française, honneur que l'humilité du P. de Ravignan avait refusé. La politique lui porta encore malheur en se mêlant à son discours de réception, qui ne répondit pas à sa haute réputation d'éloquence. Peu de temps après, le P. Lacordaire se retira à Sorèze, non loin de Carcassonne, où il avait établi une maison secondaire de son ordre, et c'est là qu'il est mort.

Le P. Lacordaire fut le plus grand orateur sacré de

son temps; emporté par une bouillante et brillante imagination, il manquait quelquefois de goût, de noblesse même, et descendait jusqu'à la vulgarité, comme pour mieux se faire entendre de certains de ses auditeurs, mais, ainsi que l'a dit M. Sainte-Beuve, « il n'en est aucun qui, par la hardiesse des vues et l'essor des idées, par la nouveauté et souvent le bonheur de l'expression, par la vivacité et l'imprévu des mouvements, par l'éclat et l'ardeur de la parole, par l'imagination et même la poésie qui s'y mêlent, puisse se comparer au P. Lacordaire. » Ses *Conférences* de Notre-Dame forment un ensemble dogmatique reposant sur cette idée que l'Eglise est immuable, mais qu'à chaque âge nouveau du catholicisme, il surgit des nouveautés nécessaires, sans que cela doive porter atteinte à la Foi. Il expose les moyens d'acquérir la Foi, et montre l'influence civilisatrice de la doctrine catholique sur l'humanité et sur la société; enfin, il examine la vie de Jésus-Christ sous le triple aspect de Dieu, de législateur et d'homme. Outre les ouvrages cités, on a encore du P. Lacordaire : *Considérations philosophiques sur le système de M. de Lamennais*, Paris, 1834, in-8°; *Conférences de Notre-Dame de Paris*, 1835-50, 3 vol. in-8°; *Prédications du R. P. Lacordaire à Nancy*, 1843, in-8°; *Conférences du R. P. Lacordaire, prêchées à Lyon et à Grenoble*, Lyon, 1845, in-8°; *Oraisons funèbres de M. de Forbin-Janson, du général Drouot*, et *d'O'Connell*, Paris, 1841-48, in-8°. Ces trois discours sont remarquables; le plus beau est l'oraison du général Drouot, une des plus heureuses et des plus sympathiques inspirations du grand orateur. Son dernier ouvrage publié roule sur *la liberté de l'Italie et de l'Eglise*, Paris, 1860, in-8°; il le composa de verve; c'est un éloquent plaidoyer pour le maintien de la souveraineté temporelle du Pape. C. D—Y.

LACORNÉE (Jacques), architecte, né à Bordeaux en 1779, m. en 1856, fils d'un tailleur de pierres, fut élève de Bonnard. On lui doit trois des plus beaux édifices de Paris : le palais du Conseil d'État et de la Cour des Comptes, commencé sous la direction de Bonnard, mais peu avancé quand il mourut; l'Hôtel du ministère des affaires étrangères, sur le quai d'Orsai; et le grand bâtiment de la Manufacture impériale des tabacs. Les deux premiers édifices, bien qu'ils ne soient pas irréprochables sous le rapport de l'effet des lignes et des masses, placent Lacornée au rang de nos premiers architectes. C. D—Y.

LACROSE (Bertrand-Théobald-Joseph, baron de), fils du contre-amiral de ce nom (*V.* le *Diction.*), né à Brest en 1796, m. en 1865, entra dans la marine en 1811, passa dans la garde impériale en 1813, et se retira du service en 1815 avec le grade de capitaine. Député de Brest depuis 1834, il fit encore partie de l'Assemblée constituante de 1848, et reçut, aux journées de juin, le commandement des gardes nationales des départements. Dans le 1er ministère formé par le prince Louis-Napoléon, il eut le portefeuille des travaux publics. Réélu à la Législative, il fut encore ministre de l'intérieur par intérim pendant quelques mois, et reprit la direction des travaux publics en 1851. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut membre de la Commission exécutive, puis entra au Sénat avec le titre de secrétaire. B.

LACTÉE (Voie) (Mythologie), partie du ciel composée de myriades d'étoiles qui font une longue trace blanchâtre du N. au S. Les Grecs disaient que Junon ayant donné à téter à Hercule nouveau-né, qu'elle avait trouvé abandonné dans un champ, il aspira son lait avec tant d'avidité, qu'il s'en répandit dans le ciel une grande partie, qui forma la voie lactée. C'est en suivant la voie lactée que les héros divinisés entraient dans le ciel.

LA FAGE (Juste-Adrien Lenoir de), musicographe et compositeur, né à Paris en 1805, m. en 1862, fut le premier qui introduisit l'orgue d'accompagnement dans les églises. Depuis 1833, sa vie fut partagée entre les voyages, les études théoriques, l'enseignement, et les travaux de la composition. Il a laissé divers morceaux de musique instrumentale, des romances et chansons, des cantiques, des messes, des motets, des psaumes, et les ouvrages suivants : *Manuel complet de musique vocale et instrumentale, ou Encyclopédie musicale* (avec Choron), Paris, 1836-38, 6 vol.; *Sémiologie musicale, ou Exposé succinct et raisonné des principes élémentaires de la musique*, 1837, in-8°; *De la chanson considérée sous le rapport musical*, 1810, in-8°; *Eloge de Choron*, 1843, in-8°; *Histoire générale de la musique et de la danse*, 1844, 2 vol., où il n'est traité que de l'antiquité; *Notice sur Joseph Baini*, 1844, in-8°; *Miscellanées musicales*, 1844, in-8°, où ont été recueillies des notices publiées à diverses époques sur des musiciens célèbres; *Cours complet de plain-chant*, 1855-56, 2 vol. in-8°, etc. B.

LA FARINA (Joseph), littérateur et homme d'État italien, né à Messine en 1815, m. en 1863, fut quelque temps avocat. Compromis en 1837 dans un mouvement libéral, il quitta la Sicile, et lorsque, deux ans après, il eut obtenu d'y rentrer, il fonda successivement plusieurs journaux hostiles au gouvernement. Comme on lui interdit bientôt de rien publier, il alla s'établir à Florence, où il fit paraître des *Études sur le XIIIe siècle*, ainsi que des ouvrages illustrés sur l'*Italie*, l'*Allemagne rhénane*, la *Suisse* et la *Chine*, et entreprit la publication d'une *Histoire d'Italie depuis* 1815. Lorsqu'en 1847 l'Italie commença sa réforme politique, il seconda les efforts des libéraux toscans par la création de l'*Alba* (l'Aurore), journal démocratique et antipapal. La Sicile s'étant soulevée, il se hâta d'y retourner, et fut nommé membre du comité de la guerre, puis représentant au Parlement : après s'être acquitté de missions à Rome, en Toscane et auprès du roi de Piémont Charles-Albert, il cumula les portefeuilles de l'intérieur, des travaux publics et de l'instruction publique. En 1849, le rétablissement de l'autorité du roi de Naples le contraignit de se retirer à Turin, où il écrivit une *Histoire de la Révolution de Sicile*, 2 vol. Au moment de la guerre de 1859 contre l'Autriche, il voyait encore dans la république le salut de l'Italie; mais il ne tarda point à adopter les idées d'unité monarchique, et devint un des agents les plus actifs du comte de Cavour. Il fonda donc la *Société nationale italienne*, qui contribua puissamment au mouvement unitaire de 1860, et fut député au Parlement italien par 24 colléges électoraux. Après que la Sicile eut fait sa révolution, on l'envoya dans l'île pour hâter l'annexion au Piémont et empêcher le débordement des passions démocratiques; mais Garibaldi le fit expulser. La Farina fut ensuite appelé au Conseil d'État, et, quand il mourut, il avait la vice-présidence du Parlement. B.

LAFERRIÈRE (Louis-Firmin-Julien), jurisconsulte, né à Jonzac en 1798, m. en 1861, avocat près la Cour royale de Bordeaux depuis 1821, fut nommé professeur de droit administratif à la Faculté de Rennes en 1838, inspecteur-général des Facultés de droit en 1847, conseiller d'État en 1849, recteur de l'Académie de Seine-et-Oise en 1850, et enfin administrateur de l'Académie de Toulouse. Il entra, par décret impérial, à l'Académie des sciences morales et politiques, en 1855. On a de lui : *Essai sur l'histoire du droit français*, 1836-38, 2 vol. in-8°; *Cours de Droit public et administratif*, 1839, 2e édit., 1854, 2 vol. in-8°; *Histoire du droit civil de Rome et du droit français*, 1846-58, 6 vol. in-8°; *Essai sur la réforme hypothécaire et sur le développement du crédit foncier*, 1848, in-8°; *De l'enseignement administratif dans les Facultés de droit*, 1849, in-8°; *Histoire des principes, des institutions et des lois pendant la Révolution française*, 1850 et 1852, in-12; *Essai sur les anciennes coutumes de Toulouse*, 1855, in-8°; *Mémoire sur les lois de Simon de Montfort et sur les coutumes d'Albi des XIIIe, XIVe et XVe siècles*, 1856, in-8°; *Mémoire sur les origines de l'Université de Paris*, dans le *Compte rendu des séances de l'Académie des sciences morales et politiques*, t. XXIII.

LAFONT (Charles), auteur dramatique, né à Liége en 1809, m. en 1864, fut attaché à la Bibliothèque Ste-Geneviève de Paris. Ses principaux drames sont : *la Famille Moronval*, 1834; *Jarvis l'honnête homme*, 1840, remanié sous le titre du *Marchand de Londres*; *la Folle de la Cité*, 1843. Il fit jouer au Théâtre-Français *le Chef-d'œuvre inconnu*, 1837.

LAGRANGE (Charles), conspirateur, né à Paris en 1804, m. en 1857, servit dans l'artillerie de marine, prit part à la Révolution de 1830 et à l'insurrection de Lyon en 1834, fut condamné à la détention perpétuelle, réussit à s'échapper de prison, revint en France après l'amnistie de 1839, fut encore un des acteurs de la Révolution de 1848, figura, comme représentant de la Seine, dans l'Assemblée constituante et la Législative parmi les Montagnards, et fut expulsé après le coup d'État du 2 déc. 1851.

LAGRENÉ (Théodore-Marie-Melchior-Joseph de), diplomate, né près d'Amiens en 1800, m. en 1862, eut à s'occuper, comme chargé d'affaires à St-Pétersbourg, des négociations relatives à la Belgique en 1831, des complications qu'entraîna l'insurrection polonaise, et protesta contre le traité d'Unkiar-Skelessi, conclu entre la Russie et la Turquie. Nommé ministre à Darmstadt en 1834, à Athènes en 1835, il accepta en 1843 une mission extraordinaire en Chine, où il obtint un traité de commerce avantageux et une certaine liberté pour le culte chrétien. De retour en 1846, il fut élevé à la pairie. Député de la Somme à l'Assemblée législative en 1849, il rentra dans la vie privée après le coup d'État de 1851,

et devint un des administrateurs du chemin de fer du Nord. B.

LA GUETTE (Catherine MEURDRAC DE), née à Mandres (Brie) en 1613, m. en 1680, épousa Jean Marius ou Mariot de La Guette, gentilhomme qui, pendant la Fronde, prit parti pour les princes. Elle se mêla activement aux intrigues des Frondeurs, et, quand tout fut rentré dans l'ordre, se retira en Hollande. Mme de La Guette est surtout connue par des *Mémoires* sur les événements de son temps et sur elle-même. Ils parurent un an après sa mort, La Haye, 1681, in-18, et ont été réimprimés dans la Bibliothèque elzévirienne, Paris, 1856, in-18.

LAING (Alexandre-Gordon), voyageur anglais, né en 1794 à Édimbourg, d'un maître de pension, m. en 1826, entra au service militaire dès l'âge de 16 ans. En 1820, il était à Sierra-Leone, comme lieutenant et aide-de-camp du gouverneur Maccarthy, quand on le chargea de reconnaître la contrée située entre la Rockelle et la Gambie. C'est à ce voyage qu'on doit les premiers renseignements un peu exacts sur la région qui environne Tombouctou. Promu au grade de major, à son retour en Angleterre, 1825, il accepta une mission de découvertes aux sources du Niger, alla de Tripoli à Tombouctou avec une caravane, et fut étranglé, sur la route de Tombouctou à Sansanding, par ordre d'un cheik arabe qui voulait le contraindre à se faire musulman.

LAJARD (J.-B.-Félix), archéologue, né à Lyon en 1783, m. en 1858, fut attaché comme secrétaire, en 1807, à l'ambassade du général Gardanne en Perse, et prit dans ce pays le goût des antiquités orientales. Rentré dans la vie privée en 1815, il se livra à ce genre d'études, et publia : *Recherches sur le culte, les symboles, les attributions et les monuments figurés de Vénus, en Orient et en Occident*, 1837-1847, in-4°; *Recherches sur le culte public et les mystères de Mythra en Orient et en Occident*, 1847-48, in-4°. Lors de l'épuration politique de l'Institut, en 1816, Lajard entra, par ordonnance royale, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, bien qu'alors il n'eût encore rien publié. Il prit une part active aux travaux de cette Académie, fut de la commission de l'*Histoire littéraire de la France*, et inséra, dans le tome XVI des *Mémoires*, un travail considérable intitulé : *Recherches sur le culte du cyprès pyramidal chez les peuples civilisés de l'antiquité*, et divers autres Mémoires dans le même recueil. Les ouvrages de Lajard ont pour but principal de démontrer l'existence de rapports antiques entre la Grèce et l'Orient.

LAJATICO (Don Neri CORSINI, marquis de), homme d'État italien, né à Rome, m. en 1859, entra de bonne heure au service de la Toscane. Il était gouverneur civil et militaire de Livourne lors des événements de 1847. Appelé en février 1848, par le grand-duc Léopold, aux ministères des affaires étrangères et de la guerre, il contracta une alliance intime avec Charles-Albert, et organisa rapidement un petit corps d'armée avec lequel il se distingua à la journée de Curtatone : mais contrecarré dans ses projets par le grand-duc tout dévoué à l'Autriche, il dut bientôt se retirer, et vit avec douleur la fuite du souverain (7 février 1849) et son rétablissement par l'intervention armée de l'Autriche. Représentant de la Toscane au camp des souverains alliés, il fit la campagne de 1859, puis accepta la mission de défendre à Paris et à Londres les vœux des Toscans pour l'annexion à la Sardaigne. Il mourut à Londres pendant le cours de sa mission. C. P.

LA LAGUNA (dép. de), division administrative du Mexique, entre les dép. de Campêche à l'E., de Tabasco et de Chiapas à l'O., la colonie anglaise de Balise au S. et le golfe du Mexique au N., comprend le S.-O. de la presqu'île d'Yucatan, et tire son nom de la vaste *Lagune de Terminos*, formée par le golfe du Mexique entre le continent et l'île de Carmen. Côtes basses et marécageuses, climat malsain; commerce de bois de teinture et de peaux. Ce dép. dépend de la division militaire de Mérida. Ch.-l., *Carmen*. C. P.

LA MARMORA (Albert FERRERO, comte de), général et archéologue italien, né à Turin en 1789, m. en 1863, servit dans les armées françaises de 1807 à 1814, puis dans l'armée sarde, fut confiné pendant près de 9 ans en Sardaigne comme soupçonné d'avoir sympathisé avec la Révolution de 1821, reçut en 1841 le commandement de l'École royale de marine établie à Gênes, dirigea en 1848 les troupes piémontaises qui participèrent à la défense de Venise, fit partie du Sénat institué par Charles-Albert, et retourna en Sardaigne en qualité de commissaire extraordinaire en 1849. On a de lui un *Voyage en Sardaigne*, grand ouvrage divisé en 4 parties : *Description physique et politique*, 1826 et 1839; *Antiquités*, 1840; *Description géologique*, 1852; *Itinéraire*, 1860. Il est aussi l'auteur de plusieurs Mémoires sur les grès et sables du Sahara, et sur la géologie du bassin occidental de la Méditerranée. C. P.

LAMBEL, né à en , m. en , député du Rouergue (Aveyron) à l'Assemblée constituante, proposa la suppression des titres de noblesse. Ce fut à la séance du soir du 19 juin 1790 que cette proposition fut faite. La Fayette et Lameth l'appuyèrent; Lechapelier la formula en projet de décret, qui fut adopté, et qui interdisait jusqu'aux titres d'excellence, monseigneur, grandeur, abbé, etc., et défendait aux citoyens de prendre d'autres noms que leurs noms de famille et patronymiques, et prohibait l'usage des livrées, des armoiries, et de l'encens, quand il n'est pas offert à la divinité.

LAMBLARDIE (Jacques-Élie), ingénieur, né à Loches en 1747, m. en 1797, exposa, dans un *Mémoire sur les côtes de la haute Normandie* (le Havre, 1789, in-4°), un nouveau système d'écluses de chasse pour repousser les bancs de galets accumulés à l'entrée des ports de ces parages. Puis il imagina des moyens simples et ingénieux de tenir, dans les ports d'assèchement, les bâtiments à flot sans le secours des portes. On lui doit la construction des écluses du Tréport et de Dieppe, et celle du pont à bascule du Havre. Enfin, s'occupant des moyens propres à détruire les obstacles qu'éprouve la navigation de la basse Seine, il conçut l'idée hardie d'un canal qui irait de Villequier au port du Havre, et qui pourrait recevoir les plus gros bâtiments. En 1793, il fut appelé à Paris pour remplacer Perronnet dans la direction de l'École des ponts et chaussées; en 1795, il devint, en outre, professeur à l'École polytechnique. B.

LAMORICIÈRE (Christophe-Louis-Léon JUCHAULT DE), général, né à Nantes en 1806, m. en 1865. Au sortir de l'École polytechnique et de l'École d'application de Metz, il entra dans le génie, fit partie de l'expédition d'Alger en 1830, et passa capitaine aux zouaves nouvellement créés. Directeur du premier bureau arabe et chef de bataillon en 1833, lieutenant-colonel en 1835, colonel après la prise de Constantine en 1837, il fut nommé maréchal de camp à la suite du combat de Mouzaïa en 1840, se distingua encore aux affaires de Tagdempt et de Mascara en 1841, devint lieutenant-général en 1843, prit part à la bataille d'Isly en 1844, organisa en 1847 l'expédition qui fit tomber la smalah d'Abd-el-Khader aux mains du duc d'Aumale, et reçut la soumission de l'émir lui-même. Élu, l'année précédente, député de St-Calais, il se trouvait à Paris quand éclata la Révolution de 1848 : il marcha aux insurgés, et fut blessé. Représentant de la Sarthe à l'Assemblée constituante, il combattit pendant les journées de Juin au Faubourg-Poissonnière et à la Bastille, puis accepta le ministère de la guerre, qu'il conserva jusqu'à l'élection présidentielle. Réélu à l'Assemblée législative, dont il fut vice-président, il combattit la politique du prince Louis-Napoléon, fut arrêté lors du coup d'État du 2 déc. 1851, enfermé quelques jours à Ham, puis éloigné du territoire français. Autorisé à rentrer en France en 1857, il alla, en 1860, prendre le commandement des troupes pontificales contre la révolution italienne, fut attaqué par les généraux piémontais Fanti et Cialdini, défait à Castelfidardo, et contraint de capituler dans Ancône (*V.* ITALIE dans ce *Supplém.*). On a de lui : *Réflexions sur l'état actuel d'Alger*, 1836; *Projet de colonisation de l'Algérie*, 1845; *Rapport sur les haras*, 1850. B.

LA MOTHE-FOUQUÉ (Henri-Auguste, baron de), né à La Haye en 1698, d'une famille de réfugiés calvinistes français, m. en 1774, fit comme simple soldat, en 1715, la campagne des Prussiens contre Charles XII, passa au service du Danemark en 1738, reçut du grand Frédéric, en 1740, un régiment à la tête duquel il se distingua en Silésie, et devint lieutenant-général à l'époque de la guerre de Sept Ans. On a de lui des *Mémoires*, Berlin, 1788, 2 vol. B.

LA MOTHE-FOUQUÉ (Frédéric-Henri-Charles, baron de), petit-fils du précédent, né à Brandebourg en 1777, m. en 1843, fit les campagnes de 1793-1795 dans la cavalerie prussienne, puis se livra à la poésie et au roman idéal. Il est, avec Chamisso, le représentant de cette école poétique allemande qui, se détachant des souvenirs grecs et romains, a puisé ses inspirations dans le moyen âge chrétien. Ses principaux ouvrages sont : *l'Anneau féerique*, *les Voyages de Thiodulf*, *le Troubadour amoureux*, *le Chevalier Galmye*, *Ondine*, *Bertrand Du Guesclin*, et *la Lutte de Wartbourg*. B.

LANCASTRE (Thomas, comte de), né vers 1275, m. en 1322, cousin germain du roi d'Angleterre Édouard II,

se mit à la tête des nobles qui firent décapiter, en 1312, le favori Gaveston, et dirigea le conseil du roi de 1316 à 1318. En 1320, il se déclara encore contre deux nouveaux favoris, les Spenser père et fils, et eut le tort d'appeler à son aide les Écossais : poursuivi par les troupes royales, il dut se rendre et fut mis à mort.

LANCASTRE (Henri, comte de Derby, puis duc de), né vers 1310, m. en 1362, reprit aux Français, en 1337, l'île de Cadsand, prit part à la bataille navale de l'Ecluse en 1340, fut nommé, en 1345, lieutenant du roi Édouard III en Aquitaine, participa, en 1347, au siége de Calais, et eut, par ses conseils, une grande influence sur la conclusion de la paix de Brétigny, en 1360.

LANCASTRE (Jean DE GAND, duc de), troisième fils d'Édouard III, né à Gand en 1339, m. en 1399, suivit son frère le Prince Noir en Castille, se signala à la bataille de Najara (1367), épousa la fille aînée de Pierre le Cruel (1370), fit une campagne désastreuse en France (1373), ne réussit pas mieux dans une attaque contre St-Malo (1378), et tomba dans une impopularité qui ne fut pas sans influence sur l'insurrection de Walt-Tyler (1381). Appelé par Jean Ier, roi de Portugal, contre la Castille, il conquit d'abord la Galice, mais n'éprouva ensuite que des revers (1386). Un de ses fils devint roi sous le nom de Henri IV.

LANGERON (Andrault, comte de), général, né à Paris en 1763, m. en 1831, combattit dans la guerre d'Amérique en 1782-83, émigra à la Révolution, prit du service en Russie, et porta les armes contre la France dans la Belgique avec le duc de Brunswick et le prince de Saxe-Cobourg. Lieutenant-général en 1799, il commanda une division russe à Austerlitz en 1805. Envoyé contre les Turcs, il défendit Bukharest, et prit Silistrie, Routschouk, Giurgewo. Lors de l'expédition de Napoléon Ier en Russie, 1812, il eut un commandement dans l'armée de Tchitchagof. Après avoir fait les campagnes de 1813, 1814 et 1815, il devint gouverneur des bords de la mer Noire. Il commença la guerre de Turquie, en 1828; mais, le commandement en chef ayant été donné à Diebitsch, il prit sa retraite. B.

LANSDOWNE (Henri PETTY FITZ-MAURICE, marquis de), homme d'État, né à Londres en 1780, m. en 1863, était fils du comte de Shelburne (*V.* le *Dict.*). Député, depuis 1802, à la Chambre des communes, il fit de l'opposition. En 1806, il fut du ministère de coalition formé par Fox et Grenville, et remplaça Pitt comme chancelier de l'Echiquier; mais son parti tomba du pouvoir dès l'année suivante. La mort de son frère aîné, en 1809, l'appela dans la Chambre des lords, où il soutint l'abolition des lois pénales contre les catholiques irlandais et celle de l'esclavage. En 1827, à la demande de Canning, il accepta le portefeuille de l'intérieur, puis, sous la courte administration de lord Goderich (Ripon), celui des affaires étrangères. Il devint président du conseil dans le ministère whig de lord Grey, 1830-34, et conserva la même position dans le cabinet Melbourne, 1835-41 : il prit alors à la réforme parlementaire, à la réforme ecclésiastique, à l'établissement de la taxe unique des lettres, etc. Il eut encore la présidence du conseil dans le ministère Russell, 1846-52, et occupa un siége, mais sans fonctions déterminées, dans les cabinets du comte d'Aberdeen et de lord Palmerston. B.

LANSLEBOURG, ch.-l. de canton (Savoie), arr. et à l'E. de St-Jean-de-Maurienne; 1,470 hab.; c'est le point de départ de la magnifique route du mont Cenis.

LAPÈNE (Blaise-J.-B.-Fr.-Édouard), général et écrivain militaire, né en 1790, m. en 1851, fit les dernières campagnes de l'Empire. Capitaine en 1813, il devint, pendant la Restauration, sous-directeur de la manufacture d'armes de Tulle, chef d'escadron après la Révolution de 1830, servit de nouveau en Afrique, fut commandant supérieur de Bougie, lieutenant-colonel en 1839, colonel en 1843, et général de brigade en 1848. Il a laissé : *Événements militaires devant Toulouse en* 1814, Paris, 1822; *Conquête de l'Andalousie, campagnes de* 1810 *et* 1811 *dans le midi de l'Espagne*, 1823; *Campagnes de* 1813 *et* 1814 *sur l'Ebre, les Pyrénées et la Garonne*, 1823; *Vingt-six mois à Bougie, ou Collection de mémoires sur sa conquête, son occupation et son avenir ; Notice historique, morale, politique et militaire sur les Kabyles*, 1840; *Tableau historique de l'Algérie, depuis l'occupation romaine jusqu'à la conquête par les Français en* 1830, 2 parties, in-8°, 1845; *Tableau historique, moral et politique sur les Kabyles*, 1846. On trouve encore, dans les *Mémoires* de l'Académie de Metz, un *Tableau historique de la province d'Oran, depuis le départ des Espagnols en* 1792 *jusqu'à l'élévation d'Abd-el-Kader en* 1831.

LAPIE (Pierre), cartographe, né à Mézières en 1779, m. en 1850, entra dans le corps des ingénieurs-géographes en 1794, fit plusieurs campagnes en Italie, arriva au grade de colonel d'état-major, devint directeur du cabinet topographique du roi Louis XVIII en 1814, et, plus tard, son premier géographe, enfin chef de la section topographique du dépôt de la guerre. Dès 1818, il prit part à l'exécution de la grande *Carte de France*. Auteur d'un *Atlas classique*, 1812, amélioré dans les éditions ultérieures, et d'un très-bel *Atlas universel de géographie ancienne et moderne*, 1828, il a, en outre, donné des cartes spéciales de l'*Europe* (en 6 feuilles), de la *Turquie d'Europe* (en 16 feuilles), de l'*Empire romain* avec l'indication de tous les Itinéraires anciens, des *Iles Britanniques*, de l'*Europe centrale*, de la *Russie*, de l'*Egypte*, des provinces d'*Alger*, d'*Oran* et de *Constantine*, enfin des globes de différents diamètres. B.

LARDNER (Dionysius), savant, né à Dublin en 1793, m. en 1859, se fit connaître par deux ouvrages sur la *Géométrie algébrique*, 1823, et sur le *Calcul différentiel et intégral*, 1827. Il fit paraître ensuite un *Traité de l'application de la vapeur*, 1828, in-8°. Appelé, en 1823, à la chaire de philosophie naturelle (physique) et d'astronomie à l'Université de Londres, il publia un *Traité analytique de Trigonométrie plane et sphérique*. Vers cette époque, il conçut le plan d'une vaste Encyclopédie populaire, qu'il exécuta avec le concours des premiers écrivains du temps, tels que Brewster, Herschell, W. Scott, Southey, Mackintosh, Moore, Lindley, Powell, etc., et contribua pour sa part à l'œuvre commune en donnant divers traités sur l'*Hydrostatique*, la *Pneumatique*, la *Chaleur*, l'*Arithmétique*, et la *Géométrie*. Cette collection, précieuse quoique incomplète, est connue sous le titre de *Lardner's Cyclopædia*, et formé 135 vol. in-12 (1830-1844); il en a été publié une 2e édition en 1854. A la suite d'un procès scandaleux, en 1840, Lardner s'expatria, et se rendit aux États-Unis, où il fit des lectures scientifiques qui lui rapportèrent au moins un million de francs. A son retour d'Amérique, en 1845, Lardner, fixé à Paris, publia : *Économie des chemins de fer*, 1850; *Revue de l'Exposition universelle de Londres*, 1852; *Manuel de Physique et d'Astronomie*, 2e édition, 1855, 6 vol.; *Muséum de la Science et de l'Art*, 1853 et suiv., 12 vol. in-12; des *Manuels de Physique, de Pneumatique, d'Hydrostatique, de la Chaleur, d'Optique, de Mécanique, d'Électricité, de Magnétisme et d'Acoustique* (1854-1856).

LA ROCHEFOUCAULD-LIANCOURT (Frédéric-Gaétan, marquis de), un des fils du duc de La Rochefoucauld-Liancourt (*V. ce mot* dans le *Dictionnaire*), né en 1779, m. en 1863, fut sous-préfet du premier Empire à Clermont et aux Andelys, et, pendant le gouvernement de la Restauration et celui de Louis-Philippe, siégea à la Chambre comme député du Cher. Il y combattit le système pénitentiaire et l'esclavage des noirs. La Société de la morale chrétienne le nomma son président. Le marquis de La Rochefoucauld a donné, en 1862, une édition en 10 vol. de ses Œuvres : on y trouve des fables, des poésies, des pièces de théâtre, des discours politiques, des *Études de Racine sur la littérature, la morale et l'histoire*, etc.

LARRA (Mariano-José de), poëte espagnol, né à Madrid en 1809, m. en 1837, vécut avec sa famille en France de 1813 à 1822, débuta dans la poésie en 1827, publia successivement deux journaux satiriques, *le Farfadet satirique*, 1828, et *le Pauvre causeur*, 1831, devint en 1833 rédacteur en chef de la *Revue espagnole*, puis participa à la rédaction du journal *le Monde*. On a de lui : *Nomas mostrador*, 1831, comédie en prose, imitée des *Adieux au comptoir* de Scribe; *Macias*, tragédie, 1834; *el Doncel de don Enrique el Doliente*, roman, 1834, 4 vol.; *De* 1830 *à* 1835, *ó la España desde Fernando VII hasta Mendizabal*, 1836; *Figaro, coleccion de artículos dramáticos, literarios, políticos y de costumbres*, 1837, 5 vol., recueil des articles qu'il publia sous le nom de Figaro dans la *Revue espagnole*. Ses Œuvres complètes ont été réunies à Madrid, 1837, 13 vol.

LASINIO (Carlo, comte), graveur italien, né à Trévise en 1757, m. vers 1830, passa la plus grande partie de sa vie à Florence. Son œuvre est très-considérable. Nous citerons : les planches de l'ouvrage intitulé : *Ritratti degli Archivescovi e Vescovi di Toscana*, 1787; une quarantaine de planches exécutées d'après les maîtres florentins pour la collection de l'*Etruria pittrice*; 20 planches d'après Benozzo Gozzoli, et 20 d'après Dominique Ghirlandajo; les *Infortunes de Job* et la *Cène*, de Giotto; *St Pierre prêchant les Gentils*, de F. Lippi; le *Jugement dernier* et le *Triomphe de la mort*, d'André Orcagna; l'*Exposition du St-Sacrement*, de Rosselli; la *Chaire de l'église Ste-Croix à Florence*, en 7 planches in-fol. — Son fils, Giov.-Paolo Lasinio, m. en

1855, a été aussi un graveur estimé. Sans parler de sa collaboration à la *Galerie de Turin*, à la *Galerie de Florence* et au *Musée Bourbon* de Naples, il a publié de grands ouvrages à gravures : *Monumenti sepolcrali della Toscana*, Florence, 1819 ; *la Metropolitana Fiorentina*, ibid., 1820 ; *Raccolta di Pitture antiche*, Pise, 1820 ; *le tre Porte del Battisterio di Firenze*, Florence, 1821 ; *Galleria Ricciardiana*, ibid., 1822-24 ; *Raccolta di monumenti di scultura del Campo-Santo di Pisa*, ibid., 1825.

LASSAIGNE (Jean-Louis), chimiste, né à Paris en 1800, m. en 1859, élève de Vauquelin, remplaça Dulong, en 1828, dans la chaire de physique et de pharmacie à l'école d'Alfort. Il a découvert la delphine, l'éther phosphorique, l'acide phosphovinique, l'acide pyrocitrique, les acides pyrogénés de l'acide malique, la cathartine ; fait connaître les propriétés de certains sels de chrome ; démontré la possibilité d'appliquer le chromate de plomb à la teinture de toutes les étoffes ; étudié l'iode, ses réactifs et ses composés ; indiqué les moyens de doser l'acide acétique des vinaigres du commerce, et les procédés de carbonisation des matières organiques pour la recherche des sels plombiques et de l'arsenic ; perfectionné la confection de l'émail des poteries, etc. Il a publié : *Dictionnaire des réactifs chimiques employés dans toutes les expériences*, 1839, in-8° ; *Traité de l'histoire naturelle et médicale des substances employées dans la médecine des animaux domestiques*, 1841, in-8° ; *Abrégé élémentaire de chimie*, 4e édit., 1846, 2 vol. in-8°, etc.

LASSUS (Jean-Baptiste-Antoine), architecte, né à Paris en 1807, m. en 1857, entra en 1828 à l'Ecole des Beaux-Arts, fit une étude toute particulière des monuments de l'époque ogivale, fut nommé en 1837 architecte de l'église St-Séverin, à la façade occidentale de laquelle il ajouta la porte de St-Pierre-aux-Bœufs qu'on venait de démolir dans la Cité, présida en 1838 aux restaurations de St-Germain-l'Auxerrois, construisit l'église St-Nicolas à Nantes en 1843, devint architecte de Notre-Dame de Paris en 1845, avec M. Viollet-Le-Duc, restaura le clocher neuf de la cathédrale de Chartres, fut chargé en 1852 de bâtir la nef de la cathédrale de Moulins, et, depuis 1849, dirigea les travaux de restauration de la Ste-Chapelle à Paris, commencés par M. Duban. En 1849, il entreprit encore l'église St-Nicolas de Moulins, et, en 1853, celle de St-Pierre de Dijon. On lui doit enfin la restauration de Notre-Dame de Châlons-sur-Marne, de l'église de St-Aignan (Loir-et-Cher), et la construction de l'église de Belleville-Paris. Dans l'architecture civile, il n'a produit que l'hôtel du prince Soltykoff, sur l'avenue Montaigne à Paris. Lassus donnait aussi des modèles pour les œuvres d'orfévrerie ou de bronze. En 1837, le Comité des arts et des monuments le chargea de diriger la partie graphique de la monographie de la cathédrale de Chartres. Les *Annales archéologiques* de M. Didron contiennent plusieurs articles où est exposée sa doctrine sur l'architecture ogivale : il y combat l'école classique, qui prétend imiter les temples antiques avec d'autres matériaux, sous un autre climat, pour une autre religion, en un mot, dans d'autres conditions que celles où ils furent élevés. B.

LATOUR (Aristide), compositeur de musique, né en Bretagne, m. en 1855, suivit d'abord la carrière des armes. De 1838 à 1849, il publia chaque année un *Album* de chant, dont les morceaux se font remarquer par une élégance peu ordinaire. B.

LAUDERDALE (James MAITLAND, comte de), homme d'État et économiste anglais, né en 1759, m. en 1839, fut admis au barreau d'Édimbourg en 1780, et, bientôt député de Newport au Parlement, fit partie en 1787 de la commission chargée de poursuivre Warren Hastings. Appelé à la Chambre des lords par la mort de son père, il y combattit les tendances hostiles à la République française, et, dans un voyage à Paris, se lia avec les Girondins. Pendant le ministère de Fox, 1806, il fut nommé pair d'Angleterre, membre du Conseil privé, et lord-chancelier d'Écosse. En 1816, il appuya une motion de lord Holland contre la captivité de Napoléon à Ste-Hélène. Vers la fin de sa vie, il déserta les principes libéraux, et combattit les plans de réforme parlementaire. Il a laissé beaucoup de brochures sur les affaires de l'Inde et de l'Irlande, sur les céréales, sur les finances, etc. B.

LAURENT (Auguste), chimiste, né en 1807 à la Folie, près de Langres, m. en 1853. Fils d'un négociant, il était destiné au commerce ; mais, entraîné par son goût pour les sciences, il entra en 1826 à l'École des mines. Pourvu, trois ans après, du diplôme d'ingénieur, il parcourut les provinces rhénanes, l'Autriche, la Saxe, la Pologne, en visitant les mines et les usines métallurgiques. Puis il consacra à la chimie tout son temps. Il fut admis comme préparateur à l'École centrale des arts et manufactures ; mais bientôt Brongniart, directeur de la manufacture de Sèvres, l'associa à ses travaux, et s'en fit puissamment aider dans les analyses et les recherches dont les résultats sont consignés dans le beau *Traité sur les arts céramiques*. Ces occupations ne répondant pas aux vues de Laurent, il quitta la manufacture de Sèvres pour installer, dans une mansarde, un laboratoire public de manipulations, qui l'aida à poursuivre ses recherches particulières pendant quelque temps. Cette ressource était trop précaire ; aussi fut-il contraint d'entrer chez un parfumeur, où il distilla des essences et essaya les drogues employées par son patron. Là, il s'occupa aussi de faire un résumé de ses idées théoriques sur la constitution des corps composés et de réunir ses vues dans un corps de doctrine. Il composa une thèse sur ce sujet, et la soutint avec succès en 1837. Lavoisier et Berzélius admettaient que, dans tous les composés, il existe deux éléments, doués de propriétés opposées, réunis entre eux par l'affinité, et qu'il est possible de séparer. C'est là le principe du *dualisme*. Laurent prétend, au contraire, que, dans tout composé, il est impossible de reconnaître deux éléments préexistants, et qu'un composé organique constitue un ensemble arbitraire formé par la réunion directe d'éléments simples ou composés, éléments qu'on peut remplacer dans ce composé par des groupes analogues, sans altérer l'harmonie du composé ou du type. C'est là la théorie de la nouvelle école, de l'*École unitaire*, dont Laurent devint le chef. — Laurent, sorti de chez son patron le parfumeur, qui l'avait associé à ses bénéfices, alla dans le duché de Luxembourg diriger une manufacture de porcelaine ; il fut bientôt rappelé par Thénard, qui lui fit donner la chaire de chimie de la Faculté des sciences de Bordeaux, 1838. Dans cette position tranquille, il entreprit et publia un nombre considérable d'analyses et de recherches, qui ont toutes paru dans les *Annales de chimie et de physique* (2e et 3e série). En 1846, il revint à Paris, travailla quelque temps dans le laboratoire de l'École normale, et, en 1848, fut nommé essayeur à la Monnaie. Indépendamment des mémoires, notices, communications présentées à l'Institut, et qui figurent dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences ou dans les *Annales de chimie et de physique*, Laurent a laissé : *Précis de cristallographie, suivi d'une méthode simple d'analyse au chalumeau*, 1847 ; *Méthode de chimie*, 1854. Beaucoup de ses Mémoires ont été faits en collaboration avec Gerhardt. J. G.

LEAKE (William-Martin), voyageur et archéologue anglais, né à Londres en 1777, m. en 1860, servit dans l'artillerie, où il arriva au grade de lieutenant-colonel. Il commença à parcourir l'Orient, l'Asie Mineure, Chypre, la Syrie et la Palestine en 1800, puis, en compagnie de W.-R. Hamilton, l'Égypte en 1801, la Syrie de nouveau en 1802, enfin la Grèce de 1804 à 1809. Ses principaux ouvrages sont : *Recherches sur la Grèce*, 1814 ; *Topographie d'Athènes*, 1821 et 1841 ; *Voyage en Asie Mineure*, 1824 ; *Voyages en Morée*, 1830 ; *Voyages dans la Grèce septentrionale*, 1835 ; *la Grèce après 23 ans de protectorat*, 1851 ; *Numismatique hellénique*, 1854 et 1859. Ces ouvrages sont pleins d'une solide érudition et d'observations judicieuses. C. P.

LE BAS (Philippe), fils du conventionnel de ce nom, historien et archéologue, né à Paris en 1794, m. en 1860, servit d'abord dans la marine impériale, et depuis 1813 dans les gardes d'honneur. Il fut choisi, en 1820, par la reine Hortense, pour faire l'éducation du prince Louis-Napoléon (Napoléon III), auprès duquel il resta jusqu'en 1827. Puis, il prit ses grades près la Faculté des lettres de Paris, occupa quelque temps une chaire au collége St-Louis, et devint, en 1830, maître de conférences d'histoire à l'École normale. Il passe pour avoir fait rétablir alors sur le fronton du Panthéon l'inscription primitive. Quatre ans plus tard, il prit à l'École normale l'enseignement de la langue grecque. En 1842, le ministre de l'instruction publique le chargea d'une mission scientifique en Grèce et en Asie Mineure, où il recueillit un grand nombre de documents précieux. En 1846, il fut nommé conservateur-administrateur de la bibliothèque de l'Université à la Sorbonne. Depuis 1838, il était membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Outre des *Précis d'Histoire ancienne, d'Histoire romaine, d'Histoire du moyen âge*, et *d'Histoire moderne*, et divers ouvrages élémentaires destinés à l'enseignement de la langue allemande, Le Bas a donné, dans la collection de l'*Univers pittoresque* de Didot, *Suède et Norvége*, *Allemagne*, *États de la Confédération germanique*, et *Asie Mineure*,

et dirigé la publication des *Annales* et du *Dictionnaire encyclopédique de l'histoire de France* de la même collection. On lui doit encore : une traduction des *Mémoires* de Brandes et d'Iffland, dans la collection des *Mémoires dramatiques*, 1823, 3 vol. in-8°; *Aventures de Hysminé et Hysménias*, par Eumathe, trad. du grec, dans la *Collection des romans grecs*, 1828, in-8°; la traduction de l'*Atlas historique des États européens*, de Kruse, 1834, in-fol.; *Explication des inscriptions grecques et latines recueillies en Grèce par la commission de Morée*, 1835-37, 2 cahiers; *Antiquités grecques et romaines*, 1836; *Commentaires sur Tite-Live*, composés pour la *Collection des auteurs latins* publiée par M. Nisard, 1840; *Restitution et explication des inscriptions grecques et latines de la grotte de la Vipère de Cagliari*, 1840, in-8°; une traduction des *Aventures de Drosilla et Chariclès*, 1841, roman de Nicétas Eugénianus, dont il donna aussi une édition en 1856 dans la *Bibliothèque grecque-latine* de Didot; *Fragments inédits de deux romans grecs*, dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, 1841; une partie de l'édition de *Guillaume de Tyr*, dans la collection des *Historiens occidentaux des Croisades*, 1844; *Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure*, 1847-63, 12 vol. gr. in-4°, etc. B.

LEBER (Jean-Michel-Constant), littérateur, né à Orléans en 1780, m. en 1859, fut chef du bureau du contentieux au ministère de l'intérieur. Il réunit une belle bibliothèque, dont il fit don à la ville de Rouen. Il a laissé : *Cérémonies du Sacre*, 1825, à l'occasion du sacre de Charles X; *Histoire critique du pouvoir municipal; de la condition des cités, des bourgs, et de l'administration comparée des communes en France, depuis l'origine de la monarchie jusqu'à nos jours*, 1829; *Essai sur l'appréciation de la fortune privée au moyen âge*, 1847; *De l'état de la presse et des Pamphlets, depuis François Ier jusqu'à Louis XIV*, 1834, in-8°; *Collection des meilleures dissertations, notices et traités particuliers relatifs à l'histoire de France*, 1826-42, 20 vol. in-8°; *Plaisantes recherches d'un homme grave sur un farceur (Tabarin)*, 1835 et 1836. Leber a encore publié le *Catalogue des livres* de sa bibliothèque, 1839-52, 4 vol. in-8°.

LE BLANC (Nicolas), chimiste, né à Issoudun en 1753, m. en 1806, élève de D'Arcet père, chirurgien de la maison d'Orléans avant la Révolution, est surtout célèbre par l'invention d'un procédé pour l'extraction de la soude du sel marin. Il s'associa, pour l'exploitation en grand de son procédé, le duc d'Orléans, Henri Shée, administrateur des deniers du prince, et Dizé, préparateur de chimie au Collége de France. Une usine fut créée à la Maison-de-Seine, près St-Denis; mais bientôt les événements de la Révolution amenèrent le séquestre des biens du duc d'Orléans, et, par suite, celui de la fabrique dans laquelle il était intéressé. Le Blanc s'était assuré la propriété de son procédé par un brevet d'invention, 1791; mais à l'appel du Comité de salut public, qui demandait le sacrifice généreux de toute espèce de secret pour la patrie, il autorisa la publication de son procédé. Le Blanc, ruiné, tomba dans la détresse et se tua de désespoir. J. G.

LEBRUN (Louis-Sébastien), compositeur de musique, né à Paris en 1764, m. en 1829, fut maître de chapelle à l'église St-Germain-l'Auxerrois en 1783, et attaché tour à tour, en qualité de ténor, de 1787 à 1803, à l'Académie royale de musique et au théâtre Feydeau, enfin à la chapelle de Napoléon Ier. Il a composé plusieurs opéras, dont un seul, *le Rossignol* (1816), eut un grand succès; un *Te Deum* exécuté en 1809 après la victoire de Wagram, deux messes, et d'autres morceaux de musique religieuse.

LECLERC (Joseph-Victor), érudit, né à Paris en 1789, m. en 1865, professa aux lycées Napoléon et Charlemagne, fut nommé maître de conférences à l'École normale en 1821, professeur d'éloquence latine à la Faculté des lettres en 1824, doyen de cette Faculté en 1832, et fit partie du Conseil royal de l'instruction publique depuis 1843. On a de lui : *Éloge de Montaigne*, 1812; *la Mort de Rotrou*, poëme, 1812; *Lysis*, poëme en grec, 1812; *Chrestomathie grecque*, 1812; *Pensées de Platon*, 2e édit., 1824; *Rhétorique française*, 10e édit., 1848; une édition de *Cicéron*, avec traduction française, 1823-27, 35 vol. in-8°; *Des journaux chez les Romains*, 1838, in-8°; des articles dans la *Biographie universelle* de Michaud, la *Nouvelle Biographie générale* de Didot, la *Revue encyclopédique*, etc. Membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres depuis 1834, il a travaillé à la continuation de l'*Histoire littéraire de la France*, par les Bénédictins, et, à partir de 1840, dirigé cette publication, dont il fut un des meilleurs collaborateurs. B.

LECOINTE (Jean-François-Joseph), architecte, né à Abbeville en 1783, m. en 1858, étudia dans l'atelier de Bellanger, puis à l'École spéciale d'architecture de Paris. Associé avec M. Hittorff, son ami, ils construisirent ensemble le théâtre de l'Ambigu-Comique, sur le boulevard St-Martin, et, en 1825, restaurèrent la salle Favart (auj. l'Opéra-Comique). En 1841, Lecointe construisit, avec M. Gilbert, la prison cellulaire de Mazas, à Paris.

LEDIEU (François), écrivain français, né à Péronne en , m. en 1713, prit les ordres sacrés, fut attaché depuis 1684 à Bossuet, en qualité de secrétaire particulier, et devint chanoine et chancelier de l'église de Meaux. L'abbé Guettée a publié : *Mémoires et journal de l'abbé Ledieu sur la vie et les ouvrages de Bossuet*, Paris, 1856-57, 4 vol. in-8°. Les *Mémoires* ne sont pas sans intérêt; mais le *Journal* est une mauvaise rapsodie.

LEECH (John), dessinateur, né à Londres vers 1816, m. en 1864, exposa quelques toiles de genre, mais renonça bientôt à la peinture pour s'adonner à l'*illustration* des ouvrages périodiques. Émule de Cruikshank, il s'est fait connaître par de nombreuses séries de caricatures, qui décèlent autant de finesse d'observation que de savoir-faire et de joyeuse humeur.

LEFEBVRE (Armand-Édouard), diplomate et écrivain français, né en Hollande en 1807, m. en 1864, fut, en 1850, ministre plénipotentiaire à Carlsruhe, passa en la même qualité à Berlin en 1851, et fut nommé conseiller d'État en 1852. Trois ans après, il devint membre de l'Académie des sciences morales et politiques. On a de lui : *Histoire des cabinets de l'Europe pendant le Consulat et l'Empire*, 1845-47, 3 vol. in-8°; divers articles dans la *Revue des Deux Mondes*.

LEFEBVRE-DESNOUETTES (Charles, comte), né à Paris en 1775, m. en 1822, entra fort jeune dans la carrière des armes, fut colonel en 1804, général de brigade en 1806, général de division en 1808, tomba au pouvoir des Anglais pendant la guerre d'Espagne, s'échappa de leurs mains, et fit encore les campagnes de Russie, de Saxe et de France. Quand Napoléon revint de l'île d'Elbe, il essaya vainement de soulever la garnison de La Fère, alla rejoindre l'empereur à Lyon, fut nommé pair de France, et combattit à Fleurus et à Waterloo. Proscrit par la Restauration, condamné à mort par contumace en 1816, il s'embarqua pour l'Amérique. Plus tard, il périt dans un naufrage. B.

LEFÈVRE (Robert), peintre d'histoire et de portraits, né à Bayeux en 1756, m. en 1831, élève de Regnault, fut peintre de Louis XVIII. On cite de lui : *l'Amour aiguisant ses flèches; Vénus désarmant l'Amour; Socrate buvant la ciguë*, 1816; *Roger délivrant Angélique; Héloïse et Abailard*, 1818. Ses portraits les plus remarquables sont ceux de Pierre Guérin, 1804; de Napoléon Ier sur son trône, 1806; de Napoléon en costume de 1er consul, 1810; de Mme Lætitia, de la princesse Borghèse, et du baron Denon, 1808; de Marie-Louise, 1812; du marquis de Lescure, de la comtesse d'Osmond, du poëte Malherbe (pour la ville de Caen), de la duchesse d'Angoulême, de Louis XVIII sur son trône, etc. Les bons ouvrages de Robert Lefèvre se distinguent par un dessin correct, un coloris plein d'harmonie et de vigueur, et, dans ses portraits, la physionomie est bien saisie.

LEFÈVRE (Jean-Jacques), libraire-éditeur, né à Neufchâteau en 1779, m. en 1858, se fixa à Paris, où il exerça pendant plus de 50 ans sa profession, et se distingua par la réimpression des meilleurs ouvrages français du XVIIe siècle. Ses éditions sont remarquables par le choix des textes, la correction et la beauté typographiques. C'est lui qui a eu l'idée des éditions dites compactes.

LEFÈVRE (Désiré-Achille), graveur, né à Paris en 1798, m. en 1864, traita la gravure d'histoire et les vignettes. Parmi ses œuvres, on distingue le *Portrait du général Foy*, l'*Empereur Napoléon* d'après Steuben, la *Bataille d'Aboukir* d'après Gros, l'*Annonciation* et la *Conception* de Murillo, la *Ste Cécile* de Raphaël.

LEGENTIL DE LA GALAISIÈRE (Guillaume-Joseph-Hyacinthe-Jean-Baptiste), astronome, né à Coutances en 1725, m. en 1792, avait déjà publié quelques Mémoires sur divers points d'astronomie, lorsqu'il partit, en 1760, pour l'Inde, afin d'observer le passage de Vénus de 1761. La guerre contre les Anglais l'ayant empêché de faire son observation, il se décida à attendre le passage de 1769; mais alors le ciel resta couvert. Il rentra en France en 1771. Il avait profité de son séjour dans l'Inde pour étudier les connaissances astronomiques des Brahmanes, leurs méthodes pour calculer les éclipses, etc. On a de lui : *Mémoire sur le passage de Vénus*, 1760; *Voyage dans les mers de l'Inde, à l'occasion du passage de Vénus sur le disque du soleil*, Paris, 2 vol. in-4°, 1779,

81 fig., et 1782, 8 vol. in-8°. Legentil entra à l'Académie des sciences en 1753. V.

LÉGER (Saint), en latin *Leodegarius*, né vers 616, m. en 678, abbé de St-Maixent (Poitou) vers 650, fut appelé en 656 à la cour de Neustrie par la reine Bathilde, pour former, avec St Eloi et St Ouen, une sorte de conseil de régence pendant la minorité de Clotaire III. Récompensé de ses services par l'évêché d'Autun, 659, il contribua plus tard à la chute d'Ebroïn (*V. ce mot*) et à l'élection de Childéric II, dont il devint le ministre en 670, tomba en disgrâce trois ans après, et fut enfermé au monastère de Luxeuil. Il ne recouvra la liberté que pour être arraché de sa ville épiscopale par Ebroïn, eut les yeux crevés en 676, et fut décapité, au bout de deux ans, dans une forêt de l'Artois. *V.* Dom Pitra, *Histoire de St Léger*, Paris, 1846, 1 vol. in-8°. B.

LE GLAY (André-Joseph-Ghislain), littérateur, né en 1785 à Arleux (Nord), m. en 1863, exerça la médecine à Cambrai, fut nommé bibliothécaire de cette ville en 1826, et accepta en 1835 la direction des archives du département du Nord. On a de lui : *Mélanges historiques et littéraires*, 1834, in-4°; *Analectes historiques, ou Documents inédits pour l'histoire des faits, des mœurs et de la littérature*, Lille, 1839, in-8°; *Cameracum christianum, ou Histoire ecclésiastique du diocèse de Cambrai*, ibid., 1849, in-4°; *Nouveaux Analectes*, ibid., 1852, in-8°; *Spicilége d'histoire littéraire*, ibid., 1858, in-8°. Le Glay a édité la *Chronique d'Arras et de Cambrai par Balderic*, Paris, 1834, in-8°, la *Correspondance de l'empereur Maximilien Ier et de Marguerite d'Autriche*, 1839, 2 vol., et les *Négociations diplomatiques entre la France et l'Autriche durant les trente premières années du* XVIe *siècle*, 1845, 2 vol. gr. in-4°. B.

LE HONGRE (Étienne), sculpteur, né à Paris en 1628, m. en 1690, fut admis en 1668 à l'Académie royale de peinture et de sculpture. On lui doit la statue équestre de Louis XIV à Dijon, beaucoup d'ouvrages placés dans le parc de Versailles, et l'un des bas-reliefs de la porte St-Martin à Paris.

LE HOUX (Jean), poëte, né à Vire vers le milieu du XVIe siècle, m. en 1616, fut avocat, mais dut surtout sa réputation à ses chansons bachiques, qu'il publia avec les *Vaux-de-Vire* de son compatriote Olivier Basselin (*V.* ce nom dans le *Dictionnaire*). On l'a surnommé *le Romain*, parce qu'il fit le pèlerinage de Rome pour se faire pardonner les joyeusetés de ses compositions.

LE HUÉROU (Julien-Marie), historien, né en 1807 à Prat (Côtes-du-Nord), m. en 1843 après avoir professé dans divers collèges, il fit le cours de littérature étrangère à la Faculté de Rennes. On a de lui : *De l'établissement des Francs dans la Gaule, et du gouvernement des premiers Mérovingiens jusqu'à Brunehaut*, Caen, 1838, in-8°; *Histoire des Institutions mérovingiennes et du gouvernement des Mérovingiens jusqu'à l'édit de 615*, Paris, 1841, in-8°; *Histoire des Institutions carlovingiennes et du gouvernement des Carlovingiens*, ibid., 1843; *Histoire de la constitution anglaise depuis l'avénement de Henri VIII jusqu'à la mort de Charles Ier*, Nantes, 1863, in-8°. B.

LELEWEL (Joachim), homme politique et historien polonais, né à Varsovie en 1789, m. en 1861, fut nommé professeur d'histoire au lycée de Krzeminiec (Volhynie) en 1809, à l'Université de Wilna en 1814, à celle de Varsovie en 1816, puis reprit ses fonctions à Wilna. Son enseignement ayant inspiré de l'ombrage au gouvernement russe, il fut destitué en 1824. Élu député à la Diète de Varsovie en 1828, il contribua, par ses écrits et ses discours, à faire éclater la Révolution de 1830. Après avoir été successivement membre de la commission exécutive, ministre des cultes dans le gouvernement provisoire, et, après la chute du dictateur Chlopicki, dont il était l'adversaire, membre du gouvernement national et président du club patriotique, il s'éloigna lors du triomphe des Russes, et vint chercher un asile en France. En 1833, à raison de proclamations qu'il avait signées, et sur les instances de l'ambassadeur de Russie, il fut expulsé. Depuis cette époque, il vécut à Bruxelles, où il fit des leçons à l'Université. On lui doit : *l'Edda des Scandinaves*, Wilna, 1807; *Coup d'œil rétrospectif sur les antiquités du peuple lithuanien*, 1808; *Recherches sur la géographie ancienne*, Varsovie, 1818; *Découvertes des Carthaginois et des Grecs dans l'Océan Atlantique*, 1821; *Ancienne bibliographie polonaise*, 1823-26, 2 vol.; *Monuments de la langue et de la constitution de Pologne et de Masovie aux* XIIIe, XIVe *et* XVe *siècles*, 1824; *Essai historique sur la législation polonaise civile et criminelle, de 730 à 1430*, Varsovie, 1828, réédité en français, Paris, 1830; *Histoire de Pologne*, 1829, rééditée en français, Lille, 1844, 2 vol. in-8° et atlas in-4°; *Histoire de la Pologne sous Stanislas-Auguste*, 1831; *Analyses et parallèle des trois Constitutions polonaises de* 1791, 1807 *et* 1815, en français, Paris, 1832; *Numismatique du moyen âge*, Paris, 1835, 2 vol. in-8° et atlas in-4°; *Petits écrits géographiques et historiques*, 1836; *Pythéas de Marseille et la géographie de son temps*, 1836, in-8°; *Histoire de la Lithuanie et de la Petite-Russie jusqu'à leur union avec la Pologne*, 1839; *Études numismatiques et archéologiques, type gaulois ou celtique*, Bruxelles, 1840, in-8° et atlas in-fol.; *Traités critiques*, Posen, 1844; 1846; *la Pologne au moyen âge*, ibid., 1846-51, 3 vol.; *Géographie du moyen âge*, Berlin, 1852, 4 vol. et atlas; *Géographie des Arabes*, Paris, 1851, 2 vol., etc. B.

LENAU (Nicolas), poëte allemand, dont le nom véritable était *Niembsch de Strahlenau*, né à Csatad (Hongrie) en 1802, m. en 1850, a laissé : deux recueils de *Poésies* publiés en 1832 et 1838; un *Faust*, 1836, poëme épico-dramatique, où les personnages de Gœthe ont été étrangement défigurés; *Savonarole*, 1837, et *les Albigeois*, 1841, poëmes qui excitèrent un vif intérêt, mais où la pensée de l'écrivain n'est pas toujours facile à comprendre.

LENET (Pierre), diplomate et historien, né à Dijon, où il devint conseiller au Parlement et procureur général, m. en 1671, se jeta dans le parti de la Fronde, fut intendant de justice, de police et des finances pendant le siége de Paris, suivit le prince de Condé en Guyenne, et le représenta aux conférences de la Bidassoa. On a de lui : *Mémoires contenant l'histoire des guerres civiles des années* 1649 *et suivantes*, 1729, 2 vol. in-12; *Mémoires sur le grand Condé*, publiés par Champollion-Figeac, 1840.

LENORMANT (Charles), archéologue, historien et numismate, né à Paris en 1802, m. à Athènes en 1859. Un voyage en Italie détermina sa vocation. A l'âge de 23 ans, il avait déjà acquis assez de connaissances pour mériter le poste de sous-inspecteur des beaux-arts dans la maison du roi Charles X. Il fut autorisé, en 1828, à suivre en Égypte Champollion jeune, et, ce voyage à peine fini, il rejoignit la commission scientifique de Morée. En 1830, Lenormant fut appelé à la direction des beaux-arts près le ministère de l'intérieur. Deux ans après, il devint conservateur à la Bibliothèque de l'Arsenal, d'où il passa, peu après, à la Bibliothèque royale, en qualité de conservateur-adjoint du cabinet des médailles, conservateur des imprimés en 1837, enfin conservateur titulaire du cabinet en 1841. Dès 1835, M. Guizot l'avait choisi pour son suppléant dans la chaire d'histoire moderne de la Faculté des lettres de Paris, et, en 1839, Lenormant avait été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. En 1846, les auditeurs de son cours de la Faculté des lettres, trouvant ses opinions trop favorables au catholicisme, s'efforcèrent de troubler ses leçons; Lenormant céda à leurs violences et se retira. Il fut indemnisé, vers la fin de 1848, par la chaire d'archéologie égyptienne du Collége de France, qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie. — Lenormant a beaucoup écrit; ses ouvrages se rapportent, les uns à la critique d'art, tels que : *les Artistes contemporains*, salons de peinture de 1831 et 1833, 2 vol. in-8°; les autres, à ses cours d'histoire, comme : *Introduction à l'histoire de l'Asie occidentale*, 1837, in-8°; *Questions historiques*, 1845, 2 vol. in-8°; le plus grand nombre, à l'archéologie et à la numismatique, dont les principaux sont : *Musée des antiquités égyptiennes*, 1836-1840, in-fol., en collaboration avec M. Lhôte; *Recherches sur le cercueil du roi Mycérinus; Essai sur le texte grec de l'inscription de Rosette; Trésor de numismatique et de glyptique*, Paris, 1836-50, 8 vol. in-fol.; *Élite des monuments céramographiques, matériaux pour l'intelligence des religions et des mœurs de l'Antiquité, expliqués et commentés*, Paris, 1837-61, 3 vol. in-4°, en collaboration avec de Witte; enfin, des *Mémoires* dans le recueil de l'Académie des inscriptions (t. XIX et XXI, nouv. série), des articles dans le *Journal des Savants*, la *Revue archéolgique*, o le *Correspondant*. Mais les plus intéressants travaux de Lenormant sont peut-être ceux qu'il a insérés dans la *Revue numismatique*; on y trouve, entre autres, une étude pleine de vues nouvelles sur les *Monnaies mérovingiennes*. Les ouvrages de Lenormant se distinguent par beaucoup de sagacité, une imagination ingénieuse, une érudition étendue. D.

LÉOPOLD Ier, roi des Belges, né en 1790 à Cobourg, m. en 1865, était fils de François, duc de Saxe-Cobourg-Saalfeld, et reçut une brillante instruction littéraire et scientifique. Après le mariage de sa sœur avec le grand-duc Constantin, il entra dans l'armée russe avec le grade de général, et accompagna l'empereur Alexandre à Erfurth en 1808. Il fit preuve de bravoure, en 1813, à Lutzen, Bautzen, Kulm, Leipzig, et, en 1814, à Brienne,

Arcis-sur-Aube et La Fère-Champenoise. En 1816, il se fit naturaliser Anglais, et épousa la fille du prince de Galles, Charlotte, qu'il perdit l'année suivante. Il continua de résider en Angleterre, au château de Claremont, avec les titres de duc de Kendal, feld-maréchal et membre du conseil privé. En 1830, il refusa la couronne de Grèce, et accepta, en 1831, celle de Belgique. En 1832, il contracta un second mariage avec Louise d'Orléans, fille du roi Louis-Philippe; de cette union, que la mort de Louise rompit en 1850, sont nés : en 1835, le duc de Brabant, roi actuel des Belges; en 1837, le comte de Flandre; en 1840, la princesse Charlotte, mariée en 1857 à l'archiduc d'Autriche Maximilien, devenu empereur du Mexique en 1864. Léopold a créé un ordre qui porte son nom, et donné aux Belges la Constitution libérale de 1833. Il a suivi jusqu'à sa mort une politique habile de conciliation entre les partis, gouverné prudemment dans le sens de l'opinion publique, mérité l'affection de son peuple, et servi souvent d'arbitre dans les querelles des autres puissances. B.

LEOPOLDO (San-), colonie allemande du Brésil (province de Rio-Grande do Sul), fondée en 1824 sur le Rio Dos Sinos, à 50 kil. N. de Porto-Alegre. Elle comprend plusieurs villages : *San-Leopoldo* proprement dit, *Hambourg-Mont*, *Valachie*, *Vallée de misère*. Outre 6,000 artisans et laboureurs qui en sont sortis pour se disperser dans toute la province, on y compte 12,000 hab., dont les trois quarts protestants, et qui ont conservé les mœurs et la langue allemandes. Commerce de céréales, lin, chanvre, coton, tabac, cannes à sucre, bestiaux, etc. C. P.

LE PAYS DE BOURJOLLY (Jean-Alexandre), général, né en 1791 à St-Domingue, m. en 1865, servit comme aide de camp de Bessières en Espagne, en Russie et en Allemagne, combattit à Toulouse sous le maréchal Soult, et prit part à la bataille de Waterloo. Tenu à l'écart par le gouvernement de la Restauration, il fut envoyé en Afrique après la conquête d'Alger, et y parvint, en 1845, au grade de lieutenant général. En 1852, on le nomma président du comité consultatif de cavalerie et sénateur. Il a publié : *Colonies de l'Algérie*, 1849, in-8°; *Du mode de gouvernement en Algérie*, 1850; *De l'armée en* 1848, Paris, 1853, récit des événements de Lyon pendant les premiers temps de la République.

LE PRÉDOUR (Fortuné-Joseph-Hyacinthe), marin français, né à Brest en 1793, m. en 1866, fit les guerres maritimes de l'Empire, et, après être arrivé au grade de contre-amiral, commanda, de 1847 à 1851, la station navale du Brésil. Là, il eut à surveiller le blocus de la Plata, et négocia avec Rosas (1850) un traité stipulant la libre navigation du Parana et l'indépendance de la République Orientale. Nommé vice-amiral en 1852, puis membre titulaire du Conseil d'Amirauté, il entra au Sénat en 1858. Il a publié : *Instructions nautiques sur la mer de Chine*, traduites de l'anglais de J. Horsburgh, 3e édit., 1851; *Résumé des opérations hydrographiques faites sur la côte occidentale d'Afrique dans les années* 1826-27, Paris, 1828; *Instructions nautiques sur les mers de l'Inde*, traduites de J. Horsburgh, 2e édit., 1851, 3. vol. in-4°.

LEPREVOST (Auguste), archéologue, né à Bernay en 1787, m. en 1859, fut sous-préfet de Rouen en 1814, député de l'Eure de 1834 à 1848, et membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres depuis 1838. On a de lui : une édition annotée du *Roman de Rou*, 1829, d'après celle de Pluquet; *Notice historique et archéologique sur le département de l'Eure*, 1832, in-12; *Dictionnaire des anciens noms de lieux du département de l'Eure*, 1840; *Ancienne division territoriale de la Normandie*, Caen, 1840, in-4°; *Pouillés du diocèse de Lisieux*, ibid., 1844, in-8°; *Preuves de la découverte du cœur de St Louis*, 1846, in-8°; une édition d'*Orderic Vital*, 1838-55, 5 vol. gr. in-8°.

LEPRINCE (Jean), frère de Mme Leprince de Beaumont, peintre, né à Metz en 1733, m. en 1781, fut élève de Boucher, dont il eut le bon esprit de ne pas imiter la manière. En 1764, il fut reçu à l'Académie de peinture. Il était bon coloriste, mais ses tableaux révèlent plus de pratique que d'inspiration. Leprince inventa, en 1769, l'art de la gravure sur cuivre à l'eau-forte.

LERMINIER (Jean-Louis-Eugène), publiciste, né à Paris en 1803, m. en 1857, fut d'abord avocat, se fit connaître par une analyse des idées de Savigny *Sur la possession en droit romain*, 1827, et ouvrit, en 1828, un cours public, qu'il résuma dans un livre intitulé : *Introduction générale à l'histoire du droit*, Paris, 1829, in-8°. Il participait en même temps à la rédaction du journal *le Globe*, devenu l'organe des Saint-Simoniens. En 1831, on créa pour lui au Collége de France une chaire d'histoire des législations comparées. Ses cours, dont il posa les principes dans la *Philosophie du droit*, 1831, 2 vol. in-8°, eurent, par leurs tendances très-libérales, un grand succès auprès de la jeunesse des écoles. Lerminier publia successivement : *Lettres philosophiques écrites de Paris à un Berlinois*, 1833, in-8°, qui avaient déjà paru en grande partie dans la *Revue des Deux Mondes*; *De l'influence de la philosophie du* XVIIIe *siècle sur la législation et la sociabilité du* XIXe, 1833, in-8°; *Études d'histoire et de philosophie*, 1834, 2 vol. in-8°; *Au delà du Rhin, ou de l'Allemagne depuis* Mme *de Staël*, 1834, 2 vol. in-4°. En 1836, on commença d'entrevoir des modifications dans ses doctrines (*V. Du nouveau ministère*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 1836; *De l'assassinat politique*, ibid.; *Six ans*, ibid.; *Des théories et des affaires*, — *Politique d'Aristote*, ibid., 1837; *le Livre du peuple*, *Lettre sur la presse politique*, et la polémique avec George Sand, ibid., 1838). Quand il eut accepté une place de maître des requêtes, les étudiants se tournèrent contre lui; deux fois l'émeute le chassa de sa chaire, et, depuis 1839, il ne sortit plus de la vie privée. Il coopéra à la fondation de deux recueils quotidiens, *le Droit* et *le Bon Sens*, rédigea pendant quelques années la chronique politique de la *Revue de Paris*, et, en 1849, entreprit *les Tablettes européennes*, revue qui n'eut ni mérite ni succès. Enfin, en 1848, il fut attaché à la rédaction de la partie littéraire du journal *l'Assemblée nationale*. B.

LERMONTOFF (Michaïl-Jurjevitch), poëte russe, né en 1811, d'une famille noble, tué en duel en 1841, était officier dans la garde impériale. Il a chanté avec vigueur et vérité les beautés de la nature sauvage et grandiose du Caucase. Dans ses œuvres, publiées à St-Pétersbourg, 3e édit., 1852, on remarque surtout le *Chant du tzar Ivan Wassiliévitch*, *le Jeune Tcherkesse*, *Ismaïl-Bey*, et un roman en prose, *le Roman de notre époque*.

LEROY D'ÉTIOLLES (Jean-Jacques-Joseph), chirurgien, né à Paris en 1798, m. en 1860, a été l'un des inventeurs de la lithotritie, et a imaginé divers instruments qu'elle emploie. On lui doit aussi le bourrelet à réseau élastique pour les enfants, le clysoir, divers engins de guerre, etc. *V. Exposé des titres scientifiques de M. Leroy d'Etiolles*, 1854.

LESLIE (Charles-Robert), peintre, né à Londres en 1794, m. en 1859, étudia sous Benjamin West et W. Allston, devint membre de l'Académie royale en 1825, et y professa de 1848 à 1851. Leslie a pris la plupart de ses sujets dans Shakspeare, Cervantes, Molière, Sterne, Fielding, Walter Scott, etc., et rendu avec un très-grand bonheur les pensées de ces auteurs. Nous citerons : *Sancho Pança et la Duchesse*, 1824; *Don Quichotte dans la Sierra Morena*, 1826; *l'Oncle Toby et la veuve Wadman*, 1831; *Tristram Shandy retrouvant ses manuscrits*, 1833; une scène des *Joyeuses commères de Windsor*, 1838; *le Bourgeois gentilhomme faisant des armes avec sa servante*, 1841; une scène du *Malade imaginaire*, 1843; *Trissotin lisant son sonnet aux dames*, 1845; *la Lecture du testament de Roderick Random*, 1846; *Falstaff jouant le rôle du roi*, 1851; *Sancho et le docteur Pedro Rezia*, 1855. Il fit aussi de la peinture de genre, des portraits, des toiles historiques (*Jane Grey acceptant la couronne*, *le Pharisien et le Publicain*, etc.), et quelques tableaux officiels, tels que *la Reine recevant le sacrement à son couronnement*, 1843, et *le Baptême de la princesse royale*, 1855. Il a publié son cours à l'Académie royale sous le titre de *Manuel des jeunes peintres*, 1853. B.

LESSON (René-Primevère), voyageur et naturaliste, né à Rochefort en 1794, m. en 1849, entra, en 1809, à l'École de médecine navale de sa ville natale, fut reçu pharmacien de la marine en 1820, et prit la direction du jardin botanique. Attaché à l'équipage de *la Coquille*, il fit de 1822 à 1825 le voyage autour du monde sous les ordres de Duperrey, recueillit une foule d'animaux pour le Muséum d'histoire naturelle de Paris, et étudia la constitution géologique des côtes du Pérou, du Chili, des îles Malouines, et celle des montagnes Bleues en Australie. Après la Révolution de Juillet 1830, il devint pharmacien en chef de la marine à Rochefort, et, en 1833, membre correspondant de l'Académie des sciences. Il a laissé, entre autres ouvrages : *Manuel de mammalogie*, 1827, in-18; *Manuel d'ornithologie*, 1828, 2 vol. in-18; *Complément des œuvres de Buffon*, 1828 et suiv., 10 vol. in-8°; *Voyage médical autour du monde, exécuté sur la corvette la Coquille*, 1829, in-8°; *Histoire naturelle des oiseaux-mouches*, 1829, in-8°; *Voyage autour du monde sur la corvette la Coquille*, *Zoologie*, 1830, 2 vol. in-4°; *Histoire naturelle des colibris*, 1830, in-8°; *les Trochilidées*, 1832, in-8°; *Manuel d'histoire naturelle médicale ou de pharmacographie*, 1833, in-18; *Histoire naturelle des oiseaux de paradis, des séricules et des épi-*

maques, 1835, in-8° ; *Mélanges littéraires et d'histoire naturelle*, 1838 ; *Histoire naturelle des zoophytes acalèphes*, 1843, in-8°. Lesson a coopéré au *Bulletin des sciences* de Férussac, au *Dictionnaire des sciences naturelles*, au *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, etc.

LEURET (François), médecin, né à Nancy en 1797, m. en 1851, fut reçu docteur en 1826, alla exercer son art pendant quelque temps dans sa ville natale, revint à Paris en 1829 et, devint médecin de l'hospice de Bicêtre. Il a laissé : *Sur les phénomènes qui se succèdent dans les organes digestifs pendant la digestion* (avec Lassaigne), 1825, Mémoire couronné par l'Institut ; *Sur l'état du pouls chez les aliénés* (avec Mitivié), 1832 ; *Fragments psychologiques*, 1837 ; *Anatomie comparée du système nerveux dans ses rapports avec l'intelligence*, 1840, où il se montre l'antagoniste de Gall. Mais on doit principalement citer son ouvrage *Sur le traitement moral de la folie*. Ce fut lui qui établit à Bicêtre une école pour les aliénés, et le repas en commun au réfectoire.

LEVENS, ch.-l. de cant. (Alpes-Maritimes), arr. et au N. de Nice ; 1,187 hab.

LEWIS (George CORNEWALL), homme politique et littérateur anglais, né en 1806, m. en 1863, fit ses études à Eton et à Oxford, fut reçu avocat en 1831, devint commissaire de la taxe des pauvres en 1839, membre du Parlement et secrétaire du Bureau de contrôle en 1847, sous-secrétaire au ministère de l'intérieur en 1848, secrétaire de la Trésorerie de 1850 à 1852, chancelier de l'échiquier de 1855 à 1858, et ministre de l'intérieur en 1859. Outre des traductions anglaises de l'*Histoire des Doriens* et de l'*Histoire de la littérature grecque* par Ot. Müller, de l'*Economie politique des Athéniens* par Bœckh, il a laissé : *Essai sur l'origine et la formation des langues romanes*, 1835, in-8° ; *Essai sur le gouvernement des colonies*, 1841, in-8° ; *Recherches sur la crédibilité des premiers temps de l'histoire romaine*, 1855, 2 vol. in-8°.

LHÉRIE. *V.* BRUNSWICK, dans ce *Supplément*.

LIADIÈRES (Pierre-Charles), littérateur, né à Pau en 1792, m. en 1858, entra à l'École polytechnique en 1810, servit dans l'arme du génie pendant les campagnes de 1813 et de 1814, reprit du service en 1820, combattit parmi les insurgés de Juillet 1830, fut nommé officier d'ordonnance du roi Louis-Philippe, conseiller d'État en 1846, et représenta la ville d'Orthez à la Chambre des députés de 1834 à 1848. Par ses œuvres dramatiques, il appartient à l'école demi-classique de C. Delavigne ; le style en est correct, mais froid. Ce sont des tragédies de *Conradin et Frédéric*, 1820, de *Jean sans Peur*, 1821, de *Jane Shore*, 1824, de *Walstein*, 1829, et les comédies de *la Tour de Babel*, 1845, et des *Bâtons flottants*, 1851.

LIARD (Joseph), ingénieur, né en 1747 à Rosières-aux-Salines (Lorraine), m. en 1832, a construit le pont de Roanne sur la Loire, et le canal qui joint le Rhône au Rhin.

LIBAN (Eyalet du), gouv. général de l'Empire ottoman (Turquie d'Asie), créé en 1861. Entouré par ceux de Saïda et de Damas, il comprend la côte de la Syrie depuis le Nahr-el-Kébir au N. jusqu'à Saïda au S., moins cette ville et celles de Beyrouth et de Tripoli ; à l'E. il s'étend jusqu'au Liban, et au S.-E. jusqu'au Djebel-el-Scheick dans l'Anti-Liban, avec la ville de Zahlé. Il est administré par un gouverneur chrétien, dépendant directement de la Porte, nommé pour trois ans, et assisté d'un *medjilis* ou conseil central de 12 membres représentant les diverses religions, Maronites, Grecs orthodoxes et catholiques, Musulmans, Druses, Métualis. La montagne est divisée en 6 arrond. administrés par un agent du gouverneur et un medjilis local ; les arrond. en cantons, et les cantons en communes, dont les habitants choisissent le scheick. Un corps de police mixte, recruté dans le pays, est chargé du maintien de l'ordre ; la Porte a le droit de construire sur la route de Beyrouth à Damas, qui traverse le pays, un blockhaus pouvant contenir 300 soldats. C. P.

LICHTENSTEIN (Martin-Henri-Charles), naturaliste, né à Hambourg en 1780, m. en 1857, séjourna, à partir de 1802, comme précepteur et médecin, au cap de Bonne-Espérance, revint en Europe en 1806, et fut appelé en 1811, en qualité de professeur d'histoire naturelle, à l'Université de Berlin. Il publia ses *Voyages dans le sud de l'Afrique*, 1811 et 1832, 2 vol. gr. in-8°. Lichtenstein jouissait d'une grande renommée en Allemagne comme zoologiste.

LIEVEN (Dorothée de BENKENDORFF, princesse de), née en 1784, d'une ancienne famille de Livonie, m. en 1857, fut élevée à St-Pétersbourg dans l'*Institution des filles nobles*, sous le patronage de l'impératrice Marie, femme de Paul Ier, qui la maria, à seize ans, au ministre de la guerre, le comte de Liéven. Elle suivit son mari en 1810 à Berlin, où il avait été nommé ministre de Russie, l'accompagna dans son ambassade en Angleterre, et y séjourna de 1812 à 1824. Pendant ces 12 années, les salons de la comtesse de Liéven furent les plus fréquentés de Londres, grâce à la vivacité de son intelligence et à l'impartialité de son caractère. C'était elle qui, en réalité, dirigeait l'ambassade. Les chefs des partis les plus opposés se donnaient rendez-vous chez elle, comme sur un terrain neutre où toutes les opinions pouvaient se produire. Le charme de sa conversation, la finesse et la solidité de son jugement, ont laissé des souvenirs ineffaçables. Elle retourna à St-Pétersbourg, où son mari avait été rappelé pour être gouverneur de l'héritier présomptif, aujourd'hui l'empereur Alexandre II. La perte subite de ses deux enfants la détermina à quitter la Russie pour résider en France ; elle reçut à Paris l'accueil le plus distingué. Dans ce pays d'adoption, qu'elle aimait particulièrement, toutes les Révolutions l'ont respectée ; tous les hommes remarquables se sont fait un honneur d'être admis dans son intimité. F—T.

LINARÈS, v. du Mexique (Nouveau-Léon), à 72 kil. E. de Monterey, près de la rive g. du Tigre ; 1,200 hab. Evêché. Elève de bestiaux.

LINCOLN (Abraham), homme d'Etat américain, né dans le Kentucky en 1809, m. en 1865, fut d'abord charpentier, puis épicier à Salem, fit lui-même son éducation, et embrassa la profession d'avocat. Après avoir fait partie de la législature de l'Illinois, il siégea au Congrès des États-Unis de 1847 à 1849. Candidat des abolitionnistes pour la présidence, il fut élu en 1861, et aussitôt les Etats esclavagistes prirent les armes. La guerre qu'il soutint avec énergie contre la sécession (*V.* ÉTATS-UNIS, dans ce *Supplément*) tirait à sa fin, et il venait de recevoir une seconde fois la présidence, lorsqu'un acteur, Booth, l'assassina en plein théâtre, dans la loge présidentielle.

LINDLEY (John), botaniste anglais, né en 1799 à Catton, près de Norwich, m. en 1865, professeur à l'Université de Londres depuis 1829, a publié : *Digitalium monographia*, 1821 ; *Icones plantarum sponte Chinâ nascentium*, 1821 ; *Collectanea botanica*, 1821 ; *Rosarum monographia*, 1822 ; *Introduction to the natural system of botany*, 1830 ; *Fossil Flora of Great-Britain*, 1831-37, 3 vol. in-8° ; *Introduction to systematical and physiological botany*, 1832 ; *Ladies's botany*, 3e édit., 1837, 2 vol. ; *Genera et species of Orchideous plants*, 1837-38 ; *Sertum orchideum*, 1838 ; *Theory of horticulture*, 3e édit., 1853 ; *Flora medica*, 1838 ; *Pomologia Britannica*, 1841, 3 vol. in-8° ; *The vegetable Kingdom*, 3e édit., 1853, etc.

LINDPAINTNER (Pierre-Joseph), compositeur de musique, né en 1791 à Coblentz, m. en 1856, étudia sous Winter, fut en 1812 chef d'orchestre au théâtre de Munich, et, depuis 1819, maître de chapelle à Stuttgard, où il forma un des meilleurs orchestres de l'Allemagne. Compositeur facile et fécond, aux formes et aux combinaisons distinguées, il a laissé un grand nombre d'œuvres instrumentales, des opéras (*le Vampire, la Génoise, les Vêpres siciliennes*, etc.), un ballet de *Jocko*, divers morceaux de musique sacrée, oratorios, messes, psaumes, etc., et une instrumentation pour le *Judas Macchabée* de Hændel. B.

LIOUVILLE (Félix-Sylvestre-J.-B.), avocat, né à Toul en 1803, m. en 1860. Inscrit depuis 1829 au tableau des avocats de Paris, il a surtout plaidé au civil. Sa science de jurisconsulte le plaçait au premier rang. Il fut élu bâtonnier de l'ordre en 1856. Les discours qu'il a prononcés en cette qualité ont été publiés sous ce titre : *Devoirs, honneurs, avantages, jouissances de la profession d'avocat, suivis des Eloges donnés à cette profession, de Notices nécrologiques et de l'Éloge de M. Paillet*, in-8°, Paris, 1857.

LIPRANDI (Paul-Pétrovitch), général russe, né en 1796, m. en 1864, servit sous les ordres de Woronzow de 1812 à 1815, et se distingua à la prise de Varsovie en 1831. Lors de la guerre d'Orient, en 1854, il commanda le corps d'armée qui bloqua Kalafat, et dut évacuer la Valachie ; puis, envoyé en Crimée, il enleva les retranchements des Turcs à Balaklava, et fit éprouver de grandes pertes à la cavalerie anglaise. En 1855, il dirigea l'aile gauche des Russes à la bataille de la Tchernaïa.

LITTA (Pompeo, comte), historien, né à Milan en 1781, m. en 1852, entra dans l'armée française en 1804, et rentra dans la vie civile en 1814. En 1848, le gouvernement insurrectionnel de Milan l'appela aux fonctions de ministre de la guerre et au commandement de la garde nationale. On a de lui un ouvrage imprimé avec un très-grand luxe : *Famiglie celebri italiane*, 1819-52, en 75 parties, contenant l'histoire de 75 familles nobles d'Italie. B.

LITTROW (Joseph-Jean de), astronome, né en 1781 à

Bischoff-Teinitz (Bohême), m. en 1840, fut militaire en 1802, devint professeur d'astronomie à l'Université de Cracovie en 1807, et à celle de Kazan en 1810, directeur de l'observatoire d'Ofen en 1816, et, en 1819, de l'observatoire de Vienne, où il fit des cours très-suivis, enfin reçut en 1837 la direction du chemin de fer de Ferdinand. On a de lui, entre autres ouvrages : *Astronomie théorique et pratique*, Vienne, 1821-27, 3 vol. in-8° ; *Dioptrique*, ibid., 1830 ; *Gnomonique*, 1831 et 1838 ; *Merveilles du ciel*, Vienne, 4e édit., 1853, excellent traité d'astronomie populaire. — Son fils, Charles-Louis de Littrow, né à Kazan en 1811, directeur de l'observatoire de Vienne depuis 1840, a fait des *Annales* de cet établissement un recueil scientifique célèbre.

LIVOURNE (Prov. de), division du roy. d'Italie, ne comprend que la ville de Livourne, sa banlieue, et l'île d'Elbe, qui forment chacune un arrondissement. Superf., 325 kil. carrés ; pop., 116,810 hab.

LLANQUIHUÉ (Province de), province du Chili, créée en 1861. Elle comprend la côte du Pacifique depuis le Rio-Bueno au N. jusqu'au canal de Chacao, qui la sépare de l'île de Chiloé au S. ; elle est bornée au S. par cette île et le golfe d'Ancud, à l'E. par la Cordillère, au N. par la province de Valdivia. On y voit plusieurs volcans, le Puyégué, l'Osorno, le Calbuco, et des lagunes intérieures, surtout celle de Llanquihué, qui s'écoule à l'Océan par le Maullin. Elle est divisée en trois départements : *Llanquihué, Osorno, Carelmapu*. Le premier formait, avant 1861, une colonie agricole peuplée de 10,000 hab., la plupart Allemands ; les deux autres dépendaient des provinces de Valdivia et de Chiloé. Le chef-lieu est *Port-Montt*, au fond du golfe d'Ancud. C. P.

LOBECK (Chrétien-Auguste), philologue allemand, né à Naumbourg (Prusse) en 1781, m. en 1859, fut nommé recteur du lycée de Wittemberg en 1809, puis obtint en 1810 une chaire à l'Université de cette ville, et, en 1814, à Kœnigsberg, pour y professer la littérature ancienne. Outre un grand nombre d'écrits académiques, on a de lui : *Dii veterum adspectu corporum exanimium non prohibiti*, Wittemberg, 1802, in-4° ; *De sublimitate Trayœdiæ græcæ propria*, ibid., 1802, in-4° ; *De morte Bacchi*, ibid., 1810, in-4° ; *Ajax Sophoclis commentario perpetuo illustratus*, Leipzig, 1810 et 1835, in-8° ; *Phrynichi Eclogæ nominum atticorum*, ibid., 1820, in-8° ; *Aglaophamus, seu de theologiæ mysticæ Græcorum causis*, Kœnigsberg, 1829, 2 vol. in-8°, belle étude sur les mystères du culte grec, dans laquelle il a combattu la *Symbolique* de Creuzer ; *Paralipomena Grammaticæ græcæ*, Leipzig, 1837, 2 vol. in-8° ; *Pathologiæ sermonis græci prolegomena*, ibid., 1843, in-8° ; *Rhematicon, sive verborum græcorum et nominum verbalium technologia*, Kœnigsberg, 1846, in-8° ; *Pathologiæ linguæ græcæ elementa*, ibid., 1853, in-8°, etc.

LOCKHART (John-Gibson), littérateur anglais, né dans le comté de Lanark (Ecosse) en 1794, m. en 1854, abandonna le barreau pour les lettres, et débuta par des articles dans le *Blackwood Magazine*, une traduction d'*Anciennes ballades espagnoles*, et une *Vie de Cervantès*. Puis, dans des *Peters Letters to his kinsfolk*, il donna une série de portraits satiriques, empruntés à la société d'Edimbourg, où ils causèrent beaucoup d'émotion. Devenu le gendre de Walter Scott en 1820, il voulut s'exercer dans le roman comme cet illustre écrivain, et publia : *Valerius*, 1821, dont le sujet est tiré des premiers temps de l'Empire romain ; *Adam Blair*, 1822, tableau de mœurs écossaises ; *Reginald Dalton*, 1823 ; et *Matthew Wald*, 1824. Depuis 1825, il eut à Londres la direction en chef de la *Quarterly Review*. On lui doit encore une *Vie de Robert Burns*, 1828, et une *Vie de Walter Scott*, 1838. B.

LODZ ou LODSI, v. de l'Empire russe (Pologne), gvt et à 120 kil. S.-O. de Varsovie, à peu de distance du chemin de Varsovie à Cracovie. Fabrique de cotonnades, de tissus de laine, et de toiles. On l'a surnommée le *Manchester de la Pologne*. Pop., 31,564 hab. C. P.

LŒBELL (Jean-Guillaume), historien allemand, né à Berlin en 1786, m. en 1863, fut professeur à l'École militaire de Breslau, à l'École des Cadets de Berlin depuis 1823, et enfin à l'Université de Bonn de 1829 à 1853. Sans parler de l'*Histoire universelle* de Becker, dont il donna, avec Woltmann et Menzel, une édition refondue, il a laissé : *Lettres d'un voyageur*, Leipzig, 1837, in-8°, écrites à la suite d'une excursion en Belgique ; *Grégoire de Tours et son temps*, ibid., 1839 ; *Histoire universelle*, 1846, dont il n'a paru qu'un volume ; *Principes d'une méthode pour l'enseignement de l'histoire*, ibid., 1847, in-8°.

LŒWENHIELM (le comte Gustave de), né en 1771, m. en 1856, entra très-jeune comme cornette dans les gardes du corps de Gustave III, roi de Suède, et se trouva auprès de ce prince lorsqu'il fut assassiné en 1792. Pendant les années 1805 et 1806, il commanda l'avant-garde de l'armée suédoise en Poméranie. Durant la campagne de Finlande, où il était à la tête de l'arrière-garde, il fut blessé et fait prisonnier par les Russes, 1808. Échangé l'année suivante, il fut nommé chef des gardes du corps de Charles XIII, puis général, et gentilhomme de la chambre. Charles XIV le prit pour 1er adjudant, et lui donna le commandement en chef de la cavalerie. En 1813, Lœvenhielm fut attaché à l'état-major général de l'empereur Alexandre Ier. A partir de 1816, il entra dans la carrière diplomatique, fut envoyé à Vienne en qualité de ministre plénipotentiaire, et, depuis 1818 jusqu'à sa mort, remplit les mêmes fonctions à Paris. — Son frère, le comte Charles de Lœvenhielm, a signé, au nom de la Suède, les traités de 1815. B.

LOGROSCINO (Nicolas), compositeur de musique, né à Naples vers 1700, m. en 1763, s'est particulièrement distingué dans le genre bouffe. On lui doit l'invention des *finales*. Depuis 1747, il fut professeur de contre-point au Conservatoire de Palerme.

LONDE (Charles), médecin, né à Caen en 1798, m. en 1862, membre de l'Académie de médecine de Paris en 1825, présida la commission que le gouvernement français envoya étudier le choléra en Russie et en Pologne. Il a été un des fondateurs des *Archives générales de médecine*. Indépendamment des articles qu'il a fournis à divers recueils scientifiques, on lui doit : *Gymnastique médicale, ou de l'exercice appliqué aux organes de l'homme*, 1821, in-8° ; *Nouveaux éléments d'hygiène*, 2e édition, 1838, 2 vol. in-8°.

LONGCHAMPS (Promenade de). Vers le milieu du XVIIIe siècle, la haute société de Paris prit l'habitude d'aller, pendant les trois derniers jours de la semaine sainte, faire une espèce de pèlerinage à l'abbaye de Longchamps. Comme cela devint une mode, on affectait de se montrer sur la route de Longchamps, qui devint alors la promenade la plus fréquentée et la plus mondaine, car la ville imitait la cour.

La promenade de Longchamps cessa en 1792 ; la Révolution sévissait, les classes riches émigraient, l'aristocratie de naissance ou de fortune était un titre de proscription, enfin la société polie n'existait plus à Paris. Cette éclipse dura 4 ans. Six mois environ après l'installation du Directoire, gouvernement qui marqua une ère de renaissance pour le luxe et le plaisir, la promenade de Longchamps recommença. En 1797, le monde élégant, ou autre, s'y porta avec une sorte de fureur : on y vit pour la première fois les *bockeis*, cabriolets légers, invention d'un célèbre carrossier du jour, et les *carriks*, autre voiture du même genre, importation de la ville d'Irlande de ce nom. Au Longchamps de cette année, Franconi, célébrité du temps comme chef d'un spectacle équestre, se montra avec les artistes et les musiciens de son théâtre dans une vaste gondole qu'escortait, à cheval, toute la troupe des écuyers. Longchamps était la nouvelle importante du jour ; les feuilles publiques en rendaient compte dans les plus grands détails, et même on publiait des brochures descriptives de cette promenade avec les noms des dames les plus élégantes qui l'avaient ornée de leur présence. Alors Longchamps n'était plus Longchamps que de nom ; la promenade ne se prolongeait plus à travers le bois de Boulogne, où la pauvre abbaye était tombée sous le marteau de la bande noire ; les dévots de la mode et du plaisir promenaient leur vanité et leur curiosité sur les boulevards intérieurs du nord, les Champs-Élysées, l'avenue de Neuilly, et n'allaient guère au delà de la porte Maillot, entrée du bois de ce côté. Les voitures se mettaient en files, l'une montante, l'autre descendante, de chaque côté de la chaussée, et des gendarmes à cheval, postés de place en place, empêchaient qu'aucune ne quittât son rang. Sous le premier Empire français et sous la Restauration, le milieu de la chaussée fut réservé aux équipages des personnes titrées, des ministres, et du corps diplomatique. — A partir du Consulat, Longchamps commença de décliner un peu. Bien que la promenade durât 3 jours, comme jadis, il n'y avait, suivant un terme à la mode ou de la mode, qu'un seul *beau jour*, le second : un élégant ou une élégante pouvait, sans se compromettre, ne point paraître au premier ni au troisième jour. Sous la Restauration, ainsi que sous le gouvernement de Juillet, il en fut de même. Mais, le *beau jour*, la foule était si considérable, que souvent la file commençait à la porte Saint-Denis pour finir à la porte Maillot. — Aujourd'hui Longchamps existe toujours, mais avec moins d'originalité encore, parce qu'il a une rivale perpétuelle, la promenade que-

tidienne de l'après-midi au bois de Boulogne. C. D—T.

LORRY (Anne-Charles), médecin, né à Crosne (Seine-et-Oise) en 1726, m. en 1783, élève de Ferrein et d'Astruc, fut protégé par les maréchaux de Noailles et de Richelieu, et traita Louis XV dans plusieurs maladies. On a de lui : *Essai sur les aliments*, 1757, 2 vol. in-12; *de Melancholiâ*, 1765, 2 vol.; *Tractatus de morbis cutaneis*, 1777, in-4°, ouvrage que des médecins d'aujourd'hui mettent encore au-dessus de celui d'Alibert; *de Morborum mutationibus et conversionibus*, publié par son neveu Hallé, 1784. Lorry a aussi donné des éditions annotées des *Aphorismes* d'Hippocrate et de ceux de Sanctorius.

LOUBON (Charles-Joseph-Émile), peintre, né à Aix en 1809, m. en 1863, élève de Granet et de Roqueplan, directeur de l'école de dessin de Marseille depuis 1845, a cultivé le genre, l'histoire, et le paysage. Loubon a peint pour la Chambre de commerce de Marseille les ports de Nantes, du Havre, de la Ciotat, et des Martigues.

LOYALTY (Iles), petit archipel océanien, dépendance de la Nouvelle-Calédonie à l'E. de laquelle il est situé, par 20° 30'-21° 50' lat. S., et 164°-165° 45' long. E., se compose de trois îles principales, de nature madréporique, *Maré* ou *Britannia*, *Lifou* ou *Chabrol*, *Ouvéa* ou *Halgan*; 12,000 hab., Malais et nègres océaniens. C. P.

LUBIS (E.-P.), journaliste et historien, né à Paris en 1806, m. en 1859, travailla, pendant la Restauration, à *la Gazette de France* et à *la Quotidienne*, organes du parti monarchique extrême; après la Révolution de 1830, il fut rédacteur en chef du journal légitimiste *la France*, puis de *l'Union monarchique*. Il a composé une *Histoire de la Restauration*, 1837 et suiv., 6 vol. in-8°; 2e édit., 1848.

LUCQUES (Prov. de), division du royaume d'Italie, formée du N.-O. de l'ancienne Toscane; bornée par celles de Massa-Carrara et de Modène au N., de Florence à l'E., de Pise au S., par la Méditerranée à l'O.; 1,493 kil. carr.; 256,161 hab. Arrosée par le Serchio, couverte au N. par les ramifications des Apennins, et jouissant d'un doux climat, c'est la partie la mieux cultivée de la Toscane; vignes, mûriers et oliviers. Une partie des habitants émigrent pendant l'hiver en Corse et en Sardaigne. Ch.-l., *Lucques*, qui forme aussi son seul arrond[t]. C. P.

LUDEN (Henri), historien allemand, né en 1780 près de Brême, m. en 1847, fut nommé, en 1806, professeur suppléant de philosophie à l'Université d'Iéna, et, en 1810, professeur d'histoire. Ses principaux ouvrages sont : *Vie d'Hugo Grotius*, 1806, in-8°; *Réflexions sur la Confédération du Rhin*, 1808, in-8°, protestation contre l'organisation donnée à l'Allemagne par Napoléon Ier; *Histoire universelle des peuples et des États de l'antiquité*, 1814, 3e édit., 1824; *Histoire universelle des peuples et des États du moyen âge*, 1821; *Histoire du peuple allemand*, 1827-37, s'arrêtant à l'année 1237, trad. en français par Savagner, Paris, 1844, 5 vol. gr. in-8°.

LYNDHURST (John-Singleton COPLEY, baron), homme d'État anglais, né en 1772 à Boston (États-Unis), m. en 1863, fut élevé en Angleterre, se fit connaître comme avocat, et entra à la Chambre des communes en 1818 sous les auspices des tories. L'année suivante, il devint *solicitor general*, et montra, dans le procès de la reine Caroline, une modération que n'eurent pas les autres agents de la poursuite. Attorney général en 1823, pair d'Angleterre en 1827, chancelier de 1827 à 1830, baron de l'Échiquier de 1831 à 1834, il s'attacha à la fortune de Robert Peel, qui le rappela au poste de chancelier en 1834 et en 1841. Il avait une éloquence pleine de vigueur, d'éclat et d'ironie.

LYONS (Edmund), amiral anglais, né en 1790 à Burton (Hampshire), m. en 1858, entra dans la marine dès 1801, fit partie de l'expédition qui força l'entrée des Dardanelles en 1807, servit ensuite dans l'Inde, contribua, en 1811, au succès de l'attaque dirigée contre Java, ramena Louis XVIII en France en 1814, resta ensuite en disponibilité jusqu'en 1828, fit la campagne de Morée, devint ministre plénipotentiaire en Grèce (1840), en Suisse (1849), en Suède (1851), commanda en second dans la mer Noire en 1854, prit la forteresse russe de Redout-Kaléh, effectua le passage de l'armée anglaise de Varna en Crimée, foudroya l'aile gauche des Russes à la bataille de l'Alma, assista aux batailles de Balaklava et d'Inkermann, organisa l'expédition qu'on envoyait dans la mer d'Azov, et devint commandant en chef en 1855. Après la guerre de Crimée, il fut créé baron et pair d'Angleterre. B.

M

MAC — MAC

MAANEN (Cornélis-Félix VAN), homme d'État hollandais, né à La Haye en 1769, m. en 1843, fut avocat dans sa ville natale, procureur général en 1795, devint ministre de la justice sous le roi Louis Bonaparte de 1806 à 1809, premier président de la Cour d'appel de La Haye en 1810, fit partie, en 1814, de la commission chargée par le roi Guillaume de reviser la constitution, présida en même temps l'assemblée des notables, et, appelé, en 1815, au ministère de la justice, renia ses anciens principes libéraux. L'ardeur avec laquelle il soutint la politique personnelle du roi Guillaume, et sa prétention d'imposer la langue hollandaise à la Belgique, contribuèrent pour beaucoup à l'insurrection de ce pays en 1830. Son hôtel fut saccagé par la populace; sacrifié un instant à l'opinion publique, il parvint à se faire réintégrer dans ses fonctions, et les conserva jusqu'en 1842. B.

MACAREL (Louis-Antoine), professeur de droit et publiciste, né à Orléans en 1790, où son père remplissait les fonctions de procureur au Châtelet, m. en 1851, étudia le droit à Turin et à Paris, et débuta par être chef de cabinet dans deux préfectures. En 1815, il fut contrôleur dans l'administration des Postes, et, pendant qu'il occupait cette place, publia des *Éléments de jurisprudence administrative*, 1818, 2 vol. in-8°, et en même temps se fit recevoir avocat à la Cour royale de Paris. En 1821, il fonda le *Recueil périodique des arrêts du Conseil*, dont il s'efforça de faire les archives du contentieux administratif, et, pour se livrer tout à fait à ce travail, se démit de son emploi à la Poste. Il devint, l'année suivante, avocat aux Conseils du roi et à la Cour de cassation, puis professeur adjoint de droit administratif en 1828, et titulaire en 1842. Conseiller d'État et président du comité consultatif du contentieux au ministère des affaires étrangères en 1830, directeur de l'administration départementale et communale au ministère de l'intérieur de 1837 à 1839, il fit, en 1840, un cours d'administration générale à l'École de droit de Paris. En 1849, il fut élu deux fois conseiller d'État par l'Assemblée constituante et par l'Assemblée législative. Macarel fut un des fondateurs de la science et de l'enseignement du droit administratif en France. Outre les ouvrages cités plus haut, on a de lui : *Manuel des ateliers dangereux, insalubres et incommodes*, 1827, in-18; *des Tribunaux administratifs*, 1828, in-8°; *Éléments de droit politique*, 1833, in-12; *Cours de droit administratif*, 1841-46, 4 vol. in-8°, ouvrage très-estimé, dont une 3e édit., revue et complétée par M. de Pistoye, a paru en 1856; *De la fortune publique en France, et de son administration*, 1840, 3 vol., travail important, mais inachevé.

MACAULAY (Thomas BABINGTON, lord), le premier des historiens anglais de notre siècle, né à Rothley-Temple (comté de Leicester) en 1800, m. en 1859. Membre de la Chambre des communes en 1830, il en sortit pour aller dans l'Inde, pendant cinq ans, faire partie du Conseil suprême de Calcutta, avec la mission spéciale d'y formuler un code pour les sujets indiens de l'Angleterre. Revenu en Europe en 1839, il entra dans le Conseil privé de la Couronne, eut même deux ans le portefeuille de la guerre, 1839-41, fut encore député de 1840 à 1847, de 1852 à sa mort, et reçut les titres de baron et de pair en 1857. En 1843, Macaulay réunit en trois volumes, sous le titre d'*Essais de critique et d'histoire*, les principaux de ses travaux biographiques et littéraires dans la *Revue d'Édimbourg* (Milton, Pitt, Frédéric le Grand, lord Clive, Warren-Hastings, Machiavel, Bacon, les Révolutions de la pa-

pauté, etc.); deux traductions de cet ouvrage ont paru en France : l'une de MM. Amédée Pichot, Joanne, et Forgues (*Œuvres diverses de lord Macaulay*, Paris, 1860, 3 vol. in-12); l'autre de M. Guill. Guizot (*Essais historiques et biographiques*, Paris, 1863, 2 vol. in-8°). Plus tard, Macaulay a publié une *Histoire d'Angleterre depuis le règne de Jacques II*, 4 vol., 1848 et 1855, traduite en français par J. de Peyronnet, Paris, 1852-53, 2 vol. in-8°; par Montégut, Paris, 1854, 2 vol. in-12. Après trois cents pages d'introduction, Macaulay avait exposé le règne de Jacques II, la Révolution de 1688, et conduit son histoire jusqu'à la paix de Ryswick, quand la mort est venue le frapper. On a publié, depuis, l'*Histoire de Guillaume III*, trad. en français par A. Pichot, Paris, 1857-61, 4 vol. in-12. Macaulay ne se mêla au monde politique qu'avec la volonté d'en faire sortir une plus grande part de justice, de liberté et de bien-être pour tous. La réforme parlementaire, conquise en 1832, le libre échange, l'émancipation des catholiques, telles sont les grandes mesures dont l'éloquence nerveuse de l'orateur, les votes indépendants et consciencieux de l'homme d'État poursuivirent l'accomplissement : l'historien s'est fait, pour ainsi dire, le contemporain des souffrances du passé, tant il met de feu à en condamner les auteurs; il a montré le même amour passionné pour toutes les libertés publiques. En religion, il conserve bien des préjugés du protestantisme; mais en même temps qu'il défend et glorifie, malgré leurs exagérations et leurs ridicules, les puritains persécutés, il sait être juste aussi pour les catholiques, et jamais on n'a montré avec plus d'éloquence la Papauté antérieure à tous les gouvernements qui existent, survivant à toutes les révolutions, destinée peut-être, ajoute l'écrivain, à voir encore la fin des États d'aujourd'hui et de l'Angleterre elle-même. — En politique, c'est au nom des droits méconnus et violés qu'il entreprend l'histoire de la Restauration; c'est en accusateur public qu'il parle des Stuarts : son héros est Guillaume III qui les renverse, et son œuvre tout entière, descriptions du pays, tableaux des mœurs, portraits des hommes, récit des faits, concourt au but qu'il veut atteindre, et tend à imposer au lecteur ses ardentes convictions. Elles ont fait la valeur de son style, qui conserve l'unité, la clarté, l'intérêt, malgré les détails de toute nature que l'historien accumule; la chaleur et la vie, malgré les recherches immenses qu'il s'est imposées. Quant au fond, à quelque parti qu'on appartienne, on est forcé, en lisant les œuvres de lord Macaulay, de rendre justice à l'honnêteté, à l'élévation qu'elles respirent; on regrette seulement, dans ses premiers travaux surtout, de le voir prendre trop facilement son parti des crimes et des désordres que les révolutions amènent, en songeant au bien que la liberté doit produire plus tard; comme la fée de l'Arioste, dit-il, elle prend parfois la forme d'un odieux reptile, rampe, siffle et mord, et il ne faut pourtant pas l'écraser alors par dégoût : condamner énergiquement les excès coupables, les moyens mauvais, quelles que soient les espérances de l'avenir, la fin poursuivie, était plus digne de la haute moralité du grand historien. — Deux autres ouvrages de Macaulay ont été publiés en Angleterre : un choix de ses discours (*Speeches*, 1853, in-8°); des poésies de sa jeunesse, les *Ballades de l'ancienne Rome* (*Lays of ancient Rome*, 1842), où, d'après les idées de Niebuhr sur les origines des Romains, il recompose les chants qui auraient servi à écrire leur première histoire. Ni l'un ni l'autre n'ont été traduits en français. R.

MAC-CRIE (Thomas), historien anglais, né en 1772 à Duns (Berwick), m. en 1835, devint, en 1795, pasteur d'une congrégation presbytérienne d'Édimbourg. On a de lui : *Vie de John Knox*, 1812; *Histoire de la Réformation en Italie au* XVI^e *siècle*, 1827, in-8°.

MAC-CULLOCH (John), médecin et naturaliste, né en 1773 à Guernesey, d'une famille écossaise, m. en 1835, fut reçu docteur en médecine à Édimbourg dès l'âge de 18 ans, servit comme aide-chirurgien dans l'artillerie, fut appelé comme chimiste à l'École d'artillerie en 1803, devint, en 1820, médecin du prince Léopold de Saxe-Cobourg (depuis roi des Belges), puis professeur de chimie et de géologie à l'École militaire de la Compagnie des Indes, à Addiscombe. Parmi ses ouvrages, écrits en anglais, on remarque : *Description des îles occidentales de l'Écosse*, 1819, 2 vol. gr. in-8° et atlas; *les Hautes terres et les îles occidentales de l'Écosse*, 1824, 4 vol. in-8°; *Essai sur la Malaria*, 1827; *Sur les maladies rémittentes et intermittentes*, 1828; *Système de géologie*, 1831.

MAC-CULLOCH (John-Ramsay), économiste anglais, né en 1789 à Wigton (Ecosse), m. en 1864, commença par collaborer au *Scotsman*, journal libéral d'Édimbourg, et à la *Revue d'Edimbourg*, puis occupa la chaire d'économie politique à l'Université de Londres de 1828 à 1832, et devint, en 1838, contrôleur à la papeterie royale. L'Académie des sciences morales et politiques de France le nomma associé étranger en 1843. On a de lui : *Dictionnaire pratique, théorique et historique du commerce et de la navigation commerciale*, 5^e édit., 1855; *Dictionnaire géographique, statistique et historique des différentes contrées du globe*, 2^e édit., 1856, 2 vol.; *Essai sur les circonstances qui déterminent le taux des salaires et le sort des classes laborieuses*, 1826; *Esquisse historique de la banque d'Angleterre*, 1831; *Sur le commerce, ses principes et son histoire*, 1833; *Traité sur les principes et l'influence pratique de l'impôt et du système d'amortissement*, 1845; *Littérature économique, ou Catalogue méthodique d'un choix de publications dans les diverses branches de l'économie politique*, 1845; *Principes d'économie politique*, trad. en franç. par A. Planche, 1851, 2 vol. in-8°; *Tableau descriptif et statistique de l'empire britannique*, 1847, 2 vol.; *Traité sur le droit de succession*, 1848, etc.

MAC-GREGOR (John), économiste anglais, né en 1797 à Stornoway (comté de Ross), m. en 1857, résida plusieurs années au Canada, devint grand shériff de l'île du Prince-Edouard, fut chargé par le gouvernement anglais de missions commerciales en Allemagne, en Autriche, à Paris et à Naples, entra en 1840 au Bureau du commerce, en 1847 au Parlement, et finit par se ruiner dans une banque qu'il avait organisée. On a de lui : *Histoire, géographie et ressources de l'Amérique anglaise*, 1832, 2 vol.; *Rapport sur la statistique commerciale des Deux-Siciles*, 1840, in-fol.; *Progrès de l'Amérique depuis la découverte de Colomb*, 1847, 2 vol. in-8°; *Principes de législation commerciale et financière*, trad. en français par Brunet, 1847; *la Hollande et les colonies hollandaises*, 1848; *Histoire de l'Empire anglais depuis l'avénement de Jacques I^er*, 1852, 2 vol., ouvrage inachevé, etc.

MACKELDEY (Ferdinand), jurisconsulte allemand, né en 1784, d'un écuyer du duc de Brunswick, m. en 1834, étudia à l'Université d'Helmstædt, fut reçu docteur en droit en 1806, devint professeur-agrégé à Helmstædt en 1808, professeur titulaire à Marbourg en 1811 et à Bonn en 1818. Ses principaux ouvrages sont : *Théorie du droit de succession*, d'après le Code Napoléon, Marbourg, 1811; *Manuel des Institutes du Droit romain actuel*, Giessen, 1814, réédité sous le titre de *Manuel de Droit romain*.

MAGELLAN (Colonie de), colonie fondée en 1843, et de nouveau en 1852, par le gouvernement chilien, à Punto d'Arenas (Sandy Point), dans la péninsule de Brunswick et non loin du cap Froward, sur le détroit de Magellan; 300 hab. environ. C. P.

MAGNAN (Bernard-Pierre), maréchal de France, né à Paris en 1791, m. en 1865, partit comme engagé volontaire en 1809, fit les campagnes de 1810 à 1813 aux armées d'Espagne et de Portugal, devint capitaine dans la garde impériale, combattit à Waterloo. Sous la Restauration, on l'admit dans la garde royale, et il fit la guerre d'Espagne (1823) en qualité de lieutenant-colonel. Il prit part à l'expédition d'Alger en 1830 comme colonel, et se signala à Staouëli et à Bone. De retour en France, il fut mis en disponibilité pour avoir parlementé avec des émeutiers de Lyon, passa alors au service de la Belgique, mais obtint de rentrer dans l'armée française en 1839 avec le grade de maréchal de camp. Lieutenant-général en 1845, il reçut, après la Révolution de 1848, le commandement d'une division de l'armée des Alpes, puis de cette armée entière, étouffa l'insurrection de Lyon en 1849, fut élu député de la Seine à l'Assemblée législative, et, appelé au commandement en chef de l'armée de Paris en 1851, concourut à l'exécution du coup d'État du 2 décembre. Il devint maréchal un an après, et grand veneur en 1854. B.

MAGNIN (Charles), érudit et critique, né à Paris en 1793, m. en 1862, fut attaché à la Bibliothèque impériale dès 1813. Vers 1826, chargé, dans le journal *le Globe*, du feuilleton des théâtres, il se fit remarquer par son goût et son esprit progressif. Appelé, en 1834 et 1835, à suppléer Fauriel dans la chaire de littérature étrangère de la Faculté des lettres de Paris, il traita des origines du théâtre moderne en Europe, et plus tard réunit ces leçons en corps d'ouvrage, sous le titre : *les Origines du théâtre*, Paris, 1838, in-8°; c'était l'introduction d'un grand ouvrage qu'il méditait, et qu'il n'a jamais terminé. Néanmoins, ce volume le fit admettre, la même année, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Magnin a donné, sur des sujets d'histoire dramatique, beaucoup d'articles à la *Revue des Deux Mondes* et au *Journal des Savants*, et il en a

fait un recueil choisi, intitulé : *Causeries et méditations historiques et littéraires*, Paris, 1842, 2 vol. in-8°. On lui doit encore une traduction avec texte du théâtre de *Hroswita* (*V. ce nom*), Paris, 1845, in-8°, et une *Histoire des marionnettes en Europe, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours*, Paris, 1854, in-8°, 2e édit., 1862, in-12.

MAILATH (Jean-Népomucène-Joseph, comte de SZEKHELY), historien et poëte autrichien, né d'une famille hongroise à Pesth, en 1786, m. en 1855, était fils d'un ministre d'État. Il avait voulu se consacrer aux lettres; mais la médiocrité de ses ressources l'obligea à entrer dans l'administration. Il était conseiller aulique de la chancellerie hongroise et *judex curiæ* à Pesth, quand la Révolution de 1848 lui enleva cette position. Il se retira alors à Munich, et chercha à tirer parti de ses talents littéraires. Mais déçu dans cet espoir, il se précipita avec sa fille dans le lac de Starnberg. On a de lui, en allemand : *Poésies lyriques*, Vienne, 1824; *Traditions, contes et nouvelles magyares*, 1825; *Grammaire hongroise*, 2e édit., 1838; *Histoire des Magyares*, Vienne, 1831, 5 vol.; *Histoire de la ville de Vienne*, 1832; *Histoire de la maison impériale d'Autriche*, 1834-50, 5 vol.; *Troubles religieux de la Hongrie*, 1845, 2 vol. F—T.

MAJOR DE LA MARINE, officier de l'ancienne marine française avant Louis XIV et sous le règne de ce prince, qui en régla les fonctions. A terre, le major présidait et veillait à la garde de l'arsenal, exerçait les soldats au maniement des armes, portait le mot d'ordre aux officiers généraux. A la mer, il embarquait sur le vaisseau commandant. En rade, il recevait l'ordre du commandant, et le transmettait, sur le pont, aux officiers de l'escadre qui venaient le chercher; tenait registre de tous les ordres qu'il transmettait ainsi; allait à bord des différents vaisseaux faire faire l'exercice aux soldats, et, dans les descentes, commandait les troupes débarquées. Il avait rang de capitaine de vaisseau.

MAKOLOLO, pays de l'Afrique australe, sur le cours supérieur et moyen du Zambèze, entre 14° et 18° lat. S., 19° et 26° long. E.; pays plat et marécageux, excepté au S.-E., où se trouve la région montagneuse de Batoka (*V. ce mot*); arrosé par le Zambèze et ses affluents, au N. le *Kabompo* ou *Liambay*, qui le sépare des Balonda, au S. et à l'O. le *Tchobé*, qui le sépare des Matébales. Culture du doura, maïs, arachides, canne à sucre, manioc; on y travaille le fer et les peaux de bœuf; grandes forêts de rosceaux, de mimosas, de baobabs; beaucoup d'animaux sauvages, antilopes, autruches, éléphants, rhinocéros, lions, alligators, hippopotames; mouches *tsé-tsé*, qui font périr les bestiaux. Inondation annuelle, atteignant quelquefois à une hauteur de 30 mètres: aussi les villages sont-ils bâtis sur des éminences artificielles. — Les Makololos sont des Betjouanas fugitifs des rives supérieures de l'Orange : ils dominent sur plusieurs peuplades mélangées de Betjouanas, de Hottentots et de Cafres, les *Barotsé*, les *Banyoti*, les *Batoka*, qui habitent des pays du même nom : Livingstone les a, le premier, fait connaître à l'Europe en 1851. Capitale, *Linyanti*, sur le Tchobé; villes principales, *Seschéké*, *Nariele*, *Katongo*, sur le Zambèze. C. P.

MAKRISI (Ahmed Al); écrivain arabe, né au Caire vers 1360, d'une famille originaire de Makriz en Syrie, m. en 1442, a laissé : *Description historique et topographique de l'Égypte*, ouvrage plein de renseignements curieux sur les mœurs et l'histoire du pays; *Histoire des sultans Ayoubites et Mamelouks*, trad. en français par Quatremère, Paris, 1842; *Traité des monnaies musulmanes*, et *Traité des poids et mesures des Musulmans*, traduits par Silvestre de Sacy dans le *Magasin encyclopédique*; *Traité sur les souverains musulmans établis en Abyssinie*, publié, avec traduction latine, par Rinck, Leyde, 1790; *Histoire des expéditions des Grecs et des Francs contre Damiette*, publiée, en arabe et en latin, par Hamaker, Amst., 1824, in-4°. La Bibliothèque impériale de Paris possède 1 vol. autographe d'un *Dictionnaire des hommes célèbres de l'Égypte*, qu'avait entrepris Makrisi.

MALGAIGNE (Joseph-François), chirurgien, né en 1806 à Charmes-sur-Moselle (Vosges), m. en 1865, suivit les cours de chirurgie militaire à Paris, alla servir dans les rangs des Polonais en 1831, prit part à la rédaction de la *Gazette médicale de Paris* depuis 1832, fut nommé, en 1835, agrégé de la Faculté et chirurgien du bureau central des hôpitaux, fonda en 1843 le *Journal de chirurgie*, entra à l'Académie de médecine en 1846, fit partie de la Chambre des députés en 1847 comme représentant du 4e arrond. de Paris, obtint en 1850 la chaire de médecine opératoire à la Faculté, et abandonna en 1858, pour la place de chirurgien à la Charité, celle qu'il occupait depuis 1845 à l'hôpital St-Louis. C'était un savant novateur, un habile praticien, un professeur distingué, et un élégant écrivain. On a de lui : *Manuel de médecine opératoire*, 1834; *Traité d'anatomie chirurgicale et de chirurgie expérimentale*, 1838, 2 vol.; *Leçons cliniques sur les hernies*, 1811; *Lettres sur l'histoire de la chirurgie*, 1843; *Traité des fractures et des luxations*, 1847, 2 vol. et atlas; une édition annotée des *Œuvres d'Ambroise Paré*, 1840-42, 3 vol. Parmi les mémoires qu'il fit insérer dans les recueils scientifiques, on remarque : *Nouvelle théorie de la voix humaine*, 1828; *Sur l'inflammation, l'ulcération et la gangrène des os*, 1832; *Des polypes utérins*, 1833; *Sur l'asphyxie par le charbon*, 1835; *Sur les anévrysmes de la région inguinale*, 1840; *Nouvelle méthode d'opérer les kystes séreux et synoviaux*, 1840; *Recherches sur les appareils employés dans le traitement des fractures*, 1844; *Parallèle des diverses espèces de taille*, 1850, etc.

MANAGUA, v. de la république de Nicaragua, siége du gouvernement, sur le lac de Léon; 10,000 hab.

MANAOS, ou *Barra de Rio Negro*, v. du Brésil, ch.-l. de la prov. d'Amazonas, au confl. des Amazones et du Rio-Negro; 4,000 hab. Comm. de cacao, girofle, coton.

MANIN (Daniele), patriote italien, né à Venise en 1804, m. en 1857, étudia le droit, et occupa, depuis 1830, un rang distingué au barreau de sa ville natale. Il était depuis longtemps adversaire avoué de la domination autrichienne, lorsque ses concitoyens, en 1847, le reconnurent pour chef du parti national, ainsi que Tommaseo. Au commencement de 1848, il fut jeté en prison pour avoir demandé que l'Autriche accordât plus d'indépendance au royaume Lombard-Vénitien. A la nouvelle de l'insurrection de Milan, les Vénitiens exigèrent de leur gouverneur Pallfy la mise en liberté de Manin, qui obtint à son tour la formation d'une garde nationale, et qui, après le départ de la garnison autrichienne et la proclamation de la République, fut mis à la tête du gouvernement provisoire. Il résigna ses fonctions quand Venise eut consenti à se rattacher avec la Lombardie au Piémont, mais les reprit aussitôt qu'elle eut de nouveau levé l'étendard républicain. Assiégé par les Autrichiens, il résista avec une rare intrépidité; la ville ayant succombé en 1849, il fut excepté de l'amnistie accordée par l'Autriche, se réfugia en France, et vécut à Paris en donnant des leçons d'italien. B.

MAPIMI (Dép. de), division administrative du Mexique, entre le Texas à l'E. et au N., dont il est séparé par le Rio-Grande-del-Norte, et les dép. de Huéjuquilla à l'O. et de Cohahuila au S.; formé de la moitié septentrionale de l'anc. État de Cohahuila; arrosé par le Rio-del-Norte et ses affluents, Rio-Salado, Rio-Sabinas, etc. Céréales, vins, pâturages; mines d'argent de Monte-Lovès et de Santa-Rosa; à l'O., vallée stérile, appelée *Bolson* ou *désert de Mapimi*, avec des lacs sans écoulement, Santa-Maria, Aguaverde, Mapimi ou Cayman, et infestée par les incursions des Apaches. Ch.-l., *San-Fernando-de-Rosas*. Ce département dépend de la division militaire de Monterey. C. P.

MARCADÉ (Victor-Napoléon), jurisconsulte, né à Rouen en 1810, m. en 1854, étudia le droit à Paris, et, après avoir été attaché au barreau de sa ville natale, fut, de 1845 à 1851, avocat à la Cour de cassation. Un des fondateurs de la *Revue critique de législation et de jurisprudence*, il a publié : *Explication théorique et pratique du Code Napoléon*, 5e édit., 1858-59, 9 vol., ouvrage très-estimé.

MARCELLUS (Jean-André-Charles DEMARTIN DU TIRAC, comte de), diplomate et littérateur français, né au château de Marcellus (Guienne) en 1795, m. en 1861. Il fut volontaire royal en 1814, puis entra dans la diplomatie, et devint secrétaire d'ambassade à Constantinople, en 1815. Envoyé, en 1820, dans la Palestine, il s'arrêta dans l'île de Milo, et en rapporta la belle statue dite *la Vénus de Milo*. Premier secrétaire d'ambassade à Londres, sous Chateaubriand, en 1821, il y resta, l'année suivante, chargé d'affaires. Il eut encore deux missions, en Espagne, 1824, puis en Italie, 1826-29, rentra dans la vie privée après la Révolution de 1830, et consacra ses loisirs aux lettres. On a de Marcellus : *Souvenirs d'Orient*, Paris, 1839, 2 vol. in-8°; *Vingt jours en Sicile*, 1841, in-8°, *Episodes littéraires en Orient*, 1851, 2 vol. in-8°; *Chants du peuple en Grèce*, 1851, 2 vol. in-8°, avec le texte grec en regard; les *Dionysiaques* de Nonnos, traduites et commentées, 1855, gr. in-4°; *Souvenirs diplomatiques; Correspondance intime de M. de Chateaubriand; Sur la politique de* 1822 *et* 1823, Paris, 1858, in-8°; *Chateaubriand et son temps*, 1859; *les Grecs anciens et les Grecs modernes*, 1861.

MARCHAND (Jean-Gabriel), général, né en 1765 à Albenc (Isère), m. en 1851, se destina d'abord au barreau, et était avocat à Grenoble en 1789. Mais il s'enrôla en 1791, et fut attaché à l'armée des Alpes, puis à celle d'Italie, où il conquit tous ses grades par des actions d'éclat.

Chef de bataillon à la bataille de Rivoli, colonel aide de camp de Joubert à Novi, général de division à Friedland, il remplaça comme général en chef en Portugal Soult et Masséna, sous lesquels il avait servi, fut nommé comte de l'Empire, reçut deux dotations importantes en Westphalie et en Pologne, fit la campagne de Russie comme major-général du roi Jérôme Bonaparte, commanda pendant la retraite une des divisions du corps d'armée du maréchal Ney, et défendit le sud-est de la France contre les alliés en 1814. Mis en disponibilité après les Cent-Jours, il reçut sa retraite en 1827. Mais le gouvernement de 1830 l'appela à la Chambre des pairs en 1837. B.

MARCHESI ou MARCHESINI (Luigi), fameux soprano, né à Milan en 1755, m. en 1826, balança la réputation de Farinelli. On lui reproche d'avoir introduit dans le chant l'abus des fioritures.

MAREY-MONGE (Guill.-Stanislas), général, né en 1796 à Nuits (Côte-d'Or), m. en 1863, était fils du conventionnel Marey, et petit-fils, par sa mère, du célèbre Monge. Admis à l'École polytechnique en 1814, il prit part à la défense de Paris contre les alliés. Il entra dans l'artillerie en 1819, et rédigea sur cette arme plusieurs Mémoires remarquables. Il fit partie de l'expédition d'Alger en 1830. Chargé d'organiser des chasseurs algériens, il combattit à leur tête dans les expéditions contre Médéah, 1830-1831. Lieutenant-colonel en 1834, et investi du commandement politique, militaire et administratif des tribus voisines d'Alger, il organisa le corps des spahis, dont il devint colonel en 1837. Rappelé en France en 1839 pour commander le 1er régiment de cuirassiers, il reprit du service en Algérie en 1841 comme colonel du 2e régiment de chasseurs d'Afrique, et fut nommé maréchal-de-camp en 1843, général de division en 1848. Ce fut lui qui proposa de former des corps d'infanterie montés sur des chameaux. Envoyé par le gouvernement provisoire de 1848 à l'armée des Alpes, il reçut en 1850 le commandement de la 13e division militaire (Clermont-Ferrand), en 1851 celui de la 3e (Metz), et fit enfin la guerre de la Kabylie en 1857. Il venait d'être appelé au Sénat, quand il mourut. Depuis le rétablissement de l'Empire, il avait pris le titre de *comte de Péluse*, que son aïeul Monge reçut de Napoléon Ier. On lui doit : *Notes sur la régence d'Alger, Aperçu de son histoire*, 1834; *Mémoires sur les armes blanches*, 1841, in-8°; *Poésies d'Abd-el-Kader*, 1848, in-8°. B.

MARIE-LOUISE (les), très-jeunes soldats levés à la hâte pour la campagne de France, en 1814, et répartis dans l'armée de ligne. On les appelait les *Marie-Louise*, parce qu'ils avaient été levés par ordre de l'Impératrice régente, épouse de Napoléon Ier. C'étaient presque des enfants, la plupart sortis de Paris, manquant de force et d'instruction, et pouvant à peine charger leur fusil; mais leur courage était indomptable, et le cri: *En avant les Marie-Louise*, les électrisait. A la bataille de Champaubert, (10 février 1814), employés en tirailleurs, ils s'élancèrent dans un bois où étaient embusqués les grenadiers russes, et contribuèrent à la victoire. C. D-Y.

MARISTES. *V.* Frères de Marie, dans ce *Supplément*.

MAROC (guerre de l'Espagne avec le). Les *Présidios* que possède l'Espagne sur la côte du Maroc étant souvent attaqués par les pirates du Riff, l'Espagne venait en 1859 de signer un traité avec le sultan du Maroc pour réprimer ces incursions, quand les tribus Kabyles de l'Anghéra détruisirent un petit fort espagnol près de Ceuta. Sur le refus du sultan Sidi-Mohammed de céder à l'Espagne un territoire qui poussait les dépendances de Ceuta jusqu'à la Sierra de Bullones et les rendait plus faciles à défendre, la guerre lui fut déclarée. Le général O'Donnell conduisit l'armée; les Marocains furent repoussés de Ceuta, et les hauteurs de la Sierra de Bullones emportées et fortifiées par les Espagnols. O'Donnell marcha de là sur Tétouan, culbuta les Maures à Castillejos, devant Tétouan même, et entra dans la ville, 1860. On se dirigea ensuite vers Tanger, mais les Marocains, de nouveau vaincus dans la vallée de Gualdras, demandèrent la paix. L'Espagne acquit le territoire au S. de Ceuta jusqu'à la sierra de Bullones, un établissement maritime à Santa-Cruz-la-Pequéna sur l'Atlantique, une indemnité de plus de 100,000,000 de fr., et le droit d'entretenir à Fez un représentant et des missionnaires.

MARONCELLI (Pietro), patriote italien, né à Forli en 1795, m. en 1846, s'affilia aux Carbonari (*V. ce mot*), subit un emprisonnement à Rome, 1819-20, puis se rendit en Lombardie, et conspira contre l'Autriche, qui le fit arrêter. Il demeurera célèbre surtout pour avoir partagé la captivité de Silvio Pellico au Spielberg. Mis en liberté en 1830, il se retira en France, passa aux États-Unis en 1833, et, après avoir longtemps lutté contre le malheur, mourut fou à New-York.

MAROTO (Don Rafaël), chef carliste, né en 1785 à Conca (Murcie), m. en 1847, était commandant général du Guipuzcoa, lorsqu'il s'attacha à la fortune de Don Carlos. Il dirigea, en 1834, le siége de Bilbao sous les ordres de Zumala-Carreguy, auquel il succéda en 1835 comme commandant de la Biscaye, encourut, malgré de brillants avantages sur Espartero, la disgrâce de Don Carlos, fut remis à la tête des troupes en 1838, mais, en butte aux envieux, et par lassitude de la guerre, signa avec les Christinos la convention de Bergara, 1839. L'année suivante, on le nomma membre du conseil supérieur de la guerre et de la marine; mais sa trahison le faisait mépriser de tous les partis : il alla finir ses jours au Chili.

MARQUIS (Alexandre-Louis), naturaliste, né à Dreux en 1777, m. en 1828, professeur de botanique au jardin des plantes de Rouen depuis 1811, a laissé: *Histoire naturelle et médicale de la famille des Gentianes*, Paris, 1810; *Recherches historiques sur le chêne*, Rouen, 1812; *Plan raisonné d'un cours de botanique spéciale et médicale*, 1815; *Eloge de Linné*, 1817; *Esquisse du règne végétal*, 1820, avec une *Suite*, 1826; *Fragments de philosophie botanique*, 1821, etc.

MARSCHNER (Henri), compositeur de musique, né en 1795 à Zittau (Lusace), m. en 1861. Après avoir fait représenter, dans diverses villes de l'Allemagne, les opéras de *Henri IV et d'Aubigné*, de *Saïdar*, de *Lucrèce*, etc., il s'établit à Dresde, où on le chargea, en 1825, conjointement avec Weber et Morlacchi, de diriger la musique de l'Opéra italien et allemand. L'immense succès de deux nouveaux opéras, *le Vampire* (1828) et *le Templier et la Juive* (1829), lui valut, en 1830, la place de maître de chapelle du roi de Hanovre. Depuis cette époque, il a donné encore au théâtre *Hans Heiling* (1833). Marschner appartient à l'école romantique de Weber. Outre ses opéras, il a laissé des morceaux pour le piano, des trios et des quatuors d'instruments, des romances et des chansons. B.

MARSEILLAIS, bataillon de fédérés appelés de Marseille à Paris par les Jacobins, qui conspiraient la ruine de la royauté. Les individus dont ce bataillon fut composé faisaient depuis longtemps trembler le midi de la France par leurs excès révolutionnaires; ils arrivèrent à Paris le 30 juillet 1792, furent, par ordre du maire Pétion, logés et nourris aux frais de la municipalité, se signalèrent par des violences sanguinaires contre une centaine de gardes nationaux du parti constitutionnel, et fraternisèrent avec la plus mauvaise populace. Le 2 août, ils envoyèrent une députation à l'Assemblée législative pour demander la déchéance du Roi. Au 10 août, ils formèrent un corps à part à l'attaque des Tuileries, et se conduisirent très-peu bravement devant les Suisses. Ce bataillon, si tristement célèbre, comptait environ 500 hommes, et un témoin oculaire assure que la plus grande partie n'étaient ni Marseillais, ni Français, mais des bandits étrangers. C. D—Y.

MARSEILLAISE (La), chant martial, composé en 1792 par Rouget de l'Isle (*V. ce nom*) au moment de la déclaration de guerre de la France à l'Autriche, œuvre de verve et d'inspiration, dont Rouget fit la musique en même temps que les paroles, en une seule nuit. C'était pour l'armée du Rhin, où il était officier, et il l'appela simplement *Chant de guerre*. Comme il y a une grande exaltation de sentiments patriotiques dans cette pièce, et qu'elle respire une sorte de haine féroce contre les rois, les révolutionnaires les plus fougueux l'adoptèrent en quelque sorte. Au 10 août, à l'attaque des Tuileries, le bataillon des Marseillais, dont l'intrépidité avait besoin d'être aiguillonnée, entonna le Chant de guerre, qui, depuis ce temps, a été appelé *la Marseillaise*. Pendant toute la Révolution, ce fut l'hymne révolutionnaire par excellence, et plus d'une fois elle a retenti au milieu des batailles, comme jadis les chants de Tyrtée, et a électrisé les soldats de la République. Sous le premier Empire français, et surtout sous la Restauration, *la Marseillaise* devint un chant séditieux. On la chanta un peu, et surtout on en joua la musique dans les premiers temps de la Révolution de 1830. A la Révolution de Février 1848, on essaya de la remettre en honneur pour réchauffer la fibre révolutionnaire et républicaine; mais elle ne produisit que peu d'effet. *La Marseillaise* fut un chant de circonstance, et, comme toutes choses, elle a beaucoup perdu en perdant son à-propos. C. D—Y.

MARTIN-DE-LANTOSQUE (Saint-), ch.-l. de cant. (Alpes-Maritimes), arr. et au N. de Nice; 2,034 hab.

MARTINEZ DE LA ROSA (Francisco), poëte et homme

politique espagnol, né à Grenade en 1789, m. en 1862, devint, à 19 ans, professeur de philosophie morale à l'Université de sa ville natale. C'était au moment où Napoléon Ier envahissait l'Espagne. La Junte nationale l'envoya à Gibraltar réclamer l'appui de l'Angleterre. En même temps, le poëte se révélait, et l'un des faits héroïques de la guerre de l'Indépendance lui inspirait le poëme épique de *Saragosse*, plein de douleur et d'enthousiasme. Réfugié à Cadix avec la Junte, il fut envoyé en Angleterre avec un caractère diplomatique. Ce fut à Londres, en 1811, qu'il publia son poëme de *Sarayosse*. Il revint, l'année suivante, à Cadix, dernier refuge des Cortès, et on le nomma secrétaire de la commission de la liberté de la presse. Les Français assiégeaient la ville, et Martinez, voulant servir l'opinion publique, fit jouer une tragédie, *la Veuve de Padilla*, offrant des allusions à la situation actuelle du pays, et une comédie, *Ce que peut un emploi*, dirigée contre la manie des places. Les Cortès ayant été convoquées à Madrid, au commencement de 1814, Martinez y fut envoyé par la province de Grenade. Elles prétendaient faire accepter à Ferdinand VII la Constitution de 1812, et Martinez se fit remarquer alors par une brochure intitulée : *la Révolution actuelle de l'Espagne esquissée*. Mais Ferdinand, de retour à Madrid, abolit (4 mai 1814) tout ce qui avait été fait pendant son absence, et proscrivit les hommes du parti libéral. Martinez fut arrêté, et, après 7 mois de détention, fut condamné à 6 ans d'exil, et transporté dans un des plus affreux présides que l'Espagne possède sur la côte d'Afrique. Après la Révolution de l'île de Léon, en 1820, nommé membre des Cortès extraordinaires, il ne craignit pas de déclarer la Constitution de 1812 trop républicaine. Les élections de 1822, faites sous l'empire de cette Constitution, ayant produit une majorité révolutionnaire devant laquelle le ministère se retira, Ferdinand VII choisit pour premier ministre Martinez de la Rosa, qui voulut modérer les exaltés royalistes, aussi bien que les exaltés démocrates. Il y usa ses forces : une émeute, qui dura du 30 juin au 7 juillet 1823, le détermina à donner sa démission. L'intervention française ayant rétabli Ferdinand dans tout son pouvoir absolu, Martinez, contraint de s'exiler, se fixa à Paris, où il donna une édition complète de ses *Œuvres*, 1827-30, 5 vol. in-12, et fit jouer au théâtre de la Porte-Saint-Martin, 1830, un drame, *Aben-Humeya, ou la Révolte des Mores sous Philippe II*. L'année suivante, il lui fut permis de rentrer en Espagne, mais non à Madrid; il alla vivre à Malaga. Il rentra dans la vie politique en janv. 1834, où la reine régente Marie-Christine le nomma 1er secrétaire d'Etat. Martinez fut le promoteur du *Statut royal*, charte octroyée par la régente (*V.* CORTÈS), et du traité de la quadruple alliance, entre l'Angleterre, la France, le Portugal, et l'Espagne, en vertu duquel le gouvernement espagnol envoya en Portugal une armée qui en chassa don Miguel et don Carlos. Des troubles insurrectionnels qui éclatèrent au mois d'août 1834, une révolte des provinces basques à l'occasion de la suppression de quelques *fueros* (*V. ce mot*), amenèrent la retraite du ministère; Martinez disparut de la scène politique. Les élections de 1836 le ramenèrent aux Cortès, où il se fit remarquer comme un des meilleurs orateurs de l'assemblée. Il fut nommé ambassadeur à Paris en 1839, puis à Rome en 1842. Au mois de juillet 1843, Espartero ayant été dépossédé de la régence, et le maréchal Narvaez chargé de former un cabinet, Martinez de la Rosa en fit partie. Il reprit l'ambassade de Paris de 1847 à 1851, puis revint occuper à Madrid la présidence du Sénat, la quitta, en 1857, pour le poste de 1er secrétaire d'État, se rallia, en 1858, au cabinet O'Donnell, qui avait renversé le précédent ministère, devint président du nouveau conseil d'État, et, à la fin de la même année, président des Cortès. — Martinez de la Rosa a rendu des services à son pays comme homme politique, mais il manquait de la qualité essentielle pour gouverner en temps de troubles, l'initiative jointe à la fermeté. — Il eut une assez grande réputation comme poëte; outre les ouvrages déjà cités, il a donné trois tragédies : *Œdipe, la Conjuration de Venise*, et *Morayma*; une charmante comédie, dirigée contre les mères qui ne savent pas vieillir, *la Fille à la maison et la mère au bal*; un *Art poétique*, inspiré de ceux d'Horace et de Boileau, et suivi d'un ample commentaire qui est presque une histoire littéraire de l'Espagne. Martinez a donné aussi un roman, dans le genre de Walter Scott, *Isabelle de Solis, reine de Grenade*, 1837, 3 vol. in-12; une *Vie de Hernan Perez del Pulgar*, biographie savante d'un héros espagnol du XVe siècle, 1834, in-8°; enfin *l'Esprit du siècle*, 1835-51, 6 vol. in-8°, essai historique sur la Révolution française et ses conséquences en Europe. On a publié à Paris, en espagnol, un choix des ouvrages de Martinez de la Rosa, sous le titre d'*Œuvres mêlées*, collection Baudry, 1844-45, 5 vol. in-12. C. D—Y.

MASSA-CARRARA (Prov. de), division du royaume d'Italie, comprend les parties des anciens duchés de Parme et de Modène situées au S. de l'Apennin; elle est bornée à l'O. par la prov. de Gênes, au N. par celles de Parme, de Reggio et de Modène, à l'E. par celle de Lucques, au S. par la Méditerranée. Arrosée par la Magra et le Serchio, et presque entièrement montagneuse; on y exploite du cuivre, du fer (14,000 quintaux métriques par an), du soufre, du pétrole, du plâtre, et surtout des marbres, dont les plus célèbres sont ceux de Carrare. Ch.-l., *Massa*. Trois arrond. : Massa-Carrara, Castelnovo-di-Garfagnana, Pontrémoli. Superf., 1,596 kil. carrés; pop., 147,838 hab. C. P.

MASSARD (Jean-Baptiste-Raphaël-Urbain), graveur, né à Paris en 1775, m. en 1849, élève de David pour le dessin et de son père Jean Massard (*V. ce nom* dans le *Dictionnaire*) pour la gravure, s'est distingué par la fermeté du burin, l'habile arrangement des tailles et l'harmonieuse vigueur de l'effet. Il a gravé la *Ste Cécile* de Raphaël, *les Sabines* de David, *Homère* de Gérard, les *Funérailles d'Atala* et *Hippocrate refusant les présents d'Artaxerxès* de Girodet, le portrait en pied de *Louis XVIII* par Gérard, etc.

MASSIAS (le baron Nicolas), littérateur, né à Villeneuve d'Agen en 1764, m. en 1848, servit dans l'armée des Pyrénées, enseigna les belles-lettres à l'École militaire de Saumur, puis, entrant dans la carrière diplomatique, fut chargé d'affaires près le cercle de Souabe en 1800, et consul général à Dantzig de 1807 à 1815. On a de lui, entre autres ouvrages : *Rapport de la nature à l'homme et de l'homme à la nature, ou Essai sur l'instinct, l'intelligence et la vie*, Paris, 1821-22, 4 vol. in-8°; *Théorie du beau et du sublime*, 1824, in-8°; *Problème de l'esprit humain, ou Origine, développement et certitude de nos connaissances*, 1825, in-8°; *Principes de littérature, de philosophie, de politique et de morale*, 1826-27, 4 vol. in-12; *Traité de philosophie psycho-physiologique*, 1830, in-8°; *Influence de l'écriture sur la pensée et sur le langage*, 1828, in-8°.

MATAMOROS (dép. de), division administrative du Mexique, entre le Texas au N., dont il est séparé par le Rio-Grande-del-Norte, et les dép. de Nuevo-Léon à l'O., de Tamaulipas au S., et le golfe du Mexique à l'E.; formé de la moitié septentrionale de l'anc. Etat de Tamaulipas. Littoral marécageux et malsain, où s'enfoncent la lagune de Matamoros et la Laguna Madre. Commerce de métaux, cuirs, plantes médicinales, laines. Ch.-l., *Matamoros*. Ce département dépend de la division militaire de Monterey. C. P.

MATÉBALES, peuple de l'Afrique australe, entre le Limpopo au S., le désert de Kalahari à l'O., le Zambèze au N., et les monts Lupata à l'E. Leur pays, encore peu connu, forme vers le centre un plateau montagneux (monts Matoppo et Maschoua), qui verse de nombreux affluents au S. vers le Limpopo, au N. vers le Zambèze. Les Matébales appartiennent à la famille des Cafres. Le village de *Matlokotloko*, au centre du pays, est la résidence de leur chef. C. P.

MATEHUALA, v. du Mexique, par 23° 40' lat. N. et 103° 15' long. O., sur un plateau formé par la branche orientale de la Sierra-Madre. Le dép. de Matéhuala, partie septentrionale de l'anc. État de San-Luis-Potosi, est borné par ce dép. au S., par ceux de Tamaulipas à l'E., de Nuevo-Léon et de Cohahuila au N., de Fresnillo et de Zacatecas à l'O. On y voit les pics Cerro-San-Angelès et Bianco; belles forêts; riches mines d'argent, surtout à Alamos de Catorze; direction des mines à Charcas. Ce département dépend de la division militaire de San-Luis-Potosi. C. P.

MATHEW (Théobald), apôtre de la tempérance, né en 1790 à Tomastown en Irlande (Tipperary), m. en 1856, entra dans l'ordre des Franciscains, et se rendit populaire comme prédicateur à Cork. En 1833, il se dévoua à l'organisation de *Sociétés de tempérance*. Le succès de cet apostolat fut immense : jusqu'en 1814, le P. Mathew enleva à l'ivrognerie 2 à 3 millions d'Irlandais. Continuant son œuvre en Angleterre, il fit aussi de nombreuses conversions à Londres, à Liverpool, et dans les autres grandes villes manufacturières. Il obtint des résultats non moins satisfaisants aux États-Unis, d'où il ne revint qu'en 1851. Il alla encore en mission aux îles Fidji. B.

MATTER (Jacques), philosophe, né en 1791 à Alt-Eckendorf (Bas-Rhin), m. en 1864, fut nommé professeur

d'histoire au collége royal de Strasbourg en 1818, cumula depuis 1820 les doubles fonctions de directeur et de professeur d'histoire ecclésiastique au gymnase de cette ville, devint inspecteur de l'Académie en 1828, inspecteur général de l'Université en 1832, et inspecteur général des bibliothèques de France en 1845. Il a publié : *Histoire de l'école d'Alexandrie*, 2e édit., 1840, 3 vol. in-8°; *Histoire critique du Gnosticisme*, 2e édit., 1843, 2 vol.; *Histoire universelle de l'Eglise chrétienne*, 2e édit., 1839, 4 vol.; *De l'influence des mœurs sur les lois et des lois sur les mœurs*, 2e édit., 1843; *Histoire des doctrines morales et politiques des trois derniers siècles*, 1836-37, 3 vol.; *De l'Affaiblissement des idées et des études morales*, 1841; *Schelling et la philosophie de la nature*, 2e édit., 1845; *De l'état moral, politique et littéraire de l'Allemagne*, 1847, 2 vol.; *Histoire de la philosophie moderne dans ses rapports avec la religion*, 1854; *Philosophie de la religion*, 1857, 2 vol.; *le Mysticisme en France au temps de Fénelon*, 1863; *Swedenborg, sa vie, sa doctrine et ses écrits*, 1864, etc. B.

MAUROCORDATO (Alexandre), homme d'État grec, né en 1791 à Constantinople, m. en 1865, fut secrétaire de l'hospodar de Valachie, Jean Caradja, son oncle maternel, puis voyagea en Suisse et en Italie. Appelé en Grèce par l'insurrection de 1821, il prit part au siége de Tripolitza, fut nommé président du Conseil exécutif par l'assemblée d'Epidaure en 1822, promulgua une constitution provisoire, multiplia les efforts pour maintenir la concorde entre les chefs grecs, et soutint avec succès un siége dans Missolonghi en 1823. Par suite de différends avec Kolocotroni, il se retira à Hydra, où il mit tous ses soins à organiser la flotte. Chargé du commandement militaire de la Grèce occidentale en 1824, il se lia avec lord Byron, et négocia dans le but d'intéresser l'Angleterre à la cause des Grecs. En 1825, il défendit Navarin contre les Turcs; puis, de nouveau abreuvé de dégoûts, il abandonna la vie politique. Pendant la minorité du roi Othon, il fut quelque temps ministre des finances et président du Conseil, puis ambassadeur à Munich, à Berlin, à Londres, à Constantinople. Après la révolution de 1843, il présida l'assemblée qui établit le gouvernement constitutionnel, et dirigea momentanément le ministère. En 1850, il reçut l'ambassade de Paris. Rappelé au moment de la guerre d'Orient, 1853, il s'opposa à ce que la Grèce prît parti pour la Russie, et parvint à rétablir les relations pacifiques avec la Porte. Depuis 1856, il demeura étranger aux affaires publiques. B.

MAXIMILIEN II, roi de Bavière, né en 1811, m. en 1864, succéda en 1848 à son père Louis Ier, qui avait abdiqué. Pour lutter contre la démocratie dans son royaume et contre les tendances unitaires de la Prusse dans la Confédération germanique, il s'appuya sur l'Autriche, et fut secondé dans cette œuvre par son ministre De Pfordten. Les mesures réactionnaires du gouvernement et ses sympathies pour la Russie dans la guerre d'Orient causèrent un mécontentement très-vif; le ministre dut se retirer en 1859, un code criminel et un code de police furent votés par les Chambres en 1861, les peines corporelles abolies, le jury établi dans presque toutes les affaires criminelles, les juifs affranchis, etc. Dans la politique germanique, Maximilien II eut les mêmes idées que le roi de Wurtemberg, Guillaume Ier (*V. ce nom*, dans le *Supplém.*). Pendant la guerre d'Italie de 1859, il montra des dispositions très-hostiles à la France. C'était un prince lettré, disciple de Schelling.

MAZÈRES (Edouard-Joseph-Ennemond), auteur dramatique, né à Paris en 1796, m. en 1866, suivit pendant quelque la carrière des armes, puis travailla pour le théâtre. Il écrivit, en collaboration avec Picard : *l'Enfant trouvé*, 1824; *les Trois quartiers*, 1827; *le Bon garçon*, 1829; — avec Scribe, *la Vérité dans le vin*, 1823; *le Coiffeur et le Perruquier*, 1821; *l'Oncle d'Amérique*, 1826; *la Quarantaine*, 1827; *le Charlatanisme*, et *Vatel*, 1828. *La Demoiselle de compagnie* (1826), *le Jeune mari* (1826), *Chacun de son côté* (1828), pièces qu'il composa seul, eurent aussi du succès. Il était depuis peu de temps lecteur de Charles X, quand la Révolution de 1830 arriva. Après avoir fait jouer, avec Empis, *la Mère et la Fille*, *la Dame et la Demoiselle* (1830), *Un changement de ministère* (1831), il se tourna vers les fonctions administratives : sous-préfet de St-Denis en 1832, il donna néanmoins, avec le même auteur, la pièce intitulée *Une liaison*, 1834. Il devint préfet de l'Ariége en 1835, de l'Aveyron en 1837; de la IIe Saône en 1839, et du Cher en 1847. La Révolution de 1848 le rendit complétement à la vie littéraire; mais il ne composa plus que trois comédies : *l'Amitié des femmes* (1849), *le Collier de perles* (1851), et *la Niaise* (1854). Un choix de ses œuvres a été publié sous le titre de *Comédies et Souvenirs*, 1857, 3 vol. in-8°.

MEDHURST (Walter-Henry), sinologue anglais, né à Londres en 1796, m. en 1857, étudia pour être pasteur, entra en 1816 dans la Société des missions étrangères, parcourut l'Inde, et, bien qu'établi depuis 1822 à Batavia, alla prêcher à Java, à Bornéo et en Chine. Outre une traduction de la Bible en chinois, il a laissé : *Vocabulaire anglais et japonais*, Batavia, 1830, in-8°; *Vocabulaire comparé du chinois, du coréen et du japonais*, ibid., 1835, in-8°; *la Chine, sa situation politique et géographique*, Londres, 1838, in-8°; *Répertoire chinois*, Canton, 1838-51, 20 vol. in-8°; *Dictionnaire chinois-anglais*, Batavia, 1842-43, 2 vol. in-4°; *Dictionnaire anglais-chinois*, 1847-48, 2 vol. in-4°; *Mélanges chinois*, 1849-53, 3 vol. in-8°, etc.

MÉDIATISÉ (Prince), expression empruntée à l'ancien droit germanique, et signifiant qu'un prince souverain cessait de dépendre *immédiatement* du chef suprême de l'Empire, pour n'en dépendre que *médiatement*; qu'il tombait, par conséquent, sous l'autorité du souverain territorial dans les États duquel il était enclavé, et voyait disparaître ainsi sa souveraineté. Les droits souverains transportés étaient ceux de législation, de juridiction suprême, de haute police, d'impôt, de recrutement; le *médiatisé* conservait la basse et moyenne justice, la police forestière, les droits de pêche, de chasse, de pâturage, d'exploitation de mines, toutes les redevances de nature féodale, les propriétés personnelles, le droit de n'être jugé que par ses pairs. En un mot, il descendait du rang de prince régnant à celui de sujet privilégié. C. D—Y.

MEERUT, v. de l'Inde anglaise (prov. Nord-Ouest), ch.-l. de l'une de ces provinces, à 61 kil. N.-E. de Delhi. C'est à Meerut que commença, 1857, la révolte des cipayes qui faillit détruire la domination anglaise en Asie. C. P.

MÉLESVILLE (Anne-Honoré-Joseph DUVEYRIER, dit), auteur dramatique, né à Paris en 1787, m. en 1865, fut avocat à Montpellier en 1809, puis substitut du procureur impérial et du procureur général. Démissionnaire à la Restauration, il résolut de travailler pour le théâtre, où il avait déjà réussi avec la comédie de *l'Oncle rival* (1811), et prit le pseudonyme de Mélesville. Il a écrit, seul ou en collaboration avec divers écrivains, 341 pièces de tous genres. Ainsi, il a fait les livrets des opéras suivants : *Ali-Baba*, *Zampa*, *le Concert à la Cour*, *le Chalet*, *le Lac des fées*, etc. Il a composé, entre autres comédies : *Valérie*, 1823, avec Scribe; *la Marquise de Senneterre*, 1837, avec son frère Ch. Duveyrier. Plus spécialement heureux dans le vaudeville, il donna avec Scribe : *les Deux Précepteurs*, 1817; *Frontin mari-garçon*, 1821; *les Mémoires d'un colonel de hussards*, 1822; *la Demoiselle à marier*, 1826; *la Chatte métamorphosée en femme*, 1827; *Zoé ou l'Amant prêté*, et *la Seconde année*, 1830; — avec Roger de Beauvoir : *le Chevalier de Saint-Georges*, 1840; — avec Merle, Brazier, Carmouche, Bayard, etc. : *la Famille normande*, 1822; *le Précepteur dans l'embarras*, 1823; *le Bourgmestre de Saardam*, 1825; *l'Espionne russe*, 1829; *le Philtre champenois*, et *le Bouffon du Prince*, 1831; *les Vieux péchés*, 1833; *Michel Perrin*, 1834; *Elle est folle*, 1835; *Une fièvre brûlante*, 1847, etc. Tous ces ouvrages montrent une grande souplesse d'esprit, de l'imagination, et une rare entente du théâtre. Les meilleurs sont ceux qui ont été faits en société avec Scribe.

MELVILLE (Baie de), enfoncement profond de la mer de Baffin, sur la côte occidentale du Groënland, entre 75° et 76° de lat. N. Découverte par Baffin en 1616, explorée par John Ross en 1818, elle est très-fréquentée par les pêcheurs de baleines; mais les tempêtes qui la bouleversent, et les bancs flottants de glace qui la sillonnent en été, la rendent le théâtre de nombreux naufrages. C. P.

MELVILLE (Détroit de), un des 4 détroits qui forment le passage nord-ouest dans l'Amérique septentrionale, entre ceux de Barrow à l'O., de Banks à l'E., les îles Melville, Bathurst, et Byam Martin au N., les terres du Prince de Galles, du Prince Albert, et le canal Mac-Clintock au S. Découvert par Ed. Parry en 1819, et appelé aussi *Bassin de Melville*, à cause de sa largeur, ou *Détroit de Mac-Clure*, parce que c'est dans ce détroit que ce navigateur, arrivant par le détroit de Behring, rencontra les vaisseaux venus par le détroit de Barrow, et constata le premier l'existence du passage nord-ouest par les détroits du nord et les Archipels occidentaux, 1853, sept ans après que Franklin (dont l'expédition ne fut connue qu'en 1859) l'eut reconnu par les détroits du sud et les archipels orientaux des mers polaires. C. P.

MELVILLE, île des terres polaires de l'Amérique septentrionale (Archipel Parry), située entre celles d'Egling-

ton et du Prince Patrik à l'O., de Byam Martin et de Bathurst à l'E., la mer Polaire au N., et les détroits de Banks et de Melville au S., par 74° 30'-76° 30' environ de lat. N., et 108°-121° de long. O. Elle fut découverte en 1819 par Ed. Parry. La neige la couvre pendant presque toute l'année; mais le court été des régions polaires la pare de mousses, de gazons, de saxifrages, que viennent paître des bœufs musqués et des multitudes de lièvres. On y trouve également le loup et le renard polaires attirés par ces proies, et les baies sont remplies d'oies boréales, de pluviers, et de gelinottes. Les Esquimaux viennent quelquefois y chasser. C. P.

MELZI (Gaétan, comte), bibliographe, né à Milan en 1783, m. en 1852, a laissé deux bons ouvrages : *Biografia dei romanzi e poemi cavallereschi Italiani*, 1838; *Dizionario di opere anonime e pseudonime di scrittori Italiani o come che sia aventi relazione all' Italia*, 1848-59, 3 vol. gr. in-8°.

MEMPHIS ou SAKKARAH (Table de), monument de la chronologie égyptienne, trouvé par M. Mariette en 1861, au S. de la pyramide de Sakkarah, parmi les tombes de l'ancienne nécropole de Memphis. Elle fait partie du monument funèbre d'un fonctionnaire nommé Tounari, proclamé juste et admis comme tel dans la société des meilleurs rois. Entre la figure de Tounari et celle d'Osiris, sont gravés 58 cartouches royaux, disposés en égal nombre sur deux bandes horizontales. C'est une liste *ascendante*, c.-à-d. qu'elle remonte de la XIX^e^ dynastie à la première, en omettant les XVII^e^, XVI^e^, XV^e^ (dynasties des Hycsos), XIV^e^, XIII^e^, X^e^, IX^e^, VIII^e^ et VII^e^ dynasties. La partie neuve et intéressante de cette Table est relative aux 6 premières dynasties; elle confirme et complète les listes de Manéthon, les deux Tables d'Abydos, et les autres monuments analogues. *V.* Mariette, *la Table de Sakkarah*, Revue archéologique de sept. 1864. C. P.

MENDIF (Mont). *V.* ADAMAWA, dans ce *Supplément*.

MENNECHET (Edouard), littérateur, né à Nantes en 1794, m. en 1845. Louis XVIII, en 1820, le choisit pour lecteur et chef du bureau de sa chambre, place que lui conserva Charles X. Il a fait des comédies, des opéras-comiques, et des *Contes en vers et poésies diverses*, 1826, oubliés aujourd'hui. Ses principaux titres littéraires sont : *le Plutarque français, ou Vies des hommes et des femmes illustres de la France, depuis le v^e^ siècle jusqu'à nos jours, avec leurs portraits en pied*, 2^e^ édit., 1844-47, 6 vol. gr. in-8°, ouvrage que Mennechet a conçu et dirigé, mais dont il n'a écrit que l'introduction; les *Matinées littéraires, cours complet de littérature moderne*, 1857, 4 vol. gr. in-18.

MENSA, pays de l'Afrique orientale, entre l'Abyssinie au S., le pays des Bogos à l'O., celui des Habab au N., et le Samhar ou littoral de la mer Rouge à l'E. Il forme un plateau très-élevé, divisé en profondes vallées qu'arrosent la *Lava* ou *Labga* et son affluent la *Mensa;* à l'O. s'élève la *Devra-Sina*, montagne célèbre par des grottes immenses, où l'on a établi un couvent et une église, aujourd'hui abandonnés. Marbres, albâtre. Les habitants sont des Abyssins, indépendants de l'Abyssinie, et chrétiens. C. P.

MENZEL (Charles-Adolphe), historien allemand, né en 1784 à Grunberg (Silésie), m. en 1855, professeur à Breslau depuis 1809, a laissé, entre autres ouvrages : *Histoire de la Silésie*, 1807-10, 3 vol.; *Histoire des Allemands jusqu'au temps de la Réforme*, 1815-23, 8 vol. in-8°; *Histoire de notre temps depuis la mort de Frédéric II*, 1824-25, 2 vol. in-8°; *Histoire moderne des Allemands depuis la Réforme jusqu'à l'acte de confédération*, 1826-48, 14 vol. in-8°; *Histoire politique et religieuse des royaumes d'Israël et de Juda*, 1853.

MÉRAT (François-Victor), médecin, né à Paris en 1780, m. en 1851, chef de clinique à la Faculté de médecine de 1805 à 1815, et membre de l'Académie de médecine en 1821, a laissé : *Flore des environs de Paris*, 1812; *Éléments de botanique*, 1822; *Dictionnaire universel de matière médicale et de thérapeutique générale* (avec De Lens), 1829-46, 7 vol.

MERCEY (Frédéric BOURGEOIS de), peintre de paysages et littérateur, né à Paris en 1808, m. en 1860, se forma comme artiste par les voyages qu'il fit de 1829 à 1837. Chef de bureau dans la division des beaux-arts au ministère de l'intérieur en 1840, il passa, en 1853, au ministère d'État comme chef de cette division, et devint membre de l'Institut (Académie des Beaux-Arts) en 1859. Il a donné des Vues d'Écosse, du Tyrol et d'Italie, et des études de forêts qui furent appréciées des connaisseurs. On a de lui : *le Tyrol et le nord de l'Italie*, 1836, 2 vol.; *Scotia*, 1841, 2 vol.; *Études sur les beaux-arts*, 1857, 3 vol. in-8°; *Histoire de la gravure en médailles en France*, 1856-57, 3 vol. in-8°; enfin un grand nombre d'articles dans la *Revue de Paris*, la *Revue des Deux Mondes*, l'*Artiste*, etc.

MERCY-ARGENTEAU (Florimond-Claude, comte de), né à Liége en 1722, m. en 1794, petit-fils, par adoption, du comte Claude-Florimond Mercy (*V.* le *Dictionn.*), fut ambassadeur à Turin, à St-Pétersbourg, puis en France, depuis 1766 jusqu'en 1790, où il jouit de la confiance de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Il s'entremit pour leur faire passer les conseils politiques que leur donnait Mirabeau, et fut, avec le comte de La Marck, tout ce fameux *comité autrichien* dont les démagogues révolutionnaires firent si grand bruit. En 1790, il quitta la France pour aller achever de pacifier les Pays-Bas, que les réformes imprudentes de Joseph II avaient soulevés. Pendant deux ans, il eut les pouvoirs de gouverneur général. Il tenta, de Bruxelles, d'arracher la famille royale de France aux fureurs des révolutionnaires. Quand les Français envahirent la Belgique, 1794, il passa en Angleterre avec ordre de solliciter des subsides pour la coalition qui se préparait contre la France; mais il mourut peu de jours après son arrivée à Londres.

MÉRILHOU (Joseph), magistrat, né à Montignac (Dordogne) en 1788, m. en 1856, reçu avocat à Paris en 1810, se fit un nom comme défenseur des accusés politiques que poursuivait la réaction de 1815. Élu député en 1828, il se trouva chargé, après la Révolution de juillet 1830, du portefeuille de l'instruction publique, puis de celui de la justice. Il donna sa démission lors des poursuites dirigées contre son ami Charles Comte; mais il fut nommé conseiller à la Cour de cassation en 1832, et, en 1837, pair de France. Suspendu de ses fonctions en 1848, il ne les reprit que l'année suivante. Il a donné une édition des *Discours de Mirabeau*. F—T.

MÉRINAGHEN, vge de la colonie française du Sénégal, près de la lagune de Panié-Foul, est le ch.-l. du cercle S.-E. du Oualo, auquel il donne son nom. Le cercle a environ 2,000 hab., et le village 300 à peine. C. P.

MERLE (Jean-Toussaint), auteur dramatique, né à Montpellier en 1785, m. en 1852, dirigea le théâtre de la Porte-St-Martin de 1822 à 1826, et fut, après la Révolution de 1830, rédacteur du feuilleton des théâtres au journal *la Quotidienne*. Merle a fait représenter plus de 120 ouvrages, comédies, drames, vaudevilles, composés en société avec divers auteurs, et dans lesquels on remarque beaucoup d'invention, d'entente de la scène, et d'esprit d'observation. On cite, entre autres : *le Ci-devant jeune homme, le Savetier et le Financier, la Maison du rempart, le Bourgmestre de Saardam, Préville et Taconnet*, et un certain nombre de vaudevilles grivois dont tantôt *Cadet-Roussel* et tantôt *Jocrisse* sont les héros. Merle avait épousé la célèbre actrice M^me^ Dorval.

MÉRODE (Philippe-Félix-Balthazar-Othon GHISLAIN, comte de), né à Maëstricht en 1791, d'une famille noble et riche, m. en 1857, se maria en France avec la fille du marquis de Grammont, et passa dans sa nouvelle famille presque tout le temps de la Restauration. Lorsque la Révolution de 1830 éclata en Belgique, il s'y jeta généreusement. Membre d'abord de la commission municipale de Bruxelles, puis du gouvernement provisoire, il aida puissamment le mouvement de son nom, de ses talents, de sa réputation sans tache. Le roi Léopold, qu'il avait fait élire, le nomma successivement ministre des affaires étrangères, de la guerre, et des finances. Il se retira pour ne pas signer la cession du Limbourg et du Luxembourg. Depuis lors, il fut l'un des membres les plus assidus de la Chambre des représentants, et l'un des plus fervents du parti catholique. Sa fille épousa M. de Montalembert. F—T.

MÉSÈNE ET CHARACÈNE, petit royaume arabe fondé des débris de l'Empire des Séleucides, à la mort d'Antiochus VII, en 129 av. J.-C., par Spasinès ou Pasinas, chef de bandes arabes. Il comprenait les embouchures du Tigre et de l'Euphrate, au-dessous du confluent de ces deux fleuves. La cap. était *Spasini-Charax*, la ville de Spasinès. Ce royaume fut renversé, en 225 ap. J.-C., par Ardeschir, le 1^er^ des monarques persans Sassanides, et fut compris, sous le second Empire persan et sous celui des califes, dans l'Irak-Araby; il forme anj. le livah de Bassorah, dans l'eyalet ottoman de Bagdad. *V.* Saint-Martin, *Recherches sur l'histoire et la géographie de la Mésène et de la Kharacène*, 1838; Reinaud, *Mémoire sur la Mésène et la Kharacène*. C. P.

MESNARD (Jacques-André), magistrat et littérateur, né à Rochefort en 1792, m. en 1858, d'abord avocat dans sa ville natale, défendit en 1816 le commandant de *la Méduse*, et devint premier avocat général à Poitiers en 1830, procureur général à Grenoble en 1832 et à Rouen en 1836, conseiller à la Cour de cassation en 1841, pair de France en 1845, président de chambre à la Cour de cas-

sation en 1850, sénateur et vice-président du Sénat en 1852, membre de l'Académie des sciences morales en 1855. On a de lui : *de l'Administration de la justice criminelle en France*, 1831; une traduction de la *Divine comédie* de Dante, 1855-58, 3 vol. in-8°.

MÉTEMPSYCOSE (du grec *méta*, qui marque changement, *en*, dans, et *psukè*, âme), passage d'une âme dans un autre corps après la mort. Les philosophes grecs, et Pythagore en particulier, enseignaient que les âmes séjournent tour à tour dans les corps de différents animaux, passant des plus nobles aux plus vils ou aux plus féroces, suivant les vices dont elles s'étaient souillées. Les Grecs avaient pris cette doctrine des prêtres égyptiens, qui admettaient une circulation des âmes dans différents corps d'animaux terrestres, aquatiques, volatiles, d'où, après trois mille ans, elles revenaient animer des corps d'hommes. — Cette croyance existe encore chez les Siamois, les Japonais, les noirs de la Guinée. — C'est l'idée de la métempsycose qui fait que les Hindous et surtout les Banians s'abstiennent de chair.

METTERNICH (Clément-Wenceslas-Népomucène-Lothaire, prince de), né à Coblentz en 1773, m. en 1859, épousa Éléonore de Kaunitz, petite-fille du ministre de ce nom, représenta au congrès de Rastadt le collége des comtes de la Westphalie, puis accompagna le comte de Stadion, ambassadeur à St-Pétersbourg. Ministre d'Autriche à Dresde, puis à Berlin, il prépara la coalition qui fut dissoute par la victoire d'Austerlitz. Nommé ambassadeur à Paris après le traité de Presbourg en 1806, il crut que le meilleur moyen pour l'Autriche de reconquérir quelque influence en Europe était de conserver l'alliance de Napoléon Ier, ou mieux une neutralité dont elle sortirait seulement dans une circonstance décisive. L'empereur eut foi dans ses flatteuses promesses, dans ses protestations de paix, pendant que l'Autriche, pour profiter de la réaction qui s'opérait déjà en Allemagne contre la France, faisait secrètement des préparatifs militaires. Quand la Bavière, alliée de la France, fut envahie pendant la guerre d'Espagne, Metternich fut enlevé de Paris par ordre du gouvernement français, et transporté jusqu'à la frontière. Après la défaite de l'Autriche à Wagram et la conclusion du traité de Vienne (14 oct. 1809), Metternich reçut le titre de chancelier d'État, et remplaça le comte de Stadion dans la direction des affaires étrangères : il fit accueillir les propositions de mariage faites par Napoléon, et accompagna Marie-Louise à Paris. Dans l'entrevue de Dresde entre Napoléon et son beau-père, en 1812, il fit d'inutiles efforts pour empêcher la guerre dans le Nord. Après la campagne de Russie, il se présenta comme médiateur pour préparer la paix; il présida aux conférences de Prague : mais comme Napoléon ne voulut pas accorder à l'Autriche tous les avantages qu'elle stipulait pour elle-même, Metternich se rendit à Tœplitz, où fut signée l'alliance de l'Autriche avec l'Angleterre, la Russie et la Prusse. Après la bataille de Leipzig, la dignité de prince autrichien fut conférée à Metternich pour lui et ses descendants. Les congrès de Francfort, Fribourg, Bâle, Langres et Chaumont, furent successivement le théâtre de son activité diplomatique. Pendant le congrès de Châtillon, il conduisit les négociations dans le quartier général de l'empereur d'Autriche, et, de Dijon, celles qui s'entamaient avec le comte d'Artois. Il signa la convention de Fontainebleau, puis la paix du 30 mai 1814. Président du congrès de Vienne, c'est à lui que l'Allemagne doit sa restauration féodale. Metternich négocia encore la seconde paix de Paris (2 nov. 1815). L'année suivante, à Milan, il traita avec la Bavière, et, en 1818, avec le Saint-Siége. Il représenta l'Autriche au congrès d'Aix-la-Chapelle (1818), présida le congrès de Carlsbad (1819), et dirigea les conférences ministérielles où furent rédigés l'acte final de Vienne et celui de la Confédération germanique. Il eut également la direction des affaires aux congrès de Troppau et de Laybach (1820), et à celui de Vérone (1822). En 1826, il reçut la présidence du conseil des affaires extérieures. La cause des Grecs, en 1824, trouva en lui un ennemi, parce qu'il redoutait l'agrandissement de la Russie aux dépens de la Turquie. La Révolution française de 1830 ne le surprit pas; il la prévoyait, et, dans ses instructions à l'ambassadeur autrichien à Paris, il avait combattu le système suivi par M. de Polignac. Dans l'intérêt de la paix, il se hâta de reconnaître le gouvernement de Louis-Philippe. Ce fut malgré lui qu'il signa le traité du 15 juillet 1840, relativement aux affaires d'Orient; et, en face de l'attitude menaçante de la France, isolée par ce traité, il fit tous ses efforts pour amener celui du 13 juillet 1841, par lequel la France rentra dans le concert européen. Metternich avait suivi avec persévérance un système qui consistait à se rapprocher de la Prusse et de la Russie pour la répression de tout trouble européen; à combattre au dedans l'esprit d'innovation; à étouffer tout élément de vie nationale; à établir autour des possessions autrichiennes une espèce de blocus intellectuel au moyen de la censure et d'une police aussi impitoyable qu'ombrageuse. Sous ce système, l'administration finit par perdre toute énergie : les événements dont l'Italie devint le théâtre à partir de 1846, les progrès de l'opposition constitutionnelle en Hongrie, les faits survenus en Suisse en 1847, firent apercevoir déjà le côté faible et vulnérable de la politique de Metternich. Le contre-coup de la Révolution qui éclata à Paris en 1848 se fit sentir en Autriche, où, par suite de l'insurrection de Vienne, Metternich dut donner sa démission. Il se retira en Angleterre, y demeura jusqu'à la fin 1849, puis alla s'établir à Bruxelles. Le triomphe de la contre-révolution lui permit, en 1851, de rentrer à Vienne.

MEXIQUE. Par décrets de l'empereur Maximilien Ier, du 3 et du 16 mars 1865, ont été substituées aux anciens *états* et *territoires* de la république Mexicaine 8 divisions militaires, embrassant 50 départements :

DIV. I. TOLUCA.	*Départements.*
Départements.	Jalisco.
Valle de Mexico.	Autlan.
Iturbide.	Colima.
Toluca.	Coalcoman.
Guerrero.	Tancitaro.
Acapulco.	DIV. V. MONTEREY.
Michoacan.	Cohahuila.
Tula.	Mapimi.
Tulancingo.	Nuevo-Léon.
DIV. II. PUEBLA.	Matamoros.
Vera-Cruz.	DIV. VI. DURANGO.
Tuxpan.	Durango.
Puebla.	Nazas.
Tlaxcala.	Chihuahua.
Teposcolula.	Batopilas.
Oajaca.	Huéjuquilla.
Téhuantépec.	DIV. VII. MÉRIDA.
Ejutla.	Campêche.
DIV. III. SAN-LUIS-POTOSI.	Yucatan.
Fresnillo.	La Laguna.
Matehuala.	Tabasco.
Tamaulipas.	Chiapas.
San-Luis-Potosi.	DIV. VIII. CULIACAN.
Queretaro.	Mazatlan.
Guanaxuato.	Cinaloa.
DIV. IV. GUADALAXARA.	Alamos.
Nayarit.	Sonora.
Zacatecas.	Arizona.
Aguas-Calientes.	Californie.

Pour la marine militaire, le Territoire est partagé en trois *préfectures maritimes* : *Vera-Cruz*, pour les côtes du golfe du Mexique; *Acapulco*, pour les côtes du Sud-Pacifique; *Mazatlan*, pour les côtes du Nord-Pacifique et du golfe de Californie. C. P.

MEYERBEER (Jacques ou Giocomo-Meyer Beer, dit), célèbre compositeur de musique, né à Berlin en 1794, m. en 1864. Pianiste très-remarquable dès l'âge de neuf ans, il perfectionna ce talent sous la direction de Clementi, puis alla étudier la composition à Darmstadt auprès de l'abbé Vogler. Nommé, à 17 ans, compositeur de la cour de Hesse-Darmstadt, il avait déjà écrit beaucoup de musique religieuse, et un oratorio intitulé *Dieu et la Nature*, quand il aborda le théâtre à Munich et à Vienne; ses premières pièces, *la Fille de Jephté*, 1812, et *Abimelech*, 1813, écrites encore dans le style de l'oratorio, ayant eu peu de succès dans un monde où le prince de Metternich patronnait la musique italienne, il partit pour l'Italie, où l'audition des opéras de Rossini le conduisit à modifier sa manière. Il fit représenter, sur différentes scènes italiennes : *Romilda e Costanza*, 1817, *Semiramide riconosciuta*, 1819, *Emma di Resburgo*, et *Margherita d'Anjiu*, 1820; *l'Esule di Granata*, 1822. Ces opéras prouvaient la flexibilité du talent de l'auteur, qui était parvenu à s'assimiler le caractère des maîtres italiens. L'abandon du style national pour celui d'une école étrangère suscita en Allemagne des oppositions à Meyerbeer : dégageant des at-

taques de l'ignorance et de l'envie les critiques sérieuses et sincères que lui adressait son condisciple Weber, il essaya de concilier les traditions de l'art allemand avec le style italien, et donna, en 1821, *Il Crociato*, opéra qui réussit dans toute l'Europe. Il y donna la première preuve de son aptitude à exprimer, tout à la fois par les charmes de la mélodie et par les richesses de l'harmonie, les situations dramatiques. Mais la gloire du compositeur fut surtout fondée et se développa par les pièces qu'il fit jouer au Grand-Opéra de Paris : *Robert le Diable*, 1831; *les Huguenots*, 1836; *le Prophète*, 1849. Dans les intervalles qui séparèrent ces grandes œuvres, Meyerbeer, nommé directeur de la musique du roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV, composa des psaumes, des cantates, des mélodies, des hymnes, des marches, des morceaux d'orchestre, un opéra allemand (*le Camp de Silésie*, 1844), qui fut reproduit avec changements et additions en 1847 sous le titre de *Wielka*, et mit en musique *Struensée*, (1846), drame posthume de son frère Michel Beer. Il prouva de nouveau la flexibilité de son génie en écrivant, pour l'Opéra-Comique de Paris, deux autres pièces, *l'Étoile du Nord*, 1854, et *le Pardon de Ploermel*, 1859. Enfin, l'Opéra a recueilli l'héritage d'un dernier chef-d'œuvre, *l'Africaine*, 1865, que son auteur n'a pu voir représenter. La musique de Meyerbeer offre une alliance intime de la mélodie et de l'harmonie, combinées d'une façon merveilleuse pour rendre avec justesse toutes les situations dramatiques. Les inflexions du chant, le choix et le mélange des instruments, la coupe des morceaux, le rhythme, tout concourt à l'unité d'expression et d'effet. Une science prodigieuse, un art profondément calculé, s'ajoutent aux conceptions les plus fortes, aux inspirations les plus élevées. Pour l'auditeur, l'étonnement précède l'admiration : il faut entendre plusieurs fois de pareilles œuvres, si l'on veut en sentir toutes les beautés. Meyerbeer excelle à rendre les contrastes, à peindre les passions tumultueuses, à graduer l'intérêt; chez lui, la musique est étroitement attachée à la poésie, et le caractère mélodique en parfait accord avec l'esprit du texte. Parmi ses cantates, on distingue *la Fête à la cour de Ferrare*, la *Marche des archers bavarois*, celles pour l'inauguration de la statue du grand Frédéric à Berlin et pour l'anniversaire de la naissance de Schiller, etc. Il a laissé, entre autres ouvrages manuscrits, des chœurs et intermèdes d'orchestre pour la tragédie des *Euménides* d'Eschyle. B.

MICHAUD (Louis-Gabriel), dit MICHAUD JEUNE, né à Bourg en-Bresse en 1772, m. en 1858, fut d'abord officier d'infanterie, quitta le service en 1797, et acheta un brevet d'imprimeur-libraire à Paris. Pendant le Consulat et le 1er Empire, il manifesta des opinions royalistes, et se fit, avec son frère l'historien, agent de Louis XVIII à Paris. Michaud est connu surtout par la publication de la *Biographie universelle ancienne et moderne*, 1811-1828, 52 vol. in-8°, rédigée par une société de gens de lettres; ouvrage augmenté d'un *Supplément*, 1834-54, 29 vol. in-8°. Beaucoup d'articles du *Supplément* sont empreints de l'esprit de parti réactionnaire. Il fut aussi l'éditeur de la *Biographie des hommes vivants*, ouvrage composé dans un sens de royalisme exclusif.

MICHEL (St-), ch.-l. de canton (Savoie), arr. et à kil. S.-E. de St-Jean-de-Maurienne, sur la rive droite de l'Arc; 973 hab.

MIGER (Simon-Charles), graveur, né à Nemours en 1736, m. en 1820, élève de Cochin, entra à l'Académie de peinture et de sculpture en 1778. Son œuvre se compose de 300 pièces environ. *V.* Bellier de La Chavignerie, *Biographie et Catalogue de l'œuvre de Miger*, 1856. Les ouvrages de Miger se distinguent par un dessin correct et une touche ferme.

MILL (James), historien et économiste anglais, né à Montrose en 1773, m. en 1836, exerça le ministère évangélique, puis se livra tout entier aux lettres. Collaborateur de la *Revue d'Édimbourg* et de *l'Encyclopédie britannique*, il a publié, en outre : *Histoire de l'Inde anglaise*, 1818, 5 vol. in-8°; *Éléments d'économie politique*, 1822 où l'on retrouve les principes de Bentham; *Analyse des phénomènes de l'esprit humain*, 1829.

MILLER (Hugh), géologue anglais, né en 1802 à Cromarty (Écosse), m. en 1856, a publié : *Scènes et Légendes du nord de l'Écosse*, 1835; *le Vieux grès rouge, ou Nouvelle promenade dans un vieux champ*, 1841, manuel de géologie, où sont décrites de nouvelles espèces d'animaux fossiles; *Premières impressions de l'Angleterre et de son peuple*, 3e édit., 1853; *l'Empreinte des pieds du Créateur*, ouvrage qui contient sur la Genèse et sur la constitution primitive du globe, des idées neuves que les récentes découvertes ont confirmées.

MILOCH OBRENOWITCH, prince de Servie, né en 1780, m. en 1860, fut d'abord gardeur de pourceaux, puis marchand de bestiaux. Lors de l'insurrection des Serbes en 1801, il combattit sous les ordres de Georges Czerny, et fut nommé voïvode. Quand l'autorité des Turcs eut été rétablie en 1813, il sut leur persuader qu'il se ralliait à leur cause; mais il releva le drapeau national en 1815. Les Turcs, taillés en pièces, reconnurent l'indépendance de la Servie, moins Belgrade, dont la citadelle leur restait, et à la condition d'un léger tribut. Le meurtre de Czerny, (1816) délivra Miloch d'un dangereux compétiteur, et servit trop bien ses intérêts pour qu'il échappât au soupçon de complicité. Miloch fut élu, en 1817, prince héréditaire de Servie; ce titre lui fut confirmé par une nouvelle élection en 1827, et par la Porte en 1830. Sans éducation, orgueilleux, insolent, despote et rapace, il devint odieux même à sa famille, et fut forcé, en 1839, d'abdiquer le pouvoir. Ses fils Milane et Michel, puis Alexandre Karageorgewitch, fils de Czerny, en héritèrent successivement. Les intrigues de Miloch pour se relever ne réussirent qu'en 1858 : l'Assemblée nationale de la Servie le rétablit, et la Porte y donna son consentement. Il porta toute son attention à doter la Servie de forces militaires régulières.

MINESOTA ou MINNESOTA, l'un des États-Unis de l'Amérique du Nord, entre le Wisconsin à l'E., l'Iowa au S., le Dacotah à l'O., la Nouvelle-Bretagne et le lac Supérieur au N.; 218,735 kil. car.; 162,000 hab. Capitale, *Saint-Paul*. Il tire son nom de la rivière St-Pierre, affluent du Mississipi, appelée par les Indiens *Minesota* (c.-à-d. rivière boueuse). Sol généralement fertile, couvert de forêts et d'herbages, arrosé par la Ste-Croix, le St-Louis, le Red-River, et le Mississipi Supérieur, et entrecoupé de lacs (lac Itasca, lac Rouge, lacs des Pluies, des Bois, etc.). — Le Minesota, anc. district des Mandanes, détaché du Wisconsin, du Michigan et de l'Iowa en 1848, fut organisé en Territoire en 1849, et en État en 1857. Il a un gouverneur élu tous les deux ans, un Sénat de 21 membres élus pour deux ans, et une Chambre de 42 représentants annuels. C. P.

MINISTÈRES. *Supplément* à l'article qui est dans le corps du *Dictionnaire*.

Voici la dotation financière portée au budget de 1866 pour les divers Ministères, moins celui de la Maison de l'Empereur :

Ministère d'État		3,092 400 fr.
Justice et cultes		81,117,496
Pour le culte catholique, personnel et travaux	44,061,550 fr.	
Cultes dissidents	1,761,536	
Affaires étrangères		12,783,200
Intérieur		51,947,415
Finances		910,770,472
Guerre		367,862,413
Gouvernement de l'Algérie		14,554,013
Marine et colonies		153,592,332
Instruction publique		19,858,121
Pour l'enseignement supérieur	4,141,000 fr.	
Pour l'enseignement primaire	6,863,100	
Ib. sur ressources spéciales	6,789,000	
Agriculture, commerce et travaux publics		76,893,853

MINISTÈRE DE L'ALGÉRIE ET DES COLONIES. Ce ministère, créé par décret du 24 juin 1858, a été supprimé le 24 novembre 1860. Ses attributions, qui avaient été distraites du ministère de la guerre, et de celui de la marine et des colonies, ont été replacées dans ce dernier département, et les affaires de l'Algérie sont administrées auj. par un gouvernement général, résidant à Alger, exerçant l'autorité ministérielle, à l'exception de certaines parties qui ressortissent aux ministères de la guerre, de la justice, et de l'instruction publique.

MINISTRES SANS PORTEFEUILLE. Les ministres d'État de l'ancienne monarchie française étaient de véritables ministres sans portefeuille. Ils conservaient ce titre toute leur vie, même quand ils étaient sortis du Conseil. Il y eut aussi, sous le 1er Empire et sous la Restauration, des *ministres d'État* sans fonctions permanentes et qui quelquefois, mais rarement, étaient individuellement

appelés à des conseils extraordinaires. Le nombre de ces ministres, sous Charles X, était monté à 62. Le roi Louis-Philippe eut quelquefois dans son conseil des ministres sans portefeuille, siégeant avec les ministres à département. Ce titre et ces fonctions furent rétablis par un décret du 24 novembre 1860, qui autorisa ces ministres à représenter le gouvernement dans les discussions du Sénat et du Corps législatif. Un décret du 23 juin 1863 a supprimé les ministres sans portefeuille, et donné leurs attributions au ministre d'État et au ministre président du conseil d'État.

MINOIDE MINAS, philologue grec, né en Macédoine vers 1790, m. en 1860, était professeur à Sérès lorsque l'insurrection grecque l'obligea de se retirer en France. Il y publia : *Orthophonie grecque ou Traité de l'accentuation et de la quantité syllabique*, 1824; *Calliope, ou Traité sur la véritable prononciation de la langue grecque*, 1825; *Théorie de la grammaire et de la langue grecques*, 1827; *Grammaire grecque, contenant les dialectes et la différence avec le grec vulgaire*, 1828; une traduction de la *Rhétorique* d'Aristote, 1837, etc. Chargé, en 1840, d'aller explorer les bibliothèques de la Turquie, il trouva au mont Athos les fables de Babrius, et une *Réfutation des hérésies*, qui paraît être l'œuvre de St Hippolyte. Depuis son retour, il donna encore des traductions de la *Dialectique* de Galien (1844), de la *Gymnastique* de Philostrate (1852), etc.

MISDA, oasis du pachalik de Tripoli, au S. de cette ville. Ses principaux villages sont *El-Fork* et *El-Outah*. On croit que c'est le *Mustikone* de Ptolémée. C. P.

MITCHELL (Thomas Livingston), voyageur anglais, né à Craigend (Stirling) en 1791, m. en 1855, commença par être soldat en Espagne, et, après la guerre fut employé à lever les plans des opérations. Les cartes qu'il dressa sont remarquables par leur fidélité et par l'habileté de l'exécution. Nommé, en 1827, inspecteur-général de l'Australie, il fit plusieurs expéditions à l'intérieur, détermina le cours des rivières Peel et Nammoy, explora celui du Darling, trouva le point de jonction de ce fleuve avec le Murray, et reconnut les bords du Glenelg et de la Victoria. La relation de ses explorations a été publiée.

MITFORD (William), historien anglais, né à Londres en 1774, m. en 1827, siégea à la Chambre des communes de 1785 à 1790, de 1796 à 1806, et de 1812 à 1818. Pendant les guerres contre la Révolution française, il servit dans la milice, et y devint colonel. On a de lui : *An inquiry into the principles of harmony in languages, and of the mechanism of verse modern and ancient*, 1774; *Histoire de la Grèce*, 1784-1818, 5 vol. in-4°, et 1829, 8 vol. in-8°.

MITSCHERLICH (Eilhard), chimiste allemand, neveu du philologue de ce nom (*V.* le *Dict.*), né à Neuende (gr. duché d'Oldenbourg) en 1794, m. en 1863, a fait de belles découvertes sur les cristaux, entre autres celle de l'isomorphisme, en 1818. Berzélius le distingua, et l'emmena à Stockholm. Mitscherlich revint à Berlin en 1821, où il fut nommé membre de l'Académie des Sciences et professeur de chimie à l'Université. Outre divers mémoires, on lui doit un *Traité de chimie*, 1835-1856, 2 vol., traduit dans toutes les langues de l'Europe, et en français par Valérius, 3 vol. in-8°. On cite encore parmi ses découvertes celle du dimorphisme du soufre, et de belles recherches sur les cristaux artificiels. Il était membre associé de l'Institut de France.

MOCQUARD (Jean-François-Constant), littérateur et homme politique, né à Bordeaux en 1791, m. en 1864, suivit d'abord la carrière diplomatique, et fut chargé d'affaires à Wurzbourg en 1812. Puis il se fit inscrire au barreau de Paris, prit part à la lutte des libéraux contre le gouvernement de la Restauration, et plaida dans divers procès politiques, entre autres celui des quatre sergents de la Rochelle. Après avoir été sous-préfet à Bagnères-de-Bigorre de 1830 à 1839, il eut des relations suivies avec la reine Hortense et son fils Louis-Napoléon, et prit à Paris la direction du journal *le Commerce*, dévoué à la cause napoléonienne. En 1848, il s'occupa activement de l'élection présidentielle, et concourut au coup d'État du 2 déc. 1851. Il a été jusqu'à sa mort secrétaire intime et chef du cabinet de Napoléon III. On a de lui : *Biographie de la reine Hortense*, 1825; *Nouvelles causes célèbres*, 1847, 6 vol. in-8°. Il paraît avoir collaboré aux drames suivants : *le Masque de poix*, 1855; *la Fausse adultère*, 1856; *les Fiancés d'Albano*, 1858; *la Tireuse de cartes*, 1859; *les Massacres de Syrie*, 1860. B.

MODANE, ch.-l. de canton (Savoie), arr. et à 24 kil. S.-E. de St-Jean-de-Maurienne, sur la rive gauche de l'Arc; 1,204 hab.

MODÈNE (Prov. de), division du royaume d'Italie, comprend l'E. de l'ancien duché de Modène, et est bornée à l'O. par la prov. de Reggio, au S. par celles de Massa-Carrara et de Lucques, à l'E. par celles de Bologne et de Ferrare, au N. par la Vénétie. Elle est arrosée par le Pô, le Panaro et le Secchio. Le sud, couvert par les ramifications de l'Apennin (Monte-Cimone), est ombragé de belles forêts; le nord, formé de vastes plaines d'alluvion, est fertile en blé, riz, maïs, huile, chanvre, plantes tinctoriales; beaucoup de vers à soie et d'abeilles. Ch.-l., *Modène;* trois arrond.: Modène, Mirandola, Pavullo; 2,502 kil. car.; 260,591 hab. C. P.

MODÉRANTISME, mot inventé pendant la Révolution pour désigner le crime de modération dans les opinions politiques du jour. Il fut créé, en 1793, par des députés et des journalistes démagogues, après la journée du 31 mai, qui prépara la chute des Girondins. Il ne fut jamais introduit dans des actes officiels, et ne signifia jamais une criminalité légale, bien qu'il revînt alors fréquemment dans le langage révolutionnaire, et que Robespierre, lorsqu'il fit décréter Danton d'accusation, lui reprochât, entre autres crimes, celui de modérantisme.

MOEHLER (Jean-Adam), théologien catholique allemand, né en 1796 à Igersheim, près de Mergentheim, m. en 1838, enseigna à l'Université de Tubingue, et, depuis 1835, à celle de Munich. Ses principaux écrits sont : *l'Unité dans l'Eglise, ou le Principe du catholicisme*, 1825, trad. en franç. par Bernard; *Athanase le Grand et l'Eglise de son temps en lutte avec l'Arianisme*, 1827, trad. en français, Paris, 1841, 3 vol. in-8°; *Symbolique*, 1832, trad. en français, Besançon, 1836, 2 vol. in-8°; *Nouvelles recherches sur les différences de doctrine entre les catholiques et les protestants*, 1834, trad. en français, Besançon, 1840, in-8°; *Patrologie, ou Histoire littéraire des chrétiens*, 1839, trad. en franç. par Cohen, Paris, 1842, 2 vol. in-8°.

MOINE (Antonin), sculpteur, né à St-Étienne (Loire) en 1797, m. en 1849, produisit des œuvres fort remarquées, *les Lutins*, la *Chute d'un cavalier*, une *Scène du Sabbat*, *l'Ange du jugement dernier*, les statuettes du *Sonneur d'olifan*, d'*Esméralda*, de *Phœbus*, de *Don Quichotte*, du *Grognard*, etc. On lui doit encore une statue de Sully (au Luxembourg), la statue de St Protais (à l'église St-Gervais, les Naïades et les Tritons des fontaines de la place de la Concorde. Élève de Girodet et de Gros pour la peinture, il cultiva le genre du pastel, où il eut aussi de grands succès. B.

MOKADDACI, appelé aussi *Ibn-al-Banna* (le fils du charpentier), géographe arabe de la fin du Xe siècle. Son ouvrage, précieux pour la géographie de l'empire arabe qu'il expose dans son ensemble avant ses derniers démembrements en Asie et en Afrique, était resté à peu près inconnu des Européens jusqu'à nos jours. Il a été découvert dans l'Inde, et publié par A. Sprenger dans la *Bibliotheca Indica;* de nombreux fragments lui ont été empruntés dans l'ouvrage du même auteur : *Les routes de postes et de caravanes de l'Orient, avec 16 cartes tirées des sources orientales*, Leipzig, 1864. C. P.

MOKE (Henri-Guillaume), historien, né en 1803 au Havre, de parents belges, m. en 1862, fut professeur de rhétorique à l'Athénée royal de Gand en 1835, puis de littérature et d'histoire à l'Université de la même ville. Ses princ. ouvrages sont : *les Gueux de mer, ou la Belgique sous le duc d'Albe*, 1827, 2 vol. in-12; *les Gueux des bois, ou les Patriotes belges en* 1566, Bruges, 1828, 2 vol. in-8°; *Histoire des Francs*, Paris, 1835, in-8°, livre inachevé; *Histoire de la Belgique*, Gand, 1839-40, 2 vol. in-8°; *Mœurs, usages, fêtes et solennités des Belges*, ibid., 1846, 2 vol. in-8°; *Histoire de la littérature française*, Bruxelles, 1849-50, 4 vol. in-18; *Précis de l'histoire moderne*, ibid., 1853, 4 vol. in-12; *la Belgique ancienne et ses origines gauloises, germaniques et franques*. Gand, 1855, in-8°. B.

MOLESWORTH (William), homme d'État anglais, né en 1810 à Cumberwell (Surrey), m. en 1855, entra à la Chambre des communes en 1832, se rangea parmi les progressistes, et fut bientôt regardé comme le chef des *radicaux philosophes*. Il fonda en 1835 la *London Review*, qu'il fusionna avec la *Westminster Review*. De 1842 à 1845, il donna à ses frais une magnifique édition des œuvres de Hobbes, en 16 vol. Puis, tournant son attention sur l'état des colonies anglaises, il combattit le système qui consistait à les laisser autant que possible se gouverner elles-mêmes, et à y envoyer les condamnés de la mère patrie. Il fut aussi l'un des champions du libre échange. En 1852, il fit partie du ministère Aberdeen comme haut commissaire des forêts et des travaux publics, et, en 1855, prit le portefeuille des colonies dans le cabinet de lord Palmerston. B.

MONMERQUÉ (Louis-Jean-Nicolas), magistrat et littérateur, né à Paris en 1780, m. en 1860, fut juge auditeur à la Cour impériale de Paris en 1809, conseiller auditeur en 1811, et conseiller à la même Cour de 1813 à 1852, époque de sa retraite. Ce fut lui qui, en 1822, présida les assises dans l'affaire dite *de la conspiration de La Rochelle*. Monmerqué cultiva les lettres, mais en philologue plus qu'en littérateur, bien qu'il ait donné un certain nombre de notices dans la *Biographie universelle* de Michaud, et deux autres, sur Brantôme et sur Mme de Maintenon, dans les *Mélanges* de la Société des bibliophiles français. Il est surtout connu comme éditeur littéraire des *Lettres de Mme de Sévigné, de sa famille et de ses amis*, 1818-19, 10 vol. in-8° ou 12 vol. in-12; il revisa encore ce travail pour une édition publiée sous la direction de M. Régnier, 1862 et suiv., 12 vol. in-8°. Monmerqué a édité aussi les *Mémoires de Coulanges*, 1820, et les *Historiettes de Tallemant des Réaux*, 1834, 6 vol. in-8°. Il fut le collaborateur de Petitot pour la *Collection des mémoires sur l'histoire de France*, et publia, avec Francisque Michel, *le Théâtre français du moyen âge, d'après les manuscrits de la Bibliothèque du roi*, 1839. Monmerqué était, depuis 1833, membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

MONPOU (François-Louis-Hippolyte), compositeur de musique, né à Paris en 1804, m. en 1841, entra dans l'école de musique sacrée de Choron, fut organiste de la cathédrale de Tours, revint à Paris pour étudier la composition, et prit successivement les orgues de St-Thomas-d'Aquin, de St-Nicolas-des-Champs, et de la Sorbonne. Il avait déjà fait exécuter plusieurs messes, quand il abandonna le genre religieux, vers 1830. Des romances aux rhythmes nouveaux et pleins d'originalité firent sa réputation, entre autres, *l'Andalouse, Gastibelza, les Deux arbres, la Madonna col Bambino, Si j'étais ange, les Résurrectionnistes, le Voile blanc*, etc. En 1835, il débuta à l'Opéra-Comique par une pièce en un acte, *les Deux Reines*, dont une romance, *Adieu, mon beau navire!* décida le succès. Puis il donna au même théâtre *le Luthier de Vienne, Piquillo* (1837), *le Planteur*, et, au théâtre de la Renaissance, *Perugina, la Chaste Suzanne, la Reine Jeanne*. Il laissa inachevé un autre opéra, *Lambert Simnel*, qui fut terminé par Adam, 1843. B.

MONTAGNE (Jean-François-Camille), botaniste, né en 1784 à Vaudoy (Seine-et-Marne), m. en 1865, servit dans la marine pendant l'expédition d'Egypte, exerça la chirurgie militaire de 1804 à 1832, puis se livra exclusivement aux études cryptogamiques, et fut admis à l'Académie des sciences en 1853. Outre les nombreux articles qu'il a fait insérer dans les *Archives de botanique*, les *Annales des sciences naturelles*, les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, et autres recueils scientifiques, on lui doit : *Mémoire sur la coloration des eaux de la mer Rouge*, 1844; *Sylloge generum specierumque cryptogamorum*, 1855.

MONTANA (Territoire de), division politique du N.-O. des Etats-Unis; formé dar ceux de Washington à l'O., d'Idaho au S. de Dacotah, à l'E., et la Nouvelle-Bretagne au N.; entre 45°-49° lat. N. et 106°20'-118° long. O. Il a été formé en 1864 de parties du Washington et du Dacotah. Sa partie occidentale, couverte par les montagnes Rocheuses, est riche en métaux, et arrosée par le cours supérieur du Clarke, branche nord de l'Orégon, et par les sources du Missouri; la partie orientale, moins montagneuse, est arrosée par le Missouri et l'Yellowstone. Ce pays n'est guère peuplé que de tribus indiennes, Assiniboins, Gros-Ventres, Pieds-Noirs, etc. Il n'y a pas encore de villes, mais seulement des postes militaires, les forts Berthold, Alexandre et Manuel sur l'Yellowstone, et Benton sur le Missouri. C. P.

MONTANELLI (Joseph), littérateur et patriote italien, né en 1813 à Zucecchio (Toscane), m. en 1862. Après avoir publié à Florence, en 1836, un recueil de poésies, il se fit avocat, devint professeur de droit commercial à Pise en 1840, publia une *Introduction philosophique à l'étude du droit commercial*, fonda, en 1844, une association politique secrète dite des *Frères italiens*, et, lorsqu'éclata la Révolution de 1848, prit les armes pour l'indépendance nationale. Laissé pour mort sur le champ de bataille de Curtatone, pris par les Autrichiens, il dut sa liberté à la capitulation de Milan. De retour en Toscane, il usa de sa popularité pour apaiser des troubles à Livourne, et fut chargé, par le grand-duc Léopold II, de former un ministère : après la fuite du prince en 1849, il fut nommé triumvir avec Guerrazi et Mazzoni. Quelque temps après, une Assemblée constituante ayant choisi Guerrazzi pour dictateur de la Toscane, Montanelli reçut la mission d'aller organiser une légion en France, où le triomphe de la contre-révolution dans son pays le contraignit de rester. Il publia alors des *Mémoires* (2 vol., 1853-55), fit une traduction italienne de la *Médée* de M. Legouvé, et composa une tragédie de *Camma*. En 1859, il retourna en Italie pour participer à la guerre contre l'Autriche, et servit parmi les soldats de Garibaldi. Enfin il fit partie du premier parlement italien. B.

MONTBEL (Guillaume-Isidore Baron, comte de), homme politique, né à Toulouse en 1787, m. en 1861, fut député de la Haute-Garonne en 1827, ministre de l'instruction publique et des cultes, puis de l'intérieur en 1829, ministre des finances en 1830, et, après la Révolution de Juillet, se retira en Autriche, où il passa plusieurs années. On a de lui : *le Duc de Reichstadt, notice sur la vie et la mort de ce prince*, Paris, 1832, in-8°; *Dernière époque de l'histoire de Charles X*, ibid., 1836, in-8°; *le comte de Marnes, fils aîné du roi de France Charles X*, 1844.

MONTÉMOLIN (comte de). *V.* Carlos, au *Supplém.*

MONTFERRAND (Auguste Ricard, dit de), architecte, né à Chaillot en 1786, m. en 1858, étudia sous Percier et Fontaine, fut attaché aux travaux de l'église de la Madeleine à Paris, puis fit les campagnes de 1813 et 1814 dans les gardes d'honneur. En 1816, il alla s'établir à St-Pétersbourg, où il fut nommé architecte de la maison de l'empereur. Après avoir fourni au prince Labauoff les dessins d'un palais qui a été acheté depuis par le gouvernement pour y installer le ministère de la guerre, il obtint au concours, en 1917, la direction des travaux de l'église St-Isaac. En 1829, on le chargea d'élever la colonne Alexandrine, qui fut inaugurée en 1834. On lui confia enfin, en 1856, le tombeau de Nicolas Ier, mais il ne put le terminer. B.

MONTFERRIER (Alexandre-André-Victor Sarrazin de), littérateur et mathématicien, né à Paris en 1792, m. en 1863, s'occupa d'abord du magnétisme animal, dont il publia les *Annales* depuis 1814. Pendant le gouvernement de la Restauration, il prit part à la rédaction de plusieurs feuilles libérales, et, après la Révolution de 1830, fonda *l'Ère nouvelle*, et devint gérant du *Moniteur parisien*. On a de lui : *Éléments du magnétisme animal*, 1818, in-8°, et *Des principes et des procédés du magnétisme animal*, 1819, 2 vol. in-8°, ouvrages publiés sous le pseudonyme de Lauzanne; *Dictionnaire des Sciences mathématiques pures et appliquées*, 3 vol. in-4°, 2e édit., 1844; *Théorie des facultés algorithmiques et des factorielles*, 1837, in-4°; *Cours élémentaire de mathématiques pures*, 1838, 2 vol. in-8°; *Précis élémentaire de physique et de chimie*, 1839 et 1848, in-8°; *Dictionnaire universel et raisonné de marine* (avec Rigault de Genouilly), 2e édit., 1846; *Encyclopédie mathématique*, d'après les principes de Wronski, 1856 et suiv.

MONTFORT (Alexandre), compositeur de musique, né en 1803, m. en 1856, fut élève de Berton, et remporta le grand prix de composition en 1830. Il fit jouer à l'Opéra, en 1837, le ballet de *la Chatte métamorphosée en femme*. Il a donné à l'Opéra-Comique : *Polichinelle*, 1839; *la Ste-Cécile*, 1843; *la Charbonnière*, 1846; *l'Ombre d'Argentine*, 1858; *Deucalion et Pyrrha*, 1855. Son talent était gracieux, brillant, savant; mais il avait peu d'idées.

MONTGAILLARD (Jean-Gabriel-Maurice Roques, dit de), agent politique, né à Toulouse en 1761, m. en 1841, était frère aîné de l'abbé de Montgaillard (*V.* le *Diction.*). Il servit dans l'infanterie, et fit une partie de la guerrre d'Amérique. A la Révolution, il entra dans la police d'espionnage diplomatique organisée après le 10 août sous l'influence de Danton, prit le nom de Montgaillard, et fut chargé de missions en Allemagne; puis il passa au comte de Provence, et rédigea pour lui les propositions qui furent faites en 1795 au général Pichegru. Bientôt il livra au Directoire les secrets des royalistes. Rentré en France après le 18 brumaire, il fut employé par le gouvernement, qu'il devait encore trahir en 1814 pour servir les Bourbons. Il a laissé : *Ma conduite pendant le cours de la Révolution française*, 1795; *Histoire secrète de Coblentz dans la Révolution des Français*, 1795; *Mémoire concernant la trahison de Pichegru*, 1804; *Mémoires secrets de Montgaillard pendant les années de son émigration*, 1804; *De la restauration de la monarchie des Bourbons*, 1814, dont une partie est l'œuvre de Louis XVIII; *Histoire de France depuis 1825 jusqu'à* 1828, 1829, 2 vol. in-8°, avec une *Suite*, 1833, 2 vol. in-8°; ouvrages d'une impartialité suspecte. B.

MONTGOMERY (James), poëte anglais, né en 1771, à Irwine en Écosse (Ayr), m. en 1854. En 1806, il fit paraître un volume de poésies qui fut remarqué : *the Wan-*

derer of Switzerland, and other poems. Il publia ensuite : *the West-Indies,* 1809, poëme sur l'abolition de l'esclavage; *the World before the flood,* 1813, description de la vie patriarcale des premiers hommes; *Thougths on Wheels,* 1817, sur la loterie; *the Climbing-Boy,* 1817, appel en faveur des petits ramoneurs; *Greenland,* 1819, où sont de belles descriptions de la nature des pays du Nord; *the Pelican-Island,* 1828, épisode du voyage de Flinders dans la mer du Sud. Une morale pure, un sentiment religieux très-vif, une peinture éclatante des beautés de la nature, ont placé à un rang honorable les œuvres de Montgomery. En 1830, il fit à la *Royal-Institution* un cours de littérature, qui a été publié en 1833. En 1853, il donna un recueil intitulé : *Original Hymns for public, private and social devotion.* Il a paru, en 1855, des *Mémoires sur la vie et les écrits de James Montgomery, avec un choix de ses lettres et de ses œuvres,* par John Holland et James Everett. F—T.

MOQUEGUA (Département de), un des 12 du Pérou, au S., entre ceux d'Aréquipa au N., d'Aréquipa et le Pacifique à l'O., de Puno et la Bolivie à l'E., et la Bolivie au S.; formé d'une bande étroite de territoire entre les Andes et la mer; il renferme de riches dépôts de salpêtre à Arica, et de guano dans l'île Iquiqué, située sur ses côtes; 61,440 hab.: il est divisé en 3 provinces : Moquegua, Tacua et Tarapaca. Ch.-l., *Tacna.* C. P.

MOQUIN-TANDON (Horace-Bénédict-Alfred), botaniste et médecin, né à Montpellier en 1804, m. en 1863, professeur de zoologie à l'Athénée de Marseille en 1829, fut appelé, en 1833, à la chaire de botanique de la Faculté des sciences de Toulouse et à la direction du Jardin botanique de la même ville, obtint, en 1853, la chaire d'histoire naturelle médicale à la Faculté de médecine de Paris, et entra, l'année suivante, à l'Académie des sciences. On a de lui, outre des Mémoires insérés dans le recueil du Muséum d'histoire naturelle : *Essais sur les dédoublements ou multiplications d'organes dans les végétaux,* Montpellier, 1826; *Monographie de la famille des Hirudinées,* 1826 et 1846; *Essai sur la phthisie laryngée syphilitique,* 1828; *Chenopodearum monographica enumeratio,* Paris, 1840; *Éléments de tératologie végétale,* 1841; *Histoire naturelle des mollusques terrestres et fluviatiles de la France,* 1855, 2 vol. in-8°. Moquin-Tandon entremêlait à ses recherches scientifiques quelques travaux littéraires : sans parler des pièces de vers en idiome languedocien, qu'il publia dans divers recueils du Midi, il fit paraître en 1836, sous le titre de *Carya Magalonensis* (le Noyer de Maguelone), et comme un manuscrit du XIVe siècle, un charmant badinage, qui mit en défaut la clairvoyance de Raynouard lui-même.

MOREAU (François-Joseph), médecin, né à Auxonne en 1789, m. en 1862, fut élu membre de l'Académie de médecine de Paris en 1821, et obtint en 1830 la chaire d'obstétrique à la Faculté. Son ouvrage capital est un *Traité pratique des accouchements,* 1838-41, 2 vol. in-8° et atlas in-fol.

MORGAN (Sydney Owenson, lady), femme de lettres, née à Dublin en 1783, m. en 1859. Fille d'un comédien qui lui donna de bonne heure le goût des lettres, elle commença d'écrire dès l'âge de 14 ans. Deux volumes de vers, un recueil de *Chants irlandais,* plusieurs romans, entre autres *la Jeune Sauvage,* qui passa pour un chef-d'œuvre, enfin des *Scènes patriotiques,* où elle décrit d'une manière spirituelle les mœurs et les coutumes de l'Irlande, lui avaient ouvert les salons de la haute société en Angleterre, lorsqu'elle épousa, en 1811, le médecin Charles Morgan. De 1812 à 1816, elle parcourut la France et l'Italie; deux ou trois ouvrages, *Italie* (1821) et *France* (2 vol., 1827), furent le fruit de ses observations. Après un second voyage en France, elle publia : *la France en* 1829, Londres, 1830; *la Princesse,* 1835, roman dont le sujet est emprunté aux annales des Pays-Bas; *la Femme et son maître,* 1840, 2 vol. in-8°, histoire philosophique de la femme. On peut citer encore de lady Morgan les romans intitulés *O'Donnell, Florence Macarthy, les O'Brien et les O'Flaherty; Salvator Rosa,* étude historique un peu pâle. Lady Morgan prit une part active aux événements de l'Italie en 1847 et 1848. Dans les intérêts de la liberté, elle publia une lettre à Pie IX pour l'encourager dans ses essais de réformes. On pourrait désirer plus d'exactitude dans les jugements qu'elle porte sur les hommes et sur les choses des pays qu'elle a parcourus, plus de vraisemblance et de talent de composition dans ses romans, mais non pas un esprit plus vif ni plus alerte. B.

MORGANATIQUE (Mariage), sorte de mariage usité en Allemagne parmi la haute noblesse, et dit aussi *mariage de la main gauche.* Il ne se pratique qu'en secondes noces, et lorsqu'il y a des enfants d'un premier mariage. Ses effets civils sont d'assurer aux enfants du premier lit la succession légitime aux titres, dignités et fiefs de leur père, et de donner à ceux du deuxième lit, seulement une part fixe des biens ou des terres. Quand un prince épouse de la main gauche une femme d'une condition inférieure à la sienne, il assure son hérédité politique non-seulement à ses enfants du premier lit, mais encore à ses collatéraux. Cependant, si sa femme est élevée ensuite au rang de princesse de l'Empire, les enfants du deuxième lit sont quelquefois appelés à la succession légitime de leur père. En Prusse, nul ne peut contracter un mariage morganatique sans l'autorisation du roi; il faut, en outre, celle des parents ou des tuteurs. Ce ne fut qu'après l'époque de la Réformation que les mariages morganatiques devinrent d'usage en Allemagne. Le mot est antérieur à cette époque; il vient, suivant Grégoire de Tours, de *Morgengabe* (*V. ce mot*).

MORNY (Charles-Auguste-Louis-Joseph, duc de), homme politique, né à Paris en 1811, m. en 1865, fut élevé par Mme de Souza, et montra de bonne heure une distinction d'esprit et de manières qui lui valut de grands succès dans le monde. En sortant de l'école d'état-major, 1832, il servit dans les lanciers, fut envoyé en Algérie, fit la campagne de Mascara et la première expédition contre Constantine, et rentra en France en 1838. Possesseur d'une grande fortune, il s'occupa dès lors d'agriculture, et fonda, près de Clermont-Ferrand, une usine pour la fabrication du sucre indigène. Député de Clermont de 1842 à 1848, il prit rang parmi les conservateurs progressistes. Il représenta le Puy-de-Dôme à l'Assemblée législative de 1849, soutint la cause du prince Louis-Napoléon, prit la part principale à l'exécution du coup d'État du 2 décembre 1851, fut chargé ensuite du ministère de l'intérieur, mais se retira à la suite du décret sur les biens de la famille d'Orléans. Envoyé au Corps Législatif par la ville de Clermont, il en reçut la présidence en 1854, et la conserva jusqu'à sa mort. En 1856, il représenta la France au sacre du czar Alexandre II. Le duc de Morny était amateur éclairé des beaux-arts, et forma une précieuse collection, dispersée après lui. B.

MORREN (Ch.-Franç.-Ant.), naturaliste, né à Gand en 1807, m. en 1858, fut nommé professeur de physique à l'école industrielle de Gand en 1831 et à l'Université en 1833, et, depuis 1835, enseigna à Liége, où il fut aussi directeur du Jardin botanique et agronomique. On lui doit la découverte de la fécondation artificielle du vanillier. Il a laissé : *Descriptio Polypariorum fossilium in regno Belgio repertorum,* 1829; *Recherches sur la rubéfaction des eaux et leur oxygénation par les animalcules et les algues,* 1841; *Etudes, prémices et loisirs d'anatomie et de physiologie végétales,* 1841, 3 vol. in-8°; *Dodonæa, ou Recueil d'observations de botanique,* 1841; *Fuchsia, ou Recueil d'observations de botanique, d'agriculture, d'horticulture et de zoologie,* 1849; *Lobelia, ou Recueil d'observations de botanique, spécialement de tératologie végétale,* 1851, etc.

MORTON (Samuel-Georges), naturaliste américain, né en 1799 à Philadelphie, m. en 1851, était fils d'un émigré irlandais, exerça la médecine, enrichit de savants Mémoires le *Journal de l'Académie des sciences naturelles* de Philadelphie, et, de 1839 à 1843, professa l'anatomie au Collége de médecine de Pensylvanie. Ses recherches portèrent principalement sur les crânes humains, et eurent pour résultat de modifier tout ce qui avait été écrit jusque-là en ethnologie : il devint le chef de l'*école polygéniste.* On a de lui : *Illustrations of pulmonary consumption,* 1834; *Crania Americana,* 1839; *Crania Ægyptiaca,* 1844; *Observations on the Ethnography and Archaiology of the American Aborigenes,* 1846; *An illustrated system of human Anatomy,* 1849, etc.

MOSHA ou MOUSCHA, petite île de la côte orientale d'Afrique, au fond du golfe d'Aden, dans la baie et à 37 kil. S.-E. de Tedjoura, par 11° 42′ lat. N., et 40° 52′ long. E., a été achetée en 1858 par les Anglais au sultan de Tedjoura. Peu éloignée d'Aden et de Périm, elle commande avec ces deux places l'entrée de la mer Rouge; et, voisine de la côte d'Abyssinie et de Somal, elle entretient des relations de commerce avec les ports de Tedjoura et de Zeila. C. P.

MOTTE-SERVOLEX, ch.-l. de canton (Savoie), arr. et à kil. N.-O. de Chambéry; 380 hab.

MOUSGOU, pays de l'Afrique centrale, par 10°-11° lat. N., et 12°-13° long. E., entre le Logone au N., l'Adamawa à l'O., le Toubouri au S., et le Baghermi, dont le sépare le Serbewel, affluent du Schary, à l'E. Pays marécageux, entrecoupé de forêts. Les *Mousgous* ou *Mousse-*

kous sont des nègres idolâtres. Leurs principaux villages sont : *Bogo*, *Kadé*, et *Woulia*. C. P.

MOUSKÈS (Philippe), historien belge, né à Gand vers 1215, m. en 1283, évêque de Tournai en 1274, est auteur d'une *Chronique* en 31,286 vers, contenant toute l'histoire de France et de Flandre, depuis l'enlèvement d'Hélène par Pâris jusqu'en 1242. Elle a été publiée par le baron de Reiffenberg, Bruxelles, 1836-38, 2 vol. in-4°; c'est le monument le plus vaste de la langue romane en Belgique.

MOVERS (Franz-Karl), philologue allemand, né en 1806 à Cœsfeld (Westphalie), m. en 1856, exerça le ministère ecclésiastique, et fut appelé, en 1839, à la chaire de théologie catholique de l'Université de Breslau. On lui doit : *Recherches critiques sur la chronique de l'Ancien Testament*, 1834; *De utriusque recensionis vaticiniorum Jeremiæ indole et origine*, 1837; *Loci quidam historiæ Veteris Testamenti illustrati*, 1843; *Recherches sur la religion des Phéniciens et sur les rapports de cette religion avec celles des Israélites païens, des Carthaginois, des Syriens, des Babyloniens et des Égyptiens*, 1841; *Histoire politique des Phéniciens*, 1849; *Histoire des colonies phéniciennes*, 1850, etc.

MOZIN (Charles-Louis), peintre, né à Paris en 1806, m. en 1862, s'adonna surtout à la peinture de genre, de paysage et de marines. On voit de lui au musée de Versailles : *la Cavalerie française prenant la flotte batave gelée dans le Texel*, 1836; *Prise de l'île de Bommel par l'armée française*, 1837; *Combat d'Aldenhoven*, 1838; *Combat de Mouscron*, 1839. Parmi ses autres tableaux, on distingue : *le Canal de Rotterdam*, 1841; *le Gué*, 1842; *le Marais de Cramayeux*, 1846; *Souvenir de la rivière de Gênes*, 1850; *le Port de Honfleur*, 1853; *le Port de Rouen*, 1855; *Vue de Trouville*, 1857, etc.

MUFFLING (Frédéric-Ferdinand-Charles, baron de), général et écrivain militaire, né à Halle en 1775, m. en 1851, fit la campagne de 1806 en qualité de chef d'état-major du duc de Saxe-Weimar, et devint en 1813 général quartier-mestre de l'armée de Silésie, qu'il accompagna jusqu'à Paris, dont il fut nommé gouverneur en 1814. Plénipotentiaire prussien au quartier général de Wellington en 1815, envoyé au Congrès d'Aix-la-Chapelle en 1818, chef d'état-major de l'armée prussienne en 1820, il contribua en 1829 à la conclusion de la paix entre la Turquie et la Russie, fut gouverneur de Berlin en 1837, et président du Conseil d'État en 1841. Ses ouvrages, tous écrits en allemand, sont : *Opérations de l'armée prusso-saxonne en* 1806, Weimar, 1806; *Remarques sur les principes de l'art supérieur de la guerre*, ibid., 1808; *la Campagne des Prussiens et des Russes en* 1813, Breslau, 1813; *Histoire de la campagne faite en* 1815 *par l'armée anglo-hanovrienne-néerlandaise et par celle des Prussiens*, Stuttgard, 1815; *Documents pour servir à l'histoire des guerres de* 1813 *et de* 1814, Berlin, 1824, 2 vol.; *Considérations sur les grandes opérations militaires et sur les batailles*, 1825; *la Stratégie de Napoléon en* 1813, 1827; *Mémoires de ma vie*, 1851, 2 vol. in-8°.

MUGGE (Théodore), littérateur allemand, né à Berlin en 1806, m. en 1861. Les idées libérales qui se trouvaient dans ses premiers écrits (*la France et les derniers Bourbons*, et *l'Angleterre et la réforme parlementaire*, 1831), le rendirent suspect au gouvernement prussien : écarté des fonctions publiques, il écrivit dans les journaux. En 1850, il fut un des fondateurs du *National Zeitung*, journal libéral de la Prusse. Parmi ses ouvrages, nous citerons : *Nouvelles et Récits*, 1836, 3 vol.; *la Vendéenne*, 1837, 3 vol.; *Nouvelles et Esquisses*, 1838, 3 vol.; *Toussaint-Louverture*, roman historique, 1840, 4 vol.; *Nouvelles complètes*, 1842-43, 6 vol.; *Esquisses des pays du Nord*, 1844, 2 vol.; *Nouvelles nouvelles*, 1845-47, 6 vol.; *la Suisse*, 1847, 3 vol.; *Afrajq*, 1854.

MULLER (Jean), physiologiste, né à Coblentz en 1801, m. en 1858, professeur adjoint en 1826, et professeur titulaire de physiologie en 1830, à Bonn, obtint la chaire d'anatomie de Berlin en 1832, et, en 1847, le rectorat de l'Université de cette ville. Ses principaux écrits sont : *De respiratione fœtûs*, Bonn, 1823; *De phoronomia animalium*, ibid., 1823; *Sur les hallucinations de la vue*, Coblentz, 1826; *Sur la physiologie comparée du sens de la vue dans l'homme et dans les animaux*, ibid., 1826; *Éléments de physiologie*, Bonn, 1827; *Éléments de pathologie générale*, ibid., 1829; *De glandularum secernentium structurâ*, Leipzig, 1830; *le Tabac au point de vue historique, botanique, chimique, médical et hygiénique*, Berlin, 1832; *Manuel de la physiologie de l'homme*, 4e édit., Coblentz, 1841-44, 2 vol. in-8°, trad. en français par Jourdan; *Dissertations sur les larves et la métamorphose des échinodermes*, Berlin, 1840; *Recherches sur les larves et la métamorphose des ophiures et des oursins de mer*, ibid., 1848; *Recherches sur les restes fossiles des zeuglodontes*, 1848; *Recherches sur les larves et la métamorphose des holothurides et des astéries*, 1858. Müller a dirigé, de 1834 à 1847, les *Archives d'anatomie et de physiologie*, et collaboré au *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, publié à Berlin de 1826 à 1846.

MULREADY (William), peintre anglais, né en 1786 à Ennis (Irlande), m. en 1863, travailla d'abord dans l'atelier du sculpteur Bank, et fit ensuite de la grande peinture. Parmi ses premières œuvres, on distingue *Polyphème et Ulysse*, et *le Prophète rebelle*. Mais il trouva sa voie véritable dans la peinture de genre, où il subit l'influence de Wilkie et des maîtres hollandais : coloriste consommé, il excella à représenter les sujets de la vie familière ou domestique, les scènes de l'enfance, les mœurs villageoises. On a de lui également de très-remarquables dessins au crayon noir et à la sanguine. B.

MUNCH (Ernest-Hermann-Joseph de), historien suisse, né à Rheinfelden en 1798, m. en 1841, fut professeur à l'école cantonale d'Aarau, à Fribourg en-Brisgau en 1824, à Liége en 1828, puis bibliothécaire à La Haye et à Stuttgard. Ses principaux écrits sont : *les Expéditions des chrétiens d'Europe contre les Osmanlis*, Bâle, 1822-26, 5 vol.; *Histoire des Cortès espagnoles*, Stuttgard, 1824-27, 2 vol.; *Histoire de la maison de Nassau-Orange*, Aix-la-Chapelle, 1831-33, 3 vol.; *Recueil complet des Concordats anciens et modernes*, Leipzig, 1831-33, 2 vol.; *Histoire générale des temps modernes*, ibid., 1833-35, 6 vol.

MUNCH (Pierre-André), historien et philologue norvégien, né à Christiania en 1810, m. en 1863, obtint, en 1841, la chaire d'histoire à l'Université de sa ville natale. Outre une édition de l'*Edda*, 1845, on a de lui : *Mythologie du Nord*, 1847; *Grammaire de l'ancien norvégien*, 1847 et 1849; *Grammaire du langage des runes*, 1848; *Grammaire de la langue des Goths*, 1848; *Description historique et géographique des royaumes du Nord au moyen âge*, 1849; *Symbolæ ad historiam antiquiorem rerum Norvegicarum*, 1850; *les Anciens séjours des peuples germaniques du Nord*, Lubeck, 1853; *Histoire des peuples du Nord*, Christiania, 1853-59, 4 vol. gr. in-8°, etc.

MUNDT (Théodore), littérateur allemand, né à Potsdam en 1808, m. en 1861, étudia à Berlin, devint un des chefs de l'école dite *la Jeune Allemagne*, fut nommé, en 1848, professeur de littérature et d'histoire à Breslau, et, en 1850, bibliothécaire de l'Université de Berlin. Outre des romans, qui n'ont eu qu'un succès éphémère, il a publié : *l'Art de la prose allemande*, Berlin, 1837; *Caractères et situations, Nouvelles, Esquisses, Etudes littéraires*, Weimar, 1837, 2 vol.; *Etudes d'un touriste*, Stuttgard, 1840; *Histoire de la littérature contemporaine*, Berlin, 1842; *Traité d'esthétique*, 1845; *Histoire générale de la littérature*, 1846, 3 vol.; *la Mythologie des anciens peuples*, 1846; *Dramaturgie*, 1847; *Histoire des classes de la société allemande*, 1854, etc.

MURGER (Henry), romancier, né à Paris en 1822, m. en 1861, était fils d'un concierge, reçut l'éducation modeste d'une école primaire, devint petit clerc chez un avoué, puis, à 16 ans, secrétaire du comte russe Tolstoy. Chargé de lire au comte les principales publications contemporaines, il eut l'idée d'écrire aussi; quelques poésies très-faibles, plusieurs vaudevilles, des articles dans de petits journaux de littérature, d'art ou de modes, furent ses débuts. Enfin il trouva sa voie dans un roman, *la Vie de Bohême*, 1848, in-12, qui attira l'attention publique; c'est un tableau spirituel, et bien rendu, de son existence décousue et dépourvue. Depuis, il donna d'autres peintures du même genre, *Claude et Marianne*, 1851; *le Pays latin*, 1852; *les Buveurs d'eau*, 1854, etc., qui eurent aussi leurs jours de succès. Le Théâtre-Français a joué de lui, en 1854, *le Bonhomme Jadis*, jolie petite comédie en 1 acte en prose. Mürger s'est efforcé de joindre l'idéalisme au réalisme, et c'est son mérite; mais il manque souvent d'art dans la composition, et là se reflète un peu son esprit de bohême.

MUSARD (Napoléon), musicien, né vers 1789, m. en 1859, s'est fait une réputation comme chef d'orchestre de bals publics et des bals de l'Opéra, et par la composition d'un grand nombre de quadrilles tirés généralement des opéras en vogue. Vers 1840, il fonda, dans une salle de la rue Vivienne, à Paris, le *Concert Musard*, qui eut du succès pendant plusieurs années.

MUSSET (Louis-Charles-Alfred de), poëte, né à Paris en 1810, m. en 1857, était le second fils de Musset-Pathay. Après s'être occupé tour à tour de médecine, de droit, de peinture, et avoir été commis chez un banquier, il quitta tout pour la poésie. Il donna en 1830 des *Contes d'Espagne et d'Italie* (*Don Paëz; les Marrons du feu; Portia; Chansons, Stances et Ballades; Mardoche*), et fit représenter

à l'Odéon *la Nuit vénitienne;* c'était une hardie débauche d'imagination, une poésie aventureuse et peu discrète, dont l'allure échappait à tous les systèmes. En 1831, parut un nouveau recueil (*Poésies diverses*), où quelques fragments (*Octave, Rafaël*) décèlent une inquiétude vague, née de jouissances et de succès prématurés. Le *Spectacle dans un fauteuil,* 1833, comprenait : *la Coupe et les Lèvres,* poëme dramatique, où l'horreur est poussée jusqu'à la monstruosité; *A quoi rêvent les jeunes filles,* comédie d'une grâce délicate et légère; *Namouna,* poëme à la manière de Byron, et dans lequel on rencontre quelques crudités au milieu de parties admirables. En 1836, parut *la Confession d'un enfant du siècle,* roman sombre et paradoxal, analyse d'un état maladif dont l'auteur avait étudié toutes les faces sur lui-même. De 1835 à 1840, sous l'influence de cette tristesse incurable, il publie des poésies nouvelles, *Rolla, Une bonne fortune, Lucie, les Nuits,* une *Lettre à Lamartine,* des *Stances* sublimes à *Mme Malibran, l'Espoir en Dieu, la Mi-Carême, l'Idylle,* le conte de *Silvia,* autant de chefs-d'œuvre. Invité à écrire aussi en prose, il composa des Nouvelles, où il révéla un talent plein de grâce et de naturel, pur et sobre, arrivant, par les moyens les plus simples, jusqu'à l'émotion poignante. Les mêmes qualités parurent dans des comédies et des proverbes, 1840, in-12. La mort du duc d'Orléans fut un malheur pour le poëte; le jeune prince lui avait fait donner la place de bibliothécaire du ministère de l'intérieur, et Musset avait depuis longtemps rattaché à la famille d'Orléans ses sympathies politiques. La Révolution de 1848 le trouva plus découragé que jamais. Son proverbe *Un caprice* fut joué au Théâtre-Français en 1847, et quoique composé en dehors des habitudes et des procédés du théâtre, réussit par la vérité des caractères, et le charme du dialogue. L'auteur obtint un succès du même genre avec *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée,* 1 acte, 1849. Il fut nommé membre de l'Académie française en 1852. Une lassitude prématurée marque les dernières années de sa vie, et des excitations grossières lui étaient devenues habituelles et presque nécessaires. Il publia encore quelques Nouvelles, qui, réunies à l'*Histoire d'un Merle blanc,* déjà publiée dans *les Animaux peints par eux-mêmes,* et au joli conte de *Mimi Pinson,* donné en 1848, grossirent le recueil de ses Nouvelles plus anciennes. Ce furent ses dernières productions. — Avec Musset disparut toute la poésie d'une génération qu'il avait séduite par une forme enchanteresse, mais qu'il avait énervée de ses rêves lascifs, de ses doutes, de ses contradictions. Il aura une place parmi les grands poëtes, car il n'a point de rival dans l'élégie, et ses *Nuits* suffiraient seules pour fonder une renommée durable. Les personnages qu'il a composés avec le plus de soin, Mardoche, Octave, Cœlio, Rolla, Lorenzaccio, Fantasio, le fils du Titien, et le don Juan du 2e chant de *Namouna,* ont avec lui un grand air de ressemblance : c'est toujours le libertin triste et morose, noble encore et de haut ton, élégant et spirituel, naïf et fier dans sa souillure. Quelques-unes des *Nouvelles* de Musset resteront parmi les meilleures du genre; ses *comédies* sont pleines d'esprit, de grâce, de vivacité, d'exquise finesse, et dans *Lorenzaccio* il atteint la puissance dramatique. Ses vers sont souvent de la lignée de ceux de Régnier, de Voltaire, d'André Chénier, avec toutes les rares qualités de l'école moderne et quelques-uns seulement de ses défauts; mais avec tant de génie et si peu de doctrine, il afflige et inquiète. Jamais style plus sain n'a traduit, en somme, des dispositions moins saines. On ne saurait admirer sans de sérieuses réserves un poëte à qui manqua toute discipline morale, qui prétendit hausser la débauche jusqu'à l'idéal, et ne sut pas faire à son génie ni même attendre une maturité respectée. Une édit. de luxe des *Œuvres* d'Alfr. de Musset a paru à Paris, 1865-66, 10 vol. petit in-4°. M—L.

N

NAFTA ou NEFTA, v. de l'Afrique septentrionale (Tunisie), dans le canton appelé *Bilad* ou *Beled-el-Djérid,* au S.-O. du beylik, sur les bords de la Sebka-el-Haudiah, le *Palus Tritonis* des Anciens; 8,000 hab. Magnifiques plantations de palmiers; constructions élégantes. Cette ville est située sur la route de Tunis et de Gabès aux oasis du Sahara algérien (Oued-Souf, Oued-Rir) et aux villes intérieures de l'Algérie (Biskara, Constantine). C'est sans doute l'anc. *Selnepte* de la Table Théodosienne. C. P.

NANTEUIL (Charles-François LEBŒUF, dit), sculpteur, né à Paris en 1792, m. en 1865, élève de Cartellier, remporta le grand prix de Rome en 1817, et succéda à son maître comme membre de l'Institut en 1831. Ses principales œuvres sont: *Eurydice mourante,* 1824, dont la reproduction en bronze est dans le jardin du Palais-Royal; *Ste-Marguerite,* 1825, à l'église de ce nom; *St-Jean* et *St-Luc,* bronzes exécutés pour l'église de St-Gervais; une *Naïade* colossale en pierre, au palais de St-Cloud; les bas-reliefs qui surmontent les portes du péristyle du Panthéon; les fronton des églises St-Vincent-de-Paul et Notre-Dame-de-Lorette, et les *Anges* en adoration auprès de l'autel de cette dernière; les bustes de Prud'hon, Quatremère de Quincy, Boucher-Desnoyers, etc.; la statue de *Desaix,* à Clermont-Ferrand; *Montesquieu,* à la bibliothèque du Sénat; *Charlemagne* et le président *Molé,* à Versailles. B.

NAPIER (Sir Charles-James), le conquérant du Scinde, né à Londres en 1782, m. en 1853, combattit en Espagne de 1808 à 1811, alla aux États-Unis en 1813, et ne revint qu'après Waterloo, mais à temps pour accompagner l'armée anglaise à Paris. En 1821, il fut nommé gouverneur de Céphalonie; mais ses demandes incessantes de réformes lui ayant attiré une disgrâce, il employa ses loisirs à écrire divers ouvrages relatifs aux sciences militaires et à l'économie politique. En 1837, il fut chargé d'un commandement dans le nord de l'Angleterre avec le grade de général-major. Il en obtint un autre, en 1841, aux Indes orientales. Peu de temps après, il fut mis à la tête des forces anglaises envoyées dans le Scinde et le Béloutchistan. En trois années (1843-45), il dompta le Béloutchistan, ruina la puissance des émirs du Scinde, et soumit complétement les montagnards de la rive droite de l'Indus. La Compagnie des Indes, qui ne voyait pas sans inquiétude l'accroissement excessif de ses possessions, obtint son rappel en 1847. Les revers éprouvés en son absence contraignirent la Compagnie à lui rendre le commandement, 1849. A son arrivée, la guerre était terminée. Il revint en Angleterre en 1851. On a de lui : *Lights and Shades of military Life,* 2e édit., 1852, ouvrage imité librement de celui d'Alfred de Vigny qui a pour titre : *Servitude et grandeur militaires.* F—T.

NAPIER (Georges-Thomas), frère du précédent, né à Whitehall en 1784, m. en 1855, fit la guerre en Espagne de 1809 à 1814, et prit part aux batailles d'Orthez et de Toulouse. Après être resté longtemps en disponibilité, il fut nommé, en 1837, major général et gouverneur de la colonie du Cap, et remporta des succès contre les Boërs et les Cafres. Il revint en Europe en 1844.

NAPIER (Charles), marin anglais, né en 1786 à Merchistoun-Hall (Stirling), mort en 1860, contribua à la conquête de la Martinique, passa capitaine en 1809, fit partie de l'expédition de Portugal en 1810, combattit sous Wellington à Busaco et à Torrès-Vedras, fut ensuite employé dans la Méditerranée, où il prit l'île de Ponza, et fit la campagne de 1814 contre les États-Unis. Mis en disponibilité en 1815, il siégea à diverses reprises parmi les whigs à la Chambre des communes, reprit du service en 1829, commanda pendant plusieurs années la frégate *la Galatée,* qu'il essaya de diriger à l'aide de roues à aubes, et fut un des plus ardents propagateurs de la navigation à vapeur. En 1832, il se rendit auprès de don Pedro, roi de Portugal, pour l'aider à chasser don Miguel, dont il battit la flotte au cap St-Vincent (1833). Il contribua, en 1840, sous les ordres de l'amiral Stopford, au succès des opérations entreprises contre Méhémet-Ali et Ibrahim-Pacha sur les côtes de Syrie, et ce fut lui qui signa le traité imposé au vice-roi par l'Angleterre. Membre de la Chambre des communes en 1842, contre-amiral en 1846, vice-amiral du pavillon bleu en 1853, il reçut en 1854 le

commandement de la flotte destinée à agir dans la Baltique contre les Russes : il avait promis de prendre Cronstadt; mais, en présence de la forteresse, il ne crut pas devoir tenter l'attaque. Son commandement lui ayant été retiré après cette campagne si peu décisive, il se plaignit en termes peu mesurés, et compromit sa popularité ; néanmoins il fut encore élu membre de la Chambre des communes en 1855 et 1857. Napier a publié : *Histoire de la guerre de succession en Portugal*, in-8°; *la Guerre de Syrie*, 1842, 2 vol.; *la Marine, son passé et son présent*, 1851; *Recueil de lettres adressées au* Times *et à lord John Russell*, 1849; *Ma propre vie*, 1857. B.

NAYARIT (Département de), division administrative du Mexique, borné par les dép. de Durango et de Mazatlan au N., de Fresnillo, de Zacatecas et d'Aguas-Calientes à l'E., de Xalisco au S., et par le Pacifique à l'O. Il comprend le nord de l'anc. État de Xalisco ; côtes malsaines, bordées de vastes forêts; plus haut, belles vallées arrosées par le Rio-Bayona, le Rio San-Pedro, le Rio Grande-de-Santiago; riches mines d'argent de Bolanos. Ch.-l., *Acaponeta*; v. pr. : Rosa-Morada. Ce département dépend de la division militaire de Guadalaxara. C. P.

NAZAS (Département de), division administrative du Mexique, borné par les dép. d'Huéjuquilla et de Batopilas au N., de Cinaloa à l'O., de Durango au S., de Cohahuila à l'E.; formé du nord de l'anc. État de Durango, il tire son nom de la rivière Nazas, qui l'arrose au N.-E. et se jette dans le lac Mapimi. Il est situé sur la grande chaîne centrale de la Sierra-Madre, et renferme de riches mines d'argent; mais l'exploitation en est rendue difficile par les incursions des Apaches et des Comanches. Ch.-l., *Indee*. Ce dép. dépend de la division militaire de Durango. C. P.

NEBRASKA, Territoire des États-Unis, au N.-O., tire son nom de la rivière de Nebraska qui l'arrose au Sud ; entre les États de Missouri et d'Iowa à l'E., dont le Missouri le sépare, le Territoire du Dacotah au N., ceux d'Idaho et de Colorado à l'E., et le Kansas au S.; 165,770 kil. carrés ; il n'est encore peuplé que de 40,000 Européens ; le reste appartient aux tribus indiennes des Pawnees, des Otoès, des Omahas. Il a été érigé en Territoire en 1854, et a pour ch.-l. *Omaha-City*, près du confl. de la Nebraska avec le Missouri. On y trouve aussi quelques forts destinés aux troupes fédérales qui protégent la route de l'Ouest contre les attaques des Indiens, entre autres le fort Kearney, sur la Nebraska. C. P.

NEFOUSA (Djebel), canton montagneux du pachalik de Tripoli, au S.-O. de cette ville et à l'O. du Djébel-Ghourian, forme un plateau d'environ 500 mèt. de hauteur moyenne, qui, après s'être élevé depuis le bord de la mer, diminue insensiblement jusqu'à Ghadamès. Ses vallées profondes renferment de riches plantations d'oliviers, de dattiers, de figuiers, et des terres arables qui en font le principal centre de production du pachalik. Il contient plus de 60 villages et bourgades, et à peu près 47,000 hab., Arabes et Berbères. Il est divisé en 2 arrond. politiques, ceux de *Fassato* et de *Naloût*, administrés par des caïds indigènes dépendant du kaïmakan turc du Djébel, qui réside au fort de *Yefren*. On y trouve beaucoup de ruines romaines, mais de peu d'importance. C. P.

NEFTA. *V.* Nafta.

NEFZAOUA, pays de l'Afrique septentrionale, au S. de la Tunisie, près des frontières de l'Algérie et du pachalik de Tripoli. Il comprend le pays au S. de la grande Sebkha-el-Haudiah, et forme un vaste archipel d'oasis disséminées dans un terrain plat, abondamment pourvu d'eau et quelquefois marécageux ; plantations de dattiers et d'oliviers; pâturages qui nourrissent beaucoup de bœufs. Il y a, dit-on, 101 villages, dont les principaux sont *Negga*, *Tillimin* avec des ruines romaines, *Gébilli*. La population est formée d'Arabes nomades de la tribu des Oulad-Yacoub, soumise seulement de nom au bey de Tunis, de *Khammès* ou noirs esclaves qui cultivent la terre, et de Kabyles qui font le commerce avec Cabès à l'E. et l'Oued-Sous à l'O. C. P.

NESSELRODE (Charles-Robert, comte de), diplomate russe, né en 1780 à Francfort-sur-le-Mein, m. en 1862, fut attaché en 1802 à l'ambassade de Berlin, puis à celle de Stuttgard, remplit en 1805-6 les fonctions de secrétaire de légation et de chargé d'affaires à La Haye, et devint conseiller d'ambassade à Paris en 1807. Les révélations qu'il fit, dès 1810, à l'empereur Alexandre Ier sur les armements secrets de Napoléon en vue d'une rupture avec la Russie, fondèrent son crédit auprès de son souverain, qui l'attacha à la chancellerie d'État, et partagea bientôt entre Capo-d'Istria et lui les attributions et le titre de ministre des affaires étrangères. La guerre de 1812 commençait à peine, que déjà Nesselrode nouait de secrètes intelligences avec la Prusse, l'Autriche et la plupart des princes de la Confédération du Rhin, dans le but de tourner les forces de l'Europe contre la France : il signa la convention de Breslau (19 mars 1813), le traité de subsides avec l'Angleterre (13 juin), et la ligue de Tœplitz (9 septembre). En 1814, il suivit le tzar en France, signa le traité de Chaumont, et traita avec Marmont de la reddition de Paris. On le vit encore jouer un rôle important aux congrès de Vienne (1815), d'Aix-la-Chapelle (1818), de Troppau et de Laybach (1820-21), et à celui de Vérone (1822). Conservant ses fonctions sous le règne de Nicolas Ier, il établit l'influence russe sur la jeune Grèce indépendante, travailla par le traité d'Andrinople (1829) à l'abaissement de la Turquie, manœuvra avec assez d'habileté pour qu'aucune puissance ne s'interposât entre la Russie et les Polonais révoltés (1830-31), ajouta encore à l'humiliation des Ottomans par le traité d'Unkiar-Skélessi (1833), et enfin, par le traité du 15 juillet 1840, sut écarter la France du concert européen. Lors des mouvements révolutionnaires de 1848, Nesselrode garda quelque temps une attitude d'observation; puis, il secourut l'Autriche contre la Hongrie, augmenta l'influence de son maître en Orient par le traité de Balta-Liman, et intervint entre la Prusse et l'Autriche, qui semblaient être à la veille de se disputer par les armes l'hégémonie de l'Allemagne. En 1853, quand survinrent en Orient les complications qui devaient armer la France et l'Angleterre contre la Russie, il soutint une politique pacifique, mais sans pouvoir la faire triompher; et son dernier acte, après la guerre de Crimée et la mort de Nicolas, fut la conclusion de la paix de Paris en 1856. Il abandonna alors la direction des affaires, tout en conservant le titre de chancelier de l'Empire. Les circulaires et les dépêches de Nesselrode sont des modèles de netteté et de précision. B.

NEUKOMM (Sigismond), compositeur de musique, né à Salzbourg en 1778, m. en 1858, élève de Haydn, fut directeur de la musique du théâtre impérial de St-Pétersbourg de 1804 à 1808, pianiste de la maison du prince de Talleyrand en 1812, suivit en 1816 le duc de Luxembourg au Brésil, et reprit en 1820 sa place dans l'hôtel Talleyrand. On le considère comme un des meilleurs organistes de son temps. Il a laissé de nombreuses compositions pour l'église, de la musique instrumentale, de la musique vocale, de chambre et de concert, en un style clair et correct. B.

NEVADA (État de), l'un des États-Unis d'Amérique, appelé ainsi de la Sierra-Nevada qui le limite à l'O., est borné au N. par l'État d'Orégon, à l'O. et au S. par celui de Californie, à l'E. par le Territoire d'Utah, et s'étend entre le 37e et le 42e lat. N., le 117e 20′ et le Sierra-Nevada. Il a été organisé en Territoire en 1861, et reçu comme État dans l'Union en 1864. Cap., *Carson-City*, sur le Carson, à l'O. de l'État. Il comprend la partie occidentale de la grande région intérieure appelée le *Grand Bassin*, sur une étendue de 218,000 kil. car. Le S.-E. se compose de plaines arides, où croissent à peine quelques arbrisseaux sauvages, et pénétrées d'eaux alcalines dont les sels cristallisent à la surface; le N.-O., adossé à la Sierra-Nevada, est formé de profondes vallées où coulent des fleuves sans autre issue que des lacs intérieurs (rivière et lac *Humboldt*, rivière et lac *Carson*, lacs *Mud, de la Pyramide, Bigler, Walkers, Mono*), et est encore assez sauvage; montagnes volcaniques; immenses dépôts de ponces et de cendres, basaltes, granits et schistes. Climat extrême : + 37° à 40° dans l'été; — 18° à 20° et neige persistante de novembre à mai sur les hauts plateaux. Le Nevada a pris depuis quelques années une grande importance par suite de la découverte faite en 1859 de riches mines d'or, d'argent, de plomb argentifère, surtout dans les vallées des lacs de la Pyramide, du Walkers, du Carson, où l'on trouve les exploitations déjà florissantes de *Virginia-City, Cromstock-Claims, Goldhill, Silver-City*, dans le district des Washoë, du nom de la peuplade indienne qui l'habite, et au N.-E. dans les districts de Reese-River et de Washington, où sont les mines de New-Hope et de Sacramento et la ville commerçante d'Austin. On y compte déjà plus de 50,000 Européens. C. P.

NGAMI (Lac), lagune intérieure de l'Afrique australe, au N. du désert de Kalahari, à 901 kil. N.-O. de Kolobeng, par 20° 19′ lat. S., et 20° 25′ à 21° long. E; longueur d'environ 115 kil., de l'O. à l'E.; largeur moyenne de 20 à 24; il se rétrécit vers le milieu, et forme comme deux bassins ovales; il est situé à 872 mèt. au-dessus du niveau de la mer. Peu profond, il porte les marques d'un dessé-

chement progressif; rempli à la fin de juin, il commence à décroître à la fin de septembre. C. P.

NICCOLINI (Jean-Baptiste), poëte italien, né à Florence en 1785, m. en 1861, fut nommé, en 1807, bibliothécaire et professeur d'histoire et de mythologie à l'Académie des beaux-arts de sa ville natale. L'une de ses premières tragédies, *Nabuco*, fut une œuvre de circonstance où il représentait, sous des noms empruntés à l'antiquité babylonienne, Napoléon Ier, Mme Lætitia, Marie-Louise, Pie VII, etc. Ses pièces de *Polyxène*, d'*OEdipe*, de *Médée*, ont eu beaucoup de succès. Il prit aussi des sujets dans l'histoire de l'Italie, *Antonio Foscarini*, *Jean de Procida*, *Beatrice Cenci*, etc. On estime encore ses drames d'*Arnaud de Brescia* et de *Philippe Strozzi*. En 1855, Niccolini laissa publier ses anciennes *Leçons de Mythologie*. On a de lui enfin des poésies lyriques, et un poëme de 3 chants intitulé *la Pietà*. B.

NICOLAIEWSK, v. de la Sibérie orientale, sur la rive g. de l'Amour, à 60 kil. de l'embouch. de ce fleuve, qui a près de cette ville 2,500 mèt. de largeur; 5,000 hab. Construite en 1854, elle est le grand établissement maritime des Russes sur le Pacifique, et le ch.-l. du *Littoral de la Sibérie orientale*. On y trouve une amirauté, un arsenal maritime, des cales, des chantiers de construction, une fonderie pour les machines, une bibliothèque. Elle est défendue par la forteresse de *Tchnyrrah*, située à 13 kil. plus bas sur le fleuve. C. P.

NICOLLE (Charles-Dominique, abbé), éducateur français, né à Pissy-Poville (Seine-Inférieure) en 1758, m. en 1835, était préfet des études au collége Ste-Barbe (auj. collége Rollin), à Paris, lorsque la Révolution éclata. Il refusa le serment civique imposé au clergé, 1792, se réfugia à St-Pétersbourg, et y ouvrit une maison d'éducation. Nommé par l'empereur Alexandre Ier visiteur des églises catholiques de la Russie méridionale, il alla fonder, vers 1816, le *Lycée Richelieu*, à Odessa. Il vint en France pour y chercher des maîtres distingués, retourna à Odessa jusqu'en 1820, puis rentra définitivement dans sa patrie. Il fut nommé membre du Conseil royal de l'instruction publique, en 1820, puis recteur de l'Académie de Paris. Dans ce poste, qu'il garda jusqu'à sa suppression en 1824, ses principaux actes furent l'achèvement du collége St-Louis, la fondation ou restauration de l'ancien collége Ste-Barbe, enfin l'établissement de concours d'agrégation pour le professorat. Après 1830, il fut vicaire général de l'archevêché de Paris. L'abbé Nicolle a laissé : *Plan d'éducation, ou projet d'un collége nouveau*, 1833. C. D—Y.

NIEDERMEYER (Louis), compositeur de musique, né en 1802 à Nyon, dans le canton de Vaud (Suisse), m. en 1861, était fils d'un Allemand dont la mère descendait de calvinistes français proscrits par la révocation de l'édit de Nantes. Il alla étudier à Vienne le piano sous Moscheles, et prit des leçons de composition à Rome sous Fioravanti, à Naples sous Zingarelli. De retour en Suisse, en 1821, il écrivit une mélodie remarquable sur la poésie de Lamartine intitulée *le Lac*. En 1828, il fit jouer au Théâtre-Italien de Paris un opéra en 2 actes, *la Casa nel bosco*, en 1837, à l'Académie royale de musique, *Stradella*, pièce en 5 actes (réduite à 3 en 1843), et, en 1844, *Marie Stuart*, également en 5 actes. En 1846, Rossini le chargea d'arranger pour la scène française son opéra de *la Dona del Lago*, qui fut représenté sous le titre de *Robert Bruce*. Niedermeyer donna encore, en 1853, un opéra en 5 actes, *la Fronde*. La même année, il ouvrit, avec l'appui du gouvernement, une école de musique religieuse; s'engageant dès lors dans une voie nouvelle, il publia, en 1855, en collaboration avec J. d'Ortigue, un *Traité d'accompagnement du plain-chant*, et fonda, en 1856, le journal *la Maîtrise*. On lui doit enfin beaucoup de morceaux pour le piano et pour le chant, plusieurs messes, diverses œuvres de musique d'église. B.

NIEGATA, v. du Japon (prov. de Jetsigo), ouverte en 1858 au commerce européen, sur la côte occid. de Niphon et sur le golfe de Fuseno, partie de la mer du Japon. Commerce de plomb, or, cire, poisson, huile, papier, bois, etc. C. P.

NISCH ou NISSA (Eyalet de), gouvernement général de la Turquie d'Europe, entre ceux de Bosnie et d'Uskub à l'O., de Salonique et d'Andrinople au S., de Widdin à l'E., et la principauté de Servie au N. Il est formé de la Servie turque (au N.-O.) et de la Bulgarie occidentale, et présente au centre un plateau montagneux qui donne naissance au Tchar-Dagh à l'O., au mont Witorcha, d'où se séparent les Balkans et le Despoto-Dagh, à l'E.; il est arrosé au N.-O. par la Morawa-Bulgare et ses affluents, Toplitza, Nischowa, etc., au N.-E. par le cours supérieur de l'Isker. On trouve dans les montagnes quelques mines de fer, et les principales villes font un assez grand commerce de laines. La population était, en 1845, de 1,154,000 hab., dont 477,000 musulmans et 677,000 chrétiens du rite grec. Il a pour ch.-l. *Nissa* ou *Nisch*, et est divisé en 5 livahs : Nisch, Leskowatz, Sophia, Samakowo, et Kostendil. C. P.

NITZSCH (Georges-Guillaume), philologue, né à Wittemberg en 1790, m. en 1861, fut nommé, en 1814, correcteur du lycée de sa ville natale, en 1827 professeur de littérature ancienne à l'Université de Kiel, en 1852 professeur d'archéologie à Leipzig. Il consacra sa vie à l'étude des questions homériques, et rectifia sur plusieurs points les hypothèses de Wolf. On a de lui : *Remarques explicatives sur l'Odyssée d'Homère*, 1826-40, 3 vol. in-8°; *Meletemata de historiâ Homeri maximèque de scriptorum carminum ætate*, 1830-37, 2 vol. in-4°; *Sur les traditions héroïques chez les Grecs*, 1841; *la Poésie épique des Grecs*, 1852, 2 vol. in-8°.

NIUTSCHWANG, v. de l'Empire chinois, ouverte en 1858 au commerce européen, au fond du golfe de Liao-tong (partie septentrionale du golfe de Petchi-li), à 32 kil. de l'embouchure du Liao, dans la province de Shing-king et à 104 kil. S.-O. de la capitale de cette province, Moukden, à qui elle sert de port. Commerce de poisson, de tabac, de laines, de charbon et de chanvre; importation d'étoffes, de fer, de bois et d'opium; 80,000 hab. C. P.

NOIRE (Pays des Cosaques de la mer), anc. province de l'Empire russe. *V.* plus haut KOUBAN (Territ. du).

NORD-OUEST (Provinces), grande division de l'Inde anglaise, au N.-O. du Bengale; composée des six provinces suivantes dans le bassin supérieur et moyen du Gange : *Delhi*, *Meerut*, *Rohilcund*, *Agra*, *Allahabad*, *Bénarès*. C'est la partie la plus fertile de l'Inde en riz, indigo, opium, etc.; 244,618 kil. carrés, 31,404,024 hab., dont plus de 26,000,000 d'Hindous et seulement 5,000,000 de musulmans. Ces provinces furent le principal théâtre de la révolte de 1857, et formaient, à cette époque, dans la présidence du Bengale ou de Calcutta, une vice-présidence, dite d'Agra ou des provinces Nord-Ouest, administrée par un lieutenant-gouverneur. Elles forment aujourd'hui la présidence des *Provinces du Nord-Ouest*, ch.-l. *Allahabad*; et le lieutenant général dépend du gouverneur général de Calcutta. C. P.

NORMANBY (Constantin-Henry PHIPPS, marquis de), diplomate anglais, connu d'abord sous le nom de *comte de Mulgrave*, né en 1797 à Mulgrave-Castle (York), m. en 1863, entra dès 1818 à la Chambre des communes, où il se montra favorable à l'émancipation des catholiques et à la réforme parlementaire, et fit la guerre aux sinécures et aux emplois inutiles. En même temps il publiait quelques romans et des Nouvelles (*Mathilde*, *Oui et non*, *Clorinde*, *le Contraste*, etc.), remarquables, sinon par la force et l'originalité, au moins par la vérité des caractères et le goût. Appelé en 1831 à la Chambre des lords par la mort de son père, il fut chargé, l'année suivante, de pacifier la Jamaïque, où s'agitait la population noire, et reçut, comme récompense de son succès, le poste de Lord du sceau privé dans le cabinet Melbourne en 1834. Gouverneur de l'Irlande de 1835 à 1839, il mérita par sa justice et son impartialité les éloges d'O'Connell lui-même. Secrétaire d'Etat pour les colonies en 1839, et pour l'intérieur en 1840-41, il accepta en 1846 l'ambassade de France, qu'il conserva jusqu'au coup d'Etat de 1851. Enfin, après avoir été ministre près le grand-duc de Toscane en 1854, il publia, sous le titre de *Une année de révolution*, 1856, 2 vol. in-8°, une histoire anecdotique de la Révolution française de 1848, dont il avait été le témoin. B.

NOR-NAISSAN, lac de la Dzoungarie chinoise, entre 47° 50′ et 48° 30′ lat. N., 99° et 106° 30′ long. E., au S. de la chaîne de l'Altaï; 138 kil. de longueur, 16 à 21 de largeur. Il est gelé de novembre à mai, et contient beaucoup de poisson. Les Russes ont obtenu le droit d'y pêcher.

NOTO (Prov. de), division du roy. d'Italie, formée de l'extrémité S.-E. de la Sicile, entre les prov. de Catane au N., de Caltanisetta à l'O., la Méditerranée à l'E. et au S. Elle est parcourue par l'extrémité du contre-fort oriental de Sicile qui forme les monts Laura et Rosso, et qui se termine par le cap Passaro. Rivières : Alféo, Abisso, Ragusa. Sol très-fertile, mais mal cultivé; vins, huiles, fruits, sel. Ch.-l., *Noto*. Trois arrond., Noto, Modica, Syracuse. 3,697 kil. carrés; pop., 259,613 hab. C. P.

NOU (lac), appelé aussi *Nô* ou *Birket-el-Ghazal* (lac des Gazelles), lac de l'Afrique orientale, dans le bassin du

Nil, au confl. du fleuve Blanc et du Bahr-el-Ghazal ou Nam-Aith, vers 9° 15' lat. N. et entre 26° 30'—26° 50' long. E. Reconnu par la première expédition qu'envoya Méhémet-Ali sur le Nil supérieur, 1839-40, il a été, depuis cette époque jusqu'en 1862, réduit de plus des 3/5, surtout dans la direction du N. au S., par les atterrissements qu'y apporte le fleuve Blanc; la partie S.-E. est même complétement isolée et forme un lac particulier; celle du S.-O., qu'on appelle déjà lac *Nam-Aith*, n'est plus jointe au lac principal que par un étroit canal qui se fermera bientôt. C. P.

NOUERS, peuple noir de l'Afrique centrale, au S. des Chillouks et des Dinka inférieurs, et au N. des Dinka supérieurs, occupe la région la plus marécageuse du Nil Blanc, bornée au N. par ce fleuve et le lac Nou, à l'O. par le Nam-Aith ou Bahr-el-Ghazal, à l'E. par le Saubat, au S. par le 7° 30' lat. N., et arrosée dans son milieu par le Nil Blanc, appelé dans cet endroit *Kyr* ou *Kiti*. Chaque famille forme un village distinct, dont le chef porte le titre de *beng did* ou grand seigneur. C. P.

NOUGARÈDE DE FAYET (André-Jean-Simon, baron), magistrat, né à Montpellier en 1765, m. en 1845, était conseiller à la Cour des aides de sa ville natale, quand la Révolution éclata. Il prit alors du service dans le génie, et arriva au grade de lieutenant. A l'époque du Consulat, il rentra dans la magistrature en qualité d'auditeur au conseil d'État, fut député de l'Hérault en 1804, conseiller à vie de l'Université en 1808, président de chambre à la Cour impériale de Paris en 1810, et maître des requêtes en 1813. Après la seconde Restauration, il rentra dans la vie privée. On a de lui : *Essai sur l'histoire de la puissance paternelle*, 2e édit., 1814; *Histoire des lois sur le mariage et sur le divorce*, 1803 et 1816, 3 vol. in-8°; *Histoire de la révolution qui renversa la République romaine*, 1820, 2 vol. in-8°; *Histoire du siècle d'Auguste*, 1840, in-8°, etc. — Son fils, Auguste, né à Paris en 1811, élève de l'Ecole polytechnique en 1831, député de l'Aveyron en 1852, m. en 1853, a laissé : *Du duel sous le rapport de la législation et des mœurs*, 1838, in-8°; *De l'électricité dans ses rapports avec la lumière, la chaleur, et la constitution des corps*, 1839, in-8°; *Essai sur la constitution romaine*, 1842, in-8°; *Des anciens peuples de l'Europe et de leurs premières migrations*, 1842, in-8°; *Des systèmes en histoire*, 1843, in-8°; *Recherches historiques sur le procès et la condamnation du duc d'Enghien*, 1844, 2 vol. in-8°; *Lettres sur l'Angleterre et la France*, 1847-48, 3 vol. in-8°; *Essai sur les causes mécaniques de la circulation du sang*, 1842, in-8°; *Des hypothèses sur la lumière et de l'éther*, 1843, in-8°; *Nouvelles bases d'une théorie physique et chimique*, 1848, in-8°, etc.

NOVALAISE, *Nova Alesia*, vge (Savoie), dans le canton de St-Genix. M. Fivel, architecte, a cru y retrouver l'Alésia de César et de Vercingétorix. *V.* J. Tessier, *Conférences sur la nouvelle Alésia*, 1866.

NOVOSSILTZOF, homme d'État russe, né en 1770, m. en 1838, fut élevé à la cour de Catherine II avec les grands-ducs Alexandre et Constantin. Chargé, en 1805, d'entraîner la Prusse dans une coalition contre la France, il échoua, mais n'en conserva pas moins auprès de l'empereur Alexandre Ier une grande influence. Membre du gouvernement provisoire à Varsovie en 1814, il s'opposa à la reconstitution de la nationalité polonaise, fit fermer l'Université de Wilna en 1822, et fut l'âme du gouvernement du grand-duc Constantin. Lors de l'insurrection de 1830, il prit la fuite. On le nomma sénateur, et, en 1835, il reçut le titre de comte. B.

NUBLE (Province de), division politique du Chili, entre celles de Maule au N., de Concepcion au S. et à l'O., les Andes à l'E.; 7,950 kil. carrés; 100,792 hab. Ch.-l., *Chillan*. C. P.

NUGENT DE WESTMEATH (Laval, comte), général autrichien, né en 1777, d'une famille originaire d'Irlande, m. en 1862, fut chef d'état-major de l'archiduc Jean en 1809, commanda en 1813 un corps de débarquement dans l'Italie du Nord, mais fut repoussé par les troupes françaises. Plus heureux l'année suivante, il pénétra jusqu'à Forli, et conclut avec Murat la convention qui assurait à ce dernier le trône de Naples. Opposé bientôt après à Murat, dont il vainquit les troupes en plusieurs rencontres, il devint, après le rétablissement des Bourbons, généralissime de l'armée napolitaine. Privé de ce titre par la Révolution de 1820, il rentra au service de l'Autriche. En 1848, il fut envoyé au secours de Radetzki contre les Piémontais. En 1849, il prit part à la guerre de Hongrie. Enfin, en 1859, malgré son grand âge, il combattit à Solferino. B.

NYANZA (Lac). *V.* Ukéréwé, dans ce Supplément.

NYASSI (Lac) ou *Lac des Etoiles*, appelé aussi *Nyandja* ou la Grande-Eau, et *Maravi*, du nom de la peuplade qui habite ses rives occidentales; grand lac de l'Afrique australe, découvert en 1861 par Livingstone, à environ 600 kil. de la côte de Mozambique, à 463 mèt. au-dessus du niveau de l'Océan; encaissé entre des montagnes hautes de 1,300 mèt. et des plateaux également élevés. Son extrémité méridionale a été déterminée à 14° 25' lat. S., et 33° long. E. par Livingstone, qui, après en avoir parcouru la rive occidentale sur une étendue de 300 kil., estime qu'il s'étend dans la direction du S.-E. au N.-O. jusque vers le 10° lat. S. Dans une seconde expédition en 1863, il reconnut et traversa même une chaîne de près de 2,000m de hauteur, qui le sépare des bassins du lac Tanganyika au N., et du Zambèze au S.-O. Il est peu large (90 à 100 kil.). On a reconnu cinq rivières qui y débouchent à l'O., et il se déverse au S. dans le Zambèze par la rivière *Chiré*. D'après les naturels, il se déverserait également par la rivière Rufuma ou Luwuma, qui se jette près du cap Delgado dans l'océan Indien. C. P.

O

ODI — ODR

OBOK, v. de l'Afrique orientale (côte d'Adel), par 12° lat. N. et 41° long. E., à peu de distance et au S. du détroit de Bab-el-Mandeb. Elle a été achetée par la France en 1862 du sultan de Tedjoura, dans la prévision de l'ouverture du canal de Suez; elle n'a reçu encore aucun établissement français (1866).

ODIOT (J.-B.-Claude), orfévre, né à Paris en 1763, m. en 1850, servit comme lieutenant de grenadiers dans la campagne de Jemmapes, en 1792, et fut un des chefs de la garde nationale qui combattirent en 1814 à la barrière de Clichy sous les ordres du maréchal Moncey. Il a relevé, après la Révolution, l'art de l'orfévrerie, qui semblait avoir perdu la tradition des Ballin, des Launay et des Germain. Les œuvres qui sortirent de ses ateliers se distinguent par la pureté et l'élégance des formes, le savant ajustage des pièces, et le fini du travail. On cite particulièrement : la toilette dont la ville de Paris fit hommage à l'impératrice Marie-Louise, en 1810; le berceau qu'elle offrit pour le roi de Rome, en 1811; le déjeuner dont elle fit présent à la duchesse de Berry, lors de la naissance du duc de Bordeaux, en 1820; un encrier représentant *Apollon et les Muses*, envoyé par Louis XVIII au pape Pie VII; une *Vierge* d'argent, exécutée pour Notre-Dame de Paris; une statue d'argent de *Henri IV enfant*, d'après Bosio; un magnifique service de table, commandé par Ferdinand Ier, roi de Naples. Odiot a fait en bronze, et de grandeur d'exécution, les modèles de ses œuvres les plus remarquables, et donna cette collection au musée du Luxembourg, où on la voit encore. B.

ODONG, v. d'Asie, capitale du roy. de Cambodge soumis aux Siamois; par 11°50' lat. N. et 102°30' long. E.; à 12 kil. de l'Odong, affluent du Cambodge, sur lequel était l'ancienne capitale brûlée par les Annamites; 15,000 hab. C. P.

ODRY (Charles-Jacques), acteur comique, né à Versailles en 1781, m. en 1853, fut clerc d'huissier, puis entra au théâtre de la Gaîté en 1803, à celui de la Porte-St-Martin en 1805, mais ne se fit une réputation que depuis son entrée au théâtre des Variétés en 1807. Parmi les pièces de son répertoire, on doit citer *la Neige, l'Ours et le Pacha, le Chevreuil, Mme Gibou et Mme Pochet, la Canaille*, et *les Saltimbanques*. Odry jouait d'inspiration et ne devait

rien à l'art; une parole saccadée, un rire étrangement grotesque, une balourdise naïve, en ont fait un type original.

ŒCONOMOS (Constantin), théologien et littérateur grec, né à Tsaritsani en Thessalie en 1780, m. en 1857, fut ordonné prêtre à l'âge de 21 ans, subit un emprisonnement par ordre d'Ali-Pacha lors de l'insurrection de 1806, devint vicaire de l'archevêché de Salonique en 1817, dirigea pendant 10 ans le gymnase hellénique de Smyrne, et vécut à Odessa et à St-Pétersbourg pendant la guerre de l'Indépendance. A l'avénement du roi Othon, il se fixa à Athènes. Ses principaux ouvrages sont : *Trois livres sur l'art de la rhétorique,* Vienne, 1813, in-8°, *Catéchisme ou enseignement orthodoxe de la foi chrétienne,* Vienne, 1813, in-8°; *Élégie sur la mort de l'empereur Alexandre Ier,* St-Pétersbourg, 1825; *Essai sur les rapports des langues russe et hellénique,* grec-russe, ibid., 1828; *De la vraie prononciation de la langue grecque,* ibid., 1830; *Recueil de discours, homélies, sermons, panégyriques,* etc., Athènes, 1830; *De la version des Septante,* ibid., 1843-1850, 4 vol. in-8°.

ŒRSTED (Anders-Sandœe), homme d'État et jurisconsulte danois, frère du physicien de ce nom, né en 1778 à Rudkjœbing (île de Langeland), m. en 1860. Il fut assesseur au tribunal de la Cour et de la ville en 1801, à la haute Cour en 1810, procureur général de 1825 à 1848, député à la chancellerie danoise, professeur de droit ecclésiastique au séminaire pastoral de 1809 à 1826, ministre d'État en 1842, député de Copenhague à l'Assemblée constituante en 1848, président du cabinet en 1853, et chargé en même temps du portefeuille du culte et de celui de l'intérieur, enfin ministre de la justice en 1854. On a de lui : *Supplément aux leçons de Nœrregaard sur le droit danois et norvégien,* 1804-1812, 3 vol. in-8°; *Eunomia,* recueil de traités sur la morale, la politique et la législation, 1815-22, 4 vol. in-8°; *Manuel de jurisprudence danoise et norvégienne,* 1822-25, 6 vol. in-8°; *Ma vie et l'histoire de mon temps,* 4 vol. in-8°, 1851-1856; *Sur la politique scandinave dans les temps modernes,* 1857, in-8°. Il fut aussi le directeur des *Archives judiciaires,* 1804-1830, et du *Journal du ministère danois,* 1815-1848.

OGÉE (Jean), géographe, né en 1728 à Chaource, près de Laon, m. en 1789, servit dans la gendarmerie royale, et entra, en 1748, dans le service des ponts et chaussées de Bretagne. Il a publié : *Atlas itinéraire de Bretagne,* 1769; *Dictionnaire historique et géographique de la province de Bretagne,* 1778-80, 4 vol. in-8°, et 1840-44, 2 vol. gr. in-8°, ouvrage rédigé par un certain Grelier, maître ès arts de l'Université de Nantes; des cartes du comté de Nantes, 1768, et de la Bretagne, 1771.

OHM (Georges-Simon), physicien allemand, né à Erlangen en 1787, m. en 1854, fut nommé professeur de mathématiques au collége des Jésuites à Cologne en 1817, professeur à l'École polytechnique de Nuremberg en 1833, et occupa depuis 1852 la chaire de physique expérimentale à l'Université de Munich. Il s'est rendu célèbre par la découverte des lois des courants électriques, qu'il a exposées principalement dans sa *Théorie mathématique des courants électriques;* cet ouvrage a été traduit en français par Gaugain, Paris, 1860.

OKEN (Laurent), naturaliste, né en 1779 à Bohlsbach (Bade), m. en 1851, professa successivement à Iéna, à Munich, et, depuis 1833, à Zurich. On a de lui : *Manuel de la philosophie naturelle,* 1808 et 1831; *Histoire naturelle générale,* 1833-41, 13 vol. in-8°. Dans ces deux ouvrages, il a voulu établir un système général qui embrassât les trois règnes de la nature.

OPSON, nom que les anciens Athéniens donnaient à l'ensemble des mets qui composaient soit un simple repas, soit un festin. Originairement, on désignait ainsi tous les aliments qui n'étaient pas une préparation de grains. Du temps de Platon, l'Opson comprenait le sel, les olives, le fromage, les racines, les choux, les figues, les baies de myrte, les noix, les légumes secs, toutes sortes de légumes, ainsi que les préparations de chair et de poisson. Plus tard, la signification changea, et l'on n'entendit plus par Opson que le poisson, mets favori des gourmands et des gens délicats. C. D—Y.

ORANGE (République du fleuve), État de l'Afrique australe, fondé par les Bœrs, anciens colons hollandais du Cap qui avaient fui en 1835 la domination anglaise. Le gouvernement anglais, après avoir voulu placer leur territoire sous son protectorat en 1848, les reconnut indépendants le 23 février 1854, et le nouvel État reçut sa Constitution le 10 avril suivant. Il s'étend entre les deux bras de l'Orange, Ki-Gariep ou Vaal et Nu-Gariep ou Orange propre, depuis leur source jusqu'à leur confluent, entre le désert de Kalahari à l'O., la République Transvaalique au N., la colonie du Cap au S., et à l'E. celle de Natal, dont il est séparé par les monts Drakenberg. On voit, à l'E., des plateaux élevés de près de 1,600 mèt., arrosés par l'Orange et le Calédon; à l'O., des plaines arrosées par le Vaal et ses affluents (Madder, Donkin, etc.). Superf., environ 180,000 kil. carrés. Le pays est divisé en quatre districts, habités par des indigènes Hottentots et Betjouanas et par les Bœrs eux-mêmes au nombre d'environ 15,000; la partie voisine des sources de l'Orange et du Calédon forme un pays particulier, habité exclusivement par les Bassoutos, peuple de la nation des Betjouanas, chez lesquels les missionnaires protestants et catholiques ont fondé des églises. Les villes des districts habités par les Bœrs sont : Harrysmith, sur la route de la colonie de Natal; Bloemfontein, capitale de la République; Smithfield, où se fait un grand commerce de laines avec la colonie du Cap. Les districts sont administrés par des *Landrostes* et des conseils locaux ou *Heemrades;* ils élisent le président de la République et l'Assemblée législative ou *Volsraad.* C. P.

ORBIGNY (Alcide Dessalines d'), naturaliste, né en 1802 à Coueron (Loire-Inférieure), m. en 1857. A 22 ans, il présenta à l'Académie des sciences un ouvrage où il fournissait des connaissances sur une infinité d'êtres inconnus jusqu'alors. Envoyé, en 1826, par le gouvernement dans l'Amérique du S., il l'explora pendant 8 ans depuis le Brésil et le Pérou jusqu'à la Patagonie. De ce voyage il rapporta beaucoup de manuscrits historiques, 36 vocabulaires des langues d'Amérique, 7,000 espèces d'animaux, dont un grand nombre étaient nouvelles, 2,500 espèces de plantes, une infinité de dessins, etc. Toutes ses observations furent consignées dans le *Voyage dans l'Amérique du Sud,* 1834-47, 9 vol. in-fol., qu'il publia sous les auspices du ministère de l'instruction publique. Il dirigea également la publication d'un *Voyage pittoresque dans les deux Amériques,* 2 vol. gr. in-8° et fig. Ses travaux ont embrassé bien des sujets d'histoire naturelle, entre autres, les *scisserellas* (nouveau genre de mollusques), les *céphalopodes,* les *nautilus,* le genre *ptérocéra,* le *calcaire jurassique,* les *phénicoptères,* le genre *collomyl,* le *rhynomia,* l'*endromia elegans,* le *cobaye,* les *foramnifères,* les *crinoïdes,* etc. Depuis son voyage en Amérique, d'Orbigny se voua particulièrement à la paléontologie, qu'il professa au Muséum d'histoire naturelle depuis 1853. A ces nouveaux travaux se rapportent trois ouvrages : *Prodrome de paléontologie,* 1849-50, 3 vol.; *Cours de paléontologie et de géologie stratigraphiques,* 1849-52, 3 vol.; *Paléontologie française,* 1840-54, qui forme 14 vol. in-fol., avec plus de 1,400 planches, ouvrage qui est cependant inachevé. Alcide d'Orbigny était frère de M. Ch. d'Orbigny, qui a dirigé la publication d'un grand *Dictionnaire d'histoire naturelle.* B.

ORDENER (Michel), général, né à St-Avold (Moselle) en 1755, m. en 1811, entra au service dans les dragons de la légion de Condé en 1773, et était arrivé au grade d'adjudant lorsque éclata la Révolution. Il fit avec distinction les campagnes de la République, devint chef de brigade dans la garde consulaire en 1800, général de brigade en 1803, fut chargé, en 1804, d'arrêter le duc d'Enghien à Ettenheim, et gagna, l'année suivante, le grade de général de division sur le champ de bataille d'Austerlitz. Ses blessures l'ayant contraint d'abandonner l'armée, Napoléon Ier l'appela au Sénat en 1806, le créa comte de l'Empire en 1808, puis premier écuyer de l'impératrice et gouverneur du palais de Compiègne. B.

ORDENER (Michel), fils du précédent, né à Huningue en 1787, m. en 1862, sortit de l'École militaire de Fontainebleau, en 1803, pour entrer comme sous-lieutenant au 24e dragons, devint bientôt lieutenant au 2e des grenadiers à cheval, combattit en cette qualité à Austerlitz, et, nommé aide de camp du maréchal Duroc, fit les campagnes de Prusse, de Pologne et d'Espagne. Chef d'escadron au 7e cuirassiers en 1809, il se distingua à Essling et à Wagram. Après la campagne de Russie, pendant laquelle il fut blessé à la Bérésina, il commanda le 30e dragons à la bataille de Dresde, conduisit l'extrême arrière-garde après le désastre de Leipzig, et se distingua encore par son patriotisme et son intrépidité sous les murs de Paris. A Waterloo, il était à la tête du 1er régiment de cuirassiers. De 1815 à 1830, Ordener resta en non-activité. Maréchal de camp en 1831, lieutenant-général en 1846, il commanda la division de Bourges, et, en 1848, celles de Rouen et de Caen. En 1852, il devint sénateur. B.

ORLOFF (Alexis-Fédorovitch, comte), diplomate et général russe, né en 1788, m. en 1861, fit ses premières armes dans la campagne de France, aida Nicolas Ier en

1825 à s'affermir sur le trône, négocia le traité d'Andrinople avec la Turquie en 1829, commanda en 1833 les troupes qui allèrent débarquer sur les rives du Bosphore pour arrêter Ibrahim-Pacha, et amena le sultan à signer le traité d'Unkiar-Skélessi, qui donnait à la Russie la clef des Dardanelles. En 1844, il reçut le commandement de la gendarmerie et la direction de la police. Plénipotentiaire de la Russie à Paris, il signa la paix de 1856. Il fut ensuite nommé président du Conseil de l'Empire. B.

ORNANO (Philippe-Antoine, comte d'), maréchal de France, né à Ajaccio en 1784, m. en 1863, entra au service à 16 ans, fit campagne en Italie, suivit le général Leclerc à St-Domingue, et prit part, comme sous-lieutenant de dragons, à la campagne d'Austerlitz. Il fit ensuite toutes les grandes guerres du 1er Empire, en Prusse, en Pologne, en Espagne, en Russie. Il fut nommé général de division en 1812, la veille de la bataille de la Moskowa. Il commanda les dragons de la garde impériale pendant la campagne héroïque de 1814. La Restauration le maintint dans son commandement; mais il se rallia à Napoléon lors de son retour de l'île d'Elbe, et la 2me Restauration l'exila en Belgique. Il fut rappelé en 1818, tenu à l'écart jusqu'en 1828, où on le nomma inspecteur de cavalerie, et suivit, en 1830, le mouvement national. En 1832, on lui donna la pairie. En 1848, il fut envoyé par le département d'Indre-et-Loire à l'Assemblée constituante, en 1849 à l'Assemblée législative, où il se prononça en faveur de l'idée napoléonienne. Il fut nommé membre de la Commission consultative après le coup d'État du 2 déc. 1851, sénateur et grand chancelier de la Légion d'honneur en 1852, gouverneur des Invalides en 1853, et maréchal de France en 1861.

OSANN (Frédéric-Gotthelf), philologue allemand, né à Weimar en 1794, m. en 1858, professeur agrégé à l'Université d'Iéna en 1821, directeur du séminaire philologique à Giessen depuis 1825, a publié, outre une édition du grammairien Philémon : *Analecta critica poesis romanæ scenicæ reliquias illustrantia*, Berlin, 1816; *Sylloge inscriptionum antiquarum græcarum et latinarum*, Darmstadt, 1822-34, in-fol.; *Auctarium lexicorum græcorum*, ibid., 1824, in-4°; *Mélanges concernant l'histoire des littératures grecque et latine*, en allemand, ibid., 1835-39, 2 vol. in-8°.

OSCAR Ier, roi de Suède et de Norvége, 1844-59, né à Paris en 1799, fils du général Bernadotte, depuis Charles XIV (*V. ce nom*). Il avait épousé, en 1823, Joséphine-Maximilienne-Eugénie, fille du prince Eugène de Beauharnais. Il tenta diverses réformes heureuses dès 1845, telles que l'abolition du droit d'aînesse dans les familles nobles, et la révision du Code criminel. L'année suivante, il chargea une commission de préparer un projet de Constitution où la distinction des ordres devait être abolie dans la représentation nationale. Le projet fut présenté en 1848 à la Diète. La commission de Constitution l'adopta; mais au vote, qui eut lieu par la Diète de 1851, les trois ordres le rejetèrent. Ce règne fut pacifique, et n'est marqué que par des améliorations matérielles, surtout par la création de divers chemins de fer. Lors de la guerre de la France et de l'Angleterre contre la Russie, en 1855, la Suède resta neutre, et s'engagea seulement à ne céder aucune partie de son territoire à la Russie. Le roi Oscar avait l'esprit cultivé : il composait de la musique; il a laissé un Mémoire, écrit en français, *sur l'Education à donner au peuple*, Stockholm, 1839, et un autre, en suédois, *Essai sur les lois pénales et les établissements de répression*, ibid., 1841, trad. en français, en 1842, 1 vol. in-8°. Sa santé, fatiguée depuis longtemps, le força d'abandonner la direction des affaires à une régence, en 1857; et deux ans après, son fils Charles-Louis-Eugène, né le 3 mai 1826, lui succéda sous le nom de *Charles XV*. C'est le roi régnant. C. D—y.

OSTERMANN-TOLSTOI (Alexandre-Ivanovitch, comte d'), général russe, né à St-Pétersbourg vers 1770, m. en 1837, était petit-neveu, par sa grand'mère, du comte André Ostermann (*V. ce mot* dans le *Dictionnaire*). Il fit ses premières armes contre les Turcs à Bender et à Ismaïl en 1790, assista en 1807 aux batailles d'Eylau et de Friedland, combattit en 1812 à Ostrowno, à Smolensk et à la Moskowa, fut blessé à Bautzen en 1813, et défit néanmoins Vandamme à Kulm. Au rétablissement de la paix, il fut nommé général en chef du génie. Sous Nicolas Ier, il renonça à toutes fonctions, alla vivre en Allemagne et en Italie, fit un voyage en Orient avec Fallmerayer (*V. ce mot* dans le *Supplément*), et mourut à Genève. B.

OSTROWSKI (Antoine-Jean, comte), patriote polonais, né à Varsovie en 1782, m. en 1845, s'enrôla, en 1806, dans la garde d'honneur créée après l'entrée des Français en Pologne, fut nommé nonce lors de l'établissement du grand-duché de Varsovie, et, pendant la guerre de 1809 contre l'Autriche, fit partie du gouvernement provisoire. Il accompagna Napoléon Ier à Dresde en 1812, et assista à la bataille de Leipzig en 1813. Quand l'empereur Alexandre Ier accorda une Constitution à la Pologne, il fut un des députés que l'on chargea d'aller remercier ce prince. En 1822, il fonda la ville de Tomaszow. L'opposition qu'il fit au gouvernement du grand-duc Constantin souleva des colères dont il évita les effets en voyageant en Allemagne, en France et en Angleterre. Rappelé à Varsovie par l'insurrection de 1830, il prit le commandement supérieur de la garde nationale, et, en qualité de président du Sénat, rédigea le manifeste adressé à toute l'Europe après la victoire des Russes. Depuis 1831, il vécut en France. B.

OUADAY ou BERGOU, contrée de l'Afrique centrale (Soudan), par 17°-12° lat. N., et 14°-20° long. E., entre le Borgou au N., le Darfour à l'E., le Kanem et le Baghermi à l'O., les pays inconnus de l'Afrique équatoriale au S.; arrosé par le Batha, qui se perd dans le lac Fitré. Cap., *Ouara*. La population est un mélange de nègres, de Tibbous, et surtout d'Arabes qui y dominent. C. P.

OUANIKA, peuple de l'Afrique orientale (côte de Zanguebar), entre le 4° et le 5° lat. S., le 36°-37° long. E. Ils sont nègres, mais depuis longtemps mélangés avec les Arabes, et leur religion est un grossier fétichisme, mêlé de pratiques musulmanes. Ils sont au nombre d'environ 50,000, divisés en 12 tribus. C. P.

OUARGLA, v. du Sahara algérien, ch.-l. d'une oasis de la province de Constantine, à 750 kil. S.-E. d'Alger; 5,000 hab., de race arabe. C'était autrefois une célèbre cité, dont tous les écrivains arabes parlent avec éloge depuis le xe siècle. C. P.

OUDINOT (Charles-Nicolas-Victor), fils aîné du maréchal de ce nom (*V.* dans le *Dictionnaire*), né à Bar-le-Duc en 1791, m. en 1863, entra dans les pages de Napoléon Ier en 1805, fit la campagne de 1809 contre l'Autriche, servit en Portugal et en Espagne comme aide de camp de Masséna, passa en 1811 dans les chasseurs à cheval de la garde impériale, fit la campagne de Russie en 1812, et montra la plus brillante valeur aux batailles de Leipzig, Hanau, Montmirail, Craonne. Rallié aux Bourbons, en 1814, il se tint à l'écart pendant les Cent-Jours. En 1820, il devint écuyer cavalcadour de Louis XVIII, maréchal de camp en 1822, et fut chargé, en 1824, de réorganiser l'école de cavalerie de Saumur. Démissionnaire après la Révolution de 1830, il reprit du service en 1835, et partit pour l'Algérie; mais une blessure qu'il reçut au combat de l'Habra le contraignit de rentrer en France, où on le nomma général de division. Député de Saumur en 1842 et 1846, il vota avec l'opposition modérée. Par la mort de son père, 1847, il hérita du titre de *duc de Reggio*. Ayant adhéré à la République de 1848, sous laquelle il fut élu représentant de Maine-et-Loire à l'Assemblée constituante, il reçut le commandement de l'armée d'observation rassemblée au pied des Alpes. En 1849, il dirigea l'expédition française dans les États de l'Eglise, prit Rome, et y rétablit l'autorité de Pie IX. Rentré en France au mois d'août, il vint siéger à l'Assemblée législative comme député de la Meuse, montra une opposition constante à la politique du prince-président, et ce fut lui que les députés contre lesquels se fit le coup d'État du 2 déc. 1851 essayèrent de placer à la tête des troupes : arrêté avec ses collègues, il vécut à l'écart depuis sa mise en liberté. On a de lui : *Aperçu historique sur la dignité de maréchal de France*, 1833, in-8°; *Considérations sur les ordres de St Louis et du Mérite militaire*, ibid., in-8°; *De l'Italie et de ses forces militaires*, 1835, in-8°; *Considérations sur l'emploi des troupes aux grands travaux d'utilité publique*, 1839, in-8°; *De la cavalerie et du casernement des troupes à cheval*, 1840, in-8°; *Des remontes de l'armée*, 1842, in-8°; *Précis historique et militaire de l'expédition française en Italie*, Marseille, 1849, in-8°. B.

OUDOT (François-Julien), jurisconsulte, né en 1804 à Ornans (Doubs), m. en 1864, professeur de droit civil à la Faculté de Paris depuis 1830, a publié : *Essais de philosophie du droit*, 1847, in-8°; *Conscience et science du devoir*, 1856, 2 vol. in-8°.

OUKAMBANI, région de l'Afrique orientale (côte de Zanguebar), entre la rivière Adi au S.-O., les monts Amboloila et Kénia à l'O., la côte du Zanguebar à l'E.; entre 1°-3° lat. S., et au N., vers l'Equateur, le pays des Gallas. Les habitants s'appellent *Ouakamba;* ils sont au nombre de 70,000, et fétichistes. C. P.

OURRY (É.-T.-Maurice), littérateur, né en 1776 à Bruyère-le-Châtel (Seine-et-Oise), m. vers 1841. Il a

donné aux divers théâtres de Paris un grand nombre de pièces, en collaboration avec Barré, Merle, Brazier, Rougemont, Sewrin, etc. Membre du *Caveau moderne* et des *Soupers de Momus*, il a encore enrichi de ses chansons les recueils de ces deux sociétés.

OUSAMBARA, région de l'Afrique orientale (côte de Zanguebar), entre la rivière Pangani au S., son affluent le Luangera à l'O., l'océan Indien à l'E. du Pangani à Mombaza, et au N. le 4° lat. S. Pays très-montagneux (Tongway, volcan de Sagama) : riches mines de fer. Grand commerce d'ivoire, de maïs, de cannes à sucre et d'esclaves. Les *Ousambara* sont de race nègre, fortement mêlée de sang arabe : une partie sont musulmans, le plus grand nombre fétichistes; on en compte environ 500,000, qui obéissent à un sultan absolu résidant à Fuga; les autres villes sont les ports de Pangani et de Ouasin. C. P.

OUSKOUB (Eyalet d'), gouvernement général de l'Empire ottoman (Turquie d'Europe), entre ceux de Nisch au N. et à l'E., de Salonique au S., et de Roumélie à l'O. Formé de la partie septentrionale de l'anc. Macédoine et de l'O. de la Roumélie; arrosé au S. par le cours supérieur du Vardar et au N. par les sources de la Morawa bulgare, entre lesquels s'étendent les hautes montagnes du Tchar-Dagh et du Kara-Dagh. Climat rigoureux; riches mines de fer à Egri-Palanka, de cuivre à Karatova. Pop., 400,000 hab., grecs ou bulgares; peu de musulmans. L'eyalet est divisé en 3 livahs : Ouskoub, Wranja et Pirischitna. C. P.

OUVRARD (Gabriel-Julien), fameux financier, né près de Clisson en 1770, m. en 1846, commença de faire sa fortune à Nantes par d'heureuses spéculations sur la fabrication du papier, fut assez heureux pour échapper aux proscriptions de Carrier, auprès duquel on l'avait dénoncé comme accapareur, se rendit à Paris après le 9 thermidor, devint l'un des intimes de Barras en 1797, et se fit donner l'entreprise du service des subsistances de la marine. Il y gagna 15 millions en trois ans. Sous le Consulat et au commencement de l'Empire, il continua, comme chef d'une puissante compagnie de faiseurs de services, d'entreprendre des fournitures pour les ministères de la marine et de la guerre, et, en outre, d'escompter des valeurs considérables au Trésor public. En 1806, avec la connivence d'un 1er commis, qu'il avait corrompu par le don d'un million de francs, il se fit donner successivement par le Trésor, sur des garanties douteuses et très-aléatoires, la somme énorme de 141,800,000 fr.! Napoléon découvrit la fraude, et dès lors Ouvrard fut exclu de toutes les affaires. En 1810, Fouché, ministre de la police, l'ayant envoyé à Amsterdam pour une intrigue nouée à l'insu de l'Empereur, et qui avait pour but d'amener la paix avec l'Angleterre, Napoléon fit arrêter le prétendu négociateur dès son retour à Paris; mais son arrestation fut motivée sur ce qu'il était encore débiteur solidaire, envers le Trésor public, d'une somme de près de 12 millions de francs sur son affaire de 1806. Il ne recouvra sa liberté qu'à la Restauration de 1814, et, comme il afficha des opinions très-royalistes, Louis XVIII, par un abus de pouvoir, lui fit remise de sa dette. Pendant la Restauration, il prit part aux négociations d'argent qui eurent pour résultat l'évacuation de la France par les étrangers coalisés. En 1823, nommé munitionnaire général de l'armée française qui envahit l'Espagne, il fit des comptes tellement exagérés, que l'État lui opposa toutes sortes de fins de non-recevoir. Il avait pris ses dispositions pour être insaisissable dans ses biens et meubles : Séguin, son associé, le poursuivant pour une dette de 5 millions, il se laissa incarcérer pour 5 ans, en 1824, afin de ne pas payer, et de sa prison, où il vivait somptueusement, continua de diriger de grandes opérations de finances. Depuis 1830, il mit son savoir-faire au service de don Miguel en Portugal et de don Carlos en Espagne. Il a écrit des *Mémoires*, 1826 et 1827, 3 vol. in-8°. B.

OVAMPO, contrée de l'Afrique australe, bornée par les sources de l'Ovampo à l'E., l'océan Atlantique à l'O., le Cunène et les Damaras au S., entre 17°-20° lat. S., et 10°-17° long. E.; vers le S., les monts Otjorukakou renferment de riches mines de cuivre. Le pays est habité par des Boschimans. — La rivière Ovampo naît dans un plateau peu élevé, par 19° lat. S., et 17° long. E., coule au N.-O., et se jette dans le lac d'Onandova. C. P.

OWEN (Robert), célèbre socialiste anglais, né en 1771 à Newtown (Montgomery); m. en 1858, reçut une éducation incomplète, fut quelque temps employé de commerce, devint associé d'un riche filateur de Manchester, et prit la direction d'une filature près de Lanark, sur les bords de la Clyde, où il fit fortune. Le succès d'une école qu'il fonda, et d'où il excluait toute idée de récompenses et de peines, lui inspira un système d'éducation à l'aide duquel il se crut appelé à régénérer la société. Il en jeta les bases dans un livre intitulé : *Nouveaux aperçus de la société, ou Essais sur la formation du caractère de l'homme*, Londres, 1812, in-8°. Partant de cette pensée que l'homme n'est naturellement ni bon ni mauvais, qu'il devient l'un ou l'autre selon les circonstances qui l'entourent, il rejette toute contrainte, et veut qu'on n'agisse que par le bon exemple, les relations régulières et amicales. En d'autres termes, l'individu est moralement irresponsable à l'égard de la position qu'il occupe comme à l'égard de ses actions; par conséquent, on doit renoncer à la louange et au blâme, à la récompense et à la peine, et les remplacer par la *bienveillance*. Owen ajoute qu'on doit introduire l'égalité des droits, et abolir toutes les supériorités, celle de l'intelligence comme celle du capital. Ce système, qui n'était autre chose que le communisme, n'effraya point tout d'abord; son auteur reçut des marques de sympathie de plusieurs gouvernements, publia une foule de brochures et tint de nombreuses assemblées pour propager sa doctrine. Mais, en 1823, l'hostilité du clergé anglican détermina Owen à se rendre aux Etats-Unis : il acheta des terres dans l'Etat d'Indiana, sur les bords du Wabash, et y fonda, sous le nom de *Nouvelle-Harmonie*, un établissement où l'on ne vit accourir que des vagabonds et des aventuriers. Il dut revenir en Angleterre, en 1827, à peu près ruiné. De nouveaux essais pour établir la *commune absolue* à Orbiston (Lanark) et à Titherley (Hampshire) ne réussirent pas mieux. Une banque d'échange, qu'Owen avait contribué à fonder, fit faillite en 1832, et compromit les restes de sa fortune. Néanmoins, il multipliait les écrits et les meetings, et, quand éclata la Révolution de 1848, il passa en France dans l'espoir de faire adopter son système par le nouveau gouvernement. Aucun échec ne parvint à ébranler sa foi. L'exposition dogmatique de son *régime rationnel* se trouve dans le *Livre du nouveau monde moral*. B.

P

PAG — PAI

PAGANEL (Camille-Pierre-Alexis), avocat et historien, né à Paris en 1797, m. en 1859, fils de Pierre Paganel (*V.* ce nom dans le *Dictionnaire*), se fit recevoir avocat à la Cour royale de Paris en 1816, devint juge suppléant au tribunal civil de la Seine en 1830, député de Lot-et-Garonne en 1834, secrétaire-général du ministère de l'agriculture et du commerce, et conseiller d'État en service extraordinaire en 1840, et cessa toute fonction publique à la Révolution de 1848. Outre une traduction de l'*Histoire romaine de Florus*, 1823, in-8°, il a publié : *Histoire de Frédéric le Grand*, 1830, 2 vol. in-8°; 2e édit., 1847; *Essai sur l'établissement monarchique de Napoléon Ier*, 1836, in-8°, *Histoire de Joseph II, empereur d'Allemagne*, 1843, in-8°; 2e édit., 1852; *Histoire de Scanderbeg, ou Turcs et chrétiens au XVe siècle*, 1855, in-8° et in-12, etc.

PAILLIET (Jean-Baptiste-Joseph), jurisconsulte, né à Orléans en 1789, m. en 1861, fut reçu avocat à Paris, et exerça quelque temps au barreau de sa ville natale, où il devint juge au tribunal civil en 1830, conseiller à la Cour d'appel en 1848. On a de lui : *Manuel du droit français*, Paris, 1812, in-8°, souvent réimprimé; *Traité du contrat de mariage*, 1813, 2 vol. in-8°; *Législation et jurisprudence des successions*, 1816, 3 vol. in-8°; *le Droit public français*, 1822, in-8°; *Dictionnaire universel de droit français*, 1825-28,

5 vol. in-8°, ouvrage inachevé; *Manuel complémentaire des Codes français et de toutes les collections de lois*, 1846, 2 vol. in-8°; *Constitutions américaines et françaises*, 1848.

PALATINE, parure de cou, en fourrure, à l'usage des femmes, et qui fut introduite en France, vers 1671, par Charlotte-Élisabeth de Bavière, duchesse d'Orléans, mère du Régent, fille de l'électeur palatin Charles-Louis, et connue sous le nom de *princesse Palatine*.

PALGRAVE (Francis COHEN), archéologue et historien anglais, né à Londres en 1788, m. en 1861, changea son nom juif de Cohen en celui de Palgrave quand il se convertit au christianisme, fut reçu avocat en 1827, rédigea de 1827 à 1834 les *Arrêts du Parlement*, et devint, en 1836, directeur des archives publiques. On a de lui : *Histoire d'Angleterre sous les Anglo-Saxons*, 1831, traduite en français par Licquet; *Origine et développement de la puissance anglaise*, 1832, 2 vol. in-4°; *Rotuli Curiæ regis*, 1835, 2 vol. in-8°; *Catalogue et inventaire du Trésor de l'Echiquier*, 1836, 3 vol. in-8°; *Documents pour servir à l'histoire de l'Ecosse*, 1837, in-8°; *Histoire de Normandie et d'Angleterre*, 1851-57, 2 vol., etc.

PALLEGOIX (Denis-Jean-Baptiste), missionnaire et voyageur, né à Cambertault près de Beaune en 1805, m. à Bangkok en 1862, alla dans le royaume de Siam dès 1830, et fut créé vicaire apostolique de ces pays et évêque de Mallos en 1838. En relations étroites avec Tchao-fayaï, que son frère, le roi de Siam, tenait dans une condition privée, et à qui il apprit le latin et les sciences européennes, il profita de l'amitié de son élève devenu roi sous le nom de Chao-Phra-Mong-Kut, pour nouer des rapports politiques et commerciaux entre Siam et la France. Il en fut, avec M. de Montigny, le principal intermédiaire (1856). Il a fait imprimer à Bangkok une *Grammaire thaï-latine*, et, pendant un séjour en France, un *Dictionnaire de la langue thaï* (ou siamoise), français, anglais et latin, 1854, et une *Description du royaume Thaï ou de Siam*, 1854, 2 vol., d'une grande valeur pour l'histoire, la géographie et l'ethnographie de l'Indo-Chine. C. P.

PALMERSTON (Henry-John TEMPLE, lord vicomte), homme d'État anglais, né en 1784 à Broadlands (Southampton), m. en 1865, fit d'excellentes études à l'école d'Harrow, puis aux Universités d'Édimbourg et de Cambridge. Envoyé à la Chambre des communes dès 1807, il fut nommé, cette même année, un des lords de l'Amirauté, et conserva, de 1809 à 1828, sous diverses administrations, le secrétariat de la guerre. Dans cet intervalle, s'éloignant de plus en plus du parti tory, il soutint les demandes d'émancipation politique des catholiques, et se rangea parmi les libéraux conservateurs. Après la mort de Canning, dont il avait adopté les opinions sur la politique étrangère, il sortit du ministère avec Huskisson, son ami; il fit de l'opposition au cabinet tory dirigé par Wellington, auquel il reprochait de rechercher sur le continent l'alliance des gouvernements absolus, tandis que l'Angleterre avait intérêt à y soutenir les institutions constitutionnelles et la cause des nationalités opprimées. En 1830, la Révolution de France ayant amené la retraite de Wellington, Palmerston reçut, dans le ministère Grey, le département des affaires étrangères. Il accepta alors la réforme parlementaire, qu'il avait précédemment combattue, travailla, de concert avec le roi Louis-Philippe, à faire reconnaître l'indépendance de la Belgique par toutes les puissances de l'Europe, mais ne fit rien pour la Pologne insurgée, et, en 1834, eut la plus grande part à la *quadruple alliance* de la France, de l'Angleterre, de l'Espagne et du Portugal, destinée à protéger les reines Isabelle II contre don Carlos, et dona Maria contre don Miguel. Il poursuivit encore avec ardeur la répression de la traite des noirs, comprima en 1837 la révolte du Canada, et fit à la Chine, en 1840, la guerre inique dite *de l'opium*. Sa politique audacieuse et provoquante dans la question d'Orient le rendit très-populaire parmi les Anglais : inquiet de l'influence de la Russie à Constantinople et des sympathies que la France témoignait au vice-roi d'Égypte Méhémet-Ali, il entreprit d'affaiblir l'une par l'autre ces deux puissances qu'il ne pouvait attaquer à la fois. Le ministère français ayant refusé d'agir avec lui contre la Russie en forçant les Dardanelles, il se vengea en faisant accepter au Sultan l'appui de l'Angleterre contre les Égyptiens, exploita les antipathies des grandes puissances contre le gouvernement français sorti de la Révolution de 1830, et signa avec ces puissances, et sans la France, qui n'y fut point appelée, le traité de Londres du 15 juillet 1840. Il savait que Louis-Philippe et les Chambres françaises ne se décideraient pas à la guerre, en sorte que, sans un danger sérieux, il fournit à la marine anglaise l'occasion de se signaler par le bombardement de Beyrouth, au pouvoir du pacha d'Égypte, et releva l'influence de son pays en Turquie. En 1841, des causes intérieures ramenèrent les tories au pouvoir; lord Palmerston, bien que placé dans l'opposition parlementaire, appuya les réformes commerciales de Robert Peel. En 1846, il reprit la direction des affaires extérieures : se mêlant alors à toutes les querelles du continent, sous prétexte de protéger des intérêts ou des doctrines, il se brouilla avec l'Autriche au sujet de l'occupation et de l'anéantissement de la petite république de Cracovie, rompit l'*entente cordiale* avec la France à propos du mariage du duc d'Aumale avec une sœur de la reine d'Espagne, contrecarra en Suisse les projets de ces deux puissances favorables au Sunderbund; envoya des armes et des munitions aux mécontents de la Sicile, puis les abandonna aux vengeances du roi de Naples à cause de leurs tendances républicaines. En 1848, il reconnut la République française, qui protestait de ses intentions pacifiques. Sans autre mobile que l'avantage de l'Angleterre, on le vit tour à tour, cette même année, encourager les insurrections de Vienne et de Berlin, et soutenir Léopold Ier contre les révolutionnaires de Belgique; applaudir aux réformes de Pie IX, aux projets de Charles-Albert en Sardaigne pour l'indépendance italienne, et abandonner à elle-même la Hongrie révoltée. Après le triomphe de l'Autriche sur la Sardaigne à Novare, 1849, il s'opposa énergiquement aux abus de la victoire, afin de balancer l'influence que la France avait prise en Italie par l'expédition de Rome. En 1850, il faillit troubler la paix de l'Europe en soutenant la revendication d'une misérable somme que le juif Pacifico faisait auprès du gouvernement grec. L'approbation qu'il donna, sans consulter ses collègues, au coup d'État exécuté en France par Louis-Napoléon le 2 déc. 1851, lui attira des difficultés, et il fut contraint de donner sa démission. On le rappela l'année suivante, dans le cabinet Aberdeen, mais en qualité de ministre de l'intérieur. Chef d'un nouveau ministère et premier lord de la Trésorerie en 1855, il poussa la guerre de Crimée avec plus d'activité que son prédécesseur, se montra hostile, après les conférences de Paris, 1856, à l'union des Principautés danubiennes; combattit, dans un intérêt anglais, le percement de l'isthme de Suez, et déploya en 1857 la plus grande vigueur pour réprimer l'insurrection de l'Inde. Après la tentative d'assassinat d'Orsini contre Napoléon III, 1858, la liberté dont avaient joui les réfugiés et les conspirateurs à Londres produisit entre la France et l'Angleterre une hostilité que les adversaires de lord Palmerston mirent à profit pour le renverser. Mais, dès 1859, on lui rendit le pouvoir, et il le conserva jusqu'à sa mort. Dans ses dernières années, il fit avec la France le traité de commerce de 1860 et la guerre contre la Chine, mais contraria ses desseins dans le règlement des affaires de Syrie (*V.* ce mot au *Supplém.*), approuva l'abandon que le corps expéditionnaire anglais fit de la petite armée française dans l'expédition du Mexique, prit une attitude tour à tour menaçante et timide dans les affaires de Pologne et de Danemark, et dut mettre en jeu toute son habileté pour prévenir des complications avec les États-Unis, irrités des sympathies de l'Angleterre pour les États sécessionistes. Lord Palmerston, malgré de grands talents et une incontestable habileté d'homme d'État, a été jugé par des esprits sévères comme un politique empirique, fuyant devant l'opinion publique de son pays, se réglant sur ses variations, ses engouements, ses jalousies, ses préventions du moment, sans jamais chercher à la dominer ou à la redresser. B.

PANGANI, v. de l'Afrique orientale (côte de Zanguebar), sur la rive g. de la rivière de son nom, et près de son embouchure dans l'océan Indien. Elle est composée de huttes et d'une vingtaine de maisons en pierre. Environ 4,000 habitants, Arabes, Ousambaras, et beaucoup de femmes esclaves. Elle dépend du sultan d'Ousambara. Tout le district de Pangani est très-fertile en maïs, riz, orge, cocos, bétel, girofliers, coton. La ville exporte beaucoup d'esclaves, et annuellement 350,000 livres d'ivoire, outre 2,000 livres de dents de rhinocéros et d'hippopotame, que les Ousambaras apportent de l'Unyamesi. — La rivière Pangani, appelée dans son cours supérieur *Kiroua* ou *Loufou*, naît au mont Kilimandjaro, reçoit le Luangera ou Mkomaki et le Louéré, et se jette dans l'océan Indien, entre les îles de Pemba et de Zanzibar. C. P.

PANIÉ-FOUL, lac de la Sénégambie (pays d'Oualo), à 48 kilomètres E. de St-Louis; 60 kil. sur 8. Il est tra-

versé par la Taouey, et coupé vers le milieu par une île. On le nomme aussi *N'Guier*.

PANOFKA (Théodore), archéologue et antiquaire, né à Breslau en 1801, m. en 1858, dirigea les fouilles de Nola en 1828, et devint professeur à l'Université de Berlin en 1844. On a de lui : *Antiquités de Naples*, 1828; *Recherches sur les noms des vases grecs et sur leurs différents usages*, Paris, 1829, in-fol., fig., ouvrage fort critiqué par Letronne, qui y signala de nombreuses erreurs; *Il Museo Bartoldiano*, Berlin, 1827; *Musée Blacas*, Paris, 1830, in-fol.; *Antiques du cabinet Pourtalès*, Paris, 1834, in-fol.; *Terres cuites du Musée royal*, Berlin, 1842; *Scènes de la vie antique*, ibid., 1843; *Grecques et Grecs d'après l'antique*, ibid., 1844; *Sur quelques ex-voto antiques*, ibid., 1838; *Parodies et caricatures des ouvrages de l'art classique*, ib., 1851; *Gemmes et inscriptions du Musée royal de Berlin*, ib., 1851; *Essai d'un Commentaire archéologique de Pausanias*, ibid., 1853, in-4°, etc. Panofka fut un des collaborateurs des *Annales de l'Institut de correspondance archéologique de Rome;* on le nomma, en 1856, conservateur des vases peints du Musée de Berlin.

PANSERON (Auguste), musicien, né à Paris en 1795, m. en 1859, remporta le grand prix de composition en 1813. Après avoir composé plusieurs messes à grand orchestre, il essaya d'aborder le théâtre en 1819, échoua, et eut alors le bon esprit de se renfermer dans le genre de la musique d'église, de romance, et de se livrer à l'enseignement. Il fit des romances d'un caractère original, avec accompagnements de cor, hautbois, flûte, violon, violoncelle. Parmi ces petites compositions, on a longtemps cité : *la Nouvelle Nina, Vogue ma nacelle, Petit blanc mon bon frère, la Ballade du cor, le Songe de Tartini, Appelez-moi je reviendrai, la Fête de la Madone, Malvina, J'attends encore, Au revoir*, etc. En 1826, Panseron fut nommé professeur de chant au Conservatoire de Paris. Il a écrit un *Traité d'harmonie pratique*, des *Méthodes*, etc., qui ont obtenu beaucoup de succès. B.

PAPETY (Dominique-Louis-Féréol), peintre, né en 1815 à Marseille, m. en 1849, obtint le grand prix de Rome en 1836 pour un tableau représentant *Moïse frappant le rocher*, et compléta ses études en Italie, d'où il envoya, en 1838, un *Moïse sauvé des eaux*, et, en 1839, une très-belle figure d'*Odalisque couchée*, sans contredit son plus bel ouvrage. Il s'occupa aussi d'archéologie, et visita la Grèce et l'Orient. On a de lui, dans la *Revue des Deux Mondes*, le récit d'une excursion au mont Athos, où il copia les peintures de Panselinos, artiste byzantin. Ses plus remarquables tableaux sont : *Rêve de bonheur*, 1843, grande et vaste composition, sorte d'idylle, ou d'allégorie mythologique; *la Tentation de St Hilarion*, 1844; *le Siége de Ptolémaïs*, au musée de Versailles, 1845; *Memphis*, 1845; *Solon dictant ses lois*, 1846; *Moines décorant une chapelle*, 1847; *le Récit de Télémaque*, 1847. Il a aussi laissé une foule de dessins et d'aquarelles fort recherchés. Le sentiment poétique est ce qui distingue en général les compositions les plus originales de Papety. B.

PARANA, v. de l'Amérique méridionale (Confédération Argentine), sur la rive gauche du Parana; 5,000 hab. environ. Elle fut appelée *Baxada de Santa-Fé* jusqu'en 1853, où, par suite de la séparation de Buénos-Ayres, elle devint la capitale des treize Etats de La Plata. En 1862, le titre de capitale fédérale a été rendu à Buénos-Ayres rentrée dans la Confédération. Parana n'est plus que la capitale de l'Etat d'Entre-Rios. C. P.

PARAVIA (Pierre-Alexandre), littérateur italien, né en 1797 à Zara (Dalmatie), m. en 1857, fut conservateur de la bibliothèque à Venise. Appelé, en 1832, à la chaire d'éloquence italienne de l'Université de Turin, il fut encore professeur de mythologie à l'Académie des beaux-arts. Il a laissé : une traduction des *Lettres de Pline le Jeune*, 1830; le *Système mythologique de Dante*, 1837-39, 2 vol.; *Mémoires de littérature et d'histoire vénitiennes*, 1850; *Traité de l'épigraphie vulgaire*, 1854, etc.

PARCHAPPE (Max), médecin, né vers 1800, m. en 1866, fut professeur de physiologie à l'Ecole secondaire de Rouen, directeur de l'asile des aliénés de cette ville en 1840, et devint en 1850, inspecteur général du service des aliénés et des prisons en France. On a de lui : *De la nature et du traitement du choléra*, 1832; *Recherches sur l'encéphale*, 1836; *Causes de l'aliénation mentale*, 1839; *Traité théorique et pratique de la folie*, 1841; *Du cœur, de sa structure et de ses mouvements*, 1844; *Des principes à suivre dans la fondation des asiles d'aliénés*, 1851; *De la folie paralytique*, 1859, in-8°, etc.

PARIS-ALFANI (Domenico), peintre d'histoire, né à Pérouse en 1483, m. en 1520, fut élève du Pérugin, dont il imita la manière, mais avec plus de grandiose. On n'a plus de lui que 2 figures dans le tableau de *la Madone des grâces*, à Pérouse.—Son fils *Orazio*, né à Pérouse vers 1510, m. en 1581, rivalisa de talent avec lui.

PARIS EN 1860-66. — *Appendice à l'article* PARIS *qui se trouve dans le corps du Dictionnaire.*

Nous avons donné un tableau de Paris en 1857; presque tout ce qu'il contient n'a pas cessé d'être exact, et beaucoup de faits le seront encore pendant des siècles, et même tant que Paris subsistera. Un certain nombre sont changés, la ville a été modifiée sur bien des points; il nous eût été facile de retoucher notre tableau pour lui donner la ressemblance d'aujourd'hui; mais est-il permis de repousser ainsi le passé dans l'oubli, d'effacer, d'annales qui attirent les regards du monde entier, des faits qui ont eu leur authenticité ? Le tableau de Paris n'acquiert-il pas plus d'intérêt quand on y peut voir, par comparaison, ce que la ville était hier, ce qu'elle est aujourd'hui? C'est là de l'histoire, il faut donc la respecter. Voilà pourquoi nous allons compléter et rectifier ici notre tableau de Paris tracé en 1857.

Annexion de la banlieue suburbaine en 1860. Lorsque l'on construisit les fortifications de Paris, le gouvernement songea qu'elles devraient être un jour les limites naturelles de la ville; il essaya même de fixer l'époque où cela serait: mais, devant des réclamations d'intérêt privé, il ajourna indéfiniment le projet qu'il méditait. L'accomplissement de cette grande mesure est due au second Empire français; un décret impérial du 9 février 1859 ordonna l'extension des limites de Paris jusqu'à l'enceinte fortifiée, y compris, hors du mur bastionné, une zone de 250 mètres assujettie aux servitudes militaires défensives. Ce décret est devenu exécutoire le 1er janvier 1860, et après les enquêtes les plus sérieuses. Par suite de cette extension, ont été annexées à Paris, et supprimées administrativement, onze communes entières, presque toutes très-importantes : au N., Montmartre (36,500 hab.); La Chapelle-St-Denis (33,500 hab.); La Villette (30,300 hab.); — au S., Vaugirard (26,200 hab.); Grenelle (14,800 hab.); — à l'E., Bercy (14,500 hab.); Charonne (12,200 hab.); Belleville (57,700 hab.); — à l'O., Auteuil (6,500 hab.); Passy (17,600 hab.); Les Batignolles (44,100 hab.), etc. — En outre, 13 autres communes de la grande banlieue, hors de l'enceinte, ont dû céder une partie considérable de leur territoire et de leur population enclavés dans la banlieue suburbaine; ce sont, au N., St-Ouen et Aubervillers; à l'E., Pantin, les Prés-St-Gervais, Bagnolet, et St-Mandé; au S., Ivry, Gentilly, Montrouge, Vanves, et Issy; enfin à l'O., Neuilly et Clichy. Sur ces 13 communes, 5 ont ainsi perdu la moitié de leur population, les autres les 3/4 et les 4/5. — Le mur d'octroi qui formait l'enceinte de Paris depuis 1784 a été démoli, ainsi que toutes les barrières et presque tous leurs bâtiments, dans les 2 premiers mois de l'annexion (*V.* PROPYLÉES DE PARIS, dans notre *Dictionnaire des Lettres et des Beaux-Arts*). Les nouveaux bâtiments pour la perception de l'octroi ne sont que de petits bureaux accolés à la partie intérieure du mur bastionné, et sans aucun caractère monumental. Les barrières sont de larges et belles grilles en fer forgé; leur nombre est de 66.

Circonférence et superficie de Paris. — Ses arrondissements. — Sa population. — La circonférence intérieure de l'enceinte bastionnée, mesurée sur le chemin de ronde militaire, et en y comprenant les deux largeurs de la Seine, est de 33 kilomèt. 330 mètres; — la circonférence extérieure, prise à l'extrémité des glacis, et avec les deux largeurs de la Seine, est de 34 kilomèt. 530 mètres. — La superficie égale 25,758 hectares 800 ares, soit 257,588,000 mètres carrés. — Paris est divisé en 20 arrondissements municipaux, dont voici la situation, les noms, et la population, d'après le recensement de 1866 :

Nos.	Noms.	Habitants.	Observations.
1er	Le Louvre	89,519	Noyau du vieux Paris sur la rive droite de la Seine, au N. et dans l'île Notre-Dame.
2e	La Bourse	81,609	
3e	Le Temple	99,116	
4e	L'Hôtel-de-Ville	108,520	
5e	Le Panthéon	107,754	C'est, sur la rive gauche de la Seine, presque toute la superficie du Paris d'avant 1860, partie du vieux Paris, et partie du Paris des XVIIe et XVIIIe siècles.
6e	Le Luxembourg	95,931	
7e	Le Palais-Bourbon	72,965	

Nos.	Noms.	Habitants.	Observations.
8e	L'Élysée	69,814	Parties les plus excentriques à l'O., au N. et à l'E. sur la rive dr. de la Seine, de Paris av. 1860.
9e	L'Opéra	107,326	
10e	L'Enclos-St-Laurent	111,810	
11e	Popincourt	125,718	
12e	Reuilly	65,748	
13e	Les Gobelins	58,798	Côté Sud de la ville, et presque entièrement composé d'anc. communes annexées.
14e	L'Observatoire	52,594	
15e	Vaugirard	56,041	
16e	Passy	36,728	Ceinture de Paris sur la rive dr. de la Seine, à l'O., au N. et à l'E., et composée entièrement d'anc. communes annexées.
17e	Les Batignolles	75,228	
18e	La Butte-Montmartre	106,356	
19e	Les Buttes-Chaumont	76,445	
20e	Ménilmontant	70,060	
	Total..	1,667,841	

Les 20 arrondissements sont subdivisés en 80 quartiers, à 4 quartiers par arrondissement.

Boulevards. La ville s'est accrue de 22 boulevards nouveaux, achevés, ou en cours d'achèvement très-prochain; ce sont : les grandes lignes du *boulevard de Strasbourg,* commençant, au N., à l'embarcadère du chemin de fer de ce nom, et du *boulevard de Sébastopol* qui la continue jusqu'à la rive droite de la Seine; le *boulevard du Palais,* dans l'île de la Cité; et le *boulevard St-Michel,* de la rive gauche de la Seine à l'Observatoire; ces trois boulevards forment une ligne continue, longue de 4,250 mèt., c.-à-d. près de la moitié de la traversée de Paris; —sur la rive droite de la Seine, le *boulevard Magenta,* allant de l'anc. barrière Poissonnière, au N.-O., au boulevard St-Martin, près le Château-d'Eau : longueur, 2,000 mèt.; — le boulevard du *Prince-Eugène,* du boulevard St-Martin, près de la rue du Faubourg-du-Temple, à la place du Trône : 3,000 mèt.; — le boulevard *Richard-Lenoir,* de la rue Rampon à la place de la Bastille : 1,800 mèt.; il est sur une voûte qui couvre une grande partie du canal St-Martin; quinze parterres, à 100 mèt. l'un de l'autre, décorent sa partie médiane; dans chacun est un bassin à jet d'eau, et, caché dans une touffe d'arbustes, un regard circulaire, de 3 mèt. de diamètre, donnant de l'air et un peu de jour sous la voûte du canal. Ce boulevard rappelle les fameux jardins suspendus de Sémiramis. — Cette série se complète par le boulevard des *Amandiers,* du boulevard St-Martin à l'anc. barrière des Amandiers, 1,600 mèt.; et celui de *Philippe-Auguste,* de l'anc. barrière des Rats à la place du Trône, 1,100 mèt. — A l'autre extrémité de la ville, à l'O., on trouve le boulevard *Malesherbes,* de la place de la Madeleine au boulevard de Chartres, 1,300 mèt.; puis, un peu plus à l'O., dix boulevards, rayonnant tous de la place de l'Etoile, et qui sont : le boulevard de *Monceaux,* allant au parc de ce nom; — *Haussmann,* au boulevard Malesherbes; — l'*Avenue des Champs-Elysées,* à la place de la Concorde; — le boulevard de *Ste-Périne,* au boulevard de l'Alma; — d'*Iéna,* au quai de Billy; — du *Roi-de-Rome,* au boulevard de l'Empereur; — de *St-Cloud* (avenue), au même boulevard; — de l'*Impératrice* (avenue), à la porte Dauphine, 1,500 mèt.; — de *Neuilly* (avenue), au pont de Neuilly. Le boulevard de l'*Empereur,* partant, hors de rayonnement, de la partie S. du boulevard du Roi-de-Rome, aboutit à la porte de la Muette. Vers la Seine, le boulevard de l'*Alma* conduit du pont de ce nom à l'avenue des Champs-Elysées. — Dans la partie S., sur la rive gauche de la Seine, le boulevard *St-Germain* commence à l'Entrepôt des vins, pour pénétrer dans le faubourg St-Germain, et aboutir au quai d'Orsay, près du Corps législatif; il est ouvert, à l'E., dans un tiers de son parcours. — Il faut joindre encore à cette liste l'immense zone des *boulevards* naguère *extérieurs,* que l'ancien mur de l'octroi séparait de la ville. Ils furent ouverts en 1784, pour isoler le mur d'octroi que les fermiers généraux faisaient construire, et se composent d'une voie large de 30 mètres, ayant au milieu une chaussée pavée ou cailloutée, pour les voitures ou les chevaux, de chaque côté une contre-allée réservée aux piétons, et plantée de deux rangées d'arbres. Ils sont fractionnés nominalement en 45 boulevards, et ce n'est pas trop quand on songe qu'ils faisaient tout le tour de l'ancien Paris. Il y en a 30 sur la rive droite, et 15 sur la rive gauche de la Seine; leurs noms, empruntés aux anciennes barrières que chaque boulevard avoisinait, sont :

Sur la rive droite : les *boulevards de la Rapée, — de Bercy, — de Charenton, — de Reuilly, — de Picpus, — de Saint-Mandé, — de Montreuil, — de Charonne, — de Fontarabie, — d'Aunay, — des Amandiers, — des Trois-Couronnes, — de Belleville, — de la Chopinette, — du Combat, — de la Butte-Chaumont, — de La Villette, — des Vertus, — de La Chapelle, — des Poissonniers, — Rochechouart, — des Martyrs, — Pigalle, — de Clichy, — des Batignolles, — de Monceaux, — de Courcelles, — de l'Étoile, — de Passy, — de Longchamps.*

Sur la rive gauche : les *boulevards de la Gare, — — d'Ivry, — d'Italie, — de la Glacière, — de la Santé, — d'Arcueil, — de Montrouge, — de Vanves, — des Fourneaux, — d'Issy, — de Vaugirard, — de Sèvres, — de Meudon, — de Grenelle, — de Javelle.* Cette immense ligne, non interrompue, a 23,381 mètres, dont 15,222 sur la rive droite de la Seine, et 8,159 sur la rive gauche. — On pourrait appeler aujourd'hui Paris la ville aux boulevards, car elle n'en compte pas moins de 78!

Rues, squares et promenades. Beaucoup de rues nouvelles ont été ouvertes, et d'autres agrandies; nous citerons : la *rue La Fayette,* prolongée en ligne droite du boulevard de la Villette, à l'E., à la rue de la Chaussée-d'Antin; la *rue Turbigo,* de l'extrémité nord de la rue du Temple à la Pointe-St-Eustache; la *rue de l'Impératrice,* de la place du Théâtre-Français au boulevard des Capucines en face du nouvel Opéra; la *rue des Écoles,* dans le prolongement de la *rue de l'École-de-Médecine,* et conduisant derrière l'Entrepôt des vins; la *rue de Rennes,* partant de l'embarcadère de l'Ouest, etc. — Il y a auj. plus de 2,600 rues, boulevards ou avenues; environ 230 impasses, 49 quais, 244 places ou carrefours. La longueur totale de toutes les rues équivaut à 866 kilomètres, au moins.

Des squares ont été plantés sur divers points, et forment de charmants jardins ouverts au public : ce sont le *square des Innocents,* sur une partie de l'anc. marché de ce nom, et remarquable par la belle fontaine de J. Goujon; — le *square de Louvois,* rue de Richelieu, vis-à-vis de la Bibliothèque impériale; c'est l'ancienne place Louvois, pleine de verdure et de fleurs, et ayant gardé sa belle fontaine monumentale, maintenant bronzée par le procédé galvanoplastique; — le *square St-Martin,* entre la rue de ce nom et le boulevard de Sébastopol (rive droite), devant le Conservatoire des arts et métiers; — le *square Montholon,* dans la rue de ce nom; — le *square du Temple,* le plus spacieux de tous, et qui occupe l'emplacement de l'anc. couvent et de la Tour du Temple. — Des promenades, ombragées d'arbres en plein âge transplantés à grands frais, ont été créées sur divers points, telles que : la place du Châtelet, la place du Louvre, etc. Enfin il y a un vaste jardin sur les *buttes Chaumont.* — Il faut encore compter parmi les nouvelles promenades (car elle a été faite pour Paris), le *bois de Vincennes,* converti en magnifique parc paysager, à l'instar de celui du bois de Boulogne.

Ponts. Le nombre des ponts est maintenant de 26 dans toute la traversée de Paris, dont 4 nouveaux, qui sont : en amont du pont d'Austerlitz, les ponts *Napoléon III* et de *Bercy,* avec piles en pierre et arcs en fer; le pont de *Solférino,* construit de même, entre les ponts *Royal* et de la *Concorde;* enfin, en aval du pont d'Iéna, le pont de *Grenelle,* avec piles en pierre et arcs en bois. En outre, quatre anciens ponts ont été refaits : le pont de la Cité, appelé auj. pont *St-Louis,* en un seul arc de fer fondu, de 90 mètres d'ouverture; les ponts *Louis-Philippe, St-Michel, au Change,* tous les trois en pierre; le pont d'*Austerlitz* a été élargi, et cintré en pierre meulière.

Marchés, abattoirs. On compte près de 70 marchés de détail, dont 27 appartenaient aux communes annexées. Les Halles centrales se sont augmentées d'un pavillon, destiné à la vente en détail de la viande de boucherie. Il y a 10 abattoirs, dont 2 sont affectés à la charcuterie, et 2 à la boucherie et à la charcuterie simultanément.

Cimetières. Les 3 grands cimetières dits de l'Est ou du Père La Chaise, de l'Ouest ou de Montmartre, du Sud ou du Mont-Parnasse, situés naguère hors de l'enceinte de Paris, se trouvent auj. dans la ville. Les annexions ont porté à 10 le nombre de ces champs de sépulture; les nouveaux sont les cimetières d'*Auteuil,* de *Passy,* de *Batignolles,* de *Montmartre,* de *La Villette,* de *Vaugirard,* et de *Grenelle.* Il existe encore 8 autres cimetières, qui, manquant d'espace pour de nouvelles tombes, ont été supprimés, et ne sont plus ouverts qu'à la piété des familles.

Fontaines. Égouts. Paris compte une fontaine monumentale de plus, la *fontaine St-Michel,* inaugurée en 1860 sur le boulevard de Saint-Germain, au débouché du pont St-Michel. La *fontaine du Palmier* a été augmentée : on l'a transportée tout d'une pièce sur une base nouvelle,

composée de trois demi-vasques superposées, avec quatre sphinx égyptiens jetant de l'eau. Il y a, pour le service des fontaines publiques et celui des concessions aux maisons particulières, environ 880 kilomètres de conduites d'eau. — Des égouts ont été construits dans les rues nouvelles; l'étendue de tous les égouts dépasse aujourd'hui 700 kilomètres. Toutes les maisons nouvellement construites sont obligées d'y verser directement leurs eaux ménagères et même pluviales. Enfin, un grand *égout collecteur* reçoit les eaux de tous les égouts, et va les porter à la Seine, au-dessous du pont d'Asnières, où leurs immondices sont recueillies. (*V.* notre *Dictionnaire des Lettres et des Beaux-Arts*, au mot PARIS CLOACAL.)

Éclairage de nuit. Chaque soir, 25,515 lanternes, dont 23,278 au gaz, et 2,237 à l'huile, éclairent la ville depuis la chute du jour jusqu'à sa renaissance. En outre, 360,000 becs de gaz, environ, dans les boutiques et les établissements ouverts au public, forment, depuis le soir jusque vers minuit, comme un supplément à l'éclairage municipal. Dans certaines rues et sur les boulevards intérieurs, ils font plus que le décupler.

Maisons. En 1859, le nombre des maisons était de 32,250; l'annexion de la banlieue suburbaine l'a augmenté de plus d'un quart.

Écoles. Il y a auj. (1866) 100 salles d'asiles, recevant environ 20,000 enfants; 236 écoles communales primaires, ayant plus de 66,900 élèves, filles ou garçons. Il y a encore 100 classes d'adultes, avec 11,500 élèves; 27 écoles spéciales de dessin, pour filles ou garçons, et 59 ouvroirs. En outre, l'enseignement libre compte 45 écoles, dont plusieurs subventionnées par la Ville, et recevant près de 4,500 élèves, filles ou garçons. Enfin, la Ville entretient encore une école primaire supérieure de jeunes filles, et une école dite municipale, l'*école Turgot*, où l'on fait, à 650 élèves externes, des cours d'instruction professionnelle, moyennant une rétribution de 15 fr. par mois. L'instruction primaire figure au budget municipal de 1866 pour une somme de 4,530,675 fr.

Monuments divers. Paris a 70 églises ou temples; parmi les plus récentes et les plus monumentales, on cite *la Trinité*, au bout de la rue de la Chaussée-d'Antin, et *Saint-Augustin*, en perspective du boulevard Malesherbes. On y compte 18 casernes, dont plusieurs, les casernes Napoléon, du Prince-Eugène, des Petits-Pères, du boulevard du Palais, sont fort belles et vraiment monumentales. La Ville a fait élever un *Tribunal de commerce* sur le quai aux Fleurs, deux salles de spectacle sur la place du Châtelet: l'une, à l'E., pour le *Théâtre lyrique;* l'autre, à l'O., pour le *Cirque impérial;* le théâtre de *la Gaîté* a été reconstruit, à la même époque, sur l'un des côtés du square des *Arts-et-Métiers;* enfin on achève, près du boulevard des Capucines, une *nouvelle salle* monumentale pour y transporter le grand *Opéra*.

Chemin de fer de Vincennes. Vincennes est relié à Paris par un *chemin de fer* qui part de la place de la Bastille, d'où il traverse en partie, sur un assez long viaduc en maçonnerie, tout le faubourg St-Antoine, de sorte qu'en peu de minutes le Parisien peut aller se promener au nouveau parc tracé dans le bois de Vincennes.

Administration. Police. Chacun des 20 arrondissements de Paris a sa mairie, avec un maire et deux adjoints, chargés des actes de l'état civil; les autres attributions municipales, partout ailleurs conférées aux maires, sont centralisées dans les mains du préfet de la Seine, véritable maire de Paris, ayant à sa préfecture une division dite *Mairie centrale.* Il administre avec un conseil municipal composé de 60 membres, nommés par l'Empereur, et dont deux membres au moins doivent être pris dans la circonscription de l'arrondissement, qui forme en outre un canton de justice de paix. — *La police de la ville,* partagée entre le préfet de la Seine et le préfet de police, compte maintenant 4,000 *sergents de ville* et 2,892 hommes de garde de Paris; enfin 10 compagnies de *sapeurs-pompiers,* formant un effectif de 1,298 hommes. Dans le budget de 1863, les dépenses de la préfecture de police figurent pour une somme de 12,261,079 fr. 79 c.

Assistance publique. Elle a 18 hôpitaux et 9 hospices. Sa dotation s'est accrue avec l'augmentation de la ville, et le budget municipal, pour 1863, lui alloue une subvention de 10,236,399 fr.; c'est à peu près la dîme du revenu ordinaire de la ville. L'administration de l'Assistance publique entretient dans ses divers hôpitaux et hospices 17,320 lits; 1,600 aliénés sont soignés dans des asiles de province; 21,487 enfants assistés sont placés chez des particuliers, dans des établissements privés, dans des colonies agricoles de France ou d'Algérie.

Revenus et dépenses. En 1858, les recettes se sont élevées à 109,843,046 fr. 56 c., parmi lesquelles les recettes ordinaires figurent pour 76,252,800 fr. 85 c. — Les dépenses ordinaires ont été de 48,760,933 fr. 68 cent., et les dépenses extraordinaires, de 31,211,463 fr. 39 c.

En 1859, recettes, 110,300,124 fr. 18 c., où les recettes ordinaires comptent pour 79,327,925 fr. 85 cent. — Dépenses ordinaires, 49,163,178 fr. 08 c.; dépenses extraordinaires, 39,808,387 fr. 77 cent.; total des dépenses, 97,720,511 fr. 85 c.

A l'époque du rétablissement de l'Empire, en 1852, l'excédant des recettes sur les dépenses était de 19,171,258 fr.

Le budget de 1865 a été réglé ainsi qu'il suit :

Recettes de tous genres constatées...	318,806,598 fr.
Dépenses de tous genres.....	304,296,104
Excédant de recettes.....	14,510,493 fr.

Les prévisions du budget de 1866, sont de 218,158,905 fr. pour les recettes; et d'une somme égale pour les dépenses.

Les recettes se décomposent ainsi :

Recettes ordinaires.....	134,160,214 fr.
— extraordinaires.....	12,250,483
— supplémentaires.....	10,500,000
— extraordinaires applicables à des services spéciaux.....	61,248,208
Total général.....	218,158,905
Dans ces recettes l'octroi entre pour...	90,000,000 fr.
La contribution foncière pour.....	10,585,000
Les patentes pour.....	15,150,075

Les dépenses se chiffrent ainsi :

Dette municipale (charges annuelles)..	16,432,466 fr.
Dépenses annuelles ordinaires.....	74,137,797
Dette municipale (remboursements)....	10,915,205
Dépenses extraordinaires.....	44,925,426
Dépenses supplémentaires.....	10,500,000
Dépenses sur fonds spéciaux.....	61,248,011
	218,158,905

Le budget des dépenses peut toujours être réglé en équilibre avec celui des recettes, au moyen de l'allocation faite aux travaux extraordinaires, laquelle équivant à près du quart des recettes ordinaires, et qui, dans un moment critique, pourrait être plus ou moins diminuée, ou même suspendue momentanément. En outre, les dépenses prévues et non effectuées (et il y en a toujours) accroissent de leur allocation les ressources du budget de l'exercice suivant.

Industrie. Le nombre des fabricants recensés, en 1864, par la Chambre de commerce, fut de 101,171. L'importance de leurs affaires annuelles s'élevait à 3 milliards 369 millions 92,949 fr. Le montant des loyers payés pour l'exercice de leur industrie était de 107,390,710 fr. par an. Enfin la population ouvrière occupée par eux était de 508,081 personnes, dont 355,692 hommes, 126,134 femmes, et 26,255 enfants.

Physionomie du nouveau Paris. Le Paris de Napoléon III, élevé en partie sur les ruines commandées de l'anc. Paris, a modifié la physionomie de la capitale de la France. L'administration préfectorale, particulièrement celle de M. Haussmann, depuis 1853, l'a faite, et chaque jour la fait encore si belle, si élégante, si séduisante, qu'on y voit maintenant une population mobile de visiteurs étrangers plus considérable qu'en aucun temps. Les grandes voies nouvelles ont un aspect vraiment magistral, qui annonce la cité de l'opulence et des prodiges; les splendides maisons qui les bordent seraient, dans d'autres pays, appelées des *palais.* Une pensée profondément réfléchie a présidé à l'ouverture de tant de belles voies, a calculé leur direction, leur parcours, leur largeur, pour qu'une population incessamment croissante y puisse circuler sans encombre, pour que les principaux quartiers de la ville, les grands établissements du gouvernement et de l'administration soient en communication facile et prompte les uns avec les autres, ainsi qu'avec les endroits nécessaires à leur service. Une idée stratégique a été mêlée à ces combinaisons; Paris étant place forte, il a fallu songer à ce qu'il puisse, en cas de besoin, être efficacement défendu suivant les principes naturels de la guerre. L'admiration pour les belles rues s'augmente encore de leur nombre; dans les grandes villes de l'Europe, Londres excepté, il y a une ou

deux rues principales, et le plus souvent une seule, où semblent s'être concentrés l'animation et le caractère de la ville : détournez-vous à droite ou à gauche, la vie a cessé, vous ne trouvez plus que le silence. A Paris, au contraire, il serait bien impossible de dire quelle est la rue principale, ni même les 15 ou 20 rues principales ; vous sortez d'une rue brillante ou bruyante, vous entrez dans un quartier presque paisible, qui vous semble le vestibule de la région du calme, quand soudain vous rencontrez à la traverse une autre rue pleine de ce même bruit, de cette même presse de piétons, d'autant de voitures, de chevaux, d'équipages, que vous en aviez laissé dans un quartier différent. Jetons les yeux sur le plan de Paris, et comptons les voies dont une ou deux seulement, par leur importance ou leur bouillante animation, suffiraient pour annoncer une très-grande ville ; sur la rive droite de la Seine, dans l'ordre où elles se présentent, de l'E. à l'O., perpendiculairement au fleuve, nommons les rues St-Louis, Vieille-du-Temple, du Temple, St-Martin, le boulevard de Sébastopol, les rues St-Denis, Montorgueil, Poissonnière, Montmartre, Vivienne, Richelieu, de la Paix, Royale-St-Honoré, Tronchet ; du S. au N., parallèlement au fleuve, les quais de la rive droite, les rues St-Antoine, de Rivoli, St-Honoré, Rambuteau, Neuve-des-Petits-Champs, etc. — Sur la rive gauche de la Seine, du N. au S., les rues Mouffetard, St-Jacques, le boulevard Saint-Michel, les rues Dauphine, Mazarine, de Seine, de Tournon, Bonaparte, du Bac ; puis, parallèlement au fleuve, de l'E. à l'O., les quais de la rive gauche, la rue St-Victor, le boulevard St-Germain, les rues St-André-des-Arts, de Buci, de Lille, Jacob, de l'Université, St-Dominique, de Grenelle, du Four, de Sèvres, du Cherche-Midi, de Vaugirard, etc. Ces rues, au nombre de plus de 40 (car nous en omettons une foule de faible parcours), sont comme les grandes artères de la ville. Il faut joindre encore à cette liste toutes les lignes des onze boulevards intérieurs du Nord, chaque jour encombrés de monde, au point d'être à peine suffisants, dans leur immense développement, pour cette prodigieuse circulation ordinaire, ainsi que la prolongation à travers les faubourgs, et jusqu'aux extrémités de la ville, des rues du Temple, St-Martin, St-Denis, Poissonnière, Montmartre, de la Chaussée-d'Antin, St-Honoré, St-Jacques, et de Vaugirard. Quiconque se promène dans Paris en observateur est frappé de ce mouvement qui rayonne de toutes parts ; à force de le voir renaître dans les quartiers les plus opposés et les plus éloignés, on se prend parfois à douter qu'il finisse même avec l'enceinte de la ville.

On pourrait reconnaître encore au Paris de Napoléon III la physionomie de l'idée démocratique, au meilleur sens du mot, celui de splendeur nationale et d'admission de tous à la jouissance des beautés de l'art et des agréments de la vie. Paris, avant 1852, avait ses beaux et ses vilains quartiers : les boulevards intérieurs du Nord, les rues de la Paix, de Castiglione, de Rivoli, Royale-St-Honoré ; les promenades des Tuileries, des Champs-Elysées, du bois de Boulogne, faisaient de la partie N.-O. de la ville, c.-à-d. un cinquième environ, comme une cité à part, réunissant toutes les splendeurs et toutes les magnificences. — Maintenant, les quartiers populaires et ouvriers de l'E. sont reliés et comme alliés aux quartiers aristocratiques du centre et de l'O. par la rue de Rivoli, qui est venue, en quelque sorte, épouser la rue St-Antoine ; ceux du N. s'y joignent par la rue La Fayette d'une part, les boulevards Magenta et de Sébastopol de l'autre ; ceux du S. et du S.-E. y accèdent par les boulevards St-Michel et St-Germain. Il y a partout de très-belles rues débouchant sur ces grandes et nouvelles voies de communication ; des squares, jolis jardins avec de belles pelouses, des parterres embaumés de fleurs, et souvent des eaux vives, décorent la plupart des quartiers, rivalisent avec les anciens et rares jardins publics, et leur sont préférables en ce qu'on les a placés au centre même des populations, qui en jouissent ainsi à toute heure du jour. Il y a déjà plus de 20 squares, et l'on en crée encore de nouveaux (*V.* notre *Dictionnaire des lettres*, au mot SQUARE). Enfin la moitié de la ville au N.-E., à l'E. et au S.-E., a aussi son parc extérieur, rivalisant d'étendue, de fraîcheur et d'élégance avec le bois de Boulogne, nous voulons dire le *bois de Vincennes*, transformé de la manière la plus heureuse. En résumé, Paris n'a plus de ces quartiers sombres, d'une insalubrité plusieurs fois séculaire, et sillonnés de ruelles plutôt que de rues : l'égalité des droits se reflète dans la ville, où l'on trouve maintenant de l'air, du jour, du soleil, des quartiers élégants et du bien-être partout.

Le Paris suburbain ou annexé, y compris quelques faubourgs de l'ancien Paris, renferme des champs en culture et beaucoup de marais à légumes couvrant près de 14,000 hectares, et des terrains vagues, destinés à devenir un jour des rues et des places bâties ; aussi les nouveaux arrondissements sont-ils 2 fois, et jusqu'à 4 et 5 fois plus étendus que ceux tracés dans les limites de l'enceinte qui n'est plus. Ses centres communaux, surtout ceux de l'E., du N. et de l'O., sont des cités manufacturières, avec une population bourgeoise de rentiers à petits revenus, d'employés à médiocres honoraires, que des loyers d'un taux moins élevé, la vie un peu à meilleur marché que dans Paris l'ancien, amenèrent à peupler cette banlieue. La région du S.-O. et du S. est plus largement champêtre : on y voit beaucoup de guinguettes et de fort jolies maisons de plaisance rendues citadines par le décret d'annexion ; ces arrondissements conservent tout à fait leur caractère, de sorte que, sans aucune fiction, beaucoup de Parisiens trouvent la campagne à la ville. C. D—Y.

PARKER (Théodore), théologien et moraliste américain, né près de Lexington (Massachusetts), en 1810, m. en 1860, avait puisé dans les entretiens de Channing les doctrines de l'*Unitarisme ;* il les développa en introduisant le premier dans le protestantisme américain les idées philosophiques et religieuses de la critique allemande. Appelé à Boston en 1845, il y prêcha avec énergie et une haute éloquence contre les vices privés et publics, surtout contre l'esclavage, traduisit l'*Introduction à l'Ancien Testament* de De Wette, publia des *Discours sur les matières religieuses* et la *Revue trimestrielle* du Massachusetts pour exposer ses idées sur la religion, fit annuellement 80 ou 100 *lectures* dans les diverses villes de l'Union, et consacra une grande partie de son temps et de sa fortune à développer la fondation des écoles publiques. Epuisé par tant de travaux, il quitta l'Amérique en 1859, visita l'Angleterre, la France, et l'Italie, où il mourut. Son éloquence était grave, et parfois assaisonnée de terribles sarcasmes. Les œuvres de Parker ont été publiées à Boston en 12 vol., 1842-59. Outre les écrits déjà cités, elles renferment des études de critique religieuse, des sermons, des biographies d'hommes illustres de l'Amérique, etc. *V.* Réville, *Un Réformateur américain,* dans la *Revue des Deux Mondes,* 1861. C. P.

PARME (Prov. de), division du roy. d'Italie, comprend l'E. de l'ancien duché de Parme, est bornée par les prov. de Crémone au N., de Plaisance à l'O., de Gênes et de Massa-Carrara au S., de Reggio à l'E. Arrosée par le Pô, le Taro, le Parma, l'Enza, elle est montagneuse au S., adossée à l'Apennin, et plate au N., et produit des céréales, du tabac, des olives, des vins ; ses principales richesses sont l'élève du bétail, surtout des porcs, l'exportation des fromages dits *parmesans*, l'exploitation du pétrole et des salines de Salso-Maggiore (35,000 quintaux métriques par an). Ch.-l., *Parme ;* trois arrond. : Parme, Borgo-San-Donnino, Borgo-Taro. Superf., 3,239 kil. carrés ; pop., 256,029 hab. C. P.

PARSEVAL-DESCHÊNES (Alexandre-Ferdinand), marin français, né à Paris en 1790, m. en 1860, entra au service en 1801, assista, l'année suivante, à la bataille de Trafalgar, devint aspirant en 1807, et combattit encore aux Sables-d'Olonne, en 1809, contre les Anglais. Enseigne de vaisseau en 1811, il fit partie de l'escadre de l'Escaut, puis fut chargé de plusieurs expéditions à la Guyane, au Brésil et aux Antilles. Lieutenant de vaisseau en 1819, capitaine de frégate en 1827, il prit part au siége d'Alger en 1830, et, après l'attaque de Bougie en 1833, fut nommé capitaine de vaisseau. En 1838, il était de l'expédition dirigée contre Rosas, puis il se fit distinguer à l'attaque de St-Jean-d'Ulloa. Contre-amiral en 1840, préfet maritime de Cherbourg en 1841, vice-amiral en 1846, membre de la commission mixte des travaux publics et préfet maritime de Toulon en 1847, inspecteur-général des équipages de ligne en 1848, membre du Conseil de l'amirauté en 1851, président du Conseil des travaux de la marine et sénateur en 1852, il reçut, en 1854, le commandement de l'escadre chargée d'opérer contre les Russes dans la Baltique, et aida le général Baraguey-d'Hilliers à prendre Bomarsund. A la suite de cette campagne, il fut promu amiral. B.

PASQUIER (Étienne-Denis, duc), magistrat et homme politique, né à Paris en 1767, m. en 1862, était fils d'un conseiller au Parlement de cette ville. Il obtint lui-même, avec dispense d'âge, en 1787, une charge de conseiller. Incarcéré quelques jours avant le 9 thermidor, il recouvra la liberté par la chute de Robespierre, et vécut dans la retraite jusqu'en 1808, où il fut nommé maître des requêtes au conseil d'État, sur la recommandation

de Cambacérès. Baron de l'Empire en 1809, conseiller d'État et préfet de police en 1810, il se laissa surprendre en 1812 par la conspiration du général Malet, et conserva néanmoins ses fonctions jusqu'à la reddition de Paris aux alliés en 1814. La première Restauration, acceptant ses services, lui donna la direction générale des ponts et chaussées, place qu'il perdit au retour de Napoléon Ier. A la deuxième Restauration, 1815, Pasquier fit partie du premier ministère Talleyrand en qualité de garde des sceaux, et, chargé en même temps de l'intérim du département de l'intérieur, tenta en vain de diriger dans un sens modéré les élections d'où sortit la Chambre introuvable. En quittant le pouvoir, il reçut les titres de membre du Conseil privé et de ministre d'État, et présida la commission de liquidation des créances étrangères. Porté à la députation par les départements de la Seine et de la Sarthe, il fut élu président de la Chambre en 1816, et, l'année suivante, fut garde des sceaux dans le cabinet Richelieu : il posa alors avec netteté les principes qui devaient régir la liberté de la presse, et ne dissimula point à Louis XVIII les dangers de la nouvelle loi électorale. Appelé au ministère des affaires étrangères en 1819, il y resta même après l'assassinat du duc de Berry et la démission de Decazes, 1820, et fut chef effectif du cabinet : pendant cette période de sa vie politique, il demanda ouvertement la suspension de la liberté individuelle, la restriction de la liberté des journaux, et, dans cette lutte contre les idées libérales, il apporta beaucoup d'intelligence, de logique, de souplesse et de sang-froid. Pair de France depuis 1821, il sortit du ministère peu de mois après, et vint se mettre à la tête de l'opposition dans la Chambre des pairs : il repoussa le rétablissement du droit d'aînesse, les lois de tendance et de sacrilége, la réduction de la rente 5 p. 100 en 3 p. 100. Après la Révolution de 1830, il fut nommé président de la Chambre des pairs, poste qu'il conserva durant tout le règne de Louis-Philippe ; il dirigea avec prudence et fermeté les débats, qui furent souvent orageux, soit lorsque l'Assemblée siégeait comme corps politique, soit lorsqu'elle était transformée en haute cour de justice. La dignité de chancelier de France lui fut conférée en 1837; il entra à l'Académie française en 1842, et le roi l'éleva au rang de duc en 1844. La Révolution de 1848 le rendit à la vie privée. On a de Pasquier un recueil de *Discours et Opinions*, 1842, 4 vol. in-8°, où l'on trouve un vrai talent de discussion, et qui furent son titre académique. B.

PASSAVANT (Jean-David), peintre et écrivain allemand, né à Francfort-sur-le-Mein en 1787, m. en 1861, descendait d'une famille bourguignonne protestante. Après avoir pris part comme volontaire aux guerres contre Napoléon Ier, il fréquenta les ateliers de David et de Gros, puis s'attacha à l'école romantique d'Overbeck, et devint inspecteur de la galerie de Staedel dans sa ville natale. Parmi ses tableaux, on cite le *Henri II* de la salle des Empereurs à Francfort. On a de lui, entre autres ouvrages : *Idées sur les arts plastiques*, en allemand, Heidelberg, 1820, in-8°; *Voyage artistique en Angleterre et en Belgique*, en allem., Francfort, 1833, in-8°; *Recherches sur l'ancienne école de peinture flamande*, trad. en français, Gand, 1841, in-8°; *l'Art chrétien en Espagne*, en allem., Leipzig, 1853, in-8°; *Raphaël d'Urbin et son père Giovanni Santi*, 1839, trad. en français, Paris, 1860, 2 vol. in-8°; *le Peintre-Graveur, contenant l'histoire de la gravure sur bois, sur métal et au burin jusque vers la fin du XVIe siècle, l'histoire du nielle*, etc., Leipzig, 1860, 2 vol. in-4°. B.

PASTA (Judith), cantatrice, née en 1798 près de Côme, d'une famille israélite, m. en 1865, étudia au Conservatoire de Milan, et, après avoir joué sur des théâtres secondaires, vint en 1816 se faire entendre à Paris, où elle eut peu de succès. Mais, à la suite de nouvelles études, elle y reparut avec éclat en 1821, et, jusqu'en 1827, ne remporta que des triomphes. Quand elle revint en 1834, sa voix était altérée. Mme Pasta s'identifiait merveilleusement avec les personnages qu'elle devait représenter, et donnait à ses accents quelque chose de profond et de pénétrant. *Tancrède, Roméo, Otello, Nina, Camille, Médée*, furent ses meilleures pièces. Ce fut pour elle que Bellini écrivit *la Somnambule* et *Norma*, et Pacini sa *Niobé*. B.

PASTORET (Amédée-David, marquis de), né à Paris en 1791, m. en 1857, fit ses études au lycée Napoléon, alla à Rome, en 1809, en qualité de secrétaire général au ministère de l'intérieur du gouvernement provisoire, devint intendant de la Russie-Blanche en 1812, administrateur des pays conquis en Allemagne en 1813, puis sous-préfet de Corbeil et de Châlons-sur-Marne, maître des requêtes en 1814, commissaire du roi au sceau de France en 1817, gentilhomme de la chambre en 1820, conseiller d'État en 1824, colonel de la 7e légion de la garde nationale de Paris en 1826, se démit de tous ses emplois à la Révolution de 1830, fut plus tard l'un des conseillers intimes du comte de Chambord et l'administrateur de ses biens en France, rompit avec les Bourbons en 1852, et accepta de l'empereur Napoléon III une place de sénateur. Il était membre de l'Institut (Académie des Beaux-Arts) depuis 1823. On a de lui, outre des *Mémoires* dans le Recueil de cette compagnie : *les Troubadours*, poëme en 4 chants, 1813 ; *Politique de Henri IV*, 1815; *les Normands en Italie*, poëme en 4 chants, 1818; *le Duc de Berry*, 1820; *le Duc de Guise à Naples*, 1824; *Elégies*, 1825; *la Chute de l'Empire grec*, 1828; *Raoul de Pellevé*, roman, 1834; *Érard du Châtelet*, 1836, etc. B.

PATANIA (Joseph), peintre, né à Palerme en 1780, m. en 1852. Doué d'une imagination féconde et brillante, il traita tous les genres, histoire sacrée et profane, compositions anacréontiques, paysage, portrait, miniature, etc. Parmi ses grands tableaux, on cite un *Christ flagellé*, un *St Vincent*, *l'Adoration des Mages*, *Françoise de Rimini*, *Vénus et Adonis*, *l'Espérance embrassant l'Amour*. Il composa aussi une suite de dessins dont les sujets sont tirés du *Télémaque* de Fénelon. B.

PAXTON (Joseph), architecte et horticulteur anglais, né en 1803 à Milton-Bryant (Bedford), m. en 1865, fut occupé comme jardinier-paysagiste par les ducs de Somerset et de Devonshire. La magnifique serre du château de Chatsworth avait déjà fondé sa réputation, lorsqu'il construisit, en 1851, pour l'exposition universelle de l'industrie à Londres, le fameux Palais de cristal, qui depuis, enlevé pièce à pièce de Hyde-Park, et reconstruit avec remaniements à Sydenham, est devenu un musée universel des sciences et des arts. Plus tard, il vint en France, où il bâtit, pour le baron de Rothschild, le château de Ferrières. Depuis 1854, il fut député de Coventry à la Chambre des communes. On lui doit un *Traité pratique de la culture du dahlia*, 1838; un petit *Dictionnaire de botanique* (avec Lindley), 1840; un *Almanach du fermier*, etc. B.

PAYER (Jean-Baptiste), botaniste, né en 1818 à Asfeld (Ardennes), m. en 1860, étudia simultanément le droit et les sciences, fut reçu, en 1840, agrégé de Faculté, passa une année à Rennes en qualité de professeur de géologie et de minéralogie, revint à Paris pour enseigner la botanique à l'École normale supérieure et suppléer M. de Mirbel à la Sorbonne, devint, après la Révolution de 1848, chef de cabinet au ministère des affaires étrangères, et fit partie de l'Assemblée constituante comme député des Ardennes. On lui donna, en 1852, la chaire d'organographie végétale à la Sorbonne; il y réunit plus tard celle d'anatomie et de physiologie végétale, et entra, en 1854, dans la section de botanique à l'Académie des sciences. Il a publié le *Cours élémentaire d'histoire naturelle* d'Adanson, 1845, 2 vol. in-18, et ses *Familles naturelles des plantes*, 1847, in-18. Entre autres ouvrages originaux, on lui doit un *Traité d'organogénie végétale comparée* et une *Botanique cryptogamique*.

PÉCLET (Jean-Claude-Eugène), physicien, né à Besançon en 1793, m. en 1857. Élève de l'École normale, il en sortit en 1815, et fut nommé professeur de physique et de chimie au collége de Marseille. Là, il eut l'idée, le premier peut-être en France, de créer un de ces cours municipaux si heureusement multipliés depuis, où les ouvriers viennent se familiariser avec les procédés scientifiques, et demander à la théorie des conseils pour se diriger dans la pratique des ateliers. On le nomma, en 1819, maître de conférences à l'École normale de Paris. En 1828 et 1829, il contribua, avec MM. Dumas et Olivier, à fonder l'École centrale des arts et manufactures, où il a enseigné pendant près de trente ans. Il devint inspecteur de l'Académie de Paris en 1838, et inspecteur général de l'Université en 1840. On lui doit : *Traité élémentaire de physique*, 4e édit., 1847, 2 vol. in-8° et atlas; *Traité de l'éclairage*, 1827; *Traité de la chaleur considérée dans ses applications*, 3e édit., 1860, 3 vol. gr. in-8°, fig.

PEDRO V (Don), roi de Portugal, né à Lisbonne en 1837, m. le 11 nov. 1861. Fils de la reine dona Maria II, il lui succéda le 15 nov. 1853. Pendant sa minorité, il fit un voyage dans les principales contrées de l'Europe, prit les rênes du gouvernement le 15 sept. 1855, et régna en souverain constitutionnel. En 1861, la fièvre jaune ravageant Lisbonne, le jeune roi voulut partager les dangers de sa capitale, afin de la pouvoir mieux secourir, et succomba à une fièvre maligne, qui l'enleva en deux jours. Un de ses frères lui a succédé sous le nom de Louis Ier.

PELET (Jean-Jacques-Germain, baron), illustre géné-

ral et écrivain militaire, né à Toulouse, en 1777, m. en 1858, adopta avec ardeur les principes de la Révolution. En 1800, on l'envoya dans le corps du génie, à l'armée d'Italie. Devenu aide-de-camp du maréchal Masséna, il fit avec lui les campagnes de Naples, 1806, de Pologne, 1807, et d'Autriche, 1809. Envoyé à l'armée du Portugal, en 1810, à la grande-armée qui envahit la Russie, en 1812, commandant à Dresde en 1813, il protégea, après la bataille de Leipzig, la retraite de l'armée française. En 1815, il reparut sur les champs de bataille de Fleurus, de Charleroi et de Waterloo. Mis à la demi-solde par la 2e Restauration, il vivait très-retiré, en s'occupant d'études historiques, lorsque Gouvion-Saint-Cyr, ministre de la guerre, le nomma membre du comité de défense du royaume, en 1818, place qu'il perdit en 1821. Après la Révolution de juillet 1830, il fut nommé, la même année, commandant de l'École d'état-major, puis général de division, et directeur du dépôt de la guerre. Ses compatriotes lui donnèrent, l'année suivante, le mandat de député; il vota presque toujours avec l'opposition, et demanda l'abrogation de la loi qui proscrivait la famille Bonaparte. Le roi l'éleva à la pairie en 1837; il devint, en 1841, membre du comité d'état-major, et fut mis à la retraite, pour limite d'âge, en 1845; mais comme on ne voulait pas se priver de ses lumières, le ministre le maintint à la tête du dépôt de la guerre. En 1850, il fut élu à l'Assemblée législative par le département de l'Ariége; en 1851, choisi par Louis-Napoléon comme un des membres de la commission consultative; en 1852, créé sénateur; en 1855, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, par le même décret qui augmentait le nombre des membres de cette Académie. C'est sous la direction du général Pelet que la belle *carte de France*, dite du *dépôt de la guerre*, a été entreprise, ainsi que la grande *carte de Morée*. Ses ouvrages personnels sont : *Mémoires sur la guerre de* 1809 *en Allemagne*, Paris, 1824-26, 4 vol. in-8°; *Principales opérations de la campagne de* 1813, dans le journal *le Spectateur militaire*, dont il fut un des fondateurs; *Introduction aux campagnes de l'empereur Napoléon en* 1805, 1806, 1807 *et* 1809, 3 vol. in-8°; *les Fortifications de Paris*, 1841, in-8°; enfin l'édition de l'ouvrage du général de Vault, intitulé : *Mémoires relatifs à la succession d'Espagne, sous Louis XIV*, Paris, impr. royale, 1835-48, 7 vol. in-4° et atlas in-fol.

PÉLISSIER (Jean-Jacques-Amable), maréchal de France, né à Maromme (Seine-Inférieure) en 1792, m. en 1864, entra, en 1814, au Prytanée militaire de La Flèche, puis passa à l'École de Saint-Cyr, d'où il sortit sous-lieutenant dans l'artillerie de la maison du Roi. Pendant les Cent-Jours, il fut envoyé à l'armée d'observation du Rhin, et, après la 2e Restauration, à la légion de la Seine-Inférieure. En 1819 il entra au corps d'état-major, fit son apprentissage dans divers régiments, et n'obtint qu'en 1828 le grade de capitaine dans ce corps. Pélissier, alors qu'il n'était que lieutenant, avait fait avec distinction les campagnes d'Espagne, 1823, et de Morée, 1828-29. Lors de l'expédition d'Alger, 1830, placé à l'état-major général de l'armée, il gagna le grade de chef de bataillon dès les premières opérations contre les Arabes. Rappelé en France peu après, il obtint, en 1840, d'être renvoyé en Algérie. Employé dans la province d'Oran, il ne cessa d'y guerroyer pendant quinze ans, y gagna le grade de lieutenant-colonel, et, en 1842, celui de colonel. Il sut faire aux Arabes cette guerre de ruse et d'activité qui seule réussit contre eux, et devint un de leurs plus terribles adversaires. De 1841 à 1844 il prit part aux expéditions les plus difficiles du général Bugeaud, jusques et y compris la bataille d'Isly. En 1846, fait général de brigade et commandant de la division d'Oran, il fut promu, en 1850, général de division, en restant dans la même province, qu'il ne quitta que par occasion, pour faire l'intérimat de gouverneur-général de la colonie. Chargé, en 1852, de l'expédition contre Laghouat, il s'empara de la ville après une vive résistance des Arabes. Appelé au commandement du 1er corps de l'armée d'Orient, il arriva au siége de Sébastopol en janvier 1855. Trois mois après, le général Canrobert, commandant en chef, ayant donné sa démission, Pélissier le remplaça, du choix de l'Empereur, et, le 8 septembre suivant, prit d'assaut la ville, qui fit une savante et terrible défense. Cette victoire lui valut le bâton de maréchal et le titre de duc de Malakoff. Pélissier, rentré en France, reçut l'ambassade de Londres. Lors de la guerre d'Italie, 1859, l'Empereur le chargea d'organiser à Nancy une armée pour observer l'Allemagne, et au besoin la contenir. Après la paix de Villafranca, 1859, il devint grand-chancelier de la Légion d'honneur, puis, en 1860, gouverneur général de l'Algérie, où il mourut le 22 mai 1864. C. D—Y.

PÉNAUD (Charles), marin français, né en 1800, m. en 1864, entra au service dès l'âge de 14 ans. Commandant de la station navale du Sénégal en 1851, il explora les bords de la Casamance. Directeur du cabinet au ministère de la guerre et contre-amiral en 1853, il commanda l'escadre de réserve en Orient en 1854. L'année suivante, à la tête de l'escadre de la Baltique, il prit part aux opérations anglo-françaises contre Sveaborg et les ports de la Finlande. En 1858, on le nomma membre du Conseil d'amirauté et vice-amiral. B.

PENDJAB. Après sa soumission par les Anglais, en 1849, le Pendjab forma une province de la Présidence de Calcutta, administrée par un lieutenant-gouverneur dépendant du gouverneur général des Indes, et comprenant non-seulement le Pendjab proprement dit, le pays des cinq rivières entre l'Indus et le Sutledge, mais encore quelques districts voisins que les Anglais y avaient réunis à l'O. du premier de ces fleuves et à l'E. du second. Il avait 240,712 kil. carr., et 14,629,125 hab., la plupart seikhs et zélés musulmans. La haine qui les animait contre les Hindous, et l'habileté du gouverneur, sir John Lawrence, firent peut-être le salut de l'Inde anglaise en 1857 (*V.* INDE, au *Supplément*). Aussi, quand la révolte fut à peu près étouffée, que le gouvernement de la péninsule passa directement à la Couronne, et que l'on répartit plus également les divisions territoriales, on érigea le Pendjab en Présidence spéciale (1er janv. 1859); *Lahore* en est la capitale. C. P.

PENEY (Alfred), voyageur français, était depuis 15 ans médecin du Soudan à Khartoum, quand il entreprit de découvrir les sources du Nil. Il partit de Khartoum en nov. 1860, et, après avoir exploré au-dessus de Gondo-Koro les cataractes de Garbo et de Makedo, s'avança jusqu'à environ 2° 30′ au N. de l'équateur, faisant connaître beaucoup de sources qui, dans ces contrées, alimentent le Nil. Il fut emporté par la fièvre paludéenne en juillet 1861. Le journal de son voyage a été envoyé en France. C. P.

PENRHYN (Iles). *V.* plus loin POLYNÉSIE AMÉRICAINE.

PERLET (Adrien), acteur comique, né à Marseille en 1795, m. en 1850, joua d'abord sur le théâtre de Bruxelles, fut appelé à Paris en 1819, et débuta avec un grand succès au Gymnase dans le rôle de Rigaudin de la *Maison en loterie*. Plus tard, il créa des rôles importants dans *le Parrain*, *Michel et Christine*, *l'Artiste*, *le Comédien d'Étampes*, etc. C'était un comédien plein de finesse et d'art, qui excellait surtout dans les travestissements. Il renonça de bonne heure au théâtre, et publia en 1848 un écrit sur l'*Influence de la comédie sur les mœurs*.

PERNOT (Alexandre-François), peintre, né en 1793, à Vassy (Haute-Marne), m. en 1865, élève de V. Bertin, fut professeur des pages de la maison de Charles X. Il a traité le paysage historique avec largeur. Parmi ses tableaux, on remarque *les Fossés de Vincennes en* 1815, *Marius à Carthage*, *la Chapelle de Guillaume Tell*, *la Vallée de Domremy*, *le Château d'Abbotsford*, *le lac Lomond*, *la Cathédrale de Strasbourg*, *l'Incendie de la cathédrale de Chartres*, *le vieux Paris*, *les Ruines de Pierrefonds*, etc. Il publia aussi, sous le titre de *Voyages*, un grand nombre de sites de France, d'Ecosse, d'Allemagne et de Suisse.

PERSE (Royaume de). En 1860, la Perse s'est fait céder par le Béloutchistan le Kouhistan et l'O. du Mekran jusqu'à la riv. de Pouhra. En 1865, elle a vaincu les Turcomans, et étendu son territoire au N. jusqu'au golfe Balkan de la mer Caspienne et jusqu'à Mérou dans les terres. Le royaume est actuellement divisé en 19 provinces, subdivisées en districts :

Provinces.	Chefs-lieux.
Au Nord :	
Aderbaïdjan	Tauris ou Tébriz.
Ghilan	Recht.
Mazendéran	Sari.
Tabaristan	Demawend.
Asterabad	Asterabad.
Au centre :	
Irak-Adjémi	Téhéran.
Koum	Koum.
Ispahan	Ispahan.
Kaschan	Kaschan.
Yezd	Yezd.

A l'Ouest :	
Kourdistan persan.....	Hamadan.
Kirmanchahan	Kirmanchah.
Khousistan.....	Chouster.
Au Sud :	
Fars ou Farsistan.....	Chiraz.
Kerman	Sirdjan ou Kerman.
Kouhistan ou Béloutchistan persan	Pouhra.
Bender-Abassi	Bender-Abassi.
A l'Est.	
Kouhistan persan.....	Bihrdjan.
Khoraçan.....	Mesched.

PESARO-URBINO (Prov. de), division du roy. d'Italie; formée du N. de l'anc. légation pontificale des Marches; bornée par les prov. de Forli au N., de Florence, d'Arezzo et de Pérouse à l'O., d'Ancône au S., et par l'Adriatique à l'E.; arrosée par la Foglia, le Métauro, le Césano; 2,965 kil. car.; 202,568 hab. Sol montagneux; vignes, oliviers, châtaigniers, riches pâturages; grande exportation de soie. Ch.-l., *Pesaro*. Deux arrondissements, Pesaro et Urbino. C. P.

PETERSEN (Nicolas-Mathias), né en 1791 dans l'île de Fionie (Danemark), m. en 1862, est un des érudits scandinaves qui ont le plus contribué à faire mieux connaître les antiquités du Nord. Professeur à l'Université de Copenhague depuis 1841, il s'est distingué comme philologue dans l'étude de l'ancienne langue islandaise ou *norrène*, comme archéologue par un grand nombre de Mémoires, comme historien de la littérature par des traductions et des commentaires des principales sagas. Ses principaux ouvrages, tous écrits en danois, sont : *Grammaire danoise*, Copenhague, 1826; *Histoire des langues danoise, norvégienne et suédoise*, 1829-30, 2 vol. in-8°; une traduction de l'*Histoire des expéditions des Normands* de Depping, 1830; *Histoire du Danemark pendant la période du paganisme*, 1834-38, 3 vol. in-12; *Manuel de l'ancienne géographie du Nord*, 1834, in-8°; *Anciennes sagas du Nord*, traduites de l'islandais en danois, 10 vol. in-8°; *Récits historiques sur les expéditions des Islandais*, 1839-44, 4 vol. in-8°; *Choix de Sagas*, traduites et commentées, en 4 vol. in-8°; *Mythologie du Nord*, 1849; *Histoire de la littérature danoise* depuis les premiers temps, 5 vol. in-8°.

PETITOT (Louis-Messidor-Lebon), statuaire, né à Paris en 1794, m. en 1862, apprit de son père, sculpteur assez distingué, les premiers éléments de son art, puis entra chez Cartellier, dont il devait un jour épouser la fille. En 1814, il remporta le premier grand prix, sur le sujet d'*Achille retirant la flèche de sa blessure*. Admis à l'Institut en 1835, il fut nommé, dix ans après, professeur à l'Ecole des beaux-arts. On a de lui, entre autres ouvrages : *Ulysse s'apprêtant à lancer le disque*, 1814, au palais de Fontainebleau; *Jeune chasseur blessé par un serpent*, 1814, au musée du Luxembourg; les bas-reliefs du *Monument de Quiberon*, élevé par Caristie; *les Arts rendant hommage à Apollon*, et *Minerve présidant aux récompenses accordées aux arts*, bas-reliefs de l'ancien grand escalier du Louvre, aujourd'hui détruit; *St Maurice expirant pour la Foi*, 1827, à l'église St-Sulpice de Paris; *Pèlerin calabrais et son fils implorant la Vierge*, 1829, au Luxembourg; *Louis XIV*, 1832, statue équestre en bronze, dans la cour d'honneur du palais de Versailles (le cheval est de Cartellier); les villes de *Lyon* et de *Marseille*, sur la place de la Concorde, à Paris; *la Naïade de la Seine, Paris, l'Abondance, l'Industrie*, 1840, aux quatre angles du pont du Carrousel; les bustes de *Percier, Fontaine, Cartellier, Emeric David, Haüy, Moncey*, au musée de Versailles, et celui de *Montlosier*, à Clermont-Ferrand; le *Monument du roi Louis Bonaparte*, dans l'église de Napoléon-St-Leu. B.

PETŒFY (Alexandre), poëte hongrois, né en 1823 à Félegyhaz, m. en 1849, fut successivement soldat, comédien et journaliste. Il prit une part active à la Révolution de 1848, et fut tué dans un combat en Transylvanie. Ses premières *Poésies*, remarquables par la profondeur et le naturel du sentiment, par la facilité et l'élégance de la forme, ont été réunies à Pesth, 1847, 2 vol. On a publié encore un recueil de chants guerriers (Leipzig, 1851), et un poëme épique de *Janus* (Stuttgard, 1851). *V.* Chassin, *Petœfy et ses œuvres*, Paris, 1861, et un article de M. Saint-René Taillandier dans la *Revue des Deux Mondes*, 1859.

PEUCHET (Jacques), publiciste, né à Paris en 1758, m. en 1830, fit ses études au collége des Grassins, se livra tour à tour à la médecine et au droit, fut représentant de la commune et l'un des membres de l'administration de la police en 1789, défendit les principes monarchiques dans la *Gazette de France* et le *Mercure*, administra le district de Gonesse pendant la Terreur, entra en 1795 dans les bureaux du ministère de la police, fut destitué pour cause d'indulgence dans ses fonctions, devint membre du Conseil du commerce et des arts en 1801, archiviste de l'administration des Droits réunis en 1805, censeur des journaux pendant la première Restauration, et fut enfin archiviste de la préfecture de police de 1815 à 1825. On a de lui : *Dictionnaire de police et de municipalité*, faisant partie de l'*Encyclopédie méthodique*, 1789-91, 2 vol. in-4°; *Dictionnaire universel de la géographie commerçante*, rédigé en partie sur des matériaux fournis par Morellet, 1799-1800, 5 vol. in-4°; *Statistique de la France et de ses colonies* (avec Sonnini, Herbin, etc.), 1803, 7 vol. in-4° et atlas; *Campagnes des armées françaises en Prusse, Saxe et Pologne*, 1807, 4 vol. in-8°; *Dictionnaire universel d'économie politique*, 1810, 4 vol. in-8°; *Collection des lois, ordonnances et règlements de police depuis le XIIIe siècle*, 1818-19, 8 vol. in-8°; *Etat des colonies et du commerce des Européens dans les deux Indes depuis* 1783, 1821, 2 vol.; *Mémoires sur Mirabeau et son époque*, 1824, 4 vol. in-8°; *Mémoires tirés des archives de la police de Paris*, collection très-intéressante, Paris, 1837-38, 6 vol. in-8°, etc. B.

PEYRE (Antoine-Marie), architecte, né à Paris en 1770, m. en 1843, eut pour maîtres son père et son oncle (*V.* Peyre, dans le *Dictionnaire*), fut aide-de-camp de La Fayette dans la garde nationale en 1789, entra dans l'artillerie des côtes de France en 1793, reprit ses travaux d'architecture après le 9 thermidor, fut nommé, sous le Directoire, architecte des bâtiments civils, contribua en 1811 à l'organisation des sapeurs-pompiers de Paris, combattit contre les alliés en 1814, et participa à la Révolution de 1830. Ses principales constructions furent le théâtre de la Gaîté (brûlé depuis), le marché Saint-Martin, les nouvelles voûtes souterraines du Palais-de-Justice, la charpente en fer du marché des Blancs-Manteaux, et, à Lille, la salle de spectacle et les abattoirs. B.

PFEIFFER (Ida Reyer, dame), touriste, née à Vienne (Autriche), en 1795, m. en 1856. Veuve en 1842, et ayant établi ses enfants, elle partit avec de très-médiocres ressources, et se dirigea vers la Palestine en traversant les deux Turquies et l'Europe. En 1845, elle visita le nord de l'Europe jusqu'à l'Islande. En 1846, elle entreprend un voyage autour du monde, s'embarque à Hambourg, arrive au Brésil, dans l'intérieur duquel, seule et sans guide, elle pénètre, visite ensuite Taïti, Canton, Ceylan, Madras, Calcutta, Benarès, Delhi, Bombay, passe à Bagdad, Mossoul, Ninive, entre dans le Kourdistan, puis va jusqu'en Perse et en Géorgie. Peu de temps après son retour en Europe, elle repart (1851), et arrive au cap de Bonne-Espérance. Là, la modicité de ses ressources ne lui permet pas de pousser jusqu'au lac Ngami, comme elle en avait l'intention. Elle tourne ses regards vers la Malaisie, aborde à Bornéo, Java, Sumatra, les Moluques, puis s'embarque pour la Californie, la parcourt, ainsi que le Pérou et la Bolivie, en étendant ses excursions jusqu'aux contrées où l'Amazone prend sa source; elle traverse les Andes et arrive sur le plateau de Quito, où elle admire le Chimboraço et le Cotopaxi; on la retrouve ensuite sur l'isthme de Panama, dans le golfe du Mexique, à la Nouvelle-Orléans, aux chutes du St-Antoine, sur le Mississipi, sur les lacs Michigan, Supérieur, Huron, Erié, Ontario, aux chutes du Niagara, au Canada, à Boston, à New-York, d'où elle revint, non sans regrets, en Europe. En 1856, l'intrépide voyageuse, toujours avide d'aventures et d'émotions, quittait encore une fois l'Angleterre pour les îles de l'océan Indien, abordait à Maurice, puis à Madagascar, où elle prit les fièvres qui ont détruit sa santé et causé sa mort. — Mme Pfeiffer a écrit des relations fort intéressantes de ses voyages; ce sont : *Voyage d'une Viennoise dans la Terre Sainte*, 1844, 2 vol.; *Voyage au nord de la Scandinavie et en Islande*, 1846, 2 vol.; *Voyage d'une femme autour du monde*, 1850, 3 vol.; *Mon second voyage autour du monde*, 1856.

PHÉNIX (Iles du). *V.* plus loin Polynésie américaine.

PIERRE D'ALBIGNY (Saint-), ch.-l. de cant. (Savoie), arr. et à 18 kil. E. de Chambéry, près du confluent de l'Isère et de l'Arei; 730 hab.

PIÉTRI (Pierre-Marie), homme politique, né à Sartène en 1810, m. en 1864, se fit inscrire au barreau de Paris, professa des opinions républicaines, et participa même à l'insurrection de juin 1832. Nommé, par le gouvernement provisoire de 1848, commissaire général en Corse, il fut

élu représentant de cette île à l'Assemblée constituante, et y figura d'abord parmi les démocrates avancés. Puis il se rallia au parti du prince Louis-Napoléon, reçut la préfecture de l'Ariége en 1849, celles du Doubs et de la Haute-Garonne en 1851, revint à Paris, après le coup d'État du 2 décembre, pour remplir les fonctions de préfet de police, et devint sénateur en 1857. Il administra momentanément, en 1863, le département de la Gironde. — Son frère, Joseph Piétri, après avoir été préfet de l'Ariége, du Cher, de l'Hérault, de la Haute-Garonne et du Nord, a été, en 1866, nommé préfet de police à Paris.

PINS (Ile des), dépendance de la Nouvelle-Calédonie, au S. de cette île, dans l'Océanie (Mélanésie), par 22° 40' lat. S. et 165° long. E.; environ 750 hab., presque tous convertis par les missionnaires catholiques. C. P.

PIURA (Province littorale de), division politique du Pérou, au N., bornée au N. par l'État de l'Équateur, à l'E. et au S. par le départ. de Libertad, à l'O. par le Pacifique; 74,000 hab. Ch.-l., *Piura*. C. P.

PLAISANCE (Prov. de), division du roy. d'Italie, comprenant l'O. de l'ancien duché de Parme, bornée par les prov. de Crémone, de Milan et de Pavie au N., de Pavie et de Gênes à l'O., de Parme au S. et à l'E. Arrosée par le Pô et ses affluents (Tidone, Trébie, Nure, Arda); montagneuse dans sa partie méridionale, plate au N., et entrecoupée de canaux et de fossés pour des rizières. Exportation de céréales, lin, chanvre, huiles, châtaignes, fromages dits *parmesans*, soie (environ 40,000 kilogr.). Ch.-l., *Plaisance*. Deux arrond., Plaisance et Fiorenzuola. Superf., 2,499 kil. carrés; pop., 218,569 hab. C. P.

PLANCHE (J.-B.-Gustave), critique, né à Paris en 1808, d'un riche pharmacien, m. en 1857, fit ses études au collége Bourbon, fut destiné à suivre la profession paternelle, mais y renonça pour se livrer à la littérature et à l'étude des œuvres de l'art. Après quelques essais dans le journal *l'Artiste*, il entra en 1831 à la *Revue des Deux Mondes*, dans laquelle il ne cessa depuis, sauf quelques interruptions, de faire insérer des articles de critique, qui ont contribué, dans un temps de confusion littéraire, à éclairer le goût du public, et à le ramener quand il s'égarait. Il fut aussi momentanément attaché, en 1832, à la rédaction du *Journal des Débats*, ainsi qu'à la *Chronique de Paris* fondée par Balzac en 1836. Vers 1841, il partit pour l'Italie, et ne reprit la plume qu'en 1846. Les principaux de ses articles ont été réunis sous les titres de *Portraits littéraires*, 1836-49, 4 vol. in-12; *Portraits d'artistes*, 2 vol. in-12; *Nouveaux Portraits littéraires*, 1854, in-12; *Études sur l'école française*, 1855, 2 vol. in-12; *Études sur les arts*, 1855-6, 2 vol. in-12, etc. Planche apporta dans la critique un savoir profond, un jugement sûr, bien qu'un peu trop systématique, de la doctrine enfin, et des principes, mais souvent aussi une certaine aigreur, blessante pour ses contemporains. Son style, correct, périodique, difficile, sentant l'effort et la recherche du mieux, affecte parfois une ampleur magistrale. B.

PLOUGOULM (Pierre-Ambroise), magistrat, né à Rouen en 1796, m. en 1863, fut reçu avocat à Paris en 1821, défendit un des accusés du complot de La Rochelle en 1822, prit une part active au mouvement libéral qui amena la Révolution de 1830, devint avocat-général à Paris en 1835, porta la parole devant la Cour des pairs dans le procès d'avril et dans celui de Fieschi, fut nommé procureur-général à Amiens et à Toulouse en 1839, à Nîmes en 1842, à Rennes en 1843, premier président de la Cour royale de cette ville en 1845, et représenta la ville de Vannes à la Chambre des députés en 1846. Démissionnaire en 1848, il entra, l'année suivante, à la Cour de cassation comme avocat-général, et y fut nommé conseiller en 1854. On a de lui des traductions du *Traité de la vieillesse* de Cicéron (1832), et des discours d'Eschine et de Démosthènes *Sur la couronne* (1834). B.

POINSOT (Louis), illustre mathématicien, né à Paris en 1777, m. en 1859, fut un des élèves de la fondation de l'École polytechnique, en 1794. Il en sortit à l'âge de 20 ans avec le grade d'élève ingénieur des ponts et chaussées; mais bientôt il quitta cette carrière pour celle de l'enseignement, et professa en 1804 les mathématiques spéciales au lycée Bonaparte, à Paris. Il fut ensuite examinateur d'admission, puis professeur d'analyse (1809) à l'École polytechnique, membre du conseil de perfectionnement de cette école, et inspecteur-général de l'Université. Il avait résigné ces diverses fonctions, lorsqu'en 1840 le roi le nomma membre du Conseil royal de l'Université. Dès 1813, Poinsot entra à l'Académie des sciences, où il succéda à Lagrange. En 1843, il fit partie du Bureau des longitudes. En 1852, il fut nommé sénateur. Les ouvrages qui ont fait sa réputation sont : *Eléments de statique*, 1804, in-8°, souvent réimprimés depuis, travail qui attira aussitôt l'attention des savants, par l'idée entièrement neuve de la *théorie des couples*, à l'aide de laquelle il donne aux problèmes de l'équilibre une solution facile et inattendue; *Mémoire sur la composition des moments et des aires*, 1806, nouvelle application de sa théorie des couples; *Théorie et détermination de l'équateur du système solaire*, où il rectifie avec bonheur l'analyse de Laplace sur le même sujet; *Théorie générale de l'équilibre et du mouvement des systèmes*, 1806, beau travail où l'on voit comment on peut effacer de la mécanique analytique le principe assez obscur et non démontré des vitesses virtuelles. — Ces trois Mémoires sont maintenant à la suite des dernières éditions de la *Statique*. Nous citerons encore : *Mémoire sur la géométrie de situation; Recherches sur l'analyse des sections angulaires*, 1825; *Théorie nouvelle de la rotation des corps*, 1834; *Mémoire sur la précession des équinoxes*, l'un des derniers et des plus remarquables ouvrages de Poinsot; il a été inséré dans la *Connaissance des temps*. Beaucoup de travaux de Poinsot se trouvent disséminés dans la *Correspondance de l'École polytechnique*, les *Mémoires de l'Académie des sciences*, le *Journal des mathématiques appliquées*, le *Bulletin universel des sciences*, etc. Poinsot est plus géomètre qu'analyste; là est le secret de sa netteté et de sa simplicité dans les expositions : il ramène ses conceptions à la forme géométrique pour les rendre plus faciles à étudier; ainsi, avant lui, la statique était une science de calcul : il l'a transformée en un problème très-simple de géométrie, par l'idée si féconde du *couple*, qui représente un système de deux forces égales et parallèles, mais dirigées en sens contraire, et appliquées à deux points différents d'un corps. Il a transporté cette idée du couple dans ses Mémoires sur la dynamique, cités plus haut, et qui forment un appendice si précieux à sa Statique. On retrouve dans un de ces Mémoires, celui sur la *rotation des corps*, les qualités de géomètre que Poinsot possédait au suprême degré; là, il a figuré d'une manière si satisfaisante toutes les lois de ce mouvement si compliqué, qu'on peut le suivre facilement de l'œil dans toutes ses phases; c'est une véritable peinture, d'une exécution parfaite, substituée à des calculs d'une longueur effrayante et d'une complication extrême. — Comme écrivain scientifique, Poinsot se place encore au premier rang. Dans l'enseignement ou la discussion orale, il n'était pas moins remarquable par la clarté de son langage, l'élégance, la chaleur et le charme de sa parole.

POLEVOI (Nicolas-Alexiévitch), littérateur russe, né en 1796 à Irkoutsk (Sibérie), m. en 1846, fonda à Moscou, en 1825, une Revue dite *le Télégraphe*, qui fut supprimée en 1834 à cause de ses tendances libérales. Il s'établit ensuite à St-Pétersbourg, où il publia, de 1836 à 1838, un autre recueil intitulé *le Fils de la patrie*, et composa des romans, des pièces de théâtre, etc. Ses principaux écrits sont : *Histoire du peuple russe*, Moscou, 1833, 6 vol. in-12, ouvrage qui s'arrête au milieu du XVI^e siècle; *Esquisses de littérature russe*, réimpression d'articles de feuilles périodiques, St-Pétersbourg, 1839, 2 vol. in-8°; *Vie de Souvaroff*, devenue populaire; *Vie de Pierre le Grand*, 1843, 4 vol.; *Œuvres dramatiques et traductions*, 1842-43, 4 vol.; *Un siècle de la Russie* (de 1745 à 1845), 1845, 2 vol.; *Vie de Napoléon*, 5 vol. B.

POLOGNE (Royaume de), *depuis* 1860. Aucune agitation ne l'avait troublé depuis 1846; mais il s'y était formé comme une vaste conspiration morale, qui, servie par des circonstances favorables, a réveillé le sentiment national en 1860, et appelé l'attention sympathique de l'Europe. Le comte André Zamoyski, rentré dans le pays après la Révolution de 1831, dont il avait été l'un des ministres, avait conçu le projet de régénérer sa patrie, en portant d'abord son attention sur les intérêts matériels; il avait créé à ses frais des écoles de village, répandu l'éducation agricole et industrielle, organisé la navigation à vapeur sur la Vistule, fondé des compagnies de commerce et de crédit, et surtout, en 1855, une *Société d'agriculture*, qui donna un grand élan à l'esprit public. Près de 5,000 propriétaires en firent partie, et s'attachèrent à l'œuvre patriotique de constituer la petite propriété, en rendant le paysan maître du terrain qu'il occupait, ou en substituant aux corvées et aux redevances en nature le bail payé en argent. La Société et son fondateur avaient acquis une immense autorité morale, et étaient, en l'absence de tout corps politique, comme la représentation du pays, quand les événements de 1859-60 rappelèrent l'attention sur la Pologne. Les souverains

de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche avaient choisi Varsovie pour une entrevue (les 22-26 octobre 1860) qui faisait craindre une coalition contre les événements récents de l'Italie et la politique de la France. Leur présence réveilla le souvenir des partages de la Pologne, et il se répandit dans tout le royaume une agitation marquée d'abord, sans aucun acte de violence, par la célébration d'anniversaires patriotiques, services funèbres pour les victimes de la Révolution de 1830 (29 nov. 1860), pour les morts de la bataille de Grochow en 1831; lors de cette dernière solennité (25 février 1861), la foule sans armes qui sortait des églises fut chargée par les gendarmes et les Cosaques, plusieurs personnes furent tuées et blessées. Ces meurtres contre une population qui ne se défendait pas recommencèrent le 27 : les églises furent violées, des citoyens et des prêtres frappés jusque sur l'autel. Le lieutenant de l'empereur en Pologne, prince Gortchakoff, tenta d'apaiser le mouvement en destituant les chefs de la police, en créant une commission de sûreté sous les auspices du comte Zamoyski, et en permettant la rédaction d'une adresse pour demander à Alexandre II qu'il rendît à la Pologne ses institutions nationales. L'empereur traita l'adresse de séditieuse; néanmoins, par un ukase du 26 mars, un *conseil d'Etat*, formé de Polonais, était créé à Varsovie, des *Conseils électifs* dans chaque département et dans chaque district, des *Conseils municipaux* à Varsovie et dans les 16 principales villes, le ministère de l'instruction publique et des cultes confié à un Polonais rallié à la Russie, le marquis Wielopolski, et on annonçait une nouvelle organisation des écoles et la fondation d'établissements d'instruction supérieure. Mais, le 6 avril, on supprimait la Société agricole, et la foule rassemblée sans armes pour demander le retrait de l'ordonnance de dissolution, fut de nouveau chargée par les soldats; il y eut beaucoup de tués ou de blessés, et de nombreuses incarcérations. Pendant près d'un mois, Varsovie fut occupée militairement. Le prince Gortchakoff mourut le 30 mai; le général Souchozannett, ministre de la guerre à St-Pétersbourg, lui succéda, et exagéra les mesures violentes. Le 20 juin, la publication des statuts destinés à appliquer l'ukase du 26 mars montra que l'on voulait annuler en fait les concessions : les Conseils de ville, de district et de gouvernement n'eurent que des attributions presque nulles, et leurs décisions pouvaient toujours être cassées par leurs présidents, dont le gouvernement se réservait la nomination; le conseil d'Etat, nommé par l'empereur, et présidé par le lieutenant du royaume, devait délibérer à huis-clos. Le mécontentement augmenta, et se répandit de Varsovie dans tout le royaume, et, au delà, dans les anciennes provinces polonaises, jusqu'à Kiew et au Dniéper, et surtout dans la Lithuanie, où, à Wilna, le gouvernement russe réprima violemment l'émeute (18 août), et, suspendant le cours de la justice civile, proclama l'état de siége.

On espéra calmer l'agitation de la Pologne en remplaçant le général Souchozannett par le général Lambert, d'origine française, catholique, et connu par son administration habile dans la Russie méridionale. Mais on l'entourait de partisans des mesures violentes, comme si l'on voulait pousser à un redoublement de rigueur. En effet, un service devant être célébré le 15 octobre pour l'anniversaire de la mort de Kosciuszko, l'état de siége fut proclamé le 14, quand tout était calme à Varsovie. Le 15, on laissa la foule remplir les églises, qui furent alors cernées et comme assiégées pendant 17 heures; la foule ne voulant pas en sortir, le gouverneur militaire, Gerstenweig, ordonna aux troupes d'entrer : plus de 2,000 personnes furent arrêtées, d'autres foulées aux pieds, battues, blessées, les objets du culte brisés ou souillés. Une décision de l'autorité ecclésiastique fit fermer les églises profanées, et fut imitée par les pasteurs protestants et les rabbins israélites; le gouvernement y répondit par de nouvelles rigueurs : l'administrateur du diocèse de Varsovie fut condamné à mort, et sa peine commuée, comme par égard pour ses 80 ans, en 10 ans de Sibérie. Les généraux Souchozannett et Luders avaient remplacé Lambert; ils incarcérèrent plus de 14,000 personnes dans l'espace de 14 mois à Varsovie. — Le gouvernement russe essaya enfin d'une nouvelle tentative de conciliation; le grand-duc Constantin, frère de l'empereur, fut nommé lieutenant du royaume (8 juin 1862), et on lui adjoignit, comme chef du gouvernement civil, le marquis Wielopolski, qui, démissionnaire de ses fonctions après le 15 octobre 1861, se flattait de réconcilier les Polonais avec les Russes, en favorisant les progrès matériels et la prépondérance politique et militaire en Europe de la race slave. Mais ses espérances furent trompées : il provoqua même l'insurrection générale, en faisant éloigner de Pologne Zamoyski, et en ordonnant une levée de conscrits, mesure suspendue dans tout l'Empire depuis la fin de la guerre de Crimée, en 1856. Par un raffinement odieux, on exceptait les campagnes, pour les concilier au gouvernement, et tout le poids du recrutement tombait sur les villes, où les sentiments patriotiques sont plus ardents; l'administration, supprimant la garantie du tirage au sort, et jusqu'aux exemptions légales les plus sacrées, désignait les jeunes gens destinés au service, pour se débarrasser de la partie remuante de la population, et principalement de ceux qui avaient figuré dans les derniers troubles.

Le 15 janvier 1863, le recrutement fut opéré à Varsovie pendant la nuit, et les jeunes gens désignés furent emmenés à la citadelle. Le 22 janvier, l'insurrection éclatait sur vingt points différents : des soldats réfractaires, des jeunes gens que menaçait dans les autres villes le sort des conscrits de Varsovie, se formèrent en bandes de guérillas, assaillant les postes russes, et propageant la révolte dans toute la Pologne. Aussitôt un comité central anonyme se formait à Varsovie pour coordonner l'insurrection, et déclarait les paysans propriétaires libres des terres qu'ils occupaient, en stipulant une indemnité pour les anciens propriétaires. Le gouvernement russe mit le royaume en état de siége, et prit des otages dans les familles des soldats fugitifs. Dès les premiers jours de février, on se battait partout, à Tomaszow, à Wonchok, à Biala, à Wengrow. Le gouvernement prussien ayant conclu, le 8 février, avec la Russie une convention militaire, par laquelle il semblait vouloir coopérer à la répression de l'insurrection polonaise, les cabinets furent alarmés, et la question devint européenne. La France, puis l'Espagne, la Suède, l'Angleterre, l'Autriche, l'Italie, les Pays-Bas, le Danemark, firent des représentations amicales. Mais pendant ce temps la lutte s'agrandissait. Au général Miérolawski, qui s'était proclamé chef de l'insurrection, avait succédé, par le choix du comité central, le général Langiewicz (10 mars). Des forces supérieures le contraignirent à se jeter en Galicie, où l'Autriche l'interna. Le comité reprit alors la direction des affaires, et se transforma en un gouvernement provisoire anonyme, découvrant tous les projets du gouvernement russe. Celui-ci proclama une amnistie pour ceux qui déposeraient les armes avant le 13 mai, et en promettant de maintenir les institutions administratives précédemment accordées. Mais les rigueurs continuèrent, même contre les membres du conseil d'État qui refusaient d'y siéger. Le mouvement insurrectionnel se propagea en Lithuanie et en Ruthénie, dans toutes les parties de l'ancien royaume de Pologne.

Le 17 juin, la France, l'Angleterre et l'Autriche présentèrent des notes séparées, où les demandes des trois cours étaient résumées dans les six points suivants : 1° amnistie complète et générale; 2° représentation nationale d'après la constitution donnée par Alexandre Ier à la Pologne en 1815; 3° nomination de Polonais aux fonctions publiques; 4° liberté pleine et entière de conscience; 5° usage exclusif de la langue polonaise comme langue officielle; 6° établissement d'un système régulier et légal de recrutement. Le refus que firent l'Angleterre et l'Autriche de s'unir à la France pour régler la question polonaise en cas du refus prévu du gouvernement russe fit échouer cette tentative. Le ministre russe, prince Gortchakoff, repoussa le projet d'une conférence européenne comme constituant une ingérence étrangère dans les affaires intérieures de la Russie, et proposa une conférence entre les trois puissances détentrices de possessions polonaises. A de nouvelles notes de la France, de l'Angleterre et de l'Autriche, qui déclaraient rendre la Russie responsable des conséquences de la prolongation des troubles, le gouvernement russe répondit qu'il ne croyait pas devoir rentrer dans une discussion sans objet.

La guerre était devenue sans merci. Le marquis Wielopolski avait été congédié, puis le grand-duc Constantin rappelé, et le général de Berg nommé lieutenant du royaume et investi de tous les pouvoirs. On en arriva à exciter les paysans contre les propriétaires; d'abord on leur confia la police rurale, les chargeant de la surveillance des routes et de l'arrestation des suspects; puis on promit à ceux qui aideraient à poursuivre les rebelles une partie des terres confisquées sur la petite noblesse et la bourgeoisie. Cependant l'insurrection tenait toujours sous le commandement de Bossak. Mais, au printemps de 1864, la guerre du Danemark attira l'attention ailleurs, et l'Autriche, en mettant la Galicie en état de siége, enleva aux insurgés leur dernier moyen de ravitaillement. Ils fu-

rent alors traqués, et la guerre finit faute de combattants : 500 patriotes avaient été exécutés, 20,000 étaient tombés sur les champs de bataille, 25,000 déportés, et 10,000 autres avaient formé une nouvelle émigration polonaise. Des ukases impériaux du 2 mars 1864 dépossèdent les anciens propriétaires au profit des paysans, et mettent toutes les fortunes entre les mains des chefs militaires. Un autre ukase règle l'organisation nouvelle des communes, de façon à n'y admettre que des paysans. Sont exclus de l'assemblée générale, des fonctions de maires et d'adjoints, les ecclésiastiques, les instituteurs, les juges de paix et toutes les personnes placées sous la surveillance de la police (tout le monde peut y être placé par simple mesure administrative et même sans le savoir), les juifs, etc. Les maires sont élus par l'assemblée générale, mais le chef du district et le gouverneur de la province ont le droit de casser l'élection, ou peuvent destituer les élus. De nouveaux ukases du 11 septembre 1865 confient à ces assemblées communales la surveillance de l'enseignement primaire et du culte catholique. Enfin, l'exécution de toutes ces mesures et le règlement des difficultés auxquelles elles peuvent donner lieu, sont confiés à un comité central siégeant à Varsovie, sous la présidence du lieutenant du royaume, et où n'entre pas un seul Polonais, mais, au contraire, les Russes les plus connus par leur ardeur systématique à dénationaliser la Pologne. C. P.

POLONCEAU (Antoine-Remi), ingénieur, né à Reims en 1778, m. en 1847, fut élève de l'École polytechnique, en sortit pour entrer dans les ponts et chaussées, et fit partie du corps d'ingénieurs chargé par le premier consul Bonaparte d'ouvrir à travers les Alpes la route du Simplon. Il reçut encore la mission de transporter au couvent du Grand-Saint-Bernard le mausolée du général Desaix, et réussit dans cette œuvre difficile à l'aide de machines ingénieuses dont il était l'inventeur. Nommé ingénieur à St-Omer, puis dans l'Isère, il fit exécuter la route du Lautaret, qui met Grenoble en communication avec Briançon, et percer la route des Échelles. Il devint ingénieur en chef du département du Mont-Blanc en 1812, et, en 1815, de celui de Seine-et-Oise. Il a introduit en France les routes à la Mac-Adam, et fait, le premier, usage du rouleau de compression qui sert à tasser les pierres sur les chemins. On lui doit encore l'emploi du béton dans les constructions hydrauliques en remplacement des pilotis, certaines modifications dans le système des ponts à bascule, la création de l'École normale primaire de Versailles, et celle de l'Institut agricole de Grignon. En 1830, on l'éleva aux fonctions d'inspecteur divisionnaire des ponts et chaussées, et, en 1832, il commença à Paris le beau pont de fer du Carrousel. Ce fut lui qui fournit les plans pour le chemin de fer de Paris à Rouen et la traversée de Rouen. Il a laissé, entre autres écrits : *Rapport sur les moulins à vent pour élever l'eau des puits*, 1817 ; *Recherches et travaux sur les constructions hydrauliques*, 1829 ; *Mémoire sur l'amélioration des routes et chaussées en cailloutis*, 1834 ; *Mémoire sur le nouveau système de ponts en fonte suivi dans la construction du pont du Carrousel*, 1839 ; *Considérations sur les causes des ravages produits par les rivières à pentes rapides et par les torrents*, 1847 ; *De l'aménagement des eaux en agriculture*, 1816, etc. B.

POLONCEAU (Jean-Barthélemy-Camille), ingénieur, fils du précédent, né à Chambéry en 1813, m. en 1859, entra à l'École centrale des arts et manufactures en 1833, fut attaché à la construction du chemin de fer de Versailles (rive gauche), et dirigea successivement l'exploitation de ce chemin, des chemins d'Alsace et du chemin d'Orléans. On lui doit les premiers plans des rotondes à locomotives, et divers perfectionnements dans les machines et le matériel roulant. Il a inventé, pour les halles rectangulaires, un système de combles avec arbalétriers en bois ou en fer et tirants en fer, lequel est devenu l'un des plus usités pour la construction des grandes gares.

POLYNÉSIE AMÉRICAINE, nom donné aux divers archipels d'îles à guano, situées au centre de l'océan Pacifique dans la Polynésie, et dont le gouvernement des États-Unis a pris possession en 1856. Ces îles sont placées entre 13° lat. S. et 10° lat. N., 151° long. O. et 171° long. E., au N. des îles de la Société et des Navigateurs, à l'E. des archipels Ellice, Gilbert et Marshall. Elles comprennent, au N. de l'Equateur : les îles *Makin* ou *Pitt* et *Maraki* ou *Mathieu* dans l'archipel Gilbert, *Barber*, *Samarang* ou *Prospect*, *Palmyre*, *Washington* ou *New-York*, *Walker* et *Christmas* ; au S. de l'Equateur : *Jarwis* ou *Bunker*, *Maldon*, *Flint*, *Penrhyn* ou *Bennett*, les archipels *Roggeween*, *Union* et *Phénix*.

PONCE DE LÉON (Luis), célèbre poëte lyrique espagnol, né en 1527, vraisemblablement à Grenade, m. en 1591, entra chez les Augustins de Salamanque en 1544, devint professeur de théologie à l'Université de cette ville, et se fit une grande réputation comme commentateur de la Bible. Dénoncé au tribunal de l'Inquisition pour une explication du sens mystique du *Cantique des Cantiques*, il subit un emprisonnement de cinq années. A la fin de sa vie, on le nomma provincial de son ordre. La meilleure édition de ses œuvres poétiques est celle de Madrid, 1804-1816, 6 vol. On y remarque surtout des odes religieuses, aussi distinguées par l'élévation de la pensée et la chaleur des sentiments que par la correction du style et l'harmonie de la versification. Ponce de Léon a aussi laissé des écrits ascétiques.

PONCHARD (Jean-Frédéric-Auguste), chanteur et comédien, né à Paris en 1789, m. en 1866, fils d'un maître de musique de St-Eustache, entra en 1808 au Conservatoire, où il eut pour maître de chant le célèbre Garat. Le genre de l'opéra-comique n'était encore que celui des comédies à ariettes ; Ponchard y réussit par son talent de comédien et la manière exquise dont il chantait des romances. Quand la partie musicale prit plus d'importance, son talent de chanteur y trouva plus à se développer, et il contribua puissamment aux succès des meilleurs ouvrages du temps, le *Petit Chaperon rouge*, *Mazaniello*, *Picaros et Diego*, et surtout *la Dame blanche*. Ponchard fut nommé professeur de chant au Conservatoire en 1819, place qu'il résigna en 1856. Il avait quitté le théâtre en 1834. Avec peu de voix il était un ténor parfait : il chantait avec un goût, une expression, un sentiment délicat de toutes les nuances, qu'il avait pris à l'école de son maître. Prononçant les paroles avec une clarté parfaite, contrairement à la méthode italienne, il savait ainsi augmenter les effets du chant, en faisant entendre la pensée du poëte, inspiratrice du musicien. Depuis sa retraite, Ponchard se fit souvent entendre dans les concerts, où il conserva la réputation du chanteur le plus habile, le plus expressif, le plus sympathique à son auditoire. Avec lui a fini la grande école de chant de Garat. C. D—Y.

PONSONBY (John, lord), diplomate anglais, né en 1770, m. en 1855, entra à la Chambre haute en 1806, et y fut toujours attaché au parti whig. On le chargea de missions à Buenos-Ayres en 1826, au Brésil en 1828, en Belgique en 1830, à Naples en 1832. Ambassadeur auprès du sultan, il prépara le traité de commerce de 1838. Il représenta l'Angleterre à la cour d'Autriche de 1846 à 1851.

PORTAL (Pierre-Barthélemy, baron), homme d'État, né en 1765 à Albarédès, près de Montauban, m. en 1845, perdit à la Révolution une fortune qu'il avait acquise comme armateur à Bordeaux. Il la rétablit après le 9 thermidor, devint membre du conseil de commerce et de la municipalité de Bordeaux, accepta en 1811 une place de maître des requêtes au conseil d'État, prêta serment à Louis XVIII en 1814, et résigna ses fonctions pendant les Cent-Jours. Nommé conseiller d'Etat après la deuxième Restauration, il fut chargé de soutenir à la Chambre des députés, en 1816, le projet de réorganisation de la Caisse des dépôts et consignations. Directeur des colonies au ministère de la marine en 1817, député de Tarn-et-Garonne et ministre de la marine en 1818, il entreprit de relever les forces navales de la France, et obtint un budget plus élevé pour son département. Appelé en 1821 à la Chambre des pairs, avec les titres de baron et de ministre d'État, il prit une part très-active à tous les travaux législatifs. Après avoir prêté serment à la monarchie de 1830, il s'éloigna des affaires publiques, par raison de santé, en 1837. On a publié ses *Mémoires*, Paris, 1846, 1 vol. in-8°. B.

PORTALIS (Joseph-Marie, comte), magistrat et homme politique, né à Aix (Provence) en 1778, m. en 1858, était fils de Jean-Etienne-Marie Portalis (*V. ce mot* dans le *Dictionnaire*). Il fut élevé par son père, le suivit en Allemagne après la journée du 18 fructidor, embrassa à son retour la carrière diplomatique, fut attaché à Joseph Bonaparte lors des négociations de Lunéville et d'Amiens, accompagna à Londres et à Berlin le général Andréossy, et résida quelque temps à Ratisbonne comme ministre plénipotentiaire près l'électeur archichancelier de l'Empire. Secrétaire général au ministère des cultes en 1805, maître des requêtes en 1806, conseiller d'Etat en 1808, directeur de l'imprimerie et de la librairie en 1810, il encourut, en 1811, une disgrâce pour ses ménagements envers l'abbé d'Astros (*V. ce mot*), son parent. Premier président de la Cour impériale d'Angers en 1813, conseiller à la Cour de cassation en 1815, envoyé à Rome pour

aplanir les difficultés qui s'étaient élevées à l'occasion du Concordat de 1817, pair de France en 1819, sous-secrétaire d'Etat au ministère de la justice en 1820, président de chambre à la Cour de cassation en 1824, il fit, en 1827, devant la Cour des pairs, son mémorable rapport sur la pétition de M. de Montlosier contre les Jésuites. En 1828, il fit partie du ministère Martignac en qualité de garde des sceaux, et, l'année suivante, échangea son portefeuille contre celui des affaires étrangères. A l'avénement du ministère Polignac, on le nomma premier président de la Cour de cassation. Portalis se rallia au gouvernement de Louis-Philippe, conserva ses fonctions de magistrat après la Révolution de 1848, fit partie de la commission exécutive qui fut créée à la suite du coup d'Etat du 2 décembre 1851, et, lorsqu'il prit sa retraite en 1852, entra au Sénat. Il était entré à l'Académie des sciences morales et politiques en 1839. On a de lui : *le Code civil du royaume de Sardaigne comparé au Code civil français*, 1844, in-8°; *Éloge du baron Mounier*, 1844, in-8°; *Observations sur l'organisation judiciaire*, 1848. — Un de ses fils, Frédéric Portalis, avocat distingué, est mort en 1846, après avoir été élu député du Var; un autre, Ernest, né en 1816, auditeur au conseil d'Etat en 1842, député de Toulon au moment de la Révolution de 1848, a été nommé maître des requêtes en 1852. — Leur cousin germain, Auguste Portalis, né à la Ciotat en 1801, substitut du procureur du roi à Meaux de 1822 à 1824, puis avocat au barreau de Paris, juge au tribunal civil de la Seine en 1828, vice-président de ce tribunal après la Révolution de 1830, conseiller à la Cour royale en 1831, député de Toulon, plus tard de Meaux, procureur général en février 1848, représentant de Seine-et-Marne à l'Assemblée constituante, est mort en 1855. B.

PORTO-NEVO (Royaume de), petit Etat d'Afrique, placé en 1863 sous la suzeraineté de la France. Il s'étend sur la côte de Guinée entre les villes de Lagos à l'E. et de Whydah à l'O., et comprend la presqu'île de Lagos, et, au N. de la lagune qu'elle sépare de la mer, quelques plaines sur les bords du lac Denham; 12,000 à 15,000 hab., de la tribu des Nangos. Ch.-l. *Porto-Novo*, par 6° 18' lat. N. et 0° 17' long. E.; exportation d'huile de palme. Les autres villages sont *Appa*, *Géribé* et *Appy*.

POTTER (Louis-Joseph-Antoine de), publiciste et historien belge, né à Bruges en 1786, m. en 1859, fut d'abord, en 1815, attaché à la légation des Pays-Bas à Rome, revint à Bruxelles en 1824, s'attira plusieurs procès pour des articles insérés dans le *Courrier des Pays-Bas*, et finit par être condamné à huit années de bannissement. La Révolution de 1830 le rappela : nommé membre du gouvernement provisoire, il proposa de proclamer la République; mais ses idées n'ayant point prévalu, il se retira à Paris, d'où il fit une guerre très-vive à la politique du roi Léopold. De retour dans son pays, en 1838, il continua d'écrire des brochures, et de se livrer à des recherches historiques ou philosophiques. De Potter était un des chefs du parti libéral, et très-ardent ennemi du clergé. Parmi ses écrits, on distingue : les *Considérations sur l'histoire des principaux conciles*, Bruxelles, 1816, 2 vol. in-8°, et l'*Esprit de l'Eglise*, Paris, 1821, 6 vol. in-8°, ouvrages refondus sous le titre d'*Histoire philosophique, politique et critique du christianisme et des églises chrétiennes*, 1836-37, 8 vol. in-8°; *Vie de Scipion Ricci*, 1825, 3 vol. in-8°; *la Révolution belge de 1828 à 1839, souvenirs personnels*, 1838-39, 2 vol. B.

POWELL (Baden), savant anglais, né à Londres vers 1798, m. en 1860, professeur de géométrie à l'Université d'Oxford depuis 1827, membre de la Société royale de Londres, a laissé, indépendamment d'un grand nombre de Mémoires insérés dans les recueils scientifiques : *Traité élémentaire d'optique*, Oxford, 1833; *Aperçu historique des progrès des sciences physiques et mathématiques*, Londres, 1834; *Rapports entre la vérité divine et la vérité humaine*, 1838; *Aperçu de la théorie des ondulations*, 1841; *l'Unité des mondes et de la nature*, 1855, in-8°.

PRADEL (Pierre-Marie-Michel-Eugène Coutray de), improvisateur français, né à Paris en 1787, m. en 1857, se fit connaître dans les dernières années de Napoléon Ier par des poésies de circonstance et des vaudevilles, prit part à la guerre de chansons qui fut faite au gouvernement de la Restauration, fut condamné à la prison en 1822 pour un volume intitulé *les Etincelles*, et se consacra depuis 1824 à l'improvisation poétique. Dans les séances qu'il donna jusqu'à la fin de sa vie, il sut vaincre avec une étonnante facilité toutes les difficultés : tragédies, comédies, vaudevilles, impromptus, bouts-rimés, acrostiches, il improvisa tout. Il y avait du talent dans toutes ces improvisations, mais on n'en a presque rien recueilli.

PRAGUE (Cercle de), division politique de l'Empire d'Autriche (Bohême), entre ceux de Leitmeritz et de Jung-Bunzlau au N., de Czaslau à l'E., de Tabor et de Pisek au S., de Pilsen et de Saatz à l'O. Il forme la partie centrale de la Bohême, arrosée par l'Elbe, la Moldau, la Beraun; 5,819 kilom. carrés; 655,614 habitants; ch.-l., *Prague*. C. P.

PRESCOTT (William-Hickling), historien américain, né à Salem (Massachusetts) en 1796, m. en 1859. Des biographies, des articles de critique, réunis sous le titre de *Mélanges biographiques et critiques*, 1843, 2 vol.; des *Essais critiques*, 1852; quatre grands ouvrages sur l'Espagne du XVe et du XVIe siècle : *Histoire de Ferdinand et d'Isabelle*, Boston et Londres, 1838, 3 vol. in-8°; *Histoire de la conquête du Mexique*, Boston, 1843, 3 vol. in-8°; *Histoire de la conquête du Pérou*, Boston, 1847, 3 vol. in-8°; *Histoire de Philippe II*, Boston, 1855, 2 vol. in-8°, inachevée; tels sont les titres qui le placèrent au rang des premiers historiens de notre siècle. On y remarque une longue et consciencieuse recherche des documents de toute nature, publiés et inédits; une exposition large et intelligente des faits, groupés d'après leurs rapports naturels plutôt que brutalement échelonnés suivant leurs dates; des descriptions pittoresques, des portraits pleins de vie, un style souvent énergique, coloré, poétique même sans être déplacé. Citoyen d'une république, petit-fils du colonel Prescott, l'un des fondateurs de la liberté américaine, l'historien montre dans ses écrits tout son dégoût pour ce despotisme qui, depuis Charles-Quint et Philippe II, enlevait à l'Espagne toute vie politique. Protestant zélé, il ne se contente pas de condamner l'Inquisition et l'intolérance, dont les calvinistes, il le reconnaît, n'étaient pas alors plus exempts que les catholiques; il se laisse parfois entraîner par les préjugés de sa religion à des appréciations inexactes; en même temps qu'il croit voir dans la Réformation un pas dans la civilisation, un progrès d'où ont découlé toutes les grandes découvertes scientifiques, il méconnaît la nature même du catholicisme, « qui fait appel, dit-il, aux passions et aux yeux, tandis que le protestantisme ne s'adresse qu'à la raison; il attribue la décadence de l'Espagne au malheur qu'elle a eu d'être soustraite à « cette grande lumière du XVIe siècle; » on peut lui reprocher enfin des longueurs et la profusion des détails sur des événements qui se rattachent à peine à son sujet. L'*Histoire de la conquête du Mexique* a été traduite en français par M. Amédée Pichot, Paris, 1846, 3 vol. in-8°; celle de *Philippe II*, par MM. Renson et Ithier, Paris et Bruxelles, 1860, 4 vol. in-8°. R.

PRÉVOST (Zachée), graveur, né à Paris en 1797, m. en 1861, étudia le dessin sous Regnault, la gravure sous Ingouf et Bervic. Il eut un sentiment très-vif de la couleur et de l'effet. Ses principales planches en taille-douce sont : *Corinne au cap Misène*, d'après Gérard; St *Vincent de Paul à la cour de Louis XIII*, et *Une Mendiante à Rome*, d'après Paul Delaroche; le St *Jérôme* de Ribeira; *les Noces de Cana* et *le Repas de Jésus chez Simon le Pharisien*, d'après Paul Véronèse. Prévost grava aussi à l'aqua-tinta les quatre tableaux de Léopold Robert, *les Moissonneurs*, *le Retour de la fête de la Madone*, *les Pêcheurs*, et *l'Improvisateur*.

PRIOLO (Benjamin), historien, né en 1602 à St-Jean-d'Angely, m. en 1667, était originaire d'une noble famille vénitienne. Il alla au congrès de Munster, 1644, comme secrétaire du duc de Longueville, et se mêla aux intrigues de la Fronde. Il a publié : *Ab excessu Ludovici XIII de rebus gallicis historiarum lib.* v, Paris, 1662, in-4°; 2e édition, *lib.* vii, ibid., 1665, in-4°; l'édition la meilleure est celle de Leipzig, 1686, in-8°. C'est l'histoire des événements qu'il avait vus; il a cherché à imiter la manière de Tacite et son indépendance.

PRISSE (Albert-Joseph-Florent, baron), né en 1788 à Maubeuge, d'une famille anglaise que les persécutions du règne de Charles II avaient contrainte de se réfugier dans le Hainaut, m. en 1856, fit ses études au lycée de Bruxelles, entra à l'École militaire de Fontainebleau, et fit, depuis 1809, plusieurs campagnes dans les chasseurs à pied de la garde impériale. Il devint capitaine au corps des ingénieurs topographes en 1813, quitta le service à la chute de l'Empire, le reprit, en 1817, dans l'armée des Pays-Bas, et y renonça encore en 1828 pour prendre à Namur la direction des mines du Luxembourg. Il participa à la Révolution belge, fut nommé, sous le gouvernement provisoire, lieutenant-colonel, puis colonel d'état-major, et chargé de la première organisation du dépôt de la guerre.

Le roi Léopold le prit pour aide de camp, le nomma général-major en 1834, puis gouverneur militaire de la province d'Anvers. Prisse signa, en 1842, le traité qui a établi les délimitations de la Belgique et des pays limitrophes, ainsi que la convention qui règle la navigation intérieure avec la Hollande. Lieutenant-général et ministre de la guerre en 1845, il réorganisa le personnel du service sanitaire, établit un service médical gratuit pour les officiers pensionnés, etc., et créa la section d'état-major chargée de dresser la carte de la Belgique. Enfin, depuis 1847, il fut gouverneur de la résidence royale, commandant de la 2e division territoriale et d'infanterie, et directeur des études des princes fils du roi. B.

PROUDHON (Pierre-Joseph), publiciste, né à Besançon en 1809, m. en 1865, appartenait à une branche de la famille du jurisconsulte du même nom. Après avoir fait ses études au collége de sa ville natale, il travailla dans diverses imprimeries, enrichit de notes une édition de la Bible, et ajouta aux *Éléments primitifs des langues* de l'abbé Bergier un *Essai de grammaire générale*, 1838. Il fournit, en 1839, quelques articles à l'*Encyclopédie catholique*. L'année suivante, il écrivit, pour un concours de l'Académie de Besançon, une défense de la *Célébration du dimanche*. Initié, par la lecture des œuvres de Rossi, à l'étude de l'économie politique, il écrivit aussi un mémoire intitulé : *Qu'est-ce que la propriété?* où il développait cet axiome devenu célèbre : « La propriété, c'est le vol. » A ses yeux, le travail seul était la justification de la propriété, et celle-ci était, non un droit naturel et imprescriptible, mais une sorte de possession s'agrandissant selon la mesure du travail. Cette idée inspira un second mémoire en 1841, puis un *Avertissement aux propriétaires*, qui attira des poursuites sur son auteur. En 1843, Proudhon prit la direction d'une entreprise de transports sur la Saône et le Rhône, et n'en publia pas moins deux ouvrages : *De la création de l'ordre dans l'humanité*, 1843, système d'organisation politique; et les *Contradictions économiques*, 1846, où les réformateurs utopistes, aussi bien que les économistes de l'école anglaise, sont vigoureusement combattus. Après la Révolution de 1848, il prit à Paris la rédaction du journal *le Représentant du peuple*, que l'autorité ne tarda pas à supprimer, et gagna une popularité qui le fit nommer représentant de la Seine à l'Assemblée constituante. Là, il se posa en chef de secte, repoussant l'abolition de la peine de mort, le droit au travail et la Constitution elle-même, mais échouant misérablement dans sa proposition d'impôt sur le revenu. Les idées qu'il ne pouvait faire prévaloir à la tribune, il les soutint dans plusieurs brochures, *le Droit au travail, les Malthusiens, Démonstration du socialisme, Idées révolutionnaires*, et dans trois journaux successifs, *le Peuple, la Voix du peuple* et *le Peuple de* 1850. Sa polémique passionnée contre tous les partis le fit déférer plusieurs fois aux tribunaux. En 1849, il créa une *Banque du peuple*, dans le but d'arriver à l'abolition de l'intérêt, à la circulation gratuite des valeurs, et par suite à la suppression du capital : cette institution avorta. Condamné à trois ans de prison pour délit de presse, Proudhon écrivit, pendant sa captivité, divers ouvrages : *Confessions d'un révolutionnaire*, 1849; *Actes de la Révolution*, 1849; *Intérêt et principal*, 1849, et *Gratuité du crédit*, 1850, résumé de ses discussions avec Bastiat; *la Révolution sociale démontrée par le coup d'État*, 1852. Depuis 1852, Proudhon rentra dans la vie privée. Il publia encore : *Manuel du spéculateur à la Bourse*, 1856; *De la justice dans la Révolution et dans l'Église*, 1858, ouvrage dont la condamnation judiciaire l'obligea de fuir pour quelque temps en Belgique; *la Guerre et la Paix*, 1860, recherches sur le droit de la force; *Théorie de l'impôt*, 1861; *les Majorats littéraires*, 1862. Après sa mort, on a imprimé de lui : *Du principe de l'art*, 1865; *De la capacité politique des classes ouvrières*, 1865; *Théorie de la propriété*, 1865.

PROVOST (Jean-Baptiste-François), né à Paris en 1798, m. en 1865, comédien français dans le haut comique, joignait à une intelligence profonde de son art un naturel parfait. Il entra au Théâtre-Français en 1835, et y devint sociétaire en 1839, en même temps que professeur de déclamation tragique au Conservatoire. Il jouait l'ancien répertoire avec un grand respect de la tradition et beaucoup d'habileté, notamment dans *l'Avare* de Molière, et ne se montra pas moins remarquable dans le répertoire moderne, comme dans le rôle de Claude de la tragédie de *Valéria*, 1852, dans les comédies *le Bonhomme Jadis*, 1854, *les Effrontés*, 1863, *le Gendre de M. Poirier*, etc.

PRUDENT (Émile), pianiste et compositeur, né à Angoulême en 1817, m. en 1863, élève de Zimmermann, s'est placé à la tête des exécutants français par la science du mécanisme et de la sonorité. Il réunissait aux formes pures des anciens maîtres le mouvement et l'expression de l'école moderne. On a de lui beaucoup d'œuvres pour piano seul ou avec orchestre, entre autres une *Fantaisie sur Lucie, l'Hirondelle, la Ronde de nuit, la Danse des Fées, les Naïades*, etc., un concerto d'une grande richesse intitulé *la Prairie*, etc.

PUGET-THÉNIERS, sous-préfecture des Alpes-Maritimes, sur le Var, à 45 kil. N.-O. de Nice; 1,240 hab.

PUGIN (Augustin-Welby-Northmore), architecte, né à Londres en 1811, m. en 1852, travailla d'abord aux décors des grands théâtres et à l'ameublement du château de Windsor, puis publia plusieurs recueils d'ornements, de meubles et d'accessoires relatifs au moyen âge, qui contribuèrent à ranimer en Angleterre le goût de l'art gothique. S'étant fait catholique, il éleva au culte romain une foule d'églises, de chapelles et de couvents; parmi ces constructions, on distingue la cathédrale de Ste-Marie à Derby, les églises de St-Chad à Birmingham et de St-Wilfrid à Manchester, l'église de Cheadle. Il a dirigé les travaux d'ornementation du nouveau palais de Westminster. On a de lui : *True principles of pointed or christian architecture*, 1841; *Glossary of ecclesiastical ornaments*, 1844; *Treatise on floriated ornaments*, 1849; *Treatise of chancel screens*, 1851. B.

PUIBUSQUE (Adolphe-Louis de), littérateur, né à Paris en 1801, m. en 1863, étudia le droit, exerça sous la Restauration les fonctions de sous-préfet, puis se consacra aux lettres. Sans parler de quelques poëmes couronnés dans les concours académiques, il a laissé : *Dictionnaire municipal*, 1838, 2 vol. in-8°; et 3e édit., 1844, 2 vol. in-8°, manuel analytique d'administration communale; *Code municipal annoté* (avec Leber), 1839, in-8°; *Histoire comparée des littératures espagnole et française*, 1843, 2 vol. in-8°; *le Comte Lucanor*, 1854, in-8°, apologues et fabliaux du XIVe siècle, traduits de l'espagnol, etc.

PUJOL (Abel de). *V.* Abel.

PUNO (Départ. de), division politique du Pérou, au S.-E. de la République, entre ceux de Cuzco au N., d'Aréquipa et de Moquegua à l'O., la Bolivie au S., le lac Titicaca et la Bolivie à l'E. Il forme, entre deux ramifications des Andes, une longue vallée arrosée par des cours d'eau qui se jettent au N. dans les Amazones, au S. dans le lac Titicaca. Climat chaud et humide; on y cultive le cacao, le café, le tabac, la canne à sucre; exploitation de quinquina; quelques mines d'or et d'argent auj. négligées. Ch.-l., *Puno;* pop., 286,000 hab. Ce département est divisé en 5 provinces : Carabaya, Azangaro, Lampa, Guancane, et Chuquito; il renferme, à 30 kil. de Puno, le bourg de *Vilqué*, où se tient tous les ans, à la Pentecôte, la foire la plus considérable du Pérou. C. P.

PUPILLES DE LA GARDE IMPÉRIALE, régiment composé d'enfants trouvés et d'enfants de troupe de 12 à 15 ans, organisé par décret de Napoléon Ier du 30 août 1811, et formant 8 bataillons de 800 hommes chacun, plus un bataillon de dépôt. Le recrutement se faisait dans tous les pays dépendants de la France, y compris le royaume d'Italie; aussi la plupart des enrôlés ne savaient pas le français. En décembre 1811, les *pupilles* furent commandés par des officiers de la vieille garde; pour les sous-officiers, on admettait des engagés volontaires de 16 à 20 ans, qui n'avaient d'abord que le nom d'*appointés*, jusqu'à ce qu'ils eussent l'âge de caporal, c.-à-d. 19 ans. En mars 1813, les *pupilles de la garde*, qui formaient un corps de 8,000 hommes environ, fournirent un régiment de tirailleurs, en donnant leurs sujets de 17 et 18 ans; ce fut un excellent régiment. Les pupilles trop jeunes restèrent à Versailles, leur ville de dépôt et de garnison, et au 30 mars 1814 accoururent à Paris combattre les étrangers à la barrière de Clichy. La même année, le régiment des pupilles fut dissous, chaque indigène retournant dans les pays qui cessaient d'être français. Dans la pensée de Napoléon, ce régiment des pupilles devait être le dépôt de recrutement de la *jeune garde*, comme celle-ci l'était de la *vieille garde*. L'uniforme des pupilles était l'habit-veste, en drap vert, avec collet et passepoils jaunes, pour les quatre premiers bataillons; et les quatre derniers, habit-veste blanc, avec collets, parements, passepoils et retroussis verts; l'arme fut le fusil de dragons. — Les pupilles eurent pour origine un corps de vélites hollandais : quand Louis Bonaparte fut nommé roi de Hollande, il y avait 2 bataillons, ensemble 800 hommes, de *vélites royaux*, composés des enfants d'officiers, sous-officiers et soldats morts au service, puis des orphelins de soldats de terre et de mer, et des enfants trouvés des hospices. Leur régiment, créé

pour le service des Indes, se trouvait alors à la suite de la garde royale hollandaise. Lors de la réunion de la Hollande à la France, ces vélites furent envoyés en France. Napoléon, passant en revue, le 11 février 1811, ce corps où il n'y avait d'hommes que les officiers et quelques sous-officiers, fut très-content de leur tenue et de leur instruction, et l'attacha à la garde impériale, par le décret cité plus haut, en le portant aussitôt à 9 bataillons, formant un régiment qui prit le nom de *Pupilles de la garde*, et qui s'administrait lui-même. — En 1860, Napoléon III a réinstitué les *pupilles de la garde*, qui forment un régiment de grands enfants commandé par des officiers de la garde impériale. C. D—Y.

PUPILLES DE LA MARINE, institution fondée par décret du 15 novembre 1862, en faveur des orphelins de la marine, et réglementée par décret du 8 avril 1863, déclarant aptes à devenir pupilles : 1° les orphelins de père et de mère, ou seulement de mère, fils d'officiers mariniers ou marins, morts au service, ou en jouissance d'une pension de retraite ou de demi-solde, ou morts victimes d'événements de mer à bord de navires de commerce ou de bateaux de pêche ; 2° les orphelins de père, et les orphelins de mère dont le père est en activité de service. L'âge d'admission est sept ans pour les orphelins de père et de mère, et neuf ans pour les autres. Les candidats sont présentés par les préfets des 5 arrondissements maritimes, et jugés par une commission permanente d'examen siégeant à Brest ; puis le ministre de la marine prononce sur leur admission. Les pupilles entrent à l'école des mousses dès l'âge de 13 ans, ou sont rayés du contrôle et rendus à leurs familles, si on ne les juge pas propres au service de mer. — Les ressources de l'établissement se composent de dons et de legs ; de secours fournis par la caisse des Invalides de la marine ; de subventions accordées par les départements et les communes. L'établissement est placé à Brest, sous la direction immédiate du préfet maritime, et la comptabilité y est tenue par le trésorier des Invalides de la marine.

PYRAMIDE (Lac de la), lac de l'Amérique septentrionale (États-Unis, État de Nevada), sur le revers oriental de la Sierra-Nevada, à 1,630 mèt. au-dessus du niveau de la mer, par 40° lat. N., et 122° long. O. Il a la forme d'un quadrilatère allongé du N. au S., et, à son extrémité méridionale, s'élance une pyramide naturelle, haute de 200 mèt., et ayant une ressemblance frappante avec celles d'Égypte. Ses eaux sont légèrement salées. Il reçoit, par la *Rivière de la Truite saumonée*, les eaux du lac Bigler. C. P.

Q

QUA — QUA

QUARTIERS (Anciens) de Paris, en 1788 et années suivantes. Il y avait, en 1788, 16 quartiers, représentés dans le Corps de ville par 16 *quarteniers* ; leurs noms, pris de leur situation topographique, étaient :

1. Cité.
2. Louvre.
3. St[s]-Innocents.
4. St-Eustache.
5. Palais-Royal.
6. Halle.
7. St-Denis.
8. St-Martin.
9. Hôtel-de-Ville.
10. Marais.
11. Place-Royale.
12. Ile Notre-Dame (aujourd'hui St-Louis).
13. Ste-Geneviève.
14. Sorbonne.
15. Luxembourg.
16. St-Germain-des-Prés.

La ville avait encore une autre répartition en 20 quartiers, mais c'était pour les commissaires de police au Châtelet. Cette division datait de 1703, et, le plus ordinairement, on la suivait dans les descriptions de Paris comme plus pratique. La voici :

1. La Cité.
2. St-Jacques-de-la-Boucherie.
3. Ste-Opportune.
4. Le Louvre ou St-Germain-l'Auxerrois.
5. Le Palais-Royal.
6. Montmartre.
7. St-Eustache.
8. Les Halles.
9. St-Denis.
10. St-Martin.
11. La Grève.
12. St-Paul ou la Mortellerie.
13. Ste-Avoye ou la Verrerie.
14. Le Temple ou le Marais.
15. St-Antoine.
16. La place Maubert.
17. St-Benoît.
18. St-André.
19. Luxembourg.
20. St-Germain-des-Prés.

Un 21e quartier, dit *faubourg St-Antoine*, avait été créé vers 1750.

En 1789, on divisa Paris en 60 districts, pour l'élection aux états généraux.

En 1790, un décret du 27 juin, de l'Assemblée constituante, partagea la ville en 48 sections.

Après la Terreur, un décret du 14 fructidor an II (31 août 1794) réduisit à 12 le nombre des 48 comités révolutionnaires de Paris, en groupant les sections 4 à 4. Quinze mois après, la loi du 19 vendémiaire an IV (10 octobre 1795) adopta cette division pour le partage de la ville en 12 arrondissements, siéges d'autant de mairies, qui remplacèrent la mairie unique de Paris. La loi du 28 pluviôse an VIII (17 février 1800) substitua le nom de *divisions* à celui de *sections*.

Enfin, un arrêté préfectoral remplaça les *divisions* par des *quartiers*, dont Paris continua d'avoir 48, jusqu'à la fin de l'année 1859.

La connaissance des *sections, lieux d'assemblées, arrondissements*, et *quartiers* de Paris, ainsi que des divers noms qui leur furent imposés depuis la Révolution, suivant les époques, étant utile, et quelquefois indispensable pour l'intelligence parfaite d'une foule de récits historiques, et de scènes de Paris révolutionnaire, nous en donnons le Tableau à la page suivante. Les lieux d'assemblées étaient toujours une église ou une chapelle de la circonscription, surtout après l'abolition du culte, en novembre 1793.

Des notes topographiques, au bas de la page, éclaircissent ce que les désignations pourraient avoir d'obscur ; car près de la moitié des édifices (23 sur 49) nommés ici n'existent plus ; vendus pendant la Révolution comme biens nationaux, presque tous ont été démolis il y a déjà 50, 60, et 70 ans au moins.

La dernière colonne de notre Tableau montre synoptiquement le rapport des anciennes sections révolutionnaires avec les 48 quartiers et les 12 *arrondissements* qui existèrent de 1810 à la fin de 1859. C. D—Y.

NOMS DES SECTIONS DE PARIS. (1790-1795)	NOMS DES SECTIONS DE PARIS. (1793-1794)	LIEUX D'ASSEMBLÉES.	ARRONDISSEMENTS (1795-1859)	QUARTIERS (1810-1859)
1. des Tuileries	.....	Eglise des Feuillants [1]	1er.	des Tuileries.
2. des Champs-Élysées	.....	Chapitre St-Nicolas [2]		des Champs-Elysées.
3. de la Place-Vendôme	des Piques	E. des Capucines [3]		de la Place-Vendôme.
4. du Roule	de la République	E. des Capucins [4]		du Roule.
5. des Filles-St-Thomas, ou de la Bibliothèque.	de Mil-sept-cent-quatre-vingt-douze; puis, Lepelletier.	E. des Filles-St-Thomas [5]	2e.	Feydeau.
6. Grange-Batelière	des Capucins; puis, Mirabeau; puis, du Mont-Blanc.	Dépôt des Gardes-Françaises [6]		de la Chaussée-d'Antin.
7. du Palais-Royal, ou St-Roch.	de la Butte-des-Moulins; puis, de la Montagne.	E. St-Roch [7]		du Palais-Royal.
8. du Faub.-Montmartre	.....	E. St-Joseph [8]		du Faub.-Montmartre.
9. des Postes	du Contrat-Social	E. St-Eustache [9]	3e.	St-Eustache.
10. de la Fontaine-Montmorency	de la Fontaine-Molière; puis, de Brutus.	E. St-Joseph [10]		Montmartre.
11. Place Louis XIV, ou des Victoires; puis, des Pet.-Pères.	du Mail; puis, Guillaume-Tell.	E. N.-D.-des-Victoires [11]		du Mail.
12. Poissonnière	.....	E. St-Lazare [12]		du Faub.-Poissonnière.
13. de l'Oratoire	des Gardes-Françaises	E. de l'Oratoire [13]	4e.	St-Honoré.
14. de Ste-Opportune; puis, du Marché-des-Innocents.	des Halles-Marchés	E. Ste-Opportune [14]		du Marché-des-Innocents.
15. du Louvre	du Muséum	E. St-Germain-l'Auxerrois [15]		du Louvre.
16. de la Halle-au-Blé; puis, de Grenelle.	.....	E. St-Honoré [16]		de la Banque-de-France.
17. de Bonne-Nouvelle	.....	E. Bonne-Nouvelle [17]	5e.	de Bonne-Nouvelle.
18. Mauconseil	Bon-Conseil	E. St-Jacques-de-l'Hôpital [18]		Montorgueil.
19. du Faub.-St-Denis; puis, des Filles-Dieu.	du Faub.-du-Nord	E. St-Laurent [19]		du Faub.-St-Denis.
20. des Récollets; puis, de Bondi.	.....	E. des Récollets [20]		de la Porte-St-Martin.
21. des Lombards	.....	E. St-Jacq.-de-la-Boucherie [21]	6e.	des Lombards.
22. des Gravilliers	.....	E. St-Martin-des-Champs [22]		de St-Martin-des-Champs.
23. du Temple	.....	E. des PP.-de-Nazareth [23]		du Temple.
24. de la Trinité; puis, du Ponceau.	des Amis-de-la-Patrie	E. de la Trinité [24]		de la Porte-St-Denis.
25. de Beaubourg	de la Réunion	E. St-Merry [25]	7e.	Ste-Avoye.
26. des Enfants-Rouges	des Marais; puis, de l'Homme-Armé.	E. des Enfants-Rouges [26]		du Mont-de-Piété.
27. du Roi-de-Sicile	des Droits-de-l'Homme	E. du Petit-St-Antoine [27]		du Marché-St-Jean.
28. des Arcis	.....	E. St-Jean-en-Grève [28]		des Arcis.
29. des Quinze-Vingts	.....	E. des Enfants-Trouvés [29]	8e.	des Quinze-Vingts.
30. de la Place-Royale	des Fédérés; puis, de l'Indivisibilité.	E. des Minimes [30]		du Marais.
31. de Popincourt	.....	E. de Trainel [31]		de Popincourt.
32. de Montreuil	.....	E. Ste-Marguerite [32]		du Faub.-St-Antoine.

1. Rue St-Honoré, presque au coin oriental de la rue Castiglione actuelle. Démolie en 1804.

2. Rue du Faub.-St-Honoré, n. 193.

3. A l'extrémité N., et dans l'axe de la place Vendôme, sur l'emplacement même de la rue de la Paix; démolie en 1807, pour le percement de cette rue.

4. Rue du Faub.-St-Honoré, près de l'Assomption.

5. Sur l'emplacem. de la place de la Bourse, vis-à-vis de la rue Vivienne. Démolie en 1808.

6. Au coin de la rue de la Chaussée-d'Antin et du boulevard des Capucines.

7. Rue St-Honoré, entre les n. 296 et 298.

8. Rue du Faub.-Montmartre.

9. Entre la place de ce nom à l'O., la rue Montmartre à l'E., et les Halles centrales au S.

10. Rue Montmartre, sur l'emplacement du marché St-Joseph, entre la rue de ce nom et celle du Croissant. Démolie en 1793.

11. Dite aussi des Petits-Pères, sur la place de ce nom.

12. Rue du Faub.-St-Denis, n. 107. Démolie en 1823.

13. Rue St-Honoré, n. 137, au coin de la rue de l'Oratoire-du-Louvre.

14. Rue de l'Aiguillerie; démolie en 1792: son entrée était où l'on voit la maison portant le n. 2.

15. Sur la place du Louvre, vis-à-vis de la colonnade de ce palais.

16. Rue St-Honoré, au droit du vieux Louvre, vers les n. 14 et 16. Démolie en 1792.

17. Ou Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle, rue de ce nom et rue Beauregard. L'église actuelle est moderne, et fut élevée, de 1823 à 1828, sur l'emplacement de l'ancienne, démolie en 1797.

18. Rue St-Denis, au coin de la rue Mauconseil. Démolie en 1823.

19. Au fond de la place de ce nom, devant le boulevard de Strasbourg et vis-à-vis la rue de Fidélité.

20. Au coin de la rue de ce nom et de la rue St-Laurent, à l'hospice des Incurables-hommes, rue du Faub.-St-Martin, n. 166.

21. Jadis sur la place de ce nom. La tour qui existe dans le beau square St-Jacques-la-Boucherie, rue de Rivoli, faisait partie de cette église, démolie en 1797.

22. Rue St-Martin, entre les n. 208 et 210.

23. Ou Notre-Dame-de-Nazareth, rue du Temple, n. 17. Supprimée en 1790, et convertie en propriété particulière.

24. Au coin des rues St-Denis et Grenétat. Démolie en 1817.

25. Rue St-Martin, entre les n. 76 et 78.

26. Rue Portefoin, près du Temple. Démolie en 1796. Sur son emplacement fut ouverte la rue des Enfants-Rouges.

27. Rue St-Antoine, n. 69. Transformée en maison d'habitation en 1804.

28. Derrière l'Hôtel de Ville, vers St-Gervais. Démolie pendant la Révolution; sur une partie de son emplacement, on éleva l'ancienne salle St-Jean de cet hôtel.

29. Rue du Faub.-St-Antoine, n. 124, 126, à l'hôpital de ce nom.

30. Rue des Minimes, en face de la rue de la Chaussée-des-Minimes. Démolie en 1798. La rue de la Chaussée-des-Minimes fut prolongée sur son emplacement jusqu'à la rue St-Gilles.

31. Ancien couvent des religieuses de la Madeleine-de-Trainel, rue de Charonne, n. 100. Vendue en 1802.

32. Rue St-Bernard, entre les n. 36 et 38 faub. St-Antoine.

NOMS DES SECTIONS DE PARIS. (1790-1795)	(1793-1794)	LIEUX D'ASSEMBLÉES.	ARRONDISSEMENTS (1795-1859)	QUARTIERS (1810-1859)
33. Ile-St-Louis.	de la Fraternité.	E. St-Louis-en-l'Ile [33]	9e.	de l'Ile-St-Louis.
34. de l'Hôtel-de-Ville.	de la Maison-Commune; puis, de la Fidélité.	E. St-Gervais [34]		de l'Hôtel-de-Ville.
35. de l'Arsenal.		E. St-Paul [35]		de l'Arsenal.
36. de l'Ile-Notre-Dame.	de la Cité.	E. Notre-Dame [36]		de la Cité.
37. des Quatre-Nations.	de l'Unité.	E. St-Germain-des-Prés [37]	10e.	de la Monnaie.
38. de la Fontaine-de-Grenelle.		E. St-Thomas-d'Aquin [38]		du Faub.-St-Germain.
39. de la Croix-Rouge.	du Bonnet-Rouge; puis, de l'Ouest.	E. des Prémontrés [39]		de St-Thomas-d'Aquin.
40. des Invalides.		E. des Invalides [40]		des Invalides.
41. des Thermes-de-Julien.	de Beaurepaire; puis, Régénérée; puis, Chalier.	E. des Mathurins [41]	11e.	de la Sorbonne.
42. du Luxembourg.	de Mucius-Scévola.	E. des Carmes [42]		du Luxembourg.
43. du Théâtre-Français (alors au faub. St-Germain).	des Cordeliers; puis, des Marseillais; puis, de Marat.	E. St-André-des-Arts [43]		de l'Ecole-de-Médecine.
44. de Henri IV.	du Pont-Neuf; puis, Révolutionnaire.	E. des Barnabites, et la Sainte-Chapelle [44].		du Palais-de-Justice.
45. du Jardin-du-Roi.	des Sans-Culottes.	E. St-Nicolas-du-Chardonnet [45]	12e.	du Jardin-des-Plantes.
46. de l'Observatoire.		E. du Val-de-Grâce [46]		de l'Observatoire.
47. des Gobelins.	du Finistère; puis, de Lazouski.	E. St-Marcel [47]		St-Marcel.
48. de Ste-Geneviève.	du Panthéon-Français.	Chap. du Collége de Navarre [48].		St-Jacques.

33. Rue St-Louis-en-l'Ile, vers l'extrémité E. de cette rue, qui, en 1793, était appelée de la *Fraternité*.

34. Derrière l'Hôtel de Ville, à l'E.

35. Rue St-Paul, vis-à-vis la rue Neuve-St-Anastase. Démolie en 1796.

36. Cathédrale actuelle, sur la place de son nom, presque à l'extrémité orientale de l'Ile Notre-Dame ou de la Cité.

37. Sur la place de ce nom, près de l'ancien palais abbatial de St-Germain-des-Prés, rue de l'Abbaye, et auj. propriété particulière.

38. Sur la place de ce nom, devant la rue St-Dominique-St-Germain.

39. A l'angle des rues de Sèvres et du Cherche-Midi, près du carrefour de la Croix-Rouge. Démolie en 1797.

40. Dans l'intérieur de l'hôtel des Invalides, à l'extrémité N. de la cour d'honneur.

41. Rue des Mathurins-St-Jacques, presque au coin de la rue St-Jacques. Démolie après 1790.

42. Les Carmes déchaussés, rue de Vaugirard, près la rue d'Assas.

43. Rue St-André-des-Arts, sur la place actuelle qu'elle occupait. Démolie en 1797.

44. Les Barnabites étaient près de l'ancienne place du Palais-de-Justice, près de l'angle de la rue de Constantine actuelle et du boulevard de Sébastopol. Supprimée en 1790 et démolie en 1862. — La Ste-Chapelle est celle du Palais, enclavée dans l'aile du S. de cet édifice.

45. Rue des Bernardins, à l'angle de la rue St-Victor.

46. Rue St-Jacques, n. 300-304.

47. Place de la Collégiale, n. 3, faub. St-Marceau, au bout de la rue des Francs-Bourgeois. Démolie en 1806.

48. Rue de la Montagne-Ste-Geneviève, où est maintenant l'Ecole polytechnique.

QUEENSLAND, c.-à-d. *Terre de la Reine*, colonie anglaise de l'Australie, détachée en 1859 de la Nouvelle-Galles du Sud. Elle comprend la côte du N.-E. de l'Australie depuis le détroit de Torrès jusqu'à la pointe Danger; elle est bornée au S. par une ligne quittant la côte à ce dernier point, coupant les montagnes Bleues au mont Lindsay, suivant le Barwan jusqu'au 146° long. E., et de là le 29° lat. S. jusqu'au 138° 40' long. E., qui forme sa limite occidentale jusqu'au golfe de Carpentarie, à l'embouchure du Flinders. Les côtes seules de ce pays, qui forma, de 1843 à 1859, le district de Moreton-Bay dans la Nouvelle-Galles, sont bien connues. La côte orientale offre une chaîne de montagnes parallèles, dont quelques pics (le Hay, le Lindsay) atteignent 1,500 à 1,800 mèt.; elles divisent le pays en deux bassins : au S. sont les cours supérieurs du Victoria ou Barcoo, du Warrego, et des bras septentrionaux du Darling, Maranoa, Condamine, Barwan; à l'E., descendent à la mer des fleuves de peu d'étendue, mais formant de beaux ports, Brisbane, Burnett, Fitzroy, Burdekin. La superficie est de 1,399,950 kil. carrés. Les côtes orientales renferment de riches pâturages; on comptait, en 1861, plus de 23,000 chevaux, 425,000 bêtes à cornes, 3,285,000 bêtes à laine; on cultive avec succès le coton, qui fournit des variétés *longue soie* plus fines que celui de la Géorgie, et la canne à sucre. Des explorations ont déjà fait reconnaître dans les montagnes de riches mines de houille, de cuivre et d'or, et, en 1862, on a exporté plus de 8,000,000 de livres de laine. La colonie est divisée en 16 districts; la population était, en 1864, de 60,000 Européens, et environ 15,000 indigènes. La capitale est *Brisbane*. C. P.

QUÉRARD (Joseph-Marie), né à Rennes en 1797, m. en 1865, a publié, entre autres ouvrages : *la France littéraire*, 1826-42, 10 vol. in-8°, dictionnaire bibliographique des savants, historiens et gens de lettres de France, ainsi que des littérateurs étrangers qui ont écrit en français; *la Littérature française contemporaine*, ouvrage destiné à compléter le précédent, mais dont il ne donna que 2 vol. in-8°, 1839-44; *les Auteurs déguisés de la littérature contemporaine*, 1845; *les Supercheries littéraires dévoilées*, 1845-56, 5 vol. in-8°, galerie des auteurs apocryphes, supposés, déguisés, plagiaires, etc.; *Dictionnaire des ouvrages polyonymes et anonymes de la littérature française*, 1846-47 in-8°; *les Ecrivains pseudonymes*, 1854-60, 2 vol. in-8°; *le Quérard, Archives d'histoire litéraire, de biographie et de bibliographie françaises*, 1855-56, 2 vol in-8°.

QUINTANA (Manuel-José), poëte espagnol, né à Madrid en 1772, m. en 1857. Tout en remplissant l'emploi d'agent fiscal de la junte du commerce et de la monnaie, il se fit connaître par des poésies détachées, que l'on réunit en 1802, et par deux tragédies, *le Duc de Viseu*, 1801, dont le sujet est emprunté à l'histoire du Portugal, et *Pélage*, 1805, pièce essentiellement nationale. Nommé censeur des théâtres, il collabora à un journal intitulé *Variétés de sciences, de littérature et de beaux-arts*, et publia, en 1807, une suite d'excellentes biographies sous le titre de *Vidas de los Españoles celebres*. En 1808, il donna une précieuse *Collection de poésies espagnoles depuis Juan de Mena jusqu'à nos jours*, 3 vol., ainsi que des *Odes à l'Espagne libre*, et entreprit un journal, le *Semenario patriótico*. Pendant l'occupation française, il fut successivement employé supérieur de la secrétairerie générale de la junte centrale, secrétaire-rédacteur des décrets royaux, secrétaire chargé de l'interprétation des langues, et membre de la junte supérieure de censure. Enfermé dans la forteresse de Pampelune après les événements de 1814, il ne recouvra la

liberté que sous le gouvernement constitutionnel de 1820. On lui rendit alors la place de secrétaire pour l'interprétation des langues, et celle de membre consultatif de la junte de censure; en 1821, il reçut la présidence du Conseil dirigeant des études. Après la réaction de 1823, il se retira dans l'Estramadure, et ce fut seulement en 1829 qu'on l'appela à la junte du Muséum des sciences naturelles de Madrid. En 1830, il fit paraître un 2e vol. de ses *Biographies des Espagnols célèbres*. Il reprit, en 1833, l'emploi de secrétaire pour l'interprétation des langues, en 1836 la présidence de la direction des études, se vit élever à la dignité de sénateur du royaume, fut gouverneur de la reine Isabelle II de 1840 à 1843, et, en 1855, fut solennellement couronné par cette reine, dans le palais du Sénat, comme poëte lauréat de l'Espagne. Quintana a continué la tradition des anciens poëtes espagnols, purifié la langue, élevé le vol de la poésie populaire, et enflammé les âmes par ses chants énergiques, nourris de glorieux souvenirs. Son calme inaltérable au milieu des vicissitudes de la fortune le fit surnommer *le Chantre philosophe*. B.

R

RAD — RAD

RACHEL (Élisabeth-Rachel Félix, connue sous le nom de Mlle), tragédienne, née en 1821 au vge de Munf, canton d'Argovie (Suisse), d'une pauvre famille de colporteurs israélites, m. en 1858. Elle n'avait guère que 10 ans quand ses parents se rendirent à Lyon pour y exercer leur industrie avec leurs enfants. Elle et sa sœur Sarah allaient vendre des oranges et chanter dans les rues et dans les cafés. La famille vint à Paris en 1831, et Rachel fut présentée à Choron, qui l'admit dans son école de chant, mais bientôt lui conseilla de se vouer à la tragédie, et la fit entrer chez Saint-Aulaire, ancien comédien du Théâtre-Français, qui tenait une école de déclamation. Rachel, admise au Conservatoire en 1833, débuta au théâtre du Gymnase en 1837, dans un vaudeville intitulé *la Vendéenne*. Son succès ayant été des plus médiocres, elle prit des leçons de Samson, sociétaire de la Comédie-Française. En 1838, elle fit son premier début au Théâtre-Français, et joua Camille dans l'*Horace* de Corneille : ses rares qualités frappèrent les spectateurs, et elle devint à la mode; on l'appelait dans les salons du faubourg St-Germain pour l'entendre réciter quelques belles scènes tragiques, et les plus nobles personnages, Chateaubriand entre autres, lui donnaient la réplique. Rachel obtint ses plus beaux triomphes dans les tragédies de Corneille et de Racine : Emilie de *Cinna*, Pauline de *Polyeucte*, Hermione d'*Andromaque*, Roxane de *Bajazet*, *Phèdre*, furent ses principaux rôles de prédilection. Elle joua aussi, dans le répertoire moderne, le drame et quelquefois la comédie, *Adrienne Lecouvreur* de Scribe et Legouvé, *Horace et Lydie* de Ponsard, *Mlle de Belle-Isle* d'Alexandre Dumas, etc. Elle alla jouer en Russie, 1853, où on la paya magnifiquement, et en 1855 entreprit, dans les divers États de l'Union américaine, une campagne dramatique pendant laquelle elle ruina sa santé, que l'air de la Provence ne put rétablir. — Rachel paraît être la plus grande tragédienne que la France ait eue; sans éducation première, elle se fit à peu près seule, et joignait, avec un art ou un instinct merveilleux, l'idéal au vrai. Le caractère de son talent était la sobriété et la profondeur; elle obtenait les plus grands effets avec les moyens les plus simples; sa diction, son jeu de physionomie, son geste, sa démarche, étaient admirables. Elle réussissait surtout dans l'expression de la haine et de la jalousie; aussi Hermione, Phèdre, Emilie, Roxane étaient de ses plus beaux rôles. C. D—y.

RACZYNSKI (Edouard, comte de), savant polonais, né à Posen en 1786, m. en 1845, reçut une brillante éducation, entra, en 1807, dans la légion polonaise formée par Napoléon Ier, et, après les événements de 1814, fit un long voyage en Turquie et dans l'Asie Mineure. Il forma une riche bibliothèque, qu'il a laissée à sa ville natale. Outre une collection en 21 vol. des meilleurs ouvrages écrits en polonais, il a publié : *Voyage pittoresque dans quelques provinces de l'Empire ottoman*, Berlin, 1825; *Histoire du règne de Jean-Casimir*, Posen, 1829; *le Médailler de Pologne*, ibid., 1841-45, 4 vol. in-8°; *Codex diplomaticus Lithuaniæ*, Breslau, 1845, in-4°; *Codex diplomaticus majoris Poloniæ*, Posen, 1840, etc. — Son frère, Athanase Raczynski, né en 1788, a été ambassadeur de Prusse à Copenhague, à Lisbonne et à Madrid, et est auteur des ouvrages suivants : *Histoire de l'art moderne en Allemagne*, Paris, 1836-42, 3 vol. in-8°; *les Arts en Portugal*, ibid., 1846, in-8°.

RADETZKY (Jean-Joseph-Wenzel-Antoine-François-Charles, comte de Radetz-), général autrichien, né en 1766, à Trzebnitz (Bohême), m. en 1858, entra en 1784, en qualité de cadet, dans un régiment de cavalerie hongroise, fit la guerre des Turcs en 1788-89, servit dans les Pays-Bas et sur les bords du Rhin de 1792 à 1795, et, envoyé en Italie comme capitaine et aide de camp de Beaulieu en 1796, mérita le grade de major, et le poste de commandant du corps des pionniers. Aide de camp de Mélas en 1800, il se distingua à la bataille de Marengo et fut nommé lieutenant-colonel; puis, placé comme colonel à la tête des cuirassiers de l'archiduc Albert, il prit part à la bataille de Hohenlinden. Pendant la guerre de 1805, promu au grade de major-général, il servit dans le corps de Davidovitsch. En 1809, il se signala à la bataille de Wagram, et en fut récompensé par le grade de feld-maréchal-lieutenant. Bientôt chef de l'état-major général, il contribua puissamment à la réorganisation de l'armée autrichienne. En 1813, il assista aux batailles de Kulm et de Leipzig, et, durant la campagne de France en 1814, au combat de La Rothière. Après la paix de Vienne, il fut général divisionnaire à Œdenburg, puis à Ofen, et commanda la place d'Olmütz de 1821 à 1831. Nommé général en chef des troupes autrichiennes en Italie, il fut élevé au rang de feld-maréchal en 1836. Lorsque éclata la Révolution italienne de 1848, il évacua Milan pour n'être pas coupé de ses communications par l'insurrection de la Lombardie et de Venise, et se replia dans le quadrilatère marqué par les villes fortes de Peschiera, Mantoue, Legnano, et Vérone, où il se tint sur la défensive. Renforcé par l'armée que lui amena Nugent, il attaqua et vainquit les Toscans à Curtatone; battu à Goïto par Charles-Albert, roi de Sardaigne, il prit une éclatante revanche à Custozza, et put rentrer dans Milan. L'année suivante, après un armistice que le roi rompit le premier, Radetzky envahit le Piémont, et ruina la cause italienne à la bataille de Novare. Charles-Albert ayant abdiqué, son fils et successeur Victor-Emmanuel dut accepter la paix qu'on lui dictait. Radetzky, se portant ensuite contre Venise avec son lieutenant Haynau, la réduisit par un long bombardement. Nommé gouverneur général et commandant militaire de tout le royaume Lombard-Vénitien, il conserva ces fonctions jusqu'en 1856, époque où il prit sa retraite. On a de lui : *Sur le but des champs de manœuvres pendant la paix*, 1816; *Considérations sur la situation militaire de l'Autriche*, 1828; *Considérations sur les forteresses*, 1827. B.

RADOWITZ (Joseph de), général et homme d'État prussien, né en 1797 à Blankenbourg, m. en 1853, fit ses études à Paris, puis à l'école militaire que le roi Jérôme Bonaparte avait fondée à Cassel, et entra en 1813, en qualité de sous-lieutenant, dans l'artillerie westphalienne. Après la dissolution du royaume de Westphalie, il passa au service de l'électeur de Hesse, et fit la campagne de 1814 contre la France. Au rétablissement de la paix, il professa les mathématiques à l'école de Cadets de Cassel, et entra capitaine, en 1823, dans l'état-major de l'armée prussienne. Major en 1828, chef de l'état-major général de l'artillerie en 1829, lieutenant-colonel en 1838, colonel en 1840, ministre près les cours de Wurtemberg, de Darmstadt et de Nassau en 1842, général-major en 1845, il se mit à la tête du parti contre-révolutionnaire, et exerça une grande influence sur le roi Frédéric-Guillaume IV, avec lequel il était uni par la conformité des idées politiques et religieuses. Les lettres patentes du 3 février 1844, par lesquelles le roi accordait à ses sujets une *Constitution d'États*, avaient été in-

spirées par Radowitz, qui exposa encore ses plans dans des *Dialogues d'actualité sur l'État et l'Eglise*, 1846. Mais on ne vit que des utopies dans ce livre, écrit d'ailleurs avec un rare talent de style. Quand la Révolution française de 1848 eut son contre-coup à Berlin, Radowitz se démit de tous ses emplois. Élu néanmoins député au Parlement de Francfort, il y siégea à la droite, prit la défense du principe de l'unité allemande, et demanda qu'on secourût l'Autriche menacée en Italie. Appelé au ministère des affaires étrangères en 1850, au moment où la question de l'hégémonie de l'Allemagne menaçait d'amener la guerre, il combattit avec une extrême énergie les prétentions de l'Autriche. En 1852, il fut nommé inspecteur-général des écoles militaires. On a de lui : *Manuel des mathématiques pures appliquées*, 1827; *Essai sur la théorie, ou degré de confiance qu'on peut avoir dans les observations et les expériences*, 1828; *Théorie du ricochet*, 1835. B.

RAFFENEL (Anne-Jean-Baptiste), voyageur, né à Versailles en 1809, m. en 1858, visita, de 1826 à 1842, les Antilles, le Brésil, les Etats-Unis, Madagascar, Bourbon et les côtes d'Afrique, et fit partie, en 1843, d'une commission chargée d'explorer la Falémé, affluent du Sénégal, ainsi que les pays du Bondou et du Bambouk. Cette exploration, qui résolut la question de jonction des cours supérieurs du Sénégal et de la Gambie, a été retracée dans le *Voyage dans l'Afrique occidentale*, qu'il publia en 1846. Chargé, cette même année, d'une nouvelle mission, il entreprit de traverser l'Afrique depuis le Sénégal jusqu'au bassin du Nil; il ne put pénétrer que jusqu'aux limites du Siégo, où les Kaartans le retinrent plusieurs mois prisonnier. La relation de ce voyage a été publiée sous le titre de *Nouveau Voyage dans le pays des Nègres*, 1856, 2 vol. in-8°. Raffenel occupait depuis peu de temps le poste de sous-commissaire de marine à Dinan, lorsqu'en 1855 il fut nommé gouverneur de Ste-Marie de Madagascar, où il mourut. B.

RAFFET (Denis-Auguste-Marie), peintre de genre et dessinateur, né à Paris en 1804, m. en 1860, fut élève de Charlet, puis de Gros en 1827. Il essaya d'abord de la peinture d'histoire, où il réussit médiocrement, vit qu'il faisait fausse route, et se contenta désormais d'être un dessinateur de premier ordre, un peintre au crayon lithographique, et un charmant aquarelliste. On cite parmi ses grands dessins lithographiés la *Revue des morts*, composition fantastique, sorte de résurrection des morts des armées de Napoléon se pressant devant l'ombre du grand capitaine. Raffet a composé beaucoup de dessins pour plusieurs grandes publications de librairie, telles que les *Chansons* de Béranger, les œuvres de Walter Scott et de Chateaubriand, l'*Histoire de la Révolution française* et l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* de M. Thiers, le poëme de *Napoléon en Égypte* et les satires de *la Némésis* de M. Barthélemy, le *Voyage en Crimée et dans l'Asie Mineure* de M. le comte Anatole Demidoff, etc. Le caractère distinctif des dessins de Raffet est une vérité parfaite, sans idéal, et une très-habile entente de la composition : on y sent les études sérieuses du peintre d'histoire. B.

RAFN (Charles-Christian), archéologue danois, né en 1795 à Brahesborg (Fionie), m. en 1864, prit une grande part, en 1825, à la fondation de la Société des antiquaires du Nord. On lui doit : *Traditions héroïques du Nord*, 1825-30, 3 vol. in-8°; une édition du *Chant de mort de Regnar Lodbrog*, 1826; *Sagas du Nord*, 1829-30, 3 vol.; *Fareyinga saga*, histoire des premiers temps des îles Feroë, 1832; *Antiquitates americanæ, seu Scriptores septentrionales rerum ante-Columbianarum in Americâ*, 1837; *Monuments historiques du Groënland* (avec Finn Magnussen), 1838-45, 3 vol. Il a encore travaillé aux *Antiquités russes*, 1850-52, 2 vol., où sont réunis les détails fournis sur la Russie par les sources islandaises. B.

RAGGI (Nicolas-Bernard), statuaire, né à Carrare en 1791, m. en 1862, étudia à Milan sous la direction de Bartolini, prit des leçons de Bosio à Paris, et se fit naturaliser Français en 1828. Ses principales productions sont : *Un jeune discobole*, 1817; *Henri IV*, en bronze, pour la ville de Nérac; *Montesquieu méditant l'Esprit des lois*, dans le Palais de Justice de Bordeaux; *l'Amour s'approchant du lit de Psyché*, 1819; *Bayard mourant*, en bronze, à Grenoble; *Hercule pleurant sur Icare*, 1824, au Louvre; *Métabus, roi des Volsques, tenant sur ses genoux sa fille endormie*, 1830; les statues de *Hugues Capet* et de *Boucicaut*, au musée de Versailles; celles de *St Michel* et de *St Vincent de Paul*, à l'église de la Madeleine de Paris; une *Ste Vierge*, à l'église St-Etienne-du-Mont; un *Henri IV*, à Pau, 1842, etc. B.

RAM (Pierre-François-Xavier de), littérateur belge, né à Louvain en 1804, m. en 1865, fut professeur d'histoire ecclésiastique et de théologie au séminaire de Malines, et recteur de l'Université catholique de Louvain. Il a publié : *Vie des Saints des Pays-Bas*, en flamand, 1827, 4 vol.; *Historia philosophiæ*, 1832; *Synodicon belgicum, sive Acta omnium ecclesiarum Belgii, à concilio Tridentino usque ad* 1801, 1828-58, 4 vol. in-4°; *le Nouveau Conservateur belge*, recueil historique et littéraire, 1830-35, 11 vol.; *Annuaire de l'Université de Louvain*, 1837-62, 26 vol.; *Recherches sur l'histoire des comtes de Louvain*, 1851, etc.

RAUCH (Christian-Daniel), sculpteur, né en 1777 à Arolsen (principauté de Waldeck), m. en 1857, élève de Ruhl, se lia en Italie avec Canova et Thorwaldsen. Appelé à Berlin en 1811, il fut chargé, après un concours, d'élever un monument à la reine Louise : cette œuvre est aujourd'hui à Charlottenbourg, mais l'artiste lui-même en a fait une copie pour Potsdam. En 1822, Rauch exposa les statues des généraux Scharnhorst et Bulow. En 1827, il éleva à Breslau une statue colossale de Blücher, en bronze. On doit encore à Rauch : plusieurs des statues qui ornent le monument national élevé sur le Kreuzberg, aux portes de Berlin; la statue colossale en bronze du roi Maximilien de Bavière, à Munich, 1829; le monument d'Albert Dürer, à Nuremberg; les statues des rois de Pologne Miecislas et Boleslas Chrobry, dans la cathédrale de Posen, 1840; la statue de la Paix qui surmonte la colonne de la place de la Belle-Alliance, à Berlin; le monument de Frédéric II, 1840-1851, ouvrage très-imposant, dont une réduction en plâtre figura à l'Exposition universelle de Paris en 1855; six Victoires colossales pour la Walhalla; une *Danaïde*, fort estimée en Allemagne, etc. Rauch était professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Berlin. B.

RAUMER (Charles-Georges de), naturaliste et géographe allemand, né en 1783 à Wörlitz, près de Dessau, m. en 1865, fit ses études aux Universités de Gœttingue et de Halle, puis suivit les cours de Werner à l'Ecole des mines de Freiberg. Professeur de minéralogie à Breslau en 1811, il fit comme volontaire les campagnes de 1813 et 1814 contre la France. Il enseigna la minéralogie depuis 1819 à Halle, et depuis 1827 à Erlangen. On a de lui : *Fragments géognostiques*, Nuremberg, 1811; *les Granits du Riesengebirge*, Berlin, 1813; *Éléments de cristallographie*, 1817, 2 vol.; *les Montagnes de la basse Silésie*, 1819; *Mélanges*, 1819-22, 2 vol.; *Palestine*, 1835; *Voyages dans toutes les directions*, Stuttgard, 1840; *Documents pour la géographie biblique*, Leipz., 1843; *Histoire de la Pédagogie depuis la Renaissance jusqu'à nos jours*, Stuttgard, 1846-57, 4 vol.; *Souvenirs de* 1813 *et* 1814, ibid., 1850; *Manuel de géographie générale*, Leipz., 3e édit., 1848; *l'Éducation des filles*, Stuttgard, 1853, etc.

RAVEZ (Simon), homme politique, né à Rive-de-Gier en 1770, m. en 1849, fut avocat à Lyon dès 1791, et alla s'établir à Bordeaux en 1793. Partisan de la Restauration, il refusa en 1815 de défendre les frères Faucher (*V. ce nom*), fut envoyé en 1816 à la Chambre des députés par les électeurs de la Gironde, en fut le président de 1819 à 1827, et montra en toutes circonstances le dévouement le plus ardent pour le pouvoir. Le parti libéral, qui prit le dessus dans les élections de 1827, ne le réélut pas; le gouvernement l'en consola en le nommant 1er président de la Cour royale de Bordeaux, et l'appela à la Chambre des pairs en 1829. Ravez refusa le serment à la royauté de 1830, et vécut dans la retraite, d'où il ne fut tiré qu'en 1849 pour siéger à l'Assemblée législative.

RAVIGNAN (Gustave-Xavier de LACROIX de), prédicateur jésuite, né à Bayonne en 1795, m. à Vaugirard en 1858, était issu d'une noble famille de l'Armagnac. A l'âge de 10 ans, conduit à Paris, il fut mis dans une petite pension tenue par un ecclésiastique, puis acheva ses études dans une grande institution du lycée Bonaparte. Tout enfant, il se distinguait par sa précoce intelligence, une piété sincère et docile, un air grave et digne, qui, dans sa famille, le faisait appeler le *petit ambassadeur*. Au sortir du lycée, il étudia le droit. Se trouvant à Bordeaux au mois de mars 1814, il y vit l'arrivée du duc d'Angoulême, et se sentit entraîné dans le mouvement royaliste. En 1815, lorsque Napoléon eut quitté l'île d'Elbe, de Ravignan s'engagea dans le corps des volontaires royaux improvisé pour défendre la royauté menacée. Il avait toujours manifesté de l'éloignement pour la carrière militaire; aussi, après la 2e Restauration, il s'empressa de reprendre ses études de droit, et tourna ses vues vers la magistrature. Il y débuta par le grade de conseiller auditeur à la Cour royale de Paris. C'était en 1817 : il n'avait que 22 ans, et fut, suivant l'usage, chargé des fonctions de substitut

du procureur du roi à la chambre des mises en accusation. Ses débuts furent si brillants, que le procureur général Bellart appela le jeune auditeur au service des assises, ce qui ne s'était jamais fait. Ses succès dans cette nouvelle fonction lui valurent d'être nommé, en 1821, substitut du procureur du roi près le tribunal de 1re instance de la Seine. Au milieu des distractions et des séductions du monde, dont sa position lui faisait un devoir, et son âge un plaisir, Xavier de Ravignan conservait et nourrissait des sentiments d'une profonde piété : ainsi, il entendait la messe tous les matins, et le fond de ses pensées, de ses méditations le ramenait sans cesse à l'avenir céleste : « Une seule chose est importante, écrivait-il à son frère dès 1820; ce n'est pas la vie, la fortune, le savoir, c'est la mort et l'immortalité; avec cela on a de quoi se dégoûter de plaisir et de bonheur, pour goûter une félicité bien autrement saine et sentie. » Les travaux de sa magistrature, qu'il accomplissait avec autant de zèle que de talent, ne changèrent point son goût pour cet ordre d'idées, et il finit par sentir qu'un penchant secret l'appelait vers Dieu. D'abord il résista à cette vocation, afin de s'assurer qu'elle était réelle, puis il s'y abandonna, mais sans en rien dire ni à sa famille ni à ses amis. Enfin, quand il fut bien sûr de lui-même, quand il sentit son cœur tout plein de la grâce divine, il déclara hautement son projet d'entrer en religion, quitta, à 27 ans, le monde et la brillante carrière ouverte devant lui et dans laquelle il marchait déjà avec tant de succès, fit deux ans de noviciat dans la maison des Jésuites de Montrouge, près de Paris, et, à 33 ans, en 1828, reçut la prêtrise. Destiné à la prédication par ses supérieurs, il débuta, l'année suivante, par une retraite donnée au grand séminaire d'Évreux, d'où il emporta l'amour de tous ses auditeurs. En 1835, il prêcha la station de l'Avent dans la cathédrale d'Amiens, puis le carême de 1836 à Saint-Thomas-d'Aquin à Paris, où il produisit beaucoup d'effet. Dès lors il fut patent pour tous que la chaire comptait un grand orateur de plus; aussi, Mgr de Quélen, archevêque de Paris, ayant à remplacer le P. Lacordaire, pour prêcher à Notre-Dame le carême de 1837, désigna le P. de Ravignan. Dès le premier jour, le nouvel orateur subjugua son auditoire, et pendant dix ans qu'il revint chaque année, à la même époque, se faire entendre dans la même chaire, l'empressement fut toujours égal pour suivre ses éloquentes et persuasives conférences du dimanche. Elles étaient réservées aux hommes seuls, et la société la plus éclairée de Paris, les personnages les plus illustres, se pressaient pour entendre sa parole. L'abbé de Ravignan était un prêtre plein de zèle, et de la plus fervente ardeur dans l'accomplissement de tous ses devoirs; l'apostolat était sa vocation, aussi ne s'y épargnait-il pas. Sa haute réputation d'éloquence et de piété le fit inviter à se faire entendre dans un grand nombre de diocèses de France, et jusque dans l'église de St-Louis-des-Français, à Rome. Tant de zèle finit par altérer sa santé, et assez gravement pour qu'en 1846 un repos presque absolu lui fût prescrit. Le mal s'arrêta; il put reprendre ses travaux apostoliques, reparaître en chaire en 1849, 1850, 1851, à Amiens, à Orléans, à Paris; en 1855, il prêcha le carême à la chapelle impériale des Tuileries. Sa santé s'altéra tout à fait vers la fin de 1857, il perdit ses forces, et, le 26 février suivant, il rendit à Dieu sa belle âme, et mourut comme un saint. Le P. de Ravignan était grand, d'un extérieur noble et d'une belle physionomie. Il avait un organe sonore, une perfection rare de diction et de geste, une extrême distinction naturelle dans sa pose, dans toute son habitude, et parlait avec tant d'autorité, un sentiment si profond de sa mission, une conviction si intime de sa doctrine, qu'il entraînait les esprits et maîtrisait les consciences. « Cette véritable domination oratoire, a dit le P. de Ponlevoy, donnait une majesté incomparable à son exposition, et à sa logique une irrésistible puissance; il savait affirmer, et c'était son triomphe. » On a publié les ouvrages suivants du P. de Ravignan : *Conférences*, 4 vol. in-8° (ce sont celles de Notre-Dame); *Entretiens spirituels*, recueillis par les Enfants de Marie, suivis d'un choix de ses pensées, 1 vol. in-18; *Dernière retraite* donnée aux Carmélites de la rue de Messine, à Paris, 1 vol. in-12; *Clément XIII et Clément XIV*, 1854, 2 vol. in-8°, apologie de ces deux papes; *De l'existence et de l'Institut des Jésuites*, Paris, 1844, in-12. — *V.* M. Poujoulat, *Le P. de Ravignan, sa vie, ses œuvres*, Paris, 1859, in-8°; le P. de Ponlevoy, *Vie du R. P. Xavier de Ravignan*, Paris, 1860, 2 vol. in-8°. C. D—y.

RAYNEVAL (Alphonse GÉRARD DE), diplomate, né à Paris en 1813, m. en 1858, fils du comte de Rayneval qui fut ambassadeur à Madrid (*V.* le *Dictionnaire*), fut chef du cabinet du comte Molé de 1836 à 1839, puis secrétaire d'ambassade à Rome et à St-Pétersbourg, ministre plénipotentiaire à Naples en 1848, accompagna le pape Pie IX lors de son retour de Gaëte à Rome en 1849, reçut le titre d'ambassadeur en 1851, s'employa à la réforme politique et administrative des États de l'Église, et prit enfin l'ambassade de Russie en 1857.

REBOUL (Jean), poëte, né à Nîmes en 1796, m. en 1864, exerça la profession de boulanger, et fut représentant du Gard à l'Assemblée constituante de 1848. On a de lui : *Poésies*, 1836, in-12; *le Dernier jour*, poëme biblique en 10 chants, 1840, in-12; *Poésies nouvelles et inédites*, 1846, in-12; *les Traditionnelles*, 1857, in-12.

RECEVEUR (l'abbé François-Joseph-Xavier), né en 1800 à Longeville (Doubs), m. en 1854, occupa, de 1824 à 1829, divers emplois au ministère de l'instruction publique et des cultes, et, après avoir été chargé, en 1831, du cours de dogme à la Faculté de théologie de Paris, devint professeur de morale en 1841, puis doyen de la Faculté en 1850. On a de lui : *Recherches philosophiques sur le fondement de la certitude*, Paris, 1821, in-12; *Accord de la Foi avec la Raison*, 1830, in-12; *Essai sur la nature de l'âme, sur l'origine des idées et le fondement de la certitude*, 1834, in-8°; *Introduction à la théologie*, Besançon, 1839, in-8°; *Histoire de l'Eglise depuis son établissement jusqu'au pontificat de Grégoire XVI*, Paris, 1840-47, 8 vol. in-8°, etc.

RÉCHID-PACHA (Mustapha-Méhémet), homme d'État turc, né en 1802 à Constantinople, m. en 1858, accompagna comme secrétaire les négociateurs du traité d'Andrinople en 1829. En 1833, on le chargea de discuter avec Ibrahim-Pacha les conditions de l'armistice qui suivit la victoire des Égyptiens à Konièh. Élevé à la dignité de pacha l'année suivante, il reçut l'ambassade de Paris, puis celle de Londres, et put ainsi se pénétrer des idées et de la civilisation des nations occidentales. Nommé ministre des affaires étrangères en 1837, il devint l'âme des réformes par lesquelles le sultan Mahmoud espérait régénérer l'Empire ottoman. Mais les intrigues du vieux parti turc le renversèrent en 1838; il se chargea alors de nouvelles ambassades à Vienne, à Berlin, à Londres, à Paris, et mit tout en œuvre pour défendre, auprès des diverses cours, le sultan contre le vice-roi d'Égypte. Rappelé en Orient par la défaite des Turcs à Nisib et la mort de Mahmoud, 1839, il reprit la direction des affaires étrangères au nom d'Abdul-Medjid, poussa ce prince à publier le hatti-chérif de Gulhané, qui proclamait tous les principes d'une Constitution libérale et fondait en Turquie un droit nouveau, et réussit à faire conclure en 1840 la quadruple alliance de Londres contre l'Égypte. En butte aux résistances des Turcs, traversé par les menées des agents russes, mal soutenu par la volonté chancelante du sultan, Réchid succomba encore en 1841. Il retourna à Paris en qualité d'ambassadeur, fut nommé gouverneur d'Andrinople en 1843, pour reprendre ensuite son ambassade, ressaisit en 1845 la direction des affaires étrangères, et devint grand vizir et président du conseil du sultan en 1846. Des intrigues le firent congédier, puis rappeler plusieurs fois en 1848 : il resta cependant au pouvoir jusqu'en 1852. Remplacé de nouveau, il fallut la menace d'une guerre avec la Russie pour que le sultan lui rendit l'autorité en 1853 : Réchid résista avec énergie aux menaces du prince Menschikoff, et répondit avec habileté aux notes diplomatiques du comte de Nesselrode. La guerre d'Orient assura son triomphe sur le vieux parti turc; c'est alors qu'un de ses fils, Méhémet-Djemil-Bey, obtint l'ambassade de Paris, et que l'autre, Ali-Ghalib, épousa la fille aînée du sultan Abdul-Medjid. B.

RECURT (Adrien-Barnabé-Athanase), médecin, né en 1797 à Lassalle (Hautes-Pyrénées), m. en 1861, étudia son art à Montpellier, et l'exerça à Paris, depuis 1822, dans le faubourg St-Antoine, où il se consacra principalement aux pauvres. Affilié au parti républicain, compromis dans plusieurs complots sous Louis-Philippe, il fut nommé, au début de la Révolution de 1848, adjoint au maire de Paris. Les électeurs de la Seine et des Hautes-Pyrénées l'envoyèrent à l'Assemblée constituante, dont il fut l'un des vice-présidents. Ministre de l'intérieur sous le gouvernement provisoire, il fit cesser les pouvoirs des commissaires envoyés dans les départements. Après les journées de Juin, il fut ministre des travaux publics, puis préfet de la Seine, mais renonça à la vie politique dès la fin de 1848. B.

REDEN (Fréd.-Guill.-Otton-Louis, baron de), statisticien allemand, né en 1804 dans la principauté de Lippe-Detmold, m. en 1857. Il fut député en 1832, par les élec-

teurs du comté de Hoya, à la première Chambre du Hanovre, en devint le secrétaire général, et coopéra activement à la rédaction de la Constitution libérale de 1833. Nommé, l'année suivante, secrétaire général du ministère des finances, il contribua à fonder la Société industrielle du Hanovre. Mais, lorsqu'en 1837 la Constitution eut été renversée par le roi Ernest-Auguste, il se démit de ses emplois. Directeur du chemin de fer de Berlin à Stettin en 1841, puis professeur des sciences économiques et administratives à l'Université de Berlin, attaché au ministère des affaires étrangères de Prusse en 1843, député d'un district hanovrien au Parlement de Francfort en 1848, et aux États de Hanovre en 1849, il perdit, à cause des opinions qu'il manifesta, ses fonctions à Berlin. Il vécut à Francfort, et, depuis 1854, à Vienne. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages en allemand, entre autres : *Statistique du royaume de Hanovre*, 1839, 2 vol.; *les Chemins de fer allemands*, Berlin, 1843-47, 11 vol., exposé historique et statistique; *Histoire et statistique des chemins de fer français*, ibid., 1845; *Statistique de l'Empire de Russie*, 1843; *Géographie comparée du commerce et de l'industrie*, 1844; *Statistique comparée des grandes puissances de l'Europe*, 1846-48, 2 vol.; *Du Paupérisme, de ses causes et de ses remèdes*, 1847; *Statistique financière, générale et comparée*, Darmstadt, 1851-53, 4 vol.; *les États de la Plata et leur importance pour l'Europe*, ibid., 1852; *les Finances et les forces militaires françaises sous les quatre derniers gouvernements*, 1853; *Statistique commerciale et industrielle de la Prusse*, 1853-54, 3 vol.; *l'Europe orientale*, Francf., 1854; *la Destinée de la Russie, son passé et son avenir*, 1854; *l'Allemagne et le reste de l'Europe*, Wiesbaden, 1854. B.

REGGIO d'Emilie (Prov. de), division du roy. d'Italie, comprenant l'O. de l'ancien duché de Modène, est bornée par les provinces de Modène à l'E., de Massa-Carrara au S., de Parme à l'O., de Crémone et la Vénétie au N.; arrosée par le Pô, l'Enza et le Crostolo, elle est couverte au S. par les ramifications de l'Apennin; le Nord, plat et marécageux, coupé de rivières, de canaux, de fossés et de digues, abonde en blé et en fourrages; exportation de fromages et de bétail. Ch.-l., *Reggio*. Deux arrond., Reggio et Guastalla. Superf., 2,888 kil. carrés; 230,246 hab. C. P.

REIFFENBERG (Fréd.-Aug.-Ferdinand-Thomas, baron de), littérateur belge, né à Mons en 1795, m. en 1850, servit dans l'infanterie à Waterloo, fut professeur à l'Athénée d'Anvers en 1818, puis à celui de Bruxelles, professeur de philosophie à l'Université de Louvain en 1822, ensuite à celle de Liége, et devint en 1837 conservateur à la bibliothèque royale de Bruxelles. Parmi ses nombreux écrits, on remarque : *Archives philologiques*, Bruxelles, 1825-26, 2 vol. in-8°; *Archives pour l'histoire civile et littéraire des Pays-Bas*, Louvain, 1827-28, 2 vol. in-8°; *Nouvelles Archives historiques des Pays-Bas*, Bruxelles, 1829-32, 2 vol. in-8°; *Histoire de l'ordre de la Toison d'or*, ibid., 1830, in-4°, etc. Il a inséré une multitude d'articles dans les recueils périodiques, et publié, comme éditeur, l'*Histoire des troubles des Pays-Bas* par Vandervynckt, les *Mémoires* de Jacques Duclercq, la *Chronique* de Philippe Mouskes, la *Correspondance de Marguerite d'Autriche avec Philippe II*, etc. B.

REIGNIER, ch.-l. de canton (Haute-Savoie), arr. et à 15 kil. de St-Julien; 208 hab.

REILLE (Honoré-Charles-Michel-Joseph, comte), né à Antibes en 1775, m. en 1860, servit en Belgique sous les ordres de Dumouriez en 1792, et fit comme aide de camp de Masséna la campagne d'Italie. Il fut nommé capitaine sur le champ de bataille de Lodi, et chef de bataillon sur celui de Rivoli, reçut une blessure à la Brenta, et se trouva encore aux affaires d'Arcole, de Bellune et de Tarvis. En 1799, il suivit Masséna à l'armée d'Helvétie, et obtint, par sa conduite brillante à Zurich, le grade d'adjudant-général. En 1800, porteur d'ordres du premier consul Bonaparte pour Masséna que les Anglais bloquaient dans Gênes, il réussit à pénétrer dans la place. L'année suivante, il fut envoyé de nouveau en Italie avec les corps d'élite aux ordres de Murat, et reçut le commandement de Florence. Général de brigade en 1803, il fut chargé du commandement en second du corps de débarquement envoyé aux Antilles sur l'escadre de l'amiral Villeneuve, et assista au combat naval de Trafalgar. Il fit avec distinction la campagne de 1805 en Autriche, celle de Prusse en 1806, et reçut le grade de général de division, 1807. Le combat d'Ostrolenka lui mérita encore le titre d'aide de camp de l'empereur, et, après la paix de Tilsitt, il participa à la prise de Stralsund. Dans la guerre de 1808 en Espagne, il dégagea la place de Figuières cernée par les Catalans, et s'empara de Roses. En 1809, il commanda une division de la garde impériale à Wagram. Renvoyé en Espagne comme gouverneur de la Navarre, il prêta l'appui de ses troupes à Suchet pour prendre Valence en 1811, et, chargé en 1812 du commandement de l'armée du Portugal, découragée moins par les revers que par les privations et les souffrances, sut pourvoir à ses besoins et relever sa confiance. Il protégea la retraite des Français après le désastre de Vittoria en 1813. Lors de l'invasion de la France, il combattit sur la Bidassoa, à Orthez et à Toulouse, sous les ordres de Soult. Au rétablissement de la paix, il épousa la fille de Masséna. Nommé pair de France et commandant d'un corps à l'armée du Nord pendant les Cent-Jours, il prit part à la bataille de Waterloo, couvrit Paris du côté de Gonesse, puis se retira sur la Loire. Mis en demi-solde à la 2e Restauration, rappelé à l'activité en 1818, il fut appelé à la Chambre des pairs en 1819, devint gentilhomme de la chambre du roi en 1820, se rallia au gouvernement de 1830, fut nommé président du Comité supérieur de l'infanterie en 1836, maréchal de France en 1847, et occupa, en vertu de ce dernier titre, une place au Sénat depuis 1852. B.

REISSIGER (Carl-Gottlieb), compositeur de musique, né en 1798 à Belzig près Wittemberg, m. en 1859, fut élève de Schicht à Leipzig et de Winter à Munich. Après avoir écrit deux opéras, *la Petite Fileuse* (1821) et *Didon* (1822), il fut chargé par le roi de Prusse, en 1824, d'aller étudier les institutions musicales de la France. A son retour, 1826, il fit jouer à Dresde *le Trésor des ateux*, opéra dont le sujet avait une grande ressemblance avec celui du *Freyschütz* de Weber. Il professa à l'Institution musicale de Berlin, et fut ensuite chargé d'organiser à La Haye un Conservatoire de musique. A son retour, on le nomma directeur de la musique à l'Opéra de Dresde, à la place de Marschner, et maître de la chapelle royale après la mort de Weber. Reissiger a écrit de nombreux opéras (*Yelva*, 1827; *Libella*, 1828; *le Naufrage de la Méduse*, 1846, etc.), des messes, un oratorio de *David*, des pièces instrumentales, et beaucoup de romances et de mélodies fort estimées en Allemagne; celle qui est intitulée *la Dernière pensée de Weber* est de lui, et non de Weber. Il fut aussi un excellent chef d'orchestre. B.

RENAUD (Charles), sculpteur, né à Spoix (Côte-d'Or), en 1765, m. en , est auteur, avec Beauvallet, des trois beaux bas-reliefs du piédestal de la colonne Vendôme, à Paris, sur les faces du N., de l'E. et de l'O., d'après les dessins de Zix. Il a exécuté douze bas-reliefs de la spirale du fût de la colonne, d'après les dessins de Bergeret.

RENDU (Ambroise-Marie-Modeste), né à Paris en 1778, m. en 1860, élève de l'École polytechnique sous le Directoire, en fut exclu pour avoir refusé le serment de haine à la royauté. Il écrivit dans le *Mercure de France*. Lors de la création de l'Université impériale, en 1808, il en devint un des inspecteurs généraux, et travailla surtout à l'organisation du personnel. En 1817, il fut nommé membre du Conseil royal de l'instruction publique, où il s'occupa beaucoup de l'instruction primaire. Il prit sa retraite en 1850. On lui doit : *Système de l'Université de France*, 1816, in-8°; *Essai sur l'instruction publique, et particulièrement sur l'instruction primaire*, 1819, 3 vol. in-8°; *Traité de morale*, 1834, in-12; *De l'association en général, et spécialement de l'association charitable des Frères des écoles chrétiennes*, 1839, in-8°; *De l'instruction secondaire, et spécialement des écoles secondaires ecclésiastiques*, 1841, in-8°; *Code universitaire*, 3e édition, 1846, in-8°; *De l'Université de France et de sa juridiction*, 1847, in-12; traduction des *Psaumes*, avec notes et réflexions, Paris, 1858, 3 vol. in-8°.

RENÉE (Amédée), littérateur, né à Caen en 1807, m. en 1859, commença par être professeur libre, puis vint à Paris près d'Augustin Thierry, qui le prit pour secrétaire. Après avoir essayé de se faire connaître par un recueil de vers intitulé : *Heures de poésie*, 1841, in-18, il rencontra mieux sa vocation en écrivant pour l'*Encyclopédie des gens du monde* les biographies de Cromwell, Henri IV, Louis XIV, Napoléon Ier. Ces travaux furent remarqués, et lui valurent d'être attaché, de 1835 à 1840, à la rédaction de l'*Institut historique* et de la *Revue de Paris*, puis, en 1842, au *Constitutionnel*. Dans ce même temps, Sismondi étant mort avant d'avoir pu terminer les deux derniers vol. de son *Histoire des Français*, les éditeurs confièrent à Renée l'achèvement du 29e vol., et la composition du 30e, qu'il donna en 1843. Nommé bibliothécaire du palais de Meudon en 1847, il conçut l'idée d'un ouvrage sur *les Princes militaires de la maison de France*. C'est une

suite de nombreuses et fort intéressantes biographies, qui ne parurent qu'en 1848, gr. in-8°. En 1853, il avait été appelé au secrétariat du grand maréchal du palais, mais sans renoncer à ses travaux littéraires; ainsi il donna : *Histoire de cent ans* (1750-1850), traduite de l'italien, de Cantu, Paris, 1852-53, 4 vol. in-12, avec des additions; *les Nièces de Mazarin*, Paris, 1856, 3e édit., gr. in-8°; 5e édit., 1858, in-8°, et gr. in-8°, peinture de mœurs et de caractères du XVIIe siècle, ouvrage intéressant, bien étudié, habilement composé, et qui obtint beaucoup de succès. En 1857, Renée, député du Calvados au Corps législatif, fut appelé à la direction politique du journal *le Constitutionnel;* mais, toujours fidèle à ses études, il donna, en 1858, *Madame de Montmorency*, in-8°, ouvrage dans le genre des *Nièces de Mazarin*, puis *Louis XVI et sa cour*, in-8°, ouvrage qui est le 30e vol. de l'*Histoire* de Sismondi, révisé avec de nouveaux documents. Enfin, en 1859, il publia *la Grande Italienne* (Mathilde de Toscane), in-8°. C. D—Y.

RETHEL (Alfred), peintre allemand, né à Aix-la-Chapelle en 1816, m. en 1862, fit d'abord partie de l'école de Dusseldorf, et fonda rapidement sa réputation par d'importants tableaux, tels que l'*Etablissement du christianisme dans les Gaules, Daniel dans la fosse aux lions*, S^t *Martin partageant son manteau*, *Némésis poursuivant un meurtrier*, et *Gustave-Adolphe retrouvé sur le champ de bataille de Lutzen*. L'hostilité que lui témoignaient les autres peintres le détermina à se retirer, en 1841, à Francfort, où il se plaça sous les auspices de Philippe Veit. Bientôt il obtint par concours la décoration à fresque de la grande salle du Conseil à Aix-la-Chapelle, où il peignit un grand nombre de scènes empruntées à la vie de Charlemagne. En dehors de cette série, il représenta encore un *Charles le Gros au milieu des peuples*, l'*Ouverture du tombeau de Charles le Gros par Othon III*, le *Concile de Francfort*, la *Réconciliation d'Othon Ier avec son frère Henri*, un portrait de *Charles-Quint*, etc. Partout on reconnaît l'indépendance de la méthode, la facilité et la grandeur de la composition, l'énergie de la touche. Dans ses dernières années, Rethel résida à Rome, occupé de représenter, dans une suite de dessins, la campagne d'Annibal en Italie. B.

REYNAUD (Jean), philosophe et publiciste, né à Lyon en 1806, m. en 1863, fut élève de l'Ecole polytechnique, en sortit ingénieur des mines en 1824, se mit, en 1830, dans la communauté des Saint-Simoniens; puis, en 1836, entreprit, avec Pierre Leroux, une *Encyclopédie nouvelle*, ouvrage qui a été abandonné à moitié, environ, et qui devait avoir 12 ou 15 vol. gr. in-8. Reynaud en a tiré l'article *Druidisme*, qu'il republia à part sous le titre de *Considérations sur l'esprit de la Gaule*, 1847, in-8°, et dont les doctrines ont été réfutées par M. Th.-Henri Martin dans son *Appendice au livre de la Vie future*, 1858, br. in-12. En 1836, il donna un traité de *Minéralogie à l'usage des gens du monde*, in-18. A la Révolution de 1848, Reynaud se démit de ses fonctions d'ingénieur, fut député à l'Assemblée constituante par le département de la Moselle, et devint, au ministère de l'instruction publique, président du comité des hautes études. Dans l'Assemblée, il vota avec la partie démocratique modérée, mais résigna son mandat après l'élection du prince Louis-Napoléon à la présidence de la République. Quatre ans après, il publia *Terre et Ciel*, Paris, 1854, gr. in-8°, ouvrage de philosophie religieuse, et son principal titre littéraire. L'idée fondamentale est la continuité de la vie humaine à travers des épreuves successives, par la transmigration des âmes, d'astre en astre, dans des corps d'espèces différentes. Il y a beaucoup de mysticisme, de métaphysique, de rêverie dans cet ouvrage, et une tendance prononcée à vouloir rapprocher la théologie et la philosophie; c'est, en somme, une amélioration du système de la métempsycose, épuré sous les influences du spiritualisme chrétien, mais ce n'est que cela. *Terre et Ciel* a été réfuté par divers écrivains, entre autres par Th.-Henri Martin, dans *la Vie future suivant la Foi et suivant la Raison*, Paris, 1858, in-12. C. D—Y.

RHAT (Oasis de). *V.* plus haut GHAT.

RICHARDSON (James), voyageur anglais, né en 1806 dans le comté de Lincoln, m. en 1851. Voulant explorer l'Afrique centrale, il chercha d'abord à y pénétrer par le Maroc; mais l'exiguïté de ses ressources ne lui permit pas de sortir de ce pays. En 1845, il partit de Tripoli, visita Ghadamès et Ghat, et opéra son retour par le Fezzan. En 1850, il parcourut le royaume d'Asben et le Damerghou; il mourut avant d'atteindre le lac Tchad. Les relations de ses voyages ont été publiées.

RICHARDSON (John), naturaliste écossais, né en 1787 à Dumfries, m. en 1865, entra dans la marine royale en qualité de chirurgien, assista au siége de Copenhague en 1807, servit ensuite au Canada, accompagna J. Franklin dans ses voyages de découvertes au pôle Nord en 1819 et 1825, fut nommé médecin de la flotte en 1838, et inspecteur des hôpitaux en 1840. On a de lui : *Fauna boreali-americana*, 1829, in-4°; *Zoologie de l'expédition du capitaine Beechey*, 1839, etc.

RICHOMME (Joseph-Théodore), graveur, né en 1785, m. en 1849, étudia le dessin sous Regnault, remporta, en 1806, le grand prix de gravure, et fit à Rome une étude toute particulière des œuvres de Raphaël, à la reproduction desquelles il consacra la plus grande partie de sa vie. Il devint membre de l'Institut en 1826. On a de lui : *la Vierge de Lorette*, 1813; *Adam et Ève*, 1814; *la Ste Famille*, *le Triomphe de Galatée*, 1820-22; *la Vierge au livre*, d'après Raphaël, et un portrait de ce peintre, 1840; *Neptune et Amphitrite*, 1817, d'après Jules Romain; *Thétis portant les armes d'Achille, Daphnis et Chloé*, et un portrait du général Bonaparte, d'après Gérard; *Andromaque et Pyrrhus*, d'après Guérin, 1824; *Henri IV et ses enfants*, et *François Ier recevant les derniers soupirs de Léonard de Vinci*, d'après M. Ingres.

RICHTER (Otton-Frédéric), voyageur russe, né en Livonie en 1792, d'une famille allemande, m. en 1816. En 1815, il visita la vallée du Nil jusqu'à Ibrim, Jérusalem, la Galilée, le Liban, Damas, et le Haouran; la partie la plus neuve de ce voyage fut une excursion à Palmyre, et la route d'Alep à Latakiéh. De là il se rendit dans l'île de Chypre, dont il visita plusieurs points, et aborda au port d'Alaïa, sur la côte de l'anc. Pamphylie, avec l'intention de regagner Constantinople à travers l'Asie Mineure. En 1816, il visita la Pamphylie, le Taurus central, et il parcourait la vallée du Méandre, lorsqu'une maladie le força de revenir à Smyrne, où il mourut. La relation de son voyage fut écrite par G. Evers sous ce titre : *Excursions dans le Levant, d'O.-F. Richter, d'après ses journaux et ses lettres*, Berlin, 1822 (en allemand). Cette relation, quoique intéressante, ne renferme malheureusement que des ébauches, auxquelles manquent les développements nécessaires sur des sujets d'érudition. C. P.

RIDOLFI (Côme, marquis de), agronome et homme d'Etat italien, né à Florence en 1794, m. en 1865. Directeur de la Monnaie en 1825, il essaya vainement d'introduire en Toscane le système décimal. Après avoir dirigé, de 1828 à 1830, la maison de travail des condamnés, il fonda, dans sa propriété de Meleto, un *Institut agronomique*, qui fournit bientôt des maîtres à toute l'Italie, et publia depuis 1827 un *Journal d'agriculture*. Il fit établir à Pise un Institut et une chaire d'agriculture. Chargé de l'éducation des fils du grand-duc Léopold II, il devint ministre de l'intérieur en 1847, et, l'année suivante, président du Conseil des ministres, puis ministre plénipotentiaire à Paris, à Londres et à Bruxelles. En 1849, ayant inutilement détourné le grand-duc de fuir devant la Révolution, il renonça aux affaires politiques. L'Institut de France l'admit parmi ses correspondants en 1859.

RIETSCHEL (Ernest), sculpteur, né en 1804 à Pulsnitz (Saxe), m. en 1861, étudia à Dresde, se fit connaître par un *Neptune* destiné à une fontaine de Nordhausen, alla suivre à Berlin, en 1826, les leçons de Rauch, partit l'année suivante pour l'Italie, exécuta à son retour la statue colossale du roi de Saxe Frédéric-Auguste, et fut nommé, en 1832, professeur à l'Académie des beaux-arts de Dresde. Parmi ses travaux ultérieurs, on remarque : le fronton du Musée Auguste, à Leipzig, et divers bas-reliefs de ce musée, où il a représenté les diverses époques de la vie humaine; les deux frontons du théâtre de Dresde; le modèle en terre du fronton de l'Opéra de Berlin; une *Cérès; Marie pleurant sur le cadavre du Christ;* les statues de Lessing à Brunswick, de Schiller et de Gœthe à Weimar, de Weber à Dresde; les bustes de Luther et du prince de Saxe Auguste II, au Walhalla; *l'Amour domptant une panthère, l'Amour emporté par une panthère, les Quatre heures du jour, Pieta*, sujets envoyés à l'Exposition universelle de Paris en 1855. B.

RIGAULT (Hippolyte-Ange), littérateur et critique, né en 1821 à Saint-Germain-en-Laye, m. en 1858, fut élève de l'Ecole normale supérieure, et bientôt professeur à Paris. En 1847, chargé par le duc de Nemours, fils du roi Louis-Philippe, de l'éducation du comte d'Eu, son fils aîné, il quitta le professorat dans l'Université. A la Révolution de 1848, il suivit en Angleterre la famille d'Orléans, qui ne voulut pas accepter plus de six mois le sacrifice que Rigault lui offrait. Rentré dans l'Université en 1849, il avait déjà montré, par une brillante étude sur les poésies lyriques d'Horace, tout ce qu'on pouvait attendre de lui comme écrivain, lorsqu'il devint l'un des

principaux rédacteurs de la *Revue de l'instruction publique*, 1852, et du *Journal des Débats*, 1853. Il soutint dans l'une, sur la question des classiques *grecs et latins*, qu'un parti exagéré voulait remplacer par les Pères de l'Église, une vive polémique où il prouva de nouveau avec esprit cette vieille vérité, qu'on peut enseigner et qu'on enseigne chrétiennement les lettres païennes. Dans les *Débats*, on goûta et l'on admira bientôt ces petits chefs-d'œuvre où, comme dans ses articles intitulés : *les Jouets d'enfants*, et *l'Exposition des sauvages*, les pensées les plus sérieuses se glissaient si heureusement sous le badinage le plus enjoué ; cette critique ferme au fond, souple et variée dans la forme, qui se pliait et se proportionnait à tous les sujets. Rigault conquit brillamment le titre de docteur par une *Histoire de la querelle des anciens et des modernes*, et une thèse latine sur *la Critique littéraire chez Lucien*, 1856. Deux mois après, il ouvrit au Collége de France, comme suppléant, un cours sur les Pères de l'Église. Forcé en 1857 d'opter entre la chaire d'éloquence française à la Sorbonne et sa collaboration au *Journal des Débats*, il resta fidèle à son journal, à ses sympathies, et ce fut alors que, donnant aux frivoles commérages qu'on appelait *Chroniques de Quinzaine* un caractère nouveau, il commença ces charmantes revues où il a si bien su se montrer moraliste sans être prêcheur, comme sa critique savait être sévère sans pédanterie. Ses *Œuvres complètes* ont été réunies en 4 vol. in-8°, 1859, avec une notice de M. Saint-Marc Girardin. On a publié à part, avec une notice de M. Paul Mesnard, les Revues de Quinzaine et quelques autres articles, sous le titre de *Conversations morales et littéraires*, 1859. R.

RIR (Oued), oasis du Sahara algérien, s'étend du 33° au 34° lat. N. et vers 3° 30' long. E.; entre le Chott-el-Melghir au N., les oasis de Mzab à l'O., de Ouargla au S., et de l'Oued-Souf à l'E. Les principales localités sont : Tuggurt, capitale; Temacin, Tamerna, Tebesbest, Durlana. Les Français s'en emparèrent en 1854-55, et les comprirent dans la province de Constantine. C. P.

RITTER (Carl), géographe allemand, né à Quedlimbourg en 1779, m. en 1859, enseigna d'abord à Schnepenfthal et au gymnase de Francfort-sur-le-Mein, avant d'être professeur de géographie à l'Université de Berlin. Il débuta par donner : *Evénements de l'histoire des peuples de l'Europe avant Hérodote*, et *Histoire de l'Arabie Pétrée;* puis il fit paraître, en 1817, une *Géographie générale comparée, ou Étude de la terre dans ses rapports avec la nature et avec l'histoire de l'homme.* Cet essai, agrandi et complété, devint en 1822, sous le même titre, une géographie particulière de l'*Afrique* (1 vol.), suivie bientôt d'une géographie de l'*Asie*, qu'il a laissée incomplète. Aux sèches nomenclatures ou aux compilations indigestes de la plupart des livres du siècle précédent, il substitua la plus vaste érudition, éclairée par une critique sûre, et dominée par un esprit véritablement philosophique; il montra ce que chaque continent, chaque pays devait à l'action de la nature, aux phénomènes météorologiques ou souterrains, et comment le sol avait agi à son tour sur les nations diverses qui en avaient fait leur demeure. Comparant entre elles les formes des continents, les directions des grandes chaînes de montagnes ou des principaux fleuves, il chercha à déterminer les lois de la formation du globe, et ramena à un petit nombre d'idées générales l'infinie variété des notions géographiques. Ritter a quelquefois porté dans ses ouvrages l'exagération de ses grandes qualités, et l'on peut lui reprocher des développements prolixes, des pensées obscures et subtiles. Le premier volume de sa géographie, qui contient l'Afrique, a seul été traduit en français par Buret et Desor, 1835, et fait 3 vol. in-8° dans cette traduction. Outre son grand ouvrage, Ritter a laissé une foule de Mémoires et d'articles insérés dans les journaux scientifiques de Berlin, principalement dans la *Zeitschrift Erdkunde* (Revue de Géographie). C. P.

RIVAS (Angel de Saavedra, duc de), poëte et homme d'État espagnol, né à Cordoue en 1791, m. en 1865, fut élevé au collége des Nobles à Madrid, et entra dans un régiment de cavalerie de la garde royale en 1807. Lors de l'invasion française, il se mit sous les ordres de Castanos, et reçut une grave blessure à la bataille d'Ocana. Il quitta le service en 1814 avec le grade de colonel. Quand éclata la Révolution de 1820, il figura parmi les chefs du parti libéral, et fut député aux Cortès par la province de Cordoue. La contre-révolution de 1823 l'obligea de s'expatrier. De retour en Espagne après la mort de Ferdinand VII, il devint, en 1835, pair du royaume. Ministre de l'intérieur dans le cabinet Isturitz en 1836, exilé pendant la régence d'Espartero, il reparut avec Marie-Christine en 1843, et fut ambassadeur à Naples jusqu'en 1848. Il eut encore pendant quelque temps l'ambassade de Paris en 1854. Ses œuvres poétiques, fort estimées, ont donné aux littérateurs espagnols l'exemple de s'affranchir de l'imitation française ; ce sont : *Essais poétiques*, Madrid, 1813, 2 vol.; *Florinda*, poëme épique, dont le sujet est la conquête de l'Espagne par les Maures, 1825; les tragédies de *Lanuza*, 1823, et d'*Alvaro*, 1835; *Romances historiques*, Paris, 1841, 2 vol.; *la Moresque d'Alajuar*, et les *Consolations du prisonnier*, drames, 1842 ; *le Prix de l'argent*, comédie; *El Moro esposito*, Paris, 1844, 2 vol., poëme sur les sept infants de Lara ; *Histoire de l'insurrection de Naples en* 1647, Madrid, 1848, trad. en franç. par d'Hervey de St-Denis, Paris, 1849, 2 vol. B.

ROBERTS (David), peintre, né à Edimbourg en 1796, m. en 1864. Il a exécuté de nombreux paysages, remarquables par la facilité du dessin et par de beaux effets de lumière. Ses croquis, esquisses, aquarelles et lithographies, ses illustrations de livres, lui ont fait aussi une belle réputation.

ROCHETTE (La), ch.-l. de canton (Savoie), arr. et à 18 kil. S.-E. de Chambéry ; 957 hab.

ROELANDT (Louis), architecte belge, né en 1786 à Nieuport, m. en 1864, étudia à Paris sous la direction de Percier et de Fontaine, et devint professeur à l'École des Beaux-Arts de Gand. Il a élevé, dans cette ville, l'Université, le Palais de Justice, la salle de spectacle, le Casino, etc. On lui doit encore l'entrepôt d'Anvers.

ROMAIN-DESFOSSÉS (Joseph), marin français, né en 1798, m. en 1864, entra au service dès 1807. Nommé, en 1844, commandant de la station navale de Bourbon et de Madagascar, il fit, en 1845, une expédition contre Tamatave, d'où l'on avait chassé tous les étrangers. Contre-amiral en 1847 et major de la marine à Brest, il fut député du Finistère à l'Assemblée législative de 1849, reçut bientôt le portefeuille de la marine et des colonies, commanda la station navale du Levant en 1851, devint vice-amiral en 1853, entra au Sénat en 1855, présida le Conseil des travaux de la marine, et, après avoir dirigé l'escadre d'évolutions de la Méditerranée, fut promu amiral en 1860. B.

ROMAN (Jean-Baptiste-Louis), statuaire, né à Paris en 1792, m. en 1835, élève de Cartellier, remporta le grand prix de sculpture en 1816. Ses principales œuvres sont : *l'Entrée du duc d'Angoulême à Madrid*, bas-relief destiné à l'arc du Carrousel; *la Terre et l'Eau*, bas-relief en pierre pour la cour du Louvre; *la Mort de Nisus et d'Euryale*, groupe en marbre, et *l'Innocence*, au musée du Louvre; *la Prudence*, figure colossale destinée à l'un des angles du palais de la Bourse; *Caton d'Utique*, statue achevée par Rude, et placée dans le jardin des Tuileries. Roman fut admis à l'Institut en 1831. Son ciseau était aussi pur qu'élégant. B.

ROQUESTERON, ch.-l. de canton (Alpes-Maritimes), arr. et à 13 kil. S.-E. de Puget-Théniers ; 435 hab.

ROSALBA CARRIERA, femme peintre au pastel, née à Venise en 1671, m. en 1757. Elève d'Antonio Lazzari, elle eut un coloris quelquefois si vigoureux, que ses tableaux avaient l'effet de peintures à l'huile, avec beaucoup de douceur et de pureté. Elle a fait des madones, pleines de grâce et de majesté, des sujets de sainteté, et des portraits remarquables de vérité et de finesse. La galerie de Dresde possède une suite de 157 portraits, de 60 centimètres sur 43, par Rosalba; Larmessin et Lépicié ont gravé plusieurs de ses œuvres. C. D—y.

ROSCHER (Albert), voyageur allemand, né à Hambourg en 1836, m. en 1860, se fit connaître en 1857 par un ouvrage d'une érudition un peu superficielle : *Ptolémée et les routes du commerce dans l'Afrique centrale.* Il forma ensuite le projet d'un voyage aux grands lacs de l'Afrique orientale, explora en 1859 une partie de la rivière Lufidji, puis partit de Quiloa avec la caravane qui se rendait au lac Nyassi, où il parvint en septembre. Mais, abandonné par les Arabes de la caravane, presque mourant de la fièvre, il fut tué par les indigènes dans une excursion vers la rivière Rufuma. Il n'est parvenu en Europe que quelques notes sur son premier voyage, et des lettres laconiques sur le second. C. P.

ROSINI (Giovanni), poëte et littérateur, né en 1776 à Lucignano (Toscane), m. en 1855, occupa, depuis 1803, la chaire de littérature italienne à l'Université de Pise. On a de lui : *Nozze di Giove et di Latona*, poëme écrit à l'occasion du mariage de Napoléon Ier avec Marie-Louise, 1810; *Poésies*, 1819; une bonne édition de l'*Histoire d'Italie* de Guichardin, 1819, 10 vol.; une édition du Tasse, 1821-32; *l'Abbesse de Monza*, 1829, 3 vol., et *Luisa Strozzi*,

1833, 4 vol., romans historiques; *Essai sur les amours du Tasse et les causes de son emprisonnement*, 1832; *Torquato Tasso*, drame, 1835; *Histoire de la peinture italienne*, 1838, 4 vol.; *le Comte Ugolin et les Gibelins*, 1843, 3 vol.

ROSS (James-Clark), navigateur anglais, né à Londres en 1800, m. en 1862, accompagna son oncle John Ross (*V.* ce nom dans le *Dictionnaire*) dans son premier voyage aux mers arctiques en 1818, y retourna quatre fois de 1819 à 1827 sous les ordres de Parry, fut chargé par John Ross de la direction de la partie scientifique dans les expéditions de 1829 à 1833 au nord de l'Amérique septentrionale, et parvint alors à explorer la côte occidentale du détroit du Prince-Régent, presque toute la terre Boothia-Félix, ainsi qu'à déterminer la position du pôle magnétique boréal. Créé capitaine à son retour, il fut envoyé en 1835 à la recherche de quelques bâtiments baleiniers surpris par les banquises dans la mer de Baffin. De 1836 à 1838, l'Amirauté l'employa à fixer les points d'inclinaison et de déclinaison magnétique pour la Grande-Bretagne et l'Irlande. De 1839 à 1844, il fit trois voyages dans les parages du pôle antarctique, s'avança jusqu'au 78° 10′ lat. S., découvrit la terre Victoria et un vaste golfe au S. de la terre de Pasnia, et recueillit de précieuses observations relatives au magnétisme terrestre et à la météorologie. La relation de ces voyages fut publiée en 1846. En 1848, le capitaine Ross fut envoyé à la recherche de Franklin dans la mer de Baffin, mais il ne put rien découvrir concernant ce navigateur. B.

ROST (Valentin-Chrétien-Frédéric), philologue allemand, né à Frédériksroda en 1790, m. en 1862, enseigna les langues anciennes depuis 1814 au collége de Gotha, et fut nommé directeur de cet établissement en 1842. Editeur, avec Frédéric Jacobs, de la *Bibliothèque grecque* de Gotha, il a publié en outre une *Grammaire grecque*, 1816, et des *Dictionnaires grec-allemand* et *allemand-grec*. En 1840, il commença un *Dictionnaire complet de la grécité classique*.

ROYER-COLLARD (Albert-Paul), jurisconsulte, fils aîné du médecin de ce nom (*V.* ROYER-COLLARD, dans le *Dictionnaire*), né à Paris en 1797, m. en 1865, occupa la chaire de droit des gens à la Faculté depuis 1829 jusqu'à sa mort, et exerça le décanat de 1845 à 1847. Collaborateur de la *Revue de droit français et étranger*, de l'*Encyclopédie des gens du monde*, et de l'*Encyclopédie du* XIX^e *siècle*, il a donné des éditions du *Droit des gens* de Vatel, et des *Codes français* de Bourguignon.

ROYER-COLLARD (Hippolyte-Louis), médecin, frère du précédent, né à Paris en 1802, m. en 1850, fut chef de la division des sciences et des lettres au ministère de l'intérieur en 1830 et au ministère de l'instruction publique en 1832, obtint la chaire d'hygiène à la Faculté en 1838, et entra à l'Académie de médecine en 1842. Fondateur du *Journal hebdomadaire de médecine*, il écrivit encore dans le *Recueil de médecine vétérinaire*, le *Journal de médecine vétérinaire et comparée*, le *Dictionnaire de médecine usuelle*, etc.

RUCKERT (Frédéric), poëte allemand, né à Schweinfurth (Bavière), en 1789, m. en 1866, se livrait à l'enseignement à Iéna, lorsqu'il seconda le mouvement national de 1813 par des chants patriotiques, *l'Allemagne géante*, *le Manteau de fête de l'Allemagne*, *le Chant du Cosaque en hiver*, etc. Le recueil de ces chants parut avec le titre de *Poésies allemandes* à Heidelberg, 1814, et sous le pseudonyme de Freimund Reinmar (le poëte à la bouche libre). De 1815 à 1817, Rückert fut un des rédacteurs du *Morgenblatt* à Stuttgard, puis publia, en les intitulant *la Couronne du temps*, des chants d'amour remarquables par l'élégance, l'harmonie et la richesse de la versification. Il professa les langues orientales à Erlangen depuis 1826, à Berlin de 1830 à 1849, et l'on retrouve l'influence des littératures de l'Orient dans les œuvres suivantes : *les Roses orientales*, Leipzig, 1822; *Contes et récits d'Orient*, 1837, 2 vol.; *Prières et méditations orientales*, Berlin 1837, 2 vol.; *Rostem et Surah*, histoire héroïque, Erlangen, 1838; *la Sagesse des Brahmanes*, Leipzig, 1839. On doit encore à Rückert plusieurs traductions allemandes d'ouvrages arabes, persans et indiens, et quelques ouvrages dramatiques, *Saül et David* (1843), *Hérode le Grand* (1844), *l'Empereur Henri IV*, *Christophe Colomb* (1845), etc.

RUFFIEUX, ch.-l. de canton (Savoie), arr. et à 34 kil. N.-E. de Chambéry; 180 hab.

RULHIÈRE (Joseph-Marcellin), général, parent de l'historien de ce nom (*V.* le *Dictionnaire*), né en 1787 à St-Didier-la-Seauve (Hte-Loire), m. en 1862, entra au service en 1807 dans les vélites-grenadiers de la garde impériale, passa en 1809 comme sous-lieutenant au 3e tirailleurs, fit les guerres d'Allemagne et d'Espagne, et était arrivé au grade de chef de bataillon quand il fut pris pendant la retraite de Russie. Il prit part à la campagne de 1815. Lieutenant-colonel en 1821, colonel lors de l'expédition d'Espagne en 1823, il alla aussi en Morée, 1828-29, et à la conquête d'Alger en 1830. Maréchal de camp en 1832, il commanda une brigade au siége d'Anvers. Appelé à faire partie de la seconde expédition contre Constantine, il y gagna (1837) le grade de lieutenant-général. Puis, jusqu'en 1840, il commanda la division d'Alger; en 1841, on l'envoya à Toulouse, et, en 1845, il fut nommé pair de France. Mis d'office à la retraite en 1848, il parut à l'Assemblée constituante, ensuite à l'Assemblée législative, comme député de la Hte-Loire, devint ministre de la guerre du 20 déc. 1848 au 31 oct. 1849, fut le promoteur de la loi qui releva de la retraite les officiers généraux frappés par la Révolution de février, et passa au cadre d'inactivité à la fin de 1851. B.

RUMIGNY (Marie-Théodore DE GUEULLUY, comte de), né en Picardie en 1789, m. en 1860, entra en 1805 à l'Ecole militaire de Fontainebleau, fit la campagne de Prusse, se distingua à Wagram et à Smolensk; et arriva en 1814 au grade de capitaine de cavalerie après les combats de Nangis et de Montereau. Mis en demi-solde à la 1re Restauration, il reprit du service durant les Cent-Jours, et combattit à Ligny. Par l'intermédiaire du maréchal Gérard, dont il avait été aide de camp, il fut attaché en 1818, en qualité de lieutenant-colonel aide de camp, au duc d'Orléans Louis-Philippe. Maréchal de camp et député de la Somme après la Révolution de 1830, commissaire-général en Vendée en 1831, député de la Mayenne de 1831 à 1837, il fut un des principaux membres du parti conservateur, et un ardent soutien de la politique personnelle du roi. Il assista au siége d'Anvers en 1832, et fut chargé de réprimer l'émeute parisienne du 14 avril de la même année. En 1848, il suivit le roi Louis-Philippe en exil, fut mis à la retraite par le gouvernement provisoire, et ne profita pas du décret de 1852 qui réintégrait dans la réserve un grand nombre d'officiers généraux. B.

RUSSIE (Abolition du servage en). Depuis le commencement de son règne, Alexandre II avait annoncé l'intention d'abolir le servage. La noblesse des gouvernements occidentaux, plus éclairée, s'était montrée depuis longtemps favorable à cet affranchissement, et celle de trois gouvernements de l'ancienne Lithuanie, Wilna, Grodno et Kowno, ayant demandé cette réforme, un rescrit impérial (20 nov. 1857) autorisa l'étude de la question. Alexandre II donna l'exemple en affranchissant les paysans de ses domaines et ceux des apanages de la famille impériale (6 août 1858), auxquels on reconnaissait le droit d'acquérir des terres en toute propriété, de contracter toute espèce d'obligation légale ou judiciaire, et de passer dans la classe des bourgeois ou dans celle des (60 ou 160 moyennant payement de 15 ou de 40 roubles marchands fr.). Après avoir subi une longue discussion devant le Conseil de l'empire, l'acte d'émancipation des serfs de la noblesse fut proclamé par un manifeste impérial du 19 février (5 mars, nouveau style) 1861, et promulgué officiellement le 5/17 mars. Il fut suivi d'une série de réglements destinés à pourvoir à toutes les nécessités de cette situation nouvelle de 24,000,000 de personnes. Pour accoutumer les paysans à la liberté et résoudre à loisir toutes les difficultés, on établit une combinaison de clauses à travers lesquelles le serf, se rachetant graduellement, arrive, au bout de 9 ans, à la pleine jouissance de ses droits nouveaux et de la propriété. La première période est de deux ans (1861-63), pendant laquelle le paysan, dès lors libre de sa personne, est appelé *temporairement obligé*, et reçoit la jouissance de son enclos et d'une quantité déterminée de terre arable; les serfs domestiques échangent le travail obligatoire contre une redevance pécuniaire; dans cet espace transitoire de deux ans, les uns et les autres peuvent racheter définitivement les terres et cette redevance, en s'arrangeant avec les seigneurs devant des *médiateurs* ou *juges de paix* créés à cet effet, et avec l'assistance d'un comité spécial, institué au chef-lieu de chaque gouvernement et formé de fonctionnaires et de propriétaires. — Ce grand acte d'affranchissement fut d'abord mal reçu et des paysans et des seigneurs. Les premiers, ne comprenant pas la nécessité de mesures transitoires, refusaient aussitôt tout travail, toute redevance, et entendaient être mis en possession immédiate et sans rachat de leurs terres; un paysan du gouvernement de Kasan, Pétrof, excita même (août 1861) une sédition que l'on dut réprimer par la force. De leur côté, les seigneurs, perdant une partie de leur fortune, ont demandé, en compensation, qu'il leur fût accordé des libertés politiques. Le gouvernement russe a rejeté ces demandes. C. P.

RUSTAUDS (Guerre des), insurrection des paysans de la basse Allemagne, au XVIe siècle, contre les seigneurs et les monastères. La cause et le prétexte en furent les abus du régime féodal, et surtout la réformation de Luther. Les insurgés publièrent un manifeste, contenant une profession de foi toute luthérienne et leurs griefs contre les seigneurs. Ils élurent un chef, et prirent, comme symbole, une bannière à l'image du Christ. L'insurrection éclata, vers le milieu d'avril 1525, depuis Bâle jusqu'à Wissembourg, et réunit de nombreux adhérents, les uns attirés par le manifeste, qui était assez modéré, les autres entraînés par la menace et la terreur. Ils envahirent l'Alsace, en pillant et tuant tout ce qui leur résistait, incendiant ou démolissant les châteaux et les monastères. Peu de jours après, à Pâques, les Rustauds se trouvèrent réunis au nombre de 30,000 environ dans la plaine d'Altorf, près de Molsheim. Une partie se dirigea sur Heiligenstein, et donna le commandement suprême à un bourgeois de Molsheim, Erasme Gerber, qui se distinguait par son ardeur et son fanatisme. L'invasion réussit surtout dans la basse Alsace, où, après s'être beaucoup grossie, elle détacha 20,000 hommes pour opérer en Lorraine. Mais Antoine, duc de cette province, marcha au-devant de leurs bandes, les joignit à Saverne le 16 mai, et, en une campagne de 20 jours, détruisit plus de 30,000 insurgés, et refoula le reste au delà du Rhin. Sa victoire sauva la religion catholique et l'ordre social, car ces hordes féroces, non-seulement procédaient par le pillage et la destruction, mais aussi se partageaient les biens dont elles s'emparaient, même ceux de la bourgeoisie. Le nom de *Rustauds* vient du latin *rusticus;* ils sont appelés quelquefois *Bourres* ou *Burres,* corruption de l'allemand *bauer,* paysan. Chrestien de Chatenoy, poëte du temps, a célébré la guerre des Rustauds dans un poëme ampoulé intitulé la *Rusticiade. V.* Henri Lepage, *Documents inédits sur la guerre des Rustauds,* Nancy, 1861, in-8°. C. D—Y.

S

SAI — SAL

SAAVEDRA (Angel de). *V.* RIVAS, dans ce *Supplément.*

SABBAT, nom que le club des Jacobins donna, en 1789, à un comité organisé dans tous les clubs de Paris, et qui aboutissait aux frères Lameth, chefs alors du club des Jacobins. C'était un noyau de dix hommes, qui, chaque jour, venaient prendre l'ordre chez les Lameth, et le donnaient ensuite à dix hommes appartenant aux divers bataillons de la garde nationale, de manière que tous les bataillons et toutes les sections recevaient à la fois la même proposition d'émeute, la même dénonciation contre les autorités constituées, le président du département, le maire, et le commandant de la garde nationale.

SACRAMENTO, v. des États-Unis, cap. de l'État de Californie, sur le Sacramento, près de son confl. avec l'American-River, à 209 kil. N.-E. de San-Francisco; 30,000 hab. Dans son voisinage furent exploités les premiers *placers.* C. P.

SAID-PACHA, vice-roi d'Egypte, 4e fils de Méhémet-Ali, né en 1822, m. en 1863, reçut, après son éducation turque, les leçons de quelques maîtres français, notamment de Kœnig-Bey, et fut destiné à la marine. Il était grand amiral de la flotte égyptienne, quand il succéda à son neveu Abbas-Pacha, en 1854. Il fournit presque aussitôt au sultan, son suzerain, un contingent de 10,000 hommes pour l'expédition de Crimée. Dans son administration intérieure, il réforma les finances, protégea les écoles et les établissements scientifiques, fit continuer les travaux du barrage du Nil, et favorisa de tous ses moyens la grande entreprise du percement de l'isthme de Suez. B.

SAINTINE (Joseph-Xavier BONIFACE, dit), littérateur, né à Paris en 1798, m. en 1865, débuta par un volume de *Poëmes, odes et épîtres,* 1823, où il a fait preuve de goût et de talent; puis il s'adonna au théâtre, et écrivit, sous son prénom de Xavier, une foule de pièces joyeuses, en collaboration avec Scribe, Ancelot, Duvert, Carmouche, Varin, etc., telles que *l'Ours et le Pacha, le Bouffon du prince, les Cabinets particuliers, Un monsieur et une dame, Riche d'amour, Henriette et Charlot,* etc. On lui doit aussi divers romans : *Jonathan le visionnaire,* 1825, 2 vol. in-12; *Une maîtresse de Louis XIII,* 1834, 2 vol. in-8°; *Antoine, les Récits dans la tourelle, les Métamorphoses de la femme,* etc. Mais son principal titre est la touchante histoire d'une fleur et d'un prisonnier qu'il publia sous le titre de *Picciola,* 1836, in-8°, et qui obtint un immense succès. B.

SAINT-JEAN (Simon), peintre de fleurs, né à Lyon en 1812, m. en 1860, étudia à l'école de sa ville natale sous la direction de François Lepage. Ses tableaux sont des chefs-d'œuvre : la composition en est intelligente et très-variée, le dessin irréprochable; mais son coloris a une certaine teinte jaune qui enlève du brillant aux reflets. Le musée du Luxembourg a de lui une *Notre-Dame des roses.*

SAINT-VICTOR (J.-B. BINS, comte de), littérateur et poëte, né au Cap-Français (St-Domingue) en 1772, m. en 1858, fut attaché pendant plusieurs années à la rédaction du *Journal des Débats.* Il se fit connaître d'abord par deux poëmes descriptifs, où il y a un véritable talent : *l'Espérance,* 1804, et *le Voyage du poëte,* 1806. Il donna aussi, en 1804, *l'Habit du chevalier de Grammont,* opéra-comique fort gai, qui est resté longtemps au répertoire. Saint-Victor était helléniste, et il a traduit en vers français les *Odes d'Anacréon,* d'après le texte de Brunck, 1811, in-8°. Ses *Œuvres poétiques* ont été recueillies en 1 vol. in-18, Paris, 1822, dans la *Collection des poëtes français du* XIXe *siècle.* On doit encore à Saint-Victor : *Tableau historique et pittoresque de Paris, depuis les Gaulois jusqu'à nos jours,* 2e édit., 1822-27, 4 vol. in-8° et atlas in-4°. — Son fils, Paul de Saint-Victor, est auj. un des écrivains distingués de la presse périodique.

SAISSET (Émile-Édmond), philosophe, né à Montpellier en 1814, m. en 1863, élève de l'École normale, professa depuis 1842, suppléa Damiron dans la chaire d'histoire de la philosophie à la Sorbonne de 1849 à 1852, fit des cours complémentaires de philosophie grecque et latine au Collége de France de 1853 à 1857, devint professeur titulaire à la Sorbonne en 1862, et, bientôt après, membre de l'Académie des sciences morales et politiques. On a de lui : *Ænésidème,* 1840; *Manuel de philosophie* (avec Jacques et J. Simon), 1841; une traduction de *Spinosa,* 1843, 2 vol.; une édition des *Lettres à une princesse d'Allemagne* par Euler, 1843; *Essais sur la philosophie et la religion au* XIXe *siècle,* 1845; *Mélanges d'histoire, de morale et de critique,* 1859; une traduction de la *Cité de Dieu* de St Augustin; *Essai de philosophie religieuse,* 1860; *Précurseurs et disciples de Descartes,* 1862; l'*Ame et la Vie,* 1864.

SALDANHA OLIVEIRA E DAUN (Joao-Carlos, duc de), homme d'Etat et général portugais, né en 1780 à Arinhaga, m. en 1861, petit-fils du célèbre marquis de Pombal, fit ses études à Lisbonne et à Coïmbre, devint membre du Conseil d'administration des colonies, accepta la domination française en 1808, fut pris en 1810 par les soldats de Wellington et envoyé en Angleterre, passa au Brésil, d'où il revint après les événements de 1815, et fut appelé par Jean VI, en 1825, au ministère des affaires étrangères. L'année suivante, pendant la régence de l'infante Isabelle, il fut nommé gouverneur d'Oporto, puis, après l'établissement de la Constitution de Don Pedro, ministre de la guerre. Ayant en vain réclamé le renvoi de quelques fonctionnaires suspects, il donna sa démission en 1827, et se retira en Angleterre; mais, lors de l'usurpation de Don Miguel, il revint à Oporto, pour se mettre à la tête de l'armée constitutionnelle. La lâcheté de ses troupes l'obligea de fuir de nouveau. Pendant un séjour qu'il fit en France, il se lia avec le général La Fayette. Il ne reparut en Portugal qu'en 1833, où il battit les miguélistes dans les Algarves et emporta leurs retranchements devant Lisbonne. Nommé maréchal, il figura néanmoins quelque temps dans l'opposition, par suite de ses mésintelligences avec le duc de Terceira; appelé, en 1835, au ministère de la guerre et à la présidence du Conseil, il succomba en 1836 devant l'hostilité des Chambres, alla passer dix années en Angleterre et en France, fut rappelé en 1846 pour

comprimer l'insurrection démocratique d'Oporto, et dirigea encore les affaires jusqu'en 1849. Le dépit d'avoir été renversé par Costa-Cabral le poussa à rentrer dans l'opposition, et à préparer même une Révolution, qui lui rendit le pouvoir en 1851. Il tomba définitivement en 1856, et mourut après avoir confirmé jusqu'à la fin sa réputation d'inconsistance politique. B.

SALFORD, v. d'Angleterre (Lancastre), sur l'Irwel; 102,414 hab. Elle est quelquefois considérée comme faisant partie de Manchester, bien qu'elle ait une administration séparée.

SALGUES (Jacques-Barthélemy), littérateur et journaliste, né à Sens (Yonne) en 1760, m. en 1830, professa la rhétorique au collége de sa ville natale, manifesta des sentiments royalistes pendant la Révolution, mais put échapper aux proscripteurs. Il vint à Paris vers la fin du Directoire, et publia le *Journal des Spectacles*, un des meilleurs du temps; puis, sous l'Empire et sous la Restauration, il travailla à divers journaux. Salgues a beaucoup écrit; ses principaux ouvrages sont : *Des erreurs et des préjugés répandus dans la société*, Paris, 1810, 1 vol. in-8°; 3e édit., Paris, 1818, 3 vol. in-8°, recueil de petites dissertations contre les préjugés et les croyances populaires touchant l'histoire naturelle, la médecine, la magie, les astres, les phénomènes physiques, certains récits historiques, les talismans, etc.; espèce de macédoine sans originalité, et d'un style assez vulgaire; *De Paris, des mœurs, de la littérature, et de la philosophie*, 1813, in-8°; *De la littérature des Hébreux, ou les Livres saints considérés sous le rapport des beautés littéraires*, 1825, in-8°; *Des erreurs et des préjugés répandus dans le* XVIIIe *et le* XIXe *siècle*, 1828, 2 vol. in-8°, etc. C. D—Y.

SALIA ou ZARYIA, ville murée de l'Afrique centrale (Soudan), dans le royaume de Sokoto, par 11° 4′ 46″ lat. N. et 5°2′ 48″ long. E.; 30,000 hab. Elle a environ 16 kil. de tour; une partie, à l'intérieur, est occupée par des champs cultivés. Elle fut conquise en 1807 par les Fellatahs; elle s'appelait auparavant *Zeg-Zeg* ou *Sansan*. C. P.

SALONIQUE (Eyalet de), gouvernement général de l'Empire ottoman (Turquie d'Europe), entre ceux d'Andrinople à l'E., d'Ouskoub au N., de Roumélie propre à l'O., et l'Archipel au S. Pays montagneux, arrosé par les fleuves Vardar, Strouma et Mesta; les bords de la mer sont marécageux et offrent plusieurs lagunes, dont la plus considérable est celle de Tachyno. Il projette au S. l'ancienne péninsule Chalcidique, avec le mont Athos. Le sol, très-fertile, surtout au S., produit le blé, le tabac, le coton, l'olivier et la vigne; les montagnes sont riches en métaux et en forêts, mais à peine exploitées, faute de moyens de communication. Ce gouvernement correspond au S. de l'ancienne Macédoine; il est divisé en deux livahs, Salonique et Sères; environ 400,000 hab.; les trois quarts sont Grecs ou Bulgares et chrétiens, les autres musulmans. C. P.

SALTILLO, v. du Mexique, ch.-l. du dép. de Cohahuila, s'appelait anciennement Leone-Vicario; elle est sur le cours supérieur du San-Juan, par 25° 30′ lat. N. et 103° 22′ long. O.; 20,000 hab.

SALTUS, mesure agraire des anciens Romains, valant 800 jugères, ou 202 hectares 27 ares 16 centiares.

SALVANDY (Narcisse-Achille de), né à Condom en 1795, m. en 1856, acheva ses études au lycée Napoléon, à Paris, s'engagea dans le corps des gardes d'honneur, avec lequel il fit les campagnes de Saxe et de France, en 1813 et 1814, et se retira du service lors de la 1re Restauration, avec le grade d'adjudant-major. Il entra bientôt dans la maison militaire de Louis XVIII. Une brochure qu'il publia en 1816, *la Coalition et la France*, et dans laquelle il dénonçait à l'indignation de son pays les actes de la Sainte-Alliance, eut un grand retentissement. Nommé maître des requêtes en 1819 par le duc de Richelieu, privé de cet emploi par M. de Peyronnet en 1821 à cause des idées qu'il exprimait sur les modifications apportées à la Charte de 1814 et sur la Révolution d'Espagne, il donna aussi sa démission de capitaine d'état-major en 1823, et, se tournant vers la littérature, publia un ouvrage intitulé : *Don Alonzo ou l'Espagne, histoire contemporaine*, 4 vol. in-8°. En 1824, il fit paraître *Islaor ou le Barde chrétien, nouvelle gauloise*, in-12. Lancé dans le journalisme, il engagea, avec le parti royaliste constitutionnel, une polémique vigoureuse contre le ministère Villèle, rentra au conseil d'État sous le ministère Martignac en 1828, fut chargé de soutenir devant la Chambre des pairs le projet de Code militaire, mais se retira à l'avénement du ministère Polignac, auquel il fit encore une rude guerre. Au milieu de cette lutte politique, il publia une bonne *Histoire de Pologne, avant et sous le roi Jean Sobieski*, 1829, 3 vol. in-8°. Ce fut lui qui, en 1830, dans un bal donné par le duc d'Orléans au roi de Naples, prononça ce mot fameux : « C'est une vraie fête napolitaine, nous dansons sur un volcan. » Simple spectateur de la Révolution de Juillet, Salvandy reparut sur la scène politique par une brochure intitulée : *Seize mois, ou la Révolution de* 1830 *et les Révolutionnaires*, bientôt réimprimée sous le titre de *Vingt mois*. Le département de l'Eure l'envoya à la Chambre des députés : il y fut rapporteur de la loi dite *de disjonction*. Ministre de l'instruction publique de 1837 à 1839, il améliora le sort des professeurs et des maîtres d'études, institua des chaires de littérature étrangère dans les Facultés des départements, créa plusieurs chaires à la Faculté des sciences de Paris et au Collége de France, introduisit dans les Facultés de droit l'étude comparée des législations pénales et celle du droit administratif, présenta un projet de loi sur la propriété littéraire, publia des ordonnances importantes sur les salles d'asile et sur les colléges communaux, etc. Ambassadeur à Madrid en 1841, à Turin en 1843, il donna sa démission en 1844, après avoir voté contre l'adresse où la Chambre flétrissait les députés légitimistes qui avaient été visiter en Angleterre le comte de Chambord. En 1845, il fut rappelé au ministère de l'instruction publique, et le conserva jusqu'à la Révolution du 24 février 1848. Dans cette nouvelle période, il créa la Faculté des sciences de Besançon, les Facultés des lettres d'Aix et de Grenoble, et l'École française d'Athènes. Depuis 1835, Salvandy était membre de l'Académie française. B.

SAMARANG. *V.*, plus haut, POLYNÉSIE AMÉRICAINE.

SAMOENS, ch.-l. de canton (Haute-Savoie), arr. et à 23 kil. E. de Bonneville; 481 hab.

SAN-JOSÉ, v. des Etats-Unis, capitale de la Californie avant Sacramento, à l'extrémité S. de la baie de San-Francisco, à 88 kil. S.-E. de cette ville; 5,000 hab. Exportation de mercure. C. P.

SAN-MIGUEL (Evaristo, duc de) général espagnol, né en 1785 à Gijon (Asturies), m. en 1862, prit part à la guerre de l'indépendance en 1808, et, fait prisonnier, fut retenu en France jusqu'en 1814. Attaché au parti libéral sous Ferdinand VII, il seconda l'insurrection de Riégo en 1820, et composa l'*Hymne de Riégo*, devenu l'un des chants nationaux de l'Espagne. Imposé au roi par l'opinion publique comme ministre des affaires étrangères en 1822, il fut renversé par l'invasion française de 1823, et se joignit à Mina, qui le prit pour chef d'état-major : blessé et pris par les Français, il fut relâché à condition de vivre éloigné de son pays, se rendit en Angleterre, et ne revint que sous la régence de Marie-Christine en 1834. Nommé alors gouverneur militaire de l'Aragon, il devint maréchal de camp en 1836, ministre de la marine en 1839, lieutenant-général dans la Nouvelle-Castille en 1843, chef des gardes de la reine Isabelle II et membre du Sénat en 1854. Il a publié : *Relation de l'expédition de Riégo*, 1820; *Éléments de l'art de la guerre*, 1826, 2 vol.; *Histoire de Philippe II*, 1844-45, 4 vol. B.

SANSAN. *V.* SALIA.

SANTANDER (Etat de), un des Etats de la Nouvelle-Grenade, au N.-E., entre ceux de Magdalena au N., d'Antioquia à l'O., de Boyaca au S., et le Vénézuéla à l'E.; formé des anciennes provinces de Pamplona, Socorro, et Velez; arrosé par la Magdalena et son affluent le Sogamozo; 378,376 hab. Capitale, *Pamplona*. C. P.

SARAYAMO, v. de l'Afrique centrale (Soudan), sur un bras navigable du Niger, au S. de Tombouctou, ch.-l. de la province de Ki-so, dans le royaume Fellatah de Masina; environ 8,000 hab. Commerce de tabac et de sel. C. P.

SASSARI (Prov. de), division du roy. d'Italie, formée de la moitié septentrionale de l'île de Sardaigne, est bornée au S. par la prov. de Cagliari, au N. par le détroit de Bonifacio, à l'O. et à l'E. par la Méditerranée. Traversée à l'E. par les monts Linobara, elle présente à l'O., entre des hauteurs confuses, des plages basses et marécageuses; arrosée par le Coghinas et le cours supérieur de l'Oristano. Sol fertile, mais mal cultivé; bois de construction, tabac, salines. Ch.-l., *Sassari*. Cinq arrond. : Sassari, Alghero, Nuoro, Ozieri, Tempio. Les îles Asinara, Maddalena, Caprera et Tavolara en dépendent. Superf., 10,720 kil. carrés; pop., 215,967 hab. C. P.

SAUVAGE (Pierre-Louis-Frédéric), né à Boulogne-sur-Mer en 1785, m. en 1857, fut d'abord attaché à l'administration du génie maritime dans sa ville natale, puis, en 1811, se fit constructeur de navires. Il a puissamment contribué à la substitution de l'hélice aux roues à aubes, comme moyen de propulsion des navires. Continuant des recherches commencées avant lui, il mit hors de doute les avantages de

l'hélice comme propulseur sous-marin. Malheureusement, faute de secours, il ne put faire qu'en petit des essais où il épuisa ses ressources, et il se trouvait en prison pour dettes, au Havré, lorsqu'on mit à la mer, dans la même ville, un bateau où l'hélice se trouvait appliquée par un Anglais dans des conditions peu différentes de celles proposées par l'ingénieur français. On doit aussi à Sauvage l'invention du *Physionomètre*, employé plus tard sous le nom de *Physionotype*, et à l'aide duquel on peut prendre des empreintes d'objets en relief; celle du *Réducteur*, instrument qui permet d'obtenir des copies réduites des statues; et celle du *Soufflet hydraulique*. Sauvage est mort dans une maison de fous. V.

SAUVAGE (Jean-Augustin-Alexis), ingénieur-mécanicien, né aux environs de Paris en 1781, m. en 1857, apprit la mécanique dans l'atelier du fameux serrurier Gamain, se lia, en 1816, avec Windsor, qui était venu établir en France l'éclairage au gaz, et monta les usines à gaz des Panoramas et du Luxembourg. De 1820 à 1830, il remplit les fonctions de chef de l'éclairage de Paris et des théâtres royaux. On lui doit les premiers moyens de contrôle dans la distribution du gaz, et notamment le timbrage des becs et la réalisation industrielle des compteurs.

SAUVEUR (SAINT-), ch.-l. de canton (Alpes-Maritimes), arr. et à 23 kil. N.-E. de Puget-Théniers; 604 hab.

SAVIGNY (Marie-Jules-César LELORGNE DE), naturaliste, né en 1777 à Provins, m. en 1851, étudia d'abord la médecine, puis la botanique, sous la direction de Lamarck. Il venait d'être chargé de l'enseignement de cette science à l'École centrale de la Seine-Inférieure, lorsque Cuvier le décida à suivre l'expédition d'Égypte en qualité d'adjoint à Geoffroy Saint-Hilaire. Il parcourut toute l'Égypte pour recueillir les éléments du travail sur les animaux sans vertèbres qui devait former sa part dans le grand ouvrage sur l'Égypte. Rentré en France, il donna des Mémoires sur des sujets entièrement nouveaux. En 1821, il entra à l'Institut. En 1824, pris d'un mal dont il avait eu déjà des atteintes en 1817, il fut forcé, pendant vingt-sept ans, au milieu de souffrances inouïes, de rester dans une obscurité complète. Les recherches de Savigny sur les annélides, les ascidies, la composition de la bouche des insectes, etc., sont encore le point de départ des zoologistes qui étudient les animaux inférieurs. V.

SAVIGNY (Frédéric-Charles de), jurisconsulte allemand, né à Francfort-sur-Mein en 1779, m. en 1861, fit des cours à Marbourg jusqu'en 1804, puis voyagea en Allemagne et en France pour recueillir des documents relatifs au droit romain. En 1807, il fut nommé professeur à Landshut, et passa à l'Université de Berlin en 1810. Il devint membre de l'Académie des sciences de cette ville en 1811, conseiller intime de justice en 1816, conseiller d'Etat en 1817, membre de la Cour de révision pour les provinces rhénanes en 1819, ministre de la justice du royaume de Prusse en 1842. Les mouvements révolutionnaires de 1848 le firent rentrer dans la vie privée. Savigny a été, avec Hugo et Schlosser, le fondateur de l'école historique des jurisconsultes; peu d'hommes ont aussi bien approfondi la connaissance du droit ancien et de ses rapports avec le droit moderne, et ses leçons excitèrent un vif intérêt, à cause de la clarté et de la précision de sa méthode. On a de lui : *Traité de la possession*, Marbourg, 1803; *Mission de notre temps dans la jurisprudence et la législation*, Berlin, 1814; *Histoire du droit romain au moyen âge*, 2e édit., Heidelberg, 1834-51, 7 vol.; *Histoire du droit de la noblesse dans l'Europe moderne*, Berlin, 1836; *Système du droit romain actuel*, 1840-49, 8 vol.; *le Droit des obligations*, 1851-53, 2 vol.; *Ecrits divers*, 1850, 5 vol. Il a encore rédigé depuis 1815, avec Eichhorn, Rüdorff, Gœschen et Klenze, le *Journal de jurisprudence*. B.

SCHADOW (Frédéric-Guillaume), peintre allemand, né à Berlin en 1789, m. en 1862, 2e fils du statuaire Jean-Godefroy Schadow (*V.* le *Dictionnaire*). La fréquentation d'Overbeck, de Veit, de Cornélius, de Führich, à Rome, éveilla son talent. Il peignit, avec les deux premiers, *le Songe de Joseph* et *la Douleur de Jacob apprenant la mort de son fils*. De retour à Berlin en 1818, il fut nommé professeur à l'Académie, et attira, par l'excellence de sa méthode, un grand nombre d'élèves. A cette période de sa vie, pendant laquelle il cultiva surtout le portrait, appartient une belle peinture religieuse, *l'Adoration des Mages*, qui fut faite pour l'église de la garnison à Potsdam. En 1826, Schadow alla remplacer Cornélius comme directeur de l'Académie de Dusseldorf, et il devint le chef d'une brillante école, où l'on remarque Hübner, Sohn, Hildebrand, Lessing, Schirmer, Scheuren, Schraeter, Reinick, Kretschmar, Stilke, Gœtting, Rethel, etc. Ses œuvres les plus importantes depuis cette époque sont : *Mignon* (1828), chef-d'œuvre popularisé par la gravure; les *Quatre évangélistes*, dans l'église de Werdet, à Berlin; *les Vierges sages* et *les Vierges folles*, à l'Institut Stædel de Francfort; *la Source de vie*, toile exécutée pour le roi de Prusse; une *Assomption*, dans l'église St-Paul à Aix-la-Chapelle; *le Paradis*, *le Purgatoire*, l'*Enfer*, grandes compositions allégoriques. Schadow eut un style pur, beaucoup d'habileté de dessin, et sut choisir et exécuter les détails; mais ses conceptions manquèrent de puissance, et il fut un peintre de plus de goût que de génie. Il fut anobli par le roi de Prusse, en 1843, sous le nom de Schadow-Godenhaus. Il a laissé des *Mémoires* en allemand, et un écrit en langue française *Sur l'influence du christianisme dans la peinture*, Strasbourg, 1842. B.

SCHAFARIK (Paul-Joseph), savant slave, né à Koblejarowo (Hongrie), m. en 1861, acheva ses études à l'Université d'Iéna, se livra à l'enseignement dans différentes villes de 1817 à 1833, se rendit ensuite à Prague pour entreprendre des travaux sur les littératures slaves, et y devint, en 1848, bibliothécaire de l'Université. On a de lui, en allemand : *Histoire de la langue et de la littérature slaves*, Bude, 1826; *L'Origine des Slaves*, 1828; *les Anciens monuments de la langue bohémienne*, Prague, 1840; *Terminologie judiciaire et politique de la langue slave*, Vienne, 1850; *Monuments de la vieille littérature des Slaves du Sud*, Prague, 1851; *Terminologie scientifique germanico-bohémienne*, Prague, 1853. B.

SCHAYES (Ant.-Guill.-Bernard), savant belge, né à Louvain en 1808, m. en 1859, fut d'abord attaché à la bibliothèque royale de La Haye et aux archives générales du royaume, puis devint, en 1830, conservateur du musée d'armures et d'antiquités. Il a publié : *Essais historiques sur les usages, les croyances... des Belges anciens et modernes*, 1834, in-8°; *les Pays-Bas avant et pendant la domination romaine*, 1836, 2 vol. in-8°; *Sur l'apparition et le caractère spécial de l'architecture ogivale en Belgique*, 1838; *Histoire de l'architecture en Belgique*, 1849-50, 4 vol. in-12, etc. B.

SCHEFER (Léopold), poëte et musicien allemand, né en 1784 à Muskau (Prusse), m. en 1862, est rangé au nombre des meilleurs lyriques de son temps. On a de lui : deux recueils de *Poésies*, Berlin, 1811 et 1813; *Mélanges lyriques*, Francfort, 1828; *le Bréviaire du laïque*, Berlin, 1834, 9e édit., 1852; *Vigiles*, ibid., 1834; *le Prêtre séculier*, Nuremberg, 1846; *le Coran de l'amour*, Hambourg, 1854, etc.. Ces divers ouvrages présentent une association bizarre, mais non sans grandeur, de panthéisme et de mysticisme. Schefer a publié aussi des œuvres dramatiques (*Mahomet II*, *Euphrosine*, *les Mendiants*, etc.), des contes, nouvelles et romans en prose. Bon organiste, il s'est encore fait connaître par des symphonies, des ouvertures, des morceaux pour piano et des romances. B.

SCHEFFER (Ary), peintre, né à Dordrecht (Hollande méridionale) en 1795, m. en 1858, vint à Paris étudier dans l'atelier de Pierre Guérin. Il débuta aux expositions du Louvre par des tableaux d'histoire, *Abel et Thirza chantant les louanges du Seigneur*, 1812; *la Mort de St Louis*, 1817; *le Dévouement des bourgeois de Calais*, 1819. Il crut que ce genre ne convenait pas à son génie, et choisit des scènes familières, touchantes et même pathétiques, qu'il traita dans de simples tableaux de chevalet. Il composait ces sujets avec un art admirable; sa touche était libre et fine, exprimant tout sans appuyer, indiquant avec suavité des contours d'une exquise élégance, et laissant à sa couleur une sorte de légèreté et de transparence qui semblait tenir un peu de l'aquarelle. Il produisit dans ce genre : *la Veuve du soldat*, 1820; *la Famille du marin*, 1823; *Épisode de la retraite d'Alsace en* 1814, 1828; *la Sœur de charité*, 1829; *les Orphelins sur la tombe de leur mère*, *l'Incendie de la ferme*, etc. Cependant, en 1827, il fit un retour vers les grandes machines, par un tableau admirable de composition, d'énergie et de couleur, *les Femmes souliotes se précipitant du haut d'un rocher, pour ne pas tomber entre les mains des Turcs*. Après cette belle page, il rentra dans la voie des sujets simples, et désormais, afin de donner plus de carrière à son génie, il les traita de grandeur naturelle. Beaucoup de ces compositions comptent parmi ses meilleures œuvres, telles que : *Le Larmoyeur*, *Faust tourmenté par le doute*, *Marguerite à son rouet*, 1831; *Marguerite à l'église* ou *au prie-Dieu*, *Marguerite au Sabbat*, *le Giaour*, 1832; *Médora*, 1833; *Francesca de Rimini*, 1835; *le Christ consolateur*, 1837; *Marguerite sortant de l'église*, *Mignon aspirant au ciel*, *Mignon regrettant sa patrie*, *le Roi de Thulé*, 1838; *le Christ au jardin des Oliviers*, 1839; *les Rois mages*, 1844; *Ensevelissement du*

Christ, 1845; *St Augustin et Ste Monique*, 1846; *les Saintes femmes revenant du tombeau*, 1847; *le Christ pleurant sur Jérusalem, le Christ au roseau*, 1848; *Madeleine en extase, Ruth et Noémi*, 1855; *la Tentation du Christ*, 1856; *Marguerite à la fontaine, les Douleurs de la terre s'élevant vers le ciel et se transformant en espérance et en béatitude, Apparition de Jésus-Christ à la Madeleine après la résurrection*, 1858, etc.

On voit au musée de Versailles plusieurs grandes toiles historiques de Scheffer : la *Bataille de Tolbiac*, la *Soumission des Saxons par Charlemagne, Pierre l'Ermite prêchant la Croisade;* ce ne sont pas ses meilleurs travaux. Scheffer a fait aussi de beaux portraits. Si l'on peut donner le nom de peintre psychologique à un artiste, Scheffer l'a mérité plus que personne; dans la plupart de ses ouvrages, il s'est proposé d'exprimer les sentiments de l'âme, les passions douces, profondes, mélancoliques, énergiques; et afin de concentrer son inspiration, il n'a, sauf de rares exceptions, mis en scène que deux ou trois personnages, quelquefois un seul. Il fait penser le spectateur par sa manière d'exprimer le sentiment; en un mot, il a porté le spiritualisme dans l'art, et là est sa véritable originalité. *V.* M. Vitet, *Ary Scheffer* (*Revue des Deux Mondes* de 1858, 1er octobre).

SCHEFFER (Henry), peintre, frère du précédent, né à La Haye en 1798, m. en 1862, vint à Paris lors de la réunion de la Hollande à l'Empire français, et fut élève de Guérin. Il a excellé dans le portrait, et cultivé néanmoins les autres genres avec succès. Parmi ses tableaux d'histoire, on distingue : *le Christ sur les genoux de la Vierge*, 1824; *Don Juan endormi sur les genoux d'Haydée*, 1825; *Charlotte Corday protégée par les membres de la section contre la fureur du peuple*, son chef-d'œuvre, 1830; *Jeanne d'Arc marchant au supplice*, 1836; *Prêche protestant après la révocation de l'édit de Nantes*, 1838; *Conseil tenu par le roi au château de Champlatreux*, 1839; *Jésus chez Marthe et Marie*, 1842; *Mme Rolland allant au supplice*, 1845; *le Christ portant sa croix*, dans l'église St-Roch à Paris, 1846; *le Christ enfant*, 1850; *le Christ au mont des Oliviers*, 1852; *la Bataille de Cassel*, et *Jeanne d'Arc faisant son entrée dans Orléans*, au musée de Versailles; *la Jeune captive*, œuvre inspirée d'André Chénier; *la Vision de Charles IX*, etc. Au nombre des portraits, on a remarqué ceux d'Armand Carrel (1831), d'Arago (1837), d'Augustin Thierry (1840), de Casimir Delavigne (1841), de Blainville (1842), de Daru (1845), de Louis Blanc (1849), de Jobert de Lamballe et de Picard (1850), de Mgr Sibour et d'Orfila (1853), etc. B.

SCHILLOUKS, peuple d'Afrique. *V.*, plus haut, CHELLOUKS.

SCHLAGINTWEIT (Adolphe), voyageur, né à Munich en 1829, m. en 1857, visita, de 1846 à 1848, les Alpes orientales, de 1851 à 1852 les Alpes occidentales, atteignit le premier le plus haut sommet du Rosa, et publia deux reliefs de cette montagne et deux ouvrages riches en observations de toute nature : *Recherches sur la géographie physique des Alpes*, Leipzig, 1850, et *Nouvelles recherches sur la géographie physique et la géologie des Alpes*, 1854. Appelé, en 1854, à poursuivre la description scientifique de l'Hindoustan commencée par ordre de la Compagnie des Indes, il fit d'intéressantes observations magnétiques dans le Dekkan (1854-55), puis dans le Nord-Ouest, dans l'Himalaya et dans le S. du Thibet, où il détermina un grand nombre de hauteurs et de positions astronomiques, fit connaître des passages inconnus, et parvint sur le glacier de l'Ibi-Gamin à 6,782 mèt., le point le plus élevé qui ait jamais été atteint. Il explora de nouveau le Dekkan, en 1856, au point de vue géologique et magnétique, remonta la même année à l'Himalaya pour visiter le Thibet occidental, déterminant la direction et les passages des grandes chaînes du Kouenloun et du Karakorum, et arriva dans le Turkestan chinois à Yarkand, puis à Kachghar. Là, il fut reconnu comme chrétien et agent du gouvernement de l'Inde, et assassiné par une bande de musulmans fanatiques. Partout il avait été accompagné par ses frères Hermann et Robert. *V. Résultats de la mission scientifique de l'Inde et de la Haute-Asie*, en anglais, Londres, 2 vol., 1861-1862. C. P.

SCHLIK (François, comte de BASSANO et de WEISSKIRCHEN), général autrichien, né vers 1790, m. en 1862, prit part aux guerres contre Napoléon Ier, et perdit un œil à la bataille de Leipzig. Lors de l'insurrection de la Hongrie, en 1848, il décida la victoire de Kapolna. Dans la guerre d'Italie de 1859, il partagea avec le général Hess le commandement général de l'armée.

SCHLOSSER (Frédéric-Christophe), historien allemand, né en 1776 à Jever (Oldenbourg), m. en 1861. En 1807, il publia un ouvrage intitulé *Abailard et Dulcin*, et, en 1809, une *Vie de Pierre-Martyr Vermigli*. S'étant fixé à Francfort, il y donna, en 1812, une *Histoire des Empereurs iconoclastes d'Orient*, qui lui valut la place de professeur d'histoire au lycée de la ville. En 1817, il accepta une chaire d'histoire à Heidelberg. Ses principaux ouvrages ont été, depuis cette époque : *Histoire universelle en récits continus*, 1817-41; *Histoire du XVIIIe siècle*, 1823; *Aperçu de l'histoire de l'ancien monde et de sa civilisation*, 1834, 3 vol.; *Jugement sur Napoléon*, 1832-35; *Histoire universelle à l'usage du peuple allemand*, 1844 et suiv. Schlosser a aussi publié, avec Bercht, des *Archives d'histoire et de littérature*. B.

SCHNEIDER (Charles-Ernest-Christophe), philologue allemand, né en 1786 à Wiche (Saxe prussienne), m. en 1856, étudia à l'Université de Leipzig, et, après avoir été précepteur particulier, obtint en 1811 une chaire dans l'un des colléges de cette ville. Appelé à Breslau en 1816 en qualité de professeur de littérature classique, il y remplit encore les fonctions de co-directeur du séminaire philologique. On cite, parmi ses meilleurs travaux : *Manuel élémentaire de lecture grecque*, 1813; *De numero Platonis commentationes duæ*, 1822; des éditions de la *République* de Platon, Leipzig, 1830-33, 3 vol., et du *Truculentus* de Plaute, 1834; *Leçons académiques de grammaire grecque*, Breslau, 1837; une édition de *César*, Halle, 1840-55, 2 vol.; une traduction du *Timée* de Platon, Breslau, 1847; une édition des *Commentaires du Timée* par Proclus, 1851.

SCHNEIDER (Jean-Gotlob), musicien allemand, né en 1789 à Vieux-Gersdorf, m. en 1864, fut organiste de l'église de l'Université à Leipzig en 1811, passa, l'année suivante, à la cathédrale de Gœrlitz, fonda dans cette ville une Académie de chant, et fut appelé, en 1825, à la cour de Dresde. Il a perfectionné la construction de l'orgue, et écrit beaucoup de morceaux pour cet instrument qu'il touchait avec un rare talent.

SCHNEIDEWIN (Frédéric-Guillaume), philologue, né en 1810 à Helmstedt (Brunswick), m. en 1856, professa à Brunswick en 1833, et, depuis 1836, à Gœttingue. Outre de savantes éditions d'*Ibycus*, de *Simonide*, de *Pindare*, d'*Hypéride*, d'*Ovide*, de *Martial*, de plusieurs discours de Cicéron, il a publié : *Exercitationes criticæ in poetas Græcos minores*, 1836; *Delectus poeseos Græcorum elegiacæ, iambicæ, melicæ*, 1838-39, 2 vol.; *Corpus paræmiographorum græcorum*, 1839, 2 vol.; *Observations critiques sur les poëtes lyriques de la Grèce*, en allem., 1844; *Commentaires sur Sophocle*, 1854, etc. Enfin il a rédigé, de 1845 à 1855, le *Philologus*, importante revue classique.

SCHRŒDER-DEVRIENT (Wilhelmine), cantatrice allemande, née en 1805 à Hambourg, m. en 1860, fille de Sophie Schrœder, fut danseuse et tragédienne avant de se produire dans le drame lyrique. Dès ses débuts dans *la Flûte enchantée*, *Fidelio*, et *la Famille suisse*, 1821-22, elle se plaça au premier rang par la beauté de sa voix, sa science musicale et sa puissance dramatique. En 1823, elle épousa à Berlin l'acteur Devrient. Engagée au Théâtre-Italien de Paris en 1830, elle y fut éclipsée par Mme Pasta, Mlles Sontag et Malibran.

SCHUBERT (Gotthelf-Henri de), philosophe et naturaliste, né en 1780 à Hohenstein (Saxe), m. en 1860, fut nommé professeur des sciences naturelles à Erlangen en 1810, et à Munich en 1828. On a de lui : *Des obscurités des sciences*, Dresde, 1808; *Symbolique du rêve*, 1814; *Aperçus d'une histoire générale de la vie*, 1806-20, 3 vol.; *le Monde primitif et les étoiles*, 1822; *Histoire de l'âme*, 1830; *Anciens et nouveaux fragments sur l'âme*, 1817-41, 5 vol.; *la Structure du monde, la terre et l'époque humaine*, 1852; *Lettres originales de Mme la duchesse d'Orléans*, dont il avait été le précepteur, 1859, etc.

SCHULZE (Fréd.-Théophile), économiste allemand, né en 1795 près de Meissen, m. en 1860, fut nommé en 1821 professeur d'économie politique à Iéna, fonda en 1826 un Institut privé d'économie politique et d'économie rurale, et reçut du gouvernement, en 1832, la mission d'organiser la grande école d'Eldena, près Greifswald. Il en garda la direction jusqu'en 1839, époque où il reprit ses fonctions à Iéna. On lui doit, entre autres ouvrages : *De l'économie et des sciences qui s'y rattachent*, Iéna, 1826; *Revue allemande d'économie rurale et d'économie politique*, ibid., 1844-53, 2 vol.; *Économie nationale ou populaire*, Leipzig, 1856, etc.

SCHUMACHER (Henri-Christian), astronome danois, né en 1780 à Bramsted (Holstein), m. en 1850, fut professeur agrégé à Copenhague en 1810, directeur de l'observatoire de Mannheim en 1813, professeur titulaire d'astronomie et directeur de l'observatoire de Copenhague

depuis 1815. En 1817, le gouvernement le chargea de déterminer l'arc du méridien compris depuis le Lauenbourg jusqu'à Skagen, et depuis Copenhague jusqu'à la côte occidentale du Jutland. En 1821, il dirigea les opérations nécessaires pour dresser la carte du Holstein et du Lauenbourg. En 1824, il mit en rapport les mesures anglaises avec celles de Danemark, en déterminant la différence de longitude entre l'observatoire d'Altona et celui de Greenwich. Il a calculé les distances qui séparent de la Lune les planètes Vénus, Mars, Jupiter et Saturne. Ses *Tables astronomiques* (1820-29) sont un modèle d'éphémérides calculées avec précision, et ses *Nouvelles astronomiques* (1813 et suiv.) contiennent des dissertations du plus haut intérêt. Enfin il a commencé, en 1836, avec Bessel et autres astronomes, la publication d'un *Annuaire astronomique*.

SCHUMANN (Robert), compositeur de musique, né en 1810 à Zwickau (Saxe), m. en 1856, se forma presque seul par l'étude des œuvres de Haydn et de Mozart. Après avoir publié des mélodies sur des poésies de lord Byron, animé par les succès du violoniste Paganini, qu'il avait entendu en Italie, il voulut aussi devenir un virtuose, et choisit le piano : mais une infirmité de la main droite, en 1831, l'obligea de renoncer à ce dessein, et de se consacrer à la composition. Il a laissé des *Fantaisies*, des *Symphonies*, des *Concertos*, un oratorio intitulé : *le Paradis et la Péri*, 1843, et un opéra de *Geneviève*, 1847. En 1850, il accepta à Dusseldorf une place de maître de chapelle, que sa santé le contraignit bientôt d'abandonner. Schumann fut encore un critique distingué : il fonda en 1834 une *Gazette musicale*, et on a réuni ses articles sous le titre d'*Écrits divers sur la musique et les musiciens*, 1854, 4 vol. B.

SCHWARZENBERG (Félix, prince de), homme d'Etat autrichien, né en 1800, m. en 1852. Ministre d'Autriche à Naples, en 1848, il quitta cette ville pour le camp de Radetzki, où il se distingua par une grande bravoure et des talents militaires qu'on ne soupçonnait pas. Envoyé près de la cour impériale alors exilée à Insprück, il y déploya des vues d'homme d'Etat qui le firent appeler au pouvoir par François-Joseph; il fut nommé président du Conseil et ministre des affaires étrangères. Après avoir fait dissoudre la Constituante de Kremsier et proclamer la Constitution du 4 mars 1849, il appliqua à tout l'Empire les réformes civiles et sociales que demandait la Révolution de 1848; mais il en rejeta les aspirations politiques. Ainsi il abolit les priviléges féodaux, les corvées et les dîmes, moyennant indemnité, tout rapport de sujétion politique entre les seigneurs et les paysans, l'ancienne organisation féodale de la commune et les justices seigneuriales, remplaçant partout les pouvoirs locaux et aristocratiques par des agents du gouvernement. Il fit ensuite abroger la Constitution du 4 mars 1849, qui n'avait pas même été mise à l'essai pendant l'espace de trois ans, et rétablit, en droit comme en fait, l'ancien gouvernement absolu; on institua seulement dans les provinces des diètes locales qui n'eurent que l'apparence de la vie politique; car elles furent rarement convoquées, et leurs vœux exaucés plus rarement encore. Schwarzenberg porta dans la politique extérieure la même opiniâtreté, et des allures trop souvent acerbes et impérieuses. La victoire de Novare lui permit de rétablir l'influence autrichienne en Italie, de dompter Venise, d'intervenir à Parme, à Modène, en Toscane, dans les Légations, et de prêter un secours empressé aux vengeances de la réaction absolutiste. Profondément humilié d'avoir dû recourir à l'intervention russe en Hongrie, il se promettait « d'étonner le monde par son ingratitude, » et, en attendant, il prenait plaisir à se venger de la Prusse, dont il aurait préféré l'intervention, que cette puissance lui avait refusée. Il profita habilement de ses tergiversations pour rallier autour de l'Autriche les petits princes du Midi, effrayés de l'hégémonie prussienne, fit échouer les desseins qu'avait la Prusse de former une Confédération restreinte dont aurait été exclue l'Autriche, et l'amena enfin, lors de l'entrevue d'Olmütz (29 nov. 1850), à coopérer elle-même, par la menace d'une guerre immédiate, à la restauration de l'électeur de Hesse et au rétablissement de l'ancienne diète de Francfort. Non content de ces avantages, il voulut, en 1851, faire entrer toutes les provinces autrichiennes dans la Confédération, mais dut s'arrêter devant les alarmes de l'Allemagne et les réclamations de l'Angleterre, de la France et de la Russie, qui ne pouvaient voir sans crainte un tel agrandissement du corps germanique. Schwarzenberg mourut subitement. C. P.

SCORESBY (William), capitaine de la marine anglaise, né vers 1790 à Whitby (Yorkshire), m. en 1857, alla de bonne heure à la pêche de la baleine dans les mers du Nord, et, dès 1806, avait pénétré jusque sous le 81° 30′. En 1820, il publia, sous le titre de *the Arctic regions*, la relation intéressante de ses explorations. Le chapitre qu'il consacra à l'hydrographie des mers du Groënland fut d'une grande importance pour les sciences physiques et géographiques; ses notices sur la météorologie et l'histoire naturelle des régions arctiques ont formé la base des recherches subséquentes dans ces branches de la science; ses définitions des termes employés par les pêcheurs à la baleine pour désigner les diverses formes de glaçons ont été adoptées dans les traités scientifiques; enfin, il tenta, le premier, des expériences sur l'électricité de l'atmosphère dans les hautes régions septentrionales, et les résultats de ces expériences, faites avec un seul conducteur, sont encore étudiés de nos jours avec intérêt. La visite de Scoresby à l'île de Jean-Mayen fut une des plus fortes preuves de l'existence d'une communication entre les mers du Nord et l'océan Pacifique : mais l'espérance d'une mer Polaire perpétuellement ouverte lui a toujours paru chimérique. On lui doit de nombreuses observations touchant l'influence de l'armature en fer des navires sur la boussole. Il a enrichi d'articles d'histoire naturelle et de météorologie l'*Edinburgh philosophical journal*, et divers autres recueils périodiques, et publié, de 1839 à 1843, des *Magnetical observations*, qu'il réunit en volume en 1848. B.

SCRIBE (Augustin-Eugène), poëte comique, né à Paris en 1791, m. en 1861. Orphelin de bonne heure, placé sous la tutelle du célèbre avocat Bonnet, qui voulait le diriger vers le barreau, il ne se sentit aucune vocation pour la profession d'avocat, se tourna vers la littérature, et travailla pour le théâtre. Ses premiers vaudevilles, composés soit seul, soit en collaboration, ne furent pas heureux : il ne trouva sa veine qu'en 1815, avec *Une Nuit de la Garde nationale*, pièce où il eut Poirson pour collaborateur. L'année suivante, il donna, encore avec Poirson, *le Comte Ory*, succès non moins grand que le précédent; désormais, pendant une carrière qui se prolongea près de 45 ans, cette chance heureuse et méritée ne se démentit que rarement. Voici une liste des principaux ouvrages, qui conquirent la faveur du public : *le Nouveau Pourceaugnac*, *le Solliciteur*, *les Deux Précepteurs*, 1817; *Une visite à Bedlam*, 1818; *la Somnambule*, 1819; *l'Ennui*, *l'Ours et le Pacha*, 1821; *l'Intérieur de l'Etude*, *le Gastronome sans argent*, *la Petite Sœur*, *le Mariage enfantin*, *le Parrain*, *Philibert marié*, *le Colonel*, *Michel et Christine*, 1821; *le Vieux Garçon*, *la Demoiselle et la Dame*, 1822; *l'Intérieur d'un Bureau*, *Partie et Revanche*, *la Maîtresse au logis*, *l'Héritière*, 1823; *la Mansarde des Artistes*, *le Coiffeur et le Perruquier*, *la Haine d'une femme*, *le Baiser au porteur*, *Coraly*, 1824; *la Quarantaine*, *le Plus beau jour de la vie*, *les Premières amours*, *le Charlatanisme*, 1825; *la Demoiselle à marier*, *la Belle-mère*, *Simple histoire*, *le Mariage de raison*, *la Lune de miel*, *l'Ambassadeur*, 1826; *le Diplomate*, *la Chatte métamorphosée en femme*, *la Marraine*, 1827; *Avant*, *Pendant et Après*, *la Manie des places*, *les Moralistes*, *Malvina ou un Mariage d'inclination*, 1828; *Louise ou la Réparation*, 1829, etc. La fécondité de Scribe fut entretenue par la création du Gymnase dramatique, théâtre qui devint son domaine exclusif, par contrat passé avec le directeur de l'entreprise. C'est en 1822 qu'il aborda le Théâtre-Français par *Valérie*, comédie en 3 actes, composée en collaboration avec Mélesville. Ensuite il donna seul : *le Mariage d'argent*, 5 actes, 1827; *Bertrand et Raton ou l'Art de conspirer*, 5 actes, 1833; *la Camaraderie ou la Courte échelle*, 5 actes, 1837; *Une Chaîne*, 5 actes, 1841; *le Verre d'eau*, 5 actes, 1842, etc.; avec M. E. Legouvé : *Adrienne Lecouvreur*, 3 actes, 1849; *Bataille de Dames*, 3 actes, 1851; *les Contes de la reine de Navarre*, 3 actes, ibid.; *les Doigts de fée*, 3 actes, 1858. A l'Opéra-Comique, il donna : *Fiorella*, en 1822; *la Neige*, 1823; *Léocadie*, 1824, avec Auber; *la Dame blanche*, 1825, avec Boïeldieu; *le Maçon*, 1825; *la Fiancée*, 1829; *Fra Diavolo*, 1830; *la Marquise de Brinvilliers*, 1831; *Lestocq*, 1834; *le Cheval de Bronze*, 1835; *l'Ambassadrice*, 1836; *le Domino noir*, 1837; *les Diamants de la Couronne*, 1841; *la Part du diable*, 1843; *la Sirène*, 1844; *Haydée*, 1847, tous avec Auber; *l'Etoile du Nord*, 1854, avec Meyerbeer, etc. Tous ces ouvrages sont de grandes pièces du genre, c.-à-d. en 3 actes.

Son début au Grand-Opéra fut *le Comte Ory*, 1826, musique de Rossini : c'était l'ancien vaudeville tourné en rimes et mis en 2 actes. Vinrent ensuite : *la Muette de Portici*, 5 actes, 1828, musique d'Auber; *le Dieu et la Bayadère*, 2 actes, 1830, musique du même; *Robert-le-Diable*, 5 actes, 1831, musique de Meyerbeer; *Gustave III*, 5 actes, 1833, musique d'Auber; *la Juive*, 5 actes, 1835, musique d'Halévy; *les Huguenots*, 5 actes, 1836, musique de Meyer-

beer; *Guido et Ginevra*, 5 actes, musique d'Halévy; *Don Sébastien de Portugal*, 5 actes, 1843, musique de Donizetti; *le Prophète*, 5 actes, 1849, musique de Meyerbeer; *les Vêpres siciliennes*, 5 actes, 1855, musique de Verdi. Scribe fut admis à l'Académie française, en 1836.

Scribe occupera une grande place dans l'histoire du théâtre au XIXe siècle, d'abord par la popularité dont il a joui, non-seulement en France, mais sur tous les théâtres de l'Europe, et même de l'Amérique, où ses ouvrages, traduits ou imités, ont été applaudis par des publics si divers; ensuite, par sa fécondité vraiment prodigieuse, puisqu'il a laissé plus de 350 pièces de théâtre! La plupart sont faites en collaboration avec un grand nombre d'auteurs : mais dans ces *mariages d'esprit*, comme on a dit, il prit toujours la place de maître et de chef de la communauté; dans ces ouvrages à deux et quelquefois à trois, il a toujours mis sa manière, imprimé un cachet à lui, que l'on reconnaît aisément, et qui ne se retrouve plus dès que les mêmes collaborateurs ont travaillé sans lui. Scribe savait choisir ses sujets avec un tact parfait; personne n'eut plus d'habileté que lui pour disposer ses plans, nouer une action, la compliquer, l'embrouiller avec une facilité d'invention tout à fait étonnante, puis la dénouer par des moyens simples et imprévus. Ses ouvrages valent beaucoup par l'exécution matérielle, pour ainsi dire, et bon nombre roulent sur un sujet si faible, qu'on a dit qu'ils étaient bâtis sur la pointe d'une aiguille. Son dialogue est plein de finesse et de grâce, de jolis mots, ou de mots piquants, quelquefois empruntés, mais toujours bien placés. Il a plus d'esprit que de comique, et un naturel un peu vulgaire, qui, sans être trivial, n'atteint jamais à l'élégance; mais cette absence d'une qualité, qui ajoute du prix à bien des choses, se remarque d'autant moins dans le mouvement de la représentation, que Scribe n'a jamais écrit qu'en prose ses comédies grandes ou petites. Ces dernières ne sont guère que de très-rapides esquisses et de demi-portraits des mœurs du temps. On y trouve d'excellentes intentions de scènes, mais rarement tout à fait et franchement mises en œuvre; l'esprit y sent un travail hâtif. Aujourd'hui, ces jolies pièces, qui apparurent roses, fraîches, coquettes, ressemblent beaucoup à des bouquets fanés; néanmoins, elles ont produit une petite révolution dans le genre : le vaudeville, simple cadre à couplets, est devenu *comédie-vaudeville*. — Quand Scribe aborda l'opéra-comique et le grand opéra, il n'eut pas à changer sa manière; car, pour des ouvrages où la musique doit tenir une très-grande place, il faut des situations indiquées plutôt que développées; aussi, dans ces deux genres, passe-t-il avec raison pour un maître. Il a fait progresser l'opéra comique particulièrement, et la plupart des siens pourraient être de charmantes comédies. Quant au grand opéra, les poëmes de Scribe n'ont certes pas la valeur poétique de ceux de Quinault; cependant ils en ont encore une très-grande, c'est d'être admirablement composés pour la scène et disposés pour la musique. Tous les plus grands succès, à ce théâtre, obtenus depuis 35 ans, l'ont été avec des poëmes de Scribe; lui, dont la veine était si naturellement bourgeoise, il a compris la noblesse de l'art, la grandeur et l'enthousiasme héroïque, et c'est sur ses inspirations que les grands compositeurs de nos jours ont écrit leurs plus belles partitions. — Son Théâtre français a une teinte généralement morale et ingénieusement satirique : il se prend à la contagion régnante, aux défauts du jour, et là il a changé sa manière, car on y trouve des scènes bien approfondies. Ce n'est pas de la haute comédie, mais ce sont des tableaux de genre de premier ordre, très-agréables, très-amusants, peints avec entrain, avec verve et une mordante finesse.

Scribe, qui voulut tenter tous les genres dramatiques, hors la tragédie, esquissa pour l'Opéra quelques jolis ballets, qu'un chorégraphe réglait; il donna ainsi : *la Somnambule*, 1827; *Manon Lescaut*, 1830; *le Dieu et la Bayadère*, opéra-ballet; 1830; *l'Orgie*, 1831; *la Tarentule*, 1839; *le Cheval de bronze*, 1857, qu'il emprunta à son opéra comique. Il eut aussi une autre fantaisie; ce fut de pouvoir inscrire au moins une pièce sous chacune des lettres de l'alphabet : pour tenir cette sorte de gageure, il fit *le Kiosque*, opéra-comique, 1842; *la Xacarilla*, opéra, 1839; *Yelva*, comédie-vaudeville, 1828; *Zerline*, opéra-comique, 1851. Scribe voulut être aussi romancier, et là, comme au théâtre, il obtint encore des succès; il a donné : *Carlo Broschi*, 1840, 1 vol. in-8°; *la Maîtresse anonyme*, ibid., in-8°; *Proverbes et Nouvelles*, ibid., in-12, 1840; *Piquillo Alliaga ou les Maures sous Philippe II*, 1847, 11 vol. in-8°; *Maurice, le Roi de carreau, Judith ou la Loge de l'Opéra*, etc.

En 1827, Scribe réunit son théâtre en recueil, et composa une collection un peu choisie de ses comédies-vaudevilles, opéras comiques et comédies, 10 vol. in-8°, Paris, 1828-31; 2e édit., 1842. Il en parut une autre édition, fort augmentée, avec de jolies vignettes, Paris, 1833-37, 20 vol. in-8°; une autre, avec vignettes aussi, Paris, 1840-42, 5 vol. gr. in-8°, imprimés à 2 colonnes; enfin, une en 20 vol. in-12, ainsi distribuée : comédies, 3 vol.; opéras, 2; opéras comiques, 5; comédies-vaudevilles, 10, Paris, 1855 et suiv. C. D—Y.

SCRIVE (Gaspard-Léonard), médecin militaire, né à Lille en 1815, m. en 1861, était devenu, en 1856, inspecteur du corps de santé. Il a publié : *Traité des plaies d'armes blanches*, 1844; *Cours de petite chirurgie*, 1851; *Esquisse des maladies qui ont sévi sur l'armée d'Orient*, 1856; *Relation médico-chirurgicale de la campagne d'Orient*, 2e édit., 1858.

SECTIONS DE PARIS PENDANT LA RÉVOLUTION. *V.* QUARTIERS (Anciens) DE PARIS, dans le présent *Supplément*.

SEETZEN (Ulrich), voyageur allemand, né en Frise en 1767, m. en 1811, explora la Syrie et l'Arabie. Arrivé à Alep en 1804, il fixa exactement la latitude et la longitude de cette ville, et y séjourna près d'une année, occupé de l'étude pratique de la langue arabe, et de l'achat de manuscrits orientaux destinés à la bibliothèque de Gotha. De Damas, où il se rendit en 1805, il entreprit des explorations dans la région encore à peu près inconnue qui s'étend à l'E. du Jourdain et de la mer Morte jusqu'aux confins du désert, la Pérée des Romains. Il retrouva dans ces cantons la nomenclature encore vivante des époques bibliques et les monuments dont les Romains avaient orné les villes de ce pays pendant la durée de leur domination. Il contourna le sud de la mer Morte, dont il donna le premier une carte exacte. En 1806, il explora Jérusalem et la Galilée. En 1807, il alla au Caire, où il séjourna deux ans. Ayant, en apparence, embrassé la religion musulmane, pour pénétrer plus aisément en Arabie, il entreprit en 1809 le pèlerinage de la Mecque, visita cette ville et Médine, parcourut en 1810 tout l'Yémen, Sana, Aden, Moka, et, voulant retourner de Moka à Sana, périt en chemin, empoisonné, à ce que l'on pense, par les Arabes, dont ses bagages excitaient la cupidité (sept. 1811). Le journal de ses courses en Arabie périt dans ce malheureux événement; elles ne sont connues que par les lettres qu'il écrivait en Europe, et qui furent publiées dans le journal géographique du baron de Zach, *Monatliche correspondens* (Correspondance mensuelle). Ses mémoires sur la Syrie et l'Egypte, expédiés par lui en Europe, ne furent publiés qu'en 1854 par Krüse, sous le titre de : *Voyages en Syrie, en Phénicie, dans le pays à l'Est du Jourdain, dans l'Arabie Pétrée et la Basse-Égypte*, Berlin, 3 vol. in-8° (en allemand), avec un commentaire qui laisse à désirer au point de vue géographique et historique.

SEMIPALATINSK (District de), province asiatique de l'Empire russe (Sibérie occidentale), formée d'une partie de l'ancienne Sibérie au N. de l'Irtysch, et, depuis 1854, du district d'Ala-Tau (*V. plus haut*), partie du Turkestan russe; entre l'Irtysch au N., les lacs Dzaisang, Ala-Koul, les monts Ala-Tau et Thian-Chan à l'E., le lac Issi-Koul et le Tchoui au S., le district des Kirghiz de Sibérie à l'O. Sa surface est de 467,000 kil. carrés, remplis en grande partie de steppes que parcourent des Kirghiz, de la grande et de la moyenne horde. La population est de 217,000 hab. Outre la ville de Semipalatinsk, résidence du gouvernement militaire, on y trouve, dans la partie récemment annexée, les forts de Kokpektinsk et d'Argusk, que les Russes ont bâtis pour maintenir les Kirghiz dans la soumission. C. P.

SÉNARMONT (Henri HUREAU DE), minéralogiste et physicien, né en 1808 à Broué (Eure-et-Loir), m. en 1862, entra à l'École polytechnique en 1826, en sortit dans le corps des mines, ne tarda point à être rappelé à Paris en qualité d'ingénieur, devint examinateur de physique à l'École polytechnique, ingénieur en chef en 1848, professeur de minéralogie à l'École des mines, et remplaça Beudant à l'Académie des sciences en 1852. Il a écrit des Mémoires sur la cristallographie, la physique et la zoologie, insérés dans les *Annales des mines* et dans les *Annales de physique et de chimie*.

SENOUDEBOU, v. de l'Afrique occidentale (Colonie du Sénégal) dans le pays de Bondou, sur la rive g. de la Falémé, à 45 kil. de son confluent avec le Sénégal. Achetée par la France en 1848, en échange d'une *coutume* ou tribut annuel supprimée en 1854 quand le Bondou nous fit la guerre, elle fait partie de l'arrond. de Bakel, et a

600 hab.; commerce d'arachides, d'indigo, de cire. C. P.

SÉRAPHINS (Ordre des), le plus ancien et le plus révéré des ordres suédois de chevalerie, fut fondé vers la fin du XIIIe siècle par Magnus Ladulas. Le roi est chef et grand-maître de l'ordre, et les princes de la famille royale en sont membres-nés. Il n'y a qu'une seule classe de chevaliers; leur nombre est borné à 31, dont 23 suédois et 8 étrangers; mais il peut en être créé extraordinairement d'autres parmi les souverains et leurs fils aînés. Nul Suédois ne peut devenir membre de l'ordre des Séraphins s'il n'est déjà chevalier de l'Épée ou de l'Étoile polaire; alors sa promotion le rend, de droit, commandeur de l'ordre dont il était déjà membre. La réception des chevaliers se fait à Stockholm, dans l'église de Ritterholen, ou dans la chapelle du château royal. Le récipiendaire jure, au risque de sa vie et de ses biens, de défendre la religion, de servir fidèlement le roi et l'État, de protéger les veuves, les pauvres et les orphelins. — Les insignes de l'ordre sont une plaque, portée à gauche sur la poitrine, et une croix suspendue à un large ruban bleu, passé en sautoir de l'épaule droite à la hanche gauche. Sur la face de la croix, ainsi que sur la plaque, sont les initiales I. H. S., signifiant *Jesus, hominum salvator*, « Jésus, sauveur des hommes, » et, au revers de la croix, F. R. S., c.-à-d. *Fredericus, rex Sueciæ*, « Frédéric, roi de Suède, » en l'honneur de Frédéric Ier, qui reconstitua cet ordre en 1748.

SEURRE (Charles-Marie-Emile), sculpteur, né à Paris en 1798, m. en 1858, élève de Cartellier, remporta le grand prix en 1824, et envoya de Rome une *Léda* qui fut très-remarquée. Mais, depuis, il ne fit guère que des bustes et des sculptures de genre. Il est l'auteur de la statue de Napoléon Ier qui surmonta la colonne Vendôme de 1833 à 1864, et qu'on a transportée à Courbevoie.

SHANTAU. *V.*, plus loin, SWATAU.

SHIRWA, lac de l'Afrique. *V.*, plus haut, CHIRWA.

SIENNE (Prov. de), division du roy. d'Italie, formée du sud de l'anc. Toscane, entre les prov. de Grosseto et de Pise à l'O., de Florence au N., d'Arezzo et de Pérouse à l'E., et l'État romain au S.; arrosée par l'Elsa et l'Arbia. Belles futaies, beaux pâturages, huiles, vin renommé de Montepulciano. Le sud renferme des maremmes insalubres désolées par la *malaria*. Exploitation de marbre jaune aux environs de Sienne. Ch.-l., *Sienne*. Deux arrond., Sienne et Montepulciano. Superf., 3,793 kil. carrés; pop., 193,935 habitants. C. P.

SIÉVERS (Jacques-Jean, comte), homme d'État russe, né à Wesenberg en 1731, m. en 1808, commença par servir dans l'armée, où il montra de la capacité et de la valeur. Distingué par Catherine II, qui le nomma gouverneur de Nowogorod, puis gouverneur-général de Nowogorod, Twer et Pskow, il fut envoyé en Pologne en 1789, et, de concert avec Repnin, contribua puissamment à la chute de ce royaume en favorisant les prétentions des chrétiens du rite grec protégés par la Russie, et en corrompant les principaux membres de la diète polonaise. Il fut comme l'âme de la diète de Grodno (1793), qui sanctionna le second partage. Il a laissé des *Mémoires*, publiés par C.-L. Blum, Leipzig et Heidelberg, 1857-8, 4 vol.; ils font bien connaître le gouvernement et la société russes du XVIIIe siècle. C. P.

SIMART (Pierre-Charles), sculpteur, né à Troyes en 1807, m. en 1857, fut élève de Desbœufs, de Dupaty, et de Pradier. Il prit aussi des leçons de M. Ingres, qui lui inspira le goût de l'antique. Il obtint, en 1833, le grand prix de Rome par un bas-relief sur ce sujet : *le Vieillard et ses Enfants*. Un séjour de cinq années en Italie ne fit que développer en lui l'imitation du style grec et romain. Il entra à l'Institut, en 1852, comme successeur de Pradier, qu'il remplaça aussi en qualité de professeur à l'École des Beaux-Arts. Ses principaux ouvrages sont : *Oreste réfugié à l'autel de Pallas*, 1840, statue envoyée de Rome, et qui est auj. au musée de Rouen; *Coronis mourante*, 1841; la *Philosophie*, 1843, et la *Poésie épique*, 1845, statues en marbre exécutées pour la bibliothèque du palais du Luxembourg; une *Vierge*, 1845, groupe en marbre destiné à la cathédrale de Troyes; la *Justice et l'Agriculture*, au bas de l'une des colonnes de la barrière du Trône, à Paris; la statue colossale de Napoléon Ier, dans la chapelle du fond de la crypte de l'église des Invalides, les *Victoires décoratives* du tombeau de l'Empereur, et 10 bas-reliefs qui rappellent ses institutions (*la Légion d'honneur, les Grands Travaux publics, le Commerce et l'Industrie, la Cour des Comptes, l'Université, le Concordat, le Code, le Conseil d'État, l'Administration, la Pacification des troubles*); le fronton du pavillon Denon, au nouveau Louvre (aile du Sud), représentant *Napoléon III étendant ses mains protectrices sur les Arts, le Commerce et l'Industrie;* les caryatides colossales de la nouvelle façade occidentale du vieux Louvre (pavillon de Sully); enfin, en 1855, la *Minerve du Parthénon*, statue chryséléphantine commandée par M. le duc de Luynes, restauration, en médiocres proportions, de la célèbre statue de Phidias. Simart avait une admiration réfléchie pour les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Amoureux de la régularité, de la beauté et de la noblesse de la forme, il voulait conserver à la statuaire un caractère sérieux et monumental; il marcha toujours dans cette voie, et ses dernières œuvres, les sculptures du Louvre, comptent parmi ses plus beaux ouvrages. B.

SKARDO. *V.*, plus haut, ISKARDO.

SLESVIG-HOLSTEIN (Guerres du), 1848-65. Les traités de 1815, en faisant entrer le roi de Danemark dans la Confédération germanique comme duc de Holstein et de Lauenbourg, le placèrent dans la situation difficile de prince moitié Danois, moitié Allemand, situation aggravée par l'esprit de nationalité. Le Holstein et le Lauenbourg étaient, en effet, des pays entièrement allemands; mais le Slesvig était un pays mixte, où, sur 400,000 hab., 135,000 parlent danois au nord, 177,000 allemand au midi, et 82,000 au centre se servent d'un patois dano-allemand; dans les villes de la partie mixte et même danoise, l'allemand est la langue presque seule usitée, et avait toujours été la langue officielle. L'université de Kiel propageait aussi l'influence allemande dans le Slesvig, où la noblesse et le clergé ont toujours uni leurs intérêts à ceux du Holstein. — En 1848, Frédéric VII donna à ses Etats une constitution libérale qui augmenta le mécontentement des duchés, où les mœurs et les institutions féodales étaient encore toutes-puissantes. Les dissentiments se compliquaient d'une querelle de succession. La branche directe de la maison d'Oldenbourg paraissant devoir s'éteindre avec Frédéric VII, le plus proche héritier du trône était un prince de Hesse, neveu par sa mère du dernier roi Christian VIII. Mais les Allemands du Holstein prétendirent que ce duché, régi par la loi salique, devait se séparer du Danemark à la mort de Frédéric VII, et que le Slesvig, uni étroitement au Holstein d'après les stipulations de 1460, devait suivre les mêmes destinées. De là le désir de former un État indépendant de Slesvig-Holstein, désir favorisé par les rêves unitaires de l'Allemagne en 1848 et par l'ambition de la Prusse. La Révolution éclata le 24 mars 1848 dans les duchés : ils élurent pour souverain le duc Christian de Slesvig-Holstein-Augustenbourg, descendant d'une ancienne branche masculine danoise, mais qui, dès le XVIIIe siècle, avait renoncé à tout droit de succession dans le Slesvig. Les insurgés furent battus à Bau, près de Flensbourg (9 avril). La Prusse vint à leur secours, et le général Wrangel rejeta les Danois du Danewerke (23 avril), leur livra de sanglants combats à Duppel et à Nybel, et envahit le Jutland. Mais les Danois furent vainqueurs à Ulderup, à Koiding, à Fridericia (6 juillet 1849), et la Prusse signa la paix (2 juillet 1850). Les insurgés furent battus ensuite à Istedt (25 juillet), à Frederickstadt (5 octobre), et rejetés dans le Holstein, où l'Autriche et la Prusse les forcèrent de se dissoudre (1851). Pour obtenir que les troupes de ces deux puissances évacuassent le Holstein, Frédéric VII dut promettre (6 nov. 1851) de ne pas incorporer le Slesvig au royaume, lui donner une diète spéciale (28 janvier 1852), et conserver même quelques institutions communes aux deux duchés, entre autres l'Université de Kiel. Il signait ensuite le traité de Londres (8 mai 1852), qui, garanti par les grandes puissances de l'Europe, appelait au trône, après Frédéric VII, le duc Christian de Slesvig-Holstein-Glucksbourg, descendant par son père des anciens rois de Danemark, neveu par sa mère de Christian VIII, et apte par conséquent à succéder dans les duchés comme dans le royaume. Le duc d'Augustenbourg renonça pour lui et ses héritiers, en échange d'une somme de 9 millions, à toutes ses prétentions politiques et à ses propriétés privées dans les duchés. Enfin l'Allemagne exigea pour toute la monarchie une constitution commune, à côté des institutions particulières à chaque province; c'est le système du *Helstat* (*V.* DANEMARK, dans le *Dict.*), assemblage informe d'institutions féodales et démocratiques, d'assemblées générales et particulières de Danois et d'Allemands. L'établissement de cette organisation compliquée amena en 1863 une nouvelle guerre. Le Holstein refusa d'envoyer des députés au *Rigsraad* ou assemblée commune. Frédéric VII accorda alors au Holstein une autonomie administrative complète (30 mars 1863), qui ne faisait subsister entre lui et le duché qu'un

simple lien d'union dynastique, et il unit le Slesvig au Danemark par la nouvelle Constitution du 13 nov. 1863. Ce n'était pas le compte de la Diète de Francfort, qui, voyant dans cette constitution la violation des promesses de 1851-2, menaça Frédéric VII d'une exécution fédérale dans le Holstein. La mort du roi (15 nov.) précipita les événements en y ajoutant un nouvel élément de discorde. En effet, Christian de Glucksbourg étant devenu le roi Christian IX aux termes du traité de Londres, les petits États allemands, qui n'avaient pas signé ce traité, reconnurent pour duc de Slesvig-Holstein le prince Frédéric d'Augustenbourg, fils du duc Christian qui avait renoncé en 1852 à ses prétentions; en même temps, Christian IX ayant confirmé, le 18 novembre, la Constitution du 13, la Diète de Francfort fit envahir le Holstein par 12,000 Saxons et Hanovriens. Les Danois évacuèrent sans résistance le Holstein, territoire soumis légalement à la compétence de la Diète, mais se tinrent prêts à défendre le Slesvig, comme province danoise. La Prusse et l'Autriche proposèrent à la Diète d'occuper ce duché comme gage pour l'avenir, et, malgré le refus de la Diète, elles déclarèrent qu'elles exécuteraient ce projet en leur qualité de grandes puissances. Le feld-maréchal prussien Wrangel envahit le Holstein, en expulse les troupes fédérales, et passe l'Eyder (1er février 1864). Les Danois, écrasés par des forces supérieures (90,000 contre 35,000), sont rejetés derrière le Danewerke. Slesvig et Flensbourg sont occupés par les alliés (6-7 février), puis tout le Nord-Slesvig; ils envahissent le Jutland (28), sont vainqueurs à Veile (8 mars), et occupent tout le Jutland jusqu'au Lym-Fiord. Les deux places qui restaient aux Danois dans le Slesvig, Düppel et Fridericia, sont abandonnées après des assauts sanglants (18-26 avril), les îles de Fehmern et d'Alsen occupées, le Lym-Fiord franchi, et tout le Jutland conquis jusqu'à Skagen (14 juillet). Le Danemark qui, espérant dans les secours de la Suède et dans la protection diplomatique de la Russie, de la France et surtout de l'Angleterre, avait refusé de traiter de la paix en suspendant les hostilités sur mer, abandonné par toutes les puissances, signa des préliminaires le 1er août, et le 30 octobre la paix définitive de Vienne, par laquelle il renonçait au Lauenbourg, au Holstein et au Slesvig, y compris toutes les îles de la mer du Nord, et dans la Baltique celles de Fehmern et d'Alsen; il perdait 1 million d'habitants sur 2,800,000. — Mais la Prusse et l'Autriche, maîtresses des duchés, n'entendaient les laisser ni au prince d'Augustenbourg, ni au duc d'Oldenbourg, autre prétendant, malgré les réclamations des petits États allemands et de la Diète. Après les avoir occupés en commun pendant plus d'une année et y avoir levé d'écrasantes contributions de guerre, elles se les sont partagés par la convention de Gastein (août 1865) de la manière suivante : la Prusse garde définitivement le Lauenbourg, sauf compensation pécuniaire payée à l'Autriche; elle occupe le port de Kiel et la ville de Rendsbourg à titre de places fédérales, et continue d'administrer provisoirement le Slesvig; l'Autriche administre provisoirement le Holstein. C. P.

SMITH (Albert), littérateur anglais, né en 1816 à Chertsey, m. en 1860, étudia la médecine à l'hôpital de Middlesex, se fit recevoir au collége des chirurgiens en 1838, puis alla suivre à Paris la clinique de l'Hôtel-Dieu. De retour dans sa ville natale, il fournit des articles littéraires au *Medical Times*. Établi à Londres depuis 1841, il publia un grand nombre de romans, contes, nouvelles, pièces de théâtre, etc. Après un voyage en Orient, il raconta ses impressions dans un volume intitulé : *A Month in Constantinople* (1849). Enfin, ayant exécuté en 1851 l'ascension du mont Blanc, il entreprit de l'expliquer au public de Londres, dans Egyptian-Hall, à l'aide de dioramas et de plans en reliefs; cette exhibition, pour laquelle il écrivit une *Histoire du mont Blanc* (1853), fut assez lucrative pour qu'il renonçât désormais à la littérature.

SMITH (Thomas-Southwood), médecin anglais, né en 1788 à Martock (Somerset), m. en 1861, exerça sa profession à Londres depuis 1820, et y devint médecin de l'hospice des Fiévreux. Il a fait partie de la commission d'enquête des manufactures en 1832, de celle de la loi des pauvres en 1838, et du bureau général d'hygiène depuis 1842. Il a laissé, entre autres écrits : *le Gouvernement de Dieu*, 1814, où il conclut de la diminution progressive du mal au salut de l'humanité; *Traité de la fièvre*, devenu classique dans l'enseignement; *A quoi les morts servent aux vivants*, études sur le trafic auquel les anatomistes anglais étaient alors obligés de se livrer pour disséquer; *Philosophie de la santé*, 1834, développement d'un ouvrage publié antérieurement sous le titre de *Physiologie animale; Sur les causes physiques de la maladie et de la mortalité*, 1839.

SMITHSON (James), fils naturel du duc de Northumberland et d'Élisabeth Hangerford, nièce du duc de Somerset, né vers 1770, m. en 1829, a illustré son nom par le noble emploi qu'il a fait de sa fortune. En 1826, il légua aux États-Unis 100,000 liv. sterl. pour fonder l'*Institution Smithsonienne*, association savante, recommandable par les immenses travaux qu'elle édite sur les sciences mathématiques, physiques, historiques, économiques, et par la générosité avec laquelle elle répand ses livres magnifiques dans le monde entier. Il rivalisait avec Wollaston pour les manipulations et l'analyse des petites quantités. On a de lui une trentaine de Mémoires, parmi lesquels on en distingue un sur la découverte d'un *Minium natif*, un autre sur la composition de la *Zéolithe*, un troisième sur l'*Ulmine*, et un travail sur les *Tabasheers* ou concrétions siliceuses des bambous de l'Inde. La médecine légale lui doit plusieurs procédés très-utiles pour la découverte des poisons, entre autres l'arsenic et le mercure. Ses différents travaux chimiques ont été imprimés dans les *Annales de philosophie* de Thomson, dans les *Annales de chimie et de physique*, dans le *Journal de chimie médicale*, et mentionnés dans la *Toxicologie* d'Orfila. J. G.

SOLFERINO, vge du roy. d'Italie, prov. et à 37 kil. S.-E. de Brescia, sur une hauteur couronnée par la *Tour de l'Espion*. Il a été, le 24 juin 1859, le centre d'une grande bataille, entre les trois armées française, sarde et autrichienne, commandées par leurs souverains. Cette bataille, engagée sur une ligne de 5 lieues d'étendue, de Pozzolengo et San-Martino à gauche jusqu'à Cavriana, Medole et Guidizzolo à droite, dura 16 heures, et se termina par une victoire complète des alliés; ils y perdirent près de 18,000 hommes, et les Autrichiens encore plus, outre 4 drapeaux, 30 canons et 6,000 prisonniers.

SONGHAI ou SONRHAY, peuple nègre de l'Afrique centrale, aux limites du Soudan et du Sahara, fut puissant dans le Soudan occidental dès le XIe siècle, où il embrassa l'islamisme et établit sa capitale à *Gagho*, sur le Niger moyen. Au commencement du XVIe siècle, son chef Hadj-Mohammed-Askia s'empara même de l'oasis d'Asben et des routes commerciales du Sahara. Cette domination fut renversée en 1588 par Muley-Hamed, sultan de Maroc, Tombouktou enlevée, et Gagho détruite. Auj. la langue des Sonrhay est encore parlée de Tombouktou à Asben; mais ils sont, dans cette dernière oasis, tenus dans une condition très-inférieure par les Touaregs qui l'habitent, ainsi que l'est par les Touaregs de Tombouktou la masse principale des Sonrhay sur le Niger moyen, entre Tombouktou et les frontières du royaume de Sokoto. C. P.

SOUABE-ET-NEUBOURG (Cercle de), division administrative du roy. de Bavière, au S.-O.; entre ceux de Haute-Bavière à l'E., de Moyenne-Franconie au N., le Wurtemberg à l'O., le lac de Constance et l'Empire d'Autriche (Tyrol) au S. Sa partie méridionale est traversée par les Alpes Algaviennes; le centre et le nord présentent de vastes plaines arrosées par le Danube, le Leck, la Wertach, la Zusam, la Mindel, la Gunz, et l'Iller. Ce cercle a une superficie de 953,414 hect., et 576,758 hab. Il est formé d'un ancien pays bavarois (Neubourg), et des possessions de Souabe que la Bavière acquit au recez de Ratisbonne en 1803. Il a pour ch.-l. *Augsbourg*, forme le ressort d'un évêché qui a son siége dans la même ville, et d'une Cour d'appel qui réside à Neubourg. C. P.

SOUAL, port des Philippines, récemment ouvert par l'Espagne au commerce étranger, au fond de la baie de Lingayen et près de cette ville, sur la côte N.-O. de Luçon, par 16° lat. N. et 118° long. E. Exportation de poissons, sel, noix de coco, sucre et peaux. Pop., 3,450 hab. C. P.

SOUF (Oued), oasis du Sahara algérien, par 33°-34° lat. N., et vers 4° 30' long. E., à la frontière des États de Tunis et de Tripoli, entre le Chott-el-Melghir au N., le Nefzaoua à l'E., l'Oued-Rir à l'O., et le Désert au S. Elle dépend de la province de Constantine, et comprend sept petites villes, entre autres : *El-Oued*, la capitale; *El-Guemar*, *Bihima*; pop., 30,000 hab., possédant 10,000 chameaux, et beaucoup de moutons et de chèvres renommés pour l'abondance et la finesse de leur toison. Plus de 6,000 personnes, surtout les femmes, y sont occupées à tisser des haïks et des burnous. C. P.

SOUKNA, oasis du pachalik de Tripoli. La ville qui lui donne son nom, par 29° 4' 4" lat. N., et 13° 28' 8" long. E., est entourée d'un cirque de montagnes, dont celles de l'E. s'appellent *Souda* ou montagnes noires, et

renferment des mines de fer; environ 2,500 hab., Berbères. C. P.

SOUTZO (Alexandre), le plus grand poëte de la Grèce moderne, né à Constantinople au commencement du XIXe siècle, m. en 1863, débuta dans les lettres, en 1824, par des satires qui suscitèrent contre lui les plus vives animosités. Obligé de quitter la Grèce, il se rendit à Paris, où il publia, en 1829, une *Histoire de la Révolution grecque*. De retour dans son pays sous l'administration de Capo-d'Istria, il ne cessa, depuis cette époque, d'exercer sa verve mordante aux dépens de tous les partis politiques, et fonda divers journaux périodiques pour les poursuivre. Sans parler de cette poésie militante, il écrivit quelques pièces de théâtre assez médiocres, et un roman en prose, intitulé *l'Exilé*. Il a laissé aussi deux poëmes épiques inachevés, *l'Errant*, et *la Grèce combattant les Turcs*. Retiré à Odessa pendant la lutte de la France et de l'Angleterre contre la Russie, 1854-56, il y composa, sous le titre de *la Guerre d'Orient*, un poëme en l'honneur des armées russes.

SPARMANN ou SPARRMANN, naturaliste suédois, né en 1747, m. en 1820, a laissé un *Voyage au cap de Bonne-Espérance*, traduit en français par Letourneur, 1787, 2 vol. in-4°. Il prit part au 2e voyage de Cook.

SPEKE (John-Hanning), voyageur anglais, né en 1827, à Jordans (Somerset), m. en 1864. En 1854, il fit avec Burton une première excursion dans le pays de Somâl, et, en 1857, entreprit, avec le même compagnon, un voyage aux grands lacs de l'Afrique équatoriale. Partis de Zanzibar, ils découvrirent, en 1858, le grand lac *Tanganyika* (*V. ce nom*), et, pendant qu'au retour Burton s'arrêtait à Kazeh, Speke, se portant vers le Nord, reconnut l'extrémité sud du lac *Ukérévé* (*V. ce mot*) ou *Victoria Nyanza*, d'où il présuma que devait sortir le Nil blanc. Voulant résoudre ce problème, il partit une seconde fois de Zanzibar avec Grant en 1860. Arrêté dans l'intérieur par la famine qui désolait le pays et par les guerres intestines de ses peuplades, il ne revit le lac Ukérévé qu'en 1861, et en explora les côtes au N.-O. et au N.; il reconnut qu'à environ 0° 20′ lat. N. trois courants, dont il appela le principal, large de 250m, *Rivière Napoléon*, en sortent dans la direction du N., et après avoir formé un vaste delta se réunissent vers 1° 50′ lat. S. Il côtoya le fleuve jusqu'à 2° 20′; mais là, arrêté par les dispositions des naturels, il ne put suivre le coude que le fleuve forme vers l'O., et, marchant directement au N., il rejoignit vers 3° 40′ un courant aussi considérable que le premier et qu'on lui assura être le même. Arrivé à Gondokoro en 1863, Speke se préparait à retourner encore sous l'équateur, quand il mourut d'un accident de chasse. Ses deux premières excursions, de 1854 et 1857-58, ont été publiées par lui sous le titre de *What led to the discovery of the source of the Nil*, Londres, 1864; et la grande, dans l'ouvrage : *Journal of a discovery of the source of the Nil*, 1863, trad. en franç. par E. Forgues, 1864. C. P.

SPINDLER (Charles), romancier allemand, né vers 1795 à Breslau, m. en 1855, a été doué d'une fécondité remarquable. Pourvoyeur des cabinets de lecture, il a donné plus de 100 volumes, sans compter les romans français dont il fit la traduction. On distingue parmi ses productions : *Eugène de Kronstein, ou Esquisses de la vie et de l'amour*, 1824; *le Bâtard*, 1826; *le Juif*, 1827; *le Jésuite*, 1829; *l'Invalide*, 1831; *le Boa constrictor*, 1836. Spindler réussit beaucoup mieux au théâtre.

SPOHR (Louis), violoniste et compositeur de musique, né à Brunswick en 1784, m. en 1859, étudia d'abord le violon, fit partie pendant quelque temps de la chapelle du duc de Brunswick, puis accompagna son maître François Eck en Russie, et, depuis 1804, se fit entendre seul, avec le plus grand succès, en Allemagne, en France, et en Italie. Directeur des concerts de la cour de Gotha en 1805, chef d'orchestre du théâtre de Vienne en 1813, il dirigea de 1817 à 1819 la musique du théâtre de Francfort-sur-Mein. Après un séjour à Londres, il se fixa en 1822 à Cassel en qualité de maître de chapelle. Au nombre de ses opéras on distingue *Faust, Zémire et Azor* (1818), *Jessonda* (1823), *l'Esprit des montagnes* (1825), *Pietro d'Abano, l'Alchimiste, les Croisés* (1844). Il a écrit, entre autres oratorios, *le Jugement dernier, les Dernières Heures du Sauveur, la Chute de Babylone*, une grande quantité de musique instrumentale (symphonies, concertos, quatuors, trios, duos, sonnets, fantaisies, etc.), et une méthode fort appréciée en Europe sous le titre de *Principes d'une école de violon*, Vienne, 1831. Spohr est un très-grand harmoniste; le sentiment élégiaque domine dans ses compositions. B.

STADE (Droit de), ou *de Brunshausen*, péage que le Hanovre percevait à Stade sur les bâtiments qui remontaient l'Elbe, pour s'indemniser des frais de balisage et d'ancrage dans ce fleuve. Il a été racheté par les nations maritimes de l'Europe en 1861, au prix de 9,715,017 fr., dont l'Angleterre et Hambourg ont payé chacune 3,873,887 fr.; le reste a été réparti entre les autres nations, Danemark, Pays-Bas, Suède, France, etc., proportionnellement au nombre de leurs vaisseaux qui remontaient annuellement l'Elbe. C. P.

STALLBAUM (Godefroi), philologue allemand, né en 1793 à Zaach, près de Delitsch, m. en 1861, fit ses études à Leipzig sous Beck, Hermann, et Spohn, obtint une place de professeur à Halle en 1817, et revint bientôt à Leipzig, où il fut nommé, en 1835, recteur de l'école Thomas. Il donna une grande prospérité à cet établissement par l'emploi de méthodes développées dans les ouvrages suivants : *l'Ecole Thomas de Leipzig, son progrès et son développement*, 1839; *Sur l'alliance de l'instruction musicale avec les études littéraires*, 1842; *Le latin et le grec dans nos gymnases, et leur importance à l'époque actuelle*, 1846. Stallbaum devint professeur à l'Université. Il a publié aussi des commentaires critiques sur chacun des traités de *Platon;* une *édition générale des œuvres* de ce philosophe (1821-25, 12 vol.); une édition de *Parménide* (1839), précédée de savantes recherches sur les origines de la philosophie grecque; des révisions du *Commentaire d'Eustathe sur Homère* (1825-30, 5 vol.), des *Institutiones grammaticæ latinæ* de Ruddiman (1823, 2 vol.), et du *Térence* de Westerhov (1830-31, 6 vol.), etc.

STAPFER (Philippe-Albert), philosophe, littérateur et critique, né à Berne en 1766, m. en 1840, était ministre protestant. En 1792, il professa les humanités, puis la philosophie à l'*Institut politique* de Berne. En 1797, il publia, en latin, *la République morale*, ouvrage où il examine comment l'humanité pourrait être sauvée de deux barbaries, la guerre et le mauvais exemple mutuel. Sous la République helvétique, en 1798, il fut ministre des arts, des sciences et du culte. Ce fut lui qui fournit alors à Pestalozzi (*V. ce nom*) les moyens de fonder son institut. En 1800, après la victoire de Marengo, Stapfer fut ministre de la République helvétique près de la République française, et s'opposa, en 1802, à la cession du Valais à la France. Quand le premier consul Bonaparte se fut constitué *médiateur* de la Confédération suisse, 1803, Stapfer rentra dans la vie privée, mais sans quitter la France, où il continua de cultiver les lettres. Il a fourni à la *Biographie universelle* de Michaud beaucoup d'articles sur des philosophes anciens et modernes. Alliant la philosophie à la révélation, il avait une science profonde et variée, et le talent de l'écrivain. M. Vinet a recueilli les discours, discussions historiques, critiques, controverses sacrées, etc., de Stapfer, sous le titre de : *Mélanges philosophiques, littéraires, historiques et religieux*, Paris, 1844, 2 vol. in-8°.

STAVROPOL (gvt de), division politique de l'Empire russe (lieutenance de la Caucasie), appelée autrefois *Cis-Caucasie* ou *Province du Caucase*, bornée au N. par les gvts d'Astrakhan et des Cosaques du Don, à l'E. par la mer Caspienne, au S. par le Territoire du Térek, à l'O. par le Territoire du Kouban. Arrosé au S. par le Térek, au centre par la Kouma et le Kouban; il est formé de steppes immenses, assez arides, couvert de lacs salés et de marécages, et inondé périodiquement par les débordements du Kalaous et du Manytch. On y fait un assez grand commerce de sel, de laines et de soie. Ch.-l., *Stavropol;* villes principales, Piatigorsk, Mozdok et Kizlar. Superf., 74,250 kil. carr.; population, 356,671 hab., la plupart Kalmouks et Tartares Nogaïs. — La partie méridionale de ce gouvernement en a été détachée en 1863, pour former le *Territoire du Térek*. (*V. ce mot ci-après.*) C. P.

STEIERDORF, v. de l'Empire d'Autriche (Hongrie, comitat de Krasso, dans l'anc. province du Banat), au pied d'un rameau des Carpathes du Sud, par 45° 5′ lat. N., et 19° 25′ long. E.; 4,000 hab. Elle fut fondée en 1773 par des montagnards venus de la Styrie, d'où son nom de *Steierdorf*, village des Styriens. C. P.

STEKIN (Territoire du), colonie anglaise dans l'Amérique du Nord, séparée, en 1862, du Territoire de la baie d'Hudson, et bornée au N. par la Nouvelle-Bretagne, au N.-O. et à l'O. par les possessions russes, au S. par la Colombie anglaise, à l'E. par les montagnes Rocheuses; entre 55°-62° lat. N. et 127° 20′-143° 20′ long. O. Pays couvert à l'E. par les Rocheuses, à l'O. par les monts Peak; arrosé au N. par le cours supérieur du Youcon et du Liard, au S. par le Simpson, au centre par le *Stekin* ou *Stikine*, qui lui donne son nom, et dont les gisements aurifères ont attiré un grand nombre de mineurs. On trouve

aussi des mines de cuivre dans le bassin du Tako, qui se jette dans l'océan Pacifique, mais dont l'embouchure, comme celle du Stekin, est sur le territoire russe. Le Stekin dépend provisoirement du gouverneur de la Colombie anglaise. C. P.

STEPHENSON (Robert), ingénieur anglais, né en 1803 à Wilmington, m. en 1859, était fils de George Stephenson (*V.* dans le *Dictionnaire*). Il alla, en 1825, explorer les mines d'or et d'argent de la Colombie. De retour en Angleterre en 1828, il s'occupa de la question, alors nouvelle, des chemins de fer, et gagna un prix de 500 liv. sterl. proposé à l'inventeur d'une locomotive consumant sa fumée, ne pesant pas plus de 6 tonnes, et pouvant traîner un poids de 20 tonnes avec une vitesse de 10 milles à l'heure. Chargé, en 1833, de construire le chemin de fer de Liverpool à Birmingham, il donna de telles preuves de talent, que désormais on lui demanda les plans et on le chargea de surveiller l'exécution des principales lignes ferrées de l'Angleterre. Il fut aussi consulté pour l'établissement du réseau belge et des chemins de fer de Suède. Son plus étonnant ouvrage est le pont tubulaire Britannia, jeté sur la rivière Conway et sur le détroit de Menai (1847-1850). Depuis 1847, Stephenson fut membre de la Chambre des communes. Il a construit le pont de Newcastle sur la Tyne, de 1846 à 1849, et tracé un projet de chemin de fer à travers l'isthme de Suez. En 1853, il se rendit au Canada pour l'établissement du pont de Montréal. Il a écrit des *Observations sur la construction des chemins de fer atmosphériques.*

STERBINI (Pietro), homme politique et littérateur, né en 1795 à Frosinone, m. en 1863, débuta en 1827 par une tragédie de *la Vestale*, pleine d'allusions hostiles au gouvernement des papes, et par une ode sur la bataille de Navarin. Compromis dans l'insurrection de 1831 et obligé de s'enfuir de Rome, il devint l'un des agents les plus actifs de la *Jeune Italie*. En 1848, Pie IX l'accepta comme ministre du commerce et des travaux publics. Sterbini conserva son portefeuille après la fuite du pontife, et, dans l'Assemblée constituante, contribua à faire proclamer la république. Il prit part à la défense de Rome contre les Français, et se retira en Suisse après la prise de la ville. On le laissa venir en France, où il ne s'occupa plus que de littérature. B.

STIÉVENART (J.-F.), helléniste, né en 1800, m. en 1860, entra à l'École normale en 1818, fut professeur à Nancy et à Strasbourg, et devint professeur de littérature grecque et doyen à la Faculté des lettres de Dijon. Il a laissé : *Considérations sur les dieux d'Homère*, 1827; des traductions des *Odes* d'Horace, 1827, des Œuvres complètes de Démosthène et d'Eschine, 1842, et de Thucydide, 1850; *Examen de cinq comédies d'Aristophane*, 1848; *Étude sur le comique Eupolis*, 1850; *Idée du théâtre de Ménandre et de la Société athénienne*, 1856, etc.

STIFT, division ecclésiastique, en Suède. Le royaume est partagé en 12 stifts ou diocèses, qui sont : Upsal (archevêché), Strengnäs, Westeras, Carlstad, Linköping, Calmar, Wexiö, Wisby, Lund, Götheborg, Skara, Hernösand. Chaque stift est présidé par un évêque. — C'est aussi une division administrative en Danemark et en Norwége (*V.* Amt).

STRUVE (Frédéric-Georges-Guillaume de), célèbre astronome russe, né en 1793 à Altona, m. en 1864, étudia à l'Université de Dorpat, fut attaché à l'observatoire de cette ville en 1813, et en devint directeur en 1817. Il continua pendant plusieurs années les recherches de Herschell sur les étoiles fixes et doubles, exécuta la triangulation de la Livonie, et mesura une partie du méridien depuis le cap Nord jusqu'à Ismaïl en Bessarabie. Appelé à l'observatoire de Poulkova, 1839, il dirigea le nivellement des pays situés entre la mer Noire et la mer Caspienne, l'étude topographique de plusieurs points de la Sibérie, celle des provinces du Caucase, etc. Ses principaux ouvrages sont : *Observationes astronomicæ*, Dorpat, 1817-39, 8 vol. in-4°; *Catalogus novus stellarum duplicium*, 1827; *Description de la mesure du méridien faite dans les provinces Baltiques*, 1831; *Stellarum duplicium et multiplicium mensuræ micrometricæ*, St-Pétersb., 1837; *Expédition chronométrique exécutée entre Poulkova et Altona*, 1844; *Expédition exécutée entre Altona et Greenwich*, 1846; *Description de l'observatoire de Poulkova*, 1845, 2 vol. et atlas; *Catalogue de la bibliothèque astronomique de Poulkova*, 1845; *Sur la voie lactée et les étoiles fixes*, 1847; *Sur la dilatation de la glace*, 1848; *Exposé des travaux pour la mesure de l'arc du méridien entre Fuglenaes et Ismail*, 1852, etc.

STULER (Auguste), architecte, né à Berlin en 1800, m. en 1865, élève de Schinkel, fut élu, en 1864, associé de l'Institut de France. Il a construit, à Berlin, la Bourse, le nouveau Musée, la chapelle royale, l'église de St-Matthieu au Jardin zoologique, le château du grand-duc de Mecklembourg-Schwérin, etc. On lui doit encore plusieurs salles nouvelles au château de Potsdam, le remaniement des jardins de Sans-Souci, la Bourse de Francfort, le nouveau palais d'hiver de St-Pétersbourg.

SUC (Nicolas), sculpteur, né à Lorient en 1802, m. en 1855; élève de Lemaire, passa presque toute sa vie dans la ville de Nantes, qui a recueilli ses œuvres avec soin. Les plus importantes sont : *Pêcheur breton jouant avec un crabe, la Petite Mendiante*, et *l'Enfant prodigue rentrant en lui-même*, 1838; *l'Aveugle breton*, *l'Innocence*, *la Mélancolie*; la statue de La Chalotais, à Rennes. On remarque dans toutes l'animation du sujet et la finesse du travail.

SUE (Eugène), romancier, né à Paris en 1801, m. en 1857, fils d'un médecin distingué, fut tenu sur les fonts baptismaux par Joséphine et le prince Eugène. Après avoir fait ses études en médecine, il partit pour l'Espagne en 1823 comme sous-aide du personnel des ambulances, et fut bientôt attaché à l'état-major du duc d'Angoulême. Puis il fut aide-chirurgien dans la marine, visita l'Asie, l'Amérique, les Antilles, et assista à la bataille de Navarin, 1827. Peu de temps après, il quitta le service, et revint à Paris. Héritier d'une grande fortune en 1831, il s'adonna à la peinture et aux lettres, fit quelques vaudevilles auj. oubliés, mais trouva sa voie dans le roman. Son premier ouvrage en ce genre fut un roman maritime, *Kénok le pirate*, 1830; puis il donna *Plick et Plock*, *scènes maritimes*, 1832, ainsi qu'*Atar-Gull*. Durant les deux années suivantes, il publia *la Coucaratcha*, *la Salamandre*, *la Vigie de Koat-Ven*, tous romans maritimes aussi, dans lesquels il a peint avec beaucoup de vérité, et quelquefois un peu de crudité, la vie du matelot à la mer. Vinrent ensuite une *Histoire de la marine française* pendant le règne de Louis XIV, Paris, 1835-37, 5 vol. in-8°, puis des romans de mœurs, *Arabian Godolphin*, *Comédies sociales*, *Cécile*, *Arthur*, et la publication, au nom du gouvernement, des *Mémoires de Sourdis*. E. Sue collaborait encore activement au *Livre des conteurs*, à la *Revue des Deux Mondes*, à la *Revue de Paris*, au *Journal des Demoiselles*, etc. Enfin, il publia *l'Hôtel Lambert*, *Paula Monti*, *le Marquis de Létorière*, *Latréaumont*, *le Morne au Diable*, *Thérèse Dunoyer*, et fit représenter, en collaboration avec M. A. Dinaux, *la Prétendante*, comédie en 3 actes, et *les Pontons*, drame en 5 actes, qui réussirent. En 1840, le roman de *Mathilde* parut dans le journal *la Presse*, eut un immense succès, et fut réimprimé à part en 6 vol. in-8°; l'auteur et M. Félix Pyat en tirèrent en 1842 un drame. — Jusque-là, E. Sue avait été assez goûté dans le monde aristocratique, bien qu'il y eût dans tous ses romans une tendance à la désillusion, une sorte d'obstination à peindre des caractères étranges, désespérés, voués à la fatalité. En 1842, il commença une série d'œuvres politiques et sociales : *les Mystères de Paris*, publiés alors par le *Journal des Débats*, furent lus avec avidité, et réédités en 8 vol. in-8°, Paris, 1842-43; bientôt transportés sur le théâtre, ils excitèrent une émotion non moins vive. A son tour, le journal *le Constitutionnel* popularisa *le Juif errant*, 1844-45, 10 vol. in-8°, puis *Martin ou l'Enfant trouvé*, 1847, 12 vol. in-8°, romans inférieurs aux *Mystères de Paris*, bien qu'ils aient été l'objet d'une assez ardente curiosité. *Les Sept Péchés capitaux*, 1847-49, 16 vol. in-8°, et surtout *les Mystères du peuple*, 1849-56, témoignent d'une dégénération plus grande encore. Nommé membre de l'Assemblée législative en avril 1850, Sue y siégea parmi les démocrates socialistes. E. Sue sortit de France après le 2 décembre 1851, et vécut à Annecy. C'est là qu'il a écrit ses derniers ouvrages, *la Bonne aventure*, *Fernand Duplessis* ou les *Mémoires d'un Mari*, *Cornélia d'Amalfi*, *Gilbert et Gilberte*, *la Famille Jouffroy*, etc. E. Sue possède à un haut degré l'art de la narration et celui de mettre un caractère en scène; mais il manque de style.

SUYS (Tilman-François), architecte belge, né à Ostende en 1783, m. en 1861, fut élève de Percier et Fontaine. Nommé architecte de Guillaume Ier, et chargé de l'organisation de l'Académie d'architecture, il s'attacha, après la Révolution belge, au roi Léopold, qui lui confia les fonctions de professeur à l'Académie de Bruxelles. Il a bâti, dans cette ville, l'église St-Joseph, le pavillon Casaux, l'hôtel d'Aremberg, la porte d'Anvers, etc. On a de lui deux publications in-fol., *le Palais Massimi à Rome*, et *le Panthéon de Rome*.

SWATAU ou SHANTAU, port de l'Empire chinois (Chine propre, prov. de Kouang-Toung), ouvert par les traités de 1858 et de 1860 au commerce européen, par 23° 28′ lat. N., et 114° 25′ long. E., à l'embouchure du Han, et à 48 kil. S.-E. de la grande ville de Tchao-

Tchéou. Les Anglais avaient déjà établi, en 1856, sur la petite île Double, à l'embouchure du Han, un comptoir pour l'importation de l'opium. L'exportation consiste principalement en cannes à sucre et en tabac. C. P.

SWETCHINE (Soymonof, Mme), dame russe, née à Moscou en 1782, m. à Paris en 1857, vint, à l'âge de 36 ans, se fixer à Paris avec son mari, général qui avait été attaché à la personne de l'Empereur de Russie, Alexandre Ier. Son salon fut fréquenté par le plus grand monde poli, et même le monde lettré de l'époque. Plusieurs années avant son expatriation, elle s'était convertie au catholicisme, par des études approfondies d'ouvrages de controverse religieuse. Femme d'un caractère ferme, sérieux, et d'une grande élévation, elle lisait beaucoup, écrivait souvent, mais ne publia jamais rien : sa réputation fut toute domestique de son vivant; cependant, par ses convictions religieuses, ses tendances ascétiques, ses opinions monarchiques légitimistes, son esprit ferme, vif, volontaire, militant, elle exerça un ascendant véritable sur tous ceux qui se liaient avec elle. Après sa mort on a publié, sous le titre : *Mme Swetchine, sa vie et ses œuvres* (Paris, 1861, 5e édit., 2 vol. in-12), une monographie de cette dame par M. de Falloux, avec quelques-uns des écrits qu'elle a laissés, et de nombreux fragments de ses Lettres à diverses personnes. Les *Œuvres* s'ouvrent par une collection de Pensées, réunies sous le titre d'*Airelles*, nom d'une plante de Russie, portant des baies rouges qui mûrissent et se colorent sous la neige. Il y a des choses bien observées et bien senties dans ce petit recueil au nom symbolique, suivi de *Pensées*, qui en sont la suite. Le morceau le plus remarquable du recueil est une espèce de traité *sur la vieillesse*, où Mme Swetchine s'occupe plus particulièrement de la vieillesse des femmes. C'est un panégyrique de cet âge de la vie, mais un panégyrique pris du point de vue exclusivement chrétien, où il y a beaucoup d'élévation, de l'imagination, du pittoresque, et en même temps bien des assertions contestables, comme dans tous les panégyriques. Ce traité est complété par un essai *de la Résignation*, dans la même couleur, écrit avec une habileté sentie; il est entremêlé de prières, qui font quelquefois penser à la *Prière* de Pascal *pour demander à Dieu le bon usage des maladies*. Plus tard, M. de Falloux donna les *Lettres de Mme Swetchine*, 1862, 2 vol. in-12. Ce sont des lettres familières, écrites avec beaucoup d'esprit, mais un esprit toujours sérieux, et une facilité si remarquable, qu'on ne les croirait pas d'une étrangère. Néanmoins, ici comme dans les autres écrits de Mme Swetchine, l'origine est quelquefois rappelée par de certaines dissonances littéraires que l'on ne rencontre jamais chez nos dames françaises, qui, dès qu'elles écrivent en femmes d'esprit, ont le goût aussi sûr que le tact. M. de Falloux a encore publié : *Mme Swetchine, Journal de sa conversation, Méditations et Prières*, 1863, in-8°. *V.* M. Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. Ier. C. D—y.

SYRACUSE, v. des États-Unis (New-York), à 250 kil. N.-O. d'Albany, sur le canal Erié; 28,119 hab. Entrepôt des pelleteries et des bois du Canada, des céréales de l'Ouest, et des produits manufacturés de New-York et de la Pensylvanie. C. P.

SYRIE. *Expédition française de* 1860-61. — Depuis que la Porte avait recouvré la Syrie en 1840, elle avait cherché à ruiner la demi-indépendance du Liban, en remplaçant la famille des Chehabb, qui l'avait gouverné sans distinction de Druses et de chrétiens ou Maronites, par deux kaïmakans ou lieutenants soumis au pacha de Beyrouth, un kaïmakan chrétien pour les districts du Nord exclusivement chrétiens, un kaïmakan druse pour les districts du Sud, où Druses et chrétiens étaient mêlés. Les Turcs avaient ainsi fait naître des haines religieuses, et favorisaient ouvertement les Druses. Au mois d'août 1859, le chéik druse Abd-ul-Mélek brûla plusieurs villages chrétiens, et, pendant plusieurs mois, il y eut des assassinats isolés, dont les consuls européens ne purent obtenir justice. Les Maronites prirent alors les armes pour leur défense; les Druses, les ayant défaits (mai 1860), pillèrent et massacrèrent dans le district mixte; puis, avec l'aide des Druses du Haouran conduits par Said-Djemblatt, des Kurdes et des Bédouins du voisinage, ils vinrent attaquer Hasbeya et Rascheya, situées en dehors de la Montagne et occupées par des troupes turques. Le commandant Osman-Bey offrit aux chrétiens de ces villes de les protéger s'ils livraient leurs armes, et, quand ils l'eurent fait, il les abandonna aux Druses, qui les massacrèrent. Les fugitifs qui cherchèrent un asile à Saïda y furent égorgés par les Druses et les musulmans de la ville, sans opposition de l'autorité ottomane. Les deux principales villes du Liban, Zahlé dans la kaïmakanie chrétienne, Déir-el-Kamr, qui avait des troupes turques, subirent le même sort (18, 20 juin), avec la connivence du gouverneur-général de Beyrouth, Kourchid-Pacha, qui abusa de la parole des consuls européens pour empêcher un jeune chef maronite, Joseph Karam, de marcher au secours de la première de ces villes, et qui présida lui-même à la dévastation de la seconde. Près de 80 villages étaient brûlés, 4,000 chrétiens tués, 20,000 fugitifs, quand éclatèrent des événements plus tragiques encore. Le 9 juillet, la population chrétienne de Damas, qui montait à 23,000 âmes, fut attaquée par la populace musulmane, et le massacre dura 6 jours, le gouverneur Ahmed-Pacha laissant ses irréguliers ou *bachi-bouzouks* y prendre part, et se renfermant avec ses autres troupes dans la citadelle sans s'opposer à rien, près de 6,000 personnes furent égorgées, et toute la population chrétienne aurait péri sans la généreuse intervention d'Abd-el-Kader, qui, aidé de ses Algériens, recueillit dans son palais et nourrit ceux qu'il put dérober à la fureur des assassins. Les consulats européens, et tous les établissements religieux, étrangers ou indigènes, furent livrés aux flammes.

L'Europe fut soulevée d'indignation. La Porte crut d'abord avoir rempli son devoir en envoyant un commissaire, Fuad-Pacha, qui se contenta de faire partir Kourchid et Ahmed pour Constantinople. Cette indulgence, et le peu de sûreté qu'offraient les troupes turques de Syrie, déterminèrent les grandes puissances à signer une convention par laquelle 8,000 Français, commandés par le général de Beaufort-d'Hautpoul, devaient aider les Turcs à rétablir l'ordre en Syrie. Cette mesure fut prise malgré les objections de la Porte et surtout les difficultés soulevées par l'Angleterre, dont le gouvernement ne connaît jamais d'autre morale ni d'autre logique que celle de ses intérêts, même les plus éventuels. Les Français débarquèrent à Beyrouth le 16 août, et Fuad dut alors montrer moins d'indulgence : près de 200 coupables furent condamnés à mort à Damas, entre autres Ahmed, d'autres à la détention; 15 chefs druses, entre autres Saïd-Djemblatt et Abdul-Mélek, furent arrêtés à Beyrouth et livrés à un tribunal extraordinaire, qui devait les juger, ainsi que Kourchid et les autres fonctionnaires turcs coupables ou complices des massacres. Il fallait rétablir les chrétiens dans leurs demeures, et arrêter les autres Druses : l'armée française se chargea de la première tâche et l'accomplit heureusement; mais Fuad, chargé de la seconde, laissa échapper dans les montagnes inaccessibles du Haouran les Druses les plus compromis, et n'en ramena à Beyrouth que quelques centaines des moins coupables. Le tribunal condamna les chefs druses à mort, et les fonctionnaires turcs à la détention perpétuelle. La majorité de la commission européenne, instituée en Syrie pour surveiller les actes de la Porte, demandait que la première sentence fût exécutée, et qu'on aggravât la peine portée contre les Turcs, évidemment aussi coupables; mais elle n'obtint rien : la Porte, profitant des divisions qui régnaient dans la commission, et appuyée par l'Angleterre, qui protégeait Saïd-Djemblatt, confirma la sentence indulgente prononcée contre ses fonctionnaires, et commua la peine des Druses en une déportation à Tripoli d'Afrique (1861). Elle obtint même, en 1862, de la faiblesse des puissances, qu'ils pourraient rentrer dans leur pays après cinq ans d'éloignement. — L'Europe ne se laissa pas moins jouer par la Porte dans le règlement des indemnités dues aux chrétiens de Damas et du Liban. La commission européenne avait estimé les pertes des chrétiens de Damas à 30 millions de francs; après lui avoir dénié le droit de traiter cette question, Fuad la porta à Constantinople, et obtint des ambassades la réduction à 15 millions, qui seraient distribués par l'autorité turque. Les indemnités du Liban durent être estimées par des commissions mixtes; mais les chrétiens seraient morts de faim et de misère en attendant ces décisions, s'ils n'eussent reçu 2,500,000 fr. d'une souscription ouverte en France par les soins de l'Œuvre des écoles d'Orient. L'appui donné par l'Angleterre à la Porte, dans la commission et à Constantinople, eut pour effet d'enhardir l'autorité ottomane en Syrie à de nouvelles violences. A Damas, le nouveau gouverneur, Emin-Pacha, flattait les Musulmans et les Druses, réintégrait dans leurs fonctions de police les auteurs connus des massacres, et, devant ordonner un désarmement général, s'efforçait de ne l'appliquer qu'aux seuls Algériens d'Abd-el-Kader. Aussi les chrétiens, loin de vouloir rentrer dans leurs habitations, s'enfuyaient-ils vers la côte et venaient demander asile à nos vaisseaux. En présence d'une telle situation, le gouvernement français obtint,

mais avec peine, de l'Europe, que ses troupes pussent demeurer en Syrie jusqu'au 5 juin 1861. Elles la quittèrent à cette époque. Les ambassades européennes, contrariées par les intrigues de la Porte et leurs propres divisions, n'avaient pu s'entendre encore sur l'organisation politique à donner au Liban. Elle ne fut décrétée que le 9 juin. (*V.* Liban, dans ce *Suppl.*) Si la Porte, bien qu'appuyée toujours par l'Angleterre, ne put réussir à maintenir la division du Liban en deux kaïmakanies, elle obtint du moins que le gouverneur unique de la Montagne ne serait pas indigène, et serait à la nomination du Sultan. Tels ont été, grâce aux intrigues politiques, les résultats insuffisants de l'intervention européenne en Syrie. C. P.

T

TAN

TACCA ou TAKKA, pays du Soudan égyptien, entre 15°-16° 30′ lat. N., et 33°-34° 30′ long. E., borné au N. et au S. par le désert de Nubie, à l'O. par l'Atbara, à l'E. par le Barka; arrosé vers le centre par le *Gasch* ou *Mareb*, d'où le nom de *province de Gasch* qu'on lui donne quelquefois. Pays généralement plat, fertilisé par des irrigations dérivées du Gasch, et produisant abondamment du doura, du sésame et du coton. Les habitants, appelés *Hallenga*, sont des Abyssins. Ils étaient indépendants avant 1821; alors ils ont été soumis par Méhémet-Ali, pacha d'Egypte. La capitale est *Kassela* ou *Kassalah;* les autres villes sont : Gos-Radjeh, Fillik et Mitkenab au N., Sabterat au S. C. P.

TAGANT, pays du Sahara, entre 17° 10′-19° 20′ lat. N. et 12° 40′-14° 50′ long. O. Les montagnes renferment du fer et du quartz; on trouve, dans les plaines, des palmiers, un peu de blé et d'orge. Les principaux villages sont : *Tijika, Raschid* et *Kasr-el-Barka*. Les habitants appartiennent aux tribus maures des Kountah, des Tajakant, des Douaich, et commercent au S. avec Bakel, dont ils ne sont éloignés que de 6 jours de marche, à l'E. avec Tombouktou, au N.-O., par l'Adrar, avec le Maroc. C. P.

TALCA (Province de), division politique du Chili, au centre; entre celles de Colchagua au N., de Maule au S., l'océan Pacifique à l'O., et les Andes à l'E.; 7,785 kil. carrés; 79,439 hab. Ch.-l., *Talca*. Vins, tabacs, grains. C. P.

TALFOURD (Thomas Noon-), auteur dramatique anglais, né à Reading en 1795, m. en 1854, publia dès 1811 un recueil intitulé *Poems on various subjects*, se fit recevoir avocat en 1821, acquit un certain renom au barreau de Londres, fut député par sa ville natale aux Communes en 1835 et en 1839, devint juge du Banc de la reine en 1849, et mourut *sergeant at law* à Stafford. Collaborateur du *New-Monthly Magazine* et de la *Revue d'Edimbourg*, il essaya de relever l'Angleterre de sa décadence dramatique, et d'y introniser la tragédie classique. Les pièces qu'il composa dans ce dessein, et particulièrement *Ion*, imité d'Euripide, 1836, eurent du retentissement. Il a laissé, en outre, une *Vie de Charles Lamb*, et des récits de voyages sous le titre de *Vacation rambles and thoughts*, 1845, un *Essai critique sur le théâtre grec*, une *Vie d'Anne Radcliffe*, etc.

TANCITARO, v. du Mexique, à 117 kil. S.-O. de Valladolid; 2,000 hab. Ch.-l. d'un département de même nom (division de Guadalaxara), qui a été formé du S.-O. de l'anc. État de Mechoacan; entre les dép. de Mechoacan au N. et à l'E., de Coalcoman au S., et de Colima à l'O. Nombreuses forêts; mines d'or et d'argent; eaux thermales; soufrières, surtout au S., où est le volcan de Jorullo.

TANGA, v. de l'Afrique orientale (côte de Zanguebar), dépend de l'Ousambara, et est située sur l'océan Indien, par 5° 5′ lat. S., et 36° 45′ long. E. Commerce de métaux travaillés, fruits, esclaves, ivoire; 5,000 hab. C. P.

TANGANYIKA (Lac), appelé par les Arabes *Ujiji* ou *Unyamezi*, dans l'Afrique centro-orientale, découvert en 1858 par Speke et Burton, à environ 280 lieues de la côte de Zanguebar, entre 3°-8° lat. S., et 26° 30′-27° 20′ long. E. Il a la forme d'un ovale très-allongé, plus large au S. qu'au N., et ayant à peu près dans son milieu 50 kil. de largeur. Il est à 562 mètres au-dessus du niveau de la mer; il ne paraît recevoir que trois rivières, au S. le Marungu, à l'E. le Malagarazi, au N. le Rusuzi, qui semble venir d'une haute chaîne demi-circulaire de 2,000 mètres, appelée *monts de la Lune*. On trouve sur la rive orientale les villes de *Kabogo* et de *Kawélé*, sur la rive occidentale celles de *Kassengé* dans une île du même nom, et d'*Uvira* au N. C. P.

TANINGES, ch.-l. de canton (Haute-Savoie), arr. et à 12 kil. N.-E. de Bonneville; 1,140 hab.

TARDY DE MONTRAVEL (Louis-François), marin et géographe, né en 1811 à Vincennes, m. en 1864, fut chargé des observations astronomiques et de l'hydrographie dans le voyage de Dumont-d'Urville sur *l'Astrolabe* et *la Zélée*, 1837-40, puis explora de 1842 à 1845 les côtes septentrionales du Brésil et le cours de l'Amazone jusqu'à 200 lieues de son embouchure, voyages qu'il publia sous le titre d'*Instructions sur les côtes de la Guyane, Instructions sur la côte septentrionale du Brésil et le fleuve des Amazones*, 2 vol. et atlas. Dans une autre croisière sur *la Constantine* (1853-1856), il prit possession, au nom de la France, de la Nouvelle-Calédonie, et explora les parages dangereux de l'Océanie centrale et du N.-E. de l'Asie, voyage dont il publia les résultats en 1857, sous le titre d'*Instructions sur la Nouvelle-Calédonie, les mers du Japon et la mer d'Okhotsk*. Gouverneur de la Guyane française de 1859 à 1864, il ne put résister aux influences du climat, et revint en France, où il mourut. C. P.

TARIJA (Département de), division politique de la Bolivie, dans le S.; entre ceux de Potosi à l'O., de Chuquisaca au N., de Santa-Cruz à l'E., et la Confédération Argentine au S.; arrosé par le cours supérieur du Pilcomajo et du Vermejo; récolte de quinquina; quelques mines d'argent et de cuivre. Ch.-l., *Tarija*. Il est divisé en 3 districts : Tarija, Salinas, Concepcion. Pop., 88,900 hab., sans compter 40 à 50,000 Indiens insoumis. C. P.

TARNOW (Fanny), femme de lettres allemande, née en 1783 à Gustrow (Mecklembourg-Schwérin), m. en 1862, a laissé, outre des traductions de romans français et anglais, un grand nombre d'écrits qui annoncent une femme prématurément désabusée des illusions de la jeunesse, et qu'on a réunis sous les titres de *Choix des écrits de Fanny Tarnow* (Leipzig, 1830, 15 vol.), et de *Recueil de contes* (ibid., 1840-42, 4 vol.). On lui attribue le roman intitulé *Deux ans à St-Pétersbourg* (ibid., 1833), où se trouve une peinture intéressante de la Russie vers la fin du règne d'Alexandre Ier.

TASCHER DE LA PAGERIE (Madame), mère de l'impératrice Joséphine, la première femme de Napoléon Ier. Née aux Trois-Ilets (Martinique), en 1736, m. en 1807 dans la même île, elle épousa en 1761 le comte Tascher de La Pagerie. Son nom de famille était Rose-Claire Desvergers de Sannois.

TASCO, v. du Mexique, ch.-l. du département d'Iturbide, à 110 kil. S.-O. de Mexico, près de la rive dr. de la Zacatula.

TCHADDA, rivière de l'Afrique centrale, appelée aussi *Bé-noué* (la mère des eaux), formée dans l'Adamawa par la réunion de deux grands cours d'eau, le *Kebbi* venant de l'E., le *Faro* du S., qui se réunissent au dessus d'Yola. La Tchadda, presque aussi considérable que le Niger, coule jusqu'à Yola du N.-E. au S.-O., entre 8°-10° lat. N., et depuis les confins orientaux de l'Adamawa jusqu'à son confluent avec le Niger, entre 12°-4° 20′ long. E. C. P.

TCHEMKENT, v. de l'Empire russe (Sibérie occid.), ch.-l. du Territoire de Turkestan (*V. ce mot au Suppl.*), par 44° lat. N. et 66° 30′ long. E., à l'E. du Sihoun et à 1,300 kil. S.-E. d'Orenbourg, 250 N.-O. de Khokand, 500 N.-E. de Boukhara, et 700 N.-E. de Khiva; 12,000 hab. Entourée d'un fossé et d'un mur très-haut; citadelle sur une éminence en dehors de la ville. Elle a été prise par les Russes en 1864 sur le khan de Khokand. C. P.

TCH

TCHITA, v. de la Sibérie orientale, sur la rivière de Tchita, près de son confl. avec l'Ingoda, ch.-l. du Territoire du Transbaïkal; 1,800 hab. C. P.

TCHOUI, fleuve de l'Asie centrale, naît dans les monts Moustagh, ramification occidentale du Thian-Chan, et coule d'abord du S. au N. jusqu'à la pointe occidentale du lac Issi-Koul; il n'est séparé du lac que par une plaine de 5 à 6 kil. inclinée doucement vers l'E., disposition dont on a profité à une époque inconnue pour le faire communiquer avec le lac par un canal appelé *Koutemalda*. A partir de cet endroit, le Tchoui coule du S.-E. au N.-O. jusqu'aux lacs unis Saumàl-Koul et Télékoul, où il se perd. Il formé dans tout son cours la frontière du Turkestan russe au N. et du Turkestan indépendant au S. C. P.

TÉBOURSOUK. *V.*, plus loin, TIBOURSEK.

TEDJOURA, v. de l'Afrique orientale, sur le golfe de son nom, à peu de distance au S. du détroit de Bab-el-Mandeb, par 11° 46′ 35″ lat. N. et 40° 40′ 15″ long. E.; résidence du schéik des Adaïl et des Débének, tribus des Danakil et musulmans fanatiques. Export. de peaux, fruits, dattes, par les ports de Zeila, Berberah, Aden et Moka. —Le golfe sur lequel elle est située, forme un enfoncement profond du golfe d'Aden, entre les côtes des Danakil au N. et du Somal au S.; il est commandé à son entrée par l'île Mosha, que les Anglais ont occupée en 1858. C. P.

TEGOBORSKI (Louis de), économiste russe, né en 1793 à Varsovie, m. en 1857, employé à la haute Cour du royaume de Pologne, puis à la Chambre des domaines de l'État, auditeur au conseil d'Etat en 1818, maître des requêtes en 1822, consul général de Russie à Dantzig en 1828, ministre plénipotentiaire à Paris en 1834, chargé ensuite des négociations à Vienne, où il résida 12 ans, prit place au conseil d'État de l'Empire en 1848, entra plus tard dans le Conseil privé, et siégea au département de l'Économie politique. On a de lui, entre autres écrits : *De l'instruction publique en Autriche*, Paris, 1841, in-8°; *Des finances et du crédit public de l'Autriche*, ibid., 1843, 2 vol. in-8°; *Coup d'œil sur le commerce de l'Autriche*, en allem., Vienne, 1844, in-8°; *Études sur les forces productives de la Russie*, Paris, 1852-54, 4 vol. in-8°; *Essai sur les conséquences éventuelles de la découverte des gites aurifères en Californie et en Australie*, ibid., 1853, in-8°, etc.

TENORE (Michel), botaniste, né à Naples en 1781, m. en 1861, fit des cours publics, obtint une chaire à l'Université, et fut chargé par le gouvernement d'établir un Jardin des plantes, qui est devenu l'un des premiers de l'Europe. Il a publié : *Traité de Phytognosie*, 1803-1808, 8 vol.; *Flore napolitaine*, 5 vol. in-fol.; *Flore particulière de la province de Naples*, 1824; *Recherches sur les propriétés médicales des végétaux du royaume de Naples; Flore médicale universelle*, etc.

TEPOSCOLULA, v. du Mexique, ch.-l. d'un département de son nom, dans la division militaire de Puebla, par 17°20′ lat. N. et 99°50′ long. O.; 4,500 hab. Fabr. de toiles de coton. — Le département, formé du N.-O. de l'anc. État d'Oajaca, est situé entre ceux de Puebla au N., d'Oajaca à l'E. et au S., de Guerrero à l'O. Mûriers, cacao, cochenille, sucre.

TÉRAMO (Province de), division administrative du Royaume d'Italie, qui a remplacé, en 1864, l'anc. *Abruzze Ultérieure Ire*; bornée par celles d'Ascoli au N., d'Aquila à l'O., de Chiéti au S., et l'Adriatique à l'E.; elle renferme, vers le centre, l'une des plus hautes cimes de l'Apennin, le Gran-Sasso d'Italia (Monte-Corno), et est arrosée par le Vomano. Beaucoup de bestiaux et de pâturages; 3,324 kil. carrés; 230,061 hab. Deux arrondissements : *Téramo*, ch.-l. de la province, et *Civita-di-Penne*. C'est le S. de l'anc. Picénum. C. P.

TERCEIRA (Comte de VILLAFLOR, duc de), général et homme d'État portugais, né en 1790, m. en 1860. Entré fort jeune au service, il parvint, pendant les guerres contre Napoléon Ier, au grade d'officier d'état-major, et passa, en 1826, colonel, puis brigadier. Il prêta serment de fidélité à la charte de don Pedro, reconnut doña Maria, la fille de ce prince, comme reine de Portugal, et, nommé major général, battit et expulsa le marquis de Chaves, partisan de don Miguel. Le grade de maréchal fut sa récompense; mais il ne lui fut pas confirmé par don Miguel devenu régent, et, devant les menaces du parti réactionnaire, il dut s'enfuir en 1828. Depuis cette époque jusqu'à la capitulation d'Evora (1834), qui mit fin à la domination de don Miguel, il joua un rôle important dans toutes les entreprises de l'armée constitutionnelle contre les troupes royales. C'est avant l'expédition des Algarves, dont il était le chef, que don Pedro lui conféra le titre de duc de Terceira. Placé, en 1836, à la tête du ministère, il en fut bientôt renversé par les démocrates. Revenu au pouvoir en 1842, il ne put encore s'y maintenir. Lors de l'insurrection démocratique de 1846, la reine l'envoya rétablir l'ordre à Oporto. Fait prisonnier par les insurgés, il ne fut rendu à la liberté que par le triomphe des chartistes, et rentra au ministère; mais voyant que son influence n'était pas prépondérante, il donna sa démission, et refusa désormais le pouvoir. B.

TÉREK (Territoire du), division administrative de l'Empire russe (lieutenance de la Caucasie), formée en 1863 du S. du gouvernement de Stavropol; borné au N. par ce gouvernement, dont il est séparé par le Térek, à l'O. par le Territoire du Kouban, au S. par les gouvernements de Koutaïs et de Tiflis, à l'E. par le Daghestan et la Caspienne. Le Sud renferme les plus hautes cimes du Caucase, l'Elbrouz et le Karbeck; le N. forme de belles vallées arrosées par le Térek et ses affluents, et renferme de beaux pâturages. Ce Territoire, qui correspond aux anciennes provinces de grande et de petite Kabardah, aux pays des Ossètes et des Tchetchenzes, est partagé entre les trois divisions militaires du Centre, de l'Ouest, de l'Est, et en pays des Cosaques du Térek au N.; ceux-ci (anc. Cosaques du Caucase) forment un corps d'armée de 21,000 h., divisés en 10 régiments. Sup., 49,000 kil. carrés; pop. 393,000 hab., dont 112,000 chrétiens, les autres musulmans. C. P.

TERQUEM (Olry), mathématicien, né à Metz en 1782, d'une famille juive, m. en 1862, entra en 1801 à l'École polytechnique, y fut quelque temps répétiteur, obtint en 1804 la chaire de mathématiques spéciales au lycée de Mayence, devint professeur à l'École d'artillerie de la même ville en 1811, et bibliothécaire du Dépôt central d'artillerie à Paris en 1814. On a de lui : *Manuel d'algèbre*, 1827; *Manuel de géométrie*, 1828; *Manuel de mécanique*, 1828; *Exercices de mathématiques élémentaires*, 1842; divers travaux dans le *Journal des mathématiques* de Liouville. Depuis 1841, il publia, avec Gérono, les *Nouvelles Annales de mathématiques*, recueil auquel il joignit en 1855 un *Bulletin d'histoire, de biographie et de bibliographie mathématiques*.

TESSAOUA, v. de l'Afrique centrale (Soudan), par 13° 42′ 30″ lat. N. et 5° 55′ 20″ long. E., entourée d'un fossé et de palissades; environ 10,000 hab. Capitale d'un petit Etat du même nom, entre ceux de Sokoto au S. et à l'O., de Bornou à l'E., et les Touaregs au N. C. P.

THACKERAY (William-Makepeace), romancier anglais, né en 1811 à Calcutta, m. en 1864, était fils d'un employé au service civil de la Compagnie des Indes, et fut élevé en Angleterre. Son père ayant été ruiné, il demanda des ressources à la littérature. Les essais critiques, nouvelles, esquisses de mœurs, qu'il fit insérer dans les recueils périodiques, ont été réunis sous le titre de *Mélanges*, 1855-56, 2 vol.; on y trouve déjà la sagacité d'observation, la vivacité d'esprit, la gaieté railleuse, la netteté de style, qui devaient caractériser ses meilleures productions. Thackeray joignait souvent des caricatures à ses œuvres : ce fut ainsi qu'il publia dans le journal satirique *le Punch*, dont il fut longtemps le principal rédacteur, la série d'articles qui a formé *le Livre des Snobs*. A cette première manière se rapporte aussi *le Diamant des Hoggarty*. Thackeray cultiva ensuite avec le plus grand succès le roman proprement dit, et donna successivement : *la Foire aux vanités*, 1847; *Pendennis*, 1850; *Histoire d'Henry Esmond*, 1852; *les Newcomes*, 1853; *les Souvenirs de Barry*, 1856. Il fit aussi des lectures publiques en Angleterre et aux États-Unis; on les a recueillies sous le titre de : *les Humoristes anglais du XIXe siècle*, 1851. Ses meilleurs romans ont été traduits en français. B.

THALWEG, mot allemand signifiant *chemin de la vallée*, et souvent employé en français comme terme géographique, pour désigner la ligne du plus fort courant d'un fleuve ou d'une rivière, la direction qu'un objet flottant, abandonné à lui-même, reçoit pour arriver le plus rapidement au fond de la vallée, ou, comme on dit, à vau-l'eau. Le thalweg n'est pas le lit de la rivière proprement dit, puisque, dans beaucoup de cours d'eau, il est sujet à se déplacer, et même à se dessécher en partie.

THARGÉLIES, fête athénienne, en l'honneur d'Apollon et de Diane considérés comme les auteurs de tous les fruits de la terre. On la célébrait au mois de Thargélion, d'où lui venait son nom, et l'on y sacrifiait des victimes humaines, deux hommes, ou un homme et une femme.

THARGELION, onzième mois de l'année athénienne. Il répondait à notre mois d'avril.

THÉBAÏDE (Province romaine de), démembrée de l'É-

gypte propre à une époque incertaine, mais assurément avant Dioclétien, puisque l'on cite un *président de la Thébaïde* en 253. Il faut probablement en rapporter la création à Septime-Sévère, dont la politique ombrageuse avait déjà démembré des gouvernements qu'il jugeait trop vastes, comme la Thrace et la Bretagne. Elle avait pour métropole *Antinœ*, et fut rangée au IVe siècle dans le diocèse d'Égypte, là préfecture et l'Empire d'Orient. Elle comprenait toute la Haute-Égypte. C. P.

THÉNARD (Louis-Jacques), chimiste, né à la Louptière, près Nogent-sur-Seine (Aube), en 1777, m. en 1857, devint professeur à l'École polytechnique et au Collége de France, membre de l'Institut en 1810, et vice-président du Conseil supérieur de l'Instruction publique. Charles X le créa baron; le département de l'Yonne l'envoya à la Chambre des députés, où il siégea de 1828 à 1832; le roi Louis-Philippe le fit pair de France en 1832, et, en 1842, chancelier de l'Université. Comme professeur, Thénard a rendu d'immenses services à l'enseignement de la chimie; successeur de Fourcroy, dont il fut d'abord l'élève et le préparateur, il a contribué, plus que tout autre, à populariser le goût des sciences physiques, et à multiplier les applications de la chimie à l'industrie et aux beaux-arts. Son *Traité élémentaire de chimie théorique et pratique* a eu 6 éditions, et a été traduit dans toutes les langues. Ses travaux de laboratoire ont été nombreux, et il a écrit, depuis 1800, un grand nombre de Mémoires, disséminés dans les *Annales de chimie* (1re série), les *Annales de chimie et de physique* (2e et 3e série), les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, les *Mémoires de la Société d'Arcueil*, etc. Ses recherches faites en commun avec Gay-Lussac ont paru en 1811, en 2 vol. in-8°, sous le nom de *Recherches physico-chimiques*. C'est dans ce magnifique ouvrage que furent publiées les curieuses recherches des deux savants sur le bore, l'extraction du potassium et du sodium, la nature du chlore, des acides fluorique et fluoborique, l'analyse élémentaire des matières organiques; etc. Seul, Thénard a publié d'intéressants travaux sur les éthers, l'acide sébacique, le dosage de l'acide carbonique de l'air, etc. Plus tard, il découvrit l'*Eau oxygénée* ou *Peroxyde d'hydrogène*, qui est devenu le point de départ de toutes ces singulières actions réunies sous le nom de *Phénomènes de contact*, dont il agrandit encore le cadre par sa belle étude du *Polysulfure d'hydrogène*; et par les recherches qui lui furent communes avec Dulong *Sur la propriété dont jouissent certains corps de favoriser la combinaison des fluides élastiques*. Dans les derniers temps de sa vie, il revint sur cette question, et, le 27 août 1855, il communiquait à l'Académie des Sciences un résumé des expériences entreprises par lui et son fils, Paul Thénard, *Sur les corps dont la décomposition s'opère sous l'influence de la force qui a été appelée* FORCE CATALYTIQUE. Dans l'ordre des applications industrielles, Thénard est l'inventeur (en commun avec Roard) d'un procédé ingénieux pour la fabrication de la céruse, de la méthode encore suivie d'épurer les huiles d'éclairage, d'une belle couleur bleue minérale à base de cobalt pour la peinture à l'huile, d'un mastic hydrofuge pour la peinture à fresque (en collaboration avec d'Arcet), etc. Il a clos glorieusement sa carrière en fondant la *Société de secours des Amis des Sciences*, pour venir en aide aux personnes vouées à la culture des sciences et tombées dans le dénûment; son apport comme souscripteur a été de 20,000 fr. J. G.

THÉRASSE (Victor), statuaire, né à Paris en 1796, m. en 1864, élève de Bridan et de Lemot. On lui doit : le buste de *Duquesne*, dans le musée de la marine au Louvre; *la régente Bathilde*, dans le jardin du Luxembourg; la statue du peintre *Rigaud*, au nouveau Louvre; plusieurs bustes au musée de Versailles, etc.

THERÉSINA, v. du Brésil, appelée aussi *Poti*, *Puty* ou *Villa de Poty*, ch.-l. de la prov. de Piauhy, par 5° 40′ lat. S. et 44° 30′ long. O., à 150 kil. N. d'Oéiras, l'anc. ch.-lieu, sur la rive gauche du Rio-Paranahyba, au confluent du Rio-Poti. Commerce important de coton. C. P.

THIERSCH (Frédéric-Guillaume), érudit allemand, né en 1784 près de Fribourg sur l'Unstrutt, m. en 1860, fut nommé professeur au lycée de Gœttingue en 1808, à celui de Munich en 1809. Il fonda dans cette ville, en 1812, un Institut philologique, et commença la publication des *Acta philologorum Monacensium*. Il prit, en 1813, une part active au mouvement qui rendit à l'Allemagne son indépendance nationale; plus tard il ne se montra pas moins passionné pour la délivrance de la Grèce. Il se mêla par de nombreux écrits à toutes les discussions relatives à l'enseignement en Bavière, et fit adopter un plan d'études qui prévalut de 1830 à 1853, et dans lequel les études professionnelles se mêlaient aux études classiques. On a de lui, entre autres ouvrages : *Grammaire grecque, principalement pour le dialecte d'Homère*, 3e édition, Leipzig, 1826; *Grammaire pour les classes*, 4e édition, 1854; une édition de *Pindare*, 2 vol., 1820; *Des périodes de la sculpture chez les Grecs*, 2 vol., 1820; *Sur les écoles savantes, surtout en Bavière*, Stuttgard et Tubingue, 1826-37, 3 vol.; *De l'état actuel de la Grèce, et des moyens d'arriver à sa restauration*, Leipzig, 1833, 2 vol.; *État actuel de l'instruction publique dans les États de l'ouest de l'Allemagne, en Hollande, en France, et en Belgique*, 1838, 3 vol. B.

THIESSÉ (Léon), littérateur, né à Rouen en 1793, m. en 1854, publia, en 1815 et années suivantes, les *Lettres normandes*, recueil périodique, politique et littéraire, qui fut assez goûté, *les Constitutions françaises*, 2 vol. in-8°, et écrivit, en 1824, pour la *Bibliothèque du* XIXe *siècle*, un *Résumé de l'histoire de Pologne*. Il fut aussi attaché à la rédaction du journal *le Constitutionnel*. Après 1830, il quitta les lettres pour l'administration, et devint successivement préfet du Jura et des Deux-Sèvres.

THOMIRE (Pierre-Philippe), ciseleur et bronzier, né à Paris en 1751, m. en 1843, étudia d'abord la sculpture sous Pajou et Houdon, et fut chargé par celui-ci d'exécuter en bronze le *Petit Écorché*, et de faire une copie en marbre du *Voltaire assis* qu'il voulait offrir à l'impératrice de Russie. Puis il se livra presque exclusivement à la fabrication des bronzes, fut employé par la manufacture de Sèvres, et reproduisit les ouvrages de Roland, de Chaudet, de Prudhon, de Pigalle, etc. Ses productions les plus remarquables sont : un *Candélabre*, offert à Louis XVI en mémoire de la guerre d'Amérique (auj. au palais de St-Cloud); des *Candélabres* destinés au palais du roi d'Angleterre George IV; des *Surtouts de table*, pour les Tuileries et la ville de Paris; un *Temple*, en bronze doré, enrichi de malachite et de lapis-lazuli, commandé par le comte A. Demidoff. Il fit aussi, en collaboration avec Odiot, le *Bérceau du roi de Rome*, la *Psyché* et la *Toilette* offertes à l'impératrice Marie-Louise par la ville de Paris. Thomire a délivré du mauvais goût l'industrie des bronzes introduit la pureté du dessin et les harmonieuses proportions de l'antique, substitué l'art au métier. B.

THOMSON (Thomas), chimiste, né en 1773, m. en 1852, fut professeur à Édimbourg et à Glasgow. Il employa le premier les symboles pour exprimer la composition des produits chimiques, et il fut l'un des plus ardents propagateurs de la théorie atomique. On lui doit : *Système de chimie*, 7 vol. in-8°, trad. en français sur la 5e édition de 1817, Paris, 1818, 5 vol.; *Principes de la chimie établis par les expériences*, ou *Essai sur les proportions définies dans la composition des corps*, 2 vol. in-8°, trad. en français, Paris, 1825. Il publia, en outre, à Londres, les *Annales de philosophie*, une *Histoire de la chimie*, et une *Esquisse de minéralogie et de géologie*. Les *Annales de chimie*, les *Annales de chimie et de physique* (2e série), mais surtout les *Transactions philosophiques* et les *Annales de philosophie*, renferment un grand nombre de Mémoires de ce savant chimiste. J. G.

THONE, ch.-l. de canton (Haute-Savoie), arr. et à 17 kil. S.-E. d'Annecy; 1,092 hab.

THORENS, ch.-l. de canton (Haute-Savoie), arr. et à 15 kil. N.-E. d'Annecy; 377 hab.

TIBOURSEK ou TÉBOURSOUK, v. de la Tunisie, près de l'Oued-Khallad, à 90 kil. S.-O. de Tunis; 1,200 hab. Tibourseк est l'anc. *Tubursicumbure*; ruines romaines composées des murailles qui entourent la ville, d'un *castrum* bâti au N.-E., et d'une porte monumentale élevée par Thomas, préfet du prétoire d'Afrique sous Justin II, en 566. C. P.

TIDIKELT, oasis du Sahara, forme l'extrémité S.-E. de la vaste réunion d'oasis appelée le Touat; elle s'étend entre 26°-27° lat. N. et 1°-2° long. O. Elle est divisée en deux commandements : à l'O., celui d'*Oulad-Zenan*, avec les villages d'*Aoulef* et d'*Akebli* ou *Agabli*; à l'E., celui d'*Ainsalah* ou *Insalah*. Le Tidikelt nourrit beaucoup de chameaux et de chèvres; ses habitants commercent à l'E. avec les Touaregs Hoggar, au N. avec le Maroc et l'Algérie, au S. avec Tombouktou et Sokoto. C. P.

TIEDEMANN (Frédéric), médecin et naturaliste allemand, né à Cassel en 1781, m. en 1861, fut nommé, à l'âge de 24 ans, professeur d'anatomie et de zoologie à l'Université de Landshut. En quelques années, il y publia une *Zoologie*, une *Anatomie du cœur des poissons, du lézard volant et des monstres sans tête*, et obtint le prix proposé en 1811 par l'Institut de France pour l'étude des animaux rayonnés. Appelé à la chaire de médecine d'Heidelberg, il y professa de 1816 à 1849, et publia les ouvrages suivants, qui firent faire de grands progrès à l'anatomie particulière ou comparée et à la physiologie : *Anatomie du cerveau*,

contenant l'histoire de son développement dans le fœtus, avec une exposition comparative de sa structure dans les animaux, trad. en français par Jourdan, 1823; *Traité complet de physiologie*, trad. par le même, 1831; *Tabulæ arteriarum generis humani*, Carlsruhe, 1822-24; *Icones cerebri simiorum et quorumdam mammalium*, Heidelberg, 1821; *Tabulæ nervorum uteri*, Heidelberg, 1822; *Recherches expérimentales, physiologiques et chimiques sur la digestion, considérée dans les quatre classes d'animaux vertébrés*, en collaboration avec Gmélin, traduit par Jourdan, 1827; *Du resserrement et de l'occlusion des artères dans certaines maladies; Vers et insectes vivants dans les organes olfactifs de l'homme; Histoire du tabac;* en collaboration avec Treviranus, *Revue de physiologie*, Heidelberg, 1824-35, collection précieuse par le grand nombre de Mémoires originaux qu'elle contient. C. P.

TIGRE (Ile du), dans l'océan Pacifique et la baie de Fonseca; 37 kil. de circonférence. On trouve sur ses côtes d'excellents bois de construction pour la marine. Elle contient la ville d'Amapala, sur la côte N.-E.

TIRAILLEURS, troupe d'infanterie de l'armée française. Elle fut créée en 1796, pendant la 1re campagne d'Italie du général Bonaparte. Chaque bataillon avait la sienne, composée d'hommes de choix et de bonne volonté, pris dans toutes les compagnies du bataillon. Tous les officiers ambitionnèrent d'en faire partie. Ces compagnies se formaient seulement devant l'ennemi; après le combat, chaque homme retournait à sa compagnie respective.

TIRIS, grande région du Sahara, s'étendant du 21° au 23° lat. N., et de l'océan Atlantique à l'O. jusque vers le 15° long. O. Il n'offre ni un village, ni un arbre, ni un ruisseau; mais, d'octobre en mai, il se couvre d'une immense quantité d'herbes aromatiques, et toutes les tribus maures du Sahara occidental, depuis le Maroc jusqu'au Sénégal, s'y portent avec leurs chameaux et leurs moutons. Elles y sont également attirées par l'exploitation de la grande *Sebkha d'Idjil*, mine inépuisable de sel gemme, large de 10 à 12 kil., et longue de 25 à 30; on en extrait annuellement plus de 4,000,000 de kilog., que l'on transporte jusque dans le Soudan central. C. P.

TLASCALA (département de), division administrative du Mexique, entre ceux de Puebla à l'E. et au S. et de Tulancingo au N. et à l'O.; formé de l'anc. Territoire de Tlascala, sur un plateau élevé entre les chaînes de l'Orizaba à l'E. et du Popocatepetl à l'O.; 4,785 kil. carrés; 90,000 hab. C.-l., *Tlascala*. Il dépend de la division militaire de Puebla. C. P.

TOCQUEVILLE (Alexis-Charles-Henri CLÉREL DE), publiciste et homme politique, né à Verneuil (Oise) en 1805, m. en 1859, suivit d'abord la carrière de la magistrature, et débuta en 1826 comme auditeur au tribunal civil de Versailles. Il devint juge suppléant en 1830, et obtint, peu après la Révolution de Juillet, une mission du gouvernement pour aller étudier le système pénitentiaire des États-Unis d'Amérique. Il se démit de ses fonctions de juge, fut, en 1839, envoyé à la Chambre des députés par les électeurs de l'arrond. de Valognes, et conserva son mandat jusqu'en 1848. Après la Révolution de Février, le département de la Manche l'envoya à l'Assemblée constituante, où il vota constamment contre les démagogues et les socialistes; sa conduite lui valut d'être député à l'Assemblée législative par les mêmes commettants. En juin 1849, le prince Louis-Napoléon appela de Tocqueville au ministère des affaires étrangères, qu'il quitta le 31 octobre suivant. Il se joignit à l'opposition dans les débats de l'Assemblée et du président de la République, essaya, avec un petit nombre de députés, de s'opposer au coup d'État du 2 décembre 1851, fut incarcéré, remis en liberté peu de jours après, et rentra dans la vie privée. De Tocqueville a publié : *Du système pénitentiaire aux États-Unis...* (en collaboration avec Gustave de Beaumont), 1832; *la Démocratie en Amérique*, 7e édition, 1839-40, 4 vol. in-8°; c'est un tableau fidèle et complet du gouvernement démocratique américain, avec des considérations sur ses avantages, ses inconvénients et son avenir. Cet ouvrage lui valut son élection à l'Académie des sciences morales et politiques en 1837, et à l'Académie française en 1841. On a encore de Tocqueville : *l'Ancien régime et la Révolution*, Paris, 1856, in-8°, où il prouve que la Révolution fut le résultat du travail de plusieurs siècles, et non un accident; *Œuvres et Correspondance inédites*, Paris, 1860, 2 vol. in-8°. — Alexis était fils du comte de TOCQUEVILLE, préfet et pair de France sous la Restauration, né vers 1777, et qui a publié une *Histoire philosophique du règne de Louis XV*, Paris, 1847, 2 vol. in-8°, ouvrage instructif, intéressant et impartial.

TOLIMA (État de), l'un des 9 États de la Nouvelle-Grenade, détaché en 1861 de celui de Cundinamarca, lorsque la République, fédérative depuis 1857, prit le nom d'*États-Unis de Colombie;* borné au N. par ceux d'Antioquia et de Boyaca, à l'O. par celui de Cauca, au S. et à l'E. par celui de Cundinamarca et le district fédéral de Bogota; 47,750 kil. car.; 251,000 hab. Il est formé du haut plateau situé entre les deux Cordillères centrale et occidentale, et au fond duquel coule la Magdalena, dont il comprend le bassin depuis sa source jusqu'au-dessous de Honda. Il tire son nom du volcan de Tolima qui le domine au N.-O., et se divise en deux provinces, celles de Mariquita au N. et de Neyva au S. Outre ces deux villes, on y remarque *Purificacion*, la capitale, au centre, et Honda au N. Vastes forêts de cèdres, d'acajou, de bois de fer; plantes tinctoriales et médicinales; mines d'or, d'argent; émeraudes; eaux thermales, soufre. C. P.

TOLTÈQUES, population indigène de l'Amérique du Nord. Ils occupaient au VIIIe siècle le pays au N. du plateau d'Anahuac ou de Mexico, qu'ils conquirent au IXe sur les Olmèques. Leur plus grande puissance fut sous Quetzalcohualt, roi et pontife de la cité de Tollan, qui transporta sa capitale dans la ville de Cholullan, qu'il fonda au pied du Popocatepetl. Les histoires indigènes s'accordent à vanter la prospérité du Mexique sous son règne : il étendit sa domination, sa religion et l'usage de la langue des Toltèques, ou langue *nahualt*, jusqu'à l'isthme de Panama, traçant des chemins et des chaussées, jetant des ponts qu'admirèrent les Espagnols à l'époque de la conquête, et encourageant le commerce. L'Empire des Toltèques fut renversé au milieu du XIe siècle par les invasions de barbares du Nord, les Chichimèques et les Aztèques; mais leur influence religieuse et intellectuelle se maintint presque intacte jusqu'à la conquête espagnole : les vainqueurs adoptèrent leurs institutions et leur culte; Cholullan resta la métropole religieuse et le centre commercial et industriel de la nation. On y venait jusque de l'Amérique centrale faire des pèlerinages à une pyramide au sommet de laquelle Quetzalcohualt avait bâti un temple fameux, enrichi par les dons des princes Aztèques. Les fines étoffes de coton aux couleurs variées, les tissus soyeux de poil de lapin, les ouvrages d'écaille et d'orfévrerie, les poteries fines que les Espagnols y admirèrent, étaient une tradition de l'art des Toltèques. Enfin, leur langue était encore parlée à la fin du XVIe siècle, et des ouvrages écrits en nahualt ont servi à la composition du livre le plus complet que nous ayons sur l'ancienne histoire du Mexique : *Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale avant Christophe Colomb*, par l'abbé Brasseur de Bourbourg, Paris, 1857, 4 vol. in-8°. C. P.

TOLUCA (département de), dans le Mexique, entre ceux de Valle de Mexico et de Tula au N., de Puebla à l'E., d'Iturbide au S., et de Mechoacan à l'O; 520 kil. sur 210; 1,029,629 hab. Ch.-l., *Toluca*. Il fait partie de la division militaire de Toluca, a été formé du S. de l'anc. État de Mexico, et occupe le centre du haut plateau de Mexico ou d'Anahuac. Arrosé par les affluents supérieurs du Rio de las Balzas et du Santiago. Fruits, coton, tabac, cochenille.

TOPEKA, v. des États-Unis, cap. du Kansas, à 100 kil. O. de l'embouchure du Kansas dans le Missouri; 2,000 hab.

TORRENS (Lac), grand lac de l'Australie méridionale, découvert par Eyre en 1839-40, s'étend entre 30°-32° lat. S. et 134° 50'-135° 40' long. E., est séparé du fond du golfe Spencer par un isthme large à peine de 22 kil. Il est entouré d'un grand nombre d'autres lacs moins considérables, lacs Eyre, Grégory, Gairdner, avec lesquels on l'a longtemps confondu. C. P.

TOSCHI (Paolo), graveur, né à Parme en 1788, m. en 1854, vint à Paris en 1809, étudia sous la direction de Bervic, et apprit du Hollandais Hoortemann la gravure à l'eau-forte et la manière noire. Après s'être fait connaître en gravant l'*Entrée de Henri IV à Paris*, par Gérard, il retourna dans sa ville natale en 1819; il y fonda une école de gravure, et devint directeur de l'Académie des beaux-arts. Parmi ses gravures on remarque : *Vénus et Adonis*, d'après l'Albane; *lo Spasimo di Sicilia*, d'après Raphaël; *la Descente de croix*, d'après Daniel de Volterre; *la Madonna della Scadella*, d'après le Corrége.

TOURANIENS, nom donné depuis les temps les plus reculés par les populations Iraniennes ou Indo-Européennes de la Perse aux peuples de l'Asie centrale et occidentale avec qui elles furent toujours en lutte. Dans la littérature indienne primitive, celle des Védas, on trouve ce nom sous la forme de *Tourvasa*, plus tard sous celle de *Touroutcha;*

enfin sous celle de *Tourani,* dans les épopées persanes du moyen âge, entre autres dans le *Chah-Namèh* de Ferdoucy. Ces différents noms ne semblent être que des modifications du nom de *Turcs* qui a prévalu depuis les Croisades chez les peuples de l'Occident. On désigne sous le nom de *Touraniennes* les inscriptions cunéiformes de la troisième espèce qu'on trouve sur les monuments de la Médie et de l'Assyrie ancienne, et elles témoignent de l'antique existence des populations turques, ou, comme disaient les Anciens, des peuples *Scythiques* dans ces régions. On appelle encore cette race *Altaïque,* parce que l'Altaï a été et est encore le centre de ses domaines, comme le Caucase pour les nations Indo-Européennes; ou race *Tartaro-Finnoise,* pour indiquer les limites extrêmes de son développement. Elle embrasse ainsi tout le nord et le centre de l'Asie, et le N.-E. de l'Europe, divisée en quatre familles principales, les *Finnois,* les *Turcs et Tartares,* les *Mongols,* les *Toungouses* (*V.* RACES HUMAINES, dans le *Dict.*). L'ethnologie touranienne est due au Danois Rask, qui en jeta les fondements dans sa dissertation *Sur les langues Thraciques,* 1818; elle a été perfectionnée par W. Schott (*Mémoire sur les langues Tartares,* 1836, et *Études altaïques,* 1849-1862); par Max. Müller (*Derniers résultats des recherches sur la famille et les langues Touraniennes,* et *Lettre au chevalier Bunsen sur la classification des langues Touraniennes,* Oxford, 1854); enfin par Al. Castrèn, dans ses *Recherches ethnologiques sur les peuples altaïques,* St-Pétersbourg, 1857. C. P.

TOUSSAINT (François-Christophe-Armand), statuaire, né à Paris en 1806, m. en 1863, élève de David d'Angers. Parmi ses œuvres on distingue : un *Jeune laboureur trouvant une épée,* 1836; de nombreux bas-reliefs représentant les principaux événements de l'histoire de France, et exécutés d'abord en plâtre, 1837-38, puis en bronze, 1845; *Jésus appelant à lui les petits enfants,* bas-relief, 1839; une *Immaculée Conception,* statue en marbre, 1840; une statue en bronze d'Esquirol, qui orne la cour principale de l'asile de Charenton; une frise monumentale au palais de la Bourse de Marseille, où il a introduit les types de toutes les nations de la terre; quelques-uns des bas-reliefs du tombeau de Napoléon Ier aux Invalides; *la Loi* et *la Justice,* figures décorant l'horloge du palais-de-justice de Paris, 1850; *la Mise au tombeau,* 1856, morceau gothique sculpté dans e tympan de la porte principale de Notre-Dame de Paris; un buste colossal en marbre de David d'Angers, exécuté pour la ville d'Angers. B.

TOUZ-KOUL (Lac). *V.*, plus haut, ISSI-KOUL.

TRACY (Antoine-César-Victor-Charles DESTUTT, comte de), fils du philosophe de ce nom (*V.* l'art. du *Dictionnaire*), né en 1781, m. en 1864, élève de l'École polytechnique, combattit à Austerlitz, fut aide de camp de Sébastiani à Constantinople, fit la guerre d'Espagne de 1808 à 1811, tomba entre les mains des Russes pendant la campagne de 1812, et abandonna le service avec le grade de colonel en 1818. Député de l'Allier de 1822 à 1824, il prit place à l'extrême gauche, et s'opposa à l'expulsion de Manuel. Il rentra à la Chambre en 1827, et en fit partie jusqu'en 1848. Colonel de la 1re légion de la garde nationale de Paris après la Révolution de Février, représentant de l'Orne à l'Assemblée constituante, il devint ministre de la marine après l'élection présidentielle, mais se sépara de la politique du prince Louis-Napoléon à la fin de 1849. Réélu à la Législative, il s'associa à toutes les mesures réactionnaires, et protesta contre le coup d'État du 2 déc. 1851, après lequel il rentra dans la vie privée. On a de lui des *Lettres sur l'agriculture,* 1857. B.

TRACY (Sarah NEWTON, dame de), née à Stockport (Angleterre) en 1789, de l'illustre famille de Newton, m. en 1850, devint Française par ses mariages. Conduite à Paris vers 1800, elle y vécut dans la meilleure société, où elle réussit par sa beauté et son esprit. A l'âge de vingt ans, elle épousa le colonel Letort, aide de camp de Napoléon Ier. Restée veuve à 26 ans, par la perte de son mari, tué en 1815 à la bataille de Ligny, elle se remaria, quelque temps après la seconde Restauration, à M. Victor de Tracy. Mme de Tracy, esprit fin, solide et charmant, passionnée pour l'étude, écrivit quelques ouvrages de morale et de critique, imprimés seulement après sa mort, sous le titre d'*Essais divers, Lettres et Pensées,* Paris, 1852, 3 vol. gr. in-18. Les *Lettres* et beaucoup de *maximes et pensées* sont remarquables par le naturel, l'esprit, le bon sens et l'originalité. C. D—Y.

TRANSBAIKAL (Territoire du), province asiatique de l'Empire russe (Sibérie orientale), entre ceux d'Iakoutsk au N.-E., de l'Amour à l'E., l'Empire chinois au S., et le gvt d'Irkoust à l'O., comprend la partie de la Sibérie à l'E. du lac Baïkal et sur le cours supérieur de l'Amour. Les monts Jablonoï qui la sillonnent à l'E., de Daourie au centre, et Kentei au S., renferment de riches mines de plomb, d'argent, de fer, d'or, des salines, de beaux bois de construction. Cette province, arrosée par les cours supérieurs de l'Amour et de la Selenga, a 552,000 kil. carrés, et 362,247 hab. Outre la ville de *Kiachta,* l'entrepôt du commerce par terre avec la Chine, on y trouve les villes de *Tchita,* ch.-l. du Territoire, de Selenginsk, et de Nertchinsk. C. P.

TRANSVAALIQUE (République), le plus septentrional des deux États fondés par les Bœrs dans l'Afrique australe. Elle est séparée du désert de Kalahari au N. et à l'O. par le Limpopo, de la République du fleuve Orange au S. par le Vaal, de la Cafrerie à l'E. par les monts Drakenberg, et s'étend entre 22° 30'-27° lat. S., 24°-30° long. E.; environ 135,000 kil. carr. Le pays est arrosé par les affluents supérieurs du Limpopo et la rivière de l'Éléphant. Belles forêts dans les montagnes; excellents pâturages; culture du maïs, de l'orge, du blé et de la canne à sucre; nombreux troupeaux de bœufs et de moutons; peu de chevaux; beaucoup d'animaux sauvages et d'insectes nuisibles. Les Bœrs fondèrent cette République quand ils se séparèrent, en 1848, de ceux de leur nation qui consentirent à rester quelques années sous le protectorat anglais dans la République du fleuve Orange; ils sont moins civilisés que ces derniers, plus aguerris et plus nomades; leur nombre est d'environ 40,000, dominant sur près de 100,000 Cafres indigènes qu'ils ont réduits à une espèce de servage. Le pays est divisé en districts, administrés par des *Landrostes* que nomme le *Conseil suprême* de 60 membres, élu par tous les blancs majeurs : il s'assemble quatre fois l'an, et contrôle le gouvernement du président de la République. Capitale, *Prétoria;* villes principales, *Potchefstrom,* l'anc. capitale, et *Origstadt.* C. P.

TRAPÉZITES, banquiers de l'anc. Athènes. Originairement, ils étaient de simples changeurs; les relations étendues du commerce les rendirent banquiers, à la manière de ceux de nos États modernes, c.-à-d. faisant des lettres de crédit d'une ville sur une autre, prenant part aux emprunts faits par la République, ou faisant valoir les fonds que les citoyens leur confiaient, pour le compte des dépositaires, ou pour leur propre compte.

TRAVIÈS DE VILLERS (Charles-Joseph), peintre, né en 1804 à Wulflingen (canton de Zurich), d'une famille d'émigrés français, m. en 1859, eut pour maître Heim, et débuta comme peintre de genre au salon de 1823. Il se fit surtout connaître par des dessins de fantaisie représentant des types ridicules ou grotesques, tels que la *Galerie des Épicuriens,* les *Tableaux de Paris,* et dont plusieurs sont devenus populaires. Le plus connu de ces types est celui de *Mayeux.* Traviès fut, comme dessinateur, un des collaborateurs les plus féconds du *Charivari* et de *la Caricature,* journaux qu'il avait contribué à fonder, l'un en 1831, l'autre en 1838. Quelques-unes de ses œuvres ont été réunies sous le titre de *la Vie littéraire, Comme on dîne à Paris,* etc. Il a travaillé aux illustrations des œuvres de Balzac, et à la publication intitulée : *les Français peints par eux-mêmes.* On lui doit enfin quelques portraits et un tableau de religion, *Jésus et la Samaritaine* (1853). B.

TRÉZEL (Camille-Alphonse), général, né en 1780, m. en 1860, entra en 1801 au service militaire, et devint, en 1805, sous-lieutenant dans le corps des ingénieurs-géographes. Après avoir fait la campagne d'hiver de 1806 à 1807, il accompagna en qualité d'aide de camp le général Gardanne dans son ambassade en Perse (1807-1808). Puis il fit les campagnes de Catalogne, de Moscou, fut blessé à Fleurus, et, après Waterloo, où il perdit l'œil gauche, il fut promu général de brigade. La Restauration ne lui ayant pas reconnu ce titre, il rentra dans l'état-major comme colonel, fit les guerres d'Espagne et de Morée, et fut enfin nommé maréchal de camp en 1829. Il passa en Afrique en 1831, et prit part à toutes les opérations militaires qui eurent lieu dans la province d'Alger en 1832 et 1833, à l'expédition de Bougie, au combat de Mulay-Ismaël, à celui de Macta, où, avec moins de 3,000 hommes, il lutta contre toutes les forces d'Abd-el-Kader. Rentré en France en 1835, il fut pendant dix-huit mois directeur du personnel au ministère de la guerre; lieutenant-général en 1837, pair de France en 1846, ministre de la guerre en 1847, il fut mis à la retraite après la Révolution de 1848. De 1853 à 1856, il remplit les fonctions de gouverneur auprès du comte de Paris. B.

TROLLOPE (Frances MILTON, mistress), femme de

lettres anglaise, née en 1791 à Heckfield (Hampshire), m. en 1863, était fille d'un pasteur protestant, et épousa un avocat, qui la laissa veuve en 1835. Elle débuta par des ouvrages sur les contrées étrangères, écrits avec un esprit de dénigrement qui flattait la vanité de l'Angleterre : *Mœurs domestiques des Américains*, 1831, 3 vol. in-8°; *la Belgique et l'Allemagne occidentale*, 1834, 2 vol.; *Paris et les Parisiens*, 1836, 3 vol.; *Vienne et les Autrichiens*, 1838, 2 vol.; *Un tour en Italie*, 1842, 2 vol.; *Voyages et voyageurs*, 1846, 2 vol. Elle n'aborda qu'assez tard le roman, où elle fit preuve d'un talent réel d'observation et de style, mais avec moins de verve et d'originalité. Ses principales productions en ce genre sont : *le Réfugié*, 1833; *Aventures de Jonathan Jefferson Whitlaw*, 1836; *le Vicaire de Wrexhill*, 1837; *le Roman de Vienne*, 1838; *Michel Armstrong*, 1838; *la Veuve Barnabé*, 1839; *Thorpe Combe*, 1842; *Hargreave*, 1843; *l'Amour à vingt ans*, 1844; *le Père Eustache*, 1851; *l'Oncle Walter*, 1852; *la Femme supérieure*, 1854; *Gertrude*, 1855; *les Gens comme il faut*, 1856, etc.

TROYA (Carlo), historien italien, né à Naples en 1758, m. en 1858, était fils d'un médecin de la cour, qui l'emmena en Sicile, lorsque les Bourbons s'y réfugièrent en 1798. De retour à Naples en 1802, il s'y fit avocat; partisan des idées libérales, il s'en fit le champion dans le journal *la Minerve*, lorsque le régime constitutionnel fut établi à Naples en 1820. Exilé en 1823, il parcourut la Péninsule, et se lia avec les savants et les littérateurs les plus distingués, en se livrant à des recherches littéraires et à des études historiques. A Pise, il composa *le Lévrier allégorique de Dante*, étude historique sur le XIV^e^ siècle et ce que son spectacle a pu fournir à Dante dans sa *Divine comédie*. Un autre ouvrage plus important, *Introduction à l'histoire du moyen âge*, 1839 et suiv., établit la réputation de Troya; c'est une vaste étude ethnographique sur le monde Barbare. Il colligea ensuite le *Code diplomatique des Lombards*. Lorsqu'en 1848 Ferdinand II fut obligé de donner une Constitution à son royaume, Troya fut président du Conseil des ministres; mais la réaction ayant eu lieu six semaines après, il fut congédié, et ne s'occupa plus désormais que de ses travaux historiques. B.

TROYON (Constant), peintre d'animaux et paysagiste, né à Sèvres en 1813, m. en 1865, s'adonna d'abord à la peinture sur porcelaine, et prit ensuite dans les voyages le goût du genre dans lequel il a excellé. Indépendamment des Vues empruntées surtout aux environs de Paris, on lui doit des études variées, telles que *la Foire limousine*, 1838; *l'Abreuvoir*, 1839; *les Baigneuses*, 1842; *le Braconnier*, 1846; *le Marché d'animaux*, 1850; *la Vallée de la Touque*, et *les Bœufs au labour*, 1853; les *Chiens courants au repos*, les *Chiens courants lancés*, les *Chiens d'arrêt*, 1855; le *Retour à la ferme*, et le *Départ pour le marché*, 1859. Les tableaux de Troyon sont pleins de vérité et riches de tons. B.

TRUCHET (Jean), mécanicien, né à Lyon en 1657, m. en 1729, fit profession dans l'ordre des Carmes sous le nom de *Père Sébastien*, fut encouragé par Colbert à étudier l'hydraulique, eut une grande part à la conduite des eaux dans les jardins de Versailles, dirigea les travaux du canal d'Orléans, reçut le titre de membre honoraire de l'Académie des sciences, en 1699, et imagina la machine à transporter les arbres que les charpentiers appellent *diable*.

TRUDAINE (Daniel-Charles), né à Paris en 1703, m. en 1769, fut conseiller au Parlement, intendant d'Auvergne, puis directeur des ponts-et-chaussées. Il forma une école d'ingénieurs, d'où sortirent les hommes remarquables qui, sous sa direction, exécutèrent les beaux ponts et les routes magnifiques, véritables illustrations du règne de Louis XV. — Il laissa un fils, TRUDAINE DE MONTIGNY, né à Clermont en 1733, m. en 1777, qui succéda aux places de son père, et fut aussi un administrateur distingué.

TULA, v. du Mexique, ch.-l. de département, à 50 kil. N.-O. de Mexico, par 19° 57′ lat. N. et 101° 38′ long. O.; 10,000 hab. — Le département de Tula, entre ceux de Queretaro et de Tuxpan au N., de Tulancingo à l'E., de Valle de Mexico et de Toluca au S., et de Michoacan à l'O., est formé du N.-O. de l'anc. État de Mexico, et occupe le N. du plateau d'Anahuac. Il est arrosé par la Tula, affluent du Panuco, et dépend de la division militaire de Toluca.

TULANCINGO, ville du Mexique, ch.-l. de département, sur le Rio Jalapa, à 90 kil. N.-E. de Mexico, par 19° 50′ lat. N. et 100° 42′ long. O. — Le département de Tulancingo, entre ceux de Tuxpan au N., de Tlascala à l'E., de Valle de Mexico au S., et de Tula à l'O., forme le N.-E. de l'anc. État de Mexico et du haut plateau d'Anahuac; il est arrosé par le cours supérieur du Rio Jalapa, et dépend de la division militaire de Toluca. C. P.

TULOU (Jean-Louis), célèbre flûtiste, né à Paris en 1786, m. en 1865, était dès 1804 première flûte au Théâtre-Italien, d'où il passa en 1813 à l'Opéra. En 1826, il fut nommé professeur au Conservatoire. Il a composé de nombreux morceaux pour son instrument.

TURKESTAN (Territoire de), province de l'Empire russe (Sibérie occid.), créée en 1865 après les conquêtes des Russes sur le khanat de Khokand; entre le Tchoui au N., le Sihoun ou Syr-Daria au S., les monts Tian-Chan à l'E., et le Territoire des Kirghis de Sibérie au N.-O.; 850,000 kil. carrés. Le Sud et l'Est sont couverts des ramifications du Thian-Chan, appelées *Kara-Tau*, entre les deux fleuves et *Ala-Tau* au N.-E., et qui renferment de l'or, de l'argent, du plomb, du cuivre, du fer, du soufre, du sel, et des bois de construction; le Nord est un steppe aride et exposé pendant l'hiver à des froids très-rigoureux. Blé, riz, coton, fruits. Environ 400,000 hab., musulmans et appartenant à diverses familles, Kirghis, Dzoungares, Bouriates, Turcomans, Persans, etc. Ch.-l., *Tchemkent*; villes principales : Hazret (l'anc. Turkestan), Tackhend et Tarez. La possession de cette province, en rendant les Russes maîtres des sources du Sihoun, les rapproche de l'Inde anglaise, dont ils ne sont plus séparés que par la partie la plus étroite du Turkestan chinois. C. P.

TURPIN DE CRISSÉ (Lancelot-Théodore, comte), né à Paris en 1782, m. en 1859, perdit toute sa fortune à la Révolution, et chercha une ressource dans son talent pour la peinture; il faisait le paysage et l'architecture, et mit à l'exposition de 1806 des tableaux qui lui valurent une médaille d'or. En 1809, nommé chambellan de l'impératrice Joséphine, il resta près d'elle jusqu'en 1814. A la Restauration, il fut gentilhomme de la chambre du roi, inspecteur général des musées royaux, et membre de l'Académie des beaux-arts par l'ordonnance de 1816; il rentra dans la vie privée en 1830. Il a publié : *Voyage à Naples*, 1820; *Souvenirs du vieux Paris*, 1835.

TURQUIE. *Budget. Dette publique.* — Les finances turques sont dans le plus grand désordre, par l'incurie et les folles dépenses du dernier sultan Abdul-Medjid, par les frais de la nouvelle administration centralisatrice substituée à l'ancien gouvernement demi-féodal des provinces, surtout par l'incapacité et les concussions impunies des fonctionnaires de tout ordre et de tout rang. Depuis 1850, les budgets sont tous en déficit, et le gouvernement ne peut se soutenir que par une série d'emprunts qui ajoutent à ses embarras. Les budgets ne peuvent être évalués qu'approximativement; car ils ne sont pas exactement connus, même du gouvernement turc. Le budget des recettes de 1860 a été estimé à 245,000,000 de fr., provenant de l'impôt foncier (56 millions), des dîmes (71 millions), des douanes (39 millions), du tribut des provinces vassales (le revenu le plus assuré, 8 millions), le reste de monopoles et de droits divers. Le budget des dépenses pour la même année est évalué à 279,000,000 de fr., dont plus de 60 millions consacrés à la liste civile du sultan, 86 à l'armée, 2 seulement aux travaux publics, et 560,000 fr. à l'instruction publique. Le déficit était pour cette année de 35 millions, et il monta à 159 en 1862 avec les déficits des années précédentes et les pertes énormes faites chaque année sur le change. En 1863 et 1864, on a publié deux budgets où les dépenses et les recettes semblaient s'équilibrer (env. 373,000,000 fr.), et même présenter quelque excédant. Mais les exercices n'étaient pas clos, que l'on reconnaissait que cet excédant n'existait que sur le papier. Cet état financier, auquel le gouvernement ne sait remédier que par des émissions de papier-monnaie aussitôt déprécié, par des emprunts forcés à l'intérieur et des emprunts onéreux à l'étranger, amène périodiquement à Constantinople des crises commerciales. Le gouvernement chercha à y porter un remède par plusieurs mesures importantes. Ainsi, en 1862, il créa une Cour des comptes pour surveiller la perception des deniers publics, et remboursa plus de 240 millions du papier-monnaie le plus décrié, les *caimés*, contre 40 0/0 d'espèces et 60 d'obligations portant un intérêt de 8 0/0. En 1863, il a créé, avec le concours de maisons anglo-françaises et de la banque ottomane, une *Banque d'État* qui fait des avances au gouvernement et encaisse les impôts de toute nature. Enfin, en 1865, il convertit et unifia la dette intérieure, en remplaçant toutes les créances par une seule espèce d'obligations à 5 0/0 inscrites sur un grand-livre. Mais les dépenses de la cour, les constructions inutiles de pa-

lais et de casernes, les achats de vaisseaux cuirassés, viennent toujours jeter le désordre dans les finances. La dette montait en 1864 à 1,106,000,000, dont plus de la moitié de dette extérieure.

L'état politique de la Turquie n'est pas plus affermi que ses finances. La guerre d'Orient (*V.* dans le *Dictionnaire* NICOLAS Ier et TRAITÉ DE PARIS) la garantit de l'ambition russe; mais les puissances européennes ne purent remédier aux vices de son gouvernement. Le *Hatti-houmayoun* de 1856, qui promettait aux chrétiens l'égalité avec les musulmans, est resté sans exécution; l'oppression est la même qu'auparavant, et s'est même signalée par un redoublement de fanatisme qui a épouvanté et indigné l'Europe lors des massacres de Djeddah en 1858, du Liban et de Damas en 1860 (*V.* SYRIE, au *Supplément*), et plus récemment encore ceux de l'Herzégovine et de la Petite-Arménie. Toutes les provinces, toutes les races aspirent à secouer le joug, et la Turquie ne subsiste que parce que les puissances européennes ne peuvent s'entendre sur la destinée à lui donner. C. P.

TUSCIE-OMBRIE, province du royaume d'Italie. *V.* ÉTRURIE, dans le présent *Supplément*.

TUXPAN, v. du Mexique, ch.-l. de département, sur le golfe du Mexique, à l'extrémité S. de la lagune de Tamigua, par 21° lat. N. et 99° 38′ long. O. — Le département de Tuxpan, entre ceux de Tamaulipas et de San-Luis-Potosi au N., de Tulancingo à l'O., de Vera-Cruz au S., et le golfe du Mexique à l'E., est formé du N. de l'anc. État de Vera-Cruz. Côtes basses et malsaines; plateaux salubres et fertiles en s'élevant à l'O. vers les montagnes; production de vanille, canne à sucre, café, coton, cacao, tabac, etc. C. P.

TYLER (John), homme d'État américain, né en 1790 dans la Virginie, m. en 1862, se livra à l'étude du droit, fit partie, dès 1816, de la Chambre des représentants, où il montra des talents oratoires, qui lui valurent d'être élu gouverneur de la Virginie, puis envoyé au Sénat en 1827 et en 1836. Vice-président de l'Union en 1840, il arriva à la présidence en 1841 par la mort inopinée de Harrison. En 1842, il conclut avec l'Angleterre un traité pour la régularisation des frontières, l'abolition de la traite des nègres et l'extradition des malfaiteurs. En 1845, il incorpora aux États-Unis le Texas, l'Iowa et la Floride. B.

U

ULÉ — URÈ

UHLAND (Jean-Louis), poëte lyrique allemand, né à Tubingue en 1787, m. en 1862, publia ses premières poésies en 1806 et 1807 dans l'*Almanach des Muses* de Seckendorf, fut reçu docteur en droit en 1810, et alla se fixer comme avocat à Stuttgard. Il continua de donner des chansons, des ballades et des romances à divers recueils, tels que l'*Almanach poétique* et la *Forêt des poëtes allemands*. Pendant la guerre de 1813 à 1815, ses chants prirent un caractère éminemment national, et, lorsque le roi de Wurtemberg s'occupa d'accorder une Constitution, il fit encore servir la poésie à la défense de la liberté. Mais il fut moins heureux dans ses essais dramatiques (*le Duc Ernest de Souabe*, 1817; *Louis de Bavière*, 1819, etc.). Député de Tubingue en 1819, puis de Stuttgard aux États du royaume, il prit part aux débats politiques jusqu'en 1839, sans renoncer toutefois aux travaux littéraires; car il fut professeur adjoint de langue et de littérature allemandes à Tubingue de 1830 à 1833, et publia une remarquable dissertation *sur Walther de Vogelweide* (1822), ainsi qu'un ouvrage *sur le Mythe scandinave de Thor* (1836). Son dernier ouvrage fut une *Collection de vieux chants populaires en haut et en bas allemand* (1844-45). Il fut député de Tubingue au Parlement de Francfort en 1848, mais n'y joua point de rôle important. Les ballades et les romances d'Uhland font son plus beau titre de gloire : elles sont pleines de vérité, de sentiment, de délicatesse, de patriotisme; le style en est vif, brillant, chaleureux, et d'une admirable clarté. B.

UJIJI (Lac). *V.*, plus haut, TANGANYIKA.

UKÉRÉWÉ (Lac), grand lac de l'Afrique centro-orientale, appelé ainsi par les Arabes, de l'île principale qu'il contient au S., est aussi nommé par les indigènes *Nyanza* ou *la grande eau*, et *Victoria Nyanza* par Speke, qui le découvrit en 1858. Son extrémité méridionale, où se jette un torrent marécageux appelé *Jordans Nullah*, est par 31° long. E., et 3° lat. S., sous le même parallèle que l'extrémité septentrionale du Tanganyika, dont il est séparé par un plateau montagneux. Son altitude est d'environ 1,140m; sa largeur, dans sa partie méridionale, de 120 à 140 kilomètres. Speke n'en put visiter que le sud; d'après les indigènes, il s'étendrait à 60 jours de navigation vers le nord; cette étendue, quelque incertaine et exagérée qu'elle soit, est assurément considérable, et dépasse au N. l'Équateur. En 1863, Speke et Grant ont reconnu que l'un des bras du Nil blanc sort de ce lac. On trouve sur ses bords les villages d'*Umma*, où l'on exploite de riches mines de fer, de *Muanza* et d'*Ururi*, entrepôts du commerce de l'ivoire. C. P.

ULÉABORG (Gouvernement d'), gvt de l'Empire russe, formé du N. de la Finlande, entre la Norvége au N., la Suède et la Baltique à l'O., les gvts de Wasa et de Kuopio au S., ceux d'Olonetz et d'Arkhangel à l'E. Pays montagneux vers le S., plat et marécageux ailleurs. Lacs nombreux, l'Enara, le Simo, l'Uléa, etc.; beaucoup de rivières, Tana, Tornéa, Kémi, Uléa, etc. Le nord, habité par les Lapons, est presque entièrement stérile; le sud, occupé par des Suédois sur la côte et des Finnois à l'intérieur, est plus fertile; exploitation considérable de goudron, bois, beurre, fromage, saumons. Ch.-l., *Uléaborg*. Superf., 170,365 kil. carr.; pop., 185,897 hab. C. P.

UMBREIT (Fréd.-Guill.-Charles), théologien protestant et orientaliste, né en 1795 à Sonneborne (Saxe-Gotha), m. en 1860, fit ses études à Gœttingue, et fut, depuis 1818, professeur de théologie et de philosophie à Heidelberg. On a de lui : *Commentatio historiam Emirorum-al-Omrah ex Abulfeda exhibens*, Gœttingue, 1816; *Traduction et explication du livre de Job*, Heidelberg, 1824; *Commentaire philologique, critique et philosophique des Proverbes de Salomon*, ibid., 1826; *Commentaire pratique des Prophètes*, Hambourg, 1841-46, 4 vol.; *Les Points fondamentaux de l'Ancien Testament*, Heidelberg, 1843; *Poésies nouvelles tirées de l'Ancien Testament*, Hambourg, 1847; *le Péché, étude pour servir à la théologie de l'Ancien Testament*, Hambourg et Gotha, 1853; *l'Épître aux Romains expliquée par l'Ancien Testament*, Gotha, 1856, etc. Depuis 1828, Umbreit rédigea, avec Ullmann, une Revue périodique intitulée *les Études et critiques théologiques*.

UNION (Iles). *V.*, plus haut, POLYNÉSIE AMÉRICAINE.

UNYAMESI ou OUNYAMUEZI, c.-à-d. pays de la Lune, grande région de l'Afrique centro-orientale, de 3° à 7° lat. S., et de 28° à 34° long. E., entre les lacs Ukéréwé au N., Tanganyika à l'O., la région montagneuse du Kilimandjaro à l'E., et des pays encore inconnus au S. Elle offre de belles plaines fertiles, des pâturages, des forêts, et est habitée par une nombreuse population noire, divisée en une foule de peuplades occupant des districts du même nom, *Ugogo* et *Ukimbu* au S.-E., *Unyanyembé* au centre, *Umanda* et *Usukuma* au N., *Usumbua*, *Uvinza* et *Ujiji* à l'O. Les Arabes de la côte de Zanguebar exportent de ce pays des esclaves, du fer et de l'ivoire, qu'ils trouvent en abondance sur les marchés d'*Ururi* et d'*Umma* au N., de *Kazéh* et de *Mséné* au centre, de *Kawélé* et de *Kabogo* à l'O.

UPERNAVIK, bourg de la côte occidentale du Gröenland (Inspectorat du Nord), par 72° 46′ 2″ lat. N., et 54° 1′ 46″ long. O., est l'établissement européen le plus septentrional sur cette côte. Il renferme quelques centaines d'habitants, la plupart Eskimaux. Commerce d'huiles et de fourrures; station assez fréquentée par les explorateurs des terres arctiques et les baleiniers qui naviguent encore plus au N. dans la baie de Melville. C. P.

URÈS (Los), v. du Mexique, ch.-l. du département de Sonora, sur le Rio Sonora ou de Los Urès, à 2,500 kil.

N.-O. de Mexico, par 29° 25′ lat. N. et 112° 40′ long. O.; 7,000 hab. Mal bâtie, en *adobes* ou briques séchées au soleil, et exposée aux inondations de la Sonora, aux épidémies, et aux incursions des Apaches. Exportation de sucre, coton et métaux précieux; fabr. de mantilles. C. P.

UTAH, Territoire des États-Unis, entre l'Idaho au N., l'Idaho et le Colorado à l'E., l'Arizona au S., et le Névada à l'O.; entre 37° et 42° lat. N., 111° 20′ et 117° 20′ long. O.; 287,000 kil. carrés; 88,000 hab., sans compter les Indiens, Utahs, Navajoas, etc. C'est un plateau coupé par les monts Wahsatch, arrosé par des rivières qui ne communiquent pas avec l'Océan, et parsemé de lacs, entre autres, les lacs Salé, Utah, Sevier, etc. — L'Utah faisait partie de la Haute-Californie; acheté au Mexique en 1845, il reçut les frères Mormons, expulsés en 1847 du Missouri et de l'Illinois; il fut organisé en Territoire en 1850, et demanda en 1863 à être reçu dans l'Union à titre d'État; mais il n'a point encore obtenu. Capit., *Great-Salt-Lake-City*, le ch.-l. des Mormons; v. princip., *Fillmore-City*, au S., anc. cap. du Territoire. C. P.

UTELLE, ch.-l. de canton (Alpes-Maritimes), arr. et à 25 kil. N.-E. de Nice; 680 hab.

UVAROW (Sergeï-Lemenovitch, comte), homme d'État et savant russe, né en 1785, m. en 1855, alla faire ses études à Gœttingue, et devint curateur de l'Académie de St-Pétersbourg en 1811, président de l'Académie des sciences en 1818, directeur au département des manufactures et du commerce de l'intérieur en 1822, conseiller intime en 1824, et ministre de l'instruction publique de 1832 à 1848. Il encouragea, dans ces hautes positions, l'étude des sciences, des lettres, et principalement des langues orientales, en créant des chaires nouvelles, des musées, des bibliothèques, des sociétés savantes. Il a écrit différents ouvrages, qui ont été réunis sous les titres d'*Études de philosophie et de critique*, St-Pétersbourg, 1845, et d'*Esquisses politiques et littéraires*, Paris, 1849.

V

VAL — VAT

VAILLANT (Auguste-Nicolas), marin français, né à Paris en 1793, m. en 1858, entra à l'âge de 15 ans dans la marine militaire, fut nommé aspirant en 1810, prit part aux dernières luttes du Ier Empire contre les Anglais, et, devenu enseigne en 1818, suivit comme aide de camp le baron Millius, appelé au gouvernement de la Guyane. Là il fit partie d'une commission chargée d'explorer les bords de la Mana, et rédigea un Mémoire qui résumait cette exploration. Lieutenant de vaisseau en 1824, il châtia en 1827 les pirates d'Andros, fit partie de l'expédition de Morée en 1828, fut promu capitaine de corvette en 1831, puis servit en qualité d'aide de camp près des ministres de la marine De Rigny, Duperré, et Jacob. En 1836-37, il exécuta sur *la Bonite* un voyage autour du monde, dont la rédaction fut faite par De la Salle pour la partie historique, Gaudichaud et Darondeau pour la partie scientifique. Capitaine de vaisseau en 1838, il reçut le commandement de la station de la Vera-Cruz après le bombardement de St-Jean-d'Ulloa. L'année suivante, employé sous l'amiral Dupotet au blocus de la Plata, il occupa Montevideo, qu'il préserva des attaques de Rosas. De 1846 à 1848, il fut membre du Conseil des travaux de la marine, et de la commission de perfectionnement de l'École navale. Préfet maritime à Rochefort après la Révolution de 1848, puis membre de l'Amirauté, contre-amiral et commandant en second de l'escadre de la Méditerranée en 1849, il fut quelque temps ministre de la marine et des colonies en 1851, et, après avoir été commandant de la station des Antilles et gouverneur de la Martinique, devint vice-amiral en 1854. B.

VALDIVIA (Prov. de), division politique du Chili, dans le S. de la République, entre celles d'Arauco au N., de Llanquihué au S., les Andes à l'E., et l'océan Pacifique à l'O. Sa partie orientale comprend le haut plateau des Cordillères, avec les volcans de Villa-Rica, de Lajara et de Puyégué, et les lacs alpestres de Villa-Rica, de Huanchué et de Ranco, d'où sortent le Tolten, le Callecalle, le Rio-Bueno, qui arrosent cette province. Riches mines de houille; bois de construction. Superf., 31,787 kil. carr.; pop., 29,293 hab., sans compter les Araucans indépendants qui occupent une grande partie du pays. Ch.-l., *Valdivia*. C. P.

VALENCIENNES (Achille), naturaliste, né à Paris en 1794, m. en 1865, fut nommé maître de conférences à l'École normale en 1830, puis professeur au Muséum, et entra à l'Académie des sciences en 1834. Outre des Mémoires insérés dans les recueils scientifiques, il a publié: une traduction des *Observations de géologie* de M. de Humboldt; *Histoire naturelle des poissons*, commencée avec Cuvier, 1829-49, 11 vol.; *Histoire naturelle des mollusques, des Annélides et des Zoophytes*, 1833; *le Comte de Lacépède*, 1859. Il a travaillé au *Voyage autour du monde* de Dupetit-Thouars et au *Dictionnaire d'histoire naturelle* de d'Orbigny.

VALPARAISO (Prov. de), division politique du Chili, au centre; entre celles d'Aconcagua au N., de Santiago à l'E. et au S., et l'océan Pacifique à l'O.; 3,403 kil. carr.; 116,043 hab.; ch.-l., *Valparaiso*. C. P.

VAN CLÈVE (Corneille), sculpteur, né en 1645 à Paris, m. en 1732, appartenait à une famille originaire de la Hollande. Élève de François Anguier, qu'il aida dans l'exécution des bas-reliefs de la porte St-Martin, il remporta le grand prix de Rome en 1671. Le groupe appelé *la Loire et le Loiret*, qu'on voit dans le jardin des Tuileries, autour du grand bassin, est le plus connu de ses ouvrages. B.

VARNHAGEN D'ENSE (Charles-Auguste de), écrivain allemand, né à Dusseldorf en 1785, m. en 1858, prit du service, en 1809, dans l'armée autrichienne, et, en 1812, dans l'armée russe, quitta l'armée pour la diplomatie en 1814, accompagna Hardenberg au congrès de Vienne, puis à Paris en 1815, fut ensuite ministre résident de Prusse à la cour de Bade, et protégea efficacement le grand-duché contre les réclamations territoriales de la Bavière. A partir de 1819, il vécut à Berlin dans la vie privée. Varnhagen a publié des *Monuments biographiques*, Berlin, 1824-30, 5 vol., et des *Souvenirs et Mélanges*, Leipzig, 1842-46, 7 vol., où il peignit d'une manière judicieuse et vive, quoique pleine de discrétion, les écrivains, les hommes d'État et les généraux de sa patrie, ainsi que toute la société allemande et russe du commencement du XIXe siècle. Ces deux ouvrages le placèrent au premier rang dans le genre de la biographie, et lui valurent l'amitié de Gœthe et d'Alexandre de Humboldt. La perfection du style, égale à l'intérêt des sujets, assure à Varnhagen la première place après les grands génies de l'Allemagne. On a publié de lui après sa mort: *Souvenirs et Mélanges*, le *Journal de Varnhagen* (de 1835 à 1845), et *Lettres d'Alexandre de Humboldt à Varnhagen* de 1827 à 1858. Les *Souvenirs* sont aussi intéressants que les précédents, mais écrits avec moins de discrétion, avec un esprit chagrin, et ils offrent des peintures souvent satiriques de la Cour et du gouvernement de Prusse. Plusieurs morceaux en ont été traduits dans la *Revue germanique* de 1859 à 1863. Les *Lettres d'Alex. de Humboldt*, dont l'auteur ni Varnhagen n'auraient sans doute pas autorisé la publication, ont surtout excité du scandale en Allemagne par les railleries amères qu'elles renferment à l'adresse d'un grand nombre de hauts personnages encore vivants. C. P.

VARSOVIE (Gouvernement de), gvt de la Pologne russe, entre ceux de Plock au N., de Lublin à l'E., de Radom au S., et les prov. prussiennes de Posen et de Silésie à l'O. Sol assez fertile, arrosé par la Wartha, la Prosna, la Vistule et ses affluents, Pilica, Bug, Wieprz, etc. Belles forêts de pins et de bouleaux; grand commerce de céréales; fabr. importantes de tapis, draps, toiles, gants; tanneries. Ce gvt est divisé en 12 districts. Ch.-l., *Varsovie*. Superf., 36,773 kil. carrés; pop., 1,716,880 habitants. C. P.

VATIMESNIL (H. Lefebvre de), homme politique et

jurisconsulte, né en 1789, m. en 1860. Reçu avocat en 1810, nommé conseiller auditeur à la Cour impériale de Paris en 1812, substitut du procureur du roi en 1815, et du procureur-général à Paris en 1817, il se fit remarquer en portant la parole dans plusieurs procès politiques, particulièrement contre les poëtes Béranger et Barthélemy. En 1822, M. de Peyronnet, en arrivant au ministère de la justice, le choisit pour son secrétaire-général. Dans cette fonction, de Vatimesnil s'acquit l'estime de tous. Avocat-général près la Cour de cassation en 1824, il accepta en 1828 le portefeuille de l'instruction publique dans le ministère Martignac, et opéra dans son département d'importantes modifications : on lui doit l'introduction de l'enseignement des langues vivantes dans les colléges, et l'amélioration du sort des professeurs, en faveur desquels il établit un *boni*, qu'on supprima en 1850. Sa sollicitude s'étendit aussi sur les instituteurs primaires, qui, lors de sa retraite en 1829, lui offrirent une médaille d'honneur. Élu député à Valenciennes en 1830, de Vatimesnil signa l'adresse des 221, et resta dans la Chambre jusqu'en 1834 ; il rentra alors au barreau, où il occupa une place distinguée. En 1844, au moment où le gouvernement, poussé par une certaine opinion, inquiétait les Jésuites sur l'existence non reconnue de leur société en France, de Vatimesnil prit spontanément leur défense : il publia, sous forme de consultation, un *Mémoire sur l'état légal en France des associations religieuses non autorisées*, et prouva que, les lois anciennes contre les ordres religieux étant abrogées, on ne saurait proscrire l'existence religieuse, intérieure et privée, des associations non reconnues, sans violer la Charte, qui proclamait la liberté de conscience. En 1849, le département de l'Eure envoya Vatimesnil à l'Assemblée législative, où il vota avec la majorité monarchique. Après le coup d'État du 2 décembre 1851, il renonça à la politique, et se fit de nouveau inscrire au tableau des avocats de Paris. Retiré, vers les derniers temps de sa vie, dans une propriété près Etrépagny, il se livra à l'exploitation agricole, et contribua à développer la culture dans le Vexin normand. On a de lui de nombreux Mémoires judiciaires, des notices insérées dans le *Recueil général des lois et arrêts*, des brochures politiques, et une traduction française du *Traité de la Clémence*, de Sénèque (1822). B.

VAULT (François-Eugène de), né à Lure (Haute-Saône) en 1717, m. en 1790, entra dans les mousquetaires à 16 ans, fit toutes les guerres du règne de Louis XV, et, à la paix de 1763, devint directeur du dépôt de la guerre, puis, en 1780, lieutenant-général. Il est connu pour avoir, pendant les 30 ans qu'il fut au dépôt de la guerre, colligé, en forme d'annales, sous le titre d'*Extrait de la Correspondance de la Cour et des généraux*, une histoire des guerres de la France depuis 1672 jusqu'à 1762, 117 gros vol. in-fol., avec 5 vol. de tables. Cet immense recueil a été publié avec des notes et des éclaircissements, par le général Pelet, dans la *Collection des documents inédits sur l'histoire de France*, avec le titre de *Mémoires militaires relatifs à la succession d'Espagne sous Louis XIV*, Paris, 1835-1855, 9 vol. in-4°. C. D—Y.

VENDREDI SAINT, l'une des plus grandes fêtes de l'Église. On l'appelait autrefois *Vendredi adoré*, parce que ce jour-là on adore la croix de N.-S. J.-C. Saint Augustin nous apprend que cette fête a été instituée par les Apôtres, avec celles de Pâques et de la Pentecôte. Tout, dans l'office public de ce jour de deuil, respire la douleur : on n'y sonne point les cloches, les cierges sont éteints, les autels dépouillés de leurs ornements; sur le maître-autel, on étend une simple nappe, image du suaire dans lequel fut enveloppé le corps du Sauveur. Au commencement de l'office, le célébrant et les assistants se prosternent la face contre terre. On ne célèbre pas même la messe : la messe est le sacrifice non sanglant, le sacrifice dépouillé de son aspect navrant et lugubre, le sacrifice du Dieu ressuscité : le Vendredi saint, le prêtre et les fidèles sont absorbés dans la contemplation du Dieu crucifié, sanglant, déchiré, expirant ; devant ce sang et ces ténèbres qui couvrirent la terre de la 6e heure jusqu'à la 9e (de midi à 3 h.), l'Église ne sait que pleurer ; le diacre chante solennellement la *Passion* selon St Jean. Il convenait d'appeler le témoignage de l'apôtre qui, fidèle jusqu'à la mort, seul, suivit son maître au Calvaire. La cérémonie de l'adoration de la croix est l'une des plus imposantes : couverte d'un voile, pour marquer que tout le monde n'en comprend pas les mystères, la croix est portée solennellement par des prêtres et des diacres. Lorsque le célébrant est arrivé devant l'autel, il découvre d'abord un bras de la croix, pour marquer que le mystère du salut n'a d'abord été connu que dans un coin de la Judée; puis il découvre l'autre bras, pour signifier qu'il fut prêché dans toute la Terre-Sainte ; enfin, il la découvre tout à fait, pour apprendre que ce même mystère a été annoncé à tout l'univers. Le prêtre élève ensuite la croix et la montre aux fidèles, en disant : « Voici le bois sacré de la croix! » Et le peuple répond : « La croix sur laquelle a reposé le salut du monde, venez, « adorons-la tous! » Alors le célébrant, le diacre et le sous-diacre s'avancent successivement, se prosternent trois fois et *adorent* la croix, que l'on fait ensuite baiser aux fidèles. — Après l'adoration de la croix, le célébrant va processionnellement, et en silence, chercher au reposoir ou tombeau l'hostie consacrée qui y a été déposée la veille, puis, revenu à l'autel, il communie. Personne autre que le célébrant, ni prêtre, ni laïque, ne communie ce jour-là. L'usage des fidèles est de se recueillir plus particulièrement et de baiser la terre à trois heures de l'après-midi, moment où le Christ expira. Dans les pays où la foi s'est conservée dans toute sa ferveur, en Portugal, par exemple, le Vendredi saint toutes les boutiques sont fermées, tout le monde est vêtu de deuil; nulle part on n'aperçoit de lumières. Les fenêtres des églises sont voilées; il en est de même des tableaux et des ornements. Le lendemain, vers le soir, commence la réjouissance pascale. Tout change d'aspect. Un mannequin, représentant le traître Judas, est traîné la corde au cou, et pendu à un pieu; enfin on allume des artifices dans sa tête, qui est ainsi lancée dans les airs, tandis que les débris du tronc sont précipités dans le Tage.

VENTURA (le P. Joachim), orateur et théologien italien, né à Palerme en 1792, m. en 1861, fils d'un baron de Raulica, entra chez les Jésuites de sa ville natale, qui lui confièrent leur chaire de rhétorique. Puis il se fit théatin, reçut la prêtrise, et ses succès comme prédicateur et polémiste lui valurent d'être nommé secrétaire général de son ordre, censeur de la presse et membre du Conseil royal de l'instruction publique à Naples. Ce fut alors qu'en traduisant *la Législation primitive* de M. de Bonald, et le livre *Du Pape*, par Joseph de Maistre, il importa en Italie la nouvelle philosophie catholique qui florissait en France. Une *Oraison funèbre de Pie VII* et un livre *Sur l'influence du XVIe siècle* consolidèrent sa réputation. Devenu supérieur général des Théatins en 1824, il s'établit à Rome, où il fut membre d'une commission de censure, professeur de droit public ecclésiastique, et aumônier de l'Université. Les attaques de quelques ennemis l'ayant déterminé à se démettre du professorat, il n'en conserva pas moins une grande influence à la cour pontificale, et contribua à la conclusion du Concordat avec le duc de Modène, à la réconciliation du pape avec Chateaubriand, ambassadeur de la France, et à la reconnaissance du roi Louis-Philippe. Bien que son livre *De Methodo philosophandi*, publié en 1828, eût été vivement attaqué par l'abbé de Lamennais, il conseilla au souverain pontife les ménagements et la douceur envers cette âme égarée : ses ennemis en ayant pris occasion de le rendre suspect, il ne s'occupa plus des affaires publiques. Livré de nouveau à l'étude et à la prédication, il publia en 1839 un ouvrage intitulé : *Beautés de la foi* (3 vol.), fit à l'église St-Pierre et à St-André-della-Valle, pendant plus de dix ans, des prédications qui furent très-suivies, et, dans le but d'empêcher l'introduction des idées païennes dans l'éducation, par le commerce avec les chefs-d'œuvre de l'antiquité, il forma pour les jeunes gens, sous le titre de *Bibliotheca parva, seu graciosa et elegantiora opera veterum SS. Ecclesiæ patrum*, un recueil d'extraits des Pères de l'Église et des poëtes sacrés. Lors des troubles qui suivirent l'avénement de Pie IX, le P. Ventura, qui croyait l'alliance possible entre la religion et la liberté, prit un grand ascendant sur la multitude, en prononçant l'*Oraison funèbre d'O'Connell*, et en célébrant les victimes du siége de Vienne en 1848 : il aurait voulu que le pape, pour arrêter la Révolution, octroyât une Constitution au peuple romain. Pie IX l'autorisa, du moins, à accepter auprès de lui les fonctions de ministre plénipotentiaire du gouvernement insurrectionnel de Sicile. L'idée d'une confédération italienne, à laquelle eût présidé le Souverain Pontife, était venue au P. Ventura, ainsi qu'à l'abbé Rosmini; mais elle ne put aboutir, par suite de l'aveuglement de Gioberti et de l'ambition du roi Charles-Albert. Après la fuite du pape à Gaëte, le P. Ventura refusa la candidature à l'Assemblée constituante. Quand l'expédition française contre Rome eut été décidée, il se retira à Civita-Vecchia, puis en France; préparé, par un séjour de deux années à Montpellier, au maniement de la langue française, il se rendit enfin à Paris, où il prêcha avec succès. Dans cette dernière période de sa vie,

il a publié entre autres écrits : *les Femmes de l'Évangile*, 1853, in-12; *la Raison philosophique et la raison catholique*, 1853, in-8°; *Essai sur l'origine des idées*, 1853, in-8°; *la Femme catholique*, 1854, 3 vol. in-8°; *l'École des miracles ou les Œuvres de la puissance et de la grandeur de J. C.*, 1854-55, 2 vol. in-18; *le Pouvoir chrétien*, 1857, in-8°. B.

VENTURA DE LA VEGA, littérateur espagnol, né en 1807 à Buénos-Ayres, m. en 1865, vint étudier en Espagne sous la direction de Lista et d'Hermosilla, débuta par des œuvres lyriques (*l'Agitation*, *la Défense de Séville*, *l'Enthousiasme*, etc.), et, après avoir traduit diverses œuvres des auteurs dramatiques français, écrivit pour le théâtre. Parmi ses pièces, on remarque : *l'Homme du monde*, comédie de mœurs; *la Mort de César*, tragédie; *Jouer avec le feu*, *le Début d'un artiste*, *un Trésor caché*, sortes de drames lyriques. Il fut secrétaire particulier de la reine Isabelle II, et directeur du Conservatoire de musique et de déclamation de Madrid. Ses *Œuvres* (en espagnol) ont été publiées à Paris, en 1866, 1 vol. gr. in-8°.

VERNET (Jean-Émile-Horace), célèbre peintre, né à Paris en 1789, m. en 1863, était fils de Carle Vernet (*V.* ce nom dans le *Dictionnaire.*) Élevé dans un milieu et à une époque où l'on ne parlait que de combats, il devait être, avant tout, le peintre du soldat français; il figura lui-même sous les drapeaux pendant quelques jours, en 1814, et fut décoré à cause de sa belle conduite devant l'ennemi aux portes de Paris. Il se forma par les leçons ou les exemples de son père, de Moreau, de Chalgrin et de Vincent : néanmoins, il échoua au concours pour le prix de Rome en 1810, mais il remporta, la même année, un succès à l'Exposition des beaux-arts par un tableau représentant la *Prise du camp retranché de Glatz*. Une de ses premières œuvres fut la vignette qui ornait les lettres d'invitation pour les parties de chasse impériales, et il devint le dessinateur en titre du *Journal des Modes*. Le portrait du roi Jérôme Bonaparte, exposé en 1812, acheva d'attirer sur lui les regards. Pendant la Restauration, Vernet acquit une grande popularité en traitant des sujets empruntés à l'histoire nationale, la *Bataille de Tolosa* (1817), le *Massacre des Mamelouks* (1819), la *Bataille de Montmirail* (1822), *la Dernière cartouche* (1823), *la Barrière de Clichy*, la *Bataille de Hanau* (1824), *les Adieux de Fontainebleau*, la *Bataille de Valmy* et le *Pont d'Arcole* (1826), la *Mort de Poniatowski*, sans compter plusieurs portraits de Napoléon 1er. Un intérêt tout aussi vif s'attachait à de moindres sujets : *le Chien du régiment*, *le Cheval du trompette*, *le Soldat de Waterloo*, *le Soldat laboureur*, *Mazeppa*, etc. A l'avénement de Charles X, le gouvernement fit taire les vieilles répugnances; Vernet fut chargé de peindre les portraits des ducs de Berry et d'Angoulême; il donna aussi *Charles X passant une revue au Champ de Mars*, *Philippe-Auguste avant la bataille de Bouvines*, la *Dernière chasse de Louis XVI*, l'*Arrestation des princes au Palais-Royal* (1828), tableau brûlé dans ce même palais lors de la Révolution de 1848, avec le *Camille Desmoulins au Palais-Royal*. Vernet entra à l'Institut en 1826, et fut, de 1828 à 1833, directeur de l'Académie de France à Rome. Pendant son séjour en Italie, il peignit le *Combat de brigands contre les carabiniers du pape*, la *Confession du brigand* (tableau détruit dans le sac du château de Neuilly en 1848), le *Départ pour la chasse dans les Marais Pontins*, *Judith et Holopherne*, *le Pape Pie VIII porté dans la basilique de St-Pierre*, une *Rencontre de Michel-Ange et de Raphaël au Vatican*, et, à la suite d'une première excursion en Afrique, des *Arabes conversant sous un figuier*, *Abraham renvoyant Agar*, *Rebecca à la fontaine*, une *Chasse au sanglier*, et une *Chasse au lion*. A la même période appartiennent les portraits des rois Louis-Philippe et Charles-Albert, et quelques grandes compositions, telles que *le Duc d'Orléans à l'Hôtel de Ville*, et *le Choléra à bord de la Melpomène*. De retour en France, Vernet trouva le musée historique de Versailles en voie de formation : il concourut à cette œuvre par une suite de tableaux exécutés pendant les années 1836 à 1839, la *Bataille d'Iéna*, la *Bataille de Friedland*, la *Bataille de Wagram*, la *Bataille de Fontenoy*, le *Siége de Constantine* (en trois tableaux), l'*Attaque de la citadelle d'Anvers*, l'*Occupation du col de Téniah*, le *Bombardement de St-Jean-d'Ulloa*, le *Combat de l'Abrah*, la *Prise de Bougie*, l'*Occupation d'Ancône*, l'*Entrée en Belgique*, la *Flotte française forçant l'entrée du Tage*, le *Combat de Sickack*, le *Combat de Samah*, le *Combat d'Afroum*, sans compter les huit grandes figures allégoriques de la salle dite de *Constantine*. Les *Batailles de Valmy*, de *Hanau* et de *Montmirail*, du même musée, sont des copies très-agrandies de celles que l'auteur avait faites autrefois. A la suite d'un voyage en Russie, il peignit encore : la *Prise de la smalah d'Abd-el-Kader*, toile de la plus grande proportion, et le *Portrait* en pied *du frère Philippe*, supérieur des Frères des écoles chrétiennes, 1845; la *Bataille d'Isly*, 1846, autre très-grande toile; *le Zouave épluchant des rats*, 1847; le *Portrait équestre du Prince-Président Louis-Napoléon*, de grandeur naturelle, accompagné des généraux Changarnier et Rulhière, 1850; la *Prise de Rome*, 1852; la *Bataille de l'Alma*, le *Portrait équestre de Napoléon III*, celui du *maréchal Bosquet*, 1857; le portrait en pied du *duc de Magenta*; des *Prisonniers autrichiens labourant la terre dans le midi de la France*; un *Soldat retenant une mule chargée de bagages dans un défilé d'Afrique*; un *Garde relevant des renards pris au piége*, tableau inachevé. Peintre des batailles napoléoniennes et des combats de notre armée d'Afrique, Horace Vernet s'est ouvert une voie nouvelle, où, sans atteindre à l'exaltation épique, sans posséder même une grande puissance dramatique, il a saisi l'épisode avec une exactitude parfaite, et mis au service d'une conception originale, et prompte presque jusqu'à l'improvisation, un très-grand art naturel de composition, un dessin correct, un coloris suffisamment animé, et une rare habileté de main. Il travaillait souvent avec une sorte de fougue, au milieu d'une foule de visiteurs ou d'amis, chantant, faisant des armes, battant du tambour et sonnant de la trompe de chasse; il s'est plu, une fois, à représenter ainsi, sous le titre d'*Intérieur d'un atelier*, son propre atelier, dans un de ses plus spirituels tableaux de chevalet. A l'exposition universelle de Paris, en 1855, un jury composé de peintres de toutes les nations de l'Europe, lui décerna la grande médaille d'honneur. B.

VICAT (Louis-Joseph), né à Grenoble en 1786, m. en 1861, fut élève de l'École polytechnique, en sortit dans les ponts et chaussées, et devint assez promptement ingénieur en chef. Après avoir étudié chimiquement la chaux hydraulique naturelle, il en imita la composition, et en fit l'application à la construction du pont de Souillac (Lot), en 1822. Bientôt une véritable révolution économique s'opéra dans les travaux de maçonnerie hydraulique, puis dans tous les autres, où le béton, fait avec cette chaux, remplaça avantageusement la pierre pour les fondations des édifices. Chargé par l'administration de rechercher par toute la France quelles régions renfermaient des matériaux propres à la confection des mortiers, et, en même temps, de propager sa méthode pour la fabrication de la chaux artificielle, Vicat établit que les matériaux des chaux et des ciments se trouvent dans 28 départements composant les bassins du Rhône et de la Garonne, et publia les résultats de ce voyage géologique dans un Mémoire intitulé : *Recherches statistiques sur les substances calcaires à chaux hydraulique et à ciment*, 1840. Vicat s'est aussi occupé avec succès des ponts suspendus, en câbles de fil de fer; il fut l'ingénieur de celui d'Argentat (Corrèze), et publia : *Description du pont suspendu construit sur la Dordogne, à Argentat*, 1830, in-4°, fig. On a encore de lui : *Recherches expérimentales sur les chaux de construction, les bétons et les mortiers*, 1818, in-4°; *Résumé des connaissances positives actuelles sur les qualités, le choix, et la convenance réciproque des matériaux propres à la fabrication des mortiers et ciments calcaires*, 1828, in-4°, développement de l'ouvrage précédent; *Recherches sur les propriétés diverses que peuvent acquérir les pierres à ciment et à chaux hydraulique par l'effet d'une incomplète cuisson*, 1840, in-4°; *Nouvelles études sur les pouzzolanes artificielles comparées à la pouzzolane d'Italie, dans leur emploi en eau douce et en eau de mer*, in-4°, etc. On lui doit, en outre, divers Mémoires dans les *Annales des ponts et chaussées* et les *Annales de physique et de chimie*. C. D—Y.

VICE-AMIRAL, officier supérieur des armées navales ayant le rang de général de division de l'armée de terre, et portant les mêmes insignes distinctifs. Il arbore son pavillon à la tête du mât de misaine. La loi du 17 juin 1841 a fixé le nombre des vice-amiraux à 10. Un vice-amiral, commandant une flotte de 15 vaisseaux au moins, peut porter le titre d'amiral pendant la durée de son commandement. Le grade de vice-amiral existait dans la marine française au moins dès le XIVe siècle. Sous Louis XIV et sous Louis XV, il n'y avait que deux vice-amiraux, l'un du Ponant, l'autre du Levant; le nombre en fut porté à quatre sous le règne de Louis XVI. Ils prenaient rang après les maréchaux de France. En outre, on donnait, temporairement, le titre de vice-amiraux à des officiers commandant à la mer la 2e division d'une escadre dont le chef portait le titre d'amiral.

VICKSBOURG, v. des États-Unis (Mississipi), à peu de distance au S.-E. du confl. de l'Yazoo avec le Mississipi, et à 50 kil. O. de Jackson; 4,591 hab. Sa position inter-

médiaire entre la Nouvelle-Orléans et Memphis et aux frontières des trois États de Mississipi, d'Arkansas et de Louisiane, lui donne une grande importance commerciale et militaire. C. P.

VICTORIA (Chutes), grandes cataractes du Zambèze, fleuve de l'Afrique australe, et appelées par les indigènes *Mosiotunya*. Elles furent découvertes par Livingstone en 1855, et sont situées vers le milieu du cours du Zambèze; le fleuve, dominé par des collines boisées, se rétrécit tout à coup de 900 mètres de largeur à 25, et se précipite par une fissure de 30 mètres de hauteur. Le milieu du canal supérieur est occupé, comme dans le Niagara, par une île d'où l'on embrasse toute la sublimité du spectacle. A l'époque des basses eaux, le bruit s'en entend encore à 8 ou 10 kil., et de cette distance on aperçoit une colonne de vapeur qui s'élève à plus de 120 mètres, retombe en pluie, et forme des arcs-en-ciel qu'adorent les nègres. Le fleuve demeure resserré et impraticable pendant 50 kil. au-dessous des chutes. C. P.

VICTORIA (Ciudad). *V.* DURANGO, dans le *Dictionnaire*. — v. du Mexique, appelée anciennement *Nuevo-Santander*, ch.-l. du département de Tamaulipas, sur un bras du Rio-Purificacion, à 105 kil. du golfe du Mexique et à 600 N.-E. de Mexico, par 101° 30′ long. O. et 23° 50′ lat. N.; 6,000 hab. Une barre ne permet l'entrée du Rio-Purificacion qu'à de faibles embarcations. Cette ville est célèbre par la défaite qu'essuya sous ses murs, en 1829, l'armée espagnole envoyée pour reconquérir le Mexique. C'est pour perpétuer ce souvenir qu'on lui donna le nom de Victoria. C. P.

VIGNY (Alfred-Victor, comte de), poëte, né à Loches en 1797, m. en 1863, fit partie, en 1814, des mousquetaires rouges de Louis XVIII, passa en 1816 dans l'infanterie de la garde royale, arriva au grade de capitaine dans le 55e régiment de ligne en 1823, et donna sa démission en 1827 pour se consacrer exclusivement aux lettres. Déjà, en 1822, il avait publié, sous le titre de *Poëmes*, quelques morceaux élégants : *Héléna, la Somnambule, la Fille de Jephté, la Dryade, Symétha, la Femme adultère, le Bal, la Prison*, quelques-uns évidemment inspirés par André Chénier. On reconnaît l'influence de la Bible dans *le Déluge, Moïse, Eloa ou la Sœur des Anges*, que l'auteur réunit en 1826, avec *le Trappiste, la Neige, le Cor, Dolorida*, sous le titre de *Poëmes antiques et modernes*. Alfred de Vigny prenait place peu à peu dans l'école romantique, mais sans devenir populaire. Le roman historique de *Cinq-Mars*, qui parut également en 1826, 2 vol. in-8°, fit beaucoup plus que ses poëmes pour sa réputation. Un succès moins vif attendait *Stello ou les Diables bleus*, 1832, et *Servitude et grandeur militaires*, 1835, ouvrages qui offrirent le parallèle de la destinée du soldat et de celle de l'homme de lettres dans la société moderne. De Vigny aborda aussi le théâtre; il fit représenter : *Othello*, drame traduit de Shakspeare, 1829; *la Maréchale d'Ancre*, 1831; *Chatterton*, 1835. Après avoir donné, en 1843, dans la *Revue des Deux Mondes*, plusieurs petits poëmes philosophiques, il entra, en 1845, à l'Académie française. Depuis il n'a publié que les *Consultations du docteur Noir*, 1856. Un nouveau recueil de poésies, *les Destinées*, parut après sa mort, 1864. De Vigny fut un poëte délicat et fin, assez rapidement oublié au milieu d'une école tendant de plus en plus au réalisme, et qui se retira d'elle avec fierté. B.

VILLA-MARIA, v. du Brésil (prov. de Mato-Grosso), fut bâtie en 1776 sur les bords du haut Paraguay, à l'endroit extrême où remontent les vapeurs qui desservent tout le bassin de la Plata; 2,000 hab. Voisine des frontières de la Bolivie, qui, n'ayant qu'un accès difficile sur le Pacifique, commerce principalement par l'Est et la voie de terre, elle est le centre des produits boliviens et brésiliens : or, diamants, ipécacuanha, bétail. C. P.

VILLARS-DU-VAR, ch.-l. de canton (Alpes-Maritimes), arr. et à 17 kil. S.-E. de Puget-Théniers; 872 h.

VILLERMÉ (Louis-René), médecin, statisticien et économiste, né à Paris en 1782, m. en 1863, servit comme chirurgien militaire sous le premier Empire, rentra dans la vie civile en 1814, et abandonna la médecine depuis 1832. Il fut membre de l'Académie des sciences morales et politiques. On a de lui : *Des prisons telles qu'elles sont et telles qu'elles devraient être*, 1820; *Mémoire sur la mortalité dans les prisons*, 1829; *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers dans les fabriques de coton, de laine et de soie*, 1840, 2 vol.; *Des associations ouvrières*, 1848; *Des accidents produits dans les ateliers par les appareils mécaniques*, 1850; *Considérations sur les tables de mortalité*, 1853; divers *Rapports* et *Discours* imprimés dans le recueil de l'Académie des sciences morales et dans les Annales du comité d'hygiène.

VINCENDON-DUMOULIN (Clément-Adrien), savant hydrographe, né en 1811, m. en 1858, entra à l'Ecole polytechnique en 1831, fut attaché de 1834 à 1836 à la reconnaissance hydrographique des côtes de France sous Beautemps-Beaupré, et fit de 1837 à 1840, avec Dumont-d'Urville, le voyage en Océanie, qu'il publia après la mort de l'amiral. C'est là qu'il fit connaître sa remarquable théorie du *lever sous voiles*, qui résout le problème compliqué de lever, au moyen d'une triangulation régulière, la carte d'une terre sur laquelle on ne peut aborder. En 1854, il explora la côte N. du Maroc, sur laquelle il publia de bonnes instructions relativement aux vents et aux courants. Il est aussi l'auteur d'un travail sur la *Détermination des longitudes au moyen des chronomètres*, et de deux ouvrages sur *les Iles Marquises* (1843), et sur *l'Ile Taïti* (1844), en collaboration avec M. Desgras. C. P.

VINCHON (Auguste-Jean-Baptiste), peintre d'histoire, né à Paris en 1789, m. en 1855, remporta le grand prix en 1814, et, pendant son séjour à Rome, s'exerça surtout à la peinture à fresque. A son retour en 1818, il exécuta dans ce genre la décoration de la chapelle de St-Maurice, dans l'église de St-Sulpice à Paris. En 1822, il exposa un *Épisode de la peste de Barcelone*, toile placée au Lazaret de Marseille. Vers 1824, il peignit en grisaille, au palais de la Bourse, diverses figures allégoriques. On voit de lui au musée de Versailles : *Jeanne d'Arc sous les murs d'Orléans*, 1824; *le Sacre de Charles VII à Reims*, 1838; *l'Entrée des Français à Bordeaux*, 1839. Le tableau qui lui a fait le plus d'honneur est celui de *Boissy d'Anglas*, qu'il exécuta en 1835. On peut citer encore : *Un Vieillard grec sur les ruines de sa patrie*, 1827; *la Présentation de la Vierge au Temple*, à l'église Notre-Dame-de-Lorette, à Paris, 1836; *la Mort d'Henriette d'Angleterre*, 1840; *Épisode de l'histoire de Venise*, 1847; *les Enrôlements volontaires* pendant la Révolution, 1850; *les Martyrs sous l'empereur Dioclétien*, 1853; *Achille de Harlay et le duc de Guise*, 1855. B.

VIRGINIE OCCIDENTALE, l'un des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, borné au N. par la Pensylvanie, à l'O. par l'Ohio, dont le sépare la rivière du même nom, au S.-O. par le Kentucky et la Virginie orientale, à l'E. par la Virginie orientale et le Maryland; 60,225 kil. carrés; 393,234 hab.; ch.-l., *Wheeling*. Cet État faisait partie, en 1860, du grand État de Virginie; mais sur son sol montagneux, entre les Alleghanys et l'Ohio, il y avait peu d'esclaves, parce que son climat plus froid lui permet la culture des céréales et l'exploitation des mines de houille, de fer et de cuivre, qui exigent le travail libre; de plus, voisine des États libres d'Ohio et de Pensylvanie, sa population était attachée à l'Union et peu sympathique à l'esclavage. Aussi, quand la Virginie se sépara de l'Union en 1861, les 51 comtés de l'O. formèrent (26 nov. 1861, 3 mai 1862) un État particulier appelé *Kanawka*, du nom de sa principale rivière, affluent de l'Ohio. Le congrès fédéral ratifia cette séparation (31 déc.), et admit le Kanawka dans l'Union sous le nom de *Virginie occidentale* (20 juin 1863). Le gouverneur est élu par le peuple pour deux ans; le pouvoir législatif est partagé entre un Sénat de 22 membres, élus pour deux ans, et une Chambre des délégués de 56 membres, élus pour un an. C. P.

VITROLLES (Eugène-François-Auguste D'ARNAUD, baron de), né en Provence en 1774, m. en 1854, émigra à la Révolution, servit dans l'armée de Condé, et ne rentra en France que sous le Consulat. En 1814, il se mit en rapport avec les souverains coalisés, et rejoignit à Nancy le comte d'Artois, qui, dès son arrivée à Paris, le nomma ministre d'État; arrêté pendant les Cent-Jours, il recouvra la liberté après le désastre de Waterloo. Membre de la *Chambre introuvable*, en hostilité avec les ministres de Louis XVIII, il perdit en 1818 son titre de ministre d'État. Charles X, à son avénement, lui confia l'ambassade de Turin, et le créa pair de France en janvier 1830. Le baron de Vitrolles rentra dans la vie privée après la Révolution de Juillet. B.

VOGEL (Edouard), voyageur allemand, né à Hambourg en 1829, m. en 1856, fils d'un directeur de l'observatoire de Leipzig. Il se trouvait à Londres, adjoint au célèbre astronome Hind, quand il fut choisi pour compléter l'expédition africaine de Barth, privée d'Overweg et de Richardson. Parti en 1853, il arriva à Tripoli, resta deux mois à Mourzouk, explorant le Fezzan et particulièrement les lacs de natron que nul Européen n'avait visités, se dirigea ensuite sur le lac Tchad, par une route plus orientale que celle de Barth, et arriva à Kouka dans le Bornou en 1854. Il explora le lac Tchad et les rivières

qui s'y jettent, s'avança au S. dans le Mousgou jusqu'à 10° lat. N., au S.-O. jusqu'à Salia, Yacoba et la Tchadda (1855). Dans la dernière lettre qu'il ait écrite, il annonçait le projet de se rendre dans le Ouaday, que n'avait vu aucun Européen : mais on n'a plus reçu de ses nouvelles. On apprit seulement, en 1857, qu'après avoir séjourné dans le Baghermi, il était entré dans le Ouaday et jusqu'à Ouara, la capitale; mais que là, bien reçu d'abord, il avait été ensuite arrêté par des musulmans fanatiques, et exécuté par ordre du sultan, pour s'être approché d'une montagne sainte, interdite aux musulmans eux-mêmes. C. P.

VOIGT (Jean), historien allemand, né en 1786 à Bettenham (Saxe), m. en 1863, professeur à l'Université de Kœnigsberg depuis 1818, a publié : *le Pape Grégoire VII et son époque*, 1815; *Histoire de la Ligue lombarde*, 1818; *Histoire de la Prusse depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin de la domination de l'Ordre Teutonique*, 1827-29, 9 vol.; *Codes diplomatiques prussiens*, 1836-53, 4 vol.; *Manuel de l'histoire de Prusse jusqu'à la Réformation*, 1842-43, 3 vol. etc.

VOLTIGEURS, troupes d'infanterie de l'armée française, qui furent créées en 1803. On en forma une compagnie par bataillon, et elle fut composée d'hommes de petite taille, lestes, robustes, bons tireurs, et bons sujets. Cette compagnie prit la gauche du bataillon, sans être d'abord compagnie d'élite; plus tard elle eut la même solde que les grenadiers.

VOROSMARTY (Michel), poëte hongrois, né en 1800 à Nyeck (comitat de Weissembourg), m. en 1855. Outre une tragédie de *Salomon* (1821), un drame intitulé *le Roi Sigismond* (1822), et *la Victoire de la fidélité*, roman en vers, il publia trois épopées qui eurent un grand retentissement : *la Fuite de Zalau* (1824), *Cserhalom* (1826), et *Eger* (1828), et un nouveau roman en vers, *le Vallon enchanté* (1827). Ces ouvrages l'élevèrent au rang de chef de l'école poétique contemporaine. Nommé membre de l'Académie hongroise en 1830, il ne composa plus que des *lieder* ou chansons. Député en 1848 à l'Assemblée nationale, où il ne joua point de rôle important, il fut momentanément incarcéré après le rétablissement de la domination autrichienne. En 1854, il entreprit une traduction de Shakspeare, que la mort ne lui permit pas d'achever. Ses Œuvres ont été réunies à Pesth, 1845-47, 10 vol. B.

W

WAL — WEB

WACHAU, vge du roy. de Saxe, à 10 kil. S. de Leipzig. Le 16 octobre 1813, Napoléon Ier, à la tête de 70,000 Français, y remporta une sanglante victoire sur 140,000 Autrichiens commandés par le prince de Schwarzenberg. On appelle aussi cette affaire la 1re journée de la bataille de Leipzig.

WACHSMUTH (Ernest-Guillaume-Gottlieb), né en 1784 à Hildesheim, m. en 1866, professa successivement à Magdebourg, à Zerbst, à Halle, fut appelé à l'Université de Kiel en 1820 et à celle de Leipzig en 1825, et devint, en 1842, membre correspondant de l'Institut de France. Il a publié : *Gazette des belles-lettres*, 1816-18, 3 vol.; *Histoire ancienne de l'Empire romain*, 1818; *Essai d'une théorie de l'histoire*, 1820; *Antiquités helléniques*, 2e édit., 1843-46, 3 vol.; *Traits principaux de l'histoire générale des peuples et des États*, 3e édit., 1848; *Exposés historiques sur l'histoire des temps modernes*, 1831-33, 3 vol.; *Histoire des mœurs européennes*, 1831-39, 5 vol.; *Histoire de la France à l'époque de la Révolution*, 1840-44, 4 vol.; *Histoire générale de la civilisation*, 1850-52, 3 vol., etc.

WAGNER (Rodolphe), célèbre physiologiste et anatomiste, chef du spiritualisme scientifique en Allemagne, né en 1805 à Baireuth, m. en 1864, professeur à Erlangen depuis 1832, et à Gœttingue depuis 1840, a publié, entre autres ouvrages : *Etude d'anatomie comparée du sang*, 1833; *Traité d'anatomie comparée*, 1834-35, réédité sous le titre de *Traité de zootomie*, 1843-47, 2 vol.; *Études de physiologie comparée*, 1838; *Essai sur l'encyclopédie et la méthodologie des sciences médicales au point de vue historique*, 1838; *Traité de physiologie*, 1839; *Des rapports entre la physiologie, les sciences physiques et la médecine pratique*, 1842; *Dictionnaire de physiologie*, 1843-53, 6 vol.; *Recherches sur la construction et la terminaison des nerfs*, 1848; *Recherches névrologiques*, 1854.

WALLACE (William-Vincent), compositeur de musique anglais, né en 1814 à Waterford (Irlande), m. en 1865, était organiste à Thurles dès l'âge de 15 ans. Après avoir été chef d'orchestre à Dublin, il voyagea en Australie et en Amérique, donnant des concerts, où il fit preuve d'un rare talent sur le piano et le violon. De retour dans sa patrie, il cultiva la musique dramatique. Parmi ses opéras, pleins de mélodies originales, élégantes et faciles, on remarque : *Maritana*, 1845, dont le sujet est le même que celui de la pièce française *Don César de Bazan*; *Mathilde de Hongrie*, 1847; *Lurline*, et *la Fille de Zurich*, 1860; *la Sorcière d'Ambre*, et *le Triomphe de l'Amour*, 1861; *la Fleur du désert*, etc. B.

WALSH (Joseph-Alexis, vicomte), publiciste et littérateur, né en 1782, au château de Serrant, près d'Angers, m. en 1860, fut élevé dans l'émigration, rentra en France à l'époque du Consulat, et, en 1814, se rattacha à la cause des Bourbons. Légitimiste fidèle et convaincu, il n'a cessé de combattre dans diverses feuilles publiques pour la cause royaliste. On doit au vicomte Walsh : *Lettres vendéennes*, Paris, 1825, 2 vol. in-8°, qui obtinrent beaucoup de succès; *Lettres sur l'Angleterre*, 1830, in-8°; *Exploration de la Normandie*, 1835, in-8°; *Tableau poétique des fêtes chrétiennes*, Paris, 1836, in-8°, espèce de pastiche de la manière de Chateaubriand; *Journées mémorables de la Révolution française*, 1839-40, 5 vol. in-8°; *Vie de Mme de Sévigné*, 1841; *Souvenirs de cinquante ans*, 1845, in-8°; *Versailles et le Palais-Royal*, 1847, in-4°; *Histoires, Contes et Nouvelles*, 1847, in-8°; *Souvenirs et impressions de voyages*, 1856, in-8°, etc. Le vicomte Walsh a été collaborateur, directeur avec M. l'abbé Glaire, de *l'Encyclopédie catholique*, Paris, 1844-48, 18 vol. in-4°.

WARD (Mathieu-Edouard), peintre d'histoire anglais, né à Pimlico en 1816, m. en 1859, étudia à Londres sous Wilkie, visita l'Italie en 1836, puis reçut à Munich les conseils de Cornélius. On a de lui : *Cimabué et Giotto*, 1839; *Bonaparte en prison à Nice*, 1840; *la Chute de Clarendon*, 1846; *Daniel de Foë écrivant Robinson Crusoë*, 1849; *Jacques II apprenant le débarquement du prince d'Orange*, 1850; *la Famille royale de France au Temple*, 1851; *Charlotte Corday conduite à la mort*, 1852; *l'Exécution de Montrose*, et *le Dernier sommeil d'Argyle*, ces deux dernières œuvres composées pour le Parlement.

WASHINGTON (Territoire de), division politique des États-Unis d'Amérique, dans le N.-O., entre 45° 30'-49° lat. N., et 117°-127° long. O.; borné au N. par le détroit de Fuca et la Colombie anglaise, à l'E. par le Montana, au S. par l'Idaho et l'Orégon, à l'O. par le Pacifique. Il est formé de trois régions distinctes : à l'O., depuis l'Océan jusqu'à la chaîne Cascade, une région pittoresque et fertile, mêlée de plaines et de montagnes (Olympe, Ste-Hélène, Rainier, Baker), où se trouvent les plus belles forêts; au centre, une vaste plaine moins fertile, arrosée par le cours moyen de la Columbia; à l'E., un plateau presque stérile, coupé par la rivière Clarke, s'élevant jusqu'aux montagnes Cour-d'Aleine, et couvert de neiges pendant une partie de l'année. La capitale est *Olympia*, à l'O. Superf., 186,000 kil. carrés; pop., 12,519 hab. Ancienne partie du pays d'Orégon, partagé en 1846 avec l'Angleterre, il a été organisé en Territoire en 1853. C. P.

WEBSTER (Daniel), homme d'État américain, né en 1782 à Salisbury (New-Hampshire), m. en 1852, reçu avocat à Boston en 1805, se plaça bientôt au premier rang parmi les jurisconsultes et parmi les orateurs, fut élu membre de la Chambre des représentants en 1812, y traita jusqu'en 1817 les questions de finances avec netteté et profondeur, et se fit une brillante réputation d'économiste pratique. Ses concitoyens l'envoyè-

rent de nouveau au Congrès, de 1823 à 1827. Élu sénateur par le Massachusetts en 1827, il occupa ce poste jusqu'en 1841, reçut ensuite du président Harrisson le titre de secrétaire d'État et la direction du cabinet, combattit avec énergie les idées d'agrandissement des États-Unis à propos de l'annexion du Texas, s'opposa aussi vivement à la guerre du Mexique, et fut encore appelé à la direction du cabinet pendant l'administration du vice-président Fillmore. Webster était un politique instruit et sagace, un patriote sincère, un orateur ému et entraînant, un écrivain distingué et précis. B.

WEHRLI (Jean-Jacques), célèbre instituteur, fils d'un instituteur de campagne, né dans le canton de Thurgovie (Suisse) en 1790, m. en 1855, se voua à l'enseignement dès son adolescence, et devint, à 20 ans, le collaborateur de Fellenberg (*V. ce nom*), qui lui confia, à Hofwil, l'*Institut des pauvres*. En 1830, les autorités thurgoviennes appelèrent Wehrli à la direction d'une école-séminaire pour la formation des régents. Il fonda aussi, en 1833, une école d'agriculture à Kreuzlingen et une près d'Erlen. Wehrli montra surtout une grande aptitude pour la régénération des enfants pauvres et pervertis. Son but était la destruction du paupérisme par l'éducation, et son système éducatif, le développement simultané des forces du corps et de celles de l'âme. Il préférait pour cela, aux exercices gymnastiques, les occupations manuelles, qui donnent tout à la fois le goût et l'aptitude au travail. Wehrli, qui prenait part aux travaux de ses élèves, n'a presque rien écrit; on ne connaît de lui que deux opuscules : *Introduction à l'enseignement du chant*, et *Entretien d'un instituteur avec ses élèves* (en allemand). *V.* Saint-Marc Girardin, *l'Instruction intermédiaire et son état dans le midi de l'Allemagne*, Paris, 1835-38, 2 vol. in-8°, et Prosper Dumont, *De l'éducation populaire et des écoles normales primaires...*, Paris, 1841, in-8°. C. D—r.

WEISS (Charles), littérateur, né en 1779 à Besançon, m. en 1866, conservateur de la bibliothèque de sa ville natale depuis 1812, prit une part considérable à la rédaction et à la direction de la *Biographie universelle* des frères Michaud, fit insérer beaucoup de mémoires intéressants dans les recueils des sociétés savantes, et fut l'éditeur des *Papiers d'État du cardinal Granvelle*, 1841-51, 8 vol. in-4°. Il demeura presque étranger à une *Biographie universelle*, publiée cependant sous sa direction en 6 vol. gr. in-8°, ouvrage médiocre et insuffisant.

WELTER (Jean-Joseph), chimiste, né à Valenciennes en 1763, m. en 1852. Ami de Gay-Lussac et son collaborateur dans plusieurs travaux importants, il a doté les laboratoires de plusieurs appareils commodes et ingénieux, et notamment des *tubes de sûreté* qui portent son nom. On trouve dans les *Annales de chimie et de physique* (2e série) plusieurs Mémoires de lui, tels que : *Sur la combinaison du chlore avec la chaux* (t. 7); *Sur un acide nouveau formé par le soufre et l'oxygène* (t. 10); *Observations sur les soudes et les sels de soude du commerce* (t. 13); *Comparaison de la quantité de chaleur dégagée par un gramme d'oxygène brûlant diverses substances* (t. 19). J. G.

WESSEMBERG (Charles de), prélat, poëte et érudit allemand, né à Dresde en 1774, m. en 1860. Entré dans les ordres comme chanoine de Constance, il y fut distingué par son évêque, le célèbre Dalberg, qui, appelé en 1802 au siége archiépiscopal de Mayence, tout en conservant le siége de Constance, le nomma son vicaire-général dans ce diocèse. Unissant le goût des réformes civiles et politiques à la plus sincère piété, et l'indépendance du caractère à la plus scrupuleuse orthodoxie dogmatique, il introduisit la langue et les chants populaires dans la liturgie, combattit l'ignorance du clergé inférieur, institua des conférences pastorales, fonda des séminaires, des maisons de refuge, et diminua le nombre des couvents. Mal vu de la cour de Rome, qui refusa de le reconnaître en 1814 comme coadjuteur, et, en 1816, comme successeur de Dalberg, il remplit ses fonctions jusqu'en 1827, où le siége de Constance fut supprimé. Entré dans la première chambre des États de Bade, il y défendit les principes libéraux, et consacra le reste de sa vie à des ouvrages d'éducation et d'histoire de l'Église. Les principaux sont : *Des fonctions de ceux qui ont charge d'âmes*, Augsbourg, 1832; *De la réforme des Universités allemandes*, Constance, 1834; *l'Éducation élémentaire du peuple*, Zurich, 1835; *les Grands conciles du XVe et du XVIe siècle dans leur influence sur la réforme de l'Église*, 4 vol., Constance, 1840. Il a laissé aussi des *Poésies lyriques*, pleines d'une grâce délicate; *Jules ou le Pèlerinage d'un jeune homme*, voyage poétique en Italie d'un Allemand qui fuit l'oppression de sa patrie par Napoléon Ier; *Irène*, beau tableau d'Athènes, de Jérusalem et de la Rome impériale au moment du triomphe du christianisme, et apologie de la tolérance. C. P.

WHEWELL (Guillaume), mathématicien et philosophe anglais, né à Lancastre en 1794, m. en 1866, fut professeur à l'Université de Cambridge, et opéra une véritable révolution dans l'enseignement des sciences par ses Manuels de statique et de dynamique. Ses principaux ouvrages sont : *Astronomie et Physique générale considérées dans leurs rapports avec la théologie naturelle*, 1834; *Notes architecturales sur les églises d'Allemagne*, 1835; *Histoire des sciences inductives*, 1837, 3 vol.; *Éléments de Morale et de Politique*, 1845; *Leçons de Morale systématique*, 1846; *Leçons sur l'histoire de la philosophie morale en Angleterre*, 1852, etc.

WIERTZ (Antoine), peintre belge, né à Dinant en 1806, m. en 1865, élève de Mathieu Van Brée, prit Rubens pour modèle, et cultiva le genre de l'histoire dans les plus grandes proportions. Il avait un procédé à l'aide duquel il réunissait les avantages de la fresque et ceux de la peinture sur toile. Parmi ses tableaux, on cite : *Patrocle, la Esmeralda, Quasimodo, l'Éducation de la Vierge, le Triomphe du Christ, la Révolte des Anges, la Puissance humaine atteignant les astres, Vénus et Vulcain, la Fuite en Egypte*, etc.

WILLENHALL, v. d'Angleterre, à 18 kil. de Birmingham, n'était, au commencement de ce siècle, qu'un village; c'est aujourd'hui une ville de 20,000 hab., où l'industrie de la serrurerie a pris une grande extension. C. P.

WILSON (Horace-Hayman), orientaliste anglais, né vers 1789, m. en 1860, entra au service de la Compagnie des Indes en 1808, fut chargé par elle en 1820 de réorganiser les écoles de Bénarès, devint secrétaire de la Société asiatique de Calcutta, et, à son retour en Europe en 1832, fut nommé professeur de sanscrit à l'Université d'Oxford. On lui doit : une traduction libre en vers anglais du *Megha-Dûta*, poëme de Kalidasa, Calcutta, 1813; *Dictionnaire sanscrit*, ibid., 1819; *Théâtre hindou*, traduction de 6 drames et analyse de 23 autres, ibid., 1826-27, 3 vol.; des traductions du *Sankya-Kârika*, Londres, 1836, et du *Vichnu-Pourâna*, 1840; un recueil de Nouvelles intitulé *Daça-Kumâra-Karita*, 1845; une traduction d'une partie du *Rig-Véda*, 1850; *Histoire de l'Inde anglaise* de 1805 à 1835, 2 vol., 1846; *Grammaire sanscrite*, 1847.

WILSON (John), littérateur anglais, connu sous le pseudonyme de *Christophe North*, né à Paisley en 1788, m. en 1854, obtint par concours en 1818 la chaire de philosophie morale à Édimbourg, et collabora au *Blackwood's Magazine*. Un choix des articles qu'il fournit à ce recueil a été publié sous le titre de *Récréations de Christophe North*, 1842, 3 vol. Ses poëmes intitulés *the Isle of Palms*, 1812, et *the City of the Plague*, 1816, offrent de magnifiques descriptions. On lui doit aussi des romans, qui ont généralement obtenu beaucoup de succès : *Lights and Shadows of Scottish life*, 1822; *the Trials of Margareth Lindsay*, 1823; *the Foresters*, 1824.

WINDISCHGRÆTZ (Alfred, prince de), général autrichien, né à Bruxelles en 1787, m. en 1862, entra en 1804 comme lieutenant dans le régiment des hulans de Schwarzenberg, prit part à toutes les luttes de l'Allemagne contre Napoléon Ier, reçut, après la bataille de Leipzig, en 1813, le grade de colonel et le commandement des cuirassiers du grand-duc Constantin, fit la campagne de France en 1814, devint général-major en 1826, chevalier de la Toison d'or en 1830, feld-maréchal-lieutenant en 1833, gouverneur militaire de Vienne après les premiers troubles de 1848, comprima avec énergie l'insurrection de Prague de la même année, et, nommé feld-maréchal et généralissime de toutes les troupes de l'Empire (moins celles de l'Italie), reprit Vienne qui était retombée au pouvoir de l'émeute. Chargé ensuite de la guerre de Hongrie, il occupa successivement Presbourg, Raab et Bude; mais ensuite ses hésitations, en présence de l'insurrection grossissante, obligèrent son souverain à le rappeler. Il a publié : *la Campagne d'hiver de 1848 à 1849 en Hongrie*, Vienne, 1851. B.

WISEMAN (Nicolas), prélat anglais, né à Séville en 1802, d'une famille irlandaise, m. en 1865, fut élevé en Angleterre, fit ses études théologiques à Rome, enseigna quelque temps dans l'Université de cette ville, reçut en 1835 la direction du collége catholique d'Ushaw, près de Durham, devint ensuite principal du collége de Ste-Marie à Oscott, et poursuivit avec persévérance auprès de la Cour pontificale la restauration de la hiérarchie religieuse en Angleterre. Nommé vicaire apostolique de Londres en 1849, il reçut en 1850 la dignité de cardinal et le titre d'archevêque de Westminster. Il a pu-

blié : *Discours sur les rapports entre les sciences et la religion révélée*, 1836, 2 vol. in-8°; *Conférences sur le protestantisme*, 1839, 2 vol.; *Doctrines et pratiques de l'Eglise catholique*, 1850, 2 vol.; *Essais sur divers sujets*, 1853, 3 vol.; *Fabiola*, 1854, roman sur les premiers siècles chrétiens, ètc. B.

WOLF (Ferdinand), philologue allemand, né à Vienne en 1796, m. en 1866, fut conservateur de la bibliothèque impériale. On lui doit : *Recherches sur l'histoire littéraire du castillan*, 1832; *les Derniers travaux des Français pour l'édition des poëmes épiques nationaux*, 1833; *les Romances et la poésie de Cour en ancien français*, 1834; *les Lais et Séquences*, 1841; *Des romances espagnoles*, 1847; *Recherches sur la bibliographie des Cancioneros et sur l'histoire de la poésie lyrique espagnole à la Cour de Charles-Quint*, 1853, etc.

WOURNO, v. de l'Afrique centrale (Soudan), seconde capitale et résidence habituelle des sultans fellatahs du roy. de Haoussa ou de Sokoto, dont elle est éloignée de 18 kil., est située près de la rivière Rima ou de Sokoto; 15,000 hab. Elle a été fondée par le sultan Bello en 1831. C. P.

X

XIM — XIM

XIMENÈS, v. du Mexique, ch.-l. du département de Huejuquilla, sur le Rio-Florido, un des bras du Rio-Conchos, par 27°25′ lat. N. et 107°20′ long. O. Placée à la frontière du désert de Massimi à l'E. et des plateaux fertiles de l'O., elle pourra devenir un place importante par son commerce, quand le nouveau gouvernement l'aura mise à l'abri des incursions fréquentes des Indiens Apaches. C. P.

Y

YÉM — YUC

YAKOUT (Obéid-Allah), surnommé *Chéhab-Eddin* ou le Foyer de la religion, géographe arabe, né à Hamath, en Syrie, vers 1148, m. en 1229, était Grec d'origine et chrétien. Enlevé très-jeune par un parti d'Arabes, élevé dans l'islamisme et dans la servitude, il fut affranchi par son maître et employé par lui au commerce des livres, ce qui, joint à de longs voyages qu'il fit, développa chez lui le goût de la géographie. Il a composé un volumineux ouvrage intitulé : *Modjem-el-Boldan*, ou Dictionnaire des pays; c'est une véritable encyclopédie géographique, où l'histoire, la littérature et la bibliographie entrent pour une grande part, et qui est d'un haut prix, surtout pour la connaissance de l'Asie musulmane. Il en a fait lui-même un abrégé appelé *Méraçid-el-ittilâ* (Champs de l'observation). Le *Méraçid* a été publié par l'orientaliste hollandais Juynboll, 1850-4, 3 vol. in-8°; le grand ouvrage ne l'a jamais été entièrement; le fragment le plus important et le plus considérable l'a été en France sous le titre de *Dictionnaire géographique, historique et littéraire de la Perse et des contrées adjacentes, extrait du Modjem-el-Boldan d'Yakout, et complété à l'aide de documents arabes et persans, pour la plupart inédits*, par C. Barbier de Meynard, Paris, 1861. C. P.

YÉMEN (Eyalet d'), gouvernement général de l'Empire ottoman (Turquie d'Asie), entre celui de la Mecque au N., la mer Rouge à l'O., le golfe d'Aden au S., et l'Arabie indépendante à l'E., comprend le sud-ouest de l'Arabie, conquis en 1538 par Soliman le Magnifique; mais l'autorité réelle de la Turquie ne s'étend plus que sur la côte; encore y est-elle bien effacée par la prépondérance politique et commerciale de l'Angleterre, depuis que celle-ci s'est emparée d'Aden et de Périm. Grande exportation de café. Ch.-l., *Hodeida*. C. P.

YOJOA (Lac), ou TAULÉBÉ, lac de l'Amérique centrale, au centre de la République de Honduras, à 72 kil. de la mer des Antilles, entre les deux rivières Santiago et Humuya qui forment l'Ulua, par 14° 38′-15° 3′ lat. N. et 90° 32′-90° 32′ long. O. Il se déverse au S. par le Jaitique dans le Santiago. C. P.

YOKUHAMA, v. du Japon. *V.* dans ce *Supplément*, KANAGAWA.

YOLA ou JOLA, v. de l'Afrique centrale (Soudan), capitale de l'Adamawa, à peu de distance au S. de la Tchadda; 12,000 hab. L'industrie se borne à quelques forges de fer. On remarque à l'intérieur, un vaste emplacement qui, dans la saison des pluies, se change en un champ de blé. C. P.

YUCATAN (Département d'), division administrative du Mexique, entre celui de Campêche au S., le golfe du Mexique à l'O. et au N., le détroit d'Yucatan et la mer des Antilles à l'E.; formé de la partie septentrionale de la presqu'île d'Yucatan; côtes basses et malsaines; terrain plat à l'intérieur. Exportation de bois de teinture et de construction, cuirs, chapeaux en feuilles de palmier; récolte de sucre, coton, sel, tabac. Ce département dépend de la division militaire de Mérida. Ch.-l., *Mérida*; v. pr. : Valladolid dans l'intérieur, et Sisal sur la côte N.-O. C. P.

Z

ZAF — ZUR

ZAFFARINAS (Iles), groupe de trois îlots sur la côte septentrionale de l'Afrique, en face de l'embouchure de la Moulouya, et près des frontières de l'Algérie et du Maroc, par 35° 10′ lat. N. et 4° 43′ long. O. L'Espagne les a occupés en 1847, pour compléter la défense de Mélilla, située à quelque distance à l'O.; 707 hab. C. P.

ZAMBOANGA, port des Philippines, à la pointe S.-O. de l'île de Mindanao, le moins important des trois ports récemment ouverts par le gvt espagnol (Iloilo, Soual, Zamboanga) au commerce étranger; 10,000 hab. C. P.

ZARYIA, ZEG-ZEG. *V.*, plus haut, SALIA.

ZURICH (Traités de), signés le 10 novembre 1859, mi-

rent fin à la guerre d'Italie entre la France et la Sardaigne contre l'Autriche. Ils confirmèrent les préliminaires de Villafranca (11 juillet), et se composent de trois traités distincts : 1° *Traité entre la France et l'Autriche ;* celle-ci cédait la Lombardie, à l'O. d'une ligne tirée par le milieu du lac de Garde jusqu'à Peschiera, un rayon de 3,500m autour de cette place, le thalweg du Mincio jusqu'au coude de Grazie et une ligne droite jusqu'au Pô à Scorzarolo ; les deux gouvernements s'engageaient à favoriser la création d'une confédération italienne placée sous la présidence honoraire du Pape, et dans laquelle entrerait la Vénétie, tout en restant province de l'Empire d'Autriche ; les droits des ducs de Toscane, de Parme et de Modène, qui avaient quitté leurs États, étaient réservés, et les deux gouvernements devaient s'entendre pour obtenir de ces princes, ainsi que du Pape, les réformes politiques indispensables au bien-être de leurs États ; 2° *Traité entre la Sardaigne et la France,* où la France cédait à la Sardaigne la Lombardie aux conditions auxquelles elle l'avait reçue de l'Autriche ; 3° *Traité entre la France, la Sardaigne et l'Autriche,* par lequel les trois puissances reconnaissaient réciproquement les deux premiers traités. Les traités de Zurich, qui laissaient à l'Autriche encore une très-grande influence, ne purent être exécutés que dans la clause relative à la cession de la Lombardie ; les Italiens du centre, dont les princes avaient été dépossédés par la guerre, s'annexèrent au Piémont (mars 1860). A la fin de la même année, la conquête des Deux-Siciles par Garibaldi (mai-octobre), et en 1861 la proclamation du *Royaume d'Italie*, effacèrent presque toutes les stipulations du triple traité ci-dessus. C. P.

ZWICKAU (Cercle de), division politique du roy. de Saxe, entre ceux de Leipzig au N., de Dresde à l'É., la Bohême au S., et les États de Bavière, de Reuss, de Saxe-Weimar et Altenbourg à l'O. Pays adossé au S. à l'Erz-Gebirge, et séparé, par les contre-forts septentrionaux de ces montagnes, en vallées nombreuses où coulent l'Elster Noir et son affluent la Chemnitz, et les affluents de la Mulde, Presnitz et Flodha. Mines de houille à Plauen, de cobalt et d'argent à Schneeberg, d'or, d'argent, de cuivre et d'arsenic à Hohnstein. Superf., 4,611 kil. carr. ; pop., 827,245 hab. C. P.

ZWIRNER (Ernest-Frédéric), architecte allemand, né en 1802 à Jacobswald (Silésie), m. en 1861, reconstruisit l'hôtel de ville gothique de Colberg d'après les plans de Schinkel, et fut nommé, en 1833, architecte de la cathédrale de Cologne, dont il osa entreprendre l'achèvement et la complète restauration. On lui doit encore l'église de St-Apollinaire à Remagen, le chœur de la chapelle du château de Schwérin, le château du comte de Furstenberg à Herdringen, etc. B.

POST-SCRIPTUM.

Biographies appartenant au nécrologe de 1866, au moment où nous terminions l'impression de ce Supplément.

BEAUMONT (Gustave-Auguste de la Bonninière de), homme politique et littérateur, né en 1802 à Beaumont-la-Chartre (Sarthe), m. en 1866, fut successivement, depuis 1824, substitut du procureur du roi à Arcis-sur-Aube, à Versailles, et à Paris. Chargé, en 1831, d'aller avec Alexis de Tocqueville étudier le système pénitentiaire aux États-Unis, il refusa, à son retour, de représenter le ministère public dans le procès de la baronne de Feuchères, et fut exclu de la magistrature, 1832. Député de la Sarthe depuis 1839, il fit partie de l'opposition dynastique, s'occupa principalement des questions relatives aux chemins de fer et à l'Algérie, et demanda la réforme du régime électoral par l'adjonction des capacités. Représentant à l'Assemblée constituante de 1848, dont il fut vice-président, il prit part à la rédaction de la Constitution, vota avec les républicains modérés, reçut l'ambassade de Londres sous l'administration du général Cavaignac, l'abandonna lors de l'élection du prince Louis-Napoléon à la présidence, et, après avoir représenté quelque temps à Vienne le nouveau gouvernement, se sépara de la politique du Prince. A l'Assemblée législative, il fit rapporter le décret de la mise en état-de siége de Paris après l'émeute du 13 juin 1849. Arrêté avec les autres députés qui voulurent résister au coup d'Etat du 2 déc. 1851, il fut bientôt mis en liberté, et renonça à la vie publique. Il était membre de l'Académie des sciences morales et politiques depuis 1841. Outre le *Traité du système pénitentiaire* qu'il publia avec A. de Tocqueville (1833), on lui doit : *Marie, ou l'esclavage aux États-Unis,* 1835, 2 vol. in-8° ; *l'Irlande sociale, politique et religieuse,* 1839, 2 vol. in-8°. B.

BELLANGÉ (Joseph-Louis-Hippolyte), peintre de batailles, né à Paris en 1800, m. en 1866, élève de Gros, a été conservateur du musée de Rouen. Par son talent et par son goût pour les scènes militaires, il eut de l'affinité avec H. Vernet, Raffet et Charlet. Parmi ses toiles, on remarque : le *Retour de l'île d'Elbe,* l'*Entrée des Français à Mons,* le *Lendemain de la bataille de Jemmapes,* la *Bataille de Fleurus,* le *Passage du Mincio,* la *Prise de la lunette St-Laurent,* la *Bataille de Wagram, Un épisode de la bataille de Friedland,* la *Prise du Téniah de Mouzaïa,* les *Batailles de la Corogne et d'Ocana,* la *Bataille de l'Alma, Épisode de la prise de Malakoff, Un combat dans les rues de Magenta,* etc. Il peignit aussi des scènes de genre, *la Visite du curé, Un duel sous Richelieu, la Lutte militaire, le Coup de l'étrier, la Lecture, le Porte-Drapeau de la République, Deux amis, les Dernières volontés,* etc. Bellangé a su rendre avec beaucoup de vérité les scènes et les habitudes militaires. Il a fait encore dans ce genre un grand nombre de dessins et de lithographies, qui sont fort recherchés. B.

BIBLIOTHECA DO SENADO DO I. DO BRAZIL

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

02-01 C 60